HISTOIRE DU THÉATRE

DICTIONNAIRE

DES

Comédiens Français

(CEUX D'HIER)

Biographie, Bibliographie, Iconographie

Ouvrage illustré de nombreux portraits, autographes, vues, scènes, etc.

PAR

HENRY LYONNET

PREMIER VOLUME

A à D

BIBLIOTHÈQUE
de la
Revue Universelle Internationale Illustrée
(14me année)
RUE DE CAROUGE, 17-19
GENÈVE

EFERUS - Recherches & Classification numériques



AVANT-PROPOS

M. L. Leloir, l'éminent sociétaire de la Comédie Française et le Vice-Président de la Société des Artistes Dramatiques, écrivait un jour dans le journal l'*Art du Théâtre* : « Qu'est-ce que c'était que Potier ? Cette question m'a été faite bien souvent par des élèves du Conservatoire, et même par des comédiens ! Hélas ! oui, par des comédiens. » Et peu de temps après, M. Gaston Deschamps, commentant dans le *Figaro* l'article cité, ajoutait : « Je viens de relire l'imposant ouvrage que M. Saint-Marc Girardin appela *Cours de littérature dramatique* ou *De l'usage des passions dans le drame*. Ce monument est jonché de cadavres. Ils sont morts les hommes émouvants qui répandaient la terreur dans les âmes et sur les visages en récitant les fureurs d'Oreste ! Elles sont mortes les femmes tragiques dont la voix modula les plaintes d'Iphigénie ou les doléances de Berénice ! Quoi ! voilà ce qui reste de tous ces rois, de toutes ces reines, de ces seigneurs et de ces dames ! Un nom retrouvé par quelque érudit au fond de la poussière des archives... Et c'est peut-être, aussi, tout ce qui restera de quelques-uns et de quelques-unes, parmi ceux et parmi celles qui ont vaillamment contribué, cette année, aux succès de nos principaux théâtres... »

Evidemment oui, *parce qu'il n'existe aucune histoire des comédiens.*

Pourquoi ? Nous allons tâcher de vous le dire.

Si vous voulez connaître les comédiens des temps passés, ceux qui furent les premiers interprètes de Corneille, de Molière, de Racine, de Regnard, de Marivaux, de Beaumarchais, et, même plus près de nous, d'Alexandre Dumas père et fils, de Victor Hugo, d'Emile Augier, de Labiche, les vrais créateurs des rôles — nous dirons plus : ceux pour qui beaucoup de ces rôles ont été écrits, d'après nature et sur mesure — comment ferez-vous ?

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Vous irez consulter des Encyclopédies et des Dictionnaires. D'abord, les noms de beaucoup d'entre eux n'y figurent pas. S'ils y figurent, les notices sont courtes, incomplètes, les dates souvent fausses. Avez-vous le temps de contrôler, de de vérifier, de comparer? Pouvez-vous, ayant un article à écrire au sortir du théâtre, aller dans les bibliothèques publiques ?

Il y a bien les *Galeries dramatiques...* de Bance, de Lacauchie, de Lorsay, de De Manne. Mais quelques-unes — quand on les trouve dans le commerce — sont hors de prix, et toutes ne nous donnent que peu de renseignements sur une série d'artistes d'une même époque. D'autres enfin sont rarissimes.

Commencez-vous à comprendre pourquoi ce genre de recherches finit par lasser bon nombre de curieux ou d'érudits? D'où cette excuse toute prête, à l'usage des ignorants : « Quand un artiste quitte les planches, à quoi bon s'intéresser, après lui, à son talent ? » Vous entendez, mânes de Baron, de Lekain, de la Clairon, de Talma, de M^lle^ Mars ou de Rachel !

Il y a encore le monsieur qui viendra dire : « Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse si Frédérick Lemaître, Mélingue ou Madame Dorval jouaient de telle ou telle manière ? » sans même songer qu'en raisonnant ainsi on se prive volontairement de connaître toute une époque de notre histoire littéraire.

Mais passons : les peintres, les sculpteurs, les architectes, les musiciens, les poètes, les généraux, les académiciens — presque tous les corps de métiers — ont leur histoire. Les comédiens n'ont pas la leur. Certes, loin de nous la naïveté de croire que M. Z. ou M^lle^ X. vont avoir plus de talent parce qu'ils sauront que Lafon, Potier, Brunet et Tiercelin faisaient les beaux soirs du temps de l'Empire. Mais de même qu'un cuisinier qui se pique de savoir son art ne doit pas ignorer Vatel, il nous semble qu'un comédien qui se respecte ne doit pas ignorer Talma.

Cette érudition ne le rendra pas meilleur — peut-être — mais cela ne gâtera rien à son affaire de savoir comment Bocage ou Samson interprétèrent *Tartufe*, le jour où ces grands artistes voulurent s'essayer daus ce rôle, quelle figure Provost faisait dans les financiers, comment Fleury, Armand ou Bressant portait la poudre ou pivotaient sur leurs talons rouges.

Et puis il n'y a pas que les comédiens qu'un semblable ouvrage peut intéresser, il y a les critiques, les journalistes, qui souvent, faute d'être renseignés — où le seraient-ils ? — commettent de grosses erreurs ; il y a les historiens du théâtre, les amateurs, les gens du monde, la légion de tous ceux qui veulent s'instruire.

En France, où le théâtre occupe tant de place, nous n'avons aucune « Histoire du Théâtre ». Or, nous ne pourrons avoir une Histoire du théâtre que le jour où nous connaîtrons :

1. L'Histoire des théâtres (monuments, salles, entreprises, directions).
2. L'Histoire des pièces représentées.
3. L'Histoire des auteurs qui les ont écrites.
4. L'Histoire des comédiens qui les ont jouées.

Quand ces divers travaux auront vu le jour, alors seulement nous aurons une « Histoire du théâtre ».

C'est la dernière de ces quatre études que nous abordons.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Maintenant une « Histoire des comédiens » triplement documentée sous le rapport de la biographie, de la bibliographie et de l'iconographie doit-elle s'occuper de tous les comédiens morts ou retirés, en même temps que de ceux dont la carrière n'est pas encore terminée ?

Nous ne le pensons pas.

Un pareil travail ne doit servir ni de tremplin, ni de réclame aux comédiens « en fonctions ». Ceux-là sont vivants, assez grands pour se présenter tout seuls.

Ceci posé, restait encore à choisir la façon la plus pratique d'utiliser toutes les notes prises.

La première idée, la plus simple en apparence, semblait nous conseiller d'adopter un ordre chronologique. Mais la difficulté de suivre un comédien passant d'un théâtre à l'autre nous fit bientôt renoncer à cette méthode. Si nous voulons étudier la vie d'un artiste, nous devons le prendre à ses débuts, l'accompagner dans ses créations, et ne pas le quitter à chaque instant pour continuer l'histoire du théâtre d'où il sort. Une classification des comédiens par siècle est également impossible. Baron né en 1653 et mort en 1729 appartient aussi bien à l'histoire théâtrale du XVII^me^ que du XVIII^me^ siècle. Et, l'ordre chronologique une fois écarté, il ne nous en restait plus qu'un seul à adopter, l'ordre alphabétique, préféré de tous les chercheurs dont le temps est toujours si précieux.

Les comédiens — c'est-à-dire ceux d'entre tous les artistes dont la réputation est la plus éphémère, puisqu'ils ne laissent rien après eux — devaient avoir tôt ou tard leur histoire.

Nous en posons aujourd'hui la première pierre.

Henry Lyonnet.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Le Théâtre français (Odéon actuel) à la fin du XVIII[e] siècle

LES COMÉDIENS FRANÇAIS

(CEUX D'HIER)

BIOGRAPHIE, BIBLIOGRAPHIE, ICONOGRAPHIE

« Les acteurs n'ont la gloire qu'en viager ; les auteurs ont l'immortalité de la bibliothèque. »
J. CLARETIE.

ABADIE. – Nom d'un acteur qui débuta aux Variétés le 31 juillet 1807, dans une reprise de *l'Oncle et le Neveu*, rôle de Valère. Il avait une assez jolie voix, nous apprend l'*Opinion du Parterre*, mais sa gaucherie était « inexprimable ».

Bibliographie : l'*Opinion du Parterre*, 1808. *Annuaire dramatique* Cavanagh, 1808.

Il y eut aussi un Abadie qui débuta à l'Odéon le 9 mars 1827.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II.

ABADIE, Jeanne. — Véritable enfant de la balle, elle avait débuté dès l'âge de dix ans au théâtre des Batignolles. Elle passa par le Vaudeville et les Variétés (1875). Puis la paralysie saisit ses membres, sa jeunesse, sa beauté, et brisa sa carrière. Un jour — en 1901 — on la rencontra se traînant péniblement dans l'avenue de Clichy, étalant par terre de petites poupées. Elle demeurait alors 38, rue Nollet, avec sa mère âgée de quatre-vingts ans, et les deux femmes touchaient 10 francs par mois de l'Assistance. La mère mourut et la pension fut réduite à 3 francs! M. Louis Roche, directeur de l'œuvre des Cours gratuits fit appel à la charité publique. Son appel fut entendu, et grâce à la protection de M[me] Réjane, la pauvre Abadie fut admise à l'Hôpital Bichat.

Bibliographie : *Almanach des spectacles* Soubies, 1875, le *Figaro*, 3 mai et 1[er] juin 1901.

ABEILLE, Scipion. — Neveu de l'académicien, exerça la profession de comédien, surtout en province. Il fit représenter une comédie en trois actes au Théâtre français, intitulée la *Fille Valet* (1712), mais sans grand succès. Il était également l'auteur d'un *Crispin jaloux* qui ne fut jamais représenté. C'est par erreur que certains biographes ont attribué ces ouvrages à son oncle, Gaspard Abeille (1648-1718).

Bibliographie : Les *Anecdotes dramatiques*, 1775, t. III.

ABEILLE, M[lle]. — Fille du précédent, débuta au Théâtre français le 11 octobre 1742, par les rôles de Cléanthis, dans *Démocrite* et de Mathurine, dans *Colin-Maillard;* elle ne fut pas reçue.

Bibliographie : Les *Anecdotes dramatiques*, 1775, t. III.

ABEL, M[me]. — Etoile du Théâtre du Panthéon, vers 1835-1837. Les critiques du temps la représentent comme une femme de manières distinguées, mais timides. M[me] Abel se signala dans plusieurs créations dramatiques. Les journaux ne parlent plus d'elle à partir de 1840. Belleville, 1848.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis, n° 59, en pied, de ¾ à droite, costume de théâtre, grav. par Canu (1836).

ABEL. — Jeune premier du Vaudeville qui, en 1873, reprit le rôle de Maxime dans le *Ro-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

man d'un jeune homme pauvre, « le plus jeune de nos jeunes premiers, disait-on alors, un *jeune homme pauvre* qui a trouvé quinze mille livres de rentes dans un *feuillet* signé Carvalho. Talent d'avenir ». Malheureusement ce comédien ne semble pas avoir tenu ce qu'il promettait. Nous retrouvons son nom au Vaudeville avec les rôles de Robert de l'*Oncle Sam* (novembre 1873), Octave dans *Aline*, Des Grieux dans *Manon Lescaut* (reprise 4 février 1875), au Châtelet, Warwick de *Cromwell* (24 avril 1875); au Gymnase, dans *Marthe* (11 août 1877), la *Belle Madame Donis* (29 déc.), la *Cigarette* (20 avril 1878), *Froufrou* (reprise), rôle de Sartorys (29 août); à l'Ambigu, Ladislas de la *Princesse Borowska* (6 déc.), Robert de *Turenne* (27 janv. 1880).

Bibliographie : *Almanach théâtral* H. Tessier et L. Marcel, 1874. — *Almanachs des spectacles* Soubies.

ABEL, le petit. — Rôle d'enfant, Théâtre du Châtelet, 28 février 1865, *Marengo*.

ABEL, acteur au Théâtre Déjazet, 1874.

Bibliographie : *Almanach théâtral* H. Tessier et L. Marcel, 1874.

ABIGDON, Mlle. (Abigdon Legaigneur, Louise, Charlotte, dite.) — Fille d'un artiste de province, elle fit ses premières armes au Vaudeville, dans la *Petite Couronne*, joua dans *Michel Perrin*, à côté de Bouffé, passa aux Bouffes parisiens, où elle se fit remarquer dans les *Trois baisers du Diable* (1857) et partit en Italie avec une troupe dirigée par Brindeau. 1862-63 La Haye. Le 8 décembre 1865 elle crée au Théâtre du Châtelet, dans la *Lanterne magique*, le rôle d'Eve. Jolie personne, Mlle Abigdon avait la spécialité de faire voir de très belles épaules. 1868 Strasbourg. 1871-73 Rio de Janeiro.

Iconographie : L'*Encyclopédie théâtrale* (inachevée) a donné un portrait en pied de Mlle Abigdon dans le rôle d'Eve du *Déluge universel* (Th. du Châtelet).

ABIT AINÉE, Mlle Louise, Constance. — Pensionnaire de la Comédie française le 1er avril 1837, morte à Rouen le 13 décembre 1846.

ABIT, Mme Léonie, Cécile, Françoise. — Bonne actrice de drame, avait passé par le Théâtre du Panthéon où elle joua en 1838 dans *Paul Jones*, pièce tirée du *Capitaine Paul*, d'Alex. Dumas. Vers 1844, elle faisait les belles soirées du Théâtre de la Gaîté. Théophile Gautier lui reproche un peu trop d'emportement : « Mme Abit fait une Elisabeth bien épileptique », écrit-il à la date du 18 mai 1846, en rendant compte d'une représentation de *Philippe II* à ce théâtre. Mme Abit parut encore au Théâtre historique. Nous retrouvons son nom à la Gaîté (1849-51), à la Porte St-Martin (53), à la Gaîté (1854-55), au Hâvre (57), à Toulouse (59), à Rouen (1861-64), à Lyon (1866). Elle mourut dans cette ville vers 1879. (Rapport Assemblée des artistes, 21 juin 1880).

Bibliographie : *Encyclopédie théâtrale* (inachevée), *Histoire de l'Art dramatique*, par Th. Gautier. *Annuaires des artistes*.

Iconographie : Bibl. nat. catalog. Duplessis nº 88, en pied, de face, cost. de th., lith. par Vor Dolet (1846).

ABLINE, Mlle Joséphine-Marie-Irénée. — Née à Paris le 5 avril 1842, pensionnaire à la Comédie française en 1870, morte le 7 mars 1872.

ABOLARD, Mlle Lucile. — V. Mme Lacressonnière II.

ACELLY, acteur au Théâtre Cluny en 1873-1874; ne manquait pas de tenue, mais on lui aurait voulu plus de feu. Acelly joua dans la *Maison du Mari*. Il parut à Beaumarchais en 1877 et revint à Cluny en 1878.

Bibliographie : *Almanachs des spectacles* Soubies; *Almanach théâtral* H. Tessier et L. Marcel 1874.

ACHARD, Pierre-Frédéric (1808-1856). — Achard arriva de province à Paris en 1834. C'était alors un gros garçon joufflu, la face largement épanouie, qui venait pour débuter au Théâtre du Palais Royal, où sa voix fraîche et sympathique, son jeu franc et comique, sa verve et sa rondeur lui assignèrent de suite une des premières places.

Achard était né à Lyon le 4 novembre 1808; son père était un ouvrier tisseur de soie et lui-même avait été *canut*. Après s'être essayé sur divers théâtres de province, à Grenoble, Saint-Etienne, Lyon, Roanne, Clermont-Ferrand, Lyon (trois ans), sa bonne étoile lui fit rencontrer Déjazet au Théâtre des Variétés, à Bordeaux (1833). C'est alors qu'il se hasarda à venir tâter le public parisien. Il avait vingt-six ans. Ce début eut lieu le 10 juillet 1834, dans *Lionel* ou *Mon Avenir*.

Voulant perfectionner sa voix et sa méthode, il suivit les cours du Conservatoire, fut élève de Bordogni et de Nourrit et imagina d'égayer les entr'actes du Palais-Royal par des intermèdes de chant, en alternant avec son camarade Levassor. « Il n'y a pas d'acteur à Paris qui chante le couplet avec plus de volubilité », écrit son biographe Eug. Guinet.

Achard se fit applaudir au Palais-Royal, notamment dans :

Le Commis et la Grisette (reprise) 17 juillet 1834.
La France pittoresque, 24 septembre 1834.
Le Ramoneur, 26 novembre 1834.
Frétillon, 13 décembre 1834.
1834 et 1835, 28 décembre 1834.
Farinelli, 17 février 1835.
Fich-Tong-Khan, 3 mars 1835.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

La prova d'un' opera seria, 4 juillet 1835.
Un mariage en province, 28 août 1835.
L'Aumônier du Régiment, 1er octobre 1835.
La Tirelire, 5 novembre 1835.
Léona, 14 janvier 1836.
L'Enfant du Faubourg, 31 mars 1836.
Le Colleur, 20 août 1836.
Théodore, 17 octobre 1836.
Riquiqui, 11 mars 1837.
Bruno le fileur, 31 août 1837.
Le Café des Comédiens, 4 novembre 1837.
Ma Maison du Pecq, 14 novembre 1837.
L'île de la Folie, 1er janvier 1838.
Frascati, 13 février 1838.
La Maîtresse de langues, 21 février 1838.
Les Enfants du délire, 24 avril 1838.
Le Tireur de cartes, 25 mai 1838.
Rothomago, 1er janvier 1839.
Pascal et Chambord, 2 mars 1839.
La famille du fumiste, 5 février 1840.
Indiana et Charlemagne, 26 février 1840.

Les frères Cogniard, Théodore et Hippolyte, étaient devenus ses auteurs. *Indiana et Charlemagne*, pièce à deux personnages, écrite pour lui et pour Déjazet, acquit à ces artistes une popularité considérable.

Ses *chansonnettes*, dont il mit le genre à la mode, *Petit-Pierre*, le *Moutard de Paris*, *Fleur des Champs*, la *Montagnarde*, etc., ne lui valurent pas moins de succès.

Th. Gautier, qui s'est souvent occupé d'Achard, lui reprochait de brûler les planches : « Le *Tireur de cartes*, écrivait-il en mai 1838, a été très adroitement escamoté. Achard, pressentant l'arrivée de quelque feuilletonniste au dîner succinct, mettait les paroles doubles et s'étranglait à force de volubilité. Il y avait autrefois des messes dites de *chasseurs*, qui duraient à peine un quart d'heure ; les capucins surtout étaient renommés par la vélocité avec laquelle ils dépêchaient l'office divin. Ce vaudeville pourrait s'appeler un vaudeville de chasseurs, car Achard l'expédie en douze ou quinze minutes. Remercions Achard et votons-lui une chose quelconque. »

Du même critique, en mai 1840 : on avait donné au Palais-Royal la *Famille du fumiste* : « Achard a joué avec cet entrain turbulent, cette volubilité de moulin à vent qui le caractérisent ; on dirait qu'il s'est donné pour tâche de débiter le plus de paroles possible en un temps donné. »

Achard quitta le Palais-Royal pour le Gymnase, où il se trouva déplacé. Il y parut dans la *Morale en actions* (janvier 1845), le *Petit homme gris* (mars) : « Achard donne à ce personnage, écrit encore Th. Gautier, la volubilité tourbillonnante et l'activité de toupie qui en font un des acteurs les plus assourdissants de l'univers. »

Puis vinrent : le *Marchand de marrons* (décembre), le *Mardi-gras* (février 1846), où il se montre « d'une folie étourdissante ». Il faisait alors de nombreuses et fructueuses excursions en province.

Le 17 octobre 1850, Achard rentra au Palais-Royal dans les *Deux aigles*, puis joua encore dans *Une femme qui perd ses jarretières* (8 février 1851), la *Vie en partie double* (15 mars), les *Crapauds immortels* (10 décembre). Il mourut subitement à Paris, le 13 août 1856, âgé seulement de 48 ans.



Pierre-Frédéric ACHARD, d'après A. Lacauchie

En dehors du théâtre, ce gai compagnon, qui fut l'acteur le mieux rétribué du Palais-Royal, était un paisible bourgeois, un bon père de famille et un excellent garde national, comme on disait alors. Il habita longtemps rue Neuve-Coquenard (rue Rodier), où il cultivait un petit jardin de dix pieds carrés, voisinant avec Duvert, le vaudevilliste.

Achard laissa plusieurs fils ; l'un d'eux, Léon Achard, né à Lyon en 1831, fut le chanteur de talent que l'on applaudit à l'Opéra-Comique et à l'Opéra ; un autre, Charles, fut nommé directeur du Conservatoire de Dijon ; un autre s'adonna au commerce : c'est le père de M. Pierre Achard, le jeune premier du Gymnase. M. Frédéric Achard, le créateur de *M. Alphonse* et l'organisateur depuis 20 ans de tournées dramatiques en Europe, est le frère des précédents, mais eut pour mère Mme Désirée. Il est né à Paris le 4 octobre 1848.

Biographie : *Achard*, par Eug. Guinot, *Galerie Lacauchie*. — Notice biographique dans l'*Annuaire dramatique* de Delhasse, 1840. — *Complément de la troupe de Nicolet*, par E.-D. De Manne et C. Ménétrier.

Bibliographie : *Histoire de l'art dramatique*, par Th. Gautier.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis, nº 132 :

1. En pied, de ¾, à droite, costume de théâtre, lith. par Benjamin.
2. A mi-corps, assis, de face, costume de théâtre, lith. par Brunet fils, 1850.
3. En pied, de face, caric., lith. par E. Carjat.
4. En pied, de ¾ à droite, costume de théâtre, gravé par H. Faxardo, d'après Lacauchie.
5. En buste de ¾ à droite, lith. par J. P., 1847.
6. En buste de ¾ à dr., lith. de Gubian, 1838.
7. En buste, de face, grav. par Harent, 1841.
8. En pied, de face, costume de théâtre, lith. par A. Lacauchie.
9. A mi-corps, assis, de ¾ à gauche, lith. par Menut Alophe, 1838.

Dantan fit un buste en plâtre d'Achard, le représentant dans son costume de l'*Enfant du faubourg*.

L'*Encyclopédie théâtrale* (inachevée) a donné aussi un portrait d'Achard dans *Indiana et Charlemagne*.

ACHILLE. — Sous ce nom, nous trouvons :

Achille, acteur à la Porte St-Martin en 1820-1822.

Achille, mime au théâtre acrobate Saqui, en 1822.

Achille, acteur de la troupe Seveste, à la banlieue, 1825.

Achille, acteur au Cirque olympique, 1826 à 1828.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques*, 1822-1828.

ACHILLE. (Bougnol dit.) — Une des célébrités du boulevard, le *Frédérick Lemaître* du Petit Lazari vers 1842, et sans doute le même qui avait paru au théâtre de la Porte Saint-Antoine (1840). C'est Achille qui interrompait une tirade à effet pour crier à un spectateur qui faisait du bruit ou qui troublait la scène, par un lazzi inopportun : « A la sortie, je te moucherai, toi ! » — ou encore : « Je te collerai un coup de pinceau dans la giberne ! »

C'est encore Achille qui, après avoir récité une tirade à effet, entrait chez le marchand de vins en disant : « Refilez-moi un guindal ; quand Frédérick l'enverra comme ça, celle-là, il pleuvera du boudin grillé ! » — Achille passa deux ans aux Funambules, puis entra au Théâtre du Luxembourg vers 1845. Il y recueillit quelques succès, mais s'étant brouillé avec Tournemine, le directeur, il partit pour la province et mourut à Marseille vers 1853.

Bibliographie : *Théâtre des Funambules*, par L. Péricaud, les *Grands jours du Petit Lazari*, par un de ses artistes, 1871, *Annuaire Delhasse*, 1840.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis, nº 140.

1. En pied, de ¾ à droite, costume de théâtre, lith. de Didion (1837). Sur cette planche, se trouve le portrait de Mlle Esther.
2. En pied, de ¾ à droite, costume de théâtre, lith. par V. Dollet (1842).

ACHILLE, comédien qui fit d'assez beaux débuts à l'Odéon vers 1842, notamment une création remarquable, le rôle de Caïus, dans l'*Agrippine*, de La Rochefoucault-Liancourt. Achille joua également à ce théâtre dans le *Maréchal de Montluc* (12 février 1842), *Rodogune*, avec Mlle George (6 juin). Chaleur, débit, qualités physiques, rien ne lui manquait... que l'occasion de percer. Achille devait être régisseur du théâtre de Lille vers 1865.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II.

ADALBERT, Auguste Wagner, dit. — Porte Saint-Antoine 1840, Ambigu 1848, Batavia 1851. Vivait encore en 1866.

Bibliographie : *Annuaire Delhasse*, 1840. *Annuaires* de la Société des artistes.

ADALBERT, Mme, Marie, Albertine Richer, femme Wagner, dite. — Porte Saint-Antoine 1840, Ambigu 1849, Batavia 1851-1853, pensionnaire de la Société des artistes en 1875, morte vers 1882 à 68 ans.

Bibliographie : *Annuaire Delhasse*, 1840. *Annuaires de la Société des Artistes*.

ADAM. — Sous ce nom nous trouvons :

Adam, acteur à la Gaîté en 1810 et à l'Ambigu en 1811, 1812, 1814, 1816.

Adam Mlle, actrice à l'Ambigu en 1819-1824.

Adam Mme, troupe Seveste, à la banlieue, 1825-1827.

Adam M. et Mme, théâtre des Célestins à Lyon, en 1825-1827. Le mari tenait l'emploi de jeune premier et sa femme celui des ingénuités et des jeunes premières.

Adam Mme, soubrette au Gymnase, à Lyon, 1840.

Adam Mme, théâtre du Panthéon. 1840.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques*. — *Petite biographie dramatique*, 1821. — *Annuaire Delhasse*, 1840.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis nº 173. A mi-corps, assise de face, lith. par J.-R. Laurasse (1839). Ce portrait doit probablement s'appliquer à Mme Adam du théâtre du Panthéon.

ADÉLAIDE, Mlle. — V. Mme Bras.

ADÈLE, Mlle. — Nom porté par un grand nombre d'actrices, parmi lesquelles nous distinguerons :

Mlle Adèle, Théâtre des jeunes artistes, 1803 : « Cette jeune personne promet beaucoup ; son talent est même au-dessus des louanges, elle a la voix douce et agréable. »

Bibliographie : Le *Tribunal volatile*, *an* XI.

Mlle Adèle, actrice au théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois, en 1805-1806.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.*

Mlle ADÈLE, Théâtre des jeunes artistes, 1807.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.*

Mlle ADÈLE, ingénuité à la Porte Saint-Martin, 1806-1807, puis à l'Ambigu. A ce dernier théâtre, elle débuta le 16 septembre 1807 par le rôle d'Amanda, dans la pièce de ce nom, et continua par celui de Napoline dans les *Suites d'un duel* (29 oct.).

Bibliographie : *Opinion du Parterre,* 1806-1808.

Mlle ADÈLE, qui n'avait jamais paru sur aucun théâtre, débuta au Vaudeville par le rôle de Corinne de la *Matrone d'Ephèse.* On l'y revit la même année dans le *Prix.*

Bibliographie : *Opinion du Parterre,* 1811.

Mlle ADÈLE, qui débuta au Théâtre de l'Impératrice le 21 février 1812 par le rôle de Lisette de *Guerre ouverte.* Elle figurait encore sur le tableau de la troupe, en 1815-1818, comme sociétaire.

Bibliographie : *Opinion du Parterre,* 1813. — L'*Odéon,* par P. Porel et G. Monval, tome I.

Mlle ADÈLE, artiste du théâtre des Variétés en 1814, 1817-1819.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.*

Mlle ADÈLE, théâtre de la Gaîté, rôle de Lady Arthur du *Mouchoir,* 12 avril 1817.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.*

Mlle ADÈLE, mars 1819, Porte Saint-Martin, *Paméla mariée.*

Mlle ADÈLE, théâtre des Funambules, 1822.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.*

Mlle ADELE, ex-danseuse au Panorama dramatique; elle débuta avec quelque succès comme comédienne dans l'*Homme gris,* à la Porte-Saint-Martin, le 15 mars 1824.

Bibliographie : *Dictionnaire théâtral* de Harel, 1825.

Mlle ADÈLE, Théâtre du Vaudeville 1826; cette actrice joua le 21 juillet 1827, à ce théâtre, le rôle de Kettly et de Betsy, dans le *Mariage extravagant.*

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.*

Mlle ADÈLE, Théâtre des Nouveautés, place de la Bourse. 1827.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.*

Mlle ADÈLE, Troupe Seveste, à la banlieue, 1828.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.*

Mlle ADÈLE, Palais Royal : 6 avril 1833, *Maclou* (reprise); 30 décembre, la *Révolte des Femmes.*

Bibliographie : le *Théâtre du Palais-Royal,* par Eug. Héros.

Mlle ADÈLE, Folies dramatiques et Délassements comiques, 1852. Devenue Mme Cuinet, actuellement encore au Théâtre Cluny. Ne peut prendre place ici en qualité d'actrice en activité.

Mlle ADÈLE DÉSIRÉE. — V. Mlle Désirée.

ADELINE, Mlle. — Nouveau Théâtre de Marseille, 1792.

ADELINE, Mlle. — Fut engagée par Picard au Théâtre de la rue de Louvois, en 1801. — On lit dans l'*Almanach des spectacles pour l'an X* : « Sortie du théâtre des jeunes élèves où elle remplissait le rôle de « mères », elle a paru à quinze ans sur une scène plus grande, et dans les rôles d'ingénuité. Elle s'en est acquittée avec le plus grand succès... Sans être jolie, elle a une physionomie aimable et dont la candeur est le caractère principal; sa taille est avantageuse, son organe a quelque chose de doux et de naïf. »

Mlle Adeline, devenue actrice de l'Odéon — temporairement Théâtre de l'Impératrice — parut notamment dans le *Portrait du Duc* (21 mai 1805), l'*Avare fastueux* (27 novembre), les *Marionnettes* (14 mai 1806), *M. Beaufils* (16 octobre), *Bon naturel et Vanité* (8 avril 1808), le *Valet de sa femme* (14 novembre). Elle prit sa retraite en 1809 et reparut sept ans après, le 1er janvier 1816, dans le rôle de Lucile du *Dépit amoureux;* elle fut reçue d'emblée comme sociétaire à 3/4 de part, et créa la même année le rôle de Mme de Ste-Alverte dans le *Chevalier de Canolle.* Son nom figure encore sur les listes de troupe de 1816 à 1819. Elle se retira alors avec pension.

Bibliographie : l'*Almanach des spectacles* pour l'an X. — L'*Opinion du Parterre,* an XIII. — L'*Odéon,* par P. Porel et G. Monval, tome I. — *Annuaires dramatiques.*

Iconographie : Planche 436 de la collection Martinet, rôle de Mme de Ste-Alverte dans le *Chevalier de Canolle.*

ADELINE, Mlle. — Actrice de la Gaîté en 1818 et de l'Ambigu en 1819. — En 1821, la *Petite Biographie dramatique* mentionne une demoiselle Adeline à la Porte St-Martin, et Harel dans son *Dictionnaire théâtral* (1825) en parle comme d'une actrice médiocre, sortie de la Porte St-Martin pour entrer au Gymnase, puis partie en Angleterre.

Sur l'*Almanach des théâtres* de Barba, Mlle Adeline, habitant d'abord rue Meslée, 61, puis Faubourg Poissonnière, 32, figure comme actrice de la Porte St-Martin (1822), puis du Théâtre de Madame (1824-1828).

Bibliographie : *Petite biographie dramatique,* 1821. — *Dictionnaire théâtral* de Harel, 1825. — *Almanach des théâtres* de Barba.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ADELINE, Mlle, Théâtre du Palais-Royal : l'*Ile de la Folie* (1er janvier 1838), la *Maîtresse de langues* (21 fév.), les *Deux Pigeons* (5 juin), *Coylin* (2 juillet).

Bibliographie : le *Théâtre du Palais-Royal*, par Eug. Héros.

ADNET. — Brazier, dans son *Histoire des Petits Théâtres*, vol. I, page 56, mentionne cet acteur comme ayant fait partie de la troupe du Théâtre patriotique du sieur Sallé (continuation du Théâtre des Associés), vers 1792. Le 27 frimaire, an V, nous le retrouvons comme « jeune premier rôle et fort second » sur le tableau de la troupe de l'Odéon, en vue de l'ouverture qui eut lieu le 8 avril 1797. L'entreprise ne dura pas. Il fit encore partie de la nouvelle combinaison, le 17 août suivant.

En 1803, il est au théâtre de l'ancien Opéra (salle de la Porte St-Martin), en qualité de « premier rôle ». Le *Tribunal volatile* rapporte qu'il « a tenu cet emploi chez Ribié, à Louvois et à l'Odéon, et depuis en province, d'où il en a rapporté tout le caractère et la morgue ; à ce théâtre, il faut jouer le mélodrame, genre qu'il a adopté, et non le glorieux. »

En 1805, Adnet, administrateur et acteur du Théâtre de la Porte St-Martin, demeurait faubourg du Temple. Il conserva ces fonctions en 1805-1807, et vint alors demeurer 15, rue de Bondy.

« Adnet est le héros du mélodrame, lisons-nous dans l'*Opinion du Parterre* de 1806; il a de l'aplomb, beaucoup de chaleur, une grande habitude de la scène et de la noblesse (pour le boulevard). Il joue assez bien Dorval du *Bourru bienfaisant*, Dorante des *Jeux de l'amour et du hasard*, M. de Senneville de la *Fausse marquise*, et surtout Antoine des *Intrigants*. »

Adnet écrivit une comédie en un acte et en vers, en collaboration avec Dejarre. Cette comédie fut donnée à l'Odéon et reprise le 4 septembre 1808 au Théâtre de l'Impératrice.

Bibliographie : *Hist. des Petits Théâtres*, de Brazier, vol. I. — L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, vol. I. — Le *Tribunal volatile*, an XI. — *Annuaires dramatiques*. — L'*Opinion du Parterre*, 1806, 1807.

ADOLPHE débuta à l'Odéon le 25 avril 1816 par le rôle de Beauval des *Voyageurs*. En 1816-1817 il passe à l'Ambigu. Le 16 février 1818, il reparaît à l'Odéon dans le rôle d'Olivier du *Capitaine Belronde*. Il se maintient à ce théâtre comme pensionnaire en 1818-1819. En 1824, il y a un Adolphe au Cirque Olympique. De 1826 à 1828, ce nom apparaît aussi à la banlieue. Le 4 mai 1826, nouvelle tentative de début à l'Odéon.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, vol. I. — *Annuaires dramatiques*.

ADOLPHE, Mme, actrice du Théâtre de la Gaîté, de 1816 à 1827. Ses contemporains louaient son jeu piquant, sa gentillesse. Elle excellait surtout dans le vaudeville et son nom suffisait à attirer la foule. Mariée à un artiste dramatique, la pauvre femme ne trouva, paraît-il, dans cette union, que chagrins et douleurs.

Le 4 décembre 1825, pendant une représentation de la *Salle de Police*, à la Gaîté, elle tomba dans une trappe avec deux de ses camarades et fut blessée. Lequien, moins heureux encore, se cassa l'épaule.

En 1832, il y avait une Mme Adolphe à l'Odéon.

En 1836, une Mme Adolphe créa le rôle de Térésina dans *Don Juan de Marana*, à la Porte St-Martin.

Bibliographie : *Petite biographie dramatique*, 1821 (long article). — L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, vol. II. — *Annuaires dramatiques*.

Iconographie : Bibl. nat., Catalogue Duplessis nº 245, à mi-corps, assise, de ¾ à gauche, lith. par Léon Noël 1833.

ADOLPHE. — Nom d'un débutant à l'Odéon, dans *Zaïre*, 2 mars 1851.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, tome II.

ADRIAN, Mlle. — Débuta à l'Odéon le 15 octobre 1852.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II.

ADRIEN. — Nom porté par divers acteurs qui pourraient bien ne faire qu'une seule et même personne.

Un débutant au Vaudeville, le 16 avril 1817, rôle de Félix d'*Amour et Mystère*.

Un débutant au Gymnase en 1822.

Un débutant à l'Odéon, 20 juin 1824.

Un premier rôle à Strasbourg, 1826.

Un acteur aux Variétés, rôle de Pistol dans *Kean*, 1836.

Un acteur à la Renaissance, rôle d'un alguazil dans *Ruy-Blas*, 1838.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques*, l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II.

ADRIENNE, Mme. — Tragédienne dans la troupe Seveste, à la banlieue, 1826.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques*.

ADRIENNE, Mlle. — Actrice du Théâtre du Palais-Royal. *Amour et Pruneaux* (11 nov. 1857), les *Vaches landaises* (12 déc.), l'*Omelette du Niagara* (24 déc. 1859).

Bibliographie : le *Théâtre du Palais-Royal*, par Eug. Héros.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

AGAR, Mme. — Marie-Léonide Charvin, femme Nique, puis femme Marye dite, (1832-1891.) — Une des plus grandes tragédiennes du XIXme siècle. — Aucun état civil ne fut plus difficile à débrouiller que celui-ci. Nous laisserons la parole à M. Paul Guillemin, qui fut le premier à apporter un peu de lumière au milieu de tant d'affirmations différentes :

« Agar (Marie-Léonide Charvin, dite), née à Sedan (Ardennes) le 18 septembre 1832, morte à Mustapha (Algérie) le 15 août 1891 ; fille de Pierre Charvin, né à Faramans (Isère) le 27 Messidor an VII, et de Marie Fréchuret, née à Vienne (Isère) le 14 juillet 1815.

« Ce n'est pas sans quelque satisfaction que je place en tête de cette notice, après des recherches longues et multipliées, le véritable état civil d'Agar, et que je mets ainsi fin à des légendes sans base et à de prétendus mystères ; l'histoire est amusante.

« Il est faux que le père et la mère d'Agar fussent israélites et nés dans l'Arabie ; il est faux qu'elle soit née hors du mariage, faux que sa naissance n'ait pas été déclarée. Agar n'est pas née en 1829, comme le croit sa famille, ni en 1836, comme l'indiquent Vapereau et Larousse, ni en 1837 comme le portent les registres de l'Association des artistes dramatiques ; il est faux qu'elle eût droit aux prénoms de Léontine ou Florence, ou au nom de Chalvin, faux encore qu'elle soit morte à Alger et un 16 août. Elle n'a pas été servante dans une auberge de Vaugneray, ni modèle chez Delacroix, et ne s'est jamais appelée Mme Bibort.

« Il n'est pas vrai davantage qu'elle soit née: 1 à Valence ; 2 à Vienne ; 3 à St-Claude ; 4 à Bayonne ; 5 à Beaurepaire ; 6 en Algérie ; 7 à Chasse ; 8 à Annonay ; 9 à Faramans ; 10 à Lons-le-Saulnier ; 11 en Tunisie ; 12 dans la Loire ; 13 à Gray ; 14 à Sainte-Colombe.

« Sa naissance ne cache aucun mystère, comme on s'est plu à l'écrire, comme Agar s'est, elle-même, amusée à le laisser entendre. Mais, comment a-t-elle pu tromper jusqu'à la fin ses amis les plus intimes, M. Savigné, Mme Pauline Savari ? Quelle histoire a-t-elle contée à Amédée Julien, ce charmant littérateur dauphinois qui, sous le pseudonyme de Raymond Laire, a écrit sa notice biographique en 1878 ? Dans cette plaquette Julien dit : « Nous pourrions soulever le voile qui entoure les origines de Mlle Agar, donner son acte de naissance et son nom de jeune fille. Mais de quel droit ? Est-ce que l'artiste ne saurait garder par devers soi un réduit inviolé ? »

« L'explication est bien simple. Lorsque Ricourt eut découvert Agar dans un « beuglant » parisien, il lui conseilla de se rajeunir, ce qu'elle fit ; pour mieux entretenir la supercherie et rendre les recherches difficiles, elle s'attribua et se laissa attribuer maints lieux et dates de naissance, et bravement, elle s'inscrivit elle-même à l'Association des artistes dramatiques comme née à Bayonne, le 15 septembre 1837, pendant que Larousse la faisait naître à Saint-Claude, et Vapereau à Valence, en 1836. »

M. Arthur Pougin se rangea de l'avis de Vapereau, et M. G. Monval mit en avant le nom de Sedan, mais en maintenant la date du 18 septembre 1837.

La filiation d'Agar a été établie par les soins de M. Henri Meyer, juge d'instruction à Paris, et de M. Sachet, président du Tribunal de Vienne.

Voici l'acte de naissance *in extenso :*

« *L'an mil huit cent trente-deux, le dix huit septembre, les trois heures de relevée, par devant nous, Charles-François Franquet-Chayaux, maire et officier de l'Etat civil de Sedan, est comparu Pierre Charvin, maréchal des logis au huitième régiment de chasseurs à cheval, en garnison à Sedan, âgé de trente-deux ans, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né aujourd'hui à une heure de l'après-midi, au dit Sedan, de lui déclarant et de Marie Fréchuret, son épouse, âgée de dix-sept ans, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Marie-Léonide ; les dites déclaration et présentation faites en présence d'Alexandre Demarée, maréchal des logis au susdit régiment de chasseurs, âgé de vingt-sept ans, et de Jean-Baptiste Varlet, brigadier au même régiment, âgé de vingt-neuf ans, tous deux en garnison à Sedan ; et ont, le père et les témoins, signé avec nous le présent acte, après que lecture leur en a été faite.* »

Pierre Charvin, le père d'Agar, était né à Faramans (Isère) le 27 Messidor an VII. Il épousa en premières noces Marie Fréchuret, à Vienne, le 13 septembre 1830, et en secondes noces, en 1851, Marguerite Bonneton. Il fut décoré en octobre 1848, et mourut d'une paralysie à Vienne (Isère), le 18 décembre 1865.

Marie Fréchuret, mère d'Agar, naquit à Vienne (Isère), le 14 juillet 1815, et mourut le 11 mai 1848 à Lyon, rue Bourgchanin nº 20, chez un logeur nommé Antoine Seppe, alors que son mari était en garnison à Limoges.

Le drame intime est ainsi révélé. Il nous est confirmé par la lettre suivante que Mme Savari, l'amie intime d'Agar, adressa à M. Paul Guillemin déjà cité :

« Pierre Charvin, sous-officier, épouse Marie Fréchuret en 1830 ; il suit son régiment ; la femme suit le mari, et c'est ainsi qu'Agar vient au monde à Sedan. La vie de garnison continue pour le jeune ménage, puisque le métier des armes en était un alors, et était celui des Charvin. Mais la mère s'épuise ; elle meurt promptement. La fillette est confiée à ses grands parents de Faramans. Son enfance s'écoule heureuse ; c'est le seul temps heureux de sa vie si tourmentée ; elle m'en parlait toujours avec émotion.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

« Plus tard, les hasards de la vie militaire ramenèrent le soldat à Vienne ; il épouse Marguerite Bonneton. Agar était jeune ; imaginez quelle devait être sa beauté ; vous reconstituerez le drame : la belle-mère, aussi jeune, mais vulgaire, devant la marâtre ! La jeune fille, avec une résolution de Dauphinoise, de fille des montagnes, se révolte, et, plus faible, s'exile au bras du premier épouseur... M. Nique.

« Mais ce n'est pas la liberté encore, car le mari est plus mauvais que la belle-mère. Ici, quatre ou cinq années obscures que, par délicatesse, elle n'a dévoilées à personne que je sache.

« Mme Elise Millereau, veuve du fabricant d'instruments de musique, se rappelle que le ménage Nique aurait tenu un café à Châlon-sur-Saône, en ces temps lointains. Enfin, la pauvre Agar échappe à son mari et vient à Paris avec l'espoir d'y être à jamais perdue pour le bourreau de sa belle jeunesse. »

Cette arrivée à Paris semble remonter à l'année 1853. La jeune femme connaissait la musique et le piano ; elle en donna des leçons pour vivre. Puis elle essaya de chanter dans les cafés-concerts, au *Géant*, au *Cheval Blanc* (1857), sous le nom de Mme Lallier, gagnant d'abord cinq francs par soirée, puis quinze.

Elle a dit elle-même, dans ses *Mémoires*, la crainte qu'elle avait toujours d'être reconnue par un spectateur dauphinois qui révélerait sa présence à Paris. C'est ce qui arriva un beau jour, et l'on assure que le compatriote involontairement mal avisé fut... François Ponsard.



Mme AGAR. (Cliché Carrette)

On la voit, en 1858, au Théâtre Beaumarchais, où elle tient le rôle... du dieu Mars, dans une Revue de Roger de Beauvoir, *Madame la Comète*, et comme l'année suivante, ce petit théâtre s'était mis en frais d'une cantate pour célébrer les victoires de Magenta et de Solferino, l'on chercha une muse et ce fut elle qu'on choisit.

Le teint mat, les yeux noirs, le regard plein d'expression, les traits réguliers, le maintien sculptural, la débutante avait, au physique, tout ce qu'il faut pour faire une tragédienne. On lui conseilla d'aller demander des leçons au vieux Ricourt qui flaira de suite en elle un *sujet* : « Quand on joue la tragédie, lui dit-il, on ne s'appelle pas Charvin. Il y a eu Rachel ; c'est un beau nom biblique. Eh ! bien, tu t'appelleras Agar. »

Ainsi fut baptisée Mlle Charvin.

Le 18 décembre 1859, Mlle Agar débuta à l'Ecole lyrique de la rue de la Tour-d'Auvergne, dans le rôle de Maritana de *Don César de Bazan*. Le 6 mars 1860, elle paraît encore dans deux actes de *Phèdre*. L'histoire de ces débuts se retrouve dans la petite brochure les ***Mystères de l'Ecole lyrique***, p. 31, 32, 70.

C'est alors que Ricourt conseilla à son élève de se rajeunir, ce qu'elle fit. Seul, Francisque Sarcey ne fut pas dupe, comme le prouverait ce passage d'un curieux article de journal écrit par lui en 1888 :

« Je me défiais des toquades de Ricourt. Je l'avais vu si souvent forcené et trépidant, que j'avais pris le parti d'accueillir ses fureurs d'admiration avec un sourire d'indulgent scepticisme. Mais il revint si souvent à la charge, qu'un jour je me laissai conduire à sa classe, pour voir la merveille dont il s'était fait le précurseur.

« C'était Mlle Agar.

« Elle était superbe, avec ce beau visage de marbre, cette épaisse chevelure noire, lourdement massée sur le cou, sa poitrine déjà opulente, sa taille majestueuse et cette voix grave à laquelle son timbre voilé donnait je ne sais quoi de mystérieux... C'était quelqu'un !

« Elle débuta assez tard, car elle avait déjà passé l'âge où l'on est élève quand elle recevait encore les leçons de Ricourt. Ricourt m'avait dit avec aplomb qu'elle n'avait que quinze ans. Je lui en donnais bien vingt à vue de pays... »

Agar entra à l'Odéon en 1862 (*Phèdre*, *Horace*), puis à la Porte Saint-Martin (Windha des *Etrangleurs de l'Inde*), et à la Comédie française (mai 1863). Delaunay a dit dans ses *Souvenirs* (p. 295), à propos de ce premier début dans la maison de Molière :

« Faut-il rappeler ses débuts sous l'Empire dans la maison qu'une malveillance obstinée lui fermait ? Pourquoi Thierry ou son entourage ne voulait-il pas d'Agar ? Il fallut que l'empereur, l'entendant dans un concert, s'*éton-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

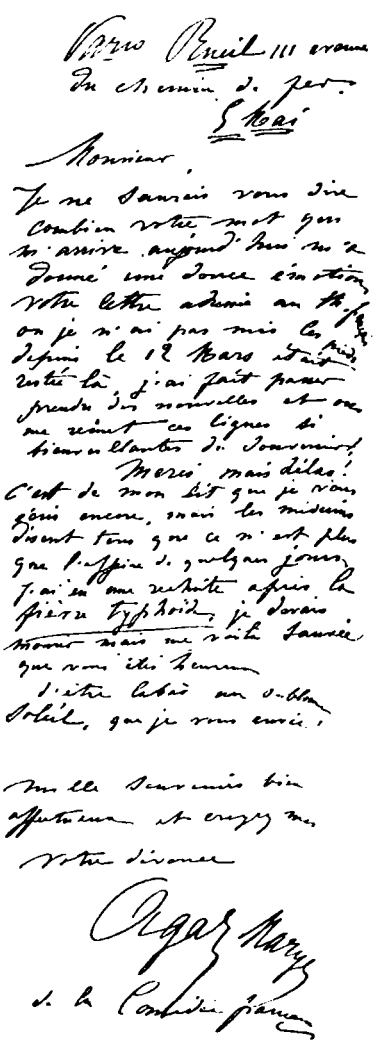
nait qu'elle ne comptât pas encore au nombre de ses comédiens ordinaires. »

Hélas! Mme Guyon ne voulait pas qu'elle eût du succès, les répliques lui étaient données avec mauvaise grâce, et l'on persécutait cette pauvre femme qut ne savait pas se défendre.

Bref, le succès dans *Andromaque* et Clytemnestre d'*Iphigénie* ne répondant pas à l'attente, elle quitta la rue Richelieu pour l'Ambigu, où elle remplaça Marie Laurent dans la *Sorcière*. Nous la retrouvons ensuite à la Porte Saint-Martin, engagée spécialement pour la *Faustine* de Louis Bouilhet (1864), à la Gaîté (la *Tour Nesle*, le *Fils de la Nuit*, rôle de Ghébel), à l'Odéon (la Reine mère dans la *Conjuration d'Amboise*, 29 octobre 1866), le *Roi Lear*, *Jeanne de Lignères*, (3 septembre 1868). Mais il fallait la belle création de Sylvia dans le *Passant* de Fr. Coppée (janvier 1869) pour la mettre vraiment en évidence, en même temps que sa partenaire, Sarah Bernhardt. De ce jour seulement ces deux artistes furent classées; Mme Agar rentra la même année à la Comédie française comme pensionnaire.

Dans l'intervalle, le mari avait reparu, mais la tragédienne refusa de reprendre la vie commune.

« Elle voulut conserver une indépendance qu'elle avait bien gagnée et que, d'ailleurs, elle continua de payer, nous apprend Mme Pauline Savari, car le misérable Nique a été jusqu'au bout à la charge d'Agar qui n'obtenait son éloignement qu'en en faisant les frais. Emile, le concierge de l'Odéon, récemment admis à la retraite, se rappelle l'individu à allures louches qui venait de temps en temps attendre l'artiste à la sortie du théâtre, pour obtenir le peu d'argent que la pauvre femme avait gagné! »



Autographe de Mme Agar

Et ce chantage ne devait prendre fin que lorsque, devenue la pensionnaire de M. Georges Marye, Agar entreprit ses tournées du répertoire classique, car Nique ne mourut qu'en 1879, ce qui permit à l'artiste d'épouser M. Marye en 1880.

Malheureusement, Mme Agar fut toujours de celles qui n'ont pas de chance. Au moment où elle allait enfin faire valoir son talent de tragédienne sur notre première scène, la guerre franco-allemande éclata; on la retrouva.... à l'ambulance.

Le 18 juillet 1870, elle déclame superbement la *Marseillaise* entre deux actes du *Lion amoureux*, ainsi que dans la mémorable soirée du 6 août, au bénéfice de la Caisse des secours et dons patriotiques pour les blessés. Elle la redit ainsi quarante-quatre fois jusqu'à la fermeture.

En 1871, le 6 mai, le gouvernement de la Commune organisa un concert aux Tuileries, au profit des veuves et des orphelins des fédérés, et sollicita de la Comédie française le concours d'une artiste pour réciter la *Marseillaise*. M. Ed. Thierry, alors administrateur et gardien du Théâtre français, lui conseilla, dit-on, d'accepter. Il désirait ainsi écarter de son théâtre les foudres de Raoul Rigault (consulter, sur ce sujet, un article de M. Raymond Laire, paru dans la *Revue du Dauphiné et du Vivarais*, Vienne, Isère, 1878). Ce concert eut lieu, au jour indiqué, dans la Salle des Maréchaux, aux Tuileries. Les uns disent qu'elle se contenta d'y réciter des vers et qu'aux trois mille spectateurs qui réclamaient la *Marseillaise*, elle déclara qu'elle l'avait oubliée depuis qu'on ne se battait plus contre les Prussiens; d'autres croient qu'elle en dit quelques strophes. Quoiqu'il en soit, on fit de cette soirée un crime à la pauvre artiste qui, pour toute défense, se contentait de répondre invariablement: « Je suis partout où je puis être en aide aux malheureux.» Il n'en fallut pas plus pour que la situation de Mme Agar devînt impossible à la Comédie française qu'elle quitta en 1872 pour entreprendre de longues et pénibles tournées en province.

« Ne la suivons pas, la pauvre tragédienne, écrit encore Delaunay (p. 297-298 des *Souvenirs*), errant de chef-lieu en chef-lieu, courant après la fortune qui lui échappait toujours, ne se fixant nulle part, en proie à d'éternels besoins d'argent. Une fièvre de spéculation l'avait prise, et elle achetait des terrains sans être en mesure de payer aux échéances... »

En 1875, nous la voyons reparaître à Paris aux matinées littéraires de Ballande — Porte Saint-Martin, 28 mars, Agrippine de *Britannicus*; 4 août, *Iphigénie en Aulide*; Renaissance, 19 décembre, les *Horaces*. Le reste du temps se passait en excursions dirigées par M. Marye.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Le 6 avril 1877, elle joue les *Horaces* à l'Ambigu, puis la Comédie française lui rouvre ses portes. Pour sa rentrée, le 8 avril 1878, elle y crée le rôle de Mme Bernard dans les *Fourchambault* d'Emile Augier et y obtient un grand succès, joue *Athalie* le 16 avril, Agrippine de *Britannicus* le 18 juillet, reprend des rôles dans le *Village* (8 août) et les *Ouvriers* (10 novembre). Ce n'est déjà plus la « muse immortelle et sacrée » qu'a célébrée Armand Silvestre en des strophes pieuses, ni cette « guerrière aux noirs cheveux des batailles lyriques » que devait louer — trop tard — Catulle Mendès! Elle était déjà vouée aux mères à cheveux blancs!

Cependant, n'ayant pas été nommée sociétaire à la fin de l'année, l'artiste se dépita et reprit encore une fois la clé des champs.

Ces tournées en province, ces déplacements, ces fatigues continuelles devaient altérer sa voix, jusque là fort belle. Paris ne la revoit plus désormais que par intervalles; en novembre 1882, elle crée à l'Ambigu le rôle de la comtesse Boleska dans les *Mères ennemies*, où elle fut superbe, de l'avis unanime de la critique, puis le rôle de Marie dans *La Glu* (27 janv. 1883).

Les années suivantes se passent encore en voyages à l'étranger, en Espagne, et le 1er septembre 1885, l'enfant prodigue rentre au bercail, c'est-à-dire rue de Richelieu, où on ne l'admet toujours que comme pensionnaire.

De Rueil, où elle demeurait, elle écrit à M. Estival, le 18 octobre 1886, une lettre : Mounet est admirable dans *Hamlet*, Reichenberg adorable dans *Ophélie*, mais on lui a donné un rôle infâme. « Je suis un peu destinée à ces rôles, ajoute-t-elle avec quelque amertume ; quoiqu'il en soit, le théâtre encaisse chaque soir près de 8000 francs et la pièce fait grand effet. C'est tout ce que je demande ». Elle espère encore être nommée sociétaire à la fin de l'année. (Autographe, *Catalogue Charavay*, nº 316, février 1902).

La maladie, la fatigue, le découragement guettaient la pauvre artiste vieillie et brisée. Dès lors, elle remplit le monde des lettres de ses doléances et de ses requêtes, la *vaincue*, comme elle s'appelait elle-même, et il faut lire les épîtres désolées, datées de quelques années avant sa mort, lettres que publia par la suite M. Gauthier-Villars dans la *Revue hebdomadaire*. Dans l'une, du 14 février 1888, elle rappelle « ses sept années perdues au Théâtre français », ajoutant : « En 1878, on me fait perdre quatre-vingt mille francs pour en gagner sept mille pendant l'Exposition, et me forcer à partir au bout de l'année après m'avoir promis la place de Mme Guyon que je venais de remplacer. »

Elle écrit aussi à Delaunay (*Souvenirs de Delaunay*, p. 299). Elle se plaint de Mlle Dudlay, elle se plaint de l'injustice de Sarcey. Et cependant, quand la vraie détresse est venue, quand Sarah Bernhardt essaie le sauvetage, elle ne peut s'empêcher de dire, en parlant de son ancienne « ennemie jurée » : « Elle a été admirable pour moi ».

Agar a beau écrire à propos de la Comédie française : « Nous ne parlerons plus de ce théâtre qui a été le but de ma vie, que je révère et dont il faut m'éloigner... », elle n'abandonne jamais son rêve, alors même que par besoin d'argent elle vient jouer à Montmartre, aux Gobelins, aux Batignolles, et ainsi jusqu'à la paralysie finale qui s'empara d'elle un soir qu'elle déclamait le *Cimetière d'Eylau*.

Mme Louise France a raconté comment elle avait retrouvé Agar à Nice, en 1890, tout un côté du corps inerte : « Je me regarde mourir », disait-elle. Puis, avant de partir pour l'Algérie, où elle devait succomber, elle chargea sa camarade d'un dernier souvenir pour Sarah qui, chaque fois qu'elle avait été malheureuse, était venue à elle les bras tendus.

Le 14 août 1891, elle cessait de souffrir, à Mustapha, près Alger. Mais il était dit que la malechance s'acharnerait encore après sa dépouille.

Le 18 août, la Comédie française avisée de ce décès, fit parvenir au mari de la tragédienne, M. Marye, mille francs pour ramener le corps à Paris. M. Marye accompagna les restes de sa femme jusqu'à Lyon, où il tomba malade, et l'on dut laisser le corps en dépôt. Pendant ce temps, la Comédie française faisait rechercher partout ces dépouilles. Finalement elles arrivèrent à la gare de Lyon, d'où elles furent conduites à Paris, sans pompes, par suite de ce malentendu, au cimetière Montparnasse où elles reposent.

Le *Figaro* du 11 juillet 1900 annonça à son tour la mort de M. Georges Marye, conservateur du Musée des antiquités africaines, à Alger, décédé à Auteuil, à l'âge de 58 ans — 17, rue Chanez. — L'inhumation eut lieu dans le tombeau de Mme Agar. Sur ce tombeau, le statuaire Henry Cros a placé la reproduction d'un buste qu'il avait fait de la tragédienne dans sa jeunesse et dans sa beauté. L'original était la propriété de M. Georges Marye, qui le destinait à la Comédie française, de même qu'il destinait à Carnavalet un grand portrait en pied d'Agar, signé Grellet.

« Après la mort de son mari, directeur du musée lapidaire à Alger, lisons-nous dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (20 mars 1902), on a vendu aux enchères publiques tout ce qui avait appartenu à cette artiste. Cela faisait peine, on vendait à vil prix. Un portrait d'elle, sur toile, splendide, fut adjugé ainsi à un prix ridicule : il reviendra, dit-on, à la Comédie française. »

Lorsque le buste d'Agar fut inauguré au cimetière, François Coppée qui se souvenait de la Sylvie du *Passant*, récita ces vers sur la la tombe :

D'autres rappelleront que ton sort, pauvre femme,
Fut rigoureux, malgré tant de soirs éclatants,
Qu'on disputa son trône à la Reine du drame
Et qu'un injuste oubli l'exila trop longtemps.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Que, dans les durs wagons, la généreuse artiste
Reprit les longs chemins où roulèrent jadis
. . . . . .
Le coche de Molière et le char de Thespis.

Et que donnant partout un admirable exemple,
Prêtresse du grand art et du rythme immortel,
D'une grange enfumée elle faisait un temple
Et, devant trois quinquets, allumait un autel...

Biographie : Bibl. nat., L[n] 27, 120, *Notice sur M[lle] Agar*, signée Mac-Lenor, Paris, P. Dupont, 1863. — *Revue encyclopédique* n° 21. — *Paris-Théâtre* n° 11, 1872, notice par Félix Jahyer. — *Mémoires d'Agar*, dans la *Revue Parisienne* du 10 mars au 10 octobre 1893. — *Le Dauphiné et les Dauphinois dans la charge et la caricature*, notice biographique par Paul Guillemin, 1897.

Bibliographie : Les *Petits Mystères de l'Ecole lyrique*, la *Revue du Dauphiné et du Vivarais* (Raymond Laire), Vienne, Isère, 1878, le *Figaro*, 11 juillet 1900, les *Souvenirs de Delaunay*, les *Ephémères M'as-tu vu?* par Louise France.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis n° 290.

1. En buste, de profil à droite, dans un ovale, phot. anonyme.
2. En buste, de profil à droite, photogr. Berthaud, 1870.
3. En buste, de profil à droite, dans un médaillon rond. Imp. Cadart et Luce.
4. En buste, de ³/₄ à droite, grav. par Ph. Cattelain (1887).

Un grand portrait en pied, par Grellet ; un buste par Henry Cros.

AGLAE, M[lle]. — Sous ce nom :

M[lle] Aglaé, Porte Saint-Martin 1824.

M[lle] Aglaé, Palais-Royal 1831, 6 décembre, *Feu Monsieur Mathieu ;* 1833, 6 novembre, *Forêt à vendre.*

M[lle] Aglaé, Larché dite. — Pensionnaire à la Comédie française, 1835-1841.

AGNAN. — Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, mort avant 1615. Tallemant des Réaux assure que ce fut le premier comédien qui ait eu de la réputation à Paris.

Bibliographie : *Historiette de Mondory.* — Le *Cabinet satyrique*, de Bouteroue. — Les *Contemporains de Molière*, par V. Fournel, t. I, p. 32.

AGOUST, Henri Laurent dit, mime. — Né vers 1839, mort à l'âge de 62 ans à Mourmelon-le-Grand, où il fut inhumé le 7 septembre 1901. Agoust se fit surtout connaître dans le *Voyage en Suisse*, aux Variétés, vers 1879. En 1900, il était encore aux Folies Marigny. C'était le premier jongleur du monde. En Angleterre, il avait fait la connaissance des frères Hanlon et s'était associé avec eux. C'est aussi avec eux qu'il avait paru dans le *Voyage en Suisse.* Ernest Blum qui l'a beaucoup connu affirme qu'Agoust était parisien, tandis que les frères Hanlon étaient irlandais.

Bibliographie : les *Mémoires des Hanlon-Lee.* Le *Gaulois* du 30 septembre 1901 (Journal d'un vaudevilliste, par E. Blum).

AGUILLON. — Acteur du Théâtre Beaumarchais, vers 1866. Les critiques de l'époque lui reprochent un fort accent auvergnat.

AGUILLON, M[me], Marthe Léocadie Baumann. — Actrice de la Gaîté, 1861-1862, de la Porte Saint-Martin, 1862-1863, de Beaumarchais, 1864-1866, de la Gaîté, 1872-1873, pensionnaire de la Société des Artistes dramatiques depuis 1890, avait 73 ans en 1900.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des des Artistes.

AHN. — Mime aux Jeux gymniques (Porte Saint-Martin) en 1812. Acteur au Cirque olympique en 1816-1818-1822 à 1828.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.*

AIGLEMARE (d') M[me]. — Débuta le 6 mars 1825 à l'Odéon, par le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide.* On la disait veuve d'un auteur mort en Amérique. Le 10, elle joua *Sémiramis ;* le 22, Jocaste d'*Œdipe*, mais sans succès.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval.

AIMÉ, M[me]. — Porte Saint-Martin, *Don Juan de Marana*, 1836.

AIMÉ, Michel-Gibert dit.— Acteur de l'Odéon en 1845 puis à Grenoble 1853, à Liège 1855, Aimé revint à l'Odéon en 1857-59. Puis, après un court séjour à Beaumarchais, 1864-66, il se fixa définitivement à son ancien théâtre comme régisseur et reprit son nom de Gibert. Il exerça ces fonctions depuis 1869 jusqu'à sa mort survenue en 1887. Il était pensionné de la Société des Artistes depuis 1875, et mourut à 77 ans. Ce fut un homme sympathique, un bon camarade, toujours prêt à rendre service, et il ne laissa que des regrets.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des Artistes.

AIMÉE, M[lle] Aimée Tronchon, dite. — Divette d'opérette, qui créa l'un des principaux rôles dans les *Brigands* aux Variétés (10 déc. 1869). Très connue surtout en Amérique M[lle] Aimée vécut longtemps à Rio de Janeiro et à New-York. Le 19 octobre 1875 on la revit aux Variétés dans *La Boulangère a des écus*, puis elle repartit en Amérique. Elle mourut à Auteuil le 2 octobre 1887 et laissa l'usufruit de sa fortune, assez considérable, à une personne désignée, pour qu'à la mort de celle-ci l'orphelinat des Arts en profitât.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis, n° 384.

1. En buste de ³/₄ à gauche, lith. d'après Reutlinger, procédé héliogr. du Dr Lœwe.

2. En pied de face, costume de théâtre, lith. par Théo (1869). V. aussi portraits Bouffar (Zulma).

ALAINVAL (d'). — V. Dalainval.

ALAINVILLE (d'). — V. Dalainville.

ALAVOINE, dit aussi St-Albin. — acteur du Théâtre français, comique et lyrique, rue de Bondy, 1792.

ALBÉRIC, Mme. — Actrice de l'Odéon, 1847-1848. Elle joua dans l'*Homme propose et Dieu dispose*, 1847. *Un Hidalgo du temps de Don Quichotte*, 1848, l'*Hôtel César*, 1848.

Bibliographie : l'*Odéon*. par P. Porel et G. Monval. t. II.

ALBERT. — Théâtre du Vaudeville, 1800-1801. Avait un filet de voix qu'il conduisait avec goût.

Bibliographie : *Almanach pour l'an X.*

ALBERT, Rodrigues, dit. — Né vers 1797, élève du Conservatoire, puis jeune premier rôle au grand Théâtre de Bordeaux en 1822. C'est dans cette ville qu'il épousa sa camarade, Mlle Thérèse Vernet, devenue célèbre sous le nom de Mme Albert.



ALBERT (Thiry ou Thierry) dans le rôle d'Abélard, d'ap A. Lacauchie

En 1825, Albert quitta Bordeaux pour Paris, et débuta sans succès à l'Odéon dans le rôle de Valère de l'*Ecole des Maris* (5 mai). Le 11 avril 1827, un Albert débuta au Vaudeville dans le rôle de Senneville de *Ketly*. La même année, Albert Rodrigues est engagé avec sa femme au Théâtre des Nouveautés récemment ouvert. Il mourut à Paris le 20 (ou 22) février 1845, à l'âge de 48 ans.

Bibliographie : *Almanach des spectacles.* — *Annuaires dramatiques Delhasse*, 1846. — L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis, n° 462. Albert (M. et Mme), acteurs de Bordeaux, à mi-corps, lith. par J. Philippe. — Nous pensons qu'il s'agit du couple Albert Rodrigues, ce qui demanderait cependant d'être vérifié.

ALBERT, Arthur, Albert Thierry, selon M. G. Monval, ou Auguste, François Thiry, selon Larousse (1811-1866), naquit à Reims. Son père était officier. Boursier au collège de cette ville, puis expulsé pour avoir chansonné les jésuites, le jeune Albert vint à Paris afin d'y chercher une place dans le commerce. Protégé par F. Soulié et par Cartigny, il prit des leçons de diction de celui-ci et débuta à l'Odéon a l'âge de 19 ans, sous le nom d'*Albert* dans les *Comédiens*, de Casimir Delavigne (rôle de Victor, 25 juillet 1830). Ce début ne fut pas heureux. Le jeune homme ne se découragea pas, cependant, et se représenta l'année suivante dans la *Tireuse de Cartes*, au Théâtre Molière. Nous retrouvons ses traces comme pensionnaire à la Comédie française (1831-1834), à l'Ambigu, à la Porte Saint-Martin (*Don Juan de Marana*, 1836). Partout il fait preuve d'un talent souple et vigoureux.

En 1834, en collaboration avec Labrousse et Brot, il écrit une pièce, *Juliette*, et, la même année, avec Labrousse : *Prêtez-moi cinq francs*. En 1835, il signe avec le même *Toniotto* ou le *Retour de Sibérie*, et cumule dès lors les attributions d'auteur et d'acteur. Il donne successivement le *Corsaire noir*, à l'Ambigu, avec Labrousse (1837), joue dans l'*Elève de St-Cyr* au même théâtre, pièce dans laquelle « il prend à lui tout seul la ville de Tarragone » dit plaisamment Th. Gautier (février 1838) — dans *Gaspard Hauser* « canard de M. Méry, dit le même, pris au sérieux par Albert et Saint-Ernest. » (Ambigu, juin 1838). — La même année, il signe le *Chevalier du Temple* avec Labrousse. Les journaux du temps lui font une réputation de faire rouler les rrr et siffler les sss, conséquence du genre auquel il s'était adonné.

En 1839 (mai), à l'Ambigu, il crée un rôle important dans le *Naufrage de la Méduse*.

En 1840, il écrit le *Mari de la Reine*, pièce en un acte.

En 1841, il joue, à l'Ambigu toujours, dans

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Fabio le Novice. Th. Gautier, à propos de cette pièce, appelle Albert le « Dieu de l'Ambigu ».

En 1847, il collabore avec B. Gastineau pour l'*Orpheline de Waterloo,* drame en trois actes.

En 1850, il devient régisseur du Théâtre du Cirque, où il donne *Bonaparte,* pièce militaire, en collaboration avec Labrousse.

En 1852, il écrit la *Prise de Caprée* en collaboration avec le même ; *Pougatschef*, le *Consulat et l'Empire*. Il passe comme régisseur général à l'Odéon.

En 1854, il donne la *Guerre d'Orient*, pièce en 20 tableaux, avec Lustières : en 1855, le *Drapeau d'honneur* avec le même.

En 1850, il était régisseur général de la scène de l'Ambigu.

« C'est un homme très précieux pour une administration, écrivait-on de lui en 1861 ; son zèle, sa connaissance du théâtre, son expérience administrative, sont d'un grand secours pour un directeur. »

Il avait reparu avec succès dans Rennepont du *Juif-Errant*.

Albert mourut le 10 août 1865, selon Vapereau ; en 1866, selon G. Monval.

Le 7 juin 1865, la Société des Artistes lui avait accordé 200 fr. de pension. Il eut à peine le temps d'en profiter. Voici comment Omer s'exprimait dans son rapport du 28 mai 1866 (assemblée générale annuelle) : « Disons d'abord adieu à cette tête ardente, à ce cœur généreux, à cet esprit fin, à cette âme de feu : à notre ami Albert ». Puis il rappelait comment, en 1840, alors que les comédiens français vivaient sans aucun lien, Albert fut de cette vaillante phalange qui résolut de réunir en un seul corps les membres épars de cette grande famille. Son nom se trouve l'un des premiers au bas de l'acte fondamental de l'association, où il s'inscrivit sous le n° 5. Sociétaire dévoué, il fit partie du Comité jusqu'à sa mort. Moreau et Samson prononcèrent des discours sur sa tombe.

En 1900, l'on apprit que Mme Vve Albert Thiry (Mme Nevers, née Broux), née en 1822, résidant à Versailles, avait fait une fondation de 600 fr. à la Société des artistes dramatiques.

Biographie : Notice par L. Couailhac dans la *Galerie Lacauchie*.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, tome II.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis n° 463.

1. En pied, de 3/4 à droite, costume de théâtre, lith. par Alfred Albert, 1836.

2. A mi-corps, de 3/4 à gauche, costume de théâtre, lith. par A. Lacauchie, 1841, 2 états.

3. En pied, de 3/4 à droite, cost. de théâtre, lith. par A. Lacauchie.

4. A mi-corps, assis, de face. Lith. par Léon Noël, 1833.

ALBERT, Mme Marie, Charlotte, Thérèse Vernet, dame Albert Rodrigues, puis dame Bignon, mais plus connue au théâtre sous le nom de «Madame Albert» (1815-1860). La biographie de cette artiste a été souvent erronée. Les uns la font naître Caroline Boisseau, d'autres fixent la date de sa naissance à 1813. Voici un passage de l'extrait des actes de la Municipalité de la ville de Toulouse, cité par E. De Manne et C. Ménétrier :

« *Marie-Charlotte-Thérèse, fille de Jean-Nicolas Vernet, artiste dramatique et d'Angélique Crescent, mariés, est née le 28 vendémiaire an quatorze* (20 octobre 1805) *de la République française, rue St-Rome.*

Elle était donc parente de Monrose (le père), dont la mère était une Crescent.



Mme ALBERT, dans *La Camargo*, d'après A. Lacauchie

Celle qui devait s'appeler Mme Albert débuta à l'âge de quatre ans. Après avoir joué le vaudeville à Montpellier, Nimes, Perpignan, etc., villes où elle tint avec succès les rôles créés par Léontine Fay, elle s'essaya dans l'opéra, à Toulouse, et s'y fit applaudir, car elle possédait une très jolie voix. En 1821, Thérèse Vernet quitta Toulouse pour Bordeaux, et resta six ans dans cette dernière ville, fort bien accueillie du public. C'est alors qu'elle épousa Albert Rodrigues, jeune premier attaché au Grand Théâtre, et ne fut plus désignée que sous le nom de « Madame Albert ».

Le 4 mai 1825, Mme Albert débuta dans la troupe lyrique de l'Odéon, en chantant *Blaise et Babet*, puis le 31 octobre suivant la *Dame du lac* « opera seria ». Mais elle abandonna bientôt ce genre pour entrer au Théâtre des Nouveautés, place de la Bourse, où elle débuta

EFERUS - Recherches & Classification numériques

le 27 mars 1827. Bérard, son directeur, lui doubla ses appointements le soir même.

Bouffé a rappelé dans ses *Souvenirs* (page 115) combien elle fut charmante comme comédienne et comme chanteuse dans *Gillette de Narbonne*. Dans le *Coureur de Veuves*, elle n'avait pas moins de succès. Tous les chroniqueurs qui ont parlé de Mme Albert l'ont représentée comme une actrice nerveuse, dramatique, sentimentale. En 1829, le Théâtre des Nouveautés ayant voulu inaugurer le « vaudeville naturaliste », on vit même Madame Albert jouer le rôle d'une femme enragée et, dans *Valentine* ou la *Chute des Feuilles*, mourir sur la scène en avalant une tasse de bouillon d'escargots.

Madame Albert se fit applaudir dans *Caleb*, les *Trois Catherine*, la *Fiancée du Fleuve*, la *Poitrinaire*, mais prévoyant les tristes destinées de ce théâtre, elle passa au Vaudeville, rue de Chartres, le 9 novembre 1830. Dès lors, elle modéra sa manière, se mit au diapason de la comédie, tout en conservant ses qualités dramatiques, et fit des créations charmantes dans *Léontine*, *Un duel sous le Cardinal Richelieu*, la *Camargo*, *Arthur*, la *Femme de trente ans*, *Un Secret de famille*, la *Dame de l'Empire*, *Madame Dubarry*, l'*Ami Grandet*, les *Pages de Bassompierre*, *Madame Grégoire*, le *Troisième Mari*, etc. En 1838, elle perdit une partie de sa garde-robe dans l'incendie du Vaudeville. Après cette catastrophe, le théâtre de la Renaissance se l'attacha. Elle y créa pour son début (9 février 1839) le beau rôle de *Diane de Chivry*. Mais la malechance de cette entreprise la força à repartir pour la province et pour l'étranger.

En 1845, elle devint veuve et en 1846, elle rentra à son ancien théâtre, le Vaudeville, où elle joua le *Gant et l'Eventail*, mais très aimée en province, elle y retournait fréquemment et attirait toujours le public. Th. Gautier semble cependant la trouver trop nerveuse; il écrit à propos du rôle de Charlotte, dans la *Charlotte*, imitée de Gœthe (Vaudeville, juillet 1846) : « Mme Albert a joué le rôle de Charlotte, avec ces effets nerveux et ces crispations qui font beaucoup d'effet sur un certain public, et qui provoquent à coup sûr les applaudissements. » En septembre, à ce même théâtre, elle joua la *Nouvelle Héloïse*.

Mme Albert ne fut pas qu'une femme de talent : ce fut une personne excellente et une honnête femme. Bonne épouse, elle soigna son mari, Albert, avec un dévouement sans bornes. Veuve, elle se remaria avec L. T. Bignon, l'acteur de drame. Atteinte bientôt d'un cancer au sein, elle dut quitter la scène pour se faire opérer. Quand elle fut rétablie, elle reparut à la Gaîté dans *Monte-Christo*, à côté de son mari. Ce fut son dernier effort. Bignon vint à mourir le 6 décembre 1856, à l'âge de 42 ans, et son mal, à elle, augmenta. Sur les conseils de son médecin, elle se retira à Chartres dans une maison de santé tenue par des Religieuses. Elle y vécut jusqu'au 24 mars 1860, dans d'horribles souffrances. Ses restes mortels furent ramenés à Paris et déposés dans un caveau de famille à Montmartre.

Mme Albert eut un frère (Vernet), comédien de grand talent, qui passa une partie de sa vie théâtrale à St-Pétersbourg, où il était très aimé.

MM. De Manne et Ménétrier ont publié une lettre curieuse de Mme Albert (19 mars 1859) où elle s'étonne que le *Dictionnaire de la Conversation* se soit tant de fois trompé sur son compte. Elle relève les erreurs de *Rouen* pour Toulouse (sa ville natale), de *Caroline Boisseau*, au lieu de Thérèse Vernet, et elle insiste sur ce qu'elle n'a jamais fait partie de la Chapelle de Charles X, ni figuré au procès Beauvallon, ni joué en 1856 le rôle de Catherine de Médicis dans *Henri III*, ainsi que l'affirmait ce trop confiant dictionnaire.

Biographie : Notice par H. Lucas, dans la *Galerie dramatique* de Lacauchie. — Notice par E.-D. De Manne et C. Ménétrier dans le *Complément à la Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G Monval, t. II. *Annuaire dramatique Delhasse* 1841. — *Souvenirs de Bouffé*.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis, n° 473.

1. En buste, de ¾ à droite, lith. par C. Brandt.
2. En buste, de face, lith. par H. Grevedon, 1829.
3. En buste, de ¾ à droite, lith. de Gubian, Lyon 1837.
4. En pied, de ¾ à droite, lith. par H. Lecomte, 1828.
5. En buste, de ¾ à gauche, lith. par Léon Noël, 1837.

V. aussi Bibl. nat., portraits Volnys (Léontine Fay).

Mme Albert, en pied, de face, lith. de A. Lacauchie.

Mme Albert, en buste, de face, eau forte par J.-M. Fugère.

ALBERTI, Mme. — Variétés 1836, *Kean*.

ALBERTINE, Mlle. — Gaîté 1811.

ALBOUIS ou **ALBOUY.** — V. Dazincourt.

ALBOUY, les sœurs. — Gaîté 1874.

ALBRECHT, Mme. — Accessit de chant au Conservatoire, artiste de l'Opéra-Comique, puis soubrette de comédie au Gymnase en 1861.

Bibliographie : les *Acteurs et les Actrices de Paris*, par Em. Abraham, 1861.

ALCIDE. — V. Tousez Alcide.

ALCIPE, Delomé. — Cirque Olympique 1822.

ALDEGONDE, Mlle. — Petite actrice agaçante du Théâtre des jeunes Elèves, rue Dauphine,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

mettant beaucoup d'esprit dans son jeu (1805-1806). Elle demeurait alors rue des Ménétriers. En 1806, elle joua la comédie au Théâtre Molière qui s'appelait alors Théâtre des Variétés étrangères, et elle annonçait tant de dispositions qu'on l'appelait « la petite Mars du quartier St-Martin ». Mlle Aldegonde débuta aux Variétés le 8 octobre 1808 dans *Nitouche*. On la trouvait jolie et son talent était qualifié d'agréable. Elle y tint pendant de longues années l'emploi des villageoises et des grisettes (1808 à 1812 — 1816 à 1819 — 1822 à 1827). Harel, dans son *Dictionnaire théâtral*, lui donnait 39 ans en 1825. On lui reconnaissait un esprit vif, une physionomie spirituelle, un œil lascif, une voix un peu dure.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, *Annuaires dramatiques*, *Petite biographie dramatique* 1821, *Dictionnaire théâtral* 1825.

Iconographie : Collection Martinet, pl. 230, dans le rôle de Rosine de *M. Grégoire*.

ALERME, Mme. — Actrice de l'Ambigu comique 1805-1807-1808, et de la Gaîté 1809.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques*. — *Opinion du Parterre* 1810.

ALERME fils, Etienne. — Troisième amoureux à Bruxelles, 1839, deuxième amoureux au Grand Théâtre de Marseille 1840, puis acteur à St-Péterbourg jusqu'en 1853, et au Vaudeville 1854-1859. En 1862, Etienne Alerme fils, âgé alors de 53 ans, reçut une rente de 200 fr. de la Société des artistes dramatiques pour ses 33 années de services.

Eug. Garraud, rapporteur de la Société, annonça la mort d'Alerme dans les termes suivants, à l'assemblée du 26 juin 1882 :

« Etienne Alerme, un homme discret, aimable et bienveillant, à Paris comme en Russie, dont il fut l'hôte pendant de longues années ; il n'a laissé que d'excellents souvenirs. »

Bibliographie : *Annuaires dramatiques Delhasse*, *Annuaire* de la Société des Artistes.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis nº 608, à mi-corps, de ¾ à gauche, lith. par L. G., 1841.

ALEXANDRE. — Acteur du Théâtre Patriotique en 1792, et du Théâtre du Palais-Variétés en 1793. Il demeurait alors 12, rue Croix-des-Petits-Champs. Le 5 Messidor an VIII (fin juin 1800), un citoyen Alexandre, acteur du Théâtre Montansier, donna aux Troubadours un *Prétendu de Givors*.

Bibliographie : *Almanach Duchesne*, *Almanach Dupont pour l'an IX*.

ALEXANDRE, Mme. — Femme du précédent, actrice du Théâtre patriotique en 1792.

Bibliographie : *Almanach Duchesne*.

ALEXANDRE. — Sous ce nom :

ALEXANDRE, acteur de la Gaîté, 1818.

ALEXANDRE, mort en juillet 1824. Ancien acteur de l'Odéon et ancien directeur de théâtre en Belgique.

ALEXANDRE, imitateur, physionomane et ventriloque, qui débuta au Théâtre de Madame le 26 juillet 1826 par les *Ruses de Nicolas*, pièce traduite de l'anglais, où il jouait tous les personnages, continuant ainsi les traditions de Thiémet, Fitz-James, Volange, Comte, Leclercq, etc.

ALEXANDRE (Blanchard), qui débuta aux Variétés le 25 juillet 1827 par le rôle d'Adolphe d'*Angeline*.

ALEXANDRE, Louis, pensionnaire à la Comédie française le 1er avril 1831.

ALEXANDRE (le jeune), enfant qui faisait partie de la troupe connue sous le nom de « Gymnase Castelli » et joua à l'Odéon *Une maîtresse femme*, le 29 décembre 1836, alors que cette compagnie enfantine y donnait des représentations.

Bibliographie : *Album Castelli*, un vol. petit in-4º avec figures, Paris 1837. — L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II.

ALEXANDRE, premier rôle au Théâtre des Arts à Rouen, aux appointements de 5,500 fr. 1832-1833.

Bibliographie : *Hist. des Théâtres de Rouen*, par S. E. B. t. III.

ALEXANDRE, jeune premier au Théâtre du Gymnase à Lyon, 1840.

Bibliographie : *Annuaire dramatique Delhasse*.

ALEXANDRE, Firmin Celle ou Celles, pensionnaire à la Comédie Française en 1841, parti pour San Francisco vers 1853, pensionné de la Société des artistes (200 fr.) en 1863, revenu à Paris vers 1875, mort en 1879 à 78 ans.

Bibliographie : *Annuaire* de la Société des artistes.

ALEXANDRE, pensionnaire à la Comédie française en 1841.

ALEXANDRE, premier rôle de province, Bruxelles 1844. Dans cette ville il créa, le 29 décembre 1848, le rôle d'Agneessens dans le *Bourgeois des Métiers*. Il vint le 15 mai 1849 jouer cette pièce à l'Odéon, et y fut applaudi bien que jugé un peu emphatique. Il y resta au moins une année, et parut encore le 5 octobre dans *Evelyne* et la *Farnesina* et le 14 novembre dans *Raymond Varnet*.

Bibliographie : *Annuaire dramatique Delhasse* 1844. — L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II.

Iconographie : Il existe à la Bibl. nat. catal. Duplessis nº 623, le portrait en pied de ¾, à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

droite, costume de théâtre, lith. par G. Morris, d'un acteur nommé Alexandre. Reste à savoir s'il s'agit de ce dernier?

ALEXANDRE, Mme. — Sous ce nom :

Mme ALEXANDRE qui débuta au Vaudeville le 19 mars 1827, dans *Victor*.

Mme ALEXANDRE, pensionnaire à la Comédie française en 1836.

Mme ALEXANDRE, née Louise Mayer, à St-Pétersbourg 1848-1855.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes dramatiques.

Mme ALEXANDRE, Virginie, actrice du Gymnase 1866-69. — *Les Idées de Mme Aubray*. — *Nos bons Villageois*.

Iconographie : Bibl. nat. pour le portrait de portrait de Mme Alexandre (?) actrice, v. portrait de Dauvergne.

ALEXANDRE, Augustin, dit Guillemet. — Né à Paris en 1814, comédien de banlieue, soldat au 31me de ligne, artiste à l'Ambigu, au Théâtre historique, à la Gaîté, à la Porte St-Martin, au Châtelet, etc. A la ville, un bon bourgeois, l'air triste ; un homme serviable, adorant sa famille, et n'ayant songé toute sa vie qu'à avoir de petites rentes pour être tranquille. Son père, ancien soldat de la République et de l'Empire était perruquier. Il est assez probable que son fils unique eût embrassé la même profession si, orphelin à l'âge de cinq ans, le jeune Alexandre n'avait fait connaissance avec le rabot, pour cette raison que le second mari de sa mère était fabricant de meubles.

Il existait alors (vers 1830), rue Lesdiguières, un petit théâtre de société à l'usage des bourgeois du quartier de l'Arsenal, et où un brave et digne homme, nommé Thierry, avait la spécialité de former des élèves. C'est dans cette troupe minuscule qu'Alexandre voulut débuter par les rôles de traîtres qu'il dut bientôt quitter pour l'emploi des comiques.

Après avoir joué à la banlieue dans la troupe Cabot, Alexandre fut appelé par la conscription. Incorporé au 31me de ligne, à Briançon, Alexandre revint à Paris au bout de trois ans avec les galons de sergent. Entré à l'Ambigu, il devint régisseur sous la direction d'Antony Béraud. Après la clôture de ce théâtre, Alexandre passa au Théâtre historique, où il créa avec goût le rôle du vieil employé dans le *Chevalier d'Harmenthal*. Toutefois, ce n'est qu'à la Gaîté, où il suivit Hostein, qu'il prit tout à fait possession de son public. Les rôles de Fouinard, du *Courrier de Lyon*, de Lafourade, dans *Vautrin*, de Malagutti, dans *Chodruc Duclos*, de Macarol, dans *Paris qui rit*, de Caussade, dans *Marie Rose*, de Valentin, dans *Georges et Marie*, de Panel, dans les *Cosaques*, et surtout de la Mère Moscou, dans la *Fille des Chiffoniers*, en firent le comique aimé des boulevards.



ALEXANDRE (Guillemet), rôle de la Mère Moscou dans la *Fille des Chiffonniers*, par E. Penauille (1869)

Louis Judicis publia vers 1854 une biographie d'Alexandre dans les *Théâtres de Paris* et Eustache Lorsay dessina son portrait dans les *Cosaques*.

Depuis ce temps, Alexandre a encore fourni une longue carrière à la Gaîté, à la Porte Saint-Martin, au Châtelet. Nous citerons entr'autres créations ou reprises :

1867, 20 juin, Gaîté, Polonius dans *Hamlet*.

1867, Gaîté, 14 mai, Boby dans le *Testament d'Elisabeth*.

1874-75, Porte Saint-Martin, rôle de Passe-Partout dans le *Tour du Monde en 80 jours*, puis au Châtelet 1876.

1876, 25 février, Grimaut de *Vingt ans après*.

1876, 4 novembre, Pelure d'oignon des *Bohémiens de Paris*.

1877, 29 décembre, Ambigu, Hally de la *Case de l'Oncle Tom*.

Bref, Alexandre fit son service jusqu'en 1884, et nous le voyons encore remplir un rôle (le magistrat), dans une reprise du *Tour du Monde*, au Châtelet, le 11 juillet 1896.

Pensionnaire de la Société des artistes dramatiques depuis 1884 (500 fr. de rente), officier d'académie depuis 1897, le brave père Alexandre, âgé aujourd'hui de 89 ans, se repose en songeant à ses beaux succès d'autrefois.

Biographie : Notice par Louis Judicis dans la *Galerie Lorsay*. Notice dans *Paris-Portrait*, n° 360.

Bibliographie : *Almanachs* Soubies. — *Annuaires* de la Société des artistes.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Iconographie : Lith. d'après un dessin d'Eust. Lorsay dans les *Cosaques*. — Photographie-médaillon dans *Paris-Portrait*, n° 360.

ALEXANDRINE, Mme. — Sous ce nom :

Mme ALEXANDRINE, actrice au Théâtre français comique et lyrique de la rue de Bondy, 1792.

Bibliographie : *Almanach Duchesne*.

Mme ALEXANDRINE, troisième amoureuse au Grand Théâtre de Toulouse en 1793.

Bibliographie : *Almanach Duchesne*.

Mme ALEXANDRINE, Théâtre des jeunes élèves 1807. Cette actrice débuta au Vaudeville le 3 juillet 1808, par le rôle de Mme Richelieu, mais sans succès.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*.

Mme ALEXANDRINE, troisième amoureuse au Grand Théâtre de Bordeaux, en 1825, et deuxième amoureuse au même théâtre, en 1827.

Bibliographie : *Almanach Barba*.

Mme ALEXANDRINE, soubrette à Dijon en 1856, et à Genève 1857.

Bibliographie : *Histoire du Théâtre à Genève*, par Besançon.

Mme ALEXANDRINE, Gymnase, 16 juillet 1868, *Les Maris sont esclaves*.

ALEXIS. — V. Pastelot.

ALEXIS, Louis-François, rôles de financiers à Gand en 1842, Rouen 1848-49, Bordeaux 1851-1854, Nîmes 1858, Toulouse 1859, Porte Saint-Martin 1861-1869, pensionnaire de la Société des artistes dramatiques en 1866 (300 fr.), mort vers 1871 à 73 ans.



Mme ALEXIS, photogr. Franck

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ALEXIS, Mme, Clémence Bury, femme d'Auguste (dit Alexis) Pastelot. — Naquit vers 1808-1809, à Paris, et eut pour parents des commerçants. Amie d'enfance de Mme Suzanne Brohan, elle entra au Conservatoire où elle partagea, en 1825, le second prix (il n'y eut pas de premier prix) avec Mlle Despréaux qui devint plus tard Mme Allan. — Engagée à l'Odéon, Clémence Bury y joua les rôles d'ingénuités et doubla Mlle Anaïs Aubert. On l'y vit le 28 avril 1826 dans le rôle de Marianne de *Tartufe*, le 20 juin, dans *Vauban à Charleroy*, le 16 décembre, dans le *Cachemire*.

Elle ne resta qu'un an à ce théâtre, passa aux Nouveautés qui venaient de s'ouvrir (1827) puis s'en fut trois ans à Nantes, avant d'aller à Bordeaux. Là, son succès fut si grand qu'elle resta *dix-huit années* dans cette ville, tour à tour ingénue, jeune première, forte jeune première, premier rôle. Elle ne s'absenta que deux ans pour venir à Paris jouer à l'Ambigu comique.

Ce fut à Bordeaux que Mlle Clémence Bury se maria avec son camarade Auguste (dit Alexis) Pastelot, et changea son nom de théâtre en celui de Mme Alexis.

En 1834, le jeune ménage était au théâtre des Arts à Rouen, Mme Alexis comme jeune première.

Bouffé fait mention dans ses *Souvenirs* (p. 319, 327, 328) de la rencontre qu'il fit à Bordeaux de M. et Mme Alexis Pastelot en 1838 et 1839 : « Je retrouvais aussi deux excellents camarades, M. et Mme Alexis Pastelot, avec lesquels j'avais joué plusieurs pièces à la Gaîté et aux Nouveautés... » Il dit encore l'année suivante : « Mais je savais retrouver mes amis Pastelot, chez lesquels nous logeâmes pendant notre séjour, ainsi qu'ils nous l'avaient fait promettre à notre précédent voyage. Ces chers amis habitaient une charmante petite maison avec jardin, située dans un des faubourgs de la ville, et peu éloignée du théâtre... Mais ce qui complétait notre bonheur, c'étaient la présence et les jeux de leurs deux jeunes enfants qui, nous rappelant les nôtres, nous mettaient la joie au cœur.

« Mme Alexis tenait l'emploi de jeune première au Grand Théâtre, où elle obtenait de légitimes succès. Je l'y ai vu jouer Célimène du *Misanthrope* et Elmire de *Tartufe*, d'une façon remarquable ; son jeu, sa diction sentaient la bonne école... Pastelot, son mari, jouait les jeunes premiers au Petit Théâtre. Il ne manquait certes pas d'intelligence, mais il était loin d'avoir le talent de sa femme. »

Le 10 janvier 1840, Suzanne Brohan qui se charge de tenir son amie au courant de tout ce qui se passe à Paris, écrit à Mme Alexis « artiste au Grand Théâtre de Bordeaux » : « M. Trubert (directeur du Vaudeville) galoppe *(sic)* après Mme Albert qu'il veut engager absolument. Mlle Fargueil tient bon et ne veut pas démordre de ses prétentions. Les procès vont toujours leur petit chemin. M. Trubert dit qu'il voudrait bien, mais qu'il n'a pas le temps

EFERUS - Recherches & Classification numériques

d'aller te voir à Bordeaux. » Collect. d'autogr. A. Bovet, nº 1387.

En 1841, Laugier signale le début dans la comédie au Théâtre français de Mme Pastelot. En 1852-53, nous retrouvons son passage à Périgueux comme premier rôle. Mais ce n'est définitivement qu'en 1858, après un séjour d'un an à Lyon, et de deux ans à Rouen, que Mme Alexis revint à Paris pour s'y fixer, et entra au Vaudeville comme « mère-noble » afin d'y remplacer Mme Chambéry. Elle créa de suite le rôle de la portière dans le *Roman d'un jeune homme pauvre*, la Vaneine dans la *Pénélope* d'Alphonse Daudet, et un rôle dans la *Poule et ses Poussins*.

En 1864, elle fut prêtée à l'Ambigu pour y créer le rôle de l'*Aïeule*, de d'Ennery. Elle y fut très remarquable. Lorsque Mme Lambquin quitta le Vaudeville, en 1867, Mme Alexis prit l'emploi de première duègne. Nous citerons parmi ses créations ou reprises à ce théâtre :

1866, 31 août, le *Nouveau Cid*.

1866, 3 déc., *Maison Neuve*, Bastienne.

1867, nov., les *Faux Bonhommes*, Mme Dufouré.

1868, 27 fév.. les *Rivales*, Mme Tarpan.

1868, 27 mai, l'*Abime*.

1868, 28 octob., les *Femmes d'emprunt*, Mme Robillard.

1868. 6 nov., l'*Enfant prodigue*, Mme Bernardin.

1869, le *Sacrifice*.

Dans la plupart de ces rôles, elle montrait une rare science de composition.

Mme Alexis fit l'ouverture de la nouvelle salle du Vaudeville, Chaussée d'Antin, le 21 avril 1869, avec le *Contrat;* s'y montra dans *Tamara*, la *Soupe aux choux*, les *Pattes de Mouche* (24 février 1870). 1875, 11 avril, *Ce que femme veut* (reprise), Amaranthe.

1875, 19 juin, le *Procès Veauradieux*, Mme Laiguisier.

1875, 4 sept., *Madame Lili*, Artémise.

1875, 15 nov., les *Scandales d'hier*, la duchesse.

1876, 17 avril, les *Dominos roses*.

1877, 22 janv., *Dora*, la marquise.

1877, 19 sept., les *Vivacités du Capitaine Tic*.

1878, 1er mars, les *Bourgeois de Pont-Arcy*, Mme Cotteret.

1878, 24 nov., la *Poule et ses poussins* (reprise) Mme de Bernac.

Avec Delannoy, Parade et Saint-Germain, Mme Alexis représentait l'élément comique au Vaudeville, et cependant elle ne dessinait que des portraits qu'il ne faut pas confondre avec des caricatures. Sa diction était mordante, son naturel exquis, sachant allier la bonhomie à la finesse.

Mme Alexis avait un fils officier supérieur dans l'armée, et habitait Belleville. Paisible bourgeoise, bonne grand'mère, on la voyait tricoter des bas de laine pour ses petits enfants, dans le foyer du Vaudeville, en attendant la réplique pour entrer en scène.

Voici en quels termes St-Germain annonça la mort de Mme Alexis à l'assemblée générale des artistes dramatiques, le 17 juin 1895 :

« C'est à l'Ambigu, je crois, qu'elle débuta en sortant du Conservatoire. Elle jouait alors les jeunes premiers rôles de drame. Elle quitta Paris pour la province, et les villes qui eurent le bonheur de la posséder constatèrent toutes sa valeur. Paris la revit en 1858. Elle avait complètement changé d'emploi... Simple, touchante et vraie, l'artiste de race s'imposait à l'attention. L'année suivante, je devenais son camarade, et, pendant dix-sept ans, nous avons combattu côte à côte, des *Honnêtes femmes* et de la *Poule et ses poussins*, au *Procès Veauradieux*, car ce n'est que, prêtée à son premier théâtre, l'Ambigu, elle y a été créer si magistralement l'*Aïeule* de d'Ennery.»

Biographie : Notice par Félix Jahyer, dans *Paris-Théâtre* (octobre 1876).

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval. — L'*Hist. des Th. à Rouen*, tome IV. — *Souvenirs de Bouffé*.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis nº 661. En buste, de face, lith. pr L.-M.-D. Guillaume, 1840. — *Encyclopédie théâtrale*, portrait de Mme Alexis dans le rôle d'Adolphine de la *Famille Benoiton*. — Médaillon photogr. *Paris-Théâtre*, octob. 1876.

ALFORT (d') Marie-Sénéchal de La Grange, actrice au Troisième théâtre français (1878).

ALFRED. — Nom d'un acteur qui débuta au Gymnase en 1822, puis au Panorama dramatique en 1823. Le 3 mars 1824, il tint le rôle de St-Charles dans l'*Amour et l'Appétit*, à la Porte St-Martin.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis nº 671. En buste, de ¾ à gauche, lith. par Astoin, 1824.

En 1825, il y avait un Alfred à la banlieue.

Le 2 octobre 1827, les Variétés annoncent le début d'un Alfred, rôle de St-Léon de *Matin et Soir*.

On trouve encore :

ALFRED, Porte St-Martin 1830, *Don Juan de Marana*.

ALFRED; Renaissance 1838, Gudiel de *Ruy-Blas*.

ALFRED, Luxembourg 1852.

ALFRED (dit le Petit Alfred), du Théâtre Comte. Il y resta toujours attaché, en jouant les premiers rôles dans cette troupe d'enfants, car l'exiguité de sa taille l'empêcha d'aborder de plus grandes scènes. Son jeu était étudié, étonnant de vérité et de souplesse, sa diction parfaite. Aussi était-il fort connu et fort aimé.

Quand M. Comte céda son théâtre à Offenbach, le petit Alfred se trouva sans emploi. Le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

duc de Morny lui fit obtenir une place d'inspecteur du balayage à la préfecture de police. Il mourut fort âgé, vers 1895 (?). Certains journaux lui firent des articles nécrologiques.

ALHAIZA, Charles-Paul. — Comédien et directeur, Alger 1855, Versailles 1856, Angers 1857, Amiens 1859, théâtre de la Gaîté 1861-1863, rôle de Barthélemy dans *Christophe Colomb* (30 août 1861), Mexico 1864. A la mort de son frère Marcelin, en 1866, il reprit après lui la direction du théâtre de la Nouvelle-Orléans. Une circonstance fortuite le fit seul échapper au naufrage de l'*Evening Star*, dans lequel périrent tous les malheureux artistes qu'il avait engagés.

Nous retrouvons son nom à la Nouvelle-Orléans en 1866, au Gymnase 1869, à Alger 1872, à Odessa 1873, à Athènes 1874, à Alger 1875-1876, à Santiago 1877-1878, à New-York 1879-1880, à Bruxelles 1881-1883.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ALHAIZA, Mme Aline, née Lambelé. — Alger 1872, Odessa 1873, Athènes 1874, Alger 1875, Santiago 1877-1878, New-York 1879-1880, Bruxelles 1881-1887.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ALHAIZA, Marcelin. — Comédien et directeur, Agen 1852, Besançon 1853, Toulon 1859, Nantes 1861, La Martinique 1862-1864. Mort à Paris en 1866, au moment où il allait prendre la direction du théâtre de la Nouvelle-Orléans, direction que continua son frère Paul.

Cette version est celle qui figure en ces termes dans le rapport de la Société des Artistes dramatiques (27 mai 1867), bien que M. G. Monval persiste à croire que cet artiste ait péri dans le naufrage de l'*Evening Star*, en octobre 1866. (V. *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, n° 967, col. 698.)

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ALHAIZA, Alfred-Alexandre-Paul, comédien et directeur, Vienne 1864, Nouvelle Orléans 1866, Bruxelles 1883-1900, officier d'Académie depuis 1886, chevalier de l'ordre du Christ du Portugal depuis 1894, pensionnaire de la Société des artistes dramatiques, 36 ans de théâtre et 60 ans d'âge. Vit à Uccle, près Bruxelles.

A cette famille se rattachent Mlle Alhaiza, Césarine, Léa, Aimée Laurin, qui parut au Palais Royal (1873-1876) et Mlle Alhaiza, Gabrielle, actrice à Bruxelles (1896-1899).

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ALICE, Mlle. — Actrice au Palais-Royal, 12 décembre 1857, les *Vaches landaises*.

Bibliographie : le *Théâtre du Palais-Royal*, par Eug. Héros.

ALIGNIER, Mlle. — Débuta le 9 mai 1822 à l'Odéon par le rôle d'Eriphyle.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II.

ALINE, Mlle. — Artiste Porte St-Martin 1807.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*.

ALINE, Mlle. — Débuta au Vaudeville le 21 avril 1825 dans le *Marin* et *Encore une folie*. Elle avait seize ans. On la jugea « incolore ». Le 31 août suivant, elle se présenta au Gymnase dans le rôle d'Auguste de la *Carte à payer*.

Iconographie : La planche 439 de la collection Martinet représente une demoiselle Aline de la Porte St-Martin, dans le *Sergent polonais*.

ALISON, ou Alizon. — Comédien au Théâtre du Marais (avant décembre 1634), puis de l'Hôtel de Bourgogne. Alison s'était acquis une célébrité dans les rôles de servantes et de nourrices, rôles qu'il jouait sous le masque, selon l'usage italien, à une époque où les femmes ne paraissaient pas encore sur la scène. Cette coutume se conserva assez longtemps encore pour les rôles de duègnes. Hubert, camarade de Molière, Beauval qui ne se retira qu'en 1704, jouaient les vieilles femmes et les caricatures. Ce furent Mmes Champvallon et Desbrosses, dont le physique était approprié à cet emploi, qui les premières osèrent jouer sur le théâtre, les rôles dits de caractère.

Quant à Alison, ce fut, dit-on, au Marais qu'il fut amené par la représentation de la *Galerie du Palais*, à renoncer à ses rôles habituels de nourrices.

ALIX, Mlle. — Continuait ses débuts au Théâtre de la Gaîté le 15 janvier 1810, par le rôle de Rose du *Billet de logement*.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*.

ALIX. — V. Duon.

ALIX, Henri-Auguste. — Théâtre des Variétés 1852, mort vers 1855.

ALLAN, Louis-Philippe. — Mari de Mme Allan-Despréaux (1832), mort en 1878. — Allan avait fait longtemps partie d'une troupe ambulante dirigée par Luguet, père de René Luguet et de Mme Marie Laurent; engagé tout d'abord aux Variétés, il y avait débuté les 11 et 13 avril 1825, avec quelque succès. En avril 1828, il passa au Gymnase pour jouer les rôles de fats, emploi dans lequel il déployait une certaine élégance. En 1832, il épousa sa camarade, Mlle Despréaux, et l'accompagna en 1836 à St-Pétersbourg pour y tenir les premiers rôles.

Allan revint à Paris, passa les dernières années de sa vie à Nancy et mourut à Cannes, croyons-nous, en 1878. Sa femme devenue une des plus brillantes pensionnaires de la Comédie française, était morte en 1856.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bibliographie : *Souvenirs de Bouffé*, p. 154. — *Annuaires* de la Société des artistes. — *Almanachs* Soubies 1878.

ALLAN. — Sous ce nom, nous trouvons :
Un premier rôle à Reims en 1840.
Un acteur à la Porte St-Martin en 1841.
Un acteur-directeur à Genève en 1841-1843, 1848.
Ce dernier passait pour « très entendu » et avait pour associé un nommé Léon.

Bibliographie : *Annuaire Delhasse* 1840. — *Histoire du théâtre de Genève* par Besançon.

ALLAN-DESPRÉAUX, Mme Louise-Rosalie Ross, dite Mlle Despréaux, puis Mme Allan, femme d'Allan Auguste-Louis-Philippe, artiste dramatique, naquit le 20 février 1810, à Mons (Belgique) où son père était directeur de spectacle.

« Dans une de ses tournées en province, lisons-nous dans une lettre de Théodore de Banville, publiée dans la *Galerie dramatique* Geoffroy, Talma refusait de jouer *Athalie* parce qu'il craignait de ne pas trouver un enfant assez intelligent pour réciter le rôle de Joas. Pourtant on lui amena une petite fille dont il fut tout de suite émerveillé, si émerveillé qu'il la demanda à son père, l'amena à Paris, la fit élever avec ses propres enfants, et dirigea lui-même, aidé de Mlle Mars, ses premières études théâtrales. Cette petite fille, c'était Mlle Despréaux. »

Ceci se passait en 1820, et Talma ne voulut pas avoir d'autre « petit Joas » à Anvers et à Bruxelles. Puis il engagea ses parents à l'amener à Paris. Le 14 décembre 1820, elle parut sur la scène française, dans *Athalie*, et son succès fut égal à celui qu'elle avait obtenu en Belgique. Le 2 janvier 1821, on lui fit jouer, à Feydeau, le rôle de l'enfant dans *Camille* ou le *Souterrain*. Un mois plus tard, le 2 février, ayant été admise au Conservatoire, elle y reçut les leçons de Michelot et ne quitta cet établissement qu'au 31 décembre 1827.

En 1825, elle obtint un second prix de comédie (il n'y eut pas de premier prix) qu'elle partagea avec Mlle Bury, devenue depuis Mme Alexis ; puis le 14 août 1826, le premier prix. Pendant le cours de ses études, elle avait été autorisée à jouer à la Comédie française le petit rôle de Flavien, dans les *Quatre âges* (19 août 1822). Mais son véritable début n'eut lieu que le 3 septembre 1826, dans les rôles de Sophie de la *Mère rivale* et de Jenny de l'*Hôtel garni*. Elle fut admise comme pensionnaire aux appointements de 2000 francs.

Mlle Mars, qui avait passé le cap redoutable de la cinquantaine, ne semble pas avoir été toujours très serviable à l'égard de la débutante : « Mlle Mars, raconte Alexandre Dumas dans ses *Mémoires*, voulait Mme Menjaud dans le rôle du page (d'*Henri III et sa cour*) ; moi, je voulais Louise Despréaux. Mme Menjaud était une femme d'un grand talent ; mais elle n'était ni assez jeune, ni assez jolie pour remplir le rôle du page, et c'était justement pour cela que Mlle Mars, âgée de cinquante et un ans à cette époque, la voulait avoir près d'elle ; un jeune et frais visage la gênait. »

Pendant les cinq ans qu'elle passa — pour la première fois — à ce théâtre, Mlle Despréaux fut cependant chargée de nombreux rôles : Georgette des *Trois Quartiers* (1827) ; Lucrèce de la *Mort de Tibère*, Thécla de *Walstein* (1828), le petit page Arthur de *Henri III*, Édouard du *Complot de famille*, Arva ou Arved de *Christine de Suède*, Marie dans le *Protecteur ou le Mari*, la comtesse de Suffolk dans *Elisabeth d'Angleterre* (1829), Jacquez de *Hernani*, Junie de *Junius Brutus*, Élisa de la *Dame et la Demoiselle* (1830), un rôle dans les *Intrigants*, etc.

En 1831, n'ayant pas voulu subir une amende de 200 francs pour une absence illégale, rebutée aussi par les taquineries mesquines qu'elle trouvait à chaque pas sur sa route, Mlle Despréaux quitta brusquement la Comédie française pour le Gymnase, où elle débuta avec un très grand succès le 16 mai par les rôles de Clarence de la *Favorite* et de Rose de *Jeune et Vieille*. En août 1832, elle épousa son camarade Allan, et se fit appeler Mme Allan-Despréaux.

De 1831 à 1836, ce fut l'amoureuse élégante et applaudie du Gymnase, Mathilde de *Toujours*, Mme de Thorigny des *Malheurs d'un amant heureux*, Zoé du *Gardien*, Mina du *Lorgnon*, Caroline de la *Lectrice*, Clotilde d'*Être aimé et mourir*, Adèle de la *Pensionnaire mariée*, etc. Elle demeurait alors (1834) 40, rue d'Enghien. En 1836, elle partit à St-Pétersbourg avec son mari, et resta dix ans en Russie.

Presque oubliée des Parisiens, Mme Allan-Despréaux se consolait de son éloignement en jouissant d'une grande faveur à la Cour du Tsar. Admise dans la plus haute société russe, elle avait pris le ton du grand monde. Un jour, ayant assisté à la représentation d'une comédie en un acte, dans un petit théâtre, elle trouva la pièce et un rôle à son gré, et demanda une traduction française. Or, il se trouva que cette pièce n'était autre que le *Caprice* d'Alfred de Musset, traduit en Russe. Mme Allan-Despréaux joua le *Caprice* devant la Cour, et l'on trouva la Comédie charmante.

Ces faits étaient encore ignorés à Paris, lorsque la comédienne, traitant par correspondance de sa rentrée au Théâtre français, demanda à jouer le rôle de Mme de Léris du *Caprice* et celui de Célimène, ce qui fit écrire à Th. Gautier : « Elle apporta de St-Pétersbourg dans son manchon, Alfred de Musset inconnu en France comme auteur dramatique. » Cependant cette innovation n'alla pas sans quelque scandale. « Rebonsoir ! » s'écriait Samson en faisant allusion à un mot de la pièce, « en quelle langue est cela ? » — Le *Caprice* fut représenté à Paris le 27 novembre 1847. Ce fut un événement littéraire.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Comédienne de premier ordre, pleine d'esprit, de finesse, possédant le ton du monde, Mme Allan-Despréaux ne se contenta pas au Théâtre français de ces jolis *riens*, de ces marivaudages où elle retrouvait ses triomphes de la Russie. Elle aborda avec une autorité incontestable les rôles de *jeunes mères*.

« Mme Allan, a dit Bouffé dans ses *Souvenirs* (p. 154), était tout simplement une grande comédienne, douée d'un joli physique et d'un charmant organe. Avec quel charme elle joua d'abord plusieurs rôles d'ingénues, au Gymnase ! Mais ce fut au Théâtre français qu'elle arriva à l'apogée de son talent. La mère dans la *Joie fait peur*, le *Caprice*, la fermière de *Par droit de conquête*, le *Chandelier*, *Bataille de dames*, toutes physionomies différentes, tous caractères opposés, gais ou dramatiques, et, là-dedans, toujours distinguée, vraie, naturelle, au point de faire croire qu'elle était là chez elle et parlait de ses petites affaires. »

Voici la liste de ses créations depuis son retour de Russie :

1847
Mme de Léris, *Un caprice*.

1848
Corinne, *le Puff*.
Mlle de Brié, *Le roi attend*.
La Comtesse, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*.
Fernande, *Les frais de la guerre*.

1849
La Marquise, *L'amitié des femmes*.
Honesta, *La paix à tout prix*.
La Duchesse de Bouillon, *Adrienne Lecouvreur*.



Mme ALLAN-DESPRÉAUX, dans *la Joie fait peur* par Ch. Geoffroy

La Comtesse, *On ne saurait penser à tout*.
Adrienne, *Gabrielle*.

1850 Mme Dulistel, *Les deux célibats*.
— Jacqueline, *Le chandelier*.

A ce propos, Delaunay raconte dans ses *Souvenirs* (p. 86) : « Madame Allan, que Musset déclarait d'abord trop mûre pour Jacqueline, trouva dans ce rôle, dont sa finesse fit passer les côtés scabreux, un éclatant succès. » Aveu précieux à recueillir de la bouche même de Fortunio.

1851 La Comtesse d'Autreval, *Bataille de dames*.

Elle s'y montrait tout à fait charmante, ajoute le même témoin, « avec son fin marivaudage, ses récitences, sa manière bien à elle de laisser deviner la fin des phrases sans les annoncer complètement. »

1851 La Marquise, *C'est la faute du mari*.
1852 Mme de Panges, *La diplomatie du ménage*.
1853 La Comtesse de Clermont, *Lady Tartufe*.
— La Margrave, *La pierre de touche*.
1854 Mme Desaubiers, *La joie fait peur*.

« Là, elle était émouvante au possible... déclare encore Delaunay qui jouait dans la même pièce. Après la résignation, les reprises d'espoir, puis le découragement... Enfin la scène vraiment belle où elle retrouve ce fils qu'elle a perdu et dont on doit lui cacher le retour pour ne pas la tuer. Ce n'était dans l'auditoire qu'un long sanglot... Madame Allan était une grande, grande artiste, je ne le répéterai jamais assez. »

1854
Mme de Parabère, *Mlle Aïssé*.
Mme de Beaupré, *Les ennemis de la maison*.

1855
Mme de Vitré, *Péril en la demeure*.
Mme Georges, *Par droit de conquête*.

Mme Allan-Despréaux, type de la comédienne naturellement élégante, distinguée par essence, sans coquetterie, et d'une simplicité rare, succomba le 22 février 1856, à neuf heures du soir, à l'âge de quarante-cinq ans. L'on apprit sa mort pendant une représentation de *Bertrand et Raton*, et ce fut une consternation générale au Théâtre où tous aimaient cette comédienne accomplie qui parvenait à l'apogée de son talent. Elle allait jouer le *Village* et on l'y disait merveilleuse. Les obsèques eurent lieu le 25 février à 9 heures du matin à Notre-Dame de Lorette. Samson prononça un discours sur sa tombe, et le Théâtre français, l'assimilant à une sociétaire — qu'elle n'avait jamais été — fit relâche le soir.

Bibliographie : Notice par Th. de Banville, *Galerie Geoffroy*. — Notice par E. D. De Manne et Ménétrier dans le *Complément de la troupe de Talma*.

Biographie : *Souvenirs de Bouffé* — *Souvenirs de Delaunay*.

Iconographie : lith. par Ch. Geoffroy, de face, en pied, dans la *Joie fait peur* — Buste,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

eau forte, de Fugère — un portrait dans l'*Encyclopédie théâtrale*, (inachevée) — un portrait dans l'Album de musique *Décameron*, publié par J. Offenbach, au Ménestrel, 1855, avec ce quatrain de Camille Doucet :

Qu'elle sourie ou pleure, à la fois fine et tendre,
Le parterre s'émeut sous son charme vainqueur ;
C'est Contat qu'il croit voir, c'est Mars qu'il croit entendre,
Tant son cœur a d'esprit et son esprit de cœur !

ALLAN fils. — Courte apparition au Théâtre français, 1854-1855.

ALLAN-DORVAL, Mme. — V. Mme Dorval.

ALLANT ou ALLAND, M. et Mme. — Comédiens de province à Clermont-Ferrand en 1825, dans la Vienne et dans la Charente en 1826. Le mari jouait les premiers rôles, et sa femme les amoureuses.

ALLAR. — Nom d'un Comédien qui débuta chez Doyen.

ALLARD. — Acteur du Palais royal, dont on retrouve le nom dans les pièces suivantes :

1831 3 septembre, *Rabelais.*
— 12 novembre, *Scaramouche.*
1832 31 mars, *Bonardin, directeur de spectacle.*
— 19 mai, *Franklin à Passy.*
1841 26 août, *Mon ami Pierrot.*
1842 8 juillet, *Du haut en bas.*
— 13 octobre, *La Dragonne.*
1853 12 mai, *Le Bourreau des Crânes.*

A partir de 1857, le nom d'Allard disparut de l'affiche de ce théâtre.

En 1859, il obtint une pension de 200 francs de la Société des artistes dramatiques, et mourut vers 1867 ou 1868, âgé de 67 ans.

Bibliographie : Le *Théâtre du Palais royal* par Eug. Héros.

Annuaires de la Société des artistes dramatiques.

ALLARD, acteur français à Batavia en 1849.

ALLARD, Mme Rosalie-Augustine, théâtre du Prince Impérial, 1867.

ALLART, Charles. — Jouait les seconds comiques à Déjazet en 1864 ; on lui reprochait alors d'imiter Lassouche et de forcer ses effets. En 1865, il passa à l'Ambigu où il remplit entr'autres le rôle de Fritzen dans la *Czarine* (30 mai 1868). En 1875, il est en représentation à Beaumarchais, le *Donjon des étangs*, puis on le vit pendant plusieurs années à l'Athénée — les *Boniments de l'année*, (28 déc. 1877) Gonzalès de l'*Article 7* (8 nov. 1880). — Il finit sa carrière à Cluny : Abricotarès de la *Tournée Ernestin* (15 octobre 1892), Cantin dans le *Voyage Corbillon* (30 juin 1896).

Voici en quels termes St-Germain annonça la mort d'Allard dans son rapport à la Société des artistes le 26 juin 1897 :

« Allard, un artiste de talent, qui avait passé par plusieurs théâtres de Paris pour se fixer définitivement au théâtre Cluny, où il est mort ; il était toujours pour moi l'artiste de l'Ambigu, digne successeur des heureux comiques qui l'avaient précédé, regretté et pleuré par le public et par tous ses camarades. Je salue au passage l'acteur joyeux et original dont je n'ai gardé que de bons souvenirs. »

Bibliographie : *Almanach des spectacles* Soubies ; *Annuaires de la Soc. des artistes.*

Iconographie : Il existe une gravure représentant Allart dans le rôle de l'Evènement au Th. Déjazet, dans l'*Encyclopédie théâtrale* (inachevée) vers 1866.

ALLART, Mme, Clar.-Thérèse-D., née Gavard, Le Hâvre 1867, Roubaix 1868, Cherbourg 1869.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ALLART, Mme. — Théâtre Cluny, 1875.

Bibliographie : *Almanach des spectacles* Soubies, *Annuaires de la Soc. des Artistes.*

ALLEAUME. — Mime au Théâtre des acrobates Saqui en 1822.

Bibliographie : *Almanach des spectacles* Barba.

ALLENBACH, Mme Adèle, Folies dramatiques 1848-1850.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ALLENBACH, Ambroise, Clamecy 1851, Châlon s/Saône 1853-1856, Dunkerque 1857-1858, Arras 1859-1860, Evreux 1861-1863, La Rochelle 1868-1865, Napoléon-Vendée 1866, Théâtre Déjazet 1867-1868, Charleville 1873-1875, Reims 1877-1881, Folies dramatiques 1882-1884. En 1888, Allenbach, qui avait alors 60 ans et 48 ans de théâtre, obtint une pension de 500 francs de la Société des artistes. Vivait en 1900 à Paris.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

ALLENBACH, Mme, née Irma Cendrier, Arras 1859-1860, Evreux 1861-1863, La Rochelle 1864-1865, Napoléon-Vendée 1866, Théâtre Déjazet 1867-1868, Charleville 1873-1875, Reims 1877, Folies dramatiques 1882-1884. En 1890, Mme Allenbach, qui avait alors 61 ans et 45 ans de théâtre, obtint une pension de 500 francs de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée dans le Rapport de l'année 1895.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ALLIÉ ou ALLIEZ. — Amoureux à Anvers en 1844, puis au Théâtre du Vaudeville à Bruxelles en 1845. Pourrait bien être le même que le suivant.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bibliographie : *Annuaire Delhasse* 1845-1846.

ALLIÉ, Ernest-Joseph-Alfred-Félix, acteur du Vaudeville 1851-1857, Rochefort 1858-1861, La Rochelle 1862, Angers 1863-1865, Nîmes 1866-1876, Avignon 1877, Nîmes 1878, Amiens 1879-1881, Toulouse 1882-89, Nîmes 1890-1897. Pensionné de 500 francs par la Société des artistes dramatiques depuis 1889. Allié mourut à 78 ans, en 1897.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

ALLIX. — Nom d'un acteur qui débuta à la Gaité le 26 septembre 1827, par le rôle de l'Etabli dans la *Mauvaise langue*.

Bibliographie : *Almanach des spectacles* Barba.

ALORY. — Acteur de Palais Royal : 1842 (13 mars) la *Chasse aux ours*, *Du haut en bas* (8 juillet).

ALPHONSE. — Sous ce nom :

ALPHONSE, acteur au Théâtre Montansier, 1805-1806.

ALPHONSE, acteur au Théâtre des jeunes élèves, 1807.

ALPHONSE, qui débuta à l'Odéon le 2 mai 1816 dans le rôle de Valcour du *Déserteur ;* pensionnaire en 1817 ; nouveau début en 1819.

Bibliographie : L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, tomes I et II.

ALPHONSE (Cadot), qui débuta au Théâtre français le 10 décembre 1819 par le rôle d'Oreste dans *Andromaque*, et fut reçu comme pensionnaire, 1820-1822.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.*

ALPHONSE, comédien à Varsovie, au service du duc Constantin, 1821-1822.

Bibliographie : *Almanach des spectacles* Barba.

ALPHONSE, comédien au Hâvre, 1822.

Bibliographie : *Almanach des spectacles* Barba.

ALPHONSE, Odéon 1822, 26 avril, *Attila ;* pensionnaire en 1823 ; 1826, 20 janvier, *Rienzi.*

Bibliographie : L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, tome II.

ALPHONSE (Chapuis), mime, puis acteur comique, très connu à Bruxelles, où il jouit pendant 15 ans de la faveur du public. Se pendit à Bruxelles le 3 septembre 1838, par chagrins d'amour. Le clergé lui ayant refusé la sépulture, ses camarades l'enterrèrent avec pompe.

Bibliographie : *Annuaire Delhasse.*

ALPHONSE, utilité au Gymnase, 1868-1876.

ALPHONSINE, Mme, soubrette à Perpignan, 1825.

Bibliographie : *Almanach des spectacles* Barba.

ALPHONSINE, Mlle, actrice du Gymnase en 1821, joua dans *Une Française* et dans *Caroline.*

Bibliographie : *Annuaire dramatique.*

ALPHONSINE, Mlle, débutante aux Nouveautés le 17 avril 1827, dans le *Retour de la ferme.*

Bibliographie : *Almanach des spectacles* Barba.



Mlle ALPHONSINE, photogr. Ulrich Grob.

ALPHONSINE, Mlle, Jeanne Benoît ou Benoist, femme Margaine, dite. — Certains biographes l'appellent aussi Mlle Fleury. — Félix Jahyer démolit la légende d'après laquelle elle aurait été recueillie par une marchande d'oranges qui l'éleva et l'adopta. Il prétend, au contraire, qu'elle était fille de Mme Benoît, bouquetière à l'Opéra.

La biographie Dechaume l'appelle Benoist.

Quoiqu'il en soit, Alphonsine naquit à Paris en 1829, et débuta en 1835, âgée de six ans, dans un tout petit théâtre appelé le Gymnase enfantin, passage de l'Opéra.

Demoiselle de comptoir dans un magasin de jouets d'enfants, chez M. Miette, rue des Gravilliers, 33, la jeune Alphonsine ne pouvait oublier ses premiers succès.

A quinze ans, nous la voyons déjà en possession des premiers rôles au Petit Lazari dont elle devint l'étoile ! Engagée aux Délassements Comiques, Alphonsine y débuta dans la *Bouquetière du Marché des Innocents*, vaudeville en trois actes. Ce premier pas franchi, grâce à son esprit, à sa verve, à son originalité, Alphonsine ne tarda pas à retrouver aux Délassements ses succès du Petit Lazari. On la vit successivement dans *Ah ! que l'amour est agréable*, les *Fifres de Beaujolais*, le *Château Rouge*, *Claude le Riboteur*, la *Fille du Diable*. Une petite pièce à deux personnages, *Polkette et Bamboche*, affirma sa personnalité. Ce fut aussi le beau temps des Revues des *Délass'*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Com's : Gâchis et Poussière (24 décembre 1850), *Voilà l'plaisir, Mesdames !* (24 décembre 1851). Alphonsine avait joué dans la pièce de début de Lambert Thiboust : *Aux innocents les mains pleines.*

Après une courte apparition au théâtre de la Porte St-Martin (rôle de Pomponnette dans les *Sept Merveilles du Monde*, voir les *Théâtres de Paris*, 1854, lith. d'après un dessin d'Eustache Lorsay), la jeune artiste passa à la Gaîté, pour créer un rôle dans les *Cinq cents Diables* et y resta quelque temps avec succès. Enfin, elle rentra aux Variétés dont, pendant dix années, elle fut la première actrice. Là, ses triomphes comme comédienne de talent ne se comptent plus : la *Médée de Nanterre*, où elle parodiait Mme Ristori, dans la *Médée* de Legouvé, les *Amours de Cléopâtre*, les *Bibelots du Diable*, les *Mousquetaires du Carnaval*, l'*Infortunée Caroline*, les *Deux chiens de faïence*, les *Enfants terribles*. En lui envoyant la brochure de cette dernière pièce, Lambert Thiboust traça sur le dos de la couverture les vers suivants qui sont comme le reflet de la muse de Murger :

Petite chanson sans air

Te souviens-tu, dis, Alphonsine,
D'un petit théâtre, un boui-boui,
Où ta verve fraîche et mutine
Charmait le folâtre titi ?

Rêvant de succès fantastiques,
Nous luttions gaiment et voici
Qu'aujourd'hui je te dis : merci,
Comme aux Délassements Comiques.

Là, tu m'as joué plus d'un rôle ;
Là, venant me porter bonheur,
Ma mère disait au contrôle :
Je suis la mère de l'auteur.

Quelles premières magnifiques !
Doux bruits de bravos disparus ;
Les claqueurs n'applaudissent plus
Comme aux Délassements Comiques.

Je t'apportais de la galette
Dans les entr'actes : quel bon temps !
Hélas ! Ce matin, sur ma tête
J'ai cueilli dix-sept cheveux blancs !

On a des chagrins domestiques,
On travaille, on se fait vieux ;
Puis, on n'est pas toujours joyeux
Comme aux Délassements Comiques.

Tu ne fus jamais ma maîtresse,
Je ne fus jamais ton amant,
Car nous nous serions, par tendresse,
Brouillés inévitablement.

Pourquoi des chaînes tyranniques ?
L'amitié vaut bien les amours ;
Notre amitié dure toujours
Comme aux Délassements Comiques.

Et toi, depuis sept ans, sois franche,
As-tu fait fortune, voyons,
As-tu vingt-cinq Nord sur la planche ?
As-tu des obligations ?

As-tu des mobiliers féériques,
N'as-tu, sœur de Mimi-Pinson,
Que ton bonnet et ta chanson,
Comme aux Délassements Comiques ?

Et quoi ! vraiment, toujours la même,
Pas de duc, de marquis ? Tant mieux.
Murger, refaisant sa bohème,
Te saluerait : ô Mimi Deux.

Calèches aristocratiques,
Roulez-en d'autres ; Frétillon
Promène à pied son cotillon
Comme aux Délassements Comiques.

Travaille, et bon succès, ma chère,
Ton soleil monte à l'horizon.
Bilboquet, dit-on, fut ton père,
Et te voilà dans sa maison.

Que la muse des excentriques
Bénisse ton talent moqueur,
Et reste un brave petit cœur
Comme aux Délassements Comiques.

En même temps, Lambert Thiboust la félicitait de son mariage ; elle avait épousé un artiste-peintre, M. Margaine, homme très sympathique, avec qui elle resta étroitement unie, car, sortie du théâtre, Alphonsine vivait comme une bonne bourgeoise, indulgente, d'excellent caractère, adorant pêcher à la ligne à Joinville-le-Pont ou à Asnières, endroits qu'elle habita tour à tour.

Aux Variétés, elle créa encore le *Meurtrier de Théodore*, le *Mari dans du coton*, avec José Dupuis, l'*Homme n'est pas parfait*, pièce dans laquelle sa belle humeur, sa gaîté communicative, son comique sans exagération, son brio et une pointe de sensibilité la mirent tout à fait hors de pair. L'embonpoint était seulement venu la contrarier.

En 1867, elle quitta les Variétés pour le Châtelet où elle apparut dans le *Voyage de Gulliver*. Mais sa joie épanouie, son originalité pimpante, ses réticences significatives, ses réflexions étonnantes, ses petites mines, son ronron amusant, pelotonnement où la chatte domine la femme, ne convenaient guère à ce grand cadre. De 1868 à 1873, elle tâta du Palais royal où l'on put la voir dans une reprise des *Diables roses*, le *Château à Toto* (6 mai 1868), le *Carnaval d'un merle blanc* (30 décembre), *Gavaut, Minard et Cie* (17 avril 1869), les *Echos de Paris* (7 avril 1873).

Là, son jeu ne parut pas assez en dehors ; Alphonsine, fine et spirituelle, n'était pas une grotesque, loin de là. Et puis Dormeuil ne sut guère l'employer. L'envoyant tantôt à Bruxelles, tantôt à Spa, tantôt à Monaco, il lui fit surtout reprendre son répertoire des Variétés.

Elle se dépitait donc quand on vint lui offrir le rôle de Madame Guichard pour le Gymnase, la Madame Guichard de *M. Alphonse*, rôle qui fut le couronnement de sa carrière. Et, à ce propos, l'on raconte que Dumas fils et Montigny cherchaient un nom pour leur personnage : « Eh ! bien, puisque c'est mon homme, s'écria Alphonsine, appelez-le M. Alphonse. »

Alphonsine fut une Madame Guichard idéale (1873), et l'on ne parla alors rien moins que d'un engagement à la Comédie française. Mais, depuis ce jour encore, elle chercha sa voie sans pouvoir la trouver. Sur les instances d'Hostein, elle accepta de jouer dans *Giroflée-Girofla*, la reine de la *Reine Indigo* (27 avril 1875), Lucrezia de la *Petite Mariée* (20 déc.), mais l'opérette, pas plus que les rôles de duègnes excentriques, n'étaient son affaire.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Alphonsine mourut à Asnières le 12 juillet 1883, laissant la réputation d'une excellente femme, et d'une beauté bourgeoise un peu *potte*, comme disait Siraudin.

Biographie : Notice par Ed. Rigo dans la *Galerie Lorsay*. — Notice par Félix Jahyer dans le nº 92 de *Paris-Théâtre*.

Bibliographie : Les *Petits mystères de la vie théâtrale*, par A. Lemonnier. — *Almanachs* Soubies.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis nº 808.

1. En pied, de face, lith. par A. Darjou, (1862).

2. En pied, de ¾ à gauche, lith. par E. Helle, d'après E. Lorsay.

L'*Encyclopédie théâtrale* (inachevée) a publié une gravure (vers 1865) représentant Alphonsine dans le *Royaume des femmes*.

Le *Paris-théâtre* a publié (nº 92 et 92 bis) deux bonnes photographies Ulrich Grob : l'une en médaillon, l'autre en pied.

ALSÈRE. — Bon second régisseur aux Variétés en 1861 ; jouait quelquefois. Avait été précédemment aux Folies dramatiques.

Bibliographie : Les *Acteurs et les actrices de Paris*, par Em. Abraham.

ALZAL, Mme R. d'. — Th. Beaumarchais, 1861.

Bibliographie : Les *Acteurs et les actrices de Paris*, par Em. Abraham.

AMABLE. — Acteur au Cirque Olympique (1818-1819). Mime au théâtre acrobate Saqui (1822). Le rôle du marquis de Priego dans *Ruy-Blas*, fut créé par un Amable au théâtre de la Renaissance, 1838.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques*.

AMAND, Ch. — Théâtre du Gymnase, 1878 ; créa le colonel de l'*Age ingrat*, (10 décembre).

Bibliographie : *Almanachs* Soubies.

AMANT, Mlle Adèle. — Morte jeune encore, en novembre 1839 ; elle avait débuté avec quelques succès à l'*Odéon* dans les *Deux Anglais* et dans *Tartufe*. Elle suivit Harel à la Porte St-Martin, où elle joua les ingénues et les jeunes premières, puis passa aux Folies dramatiques, où elle se trouvait au moment de sa mort, et où elle était fort estimée.

Bibliographie : *Annuaire Delhasse*, 1840, (art. nécrologique).



Marguet AMANT, d'après Eust. Lorsay, dans *la Femme aux œufs d'or*.

AMANT, Marguet Amant dit, — né à Paris, fut tout d'abord destiné à l'état de bijoutier. Après s'être essayé sur des théâtres de société et chez Doyen, comme il hésitait encore à se livrer tout entier à l'art dramatique, il partit pour Rome. Mais la passion du théâtre n'était qu'assoupie en lui. De retour à Paris, en 1829, il se fit engager pour l'emploi de laruette par Seveste père qui dirigeait alors les théâtres de Montmartre et de Belleville où il passa deux années. En 1831, il se fit remarquer par le directeur des Folies dramatiques qui lui facilita un début à son théâtre dans la *Cocarde tricolore* (rôle de Chauvin).

Amant joua également Zozo dans la *Maison isolée*, Fabio dans *Camille ou le Souterrain*, le Major dans le *Siège du Clocher*. Il chantait, en outre, fort agréablement.

En 1883, il quitta les Folies dramatiques pour le Hâvre, où il resta deux ans. Il fit si bien valoir le rôle du Père Sournois dans les *Petites Danaïdes*, qu'il le joua trente fois de suite. Vers la fin de 1834, il revient à Paris, débute au Vaudeville de la rue de Chartres par le rôle de Boisseau dans *Mademoiselle Marguerite*. Mais n'ayant pu résilier son engagement au Hâvre, il dut rester dans cette ville jusqu'en 1835. Au Vaudeville, il joua successivement Théobald du *Pont-Cassé* (rôle créé par Arnal), puis dans *Mathilde* ou la *Jalousie*, les *Mémoires du Diable*, *V'la c'qui vient de paraître* (1846), *Place Ventadour* (1846). — Au départ de Bernard Léon, il hérita de ceux du Marquis dans plusieurs de ses rôles, tels *Faublas*, Touchard dans les *Femmes d'emprunt*, Boulian dans *Père et Parrain*. Lorsque Lepeintre jeune se cassa la jambe, ce fut encore Amant qui le remplaça momentanément. Plus tard, quand cet artiste passa aux Variétés, il prit tout à fait possession de son emploi.

Pendant un séjour de dix années au Vaudeville, Amant joua des vieillards, des bourgeois, des marquis, des ouvriers. Mais, à sa louange, on ne lui vit jamais refuser un rôle, étant de ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de mauvais rôles.

Amant entra au Palais-Royal et y débuta le 2 juin 1848 :

1848 2 juin, le *Démon familier*.
— 2 septembre, la *Dame de l'Empire*.
1850 10 mai, *Un Garçon de chez Véry* (Galimard).
— 17 octobre, *Deux aigles*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1851 9 avril, *Mam'selle fait ses dents.*
— 17 août, *Le Chapeau de paille d'Italie.*

rôle de Vésinet: « Le petit père Amant qui fut le sourd idéal », disait Francisque Sarcey de souvenir.

1851 10 décembre, *Les Crapauds immortels.*
1852 16 octobre, *Edgard et sa bonne* (Veauvardin).
1853 16 décembre, *L'Esprit frappeur.*
1854 23 décembre, *Les Binettes contemporaines.*
1859 24 décembre, *L'Omelette du Niagara.*

Sans parler de bien d'autres rôles dans les *Parades de nos pères* (Cassandre), la *Perle des servantes*, les *Folies dramatiques*, le *Terrible Savoyard*, etc.

Lorsque Sainville fut atteint du mal qui devait l'emporter, et ne put continuer son service à la troisième représentation de la Revue les *Lampions* (décembre 1848), Amant reprit son rôle au pied levé et sauva la pièce.

Amant, dont le genre n'était pas tout à fait celui du Palais-royal, ne fut pas un acteur à charge, ni un grotesque ; son jeu, de bon goût, était plein de finesse, son naturel admirable. Il excellait à reproduire le type du petit bourgeois, de la *ganache*. Ce fut un artiste consciencieux, soigneux, exact, méticuleux, à tel point que Coupard, son régisseur, avait coutume de dire : « Amant ! la pendule du foyer se règle sur son chronomètre. »

Homme très estimable dans la vie privée, il fut le secrétaire et l'archiviste de l'association des artistes dramatiques, dont il fut aussi un des membres les plus dévoués, et sergent-major de la garde nationale. Instruit, il possédait une bibliothèque curieuse et une belle collection d'autographes. Il mourut, regretté de tous ses camarades, en 1860.

Biographie : Notice par Coupard, *galerie Lorsay.*

Bibliographie : Le *Théâtre du Palais royal*, par Eug. Héros.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis n° 882.

En pied, de ³/₄ à droite, lith. par V. Dollet, 1842.

Lithographie sur un dessin d'Ernest Lorsay, dans la galerie de ce nom, en pied, dans la *Femme aux œufs d'or.*

AMANT, Mme, Pauline-Marie-Caroline, actrice de la Porte-St-Martin, 1849, débuta à l'*Odéon*, le 21 septembre 1851, dans *Andromaque.*

Bibliographie : L'*Odéon* par P. Porel et G. Monval, t. II.

AMBRE, Mme, qu'il ne faut pas confondre avec Mme Emilie Ambre, la chanteuse ; actrice au théâtre de la *Renaissance*, en 1877.

Bibliographie : *Almanachs* Soubies.

AMBROISE, Théodore. — Elève de l'école de danse du Panorama dramatique, avait figuré tout enfant encore, le 13 septembre 1822, dans la *Petite Lampe merveilleuse*, à ce théâtre, au milieu de toute une armée de petits tambours, soldats et musiciens. Puis il se fit chanteur d'opéra-comique et partit pour Lyon où nous le retrouvons premier comique (1840-1847). Revenu à Paris, il entra tout d'abord au Vaudeville (1848), puis à la Porte St-Martin (1854). A ce théâtre, il obtint un grand succès dans les *Sept Merveilles du Monde.* C'est alors qu'il fut engagé aux Variétés, sous la direction Cogniard (1855-1860), théâtre qu'il ne quitta que pour un court passage à l'Opéra-Comique. Malheureusement, sa voix n'était plus celle d'autrefois. Il revint donc aux Variétés, où il trouva un de ses bons rôles dans les *Bibelots du Diable.* Le 8 décembre 1865, il passa au Châtelet, où il créa un rôle de compère de revue dans la *Lanterne magique*, et finit sa carrière comme régisseur au Vaudeville.

En 1875, Ambroise avait 66 ans et habitait Bois-Colombes où il était propriétaire. Il obtint alors une pension annuelle de 500 francs de la Société des artistes dramatiques dont il faisait partie depuis la fondation (1840) et dont il fut toujours un des membres les plus actifs. Il mourut à l'âge de quatre-vingt sept ans, et Saint-Germain annonça sa mort dans les termes suivants à la Société des artistes dramatiques le 26 juin 1897 :

« Ambroise, rentré dans la vie privée depuis quelques années, avait surtout brillé au théâtre du Vaudeville dont il fut en 1848-49-50, un des véritables soutiens ; artiste du théâtre des Célestins de Lyon, où il était adoré, il avait été jadis engagé au Gymnase que dirigeait M. Poirson ; c'était le beau temps du Théâtre de Madame ; c'est là qu'il débuta avec succès, puis il s'éclipsa pendant un certain temps, et reparut à la fin de la révolution de 1848 au Vaudeville où il resta jusqu'à sa retraite, malgré une fugue aux Variétés d'Hippolyte Cogniard et une autre à la Porte St-Martin où il compte de nombreux succès, notamment dans la *Bête du Bon Dieu*, *Frère Tranquille*, les *Sept Merveilles du Monde*, le *Comte de Lavernie* ; Ambroise est surtout connu comme le créateur d'Adam, de la *Propriété c'est le vol.* C'était alors un acteur agréable, plein de verve, chantant bien, de belle prestance et d'aimable physionomie, mais l'artiste valait mieux que cela, quand la politique quitta les théâtres pour reprendre son véritable terrain et que le vaudeville réintégra son aimable domaine. Ambroise se montra acteur varié et comédien distingué. Il n'était plus que régisseur lors de sa retraite, que nous avons retardée autant que possible. Je lui adresse mes regrets dans de bons et sympathiques souvenirs.

« Ambroise était aussi chansonnier et *Titi à Robert le Diable*, un des triomphes de Levassor, n'est pas le seul succès qu'il compte à son actif. »

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bibliographie : *Souvenirs de Bouffé*, p. 52 — *Annuaire Delhasse*, 1840, — l'*Ancienne place des Célestins*, par Armand Victorin, 1887.

Annuaires de la Société des artistes dramatiques.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis, n° 909.

1. En pied, de ³/₄ à droite, costume de théâtre, lith. par A. Collette, 1855, d'après Antoine Roy.

2. En pied, de ³/₄ à gauche, costume de théâtre, lith. de Gubian, 1838.

3. En buste, de ³/₄ à gauche, lith. par L. G. 1839.

L'*Encyclopédie théâtrale* (inachevée) a donné un portrait d'Ambroise « artiste du Châtelet », vers 1865.

AMBROISE, Alphonse Vieux dit. — Acteur à Rio-de-Janeiro, 1867, à l'Opéra comique 1876, petits rôles aux Variétés 1878 et aux Folies dramatiques 1884.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

AMBROISINE, Mlle. — Rôles d'enfants, Ambigu-comique, 1819-1820.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.*

AMÉDÉE, acteur du Théâtre des jeunes artistes 1805-1806, et des jeunes élèves 1807.

AMÉDÉE, élève de Dupont, ex-sociétaire de la Comédie francaise, débuta sans succès à l'*Odéon* le 24 octobre 1820, puis le 3 novembre (Hyppolite de *Phèdre).* L'année suivante, un Amédée se présente au Vaudeville dans le *Comte Ory* (6 juin 1821). Il n'y resta pas. En 1822, nous le retrouvons aux Variétés dans le rôle d'Alfred d'*Angeline* ; il s'y fait remarquer. Ce théâtre se l'attache pour les rôles de petits amoureux (1823-1824). A l'ouverture des Nouveautés (1827) un Amédée figure sur le tableau de la troupe.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.* — *Almanach des spectacles* Barba. — L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II.

AMÉLIE, Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Amélie, actrice de l'Ambigu comique, 1792.

Bibliographie : *Almanach Duchesne.*

Mlle Amélie, Théâtre des jeunes artistes, 1805-1807, élève de Corlange, dont le *Tribunal volatile* de l'an XI disait :

« Elle a de la voix et du jeu ». Cette artiste continua sa carrière sous le nom de Mme Dorgebray. V. ce nom.

Bibliographie : le *Tribunal volatile* an XI.

Mlle Amélie, actrice au Palais Royal, 2 mars 1844, *Parlez au portier.*

Bibliographie : le *Théâtre du Palais Royal* par Eug. Héros.

Mlle Amélie (Evrard), Théâtre du Luxembourg, 1852.

AMÉNAIDE, Mlle. — Cette « tragédienne de société bourgeoise » qui se montra néanmoins sur quelques théâtres payants, ne nous est guère connue que par Ch. Maurice. Nous savons, par exemple, qu'elle dut à la rotondité de sa taille le rôle de la Déesse de la Raison dans les fêtes publiques en 1793. Il dit l'avoir « assez connue pour l'entendre parler de cette échappée » et rappelle le temps où, du haut de son char, elle partageait le vin, la bière ou les échaudés de la Fraternité avec la *Tyrannie* ou le *Fanatisme* enchaînés à ses pieds.

Bibliographie : Ch. Maurice, *Hist. anecdotique du Théâtre*, t. I, p. 37.

AMICLE. — Acteur du théâtre de l'Egalité (Odéon), jouait un rôle dans l'*Anniversaire du 10 Août* (11 août 1794).

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. I.

AMIEL, mort le 28 décembre 1807. — En octobre 1772, un Amiel figurait dans la troupe Raparlier à Lille. Celui qui devait devenir un des associés des Variétés parut, fort jeune encore, au Théâtre de Versailles, alors dirigé par Mlle Montansier. Dès lors il suivit cette femme singulière dans presque toutes ses entreprises, et c'est ainsi qu'il fut amené, vers 1800, à une association au Théâtre Montansier-Variétés, où il se charge encore « comme il y a vingt ans » nous dit l'*Almanach pour l'an X*, de tout ce qu'on veut lui faire jouer, depuis la parade jusqu'à l'opéra-bouffon. » — Amiel demeura successivement 4, rue des Bons-Enfants (1793), et 35, rue de la Loi (1805-1806). — Sa voix n'était pas agréable, mais c'était un comédien de beaucoup d'âme, de fermeté et d'intelligence. Co-directeur depuis 10 ans, il avait renoncé tout à fait à la scène vers 1802. On lui pardonnait son air sévère, même brusque, en faveur de sa probité et de sa générosité. Un autre Amiel — son fils probablement — lui succéda dans la co-direction des Variétés.

Bibliographie : le *Théâtre à Lille avant la Révolution*, par G. Lhotte. — l'*Almanach pour l'an X.* — L'*Annuaire dramatique* pour 1808 (courte notice, p. 237).

AMIOT, Emile. — Folies dramatiques, 1854-1856.

AMPHOUX. — Modeste artiste qui devint souffleur à l'Ambigu en 1821 et au Cirque Olympique en 1824.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.*

AMY Dieu, Hippolyte. — Frère du général Dieu qui mourut de ses blessures à la suite de la guerre d'Italie (1859). Acteur du Gymnase

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sous la direction Poirson, il fut remplacé à ce théâtre par Pastelot et René Luguet qui se partagèrent son emploi, puis entra à la Gaîté (vers 1840) où son succès lui fit offrir un engagement pour Saint-Pétersbourg. Après avoir passé de longues années en Russie, à Moscou et à Saint-Pétersbourg, le temps nécessaire pour obtenir la pension, il revint en France et se fixa à Arcueil ; il fut nommé adjoint au maire (1858), puis maire (1864) et enfin officier d'académie (1867). Vers 1858, il avait reparu à l'Odéon.

En 1870, Amy âgé alors de 61 ans, et ayant 38 ans de services, reçut une pension de 500 francs de la Société des artistes dramatiques dont il avait été un des plus ardents promoteurs. Elu membre du comité, il y tint une place honorable pendant 12 ans. Amy Dieu mourut à 81 ans et sa mort fut annoncée à la Société dans le rapport de l'année 1891.

Bibliographie : *Annuaire Delhasse*, 1840.

Annuaires de la Société des artistes dramatiques.

Iconographie : Bibl.nat., Catalog. Duplessis n° 996. En buste, de face, lith. par Et. Ch. 1838.

AMY Dieu, Mme Caroline, Marie, née Membrard. — Femme du précédent, suivit la carrière théâtrale de son mari. Gaîté 1840, Moscou 1849, 1852, St-Pétersbourg 1855-56, Odéon 1858, morte vers 1860-61.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes dramatiques.



Mlle ANAIS, d'après Vigneron

ANAÏS, Mlle. — Anaïs, Pauline, Nathalie Aubert dite (1802-1871), naquit à Paris le 22 juin 1802, dans le huitième arrondissement, bien que Larousse et Vapereau désignent comme endroit de sa naissance Toury (Eure-et-Loire) où avaient habité précédemment ses parents, Pierre Aubert et Emilie Grenet, son épouse. Un petit établissement fondé par eux à Paris, dans le quartier du Marais, n'ayant pas prospéré, le père en mourut presque de chagrin, laissant sa femme et son enfant sans ressources. C'est alors que Corsse, directeur de l'Ambigu et ami de la famille, trouvant à la jeune fille de la gentillesse et des dispositions, la recommanda à Baptiste cadet qui lui donna des leçons de déclamation — on ne disait pas encore « de diction ».

A peine âgée de quinze ans, grâce à son professeur et à la bienveillance du duc de Duras, chargé des théâtres royaux, la jeune Anaïs débuta à la Comédie française le 10 juin 1816 (et non le 10 novembre) dans l'emploi d'ingénue, rôles d'Eugénie de la *Femme jalouse* et d'Angélique dans l'*Epreuve*. La réussite fut complète, mais il fallait compter avec le mauvais vouloir de Mlles Volnais et Bourgoin, les chefs d'emploi. C'est pourquoi Mlle Anaïs préféra quitter la Comédie sans *achever ses debuts*, et partit pour Londres avec une troupe française dirigée par Laporte, le fils du célèbre Arlequin du Vaudeville, et placée sous la haute protection du duc de Wellington. A Londres, comme à Paris, Mlle Anaïs charma son auditoire.

De retour en France, elle se présenta de nouveau à la Comédie Française où on l'admit à l'essai, aux appointements de 1.500 francs pour jouer les rôles d'*amoureuse*, quelque peu importants que fussent ceux-ci (1er avril 1817) ; cet essai ne dura qu'une année, et le 1er avril 1818, la jeune ingénue prit son vol pour Bordeaux où, pendant deux ans, elle joua le grand répertoire.

Sur ces entrefaites, le Gymnase ouvrit ses portes. Le 23 décembre 1820, jour de son inauguration, Mlle Anaïs parut dans le prologue, où l'on avait intercalé, à son intention, la scène principale de l'*Ecole des Femmes*. Mais incapable de chanter le moindre couplet, elle dut tourner ses vues vers l'Odéon, devenu le second Théâtre français (nouvelle direction Gentil). Elle y débuta le 17 mai 1821 (et non le 17 septembre) par le rôle d'Eugénie de la *Femme jalouse*.

Elle y parut successivement dans :

1822, 28 janvier, le *Père et le Tuteur*.
1822, 14 juin, les *Machabées*, avec Mlle George (succès).
1822, 8 juillet, *M. Tourniquet*.
— 9 nov., *Saül* (direction De Gimel).
— 16 déc., *Le Célibataire et l'Homme marié*.
1823, 1er mars, *Mon ami Listrac*.
— 30 juin, *L'Innocence de la campagne*.
— 24 sept., *Le Frère et la Sœur*.
— 25 nov., *Guillaume et Marianne*, succès.
1823, 16 déc., *Une journée de Vendôme*, succès.
1823, 20 déc., *Le Siège de Gènes*.
1824, 17 janv., *Luxe et Indigence* (200 représentations).
1824, 11 mars, *Léonie*, chute.
— 11 mai, *Ourika*, chute.
— 29 juillet, l'*Ecolier d'Oxford*, succès.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1824, 27 sept., *Le Maréchal de Biron*, succès.
— 27 oct., *Le Veuvage et les Fiançailles*, chute.
1824, *L'Officier de fortune*, chute.
1824, 13 déc., *L'Enfant trouvé*, succès.
1825, 10 févr., *Roman à vendre*, succès.
— 25 avril, l'*Indiscret*, chute.
— 27 juin, les *Nouveaux Adelphes*.
— 16 juillet, les *Deux Annette*, chute.
— 7 sept., les *Trois Cousins*, succès.
— 8 sept., le *Mort dans l'embarras*, demi-succès.
— 13 déc., les *Surfaces*, succès contesté.
1826, 21 févr., *Amour et Intrigue*, succès.
— 29 mai, *Héritage et Mariage*, succès.
— 8 juin, *Agamemnon*, succès. (Direction Frédéric du Petit-Méré).
1826, 29 août, l'*Ecole des Veuves*, succès.
— 16 nov., *La Nièce et la Pupille*, succès contesté.
1827, 17 janv., *Louise*, succès.
— 2 févr., l'*Amant de sa femme*, chute.
— 19 févr., l'*Homme habile*, succès d'argent.
1827, 27 mars, le *Généreux par vanité*, chute.
1827, 30 avril, l'*Oncle Philibert*, succès douteux.
1827, 28 août, la *Première Affaire*, grand succès (direction Th. Sauvage).
1827, 25 octobre, l'*Homme du monde*, grand succès.
1827, 15 nov., la *Sœur*, chute.
— 4 déc., l'*Important*, succès.
1828, 13 févr., *Amy Robsart*, chute.
— 19 févr., les *Ephémères*, demi-succès.
— 4 mai, *Deux mots*, opéra-comique.
— 10 juin, *Roméo et Juliette*, grand succès personnel.
1828, 6 nov., l'*Appartement*, où Mlle Anaïs fut charmante dans un rôle de jockey. (Direction Lemétheyer).
1828, 6 déc., l'*Espion*, succès.

La direction de l'Odéon allant de mal en pis, Mlle Anaïs « le bijou de la rive gauche » signa un engagement avec la Comédie française, bien qu'Harel, dans son *Dictionnaire théâtral* (1825) se contentât de dire en parlant d'elle : « Jolie petite femme qui a un joli petit talent ».

Cette rentrée rue Richelieu n'eût pourtant lieu que le 12 avril 1831, année pendant laquelle elle créa divers rôles dans *Charlotte Corday*, *Naissance*, *Fortune et mérite*, *Dominique le Possédé*, les *Prérentio, s*, *Jacques Clément*, la *Reine d'Espagne*, la *Fuite de Law*.

Le 1er avril 1832, elle fut nommée sociétaire.

Sans renoncer aux rôles d'ingénues, surtout dans l'ancien répertoire où elle se distingua dans Chérubin du *Mariage de Figaro*, Henriette des *Femmes savantes*, Marianne de *Tartufe*, Victorine du *Philosophe sans le savoir*, Mlle Anaïs créa pendant vingt ans une foule de rôles où elle se montra toujours jeune, gentille, toute gracieuse. Voici les noms de quelques-unes de ces pièces :

1832 : le *Prince et la Grisette*, *Louis XI*, le *Mari de la Veuve*, le *Roi s'amuse* (Blanche), *Henriette et Raymond*.
1833 : le *Presbytère*, les *Enfants d'Edouard* (le Duc d'York).

Entre temps, elle faisait quelques excursions en province, et cette année nous avons relevé son passage à Genève.

1834 : *Une liaison*, *une Aventure sous Charles IX*, *Heureuse comme Princesse*.
1835 : *Charlotte Brown*, *Don Juan d'Autriche* (Pablo).
1836 : *Lord Novart*, le *Testament*, la *Première affaire Marie*.
1837 : la *Camaraderie* (Zoé), le *Chef d'œuvre inconnu*.
1838 : l'*Attente*, le *Ménestrel*, les *Adieux au pouvoir*.
1839 : *Il faut que jeunesse se passe*, le *Susceptible*.
1840 : l'*Ecole du monde*, la *Calomnie* (Herminie).
1841 : le *Second mari*, le *Conseiller rapporteur*, *Un mariage sous Louis XV* (Marton), les *Prétendants*.
1843 : les *Demoiselles de St-Cyr* (Louise).
1846 : *Une Nuit au Louvre*, le *Nœud gordien*, *Un coup de lansquenet*, *Notre fille est princesse*..
1848 : *Le Roi attend*, les *Frais de la guerre*, le *Vrai club des Femmes*.
1849 : *La double leçon*, *Louison* (Louison).

Tous les critiques du temps vantent sa grâce, son jeu naturel, son élégance. On lui reproche, il est vrai, sa petite taille. Mais c'est à cause de sa figure presque enfantine que celle qu'on appelait la « Déjazet de Casimir Delavigne » paraissait encore jeune à quarante ans. Telle est peut-être aussi la raison pour laquelle elle ne réussit que médiocrement dans les rôles de Mlle Mars :

« Les rôles de l'emploi de Mlle Mars ! s'écrie Jules Janin. Ainsi nous avons vu par hasard et *pour de rire*, comme disent les enfants, une comédienne intelligente à coup sûr, habile et bien posée, aborder le rôle de Sylvia. Mlle Anaïs était cette comédienne habile. En vain, elle se cachait sous les habits de Sylvia ; en vain sous les habits de Lisette ; la supercherie était évidente ; un bout de ruban, un coin de sourire, un accent de la voix, un geste, un mot, que sais-je ? Et la ruse aussitôt sautait aux yeux des spectateurs les moins prévenus. »

Voici, d'autre part, un jugement de Th. Gautier sur cette comédienne, à l'occasion de *Un mariage sous Louis XV* (juin 1841) : « Mlle Anaïs a peut-être mis trop de rondeur et d'effronterie dans le rôle de Lisette ; elle a fait plutôt une servante délurée et hardie à la façon de Molière qu'une femme de chambre précieuse et maniérée à la façon de Marivaux. »

Ce fut à Mlle Anaïs, à la physionomie touchante, au parler languissant, petite et bien faite, possédant une intelligence hors ligne de la scène, que fut confié le rôle de Louison, dans

EFERUS - Recherches & Classification numériques

la *Louison* d'Alfred de Musset, d'un succès contesté, mais qui valut à l'interprète ce rondeau de l'auteur :

Que rien ne puisse en liberté
Passer sous le sacré portique,
Sans être quelque peu heurté
Par les bornes de la critique,
C'est un axiome authentique.

Pourquoi tant de sévérité ?
Grétry disait avec gaîté :
« J'aime mieux un peu de musique
Que rien. »

A ma Louison ce mot s'applique.
Sur le théâtre elle a jeté
Son petit bouquet poétique.
Pourvu que vous l'ayez porté,
Le reste est moins, en vérité,
Que rien.

Mlle Anaïs aurait pu encore prolonger sa carrière ; mais dès l'année 1847, elle manifesta le désir de se retirer. Cette retraite eut lieu le 1er avril 1851, après vingt ans de services. Nous trouvons trace de deux représentations de retraite : la première, le 22 mars 1849 ; elle parut dans le 3me acte de *Don Juan d'Autriche*, et joua le rôle d'Elise de la *Critique de l'Ecole des Femmes*. Mme Ugalde chanta l'air du *Caïd*, et Rachel dit des scènes de *Phèdre* et joua pour la première fois le *Moineau de Lesbie*, d'Armand Berthet. La recette s'éleva à 9,901 fr.

La seconde, le 8 mai 1851, avec la *Gageure imprévue*, le 3me acte de *Marie Stuart* et le *Philosophe sans le savoir*.

Mlle Anaïs habita successivement rue de Richelieu, 28 (1818), rue d'Enghien (1821), rue de Seine, 64-66 (1824-1826). Elle se retira dans une jolie propriété qu'elle possédait à Louveciennes (S. et O.), près de la forêt de St-Germain, et y mourut le 25 juillet 1871. (Vapereau dit avril).

Biographie : Notice par E.-D. De Manne et Ménétrier dans la *Galerie historique de la Comédie française*, complément à la troupe de Talma.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques*, *Almanachs Barba*, l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II, *Histoire de l'Art dramatique*, par Th. Gautier.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 1007.

1. A mi-corps, de 3/4, à droite, lith. par H. Grevedon, 1837.

2. A mi-corps, de 3/4, à gauche. Imp. Lemercier, 1839.

3. En pied, de face, costume de théâtre, lith. par L. Marius, 1824.

4. En buste, de face, dans un ovale, lith. par Singry.

En buste, collection du *Corsaire*, n° 36 (Journal des spectacles), dessin de Vigneron, lith. de C. de Lasteyrie.

En buste, eau forte de Fugère, complément à la troupe de Talma.

En buste, journal le *Théâtre*, n° 78 (mars 1902).

ANAÏS, Mlle. — Actrice au Théâtre des Nouveautés, 1827 (ouverture).

ANAÏS, Mlle Jeanne. V. Mme Bondois Eugène.

ANASTASIE, Mme Brunot. — Actrice de la Gaîté, 1809.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, 1810.

ANATOLE, Victor, Alexandre, Caillet d'Englem. — Débuta aux Variétés le 22 août 1827 dans le *Chiffonnier*. En 1834, il y avait un Anatole au Palais-Royal :

1834, 18 janvier, *Un Scandale*.
— 31 janvier, *La Femme, le Mari et l'Amant* (reprise).
1834, 13 mars, *Les Quatre âges du Palais royal*.
1834, 5 mai *Camerani*.
— 15 mai, *Le Triolet bleu*.
— 10 juillet, *Lionel*.
— 28 octobre, *La Filature*.

Après s'être fait appeler pendant vingt-cinq ou trente ans « Anatole » tout court, ce comique jugea à propos d'ajouter à ce nom celui « d'Englem ». Plein de rondeur, mais possédant un profil de mouton, Anatole joua à Montparnasse, aux Folies (1849), à la Porte St-Martin (1852-1856), à Bobino (1857-1862), à Beaumarchais (1863-1865), et vivait encore en 1868.

Bibliographie : le *Théâtre du Palais-Royal*, par Eug. Héros. — *Annuaires des Artistes*, v. Caillet.

ANCET, Mme, Eugénie, Marie. — Débuta à l'Odéon en octobre 1846, dans *M. de Crac*. Mons, 1854.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II.

ANCILLON, Mathieu, Ed. Jaume dit. — Besançon 1853, Alger 1861-62, Genève 1863-68.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ANCILLON, Mme, née Héloïse Loddé. — Besançon 1853, Alger 1861-62, Genève 1863-65, Lyon 1867, Genève 1868-72, Sens 1873-78, La Chaux-de-Fonds 1880, Louviers 1882, Roubaix 1883, Beauvais 1884 ; en 1885, Mme Ancillon a 66 ans, 27 ans de théâtre ; elle est veuve et reçoit une pension annuelle de 400 francs de la Société des artistes ; sa mort fut annoncée dans le Rapport de l'année 1894.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ANCOURT (d'). — V. Dancourt.

ANDAFF ou Andaffe. — Le 1er juin 1765, Mlle *Andaffe* débuta à la Comédie française par le rôle d'Amenaïde dans *Tancrède*. En 1793, il y avait une *Citoyenne Andaff*, actrice au Théâtre Molière.

Bibliographie : *Almanachs Duchesne* 1766 et 1793.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ANDOUX. — Jouait de petits rôles à la Comédie française en 1852.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*, par J. Arago, 1852.

ANDRAL, André Boutereau dit. — Comédien à Bordeaux 1884, Nancy 1885, Londres 1886, Lyon 1888, Liège 1889, Bruxelles 1890, épousa Mlle Leclert, dite Mme Andral, et devint directeur du théâtre du Gymnase à Liège. Il mourut jeune encore en 1895.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ANDRÉ, Mlle. — Jeune première à la Gaîté, an l'an XI (1803). « Cette actrice est bonne musicienne, nous dit un critique du temps, mais elle a peu de moyens et possède un physique mort et insignifiant. »

Bibliographie : le *Tribunal volatile*, an XI.

ANDRÉ, Nicolas, Jean-Baptiste Fouet dit. — Exerça la profession d'artiste dramatique en province et à l'étranger pendant 48 ans, et se retira du théâtre en 1847. Le 1er août 1858, la Société des artistes dramatiques lui accorda une pension annuelle et viagère de 300 francs. Il demeurait alors aux Batignolles. Son nom figure pour la dernière fois sur l'annuaire de 1862, Il avait 82 ans et avait été se fixer à La Rochelle.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes dramatiques.

ANDRÉ, Eugène Fouet dit. — Sans doute fils du précédent, fit aussi sa carrière en province et à l'étranger, Nantes 1850, Toulon 1852-53, Marseille 1854, Pau 1855, Toulon 1856, Grasse 1857, Madrid 1859-60, Amsterdam 1861, Rouen 1862, Valenciennes 1863, Poitiers 1864, Metz 1865, Poitiers 1867, Calais 1868, Amiens 1869, Gand 1870, Clermont 1872, Brest 1873, Angers 1874, Chambéry 1875, Versailles 1876, Mulhouse 1877; en 1879, André Fouet demeurait à Paris, avait 60 ans et 40 ans de théâtre. La Société des artistes dramatiques lui servit une pension annuelle de 500 francs et sa mort fut annoncée dans le Rapport de l'année 1897.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes dramatiques.

ANDRÉ, Mme Fouet, née Charlotte Dangremont. — Se trouvait à Grasse en même temps que le précédent, en 1857.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes dramatiques.

ANDRÉ, Mlle, Camille, Marie, Eugénie. — Actrice de l'Odéon 1866-72. Juliette dans la reprise de *Kean*, 17 février 1868.

ANDRÉE, Mme. — V. Jeanne Andrée.

ANDRIVEAU, Marie, femme Gastineau. — Rôles d'ingénues, Moulins 1852, Nantes 1853, Lyon 1854-57, Angers 1858-60. Habitait Paris en 1889.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ANGELE, Mlle. — Actrice vers 1840.

Samson, dans son Rapport à la Société des artistes (1843), mentionne que Mlle Angèle du Théâtre de la Porte Saint-Martin ayant intenté et gagné un procès en diffamation, fit don à la Société de cinq cents francs, montant des dommages-intérêts que le tribunal lui avait alloués.

Bibliographie : *Collection des Rapports de Samson.*

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 1140 : Mlle Angèle, *actrice*, à mi-corps, de ¾ à gauche, lith. par Victor Dollet, 1840.

ANGÈLE, Mlle. — D'origine bordelaise, à en croire H. Burguet, venait du Théâtre du Château-d'Eau lorsqu'elle apparut à la Gaîté, en 1874. On y jouait alors la féerie, et comme Mlle Angèle était fort belle personne, on la destina tout d'abord à l'emploi des Vénus, comme dans la reprise d'*Orphée*. Après avoir encore rempli le rôle de Brigitte dans *Geneviève de Brabant*, elle fut engagée aux Variétés où elle débuta le 5 décembre 1875 dans une reprise de la *Vie parisienne*. Puis elle joue le 4 février 1876 dans les *Dumacheff* et le 30 sept. dans une reprise de la *Belle Hélène* (rôle d'Oreste). En 1877, nous la retrouvons aux Menus Plaisirs (7 déc.), dans les *Menus Plaisirs de l'année*, et le 15 nov. 1878, aux Variétés, dans la *Revue des Variétés*.

Bibliographie : *Almanach* Teissier 1874. — *Almanachs* Soubies. — *Foyers et Coulisses* (la Gaîté, t. II), par H. Burguet.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis, n° 1141, à mi-corps, de ¾, à droite, phot. Mandar, 1876.

ANGELIER. — V. Angellier.

ANGELINA, Mlle. — Débuta aux Variétés, le 15 septembre 1807, dans *Il ne faut pas condamner sans entendre*, par le rôle de Lisbeth. Elle possédait une voix charmante, mais elle avait encore beaucoup à faire.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, 1808.

ANGÉLINA, Mlle (Legros). Fut une réputation des Délassements comiques et des Folies dramatiques (1852-1861). Dans ce dernier théâtre, dans la revue *Allons-y tout d'même*, elle remplissait plusieurs rôles différents avec beaucoup d'entrain, et dans les *Vilains Bonhommes*, elle jouait une vieille portière de la façon la plus cocasse.

Bibliographie : les *Acteurs et les Actrices de Paris*, par Emile Abraham, 1861.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ANGÉLIQUE, Mlle. — Actrice du Théâtre, sans prétention, 1807.

ANGELLÉ. — V. Saint-Ange.

ANGELLIER. — Débuta au Théâtre de l'Impératrice, le 2 août 1808, par le rôle de Pierre dans le *Menuisier de Livonie*, et par celui de Molière dans *Molière chez Ninon*, puis le 6 août par les rôles de Fellamar dans *Tom Jones* et de Lamorlière dans la *Manie de briller*. Cet acteur, qui venait de province (Rouen 1806), en avait, paraît-il, toutes les habitudes. Assez grand, mais de formes grêles, il avait un organe voilé. Plus tragédien que comédien, il ne produisit aucun effet.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, 1809.

ANGELO, Mlle, Marie-Anne-Valentine. — Née aux Batignolles le 26 mai 1847. Grande et belle jeune fille, elle suivit les cours du Conservatoire dans la classe de Regnier, se présenta en 1864 au concours dans le rôle de Rosine, charmant tout le monde par une grâce peu commune, et n'obtint rien. Cette même année, on lui donna un accessit de tragédie. Ce petit échec fut vite réparé. L'année suivante, Mlle Angelo, premier prix de comédie et second prix de tragédie, entrait de droit à la Comédie française où elle débuta le 31 octobre 1865, puis créa le petit rôle de Margait dans le *Lion amoureux* (18 janvier 1866). A vrai dire, Mlle Angelo végéta à la Comédie. Elle en partit au bout de deux ans et signa un engagement avec le Gymnase, scène où elle devait pendant huit ans faire valoir ses avantages physiques et sa suprême distinction.



Mlle ANGELO (Photogr. Pierre Petit)

Mlle Angelo ne s'imposa jamais, mais elle plut toujours. Ce fut une des belles actrices de son époque, une de celles sachant le mieux s'habiller. La liste des pièces dans lesquelles elle parut au Gymnase, de 1867 à 1874, est fort longue. Nous citerons les principales : *Comme elles sont toutes*, les *Grandes demoiselles*, *Fanny Lear* (13 août 1868), *Le Monde où l'on s'amuse* (11 nov.), *Séraphine* (29 nov.), le *Filleul de Pompignac* (1869), *Andréa* (1873), sans compter de nombreuses reprises : les *Jurons de Cadillac*, *Je dine chez ma mère*, le *Serment d'Horace*, l'*Autographe*, *Diane de Lys*, *Fernande*, *Froufrou* (la baronne), la *Princesse Georges* (la baronne), l'*Héritière* (en matinée, 1873).

Dès lors cette charmante femme abandonna tout à fait la carrière théâtrale, voulant sans doute laisser intact son renom de jeunesse, d'élégance et de beauté. Mlle Angelo protégea tout particulièrement Mlle Réjane à ses débuts.

Biographie : Notice de Fél. Jahyer dans le n° 175 de *Paris-Théâtre* (sept. 1876).

Bibliographie : Long article dans *Foyers et Coulisses*, Gymnase, IIme vol., p. 119 (1874).

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 1152. A mi-corps, de ¾, à droite, imp. Cadart et Luce, 1870. — Portrait-médaillon, phot. Pierre Petit, *Paris-Théâtre*, n° 175.

ANGELY. - Acteur.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 1158. En pied, de ¾, à droite, lith. anonyme. Sur cette planche se trouve le portrait de Rösicke.

En 1878-1880, il y avait aux Variétés un acteur du nom d'Angely (petits rôles).

Bibliographie : *Almanachs Soubies*.

ANGERANT. — V. Orphée.

ANGLAIRE. — Parti comme jeune premier à la Nouvelle-Orléans, 1825-1826, il y créa une maison de bijouterie et se fixa dans cette ville, 1827.

ANGO ou Angot. — V. Bertin.

ANGUINET. — Acteur aux Jeux forains, salle Montancier, 1812.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques*.

ANIEL, Pierre-Jean. — Né à Paris le 25 novembre 1797, exerçait déjà la profession d'artiste dramatique depuis 43 ans à Paris, en province et à l'étranger, lorsqu'il reçut le 1er août 1860 une pension annuelle de 300 francs de la Société des artistes dramatiques. Il demeurait alors cours Morand, 6, à Lyon, et ses appointements ne dépassaient pas 800 francs.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 1268. En pied, de ¾, à droite, costume de théâtre, lith. par C. Fauconnier.

ANNA, Mme. — V. Pluche.

ANNA, Mme. — Actrice des Délassements comiques, 1861.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bibliographie : les *Acteurs et les Actrices de Paris*, par Em. Abraham.

ANNE, Mlle. — Présumée comédienne de province au XVIIme siècle, dont Molière tint l'enfant sur les fonts baptismaux, à Narbonne, le 10 janvier 1650.

ANNÉE, Alfred. — Comédien de province, Sedan 1849, Nantes 1850-53, Bordeaux 1854, Avignon 1856-57, Langres 1858, Verviers 1861, Versailles 1862, Montpellier 1865, Bordeaux 1873, pensionnaire de la Société des artistes dramatiques en 1882 (65 ans d'âge et 38 ans de services), domicilié à Argenteuil. Son nom ne figure plus à l'annuaire à partir de l'année suivante.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

ANNÉE, Mme, née Gallois. — Sedan 1849, Nantes 1850.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

ANNET. — Tint le rôle de Peter du *Courtisan dans l'embarras*, le 10 mai 1820, au Vaudeville.

Pourrait bien être le même qui dirigeait une agence dramatique en 1849.

ANNET-Gillon, Mme, née Fr.-V. Destieux. — Veuve en 1850, actrice et directrice du théâtre de Troyes pendant presque toute sa vie qui fut longue, très dévouée à la Société des artistes dramatiques dont elle fit partie 57 ans, et à laquelle elle ne cessa d'envoyer des dons. Elle en reçut une pension de 500 francs en 1871. Elle avait alors 61 ans d'âge et 50 ans de services. Voici en quels termes Louis Péricaud annonça sa mort à la Société (Rapport du 18 avril 1898) :

« La bonne et honnête dame qui vient doucement de s'éteindre au grand âge de 89 ans, nous laisse par testament une somme de 8000 francs nette de tous frais, et désire que la pension qui sera créée avec ce don porte son nom. Celui ou celle qui la touchera saura qui bénir.

« La longue carrière de Mme Gillon, comme artiste, comme directrice et comme femme, doit être un exemple pour tous. Artiste de grand mérite, dans l'emploi des soubrettes-Déjazet, directrice dont l'intégrité était devenue proverbiale dans le monde des théâtres de son époque, — on l'appelait : Honnête Gillon. — D'une bonté incomparable, elle a voulu perpétuer cette vertu jusqu'au delà de sa vie ; car, indépendamment du legs qu'elle nous a fait, elle a laissé à la ville de Troyes un certain nombre de grandes partitions, en stipulant que les indemnités payées par les directeurs pour la représentation de ces ouvrages seraient attribuées pour un tiers au bureau de bienfaisance, un tiers aux ouvreuses, et un tiers à l'employé du théâtre le moins rétribué, c'est-à-dire au *souffleur*. De telles pensées généreuses au moment de la mort, disent ce qu'avait été la femme. »

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.



Jean-Baptiste ANSELME, lith. par O. Jahyer, 1851

ANNETTE, Mlle. — Sous ce nom :

Mlle ANNETTE, actrice au Cirque olympique, 1819.

Mlle ANNETTE, utilité au Panorama dramatique, 1821.

Mlle ANNETTE (Lavaquerie), Lisette de l'*Amour médecin*, au Gymnase (4 juin 1821).

Mlle ANNETTE, Th. du Palais-Royal, l'*Esprit frappeur* (16 déc. 1853).

Bibliographie : *Annuaires dramatiques*, le *Théâtre du Palais-Royal*, par Eug. Héros.

ANNITA, Mlle. — Sous ce nom :

Mlle ANNITA, Turin 1852-54.

Mlle ANNITA. Th. du Palais-Royal, l'*Omelette du Niagara* (24 déc. 1859).

Bibliographie : le *Théâtre du Palais-Royal*, par Eug. Héros.

ANOUBA, Mlle Elisa Granger, dite. — Actrice du Palais-Royal : les *Lampions de la veille et les Lanternes du lendemain*, 19 déc. 1848, Vaudeville 1850, Bruxelles 1852, Folies 1853.

Bibliographie : le *Théâtre du Palais-Royal*, par Eug. Héros. *Annuaires* de la Société des artistes.

ANSELIN, Mlle. — V. Mlle Valérie.

ANSELME, Jean-Baptiste, Eugène Bert dit. — (1820-1858). Cet artiste naquit à Charolles

EFERUS - Recherches & Classification numériques

(Saône-et-Loire) le 23 février 1820, selon M. G. Monval (et non 1821). Il fit ses études au collège de Lyon, et vint à Paris en 1840. Elève de Michelot au Conservatoire, il prit l'emploi des comiques, puis des *manteaux;* deux ans plus tard (1842), il débuta à l'Odéon, où il joua notamment dans les *Contrastes* (10 avril 1843) et les *Prétendants* (17 avril). Mais il quitta bientôt tout à fait ce théâtre, et sembla avoir renoncé à la carrière dramatique.

En 1846, Anselme dont le rêve était d'entrer à la Comédie française, obtint une audition, mais sans résultat. Nous le retrouvons à Nantes, puis à l'Odéon, toujours dans l'emploi des grimes et des financiers. Voici quelques-unes des pièces (indépendamment de celles du répertoire), où il parut :

1847, *Faute d'un pardon.*
1848, *Un Hidalgo du temps de Don Quichotte.*
1848, *Les Femmes fortes.*
— *Les Convenances d'argent.*
1849, *Le Héros imaginaire.*
— *Les Viveurs de la Maison d'or.*
— *Sans le vouloir.*
— *La Famille.*
1850, *Une Nuit blanche* (rôle de Faustin).
— *Vous n'êtes que marquis.*
— *Planètes et Satellites.*
— *Un Valet sans livrée.*
1851, *Pierrot.*

C'est alors qu'il vit s'ouvrir pour lui les portes de la Comédie française où il devait succéder à Micheau et doubler Provost. Il y débuta le 2 juin 1851, et s'y fit remarquer dans le rôle de Sganarelle de l'*Ecole des Maris*, d'Orgon de *Tartufe* et d'Arnolphe de l'*Ecole des Femmes.*

Anselme joua encore les rôles de Thomassin dans le *Sage et le Fou*, Sanders dans *Sullivan*, Sandoval dans *Murillo*, Babenhausen dans *Romulus*, Rigaud dans les *Jeunes Gens*. Elu sociétaire le 1er janvier 1856, il mourut prématurément à Auteuil le 18 ou le 19 juillet 1858.

Biographie : *Liste alphabétique des Sociétaires* (de la Comédie française) par G. Monval.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 1326.
En pied, de face, lith. par O. Jahyer, 1851.

ANTHEAUME, Mlle Hortense (ou Prudence), Louise, femme Pichonnière. — Soubrette à Rouen en 1834, à 3300 francs d'appointements, et pensionnaire à la Comédie française le 1er avril 1837. Débute à l'Odéon en octobre 1846 dans Sophie des *Originaux*. Joue encore dans une *Aventure de Panurge*, 1847, le *Tyran d'Yvetot*, 1849. En 1848, Mlle Antheaume fut nommée sociétaire à demi-part. En 1852, elle parut à la Porte St-Martin. Le nom de cette actrice figurait encore sur l'*Annuaire des artistes dramatiques* en 1867.

Bibliographie : *Hist. des Théâtres de Rouen*, t. III, p. 502 ; l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II.

ANTHIOME, Jean-Baptiste. — Sortit de l'Opéra-Comique en 1849 pour courir la province. Anvers 1850, La Haye 1852-53, Rouen 1854, Nantes 1855, Bouffes-Parisiens 1856, Bordeaux 1857-59. Anthiome revenu à Paris obtint en 1876 une pension annuelle de 300 fr. de la Société des artistes. Il fut nommé officier d'académie vers 1885, se retira à Versailles et mourut à 82 ans. (Rapport annuel de la Société, 1897, où il est qualifié « artiste d'une valeur réelle »).

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ANTIGNY (d'). V. Dantigny.

ANTOINE, Mme. — V. Mme Dangeville III.

ANTOINE, l'aîné. — Comédien de S. A. S. Electorale Palatine, auteur d'une comédie en un acte en vers, le *Retour de Lindor* ou le *Nouvel Heureusement* (de 1743 à 1770).

ANTOINE, Nicolas Ancelin dit. — En 1846, Antoine qui avait alors 69 ans et 43 ans de services, obtint 120 fr. de pension de la Société des artistes. Il habitait Amiens. Il mourut en 1853, à 75 ans.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

ANTOINE. — Acteur des Funambules, joua les rôles de Cassandre de *Pierrot valet de la Mort* (1846) et du juge dans la *Reine des Carottes* (23 sept. 1848).

Bibliographie : *Souvenirs des Funambules*, par Champfleury.

ANTOINE, Mme. — V. Victor-Antoine.

ANTONIA, Mlle Satiot de Sary, Mathilde, dite. — Banlieue, Ecole lyrique, Variétés (1857), Déjazet (1861).

Bibliographie : les *Acteurs et les Actrices de Paris*, par Em. Abraham.

ANTONIE, Mlle. — Actrice de l'Odéon (1847-1849), parut dans le *Dernier Banquet*, revue, 1847, les *Pâques véronaises*, la *Mort de Strafford*, 1849.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II.

ANTONIN. — Sous ce nom :

ANTONIN, acteur et régisseur au Théâtre des Batignolles en 1852.

ANTONIN, utilité au Gymnase et deuxième régisseur, 1847-1861.

Bibliographie : les *Acteurs et les Actrices de Paris*, par Eug. Abraham.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ANTONIN, Pommier, Simon, dit. — Acteur au Cirque impérial, le *Chevalier d'Assas* (6 nov. 1859), Porte St-Martin (1861-1873), Gaîté (1874-1886). Retiré à Beaune et pensionné à 500 francs, 1893.

Voici en quels termes St-Germain annonça sa mort dans le Rapport à la Société des artistes, le 17 juin 1895 : « Connu sous son prénom d'Antonin, vingt ans au moins il a fait partie de la troupe du théâtre de la Porte St-Martin ; il était de ces artistes de second ordre dont la correction, la tenue, attirent l'attention du public, et qu'on s'étonne de ne pas voir au premier plan. » Il avait 65 ans.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ANTONINE, Mlle. — Actrice aux Variétés en 1819, 1820, 1825, amoureuse à St-Pétersbourg 1826-1827.

Une Mlle Antonine (Muller) débuta à l'Odéon le 28 avril 1826 dans Dorine de *Tartufe*.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques, Almanach* Barba, l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval.

ANTONINE, Mlle Pelissié, Marie dite. — S'essaya au petit théâtre de la Tour d'Auvergne, débuta fort jeune, et se fit remarquer vers 1860 au Gymnase où elle tenait l'emploi des ingénues. Depuis lors le Gymnase, le Vaudeville et l'Odéon la possédèrent tour à tour.

Premier passage au Gymnase (créations) :

1860, 16 mai, Marthe, les *Pattes de mouche*.

1860, 27 oct., Emma, le *Capitaine Bitterlin*.

1861, 14 février, Laure, le *Sacrifice d'Iphigénie*.

1861, 1er mai, Francine, la *Vertu de Célimène*.

1861, 8 sept., Eulalie, l'*Argent fait peur*.

1862, 12 avril, Sara, la *Perle noire*.

— 15 mai, Fernande, les *Illusions de l'Amour*.

1862, 15 mai, Céline, le *Premier pas*.

Reprises : les *Faux Bonhommes* (Emmeline), le *Paratonnerre*, l'*Autographe* (Julie), le *Canotier* (Hortense), *Je dine chez ma mère* (Sophie Arnould), *Malvina* (Marie), le *Roman d'un jeune homme pauvre* (Christine), l'*Etourneau* (Anita). Elle brillait alors par son élégance, sa vivacité, son intelligence.



Mlle ANTONINE, cliché Mulnier

De 1863 à 1865, on la perd de vue.

En juin 1866, elle joue à la Gaîté dans *Jean la poste*.

En 1866-1868, elle est à l'Odéon où elle crée :

1866, 1er sept., Henriette, le *Maître de la maison*.

1867, 14 mai, Claire, les *Deux jeunesses*.

1868, 10 janv., Lucie, *Didier*.

Le 19 sept. 1867, elle avait repris le rôle de Lauriane dans les *Beaux messieurs de Bois-Doré*, et entre temps ceux de Diane du *Marquis de Villemer*, sans oublier le répertoire : Henriette des *Femmes savantes*, Rosine du *Barbier de Séville* (rôle qu'elle affectionnait particulièrement).

Deuxième passage au Gymnase :

1868, 29 nov., Yvonne, *Séraphine*.

1869, 5 octobre, Cléanthis, la *Matrone d'Ephèse*.

1870, 8 mars, Fernande, *Fernande*, rôle qui mit le sceau à sa réputation.

Après avoir été l'ingénue du théâtre de V. Sardou, Antonine aborda l'emploi des jeunes premières ; ses débuts eurent lieu au Vaudeville le 15 septembre 1871.

1871, 15 sept., le *Roman d'un jeune homme pauvre* (reprise).

1872, 1er février, Eva, *Rabagas*.

1872, 23 nov., Raoul, le *Péché véniel*.

1873, 25 juillet, Maria, *Ange Bosani*.

1873, 22 sept., Juliette, la *Chambre bleue*.

C'est à cette époque qu'Henri Tessier faisait d'elle le portrait suivant :

Des pieds de petit Chinois,
La musique d'une voix,
Des mains dont on pourrait dire
Qu'un baiser les ganterait,
Trente-deux perles de lait
Dans l'écrin d'un frais sourire !
De l'esprit, de la gaîté,
Un talent fin, très goûté,
Telle est cette blonde actrice,
Qui pendant longtemps pleura
— Comme Calypso — l'ingrat
Ulysse !...

Allusion, disait-on, à l'amitié d'un auteur célèbre. — Mais, passons ! — Puis elle rentre à l'Odéon par son rôle favori de Rosine du *Barbier de Séville*. A l'Odéon, toujours :

1874, 14 mars, superbe création du duc d'Anjou dans la *Jeunesse de Louis XIV*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1875, 15 janv., Jean-Baptiste Poquelin, le *Docteur Sans pareil*.

1875, 12 févr., Odette, les *Trois larrons*.

1876, 8 janv., la princesse Lydia, les *Danicheff*.

1876, 22 déc., la *Belle Saïnara*.

Ce fut, croyons-nous, une de ses dernières créations éclatantes. On la vit dans une reprise de *Mauprat* (1877), dans l'*Hetman*, dans *Blackson père et fils*. Elle était encore à l'Odéon en 1878. Quelques années plus tard, elle créa le principal rôle de la *Parisienne* de Becque, à la Renaissance.

Mlle Antonine sut, par sa vive intelligence, faire valoir une quantité de rôles où l'on vanta son élégance, sa grâce et son esprit. Son nom figure sur l'*Annuaire des artistes dramatiques* de 1900, comme sociétaire, depuis l'année 1860.

Biographie : Notice par Félix Jahyer, dans *Paris-Portrait* (20 juin 1878). — *Foyers et Coulisses*, par H. Burguet (Vaudeville) 1874.

Iconographie : Photographie en buste, *Paris-Portrait*, no cité plus haut.



Mlle Marie-Louise ARALDI

ARALDI, Mlle, Marie-Louise, Bettoni dite. — Naquit à Milan le 25 octobre 1825 de François Bettoni et de Vittoria Sterchele, qui tenaient dans cette ville un magasin de modes des mieux achalandés. A quatre ans et demi, elle fut confiée à Salvator Taglioni, oncle de Marie Taglioni, qui, ayant cru découvrir dans cette jeune enfant des dispositions chorégraphiques, voulut en tirer parti. Elle parut pour la première fois dans le ballet *Pelia e Mileto*, et la *Gazette de Milan* de l'époque ne tarit pas en éloges sur le compte de la jeune Marie-Louise.

On vit le petit prodige tour à tour à Bologne, Gênes, Parme, Florence, Mantoue, Rome et Naples. En 1830, la jeune Marie-Louise vint en France. En 1833, elle parut sur la scène du Gymnase.

« Dans la représentation extraordinaire donnée hier au Gymnase, lit-on dans le *National* du 8 décembre 1833, une petite merveille dansante, Mlle Marie-Louise Bettoni, a excité par sa grâce et sa légèreté, l'étonnement du public qui a beaucoup applaudi cette jolie et précoce Taglioni. »

Cette carrière chorégraphique devait encore se continuer plusieurs années. — Théâtre Nautique, 1834 — Gênes, Londres, etc., jusqu'au jour où, ayant assisté à une représentation d'*Andromaque*, la jeune fille décida de renoncer à la danse pour embrasser la carrière tragique.

Élève de Samson et de Beauvallet, Marie-Louise Bettoni, qui ne se fera plus appeler désormais que Mlle Araldi, obtint une audition au Théâtre français et un début. Celui-ci eut lieu dans les premiers jours d'octobre 1843, par le rôle d'Eryphile dans *Iphigénie en Aulide*, puis par ceux d'Emilie de *Cinna* et d'Aménaïde de *Tancrède*. Elle fut engagée le 30 du même mois comme pensionnaire, aux appointements de quatre mille francs et joua le rôle d'Agrippine dans *Tibère* (reprise) le 15 décembre. La nouvelle venue était douée de belles qualités, mais c'était le temps de la toute puissance de Rachel. Il fallut quitter la partie.

On la revit à l'Odéon en 1845-1846, où elle joua *Phèdre* avec un certain éclat, mais elle eut un procès contre la direction de ce théâtre et contre F. Ponsard — procès sans résultat — à l'occasion d'*Agnès de Méranie*.

Le 1er mars 1847, à l'inauguration de la direction Bocage, elle parut encore dans *Horace*, et le 16 dans *Alceste*, tragédie grecque. Mais c'est surtout en province que Mlle Araldi attirait la foule, à Reims, Troyes, Lyon, Compiègne, Soissons, avec *Horace*, *Virginie*, *Andromaque*, *Lucrèce* et *Phèdre*. En 1852, elle jouait encore *Adrienne Lecouvreur* à Genève.

A partir de cette époque, nous perdons les traces de celle qui fut un moment la rivale de Rachel, nous demandant cependant s'il ne faudrait pas reconnaître Mlle Marie-Louise Bettoni dite Araldi, dans Mlle Marie-Louise Betton, artiste à Bordeaux 1855, Strasbourg 1856, Nantes 1857-1858, Bruxelles 1859, Nantes 1860-64, Bordeaux 1865.

Biographie : *Biographie de Mlle Araldi*, par P. Cœuret, Lyon 1845. — Notice dans l'*Annuaire* Delhasse, 1846.

Bibliographie : Muret, *Histoire par le Théâtre*, t. I ; l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis, 1456,

1. En buste, de ¾ à droite, Imp. Lemercier (1848).

2. A mi-corps, de face, Imp. Lemercier (1848).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ARCHIMBEAU. — Acteur au Théâtre de Lyon en 1792.

Bibliographie : *Almanach* Duchesne.

ARGA, Mme Anna, Elisabeth, dite aussi *Adam*. — Gand 1848, Strasbourg 1852, Florence 1853, Turin 1857-58, Milan 1859-62.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes.

ARIEL, Mlle. — Jouait le 8 avril 1848 à l'Odéon dans *Van Dyck à Londres*.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. II.

ARISTE, Auguste, J.-B.-Marie dit. — Pensionnaire à l'Odéon en 1858-1859 et à la Comédie française le 1er juin 1860. En 1863-1868, il était entré au Vaudeville, et on lui reprochait de dire faux et d'avoir une figure de cire. En 1873, il faisait partie de la troupe du Théâtre Cluny. Ariste avait commencé à jouer sur des théâtres de société, puis en province. Après un an passé à l'Odéon, où il fut remarqué dans *Un Parvenu*, il était arrivé jusqu'à la Comédie française où il débuta dans l'*Ecole des Maris*, *Tartufe* et le *Dépit amoureux*. Mais on dut bientôt renoncer à l'espoir qu'on avait formé de le voir doubler Delaunay.

Bibliographie : *Almanach* Tessier 1874. — *Annuaires* de la Société des Artistes.

ARISTIDE. — Sous ce nom :

ARISTIDE, au Cirque olympique, vers 1824.

ARISTIDE, au Th. Cluny, les *Inutiles*, 24 septembre 1868.

ARISTIPPE, Bernier de Maligny dit. — Naquit vers la fin du XVIIIme siècle, et passa la plus grande partie de sa vie à s'honorer du titre « d'élève de Talma », ayant eu l'occasion d'accompagner le tragédien dans quelques-unes de ses tournées. A Paris, on le vit sur la scène de la Comédie française le 12 septembre 1818 (Servilius de *Manlius*), puis à l'Odéon (1819). Enfin il fut reçu comme pensionnaire au Théâtre français en 1822-23. Il ne devait pas y rester. Il demeurait alors 71, rue Richelieu.

Très passionné pour son art, Aristippe publia l'*Art du Comédien*, principes généraux, Ch. Raymond, correspondant des spectacles, rue des Deux-Ecus, 35 (1819).

« Ce tableau, lisons-nous dans un compte-rendu de l'époque, imaginé par M. Aristippe B***, pensionnaire du Théâtre Français, est un résumé synoptique de ce qui a été écrit de plus important sur les déclamations.... » Puis il fit paraître la *Théorie de l'art du Comédien* ou *Manuel théâtral*, Paris, Leroux, 1825, in 8°.

Malheureusement, Aristippe fut de ceux pour qui la théorie l'emporte sur la pratique. Devenu vieux, sans engagement, sans élèves, le pauvre artiste tomba dans une misère affreuse. Un jour, enfin, on le trouva expirant sur un grabat, dans un hôtel garni de la banlieue. Transporté à l'hôpital Beaujon, il y mourut en octobre 1861, dit Larousse, ou en 1865, dit M. G. Monval. Le pauvre artiste avait déjà perdu un œil et était menacé d'une cécité complète.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques*, l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval.

ARMANCE (d'). — V. Darmance.

ARMAND, François, Armand Huguet dit. — (1699-1765), né à Richelieu, en Touraine, le 1er juin 1699.

> Sitôt qu'on voit Armand paraître,
> Le plaisir s'empare des cœurs ;
> Il faut, pour plaire aux spectateurs,
> Qu'un bon valet soit un grand maître.
>
> (*Nouveau Calendrier des Spectacles*, 1753).

Lemazurier, dans sa *Galerie historique des acteurs du Théâtre français*, a consacré une longue notice à Armand. Il le fait tenir sur les fonts baptismaux au nom du Duc, depuis Maréchal de Richelieu, puis le représente enfant de chœur à la paroisse St-Paul, à Paris, et clerc de notaire. Après une foule d'aventures qui n'ont rien à voir avec le théâtre, il lui fait jouer la comédie dans le Languedoc avec Dominique et Paghetti, qui passèrent depuis au théâtre italien.

Armand débuta le 2 mars 1723 au Théâtre français par le rôle de Pasquin de l'*Homme à bonnes fortunes*, et remplit pendant quarante ans les emplois de *Scapin* et de *Crispin*. Lekain lui-même fit son éloge, lui conseillant toutefois de ne pas viser à la charge « d'être toujours vrai, de parler à son acteur, et de ne jamais adresser les plaisanteries au public, usage de l'ancienne comédie qu'il faut bien se garder de suivre. »

Sociétaire le 30 octobre 1724, Armand créa le rôle de Lubin dans la *Surprise de l'Amour*, de Timantoni, dans le *Faux Savant*, de Fabrice de l'*Ecossaise*, pièce dans laquelle il avait un véritable succès dans l'imitation du *Pantalon*, de la Comédie italienne (Pietro Alborghetti) qui était le premier à s'en divertir.

Par suite de la retraite du dernier Lathorillière (1759), il devint le doyen de la Comédie. Voici comment Dorat caractérisa son genre de talent :

> L'ingénieux Armand, ce Nestor du théâtre,
> Oublié par le temps était encor folâtre.
> Que j'aimais son adresse et sa naïveté!
> Son œil étincelait du feu de la gaîté ;
> Mais rempli de l'objet qu'il avait à nous peindre,
> Sous un flegme éloquent il savait se contraindre ;
> Au plaisir qu'il donnait il savait se borner,
> Et sans montrer le sien le laissait soupçonner.

De Manne — après Lemazurier dit dans une note :

« Il se retira le 7 mars 1765, et mourut le 26 novembre de la même année ». Il avait eu

EFERUS - Recherches & Classification numériques

la pension de 1500 livres. L'*Almanach* Duchesne pour 1767 donne aussi cette date du 26 novembre et ajoute : « La taille, la santé, la vigueur agile, et surtout la gaîté libre et naturelle de cet acteur, l'avaient rendu un des plus agréables comiques de son temps ». Nous ignorons pourquoi M. G. Monval donne pour date de sa mort le 26 décembre. Armand demeurait à cette époque Grande rue Taranne (à la longue allée).

L'anecdote dite des bossus est la plus célèbre de celles concernant cet acteur. Un petit bossu placé d'habitude dans une loge près du théâtre ne cessait de déconcerter Armand en scène par ses réflexions caustiques. Celui-ci avisa au moyen de lui faire quitter la place. Un soir, il fit louer la loge et en distribua sept billets (sur huit) à sept bossus. Puis il prévint l'ouvreuse de laisser entrer son bossu (huitième). Tous les bossus arrivèrent donc les uns après les autres, à la grande joie de la salle, et son farouche ennemi n'osa plus se montrer dans sa loge de prédilection. (*Almanach* Duchesne, 1792, p. 105).

Biographie : *Galerie historique* de Lemazurier, *Liste alphabétique des Sociétaires*, par G. Monval.

Bibliographie : *Anecdotes dramatiques*, t. III, *Almanachs* Duchesne.

Iconographie : Il a été gravé un portrait d'Armand dans le rôle de Carondas, dans la comédie *Les Philosophes*, au moment où il vole son maître par un malentendu de philosophie.



Armand ROUSSEL (Biblioth. Nat.)

ARMAND, aîné. Huguet, fils du précédent. — Débuta à la Comédie française le jeudi 31 mai 1759, dans la *Coquette*, par le rôle de Pasquin, et dans l'*Usurier gentilhomme*, par le rôle de Frontin ; artiste et auteur apprécié, il avait partagé deux ans avec Chambot l'emploi des premiers comiques dans la troupe de Lorville, « du temps du maréchal de Saxe », puis il joua à Amiens avec Desroziers. Il fit ensuite partie d'une des troupes de Mlle Montansier, en province.

Bibliographie : *Almanach* Duchesne, 1760 ; le *Théâtre à Lille avant la Révolution*, par G. Lhotte, p. 54.

ARMAND jeune, Huguet. — Frère du précédent, débuta sur le théâtre où avait brillé son père, le 3 mai 1770, par le rôle de Clystorel dans le *Légataire universel*. Il fut admis comme pensionnaire et son nom figure en cette qualité en 1771 et 1773. Il habitait alors rue des Cordeliers. En 1774, il passa à Lille, où l'avait placé son frère aîné. On lit dans une lettre datée de Lille, le 30 avril 1775 : « Pour l'emploi de Poisson, second comique et marquis ridicule, nous avons le *dernier fils* du fameux Armand, de Paris, jeune et petit à la vérité, mais charmant, plein de feu et de bon sens. Je crois qu'il chasse de race ; il a très bien réussi ».

Bibliographie : *Almanachs* Duchesne 1771-1773. Le *Théâtre à Lille avant la Révolution*, par G. Lhotte, p. 53.

ARMAND, Armand, Benoît Roussel, dit. — (1773-1852). Fils d'un conseiller du roi, receveur des finances. Né à Versailles le 20 novembre 1773, il avait eu pour parrain Emmanuel-Armand Duplessy, duc d'Aiguillon, pair de France, et pour marraine haute et puissante dame Bénédicte, comtesse Du Barry (extrait de baptême publié par De Manne, *Troupe de Talma*). Tout faisait supposer qu'il succéderait à son père dans les fonctions de celui-ci, quand les événements politiques de la fin du XVIIIme siècle vinrent ruiner sa famille et déranger ses projets. Venu à Paris, il s'essaya d'abord comme amateur sur quelques théâtres privés où sa distinction naturelle le fit vite remarquer parmi ses camarades, notamment à la salle Mareux.

A ce moment, plusieurs comédiens du Théâtre français, Molé, Fleury, Mlle Contat, avaient été emprisonnés comme suspects de royalisme. Une fois remis en liberté, ils donnèrent des représentations au Théâtre Feydeau (6 février 1795) en alternant avec la troupe de l'Opéra-Comique. C'est en ces circonstances que fut engagé Armand qui débuta par le rôle de Germeuil des *Femmes*, le 28 décembre 1795.

S'étant réunis à leurs anciens camarades, au théâtre de la rue Richelieu, le 16 février 1798, ils emmenèrent Armand avec eux, et celui-ci fut nommé sociétaire à la réunion générale de 1799.

Armand qui avait pour spécialité de représenter les fats, les aimables du jour, les papillons de boudoir et les oracles de salon, tint pendant plus de trente ans l'emploi des amoureux et des jeunes premiers. A la retraite de Fleury, il se partagea avec Damas la dépouille de celui-ci.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Voici la longue liste des rôles créés par Armand, d'après Ed. De Manne :

1797, les *Trois fils de la Veuve*, rôle de Benjamin.
1798, l'*Amour et la Raison*, rôle d'Auguste.
— les *Projets de Mariage*, rôle de Belmont.
1798, *Michel Montaigne*, rôle de St-Quentin.
1799, les *Tuteurs vengés*, » Belval.
1800, le *Lord impromptu*, » Richard.
— les *Deux Poëtes*, » Damis.
— les *Mœurs du Jour*, » Florel.
— le *Mariage supposé*, » Célicourt.
— les *Calvinistes*, » Charles.
1801, l'*Intrigant dupé*, » Valville.
— le *Confident par hasard*, rôle de Floricourt.
1802, *Edouard en Ecosse*, rôle d'Argyll.
— l'*Ami vrai*, » Justin.
1803, le *Séducteur amoureux*, rôle de Melcour.
1803, *Siri-Brahé*, rôle de Gustave-Adolphe.
— le *Veuf amoureux*, rôle de Benjamin.
— *Herman et Vernet*. » Charles.
— la *Boite volée*, » Dermance.
— la *Dédaigneuse*, » Marsange.
1804, *Guillaume le Conquérant*, rôle de Damon.
1804, la *Fausse Honte*, rôle de Delcourt.
1805, le *Tyran domestique*, rôle de Charles.
— le *Tartufe de mœurs*, » Florville.
— *Madame de Sévigné*, » Sévigné.
1806, les *Français dans le Tyrol*, rôle d'Ernest.
1806, le *Politique en défaut*, rôle de Paul.
— la *Jeunesse d'Henri V*, rôle d'Edouard.
— la *Capricieuse*, » Merval.
— les *Faux Somnambules*, rôle de Gustave.
1807, les *Projets d'Enlèvement*, rôle de Valbelle.
1807, le *Paravent*, rôle d'Alonzo.
1808, *Plaute*, » Leucippe.
— l'*Assemblée de Famille*, rôle de Valère.
1808, l'*Homme aux Convenances*, rôle de Victor d'Olbreuse.
1808, la *Suite du Menteur*, rôle de Cléandre.
— la *Réconciliation*, » Raimond.
1809, le *Chevalier d'Industrie*, rôle de Belman.
1809, le *Secret du Ménage*, rôle de Dorbeuil.
— les *Capitulations de Conscience*, rôle de Charles.
1809, l'*Enthousiaste*, rôle de Florimon.
1810, la *Mère confidente*, rôle de François.
— le *Vieux Fat*, rôle de Linant.
1811, *Un lendemain de Fortune*, rôle de Jules.
1811, les *Deux jeunes Amis*, rôle de Félix.
— l'*Heureuse Gageure*, » Julien.
— l'*Auteur et le Critique*, rôle de Valcour.
1812, le *Ministre anglais*, rôle de Lord Spencer.
1812, *Mascarille*, rôle d'Ergaste.
— la *Lecture de Clarisse*, rôle de Frédéric.
1812, l'*Indécis*, rôle de Damis.
1813, l'*Avis aux Mères*, rôle d'Armand.
— la *Suite d'un Bal masqué*, rôle de Versac.
1813, la *Nièce supposée*, rôle de Dermont fils.
1814, *Fouquet*, rôle du marquis de Gesvres.
1815, les *Deux Voisines*, rôle de Charles.
— *Un Retour de Jeunesse*, rôle du Chevalier.
1815, la *Méprise*, rôle de Verseuil.
1816, le *Mariage de Robert de France*, rôle de Robert.
1816, la *Pensée d'un bon Roi*, rôle d'Henri IV.
— *Laquelle des Trois?* » Alphonse.
— la *Fête d'Henri IV*, » Bastien.
— l'*Anniversaire*, rôle du duc de Montfort.
1816, les *Deux Seigneurs*, rôle de Don Fernand.
1818, la *Réconciliation par ruse*, rôle de Charles.
1818, l'*Ami Clermont*, rôle d'Alfred.
— *Partie et Revanche*, rôle de Charles.
— la *Fille d'Honneur*, rôle de Ch. de Rosenthal.
1819, les *Deux Méricourt*, rôle de Méricourt aîné.
1820, le *Folliculaire*, rôle de Belval.
— l'*Amour et le Procès*, rôle de Dermont fils.
1821, *Jeanne d'Albret*, rôle de Fernand.
— l'*Heureuse Rencontre*, rôle de Derval.
— le *Retour*, rôle de Charles Valcour.
1822, le *Ménage de Molière*, rôle de l'auteur.
— *Une Aventure de Grammont*, rôle de Merville.
1822, l'*Amour et l'Ambition*, rôle de Verner.
— *Valérie*, rôle d'Ernest.
1823, le *Laboureur*, rôle de Robert.
— l'*Ecole des Vieillards*, rôle du duc de Delmar.
1823, la *Route de Bordeaux*, rôle de St-Ernest.
1824, *Marie*, rôle de Charles.
1825, la *Correspondance*, rôle de Belval.
— l'*Héritage*, rôle du Cte d'Estanges.
— le *Château et la Ferme*, rôle de Saint-Ernest.
1825, le *Roman*, rôle d'Henri.
— le *Veuvage interrompu*, rôle d'Eugène.
1825, le *Béarnais*, rôle d'Aubigné.
— la *Princesse des Ursins*, rôle de Destouches.
1826, la *Petite Matson*, rôle de Lord Derby.
— l'*Intrigue et l'Amour*, rôle du major.
— le *Portrait d'un Ami*, rôle du colonel.
— le *Spéculateur*, » Alexis.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1826, *Une Aventure de Charles V*, rôle de Charles V.
1826, *Le Tasse*, rôle du duc de Ferrare.
1827, *Lambert Simnel*, rôle de Lord Straford.
— *Emilia*, » Leycester.
— l'*Ami de Tout le Monde*, rôle de Sinval.
1828, *Chacun de son côté*, » du baron.
— la *Princesse Amélie*, » Alphonse.
— les *Intrigues de Cour*, rôle de Don Juan.
1828, l'*Espion*, rôle de Dundwoods.
1829, les *Inconsolables*, rôle de Bussières.

Voici quelques jugements portés sur Armand à différentes époques de sa carrière :

« Une figure fort jolie, une tournure élégante, sont un grand avantage sans doute dans l'emploi des amoureux. Mais, faut-il cependant être depuis plusieurs années au théâtre pour n'avoir encore que le physique de son emploi? Ce reproche s'adresse directement à cet acteur, d'autant plus inexcusable, que placé vis-à-vis d'un excellent modèle (Fleury), il ne tiendrait qu'à lui de profiter de ses exemples et de ses leçons; mais, semblable à la plupart des comédiens, Armand s'endort dans le sein de la paresse, leur divinité chérie, et ne s'aperçoit pas qu'il perd les plus belles années de sa vie... Armand qui joue très souvent, ne s'est encore fait remarquer que dans Lindor d'*Heureusement* et le Derval de *Rivaux d'eux-mêmes*. Il joue avec assez de chaleur ces deux jolis rôles. »

Opinion du Parterre, Germinal, an XI.



ARMAND, rôle d'Almaviva, du *Barbier de Séville* (dessin de A. Lacauchie)

« Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne sort pas d'une classe voisine de la médiocrité, dans laquelle il s'est constamment tenu depuis son admission. L'extrême difficulté de trouver des sujets pour son emploi l'encourage sans doute à la paresse... Sa figure est fort agréable, sa taille et sa tournure convenables à son emploi; mais il est pourtant bien peu de rôles que l'on puisse citer dans le grand nombre de ceux qu'il remplit. Un des plus passablement rendus, c'est peut-être le marquis de l'*Homme singulier*... C'est donc du travail qu'il faut exiger d'Armand. »

Opinion du Parterre, Germinal, an XII.

« Le public commençait à se désespérer de lui, mais il a secoué les pavots de Morphée, et son réveil n'a pas été sans gloire. Je me plais à lui rendre justice, d'autant plus qus je l'avais, à dessein, traité trop sévèrement l'an dernier. Il est certain que ses progrès ont été réels. — Il joue beaucoup mieux ses anciens rôles, et il a établi avec un succès très distingué ceux de Florville dans le *Tartufe de Mœurs* et du *Marquis de Sévigné* dans la pièce de M. Bouilly, mais surtout le premier. Il serait difficile d'y porter plus de gaîté, d'étourderie aimable et d'esprit. C'est bien là l'original du jeune homme de famille que ses parents peignent en deux mots quand ils disent : Mauvaise tête et bon cœur. Armand a joué aussi d'une manière fort agréable le rôle de Terville dans la *Mère jalouse*. »

Opinion du Parterre, février 1806.

Le 24 avril de cette année il jouait le rôle d'Alceste dans le *Misanthrope*, au palais de St-Cloud. Dès lors, ses progrès vont aller s'accentuant de jour en jour.

« Sans avoir autrement le don de prophétie, écrit l'auteur déjà cité, j'avais annoncé que ce jeune acteur n'avait qu'à le vouloir pour devenir très intéressant... Le public l'accueille actuellement avec une bienveillance marquée, et chaque jour il s'en montre plus digne..... Armand a fait beaucoup de plaisir dans le rôle du *Sage étourdi*, lors de la reprise de cette comédie; il a satisfait également le public dans celui d'Eraste de l'*Ecole des Maris*, d'Auguste dans l'*Amour et la Raison*, de Valère dans l'*Esprit de Contradiction*, de Dorante dans la *Métromanie*, etc. »

Opinion du Parterre, février 1807.

Il semble désormais qu'il ait conquis sa véritable place.

« Chaque fois qu'il paraît dans un rôle nouveau, lisons-nous en 1808, les applaudissements prouvent qu'il a profité des avis utiles. Avec ses qualités physiques, Armand doit aspirer aux plus hautes destinées; il ne lui manque plus que de savoir régler son organe, dont la volubilité dégénère quelquefois en bredouillement... Dans le rôle du comte Almaviva du *Barbier*, dans celui du marquis de l'*Ecole des Mères*, Armand a fait voir des progrès sensibles. »

Opinion du Parterre, janvier 1808.

Ces éloges se reproduiront chaque année.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

En 1813, Armand fit partie du voyage de la Comédie française à Dresde. Pendant plus de vingt ans, il fut le partenaire de Mlle Mars dans presque toutes les pièces ; leurs jeux s'harmonisaient ensemble, surtout dans le Marivaux. Les premiers rôles lui convenaient moins. Il dut se cantonner dans les amoureux.

Après de longs états de services pendant lesquels il avait essayé de rappeler Fleury, sans jamais l'égaler, Armand donna sa représentation de retraite le 1er avril 1830 ; il s'y montra dans trois de ses rôles les plus brillants, c'est-à-dire dans *Edouard en Ecosse*, l'*Ecole des Bourgeois* et les *Suites d'un Bal masqué*. En 1833, il fit encore partie d'une tournée avec Mlle Mars dans l'est de la France. Lorsque cette grande comédienne mourut, elle le désigna pour son exécuteur testamentaire.

Celui qui fut le type de l'élégance et des bonnes manières, après avoir habité quelque temps Versailles, vint se fixer définitivement à Paris où il mourut le 19 juin 1852, à 78 ans et demi. Il avait habité précédemment rue St-Thomas du Louvre (1805-07), 24 rue Richelieu (1814-19) et 8, même rue (1822-26).

Biographie : Notice par Ed. De Manne, *Troupe de Talma*.

Bibliographie : *Années Théâtrales* 1800, 1802. — *Opinion du Parterre* an XI, an XIII, 1807, 1808 et suiv.

Iconographie : Collection Martinet, pl. 84. — Rôle du marquis de Sévigné dans *Mme de Sévigné*. — Pl. 323, dans la *Jeunesse d'Henri V*. — Bibl. nat. Catalog. Duplessis, 1632, en pied, de ¾ à droite, grav. publ. par Remoissenet et Bance. — *Troupe de Talma*, en buste, de ¾ à gauche, eau-forte par Fréd. Hillemacher.



ARMAND (Dailly)
Rôle de M. Lamentin

ARMAND. — Sous ce nom (de 1792 à 1806) :

ARMAND. — Acteur à Lyon en 1792.

ARMAND. — Premier comique au Théâtre français de Rouen, en 1796.

ARMAND, M. et Mme. — Théâtre de la Cité, an XI, lui, un « niais froid », elle, disant juste, mais « un peu trop langoureuse » dans ses rôles. — Théâtre des jeunes artistes, 1805-06.

Bibliographie : *Tribunal volatile*, an XI.

ARMAND, Alexandre, Michel Dailly dit. — Voici une biographie qui donna lieu à d'assez nombreuses erreurs, cet artiste s'étant fait appeler *Armand* pendant la première partie de sa carrière, et *Armand Dailly* pendant la seconde. Ce qui fit que certains historiens de théâtre ont cru qu'il s'agissait de deux personnalités différentes.

Armand Dailly naquit le 17 octobre 1777. Il était fils d'un orfèvre-joaillier qui demeurait rue Saint-Louis, à Paris, et son extrait de baptême (paroisse Saint-Barthélemy) fut publié par De Manne. Doué d'un talent naïf et narquois, comédien de charmante humeur, Armand débuta chez Doyen, puis chez Mareux. A la formation du Conservatoire, il fut un des premiers élèves admis, et lorsqu'il le quitta, il entra au théâtre des Troubadours quand cette entreprise vint s'installer salle Louvois.

Nous empruntons à son biographe l'anecdote suivante : « Au moment de l'attentat du 3 nivôse, an x, cet acteur se trouvait en scène, lorsque l'explosion de la rue Saint-Nicaise vint à retentir. A peine rentré dans la coulisse, il prend à part le régisseur et lui dit : On vient de tirer le canon ; c'est sans doute à l'occasion de quelque victoire dont le gouvernement aura reçu la nouvelle et qu'il célèbre par des salves d'artillerie ; il faut l'annoncer au public, cela produira un très bon effet. Le régisseur fit bien quelques observations, mais notre comédien, n'en tenant nul compte, s'avança et après les trois saluts d'usage : « Messieurs, nous nous empressons de faire connaître au public que le gouvernement a reçu la nouvelle d'une victoire remportée par l'armée française. Cette victoire, dont les résultats sont incalculables, est annoncée à ce moment à la population par le canon des Invalides. »

Cette bévue assez lourde et à laquelle la circonstance donnait une étrange portée, motiva naturellement l'arrestation du trop zélé orateur. Il fut le lendemain écroué à la Force, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put prouver qu'il n'était pour rien dans le complot de la machine infernale. »

Puis, lorsque Picard devint directeur du théâtre Louvois, il enrôla dans sa troupe son ancien camarade, pour tenir l'emploi des *seconds et troisièmes comiques*, dans lequel il se fit bientôt remarquer.

On lit à son sujet dans l'*Opinion du Parterre*, an XIII, p. 254 : « Ce jeune homme fera quelque chose ; il a une figure spirituelle et de l'intelligence. Dans les *niais* et quelques *valets* d'une médiocre importance, il a fait beaucoup rire, et c'est un vrai succès, tant parce que le rire est une excellente chose en lui-même, que parce que ses camarades n'ont pas tous le talent de l'exciter. Le *Vieux Comédien*, le *Tambour nocturne*, la *Comtesse d'Escar-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

bagnas, l'*Amour médecin*, contiennent des rôles où il est fort plaisant, et il jouait mieux qu'on ne l'a dit l'Arlequin des *Trois Jumeaux vénitiens*, mais on voulait toujours se rappeler Carlin. »

Nous trouvons des jugements semblables dans différents ouvrages de critique de la même époque. Il semble cependant qu'on ne l'emploie pas assez : « Armand, second ou troisième comique de ce théâtre (théâtre Louvois devenu théâtre de l'Impératrice), lisons-nous dans l'*Opinion du Parterre* de 1807, p. 187, a des intentions plaisantes dans des rôles peu considérables ; il pourrait aspirer à un emploi plus étendu. »

Dans un rapport sur le personnel de sa troupe, adressé par Picard au surintendant des spectacles, le directeur s'exprime ainsi sur le compte de son pensionnaire :

« Talent très agréable et très aimé du public, pour les *comiques*, les *niais* et les *caricatures*. Il en a moins, mais il en montre encore dans les rôles plus importants. C'est, parmi les sociétaires de mon théâtre, celui qui fait le mieux que l'intérêt individuel se trouve dans l'intérêt général et qui n'hésiterait pas à sacrifier son intérêt particulier au bien de tous, s'il le jugeait utile. Il n'y a que des éloges à donner à son service ; mais peut-être serait-il à désirer qu'il travaillât un peu plus chez lui, surtout pour les rôles en vers. » (*Archives nationales*).

Le 15 juin 1808, Armand, à la suite de son chef, émigra au faubourg Saint-Germain, où le théâtre de l'Impératrice allait continuer ses représentations dans la salle de l'Odéon. Il devait y rester seize ans. Il en devint même un des administrateurs en 1812. Il joua dans *Jeunesse et Folie*, 31 juin 1810. — Le 5 septembre de cette même année, il figure en tête de la troupe ; le 21 février 1811, il joue dans le *Prologue* et adresse, un an après, une requête au ministre de l'Intérieur (en qualité d'administrateur avec Chazel fils et Clozel) pour demander que la Comédie fût séparée de l'Opéra qui occupait la salle de l'Odéon trois fois par semaine.

En 1815, lorsque ce théâtre se trouva dans un état de dépérissement absolu, Armand, avec ses deux collègues cités plus haut, au milieu d'une revue de la garde nationale, présenta à S. A. R. Monsieur, une pétition pour redemander Picard comme directeur.

Le 1er janvier 1816, Armand figura encore dans le *Prologue* et, en juillet de cette année, il est nommé sociétaire à 3/4 de part. En 1818, il est membre du Comité de lecture. Il quitte alors la rue Villedot, n° 4, pour aller s'installer le 1er avril 1819 rue d'Enfer, 91.

Armand joua notamment le 6 janvier 1820 dans les *Comédiens* et en 1821 dans le *Voyage à Dieppe*. Lorsque Picard donna sa démission (1821), il dirigea provisoirement l'Odéon avec Lafargue et Samson. Il était alors vice-doyen. Son emploi était toujours celui de comique et de valet : Dubois des *Fausses Confidences*, M. Coquart de la *Cousine Albert*, M. Desmazures de la *Fausse Agnès*. Il avait de plus la réputation (fort à la mode alors) de mystifier ses amis et les inconnus.

En 1824, le second Théâtre français ayant été assimilé à une scène de province par l'annexion de l'Opéra, Armand le quitta pour le Gymnase où n'était pas sa véritable place. Aussi n'y fit-il pas un long séjour. C'est alors qu'il obtint un ordre de début à la Comédie française, comme le prouve la pièce suivante :

A M. Delestre-Poirson,

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que, par arrêté en date du 11 février, M. le duc de Duras, usant du droit accordé par le privilège du Gymnase dramatique, a appelé M. Armand Dailly à débuter à la Comédie française.

« J'envoie, en conséquence, à cet acteur, l'ordre nécessaire, dont je vous engage à faciliter l'exécution par tous les moyens en votre pouvoir ».

(signé) : Le baron de La Ferté. »

(Archives nationales).

Le directeur du Gymnase fit bien observer que cette notification aurait dû lui être faite six mois à l'avance, mais il fallait obéir aux ordres de l'autorité.

Ce fut à partir de ce jour, afin d'éviter une confusion avec son homonyme de la Comédie française, qu'Armand ajouta à son prénom son nom patronymique, et devint sur l'affiche *Armand Dailly*.

Armand Dailly débuta donc le 2 mars 1824 à la Comédie française, par le rôle de Pourceaugnac, dans lequel il obtint un succès de fou rire. Il fut nommé sociétaire le 1er avril 1831. Pendant dix-huit ans, cet acteur a été vu avec plaisir. Loin de vouloir aborder les premiers rôles de l'emploi, pour lesquels il n'était pas fait, il eut la sagacité de se borner à certains personnages où il était inimitable : Grippe-Soleil du *Mariage de Figaro*, Lubin de *Georges Dandin*, Alain de l'*Ecole des femmes*. De Manne a dressé la longue liste des rôles secondaires créés par cet artiste de 1824 à 1842. La goutte seule le força à prendre sa retaite (1843), et il ne fut pas remplacé. Le 27 novembre 1846 eut lieu sa représentation à bénéfice. On donna *Phèdre* avec Rachel, une pièce du Gymnase et un vaudeville du Palais-Royal. La recette s'éleva à 8252 fr. 50. Il vécut avec une pension de 5000 fr., et mourut à Paris le 10 septembre 1848, âgé de près de 71 ans.

Bibliographie : Notice par E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Galerie historique de la Comédie française* (complément à la troupe de Talma).

Bibliographie . *Almanach des spectacles* 1801-1802, *Opinion du Parterre*, 1805-1813. Hist. de l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. I.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Iconographie : Collection Martinet : pl. 106, rôle de M. Lamentin ; pl. 111, Lafleur de la *Tapisserie*; pl. 191, Leffilé des *Oisifs*; pl. 450, dans les *Deux Philibert*. En buste, eau-forte de Fugère dans l'ouvrage de De Manne cité plus haut.

ARMAND, acteur du Vaudeville de 1799 à 1826. Demeurait Cloître Honoré, puis rue St-Louis-St-Honoré.

Bibliographie : *Almanachs des spectacles, Opinion du Parterre, Annuaires dramatiques.*

Iconographie : Coll. Martinet, pl. 204, rôle d'Eric dans les *Pêcheurs danois* et pl. 300, rôle du Prince royal dans l'*Exil de Rochester*.

ARMAND, acteur du théâtre de Bordeaux qui débuta le 7 mai 1808 aux Variétés dans le rôle de Jacquinet de la *Famille des Innocents*. Au théâtre des Arts, à Rouen, où il joua du 18 janvier au 22 février 1816, il s'intitulait « Comique des Variétés dans le genre Brunet. »

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, t. IV, 1809. *Histoire des théâtres de Rouen*, t. II, p. 498.

ARMAND, Sous ce nom (1820 à 1898) :

ARMAND, Mme. — Actrice genevoise, qui jouait sur le théâtre de sa ville natale en 1820.

ARMAND, nom d'un acteur qui débuta fort honorablement au Gymnase, 1823-24.



François ARMAND (Gorce), d'après Eustache Lorsay

ARMAND, acteur au théâtre des Nouveautés, 1827. Venait de la troupe Seveste à la banlieue.

ARMAND, Alfred-Léon, deuxième amoureux au théâtre des Arts à Rouen, 1200 francs d'appointements, 1834.

Bibliographie : *Histoire des théâtres de Rouen*, 4me vol., p. 40.

ARMAND, Henri-César-Gabriel. — Niort 1849, Théâtre Historique 1850, avait 79 ans en 1865. La Société des Artistes dramatiques lui servait depuis 1855 une pension annuelle de 300 fr. Son nom cessa de paraître sur l'Annuaire en 1866.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes dramatiques.

ARMAND, Mme, née Burette-Devienne Emilie. — Poitiers 1849, 1852, Mons 1853, Lisbonne 1856, Boulogne 1857-58, 1861, Valenciennes 1859-60, St-Omer, 1862, Clermont 1863, Tulle 1864, Le Puy 1865, Lyon 1867. Vivait à Paris en 1876.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ARMAND, François-Christophe. — Délassements comiques 1850-53 et 1857-58 ; régisseur général.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ARMAND, Mme, Elisa. — Femme Richault, Vaudeville 1855-56, Odéon 1857-62 ; reçut vers 1875 une médaille d'encouragement au bien. Vivait à Paris en 1881.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ARMAND, Eugène. — Palais-Royal 1861-1870.

ARMAND-FONTAINE, Mme, Marie-Cécile, née Fontaine. — Hombourg 1864, Tournay 1865, Béziers 1867, Calais 1868-69, Angoulême 1870, Bourges 1873, Roubaix 1877, St-Germain 1878, Beauvais 1880, Sedan 1881-1882, Le Mans 1888. En 1892, âgée de 63 ans, avec 43 ans de services, Mme Armand-Fontaine reçut de la Société des artistes une pension annuelle de 500 fr. Sa mort fut annoncée dans le rapport de 1898.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ARMAND, François Gorce dit, né à Paris en 1827. — Privé très jeune de l'appui de ses parents, Armand fut mis en apprentissage chez un joaillier, puis reçu au Conservatoire en 1847. Il s'y fit remarquer de suite par sa bonne tenue, sa diction juste, son air séduisant. Il en sortit avec deux seconds prix, tragédie et comédie. Fechter lui déconseilla d'entrer aux Français, et lui fit avoir un engagement pour le Gymnase.

Les débuts d'Armand eurent lieu dans les *Mémoires d'un Colonel* et la *Haine d'une Femme*. Il fut encore le vicomte de Mongeron dans le *Collier de perles*, Karl dans les *Philosophes*, le chevalier dans la *Bossue* de Bayard, rôle difficile et rempli de nuances, parut dans *Maurice* ou l'*Amour à vingt ans* ; d'autres pièces, telles que *Mademoiselle de Liron*, des reprises heureuses de la *Marraine*, les *Couleurs de Marguerite*, *Diviser pour régner*, le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

rôle de l'amoureux dans la *Partie de Piquet*, lui donnèrent l'occasion de se produire avec avantage (1850-57). Puis, du Gymase, Armand passa à l'Odéon où il débuta dans *Louise Miller*. A l'Ambigu (1859-60) on le vit encore dans *Fanfan la Tulipe* où il montra des qualités dramatiques qu'on de soupçonnait pas en lui. En 1861, il revint à l'Odéon, mais à partir de 1863 son nom disparut des affiches. Le rapport de la Société des artistes dramatiques pour l'année 1866-67 annonce sa mort prématurée. Il n'avait pas encore 40 ans.

Biographie : Notice par Armand Blanquet dans les *Théâtres de Paris* (1854).

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes dramatiques.

Iconographie : Bibl. nat. catalog. Duplessis n° 1634, en pied, de ³/₄ à droite, lith. par A. Collette (1854) d'après Eustache Lorsay.

ARMAND, Mme, Bellemin, née Rose Heurtel. — Batavia 1852-54.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes dramatiques.

ARMANDE, Mlle. — Vaudeville 1848-49, Gymnase 1850, Palais-Royal 1851, 10 déc. les *Crapauds immortels*, 1852, 10 avril *Une rivière dans le dos*.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes dramatiques. Le *Théâtre du Palais-Royal*, par E. Héros.

ARMANDINE, Mme. — Th. Lazari 1852.



Etienne ARNAL, d'après Nargeot

ARNAL, Etienne. — 1794-1872, naquit à Meulan (S.-et-Oise), le 2 février 1794.

Extrait du registre des actes de naissance de la commune de Meulan pour l'an II : « Aujourd'hui 14 pluviôse, an deuxième (2 février 1794) de la République Française, est né *Etienne*, fils de Joseph Arnal, épicier à Paris, quartier St-Etienne du Mont, et de Catherine Lesclauze, fille de François Lesclauze, chirurgien à Meulan.»

Cité par E.-D. De Manne et C. Ménétrier. *(Suppl[t] de la troupe de Nicolet.)*

Dans son *Epitre à Bouffé*, parue en 1840, il a pris soin de nous renseigner lui-même sur son origine.

Ne va pas m'en vouloir ni me déprécier:
Je suis tout simplement le fils d'un épicier.
Mon père, si j'en crois les gens du voisinage,
Faisait avec ma mère un fort mauvais ménage;
L'un de l'autre un beau jour voulut prendre congé :
Dans le lot maternel je me vis adjugé.
. . . . . .
Elevé pauvrement, loin des murs du collège....

En 1812 le jeune Arnal entra dans les pupilles de la garde, puis passa successivement aux 12e, 13e et 14e régiments de la jeune garde. C'est ainsi qu'il fit la campagne de France et participa à la défense de Paris en 1814, ce qui lui valut plus tard la médaille de St-Hélène. Rentré dans la vie civile à la conclusion de la paix, il travailla d'abord dans les ateliers d'un fabricant de boutons, nommé Hesse, puis poussé par le démon dramatique, s'essaya chez Doyen, rue Transnonain dans..... les rôles tragiques où il eut un succès de fou rire tel qu'il se voua sur le champ à l'emploi des comiques !

L'effet produit par moi dans [les rôles tragiques
Semblait me destiner à l'em- [ploi des comiques....

Brunet qui était allé le voir jouer l'engagea dans les chœurs aux Variétés (1817); quelque temps après on lui confia des rôles d'amoureux, mais il s'y montra tout aussi fort que dans les rôles tragiques.

Bien d'autres eussent renoncé à la lutte; Arnal végéta ainsi pendant dix ans, gagnant tout au plus 900 fr. par an.

Ce qui faisait dire à Harel en 1825 (*Dictionnaire théâtral*, p. 30):

« Il joue de petits rôles, où il a de petits succès. Il fait de petits vers, qu'il imprime dans de petits journaux. Il a du zèle, de l'intelligence; un jour il aura peut-être du talent.»

En 1827, l'horizon sembla s'éclaircir pour lui : On lui proposa un engagement au Vaudeville, 1800 fr. la première année, 2000 fr. la seconde. C'était le Pactole ! De plus, au Vaudeville, Arnal allait pour son bonheur rencontrer un compère qui semblait avoir été mis au monde tout exprès pour lui envoyer la réplique, un bon gros homme dont l'abdomen laissait à peine apercevoir la pointe des pieds. Il avait, de plus, trouvé deux auteurs qui se mirent à écrire spécialement pour lui. Le compère en

EFERUS - Recherches & Classification numériques

question s'appelait Lepeintre jeune et les deux auteurs : Duvert et Lauzanne.

Les débuts d'Arnal au Vaudeville eurent lieu le 27 avril 1827, dans l'*Amour et la peur*, au bénéfice de Mlle Minette, mais la pièce fut sifflée. Ce qui n'empêcha pas Arnal de devenir, pendant nombre d'années, l'acteur préféré du Vaudeville :

Le *Malade par circonstance*, une *Passion*, *Harnali* (parodie d'*Hernani*), un *Bal du grand monde*, *Un de plus*, le *Cabaret de Lustucru*, les *Malheurs d'un joli garçon*, *C'est encore du bonheur*, *Un monsieur et une dame*, *Pécherel l'empailleur*, l'*Humoriste*, *Un premier amour*, le *For l'Evêque*, *Mademoiselle Marguerite*, *M. Galochard*, le *Mari de la dame de chœurs*, l'*Humoriste*, les *Cabinets particuliers*, les *Gants jaunes*, le *Poltron*, *Passé minuit*, l'*Homme blasé*, *Riche d'amour*, *Robinson*, lui fournirent l'occasion de se faire applaudir. Arnal avait créé un genre.



Etienne ARNAL (Panthéon charivarique)

Lorsque le feu eut détruit le théâtre du Vaudeville dans la nuit du 17 au 18 juillet 1838, Arnal suivit ses camarades dans l'installation provisoire du boulevard Bonne Nouvelle, dans un étroit local occupé précédemment par un café-concert. C'est là qu'il créa *Passé Minuit*, pièce dont le succès fut étourdissant, puis le *Plastron*.

On retrouve des traces de ce *Passé minuit* dans le *Figaro* du 13 juin 1839 : un admirable dessin de Daumier représente Bardou devant la fenêtre ouverte, et Arnal-Chaboulard effaré dans son lit. « On n'avait depuis longtemps autant ri », ajoute le chroniqueur.

Septembre 1837 : « Lepeintre jeune sans Arnal, c'est Odry sans Vernet, » écrit Th. Gautier.

Octobre 1837 : « Il y a les gilets en poil de chèvre, queue de serin pâmé d'Arnal. » Le même.

Juin 1838, Variétés : « *Mathias l'invalide*. Arnal joue le rôle de Gambillard. La pièce, c'est Arnal. » Le même.

Mars 1841, Vaudeville : « *Un monsieur et une dame*, sujet bâti sur une pointe d'aiguille joué par Arnal et Mlle Brohan. » Le même.

Février 1842, Vaudeville : « Le *Grand Palatin !* C'est Arnal, Arnal en habit de velours pailleté et brodé, en bas de soie à coins d'or, en perruque poudrée. » Le même.

Décembre 1842, Vaudeville : « Le *Magasin de la graine de lin*. Le comique consiste dans cette pièce à faire d'Arnal un garçon grainetier. » Le même.

Janvier 1843, Vaudeville, *Derrière l'alcôve*, monologue par Arnal.

Février 1845, Vaudeville : Les *Mystères de ma femme*.

Novembre 1845, Vaudeville : *Riche d'amour*, par Duvert et Lauzanne, « les fournisseurs brevetés d'Arnal. »

« Arnal a joué ce désopilant vaudeville, écrit Th. Gautier, avec une verve étonnante ; c'est assurément, depuis *Passé minuit*, le plus grand succès qu'il ait obtenu. »

C'est pendant les représentations de cette pièce qu'il se brûla une partie du visage en versant de l'esprit de vin dans une lampe dont la mèche était allumée, accident qui le força à interrompre le cours de ses succès.

Février 1846, Vaudeville : *Carlo Beati*.

Juin 1846, Vaudeville : Les *frères Dondaine*.

Novembre 1846, Vaudeville : Le *Capitaine de voleurs*.

Succès de fou rire.

D'une humeur difficile, peu liant avec ses camarades, autoritaire, tyrannique, ses rapports furent des plus pénibles avec ses directeurs de 1840 à 1847, et notamment avec Ancelot. Une rupture était inévitable et elle eut lieu. C'est alors que les Variétés et le Gymnase se le disputèrent. Il y eut même procès, et, en définitive, c'est au Gymnase que l'acteur fut adjugé ; mais il n'était pas là sur son terrain. Il revint au Vaudeville qu'il quitta de nouveau pour les Variétés où il créa en 1851, une *Queue rouge*, un *Monsieur qui prend la mouche*, le *Pont cassé ;* en 1852, Variétés, en 1854, *M. de la Palisse*, un *Mari qui ronfle ;* en 1855, le *Diable*, le *Massacre d'un innocent*, les *Erreurs du bel âge* (avec Numa), *M. Beauminet*, le *Royaume du Calembour*.

En 1856, il entra au Palais-Royal :

14 nov. 1856, *Mesdames de Montenfriche*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1 janvier 1857, l'*Homme blasé* (reprise).

7 décembre 1858, *Riche d'amour*.

Bref, dans l'espace de trois ans, il établit dans ce théâtre six à sept pièces, entre autres l'*Affaire de la rue de Lourcine* et la *Sensitive*.

En 1865 — pour mémoire — il passa encore par les Bouffes Parisiens, où il joua *Passé Minuit* mis en opérette et *Roland de Rongevaux*, parodie. Mais Arnal avait terriblement vieilli, et ce n'était plus le niais ahuri, le sot en gants jaunes, le fou excentrique des beaux jours. Le Gymnase le reprit, pour mettre son nom sur l'affiche et lui confier quelques rôles de grimes :

1866, 20 janvier, *Héloïse Paranquet*, Avertin.

1866, 16 mars, les *Idées de Mme Aubray*, Barantin.

1866, 8 mai, le *Tourbillon*, le baron Lazare.

— 4 octobre, *Nos bons villageois*, Floupin.

1867, 3 décembre, *Miss Suzanne*, Tavernier.

Albert Vizentini (*Derrière la toile*, 1868), a laissé ce portrait d'Arnal vieilli :

« Théâtre du Gymnase. Loge n° 9 — Arnal. Jadis quinteux, tâtillon, maniaque, méticuleux, se brouillant vingt fois par jour avec le directeur et envoyant tout le monde au diable. Aujourd'hui, le diable s'est fait ermite, et nous avons un Arnal doux, gentil, complaisant, aimable ; un Arnal à l'eau de rose, d'agréables relations, qui n'a qu'une inquiétude au monde, c'est de manquer l'omnibus de Passy. Toujours la finesse, la vérité, l'ingénuité, le naturel, l'adresse, le relief comique et original des anciens jours. »

Puis on le vit enfin au théâtre du Vaudeville de la Chaussée d'Antin dans les *Femmes d'emprunt*, le *Petit voyage*, le *Choix d'un gendre*. Ce fut, croyons-nous, son dernier effort. Grognon, misanthrope, il s'en alla habiter Genève (où il ne connaissait personne), le 16 septembre 1871, il y mourut le 10 décembre 1872, dans l'isolement le plus absolu, après une maladie d'un mois. Il avait donc 78 ans et neuf mois.

Voici le résultat de nos recherches à Genève :

Le *Journal de Genève* du 12 décembre 1872, après avoir rappelé en quelques lignes ce que fut Arnal, conclut ainsi :

« Arnal habitait Genève depuis deux ans ; il y menait une existence fort retirée, et peu de personnes connaissaient sa présence au milieu de nous. Il n'a pas joui longtemps de cet intermède de repos succédant à une vie si agitée, car la mort est venue le surprendre dans la nuit de mardi à mercredi (10 au 11) sans que rien n'ait annoncé comme si prochaine la chute du rideau. »

Voici, d'autre part, l'avis mortuaire publié dans le même numéro (4e page) :

« Et. Arnal, ancien artiste dramatique, pensionnaire du Palais-Royal, est mort à Genève le mardi 10 décembre à 1 heure du matin. L'ensevelissement partira vendredi, de l'hôpital, à 9 heures, et l'honneur se rendra à l'avenue du Cimetière. »

Cette petite trouvaille nous permet de rectifier la *Grande Encyclopédie* qui le fait mourir le 7 décembre.

Son décès, comme on le prétendit, n'eut pas lieu à l'hôpital, mais dans la maison Domenjoz, où il prenait pension, et où il occupait une chambre ayant vue sur le lac. Sa maladie consistait en un ramollissement cérébral ; il s'était affaibli, avait peur de l'obscurité, et il lui fallait toute la nuit des lampes et des bougies. Il mourut ainsi, sans se plaindre. Son corps fut transporté à la morgue de l'hôpital cantonal, et le surlendemain, 12 décembre, il fut enterré au cimetière catholique du lazaret. Le Département de la police et de la justice survint aux frais de l'inhumation qui s'élevèrent à 31 fr. 50.

M. Henri Bordier, bibliothécaire honoraire du Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, se mit un jour à la recherche de cette tombe. On lui montra un simple talus de terre avec un petit bâton fiché et un numéro.

Arnal avait gagné beaucoup d'argent, mais l'avait dépensé avec facilité ; il mit tout ce qui lui restait en viager, vendit un chalet qu'il avait fait construire près de Brienz (Berne), plaça le capital à fonds perdus, mais n'eut pas le temps d'en toucher les premiers arrérages, étant mort trois semaines avant le terme fixé.

Il est regrettable de dire que cette gaîté si originale, si spirituelle, cette verve si entraînante, n'étaient pour lui qu'un masque qu'il déposait en sortant de scène. Arnal restait l'homme atrabilaire, maniaque, vaniteux, insociable. Ce qui n'empêchait pas les femmes de raffoler d'Arnal, qui, avec sa figure grêlée, était loin d'être un Apollon.

Arnal avait été marié. Il avait épousé, en effet, le 21 juillet 1821, Adèle-Victoire Duflost, âgée de 20 ans, fille du perruquier du Vaudeville, mais le ménage avait été peu de temps uni. Une fille naquit de cette union, et mourut jeune. Adèle Duflost mourut à Paris le 5 avril 1848.

Plus tard, Arnal ramena de Birmingham, du consentement de sa famille, une jeune anglaise qu'il prit d'abord pour sa gouvernante, puis qu'il adopta. Cette jeune fille mourut chez lui, à Paris, le 20 octobre 1868.

La Société des artistes dramatiques faisait une pension de 300 fr. de rente à Arnal depuis 1863. Voici en quels termes le rapporteur, Eug. Moreau, annonça son décès à l'assemblée générale annuelle du 7 juillet 1873 :

« Arnal, comique fin, distingué, diseur irréprochable, comédien au tact exquis, mais aussi esprit inquiet et morose, qui n'a pas voulu s'éteindre au milieu de nous. Il est allé mourir sur une terre étrangère, tout exprès pour que son dernier vœu fût exaucé : s'en aller seul, et pas un ami à son convoi. Quitter Paris, quitter la France, était le seul moyen d'en arriver à l'accomplissement de ce

EFERUS - Recherches & Classification numériques

fantastique souhait, maintes fois exprimé. Qui de nous n'en eût regardé la violation comme un devoir ? Oublions l'humoriste, et ne nous souvenons que de l'artiste dont la place fut si belle dans le théâtre contemporain. »

Arnal auteur :

Arnal publia dans les numéros des 26 avril, 7 et 28 mai 1829 du *Journal des Comédiens* des articles assez érudits pour défendre la profession du comédien. Il inséra également dans le n° du 12 avril du même journal, une chanson devenue assez rare et intitulée : *Vive le Théâtre !*

On connaît encore de lui :

Les *Gendarmes*, poème épicé en deux chants, 1826, in-32, 3e édit. 1829.

Les *Acteurs et les prêtres*, facétie en vers, 1830 ou 1831, in-8°.

Epître à Bouffé, artiste du théâtre du Gymnase, sorte d'autobiographie en vers, 1840, in-8°.

Boutades en vers, 1 vol. chez Lévy.

On trouvera, en outre, dans la *Collection d'autographes A. Bovet*, p. 509, n° 1379, l'extrait d'un très curieux document, où Arnal donnait sa biographie. Il y déclare être né à Paris, le 31 décembre 1798 (ce qui est en contradiction absolue avec les registres de la Commune de Meulan déjà cités — 2 février 1794) et être entré en 1812 aux pupilles de la garde d'où il sortit en 1814. Il exprime, en huit vers, les raisons qui lui ont fait quitter le service. Puis il raconte qu'il entra alors chez un fabricant de boutons, nommé Hesse, et qu'en même temps il s'exerçait à jouer au théâtre Doyen. Il cite à ce sujet un passage de son épître en vers à Bouffé, et termine en disant qu'il entra au Vaudeville en 1827.

Biographie : *Arnal, Et.* Publication de « la Renommée », notice biographique de M. Arnal par Eug. d'Auriac, Paris 1841, in-8°, pièce Bibl. nat. Ln^{27} 623. — Le « Biographe universel » Arnal, sign. L. Boivin, Paris 1841, in-8° pièce, Bibl. nat. Ln^{27} 624. — *Annuaire Delhasse* pour 1839, longue notice, pages 102 à 106. — Notice par Eug. Briffault, galerie Lacauchie. — Notice par Th. Nézel, dans la galerie Lorsay. — Biographie d'Arnal dans le *Supplément de la troupe de Nicolet*, par E.-D. De Manne et C. Ménétrier.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis n° 1659.

1. En pied, le profil à gauche, caricature. Imp. de Aubert et Cie (1841).

2. En pied, de 3/4 à gauche, sur un piédestal, caricature. Imp. Chanoine, Lyon, 1849.

3. En pied, de 3/4 à gauche (costume de théâtre), lith. par A. Collette, d'ap. Eust. Lorsay.

4. En pied, caricature, lith. par E. Durandeau.

5. En pied, de 3/4 à droite (costume de théâtre), lith. par Alex. Lacauchie, 1836.

6. En pied, de 3/4 à gauche (costume de théâtre), lith. de Ve Legé (1847).

7. A mi-corps, assis, de 3/4 à droite, lith. par A. Menut.

8. A mi-corps, assis, de 3/4 à gauche, lith. par Menut-Alophe (1838).

9. En buste, de 3/4 à gauche, lith. par P. B., 1838.

10. En buste, de 3/4 à gauche, dans un ovale, lith. par Jules Vernet.

V. aussi Bibl. nat., Hugo (Victor) et Lablache (Louis), pour les portraits d'Arnal.

Gavarni a dessiné un portrait d'Arnal dans sa jeunesse (avec lunettes). — Ce portrait, avec un autre (gravure de Nargeot) a été publié dans le *Monde Illustré* de 1872, 2me sem., p. 396.

Il existe aussi une eau-forte de Fugère dans le livre de De Manne cité plus haut.

ARNAL, Mme Médarine. — Nancy 1890-93. Le rapport de la Société des Artistes en 1894, annonce sa mort.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

ARNAUD, Lyon 1792.

Bibliographie : Almanach Duchesne.

ARNAUD. — Originaire de Marseille, premier comique sur les théâtres de Bordeaux, puis de Toulouse, était déjà signalé en 1806 comme « grand, jeune, actif » et un des meilleurs comiques de province, malgré son accent méridional.

En 1808 il parut à Paris, et voici l'ordre de ses débuts à la Comédie française :

8 juin Sganarelle du *Festin de Pierre*.
8 — Labranche de *Crispin rival*.
10 — Hector du *Joueur*.
10 — Scapin des *Fourberies*.
12 — Scapin des *Fourberies*.
12 — Pasquin, l'*Homme à bonnes fortunes*.
15 juin Pasquin, l'*Homme à bonnes fortunes*.
17 juin Mascarille de l'*Etourdi*.
20 — Valentin des *Menechmes*.
20 — Labranche *Crispin rival de son maître*.
25 juin Frontin, le *Muet*.
26 — Sosie, *Amphytrion*.
28 — Labranche *Crispin rival de son maître*.
29 juin Scapin des *Fourberies*.
30 — Carlin, le *Distrait*
1 juillet Crispin, le *Légataire universel*.
1 — M. Desmazures, la *Fausse Agnès*.
4 — Sosie, *Amphytrion*.
12 — l'Intimé, les *Plaideurs*.
13 — Frontin, le *Muet*.
13 — Labranche, *Crispin rival*.

Et si nous avons prolongé à dessein ces citations, c'est à seule fin de faire voir ce que

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'on exigeait d'un débutant — non engagé — en l'an de grâce 1808.

Voici le petit article que lui consacre l'*Opinion du Parterre :* « Arnaud a débuté avec succès dans tous les grands rôles de son emploi. Sa taille est haute, son masque convenable. Il est encore jeune, possède toute la vivacité nécessaire aux comiques, a l'habitude des planches, de l'aplomb, du nerf, et une grande connaissance de la scène. On voit qu'il a longtemps joué la comédie, et l'on ne peut lui reprocher que de n'avoir pas assez de gaîté, de force comique, et d'être sujet à s'enrouer. Ce dernier défaut, tenant à son organisation physique, pourrait être insurmontable ; quant aux qualités morales qui lui manquent, elles peuvent s'acquérir... On assure qu'Arnaud sera reçu en 1809, et qu'il n'est retourné en province que pour y finir son engagement. »

Et, en effet, reçu aux appointements à Pâques 1809, pour doubler Thénard, on le vit reparaître à la Comédie française le 17 avril. Moins de trois mois après il demanda et obtint son congé, mais cette seconde apparition avait suffi pour porter atteinte à la réputation dont il jouissait en province ; on le trouvait froid, et c'est le plus grand défaut pour un comique.

Est-ce le même Arnaud que nous retrouvons débutant à l'Odéon comme premier comique dans les *Fausses confidences* le 9 septembre 1817 ? Il arrivait alors de Nantes, et nous n'avons nulle raison pour ne pas croire qu'il ne s'agisse de cet artiste, lequel tint plus tard une agence dramatique, rue St-Nicaise n° 3 (1819).



ARNAULT, dans les *Cosaques*, d'après Emst. Lorsay

En 1818, il était sociétaire de l'Odéon, et l'on retrouve ses traces à ce théâtre jusqu'en 1826. Ayant une fois remplacé Samson dans *Preciosa*, le 17 novembre 1825, il dut quitter la scène devant le mécontentement du public qui réclamait son acteur favori. Mais nous ne nous expliquons guère pourquoi, appartenant à ce théâtre depuis 1817, il fut forcé de débuter à nouveau le 16 avril 1822 dans le rôle Bernadille de la *Femme juge et partie*.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, tomes III, VI, VII. *Annuaires dramatiques*. Histoire du théâtre de l'*Odéon* par P. Porel et G. Monval.

ARNAUD. — Sous ce nom :

Arnaud, Baptistin. — Marseille 1848-1863.

Arnaud aîné, Jacques-J.-B.-André. — Marseille 1848-1864, Bruxelles 1867-68, Marseille 1870-79. En 1869, Arnaud aîné qui avait 69 ans d'âge et 49 ans de théâtre, reçut de la Société des artistes dramatiques une rente annuelle de 300 francs. Sa mort fut annoncée en 1880.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes.

Arnaud, Gabriel. — Marseille 1850, Caen 1852, Avignon 1853-59, Aix 1860, Avignon 1861-82. En 1874, Arnaud, Gabriel avait 62 ans et 32 ans de théâtre. Il reçut de la Société des artistes une pension annuelle de 500 francs, et habita Avignon jusqu'à sa mort annoncée en 1883.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes.

Arnaud-Brunet. — Constantine 1856-59.

ARNAUD, Mlle. — V. Le Bon.

ARNAULT, Mme, Marie-Louise. — Bayonne 1850-52, Dunkerque 1853-54.

ARNAULT, François-Alphonse. — Ses biographes le font naître le 14 juillet 1819. A l'âge de treize ans il partit de Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), ne sachant qu'un peu d'orthographe et ses quatre règles. Il devait apprendre tout par lui-même ; ce fut le fils de ses œuvres. Commis-voyageur sans enthousiasme, il prit quelques leçons de déclamation de Tillet, ancien artiste de l'Odéon, puis se présenta en 1843 au Conservatoire où il resta deux ans. Il en sortit avec le deuxième prix de tragédie (1845).

Arnault débuta à l'Odéon en 1846, et épousa peu de temps après la jolie Mlle Naptal, qui devint de ce fait Mme Naptal-Arnault. Après une excursion des deux jeunes époux à Bruxelles, nous les retrouvons à l'Ambigu où Arnault créa successivement Reynold dans le *Fils du Diable*, Philippe III dans *Piquillo*, Claude Frollo dans *Notre-Dame de Paris*, Guillaume de Poitou dans un *Mystère*, de Morcerff et le comte de Villefort dans les deux *Monte-Cristo*, Raphaël de la *Peau de chagrin*, un rôle dans le *Vampire*, créations qui le classèrent comme un des rares premiers rôles de l'époque.

Après la dissolution de la Société de l'Ambigu, Arnault passa à la Gaîté (1852-57) où il joua Satan dans les *Œuvres du démon*, Picherie de l'*Ane mort* et Manzaroff des *Cosaques*, éclatant succès. Vers 1855 il fut attaché

EFERUS - Recherches & Classification numériques

un moment au théâtre de la Porte Saint-Martin.

Arnault écrivit seul *Chatterton mourant*, un acte en vers, Odéon, 1846 ; et en collaboration avec Louis Judicis, les *Pâques Véronaises*, drame en quatre actes, Odéon, 13 mai 1848, retiré après la troisième représentation, et porté à l'Ambigu le 4 avril 1852 ; *Sur la gouttière*, vaudeville en un acte ; *Constantinople*, pièce à grand spectacle en 5 actes, Cirque Olympique, 1853 ; les *Cosaques*, le grand triomphe du boulevard ; les *Aventures de Mandrin*, 1856.

En 1857, il partit avec sa femme pour Saint-Pétersbourg, et mourut dans cette capitale dans les derniers jours de 1860.

Le frère aîné de cet artiste fut Lucien Arnault, né en 1816 (et non 1846 comme dit Vapereau !), fondateur et directeur de l'Hippodrome construit aux environs de la place de l'Etoile vers 1850, incendié en 1869. Il mourut le 3 novembre 1871.

Biographie : Notice par Louis Judicis, dans les *Théâtres de Paris* (1854).

Iconographie : Son portrait en costume de théâtre dans les *Cosaques*, d'après un dessin d'Eustache Lorsay, même ouvrage déjà cité.

Un portrait dans l'*Encyclopédie théâtrale* (inachevée).



Mme ARNAULT, d'après Lorsay, dans les *Cosaques*

ARNAULT, Mme, Gabrielle, Geneviève Planat, dite Naptal. — Femme du précédent, naquit en 1823. Son père était un homme de lettres doublé d'un peintre de talent. Elevée dans un milieu artistique, la jeune Gabrielle Planat vit chez son père des illustrations telles que Michelot, Saint-Aulaire, les époux Menjaud. M. Planat fut même chargé, par les sociétaires de la Comédie française, de faire une adaptation du *Don Sanche d'Aragon*, de Corneille.

Prenant l'anagramme de son nom pour en faire *Naptal*, Mlle Planat fut trois ans l'élève de Michelot, puis débuta à la Comédie française en 1844. Valérie, Chimène, Emma de la *Fille d'honneur*, Madame de Clairville de la *Gageure imprévue*, Henriette des *Femmes savantes*, tels furent les rôles qui la firent connaître et aimer. Elle était gracieuse, élégante, distinguée. Des intrigues, trop fréquentes hélas! au théâtre, la forcèrent cependant de partir à Rouen, d'où elle revint pour entrer à l'Odéon, où elle créa, avec un talent qui la plaça au premier rang la *Jeanne Gray*, d'A. Soumet, et la *Comtesse d'Altenberg*. Un nouvel engagement à la Comédie française ne fut pour elle d'aucun profit. On ne lui donna pas de rôle dans le répertoire nouveau, et elle reprit son vol vers l'Odéon, où elle se fit applaudir dans Thérèse de *l'Ingénue à la cour*, Rose des *Touristes*, la Duchesse dans *Echec et Mat*. Entre temps, la charmante demoiselle Naptal était devenue la femme de son camarade Arnault et prenait, au théâtre, le nom de Mme *Naptal-Arnault*.

Un rôle donné puis retiré (*Agnès de Méranie*) fut la cause du départ de l'Odéon du couple Arnault. Elle suit son mari à l'Ambigu (1848-1852), où elle joue dans *la Closerie des genêts*. Toutes ses créations, au boulevard, sont désormais des triomphes : la Reine Hortense de *Napoléon et Joséphine*, Jocelyne du *Pardon de Bretagne*, Madame de Valory du *Drame de famille*, la Mayeux, la Esmeralda, Bruyère, Haydée, Valentine, Alice de *Sarah la Créole*.

A la Gaîté (1853-57), Pauvrette de la *Bergère des Alpes*, Jeanne de *la Boisière*, Henriette de l'*Ane mort*, Marie de *Georges et Marie*, Olga des *Cosaques*. En 1855, elle avait passé, avec son mari, par la Porte St-Martin. En 1857, elle le suivit à St-Pétersbourg et y devint veuve vers la fin de 1860. A partir de cette date, Mme Naptal-Arnault resta en Russie jusqu'en 1884 — soit vingt-quatre ans de séjour. Elle revient alors à Paris où son nom est presque oublié. Elle a 60 ans (1885), 31 ans de théâtre, et la Société des Artistes lui accorde une pension annuelle de 500 francs. Désormais elle se fixe à Paris et son nom figure sur l'*Annuaire* de 1901.

Biographie : Notice, par Louis Judicis, dans les *Théâtres de Paris* (1854).

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

Iconographie : Son portrait en costume de théâtre, dans *les Cosaques*, d'après un dessin de Lorsay, même ouvrage cité plus haut. — Un portrait dans l'*Encyclopédie théâtrale* (inachevée).

ARNOULD, François. — V. Poisson, François.

ARNOULD, Mlle. — Femme du précédent. V. Poisson, Fr., Mlle.

ARNOULD, Jean, François Mussot, dit. — Plus connu comme auteur dramatique que

EFERUS - Recherches & Classification numériques

comme comédien (Besançon 1743, Paris 1795). Fils d'un avocat au Parlement, s'engagea dans la troupe particulière du prince de Conti et y tint l'emploi d'amoureux. Ce fut dans cette troupe qu'il connut Audinot, et quand celui-ci fonda l'Ambigu-Comique, il entra chez lui commme metteur en scène, avant de devenir co-directeur (1775-1795). Beuchot a reconstitué, dans la *Biographie universelle*, la liste des ouvrages dramatiques d'Arnould, d'après l'exemplaire incomplet qu'il possédait du rarissime *Calendrier historique et chronologique des théâtres forains* (1773-1787), 8 ou 9 vol. in 24°. On n'en connaît pas de collection sans lacune et on en attribue la paternité, selon toute vraisemblance, à Arnould-Mussot, qui mourut fort oublié.

Et, cependant, ce grand fournisseur des pièces de l'Ambigu-Comique, fut, avec Audinot, le véritable créateur du *mélodrame*, que l'on appelait alors « pantomime dialoguée ». Il faut lui savoir gré aussi d'avoir relevé le niveau de ce théâtre essentiellement populaire.

Bibliographie : Pour l'énumération d'une partie des ouvrages, *Anecdotes dramatiques*, t. III, p. 16.

ARNOULD-PLESSY, M^me^, Jeanne-Sylvanie-Sophie Plessy, dame Arnould (1819-1897). — Naquit à Metz le 4 septembre 1819, d'une famille originaire de Bordeaux. Son père était un obscur comédien de province. A l'âge de neuf ans, on lui fit réciter, devant Cherubini, un morceau d'*Iphigénie*. Trop jeune encore pour entrer au Conservatoire, elle prit quelques leçons de Michelot jusqu'au jour où elle fut presque adoptée par Samson dont elle devint l'élève favorite. Elle jouait alors tous les dimanches, sur un petit théâtre installé rue de Lancry, la salle Génard. C'est là que l'entendirent M. Thiers et M. Cavé qui lui firent obtenir la pension d'encouragement pour le Conservatoire.

Le 10 mars 1834, elle débuta aux Français, dans le rôle d'Emma de la *Fille d'honneur*, de Duval, et le lendemain dans une *Passion secrète*, de Scribe. Elle subjugua tout le monde par la souplesse de son talent, son sentiment délicat des situations, les inflexions variées de sa voix, la grâce de son jeu, l'harmonie de sa diction. Le 1^er^ avril 1836, M^lle^ Plessy fut nommée sociétaire à l'unanimité.

La première période de la vie dramatique de M^lle^ Plessy se compose de onze années, pendant lesquelles on la vit dans l'*Ecole des femmes*, le *Festin de Pierre*, le *Misanthrope*, *Tartufe*, les *Femmes savantes*, le *Barbier de Séville*, le *Mariage de Figaro*, le *Philosophe sans le savoir*, les *deux Frères*, les *Jeux de l'amour et du hasard* le *Legs*, l'*Epreuve*, etc., etc., et dans le répertoire moderne. *Don Juan d'Autriche*, la *Marquise de Senneterre*, la *Popularité*, l'*Ecole des Vieillards*, le *Verre d'eau*, *Mademoiselle de Belle-Isle*, et comme créations, la *Calomnie* (1840), *un Mariage sous Louis XV*, *une Chaîne*, les *Demoiselles de St-Cyr* (1843), la *Camaraderie*, *une Famille au temps de Luther*, etc.



M^lle^ PLESSY, d'après Menut-Alophe

A la date du 12 juillet 1845, le registre journalier de la Comédie française porte la mention suivante : « On apprend aujourd'hui que M^lle^ Plessy, sociétaire, est partie subrepticement pour Londres et qu'elle y a contracté un engagement pour le théâtre de St-Pétersbourg ».

Ce fut un coup de foudre, d'autant plus que les motifs de cette « fuite » échappaient aux plus avisés. Les biographes, avec ou sans intentions, glissèrent légèrement sur ce point délicat ; personne ne crut devoir soulever un coin du voile et, en vérité, il s'agissait non d'affaires de théâtre, mais d'affaires de cœur.

M. Georges d'Heilly a fourni, à son tour, les détails extérieurs de l'incident en publiant la très intéressante correspondance échangée entre M^lle^ Plessy et la Comédie française. Mais personne, pas même Samson, ne put intervenir avec succès. « Ce ne fut pas avec la Comédie française que rompit M^lle^ Plessy, écrivit M. Charles de La Rounat, un de ses biographes, c'est un autre genre de rupture qui la jeta à l'étranger. » La femme avait nourri longtemps de légitimes espérances, éprouvait l'impérieux besoin de voir se régulariser une situation intime et, au moment où tout s'écroulait, il lui fallait

EFERUS - Recherches & Classification numériques

oublier la vie de chaque jour, fuir les personnes qu'elle avait connues, oublier le passé, changer d'air. Il est évident que la Comédie française ne pouvait pas entrer dans ces détails.

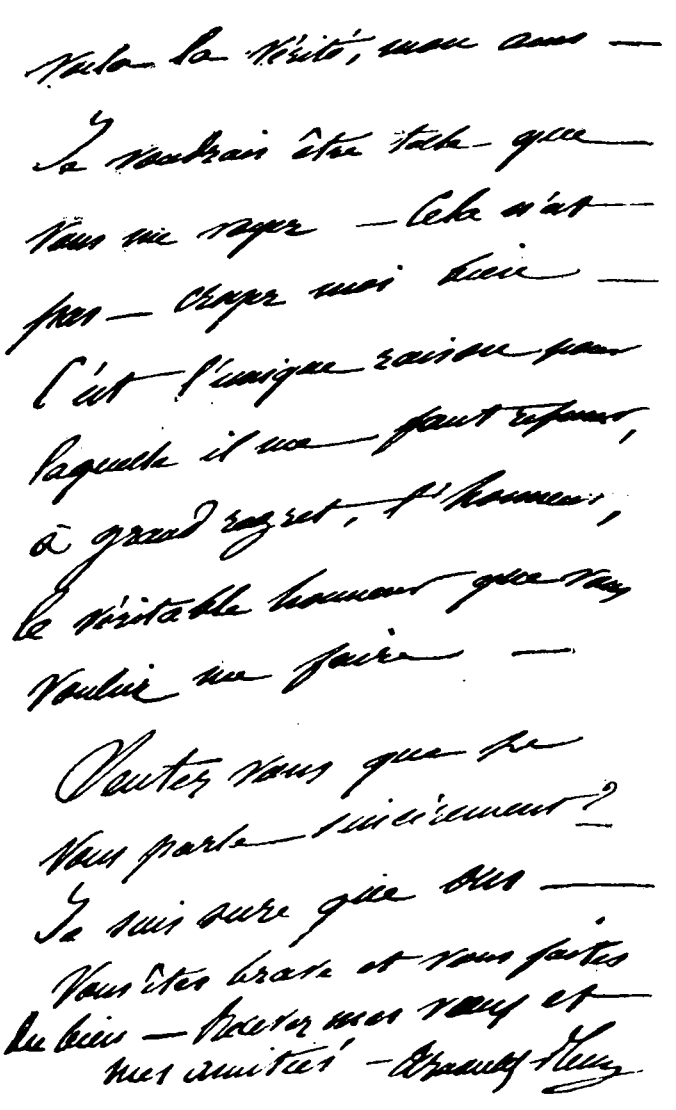
Mlle Plessy demandait deux ans de congé, renonçant à tous les avantages que lui eût valu sa présence; la Comédie répondit par un refus absolu et, quelques jours après, Mlle Plessy quittait Londres pour Saint-Pétersbourg, au bras du mari qu'elle avait choisi, M. Arnould, littérateur modeste, mais non sans mérite, qui avait fait représenter, quelques mois auparavant, au Théâtre français, une comédie en un acte, *Une bonne réputation*, où elle avait rempli le principal rôle.

La Russie fit un splendide accueil à l'artiste (1846) et la Comédie française, poursuivant ses droits, la fit condamner à 100000 francs de dommages et intérêts et à sa déchéance de sociétaire.

Le 12 avril 1853, Samson donnait sa représentation de retraite à la Comédie. Mme Arnould-Plessy offrit son concours au bénéficiaire et l'on ne mit aucun obstacle à ce désir. C'était un acheminement vers la réconciliation. On annonça donc que Mme Arnould-Plessy remplirait le rôle d'Araminte dans les *Fausses Confidences*, avec cette mention prudente : « Pour cette fois seulement ».

L'effet produit par Mme Arnould-Plessy, dans cette représentation, fut immense; non seulement elle avait conservé tout son talent, mais elle rapportait encore des qualités nouvelles qui touchaient à la perfection. Aucune comédienne, depuis Mlle Mars, dont elle avait les traditions, ne joua jamais les rôles d'amoureuses et de grandes coquettes avec un art si achevé; aucune ne sut détailler les rôles du répertoire avec une si étonnante précision, rendant les nuances les plus fines et les plus fuyantes.

Mme Arnould-Plessy resta dix ans en Russie. Devenue veuve en 1854, elle revint en France, fut reçue comme « pensionnaire » à la Comédie française le 1er septembre 1855 et se présenta au public le 17 du même mois, dans le rôle d'Elmire de *Tartufe*, et dans une petite comédie de Marc Monnier, *la Ligne droite*. Il n'y eut qu'une voix pour célébrer ce retour, mais la nouvelle enfant prodigue, en punition de sa faute, ne devait plus jamais porter ce titre de « sociétaire ». C'est ainsi qu'elle garda, pendant 21 ans encore, celui de « pensionnaire », situation mitigée, il est vrai, par des appointements de 25000 francs.



Autographe de Mme ARNOULD-PLESSY
Fin d'une lettre à Ballande qui lui avait demandé de faire une conférence sur Molière.

Toujours belle, élégante, femme savante et charmante, parlant plusieurs langues, Mme Arnould-Plessy aborda tout, osa tout, reprenant même à son compte deux importantes créations de Rachel, *Adrienne Lecouvreur* et *Lady Tartufe*. Nous citerons encore : *Joconde* (1855), *Péril en la demeure*, une reprise de *Chatterton* (décembre 1857), où elle ne semble avoir réussi qu'à moitié :

« La reprise de *Chatterton*, écrit Ch. Monselet dans ses *Premières représentations célèbres*, a été *mûrie* encore, mais dans des proportions moindres, par la présence de Mme Plessy dans le rôle de Ketty Bell. Malgré tous ses efforts pour entrer dans le drame, nous croyons cette belle actrice condamnée à rester

EFERUS - Recherches & Classification numériques

éternellement sur le seuil. Elle a exagéré la simplicité de la jeune et adorable puritaine au point d'en faire une automate et une somnambule; sa diction, monotone et musicale jusqu'à la langueur, tombait, syllabe par syllabe, sur le public, comme les gouttes de pluie des branches d'un saule. »

C'est que Mme Arnould-Plessy, comme Mlle Mars, sa devancière, péchait par le manque de sensibilité, mais l'on ne saurait trop en exiger d'une coquette.

Nous retrouvons le nom de cette grande artiste dans les *Effrontés* (1861), le *Fils de Giboyer* (1862), la *Maison de Penarvan* (1863), *Maître Guérin* (1864), *Henriette Maréchal* (1865), *Un Cas de conscience* (1867), *A deux de jeu* (1868), le *Post-scriptum*, l'*Autre Motif*, *Nany*, *la Grand'maman* (1875), *Petite pluie* (1875). Bref, le total des rôles joués par Mme Arnould-Plessy s'élève au chiffre de 133, dont 53 créations et 80 reprises.

Mme Arnould-Plessy donna sa représentation de retraite après 32 années de service, le 8 mai 1876. Le spectacle se composait des trois premiers actes de l'*Aventurière*, le 2me et le 3me actes du *Misanthrope*, le 2me acte de *Don Juan*, avec Delaunay, Got, Coquelin, Mlles Reichenberg et Jeanne Samary, et enfin le *Legs*, où Coquelin joua pour la première fois le rôle du marquis. *Les Adieux*, poésie de Sully-Prud'homme furent dits par Mme Arnould-Plessy en présence de toute la troupe.

Francisque Sarcey écrivit : « Je crains bien que Mme Arnould-Plessy ne soit la dernière expression d'une tradition désormais épuisée. Elle emporte, en s'en allant, un certain nombre de rôles qui ne trouveront plus d'interprètes. »



Mlle PLESSY, d'après Al. Lacauchie

Et, en effet, elle fut avant tout *l'actrice de Marivaux*. Cette afféterie, ce maniérisme ne sont plus dans nos mœurs. C'était cet art composite et savant que l'on admirait chez Mme Plessy, et voilà pourquoi elle n'a pas eu d'imitatrice.

On pourra lire des jugements portés sur l'interprétation de différents rôles par Mme Arnould-Plessy dans *Quarante ans de théâtre*, par Fr. Sarcey : rôle d'Elmire, t. I, p. 152 et suiv. rôle de Sylvia, t. I., p. 288. Et à propos de la reprise d'*une Chaîne* : « Comme Mme Arnould-Plessy était belle et vraiment grande dame! s'écrie le critique. Quelle coquetterie altière avec des retours de tendresse humiliée! Quelle ardeur de passion! Quelle résignation touchante et fière! Comme elle occupait la scène et ramenait à elle tout le drame! »

Après avoir habité Paris jusqu'en 1890, Mme Arnould-Plessy se retira à l'Abbaye du Quartier, par Courtivron (Côte d'Or), où elle mourut le 30 mai 1897. Sa dernière pensée avait été une bonne action pour la Société des artistes dramatiques, dont elle était pensionnaire depuis 1880 (500 fr.) et à qui elle laissait une somme relativement considérable, — 79,714 francs, — dans le but de créer cinq fondations de 500 fr. chaque — soit 2,500 — pour venir en aide à des artistes malheureux.

Mme Arnould-Plessy était la belle-sœur de sa camarade Emilie Guyon, remariée en secondes noces à Eug. Mathieu-Plessy, le fabricant d'encres bien connu.

Biographie : *Mme Arnould-Plessy*, par Jules Maret-Leriche, 1857, in-8°, Bibl. nat., Ln^{27}667. — *Mme Arnould-Plessy*, par de Mirecourt, 1858. — *Mme Arnould-Plessy, 1834-1876*, par Georges d'Heylli, in-12, 1876. — *Comédiens et Comédiennes*, par Fr. Sarcey, in-8°, 1879. — *Liste alphabétique des Sociétaires*, par G. Monval.

Bibliographie : *Les premières représentations célèbres*, par Ch. Monselet. — *Le Théâtre en robe de chambre*, par Yveling Ram Baud et E. Coulon, 1866. — *Quarante ans de théâtre*, par F. Sarcey. — *Souvenirs de Delaunay*, p. 266. — *Les secrets des Bonaparte*, par Ch. Nauroy, p. 304. — Koning, *Coulisses parisiennes*, p. 117, etc.

Iconographie : Bibl. nat. Voir Plessy. — (Catalogue Duplessis, inachevé.)

ARNOULT, Mlle. — Actrice du Théâtre Montansier, 1792-93.

Bibliographie : *Almanach Duchesne*.

ARONDEL, Charles-Stanislas. — Acteur de drame qui, après avoir couru longtemps la province, arriva à se faire une petite situation au boulevard, où il jouait les pères nobles : Abbeville 1849, Dieppe 1852, Grenoble 1853-54, Belfort 1855, Troyes 1856, Théâtre du Cirque Impérial 1858-62 (la *Prise de Pékin*, 27 juillet 1861), Théâtre du Châtelet 1863-70 (Duroc de *Marengo*, 28 février 1863) ; Archibald Floyd du *Secret de Miss Aurore* (3 juillet 1863), la *Lanterne magique* (8 déc. 1863).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

C'était un bel homme et un acteur intelligent. En 1872, il passa à l'Ambigu (1872-78), fit quelques excursions à Belleville et termina sa carrière au Théâtre du Château d'Eau (1879-82). C'était le temps où le drame se mourait et les emplois devenaient rares.

Voici en quels termes Eug. Garraud annonça la mort d'Arondel, dans son rapport de 1883, à la Société des artistes dramatiques : « Un artiste honorable et un très bon sociétaire. Quoique dans une gêne profonde, sa fierté naturelle l'empêchait, paraît-il, de réclamer l'appui de de l'association ; en cela, il avait tort ; il n'y a rien d'humiliant, nous l'avons déjà fait remarquer, à demander des secours à la Société... Les artistes du Château d'Eau, connaissant les sentiments de leur vieux camarade, ont eu la généreuse pensée de se cotiser pour ne le laisser manquer de rien : aussi sommes-nous heureux de leur adresser aujourd'hui les remerciements qui leur sont dus. Notre collègue Latouche, qui s'était beaucoup occupé d'Arondel pendant sa maladie, a prononcé les adieux suprêmes. »

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes dramatiques.

ARONDEL, Mme, née Zulmé Bénard. — Dieppe 1852, Grenoble 1853-54, Belfort 1855, Troyes 1856, Théâtre du Châtelet 1867-70, Ambigu 1872-73. Son nom disparaît de l'annuaire l'année suivante.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.



Mlle ARSÈNE, Théâtre du Vaudeville (1811)

ARQUET, Jean-Eugène. — Théâtre Comte 1849-54, Bouffes Parisiens 1855-57. Habitait Paris en 1865.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

ARRÈNE, Mlle, Louise, élève de Beauvallet, premier prix de comédie au Conservatoire en 1852, débuta à l'Odéon par le rôle de Sylvia des *Jeux de l'amour et du hasard*. Après être restée deux ans à ce théâtre (1855-56) et avoir rempli aux Variétés un engagement de courte durée (elle créa un rôle dans les *Trois Sultanes*), Mlle Arrène fit partie de la troupe du Vaudeville (1857-64). Elle reparut aussi à l'Odéon (1861). C'était une jolie femme, fort gracieuse.

Bibliographie : *Les Acteurs et les Actrices de Paris*, par Emile Abraham, 1861.

ARSÈNE, Mlle — On la disait sœur de Mlle Betzi. C'était une fort jolie personne qui se fit d'abord remarquer au Théâtre des jeunes élèves, rue Dauphine, avant de passer au Vaudeville de la rue de Chartres où elle resta de 1805 à 1819. Nous donnons ici son portrait dans la *Belle au bois dormant*, vaudeville en deux actes de Bouilly et Dumersan (20 février 1811). Mlle Arsène demeurait avec sa sœur, également actrice du Vaudeville, rue de l'Echelle (1805-14) et rue Chabannais (1815-19).

Bibliographie : *Annuaires dramatiques*.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis, n° 1748. En pied, couchée sur un lit de parade, costume de théâtre, publié par Mme Masson. — Collect. Martinet, pl. 221, Mariette des *Sabotiers béarnais* — pl. 261-262, Perette de *Cendrillon* — pl. 415, Isaure de *Robert le Diable*.

ARSÈNE, qui jouait les rôles de confidents à l'Odéon vers 1830, n'eut guère qu'un succès dans sa vie : Au lendemain de la Révolution de juillet, le 26 ou 28 août 1830, l'on donnait à ce théâtre *Jeanne la folle*, pièce dans laquelle Arsène chargé de représenter un roi faible et vieux, craignant la mort, se fit la tête de Charles X. Arsène était encore à l'Odéon en 1832.

Bibliographie : L'*Histoire par le Théâtre*, par Th. Muret, t. III, p. 34.

ARSÈNE, Mlle, Marie-Félix Floquet dite. — Pensionnaire à la Comédie française le 15 octobre 1832. Odéon 1842.

ARTHUR, Joseph-Gaspard, Turlier dit. — Bruxelles 1850, Marseille 1852-69, Amiens 1870. Sa femme était connue sous le nom de Mme *Placide*.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

ARTHUR, Emmanuel-François, Désert dit. — Porte-St-Martin 1852, Berlin 1853, Lisbonne 1854, Nice 1855-57, Barcelone 1858. Bukarest 1859, Théâtre St-Marcel 1860, Turin 1861. A partir de cette époque Arthur se fixa à Paris. En 1889, il avait 64 ans et touchait une pension de 500 francs de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1897 ; il y est qualifié en outre de « très honorable correspondant ».

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

ARTHUR, Louis-Etienne Durand dit. — Porte-St-Martin 1852 (ne pas confondre avec le précé-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dent), Cirque impérial 1853-56, Beaumarchais 1857, Porte-St-Martin 1860-68.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

ARTIGUENAVE, Joseph, acteur du théâtre de la Porte-St-Martin en 1805-06. « Artiguenave, lisons-nous dans l'*Opinion du Parterre* de 1806, est un jeune homme dont les dispositions donnent beaucoup d'espoir, mais qui se trouve déplacé sur un théâtre du boulevard, où d'ailleurs il ne joue que de très petits rôles. Néanmoins l'observateur attentif a pu démêler qu'il avait une chaleur véritable, de la sensibilité et de l'intelligence. Dans la comédie, il porte bien l'épée et l'habit brodé, et copie avec succès les manières des petits-maîtres et des marquis d'autrefois. Il a joué avec beaucoup de succès le très mauvais rôle de Don Sanche à la représentation du désastreux M. Maurin. Ou je me trompe, ou ce jeune acteur peut aller loin, du moment où il aura réformé son accent gascon encore trop sensible. »

Engagé pour l'Italie par Mlle Raucourt, Artiguenave, qui se faisait aussi appeler *D'Artiguenave,* débuta à Milan le 12 mai 1811. Le *Corriere Milanese* (14 mai) et *Il Poligrafo* (19 mai) nous laissent entendre que le nouveau venu, jeune, d'un extérieur avantageux, d'une physionomie agréable, se montre avec succès dans le rôle du *Menteur* et celui du Marquis de la *Pupille.* Quelques jours plus tard *Il Poligrafo* lui reproche seulement une tendance à déclamer.

De retour en France, Artiguenave se présenta à la Comédie Française le 17 juin 1813 dans le rôle de Curiace des *Horaces.* Nous ignorons à la suite de quelles désillusions ce jeune homme quitta prématurément les planches. Quoiqu'il en soit, Artiguenave figure bien encore en 1816 sur le tableau de la Comédie, mais avec le modeste emploi de deuxième souffleur.

Bibliographie : *Opinion du Parterre,* 1806, t. III, p. 365. — Les *Comédiens français du Prince Eugène,* par H. Lyonnet, Bulletin de la Société de l'histoire du théâtre, nº 2. — — *Annuaires dramatiques.*

ARTIGUES (d'), Mlle. — V. Mlle Bressant.

ASCO (d'), Mlle. — V. Dasco.

ASPASIE, Mlle, Laverge, actrice du Gymnase. — 1821, 17 janvier, Sophie du *Charlatan.* 7 juin, Henriette de *Monsieur Sans-Gêne.*

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.*

ASPASIE, Mlle, dite « la belle ». — Actrice qui débuta le 10 mai 1849 à l'Odéon dans les *Folies amoureuses.*

Bibliographie : L'*Odéon,* t. II, par P. Porel et G. Monval.

ASSENAC, Jean-Baptiste, premier comique. — Débuta à Bruxelles par le rôle de *Casimir* ou le *Commis voyageur* dans la pièce de ce nom, et par celui de Guillaume Mongeron dans *Trianon* (10 mai 1844). Il était encore dans cette ville en 1849. Puis nous le trouvons : à Toulouse 1852-58, Lyon 1859-67, Bordeaux 1870-72. En 1870, il avait 62 ans, 33 ans de services, et reçut une pension de 500 francs de la Société des artistes dramatiques. Il se retira à Pian-sur-Garonne où il passa le reste de ses jours. Sa mort fut annoncée dans le Rapport de la Société de l'année 1887, et l'on rappela à cette occasion, en faveur de la mutualité, que ce modeste artiste avait versé 460 francs et touché 8208 fr. 53.

Bibliographie : *Annuaire Delhasse,* 1846. — *Annuaires* de la Société des artistes dramatiques.

ASTRAUDI. — Théâtre de Lyon, 1792, où sa femme ou sa sœur chantait l'opéra. En 1822, un artiste dans l'infortune nommé Astraudy (?) « dont la probité et la moralité étaient reconnues » demandait des secours à Vanhove, directeur du théâtre des Arts à Rouen. Astraudi eut son bénéfice en mars.

Bibliographie : *Almanach Duchesne,* 1792. — *Histoire des Théâtres de Rouen,* t. III, p. 127.

ASTRUC, Jean. — Théâtre des Jeunes artistes 1807, Jeux forains, Salle Montansier 1812. Rôles de Trial et de Dozainville à Rouen en 1825, aux appointements de 4000 francs. C'est vers cette époque qu'il épouse Mlle Fitzelier, connue ensuite au théâtre sous le nom de Mme Astruc. Mais les succès de la femme semblent avoir éclipsé ceux du mari. Nous retrouvons son nom à Strasbourg, 1849, et au théâtre Beaumarchais en 1859-62. Il vivait encore à Paris en 1863.

Bibliographie : *Histoire des Théâtres de Rouen,* t. III, p. 200.

ASTRUC, Mme, née Henriette-Eugénie Fitzelier, femme Astruc. — Avait paru chez Doyen sous le nom de Mlle Fitzelier. Premier prix de comédie au Conservatoire en 1819, elle débuta le 27 juin 1820 à la Comédie Française dans les rôles de Martine des *Femmes savantes* et de Lisette des *Folies amoureuses.* Le 10 octobre de la même année elle se présenta à l'Odéon dans le rôle de Finette du *Dissipateur.* Bien accueillie à ce théâtre, surtout dans la Dorine de *Tartufe* (11 avril 1821), elle fut engagée dans la troupe, parut encore dans le *Père et le Tuteur* (28 janvier 1822) et partit pour Rouen, afin d'y tenir l'emploi des soubrettes aux appointements de 4000 francs par an. C'est vers cette époque, 1823-25, qu'elle se maria avec un de ses camarades, Jean Astruc, et prit le nom de *Mme Astruc.*

Revenue à Paris, Mme Astruc voulut se représenter à la Comédie Française. Elle y fut

EFERUS - Recherches & Classification numériques

reçue comme pensionnaire le 1er avril 1830. Nous retrouvons son nom plus tard au Théâtre des Nouveautés, puis à la Porte-St-Martin, où son jeu mordant, sa franchise lui attirèrent de nombreuses sympathies. Elle jouait d'une façon remarquable la scène de l'éventail dans *Don Juan de Marana* (1836); on la vit encore dans la *Guerre des servantes*, l'*Enfant de giberne*, etc. En 1839 elle entra au Gymnase pour y tenir l'emploi des Déjazet, et y joua Miss Annette dans *Riche et Pauvre*.

En 1848, elle est au boulevard du Temple, joue dans *Premier amour* et le *Voyage en Icarie* aux Délassements-Comiques, puis passe au Théâtre historique. Mais une de ses créations, qui comptèrent le plus dans sa carrière, fut celle de Prudence de la *Dame aux Camélias*, au théâtre du Vaudeville de la place de la Bourse (1852). Elle y fut effroyablement vraie.

Mme Astruc qui possédait une voix un peu forte, bourrue et comique quand elle voulait, se fit applaudir encore sur divers théâtres dans les *Sept merveilles du monde*, les *Mémoires de Richelieu* (Perrine), le *Comte de Lavernie* (Marie), les *Nuits de la Seine* (Catherine), le *Gamin de Paris* (Mme Meunier), la *Fille de l'Avare* (Manon), *Jane Osborne* (Christmas), etc. Vaudeville 1852, Porte-St-Martin 1853-57, Vaudeville 1858. Sa mort fut annoncée dans le Rapport à la Société des artistes en 1859. « Peu de duègnes, écrivait J. Arago en 1852, peuvent rivaliser avec Mme Astruc. »

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.* — L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval. — *Histoire des Théâtres de Rouen*, t. III, p. 199.

ASTRUC, Henri-Achille. — V. Fitzelier.

ATALA, Mlle. — V. Beauchêne.

ATHALIE, Mme. — Jeux gymniques (Porte-St-Martin) 1812.

ATHALIE, Mlle. — Nom d'une débutante à l'Odéon en janvier 1846, dans les *Jeux de l'amour et du hasard*.

ATHALIS. — Porte-St-Martin 1868. (*Nos ancêtres*).

ATRUX, Alph. — Né en 1790, artiste à l'Odéon, premier rôle à St-Pétersbourg, 1826-28, premier rôle dans plusieurs grandes villes de province, mort à Belleville (Seine), le 26 septembre 1843.

Bibliographie : *Annuaire Delhasse*, 1844.

ATRUX, Mme Vve. V. Bertrand.

AUBÉ, Mlle, Félicie. — Actrice du Vaudeville, des Nouveautés, de l'Odéon (1828), des Variétés, décédée à Paris en octobre 1840.

Bibliographie : *Annuaire Delhasse*, 1841.

AUBER, Honoré-Louis-Pierre-Baptiste. — Théâtre Déjazet 1865-69.

AUBERD, Mme. — Actrice du Théâtre Molière à Bordeaux en 1793.

AUBERT, Mlle. — Ne nous est guère connue que parce que son nom figure sur la *Liste des sociétaires de la Comédie française*, dressée par M. G. Monval. Elle débuta à ce théâtre, le 13 juin 1712, par le rôle de Cléopâtre de *Rodogune*, fit de nouveaux débuts le 31 mai 1717, fut nommée sociétaire le 27 mai 1721, et prit sa retraite le 19 mai 1722 (congédiée selon Lemazurier), pour une cause que le Chevalier de Mouhy n'a point voulu répéter comme étant trop ridicule.

Bibliographie : *Galerie historique* de Lemazurier. — *Liste alphabétique des sociétaires*, par M. G. Monval.

AUBERT. — Acteur célèbre à Genève vers 1782. Il jouait alors dans la salle provisoire du Jeu de Paume de St-Gervais, et excellait dans les rôles de valet, spécialement dans le Marivaux. On lui reprochait seulement de trop charger.

Bibliographie : *Histoire du Théâtre à Genève*, par Besançon.

AUBERT. — Acteur au Théâtre de Marseille en 1792. Pourrait bien être le même que le précédent.

AUBERT, Mme. — Théâtre de la rue de Louvois 1792.

AUBERT, Mlle. — Actrice du Vaudeville en 1799-1800; doublait les soubrettes. Pourrait bien être la même que la précédente.

Bibliographie : *Almanach des spectacles*, 1800.

AUBERT. — Acteur et secrétaire du théâtre de la Porte-St-Martin, 1814.

AUBERT, Mlle, Anaïs. — V. Mlle Anaïs.

AUBERT, Charles. — V. Charles Aubert.

AUBERT, Fortuné-Jullien-Adolphe. — Avignon 1872, Lille 1873, Montpellier 1874, Alger 1875, Bordeaux 1876-78, Nancy 1879-80, Lyon 1881-82, Bordeaux 1883-84.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes dramatiques.

AUBERT, Georges-Louis Baraban, dit. — Théâtre du Châtelet 1879-83.

AUBERTIN. — Acteur du Théâtre Montansier-Variétés, de 1801 à 1817, et de la Porte-St-Martin jusqu'à sa mort, survenue le 15 novembre 1825. Voici l'article nécrologique que lui consacra Harel dans le Supplément de son *Dictionnaire théâtral* (2me édition), Paris, Barba, 1825, p. 10 : « Aubertin fut longtemps aux Variétés le compère de Potier ; c'est le seul em-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ploi dont il sut passablement s'acquitter. Ce comédien ne manquait ni d'esprit, ni d'instruction ; il composa plusieurs pièces de théâtre, et fut attaché à la rédaction de quelques feuilles publiques. Aubertin fut présenté et admis à l'église ; son camarade, Philippe, n'avait pas obtenu le même honneur ; Aubertin était un des rédacteurs de la *Quotidienne.* »

Aubertin s'était surtout fait connaître à la Salle Montansier (Palais Royal) par sa création du jardinier de *Monsieur Girafe* (vers 1806). L'*Opinion du Parterre* nous apprend qu'il était « décent et agréable » dans l'emploi des amoureux. — « Aubertin joue les amoureux avec aisance, parce qu'il les joue depuis longtemps », écrit le même critique en 1811. Dans le théâtre de Désaugiers, Aubertin créa St-Rémy de *Monsieur Vautour* (13 juin 1805), et Pierrot de *Cadet-Roussel esturgeon* (22 février 1813).

D'un esprit doux, cultivé, Aubertin écrivait aussi des pièces de théâtre et signa *Monbar l'exterminateur*, la *Suite du Diable couleur de rose,* avec Bosquier-Gavaudan, la *Petite Zoé,* avec Dumersan, etc., etc. Ce fut Mme Potier, la veuve du comique, qui paya les frais d'inhumation de Mme Vve Aubertin, dont elle secourait la misère (1846).

Bibliographie : *Opinion du Parterre,* 1806, 1809, 1810. — *Dictionnaire théâtral,* de Harel, 1825. — *Rapport de Samson* à la Société des artistes, 1847.

AUBERTIN. — Mort en mars 1840. Avait passé par l'Ambigu Comique, la Porte St-Martin et la province, où il tenait les premiers rôles, Nîmes et Marseille.

Bibliographie : *Annuaire Delhasse*, 1841.

AUBERVAL (d'). — V. Dauberval.

AUBÉRY, Charles. — Théâtre des Funambules, 1858-59, Beaumarchais, 1875-76, 1881-82.

AUBIN. — Grime à Montpellier en 1840, cité par Delhasse.

AUBLANC, Mlle N. — Ambigu, 1874, Théâtre lyrique dramatique de la place du Châtelet, 1875.

AUBOURG, Mlle. — Ambigu Comique, 1811.

AUBRÉE, Charles. — Calais, 1849 ; Rouen, Théâtre des Arts, 1850 ; Gaîté, 1852 ; Vaudeville, 1854-55 ; Gaîté, 1856-60 ; Vaudeville, 1860-62 ; Rouen, 1865-69 ; Toulouse, 1870 ; Rouen, 1872-77. — Habitait Paris en 1882.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

AUBRÉE, Mlle, Caroline, femme Avette. — Anvers, 1854-55 ; Tours, 1856 ; Bukarest, 1857-58 ; Turin, 1859 ; Bruxelles, 1860-61 ; Nice, 1862. Devenue Mme Avette, cette artiste habita Nice où elle vivait encore en 1873.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

AUBRY, Mlle. — V. Béjart, Geneviève.

AUBRY. — Petit acteur au Théâtre des Arts, à Rouen, 1804.

Bibliographie :. *Histoire des Théâtres de Rouen,* t. II, p. 120.

AUBRY, Irma, Mme, Marie-Pauline Albaret, dite. — Débuta au Palais-Royal avec succès, dans l'*Ecole buissonnière*, de Lefranc et Labiche. En 1849, elle était à St-Pétersbourg et, en 1853, au Théâtre des Variétés de Toulouse. Mais dès lors, il devient très difficile de suivre cette actrice dans ses déplacements, car pendant plus de vingt-cinq ans, elle cessa de faire partie de l'Association des artistes. En 1876, elle reparaît au théâtre Cluny et se fait une bonne place dans l'emploi des duègues sur les théâtres secondaires : Nouveautés, 1878, 12 juin, Mme Bondoneau de *Coco;* 7 déc., Mme Chiffard, de *Fleur d'oranger*. Vers 1882, elle quitte les Nouveautés pour rentrer à Cluny. Puis disparaît à nouveau vers 1885.

Bibliographie : le *Théâtre du Palais-Royal*, par Eug. Héros. — *Almanachs* Soubies.

AUBRY, Eugène Pigneaux, dit. — Acteur du boulevard : Gaîté, 1852-60 ; Théâtre Impérial du Cirque, 1861-62 (1er mars), *Rothomago* ; Théâtre du Châtelet, 1863 (28 fév.), *Marengo;* (3 juillet), le *Secret de Miss Aurore ;* 1865 (8 déc.), la *Lanterne magique.* Il était encore à ce théâtre en 1873. Son nom disparaît de l'annuaire l'année suivante.

AUBRY, Boniface-Félix. — Rouen, 1854-57 ; Bruxelles, 1874-77 ; Avignon, 1878 ; Poitiers, 1879 ; Rochefort, 1880 ; Le Mans, 1881 ; Orléans, 1883 ; Douai, 1884 ; Orléans, 1885-90 ; Tours, 1891-93. Sa mort fut annoncée dans le Rapport à la Société des artistes, en 1894.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

AUBRY, Mlle, Brigitte. — Toulouse, 1856-58 ; Porte St-Martin, 1864 ; Palais-Royal, 1865-69 ; St-Pétersbourg, 1872-75.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

AUBRY, Eugène-Joachim. — Nantes, 1868-69 : Valence, 1870 ; Lisieux, 1872.

AUDCENT, Prosper. — Théâtre du Palais-Royal, 1853-55. Habitait Paris en 1861.

AUDE. — Théâtre des Jeunes Elèves, 1805-06.

AUDEVILLE. — Théâtre sans prétention, 1807.

AUDIBERT. — Acteur au Théâtre National de Marseille, en 1793.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

AUDIBERT. — Mime aux Jeux gymniques (Porte St-Martin), 1812.

AUDINOT, Nicolas-Médard. — Né à Bourmont, dans le duché de Bar, le 7 juin 1732, mort à Paris le 21 mai 1801. Audinot était le fils d'un chantre du chapitre de sa ville natale. Venu fort jeune à Paris, où, dit le *Chroniqueur désœuvré*, il commença à raser la pratique chez un frère aîné, perruquier faubourg St-Honoré, il se fit recevoir en 1758 au Théâtre de l'Opéra-Comique de la foire. Il y remplit avec succès les rôles de *tabliers*, ce qui lui valut d'être conservé lors de la réunion de l'Opéra-Comique à la Comédie italienne, en 1762.

Déjà il s'était fait connaître comme auteur et compositeur, comme le prouve son petit opéra-comique, le *Tonnelier*, représenté à la foire St-Laurent, le 28 septembre 1761, et dans lequel il jouait le rôle principal.



Nicolas-Médard AUDINOT
d'après la gravure de Fr. Hillemacher

Comédien du prince de Conti qui donnait à son château de l'Ile Adam des représentations régulières, Audinot ne revint à son ancien théâtre, la Comédie italienne, que le 3 janvier 1764, où il joua pour sa rentrée le *Maréchal* et *Blaise le savetier*. Mais il ne devait pas y rester ; froissé de ce que ses camarades refusaient d'admettre sa fille Eulalie, sorte d'enfant prodige, il partit cette fois pour toujours et commença par diriger le Théâtre de Versailles, grâce à la protection du prince de Conti.

Mais il avait juré de se venger ; deux ans plus tard il ouvrit à Paris, à la foire St-Germain, un spectacle de marionnettes, qu'il appela *Bamboches*, comédiens de bois dont chaque personnage représentait un acteur de la Comédie italienne et où il ne s'était pas lui-même oublié. Cette satire fit courir tout Paris, malgré et peut-être à cause des réclamations des comédiens, et, à la clôture de la foire, Audinot se transporta, le 9 juillet 1769, boulevard du Temple, dans une salle jadis occupée par Nicolet.

Telle fut l'origine de l'Ambigu comique, où les acteurs de bois furent bientôt remplacés par une troupe d'enfants. Vinrent ensuite les pantomimes, montées avec un grand luxe de costumes, de décors et de musique.

En 1772, Mme Dubarry fit venir Audinot à Choisy-le-Roi avec ses jeunes artistes (*Mémoires de Bachaumont*). Lui-même avait inscrit sur son rideau :

Sicut infantes audi nos,

et l'abbé Delille écrivait :

« Chez Audinot, l'enfance attire la vieillesse ».

Audinot s'associa avec Arnould-Mussot (v. ARNOULD) ; ce furent à eux deux les vrais créateurs du mélodrame, sous le nom de « pantomime dialoguée ». Sa troupe se composait alors de Picardeaux, St-Aubin, Thomassin, Lebel, Cardinal, Dufresnoy, Lafitte, Mlles Langlade, Rigoleau, Simonet, Rochetin, sans oublier Bordier qui jouait à la perfection les petits maîtres et les abbés.

Les enfants avaient peu à peu disparu. Audinot, dont les affaires prospéraient, avait compté toutefois sans la jalousie des autres comédiens. Tout d'abord, on lui imposa pour les pauvres un impôt du quart de la recette ; ensuite, il lui fallut payer une forte redevance à l'Académie royale de musique. Et comme il tenait toujours debout en 1784, l'Opéra se fit adjuger le privilège des petits théâtres du boulevard, sans tenir aucun compte des directeurs en exercice.

En d'autres termes, Audinot se voyait dépouillé de tout ce qu'il possédait et du théâtre qu'il avait fondé, au profit de Gaillard et Dorfeuille, déjà propriétaires des Variétés Amusantes, lesquels s'engageaient à prendre pour quinze ans et pour 15000 livres annuelles, l'Ambigu Comique (consulter les *Mémoires du temps* au sujet de cette expropriation arbitraire).

Après avoir joué quelques mois sur un petit théâtre au Bois de Boulogne, Audinot s'entendit avec Gaillard et Dorfeuille pour une rétrocession de leur bail. C'est ainsi qu'il rentra en possession de son théâtre, dont il fit rebâtir la salle qu'il ouvrit le 30 novembre 1786.

D'autre part, Audinot et son associé Arnould avaient relevé le niveau du répertoire et, lorsque la Révolution éclata, apportant avec elle la liberté des théâtres, il en profita pour adapter à son cadre les pièces qui lui convenaient. Chez lui, notamment, débutèrent Damas et Michot.

En 1795, Arnould-Mussot, malade, se retira. Audinot le suivit dans la retraite et l'entreprise fut laissée aux artistes en société, dirigés par Picardeaux. Le théâtre ne prospéra pas.

Au 1er janvier 1800, Audinot redevenait seul propriétaire. Mais riche, vivant une partie de l'année dans sa propriété de Cernay, près

EFERUS - Recherches & Classification numériques

d'Eaubonne, le vieux comédien-directeur ne songeait plus guère à la lutte. Il céda son théâtre à Corsse, comédien intelligent et honnête, qui fit revenir les beaux jours de l'Ambigu.

Audinot mourut subitement le 1er prairial, an IX (21 mai 1801). Son fils, Audinot-Daussy (Nicolas-Théodore), propriétaire de la salle et du privilège, dirigea plus tard ce théâtre avec Mme de Puysaye (1818-1826). Il mourut à 48 ans, le 14 juillet 1826, au moment où il venait d'apprendre qu'il avait perdu 300,000 francs par suite de la disparition de son agent de change. Il avait épousé Mlle Henriette de Puysaye.

Biographie : Notice par E.-D. De Manne, *Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Mémoires de Bachaumont*, *Anecdotes dramatiques*, t. III.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis nº 1977. En buste, de profil, à droite; grav. par Fr. Hillemacher, 1860.

AUDOIRD (d'). — V. Daudoird.

AUDRY, Mlle. — Actrice de la Salle Chantereine (1821), à laquelle la *Petite biographie* prête des allures d'homme.

AUERBACH, Mme, Charlotte. — Variétés, 1849.

AUFRESNE, Jean Rival, dit (1728-1804). — Naquit à Genève en 1728. C'était le fils d'un horloger nommé Daniel Rival, dont J.-J. Rousseau parle, dans ses *Confessions*, comme d'un homme d'esprit et de goût. Venu jeune en France, Aufresne chercha à substituer à la déclamation, si fort en vogue à cette époque, une diction simple et naturelle, ce qui lui valut de nombreux ennemis. Après un début en Normandie, en 1757, Aufresne entra à la Comédie française le 30 mai 1765 (Auguste dans *Cinna*). Il fut reçu comme sociétaire le 29 juin de la même année; mais, ne pouvant faire accepter sa méthode, il préféra s'en aller le 23 novembre suivant. Vers 1768, nous retrouvons ses traces à Genève, où il joua avec Lekain au théâtre provisoire de Châtelaine, celui de Genève ayant été incendié.

Cet artiste, qui devait posséder un assez beau talent, parut sur toutes les premières scènes de l'Europe et notamment à Berlin. Attiré en Russie par Catherine II, il y resta jusqu'à sa mort, survenue à St-Pétersbourg le 4 juillet 1804. Frédéric II, dans sa *Correspondance*, fait un grand éloge de son jeu « noble, simple et vrai ». En 1776, ayant eu l'occasion de jouer dans une tragédie de Voltaire, à Ferney, en présence du grand philosophe, celui-ci lui dit après la représentation : « Vous me prêtez, par votre jeu, plus d'esprit que je n'en ai ».

Bibliographie : *Gazette de Lausanne*, 1804. — Sardet, *Dictionnaire des familles genevoises*. — Golowskin, *Lettres diverses recueillies en Suisse*. — *Nouvelle biographie générale*. — Sayous, *Le XVIIIme siècle à l'étranger*. — Montet, *Dictionnaire des Genevois*. — *Almanach des spectacles*, 1766, p. 134.



Vue du Théâtre d'Audinot

AUGÉ, François (1733-1783). — Naquit à La Ferté-sous-Jouarre le 31 décembre 1733. Son acte de baptême, extrait de l'église paroissiale de St-Etienne de La Ferté-sous-Jouarre, a été reproduit deux fois par E.-D. De Manne (*Troupe de Voltaire* et *Troupe de Talma*). Dès 1750, il parcourait déjà les provinces en la compagnie d'acteurs ambulants, et il arrivait de Vienne (Autriche), puis de Lyon où il tenait l'emploi de *grande casaque*, lorsqu'il se présenta à la Comédie française. Il y avait été demandé par un ordre de début reçu à Lyon le 18 janvier 1763, et Armand l'avait signalé comme le seul comédien digne de lui succéder dans les valets. Mlle Clairon, qui l'avait également entendu, n'était pas moins affirmative.

Augé débuta donc à la Comédie le 14 avril 1763, par le rôle de Dave dans l'*Andrienne* et par celui de Labranche dans *Crispin rival de son maître*. Sa figure, sa voix, son geste prompt lui assurèrent une réussite complète. Les rôles de Mascarille de l'*Etourdi*, de Merlin dans les *Trois frères rivaux*, de Frontin du *Muet* confirmèrent cette première impression favorable. Aussi les Gentilhommes de la Chambre l'admirent aux grands appointements de 2000 livres, qu'ils portèrent le mois suivant à la demi-part. Un quart en plus lui fut attribué le 4 avril 1767. On lui reprocha seulement de charger quelquefois certains passages de ses rôles pour mettre les rieurs du parterre de son côté.

Lekain se montra dur pour Augé : « Il fait, disait-il dans un mémoire adressé au duc de Duras, des fautes terribles contre la langue française dont il méconnaît les principes, la prosodie et la prononciation ». Et dans le même écrit : « M. le Maréchal rendrait service à la Comédie s'il daignait faire dire au sieur Augé qu'il faut savoir ses rôles pour les réciter ».

Quoiqu'il en soit, Augé ne cessa d'être goûté du public pendant 19 ans, excellant dans les *Crispin*, les *Frontin*, Basile du *Mariage de*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Figaro. Ses essais dans la tragédie (15 février 1768) l'engagèrent à y renoncer. Très économe, Augé songea à quitter le théâtre d'assez bonne heure, en 1782, avec une pension de 2500 livres. Sur ses économies, il acheta une maison rue de Valois, au Roule, mais la ruine du prince de Guéménée, chez qui il avait placé la plus grande partie de sa fortune, l'entraîna dans le même désastre. Le chagrin qu'il en éprouva fut si violent qu'il en mourut le 27 février 1783, ce qui fit dire à Grimm : « Un Crispin n'est pas tenu d'avoir plus de courage qu'un philosophe ». Une vieille tante qui avait cessé de le voir depuis qu'il était comédien hérita de 50,000 écus qu'Augé possédait encore, à la charge de faire une rente viagère de 3000 livres à une amie qui l'avait entouré de ses soins.

Augé créa, entre autres, les rôles de un gascon dans la *Manie des arts*, le commandeur dans le *Père de famille* de Diderot (1763), La Fleur dans l'*Epreuve indiscrète* (1764), L'Olive de l'*Orpheline léguée*, un valet dans le *Philosophe sans le savoir*, Pasquin de la *Bergère des Alpes* (1765), Drinck dans *Eugénie* de Beaumarchais (1767), La Fleur des *Valets maîtres*, Dubois de la *Gageure imprévue* (1768), un menuisier dans l'*Orphelin anglais* (1769), Gersal de la *Mère jalouse* (1771), l'Hôte des *Amants généreux* (1774), Basile du *Barbier de Séville* (1775), un valet de l'*Impatient* (1778), St-Germain de *Clémentine et Désormes* (1780).



François AUGÉ
Rôle de Maître Brigandeau dans le *Mercure galant*.

Augé a toujours passé pour un des meilleurs interprètes de *Tartufe*. Malheureusement, un passage des *Mémoires de Fleury* (t. II, p. 317) nous ébranle dans cette conviction, car il nous laisse entendre que dans le moment où le protégé d'Orgon s'approche d'Elmire, Augé qui ne pouvait résister aux charges de mauvaise compagnie, n'hésitait pas à aller jusqu'à l'indécence. Quant à la prosodie, il paraît qu'il était terriblement brouillé avec elle, puisque l'on retrouve chez tous ses biographes la même histoire :

C'est à Augé, veut la tradition, qu'il est arrivé, en jouant l'Intimé des *Plaideurs*, de dire ainsi :

...Et si dans la province
Il se donnait en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Mon père, pour sa part, en emboursait *dix-huit*.

La vérité est que cet acteur, sans instruction, ignorant de la vie élégante et des usages du monde et s'étant fait une loi de circonscrire son univers du trou du souffleur aux limites de la toile de fond, eut des débuts qui suscitèrent l'enthousiasme, car il succédait au vieil Armand et l'on s'imaginait alors qu'il le surpasserait.

C'est pour lui que Dorat avait fait ces deux vers :

On voit étinceler dans son regard mutin
Et l'amour de l'intrigue et la soif du butin.

« En effet, lisons-nous encore dans les *Mémoires de Fleury*, grand, bien fait, découplé, d'une figure non pas maigre, mais emmaigrie et qui laissait à découvert tout le jeu du masque le plus mobile, personne, plus qu'Augé, n'eut l'apparence scénique d'un fripon. »

Mais le même auteur fait cette remarque assez judicieuse que si cette qualité de physionomie est excellente pour jouer les *Dave* et les *Scapin*, peut-être en avait-il une dose trop forte, car si un personnage veut inspirer toute confiance il n'est pas bon que la personne prise pour dupe puisse lire à l'avance sur le visage du fripon ses intentions.

Augé avait été le second témoin de Dazincourt dans le duel que celui-ci eut avec Dugazon (V. Dazincourt). Il habita successivement rue d'Anjou ; faubourg St-Germain, 1765 ; rue des Cordeliers, 1768 ; rue Mazarine, 1772 ; rue Guénégaud, 1778 ; rue Barrière de *Mousseau (sic)*, 1781 ; rue Barrière de Courcelles, 1782.

Biographie : *Galerie historique des acteurs du Théâtre français*, par Lemazurier. — *Troupe de Voltaire*, par E.-D. De Manne. — *Troupe de Talma*, par E.-D. De Manne. — *Liste alphabétique des Sociétaires*, par G. Monval.

Bibliographie : *Almanachs* Duchesne : 1764, p. 149 ; 1769, p. 154. — *Mémoires de Fleury*, t. II, p. 315 et suiv.

Iconographie : Bibl. nat., *Auger*, voir portraits de Préville. — Eau-forte de H. Lefort, en buste, *Troupe de Voltaire*. — Eau-forte de Fr. Hillemacher, en buste, *Troupe de Talma*.

AUGÉ, Mme. — De tous les documents que nous avons consultés, il résulte que le comédien Augé vécut et mourut célibataire. Néanmoins, en 1797, une dame Augé, qualifiée « femme du comédien de ce nom », se trouve sur la liste des artistes de l'Odéon (caractères ridicules, mères *décrépites) (sic)*. L'entreprise ne réussit pas. Il s'agit donc, selon toute apparence, de la femme d'un comédien du nom

EFERUS - Recherches & Classification numériques

d'Augé (?), lequel n'a rien à faire avec le précédent.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval, t. I.

AUGÉ, Mme, Eugénie. — Moscou 1849, St-Pétersbourg 1850.

AUGÉ, Ch.-Auguste. — Angoulême 1878-79.

AUGÉ, Mlle, Marie. — Bruxelles 1885-88, Gymnase 1891-96.

AUGER, Mlle. — Théâtre des Troubadours, 1800. C'est à cette actrice que l'on faisait dire : « Mais oui, j'ai du naturel, de la vérité, assez de voix pour les petits couplets que je ne dis pas mal, une physionomie tant soit peu fripponne, et si je travaillais...».

Bibliographie : *Almanach des spectacles*, 1800.

AUGER, Mme, Louise. — Porte St-Martin 1849.

AUGER, Victor. — Alger 1849.

AUGER, Alexis-Antoine-Marie. — Funambules 1849-52. Reparaît sous le nom d'*Auger de Beaulieu* (Al.-Ant.-Marie), à Belleville 1867-70, et Bruxelles 1872, 1876-77, 1880. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes, en 1881.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes.

AUGUSTA, Mlle. — Vaudeville 1806-07.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, t. V, p. 171.

AUGUSTA, Mme. — Mime au Théâtre des acrobates Saqui, 1822.

AUGUSTA, Mlle. — Premier rôle jeune au Théâtre français de Rouen, 1832-33.

AUGUSTA, Mlle. — Au mois d'avril 1858, le théâtre de la Gaîté donnait *Germaine*, drame en cinq actes et huit tableaux, tiré d'un roman d'Ed. About par d'Ennery et Hector Crémieux.

« Après Lafont, écrivait Monselet, nous nous faisons un plaisir de nommer une jeune personne, qui a trouvé dans *Germaine* un rôle à sa physionomie, à ses moyens et, comme qui dirait, à son tempérament, car elle s'est évanouie en scène lors de la première représentation. »

La pauvre jeune fille devait avoir, en effet, une santé bien délicate car, à peine engagée au Gymnase, elle retombe gravement malade.

Nous lisons dans le Rapport de la Société des artistes (année 1859) : « M. Montigny (directeur du Gymnase) vient encore de donner une preuve récente de l'excellence de son cœur. Une des nouvelles pensionnaires du Gymnase, Mlle Augusta, venait à peine de terminer ses débuts, lorsqu'elle fut arrêtée au milieu de ses succès par une cruelle maladie qui la forçait à quitter pour un long temps le théâtre et à chercher loin de la France le rétablissement d'une santé gravement compromise. Les médecins ne pouvant préciser l'époque de retour de cette jeune artiste, son engagement devenait résiliable par le fait de la cessation complète de son service. C'était le droit du directeur; mais M. Montigny n'use de son droit que pour faire le bien. Il donna un congé illimité à la jeune malade, maintint son engagement et son traitement ».

La mort de Mlle Augusta fut annoncée dans le Rapport de la Société des artistes (1861), qui vota des remerciements au docteur Campardon qui soigna la jeune malade sans vouloir accepter aucune rémunération.

Bibliographie : les *Premières représentations célèbres*, par Ch. Monselet, p. 106. — *Annuaires* de la Société des artistes.

AUGUSTE. — Sous ce nom :

Auguste, amoureux au Théâtre des Arts, à Rouen, 1805.

Auguste. Th. des jeunes Artistes, 1805-06.

Auguste. Porte St-Martin, 1805-07.

Auguste. Th. du Vaudeville, 1807-08.

Iconographie : Coll. Martinet, pl. 126, Auguste dans le rôle d'Alexis de la *Chaumière Moscovite* (vers 1808).

Auguste. Nom d'un acteur qui débuta au Théâtre de l'Impératrice, le 24 décembre 1811, dans le rôle d'Auguste de l'*Amour et la Raison*. Le 26, il joua le rôle de Zanetto dans les *Trois jumeaux vénitiens*.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, t. IX, 1812.

Auguste (le tragédien), débuta à la Comédie française, le 12 octobre 1816, dans *Polyeucte*. Est-ce le même qui paraît sur l'affiche de l'Odéon le 3 juin 1817 (Lamartellière du *Voyage interrompu*) et le 5 dans l'*Honnête criminel* ? Quoiqu'il en soit, le tragédien que l'on a vu au Théâtre français se présenta à l'Odéon, le 1er février 1820, dans Achille d'*Iphigénie en Aulide*.

La *Petite Biographie* (1821) ne nous en a pas laissé un portrait trop flatteur : « Parcourons l'énumération de tous les vices du comédien et, les inscrivant après le nom de M. Auguste, nous lui aurons rendu justice pleine et entière ».

Auguste, néanmoins, resta huit ans attaché à ce théâtre. Le 28 septembre 1821, il joue le mari dans *Un moment d'imprudence* et, le 9 mai 1825, il a un rôle dans la *Mort de César* qui fit une chute retentissante. En 1826-27, il figure en tête des artistes de tragédie. Le 23 août 1827, il crée un rôle dans la *Prison de*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Pompéia, et le 13 février 1828, un autre dans *Amy Robsart*, de Victor Hugo et de Paul Foucher, mais signé de ce dernier seul. La pièce tomba et le manuscrit a disparu. Auguste demeurait 20 rue de Seine (1823-26).

Voici comment Harel *(Dict. théâtral*, 1825) jugeait Auguste, de l'Odéon : « On l'applaudirait quelquefois s'il ne criait pas presque toujours. Peut-être ne se livre-t-il à cette habitude que pour faire la cour à Joanny, son chef d'emploi. Ne désespérons pas, Auguste a de la jeunesse et de l'intelligence ».

En 1836, nous voyons un *Auguste* (Houllevigne), ex-artiste de l'Odéon, pensionnaire à la Comédie Française. Il s'agit évidemment du même artiste qui passa aussi à la Porte-St-Martin. Nous croyons le retrouver encore à Bruxelles en 1842, où il tient l'emploi de père noble : Don Louis du *Festin de pierre* (10 mai), Derbain du *Tyran domestique* (27 mai), Michel d'un *Chef-d'œuvre inconnu* (6 juin).

Auguste Houllevigne mourut en décembre 1852.

Bibliographie : L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval. — *Annuaires dramatiques*. — *Petite biographie*, 1821. — *Dictionnaire théâtral*, de Harel, 1825. — *Annuaire Delhasse*, 1843.

AUGUSTE. — Variétés, 1818-19.

AUGUSTE. — Gymnase, 1820. Géronte du *Trésor supposé*, 13 septembre 1821.

AUGUSTE. — Premier rôle du Panorama dramatique, 1822.

AUGUSTE. — Mime au Théâtre acrobate Saqui, 1822.

AUGUSTE. — Comique, débute à la Comédie Française dans Crispin du *Légataire universel*, le 31 mai 1823.

AUGUSTE. — Jeune premier à Gand, 1825.

AUGUSTE. — Banlieue, troupe Seveste, 1825-28.

AUGUSTE. — Acteur au Théâtre des Célestins, Lyon, 1826.

AUGUSTE. — Acteur du Palais Royal, à l'ouverture.

1831. 6 juin. L'*Audience du prince*.
— 21 juin. Le *Comte de Saint-Ronan*.
1832. 31 mars. *Bonardin directeur de spectacle*.
— 20 juin. La *Cheminée de 1748*.
— 4 août. Le *Conseil de révision*.
— 23 août. *Jacques*.
— 9 oct. Le *Mariage impossible* (reprise).
1833. 6 avril. Les *Locataires et les portiers*.
— 6 avril. *Maclou* (reprise).

Bibliographie : Le *Théâtre du Palais Royal*, par Eug. Héros.

AUGUSTE. — Acteur au Gymnase, 1840.

AUGUSTE, Claude-Jacques-Gabriel Débonnaire, dit. — Agé de 71 ans en 1858, ayant exercé pendant 40 ans la profession de comédien en province et à l'étranger, retiré et pensionné de 300 francs par la Société des artistes dramatiques. Mort vers 1863.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes.

AUGUSTE, Ovide-Gaspard Laignier, dit. — Ambigu 1858.

Agé de 52 ans en 1858, ayant exercé la profession d'artiste dramatique à Paris pendant 38 ans, et gagnant moins de 800 francs par an, Auguste Laignier reçut de la Société des artistes une pension de 200 francs, ainsi que sa femme Jeanne-Pierrette Dispot. Bien que soigné avec autant d'empressement que de désintéressement par M. le Docteur Campardon, Auguste Laignier s'éteignit en 1864 (Rapport 1865).

Bibliographie : *Annuaires* des artistes.

AUGUSTE, Jean-Baptiste Baumas, dit. — Marseille 1859-65.

AUGUSTE. — Théâtre du Châtelet 1863 (28 février), *Marengo*.

AUGUSTE, Mme. — Premier rôle, Amiens 1825.

AUGUSTIN, Dogemonot. — Acteur du Palais-Royal :

1846. 11 déc. La *Poudre coton*.
1847. 21 déc. Un *Banc d'huitres*.
1848. 19 déc. Les *Lampions de la veille et les lanternes du lendemain*.
1849. 18 déc. Les *Marraines de l'an III*.
1850. 17 oct. *Deux aigles*.
1851. 14 août. Le *Chapeau de paille d'Italie*.
— 10 déc. Les *Crapauds immortels*.

Augustin, modeste serviteur, fut attaché au Théâtre du Palais-Royal jusqu'à sa mort, annoncée dans le Rapport de 1857 à la Société des artistes.

Bibliographie : Le *Théâtre du Palais-Royal*, par Eug. Héros.

AUGUSTIN. — Acteur des Folies Marigny, 1865, 15 décembre, *Bu qui s'avance*. Excellait dans les rôles de ganaches et de vieux concierges.

AUGUSTINE, Mlle. — Vaudeville 1793.

AUGUSTINE, Mlle. — Galté 1812.

AUGUSTINE, Mme. — Actrice du Palais-Royal :

1833. 10 mai. Le *Camarade de lit*.
— 30 mai. La *Chipie*.
— 30 déc. La *Révolte des femmes*.
1834. 21 févr. Le *Remplaçant*.
— 13 mars. Les *Quatre âges du Palais-Royal*.
— 11 avril. Un *Bal de domestiques*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1834. 22 août. Les *Deux borgnes.*
1835. 6 juin. L'*Ombre du mari.*
— 4 juillet. La *Prova d'un'opera seria.*
— 17 oct. Le *Testament de Piron.*
1836. 14 janv. *Léona.*
— 9 févr. Les *Chansons de Désaugiers.*
— 19 mars. *Actéon.*
— 8 juin. L'*Oiseau bleu.*
— 10 juillet. Les *Misères d'un timbalier.*
1837. 11 mars. *Riquiqui.*
— 30 oct. Le *Bal champêtre* (reprise).
— 4 nov. Le *Café des comédiens.*

Bibliographie : Le *Théâtre du Palais-Royal*, par Eug. Héros.

AUJAC, Jean. — Comédien et trial. Bruxelles 1850-66, Strasbourg 1867, Bruxelles 1868, New-York 1869, Bruxelles 1872, Rio-Janeiro 1875-76. A cette époque Aujac vint se fixer à Paris qu'il habita pendant 18 ans. En 1881, il avait 61 ans, 37 ans de services, et recevait une pension annuelle de 500 francs de la Société des artistes. Vers 1895, il alla se fixer à Braine-le-Comte (Belgique). Le rapport de 1900, qui annonce sa mort, en parle comme d'« un trial souvent apprécié ».

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

AULAIRE. — V. St-Aulaire.

AUMALE (d'), Mlle. — Théâtre français comique et lyrique de la rue de Bondy, 1792.

AUMONT, Mme, Irma. — Rouen 1854, Versailles 1855, Valenciennes 1856, La Haye 1857-58, Reims 1859, Liége 1860-61, Lyon 1862, Aix 1863, Versailles 1865, Amiens 1867-68, Limoges 1869-70, Versailles 1872-74, Limoges 1875-79.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

AUMONT, Mme, Maria. — La Haye 1857-58, Reims 1859-63.

AUMONT, Mme, Eugénie-Alexandrine. — Nice 1863-65.

AUMONT, Mme, Céline. — Théâtre lyrique-dramatique, devenu Théâtre historique, 1875-79.

AUMONT, Mme, Suzanne-Elisabeth-Louise. — Châtelet 1879, où elle entra à l'âge de cinq ans pour jouer Eva dans les *Pirates de la Savane.* Fit ensuite partie de la tournée Sarah Bernhardt en Angleterre, Belgique, Danemark. De retour à Paris, créa le petit Raoul de Hun, dans la *Princesse de Bagdad* à la Comédie française; y joua Louison, du *Malade imaginaire,* l'enfant du *Supplice d'une femme ;* parut ensuite dans *Madame Thérèse* au Châtelet, dans un *Patriote* à la Gaîté. Après avoir étudié pendant trois ans, Mme Aumont sembla abandonner le genre grave pour le genre léger : elle entra aux Nouveautés, y remplaça Mily Meyer dans la *Demoiselle du Téléphone,* et créa plusieurs rôles, notamment dans *Me-na-ka* et dans *Champignol malgré lui* (1892). Après avoir repris les *28 jours de Clairette* aux Folies Dramatiques et créé *Mlle ma femme* aux Menus Plaisirs, Mme Aumont abandonna le théâtre pour le concert et les soirées mondaines.

Bibliographie : *Nos Artistes,* par J. Martin, 1901.

AUPY, Mme, Louise-Claire Fleury, née Vial. — Lille 1856-61.

AURAT, Mme, Clara Baës, dite. — Gaîté 1889-93.

AURÈLE, Adrien Dupin. — Jouait à Rochefort en 1858, fut engagé au Théâtre Montparnasse, puis au Théâtre du Luxembourg. En 1861, il trouva une petite place aux Variétés. En 1863, il passa par l'Ambigu, puis revint aux Variétés où il reprit, après Grenier, le rôle du Prince Paul dans la *Grande Duchesse.* Il était encore à ce théâtre en 1868.

AURELLE, Mlle. — Nom d'une tragédienne qui débuta à la Comédie Française en 1832.

AURORE, Mlle. — Jouait la tragédie et chantait l'opéra à Rouen, en août 1786. Bien qu'elle appartînt à l'Académie royale de musique, elle voulut jouer le rôle de *Sémiramis,* dans la tragédie de Voltaire. Ce qui fit dire à Duverger, comédien-poète :

Des bras du vieux Tithon tu t'échappes à peine,
Et ton nom, belle Aurore, est chanté dans ce jour
Au temple d'Apollon, au temple de l'Amour
Ainsi qu'aux rives de la Seine.
Tu fais succéder tour à tour
Les accents de ton luth, les chants d'une sirène
Aux fiers accents de Melpomène
Et de Thalie encor tu vas grossir la cour ! *etc.*

Ce qui valut à l'auteur cette réponse de la tragédienne improvisée qui jurait, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus :

Votre muse légère, aimable,
Cherche à dissiper mes ennuis,
Et par un prestige agréable
Espère calmer mes soucis.
Malgré votre douce harmonie
Et votre augure trop flatteur
L'espoir ne séduit pas mon cœur
Et mon âme est anéantie.
Mon luth glacé, mes tristes chants
N'ont sur les cœurs aucun empire.
Melpomène semblait sourire
Aux faibles et premiers accents
Que pour elle formait ma lyre,
Mais le sourire était trompeur,
La gloire paraissait aisée,
Je reconnais ma folle erreur
Et suis enfin désabusée.

Bibliographie : *Histoire des Théâtres de Rouen,* t. I, p. 120-122.

AUROUX, Mme, née Zévaco. — Bruxelles 1850-52.

AUSOU ou **AUSOULT.** — V. Auzoult.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

AUTEUIL (d'). — Porte-St-Martin 1814-15.

AUTHEMAN, Jean. — Lyon 1852-55.

AUTHIER, Paul. — Gand 1857-59, Marseille 1860-61, Angers 1862-63, Toulon 1864, Nantes 1865-67.

AUVILLIERS (d'). — V. Dauvilliers.

AUVRAI. — Nom d'un débutant à la Comédie Française le 20 août 1782 : « Le sieur Auvrai a débuté par le rôle du Comte de Tuffière dans le *Glorieux* et d'Alcandre dans le *Babillard;* ensuite par celui d'Achille dans *Iphigénie en Aulide,* de Damis dans la *Métromanie,* de Dorante dans le *Somnambule,* d'Ariste dans le *Philosophe marié.*

Bibliographie : *Almanach Duchesne,* 1783.

AUVRAY, élève de Talbot, qui remplaça Gil-Naza dans Coupeau de l'*Assommoir* pendant 150 représentations. Joua dans une reprise de *Paillasse,* le Chevalier de Rollac ; dans *Turenne* créa Exili. On lui promettait un brillant avenir en 1876.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses, Ambigu* 1880.

AUXAIGNEAUX, M. et Mme. — Porte-St-Martin 1814-15.

AUXJOYAUX, Charles-Prosper. — Rennes 1876, Verviers 1877, Liège 1878, Versailles 1879.

AUZET, M. et Mme. — Premiers rôles de province. Montpellier 1825. Le mari tenait encore les premiers rôles à Nîmes en 1840.

AUZILLON (Marie Dumon ou Dumont), veuve de Dorimond, puis femme Auzillon. — Actrice au Théâtre du Marais en 1668, puis au Théâtre Guénégaud, 1673, « à la recommandation d'une personne qualifiée », et congédiée à l'unanimité le 13 avril 1679, avec 750 livres de pension à la mort de son protecteur. Elle fit un procès à la Société et obtint 250 livres de plus, soit 1000 livres de rente, dont elle jouit jusqu'à sa mort, survenue le 6 juin 1693, selon G. Monval, ou le 8 juillet suivant, selon V. Fournel.

Son second mari, Pierre Auzillon, n'était pas comédien, mais guidon de la Compagnie du Prévost de l'Ile-de-France. Mais on l'appelait couramment Mlle l'*Oisillon* (Chapuzeau, Lagrange, Robinet), comme il résulte surtout de la lettre en vers de ce dernier, en date du 8 mars 1670.

Mlle l'*Oisillon,* nous dit-il, est une actrice

Ayant fort la gorge selon
Qu'une gorge belle me semble.....

Lagrange, cet honnête homme par excellence, qu'elle fit assigner pour être ouï le 17 mai 1679, au moment de son procès, lui reprocha dans son interrogatoire de n'avoir jamais été utile à la société.

Bibliographie : *Liste alphabétique des Sociétaires,* par G. Monval. — Chapuzeau, Lagrange, Robinet, Lemazurier, V. Fournel, etc.

AUZOULT ou Ausou, ou Ausoult, Jean. — Epoux d'Anne de Crenet, comédien du Roi (hôtel de Bourgogne), demeurant rue de Poitou. Maria sa fille, Jeanne Auzoult, âgée de 16 ans, le 22 avril 1641 à André Boiron. De cette union naquit le grand Baron. — V. Baron.

Bibliographie : *Dictionnaire critique de Jal.*

AVELINE, Mme, Céline. — Turin 1850, Lille 1852, Toulon 1856, Rennes 1857, Reims 1858, Le Hâvre 1865, Reims 1867, Rennes 1868-69, Reims 1870-74. En 1882, Mme Céline Aveline, qui avait 62 ans, habitait Paris. Elle reçut de la Société des artistes dramatiques une pension annuelle de 300 francs. Sa mort fut annoncée dans le Rapport de l'année 1897.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

AVENEL, Mlle, Aline-Marie-Naïre. — Née à Elbeuf le 15 août 1824, premier prix au Conservatoire, pensionnaire à la Comédie Française, 1er août 1839-1848. En juin 1848, elle débuta à l'Odéon dans les *Folies amoureuses.* Elle parut la même année à ce théâtre dans les *Femmes fortes,* la *Reine d'Espagne,* les *Convenances d'argent,* et en 1849 dans *Une Orientale* et *Evelyne.* Cette artiste mourut à Paris en mai 1857.

Bibliographie : L'*Odéon,* par P. Porel et G. Monval, t. II.

AVENET, Jacques. — Nom d'un avocat qui jouait en 1634 dans la troupe Mondory, à qui il avait sous-loué le Jeu de Paume de la rue Michel-le-Comte.

Bibliographie : *Chansons de Gaultier Garguille.* Edit. Ed. Fournier, p. 160, note.

AVETTE, Louis-Pierre. — Genève 1853-55, Gand 1857-59, Bruxelles 1860, Nice 1861-76, où il fut longtemps directeur. Avette fut un dévoué protecteur de l'Association des artistes, à laquelle il ne ménageait pas les dons.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes.

AVETTE, Mme. — V. Aubrée.

AVISIE. — Odéon 1868.

AVOLIO, Mme, ou Bailli. — Théâtre des Troubadours, 1799, et Théâtre de l'Ancien Opéra (Porte-St-Martin), an XI : « Talent peu remarquable et voix ordinaire. On pourrait lui conseiller de faire moins de grimaces en chantant », dit le *Tribunal volatile.*

AVRIL, Mlle, Mathilde. — Porte-St-Martin 1867, Montmartre 1868-72.

AXÈMUT. — Théâtre Molière, Bordeaux 1793.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

AYMAR. — Troisième comique, Théâtre Français, Rouen 1834-35.

AYMÉE, Mme. — Théâtre du Vaudeville 1793.

AZÉMA. — Pensionnaire au Théâtre de l'Impératrice, 1811-12, et de l'Odéon, 1818-19.

AZÊMA, Mme. — Soubrette à Bordeaux, 1825-27. En 1853-57, vivait à Marseille une artiste dramatique appelée Mme Azéma, Désirée-H., née Vaudin.

AZÉMA, Victor. — Artiste dramatique, habita Marseille de 1849 à 1876.

AZÉMA, Louis. — Genève 1852, Brest 1853-54, Amiens 1856, Versailles 1857, Alger 1858, Genève 1860, Tournay 1861-64.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes.

AZIMONT, Mlle, Cécile. — Théâtre du Palais-Royal :

1845. 20 déc. Les *Pommes de terre malades.*
1848. 19 déc. Les *Lampions de la veille et les lanternes du lendemain.*
1849. 18 déc. Les *Marraines de l'an III.*
1850. 17 oct. *Deux aigles.*
1851. 14 août. Le *Chapeau de paille d'Italie.*
— 10 déc. Les *Crapauds immortels.*
1853. 2 mars. Les *Folies dramatiques.*
— 16 déc. L'*Esprit frappeur.*
1854. 23 déc. Les *Binettes contemporaines.*

« Pristi, quelle jolie fille ! » s'écrie Jacques Arago en 1852. « Pristi, quel gracieux talent ! Pristi, que vous êtes heureux de *la voir !* Je souligne ces deux derniers mots de peur que le prote n'en fasse qu'un seul, ce qui, du reste, ne changerait pas trop ma pensée. »

Mlle Azimont appartint encore au Théâtre du Palais-Royal pendant plusieurs années. Son nom disparut à partir de 1863.

Bibliographie : le *Théâtre du Palais-Royal,* par Eug. Héros. — *Foyers et Coulisses,* par Jacques Arago.

AZINCOURT (d'). — V. Dazincourt.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Poste du Château d'eau | Faub. du Temple | Hôtel Foulon | Cirque Franconi | Folies dramatiques | Théâtre de la Gaîté | Funambules | Mme Saqui | Lazari

Physionomie du vieux boulevard du Temple de 1825 à 1840

« Il n'est pas bien commode d'avoir, au bout de trois quarts de siècle, des renseignements précis sur le jeu de tel ou tel acteur, et surtout sur l'opinion qu'en avait le public. Les journaux n'entraient pas dans tous ces détails; j'ai à la maison les feuilletons de Geoffroy, le critique des *Débats*. C'est à peine si de loin en loin on trouve quelque appréciation sommaire sur les comédiens du temps. »

Fr. Sarcey.

BABONNEAU. — Nantes 1871-75.

BABOU, Mme Aglaé. — Actrice à Lyon depuis 1847. En 1882, Mme Babou âgée alors de 61 ans, avec 38 ans de services, obtint de la Société des Artistes dramatiques une pension annuelle de 500 fr. Son nom figure toujours à Lyon sur l'annuaire de 1901.

BABOU, Mme Lise. — Lyon 1849.

BAC, Daniel, Emile Louvet dit. — Acteur original et consciencieux, mais de second plan, excellant à se faire des têtes. On affirme, du reste, qu'il est l'inventeur des crayons gras pour le maquillage. Daniel Bac passa par les Menus Plaisirs, 1866-69, puis entra aux Variétés où il resta 26 ans, 1870-96. Il y créa notamment le rôle de Désablettes dans *Niniche*, le 15 février 1878. La même année il fut prêté par les Variétés au théâtre de la Gaîté (le *Chat botté*, 18 mai) et il joua au Vaudeville le rôle de Passajou du *Nabab* (30 janvier 1880). En 1897, Daniel Bac âgé de 66 ans, ayant 35 ans de théâtre, reçut une pension annuelle de 500 fr. de la Société des Artistes dramatiques, et se retira à Saumur où il habitait encore en 1901.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des Artistes. — *Almanachs* Soubies. — *Foyers et Coulisses*, Variétés, p. 70.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 2306. En pied, de 3/4 à gauche (costume de théâtre), lith. Destouches. V. aussi Berthelier (portraits). — *Journal amusant*, 26 mars 1887, rôle d'un gendarme dans la *Noce à Nini*.

BACH, Charles, Léopold, Alcide. — Le Hâvre 1870-74, Lille 1875-76, Alger 1877-97. Sa mort fut annoncée dans le Rapport à la Société des Artistes, en 1898.

BACHE, Debruille dit. — Ch. Monselet écrivit un jour, en 1860, à propos de cet artiste : « La destinée dramatique de M. Bache est au moins exceptionnelle. Il vient de la Comédie française où il a interprété le grand répertoire; il vient du Vaudeville où il a créé le *Pierrot posthume* de Th. Gautier, il vient des Bouffes parisiens où il a chanté les couplets du Roi de Béotie de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

façon à les rendre populaires. Un de ces jours nous retrouverons M. Bache à l'Opéra ou au Cirque Napoléon. »

Toute la critique de la carrière artistique de ce fantaisiste tient dans ces quelques lignes. Aujourd'hui Bache est passé dans la légende, et à quarante ans de distance il est déjà assez difficile de savoir quelque chose d'exact sur sa personnalité.

Bache fut plus connu comme excentrique et comme mystificateur que comme acteur. Prix de violoncelle au Conservatoire, ex-étudiant en médecine, il avait passé par le Vaudeville (1845) et par le Palais Royal (1848, 19 déc., les *Lampions de la veille et les lanternes du lendemain*). Mais Bache avait une idée fixe : entrer à la Comédie française. Il y débuta le 25 avril 1853 par le rôle de Basile du *Barbier*. Reçu comme pensionnaire, il créa Forabosco du *Songe d'une Nuit d'hiver* (12 juin 1854), Rodablas de l'*Amour et son train* (15 septembre 1855), Monocorde de *Guillery* (1er fév. 1856) et un chanteur de *Comme il vous plaira* (12 avril 1856), tous rôles adaptés à sa personne étrange, grande, maigre.

Après quatre années de séjour à la Comédie, Bache passa aux Bouffes parisiens où il créa le rôle de John Styx dans *Orphée aux Enfers* (21 octobre 1858). Les fameux couplets

Quand j'étais roi de Béotie...

le rendirent à jamais célèbre. — Pour quelles raisons, allant de chute en chute, Bache passa-t-il au théâtre Déjazet, voilà ce qu'il serait difficile de dire. Et cependant les choses ne marchèrent pas toutes seules, là encore, car nous apprenons que ce Bache qui était un « singulier corps », d'humeur assez peu commode, eut un procès avec la direction. Déjazet en parle dans sa correspondance; elle écrit, en effet, à Arthur Bertrand, le 26 novembre 1864 : « Le procès de mon fils (Eug. Déjazet, directeur) avec Bache me tourmente plus que je ne puis le dire ; si je suis malade en ce moment, je le dois à mes heures d'inquiétude et à mes nuits sans sommeil. Je fais des vœux pour que mon fils perde, parce qu'alors je n'aurais plus à redouter la vengeance de son ennemi... Bache a pris pour avocat un homme capable de tout pour gagner ses causes, fouillant dans la vie des familles, et s'emparant de tout ce qui peut nuire à son adversaire. Comprenez-vous si je dois craindre les paroles de cet homme, que mon fils a promis de souffleter si l'un de nous est insulté... ». Craintes de mère fort exagérées sans doute, mais qui ne nous font pas voir Bache sous un beau côté.



BACHE
rôle de John Styx dans *Orphée aux enfers*

Ceux qui ont connu Bache le représentent comme un type extraordinaire, long, mince, l'air ascétique, toujours revêtu d'une grande redingote noire à petits boutons, fermée jusqu'au col, ajustement qui le faisait prendre pour un séminariste. C'est de lui, cette théorie des cravates : « Moi, disait-il, j'achète deux cravates qui me durent toute l'année : une blanche et une noire. Dans les six derniers mois, c'est la blanche qui est devenue noire, à force d'usage, et la noire qui est devenue blanche à force d'usure. ».

Voici ce qu'en ont dit Yveling Ram Baud et E. Coulon dans leurs *Théâtres de Paris* (1866) : « Avez-vous vu, non pas dans Barcelone, mais boulevard Montmartre, de trois à cinq heures, se promener un long bonhomme, haut de six pieds, roulé, l'été, dans un vaste manteau à l'espagnole qui flotte mélancoliquement autour de ce maigre fantoche, comme une voile le long d'un mât quand le vent est tombé; des gants de coton blanc ; un pantalon noir étreignant deux tibias qui semblent sortir de la clinique (salle de dissection) et, à la main, un vigoureux gourdin? Ce bonhomme, dont je semble avoir copié le portrait dans Hoffmann, c'est Bache. A traîné sa maigre personne dans tous les théâtres; un artiste véritable, faisant d'un rôle de figurant le principal personnage de la pièce (Balandard dans *Choufleury*). Mauvais caractère, se dispute avec tout le monde ; l'homme le plus maniaque de Paris. »

C'est ainsi qu'il allait dîner en ville avec un formidable couteau de cuisine, brillant et affilé, enfermé dans un étui de chagrin noir, prétendant que les couteaux de table ne coupaient pas et qu'il ne pouvait se servir que de celui-là.

Il est arrivé pour Bache comme pour Romieu, Henry Monnier, Vivier et autres mystificateurs. On lui en a prêté beaucoup plus qu'il n'en a fait.

Coquelin cadet, en une heure rabelaisienne, nous a raconté dans son *Livre des Convalescents*, comment Bache se moquait des charcutiers. D'autres ont narré l'anecdote du sacristain. Mais tout ceci n'a rien à voir avec le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

théâtre. Fort malade en 1866, Bache dut mourir, phtisique sans doute, en 1867.

Bibliographie : *Virginie Déjazet*, par L. Henry Lecomte. — Les *Théâtres de Paris*, par Yveling Ram Baud et E. Coulon, 1866.

Iconographie : Partition d'*Orphée aux enfers*, chez Heugel et Cᵉ, lith. dans le rôle de John Styx. — *Journal amusant* 15 fév. 1862 : Bache, dit le Long, dans M. *Choufleury*, par Marcelin.

BACHELARD. — Acteur du Palais-Royal.
1832, 26 mai. Les *Deux Frères*
— 26 juin. Le *Sylphe*.
— 23 nov. Le *Petit Caporal*.
1851, 14 mai. La *Fée Cocotte*.
— 10 déc. Les *Crapauds immortels*.

Bibliographie : Le *Théâtre du Palais-Royal*, par Eug. Héros.

BACHELET, Mˡˡᵉ Maria. — Actrice des Délassements comiques 1849, des Variétés 1850.

BACHELET, Jacques, Félix. — Acteur du Vaudeville, 1852-60 ; fut de la création des *Faux Bonhommes*.

BACHELOT, Mˡˡᵉ Valentine. — Lyon 1849, Gand 1850-52.

BACHIMONT-Leroy, Mᵐᵉ Clémence, Louise. — Le Hâvre 1862-63, Lyon 1864, Bruxelles 1865, Toulouse 1867, Castres 1868, Théâtre du Châtelet 1869, Dieppe 1870-71, Montévidéo 1872-74, Bordeaux 1875-80, Dijon 1881-82, Bordeaux 1883-1900. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1901, à la Société des Artistes.

BACHIMONT, Eugène, Victor. — Reims 1868-71, Oran 1872-73, Béziers 1874-77, Alger 1878, Cahors 1879, Nîmes 1880-81, Marseille 1882-86, Amiens 1887.

BACOFFEN, Mᵐᵉ. — Premier rôle tragique de la troupe de Mᵐᵉ Raucourt, à Milan (octobre 1806). Un de ses meilleurs rôles était celui de *Sémiramis*, mais on lui reprochait de trop déclamer les vers. En 1792, une dame Bacoffe avait chanté l'opéra au Grand Théâtre de Marseille.

Bibliographie : *Mˡˡᵉ Raucourt, directrice des théâtres français en Italie*, par H. Lyonnet, Bulletin de la Société de l'histoire du théâtre, n° 1, 1902.

BACOT, Edmond. — Acteur français à Odessa, 1872-77.

BACQUIE, Guillaume. — La Haye 1872-73, Bruxelles 1874, Marseille 1875-77. Entra à l'Opéra-Comique en 1878 où il resta jusqu'en 1882, puis reprit la route de la province : Genève 1883, Lyon 1884, Toulouse 1885-86. Sa mort fut annoncée dans le Rapport à la Société des Artistes dramatiques en 1887 (sous le nom de *Sacquié*, erreur de composition).

BADE, Mˡˡᵉ. — Th. du Châtelet 1873, Athénée 1876-79.

BADEL, Mᵐᵉ Emilie, Marguerite. — Actrice à Constantinople 1872-74. Habita Paris 1875-84, puis Monaco 1885-98.

BADER, Mᵐᵉ Marie, Caroline. — Passa du Gymnase enfantin aux Délassements, où elle débuta dans *Marceline la Vachère*. Puis elle fut engagée au Vaudeville sous la direction Lockroy, et créa à ce théâtre différents rôles. J. Arago, en 1852, lui reconnaît de l'entrain, de la joyeuseté, de la rondeur. Elle chante le couplet à merveille. Mᵐᵉ Caroline Bader quitta le Vaudeville pour les Variétés (vers 1855) et débuta à ce théâtre dans la *Fosse aux Ours* et les *Petits Mystères de Paris*. Elle y resta plus de vingt ans, jusqu'en 1877, changeant de genre avec les années. En 1887, âgée de 60 ans, ayant 32 ans de services, Mᵐᵉ Caroline Bader obtint une pension annuelle de 500 fr. de la Société des Artistes. Elle tint pendant longtemps un bureau de tabac dans le passage Jouffroy, et habitait Paris en 1901.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*, par J. Arago, 1852.

BADIN, Achille, Pierre. — Cherbourg 1849. Habitait Paris de 1857 à 1868.

BAILA, Mᵐᵉ Caroline. — Narbonne 1849.

BAILLE, César, Hercule, dit aussi *Abelli*. — Rouen 1850, Brest 1859-63.

BAILLET, Auguste, Joseph. — Boulogne-sur-mer 1853-54. Habitait Paris en 1857.

BAILLETTE, Mᵉ, femme Duval. — Douai 1849.

BAILLEUL, Urbain, dit aussi *Evariste*. — Batignolles 1849, Caen 1865, Limoges 1867, Clermont 1868, Lorient 1869-72.

BAILLEUX ou Baillieux, Mᵐᵉ, Adèle. — Première amoureuse à Liège en 1842, Elbeuf 1864-67, Mulhouse 1868, Elbeuf 1869, Bruxelles 1870-1872, Valenciennes 1873-74, Bruxelles 1875-84. Sa mort fut annoncée au Rapport de l'année 1885 à la Société des artistes.
Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

BAILLY, Charles, Louis, François. — Ambigu 1849. Habita Paris de 1850 à 1864.

BAILLY, Mˡˡᵉ, Henriette. — Palais Royal 1853-57. Joua dans le *Bourreau des Crânes* (12 mai 1853) et l'*Esprit frappeur* (16 déc. même année).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bibliographie : Le *Théâtre du Palais-Royal*, par Eug. Héros.

BAISSE, Léonce. — Belleville 1849.

BAITTIG, Mme, Irma, Léontine. — Turin 1862-64, Constantinople 1865, Rouen 1867-68, Marseille 1869-70, Turin 1872-74, Reims 1877, Nancy 1878-80. Vint ensuite se fixer à Paris, et son nom figure à l'annuaire de 1901.

Bibliographie : *Annuaire* des artistes dramatiques.

BAJARS-MEUNIER, Mme. — Porte Saint-Martin 1852.

BALAND, Mlle. — Deuxième soubrette à Lille, 1786.

BALDY, Jules. — Né le 8 octobre 1819, jouait les 2es et 3es amoureux à Bruxelles en 1843-44, Il s'y trouvait encore en 1849-50, et passa à Troyes, 1852-53.

Bibliographie : *Annuaire Delhasse*, 1844. — *Annuaires* de la Société des artistes.

BALICOURT, Mlle, Marguerite, Marie, Thérèse, Elisabeth de — (que Larousse écrit *Balicour*). Etait élève de Mlle Desmares et parente de Quinault. Elle débuta à la Comédie française le 29 novembre 1727, dans le rôle de Cléopâtre de *Rodogune*, et fut reçue le 21 janvier 1728. Elle ressuscita par son talent la *Médée* de Longepierre, dédaignée depuis 34 ans, et lui fit obtenir un succès prodigieux (sept. 1728).

Bien faite, possédant un bel organe, intelligente et sensible, Mlle Balicourt n'avait contre elle que sa jeunesse pour l'emploi des reines. Elle joua Cornélie, Agrippine, Clytemnestre, mais n'eut pas le bonheur de rencontrer une tragédie nouvelle qui convint à son genre de talent. Elle joua Ériphyle dans une tragédie de Voltaire qui n'eut point de succès, Léonore dans *Gustave*, Elisabeth dans *Marie Stuart*, Arminie dans *Pharamond*, pièces d'une grande médiocrité, la Reine dans *Inès de Castro* (28 avril 1735). Sa santé, toujours chancelante, la força à prendre sa retraite dans un âge peu avancé, le 22 mars 1738. Elle mourut le 4 août 1743, selon Lemazurier, ou le 7 septembre 1746, selon M. G. Monval.

Mlle Clairon, qui n'avait cependant que quatorze ans au moment de la retraite de Mlle Balicourt, prétend que cette actrice avait « l'air roide et froid ». Mais comment une enfant de cet âge pouvait-elle porter un semblable jugement si contraire à l'opinion des contemporains ? Puis Mlle Dumesnil survint, et Mlle Balicourt fut oubliée.

Biographie : *Agenda historique et chronologique des théâtres de Paris*, 1735. — Lemazurier, *Galerie historique* des acteurs du théâtre français, t. II. — *Liste alphabétique* des sociétaires du th. français, par G. Monval.

Bibliographie : *Mémoires de Mlle Clairon*.

BALLAGNY, Mme, Marie, Louise. — Soubrette au théâtre du Vaudeville 1844-52 et à l'Ambigu 1853-58.

BALLAND, Francis. — Belleville 1849, Amsterdam 1850.

BALLANDE, Jean, Auguste, Hilarion. — Naquit à Cuzorn, canton de Fumel (Lot et Garonne), et, quoique venu fort jeune à Paris, apporta de son pays natal un funeste accent méridional dont il ne put jamais se défaire. Après avoir étudié la pharmacie, Ballande entra au Conservatoire, et débuta à l'Odéon le 7 mai 1843. Nous retrouvons son nom à ce théâtre dans les pièces suivantes où il tenait un rôle :

1843 28 sept. (réouverture), rôle créé par Bocage dans *Lucrèce*.
1844 10 fév. le *Vieux Consul*, chute.
1844 18 juin à son bénéfice : Ballande jouait le même soir, le premier acte du *Misanthrope* (Alceste), les trois premiers actes du *Légataire* (Crispin) et *Hamlet* de Ducis (Hamlet) ! ! !
1844 9 nov. *Heli le Prophète*, chute.
1845 18 janv. *Le Lys d'Evreux*, chute.
23 mars *Walstein*, succès d'estime.
1847 13 avril *Le Syrien*, chute.
— 22 mai *Egmont*, succès.
— 8 juin *Spartacus*, succès douteux.
— 30 sept. *Isabelle de Castille*, chute.
1848 17 fév. le *Collier du roi*, succès.
— 9 mars la *Fille d'Eschyle*, succès de première.
— 18 juin *Henri III et sa Cour*.
— 19 août Le *Doute et la Croyance*, succès.
— 23 oct. *Macbeth*, grand succès.
1849 3 mars la *Mort de Stafford*, succès.

Lorsqu'une Société provisoire des comédiens fut constituée pour gérer l'Odéon, Ballande en fut nommé vice-président (1848), et conservé comme sociétaire à part entière. Puis il se porta comme candidat à la direction, en concurrence avec Léon (le futur beau-père de M. Victorien Sardou) et Félix, le père de Rachel. Mais Bocage profita de ces tergiversations pour se présenter à son tour avec succès (1er avril 1849). Ballande qui avait sollicité la direction à ses risques et périls, avec un apport de 25,000 fr., ne pouvait plus guère rester dans la place. Il écrivit à ce sujet un *Mémoire*, 4 p. in-4°, et alla frapper à la porte du Théâtre français qui le reçut comme pensionnaire (1850).

Tragédien médiocre, quoique plein d'ardeur, Ballande ne trouva guère à s'utiliser dans sa nouvelle maison. Il préféra dès lors s'attacher au sort de Mlle Rachel, et parcourut avec elle, dans sa troupe, la province et l'étranger.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

A partir de 1857, le nom de Ballande disparaît des affiches. Cet homme qui a besoin d'action et ne trouve guère le moyen de percer, veut aborder la politique en combattant la souveraineté du peuple. Il ne réussit pas davantage. Alors il se tourna vers la littérature. On a de lui : les *Châteaux en Espagne*, poème, 1861, in-8° ; la *Parole*, 1865, in-12 ; les *Grands devoirs*, drame en cinq actes, en vers. Cette pièce fut jouée à la Porte-St-Martin en 1876.

Entreprenant, fougueux, intrigant, Ballande cherchait toujours sa voie, Une première fois, en 1867, il crut l'avoir trouvée en créant la *Société de patronage des auteurs dramatiques inconnus*. Il s'agissait de faciliter aux jeunes auteurs la représentation de leurs ouvrages. Une tentative sans lendemain eut lieu à la salle Herz.

En 1869, enfin, Ballande mit à exécution l'idée qui devait illustrer son nom : il fut le fondateur des *Matinées littéraires* du dimanche, qui eurent lieu d'abord au Théâtre de la Gaîté (17 janvier 1869) puis à celui de la Porte-St-Martin.

A cette époque il n'était pas d'usage de jouer dans la journée dans les théâtres. Ballande conçut donc le premier cette idée de faire revivre en matinée tous les dimanches quelque chef-d'œuvre de l'ancien répertoire, et de faire précéder cette représentation par une conférence dans laquelle on parlerait de l'auteur et de la pièce oubliée.

L'entreprise parut hardie, insensée ; tous les critiques de l'époque déclarèrent que c'était une utopie. Sarcey a raconté avec beaucoup de bonne grâce comment, ayant été prié de faire la première conférence, il eut peur et se récusa. Mais Ballande était tenace ; ce diable d'homme qui avait des manières de chanoine, était entêté comme un Auvergnat. A force de pas et de démarches, il groupa autour de lui des artistes tels que Beauvallet père et fils, Brindeau, Berton père, Coquelin aîné, Paul Clèves, Delaunay, Dupont-Vernon, Dumaine, Lafontaine, Laferrière, Maubant, Mounet-Sully, Mélingue, Roger, St-Germain, Talbot, Tallien, Taillade, etc. M^mes^ Aug. Brohan, Sarah Bernhardt, Bovery, Duguerret, Marie Dumas, Desclée, Jouassain, Alice Lody, Céline Montaland, Elise Picard, Reichenberg, etc. Les conférences furent faites par Bertin, Léo Lespès, Paul Féval, le prof. Talbot, Jules Claretie, Ed. Fournier, Deschanel, Ernest Legouvé, Lapommeraye, Sarcey, etc. Le 8 août 1872, l'Académie française accorda à Ballande un prix de quatre mille francs. Peu de temps avant sa mort (1887), le gouvernement lui décerna les palmes académiques.

Rien n'avait arrêté Ballande dans sa marche. Lorsqu'un artiste faisait faux bond au dernier moment, il le remplaçait au besoin, jouant lui-même le *Cid* ou *Polyeucte*, où il se montrait bien mauvais.

De cette idée première devait naître toutes les *matinées* des théâtres parisiens. Ridicule hier, l'innovation de Ballande semblait aujourd'hui un trait de génie. Tous les directeurs voulurent l'imiter ; ce fut sa perte. Après la guerre, les recettes baissèrent. Ballande voulut alors organiser au Théâtre Ventadour un *Jubilé de Molière* (1873) avec représentations et installation d'un musée. L'affaire ne réussit pas. Il y perdit 20,000 francs.

Désenchanté en face des imitateurs de ses matinées et de la concurrence, Ballande prit en 1876 la direction du Théâtre Déjazet qu'il appela pompeusement « le Troisième Théâtre français » et où il ne parvenait guère à remplir sa salle qu'avec des billets de faveur.

De 1880 à 1883, il devient directeur du Théâtre des Nations (ancien théâtre lyrique, place du Châtelet), passe son temps à vendre son théâtre, à encaisser des dédits, à brocanter de toutes façons, devenant un objet de risée de la part des petits journaux qui le criblent d'épigrammes. En 1885, il reprend une dernière fois cette direction, puis s'en va mourir au Château de Laffinou, près Bergerac, le 26 ou 27 janvier 1887.

Le mercantilisme l'avait perdu. Sous des apparences de « petit manteau bleu », l'emphatique (en apparence), mais le très pratique Ballande (en réalité) ne se souciait plus guère avec le temps des questions d'art ; tout disparaissait chez lui devant la question d'argent ; de telle sorte qu'après avoir eu droit à des louanges, il partit n'emportant que les rancunes des acteurs peu payés ou des jeunes auteurs étrillés qui avaient dû passer par les fourches caudines de ce « grand protecteur » de la littérature et des arts.

Ridicule comme tragédien, ladre comme directeur, Ballande n'en demeurera pas moins comme un type de beau lutteur, ne se décourageant de rien, et la création seule de ses *Matinées littéraires* suffirait à faire vivre son nom. Sarcey a parlé longuement des *Matinées Ballande ;* M. Maret-Leriche a publié des études sur le même sujet.

Eug. Garraud annonça en ces termes la mort de Ballande à l'assemblée des artistes dramatiques en 1887 : « Elève du Conservatoire, après un court séjour à la banlieue il fut engagé à l'Odéon, puis à la Comédie française, mais il se fit plus connaître comme directeur que comme artiste. C'est à lui qu'on doit l'introduction dans nos habitudes, des spectacles en matinée, depuis longtemps en vogue en Angleterre. Grâce à son activité, son intelligence et une économie peut-être exagérée et qu'on lui a souvent reprochée d'ailleurs, il avait amassé de quoi acquérir le domaine et le château de Laffinou, dans le Périgord, où il est décédé presque subitement, le 26 janvier dernier. Nous avons dit plus haut qu'on l'accusait de parcimonie ; nous devons cependant reconnaître que depuis 1883, il pouvait réclamer sa pension et qu'il n'en a rien fait, ce qui

EFERUS - Recherches & Classification numériques

nous a donné la latitude d'en faire profiter un moins heureux que lui. »

Bibliographie : L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval. — Fr. Sarcey, *Quarante ans de théâtre*, t. III, p. 151.
Annuaires de la Société des artistes.

BALLARD, Charles, Napoléon. — Bon artiste du Vaudeville. L'emploi de deuxième comique s'étant trouvé libre au théâtre du Parc, à Bruxelles, par suite du décès d'un nommé Alphonse, Ballard débuta sur cette scène le 30 septembre 1838 par les rôles de Pichonneau dans le *Frère de Piron,* et de Freytag dans le *Capitaine Roland,* avec un succès complet. En 1840, nous retrouvons son nom dans la troupe du théâtre du Vaudeville, où il resta jusqu'en 1857. Ballard plaisait au public par sa jovialité, par son franc rire. En 1864, déjà retiré du théâtre, il avait 57 ans, 30 ans de services, et touchait une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Plus tard (1879), il toucha encore la moitié du prix Félix, et mourut à l'Asile de St-Mandé, à l'âge de 76 ans.

« C'était un fidèle de nos assemblées, et l'un de nos plus vieux pensionnaires, lisons-nous dans le rapport de 1884 à la Société des artistes. Ballard a touché pendant plus de vingt ans une pension liquidée à 200 francs seulement, et il est bon d'ajouter que pendant quatre ans, il a reçu en outre, la moitié du prix Félix, et que de plus, sur les démarches de M. Halanzier, il avait été admis depuis deux ans à l'Asile de St-Mandé, ce qui lui faisait dire qu'il n'avait jamais été si heureux que sur la fin de sa carrière. »

Bibliographie : *Annuaires* Delhasse, 1839-1840. — *Annuaires* de la Société des artistes.

BALLAURI, Mme, Clotilde, Claudine. — Actrice du théâtre des Célestins à Lyon, 1849-82. En 1874, cette artiste, qui fit toute sa carrière à Lyon, comptait déjà 61 ans d'âge et 41 ans de services. La Société des artistes lui accorda une rente annuelle de 500 francs. Sa mort fut annoncée au Rapport de l'année 1883.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

BALLEAU, Mme, Emilie. — Bayonne 1863-65, Bordeaux 1867.

BALLIESTE (on écrit aussi Balieste et Bailleste). — Jeux forains, salle Montansier 1812, Cirque olympique 1819-28.

BALLY, Mme. — Actrice du théâtre des Troubadours, puis de la Gaîté, 1801.

BALLY, Eugène. — Genève 1852-54, Lyon 1855, Genève 1856-60.

BALTAZAR, Mme Clarisse, Adèle. — Lorient 1856, Dieppe 1857-60, Le Mans 1861-64.

BALTAZAR, Mme, Adèle, Henriette. — Saint-Pétersbourg 1867-83.

BALTHAZAR, Mme. — Fort jolie personne qui faisait partie de la troupe des Folies-Dramatiques en 1831, (*La Cocarde tricolore*, 19 mars), puis passa dans celles des Nouveautés et du Vaudeville (1838-40).

Bibliographie : *Annuaires* Delhasse. — *Foyers et coulisses*, Folies Dramatiques.

BALZA, Mme, Clara, Louise. — Reims 1877-82.

BANÈS. — V. Renaud, Jules.

BANET, Auguste, Edouard. — Acteur du Cirque, 1849-50. Se retira à Cormeilles en 1864, où il habitait encore en 1882.

BANIER, Antoine, André. — Cherbourg 1869, Namur 1870, Lorient 1872, Elbeuf 1873, Tournay 1874, Douai 1875, Belleville 1882, 1885-1892. En 1898, Banier obtint la pension provenant de la fondation Ritt, et en 1899, âgé de 67 ans, avec 48 ans de théâtre, la pension annuelle de 500 francs de la Société des artistes. Son nom figure à l'Annuaire de 1901.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

BANIÈRES. — Fleury raconte dans ses *Mémoires* que, dans la belle saison, lorsqu'il n'avait rien à faire, il allait le matin, en compagnie de Dugazon, vers une petite propriété au bas des Prés St-Gervais, où ils étaient reçus par un ami commun, M. Banières. « M. Banières, ajoute-t-il, était de la famille de ce malheureux Banières qui déserta pour jouer la comédie, et *fut fusillé* après ses débuts au théâtre Français ; il avait hérité de l'amour de son parent pour le théâtre, et connaissant particulièrement Dugazon, il me recevait volontiers comme son ami, et aussi comme comédien, état qu'il estimait et qu'il aurait pris, disait-il, sans sa jambe de bois. »

Nous avons recherché dans toute la collection des *Almanachs Duchesne,* mais sans résultat, la trace des débuts de Banières. Il est vrai que les noms des débutants sont désignés quelquefois par des .....

Bibliographie : *Mémoires de Fleury*, t. I, p. 325.

BANVILLE, Louis, Adolphe. — Le Hâvre 1856-58.

BAPTISTE (l'ancien), Joseph, François-Anselme, dit. — Le chef de la grande famille dramatique de ce nom. Joua longtemps en province les premiers comiques, puis se mit violon à l'orchestre, Bordeaux 1761, Grenoble 1765. Il avait épousé à Bordeaux Marie Bourdais, artiste du théâtre de cette ville, très ap-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

plaudie dans l'emploi des reines, qu'elle quitta plus tard pour l'emploi des duègnes au théâtre de la République. Venu à Paris avec sa très nombreuse famille, au théâtre du Marais (1792-93), Baptiste l'ancien fut tour à tour violon à ce théâtre, puis au théâtre de la République, devenu par la suite Théâtre français (1794-1808). Il était alors qualifié « basse ». Un autre Baptiste, son frère aîné, selon toute apparence, tenait le même emploi de « basse », au même théâtre, sous la désignation de Baptiste aîné l'oncle, tandis que lui restait Baptiste jeune ou Baptiste père.

Du mariage de Baptiste père (l'ancien) avec Marie Bourdais, naquirent : Baptiste aîné, Baptiste cadet (souvent appelé jeune), Baptiste jeune et d'autres enfants. Les talents de Baptiste (l'ancien) et de sa femme avaient été appréciés par Lekain et même par Voltaire qui avaient vu jouer ces artistes à Genève.

Bibliographie : *Almanachs Duchesne.*

BAPTISTE, Mme (mère). — Née Marie Bourdais, d'une famille de comédiens. Bourdais (le jeune) son frère, joua au Th. du Marais en 1793, puis tint l'emploi des valets à la Porte St-Martin. Un autre Bourdais alla en Russie où il tenait l'emploi des financiers. Mme Dorval était une Bourdais. Mariée à Bordeaux avec Joseph, François Anselme dit Baptiste (l'ancien) avant 1761, Mme Baptiste qui jouait les rôles de reines, suivit son mari dans toutes ses excursions dramatiques à travers les provinces, Bordeaux 1761, Grenoble 1765, puis vint à Paris, au théâtre du Marais 1792. Elle suivit son fils aîné au théâtre de la République, puis disparut avant 1799.

Bibliographie : *Almanachs* Duchesne.

BAPTISTE aîné, Nicolas, P. Baptiste Anselme dit. — Fils des précédents, naquit à Bordeaux le 18 juin 1761. Sur l'extrait de baptême de la paroisse St-Seurin, de cette ville (reproduit par De Manne, *Troupe de Talma*), le père de l'enfant est qualifié *musicien* et le parrain, Nicolas Bourdais, imprimeur. Voyageant avec ses parents, nous le retrouvons à Arras, à peine âgé de dix-huit ans, tenant l'emploi de *troisième amoureux,* tragique et comique, puis à Rouen où il resta sept ans (1783-1790) et où il se marie avec Anne-Françoise Gourville, qui devient alors Mme *Baptiste bru.* A cette époque, Baptiste aîné chantait aussi l'opéra comique.

Voici ce que nous relevons sur le tableau de la troupe de Rouen 1787-88 :

« Baptiste l'aîné et son épouse, engagés pour trois ans, jusqu'au samedi des Rameaux 1790, aux appointements de 8500 liv. et deux demi-représentations par année, à la charge en outre de leur faire, dans le cours du carême de chaque année, une avance de 1200 liv. à déduire par portions égales sur les appointements de l'année qui suivra ladite avance. »

Chaque demi-représentation étant évaluée à cette époque, en moyenne, à 400 liv., c'était une position de 9300 liv. pour le jeune ménage.

En janvier 1790, on apprit que Baptiste aîné, premier rôle, devait quitter Rouen à Pâques ; les abonnés écrivirent à Molé, le directeur, le priant de faire tous les sacrifices possibles pour retenir cet artiste. La direction répondit qu'à qu'à son grand regret elle ne pouvait exaucer ce vœu du public, parce que pour cela il eût fallu rompre quatre engagements, tant à Rouen que dans trois autres villes. Il fut remplacé par Boquet.

Enfin, en 1791, toute la famille se décida à venir à Paris ; le père et l'oncle jouent du violon, la mère remplit les rôles de duègne, la bru tient les premiers emplois, le fils aîné commence à en imposer par son talent, et, tandis que le cadet s'en est allé momentanément à Montansier, le jeune frère remplit les bouts de rôles. Tout ce monde s'en va débuter au théâtre du Marais, rue Culture Ste-Catherine (aujourd'hui Sévigné), ouvert sous les auspices de Beaumarchais. Ce fut là que Baptiste aîné créa le principal rôle dans *Robert, chef de brigands* (6 mars 1792), avec cette particularité, selon De Manne, que l'acteur qui tenait l'emploi du premier brigand n'était autre que Gouvion Saint-Cyr, le futur maréchal de France, tandis que celui qui faisait le second brigand, Capelle, était celui qui devint préfet sous la Restauration et ministre de Charles X. Nous devons avouer que nos recherches pour contrôler cette assertion un peu aventurée sont demeurées sans résultat.

Ce fut aussi à partir de cette époque que commença la véritable réputation de Baptiste aîné. Le drame, bien que mauvais, fit courir tout Paris, et comme, en ce moment, Beaumarchais chargé de défendre les véritables intérêts des auteurs dans la lutte engagée avec les comédiens français, venait de leur reprendre son drame la *Mère coupable*, il le porta au théâtre du Marais et confia à Baptiste aîné le rôle de Beggears. Cependant les affaires du nouveau théâtre ne prospéraient guère, et Baptiste aîné dût quitter cette scène où le dernier rôle qu'il établit fut le rôle principal dans le *Mari jaloux* ou le *Rival de lui-même.*

Pendant ce temps, Baptiste cadet avait quitté le théâtre Montansier pour passer au théâtre de la République (rue Richelieu) qui faisait alors concurrence au théâtre de la Nation (faubourg St-Germain). Les deux frères se rapprochèrent, et Baptiste aîné engagé à son tour au théâtre de la République, y débuta le 6 mars 1793 avec les grands appointements. Il y joua la *Coquette corrigée*, *Nanine*, l'*Homme singulier*, la *Métromanie*, joignant à une grande intelligence scénique une diction sûre, des façons de bon ton, un accent de vérité. « Baptiste aîné est véritablement un bon acteur » écrivait La Harpe au Grand Duc de Russie (*Correspondance littéraire*). Mais à la clôture de la salle (1er ventôse an VI — 12 février 1798), il lui fallut passer au théâtre Fey-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

deau où il joua notamment le *Glorieux* (17 avril), le *Misanthrope* (19 avril), *Agamemnon* (12 juin), les *Projets de ma Tante* (5 août). — Le 4 septembre, le théâtre Feydeau fut fermé pour deux mois.

Grand, d'allures distinguées, possédant un fort joli talent, Baptiste aîné était mûr pour la Comédie française. Il y fut maintenu sans discussion au moment de la réunion des deux troupes (1799). Mais sa figure sévère, son maintien, le désignèrent plutôt à l'emploi des pères nobles, surtout à la mort de Vanhove dont il hérita d'une partie des rôles.

« C'est le seul talent remarquable dans la nombreuse famille des comédiens de ce nom, qu'un mauvais calembour surnommait les *Anabaptistes*, lisons-nous dans l'*Année théâtrale* pour l'an IX. Il paraît être aujourd'hui tout ce qu'il sera. Son début au Marais avait donné les plus hautes espérances. Ses qualités sont une intelligence parfaite, une tenue noble, une diction juste, un organe pur, un beau caractère de physionomie, un amour passionné pour son art, une juste admiration pour Molé. Ses défauts sont : une taille trop élevée au théâtre, un jeu maniéré, un débit précieux et lent, l'affectation de jouer le mot, de soigner tous les détails : enfin, il faut le dire, l'absence de la sensibilité.

« ...Dans la comédie, dix ou douze grands rôles lui appartiendront exclusivement après la retraite de Molé ; on sait que déjà il n'a point d'égal dans le *Glorieux*. »



BAPTISTE AINÉ
par Isabey en 1808.

En attendant, il cherche sa voie, comme il résulte de cet entrefilet de l'*Année théâtrale* pour l'an X :

« Baptiste aîné a essayé l'emploi des grands confidents et il y a éprouvé, ce que nous avions pressenti d'avance, qu'avec du soin pour corriger quelques vices principaux de sa déclamation, il pourra s'y faire une réputation et se rendre très utile.

« ...Il a rempli avec un plein succès le rôle d'Ulysse, d'Orbesson, et surtout de Polyphonte dans *Mérope*. Trop de recherche, d'affectation, l'ont rendu presque ridicule dans celui de Cassius, et dès lors, il a semblé avoir abandonné cette nouvelle carrière. Il a eu tort de reculer ainsi devant la critique. Cessera-t-il aussi de jouer la haute comédie, si on lui dit que, chargé depuis quelque temps de plusieurs rôles de l'emploi des petits maîtres, il n'y a mis ni le bon ton ni la grâce qu'on était accoutumé à trouver dans Fleury? Non, sans doute! Baptiste a trop de bon sens pour ne pas se contenter de briller dans les rôles où son physique et son intelligence le rendent supérieur à tout autre, et trop de zèle pour ne pas se rendre utile en jouant les autres d'une manière distinguée quoique inférieure. »

Nous lisons dans le même ouvrage, mais sous la date de 1802 :

« Les grands caractères sont dévolus de droit à Baptiste ; et s'il veut abandonner les recherches qui lui sont inspirées par un esprit trop difficile à contenter, et qui, lorsqu'il s'efforce à les faire toutes sentir, lui ôtent jusqu'à l'apparence du naturel et de la vérité; s'il veut se laisser aller davantage à la première conception d'un sens droit... nous ne doutons pas qu'on ne revoie en lui le *Misanthrope*, le *Dissipateur*, l'Alceste d'Eglantine, et tous les autres grands caractères, comme on y a reconnu le *Glorieux* et le fou des *Châteaux en Espagne*. »

L'*Opinion du Parterre* ou *Censure des Acteurs*, par Cl. Courtois (Germinal, an XI) n'est pas tendre pour Baptiste aîné. Aussi ses éloges n'en sont-ils que plus précieux. On lui reproche d'abord sa grande taille :

« Un jour sur ses longs pieds [allait je ne sais où
Le héron au long bec emman- [ché d'un long cou.
LAFONTAINE.

« Cet acteur, auquel sa grande taille et ses grands bras ont fait donner le surnom de *Télégraphe*, possède un talent très réel et très estimable, qui ne l'empêche pas d'être déplacé dans plusieurs grands rôles, notamment dans celui du *Misanthrope*... Il joue également fort mal les comtes Almaviva du *Barbier*, du *Mariage* et de la *Mère coupable*. C'est avec aussi peu d'avantages qu'il double Fleury dans le *Tartufe*... Ce n'est pourtant pas faute d'étude ; personne ne travaille plus que Baptiste aîné... Mais il est vrai que c'est le travail même qui le rend aussi mauvais, parce qu'il est trop apparent. Baptiste aîné joue tout, jusqu'aux points et virgules ; aussi parvient-il à détruire toute illusion. Ce sera peut-être ainsi que l'on doit lire un rôle dans un appartement, mais ce n'est pas ainsi qu'il faut le jouer en scène.

« Il serait injuste de croire que cet acteur ne mérite que des critiques ; nous avons commencé par rendre justice à ses talents ; il en a sans doute, et de très réels. Le *Glorieux* lui

EFERUS - Recherches & Classification numériques

appartient exclusivement ; personne ne rend mieux que lui le noble orgueil du comte de Tuffières, et peut-être Bellecour, si vanté, n'y était-il pas plus digne d'éloges. Avec quelle vérité d'expression il rend le rôle du capitaine dans les *Deux Frères*, une des pièces les mieux jouées au Théâtre français. »

Et, à ce propos, Kotzebüe ayant vu représenter pendant son voyage à Paris, en 1804, une traduction de son ouvrage les *Deux Frères* — où Baptiste aîné jouait le rôle du capitaine Bertrand — cet auteur déclara publiquement qu'aucun acteur d'outre-Rhin n'avait aussi efficacement contribué à faire valoir son ouvrage que Michot et Baptiste aîné.

Nous revenons à l'*Opinion du Parterre* :

« Baptiste aîné est également bien dans l'Ariste des *Précepteurs*, dans l'*Homme singulier* de Destouches, dans le *Dissipateur*, et passablement dans l'*Abbé de l'Epée*. Baptiste joue aussi dans la tragédie. Il a paru dans l'emploi des rois, des tyrans et dans les grands confidents, mais en général avec moins de succès. Agamemnon, dans la tragédie de Lemercier et Duncan, dans *Macbeth*, étaient représentés par lui fort ennuyeusement, etc. »



BAPTISTE AINÉ
Rôle du Capitaine dans les *Deux Frères*

En réalité, Baptiste aîné ne parut jamais dans la tragédie que lorsque cela était nécessaire. L'inaction forcée de Monvel, la mort de Vanhove, la retraite de Naudet le forcèrent à rendre ces sortes de services dont on ne lui tint aucun compte, comme il arrive toujours en pareil cas, d'autant plus que, si nous en croyons le critique déjà cité, cet acteur était mal vu du fameux professeur qui s'était érigé en tribunal dramatique et prétendait exercer d'office des fonctions publiques au Théâtre français.

Mais Talma, lui aussi, ne fut-il pas en butte aux persécutions de Geoffroy ?

Quoiqu'il en soit, Baptiste fut un excellent De Melcour de la *Mère jalouse*, un très bon Président dans la *Gouvernante*, malgré le souvenir encore récent de Monvel, et son rôle seul dans la *Fausse Honte* soutint pendant longtemps la pièce. Puis, tout à coup, vers 1805-06, il abandonna les premiers rôles pour prendre, bien que jeune encore, l'emploi des pères. Mais il lui fallut attendre six ans pour occuper l'emploi en titre, en concurrence avec Saint-Fal, comme il résulte du document suivant conservé aux *Archives Nationales* :

« Le 19 novembre 1812, le premier chambellan de S. M. l'Empereur et Roi, surintendant des spectacles.

« Arrête ce qui suit :

« L'emploi des *pères nobles* dans la comédie sera rempli à l'avenir par MM. Baptiste aîné et Saint-Fal, qui joueront alternativement.

« M. Baptiste aîné aura la priorité et il jouera seul les rôles de Mélas des *Deux amis;* d'Argant de l'*Ecole des mères;* d'Hartley d'*Eugénie ;* d'Orbesson du *Père de famille ;* de Vanderk père du *Philosophe sans le savoir ;* de Simon de l'*Andrienne ;* de Dupuis de *Dupuis et Desronais*.

Signé, Cte de Rémusat. »

L'artiste intelligent et consciencieux avait compris que les rôles de tragédie ne convenaient pas à sa nature, ces rôles où il voulait mettre trop de sous-entendus, ce qui faisait dire plaisamment : « Baptiste aîné toujours grand, toujours long, a donné à son débit ces grands intervalles qui supposent de grandes intentions, et cette grande lenteur qui annonce un grand caractère. »

Dans la comédie, au contraire, il jouait en homme spirituel, instruit, bien élevé : Damis de la *Métromanie*, M. de Clainville de la *Gageure imprévue*, bien d'autres rôles encore où quelquefois ses défauts mêmes lui servaient.

Seul le critique Geoffroy ne désarma pas, et continua à le cribler de ses épigrammes.

A partir de 1810, Baptiste aîné nous semble en pleine possession de son talent. « L'opinion publique place cet acteur en première ligne parmi ceux qui ont le mieux connu cet art si difficile, où la médiocrité présomptueuse ne trouve rien qui l'effraie, lisons-nous dans l'*Opinion du parterre* de 1811. Elle lui rend un autre témoignage, plus rare et plus flatteur encore, en reconnaissant qu'il n'est pas moins estimable dans la société qu'au théâtre. »

Vers cette époque aussi, il fut nommé professeur au Conservatoire (1er août 1809-1er janvier 1828).

« Détracteurs du temps présent, s'écrie le critique déjà cité (1812), vous qui vantez sans cesse les anciens acteurs pour être en droit de critiquer les modernes, allez voir le *Menteur*, remis depuis deux mois au courant du répertoire, que cet excellent ouvrage ne devrait jamais quitter. Suivez Baptiste dans tout le rôle de Géronte et surtout dans la scène admirable du cinquième acte : *Etes-vous gentilhomme ?* etc., et dites si jamais Sarrazin et Brizard, dont le talent fut sublime sans doute, poussèrent plus loin l'éloquente expression de la douleur et de l'indignation qui pénètrent ce vieillard respectable, quand, après avoir appris que son fils le trompe impudemment, il lui reproche ses honteux mensonges. Excellent dans tout le rôle, c'est là que Baptiste aîné de-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

vient vraiment admirable ; c'est là qu'il tonne, qu'il foudroie, qu'il pulvérise le jeune imprudent. »

Mlle Demerson, Cartigny du théâtre Français, Mme Boulanger, de l'Opéra-Comique, Mlle Baptiste, sa fille, devenue Mme Desmousseaux, Ponchard, Nourrit fils, Perlet, comptèrent au nombre de ses meilleurs élèves, et profitèrent amplement de ses leçons.

Pendant un congé qu'il méritait bien, car il en sollicitait fort rarement, Baptiste se rendit à Bordeaux où il fut peu goûté dans *Vendôme*. On lui reprocha quelques erreurs dans le choix de ses rôles. Puis il tomba assez gravement malade à Bayonne (1812). C'est alors que son absence se fit vivement sentir au théâtre Français, ce qui amena cet aveu : « Baptiste aîné est encore un des plus grands comédiens que le théâtre Français ait encore possédés. » Son farouche adversaire, Geoffroy, sembla lui-même se radoucir à son égard. Même en 1818, on en trouve qui écrivent : « Baptiste est d'une taille à ne pas se laisser oublier un jour de revue. Il a beaucoup de métier, il a même de l'étude et d'excellents principes...

Oui, mais il veut avoir trop d'esprit dont j'enrage. »

(Le *Rideau levé* ou *Petite Revue des grands théâtres.)*

En 1823 (juillet) il joua encore à Rouen dans la même soirée le *Misanthrope* et les *Deux frères*. Il n'y produisit que peu d'effet et tomba malade d'une jaunisse qui vint fort à propos rompre le contrat.

Baptiste aîné fut un des sociétaires les plus dévoués de la Comédie française ; il en fut le sécrétaire et se fit aimer de tous par son affabilité proverbiale ; jamais, pendant sa longue carrière, on ne le vit jaloux du succès d'un camarade. De 1793 à 1828, il créa plus de cent rôles, sans parler de tous ceux qu'il reprit. Cette liste de ses créations, fort longue, a été publiée par Ed. De Manne dans la *Troupe de Talma*. Enfin le 1er avril 1828, après 37 années d'honorables services, Baptiste aîné prit sa retraite avec une pension de 7,400 francs (arrêt du Duc de Duras, 15 avril 1828, *Arch. nationales)*. La représentation à son bénéfice, garantie pour 15,000 francs par la Comédie française, se composa du *Philosophe sans le savoir* et des *Deux frères*. Enfin en 1832, en l'honneur de Mme Rose Dupuis, on remit à la scène le *Philosophe sans le savoir* avec les deux Baptiste sortis de leur retraite, dans les rôles de Vanderk père et d'Antoine.

Baptiste aîné demeura successivement Cour des Fontaines, Palais Egalité n° 1111 (1799), Cour des Fontaines, Palais du Tribunat n° 1118 (1800), rue Saint-Honoré n° 1508 (1805) puis même rue n° 346 pendant plus de vingt ans. Il mourut aux Batignolles le 30 novembre 1835, à la suite d'une longue et cruelle maladie, Il laissait une fille, Mme Desmousseaux (v. ce nom), et un fils qui parut à la Comédie française en 1844, puis à l'Odéon.

Biographie : Notice dans la *Troupe de Talma*, par E.-D. De Manne. — *Liste alphabétique* des sociétaires du Théâtre français, par G. Monval.

Bibliographie : *Almanachs Duchesne.* — *Correspondance littéraire* de La Harpe. — *Hist. des théâtres de Rouen*, t. I, p. 99, 178, 227 ; t. III, p. 182. — Le *théâtre de la Révolution*, par H. Welschinger, p. 75. — L'*Espion des coulisses*, an VIII, p. 31. — L'*Année théâtrale*, almanach pour les années IX, X, XI, XII. — L'*Opinion du parterre*, t. I. p. 19 ; t. II, p. 26 ; t. III, p. 200 ; t. IV, p. 54 ; t. V, p. 51 ; t. VI, p. 61 ; t. VII, p. 66 ; t. VIII, p. 73 ; t. IX, p. 79 ; t. X, p. 130. — Le *Rideau levé* ou *Petite Revue des grands théâtres*, Paris 1818. — *Petite biographie dramatique*, Paris, 1821. — *Dictionnaire théâtral*, par Harel, Paris 1825. — La *Comédie française depuis 1830*, par E. Laugier. Paris 1844, p. 24. — Th. Muret, l'*Histoire par le théâtre*, t. I, p. 237, 345, 346, 347 ; t. II, p. 157.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis n° 2711.

1. En pied, de 3/4 à droite (costume de théâtre), grav. à l'eau forte, anonyme.
2. En pied, de profil à gauche (cost. de th.), grav. à l'eau forte, anonyme.
3. En pied, portant le manteau de l'Ordre d'Alcantara (cost. de th.). lith. par J. Baptiste.
4. En buste, de 3/4 à gauche, dans un rond, grav. par Bourgeois de la Richardière, d'après A.-P. Vincent.
5. En pied, de 3/4 à droite (cost. de th.), lith. par Ch. Chasselat.
6. En pied, assis, de face (cost. de th.), lith. par A. Colin.
7. En buste, de 3/4 à gauche, lith. par H. Grèvedon 1823, d'après Boilly.
8. En buste de 3/4 à droite, lith. par H. Grèvedon, 1826, d'après Isabey, 1808.
9. En buste, assis, de 3/4 à gauche. Publ. par F. Tomasekiewicz.
10. En buste, de 3/4 à droite, dans une bordure ovale, grav. par Vilrey, d'après Berteaux.

V. aussi Bibl. nat. portraits Corbet et Talma. Eau forte de Fr. Hillemacher, *Troupe de Talma*. Coll. Martinet, pl. 228. M. de Merville du *Vieux fat ;* pl. 258. Le capitaine Bertrand dans les *Deux frères*.

BAPTISTE, Mme, aîné ou bru, née Anne, Françoise Gourville. — Epouse du précédent et comédienne à Rouen, où elle se maria (avant 1785). Nous avons vu plus haut que le jeune ménage, dont le mari et la femme tenaient les premiers emplois, recevait 9300 livres par an (1787-90). Ayant eu l'occasion de jouer le rôle de Claire dans les *Quatre fils Aymon*, un habitant de Rouen lui adressa les vers suivants :

Charmé de tes talents, attendri par tes larmes,
Lorsque je vois lever un glaive menaçant,
Prêt à priver du jour l'objet le plus charmant,
Je tremble et de Renaud partage les alarmes ;

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mais après ce moment d'épouvante et d'horreur,
Quand cet heureux époux contre son sein te presse,
Baptiste, je gémis, éprouvant sa tendresse,
De ne pouvoir aussi partager son bonheur.

En 1791, nous retrouvons Mme Baptiste au théâtre du Marais sous le nom de *Mme Baptiste brun*, pour la distinguer de tous les autres membres de la nombreuse famille de son mari, puis elle passe, avec son mari toujours, au théâtre de la République. Dès lors, elle semble tomber en défaveur auprès du public : « Elle jouait sagement les premiers rôles au Marais, nous dit l'*Almanach pour l'an IX*. Elle dit naturellement le petit nombre de ceux très secondaires qu'on lui laisse au théâtre Français. » Et l'année suivante : « Mme Baptiste paraît réduite aux confidentes tragiques. »

L'*Opinion du Parterre* (germinal an XI), nous signale son départ en des termes peu flatteurs : « La *dernière des confidentes :* elle avait un terrible défaut, c'était de ne pas laisser entendre un seul des vers qu'elle débitait. Jamais elle n'osa regarder le parterre : les yeux fixés sur la coulisse, tout son rôle lui était adressé. On lui a donné sa retraite. »

En 1793, il y eut aussi une dame Baptiste (elle ou sa belle-mère ?) qui passa par la Gaîté.

Bibliographie : *Histoire des Théâtres de Rouen*, t. I, p. 99. — *Almanach* pour l'an IX. — *L'Opinion du Parterre*, an XI. — *Almanach Duchesne*.

BAPTISTE CADET, Paul, Eustache, Anselme dit. — Fils de Baptiste l'ancien et frère de Baptiste aîné, naquit à Grenoble le 8 juin 1765, alors que ses parents étaient attachés au théâtre de cette ville. De Manne *(Troupe de Talma)* a reproduit son extrait de baptême provenant des registres de la paroisse Saint-Hugues. Le père, Joseph, François, Jean-Baptiste Anselme, y est qualifié *musicien*. Bien que ses parents eussent désiré en faire un médecin, le jeune Baptiste voulut suivre l'exemple de son frère aîné ; il étudia le chant, la musique, et quand il fut en âge de voler de ses propres ailes, il partit secrètement pour Marseille où la direction lui donna de suite une place... dans les chœurs.

Au cours de cette vie nomade, Baptiste cadet passa par Reims. En 1786, nous retrouvons ses traces à Rouen, où il avait rejoint son frère aîné. En 1787, il fut réengagé pour trois ans, jusqu'au samedi des Rameaux 1790, aux appointements de 1800 livres pour l'année 1787-88, et de 2000 livres chacune des deux autres années. Mais, comme cette direction appartenait à Neuville, l'associé et l'agent de Mlle Montansier, directrice du théâtre de Versailles, Baptiste cadet passa comme acteur et comme régisseur au théâtre de cette ville, en 1789. C'est ainsi qu'il fut amené à jouer à Paris, lorsque sa directrice prit le théâtre des Beaujolais (salle actuelle du théâtre du Palais royal), dont l'ouverture se fit le 12 avril 1790.

C'est à Rouen que Baptiste cadet eut un duel qui faillit lui coûter la vie. S'étant aperçu que son adversaire n'était pas de sa force, par bravade il passa son épée de la main droite dans la main gauche ; mais, frappé sous l'aisselle droite, il fut traversé de part en part. Ch. Maurice, qui raconte le fait, en avait vu encore les marques le 12 mars 1813.

Le spectacle d'inauguration de la salle Montansier au Palais Royal se composait d'un *Compliment* d'ouverture du Cousin Jacques, des *Epoux mécontents*, opéra comique en trois actes, et du *Sourd ou l'auberge pleine*, comédie en trois actes de Desforges. Cette dernière pièce eut un succès considérable. Assurément le public trouva « la salle trop petite et les acteurs trop grands », si nous en croyons l'*Almanach des spectacles*, mais tout Paris accourut pour voir Baptiste cadet dans le rôle de Dasnières, où il était inimitable. L'*Amateur du théâtre français* nous le peint avec « un long corps, des jambes sans fin, une longue figure et des bras qui n'en finissaient pas ». Deux cents représentations s'en suivirent, et la direction encaissa cinq cent mille francs. Ce succès, elle le dut à Baptiste cadet, alors inconnu à Paris, à Baptiste cadet, curiosité artistique et physique, que chacun s'empressait d'aller voir, et celui-ci, devenu chauve, attribua toujours la chute de ses cheveux à ce succès interminable du *Sourd* en plein été de 1790, et aux effets combinés de la poudre, de la pommade, de la transpiration et des coups d'air.

Grand, maigre, monté sur de longues jambes, Baptiste cadet jouait les niais d'une façon si comique que son nom suffisait à attirer la foule. Il est incontestable que c'est à l'annonce de cette réussite complète que toute sa famille résolut de venir à Paris, comme nous l'avons raconté. (V. Baptiste aîné.) Néanmoins, le 5 mai 1792, il quitta le théâtre Montansier pour aller à l'autre bout de la Galerie, au théâtre de la République, où il continua à exceller dans les caricatures. Ici se place un intermède : le 12 novembre 1792, il alla jouer au camp de Dumouriez, dans la plaine de Jemmapes, le *Désespoir de Jocrisse*.

Le 18 octobre 1793, le théâtre de la République affiche le *Jugement dernier des rois* « prophétie » en un acte par Sylvain Maréchal. Dans cette véritable mascarade, l'on voit paraître tous les monarques avec leurs costumes et leurs ornements distinctifs. Le pape, c'est Dugazon ; l'impératrice Catherine, c'est Michot, et le roi d'Espagne, affublé d'un grand nez, et que l'on appelle *Sire d'Espagne*, ce n'est autre que Baptiste cadet.

Le 16 novembre 1797, on joue encore à ce théâtre les *Modernes enrichis*, comédie en trois actes de Pujoulx. Les époux Truchant ont un grand dadais de fils. Ils l'ont fait venir de leur village, où il était resté jusqu'à ce moment, et le luxe paternel et maternel lui ménage bien des surprises. On sert des glaces, il en goûte, et il trouve qu'elles seraient meil-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

leures si elles étaient chaudes. Il a pris le costume des incroyables, le large habit carré, l'énorme cravate, et il s'étudie à dire avec le grasseyement du bel air : *ma paole d'honneur*. Ce rôle du fils Truchant, c'est encore une création très comique de Baptiste cadet.

Le nom de cet artiste figure sur le tableau de la troupe du théâtre de la République — où l'ont rejoint son frère aîné, sa belle-sœur, sa mère, et dans l'orchestre son père et son oncle — en 1793 comme acteur-sociétaire-entrepreneur, alors que ses parents ne sont qu'à titre de gagistes. En 1798, il suivit ses camarades au théâtre Feydeau et fut conservé comme sociétaire à la réunion de 1799.

Toutefois, son genre de comique avait de la peine à s'acclimater dans un milieu aussi sévère que le Théâtre français de cette époque : « Ce comédien a prouvé dans quelques rôles qu'il peut jouer autre chose que M. Dasnières; mais il trouve rarement l'occasion de se placer » lisons-nous dans l'*Année théâtrale* pour l'an IX. Il est bien certain que ce rôle de Dasnières, qui l'avait du coup fait connaître à Paris, était pour lui un bien pesant fardeau. Pour le public, comme il arrive en pareils cas, Baptiste cadet ne pouvait être que Dasnières. On ne laissait passer aucune occasion de le lui rappeler. On le lui reprocha toute sa vie. « Michot et Baptiste cadet, lorsqu'ils travailleront, n'ôteront rien sans doute à l'ensemble, dit le même critique en 1802. Le second l'a prouvé en remplaçant assez habilement le vieux Belmont qu'on applaudissait un peu par habitude dans les *Fausses confidences* ».



BAPTISTE CADET
d'après Cœuré, dans les *Héritiers* (1796)

Voici le portrait que nous en a laissé l'*Opinion du Parterre* (germinal an XI) :

> Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde.
> Molière, le *Misanthrope*.

« Dasnières fit la fortune et la réputation de ce comédien ; n'est-ce pas là un beau titre de gloire ? Aussi par reconnaissance, il conserve dans tous les rôles qu'il joue l'esprit, le ton et les manières de ce rôle favori qu'il ne peut plus jouer. Aussi à combien de lazzis indécents sur la scène française ne se laisse-t-il pas emporter ? Il veut s'y montrer l'égal de Brunet, et ferait beaucoup mieux de rivaliser, s'il lui était possible (avec) Bellemont et Champville dont il réunit les emplois, mais dont il n'approchera jamais, surtout du premier.

« Il fait rire sans doute dans les *Etourdis*, où il joue Michel, dans les *Héritiers*, dans les rôles de Thomas Diafoirus, d'Alain de l'*Ecole des femmes*, de Petit-Jean des *Plaideurs*, de Truffaldin de l'*Etourdi ;* mais que son comique est encore au-dessous de celui de Dugazon, qui paraît souvent si trivial !

« Sa figure le seconde à merveille ; il est de la laideur la plus risible ; grand, mal bâti et chauve ; le rôle de Grippe-Soleil est celui qui lui convient le mieux. »

Tout le monde, heureusement, n'est pas aussi rigide que Clément Courtois. Valleran qui continue la publication de son confrère (Germinal an XIII) est infiniment plus indulgent :

« Baptiste exerce une grande influence sur le parterre : il est sûr de le faire rire aussitôt qu'il paraît. Son jeu est spirituel, quelquefois trop chargé ; mais enfin la gaieté est une chose si rare et si bonne, et son talent pour la produire est si réel et d'un effet si sûr, qu'il faut bien lui passer quelque chose en faveur de cet avantage. »

Le même critique écrit en 1806 : « Cet acteur gagnerait à la reprise des anciennes pièces, il y trouverait bien des rôles appropriés à ses moyens... Il y serait, pour le moins, aussi réellement comique que dans ceux de Thomas Diafoirus, de Pierrot du *Festin de pierre*, et de Dandin des *Plaideurs*. Il joue parfaitement ces trois rôles. »

Le 21 mai 1806, Baptiste cadet donna une représentation à son bénéfice sur le théâtre de la Porte-St-Martin. Il y joua le rôle de Thomas dans l'opéra-comique du *Secret* et ce fameux rôle de Dasnières dans le *Sourd ou l'auberge pleine*, qu'il ne pouvait remplir sur la scène du Théâtre français, mais si cette représentation ne fut pas productive, elle fit prodigieusement rire les spectateurs, et ce fut pour l'artiste un succès énorme.

« Quand on le voit dans les *Héritiers* jouer le rôle d'Alain, valet rusé sous une apparence de niaiserie, lisons-nous dans un auteur de l'époque, quand on l'entend dire : « On se chamaillera, on se querellera, et moi je rirai..... oh ! je rirai !... cela fera du bruit dans Lan-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

derneau... » il n'y a qu'un danger à craindre, celui d'étouffer de rire. »

— « Vous jouez bien Alain, lui disait le Marquis de Ximénès, vieil amateur fort original et ancien auteur dramatique ; savez-vous pourquoi ? C'est que vous avez la figure bête, les bras et les mains bêtes, les jambes et les pieds bêtes ; enfin parce que vous êtes bête de la tête aux pieds. »

Il était également fort plaisant dans le rôle de M. Thibaudois de l'*Esprit de contradiction*.

Baptiste cadet fut tour à tour le créancier des *Etourdis*, Agnelet de *Maître Patelin*, Brid'oison du *Mariage de Figaro*, l'huissier de l'*Intrigue épistolaire*, Flamand dans *Turcaret*, Pierrot du *Festin de Pierre*. Un jour, s'étant chargé du petit rôle de Dubois dans le *Misanthrope*, raconte Ch. Maurice, il mit un tel naturel à chercher « le papier » que des personnes encore plus impatientées qu'Alceste le sifflèrent ! Ce fut un triomphe pour l'artiste (31 août 1807).

Désireux d'aborder l'emploi des « manteaux », il s'essaya dans Géronte des *Fourberies*, Antoine dans le *Philosophe sans le savoir*, sur un refus de Michot, et enfin dans *Pourceaugnac* où il échoua. Il était trop grand et trop maigre pour bien représenter un gros et gras Limousin.

Mais cet emploi lui tenait au cœur. Ne répétait-on pas que Dandin n'avait jamais été si bien joué que par lui ? En 1813, il adressa dans ce but au Comité une demande conservée aux Archives nationales. Mais il ne fut autorisé qu'à jouer quelques rôles. Argan, du *Malade imaginaire*, fut un de ceux où on le voyait toujours avec plaisir.

L'Impératrice Joséphine, et plus tard Marie-Louise, se divertissaient beaucoup aux représentations où figurait Baptiste cadet. Cette dernière princesse, surtout, ne pouvait comprimer, au gré de l'étiquette, ses éclats de rire à la vue de cet acteur, et lorsque le premier chambellan lui annonçait pour le soir un spectacle à la Cour, elle ne manquait jamais de demander avec son accent tudesque : « Chouera-t-il, ce crant monsieur si trôle ? » (*Epitre à Arnal*, par un *ex-sociétaire de la Comédie française*. Joanny).



BAPTISTE CADET, lith. de C. Motte
dans la *Manie des grandeurs* (1817)

Fleury et Talma appréciaient beaucoup leur camarade, mais il n'en était pas de même de Mlle Contat qui, par dédain sans doute, ne l'appelait jamais que M. « de D'Asnières ». (*Histoire anecdotique* par Ch. Maurice.)

Quoiqu'il en soit, pendant trente ans, Baptiste cadet ne cessa d'être aimé du public ; né comédien, il joignait à des dons naturels, peut-être excentriques, l'art de se grimer et de composer une caricature de la façon la plus plaisante. On s'en aperçut bien à son départ, car il ne fut pas facile à remplacer. Sa représentation d'adieux eut lieu le 5 mars 1822, selon De Manne, ou le 1er avril suivant, selon M. G. Monval. On joua *Hamlet*, et pour la première fois une comédie de Mme Sophie Gay, *Une aventure du Chevalier de Grammont*, pièce qui sombra ; le *Sourd ou l'auberge pleine*, cette parade où il se montrait inimitable, termina le spectacle. La recette s'éleva à 11,000 francs.

De Manne nous a donné la liste des 53 rôles nouveaux établis par Baptiste cadet de 1792 à 1822. On ne peut guère citer, à part Dasnières, qu'Alain des *Héritiers* 1796, ou Gaillard de l'*Hôtel garni* 1814. Les autres n'étaient guère que des rôles épisodiques, tandis qu'il était passé maître dans les rôles du répertoire que nous avons mentionnés.

Cependant, celui qui fut sur la scène la « bêtise naïve » parut encore quelquefois en public après sa retraite. C'est ainsi que nous retrouvons les traces de son passage à Rouen, ville où il donna neuf représentations en novembre 1822 ; au théâtre Feydeau (ou Ventadour ?) le 27 mars 1830, dans une représentation au bénéfice de son neveu Ferréol, artiste de l'Opéra-Comique. Il remplit le rôle de Brid'oison, mais parut vieux et cassé ; en 1832, enfin, à la Comédie française, en l'honneur de Mme Rose Dupuis, dans le *Philosophe sans le savoir*. Son frère aîné, retraité aussi, joua le rôle de Vanderck père, et lui se chargea de celui d'Antoine.

Sa fin fut des plus lamentables. Devenu aveugle depuis plusieurs années, il perdit la mémoire, puis la raison, et s'éteignit à Paris le 31 mai 1839.

Baptiste cadet avait habité successivement

EFERUS - Recherches & Classification numériques

rue Croix des Petits-Champs « chez le coffretier » du Roi, 1792 ; rue Traverse St-Honoré nº 3, 1794 ; Cour des Fontaines, Palais Egalité nº 1112, 1799 ; rue de Lille, hôtel de Salm, 1800 ; Barrière Plumet 1807-1819, et Faubourg St-Denis, 65, 1822.

Biographie : Notice par E.-D. De Manne, *Troupe de Talma. Annuaire Delhasse* 1840, p. 294. *Liste alphabétique des sociétaires* par G. Monval.

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. I, p. 178, t. III, p. 151. — *Hist. anecdot. du théâtre*, par Ch. Maurice. — *Hist. du th. du Palais-Royal*, par Eug. Hugot, p. 33. — *Almanachs des spectacles*. — *Souvenirs* par un amateur du th. français. — *Hist. du th. français*, par Etienne et Martinville, Paris, Barba 1802, t. II, p. 218. — *Année théâtrale* pour l'an IX, l'an XI. — L'*Opinion du parterre*, t. I, p. 57, t. II, p. 51, t. III, p. 198, t. IV, p. 52, t. VI, p. 56, t. VII, p. 63, t. VIII, p. 71, t. IX, p. 78, t. X, p. 126. — Le *Rideau levé*, 1818, p. 44. — *Petite biographie dramatique*, 1821, p. 38. — De la *Comédie française*, par Eug. Laugier, p. 24. — L'*Histoire par le théâtre*, par Th. Muret, t. I, p. 87, 173, 346.

Iconographie : Le portrait de Baptiste cadet dans les *Héritiers*, peint en miniature par M. Cœuré, fut exposé au Salon de 1810 sous le nº 176.

Bibl. nat. Catalogue Duplessis.

1. En pied, de profil à gauche (cost. de th.), lith. par F. Demougeot, 1821.
2. En pied, de profil à droite (cost. de th.), gravé par D. B. (Duplessis-Bertaux).
3. A mi corps, de ¾ à gauche, dans un ovale, (cost. de th.), gravé par Leroy d'après Cœuré.
4. En buste, de profil à gauche, lith. C. Motte. Coll. Martinet : pl. 110, M. Coquelet des *Menechmes;* pl. 235, Jacques Spleen dans le *Conteur;* pl. 377, Argante dans les *Fourberies de Scapin;* pl. 390, Basile dans le *Barbier de Séville*.

BAPTISTE JEUNE. — Frère des deux précédents, et qu'il ne faut pas confondre avec Baptiste cadet que l'on désigna souvent aussi par le nom de *Baptiste jeune*. Ainsi que ses deux frères, Baptiste jeune avait commencé à suivre la carrière dramatique, et parut au théâtre du Marais en 1792. Devenu soldat, il prit goût au métier, et Ch. Maurice affirme qu'il mourut colonel sous le règne de Napoléon.

Bibliographie : *Almanach Duchesne. Hist. anecdot. du théâtre*, par Ch. Maurice.

BAPTISTE, Mlle, Cécile, sœur des précédents. — Actrice du théâtre Feydeau, ne nous est connue que par cette citation de l'*Année théâtrale*, almanach pour l'an IX : « La troupe a perdu aussi Mlle Cécile Baptiste, *sœur du comédien français* de ce nom. Elle n'avait pas à craindre l'écueil ordinaire des jeunes actrices ; le public, loin de la gâter, la recevait toujours très froidement, mais quelques personnes qui l'avaient vue au théâtre de la République, dans plusieurs rôles de la grande comédie qu'elle disait avec intelligence, pensaient que cette rigueur même la conduirait un jour à les bien jouer. »

Cette note pourrait bien cacher une erreur sur la personnalité de Mlle Cécile Baptiste, car nulle part sur les tableaux de troupe du théâtre de la République ou du théâtre Feydeau même, nous n'avons trouvé son nom. En ce qui concerne le théâtre de la République, est-ce une confusion avec Mme Baptiste bru ? Il est à remarquer aussi qu'en 1799 il y avait au théâtre Feydeau un acteur du nom de *Baptiste*, demeurant rue du Mont-Blanc, et qui ne saurait être ni Baptiste aîné, ni Baptiste cadet faisant alors tous deux partie du théâtre de la République et demeurant à d'autres adresses.

Bibliographie : *Année théâtrale*, almanach pour l'an IX, p. 111.

BAPTISTE, Mlle Joséphine, fille de Baptiste aîné. — V. Mme Desmousseaux.

BAPTISTE, Joseph, François Anselme dit. — Fils de Baptiste aîné et frère cadet de Mme Desmousseaux, né le 31 mars 1800, selon les Ephémérides de l'*Annuaire Delhasse* de 1840, eut des commencements assez obscurs, en dépit de l'illustre nom qu'il portait. Son père lui fit faire de brillantes études, et le mit au collège Sainte-Barbe où il entra en même temps qu'Adolphe Nourrit. De là naquit entre ces deux hommes une intimité qui ne s'éteignit qu'avec la triste mort du chanteur. Au sortir du collège, Baptiste fréquenta le Théâtre français, où il allait applaudir son père et son oncle. De tels exemples lui montèrent l'imagination, et il voulut entrer, lui aussi, dans la carrière. Son père s'y opposa ; il lui parla des intrigues, des coteries auxquelles il avait été en butte. Le jeune homme se soumit à contre-cœur et entra dans une maison de commerce où il resta trois ans, mais qu'il ne quitta que pour entrer au Conservatoire, où il se consacra, pendant dix-huit mois, à des études musicales. Mais son père, ne voulant pas le laisser à Paris, lui fit prendre alors un engagement pour la province, où il tint avec succès l'emploi des pères nobles et des premières basses tailles. En 1828, il était au théâtre d'Anvers avec sa femme. Il se rendit ensuite à Lille, puis à Paris, où il se présenta au Gymnase dans l'emploi des Ferville. Ses débuts y furent très heureux, mais la révolution de 1830 ayant amené des changements dans ce théâtre, il retourna à Lille. Il y resta encore deux années ; de là il prit un engagement pour Amsterdam, où il se concilia l'estime générale, et quitta cette ville en 1834 pour venir retrouver sa femme à Bruxelles, où il fut engagé comme père noble, second premier rôle, grand

EFERUS - Recherches & Classification numériques

raisonneur, grand troisième rôle dans la comédie, la tragédie et le drame, et comme seconde basse noble, et première basse comique dans l'opéra-comique.

Baptiste débuta donc à Bruxelles le 22 mai 1834, par le rôle de Cléante du *Tartufe*, et le 8 juin suivant par le rôle du marquis Derbon dans *Chacun de son côté*. Il y resta jusqu'en 1840. En 1842, il était à Gand. En 1844, il vient à Paris, débute à la Comédie française, ne peut s'y maintenir, et entre à l'Odéon. Nous retrouvons son nom dans :

1846, octobre, *Echec et mat*.
1847, 21 janv., *Une Année à Paris*.
— 30 sept., *Isabelle de Castille*.
1848, 13 mai, les *Pâques véronaises*.
— 8 août, *Van Dyck à Londres*.
— 23 oct., *Macbeth*.

Cette année, on l'avait conservé comme sociétaire à demi-part, et l'on avait donné, le 27 mai, une représentation à son bénéfice, avec le concours de la Comédie française. (Il avait été blessé par un timon d'omnibus). Nous n'ignorons pas qu'on fait généralement mourir cet artiste en 1848, mais nous retrouvons son nom, à l'Odéon toujours, le 15 mai 1849, dans la distribution du *Bourgeois des Métiers* et le 8 septembre dans le *Trembleur*.

Un *Baptiste* jouait les pères nobles à Genève en 1857-58.

Bibliographie : *Annuaire Delhasse*, 1840, notice p. 195.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval.

Iconographie : Il existe à la Bibl. nat. deux portraits d'un « Baptiste acteur ? » Catalog. Duplessis n° 2710.

1. En pied, de face (cost. de th.) lith. de Canquois et Simon (1839).

2. En pied, de profil à gauche (cost. de th.) lith. de Gubian et Cie, Lyon (1837).

Il serait prudent de s'assurer s'ils se rapportent au fils de Baptiste aîné.

BAPTISTE, Mme Louise Henriette, Emilie Gromez, femme Anselme-Baptiste dite. — Epouse du précédent, naquit à Anvers le 7 juin 1810, selon Delhasse, qui voulut sans doute se montrer galant, comme on le verra plus loin. Ses parents étaient français. Elevée à Bruxelles jusqu'à l'âge de huit ans, Mlle Gromez vint à Paris où elle perdit son père en 1820. Protégée par Mlle Duchesnois, la jeune fille entra au Conservatoire où elle remporta le prix de tragédie en partage avec Adolphe Bouchet. Mais comment admettre, qu'une jeune fille de *treize ans*, ayant déjà terminé ses études au Conservatoire, débute à la Comédie française le 20 juillet 1823, dans Junie de *Britannicus* et dans *Nanine* ? Il nous semble que le trop complaisant biographe est pris ici en flagrant délit d'inexactitude. Et cependant la date du début ne saurait être changée. Jeune amoureuse de tragédie et de comédie, Mlle Gromez joua tour à tour les rôles d'*Iphigénie*, d'*Andromaque*, de Chimène du *Cid*, d'Aménaïde de *Tancrède*, d'Isabelle de l'*Ecole des Maris*, d'Henriette des *Femmes savantes*, d'*Eugénie*, de Sophie de *Tom Jones*, de Charlotte des *Deux Frères*, d'Agnès de l'*Ecole des Femmes*. Talma lui donna la réplique dans *Britannicus* et dans *Andromaque*. Et cependant, en 1826, nous retrouvons son nom à la banlieue où elle joue la tragédie.

Partie pour la province, Mlle Gromez prit l'emploi des grands premiers rôles qu'elle joua successivement à Anvers et à Lille (pendant quatre ans). Ligier qui vint en représentations dans cette ville l'engagea vivement à demander un nouveau début au Théâtre français. Comme la première fois, elle plut au public, à la presse, aux auteurs, mais M. Jouslin de la Salle, alors directeur de ce théâtre, lui fit des propositions si mesquines que la jeune artiste préféra partir pour Bordeaux, où elle réussit complètement.

C'est dans cette dernière ville que Mlle Gromez, devenue chemin faisant Mme Baptiste, signa un engagement pour Bruxelles où elle débuta avec le plus grand succès le 7 mai 1834 par le rôle de Marguerite dans la *Tour de Nesle*; le 11, par le rôle de Mme Dorsan de la *Femme jalouse*, et le 20, par le rôle de la reine Elisabeth dans les *Enfants d'Edouard*.

« Mme Baptiste, écrit son biographe en 1840, est une artiste pour laquelle on a épuisé déjà toutes les formules d'éloge. Belle, remplie d'âme, de chaleur et de sensibilité, elle joint à une diction parfaite cet entraînement qui charme et qui séduit... Le talent de Mme Baptiste est placé fort haut dans l'estime des Bruxellois, et chacune de ses créations à notre théâtre y est l'objet d'ovations et de bravos universels. »

En 1840, nouvelle apparition à la Comédie française ; mais comment jouer la tragédie à côté de Rachel ?

En 1842, Mme Baptiste est à Gand, où elle joue les premiers rôles marqués, en attendant que l'Odéon lui ouvre ses portes en 1848. Elle y débuta dans *Eugénie*. Nous relevons ensuite son nom dans les pièces suivantes :

1849, 3 mars, la *Mort de Stottford*.
— 5 oct., la *Farnesina*.
1850, 5 avril, le *Martyr de Viria*.
— 10 février, *Une Nuit blanche*.
— 13 mai, le *Chariot d'Enfant*.

En 1857-58, une dame Baptiste jouait les premiers rôles à Genève.

Mme Baptiste mourut après 1873.

Biographie : *Annuaire Delhasse* 1840, longue notice, p. 196 et suiv.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval.

BAR, Edouard, Joseph Andrès dit. — Théâtre historique 1849. — Odéon 1850-53. — Cet artiste avait débuté à l'Odéon le 7 mai 1849

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dans l'*Ecole des Maris* et créé un rôle le 13 du même mois dans le *Chariot d'Enfant*.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval.

BARATAUD, Mlle Juliette, Marie, Joséphine. — Gymnase, rôles d'ingénues, 1866, 16 mars, Lucienne des *Idées de Mme Aubray*. — 6 sept., *L'Amour d'une Ingénue*. Elle sortait à peine du Conservatoire lorsqu'on lui confia un petit rôle dans *Nos bons Villageois*. En 1873, Mlle Barataud passa par le Vaudeville, puis entra au Palais-Royal où elle resta trois ans (le *Panache*, 1875, *Mon Mari est à Versailles*, 1876). En 1879, l'*Annuaire des Artistes* signale sa présence à l'Opéra-Comique, et en 1880 à Genève.

Bibliographie : *Derrière la Toile*, par A. Vizentini, 1868. — *Almanachs* Soubies. — *Annuaires* des artistes.

BARAU, Mme Charlotte. — Bordeaux 1862-63.

BARAU-Rosi. — Bordeaux 1862-63.

BARBA. — Plus connu comme libraire que comme comédien, avait débuté au théâtre de la Cité, vers 1795, par le rôle de Frontin dans *Guerre ouverte*. Mais il quitta bientôt la scène. Barba a lancé dans le monde plus de six millions d'exemplaires de tragédies, comédies, opéras, ballets et pantomimes.

Bibliographie : *Histoire des Petits Théâtres*, par Brazier, t. I, p. 156.

BARBE, dit aussi *Desbirons*. — Vaudeville 1849-53.

BARBE, Adrien. — Dieppe 1852, Calais 1853, Caen 1854, Paris 1855-62, Colmar 1863-64, Cherbourg 1865, Le Hâvre 1867, Cherbourg 1868-69, St-Etienne 1870-72, Bruxelles 1873-74, Roanne 1875, Bruxelles 1876-77. Sa mort fut annoncée dans le Rapport à la Société des Artistes, en 1878.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des Artistes.

BARBE, Mme Cécile, dite aussi *Belval*. — Th. du Luxembourg 1852, Th. du Cirque 1854-56.

BARBE, Lucien, Célestin. — Liège 1867, Reims 1868-69, Caen 1870, Châtelet 1872, Nlle-Orléans 1873, Besançon 1874, Béziers 1875, Lyon 1876, Rochefort 1877-78, Nîmes 1878, Lorient 1880, Agen 1881, Lorient 1882, Verviers 1883-84, Namur 1885, Bayonne 1886. Lucien Barbe mourut d'une méningite à Bayonne, où il était directeur. Sa mort fut annoncée dans le Rapport à la Société des artistes en 1887.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

BARBE, Marcelin. — Constantine 1874-77. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1878.

BARBÉ, Auguste. — Tournay 1864-65, Lorient 1867-69.

BARBERAT, François, Eugène. — Genève 1868-69, La Haye 1870-72.

BARBERY, François. — Bordeaux 1850-60, Marseille 1861-1876. En 1869, Barbery âgé de 66 ans, avec 47 ans de services, reçut une rente annuelle de 300 francs de la Société des artistes, à laquelle il appartenait depuis 1840, date de sa fondation.

BARBET, Louis, Henri. — Bruxelles 1868-70, 1872-74, Marseille 1875, Lyon 1876-78. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1879.

BARBIER. — Parut sur le théâtre de l'Odéon en 1797 et fit partie, le 27 décembre de cette année, de la distribution de *Maulius Torquatus*. On le vit encore le 28 février 1799 dans les *Deux veuves*. Le théâtre brûla quelques jours plus tard. Barbier suivit alors les destinées de cette troupe au théâtre de la Cité, puis à la Salle Louvois, au théâtre des Arts, au théâtre du Marais, au théâtre Feydeau. On retrouve son nom, notamment salle Louvois, dans les pièces suivantes :

1802 15 oct. *Le Mari ambitieux.*
— 29 déc. *La petite école des pères.*
1803 13 mai *Le Dépit amoureux*, de Molière, rétabli en 5 actes par Calhaiva.
— 1er oct. *La petite guerre*, chute.
1804 28 janv. *Le Trésor.*
En juillet le th. Louvois devient th. de l'Impératrice.
1805 21 mai *Le portrait du Duc.*
— 5 oct. *Le parleur éternel*, seconde pièce de Ch. Maurice. C'est à la fin de cette pièce que Picard, au moment où il se présenta pour annoncer le nom de l'auteur, fut interrompu par le « parleur éternel ».

A cette époque, 1805-08, Barbier demeurait rue Cerutti, 28. Voici ce qu'en disait l'*Almanach pour l'an IX :* Barbier est un « jeune homme bien tourné qui a fait ses premières armes au Faubourg St-Antoine, à la célèbre pépinière Mareux. Dix ans d'habitude de la scène n'ont encore pu le corriger d'une gaucherie. d'une roideur et d'une froideur presque égale. » Cette opinion est encore confirmée en 1802 : « Barbier dit naturellement, mais ce naturel est trop peu vigoureux et paraît froid. »

Ouvrons l'*Opinion du Parterre* (Germinal an XIII) à l'article Barbier « Amoureux en chef du théâtre Louvois ». — « Il est un peu

EFERUS - Recherches & Classification numériques

froid, mais toujours décent, et c'est un grand mérite à la scène. Il a corrigé la roideur qu'on lui reprochait avec justice, et je vois avec plaisir qu'il obtient actuellement des succès mérités. Dans l'*Esprit follet*, les *Voyageurs*, le *Premier venu*, la *Mère coquette*, Barbier montre des qualités aimables, et s'il n'est pas un acteur de premier mérite, on peut du moins le placer au-dessus de beaucoup d'autres qui tiennent le même emploi. Son aplomb, l'habitude qu'il a du théâtre, paraissent surtout dans *Malice pour Malice*. C'est, en un mot, un sujet fort utile ».

A citer, parmi ses créations au Théâtre de l'Impératrice :

1805, 11 déc., *Les Filles à marier*.

1806, 16 avril, rôle de Térence dans la *Comédie aux Champs-Elysées*, à propos en l'honneur de Collin d'Harleville qui venait de mourir.

1806, 23 sept., *La Manie de briller*.

— 11 nov., *Le Mari intrigué*, de Désaugiers.

Et sous la direction Alex. Duval :

1808, 26 mars, *Ordre et Désordre*.

Par la retraite de Clozel engagé à St-Pétersbourg, Barbier devenait le premier sujet de ce théâtre, mais il préféra passer à la Comédie française, où il s'offrit pour remplacer Varennes. C'était un fort grand sacrifice, car il ne s'agissait plus que de jouer les confidents et les amoureux, dont Després, Lacave et Michelot ne voulaient plus. Barbier préféra cette vie obscure, mais assurée. Il fut accueilli favorablement.



BARBIER
portrait tiré de *l'Oracle des Dames*

« Les acteurs qui l'ont remplacé au Théâtre de Louvois, lisons-nous dans l'*Opinion du Parterre* (1811) ne sont pas parvenus à l'y faire oublier ; c'est une justice qu'il faut lui rendre ; et j'ajouterai qu'il efface chaque jour le souvenir de Varennes, son prédécesseur. Les malins prétendront que ce n'était pas difficile ; soit... Barbier n'est pas déplacé dans ses confidents tragiques ; lorsqu'Armand et Michelot ne veulent pas jouer certains amoureux insipides, assez communs dans le répertoire, Barbier s'en charge. Sa tournure et sa figure n'y sont point un contre-sens ; ainsi je conclus qu'il gagne bien ses modestes appointements, et qu'il mérite d'être en paix avec le parterre ».

Barbier remplissait notamment très bien le rôle long et difficile d'Horace de l'*Ecole des Femmes*. « Il remplace tout le monde, joue de tout, n'est déplacé nulle part », lisons-nous en 1813, et cependant les réductions économiques atteignirent ce modeste serviteur. Au retour du voyage de la Comédie française à Dresde, accompli par ordre de l'empereur, Barbier qui demeurait alors rue Batave, 12, contracta une maladie dont il mourut prématurément le 7 septembre 1813.

Bibliographie : *Almanach des spectacles*, 1800, 1802. — *Opinion du Parterre*, t. II à X. — Annuaires dramatiques. — L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval.

Iconographie : Un portrait de Barbier, en buste, dans l'*Oracle des Dames*.

BARBIER. — Acteur de l'Ambigu comique, en 1840.

BARBIER, Mme, femme Millet. — Moscou 1849.

BARBIER, Mme, Antoinette, Marie. — Dijon 1849.

BARBIER, Louis, Henry. — Odéon 1849-50. Bruxelles 1852-63. — La Haye 1864-65. — Châtelet 1867-70. — Marseille 1872.

BARBIER, Mlle Cécile. — Variétés 1850.

BARBIER, Mme, née Marie-Caroline Carré. — Dunkerque 1855-56. — Troyes 1857-59.

BARBRY, Eugène, Edouard. — Bourges 1868-70.

BARBOT, Emile. — Genève 1849.

BARBOT, Gustave, Jean, Joseph, Marie. — Bruxelles 1852-53. — Lyon 1854. — Dijon 1855-56. — Rouen 1861. — Lyon 1862. — Le Hâvre 1863. — Lille 1864-65. — Lyon 1867-75.

BARBOT, Jean-Pierre. — Bayonne 1855-56. — Anvers 1858-62. — Mostaganem 1863. — Bourges 1864. — Mostaganem 1865.

BARBOT, Mme, née M.-L. Pardon. — Bayonne 1855-56. — Anvers 1858-61. — Bourges 1862. — Mostaganem 1863. — Bourges 1864. - Mostaganem 1865.

BARBOT, Albert, Henry. — St-Nazaire 1875-79.

BARCEL, François. — Grenoble 1852. — Ambigu 1853. - Grenoble 1854.

BARD, Pierre. — Ambigu 1850-53.

BARD, Mme, Eugénie, née Legrain St-Romain. — Rouen 1855-56. — Bordeaux 1857-62.

BARDE, Armand, Pierre, Charles. — Limoges 1857.

BARDET, Mme. — Th. Historique 1849-50.

BARDEUX, Mme. — Théâtre des Jeunes Artistes 1807.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BARDIN, Mme, Charlotte, Léontine, dite *Allié*, dite *Derocle*. — Perpignan 1867. — St-Etienne 1868-69. — Grenoble 1870. — Nantes 1872. — Odessa 1873-74.

BARDOU aîné, Noël, Edouard. — Naquit à Montpellier le 25 décembre 1808, selon Vapereau. Il fut d'abord clerc d'avoué chez son frère, à Nîmes. Ayant voulu s'essayer dans des rôles tragiques, sur de petites scènes, il fit rire. Engagé comme seconde basse, il parut à Carcassonne, Pézenas, Béziers, et se décida enfin à aborder le vaudeville; c'est en qualité d'acteur de vaudeville qu'il fut engagé à Bayonne, Anvers, Brest et Toulouse.

En 1835, le Théâtre du Vaudeville lui ouvrit ses portes. On lui donna l'emploi de Bernard Léon. Il parut dans les rôles de Giraudeau de *Pourquoi?* Crochard du *Bal des Ouvriers*, l'*Ami Grandet*, rôle établi par Volnys. Mais tout cela se passa sans grand éclat. *Rigoletti*, *Paris dans la Comète*, le mirent un peu plus en évidence. Il joua ensuite dans *Une Femme raisonnable*, le *Protégé*, l'*Article 960*, le *Frère de Piron*, les *Mémoires du Diable*, les *Petites Misères de la Vie humaine*, *Un Péché de Jeunesse*, *Manche à Manche*, la *Gazette des Tribunaux*, etc.

Dans *Passé Minuit*, le triomphe de sa carrière, son succès égala celui d'Arnal, son partenaire. A propos de *Tout pour mon fils* (Vaudeville 1841), Th. Gautier écrivait : « Derval, bourgeois débonnaire, est délicieusement représenté par Bardou ».



BARDOU AINÉ
d'après A. Lacauchie, dans le *Maître d'Armes*

Aux Variétés, Bardou aîné était toujours rappelé avec Bouffé, après le *Muet d'Ingouville*. Il joua dans les *Chansons de Béranger* et créa le *Maître d'Armes* (Variétés 1850). En 1856, il faisait encore partie de la troupe du Vaudeville. En 1859, il passa par Bordeaux.

Les qualités prédominantes de cet artiste étaient la franchise, le naturel, la vérité. Il excellait aussi à imiter les différents patois. Bardou aîné mourut au commencement d'août 1863 et fut enterré à Neuilly.

Iconographie : Bibl. nat. (sous le nom de Bardou *Oscar*, *François*). Catal. Duplessis n° 2847.

1. En buste, de ¾ à droite. Imp. Aubert, 1838.

2. A mi-corps, de ¾ à droite. Imp. Aubert, 1839.

3. En pied, de ¾ à gauche. Imp. Aubert, 1840.

4. En pied, dans deux costumes différents. Lith. Bertauts, 1851.

5. En pied, de face (cost. de th.), lith. par Bida, 1837.

6. En buste, de ¾ à gauche, lith. Constantin, 1841.

7. En pied, de face (cost. de th.), par Victor Dollet, 1842.

8. En pied, de face (cost. de th.), lith. par Vict. Dollet, 1843.

9. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par Alex. Lacauchie.

10. A mi-corps, de ¾ à droite, lith. par Benjamin (Roubaud), 1840.

11. En pied, de face (cost. de th.), lith. par Daniel Vincent, 1842.

V. aussi Bibl. nat., *Hugo* Victor et *Lablache*. Le *Figaro* du 13 juin 1839 a publié un dessin de Daumier, représentant Bardou devant la fenêtre ouverte, et Arnal dans son lit, scène typique de *Passé minuit*.

BARDOU, Jules, Louis, né le 14 août 1811, selon les éphémérides de Delhasse (1844), tenait les jeunes premiers rôles à Tournay en 1841, puis à Verviers 1842, à Charleroy 1843, à Bruxelles (th. des Nouveautés) 1844. Ayant voulu s'essayer dans le vaudeville, au théâtre du Parc, 13-21 mai 1843, il ne réussit pas dans ce genre et revint à son premier emploi. Après l'avoir perdu de vue pendant longtemps, nous retrouvons son nom à Lisbonne 1859-60, Rouen 1861-1865, Le Hâvre 1867, Alger 1869, Rouen 1870-76.

Bibliographie : *Annuaires* Delhasse 1842 et 1844. *Annuaires* de la Société des artistes.

BARDOU jeune, César, François. — Variétés 1849-50, St-Pétersbourg 1852, Moscou 1854, Gand 1855, Liège 1856-59, Marseille 1860, Lyon 1861-62, Alger 1864-69.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

BARDOU, Auguste, César. — Lyon 1861, Mostaganem 1862, Alger 1863-65, Bordeaux 1867-69, Pau 1870, La Haye 1872, St-Quentin 1873-76, Calais 1877, Réthel 1878. Sa mort fut annoncée dans le Rapport à la Société des Artistes en 1882.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BARDY, Mme, Charlotte, Linda d'Azzo. — Elève de Beauvallet. Ambigu 1867-73, créa le rôle de la comtesse dans la *Czarine,* à l'Ambigu, le 30 mai 1868, Gaîté 1874-80, passa aussi par le th. Cluny 1875 et la Porte St-Martin (la Thénardier des *Misérables,* 21 mars 1870). Depuis 1881, Mme Charlotte Bardy vivait à Paris, éloignée du théâtre. Son nom cesse de figurer à l'Annuaire en 1901.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

BARDY, Mme Clémentine, Valentine d'Azzo. — Belleville 1867-74. A partir de ce moment, cette artiste prit le nom de *Lormiani.* Reims 1875, New-York 1876, Odessa 1877-78, Nantes 1879-80, Marseille 1881-84. — Revient à Paris 1885-87, Lyon 1888, Paris 1889-90, Montélimar 1891, Lyon 1892-95, Paris 1896, Meximieux 1898, Chazey 1899. Habitait Lyon en 1901.

Bibliographie : *Annuaires* des artistes dramatiques.

BARET. — Sous ce nom :

Baret, deuxième comique à Bruxelles 1828.

Baret, Auguste, Adolphe. — Troyes 1849.

Baret, Emmanuel, Jean, Joseph. — Comédie française 1852-64. — On lit dans le Rapport à la Société des artistes dramatiques en 1865 : « Le jeune Baret est aussi chez M. Marelle (le Maître de pension)... il répond par son application et son travail aux soins de ses professeurs, à la bonté du chef de l'institution et à la sollicitude du comité. Il a également remporté plusieurs prix. — Le comité du Théâtre français, en *souvenir des bons services rendus par M. Baret père,* a décidé qu'une somme annuelle serait versée pendant trois ans à la caisse de l'Association, pour contribuer aux frais d'éducation de cet enfant. M. Provost a bien voulu plaider la cause de l'intéressant orphelin... »

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

Baret, Louis, Constant, Emmanuel. — Comédie française 1852, 1854, 1858. A partir de cette époque, Louis Baret se fixe à Paris qu'il habitait encore en 1901. En 1893, âgé de 72 ans, avec 39 ans de services, Louis Baret obtint une pension annuelle de 500 fr. de la Société des artistes.

BARETTA. — V. Barretta.

BARETTI, les sœurs. — Le Caire 1875, Th. des Variétés 1877-79. L'une d'elles, Adolphine-Joséphine, disparut vers 1884. L'autre, Henriette, prit le nom de *Barétty :* Nantes 1886, Rouen 1888-90, Bordeaux 1891, Lille 1892, La Haye 1893-96, Toulouse 1897-98, Montpellier 1899, Toulouse 1900, Montpellier 1901. Mme Henriette Baréty est officier d'Académie depuis deux ou trois ans.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

BARILLONET, Mlle. — Cette actrice, qui ne jouait sans doute que des bouts de rôles, figure dans une ancienne collection de portraits, où elle est mentionnée comme ayant fait partie de la troupe de Molière; Fr. Hillemacher grava une eau-forte d'après un ancien portrait à l'aquarelle, sur papier, pour la *Galerie historique* de la *Troupe de Molière,* en rappelant qu'un jeune acteur du même nom représentait un amour dans le ballet de *Psyché,* en 1671. Paul Lacroix suppose que cette demoiselle Barillonnet était une sœur de Mlle de Brie, nommée Jeanne, Françoise Brouard, laquelle épousa le 25 avril 1672 Jean Baraillon ou Barillon, tailleur ordinaire des ballets du roi.

Bibliographie : *Galerie historique* de la troupe de Molière, par E.-D. De Manne. — *Iconographie* molièresque, par P. Lacroix, p. 173. — *Dictionnaire critique* de Jal, p. 282.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis nº 2869. En buste, de profil à droite, grav. par Fr. Hillemacher, 1857.

BARIOL, Mme, Mathilde, Eugénie. — L'Annuaire des artistes dramatiques indique cette artiste comme appartenant au Théâtre du Palais royal de 1859 à 1868. En 1864, une dame ou demoiselle Bariol jouait aux Folies Marigny dans *Zut au berger !* (16 déc.).

BARIOT, Francisque. — Alger 1849-74.

BARJON, Victor, Albert. — Liège 1873-76.

BARNAUD ou Bernaut, Mlle. — Débuta à la Comédie française le 26 déc. 1758 dans le rôle de Constance, dans le *Préjugé à la Mode.*

Bibliographie : *Almanach des Spectacles,* 1760.

BARNOLT, Paul Fleuret dit. — Devrait plutôt être rangé parmi les chanteurs que les comédiens, car il rendit de bons et loyaux services au théâtre de l'Opéra-comique pendant trente ans. Et cependant Barnolt débuta aux Folies Marigny, d'où il fut engagé aux Fantaisies parisiennes. C'est à ce titre seulement qu'il nous appartient.

Barnolt naquit à Paris en 1844. Ses premières études furent dirigées vers l'architecture, un art dans lequel son frère aîné, Adrien Fleuret, sut se faire un nom estimé. Doué d'une agréable voix de ténorino, il aimait à soupirer des romances. C'est ainsi que, soldat, il se fit exempter du service pour entrer au Conservatoire où il ne put se maintenir. Il fallut repartir au 15me bataillon de chasseurs à pied, en garnison à Strasbourg. Travailleur, intelligent, se prodiguant dans les concerts, il sut se faire

EFERUS - Recherches & Classification numériques

apprécier du commandant qui finit par le renvoyer en congé illimité.

Rentré à Paris, Barnolt débuta aux Folies Marigny, où il eut pour camarades Daubray et Mme Céline Chaumont. Il y joua le vaudeville et l'opérette et parut dans la *Cigale et la Fourmi*, *Euréka*, la *Devinette*, les *Trois Normands*.

Engagé en 1866 au Théâtre des Fantaisies parisiennes (devenu en novembre 1869 l'Athénée), il y resta quatre ans et y trouva définitivement l'emploi qu'il devait tenir à l'Opéra comique : celui de *trial*.

A partir de ce moment, nous ne le suivrons plus comme chanteur. Il débuta à la salle Favart le 23 août 1870, et pendant trente ans ses créations, ou les rôles remplis par lui, furent innombrables. Son jeu naïf et naturel, sa physionomie ouverte, le timbre original de sa voix, lui attiraient la sympathie. En 1889, il fut nommé Officier d'académie.

Ayant prêté son concours à une matinée de bienfaisance, il prit froid en rentrant chez lui, 2, rue Raspail, à Bois-Colombes et succomba à une pneumonie. Il fut inhumé à Bois-Colombes le 17 juin 1900, unanimement regretté.

Biographie : Notice par Félix Jahyer, *Paris-Théâtre* nº 188.

Iconographie : Photographie en buste, même journal, même numéro.

BARNOT. — Débuta le 14 janvier 1754 à la Comédie française, par le rôle d'Arnolphe, dans l'*Ecole des Femmes* et continua ses débuts par ceux d'Harpagon, dans l'*Avare*, de Bernardille dans la *Femme juge et partie*, de Mylord Houzei dans le *Français à Londres*, du financier dans le *Philosophe marié* et de *Georges Dandin*.

Bibliographie : *Almanach Duchesne* 1755.

BAROLLIER, Mme. — Bordeaux 1792.

BARON père, André Boyron dit. — Né vers 1600, mort en 1655, fut le père du célèbre Baron. Comédien du Th. du Marais, selon Tallemant, il passa à une date inconnue à l'Hôtel de Bourgogne, où il remplissait les rôles de rois dans la tragédie, et selon l'usage d'alors ceux de paysans dans la comédie. Le 22 avril 1641, il épousa sa camarade Jeanne Auzoult, âgée de seize ans, et sur son acte de mariage, en date du 20, il est qualifié « Comédien du Roy ». La jeune épouse, dont nous parlons plus loin (v. Mlle Baron), excellait dans les premiers emplois de l'un et l'autre genre.

« Le père Boyron, a dit un contemporain, joua plusieurs fois devant le roi Louis XIII qui, par oubli de son véritable nom, ou dans le dessein de le lui changer, l'appela *Baron* ». Le nom lui resta.

Lemazurier prétend qu'il mourut par suite d'un accident. En jouant dans le *Cid* le rôle de D. Diègue, il repoussa du pied l'épée du comte de Gormas et se blessa. Il n'y prit pas garde et le mal s'aggrava. On lui proposa alors de lui couper la jambe, mais il s'y refusa obstinément. Il mourut le 5 octobre 1655.

Bibliographie : *Historiettes* de Tallemant des Réaux. — Lemazurier : *Galerie historique des acteurs du Th. français*. — *Dictionnaire critique* de Jal.

BARON, Mlle, Jeanne Auzoult, femme Boyron dite. — Née en 1625. Jal, dans son *Dictionnaire critique* (1867) a complètement réfuté les assertions de Titon du Tillet, de Moreri, de Lemazurier, etc., au sujet des origines de Baron. Mais s'il excuse Loret et Tallemant des Réaux *(Historiette de Mondory)*, il ne peut pardonner à Lemazurier de ne pas avoir cherché, comme il l'a fait, dans les registres des paroisses.

Mlle Baron, avant son mariage avec *André* (et non Michel) Boiron ou Boyron 1er, se nommait Jeanne Ansoult, ou Auzoult, ou Ausou. On sait qu'à cette époque il arrivait à la même personne d'écrire parfois son nom différemment. Elle était fille de comédiens et faisait partie, ainsi que ses parents, de la troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Elle avait pour camarade André Boyron. Celui-ci n'était plus un tout jeune homme. Le mariage eut lieu néanmoins le 22 avril 1641, et Jal a reproduit l'acte inscrit sur le registre de St-Nicolas des Champs. D'où il résulte que le marié avait *quarante ans* et qu'il demeurait rue de Poitou ; que la mariée qualifiée Jeanne Auzoult (avec un z) avait seize ans ; que son père qualifié Jean Ausoult (avec un s) était comédien du Roy ; que sa mère s'appelait Anne de Crenet et que tous deux demeuraient également rue de Poitou ; que le frère d'André Boyron s'appelait Jean Boiron (avec un i) et était marchand « chandellier » rue du Temple, et que son cousin Anthoine Guillot, sieur de Pellegrue, habitait Issoudun et était de passage à Paris.

Ce qui détruit absolument la légende du mercier ou du tanneur d'Issoudun allant à Bourges, devenant amoureux fou d'une actrice qu'il épouse, et embrassant par amour la profession de comédien.

Reste encore à démolir l'histoire des *seize* enfants, mise en avant par Tallemant des Réaux et reproduite pendant deux siècles sans contrôle :

Le premier enfant issu de ce mariage (2 juin 1644) s'appela *Claude*. Une fillette, *Jeanne, Florence*, fut présentée à St-Sauveur le 28 octobre 1646, le jour même où Montfleury fit baptiser une de ses filles. Le troisième enfant fut un garçon. Le registre de St-Sauveur consulté par Jal contenait cette note : « Icy deuait estre escript le baptême de l'enfant de M. Baron, commédien, lequel enfant fut baptisé au Palais Royal. L'on trouuera iceluy escript dans les registres de St-Eustache peut-estre deux jours deuant qu'il n'est icy » (5 nov. 1647). Le registre de St-Eustache contient, en effet, à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

cette même date « du mardy 5me de novembre 1647 » l'acte que voici : « Fut baptisé au Palais Royal, *Charles*, fils d'honorable homme André Boiron, bourgeois de Paris et de Jeanne Ausou *(sic)*. Sa femme demeurant rue des Deux-Portes; le parrain hault et puissant seigneur Messire Charles de Créquy, prince de Poix, premier gentilhomme de la Chambre du Roy; la marraine damoiselle Claude-Charlotte de Lignières, damoiselle de Guerchy, fille d'honneur de la Reine Régente, mère du Roy ».

On peut s'étonner de la présence de ces grands seigneurs au baptême de l'enfant d'un comédien. Jal veut y voir la protection de la reine qui avait pris en amitié « la Baron » toute gracieuse, belle et mignonne. Elle avait grand air, beaucoup de charme, de l'élégance et de la noblesse.

Le 11 novembre 1648, c'est encore le baptême de *Hierosme* Baron, puis le 2 juin 1650, de *Nicolas*, et enfin le 8 octobre 1653, à l'église St-Sauveur, celui de *Michel*, qui eut pour parrain Michel Bachelier, bourgeois de Paris, et pour marraine Catherine Yon, femme de Jacques Guilhamar « aduocat en parlement ».

Là, s'arrête cette série, puisque André Baron mourut en 1655. Jeanne Auzoult resta donc veuve à 32 ans, et la *Gazette de Loret* fixe son décès au 6 septembre 1662. Nous voilà loin des *seize* enfants annoncés par Tallemant. Voici comment s'exprime Loret :



ÉGLISE St-SAUVEUR, où fut baptisé BARON
Cette église, qui fut celle de la plupart des comédiens aux XVIIme et XVIIIme siècles, fut démolie en 1787

« Cette actrice de grand renom
Dont *la Baronne* était le nom,
Cette merveille du théâtre
Dont Paris était idolâtre...
Est depuis deux jours dans la bière,
Et la mort n'a point respecté
Cette singulière « (unique) » beauté...
Approchant ses derniers moments,
Elle reçut les sacrements :
Et comme durant son bel âge
Elle joua maint personnage
Dans des déguisements divers
Voyez son épitaphe en vers :
Icy git qui fut Indienne,
Bohémienne, Egyptienne,
Athénienne, Arménienne,
Qui fut Turque, qui fut payenne,
Le tout comme comédienne,
Et puis mourut bonne chrétienne. »

Bibliographie : Tallemant des Réaux. — *Muse historique* de J. Loret, lettre du 9 sept. 1662. — *Dictionnaire critique* de Jal.

BARON, Michel Boyron dit. — 1653-1729. Fils des précédents et le plus grand acteur de la fin du XVIIme siècle, le modèle de l'élégance et le prototype de la fatuité, fut baptisé à l'église St-Sauveur, à Paris, le 8 octobre 1653.

« Du 8 octobre 1653, baptême de Michel, fils d'André Boyron, bourgeois de Paris, et Jeanne Ausou, sa femme : le parrain Michel Bachelier, bourgeois de Paris, de la paroisse Saint-Eustache, la marraine Catherine Jon, femme de Jacques Guilhamar, avocat au parlement, de la paroisse Saint-Eustache ».

Le plus jeune des six enfants, il perdit son père et sa mère de fort bonne heure et fut confié à un parent. Son tuteur dissipa ses biens et s'en débarrassa en le faisant entrer dans la troupe des petits comédiens du Dauphin, dirigés par la veuve Raisin. C'est ainsi que Baron, dès l'âge de douze ans, put se faire applaudir par la Cour. Au retour d'une saison à Rouen, il se produisit à Paris. Molière le vit alors, demanda et obtint la permission de le faire passer dans sa troupe, au Théâtre du Palais-Royal. Ses débuts, à ce théâtre, paraissent remonter à 1665. Il avait un peu moins de treize ans et était remarquablement beau. Molière le prit en affection et l'installa chez lui.

« Molière, écrit Voltaire, éleva et forma un homme qui, par la supériorité de ses talents et par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité : c'était le comédien Baron, qui a été unique dans la comédie et dans la tragédie ; Molière en prit soin comme de son propre fils ».

On sait si les leçons d'un tel maître devaient profiter à l'élève! Voulant même qu'il créât dans une de ses pièces un rôle spécialement écrit pour lui, Molière composa alors à son intention la pastorale héroïque de *Mélicerte*, où Baron faisait le rôle de Myrtil. Ce fut cette pastorale qui fut jouée en partie à St-Germain le 2 décembre 1666, encadrée dans le ballet des Muses. Et ce fait est si vrai que Baron ayant quitté la troupe peu de temps après, Molière abandonna son projet et n'acheva pas l'ouvrage.

Malheureusement pour le jeune homme, Mme Molière, la femme du poète, ne vit pas d'un bon œil l'installation du jeune homme au logis et lorsque ce dernier, aidé par Molière, eut acquis la faveur du public, la mesure sembla être à son comble. On raconte même qu'un jour qu'elle était nerveuse, elle se laissa aller aux dernières violences de langage et finalement lui donna un soufflet.

Le jeune homme s'enfuit chez la Raisin,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

obtint du roi la permission de se retirer et se mit à courir la province avec son ancienne directrice qui, grâce à son nouveau pensionnaire, gagna beaucoup d'argent mais ne sut pas en profiter. Fatigué de cette vie de désordre, Baron passa dans une autre troupe de campagne à laquelle appartenait la Beauval. C'est ainsi qu'on le vit, de 1667 à 1670, sur des théâtres secondaires de Languedoc, de Provence, de Dauphiné, à Lyon et enfin à Dijon. Quand il fut dans cette dernière ville, une correspondance suivie s'établit entre lui et son ancien maitre qu'il n'avait jamais oublié, et une note du Registre de Lagrange nous apprend de quelle façon la paix fut faite : « En 1670, dit-elle, quelques jours après Pâques, M. de Molière manda de la campagne le sieur Baron, qui se rendit à Paris après avoir reçu une lettre de cachet et eut une part ».



Michel BARON
d'après De Troy

Grimarest, qui écrivit une partie de sa *Vie de M. de Molière* en se servant des souvenirs de Baron lui-même, nous a laissé le récit de cette rentrée au bercail : « Baron ne fut point moins vif que Molière sur les sentiments du retour : il part aussitôt qu'il a reçu sa lettre, et Molière occupé du plaisir de revoir son jeune acteur quelques moments plus tôt, fut l'attendre à la Porte St-Victor le jour qu'il devait arriver. Mais il ne le reconnut point. Le grand air de la campagne et la course l'avaient tellement harassé et défiguré qu'il le laissa passer sans le reconnaitre, et il revint chez lui tout triste après avoir bien attendu. Il fut agréablement surpris d'y trouver Baron, qui ne put mettre en œuvre un beau compliment qu'il avait composé en chemin ; la joie de revoir son bienfaiteur lui ôta la parole.

« Molière demanda à Baron s'il avait de l'argent. Il lui répondit qu'il n'en avait que ce qui était resté de répandu dans sa poche, parce qu'il avait oublié sa bourse sous le chevet de son lit à la dernière couchée, qu'il s'en était aperçu à quelques postes, mais que l'empressement qu'il avait de le revoir ne lui avait pas permis de retourner sur ses pas pour chercher son argent; Molière fut ravi que Baron revint touché et reconnaissant. Il l'envoya à la Comédie, avec ordre de s'envelopper tellement dans son manteau que personne ne pût le reconnaitre, parce qu'il n'était pas habillé, quoique fort proprement, à la fantaisie d'un homme qui en faisait l'agrément de ses spectacles; Molière n'oublia rien pour le remettre dans son lustre. Il reprit la même attention qu'il avait eue pour lui dans les mœurs, comme dans sa profession ».

C'est à cette époque qu'il faut rapporter le document suivant conservé jusqu'à nos jours, et signé par Molière, Jean Monchaingre, sieur de Fillandre, Angélique Meunier, sa femme et Charles Rollet, procureur au Parlement de Paris (celui-là même que Boileau a traité de fripon).

En date du 31 août 1670, Jean Monchaingre et Angélique Meunier, sa femme, reconnaissent avoir emprunté à Charles Rollet, procureur au Parlement de Paris, une somme de trois cents livres remboursables dans le délai de six mois. Ils consentent que ledit créancier touche ladite somme des mains de Michel Baron, comédien de la troupe du Roy, qui leur doit 300 livres pour vente d'habits. Molière se porte garant pour son ami Baron :

« Pourquoy Jean-Baptiste Pocquelin, sieur de Molière, a respondu verbalement et en tant que besoin seroit iceux sieur et damoiselle débiteurs font par ces présentes cession et transport au dit sieur Rollet avecq promesse de garantie, à ce faire estoit présent et intervenant ledit sieur Poquelin, sieur de Molière, demeurant rue Saint-Thomas du Louvre, paroisse de Saint-Germain l'Auxerrois, lequel a promis et s'est obligé et oblige envers ledit sieur Rollet, solidairement pour et avec lesdits sieur et damoiselle de Filandre, etc. »

Par un second acte en date du 3 juin 1673, Rollet reconnaissait avoir reçu de Michel Baron la somme de trois cents livres mentionnée dans l'acte précédent, plus les intérêts de ladite somme et les dépenses qui lui ont été adjugées par sentence du Châtelet rendue à l'encontre de la veuve de Molière.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Baron avait donc gardé cette quittance.

La pièce signée par Molière, provenant de la vente Fossé-Darcosse où elle avait été payée 400 fr. fut acquise à la vente A. Bovet (n° 678) moyennant 2500 francs, par Al. Dumas fils qui en fit hommage à la Comédie française.

La rentrée de Baron au Théâtre du Palais Royal fut triomphale. Il joua le rôle de Domitien, qui eut du succès malgré la mauvaise tragédie *Tite et Bérénice* (1670), et fut couvert d'applaudissements dans *Psyché*. Ce fut au mois de janvier 1671 qu'il créa dans cette pièce le rôle de l'Amour, lorsque cette tragédie-ballet de Molière et de Corneille fut représentée sur le Théâtre des Machines du Palais des Tuileries devant toute la Cour. Sa jeunesse, sa beauté, sa taille lui conquirent tous les suffrages. La pièce, transportée au Théâtre du Palais Royal le 24 juillet suivant, eut trente-huit représentations consécutives, chiffre considérable pour l'époque.

C'est à cette date qu'il faudrait aussi rapporter une intrigue amoureuse qu'aurait eue Baron avec la femme de Molière, d'après le pamphlet de la *Fameuse Comédienne*. Taschereau nous laisse entendre que les remords de Baron détournèrent le protégé de Molière d'une si noire action. Nous ne demandons pas mieux que de croire comme lui. Quoiqu'il en soit, en dépit du pamphlet, le rapprochement de Molière et de sa femme, après quelques brouilles, était un fait accompli vers la fin de cette année 1671.

Le 24 mai de cette même année, Baron joue le rôle d'Octave des *Fourberies de Scapin*. Puis nous le retrouvons encore dans un rôle de berger dans la pastorale de la *Comtesse d'Escarbagnos* (1671-72). Il crée encore dans le répertoire du maître, Ariste des *Femmes savantes* (11 mars 1672) et chaque rôle est un nouveau succès pour ce jeune homme aux allures distinguées, à la figure noble et belle.

On a raconté maintes fois comment Baron assista Molière à ses derniers moments. C'est lui qui envoya chercher les porteurs pour le ramener du théâtre ; il ne quitta point sa chaise de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident du Palais Royal à la rue de Richelieu où il demeurait, et ce fut pendant qu'il allait prévenir sa femme qui logeait à l'étage au-dessous, que Molière expirait entre les bras des deux religieuses auxquelles il donnait l'hospitalité (17 février 1673). Le lendemain, Baron se rendit à St-Germain pour annoncer cette triste nouvelle au roi qui en fut touché.



Michel BARON
d'après Des Rochers, grav. par Fr. Hillemacher

Molière mort, Baron passa de suite dans la troupe de l'Hôtel de Bourgogne où sa réputation grandit encore, et c'est ainsi qu'après avoir été l'interprète de Molière, il devint celui de Racine, créant l'Achille d'*Iphigénie* (1674) et l'Hippolyte de *Phèdre* (1677).

Le 1er septembre 1675, il avait épousé sa camarade Charlotte Lenoir de la Thorillière (v. Mlle Baron), puis il se mit à écrire pour le théâtre.

Doué d'un visage noble, d'une taille élevée, possédant une voix sonore, harmonieuse, une grande distinction, Baron fut le premier de son temps dans la tragédie et dans la comédie. « Pour vous, M. Baron, lui disait Racine après avoir donné des conseils aux autres comédiens, je vous livre à vous-même ; votre cœur vous en apprendra plus que mes leçons ». — Ce qui faisait dire à Baron, dans son orgueil incommensurable : « Tous les cent ans on peut voir un César, mais il en faut mille pour produire un Baron ! »

Toutefois, il convient de se méfier des anecdotes sans nombre mises sur le compte de Baron. Ce que l'on ne saurait nier, c'est sa fatuité sans égale, ses réparties hardies, et au besoin même ses insolences. En 1680, à la réunion des troupes, Baron passa au Théâtre Guénégaud.

Après avoir prêté un lustre éphémère aux rôles d'Alamir, dans *Zaïde* de La Chapelle, et de Pilade, dans l'*Oreste* de Boyer et Leclerc (1681), Baron joua encore Alcibiade, dans la tragédie de Campistron (1685), de Moncade et d'Eraste, dans ses propres comédies de l'*Homme à bonnes Fortunes* (1686) dans laquelle chacun voulut reconnaître le portrait de l'auteur, et de la *Coquette* (17 déc. 1687). Régulus dans la tragédie de Pradon (1688) et Tiridate dans la tragédie du même nom (1691) furent encore deux de ses bons rôles.

Comme auteur, Baron avait donné à la Comédie française :

1685, 3 mars, le *Rendez-vous des Tuileries* ou le *Coquet trompé*, 3 actes en prose.

1685, 6 juillet, les *Enlèvements*, un acte en prose.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1686, 30 janv., l'*Homme à bonnes fortunes* 5 actes en prose, son chef-d'œuvre.

1687, 17 déc. la *Coquette* ou la *Fausse Prude*, 5 actes en vers.

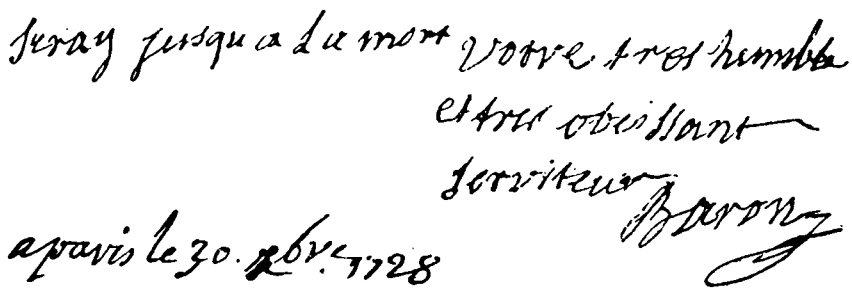
1689, 11 mai, les *Fontanges maltraités* ou les *Vapeurs*, 1 acte en prose (non imprimé),

1689, 10 juillet, la *Répétition*, 1 acte en prose (non imprimé).

1689, 8 déc., le *Débauché*, 5 actes en prose.

En 1691, la gloire du comédien était à son comble, lorsque l'on apprit soudain que « l'honneur et la merveille » du Théâtre français avait manifesté le désir, à peine âgé de quarante ans, d'abandonner sa profession. Résolution d'autant plus inexplicable que Baron n'était pas riche, qu'il avait quatre enfants et qu'il s'était ruiné par son goût de dépenses. Les uns prétendirent qu'il sollicitait une place de valet de chambre du roi et qu'il ne put l'obtenir; les autres, et M. Ch. Gueullette est du nombre, croient qu'il était mécontent de ce que Louis XIV lui eût refusé la régie de la Comédie française.

Le monarque, qui n'aimait pas le caractère de l'homme, mais qui rendait justice au génie de l'artiste, conçut d'abord quelque humeur à la nouvelle de ce départ prématuré : « Songez bien à ce que vous demandez, lui dit-il, si vous quittez le théâtre, vous n'y rentrerez pas tant que je régnerai ». Baron, qui avait lu *Tartufe*, allégua des motifs religieux. Il voulait rentrer en grâce avec l'Eglise en renonçant à une profession répudiée par elle. Et voilà comment Baron parut pour la dernière fois sur le théâtre de Fontainebleau dans le rôle de Ladislas de la tragédie de Rotrou, *Vencestas* (octobre 1691).



Autographe de BARON

On se figure difficilement un homme comme Baron, habitué au faste, vivant avec les mille livres de rente accordées par la Comédie. Il y a là évidemment un mystère dont la clé nous échappe, et cependant il est bien avéré que six ans plus tard, Baron se trouvait dans une gêne extrême, comme en fait foi le document suivant, en date du 9 décembre 1697 :

« Brevet de 1500 l. de pension en faueur du sr Boyron dit Baron, cy-devant l'un des acteurs dans la troupe des comédiens françois, en considération de ce qu'il a quitté cette profession et qu'il se trouve à présent sans subsistance ». — (*Archives nationales*, Secrétariat 1697; E. 3383; fol. 183). — Ce serait donc par erreur que Lemazurier évaluait cette pension du roi à 3000 livres.

En échange, Baron se montrait encore quelquefois dans les représentations données par le roi, dans ses appartements ou chez Mme de Maintenon. Il était en même temps professeur et donnait d'utiles conseils aux comédiens. Voici, à ce propos, ce qu'on lit dans les *Mémoires de Saint-Simon :*

« L'année (1702) commença par des bals à Versailles; il y en eut quantité en masques... Le Roy vit, en grand particulier (sans qu'il y eut des invités) mais souvent, et toujours chez Mme de Maintenon, des pièces saintes, comme *Absalon, Athalie*, etc. Mme la Duchesse de Bourgogne, M. le Duc d'Orléans, le Comte et la Comtesse d'Ayen, le jeune Comte de Noailles, Mlle de Melun, poussée par les Noailles, y faisaient les principaux personnages, en habits de comédiens fort magnifiques. Le vieux Baron, excellent acteur, les instruisait et jouait avec eux et quelques domestiques de M. de Noailles ».

C'est ce qui explique sans doute le titre d'*histrion honoraire* que lui gratifie Lesage dans son *Gil-Blas* où il le malmène assez vertement (ch. IX à XII du IIme livre) ainsi que les comédiens en général, se vengeant de l'accueil dédaigneux qu'il avait reçu de ces « Mes sieurs ». Le nom du comédien manque seul au bas du portrait. Voici un des passages les plus saillants : « Premièrement c'est un homme qui a été comédien; il a quitté le théâtre par fantaisie et s'en est depuis repenti par raison. As-tu remarqué ses cheveux noirs ? Ils sont teints, aussi bien que ses sourcils et sa moustache; il est plus vieux que Saturne; cependant, comme au temps de sa naissance ses parents ont négligé de faire inscrire son nom sur le registre de sa paroisse, il profite de leur négligence et se dit plus jeune qu'il ne l'est de vingt bonnes années pour le moins... Il a passé les douze premiers lustres de sa vie dans une ignorance crasse; mais pour devenir plus savant, il a pris un précepteur qui lui a appris à épeler en grec et en latin. Au reste, on dit que c'est un grand acteur, je veux le croire pieusement. Je t'avouerai toutefois qu'il ne me plait point... »

On le voit; le jugement des autres contemporains que nous citons plus haut rectifient heureusement celui-ci, en ce qui concerne, du moins, le talent.

Le 16 novembre 1703, Baron donne encore à la Comédie française l'*Andrienne*, et le 3 janvier 1705 les *Adelphes*, deux pièces en cinq

EFERUS - Recherches & Classification numériques

actes, en vers, imitées de Térence, et que l'on attribue, à tort ou à raison, au Père de la Rue qui ne s'en défendait pas. D'Allainval qui n'est pas tendre pour Baron-auteur, nous laisse comprendre que celui-ci mettait d'ordinaire fort peu de scrupules à s'approprier les œuvres des autres. Sur ce point délicat il serait bien difficile de conclure.

Donc, Baron était retiré du théâtre depuis vingt-neuf ans pendant lesquels il ne parut guère que quelquefois et à titre privé, chez la Duchesse du Maine, à Sceaux et à Clagny, chez le Roi, à Versailles et à Marly, chez Mme de Maintenon ou chez d'autres grands personnages, lorsque le 16 mars 1720, à la représentation de clôture annuelle au Théâtre français, le comédien La Thorillière fils, chargé du compliment d'usage, vint annoncer que Baron reparaîtrait le mercredi 10 avril, au Palais Royal, par le rôle de *Cinna*. « Ce lieu retentit encore des applaudissements qu'il a reçus, ajoutait l'orateur. Nous espérons que l'exécution répondra à votre attente. Je crois que son nom suffit, Messieurs, sans vous faire un plus long discours ».

Cette rentrée attira une affluence de public extraordinaire; le Régent même voulut assister à cette soirée, et ceux d'entre les spectateurs qui l'avaient pu entendre autrefois, remarquèrent que pendant une inaction de trente années, cet homme étonnant n'avait rien perdu de ses talents. De tous ses anciens camarades, aucun, si ce n'est La Thorillière fils, ne faisait plus partie de la Société. Tous étaient morts ou retirés. Beaubourg avait quitté la scène deux ans auparavant et Dufresne n'était pas encore ce qu'il devint.

Baron joua successivement les premiers rôles tragiques et comiques, et cette variété d'emplois est vraiment surprenante pour un homme de soixante-sept ans : Sévère dans *Polyeucte*, *Horace* dans la tragédie de ce nom, Néron dans *Britannicus*, Ulysse dans *Pénélope*, *Nicomède*, Rodrigue dans *Le Cid*, Achille dans *Iphigénie en Aulide*, Antioche dans *Rodogune*, César dans la *Mort de Pompée*, Pompée dans *Sertorius*, Ladislas dans *Venceslas*, Œdipe dans l'*Œdipe* de Corneille, *Don Sanche d'Aragon*, le *Comte d'Essex*, *Scévole*, rôles qui appartiennent tous au premier emploi.

Mithridate, Joad d'*Athalie*, Acomat, Don Diègue, Créon dans *La Thébaïde* de Racine, que l'on comprend dans celui des pères nobles.

Pyrrhus dans *Andromaque*, Xipharès dans *Mithridate*, Andronic, rangés dans la classe des jeunes premiers.

Et dans la comédie : Alceste du *Misanthrope*, *Amphytrion*, Moncade de l'*Homme à bonnes fortunes*, Dorante dans le *Menteur*, Eraste dans la *Coquette*, premiers rôles.

Horace de l'*Ecole des Femmes*, Pamphile dans l'*Andrienne*, jeunes premiers; et même le rôle de Jupiter dans *Amphytrion*.

Bien plus, Baron destiné à étonner tout son siècle et la postérité, trouva encore moyen, à cet âge avancé, d'établir douze rôles nouveaux au nombre desquels les suivants ne méritaient guère la peine qu'ils lui coûtèrent : Annibal dans l'*Annibal* de Marivaux; Cambyses dans *Nitétis* de Danchet; Thyeste dans l'*Egysthe* de Seguineau et Pralard; Hérode dans la *Marianne* de l'abbé Nadal; Polémont dans l'*Œdipe* de Lamotte.

Mais le talent sublime de Baron ne pouvait leur prêter qu'une vie éphémère. Ses peines furent moins infructueuses dans les rôles suivants : Hérode dans la *Marianne* de Voltaire, Glaucias dans le *Pyrrhus* de Crébillon, Alphonse dans *Inès de Castro*, Tatius dans *Romulus* et Misaël dans les *Machabées*.

Esther, première tragédie sacrée de Racine, n'avait jamais été jouée par les comédiens français. Ils la donnèrent en 1721; mais quoique le rôle d'Assuérus fût rempli par Baron, et que le grand acteur s'y montrât digne de lui-même, la pièce n'eut guère de succès.

Par sa simplicité, son naturel et sa noblesse, Baron confirma les vrais principes qu'il avait reçus de son maître, et l'on peut dire à l'occasion de cette rentrée tardive, que l'influence de l'école de Molière se fit sentir à la Comédie française cinquante ans après sa mort. Beaubourg et Mlle Duclos avaient outré la déclamation monotone et chantante que Mlle Champmeslé avait prise aux anciens acteurs de l'Hôtel de Bourgogne, dont Molière se moquait si fort à propos dans son *Impromptu de Versailles*. Baron confirma donc dans les vrais principes Mlle Lecouvreur que la contagion du mauvais goût eût pu séduire; il fit ouvrir les yeux sur les défauts de Mlle Duclos et empêcha que Mlle Balicourt n'en fût atteinte. Enfin, en paraissant dans tous les emplois et même dans celui des manteaux (rôle d'Arnolphe de l'*Ecole des Femmes*), Baron prouva qu'un talent comme le sien ne connaissait point de bornes.

S'était-il rendu compte de la marche des années? Il est fort permis d'en douter. De ce côté, sa dignité en reçut une grave atteinte toutes les fois qu'il ne se résignait pas à prendre au moins le rôle d'un homme mûr, et l'on se figure difficilement un vieillard de soixante-huit ans dans le rôle de Misaël des *Machabées* avec une toque d'enfant et des manches pendantes.

« Quoiqu'on fût persuadé, écrit d'Allainval, que personne n'était capable d'y mettre autant de naturel, autant de vivacité et de noblesse, l'imagination la plus charmée ne put tenir contre une voix cassée qui disait, dans le *Cid* :

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

et dans le *Menteur* :

Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ?

on éclata ».

Nouveaux rires quand, une débutante, Mlle Balicourt-Cléopâtre, le 29 novembre 1727, disait à Antiochus-Baron âgé de 74 ans, et à Mlle Duclos-Rodogune, âgée de 57 ans :

Approchez, mes enfants, etc.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Le grand artiste qui était encore incomparable dans les rôles en harmonie avec sa vieillesse, manquait absolument de tact, sous ce rapport, et l'on vit, en 1728, deux valets de théâtre venir relever sur la scène ce Rodrigue suranné prosterné aux pieds de Chimène. En 1729, l'hilarité fut telle devant un Britannicus de soixante-seize ans, que le spectacle fut interrompu. Pénétré de douleur, le vieux comédien s'avança, raconte-t-on, près de la rampe et dit, en poussant un soupir : « Ingrat parterre que j'ai élevé! » puis il continua son rôle. Baron ne pensait peut-être pas en cet instant que les spectateurs qui remplissaient la salle n'étaient pas ceux précisément qui l'avaient applaudi dans *Psyché*.

Les épigrammes ne manquèrent point, à commencer par celle-ci :

Le vieux Baron, pour l'honneur d'Israël,
Fait le rôle enfantin du jeune Misaël,
Et pour rendre la scène exacte,
Il se fait raser à chaque acte.

Et cette autre :

. . . . . .
Tu n'as plus cette grâce, aimable enchanteresse,
Ce geste libre, aisé, que donne la jeunesse ;
Malgré tous tes efforts et tes soins superflus,
On cherche en toi Baron, que l'on n'y trouve plus.
. . . . . .
On rit en te voyant, suranné Bajazet,
Sentir pour Atalide un amour indiscret,
Et flatter tes désirs de l'espérance vaine
D'attendrir Andromaque ou de plaire à Chimène.

(*Epître à Baron*, fragment tiré des œuvres de M. Lebrun, imprimées chez Prault, en 1736).

Cette résurrection de Baron est bien l'exemple le plus curieux en ce genre que l'on puisse citer dans toute l'histoire du théâtre et l'on vit pendant neuf ans cet homme extraordinaire dont les forces semblaient se multiplier, avec une souplesse de talent admirable, faire passer sous les yeux du public non seulement tous les rôles tragiques et comiques de son répertoire, mais encore des personnages qui n'avaient jamais appartenu à son emploi.

Déjà, en 1728, Baron avait failli succomber à l'asthme dont il était atteint. Le 3 septembre 1729, comme il jouait le rôle de Venceslas, il fut pris d'un étouffement. Son camarade, Quinault-Dufresne, qui faisait Ladislas, l'emporta hors de la scène où il ne devait plus remonter. Il mourut dans sa maison, place de Fourcy, sur les fossés de l'Estrapade, le 22 décembre de cette même année, après avoir reçu les Sacrements et fut enterré, non à St-Jacques, comme le crut M. Campardon, d'après Léris (*Dict. portatif des th.*, p. 387), mais dans la nef de St-Benoît. Cette église, aujourd'hui démolie, se trouverait dans la topographie actuelle, à l'angle de la rue St-Jacques et de la rue des Ecoles, en face du collège de France. C'est dans cet édifice que fut installé plus tard (1832) le théâtre du Panthéon.

Voici quelques fragments de son testament, reproduit par G. Monval, dans le *Bulletin du Bibliophile* (15 fév. 1898) à la suite du répertoire de la Bibliothèque du comédien :

« Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit.

« J'ay soussigné, Michel Boyron, dit Baron, estant aussi certain de la mort qu'incertain de son heure, craignant d'en estre surpris sans avoir disposé des biens qu'il a plu à la divine Providence de me donner...

« Premièrement, je veux estre enterré dans le cimetière de l'église de St-Benoist, ma paroisse, où il sera dit cent messes pour le repos de mon âme aussitost mon décès, lors duquel il sera remis à Monsieur le curé la somme de deux cens livres pour estre distribuée selon sa prudence aux pauvres qu'il connoîtra les plus nécessiteux. Je donne et lègue à chacun des domestiques qui seront à mon service quand je mourray la somme de cent livres...

« J'institue mes héritiers universels Charles Boyron dit Baron, mon fils... et Catherine Boyron dite Baron, ma fille, laquelle rapportera à ma succession ce que je luy ay donné en mariage. A l'égard des enfans de feu Estiene Boyron dit Baron, mon fils aîné, je les réduis à leur simple légitime et, pour exécuter mon présent testament, je nomme damoiselle Charlotte Lenoir, ma chère épouse, que je prie d'en prendre la peine...

« Fait à Paris ce douzième aoust mil septcent vingt deux ».

Signé : Michel Boyron dit **Baron.**

Voici son acte d'inhumation :

« Le 23 décembre, M. Michel *Boiron* âgé de soixante-seize ans, pensionnaire du Roy, décédé le jour précédent en sa propre maison, place de Fourcy, a esté inhumé dans la nef de la paroisse, en présence de M. Charles Boiron, son fils, et de M. Philippe Gaye, son petit-fils, qui ont signé : Gaye. Boyron. » *(Registres de St-Benoît).*

Les gens d'Eglise parlèrent d'un grand repentir manifesté par le comédien à son lit de mort. Nous savons qu'une première démarche en vue d'une soi-disant conversion avait déjà été tentée quelques années auparavant par M. de la Marre, curé de St-Benoît (1702-1747). M. de la Marre était venu voir le comédien pendant une maladie et l'avait exhorté à renoncer au théâtre. « Baron, dit la *Chronologie historique de MM. les curés de St-Benoît*, fit envisager à M. de la Marre l'impossibilité où il était de renoncer au théâtre. Ces difficultés n'arrêtèrent point ce zélé et charitable ministre. Il s'offrit de payer les dettes de son paroissien. Il voulut contracter avec lui des engagements qui pussent opérer son repos et son salut. Mais l'heure du Seigneur n'était pas encore arrivée. Baron, guéri, remonta sur le théâtre; mais il ne laissa ignorer à personne les avances que lui avait faites son pasteur ».

(*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* XXV, 259-260, sous la signature G. Monval).

Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

écrivit : « Baron mourut en protestant qu'il n'avait jamais eu le moindre scrupule d'avoir déclamé devant le public des chefs-d'œuvre de génie ou de morale des grands auteurs de la nation, et que rien n'est plus impertinent que d'attacher de la honte à réciter ce qu'il est glorieux de composer ».

J.-B. Rousseau écrivit ce quatrain pour être mis au bas de son portrait :

Du vrai, du pathétique, il a fixé le ton;
De son art enchanteur l'illusion divine
Prêtait un nouveau charme aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

Assurément il est difficile de nous faire aujourd'hui une idée exacte du talent de Baron. Le mieux est, croyons-nous, de nous en rapporter à Marmontel : « Baron parlait en déclamant, nous dit-il, pour parler le langage de Baron lui-même, car il était blessé du seul mot de déclamation. Il imaginait avec chaleur, il concevait avec finesse, il se pénétrait de tout l'enthousiasme de son art, montrant les ressorts de son âme aux tons des sentiments qu'il avait à exprimer. Il paraissait, on oubliait l'acteur et le poète; la beauté majestueuse de son action et de ses traits répandait l'illusion et l'intérêt. Il parlait, c'était Mithridate ou César; ni ton, ni geste, ni mouvement qui ne fût celui de la nature. Quelquefois familier, mais toujours vrai... Enfin il fit connaître la perfection de l'art : la simplicité et la noblesse réunies ».

« Quand je l'ai vu, dit Collé dans ses *Mémoires*, il avait déjà soixante-douze ou soixante-quinze ans, et à cet âge, on pouvait bien lui pardonner de ne pas entrer aussi vivement dans la passion que l'eût pu faire un acteur de trente ans. Il suppléait du reste à ce défaut par une intelligence, une noblesse et une dignité que je n'ai vues qu'en lui; il excellait surtout dans les détails d'un rôle ».

Depuis 1696, Baron avait le droit de porter des armoiries « d'argent à un chevron d'azur et un chef de gueules chargé de trois étoiles d'or ». L'*Armorial de Paris* (Bibl. nat. ms.) nous apprend ce détail, mais nous savons aussi que Baron n'avait eu garde d'oublier de passer au bureau de taxe de son quartier pour y verser les 20 livres tournois nécessaires pour obtenir cette autorisation.

Le *Théâtre de Baron* « augmenté de deux pièces qui n'avaient point encore été imprimées » fut publié à Paris en 1759, 3 vol. in-12. Cette édition est considérée comme la meilleure.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du Th. français.* — Soleirol, la *Troupe de Molière.* — De Manne, *Galerie historique des Comédiens ae la Troupe de Molière.* — Ch. Gueullette, *Acteurs et actrices du temps passé.* — A. Copin, *Histoire des comédiens de la Troupe de Molière.*

Bibliographie : *Dictionnaire critique* de Jal. — *Vie de M. de Molière*, par Grimarest. — *Mémoires de Saint-Simon.* — Lesage, le *Diable boiteux*, *Gil-Blas.* — *Mémoires de Collé.* — *Lettre à Mylord* ***, par George Wink (D'Allainval) — Marmontel. — Voltaire, le *Siècle de Louis XIV.* — *Epitre à Baron*, dans Œuvres de M. Lebrun, 1736. — *Mémoires de Dangeau*, vol. 16. Bibl. nat. — *Mémoires de Mlle Clairon.* — *Chronologie Molièresque*, par G. Monval, 1897. — *Un Comédien amateur d'art*, par G. Monval (*l'Artiste*) *Un comédien bibliophile*, par G. Monval (*Bulletin de bibliophile*, 15 févr. 1898).

Collection autographe A. Bovet, n° 1340. L. A. S. à Jean-Baptiste Rousseau, à Bruxelles, 30 déc. 1728. *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, xxv, 259-260).

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 2921. 1. En buste, de 3/4 à gauche dans un ovale, grav. à l'eau forte, anonyme.

2. A mi-corps, de 3/4 à droite, par J. Daullé 1732, d'après de Troy.

3. En buste, de 3/4 à gauche, dans un ovale, gravé par Delvaux d'après de Troy, 2 états.

4. En buste, de 3/4 à droite, dans une bordure ovale, grav. par Desrochers, 1740.

5. En buste, de 3/4 à gauche, dans une bordure ovale, grav. par P. Dupin, d'après de Troy, 2 états.

6. En buste, de 3/4 à droite. Gravé par Fr. Hillemacher, 1857.

7. En buste, de 3/4 à gauche, gravé au trait sous la direction de Landon, d'après de Troy.

8. En buste, de 3/4 à gauche, gravé par Pigeot fils, d'après Devéria.

Comédie française (les *Collections*, par G. Monval, 1897) :

N° 5. Buste en marbre, h. 0,85cm, par A. Fortin, 1802, exposé au Salon de 1812, n° 1080.

N° 151. Portrait. Peinture sur toile, h. 1m26, larg. 0,95cm, par J.-F. de Troy, gravé par J. Daullé (1732) et à l'eau-forte, par Fr. Courboin pour l'*Artiste*, déc. 1892.

BARON, Mlle, Charlotte Le Noir de La Thorillière, femme Boyron Michel dite. — 1661-1730. Naquit à Paris en avril 1661. Elle était fille du célèbre La Thorillière, bon gentilhomme et capitaine de cavalerie qui avait quitté l'armée pour s'engager dans la troupe de Molière où il jouait dans la perfection les rois et les paysans (V. La Thorillière). Elle-même joua d'abord les rôles d'enfants dans la troupe du Palais Royal. A la mort de Molière (1673) elle passa avec son père à l'Hôtel de Bourgogne et épousa Michel Baron le 1er septembre 1675, à l'église St-Sauveur. Elle avait donc quatorze ans et le fiancé en avait vingt-deux. Le curé dissimula ou omit la profession des jeunes époux dans l'acte (*Dict. critique* de Jal, p. 113). Le contrat de mariage entre Michel Boyron et Charlotte Le Noir est conservé aux Archives nationales Y 231.

On connait quatre enfants nés de cette union : Etienne-Michel, baptisé à St-Sauveur le 25 juillet 1676 (né le 22) et dont nous nous occupons

EFERUS - Recherches & Classification numériques

plus loin; Charles, qui figura à la mort de sa mère (1730); une fille, Catherine, qui épousa un musicien; Francois, né le 13 octobre 1687, baptisé le 16 à St-Sulpice, ayant pour parrain Florent Carton, sr Dancourt, « avocat en parlement » et pour marraine « damoiselle Estienne des Urlis *(sic)* veuve de feu Guillaume Marcoureau, vivant officier du Roy » (au théâtre Brécourt. — V. ce nom). Le père est qualifié « Michel le Boiron *(sic)* escuier, officier du Roy ». Mais l'acte ajoute ; « le père absent ». En effet, sa signature ne figurait pas sur l'acte.

Mlle Baron avait une sœur, Thérèse, qui devint Mlle Dancourt, et un frère, Pierre, que nous retrouverons au nom de La Thorillière fils.

Mlle Baron fit peu parler d'elle au théâtre; elle abandonna la Société en même temps que son mari, le 9 avril 1691, rentra avec lui pour la forme — sans jouer — le 17 avril 1720, et prit sa retraite le 22 décembre 1729 — à la mort de son mari.

Mlle Baron, mourut à Paris le 21 novembre 1730, non dans la maison qu'elle avait habitée avec son mari, mais rue de Condé « chez Guillaume Bernard, me cordonnier ». Son acte d'inhumation retrouvé par Jal fut inscrit à St-Sulpice. Charles Boiron, son fils, Charles-Etienne Boiron, md épicier, son petit-fils, Jean De Brie Desbrosses, son petit gendre, tous trois bourgeois de Paris assistèrent, à son enterrement.

Biographie : *Galerie historique des acteurs du Th. français*, par Lemazurier.

Bibliographie: *Dictionnaire critique* de Jal. — *Nouvelles pièces sur Molière*, par Campenon. — *Acteurs et actrices des temps passés*, par Ch. Gueullette.

BARON fils, Etienne, Michel Boyron dit. — 1676-1711. Fils des précédents, né à Paris le 22 juillet 1676, baptisé à St-Sauveur le 25 du dit mois (*Dict. critique* de Jal, p. 113-115), joua les rôles d'enfants dès l'âge de dix ans, comme celui du petit chevalier, qu'il remplissait dans l'*Homme à bonnes fortunes* (30 janvier 1686). Il débuta le 25 mai 1695, fut reçu le 23 décembre de la même année, et n'avait pas encore vingt ans quand il s'éprit d'une jeune fille fort belle, qui avait pour mère la veuve d'un directeur de spectacle, ayant loge aux foires St-Germain et St-Laurent, où il s'était rendu célèbre sous le nom de Maurice. Mais son véritable nom était Moritz Von der Beek. Il était allemand et sauteur de corde, le plus fort élève du fameux Allard. Il avait épousé une danseuse de corde, Jeanne Godefroy qui, après sa mort, continua de donner des représentations à la foire.

Le mariage d'Etienne-Michel Boyron, dit Baron, fut célébré à St-Nicolas-des-Champs, le vendredi 2 mars 1696. Le marié est qualifié sur l'acte « Officier du Roy », âgé de 21 ans — c'est 19 ans ½ qu'il eût fallu dire. — Ses parents demeurent rue Aumaire. La fiancée est qualifiée « Dlle Catherine Vuandebec (*sic*) » âgée de 18 ans, fille de Maurice « Vuandebec, officier du Roy en la Capitainerie de Fontainebleau ». Elle demeure chez sa mère, rue des Gravilliers.

Cet acte, soit dit en passant, contredit une assertion des *Spectacles de la Foire* (2 vol. in-12, 1743), disant que Maurice — ou Moritz — avait passé un contrat en décembre 1696 et ouvert un théâtre à la foire St-Germain en 1697. La date probable est 1686. Le document précédent établit qu'il était mort avant le 2 mars 1696.

Le premier enfant d'Etienne Baron fut un garçon, né en avril 1697, baptisé sous le nom de *Louis*, mort le 24 juillet 1698, enterré à St-Sulpice le lendemain. Le 23 février 1699, Catherine donna à son mari une fille qui fut nommée *Jeanne, Catherine*, baptisée à Saint-Sulpice le 1er mars. Etienne Baron demeurait alors rue des Quatre-Vents. Il prend le titre d' « Officier du Roy ».

Etienne Baron eut encore de son mariage : *François* (V. Baron, François), dont on n'a pas retrouvé l'acte de naissance ; *Maximilien*, né rue des Quatre-Vents, chez M. Isabeau, procureur à la Cour et baptisé le 10 février 1700, et *Catherine, Charlotte*, née le 18 février 1701, rue de Condé, baptisée le 20 (V. Mlle Desbrosses).

Peu ordonné dans ses affaires, Etienne Baron faisait des dettes et ses créanciers le gênaient souvent dans l'exercice de sa profession. C'est ainsi qu'il arriva une fois que le secrétaire d'Etat de la Marine, le comte de Pontchartrain, fut obligé d'intervenir pour qu'il pût paraître devant Louis XIV qui se faisait donner la comédie. Une lettre du comte à M. d'Argenson, le lieutenant civil (reproduite par Jal, *Dict. critique*, p. 115), en date du 19 novembre 1703, nous révèle cette circonstance.

« Etienne *Boiron*, dit Baron, officier du Roy, agé de trente-cinq ans » décéda « rue du Four, en sa maison », dit l'acte du 9 décembre 1711, et fut inhumé le 20. A son enterrement assistèrent deux de ses fils, nommés l'un et l'autre Charles Boiron, et son oncle « Florent Carton d'Ancourt ».

On a prétendu que, comme acteur, le défaut d'Etienne Baron était d'être un peu froid en scène. Pour un amoureux, le reproche est grave. Il n'en fit pas moins de nombreuses conquêtes, parait-il, et Lemazurier attribue sa fin prématurée à l'abus des plaisirs.

Il joua d'original Damon dans le *Flatteur* (1696), le chevalier dans le *Distrait*, Agélas dans *Démocrite*, Dorante dans le *Double Veuvage* (1702), Pamphile dans l'*Andrienne* (1703).

Le *Nouveau Calendrier des Spectacles de Paris* pour 1753, nous apprend dans sa *Chronologie des spectacles de la Foire St-Laurent* ce que devint sa veuve. Nous lisons, en effet, sous la date de 1710 : « Madame Baron, fille de Madame Maurice, veuve de Baron fils,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

comédien françois, et qui épousa en secondes noces M. Chartier de Bérune, conseiller au Châtelet, fit bâtir une Loge dans l'emplacement où est présentement (1753) l'Opéra Comique, et elle prit la troupe de Dominique. »

A la date de 1713 : « Cordon fit bâtir une petite Loge à côté de celle de l'Opéra Comique, où est présentement (1753) le petit jardin. Elle fut occupée par la troupe de la dame Baron ».

A la date de 1714 : « Permission d'un Opéra comique accordé au sieur et dame de Saint-Edme et à la dame Baron. Il fut représenté dans la Loge de ce nom que Cordon acheta de la dame Maurice ».

Biographie : *Galerie historique des acteurs du Th. français*, par Lemazurier.

Bibliographie : *Dict. critique* de Jal. — *Almanach des spectacles* 1753, p. 145-146.

BARON, Antoine Boyron dit. — Né vers 1690. Ce comédien n'est connu que par un acte inscrit à St-Sulpice, sous la date du 9 août 1713. C'est le baptistaire d'Antoine « fils d'Antoine *Boiron*, officier du Roy et de Marie Dupuis », né à 8 heures du matin chez Mme Lejeune, sage-femme, au coin de la rue St-André-des-Arcs.

Bibliographie : *Dict. critique* de Jal.

BARON, Mlle Jeanne, Catherine Boyron dite, — Fille d'Etienne Baron et de Catherine Von der Beek, son épouse, naquit le 23 février 1699 et prit au théâtre le nom de La Traverse. (V. ce nom).

BARON, Mlle Catherine, Charlotte Boyron dite. — 1701-1742. — Fille d'Etienne Baron et de Catherine Von der Beek, son épouse, femme de Jean de Brye Des Brosses, comédiens, naquit à Paris, rue de Condé, le 18 février 1701. Belle, mais comédienne médiocre, elle ne débuta au Théâtre français que le 19 octobre 1729. Reçue le 31 décembre de cette année, quelques jours après la mort de son grand-père, Michel Baron, elle en partit le 3 mai 1730, y rentra le 12 décembre 1736, mourut à Paris le 16 décembre 1742, rue des Fossés St-Germain et fut inhumée le 17. A son convoi assistèrent « François Boyron, bourgeois de Paris, son frère, François Boyron, son neveu, et Louis Laurent D'Auvilliers, intéressé dans les affaires du Roi, aussi son neveu ».

Biographie : *Liste alphabétique* des sociétaires du Th. français, par G. Monval.

Bibliographie : *Dict. critique* de Jal.

BARON, François Boyron dit. — Frère des deux précédentes, né vers 1703; son acte de baptême n'a pas été retrouvé. Fut comédien, mais la tradition ne lui donne aucun mérite.

Bibliographie : *Dict. critique* de Jal.

BARON (petit-fils), François Boyron dit. — Désigné comme neveu d'Etienne Baron, mort en 1778. On pourrait hésiter un instant en se demandant s'il ne faudrait pas le confondre avec le précédent. Mais, d'une part, il est bien prouvé que François Baron Ier se qualifiait sur les actes « frère de Catherine », bourgeois de Paris, tandis que d'autre part François Baron II ne débuta qu'en 1741. S'il s'agissait du premier, il faudrait donc supposer qu'il ait attendu l'âge de 35 à 40 ans pour se présenter au Théâtre français, puisque les sœurs de François Baron Ier sont nées en 1699 et 1701 et leur père mort en 1711. Ce début tardif serait une chose assez peu vraisemblable dans une famille de comédiens comme celle des Baron.

Quoiqu'il en soit, Baron François, dit *Baron petit-fils* débuta le 8 juillet 1741, au Théâtre français, par le rôle d'Agamemnon d'*Iphigénie en Aulide*, fut reçu le 15 septembre suivant, mais en fut bientôt réduit à jouer les notaires et les exempts; il se retira le 12 décembre 1754 avec une pension de 500 livres, pour devenir le caissier de la Comédie.

Il garda cet emploi jusqu'en 1765 et mourut le 23 juin 1778.

Biographie : *Galerie historique* des acteurs du Th. français, par Lemazurier. — *Liste alphabétique* des sociétaires, par G. Monval.

Bibliographie : *Almanach des spectacles*, 1754, p. 74. — *Mémoires de Collé* cités par l'*Opinion du Parterre*, t. III, p. 42.

BARON, Mlle (arrière-petite-fille). — On lit dans l'*Almanach des spectacles* de 1769, p. 153 : « Le 15 du même mois (décembre 1767), Mlle Baron, arrière-petite-fille du célèbre comédien de ce nom, a débuté dans les rôles de soubrette, par celui de Dorine dans le *Tartufe*, etc. »

Bibliographie : *Almanach des spectacles*, 1769.

BARON, Mlle. — Soubrette et amoureuse, Th. de Monsieur, 1791.

BARON, Mme Em. — Jeux forains, salle Montansier 1812. — Cirque olympique 1819-26.

BARON, Joseph, Victor. — Agé de 70 ans en 1852, avec 36 ans de services, reçut une pension de 186 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1857. — Troyes 1850, Besançon 1852, Vienne 1853.

BARON, Jean, Jacques, Auguste Fay dit. — On le disait fils de comédiens du Théâtre Feydeau, peut-être bien de cette dame ou demoiselle Baron citée plus haut, soubrette au Th. de Monsieur (devenu Th. Feydeau). Soldat, puis sous-lieutenant du train des équipages, Auguste Baron embrassa la carrière théâtrale à la chute de l'Empire, joua à Genève 1820, au th. de l'Ambigu 1821-27, où il créa Alphonse de *Jean de Calais* (7 juillet 1821), au Th. fran-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

çais de Berlin, à Bruxelles 1839, à l'Odéon 1841-42, à Bruxelles 1849-58, Spa 1859, Bruxelles 1860-62. En 1863, Baron avait 71 ans, 43 de services, et la Société des artistes lui accorda une pension de 300 fr. dont il n'eut guère le temps de profiter, car il mourut à Nice en 1864. Auguste Baron avait excellé dans les rôles de financiers.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques* de la Société des artistes.

BARON, Vincent, Alfred. — Naquit à Meximieux (Ain) le 11 juin 1820. Son père, peintre de panoramas (c'est à lui que la Russie doit un panorama de Moscou à vol d'oiseau), vint se fixer à Paris en 1835, avec sa famille, pour y exercer son talent. Le jeune Alfred suivit deux ans les cours gratuits de l'Ecole de dessin, puis entra comme élève à l'Ecole des Beaux-Arts, et fréquenta l'atelier du sculpteur Georges Jacquot. En 1840, il entra au Conservatoire et débuta à l'Odéon le 28 octobre 1841, jour de l'ouverture, dans l'*Actionnaire*, et depuis lors on retrouve son nom, à ce théâtre, dans la distribution des pièces suivantes :

27 décembre 1841, *Une Charge à payer*.
5 février 1842, l'*Avocat de sa cause*.
26 février 1842, *Cédric le Norvégien*.
9 avril 1842, le *Comte de Bristol*.
14 avril 1842, le *Voyage à Pontoise* (rôle d'Alb. Thierry.
15 octobre 1842, le *Poète*.
3 nov. 1842, le *Bourgeois grand seigneur*.
24 décembre 1842, la *Main droite et la Main gauche*.
9 février 1843, *Delphine*.
26 » » le *Capitaine Paroles*.
27 mars » *Un Tour de roulette*.
10 avril » les *Contrastes*.
17 » » les *Prétendants*.
9 novembre 1843, les *Moyens dangereux*.
5 décembre » les *Réparations*.
28 février 1844, *Lucile*.
11 mars » la *Comtesse d'Altemberg* (le chevalier).
13 avril 1844, *Trois Femmes*.
12 mai » les *Caprices de la Marquise*.
16 juin » l'*Ecole d'un fat*.
22 octobre 1844, le *Comte d'Egmont*.
18 janvier 1845, le *Lys d'Evreux*.
15 janvier 1847, *Le 15 Janvier*.



BARON, Vincent, Alfred
d'après Eust. Lorsay (*La Jeunesse des Mousquetaires*

De l'Odéon, Baron passa à l'Ambigu comique où il se fit remarquer dans les *Mousquetaires* d'Al. Dumas (rôle d'Aramis) et dans le *Marché de Londres* (Edgar Mortimer).

En 1847, il est pensionnaire de la Gaîté, crée le rôle de Couriol dans le fameux *Courrier de Lyon*, puis celui du docteur Appiani de *Marie-Jeanne*.

En 1848, il part en tournée avec Rachel, parcourt la Belgique, la Hollande, la Suisse, le midi de la France, tenant l'emploi de jeune premier rôle de tragédie.

Puis, lorsqu'en 1851, le théâtre de la Porte-St-Martin annonça sa réouverture, Alfred Baron prit rang dans la nouvelle troupe de Marc Fournier, son beau-frère, et devint en même temps chef du matériel. Il créa tour à tour à ce théâtre : Gaston de la *Poissarde*, Lucien des *Nuits de la Seine*, Ascanio de *Benvenuto Cellini*, de Montbrillant de la *Faridondaine*, Paul de Chennevières de l'*Honneur de la Maison* (grand succès) et reprit le rôle de Buckingham dans les *Mousquetaires*, où il avait jadis tenu celui d'Aramis. Dans *Paris*, il tint six rôles.

Actif, très intelligent, Baron fut, en outre, un sculpteur apprécié, comme le prouve l'article que lui consacra Félix Pyat dans le *Charivari* du 6 octobre 1848. Il exposa aux Salons 1848-49, laissa des bustes estimés de Fréd. Soulié et de Debureau et un grand nombre de médaillons. Dans un autre ordre d'idées, il fonda des journaux illustrés.

Puis, lorsque sa sœur, Mme Delphine Baron, femme de Marc Fournier, eût renoncé à son art pour diriger une maison de costumes de théâtre, bd Montmartre 21, Alfred Baron la suivit. En 1882, âgé de 62 ans, il fit valoir ses 25 ans de services, et obtint une pension annuelle de 400 fr. de la Société des artistes dramatiques. A cette occasion, il fit don à l'Association d'un médaillon de Pierre-Alexis Singier qui en fut un des fondateurs, et aussi le beau-père de M. Halanzier. (Voir sa lettre au Rapport de 1883, p. 22).

Alfred Baron, homme instruit, aimable, affable, sculpteur émérite et artiste regretté, mourut à Paris le 6 mai 1892. Voici en quels termes Eugène Garraud annonça sa mort à ses camarades le 20 juin suivant : « Vincent, Alfred Baron, frère de Mme Delphine Baron, la costumière, aussi universellement connu des gens du monde que des gens de théâtre, Alfred

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Baron avait primitivement étudié la sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts, mais possédé, lui aussi, de l'irrésistible envie de jouer la comédie, il entra au Conservatoire, d'où après y avoir fait de bonnes études, il fut engagé à l'Odéon, puis à l'Ambigu, à la Gaîté et à la Porte St-Martin où il fit son plus long séjour sous la direction de Marc Fournier, son beau-frère.

Pendant son passage dans ces différents théâtres, il créa avec succès beaucoup de jolis rôles dans une foule de pièces. Voici les titres de plusieurs d'entre elles : le *Marché de Londres*, le *Vieux Caporal*, la *Poissarde*, l'*Honneur de la Maison*, les *Nuits de la Seine*, *Benvenuto Cellini*, la *Faridondaine*, les *Mousquetaires*, etc.; et si nos souvenirs ne nous trompent pas, nous croyons que sa dernière création fut celle de Bonaparte dans les *Compagnons de Jéhu*.

« Malgré son actif service au théâtre, il n'avait jamais cessé de travailler la sculpture; aussi a-t-il laissé des œuvres fort appréciées... Lorsqu'il prit sa retraite pour donner tous ses soins à l'entreprise commerciale de sa sœur, Alfred Baron, qui était un homme de bonne compagnie, se créa de si nombreuses et amicales relations que, si toutes les personnes auxquelles il avait inspiré de la sympathie s'étaient donné rendez-vous à ses obsèques, l'église eût été trop petite pour les contenir; c'est le plus bel éloge que nous puissions faire de lui. »



Mme Delphine BARON
d'après Eust. Lorsay (*La Jeunesse des Mousquetaires*)

Biographie : Notice par Emile Dufour, dans les *Théâtres de Paris* 1854.

Bibliographie : L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval. — *Annuaires* de la Société des artistes.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 2909. En pied, de ³/₄ à gauche, lith. par A. Collette (1854) d'après Eustache Lorsay.

BARON, Mme Delphine, femme Marc Fournier et sœur du précédent. — Naquit à Lyon vers 1828, reçut des leçons de dessin de son père et apprit la gravure sur bois. C'est ainsi que l'on peut retrouver la signature « Delphine B. » dans le *Diable à Paris* et dans la *Grande Ville*. En 1843, la jeune fille venue à Paris avec sa famille, entra au Conservatoire où elle obtint une pension. En 1844, l'Odéon où se trouvait déjà son frère Alfred, l'engagea pour les rôles de soubrettes. Elle y débuta le 14 septembre de cette année et créa un rôle dans la *Mouche du Coche* le 31 décembre suivant. Peu de temps après elle épousa Marc Fournier, auteur-directeur, et entra au théâtre de la Porte Saint-Martin. Elle y créa le rôle du page dans la *Belle aux Cheveux d'Or*, puis celui d'Agnèle dans les *Libertins de Genève*, pièce signée de son mari.

Marc Fournier ayant pris la direction de ce théâtre, Mme Delphine Baron se trouva donc chez elle, mais, en femme d'esprit, ne voulut pas profiter de cette situation nouvelle pour s'imposer. Elle se contenta de se faire applaudir dans les rôles de genre et les ingénuités comiques, comme dans l'*Imagier de Harlem*, pièce d'ouverture, Manon de la *Poissarde*, Marcotte du *Vieux Caporal*, Nicotte de la *Faridondaine*, le Dauphin de *Louis XI*, Mme Bonacieux de la *Jeunesse des Mousquetaires*, etc.

Les affaires de la Porte St-Martin n'allant guère bien, Mme Delphine Baron se sépara judiciairement de son mari en 1856, puis alla jouer à Bruxelles. Plus tard, ayant quitté tout à fait le théâtre, elle fonda un magasin de costumes, 21, bd Montmartre, avec la collaboration de son frère Alfred.

Biographie : Notice par Emile Dufour, dans les *Théâtres de Paris* 1854.

Bibliographie : l'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 2913. En pied, de ³/₄ à droite. Lith. par A. Collette 1854, d'ap. Eust. Lorsay.

BARON, Mme Vve Marie, née Corioux St-Romain. — Nantes 1854-55. — Vivait à Paris en 1862.

BARON, Mlle Clara. — Turin 1855-57. — Valenciennes 1858-59. — Lorient 1860-65.

BARON, Mlle Julia, Marie. — Née à Paris vers 1836, joua d'abord de petits rôles sans importance et ne se fit connaître que lors de la reprise de la *Biche au Bois*, à la Porte Saint-Martin (rôle de Giroflée) 23 mai 1865. Le succès de cette pièce dura plus d'une année, jusqu'à la fin du mois de mai 1866.

Engagée aux Bouffes parisiens, après cette campagne, Julia Baron y créa le rôle de l'an-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

née 1866, dans *Suivez-moi*, revue de fin d'année en trois actes et sept tableaux où elle chantait avec un entrain endiablé la ronde : « *Suivez-moi, jeune homme!* » Dans la reprise d'*Orphée aux Enfers* (26 janvier 1867), elle fut chargée du personnage de Junon, mais une création excentrique devait bientôt la rendre populaire. Hervé l'avait choisie pour jouer dans son *Œil crevé* le rôle de Fleur de Noblesse (Folies dramatiques, 12 octobre 1867). Jamais le « compositeur toqué » ne trouva une interprète aussi parfaite pour ce rôle ultra-fantaisiste, où Julia Baron savait garder une aisance bouffonne, sans tomber dans une charge déréglée.

Un pareil succès lui ouvrit les portes du Palais Royal, en 1868. Tout d'abord elle apparut dans deux reprises : la *Vie parisienne* où elle joua le rôle de Métella, et les *Diables roses* où elle reprit le rôle créé par Mlle Schneider.

Voici la liste de ses créations à ce théâtre :

1868, 30 déc.. le *Carnaval d'un Merle blanc*, rôle de Castagnette.

1869, 23 nov., la *Vie de Château*, Porphyre.

1870, 16 avril, *Vinciguerra le bandit*, Béatrix.

1870, 17 mai, *Fernandinette*, Fernandinette.

1871, 15 juillet, le *Sapeur et la Maréchale*, la duchesse.

1871, 9 sept., les *Bêtises du Cœur*, Catherine.

1871, 6 déc., *Tricoche et Cacolet*, Fanny Bombance.

1872, 20 déc., *Doit-on le dire?* Blanche.

1873, 7 avril, les *Echos de Paris*, Mlle Angot.

1873, 12 sept., le *Hussard persécuté*, Fleur de Bruyère.

1873, 15 nov. le *Chef de division*, Dindonnette.

1874, 14 janv., le *Magot*, Tulipia.

Elle reprit aussi, en octobre 1869, le rôle de la baronne dans la *Vie parisienne*, pièce dans laquelle elle avait précédemment joué le rôle de Métella.

Puis, vers 1875, Mlle Julia Baron renonça tout à coup au théâtre et rentra dans la vie privée.



Mlle Julia, Marie BARON
Cliché Franck

Biographie : Notice par Félix Jahyer, Paris, dans *Paris-Théâtre*, n° 121.

Bibliographie : *Foyers et coulisses*, Palais royal, p. 69.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 2920. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.). Imp. Bertauts 1867. — *Paris-Théâtre*, photog. en buste, cliché Franck.

BARON, Mlle Jenny, Ernestine. — Th. du Châtelet 1869-72, Variétés 1873.

BARONE, Marius, Etienne. — Niort 1879-82.

BAROTEAU (on a écrit aussi *Baroto* et *Barotteau*), Jean, Pierre, Nicolas. — Né en 1743, mort après 1800; MM. E. De Manne et C. Ménétrier ont publié l'extrait de baptême de Baroteau — Registres de la paroisse de St-Pierre aux Bœufs. — « Le seize mars mil sept cent quarante et trois, a été nommé Jean-Pierre-Nicolas, né d'hyer, fils de Joseph-Marcel Baroteau, bourgeois de Paris, et de Madeleine-Françoise Deschamps, son épouse ».

Baroteau fit partie de la troupe de Nicolet, presque dès l'origine. Il remplissait les rôles de *pierrot* dans les pantomimes, avec une bêtise naturelle qui fit sa réputation. Il demeurait alors faubourg du Temple, chez le sieur Raymond, marchand de rouge végétal à l'usage des actrices du boulevard, et il était membre d'une loge maçonnique dont les assemblées se tenaient chez lui, et dont faisaient partie également Constantin et Sallé.

A la mort de Taconet, il lui succéda dans les rôles de *savetiers* et d'*ivrognes*. En 1780, il laissa Nicolet et débuta le 8 avril aux Variétés amusantes, où il remplaça Volange passé à la Comédie italienne. Il reprit alors le rôle de Janot dans les *Battus paient l'amende*, et trouva moyen d'y être amusant, même après le créateur du rôle qui avait fait courir tout Paris. Il suivit cette entreprise au Palais Royal et ne la quitta que lorsque Gaillard et Dorfeuille changèrent leur genre. En 1792, son nom figure sur l'*Almanach Duchesne* comme faisant partie du théâtre de la rue Richelieu, et en 1793, du théâtre du Palais-Variétés. Il demeurait alors rue de la Barillerie. On le vit aussi au Théâtre de la Cité, où il joua les niais, les comiques et les utilités, et notamment le 3 juillet 1797, dans *Turlututu Empereur de l'île verte*. Il y était encore en 1800, fort cassé, bien que n'ayant alors que cinquante-sept ans.

Biographie : Notice dans la *Galerie historique des acteurs français, mimes et parodistes*, par Ed. De Manne et Ménétrier, 1877.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bibliographie : *Almanachs des spectacles* 1792-1793-1799. *Hist. du th. du Pal. Royal*, par Eug. Hugot, p. 110.

BAROYE, Mme. — Actrice du Théâtre Molière, à Bordeaux, en 1793. — Pourrait bien être la suivante, Mme Baroyer, dont la présence cependant nous est signalée cette même année, à Paris, rue d'Argenteuil.

BAROYER, Mme Marie-Madeleine Barbet, dite *Sénédor*, femme Baroyer. — Naquit le 4 février 1757, à Paris, rue de la Petite-Truanderie, où son père exerçait la profession de cordonnier. A douze ans, elle jouait chez Doyen le rôle de Lindane dans l'*Ecossaise*, en présence de Préville qui lui reconnaissait de grandes dispositions. A peine âgée de quinze ans, elle était engagée par Mlle Montansier, sous le nom de *Sénédor* et débutait à Versailles le 17 septembre 1772 dans le *Sorcier* où elle remplit le rôle de Justine : puis elle donna la réplique à Mlle Raucourt dans un rôle de confidente, et joua avec Préville la *Femme juge et partie*.



Mme Marie-Madeleine BAROYER
d'après Vigneron

Un ouvrier ciseleur, maître Cyr Baroyer, s'éprit de cette piquante brunette et l'épousa le 11 avril 1774. Au bout d'un an, elle avait fait de son mari un comédien. Le jeune couple courut la province, jouant tour à tour sur les théâtres de Caen, du Hâvre, d'Angers, de Rennes, d'Amiens, d'Orléans et de Brest (1782). C'est dans cette dernière ville qu'elle perdit son mari. Elle y resta deux ans encore. Entre temps, elle avait fait la connaissance de la famille des Baptiste.

La fin de l'année 1784 la ramène à Paris où elle retrouve son ancienne directrice, Mlle Montansier, qui l'engage à nouveau pour jouer les soubrettes de comédie et les confidentes de tragédie.

Ces nouvelles excursions en province devaient aussi la rapprocher de Mme Mars et de ses deux filles. On dit même qu'elle donna des conseils et des leçons à la plus jeune, Hippolyte, dont elle entrevoyait déjà le bel avenir.

En 1789, elle est à Orléans, puis elle revient encore à Paris pour faire partie de la nouvelle combinaison Montansier (salle du Palais Royal) avec Grammont, Damas et Mlle Sainval. En 1792, elle demeure rue Traversière, hôtel de Provence ; en 1793, rue d'Argenteuil. Nous avons signalé plus haut une dame *Baroye* au Th. Molière, à Bordeaux, cette même année. En 1796-97 elle est engagée à Rouen comme jeune première. Ce n'est qu'à partir de cette époque qu'elle aborda l'emploi des duègnes qui devait mettre le sceau à sa réputation au théâtre Montansier-Variétés, suivant cette entreprise du Palais-Egalité à la Cité, et de la Cité au boulevard Montmartre.

Les *Chevilles de Maître Adam*, *Quinze ans d'absence*, *Colalto*, *Comme ça vient, comme ça passe*, la *Famille des Innocents*, la *Servante justifiée*. *M. Girafe*, la *Fille mal gardée*, la *Rosière*, etc., furent pour elle autant de triomphes.

« Mlle Barroyer *(sic)* qui s'était fait une certaine réputation dans les soubrettes, y tient encore cet emploi (au th. Montansier), lisons-nous dans l'*Année théâtrale, Almanach pour l'an IX;* elle l'a renforcé de quelques rôles poissards ».

« Mme Baroyer doit être placée à la tête des actrices » (du th. des Variétés). *Opinion du Parterre*, 1809.

« Mme Baroyer est la meilleure comédienne de ce théâtre ». *Opinion du Parterre*, 1811.

« La verveuse Mme Baroyer qui fut une des meilleures duègnes de la capitale », écrivit plus tard Brazier.

« La plus ardente et la meilleure duègne qu'on ait eu à Paris pendant vingt ans ». A. de Rochefort, *Mémoires d'un vaudevilliste*.

Les ans passent, mais son talent ne passe pas.

« On la voit toujours avec plaisir, déclare un chroniqueur en 1821. La voix est juste, le jeu animé. Elle doit avoir une soixantaine d'années ». — Elle en avait bien soixante-quatre.

« Elle n'était pas jolie, a dit Mlle Flore qui fut son élève, mais elle était séduisante par le talent ; elle jouait les rôles marqués et les caractères en femme qui connaissait toutes les ressources de l'art dramatique ».

Harel dit à son tour dans son *Dictionnaire théâtral* (1825) : « Cette actrice achève une carrière marquée par des succès de plus d'un genre. C'est encore une excellente duègne ; l'esprit, la vivacité, le naturel sont le cachet de son talent. Pour connaître les détails biographiques relatifs à Mme Baroyer, il faut lire l'*Espion anglais*, année 1777, tome II, article *Brest* ».

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Un bénéfice donné en son honneur le 29 avril 1824 aux Variétés, avec le concours de Mazurier, avait rapporté 5000 francs.

L'âge venait et le théâtre des Variétés, malgré ses trente ans de services, osa lui proposer une diminution d'appointements. Blessée dans son amour-propre, elle s'en alla. On lui alloua une pension de neuf cents francs de rente. Mais une femme aussi active et aussi bien portante ne pouvait rester sans rien faire, même à soixante-quatorze ans. C'est ainsi que nous retrouvons son nom sur l'affiche du Théâtre du Palais Royal, à la réouverture du 6 juin 1831. Là, malgré son âge avancé, Mme Baroyer montra une ardeur peu commune pendant six ans encore, donnant la réplique à Lepeintre aîné, Regnier, Sainville, Déjazet.

1831, 6 juin, *Ils n'ouvriront pas.*
— 8 juin, *Voltaire à Francfort.*
1832, 22 avril, le *Bénéficiaire* (reprise).
— 26 décembre. *M. Duroseau.*
1833, 23 février, le *Cadet de Famille.*
1835, 28 avril, les *Comptes de Tutelle* (reprise).

Agée de quatre-vingts ans, après plus de soixante ans de services, la pauvre femme qui n'avait jamais eu de gros appointements ne pouvait guère subvenir à ses modestes besoins. Elle se retira d'abord à Batignolles, puis à la Chapelle, et nous avons connaissance de cette note, rédigée pour le Ministre de l'Intérieur : « Des secours sont accordés de temps à autre à Mme Baroyer, ancienne actrice des Variétés. Elle est plus qu'octogénaire et sa position malheureuse est digne d'intérêt... 3 juillet 1838 ». Puis en marge : « Accordé 150 francs »

Signé M.

Qu'était devenue la pension des Variétés?

Mme Baroyer mourut à la Chapelle le 11 juin 1844, âgée de quatre-vingt sept ans passés. Voici en quels termes Samson rend compte de cette mort, dans son rapport à la Société des Artistes, en 1845. Après avoir rappelé que Mme Baroyer fut une excellente duègne, longtemps et justement aimée du public « le Comité, dit-il, qui l'a acompagnée jusqu'à la dernière demeure, lui a fait préparer à l'instant même une sépulture particulière. Il n'a pas voulu qu'une artiste aussi distinguée fût jetée dans la fosse commune ».

Mme Baroyer habita successivement rue Traversière, hôtel de Provence 1792, rue d'Argenteuil, nos 19 et 20, 1793, rue Coquillière, no 8, 1798-99, rue Coquillière, 1805-06, rue Lepelletier, no 1, 1807-08, rue des Martyrs, no 15, 1812, rue Montholon, no 26, 1814-15, rue de Bellefond, no 21, 1816-26.

Biographie : Notice dans la *Troupe de Nicolet,* par Ed. De Manne et C. Ménétrier.

Bibliographie : l'*Espion anglais,* 1777 ; *Hist. des Th. de Rouen,* vol I, p. 388 ; *Almanach des Spectacles,* 1799, p. 7, 1800, p. 130 ; *Opinion du Parterre,* 1809, 1811 ; *Hist. des petits Théâtres,* par Brazier ; *Mémoires d'un Vaudevilliste,* par A. de Rochefort ; *Petite Biographie dramatique,* 1821 ; *Dictionnaire théâtral.* par Harel, 1825 ; *Mémoires de Mlle Flore ; Collection des Rapports,* par Samson ; *Histoire du Théâtre du Palais Royal,* par Héros.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis no 297.

1. En pied, de face, donnant le bras à Brunet (cost. de th.) grav. à l'eau forte anonyme.
2. En pied, de profil à droite (cost. de th.) grav. à l'eau forte, d'après Joly.
3. En buste, de 3/4, à droite, dans un ovale, lith. par Jules Vernet.
4. En buste, de 3/4, à droite, dans un ovale, lith. par Jules Vernet.
5. A mi-corps, assise de 3/4 à gauche, dans un ovale, lith. par Vigneron.

Coll. Martinet, pl. no 30, rôle de la Mère Billaut, dans les *Chevilles de Maitre Adam,* pl. no 118, dans M. et Mme Denis.

En buste, eau forte de Fr. Hillemacher dans la *Troupe de Nicolet.*

BARQUI, Pierre, Brutus. — Acteur très aimé au théâtre des Célestins, à Lyon, ville dans laquelle il fit presque toute sa carrière. En 1825-27, il y tenait l'emploi des amoureux, il y était encore en 1850. Vers 1852, il parut à la Porte-St-Martin, puis retourna à Lyon. En 1858, Pierre Barqui, âgé de soixante-quatre ans, ayant exercé la profession d'artiste dramatique pendant cinquante-trois ans en province, et définitivement retiré du théâtre depuis 1857, reçut une pension de 300 francs de la Société des artistes. Son nom figure encore comme résidant à Lyon en 1870. Ses deux fils occupèrent un poste élevé dans l'architecture lyonnaise.

Voici ce qu'en dit Jacques Arago dans *Foyers et Coulisses* (1852) : « Bonjour, Barqui, si tu n'es que régisseur, je blâme Fournier, tu vaux mieux ; si tu cumules, je félicite Fournier, car je te connais, je sais ce que tu peux, et Lyon le sait comme moi ; à l'œuvre, Barqui ! »

Bibliographie : l'*Ancienne place des Célestins,* par Armand Victorin. — *Annuaire* de la Société des artistes.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis no 2925, en buste, de 3/4 à gauche, lith. Béraud, Lyon 1839.

BARQUI, Mme. — Femme du précédent, née Pélagie Delamare, artiste au théâtre des Célestins, à Lyon. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes, 1861.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

BARRADE. — Acteur au théâtre du Marais, en 1792.

BARRAGE, Mme M. L. P. Valentine. — Laval 1864-65, Anvers 1867-68, Liège 1869-72, Boulogne-sur-Mer 1873, Toulouse 1874-80, se trouvait à Paris en 1881-82.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BARRAL, Mme. — Théâtre du Vaudeville 1793.

BARRÉ. — Premier comique au Th. des Arts, à Rouen, 1796.

BARRÉ, Léopold, Pierre, Jean, dit *Léopold.* — (1819-1899), un des meilleurs financiers que possédât jamais la Comédie française, naquit à Paris, rue du Roi de Sicile, le 14 avril 1819. Son père, qui faisait le commerce de la librairie, le mit au séminaire de Plombières-lès-Dijon. Entraîné par une vocation irrésistible... vers le théâtre, le jeune Barré laissa là la soutane et débuta en 1839 au théâtre du Panthéon, après s'être exercé quelque temps chez les frères Seveste, à la banlieue. Au théâtre du Panthéon, Barré joua les grimes et les comiques, se fit aimer du public et créa un rôle important dans une pièce appelée la *Poudre de Perlinpinpin.*

Le 17 novembre 1841, l'Odéon remit à la scène le *Don Juan* de Molière, abandonné depuis 1677 pour le *Festin de Pierre*, en vers, de Thomas Corneille. Cette reprise, due à l'initiative de Robert Kemp, servit à Barré de début dans le rôle de Pierrot où il se fit de suite remarquer. Il joua successivement à ce théâtre dans les pièces suivantes :

1842, 23 janv., les *Philanthropes.*
— 26 fév., *Cédric le Norvégien.*
— 7 mai, le *Tribun de Palerme.*
— 29 sept., l'*Héritage du Mal.*
— 3 nov., le *Bourgeois grand seigneur.*
1843, 9 mars, le *Succès.*
— 17 avril, les *Prétendants.*
— 29 sept., l'*Ecole des Princes.*
— 3 nov., le *Despote.*
— 9 nov., les *Moyens dangereux.*
— 22 déc., la *Duchesse de Châteauroux.*
— 27 déc., *André Chénier.*
1844, 10 fév., le *Vieux Consul.*
— 18 fév., la *Famille Cochois.*
— 13 avril, *Trois Femmes* (grand succès personnel).
1844, 16 juin, l'*Ecole d'un Fat.*
— 15 oct., le *Bachelier de Ségovie* (rôle de D. Guzman, succès).
1845, 23 mars, *Walstein.*
— 19 avril, l'*Eunuque.*
— 29 avril, *Camoëns.*
1846, 6 janv., *Diogène.*
— 3 mars, *Un Rêve.*

Les affaires de l'Odéon marchaient alors assez mal; c'était l'époque où Alex. Dumas devenu le roi de Saint-Germain-en-Laye avait pris le théâtre de cette ville avec le dessein d'essayer quelques-uns des drames qu'il destinait au Théâtre historique. Sa création du boulevard du Temple, *Hamlet*, fut la première pièce représentée dans ces conditions à St-Germain, et Barré qui jouait Polonius présenta ce personnage d'une façon toute nouvelle. C'est ainsi qu'il fut engagé d'emblée dans la troupe en formation.

Le Théâtre historique ouvrit ses portes au public le 20 février 1847. Barré y déploya un zèle à toute épreuve : il fut le baron de Kalb dans *Intrigue et Amour*, Polonius dans *Hamlet*, Agésilas dans le *Chevalier de Maison rouge*, Godard dans la *Marâtre* de Balzac, Pénélon dans *Monte-Christo*, Planchet dans la *Jeunesse des Mousquetaires*, le mendiant Gorgo de *Catilina*, Pompée de la *Guerre des Femmes*, un bûcheron des *Frères corses*, le garde-chasse Wildmann dans le *Comte Hermann*, autant de créations originales, marquées au coin du comique le plus communicatif et le plus fin. Dans le *Chevalier d'Harmenthal*, il avait repris le rôle de Buvat laissé par Numa.

Les qualités maîtresses de Barré furent la naïveté, la bonhomie, le naturel.

Le Théâtre historique fermé, Barré trouva un engagement à la Porte St-Martin où il créa Ronciat de la *Claudie* de George Sand, le 11 janvier 1851, et d'autres rôles dans la *Fiancée du Bengale* et les *Trois Voisins*, puis entra aux Folies dramatiques (1852) où il parut dans la *Chanvrière* et une *Bonne pâte d'Homme*. Lorsque Alph. Royer revint à l'Odéon (1853) il y appela Barré. Celui-ci devait encore y faire d'importantes créations :

Daniel dans *Que dira le Monde?*
Jourdain dans *Molière enfant.*
Carrion dans l'*Oncle de Sicyone.*
Keller dans *Maître Favilla.*
Le marquis dans la *Revanche de Lauzun.*
Bernard dans la *Bourse* de Ponsard, création superbe de franchise et de bonne humeur.
Pierre dans le *Tasse à Sorrente.*
Richebourg dans *André Gérard*
Guiole dans le *Rocher de Sisyphe.*

Dans l'ancien répertoire, il joua : Laflèche de l'*Avare*, Sganarelle de *Don Juan*, Brid'oison du *Mariage de Figaro*, Agnelet de *Maître Pathelin*, Alain de l'*Ecole des Femmes*, Diafoirus père du *Malade imaginaire*, Dandin de *Georges Dandin*, Argante des *Fourberies de Scapin*, etc., et eut surtout un succès remarqué en 1857 dans Orgon du *Tartufe*, lors de la reprise de ce chef-d'œuvre avec Fechter dans le rôle principal. Telle fut la première partie de la carrière de Barré.

Le 1er juin 1858, Barré entra comme pensionnaire à la Comédie française, où il débuta le 21 du même mois dans le rôle de Pierrot de *Don Juan* et le 25 dans *Georges Dandin;* nul mieux que lui n'était préparé à jouer l'ancien répertoire qu'il connaissait sur le bout du doigt. Avec le temps, il avait abordé l'emploi des financiers; il y fut admirable de naturel et d'aisance. Il faudrait citer tous les rôles de cet emploi dans le répertoire de Molière, de Regnard, de Beaumarchais, pour rappeler ses succès auxquels il ajouta encore les rôles de Dubois du *Philinte de Molière*, de Fabre d'Eglantine, d'Orgon de *Crispin rival de son maître*, de Lucas de l'*Esprit de contradic-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tion, d'Antoine du *Philosophe sans le savoir*. Dans ce dernier rôle, il fut sublime.

Et dans le répertoire moderne : *Don Juan d'Autriche*, la *Considération*, *On ne badine pas avec l'amour* (Bridaine 1861), la *Jeunesse*, le *Village* (reprise, un de ses meilleurs rôles), le *Mariage de Victorine*. Parmi les créations : Marteau dans le *Luxe*, Valette du *Duc Job*, le général des *Effrontés*, Bruel de *Jean Baudry* (1863), Epictète du *Lion amoureux* (1866), Simon de *Gringoire* (1866), Tricoche dans le *Fils* (1866), Pompée dans *Galilée* (1867), Desroches dans *Mme Desroches* (1867). En 1871, il fit partie du voyage de la Comédie française à Londres. A propos de la *Cigale chez les Fourmis*, Delaunay, dans ses *Mémoires*, dit de son camarade : « Barré, en Chameroy, représentant bien le bourgeois naïf dans sa prétention, brave homme au fond et facile à leurrer ». Et, à propos des *Corbeaux*, le même : « Barré tout à fait petit fabricant, travailleur, honnête homme, un peu apoplectique et vulgaire ».

Barré fut nommé sociétaire le 26 mai 1876 ; en 1883, il était officier d'Académie ; en 1889, il reçut la pension de 500 francs de la Société des artistes ; il avait alors 70 ans et 50 ans de théâtre.

Il avait marqué tous ses derniers rôles d'une empreinte inoubliable : Pierre du *Marquis de Villemer* (4 juin 1877), Fourchambault des *Fourchambault* (8 avril 1878), Verdellet du *Gendre de M. Poirier*, Verdelin de *Mercadet* furent aussi parmi ses bons rôles, et c'est lui qui disait à sa camarade Pauline Granger : « Ma pauvre amie, c'est au moment où l'on commence à savoir quelque chose dans ce diable de métier qu'il faut songer à se retirer ». Tout le caractère de l'homme est dans ces paroles : modeste, travailleur, consciencieux.



BARRÉ, en 1884
d'ap. Enst. Lorsay, dans *Que dira le monde ?*

Une maladie des yeux l'obligea, en effet, à prendre sa retraite le 1er janvier 1889, et il écrivit, lorsqu'il quitta le théâtre, une lettre qui montre bien l'excellent homme qu'il était. Cette lettre, il l'adressait à un critique, M. Adrien Bernheim, devenu depuis commissaire des théâtres subventionnés :

« Mon cher ami,

« Merci de votre insistance à me faire accepter l'offre si gracieuse de M. Claretie et de mes camarades du comité de me retenir encore parmi eux ; mais, comme on l'a vu récemment à cette représentation de *Il ne faut jurer de rien*, dont je conserverai un bien doux souvenir, mes forces ne me permettent plus de remplir sérieusement les devoirs que le public est en droit d'attendre de moi.

« J'ai du moins cette consolation que j'abandonne le théâtre de mon plein gré. La constante indulgence de la presse et du public à mon égard, les nouvelles démarches de mes camarades, tout cela était bien fait pour me détourner de mon projet, mais c'est fini. Je ne me sens même pas le courage de donner une représentation de retraite. J'ai bientôt soixante-dix ans et je ne pourrais supporter, vous le comprendrez facilement, vous qui me connaissez, les émotions de ces adieux en public. Je ne quitte le théâtre qu'avec un chagrin profond mais bien compréhensible, et avec la conviction d'avoir fait tous mes efforts pour servir honnêtement cette grande maison que j'aime tant.

« Merci encore, mon cher ami, et croyez toujours aux sentiments bien affectueux de

« Votre dévoué,

L. BARRÉ,

Sociétaire de la Comédie française. »

Barré se retira donc sans bruit, après trente et un ans de services, dans cette dernière « maison » et mourut fin décembre 1899, à 80 ans, dans son domicile 97, boulevard St-Michel. Il fut enterré le dimanche 31 décembre, regretté de tous ceux qui le connurent et, après un service religieux à Saint-Jacques du Haut-Pas, inhumé au cimetière Montparnasse.

Par son testament, Pierre-Jean Barré (dit Léopold) léguait sa propriété de Viry-Châtillon à un de ses cousins, et une somme de 38,000 fr. à sa gouvernante Mariette « à titre de reconnaissance et pour le dévouement et les bons soins qu'elle lui avait prodigués ».

— « Je lui confie en outre, disait-il encore, la garde de mon petit chien Kaff, et j'ajoute pour cela au legs que je lui fais la somme de 2000 francs, ce qui, joint aux sommes précédentes, donnera à Mariette pour son héritage la somme ronde de 40,000 francs.

« ...Au moment où j'écris ces lignes, ma petite fortune, faite de mes économies, se monte à 5000 francs de rente, en 3 ½ %, en titres au porteur. J'espère que Me Donon, mon exécuteur testamentaire, aura largement de quoi distribuer tous les legs précédents à mes héritiers.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

« Fait et écrit de ma main en mon domicile 97, boulevard St-Michel ».

Pierre-Jean BARRÉ,
Sociétaire retraité de la Comédie française.
18 mars 1896.

« Quand on honore une profession comme le fit Barré, écrivait M. Jules Claretie au lendemain de sa mort, la vie d'un homme est saluée partout... Il fut un bourgeois du pays de France et, jusqu'à la fin de sa carrière — jusqu'à sa dernière représentation dans *Il ne faut jurer de rien*, le 5 décembre 1888, il resta tel que George Sand le caractérisait en 1855, lorsqu'elle disait — et l'éloge d'un tel écrivain est un titre définitif : « Barré a la rondeur et la bonhomie avec la finesse d'un esprit chercheur et amoureux de détail ; chacun de ses mots a une portée vive et franche, et il lui faut souvent de généreux efforts pour ne pas absorber tout l'intérêt d'une scène, même dans le silence, tant sa physionomie est vraie et comiquement attentive ».

Mais comme Barré était un modeste, il attendit dix-huit ans le sociétariat et indéfiniment la croix.

M. Leloir, en qualité de vice-président de la Société des artistes dramatiques, entouré de toute la Comédie française, prit la parole après M. Claretie sur la tombe de l'excellent Barré :

« Messieurs, dit-il, la Société des artistes dramatiques ne pouvait pas laisser partir un de ses plus anciens et illustres sociétaires sans un dernier adieu. Léopold Barré appartenait, en effet, à notre Association depuis soixante ans. Il était de la fondation. Le modeste artiste du théâtre du Panthéon avait compris l'idée généreuse du baron Taylor et avait été un des premiers à répondre à son appel... Dernier représentant de la simple et belle école de la nature, sans éducation dramatique, Barré, par sa patience et son travail, était arrivé au plus haut degré de son art ».



BARRÉ, en 1874
phot. de Nadar

Biographie : Notice par Alb. Blanquet dans les *Théâtres de Paris* (1854). — Notice par Félix Jahyer dans *Paris-Portrait*, n° 336, 23-29 octobre 1879.

Bibliographie : L'*Odéon*, par P. Porel et G. Monval. — *Foyers et Coulisses*, Com. franç., t. II, p. 137 et suiv. — Coll. de l'*Année littéraire et dramatique*, par G. Vapereau. — *Quarante ans de théâtre*, par Sarcey. — *Mémoires de Delaunay*. — *Profils de Théâtre*, par J. Claretie, p. 232 et suiv. — Rapport de la Société des artistes, 1900, p. 43, etc.

Iconographie : Bibl. nat., Catal. Duplessis n° 2940.

En pied, de ³/₄ à gauche (cost. de th.), lith. par Gerfaud, 1858. — Lith. d'après Lorsay (cost. de th.) dans *Que dira le Monde*, 1854. — Photographie de Nadar (buste, cost. de th.) dans le n° 336 de *Paris-Portrait*.

BARRETTA, Mlle aînée, Rose. — Pensionnaire à la Comédie française, 1864-68. « Il y avait une fois (ceci n'est pas un conte), écrit M. J. Claretie dans ses *Profils de Théâtre*, deux jeunes filles, deux avignonnaises, venues à Paris et demeurant faubourg St-Honoré ». — Ces deux sœurs étaient les deux demoiselles Barretta, dont la seconde fit une si brillante carrière. Elève du Conservatoire, dans la classe de Bressant, Mlle Rose Barretta débuta à la Comédie française dans les ingénues. Elle joua le rôle de Sophie de la *Gageure imprévue* (1866), du deuxième page de *Fantasio* (18 août), Juliette des *Roses jaunes* (29 avril 1867), une dame dans *Hernani* (20 juin), Mathurine de *Don Juan* (avril 1868), Yvonne du *Lion amoureux* (21 octobre). Mlle Rose Barretta aînée mourut vers 1877, mais son nom ne figurait plus sur l'Annuaire des artistes à partir de l'année 1874.

BARRETTA, Mme cadette, Blanche, Marie, Rose, Héloïse, femme Worms. — Naquit à Avignon (Vaucluse) le 22 avril 1855, dans la chambre même où fut assassiné le maréchal Brune. M. Barretta, le père, tenait là un hôtel, l'*Hôtel du Palais Royal*, tristement historique depuis le massacre, et la fillette se rappelle avoir vu, au-dessus de son lit, dans la muraille, les trous des balles tirées sur le maréchal.

Gracieuse, possédant, disait M. de Pontmartin, son compatriote, la finesse aiguisée et la séduction alerte de ces jolies payses de Villeneuve-lès-Avignon, Mlle Blanche Barretta voulait suivre les traces de sa grande sœur, déjà pensionnaire à la Comédie française. Ses parents s'opposaient à cette vocation naissante, tout en la laissant jouer, dans le *Supplice d'une Femme*, à la Comédie française même, le rôle de la petite fille qui traverse le drame en montrant son gentil sourire. Puis Mlle Barretta entra au Conservatoire où Regnier la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

regarda de suite comme une de ses élèves qui lui feraient le plus d'honneur : « Console-toi, mon enfant, lui disait-il, alors qu'elle n'avait obtenu qu'un second prix, c'est l'avenir qui te donnera ce prix-là, et sous une autre forme ! »

Mlle Barretta entrée au Conservatoire en octobre 1868, obtint un premier accessit en 1870 et le second prix le 30 juillet 1872, *ex-æquo* avec Mlle Maria Legault et Mlle Geslin. Elle fut engagée à l'Odéon, où elle débuta par le rôle de Marthe dans la *Salamandre* d'Ed. Plouvier; elle montra encore la grâce et la mutinerie d'une toute jeune fille dans *Gilbert* de Paul Ferrier; elle fut fort remarquée dans le *Petit Marquis*, dans l'*Aïeule* (reprise). Th. Barrière la demanda pour sa comédie *Dianah*, au Vaudeville, où elle alla provisoirement. Son succès y fut très vif. Rentrée à l'Odéon, elle aborda le rôle d'Agnès de l'*Ecole des Femmes*, au moment où Mlle Reichenberg en faisait une éclatante reprise à la Comédie française, et Mlle Legault au Gymnase. Les revues de fin d'année s'en mêlèrent et firent voir les *Trois Agnès* lorsqu'arrivait l'acte des théâtres. La critique donna la palme à Mlle Reichenberg, mais Mlle Barretta avait séduit par son air futé et narquois qui donnait une note nouvelle à la tradition. *Geneviève* et la *Demoiselle à marier* furent pour la comédienne deux autres succès. « Mlle Barretta, écrivait alors M. Jules Claretie, a cela de très séduisant qu'elle est vraiment sur la scène, non pas une actrice, mais une jeune fille ». C'est ce charme spécial qui lui donna pendant toute sa carrière une physionomie artistique particulière.



Mme BARRETTA-WORMS
d'après Richard Paraire

A l'Odéon, Mlle Barretta joua Clinon du *Docteur Gorgibus*, Georgette de la *Jeunesse de Louis XIV*, reprit le rôle de Diane dans le *Marquis de Villemer*, et dans le répertoire classique : Marianne de *Tartufe*, Henriette des *Femmes savantes*, Isabelle de l'*Ecole des Maris*, Fanchette du *Mariage de Figaro*, Zacharie d'*Athalie*, Sophie des *Héritiers*. — Geneviève dans la *Maîtresse légitime*, Madeleine Béjart dans le *Docteur sans paveil*, sont encore des rôles qu'elle créa. Mais la Comédie française la guettait. Elle y fut engagée le 1er juin 1875 et y débuta le 17 du même mois pour devenir sociétaire le 1er juillet 1876. Son rôle de début fut celui d'Henriette des *Femmes savantes*.

L'actrice a raconté à M. Albert-Emile Sorel l'histoire de ce début : « ...Vers la même époque, je jouai à l'Odéon la *Jeunesse de Louis XIV;* c'est Dumas fils qui dirigeait les répétitions. Il m'intimidait avec sa façon de regarder, d'écouter, de marcher, les mains derrière le dos ; je pensai lui déplaire très fort... Et cependant, sans m'en rien dire, il alla trouver M. Perrin et lui demanda de m'engager tout de suite : je restai, de la sorte, un an à l'Odéon, en faisant déjà partie — sans que personne le sût — de la Comédie française ».

A la Comédie, son succès fut aussi très vif dans Angélique du *Malade imaginaire :* « Mlle Barretta a très gentiment joué, avec son charme tendre et pénétrant, le rôle d'Angélique » écrivait Fr. Sarcey le 5 juillet 1875.

Mais où elle devait définitivement prendre possession du terrain, et victorieusement, c'est dans le *Philosophe sans le savoir* et le *Mariage de Victorine*. Voici d'abord la lettre de George Sand :

« A mademoiselle Blanche Barretta, à Paris.

Nohant, 9 mars 1876.

« Je vous remercie de me remercier, car c'est moi votre obligée et si j'ai été pour vous l'occasion d'un triomphe, j'en suis si heureuse que je suis récompensée au centuple de ma confiance en vous. Tous mes amis m'écrivent que vous avez été adorable et M. Perrin déclare que ce succès vous place au premier rang. Je vous l'avais bien dit, au foyer de l'Odéon, que vous iriez loin ! »

George Sand.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

. . . . . .

Il s'agissait du *Mariage de Victorine*. « Voilà le premier grand succès que Mlle Barretta obtient à la Comédie française » écrit Fr. Sarcey le 13 mars 1876. Elle fut rappelée après chaque acte.

M. J. Claretie écrit, même date (dans la *Presse*) : « Mlle Blanche Barretta a obtenu dans le rôle de Victorine un double succès. Mme George Sand avait trouvé jadis Rose Chéri pour le jouer au Gymnase ; Mlle Barretta l'a traduit, à la Comédie française, avec une naïveté et une sincérité ravissantes ! On l'a fort applaudie quand elle pleure : elle *pleure bien*, en effet, mais je la trouve supérieure encore dans les mots les plus simples qu'elle dit avec un naturel, une vérité infinis ». Meissonnier voulait la peindre, lorsqu'elle sort, à la fin du quatrième acte de la pièce de Sedaine, en se retournant naïvement et coquettement, pour regarder l'effet que produit, derrière elle, la jupe de sa robe rose. Le mouvement, l'expression, la pantomime, ajoute M. J. Claretie, tout cela était d'une fillette du XVIIIme siècle : un Moreau le jeune ou un Eisen.

Un jour, elle reçoit d'un inconnu un mignon volume de maroquin rouge aux initiales B. B. Ce sont les *Poésies de Sully Prudhomme*, et le donateur anonyme a écrit des vers sur les feuillets de garde. En voici les deux dernières strophes :

. . . . . .

Et moi qui ne suis pas marqué du même signe,
Moi que vous n'entendrez seulement pas nommer,
Moi, de votre jeunesse admirateur indigne,
Qui suis, à vingt-deux ans, découragé d'aimer,

Je ne puis que vous dire : « Enfant, soyez bénie
« Pour le bonheur furtif que j'ai pris dans vos yeux.
« Si ce soir je désire un peu de ce génie,
« C'est que j'aurais voulu vous remercier mieux ».

3 février 1877. L. G...x.

Dans sa loge, à la Comédie, l'artiste a suspendu une jolie aquarelle fleurie formant éventail, et peinte par Eugène Morand, fort habile en ce genre, et relevée de deux poésies d'Armand Sylvestre et de Morand.

D'abord, de celui-ci, ce quatrain :

Dans ce champ, pour vous, je cherche, Madame,
Une fleur éclose au creux d'un sillon :
Vous êtes artiste et vous êtes femme,
Double étoile au ciel et double rayon.

D'Armand Sylvestre :

Que cet éventail, s'il se joue
Au caprice de votre main,
De ses roses, à votre joue,
Rajeunisse le pur carmin.

Si son aile en passant vous touche,
Papillon semblant voltiger,
Que ses roses à votre bouche
Empruntent leur souffle léger;

Et que, palpitant au zéphire
Où se rafraîchit leur satin,
Ses roses, à votre sourire,
Prennent les perles du matin.

Le 17 janvier 1883, Mlle Blanche Barretta épousa son camarade Gustave Worms, sociétaire de la Comédie française, et devint Mme Barretta-Worms.

La liste des rôles créés ou repris par Mme Barretta durant les vingt-six ans et demi passés à la Comédie est fort longue ; nous ne rappellerons que les principaux : Camille dans *Paul Forestier* (31 oct. 1876), Casilda de *Ruy-Blas*, Hyacinthe des *Fourberies de Scapin* (29 janvier 1878), Hermine du *Fils naturel* (reprise, 2 déc.), Rosette dans *On ne badine pas avec l'amour* (24 déc.) ; des rôles dans la *Galathée* de Mme Edmond Adam, le *Luthier de Crémone*, *Barberine* (1882), les *Portraits de la Marquise* (20 mai 1883), les *Corbeaux* (14 sept.). « Le rôle de Marie Vigneron était agréable et joué d'une façon charmante par Barretta » a écrit Delaunay dans ses *Souvenirs ; Antoinette Rigaud* (1885), le *Flibustier*, l'*Etrangère*, le *Gendre de M. Poirier*.

« Mme Barretta-Worms, écrivait Fr. Sarcey le 1er juin 1885, à propos d'une reprise de l'*Ecole des Femmes*, est peut-être plus petite fille que ne le comporte le rôle, mais elle a un naturel délicieux et un aimable ton de gaîté piquante. Elle y manque, à mon sens, de profondeur et de sensibilité ».

Et le même critique écrit le 28 mars 1887, un long article à l'occasion d'une représentation du *Barbier de Séville*. Nous n'en détacherons que cette phrase : « Elle est (Mme Barretta) dans le rôle difficile de Rosine la perfection même : c'est l'idéal ».

Peu de temps après la retraite de son mari, l'aimable artiste, bien que jeune encore, manifesta le désir de se retirer. Elle s'en alla sur un triomphe, la *Conscience de l'Enfant*, laissant, a dit M. Jules Claretie, le souvenir de la plus remarquable des comédiennes et de la plus admirable des femmes. « Elle me semble, non pas une sociétaire à la retraite, mais une artiste en congé ».

Cette représentation de retraite eut lieu le 25 janvier 1902, avec la *Grammaire*, les *Femmes savantes* (1er acte, fragments), la *Conscience de l'Enfant* (3me acte), *Intermèdes*, le *Mariage de Victorine* (1er et 2me actes, fragments), *Hernani* (5me acte).

Mme Barretta-Worms est officier d'Académie.

Biographie : Notice par Félix Jahyer, dans *Paris-Théâtre*, n° 90, 4-10 février 1875. — *Profils de Théâtre*, par J. Claretie, p, 75 et suiv. — *Liste des sociétaires de la Comédie française*, par G. Monval.

Bibliographie : *Quarante ans de Théâtre*, par Fr. Sarcey. — *Correspondance de G. Sand*, p. 390. — *Souvenirs de Delaunay*. — Feuilletons de la *Presse*, J. Claretie. — Le *Figaro*, Albert-Emile Sorel, 21 janv. 1902. Id. 24 et 25 janv. 1902.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 90 (1875), phot. cliché Em. Tourtin. — Un bronze de M. de Saint-Marceaux, éveillé et jeune, buste coiffé d'un chapeau. — Une peinture de Mme Abbema, vivante, pimpante, vibrante comme le modèle.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BARREYRE, Mme, Marie, Clémentine, née Bole. — Liège 1867-68, Lyon 1869-70, Angoulême 1872, Niort 1873, Paris 1874-79, Châteauroux 1880, Roanne 1881, Fourmies 1882, Paris 1883, Tours 1884-86, Châteauroux 1887, Paris 1888-93. — Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1895.

BARRIELLE AINÉ, Louis Bonvoux dit. — Lyon 1849, Anvers 1850, Marseille 1858, Bruxelles 1854-60, passa par l'Opéra comique 1861-64, Lyon 1865-73, Angoulême 1875-78. En 1880, Barrielle aîné âgé de 65 ans, avec 45 années de services, obtint une pension de 500 francs de la Société des artistes. Il se retira d'abord à Limoux 1883-86, puis à Villefranche où il mourut à 72 ans. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1888.

BARRIELLE JEUNE, Alexandre, Maximin Bonvoux dit. — Bordeaux 1850, Anvers 1852-54, Bruxelles 1856-57, Anvers 1858-77.

BARRIÈRE, Mlle. — V. Mme Ménier.

BARRIÈRE, Mlle Hélène, Malvina. — Bordeaux 1852-53, Genève 1854, jeune premier rôle, Toulouse 1855, Montpellier 1856-58 — prend le nom de *Cazaux* — Lyon 1859-61, Paris 1862-65, Bordeaux 1867.

BARRIÈRE, Paul-J.-B. — Alger 1862-64.

BARROUX, Jules. — Lorient 1849.

BARROYER, Mme. — V. Mme Baroyer.

BARSAGOL, Jean. — Dijon, 1849, Rouen 1850, Pau 1852, Paris 1853, La Rochelle 1854, Tournay 1855, Perpignan 1856-57, Grenoble 1858, Verviers 1859, Dijon 1860-61, Toulouse 1862, Nancy 1863, Bourges 1864-65, 1867, Paris 1868-73, Th. de la Gaîté 1874-79, Toulouse 1880-82, Paris 1883, Toulouse 1884-90, Paris 1891-1901. Jean Barsagol, âgé de 61 ans en 1885, avec 35 ans de services, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes Son nom figure à l'Annuaire de 1901, avec lieu de résidence, Paris.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

BARSAGOL, Mme Marie, Augustine, née Carante, dite aussi *Coste*. — Dijon 1853, La Rochelle 1854, Tournay 1855, Perpignan 1856-57, Grenoble 1858, Verviers 1859, Dijon 1860-61, Toulouse 1862, Nancy 1863, Bourges 1864-65, Rhodez 1867, Paris 1868-73, Th. de la Gaîté 1874-79, Toulouse 1881-92, Paris 1893-96. En 1894, Mme Barsagol, âgée de 60 ans, avec 28 ans de services, obtint une pension de 400 francs de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée dans le Rapport de 1897.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

BARTHELEMY. — Acteur de l'Ambigu comique, de 1801 à 1824.

Bibliographie : *Almanach des Spectacles* an IX. — *Annuaires dramatiques.*

BARTHÉLEMY, Etienne, Toussaint. — Fils du précédent, débuta à l'Ambigu comique vers 1819. Il demeurait alors chez son père, faubourg St-Denis, 34. En 1828, il y avait un Barthélemy à la banlieue, dans la troupe Seveste. Entré au Palais Royal, nous trouvons son nom dans les pièces suivantes (grimes et utilités) :

1833, 30 déc., la *Révolte des Femmes.*
1836, 21 juin, *Voltaire en vacances.*
— 26 déc., *Mme Favart.*
1837, 11 mars, *Riquiqui.*
— 14 nov., *Ma maison du Pecq.*
1838, 25 mai, le *Tireur de cartes.*
— 5 juin, les *Deux Pigeons.*
1839, 1er janvier, *Rothomago.*
— 3 déc., les *Premières armes de Richelieu.*
1840, 16 mai, les *Diners à 32 sous.*
1842, 8 juillet, *Du haut en bas.*
— 8 déc., le *Capitaine Charlotte.*

En 1849-50, Barthélemy faisait partie de la troupe des Délassements comiques.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.* — Le *Th. du Palais Royal*, par Eug. Héros.

BARTHOLOMIN, Victor, Claude. — Lyon 1849, Alger 1850, Amsterdam 1852-53, Paris 1854, Bruxelles 1855, Bordeaux 1856-58. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes, en 1860.

BARTHOLOMIN, Mme, née Léa Caen. — Lyon 1849, Alger 1850, Amsterdam 1852-53, Paris 1854, Bruxelles 1855, Bordeaux 1856-57, Paris 1858, Bordeaux 1859-80. Reprend parfois son nom de *Léa Caen* en 1861. — En 1864, âgée de 64 ans, avec 40 ans de services, Mme Bartholomin Léa, née Caen, reçut une pension de 300 francs de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée dans le Rapport de 1881.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

BARTHOLY. — St-Omer 1849, Montauban 1850, administra pour son compte le théâtre Beaumarchais en 1861. « Le théâtre Beaumarchais, écrit Emile Abraham, est administré par M. Bartholy, ancien directeur de province et comique amusant. M. Bartholy *fait* de l'argent à Beaumarchais. De l'argent à Beaumarchais ! Cela semble incroyable ! Cela est pourtant ».

Bibliographie : Les *Acteurs et les Actrices de Paris,* par Em. Abraham.

BARTHOLY, Jean, François. — Lille 1875, Yvetot 1876, Vire 1877, Bordeaux 1878-80, Périgueux 1883, Tours 1884-86, Paris 1887-92.

BARY, Paul. — Turin 1862-65.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BASNAGE, Jean, Nicolas. — (1790-1821). Naquit à Beauvais en 1790, et son acte de baptême a été reproduit dans le *Supplément de la Troupe de Nicolet*. Son père était colporteur. Après avoir fait partie, encore très jeune, de la troupe du théâtre Mareux, de la troupe d'enfants à l'ancien couvent des Capucines, du théâtre d'élèves de la rue de Thionville, et de celui des Jeunes artistes où il resta jusqu'à la suppression de 1807, Basnage passa à Versailles et revint à Paris en 1810, époque où il entra au théâtre de la Gaîté. Ses débuts eurent lieu le 5 juin de cette année par le rôle de Griffon de la *Ville au Village*. Il devait y rester onze ans, jusqu'à sa mort.

Basnage se fit connaître par les rôles de M. Mouton-Dupré, dans les *Roses du bon Seigneur*, M. Adverbe dans la *Famille Sirven*, Don Mesquinos de la *Citerne*, Florville de l'*Héritage de Jeannette*, le matelot de la *Femme à vendre*, *Fanfan la Tulipe*, etc. Tous ses contemporains se plaisent à reconnaître son comique franc, naturel, plein de chaleur. Mais son manque d'ordre, ses dettes, ses fâcheries avec sa maîtresse l'amenèrent au suicide. Déjà, une première fois, Marty l'avait empêché de se brûler la cervelle dans le bois de Vincennes. Le 3 mars 1821, il renouvela sa tentative à Versailles en se tuant d'un coup de pistolet au bord de la pièce d'eau des Suisses où il tomba. L'évêque de Versailles autorisa ses camarades à lui faire dire un service dans la chapelle de l'hospice où son corps avait été déposé.



BASNAGE, Jean-Nicolas
rôle de Réglisse dans le *Château d'eau*

Il fut enterré au cimetière de cette ville, et l'on plaça sur sa tombe cette épitaphe :

« Ici repose — J.-N. Basnage — âgé de trente et un ans — né à Beauvais — en 1790 — mort le 2 mars 1821.

Sous cette pierre un ami dort en paix.
De l'amitié si tu goûtes les charmes,
A nos regrets, passant, mêle tes larmes...
Qui le connût ne l'oubliera jamais ! »

Une souscription ouverte en faveur de sa mère produisit 2478 francs. Basnage qui demeura rue d'Angoulême (1815), rue du faubourg du Temple, 18 (1817-18), rue des Francs-Bourgeois, 24 (1820), laissa la réputation d'un bon fils et d'un loyal ami.

Biographie : Notice par E.-D. De Manne et C. Ménétrier dans le *Complément à la Troupe de Nicolet*.

Bibliographie. *Opinion du Parterre*, t. VIII, 1811. — *Hist. des petits th.*, par Brazier. t. I, p. 23 et suiv. — *Annuaires dramatiques*. — *Petite biographie dramatique*, 1821.

Iconographie : Coll. Martinet, pl. 48, rôle de Dodinot dans la *Famille Vénitienne*, th. des Jeunes artistes. — Pl. 288 dans le *Château d'Eau*, th. de la Gaîté. — Pl. 290, rôle de Carle dans *Joseph-Léopold*, même théâtre. — Eau forte de Fugère, en buste, de profil, à droite, dans le *Complément à la Troupe de Nicolet*.

BASQUI. — Acteur qui joua au Vaudeville le 13 mai 1817, le rôle de Prosper des *Deux Pères*.

BASSAN, Mardochée. — Marseille 1849, Lille 1850, 1853, Alger 1854-56. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1857.

BASSIN. — Th. des Jeunes artistes 1807. — En 1815, il y avait au Cirque Olympique *Bassin père* et *Bassin fils*.

BASSIN, Mme. — Th. du Cirque 1849.

BASSIN, Mme Laura, Antoinette. — Saint-Pétersbourg 1857-72.

BASTA, Mme Marie. — Madrid 1860-61, Variétés 1862-64, Marseille 1865-1868, Nantes 1869, La Haye 1870-74, Lausanne 1875-76, Oran 1877-80, Châteauroux 1881, Brest 1882-83, Paris 1884-95, Malakoff 1896-97. — En 1890, Mme Basta âgée de 70 ans, avec 50 ans de services, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de l'année 1898.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

BASTARD, Mme, née Zoé Darnaud. — Lyon 1849.

BASTIEN, Sébastien Monard dit. — Beaumarchais 1849. Tint les petits emplois au Vaudeville de 1850 à 1865.

BATEL, Mme Betzy, Rosalie. — Gaîté 1852-53.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BATON, Mlle. — Lorsque Voltaire, sur la prière de Lekain (1749-50), voulut faire jouer la comédie devant quelques amis, dans son hôtel de la rue Traversière, il chargea son fidèle Longchamp de réunir quelques comédiens amateurs. Celui-ci s'adressa à la troupe Mandron dont l'ingénue était Mlle Bâton, une jeune fille de quinze ans, dont la figure et le zèle plurent de suite au poète. On apprit la tragédie de *Mahomet* et Voltaire lui-même fit répéter les néophytes. Mlle Bâton, qui jouait le rôle de Palmire, ne pouvait encore, vu son jeune âge, débiter avec assez de force et d'énergie les imprécations qu'elle devait vomir contre le tyran. Voltaire le lui fit observer :

« Mademoiselle, lui disait-il, figurez-vous que Mahomet est un imposteur, un fourbe, un scélérat, qui fait poignarder votre frère, qui vient d'emprisonner votre père, et qui, pour couronner ses bonnes œuvres, veut absolument coucher avec vous. Si tout ce petit manège vous fait un certain plaisir, ah ! vous avez raison de le ménager comme vous faites ; mais pour le peu que cela vous répugne, voilà comme il faut vous y prendre... ». Et l'auteur de *Zaïre,* joignant l'exemple au précepte, récite d'une voix terrible les imprécations de Palmire devant la pauvre innocente rouge de honte et tremblante de peur.

Sur le même théâtre, dans la *Rome sauvée,* Mlle Bâton joua le rôle d'Aurélie.

Bibliographie : *Mémoires de Lekain.* — Longchamp et Wagnière, *Mémoires sur Voltaire,* Paris 1826, t. II, p. 271 et suiv. — Jean-Jacques Olivier, *Voltaire et les Comédiens,* Paris 1900, p. 176 et suiv.

BATON. — Acteur au th. de Lyon en 1792, jouait les pères nobles au th. des Arts, à Rouen, en 1808-09.

BATREAU, Mlle. — Lille 1718.

BAUBÉ, Mme. — Ambigu comique 1840.

BAUBET. — Jouait les rôles de confidents à Marseille en 1825.

BAUBET-TOUSSAINT, Pierre. — Rouen 1855-78.

BAUCHAINE, Mlle. — Porte St-Martin 1828. S'il s'agit d'une enfant pourrait bien être Atala Beauchêne, âgée alors seulement de onze ans. V. Beauchêne.

BAUCHAMP. — Premier rôle à Marseille, en 1825.

BAUCHAMP, Mme. — Femme du précédent, jouait les caractères et les confidentes à Marseille en 1825.

BAUCHER, François. — Cirque impérial 1853-55.

BAUCHERON, Guillaume-Tell, Achille. — Fit partie du comité de la Société des artistes en 1843. Th. français 1849-50, Odéon 1852-53, Délassements comiques 1854, Vaudeville 1855-61, Versailles 1862, Lille 1863, Bruxelles 1864, Lille 1865, Bruxelles 1867-74. — Agé de 78 ans en 1872, Achille Baucheron obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes dramatiques.

BAUCHERON, Angeline, Mme, née Gerpon ou Guerpont. — Liège 1839, Bruxelles 1850-57, Ile Maurice 1858-60, Rouen 1861-63, Bruxelles 1864-74, Saintes 1875-78, Paris 1879-86. Agée de 67 ans en 1872, Mme Baucheron obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Le Rapport de 1887, qui annonce sa mort, fait remarquer en faveur de la mutualité, qu'elle toucha ainsi 7250 fr. en échange de 482 fr. de cotisation.

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

BAUD, Mlle. — Petits rôles à la Gaîté 1799. Demeurait « rue Mêlée, au coin de celle du Temple ».

BAUD, Mme Philomène. — Gaîté 1891-94.

BAUDE. — Acteur des Funambules 1822.

BAUDHUIN Esther, Marie née Mondoré. — Lausanne 1886-87, Le Mans 1888, Bordeaux 1889-91, Reims 1892-95, Cannes 1896, Paris 1897, retirée à Monte-Carlo 1898-1901.

BAUDIER, Mlle. — Le journal *Le Bouffon* 5 janvier 1868 a publié une caricature de Mlle Baudier dans le rôle de *Geneviève de Brabant* (Th. des Menus plaisirs).

BAUDIN, Mme. — Débuta à l'Odéon le 3 novembre 1820.

BAUDIN, Mlle. — Soubrette au Gymnase 1852.

BAUDIN, Mlle Emilie, Anastasie, Georgette. — Qui pourrait bien être la même que la précédente. Variétés 1857-65.

BAUDOIN. — Rôles secondaires, th. des Arts à Rouen, 1799.

BAUDOIN, Mlle Henriette. — Premier rôle jeune, Gand 1842.

BAUDOIN, Mlle Louise. — V. Beauchêne Atala.

BAUDOIN, Mme Marie, Emma. — Toulouse 1852-54, Bordeaux 1855-58.

BAUDOIN, Jacques-Marius. — Marseille 1873-78.

BAUDON, Mlle. — V. Meryss Rose.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BAUDOT. — Cirque Olympique 1815, Porte St-Martin 1819.

BAUDRIER, B. Osseman dit. — Débuta à la Comédie française le 27 juin 1811, par le rôle de Francaleu de la *Métromanie* et celui de Rémi des *Fausses Confidences;* le 26 juillet il termina ses épreuves par *Turcaret* et l'*Ecole des Maris* (Sganarelle). Il fut reçu comme pensionnaire le 3 août.

Baudrier, qui était fort connu à Nantes, s'était vu appeler au Théâtre français par un ordre de début pour l'emploi des *financiers* et des *manteaux*. Voici comment le juge l'*Opinion du Parterre* de 1812 : « Baudrier est jeune pour son emploi, puisqu'il ne paraît pas avoir plus de quarante ans. C'est un homme assez grand, un peu gros, mais bien fait et d'une belle figure; on ne peut désirer pour ce genre un extérieur plus favorable que le sien. Son organe est franc et sa prononciation correcte.

« Considéré sous les rapports moraux, c'est un acteur fait; il ne peut acquérir que ce qui distingue les comédiens de Paris de ceux de la province, dont au reste il n'a pas les mauvaises habitudes... Baudrier est un sujet fort estimable; il a du sens, une connaissance exacte de l'emploi et la grande habitude des planches. Son jeu n'est nullement dépourvu de comique, de naturel et de chaleur... »

Le 12 août 1811, il joua encore Bernardille de la *Femme juge et partie*, rôle où il eut à lutter contre le souvenir de Dugazon qui y était admirable. On remarqua qu'il joua à genoux toute la scène du 4me acte. Cette manière lui était particulière.

Malheureusement Baudrier ne pouvait guère, comme double, faire valoir ses qualités. A part les rôles de l'*Avare*, de Géronte du *Légataire*, de *Georges Dandin* et de Démophon des *Ménechmes*, il se voyait réduit à une inaction presque complète. Reçu sociétaire en 1816 — ou le 1er avril 1817 — il mourut le 13 octobre suivant, à 8 heures du soir. Il fut inhumé au Père Lachaise. Ses camarades donnèrent le 17 un bénéfice au profit de sa veuve, à la Comédie française, et Talma joua *Manlius*.

Biographie : *Liste alphabétique* des sociétaires, par G. Monval.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, t. IX (1812), p. 155, t. X (1813) p. 208.

BAUDY, Jean, François. — Limoges 1858, Châlons 1859, St-Etienne 1860-61, Reims 1862, Bruxelles 1863-68, Paris 1869-70, Toulouse 1872-74, Le Caire 1875, Paris 1876-79, Charleville 1880. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1881.

BAUGÉ, Mme Renée, Louise, née Roux. — Nantes 1850-82.

BAUGÉ. — On écrit aussi Beaugé. Acteur de drame, directeur en province et aux colonies, puis directeur du th. du Prince impérial (Château d'Eau) en 1868-69. C'était un homme bâti en hercule et qui devint d'un embonpoint excessif. Le th. de la rue de Malte périclita et Baugé devint directeur de la scène au Châtelet. Il cessa alors de jouer. Il s'associa même avec un certain Fischer pour diriger cette dernière scène (fin décembre 1874). L'entreprise ne dura que quelques mois. Baugé resta alors attaché au Châtelet comme metteur en scène, fonction qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il avait épousé une demoiselle Comte et habitait Vincennes.

BAUGÉ, Mlle Suzanne, Renée. — Châtelet 1875-83.

BAUGEAN (ou Baujean), Louis, Mathieu. — Marseille 1849, Lille 1850-52, Reims 1853, Nouvelle-Orléans 1854-56, Barcelone 1857-58, Amiens 1859-60, Nouvelle-Orléans 1861, Dijon 1862, Rouen 1863-67.

BAUGRAND. — Jeune premier comique à Namur 1839.

BAUSSET. — Lorsque M. De Gimel prit, en 1822, la direction de l'Odéon, il était obligé de servir une pension à divers artistes, dont une à *Bausset*.

BAYER-FOURNIER, Mme, Vve Fournier. — Avait 70 ans en 1846 et 60 ans de théâtre. La Société des artistes, alors à ses débuts, lui accorda une pension annuelle de 120 francs. Le Rapport de l'année 1859 annonce sa mort.

BAYLE. — Porte St-Martin 1811-19, Ambigu comique 1819.

BAYRET, Louis. — Lille 1853, Nantes 1854-56.

BAZIN, Mme Héloïse. — Valenciennes 1849, Alger 1850, Versailles 1852-54, Nantes 1855, Versailles 1856-64, Pont St-Maxence 1865-83. En 1882, Mme Héloïse Bazin, âgée de 75 ans, ayant 32 ans de théâtre, reçut une pension annuelle de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort, survenue à Pont St-Maxence, fut annoncée au Rapport de l'année 1884.

BAZIN, Jules. — Th. des Funambules, th. du Luxembourg 1852, Cirque Impérial 1854, Folies dramatiques 1855. Bazin débuta alors comme amoureux comique aux Variétés où il se maintint jusqu'en 1867. — Th. du Prince impérial 1868-70.

BAZIN, Mme Marie. — V. Mme Durand-Bazin.

BAZIN, Adrien. — Ile de la Réunion 1863-64, Batavia 1865, Manille 1867-68.

BAZIN, Thomas, Charles. — Le Caire 1872, Perpignan 1873, Athénée 1874-76, Bordeaux 1877-79, Rennes 1880, Douai 1881-82, Verdun 1883, Paris 1884, Guatemala 1885-86, Lyon 1887, Brest 1888-90, Paris 1891-92, Namur 1893.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BAZIN, Emile, Léon. — Province d'Oran 1884, Mostaganem 1885-86, Mascara 1887-90. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1892.

BAZIRE, Mme Florine. — Débuta à la Comédie française le 24 août 1808. Elle était élève de Dugazon. Son premier pas dans la carrière fut hardi : elle joua *Phèdre*, sans s'inquiéter, paraît-il, de la concurrence redoutable de Mlle Duchesnois. La débutante était belle, mais elle parut encore fort novice, ce qui ne l'empêcha pas d'être applaudie par de nombreux partisans. Voici l'ordre de ses débuts :

24 août, *Phèdre*.
26 août et 6 sept., les *Horaces* (Camille).
31 août et 15 sept., *Andromaque* (Hermione).
3 et 9 sept., *Tancrède* (Aménaïde).
18 sept., *Iphigénie en Aulide* (Eriphyle).

Le départ de la tragédie pour Erfurt interrompit les débuts de cette actrice. A son retour, ils ne furent pas continués.

Nous avons cherché à savoir s'il n'existait pas quelque rapport entre cette tragédienne, prématurément disparue, et la compagne des dernières années de Talma, la mère des « fils de Talma », laquelle n'était pas au théâtre, et qui s'appelait Bazire. Nos recherches sont restées jusqu'ici infructueuses.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, t. VI, p. 3 et 128. — *Almanach des Spectacles* 1815, p. 170.

BAZIRE, Mme Hélène. — Actrice qui tenait l'emploi des mères nobles au Grand Théâtre de Bruxelles en 1845.



Mlle Louise BEAUBOUR
d'après Fr. Hillemacher

BAZIRE, Mme Françoise, femme Thiéry. — Domiciliée à Paris et âgée de 51 ans en 1858. Retirée du théâtre depuis 1855, avec 38 ans de services. Pensionnaire de la Société des artistes dramatiques (200 fr.).

BÉATRIX, Mlle Teston. — Ingénue, danseuse et Colombine au th. des Funambules, était « remplie de grâce et de légèreté », dit L. Péricaud. Elle avait débuté au th. Comte, à l'âge de cinq ans. Aux Funambules, elle joua notamment dans les pièces de Champfleury. *Pierrot valet de la mort* (1846), la *Reine des Carottes* (23 sept. 1848).

Bibliographie : Champfleury, *Souvenirs des Funambules*. L. Péricaud, le *Th. des Funambules*.

BÉATRIX, Mlle. — Odéon 1862, *Misanthropie et Repentir* (décembre), Vaudeville 1863, *Les Ressources de Quinola* (12 oct.).

BEAU. — Acteur au théâtre du Palais-Royal, au moment de l'ouverture du 6 juin 1831. Le *Philtre Champenois* (19 juillet). En 1849, un Beau, Jean, Joseph, était acteur à St-Pétersbourg. On retrouve sa présence à Meulan 1852-63, à Tours 1864-67, à Paris 1868-73.

BEAU, Mlle Julienne, Stéphanie, Marie. — Vaudeville 1862-68.

BEAUBET. — Th. de Marseille 1826.

BEAUBOUR, Pierre Trochon, sieur de. — (1662-1725). Naquit en 1662, débuta à la Comédie française le 17 décembre 1691 par le rôle de *Nicomède* ; il y fut reçu le 17 octobre 1692. Ayant hérité d'une partie de la succession de Baron, qui s'était alors retiré du théâtre, Beaubour démontra d'excellentes qualités, bien qu'on l'accusât parfois d'exagération ou de manque de goût.

Sans être beau ni bien fait, a dit Lemazurier, son biographe, Beaubour avait l'air noble.

Son visage était susceptible de grandes expressions. Mais succédant à Baron, parvenu au comble de sa gloire, la tâche était lourde pour un acteur aux gestes forcés et à la déclamation outrée. Et cependant le public le supporta, pour cette raison sans doute qu'on n'avait personne à lui opposer. Beaubour joua supérieurement Valère du *Joueur*, Léandre du *Distrait*, *Rhadamite*, *Absalon*, Joad d'*Athalie*, Agénor dans la *Sémiramis* de Crébillon. Il se retira le 3 avril 1718 et obtint la pension ordinaire de 1000 livres. Il mourut le 28 décembre 1725 ; il avait eu le temps, dans sa retraite, d'assister à la rentrée triomphale de Baron qui ne mourut que quatre ans après lui.

Beaubour avait épousé une fille des Beauval (v. Mlle Beaubour), mais comme cette union n'eût lieu que trois ans et demi après ses débuts, elle ne pût influencer en rien sa réception, comme le crut Lemazurier. Ce fut plutôt le contraire qui eut lieu.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. G. Monval, *Liste alphabétique* des sociétaires.

BEAUBOUR, Mlle, Louise Pitel, femme Bertrand, femme J. Deshaies, femme Trochon

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dite. — (Vers 1665-1740). Etait fille de Pitel de Beauval et de Jeanne Olivier Bourguignon, sa femme (v. Beauval). Née à Lyon, vers 1665, elle avait débuté le 10 février 1673, dans la troupe de Molière, par le petit rôle de Louison du *Malade imaginaire*, puis une seconde fois à la Comédie française, en août 1684, mais elle ne fut reçue qu'en juin 1694.

Veuve en premières noces de Jacques Bertrand, maître perruquier, la jeune Louise, âgée seulement de vingt ans, s'en laissa facilement conter par Jacques Deshaies « ayant charge à la cour ». C'est ce qui ressort d'un document conservé aux Archives Nationales (Y 13,032) : « Plainte de Beauval contre Jacques Deshayes *(sic)* qui avoit commencé par enlever sa fille Louise, avant de l'épouser », 2 novembre 1685. Dans cette pièce, Beauval se qualifie « Officier du Roy » demeurant rue Mazarini. Le séducteur est qualifié « bourgeois de Paris », même rue. L'enlèvement avait eu lieu en juin et le mariage le 27 octobre, à St-Eustache, à l'insu du père. La plainte venait donc un peu tard.

Devenue veuve une seconde fois, elle se remaria une troisième le 14 juin 1694 avec son camarade Beaubour, dont elle porta le nom au théâtre. Sa réception définitive coïncida d'ailleurs avec ce mariage.

Intelligente, mais nullement belle, Mlle Beaubour se retira en même temps que son mari, le 3 avril 1718, et mourut, veuve encore, à Paris le 6 juin 1740. Elle avait obtenu la pension ordinaire de 1000 livres, bien méritée sans doute par la patience qu'elle montra pendant 34 ans dans les rôles de confidentes.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, E. D. De Manne, *Troupe de Molière*, G. Monval, *Liste alphabétique* des sociétaires.

Bibliographie : Campardon, *Pièces nouvelles sur Molière*, Jal, *Dictionnaire critique*, p. 158.

Iconographie : Bibl. nat., Catal. Duplessis n° 3496. En buste, de profil à droite, gravé par Fr. Hillemacher, 1857.

BEAUBRILLANT. — Débuta le 2 novembre 1757 à la Comédie française, par le rôle de Ramir dans le *Duc de Foix*.

Bibliographie : *Almanach des spectacles* 1758.

BEAUCE, père.— Th. des Jeunes élèves 1827.

BEAUCE. Henry, Léon de Winter. — Lausanne 1874-79.

BEAUCERVOISE, Mlle, ou Boicervoise, ou Boiscervoise, Marie, Rosalie. — Originaire du département de la Seine, obtint le premier prix de tragédie au concours du Conservatoire, en 1810. Elle reçut un ordre de début à la Comédie française, et s'y présenta pour y tenir l'emploi des reines tragiques, le 9 mai 1811 (Clytemnestre d'*Iphigénie*). Elle n'avait encore paru sur aucun théâtre. Elle joua encore le 11 et le 15 Agrippine de *Britannicus* et le 19 et le 24 *Athalie*.

L'*Opinion du Parterre* (1812) a consacré à cette artiste éphémère une notice (p. 162). Le critique s'étonne d'abord, en note, que l'on ne puisse fixer l'orthographe des noms propres. L'affiche, dit-il, ne se paie pas d'exactitude, quoiqu'elle soit sur papier timbré comme un acte de notaire. Elle écrit diversement le même nom, d'où cette réflexion : « On semble attacher peu d'importance à ces erreurs ; mais que feront un jour les annalistes du théâtre ? Quelles tortures ne leur préparez-vous pas ? »

Mlle Beaucervoise (adoptons cette orthographe) était élève de Lafon. Elle eut le premier prix et voulut débuter. On trouva qu'elle se conformait exactement aux données de son professeur ; qu'elle avait appris tout ce que l'on peut apprendre : que sans avoir une beauté remarquable ni une taille bien élevée, son extérieur était passablement approprié aux rôles de reines-mères ; mais que, pour l'inspiration du talent véritable, la chaleur et l'énergie qui résultent du foyer intérieur, il n'y fallait pas compter. Elle ne parut donc que cinq fois rue Richelieu.

A Milan, nous avons retrouvé ses traces en 1814 ; elle jouait alors la tragédie au théâtre de la Canobiana, dans la troupe dirigée par Mlle Raucourt et que les évènements politiques ne tardèrent pas à disperser.

Bibliographie : *Opinion du Parterre* 1812, p. 162. *Almanach des spectacles* 1815, p. 172. Les *Comédiens français du Prince Eugène* par H. Lyonnet. Bulletin de la Société de l'Hist. du Théâtre.

BEAUCHAMP (de). — V. Beauchamps.

BEAUCHAMP. — Premier rôle de province, fut engagé à Rouen, au th. des Arts, pour doubler Granger qui cumulait les fonctions de premier rôle et de directeur. Il resta dans cette ville de 1805 à 1813. Une dame Beauchamp, sa femme probablement, joua des petits rôles au même théâtre en 1808-09. Un sieur Beauchamps *(sic)* débuta à Paris le 13 avril 1812, au théâtre de l'Impératrice, par le rôle de Charles dans le *Menuisier de Livonie*. — En 1814, Beauchamp donnait la réplique dans la tragédie à Mlle Georges, à Bordeaux.

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. II, p. 148. — Detcheverry, *Hist. des th. de Bordeaux*, p. 199. — *Opinion du Parterre*, t. X, p. 441.

BEAUCHAMPS, Jean Uscet de. — Samuel Chappuzeau nous signale un « de Beauchamp » comédien de la troupe française entretenue par le Duc de Savoie, Charles-Emmanuel, et le place à la tête des acteurs qui jouaient à Turin pendant les hivers (1673). Jal, de son côté, ayant découvert que Molière et Mlle Beauval tinrent sur les fonts baptismaux, à St-Sauveur, le 11 février 1673, Jeanne Uscet, fille de Beau-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

champs et de Claudine Mallet, sa femme, s'imagina qu'il s'agissait de l'enfant du comédien de Turin, de passage à Paris. Beauchamp et Beauchamps sont, à notre avis, deux personnes différentes : 1° de Beauchamp, comédien à Turin.

2° Beauchamps, maître de ballet et danseur au th. du Palais Royal (Troupe de Molière).

C'est Beauchamps qui composa les danses du *Mariage forcé* donné au Louvre le 29 janvier 1664.

C'est Beauchamps qui tint le rôle de Pluton dans le Ballet royal de la *Naissance de Vénus* au Palais Royal (26 janvier 1665).

C'est Beauchamps qui composa les ballets du *Malade imaginaire* (10 février 1673).

Il est donc tout naturel que le lendemain de cette *première*, Molière tint sur les fonts baptismaux l'enfant de son collaborateur (pour les ballets). La particularité de cette signature relevée par Jal sur les registres de St-Sauveur, c'est qu'elle fut la dernière, ou l'une des dernières données par le poète, exactement six jours avant sa mort.

M. G. Monval inscrit dans sa *Chronologie molièresque*, à la date du samedi gras 11 février 1673 : « Molière et Mlle Beauval tiennent, à St-Sauveur, une fille de J. *Biet* de Beauchamp et de Claudine Mallet. Pourquoi Biet au lieu d'*Uscet* qu'avait lu Jal?

Bibliographie : Chappuzeau, le *Théâtre français*. — Jal, *Dict. critique*. — G. Monval, *Chronologie molièresque*.

BEAUCHATEAU, François, Chastelet de. — Débuta à l'hôtel de Bourgogne en 1633. Il joua le *Cid* (dans lequel probablement il doublait Floridor) et tint des seconds rôles. S'il créa le rôle d'Alcippe du *Menteur*, comme on le croit généralement, ç'aurait été au th. du Marais, en 1642. Beauchâteau jouissait cependant d'une certaine renommée encore vingt ans plus tard, puisque Molière, dans son *Impromptu de Versailles* fait allusion à la façon prétentieuse dont il débitait les fameuses stances, tandis qu'en novembre 1663, Montfleury le mettait directement en scène, sous son nom, dans l'*Impromptu de l'Hostel de Condé*. Beauchâteau mourut le 7 septembre 1665 (Registres de la paroisse de St-Sauveur, dépouillés par Jal).

Le gazetier Du Lorens, dans ses vers sur la mort de ce comédien parodié par Molière, insinue assez méchamment à l'adresse de ce dernier :

C'est en vain que Molière tâche à jouer son rôle ;
Avant que d'égaler un tel original,
Il iroit longtemps à l'école.

D'où nous pouvons conclure que, malgré ses défauts, Beauchâteau n'était pas dénué de talent.

Beauchâteau avait épousé sa camarade Madeleine du Pouget, dont nous nous occupons plus loin (v. Mlle Beauchâteau). Il en eût au moins trois enfants baptisés à St-Sauveur :

Edme, François, le 25 mars 1643.

Etienne, à l'âge de neuf mois et demi, le 28 août 1644.

François, Mathieu, le 5 mai 1645.

Sur les actes, Beauchâteau est qualifié quelquefois de « noble homme François Chastellet *(sic)*, comédien du Roy ».

De ces enfants, François, Mathieu, dont il existe deux portraits à la Bibl. nat. (Catal. Duplessis n° 3502) devint un petit prodige. A onze ans, il parlait plusieurs langues, composait des poésies ; il fut présenté à la Cour, à Compiègne, le 1er juin 1656, puis à Cromwell, et partit pour la Perse. On a de lui la *Lyre du jeune Apollon* ou la *Muse naissante* (du petit de Beauchâteau, âgé de 11 ans), in-4°.

Le frère de Beauchâteau, Hippolyte, mort en 1680, fut tour à tour frère, trappiste, puis ministre protestant.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — Jal, *Dictionnaire critique*.

BEAUCHATEAU, Mlle, Madeleine du Pouget (et non Dubouget). — Femme du précédent, était comédienne au th. du Marais en 1636. Scudéry, dans ses *Observaiions sur le Cid*, nous apprend qu'elle jouait dans cette pièce le rôle de l'Infante : « Doña Urraque n'y est que pour faire jouer la Beauchâteau » — p. 19 de l'édit. en 43 pages. Elle fut une des bonnes actrices de son temps pour tenir les rôles de princesses tragiques et d'amoureuses dans la comédie ; on lui prêtait de la beauté et de l'esprit.

Molière, dans ses imitations de l'*Impromptu de Versailles*, ne l'épargna pas plus que son mari et railla sa déclamation ampoulée et chantante, si fort à la mode alors à l'Hôtel de Bourgogne. Il contrefit plaisamment sa manière de débiter la fameuse scène de Camille avec Curiace (les *Horaces*) :

Iras-tu, ma chère âme, etc.

mais il remarqua, en elle, un défaut plus grand encore : celui d'avoir sur la figure une expression toute contraire à celle que la situation aurait dû lui faire prendre : « Voyez comme cela est naturel et passionné ? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions ! »

Le 10 mars 1659, se rendant au château de Rueil, chez Mme d'Aiguillon, où M. de Richelieu recevait le roi et lui donnait la comédie, Mlle Beauchâteau fut victime d'un accident de carrosse avec la Baron.

Le 18 janvier 1663, elle joua dans la *Sophonisbe* de P. Corneille, à l'Hôtel de Bourgogne.

En 1674, Chappuzeau la place encore à la tête de la troupe de ce théâtre, mais il est à remarquer qu'à la réunion de 1680, son nom ne figure plus sur la liste des comédiens. Elle était, en effet, retraitée avec 1000 livres de pension, et nous savons par le *Registre* de Lagrange qu'elle mourut à Versailles le 6 janvier 1683.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bibliographie : Scudéry, *Observations sur le Cid.* — Molière, l'*Impromptu de Versailles.* — Chappuzeau, le *Théâtre françois.* — le *Registre* de Lagrange. — G. Monval, *Chronologie molièresque.*

Iconographie : Un portrait peint (présumé) de Mlle Beauchâteau figurait dans le catalogue de la collection Soleirol, sous le no 38 (1868).

BEAUCHÊNE, Louise Beaudoin, dite Atala. — Naquit à Evreux le 8 mai 1817 et débuta, tout enfant encore, le 13 octobre 1827, dans la *Petite Somnambule*, au th. de la Porte Saint-Martin. Vers 1828, elle jouait au th. Comte, sous le nom de la *petite Atala*. Engagée à la Comédie française pour les rôles de son âge, elle parut sur cette scène le 23 janvier 1830 dans *Gustave-Adolphe*, tragédie de Lucien Arnault.

Le 5 décembre 1832, au Vaudeville, elle joue le rôle de la comtesse Glaris dans *Reine, Cardinal et Page* d'Ancelot, puis successivement elle paraît dans les *Femmes d'emprunt*, la *Peur du mal*, le *Prix de vertu* (1833). Elle demeurait alors 3, rue Monsigny.

Passée aux Variétés, elle se fait applaudir dans l'*Aiguillette bleue*, *Deux de moins* (1834), le *Père Goriot* (1835), rôle de Victorine; le *Barbier du roi d'Aragon*, *Kean* (1836), rôle d'Anna Damby.

Elle était alors conseillée par Frédérick Lemaître, avec qui elle parcourait la province, et ce fut à ses côtés qu'elle parut dans la soirée d'inauguration du théâtre de la Renaissance (salle Ventadour), le 8 novembre 1838. Elle fut la reine de *Ruy-Blas*, et pour cette circonstance elle avait repris son nom de famille : Louise Beaudoin.

« La reine, a écrit V. Hugo, à propos de cette inoubliable représentation, la reine est un ange et la reine est une femme. Le double aspect de cette chaste figure a été cependant reproduit par Mlle Louise Beaudoin avec une intelligence rare et exquise. Au cinquième acte, Marie de Neubourg repousse le laquais et s'attendrit sur le mourant; reine devant la faute, elle redevient femme devant l'expiation. Aucune de ces nuances n'a échappé à Mlle Beaudoin. Elle a eu la pureté, la dignité, le pathétique. »

Atala Beauchêne — ou Louise Beaudoin — créa encore sous le nom de Beaudoin, et avec succès, en 1839, la Maddalena de l'*Alchimiste*, d'Al. Dumas. Elle fit sa rentrée au même théâtre Ventadour, le 14 novembre, par le rôle de Jeannette dans la reprise des *Deux jeunes Femmes* et resta jusqu'à la clôture de cette salle, en avril 1840.

Nous la retrouvons en 1842 au Vaudeville, où elle joue dans la *Grisette et l'Héritière;* en 1843, au Cirque national, elle tient le rôle de Joséphine dans le *Prince Eugène* et l'*Impératrice Joséphine;* en 1844, elle rentre au Vaudeville avec un *Mystère*, un *Ange tutélaire*, les *Mystères de ma Femme*, l'*Amour dans tous les Quartiers*, un *Bal d'Ouvriers* (1845), *Beaugaillard* (1846), les *Gants jaunes*, *For l'Evêque*.

Le 20 février 1847, Al. Dumas inaugure le Théâtre historique. Le rôle de Mme de Sauve (puis plus tard celui de Marguerite) de la *Reine Margot* est tenu par Mlle Atala Beauchêne (Louise Beaudoin). Quelque temps après, au même théâtre, elle sera encore Geneviève Dixmer du *Chevalier de Maison-Rouge*. Laferrière a dit, dans ses *Mémoires*, avec quelle passion contenue et quelle poésie elle sut incarner l'héroïne des Girondins. Après 1848, elle obtint le même succès à Londres, à Drury Lane, où la troupe du Th. historique était alors en représentations.

Est-ce l'ancienne reine de Ruy-Blas qu'il faut reconnaître dans l'actrice vieillie se promenant de ville en ville sous le nom de *Louise Beaudoin ?* Evreux 1857-59, Auxerre 1860, La Rochelle 1861-62, Nevers 1863, Valenciennes 1864, Mâcon 1865, Rouen 1867-68, Le Hâvre 1869-70, Lyon 1872-77, Nice 1878-79, Reims 1880-82, Marseille 1883.

En 1884, Mme *Louise Beaudoin*, âgée de 67 ans — l'âge exact qu'aurait eu Atala Beauchêne, née en 1817 — obtient de la Société des artistes une pension de 500 francs. Une seule chose nous fait hésiter : ce sont les 36 ans de services portés à l'annuaire. A moins que Louise Beaudoin eût quitté le théâtre depuis longtemps et voyageât à la suite d'une autre personne.

Bref, Mme Louise Beaudoin se fixe à Lyon en 1885, puis à Villeurbanne 1891-93, et sa mort est annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1894.

Bibliographie : *Biographie des acteurs* 1831-1833. V. Hugo, Préface de *Ruy-Blas*. — Laferrière, *Mémoires*. — *Annuaires* de la Société des artistes.

BEAUCHÊNE, Mme Maria. — Délassements comiques 1849.

BEAUDOIN, Jacques. — Toulouse 1849, Bordeaux 1850, mort cette année à l'âge de 80 ans. Comptait à son actif 48 ans de théâtre. Recevait 150 fr. de pension de la Société des artistes.

BEAUDOIN, Louise. — V. Beauchêne Atala.

BEAUDOIN, Henriette. — Toulouse 1849.

BEAUFOUR. — Variétés 1873.

BEAUGÉ, Mme, née Louise Roux.— V. Mme Baugé.

BEAUGÉ. — V. Baugé.

BEAUGRAND fils. — Débuta à la Comédie française le 16 mars 1775 par le rôle du chevalier dans le *Distrait* et celui de Lindor dans *Heureusement*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BEAUGRAND, Marc, Auguste. — La Rochelle 1850, Pau 1852-53, Colmar 1854, Pau 1855-56.

BEAUGRAND, Mme, née M.-A. Carante. — Colmar 1852-57.

BEAUJARD. Mlle Elise, Alphonsine. — Le Caire 1874-77.

BEAUJEAN. — Jeune premier rôle à Anvers 1842. — Premier rôle et directeur à Reims 1853.

BEAUJEAN, Mme - Duègne à Anvers 1846.

BEAULIEU. — Comédien de l'Hôtel de Bourgogne mort avant 1673. Le père de Brécourt (v. ce nom) avait joué sous le nom de Beaulieu et demeurait, en 1639, rue de Poitou, au Marais.

BEAULIEU, Jean-François de Brémond de la Rochenard dit. — Né à Paris le 4 janvier 1751, mort le 26 septembre 1806. Faisait partie vers 1785 de la troupe du Théâtre des Variétés amusantes, où il tenait les rôles de niais en compagnie de Volange et de Bordier qui fut pendu à Rouen. Capitaine de la garde nationale, Beaulieu se fit remarquer à la prise de la Bastille. Quelque temps après, les deux frères Agasse ayant été condamnés à mort pour la fabrication de faux assignats, Beaulieu donna sa démission de capitaine afin de faire nommer à sa place le jeune frère des deux coupables et de prouver ainsi que le préjugé qui pesait sur la famille d'un condamné n'existait plus, grâce à la Révolution. Il demeurait alors (1793) place du Palais.



Jean-François BEAULIEU
d'après Bauzil, rôle de Nicolas Ricco

On affirme que ce fut lui qui, le premier, créa avec succès au théâtre de la Cité, le type de *Cadet Roussel* popularisé ensuite par Brunet. *Cadet Roussel au café des Aveugles* (20 février 1793) fut le premier de la série. On raconte que Beaulieu ayant baissé le ton de sa voix pour le besoin de la scène qu'il jouait, un spectateur lui cria : « Plus-z-haut! » — « Je ne peux pas, citoyen, répondit le comique, je suis-t-empoisonné ». La plaisanterie fit fortune et il fallut la renouveler tous les soirs.

Puis Beaulieu disparut tout d'un coup; il partit jouer en province, fréquenta les clubs, prononça à Metz des discours énergiques et revint à Paris vers 1802 où on le vit au Théâtre Olympique. Mais le créateur de *Cadet Roussel*, de l'*Enrôlement supposé* et du fameux *Ricco*, se figurait, bien à tort, que le public se souvenait encore de lui. Pendant qu'il vieillissait, la vogue était allée à Brunet.

Associé vers 1803 avec le général Thuringue et Lebel, acteur de l'Ambigu, il essaya d'abord de rouvrir les Délassements comiques, fermés depuis deux ans; mais l'entreprise ne prospéra guère.

Quittant alors le boulevard, il résolut de ressusciter les beaux jours du théâtre de la Cité (1805). Brazier raconte à ce propos qu'il dit à ses amis : « Je brûle mes vaisseaux; si je ne réussis pas, je me brûle la cervelle ».

Par suite de quelle aberration l'ancien « niais » de la Cité conçut-il le projet de se montrer dans le tragique ? Voilà ce qu'il serait difficile d'expliquer. Et cependant on lut cet avis dans Paris, un beau matin : « *Mahomet*, tragédie de Voltaire, dans laquelle le citoyen Beaulieu remplira le rôle de Mahomet, suivi de l'*Enrôlement supposé*, comédie de Guillemin, dans laquelle le citoyen Beaulieu remplira celui de Guillaume ».

Brazier nous a laissé le récit de cette soirée :

« A cinq heures du soir, une foule immense assiégeait les portes du Théâtre de la Cité. Sept heures sonnent, la toile se lève, Beaulieu paraît, ceint du turban, le poignard à la hanche gauche; un silence profond règne dans la salle, on avait peur de respirer. Pendant la première scène, l'acteur étonne par quelques éclairs; une tirade débitée avec chaleur entraîne les applaudissements; mais bientôt le naturel revient; l'acteur s'intimide, s'embarrasse, quelques gestes grivois trahissent le niais par excellence, et avant la fin du troisième acte, Mahomet est forcé de quitter la scène; la veste de laine remplace le dolman damassé, une perruque rousse succède au turban, la prose de Guillemin tue les vers de Voltaire et le public, tout triste d'avoir affligé un acteur qu'il avait tant aimé, le redemande après la petite pièce ».

Mais le coup était porté, et le 26 septembre 1806, Beaulieu mettait fin à ses jours. Brazier a raconté aussi cette fin tragique. Beaulieu

EFERUS - Recherches & Classification numériques

demeurait alors au deuxième étage de la maison du café, à côté du Théâtre de la Cité. Brazier l'ayant vu à sa fenêtre lui fit un signe auquel Beaulieu répondit. Mais, rentrant aussitôt dans la chambre, il se fit sauter la cervelle.

On trouva sur sa table cette lettre qui fut insérée dans le *Courrier des Spectacles :*

« Je meurs volontairement, personne n'a attenté à ma vie, je ne me connais pas un ennemi.

« Je donne ma vie pour sauver ma famille, et j'ai la douce espérance que mes enfants hériteront de l'estime qu'on portait à leur père. J'invite le magistrat à prendre toutes les précautions pour que mes effets qui sont le gage de mes créanciers ne soient point *violée (sic)*, il sera je crois nécessaire, en attendant le retour de ma bien-aimée, que l'on mette des planches aux croisées, tant dans la salle que sur le derrière de la cuisine ; les deux toits que l'on vient de construire pourraient donner de la facilité aux malveillants de s'introduire.

« Je viens d'acheter deux pitons que je désire que l'on pose à la porte d'entrée avec le cadenas que vous trouverez sous votre main.

« J'ai apprêté un mauvais drap qui sera plus que suffisant pour m'ensevelir. Quant au reste, je ne demande que quelques pelletées de terre qui me *soit (sic)* jetées civilement et sans autres frais que ceux absolument nécessités. Ce serait aux *dépents (sic)* de mes créanciers et de quelques livres de pain *qu'on* ferait tort à mes enfants.

Recevés mes adieux *éternelles*.

« Je vais mourir ».

BEAULIEU.

Biographie : De Manne, Notice dans *la Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : Brazier, *Histoire des petits Théâtres de Paris*. — Ch. Simon, *Paris de 1800 à 1900*, t. I, p. 130. — *Almanach des Spectacles*, 1815, p. 59.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 3527.

1. En buste, de profil à droite, dans une bordure ovale, grav. par Vérité, d'ap. Bauzil.

2. En buste, de ¾ à gauche, dans une bordure ovale, gravé par Vérité, d'ap. Bauzil.

BEAULIEU. — Sous ce nom :

BEAULIEU, Th. de la Renaissance 1838. Rôle de l'alcade de *Ruy-Blas*. Pourrait bien être le même que :

BEAULIEU, Pierre Leprêtre dit. — Th. historique 1849-50, Th. du Cirque 1852-55, Porte St-Martin 1856-57, Paris 1858-79. En 1879, Leprêtre-Beaulieu âgé de 75 ans, ne pouvant plus exercer sa profession, partagea le prix Félix Cellerier de 1000 fr. avec Ballard. En 1880, cette allocation fut échangée contre une à vie de 500 fr. de la Société des artistes qui lui tenait compte de ses trente ans de théâtre. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1882.

BEAULIEU. — Th. du Luxembourg et Th. National 1852 (sans doute le même que le précédent.)

BEAULIEU, M. et Mme. — Th. Beaumarchais 1876.

BEAUMANOIR. — Acteur du Th. Montansier 1792-93. Demeurait rue Ste-Anne, 99.

BEAUMÉNARD. — Très médiocre comédien de province qui se faisait passer pour le père de Mlle Beauménard, devenue Mlle Bellecour. Venu à Paris vers 1743, Beauménard fit débuter sa soi-disant fille, alors âgée de 13 ans, sur le théâtre de l'Opéra-comique de la foire Saint-Germain. Monnet, l'entrepreneur de ce spectacle, engagea la jeune fille qui attirait le public, puis aussi sa famille d'occasion : le père comme acteur, la mère comme buraliste. Malheureusement, Beauménard ne fut pas à la hauteur des circonstances. Ayant été chargé de doubler dans un rôle le sieur de l'Ecluse, il le fit si maladroitement qu'on ne lui en confia plus aucun autre. Ses appointements lui furent payés, grâce au talent de la jeune Beauménard, puis en 1744 il reprit le chemin de la province.

BEAUMÉNARD, Mlle. — V. Mme Bellecour.

BEAUMONT, Mme. — Th. de la rue de Louvois 1792.

BEAUMONT, Mlle Cornélie.— Elève de Joanny, débuta le 8 septembre 1821 à l'Odéon, dans le rôle d'Emilie de *Cinna*. On la jugea timide. Le 24 du même mois, elle se présenta à la Comédie française dans Aménaïde de *Tancrède*. Elle avait peu de prétentions. Le 9 août 1823, nouveau début à la Comédie dans Emilie de *Cinna*. En 1828, elle jouait à la banlieue, chez Seveste.

Bibliographie : *Annuaire dramatique* 1821-22, p. 321.

BEAUMONT, Mlle. — Soubrette à Tournay 1842. Berlin 1883.

BEAUMONT, Louis, Noël Barbier dit. — Débuta à l'Odéon le 27 avril 1849, en même temps que Mme Sarah Félix, dans *Tartufe*. Le 15 mai de la même année il faisait partie de la distribution du *Bourgeois des Métiers* à ce théâtre. — Lille 1849, Gaîté 1850, Bordeaux 1852, Bruxelles 1853, Madrid 1854, Valenciennes 1855-56, Troyes 1857-58, Gand 1859, Vaudeville 1860-63, Evreux 1864-65, Avignon 1868-69, Paris 1870-78. En 1875, Barbier-Beaumont comptait 64 ans d'âge et 32 de théâtre. Il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1879.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, *l'Odéon*, t. II. — *Annuaire* de la Société des artistes.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BEAUPRÉ, Mlle. — Une des premières femmes qui aient osé en France paraître sur le théâtre. Son nom figure dans la *Comédie des Comédiens* de Gougenot, en 1633 (hôtel de Bourgogne) et sur la liste publiée sur la *Gazette* du 15 décembre 1634.

C'était, au dire de Segrais, une excellente comédienne qui joua jusqu'au moment où Corneille conquit sa grande réputation. Lemazurier qui lui a consacré une petite notice, prétend, d'après Segrais, qu'elle avait l'habitude de dire que ce grand homme « avait gâté le métier ». — « Avant M. Corneille, disait la Beaupré, nous avions dee pièces pour trois écus; on nous les faisait en une nuit, le public y était accoutumé et nous gagnions beaucoup... Actuellement, les pièces de M. Corneille nous coûtent bien de l'argent et nous gagnons peu de chose ».

Mlle Beaupré faisait partie de la troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Voici en quels termes Tallemant des Réaux rend compte d'une aventure qui se passa, dit-on, sur la scène du Th. du Marais :

« Il arriva une assez plaisante chose à la Beaupré, vieille et laide. Sur le théâtre, elle et une jeune comédienne se dirent leurs vérités. — Hé bien! dit la Beaupré, je vois bien, Mademoiselle, que vous voulez me voir l'épée à la main. — Et en disant cela, c'estoit à la farce, elle va quérir deux espées point espointées. La fille en prit une, croyant badiner. La Beaupré, en colère, la blessa au cou, et l'eust tuée si l'on n'y eust couru. Cette Beaupré quitta le théâtre il y a six ans, et présentement elle joue en Hollande ».

Sauval, qui rapporte aussi le fait, nous donne le nom de la rivale : Mlle Catherine des Urlis.

M. V. Fournel croit, et non sans raison, qu'il peut y avoir confusion entre cette actrice, sa nièce connue sous le nom de *Marotte*, et une troisième demoiselle Beaupré. Nous y reviendrons au nom de *Marotte*.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*.

Bibliographie : Tallemant des Réaux, *Historiettes*. Sauval, Fr. Hillemacher, *Troupe de Molière*.

BEAUPRÊ, Mlle. — Débuta à la Comédie française par le rôle de Dorine de *Tartufe*, en octobre 1758. Elle continua ses débuts par Claudine de *Colin-Maillard,* Marton de l'*Homme à bonnes fortunes,* Lisette des *Folies amoureuses*, et des rôles de suivante dans l'*Enfant prodigue*, le *Préjugé à la mode*, le *Triple Mariage*, le *Galant Jardinier*. Elle n'y resta pas.

Le 7 septembre 1763, une demoiselle Beaupré « ci-devant actrice de la troupe de Compiègne » débuta à la Comédie italienne par le rôle de Ninette de *Ninette à la Cour*. Elle joua successivement la *Servante Maitresse*, Lise dans le *Maitre en droit*, Annette dans *Annette et Lubin* et partit pour Rouen. Revenue à la Comédie italienne (1764-77), cette actrice demeura successivement rue du Petit Lion (1764-1766), rue Mauconseil (1767-1776), rue Neuve St-Nicolas F. S. M. (1777).

Bibliographie : *Alm. des Spectacles* 1759-1764 et suiv.

BEAUPRÉ, Mme. — Sous ce nom :

Mme Beaupré. actrice au Th. Molière en 1792 et au Th. français, comique et lyrique, de la rue de Bondy.

Mme Beaupré, actrice à Metz et à Nancy. 1822, Th. des Nouveautés, 1827, premier rôle à Londres, 1829-30, Nîmes 1838.

Mlle Beaupré, ingénuité, Lille 1829, Metz 1831.

BEAUPRÊ, Ant.-Ph. Victor, Bonnard dit. — Lyon 1849-52, St-Etienne 1853, Oran 1854, Anvers 1855-56.

BEAUQUESNE, Félix, Auguste. — Comique à Liège 1846-50, La Haye 1852, Lille 1853-55, le Hâvre 1856, Nantes 1857, Montpellier 1858, La Haye 1859-62, Metz 1863-65, Hombourg 1867, Metz 1868-73, Besançon 1874-76, Metz 1877. — En 1878, Beauquesne âgé de 68 ans, ayant 38 ans de services, reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée, à Metz, au Rapport de 1884.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis. n° 3569. — « Beauquesne acteur? ». — En pied. de ¾ à gauche, cost. de th., lith. J. Verronnais.

BEAURAIN. — Th. du Vaudeville et Th. des Nouveautés à Bruxelles 1845-46.

BEAUREGARD, Mlle Eva. — Bordeaux 1872-74. Reims 1876-82. Habitait Paris en 1901.

BEAUSÉJOUR. — Nom fictif d'un comédien de la troupe de Mondory, et qui figure dans la *Comédie des Comédiens* de Scudéry, donnée au Th. du Marais en 1634. En effet, comme dans cette même pièce Mondory paraissait sous le nom de *Blandimare,* il est assez vraisemblable que ce nom de *Beauséjour* ne soit pas un nom véritable, mais qu'il désigne seulement un comédien inconnu de cette compagnie.

BEAUSOLEIL. - Même cas que pour *Beauséjour* (v. ci-dessus).

BEAUVAIS, Mlle Cécile. — Ingénuité à Brest 1828, jeune première à Limoges 1829, débuta le 6 mars de cette année au Vaudeville, par le rôle de *Kettly*.

BEAUVAIS, Mme Amélie. — Bordeaux 1865. Turin 1867-70, Marseille 1872, Nouvelle-Orléans 1873, Bruxelles 1874, Th. lyrique, dramatique, historique 1875-79, Th. Déjazet 1876, Th. Beaumarchais 1877, Th. du Châtelet 1880-81. Habitait Paris en 1901.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BEAUVAL, Jean Pitel, sieur de. — Né en Picardie vers 1635, serait sans doute toujours resté dans l'ombre s'il n'avait pas eu la chance de rencontrer, sur son chemin Jeanne Olivier, dite Bourguignon, dont on trouvera plus loin l'histoire (v. Mlle Beauval). L'ex-moucheur de chandelles, le simple gagiste de la troupe de Paphetin, à Lyon (1665-66), en épousant une des premières actrices de la compagnie, montait au grade de comédien. Il s'associa donc à la fortune de sa femme, la suivant à Paris lorsque celle-ci y fut appelée par ordre du Roi. Voici cet ordre :

« De par le Roy, Sa Majesté voulant toujours entretenir les troupes de ses comédiens complètes, et pour cet effet, prendre les meilleurs des provinces pour son divertissement, et estant informée que la nommée de Beauval, l'une des actrices de la troupe des comédiens qui est présentement à Mascon, a toutes les qualités requises pour mériter une place dans la troupe de ses comédiens qui représentent dans la salle de son Palais-Royal, Sa Majesté mande et ordonne à la dicte Beauval et à son mary de se rendre incessamment à la suite de sa cour pour y recevoir ses ordres ; veut et entend que les comédiens de la dicte troupe qui est présentement à Mascon, ayant à les laisser seurement et librement partir, sans leur donner aucun trouble ny empeschement, nonobstant toutes conventions, contratz et traitéz avec clause de desdit qu'ils pourraient avoir fait ensemble, dont, attendu qu'il s'agit de la satisfaction et du service de Sa Majesté, elle les a relevés et dispensés ; enjoint à tous ses officiers et sujets qu'il appartiendra, de tenir la main à l'exécution du présent ordre.

« Fait à St-Germain-en-Laye le 31 juillet 1670 ».

LOUIS.

COLBERT.



Jean PITEL, Sieur de Beauval
d'après Fr. Hillemacher

Beauval, en recevant cet ordre, ne pouvait ignorer qu'il était motivé plutôt par le talent de sa femme que par le sien. Mais que lui importait ? Voici comment Lagrange annonce dans son *Registre* l'arrivée des deux nouvelles recrues :

« Quelques jours après qu'on eut recommencé, après Pâques 1670, M. de Molière manda de la campagne le sieur Baron, qui se rendit à Paris après avoir reçu une lettre de cachet, et eut une part. Et deux mois après, M. de Molière manda de la même troupe de campagne M. et Mlle de Beauval, pour une part et demie, à la charge de payer cinq cents livres de pension au sieur Béjart et trois livres chaque jour de représentation, à Châteauneuf, gagiste de la troupe ».

D'où il résulte que, selon toute apparence, c'était Baron qui avait désigné sa camarade Beauval à l'attention de Molière.

On connaît la suite : le profond observateur qui savait tirer parti de tout étudia les faibles moyens de Beauval : il en fit Bobinet de la *Comtesse d'Escarbagnas* (1672) et Thomas Diafoirus du *Malade imaginaire* (10 février 1673). N'est-ce pas Beauval lui-même que Molière a visé quand il fait dire à Diafoirus le père :

« Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père ; mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns ; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art, etc. »

— Vous nous tourmentez tous, disait Mlle Beauval à Molière, alors que, dans la même pièce elle répétait le rôle de Toinette, et vous ne dites rien à mon mari !

— J'en serais bien fâché, répliqua le grand homme, je lui gâterais son jeu : la nature lui a donné de meilleures leçons que les miennes pour ce rôle.

Six jours avant la mort de Molière, Mlle Beauval tint *avec lui* sur les fonts baptismaux, à l'église St-Sauveur, l'enfant d'Uscet de Beauchamp (11 fév. 1673).

Après la mort de Molière, Beauval et sa femme passèrent à l'Hôtel de Bourgogne. Ils furent conservés à la réunion des troupes, en 1680.

Beauval, malgré ses faibles moyens, plut toujours au public dans les rôles de valets, de niais, de vieilles ridicules. Dans ce dernier emploi, tenu encore à cette époque par des hommes, il succéda en 1685 à Hubert. Il ne quitta le théâtre qu'à l'âge de 69 ans, avec la pension de 1000 livres, le 8 mars 1704, et vécut encore six ans dans la retraite, aimé de ses enfants — dont nous parlons plus loin à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'article de Mlle Beauval — et de ses camarades. Ce fut le type de l'honnête homme, du bon mari, de l'acteur modeste et non sans talent. — Il mourut le 29 décembre 1709. On lit sur les Registres de St-Sulpice (cités par Jal) : « Le 31 décembre 1709, convoy et enterrement de Jean Pitel, sr de Beauval, bourgeois de Paris, aagé de soixante et quatorze ans, décédé le 29 du présent mois, dans sa maison, quay Malaquay ; et y ont assisté Philippe, Pierre et Charles Pitel, ses fils, et Pierre Trochon de Beaubourg, officier du Roy, son gendre ». Suivent les signatures.

Il faut donc en conclure que Jean Pitel était né vers 1635, six ans après son frère Henri.

Le sort de Beauval étant intimement lié à celui de sa femme, on trouvera le complément des renseignements qui le concernent dans l'article suivant. Toutefois, nous ne pouvons passer sous silence les documents cités par M. Campardon *(Pièces nouvelles sur Molière)*, lesquels suffiraient à nous prouver que, cédant sans doute à l'humeur batailleuse de sa femme, il ne dédaignait pas les procès :

a) Sentence des requêtes de l'Hôtel réglant une contestation élevée entre Beauval, sa femme et les comédiens de la troupe de Monsieur le Prince (Arch. nat. V⁴, 381).

Cette requête avait pour but de faire rompre le contrat qui les engageait, 26 mars 1667.

b) Plainte de Beauval contre Jacques Deshayes « qui avait commencé par enlever sa fille Louise, avant de l'épouser ». (Arch. nat. Y 13,032 — 2 novembre 1685.

A noter que cette fille était déjà veuve en premières noces. Beauval se qualifie dans cette pièce de « Officier du Roy », demeurant rue Mazarini. Son gendre est qualifié bourgeois de Paris, même rue (v. Mlle Beaubour).

c) Plainte de Beauval contre une servante voleuse, 13 août 1692 (Arch. nat. Y 14,500).

d) Plainte de Beauval contre des individus qui avaient coupé du seigle lui appartenant dans une pièce de terre attenant à sa maison de Monceaux, 4 juillet 1694 (Arch. nat. Y 13,180).

e) Plainte de Beauval contre une servante ivrognesse et voleuse, 25 août 1695 (Arch. nat. Y 13,181).

Biographie ; Lemazurier, *Galerie historique.* — Fr. Hillemacher, *Galerie historique des portraits des Comédiens de la Troupe de Molière.* — A. Copin, *Histoire des Comédiens de la Troupe de Molière.*

Bibliographie : *Registre* de Lagrange. — Jal, *Dict. critique.* — G. Monval; *Chronologie molièresque.*

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis. 3584. En buste, de ³/₄, à droite, grav. par Fr. Hillemacher 1857, d'après un portrait à l'aquarelle, sur vélin (?).



Mlle BEAUVAL
d'après Fr. Hillemacher

BEAUVAL, Mlle, Jeanne Olivier dite Bourguignon, dame Pitel de. — Etait née en Hollande vers 1648-49. On prétend qu'elle fut exposée à la porte d'une église, puis élevée par une blanchisseuse jusqu'à l'âge de 12 ans. C'est alors qu'elle suivit une troupe de comédiens dirigée par Jean-Baptiste Monchaingre, dit Filandre, honnête homme qui la traita comme sa fille. Cette troupe était celle qui s'intitula plus tard « Troupe de M. le Prince de Condé », et que M. Chardon, du Mans, croit être celle décrite par Scarron dans le *Roman comique* en 1651.

Après avoir parcouru la Hollande et la Flandre, Filandre vint à Lyon. C'est dans cette ville qu'elle connut Jean Pitel, sieur de Beauval, modeste gagiste et... moucheur de chandelles, dit-on. Elle s'en éprit, l'épousa et le fit passer au rang de comédien. Nous avons dit plus haut (v. Beauval) comment un ordre de la cour appela le ménage Beauval de Mâcon à Paris (31 juillet 1670). Cet ordre, que nous avons reproduit textuellement, a été retrouvé par Jal, à la page 269 Vo, d'un registre de la Secrétairerie d'Etat pour l'an 1670. (Bibl. nat. Départ. des Manuscrits, supplt français, 2771 — 1).

Mlle Beauval était grande, bien faite, mais nullement jolie ; sa voix, un peu aigre, devint même enrouée vers la fin de sa carrière, mais ce qui la singularisait, c'était un rire presque continuel dont Molière allait tirer parti dans les rôles de soubrette. Le premier qu'il lui confia fut celui de Nicole dans le *Bourgeois gentilhomme*, joué pour la première fois à Chambord, devant le Roi, le 14 octobre 1670.

« Vendredi troisième octobre, la troupe est partie pour Chambord, par ordre du Roi ; on y a joué, entre plusieurs comédies, le *Bourgeois gentilhomme*, pièce nouvelle de M. de Molière. Le retour a été le vingt-huitième du dit mois. Reçu de part pour nourriture et gratifications 600 livres 10 sols ».

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mlle Beauval ne plut pas au Roi tout d'abord, mais ce qu'on oublie de dire, c'est que cette actrice était alors enceinte de huit mois, puisqu'elle accoucha à Paris le 15 novembre. Il demanda même à Molière qu'on lui ôtât le rôle dans la pièce nouvelle, et la raison que nous venons d'expliquer nous semble avoir été la déterminante dans l'opinion du monarque. Mais l'auteur-directeur n'avait personne sous la main pour remplacer sa soubrette. Il plaida si bien la cause de Mlle Beauval qu'il la gagna.

On n'eut pas à regretter ce maintien, si nous en croyons Robinet qui a vu Molière et sa troupe à Chambord :

Avec sa ravissante troupe
Qui si fort a le vent en poupe
Et même où, par ordre royal,
On voit depuis peu la Beauval,
Actrice d'un rare mérite,
Qui de bonne grâce récite,
Ainsi qu'avecque jugement,
Et qui bref est un ornement,
Le plus attrayant sur la scène,
C'est une vérité certaine.

Au sortir de la représentation, le roi dit à Molière : « Je reçois votre actrice ».

Mlle Beauval fut le type de la servante à la gaîté communicative, habituée à parler haut et ferme dans la maison, et comme elle a le tic de rire presque continuellement en parlant, comme ce tic peut déplaire au roi, on sait comment Molière l'utilise :

M. Jourdain. — Nicole !
Nicole. — Plait-il ?
M. Jourdain. — Ecoutez.
Nicole. — Hi! Hi! Hi! Hi! Hi!
M. Jourdain. — Qu'as-tu à rire ?
Nicole. — Hi! Hi! Hi! Hi! Hi!
M. Jourdain. — Que veut dire cette coquine-là ?
Nicole. — Hi! Hi! Hi! Comme vous voilà bâti! Hi! Hi! Hi!

Ainsi de suite. De même pour le rôle de Zerbinette des *Fourberies de Scapin* (acte 3, scène III) ; de même pour la Toinette du *Malade imaginaire*. Ces rôles avec ceux de Cidippe dans *Psyché* (1671) et de Julie dans la *Comtesse d'Escarbagnas* sont les créations de Mlle Beauval dans le répertoire de Molière.

Passée à l'Hôtel de Bourgogne, avec son mari, après la mort du poète, elle joua d'original le rôle d'Œnone dans la *Phèdre* de Racine (1677). A la réunion des troupes (1680) elle fut conservée. Elle créa encore :

1686, Marton de l'*Homme à bonnes fortunes* et Marton de la *Coquette*.
1691, Catau du *Grondeur*.
Marine du *Muet*.
1696, Justine du *Flatteur*.
Nérine du *Joueur*.
Lisette du *Distrait*.
1700, Cléanthis de *Démocrite*.
1702, Frosine du *Double Veuvage*.
Mysis de l'*Andrienne*.
1704, Lisette des *Folies amoureuses*.

Ainsi, Mlle Beauval fut la soubrette idéale de Molière, de Regnard, de Brueys, de Baron, de Palaprat ! Ce qui ne l'empêchait pas, selon l'usage alors admis, de représenter les reines dans la tragédie : Fatime dans *Zaïde*, Orithie dans l'*Oreste* de Boyer et Leclerc, etc. Sa réputation, comme caractère, est moins bonne. On lui prête une humeur acariâtre à la ville, et peu conforme avec son rire éternel.

Dans les *Folies amoureuses*, Regnard avait écrit un prologue que l'on ne joue plus, et où il mettait en scène Mlle Beauval sous son propre nom :

MADEMOISELLE BEAUVAL

Qui ? moi, chercher querelle ? Eh bien ! la médisance !
Parce que naturellement,
Avec simplicité je dis ce que je pense ;
Que j'avertis le public bonnement...

DANCOURT

Oui, vous êtes tout à fait bonne !

MADEMOISELLE BEAUVAL

Eh bien ! monsieur, pourquoi me chagriner ?
Vraiment, je vous trouve admirable !
On me fait passer pour un diable,
Moi, qui comme un mouton, suis facile à mener.

Et la scène se prolonge ainsi.

Dans *Démocrite*, de Regnard, Mlle Beauval et La Thorillière avaient inventé un jeu de scène (déclaration amoureuse et reconnaissance de Strabon qui rencontre sa femme Cléanthis après 15 à 20 ans). Ce fut le succès de la pièce.

Mais si pendant les trente-quatre ans que cette actrice passa au théâtre, ses camarades eurent souvent à se plaindre de son caractère acariâtre, ils ne purent que se louer de son exactitude à remplir les devoirs de sa profession, car elle ne s'absenta jamais, à intervalles, que pendant dix ou douze jours au moment de ses couches, qui furent, à la vérité, assez nombreuses.

A ce propos, on a écrit que Beauval et sa femme avaient eu *vingt-huit* enfants ! Les recherches de Jal nous ont démontré qu'il fallait considérablement en rabattre, comme si dix enfants en 19 années ne suffisaient pas.

Nous connaissons :

1. *Louise Ire*, née à Lyon.
2. *François*, qui mourut à Paris rue du Chantre, au Louis d'Or, le 31 octobre 1670, âgé de trois ans et demi. (Reg. de St-Germain l'Auxerrois).
3. *Philippe Ier*, qui assista aux funérailles de son père et de sa mère.
4. *Jeanne, Catherine*, née le 15 novembre 1670, baptisée le même jour à St-Germain l'Auxerrois, et tenue sur les fonts baptismaux par Molière et Mlle De Brie.
5. *Marguerite, Jeanne, Henriette*. Lagrange dit dans son *Registre :* « Vendredy, 26 août 1672, néant (relâche). Mlle Beauval est accouchée. » Cette enfant ne fut baptisée que le 4 septembre à St-Eustache, ses parents demeurant alors rue St-Honoré. Elle mourut le 10 septembre 1678.
6. *Philippe II*. Le 25 juin 1675, Beauval présenta à l'église St-Sauveur un garçon qui fut baptisé sous le nom de Philippe, ayant

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pour parrain le prince Philippe de Lorraine.

7. *Elisabeth, Julie*, née le 21 juillet 1676, baptisée le 22 à l'église St-Sauveur, décédée le 9 avril 1678.

8. *Louise II*, baptisée à l'église St-Sauveur le 2 juin 1679, décédée le 17 novembre 1684.

9. *Pierre, César*, né le 15 février 1687, baptisé le 16 à St-Sulpice.

10. *Charles*, né le 23 juillet 1689, baptisé le 25 à St-Sulpice. Ce dernier eut pour parrain Lagrange.

En 1684, au moment du décès de la petite Louise, âgée de 5 ans ½, les Beauval demeuraient rue Mazarine, vis-à-vis le jeu de paume des Deux Aigles. De tous ces enfants, une seule fille, Louise Ire, embrassa la carrière dramatique. (V. Mlle Beaubour.)

Mlle Beauval ayant appris un jour que Mlle Desmares, qui avait joué à Versailles avec quelque succès, venait de recevoir un ordre du Dauphin pour apprendre ses rôles et la doubler : « Je vois bien que cet ordre est pour me faire entendre que je ne suis plus capable de remplir mon emploi, dit-elle à ses camarades, aussi je me retire. »

Elle demanda son congé, et l'obtint, ainsi que son mari, et tous deux se retirèrent le 8 mars 1704. Elle eut la pension de 1000 livres et ne parut plus que dans quelques fêtes, chez la Duchesse du Maine, à Sceaux.

Nous avons cité à l'article Beauval les plaintes que celui-ci, sur l'instigation de sa femme, sans doute, portait devant les tribunaux. Les Archives nationales en possèdent aussi deux au nom de Mlle Beauval (Y nos 13188 et 13189) : l'une, contre une servante voleuse qui lui avait donné un soufflet, 13 mars 1702 ; l'autre, « contre un particulier qui avoit proféré contre elle de grossières injures. »

Mlle Beauval mourut quai Malaquais le 21 mars 1720, âgée d'environ 70 ans.

Parmi les personnes qui assistèrent à son enterrement, le 22 mars 1720, l'acte nomme : « Me Philippe Pitel, religieux bénédictin, ancien Prieur de St-Léonard, diocèse de Chartres, fils de la défunte ; Philippe Pitel, bourgeois de Paris, aussi fils ; Pierre Pitel, aussi bourgeois de Paris et fils, et Pierre Trochon, gendre. » Ce dernier signa « Trochon de Beaubourg ».

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — Fr. Hillemacher, *Galerie historique des comédiens de la Troupe de Molière*. — A. Copin, *Histoire des Comédiens de la Troupe de Molière*.

Bibliographie : *Registre* de Lagrange. — Jal, *Dict. critique*. — G. Monval, *Chronologie Molièresque*.

Iconographie : Il existe un portrait du temps, peint à l'huile, représentant Mlle Beauval, ou du moins qui fut catalogué comme tel dans la *Galerie théâtrale* de Soleirol, 1861, no 39. Ce portrait fut acheté 20 francs par M. Fr. Hillemacher, et on le vit exposé en 1873 au Musée Molière (no 28 du catalogue). M. Fr. Hillemacher grava une eau forte d'après ce portrait. Bibl. nat. Catalogue Duplessis 3585, en buste de ¾ à droite. — Le dit portrait, hauteur 0,62 cm., largeur 0,46, fut légué en 1884 à la Comédie française, par son possesseur. Il se trouve actuellement (no 212 du Catalogue raisonné G. Monval) dans le Foyer des travestissements.

BEAUVAL. — Premier rôle au th. de Rouen, 1792-1797. En l'an III touchait 5,500 livres. Le 12 Brumaire an V, il fit représenter au th. des Arts la *Nouvelle de la Paix*, impromptu de circonstance. En 1798, un sieur Bonnet, dit Beauval, est artiste du grand théâtre de Bordeaux. Il fait représenter des pièces de circonstance :

1799. La *Réunion des Muses*, prologue en vers pour la réouverture du Grand Théâtre.

1800. La *Répetition*, pièce d'inauguration du Th. Français.

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. I, p. 286, 355, 388. — *Le th. à Bordeaux*, par H. Minier, p. 43.

BEAUVAL, Mme. — Utilité puis deuxième soubrette au Th. de Rouen, 1792-1797. En l'an III, touchait 1,500 livres.

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. I, p. 286, 356, 388.

BEAUVALLET, Pierre, François (1801-1873). — Naquit à Pithiviers (Loiret), le 13 octobre 1801. Il commença par étudier la peinture et fut élève de Paul Delaroche. Doué d'une voix superbe, il se présenta au Conservatoire où on le considéra presque comme un grotesque. Saint Prix fut seul à le protéger. Il en sortit avec un second prix et alla s'essayer chez les frères Seveste, ce qui lui valut le surnom de « Talma de la Banlieue ».

Nous lisons dans la *Grande biographie dramatique* de 1825 (supplément p. 132) : « M. Beauvallet est un de ces artistes qui aiment mieux vivre dans l'obscurité à Paris que d'être en honneur dans les départements. La barrière Rochechouart, celle dite du Mont-Parnasse, le Ranelagh, sont tour à tour le théâtre de ses exploits tragiques. C'est le Talma des Abattoirs, mais le Talma modeste dans ses prétentions. A raison de cinquante-cinq sous par soirée, il se montre sur trois théâtres différents, revêt cinq ou six costumes, débite environ douze cents vers, fait deux lieues dans un entr'acte, à pied, à cheval ou dans la patache du directeur... Cet artiste a de l'intelligence, un organe qu'il nomme *caverneux*, et deux bras remarquables, sinon par leur grâce, du moins par leur longueur. »

Il demeurait alors rue des Boucheries-St-Germain, 34.

Le 4 mai 1825, Beauvallet débuta à l'Odéon dans le rôle de Montfort des *Vêpres Siciliennes*. Il s'y maintint, créant différents rôles

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dans une foule de tragédies qui tombaient toutes les unes après les autres :

9 mai 1825 *La mort de César*, chute.
28 sept. — *Alain Blanchard*, »
3 déc. — *Camille*, »
20 janv. 1826 *Rienzi*, succès.
9 août — *Baudouin empereur*, sifflé.
9 déc. — *Thomas Morus*, chute.
15 mars 1827 *Françoise de Rimini*.
23 août — *La Prison de Pompéia*, chute.
17 mars 1828 *Shakespeare amoureux*.
6 mai — *Perkins Warbeck*, succès.

Il s'évanouit en scène, au second acte, le jour de la première.

10 juin 1828 *Roméo et Juliette*, rôle de Tamerli, succès personnel.

Puis l'Odéon ferma ses portes, la troupe se dispersa, et Beauvallet alla chercher un refuge à l'Ambigu.

Le 1er septembre 1828, nous le trouvons à ce théâtre dans une reprise de *Cardillac ;* mais les critiques du temps font remarquer que ses défauts — brusquerie, sauvagerie, exagération, voix caverneuse — ne font que s'accentuer dans le mélodrame. Le 14, il joua Bohermann dans *Lisbeth*, un rôle de Frédérick, et créa successivement *Caïn*, le *Forçat libéré*, le *Fou*, *Nostradamus*, *Clarisse*, Conrad du *Félon*, Iwan des *Serfs polonais* et la *France au XVme siècle*.

Le 28 août 1830, assistant à une représentation de l'Odéon, le public qui le reconnut le força à réciter des vers sur la Révolution, sans doute les *Trois jours*, chant dithyrambique, qu'il avait écrit en collaboration avec Davesne, et que l'on récitait chaque soir à l'Ambigu.



BEAUVALLET (caricature) par Durandeau, 1863

Le 3 septembre 1830, il obtient un début à la Comédie française où il se présente dans le rôle d'*Hamlet*. Il y est sévèrement jugé par Ch. Maurice (le *Courrier des Spectacles*), qui lui reproche, entre autres, une voix d'une « grosseur ridicule ». Les débuts se poursuivent dans *Othello*, dans *Macbeth*, et il est enfin engagé comme pensionnaire le 26 avril 1831, puis reçu sociétaire le 1er avril 1832. En 1828, il demeurait 25, faubourg St-Jacques ; en 1829, 15, rue de Malte ; en 1834, 18, rue du Sentier.

On lit dans la *Biographie théâtrale* pour 1829 : « Ce jeune acteur a trouvé le secret de faire oublier son physique repoussant (?) par un jeu correct et animé, par beaucoup d'intelligence, par de la chaleur et un organe magnifique. »

La *Petite Biographie* 1831-32 mentionne ainsi ses débuts à la Comédie française : « Beauvallet a débuté par le rôle d'*Hamlet*. Il joua ce rôle d'une manière originale, et qui lui valut du succès. Il fait à présent partie de notre premier théâtre en qualité de sociétaire à part entière, et il a mérité cette faveur par le talent qu'il a déployé dans les rôles de Marat de *Charlotte Corday*, et de Danton de *Camille Desmoulins*. Beauvallet aspire au titre d'auteur dramatique. »

Evidemment Beauvallet avait encore beaucoup à faire pour se débarrasser de ses façons ultra-romantiques, pour régler ses gestes désordonnés, pour assouplir un organe étrange et violent, car si Ligier était l'acteur classique par excellence, Beauvallet, lui, ne connaissait pas de frein. D'où une grande inégalité dans son jeu. Personne ne pouvait lui contester sa chaleur naturelle, son inspiration, sa diction très pure, mais il avait contre lui sa personne maigre, chétive, petite, une figure longue, osseuse et sévère.

Il n'en fut pas moins, à force de talent, et pendant plus de trente ans, le grand premier rôle du Théâtre français, la colonne du théâtre classique, le soutien du répertoire romantique : dans *Polyeucte* Beauvallet partagea le succès de Rachel. Ce fut le seul *Hernani* d'alors, après Firmin.

A la Comédie française, il joue *Manlius*, *Sylla*, le Cardinal à la reprise de *Charles IX* (15 octobre 1830). Quinze jours après, il crée le rôle principal dans le *Nègre ;* il remplace sans trop de désavantage Joanny dans *Junius Brutus*. Citons encore :

Avril 1831 Marat de *Charlotte Corday*.
Mai — Danton de *Camille Desmoulins*.
17 août 1831 Jacques Clément, le *Bachelier et le Théologien*, grand succès personnel.
1831 Pierre, *Pierre III*.
— Alphonse, *La Prédiction* de Beauvallet.
1832 Franville, *Le duelliste*.
— Saltabadil, *Le roi s'amuse*.
1833 Caïus Gracchus, *Caïus Gracchus*.
1834 Raguenet, *Les dernières scènes de la Fronde*.
1835 Angelo, *Angelo*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— Montmouth, *Jacques II.*
— Le bohémien, *Lavater.*
1837 Aquila, *Caligula.*
1838 Philippe, *Philippe III.*
— Ismaël, *Le camp des Croisés.*
— Richard Savage, *Richard Savage.*
— Sir Gilbert Lindsey, *La Popularité.*
1839 Lorenzino, *Laurent de Médicis.*
1840 Ordonio Eliséi, *Cosima,* de G. Sand.

« Beauvallet, écrivait à ce propos Th. Gautier, a donné au rôle d'Ordonio une grâce perfide, une tournure mystérieuse, un accent venimeux, tout à fait dans les mœurs de l'aristocratie vénitienne. »

« Cet acteur, disait-il autre part, a du goût, dessine et sait se costumer, quand il veut, d'une façon pittoresque. »

1840 Ben Saïd, *La fille du Cid.*
— Latréaumont, *Latréaumont.*
1841 Narcisse, *Le Gladiateur.*
— Arbogaste, *Arbogaste,*

De cette année date aussi la reprise d'*Hernani*. Beauvallet avec sa tête accentuée, son aspect mâle et presque sauvage, donna à l'amant de Doña Sol une physionomie entièrement nouvelle.

« Beauvallet, déclarait Th. Gautier, qui manque peut-être de suavité dans les portions amoureuses de son rôle, a parfaitement rendu l'âpre mélancolie, la majesté sauvage et l'allure romanesque du chef des montagnards ; il est, sous ce rapport, supérieur à Firmin. »

1842 Lorenzino, *Lorenzino.*
— Cromwell, *Le fils de Cromwell.*
1843 Job, *Les Burgraves.*

Victor Hugo, qui était fort difficile en fait d'acteurs, a tracé de Beauvallet l'éloge suivant : « M. Beauvallet qui a une grande puissance, parce qu'il a un grand talent, a déployé dans Job des *Burgraves* toutes les nuances de son intelligence si riche, si étendue, si complète. Il a été patriarche au premier acte, héros au deuxième, père au dernier. M. Beauvallet a été partout superbe et dramatique ; ajoutons qu'il y a dans le rôle de Job, au deuxième acte, par exemple, des moments de bonhomie et de familiarité que ce rare et excellent acteur a su rendre avec une grâce sénile pleine de grandeur. »

En 1839, Beauvallet avait été nommé professeur au Conservatoire.

On a raconté souvent l'antagonisme qui existait entre Rachel et Beauvallet. Ce dernier était capricieux et despote. Rachel voulait régner en souveraine. Enfin c'était, entre les deux artistes, une lutte de... voix. « Rachel a été méchante ce soir, disait Beauvallet. C'est bien, nous verrons demain. » Et dans toutes les scènes où il se trouvait avec elle, il lançait des accents si puissants et si métalliques, que Rachel s'efforçait de lutter contre ce clavier d'orgue, pour rester au diapason, et s'épuisait en efforts. Elle le détestait profondément.

Il faut rappeler que Beauvallet, souvent cité comme excentrique, à la verve gauloise rudement accentuée, ne passait pas pour un délicat, et ses plaisanteries ou ses vengeances n'étaient pas toujours du meilleur goût.

1843 Holopherne, *Judith.*
1844 Iwan, *Catherine II.*
1844 Diégarias, *Diégarias.*
1845 Guerréro, *Guerrero,*
— Ronati, *Robert Bruce,* de Beauvallet.
1846 Jean, *Jean de Bourgogne.*
— Asdrubal, *La Vestale.*
— Baudouin, *Jeanne de Flandres.*
— Destouches, *Madame de Tencin.*
1847 Sabran, *Le vieux de la montagne.*
— l'Esclave, *Cléopâtre.*
1848 Muscarade, *L'Aventurière.*
— Brute, *Lucrèce,* de Ponsard.
— Molière, *Le roi attend.*
— Bernard, *Blaise Pascal.*
1849 Brutus, *Le testament de César.*
— Séjan, *La chute de Séjan.*
1851 Narcisse, *Valeria.*
— Mathurin, *Mathurin Regnier.*
— l'Amiral, *Les bâtons flottants.*
— Aben Hamet, *Le dernier des Abencérages,* de Beauvallet.
1852 Dumège, *Le cœur et la dot.*
1853 Denys, *Pythias et Damon.*
1854 Didier, *Rosemonde.*
1855 Pierre-le-Grand, *La Czarine.*
1856 Molière, *Le 15 janvier.*

Comme auteur, Beauvallet avait donné pendant le même temps :

1829 Ambigu. *Caïn,* drame en deux tableaux, en prose, en collaboration avec Davesne.
1831 Comédie française. *La Prédiction,* cinq actes, en vers, dont Ch. Maurice donna un compte rendu assez flatteur. La pièce n'a pas été imprimée.
1845 Comédie française. *Robert Bruce,* cinq actes, en vers, succès, malgré le style jugé faible.
1851 Comédie française. *Le dernier des Abencérages,* 3 actes, en vers, pièce sans action qui ne réussit pas.

Beauvallet écrivit en outre des propos en vers pour les anniversaires de Corneille et de Molière, et en 1853 (11 avril) *Aux habitants de Senlis,* compliment en vers récité à Senlis par Mlle Rimblot, de la Comédie française.

En 1861, il manifesta le désir de se retirer, le 1er avril, prétextant qu'on ne le faisait plus assez jouer. Il partit avec une pension de 7,400 francs acquise par 31 ans de service. Un de ses derniers rôles fut celui du Grand Prêtre d'*Athalie*, qu'il tenait avec une autorité incontestable.

Sa représentation de retraite eut lieu le 1er mai 1860 ; elle se composa de l'*Aventurière*, remise en quatre actes, de fragments de *Polyeucte* dont faisaient partie les belles stances débitées par lui.

Dès lors, on le vit « en représentations » à la Porte St-Martin, 1863, à l'Ambigu dans la *Mère et la fille*, à l'Odéon dans *Athalie,* le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Roi Lear. A ce théâtre il récita plus tard la *Grève des forgerons*, de M. Fr. Coppée. En 1865, il fit une fugue à Rouen, où il parut dans Oreste d'*Andromagne*. Au Châtelet, il créa *Théodoros* (23 déc. 1868), et un rôle dans le *Déluge*.

Albert Vizentini a laissé le portrait suivant de Beauvallet à cette époque. (*Derrière la toile*, 1868) : « Grand tragédien breveté pour ses *rrrr* redoutables. Voix de basse-taille mélodramatique, petit mais musculeux et fort ; eût été Bertram et Marcel à défaut de Polyeucte et Théramène ; a le creux, l'ampleur de son emploi ; bon professeur, mais toujours en colère ; dessine non sans mérite ; aime l'histoire, l'archéologie et tout ce qui tient à l'antique ; chez lui ce ne sont que vieux meubles, armes et objets gothiques ; le roi des cascadeurs à froid ; ferait l'impossible en scène avec son toupet sans pareil ; pourquoi donc n'est-il plus aux Français ? ? ? »

Le 1er janvier 1872, Beauvallet prit sa retraite comme professeur au Conservatoire. Il avait eu comme élèves notables Worms, Sénéchal, Mlle Delphine Fix. Il mourut à Passy le 21 décembre 1873, et y fut inhumé le 23. Peu de ses anciens collègues accoururent, et Got lui donna le dernier adieu au nom de la Comédie.

Marié en 1826 à Mlle Desnoyers, sœur de l'homme de lettres, qui fut aussi régisseur de la Comédie française, il eut plusieurs enfants, dont deux fils dont nous nous occupons plus loin.

Voir à l'iconographie, les tableaux signés de lui conservés à la Comédie française.

Biographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Galerie historique de la Comédie française*.

Bibliographie : *Grande biographie dramatique*, par l'Ermite du Luxembourg (Maurice Alhoy), suppl^{t} 1825. — Ch. Maurice, le *Courrier des spectacles*, 1830. — *Biographie théâtrale* pour 1829, p. 13. - *Petite biographie* des acteurs et actrices, 1831-32, p. 20. — *Petite biographie* id., 1833, p. 23. — *L'Indiscret des coulisses*, 1841. — Th. Muret, *L'Histoire par le théâtre*, t. III, p. 132. — V. Hugo, Préface des *Burgraves*. — Th. Gautier. — *Almanach des spectacles*, de Barba. — Alb. Vizentini, *Derrière la toile*, 1868, p. 86. — *Souvenirs* de Delaunay. — *Le th. en robe de chambre*, p. 257. — P. Porel, et G. Monval l'*Odéon*.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis, 3586.

1. En pied, de profil à droite, caricature, lith. par E, Durandeau, 1863.

2. En pied, de face, cost. de th., lith. Engelmann, 1828.

3. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par Lacauchie, 1838.

4. En pied, assis, de ¾ à gauche, cost. de th. Phot. Vallon de Villeneuve, 1853.

5. En pied, de profil à gauche, cost. de th., lith. par Ch. Vernier, 1840.

V. aussi (Bibl. nat.) portrait Lablache (Louis).

Musée de la Comédie française (catalogue G. Monval).

165. Portrait en pied dans le tableau de la comédie en 1840, par Ed. Geffroy. Rôle de Yacoub, dans Charles VII et ses grands vassaux.

401. Un tableau « Le Fossoyeur », peinture par P.-F. Beauvallet. Cloître en ruines. Offert à son ami Védel (1834).

402. Ruines d'abbaye (vue prise à Montmartre), peinture par P.-F. Beauvallet (1834) salon de 1835 (n° 101).

406. Galilée, aquarelle, par Beauvallet, offert à Jouslin de la Salle.

Eau forte par Fugère (en buste) dans la *Galerie historique* de la Comédie française, par De Manne.

BEAUVALLET, Léon. — Né le 22 août 1828 (selon les éphémérides théâtrales de l'Almanach, 1874), fils du tragédien de ce nom, fut plus connu comme auteur fécond que comme acteur. Il avait cependant débuté dans la tragédie, comme son père, et avait été au Conservatoire le camarade de Lambert Thiboust — un autre comédien manqué qui cueillit de beaux succès comme auteur dramatique.

Nous trouvons le nom de Léon Beauvallet à l'Odéon, dans la distribution des pièces suivantes :

8 février 1848 *Le dernier Figaro*.
13 — — *Un Hidalgo du temps de Don Quichotte*.
17 février 1848 *Le Collier du Roi*.
5 mars — *L'Hôtel César*.
7 mai — *Le Billet blanc*.

En avril de cette même année, dans un bénéfice à l'Odéon, on avait récité un à-propos de lui : *A la France !*

Léon Beauvallet suivit Rachel en Amérique et nous lui devons la relation de cette malheureuse odyssée. Ces notes furent insérées d'abord dans le *Figaro*, puis publiées en volume sous ce titre : *Rachel et le Nouveau Monde*, Paris, in-16, A. Cadot 1856. Il était engagé dans la troupe comme jeune premier, aux appointements de 20,000 francs pour tout le voyage. Mais l'on sait comment celui-ci se termina lamentablement à la Havane (V. Rachel).

Revenu en France, Léon Beauvallet se mit à écrire pour le théâtre, et le dictionnaire Larousse (voir aussi supplément n° 1, p. 321), a publié une longue énumération de ses pièces écrites de 1851 à 1885, souvent en collaboration et quelquefois aussi avec son fils Frantz.

Léon Beauvallet mourut à Paris le 22 mars 1885.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*. L. Beauvallet, *Rachel et le Nouveau Monde*. *Dictionnaire Larousse* et suppl^{t}.

BEAUVALLET, Paul, Victor. — Fils du tragédien et frère du précédent, né à Paris le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

28 janvier 1841. Beauvallet fils, comme on l'appelait, joua d'abord à l'Odéon : Lavigne de la *Conjuration d'Amboise*, 29 oct. 1866, le roi de France du *Roi Lear*, 7 avril 1868, et fut reçu comme pensionnaire à la Comédie française en 1875. Mais une affection du larynx le força à abandonner le théâtre. Il devint alors rédacteur à la *France*, publia des « Variétés » sous le pseudonyme de *Mirax* et mourut peu de temps après son frère, le 8 juin 1885. Il passait pour un chercheur et un érudit. Au physique : un Hercule.

BEAUVISAGE. — Fut longtemps le directeur du Théâtre des Associés, qui devint plus tard le théâtre de Mme Saqui. Sa troupe desservait à la fois la foire St-Germain et le boulevard. Chez lui, l'on jouait des comédies et surtout des tragédies. *Zaïre* devenait le *Grand Turc mis à mort;* le *Père de famille* s'appelait les *Embarras de ménage*, et ainsi de suite. Beauvisage ne craignait pas de jouer lui-même le rôle d'Orosmane, après avoir invité, d'une voix enrouée, le public à entrer au spectacle. Ce fut Sallé qui succéda à Beauvisage.

Bibliographie: Brazier, *Hist. des petits théâtres*, t. I, p. 54.

BEAUVOIR, Mme Léocadie, Aimée Doze, dame Roger de. — V. Mlle Doze.

BEAUVOIR, Mme. — Utilités, Variétés, Anvers 1839.

BÊCHE, Mlle Gabrielle. — Fille d'un préposé aux fauteuils d'orchestre du th. du Vaudeville, joua après Mlle Pierson le rôle de Suzette de *Renaudin de Caen* et cela avec un certain mérite.



Mlle BEFFROY
d'après l'*Oracle des dames*

Bibliographie : les *Th. en robe de chambre*, par Yveling Ram Baud et E. Coulon, 1866.

BÉCHET, Mme, Claire, Constantia. — Bordeaux 1864-68.

BECKERS, Jean, André. — Venait de l'Opéra comique (1856), Lorient 1865, Liège 1867-69, Le Hâvre 1870, St-Pétersbourg 1872, Le Hâvre 1873, Bruxelles 1874-76, Algérie 1877-79, Quenache 1880-83, Paris 1884-92.

BECKERS, Mme, Constance, née Senterre. — Lorient 1865-78, Algérie 1879.

BECQUET. — Acteur des Variétés 1808-1819.

BECQUET, Henry, Philippe. — Lyon 1850, Valenciennes 1852-57, Jemmapes 1858-59, Valenciennes 1861-62. — En 1861, Becquet âgé de 64 ans, avec 30 ans de théâtre, obtint une pension de 200 francs de la Société des artistes.

BECQX, Mme, Elisa. — Lyon 1862-64.

BECRET, Arthur, César, Victor. — Déjazet 1869-73.

BÉDARD, Victor, César, Emmanuel. — Russie et St-Pétersbourg 1850-54, Paris 1855-65, Nantes 1867, Paris 1868-82. En 1882, Bédard âgé de 64 ans, avec 28 ans de théâtre, obtint une pension de 400 fr. de la Société des artistes dramatiques. Paris 1882-1890. Sa mort fut annoncée au Rapport de l'année 1892.

BÉDARD, Mlle. — V. Mme Murray.

BÉDARIDE. — Premier rôle à Namur, 1846.

BEDDAT, Mme, née E. Molurier. — Toulouse 1853-59, Paris 1860, Toulouse 1861-67. Nîmes 1868-70.

BEDEAU, les frères. — V. l'Espy et Jodelet.

BEDUCHARD. — Nancy 1849.

BEER, Mme Blanche de, née Gandon. — Rouen 1884, Paris 1885-88. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société en 1890.

BEFFA, Louis, Joseph. — Calais 1889-90.

BEFFROY, Mlle. — Débuta avec succès au Th. français de la rue de Louvois, sous la direction de Mlle Raucourt, le 25 prairial, an V (13 juin 1797) dans l'*Oracle* et dans l'*Ecole des Femmes*, puis suivit cette troupe à l'Odéon :

28 janvier 1798, la *Pupille*.

31 octobre — la *Vengeance* (direction Sageret).

28 décembre — *Misanthropie et Repentir*.

28 février 1799, les *Deux Veuves*.

Après l'incendie de l'Odéon, elle suit la fortune de Picard de salle en salle.

19 sept. 1799 (th. de la Cité) *Séraphine et Mendore*.

Elle demeure alors rue de la Liberté.

« Mlle Beffroy, qui paraît arrêtée au milieu de sa carrière, lisons-nous dans l'*Almanach* pour l'an IX, et avoir fait avec trop de rapidité des pas qu'elle ne peut continuer. Assez jolie dans les travestissements ». Th. Feydeau (Odéon provisoire) 1800.

11 avril 1803 (salle Louvois), le *Tuteur fanfaron*, pièce où elle se montrait supérieure.

22 déc. 1803, la *Flotille*, divertissement où elle dansait une « allemande ».

Les critiques du temps s'accordent à dire qu'elle était fort jolie, que les travestissements lui allaient à ravir, mais semblent regretter qu'elle ait débuté trop brillamment. En janvier 1809, l'*Opinion du Parterre* écrit même : « On peut reprocher à cette jolie personne de n'avoir pas rempli les espérances que ses débuts faisaient concevoir ».

Le Théâtre Louvois étant devenu le Théâtre

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de l'Impératrice, nous relevons le nom de Mlle Beffroy dans les pièces suivantes :

28 janvier 1804, le *Trésor*.

11 déc, 1805, les *Filles à marier*.

Mlle Beffroy demeura 9, rue de Choiseul (1805) et rue St-Honoré, 49 (1808-10) et 89 (1814). A partir de cette époque, on perd ses traces.

Bibliographie : *Almanach des spectacles* 1799, *Almanach pour l'an IX* (1800), l'*Opinion du Parterre*, t. III, IV, V, VI. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I.

Iconographie : l'*Oracle des Dames*, en buste *Jeu de cartes* de 1802 (Bibl. de la ville de Paris).

BÉFORT, Louis. — Bourges 1829.

BEGBEDER, Mlle. — Premier rôle de tragédie, débuta à la Comédie française en 1840.

BÉGRAND, Mlle. — Actrice qui créa le rôle de *Suzanne*, dans la pièce de ce nom, à la Porte St-Martin, le 2 janvier 1817. Le 10 avril de cette même année, elle eut, à ce théâtre, un bénéfice. — Voici ce qu'en dit Harel :

« Vingt-huit ans. Tout Paris a vu cette belle et jolie personne, dans le simple appareil d'une femme qui va prendre le plaisir du bain. Ses appâts, que recouvre à peine une gaze légère, ont donné cent représentations au ballet de la *Chaste Suzanne*. Mademoiselle Bégrand est une actrice agréable ; une ophtalmie l'a éloignée du théâtre pendant près de deux ans et a privé le public du plaisir d'admirer cette mime gracieuse. Mademoiselle Bégrand a figuré dans le procès Mathéo. Sa déposition a prouvé que, si le payeur général du trésor avait levé sur les contribuables un impôt forcé de plus d'un million, ce n'avait pas été au profit de l'amour ».

Bibliographie : *Supplément au Dict. th.*, par Harel, 1825, p. 11.

BEGRIE, Mme Louise. — St-Pétersbourg 1873-77.

BEGUET, Jacques. — Lyon 1849-64. Depuis 1851 touchait une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Mourut vers 1864, à 75 ans.

BEGUET, Mme, née Julie Montariol. — Lyon 1849-50.

BÉHIER St-AUBERT. — Père noble Grand Th. de Lyon, 1827-29. Anvers 1830, Londres 1831.

BÉJART (ou Béjard), famille. — L'histoire de la famille Béjart est intimement liée à celle de Molière. Aussi l'origine des membres qui la composèrent fit-elle couler des torrents d'encre depuis un siècle. On pourrait citer toute une bibliothèque relative aux ouvrages traitant des rapports de Molière avec la famille Béjart. Nous tâcherons de simplifier ici les découvertes de Jal, d'Eudore Soulié, de Beffara, de Jules Loiseleur et de tant d'autres.



Eglise St-Paul, démolie en 1796
Paroisse et lieu de sépulture de la famille Béjart

Joseph Béjart, qui fut le père de cette tribu, épousa le 6 octobre 1615, à l'église St-Paul, Marie Hervé qui devait avoir alors environ 25 ans, si l'on s'en rapporte à l'âge qu'on lui donna dans son acte d'inhumation. Joseph Béjart demeurait sur la paroisse St-Gervais. Nous savons que trois ans plus tard, au moment de la naissance de sa fille Magdeleine, il était qualifié « huissier au palais », c'est-à-dire huissier audiencier à la grande maîtrise des eaux et forêts.

De cette union naquirent :

1. Un fils (*Joseph ?*) dont le baptistaire ne put être retrouvé par Jal — 1616 à 1617.

2. *Magdeleine*, baptisée le 8 janvier 1618.

3. *Elisabeth*, baptisée le 1er octobre 1620, à St-Paul.

4. *Jacques*, baptisé le 11 février 1622, à St-Gervais.

5. *Anne*, baptisée le 15 mars 1623 à St-Paul. Le père Béjart demeurait alors rue de Jouy.

6. *Geneviève*, baptisée le 2 juillet 1624, Béjart demeurant rue Neuve St-Paul.

De 1624 à 1630, on perd sa trace.

7. *Louis*, baptisé à l'âge de trois semaines, le 4 décembre 1630, à St-Gervais.

8. *Charlotte*, baptisée le 19 août 1632, à St-Gervais.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

On perd de nouveau la trace de cette famille jusqu'en 1639.

9. *Bénigne.* Magdeleine, baptisée le 20 novembre 1639, à St-Sauveur, et dont la marraine fut Magdeleine, sa sœur aînée.

D'où il résulte, après les patientes recherches de Jal (v. *Dictionnaire critique, article Béjard*) que Joseph, ou Béjart aîné, le comédien, fut sans doute ce premier enfant né vers 1616-1617, et dont le baptistaire n'a pas été retrouvé, et que sur cette liste ne figure pas la célèbre *Armande, Grésinde, Claire, Élisabeth*, devenue l'épouse de Molière, née selon toute apparence — v. son acte d'inhumation — de 1640 à 1643.

De tous ces Béjart, nous n'aurons à nous occuper ici que de ceux qui prirent le parti du théâtre, c'est-à-dire de Joseph, Magdeleine, Louis et Geneviève. Quant à Armande, nous renverrons pour sa biographie à l'article de Mlle Molière.

Joseph Béjart, le père, mourut en 1643 (vers février?) car peu de temps après, sa veuve renonce à la succession « chargée de grandes dettes » pour elle et ses enfants ainsi désignés : « Joseph, Madeleine, Geneviève et *une petite non baptisée* ». A remarquer que Louis, alors âgé de 12 ans ½, est oublié.

En ce qui concerne le décès de Marie Hervé, femme Béjart, mère de ces enfants, voici l'extrait des *Registres de St-Paul* dépouillés par Jal (sous la date du 10 janvier 1670) :

« Le corps de Madame Bejart a esté apporté de Saint-Germain l'Auxer. et inhumé dans les charniers de l'église de St-Paul le mesme jour ».

Puis aux *Registres de St-Germain l'Auxerrois :* » Le dict jour (IVe janvier 1670), fut inhumé en l'église de Saint-Paul Marie Hervé, aagée de quatre vingts ans, décédée hier sur les six heures du matin, veuve de Joseph Béjart, bourgeois de Paris, prise rue Frementeau *(sic)*, portée en carrosse en la susd. église par permission *(signé)* Villaubrun son gendre, Louis Béjard, fils de Marie Hervé. »

Le 11 juillet 1638, Marie Hervé avait été marraine à St-Eustache de Françoise, fille illégitime d'Esprit de Rémond de Modène et de Madeleine Béjart, sa fille, née le samedi 3, rue St-Honoré.

M. G. Monval, dans sa *Chronologie Molièresque*, mentionne la mort de Marie Hervé à la date du 9 janvier 1670, l'inhumation à celle du 10, et donne 73 ans (?) à la défunte. L'acte cité plus haut dit 80.

L'église St-Paul, lieu de sépulture de cette famille Béjart, fut démolie en 1796. Mais on peut en voir une vue extérieure dans *Paris à travers les âges*, tome II, quartier de la Bastille, fig. 5. — On y voit également la reproduction de l'ancienne entrée des charniers, fig. 6, de l'intérieur de l'église, fig. 7, et des charniers, fig. 10.

Bibliographie : Jal, *Dict. critique*. — Eud. Soulié, *Recherches sur Molière*. — J. Loiseleur, les *Points obscurs de la vie de Molière*. — G. Monval, *Chronologie Molièresque*.

BEJART, Joseph, l'aîné. (1617-1659). — Fils de Joseph Béjart, huissier audiencier à la grande maîtrise des eaux et forêts et de Marie Hervé, naquit en 1616 ou 1617. Sans pouvoir fixer la date de son début d'une façon précise, l'on peut dire qu'il s'associa à toutes les premières tentatives théâtrales de sa sœur Madeleine. Le 30 juin 1643, sa signature figure au bas du contrat d'association de l'*Illustre théâtre* qui continuait la Troupe des Enfants de famille. Nous savons, à cette date « qu'accord est fait entre Clérin et Joseph Béjard qui doivent choisir alternativement les héros ».



J. BÉJART, l'aîné
d'après Fr. Hillemacher

Il joue donc tour à tour aux Jeux de Paume du faubourg St-Germain, du port St-Paul, de la rue de Bucy. En 1643, son nom se retrouve encore dans un marché passé entre Léonard Aubry, paveur ordinaire des bâtiments du roi et les comédiens de l'*Illustre théâtre*. Et cependant Joseph Béjart bégayait, comme le prouvent divers documents.

C'est d'abord, en date du 14 avril 1644, une promesse d'Alexandre Sorin, médecin de la Faculté d'Angers, à Marie Hervé, de guérir son fils aîné Joseph du bégaiement en 20 ou 24 jours moyennant 200 livres.

C'est ensuite ce passage d'*Elomire*, virulent pamphlet contre Molière :

> « Et ne pouvant former une troupe d'élite,
> « Je me vis obligé de prendre un tas de gueux
> « Dont le mieux était bègue. »

Et ce propos adressé à Madeleine :

> « Tes frères ? Qui ? Ce bègue et ce borgne boiteux ».

Cette seconde allusion vise Louis Béjart dont nous nous occuperons plus loin. Il sem-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ble donc que le docteur Sorin n'avait pas réussi dans sa cure. Ce défaut le relègua forcément dans les rôles marqués.

Associé à toutes les vicissitudes de la troupe de sa sœur Madeleine et de Molière à travers les provinces, Joseph créa à Lyon le rôle de Pandolfe de l'*Etourdi*. L'année suivante, il profita de la tenue des Etats du Languedoc pour composer un *Recueil des Tittres, qualités, blasons et armes des Seigneurs des Etats généraux de la province du Languedoc, tenus en la ville de Montpellier l'an 1654*. In-f°, Lyon. (L'achevé d'impr. est du 31 juillet.)

Ce livre, qui n'avait d'autre but sans doute que d'attirer la bienveillance sur la troupe dont il faisait partie, fut imprimé à Lyon par Jasserme, et contenait des planches fort coûteuses. Le privilège fut accordé le 14 mai 1655.

Joseph Béjart l'offrit au prince de Conti qui en accepta la dédicace.

Cette même année — 1654 - il joua d'original le rôle d'Eraste dans le *Dépit amoureux*, ce qui lui attira plus tard cette satire dans le pamphlet cité plus haut : Quand on vit

« Mon bégue dédaigneux déchirer les poulets,
« Et ramener chez soi la belle désolée,
« Ce ne fut que... Ah !... Ah ! dans toute l'assemblée. »

Joseph Béjart qui avait réussi avec son premier *Recueil* s'empressa d'en composer un second : c'est le *Recueil des qualités, armes, blasons*, etc., *des Etats généraux tenus à Pézenas en 1655*. Cette fois, nous en connaissons les résultats : le 24 février 1656, il reçut pour cet ouvrage 1,500 livres, et le 16 avril 1657, les Etats du Languedoc lui votèrent encore une somme de 500 livres.

Revenu à Paris avec toute la troupe, il débuta en public dans la grande salle de l'Hôtel du Petit Bourbon, le 2 novembre 1658 (l'*Etourdi*). Mais après avoir été à la peine, il allait disparaître sans assister aux années de gloire. En effet, le samedi 10 mai (et non 11) 1659, Béjart aîné tomba gravement malade. Laissons la parole à Lagrange : La troupe jouant « au Louvre, l'*Estourdy* pour le Roy, M. Béjard tomba malade et acheva son rôle de l'Estourdy (Lélie) avec peyne. » Son mal empira pendant 15 jours, et il mourut le 25, à cinquante et un ans. On l'enterra le 26, à l'église St-Paul. Voici l'acte d'inhumation retrouvé par Jal dans les Registres de St-Germain l'Auxerrois : « Du dict jour (lundi 26 mai « 1659) convoi de cinquante » — prêtres ? — « et quatre » — porteurs — « vespres de Jo« seph Beygar (*sic*) comédien pris sur le quay « de l'Escholle et porté en carrosse à St-Paul. « Reçu 20 l. »

Le *Registre* de Lagrange nous apprend qu'on fit relâche à cause de cette mort du 21 mai au 2 juin. Molière demeurait alors également sur le quai de l'Ecole, en la maison de l'*Image St-Germain*, celle apparemment où Joseph Béjart mourut.

On fit courir des bruits absurdes sur la fortune laissée en mourant par ce comédien. Ces bruits furent recueillis par Guy Patin qui écrivit à la date du 27 mai : « Il est mort depuis trois jours un comédien nommé Béjar *(sic)* qui avait vingt-quatre mille écus en or. » Ceci est une exagération évidente. Joseph n'avait rien reçu de son père, mort insolvable. Il courait depuis treize ans la province. Mais nous pouvons en déduire que Molière et ses camarades étaient arrivés à Paris en bonne posture et y faisaient honorable figure.

Joseph Béjart, à défaut de richesse, pouvait avoir de sérieuses économies. Ce fut, en tout cas, un honnête homme, un érudit en science héraldique, et un comédien consciencieux.

Mais pourquoi Larousse et le Catalogue Duplessis persistent-ils à l'appeler Jacques ?

Biographie : *Galerie historique des portraits des Comédiens de la troupe de Molière*, par Fr. Hillemacher. — A. Copin, *Histoire des Comédiens de la troupe de Molière*.

Bibliographie : *Lettres* de Guy Patin. — *Elomire Hypocondre*. — *Registre* de Lagrange. — Eud. Soulié, *Recherches sur Molière et sur sa famille*. — Jal, *Dict. critique*. — J. Loiseleur, *Les points obscurs de la vie de Molière*. — G. Monval, *Chronologie Molièresque*.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis n° 3802. En buste de ¾ à gauche, gravé par Fr. Hillemacher, 1857, d'après un petit portrait à l'aquarelle ? — Portrait en buste, peint en grisaille d'après nature ? (n° 6 du Catalogue Soleirol 1861.) Est-il besoin de dire que ces portraits sont d'une authenticité très douteuse ?

BEJART, Madeleine, 1618-1672. — Fille de Joseph Béjart et de Marie Hervé, naquit à Paris sur la paroisse St-Gervais, et fut baptisée le 8 janvier 1618. Elle reçut une éducation assez soignée, mais la famille était nombreuse, les charges lourdes. Elle prit le parti du théâtre. Le 10 janvier 1636 elle achète 4010 livres une petite maison au cul-de-sac Thorigny. Le 28 mai, même année, on achève d'imprimer l'*Hercule mourant* avec un quatrain de Madeleine Béjart.

Le 11 juillet 1638, baptême à St-Eustache de Françoise, fille illégitime « d'Esprit de Rémond de Modène » et de Madeleine Béjart, née le samedi 3, rue St-Honoré. Le parrain : Lhermite de Vauselle ; la marraine : Marie Hervé, mère de Madeleine.

(Esprit Raymond de Moirmoron, (19 nov. 1608-1 déc. 1673,) Comte de Modène, était chambellan du duc d'Orléans, Gaston, frère unique de Louis XIII).

Le 20 novembre 1639, elle est marraine, à St-Sauveur, de sa petite sœur « Bénigne-Madelaine ». L'accord était donc parfait entre Marie Hervé et sa fille Madeleine.

Le 5 juin 1640, marraine encore à St-Sulpice d'un enfant de Robert de la Voypierre, valet de chambre. Ces dates nous permettent de constater sa présence à Paris.

Le 27 janvier 1642, le roi Louis XIII entreprend le voyage de Narbonne où il arrive le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

10 février. Une troupe de comédiens donne alors des représentations en Languedoc. Est-ce celle de Madeleine Béjart? Le comte de Modène, compromis dans un complot contre Richelieu, avait abandonné Paris en 1640, pour suivre le duc de Guise.

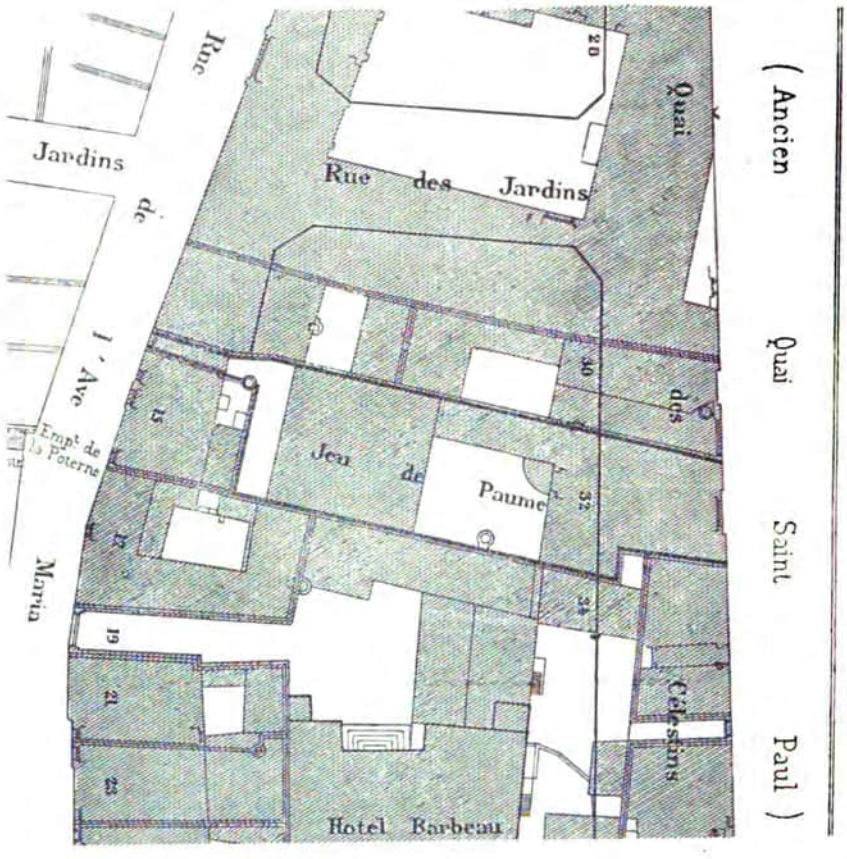
Est-ce encore en Languedoc que Molière — que l'on suppose avoir suivi le roi à Narbonne en qualité de valet de chambre en remplacement de son père resté à Paris (ce dernier fait est prouvé). — Est-ce en Languedoc que J.-B. Poquelin connut pour la première fois la femme qui devait avoir une si grande influence sur sa destinée? Pour M. J. Loiseleur qui a étudié à fond ce « point obscur », le voyage de

ciété qui constitue l' « Illustre théâtre ». — « Madeleine Béjart prendra le rôle qui lui plaira » dit l'acte. Nous rappellerons le nom des dix sociétaires: Denis Beys, Germain Clérin, **J. B. Poquelin**, Joseph Béjart, Nicolas Bonenfant, Georges Pinel, Madeleine Béjart, Madeleine Malingre, Catherine Desurlis, Geneviève Béjart.

Molière demeure rue Thorigny. N'est-ce pas au cul-de-sac Thorigny dans la maison de Madeleine?

Nous renverrons à l'article *Molière* pour les détails, et nous nous contenterons d'enregistrer ici les lieux de représentations et les dates:

1643 (novembre), Rouen.



Emplacement du Jeu de Paume de la Croix Noire au Port St-Paul (1645)

Molière à la suite du roi en 1642, ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais il retient aussi que le jeune Poquelin avait déjà connu la famille Béjart à Paris. L'auteur anonyme de la *Fameuse comédienne*, parlant d'Armande Béjart, que le poète épousa le 20 février 1662, ne se gêne pas pour dire « qu'elle était fille de la défunte Béjart, comédienne de campagne, qui faisait la bonne fortune de quantité de jeunes gens du Languedoc dans le temps de l'heureuse naissance de sa fille. »

Le 30 juin 1643, Madeleine Béjart signe devant Me Fieffé, notaire à Paris, l'acte de so-

1644 Jeu de Paume des Métayers, (faub. St-Germain).

1645 Jeu de paume de la Croix noire (port St-Paul).

1645-46 Jeu de paume de la Croix blanche (rue de Buci).

1648 (avril), Nantes. (Direction Dufresne. Troupe de la Béjart.)

1648 (juin), Fontenay-le-Comte.

1649 (mai), Toulouse.

1649 (26 décembre), Ch. Dufresne et Madeleine Béjart parrain et marraine à St-Paul de Narbonne.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1650 (février), Agen.
1652 (décembre), Lyon.
1653 (février), Lyon.
1653 (septembre), La « troupe de Molière et de la Béjart » étant en Languedoc, est appelée à la Grange-des-Prés, obtient pension et prend le nom de *Troupe de M. le Prince de Conti*.
1653 (10 novembre), Montpellier.
1655 (février), Montpellier.
1655 (14 mars), La troupe reçoit 8,000 livres pour quatre mois de séjour à Montpellier pendant les Etats.
1655 (1er avril), Madeleine Béjart fait un prêt à la province.
1655 (avril), Lyon.
1656 (février), Pézenas. Quittance de 6,000 livres donnée par Molière.
1656 (décembre), Béziers, 1re représentation du *Dépit Amoureux* (rôle de Marinette).
1657 (12 avril), Nimes. Poursuit le remboursement d'une créance.
1657 (1er juin), Madeleine Béjart cite un sieur Dufort devant la Bourse de Toulouse.
1658 (janvier), Lyon.
— (10 janvier), Dufort paie 3,750 livres à Madeleine Béjart.
1658 (février), Grenoble.
— (1er avril), Dufort se libère totalement.
— (30 avril), Rouen, Jeu de paume des deux Maures.
1658 (10 juillet), Madeleine Béjart, à Rouen, loue pour 18 mois le Jeu de paume des Marais à Paris, et élit domicile à Paris en la maison de Jean Poquelin (père ou frère ?)
1658 (24 octobre), Début au vieux Louvre devant le roi.
1658 (2 nov.), Début en public au Petit Bourbon. On joue les lundi, mercredi, jeudi, samedi.



Madeleine BÉJART
d'après Fr. Hillemacher

Qu'était en ce moment « la Béjart ? » Une fort belle femme encore, bien que frisant la quarantaine, rousse de cheveux, tour à tour grave et rieuse.

Grimarest ne la ménage guère : « C'était une femme altière et peu raisonnable lorsqu'on n'adhérait pas à ses sentiments. »

« Vous, lui dit Molière dans son *Impromptu de Versailles*, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent pas l'amour, croient que tout le reste leur est permis : de ces femmes qui se retranchent toujours facilement sur leur pruderie, regardent chacun du haut en bas, etc. »

La vie de Madeleine Béjart est tellement liée à celle de Molière qu'il est impossible de s'occuper de l'une sans toucher à l'autre ; nous ne voulons cependant mentionner ici que ce qui est plus particulier à la comédienne.

Femme de tête, femme d'affaires, elle le fut depuis le commencement de sa carrière jusqu'à la fin. Quand elle parcourt la province, sa troupe est « la troupe de la Béjart ». Tout disparaît devant elle. Elle est le conseil, le guide de Molière. En toutes circonstances elle tient la caisse. Cependant, depuis Lyon, la jeune Armande (sa fille selon l'opinion publique, sa sœur selon les actes), v. Mlle Molière), accompagne la troupe. Entre temps le poète est devenu amoureux de la Debrie. Et ces trois femmes vivent sous le même toit ! Ce qui fait que Chapelle, écrivant de la campagne à Molière, ne peut s'empêcher de lui donner cet utile conseil, comparant ces trois beautés à Pallas, Junon et Cypris :

Vois par là qu'il n'est pas aisé
D'accorder trois femmes ensemble ?
Fais-en donc ton profit. Surtout
Tiens-toi neutre et tout plein d'Homère,
Dis-toi bien qu'en vain l'homme espère
Pouvoir jamais venir à bout
De ce qu'un grand Dieu n'a su faire.

On peut juger par là des difficultés qu'eut à surmonter le grand homme avant d'épouser Armande. Grimarest, parlant de Madeleine, nous dit : « Elle l'observait de si près qu'il ne put consommer son mariage pendant près de neuf mois. »

L'auteur anonyme de la *Fameuse Comédienne* est d'un avis tout différent. Il nous montre la Béjart déçue dans son amour et poussant Molière à ce mariage par haine de la Debrie, sa rivale.

Fille ou sœur de Madeleine, nous envisagerons plus à fond la question quand nous nous occuperons de *Mlle Molière*. En attendant, constatons qu'Armande reçoit en dot dix-mille livres tournois de la vieille Marie Hervé (qui ne possède pas un sou) et que Madeleine en mourant l'instituera sa légataire universelle.

Reprenons la chronologie :
1660 30 janv. Reprise de *D. Guichot* (Don Quichotte), pièce raccommodée par Mlle Béjart.
1660 28 mai. *Sganarelle* (la suivante).
— 25 juin. Reprise au Petit Bourbon des *Amours de Diane et d'Endymion*, tragédie (rôle de la Lune).
1661 20 janv. La troupe passe au Palais Royal.
1661 4 févr. *Don Garcie de Navarre* (Elise).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1661 7 juin. Achète la Souquette des époux Vauselle 2856 livres.

1661 24 juin. *L'Ecole des Maris* (Lisette).

— 17 août. *Les Fâcheux*, à Vaux.

— 25 » » Fontainebleau.

— 4 nov. » Th. du Palais royal (une naïade).

Si l'on veut savoir à présent comment était Madeleine Béjart à 43 ans, paraissant devant toute la Cour sous le costume d'une naïade, dans le prologue des *Fâcheux*, alors qu'elle sortait d'une coquille au milieu de 20 jets d'eau naturelle, il nous suffira de relire Lafontaine :

Il en sortit une nymphe gentille
Qui ressemblait à la Béjart.
Nymphe excellente dans son art
Et que pas une ne surpasse.

(*Relation d'une fête donnée à Vaux. Lettre à Maucroix*, 22 avril 1661.)

L'on a supposé que ce rôle fut tenu par Armande. Mais, outre qu'Armande n'avait pas encore débuté, il eût été difficile de dire d'une jeune fille qu'elle excellait dans son art. Du reste, il suffit de lire les vers suivants et qui se rapportent à la même représentation, pour s'assurer qu'il s'agissait d'une actrice connue et non d'une débutante.

Peut-on voir nymphe plus gentille,
Qu'étoit Béjart l'autre jour,
Lorsqu'on vit s'ouvrir sa coquille
Tout le monde disait alentour :
Voici la mère de l'amour.

Et dans la *Vengeance des Marquis :*

— « Il me semble que je suis aux *Fascheux* et que je vois sortir d'une coquille une belle et jeune nymphe.

— « Il me souvient de cette nymphe, répond Ariste : On croyoit tromper nos yeux en nous la faisant voir, et nous faire trouver beaucoup de jeunesse dans un vieux poisson. »

Grâce à cette méchanceté, le doute n'est plus permis.

1661 29 nov. Marraine, avec Molière parrain, de Jeanne, Madeleine, Grésinde Prévost (St-Merry.)

1662 23 janv. Assiste au contrat de mariage d'Armande.

1662 26 déc. *L'Ecole des femmes* (Georgette).

1663 18 oct. *L'Impromptu de Versailles* (Mlle Béjart).

1664 29 janv. *Le Mariage forcé* (1re égyptienne).

1664 20 juin *La Thébaïde* de Racine (Jocaste).

— 9 nov. *La Princesse d'Elide* (Philis).

— 25 nov. Assiste au contrat de sa sœur Geneviève,

1665 4 août. Baptême à St-Eustache d'Esprit Magdeleine, fille de Molière et d'Armande. Parrain : M. de Modène ; marraine : Madeleine Béjart.

1666 2 déc. *Melicerte* (Corinne).

1667 5 août. *Tartufe* (Dorine).

1668 9 sept. *L'Avare* (Frosine).

1669 15 nov. *M. de Pourceaugnac* (Nérine).

1670 4 février, *Les Amans magnifiques* (Cléonice) à St-Germain.

1671 14 févr. Les héritiers de Marie Hervé donnent procuration à Madeleine Béjart.

1671 10 août. Transport de 3.000 livres à Roman Toubel, bourgeois de Paris, prête-nom de Madeleine.

1672 9 janv. Institue par son testament Armande sa légataire universelle.

1672 10 janv. Interruption d'une semaine par suite de sa maladie.

1672 17 févr. Mort de Madeleine Béjart dans sa maison, vis-à-vis le Palais royal. Elle voulut être enterrée à St-Paul près des siens. Nous lisons sur le *Registre* de Lagrange : « Le dix-sept février de la présente année, Mme Béjart est morte pendant que la troupe estoit à Saint-Germain pour le ballet du Roy, où on joua la *Comtesse d'Escarbagnas.* »

Elle fut enterrée, en effet, le 19, sous les charniers de St-Paul. J. B. P. Molière et Béjart cadet, dit l'Eguisé, signèrent l'acte d'inhumation.

Le 12 mars, Molière donna procuration à Armande pour assister à la levée des scellés, et l'inventaire eut lieu du 12 au 17. Un an plus tard, jour du Bout de l'an de Madeleine, Molière mourait.

Englobée dans la gloire de Molière, qui l'effaça, Madeleine Béjart n'a peut-être pas dans l'histoire du théâtre la place qu'elle mérite. Il est certain que sa prodigieuse entente des affaires évita plus d'une fois au poète bien des déboires dès le début de sa carrière. Elle fut le bon génie qui présida à l'éclosion de son œuvre. Femme d'esprit, blessée dans son amour, elle sut encore plus tard faire taire ses rancunes et s'incliner devant le fait accompli. Combien d'autres à sa place n'eussent pas cédé le pas à la jeunesse rivale ! Or bien peu de ses historiens lui ont tenu compte de cette résignation presque surhumaine.

Si nous voulons, à présent bien connaître la femme d'affaires, il nous faut lire ses dernières instructions. Elle veut racheter ses fautes par d'abondantes aumônes et recommande son âme à Dieu. Elle lègue à son frère Louis la moitié d'un terrain situé faubourg St-Antoine, elle lui laisse ensuite, ainsi qu'à Geneviève et à Armande, quatre cents livres de rente viagère ; elle institue cette dernière sa légataire universelle. Pierre Mignard, peintre du roi, est chargé par elle de recueillir ses deniers comptants ; Charles Cardé, trésorier de la chancellerie, est nommé son exécuteur testamentaire. Elle a tout prévu ; elle a indiqué l'endroit de sa sépulture : auprès des siens.

Que laissait-elle ? Outre les propriétés citées, de l'argenterie, des bijoux, des costumes de théâtre et 17.809 livres d'argent comptant, soit environ cent mille francs de notre monnaie.

Biographie : *Galerie historique des portraits des comédiens de la troupe de Molière,*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

par Fr. Hillemacher. — A. Copin, *Histoire des comédiens de la troupe de Molière.*

Bibliographie : *Elomire hypocondre.* — La *Fameuse Comédienne.* — *Registre* de Lagrange. — La Fontaine, *Relations d'une Fête*, etc. — Paul Lacroix, *Iconographie molièresque.* — Eud. Soulié, *Recherches sur Molière et sur sa famille.* — Jal. *Dict. critique.* — J. Loiseleur, les *Points obscurs de la vie de Molière.* — G. Monval, *Chronologie molièresque*, etc.

Iconographie : Il existe un portrait, dit de Madeleine Béjart, ovale, peint en buste, qui fut catalogué dans la Galerie Soleirol sous le n° 41 (1861). Mais l'on sait avec quelle défiance il faut accueillir l'authenticité des portraits provenant de cette collection.

BÉJART, M^lle^ Geneviève, dite *M^lle^ Hervé.* — Femme de Loménie de *Villaubrun*, puis femme *Aubry* des Carrières, fut baptisée à S^t^-Paul le 2 juillet 1624. Elle était sœur des précédents. Le 30 juin 1643, sa signature figure au bas du contrat qui nous donne le nom des dix sociétaires qui forment la troupe de l'*Illustre Théâtre*, et par une curieuse coïncidence, ce paveur des bâtiments du roi, Léonard Aubry, qui s'engage à rendre accessible l'entrée du Jeu de Paume où doivent jouer les comédiens, est le même qui, vingt-neuf ans plus tard, assistera au mariage de son fils avec Geneviève Béjart.



M^lle^ Geneviève BÉJART, d'après Fr. Hillemacher

A partir de ce moment — 1643 — Geneviève demeura et vécut en commun avec son frère Joseph et sa sœur Madeleine, faisant partie de toutes leurs combinaisons dramatiques, les suivant partout en province. Seulement, pour éviter sans doute la répétition du nom de Béjart, on l'appelle *M^lle^ Hervé.* C'était, comme on sait, le nom de sa mère. Elle le porte non seulement en province, mais à Paris, où elle vint avec sa famille en 1658, et dans l'*Impromptu* de Versailles (1663), Molière dit très bien en s'adressant à M^lle^ Hervé : « Pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans les conversations et attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse ».

Le 22 novembre 1664, M^lle^ Geneviève Béjart, dite Hervé, fit une donation à M. de Loménie et le 25 signa son contrat avec « le sieur Léonard de Loménie », fils d'un bourgeois de la ville de Limoges, qu'elle épousa à S^t^-Germain l'Auxerrois. Ce Léonard demeurait alors rue de la Parcheminerie, paroisse S^t^-Séverin, et Geneviève avec sa famille place du Palais Royal.

Geneviève apporta en dot cinq cents livres tournois en deniers comptants, et trois mille cinq cents livres tournois en habits, linge et meubles. Puis son mari ayant pris le nom de *Villaubrun*, elle fut ensuite désignée sous ce nom.

Ce premier mari mourut vraisemblablement vers la fin de 1671 ou le commencement de 1672, et Geneviève, âgée de 48 ans, signa un nouveau contrat avec J.-B. Aubry des Carrières, fils de ce maître paveur mentionné plus haut. Elle prend alors le nom de *M^lle^ Aubry.* D'où une grande confusion dans les biographies de cette actrice.

Geneviève Béjart qui s'associa entièrement au sort de sa sœur Madeleine (V. Madeleine Béjart) et à celui de Molière, tant en province qu'à Paris, créa néanmoins peu de rôles dans le répertoire du maître :

Sous le nom de M^lle^ Hervé : la servante précieuse de l'*Impromptu de Versailles* (1663) et Aristione des *Amants magnifiques* (1670).

Sous le nom de M^lle^ Villaubrun : Bélise des *Femmes savantes* (11 mars 1672). A partir du 10 janvier 1673, elle toucha une part entière.

Après la mort de Molière, elle passa dans la troupe de Guénégaud, et mourut le 3 juillet 1675.

« Le troisième jour de juillet 1675, nous dit Lagrange, M^me^ Aubry mourut ; l'on ne joua pas le vendredi cinquième ». D'autre part, le registre mortuaire de S^t^-Sulpice enregistre comme suit son décès : « Le quatrième jour de juillet 1675 a été fait le convoi, service et enterrement de Geneviève Béjart, âgée de quarante-quatre ans, femme du sieur Aubry, paveur ordinaire du roi ». — C'est cinquante et un ans qu'il eut fallu dire. Coquetterie bien excusable chez une femme de théâtre qui avait épousé en secondes noces un mari beaucoup plus jeune qu'elle.

Nous savons, en outre, que ce mari se piquait de littérature, puisqu'il fit représenter les tragédies de *Démétrius* (1689) et d'*Agathocle* (1690). Il mourut en 1692, et se qualifiait de beau-frère de Molière. C'est ainsi qu'il se fit appeler dans la requête signée de lui et adres-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sée à l'archevêque de Paris pour les funérailles du poète. M. Eudore Soulié a découvert, d'autre part, que le 16 août 1673, c'est-à-dire six mois après la mort de Molière, sa veuve, Jean-B. Aubry et Geneviève Béjart avaient loué, pour y demeurer ensemble, une maison sise rue de Seine, appelée Hôtel d'Arras, à côté de la Comédie. C'est là que mourut Geneviève et c'est ce qui explique son convoi à St-Sulpice.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique* (V. Mlle Aubry). — Fr. Hillemacher, *Galerie historique, etc. de la Troupe de Molière.* — A. Copin, *Histoire des Comédiens de la Troupe de Molière.*

Bibliographie : *Registre* de Lagrange. — Jal, *Dict. critique.* — Eud. Soulié, *Recherches sur Molière et sur sa famille.* — J. Loiseleur, les *Points obscurs de la vie de Molière.* — G. Monval, *Chronologie molièresque.*

Iconographie : Eauforte d'Hillemacher (1868) en buste, de profil à gauche, cost. de th., d'après un ancien dessin au trait? C'est ce portrait que nous reproduisons. Mais, comme pour la plupart des portraits de la Troupe de Molière, il est permis d'en contester les origines.



BÉJART le cadet, d'après Fr. Hillemacher

BÉJART, Louis, le cadet, dit l'*Eguisé.* — Frère des précédents, naquit à Paris en novembre 1630 sur la paroisse St-Gervais (et non St-Merry) où il fut baptisé, âgé de trois semaines (4 décembre). Il rejoignit la troupe de son frère et de ses sœurs, selon toute apparence, dès qu'il fut en âge de rendre des services. On lui confia les troisièmes et quatrièmes rôles tragiques et les rôles de seconds valets. A Lyon, en 1653, c'est lui qui créa le rôle d'Anselme dans l'*Etourdi,* bien qu'il n'eût alors que 23 ans.

A Béziers (1654), il joua le rôle de Valère du *Dépit amoureux.* Il est associé à toutes les entreprises de la troupe (V. Madeleine Béjart) et lorsque Lagrange, dans son *Registre,* fait l'énumération des comédiens qui s'installent au Petit Bourbon (1658), il le désigne par le nom de Béjart cadet, bien qu'il fût connu de préférence sous le surnom de l'*Eguisé.*

Le 6 juillet 1661, il fait baptiser à St-Eustache Dominique, fils de Louis Béjart et de Gabrielle Falletière, rue du Chantre.

Le 28 janvier 1662, il assiste à la signature du contrat de mariage entre Molière et Armande.

Le 25 novembre 1664, il est également présent lorsque Geneviève, sa sœur, signe son contrat avec son premier mari.

Dans la troupe de Molière, il crée d'original :
1663, l'*Impromptu de Versailles,* Béjart.
1664, le *Mariage forcé,* Alcantor.
— la *Princesse d'Elide,* Théocle.
1665, *Don Juan,* Don Luis
1666, le *Misanthrope,* Dubois.
1668, l'*Avare,* La Flèche.
1669, *M. de Pourceaugnac,* Oronte.

En 1668, au moment où il créa le rôle de La Flèche, nous savons qu'il était déjà boiteux : « Je ne me plais point de voir ce chien de boiteux-là » lui dit Harpagon et ceci n'est point une fantaisie, puisque les pamphlets du temps lui reprochent d'être *boiteux* et *borgne!* Cette dernière infirmité est peut-être par dessus le marché. Quoiqu'il en soit, Béjart cadet n'était pas boiteux de naissance, et voici comment l'on raconte la façon dont cet accident lui arriva. Un jour, voulant séparer deux amis qui avaient tiré l'épée sur la place du Palais Royal, il fut blessé à la jambe.

Fort bien. Mais ne serait-ce pas plutôt à la suite d'une aventure beaucoup plus prosaïque, comme il résulte du document suivant retrouvé par M. Campardon : « Plainte de Louis Béjard contre un laquais qui lui avait donné des coups d'épée ». 31 mai 1661. — Arch. nat. Y 13,857. Louis Béjart qui se qualifiait « l'un des comédiens de S. A. Mgr. le duc d'Anjou » avait reçu la veille une blessure à la cuisse droite qu'il avait déjà malade, et le magistrat se rendit pour l'interroger chez « damoiselle Béjard, sa sœur » dans un logis sis au corps de garde, vis-à-vis le Palais Cardinal, où étant monté dans la seconde chambre dépendante du dit logis, il vit Louis Béjart qui lui déclara qu'il avait été frappé par un ancien valet de chambre nommé Gené, dit Grand-Maison, au point de n'avoir pu rentrer chez lui ».

L'aventure perd ainsi en romanesque, mais y gagne en vérité. — D'autres fois, à la suite de ces scènes de désordre si fréquentes au XVIIme siècle, dans les théâtres, il avait des démêlés avec le public, témoin cette autre « plainte de Louis Béjard contre un mousque-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

taire qui l'avait menacé de son épée ». 23 août 1668. Arch. nat. Y 13,870.

On rapporte à ce propos que Molière ayant obtenu de Louis XIV que les militaires de la maison du roi n'entrassent plus gratis au théâtre, ceux-ci enfoncèrent les portes et assommèrent à moitié les gagistes. Ce fut Louis Béjart qui rétablit le calme. Costumé en vieillard pour jouer dans la pièce qu'on allait représenter : « Eh ! messieurs, s'écria-il, épargnez au moins un pauvre vieillard de soixante quinze ans ! » Et ce trait désarma de suite les forcenés.

Lagrange, dans son *Registre*, ne le nomme jamais que Béjart, mais il est bien certain que ce surnom de *L'Eguisé* lui était resté, comme le prouve le *Registre* de La Thorillière (28 octobre 1663 : « A M. *Lesguisier* (*sic*) du reste d'une *pistolle* fausse, etc. ». Arch. de la Com. fr.

Béjart cadet fut le premier acteur pensionné. « Il y a eu du changement dans la troupe, nous dit Lagrange (clôture de mars 1670) ; le sieur Béjart, par délibération de toute la troupe, a été mis à la pension de 1000 livres, et est sorti de la troupe. Cette pension a été la première établie à l'exemple de celle qu'on donne aux acteurs de la troupe de Bourgogne ; le contrat a été passé par devant Me Le Vasseur, notaire, rue St-Honoré, près la barrière des Sergents, le 16 avril 1670. »

Si l'on ajoute à cette pension de 1000 livres les 400 livres de rente que lui laissa sa sœur Madeleine, et l'argent qu'il put mettre de côté, à l'instar de son frère aîné et de ses sœurs, on peut voir qu'il vivait dans une honnête aisance (soit environ 6000 francs de nos jours). Et cependant à quarante ans, retiré seulement du théâtre à cause de l'accident que nous avons rapporté, Louis Béjart se sentait plein d'activité. Nous savons qu'il demeure alors (1670) rue Richelieu, qu'il a assisté à la signature du contrat (le second) de sa sœur avec Aubry, le 15 sept. 1672 et qu'il s'intitule « ingénieur du Roi ».

A la mort de Molière, il suivit sa famille et alla habiter avec la veuve, sa sœur Geneviève et son beau-frère Aubry, rue de Seine. Mais lorsqu'Armande se remaria avec le comédien Guérin (20 mai 1677) nous ne voyons plus son nom figurer au contrat.

Louis Béjart s'éteignit le 13 octobre 1678. Jal a retrouvé l'acte mortuaire sur les Registres de St-Sulpice : « Louis Béjart, sr de Léguisé, officier au régiment de La Ferté, âgé d'environ quarante-cinq ans, mort le treize, rue Guénégaud, au logis du sr Mécard, marchand chandelier, et ont assisté au dit enterrement Jean-Baptiste Aubry et Isaac-François Guérin, beaux-frères du deffunct. (Signé) Aubry, Guérin ».

Comment un ex-comédien boiteux, et peut-être borgne, pouvait-il être officier au régiment de La Ferté ? N'était-ce pas là un titre honorifique, ou tout simplement un emploi dans les bureaux ?

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — Fr. Hillemacher, *Galerie historique, etc. de la Troupe de Molière*. — A. Copin, *Histoire des comédiens de la Troupe de Molière*.

Bibliographie : *Registres* de Lagrange et de La Thorillière. — Éud. Soulié, *Recherches sur Molière et sur sa famille*. — Jal, *Dict. critique*. — Campardon, *Pièces nouvelles sur Molière*.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis n° 3803, en buste, de ¾ à gauche, grav. par Fr. Hillemacher, 1857, d'après une miniature du temps. (?)

BÉJART, Mlle, Armande. — V. Mlle Molière.

BEJUY, François. — Turin 1857-64, Bordeaux 1865, Nantes 1867-68, Bruxelles 1869-70, Le Caire 1872-77, Paris 1878, Nantes 1879-80, Paris 1881-82, Bruxelles 1883, Nice 1884, Vichy 1885-86, Oran 1887, Lyon 1888-90, Bordeaux 1891-92, Vaudeville 1893. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1894. « Artiste très estimé et très apprécié en province, déclara St-Germain, le rapporteur, il a obtenu bien des succès dans des villes de première importance ainsi qu'à l'étranger. A Paris, où il jouait depuis plusieurs années, il n'avait pas eu, par malheur, l'occasion de montrer ses qualités de comédien ; je tenais à le constater. »

Bibliographie : *Annuaires* de la Société des artistes.

BEL, Mme Marie-Louise Baele, dite Marie. — Douai 1878-80, Caen 1881-82, Toulouse 1882-85.

BÉLAMY, Mme. — V. Bellamy.

BELANGER. — Th. des jeunes artistes 1807.

BELCOURT. — Sous ce nom : (on écrit souvent *Belcour.)*

Belcourt aîné, Th. de la Gaîté 1799, puis à Rouen, th. de la République, 19 décembre même année. — Rouen 1800-1802. — Le Hâvre 1802.

Belcourt, jeune, de l'Ambigu comique 1793, en association avec d'autres artistes parisiens, prend la direction du th. de la République à Rouen (1799). Il continue l'entreprise en 1800, et signe les manifestes « Belcourt, Bittmer, Blondin ». La troupe s'intitulait : « Artistes réunis de l'Ambigu comique de Paris. » Mais la salle était mal construite et l'on craignait à chaque instant un incendie. Il y eut des travaux, des visites, des procès-verbaux, des relâches sans fin. Belcourt jeune conserva la direction jusqu'en 1802.

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. IV, p. 75 et suiv.

Belcourt, Mme, Gymnase 1825. La *Grande*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Biographie dramatique, supplément, n'est pas tendre à son égard. Il la compare à l'éléphant, à la mère Gigogne et au cèdre du Liban du Jardin des plantes. « Le public la supporte et la voit sans plaisir. » Elle remplaçait une excellente duègne, Mme Kuntz. Le Hâvre 1828, th. Seveste 1829, Marseille 1832-33, th. Seveste 1835.

BELCOURT, jeune premier rôle, Strasbourg 1825, Dijon 1828, Genève 1829, Dijon 1830, Cirque Olympique 1831, Moulins, Nevers, St-Etienne 1832-33, Perpignan 1835.

BELCOURT, Mlle, jeune première. Nîmes 1831.

BELCOURT, Chapront, Constant, Joseph dit, âgé de 69 ans en 1863, avec 48 ans de théâtre, reçut une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Versailles 1852-64, Tours 1865-70. Ne figure plus à l'annuaire de 1872. Doit être le jeune premier rôle cité ci-dessus.

BELFORT, Burez dit. — Acteur au th. comique et lyrique de la rue de Bondy en 1792 et du th. des Troubadours 1799. Ambigu 1800. Demeurait alors rue Neuve Lepelletier, 2. Agent dramatique. Directeur du th. des Jeunes élèves 1803-06. Ce théâtre donnait ses représentations tantôt rue de Thionville, dans une salle spéciale, tantôt boulevard du Temple, dans la salle des Délassements.

BELFORT. — Sous ce nom :

BELFORT, débute au Vaudeville le 11 avril 1817 dans le rôle d'Eugène de la *Partie carrée*.

BELFORT, jeune premier rôle dans le mélodrame et le vaudeville, Th. franç. de Bordeaux 1820.

BELFORT, premier rôle au Panorama dramatique, 1821. Cette même année (9 mai) joue dans le *Somnambule* à la Porte St-Martin. Gymnase et Porte St-Martin 1822.

BELFORT, premier amoureux, Verviers 1825.

BELFORT, th. de la banlieue 1826.

BELFORT, grandes utilités, Caen, Alençon, Cherbourg 1828.

BELFORT, premier comique, Draguignan, Gap, Aix, 1828.

BELLORT, premier rôle, Nancy 1829.

BELFORT, père noble, Londres 1830, Ambigu comique 1831-32. La *Petite biographie* dit de lui : « Père noble. Met dans la plupart de ses rôles une emphase qui nuit à l'effet qu'il pourrait produire. Il s'est distingué dans celui du marquis de Breteuil du *Collier de la Reine*. » Un acteur nommé Belfort meurt en 1834.

BELFORT (ou Béfort), troisième comique, Lille 1832-33.

BELFORT. Nouvelle Orléans 1832-33.

BELFORT, premier rôle en tous genres, ex-directeur du théâtre de Nîmes, exploitant tous les théâtres libres avec le genre romantique et le vaudeville 1834 ; 1er rôle et directeur th. du Gymnase à Bruxelles 1835.

BELFORT, Mme. — Sous ce nom :

Mme BELFORT, jeune première dans le mélodrame et le vaudeville, Bordeaux 1820.

Mme BELFORT, actrice du Panorama dramatique, 1821-23. Sous la date de 1824, on lit dans la *Grande biographie dramatique :* « A l'époque où le peintre Allaux avait obtenu un privilège qui l'autorisait à faire, sous le nom de Panorama dramatique, une collection de décors expliqués par deux personnages, il avait choisi Mme Belfort comme capable de remplir avec talent cet emploi important en *chef et sans partage ;* mais, depuis que le privilège a reçu plus d'extension (c'est-à-dire depuis qu'il fut permis de jouer des pièces)..., le directeur a rendu Mme Belfort aux départements qui ne la demandaient pas. »

Mme BELFORT, premier rôle, Marseille, 1827-1828.

Mme BELFORT, premier rôle, Gap, Draguignan, Aix, 1828.

Mme BELFORT, fort premier rôle, Toulouse. 1829.

Mme BELFORT, premier rôle, Marseille, 1829.

Mme BELFORT, née Delacroix, 1er rôle, troupe ambulante du directeur et acteur Belfort cité plus haut, 1834, et premier rôle au th. du Gymnase, à Bruxelles, 1835.

Il est hors de doute que plusieurs de ces dames Belfort n'en font qu'une seule.

BELFORT-DEVAUX, Pierre, Jean. — Premier rôle de vaudeville aux Funambules, Gaîté 1852-55, Fontainebleau 1856-65. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1867 ; le défunt y est qualifié de « doyen des directeurs de la province ».

BELFORT-DEVAUX, Mme. — Gaîté 1852-55, Fontainebleau 1856-59. Ne figure plus à l'Annuaire de 1860.

BELIN, Frédéric. — Premier rôle, mime et grime, régisseur, auteur, th. des Funambules, débuta dans *Jacques trois doigts*.

BELISSEN ou Bellissen. — Débuta à la Comédie française une première fois le 18 avril 1757. par le rôle du Grand Prêtre dans *Athalie*, et joua dans *Iphigénie*, *Brutus*, la *Métromanie*, l'*Enfant prodigue*, les *Horaces*, etc., puis le 29 mars 1772 par le rôle d'Arnolphe de l'*Ecole des femmes* et celui d'Oronte de *Crispin rival*. Il joua encore Sganarelle de l'*Ecole des maris*, le 1er avril.

Bibliographie : *Alman. des spect.* 1758 et 1773.

BELLAMY. — Sous ce nom :

BELLAMY, rôles de colins, Besançon 1828.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BELLAMY, amoureux à Genève 1829, Douai 1830.

Mme BELLAMY, soubrette à Genève 1829, Douai 1830.

BELLAMY, Mme Maria. — Folies dramatiques 1861, avait été choriste à la Gaîté. Elle se révéla aux Folies dans le rôle d'une poupée dans *Vivʼ la joie et les pommes de terre*, et de Betzy des *Leçons de Betzy*. On écrivait alors son nom *Bélami*. On lui reconnaissait de la gentillesse, beaucoup d'entrain, une verve incroyable. Elle passa au Châtelet où elle se trouvait en 1863. (*Marengo*, le *Secret de Miss Aurore*). En 1864, elle se fait appeler *Elisa Bellamy*, reste encore dix ans à ce théâtre et passe à Bruxelles 1874-77.

Bibliographie: Les *acteurs et les actrices de Paris*, par Em. Abraham, 1861.

BELLAMY, Pierre, Eugène, Gustave. — Belleville 1867-69.

BELLANGÉ, Mme. — Actrice à la Porte St-Martin en 1852-53.

BELLANGER. — Acteur à l'Odéon, 1847-48.

BELLANGER, Mlle. — Délassements comiques, 1873.

BELLEAU REMY. — Ne fut pas, à proprement parler, un comédien de profession, mais il figure ici parce qu'il joua dans les pièces de Jodelle. Né à Nogent-le-Rotrou en 1528, il s'attacha à René de Lorraine, marquis d'Elbœuf, le suivit en Italie en 1557, à Naples, etc., fut chargé de l'éducation de Charles de Lorraine, fils de celui-ci. Poète, auteur de deux volumes, Belleau Rémy tint un des premiers rôles dans la *Cléopâtre* de Jodelle, la plus ancienne tragédie classique écrite en français, représentée devant Henri II à l'Hôtel de Reims (1552), puis au Collège de Boncour (v. Jodelle, (de la) Péruse). Belleau Remy mourut à Paris le 6 mars 1577, chez le Duc d'Elbœuf, et fut enterré à l'église des Grands-Augustins.

On lui fit cette épitaphe :

Ne taillez, mains industrieuses,
Des pierres pour couvrir Belleau ;
Luy-même a taillé son tombeau
Dedans ses pierres précieuses.

BELLEAVOINE, Mme. — Actrice de la Gaîté en 1803. On lit dans le *Tribunal volatile* de l'an XI : Cette comédienne « a pu avoir quelques succès dans les pièces de l'ancien répertoire qu'elle joue depuis 15 à 20 ans, mais on peut lui conseiller de s'y tenir sans vouloir prétendre briller dans le mélodrame. »

BELLECOUR, Jean, Claude, Gilles, Colson, dit. — (1725-1778), que Larousse appelle *Bellecourt*. Naquit à Paris le 16 janvier 1725. Il était fils de Gilles Colson, peintre de portraits, et de Marthe Duchange, fille du célèbre graveur. Sur l'extrait de baptême tiré des registres de la paroisse St-Etienne du Mont, et reproduit par De Manne (*Troupe de Voltaire*), le nom est écrit *Colleson*, et la mère qualifiée *Marie*. Après avoir terminé ses études chez les Pères de l'Oratoire, il devint un des bons élèves du peintre Carle Vanloo.

Mais, entraîné par la vocation du théâtre, le jeune Colson dit Bellecour ne tarda pas à partir pour Besançon où il débuta dans une troupe où se trouvait Préville. Fier, orgueilleux, inexpérimenté, le nouveau venu ne doutait de rien. Il se montra en public et fut ridicule. Préville, non sans raison, lui dit quelques vérités assez dures à entendre, et le débutant devint subitement aussi modeste qu'il avait été présomptueux. Il se mit à étudier, acquit la faveur du public, et donna même à Bordeaux une comédie, les *Fausses apparences* (1750). Il se trouvait dans cette ville lorsque Mme de Pompadour et le Maréchal de Richelieu se mirent en tête de le faire venir à Paris et de l'opposer à Lekain, protégé par Voltaire.



BELLECOUR, Jean
rôle de Valère dans le *Joueur*

Bellecour débuta à la Comédie française le 21 décembre 1750 par les rôles d'Achille d'*Iphigénie en Aulide* et de Léandre dans le *Babillard*. On lui reconnut une jolie figure mais, dans la tragédie notamment, l'échec fut complet, malgré de grandes qualités de diction et d'aisance. L'on décida qu'il avait de « l'intelligence, une expression très pathétique, un geste fort noble, une grande liberté dans les positions de théâtre », mais ces talents étaient balancés par quelques défauts.

Voici en quels termes le *Mercure de France* (février 1751) rendit compte des débuts de Bellecour : « M. de *Belcourt*, acteur de réputation dans la province, débuta à la Comédie française le 21 décembre. Ses rôles de début ont été Achille dans *Iphigénie*, le *Glorieux* (comédie par Destouches) et le *Babillard* (comédie par Boissy); l'*Homme à bonnes fortunes* (comédie par Baron) et le *Français à Londres* (comédie par Boissy); Ariane dans *Mélanide* (comédie par La Chaussée) et Olinde dans *Zénéide* (comédie par Cahusac); le baron dans les *Dehors trompeurs* (comédie par Boissy); son début continue encore.

« On lui a découvert dans la plupart des rôles beaucoup de talent, de finesse, de traits qui lui sont propres. Ce comédien a vingt-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

quatre ans, une figure charmante, quelques défauts que l'art peut corriger, et beaucoup de dons heureux que la nature seule peut donner et que l'art ne saurait atteindre. Tout Paris court en foule à la Comédie française ; la nouveauté y a sans doute quelque part, mais le talent de M. *Belcour* y en a encore davantage ».

Bellecour, à sa louange, comprit cependant qu'il était insensé de vouloir lutter contre la supériorité de Lekain, dont il devint un des plus fervents admirateurs. Il déclara donc qu'il ne voulait pas être le complice d'une cabale, et fit mine de s'en aller. On le retint. Mais Voltaire ne lui en garda pas moins du ressentiment, et dans sa lettre au comte d'Argental (9 janvier 1751) il constate avec plaisir que Bellecour n'a pas réussi dans la tragédie, malgré « sa belle figure ». Trois ans plus tard, on allait représenter *Nanine;* le duc de Richelieu avait désigné ce comédien pour jouer le comte d'Alban. Voltaire, à cette nouvelle, écrivit immédiatement pour faire retirer le rôle à ce « bellâtre de Bellecour » (10 avril 1754). Le poète, absolument injuste en ce qui concerne Bellecour, n'allait-il pas jusqu'à écrire qu'il ne pouvait concevoir « cette rage de paraître en public quand on déplaît au public » (11 mai 1754). On comprendra pourquoi Bellecour ne fut jamais empressé à accepter un rôle de l'auteur de *Zaïre*, préférant revenir à ses héros préférés, aux marquis de Dancourt, de Sedaine et de Collé.

Bellecour fut reçu à l'essai le 4 novembre 1751, puis nommé sociétaire le 24 janvier 1752. Il était devenu l'ami de Lekain, avait perfectionné ses manières, pris le ton de l'homme de bonne compagnie, et se montrait surtout excellent camarade, n'empêchant pas les autres de faire des effets en scène, et reprenant des rôles au pied levé pour obliger la compagnie. Sa comédie les *Fausses apparences,* dont nous avons signalé plus haut la première à Bordeaux, fut reçue à la Comédie française et convenablement accueillie (un acte en prose, 17 août 1761).

D'une distinction suprême, possédant un geste noble, homme du monde, Bellecour se fit aimer de tous ceux qui l'approchèrent. La Harpe se montra sévère à son égard, tout en reconnaissant ses avantages physiques. Mais on connaît les jugements de La Harpe ! Il lui reproche un jeu sec et froid, une prononciation brusque et dure ; il le compare avec désavantage à Grandval auquel Bellecour avait succédé, et cependant Molé et Fleury, qui s'y connaissaient en ce genre, ne se sont pas montrés si difficiles : « *Bellecourt*, lit-on dans les *Mémoires de Fleury*, exact et épluché, prononçant bien, prosodiant bien, et ne laissant échapper aucun vers incorrect, se serait fait pendre avant de faire rimer un singulier avec un pluriel ; mais il jouait moins ses rôles qu'il ne les dissertait; en l'écoutant, les artistes avaient plus à profiter que le public à se plaire. Il avait pourtant une excellente qualité que l'on ne saurait trop louer, c'était d'écouter parfaitement et de servir de même le comédien qui se trouvait avec lui en scène. Le premier de tous d'ailleurs, dans une nuance dont on ne peut plus se rendre compte, on ne saurait imaginer de quelle façon noble et élégante Bellecourt abordait et saluait une femme ».

> Dans son rôle, quand Bellecour
> Feint d'être amoureux de l'actrice,
> En secret quelque spectatrice
> Souvent lui promet du retour.

disait l'*Almanach des Spectacles* de l'an 1753.

Pendant une carrière de 28 ans, Bellecour créa, entre principaux rôles, ceux qui suivent :

1754, Dainval dans les *Méprises.*
1755, Mécène dans le *Triumvirat.*
1757, Pylade dans *Iphigénie en Tauride.*
1758, St-Albin, dans le *Père de famille*
1760, Lorédan dans *Tancrède.*
— Le marquis dans les *Mœurs du temps.*
1761, Le marquis dans le *Financier.*
— Cléon dans le *Rival par ressemblance.*
1762, le baron dans le *Tambour nocturne.*
1763, Mylord Brumton, l'*Anglais à Bordeaux.*
1763, Verville, le *Bienfait rendu.*
1764, Antigone, *Olympie.*
— Monck, *Cromwell.*
— Arnold, *Guillaume-Tell.*
— Lord Clarendon, *Eugénie.*
1768, Valsain, les *Fausses infidélités.*
— Le marquis, la *Gageure imprévue.*
1771, Dorval, le *Bourru bienfaisant.*
1774, Sully, la *Partie de Chasse.*
1775, Almaviva, le *Barbier de Séville.*

Et cependant, le créateur d'Almaviva (23 janvier 1775) écrit le 21 août à Grandménil qui se trouvait à Bordeaux : « Avez-vous enfin lu le *Barbier*... Cela m'a paru faible et de mauvais goût ». L'*Amateur d'autographes* n° 264. Il y avait été exquis.

1776, Dépermont, le *Malheureux imaginaire,* etc., sans compter d'importantes reprises, telles que le *Joueur*, le *Distrait,* le *Chevalier à la mode*, le Marquis de *Turcaret*, l'*Aveugle clairvoyant,* etc.

Bellecour, qui était instruit, avait été plusieurs fois chargé par ses camarades de rajeunir quelques pièces du répertoire de Dufresny, Destouches, Baron, Brueys, Hauteroche. Il avait été convenu aussi qu'il répondrait en leur nom, article par article, au *Mémoire des auteurs dramatiques.* (*Mémoires Ms. du sieur de Bellecour en réponse au Mémoire des auteurs*, arch. de l'Etat). Et lorsque Lekain mourut (8 février 1778), au moment même où Voltaire revenait à Paris, après trente ans d'absence, ce fut encore lui qui, devenu le doyen de la Comédie par suite de cette mort, dut prendre la parole et souhaiter la bienvenue au « patriarche de Ferney ». On raconte que l'émotion et les larmes l'empêchèrent de parler : « Monsieur, balbutia-t-il, en faisant allusion à la mort du grand tragédien, vous voyez les restes de la Comédie française ».

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bellecour, pensionné de 1000 livres depuis 1767, avait voulu se retirer en 1769, mais le maréchal de Richelieu s'y était opposé. En septembre 1777, il écrivait une lettre à un sieur Des Entelles (?) où il se plaignait des mauvais procédés de ses camarades, procédés qu'il avait signalés au maréchal de Richelieu. Il ne se dissimule pas que son zèle pour la compagnie et ses sacrifices d'amour-propre sont regardés par les autres artistes comme des preuves de faiblesse et d'imbécillité. « Quand je me prête à faire ce qu'ils ne feroient pas à ma place, c'est par probité que je le fais. Je crois que cent écus de plus à la recepte sont des objets très prétieux pour ceux qui n'ont pas leur part et que c'est un vol que je leur fais lorsque je les prive de ce que cela leur procure. Bête et honnête est un terme sinonime pour bien des gens ». La place de premier qu'il occupe est un objet d'envie et il voit qu'il est temps de la céder. — Cette lettre qui avait fait partie de la collection d'autographes A. Bovet n° 1349, fut remise en vente en 1902 et adjugée 52 francs.

Bellecour mourut le 19 novembre 1778 et Préville, dans une lettre au *Mercure* (18 janvier 1779) apprécia hautement les qualités de son camarade défunt. Il l'avait remplacé comme doyen, fonctions que Bellecour n'avait pu exercer que dix mois.

Bellecour avait épousé Mlle Beauménard (V. Mme Bellecour), le 26 janvier 1761, mais cette union ne fut heureuse que jusqu'en 1769, époque à partir de laquelle les époux vécurent séparés. Vers la fin de sa vie, bien qu'il ne fut plus jeune, il s'était vivement épris de Mlle Vadé, fille du poète de ce nom : « Avant de lui sacrifier sa vie, dit Grimm, il lui avait sacrifié sa fortune, et ne laissa pas même de quoi se faire enterrer. » Mlle Vadé (V. ce nom) qui avait débuté à la Comédie française le 3 mars 1776, mourut le 17 janvier 1780, à l'âge de 22 ans.

Bellecour habita successivement : rue de Tournon, vis-à-vis l'hôtel de Nivernois 1761-1769, au coin de la rue du Petit-Bourbon « dans la maison neuve » 1770 ; au coin de la rue du Braxe, près la foire St-Germain, 1771 : au coin de la rue du Petit-Bourbon, 1772.

Biographie : Lemazurier, *Galerie dramatique*. — De Manne et Ménétrier, *Troupe de Voltaire*. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

Bibliographie : *Mercure de France*, 1751, *Lettres de Voltaire*. — Grimm. — La Harpe. — *Mémoires* de Préville. — *Mémoires* de Fleury, t. I, p. 229. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les comédiens*.

Iconographie : Comédie française, n° 204 du catal. de G. Monval, Bellecour dans le *Joueur* (Valère), gouache h. 0,09, l. 0,07, par Fesch, 1776. N° 429 id., Paulin, Bellecour et Préville (Thibaut, Dorante et Frontin), du *Somnambule*, gouache h. 0,10, l. 0,12 de la suite Fesch-Whirsker.

Une gravure en couleur de la série des Janinet (petits costumes), Bellecour dans le *Retour imprévu*, reproduite presque exactement dans les *Souvenirs et regrets du vieil amateur dramatique*.

Dans cette suite, Fesch, Basle, Whirsker, se trouvent :

Bellecour dans Valère du *Joueur*, déjà cité.
» » Philoctète d'*Œdipe*.
» » Le Marquis, le *Tambour nocturne*.
» » Ariste, le *Procureur arbitre*.
» » Almaviva, le *Barbier de Séville*.

BELLECOUR, Mme, Rose, Perrine (Pétronille sur l'acte mortuaire), Le Roy de la Corbinaye (ou Corbinais), dite *Beauménard* puis dame. — Naquit à Lamballe le 20 décembre 1730 et passa pour être la fille d'un très médiocre comédien, nommé Beauménard (V. ce nom), qui la fit débuter, presque enfant, à la Foire St-Germain, le 31 mars 1743, par le rôle de Gogo dans le *Coq du Village*, de Favart. Cette pièce obtint une vogue extraordinaire, et valut à sa principale interprète le surnom de *Gogo*. Mais le bail de l'entreprise Monnet ayant expiré en 1744, il fallut reprendre le chemin de la province.



Mme Rose-Perrine BELLECOUR
d'après l'eau-forte de Henri Lefort

Et pour en finir avec son origine, nous rappellerons que les registres de la paroisse St-Jean, à Lamballe, la désignent fort bien comme « fille légitime de noble homme François Michel Le Roy, ancien capitaine d'artillerie, et de damoizelle Roze, Françoise Bouillard de Bois-David, sieur et dame de La Corbinais, etc. » Reste à savoir comment cette enfant était venue dans une troupe de comédiens de campagne ?

Après quelques pérégrinations, nous retrouvons Mlle Beauménard dans la troupe dramatique que le Maréchal de Saxe traînait à sa suite dans les camps afin de distraire ses soldats. Puis, après un essai infructueux à l'Opéra, la jeune fille débuta le 11 mars 1749 à Versailles, devant la Cour, dans les rôles de Finette des *Ménechmes* et de Claudine de *Colin-Maillard*. Elle plut, et parut à la Comédie française le 17 avril suivant. Ses rôles de début furent ceux de Dorine de *Tartufe* et de Marton du *Galant jardinier*. Son succès fut

EFERUS - Recherches & Classification numériques

très grand, presque unanime, en dépit des sarcasmes que ne lui ménagea pas Collé. Ses contemporains vantent sa figure charmante, ses traits vifs, gais, animés, son organe franc et sonore ; bref, elle sut se faire apprécier, même à côté de Mlle Dangeville.

Clément, dans ses *Nouvelles littéraires*, s'exprime ainsi sur son compte : « On lui reproche de porter une main un peu grosse au bout d'un bras assez long ; mais sa taille est déliée ; de petits yeux ronds, un nez carré, une lèvre relevée et une mine charmante, voilà ce qui fait les grandes passions. » Mlle Beauménard en inspira sans doute beaucoup, si bien que le fermier-général Daugny lui sacrifia une partie de sa fortune. C'est pour elle qu'il fit construire ce magnifique hôtel qui abrite aujourd'hui la mairie du IXme arrondissement, rue Drouot.

Le *Calendrier historique* pour 1753, p. 26, ne peut s'empêcher de s'écrier à son tour :

> Toi qui fais si bien la suivante,
> Je juge à ton tendre regard
> Qu'on te prendrait bien, Beauménard,
> Pour une maîtresse charmante.

En 1756, Mlle Beauménard, qui menait un train princier, quitta la Comédie « pour raisons de santé » mais ne sut pas conserver la fortune acquise. Elle fit, dit la chronique scandaleuse, tant d'infidélités à son fermier-général, que celui-ci se sépara d'elle avec éclat. Le 26 janvier 1761 elle épousa son ancien camarade Bellecour et se fit réintégrer à la Comédie le 1er juillet suivant, en tenant compte de son ancienneté (1749), par ordre du Maréchal de Richelieu. C'est alors qu'elle changea son nom de *Beauménard* contre celui de Mlle Bellecour. Elle demeura rue de Tournon avec son mari, mais en 1770, la rupture est déjà un fait accompli. Elle va demeurer rue Traversière, puis rue St-Thomas du Louvre 1771, cul-de-sac St-Thomas id. 1772-73, rue de Richelieu 1774-76, rue de Bellefont 1777-1782. — En 1783 elle revient habiter dans un ancien domicile de son feu mari, rue de Tournon, au coin de la rue du Petit Bourbon, où elle reste jusqu'en 1788. Nous la retrouvons ensuite place du Théâtre français (Odéon actuel), au Pavillon Corneille (1789-1791). Depuis 1781, elle était la plus ancienne actrice de la Comédie et jouissait d'une pension royale de 1,000 livres, portée ensuite à 2,000 et à 3,700 au total, lorsqu'elle se retira le 31 mars 1791. Depuis le 15 avril 1753, elle jouissait aussi d'une singulière faveur : du droit (avec Brizard) de construire des boutiques sous les Galeries de la Comédie française (Odéon actuel). Arch. nat. carton O^1 1706. Arch. de la Couronne, ancien régime, 9 dossiers. Nous savons également qu'en 1787, Mme Bellecour avait sa loge au premier étage, n° 4.

Mme Bellecour, pendant sa longue carrière, brilla dans quelques rôles comme ceux de la Lisette du *Légataire universel*, de la fausse Comtesse de l'*Epreuve réciproque*, Zerbinette des *Fourberies de Scapin*, Nicole du *Bourgeois gentilhomme*. Son hilarité se communiquait à la salle. Mais les *servantes* de Molière lui convenaient mieux que les *soubrettes* musquées de Marivaux. Elle savait surtout se costumer conformément à l'esprit du rôle, chose assez rare à cette époque. — Grimm et d'autres chroniqueurs prétendent qu'elle collabora d'une façon anonyme à quelques pièces. Elle créa notamment les rôles de Lisette du *Cercle* (1762), Julie de la *Gageure imprévue* (1768), Marton du *Bourru bienfaisant* (1771), Mme de Martigues de l'*Amant bourru* (1777), Marceline du *Mariage de Figaro* (1784).

De mauvais jours guettaient cependant l'artiste vieillie, car la désunion des comédiens français et la chute de la royauté amenèrent la suppression des pensions. Au commencement de l'an VII, Sageret, alors administrateur de la Comédie française, cherchait à attirer la foule. Il demanda à Mme Bellecour de bien vouloir remonter sur la scène. Elle reparut alors au Théâtre Feydeau, le 18 décembre 1798, dans ce rôle de Nicole où elle triomphait vingt ans auparavant ! La déception fut grande. L'âge et les infirmités avaient paralysé la verve de la comédienne, et ces représentations n'eurent pas de suite. Absolument ruinée, ne touchant plus sa pension par suite des évènements politiques, ne subsistant que grâce à quelques secours qu'elle recevait d'un de ses frères qui ne l'abandonna point à son lit de mort, Mme Bellecour succomba dans une humble mansarde de la rue Barbette, le 5 août 1799.

Biographie : *Almanach des spectacles*, 1799, p. 52. — Lemazurier, *Galerie historique*. — E. D. De Manne, *Troupe de Voltaire*. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

Bibliographie : *Mémoires* de Collé. — Grimm. — *Almanachs des spectacles*. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I.

Iconographie : Comédie française, catalogue G. Monval, n° 130, Mme Bellecour jouant de la harpe. Peinture toile h. 0,67, l. 0,53, auteur inconnu. Offert en février 1818 par Mlle Adèle Pourrier, petite-fille de M. de Cormeille, caissier du théâtre.

Eau-forte, en buste, de H. Lefort, dans la *Troupe de Voltaire*.

BELLECOUR, Mme. — Actrice de grand talent, fut remplacée à Rouen, vers 1816, dans les rôles de duègne, par Mme Bras. En 1831, il y avait au Hâvre une première duègne du nom de Bellecour.

BELLECOUR. — Père noble à Calais en 1838.

BELLECOUR, Etienne Berne dit. — Liège 1853, Bordeaux 1854-58, th. lyrique 1859, Déjazet 1860. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862.

BELLECOUR Mme, Rosine Berne dite. — Ingénue. Liège 1853, Bordeaux 1854-56.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BELLECOURT, Etienne. — Marseille 1849.

BELLEFLEUR. — Surnom d'un comédien de la troupe de Mondory, au Marais.

BELLEFLEUR, Mlle Béatrice. — Bayonne 1877-78, Montauban 1879, Paris 1880, Rouen 1881-83.

BELLEMENT. — Th. des Troubadours 1800, th. de la République, Rouen 1800-01.

BELLEMENT, Mme. — Porte St-Martin 1805-1807. L'*Opinion du parterre* 1806, en parle comme d'une soubrette fort médiocre. En 1812, elle était au Cirque Olympique. Jouait les duègnes en 1832-33.

BELLEMIN, Jean-Pierre. — Alger 1849, Orléans 1850-53, Bruxelles 1859-60, Nancy 1861, Amiens 1862, Reims 1863, Roubaix 1864, Rouen 1865-67, Ile de la Réunion 1868, Port-Louis 1869, Nérac 1870-73, Agen 1874-75, Paris 1876-77. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1878.

BELLEMIN, Mme née Rose Hurtel, dite aussi *Armand*. — Troyes 1849, Orléans 1850, Batavia 1852-54, Paris 1855-57.

BELLEMONT, J.-B. Colbert de Beaulieu dit. — (1728-1803). Naquit à Breteuil, en Picardie, le 21 juillet 1728, fit ses études, et commença par jouer la comédie en province. Il avait donc près de quarante ans quand il se présenta devant le public de la Comédie française le 14 mars 1765 dans le rôle de Cléante de *Tartufe*, où il fut assez mal accueilli. Sans se décourager, il continua à tenir l'emploi des confidents tragiques et des utilités. En 1770, il reprit la succession de Paulin dans l'emploi des paysans. On le trouva meilleur que son prédécesseur, à cause de son naturel, et dès ce jour il fut classé. Sa naïveté plaisait dans les rôles de Lubin des *Fausses Confidences*, de Pierrot du *Festin de pierre;* il jouait ce dernier rôle encore avec succès à 70 ans. Reçu sociétaire le 1er août 1778, il considéra cette nomination comme une faveur. En 1784 (27 avril), ce fut lui qui créa le rôle d'Antonio du *Mariage de Figaro*.

Lors des divisions intestines qui éclatèrent à la Comédie à l'occasion des représentations de *Charles IX*, Bellemont signa, en qualité de semainier, au bas de la délibération des comédiens et de leur lettre au maire de Paris. Le Comité, persistant dans sa décision de ne plus communiquer avec Talma, ce fut encore Bellemont qui fut chargé avec Vanhove d'aller porter le nouveau refus au Conseil de ville. (*Extrait du Registre du Conseil de ville*, le 24 sept. 1790.) Plus tard, aux moments troublés de la Révolution, alors que, bon citoyen et homme modeste, il eût pu se soustraire à toute poursuite, il réclama pour lui l'honneur d'être emprisonné avec ses camarades. Arrêté le 3 septembre 1793, pour avoir eu l'honneur de faire partie de la Comédie française, il fut enfermé aux Madelonnettes, puis le 25 décembre transféré à Picpus. Il ne fut sauvé, ainsi que la plupart de ses camarades, que par le dévouement de La Bussière (V. Labussière), et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor.

Bellemont prit sa retraite le 4 fructidor an IX (22 août 1801) et mourut à Paris le 23 pluviose an XI (12 février 1803). On cite de lui ce mot à un prêtre qui était venu l'assister : « Nous ne sommes pas bien ensemble ; ce n'est pas que je vous veuille du mal, mais vous m'avez excommunié je ne sais trop pourquoi ; je n'ai fait de mal à personne ; j'ai fait tout le bien que j'ai pu ; voyez, Monsieur, si cela vous convient. »

Bellemont habita successivement : rue des Francs-Bourgeois 1766-1770, rue des Fossés M. le Prince 1771-1775, rue d'Enfer 1776-1779, rue des Saints-Pères, près la Croix Rouge 1780-1782, id. au coin de celle de Grenelle 1783-1787, rue de Grenelle, au coin de celle des Saints-Pères, n° 14, 1788-1800.

L'*Année théâtrale*, almanach pour l'an XII, ajoute à une courte notice le concernant : « Jamais personne ne fut plus exact, plus soigneux dans ses rôles, dont il tirait toujours parti sans les faire sortir de leur place. Ceux qui le connaissent s'accordent à faire l'éloge de sa moralité, de sa probité de sa modestie. »

Biographie : L'*Année théâtrale*, an XII. — Lemazurier, *Galerie historique*.

Bibliographie : L'*Espion des coulisses*, an VIII. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I. — A. Pougin, la *Comédie française et la Révolution*, p. 36.

BELLEMONT, acteur à Rouen 1787-89. — Jusqu'au dimanche des Rameaux 1789, aux appointements de 2,000 livres. En 1796-97, il y avait encore un Bellemont, second comique, au th. de la République à Rouen.

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. I, p. 179, t. IV, p. 52.

BELLEMONT, Mme Sophie. — V. Mme Belmont.

BELLEMONT, Mlle, première soubrette, Grand Théâtre de Marseille 1830.

BELLEMORE. — Surnom d'un comédien du XVIIme siècle, plus connu sous le nom du « Capitan Matamore ». C'est Mondory qui fit venir ce comédien au Marais, d'où il passa, croit-on, à l'Hôtel de Bourgogne, car chaque théâtre avait alors son « Capitan. » En 1633, à l'Hôtel de Bourgogne, figure un « Capitan » dans la *Comédie des Comédiens* de Gougenot. Peut-être fût-il aussi le « Capitan » de l'*Illusion comique* de Corneille. Mareschal, auteur du *Véritable Capitan Matamore* (1637-38) écrit :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

« J'ai tâché de peindre au naturel ce vivant Matamore du Théâtre du Marais, cet original sans copie, ce personnage admirable. »

En 1674, selon Chappuzeau (*Th. français* p. 207), Bellemore n'était plus au théâtre et l'avait même quitté depuis assez longtemps (Tallemant des Réaux). Reste à savoir quel était ce Bellemore qui signa comme témoin au mariage d'Etienne-Michel Baron fils, le 2 mars 1696 *(Dict. de Jal)*. M. V. Fournel semble croire qu'il s'agit toujours du même. Il faudrait alors admettre qu'il eût eu plus de 80 ans.

Iconographie : Comédie française, Catalog. G. Monval, 150. Tableau des farceurs en 1670. Le Capitaine Matamore (Bellemore). Fut gravé avec dixain (Huret inv. Rousselet f. Mariette excud.).



BELLEMORE (Le Capitan Matamore) d'après Huret

Ce Capitan plein de boutades
Estalant en rodomontades
Sa grand-valeur aux assistaus
A tant d'artifice et de grâce
Qu'il vous fait en la moindre farce
Rire et trembler en même tems.

BELLE-OMBRE. — Surnom d'un comédien qui figurait dans la *Comédie des comédiens* de Scudéry, donnée au Théâtre du Marais en 1634 (Troupe de Mondory).

BELLERIE, Frédéric. — Jouait dans les scènes dialoguées aux Funambules.

BELLERIVE, Paul. — Amoureux comique, débuta aux Funambules dans le *Chat botté*.

BELLERIVE, Mme Léontine. — Soubrette aux Funambules.

BELLEROCHE. — V. Poisson père.

BELLEROSE, Pierre Le Messier dit. — Comédien de l'Hôtel de Bourgogne (1629), puis chef et orateur de la troupe; un des meilleurs acteurs tragiques sous Louis XIII. En 1629, Pierre le Messier, dit Bellerose, est un des signataires de la Requête au Roi des comédiens de la troupe royale contre les confrères de la Passion qui « s'attribuent le dict lieu nommé l'Hostel de Bourgogne ».

En 1634, Pierre le Messier est qualifié « comédien du Roy » dans divers actes cités par Jal.

L'auteur d'une lettre sur la *Vie et les ouvrages de Molière et les comédiens de son temps* dit que l'on croit qu'il joua d'original le rôle de *Cinna :* « Il étoit, ajoute-t-il, en grande réputation sous le cardinal de Richelieu. On n'avoit encore vu de si parfait comédien de la troupe royale, dont il étoit l'orateur. Il annonçoit de bonne grâce, parloit facilement, et ses petits discours faisoient toujours plaisir à entendre, par les traits nouveaux dont il prenoit soin chaque jour de les orner. Floridor luy succéda dans cet emploi. Il a joué le rôle du *Menteur* d'original. Le cardinal de Richelieu luy avoit fait présent d'un habit magnifique pour le jouer ».

Scarron, dans son *Roman comique*, fait dire à La Rancune que ce comédien était trop affecté.

On lit, d'autre part, dans les *Mémoires du cardinal de Retz*, que Mme de Montbazon ne pouvait se résoudre à aimer M. de La Rochefoucault parce qu'il ressemblait à Bellerose qui avait l'air trop fade. On croit qu'il se retira vers 1643, époque de la venue de Floridor, et cependant son nom figure dans l'*Imprécation comique* (1649) comme s'il était encore à la scène. Il mourut en janvier 1670, fort honoré et fort bon chrétien. Sa sœur avait épousé Ducroisy, le camarade de Molière, dont elle eut deux filles : Angélique Gassaud-Ducroisy, qui devint veuve de Paul Poisson (V. Ducroisy, Poisson) et N. Gassaud-Ducroisy, morte jeune encore, en janvier 1670.

Robinet, auteur de la *Gazette en vers* dédiée à Madame (Henriette d'Angleterre) a parlé de la mort de Bellerose suivie de près de celle de l'une de ses nièces (une des filles de Ducroisy) :

25 janvier 1670.

Mais, hélas! à propos de rose,
Le célèbre de Bellerose
Qui jadis au fameux hôtel
Fut un si ravissant mortel,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Dedans ses rôles de tendresse,
Où chacun l'admirait sans cesse,
A succombé dessous les traits
De cette Reine des squelets
Mais par d'heureuses destinées
Chargé tout ainsi que d'années,
De tant de mérites chrétiens.
. . . . . .
J'ajoute, non sans pester fort,
. . . . . .
Qu'elle (la mort) a même enlevé la nièce
Du dit deffunt traîtreusement,
En vingt-quatre heures seulement,
Quoiqu'elle fut et jeune et belle,
Et faite d'aimable modèle.
Mon Héroïne (Madame) maintefois
A sa toilette, à haute voix,
L'a mesmement préconisée,
Louée, estimée et prisée,
Et certe elle avait des appâs
Qui valoient bien qu'on en fit cas.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*.

Bibliographie : les frères Parfaict, *Hist. du Th. français*, t. III, p. 266. — Robinet, *Gazette en vers*. — *Mercure de France*, mai 1740, p. 847.

BELLEROSE, Mme. - Femme du précédent, la meilleure comédienne de son temps, selon Tallemant, ou actrice d'un talent ordinaire, selon d'autres, fut comprise dans le nombre de celles qui restèrent à l'Hôtel de Bourgogne, lors de la réforme de 1634. Elle se retira avec une pension en même temps que son mari, et vivait encore en 1674.

Lemazurier raconte que Benserade, âgé de 23 ans, en devint si éperdument amoureux, qu'il quitta pour elle la Sorbonne où il étudiait, et l'état ecclésiastique auquel ses parents le destinaient. Raymond Poisson était tenu de lui faire une pension annuelle de 1000 livres, on n'a jamais su pourquoi, ce dont il se plaignait en ces termes dans les *Stances au Roi :*

Oui, Sire, donner tous les ans
Mille francs à la Bellerose,
C'est trop pour moi, j'ai six enfants,
Grand Roi, donnez-en quelque chose.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

BELLERIVE, Mme. — Duègne, Amiens 1828, Bologne 1829-31.

BELLERIVE, Mlle Victorine. — Jeune première, Boulogne 1829, Nord et Pas-de-Calais 1832-34. Un Bellerive était chef d'orchestre dans la même troupe.

BELLERIVE, Mme, Anaïde, Louise Selmy. — Rennes 1849, Gand 1850, Bruxelles 1852-54, Lille 1855-56, La Haye 1857, Genève 1858-59.

BELLERIVE, Mme Léontine Sanse. — Le Mans 1852-53, Gand 1854-55. Toulouse 1856, Tournay 1857-58, Paris 1859-65, Belleville 1867, Th. St-Pierre 1868-76.

BELLET, Emile. — Porte St-Martin 1875-79, Liège 1880-90, Namur 1891-1901. Habitait Namur en 1901.

BELLET, Mme Elisabeth, née Muller. — Namur 1896, Brest 1897-1901.

BELLEVAL, Mme. — Actrice du Th. du Marais 1792-93.

BELLEVAL. — Acteur et régisseur au Th. des Arts, à Rouen 1798-99, premier rôle au Th. de la République, à Rouen 1799.

BELLEVAL, Mlle. — Débuta à l'Odéon le 18 juin 1823.

BELLEVAUT, Gil., Jean, François, Emmanuel. — Après avoir fait trois débuts à la Comédie française en 1842, parut à l'Odéon en février 1846 dans les *Jeux de l'amour et du hasard*, rôle de Pasquin et le *Médecin malgré lui*. En 1852, un Bellevant est premier comique à Mons. En 1855, il est à Bruxelles. C'est alors qu'il fut engagé comme régisseur aux appointements de 15000 francs pour tout le voyage, dans la tournée Rachel en Amérique. Le 30 juillet 1855, il débute avec cette troupe, à Londres, par le rôle de Duroc dans les *Droits de l'Homme*. Nous le retrouvons à Rouen 1859-61, Marseille 1862-70, Egypte 1871, Paris 1873, Marseille 1874, Toulouse 1875-76 (Directeur du Théâtre du Capitole), Nantes 1877, Odéon 1878-80, où il rentra, après trente-six ans comme directeur de la scène, Folies dramatiques 1883, Porte St-Martin 1884-90. — Eug. Garraud lui fit cette belle oraison funèbre dans son Rapport à la Société des artistes, en 1891 : « Jean-François Bellevaut, ancien artiste dramatique, ancien directeur en province, ex-secrétaire de l'Odéon et régisseur général à la Porte St-Martin. Nous offrons à ce vieil ami qui vient de disparaître, l'expression de nos sincères regrets. Son passage dans plusieurs théâtres de Paris fournit à Bellevaut l'occasion de mettre en évidence ses hautes qualités administratives. Tout le monde reconnaissait son mérite et il s'était concilié de nouvelles sympathies par son érudition et sa remarquable intelligence. La nouvelle de sa mort a causé une douloureuse impression dans le Comité, où il ne comptait que des affections. Il y a quelques mois, se sentant très fatigué, il avait été obligé de résilier ses fonctions de régisseur... Bellevaut mort, c'est pour la corporation un homme de cœur et un honnête homme de moins ».

Bibliographie : Léon Beauvallet, *Rachel et le Nouveau Monde*. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II. — *Annuaires* de la Société des artistes, 1891, p. 34.

BELLEVAUT, Mme. — Soubrette, Mons 1852.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BELLEVILLE, Henri Le Grand dit — ou *Turlupin* dans la Farce. — Etait déjà connu vers 1583. Il commença sa réputation, dit-on, sur les trétéaux de la foire. Sauval dit qu'il porta la farce à un degré où elle ne s'était jamais élevée : « Turlupin, dit-il, a joué la comédie plus de 55 ans. Il était bien fait et bel homme, quoique rousseau. L'habit qu'il portait dans la farce ressemblait à celui de Briguelle qu'on a tant admiré sur le théâtre du Petit-Bourbon. Ils avoient d'ailleurs une ressemblance extraordinaire... »

Belleville — ou Turlupin — excellait à improviser à la façon italienne, et il amusa si fort le cardinal de Richelieu que celui-ci ordonna aux comédiens de le recevoir parmi eux.

C'est alors, selon toute vraisemblance qu'il quitta le nom de Turlupin pour prendre celui de Belleville, beaucoup plus noble pour l'Hôtel de Bourgogne.

« Le Grand surnommé de Belleville, a écrit l'abbé de Marolles, étoit de mes amis et avoit infiniment de l'esprit. Il montoit sur le théâtre sous un nom emprunté, avec Fleschelles et La Fleur, sous le nom de Gaultier et de Guillaume, admirables en leur genre du tems de Mondory, sous la protection de M. le cardinal de Richelieu, et devant même».



BELLEVILLE (Henry Le Grand), dit Turlupin
d'après Huret

En 1622, Belleville ayant été jouer avec ses camarades à l'Hôtel d'Argent — alors que l'Hôtel de Bourgogne était occupé par d'autres comédiens — fut condamné le 16 février à payer, avec les autres, 3 livres tournois aux Confrères de la Passion.

En 1629, il fut un des signataires de la Requête au Roi, adressée par les comédiens de la troupe royale contre les Confrères de la Passion qui, selon la requête, « s'attribuent le dict lieu nommé l'Hôtel de Bourgogne ».

Marié deux fois, Belleville laissa peu de bien à ses enfants qui prirent aussi le parti de la comédie. On croit qu'il mourut en 1634 et sa veuve épousa Dorgemont, le meilleur comédien de la troupe du Marais.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*.

Bibliographie : Sauval. L'abbé de Marolles, *Dénombrement des auteurs*. - Les frères Parfaict, *Histoire du Théâtre français*, t. III, p. 266, 268.

Iconographie : Costume de Turlupin (Belleville) gravé d'après Huret.

BELLEVILLE. — Acteur du Th. de Rouen en 1792. Pourrait bien être le même que *Belleville*, acteur du Th. de l'Egalité (Odéon), faisant partie de la distribution de *Guillaume-Tell* (1794) et du Théâtre Louvois, direction Raucourt (1797).

BELLEVILLE. — Jeune premier, Th. des Variétés, Bordeaux 1829-30, Th. Molière 1831.

BELLIARD. — Namur 1830. Luxembourg 1831.

BELLIARD fils. — Namur 1830.

BELLIARD, Eugène, Ferdinand. — Comique et grime, Bordeaux 1861-63, Liège 1864, Gymnase 1880, Renaissance (la *Petite Mariée*, reprise) 22 sept. 1880, fort apprécié à Lyon. Voici en quels termes le *Figaro* du 27 octobre 1902 annonça la mort de Belliard :

« Nous apprenons la mort de M. Belliard, un comédien du Théâtre Cluny qui, dans *Niniche*, doublait naguère M. Dorgat. M. Belliard avait été tour à tour directeur du Théâtre des Arts, à Bordeaux et professeur de diction au Conservatoire de Lyon. Et dans ces divers emplois, comme sur les scènes où il avait passé, il s'était fait apprécier. M. Belliard est mort dans une situation de fortune assez précaire. Mais ses camarades et la plupart des artistes qui l'ont connu se sont cotisés pour lui assurer des obsèques convenables ».

Les obsèques de Belliard eurent lieu le 28 octobre, à trois heures, à l'Hôtel-Dieu *(Figaro)*.

BELLON. — Douai 1849.

BELLON, Mme Elisa. — Avignon 1849-50.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BELLOTTI, Mme Luce, Jacqueline (ou Louise). — Membre de la Société des artistes depuis 1843, âgée de 67 ans en 1868, avec 43 ans de théâtre, obtint une pension de 300 fr. Son nom ne figure plus à l'Annuaire à partir de 1876. Elle habita le Hâvre de 1868 à 76.

BELLOTTI, Louis, Benoît. — Toulon 1856, Arles 1857, Avignon 1858-59, Toulon 1860, Marseille 1862-63, Liège 1864, Nantes 1865-69, Caen 1870, Toulon 1872-73, Angers 1874, Brest 1875, St-Quentin 1876, Paris 1877-94. En 1886, Louis Bellotti, âgé de 60 ans, ayant 30 ans de théâtre, reçut une pension de 500 francs de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.



Mme Marie BELMONT
Scène de *Fanchon la Vieilleuse*, d'après le dessin de De la Place.

BELLOTTI, Mme, née Chenuet, Nicole, Elisa. — Toulon 1856, Arles 1857, Avignon 1858-59, Toulon 1860, Marseille 1862-63, Liège 1864, Nantes 1865-67, Amiens 1868-69, Caen 1870, Toulon 1872 73, Angers 1874, Brest 1875, St-Quentin 1876, Paris 1877-97. En 1886, Mme Bellotti, âgée de 72 ans, ayant 34 ans de théâtre, reçut une pension de 500 francs de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1898.

BELLOY. — V. De Belloy.

BELMANCE, Louis, Philibert Bemelmans, dit. — Troisième rôle Périgueux 1853, Troyes 1859-60, St-Germain 1861-67, Abbeville 1868, Versailles 1869-72. Médaille d'honneur, Avignon 1873, Nice 1874-76, Tours 1877, Perpignan 1878, Marseille 1879-81, Nice 1882-86, Marseille 1887-88, Paris 1889-91. En 1890, Belmance, âgé de 67 ans, avec 36 ans de théâtre, reçut une pension de 500 francs de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

BELMONT, Bordeaux dit. — Appartenait à une famille fort honorable, dont un membre était intendant des finances, et un autre ambassadeur. D'abord avocat à Paris, il abandonna le droit pour le théâtre ; sous le nom de *Belmont* il joua les « Manteaux » avec succès, puis quitta le métier d'acteur pour celui de directeur. Le 18 octobre 1760, comme nous l'apprennent les registres de la Juriade de Bordeaux à la date du 9 avril 1763, il obtint le privilège des spectacles de cette ville pour dix années. Protégé par le Maréchal de Richelieu, gouverneur de Guyenne, Belmont donna un certain éclat à la scène bordelaise et fut considéré par ses amis comme bibliophile érudit et écrivain de mérite. Il mourut à Bordeaux en 1792.

Bibliographie : *Lettres* de Voltaire (2 nov. 1763, 21 août et 23 déc. 1767). — H. Minier, le *Théâtre à Bordeaux*. -- J.-J. Olivier, *Voltaire et les comédiens*, p. 241 à 243.

BELMONT, Mme Marie, Marguerite Bauret, dite Sophie, femme Henri Leroux *(divorcée)*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

et femme Dupaty. — La célèbre créatrice du rôle de *Fanchon la Vielleuse*, l'héroïne de MM. Bouilly et Joseph Pain au Vaudeville de la rue de Chartres. Naquit à Givet-St-Hilaire, canton de Givet, et fut baptisée le 8 juillet 1781. Son acte de baptême a été reproduit par MM. E. D. De Manne et C. Ménétrier. Venue de bonne heure à Paris, elle entra sur la recommandation de son compatriote Méhul à l'Ecole dramatique (Conservatoire). Voici ce qu'en dit le Rapport du 16 août 1792 : « Mlle S. Belmont. — Cette élève âgée de onze ans et demi possède une très jolie voix et de très heureuses dispositions. Sujet intéressant. Elle est engagée au Vaudeville. »

Ce fut donc à onze ans et demi, le 12 janvier 1792, jour de l'ouverture du th. du Vaudeville, que Mlle Belmont débuta par un rôle d'enfant dans les *Deux Panthéons*. Puis on lui confia des rôles d'ingénues et d'amoureuses, emploi qu'elle partageait avec Mlle Desmares. On vantait ses grâces personnelles, sa distinction, sa jolie voix. Le 11 août 1798, elle épousa son camarade Henri Leroux, dit Henri, qui jouait les amoureux au même théâtre ; mais les deux époux divorcèrent le 5 mars 1801.

Le rôle de *Fanchon* devait mettre le sceau à la réputation de Mme Belmont : beauté, grâce, sensibilité, éclat, finesse, sourire séduisant, diction juste (17 janvier 1803).

Bouilly avait écrit « une histoire fausse de tous points » dit A. de Rochefort ; mais des couplets extrêmement jolis, habillés d'airs charmants, le jeu de la « belle Madame Belmont », une réunion bizarre de personnages tout à fait disparates, donnèrent à cette macédoine une célébrité inouïe, et tout Paris courut à *Fanchon la Vielleuse*, malgré les vingt articles contraires de l'abbé Geoffroy. « La belle Madame Belmont, dit encore A. de Rochefort, a fait, plus que les auteurs, le grand succès de cette pièce. »

Voici quelques jugements portés sur Mme Belmont (Mme Henry) : « On peut, à peu de choses près, la mettre sur la même ligne que son langoureux mari. Les journalistes, sans doute, lorsqu'ils font son éloge, ne la jugent à coup sûr que sur ses grâces et sa gentillesse : elle donne sans contredit beaucoup d'espérances. » L'*Espion des coulisses*, an VIII, p. 130.

« Dans les petites amoureuses, le public préfère sans doute les beaux yeux, la figure charmante, la taille svelte, la voix fraîche de Mme Henry... » *Année théâtrale*, almanach pour l'an IX, p. 118.

« Mme Henry a fait quelques essais pour parvenir à remplacer Mlle Lescot ; mais peut-être est-elle encore trop jeune... » Id. pour l'an X, p. 92.

En 1802, la jeune femme divorcée a repris son nom de Belmont. A propos de *Sophie* ou la *Malade qui se porte bien* (cette pièce était de Dupaty qui devint plus tard le second mari de Mme Belmont) : « Mme Henry, ou plutôt Mme Belmont, pour respecter la liberté qu'elle s'est hâtée de reprendre... n'a point voulu mourir, et *Sophie*, grâce à ses soins, s'étant trouvée assez forte pour supporter la crise de quelques sifflets, alla le mieux du monde par la suite. » Id. pour l'an XI, p. 219.

En 1803, Mme Belmont qui, entre parenthèses, donne toujours la réplique à son ex-mari Henry, trouve un triomphe sans pareil dans *Fanchon* où « sans la mignardise de Fanchon-Belmont, plus d'une scène eût paru vide ou froide. » Long article sur cette pièce. Id. pour l'an XII, p. 249 et suiv.

Du reste, Mme Belmont semble avoir la spécialité de sauver les mauvaises pièces. Nous lisons dans l'*Opinion du Parterre*, 1807, p. 215, à propos d'*Agnès Sorel* : « Il est impossible de rien comprendre à son succès. L'ouvrage n'est certainement pas bon. S'il faut recourir aux charmes de Mme Belmont, chargée du rôle d'*Agnès* pour expliquer cette réussite singulière, on peut la féliciter d'avoir été si bien partagée par la nature du côté des attraits...

Le 14 septembre 1807, Mme Belmont qui avait quitté le Vaudeville débuta à l'Opéra comique dans *Aline*. Dès lors elle passe au rang des chanteuses et ne nous appartient plus comme comédienne. Elle ne se retira qu'en 1827.

Nous citerons encore quelques appréciations portées sur Mme Belmont vers la fin de sa carrière.

Petite biographie dramatique, 1821 : « Ils sont passés ces jours de fêtes ! Ces temps où le nom seul de Belmont, talisman merveilleux, entraînait chaque soir au portique du Vaudeville des flots d'une jeunesse avide d'admirer... La jolie marmotte de Fanchon est métamorphosée en chapeau de jeune mère, ses jolis doigts ne font plus raisonner la vielle... mais son jeu n'a rien perdu de sa finesse, elle est toujours Mme Belmont sous d'autres traits. »

Dict. théâtral, par Harel, 1825 : « Joua dès son enfance au théâtre du Vaudeville, dont elle fit ensuite la fortune. Tout Paris voulut la voir dans *Fanchon la Vielleuse*, dans la *Leçon de botanique*, et dans une foule d'autres ouvrages où elle déployait un talent véritable, relevé encore par la plus éclatante beauté. Mme Belmont passa en 1807 à l'Opéra-comique où elle se montre rarement. Sa voix agréable et peu étendue convenait surtout au genre de théâtre qu'elle a quitté. Son jeu décent et fin est apprécié des amateurs. Mme Belmont est une comédienne de bonne compagnie ; elle passait pour femme de beaucoup d'esprit dans un théâtre que possédait Mme Gavaudan. »

Emmanuel Dupaty, de l'Académie française, son ex-auteur favori et qui lui avait depuis longtemps offert son cœur, l'épousa sur le tard, le 7 avril 1841. L'époux avait 65 ans, l'épouse 55, mais ce mariage légitimait un fils déjà grand, et récompensait la bonne conduite de la mère. Mme Emmanuel Dupaty mourut, honorée de tous, le 27 décembre 1844.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

(La spécialité de Dupaty avait été d'écrire en un jargon précieux des espèces de petits drames parsemés d'ariettes d'opéra-comique à prétention).

Biographie: E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Nicolet.*

Bibliographie : *L'Espion des coulisses*, an VIII. — *Année théâtrale*, almanach pour l'an IX, X, XI, XII. — *L'Opinion du parterre*, 1807. — *Petite biographie dramatique*, 1821. — *Grande biographie dram.* 1824. — *Diction. théâtral*, 1825. — *Annuaire* Delhasse, 1845, p. 181.

Icononographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis n° 3919.

1. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), gravé par (Bagnoy) d'après V. (Horace Vernet.)

2. En pied, de profil à gauche (cost. de th.), gravure à l'eau forte, d'après Horace Vernet.

3. En buste de ¾ à droite, lith. par L. Chéry (1825).

4. En pied, de face (cost. de th.), grav. par A. G. (Garnerey).

5. En buste, de profil à droite, dans un ovale, grav. par Gautier.

6. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), gravé par A. G. (Godefroy). V. aussi portraits Firmin.

— *Fanchon la Vielleuse* « à Mme Belmont ». Dessin de La Place, grav. par Schenker, scène principale de *Fanchon*, cinq personnages, h. 0,25, l. 0,35.

BELMONT, Mme, mère. — Emploi de Dugazon, Douai 1828.

BELMONT, Mlle, fille Louise. — 3mes amoureuses, Douai 1828.

BELMONT, Mme. — Soubrette à Nancy, 1831.

BELMONT, Jean, Baptiste, André Pépin dit. — Acteur des Folies dramatiques, se fit connaître dans la *Cocarde tricolore* (19 mars 1831). Nous trouvons son nom sur les états de troupe de ce théâtre depuis cette époque jusqu'en 1860. En 1861, Belmont, âgé de 51 ans, avec 33 ans de théâtre, reçut 200 fr. de rente de la Société des artistes. Son nom disparut de l'Annuaire en 1869.

BELMONT, Mme Anaïs. — Délassements comiques, 1849.

BELMONT. — Gymnase 1852.

BELNIE, Noël, Joseph, Augustin. — Grec d'origine, fit d'abord la guerre avant d'être choriste au th. Feydeau. Il débuta au Gymnase, d'où il revint à l'Opéra-Comique où il doubla Ferréol. — Lille 1849, Nantes 1850-55. Agé de 59 ans en 1858, avec 30 ans de théâtre (retiré en 1856), il reçut une pension de 200 francs de la Société des artistes et se retira à Boissy-St-Léger. Son nom disparut de l'Annuaire en 1872.

Bibliographie : *Dict. théâtral*, 1825. — *Petites biographies*, 1829, 1831, 1833.

BELNIE, Mme Pauline. — Reims, Châlons 1831, La Haye 1835.

BELNIE, Mme Angélique, Charl. A. L. — Madrid 1851-53.

BELONDE, Mlle. — V. Mlle Lecomte.

BELRIVE, Mlle. — Liège 1843.

BELROCHE. — On lit dans le *Théâtre à Lille avant la Révolution*, par Gustave Lhotte, p. 67 : « L'engagement du comédien Lillois Belroche avec Desroziers présente une particularité assez piquante. Il porte un appointement fictif de 3,000 livres quand les honoraires de cet acteur ne dépassent pas 2,400. » L'artiste rehaussait ainsi sa valeur en vue d'engagements futurs. Pour régulariser la convention Belroche reçut 200 livres d'avance et donna reçu de 800 (1774).

BELTON. — Régisseur, père noble, grime, etc. Th. français de Marseille 1828, Grand Th. de Bordeaux et th. Variétés, Bordeaux 1829, Th. Molière, Bordeaux 1829, Nevers, Bourges, Moulins 1830-31, Dieppe 1835, Châteauroux 1838.

BELUT, Anthelme, Félix, A. L. — Touchait déjà une pension de 186 fr. de la Société des artistes, lorsqu'en 1856 (il avait alors 73 ans), cette pension fut portée à 300 francs. Félix Belut habitait Sens, 1849-58. Son nom disparut de l'Annuaire en 1859.

BELVAL. — Sous ce nom :

Belval, acteur au th. Louvois, 1792.

Belval, acteur au th. Molière, à Bordeaux, 1793.

Belval, acteur au Grand th. de Metz, 1793.

Belval, Morin dit. — Acteur de l'Ambigu comique (1799), qui prit avec d'autres artistes de ce théâtre la direction du Th. de la République à Rouen. (Voir dans l'*Hist. des th. de Rouen*, t. I, p. 478-479 : *Première et dernière réponse du citoyen Périaux, correspondant des auteurs dramatiques, au citoyen Belval, artiste de l'Ambigu comique.*) Il s'agit d'une interdiction des auteurs de jouer l'*Abbé de l'Epée* à ce théâtre, et d'une polémique de journaux. Cette entreprise dura de 1799 à 1802. La troupe donnait aussi des représentations au Hâvre.

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. IV, p. 75.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BELVAL, Mme. — Sous ce nom :

Mme BELVAL, actrice au th. Molière à Bordeaux, 1793.

Mme BELVAL, actrice au Grand théâtre de Metz, 1793.

Mme BELVAL, Th. de la République à Rouen, 1799.

Mme BELVAL, jeune première, Béziers 1838.

Mme BELVAL, première duègne à Gand, 1853.

BEN, Armand, Benoît dit. — Acteur aux Bouffes parisiens où il débuta par le rôle de Barnabé dans la *Timbale d'argent*. Il excellait aussi à jouer les pierrots dans la pantomime grâce à sa physionomie très expressive. Ben resta quelques temps aux Bouffes (1873 et années suivantes), puis quitta le théâtre pour le café-concert, où il joua les « Gommeux », chantant la « Canne à Canada » ou autres inepties de ce genre à l'Alcazar, etc. En 1882, son nom disparut de l'Annuaire des artistes.

BÉNARD. — Sous ce nom :

BÉNARD, premier rôle et second régisseur, Gap, Arles, Aix, 1828.

BÉNARD, père noble, Toulon 1829.

BÉNARD, Christophe, premier rôle et caissier, Agen 1830.

BÉNARD, 3me rôle, La Rochelle 1838.

BÉNARD, Mme. — Sous ce nom :

Mme BÉNARD, soubrette, Gap, Arles, Aix, 1828.

Mme BÉNARD, soubrette, Agen, 1830.

Mme BÉNARD, grand premier rôle, Anvers, 1839.

Mme BÉNARD, Beaumarchais 1853.

Mme BÉNARD. — V. Gilbert.

Mme BÉNARD, Françoise, Variétés 1868-73. Habitait Paris en 1879.

BENEDIT, Mme, Reine. — Colombine et jeune première aux Funambules.

BENENI, Clerto. — Mime qui débuta à l'Ambigu le 2 juillet 1851 dans la reprise de : *Le Monstre et le Magicien.*

BENEYT. — Rôles d'enfants, Amsterdam 1830.

BENEYT, Jean. — Délassements 1853. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1862.

BENEYT, Louis. — V. Lafaye.

BENIE, Mlle Claire. — Lyon 1849.

BENINI. — Porte St-Martin 1821. Bazile du *Maréchal.*

BENJAMIN. — Sous ce nom :

BENJAMIN, 3me comique, La Rochelle 1838.

BENJAMIN, Emile, 2me comique, Anvers 1841.

BENJAMIN. Odéon 2 sept. 1852, la *Tante Ursule.*

BENJAMIN, Adolphe, Frédéric, Germain dit. — Porte St-Martin 1850-52, Th. du Cirque impérial 1853-61, Luxembourg 1862. Son nom disrait de l'Annuaire en 1868.

BENJAMIN (dit Meurt-de-soif). Funambules. Cité par L. Péricaud.

BENOIST. - Premier comique, Verviers 1841.

BENOIST. — Th. des Batignolles, 1852.

BENOIT, Mlle Adèle. — Th. Comte 1838.

BENOIT, Mlle. — Deuxième amoureuse, St-Etienne 1838.

BENOIT, Philippe, Jules. — Bordeaux 1859. Soldat médaillé des campagnes de Chine et du Mexique, Le Caire 1874-81. Sa mort fut annoncée en 1882.

BENOIT, Mme Sophie. — Le Hâvre 1887-88.

BEQUET. — Acteur à l'Ambigu comique, s'associa avec plusieurs de ses camarades pour prendre le théâtre de la République à Rouen (1799).

BEQUET, Mme, femme du précédent, Th. de la République à Rouen (1799).

BEQUET. — Acteur des Variétés. V. Becquet.

BEQUET. — Comique à Aix, 1830.

BER. — Th. Cluny, 1875.

BÉRANGER. — V. Perrin.

BÉRANGER, Mlle. — Délassements comiques 1873, Salle Taitbout 1877, Palais royal 1883.

BÉRARD. — Acteur au Th. de Rouen, donna une pièce de lui, l'*Extravagance amoureuse*, le 3 octobre 1785. Le 8 avril 1786, ce fut lui qui fut chargé de prononcer le compliment d'usage pour la clôture de la saison, et le 1er avril 1788, celui d'ouverture. Jusqu'au samedi des Rameaux 1788, ses appointements furent de 5,000 livres, avec droit à une demi-représentation à son bénéfice, soit au total 5,400 livres. En 1795, nous trouvons un Bérard premier comique à Rouen, avec 4,300 livres seulement d'appointements, jusqu'en 1796, époque où ce dernier quitta cette ville. — V. aussi *Mlle Dufresne*, (veuve Bérard) qui pourrait bien avoir quelque rapport avec ce Bérard acteur à Rouen.

Bibliographie : *Histoire des Th. de Rouen*, t. I, p. 108, 113, 178, 188, 355.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BÉRARD, Edouard, Jean, Marie. — Montpellier 1869-70.

BÊRARDIER, Mme Léonie E. D. — Premier rôle au Vaudeville à Bruxelles 1853-56, Amiens 1857-63, Genève 1864-65.

BERCÉ, Mme Adrienne. — Angers 1883-85.

BERCÉ, Mme Anna. — Angers 1883-85.

BERCOUR-LANGLAIS, ou Bercourt. — Débuta aux Variétés le 8 novembre 1825 par le rôle de Florbel dans *Douvres et Calais*, puis au Vaudeville le 7 février 1826 dans *Léonide*. Il fit partie du th. de Madame de 1829 à 1832 (le *Bouffon du Prince)* et partit pour Moscou où il était encore en 1849.

BERCY, Charles, Drouin de. — Débuta à la Comédie française le 8 avril 1728 par le rôle de *Mithridate* et celui de Nicodème dans le *Deuil*, et fut reçu à l'essai le 28 du même mois, puis sociétaire le 28 mars 1729. Il se retira le 11 mai 1733 avec une pension de 500 livres, et mourut le 25 septembre 1760. Son emploi était celui des rois dans la tragédie et des paysans dans la comédie. Il avait joué le rôle d'Albin dans *Brutus* le 12 décembre 1731.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — G. Monval. *Liste alphabétique des sociétaires*.

BERDINCQ, Mme. — Mères, La Rochelle 1830, Besançon 1832-33.

BERDOULET, Mme. — Premier rôle de vaudeville, Nouvelle-Orléans 1831.

BÉRENGER. — V. Perrin.

BERENGER, Mlle. — Que l'on écrit souvent *Béranger*, était une jeune et jolie comédienne qui débuta à l'Odéon le 12 janvier 1828 par le rôle d'Isabelle de l'*Ecole des maris*. Elle y eut du succès, et on la surnomma Mlle Bérenger « la jolie ». On retrouve son nom dans les pièces suivantes :

1828 18 octobre, *Les suites d'un coup d'épée*.
— 13 déc., *Le jeune maire*.
1829 8 fév., *Le Français au Caire*.
1830 26 juin, *Manon Lescaut*.
— 19 août, *Le gentilhomme de la chambre*.
— 20 sept., *Nobles et bourgeois*.
— 1er déc., *La nuit vénitienne*, première pièce d'Alfred de Musset, dont la chute fut retentissante. Paul de Musset a écrit, à propos de cette représentation mémorable, en parlant de Mlle Bérenger, qu'il qualifie d'actrice médiocre mais fort jolie : « Elle jouait le rôle de Laurette dans la *Nuit vénitienne*. Regardant du haut d'un balcon, elle s'appuya sur un treillage vert dont la peinture n'avait pas eu le temps de sécher, et se retourna vers le public toute barriolée de carreaux verts. » Ce petit accident provoqua une hilarité générale qui contribua encore à la chute du premier ouvrage du poète.
1831 11 avril, *Médicis et Machiavel*.
1831 25 avril, *Norma*.
— 6 mai, *1783*.
— 17 — *Kernox le fou*.

Mlle Bérenger demeurait alors 12, rue de Tournon. Elle passa ensuite par le Gymnase, le Vaudeville (1835), et finit par faire partie de la Comédie française de 1837 à 1842 : « Une belle taille, de belles formes, nous dit l'*Indiscret des coulisses* (1841), de belles mains, une belle bouche, de belles dents, le profil de Pallas, déesse de la sagesse, le profil seulement. Pour du talent, à quoi bon? N'est-elle pas charmante? »

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, Paul de Musset.

BÉRENGER, Mlle Perrin. — Débuta à l'Ambigu le 13 juillet 1830 dans *Clarisse*. Nouvelle-Orléans 1832-35. — V. Perrin.

BÉRENGÈRE, Mlle Adèle Bunau dite. — Née à Paris le 15 mai 1835, fut élevée à Pithiviers où sa mère tenait un petit fonds de commerce. Elève de Beauvallet, dont elle était la compatriote, elle fut reçue au Conservatoire à l'unanimité. Menant une existence pénible, brodant, pour subsister, des ornements d'église et peignant des guirlandes de roses pour les lampes, la jeune fille n'obtint aucun prix au bout de l'année. Engagée au Gymnase à raison de cinquante francs par mois, elle débuta par le rôle de Cécile dans la *Marraine*. Remarquée par Alph. Royer, alors directeur de l'Odéon, elle parut à ce théâtre le 19 septembre 1853 dans le rôle du petit page de *Guzman le brave*, de Méry. Elle interpréta ensuite Rosine du *Barbier de Séville*, Mariette de *François le Champy*, Marianne de *Tartufe*, Agnès de l'*Ecole des femmes* (son triomphe), Henriette des *Femmes savantes*, le petit étudiant de *La Taverne* (1854), Rosine du *Printemps*.

En 1859, elle est au Vaudeville et joue dans les *Honnêtes femmes*, la *Marâtre* (reprise), les *Petites mains* (1860), *la Femme doit suivre son mari*. Son mauvais état de santé la força à abandonner prématurément le théâtre, où elle laissa le souvenir d'une des plus charmantes ingénues que l'on y ait vues. Déjà, en 1852, Jacques Arago constatait ainsi ses absences réitérées : « La faculté est une sotte de ne pas guérir Mlle Bérengère de ses maux de nerfs et de sa mélancolie. On la veut, on la désire, on la cherche, on ne la trouve pas, on ne l'entend pas et l'on s'attriste. » *Foyers et coulisses*, 1852. En 1864, son nom ne figure plus à l'Annuaire.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*.

BERG, Mlle Marie de. — Débuta le 1er sept. 1852 à l'Odéon dans les *Filles sans dot*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BERG, Mlle de. — Salle Taitbout 1876.

BERGAMINE, Mme Marie, Thérèse. — Constantinople 1872-73, Bruges 1874, Clermont 1875-76, Cherbourg 1877, Chaumont 1878, Paris 1879-82, Nancy 1883, Reims 1884, Arras 1885.

BERGAUD, Mme Elise. — Marseille 1856-59.

BERGE. — Th. Montparnasse 1853.

BERGEON, Mme. — Délassements 1849, Folies dramatiques 1850-53.

BERGEON, Mme Fanny. — Turin 1860-64, New-York 1865-69. Pourrait bien être la même que la précédente.

BERGER. — Sous ce nom :

Berger, acteur du Grand Théâtre de Nantes, 1793.

Berger, Th. des jeunes élèves 1827.

Berger, troisième rôle à Versailles 1828-29, 1831.

Berger, Auguste. Th. Comte, 1829-30, 1832.

Berger, troisième rôle à Perpignan 1830.

Berger, Utilités, Liège 1832-33, 1835.

Berger, Verviers 1832-33.

Berger, Utilités, Th. des Arts, Rouen 1833.

Berger, premier amoureux, Anvers 1839, Bruxelles 1840.

Berger, Auguste, Alex., Théod. — Né selon Delhasse, le 29 octobre 1818, et qui pourrait bien être l'enfant du Th. Comte cité plus haut et le premier amoureux d'Anvers et de Bruxelles ; acteur du Palais royal :

8 juillet 1842, *Du haut et bas.*
29 » » *Francine la Gantière.*
14 févr. 1843, *La rue de la lune.*
15 févr. 1844, *Le major Cravachon.*
24 sept. 1844, *L'Oncle rival.*
6 juillet 1847, *Secours contre l'incendie.*
2 sept. 1848, *La dame de l'Empire.*

Son nom ne figure plus à l'Annuaire de 1850.

Bibliographie : Eug. Héros, le *Th. du Palais royal.*

Berger, Marius, 3me comique, Alger 1849-1862.

Berger, Guillaume, Colmar 1850, Versailles 1851-64, Lyon 1865-82. En 1882, Guillaume Berger, âgé de 74 ans, ayant 40 ans de théâtre, reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il vécut à Lyon 1882-83, à Paris 1884-85, à Lyon 1886-90 et à St-Julien 1891-94. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

Berger, troisième rôle, Melun 1852.

Berger, V. Montainville.

Berger, Augustin, Montbrison 1856-58, Lyon 1859.

BERGER, Mme ou Mlle, sous ce nom :

Mlle Berger, Anastasie. Th. Comte 1830.

Mlle Berger, Cassan, jeune première, Versailles 1829-31.

Mlle Berger, jeune première, Perpignan 1830.

Mlle Berger, Verviers 1832-33, Liège 1835.

Mlle Berger, jeune première qui remplaça Mlle Nadèje au Th. des Arts à Rouen 1833.

Mlle Berger, Variétés 1838.

Mme Berger, duègne, Verviers 1846.

Mme Berger, première amoureuse, Anvers 1839, Bruxelles 1840.

Mme Berger, née Marie Joseph Labat, femme puis veuve, actrice du Palais royal :

1844 15 nov., *Le Roman de la pension.*
— 14 déc., *La tête du singe.*
1845 13 mars, *Le vieux de la vieille.*
1846 4 sept., *Un cœur de grand'mère.*
1848 19 déc., *Les lampions de la veille et les lanternes du lendemain.*
1849 18 déc., *Les marraines de l'an III.*
1851 14 août, *Le Chapeau de paille d'Italie.*

Après la mort de son mari (V. Berger Auguste), elle quitta le Palais royal : Turin 1854-1855, Le Hâvre 1856-59.

Bibliographie : Eug. Héros, le *Th. du Palais royal.*

Mme Berger, Louis, veuve, comédienne âgée de 60 ans en 1843, infirme et pensionnée de la Société des artistes. Vivait encore en 1849.

Mme Berger, née Stéphanie Neyrinck, Oran 1854, Mâcon 1855, Gand 1856-58, Oran 1859, Londres 1860, Lorient 1861, Bruges 1862-63, Port d'Espagne 1864-65, Port-au-Prince 1867-1868, Rio-de-Janeiro 1869-70, Jersey 1872, Châtelet 1873-75, Oran 1876, Paris 1877-86. En 1886, âgée de 60 ans, avec 36 ans de théâtre, elle reçut une pension de 500 francs de la Société des artistes. Habitait Paris en 1902.

Mlle Berger, Herminie, Colmar 1850.

Mme Berger, Antoinette dite Antonia, Limoges 1859, Toulouse 1860-61, Nantes 1862, La Martinique 1863, Port d'Espagne 1864-65, Rennes 1867-68, Nîmes 1869-72, Marseille 1873-75, Avignon 1876, Arles 1877, Perpignan 1878, Oran 1879-80, Cayenne 1881-82, Angoulême 1883, Bel-Abbès 1884-85, Toulon 1886, Marignane 1887-88, Bergerac 1889-90, Firminy 1891, Romorantin 1892, Auch 1893, Chaslien 1894, Sarlat 1895, Aiguillon 1896-1900, Lavardac 1901. Mme Antoinette Berger, âgée de 60 ans en 1896, fut pensionnée de 500 francs par la Société des artistes, et sa mort fut annoncée au Rapport de 1902.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BERGERON, Mlle Emilie. — Troisième amoureuse, Nantes 1832-33.

BERGERON. — Né en 1819. Acteur au Palais royal 1842, *Du haut en bas* (8 juillet), mort le 7 juillet 1843.

BERGERON, Michel. — Lyon 1853-62.

BERGERONNEAU. — Genève 1830, Nantes 1835, Metz 1838, Anvers 1843, Mons 1844, Liège 1846 ; était âgé de 68 ans en 1843. Il reçut 200 francs de pension de la Société des artistes et mourut avant 1852.

BERGERONNEAU, Nicolas, Jules. — Reims 1860-61, Gand 1862-64.

BERGUNION. — Nom d'un artiste qui fit un procès à Seveste, directeur des théâtres de la banlieue, en réclamant le droit de jouer les rôles d'amoureux, et qui fut débouté de sa demande et condamné aux dépens (28 oct. 1829).

Bibliographie : *Almanach des Spectacles,* 1830, p. 18.

BERICHON. — Deuxième comique, La Rochelle 1829.

BERICHON, Mme. — Premier rôle, La Rochelle 1829.

BEYAUT, Mme, née Mayeur, femme puis veuve. — Toulouse 1850. Morte à 71 ans avant 1852.

BERLINGARD, Jean-Claude ou Claudius. — Premier comique Agen 1849, Constantine 1852, Lyon 1854-55, Marseille 1856, Limoges 1857, Bruxelles 1858, Toulon 1859, Marseille 1860-1862, Toulon 1863-64, Rouen 1865, Toulouse 1867, Lille 1868, Caen 1869-70, Marseille 1872, Reims 1873, Montevideo 1874, Marseille 1875, Constantinople 1876, Lyon 1877-78, Nantes 1879-80, Paris 1881, Liège 1882, Paris 1883. Jean Berlingard, âgé de 61 ans en 1884, avec 37 ans de théâtre, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes et se fixa à Paris 1884-93. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

BERLINGARD, Mme. — Deuxième amoureuse, Constantine 1852.

BERLY, Mlle. — Ingénuité. Th. français de Marseille 1828.

BERMIN. Mlle. — Th. du Château-d'Eau 1873.

BERNADAC, Louis. — Jeune premier rôle, Agen 1849, Calais 1850-52, Evreux 1853, Calais 1854, Poitiers 1854-56, Caen 1857-59, Madrid 1860, Verviers 1861, Ile de la Réunion 1862-64, Batavia 1865, Bordeaux 1867-78. En 1878, Louis Bernadac, âgé de 62 ans avec 36 ans de théâtre, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il habita Bordeaux de 1879 à 1883 et Nice de 1884 à 1898. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1899.

BERNADAC, Mme Marie, née Monin. — Madrid 1859-60, Verviers 1861, Ile de la Réunion 1862-83, Nice 1884-87. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888.

BERNAGE, Mlle Lucie, Clémentine, Amélie. — Premier accessit de comédie au Conservatoire en 1876, troisième Th. français (Déjazet) 1877, l'*Amour et l'argent* (1er nov.), même théâtre 1878-80, les *Nuits du Boulevard*, Th. des Nations 1883. Mlle Bernage fut surtout connue du public à cause d'une arrestation maladroite faite par un agent des mœurs qui la prit pour ce qu'elle n'était pas. Il y eut l'*affaire Bernage*, le cas *Bernage*.

Au moment où disparut le th. des Nations, Mlle Bernage disparut avec lui. Ce qui faisait dire à Paul Mahalin : « Nous retrouverons ici, ou là, sainte Bernage, vierge et martyre. C'est une opiniâtre. Elle poursuit la popularité avec autant d'ardeur qu'elle a poursuivi son fantastique agent. Aussi un peu avec le même résultat, hélas ! Non pas qu'elle soit laide ou dépourvue de talent. Elle est intelligente ; elle a du sentiment ; elle sait pleurer ; elle intéresse. On lui donnerait un sou sans confession. Ses yeux ont de grands reflets pleins de poésie mélancolique. Sa voix chuchote non sans charme... Oui, mais le reste de sa personne rappelle trop cette page de vers de Glatigny, intitulée : *Maigre vertu.* »

Bibliographie : Paul Mahalin, les *Jolies actrices* de Paris, 4me série, p. 115.

BERNAL. — Financier à Boulogne, 1853.

BERNARD-LÉON, aîné, Jean, Pierre Bernard dit. — Né le 11 avril 1785, rue de l'Egout, au Marais. Son père gérait les affaires particulières de M. Prévost d'Arlincourt, fermier général. Lorsqu'il eut terminé ses études, le jeune Bernard fut placé comme secrétaire auprès de Beaumarchais, devenu aveugle, puis, à sa mort, entra chez un avoué. C'est alors qu'il se fit connaître dans les réunions d'amateurs, notamment au Boudoir des muses, devenu le Théâtre de la rue Vieille du Temple, le 5 juin 1805.

Son père, pour le détourner de la carrière dramatique, le maria à la fille d'un architecte le 26 février 1809. Jean, Pierre Bernard, étudiant en droit et principal clerc chez Maître Rivière-Delisle, devint donc le mari de Mlle Joséphine, Adélaïde Dumont. Cette union fut heureuse, mais le but visé par le père ne fut pas atteint. Dix-huit mois plus tard, rompant avec les deux familles, la sienne et celle de sa femme, Bernard aîné, qui ajouta à son nom le pseudonyme qu'il avait pris jusqu'alors, devint le pensionnaire du théâtre de Versailles

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sous le nom de Bernard-Léon. Il resta dans cette ville plusieurs années.

En 1820, il jouait les financiers et les paysans au Théâtre français de Bordeaux, lorsque Delestre-Poirson l'engagea au Gymnase, qu'il venait de fonder. Il y débuta le soir de l'ouverture (23 décembre 1820) dans une pièce qui s'appelait le *Boulevard Bonne-Nouvelle*. Doué d'un talent plein de flexibilité et d'enjouement, Bernard-Léon partagea pendant quelque temps la vogue de Perlet. Et cependant il ne gagnait alors que 1,800 francs par an. Un jour son directeur le fit appeler et rompant de lui-même un engagement qui liait encore le comédien pour deux ans et demi, le porta de son propre chef à 6,000.

Bernard-Léon parut avec succès dans le *Comédien d'Etampes*, le *Coiffeur et le Perruquier*, la *Mansarde des artistes*. C'était l'homme de l'entrain, de la désinvolture, un bon gros garçon tout rond, tout jovial, qui était sur la scène comme chez lui. Sa diction était vive, saccadée, sa voix, tantôt grêle, tantôt forte, le servait merveilleusement. Le rôle de Desgouttières dans le *Château de Chambord* (21 mai 1821), ceux de Vatel, Poudret, Bellemain de l'*Intérieur d'un bureau*, Franval de la *Mansarde des artistes*, lui valurent autant de succès. Le 15 janvier 1824, il eut un bénéfice de 6,000 francs avec le concours de Potier, Brunet, Tiercelin et Lepeintre. En août, il alla jouer à Dieppe, devant la Duchesse de Berry, en compagnie des artistes du th. de Madame, Numa, Ferville, Gontier et Madame Théodore.



BERNARD-LÉON, d'après Vigneron

En 1824, G. de Pixérécourt, alors directeur de l'Opéra-comique, usant d'un privilège — pour ne pas dire d'un abus, — envoya un *ordre* de début à Bernard-Léon qui parut sur cette scène le 23 mars 1825 dans le rôle de Roch, de l'*Avis au public* et dans celui de Dugravier des *Rendez-vous bourgeois*. Mais on n'improvise pas facilement un comédien chanteur. Le débutant fut tout au plus convenable et reprit bien vite sa liberté pour regagner son cher Gymnase (1er mai 1826).

En janvier 1826, il avait donné des représentations sur le th. des Arts à Rouen.

En 1827, Désaugiers, directeur du Vaudeville, vint à mourir. Le marquis de Guerchy, qui était architecte, voulut reprendre cette succession, et mit Bernard-Léon de moitié dans la combinaison. Ce fut une idée malheureuse. Dégoûté de la direction, et reculant devant des dépenses nouvelles pour monter *Marie Mignot* — qui fut précisément un gros succès, — il donna sa démission de directeur, et resta seulement comme comédien. Après quelques excursions à Londres et en province et des rentrées périodiques au Vaudeville, Bernard-Léon eut encore des velléités de direction. En 1835, la Gaîté était à prendre. Il s'entendit avec Pixérécourt, Dubois et Marty, leur acheta la salle, les bâtiments et le droit à l'exploitation pour 500,000 francs, dit Brazier (Larousse dit 50,000), et prit possession de l'immeuble. Déjà *Monsieur de Latude* ou *Trente-cinq ans de captivité* avait obtenu un succès retentissant lorsqu'un horrible incendie compromit la fortune des anciens directeurs et vint, pour un moment, renverser toutes les espérances.

Une féerie, intitulée *Bijou* ou l'*Enfant de Paris*, avait été montée à grands frais. Cette pièce devait être représentée le lundi 23 février. Le samedi 21, à l'une des dernières répétitions générales, on venait d'essayer une petite machine chargée de figurer les éclairs ; un morceau d'étoupe enflammée mit le feu à une frise. En moins d'un quart d'heure, tout le théâtre était embrasé. « C'était pitié, a écrit Brazier, de voir cet honnête homme et ce bon comédien qui nous a fait tant rire au Gymnase et au Vaudeville, pleurant à son tour sur les ruines de la Gaîté. »

Cependant Bernard-Léon reçut, à cette occasion, des marques d'estime générales. Neuf mois après, le 19 novembre 1835, la salle fut ouverte à la foule des curieux, et lorsque, dans la petite pièce, un *Tissu d'horreur*, Bernard-Léon se montra, les spectateurs éclatèrent en applaudissements. Mais la nouvelle direction avait reçu un coup trop rude pour résister. Endetté, compromis dans son repos, veuf de sa femme qui n'avait pu survivre à cette catastrophe, Bernard-Léon perdit la santé, la bonne humeur ; en 1838, il rentra au Gymnase (la *Cachuca*), passa par le Palais royal (5 juin 1840, *Iphigénie*), et alla échouer aux Folies dramatiques. « Nous avons retrouvé aux Folies dramatiques une ancienne célébrité du Gymnase, Bernard-Léon, jouant nous ne savons plus quel rôle grotesque. »

Menant une existence troublée, tantôt à Gand où était établi son fils, tantôt à Anvers ou à Paris, où ce fils vint, par tendresse, ha-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

biter, c'est dans son domicile et entre ses bras que le vieil acteur mourut le 8 mars 1858.

Bernard-Léon écrivit des comédies, monologues, vaudevilles, un opéra-comique, une pantomime (1804-1821) et deux romans : l'*Enfant du Carême*, 1804, 2 vol. in-8° et l'*Enfant des tours Notre-Dame* ou *Ma vie de garçon*, 1825, 3 vol. in-8° avec Fléché et Imbert.

Nous reproduirons ici quelques jugements portés sur Bernard-Léon à différentes époques de sa carrière :

Grande biographie dramatique, 1824 : « Bernard-Léon, Gymnase. Voilà un de ces noms qui, placés sur une affiche, doivent toujours attirer l'amateur curieux d'applaudir une gaieté franche et communicative... Dans le rôle de l'artiste, où Perlet est si plaisant, Bernard-Léon l'emporte peut-être par la comparaison qu'on peut établir. Dans les rôles du *Courtier*, de la *Veuve du Malabar*, dans le *Maître d'école*, qui cite à tous propos des mots latins, dans l'opérateur, dans Monsieur Quinze-seize, dans ce complaisant de maison de l'ordonnateur d'une fête, dans l'*Ecarté*, en un mot à tous les personnages il met ce cachet de vérité qui décèle un tact fin et un grand esprit d'observation. »



BERNARD-LÉON
Caricature de H. Daumier

Biographie théâtrale pour 1829 : « Bernard-Léon, Vaudeville, rue d'Argenteuil, 34. — Enfin le voilà de retour dans ses pénates. Que diable aussi allait-il faire dans cette maudite galère de la rue des Colonnes ? (Opéra-comique). Son nom sur l'affiche a le privilège d'attirer la foule. Sa gaîté est franche et communicative, sa verve soutenue, sa rondeur placée autre part que dans ses membres. Il est toujours le personnage dont l'auteur lui a mis la copie sous les yeux. Il imprime à tous ses rôles ce cachet de vérité qui décèle un tact fin et un grand esprit d'observation, mais quelquefois aussi voulant frapper trop juste, il frappe trop fort. Bernard-Léon est excellent comédien, mais très mauvais administrateur, selon M. de Guerchy. »

Petite biographie, 1833, 5e édit. : « Ce n'est peut être pas un comédien ; mais c'est un bouffon très original, très plaisant, très amusant, et dont la présence seule excite le fou rire. C'est un de ces acteurs comme il en faudrait dans chaque troupe, un *gracioso* qui excelle à désopiler la rate, et qui excite ces éclats de rire bruyants qui absolvent les mauvais ouvrages. Bernard-Léon brûle les planches. Il est fâcheux que sa mémoire infidèle l'empêche quelquefois, à une première représentation, de tirer tout le parti possible de sa verve intarissable, de son inépuisable gaîté. Bernard-Léon est bon à voir à la quatrième représentation d'un joyeux vaudeville. Nous le recommandons aux amateurs dans le *Coiffeur et le Perruquier*, le *Baron d'Hilburgausen*, les *Petites Saturnales*, la *Maison du faubourg*, la *Vie de Molière*. *Pourquoi ? Vive le divorce*, la *Camargo*, le *Père Leleu* et autres joyeux ouvrages, car il faut de la gaieté à cet excellent bouffon. Au Gymnase, il était délicieux dans *Partie et revanche* et le *Comédien d'Etampes*. »

L'*Indiscret des coulisses* (1841) n'est pas si tendre : « M. Bernard-Léon, dit-il en passant en revue les artistes du Palais royal, est un des comiques les plus faux et peut-être les plus assommants de tous les comiques de Paris. Il frappe cette énorme protubérance qu'il a l'excessif amour-propre d'appeler son ventre, pour faire de la rondeur et de la bonhomie ; il rit bruyamment comme ces gros farceurs qui trouvent drôle ce qu'ils ont dit, mais en rient toujours seuls ; il roule de gros yeux d'un gris perle très clair, et chante avec une prétention exorbitante. Tour à tour directeur et comédien, il n'a été heureux nulle part. »

Le comique choyé de 1824 avait passé de mode en 1841. Et cependant nul ne saurait nier sa popularité passagère car peu d'artistes, ainsi qu'on le verra plus bas, n'ont été si souvent portraiturés que Bernard-Léon.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Grande biographie dramatique*, 1824, *Biographie théâtrale*, 1829, *Biographie des acteurs*, 1833, L. Brazier, *Hist. des petits théâtres*, l'*Indiscret des coulisses*, 1841. *Hist. des th. de Rouen*, t. III, p. 252.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis 4279.

1. En pied, de face (cost. de th.), gravé à l'eau forte, anonyme.

2. En buste, de ¾ à dr^te. Lith. par A. de V., 1822.

3. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par A. de V., 1824.

4. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par A. de V.

5. A mi-corps, de ¾ à droite, lith. par Béraud, Lyon 1839.

6. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par Ch. Chasselat.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

7. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), lith. par C. Constans, 1824. Sur cette planche se trouve aussi le portrait de Numa.

8. En pied, de ¾ à droite, caricature lith. par H. D. (H. Daumier), 1844.

9. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), lith. Engelmann, 1822.

10. En pied, assis, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par Fauconnier.

11. En pied, de face, tiraillé par l'Opéra-comique et par le Gymnase, lith. de Feillet.

12. En pied, de face (cost. de th.), lith. de Langlumé.

13. En pied, de profil à gauche (cost. de th.), lith. par H. M. (H. Monnier), 2 états.

14. En pied. de face (cost. de th.), lith. par H. M. (H. Monnier).

15. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), lith. par Henri Monnier,

16. En pied, de face (cost. de th.), lith. par Ochard.

17. En pied, de profil à gauche (cost. de th.), lith. par Vincent.

BERNARD-LÉON jeune, frère du précédent. — Né à Paris dans les dix dernières années du XVIII[e] siècle, débuta et joua longtemps en province, puis se présenta au Gymnase le 29 juin 1824, dans les *Acteurs à l'essai*, pièce où il remplit le rôle d'un invalide, d'un savetier bossu et d'un improvisateur. Il remplaça son frère dans le rôle du Charlatan, joua celui de l'Eveillé dans la *Chercheuse d'esprit*, mais ne resta que deux ans au Gymnase. Il demeurait alors rue Bleue, 38 (1824) puis rue du Faub. Poissonnière, 10 (1825). Voici ce qu'en disait alors l'*Ermite du Luxembourg* (M. Alhoy 1824 :) « Bernard-Léon, Th. des Célestins à Lyon. — Frère du précédent, Bernard-Léon soutient avec honneur l'homonyme. Il possède toutes les qualités de son frère, dans un degré moins éminent; il semble avoir fait une étude approfondie de son jeu, qu'il imite souvent à s'y méprendre. »

Nous notons son passage à Amsterdam, 1826-27, Bruxelles 1828, Lyon 1831, Marseille 1838, Versailles 1840, Bruxelles 1842. A Bordeaux, il fit avec Belfort et Aug. Lepeintre jeune un vaudeville qui fut représenté et imprimé sous le titre de : le *Cirque de Bojolay* ou *Pleuvra-t-il ? Ne pleuvra-t-il pas ?*

Biographie : *Grande biographie dramatique*, 1824. — *Almanachs* Barba. — *Annuaire* Delhasse, 1843.

BERNARD Eric. — Elève à l'école de déclamation, avait débuté à la Comédie française le 29 juillet 1816, par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide*, puis, le 5 août 1817, par celui du vieil Horace. Doué d'un physique noble, d'un organe sonore, d'une taille élevée, il fut jugé un peu froid. Il partit alors pour Bordeaux, et revint à Paris pour entrer à l'Odéon qui venait d'être reconstitué sous la direction de Picard. Il habitait rue de Seine, 57.

1819 30 sept. (ouverture), *Venceslas*, succès personnel.
— 28 oct., *Les Vêpres Siciliennes*, grand succès.
1820 1[er] mars, *Charles de Navarre*.
— 22 avril, *Conradin et Frédéric*.
— 20 déc., *Don Carlos*, demi-succès.
1821 16 juin, *Oreste*, chute.
— 1[er] déc., *Le Paria*.
1822 26 avril, *Attila*, succès.
— 14 juin, *Les Macchabées*, succès.
1823 12 avril, *Le Comte Julien*, chute.
— 17 mai, Bénéfice d'Eric Bernard avec la première de *Maxime* et le concours de Potier.

Eric Bernard fut alors réengagé comme premier sujet pour une durée de cinq ans.

« Tragédien froid, mais rempli d'intelligence, écrit Harel en 1825. Les amateurs l'estiment, avec raison, plus que Desmousseaux, de la Comédie française, qui joue comme lui l'emploi des rois.»

1824 27 avril, *Les trois genres*.
1825 1[er] fév., *L'Orphelin de Bethléem*, soirée tumultueuse.
— 14 mars, *Jeanne d'Arc*, grand succès.
— 25 avril, *L'Indiscret*.
— 9 mai, *La mort de César*, chute.
— 28 sept., *Alain Blanchard*, chute.
1826 8 juin, *Agamemnon*, succès.
1829 (ouverture), *Catherine de Médicis aux Etats de Blois*.
1829 1[er] déc., *Mon oncle bossu*.
— 29 » *Une fête de Néron*.
1830 30 mars, *Christine*, succès.
— 22 juillet, *Guillaume-Tell*.

Cette pièce, qui peut-être eut attiré du monde, fut arrêtée net par la révolution ; Eric Bernard fut alors nommé capitaine de grenadiers dans la Garde nationale. Il demeurait rue St-André des Arts, 74.

1830 19 août, *Le gentilhomme de la chambre*.
— 28 août, *Jeanne la folle*.

Eric Bernard vint chanter la *Marseillaise* dans son costume du rôle de Pontarlier, chevalier breton.

1830 7 octob. *Le roi fainéant*.

Eric Bernard, qui représentait le précepteur de Childebert, fut interrompu au milieu d'une tirade, à la fin du troisième acte, et prié de chanter la *Marseillaise*.

1831 12 mars, *Un changement de ministère*.
— 11 avril, *Médicis et Machiavel*, succès.
— 25 » *Norma*.
— 6 mai, *1783*, chute.
— 28 juillet. A l'occasion de l'anniversaire des trois journées, Eric Bernard vint chanter sur l'air « T'en souviens-tu ? » quatre couplets en l'honneur des Polonais — entre *Othello* et le *Mariage de Figaro*. Puis il lut une lettre annonçant la victoire remportée par

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ceux-ci sur les Russes. — Enthousiasme général.

1831 3 nov., *Mirabeau.*

L'Odéon ayant fermé ses portes, Eric Bernard se fit directeur. Il ouvrit le *Théâtre du Panthéon* dans l'ancienne église St-Benoit, la même où avait été enterré le grand Baron. Mais cette malheureuse affaire commencée le 18 mars 1832 se termina, faute de spectateurs, le 24 février 1833. Eric Bernard partit alors pour la Russie où il tint pendant de longues années l'emploi des pères nobles. Une note manuscrite que nous trouvons sur notre exemplaire du *Dict. théâtral* de Harel, nous apprend — sous toutes réserves, bien entendu — qu'il mourut à Cusset, près Vichy, en novembre 1859.

Bibliographie : *Annuaires dramatiques.* — Harel. *Dict. théâtral.* — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon.*

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis nº 4258.

1. En buste, de ³/₄ à gauche, lith. par Fauconnier.

2. En buste, de ³/₄ à gauche (cost. de th.), lith. par N.-H. Jacob.

3. En buste de face, lith. par Léon Noël, d'après J. David. — Ce dernier portrait est désigné par erreur comme celui d'Eric Bernard qui ne fut jamais *directeur* de l'Odéon, comme il est mentionné. Il est donc celui de Wolf dit *Bernard.*



BERNARD (Wolf), acteur et directeur de l'Odéon, d'après J. David

BERNARD, Mme Eric. — Femme du précédent, débuta le 16 mars 1820 à l'Odéon, dans le rôle de Monime de *Mithridate.*

BERNARD, Wolf dit. — Ancien chanteur de province, ancien directeur de Bruxelles, avait débuté au Th. français dans l'emploi des rois (31 mai 1822).

« M. Bernard, directeur des th. royaux de Bruxelles, lisons-nous dans l'*Almanach* pour 1823, débuta par le rôle de Pharasmane (dans *Rhadamiste* et *Zénobie*). Une belle taille, une excellente diction, méritent au débutant les applaudissements du public. Le Théâtre français désire se l'attacher; mais M. Bernard, qui a le droit de ne pas être traité en commençant, retourne à Bruxelles où les soins de sa direction lui paraissent plus intéressants qu'un noviciat à la rue Richelieu ».

Le 1er juillet 1823, Bernard sollicita la direction de l'Odéon à ses risques et périls, et on s'empressa de la lui accorder le 16 août suivant. C'était un grand débarras pour l'Etat. On lui donna cependant une subvention de 60,000 fr. qui fut portée à 100,000 le 16 novembre 1824.

Intelligent, actif, Bernard s'occupait de tout, remplaçant un acteur au pied levé, chantant s'il le fallait, déclamant des cantates nouvelles. Le public l'appelait en scène pour l'interpeller sur tel ou tel détail du spectacle. « Ce grand et gros homme paraissait, ont écrit P. Porel et G. Monval et, avec quelques gaies paroles débitées d'un ton paternel, calmait la colère ou la susceptibilité d'un public bruyant et peu indulgent peut-être, mais jeune et enthousiaste ».

Les colloques de Bernard avec ses spectateurs devinrent célèbres; en neuf mois il monta vingt nouveautés, moitié lyriques, moitié dramatiques, et reprit plus de trente pièces. Ce fut lui qui monta — et fort bien — le *Robin des Bois*, musique de Weber. Une des plus fameuses réponses au public fut celle-ci : on réclamait à grands cris le buste de Molière sur la scène : « Messieurs, dit Bernard, vous venez d'entendre le chef-d'œuvre de Molière *(Tartufe)*; la vue du buste de ce grand homme n'ajouterait rien à sa gloire. Et puis... nous n'en avons pas! » 21 juin 1825.

Après une direction fructueuse, où il avait fait l'impossible, mais qui sentait la veine épuisée, il vendit en février 1826 la fin de son privilège à Frédéric du Petit-Méré.

Bibliographie : *Almanach* Barba pour 1823. — Harel. *Dict. théâtral*, 1825. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

Iconographie : C'est par erreur que le catalogue Duplessis a désigné comme étant un portrait d'Eric Bernard la lith. de Léon Noël. L'absence du prénom *Eric* et la désignation « acteur et directeur de l'Odéon » nous confirment dans notre assertion.

BERNARD. — Sous ce nom :

Bernard, premier rôle, élève du Conservatoire, artiste à Rouen vers 1815 (rôles d'Orosmane et du jeune Horace) et troupe de Mlle George dans cette ville du 30 septembre

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1817 au 3 novembre suivant. Pourrait bien être soit Eric Bernard, soit Wolf Bernard.

BERNARD, troupe Harel 1829.

BERNARD, premier comique et régisseur, Verviers 1830.

BERNARD, premier comique, Soissons, Compiègne 1831.

BERNARD, Besançon 1831-33.

BERNARD, Jules, comique, Caen 1835.

BERNARD, né en 1803, avait débuté en 1835 sur le théâtre de la ville du Hâvre, dans l'emploi des basses comiques qu'il avait abandonné pour celui des Lepeintre jeune et des financiers. Mort en mars 1843, au Hâvre.

BERNARD, Metz 1838.

BERNARD, acteur du th. de Besançon, mort en cette ville en janvier 1840.

BERNARD Legros, La Rochelle 1849.

BERNARD, Paul, Félix. Nouvelle-Orléans 1849, Luxembourg 1850, Châlons 1853 (jeune premier), Niort 1854-56, Abbeville 1865, Napoléon-Vendée 1867, Dieppe 1868, Nice 1869, Le Hâvre 1870, Verviers 1872-73, Le Mans 1874, Nancy 1875, Rouen 1876-78, Lausanne 1879-80, Clermont 1881, Paris 1882-84, Rochefort 1885-87. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1888.

BERNARD, Ducor dit. — Strasbourg 1852. Habitait Paris en 1855.

BERNARD, Jules, François, comique, Lisbonne 1853-55.

BERNARD, Louis, Napoléon. — Montpellier 1872-73, Le Hâvre 1874-76, Montpellier 1877-78, Genève 1879-82, Marseille 1883-86, Genève 1887. Il fut frappé d'apoplexie au moment où il allait prendre la gérance du Grand-Théâtre de Marseille. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888.

BERNARD, Antoine, Le Hâvre 1882-83, Rennes 1884-85.

BERNARD, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme BERNARD, Christine Roujon, veuve. — Née en 1772, fille d'un colonel, actrice et directrice du Th. de Toulon (1790 à 1832, puis encore de 1836 à 38). Morte le 5 octobre 1844 à Marseille.

Mlle BERNARD, jeune amoureuse, Th. de Rouen 1790.

Mme BERNARD-Haute, duègne du Th. de la Gaîté à Bordeaux 1817-18-1820, 2000 fr. de traitement.

Mme BERNARD, jeune première, Strasbourg 1825.

Mlle BERNARD, Fédora, jeune première, Dijon 1828.

Mme BERNARD, caractères, Grand Th. de Bordeaux 1828, 1830-31, 1835.

Mlle BERNARD, Belleville 1829-30.

Mlle BERNARD, ingénue, Th. Molière 1831.

Mlle BERNARD, Emma, deuxième amoureuse, Tours 1832-33.

Mlle BERNARD, ingénue, Mons 1838.

Mlle BERNARD, Elisa, amoureuse, Liège 1839.

Mlle BERNARD, Jouanna, rôles d'enfants, Liège 1839, jeune premier rôle à Caen 1853.

Mlle BERNARD, amoureuse et rôles travestis, Gand 1842.

Mme BERNARD, Louise, jeune première, th. du Vaud, à Bruxelles 1844.

Mme BERNARD, Th. des Arts à Rouen 1844 à 1851.

Mlle BERNARD, Joséphine, Dijon 1849.

Mlle BERNARD, Virginie, Charlotte, Moulins 1849, Turin 1850, Calais 1851-54, Montpellier 1855-56, Moulins 1857-58, Troyes 1859, Liège 1860-62, Marseille 1863, Rouen 1864, Marseille 1865, Nantes 1867, Bordeaux 1868, Caen 1869-70, Buenos-Ayres 1872-74, Constantinople 1875, Paris 1876-77, Strasbourg 1878, Melun 1879-80, Nice 1881-85. En 1886, Mlle Bernard, Virginie, Charlotte, âgée de 60 ans, avec 37 ans de théâtre, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Elle vécut à Melun de 1886 à 93, et à Nice de 1894 à 97. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société de 1898.

Mlle BERNARD, Marguerite, Emma, Rouen 1851-58.

BERNARDI, Mlle. — Débuta à la Comédie française le 23 mars 1784, par le rôle d'*Iphigénie*, puis joua successivement : Palmire de *Mahomet*, Lucinde de l'*Oracle*, *Zaïre*, Betzi de la *Jeune Indienne*.

Bibliographie : *Almanach des Spectacles* 1785.

BERNARDI. — V. Bernardy.

BERNARDINI, Adrien, Honoré. — Bruxelles 1856-57, Paris 1858, Toulon 1859, Nîmes 1860-62, Rennes 1863-64, Paris 1865, La Haye 1867, Liège 1868-70, Bordeaux 1872-74.

BERNARDINI, Mme, née Juliette, Cécile Neray. — Bruxelles 1856-57, Paris 1858, Toulon 1859, Nîmes 1860-62, Rennes 1863-64, Paris 1865, La Haye 1867, Liège 1868-70, Bordeaux 1872-74.

BERNARDY. — Deuxième comique, Brest 1828.

Iconographie : Bibl. nat. Catal Duplessis n° 4291. « Bernardy acteur? ». En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.) lith. de G. Engelmann (1821),

BERNARDY, Mme. — Deuxième amoureuse, Gand 1825. En 1830, une dame Bernardy

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ou Bernardi joue les secondes duègnes à Namur et à Verviers. Ce nom se retrouve à Rennes en 1835 et à Béziers en 1838. En 1849-50, l'Annuaire des artistes signale l'existence d'une dame Bernardy née Soude.

BERNAUT, François, Hyacinthe, Guillain Crescent de. — Débuta à la Comédie française le 14 janvier 1754, fit de nouveaux débuts le 24 février 1760 et fut reçu sociétaire le 1er avril de la même année. Retiré le 12 décembre 1762, il fut tour à tour directeur à Rouen, à Caen et à Angers (1763-68), administrateur du Théâtre Beaujolais (1788) et mourut à Paris, 9, rue St-Lazare, le 9 mars 1789.

Lemazurier, qui l'appelle *Barnaud* ou *Bernaud*, nous dit qu'il ne réussit pas dans le rôle d'Arnolphe. Par contre, il plut mieux dans ceux de Harpagon de l'*Avare*, Orgon de *Tartufe*, Géronte du *Philosophe marié* et *Georges Dandin*. Il lui avait fallu une première fois repartir en province, lorsqu'il fut reçu pour doubler Bonneval. On a vu par les dates ci-dessus que son séjour à la Comédie française ne fut pas de longue durée.

Biographie : *Almanach des Spectacles* 1763, — Lemazurier, *Galerie historique*. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

BERNAUT, Mlle. — Pensionnaire à la Comédie française en 1760. V. Barnaud.

BERNAUT, Fleuri. — Débuta à la Comédie française par le rôle de l'*Avare*, 21 février 1771.

BERNAY, Jouanny. — Calais 1868-69.

BERNE-BELLECOUR. — V. Bellecour.

BERNEL, Aug. — Troisième amoureux, Vannes 1829.

BERNEL. — Financier, Arras 1838, Mons 1842, Anvers 1852.

BERNEL fils, Charles. — Rôles d'enfants, Arras 1838, Mons 1842, Amsterdam 1850, Gray 1851, Colmar 1853, Troyes 1854-55, Amsterdam 1856, St-Etienne 1857, Oran 1858-59, Paris 1860, St-Etienne 1861-62, Th. Déjazet 1863.

BERNEL, Louis. — Amsterdam 1850-51, Gray 1853, Nice 1854-55, Beauvais 1856-58, Paris 1859-60, Charleroy 1861, Gray 1862-64, Déjazet 1865, Calais 1867, Paris 1868-72.

BERNEL, Mme Clarisse, Thérèse, née Gavard. — St-Etienne 1857, Oran 1858, Paris 1859, Liège 1860, Le Mans 1861, Elbeuf 1862, Angoulême 1863-67.

BERNÈS. — Deuxième amoureux, Th. Cluny 1873, Gymnase 1877-80.

« Bernès, dit A. Laroque (1888), se fit remarquer au Th. Cluny dans quelques heureuses créations; il fut engagé au Gymnase où il demeura quelques années, tenant avec distinction les rôles de second plan, et particulièrement les personnages de bonne compagnie. Du Gymnase, il est allé au Vaudeville... en passant par St-Pétersbourg où il a laissé de bons souvenirs. Bernès est parent de Worms, de la Comédie française.

Bibliographie : A. Laroque, *Acteurs et actrices* 1888.

BERNET, François, Marie, Xavier. — Lyon 1849-58.

BERNET, Joseph. — Premier rôle, Metz 1853-1855-56.

BERNETTE. — Sous ce nom :

Bernette, père noble, Toulouse 1825, Th. français Marseille 1827-28.

Bernette, comique, Clermont 1830.

Nous trouvons sur cet acteur absolument inconnu la singulière note que voici dans la *Grande biographie dramatique* (1824) : « *Bernette*, Chaumont en Bassigny. — C'est un acteur que l'on compare, dans un rayon de dix lieues, tantôt à Brunet, tantôt à Potier, et que les marchands de couteaux de Langres vantent à tous les voyageurs qu'ils rencontrent. A peine avez-vous fait emplette d'une de ces lames qu'ils fabriquent avec tant d'habileté, que, roulant sur vous un œil entouré d'une auréole ferrugineuse — Et M. Bernette, disent-ils, comme on dirait à Paris, Madame Pasta ou Talma. Et M. Bernette, l'avez-vous vu ? ».

Bernette, Amiens 1831.

Bernette, Louis, membre de la Société des artistes depuis la fondation (1840), âgé de 66 ans en 1859, retiré depuis 1856, domicilié à Marseille et pensionné de 300 francs, avait joué à la banlieue, en province et à Paris. — Toulouse 1849-57, vécut à Marseille de 1858 à 70 et à Alexandrie de 1872 à 76. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1878.

Mlle Bernette, troisième amoureuse, Metz 1830.

Mlle Bernette, Rosine, deuxième amoureuse, Amiens 1835.

BERNHARDT, Mlle, Jeanne Bernardt dite. — Sœur de Sarah Bernhardt. Voici un extrait de son acte de naissance : « L'an mil huit-cent cinquante et un, le vingt-deux mars, est née à Paris rue du Marché St-Honoré, no 32, deuxième arrondissement, Jeanne-Rosine, du sexe féminin, fille de Judith-Julie *Bernardt*, rentière, demeurant rue de Provence, no 64, etc. » — Le 32 de la rue du Marché St-Honoré était l'adresse de Mme Surville, sage-femme.

Jeanne Bernhardt débuta sous les auspices de sa sœur, à la Gaîté, 1868-70, puis à l'Odéon, 1872-73, et créa un petit rôle au Vaudeville

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dans l'*Oncle Sam*. Elle parut au Gymnase le 24 mai 1876 dans les *Femmes terribles* (rôle de Delphine) et se maintint quelques années à ce théâtre, avant de partir pour Lyon (1882).

Jeanne Bernhardt accompagna sa sœur en Amérique, mais ne joua jamais qu'un rôle assez effacé dans la troupe. Elle se retira de bonne heure du théâtre et s'en alla vivre à Bruxelles avec une pension que lui faisait Sarah. Elle fut la mère de Mlle Saryta Bernhardt, qui créa le rôle de la princesse dans l'*Aiglon*. Atteinte d'anémie, Jeanne Bernhardt revint à Paris mourir chez sa sœur, 56, boulevard Pereire, et fut inhumée au Père Lachaise le 18 juillet 1900.

Au temps où sa grande sœur avait la toquade des cercueils capitonnés, Jeanne qui ne pouvait rester en arrière en fait d'excentricités, avait fait peindre chez elle des *potences*. On en voyait dans la salle à manger, dans sa chambre à coucher, dans son salon, partout enfin, ce qui faisait dire à un critique : « Elle a l'innocence et la malice. Elle pourrait aussi bien jouer un rôle d'ingénue qu'un rôle de soubrette ; son talent a plusieurs cordes et n'a pas besoin de *celle de pendu*. »

Bibliographie : *Foyers et coulisses*, Vaudeville, p. 109. — Marie Colombier, *Voyages de Sarah Bernhardt en Amérique. — Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, nº 989, 20 déc. 1902, col. 918.

BERNIER, Mlle. — Soubrette, Grenelle 1852.

BERNIER, Charles, François. — Douai 1860-1861, Mâcon 1865, Tours 1867, Le Puy 1868, Cognac 1869, Fontainebleau 1870, Charleville 1872-73, Versailles 1874-97. Sa mort fut annoncée en 1898.

BERNIER, Mme Cécile, veuve Petit. — Th. historique 1877-78, Châtelet 1880-83, Variétés 1884, Ambigu 1885, Paris 1886-1901. Habitait Paris en 1902.

Voici le portrait qu'en a laissé P. Mahalin : « Brune, gros traits et gros cheveux... Elle a débuté aux Fantaisies Oller où elle était patronnée par un de nos confrères du *Pays*. Engagée ensuite par Castellano au Théâtre-Historique, elle a joué cent fois de suite la cantinière de *Marceau*.

Mme Cécile Bernier faisait, en outre, de la peinture.

BERNONVILLE. — Comique, Liège 1840.

BEROD, Ennemond. — St-Pétersbourg 1873-1874, Strasbourg 1875-79.

BÉROU, Léon. — Gymnase 1849-1859. Avait débuté à l'Odéon en septembre 1848 dans l'*Ecole des femmes*.

BÉROUD, Mme Sophie, Tiennette. — Lyon 1853-55, Le Hâvre 1856, Lisbonne 1857-59.

BERRET, Marius, Alexandre, Alphonse. — Toulouse, jeune premier 1850-51, Le Hâvre 1852, Rouen 1853-57, Folies dramatiques 1858, Ambigu 1859-65, Folies dramatiques 1867-70, Londres 1872.

« Berret, nous dit Abraham (1861), en quittant Rouen, a été engagé aux Folies dramatiques. Il a créé quelques rôles à ce théâtre qu'il a quitté pour l'Ambigu. Berret est un des premiers artistes engagés par M. de Chilly. »

Mais avec le temps, Berret avait changé de genre, il jouait les grimes, et Vizentini (1868) le qualifie de « bonne pâte et de gros naïf ». Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1873.

Bibliographie : *Histoire des th. de Rouen* (1852). — Em. Abraham, *Les acteurs et actrices de Paris*, 1861. — A. Vizentini, *Derrière la toile*, 1868.

BERRIER, Mme Andréa. — Constantinople 1867-70.

BERRY, Pierre, Eugène Breby, dit. — Troisième rôle à Rouen 1849, Pau 1852, Nantes 1853-54, Lille 1855, Toulouse 1856, Lille 1857, Rouen 1858-59, Strasbourg 1860-61, Bruxelles 1862-64, Nantes 1865, Strasbourg 1867-68, Bruxelles 1869-73, Anvers 1874, Rouen 1875, Nantes 1876, Liège 1877, Rouen 1878-79, Bruxelles 1880-81, Rouen 1882-83. Sa mort, survenue à Besançon, fut annoncée au Rapport de l'année 1884.

BERSAC. — Débuta le 17 mai 1756 à la Comédie française par le rôle de *Gustave*, dans la tragédie de ce nom.

Bibliographie : *Almanach des spectacles*, 1757.

BERT. — V. Anselme.

BERT, Paul, Pierre, Franç., Brousse dit. — Toulouse 1883-85.

BERTAL, Marie, Paul, Lucien, Bucquet dit. — Gaîté 1887.

BERTAUD, Mlle. — Th. national 1853.

BERTAUD, Mlle. — V. Berthault.

BERTAUT, Mme. — Variétés 1849.

BERTE, Mlle. — Jeune première au Th. de Brunswick 1852.

BERTEAU, Mme Gabrielle née Lopinot, veuve. — Agée de 64 ans en 1846, domiciliée à Chaillot, reçut de l'Association des artistes dramatiques une pension de 150 francs, qui plus tard fut portée à 300 fr. Vivait encore en 1861.

BERTEAU, Mme Marie, Eugénie, ou Bertaud. — Strasbourg 1856-58.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BERTECHÉ. — Premier comique à Londres 1829, acteur et directeur à Mons 1830, comique à Cambrai 1831, Anvers 1850, Dunkerque 1851-55, Paris 1856-62, Alger 1863-64. En 1865, Berteché, âgé de 66 ans, avec 42 ans de théâtre, reçut une pension de 300 fr. de la Société des artistes.

BERTHAL, Mlle. — Actrice des Variétés, Victoire dans le *Manoir du Pic tordu*, 28 mai 1875. Morte en 1875. On écrit aussi *Berthall*. Elle avait fait ses premières armes aux Folies dramatiques, puis était entrée aux Variétés, où elle remplaça Zulma Bouffar dans les *Brigands*. Elle parut aussi dans une reprise de la *Vie parisienne* et joua sur le théâtre de Monaco.

Bibliographie : *Foyers et coulisses,* Variétés, p. 104.

BERTHAULT. — On écrit aussi *Bertaut*, *Berthaud* et *Berthauld*. Premier comique au th. français d'Amsterdam, débuta à la Comédie française le 10 septembre 1820, dans le rôle de Figaro, puis retourna à Amsterdam et à La Haye 1822. En 1824-25, il était au Grand Théâtre de Lyon. Voici ce qu'en dit, à cette époque, la *Grande biographie dramatique :* (Grand th. de Lyon). « Du mordant, de la verve, beaucoup de mémoire, encore plus d'aisance sur la scène, mais un organe singulièrement désagréable et qui déchire l'oreille. En résumé, acteur qui ferait plaisir à une assemblée de sourds. » Bruxelles 1828-29, Lyon 1830-31. En 1832, un sieur Berthaut (?) était directeur du Gymnase enfantin, passage de l'Opéra. L'*Annuaire* signale un *Bertault*, François ou Francisque, artiste dramatique, demeurant à Paris 1849-62.

Bibliographie : *Grande biographie dramatique*, 1824. — *Almanachs Barba.*

BERTHAULT, Mlle. — Actrice à l'Odéon en 1841, dont le nom figure dans les pièces suivantes :

1841 28 octobre, *L'Actionnaire.*
— 23 déc., *La vie d'un comédien.*
1842 29 janv., *Le Philanthrope.*
— 5 février, *L'avocat de sa cause.*
— 19 » *Le Veuvage.*
— 1er mars, *Le Mari malgré lui.*
— 14 avril, *Le voyage à Pontoise.*
— 3 nov., *Le Bourgeois grand seigneur.*

« Mlle Berthault est charmante dans le rôle d'Amanda » écrit en novembre 1842 Th. Gautier à propos d'une reprise d'*Henri VIII*, tragédie de Marie-Joseph Chénier.

1842 13 déc., *Les derniers valets.*
1843 9 fév., *Delphine.*
— 10 avril, *Les Contrastes.*
— 22 mai, *Mlle Rose.*
— juin, Bénéfice.
— 6 oct., *Tôt ou tard.*
— 31 » *L'Hôtel d'Alban.*
1843 18 déc., *Le médecin de son honneur.*
1844 18 janv., *Le pseudonyme.*
— 18 fév., *La famille Cochois.*
— 19 mars, *Champmeslé.*
— 15 octob., *Le Bachelier de Ségovie.*
1845 28 mars, *Le Seigneur des broussailles.*
— 19 avril, *L'Eunuque.*
1847 24 avril, Bénéfice avec le concours de Déjazet, Suzanne Brohan et de Mme Doche.

En 1849, l'*Annuaire* des artistes signale une Mme Julie Bertault, femme Beck, artiste au Vaudeville.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

BERTHE, Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Berthe, amoureuse, th. du Vaudeville, Bruxelles 1844.

Mlle Berthe, nom d'une actrice qui débuta à l'Odéon le 27 mars 1847 dans le *Manteau*. Odéon 1849.

Mlle Berthe, troisième amoureuse, Constantine 1852.

Mlle Berthe, Armandine Savary dite. Th. français 1852-60. Reprend le nom de *Savary*, Ambigu 1861-62, Lyon 1863-64. Reprend le nom de *Berthe*, Rouen 1865-67, Paris 1868-75.

Mlle Berthe. Elisabeth, Louise, Jacques dite. Rouen 1857, Lyon 1858-62.

Mlle Berthe, Eugénie. Anvers 1858-60, Reims 1861, Bruxelles 1862-63, Bordeaux 1864-1868, Lisbonne 1869-70, Bordeaux 1872-76.

BERTHÉ, Mme Célestine, née Bertin. — Moulins 1849, th. Historique 1850, Paris 1851-55, Constantinople 1856-57, Odessa 1858-61, Amsterdam 1862-65.

BERTHÉ, Edouard. — Orléans 1865-69.

BERTHÉ, Mme Marie, Thérèse, Françoise. — Orléans 1868-69.

BERTHELIER, Jean, François, Philibert. — Né à Panissières (Loire) le 14 décembre 1830. Son père, qui était notaire, en voulait faire un avocat, mais il mourut alors que l'enfant avait à peine onze ans. D'abord commis chez un libraire de Lyon, nommé Ponet, qui jouait le soir les troisièmes rôles au théâtre des Célestins, le jeune Berthelier puisa dans cette ville ses premiers goûts pour le théâtre ! Devenu voyageur en imagerie, dans la maison Pintard de Lyon, il charmait chaque soir les convives de la table d'hôte par ses chansonnettes comiques. Bref, en 1849, il trouva un engagement à Poitiers, comme fort premier ténor, et débuta par le rôle de Fernand de la *Favorite*. Mais le théâtre ayant fermé ses portes avant la fin de la campagne, Berthelier n'eut d'autres ressources que le café-concert. Après une foule de déboires, le malheureux jeune homme

EFERUS - Recherches & Classification numériques

arriva à Paris avec... vingt-deux sous dans sa poche. Un agent dramatique, Bizot, qui, par hasard fut le professeur de Mlle Frazey, que lui, Berthelier, devait épouser 15 ans plus tard, Bizot lui conseilla de se présenter au Conservatoire, et lui procura, en attendant, un engagement dans un café-concert de la place de l'Observatoire. En 1851, il a son audition au Conservatoire, mais... il est refusé à l'unanimité. Il chante alors au café Charles et au café des Vosges situés tous deux rue St-Denis. Il perd la voix à ce métier, et s'adonne uniquement à la chansonnette. En 1853 et 1854, il chante au *Beuglant*, rue Contrescarpe, avec un succès étourdissant. Bertall qui l'y avait entendu, le présente dans les salons et notamment chez Mme Orfila. A Lyon, sous le nom de *Francisque* (?) il fait fureur avec ses chansonnettes au Cercle musical : le *Boursier*, le *Voyage de Lyon à Paris*, *Qui veut voir la lune ?*, un *Jeune homme en loterie*, etc. Mais, malgré les trente francs qu'il gagnait là par soirée, il préfère revenir à Paris où Clapisson lui donne des leçons. C'est alors qu'Offenbach l'engagea aux Bouffes Parisiens, où il resta neuf mois. Voici ses créations à ce théâtre :

1855, 5 juillet (inauguration de la salle des Champs-Elysées). *Les deux aveugles*, rôle de Giraffier, succès colossal.

1855 Juillet, *Une nuit blanche*.

1855, 29 octobre, *Perinette*.

1855 Septembre, *La pleine eau*.



BERTHELIER (cliché Liebert)

1855 Septembre, *Le violoneux*.

— Novembre, *Le duel de Benjamin*.

— 25 décembre (inauguration de la salle du passage Choiseul). *Bataklan*.

Le bruit qui se fit alors autour du nom de Berthelier attira l'attention de M. Perrin qui l'engagea à l'Opéra-comique avec un traité de 7,200 francs. Cette partie de sa carrière (1856-1862) ne nous regarde guère, ne nous occupant pas des chanteurs. Nous rappellerons toutefois qu'elle fût des plus brillantes, et que Berthelier fut un incomparable Aignelet dans *Maître Patelin*. En 1858, il fut prêté cependant au Palais royal, où il parut avec Mlle Schneider dans *Jeune poule et vieux coq* (représentation extraordinaire, 11 septembre).

Le 7 février 1863, Berthelier débuta au Palais royal où il obtint un succès complet dans *Jean Torgnole*. Plus chanteur que comédien, il apportait à la scène de la verve, de l'entrain, un art consommé dans la chansonnette.

1863 16 mai, *L'Oiseau fait son nid*.

— 23 déc., *Le Pifferaro*.

1864 24 déc., *L'Histoire d'une patrouille*.

Mais le genre de ce théâtre ne faisait guère son affaire. On n'y chantait pas assez. Il revint donc aux Bouffes en avril 1864, en même temps que Mlle Frazey *(Avant la noce)*, qu'il épousa le 24 juin suivant et perdit si fatalement le 24 décembre 1865 à la suite d'un accident.

Berthelier créa encore aux Bouffes :

1865 21 sept., les *Refrains des Bouffes*.

1865 11 oct., les *Bergers*.

1865 19 oct., les *Douze innocentes*.

Rentré au Palais royal le 1er février 1867, il remplaça Brasseur dans la *Vie Parisienne*. A l'instar de ses prédécesseurs Achard et Levassor, Berthelier triompha surtout dans la chansonnette, et ne fut jamais qu'un comédien à côté. Le *Baptême du P'tit ébéniste* et 200 autres chansonnettes établirent sa réputation ; il composa même la musique de quelques-unes sous le pseudonyme de *Berthal*. C'est ainsi qu'on lui doit, par exemple, l'air de la ronde de *Jean Torgnole*, l'air anglais de l'*Oiseau fait son nid*, l'air de la chanson de l'*Enfant de la Cannebière*, etc. Tous les concerts, tous les salons se le disputaient. Il fut appelé à la Cour, fit les délices des soirées de Vichy. Au théâtre, ce n'était guère — comme Achard — qu'un brûleur de planches, au débit précipité.

Berthelier parut de nouveau sur la scène des Bouffes dans les pièces suivantes :

1868, 30 sept., l'*Ile de Tulipatan*.

— 19 déc., *Petit Bonhomme vit encore*.

1869, 28 oct., la *Revanche de Candaule*.

— 7 déc., la *Princesse de Trébizonde*.

1870, 27 avril, les *Bavards* (reprise).

La guerre venue, Berthelier s'engagea dans les Francs-Tireurs et se battit aux avants-postes de la Folie, près Pantin. Après le siège, on le porta même pour la médaille militaire. Pendant la Commune, il refusa de suivre ses

EFERUS - Recherches & Classification numériques

camarades à Londres et se retira dans son pays. Revenu à Paris en juin 1871, il fit sa rentrée aux Bouffes, le jour de la réouverture, le 16 septembre, dans la *Princesse de Trébizonde*. Il créa encore à ce théâtre :

1871, 23 octobre, le *Testament de M. Crac.*
— 14 déc., *Boule de neige.*
1872, 10 fév., le *Docteur Rose.*

Engagé aux Variétés, il y débuta le 13 mai 1872.

1872, 13 mai, les *Cent Vierges.*
— 15 août, *Ne la tue pas!* conférence burlesque.
1872, 22 nov., *La revue n'est pas au coin du quai.*
1873, 29 janv., les *Braconniers.*
— 26 avril, la *Veuve du Malabar.*
1874, 14 déc., les *Prés St-Gervais.*
1875, janv., les *Chapeaux*, conférence.
— 22 janv., les *Trente millions de Gladiator.*
1875, 18 mai, les *Portraits.*
— 27 mai, le *Manoir de Pic Tordu.*
— 30 juin, *Berthelier chez les Mormonnes*, fantaisie à son bénéfice.

Ayant appris les désastres causés par les inondations dans le midi de la France, il abandonna généreusement aux inondés la recette totale de la soirée. Cette belle action lui valut une médaille d'honneur qui lui fut décernée le 27 mai 1877 par la Société d'encouragement au bien.

Voici un jugement porté sur Berthelier en 1866 : « Il est l'exemple le plus frappant de la volonté de parvenir, lisons-nous dans les *Théâtres en robe de chambre;* il est parti de bas, d'un café-concert de la rue Contrescarpe, et en quinze ans, a passé par les Bouffes, le Palais-Royal et l'Opéra comique et a chanté dans tous les salons de Paris et dans toutes les villes d'eau d'Europe. Il est arrivé, à force de travail, à conquérir une belle position. En dehors de son théâtre, il se fait vingt-cinq à trente mille francs par an. Propriétaire de quelques immeubles à Montmartre, il excite la jalousie de quelques-uns de ses confrères... Comme la fourmi, il n'est pas prêteur ».

P. Mahalin (Triolet du *Gaulois*) ne fait que paraphaser ces quelques lignes.

Berthelier passa encore par la Renaissance, les Nouveautés et la Gaîté.

Théâtre de la Renaissance :

1876, 18 oct., *Kosiki*, rôle de Xicoco.
1877, 3 fév., la *Marjolaine*, Palamède.
1878, 25 janv., le *Petit Duc*, Frimousse.
— 20 nov., *La Camargo*, De Pontcalé.

Théâtre des Nouveautés :

1880, 18 déc., les *Parfums de Paris.*
1883, 27 janv., le *Droit d'ainesse*, Tancrède.
— 20 mars, le *Premier baiser*, Zug.
— 26 oct., le *Roi de carreau*, Tirechapp.

Sa dernière campagne fut celle qu'il fit à la Gaîté.

1886, le *Petit Poucet.*
— le *Grand Mogol.*
1887, 22 nov., *Dix jours aux Pyrénées*, Chaudillac.
1888, 19 mars, le *Bossu*, op. comique, Cocardasse.
1887, 31 mai, le *Dragon et la Reine*, Cornensac.

La mort de Berthelier, survenue en septembre 1888, fut annoncée en ces termes, par Eug. Garraud, au Rapport de la Société des artistes, le 24 juin 1889.

« S'il faut juger des sympathies qu'un homme a su conquérir, par la grandeur de l'émotion qui se produit à l'heure de son décès, nous pouvons affirmer que Berthelier jouissait de celle de tous les comédiens de Paris... Berthelier n'était pas seulement un artiste d'un incontestable mérite. C'était aussi un travailleur infatigable, cherchant toujours le mieux, dans le bien... Comme membre du Comité, toutes les fois qu'il eut à manifester son opinion ou ses sentiments sur la façon de secourir une misère intéressante, il nous a montré qu'il avait l'intelligence élevée, le cœur généreux, et une grande entente des affaires, ce qui, dans maintes questions, faisait souvent prévaloir son avis. Pour lui donner un dernier témoignage de leur unanime attachement, tous ceux de ses ex-collègues qui se trouvaient à Paris, assistaient à ses obsèques, et c'est entouré par eux, que le président de l'Association, dans un discours où il avait mis tout son cœur, a longuement retracé les qualités de l'homme et de l'artiste. Pauvre Berthelier! si gai, si bon enfant, c'est au moment où tout lui souriait que l'implacable mort est venue l'enlever à sa femme et à son fils, à ses nombreux amis, en leur laissant à tous d'inconsolables regrets ».

En dehors du théâtre, Berthelier avait été bon fils et brave soldat. Dès qu'il eut quelques sous, il alla chercher sa mère en 1853, et la garda près de lui jusqu'à sa mort, le 7 février 1873. Son concours était d'avance acquis à toutes les œuvres de charité, et son plaisir était de garnir son appartement de tableaux de maîtres. Riche de l'argent gagné par son travail, il faisait bien quelques envieux. De là vient peut-être cette réputation d'économe dont on le gratifia un peu trop.

Berthelier fut nommé officier d'académie en 1888. Il avait été question, vers 1885, de la publication de ses *Mémoires*. L'affaire, croyons-nous, n'eut pas de suite.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 118, 19-25 août 1875. Longue notice par Félix Jahyer. *Foyers et Coulisses*, les *Variétés*, p. 65 et suiv. — Adrien Laroque, *Acteurs et Actrices*, 1888.

Bibliographie : Yveling Ram Baud et E. Coulon, les *Théâtres en robe de chambre*, p. 225 (1866). — Paul Mahalin, *Au bout de la lorgnette*, p. 237, 1883.

Iconographie : Bibl. nat., Catalog. Duplessis n° 4388.

1. En buste, de face, lith. P. Bedeau, 1876.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Sur cette planche, se trouvent les portraits de Grenier, Lassouche, Fr.-L. Lesueur, Daniel Bac, Brasseur, L. Hyacinthe, Désiré, Menier (Paulin), Milher, Alexandre et Léonce.

2. En buste, de face, grav. par Guillaumet fils. Voir aussi (Bibl. nat.) portraits de Me Thierret.

Phot. Liebert, en buste, *Paris-Théâtre*, no 118, 1875.

Le *Journal amusant*, 15 février 1873, Berthelier-Lastecouarès dans les *Braconniers*, par Stop.

Le *Journal amusant*, 13 février 1875, Berthelier dans les *Trente millions de Gladiator*, par Stop.

Le *Journal amusant*, 24 février 1877, Berthelier dans la *Marjolaine* (costume), par Grévin.

BERTHELIN. — Ambigu comique, 1799.

BERTHELOT, Léopold, Symphorien. — Montparnasse 1865-68, Montmartre 1879 à 86, 1892 à 1901.

BERTHEM, Mlle. — Jeune première. Tours, Angers 1830.

BERTHET, Mlle Constant. — Jeune première, Grand Th. de Lyon, 1829.

BERTHET, Adrien Blondel dit. — Né vers 1848, appartenait à une famille de magistrats. Secrétaire du préfet de Marseille, chef du cabinet du préfet de l'Aube, décoré de la médaille militaire pour faits d'éclat dans la mobile, autour de Paris, en 1870, Berthet se brouilla avec toute sa famille pour entrer au théâtre. Après quelques essais au cercle Pigalle, il fut engagé à Cluny où il se fit remarquer dans le *Cousin Pons*. Il passa au th. des Arts (Menus plaisirs), 1875, au Th. historique, 1877, aux Nouveautés, 1880-83, St-Quentin 1884-85, Dunkerque 1886-87, Fougères 1888, Marseille 1889-90, fit des tournées à l'étranger et parvint à force de patience et de travail à se faire ouvrir les portes de l'Odéon — le rêve de toute sa vie (1892). Il y débuta, non sans succès, dans le rôle de Sganarelle du *Médecin malgré lui*, et c'est au moment où il touchait au but qu'il fut enlevé par une pneumonie. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

BERTHIER, Mme. — Actrice à la Porte St-Martin en 1823, débuta à l'Odéon le 8 septembre 1824 dans Célimène du *Misanthrope* et le 4 octobre suivant dans Lisette du *Glorieux*.

En 1828, une dame Berthier tient les premiers rôles à Metz; 1829, Strasbourg; 1831, Th. Molière; 1831, 11 février, Porte St-Martin *(Rochester)*. En 1841, ce nom reparaît à l'Odéon. En 1849, l'Annuaire signale à Lyon une Madame Berthier.

BERTHIER, Mlle Joséphine, Jeanne. — Genève 1879, Nice 1880, Liège 1881, Reims 1882-84, Paris 1886, Reims 1887.

BERTHIER, Mlle, Alphonsine Burdet, dite Alice. — Née vers 1860, se fit remarquer aux Nouveautés, aux Menus Plaisirs, à la Renaissance, à la Comédie parisienne, au Châtelet (1883). Voici le portrait qu'en fait Paul Mahalin : « Brune comme une Andalouse, sous sa perruque blonde de *Peau d'Ane*. Très confortable au *recto* et au *verso*. Il y a de *ceci* et de *cela*. Un peu trop de *cela* même. Mais Alice Berthier ne joue pas les Déjazet : elle joue les Léontine, les Desclauzas, les Tassilly ». Alice Berthier est allée en Russie, à Constantinople, en Egypte. Elle mourut à Paris, 8, rue Théodule Ribot, et ses obsèques eurent lieu à St-François de Salles le 1er septembre 1899.

Voici en quels termes M. L. Péricaud annonça la mort de sa camarade au rapport de l'an 1900 : « Une charmante et consciencieuse artiste qui s'était fait remarquer aux Menus-Plaisirs, aux Folies dramatiques, après avoir passé par le café-concert. Dans les derniers instants de sa vie, elle disait à l'ami qui, jusqu'au dernier moment, a pieusement veillé sur elle : « Je ne sais pas où j'en suis de mes redevances à la Société, mais je ne voudrais pas mourir rayée de ses *Annuaires*...» Et quand la mort eut fait son œuvre, l'ami fidèle vint nous trouver et solda les cotisations arriérées de sa chère défunte. »

BERTHOLLET, Auguste, Louis, César. — Th. Historique 1849-51, Cirque Impérial 1853-56, Beaumarchais 1860-64, Marseille 1865, Th. Lafayette 1868-80. Sa mort fut annoncée au Rapport de l'année 1881.

BERTHUE, Mlle. — Ingénue, Tours 1828.

BERTIN. — Acteur du Th. Louvois où il débuta en mai 1801 (direction Vigny). Voici en quels termes en parle l'Almanach pour l'an x : « Jeune homme, doué de beaucoup d'intelligence, d'une tournure gracieuse, d'une physionomie agréable, y est chargé de l'emploi des amoureux; il le remplit d'une manière distinguée ». Il venait de l'Opéra comique et débuta avec succès dans l'*Entrée dans le Monde*, puis joua dans le *Divorce* et *Une heure d'absence*. On lui reprocha seulement de la négligence dans la diction et un organe un peu sourd.

Aux rôles d'amoureux qu'il jouait avec chaleur, il ajouta quelques caricatures, mais la maladie le força à s'éloigner de la scène. Il mourut prématurément le 10 Germinal (31 mars 1802).

Bibliographie : l'*Année théâtrale, Almanach* p. l'an x, p. 59, an xi, p. 102, an xii, p. 286.

BERTIN, Louis, François, Angot dit. — Débuta au th. des Jeunes Elèves sous le nom

EFERUS - Recherches & Classification numériques

d'*Ango* ou *Angot*, puis se fit connaître à Bordeaux. En 1821, il fut engagé à Paris au Panorama dramatique.

« Je venais de créer deux rôles importants, dit Bouffé dans ses *Souvenirs* (p. 47)... quand j'appris tout à coup qu'on venait d'engager un artiste nommé Bertin-Angot. Il arrivait de Bordeaux où il avait obtenu de très grands succès à juste titre, car c'était un comédien dans la force du terme. Il prit naturellement une des premières places dans notre troupe... Chose bizarre, Bertin paraissait bien quarante-cinq ans; il était d'une taille au-dessus de la moyenne, et d'un physique convenant plutôt aux rôles du *Ci-devant jeune homme*, du *Bénéficiaire* ou du *Père Sournois* qu'aux jeunes personnages qu'on lui distribuait, tandis que l'on me chargeait de ceux de vieillard ».

Bouffé avoue qu'il eut la faiblesse de bouder son camarade jusqu'au jour où il reconnut que sous une enveloppe assez dure, ce Bertin possédait un cœur excellent, un caractère loyal, et il lui sut gré de lui dire un peu rudement sa façon de penser et de lui donner, à lui, débutant, d'utiles conseils dont il se hâta de profiter.

Bertin créa au Panorama dramatique le rôle d'Aladin dans la *Petite lampe merveilleuse* (13 septembre 1822), tandis que Bouffé jouait à ses côtés le rôle plus à effet de Ababa-Patapouf. « A peine le rideau tombé, dit Bouffé, Bertin me prit dans ses bras, et m'embrassant : « A la bonne heure, me dit-il, je suis content de vous; vous avez été simple, vrai et comique sans charge : marchez dans cette voie, c'est la bonne. A dater de ce jour il devint mon ami ».

Bertin, à qui l'on reconnaissait un jeu naturel, créa encore divers rôles à ce théâtre :

1822, 30 avril, la *Bonne Mère*.
— 6 juin, les *Deux Billets* (Arlequin).
— 27 juin, *Claudinet*.
— 28 juillet, les *Charbonniers de la Forêt Noire*.

On a vu que Bouffé faisait venir Bertin de Bordeaux; Maurice Alhoy le fait venir des Variétés.

« Le bruit des applaudissements que cet acteur recevait, écrit Maurice Alhoy (1824) vint frapper l'écho (?) du Comité administratif du théâtre des Variétés, et Bertin fut bientôt de la troupe joyeuse du directeur Brunet. Artiste laborieux, ami de sa profession, doué d'un naturel et d'un comique toujours soutenus, Bertin ne resta pas aux Variétés. L'administration du Panorama, qui des mains du peintre Allaux était passée dans celles de M. Langlois, se l'attacha et n'eût qu'à s'applaudir d'un tel engagement. La *Bonne Mère* de Florian vint, grâce à Bertin, enrichir le répertoire. Il joua le rôle de Lubin avec une sensibilité qui arracha des larmes. Dans *Trigolini*, il fit beaucoup rire; un rôle de pâtre dans le mélodrame des *Deux Fermiers*, le nègre du *Lutin amoureux*, et César des *Trois Tilby*, prouvèrent la flexibilité de son talent. Enfin le *Pauvre Berger* mit le sceau à sa réputation ».

Le Panorama ferma ses portes et Bertin reprit le chemin de la province. Le 24 avril 1827, on le revit dans le *Pauvre Beger* à la Gaîté. Il demeurait alors rue des Fossés du Temple, 77. Bouffé le retrouva en juillet 1838, régisseur général à Bordeaux. En 1850-53, Angot-Bertin était à Liège, en 1854 à Montpellier. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1855 : « Le Comité a perdu un de ses meilleurs délégués de province, M. Angot-Bertin... zélé, intelligent, dévoué ». Il laissait un fils qui fut au théâtre (V. Bertin-Angot, Louis).

Bibliographie : *Souvenirs de Bouffé*. — *Grande biographie dramatique*, 1824. — *Almanach* Barba 1828. — *Th. de Bordeaux* 1820, p. 254.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 4416. En pied, de face (cost. de th.), lith. par S. Baptiste, d'après L.-E. Rioult.

Paris de 1800 à 1900, t. I, p. 501, rôle de Zug dans le *Pauvre Berger*.

BERTIN. — Sous ce nom :

Bertin, amoureux, Besançon 1828.

Bertin, utilités, Orléans 1828.

Bertin, deuxième amoureux, Metz 1830.

Bertin, troisième rôle, Auxerre 1830.

Bertin, comique, Boulogne 1830-31.

Bertin, utilités, Liège 1831, Verviers 1835, Metz 1838.

Bertin, Jean, Pierre, grandes utilités, Th. des Arts à Rouen 1832-34, aux appointements de 1300 fr.

Bertin, Hippolyte, élève au th. de la Porte St-Antoine 1838.

Bertin-Angot, Louis, fils de Bertin-Angot du Panorama dramatique (V. plus haut), né le 25 décembre 1819, selon Delhasse, comique à Bruxelles en 1843, Liège 1852, Nîmes 1853, Montpellier 1854, Perpignan 1855, Nîmes 1856, Toulon 1857, Gand 1858, Mons 1859-60, Arles 1862-64. — (V. Mme Bertin-Angot).

Bertin, Stanislas, Odéon 1849, petits rôles à la Comédie française 1852-53.

Bertin, Bertinquioz ou Bertinquiot dit, Jean, Victor, Georges, Beaumarchais 1859-61.

Bertin, Adolphe, Jean, Victor, Besançon 1863-69.

Bertin, Alexandre, Ed., Alb. Elbeuf 1864, Bordeaux 1865, Elbeuf 1867, Paris 1868-74, Marseille 1875-76, Variétés 1877-80, Paris 1881-88.

Bertin, Bouffes parisiens 1873.

Bertin, René, Agen 1874-76.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BERTIN, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Bertin, débute à la Comédie française le 28 août 1813 par le rôle d'Agrippine dans *Britannicus*.

Mlle Bertin, Léontine, élève de Samson; petits rôles à l'Odéon 1848, le *Doute et la Croyance*, pensionnaire à la Comédie française 1849-50, Variétés, le *Roi de la Mode*, 25 septembre 1852, Vaudeville 1855-59, Odéon 1860-62, l'*Usurier du Village*, rôles de jeunes mères.

Mme Bertin, née Letur, femme Angot-Bertin dite. Avignon 1850, Marseille 1851, Liège 1852, Nîmes 1853, Montpellier 1854, Perpignan 1855, Nîmes 1856, Toulon 1857, Gand 1858, Mons 1859-61, Arles 1862-64, Bordeaux 1865-69, Nantes 1870, Bordeaux 1872-73, Bruxelles 1874, Marseille 1875, Toulouse 1877, Marseille 1878-80. En 1880, Mme Bertin-Angot âgée de 62 ans, ayant 51 ans de théâtre, obtint de la Société des artistes la pension de 500 francs. — Marseille 1881-90, Bordeaux 1891, Marseille 1892-1901. Sa mort fut annoncée (par erreur, sous le nom de M. Angot-Bertin) au Rapport de l'année 1902.

Mlle Bertin, Evelina, fille de Joséphine Bromerel, rôles d'enfants, Funambules.

Mlle Bertin-Angot, Louise, Joséphine, fille de Mme Bertin-Angot, Bordeaux 1865-68.

Mlle Bertin, Alice, Gaîté 1891-93.

BERTINI, Mlle Anna. — Nouvelle-Orléans 1855-65.

BERTINI, Mme Marie Ancelin dite. — Nice 1881-82, Douai 1883, Paris 1884-86, Liège 1887-88, Cherbourg 1889-90, Le Hâvre 1891. Sa mort fut annoncée au Rapport de l'année 1892.

BERTOLETI, Jules, Eugène, Barthalot dit. — Genève 1869-70, Nice 1872-73.

BERTON, Charles, François Montan, dit Francisque. — Naquit à Paris : « Le seize septembre mil huit cent vingt, est né et nous a été présenté un enfant du sexe masculin, issu du mariage de François Montan, dit Berton, et de Marie-Charlotte-Eléonore Bordes, son épouse légitime, et auquel ont été donnés les prénoms de *Charles-François* ». *(Extrait des actes de l'Etat civil)*. La généalogie de cette famille d'artistes est intéressante à connaître :

1° Pierre Montan, dit Berton, compositeur français, né à Paris en 1727, mort à Paris en 1780 (ou 1770?) Chef d'orchestre puis directeur de l'Opéra, surintendant de la musique du roi.

2° Henri Montan, dit Berton, fils du précédent, compositeur français, né à Paris en 1767, mort à Paris en 1844, auteur d'*Aline, Reine de Golconde*.

3° Berton François, fils naturel du précédent et de Mlle Maillard de l'Opéra, compositeur français, né à Paris vers 1784(?), mort à Paris du choléra, en 1832, professeur de vocalisation au Conservatoire.

4° Charles, François Montan, dit Francisque Berton, fils du précédent, celui dont nous nous occupons.

Entré fort jeune au Conservatoire, le 7 octobre 1836, dans la classe de déclamation dramatique de Michelot, il passa dans celle de Samson. Au cours de l'année suivante, il obtenait le premier prix de comédie, n'ayant pas encore dix-sept ans. Il quitta alors l'École et débuta le 12 décembre 1837 dans l'*Ecole des Maris* et le *Mari et l'Amant*, à la Comédie française. Il y fut accueilli comme le rejeton d'une famille d'artistes. Distingué, d'une physionomie agréable, possédant un organe bien timbré et une diction correcte, Francisque Berton aurait dû plaire. Il n'en fut rien. Reçu pensionnaire, grâce à l'influence de Samson qui l'affectionnait particulièrement et lui donna plus tard une de ses filles, il végéta pendant les trois années qu'il resta le pensionnaire de la Comédie, ne créant, dans les ouvrages nouveaux, que les rôles de Thorcy dans *Faute de s'entendre*, Léon dans le *Susceptible*, Gustave dans l'*Ami de la Maison*, un petit rôle dans *Caligula* et le page Edouard dans la *Jeunesse de Henri V*.

C'est alors (1840) qu'il donna sa démission, pour passer au Vaudeville où il débuta dans le *Secret*, avant de créer le rôle d'Alexis dans la *Jolie Fille du Faubourg*, où il réussit. Cependant, le Vaudeville traversait en ce moment une phase malheureuse, et Berton, récemment marié à Mlle Caroline Samson, fille de Samson et femme de lettres, cherchait à se rapprocher de son beau-père. Après avoir suivi les cours de chant au Conservatoire, classe de Duprez (14 déc. 1842-24 mai 1843) il reparut à la Comédie le 4 mai 1843 dans le Chevalier du *Distrait*, Almaviva du *Barbier*, et le 13 dans Dorante du *Menteur*. Il ne fut pas engagé.

Rebuté de toutes parts, il signa en août un engagement avec le théâtre français de Vienne (Autriche) où il resta deux ans, jusqu'à ce qu'il fut appelé à St-Pétersbourg où le poste de jeune premier était devenu vacant par suite du départ de Bressant.

Jouant tous les principaux rôles du répertoire dans le drame, la haute comédie, la comédie de genre, Berton passa neuf ans en Russie, réunissant tous les suffrages, malgré ses fameuses moustaches que l'artiste s'obstinait à ne pas vouloir sacrifier, en dépit des avertissements réitérés de l'administration impériale. La question fut posée jusque devant l'empereur Nicolas, paraît-il, et l'on ferma les yeux sur les belles moustaches de Berton, comme on avait toléré les favoris-côtelettes de Mario.

La position de Berton à St-Pétersbourg était magnifique. Tour à tour Fabrice de l'*Aventurière*, Landry de la *Petite Fadette*, *Sullivan*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Julien de *Gabrielle*, *Renaudin de Caen*, il était devenu l'enfant gâté de la Cour et de la ville. Mais la nostalgie s'empara de lui, il eut un procès avec l'administration, quitta brusquement la Russie et revint prendre l'air du boulevard.

Berton, pour ce coup de tête, fut condamné par les tribunaux français à payer 5000 fr. au général de Guédéonoff, représentant l'administration des théâtres impériaux de Russie. Le général fit savoir qu'il faisait don de cette somme à la Société des artistes. Berton s'engagea de son côté à payer par fractions mensuelles. Voici la lettre qu'à ce sujet le général de Guédéonoff adressa au baron Taylor, président de la Société :

« Monsieur le baron,

« J'ai eu l'honneur de recevoir l'office du Comité qui m'apprend l'arrangement qu'il a jugé convenable de faire avec M. Berton, pour le paiement de la somme à laquelle cet artiste a été condamné pour rupture de son engagement. Le Comité ayant exprimé le désir que cet engagement fut ratifié par moi, je m'empresse de vous prier, Monsieur le baron, de lui faire connaître que, n'ayant en vue qu'une réparation morale et légitime, et la somme adjugée par le tribunal ayant été offerte comme don à l'association, je n'ai plus à m'immiscer dans cette affaire, mais je ne puis me refuser au plaisir de faire agréer mes sincères remerciements au Comité pour avoir fait preuve d'humanité en donnant à M. Berton des facilités pour l'acquittement de sa dette ».

A. DE GUÉDÉONOFF.

(Rapport 1856).



Francisque BERTON
dans le *Piano de Berthe*, d'ap. Eust. Lorsay

Berton arrivait à Paris au moment où Bressant venait de quitter le Gymnase. Il reprend le rôle de Paul Aubry à la 88me représentation de *Diane de Lys*, fait une belle création dans le *Gendre de M. Poirier*, 8 avril 1854, joue le *Demi-Monde*, devient un des premiers artistes du Gymnase.

Jamais, cependant, il n'y eût deux acteurs plus dissemblables que Bressant et Berton : l'aspect un peu farouche de ce dernier, ses longues moustaches, son allure militaire, ses gestes brusques contrastaient avec l'élégance et la tournure aristocratique de celui qu'il avait mission de remplacer partout, aussi bien à St-Pétersbourg qu'à Paris.

En 1862, il voulut s'essayer dans le drame et passa à la Gaîté où il joua le rôle d'André dans la *Fille du Paysan*. Il reprit au même théâtre le rôle d'Espérance créé par Fechter à la Porte St-Martin dans la *Belle Gabrielle*, puis s'en alla à l'Odéon créer le rôle du duc d'Alésia dans le *Marquis de Villemer* (9 février 1864). Nous notons au passage :

1863, 28 nov., Vaudeville, les *Diables noirs*, Gaston de Champlieu.

1864, sept., Porte St-Martin, les *Flibustiers de la Sonore*, pièce où ses gants blancs et ses bottes molles au pays des Incas égayèrent quelque peu le public de la première.

1866, 20 fév., Gaîté, le *Coup de Jarnac*, rôle de Jarnac.

1866, 17 mars, Odéon, la *Contagion*, le baron d'Estrigaud.

1866, 29 octobre, Odéon, la *Conjuration d'Amboise*, le Prince de Condé.

1867, 8 avril, Odéon, la *Vie nouvelle*.

— 19 sept., — les *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, Jovelin.

1868, 17 fév., Odéon, *Kean* (reprise), Kean.

1868, 2 juin, Vaudeville, l'*Abîme*, Richenbach.

1868, 5 nov., Odéon, le *Drame de la rue de la Paix*.

1869, 18 mars, Porte St-Martin, *Patrie*, rôle de Carlo.

On revit encore Berton père — car les débuts de son fils, Pierre Berton, lui avaient fait donner ce nom — à l'Odéon, dans le *Bâtard* (1869) puis, la guerre venue, et bien que frisant la cinquantaine, il s'engagea dans un régiment de marche et fit la campagne du siège de Paris.

A partir de cette époque, on ne le revit plus qu'une seule fois sur la scène, au Théâtre italien, dans les *Deux Reines* de Legouvé, rôle du duc de Nevers. La pièce, malgré les chœurs de Gounod tint peu de temps l'affiche. Il perdit la raison.

Tout d'abord, l'on crut qu'il ne s'agissait que d'un accès passager. Ad. d'Ennery lui donna l'hospitalité dans sa villa d'Antibes, espérant que le grand air et le soleil remettraient ses facultés troublées. Mais les crises se renouvelaient, aiguës, et il fallut bientôt l'enfermer. Il mourut à Paris-Passy, après un an de souffrances, le 17 janvier 1874.

Berton fut le le type du comédien de bonne souche, spirituel, brillant, chaud, d'un naturel parfait. Eust. Lorsay nous a laissé sa silhouette de gentleman dans le *Piano de Berthe*.

« En scène, il est étonnant de jeunesse, lisons-nous dans les *Théâtres en robe de chambre* (1866). A la ville, il a l'air d'un sous-officier en pékin ; de grands gants de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

luxe; amateur de belles choses et d'objets d'art ».

Albert Vizentini (*Derrière la Toile*, 1868) est à peu près du même avis : « Elégant et distingué, assez sombre, peu causeur, toujours aimable, mise soignée sans suivre la mode, c'est le type du grand seigneur par excellence. Il aurait dû naître avec un million de revenus et sous le bon roi Louis XV. Adore tout ce qui est distingué, les femmes et les fleurs, les armes et les chevaux. Au printemps, sa grande joie est de vivre deux mois de la vie des champs, retiré dans son manoir de St-Avertin, en Touraine, où se trouve un petit vin fort agréable ».

V. Köning écrivait de lui : « Quel charmant comédien que Berton! Tour à tour plein d'énergie et de tendresse, son jeu est rempli de passion, sa voix est persuasive, etc.». Il laissait un digne successeur en la personne de son fils Pierre.

Biographie : Notice par Eug. Moreau dans les *Théâtres de Paris*, 1854. — Notice dans la *Galerie historique de la Comédie française*, par E. De Manne et C. Ménétrier.

Bibliographie: Köning, les *Coulisses parisiennes* (1864). Les *Théâtres en robe de chambre* (1866). *Derrière la Toile* (1868).

Iconographie : En pied, par Eust. Lorsay (dans le *Piano de Berthe*). *Th. de Paris*, 1854.

Buste (eau forte) par J.-M. Fugère, dans la *Galerie historique* citée plus haut.

BERTON, Mlle. — Mons 1844.

BERTON. — Sous ce nom :

Berton, Alger 1849.

Berton, Mathieu, Dijon 1849-50.

BERTON, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Berton, Maria, Délassements 1849.

Mme Berton, Alger 1849-50.

BERTONI, Mme Marie. — Vaudeville 1858-60.

BERTOLLO, Al., Marie, Esprit. — Lyon 1855-56. Joua les Cassandre aux Funambules où il débuta dans la *Corne du Diable*.

BERTRAND. — Sous ce nom :

Bertrand, Th. du Marais, rue St-Antoine, 1807.

Bertrand, utilité, Th. des Arts, Rouen 1808.

Bertrand, Compiègne 1825. On lit dans le Suppl[t] de la *Grande biographie dramatique* : « C'est un jeune premier qui joint à une jolie voix une intelligence profonde. C'est le Gontier de Compiègne ».

Bertrand, utilité, Nîmes 1830.

Bertrand, financier, Clermont 1830.

Bertrand, financier, Aix 1831.

Bertrand, financier, Le Hâvre 1838.

Bertrand, rôles de convenance, Mons 1842.

Bertrand, comédien mort en 1843.

Bertrand, Th. du Vaudeville, à Bruxelles, 1846.

Bertrand, Lyon 1849-50.

Bertrand, Jos., utilité, sauteur grotesque aux Funambules.

Bertrand, Antoine, Laurent, Beaumarchais 1856-59, Béziers 1860, St-Etienne 1861, Bruxelles 1862-67.

Bertrand, Jacques, Bordeaux 1857-60, Lyon 1861-62, Bruxelles 1863-64, Bordeaux 1865, Marseille 1867, Toulouse 1868-70.

Bertrand, Jean, François, Léon. Gaîté 1860-62, Folies 1863-70, Lyon 1872, Bordeaux 1873-74, Luxembourg 1875-77, Folies-Bergère 1878-81, Verdun 1882, St-Dizier 1883-85. — Décédé à Toulon. Sa mort fut annoncée au Rapport de l'année 1886.

Bertrand, Folies-Marigny 1864.

BERTRAND, Eugène. — Né à Paris le 15 janvier 1834, étudia la médecine jusqu'à l'âge de 20 ans. Entré au Conservatoire, il suivit les cours de Provost, débuta au Théâtre des jeunes artistes, rue de la Tour d'Auvergne, puis fut engagé à l'Odéon. En 1859, Eug. Bertrand partit pour l'Amérique, comme acteur. Il y devint directeur d'un petit théâtre. En 1864-65, il était à Port-d'Espagne. Au bout de six ans, il revint en Europe, joua à Bruxelles, au Théâtre du Parc et prit la direction de deux théâtres à Lille. En 1869, Eug. Bertrand prit la direction des Variétés, à Paris; il y resta vingt ans et y fit fortune, avant de passer, toujours comme directeur, à l'Opéra. Son frère Ernest fut un des trois directeurs du Vaudeville, avec Roger et Raymond Deslandes.

Président de la Société des artistes dramatiques, à laquelle il avait voué une affection sans bornes, et où il avait remplacé Ritt (1898), chevalier de la Légion d'honneur — deux jours plus tard il aurait reçu la rosette d'officier — Eugène Bertrand mourut à la fin de décembre 1899. Le 5 janvier il devait réunir à sa table les membres du comité pour commencer gaiement l'année. M. Péricaud prononça son éloge à l'assemblée générale du 9 juin 1900. Nous y relevons ce passage : « La netteté, la pureté, la probité de sa vie, tant comme comédien que comme directeur, peuvent rencontrer leur égale, mais ne peuvent pas être dépassées. Il était né riche, indépendant, il eût pu ne penser qu'à lui, se contenter d'être l'aimable vivant que sont tant d'autres, il voulut être utile ». Ses obsèques furent grandioses; le ministre des Beaux-Arts, M. Leygues, tenait un des cordons du poële; la messe fut chantée à St-Augustin par les artistes et les chœurs de l'Opéra; Mme veuve Bertrand conduisait le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

deuil avec ses deux enfants. Des discours furent prononcés au cimetière par MM. Roujon, directeur des Beaux-Arts, Gailhard, co-directeur de l'Opéra, Samuel, directeur des Variétés, Masset, vice-président de la Société des artistes.

Eugène Bertrand laissa une fondation de 500 fr. à la société qu'il avait présidée ; le premier qui en bénéficia fut le comédien Courcelles.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses* (Variétés). — *Annuaire* de la Société des artistes, 1900.

BERTRAND, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Bertrand. V. Deshaies et Beaubour.

Mme Bertrand, jeune mère, Metz 1828, Cambrai, Arras 1831.

Mlle Bertrand, premier rôle, Nancy 1829.

Mlle Bertrand, Henriette, Th. Comte 1838, 1849.

Mlle Bertrand, Emma, jeune première, débuta dans la *Pie Borgne*, aux Funambules.

Mlle Bertrand, Emma, Troyes 1849-50, Béziers 1856-59.

Mme Bertrand, Clarisse, Adèle, née Baltazar, dite aussi *Brécourt*. Versailles 1867, Rouen 1868, Troyes 1869-70, Angers 1872-73, Brest 1874, Versailles 1875-80, Palais-Royal 1881-85. En 1886, âgée de 60 ans, avec 30 ans de théâtre, Mme Bertrand obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1889. V. Brécourt.

BERTY, Mme Suzanne, femme Georges Courteline-Moineaux. — Décédée en mai 1902, et inhumée à Villette, petit village à huit kilomètres de Mantes, avait épousé le joyeux écrivain connu sous le nom de Courteline et joué de petits rôles sur diverses scènes.

Bibliographie : Le *Figaro*, 8 mai 1902.

BERU, Charles, Marcel. — Dijon 1864-65.

BERVILLE, Bonamy de Preciosi dit. — Commença par jouer de petits rôles au Th. de Monsieur, 1790-91, puis des raisonneurs au Th. Feydeau, 1792. Il passa au Th. de la République, 1793, et fut attaché comme pensionnaire à la Comédie française, 1799. L'*Almanach pour l'an IX* l'appelle « le dernier des confidents ». Berville appartint encore au Th. de la Porte St-Martin en 1805-06. En 1811, il se qualifiait d'ancien acteur du Th. français, et donnait des leçons de déclamation rue Mazarine, 57.

Bibliographie : *Almanachs des Spectacles*. — L'*Année théâtrale* pour l'an IX.

BERVILLE, Mme. — Femme du précédent. Utilité au Th. de Monsieur 1790, Th. Feydeau 1792, Porte St-Martin 1805-06.

Bibliographie : *Almanachs des Spectacles*.

BERVILLE, Mlle Justine. — Fille des précédents. Rôles d'enfants à la Comédie française en 1799. Mlle J. Berville débuta en 1809 au Th. de l'Impératrice, joua le rôle d'Angélique de l'*Epreuve nouvelle* (11 avril) et parut dans le *Menuisier de Livonie* et dans la *Tapisserie* (21 avril). Cette demoiselle Berville pourrait bien être la même que celle qui jouait les premiers rôles mélodramatiques au Th. français de Bordeaux en 1820.

Bibliographie : L'*Opinion du Parterre*, t. VII. Detcheverry, *Hist. des Th. de Bordeaux*, p. 254.

BERVILLE, Frédéric Broussouze dit. — Acteur de la Gaîté 1882-91, Folies dramatiques 1892, Menus Plaisirs 1893. Il avait débuté au Th. des Batignolles. Artiste estimable.

BERYER. — Troisième rôle, Versailles 1852.

BESANCOURT, Joseph. — Lyon 1849, Alger 1850-52.

BESCEUL, Jehan de. — Le plus ancien comédien français connu : « A Jehan de Besceul, joueur de farsses, pour argent donné a luy par le commandement du Roy, pour foing et auoine à son cheual qui porte son harnois, mercredy, 16e de feurier 1388, le Roy estant au Louure, 64 sols parisis ».

Bibliographie : *Comptes de l'Hôtel du Roy Charles VI*. — Arch. nat. K K 30, fol. 55 vo.

BESCOUR, Mme. — V. Letemple.

BESENGER, Mlle. — Deuxième amoureuse, Alais 1852.

BESISSES, Valentin. — Th. Montparnasse 1864-69.

BESOMBES, Jean, Alexis. — Lorient 1849, premier rôle à St-Brieuc 1852, St-Quentin 1859-60, Clermont 1861, Auxerre 1862-64, Pithiviers 1865-67, Villeneuve d'Agen 1868, Yssengeaux 1869, Annonay 1870-72, Gray 1873-75, Sablé 1876, Nantes 1877-88. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890. Il avait été le premier titulaire de la pension de 500 fr. fondée par M. Ritt.

BESOMBES, Mme, Jeanne, Edmontine, née Gondouin, soubrette à St-Brieuc 1852, Vannes 1853, Clermont 1861, Auxerre 1862-64, Pithiviers 1865, Yssengeaux 1869, Annonay 1870-1872, Gray 1873, Nogent-le-Roi 1874, Sablé 1875-76, Nantes 1877-88, La Rochelle 1889-90, St-Pierre d'Oléron 1891, Opéra-Comique 1892 (selon l'Annuaire), St-Pierre d'Oléron 1893-1901. Pensionnaire depuis 1899 (500 fr.) A cette époque, Mme Besombes comptait 76 ans d'âge et 52 ans de théâtre. Mère de Paul-Eu-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

gène Besombes, acteur moderne. — V. aussi Mme Billaud.

BESONNIER, Mlle Armandine, Cécile. — Th. Comte 1829-31, Bruxelles 1852, Rennes 1853, Colmar 1854, Sedan 1855, Mulhouse 1856-57, Colmar 1858-59, Nevers 1860, Sens 1861, Mâcon 1862-63, Bar-sur-Aube 1864, Abbeville 1865.

BESSAC, Ulysse. — Le Hâvre 1864-70, Ambigu comique 1873. Bessac passa successivement par Cluny, par les Menus Plaisirs, puis en 1877, alla jouer les jeunes premiers au Th. du Château-d'Eau. La direction de ce théâtre ayant fait de mauvaises affaires, Ulysse Bessac, en compagnie de Péricaud, de Gravier et de Pougaud (le père) prit le théâtre en Société. Cette Société devint une direction en 1878. Pendant six ans, cette affaire prospéra à ce point que le théâtre fut racheté aux quatre directeurs par M. De La Grenée : repris par M. Marcel Simond, et enfin retomba aux mains de Bessac seul qui le garda deux ans.

Ulysse Bessac est, à l'heure où nous écrivons ces lignes, administrateur et caissier de son ami M. Hartmann, directeur des Théâtres de Montparnasse, de Grenelle et des Gobelins.

(Renseignements obligeamment fournis par M. L. Péricaud.)

Iconographie : Bessac dans le rôle de St-Just, par Alfred Le Petit, dans *Hoche*.



BESSAC, rôle de St-Just dans *Hoche* par Alfred le Petit

BESSE, Mlle. — Jolie actrice à Versailles (fin du XVIIIe siècle), mentionnée par Fleury dans ses *Mémoires*.

BESSE, Mlle Clara. — Décédée en 1888, et dont la mort ne fut pas annoncée.

BESSEMENT, Mme. — Duègne à Moscou 1835-1838.

BESSIÈRE, Jean, Louis. — Rennes 1849, Nouvelle-Orléans 1850, Batavia 1852-1853, Amiens 1854, Lille 1855, Nancy 1856-60, Bayonne 1861, Limoges 1862-64, Besançon 1865-67, Limoges 1868-69, Lille 1870, Limoges 1872, Perpignan 1873, Montpellier 1874-75, Paris 1876-77, St-Etienne 1878. Agé de 73 ans (1878) avec 34 ans de théâtre, Bessière reçut la pension de 500 francs. — Vivait à Paris en 1882.

BESSIÈRES. — Acteur et directeur à Bruges en 1830.

BESSIN, Mme Henriette. — Nouvelle-Orléans 1850.

BESSIN. — Le Hâvre 1853.

BESSON, Jean, Baptiste. — Lyon 1849.

BESSON, Mme, née Duclocher. — Lyon 1849.

BESSON, Georges, François. — Vienne 1865-1867. Il y avait un Besson en 1879 à la Porte-St-Martin.

BESSON, Mme, Julie, Victoire, Inez de Lasnacires. — Florence 1870-73.

BESTEL, Eugène, Léon, Horace. — Bordeaux 1876-79.

BESTIEUX, Mlle. — Verviers 1832-33.

BETOLLE, Henri. — Bordeaux 1864-65.

BETOUT, Louis. — Alger 1856-60, Mostaganem 1861, Montpellier 1862-64, Nîmes 1865, Constantine 1867, Bône 1868, Constantine 1869-78, Oran 1879-80, Bel-Abbès 1881-82, Cannes 1883, Oran 1884-86. Cet artiste mourut à Oran au moment où une pension de droit venait d'être liquidée en sa faveur (*Rapport* 1887).

BETTON, Mlle Scholastique, Julie. — Alger 1854, Strasbourg 1855, Bordeaux 1856, Nantes 1857-58, Bruxelles 1859, Nantes 1860-64, Bordeaux 1865-73.

BETTON, Mlle Marie, Louise. — Strasbourg 1855, Bordeaux 1856-57, Nantes 1858, Bruxelles 1859, Nantes 1860-64, Bordeaux 1865. V. article *Araldi*.

BETZI, Mlle, ou Betzy. — Sœur de Mlle Arsène (V. ce nom). Débuta au Vaudeville comme choriste vers 1805, puis passa au rang des artistes de ce théâtre où elle resta près de vingt ans, y obtenant des succès assez flatteurs. Mlle Betzi demeura avec sa sœur Arsène rue de l'Echelle 1807-14, rue Chabannais 1816-18. Retirée du théâtre, elle succomba avant 1838 à une maladie longue et douloureuse.

Bibliographie : *Petite biographie dramatique*, 1821.

Iconographie : Collection Martinet (portraits) no 138. Augustina dans l'*Hôpital militaire*, 261-262 Blondine dans *Cendrillon*, 397 Marie dans la *Tour de Witikind*.

BETZI, Mlle Pauline. — Rôles d'enfants, Genève 1829.

BETZI, Mlle Maurice. — Ingénue, Dieppe 1831.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BETZY, Mlle. — Mime et danseuse aux Funambules.

BETZY, Mlle. — Th. National 1853.

BEULÉ, Francis, Joseph. — Angoulème 1867-1868, Le Mans 1869-70, Toulon 1872, Angers 1873, Versailles 1874-75, Reims 1876, Cluny 1877, Nantes 1878, Liège 1879, Genève 1880, Toulouse 1881, Anvers 1882, Lille 1883, Reims 1884, Le Hâvre 1885-86, Lille 1887. Il mourut en 1887 à Liège des suites d'un accident survenu en scène: un coup de pistolet tiré à blanc, mais de trop près, l'avait atteint derrière l'oreille. Il se déclara une maladie dans la tête, et il y succomba. Cet artiste était particulièrement apprécié à Lille.

BEULIN, Mlle Léonie. — Délassements 1849.

BEUREZ. — Premier comique, Reims 1830. Pourrait bien être le suivant.

BEURG. — Rôles d'Odry, Dijon 1828-29, Nancy 1831, Gaîté 1832-33, Cirque Olympique 1835.

BEURG, Mlle. — Utilités, Dijon 1828-29, Reims 1830.

BEURNONVILLE. — Montpellier 1849.

BEURTON. — Un acteur du nom de Beurton mourut en 1846, secouru par le Comité des artistes. En 1849, il y avait un Beurton à Calais.

BEURTON, Mme. — Deuxième duègne, Besançon 1830, Boulogne-sur-Mer 1832-33, 1838.

BEURVILLE, Mme. — Premier rôle Liège 1844.

BEUZEVILLE. — Th. de la Gaîté 1807-1808, Cirque Olympique 1820, mort en 1832.

BEUZEVILLE, Mme Rose. — Soubrette, Moulins, Nevers 1832-34.

Iconographie: Bibl. nat. Catalogue Duplessis n° 4592. Mme Beuzeville, actrice. En buste de ¾ à gauche, lith. par Et. C. (1838).

BEUZEVILLE, Mme Victorine, Adélaïde. — Jeune première, Lyon 1838 et grand premier rôle en province: Lyon 1849, Gymnase de Marseille 1852-53. Aborda l'emploi des duègnes à l'Odéon 1858-62. Mme Pernelle de *Tartufe* fut un de ses bons rôles, et elle joua aussi avec succès la Sévère de *François le Champi*.

BEUZEVILLE. — Lyon 1849, troisième rôle au th. du Gymnase à Marseille 1852-53, th. de la Gaîté 1861 *(Christophe Colomb)*, Vaudeville 1867, le Chevalier des *Souvenirs* (10 avril), de Terville dans les *Rivales*, 27 février 1868, Jean-Marie dans l'*Abîme*, 2 juin, Rosier dans l'*Enfant prodigue*, 6 novembre. Th. historique 1875-77.

BÉVALET, Mlle Céline. — Née à Paris, le 2 décembre 1863, débuta au théâtre tout enfant; joua aux Français dans *Marcel*, et au Gymnase dans les *Idées de Mme Aubray* et dans *Froufrou*. Engagée par Chabrillat à l'Ambigu, elle s'y fit remarquer dans le rôle de la grande Nana de *l'Assommoir*, qu'elle reprit à l'Ambigu après l'avoir joué en province. Son premier succès à l'Ambigu date de *Paillasse* où elle joua Jaquinet d'une façon remarquable. Elle fut désignée pour aller jouer ce même rôle à Lyon à côté d'artistes éminents. Au théâtre Bellecour elle aborda le répertoire par le rôle de Marianne de *Tartufe*.

Que devint la petite Bévalet?

Bibliographie: *Foyers et Coulisses*, *Ambigu*, p. 98, 1876.

BÉVILLE. — Th. de la Gaîté 1799. Un Béville tenait les troisièmes rôles à Compiègne, 1828.

BÉVILLE, Mlle. — Utilités, Compiègne, 1828.

BEYS, Denis. — Un des premiers camarades de Molière, signataire du contrat d'association de l'*Illustre Théâtre* (30 juin 1643), pour la conservation de la troupe des Enfants de famille. Lorsque Henri de Guise quitta Paris pour suivre Gaston d'Orléans, il distribua ses habits aux comédiens de diverses troupes, et Beys ne fut pas oublié. C'est ce qu'atteste un *Recueil de diverses poésies*, où se lisent des *Stances adressées au Duc de Guise sur les présents qu'il avoit fait aux comédiens de toutes les troupes;* mais il n'en était pas de même pour le poète qui réclama en ces termes:

Déjà dans la troupe royale,
Beauchâteau devenu plus vain,
S'impatiente s'il n'étale,
Le présent qu'il a de ta main.
La *Béjart*, *Beys* et *Molière*,
Brillants de pareille lumière,
N'en paraissent plus orgueilleux;
Et depuis cette gloire extrême,
Je n'ose plus m'approcher d'eux
Si ta rare bonté ne me pare de même.

Denis Beys quitta la troupe de la Béjart après les premiers déboires à Paris, et ne la suivit pas en province.

Dans l'opinion de Eudore Soulié, ce Denis Beys, plus vieux que Molière, et le premier *impresario* de la troupe, serait le même que Charles de Beys, auteur dramatique (1610-53), qui avait été enfermé à la Bastille vers 1639, comme auteur de la satire dirigée contre Richelieu, et intitulée *La Miliade*. Mais en quoi Denis et Charles ne font-ils qu'un seul de Beys? Dans tous les actes relatifs à l'*Illustre Théâtre*, Beys faisait précéder son nom d'un D.

Bibliographie: Eud. Soulié, *Recherches sur Molière*. — Ed. Fournier, *Etude sur les*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

œuvres et la vie de Molière, p. 13. — Jules Loiseleur, les *Points obscurs de la vie de Molière*. — G. Monval. *Chronologie Molièresque*.

BEYSSON, Henri, Joseph. — Premier comique, Nancy 1853, La Haye 1854-56, Liège 1857, La Haye 1858-59, Alger 1860-64, Marseille 1865, Alger 1867, Le Hâvre 1868, Alger 1869-72, Marseille 1873-77, Constantine 1878, Toulouse 1879-80. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1882.

BEYSSON, Mme. — Rôles de convenance, Nancy 1853.

BEYSSON, Charles, Henri Péraut dit. — Alger 1861-64, Toulon 1865, Perpignan 1867-1868, Alger 1869-73, Marseille 1874-88, Le Hâvre 1889-92, Marseille 1893-98, Nîmes 1899-1901. En 1900, Beysson Charles, âgé de 61 ans, avec 42 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. En 1902, il habitait Paris.

BEZAUD, E. — Financier, Bourges, 1838.

BEZIAT, Dominique. — Perpignan 1856-58, Gaîté 1875-78, Renaissance 1879-83. Habitait Paris 1884-1898. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1899.

BEZICOURT. — Débuta le 11 août 1782 par le rôle de Dorimond dans la *Fausse magie* à la Comédie italienne.

BIACABE. Jeune premier, Boulogne 1832-33, Dijon 1835, Boulogne 1838.

BIACABE, Mme. Jeune première, Boulogne 1838, Liège 1839.

BIACABE, Mme. — Mère, grand théâtre de Bruxelles 1845.

BIANCA, Mlle Félicie, Céline Boissart selon G. Monval, ou Blanche Boissard selon Larousse, naquit à Valenciennes vers 1840. — Son père, directeur d'un bureau de poste, fut atteint d'une maladie grave au cerveau, et laissa sa femme dans la nécessité de subvenir elle-même à ses besoins et à ceux de deux enfants, un fils et une fille. Mme Boissart mère vint à Paris où la jeune Bianca débuta dans une Revue de Roger de Beauvoir, à côté de Mlle Agar qui représentait une Minerve. Elle fut engagée à Bruxelles. C'est là qu'elle connût Mme Doche qui la prit en affection et lui facilita, dit-on, son entrée au Vaudeville. Elle y resta douze ans.



Mlle BIANCA, cliché Mulnier

Mlle Bianca joua successivement dans *Ce qui plaît aux Femmes;* les *Maris me font toujours rire, Une heure avant l'ouverture, Vingt francs, s. v. p.*, la *Poule et ses Poussins, Au diable les Revues,* le *Cotillon, Un homme de rien,* les *Coups d'épingles, C'était Gertrude, Sous Cloche,* l'*Amour qui dort, Aux Crochets d'un Gendre,* mais son plus franc succès fut le rôle de Nérine, dans les *Fourberies de Nérine* (15 juin 1864) qu'elle alla jouer dans les salons avec St-Germain.

Ce fut à ce professeur hors ligne qu'elle dut plus tard son entrée à la Comédie française; en effet, celui-ci l'ayant stylée pour le *Florentin, Pierrot posthume* et certains rôles qu'elle tint aux matinées de la Gaîté — Nérine du *Joueur,* Lisette des *Folies amoureuses* — elle fut remarquée par M. Perrin qui songea à l'engager à la Comédie.

Parmi les rôles que Mlle Bianca créa encore au Vaudeville, il faut citer Elisa des *Erreurs de Jean,* Florine du *Capitaine Amadis* (1865), Virginie de *Me Ajax* (1866). Son nom figure, entre autres pièces, dans *Maison neuve,* les *Femmes d'emprunt, Loup et Agneau,* les *Brebis galeuses,* l'*Enfant prodigue,* le *Choix d'un Gendre, Arlequin et Colombine.* — Et, après la guerre, au Vaudeville toujours, dans l'*Ennemie, Rabagas* (Tirlirette). Enfin, elle entra, sans bruit, à la Comédie française, le 25 septembre 1872, et débuta par Lisette des *Folies amoureuses* et Madelon des *Précieuses.* Mais elle n'avait pas le ton de la maison. Confinée dans de petits rôles, dans les soubrettes de second plan, Mlle Bianca rendit ainsi beaucoup de services, mais ne brilla jamais d'un vif éclat. L'artiste avait préféré sa tranquillité. Le 1er janvier 1876, elle joua pour la première fois Zerbinette des *Fourberies de Scapin,* et resta comme pensionnaire à la Comédie française jusqu'en 1888. Mlle Bianca habitait Paris en 1902.

Voici quelques jugements portés sur cette artiste : En 1866 : « Se tient en dehors de ses camarades. Mlle Bianca ne dit pas mal les vers; c'est une soubrette, et au besoin même une Madame Pierrot assez agréable. Dans le drame, manque de tout ».

En 1873 : « Mlle Bianca était très aimée au Vaudeville, où elle a longtemps joué, avant d'entrer à la Comédie française; c'est une soubrette excellente, vive, spirituelle; les yeux

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sont brillants, la physionomie est animée, on ne saurait être plus accorte, plus avenante, et je dirai même... plus vraiment appétissante ».

En 1878 : « Plus gaie que son nom romantique ne le fait supposer... Des cheveux andalous ; une bouche charmeresse, des yeux brillants et un peu distraits, qui *regardent vaguement quelque part...* a été fort goûtée au Vaudeville. S'efface aux Français ».

Biographie : Notice par Félix Jahyer, *Paris-Théâtre*, 4-10 sept. 1875.

Bibliographie : Yveling Ram Baud et E. Coulon, les *Th. en robe de chambre*, 1866. — *Foyers et Coulisses, Comédie franç.*, t. II (1873). — Paul Mahalin, les *Jolies actrices de Paris* (1878).

Iconographie : Portrait-médaillon, cliché Mulnier, *Paris-Théâtre*, 4-10 sept. 1875.

BIANIC, Mlle, Léonie, Fanny. — Caen 1879-81, Paris 1882-95.

BIARD, Mlle Cécile, Antonia. — Mons 1857-63, Reims 1864, Dieppe 1867, Reims 1868, Mourmelon 1869-70, Rennes 1872, Givet 1873-74, Mézières 1875-82, Paris 1883-94.

BIBARD, René. — Agé de 60 ans, avec 43 ans de th. en 1891, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il vécut retiré à Paris, et sa mort fut annoncée en 1896. V. René.

BIBARD, Mme Maria, Barbe, René Lemoine. — La Haye 1867-68, Strasbourg 1869, Rouen 1870, Gand 1872, Odessa 1873-75, Tours 1876, Rouen 1877-86, Paris 1887-95, Rouen 1896-1902.

BIBEYRAN, Mamert, René. — Marseille 1859-63, St-Pétersbourg 1873, Lyon 1874-78.

BIDARD, Mlle Aline. — Florence 1850, 1852, Verviers 1854-56.

BIBRE-VADE. — Jeune premier, Th. des Arts à Rouen 1835 36, avec 5000 fr. d'appointements.

BIDAUT, Paul, Armand. — Brunswick 1849, Londres 1850, Paris 1852, Brunswick 1853-56, Variétés 1857-60, était né à Paris le 1er août 1802. Il exerça pendant 37 ans la profession de comédien en province, à Paris et à l'étranger, et obtint, en 1860, la pension Trémont de 300 fr. Il avait perdu la mémoire et restait seul, sans famille.

BIDAULT, Hyacinthe. — Dieppe 1849.

BIDAULT, Martial. — Funambules 1849.

BIDAULT, Mme. — Funambules 1849.

BIDAULT, Mme, née Chevalier. — Dieppe 1849.

BIÉ. — Acteur de Rouen, mort en cette ville le 9 décembre 1837.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis n° 4700. En buste, de 3/4 à droite, dans un ovale. Lith. par E. Bérat, 1824.

BIÉ ou Bied, Mlle, Zelma, Aveline. — Gaîté 1876-79.

BIENFAIT, Ernest, Cyrille. — Débuta au Petit-Lazari à l'âge de 17 ans. Il passa ensuite au Th. de Belleville (1866), d'où il fit un saut à l'Odéon (1867-69). Ramiche dans la *Vie nouvelle* (1867), un petit clerc dans les *Amoureux de Marton* (1868), Pistol dans *Kean* (reprise), le bouffon dans le *Roi Lear* (reprise, 1868), etc.

Il revint bientôt au boulevard — Château d'Eau, 1870-74 — puis quitta le théâtre pour le café-concert. Bataclan 1875-79, la Scala 1880-83, Concert parisien 1884-85. Entre temps, il était devenu le directeur du Café de la Chartreuse, près la Porte St-Denis, où se réunissent les acteurs de province et les artistes de café-concert en quête d'engagements. Cependant le théâtre l'attirait toujours. Il rentra à la Gaîté 1890-96, et mourut en décembre 1899 à La Varenne St-Hilaire, dans un petit établissement qu'il avait créé.

Ernest Bienfait s'était toujours préoccupé de l'avenir de ses camarades ; il était vice-président fondateur de la Société de secours mutuels de la Gaîté, membre de l'Association des artistes dramatiques et des artistes lyriques, etc. En 1896, il reçut une médaille de sauvetage. Ses obsèques eurent lieu le 20 décembre 1899 à La Varenne St-Hilaire, 33, avenue de St-Maur.

M. L. Péricaud, en annonçant la mort de son camarade, dans son Rapport de 1900, raconta ce fait peu connu du commencement de la carrière de Bienfait : « Il avait passé par le Conservatoire et traversé l'Odéon avec succès. Lors de son tirage au sort — on faisait encore sept années de service militaire — sept années de régiment, c'était l'anéantissement complet de sa carrière dramatique, son frère aîné se dévoua pour lui, et bien qu'exempté par le tirage d'un bon numéro, partit à sa place ».

Bibliographie : Le *Figaro*, 19-22 déc. 1899. *Annuaire* des artistes, 1900.

BIENFAIT, Alfred, René. — Bouffes parisiens 1877-82, Bataclan 1887. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1891.

BIENVENU, Edouard. — Th. Comte 1838.

BIES, Mlle Mélanie. — Deuxième amoureuse, Nouvelle-Orléans 1853.

BIERNE, de. — V. Nestor.

BIÉTRY, Laurent. — Douai 1854-55, Rouen

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1856, Lisbonne 1857. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1859.

BIGET, Antoine. — Deuxième père, grime, Bruxelles 1828, Toulouse 1831-33, 1838, 1849. En 1848, Biget se trouvait à Foix. Il avait alors 75 ans, 40 ans de théâtre, et une pension de 120 fr. de la Société des artistes. De 1852 à 1855, il était à Paris. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1857.

BIGNON. — Acteur de la Gaîté en 1800. L'*Almanach pour l'an IX* le signale comme un « valet d'un comique froid, mais naturel ». Deux ans plus tard, il figure sur le tableau de la troupe du théâtre de l'ancien Opéra (P. St-Martin). — « Bignon, écrit l'auteur du *Tribunal volatile*, peut tenir la haute livrée, mais il excelle dans les caricatures d'huissiers et de vieux auteurs ». En 1808, il était à Venise, sous la direction de Mme Raucourt. En 1812, premier comique au Théâtre des Arts, à Rouen. Rentré à la Gaîté en 1817, Bignon ne tarda pas — pour parler le langage du temps — à déserter « le temple du mélodrame pour s'enrôler sous l'étendard de Brunet ». En d'autres termes, il entra aux Variétés, où il resta de 1821 à 1828. Il demeurait alors rue Cadet, n° 12. En 1831, lorsque l'on inaugura la salle des Folies dramatiques, on y représenta les *Quatre parties du Monde*, dont l'auteur n'était autre que Bignon « ancien comédien du boulevard ».



Louis BIGNON, dans *Richard III*, par Marcelin (caricature), 1852

On écrit de lui en 1821 : « Sa gloire fut toujours au même point, mais ses appointements s'élevèrent de quelques degrés. Le parterre l'écoute avec calme ; jamais un sifflet ne prouve à l'artiste qu'il déplaît, jamais un bravo ne lui annonce qu'il est agréable au public ; on le voit par habitude ».

Et en 1825 : « Il fut une des gloires du boulevard du Temple ; il est venu enterrer sa réputation au boulevard des Panoramas. Bignon est un honnête homme, sans ambition, qui se contente de l'emploi des compères et qui garde pour lui le secret de son talent ».

Bignon qui semblait déjà vieux à cette époque, vécut longtemps encore. Il fut un des premiers pensionnaires de la Société des artistes, en 1843. En 1845, il est âgé de 80 ans et se trouve dans la plus grande détresse, lui et sa femme. Le rapport de Samson nous apprend, en effet, que sur les instances du baron Taylor, les dames du Bon-Secours envoyèrent gratuitement une sœur pour soigner M. et Mme Bignon. Ces deux vieillards, très dignes d'intérêt obtinrent, grâce aux démarches de Moëssard et de Génard, ce dernier inspecteur du th. de la Gaîté, un logement pour le reste de leurs jours dans une maison de refuge à la disposition du maire du vme arrondissement. Mme Bignon mourut la première, avant 1846, et ses obsèques furent payées par le Comité des artistes ; Bignon mourut quelque temps après — avant 1852.

Bibliographie : *L'année théâtrale*, almanach pour l'an IX. Le *Tribunal volatile*. — H. Lyonnet, *Mlle Raucourt*, directrice des th. français en Italie. — *Hist. des th. de Rouen*, t. II, p. 365. — *Petite biographie dramatique*, 1821. — *Grande biographie dramatique*, 1824. Harel, *Dict. th.*, 1825. — Collection des *Rapports* de Samson, 1845-46.

BIGNON, Louis, Thomas. — Naquit à Paris vers 1812. Apprenti cordonnier, puis sculpteur, Bignon fit ses premiers essais dramatiques sur les théâtres de banlieue, puis se fit recevoir à l'Odéon où il joua les premiers rôles, bien que manquant d'énergie : « Un Hercule en beurre ! » disait de lui son camarade Gil-Pérez qui jouait alors les utilités au même théâtre.

Bignon, taillé en colosse, créa des rôles dans les pièces suivantes, à l'Odéon :

1841 28 oct. *L'actionnaire.*
— 27 nov. *Les enfants blancs.*
1842 12 fév. *Le Maréchal de Montluc.*
— 26 fév. *Cédric le Norvégien.*
— 19 mars. *Les ressources de Quinola.*
— 9 avril. *Le Comte de Bristol.*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1842 7 mai. *Le tribun de Palerme.*
— 29 sept. *L'héritage du mal.*
1845 29 avril. *Camoëns.*

Bignon, qui avait épousé Mme Albert (V. ce nom), s'éprit tout à coup de belles-lettres. Il étudia le grec, le latin, devint auteur dramatique et donna au Vaudeville, en 1845, un drame en trois actes, *Sous les arbres*, qui n'eut qu'un médiocre succès. Il fut engagé au Théâtre historique et devint un de ses soutiens, créant des rôles importants dans la *Reine Margot*, le *Chevalier de Maison rouge*, etc. Malheureusement la Révolution de 1848 tourna un peu la tête de Bignon qui se fit orateur de clubs, et brigua une place de député, mais sans succès. Revenu à la réalité, il débuta à la Comédie française dans *Don Juan*, rôle où il échoua, se relevant bientôt avec une création inoubliable, celle de Danton, dans la *Charlotte Corday*, de Ponsard.

La place de Bignon était au boulevard ; il y revint. Tous ses rôles, la plupart créés ou repris à la Porte St-Martin, furent marqués d'une empreinte personnelle : Raoul de Foulques de *Richard III*, Roncevaux des *Nuits de la Seine*, Frochard du *Vieux Caporal*, Chennevière de l'*Honneur de la Maison*.

« C'est un artiste qui connaît ses planches, écrit J. Arago en 1852, et qui a l'adresse de se faire son public. Taillez un rôle pour Bignon, et vous verrez si l'auteur n'ira pas lui presser les mains par reconnaissance. »

En 1855, il joue Bernard, dans *Mauprat*, à l'Odéon ; en 1856, Pontis, de la *Belle Gabrielle*, à la Porte St-Martin. A la Gaîté, il double Mélingue. Il se fait applaudir encore dans d'Artagnan, des *Mousquetaires* (reprise), Ed. Dantès, de *Monte-Cristo ;* il joue dans le *Médecin des enfants*.

Le 19 mai 1857, Bignon donna à la Gaîté un drame en quatre actes, *Salomon de Caus*, où il jouait le principal rôle. Mais cette tentative n'eut pas grand succès. Il mourut à Paris en 1858, laissant la réputation d'un honnête homme et d'un bel acteur aux formes athlétiques, le Danton rêvé par le poète.

Bignon avait toujours été très dévoué à la Société des artistes dramatiques, et avait fait partie du Comité ; on peut lire dans l'*Annuaire* de 1857 les vers de sa composition qu'il récita au Banquet Molière de cette année. Sa veuve, Mme Albert, qui lui survécut quarante ans, fit un legs à la Société.

Bibliographie : J. Arago, *Foyers et Coulisses*, 1852. — Biog. Gallois, 1854. *Annuaires* de la Société des artistes, 1857-59. — P. Porel et G. Monval, *Hist. de l'Odéon*.

BIGNON, Mme. — V. Mme Albert.

BIGNON, Stanislas, Stéphen. — Nantes 1872-1874.

BILHAUT, Mlle Hélène, Claudine. — Elève de Samson, soubrette intelligente et gaie, débuta dans le répertoire à l'Odéon, le 16 octobre 1850, puis établit des rôles dans les pièces suivantes :

1850 6 déc. *Les ennemis de la maison.*
— 23 déc. *La fin de la Comédie.*
1851 21 mars. *Les Contes d'Hoffmann.*
— 21 oct. *André del Sarto.*
— 29 déc. *Les Marionnettes du docteur.*
1852 8 mars. *Les Cinq minutes du Commandeur.*
— 23 nov. *Grandeur et décadence de M. Prudhomme.*
— 19 déc. *Le loup dans la bergerie.*
— 26 déc. *Le feuilleton d'Aristophane.*
1853 5 juin. *Le roman du village.*

Mlle Bilhaut quitta l'Odéon pour le Vaudeville, 1855, et la Porte St-Martin, 1856-60. En 1861, elle est à Lyon, où elle joue avec succès le rôle du mousse dans les *Canotiers de la Seine*, au th. des Célestins. En 1862, elle entre au Palais royal, en même temps que sa sœur Elisa. On dit alors « les sœurs Bilhaut ». Elles y restèrent de longues années. « Toutes deux brunes, lisons-nous, noires même et velues ; de grands yeux et un excellent caractère. » On les disait originaires des Antilles. Hélène Bilhaut se retira du théâtre avant 1874. Son nom ne figure plus à l'Annuaire en 1878.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, *Hist. de l'Odéon*, t. II. — Yveling RamBaud et E. Coulon, les *Th. en robe de chambre*, 1866. — *Foyers et Coulisses*, Palais Royal, 1874.

BILHAUT, Mlle Elisa, Louise. — Sœur de la précédente, Palais Royal 1862-77, ingénues et utilités.

BILHAUT, Francis, Justin. — Acteur du Gymnase, rôle de Cléry dans le *Mariage à l'enchère*, 6 sept. 1866 ; rôle d'André au Vaudeville dans *Maison neuve*, 3 déc. même année ; Gymnase 1867-70, Bruxelles 1872, Odéon 1873-78. Mort jeune encore à Bruxelles. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1879.

BILHAUT-BISSON ou Bilhaut, Louise, Eugénie. — Ambigu 1880-83, Paris 1884-90. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

BILLAUD, Mme Adrienne, Agnès, née Besombes (V. Besombes). — Nantes 1879-87, Elbeuf 1888, Orléans 1889-93, Paris 1894-95, La Rochelle 1896, Mirecourt 1897. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1898.

BILLEMAZ, Anthelme. — Brest 1861-68, Tournai 1869.

BILLET, Mlle Sylvie. — Deuxième amoureuse, Toul et Lunéville 1835.

BILLON. — Acteur à Lyon en 1792.

BILLON, Mme Arnée. — Actrice à Lyon en 1792.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BILLON, Constant. — Premier rôle au Th. des Célestins à Lyon, 1826-30. Plus tard directeur ; habita St-Germain de 1852 à 1857. Ne pas confondre avec Constant Billion, le légendaire directeur des Funambules et du théâtre du Cirque.

BILLY, Mlle. — Folies Marigny 1864, Gabrielle Billy-Collet, Variétés 1875-79.

BINARD, Jules. — St-Pétersbourg 1867-94. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

BINDA, Mlle Marie, Béatrix. — Angers 1863, Odéon 1864-65.

BINEAU, Toussaint, Ernest. — Bordeaux 1850, Lyon 1852, Anvers 1853, Nantes 1854, Lille 1855-59.

BINET, Paul. — Jeune premier, Le Hâvre 1852, Aix 1853, th. des Variétés, Bordeaux 1853, Oran 1854-60, Lorient 1861, St-Etienne 1862, Angers 1863-65.

BINET-GALLOT. — La Rochelle 1849.

BINON, Albert. — Th. Comte 1849.

BINON. — Utilités, Limoges 1853.

BIRON, Mlle Eugénie Hannon, dite. — Se fit connaître au Th. du Palais Royal :

1840 16 mai, *Les diners à 32 sous.*
— 14 août, *La fille de Jacqueline.*
1841 18 mai, *Les secondes noces.*
— 17 juillet, *La sœur de Jocrisse.*
1842 18 mars, *La chasse aux vautours.*
— 8 juillet, *Du haut en bas.*

Puis elle débuta à l'Odéon le 30 avril 1849 dans *Mlle de Belle Isle.* Elle parut encore à ce théâtre le 8 septembre dans le *Trembleur* et le 23 novembre dans *François le Champi.* Le 24 juillet 1852, elle débuta à la Comédie française par le rôle de Dorine, de *Tartufe,* mais elle resta peu de temps à ce théâtre. Elle habitait Paris de 1856 à 1860.

BIRRE, Armand, Pierre. — Genève 1849, Alger 1850, Marseille 1852-53, Le Hâvre 1854-56, Rouen 1857-58, Nantes 1859, Rochefort 1860-61, Avignon 1862, Bayonne 1863, Nice 1864-68, Toulon 1869-70, Avignon 1872-73, Chambéry 1874. En 1875, Birré avait 65 ans et 48 ans de théâtre. La Société des artistes lui accorda une pension de 500 fr. Il se retira à Arles où il mourut à 82 ans. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888.

BISCOP, Mlle Emilie. — Th. Comte 1832-38.

BISSON. — Acteur des Variétés en 1799. Le *Tribunal Volatile,* qui le signale en l'an XI comme appartenant au th. des jeunes artistes, dit de lui : « Bisson jouant les comiques n'est pas du tout plaisant dans ses rôles, malgré qu'il s'efforce de vouloir l'être. »

BISSON, Eugène, Théophile, Léandre. — Valenciennes 1888, Bordeaux 1889-91, Paris 1892-94.

BISSON, Mme Marie, Pauline, née Carpentras. Valenciennes 1888, Bordeaux 1889-91, Paris 1892-93.



Léon BIZOT (d'après H. Garnier)

BITMER ou Bithmer. — Acteur au th. de la Cité, puis de l'Ambigu comique avant 1798. Il avait joué précédemment (1792) la pantomime au Grand théâtre de Marseille. En 1799, il s'associa avec plusieurs de ses camarades de l'Ambigu pour prendre la direction du théâtre de la République à Rouen.

Biographie : Brazier, *Hist. des petits théâtres.* — *Hist. des Th. de Rouen,* t. IV, p. 75.

BITMER, Mme, ou Bithmer. — Femme du précédent, Th. de la République à Rouen, 1799.

BIZET, Firmin. — Premier rôle, Calais 1849, St-Quentin 1850, Paris 1852, Châlons, Sedan 1853-54, Châlons 1855-62, Sedan 1863-67, Le Hâvre 1868, Orléans 1869-73, Perpignan 1874-75.

BIZET, Mme C. A., née Mazelin, dite Faldony, femme Laoust avant 1855 puis femme Bizet. — Montauban 1853-54, Amsterdam 1855, Poitiers 1856-57, Paris 1858-61, Châlons 1862, Sedan 1863-67, Le Hâvre 1868, Orléans 1869-73, Perpignan 1874-75, Bayonne 1876, Elbeuf 1877-80, Rouen 1881, Angers 1882. Agée de 61 ans en 1882, Mme Bizet-Laoust reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Elbeuf 1883-90, Charenton 1891-95. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

BIZIEU, Mme. — Premier rôle à Bruxelles et à Liège 1829.

BIZOT, François, Léon. — Acteur de l'Odéon.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Il avait commencé par faire partie à ce théâtre de la troupe d'opéra (1824-26), puis il passa dans la troupe de vaudeville (Le *Concert à la campagne* 23 octobre 1828), car alors on jouait tous les genres. Il y avait un Bizot deuxième amoureux à Gand en 1835 et 1841 et un Bizot deuxième comique à Tournay en 1842. Léon Bizot qui habitait Versailles en 1849, mourut à Paris vers 1858. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1859.

Iconographie : en buste, de face, lith. H. Garnier.

BIZOT, Philibert. — Marseille 1849.

BLACHE, M^me^. — Grand Th. de Bordeaux 1793. Camille Blache, même théâtre, rôles d'enfants.

BLACHER, Alexandre. — Gaîté 1858-61, Cherbourg 1862, Moscou 1863-64, Namur 1865, Rotterdam 1867, Abbeville 1868-69, Paris 1870, Le Mans 1872-73, Limoges 1874, Odessa 1875, Béziers 1876, Nimes 1877-79, Bône 1880-81, Paris 1882-83, Lorient 1884, Paris 1885-94. En 1892, Alex. Blacher, âgé de 68 ans, avec 50 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

BLAINVILLE, Pierre, Jean, Fromentin de. — Né à Gonesse, puis maître de pension dans cette ville. Débuta à la Comédie française le 3 septembre 1757 par le rôle du Grand-Prêtre dans *Athalie*. Boissy, qui écrivait alors au *Mercure*, affirme qu'on lui trouva de l'âme et de l'intelligence, mais pas assez de noblesse. Reçu à l'essai le 20 octobre suivant, puis sociétaire le 1^er^ avril 1758, Blainville se trouva compromis dans cette sotte affaire qui occasionna le renvoi de Dubois et de M^lle^ Clairon. Dubois avait affirmé par serment qu'il avait payé son chirurgien en présence de Blainville, puis tous deux s'étaient rétractés. Blainville mis à l'index par ses camarades, se retira le 1^er^ avril 1765 et fut engagé en 1768 par Fierville pour donner des représentations à la Cour du Roi de Prusse, tantôt au Palais de Berlin, tantôt au nouveau Palais de Postdam. Les spectacles publics commencèrent même le 24 mai 1769, mais sans aucun bénéfice. La troupe dissoute, Blainville fut chargé par le Roi de recruter de nouveaux éléments et, en 1771, reprit avec six autres camarades la direction, pour continuer seul avec M^lle^ Sainte Treuze (nov. 1772). Plus tard, il resta comme artiste. Nous savons qu'il touchait 900 r. th. sur la caisse de l'entreprise, indépendamment de ce qui lui revenait de la caisse royale qui donnait 10.000 r. th. pour toute la troupe. Dans les nombreuses réclamations qu'il adressa au Roi, toujours à cause des comptes, il signait « régisseur-entrepreneur », 6 fév. 1773, et « entrepreneur-régisseur nommé par le Roi », 10 fév. 1773. Il mourut en Prusse avant l'année 1784. Il avait créé le rôle de Hermas dans l'*Olympie* de Voltaire, le 14 mars 1764.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

Bibliographie : *Almanach Duchesne*, 1758. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les Comédiens*.— D^o^ *Les Comédiens français à la Cour de Prusse*.

BLAINVILLE fils. — Naquit en 1748 à Paris, sur la paroisse St-Sauveur. Il était fils du précédent, et débuta à la Comédie française en janvier (selon M. G. Monval) ou le 23 février 1765 (selon l'*Almanach des spectacles)* par le rôle de Zamor dans la tragédie d'*Alzire*, trois mois avant le départ de son père. Il avait pris le nom de *Fromentin*. Il réussit assez, malgré une forte cabale montée contre lui, mais ne fut pas reçu.

Bibliographie : *Lettre à M. l'abbé de La M... sur les débuts du Sr. Fromentin*, octobre 1765. — *Almanach Duchesne*, 1766, p. 134.

BLAINVILLE, M^lle^ Juliette. — Fille d'une artiste de la Porte St-Martin et de l'Ambigu, doubla Paola Marié dans le rôle de Clairette de la *Fille de M^me^ Angot*, Folies dramatiques 1873.

BLAISE, Alphonse. — Utilités, Grand théâtre Anvers 1839.

BLAISE, M^lle^ Marie. Nantes 1852-53, ingénue à Limoges 1853.

BLAISOT, Eugène, Alphonse, fils d'un marchand d'estampes, lauréat du Conservatoire, où il avait été le camarade de Delaunay, débuta à l'Odéon en 1845. C'était alors un fringant comique qui donnait de belles espérances... qu'il ne tint pas. A l'Odéon, Blaisot parut dans les pièces suivantes :

1845 décembre, début dans *Le Dépit amoureux*.
1846 6 janv. *Diogène*.
1847 21 » *Une année à Paris*.
— 15 mai. *Au petit bonheur*.
— 15 » *L'Antiquaire*.
— 29 » *Les notables de l'endroit*.

Le 11 septembre 1851, Blaisot débuta au Th. français mais ne s'y maintint pas. Il trouva enfin sa place au Gymnase, où il resta pendant plus de vingt ans, se confinant dans des caricatures qu'il coulait presque uniformément dans le même moule, avec des cols à la M. Prudhomme, et les deux mains jointes sur la poitrine, grotesque, sans finesse, passant presque inaperçu.

La liste des pièces où parut Blaisot, est à peu près celle de toutes les pièces représentées au Gymnase de 1857 à 1882. On peut citer, entre autres : *Montjoye* 1863, le *Wagon des*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dames, Mme *Montanbrèche*, le *Mariage à l'enchère*, *Nos bons Villageois* (Tétillard) 1866, la *Victoire d'Annibal*, le *Roman d'une honnête femme*, 1867, le *Comte Jacques*, le *Mur de la vie privée*, le *Monde où l'on s'amuse*, 1868.

« Précieux et grotesque, écrit-on en 1866, il prise comme un vicaire et il a la fureur de vous secouer son mouchoir dans les yeux. » Le reste du portrait n'est pas plus flatteur.

Blaisot était conservé au Gymnase, comme on conserve un meuble ancien. Cet état de choses cessa cependant vers 1882. On le vit alors momentanément à l'Ambigu (1883), mais en perdant le Gymnase, Blaisot avait tout perdu. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886. Garraud fit de lui cette oraison funèbre: « Pendant près de trente ans, Eugène Blaisot fut le pensionnaire du Gymnase, où il créa avec originalité, et souvent avec succès, plusieurs rôles dans le riche répertoire du théâtre, entre autres celui de Thirion des *Pattes de mouche*. Montigny l'aimait beaucoup et faisait grand cas de son intelligence et de la régularité de son service. Outre son mérite de comédien, Blaisot possédait un vrai talent de dessinateur. Il vivait un peu à l'écart, mais il n'en était pas moins un camarade serviable et un très honnête homme. »

Bibliographie : *Les Th. en robe de Chambre*, 1866. — Vizentini, *Derrière la Toile*, 1868. *Foyers et Coulisses*, Gymnase 1875. — *Annuaire* des artistes, 1886.

BLANC, Auguste. — Comique et rôles de convenance, th. des Célestins, Lyon 1828-31. Il habitait Lyon de 1850 à 61 et sa mort fut annoncée au Rapport de 1862.

BLANC, André. — Acteur qui fit toute sa carrière à Lyon. En 1882, André Blanc avait 80 ans et 40 ans de théâtre. La Société des artistes lui accorda une pension de 500 fr. et il mourut en 1886, à Lyon, chez les Petites Sœurs des pauvres. (Rapport 1887).

BLANC, Mlle, Fanny. — Folies dramatiques 1838.

BLANC, Mme. — V. Mme Numa Blanc.

BLANC, Mme Anna, Anne, Aglaé, femme Dupont-Vernon. — Naquit à Valence le 14 septembre 1848. Couronnée au Conservatoire, elle débuta à la Comédie française le 20 septembre 1872 par une importante création dans les *Enfants*. Mariée à son camarade Dupont-Vernon (V. ce nom), elle quitta la Comédie, passa par le Vaudeville où elle joua sous le nom de Mme Dupont-Vernon (rôle de Fernande dans *Jean Nu-Pieds*. 1875), puis se retira prématurément de la scène pour fonder un cours de déclamation et de diction qu'elle continua à diriger après la mort de son mari. Mme veuve Dupont-Vernon habitait Paris en 1902.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*, *Comédie française*, t. II, 1874.

BLANC, Mlle Marie, Berthe, Céline. — Soubrette au troisième théâtre français (Déjazet) 1877-78, Folies dramatiques 1887. Habitait Paris en 1892.

BLANCHARD. — Sous ce nom :

Blanchard, utilités, Grand Th. de Bordeaux 1817-18, Th. des Variétés, Bordeaux 1830-38, 1852-53.

Blanchard, acteur de la Gaîté en 1820-23, puis de la Porte St-Martin où il débuta, sans grand effet, le 28 septembre 1824, dans les *Deux Sergents*.

Blanchard, deuxième amoureux, 2700 fr. d'appointements, au Th. des Arts, à Rouen, 1829.

Blanchard, le Pierrot de Bobino, en 1826; tambour de la garde nationale le matin, Pierrot le soir. Monta ensuite un spectacle de marionnettes, lequel périclita. Il y eut aussi un Blanchard, Pierrot aux Funambules, cité par L. Péricaud, sans doute le même.

Blanchard, Alexandre, qui débuta le 25 juillet 1828, aux Variétés, dans le rôle d'Adolphe d'*Angeline*.

Blanchard, Liège 1832-33.

Blanchard, Victor, Châteauroux 1832-33.

Blanchard, Douai 1835.

Blanchard, premier rôle, Th. du Gymnase, à Marseille 1835.

Blanchard, jeune premier aux Funambules.

Blanchard, deuxième rôle, Anvers 1852, Strasbourg 1853.

Blanchard, Genève 1856.

BLANCHARD, Mme. — Sous ce nom :

Mme Blanchard, Châteauroux 1832-33.

Mme Blanchard, première duègne, Besançon 1835.

Mme Blanchard, jeune première, Anvers 1852.

Mme Blanchard, premier rôle, Strasbourg 1853.

Mme Blanchard, Marie, Anne, actrice de banlieue, de province et de Paris, retirée à Paris en 1856, âgée de 61 ans en 1859, recevait une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Morte vers 1868.

Mme Blanchard, Cécile, née Delaunay, actrice de l'Ambigu en 1861-64. S'était fait connaître à la Porte St-Martin. Son rôle de début à l'Ambigu avait été dans la *Maison du pont Notre-Dame*. Premier rôle en province. Lyon 1865, Lille 1867, Liège 1868, Lille 1869-70, Versailles 1872, Reims 1873, Angers

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1874, Genève 1875, Nancy 1876, Clermont-Ferrand 1877-78, St-Germain 1879, Rennes 1880, Boulogne-.s.-Mer 1881, La Rochelle 1882, Clermont-Ferrand 1883, Paris 1884-87, St-Germain 1888, Angers 1889-90, Chatou 1891. A cette époque, Mme Cécile Blanchard avait 65 ans et 51 ans de théâtre. Elle obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes (1892) mais ne put en profiter. Sa mort fut annoncée au Rapport de l'année suivante.

BLANCHE, Louis, Vincent, Alger 1872-74, Nancy 1875-76, St-Quentin 1877, Namur 1878-79, Rennes 1880-82, Roubaix 1883-84, Le Hâvre 1885-87, St-Germain 1888, Paris 1889, Elbeuf 1890, Le Hâvre 1891-93.

BLANCHE, François. — Naquit vers 1850 et fit ses études au Lycée Charlemagne. Maigre, chétif, peu favorisé de la nature, mais travailleur opiniâtre, il s'obstina à faire du théâtre. Il entra au Conservatoire, aborda l'emploi des ganaches, le seul auquel le destinait son physique et obtint un premier accessit de comédie en 1875 et un deuxième prix en 1876. Très intelligent, très consciencieux, il excellait dans les rôles de Lesueur — comme dans la *Partie de Piquet*. Bref, il arriva à se faire une place aux Nouveautés — rôle de Piffard de *Coco*, 12 juin 1878 — faisant toujours des créations originales. Il mourut d'une pneumonie, jeune encore, et sa mort fut annoncée au Rapport de 1889 : « Des amis en foule ont tenu à rendre les honneurs suprêmes à cet homme aimable et sympathique entre tous », lisons-nous. Blanche avait été aussi régisseur aux Nouveautés et à la Gaîté.

BLANCHE, H., Barras Dels'hens de. — Renaissance 1880-83.

BLANCHE, Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Blanche, première amoureuse, Gand 1843-44.

Mlle Blanche, Dupont dite, actrice de l'Odéon 1847-48.

1848, 13 fév., *Un Hidalgo du temps de Don Quichotte*.

1848, 7 mai, le *Billet blanc*.

1849, 16 sept. (début?), les *Trois Sultanes*. Gaîté 1852.

Mlle Blanche, salle Bonne-Nouvelle 1852.

Mlle Blanche, Hélène, Folies dramatiques 1853.

Mlle Blanche, soubrette, Troyes 1853.

Mlle Blanche, Beaumarchais 1853.

Mlle Blanche, jeune première aux Funambules.

Mlle Blanche, Variétés 1853-56.

Mlle Blanche, Rose, Palais-Royal 1877.

BLANCHEREAU, Hippolyte, dit Pierre. — Evreux 1855-59, Colmar 1860, Mâcon 1861, Moulins 1862-64, Nevers 1865-72, Cahors 1873, Carcassonne 1874, Uzès 1875, Dié 1876, Pont-de Beauvoisin 1877-78, St-Chamond 1879-82, Avignon 1883, Périgueux 1884. En 1885, âgé de 67 ans, Pierre Blanchereau comptait 43 ans de théâtre. Il obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il habita Albertville 1885-92, Marseille 1895-1901. Il s'y trouvait encore en 1902.

BLANCHEREAU, Mme, née L. Beaudoin. — Evreux 1855-58.

BLANCHEREAU, Mme Eugénie, née Bonnier ou Bozonnat. — Moulins 1862-64, Nevers 1865-69, Tarbes 1870-72, Cahors 1873, Carcassonne 1874, Uzès 1875, Dié 1876, Pont-de-Beauvoisin 1877-78, St-Chamond 1879-82.

BLANCHETEAU, Mme Henriette, femme Legrenay. — Saïgon 1887, Bruxelles 1888-90, Rouen 1891, Paris 1892, Reims 1893-95, Paris 1896. Sa mort fut signalée en 1897 : « Une charmante ingénuité, enlevée en plein talent, en pleine jeunesse ».

BLANCHETEAU, Mlle Pauline, Eugénie. — Bruxelles 1890-91.

BLANCON. — Utilités, Perpignan 1832-33.

BLANDET, Louis. — Moscou 1850-63, Paris 1864-85. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

BLANDIMARE. — Nom de théâtre qui figure dans la *Comédie des Comédiens* de Scudéry. On a souvent désigné de ce nom Mondory. (V. ce nom).

BLANDIN, Victor, Honoré. — Acteur et directeur. Amoureux, Sedan 1853, Dunkerque 1854-62, Reims 1863-79, Paris 1880-81, Folies dramatiques 1882, Paris 1883-86, Menus-Plaisirs 1887, Paris 1888-97. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1898, en ces termes :

« Blandin, ancien directeur des Folies dramatiques, avait été longtemps comédien, puis directeur en province, notamment à Reims, où il resta de longues années et sut y constituer un théâtre de tout premier ordre, dans lequel il parvint à gagner, après un rude labeur, une fortune des plus honorables et des plus honnêtement acquises. Aucun ne fut aimé comme lui. Ses artistes devenaient ses amis. Nulle signature d'engagement n'était nécessaire avec cet honnête parmi les honnêtes ; sa parole suffisait ».

Bibliographie : *Annuaire* de la Société des artistes 1898.

BLANDIN, Mme Joséphine, née René. — Femme du précédent, ingénue à Sedan 1853, Dunkerque 1854-62, Reims 1863-79, Paris 1880-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

81, Folies dramatiques 1882, Paris 1883-86, Menus-Plaisirs 1887, Paris 1888-1901. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1902.

BLANGY, Mlle. — V. Mme Boudeville.

BLANSAC ou Blanzac, Mlle Virginie. — Deuxième amoureuse, Verviers 1829.

BLANVALET. — Acteur de la troupe française à Milan, sous la direction Raucourt (1809), se retrouve dix ans plus tard à Rouen, où il joue les troisièmes rôles et les grands raisonneurs, aux appointements de 3000 francs (1819). En 1830, il était chef des comparses à l'Odéon. — Ancien sous-officier de la Garde impériale, on lui avait donné le commandement d'une compagnie de la Garde nationale au moment de la Révolution de juillet.

Bibliographie : H. Lyonnet, *Mlle Raucourt,* directrice des Th. français en Italie. — *Hist. des th. de Rouen.* — P. Porel et G. Monval, *Hist. de l'Odéon.*

BLARINI, les sœurs Blaringhem dites. — Trois sœurs : Eléonore, Clémence. — Octavie, Tharsille. — Henriette. — Variétés 1867-70.

BLEAU, Claude. — Verviers 1853, Lille 1855, Dunkerque 1856, Montpellier 1857, Rouen 1858, Nantes 1859, Strasbourg 1860-61, Metz 1862, Toulon 1863, Bordeaux 1864, Montpellier 1865, Anvers 1867, Th. du Prince Eugène 1868, Anvers 1869, Troyes 1870, Orléans 1872-73, Calais 1874, Valenciennes 1875, Boulogne 1876, Angoulême 1877-78. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1879.

BLEAU, Mme, née Aglaé Mangeot. — Lille 1855, Dunkerque 1856, Montpellier 1857, Rouen 1858, Nantes 1859, Strasbourg 1860-61, Metz 1862, Toulon 1863, Bordeaux 1864, Montpellier 1865, Anvers 1867, Th. du Prince Eugène 1868, Nancy 1870, Orléans 1872, Liège 1873, Calais 1874, Valenciennes 1875, Boulogne 1876, Angoulême 1877-78, Carcassonne 1879, Bastia 1880-82, Folies dramatiques 1883-84. Sa mort fut annoncée sous le nom de *Bleaux*, au Rapport de 1885.

BLÈS. — Sous ce nom :

Blès, second amoureux, Th. Molière 1831.

Blès, acteur à l'Odéon, *Dick Rajah,* 19 mars 1832.

Blès, Gustave, premier comique, La Guadeloupe 1832-33.

Blès, Henri, Bayonne 1852-53.

BLÈS, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Blès, deuxième amoureuse, Lille 1830, Grand Th. de Lyon 1832.

Mme Blès, Ambigu comique 1838, morte à Paris en avril 1841. Delhasse dit : « Née en 1821, a joué à l'Ambigu comique et créé à la Porte St-Martin le rôle de *Peau-d'Ane.* »

BLEYE, Mme, ou de Bleye, Caroline-H., née Beaudoin. — Anvers 1864, Gand 1865, Saint-Etienne 1867-68, Amiens 1869, Béziers 1870, Amiens 1872, Le Hâvre 1873, Brest 1874, Liège 1875, Angers 1876, Gand 1877, Genève 1878-79, Lille 1880, Bordeaux 1881, Lyon 1882, Bordeaux 1883-89. Agée de 71 ans en 1886, avec 54 ans de théâtre, Mme de Bleye reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890.

BLICK, John, Pierre, Honoré Brichard dit. — Porte St-Martin 1857-67.

BLIGNY, Mme. — Th. de la Porte St-Antoine 1835, 1838 et de la Porte St-Martin 1852-57. J. Arago disait d'elle en 1852 qu'elle jouait au besoin les Pernelle. Un sieur Bligny avait été co-directeur du Th. des Arts, à Rouen 1798.

BLIN. — Comique et grime, Tours 1828-29, Metz 1831-33.

BLINE, Mlle. — Actrice de la troupe du Maréchal de Saxe, 1746.

BLIVET. — Th. sans prétention, 1799.

BLOCH, Mlle Régine, Rachel. — Gymnase 1858-68. On écrivait d'elle en 1866 : « Elève du Conservatoire. Pas parente du contralto de l'Opéra. Mlle Bloch a joué agréablement un bout de rôle dans le *Passé de M. Jouanne.* Israélite et finement jolie, sa santé laisse beaucoup à désirer ». Se fit remarquer dans les *Toilettes tapageuses.*

Bibliographie : les *Théâtres en robe de chambre* 1866.

BLOCH, Mlle Hélène. — Née à Paris le 7 décembre 1846, pensionnaire à la Comédie française en 1864, Palais-Royal 1870.

BLOCH, Gustave. — Variétés 1867-68, Paris 1869-74.

BLOCH, Mme Jeanne, Désirée, née Boudergue. — Bordeaux 1884-86, Toulouse 1887-91, Angoulême 1892-93. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

BLOCHER, Alexandre. — Acteur à Bobino, vers 1861. Débuta dans *M. Joconde.*

BLOCK, Mlle Antonie. — Palais-Royal 1864-70, Le Caire 1872-75.

BLONDEAU. — Acteur de la troupe Dubuisson, jeu de paume des Trois frères, Maëstricht, 14 janvier 1714.

BLONDEAU, Alfred, Alphonse. — Th. Comte

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1829-31, 1838, Gymnase 1864-72. En 1858, Blondeau âgé de 55 ans reçut une pension de 200 fr. de la Société des artistes.

BLONDEAU, Mlle Régine. — Vaudeville 1873. Est qualifiée de « Junon géante » dans *Foyers et Coulisses*, 1874. Voulait alors se consacrer à l'opéra.

BLONDEL, Mme. — Banlieue 1826, Mons 1835.

BLONDEL. — Rôles de convenance, Mons 1835.

BLONDEL. — Gymnase 1852. Il y eut deux *Blondel* et tous deux attachés au Gymnase à la même époque, l'un Blondel Tomy, l'autre Antoine Blondel. L'un des deux avait fait partie de la troupe dirigée par Chéri Cizos, père de Rose Chéri. Il entra au Gymnase comme second comique et s'y confina plus de quinze ans dans les petits rôles.

BLONDEL, Mlle. — Ingénue, Nantes 1853.

BLONDELET, Désiré, J.-F. Charles, dit aussi *Charles*, né en 1825, fut d'abord apprenti imprimeur chez Everat, rue du Cadran. Le feu ayant pris dans les ateliers, Blondelet arracha des flammes le fils d'un nommé Florentin, conducteur de machines. Tous les journaux prodiguèrent leurs éloges au jeune sauveteur. Sans emploi, il entra alors comme *jockey* aux Voitures Urbaines où ses uniques fonctions consistaient à ouvrir et fermer les portières. Mais comme il avait ses soirées libres, il en profitait pour aller figurer au Th. du Panthéon. Un jour, il fit la connaissance d'un nommé Leron qui tenait un théâtre de marionnettes ; il y fut engagé à raison de cinquante centimes par jour, nourri et couché, et comme il avait reçu de son père, ex-tambour de la garde impériale, quelques leçons de caisse, il utilisait ce talent en faisant des roulements pour attirer la foule, jusqu'au moment où il put entrer au Th. Comte, à condition de vendre des sucres d'orge pendant les entr'actes. Mais un rôle important dans le *Nain jaune* le mit en tête de la troupe.

Son père, qui depuis plusieurs années occupait l'emploi du « Sauvage » au Café des Aveugles, étant venu à mourir, le fils endossa le maillot, la cotte et la coiffure à plumes du défunt. Il composa des scènes dialoguées, inventa des *lazzi* et des calembours, frappa sur la caisse et s'attira la faveur du public.



Ch. BLONDELET, dans *Canuche*
par Eust. Lorsay, 1854

Mais le théâtre l'attirait. Est-ce à cette époque qu'il faut reporter un début aux Funambules dans *Vingt-cinq minutes d'entr'acte ?* Il n'y fut pas engagé, mais vit le théâtre voisin, le petit Lazari, lui ouvrir ses portes, comme acteur et comme auteur. C'est de là qu'il passa aux Délassements Comiques pour jouer les ganaches et les financiers — (1852).

C'est ainsi qu'il créa le rôle du bourgeois Coqueron dans les *Petites misères du Carnaval*, puis il fit partie de la troupe des Folies Dramatiques (1855-57) où il reprit dans *Guzman ne connait pas d'obstacles* un rôle créé par Heuzey engagé aux Variétés.

A ce dernier théâtre — les Variétés — il resta attaché trente ans — 1858-1888 — n'y tenant qu'un rang secondaire, mais y rendant bien des services. Nous ne pouvons que citer que quelques pièces où il parut. La liste complète en serait interminable, Blondelet fut tour à tour :

Duillius dans le *Joueur de flûte*.

Belavoine dans *Quel drôle de monde !*

Poupardet dans la *Boîte au lait* (15 mai 1862).

Dardouillet dans les *Mémoires d'une femme de chambre*.

Durando dans la *Liberté des théâtres* (1864).

Blondelet reprit le rôle de Beaupertuis dans le *Chapeau de paille d'Italie*, parut dans la *Périchole*, dans *Niniche*, fut prêté à la Gaîté, en 1878, pour une reprise des *Brigands*, et en 1882, à la Renaissance (*Mme le Diable*).

Malheureusement Blondelet avait toujours gardé dans son débit quelque chose du ton des boniments qu'il avait lancés au public dans son enfance. C'était plus un acteur de parade qu'un comédien.

Ch. Blondelet fut surtout connu comme « fabricant de chansonnettes » pour cafés-concerts. Certaines de ces inepties, comme *Ah ! il a des bottes, Bastien !* eurent un succès fou. M. L. Péricaud a raconté la façon dont Blondelet « très remuant, hardi comme deux pages... de Berlioz, mais moins savant » travaillait. Dès qu'il concevait une idée, il la portait aussitôt à l'un de ses deux « ouvriers en chambre », Vinet ou Michel Bordet, et trois jours après, l'idée avait pris corps sous forme de pièce ou de chanson, était colportée par Blondelet qui livrait assaut aux directeurs de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

théâtre ou de café-concert, ne se lassant, ne se rebutant jamais.

« Un acteur très amusant et un homme à tout faire comme Guyon, écrit-on de lui en 1866. Plein d'esprit, a tenu pendant longtemps l'emploi de sauvage au Café des Aveugles du Palais-Royal. Il y jouait admirablement du tambour... Blondelet a tenu une table d'hôte : auteur dramatique, il est entré aux Variétés d'une assez singulière façon. Il devait faire représenter aux Folies une pièce de lui intitulée : *Oh ! hé ! les p'tits agneaux !* Cogniard eut besoin du titre, fit venir Blondelet, et lui demanda les conditions auxquelles il lui cédait. Blondelet répondit : Engagez-moi ; et le tour fut fait... Blondelet amasse un petit pécule : il est propriétaire, et savez-vous où est située la maison de cette personification du rire ?... Au Père Lachaise ».

Blondelet avait gagné, avant 1867, plusieurs médailles d'honneur. En 1870, il reçut encore une médaille d'or que la Société royale de Belgique lui décerna à titre de sauveteur français (*Rapport des artistes*, 1870, p. 24).



BLONDIN des Variétés
d'après Jules Vernet

Eug. Garraud annonça ainsi sa mort à la Société des artistes (Rapport de 1889) : « Il avait joué le vendredi dans la *Japonaise* ; le mardi, nous lui rendions les derniers devoirs. La mort précipitée de Blondelet nous a autant affectés que surpris, car quelques jours avant, aux obsèques de Gondinet, nous avions causé longuement avec lui, et il nous avait paru dans un état parfait de santé. Attaché pendant trentre-trois ans au Th. des Variétés, il s'y était fait une place honorable qu'il pouvait occuper longtemps encore, car il était aimé du public et de son administration. On sait que Blondelet avait écrit, non sans mérite, un certain nombre de vaudevilles et beaucoup de petites pièces pour les cafés-concerts. Cependant nous avons le regret de constater que, malgré son triple labeur de comédien, d'auteur et de chansonnier, le pauvre garçon n'avait pas fait fortune, malheureusement pour les siens. Membre du Comité de 1869 à 1874, Blondelet a laissé à ses collègues le souvenir de bonnes et amicales relations. »

Biographie : Notice par Eugène Vachette. dans les *Théâtres de Paris* 1854.

Bibliographie : *Les Théâtres en robe de chambre*, 1866. — *Foyers et Coulisses, Variétés*, 1875. — A. Laroque, *Acteurs et actrices*, 1888. — *Annuaire* de la Société des artistes, 1889.

Iconographie : Lith. en pied, cost. de th., par Eust. Lorsay, dans les *Th. de Paris*, 1854.

BLONDIN, acteur de la Gaité, 1792-93-1799, habitait alors 15, faubourg du Temple. Il fit aussi partie de l'Ambigu comique. En 1799, il s'associa avec d'autres camarades de l'Ambigu, et devint co-directeur du Th. de la République à Rouen. Pourrait bien être le même que le suivant.

Bibliographie : *Almanachs des spectacles.* — *Hist. des Th. de Rouen*, t. IV, p. 75.

BLONDIN, acteur des Variétés pendant plus de vingt ans, débuta à ce théâtre le 24 avril 1807 par le rôle de Maître Adam dans les *Chevilles de Maître Adam*. Il servit de doublure à Dubois. En 1814, il demeurait rue de Mably, 7. En 1815, rue Rochechouart, 33. En 1826, rue de Buffault, 17.

« Père dindon, écrit-on en 1829, placé sur la limite qui sépare la nullité de la médiocrité. »

« Artiste sans prétention, imprime-t-on en 1831-32, et qui a bien raison de n'en pas avoir. Il a tout juste assez de talent pour jouer les pères dindons, et il ne sort pas de là. C'est un excellent compère dans les jocrisses. »

Bibliographie : *Opinion du parterre*, t. V, p. 187 et suiv. — *Almanachs des spectacles*, 1815.— *Biographie théâtrale*, 1829, p. 15. — *Biographie des acteurs*, 1831-32, p. 58. — *Biographie des acteurs*, 1833, p. 52.

Iconographie : Bibl. nat., Catalog. Duplessis, n° 5072.

1. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.). Lith. par H. Monnier.

2. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale. Lith. par Jules Vernet.

BLONDIN, Mme. — Th. des Variétés, 1814-15. Demeurait alors rue Feydeau, 25.

BLONDIN, la famille. Th. des Funambules.

BLONVAL, Mme. — Sous ce nom :

Mme BLONVAL, duègne, à Toulouse 1825-26.

Mme BLONVAL, Palais Royal, l'*Ogresse*, 12 août 1843.

Mme BLONVAL, Odéon 1845.

Mme BLONVAL, Jeanne-Emilie, Boudousse. — Variétés, 1852-56, Bordeaux 1857-70. Il est fort probable que plusieurs de ces *Mme Blon-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

val n'en font qu'une seule. La mort de cette dernière fut annoncée au Rapport de 1862.

BLOSSEVILLE, Mme, Marie-Thérèse Delfosse (1767-1846).— Naquit à Dreux, le 7 mars 1767, et son acte de baptême a été publié dans le *Supplément de la Troupe de Nicolet*. Actrice du Vaudeville, dès son origine, en 1792, elle joua au début de sa carrière les ingénuités et les jeunes premières. Elle avait une figure agréable, gaie, vive, et fut très goûtée du public. C'est expressément pour elle que furent composés les jolis couplets que chantait le jeune amoureux de la *Danse interrompue* et dans lesquels il faisait l'énumération des attraits de la jeune actrice. Mais gagnée par un embonpoint précoce, elle dut adopter l'emploi des soubrettes qu'elle joua avec esprit et talent. Ce fut la Florine de *Fanchon*.

En 1798 (23 août) Mme Blosseville vint en représentations à Rouen. En 1799, elle habitait à Paris, Lycée des Arts, rue St-Honoré.

L'Espion des coulisses (an VIII) nous a laissé d'elle un méchant portrait : « Son mérite n'est pas aussi volumineux que ses appâts. Un faiseur de calembours dira peut-être qu'on peut compter sur sa voix, car elle est sûre ; mais je dirai bonnement qu'elle est aigre. Je pense qu'il n'y a que le cit. Barré qui sache apprécier ses talents. »



Mme BLOSSEVILLE, d'après Fugère.

Vers 1803, elle est au théâtre Louvois où « elle fait autant de plaisir qu'au Vaudeville où elle était précédemment », dit le *Tribunal volatile*. En 1805, elle est de retour au Vaudeville. En 1808, elle demeure rue St-Thomas du Louvre. Elle finit sa carrière par l'emploi des duègnes, et quitta la scène en 1813.

Mme Blosseville mourut le 25 mars 1846, à Clichy, où elle s'était retirée. Elle avait 79 ans — et non 59 comme on l'a imprimé par erreur dans sa biographie. —

Biographie : *Supplément de la Troupe de Nicolet.*

Bibliographie : *L'Espion des coulisses*, an VIII. — *Le Tribunal volatile.*

Iconographie : Collection Martinet, pl. 200, rôle de Mme Bourdon dans le *Pauvre de Notre-Dame.*

En buste, eau-forte de Fugère, dans le *Supplément de la Troupe de Nicolet.*

BLOT, Alfred-Jean-Jacques. — Grande utilité, Arras 1829; comique, Angers 1832-33, 1835 ; Nîmes 1838, directeur du Th. St-Antoine, puis en province, à Caen, à Alençon. Il reprit ensuite la carrière d'artiste, Gaîté 1852-53, Paris 1854-56, Gaîté 1857. Alfred Blot tint à la Gaîté les rôles d'Ebrard dans la *Pie voleuse*, de Lambert dans le *Courrier de Lyon*, d'Antonin Perrot des *Deux avocats*, de Plantureux des *Cosaques*, de Fyndley des *Mousquetaires*. La mort d'Alfred Blot fut annoncée au Rapport de 1859.

Bibliographie : Gallois, *Th. de la Gaîté* 1854.

BLOT. — Sous ce nom :

BLOT, premier rôle, Liège et Mons 1838, Anvers 1839.

BLOT-DERMILLY, jeune premier, Moulins 1852.

BLOT, Mlle. — Sous ce nom :

Mlle BLOT, utilité, Genève 1831.

Mlle BLOT, Louise, Bouffes 1878-79, Contrexéville 1880, Toulouse 1881-84, Paris 1885-88.

BLOUM. — Vaudeville, les *Brebis gateuses*, 27 fév. 1867.

BLOY, Mme. — Lille 1873-74.

BLOY, Mlle, la jeune. — Lille 1873-74.

BLUM. — Sous ce nom :

BLUM, Th. Comte 1832.

BLUM, Folies-Dramatiques 1838.

BLUM, Gymnase 1838.

BLUM, premier jeune comique, Th. des Variétés à Anvers 1839, Gand 1840.

BLUM, Cerf dit, acteur, membre de la Société des artistes depuis 1840, Paris 1850-59. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1860.

BLUM, Th. du Vaudeville à Bruxelles 1846.

BLUM, Folies dramatiques 1852.

BLUM, Joseph, Dublin 1852-55, Paris 1856-57.

BLUM, Mlle Maria Cerf dite. — Elève du Conservatoire, gentille personne, Porte St-Martin 1854, Variétés 1855-56, Gaîté 1862, Ambigu 1863-64, Paris 1865.

BLUNIO, François-Julien Blouin dit. — Th. Montparnasse 1861-64, Amiens 1865-68, Paris 1869-74, Th. lyrique dramatique 1875, Th. historique 1876-80. Sa mort, survenue en 1880, ne fut annoncée qu'au Rapport de 1884.

BOBÈCHE, Jean-Antoine-Anne Mandelart. — Ne figure guère ici qu'à titre de curiosité, car le célèbre compère de Galimafré fut connu

EFERUS - Recherches & Classification numériques

surtout comme pître. A Rouen, à Bordeaux. où descendu de ses tréteaux, il essaya de jouer la comédie, il remporta des échecs complets.

Mandelart, dit Bobèche, était le fils d'un tapissier du faubourg St-Antoine. Il naquit le 25 février et fut baptisé à l'église Ste-Marguerite le 12 mars 1791. Tout jeune encore, véritable gavroche, il rencontra sur le boulevard du Temple, devant la parade de la Malaga, un autre gamin à peu près de son âge, Auguste Guérin. Mandelart devint *Bobèche*, Guérin devint *Galimafré*. Or, le premier prairial, an XIII (21 mai 1804), à en croire son biographe, Bobèche revêtu d'une veste jaune, d'une culotte rouge, chaussé de bas bleus, coiffé d'une perruque rousse à queue rouge enrubannée, surmontée d'un chapeau lampion sur lequel était fixé un papillon, fit sa première apparition sur les tréteaux du boulevard du Temple, en compagnie de Galimafré vêtu en paysan normand. Leur succès fut étourdissant et se prolongea ainsi pendant dix ans.

« Bobèche, a dit un chroniqueur, était un type original, tenant le milieu entre Janot et Jocrisse, ces deux excellentes créations de Volange et de Brunet. Il avait le visage assez distingué, l'air timide, mais de cette timidité narquoise qui décèle, ce que l'on appelle un niais de Sologne, c'est-à-dire un gars rusé, finement bonasse et matois... Je vois encore son œil à demi-fermé, son sourire caustique, sa lèvre inférieure se relevant aussitôt pour donner à sa physionomie un air candide et étonné. Il y avait un comédien sous cette veste rouge et sous ce chapeau gris à cornes, surmonté d'un papillon ! »



BOBÈCHE ET GALIMAFRÉ au Boulevard du Temple, d'après une gravure anonyme coloriée.



BOBÈCHE, d'après la gravure des *Etrennes de Bobèche au public*.—Paris 1816.

Bobèche et Galimafré comptèrent parmi les célébrités de la rue pendant le premier Empire et l'on vit plus d'une fois la force armée intervenir pour rétablir la circulation sur le boulevard, tant était compacte la foule devant la parade des deux compères. De fins lettrés comme Nodier, de grands comédiens comme Monvel, ne dédaignaient pas de venir les entendre.

« En 1814, a dit un de leurs historiens, quand les troupes alliées attaquèrent les buttes Chaumont, Bobèche et Galimafré, postés derrière une barricade de la rue de Meaux, un fusil à la main, prouvèrent qu'à l'occasion des paillasses du boulevard savaient faire autre chose que des grimaces. Alors, ne voulant pas faire de parades pour les ennemis, Galimafré quitta le métier, entra comme machiniste à la Gaîté,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

puis à l'Opéra-comique, où pendant trente ans il garda le côté *Cour*. Aujourd'hui, c'est un paisible rentier de Montmartre, aimé de ses enfants. » Guérin dit Galimafré dut mourir très vieux, vers 1870. Il habita place du Tertre.

Quant à Bobèche, il ne fut pas si sage que son ami. La parade enterrée, il eut la singulière idée de partir pour Rouen où il donna quelques représentations et dirigea même un petit théâtre. On a raconté l'histoire de Bobèche allant inviter Talma, de passage à Rouen, à assister à la représentation et se servant du nom du tragédien comme de réclame, et Talma envoyant son offrande mais refusant de se faire voir dans la petite salle à la façon d'une bête curieuse.

A Bordeaux, la débâcle s'accentua. On le vit alors errer par les rues, misérable, mal vêtu, maladif, se traînant de café en café, râclant un mauvais violon. Puis, tout à coup, il disparut et son ancien compagnon disait de ne plus avoir eu de ses nouvelles depuis 1840 ou 1841.

On attribue à Bobèche : les *Aventures de Bobèche et de la mère Radis*, et les *Amours de la belle Bourbonnaise*. Il a également composé des chansons en l'honneur de Louis XVIII.

Biographie : De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*. — A. Pougin, *Dictionn. historique et pittoresque du Théâtre*, art. Bobèche.

Bibliographie : les *Spectacles populaires*, par V. Fournel, Paris 1863.

Iconographie : Biblioth. nat. Catalogue Duplessis 5119.

1. En pied, de profil à gauche, gravé par G. de Galard.

2. En buste, de ¾ à droite, gravé par H. Hillemacher, 1860.

Portrait en pied dans les *Etrennes de Bobèche au public*, Paris 1816.

BOCAGE, (du) Mlle. — V. Dubocage.

BOCAGE, Pierre-François Touzé dit. — (1799-1862.) Naquit à Rouen, quartier Martainville, le 11 novembre 1799, ainsi qu'il résulte de son acte de naissance reproduit par MM. E.-D. De Manne et C. Ménétrier, dans le *Supplément de la Troupe de Nicolet*. Son père, marié depuis le 9 mai 1792, y est qualifié toilier et signe Touzé dit *Bocage*.

Parti de la situation la plus humble, ouvrier cardeur à trois francs par semaine, mourant de faim, celui qui devait illustrer son nom au théâtre sous le nom de Bocage, résolut de se faire comédien. Simple et naïf, il vint à Paris, et Félix Pyat a raconté dans la *Revue de Paris* (sept. 1835) toutes les mésaventures du pauvre artiste pour se procurer un habit afin de se présenter au Conservatoire, où d'ailleurs il fut refusé.

Détourné de l'idée du suicide par son frère, il se mit résolument à la recherche d'une position, tour à tour garçon épicier, commis d'agent d'affaires, employé au greffe du Conseil de guerre.

Éconduit même du petit théâtre de Bobino, Bocage s'enrôla dans une troupe nomade ; il y connut toutes les misères. Puis, étant parvenu à attendrir le duc de Duras, gentilhomme de la Chambre, il obtint l'autorisation de débuter à la Comédie française le 24 juin 1821, par le rôle de St-Alme de *l'Abbé de l'Epée*. « De l'âme, de la chaleur, dit l'*Almanach des spectacles*, mais une trop grande taille, peu de soin et d'élégance dans la tenue. Le débutant n'a pas été reçu.»

C'était la continuation du *Roman comique* en perspective. Le 4 mai 1822, nouveau début, à l'Odéon cette fois, dans l'emploi des amoureux : le *Menteur* et Folleville des *Etourdis*. Il s'y maintient.

1822 17 août, *le Pour et le Contre*.
1823 24 sept., *le Frère et la Sœur*.
1824 20 déc., le *Siège de Gênes*.
1824 Grand succès personnel dans la reprise de *Beverley*.

« Bocage, écrit Maurice Alhoy (1824), qui tantôt sous l'habit d'un petit maître ou d'un officier, tantôt sous le manteau espagnol, vient conter fleurette en vers ou en prose aux comtesses, marquises ou ingénues du désert royal de l'Odéon, Bocage, dis-je, mériterait souvent qu'il y eût quelques amateurs dans la salle pour applaudir à son ton décent et à ses manières aisées. »

Non réengagé en 1825, Bocage ne revint que l'année suivante pour remplacer Colson. Mais il passe encore bien inaperçu puisque Harel, dans son *Dictionnaire théâtral*, ne trouve à lui consacrer que ces quatre vers :

Assez bien débuté ;
Mais que font ces longs bras pendant à son côté ?
Le voilà sur ses pieds comme une statue.
Dégourdis-toi. Courage ! Allons, qu'on s'évertue !

1826 9 avril, *Tartufe* (début).
— 11 — *Don Juan*.
— *Le prisonnier de Newgate* (reprise).
— 29 août, *L'école des veuves*.
1827 19 fév., *L'homme habile* (succès).
— 27 mars, *Le généreux par vanité*.
— 16 mai, *Le mariage par procuration*.
— 28 août, *La première affaire*.
— 4 déc., *L'important*.
— 15 déc., *La Sœur*.
— Reprise de *Falkland* (rôle créé par Talma).
1828 10 janv., *Les jeux de l'amour et du hasard* (Dorante).
— 11 mars, *Charles II*.
— 18 oct., *Les suites d'un coup d'épée*.
— 6 nov., *L'appartement*.
— 18 nov., *Marie de Brabant*.
— 22 nov., *Un trait de Cartouche* (pour son bénéfice, 7000 fr. de recette).
— 6 déc., *L'espion*.
1829 31 janv., *Lancastre*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mais chez Bocage la force primait la grâce, et il se sentait attiré vers les théâtres de drame. Il commença par la Gaîté. Les rôles de Sir Jack dans *Alice* ou les *Fossoyeurs écossais* (24 octobre 1829), et du Chevalier Wilfrid dans *Newgate* (20 nov.), commencèrent pour lui au boulevard une réputation qui grandit encore l'année suivante au Th. de la Porte St-Martin par des rôles opposés de ton et d'allures, tels que Shylock du *Marchand de Venise*, le sergent Hubert dans *Schœnbrunn et St-Hélène*, le vieux curé dans l'*Incendiaire*.

« C'est le plus intrépide brûleur de planches de la capitale », écrit l'auteur de la *Petite biographie* (1829), qui ne peut le souffrir, « le plus grand distributeur de gestes qui soit au monde ». Voilà qui n'est pas tout à fait de l'avis de Henri Heine qui s'écriait : « Bocage! beau comme Apollon ! »

Nous voici au point culminant de la carrière de Bocage — 1831-32. — L'artiste est dans toute sa vigueur.

Le 3 mai 1831, il sera *Antony*.

Le 11 août, Didier de *Marion Delorme*.

Le 29 mai 1832, Buridan de *la Tour de Nesle*.

« Il luttait de talent avec le génie de Frédérick, la passion de Mme Dorval, la majesté épique de Mlle George, a écrit Th. Gautier *(Histoire du Romantisme)*, et il ne fut inférieur à aucun de ses redoutables partenaires. »



BOCAGE dans *Antony*, par Benjamin (1838).

Antony avait d'abord été reçu à la Comédie française, mais plus le jour de la première représentation approchait, plus l'auteur remarquait de mauvais vouloir chez Mlle Mars et chez Firmin, chargés des rôles principaux. A bout de patience, Dumas reprit son manuscrit et le lut le soir même à Mme Dorval. Le cinquième acte seul sembla mou. Dumas, qui l'avait déjà changé pour Mlle Mars, le refit en une nuit pour Mme Dorval. Mais il fallait un protagoniste de premier ordre, et ce protagoniste fut Bocage.

Bocage fut l'acteur romantique par excellence. De haute taille, tour à tour grave, lyrique, sévère, passionné, Bocage réalisa l'idéal de Victor Hugo et de Dumas. Sombre, mélancolique, mystérieux, amoureux, féroce dans sa passion, sublime dans son dévouement, il donna à la figure d'Antony des proportions gigantesques. C'était la belle époque des batailles contre le classique. Bocage fut proclamé l'acteur du romantisme. L'on ne vit plus que jeunes gens pâles, aux longs cheveux noirs ; chacun voulut copier Antony.

Les cinq cents représentations consécutives de la *Tour de Nesle* vinrent montrer Bocage sous un aspect nouveau et non moins splendide, la rapière toujours hors du fourreau, prête à châtier les traîtres et les lâches. En septembre 1832, l'ancien apprenti cardeur voulut réapparaître dans sa ville natale ; il se rendit à Rouen où il joua la *Tour de Nesle*, *Thérésa* et *Antony*. Cette dernière pièce fut jouée sept fois de suite, mais toujours avec une opposition très forte.

Cette belle série dramatique devait cependant être interrompue par une fugue à la Comédie française. Ce début donna lieu à un véritable scandale et une partie des comédiens protesta contre la décision du Comité qui permettait au romantique Bocage de fouler les planches sacro-saintes de la rue de Richelieu.

Ce début eut lieu cependant par le rôle de Danville de l'*Ecole des Vieillards* (11 Septembre 1832) mais le nouveau venu ne parut pas assez classique pour les habitués de la maison. On le vit encore dans le rôle de Christian, de *Clotilde*, où il fut trouvé bien, dans le ***Misanthrope***, où il montra plus d'intelligence que de respect de la tradition, dans ***Nicomède***, où on le jugea faible, et créa Lovelace, de *Clarisse Harlowe* (27 Mars 1833). Voici, à propos de cette tentative, ce qu'en pensait M. Th. Muret (l'*Histoire par le Théâtre*, t. III, p. 201) :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

« Je confesse que cet acteur m'a toujours paru avoir un défaut radical. Un comédien doit reproduire le mieux possible la nature, et Bocage avait une façon de se tenir et de parler que je n'ai jamais vue à personne dans le monde réel ; mais c'est une affaire de goût, et je ne conteste nullement le succès qu'il obtint dans le genre d'ouvrages qui lui convenait. Seulement, il est démontré qu'il aurait mieux valu pour lui ne pas se risquer au Théâtre Français, où il accommoda le *Misanthrope* et *Nicomède* d'une étrange manière. Les trois séjours qu'il y a faits prouvèrent assez que là n'était pas son élément. »

L'auteur de la *Petite biographie* (1833) nous semble donner la note juste : « Bocage, dit-il, serait resté constamment un acteur médiocre si le drame moderne n'était venu révéler les qualités brillantes de cet artiste qui manque d'élégance et de noblesse dans l'ancien genre.

C'est dans l'*Homme du monde*, de M. Ancelot, dans l'*Homme habile*, et surtout dans *Lancastre*, de M. Dépagny, que Bocage a secoué le joug des vieilles traditions et s'est élevé au premier rang des acteurs modernes, par la profondeur de son jeu et le cachet tout à fait original qu'il imprime aux rôles qu'on lui confie. Bocage doit beaucoup à M. Alexandre Dumas : cet écrivain est le seul qui comprenne son talent, et qui sache en tirer un bon parti. *Antony* et Buridan de la *Tour de Nesle* sont des inspirations de l'ordre le plus élevé, et qui ont été admirablement comprises et rendues par l'artiste. Le rôle du vieux curé dans l'*Incendiaire* est une autre création qui atteste l'étonnante flexibilité du talent de Bocage. Il y avait de la maladresse à faire débuter cet acteur à la Comédie française... C'est le drame moderne qu'il faut à Bocage, le drame avec sa fougue, ses passions désordonnées, sa bizarrerie... Bocage n'est pas taillé pour l'ancien genre qui a eu ses grands acteurs. »

Il est certain que Bocage était plus fait pour passer sa main sur son front avec un air fatal.

Fatigué donc en présence des hostilités continuelles de ses camarades, le bel Antony revint au th. de la Porte St-Martin où Harel se désolait de son absence (1833). On put l'y applaudir encore dans *Angèle*, la *Vénitienne*, *Pinto* (reprise), le *Brigand et le Philosophe*.

En 1835, il fit une création importante à l'Ambigu, *Ango*, mais la censure interdit les représentations de cette pièce qui avait pour auteurs Félix Pyat et Aug. Luchet. De retour à la Porte St-Martin, Bocage parut dans les *Sept infants de Lara*, *Don Juan de Marana* (30 avril 1836), *Antoine le Pauvre*. En 1838-1839 il accepta un engagement au Gymnase où il fait l'effet d'un « lion emprisonné » et crée à l'Ambigu *Christophe le Suédois*.

L'*Interdiction*, d'Emile Souvestre, fait salles pleines au Gymnase avec Bocage, et Th. Gautier dit de lui à ce propos (mars 1838) : « Bocage, l'élégant et mélancolique acteur, l'Hamlet en frac, le rêveur ardent et sombre, qui semble avoir été fait exprès pour l'école moderne. »



BOCAGE, par Benjamin (1839)

Il écrit en août 1839, au sortir d'une représentation du *Mexicain* au Gymnase : « Bocage, cet artiste d'une passion si âpre et si amère, » et à propos de *Christophe le Suédois* de Bouchardy, à l'Ambigu (nov. 1839) : « Cette verve nerveuse et fébrile, cette poésie à la fois exaltée et concentrée qui distingue son talent. »

En décembre 1841, pour la rentrée de Bocage à la Porte St-Martin, dans *Jeannic le Breton*, Th. Gautier dit encore : « Bocage a un talent remarquable pour composer la physionomie d'un personnage ; personne ne sait mieux que lui changer ses traits, modifier sa tournure selon les besoins d'un rôle : au premier aspect, on a quelquefois peine à le reconnaître, tellement il a pris les allures du personnage qu'il représente. Dans *Jeannic le Breton*, il réalise l'idéal du vieux chouan. »

« M. Bocage parle du nez, lisons-nous dans l'*Indiscret des Coulisses* (1841), M. Bocage a la tête dans les épaules, M. Bocage marche d'une façon déplorable, et tout le monde aime M. Bocage ! — Pourquoi ? — c'est qu'il est artiste, c'est qu'il y a du talent, du feu, de l'âme

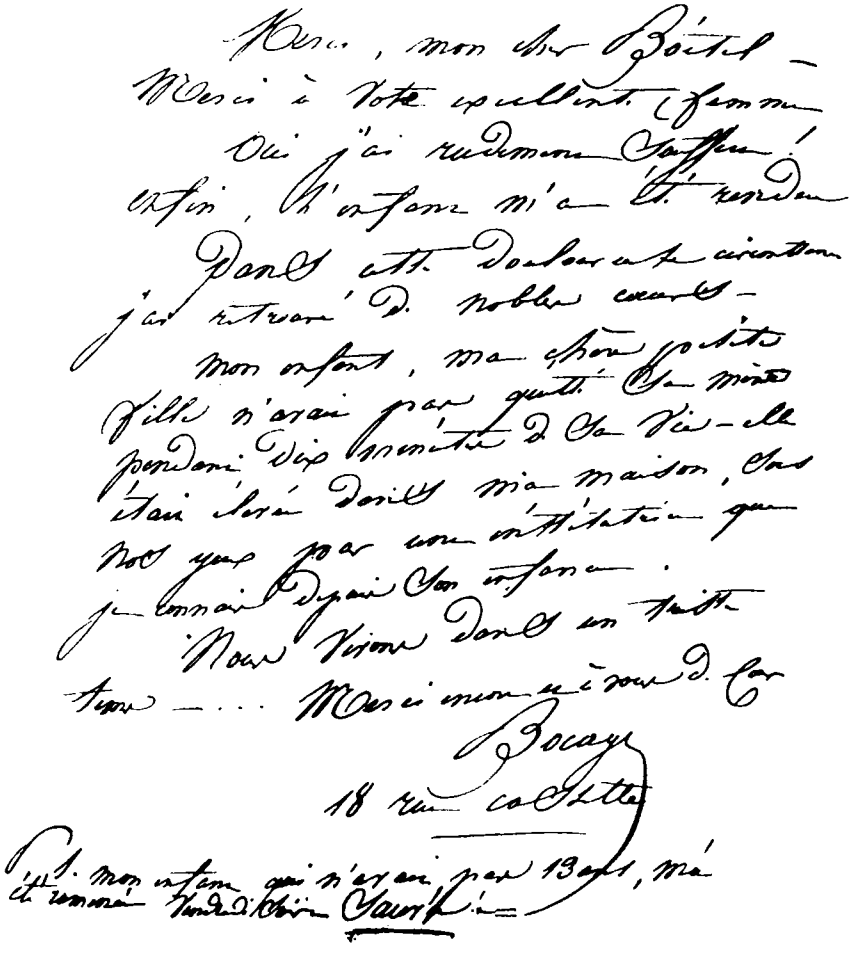
EFERUS - Recherches & Classification numériques

dans son jeu, c'est qu'il sent réellement et qu'il électrise ses auditeurs... Comme Mme Dorval, Bocage est un acteur nomade, il ne peut et ne veut rester attaché à aucun théâtre. Il devrait pourtant bien poursuivre son système de pérégrination, car le Gymnase le tue et le Vaudeville l'assassine ; il ne devrait jamais quitter Mme Dorval ; ces deux natures sont tellement identiques qu'elles semblent faites pour vivre ensemble, pour être applaudies ensemble. Ceci une fois dit : Nous admirons Bocage sans restriction. »

au citoyen Bocage je ne peux pourtant pas donner la République ! »

En 1842, Lireux avait repris la direction de l'Odéon. Bocage y rentra le 24 décembre, et fut excellent dans le rôle du major Palmer de la *Main droite et la main gauche*, aux côtés de Mme Dorval avec qui il partageait tous les succès.

Le 20 février 1843, il récite à l'Odéon *Micaël*, monologue composé expressément pour lui par Camille Doucet ; c'est aussi le temps où il va lire la *Lucrèce* de Ponsard dans les cercles académiques.



Autographe de Bocage, 25 déc. 1851 (coll. Lyonnet)

En dehors du théâtre, Bocage affichait hautement des opinions hostiles soit au gouvernement de la Restauration, soit à celui de Louis-Philippe. Il s'était battu aux journées de juillet, mais il eut le tort de transporter parfois ses opinions — quoique très sincères — sur la scène. Ce qui faisait dire à Harel, toujours aux prises avec ses trois pensionnaires, Frédérick, Lockroy et Bocage : « A Fréderick, je donne un supplément d'appointements, à Lockroy je reçois une pièce, mais

Le 22 avril 1843, grand évènement littéraire : première représentation de *Lucrèce*. Bocage s'y taille un immense succès dans le rôle de Brute. Puis c'est une reprise d'*Antony* avec Mme Dorval, une apparition dans *Tartufe* et dans *Don Juan*, une reprise de *Clotilde* avec Mme Dorval, *Othello* et le rôle de Créon dans *Antigone*, immense succès (21 mai 1844), qui lui valut d'être réengagé par Lireux à des conditions beaucoup trop onéreuses pour un théâtre en détresse.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Après des reprises de *Lucrèce*, de *Riche et pauvre*, de *Thérésa* — ces deux dernières pièces créées à la Porte St-Martin sous la direction Harel — la direction Lireux s'effondra. C'est alors que Bocage se mit sur les rangs afin d'obtenir le privilège de l'Odéon pour cinq ans — du 1er juin 1845 au 31 mai 1850 —. Th. Gautier, dans un de ses feuilletons du lundi, porta cette candidature au septième ciel !

Mais si Bocage était un grand acteur de drame, un bon metteur en scène, un excellent conseiller, il fut un directeur très médiocre. « Ne jamais échouer semble sa devise ; autant vaut dire ne jamais réussir » écrivait Ed. Thierry (Feuilleton théâtral du *Messager*).

Bocage inaugura donc à l'Odéon une ère d'économies mesquines, voulant être à la fois acteur et directeur, se fatiguant, s'épuisant, au point d'être forcé d'abandonner ce privilège tant souhaité au bout de deux ans, après avoir vu porter sa subvention de 60,000 à 100,000 fr.

Delaunay, qui fit ses premières armes sous cette direction, a raconté dans ses *Souvenirs* (p. 61 et suiv.) les tristes impressions qu'il en avait gardées à plus de cinquante ans de distance. Personne n'était rétribué. « De la gloire et du pain ! » disait avec emphase Bocage à ses jeunes artistes. Les amoureux touchaient 50 francs et les jeunes premières 40 francs par mois : (L'*Odéon*, t. II, p. 245 et suiv.)

C'est Bocage le premier qui voulut mettre à la scène une pièce d'Alfred de Musset — une grande audace pour l'époque. — On choisit même le *Caprice* et Mme Naptal-Arnault apprit le rôle de Mme de Léry, mais l'affaire n'eut aucune suite.

Nous ne citerons ici que les principales pièces où Bocage parut pendant cette première direction :

1845 17 nov., le *Prologue d'ouverture*, par Th. Gautier.

1845 17 nov., le *Véritable St-Genest*, de Rotrou, pièce non représentée depuis 1646.

1846 6 janv., *Diogène*, de Félix Pyat, succès retentissant selon les uns, chute selon les autres.

1846 22 déc., *Agnès de Méranie*, de Ponsard. Bocage très enroué, dans un rôle interminable, ennuya.



BOCAGE, caricature de E. Carjat (1862)

Le 1er mars 1847, Bocage malade transmet son privilège à M. Augustin Vizentini.

Un an se passe, et Bocage éprouve le besoin de faire parler de lui comme politicien. Il publie la *Lettre de Bocage, artiste dramatique, au citoyen Lamartine*.

Le 2 novembre, il reparaît une dernière fois à la Comédie française dans un rôle de Richelieu.

Le 1er avril 1849, la Société du second théâtre français ayant vécu, la direction de l'Odéon se trouva libre encore une fois. Ayant à choisir entre Ballande, Léon, le père de Rachel (Félix) et Bocage, le Ministre pencha pour ce dernier. Que pouvait-on d'ailleurs refuser à ce démocrate de la vieille roche ? — Lire à ce propos dans les *Murailles révolutionnaires*, la proclamation du citoyen Bocage à ses électeurs. L'ami de Félix Pyat en fut, du reste, pour ses frais d'affiches.

Nommé pour trois années directeur de l'Odéon, avec une subvention de 100,000 fr., Bocage s'engagea à ne plus paraître sur la scène. Mais cette fois encore il tomba dans de singuliers errements, introduisant la politique partout, créant des billets à vingt sous, se passant du comité de lecture, donnant des ballets grotesques, et outrepassant les ordres pour une représentation républicaine gratuite — excessivement tumultueuse, — ce qui lui valut 2,000 francs d'amende. L'altier directeur ayant protesté, le *Moniteur Universel* du 27 juillet 1850 annonça sa révocation. De cette seconde et bizarre direction, l'on ne conserve guère que le souvenir de *François le Champi*, succès qui décida George Sand à écrire pour le théâtre.

Chassé de l'Odéon, Bocage commença une vie errante sans paix ni trêve, tantôt dans les départements, tantôt à Paris. A la Gaîté, *Molière* de George Sand, 1851 ; à la Porte St-Martin, *Claudie* du même auteur, 1851 ; au Vaudeville, le *Marbrier*, d'Al. Dumas, mai 1854. En 1855, il remplit à la Porte St-Martin, dans un drame de Paul Meurice, l'*Histoire de Paris*, les rôles de Merlin, d'Abélard et de Molière. En 1857, il crée au Cirque olympique le rôle de l'Amiral Bing dans l'*Escadre bleue*. En décembre 1859, il est enfin directeur du

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Théâtre St-Marcel, là-bas, à l'extrémité de Paris, où il crée le *Barde gaulois*, malheureuse entreprise où le vieux comédien acheva d'engloutir ses dernières économies. Camille Doucet le sauva de la faillite en priant Larochelle de joindre ce théâtre aux théâtres suburbains.

Ruiné, malade, vieilli, Bocage en fut réduit à courir le cachet à vingt francs, à Belleville ou autre part. M. Jules Claretie, dans le *Figaro* du 20 février 1903, à propos d'une reprise récente de la *Tour de Nesle*, a laissé de bien vivantes impressions d'une de ces représentations du vieil artiste : « Avoir vécu est un privilège. Je vais bien étonner peut-être en disant, ce qui est très exact, que l'admirable créateur de Buridan, Bocage, joua Buridan sans panache. Il avait la foi, il avait l'étude, il avait l'intelligence profonde de son art, il avait le dévouement à l'œuvre et à l'auteur, il avait la passion contenue, la flamme cachée, je ne sais quoi de concentré et d'irrésistible — il n'avait pas « le panache ». Mais il avait la beauté... Je n'ai vu Bocage que très vieux, mais son apparition m'est demeurée là inoubliable... La *Tour de Nesle* triomphait donc, en ce temps-là, avec Mélingue, et Bocage, vieilli et amer, entendait parler avec tristesse de ce Buridan dont, le premier, il avait fait entendre les tirades et martelé les sarcasmes. Mélingue, le Buridan de 1861, était précisément un acteur à panache.

« — Si je faisais voir pourtant, se disait Bocage, comment j'ai compris, comment j'ai créé Buridan !

« Et c'est ainsi que le vieillard fut amené à donner un soir, sur la scène du théâtre de Belleville, une représentation unique de la *Tour de Nesle*, une représentation destinée à montrer à la génération nouvelle ce qu'avait été le Buridan d'autrefois. Très pauvre, très attristé, très digne, Bocage voulait en un dernier assaut se mesurer avec le public... Ce fut une représentation hors de pair, une incomparable impression d'art. Là, dans cette petite salle fumeuse, où s'encaquaient les spectateurs du quartier mêlés aux boulevardiers accourus ; là, devant ce décor poudreux, entre ces portants déchirés, dans des palais d'un moyen âge douteux... un spectacle sublime nous attendait. Un acteur de génie galvanisait son corps pour atteindre à l'intensité d'émotion qu'il voulait rendre. Son maigre visage s'animait d'une vie extraordinaire. Ses yeux, profonds, allumés d'une flamme sacrée, flambaient dans cette figure émaciée et douloureuse... Et quelle voix ! grave, poignante, déchirante ! »

Ce ne fut pourtant pas le dernier soir de Buridan ; Paul Meurice offrait à Bocage — le 26 avril 1862 — avec les *Beaux messieurs de Bois doré*, — un nouveau et dernier triomphe à l'Ambigu. Chilly lui donnait pour cela cinquante francs par soirée !

« Qui a vu le regard du vieillard en cheveux blancs, écrit encore M. J. Claretie, foudroyant le traître qu'il tient au bout de son épée et qu'il va tuer, peut se vanter d'avoir vu quelque chose de sublime – sans panache... »

Le 30 août suivant, Bocage était enlevé par une affection pulmonaire, et la mort avait raison de cette organisation brisée depuis longtemps par le chagrin.

— Quel âge avez-vous donc ? demandait-il un jour au jeune Victor Koning qui débutait alors dans la carrière de journalisme.

— Vingt ans, répondit celui-ci.

Bocage le fixa un moment : — Vingt ans ! et déjà dans le bagne du théâtre.

Lockroy et Noël Parfait prononcèrent des discours sur la tombe de Bocage. Les principaux artistes de Paris assistèrent à ses obsèques, et l'*Indépendance belge*, sous la signature de Pharès (Fiorentino, croyons-nous), imprimait : « Ce qui m'a frappé au convoi de Bocage, c'est la vraie douleur universellement ressentie, et qui se montrait sur tous ces visages, dans tous ces yeux de comédiens. »

Bocage laissa la réputation d'un artiste supérieur, quoique mal équilibré, et dont le jeu caractérisa une époque. « Son jeu sobre, a dit Delaunay, sa mimique expressive, son verbe moins déclamatoire que celui de ses confrères à panache, ont fait école, et cela, justement ; il obtenait des effets de voix sourde étonnants. » C'est lui aussi qui, le premier, prit l'habitude de lancer des tirades le dos tourné au public.

Paul Bocage, auteur dramatique (1822-1887) et Henri Bocage, né en 1835, ingénieur et auteur dramatique, furent ses neveux. Bocage avait été un des fondateurs de la Société des artistes dramatiques (1840) et fit partie du Comité jusqu'en 1846.

Biographie : *Galerie Lacauchie*. Notice par Félicien Mallefille, 1842. — Notice par A. Blanquet dans les *Th. de Paris*, 1854. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément de la troupe de Nicolet*. — Mirecourt, *Bocage*.

Bibliographie : M. Alhoy, *Grande biographie dramatique*, 1824. — *Petite biographie*, 1829. — F. Pyat, la *Revue de Paris*, sept. 1835. — Th. Gautier, *Hist. du romantisme*. — Th. Muret, l'*Hist. par le théâtre*, t. II, p. 283, t. III, p. 78, 201. *Petite biographie*, 1833. L'*Indiscret des coulisses*, 1841. — Th. Gautier, *Feuilletons*. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II. — Les *Murailles révolutionnaires*. — J. Claretie, *Figaro*, 21 février 1903. — *Histoire des th. de Rouen*, t. III, p. 512, 516.

Iconographie : Bibliot. nat., catalogue Duplessis 5126.

1. A mi-corps assis, de ¾ à gauche. Lith. Bérau, Lyon 1839.

2. En pied, de ¾ à gauche, caricature, lith. par E. Carjat (1862).

3. En pied, de face, cost. de th., grav. par Ch. Geoffroy, 1865.

4. En pied, de ¾ à gauche, sur un socle, lith. par J. R., 1839.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

5. A mi-corps, de face, lith. par A. Lacauchie, 1843.
6. En pied, de face, lith. par A. Lacauchie.
7. En buste, assis, de ¾ à droite, lith. par Léon Noël.
8. En pied, de face, cost. de th., lith. par Pruche, 1843.
9. A mi-corps, assis, de ¾ à gauche, lith. par Benjamin. (Roubaud) 1839.
10. En buste, de ¾ à gauche, grav. par Tremelat, d'après R. Julian.
Voir aussi Bibl. nat., portr. Lablache Louis.

BOCQUAY, ou Boquay, acteur français à Maëstricht 1778.

BOCQUAY. — Acteur du Th. du Marais, 1793, auquel Beaumarchais confia le rôle de Begears dans la *Mère coupable*. En 1800, Bocquay remplaça dans l'emploi des pères au th. Feydeau, Degligny parti pour la Russie. L'*Almanach* pour l'an IX qualifie son entrée de « bonne acquisition ».

BOCQUET. — Rouen 1784, 1787, premier rôle 1790.

BOCQUET, Mlle. — Jeune première à Londres 1828, Rouen 1833, Grenoble 1835, Namur 1838.

BOCRIE. — Jeux forains, salle Montansier, 1812.

BODIN, Mlle. — Actrice du Vaudeville de 1792 à 1820, où, fort jeune encore, elle avait tenu l'emploi des duègnes. En 1820 elle débuta à l'Odéon.

Bibliographie : *Petite biographie dramatique*, 1821.

Iconographie : Collection Martinet no 348, rôle de Mme Winter de la *Belle allemande*, nos 457-458, rôle de Ragonde du *Comte Ory*.

BODIN, Mme. — Gymnase 1852-53.

BOER, Mlle. — Utilités, Gand 1840.

BOGÉ-Villeneuve. — Jeune premier à Paris et en province, mort fou à Bicêtre le 17 juillet 1841. C'est lui qui avait créé le rôle de *Calas* dans le drame de ce nom.

BOGNAIRE, Mlle. — Débuta à la Comédie française le 27 septembre 1809 par le rôle de Dorine dans *Tartufe*. L'*Opinion du parterre* la juge ainsi : « On reprochait à Mlle Dartaux de se faire trop bien entendre ; Mlle Bognaire en se présentant aussi pour l'emploi des soubrettes a parfaitement évité de s'attirer une censure pareille. Elle a joué des rôles fort comiques, et jugeant, à ce qu'elle m'a paru, qu'ils étaient de mauvais ton, elle s'est efforcée de les décolorer autant que possible, et n'y a pas mal réussi, Les juges les moins sévères n'ont pu applaudir que ses grâces personnelles. C'est une fort jolie personne. »

Bibliographie : *Opinion du parterre*, t. VII, 1810.

BOHY, Auguste. — Troyes 1849, th. St-Marcel 1859. Petit, tout rond, Bohy qui jouait les premiers rôles n'était pas de la première jeunesse en 1859. Excellent homme, d'ailleurs, et possédant un peu de fortune, il avait été directeur à Issoudun, Vierzon et Chateauroux.

Bibliographie : Alph. Lemonnier, Les *Petits mystères de la vie théâtrale*, p. 81.

BOHY, Mme, née Boutellier. — Troyes 1849.

BOICERVOISE, Mme — V. Beaucervoise.

BOICHERESSE. — Ambigu 1799.

BOIDIN, Mme Rose, née Paravicini. — Gaîté 1888-91.

BOIELDIEU, Mlle. —Ingénue, Dieppe 1838.

BOIJAT, Emile. — Th. de la Villette 1869-72, Beaumarchais 1873-74, Ambigu 1875-77.

BOILEAU, François. — Débuta le 20 mars 1842 à l'Odéon. Nous retrouvons son nom dans les pièces suivantes :

1842 30 sept. *Falstaff*.
— octobre. Bénéfice de Boileau.
1843 9 févr. *Delphine*.
— 17 avril. *Les prétendants*.
— juin. Bénéfice de Boileau.
— 31 déc. *La mouche du coche*.
1844 3 mars. Prologue du *Docteur Amoureux*, supercherie littéraire d'Ernest de Calonne.
1844 avril. Bénéfice de Boileau.

Il entra au Théâtre historique. Th. Muret raconte un épisode des journées de juin en 1848, dont Boileau fut le héros involontaire : « Le 23 juin, Boileau passait dans la rue avec sa femme et l'un de ses enfants. Des insurgés voulurent le contraindre à marcher avec eux. Il s'y refusa. Sa femme fut menacée, un pistolet fut appliqué sur la tête de son enfant ; mais sa fermeté et son sang-froid ne l'abandonnèrent pas, et en imposèrent à ces misérables qui finirent par lui céder le pas. » Vers 1852, Boileau entra dans la troupe du th. National, devenu bientôt th. du Cirque impérial.

1857 10 févr. Le *Diable d'argent*.
1859 6 nov. Le *Chevalier d'Assas*.
1861 27 juillet. La *Prise de Pékin*.

Lorsque le théâtre fut démoli, il suivit l'entreprise au Châtelet.

1863 28 févr. *Marengo*.
— 3 juillet. Le *Secret de Miss Aurore*.
1865 8 déc. La *Lanterne magique*.

Acteur un peu froid, mais bon diseur, et possédant la science de la scène, Boileau fut

EFERUS - Recherches & Classification numériques

chargé pendant 20 ans de toutes les besognes ingrates, et s'en tira toujours avec honneur. En 1872, Boileau avait 64 ans d'âge. La Société des artistes dramatiques lui accorda une pension de 500 fr. Il quitta le Châtelet vers 1872, pour Bordeaux 1873, et s'en alla habiter Ste-Foix, 1874-75.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II. — Th. Muret, l'*Histoire par le théâtre*, t. III, p. 322.

BOILEAU, Mme, née Louise, Stéphanie Hurpy. — Femme du précédent. Th. du Cirque 1852-1862, Châtelet 1863-72, Bordeaux 1873, Ste-Foix 1874-83, Bordeaux 1884-85. En 1882, Mme veuve Boileau, âgée de 71 ans, ayant 45 ans de théâtre, obtint la pension de 500 francs de la Société des artistes dramatiques : sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

BOILEAU, Julien, Casimir. — Montluçon 1867-1869.

BOINET, Mme Aglaé. — Jeune première au Th. des arts à Rouen 1813-1817, premier rôle au grand th. de Bordeaux 1821-24 et à St-Pétersbourg 1828-31 et 1838 sous le nom de Mme Boinet-Vival. Voici ce qu'en dit la *Grande biographie* (1824) : « Digne interprète de Corneille, de Voltaire, de Racine, Mme Boinet est une des meilleures tragédiennes du grand th. de Bordeaux. On peut cependant croire qu'elle a plus de talent d'imitation que d'intelligence. Les caractères des anciennes pièces, qui lui sont transmis par la tradition et par les maîtres qui l'auront dirigée dans ses essais, sont mieux retracés par elle que les personnages des ouvrages dramatiques modernes... Nous conseillons à Mme Boinet un petit séjour à Paris. »

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. II, p. 402. — A. Detcheverry, *Hist. des th. de Bordeaux*, p. 257. — *Grande biographie dramatique*, 1824, p. 44.

BOIRON. — Comique, Vannes 1853.

BOISCERVOISE, Mme — V. Beaucervoise.

BOISEMONT. — Débuta à la Comédie française le 4 juillet 1757 par le rôle principal dans le *Comte d'Essex*. Il continua par ceux d'Olinde dans *Zénaïde* et d'Antiochus dans *Rodogune*.

Bibliographie : *Almanach Duchesne* 1758.

BOISGONTIER, Mlle Geneviève, Elisa. — Née à Paris vers 1817, fille d'une marchande de quatre saisons, l'éclat de rire perpétuel, l'insouciance joviale, la gaîté toujours épanouie, débuta en 1837 au théâtre St-Antoine dans *Zizine* ou l'*Ecole de déclamation*, où elle se fit tout de suite remarquer par la franchise de son jeu. Elle était alors jolie, mais ce fut son embonpoint qui, plus tard, fit le plus pour sa réputation, alors qu'elle devint une des meilleures duègnes des Variétés, bien qu'inférieure à Mlle Flore et à Mme Thierret.



Mlle ELISA BOISGONTIER (1842). — Lith. par Maurin

1839 Th. St-Antoine, les *Belles femmes de Paris*.

1840 Ambigu, la *Grisette au vert*.

1841 9 janv., Variétés, l'*Hospitalité*.

1841 11 mai, Variétés, *Deux aveugles au violon*.

Les critiques du temps s'accordent à dire qu'elle est remplie d'entrain, chante bien le couplet, et ne manque pas d'aplomb.

1842 Variétés. *Un bas bleu*, *Carabin et Carabine*, *Fargeau le nourrisseur*, les *Petits mystères de Paris*.

1843 Variétés. *Boquillon à la recherche de son père*, les *Caravanes de Mayeux*, *Deux hommes noirs*, le *Mariage au tambour*, le *Trombone du régiment*.

1844 Variétés. *Une Séparation*, le *Bal Mabille*, les *Aventures de Télémaque*.

A cette époque, Mlle Boisgontier s'éloigna de la scène pendant quelques années. Elle y reparut après la Révolution de 1848.

1849 Variétés. Les *Beautés de la Cour*.
1850 » Le *Supplice de Tantale*.
1852 » Les *Souvenirs de jeunesse*.

Elle dit le mot cru si naturellement,
Si franchement, si crânement ;
Elle cache si bien ce qu'il offre de louche,
Qu'on irait volontiers le chercher sur sa bouche.

« On rit à voir Boisgontier, on rit à l'entendre : puis on sort en disant : Je suis sûr que c'est là une bonne fille » dit J. Arago.

1853 Variétés, les *Mystères de l'été* (son grand succès).
1854 Variétés, les *Noces de Merluchet*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1857 Folies dramatiques, la *Vivandière des Zouaves, Un scandale.*
1858 Palais royal, la *Chasse aux biches* (14 février).
— Variétés, *Mon nez, mes yeux, ma bouche* (déc.)
1859 Variétés, le *Petit Poucet.*
1861 » *Une femme aux cornichons.*
— » la *Chasse aux papillons.*

La salle des Variétés ayant été fermée pendant l'été, Mlle Boisgontier passa au Th. Déjazet où brillait encore l'illustre Frétillon qu'elle ne quitta plus, partageant avec elle une bonne partie de ses succès. On la vit dans les *Premières armes de Richelieu*, les *Chevaliers du Pince-Nez*, le *Mari d'une étoile*, les *Prés St-Gervais*, les *Mystères de l'été* (reprise), les *Pantins éternels* (1863), les *Enfants terribles* (1865).

« La Madame Thierret du th. Déjazet, lisons-nous dans les *Th. en robe de chambre* (1866), avec cette différence que la voix de Mlle Boisgontier a les douceurs du hautbois, tandis que celle de sa camarade du Palais royal a les notes graves du basson. Joue avec beaucoup d'entrain, une *brûleuse de planches* en termes de théâtre. Malgré son embonpoint, ne tient pas en place. »

« Mme Boisgontier, écrit Alb. Vizentini (1868), qui possède toujours sa rondeur, sa verve, son entrain d'autrefois, a un faible pour la musique militaire et fume quatre sous de tabac par jour. »

Alph. Lemonnier a raconté comment Boisgontier, pauvre toute sa vie, était devenue un jour la maîtresse d'un gentilhomme mystérieux. Mais cette existence princière dura peu. Le faux gentilhomme, ex-caissier des jésuites, à qui il avait détourné en deux ans près de trois millions, se fit sauter la cervelle chez elle au moment où on venait l'arrêter.

Boibois, comme on l'appelait, alla aussi en Russie, à St-Pétersbourg, 1868-72, d'où elle revint malade, paralysée. Voici comment E. Gouget raconta ses derniers moments (Rapport 1877) : « Le 2 janvier 1877, mourait à la maison de santé de Picpus, dirigée par le Dr Couderc, une de nos sociétaires, Mlle Boisgontier. Les présages sinistres d'une maladie terrible ne lui laissant plus la possibilité de continuer en Russie l'engagement qui l'y avait appelée, elle revint en France où commencèrent pour elle des années de souffrance, des années de tortures. Grâce à la bienveillante direction du th. Michel à St-Pétersbourg, grâce à l'appui fraternel qu'elle trouva auprès de ses amis, de ses camarades de Russie, une somme fut envoyée à votre comité pour être employée par lui aux soins à donner à la pauvre malade. » Cependant les ressources diminuaient chaque mois. C'est alors que le baron Taylor obtint du Ministre des Beaux-arts une pension de 500 fr. en faveur de la pauvre artiste.

« Notre sociétaire, continue Gouget, sentait sa fin approcher et demanda les secours de la religion, et comme on paraissait surpris de cette demande : « Sachez, dit-elle, que dans les années les plus folles de ma vie, je n'ai jamais oublié Dieu. » Une somme de 200 fr., produit d'une souscription faite par M. Alfred Stevens, allait lui être remise. Elle revint dans la caisse de la société comme nous l'apprend la lettre suivante :

Paris 7 janvier 1877.

« Monsieur le baron (Taylor),

« Quelques amis et moi, nous avions réuni une petite somme de 200 fr. destinée à la pauvre et malheureuse Boisgontier, à l'occasion de la nouvelle année. Chargé, à la fin de décembre, de lui apporter, au nom de tous, cette petite somme et nos bons souhaits, je la trouvai préoccupée de sa fin prochaine. Dans l'effusion de sa reconnaissance, elle me dit ces paroles : Je ne verrai pas l'année 1877 ; gardez cette somme quelques jours encore, et si Dieu, comme je l'espère, me rappelle à lui, offrez, je vous prie, cet argent à l'association des artistes dramatiques qui a eu soin de moi dans mon affreuse maladie. Je lui en fis la promesse sans hésitation, etc.

Signé : Alfred Stevens. »

Bibliographie : *Foyers et coulisses*, 1852, p. 43. — *Les th. en robe de chambre*, 1866, p. 221. — *Derrière la toile*, 1868, p. 254. — Alph. Lemonnier, Les *petits mystères de la vie théâtrale*, p. 59. — *Annuaire* de la Société des artistes, 1877.

Iconographie : Bibl. nat., Catalog. Duplessis n° 5327.

A mi-corps, assise de face, lith. par Maurin, 1842.

BOISSAC, Mme Désirée, née Léger. — Angoulême 1860-61, Niort 1862-63, Th. St-Pierre 1864, Paris 1865-90. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1891.

BOISSARD, Mlle Arthémise. — Soubrette, Berlin 1853.

BOISSEL, Mme Marie-Louise-Céleste. — Dijon 1864-67.

BOISSELOT, Charles-Joseph. — Acteur de l'Ambigu 1814-26, Cirque Olympique 1828-29, Ambigu 1830-31.

« Boisselot, lit-on dans la *Petite biographie dramatique* de 1821, est un trésor pour une administration théâtrale, mélodramatique ; il revêt avec la même facilité la veste d'un meunier saxon ou polonais et la tunique d'un courtisan ; il prend la perruque des tuteurs, le chapeau des marquis ; il dissimule au besoin, il chante, il danse, il espadonne, il tire le mousquet ; en un mot, il est un des plus fermes appuis du temple de l'Ambigu... » Il avait cependant débuté par les grands rôles et les pères nobles. Peu à peu, il tomba au rang des utilités. Boisselot fut frappé d'apoplexie et

EFERUS - Recherches & Classification numériques

mourut dans la rue le 17 mai 1851. Il avait 70 ans.

Son descendant Paulin-Louis Boisselot est le comédien actuel (1903).

Bibliographie : *Petite biographie dramatique*, 1821. — *Grande biographie dramatique*, 1824. — *Petite biographie*, 1831-32. — *Almanach des spectacles* pour 1852.

BOISSELOT, Mme, Ire, née Clara Voytot, femme. — Folies dramatiques 1854, Moscou 1855, Paris 1856-57, Folies dramatiques 1858-62. Paris 1863-65, Folies Marigny 1867, Bruxelles 1867, Folies dramatiques 1870.

BOISSELOT, Mme Marguerite, IIe, née MARTHOUD, femme. — Folies dramatiques 1854-60, Th. du Cirque 1861-62, Bruxelles 1863-65, Gymnase 1867-68, Bordeaux 1869, Bruxelles 1870, Variétés 1872-76, Vaudeville 1877-85. Cette artiste qui avait fait toute sa carrière sous le nom de *Marthoud*, prit celui de *Boisselot* en 1886. En 1894, Mme Marguerite Boisselot âgée de 60 ans, avec 36 ans de théâtre, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée en ces termes en 1900 : « Mme Boisselot, artiste sympathique et charmante, dont la dernière pensée a été pour soulager nos pauvres. »

BOISSIÈRE, Mlle Jenny, puis femme MICHELOT. — Née en 1792, élève de Fleury. Débuta à la Comédie française le 24 juillet 1809 dans l'emploi des soubrettes : Finette du *Philosophe marié*, Lisette des *Folies amoureuses*, et termina cette série par Dorine de *Tartufe* (19 août). *L'Opinion du parterre*, t. VIII, 1811, consacre un très long article à cette jeune artiste, en disant que la nature ne lui a point accordé les moyens nécessaires à l'emploi des soubrettes, mais que sa jolie figure peut la rendre plus convenable dans l'emploi des jeunes amoureuses. La Comédie se rangea également à cet avis et Mlle Boissière reçut ainsi tous les rôles dont Mlles Volnais et Dupuis ne se souciaient plus : Henriette dans l'*Avocat Patelin*, Isabelle du *Légataire*, Lise de *Crispin médecin*, etc. Mais elle échoua dans le rôle de Chérubin du *Mariage de Figaro*. « Elle est jolie, et tout se résume en ces trois mots : Elle est jolie ! » Le plus beau succès de Mlle Boissière fut sans doute son mariage avec son camarade Michelot, en 1814, ce qui lui permit de quitter la Comédie en 1817. Mme Michelot mourut en 1839. (V. Michelot.)

Bibliographie : *Opinion du parterre*, t. VII, p. 118; t. VIII, p. 129; t. IX; t. X, p. 192.

BOISSIGNY, Mme Marie-Louise Bour. — Paris 1879-80, Nations 1881-82, Paris 1884-85, Toulon 1886-93.

BOISSY. — Débuta à la Comédie française le 31 décembre 1783 par le rôle de Joad dans *Athalie*. Joua encore *Mithridate* et Zopire de *Mahomet*.

BOISSY, Mlle Anna. — Funambules 1849.

BOISSY, Mme de. — Grand premier rôle, Grenoble 1853.

BOITEUX, Mme Sophie, Françoise Benoit dite. — Bordeaux 1874-76.

BOITUZET. — Délassements comiques 1852, Th. National 1853.

BOLLYS, Mme Eugénie-Marie Boulleaud. — Lyon 1887-92.

BOLNAY, François-Hyppolite Bounait ou Bounaix. — Annecy 1867-69, Reims 1879-81, Paris 1882-84.

BOLNAY, Mme L.-E., née Goulin, femme Bounait ou Bounaix. — Annecy 1867-69, Liège 1873-75, Avesne 1876-79.

BOLSHEIM, Jeanne-Théobaldie de. — Bruxelles 1884-86.

BOLZAQUET. — Lille 1849.

BOLZÉ, Mlle. — Ambigu 1799-1800. V. Mme Dacosta.

BOLZÉ, Jean-Baptiste-Hippolyte. — Besançon 1849, Dunkerque 1852-55, Lorient 1856-60, Paris 1861-62.

BOLZÉ, Jules-Alexis. — Premier comique, Clermont 1853, Dijon 1854-55, Brest 1856-57, Moulins 1858-59.

BOLZE, Mme. — Jeune première, Clermont 1853.

BOLZÉ, Mme Vve, née Sophie Lecor. — Sans doute la même que la précédente, Nancy 1862-65.

BON. — Gaîté 1811.

BONACINA, Mme Hortense-Eugénie-Elisa. — Châlons 1863, Auch 1864, Dijon 1865, Chambéry 1867-69.

BONAMY. — V. Berville.

BONAVENTURA, Jean-Louis-Napoléon. — Alger 1853-55, Marseille 1856-59, Alger 1860-62.

BONCHANT. — Deuxième comique, Boulogne 1852.

BONCZA, Mlle Wanda-Marie-Emilie Rutkowska, dite de. — Née à Paris le 8 mars 1872; étudia d'abord le piano au Conservatoire

EFERUS - Recherches & Classification numériques

(3me médaille en 1889), puis la comédie dans la classe de M. Worms. Elle obtint un premier prix en 1894. Elle débuta à l'Odéon par le rôle de Clélia dans la *Barynia* (sept. 1894), création, puis joua dans *Fiancée* (octobre), ainsi que dans les reprises : *Pour la couronne* (Militza), *le Mariage d'Olympe* (Pauline), *les Danicheff* (Lydia), *le Roman d'un jeune homme pauvre* (Marguerite). Fort remarquée par sa beauté, par son élégance, et aussi par son nom peu banal, Mlle Wanda de Boncza passa à la Comédie française, où elle débuta le 3 novembre 1896 dans Camille de *On ne badine pas avec l'amour*. Elle joue ensuite : Miss Clarkson de *l'Etrangère*, la Princesse d'*Adrienne Lecouvreur*, Dona Sol d'*Hernani*, Hélène des *Fossiles*, etc. ; elle crée ou joue Henriette dans la *Loi de l'homme* (fév. 1897), Erven dans *Tristan de Léonois* (oct. 1897), Christel de *Struensée* (nov. 1898), Emilia d'*Othello* (fév. 1899), la Mère dans *Frêle et forte* (juillet 1899), Eva dans la *Conscience de l'enfant* (déc. 1899), *Alketes* (nov. 1900). Enfin le 7 mars 1901, la « belle Mlle Wanda de Boncza » jouait pour la première fois le rôle de Mme de Laversée dans *Cabotins* et s'attirait cette critique assez juste parce que modérée : « Quel que soit le talent de la jeune artiste, elle ne saurait faire oublier Mlle Brandès, au jeu si moderne et si parisien. Mlle Wanda de Boncza ne vit pas assez ses rôles ; il lui manque ce « je ne sais quoi » qui constitue au théâtre la sincérité ; son tempérament étrange, original, se prête mal aux personnages de premier plan, et sa diction martelée, sifflante, saccadée, manque souvent d'unité pour l'interprétation des sentiments simples et touchants. » Dans le *Marquis de Priola*, sa dernière création, elle se montra excellente et fine.



Mlle DE BONCZA (Cliché Reutlinger)

Mais les jours de la pauvre jeune femme étaient comptés. Souffrant de douleurs internes, elle fut envoyée en traitement à Châtel-Guyon. A son retour, les douleurs devinrent plus violentes. L'opération de l'appendicite fut décidée. Elle expira le troisième jour, empoisonnée par les toxines, et cette mort, presque soudaine, survenue le 15 août 1902, fit couler des torrents d'encre dans les journaux : « Son charmant visage, écrit Gaston Davenay, ce visage d'une beauté si régulière et si distinguée, était bien connu des Parisiens. On la voyait passer toujours blottie dans son coupé blanc, comme une perle brune dans un écrin clair. Elle avait de magnifiques yeux noirs, expressifs et rieurs, qui illuminaient toute sa physionomie pleine d'un charme attirant, d'une grâce un peu mélancolique. »

Les obsèques de Mlle de Boncza attirèrent une affluence de monde considérable (18 août). Le cortège, parti de l'avenue Hoche 28, se rendit à l'Eglise Ste-Marie des Batignolles. Le deuil était conduit par MM. Prud'hon, directeur de la scène à la Comédie française, en l'absence de M. J. Claretie, retenu à Besançon par les fêtes du Centenaire de V. Hugo, Paul Mounet et Coquelin cadet. L'inhumation eut lieu au cimetière des Batignolles dans le caveau de la famille Rutkowska-Bojanoski, où reposait le père de Mlle de Boncza, ancien capitaine de cavalerie dans l'armée polonaise. M. Prud'hon lut sur la tombe les pages d'adieu envoyées par M. J. Claretie.

Cependant, on racontait d'étranges histoires : cette jeune et belle femme, vivant dans un luxe princier, bien que morte dans l'isolement le plus complet, aurait été couverte de dettes. Les entrefilets « grandeur et décadence » se succédaient. Ne disait-on pas qu'un couturier impayé avait fait procéder à une saisie au moment de la mise en bière ? Il fallut attendre trois mois l'ouverture du coffre-fort que possédait au Crédit lyonnais la regrettée pensionnaire. On y trouva 275,000 francs en billets de banque et plus d'un million de bijoux pour jeter en pâture aux créanciers qui réclamaient environ 500,000 francs. La vente Wanda de Boncza fut un petit événement boulevardier (3 décembre et jours suivants), et jamais on ne vit pareille affluence à l'Hôtel Drouot. Un collier de quarante-trois perles fut adjugé 234,000 francs, le reste à l'avenant ; bref, cette vente après décès d'actrice — vente à peu près unique en son genre, — bijoux, fourrures, tableaux, argenterie, — produisit plus d'un million et demi de francs, et dura huit jours.

Un joli chiffre pour une pensionnaire de la Comédie !

Bibliographie : Jules Martin, *Nos artistes. — L'art dramatique et musical en 1901*, p. 133. — *Le Figaro*, 16, 17, 19 août, 22 nov., 4, 9 déc. 1902. — *Le Matin*, 16, 19 août, 1er oct 1902.

BONDOIS. — Sous ce nom :

Bondois, artiste qui débuta à l'Odéon le 9 février 1830.

Bondois, A., utilités, Mons 1835.

Bondois, joue les pères, à Tournay 1846.

BONDOIS, Mme. — Sous ce nom :

Mme Bondois, Mélanie Latreille dite. Artiste en 1850, Rouen 1852. Dite aussi *Paul B.*

Mme Bondois, C.-J. Renaudière. Le Hâvre

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1849, Nantes 1852-53, Turin 1854-58, Nantes 1859-62.

BONDOIS, Eugène. — Amoureux, Gand 1844, Délassements 1849, Gaîté 1850-54, Vaudeville 1855, Lyon, th. des Célestins, 1856-60, Turin 1861-70, Le Caire 1872-76. S'étant occupé beaucoup d'administration, Eugène Bondois revint à Paris en qualité de régisseur à l'Odéon (1876-77). Sa mort fut annoncée au Rapport de 1878. Il avait épousé la sœur de Mlle Emilie Dubois. (V. ce nom.)

BONDOIS, Mme Eugène, née Jeanne-Anaïs Dubois. — Sœur de Mlle Emilie Dubois et femme du précédent. Odéon 1850-52 (sous le nom d'*Anaïs*), Ambigu 1853-57, Cirque impérial et petits rôles au Th. Français 1859-72.

BONDOIS, Paul, Julien, frère d'Eugène Bondois. — Vaudeville 1849, Lyon 1850-54, th. des Célestins, premier rôle, Genève 1853, St-Pétersbourg 1855-60, Ambigu 1861-67. — Voici ce qu'en disait la critique à cette époque : « Un jeune premier qui nous vient de Russie ; il a eu de grands succès à Rouen et à Lyon. Il a été à l'Ambigu où il débuta dans l'*Ange de minuit*. Entré cette année à l'Odéon pour jouer les premiers rôles, il manque d'ampleur pour cet emploi. » — Lyon 1868-72, Bruxelles 1873-75, Lyon 1876, Marseille 1877, Lyon 1878. Cet artiste laissa d'excellents souvenirs à Lyon, où il était fort aimé. Il mourut peu de temps après son frère, et sa mort fut annoncée en 1879 en ces termes : « Paul Bondois, comédien d'un talent très sympathique ; il obtint des succès à Paris et fut adoré à Lyon où il passa une partie de sa carrière. »



PAUL BONDOIS,
rôle de Naugis dans le *Chevalier d'Essonne*.
Lith. par F. Grobon (1849)

Bibliographie : *Les th. en robe de chambre* (1866).

Iconographie : Bibl. nat. Catal Duplessis 5437. En pied de ¾ à gauche (cost. de th.) Lith. par F. Grobon (1849).

BONEFOY. — Le Hâvre 1853.

BONELLI, Mlle. — Bouffes parisiens, 1858.

BONELLY, E. V. Bressy dit. — Pau 1869-72, Toulouse 1873. Liège 1874, Constantine 1875-1876, Bayonne 1877, Le Hâvre 1878, Agen 1879-80, Boulogne-sur-Mer 1881-82, Amiens 1883, Dijon 1884, Montpellier 1885-86, Constantinople 1888-91, Valenciennes 1892-1893, Rennes 1894-95, Paris 1896, Nîmes 1897, Cherbourg 1899, Bordeaux 1900. En 1901, Bonelly, âgé de 69 ans, avec 40 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il habitait Paris en 1902.

BONELLY, Mme Léonie, Estelle Bressy dite. — Béziers 1872-74, Constantine 1875-77, Odéon 1878, Agen 1879-80, Lille 1881, Nîmes 1882, Amiens 1883, Dijon 1884-85, Rennes 1886. Une demoiselle *Bonelli* parut à la salle Taitbout en 1875.

BONENFANT, Nicolas. — Un des premiers camarades de Molière, et l'un des signataires du contrat d'association de l'*Illustre théâtre* (30 juin 1643). Nicolas Bonenfant n'accompagna pas la troupe des Béjart et de Molière à travers les provinces. En 1662, il était marié à Louise Duchemin, et demeurait rue des Boucheries, paroisse St-Sulpice. En 1663, rue Sainte-Marguerite, même paroisse.

Bibliographie : G. Monval, *Chronologie Molièresque*.

BONGARS, Mlle Esther de. — Etait, dit-on, la petite fille très directe du baron de Bongars, général de division, descendant du comte de Bongars qui signa la paix entre la France et la Suède sous Louis XIV. Actrice des Variétés, elle créa le rôle de Zéphirine, à côté d'Odry, dans les *Saltimbanques*, puis partit pour St-Pétersbourg. En 1850 elle était à Moscou. Revenue à Paris, elle se montra fort dévouée pour Mlle Flore, son ancienne camarade, tombée dans le plus profond dénuement, l'assista dans ses derniers moments, mais finit elle-même à 45 ans misérablement, après de nombreuses prodigalités. Sa mort avait été annoncée faussement par un journal, vers 1853. M. Oudinot, du th. de Moscou, qui se trouvait à Paris, alla prier Mlle Esther de Bongars de donner un éclatant démenti au nouvelliste en se montrant au public dans les *Saltimbanques* (avec Lassagne, Mutée, Charrier, Kopp et Megénot). Cette représentation peu banale, donnée aux Variétés, produisit un bénéfice net de 1,156 fr. 17 que se partagèrent les deux Sociétés des artistes et des auteurs. En 1856 le nom de Mlle Esther de Bongars se changea sur l'*Annuaire* en celui de Mme *Hédé* née Esther de Bongars, jusqu'à sa mort annoncée au Rapport de 1862.

Bibliographie : *Annuaire* de la Société des artistes, 1854.

Iconographie : On lit dans le *Rapport* de la Société des artistes (1879) le curieux passage

EFERUS - Recherches & Classification numériques

suivant relatif à un portrait de cette actrice : « Un vieil amateur de théâtre, ayant manifesté (à St-Pétersbourg) le désir d'avoir une copie du portrait de Mlle Esther de Bongars, M. Andrieux lui apprit qu'un portrait lithographié existait dans les Archives théâtrales, mais que pour en prendre copie il fallait : 1° obtenir l'autorisation du régisseur et 2° verser 25 roubles au profit de l'Association. Les deux conditions furent remplies. »

BONGARS, Louis, Auguste, *Armand* de. — Moscou 1849-55, Versailles 1856, Paris 1857-1865, Strasbourg 1867, Paris 1868-74. En 1875, Armand de Bongars, âgé de 60 ans avec 34 années de th. obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il vécut à Paris, à Lille 1883, à Paris 1884-89. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890.

BONGARS, Mme Isabelle, *Armand* de, née Fitzelier. — Femme du précédent. Moscou 1849-55, Versailles 1856, Paris 1857-82, Lille 1883, Paris 1884-90, Karatcheff 1891-95. En 1882, Mme de Bongars, née Fitzelier, âgée de 61 ans, avec 46 ans de services, reçut la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

BONHEUR, Mlle Mélanie, Rosine. — Châtelet 1863 *(Marengo)*, Ambigu 1868-70.

BONHOMME. — Rôles annexés, Auxerre 1830, Bourges 1831, deuxième père noble 13me arrond. th. 1832-33, accessoires, Clermont, 1838.

BONHOMME, Mme. — Duègne, Niort 1828, Auxerre 1830, Bourges 1831.

BONI, Edouard. — Rouen 1849. Sa mort fut signalée au Rapport de 1861. V. Bony.

BONIER, Mme Caroline. — Ambigu 1850-52, Paris 1853-55, Cirque impérial 1856-62, Paris 1863-65.

BONIFACE. — Personnage de Docteur ou de Pédant, adopté vers 1600 à l'Hôtel de Bourgogne. Deslauriers dit Bruscambille, fut parfois désigné sous ce nom qui dut appartenir à divers comédiens tenant cet emploi.

BONIFACE, Mme. — Personnage de l'Hôtel de Bourgogne; Mlle Beaupré (V. ce nom) fut ainsi désignée quelquefois.

BONIFACE, Adrien. — Acteur à Versailles. Ayant frappé un jeune homme qui l'avait sifflé, il fut condamné de ce fait à huit jours de prison (1829).

Bibliographie : *Almanach Barba*, 1830, p. 6.

BONIOLI. — Pensionnaire à la Comédie française 1772. Habitait alors rue des Fossés M. le Prince et (1773-74) rue de la Comédie française. Puis il passa par la Comédie italienne 1783-86. En 1799 puis en 1805-07, un Bonioli est acteur aux Variétés-Montansier. Il demeurait en 1799 rue St-Lazare 110.

BONIOLI, Mlle. On écrit aussi Bognioli. — Pensionnaire à la Comédie française 1771-78; elle joua Lucette de *M. de Pourceaugnac* à Versailles (15 fév. 1776). Cette actrice habita rue des Fossés M. le Prince 1771-74, rue des Moulins, Butte St-Roch 1775, rue de Richelieu, au coin de celle des Petits-Champs 1776-78. En 1789, il y avait une première soubrette de ce nom à Gand; en 1792-93, il y avait une dame Bonioli au th. de Nantes et en 1799-1805-07 au th. des Variétés-Montansier. Mlle Bonioli demeurait en 1799 rue St-Lazare, 110.

BONIS (ou Bonnis), Pierre, Ignace. — Jeune premier à Nevers en 1829, Lorient 1830-31, Orléans 1832-33, premier rôle, Besançon 1835, fit presque toute sa carrière à Genève où il était très aimé. Les rôles d'Almaviva du *Mariage de Figaro* et de *Don César de Bazan* furent ses triomphes (1835-47). Il était encore à Genève de 1850 à 54, à Lyon en 1855. Puis avec l'âge, il prit l'emploi des deuxièmes pères nobles. La silhouette du « père Bonis » resta longtemps dans le souvenir des Genevois. Il se fixa définitivement à Genève, où il vivait encore en 1873. En 1864, âgé alors de 67 ans, il obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes.

BONIS, Mlle. — Utilités, Lorient 1831.

BONISSANT (ou Bonissent). — Acteur au Cirque Olympique en 1818, tenait l'emploi des financiers à Gand, 1825, Le Hâvre 1830-31, Calais 1832-33, th. du Panthéon, 1835. Il mourut à 69 ans avant 1852.

BONIT (ou Bonnit), Jean, Louis. - Marseille 1854-63.

BONJARD, Mme Clémentine, Césarine, Antoinette. — Besançon 1863-64.

BONJOUR, Paul. — Comique, qui se fit surtout applaudir dans la chansonnette. En 1842 (14 oct.), Paul Bonjour qui s'intitulait acteur du Vaudeville à Paris, donnait une scène comique-chansonnette avec succès au grand th. de Bruxelles. On lui reconnaissait beaucoup d'entrain et de gaieté. Il passa par les Funambules, où il tenait l'emploi des premiers comiques, et se trouvait à Bordeaux de 1852 à 1865.

BONNAIRE, Mlle. — V. Mme Delvil.

BONNAL, Mlle. — Soubrette, Maëstricht 1762.

BONNAMY, Jean. — Anvers 1850, Nantes 1852-56, La Haye 1857-62.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BONNAND, Henri. — Turin 1856-65.

BONNARD. — Sous ce nom :
BONNARD, Eug., Aix 1838, Amsterdam 1852.
BONNARD, financier et comique marqué. Tournay 1839, Verviers 1841.
BONNARD, th. des Arts à Rouen 1848-49.
BONNARD-Beaupré, Antoine, Philibert, Tlemcen 1863-65.

BONNARD, Mme. — Sous ce nom :
Mme BONNARD-Beaupré, Marie, Victoire, Anastasie Monteil. — Premier rôle et mère noble, Namur 1839. En 1858, Mme veuve Bonnard-Beaupré, âgée de 64 ans avec 42 ans de th., obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes et se retira à Paris.
Mme BONNARD-Sandré, Folies dramatiques 1852-53.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis 5500. Mme Bonnard, actrice, en pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par S. Baptiste.

BONNAUD, Jean-Alphonse. — Brest 1857, Le Hâvre 1858, Tournai 1860-61, Verviers 1862-63, Liège 1864-67.

BONNAUD, Alphonse, Auguste, Elie. — Besançon 1872, Brest 1873-75, Perpignan 1876-78, Dunkerque 1879, Grenelle 1880, Douai 1881-82, Tournai 1883, Avignon 1884, Bordeaux 1885-86, Paris 1887-88, Avignon 1889-91. Samatan 1891, Toulouse 1892-95. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

BONNAUD, Mme Zélie, dite aussi *Nief*. — Besançon 1872, Brest 1873-75, Perpignan 1876-78, Dunkerque 1879, Belfort 1880, Anvers 1881, Douai 1882, Angers 1883-84, Rochefort 1885, Tournay 1886-87, Alexandrie 1888, Marseille 1889.

BONNAY, Mme, Delphine, Marie. — Strasbourg 1881-83.

BONNEAU, Mlle Marie — Bruxelles 1882-83.

BONNEFOIX, Mme Marie Buhler dite. — Clermont 1880-83, Brest 1884-86, Paris 1887-94.

BONNEFOY, Mme Elisa. — Montparnasse 1860-65, Roubaix 1867-68.

BONNEFOY, Mme Mathilde, femme Christophe. — Nantes 1868, Perpignan 1869, Nîmes 1870, Lille 1872, Verviers 1873, Bordeaux 1874, Gand 1875, Avignon 1876, Anvers 1877, Paris 1878, Dijon 1879, Paris 1880, Dijon 1881, Limoges 1882. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1883.

BONNEFOY, Mme, Amélie, née Guerpon ou Guerpont. — Bruxelles 1852-57, Ile Maurice 1858-60, Rouen 1861-65, Bruxelles 1868-72, Rouen 1873-74. En 1873, Mme Amélie veuve Bonnefoy, âgée de 61 ans, avec 41 ans de services, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Elle vécut à Rouen jusqu'en 1881. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1882.

BONNEFOY, Mme Blanche, Emma. — Montparnasse 1865-68, Châlon-sur-Saône 1869, Roubaix 1870, Rouen 1872, Bourges 1873, Dunkerque 1874, Mons 1875-77, Orléans 1878-81, Elbeuf 1882-83, Nantes 1884-85.

BONNEFOY, Mme Christophe. — Artiste dont la mort fut annoncée en 1883.

BONNELIER, Hippolyte. — Romancier médiocre, sous-préfet un mois en 1830, débuta à l'Odéon par le rôle d'Oreste dans *Andromaque*, puis disparut de l'affiche.

Bibliographie : Th. Muret, l'*Hist. par le th.*, t. III, p. 47.

BONNELL, Edmond, Elie Bonneau dit. — Bordeaux 1888-90, Toulon 1891, St-Maixent 1891, Millau 1892-94.

BONNELLE. — Grand Th. de Bruxelles 1743, aux appointements de 700 fl.

BONNELLE, Mlle. — Grand Th. de Bruxelles 1743, aux appointements de 400 fl.

BONNELLY. — Angers 1853.

BONNERY. — Th. Comte 1838.

BONNESSEUR, Charles. — Acteur, chanteur et régisseur. Lyon 1852-53, Le Hâvre 1854, Strasbourg 1855, Nantes 1856-57, Rouen 1858-62, fut ensuite attaché à l'administration de l'Opéra, d'où il passa à celle des Variétés 1880-93. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896. En 1890, âgé alors de 65 ans, avec 41 ans de services, Bonnesseur avait obtenu de la Société des artistes la pension de 500 fr.
« Charles Bonnesseur, a dit St-Germain, ancien membre de notre Comité, sur la tombe de qui notre vice-président Gerpré a prononcé quelques paroles émues, a eu aussi ses heures glorieuses et son nom restera au moins attaché à celui de l'Emir de *Roland à Roncevaux*. Il a été régisseur général au th. des Variétés, où il a rendu de sérieux services. »

BONNET. — Sous ce nom :
BONNET, Cirque Olympique, 1815.
BONNET-BEAUVAL, acteur et directeur du th. de Limoges. Etait correspondant de l'Institut. Il mourut d'apoplexie le 4 juin 1827, et sa famille ne put obtenir l'autorisation de le faire inhumer en terre sainte.

Bibliographie : *Almanach Barba*, 1828.
BONNET. V. Coutard.
BONNET, petits rôles à l'Odéon 1847, th. Historique 1849, Gaîté 1852-54, San Francisco 1855-62.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

. Bonnet, Hippolyte, Eugène, Marie. — Bruxelles 1859-60. Acteur intelligent et gai. Bonnet vint à Paris et commença à se faire connaître en jouant aux Bouffes parisiens le rôle du compositeur de l'avenir dans le *Carnaval des Revues*. Il chantait très bien la tyrolienne. En 1864 il est aux Folies Marigny, *Zut au berger !* aux Bouffes en 1866, aux Fantaisies parisiennes, à la Gaîté, 1875, à la salle Taitbout 1876, le *Roi d'Yvetot*, aux Bouffes 1878-79, à la Renaissance 1881, *Mme le Diable*, aux Nouveautés 1883. C'était un adroit comédien, excellent dans l'opérette.

« Bonnet, écrivait-on de lui, c'est les Bouffes parisiens, les Bouffes parisiens ce sont Bonnet. Allez donc le revoir dans la *Jolie Parfumeuse !* Les spectateurs se tordent à voir Daubray et Bonnet. Bonnet est doué d'un physique auquel sied très bien le costume féminin. Il a intrigué bien des nourrices alsaciennes dans la *Revanche de Fortunia*. »

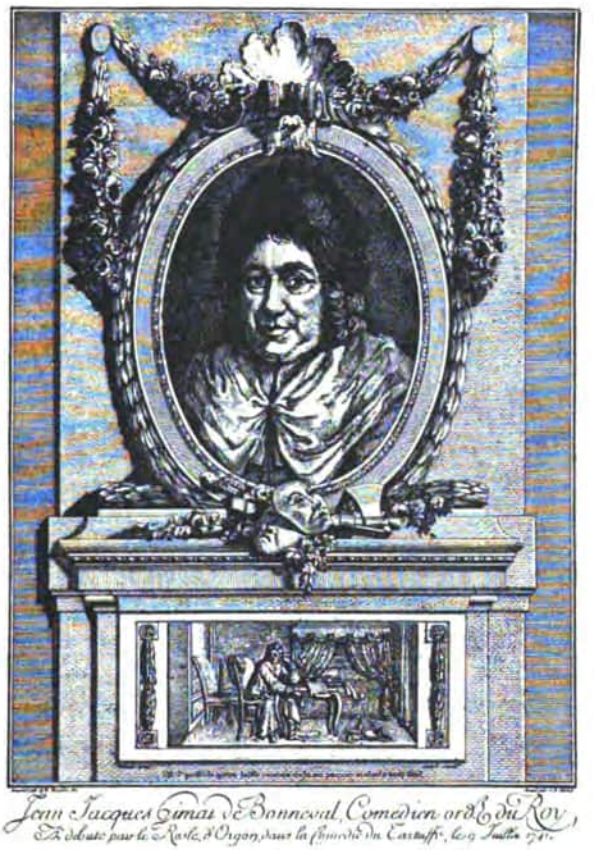
Bibliographie : *Foyers et coulisses*, Gaité, t. II, 1875.

Iconographie : Bibliot. nat. V. les portraits de Mme Thierret.

Journal amusant, 8 mars 1879, Bonnet dans la *Marquise des rues*, caricature.

Bonnet, Jean-Louis, Marseille 1864-67.

Bonnet, Jules-Jean. Nantes 1873, La Haye 1874, Bordeaux 1875, Boulogne 1876, Port-Louis 1877-78, Nancy 1879, Béziers 1880-81, Perpignan 1882-83, Toulouse 1884-85, Bukarest 1886, Constantinople 1887.



Jean Jacques Gimat de Bonneval, Comédien ord.re du Roy, En débute par le Rôle d'Orgon dans la Comédie du Tartuffe, le 9 Juillet 1741.

Bonnet, J.-Philippe Bonnelly dit. Avignon 1881-84, Paris 1885-86.

Bonnet, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Bonnet, Mlle, Elisa. — 2me amoureuse, St-Quentin 1830.

Mme Bonnet. Cirque impérial 1862 *(Rothomago)*, Châtelet 1863 *(Marengo)*.

Mme Bonnet, Marie-Andréa. Batignolles 1865, Montpellier 1867.

Mme Bonnet, Marie-Madelaine-Anaïs. Carcassonne 1870-73.

Bonneterie, Mme Adeline. — Artiste morte en 1857.

Bonnety père. — Raisonneur et père noble, Th. des Arts à Rouen 1805-07.

Bonnety fils. — Débuta à Rouen vers 1808, puis tint l'emploi des amoureux au même théâtre en 1814-15, 1819-23. En 1819 il avait 2900 francs d'appointements. Selon toute apparence, c'est le même que nous retrouvons jeune premier à Marseille en 1824. Maurice Alhoy en dit beaucoup de bien. Cependant Bonnety, estimable comédien, voulait aborder la carrière du chant : « Il est possible qu'il y obtienne du succès, ajoute son biographe, non pas comme chanteur, mais comme comédien. M. Bonnety connaît parfaitement la scène, sa tenue est élégante et soignée; il a de la chaleur et de l'entraînement. » En 1849-50, Bonnety était toujours à Marseille, mais le malheureux artiste était devenu aveugle. La Société des artistes, alors à ses débuts, lui faisait une pension annuelle de 186 francs. Il mourut à 67 ans, avant 1852.

Bonneval. J.-B.-Jacques Gimat de. — Naquit le 18 juin 1711 et reçut une bonne éducation. Doué d'une face comique, il se décida à embrasser la carrière du théâtre. Il débuta donc à la Comédie française, à trente ans, le 9 juillet 1741, par le rôle d'Orgon de *Tartufe*, et il fallait bien qu'il ne fût pas si mauvais que Collé le dit pour qu'il fût reçu sociétaire le 8 janvier de l'année suivante; il créa le rôle de Cinna dans la *Mort de César*, le 29 avril 1743.

Voici, en effet, le passage de Collé le concernant, mais on sait que personne ne trouvait grâce devant lui : « Bonneval fait tous les rôles à manteau et les confidents dans le tragique, quelques rôles de père et de notaire. Il n'y a point d'expression pour dire à quel point il

EFERUS - Recherches & Classification numériques

est froid et mauvais ; il est pourtant facé comiquement et a une des belles voix de la Comédie. » Or Bonneval prêta, pendant trente ans, de bons et loyaux services et laissa une réputation fort honorable dans l'emploi des *grimes* et des *manteaux*. A sa retraite, le 31 mars 1773, il eut, outre la pension de 1500 livres de la Comédie, celle de 500 livres du roi.

> Dis-nous, cher Bonneval, par quel art et comment
> Un homme tel que toi, doux, complaisant, affable,
> Peut d'un vieillard bourru, difficile, intraitable,
> Nous rendre les défauts si naturellement ?

écrivait l'*Almanach des spectacles* pour l'an 1753.

Bonneval mourut le 3 février 1783.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

Iconographie : Musée de la Comédie française, n° 104 Catal. Monval, peinture toile, ovale, h. 0,75, larg. 0,60, par Th. Decaisne.

En buste, par S.-G. Huquier fils.

BONNEVAL. — Th. de Lille 1787. Sans doute le même : Th. de Rouen 1792.

BONNEVAL, Mme. — Th. de Rouen 1792.

BONNEVART, Mlle. — 2me amoureuse, Nouvelle-Orléans 1835.

BONNEVILLE. — Lorsque le Th. national de la rue de la Loi fut fermé, le 14 nov. 1793, et Mlle Montansier, sa directrice, arrêtée le 15, on ne lui accorda de rouvrir ses portes que quelques jours après avec l'autorisation du Conseil de la Commune, sous la direction de Bonneville et Verteuil, commissaires. Selon toute apparence, ce Bonneville était acteur et directeur du Th. des Célestins à Lyon en 1799, lorsque Bonaparte, retour d'Égypte, s'arrêta dans cette ville et descendit dans un hôtel presque attenant à ce théâtre. Bonneville fit écrire en une nuit le *Héros de retour* ou *Bonaparte à Lyon*, pièce de circonstance dans laquelle il se réserva un rôle, et chargea Mme Hervey (V. ce nom) de réciter une pièce de vers en l'honneur du général. Ch. Maurice a rendu compte de cette soirée. Bonneville fut reçu le lendemain par Bonaparte.

Bibliographie : Ch. Maurice, *Hist. anecdotique du th.*, t. I, p. 57.

BONNEVILLE, Colson, Mme. — Nom d'une débutante à l'Odéon, le 24 mars 1827.

BONNIER, Mlle Elisa. — 2me amoureuse, St-Pétersbourg 1829-31.

BONNIVARD, Mme Adèle. — Nouvelle-Orléans 1853-54, La Martinique 1855-56, Marseille 1857, Paris 1858-59.

BONNY. — Porte St-Martin 1852-53.

BONO, Mme Marceline-Pauline-Marie. — Agen 1884, Rouen 1885.

BONSON. — Acteur de la troupe de Mlle Raucourt (1806) à Milan. — Ne serait-ce pas *Bourson* ?



Mme EDMONDINE-CLARISSE BONVAL

BONVAL, Mme Edmondine-Clarisse, femme Thomassin. — Née à Paris le 26 juin 1826 (et non 1824 comme le dit Larousse). En sortant du Conservatoire, elle débuta à la Comédie française le 2 avril 1843, dans les rôles de soubrette. Elle ne s'y maintint pas. Elle s'en alla jouer à Lyon, puis revint à l'Odéon où elle parut en janvier 1846 dans *Marion et Frontin*.

1846 20 mars, *L'ingénue à la Cour*.
1846 6 avril, *Les touristes*.
1847 21 janv., *Une année à Paris*.
1847 4 fév., *La province*.
1847 4 avril, *Le paquebot*.
— 15 mai, *Au petit bonheur*.
— 15 mai, *L'antiquaire*.
— 29 mai, *Les notables de l'endroit*.

Son nouveau début à la Comédie française eut lieu le 17 juillet 1847. Cette fois, elle fut gardée comme pensionnaire. On la nomma sociétaire le 1er janvier 1852.

Mlle Bonval était une soubrette agréable, le nez au vent, l'œil égrillard, mais que l'on aurait voulu plus hardie. L'embonpoint vint avec l'âge. On la confina dans le répertoire. — Nous lisons, à propos d'une reprise de *Louis XI* en 1863 : « Il y avait derrière Augustine Brohan une sociétaire, sa doublure, la plantureuse et imposante Mlle Bonval, qui faisait depuis longtemps et fort longtemps les jours gris de la Comédie française. Elle réclama le rôle de Marthe, (abandonné par Mlle Aug. Brohan), c'était son droit ; on le lui donna, c'était la règle. Elle apporta au personnage de Marthe

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tout ce que l'expérience a de plus mûr ; elle dansa son quadrille avec une majesté puissante, et représenta avec le noble embonpoint d'une douairière arrivée au sociétariat, la femme d'Eug. Provost, lequel avait vingt ans dans la pièce et en paraissait bien dix-huit. »

« Mlle Bonval, écrit Ed. Fournier à propos d'une représentation de *Tartufe* (1865) jouait, comme toujours, avec soin et propreté. C'est fort bien pour une servante ordinaire ; ce n'est peut-être pas assez pour Dorine. »

Voici en quels termes en parle A. Vizentini en 1868 : « Mme Bonval, dont l'esprit d'économie est proverbial, a été fort jolie et connaît toutes les traditions de ses rôles. Pourrait poser pour une villageoise de Rubens ; affectionne le cossu en général et les belles pierreries en particulier. »

Mlle Bonval, qui avait épousé un ancien notaire, du nom de Thomassin, fut mise à la retraite au bout de ses vingt années de sociétariat (1er janvier 1872) et mourut à Verneuil-sur-Seine (Seine-et-Oise) le 12 ou 15 août 1878 (et non 1887 comme il a été imprimé par erreur dans la *Liste alphabétique)*.

Biographie : G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires.*

Bibliographie : A. Vizentini, *Derrière la toile*, p. 61 (1868).

Iconographie : Musée de la Comédie française. Mlle Bonval en cost. de Toinette du *Malade imaginaire*, figure dans le tableau de Geoffroy : « les sociétaires de la Comédie en 1864. »

Médaillon (en buste) de face, lith. publié dans le *Décaméron dramatique* avec ce quatrain d'Em. Augier :

Soubrette, vive la gaîté,
Et tes allures franches,
Et ton franc rire reflété
De l'œil noir aux dents blanches.

BONVARET, Mme Henriette. – Duègne et mère noble, Bruges 1844.

BONVOUST, Mlle, née Jos. Garnier. — Strasbourg 1850, Gand 1852-53.

BONVOUX jeune. — Anvers 1852.

BONY. — Père noble, 14e arrond, th, 1830, 13e arrond. th. 1832-33, Brest 1835. V. Boni.

BONY, Mlle. — Utilités, 13e arr. th., 1832-33.

BONY, Mme Marie, Rose née Georges ou Gorge. — Porte St-Martin 1853-60, Paris 1861-67, Porte St-Martin 1868.

BOQUAY. — V. Bocquay.

BOQUET. — V. Bocquet.

BOQUESNE (Beauchêne ?). — Grime, Liège 1843.

BORCHART, Mlle Maria. — La Haye 1852, Toulouse 1853, Strasbourg 1854.

BORDAT, Mme Clotilde, dite *Dodette*, femme puis veuve *Chabrillat*, dont la mort fut annoncée au Rapport de 1886. Etait la mère de l'écrivain qui fut pendant plusieurs années directeur de l'Ambigu. Elle avait été une artiste d'un certain mérite. Toulouse 1850-52, St-Etienne 1853, Lille 1854-55, Dijon 1856-57, Strasbourg 1858-59, Marseille 1860-61, Nantes 1862-67, Paris 1868-85. En 1869, Mme veuve Chabrillat, âgée de 56 ans, avec 40 ans de services, obtint une pension de 200 fr. de la Société des artistes. V. Chabrillat.

BORDEAUX. — Arlequin aux Funambules.

BORDÉ, Mlle Lise. — Soubrette, Reims 1830.

BORDÉ, Mlle Jenny. — Second premier rôle, Reims 1830.

BORDES. — Tragédien et chanteur au th. des Arts à Rouen, 1812.

BORDES, Mlle Fanfette ou Fanchette. — La grande biographie dramatique dit d'elle, en 1824 : « Ex-artiste du Panorama. Fanfette Bordes se tressa une petite couronne de lauriers à l'époque où la petite merveille du Gymnase (Jenny Vertpré) mit les acteurs nains à la mode. Le Panorama dramatique chercha à délier la langue à deux ou trois petites poupées que l'affiche et les journaux nommèrent actrices. Fanfette Bordes, âgée de dix à onze ans, amusa les habitués du boulevard du Temple dans le *Petit espiègle*, les *Deux Pensions*, les *Enfants maîtres*, etc. »

Harel écrit l'année suivante : « Mlle Fanchette Bordes, th. de la Porte St-Martin, cinq ans. (Elle allait en rajeunissant !) Ancienne actrice du Panorama dramatique. Du naturel, du comique et de la gentillesse distinguent cette enfant qui chante le vaudeville et figure dans les ballets.

Bibliographie : *Grande biographie dramatique*, 1824. — Harel, *Dict. th.*, 1825.

BORDES, Mlle Charlotte. — V. Mme Dupuis.

BORDES, Mme. — Rôles de convenance, Amsterdam 1832-33.

BORDES, fils. — Deuxième amoureux, Amsterdam 1832-33.

BORDES, Mme Catherine, née Tapprest. — Lorient 1849, Bordeaux 1850.

BORDES, Georges, Joseph, Louis. — Lorient 1849, Bordeaux 1850.

BORDET, Michel, Etienne. — Belleville 1867-76, Bruxelles 1877-80, Paris 1881-90, St-Mandé

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1891. Bordet avait reçu une médaille d'honneur. Sa mort fut annoncée en 1892.

BORDIER, Mlle. — Jeune amoureuse, Gand 1767.

BORDIER, François. 1758-1789. — Fut baptisé le 2 août 1758 à l'église de St-Nicolas-des-Champs. Son père était tailleur de pierres. Ayant fait partie dès son enfance de la troupe des jeunes acteurs qui remplacèrent les marionnettes d'Audinot, il s'acquit une réputation dès l'âge de douze ans dans les rôles d'abbés et de petits maîtres, aux côtés de Mayeur, de Varennes, de Talon aîné, de Moreau. En 1781, Bordier quitta l'Ambigu comique pour entrer dans la troupe qui desservait les spectacles du Bois de Boulogne et de St-Cloud. L'entreprise ne réussit pas. Ce fut alors qu'il fut engagé aux Variétés amusantes, au moment même où Volange venait d'en sortir. Il y débuta en 1782 dans *Jacquot et Collas duellistes*, *Oui et non*, le *Devin du village*, reprit des rôles de Volange, le surpassant même quelquefois.

MM. E.-D. De Manne et C. Ménétrier, ses biographes *(troupe de Nicolet)*, le représentent comme un grand garçon de bonne mine, au jeu franc, chantant avec goût, à la physionomie éveillée. On connaît la façon énergique dont il protesta contre le libelle, le *Chroniqueur désœuvré* ou l'*Espion du boulevard du Temple*.

En 1785, le théâtre auquel il appartenait émigra au Palais royal. Avec ce changement de quartier, le genre du répertoire se modifia un peu ; dès lors Bordier cumula l'emploi des niais balourds et prétentieux (le *Ramoneur prince*, le *Prince ramoneur*, Barogo, le *Mariage de Barogo)*, avec celui des valets alertes et fripons, la *Nuit aux aventures*, *Guerre ouverte*.

En 1789, Bordier gagnait douze mille livres par an, chiffre considérable pour l'époque, ce qui ne l'empêchait pas de contracter des dettes pour satisfaire à sa passion du jeu dans les tripots. Les théâtres ayant été fermés à la suite des troubles de juillet, Bordier partit pour Rouen. Comment fut-il mêlé aux émeutes qui éclatèrent dans cette ville, voilà ce qui serait fort difficile de préciser. Quoiqu'il en soit, dans la nuit du 3 au 4 août, Bordier commandait un détachement qui s'était porté à l'Hôtel de l'Intendance. Arrêté, délivré par le peuple, puis repris de nouveau au moment où il s'en retournait à Paris par la diligence, Bordier passa en jugement avec un sieur Jourdain, avocat de Lisieux, et tous deux furent condamnés à mort. Le vendredi 21 août, à quatre heures de l'après-midi, après la lecture de la sentence, les deux condamnés furent conduits au supplice. Bordier, qui avait refusé le secours d'un prêtre, monta dans la charrette, salua les comédiens qui se trouvaient au balcon extérieur de la salle de spectacle, embrassa son compagnon au pied de l'échafaud, et fut pendu le premier. De crainte d'un soulèvement en sa faveur, toutes les troupes étaient sous les armes.

La légende rapporte qu'au moment de se livrer au bourreau, Bordier rééditant une phrase qu'il prononçait dans le *Ramoneur prince*, aurait dit à celui-ci : « Monterai-je t'y, ou ne monterai-je t'y pas ? » Si le fait est vrai, il faudrait lui reconnaître un beau sang-froid. Si la plaisanterie a été faite par un assistant, c'est une lâcheté bien cruelle. Quoiqu'il en soit, en novembre 1793, on rappela au club des Jacobins le sort de Bordier, représenté comme une victime de la Révolution ; on demanda qu'une somme fut prélevée sur les biens de Tarbé, officier municipal de Rouen en 1789, qui s'était distingué par son zèle en cette circonstance, et que celle-ci fut remise au fils de la victime.

Enfin le procès fut revisé, la mémoire des deux condamnés réhabilitée solennellement à Rouen, et Ribié, qui se trouvait en cette ville, mit tout en œuvre pour que cette fête civique fut complète.

Biographie : E.-D. De Manne et Ménétrier. *Troupe de Nicolet.*

Bibliographie : Le *Chroniqueur désœuvré* ou l'*Espion du boulevard du Temple. — Mort de Bordier, acteur des Variétés*, par Dumaniant. Paris, imp. de la Porte (s. d.) in-8° pièce. Id. (s. d.) Paris, Lezay, in-8° pièce. Bibl. nat., Ln^{27} 2425. — *La mort subite du sieur Bordier*, lettre d'un négociant de Rouen à M. Guillaume, marchand de draps, rue St-Denis, du 22 août 1789. Paris, imp. de Grangé (s. d.) in-8° pièce. Bibl. nat. Ln^{27} 2426.

BORDIER, Auguste, Charles, né vers 1790. — Acteur du th. de Madame, devenu le th. du Gymnase, où il resta plus de quarante ans pour tenir les petits emplois (1825-1867).

« Bordier du Gymnase, avenue de la Motte-Piquet, écrit-on en 1829, pacifique individu de cinq pieds huit pouces, que le capitaine recruteur des Cent-Suisses lorgne depuis les cent jours. Ce serait une excellente affaire. La compagnie, le théâtre et le public y gagneraient. Cependant M. Bordier est un des plus honnêtes hommes que nous connaissions ; mais cela ne suffit pas au théâtre. »

En 1833 : « Le Faure du Gymnase (Faure était l'utilité du th. franç.) Il a l'air d'un paysan endimanché quand il endosse la grosse livrée.

En 1841 : « Personne mieux que M. Bordier n'apporte une lettre ou range des fauteuils ; il y a cinquante ans qu'il fait ce métier-là, et le fera cinquante ans encore... Amen ! »

En 1866 : « Bordier est au Gymnase depuis quarante ans... A soixante-seize ans, il écrit les billets de répétition d'une main assurée. C'est un meuble du théâtre. »

En 1867, Bordier avait 78 ans et 45 ans de services. La société des artistes lui accorda un

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pension de 300 fr. dont il ne profita guère. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1868.

Bibliographie : *Biogr. th.* 1829. — *Petite biographie* 1833. — *l'Indiscret des coulisses* 1841. — *Les th. en robe de chambre* 1866.

BORDIER. — Premier comique, Toulon, 1838.

BORDIER. — Jeune premier à Genève, 1841-42.

BORDIER, Pierre. — Bourges 1861-62, Rio-de-Janeiro 1863-65, Paris 1873-75, Poitiers 1875, Paris 1876-78, Dieppe 1879-80, Boulogne-sur-Mer 1881, Paris 1882-87.

BORDIER, Alfred, Jacques. — Th. des Variétés 1868-79. — Comme son homonyme du Gymnase, Bordier des Variétés était voué à perpétuité aux domestiques. — « Un jeune Bellevillois, écrit-on en 1873, qui joue assez naturellement les niais et les paysans.» — Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

Bibliographie : *Foyers et coulisses*, Variétés, 1873.

BORDIER, Mme. — Sous ce nom :

Mme Bordier, Georgette, Th. Comte 1829-30.

Mme Bordier, Hortense, Th. Comte 1829-30.

Mme Bordier aînée, Folies dramatiques, la *Cocarde tricolore*, 19 mars 1831.

Mme Bordier, Ambigu comique 1838.

Mme Bordier née Amélie de Châteauneuf, Nancy 1849-50.

Mme Bordier, premier rôle, Aix 1852.

BOREL, Mme, née J.-E. Haas, femme puis veuve Barbe dite. — Boulogne-sur-Mer 1867-68.

BOREL, Thérèse, Ant., Lydie, dite aussi *Barelli*, Renaissance 1876-82, Bouffes 1883-87, Paris 1888-91.

« Charmante petite femme, bien faite, écrit-on en 1876; on nous dit qu'elle a fait du café-concert en province... » « Des crépelures d'or filé qui s'embrouillent sur le front, dit P. Mahalin, le nez de Cléopâtre, les bras de Phryné..... Telle est sur les photographies qui se prodiguent à la vitre des marchands d'estampes, Mademoiselle Lydie Borel. » Passa aussi — fort peu — par le Gymnase. Laissa la réputation de jolie femme.

BORER, Mlle, Anna. — Alger 1867-70, Le Hâvre 1872, Athènes 1873, Asnières 1883-85.

BORÈS, Henri. — Toulouse 1867-70, Lille 1872, Toulon 1872, Genève 1874, St-Pétersbourg 1875, Gand 1876, St-Pétersbourg 1877, Avignon 1878, Toulon 1879, Limoges 1880, Yassy 1881-82, Genève 1883, Rennes 1884-86, Bruges 1887, Namur, 1888-90. Mourut subitement, directeur à Tournay en 1891. Il laissa la réputation d'un homme loyal et d'un administrateur de mérite. (Rapport 1892.)

BORGÈS, Eugène, Antoine Borgé. — Tarbes 1884-86.

BORGUÈS. — Rôles de tabliers, Avignon 1828.

BORIE, Joseph, Théodore. — On le disait parent de l'un des quatre sergents de La Rochelle. — Amoureux, Cherbourg 1828, premier rôle et jeune premier, Rouen 1834, Amsterdam 1838, Moscou 1850-55, Paris 1856-62. En 1863, Borie avait 59 ans et 32 ans de théâtre. Il obtint une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Bruxelles 1867, Rome 1868-74, Naples 1875-80, Paris 1881, Nice 1883, Paris 1884-87, Montauban 1888, et mourut à 85 ans. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1889.

En 1886, il avait laissé à la disposition du Comité pour être distribuée en secours, la pension de 200 fr. qu'il touchait en vertu de son droit, depuis 1863.

BORIS, Mlle, Jeanne Bertin dite. — Renaissance 1888-91.

BORME. — Troisième rôle et grand raisonneur, Délassements com. 1794, et financier au Th. des Arts à Rouen, 1801-05. Après la mort subite de Desroziers, Borme reprit la direction du th. des Arts avec Granger. Il mourut à 42 ans, le 19 avril 1810.

Voici comment il était jugé en 1808 : « Borme a reçu de la nature le masque propre aux rôles de manteaux et aux financiers; l'Harpagon et le Bartholo sont ceux dans lesquels il est le plus applaudi; mais il doit éviter, dit-on, de se confier à sa facilité, et surtout à de certaines habitudes qui pourraient ne pas plaire partout, et qu'un séjour de dix ans, terme de son engagement à Rouen, pourrait par trop fortifier en lui. »

Bibliographie : l'*Année théâtrale*, almanach pour l'an XII ; *Hist. des th. de Rouen*, t. II, p. 178, 289 et suiv.

BORSARY, Mme. — Sous ce nom :

Mlle Borsary. — Deuxième amoureuse, Liège 1841.

Mme Borsary. — Duègne, Mons 1846.

Mme Borsary, Augustine dite aussi *Veniat*. — Moscou et Russie 1849-55, Paris 1856-59. On lit au Rapport de 1864 que M. Borsary, artiste au th. de la Monnaie à Bruxelles (c'est-à-dire artiste lyrique) laissa en mourant une famille qui n'avait que lui pour soutien. Une de ses enfants, intéressante jeune fille, élève du Conservatoire royal de Bruxelles, fut secourue en cette circonstance par le comité qui lui permit de continuer ses études. En 1879, Mme Véniat-Borsary avait 61 ans d'âge et 45 de th. Elle obtint une pension de 500 fr. de la Société. Sa mort fut annoncée en 1895.

Mme Borsary, Louise, Rose, Avignon 1850,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Lyon 1852, Mostaganem 1853-54, Lyon 1855-1862.

BORSAT (ou Borssat), Louis, Hippolyte Borssat de Laverrière, dit. — Débuta le 29 juin 1829 à l'Odéon par le rôle de Pyrrhus dans *Andromaque*. Il partit pour Rouen où il tint l'emploi de 2e et 3e amoureux, 1830-33 avec 3000 fr. d'appointements, puis celui de 1er amoureux, sans augmentation, 1834. Il y était encore en 1840. — Lille 1850. Le 15 juin 1851, nouvelle tentative de début à Paris, au th. Français. — Il échoue, et repart tenir les premiers rôles marqués à Brest 1852-53. Enfin il se casa au Cirque impérial où il tint de petits emplois. — Le *Diable d'argent*, 1857.

Bibliographie: *Almanach Barba*, 1830. — *Hist. du th. des Arts de Rouen* t. III, p. 423, 425; t. IV, p. 2, 40. — *Almanach Paltanti*, 1852, p. 13.

BORSAT (ou Borssat) Mlle, Amélie. — Ingénue au Gymase de Liège, 1853.

BORSAT (ou Borssat), Mme de Laverrière née Meunier. — Cirque imp. 1856-57. Odéon 1858. Paris 1859-78. Gand 1879-80. Paris 1881. Gand 1882.

BORY. — Troisième rôle, Montauban 1853.

BORY. — Père noble, Genève 1860-61.

BOSCHER, Henri. Acteur et directeur. Cluny 1880-83, Paris 1884-87, Déjazet 1888-94. Sous sa direction, le th. Déjazet donna les *Femmes collantes*, la *Mariée récalcitrante*, etc. Ayant repris sa vie nomade, Henri Boscher faisait des tournées en province. C'est ainsi que la mort le surprit hôtel de l'Europe, à Avignon (*Figaro*, 12 oct. 1901). Il avait été nommé officier d'académie.

BOSMEL, Auguste, Isidore. — Nantes 1883-84. Paris 1885. Le Mans 1886. Angoulême 1887. Rochefort 1888. Valencienes 1889. Nantes 1890. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1891.

BOSQUET, Pierre. — Nevers 1865. Compiègne 1867-72. Beauvais 1873-77. Rouen 1878. Beauvais 1879-80. Orléans 1881-91. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

BOSQUET, Mme, Marie, Marguerite, née Vauthier. — Nevers 1865, Compiègne 1867-72, Beauvais 1873-77, Rouen 1878, Beauvais 1879-1880, Orléans 1881-93, Paris 1894-95. En 1895, Mme Bosquet, âgée de 71 ans, avec 30 ans de th., avait obtenu la pension de 500 fr. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

BOSQUET, Mme, Césarine Courtois. — Mons, 1876-80. Plutôt chanteuse d'opéra comique que comédienne. Rouen 1886, Paris 1887, Rouen 1888, Paris 1889-92. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

BOSQUETTE, Emile. — Th. des Nouveautés 1867, Toulon 1868-72. Paris 1873-74. Doit être le même que Bosquette qui débuta aux Délassements et qui jouait les comiques à Déjazet en 1861. On lui reconnaissait un certain entrain.

BOSQUIER, Gavaudan, Jean, Fulchran, Sébastien Bousquier dit, 1776-1843. — Etait le fils d'un fabricant de bas de soie, et naquit à Nîmes le 20 juin 1776. Envoyé très jeune à Marseille auprès de l'une de ses tantes, la vue de la mer le captiva. A quinze ans il partit comme mousse sur un bâtiment marchand, et visita ainsi les ports de la Turquie, de l'Archipel et de l'Egypte. Les guerres ayant entravé la marine et les transactions commerciales, Bosquier songea à tirer parti de sa voix qu'il avait fort belle. Il s'engagea dans une troupe de campagne, débuta à Nîmes par la suite, et vint en 1798 à Paris où son oncle Pierre Gaveaux, le compositeur (1764-1825), le fit entrer au th. Molière.

Son succès de chanteur dans les *Deux Crispins*, le *Nouveau Don Quichotte*, et surtout dans le rôle de Valogne dans le *Diable couleur de rose*, le mit hors de pair. L'année suivante il entrait comme trial à Feydeau.

Cependant ce n'est pas comme chanteur, mais comme acteur de vaudeville que nous avons à nous en occuper ici. Appelé par la réquisition sous les drapeaux, Bosquier dut un moment abandonner la scène pour devenir timbalier dans le corps de musique des hussards de Berchiny. Dans le même corps servait Jean Brisebarre, le futur tragédien Joanny, alors maréchal des logis.

Envoyé en congé, comme élève du Conservatoire, Bosquier revint à Paris et entra au th. des Troubadours, puis partit à Rouen (1801-02). C'est là que la direction Montansier le découvrit et l'engagea pour le faire débuter sur la scène des Variétés-Montansier (Palais royal) en payant le dédit réglementaire. Il devait faire partie de cette entreprise pendant 33 ans. Son mariage avec la fille d'un des cinq administrateurs de ce théâtre, Laure Henriette Crétu (26 juin 1810) ne fit encore que resserrer ces attaches.

Bosquier Gavaudan partagea la vogue de Brunet et de Tiercelin. C'était, au dire de ses contemporains, « l'homme de France qui a le mieux chanté le vaudeville ».

— « Il avait un talent de chanteur de vaudeville, a dit un autre, comme on n'en retrouvera jamais ».

Tour à tour amoureux, valet, comique, père noble et grime, d'un caractère franc et loyal, toujours prêt à rendre service, d'une humeur enjouée, Bosquier-Gavaudan fut donc associé

EFERUS - Recherches & Classification numériques

à la fortune du théâtre Montansier au Palais royal, à la Cité, aux Variétés, devenant même un des co-propriétaires de cette dernière salle. Il fut le Des Essarts dans le *Duel et le Déjeuner;* Toussaint-Quinet des *Chevilles de Maître Adam;* Bénoni dans le *Bouffe et le Tailleur* avec Brunet (21 juin 1804); Dercour d'*Une heure de folie:* Dermont d'*Angeline ou la Champenoise;* la Morinière de *Quinze ans d'absence;* Benoit de l'inoubliable *Diner de Madelon;* Préville de *Préville et Taconnet; Colalto* dans la pièce de ce nom. Sa belle voix, son organe agréable, sa verve, sa rondeur lui valurent un succès énorme.

« Après Potier, lisons-nous dans les *Mémoires d'un vaudevilliste*, par A. de Rochefort, Bosquier-Gavaudan, acteur franc, chaleureux, plein d'entrain, possédant une voix sympathique, qui donnait aux couplets un charme infini; il représentait avec une vérité parfaite les hommes de génie du passé qu'on montrait alors en raccourci dans les vaudevilles, tels que Boileau, Buffon, Scarron, Malesherbes, etc. J'ai eu l'audace, continue l'auteur cité, de lui faire jouer un pape, et je déclare qu'il s'en est acquitté avec un goût qui ne laissait rien à désirer ».

Cet artiste eut pourtant ses détracteurs, comme le témoigne ce passage de l'*Opinion du parterre* en 1810: « Bosquier-Gavaudan porte haut ses prétentions; il aspire au nom de comédien et joue les rôles qui demandent tout autre chose que des grimaces, des lazzis, des caricatures ».

Il est vrai que le même ouvrage déclare l'année suivante que Bosquier « plaît aux personnes qui s'avisent d'aller chercher un comédien au théâtre; et qu'il mériterait un meilleur entourage ».

On doit à sa plume, vers le même temps: *Cadet Roussel chez Achmet*, avec Désaugiers, 1804; le *Diable en vacance*, suite du *Diable couleur de rose*, 1805; M. *Désortolans* ou le *Foyer du théâtre*, 1807, et à la Porte St-Martin avec Aubertin, *Montbars l'exterminateur* ou les *Derniers flibustiers*, mélodrame en trois actes, 1807; *Claudinet* ou le *Premier venu en grève*, avec Dumersan, 1808; les *Bretteurs*, 1810; *Trop tôt*, op. com., avec Aubertin.

Nous retrouvons encore le nom de Bosquier dans la curieuse représentation qui eut lieu à l'Odéon en présence de Louis XVIII et de toute la famille royale, le 21 février 1816, et où chacun des acteurs se parait de son grade dans la milice civique. On y joua *Chacun son tour* avec le concours des artistes de tous les théâtres, et Bosquier y tint le rôle de Gervais, capitaine de chasseurs de la garde nationale.

Le 1er septembre 1821, aux Variétés, première du *Soldat laboureur*, cette pièce typique inspirée par une estampe. Le soldat laboureur, c'est Lepeintre aîné, et le vieux colonel, Bosquier-Gavaudan, qui a aussi ses états de service à rappeler aux moissonneurs:

Moi, j'avais dix-neuf ans à peine
Lorsqu'on me fit sous-lieutenant.
A trente ans j'étais capitaine,
Je suis colonel maintenant.
Croyez-moi, la seule vaillance
Des soldats fait des généraux,
Et plus d'un maréchal de France
Est parti le sac sur le dos.

De tels couplets — on était en 1821 — électrisaient alors une salle.

Bosquier-Gavaudan demeura rue Marivaux, 1 (1805-08), rue Lepeletier, 25 (1810), rue de Clichy, 35 (1814-23), rue de Provence, 69 (1824-1826), rue de Clichy, 48 (1829). Plus tard il se retira aux Batignolles dans une jolie maison qu'il avait amenagée pour ses vieux jours. Mais il y était à peine installé — il avait pris sa retraite en 1835 — qu'il fut atteint d'une maladie longue et douloureuse qui l'emporta le 5 août 1843.

Sa sœur Louise-Elisabeth avait épousé le comédien Gontier.

Biographie: Notice dans l'*Annuaire Delhasse*, 1844, p. 172. — E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*.

Bibliographie: *Opinion du parterre*, 1810, 1811, 1812. *Petite biographie dram.*, 1821, p. 51. *Grande biogr. dram.*, 1824, p. 51. Harel, *Dict. th.*, 1825, p. 47. *Biograph. th.* pour 1829, p. 17. *Petite biographie*, 1831, p. 58, 1833, p. 52. Th. Muret, l'*Hist. par le th.*, t. II, p. 49 et 134. *Hist. des th. de Rouen*, t. II, p. 22.

Iconographie: Coll. Martinet, pl. 5, rôle de Valogne du *Diable couleur de rose*, pl. 112. Turlupin, pl. 391, les *Deux Magots de la Chine*.

BOSQUIER, Mlle Louise-Elisabeth. — Sœur du précédent (v. Mme Gontier).

BOSQUILLON, Mme. — « Une tragédienne, nommée Bosquillon, tenait aux Délassements comiques, vers 1799, l'emploi de Mlle Raucourt et la rappelait quelquefois avec bonheur ». Brazier, *Hist. des petits th.*, t. I, p. 67.

BOSSAN. — Amsterdam, 1850.

BOSSAN, Mme. — Th. du Vaud., Bruxelles, 1846. Amsterdam 1850.

BOSSAN-BRICE, Mme. — D'abord chanteuse puis comédienne à l'Odéon, quand ce théâtre cumulait les deux genres, débuta le 9 septembre 1827 par le rôle de Dorine de *Tartufe*, puis passa aux Nouveautés où on la vit le 28 janvier 1828 dans l'*Anneau de la France*.

Bibliographie: *Almanachs Barba*, 1828 et 1829.

BOSSELET, père, Marin. — Naquit à Soisy-sous-Etioles, près de Corbeil, le 4 août 1774; il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, mais les projets de ses parents furent renversés par la révolution de 1789. Enlevé par la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

première réquisition, il servit pendant quatre ans; de retour à Paris il embrassa la carrière dramatique et tint les premiers rôles dans plusieurs grandes villes de la France.

En 1808, il fut engagé à Milan dans la troupe de Mlle Raucourt. Le 25 mai, il jouait avec sa directrice au théâtre de la Canobiana, de cette ville, dans *Rodogune* (rôle d'Antiochus). Les journaux milanais lui reconnaissent de l'intelligence. Peu à peu, il prit l'emploi des raisonneurs. Le 7 mai 1819, il débutait à Bruxelles, ville où il devait rester jusqu'à sa mort, survenue en 1852. Il fut le mari de Mme Bosselet (seconde duègne) et le père de Charles Bosselet, né à Lyon le 27 juillet 1812, élève de l'école royale de musique de Bruxelles, chef d'orchestre à Boulogne-s/Mer, premier prix de composition à Bruxelles en 1836, et professeur d'harmonie en cette ville. Agé de 61 ans en 1873, ce dernier obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes pour 42 ans de services. Sa mort fut annoncée la même année. Un autre Bosselet (Alphonse) figurait comme artiste à Bruxelles, 1849-50, et un sieur H. Bosselet, non artiste, se fit de 1864 à 1885, le bienfaiteur de la société.

Biographie: *Annuaire Delhasse*, 1840, p. 205. H. Lyonnet, les *Comédiens français du Prince Eugène* (Bull. de l'Hist. du th.).

BOSSELET, Mme. — Confidente et seconde duègne, femme de Marin Bosselet. Milan 1808-1811, Lyon 1812, Bruxelles 1819-38. Mme Bosselet cessa de faire partie de la troupe de Bruxelles le 20 avril 1838, et mourut le 25 juillet de la même année.

BOSSET. — D'abord comédien de société, puis au th. de la Cité; grand rôle au th. des Amis des Arts, 1799; th. Molière; débuta dans les amoureux au th. Français, n'y resta pas. En 1801 il figurait dans la troupe de Picard où il tenait l'emploi des raisonneurs. L'*Almanach pour l'an X* nous apprend que sa tenue était bonne, sa diction très soignée, mais qu'il manquait de sensibilité. Bosset « a de la chaleur et de la diction, déclare le *Tribunal volatile*, an XI, mais il lui faut du travail ».

L'*Opinion du parterre* n'est pas si indulgent: « Bosset, autre tasse de glace, qui joua ci-devant les amoureux; ne vaut rien dans les garçons, pas grand'chose dans les pères et les caractères, mais qui fut excellent dans la robe du Commissaire des *Trois jumeaux vénitiens* ».

Bosset fit partie de la troupe du Th. de l'Impératrice de 1805 à 1807. Il demeurait alors 157, rue de Luxembourg.

Bibliographie: l'*Année théâtrale*, almanach p. l'an IX et l'an X. Le *Tribunal volatile* an XI. *Opinion du parterre*, t. II, p. 254, t. III, p. 317, IV, p. 187. P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I.

BOSSET-Delille, Mme. — Actrice à l'Odéon en 1818. En 1826 il y avait une dame Bosset, seconde amoureuse, à Toulouse.

BOSSON, Maurice. — Rouen 1878-79, Toulouse 1881-82, Toulon 1883-86.

BOSSON, Mme Marie Férénoux, femme. — Rouen 1878-79, Toulouse 1881-82, Paris 1883, Toulouse 1884-87. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1887.

BOSSY, Mme Amélie, Marie. — Lyon 1891-94.

BOTOT-Dangeville. — V. Dangeville.

BOUABEL, Henry, Martial. — Odéon 1850-52.

BOUBE, Ulysse. — Bastia 1882-84.

BOUCHAUD, comique, Mons 1846.

BOUCHE ou Bouché, Charles, Joseph. Nancy 1853-82.

BOUCHE. — Ce nom étant écrit souvent pour les mêmes individus *Bouché* ou *Boucher*, v. Boucher.

BOUCHER. — Sous ce nom:

Boucher, acteur du th. fr. de la rue de Richelieu en 1792, devenu le th. de la République, 1793. Ce Boucher est le même qui, sans aucun doute, avait débuté le 25 janv. 1780 à la Comédie italienne, par le rôle de Pasquin dans *Les jeux de l'amour et du hasard* et celui de Frontin dans l'*Amant auteur et valet*.

Boucher, jeune premier à Rouen, 1816, puis acteur de l'Odéon en 1817. *Les deux Philibert* (24 mars). Nommé sociétaire, il passa avec la troupe à la salle Favart, après l'incendie de la salle de la rive gauche. Il fit sa rentrée le 14 mai 1818 dans le rôle de Dorsay de *La femme jalouse* et de Dorante des *Jeux de l'amour et du hasard*. En 1819, il demeurait rue d'Amboise. M. de Gimel, en prenant la direction de l'Odéon en 1822, s'engagea à lui servir une pension. On écrit aussi *Bouchez*.

Bibliographie: P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I et II. *Hist. des th. de Rouen*, t. II, p. 511.

Boucher, troisième rôle du Panorama dramatique 1821-22.

Boucher. — « L'une des pierres angulaires du Grand Th. de Lyon, lisons-nous dans la *Grande biogr. dram.* (1824), où il est cité pour ses beaux costumes, qu'il porte, du reste, avec assez de grâce. Ne parlons pas de lui comme chanteur; comédien, il a de la chaleur, du mordant, beaucoup d'intelligence; il saisit et rend bien un rôle. »

Boucher, Adolphe. — V. Bouchet.

Boucher, nom d'un débutant aux Variétés, le 3 mai 1829. *Le duel et le déjeuner*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Boucher ou Bouché. — Comique, Mons, 1830.

Boucher ou Bouché. — Financier, Montpellier 1852.

Boucher, Emile. — Toulon 1850-52, Grenoble 1853, Anvers 1853, Paris 1854. Sa mort fut annoncée à cette époque (1855). Il avait alors 60 ans, et touchait depuis l'année précédente une pension de 186 fr. que lui faisait la Société des artistes.

Boucher ou Bouché, Victor. — Angers 1853. Agé de 68 ans, en 1880, avec 34 ans de th., reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

Boucher, Louis, Simon. — Bruxelles 1862-63, Lille 1864-75.

BOUCHER, Jules, Théophile, né à Troyes (Aube) le 15 sept. 1847. — Eléve de Regnier, premier prix de comédie au Conservatoire en 1866, Jules Boucher fut engagé pour l'emploi des jeunes amoureux à la Comédie française le 1er avril de la même année et débuta le 7 septembre. Il devait attendre 22 ans le sociétariat (1er janvier 1888).



Jules BOUCHER

Boucher fut pendant trente-cinq ans (1866-1901) un des plus sincères et des plus dévoués serviteurs de la Comédie française. Malheureusement son emploi de « petit amoureux » ne le porta jamais au premier rang. D'éducation distinguée, de tournure aimable, de belle diction, Boucher fut, pendant toute sa carrière, Damis de *Tartufe* et Eraste du *Dépit amoureux*, rôles par lesquels il débuta (7 et 15 septembre 1866). Le 8 février 1867, il reprit avec beaucoup de succès le rôle d'Horace dans l'*Aventurière* et créa ensuite de petits rôles dans *Madame Desroches* (18 déc. 1867) et dans *Le coq de Mycille* (27 mai 1868). Il se montra charmant dans *Au printemps* (10 juillet 1869), très chaleureux dans *Phèdre* (rôle d'Hippolyte, 2 sept. 1869) et le jour des débuts de Mlle Croizette dans *Le verre d'eau*, il lui donna la réplique en jouant à ses côtés, avec beaucoup de grâce, le personnage de Masham (7 janvier 1870.)

On eut dit cependant que les rôles du répertoire où on le confinait empêchassent l'administration de lui en donner de plus importants et de plus modernes. Boucher passa une bonne partie de sa carrière à marquer le pas derrière Delaunay — qui ne dit pas un mot de sa doublure dans ses *Mémoires* — et lorsque l'éternel jeune premier quitta la place, les lauriers étaient coupés pour Boucher. Il hérita bien de quelques-uns de ses rôles, notamment dans le *Bonhomme jadis*, *La Joie fait peur*, le *Lion amoureux*, s'en tira assez vaillamment; mais son nom n'arriva jamais jusqu'aux foules. Parmi des rôles nouveaux il faut rappeler ceux qu'il établit dans *Maurice de Saxe* et les *Enfants*. Boucher avait dès la première année, donné tout ce qu'il pouvait et devait donner.

A propos d'une reprise des *Fâcheux*, Sarcey écrit le 5 juillet 1886 : « C'est Boucher qui faisait Eraste. Le rôle est fort long, puisque Eraste est toujours en scène. Très difficile, puisqu'il se trouve toujours dans la même situation... M. Boucher a joué avec beaucoup de convenance; j'aurais souhaité qu'il y mit un peu plus de variété. » Et plus loin : « Ces légères critiques n'empêchent point que M. Boucher n'ait été applaudi, et justement, dans ce rôle. M. Boucher, que M. Perrin avait, je ne sais pourquoi, pris en grippe et écarté de la scène, y reprendra la place qui est due à ses longues études, à sa connaissance approfondie du répertoire et à son talent mûri par l'expérience. »

En 1893, lorsque M. Jules Claretie divisa la troupe en deux bandes, dont l'une porterait Corneille et l'autre Molière à la province, ce fut de concert avec Boucher, « très expert et très ingénieux dans l'organisation de ces tournées » dit encore Sarcey, que l'administrateur de la Comédie arrangea les choses de façon que la troupe comique précédât l'autre dans chaque ville.

Un peu souffrant, un peu découragé aussi peut-être, M. Boucher, officier d'académie depuis 1900, songea à prendre sa retraite, et sa représentation d'adieux fut fixée au 28 décembre 1901. Ce fut à l'impresario Schürmann qu'il confia le soin d'organiser cette soirée. Celui-ci fit appel au concours du grand tragédien néerlandais, Louis Bouwmeester et des artistes du Th. royal, lesquels vinrent interpréter des sélections de *Shylock* et remportèrent un vif succès.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Le bénéficiaire, M. Boucher, se montra dans des fragments du *Joueur* (rôle du marquis) et le public lui témoigna de véritables marques de sympathie. Une comédie inédite, les *Mystiques*, de nombreux intermèdes complétèrent la soirée. La recette atteignit 23,000 francs.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*, Comédie franç. t. II. Fr. Sarcey, *Quarante ans de théâtre*, t. I, p. 323 ; d° p. 64 et suiv. *Figaro* 28 et 29 déc. 1901.

Iconographie : Musée de la Comédie française : les *Sociétaires de la Comédie en 1894*, toile par Louis Béroud : Boucher est représenté dans le rôle d'Alceste du *Misanthrope*.

BOUCHER, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Boucher, rôles annexés, 1er arr. th. 1829.

Mme Boucher ou Bouché, premier rôle, 3me arr. th. 1829.

Mme Boucher, chanteuse comique, Namur 1830.

Mme Boucher ou Bouché, première duègne, Calais 1838.

Mme Boucher ou Bouché, Caroline, La Rochelle 1850, Nancy 1852.

Mme Boucher, Caroline, Toulon 1850, grande coquette, Brest 1852, Strasbourg 1853.

Mme Boucher, Caroline, Alexandrine, Augustine, Fanny, Anvers 1862-65.

Mme Boucher-Petitbon, Constance, Emilie. — Toulon 1852, Anvers 1853-54, Limoges 1852-57, Ile Maurice 1858-59, Paris 1860.

Mme Boucher, Pauline, Laurence, dite aussi *Laure*. — Metz 1853-55, Strasbourg 1856, Gand 1857-60, Mons 1861, Gand 1862-64, Toulon 1865, Nîmes 1867, Paris 1868-1902. En 1885, Mme Laure Boucher, âgée de 67 ans, avec 32 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1902.

Mme Boucher, Louise, Marie Duboucher dite. — Châtellerault 1856, Poitiers 1857-67, Versailles 1868. Habitait Versailles en 1902.

Mme Boucher, Adèle Duboucher dite. — Châtellerault 1856, Poitiers 1857-91. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

BOUCHET, Adolphe, Jean, Joseph Boucher dit, 1800-1857. — Bouchet naquit à Poitiers le 5 juillet 1800. Son père était musicien. Reçu au Conservatoire dans la classe de déclamation dramatique le 23 février 1823, il remporta cette même année le second prix de tragédie. Ayant quitté volontairement l'école, il s'engagea dans une troupe volante dirigée par Harel, lequel en parle en ces termes dans son *Dictionnaire théâtral* (1825) : « Ce jeune acteur n'est connu encore qu'en province, par des succès qu'il a su obtenir auprès de Talma et de Mlle George qu'il a plusieurs fois accompagnés dans leurs tournées dramatiques. On lui accorde une grande intelligence, et plusieurs des qualités qui constituent le tragédien. »

Le 4 juin 1828, Bouchet débuta à la Comédie française par le rôle d'Arsace dans *Sémiramis*, et quelques jours après dans *Œdipe*. Engagé comme pensionnaire, Bouchet créa un grand nombre de rôles de 1828 à 1836. MM. E.-D. de Manne et C. Ménétrier en ont donné la liste dans la *Galerie historique* de la Comédie française. Nous y relevons, entre autres, Illo de *Walstein*, Le marquis Adamire des *Intrigues de cour*, Un officier dans le *More de Venise* de de Vigny, Sir Raleigh dans *Elisabeth d'Angleterre*, Eugène des *Intrigants*, De Mornay de l'*Espion du mari*, Gustave du *Duelliste*, Latour-Landry du *Roi s'amuse*, Valère du *Médecin volant*, etc. Voici comment on le juge en 1833 : « Jeune premier qui ne manque ni de chaleur, ni d'intelligence. Physique ingrat. Il remplace Armand ; mois il n'a aucune des qualités de ce charmant comédien qui avait conservé les traditions de Molé et de Fleury, et dont la diction spirituelle faisait si bien valoir le papillotage de Marivaux. »

Ayant brigué le titre de sociétaire sans l'obtenir, Bouchet quitta la Comédie pour venir à Bruxelles au mois de mai 1837. Il se montra tour à tour, pour ses débuts, dans les *Femmes savantes*, le *Mari à bonnes fortunes*, le *Misanthrope*, et *Hamlet*. « Quoique son admission ne fût pas douteuse, écrit Delhasse, ses premiers débuts ne jetèrent pas un grand éclat ; mais à force de zèle, d'application et de progrès, il triompha bientôt des préventions... » Ce qui prouve qu'une diction juste, un jeu sage et consciencieux, un air distingué, une intelligence peu commune ne suffisent pas toujours si la physionomie est peu expressive, en dépit de la correction.

En avril 1840, Bouchet revint à la Comédie française où il reparut dans Rolla du *Chef-d'œuvre inconnu*, et dans *Tartufe*. Mais il retourna en province. L'année suivante, il fut engagé par la direction de la Renaissance. Cette entreprise, inaugurée en 1836 par *Ruy Blas*, cherchait sa voie. Bouchet, de février à avril 1841, tint des rôles importants dans la *Fête des fous*, *Zacharie*, l'*École des jeunes filles*. En 1842, nous le retrouvons à l'Odéon ; *Agrippine*, l'*Héritage du mal*, les *Deux impératrices*, *Molière à Chambord* (rôle de Molière), le *Succès*, les *Contrastes*, *Lucrèce*, la *Jeunesse de Luther* pour son bénéfice, *Pierre Landais*, la *Duchesse de Châteauroux*, sont les pièces où il se produit. Le 15 janvier 1844, à l'occasion de l'inauguration du monument de Molière, rue Richelieu, il lit un discours en vers, très applaudi, de M. des Essarts. Il joue encore — à l'Odéon — la *Comtesse d'Altenberg*, *Sardanapale*, la *Ciguë* (rôle de Clinias), la *Jeunesse de Corneille*, le *Bachelier de Ségovie*, le *Comte d'Aiguemont*.

Mais les directions de l'Odéon étaient changeantes ; Bouchet, qui visait toujours le sociétariat rue de Richelieu, alla frapper pour la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

troisième fois à la porte de la vieille maison. Il rentre le 18 juillet 1846, dans la *Ciguë*, transportée à ce théâtre, puis dans *Don Juan*. En 1848, on lui confie quelques rôles importants dans les *Aristocraties*, la *Lucrèce* de Ponsard où il reprit, aux côtés de Rachel, le rôle qu'il avait créé à l'Odéon, et enfin joua d'original (23 mars) le beau rôle de Fabrice dans l'*Aventurière*.

En 1851, fatigué d'attendre sa nomination de sociétaire, il retourna à l'Odéon. Ce fut la dernière série. On le vit dans les *Péchés de jeunesse* (28 sept. 1850), *Sapho*, les *Ennemis de la maison*, la *Fin de la comédie;* le 15 janvier 1851 il récita l'*Ode à Molière* de Théodore de Banville. Citons encore: *Don Gaspar le mendiant*, les *Familles*, *Sous les pampres*, les *Cinq minutes du Commandeur*, l'*Exil de Machiavel*, *Marie de Beaumarchais*, *Richelieu*, *le Roman du village* (5 juin 1853).

J. Arago écrivait en 1852, en parlant de cet acteur: « Bouchet est un premier rôle dans toute l'acception du mot; c'est une réputation faite et méritée ».

Bouchet qui avait fait un bon mariage se retira dans une agréable habitation qu'il s'était créée, boulevard Montparnasse, et mourut d'une affection de poitrine en 1857.

Biographie: E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Galerie historique*.

Bibliographie: Harel, *Dict. th.*, 1825. — *Almanach Barba*, 1829. — *Petite biogr. dram.*, 1833. — Faber, *Hist. du Th. en Belgique*.

Iconographie: La Bibl. nat. possède un portrait de *Bouché*, *acteur*, nº 5821 du Catalog. Duplessis, en pied de ³/₄ à droite, cost. de th., lith. par A. L. (1852). Nous ignorons si c'est de *Bouchet*, dont il s'agit.

BOUCHET, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Bouchet, Ariane, Th. Comte 1838.

Mlle Bouchet, Marie, Rose, deuxième premier rôle, Bruxelles 1844. Cette artiste, dit Delhasse, était née à Marseille le 4 février 1823. Son père, ancien capitaine de l'Empire, la destinait au professorat. Elle opta pour le théâtre. Elève du Conservatoire de Paris, sortie de la classe de Samson, elle était sur le point de débuter au Th. Français, lorsqu'elle vint en représentation à Bruxelles. C'est dans le rôle d'Angélique du *Malade imaginaire*, qu'elle parut pour la première fois (11 mars 1844). Son organe flatteur, son physique gracieux et expressif, son jeu simple et naturel, sa tenue modeste et distinguée lui valurent tous les suffrages. Elle resta donc à Bruxelles où elle se fit aussi apprécier par ses vertus privées, et mourut prématurément dans cette ville, le 10 septembre 1845, entre sa mère et sa grand'mère qui ne l'avaient jamais quittée.

Biographie: *Annuaire Delhasse*, 1846 p., 185.

BOUCHET, Emile, Etienne. — Bayonne 1852, Grenoble 1853-54, Toulouse 1855, Bruxelles 1856, Le Hâvre 1857-58, Berlin 1859, Nantes 1860-61, Bordeaux 1862-63, Rouen 1864, Bordeaux 1865, Hombourg 1867, Bruxelles 1868, th. du Châtelet 1869, Toulouse 1870, Bordeaux 1872-74, Marseille 1875-78, Bruxelles 1879-80, Rouen 1881, Nice 1882-83, Bruxelles 1884, Le Hâvre 1885, Bordeaux 1886, Rouen 1887, Genève 1888, St-Etienne 1889-90, Paris 1891.

M. Bouchet est pensionnaire de la Société des artistes (500 fr.) depuis 1890. Il avait alors 61 ans, et habitait Paris en 1902.

BOUCHET, Mme, née Henriette Huart. — Le Hâvre 1857-58, Berlin 1859, Nantes 1860-61, Bordeaux 1862-63, Rouen 1864, Bordeaux 1865, Hombourg 1867, Bruxelles 1868, th. du Châtelet 1869, Toulouse 1870, Bordeaux 1872-75, Marseille 1876-78, Bruxelles 1879.

BOUCHET, Jules, Louis, Etienne. — Metz 1861-63, Lille 1864-65, Hombourg 1867, Bordeaux 1868, Th. Lafayette 1869, Rouen 1870, Bordeaux 1872-75.

BOUCHET, Mlle, Marie. — Odéon 1892-93.

BOUCHEZ, Charles, François. — Né le 22 mai 1785, selon Delhasse, ne peut être le *Boucher* du th. la République en 1793, mais pourrait fort bien être le *Bouchez*, jeune premier à Rouen en 1816, lequel passa à l'Odéon. Et cependant à l'Odéon, on écrivait *Boucher* (V. Boucher). Quoiqu'il en soit, cet artiste, c'est-à-dire *Bouchez* avec un *z*, débuta avec succès à Bruxelles le 10 mai 1819 par le rôle de Florville dans le *Tartufe de mœurs* et resta dans cette ville, comme jeune premier, une première fois jusqu'en 1828.

Il donnait également des leçons de déclamation, et Mlle Virginie Maufou, qui débuta le 21 mars 1828, était son élève. Bouchez parut en dernier lieu au Grand Théâtre le 18 avril, dans les *Comédiens*. Le lendemain eut lieu une représentation à son bénéfice, au Théâtre du Parc; il interpréta trois pièces: *Thérèse* ou *l'orpheline de Genève*, mélodrame, *France et Savoie* et l'*Héritière*, vaudevilles.

Bouchez fit sa rentrée l'année suivante, le 25 avril, au Théâtre du Parc, dans M. *Jovial* et le rôle de Gourville de l'*Héritière*. De concert avec Niellon, il fonda une école dramatique où il n'admit que des enfants âgés de 7 à 12 ans, auxquels étaient enseignés gratuitement, outre la déclamation, la géographie, l'histoire, la mythologie, les mathématiques, l'écriture, le dessin, la musique, l'escrime et la danse. Pour s'indemniser de ces frais, les deux directeurs faisaient donner, par leurs élèves, des représentations composées en partie du répertoire du th. Comte. La première eut lieu à la salle de Bavière le 25 oct. 1829.

En 1834, Bouchez rentra au Th. de la Monnaie, mais il avait changé d'emploi; il jouait les financiers et les pères nobles. Il y était

EFERUS - Recherches & Classification numériques

encore en 1838-39, Gand 1840, Bruxelles 1842-1844. Il passa par Marseille 1849-50 et revint à Bruxelles 1852-53,

Bibliographie : Fr. Faber, *Hist. du Th. français* en Belgique, t. III. — *Almanachs Barba.*

BOUCHEZ, Mme, Henriette. — Troisième amoureuse. Bruxelles 1838-39.

BOUCHEZ-Bisson, Mme. — Premier rôle. Liège 1839, Marseille 1849-50.

BOUCHEZ, Mlle Caroline. — Deuxième amoureuse. Bruxelles 1844.

BOUCHY. — Liège 1832-33.

BOUCLY-Bellement. — Artiste de l'Ambigu comique (V. Bellement), exploitait avec ses camarades la seconde scène de Rouen, lorsque le 12 nivôse an X, dans une boutique de la rue Cauchoise, il fut frappé de mort subite.

Il était né à Reims, et n'avait que 35 ans. C'était un neveu de Boucly, professeur de l'Université de Paris, et de l'abbé Auger, professeur et traducteur d'auteurs grecs. Il fut inhumé le 13 nivôse dans le cimetière St-Gervais, en présence de tous les artistes des deux théâtres. Cet article complète celui de Bellement.

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. IV, p. 134.

BOUCQUIN, Mme, Alph. E., née Pineau Stéphane. — Oran 1885, Nîmes 1886, Paris 1887-1894.

BOUDAN, Mme, Maria. — Lisbonne 1868-70.

BOUDEVILLE, Charles, Gustave, Henri. — Mort en 1872. Avait été élève du Conservatoire, puis avait débuté à l'Odéon le 16 janvier 1844 dans les *Folies amoureuses*. Non engagé, il partit pour Bordeaux, et se présenta de nouveau en mai 1846 – à l'Odéon toujours – dans le rôle de Figaro du *Barbier de Séville*, mais sans plus de résultat. Nouveaux débuts le 4 mars 1847 dans les *Jeux de l'amour et du hasard*, et le 30 septembre 1850 dans les *Folies amoureuses*. Cette fois, il est reçu. Nous retrouvons son nom dans les pièces suivantes :

1850	23 déc.	La *Fin de la comédie.*
1851	29 —	Les *Marionnettes du docteur.*
1852	1 sept.	*Marie de Beaumarchais.*
—	23 nov.	*Grandeur et décadence de M. Prudhomme.*
—	19 déc.	Le *Loup dans la bergerie.*
—	26 —	Le *Feuilleton d'Aristophane.*

Œil vif, bouche spirituelle, Boudeville avait les qualités nécessaires pour faire un excellent valet de répertoire. « Il n'est ni de l'école de Samson, ni de celle de Regnier, ni de celle de Monrose, déclare J. Arago en 1852 ; il est de la sienne, et elle en vaut d'autres, je vous assure. Les comiques de sa trempe ne se trouvent pas dans la rue. »

Tout à coup, cependant, il renonça au théâtre pour se consacrer à l'enseignement et ses cours, soit à l'Ecole lyrique de la rue de la Tour-d'Auvergne, soit dans son modeste appartement du Faubourg-Montmartre, obtinrent le plus légitime succès dû à son excellente éducation, à ses relations mondaines, et enfin à sa méthode très appréciée.

« Les soirées de Boudeville, écrit-on en 1862, sont toujours très courues. Charles Boudeville est le professeur de déclamation à la mode. Henri Monnier a fait de lui une charmante aquarelle. Le Conservatoire l'a imbu d'excellents principes, et l'Odéon se souvient de son succès dans les grandes livrées. Ses cours sont fort suivis ; les plus jolies femmes de Paris semblent s'y donner rendez-vous : le titre d'*élève de Boudeville* est à lui seul tout un certificat... de beauté. On comprend donc l'intérêt qu'offrent les soirées qu'il organise ; elles ont lieu en famille, presque à huis clos... La plus haute aristocratie les honorait de sa présence alors que Juliette Beau préludait à ses tâtonnements soi-disant artistiques, alors que Léonie Leblanc s'apercevait enfin que le talent ne peut pas nuire. Boudeville joint la pratique à la théorie : il joue souvent, toujours dans le *Mari de la veuve*. Il a de l'aisance, trop même. Mademoiselle Marie Garnier, une étoile qui nous est revenue de St-Pétersbourg pour s'éclipser aux Variétés, une femme à la mode aussi belle que spirituelle, est une de ses élèves également, et une de ses meilleures. »

La guerre vint, et Boudeville ne pouvant plus donner de leçons, se trouva sans ressources. A cette époque, la Comédie française qui tenait ses portes toujours ouvertes était passablement dégarnie par l'absence de ses sociétaires et pensionnaires. On se serra un peu pour lui faire une petite place à titre exceptionnel et c'est ainsi qu'il joua Cliton du *Menteur* dans la Maison de Molière. Boudeville, qui avait épousé vers 1846, à Bordeaux sa camarade, Mlle Blangy (v. Mme Boudeville), mourut en 1872.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, *Hist. de l'Odéon*, t. II. J. Arago, *Foyers et coulisses*, 1862. Les *Petits mystères de l'Ecole lyrique*, p. 67, 1862.

BOUDEVILLE, Mme, née Am. Blangy, femme du précédent. — Elle avait pour père l'un des meilleurs choristes de l'Opéra. Elle était, en outre, la sœur de l'une des plus charmantes danseuses de ce théâtre, Mlle Herminie Blangy. En 1842, fort jeune encore, elle s'essaya comme comédienne sur la petite scène de la rue Chantereine et débuta à l'Odéon le 14 novembre 1843. Elle fut engagée à Vienne (Autriche) où se trouvait sa sœur. En 1845, elle est à Nantes où elle tient les premiers rôles ; en 1846, à Bordeaux, où elle épouse son camarade Boude-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ville. Nous la retrouvons ensuite à Bruxelles, puis à Bordeaux et à Paris.

Mme Boudeville fit d'abord partie du Th. de la Porte St-Martin. On écrivait d'elle en 1850, à propos d'un rôle qu'elle créa dans *Pied-de-fer*: « Mme Blangy-Boudeville a de l'âme et de l'intelligence, et elle traduit avec bonheur les passions jalouses de l'amante abandonnée. » Le 6 septembre 1851, elle débuta à l'Odéon dans les *Familles* : « Mme Boudeville, dit le *Siècle*, est une artiste de talent; elle a du goût, de la mesure, de l'élévation même. Encore deux créations comme celle de Madame de Cerny, et on pourra ne pas regretter autant, à l'Odéon, l'absence de Madame Laurent. »

Le 8 mars 1852, elle jouait encore à ce théâtre dans les *Cinq minutes du Commandeur*. Puis elle passa à la Gaîté au commencement de 1853; elle y créa le rôle de Mme Shelby dans l'*Oncle Tom*, et rentra à l'Odéon: Armande des *Femmes savantes*, la Comtesse des *Mémoires du Diable*, Mme de Cerny dans la reprise des *Familles*, Mme de Sancy dans le *Laquais d'Arthur*, la Reine dans la *Servante du Roi*, pièce où elle fut rappelée par la salle entière. En 1856 elle n'était plus à l'Odéon; en 1857 elle passa par Lisbonne. A partir de 1859 nous perdons ses traces.

Biographie : Gallois, *Th. et artistes dram.*, l'Odéon, 1854.

Bibliographie : J. Arago, *Foyers et coulisses*, p. 31, 3e édit. 1852. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.



Mlle Zulma BOUFFAR
Cliché Reutlinger (1875)

BOUDIER, Hector, Théophile. — Variétés 1859, Nantes 1867-68, Marseille 1869, Rome 1870-73, Nice 1874, Rochefort 1875, Liège 1876, Florence 1877, Paris 1878, Odéon 1879-88, Gymnase 1889-98. Hector Boudier, âgé de 72 ans, avec 37 ans de th. en 1898, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes dramatiques. Habitait Paris en 1902.

BOUDIER, Mme Henriette, *Palmyre* Bazille dite.—Florence 1870-78, Château d'Eau 1879-83, Paris 1884, Château d'Eau 1885-87, Ambigu 1888-92.

BOUDIN, Honoré. — Nom d'un artiste mort en 1846.

BOUDIN, Mlle, Clémentine, Géraldine. — Folies nouvelles 1858-59, Th. Déjazet 1860-61, Bouffes 1862-70.

BOUDOIS. — Nom d'un débutant à l'Odéon le 9 février 1830: rôle de Victor dans les *Comédiens*.

BOUDOU, Gustave. — Gaîté 1849.

BOUE, P. — Salle Taitbout 1875.

BOUFFAR Mlle Zulma, Madeleine Boufflar dite. — Naquit à Nérac le 23 mai 1843 ou 1844. Son père était comédien, musicien et professeur; sa mère jouait aussi.

Enfant de la balle, elle débuta à six ans, ou à peu près, à Marseille, dans la *Fille bien gardée*, et vint à Lyon où elle chanta avec succès. Son père l'amena à Paris, contracta pour elle un engagement avec un café-concert du boulevard de Strasbourg, mais, avant qu'elle ne parut, un décret interdit ces exhibitions d'enfants. Elle partit pour Bruxelles, chanta au Casino des Galeries St-Hubert en même temps que Darcier; quelque temps auparavant au Casino du Marché aux Poulets, elle chantait de petits duos avec Marie Cico, âgée environ de onze ans.

Elle avait une façon à elle de débiter ses chansonnettes: mais le café-concert ne lui suffisait plus; elle passa à Liège, jouant dans le *Grand-papa Guérin*, et se voyant emportée par Delannoy dans le *Vieux caporal*.

En 1855 — elle n'avait donc pas encore douze ans, — on l'enrégimente dans une troupe allemande qui allait à Cologne ; elle parcourt l'Allemagne, la Hollande, la Suède, le Danemark, chantant toujours en français. Son père meurt à Hambourg. Sa mère était morte depuis longtemps; la voilà orpheline à treize ans. Elle continue ses tournées ; à Rotterdam, elle rencontre Naza, directeur du th. d'Ixelles-Bruxelles. Il la confie aux soins de sa femme, la fait jouer chez lui, deux ans, d'où elle passe à Liège, 1860-62. Elle tient l'emploi des ingénuités, des soubrettes, des déjazets, chante l'opérette et tout le répertoire des Bouffes.

Zulma Bouffar, tant à cause de son jeune âge que de sa gentillesse, était l'enfant gâtée du public. Geoffroy, qui était venu en représenta-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tions à Liège, voulut la faire entrer au Palais-Royal ; elle préféra rester en Belgique, et alla jouer aux Galeries St-Hubert. Après une tournée en Hollande, elle vint à Hombourg (1863) où Offenbach l'entendit. Sa figure expressive, sa petite voix juste, décidèrent le maestro à lui confier le rôle de Lischen dans *Lischen et Fritzchen* que l'on donna pour la première fois à Ems. Cette pièce servit de début à l'artiste dans la salle du passage Choiseul dont l'ouverture se fit le 5 janvier 1864.

Jeune, espiègle, spirituelle, elle devait plaire, et elle plut : on la vit tour à tour dans Il *Signor Fagotto*, la *Géorgienne* (janv. 1864), *Jeanne qui pleure et Jean qui rit* (3 nov. 1865), les *Bergers* (rôle d'Eros), *Didon* (5 avril 1866). Elle passa même par les Folies Dramatiques, rôle d'Eolin dans la *Fille de l'air*, et s'essaya au Théâtre lyrique dans la *Flûte enchantée*.

Lorsque les Bouffes fermèrent leurs portes, Zulma Bouffar entra au Palais-Royal où elle créa pour son début le rôle de Gabrielle dans la *Vie parisienne* (31 oct. 1866), ce qui lui valut sur la partition, cette dédicace d'Offenbach : « à Zulma Bouffar, la Patti de l'opérette. »

A partir de cette époque, elle joua de préférence les travestis. On la vit encore dans : *Geneviève de Brabant*, Menus Plaisirs (26 déc. 1867), le *Château à Toto*, Palais-royal (6 mai 1868), la *Cour du roi Pétaud*, les *Brigands*, Variétés (10 déc. 1869). Son nom se retrouve dans toutes les entreprises où paraît Offenbach. En 1872, c'est encore lui qui la fait engager à la Gaîté pour créer le rôle de Robin dans le *Roi Carotte* (15 janvier). Le 29 janvier 1873, elle joue dans les *Braconniers* aux Variétés. Après des excursions à Bruxelles, Rouen, Gand, Liège, etc., Mlle Bouffar revint à la Renaissance où elle triompha dans la *Reine Indigo* (mai 1875), toujours grâce à sa verve, à son esprit, à sa voix juste et bien posée, — puis dans *Kosiki* (18 oct. 1876), la *Tzigane* (31 oct. 1877), la *Camargo* (20 nov. 1878).

« C'est, sans contredit, une des actrices les plus agréables de Paris — surtout quand elle « grignote » des couplets d'Offenbach », écrit Paul Mahalin. La singularité de son nom n'avait pas été aussi sans frapper la critique : « *Zulma !... Bouffar !...* Quel singulier assemblage ! s'écriait dans la *Presse* Paul de St-Victor. On dirait d'une plume d'oiseau de paradis sur un bonnet de coton ».

Et Alphonse Daudet rimait dans le *Parnassiculet contemporain :*

« Plus douce que le nénuphar
Dans l'eau claire, une aurore blanche
Baise ton pied rose et ta hanche
Ivoirine, ô Zulma Bouffar ! »

Mais la hanche ivoirine avait épaissi, et, comme le dit encore Mahalin : « Les tendances regrettables que son nez affichait à « faire carnaval » avec son menton se sont accentuées de plus en plus. On pouvait, en vérité, lui appliquer le mot de Mürger sur Mlle Parent de l'Opéra.

« C'est la fille de l'Amour et de Polichinelle ».

Après s'être retirée du Théâtre, Mlle Zulma Bouffar fit sa rentrée à l'Ambigu, en 1887, dans le drame *Les mystères de Paris*, rôle de Rigoletto ; puis en 1891 succéda à E. Rochard dans la direction de ce théâtre. Elle inaugura sa venue par le *Médecin des folles* (18 sept.), mais sans jouer.

Mlle Zulma Bouffar ne garda que peu de temps cette direction. En 1902, âgée de 59 ans, elle obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

Biographie : Félix Savard, les *Actrices de Paris*, 1867. — *Foyers et Coulisses*, Variétés, p. 92, 1873. — P. Mahalin, les *Jolies actrices de Paris*, t. II, p. 93, 1878. — Notice par Fél. Jahyer dans *Paris Théâtre*, n° 108, 10-15 juin 1875.

Bibliographie : Alb. Wolf, les *Mémoires du boulevard*.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis 5875.

1. En pied, de profil à droite (cost. de th.), imp. Bertants, 1860.
2. A mi-corps de profil à droite, lith. Théo ; sur cette planche se trouvent les portraits de Grenier et d'Aimée.

Photographie, médaillon, de profil à droite, cliché Reutlinger, *Paris-Théâtre* n° 108, 10-16 juin 1875.

Journal amusant : n° 698, 15 mai 1869, dans la *Cour du roi Pétaud* (travesti) ; n° 859, 15 fév. 1873, dans les *Braconniers*.

BOUFFE, Hugues, Marie, Désiré (1880-1888).

Bouffé naquit à Paris : « Du vingt fructidor an VIII de la République, acte de naissance de Hugues, Marie, Désiré, né le dix-sept du présent mois (4 septembre 1800), à une heure de relevée, rue Cloche-Perce, n° 15, division des Droits de l'homme, fils de Jean Bouffé, peintre-doreur en bâtiments, et de Marie Josin, son épouse, domiciliée susdite demeure, mariés le dix-neuf thermidor an VI, au septième arrondissement de Paris ». *Extrait du registre des actes de naissance du VIIe arrondissement pour l'an VIII*, cité par E. D. De Manne et C. Ménétrier.

Bouffé, à quatre-vingts ans, prit le soin d'écrire ses *Souvenirs*. La tâche ici sera donc facile. Nous nous contenterons seulement d'ajouter aux dates et aux faits les opinions formulées chemin faisant sur son compte par les critiques, ses contemporains.

Les parents de Bouffé, simples ouvriers parisiens, étaient passionnés pour le théâtre. A dix ans, ainsi qu'il l'avoue lui-même, l'enfant avait déjà vu vingt mélodrames, trente vaudevilles, sans compter bon nombre de pièces appartenant à tous les genres. A treize ans il commence son apprentissage de doreur sur bois. Sa mère mourut jeune encore en mettant

EFERUS - Recherches & Classification numériques

au monde son vingt-deuxième enfant. Dans ce nombre figuraient trois sourds-muets. L'aîné fut tué en duel à l'âge de vingt-trois ans. Une sœur, sourde-muette, mourut à dix-sept ans.

L'établissement du père, qui occupa jusqu'à trente personnes, fut ruiné en 1814. La misère entra dans la maison. Pendant trois ans, le chef de famille fut incapable de s'occuper de ses affaires, et ce fut une bonne religieuse qui, voyant la mélancolie insurmontable de ce brave homme, donna simplement ce conseil : « Il faut le distraire, le mener voir danser les polichinelles ». Trois fois par semaine, dit Bouffé, j'accompagnais le convalescent au Théâtre des Funambules. C'est ainsi qu'il se rétablit.

Vers 1820, les ouvriers de la maison montèrent « une partie » chez Doyen, rue Transnonin. Bouffé y parut en amateur dans le rôle d'Alain de l'*Ecole des femmes* et de Sganarelle du *Médecin malgré lui*. Sa sœur aînée, Joséphine, figurait dans ces deux ouvrages. Elle était très jolie, possédait du naturel ; elle fut engagée à l'Ambigu (v. Mme Gauthier).



BOUFFÉ, par Julien (1839)

Cette circonstance permit à Bouffé de fréquenter les coulisses de ce théâtre. C'est là qu'il connut une charmante jeune fille, fraîche et blonde, qui devait devenir sa première femme. Mlle Seffert, c'était son nom, orpheline, avait été recueillie et élevée par une famille de menuisiers, les Gilbert. Avec le temps elle était devenue danseuse et mime. L'idée d'épouser cette jolie et sage personne germa dans la tête du futur artiste. Mais il n'avait aucune position. A vingt ans ! Il se mit en quête d'un engagement au Gymnase — qui allait ouvrir ses portes — et fut éconduit par Poirson. Il se rendit alors chez Allaux, directeur du Panorama dramatique que l'on bâtissait sur le boulevard du Temple. Allaux, à en croire Bouffé, avait une singulière méthode pour engager ses artistes. Il les faisait passer sous une toise et, selon la grandeur, les classait dans tel ou tel emploi : premier rôle, jeune premier, amoureux, troisième rôle, premier comique, etc. Hélas ! Bouffé n'atteignait même pas à la hauteur requise pour le dernier numéro : bas comique, grime. Ce ne fut que sur les instances du régisseur Solomé, qu'il fut admis comme « grande utilité » aux appointements de *vingt-cinq francs* par mois !

Bouffé débuta donc au Théâtre du Panorama dramatique le 14 avril 1821 par le rôle d'Abou-Taher, esclave de 30 ans, dans *Ismayl et Maryam*, et y joua vingt-cinq rôles divers (avril 1821, juillet 1823). Il habitait boulevard du Temple, 50, deux chambres qui furent occupées plus tard par le régicide Fieschi, et prenait pension, rue des Fossés du Temple, pour un franc, chez une fruitière, la mère Lecouteux. Il comblait le vide du budget avec ses moulages en plâtre. Au bout de dix mois, il gagnait au théâtre six cents francs par an — puis douze cents — puis quinze cents. C'est alors qu'il se posa comme soupirant officiel à la main de Mlle Charlotte Seffert, déjà nommée.

En attendant, Bouffé se prodiguait, jouant les jeunes, les vieux, les caricatures, le comique, le dramatique, dansant (la mère Simonne du ballet *la Fille mal gardée)* ou mimant (le grand cousin dans le *Déserteur*, pantomime). Mais un rôle le mit en évidence : celui de Ababa-Patapouf, vieil empereur chinois, dans la *Petite lampe merveilleuse* (13 septembre 1822). Brunet, Vernet vinrent le féliciter dans sa loge, et M. Chédel, son directeur, annonça au jeune artiste, en leur présence, qu'il portait ses appointements de 1500 à 3000 francs. Pour plus de conscience, Bouffé s'était fait raser la tête pour jouer ce rôle ! Cette tête rasée, qui le rendait momentanément ridicule, n'empêcha pas pourtant son mariage de s'accomplir, le même jour que celui de sa

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sœur cadette qui épousa le chef des ateliers de son père.

Voici donc le petit ménage installé faubourg du Temple, 7, avec un budget de 4500 francs, y compris les appointements de la jeune femme. Ce fut le moment où le Panorama dramatique ferma ses portes (14 juillet 1823), laissant cent personnes sur le pavé.

Avant de quitter ce malheureux Panorama, Bouffé avait été le héros d'une petite aventure politique. Le 4 mars 1823, le jour même de la célèbre séance de la Chambre des Députés d'où Manuel avait été expulsé par la force armée, le mot « Empoignez-moi cet homme-là! » avait fait fortune. Donc, l'artiste qui jouait ce soir-là le rôle d'Imalcade dans *Tringolini*, s'avisa de remplacer les mots qu'il avait à dire: « Emparez-vous de cet homme-là! » par: « Empoignez-moi cet homme-là! ». On devine le tonnerre d'applaudissements que suscita cette boutade. Bouffé, perturbateur de l'ordre — lui le craintif par excellence — fut conduit à la Préfecture de Police, passa la nuit à la salle St-Martin, debout, au milieu des pires vauriens, pour être relâché le lendemain après semonce du substitut.

Sans engagement, Bouffé se remit à gratter ses ornements en plâtre jusqu'au jour où Minette Franconi l'engagea au Cirque olympique pour quelques représentations (*Les Pyrenées*, *Cadix* et les *Champs Elysées*, 12 décembre 1823) en attendant son début à la Gaîté, le 28 février 1824 dans le *Cousin Ratine*, pièce à travestissements et dans laquelle il remplissait les rôles de cinq personnages. Les appointements étaient pour trois ans de 2000, 2200 et 2300 francs.

« Ses premiers essais se firent au Panorama dramatique, déclare la première *Biographie dramatique* qui s'occupe de lui (1824). Son talent pour les caricatures se développa rapidement; c'est un comique que sut apprécier mieux que personne la directrice de la Gaîté (Mme Bourguignon). Bouffé est engagé à son théâtre pour l'année courante; nous lui souhaitons une bonne chance dans l'assaut de charges qui va s'ouvrir entre lui, Mercier, Parent et Dumesnil ».

Harel est moins enthousiaste (1825): « Plus grotesque que plaisant, dit-il, plus fou que comique; mais

Un fou, du moins, fait rire et sait nous égayer.
BOILEAU. »

Du 28 février 1824 à février 1827, Bouffé joua dans vingt-huit pièces à la Gaîté, tantôt sous les traits d'un costumier, d'un voleur, d'un propriétaire, d'un caissier, d'un menuisier, d'un maçon, d'un soldat, d'un bossu, d'un nègre, etc., dont les âges variaient de 16 à 70 ans. Dans *Sapajou*, on lui donna même le rôle d'un singe, et l'artiste a raconté que la chaleur était si forte sous son costume — en plein été de 1824 — qu'il croit avoir rencontré là le germe de la maladie qui le frappa plus tard.

Un soir — le 8 novembre 1825. — **Bérard**, directeur du Théâtre des Nouveautés que l'on construisait place de la Bourse, vit jouer Bouffé dans trois pièces: la *Mauvaise langue du village*, le *Cousin Ratine* et la *Salle de Police*. Il alla le complimenter.

— Quels sont vos appointements? lui demanda-t-il.

— 2300 francs répondit Bouffé.

— Eh! bien, je vous engage pour quatre ans à 6000 francs et cinq francs de feux.

Cet engagement coïncidait avec celui de sa femme, à l'Opéra, pour 5000 francs. Le 25 février 1826, la pauvre jeune femme, qui n'avait pas vingt ans, mourut d'une fièvre cérébrale quelques jours après avoir donné naissance à un fils. Bouffé restait ainsi veuf avec deux enfants dont l'aîné n'avait pas deux ans et demi. Il se remaria le 9 novembre 1826 avec Mlle Bitter, et s'en alla 12, rue Lepeletier.

Le timide Bouffé ne quittait pas le boulevard sans appréhension. Il était devenu, depuis son engagement place de la Bourse, « Monsieur Bouffé » pour son public. Il lui fit ses adieux avec la *Mauvaise langue du village*, *Robinson Crusoë*, l'*Héritage de Jeannette*, six actes le même soir. Il avait composé le couplet d'adieux suivant qui ne fait guère regretter ce genre oublié!

Air: *T'en souviens-tu?*

Puisqu'il me faut quitter cette demeure,
Je dois vous faire mes adieux;
Depuis longtemps, je redoutais cette heure...
Mais, bien qu'éloigné de ces lieux,
De vos bontés et de votre indulgence
Je garderai l'éternel souvenir,
Car dans mon cœur par la reconnaissance,
Il est gravé pour n'en jamais sortir!

Le Théâtre des Nouveautés s'ouvrit le 1er mars 1827, mais Bouffé n'y débuta que le 25 mai, par le rôle multiple de Julien dans le *Débutant* et de Jacques dans le *Jeu de Cache-cache*, et parut dans cinquante-deux pièces différentes (mai 1827 — janvier 1831). Nous rappelerons *Faust*, rôle de Méphistophélès, Le *Caleb de Walter Scott*, rôle de Caleb, le *Portefeuille*, le *Mariage impossible*, les *Employés*, *Valentine*, les *Suites d'un mariage de raison*, *Pierre le couvreur*, le *Marchand de la rue St-Denis*, la *Chatte blanche* (le clown), les *Trois Catherine*, le *Charpentier*, *Quonians*. Tout marchait à merveille, mais il était dit que ce travailleur infatigable ne pourrait jamais avoir la tranquillité. Le 10 novembre 1828, tandis que l'on donnait la première de *Jean*, comédie en quatre actes tirée d'un roman de Paul de Kock, où il allait jouer l'oncle Rigolard, vieux maître de danse très comique, sa fille Charlotte, âgée de cinq ans, mourait du croup. On lui cacha l'événement.

« J'acquis en entrant en scène, la certitude de mon malheur, a raconté le malheureux père. Au moment où je parus, et avant que j'eusse dit un mot, plusieurs salves d'applaudissements retentirent. Déjazet et Lafont se trouvaient en scène; pendant le bruit, qui ne me

EFERUS - Recherches & Classification numériques

permettait pas de commencer mon rôle, je pris la main de chacun de ces excellents camarades, et, me soutenant à peine, je leur dis : « Ma fille est morte ! » ... Quelle soirée, grand Dieu ! et combien j'ai souffert ! »

D'autre part, son père était ruiné et à la veille de faire faillite. Bouffé dans un bel élan s'engagea à payer en six ans 18.660 francs, en faisant une délégation sur la moitié de ses appointements et souscrivit 74 lettres de change de 250 francs. Cette charge était déjà écrasante pour l'artiste. Elle le fut bien plus lorsqu'on cessa de lui payer ses appointements au théâtre. C'est dans ces circonstances que lui naquit son fils Hippolyte (15 décembre 1829.) Les créanciers de son père, intraitables, firent vendre le mobilier de cet honnête homme.

Une lettre de Ferville, acteur du Théâtre de Madame et directeur d'une agence dramatique, vint alors le prier de passer à son bureau (1er mai 1830). Il s'agissait d'un engagement au boulevard Bonne-Nouvelle.

« C'est une triste chose que la *crainte*, a écrit Bouffé ; elle m'a fait commettre bien des fautes, et la plus grave, sans aucun doute, a été l'engagement que je raconte. » Poirson lui fit signer un traité de dix ans à 500 francs par mois, avec des feux de 5 francs si l'artiste jouait dans deux pièces. C'était pour rien. Mais Bouffé, dans sa détresse aurait accepté tout ce qu'on aurait voulu.

Puis vint la Révolution de 1830 et l'on a maintes fois rapporté son à-propos patriotique dans le *Père Gâcheux* (2 août) pièce où il faisait le rôle d'un manœuvre.

— Dis-donc, Mitouflet, disait-il à son partenaire ; je me suis assis sur le trône.

— Y est-on bien, demandait celui-ci.

— Oh ! Si tu savais comme on enfonce là-dedans !



BOUFFÉ, dans *Michel Perrin* d'après A. Blanchard

Ce fut encore Bouffé qui, après les Trois Journées, accompagné de Ch. Desnoyers, porta à Fontan son ordre d'élargissement de Sainte-Pélagie.

Cependant le traité qui le liait aux Nouveautés n'était pas encore expiré. Sur ces entrefaites il trouva un engagement de deux mois pour Londres (février, mars 1831) à raison de mille francs par mois. Le th. des Nouveautés qui lui devait trois mois d'appointements fit faillite cinq semaines plus tard.

C'était une grosse affaire pour un homme aussi tatillon que Bouffé, de partir en chaise de poste et de passer la mer ! Ses débuts eurent lieu au Théâtre français (Hay-Market) de Londres, le 5 février par *Caleb* et le *Marchand de la rue St-Denis*.

Après une série de belles représentations à Londres, Bouffé débuta enfin au Gymnase le 16 avril par deux reprises :

La Pension bourgeoise (rôle d'Oscar), et la *Maison en loterie* (rôle du bossu Rigaudin). « Si vous êtes triste, écrivait J. Janin dans les *Débats*, si vous avez du noir dans l'âme, allez voir ce diable de petit bossu taquin, pétillant, sautillant comme un singe, et je vous défie de ne pas rire. »

Viennent ensuite :

1831 4 mai, *Le Bouffon du prince.*
— 16 *La Favorite.*
— 28 juin, *Le Délai politique.*
— 13 juillet, *Quinze jours de sagesse.*
— 6 sept., *L'Irlandais.*
— 30 sept., *Le Dey d'Alger à Paris.*
— 21 oct., *La plus belle nuit de la vie.*
— 30 nov., *Le soprano.*
— 7 déc., *Le luthier de Lisbonne.*
— 27 déc., *Emmeline.*
1832 4 févr., *Le Sénateur.*
— 22 févr., *Le savant.*
— 14 mars, *Le choix d'une femme.*
— 4 juil., *Le Pays latin.*
— 4 août, *Le premier président.*
— 17 sept., *Le paysan amoureux.*
— 29 sept., *La rente viagère.*
— 2 nov., *La grande aventure.*
1833 5 janv., *Les vieux péchés.*
— 16 févr., *Une répétition générale.*
— 9 mars, *La nouvelle Mme Evrard.*
— avril, représentations à Rouen.
— 8 juil., *Le moulin de Javelle.*
— 29 août, *Louis XI en goguette.*
— 12 sept, *Un trait de Paul Ier.*
— 23 oct., *Christophe ou cinq pour un.*
— 7 déc., *Les suites d'une séparation.*

La critique elle-même qui l'avait tenu quelque temps à l'écart, désarme : « Le meilleur comique de la capitale, lit-on dans la *Petite Biographie* de 1833. Ce comédien spirituel a trouvé depuis un an l'occasion de se produire avec tous ses avantages au Gymnase... La santé de Bouffé est malheureusement chancelante, et son engagement avec le directeur du Gymnase lui ôte presque la faculté de prendre du repos. »

1834 6 févr., *Le mari d'une Muse.*
— 19 févr., *Michel Perrin*, son triomphe.

On sait qu'il s'agissait de mettre en scène un curé naïf et bon, qui, par suite d'une méprise du secrétaire de Fouché, est enrégimenté sans s'en douter dans la police secrète, et ne comprend qu'au dénouement l'odieux métier qu'on lui a fait faire. La pièce, véritable chef-d'œuvre

EFERUS - Recherches & Classification numériques

du genre est celle que l'acteur italien Ermete Novelli joue encore avec un si grand succès. Rôle facile, si l'on veut, car le principal personnage est toujours sympathique, mais qui exige beaucoup de tact, de délicatesse et d'esprit.

L'auteur envoya à Bouffé la brochure avec cette appréciation :

« Paris, 26 février 1834.

Je n'aurais eu l'idée de faire *Michel Perrin*, mon cher Bouffé, si je n'avais eu sous les yeux votre sensibilité, votre bonhomie inimitable, à la fois si douce et si pénétrante... enfin cet ensemble de qualités si rares et qui constituent le vrai, le grand comédien. Ce rôle est donc, par la manière dont vous l'avez joué, votre conquête et votre propriété.

MÉLESVILLE. »

1834 25 juin, *Les duels*.
— 24 juillet, *Le capitaine de vaisseau*.
1835 7 janvier *La fille de l'avare*, nouveau triomphe.

« Bravo, lui cria son directeur Poirson, bravo mon cher ami ; je ne savais pas que vous jouiez la tragédie ; c'est magnifique ». Et cette admiration se traduisit par le don d'une tasse à bouillon en argent doré! L'administrateur s'en tirait ainsi à peu de frais.

1835 14 avril (à l'Odéon) *La fille de l'avare* au bénéfice de Léon Monval.
1835 12 mai, *Une chaumière et son cœur*.
1835 3 juil., *Le violon de l'Opéra*.
1835 15 sept., *Pauvre Jacques*, triomphe.
1836 30 janv., *Le gamin de Paris*, nouveau triomphe.



BOUFFÉ, dans la *Fille de l'Avare*
d'après Deblois

Nous atteignons ici au comble de la carrière de Bouffé. Et le contraste de ces créations fut d'autant plus frappant que le rôle du *Pauvre Jacques* approche de la cinquantaine, tandis que celui du *Gamin de Paris* n'a que seize ans. Bouffé dans ses *Souvenirs* a raconté la genèse de ces pièces. Il dit avoir donné l'idée du *Gamin* à Vanderbuch. Au Gymnase seulement, de 1836 à 1844, Bouffé le joua 315 fois. A la centième — chose alors inconue au Gymnase — la direction fit frapper une médaille qu'elle offrit aux principaux interprètes. Vanderbuch, le collaborateur de Bayard, put s'acheter une propriété près d'Orléans, le *Château du gamin de Paris*, avec une partie de ses droits d'auteur.

Bouffé a indiqué lui-même la tradition de ce rôle :

« Ce titre de *Gamin de Paris*, dit-il, a égaré presque tous ceux qui ont interprété le personnage. Et ils ont confondu l'enfant de Paris, léger, joueur, espiègle, mais plein de cœur, adorant sa famille et respectant la mémoire de son père avec le *gavroche*, le *voyou*, l'*ouvreur de portières !*... Qu'on n'oublie pas que Joseph devient *homme* à la fin du premier acte quand il apprend que sa sœur a été indignement trompée. »

Cependant la situation pécuniaire de Bouffé ne s'améliorait guère, et bien que son engagement eût encore cinq ans à courir, on osa lui proposer une prolongation de cinq ans (soit 10 ans) avec trois mois de congé non payés et dix francs de feux au lieu de cinq. Il faut avouer que ce pauvre Bouffé, toujours craintif, n'entendait rien à ses intérêts. Sur la promesse d'engager sa sœur, Mme Gauthier, au Gymnase, pour 3500 fr., il signa de nouveau un pacte de quinze ans! La promesse de Poirson ne fut pas maintenue quant à Mme Gauthier après ses débuts, et le tour était joué quant à Bouffé.

1836 31 août, *L'Hérétique*.
1836 27 nov., *Le Muet d'Ingouville*.
1837 4 mars, *César*.
— juin, représentations à Rouen.

Une lettre de Bouffé, datée de Rennes le 4 juillet, nous laisse entendre que ses relations avec la direction du Gymnase n'étaient toujours pas des plus aimables. En effet, il refuse catégoriquement de jouer un rôle à lui destiné. Trop souvent, dit-il, il a été forcé d'accepter des rôles qu'il ne sentait pas. Cette fois, il veut créer un caractère comique afin de ne pas se fatiguer le sang. Il proteste contre les prétentions de son directeur et se plaint de la persécution dont il est l'objet : « Vous avez le droit de me faire accepter le rôle, conclut-il, mais, je vous le répète, ce sera par la voie des tribunaux » *(Coll. autogr. A. Bovet*, n° 1382).

1837 20 oct., *Ce bon M. Blandin*.
— 11 nov., *Le rêve d'un savant*.
— 20 déc., *Le saute-ruisseau*.
1838 30 janv., *Casimir*.
— 30 mars, *Clermont*.
— juin et suiv. Représentations à Nantes. Angers, Rennes, Bordeaux, Lyon.
— 20 oct., *Le grand papa Guérin*.
— 16 déc., *Candinot*, roi de Rouen.
1839 16 fév., *Maurice*.
— 23 avril, *Le Dépositaire*.
— juin et suiv. Représentations à Bordeaux, Lyon, Marseille.
1840 16 janv., *Les enfants de troupe*, grand succès, rôle de Trim, 19 ans.
— 4 mai, *Les merluchons*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1840 juin et suiv. Représentations à Nancy, Metz, Rouen, Dieppe.
— 24 oct., *Le père Turlututu*, rôle d'un centenaire.
1841 6 janv., *L'abbé galant*.
— 6 mai, *Le conscrit de l'an VIII*.

« Bouffé, écrit-on alors, son nom seul est un éloge pour ceux qui ont vu jouer cet acteur. Il n'en est pas de plus consciencieux, de plus naturel, de plus vrai, tranchons le mot, de plus admirable ».

1842 11 fév., *L'oncle Baptiste*.
— 19 fév., *La nourrice du Roi de Rome*.
— 10 mai, *Chez un garçon*.
— juin et suiv. Londres, Bruxelles.
— 21 oct., *Le Docteur Robin*.
— 10 déc., *Thomas le rageur*.
1843 27 janv., *Le Menuet de la reine*.
— 2 mars, *Bertrand l'horloger*.
— 24 avril, *Jacquard*.
1843 23 oct., *Le capitaine Lambert*.

Le traité des auteurs dramatiques avec le Gymnase expirait fin 1842. Poirson voulut se passer d'eux et commanda des pièces à des auteurs ne faisant pas partie de la Société. C'est alors que Rocheplan, directeur des Variétés, eut l'idée d'attirer à lui Bouffé et son répertoire.

Au retour d'un congé passé à Bruxelles, des pourparlers furent entamés. Il n'y avait plus qu'un obstacle, les cent mille francs de dédit à payer au Gymnase. Qui le croirait? Cette somme fut réunie en peu de temps: d'abord 60,000 francs fournis par Bouffé, toutes ses économies amassées pendant ses congés; ensuite 20,000 francs avancés par le fils de Mlle Bourgoin, banquier, contre une assurance sur la vie. Une autre personne prêta pareille somme, et les cent mille francs furent déposés entre les mains de M. Poirson ébahi d'une telle audace et disposé à déchirer tous les traités pour conserver sa poule aux œufs d'or. C'était trop tard.



BOUFFÉ, à 75 ans (cliché E. Flamant

Il a été vendu récemment dans une vente d'autographes (27 avril 1903) une lettre de Bouffé au directeur de la *Gazette des théâtres*, en date du 5 février 1843: l'artiste proteste contre un article où on faisait mention des *énormes appointements* qui lui sont payés par le Gymnase. Il déclare que dans les années les plus heureuses, il n'a jamais touché plus de 12.500 francs, fixe et feux.

Quelles compensations Bouffé allait-il donc trouver aux Variétés? Mille francs par mois, cinquante franc de feux (vingt jetons au moins assurés par mois) et le remboursement de ses 60,000 francs par à comptes de 100 fr. sur la recette toutes les fois qu'il jouera. Cet engagement était valable du 1er décembre 1843 au 1er décembre 1851.

Bouffé débuta aux Variétés le 5 novembre 1843 par le *Gamin de Paris* (reprise). Cette année le théâtre se trouvait en déficit de 160,000 francs. Quatre ans plus tard, lorsque Roqueplan passa à la direction de l'Opéra, il avouait avoir gagné 500,000 francs.

L'engagement de Déjazet (24 fév. 1845) était venu compléter celui de Bouffé. Pourtant l'affiche des Variétés compta plus de reprises que de créations.

L'artiste vivait sur son répertoire, d'autant plus que la plupart des pièces nouvelles n'obtenaient qu'un succès d'estime. Au nombre de celles-ci il faut citer:

1844 28 mai, *Le chevalier de Grignon*.
1845 15 janv., *Boquillon à la recherche d'un père*.
1845 15 mars, *Le garde forestier*.
1845 10 nov., *Deux compagnons du tour de France*.
1846 18 janv, *Le mousse*.
— 2 juin, *La carotte d'or*.
1846 juillet et suiv. Lille, St-Quentin.
1846 21 nov., *Pierre Février*.
1847 12 fév., *Le filleul de tout le monde*.
1847 27 mars (à l'Odéon), *La fille de l'avare* (au bénéfice de Klein).
1847 22 avril, *Léonard le perruquier*.
1847 19 nov., *Jérôme le maçon*.
— 1er déc. Il perd connaissance en scène en jouant dans *Jérôme le maçon*.
1848 22 janv., *Le fils du fermier*.
— 10 mars, *Le pouvoir d'une femme*.
— 20 oct., *Le buveur d'eau*.
1849 6 fév., *Le Berger de Souvigny*.
— 7 avril, *Un vendredi*.

En juin 1848, Bouffé donna des représentations à Nantes où il n'était pas venu depuis 1837. Peu de temps après, fort affligé par le départ de son fils Ernest pour la Californie, il fut frappé d'une maladie nerveuse qui pendant cinq ans l'empêcha de monter sur un théâtre. C'est alors que l'artiste, qui avait habité successivement 5, faub. du Temple, 1822-23, 7, faub. du Temple, 1824-25. 11, rue Folie-Méricourt, 1826, 12, rue Lepeletier, 1826, 100, rue de Cléry, 1828-29. 9 *bis*, boul. St-Denis, 1830, 15, rue Neuve St-Etienne, 1834, etc., vint se

EFERUS - Recherches & Classification numériques

fixer au hameau Boulainvilliers, à Passy (1851) où il resta jusqu'à sa mort. Après de cruelles souffrances, qu'il calmait en dirigeant chez lui un petit théâtre d'amateurs, le poète Béranger, son ami, l'adressa à Tours, au docteur Bretonneau. Celui-ci, pour tout remède, lui conseilla de remonter sur la scène, à Tours même, où il parut trois fois, puis à Blois, une fois, enfin à Orléans. C'était toujours *Michel Perrin* ou le *Gamin de Paris* qui faisaient le fond de la représentation.

Qui croirait que le gouvernement impérial empêchait alors de jouer *Michel Perrin*, comme trop révolutionnaire sans doute, à la Porte St-Martin ! Il fallut que Bouffé s'adressât à la princesse Mathilde, puis à l'Empereur lui-même pour faire lever l'interdiction, comme le prouve la lettre suivante :

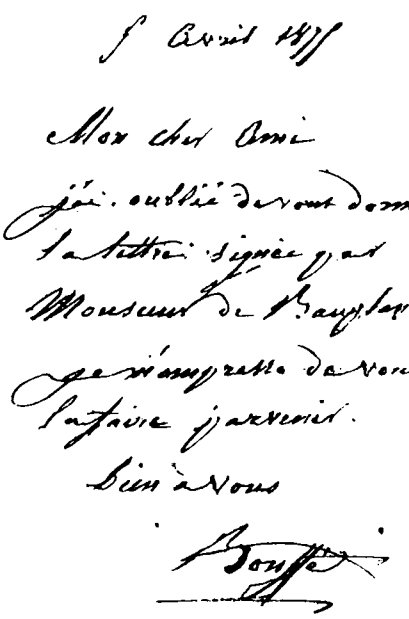
Paris, 23 octobre 1854.

Monsieur,

« Son Altesse impériale me charge de vous faire savoir que Sa Majesté l'Empereur s'est parfaitement souvenu de la visite du *prince Louis* à votre loge, et qu'il s'est empressé d'apostiller votre pétition. Son Altesse me charge encore de vous dire que vous recevrez avant peu de M. le Ministre l'autorisation de jouer *Michel Perrin*.

Agréez, etc.

FERRENG,
Secrétaire des commandements de la Princesse Mathilde. »



Autographe de Bouffé

Les représentations à la Porte St-Martin commencèrent le 14 décembre 1854 avec *Michel Perrin*, *Pauvre Jacques*, *Le gamin de Paris*, *La fille de l'avare*. Elles durèrent jusqu'au 25 février 1855. Au mois de mai il fut appelé aux Variétés par les frères Cogniard, mais sans engagement, l'état de sa santé ne lui permettant d'accepter aucune proposition fixe (juin 1855).

L'année 1857 le retrouve aux Variétés avec *Jean le Toqué* (18 avril) et une reprise des *Enfants de troupe*. Le 17 novembre 1864, il obtient de Napoléon III la salle de l'Opéra pour une représentation de retraite. Il y joua *La fille de l'avare*, encaissa 24,882 francs de recette, se montrant, dit-on, très grincheux quand même — conséquence de son état maladif. L'affiche se composait de l'ouverture de *Guillaume Tell*, du 3me acte de *Moïse*, de *La fille de l'avare*, et du 2me acte du *Mariage de Figaro* ainsi distribué :

Almaviva	MM.	Bressant
Figaro		Coquelin
Antonio		Sainte Foy
Basile		Lesueur
Bartholo		Henri Monnier
Grippe-Soleil		Priston
La Comtesse	Mmes	Madeleine Brohan
Suzanne		Augustine Brohan
Chérubin		Déjazet
Marceline		Alexis

Et à la fin de la représentation, une *Cérémonie* où parurent tous les premiers artistes de Paris.

Chose bizarre ! Bouffé, dans ses *Souvenirs*, ne dit pas un mot de cette inoubliable soirée !

En 1866, il fit une réapparition au Gymnase dans *La fille de l'avare*.

Les événements du siège de Paris étant venus le surprendre dans sa retraite d'Auteuil, il lui fallut se réfugier chez des amis, d'abord Cour du commerce, où les obus vinrent le relancer, puis place Favart. A peine réinstallé à Auteuil, voici la Commune et ses horreurs. Et le vieil artiste émigre, sur une charrette de marchand de légumes et à travers mille périls, rue de la Victoire.

Bouffé devait encore donner quelques représentations au Gymnase, dans les conditions suivantes. En 1875, tous les théâtres de Paris, entraînés par l'exemple de Ballande, annonçaient des *Matinées*. Montigny, bien malgré lui, remonta quelques pièces de l'ancien répertoire. Bouffé reparut donc quatorze fois en 1875, et dix fois en 1876, moyennant un cachet de cent francs (*Pauvre Jacques*, *La fille de l'avare*, *Michel Perrin*). Mais si l'artiste avait conservé toute sa tête, ses mains étaient agitées d'un tremblement continuel.

« J'avais donc gagné la somme de deux mille quatre cents francs dans l'espace de deux années », écrit-il tristement.

Tombé malade — et cela durait depuis 30 ans ! — Bouffé ne reparut que deux fois en public : le jour de la représentation au bénéfice de Laurent, et la seconde et dernière, le 10 janvier 1878, dans une matinée donnée à son bénéfice à l'Opéra Comique, sous le patronage de la Comédie française. Got, qui avait appris le rôle de Menu pour donner la réplique au bénéficiaire dans la *Fille de l'avare*, avait composé ce couplet pour Bouffé :

Air : *Muse des lois*

L'âge et le sort, en dépit de mon zèle,
A la retraite, hélas ! m'avaient réduit ;
J'étais vaincu, mais l'amitié fidèle
Vient pour un jour me tirer de ma nuit.
Témoin passé, compagnon de ma vie,
Public ami, qui de tout me tint lieu,
Faut-il pleurer quand je vous remercie ?...
Faut-il sourire en vous disant adieu ?

EFERUS - Recherches & Classification numériques

En 1880, enfin, Bouffé publia *Mes Souvenirs* un volume in-18°, avec préface de Legouvé, et reçut quelque temps après les palmes académiques puis la rosette en 1887. On lui avait déjà décerné une médaille d'honneur en 1876, au moment de ses noces d'or, et la Société des artistes dramatiques lui servait la pension de 500 francs depuis 1870. Il avait fait partie longtemps du Comité.

Bouffé fut l'acteur du *Drame-vaudeville à couplets*, un genre complètement disparu. C'était l'homme des petits moyens, des petites nuances auxquels le condamnaient sa voix fluette, son corps frêle, sa complexion maladive. Mais quelle vérité, quel naturel, quelle précision dans les moindres détails. « Sous le rapport de l'entraînement et de la sensibilité, il n'est guère possible d'aller au-delà », écrivait Th. Gautier en 1846. Par contre, ce n'est pas l'homme de l'inspiration ni de l'emballement. Au milieu de la scène la plus pathétique il trouvera le moyen de dire à Febvre, qui l'a raconté: « Avancez donc la chaise! » tandis que Fréderick, lui, dans *Paillasse*, pleurait de vraies larmes. Bouffé jouait à la *loupe*, si l'on peut dire. Ce fut le Meissonnier du théâtre. Son naturel, sa simplicité, sa sensibilité apparentes étaient ses seules armes.

Bouffé, qui avait célébré ses noces d'or et ses noces de diamant avec sa seconde femme, mourut à Auteuil à l'âge de 88 ans, et ses obsèques furent célébrées le 29 octobre 1888 à Notre-Dame d'Auteuil au milieu d'une assistance extraordinaire. Le char funèbre était entouré par de jeunes enfants de l'orphelinat dirigé par l'abbé Roussel; l'inhumation eut lieu au Père Lachaise où M. Halanzier prononça le dernier adieu.

Des enfants du premier mariage de Bouffé, Charlotte fut enlevée par le croup le 10 novembre 1828 à cinq ans. Ernest partit pour la Californie où il devint régisseur d'un hôtel français. De son second mariage: Victorine épousa Théodore Haquette, garde à la Manufacture de Sèvres, dont il sauva le Musée en 1871; Hyppolite devint chef de rayon au *Gagne petit;* Pauline épousa un artiste dramatique, Richard (v. ce nom).

Biographie : *Annuaire Delhasse*, 1839, p. 117, 1843, p. 82. — *Galerie Lacauchie*, notice par Eug. Briffault, 1842. — *Bouffé*, Lyon, imp. de Rey, 1847, in-8°, pièce, Bibl. nat. Ln 27, 2578. — Lecomte, *Etude biographique*, in-18, Paris, 1867. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément de la troupe de Nicolet*, notice. — Bouffé, *Mes Souvenirs*, 1800-1880, in-8°. — Félix Jahyer, notice dans *Paris-Théâtre*, n° 93.

Bibliographie: *Grande Biogr. dram.*, 1824. — *Biogr. th.*, 1829. — *Petite Biogr.*, 1833. — L'*Indiscret des coulisses*, 1841. — A. de Rochefort, *Mémoires d'un vaudevilliste*. — Th. Muret, l'*Hist. par le th.*, III, p. 35, 67, 166, 336. — H. Hostein, *Historiettes et souvenirs d'un homme de théâtre*, in-18, Paris, 1878. — *Hist. des th. de Rouen*, III, p. 513. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*.

Iconographie: Bibl. nat. Catalog. Duplessis, 5876.

1. En pied, dans divers rôles, lith. par Bouché, 1834.
2. En buste, de ¾ à gauche, lith. par Bougé, 1833.
3. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. Chanoine, 1848.
4. En buste, de face, lith. Charavel, 1839.
5. A mi-corps, de ¾ à droite, lith. par Compte Calix, 1839.
6. En buste, de face, lith. par E. L., 1840.
7. En pied, de face, cost. de th., lith. par E. L.
8. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par E. M., 1844.
9. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., gravé par H. Faxardo d'après A. Lacauchie.
10. En buste, de face, lith. par Julien, 1839.
11. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. par A. Lacauchie, 1847.
12. En pied, de face, cost. de th., lith. par A. Lacauchie, deux états.
13. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., par Alexandre Lacauchie.
14. En pied, de face, cost. de th., lith. par E. de La Michellerie, 1840.
15. En pied, de profil à droite, caricature, lith. par Benjamin (Roubaud), 1842.
16. En pied, de face, cost. de th., lith. par St-Germain, 1840.
17. A mi-corps, de face, lith. par E. V., 1883.

(V. aussi, Bibl. nat., portraits Derval, V. Hugo, L. Lablache).

Médaillon par Edw. A., dans le *Bouffon*, 2 février 1868. — Sa charge par le statuaire Dantan jeune.

Compl. de la troupe de Nicolet, eau forte par J.-M. Fugère.

Mes Souvenirs, 10 portraits à l'eau forte par A. Blanchard, Deblois, Scherper et Carred.

Paris-Théâtre, n° 93, médaillon, cliché E. Flamant, 1875.

BOUFFÉ, Mme Ire, Charlotte Seffert, dite Gilbert, du nom de ses parents d'adoption. — Femme en premières noces du précédent, mime et danseuse à l'Ambigu, puis à la Gaîté. On l'appelait aussi *Lolotte* ou la *jolie blonde*. Elle avait débuté à la Gaîté le 8 mai 1824 dans le ballet le *Tonnelier*.

« Mme Bouffé (de l'Ambigu), écrit Maurice Alhoy en 1824, plus connue des habitués de l'Ambigu sous le nom de la *Jolie Blonde*, est une des nymphes légères qui viennent distraire le spectateur des tristes déclamations d'un tyran ou des sombres projets d'un traître. Sa danse est aussi gracieuse que légère; elle a su se conformer au goût du quartier, et elle tourne sur son talon avec autant d'agilité qu'un tourne-broche sur son pivot. La directrice de la Gaîté la réunit à son mari l'année prochaine,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

en versant dans la caisse de la communauté cinq mille francs de traitement ».

Mme Bouffé Ire mourut en couches, à 21 ans, le 25 février 1826 (V. Bouffé).

Bibliographie : *Gr. Biogr. dram.*, 1824. — Harel, *Dict. th.*, 1825. — Bouffé, *Mes Souvenirs.*

BOUFLET. — Th. de Belleville, 1832-33.

BOUGÊ, M. et Mme. — Acteurs de la troupe Du Perron qui vint passer trois semaines à Maëstricht, pendant la foire de Saint-Servais, 1728.

Bibliographie : F. Faber, *Th. français en Belgique*, t. I, p. 130.

BOUGET, Alfred, Michel, Prosper. — Bruxelles 1862-63.

BOUGLAINVILLE, Mlle. — Jeune première au Grand-Théâtre de Lyon en 1825. Elle résilia son engagement pour entrer dans un cloître. La *Grande Biographie dram.* de 1824 ne la peint pas sous des traits trop avantageux comme artiste. Elle vante ses charmes, ses grâces, sa jolie figure, mais elle ajoute aussi : « Il faut qu'elle donne plus de mobilité à sa figure, plus de variété à son débit, à son jeu ; qu'elle ne soit pas la veille ce qu'elle sera le lendemain ; la monotonie ennuie ».

Bibliographie : *Grande Biographie dramat.*, 1824, p. 53.

BOUGNOL. — Sous ce nom :

Bougnol, acteur de l'Ambigu en 1792-93 et du Th. de la République à Rouen 1801. De 1822 à 1828, nous retrouvons un Bougnol au Théâtre des Variétés. La *Biographie théâtrale* pour 1829 se contente de dire : « Acteur de la même force et de la même réputation que son confrère Blondin ».

Et ces deux grands débris se consolent ensemble.

Peut-être bien est-ce encore ce Bougnol qui joue les pères nobles à Tours en 1829 et tient des rôles annexes à Rouen en 1834. Quoiqu'il en soit, en 1843, Bougnol âgé de 82 ans, obtint une petite pension (120 fr.) de la Société des artistes ; il vivait encore en 1846.

Bougnol fils, acteur du Th. des Variétés 1829-30. Le 5 mai 1830 il joua le rôle de Maître Adam dans les *Chevilles de Maître Adam.*

Bougnol, premier comique à Toulouse 1838.

Bougnol, premier comique à Tournay 1839.

Bougnol, Achille, Th. des Funambules. V. Achille.

Bougnol, Antoine, Guill., Joseph. Anvers 1849, Reims 1850, Elbeuf 1852, Douai 1853-54, Bayonne 1855, Tournay 1856, Bayonne 1857, Grenoble 1858, Besançon 1859-60, Béziers 1861, Orléans 1862-63. En 1864, Antoine Bougnol avait 72 ans, dont 58 passés au théâtre. La Société des artistes lui accorda une pension de 300 fr. Il vécut encore à Paris 1867-70, et à Draguignan 1872-73.

Bougnol, Félix, Alexandre. Troyes 1863-64.

BOUGNOL, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Bougnol, Variétés 1822-28, Th. Montparnasse 1832.

Mlle Bougnol, Adrienne. Troisième amoureuse, Toulouse 1838, Tournay 1839.

Mme Bougnol, duègne et mère noble, Tournay 1839.

Mme Bougnol, Adrienne, née Castel. Anvers 1849, Elbeuf 1850-52, Douai 1853-54, Bayonne 1855, Tournay 1856, Bayonne 1857, Grenoble 1858, Besançon 1859-60, Béziers 1861, Orléans 1862-63, Paris 1864-70. En 1866, Mme Adrienne Bougnol, âgée de 68 ans, avec 47 ans de théâtre, reçut une pension de 300 fr. de la Société des artistes.

Mlle Bougnol, Lucie, premier rôle, Reims 1852.

Mlle Bougnol, jeune première, Perpignan 1853.

BOUILLON, Mlle. — Th. des jeunes élèves 1805-06.

BOUILLON, Mme. — Deuxième jeune mère, Mons 1830.

BOUILLOUD, Jules, Claude. — Roubaix 1867, Rochefort 1868, Genève 1869, Lille 1870, Genève 1872-73, Constantinople 1874, Bruxelles 1875, Paris 1876, Dijon 1877, Amsterdam 1878-80, Paris 1881, St-Pétersbourg 1882, Genève 1883-84, Bruxelles 1885-86, Bordeaux 1887, Le Vigeant 1888, Nice 1889-90, St-Etienne 1891-92, Le Vigeant 1893-1900. En 1896, Bouilloud âgé de 65 ans, avec 42 ans de théâtre, avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes dramatiques. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1901.

BOUILLOUX. — Père noble, Sedan 1853.

BOUJAT, Emile. — Mort avant 1866, avait été acteur et directeur du théâtre de la Foire St-Laurent, situé dans un terrain vague, rue Neuve Chabrol (rue de Strasbourg) où il jouait tous les beaux rôles avec *Mme Emile*, sa femme, qui passait pour la Déjazet de l'endroit. Emile Boujat cumulait avec ses fonctions d'acteur et de directeur celles de buraliste, de régisseur, d'allumeur, de municipal. Il parlait au public, mettait à la porte les gavroches quand ils faisaient trop de bruit et troublaient la directrice en scène. Expulsé de son théâtre, il en ouvrit un autre rue St-Pierre-aux-Bœufs, dans l'ancienne église de ce nom, ce qui n'em-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pêcha pas ce pauvre diable de mourir dans la plus affreuse misère.

Bibliographie : H. Hostein, *Historiettes et Souvenirs d'un homme de théâtre*, p. 254.

BOULAIS, Mme Anne. — Th. Montparnasse 1849.

BOULAND, Paul, François, Xavier. — Th. Montparnasse 1859-60, Elbeuf 1861, Hombourg 1862, Bruxelles 1863, Brest 1864, Marseille 1865, Le Hâvre 1867, Lille 1868-69, Toulouse 1870, Lille 1872, Toulouse 1873, Rouen 1874, Anvers 1875, Marseille 1876, Lille 1877, Nantes 1878, Anvers 1879, Odéon 1880, Bruxelles 1881-82, Genève 1883, Bruxelles 1884, Rouen 1885, Bordeaux 1886, Nantes 1887-88, Paris 1889-90, Gaîté 1891-95, Amiens 1896. Sa mort fut annoncée au Rapport de l'année 1896.

BOULANGEOT, Mme Laure. — Angers 1854, Nancy 1855, Genève 1856-57, St-Etienne 1858, Béziers 1859-60, Brest 1861, Nantes 1862, Genève 1863, Brest 1864, Besançon 1865-68, Dijon 1869-72, Paris 1873-80, Angers 1881, Dunkerque 1882, Lorient 1883, Verviers 1884-85, Namur 1886-87, Verviers 1888, Paris 1889, Tournay 1890-91. En 1890, Mme Laure Boulangeot, âgée de 62 ans, avec 43 ans de théâtre, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habite Paris depuis 1892-1902.

BOULANGEOT, Mlle Marie. — Dunkerque 1882, Lorient 1883, Verviers 1884-85, Namur 1886-87, Paris 1888-89, Tournay 1890, Paris 1891-95. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

BOULANGER. — Sous ce nom :

Boulanger père, acteur de la Gaîté 1792-93, 1799.

Boulanger fils, acteur de la Gaîté 1799. — En 1805-08, 1812-15, à ce même théâtre, nous voyons reparaître ce nom (père ou fils?).

Boulanger, grande utilité, Genève 1830-31.

Boulanger, premier comique, Bruges 1832-33, Douai (Boulangé?) 1835.

BOULANGER, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Boulanger, Mélanie Longayrou ou Longayroux dite. Soubrette, avait débuté à l'Odéon le 22 juillet 1823. On la retrouve à Gand en 1825 et à Lille en 1826. La *Grande Biographie dramatique* disait d'elle en 1824 : « Mme Boulanger, Londres, soubrette qui n'est pas sans mérite, mais qui est sans beauté ». Décédée vers 1851.

Mme Boulanger, nom d'une débutante — peut-être la précédente — au th. de Madame (15 mai 1824) dans le rôle de Mimi des *Grisettes*, échec complet.

Mlle Boulanger, cadette, troisième amoureuse, 1828.

Mlle Boulanger, Joséphine, soubrette, Genève 1830-31.

Mme Boulanger, soubrette, Strasbourg 1830.

Mlle Boulanger, du th. de Lisieux, décédée en 1833.

Mme Boulanger, Angers 1853.

Mlle Boulanger, Vaudeville 1878.

Mlle Boulanger, Elisa, dite aussi *Blanche*. Fantaisies 1881-83, Paris 1884-85. Une dame Boulanger était à la Renaissance en 1882 *(Mme le Diable)*.

Mlle Boulanger, Augustine. Renaissance 1888-89, Paris 1890, Déjazet 1891-93.

Mme Boulanger-Petit, Porte St-Martin 1888. « Belle personne remplissant les rôles secondaires avec goût et avec conscience » dit A. Laroque.

BOULARD. — Débuta le 16 mai 1786 à la Comédie française, par le rôle de Gros René du *Dépit amoureux*, puis dans l'*Avocat Patelin* et le *Légataire* (Crispin). Th. français lyrique et comique de la rue de Bondy 1792.

BOULARD, M. et Mme. — Toulouse 1824.

BOULART, Victor. — Né le 29 janvier 1803, selon Delhasse, acteur au Th. nouveau, à Bruxelles, en 1846. Avait tenu les premiers rôles à Liège en 1843. Vivait en 1849.

BOULÉ père, Augustin, Louis, Désiré. — Ambigu 1849, Variétés 1850-56, Paris 1857-63.

BOULÈGE, Jean. — Angers 1853, Lyon 1855-56, Strasbourg 1857-58, Valenciennes 1859, Marseille 1860-61, Mons 1862, Perpignan 1863-64, Besançon 1865, Toulouse 1867, Orléans 1868, Namur 1869, Chaumont 1876, Namur 1872, Dijon 1873-74, Fontainebleau 1875, Nantes 1876, Paris 1877, Liège 1878, Versailles 1879, Lille 1880, Pau 1881, Perpignan 1882, Pau 1883, Bordeaux 1884-89. Agé de 62 ans en 1889, avec 40 ans de services, Boulège obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes dramatiques. Il habitait Bordeaux en 1902.

BOULÈGE, Mlle. — Angers 1853.

BOULET. — Rôles d'enfants, Cirque Olympique 1828-30.

BOULET, Mlle. — Rôles d'enfants, Cirque Olympique 1831.

BOULET, Jean, Baptiste. — Lyon 1852-54, Nîmes 1855-59, Nantes 1860-74, Nice 1875-77. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1878.

BOULNOIS, Mme Marie, Hortense, dite aussi *Maria*. — Funambules 1862-63.

BOULON, Mme E., Antoinette, Emilie, née

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Leverrier. — Th. Montmartre 1882-83, Paris 1884-91. Habite Manosque depuis 1892-1902.

BOULOGNE, Mlle. — Th. des jeunes élèves 1803-06. Le *Tribunal volatile* de l'an XI disait d'elle « qu'elle jouait les duègnes, qu'elle avait de la vérité et qu'elle remplissait fort bien les caricatures ». En 1825, il y avait une dame Boulogne à la banlieue.

BOULOY, Paul, Alexandre. — Folies dramatiques 1883-84.

BOUNIOL, Mme Vve Francisque. — Cherbourg 1872-74.

BOUQUEAU de Villeraie, Mlle Marie de. — Rennes 1887-91, Reims 1892.

BOUQUET, Mme Marie, Rose. — Nice 1867-69, Liège 1873, Turin 1874, Paris 1875-76, Mons 1877-78, Nevers 1879-80, Limoges 1881, Bruges 1882, Cette 1883, Boulogne 1884, Pau 1885, Dunkerque 1886. Morte à Tours en 1886.

BOURAGNE, Mlle Marie Bourayn dite. — Batavia 1852, Nîmes 1853, Aix 1854, Saint-Etienne 1855-58, Gand 1859-60. Sa mort fut annoncée sous le nom de *Bouragne* au Rapport de 1862.

BOURASSET. — Grime, Orléans 1852, Caen 1853.

BOURASSET, Mme. — Amoureuse, Orléans 1852, Caen 1853.

BOURBIER, Mlle Marie, Virginie, Catherine Delville. — Elève du Conservatoire en 1821. S'essaya dans les petits théâtres, chez Doyen, puis à Londres, où elle parut avec succès. Elle donnait alors de belles espérances. En 1824, elle est à Marseille : « Cette jeune et jolie élève du Conservatoire, disait-on dans la première édition de la Biographie, qui a déjà cueilli des palmes sur les bords de la Tamise, mérite des encouragements... Qu'elle se défasse de son grasseyement qui, dans les tragédies, blesse les oreilles les moins délicates et détruit l'illusion... Nos présages se sont presque tous accomplis ; Mlle Bourbier n'a pu renoncer entièrement à ce maudit grasseyement, si joli dans le tête-à-tête ; mais l'usage de la scène a développé les talents que nous lui reconnaissions, etc. ». Ainsi s'exprime la *Grande Biogr. dram.* de 1824.

La « très jolie » Mlle Bourbier, comme on l'appelait, fut admise à débuter à la Comédie française le 25 avril 1825 dans *Zaïre*, où elle fut trouvée bien, et dans les *Jeux de l'Amour et du Hasard* (rôle de Sylvia) où elle fut jugée très bien. Elle ne fut cependant reçue comme pensionnaire que le 1er avril 1828 et se retira le 5 octobre 1829. Mlle Bourbier fit partie de la troupe de St-Pétersbourg en 1831-33, 1835-38, et ne revint débuter à la Comédie française qu'en 1841 et à l'Odéon le 17 octobre 1843. Elle joua aux côtés de Bocage dans *Antigone* (21 mai 1844) puis dans *Inez* (9 janv. 1845) Elle vécut à Paris de 1849 à 56 et mourut en mai 1857.



Mlle Virginie BOURBIER, d'après Grevedon

Iconographie : En buste, de face, lith. par H. Grevedon.

BOURCE, Ernest, Etienne. — Vaudeville 1865, Menus-Plaisirs 1867, Vaudeville 1868-85. Bource se confina pendant près de vingt ans à ce théâtre dans les petits rôles. Il habite Nanterre depuis 1886-1902.

BOURCIER, Mlle Julie. — Bruxelles, 1795.

BOURDAIS. — Nom d'une vieille famille de comédiens, à laquelle se rattachent les Baptiste et Mme Dorval (V. ces noms). Sous ce nom :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BOURDAIS, dit Bourdais *jeune*, en 1792, et Bourdais *père*, en 1805 — frère de Marie Bourdais, femme Baptiste l'ancien, et par conséquent oncle de Baptiste aîné et de Baptiste cadet — grand-père maternel de Mme Dorval. Th. du Marais 1792, grime et administrateur à la Porte St-Martin en 1805-07. L'*Opinion du Parterre* laisse entendre qu'il n'avait aucune valeur comme artiste. Bourdais père demeura rue Basse d'Orléans (1805) et rue du Crucifix, 27 (1807).

BOURDAIS fils, premier comique et grande livrée à Marseille, puis à la Porte St-Martin 1806-07. Il demeurait alors rue de Bondy, 15. Voici ce qu'en dit l'*Opinion du Parterre* à cette époque (1806) : « Beaucoup d'audace, d'aplomb, de fermeté, de finesse dans l'œil, et une diction qui sent la bonne école, telles sont les principales qualités de cet acteur consommé, digne de paraître sur notre premier théâtre. Il joue parfaitement Lafleur dans la *Fausse Marquise*, Champagne dans les *Intrigants*, Paul dans les *Ruses déjouées*, Vincent dans la *Forteresse du Danube*, Brillant dans le *Mariage du Capucin*, Labranche dans *Crispin rival*, Latrombe dans *Robinson*. Le seul défaut marquant de cet acteur est son accent provençal : peut-être aussi est-il d'une stature un peu petite ». L'auteur de cet article termine en le désignant à la Comédie française. En 1815, Bourdais figure en tête de la nouvelle troupe de la Porte St-Martin ; puis nous le retrouvons à l'Odéon où il joua pour son début (5 mars 1816) le rôle de Dubois des *Fausses Confidences* et celui de Malinval des *Voisins*. Il fut engagé pour la Russie et mourut à St-Pétersbourg en août 1824. Il était l'oncle maternel de Mme Dorval.

Bibliographie : l'*Opinion du Parterre* 1806. — *Almanachs* des spectacles.

BOURDAIS, Paul, Pierre, comique à Lille 1838 et 1849-50, Strasbourg 1852-53, Rouen 1854, La Haye 1855-56, Strasbourg 1857, Metz 1858, Amiens 1859-60, Nouvelle-Orléans 1861, Douai 1862, Limoges 1863-65, Batavia 1867-68, Paris 1869, La Martinique 1870-72, Québec 1873-74, La Haye 1875, Paris 1876, Cannes 1877, Asnières 1878-92. En 1880, Pierre Bourdais avait 61 ans et 38 ans de théâtre. Il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

BOURDAIS, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme BOURDAIS, actrice à Lille en 1792.

Mlle BOURDAIS, Marie Ire. V. Mme Baptiste l'ancien.

Mlle BOURDAIS, Marie II. Nièce de la précédente, fille de Bourdais père, sœur de Bourdais fils. Elle naquit à Lyon en 1781 et jouait à Lorient en 1798 lorsqu'elle accoucha hors mariage de celle qui devait devenir Mme Dorval. L'enfant fut reconnu par son père Joseph, Charles Delaunay (V. ces noms). En 1805 elle jouait à la Porte St-Martin et demeurait chez son père rue Basse d'Orléans. Les biographes de la fille ont nécessairement fait allusion aux pérégrinations et à la vie de misère de la mère. Elle mourut vers 1813.

Mme BOURDAIS, Porte St-Martin 1816.

Mme BOURDAIS, soubrette, Clermont-Ferrand 1825.

Mme BOURDAIS mère, duègne, Pau, Angoulême 1826, Agen 1828.

Mme BOURDAIS, Joséphine, Morlaix 1849.

Mme BOURDAIS, Charlotte, née Simon, femme Pierre Bourdais (V. plus haut). Lille 1850, Strasbourg 1852-53, Rouen 1854, La Haye 1855-56, Strasbourg 1857, Metz 1858, Amiens 1859-60, Nouvelle-Orléans 1861, Douai 1862, Limoges 1863-65, Batavia 1867-68, Paris 1869, Batavia 1870, La Martinique 1872, Québec 1873-74, La Haye 1875, Paris 1876, Cannes 1877, Asnières 1878-80, puis Paris. Depuis 1884, Mme Charlotte Bourdais, âgée alors de 60 ans, avec 45 ans de théâtre, a touché la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1902.

BOURDEAU, Mlle. — Folies dramatiques 1832-33.

BOURDEAU, Mme d'Hervilly. — 1er rôle, 2me arrondissement th., 1835.

BOURDIER, Mme Rognin, Rosa. — Née en 1821, débuta avec quelque succès au Th. français ; parut sur les scènes de Caen, Rouen, Lyon, se fit adopter à Versailles ou elle était très goûtée, et mourut le 11 décembre 1842.

Bibliographie : *Annuaire* Delhasse 1843, p. 249.

BOURDIER, Emile. — Th. National 1850.

BOURDON-Neuville. - V. Neuville.

BOURDON, Mme. — Duègne, 6e arr. th., 1830.

BOURDON. — Rôles de convenance, Nîmes 1828.

BOURDON, Mlle. — 6e arr. th., 1830.

BOURDON, jeune. — Brest 1831.

BOURDON, Georges. — Troyes 1883-84.

BOURDOT, François, Antoine. — Père noble, Châlons 1853, Colmar 1854, Sedan 1855, Mulhouse 1856-57, Belfort 1858-59, Nevers 1860-63.

BOURELLE. — Comique, Le Hâvre 1828.

BOURELLY. — Le Hâvre 1829, Toulouse 1832-33, 1835, 2e comique.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BOURET, Antoine, Claude. — 1732-83. Bouret naquit à Paris le 6 décembre 1732. Son acte de baptême, extrait des registres de la paroisse St-Sulpice, reproduit par De Manne, le qualifie « fils de Claude *Bourré*, marchand, et de Marie Guessard, son épouse, demeurant rue des Fossés St-Germain-des-Prés ». Lemazurier a raconté qu'ayant été chargé par son père de porter à Vadé une gaîne d'épée qu'il lui avait vendue, celui-ci qui travaillait à sa pièce de *Nicaise* s'écria, en voyant l'air du jeune homme et en entendant sa voix de polichinelle : « Voilà mon Nicaise tout trouvé ».

Nicaise, opéra comique en un acte, fut représenté à la Foire St-Laurent le 7 février 1756, et Bouret resta pendant plusieurs années attaché aux théâtres de la foire où il obtenait un très grand succès dans les rôles de niais. La réputation qu'il s'y était acquise lui valut le 12 novembre 1762, un ordre de début à la Comédie française où il parut pour la première fois le 2 décembre. Ses pièces de début furent : *Amphytrion* (Sosie), *Turcaret*, *Crispin rival de son Maître*. Il fut reçu à l'essai le 11, admis aux grands appointements de 2000 livres le 15 janvier 1763, et enfin nommé sociétaire en 1764.

On s'accorde peu sur son talent : « Il joue supérieurement les *ivrognes*, écrit un contemporain, les rôles d'Alain et de Nicaise et les Crispins. Il est petit, mais bien fait : son masque est extrêmement comique et son jeu des plus naturels ». La Harpe, en parlant de sa mort, prétend que c'était « un assez mauvais comédien ». D'autres disent que sur les derniers temps de sa vie, sa prononciation était devenue si vicieuse qu'on ne l'entendait pas.



BOURET, d'après H. Lefort

Bouret créa les rôles de La Brie du *Père de Famille*, 1758, Maître Pierre du *Tambour nocturne*, 1762, La Violette de *Dupuis et Desronais*, 1763, Dumon du *Cercle*, 1764, Dubois de la *Gageure imprévue*, 1768, Un notaire dans le *Barbier de Séville*, 1775, etc. Son dernier rôle fut celui du garçon de café dans *Molière à la nouvelle salle* (12 avril 1782). Les rôles d'Agnelet dans l'*Avocat Patelin*, de Flamand de *Turcaret*, de *M. de Pourceaugnac*, de Mirobolan dans *Crispin médecin* étaient ceux où l'on se plaisait à le voir.

Bouret mourut le 16 septembre 1783, et ses camarades se cotisèrent pour donner à sa veuve une somme de 1000 livres, puis convinrent de pensionner ses deux enfants jusqu'à l'âge de vingt ans. « De mémoire d'homme, lit-on dans les *Mémoires secrets*, on n'a point vu d'enterrement pareil à celui de Bouret, non à raison de la magnificence de la pompe, mais par l'affliction qui régnait sur tous les visages. Tous ses camarades y ont assisté, sauf le sieur Molé qui faisait faire ce jour-là un service pour sa femme, le sieur de la Rive et Préville. Tous les divers officiers, suppôts, valets de théâtre de la Comédie s'étaient fait un devoir de s'y rendre et tous pleuraient et sanglotaient aussi. Le sieur Des Essarts s'est signalé par dessus les autres et a été tellement suffoqué de sa douleur, qu'il s'en est trouvé mal ».

Bouret habita successivement « vis-à-vis la Comédie française » 1765-82, et rue des Fossés St-Germain des Prés, 1783.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — E.-D. De Manne, *Troupe de Voltaire*. — G. Monval, *Liste alphabétique* des sociétaires.

Bibliographie : *Almanachs* Duchesne. — Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. XXIII, p. 212.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis 6026. En buste, de profil à gauche, gravé par Fr. Hillemacher, 1860.

En buste, de profil à droite, gravé par H. Lefort *(Troupe de Voltaire)*.

BOURET, Isidore. — Deuxième comique d'une troupe ambulante en Provence, 1831.

BOURGAIN, Mme Marie. — La Rochelle 1887-91.

BOURGEAT, Gaston, Benoît, Jean-Baptiste. — Bordeaux 1886-89.

BOURGEOIS. — Sous ce nom :

Bourgeois, acteur au Vaudeville 1792-93.

Bourgeois, Ambigu 1826-31.

Bourgeois, André, comique, troupe ambulante 1828.

Bourgeois, Th. du Luxembourg 1838.

Bourgeois, Alex., deuxième père, Bruges 1838, Tournay 1839.

Bourgeois, Th. Nouveau, Bruxelles 1846.

Bourgeois, Marseille 1849.

Bourgeois aîné, Lazari 1852.

Bourgeois jeune, Lazari 1852.

Bourgeois, deuxième comique, Anvers 1852.

Bourgeois, Lucien, Bernard, Lyon 1853-56.

Bourgeois, Alfred, Pithiviers 1865-69.

Bourgeois, Salle Taitbout 1877.

Bourgeois, Ambigu 1877.

Bourgeois, Maxime, Alphonse, Nouveautés 1879, Genève 1880, Nouvelle-Orléans 1881, Lyon 1882-84.

BOURGEOIS, Mme ou Mlle.

Mlle Bourgeois, Catherine, associée de l'*Illustre théâtre* avec les Béjart et Molière, à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Rouen, en octobre 1643. Elle fut signataire du contrat passé le 28 décembre suivant, joua au Jeu de paume des fossés de Nesle et à celui de la Croix-Noire au Port St-Paul, et s'acquitta le 4 novembre 1646 envers François Pommier de 120 livres pour sa part dans l'obligation du 17 décembre 1644, qu'elle avait souscrite avec les autres comédiens (V. Madeleine Béjart et Molière).

Bibliographie : G. Monval, *Chronologie Molièresque*, 1897.

Mme Bourgeois, actrice au Vaudeville, 1792-1793.

Mlle Bourgeois-Rouzé, Joséphine, Angélique, Fanny, née sur la paroisse St-Merry le 18 août 1784, portait le nom de son père, Rouzé, et celui de l'épouse de celui-ci, Bourgeois, sa mère. Débuta aux Jeunes artistes de la rue de Bondy, où elle joua *Julie* (déc. 1798), puis elle passa à l'Ambigu-comique. Le *Tribunal volatile* (an XI) lui prête les allures d'une *virago*. Nous la retrouvons à la Porte-St-Martin, dans le rôle de la *Femme jalouse* (3 mai 1806), puis à la Gaîté, où elle régna au moins quinze ans, aux appointements de 6000 francs par an. Mais la direction ayant voulu la diminuer, l'actrice préféra s'en aller. Elle se retira sur les hauteurs de Belleville, ouvrit une table d'hôte et un salon de jeu. En 1825, Maurice Alhoy disait d'elle : « Au siècle d'or du mélodrame, il y avait au théâtre de la Gaîté une femme à l'œil vif, au geste expressif, à la démarche altière, qui, tantôt dame châtelaine..., tantôt ange tutélaire..., etc. » Cette femme était Mlle *Rousée (sic)*-Bourgeois. Le critique lui reconnaissait d'ailleurs une tenue noble, une intelligence profonde, une diction pure.



Mlle BOURGEOIS-ROUZÉ, dans *Marguerite d'Anjou* (Th. de la Gaîté) 11 janv. 1810

Le 28 janvier 1828, elle reparut à la Gaîté dans le rôle de duègnes et de mères : la *Robe feuille morte*, la *Muette de la forêt*, *Polder*, le *Jésuite*, la *Vendetta*. Elle demeurait alors boulevard du Temple, aux bains du Belvéder.

Retirée à Passy, elle y mourut à 86 ans, le 24 août 1870.

Biographie : De Manne et Ménétrier, *Complément de la troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Almanach des spectacles*, 1815. — *Almanachs Barba*. — *Petite biographie dram.*, 1821. — *Grande biographie dram.*, suppl. 1825,

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis, n° 6029. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., publié par Mme Masson. — Collect. Martinet, pl. 179.

Mlle Bourgeois, Amélie. Th. Comte 1830-31.

Mlle Bourgeois, Ernest, soubrette, 7e arrondissement th., 1831.

Mme Bourgeois, utilités, Tournay 1839.

Mme Bourgeois, nom d'une débutante à l'Odéon dans *Tartufe* (février 1846).

Mme Bourgeois, Anna, Marie, Vict. — Tours 1850-58, Rochefort 1859-60, Rouen 1861-64, Dijon 1865-67, Toulouse 1868-69, Strasbourg 1870, Nantes 1872, Bruxelles 1873, Gaîté 1874-1875, Amiens 1876-77, Nancy 1878-79. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

Mme Bourgeois, Sophie, Ernestine. — Th. du Luxembourg 1850.

Mme Bourgeois, Eugénie. — Paris 1855, Orléans 1856-57, Paris 1858-59, Toulouse 1860-1862.

Mme Bourgeois, Pierrette, Anne, née Burdet. — Sens 1863-64, Nantes 1865.

Mme Bourgeois, Marguerite, née Hugonnier. — Batavia 1858-65, Rio-de-Janeiro 1867-70, Gand 1872-74, Béziers 1875, Nancy 1876, Lille 1877, Toulouse 1878, Montpellier 1879, Liège 1880-81, Rennes 1882, Lille 1884-85, Paris 1885-86, Béziers 1887, Valenciennes 1888, Paris 1889. En 1884, Mme Marguerite Bourgeois, âgée de 60 ans, avec 40 ans de théâtre, reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée deux fois, aux Rapports de 1890 et de 1891.

BOURGET, comique. — Th. du Vaudeville, Bruxelles 1844, Le Hâvre 1852, Rouen 1853.

BOURGET, Jean, Urbain. — Pau 1864, Auch 1865.

BOURGLAIS, Mme. — Gaîté 1808.

BOURGMAYER, Mme Emilie. — Gaîté 1815.

BOURGOIN, Mlle Marie, Thérèse, Etiennette. — 1781-1833. Fille d'Edme *Bourgoing* — dit l'extrait de baptême de la paroisse de St-Sulpice, — maître cordonnier, et de Marie Badois, son épouse, naquit rue des Deux-Anges, à Paris, le 4 juillet 1781. Elle avait à peine six ans quand ses parents voulurent lui faire apprendre la danse avec un danseur de l'Opéra, nommé Seuriot. Dans la suite, elle reçut les

EFERUS - Recherches & Classification numériques

leçons d'un sieur Antoine, frère de l'architecte et ancien ami de Lekain. Il lui conseilla d'abandonner la danse, lui fit étudier la tragédie et la comédie, et quand il la jugea assez forte, il la présenta à Mme Vestris et à Dugazon, qui lui facilitèrent un début au théâtre Français.

Le 13 septembre 1799, Mlle Bourgoin parut dans le rôle d'Amélie, de *Fénelon* et celui d'Isabelle, de l'*Ecole des maris*. La débutante avait grand'peur, mais on loua sa diction et sa grâce ; cependant les épreuves furent interrompues. On attribua cette décision à l'apparition d'un pamphlet : *Lettre d'un comédien du théâtre de la République aux demoiselles Gros et Bourgoing*, Paris. Lerouge, an VIII, br. in-8° de 60 pages, attribuée à Palissot. Les comédiens, et principalement Dazincourt, y étaient assez malmenés. Quoiqu'il en soit, ses débuts ne furent repris que le 28 novembre 1801. La jeune actrice avait employé ces deux ans à prendre d'utiles leçons de Mlle Dumesnil, alors octogénaire. Celle-ci écrivait au Ministre de l'Intérieur, en date du 13 vendémiaire, an IX : « J'ai cru reconnaître en cette jeune personne des dispositions très heureuses, et il y a dix-huit mois que, de deux jours l'un, je n'ai cessé de veiller à ses études et de lui donner tous les soins qui peuvent dépendre de mon expérience dans l'art du théâtre. J'ose donc l'annoncer comme mon élève. » En présence des injustices causées à Mlle Bourgoin, elle demandait que les débuts fussent suspendus.



Mlle BOURGOIN
d'après H. Garnier

Mlle Bourgoin intéressa toujours le public par sa jolie figure et l'élégance de sa tournure, mais on la jugea plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ses traits, trop fins, se prêtaient mal aux grands éclats de la passion ; dans les petites bouderies, les scènes de salon, elle était ravissante.

Cependant la Comédie, dans son sein, était partagée en deux camps ; les uns, tels Dazincourt et Florence, tenaient pour Mlle Volnais, sa rivale. Il ne fallut rien moins que la haute protection du ministre Chaptal pour la faire recevoir sociétaire, en mars 1802, et par une faveur exceptionnelle, aux appointements de 7,000 francs. Le 18 novembre 1801, alors qu'elle jouait *Mélanie*, elle avait été redemandée à la fin du spectacle, usage jusqu'alors sans précédent, et qui lui valut encore plus d'ennemis.

« Elle a paru avec tout l'éclat que devait avoir une écolière de la célèbre Mlle Dumesnil, écrit un contemporain. On remarqua comme une singularité qu'avec ce titre elle débuta dans le drame de *Mélanie* et dans l'Agnès de l'*Ecole des femmes*. Mais le succès qu'elle y obtint fit voir qu'elle avait habilement calculé. » On vanta la fraîcheur de son teint, la vivacité de ses yeux, sa voix flexible, douce et sonore. On la proclama l'égale de Sainval et de Dangeville. Elle se montra dans la tragédie : ses admirateurs crièrent à la perfection : des observateurs impartiaux trouvèrent au contraire que la sensibilité et l'intelligence faisaient défaut dans un genre qui exige une si grande expression de visage.

Geoffroy, l'oracle de la critique, qui s'était d'abord montré bienveillant pour elle, la traita durement, lui reprochant une récitation molle, sans couleur. Mlle Bourgoin travailla, et ses progrès furent jugés très sensibles dans la comédie, car pour la tragédie on s'accorda toujours à la trouver froide. Les rôles d'ingénue ou de jeune première, Pauline, de l'*Intrigue épistolaire*, Agathe, des *Folies amoureuses*, Rosine, du *Barbier de Séville*, Fanchette, de la *Belle Fermière*, Angélique, de la *Fausse Agnès*, Roxelane, des *Trois sultanes*, et particulièrement Chérubin, du *Mariage de Figaro*, étaient des rôles qui lui convenaient. Mais Mlle Bourgoin laissa surtout une réputation de femme aimable, spirituelle, originale. Ses bons mots faisaient le tour des boudoirs de Paris, et elle compta des têtes couronnées sur la liste de ses hauts et puissants adorateurs. Au commencement de 1809, par exemple, elle partit pour la Russie, et ce déplacement ne fut pas étranger à sa fortune. Elle revint en France comblée des cadeaux de l'Empereur Alexandre, et lorsque les alliés vinrent à Paris, elle reçut dans son salon l'Empereur de Russie, le Grand Duc Constantin, le Roi de Prusse, etc. Nous parlerons plus loin de son royalisme.

Mlle Bourgoin établit à la Comédie française les rôles suivants :

1802 Eségyle, dans *Isule d'Orovèze*.
1803 Mercure, dans le *Double hommage*.
— Julie, dans *Siri Brahé*.
— Euphrosine, dans le *Veuf amoureux*.
1804 Une jeune fille, dans *Guillaume le Conquérant*.
— Suzanne, dans la *Leçon conjugale*.
1805 Phrosine, dans *Anaximandre*.
1806 Zobéide, dans *Antiochus Epiphanes*.
1807 Iphise, dans *Pyrrhus*.
1808 Thalie, dans *Plaute*.
— Rosine, dans l'*Assemblée de famille*.
— Mandane, dans *Artaxerce*.

En 1808, Mlle Bourgoin fit partie du fameux voyage de la Comédie française à Erfurt, et reçut de ce fait 2,500 fr. de gratification. Son apparition devant « le parterre de rois » ne devait pas être sans fruit pour elle. Elle fut remarquée et demandée — par voie diplomatique sans doute — à St-Pétersbourg.

Le 30 avril 1809, elle joua pour la dernière

EFERUS - Recherches & Classification numériques

fois à Paris avant son départ pour la Russie, le rôle de *Zaïre* et celui de Roxelane, des *Trois Sultanes*. Mais ce congé, qui ne devait être que de six mois, fut en réalité de beaucoup plus, puisqu'elle ne reparut rue Richelieu que le 29 septembre 1810 dans les rôles d'*Eugénie* et d'Angélique de l'*Epreuve nouvelle*. Elle était arrivée à Paris le 1er septembre. L'annonce de cette rentrée, dit l'*Opinion du parterre* « suffisait sans doute pour qu'une affluence prodigieuse se dirigeât vers le théâtre Français, et en assiégeât toutes les avenues ; aussi, plus d'une heure avant l'ouverture des bureaux, était-il impossible d'approcher du temple... » La chronique scandaleuse était bien évidemment pour beaucoup dans cette curiosité du public. Que n'avait-on raconté sur les succès de jolie femme de Mlle Bourgoin en Russie ?

« Au lever de la toile, Mlle Bourgoin, jolie comme les amours, levant timidement sur le public ses beaux yeux à demi cachés par un élégant chapeau à l'anglaise, obtint le premier, le plus sûr de tous les succès de la soirée. Pour une jolie femme, paraître, c'est réussir. »



Mlle BOURGOIN, rôle de Roxelane
d'après A. Colin

Mlle Bourgoin parut — indépendamment du répertoire — dans un *Lendemain de fortune*, la *Femme misanthrope* (1811), *Mascarille*, la *Lecture de Clarisse* (1812), *Tippo Saëb*, *Ninus II*, la *Nièce supposée* (1813). En 1811, Mlle Bourgoin suivit Talma, Damas et Mlle Duchesnois en Hollande. En 1813, elle fit encore partie du voyage de la Comédie française à Dresde (représentations du 22 juin au 11 août).

Au retour des Bourbons, Mlle Bourgoin, l'amie des rois et des princes, afficha naturellement ses opinions. Mais cette ostentation n'alla pas sans quelques petits désagréments. Tantôt c'est le public qui éclate de rire lorsque, dans le rôle de Junie, de *Britannicus*, elle déclare « qu'elle veut augmenter le nombre de ses vestales » ; tantôt — le 26 avril 1815 — effrayée par la mauvaise humeur du parterre à son égard, elle adresse des gestes méprisants au public, elle s'affole et ne permet pas de finir *Phèdre*, où elle jouait le rôle d'Aricie. Le lendemain, le Comité de la Comédie française prenait la délibération suivante :

« Du jeudi 27 avril 1815.

« Sur la demande que M. le Commissaire impérial fait au nom de M. le Comte Montesquiou, grand Chambellan, surintendant des spectacles, de l'avis du Comité, relativement à la conduite de la demoiselle Bourgoing, pendant la représentation de *Phèdre*, hier 26, et du scandale qui en est résulté, le Comité, considérant que Mlle Bourgoing s'est trop souvent rendue coupable de torts graves depuis qu'elle est au Théâtre Français, et qu'elle a mis le comble en cette dernière circonstance, est unanimement d'avis que le second alinéa de l'article 78 du décret impérial du 15 octobre 1812, ainsi conçu :

« L'expulsion définitive n'aura lieu que dans les cas graves, et après avoir pris l'avis du Comité » est entièrement applicable à Mlle Bourgoing. »

Signé : Fleury, Saint-Prix, Talma, Michot, Damas, Lacave.

Pour copie conforme :

Le Secrétaire du Comité :

Lemazurier.

(Arch. nat.)

Mlle Bourgoin voulut s'en tirer en faisant insérer dans les journaux une lettre où elle affirmait son *profond respect pour le public* et en expliquant les choses à sa façon. Mais le Comité protesta encore en envoyant au *Journal de Paris* la note suivante :

« Mlle Bourgoing a adressé à Messieurs les rédacteurs du *Journal de Paris* une lettre où elle prétend qu'elle a *éprouvé* une scène. Mlle Bourgoing se trompe : elle n'a point *éprouvé* de scène ; elle en a *fait* une. »

Signé : Fleury, Saint-Prix, Michot, Damas, Lacave.

(Arch. nat.)

Une autre fois, le samedi 22 mars 1817, avait lieu la première représentation de *Germanicus* suivie de l'*Epreuve nouvelle*, où paraissait Mlle Bourgoin. *Germanicus* avait été joué, non sans tumulte, et voici qu'à l'entrée de l'artiste, dans la pièce finale, quelques coups de sifflets sont lancés du parterre. C'est que, lorsque Mlle Mars fut accusée d'avoir arboré la violette napoléonienne, Mlle Bourgoin s'était parée du lis bourbonien. A ce bruit hostile, l'orage, à peine apaisé dans la salle, se réveille. Mlle Bourgoin continue son rôle. Mais à la scène XI, elle perd la tête, s'embrouille et s'enfuit. Elle reparaît enfin tout en larmes, désarme la cabale, et finit la pièce sans encombre.

De 1814 à 1826, Mlle Bourgoin créa encore un bon nombre de rôles dans des pièces complètement oubliées aujourd'hui, et dont De Manne nous a laissé la liste complète, à peu près sans intérêt ; mais, il faut bien le recon-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

naître, cette actrice fit beaucoup plus parler d'elle à cause de ses aventures galantes que par ses talents. « Candide, timide et innocente, tous les soirs de 7 h. à 11 h. (heure du spectacle), » écrit méchamment un chroniqueur en 1821. Et puis l'on citait les bons mots de Mlle Bourgoin : un des plus célèbres est celui-ci : Comme on causait *finances* à une répétition, Talma dit : « Pour nous, les appointements sont tout ; tandis que vous, Mesdames, vous avez d'autres avantages. — Ah ! mon ami, répliqua l'actrice, pas tant que tu crois, va ! Il y a bien des non-valeurs. — Ch. Maurice, 28 décembre 1817.

Les ans passent et il semble que les critiques ne désarment guère : « Mlle Bourgoin, écrit-on en 1824, touche à une époque où, de toutes les illusions de la vie, il ne lui restera bientôt que celles qui résultent des talents. Il serait heureux pour le public et pour elle que cette réflexion ne fut pas perdue ; mais nous n'osons pas nous en flatter : nous pensons plutôt que les amis de l'art, qui auraient voulu être ceux de Mlle Bourgoin, ont dû renoncer depuis longtemps à toutes les espérances qu'ils avaient conçues de cette jolie actrice, et prendre pour eux cette devise, dont on assure qu'aucun des amants de Mlle Bourgoin n'a longtemps fait la sienne :

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui ;
Mais, Philis, le triste avantage
Lorsque rien ne marche avec lui !
. . . . . .
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Talma, dit-on, lui avait cependant donné d'utiles conseils dont elle aurait du profiter. Peu de temps après la mort de celui-ci (1826), elle manifesta le désir de se retirer. Cette retraite eut lieu le 1er avril 1829, mais elle était déjà atteinte du mal qui devait l'emporter. Elle voulut mourir chrétiennement et fit appeler le curé de St-Roch pour l'assister. Elle succomba le dimanche 11 août 1833 (et non 1834) et ses funérailles se célébrèrent à St-Roch au milieu d'un immense concours de peuple accouru là sans doute dans l'espérance de voir se renouveler le scandale qui s'était produit lors des obsèques de Mlle Raucourt.

Mlle Bourgoin fut inhumée au cimetière du Père Lachaise et son tombeau, que l'on peut voir encore, est surmonté d'un vase cinéraire provenant d'Herculanum, cadeau de l'empereur de Russie Alexandre Ier, alors que l'actrice se trouvait à St-Pétersbourg.

Le *Monde illustré* du 26 octobre 1861, a publié un long article sur Mlle Bourgoin à l'occasion de la mort de son fils. Ce fils, qui était banquier, fut celui qui prêta à Bouffé les 20,000 francs qui l'aidèrent à payer son dédit au Gymnase (*Souvenirs de Bouffé*, p. 221).

Mlle Bourgoin demeura successivement : rue de Bellechasse, n° 215 (1804-05), même rue, n° 22 (1807-10), rue Ménars, n° 10 (1812-22), Allée des Veuves, n° 21 (1823-24), rue Lepeletier, n° 1 (1825-29).

Dans la collection autogr. A. Bovet, n° 1370, figurait une lettre de Mlle Bourgoin à Joséphine Duchesnois avec cette phrase : « Nous sommes bien vengées en ce moment en voyant le pauvre Théâtre français entre les mains de cette médiocrité, et quand ce ne serait que pour les effrayer, entretenons-les dans la crainte où ils sont de notre rentrée sur la scène française ». 22 septembre, sans autre date.

Biographie : E.-D. De Manne, *Troupe de Talma*. — G. Monval, *Liste alphabétique* des sociétaires.

Bibliographie : *Almanach des Spectacles*, 1800, p. 156. — *Année théâtrale*, Almanach p. l'an XI, p. 46 et suiv. — *Opinion du Parterre*, t. II, p. 101, t. III, p. 215, t. IV, p. 71, t. V, p. 56, t. VI, p. 71, t. VII, p. 78, t. VIII, p. 81, t. IX, p. 92, t. X, p. 149. — *Le Rideau levé*, p. 50. — *Petite Biographie dramatique* 1821, p. 56. — *Grande Biographie dramat.*, 1824, p. 55. — Harel, *Dict. théâtral*, p. 48. — *Biographie th.*, 1829, p. 18. — Ch. Maurice, *Hist. anecd. du th.*, t. I, p. 74. — Th. Muret, l'*Hist. par le Théâtre*, t. II, p. 94. — Le *Monde illustré*, 26 oct. 1861.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 6064.

1. En buste, de face, gravé par Bertonnier, d'après Siccardi.
2. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), lith. d'après A. Colin.
3. En buste, de ¾ à droite, lith. de Mlle Formentin, 1827.
4. En buste, de face, gravé par Girard, d'après Marvis.
5. En buste, de face, lith. par H. Grevedon, 1826, d'après Siccardi.
6. En buste, de face, gravé par Paul L., d'après Colin.
7. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., publ, par Martinet.
8. En buste, de face, gravé par Reveil.
9. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, gravé par Roy, d'après Siccardi.
10. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, lith. par Vigneron.

Voir aussi Bibl. nat. portraits de Mlle George et de Talma.

Collect. Martinet, pl. 392, cost. de th. dans les *Deux Pages*.

Eau-forte d'Hillemacher, en buste (Troupe de Talma).

Un portrait de Mlle Bourgoin, par Hénard, fut exposé au salon de 1808, sous le n° 284.

Musée de la Comédie française, catalog. G. Monval.

N° 237. Portrait présumé, peinture toile, ovale, h. 0m61, larg. 0m51, attribuée à Mlle Guérard.

N° 245. Portrait présumé, buste plâtre h. 0,50, auteur inconnu.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

N° 334. Peinture toile, haut. 0,55, larg. 0,42, par Mlle Romance dite Romany, 1834.

N° 471. Lafon (dans Achille) Mlle Bourgoin et Mme Petit, trois dessins à la plume et à l'encre de Chine, haut. 0,19, larg. 0,15, auteur inconnu.

BOURGOIN, Mlle, dite *Lili*. — « Une charmante petite femme », que les uns disent *nièce* et les autres *sœur* de Mlle Bourgoin, mais plutôt nièce que sœur, née vers 1806. Elle montra d'abord son frais minois au théâtre du Panorama; sa taille peu élevée, son âge qu'elle cachait, la firent prendre pour une petite merveille. Elle joua Lucette de la *Bonne Mère* et excita une vive gaîté, « sentiment, ajoute le critique, que Florian ne cherchait sans doute pas à placer dans ce rôle ».

Mlle Lili Bourgoin débuta le 18 janvier 1828 au Vaudeville, par le rôle de Denise dans *Frontin Mari-Garçon*, Alm. sp., p. 154.

Le Gymnase la reçut ensuite, mais sans plus de succès. « Dix-neuf ans, assez jolie, écrit Harel en 1825. Elle avait été au Panorama dramatique où elle ne produisait pas plus de sensation qu'elle n'en produit au Gymnase ». Elle avait quitté son appartement de la rue Grange aux Belles, n° 3, et vivait chez sa tante Allée des Veuves. Elle resta au théâtre de Madame en 1825-26 (3, rue d'Amboise et 9, rue St-Marc), puis parut au Vaudeville le 18 janvier 1827, dans le rôle de Denise de *Frontin garçon*. En 1832, elle est au Palais-Royal : *Crédeville* (6 déc.), *M. Duroseau* (26 déc.), les *Locataires et les Portiers* (6 avril 1833), les *Baigneuses* (27 août). « Le théâtre du Palais-Royal est renommé pour ses jolies femmes. Mlle Bourgoin est de plus une ingénue pleine de gentillesse et de grâce », écrit-on en 1833. On perd ses traces l'année suivante.

Bibliographie : *Grande biograph. dram.*, 1824, p. 61. — Harel, *Dict. théâtr.*, p. 13. — *Petite Biogr.*, 1833, p. 87.

BOURGOIN, Paul. — Deuxième comique, Dieppe 1829.

BOURGOIN, Mlle Justine, Louise. — Moulins 1852-53, Rouen 1854-55.

BOURGOIN. — Jeune premier comique, Reims 1853.

BOURGOIN, Mme. — Deuxième soubrette, Reims 1853.

BOURGOUGNAT, Mme Hélène, Marie. — Menus-Plaisirs 1869-72.

BOURGUIGNON. — Th. des jeunes élèves 1827. Peut être le même que le suivant.

BOURGUIGNON. — Acteur des Délassements comiques à qui Ch. Monselet consacra un joli article dans ses *Premières représentations célèbres* (octobre 1861) : « La dernière nouvelle dont j'ai à vous faire part, et qui ne fera pas détourner la foule, celle-là, est la mort d'un pauvre bouffon, peu connu à présent, mais qui a eu son heure, lui aussi, et qui a passionné le public des petits théâtres du boulevard du Temple. On l'appelait Bourguignon, comme le valet du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, avec qui d'ailleurs il n'avait de commun que le nom. Il jouait aux Délassements comiques, à côté de Mlle Alphonsine, qui n'a jamais été plus fantasque et plus éblouissante qu'à cette époque ; et les auteurs du quartier faisaient pour eux des parades intitulées : *Monsieur Vert-Pomme, Adrienne de Cardoville, la Débine*, etc. Bourguignon était d'allure placide; il avait l'œil terne, un petit œil en vrille, la voix cassée à force de rhumes, de bronchites et de verres d'absinthe; on pouvait le prendre pour un figurant au premier aspect, mais il possédait ce qui n'appartient qu'aux grands comédiens : l'imprévu, le sursaut, l'éclair. Grassot avait dû étudier les saccades de Bourguignon; Lassagne avait du copier les pirouettes de Bourguignon, son rire de coq, ses ahurissements de myope condamné à la danse des œufs. Bourguignon s'ignorait, je suis tenté de le croire, mais aucun artiste n'ignorait Bourguignon. — L'homme était pour le moins aussi bizarre que l'acteur. A un certain moment, il avait joint à son art un petit commerce de pâtisserie sur le boulevard du Temple; entre deux actes il s'échappait pour aller couper aux titis un sou de flan ou de galette. Un jour, le directeur de la Porte St-Martin a fait venir Bourguignon et lui a donné un rôle dans les *Sept Merveilles du Monde*. Ce fut son apogée. Depuis lors, on n'a presque plus entendu parler de Bourguignon; il est allé aux théâtres de la banlieue, il a erré, il s'est éteint ».

Bourguignon avait passé par Beaumarchais 1849, les Folies dramatiques 1852, la Porte St-Martin 1854-56.

BOURGUIGNON, Mlle. — Amiens 1830.

BOURJON. — Deuxième rôle dans la troupe Du Vallon à Maëstricht, 17 fév.-29 avril 1737.

BOURLARD, Mlle Rosine, femme puis veuve Hermant. — Pau 1852, Auch 1853-54, Pau 1856, Bagnères 1857-62, Pau 1863-65, Bayonne 1867-1872, Pau 1873-75, Tarbes 1876-77, Pau 1878-1884.

BOURMON, père. — Acteur de la troupe Dourdé. Maëstricht, 28 décembre 1742-7 janvier 1743.

BOURNEL, Mlle Eugénie. — Batignolles 1867.

BOURNEUF, Mlle. — Th. Montansier 1792 (rue St-Thomas du Louvre, Hôtel de la Nation) et 1793 (rue Richelieu, 26).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BOURNONVILLE. — Financier, troupe Du Vallon, Maëstricht, 17 février-29 avril 1737.

BOUROTTE, Pierre, Bourot dit. — Genève 1869-70, Lyon 1872, Tours 1873, Athènes 1874, Lyon 1875, Oran 1877, Beaugency 1879, Grenoble 1880, Bastia 1881, Constantine 1882, Paris 1883-1902. En 1900, Bourotte, âgé de 61 ans, avec 35 ans de théâtre, obtint la pension de 500 francs de la Société des artistes. Habitait Paris en 1902.

BOURQUE. — Nom d'un débutant à la Comédie française le 12 avril 1852 dans les rôles de Francaleu de la *Métromanie* et de Thibaut des *Vendanges*.

BOURQUIN. — Th. Comte 1832.

BOURRELLY. — Deuxième comique et « Poisson » à Marseille, 1825.

Iconographie: Bibl. nat., Catal. Duplessis n° 6095. Bourrelly dit *Armand*. En pied, de face, cost. de th., grav. par Julien.

BOURSAULT-Malherbe, Jean-François, Boursault dit, 1752-1842. — qui descendait, dit-on, non de Malherbe, mais du poète Boursault, était fils d'un marchand de draps du quartier des Innocents. Ayant quitté Paris pour suivre des comédiens ambulants, il s'acquit quelque réputation en province et parvint à débuter à la Comédie française dans le *Philosophe marié* et la *Gageure imprévue*. Acteur à Marseille, directeur de théâtre à Palerme, mais poursuivi par la mauvaise chance, Boursault tenta de se suicider sous les yeux du roi des Deux-Siciles qui lui paya gracieusement ses dettes. Il arriva en France au moment où la Révolution venait d'éclater. C'est alors qu'il se lança dans le mouvement, quitta le nom de Malherbe, reprit le sien, et fit construire entre la rue Saint-Martin et la rue Quincampoix un théâtre auquel il donna le nom de *Théâtre Molière* où Ronsin fit représenter ses pièces révolutionnaires.

Nommé électeur de Paris, puis, en 1793, membre suppléant de la Convention nationale, chargé de missions politiques en province, Boursault, accusé de concussion, était sur le point d'être arrêté lorsqu'il fut sauvé par Collot d'Herbois, son ancien camarade de collège, lequel l'envoya fort à propos acheter des chevaux à Rennes. Quelque temps après, Boursault se trouvait à Avignon. Il y protégea, au péril de sa vie, des prisonniers que la foule en fureur voulait massacrer.

Puis, quittant la scène politique, il revint à Paris et reprit la direction du Théâtre Molière que l'on avait nommé : *Théâtre des Variétés nationales et étrangères*. Il effaça le mot *nationales*, et se mit à jouer des traductions de Calderon, de Lope de Vega, de Schiller, etc., mais l'entreprise ne prospéra pas. Actif, intrigant, spéculateur, Boursault se retourna d'un autre côté. Il obtint l'entreprise du balayage des rues de Paris, et le 12 octobre 1818, moyennant 6,526,000 francs, la ferme des jeux — exploitation des maisons de roulette et de trente et quarante — dont on évaluait le rapport à 600,000 francs net. Il gagna en quelques années une immense fortune.

Possesseur d'une des plus belles galeries de tableaux de l'époque, et d'un jardin botanique qui passait pour contenir les plantes les plus rares d'Europe, Boursault vécut ainsi dans sa maison de la rue Blanche jusqu'au moment où, en 1830, âgé de 78 ans, il acheta la salle Ventadour 3 millions et gagna un million et demi dans cette spéculation. Et cependant son activité était insatiable. Il prend alors la direction de l'Opéra-comique, mais cette fois le succès ne le suit plus. Boursault n'est pas homme à se décourager pour si peu : il rassemble ses artistes et son personnel, leur explique qu'il est à la veille de sombrer, et, au plus fort de sa harangue, tire un rideau et découvre des piles d'or et des liasses de billets de banque : « Voici vos appointements d'une année, leur dit-il ; je vous les abandonne si vous voulez résilier les contrats ». Tout le monde accepte, et Boursault réintègre sa maison de la rue Blanche; il vend sa galerie, démolit son parc, fait construire des maisons de rapport — la rue Boursault. Ce fut sa dernière spéculation.

Boursault, qui mourut à 90 ans, avait écrit l'*Ecole des épouses*, comédie en vers, et le *Bon Tourangeau*, vaudeville.

Mme Antonia Molinos-Lafitte, femme d'un architecte, née vers 1798, auteur de divers albums poétiques et musicaux, était la fille de Boursault.

Bibliographie : *Int. des chercheurs et des curieux*, 30 nov. 1902, col. 809. Notice par Arthur Pougin.

BOURSAULT, Mme. — Première actrice du Th. Molière, 1792.

BOURSIER, Mme. — Gaîté 1792-93.

BOURSIER. — Th. Montparnasse 1853.

BOURSON, Pierre, né à Mâcon en 1780. — Protégé par Larive, il obtint un engagement au Th. des Jeunes Artistes, puis fut engagé à Lorient, à Nantes, à Bordeaux et au Th. français d'Amsterdam. En 1798, il y avait un Bourson à Rouen. Engagé à Bruxelles, le 14 fructidor, an XI (1803), à raison de 240 livres par mois, Bourson tint avec éclat l'emploi des jeunes premiers. Le 8 nivôse suivant, ses appointements furent portés à 3.300 livres par an, puis de 3.600 en 1806-07, de 4.000 en 1809-10. Le 15 mai 1810, en présence de Napoléon et de Marie-Louise, à Bruxelles, Bourson récita une pièce de vers de circonstance qu'il avait composée et reçut de ce fait 3.000 francs de l'Empereur. Bourson était encore dans cette ville en 1814. En 1824, un Bourson père

EFERUS - Recherches & Classification numériques

est directeur à Aix en Provence. En 1825, le financier de la troupe de Gand s'appelle Bourson.

Bibliographie : F. Faber, *Histoire du Th. fr. en Belgique*, t. II.

BOURSON, Mme. — Bruxelles 1817-18.

BOURSON, fils. — Rôles d'enfants, Bruxelles 1808-09, premier comique à Gand 1825.

BOURSON, la petite ou Mlle. — Débuta tout enfant à Aix, puis parut le 25 avril 1824 au th. de Madame dans le *Mariage enfantin*. On voulait alors la faire passer pour un petit prodige. « Mlle Bourson est venue s'offrir au Gymnase pour se constituer l'héritière de la jolie Léontine Fay. La direction a refusé avec raison cette petite merveille qui accusait 12 ans et en paraissait avoir au moins 16. Les parents de Mlle Bourson ressemblent tant soit peu aux maquignons qui ôtent toujours un tiers à l'âge de leurs élèves. »

Bibliographie : *Grande Biograph. dram.*, 1824, p. 62. Do Supplt, p. 132.

BOURSONNETTE, Mme. — Odéon, *Guillaume Tell*, 11 août 1794.

BOURVELEC, Mme Eugénie, Armeline Blanzy dite. — Gaîté 1883-85, Paris 1886-91.

BOUSIGNE. — Artiste mort en 1846.

BOUSIGNES, Mme. — Le Hâvre 1849.

BOUSIGUES, ou Bouzigues. — Sous ce nom :

Mme Bousigues, Gabrielle, Nantes 1825, direction Bousigues.

Mme Bousigues, Adèle née Lemonnier, femme de l'ancien directeur de Nantes, avait débuté aux Jeunes élèves, rue Dauphine, joué en province et à Nantes, décédée le 3 janvier 1828.

Bousigues, acteur mort à Lons-le-Saulnier, 1834.

Mme Bousigues, grand premier rôle, Toulouse 1838.

Mlle Bousigues, Henriette, ingénue, Toulouse 1838.

Mme Bousigues, mère noble, Bruxelles 1844.

Mme Bousigues-Thénard, artiste dont la mort fut annoncée au Rapport de 1862, et qu'il ne faut pas confondre avec Mme Thénard, morte à la même époque (V. Mme Thénard).

Bousigues, Montpellier 1867, Lorient 1868, Colmar 1869.

BOUSQUET, Louis, Roch, François. — Acteur de l'Ambigu dont J. Arago disait : « Aimé du parterre et des loges ». Acteur utile, jouant tantôt les comiques, tantôt les caractères. Paris 1853-55, Porte St-Martin 1856-70, Londres 1872, Paris 1873-81, Porte St-Martin 1882-85. Lorsqu'un de ses camarades, Charles Cantru, mourut laissant orphelin à 18 mois un petit enfant déjà privé de sa mère, c'est Bousquet qui se fit l'avocat de cette infortune, et qui parvint à force de démarches à faire adopter l'enfant par l'Association des artistes. Cette bonne action fut consignée au Rapport de 1864. La mort de Bousquet fut annoncée en 1886. Depuis 1878 — il était alors âgé de 61 ans avec 40 ans de th. — il touchait la pension de 500 francs.

BOUSQUET, François, Alexandre. — Toulon 1852, Nantes 1853-54, Grenoble 1855, Metz 1856-58, Nantes 1859-62, Bayonne 1863-64, Agen 1865, Bordeaux 1867-69.

BOUSQUET. — Salle Bonne nouvelle 1852.

BOUSQUET, Jean. — Bordeaux 1862-65, Liège 1867, Le Hâvre 1868-69, Nouvelle Orléans 1870-72.

BOUSQUET, François, Zacharie. — Bordeaux 1862-70.

BOUSQUET, Louis. — Bordeaux 1862-70.

BOUSQUET, Mme. — Salle Bonne nouvelle 1852.

BOUSQUET, Mme Amélie, née Mazier. — Rouen 1862-63.

BOUSQUET, Mme Augustine. — Agée de 60 ans en 1881, avec 43 ans de services, reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes (V. Mme Laprée). Sa mort fut annoncée au Rapport de 1902.

BOUTEILLER, Mlle. — Débuta au Vaudeville le 13 avril 1826 dans le rôle de Lise de *Monsieur Blaise*.

BOUTELOUP, Hugues, Edmond. — Laval 1859, Le Mans 1860, Elbeuf 1861, Chambéry 1862, Châlons 1863-64, Dijon 1865, Chambéry 1867, St-Etienne 1868-69, Lyon 1870, Rouen 1872-77, New-York 1878, Rouen 1879-82.

BOUTET. — V. Monvel et Mlle Mars.

BOUTET, Mlle Victorine. — Jeunes rôles. Anvers 1835, Nîmes 1838.

BOUTHEY, Mlle. — Peut être la même que la précédente. Soubrette, 8e arrt th. 1830, amoureuse, Boulogne 1831.

BOUTIER, Mlle Marie. — Bruxelles 1853-54.

BOUTIN, René, François, 1802-1872. — Enfant de Belleville et ouvrier ciseleur. Il débuta

EFERUS - Recherches & Classification numériques

chez Doyen dans le répertoire de Potier, courut la province, et fit partie de la troupe du théâtre de Belleville en 1827. La banlieue, fort bien dirigée alors par les frères Seveste, était la pépinière réelle des scènes parisiennes. Boutin eut des pourparlers avec Brunet (th. des Variétés), mais sans suite. Il gagnait alors cent francs par mois.

En 1831, le théâtre du Palais royal ouvrait ses portes. Boutin y fut engagé et y resta sept ans, sauf une saison passée à Brest. Voici la liste à peu près complète des pièces où il parut:

1831 1er août (début) *Préville et Taconnet* (reprise).
— 12 nov., *Scaramouche.*
1832 13 janv., *La chanteuse et l'ouvrière.*
— 19 mai, *Franklin à Passy.*
— 26 mai, *Les deux frères.*
— 20 juin, *La cheminée de 1748.*
— 26 juin, *Le Sylphe.*
— 15 août, *La moustache de Jean Bart.*
— 3 sept., *La Belle fille.*
1832 9 oct., *Le mariage impossible* (reprise).
1832 25 oct., *La Sentinelle.*
— 3 nov., *Les gens mariés et les garçons.*
1832 9 nov., *Un Antoine de plus.*
1833 4 fév., *Le singe et l'adjoint.*
1833 22 oct., *Le voyage à frais communs.*
1833 6 nov., *Forêt à vendre.*
1833 5 déc., *La danseuse de Venise.*
1833 30 déc., *La révolte des femmes.*
1834 21 fév., *Le remplaçant.*
1834 22 fév., *La chaumière moscovite* (reprise).
1834 13 mars, *Les quatre âges du Palais royal.*
— 11 avril, *Un bal de domestiques.*
— 12 avril, *Les Charmettes.*
— 26 août, *Judith et Holopherne.*
— 9 nov., *La vie de Napoléon.*
— 28 déc., *1834 et 1835.*
1835 17 fév., *Farinelli.*
— 3 mars, *Fich-Tong-Khan.*
— 6 juin, *L'ombre du mari.*
— 20 juin, *On ne passe pas.*
— 28 août, *Un mariage en province.*
— 23 déc., *La fiancée de l'apothicaire.*
1836 30 mai, *Le portrait du diable.*
— 21 juin, *Voltaire en vacances.*
— 2 juillet, *La couronne de diamants.*
— 10 juillet, *Les misères d'un timbalier.*
— 17 oct., *Théodore.*
1837 2 juin, *Le bout de l'an.*
— 9 août, *L'hôtel des haricots.*
1837 19 août, *Le mémoire de la blanchisseuse.*
— 14 nov., *Ma maison du Pecq.*



BOUTIN, dans les *Nuits de la Seine* d'après Ch. Geoffroy

Peu satisfait de ses appointements de second comique, Boutin reprit ses outils de ciseleur. De Leuven le fit entrer à l'Ambigu comique où il débuta dans le *Naufrage de la Méduse.* La réussite fut complète, et plus complète encore dans le rôle de Roussillon de l'*Ouvrier* (1840). Il parut ensuite dans les *Garçons de recette*, les *Brigands de la Loire*, les *Pupilles de la garde*, les *Filles de l'Enfer.*

« Boutin a joué le rôle de l'ouvrier en perfection, écrit Th. Gautier en janvier 1840; depuis Frédérick, on n'a rien vu de mieux..... Comme vérité, il n'est guère possible d'aller au-delà... Il s'est montré acteur de premier ordre. »

« Plein d'un comique vrai et populaire, écrit-on en 1841, Boutin fait recette à l'Ambigu; le Palais royal s'en est privé bénévolement; il a eu tort, car Boutin ne peut être remplacé. Depuis qu'il est au boulevard, il a créé des rôles avec une originalité qui lui fait une réputation méritée. »

Et cependant l'Ambigu ne sut point non plus conserver Boutin qui n'était pas bien exigeant. Antony Béraud voulut faire des économies, et Boutin préféra s'en aller plutôt que de consentir à une diminution. Il retourna à sa ciselure. Cette fois, il resta cinq ans éloigné de la scène, jusqu'au moment où Alex. Dumas l'appela au Théâtre historique qu'il venait de fonder. Les débuts de l'artiste ne furent pas heureux. Les longueurs de la *Reine Margot* firent, à la seconde représentation, couper le tableau dans lequel il avait un rôle. Puis vint le *Chevalier de Maison rouge;* Boutin devait représenter le cordonnier Simon ; mais on recula devant l'exhibition de cette figure, et Boutin s'appela simplement Rocher. Il trouva enfin le pendant de Roussillon avec sa création de Caderousse de *Monte-Cristo. Caligula*, les *Frères corses*, la *Jeunesse des Mousquetaires*, la *Guerre des femmes* lui donnèrent encore l'occasion de se produire. C'est à propos de cette dernière pièce que Boutin avait coutume de dire: « C'est la seule fois de ma vie que j'ai endossé un beau costume.»

Le Théâtre historique ferma ses portes. Boutin reparut à l'Ambigu dans *Monte-Cristo.* Marc Fournier, directeur de la Porte St-Martin, engagea Boutin. On le vit alors à ce théâtre dans la *Poissarde* (30 janv. 1852), les *Nuits de la Seine* (rôle de Poussier), la *Faridondaine* (rôle de Chanterelle), la *Vie d'une comédienne, Shakespeare.*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

« Toujours vrai sans être canaille, a dit Bouffé dans ses *Souvenirs*, comique sans tomber dans la basse charge, Boutin quelquefois même faisait s'emplir de larmes les yeux des spectateurs; cela m'arriva en le voyant jouer dans la *Poissarde* où il était vraiment remarquable ».

Après un court séjour à la Gaîté, il alla jouer au Cirque impérial le Cocorico de la *Poule aux œufs d'or* et revint à l'Ambigu où il établit encore nombre de rôles, notamment dans l'*Aïeule* (1863) et le *Comte de Saulles* (1864).

Boutin était un grand comédien auquel la modestie fit du tort. C'est Boutin qui, tout surpris, à chaque grand succès qu'il obtenait, répondait tout confus à ceux qui venaient le féliciter: « Mes bons messieurs, j'ai fait de mon mieux... si j'ai réussi, c'est que le rôle était bon. »

« Quel naturel admirable! a dit Alph. Lemonnier. Il fallait voir cet acteur dans les *Nuits de la Seine*, la *Faridondaine*, les *Chevaliers du brouillard* et dans la *Poissarde*. Boutin s'ignorait complètement, et il ne lisait même pas les journaux qui le comblaient d'éloges. Aussi cet homme simple ne gagna-t-il jamais la moitié de ce qu'il valait. »

Ce comédien avait le caractère de l'ouvrier honnête, rien de l'artiste : ni vanité, ni besoin de plaisir ou de luxe. Bon mari, excellent père de famille, il avait comme femme une bonne grosse commère bien joyeuse qui l'appelait « papa » et que lui nommait « maman ».

Après sa répétition, il remontait doucement le faubourg du Temple en fumant sa pipe. Près de la barrière, il avait, pour cinq cents francs par an, un petit rez-de-chaussée agrémenté d'un jardin minuscule. En été, on dressait le couvert sous la tonnelle et, au dessert, Boutin décrochait sa guitare et chantait des chansons de son cru au milieu de sa famille ravie.

En 1871, Boutin avait 69 ans et 47 ans de théâtre. La Société des artistes lui accorda la pension de 500 francs. Mais le pauvre homme n'en profita guère car il mourut en juillet 1872. On l'avait vu encore à l'Ambigu, en 1869, dans les *Quatre Henri*. Il avait presque perdu la mémoire, et, pour des appointements dérisoires, jouait des bouts de rôle.

Boutin, grand pêcheur à la ligne et excellent nageur, sauva la vie à onze personnes.

Biographie: *Les Théâtres de Paris*, 1854, notice par Eug. Moreau.

Bibliographie : Eug. Héros, *Le Th. du Palais royal*. — Th. Gautier. — Bouffé, *Souvenirs*, p. 353. — *L'Indiscret des coulisses*, 1841. — Alph. Lemonnier, *Les petits mystères de la vie théâtrale*, p. 225-226. — *Foyers et coulisses*, 1852, 9e tirage, p. 54.

Iconographie : Bibl. nat., Catalog. Duplessis nº 6137.

1. En pied, de ³/₄ à gauche, cost. de th., lith. par Tony de Bergue, 1840.

2. En pied, de ³/₄ à droite, cost. de th., gravé par A. Collette, d'après Eust. Lorsay.

3. En pied, de ³/₄ à gauche, cost. de th., lith. par A. Lacauchie.

4. En pied, assis, de ³/₄ à gauche, cost. de th., photolithographie Piallat.

BOUTIN. — Comique, Nouvelle-Orléans 1835.

BOUTIN, Mme. — Palais-Royal 1832. *Bonardin, directeur de spectacle* (31 mars). Gaîté 1835. Décédée vers 1842.

BOUTIN, Mme Marie, Joséphine, Hortense. — Porte St-Martin 1849, Batignolles 1853, Porte St-Martin 1868-69 *(Nos Ancêtres, La Czarine)*, Lille 1870, Paris 1872-74, Th. lyrique dramatique, Th. historique, Châtelet 1875-81. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1883: « Comme actrice, elle eut son heure de célébrité; elle se montra avec succès à l'Ambigu, à la Porte Saint-Martin et au Châtelet. Sa dernière création fut la mère Pernelle dans *Madame Thérèse*. Marie Boutin avait manifesté l'intention de léguer le peu qu'elle possédait à l'Association des artistes dramatiques, mais la mort ne lui laissa pas le temps de mettre son projet à exécution ».

Bibliographie : *Annuaire* des artistes, 1883.

BOUTON. — Th. de Gand 1805.

BOUTRAIS, Mme J. — Deuxième amoureuse, Rouen 1825-28.

BOUTRAY. — Jeux forains (salle Montansier) 1812.

BOUVARD. — Sous ce nom :

Bouvard, Th. Louvois 1792, Th. de la République 1793.

Bouvard, Victor, François. Marseille 1853-57.

Bouvard, Adrien. Rouen 1858-60, Toulouse 1861-65, plutôt chanteur que comédien. Th. lyrique 1867, Lille 1869.

Bouvard, Henry. Le Hâvre 1867-68, Valenciennes 1869, Lille 1870.

Bouvard, Charles, Julien. Avignon 1885, Toulouse 1886-88, Genève 1889-90.

BOUVARD, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Bouvard, Mlle Antonia, artiste connue à Bruxelles et décédée le 23 septembre 1852.

Bouvard, Mlle Louise, Bouffes parisiens 1882-85.

Bouvard, Mme Marie, Sébastienne. Genève 1888-90, La Haye 1891, St-Etienne 1892.

BOUVARET. — Sous ce nom :

Bouvaret, amoureux, 13me arr. th. 1828 et 1er arr. th. 1831, Châteauroux 1832-33, 1er rôle, 1835.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BOUVARET père, financier, 15me arr. th. 1831.

BOUVARET fils, 2me comique, 16me arr. 1831:

Mme BOUVARET, Henriette, soubrette, 15me arr. 1829. Vivait encore en 1849.

Mme BOUVARET, chanteuse comique, Aix 1830.

Mlle BOUVARET, Alexandrine; 3me amoureuse, 13me arr. th. 1828, 16me arr. th. 1831, grandes utilités, Châteauroux 1835.

Mme BOUVARET, Hyacinthe, 1re amoureuse, Kieff 1835, 1838.

Mlle BOUVARET-Sandelion, Metz 1838.

Mme BOUVARET, première duègne, Tournay 1841-43.

BOUVIER, Mlle Jenny. — Jeune actrice dont la mort fut annoncée par l'*Almanach pour l'an X*.

BOUVIER, Mlle Eugénie. — Nevers 1870-72.

BOUYER, Mme Ernestine, Isabelle Jougleux. — Femme de Bouyer, l'artiste contemporain, et dont la mort fut annoncée au Rapport de 1888.

BOUZAC, Xavier. — Dijon 1859-60, Besançon 1861, Nîmes 1862, Strasbourg 1863-64, Toulouse 1865, Lyon 1867, Lille 1868-69, Orléans 1870, Perpignan 1872, Lyon 1873, Béziers 1874, Perpignan 1875, Grenoble 1876, Verviers 1877-80. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1881,

BOUZEREAU, aîné. — Troisième rôle, Agen 1853.

BOVERY, Antoine, Nicolas Bovy dit. — Gand 1850, 1852-53, Rouen 1854-55, Folies Nouvelles 1856, Th. du Cirque 1857-61, Alger 1862, Versailles 1863-64, Agen 1865, Versailles 1867.

BOVERY, Mme. — Fille d'une chanteuse, chanteuse elle-même et duègne à Genève 1856-57. Son mari fut chef d'orchestre aux Bouffes parisiens.

BOVERY, Victor. — Douai 1860-61.

BOVERY, Mme. — V. Jovinet.

BOVIER-Lapierre, Louis, Eymard. — Nantes 1854, Nouvelle-Orléans 1855, Strasbourg 1856, Rouen 1857-59, Toulouse 1860-61, Liège 1862-65, Toulouse 1867, Bordeaux 1868-69, Montpellier 1870-72.

BOVY, Jean, Henri. — Nancy 1850-53, Metz 1854-55, Besançon 1856-57, Nancy 1858-59.

BOVY, Léonard, Paul, Florent. — Athènes 1889-91. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892. (Décédé à Athènes).

BOYARTEAUX, Mme Alice. — Délassements 1850-53.

BOYELDIEU, Mlle. — Ingénue, Châlons s/M. 1835, Anvers 1840.

BOYER. — Sous ce nom :

BOYER, Th. Molière 1792.

Mme BOYER, Th. Molière 1792-93.

Mme BOYER, duègne, Th. français Marseille 1828, Célestins, Lyon 1830-31.

Mlle BOYER, amoureuse, 1832-33, Mons 1835.

Mlle BOYER, Anna, Délassements 1849.

BOYER, Léopold, amoureux aux Délassements et assez joli garçon. Ayant pris de l'embonpoint de bonne heure, il se lança dans les directions. Du casino de Bruxelles, il fit le théâtre du Vaudeville, passant l'hiver en Belgique et l'été dans sa jolie propriété de Nogent s/Marne. Associé à Mussay, il devint co-directeur du Palais-Royal (1889-1899).

BOYER, Louis aîné, St-Germain 1878, Clermont-Ferrand 1879, Belfort 1880, Lorient 1881-83.

Mlle BOYER, Mathilde, Gand 1888.

BOYRON, Rosier, Isidore. — Folies dram. 1859-63.

BOZ. — Troisième comique, Mons 1835.

BOZ, Mlle. — Troisième amoureuse, Mons 1835.

BRABANT, Mlle. — Débuta à la Comédie italienne le 13 avril 1777 par le rôle de la mère Agathe dans le *Sorcier*. Jouait aussi l'opéra comique.

BRABANT, Mme. — Caractères, troupe du théâtre français en Allemagne, 1828.

BRACH, Mlle. — Sœur d'une danseuse à l'Opéra; jolie, originale, Variétés 1866.

BRACH, Mlle Emma. — Sœur de la précédente, avait joué à Bordeaux; agréable. Palais-Royal 1866. S'y trouvait encore en 1868 sous le nom de *Brach IIme*.

BRANCHE. — Acteur du Cirque imp. 1859-62 (le *Chevalier d'Assas*, la *Prise de Pékin*, *Rothomago*) et du Châtelet 1862-65 (*Marengo*, la *Lanterne magique*, etc.). Branche était au Th. historique en 1876 (reprise de la *Bergère des Alpes*, 27 avril).

BRANCHU. — Gaîté 1792-93. Il y avait un Branchu dans la troupe de Galler aîné, à Bruxelles, en 1796.

BRANCHU, Mme. — Gaîté 1792-93.

BRANCIARD, Joseph, Auguste. — Bordeaux 1862-63. Un artiste du nom de Branciard débuta aux Folies dramatiques dans le rôle de Pom-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ponnet à la 203me représentation de la *Fille de Mme Angot* (sept. 1873). Son nom ne tint l'affiche que quelques jours. Il s'était essayé aux Bouffes dans la *Petite Reine*, dans de semblables conditions.

BRANDON, Mlle Marguerite. — Gaîté 1895-98.

BRAS, Mme Marie, Amélie Petit, dame Gildebrat dite. — Une des plus célèbres actrices du Vaudeville de la rue de Chartres, où elle jouait les principaux rôles dans les pièces de Désaugiers, Brazier, Gentil, etc. E.-D. De Manne et C. Ménétrier, dans le *Complément de la Troupe de Nicolet*, ont reproduit l'extrait de baptême de Mme Bras. Elle naquit à Lyon le 5 janvier 1779, sur la paroisse St-Martin d'Ainay, et son père, qui était cafetier, s'appelait Petit.

Jeune, jolie, chantant le couplet à merveille, elle parut d'abord à la Gaîté en 1799, puis au Th. Molière, rue St-Martin, en 1801. Vers la même époque, elle joua sous le nom de Mlle *Adelaïde*, le rôle principal dans *Un trait de Fanchon*, au Th. du Marais, rue Culture Ste-Catherine. C'est alors qu'elle écrivait au ministre de la police :

« Citoyen Ministre,

« La citoyenne Adelaïde, artiste du Th. du Marais, demeurant très loin de son théâtre, s'adresse à vous pour obtenir une permission qui lui sera très utile, rapport à son peu de fortune, si ses raisons peuvent vous décider à la lui accorder.

« Elle vous prie donc, en conséquence, citoyen Ministre, de lui accorder la permission de se mettre en homme; cela lui économiserait l'entretien qui est fort coûteux. Ce dessein peut vous paraître suspect dans ces temps où des intrigues font tout pour perdre notre malheureuse patrie. Mais comme ses intentions sont pures, elle vous prie de vous informer vers le citoyen Dugard, son directeur, qui vous dira que c'est seulement par économie qu'elle sollicite cette permission.

« Salut et fraternité ».

ADELAÏDE,
Rue de l'Arbre Sec, nº 251
chez le papetier.

Réponse: Refus absolu. Les règlements de police s'opposent formellement à ce que les femmes prennent des habits d'homme. Il existe même un décret, non révoqué, qui prononce la peine capitale contre toute infraction à ce règlement. *(Arch. nat.)*



Mme BRAS, en 1823, d'après A. Colin
Rôle de Dame Catherine dans la *Dame des belles cousines*

Au th. Molière, elle avait créé le rôle principal dans la *Petite Revue*. Elle partit pour Marseille, où elle remporta de nombreux succès, puis pour Naples où elle tint les rôles de soubrettes. Mais son embonpoint précoce la força à aborder les rôles de duègnes, d'abord à Rouen, où elle réussit. Elle y remplaça Mme Belcourt. En 1818, Désaugiers, directeur du Vaudeville, l'attira rue de Chartres, pour lui donner la succession de Mme Duchaume qui se retirait.

Mme Bras débuta le 4 mai 1819 par le rôle de la fermière du *Vieux Chasseur*. Elle demeurait alors 25, rue de Chartres.

« Bonne et grosse actrice que Lyon a donnée à la capitale, lisons-nous dans la *Grande biographie dram.*, de 1824. Elle a eu raison de quitter cet ignoble théâtre des Célestins, où son jeu, toujours vrai, toujours naturel, paraissait froid et monotone, où, à moins de hurler, on est sûr d'être sifflé. Mme Bras a une excellente méthode de chant, une grande intelligence, de la verve, un organe pur et sonore, elle est comédienne ».

« Comédienne excellente, écrit Harel en 1825, que le Vaudeville regrettera lorsqu'elle passera au Th. Français où elle est appelée par son talent ».

Le 7 mai 1825, Mme Bras passa à l'Opéra comique, mais pour rentrer bientôt au Vaudeville, le 28 mars 1826, dans *Léonide* ou la *Vieille de Suresnes* (succès). En 1827, enfin, elle accepta les propositions de la Russie, mais eut le tort de partir clandestinement en laissant la direction du Vaudeville dans l'embarras. Le 12 mai elle jouait à Bruxelles.

Mme Bras tint l'emploi des duègnes à St-Pétersbourg pendant dix ans. La « maman Bras », comme on l'appelait, avait une conversation enjouée et spirituelle, et, en dépit de son embonpoint, avait conservé une jolie tête. On dit que le Tzar lui trouvait une ressemblance avec sa mère, l'Impératrice Marie. Un jour, s'étant obstinée à attendre le passage du Tzar dans une toilette trop légère pour la saison, elle prit froid et mourut d'une pleurésie le 11 mars 1837. Laferrière dans ses *Mémoires*, t. I, a longuement parlé de la place importante tenue par Mme Bras dans la troupe de St-Pétersbourg, et a raconté fort gaiement la visite

EFERUS - Recherches & Classification numériques

obligatoire qu'il dut lui rendre à son arrivée en Russie

Mme Bras avait été mariée à Paris, le 13 août 1794, à un imprimeur, Clément, Joseph Gildebrat, né à Besançon le 31 décembre 1765. Ce mariage ne fut pas heureux, et les époux se séparèrent. Cinq enfants étaient nés de cette union. Une seule fille, la dernière, embrassa la carrière dramatique (V. Mlle Suzanne Bras).

Biographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément de la troupe de Nicolet*, notice.

Bibliographie : *Petite biogr. dram.*, 1821. — *Grande biogr. dram.*, 1824. — *Almanachs Barba.* — Laferrière, *Mémoires*, t. I. — Harel, *Dict. th.*, 1825.

Iconographie : Bibl. nat., Catalog. Duplessis, n° 6452.

1. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par A. Colin, 1823.
2. En pied, de profil à droite, cost. de th., lith. par A.-X. Leprince, 1822 Sur cette planche se trouve le portrait de Guillemain.
3. En pied, assise de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par H. Monnier, 1824, deux états.
4. En pied, de profil à droite, cost. de th., lith. par Schmitz, 1823.

Compl. de la troupe de Nicolet. Eau forte, en buste, cost. de th., par Fugère.

BRAS, Mlle Suzanne, Gildebrat dite. — Fille de la précédente, née le 10 juin 1802, actrice au Vaudeville 1822-24. Demeurait alors chez sa mère, rue de Chartres 25 : « Fille légitime de Mme Bras, dit le supplément de la *Grande biogr. dram.* de 1824, une des *grâces* de la rue de Chartres. Amoureuse villageoise, contrastant avec la duègne autant par le talent que par la circonférence ».

Mlle Suzanne Bras suivit sa mère à St-Pétersbourg et fit dans cette ville toute sa carrière, utilité en 1830-31, deuxième amoureuse en 1835-38. Elle était encore dans cette ville en 1868. Agée alors de 66 ans, avec 43 ans de théâtre, elle obtint une pension de 300 francs de la Société des artistes. Nous ignorons pourquoi les biographes de sa mère la font mourir à Melun en 1873; sa mort fut annoncée au Rapport de 1887.

Elle habitait *Meulan* depuis près de 20 ans et avait 85 ans.

Bibliographie : *Suppl. de la Grande biogr. dram.*, 1824. — *Annuaire des artistes*, 1887.

BRASSEUR, Jules, Victor, Alex., Dumont dit. — Né à Paris en 1829, était fils d'un marchand de bois. Il fit ses études à l'Institution Jauffret et suivit les cours du Lycée Charlemagne jusqu'en rhétorique, et cependant son biographe Gallois prétend l'avoir vu dès 1843 (?) au Gymnase enfantin du passage de l'Opéra, où il tenait fort bien sa place. Commis-gantier au Magasin de la *Chaussée d'Antin,* Brasseur quitta les gants pour le théâtre en 1847, et débuta à Belleville d'où il passa aux Délassements comiques, puis aux Folies dramatiques, d'où il ne sortit, en 1852, que pour entrer au Palais Royal.

« M. Brasseur, disait de lui en 1851 un journaliste qui l'avait vu jouer un bout de rôle dans une pièce intitulée *Dans une baignoire,* M. Brasseur n'est point du tout un homme vulgaire. L'auteur lui avait donné dix lignes à dire; il a su de cela se faire un bonhomme complet, dessiné, habillé et mis en scène avec une audace et un bonheur incroyables. C'est bon enfant, c'est lourdaud, c'est aimant, c'est primitif et bête à plaisir. Brasseur de Corbeil élevé à St-Flour, voilà un type, une vérité, un portrait vivant ».

Brasseur débuta au Palais Royal le 19 août 1852 par le rôle de Mâchavoine dans le *Misanthrope et l'Auvergnat.*

« Brasseur, disait le *Siècle* à propos de ce début, est une excellente acquisition; il s'est placé du premier coup et à la première épreuve en très bonne place dans la très bonne troupe du Palais Royal ». Il arrivait à point pour y remplacer Levassor. Excellent dans les types grotesques, auvergnats, alsaciens, militaires, paysans, dans les excentricités, les caricatures, les imitations d'acteurs, Brasseur fut l'acteur à *transformations.* Très recherché dans les salons, il chantait aussi la chansonnette, et l'été parcourait les provinces avec une troupe à lui. Les pièces dans lesquelles il parut au Palais Royal pendant plus de vingt ans, sont innombrables :

Un merlan à bonnes fortunes (rôle à travestissements), *Habitez donc votre immeuble*, pièce où il remplissait très heureusement cinq ou six rôles à la fois, *Un feu de cheminée*, le *Célèbre Vergeot,* rôle de Vergeot, 3 décembre 1853, *Sur la terre et sur l'onde*, 7 avril 1854, rôle de Sir Muffin, *Le chapeau de paille d'Italie*, rôle d'Achille, *Une charge en douze temps*, scène comique où il imitait Ravel, Sainville, Serres, Numa, Chilly, Neuville, etc.; *Cerisette en prison,* rôle de Pélopidas, *Voyage autour de ma femme*, rôle de Jarry, le *Sabot de Marguerite*, rôle de Jean.

1854 23 déc., *Les Binettes contemporaines.*
1855 10 fév., *Le roman chez la portière* (Mme Floquet).
— 10 fév., *La perle de la Cannebière* (Godefroy).
— 5 av., *Un bal d'Auvergnats* (Jerôme).
— 11 déc., *Avait pris femme le Sire de Framboisy.*
1857 12 déc., *Les vaches landaises.*
1858 24 déc., *En avant les Chinois !*
1859 24 déc., *L'omelette du Niagara.*
1860 15 mars, *La sensitive.*
— 1er juin, *Les trois fils de Cadet-Roussel.*
1861 2 fév., *La mariée du mardi gras* (succès).
1862 13 janv., *La demoiselle de Nanterre.*
1863 9 mai, *Le Brésilien* (succès).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1864 23 fév., *La Cagnotte,* rôle de Calladan (succès).
1866 1er fév., *La consigne est de ronfler* (succès).
— 31 oct., *La vie parisienne.*

« Brasseur, lisons-nous dans les *Th. en robe de chambre* (1866), est parvenu à prendre une place assez importante parmi les comiques, en singeant les comiques eux-mêmes... Il sait se faire, avec ce talent d'imitation, vingt bonnes petites mille livres de rente en jouant en province. Comme ce roi de la Bible qui vivait des miettes tombées de la table du roi son confrère... »

Quelquefois aussi Brasseur allait jouer à la Cour. C'est ainsi qu'en novembre 1869 il joua la *Consigne est de ronfler* à Compiègne. « Le spectacle marcha très bien, dit Alph. Leveaux qui a publié la nomenclature des spectacles à la Cour; Brasseur fit beaucoup rire ».

L'année 1870 commença par un grand succès : *Le plus heureux des trois* (11 janvier) : « Brasseur, écrivit Sarcey, joue un rôle épisodique de domestique alsacien, qu'il baragouine d'une façon bien plaisante ».

1871, 6 décembre, *Tricoche et Cacolet,* pièce à transformations, rôle de Tricoche (succès).
1872, 20 décembre, *Doit-on le dire?* (succès).
1875, 30 avril, *Un mouton à l'entresol.*
— 12 oct., *Le Panache.*
1876, 5 fév., *Le Prix Martin.*
1877, 28 mai, *La Boîte à Bibi* (Cassegoul).
— 10 nov., *L'Invité* (Trouillac).

Enfin, après 25 ans de succès continus, Brasseur voulut prendre congé de ce public du Palais Royal qui l'avait tant fêté, par la pièce qui lui avait servi jadis de début : le *Misanthrope et l'Auvergnat* qu'il rejoua quatre fois en novembre.

Non satisfait sans doute de ses 25.000 fr. d'appointements et de ses tournées fructueuses en province, Brasseur voulait devenir directeur et faire débuter son fils Albert — l'acteur actuel des Variétés. — Il fonda dans l'ancienne salle des Fantaisies parisiennes, boulevard des Italiens, le théâtre des Nouveautés, et en fit l'ouverture par *Coco* (rôle de Floridor) le 12 juin 1878, suivi bientôt de *Fleur d'oranger* (rôle de Boucard). Mais la belle époque était passée et l'opérette, genre nouveau adopté aux Nouveautés, ne convenait guère à ces charges qui lui avaient si bien réussies dans les pièces en un acte.

Brasseur se produisit encore dans :
1879 23 nov., *Le mouton à l'entresol* (reprise).
— 15 déc., *Paris en action.*
1880 19 avril, *La Beauté du Diable,* Belphégor.
— 18 déc., *Les parfums de Paris.*
1881 9 mars, *Le Parisien,* Cambusat.
— 18 mai, *La Boîte à Bibi* (reprise) Cassegoul.
— 5 nov., *Le Jour et la Nuit,* Pieratès.
1883 26 oct., *Le Roi de Carreau,* la Roche Trumeau.
1884 30 oct., *Le château de Tire Larigot,* le Chevalier.
1885 4 avril, *La Cantinière.* (reprise)
1885 10 oct., *Le petit chaperon rouge,* Bolivot.
1885 28 déc., *Les nouveautés de Paris.*
1886 6 oct., *Adam et Eve.*
1887 25 janv., *L'amour mouillé,* Pompinelli.
1887 6 nov., *La Mariée du mardi gras* (reprise) Groseillon.
1888 15 mars, *Le puits qui parle.*
— 17 oct., *Mimi.*
— 28 oct., *Le Brésilien* (reprise).
— 1er déc., *Paris Boulevard.*
1889 30 janv., *La Vénus d'Arles.*
— 28 fév., *Le Royaume des femmes* (reprise), le Père Prudent.
1890 17 avril, *Les ménages parisiens,* Gatinard.
—26 nov., *Sansonnet,* Sansonnet.

Les Transformations de Brasseur
par Grévin



BRASSEUR
rôle de M. Tricoche dans *Tricoche et Cacolet*



BRASSEUR
rôle du Père Isaac dans *Tricoche et Cacolet*



BRASSEUR
(la partie de billard) dans *Tricoche et Cacolet*

Sa mort fut annoncée en ces termes dans le Rapport de 1891: «...Pendant plus de vingt ans, il ne cessa pas d'occuper une des premières places au milieu des artistes amusants qui composaient alors la troupe du Palais-Royal. Rappeler toutes les créations de Brasseur, c'est-à-dire tous ses succès, nous prendrait dix pages de ce rapport.

« En 1878, il ouvrit, au boulevard des Ita-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

liens, le théâtre des Nouveautés, et fut le premier directeur de cette nouvelle scène, sur laquelle il montra derechef qu'il était un des acteurs comiques les plus remarquables de notre temps. Comme le pauvre Berthelier, Brasseur a été enlevé, dit-on, pour avoir pris une boisson glacée. Ses obsèques, auxquelles presque tous les membres du Comité assistaient, ont été célébrées à Maisons-Laffitte, au milieu d'une affluence considérable, où l'on remarquait, parmi différentes sommités, M. G. Larroumet, directeur général des Beaux-Arts. Les couronnes les plus admirées dans l'immense quantité de fleurs qui ornaient le char funèbre, étaient celles des Nouveautés, du Palais Royal, des Folies dramatiques et de l'institution Jauffret. Brasseur avait su inspirer à ses fils une affection si profonde, qu'après la levée du corps, à la sortie de l'église, l'un d'eux fut pris d'une émotion telle qu'il faillit s'évanouir et qu'on dut attendre quelques instants pour qu'il se remit et put suivre à pied le convoi jusqu'au bout.

« Au cimetière, deux touchants discours ont été prononcés, le premier par notre honorable président, M. Halanzier, le second par M. Trussy, maire de Maisons-Laffitte, qui a rappelé le précieux concours que Brasseur n'avait jamais refusé depuis trente ans qu'il habitait la localité, aux œuvres de bienfaisance pour lesquelles on ne cessait de le solliciter ». Eugène Garraud, rapporteur.

Biographie : Gallois, le *Th. du Palais-Royal*, 1855.

Bibliographie : J. Arago, *Foyers et Coulisses*, 1852. — Em. Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861. — Les *Théâtres en robe de chambre*, 1868. — *Foyers et Coulisses*, Palais Royal, 18 . — P. Mahalin, *Au bout de la lorgnette*, 1883. — Ad. Laroque, *Acteurs et Actrices*, 1888. — Eug. Hugot, *Hist. du Th. du Palais Royal*. — Héros, le *Th. du Palais Royal*. — Fr. Sarcey, *Quarante ans de Théâtre*. — *Annuaire* des artistes, 1891.

Iconographie : Bibl. nat. V. portraits Berthelier. — *Journal amusant*, 6 janvier 1872. Brasseur dans *Tricoche et Cacolet*, transformations diverses par A. Grévin. Id. 15 février 1876, Brasseur dans le *Prix Martin*, par Stop.



Mlle BRASSINE
par H. Pottin, en 1855

BRASSINE, Mlle Maria. — Née le 17 janvier 1827, selon Delhasse, élève de M. Morin, parut à quatorze ans au Gymnase enfantin. A dix-huit ans, c'était une grande et belle jeune fille; Ancelot l'engagea au Vaudeville où elle débuta le 9 octobre 1844 dans *Follette*. On trouva qu'elle chantait avec goût et méthode. De 1844 à 1845, elle joua dans *Un mauvais Ménage, Un Ange tutélaire, Péché et Pénitence, Paris à tous les Diables*, revue où elle remplissait le triple rôle de Diane, de Mogador et de la Colère. A propos d'*Un jour de Liberté*, le journal l'*Artiste* écrivait : « Mlle Maria Brassine se contente d'être belle et elle a raison. Avec d'épais bandeaux d'ébène, un front jeune et vermeil, deux lèvres fraîches, des épaules où frissonne la vie, le sein jeté en avant comme un bouquet, la main blanche et fine, on a toujours du talent ».

Au mois de juillet 1845, Mlle Brassine quitta brusquement le Vaudeville, arguant de sa minorité pour faire résilier son engagement, contracté sans l'autorisation de sa mère; M. Ancelot, de son côté, demanda 40,000 fr. de dommages-intérêts contre la belle fugitive. Les tribunaux déclarèrent l'engagement résilié, mais quelque temps plus tard, lorsque celle-ci parut au th. du Palais Royal, le même Ancelot la traita assez durement dans le feuilleton de la *Patrie* : « La figure commune et sans expression, le jeu inintelligent, l'intolérable défaut de prononciation de Mlle Brassine... »

Le 6 juillet 1847, Mlle Brassine débuta, en effet au Palais Royal par le rôle de Clémence de Juvigny dans *Secours contre l'Incendie*. La *Semaine*, qui n'est pas de l'avis de M. Ancelot, écrit à ce propos : « Mlle Brassine vient de nous revenir plus grande, plus forte, plus expérimentée... Elle fait preuve de bonnes manières et d'intelligence. Son organe est agréable et sa diction tout à fait pure ».

Elle parut ensuite dans :

1847, 8 oct., la *Recherche de l'Inconnu*.

1847 21 déc., *Un banc d'Huitres*, *Jacques le Fataliste*, la *Vieillesse de Richelieu*.

1848, 4 août, *Une Chaine anglaise*.

— 17 nov., le *Czar Cornélius*.

— 19 déc., les *Lampions de la veille et les Lanternes du lendemain*.

1849, 19 mai, la *Grosse Caisse*.

— 12 sept., le *Tigre du Bengale* (Mme Pont-aux-Choux).

1849, 18 déc., les *Marraines de l'an VI*.

1850, 18 nov., *Un Monsieur qui suit les Femmes*, le *Cabaret de Lustucru* (Clotilde).

1851, 14 août, le *Chapeau de paille d'Italie* (Mme de Champigny).

1852, 16 déc., le *Chevalier des Dames* (Mme de Tirlemont).

1853, 24 mai, *Quand on attend sa bourse* (Mme Dumoncel).

1853, 16 déc., l'*Esprit frappeur* (le printemps), *Deux Princes indiens* (Mina).

1854, 22 avril, *33,333 fr. 33 cent. par jour*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1854 9 sept., le *Voyage autour de ma Femme* (Amélie).

— 2 oct., les *Bâtons dans les roues* (Julie).

En 1851, Mlle Brassine avait fait une fugue au Gymnase, où elle avait débuté le 18 juin dans la *Dame aux trois couleurs* : « Voici une belle, très belle, extrêmement belle personne, écrit J. Arago, qui dit sérieusement... Les rôles de tenue vont bien à Mlle Brassine qui me semblerait marquise ou duchesse sous la cornette ou le bavolet... » Mais elle revint bientôt au Palais Royal.

En 1856, elle passa au Vaudeville, puis abandonna tout à fait la carrière dramatique quelques années plus tard. Mlle Brassine vécut désormais à Paris, où elle habitait en 1902.

Biographie : Gallois, le *Théâtre du Palais royal*, 1855.

Bibliographie : J. Arago, *Foyers et coulisses*, 1852. — Héros, le *Th. du Palais Royal*.

Iconographie : Demi-corps, de face, dessin de H. Pottin, grav. par Diolot, dans le *Th. du Palais Royal*, par Gallois.

BRAULT. — Th. de Gand 1750.

BRAUX. — Th. de la Porte St-Antoine 1835.

BRAZIER. — Né en 1816, et neveu du vaudevilliste de ce nom. Th. Comte 1832, Porte St-Martin 1839, puis acteur de la Gaîté, mort à Paris le 13 novembre 1845.

Il y eut un Brazier jeune premier aux Funambules.

BREARD, Mme. — Th. des jeunes artistes 1805-06.

BREARD, Edmond, Martinière. — Fantaisies 1879-82.

BRÉBION, Mlle Alice, Hersilie. — Alger 1867-1869, Château d'eau 1870-72, Th. de Belleville 1873, Buenos-Ayres 1873-75, Nantes 1876-78. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

BRÉCOUR. — Acteur à Maëstricht, 1674-78. V. Brécourt Guillaume.

BRÉCOURT, père, Pierre. — V. Beaulieu.

BRÉCOURT, Guillaume, Marcoureau, sieur de. — Fils de Pierre Marcoureau qui avait joué sous le nom de Beaulieu (V. ce nom). Naquit à Paris et fut baptisé à l'église St-Gervais le 10 février 1638. Et comme son père avait joué pendant longtemps la comédie en Hollande, on supposa qu'il était Hollandais.

Lemazurier a commis de nombreuses erreurs en ce qui concerne Brécourt, et beaucoup les ont reproduites. Exemple : « Lorsque Molière vint à Paris en 1658, Brécourt le suivit ». La vérité est que Brécourt, qui avait épousé le 18 décembre 1659, à St-Gervais, sa camarade Etiennette Désurlis, quitta la troupe du Marais en 1662 seulement, en même temps que La Thorillière, pour passer dans celle de Molière dont il n'avait jamais fait partie. Ce fut lui qui créa le rôle d'Alain dans l'*Ecole des femmes* (26 déc.), Dorante dans la *Critique* (1er juin 1663), Brécourt dans l'*Impromptu* (Versailles, octobre, et Palais royal, 4 nov.), Pancrace dans le *Mariage forcé* (29 janvier 1664). Le 18 janvier de cette même année, il fit représenter chez Molière une pièce de lui : *Le grand benêt de fils aussi sot que son père*. Il avait donné auparavant, en 1660, *La feinte mort de Jodelet*, com. un acte en vers.

En mars 1664, il quitta le théâtre du Palais royal pour l'Hôtel de Bourgogne où il avait fait engager aussi sa femme.



BRÉCOURT
d'après Fr. Hillemacher

Lemazurier pourrait bien encore se tromper lorsqu'il laisse entendre qu'*en 1663* Brécourt eut le malheur de tuer un cocher sur la route de Fontainebleau, ce qui le força à quitter la France pour la Hollande ; en admettant le fait sans discussion, on verra plus loin qu'il faudrait placer cet événement au moins onze ans plus tard pour qu'il fût vraisemblable.

Lagrange est absolument précis sur le motif du départ de Brécourt de la troupe de Molière : « Brécourt, nous dit-il, est sorti de la troupe de Monsieur, pour entrer à l'Hôtel de Bourgogne ».

Lemazurier, qui semble ignorer les services rendus par Brécourt dans la troupe de Molière en 1663, place donc la fuite en Hollande cette année, et termine ainsi son récit : « Pendant son séjour en Hollande, le hasard fit que la Cour de France, pour des raisons d'Etat dont les ministres ne manquent jamais, voulut faire enlever un particulier qui s'y était réfugié. Brécourt, sans cesse occupé des moyens qui pouvaient faciliter son retour dans sa patrie, s'offrit pour cette entreprise dangereuse, et promit d'en rendre bon compte. Elle manqua cependant ; et Brécourt, jugeant que sa vie n'était point en sûreté, après la découverte d'un projet semblable, prit la poste sur le champ et revint en France. Louis XIV, informé de la bonne volonté dont il avait donné des preuves au péril de sa tête, lui accorda sa grâce, et lui permit de rentrer dans la troupe de Molière, etc. ». Tout ceci peut être vrai, mais beaucoup plus tard.

Brécourt excellait dans les deux genres : il jouait les paysans et les rois. Si l'on s'en rap-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

porte au rôle d'Alain que lui confia Molière, et qui fut le premier rôle qu'il créa dans le répertoire du maître — et non Jodelet, comme on l'a dit par erreur, puisqu'il ne faisait pas alors partie de la troupe — Brécourt devait avoir dans le jeu une grande naïveté. D'autre part, il faut bien reconnaître qu'il devait avoir grand et bel air à en juger par ces paroles que lui adresse Molière dans l'*Impromptu:* « Pour vous, vous faites un honnête homme de Cour, comme vous avez déjà fait dans la *Critique de l'Ecole des femmes*, c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible ».

Et le même Brécourt jouait Pancrace du *Mariage forcé*, un des rôles les plus difficiles du répertoire comique. Auteur dramatique à ses heures — nous l'avons vu tout à l'heure — Brécourt fit encore représenter à l'Hôtel de Bourgogne: le *Jaloux invisible*, 3 actes en vers, 15 août 1666; la *Noce du village*, 1 acte en vers, même année; l'*Infante Salicoque* ou les *Héros de roman*, 1667, non imprimée; l'*Ombre de Molière*, comédie en un acte, en prose, mars 1674. En 1671, il avait présenté sa *Louange au Roi sur l'Edit des duels* au concours de l'Académie.

En 1678, se trouvant à la chasse du roi, à Fontainebleau, il engagea une lutte avec un sanglier qui l'atteignit à la botte, et parvint non sans peine, à force de sang-froid, à lui enfoncer son épée à travers le corps. Le roi, qui était présent, félicita Brécourt, et raconta le soir l'événement.

A l'Hôtel de Bourgogne, Brécourt devint un des principaux interprètes de Racine. Ce fut lui qui joua Taxile dans *Alexandre*, Chicaneau dans les *Plaideurs* (1668), *Britannicus* dans la pièce de ce nom (1669); Antiochus dans *Bérénice* (1670); Bajazet dans *Bajazet* (1672); Xipharès dans *Mithridate* (1673). Et cependant au moment de la réunion des troupes (1680) le nom de Brécourt manque à l'appel. Il ne serait donc pas improbable que la fuite en Hollande et l'engagement momentané dans la troupe du Prince d'Orange aient eu lieu à cette époque, comme le laisserait entendre la note suivante du *Registre* de Lagrange: « Ce 8 janvier 1682. Ce jourd'hui, Monsieur de Brécourt a été mis dans la Compagnie par ordre du roi sur le pied de demi-part ». Pourquoi cette réintégration? En janvier et non à Pâques? Sinon pour la cause que nous avons dite.

Nous mentionnerons enfin, à titre de curiosité, un document produit par M. F. Faber *(Hist. du th. français en Belgique)* et dont aucun auteur français n'a parlé, à notre connaissance, à propos de Brécourt. Après nous avoir dit que les premières traces d'une troupe française à Maëstricht remontent à l'année 1673, M. Faber nous fait savoir que de 1673 à 1678 une troupe française donna des représentations à Maëstricht, et reproduit le tableau de cette troupe sur lequel nous relevons le nom d'un *Brécour*. Or nous n'avons pu dire ce qu'avait fait Brécourt de 1674 (*l'Ombre de Molière)* à 1678 (la chasse du roi). Si ce *Brécour* de Maëstricht est le même que celui qui nous occupe, la clé de l'énigme serait trouvée.

Cette équipée avait-elle corrigé Brécourt? Le 12 octobre 1682, nous apprend encore Lagrange « M. de Brécourt, arrêté prisonnier pour dettes, est sorti à la garde d'un huissier ». On ne lui fit grâce que le 15 décembre. En attendant mieux, Brécourt caresse toujours la Muse et écrit pour les salons: « Ce même jour (2 mars 1683), à minuit, joué une pièce de M. de Brécourt, intitulée les *Appartements*, chez Mme de Tiange, qui a donné à la troupe trois cent trente livres, donné au sieur de Brécourt, auteur, sept louis d'or! »

Le 19 juin suivant, Brécourt fit encore jouer sur son théâtre (Guénégaud) la *Cassette*. Cette pièce qui ne fut jouée que trois fois, avait nécessité quelques frais. En effet, malgré la recette de la première, laquelle s'éleva à 441 livres 10 sols, les sociétaires ne touchèrent rien, abandonnant leur part pour couvrir les dépenses.

Le 19 juin 1684, Brécourt, qui n'avait touché jusqu'alors que demi-part, fut augmenté à part entière. Mais il ne devait guère en profiter. Le 13 août, ayant fait jouer une pièce nouvelle de lui, *Timon*, un acte en vers, il se rompit, dit-on, une veine par suite d'un effort fait dans le cours des représentations de cet ouvrage, et mourut des suites de cet accident.

Nous ferons remarquer, cependant, que Lagrange inscrivit la dernière représentation de *Timon* le 17 décembre 1684, à Versailles, devant la Cour, et n'enregistra la mort de Brécourt que le 28 mars 1685. Mais ce n'est pas tout.

M. Jal *(Dict. critique)* nous a rendu compte des derniers moments de Brécourt. Se sentant gravement malade, il fit prier le curé de Saint-Sulpice de venir le voir. M. Claude Bottu de la Barmondière se rendit au logis du comédien, rue de Seine, *Aux trois poissons*, le confessa et lui donna les derniers sacrements. Mais il fallut que le moribond signât une rénonciation à son état en présence de trois ecclésiastiques (15 mars 1685, *Registres de Saint-Sulpice).*

Quelques jours plus tard, un vicaire inscrivait: « Le 29e jour du dit mois (mars 1685) a esté faict le convoy, service et enterrement de Guillaume Marcoureau, comédien de la troupe du roi, qui avait renoncé à la Comédie par acte, dont la copye est ci-dessous, âgé de quarante-huit ans, mort le 28e de mars, demeurant rue de Seine, *Aux Trois Poissons*, et ont assisté au d. enterrement François Du Perrier, son nepveu, André Hubert et autres amis. (Signé) François Du Perrier et Hubert ».

Biographie: Lemazurier, *Galerie historique.* — Fr. Hillemacher, *Troupe de Molière.* —

EFERUS - Recherches & Classification numériques

A. Copin, *Hist. des comédiens de la Troupe de Molière.* — G. Monval, *Liste alphabétique.*

Bibliographie : *Registre,* de Lagrange. — G. Monval, *Chronologie Molièresque.* — Jal, *Dict. historique.*

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 6507. En buste, de ¾ à droite, grav. par Fr. Hillemacher, 1857, d'après un portrait en pied à l'aquarelle. (?)

Il existe un autre portrait de lui, dessiné par lui-même, gravé par Le Pautre, dans le cost. du marié villageois et qui servit de frontispice pour sa comédie la *Noce au Village.* On lit au-dessous de la figure :

Auec grande aplication
Le Potre a graué cet ouurage,
J'en ay donné l'inuention,
Je n'en diray pas dauantage.
BRÉCOURT.

BRÉCOURT, Mlle, Etiennette Désurlis. — Femme du précédent, naquit à Montargis vers 1630. Elle appartint d'abord au Th. du Marais et épousa son camarade Marcoureau de Brécourt, à St-Gervais, le 18 décembre 1659. Elle n'appartint jamais à la troupe de Molière, bien que sa sœur Catherine Desurlis ait fait partie jadis de l'*Illustre Théâtre* et que son mari y entrât en 1662. Elle le rejoignit bientôt à l'Hôtel de Bourgogne en 1664, et nous savons qu'elle jouait dans *Pulchérie,* com. héroïque de Pierre Corneille, au th. du Marais, en 1672 (15 nov.). En 1680, au moment de la jonction des troupes, elle était déjà retirée avec une pension de 1000 livres. En 1686, elle était employée au Th. de Guénégaud. Mlle Brécourt survécut 28 ans à son mari et mourut le 2 avril 1713, rue Ste-Marguerite *(Registres de St-Sulpice).* Elle avait 83 ans.

Bibliographie : G. Monval, *Chronologie molièresque.* — Jal, *Dict. historique.*

BRÉCOURT, Léon Moisson de. — V. Léon.

BRECOURT, Jean, Charles Bertrand. — Odéon 1854, Dieppe 1856-60, Le Mans 1861-65, Versailles 1867, Rouen 1868, Troyes 1869-70, Angers 1872-73, Brest 1874, Versailles 1875-80, caissier au Palais Royal 1881-95. Brécourt qui avait dirigé plusieurs scènes de province finit sa carrière à Paris. En 1894, âgé de 72 ans, avec 31 ans de théâtre, il avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1897. « Un bon et honnête homme, estimé et apprécié d'ailleurs comme il méritait de l'être » dit St-Germain, son ancien camarade à l'Odéon. V. Mme Bertrand-Brécourt.

BRÉCOURT, Mme. — Femme du précédent. V. Mme Bertrand.

BRÈGE, Mlle. — Château-d'Eau 1873.

BRÉGI ou Brégy. — Gaîté 1822-27.

« Un acteur intelligent, dit la *Grande Biogr. dram.* supplém., 1825, sait se plier à tous les genres. Brégi, qui longtemps, sous un autre nom, fut dans la province un interprète de Molière, de Regnard, de Destouches, s'est condamné à psalmodier à la Gaîté les phrases redondantes du mélodrame... Cet acteur a le défaut de vouloir être trop utile; malgré sa bonne volonté, il lui est de toute impossibilité de chanter le vaudeville. Il fait souffrir le spectateur. Dans le mélodrame, il rend de véritables services à l'administration... » Le rôle de Montesquieu dans la *Fausse Clé* était un de ses triomphes. — L'autre nom auquel il est fait allusion plus haut était, croyons-nous, celui de *Carnavalis.*

Biographie : *Grande Biogr. dram.,* 1825, suppl.

BRELET, Pierre, Mathurin, dit aussi *Arthur.* — Débuta fort jeune et tint, paraît-il, sous le nom d'*Arthur,* un petit rôle dans la *Grâce de Dieu,* à la Gaîté. Anvers 1848, Lille 1849-50, Th. des Variétés, à Toulouse 1853, Rouen 1856-61, Bordeaux 1862, Versailles 1863-64, Strasbourg 1865, Hombourg 1867-68, Rouen 1869, Château-d'Eau 1870, Ambigu 1872-74, Th. lyrique dramatique et Th. du Châtelet 1875-78, Metz 1879-80, Paris 1881-82, Châtelet 1883-85, Paris 1886-97, Ivry s/Seine 1898. Arthur Brelet, âgé de 67 ans en 1893, avec 44 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il habitait Ivry s/Seine en 1902. Très connu dans les cafés de comédiens, au boulevard, entre le Château-d'Eau et l'Ambigu, Brelet, toujours affable et causeur, était le type du comédien de province racontant ses campagnes. Mme Louise France s'en empara et tourna le pauvre homme tout à fait en ridicule dans les *Ephémères M'as-tu vu?* Tout cela pour avoir eu le travers de se vanter sans cesse d'avoir créé un petit rôle dans la *Grâce de Dieu.* Le modeste Brelet, toujours serviable et bon camarade, ne méritait pas tant d'épigrammes.

Bibliographie : Louise France, les *Ephémères M'as-tu vu?*

BREMENS. — V. Joly.

BRÉMOND, Mlle Angèle. — V. Mme Worms Ire.

BRÉMONT, Charles Lefranc dit. — Débuta à l'Odéon en novembre 1846 dans *Britannicus,* Gaîté 1849, Th. national 1850-52, Cirque impérial 1853-55, Porte St-Martin 1856-61, Hombourg 1862, Reims 1863-64, Montpellier 1865, Gaîté 1867-72.

En 1872, Brémont âgé de 64 ans, obtint la pension instituée par la donation Félix, et écrivit à ce propos au Comité une lettre très digne. Il devait en profiter peu de temps.

Voici en quels termes E. Moreau annonça la mort de Brémont dans son Rapport du 7 juil-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

let 1873 : « Le modeste et consciencieux Brémont, à qui, vous vous en souvenez, avait été attribué le prix Félix, est mort. En nous donnant cette triste nouvelle, le maire de Fleury-les-Taverney, M. Dugit, nous disait que Brémont avait laissé dans le village autant d'amis que d'habitants. »

Bibliographie : *Annuaire* des artistes, 1872-1873, les *Th. en robe de chambre*, 1866, p. 190.

BRÉMONT, Mme. — V. Mlle Marguerite Dupuis.

BREMS. — Petits rôles, Bruxelles 1825-35.

BRENOEL. — Acteur à Auxerre, 1825 : « Il n'arriva jamais par le coche un premier rôle tel que Brenoël. Il joue le mélodrame avec tout le talent requis pour le genre. Frénoy lui-même fatiguerait en vain ses poumons de fer pour le vaincre dans la lutte. *Hariadan Barberousse* est son triomphe ».

Bibliographie : *Grande Biograph. dram.*, 1825, suppl. p. 11.

BRENTA, Mlle Christine, Nina. — Liège 1882-87.

BRÉSIL, Jules, Henri. — En dépit de la date de 1823 donnée par Larousse comme date de naissance de cet artiste, Jules Brésil est né à Paris le 8 mai 1818. Il fit, dit-on, ses études au Lycée Charlemagne et entra au Conservatoire vers 1834, dans la classe de Provost. Il se fit d'abord connaître comme auteur au Th. de la Porte St-Antoine, où il donna un vaudeville intitulé *Une mauvaise Plaisanterie*, lequel eut plus de 100 représentations.



BRÉSIL
par Déveria, vers 1845

En 1840, au Th. de la Gaîté, il joua le rôle de Jean le Précurseur dans le *Massacre des Innocents*, puis celui du major André dans la *Guerre de l'Indépendance*. Engagé à Bordeaux, il remporta les succès les plus flatteurs dans les rôles de Richelieu de *Mlle de Belle-Isle*, Brolingbroke du *Verre d'Eau*, Canabole du *Mariage sous Louis XV*. Vers le même temps, il donna dans cette ville, comme auteur : *Discours en vers à la mémoire de Molière* (1842); la *Dernière nuit d'un Condamné*, un acte en vers ; les *Trois Sœurs*, comédie en cinq actes, en prose.

L'année 1843, nous le retrouvons à Rouen, où il joue, à côté de Rachel, le rôle de Leicester dans *Marie Stuart*. Il part pour la Nouvelle-Orléans, où il fait connaître *Ruy-Blas*, écrit et fait jouer dans cette ville *Coups de baguette et Coups de bâton*, comédie, puis un drame lyrique, les *Orléanais*, et revient en France en 1845. Il fait jouer alors un à-propos en vers au Th. français de Toulouse : *Ouvriront-ils ?*

Les années suivantes, il les passe au Grand Th. de Bruxelles, où il joue le *Misanthrope*, le *Verre d'Eau*, *Ruy-Blas;* à Lyon, au th. des Célestins, il tint l'emploi de grand premier rôle. Il y fit représenter un drame de lui en cinq actes, le *Pacte de Sang*, et le même soir, au Grand Théâtre, les *Moutons de Panurge*, comédie en trois actes, en vers.

De Lyon, Brésil passe comme premier rôle à Lille 1847-48; il y joue entre autres rôles celui créé par Frédérick dans le *Chiffonnier de Paris*, pousse une pointe jusqu'à La Haye et revient à Rouen, 1850-51 (Th. des Arts). Puis, le 16 février 1852, il débute à la Comédie française dans le rôle de Glocester des *Enfants d'Edouard* et de Clinias de la *Cigüe*. Mais la place de Brésil était au boulevard. En 1853, à l'Ambigu, sa création de Harris dans la *Case de l'Oncle Tom* le plaça hors de pair.

Artiste dans toute la force du terme, érudit, chercheur, collectionneur, ayant la passion du théâtre, Brésil se préoccupa toute sa vie de bien jouer et de bien costumer ses rôles. Pendant vingt ans, il fut le « troisième rôle » idéal du boulevard, et déploya dans cet emploi un talent qui ne fut jamais surpassé. De haute stature, les traits réguliers, la voix profonde, jouant souvent avec toute sa barbe, cet artiste possédait au plus haut point la science du costume, faisant de ses personnages de véritables portraits historiques.

A l'Odéon, il crée José de *Gusman le brave* (1853), Bernard Mauprat de *Mauprat;* à la Porte St-Martin, le comte de Louvois dans le *Comte de Lavernie* (18 nov. 1854); il passe par le théâtre du Cirque impérial 1856-57, où il reprend Coconnas de la *Reine Margot*, revient à la Porte St-Martin, crée Gonzalve de Cordoue dans *Aldarva la Mauresque* (1858), incarne à l'Ambigu, Monsoreau de la *Dame de Monsoreau;* au th. du Châtelet, il reprend le rôle de Bignon dans les *Nuits de la Seine*, et crée celui de René de Florentin dans la *Jeunesse du roi Henri*.

« Qui ne connaît Brésil ? Homme du monde et homme aimable, lisons-nous dans les *Th. en robe de chambre* (1866); c'est un véritable

EFERUS - Recherches & Classification numériques

artiste. Grand, beau, il fut le premier rôle qui a eu le plus de succès en province... Pourquoi n'a-t-il pas réussi comme Mélingue, dont il a au moins le talent? »

Tour à tour à la Gaîté, à la Porte St-Martin (*Cadio* 1868) il joue, à ce dernier théâtre, le rôle de Gubetta dans la reprise de *Lucrèce Borgia* et celui de Lugarto dans celle de *Mathilde* (1870). Il passe l'année terrible à Paris, faisant son service dans la garde nationale, et rentre à la Gaîté par le rôle de Gonzague, créé par Brindeau dans le *Bossu*. Enfin, à la salle Ventadour, il crée le rôle de Philippe-Auguste dans les *Deux Reines*, 1874.

Le 24 décembre de cette année, il est à Bruxelles en représentations (la *Reine Margot*). Nous avons entre les mains une lettre de cet artiste, à cette date, où il discute les conditions d'une rentrée à l'Ambigu avec un rôle dans les *Muscadins*. La combinaison n'aboutit pas, et Brésil renonçant tout à fait au théâtre comme artiste, continua à écrire. Excellent homme, mais d'un caractère austère, Jules Brésil vivait fort retiré dans son appartement de la rue St-Antoine — impasse Guéménée, 2 — dont il avait fait un musée. C'est là qu'il écrivit : *Si j'étais Roi*, dont Adam fit la musique, *Vénus au moulin d'Ampiphros*, tableau mythologique en un acte (Bouffes, 31 mai 1856), la *Parade* (Bouffes, 2 août 1856), les *Orphelines de la Charité*, 5 actes (avec d'Ennery, Ambigu 1857), les *Œuvres du Démon* (Gaîté), le *Martyre du Cœur*, 5 actes (avec Victor Séjour, Ambigu 1858), l'*Escamoteur*, 5 actes (avec d'Ennery, Gaîté), *Silvio Silvia*, opéra comique, 1861, *Entre deux Feux*, comédie, Porte St-Martin, *Marcelle* (th. du Vaudeville), *Diana* (Ambigu), la *Mandragore*, musique de Litolff, Fantaisies parisiennes de Bruxelles 1876, le *Tribut de Zamora*, Opéra, avec d'Ennery, musique de Gounod, l'*Escadron volant de la Reine*, musique de Litolff, Opéra Comique, etc. Dans le journal la *Presse*, il publia un roman : la *Vierge aux deux Amours*.

En 1884, Brésil obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes dramatiques, et quelques mois après, celle de 1.000 fr. des auteurs dramatiques. Atteint de misanthropie, il fit annoncer la vente de tous ses meubles anciens, de toutes ses collections, se retira d'abord à Vincennes, puis à St-Valéry-en-Caux (1891-98) et revint mourir le 22 octobre 1899, à Bois-Colombes, chez son fils.

Lorsque M. L. Péricaud annonça cette mort dans son Rapport de 1900, il salua en Brésil « l'un des derniers acteurs du grand drame » et après avoir retracé rapidement sa carrière, il ajouta : « Souvenir respectueux et regrets sincères à cet honnête homme de talent et de modestie qui, grandement, honora notre profession. Sur la tombe, Bouyer lui a porté nos derniers adieux ».

M. Léon Brésil, notre excellent confrère du *Figaro*, est son fils unique ; Mlle Marguerite Brésil, du Gymnase, des Variétés, est sa petite-fille.

Bibliographie : H. Minier, le *Th. à Bordeaux*, les *Th. en robe de chambre*, 1866, *Annuaires* des artistes. — L. Lefebvre, *Hist. du th. de Lille*.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis 6580, à mi-corps, de ¾ à gauche., lith. par Devéria.

BRESSANT, Jean, Baptiste, *Prospère*. — (C'est ainsi que son état-civil orthographie son dernier nom). Naquit à Châlon s/Saône le 23 octobre 1815. Envoyé de bonne heure à Paris, il entra comme saute-ruisseau chez un avoué, emploi qu'il quitta bientôt pour celui de commis chez un marchand de peintures litho-chromographiques, quai Voltaire.

Le hasard l'ayant mis en rapport avec Casimir Bonjour, celui-ci lui donna une lettre de recommandation pour Michelot : « C'est un futur prince de la comédie que je vous adresse, lui disait-il ; traitez-le avec tous les égards dus à son rang ». Il ne croyait pas si bien dire ; mais le jeune Bressant n'ayant pas l'âge pour être admis à suivre les cours du Conservatoire, dut se contenter d'être auditeur.

En 1832, à dix-sept ans, il débute chez les frères Seveste, au th. de Montmartre. Il était alors si frêle et si délicat qu'il ne pouvait guère paraître que dans les rôles de Mme Thénard ou de Déjazet. A cette époque, remontent les représentations de *Les Jours gras sous Charles IX* et *Antoine ou les Trois Générations*. Dartois, directeur des Variétés, venu là pour entendre Prosper Gothi, engagea Bressant à des conditions fabuleusement modestes.

Un artiste des Variétés, nommé Daudel, était en même temps correspondant dramatique. Il conseilla au jeune Bressant de demander quelques mois de congé pour suivre Perlet dont il organisait la troupe afin de donner des représentations à Londres. Le congé facilement obtenu, Bressant passa six mois à Londres, et comme le jeune premier avait cinquante ans et que cela déplaisait fort à Jenny Colon, celle-ci fit tant que Bressant le remplaça dans presque tous ses rôles. Enfin le 13 avril 1833, n'ayant pas encore dix-huit ans, il parut pour la première fois sur la scène des Variétés dans les *Amours de Paris*. On le jugea « jeune et mauvais ». Nouvelle apparition le 22 août suivant dans la *Salle de bains* où il tenait un bout de rôle. Sur ces entrefaites, Vernet fut pris d'un accès de goutte. Jenny Colon intervint, fit donner à Bressant le rôle de Pippo dans la *Prima Donna*. et l'on put déjà voir percer chez le débutant ces qualités charmantes de tenue et de diction qui devaient établir sa haute fortune au théâtre. Bressant possédait, en outre, une voix charmante, et chantait à ravir le couplet.

Madame d'Egmont (1834), le *Tapissier*, le *Bal des Variétés*, le *Père Goriot* (1835), lui donnent encore l'occasion de se produire ; il

EFERUS - Recherches & Classification numériques

devient, en peu de temps, le plus parfait, le plus applaudi des jeunes premiers, et la Comédie française lui propose, dès 1835, un engagement qu'il accepte.

« Mais, écrit Fr. Sarcey dans son *Etude sur Bressant*, une folie de jeune homme se jeta à la traverse. Il s'était marié à la suite de circonstances romanesques dont le détail n'appartient pas au biographe. Ce mariage eut de fâcheuses conséquences. La charmante Dorimène à qui Bressant venait, un peu malgré lui, de donner son nom, était la fille de l'entrepreneur des succès aux Variétés (*vulgo*, chef de claque). Personne n'ignore que ces industriels gagnent de grosses sommes à ce métier aussi lucratif que peu considéré. Bressant craignit, en quittant son théâtre, de compromettre la position de son beau-père. Il était encore mineur quand il avait signé avec les sociétaires de la rue Richelieu ; il argua de ce vice de forme pour faire déclarer nul son engagement, et resta aux Variétés ».

Ceci n'est pas tout à fait exact dans les détails, comme le prouve l'extrait de la *Gazette des Tribunaux* du 26 nov. 1836, cité en appendice dans la biographie de M. G. d'Heylli. Il ressort, en effet, de cette pièce, que Bressant voulait rompre avec les Variétés (et non avec la Comédie) en arguant qu'il était mineur lorsqu'il avait souscrit quelques mois auparavant son engagement, sans l'assistance de sa mère, sa tutrice légale. Or, cet engagement était encore valable pour quatre ans et le dédit fixé à 25,000 francs. Le procès entre Bressant et l'administration du th. des Variétés eut lieu devant la première chambre du Tribunal de première instance, et gagné par Bressant. Et cependant la paix fut faite entre les deux parties, puisque, sur les instances de sa nouvelle famille, il renoua de nouveaux liens avec ce théâtre, le jour même et à l'issue de son procès.

Le 13 mars 1836, il crée dans le *Marquis de Brunoy*, le rôle du comte de Provence aux côtés mêmes de Frédérick. Le 10 septembre, il fait merveille dans sa création du prince de Galles de *Kean*. En 1837, nouveau grand succès dans le *Chevalier d'Eon* qu'il joue avec Jenny Vertpré.

L'année suivante, le théâtre de St-Pétersbourg qui cherchait à attirer les meilleurs artistes, fit transmettre à Bressant les offres les plus séduisantes. Il gagnait à Paris 6000 fr. d'appointements et 5 fr. de feux. Le 6 octobre 1838, le th. des Variétés fit constater l'absence illégale de son pensionnaire, lequel fut condamné, à son retour, à payer vingt mille francs (*Gazette des Tribunaux*, 7 avril 1845).

L'élégance de ses manières, le charme de sa voix, sa distinction parfaite, ne tardèrent pas à faire tourner toutes les têtes féminines à St-Pétersbourg, où il resta plus de sept ans et où il parut dans 142 rôles, dont la liste fort complète a été dressée et publiée par G. d'Heylli (drame, vaudeville, comédie, opéra comique). On vendait à ses admiratrices son buste en cire, a raconté Fr. Sarcey ; l'on faisait brûler des cierges à son intention. Et l'idole du jour avait chevaux, donnait des dîners, était de toutes les chasses, jetant sans compter l'argent par les fenêtres. Compromis dans une aventure romanesque — la chronique scandaleuse chuchota le nom d'une très grande dame — le nouveau Don Juan fut « invité » à passer très promptement la frontière russe avant ses dix années réglementaires, ce qui lui valut encore une condamnation à 16,000 francs de dommages-intérêts que lui fit infliger le général Guédéonoff, directeur supérieur du Th. français de St-Pétersbourg. Bressant était resté en Russie six ans et trois mois, du 17 déc. 1838, jour de son premier début, au 27 févr. 1845, jour de sa dernière représentation.



BRESSANT, en 1874
(Cliché Buguet)

Tout Paris apprit ce retour qui avait fait quelque scandale, et le Th. du Gymnase accueillit l'enfant prodigue qui reparut devant le public parisien le 21 février 1846 dans *Georges et Maurice*. Th. Gautier rend compte, dans les termes suivants, de la réapparition de Bressant (feuilleton du 25 février) :

« La salle du Gymnase était pleine, des baignoires au paradis, ce qui ne lui arrive pas souvent, même les jours de premières représentations. La curiosité était excitée d'une manière assez vive, non par la pièce, mais par l'acteur. Il y a une huitaine d'années de cela, Bressan *(sic)* qui était un très joli jeune premier, fit une pointe vers la Russie où il devint l'objet d'une vogue extraordinaire traduite en appointements de 45,000 francs — des appointements de ténor!... Le voici de retour... Il a évité l'obésité, cet écueil des amoureux de théâtre et, s'il a moins de jeunesse, il a plus de mélancolie, plus de pensée dans le regard. C'est le jeune premier le plus convenable qu'on puisse voir; il se met bien, sans recherche

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ridicule, et a tout à fait l'air d'un homme du monde ; sa tenue est parfaite, sa diction juste et chaleureuse quand il le faut, etc. »

Qu'est-ce que l'artiste nommé *Bressan* (on écrivit souvent *Bresson* et *Bressan*) qui débuta sans bruit à l'Odéon en juin 1846? Peu importe. Mais le 5 août de la même année, Bressant obtint au Gymnase un succès considérable dans *Clarisse Harlowe*. Bressant, écrit encore Th. Gautier, « a été vif, hautain, élégant, impétueux, soumis, plein de caresses et de menaces, d'une fatuité superbe, d'une arrogance folle dans la première partie ; dans la seconde, il a montré tantôt un désespoir sombre, tantôt une gaîté effrayante... ». Ce rôle de Lovelace fut un des plus beaux de sa carrière. La même année il créa encore le rôle d'Albert de la *Protégée sans le savoir*.

Pendant huit ans, Mme Rose Chéri et Bressant firent courir tout Paris au Gymnase. Nous ne rappellerons que les grands succès personnels à Bressant :

1848 11 sept., la *Comtesse de Sennecey*, le comte.
1848 14 nov., *O Amitié!* Léopold.
1849 2 juin, *Brutus lâche César*, Mornand.
— 27 oct., le *Bal du Prisonnier*, le comte.
1850 5 janv., *Diviser pour régner*, le comte.
1850 19 août, *Faust et Marguerite*, Faust.
— — le *Canotier*, Amilcar.
1851 4 févr., le *Collier de Perles*, Richardson.
1851 12 mars, *Manon Lescaut*, Des Grieux.
— 26 nov., *Le mariage de Victorine*, Alexis.
1852 20 mars, *Le piano de Berthe*, Frantz.
— 25 nov., *Un fils de famille*, Armand.
1853 19 mars, *Philiberte*, le chevalier.
— 13 sept., *Le pressoir*, Valentin.
— 15 sept., *Diane de Lys*, Paul Aubry.

Le succès de Bressant dans le *Fils de famille* avait été considérable. La Russie revint à la charge, et au lieu des 21,000 fr., chiffre des appointements au Gymase, en offrit 70,000 avec des avantages exceptionnels à la fin du traité. C'est alors que le ministre d'Etat, M. Achille Fould, intervint, et lui proposa d'entrer au Théâtre français, d'emblée avec le titre de sociétaire.

« L'engagement de Bressant, écrivit alors M. Ed. Thierry, est l'acte du ministre d'Etat, mais il est l'œuvre de tout le monde... Il ne lui a pas offert les appointements d'une première chanteuse ou d'un premier ténor, il lui a offert tout simplement ce qui était jadis la digne ambition des talents supérieurs, le titre de sociétaire du Théâtre français de Paris, la juste adoption parmi les petits fils de Molière ».

Une pareille admission, sans début préalable, était contraire à tous les règlements ; mais il fallut bien se conformer à la décision ministérielle du 31 janvier 1854. Le 6 février suivant, Bressant parut dans Clitandre des *Femmes savantes*. Ce fut une espèce de désillusion, mais le charme de l'homme était si puissant, que presque tout le monde se laissa encore enchanter par l'enchanteur. Paul Foucher raconte que, se trouvant dans la coulisse, il entendit Mme Thénard dire à Bressant : « J'ai vu Fleury, et vous me le rappelez ».

A vrai dire, Bressant avait toujours été Bressant le charmeur. Il avait joué jusqu'ici la comédie sans grande préparation. La « tradition » était lettre morte pour lui. Dans la comédie moderne, il se présentait et conquérait tous les suffrages. Pour aborder le répertoire il lui fallait se mettre à l'étude. Par bonheur, ce premier soir, il réussit admirablement dans une petite comédie, *Mon Etoile*, où il se retrouva dans son élément.

« J'ai appris avec une grande satisfaction le succès de Bressant à la Comédie française, écrit Rachel à sa sœur Sarah (Varsovie, 18 mars 1854), d'abord dans l'intérêt du public, puis aussi pour les jeunes premiers de ce grand théâtre ; peut-être ne se pavaneront-ils plus tant de leur fort mérite ; il est temps qu'une révolution éclate dans cette grande boutique républicaine qui s'arroge tous les droits, même celui du talent que tous lui refusent ».

Pendant les vingt-trois ans qu'il resta attaché à la Comédie française, Bressant fut toujours le comédien le plus séduisant, le plus captivant, le plus brillant, incomparable dans les rôles appropriés à sa nature, à sa distinction, à son élégance sans affecterie, toujours Bressant, en un mot, dans tous ses rôles, et pour cela même incomplet dans bien des rôles du répertoire, sauf Almaviva du *Barbier*, son triomphe, et *Don Juan* où il fut un gouailleur sceptique de haute allure.

Voici la liste complète des créations et reprises de cet artiste à la Comédie française :

1854 6 fév. (début), *Les femmes savantes*, Clitandre.
— 6 févr., 1re, *Mon Etoile*, Edouard.
— 7 mars, *Le verre d'eau*, Bolingbroghe.
— 21 mars, *Un caprice*, Chavigny.
— 7 juin, *Mlle de Belle Isle*, Richelieu.
1855 15 janv., 1re, *La Czarine*, le Comte.
— 28 mars, *L'Ecole des bourgeois*, Moncade.
— 7 juin, 1re, *Par droit de conquête*, Georges.
— 5 juillet, *Les caprices de Marianne*, Octave.
— 17 sept., *La ligne droite*, Lucien.
— 25 sept., *Les fausses confidences*, Dorante.
— 19 nov., *Joconde*, Lucien.
1856 21 janv., 1re, *Les pièges dorés*, Durantel.
— 19 févr., *Le legs*, le marquis.
— 26 mai, 1re, *Le Bougeoir*, De Lucenay.
— 1er juillet, *Une chaine*, St-Geran.
— 17 sept., 1re, *Fais ce que dois*, François Ier.
— 18 nov., 1re, *Le berceau*, Gaston.
— 27 nov., 1re, *Le pauvre d'esprit*, Prosper.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1857 7 janv., *Le jeune mari*, Oscar.
— 19 janv., *Turcaret*, le marquis.
— 12 mars, 1re, *La Fiammina*, Lord Dudley.
— 16 juin, *Le Barbier de Séville*, Almaviva.

« Jamais, a écrit son biographe M. d'Heylli, jamais personne n'avait interprété comme lui la grande scène du deuxième acte, où il feint l'ivresse avec une grâce si parfaite et sans jamais rien perdre de sa dignité de grand d'Espagne ». Dans ce rôle, il se montra hors de pair.

1857 14 juillet, *Le misanthrope*, Alceste.
— 1er août, 1re, *Philiberte*, De Talmay.
— 30 oct., *La calomnie*, Raymond.
— 23 nov., 1re, *Le fruit défendu*, De Varenne.
1858 23 avril, *Don Juan*, Don Juan.

Nous avons dit plus haut qu'il fit de ce rôle un grand seigneur impertinent et merveilleux de grâce. Son interprétation suscita cependant quelques restrictions. Voici ce que M. Jules Claretie écrivait, à propos de ce rôle, le 24 février 1868: « Bressant est charmant dans Don Juan, mais rien que charmant. Ses costumes sont délicieux, il les porte à ravir; il va et vient avec une aisance et une grâce parfaites. C'est le plus élégant Don Juan qui se puisse imaginer. Je vois bien le séducteur, mais je cherche le penseur. Cette double physionomie du personnage, Bressant ne l'a pas indiquée. Le rôle est composé trop uniformément, et j'y voudrais plus de nuances, plus d'ironie, plus d'accent ».

1858 14 sept., *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, le comte.

Ces proverbes de salon n'ont jamais été joués par personne comme par lui.

1859 15 mars, *Le philosophe marié*, Damon.
— 16 juin, *Le mariage de Figaro*, Almaviva.
— 9 déc., *Le jeu de l'amour et du hasard*, Dorante.
— 13 déc., 1re, *Qui femme a, guerre a*, le comte.
1860 13 mars, 1re, *Le feu au couvent*, D'Avenay.
— 14 juin, *L'annexion*, strophes lues.
— 6 nov., 1re, *La considération*, Armand.
1861 3 avril, 1re, *Un jeune homme qui ne fait rien*, Maurice.
— 21 mai, *Un mariage sous Louis XV*, le comte.
— 21 oct., 1re, *La pluie et le beau temps*, Un inconnu.
1862 6 mars, 1re, *La loi du cœur*, le comte.
1863 2 mars, *Le fils de Giboyer*, le marquis (rôle créé par Samson).
— 12 juin, 1re, *Une loge d'opéra*, Henry.
1864 3 mai, *Le gendre de M. Poirier*, Gaston.
— 15 déc., *Le cheveu blanc*, De Lussac.
1865 18 janv., *Tartufe*, Tartufe.

Ed. Fournier écrit le 23: « Le nouveau Tartufe a pris au mot cette phrase d'Orgon: « Il est bien gentilhomme! » Quand Dorine ajoute de sa bonne et verte langue: « Oui, c'est lui qui le dit! » on est tenté, en regardant Bressant, de croire qu'elle se trompe, et qu'Orgon dit vrai. Une partie du contre-sens dont je parlais est là. Le cuistre n'existant plus, pour faire place à une manière de séminariste gentillâtre, Tartufe disparaît. — C'est Tartufe-Alonzo ».

Ed. Fournier eût pu dire: C'est Bressant.

1865 5 déc., 1re, *Henriette Maréchal*, Un monsieur.
1866 18 janv., 1re, *Le lion amoureux*, Humbert.
— 30 oct., 1re, *Le fils*, Armand.
1867 9 janv., 1re, *Un cas de conscience*, Raoul.
— 8 févr., *L'aventurière*, Fabrice.
— 6 mai, *Le pour et le contre*, le marquis.
— 27 mai, *La critique de l'Ecole des femmes*, Dorante.
— 20 juin, *Hernani*, Don Carlos.
— 18 déc., 1re, *Mme Desroches*, l'amiral.
1868 6 mars, 1re, *Un baiser anonyme*, Gaston.
1869 7 janv., 1re, *Les faux ménages*, M. Ernest.
— 1er mai, 1re, *Le post-scriptum*, De Lancy.
— 6 déc., 1re, *Lions et renards*, le baron.
1870 28 mars, *Dalila*, Carnioli.

Bressant se trouvait à Vichy lors des événements de l'année terrible. Il ne revint à Paris qu'après la Commune, mais il était déjà frappé du mal qui devait l'éloigner de la scène. Il reparut le 25 juillet 1871 dans le rôle d'Alceste du *Misanthrope*, reprit, mais avec certains symptômes de défaillance, Maurice de Saxe d'*Adrienne Lecouvreur* (27 sept.), Clavaroche du *Chandelier* (16 mai 1872), créa Henri de la *Part du roi* (20 juin). Le 10 février 1873 il se montrait encore dans le rôle de Louis XIII de *Marion Delorme* et le 18 avril établissait son dernier rôle, De Solis de l'*Acrobate*. Un mal de langueur, de fatigue, d'épuisement le terrassait. Pendant dix mois il essaya encore de remettre sa santé (1874), rentra dans le *Verre d'eau* le 25 février 1875, puis ne parut plus que dans des pièces en un acte. Le *Post-scriptum* fut la dernière dans laquelle il parut (13 mai 1875). Le Théâtre français voulut quand même lui conserver sa situation, mais au mois de novembre 1876 il demanda lui-même à être mis à la retraite à partir du 1er février 1877, ce qui lui constituait vingt-trois ans de services à la Comédie. Il conservait seulement sa classe au Conservatoire où il avait été nommé professeur. Mmes Croizette, Martin, Samary, Volsy, Marguerite Dupuis, Persoons, Pierski, MM. Mounet-Sully, Baillet, Villain, Amaury, Fréd. Achard, Carré, Bourgeotte, Paul Desclée furent ses élèves.

M. d'Heylli, son biographe, nous dépeint ainsi l'homme privé: « En dehors du théâtre,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bressant demeurait l'homme du monde, parfait gentilhomme que nous avons connu à la scène. Il avait le goût du grand confortable; il aimait les arts, les tableaux, les chevaux, recevait grandement, avait table ouverte, était généreux et volontiers prodigue. C'était un véritable grand seigneur qui avait le cœur sur la main... Au théâtre il restait éloigné de toutes les coteries et de toutes les intrigues; aussi, comme il ne disait jamais de mal de personne... il était estimé et aimé de tout le monde ».

Sa représentation de retraite, à laquelle il ne put prendre part, vu l'état de sa santé, eut lieu le 27 février 1878: on donna l'*Eté de la Saint-Martin*, les *Caprices de Marianne*, des fragments d'*Othello*, *Mr de Pourceaugnac*. Après la représentation, Got qui jouait Pourceaugnac, lança des troisièmes loges un pli cacheté, et Coquelin, qui l'ouvrit, lut une lettre d'adieu de Bressant en présence de toute la Comédie. La Société des artistes lui accorda la même année la pension de 500 francs.

Frappé de paralysie et d'ataxie, Bressant quitta Passy où il habitait pour St-Pierre-lez-Nemours, où il traîna encore sa triste existence jusqu'au 23 janvier 1886. On trouvera plus loin quelques détails sur sa première femme et sur sa fille (V. Mme Bressant et Mlle Bressant).

Eug. Garraud, son camarade, rapporteur à la Société des artistes (1886) retraça longuement ses obsèques :

« Bressant, dit-il, est mort le 23 janvier à Nemours, dans la petite maison où il s'était retiré en quittant le théâtre. Il a conservé jusqu'à son dernier jour, nous pouvons dire jusqu'à sa dernière heure, la lucidité et la force d'âme qui sont l'apanage des natures supérieures. Ses obsèques ont été célébrées avec une grande simplicité et dans un profond recueillement. Le char funèbre, qui disparaissait sous de magnifiques couronnes de fleurs naturelles, pieux souvenirs d'amis présents et absents, était suivi par un grand nombre d'auteurs, de journalistes et de comédiens venus de Paris pour lui rendre les derniers devoirs ». Au cimetière de Nemours des discours furent prononcés par Got, doyen de la Comédie française, Halanzier, au nom des artistes, Albéric Second, comme ami. « Sa charité était inépuisable », dit encore Garraud qui l'avait vu à l'œuvre alors que Bressant était membre du Comité des artistes. « Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé ».

En janvier 1875, Bressant avait reçu du roi des Pays-Bas une médaille d'or grand module, d'une valeur de 2000 fr. environ avec une lettre et un diplôme.

Biographie: *Galerie théâtrale*, Libr. de la Porte St-Martin, notice par H. Monnier, 1853. — *Les Théâtres de Paris*, notice par Em. Dufour, 1855. — *Paris-Théâtre* (50e livraison), notice par Félix Jahyer, avril 1874. — *Comédiens et comédiennes* (1re série), par Fr. Sarcey, 1876. — Georges d'Heylli, *Bressant*, Paris 1877.

Bibliographie : Th. Muret, l'*Hist. par le théâtre*, t. III, p. 391. — Le *Nain jaune*, étude sur le talent de Bressant, par J.-M. Leriche, 1869. — Fr. Sarcey, *Quarante ans de théâtre*. — *Foyers et coulisses*, Théâtre français, t. II, p. 110. — Vapereau, l'*Année littéraire*, 1866, p. 136. — G. Duval, l'*Année théâtrale*, t. II, p. 91.

Iconographie: Bibl. nat., Catalog. Duplessis, n° 6583.

1. En pied, de ¾ à gauche (caricature), lith. par E. Carjat, 1854.

2. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. par A. Collette d'après Eust. Lorsay.

3. En pied, de face, cost. de th., lith. Marie, 1877.

4. A mi-corps assis, de ¾ à droite, phot. Vallon de Villeneuve, 1854.

V. aussi Bibl. nat. portraits de Lablache.

Musée de la Comédie française:

166. Bressant dans le rôle de *Don Juan* dans le tableau de Geffroy : *Les sociétaires de la Comédie en 1864*.

230. Bressant dans le rôle d'Almaviva du *Barbier de Séville*, scène IV, acte III, à quatre personnages, par Armand Dumaresq.

236. Buste en bronze, h. 0.63, par J. Feuchère, 1845, offert en 1892 par Mme Veuve Bressant.

369. Bressant jeune, peinture toile, h. 1.64, l. 1.08, par Marcel Verdier, exposé au Salon de 1849 (n° 1996), don de Mme Veuve E. Bressant, déc. 1892.

370. Bressant, statuette bronze, h. 0.50.

Galerie théâtrale, portrait gravé sur acier par Geoffroy, représentant Bressant dans *Philiberte*, 1853.

Paris-théâtre, phot. buste, 1874.

Comédiens et comédiennes, eau forte, de Gaucherel, Bressant dans le *Lion amoureux*, 1876.

Bressant, par d'Heylli. Eau forte, buste par Masson.

BRESSANT, Mme, Ire, Elisabeth, Augustine Dupont, femme. — Souvent désignée sous le nom de *Bressan*, était fille du chef de claque des Variétés, et actrice du même théâtre. Bressant avait dix-neuf ans quand il s'éprit d'elle et l'épousa un peu forcément vers 1834. Elle fut la mère d'Alix Bressant (V. Mlle Bressant) mais ne tarda pas à se séparer à l'amiable de son mari pour « incompatibilité d'humeur ». Mme Bressant fit partie de la troupe des Variétés pendant près de vingt ans.

L'*Indiscret des coulisses* écrit en 1841 : « Mme Bressant, jadis Mlle Dupont, avait autrefois le talent de son mari qui parlait pour elle. Voilà Bressant qui a disparu, emportant avec lui toute influence et sa femme reste seule, sans appui. Mme Bressant a de la gentillesse, quelques prétentions nullement fondées au chant et une petite taille; mais le théâtre des

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Variétés a besoin de beaucoup de femmes ; aussi Mme Bressant est-elle sûre ou à peu près d'y rester ; elle fait nombre ».

Dans son compte rendu d'*Halifax*, Th. Gautier, plus bienveillant, dit à la date du 6 décembre 1842 : « La jolie Mme *Bressan* a créé le rôle de Jenny avec cette ingénuité charmante et cette grâce enfantine qui n'appartiennent qu'à elle ». Elle est « charmante » dans le *Diable à quatre* (20 oct. 1845) ; charmante aussi dans *Colombe et Perdreau* (août 1846) « où elle avait une petite grâce rengorgée et rondelette qui lui seyait à ravir ». Malheureusement une obésité précoce la força à quitter prématurément le théâtre. Mme Bressant mourut à Paris le 1er juillet 1869, à l'âge de 51 ans.

Elle demeurait 157, faubourg St-Honoré. Ses funérailles eurent lieu le 3 juillet, à l'église St-Philippe du Roule. La plupart des artistes de la Comédie française y assistèrent. L'année suivante, il y eut un service de bout de l'an, le 1er juillet. Les lettres de faire part mentionnaient, outre son mari, sa fille, son gendre et ses petits enfants. Bressant se remaria peu de temps après sa mort.

Bibliographie : L'*Indiscret des coulisses*, 1841. — Th. Gautier, *Histoire dramat.* — G. d'Heylli, *Bressant*.

BRESSANT, Mlle Alix, femme et princesse Kotchubey, puis femme d'Artigues. — Fille des précédents. Débuta en octobre 1859 au Vaudeville, dans les *Dettes de cœur*. Elle était née à Paris en 1838. On vanta sa grâce, son élégance, sa distinction. Elle passa au Gymnase, 1861-65, et épousa en premières noces le prince russe Michel Kotchubey, dont elle avait quatre enfants vivants en 1869 : les princes Michel et Léon, les princesses Marianne et Nathalie. Devenue veuve, elle épousa en secondes noces (1878) M. d'Artigues, alors préfet de l'Ariège.

Mlle Alix Bressant publia sous son nom de jeune fille *Une Paria*, un vol. in-18 publié à la librairie du *Petit Journal* (1865) et un deuxième roman *Gabriel Pinson*, in-18 (1867) ; puis sous la signature de la Princesse Kotchubey, le *Manuscrit de Mlle Camille*, in-12, et sous le nom de Madame d'Artigues, *Lettres de femme*, in-12. Elle habitait Paris en 1884.

Bibliographie : G. d'Heylli, *Bressant*.

BRESSARD, Mme Louise, Bourdon. — Troyes 1883-84.

BRESSEAUX, Mlle Rosa. — Th. Comte 1829.

BRESSIANI, Auguste. — Jeune premier, Bruges 1842.

BRESSOLLES, Mme J. — Renaissance 1873, Gaîté 1873.

BRESSON. — Troupe Desroziers, Amiens, Abbeville, Cambrai, Douai, Arras 1773-74. Aux appointements de 2400 francs.

BRESSY-Bonnelly, Edouard, Chevalier d'Isabelle la Catholique avant 1870. — Pau 1870-72, Toulouse 1873, Liège, 1874, Constantine 1875-76, Bayonne 1877, Le Hâvre 1878, Agen 1879-80, Boulogne s/mer 1881-82, Amiens 1883, Dijon 1884, Montpellier 1885, Strasbourg 1886, Verviers 1887, Constantinople 1888-91, Valenciennes 1892-93, Rennes 1894-95, Paris 1896, Nîmes 1897, Gargan 1898, Cherbourg 1899, Bordeaux 1900. Cette année, Bressy-Bonnelly âgé de 69 ans, avec 40 ans de services, obtint 500 fr. de pension sur la fondation Arnould-Plessy. Il habitait alors Bondy-forêt. L'année 1902 il passa à Langeais et reçut la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

BRESSY, Mme Marie, Andréa, née Bonnet. — St-Etienne 1864-68, Dijon 1868, Toulon 1870-72, Toulouse 1873-74, Elbeuf 1875-79, Limoges 1880.

BRESSY-Bonnelly, Mme Léonie, Estelle. — Béziers 1873-74, Constantine 1875-77, Odéon 1878, Agen 1879-80, Lille 1881, Nîmes 1882, Amiens 1883, Dijon 1884-85, Rennes 1886.

BRESSY, Mme Jacquette, Philippine, née Bonnet. — Toulouse, 1873-74, Elbeuf 1875-79, Limoges 1880, Paris 1887-95.

BRET. — Débuta à l'Odéon par le rôle d'Arnolphe de l'*Ecole des femmes*, mai 1846.

BRETAN, Mme, mère. — Maëstricht 1673 à 1678.

BRETIGNIÈRE. — Acteur dont il existe un portrait à la Bibl. nat., Catal. Duplessis n° 6618. En pied, de face, cost. de th. lith. par P. Meinier, 1835.

BRÉTIGNY, Mlle. — Château d'Eau 1880.

BRETON. — Sous ce nom :

Breton. — Vaudeville 1807-08.

Breton. — Cirque Olympique 1816, Porte St-Martin 1818-19, Ambigu 1819, Porte St-Martin 1822-23.

Breton, Jules. — Débuta le 21 avril 1828, aux Variétés, par le rôle du Barbier dans la *Carte à payer*. — Odéon 1845-49, Alger 1850-1852.

Breton. — Père noble, Eure-et-Loir et Loiret 1828, 7e arrt th. 1830-31.

Breton, François, Eugène. — Comique, Marseille 1826-27, Th. Fr. Bordeaux 1828, Perpignan 1829, premier comique Variétés Bordeaux 1830, Perpignan 1835, Bordeaux 1835, premier comique Gymnase Lyon 1838, Le Hâvre 1838, Anvers 1843, Bruxelles 1844, résilie à l'amiable son engagement au Th. des Nouveautés à Bruxelles (sept. 1845), financier An-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

vers 1846 à 1853, Strasbourg 1854, Brest 1855, Angers 1856, Lille 1857, Strasbourg 1858-60, Toulouse 1861-64, Montpellier 1865, Toulouse 1867-69. En 1870, Eug. Breton avait 65 ans et 43 ans de th. Il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes, et se fixa à Toulouse. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1882.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis, n° 6621.

1. En buste, de ³/₄ à droite, lith. par P. B. (1838).
2. En pied, de ³/₄ à droite, cost. de th., imp. Gerente fils, Lyon 1852.
3. En pied, de ³/₄ à droite, cost. de th., lith. Gubian, Lyon 1838.
4. En pied, de profil à droite, cost. de th., lith. par L. M.
5. En pied, de profil à gauche, cost. de th., lith. par L. Mousquet.
6. En pied, de ³/₄ à gauche, cost. de th., lith. J.-J Roux.

Reste à savoir si tous ces portraits se rapportent à Eugène Breton? Ceux de 1838, sans aucun doute. Mais celui de 1852? N'est-ce pas plutôt celui de l'acteur nommé Breton qui jouait alors à Lyon (V. ci-dessous.) Il doit y avoir confusion.

BRETON. — Rouen, th. des Arts 1847-49, Lyon 1850-55. V. l'iconographie d'Eugène Breton.

BRETON. — Deuxième amoureux, Anvers 1853.

BRETON, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme BRETON, soubrette, Loiret 1828, 7e arr. th. 1830-31. Jouait aussi les mères nobles.

Mme BRETON, Eugène, jeune duègne, Perpignan 1835, deuxième caractère, Le Hâvre 1838.

Mme BRETON, première amoureuse, Anvers 1843.

Mme BRETON, Laurence née Duprato, femme puis veuve. — Lyon, 1852-80. En 1863, Mme Veuve Breton avait 67 ans et 42 ans de th. Elle obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes, et vécut à Lyon. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1881. Elle avait donc 84 ans.

Mlle BRETON, coquette, Constantine 1852.

Mlle BRETON, jeune premier rôle, Calais 1853.

Mme BRETON, Octavie née Démelisse, Burger dite. — Bourges 1850, Lyon 1852-53.

Mme BRETON, Rose, Amélie née Guichard. — Anvers 1853, Strasbourg 1854, Brest 1855, Angers 1856, Lille 1857-59. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1860.

Mlle BRETON, Léonie. — Palais Royal 1863-68, Bouffes 1869-72, Palais Royal 1873-77.

Mlle EDMA BRETON. — Salle Taitbout 1875-76.

BREUIL (de) Géraud dit, Marie-Dominique, connu aussi sous le nom de *Debreuil*. — Ambigu 1851-54. En 1853, il eut la jambe fracassée. Vaudeville 1855-59, Ambigu 1860-75, Th. lyrique dramat. 1876-77, Châtelet 1878-83, Ambigu 1884-85, Paris 1886-91. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892. En 1884, âgé de 65 ans, avec 48 ans de services, Breuil avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

BREUIL, Mme (de) Géraud. — Vaudeville 1855-58, Folies dramat. 1868, Ambigu 1869-75, Renaissance 1873, Th. historique 1876-77, Châtelet 1878-83. Habitait Paris en 1884.

BRÉVAN. — Premier rôle, direction Dourdé, Maëstricht, du 28 décembre 1742 au 7 janvier 1743.

BRÉVANNE, Louis, Eugène. — Pensionnaire à la Comédie française 1837. Débuta à l'Odéon en décembre 1846.

BRÉVANNES-Darcey J.-E. (ou Darcy), dont la mort fut annoncée au Rapport de 1890 avait été décoré de la médaille de Crimée. On relève sa présence à Evreux 1876, Louviers 1877-78, Paris 1879, Bruxelles 1880-81, Reims 1882, Paris 1883-84, Rochefort 1885-86, Paris 1887-88, Rochefort 1889.

BRÉVILLE, Alexandre. — Ambigu 1850. Vivait à Paris en 1859.

BRIAMONT, Mme mère. — Maëstricht 1673-78.

BRIAN, Mlle Marguerite, aînée. — Italie 1872-74, Le Caire 1875-82.

BRIAN, Mlle Jeanne, Marie. — Le Caire 1872-1882.

BRIAND, de Chateaubriand dit. — Avait 68 ans en 1845 et 45 ans de services. C'est à ce titre que la Société des artistes dramatiques, alors à son début, lui accorda 150 fr. de pension. Briand vivait à Limoges en 1847. En 1839, il y avait un Briand à la Gaîté. Un Briand (Emile) mourut en 1843.

BRIAND, Joseph, Louis, de Chateaubriand dit. — Artiste dramatique fixé à Paris et pensionné depuis 1859. Vivait encore en 1866. Sa pension de faveur avait été convertie en pension de retraite (1860).

BRIAND, Pierre, Marie. — Gaîté 1849-50, Paris 1852-54, Gaîté 1855-65, Folies dramatiques 1867, Gaîté 1868-69, Variétés 1870, Agen 1872, Valenciennes 1873, Paris 1874-78. En 1879, Briand âgé de 70 ans, avec 43 ans de services, obtint de la Société des artistes, la pension de 500 fr. Vivait encore à Paris en 1886.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BRIANT, Pierre. Léopold Cannes dit. — Montpellier 1879-80, Pau 1881-83. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1887.

BRIANZA, Mme. — Grand Théâtre 1892.

BRIARD, Mlle. — Débuta à l'Odéon dans le *Cid* en décembre 1846, puis une seconde fois le 11 février 1852; elle parut encore cette même année dans *Marie de Beaumarchais* et *Richelieu*. Plus tard elle accompagna Rachel en Amérique en qualité de première confidente (1855). Elle avait un engagement de 12000 fr. pour toute la tournée. En 1861, il y avait une dame Briard au Th. Beaumarchais.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, *l'Odéon*. — Léon Beauvallet, *Rachel et le nouveau monde*.

BRIARD, Mlle Marie. — Lyon 1882-84, Gand 1885-87.

BRICAIRE, Louis. — Belleville 1887, Dijon 1888, Boulogne 1889. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1891.

BRICE, Isidore, Royol. — Débuta à Bruxelles le 22 mai 1806 dans le rôle de Dermont de *Maison à vendre*. En 1807-08 il était toujours dans cette ville, en qualité de troisième amoureux, aux appointements de 3000 fr. portés à 3600 fr. l'année suivante, et 5400 fr. en 1810-11, position qu'il conserva plusieurs années, au moins jusqu'en 1817. Directeur à Vienne (Autriche) en 1826-27, il débuta aux Nouveautés le 19 novembre 1827 dans *Morceau d'ensemble*, puis à l'Odéon le 24 sept. 1828. En 1852-61, Brice-Royol habitait Paris. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862.

BRICE, Mme, femme du précédent, jouait les rôles de coquettes et de travestis à Vienne (Autriche), en 1826-27. Son nom figure sur le tableau de la troupe qui fit l'ouverture du th. des Nouveautés en 1827. Nous la retrouvons à Berlin 1830-31, premiers rôles 1832-33, rôles marqués, 1835, 1838, mères et duègnes.

BRICE. — Utilités, Vaudeville 1866.

BRICHARD. — Th. imp. du Cirque 1857.

BRICOURT. — Pensionnaire à la Comédie française, 1852.

BRIDANT. — Dunkerque 1824, organe désagréable, point d'intelligence, peu de mémoire, ainsi le juge la *Grande biographie dramatique*.

BRIDCHELL, Mme Marie Brichet dite. — Nice 1871-73, Reims 1874-77, Rouen 1878-79.

BRIDEN. — Sous ce nom :

Briden. — Ambigu comique 1799.

Briden. — Premier rôle, 16e arr. th. 1828.

Briden, Joseph. — Toulouse 1849-53. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1854.

BRIDEN, Mme, née Ursule Sellemer, femme puis veuve. « C'est la meilleure actrice de la troupe de Pau, qui ne vaut pas le diable, écrit Maurice Alhoy en 1824. Elle ne manque pas de sensibilité; son triomphe est le rôle de Valérie dans les *Châteaux en Espagne*. Du reste, la renommée a publié jusqu'à Vic-en-Bigorre les charmes de cette actrice. » En 1845, Mme Briden infirme, âgée de 66 ans reçut une pension de 150 fr. de la Société des artistes. Elle habitait Toulouse, 1845-53. Ses camarades payèrent ses obsèques (1853).

BRIDENET-Fressinet, Mme. — Artiste décédée à Toulouse et dont la mort fut annoncée au Rapport de 1854.

BRIDET. — Vaudeville, 1839.

BRIE (De). — V. De Brie.

BRIEL, Armand. — Premier comique marqué, Gand 1841.

BRIENNE. — Th. de Madame 1827-31. Un acteur du nom de Véron-Brienne mourut en 1837.

BRIÈRE, Mlle Joséphine. — Variétés 1808-10.

BRIÈRE, Eugène. — Odéon 1852, Paris 1853-1873.

BRIÈRE, Mme Amélie Cocquetau ou Coqueteaux. — Soubrette à Gand 1852, Rochefort 1863.

BRIET, Mlle Régine. — Troupe enfantine Castelli à l'Odéon, 1836. *Une maîtresse femme*, 29 déc.

BRIET. — Premier comique, Gymnase à Liège 1853.

BRIET, Mme. — Jeune première, Gymnase à Liège 1853.

BRIET, Mme Régine née de Groot ou Degroote. — (V. ci-dessus Mlle Régine Briet de la troupe enfantine qui pourrait bien être la même.) Dijon 1864-67, Valenciennes 1868, Dunkerque 1869-72, Tours 1873-76, Cherbourg 1877-78, Amsterdam 1879-81, Paris 1882-1901. En 1895, Mme Degroote-Briet, âgée de 68 ans, ayant 41 ans de théâtre, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1901.

BRIEUX, Mme. — Ambigu, comique 1793.

BRIFAUT, père. — Deuxième comique, 15e arr. th. 1830.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BRIFAUT, Mlle ou Briffaut, Jeanne, Nanine. — Jeune première, 15e arr. th. 1830, Besançon 1835, Alger 1850.

BRILLANT, Mlle Marie, Jeanne Le Maignen, femme de Joseph Bureau, hautbois à l'Opéra comique, dite. — Née vers 1724, Mlle Brillant débuta à la Foire St-Germain (Opéra comique) et eut un grand succès dans la *Servante justifiée* et la *Chercheuse d'esprit*. Elle possédait une diction originale, une verve endiablée qui plaisaient. Elle fit partie de ce spectacle jusqu'à sa suppression. Forcée alors de parcourir les provinces, elle figurait parmi les premiers sujets de la Troupe du Maréchal de Saxe lorsque la paix de 1748 obligea celui-ci à licencier ses acteurs. Elle revint à Paris en 1750 et débuta à la Comédie française le 16 juillet par les rôles de Lucinde de l'*Homme à bonnes fortunes* et d'Agathe des *Folies amoureuses*. Le premier de ces rôles, de haut comique, ne lui réussit pas, car on lui trouvait un peu « l'air déterminé que l'on contracte dans les garnisons ». Le Mazurier fait allusion à la protection du Maréchal de Saxe qui assista à ses débuts. Elle fut reçue à demi-part le 28 décembre. L'*Almanach des spectacles* rima en 1752 :

> Brillant brille autant par son jeu,
> Que par ses grâces et ses charmes:
> Qui la voit lui résiste peu,
> Et qui l'entend lui rend les armes.

Mlle Brillant excella à la Comédie dans l'emploi des grandes confidentes, et Mlle Clairon elle-même, qui n'avait pas l'éloge facile, a raconté le fait suivant : « Je me souviens qu'étant très malade, écrit-elle, ayant *Ariane* à jouer et craignant de ne pas suffire à la fatigue de ce rôle, j'avais fait mettre un fauteuil sur le théâtre pour m'en aider en cas de besoin. Les forces, en effet, me manquèrent au cinquième acte, en exprimant mon désespoir sur la fuite de Phèdre et de Thésée; je tombai dans le fauteuil presque sans connaissance. L'intelligence de Mlle Brillant, qui jouait ma confidente, lui suggéra d'occuper la scène par le jeu de théâtre le plus intéressant. Elle vint tomber à mes pieds, prit une de mes mains qu'elle baigna de larmes; ses paroles, lentement articulées, interrompues par des sanglots, me donnèrent le temps de me ranimer; ses regards, ses mouvements me pénétrèrent; je me précipitai dans ses bras, et le public, en larmes, reconnut cette intelligence par les plus grands applaudissements. Une actrice ordinaire eût répondu tout de suite, et la pièce n'eût point été achevée ».

Mlle Brillant, de taille médiocre, n'était pas belle et avait beaucoup d'embonpoint. Elle se retira le 3 décembre 1758, reparut à l'ouverture du théâtre le 8 avril 1766, par un rôle de confidente dans *Sémiramis*, et mourut en 1767. Elle habitait en 1766 rue Poissonnière.

Biographie : Le Mazurier, *Galerie historique*, t. II. — G. Monval, *Liste alphabétique des Sociétaires*.

Bibliographie : *Almanach des spectacles*. — Mlle Clairon, *Mémoires*.

BRILLANT. — Toulouse 1849.

BRIMET. — Châlons 1877-82.

BRINDEAU, Louis, Paul, Edouard, 1814-1882, naquit à Paris le 29 décembre 1814, et commença ses études à la pension Prosper Goubaux, le même qui fut auteur dramatique sous le pseudonyme de Dinaux. Goubaux conduisait ses élèves aux cours du collège Bourbon. C'est là qu'il se lia d'une vive amitié avec les fils de Talma.

Brindeau avait seize ans lorsque des revers de fortune obligèrent ses parents à lui faire cesser ses études. Il entra alors chez un banquier, mais il avait peu de goût pour les affaires. Il s'engagea dans la troupe des frères Seveste et débuta au théâtre de Belleville. Il avait une jolie voix de *tenorino* et réussissait surtout dans les couplets. Après une apparition au Gymnase, Brindeau prit le chemin de la province en commençant par Dieppe. Revenu à Paris l'année suivante (1834) il fut engagé au Vaudeville où il débuta le 2 mai par le rôle de l'abbé de Gondi dans un *Duel sous le Cardinal Richelieu*. Il était encore fort jeune, fort inexpérimenté, et ne pouvait prétendre qu'à une situation secondaire.

Suzanne Brohan encouragea le débutant, et lui prodigua ses conseils. Le 6 avril 1837 il débuta aux Variétés par le rôle de Léon dans la *Semaine des Amours*. Il y obtint un vif succès. Jeune, bien fait, de tournure distinguée, il avait tout ce qui constitue le jeune premier. Le *Chevalier de St-Georges*, *Mathias l'Invalide*, le *Chevalier du guet* le mirent en lumière, et c'est aux Variétés qu'en 1842, l'administration de la Comédie française vint le chercher.

Renonçant à des avantages pécuniaires bien supérieurs, Brindeau se résigna à entrer comme simple pensionnaire à la Comédie française. Il y débuta le 18 mai 1842 par le rôle de Brolingbroke du *Verre d'eau*. Il y fut jugé mauvais, et Eug. Laugier ne l'épargna guère. Il lui manquait les études préliminaires, l'habitude de cette grande maison, le respect de la tradition. Il lui fallait aussi remplacer Menjaud! Marcher sur les traces des Molé, des Fleury, des Armand! C'était trop demander à un jeune homme qui n'avait pour lui que sa bonne tenue et sa bonne mine. Et cependant telle était alors la pénurie de jeunes premiers à la Comédie qu'il fut reçu à 6000 fr. d'appointements et qu'on le nomma sociétaire le 1er avril 1843, à la simple majorité des voix, il est vrai.

Pendant douze ans, Brindeau fit de louables efforts pour se rendre digne de la situation qu'il occupait. Il s'essaie dans le répertoire, crée le rôle de Robert de Bréhant dans le *Dernier marquis* et celui de Raoul d'Estouville dans le *Portrait vivant* (17 oct. 1842). Le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

27 janvier 1843, il aborde enfin un des personnages les plus difficiles à interpréter de son emploi, le rôle du chevalier dans le *Chevalier à la mode* de Dancourt. Il y réussit.

Nous ne citerons que les principales créations :

1843 19 avril, *L'Art et le métier*, Jacobus.
— 25 juillet, *Les Demoiselles de St-Cyr*, le duc d'Anjou.
— 4 nov., *Eve*, Ronsemberg.
— 27 nov., *La Tutrice*, Léopold.
1844 3 juin, *Le mari à la campagne*, César.
1845 30 avril, *Une soirée à la Bastille*, Richelieu.
— 31 juillet, *Une confidence*, le marquis.
— 1er sept., *L'Enseignement mutuel*, Rodolphe.
1846 1er avril, *Une fille du Régent*, Gaston.
— 8 août, *Madame de Tencin*, Tencin.
— 22 sept., *Don Gusman*, Gusman.
1847 16 avril, *Un poète*, Murray.
— 27 nov., *Un caprice*, Chavigny.

C'était la première pièce de Musset représentée à la Comédie française. Mme Judith lui donnait la réplique dans le rôle de Mathilde, et Mme Allan-Despréaux débutait dans celui de Mme de Léry.

1848 22 janv., *Le Puff*, Maxime.
— 27 févr., *La Marseillaise*.

La foule réclamait à grands cris *La Marseillaise*, au cours d'une représentation donnée au bénéfice des blessés de février. Personne au théâtre ne la savait. Brindeau s'offrit à la déclamer, le livret à la main. Il indiqua seulement le rythme et le ton de chaque couplet, et deux fois encore, les 28 février et 2 mars il dut la redire. Rachel ne la dit, à son tour, que le 6 mars.

1848 10 mars, *Le dernier des Kernox*, de Rostan.
— 7 avril, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, le comte.
— 28 avril, *La marquise d'Aubray*, le vicomte.
— 22 juin, *Il ne faut jurer de rien*, Valentin.
— 27 juillet, *Les Portraits*, le marquis.
1849 10 févr., *L'amitié des femmes*, Bargy.
— 22 févr., *Louison*, Le Duc.
— 22 mars, *Le moineau de Lesbie*, Piso, avec Rachel.
1849 1er mai, *Compter sans son hôte*, le marquis.
— 15 août, *Passe-temps de Duchesse*, le comte.
— 25 oct., *Deux hommes*, Gaston.
1850 13 mars, *Le carrosse du St-Sacrement*, le vice-roi.
— 29 mai, *La Queue du chien d'Alcibiade*, Nelson.
— 19 juin, *Horace et Lydie*, Horace, avec Rachel.
— 29 juin, *Le Chandelier*, Clavaroche.
— 21 sept., *Un mariage sous le Régence*, Henri.

Le 5 juin 1850, Rachel avait joué à la Porte St-Martin *Adrienne Lecouvreur* au bénéfice de Brindeau.

1851 31 mai, *La Fin du Roman*, Vaudreuse.
— 14 juin, *Les Caprices de Marianne*, Octave.
— 25 oct., *Les derniers adieux*, Henry de Villiers.
1852 22 janv., *Le Pour et le contre*, le colonel.
— 19 février, *Diane*, de Piennes.
— 11 nov., *Sullivan*, Sullivan.
1853 18 octobre. *Murillo*, Murillo.



BRINDEAU, en 1840
(Bibl. nationale)

Dans cette pièce qui devait être sa dernière création à la comédie, Brindeau réussit tout autant comme chanteur que comme comédien en chantant un boléro dont Meyerbeer avait composé la musique.

C'est alors que vint s'agiter la question de l'entrée de Bressant à la Comédie française. Brindeau avait la taille élevée, un visage agréable, la diction juste ; mais sa distinction était une distinction bourgeoise qui ne pouvait lutter avec les manières aristocratiques de Bressant. Brindeau à qui l'on retirait ses meilleurs rôles pour les donner au nouveau venu, comprit de suite la nouvelle situation qui lui était faite. Il jugea plus digne de se retirer le 1er août 1854. Ce ne fut que cinq ans plus tard qu'il obtint la représentation de retraite à laquelle il avait droit (26 février 1859). Il reparut ce soir-là dans Alceste du *Misanthrope* et dans Vaudreuse de *La Fin du Roman*. La recette fut de 5713 francs.

A partir de ce moment, Brindeau devait mener une vie nomade qui ne cessa que vingt-huit ans plus tard, à sa mort. Le 31 août 1854 il débute au Vaudeville dans le *Fauconnier*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

La pièce tombe. Il prend sa revanche le 3 octobre suivant avec la *Maitresse du mari*. En compagnie de Delvil, qui fit plus tard sa fortune au Théâtre du Parc à Bruxelles, il monte une troupe très convenable et, l'un des premiers, entreprend des tournées en province, dans le nord de la France et à Lyon. En 1857, il donne des représentations à Vienne (Autriche) où il reçut le plus bel accueil. En 1858, il fait une campagne malheureuse en Italie, ce qui le força à jouer au cachet à l'Ambigu (*Angèle*). Puis il rentre au Vaudeville — la *Seconde Jeunesse*, les *Lionnes pauvres*, *Rédemption* — passe à l'Odéon, où le 3 mai 1862 il reprend le rôle de Desgenais dans les *Parisiens*, et le 8 septembre suivant crée le rôle de Gonzague dans le *Bossu* à la Porte St-Martin. Entre deux séries de représentations de cette pièce il reprit *Don Juan de Marana* avec Mélingue.

En mai 1864, il est à Bruxelles; en octobre il reprend à l'Odéon le rôle du Duc d'Aléria du *Marquis de Villemer*. « Brindeau, écrit-on en 1866, ne fait partie d'aucune troupe. Il joue en représentation. Celui qu'on appelait le beau Brindeau est devenu le gros Brindeau. C'est un fort gaillard qui se porte bien, trop bien peut-être pour les personnages qu'il représente. Il est plein de vigueur et en abuse quelquefois. C'est un tort. »

Il est désormais très difficile de le suivre, car il joue sur tous les théâtres, abordant les rôles les plus divers.

Salle Ventadour, *Madame de Chamblay*, rôle d'Alfred de Senonches (4 juin 1868).



BRINDEAU
d'après Ad. Lalauze

Vaudeville, les *Pattes de mouche* (reprise) (1869). Représentations à Londres (1871).

En 1873, Brindeau est administrateur et directeur de la scène de l'Odéon. — En 1874, directeur du théâtre de Liège où il perd tout ce qu'il possède. En 1879, engagement à St-Pétersbourg qu'il ne peut remplir jusqu'au bout pour cause de santé. En 1880, engagement au Gymnase où il reprend le rôle du grand marquis dans le *Mariage d'Olympe* (30 nov.). Démoralisé, ruiné, malade, Brindeau végéta toute l'année 1881 et mourut le 9 mars 1882 dans les bras de son gendre et de sa fille, M. et Mme Frédéric Febvre.

Febvre a écrit dans son *Journal d'un Comédien* : « Si l'on n'a pas rendu à Brindeau toute la justice à laquelle lui donnait droit un talent qui lui valut d'être choisi par Musset, il me semble que la seule bonne fortune d'être le créateur, sur une scène comme celle de la Comédie française, de ce merveilleux écrin du *Poète des Poètes*, est la preuve la plus éclatante de son incontestable autorité. » Et, à ce propos, on raconte que Brindeau ayant eu une altercation assez vive avec Musset pendant les répétitions du *Chandelier*, une rencontre devait avoir lieu entre les deux hommes. Mais Brindeau vit entrer chez lui Musset qui lui dit simplement : « Ma mère qui est au courant de ce qui s'est passé hier, m'a donné tort, et je viens, de sa part, vous tendre la main ! » Ces détails ont été fournis par M. Guillard, alors archiviste de la Comédie française, et qui était un des témoins constitués par Brindeau.

Brindeau, dont la carrière fut brisée par l'arrivée de Bressant, n'a pas été toujours jugé comme il le méritait, et cependant c'est de lui qu'Alex. Dumas disait, dans sa préface de *Mme de Chamblay* : « Il est impossible de mêler plus de tenue à plus de désinvolture, et plus d'abandon à plus de dignité. »

Alb. Vizentini écrivait vers la même époque : « Le meilleur des Bolingbroke, le plus brillant des jeunes premiers, est aujourd'hui (1868) un bon garçon, franc du collier, rond d'allures, très gai, très jeune, riant et chantant, dansant et disant des bêtises, portant le costume en vrai comédien, et excellant dans les rôles de tenue. Au surplus, habite Champs-sur-Chelles, adore la campagne et a des enfants splendides. »

Victor Koning dans les *Coulisses parisiennes* (1864) a raconté ses démêlés avec Brindeau. Aurélien Scholl en a également parlé dans *Le Figaro* du 29 mars 1863. V. Koning, alors tout jeune, avait appelé l'artiste « l'énorme Brindeau », dans un journal. Brindeau, taillé en hercule, alla saisir le journaliste au Café de la Porte St-Martin et le roula par terre. Envoi de témoins éconduits par Brindeau, et nouveau choc dans un restaurant où Koning frappa Brindeau de sa canne. L'affaire se termina au tribunal où Me Carraby défendait Koning, tandis que Me Lachaud plaidait pour Brindeau. Koning fut condamné à un mois de prison, peine qui fut commuée en dix jours.

En 1877, Brindeau âgé de 62 ans, avec 40 ans de théâtre, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes dramatiques. Sa mort fut annoncée en ces termes par Eug. Garraud : « Talent plein de souplesse, nous rappelons seulement qu'il eut la bonne fortune de créer très remarquablement sur la scène française différents rôles dans les œuvres de Musset. Pendant son séjour en Russie, Brindeau avait contracté une maladie de foie à laquelle il a malheureusement succombé. Ses obsèques ont

EFERUS - Recherches & Classification numériques

eu lieu le 11 mars dernier. Avec une extrême satisfaction, nous y avons constaté, malgré l'heure matinale, non seulement la présence d'une foule compacte d'auteurs, de journalistes, de parents et d'amis, mais encore une affluence considérable d'artistes dramatiques. »

Brindeau laissa deux filles qui se firent une place au théâtre : Marie Brindeau devenue Mme Febvre. (V. Mme Brindeau Marie) et Mlle Jeanne Brindeau.

Biographie : Georges d'Heylli, *Brindeau*, sociétaire retiré de la Comédie française, 1882.

Bibliographie : *L'Indiscret des coulisses*, 1841, p. 108. — Laugier, la *Comédie française*, 1841. — Delhasse, *Annuaires*, 1840-1846. — J. Arago, *Foyers et coulisses*, 1852. — *Le Figaro*, 29 mars 1863. — V. Koning, *Les coulisses parisiennes*, 1864. — Yveling, Ram Baud et E. Coulon, les *Th. en robe de chambre*, 1866. — Alb. Vizentini, *Derrière la toile*, 1868. — Fr. Febvre, *Journal d'un Comédien*, t. II, 1896.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis, nº 6726. 1. A mi-corps, de ¾ à gauche, imp. Aubert, 1840.

2. A mi-corps, de ¾ à gauche (caricature), lith. par Et. Carjat, 1862.

3. A mi-corps, de ¾ à gauche, phot. de Vallon de Villeneuve.

— En buste, eau-forte, de profil à droite, grav. par Ad. Lalauze (1882).

— Musée de la Comédie française (Catal. G. Monval) nº 76. Brindeau figure dans l'esquisse *Comédiens* et *Comédiennes* de Faustin Besson.

BRINDEAU, Mme Marie, Pauline, femme Luquin dit Harville, puis femme F. Febvre, fille du précédent, née en 1836, et deuxième prix du Conservatoire. — Mlle Marie Brindeau débuta en 1854 à l'Odéon dans l'emploi des ingénues, parut dans le *Vicaire de Wakefield*, les *Châteaux en Espagne*, le *Barbier de Séville*, *Mauprat* (reprise). Elle épousa alors Gaspard Luquin, dit Harville, artiste à ce théâtre, dont la mort fut annoncée en 1880.

Mme Marie Brindeau, fort jolie femme, mais d'un talent discret, passa par le Vaudeville, où elle se montrait rarement, mais se fit surtout connaître en jouant dans les villes d'eaux et dans les salons, le plus souvent avec Febvre, qu'elle devait épouser plus tard. On la vit encore à l'Odéon, à l'Ambigu, au Châtelet, dans le *Juif errant*, dans la *Maison du Baigneur*, et à la Gaîté 1875. Elle accompagna enfin son second mari dans ses grandes tournées en Europe, lui donnant partout la réplique. Mme Marie Brindeau reçut en 1892 de la main du roi de Roumanie la médaille de 1re classe des Bene-Merenti, et fut nommée Officier de l'Instruction publique en 1897.

Bibliographie : *Les th. en robe de chambre*, 1866. — *Foyers et Coulisses*, la Gaîté, t. II, 1875. — F. Febvre, *Journal d'un Comédien*, 1896.

BRINGUIER, Mme Victoria, Marie, née Legrand. — Bordeaux 1883-84, Béziers 1885, Bukarest 1886-87, Alexandrie 1888. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1889.

BRINTZ. — Batignolles 1852, Beaumarchais, 1853.

BRIOL, J. — Turin 1850.

BRION (Du). — Troupe Dourdé à Maëstricht, 28 déc. 1742, 7 janv. 1743.

BRION, Mlle. — Th. Beaujolais 1785-86, joua le rôle d'Aminte dans le *Pouvoir de la nature*.

BRION. — Premier rôle à Bruxelles en 1802, aux appointements de 4500 fr., Porte St-Martin 1805-06. Appelé pour remplacer Varennes à la Comédie française en 1809 il ne joua qu'une seule fois le rôle très modeste d'Eurybate dans *Iphigénie en Aulide*, et disparut.

Bibliographie : *Opinion du parterre*, t. VII, p. 135.

BRION, Mlle. — Pensionnaire à la Comédie française, 1852-53.

BRION-Dorgeval, Edouard, Barthélemy. — Bruxelles 1863-65, Nantes 1867, Gand 1868, Lille 1869-72, Tournay 1873, La Haye 1874, Rouen 1875, Bukarest 1876, Amiens 1877-80, Paris 1881-93. Sa mort fut annoncée au Rapport de l'année 1894.

BRIONNE de, Amélie Bouchard, dite. — Liège 1890-91.

BRIOTTE, Jean, Baptiste, Jules, Joseph. — Mons 1853-59.

BRIOU, Mlle. — Débuta à l'Odéon le 18 nov. 1814 par le rôle d'Honorine dans la *Claudine* de Florian.

BRIOUSE, Mme Elise. — Constantinople 1890, Athènes 1891-94.

BRISEDOU, Mme Caroline, née Leporati, ex-élève du Th. Comte. — Paris 1861-65, Valence 1863-67, Paris 1868-81. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1883.

BRISSE. — Rouen 1789. Débuta dans l'*Ami de la maison*.

BRISSON. — Troupe Parmentier en Belgique.

BRISSON, Mme Ernest. — Première amoureuse, Toulon 1835.

BRISSON, Charles. — Porte St-Martin 1869-1872.

BRIZARD, Jean, Baptiste Britard dit (1721-1791). — Naquit à Orléans le 7 avril 1721, et

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sur l'extrait de baptême des registres de la paroisse St-Victor, reproduit par De Manne *(Troupe de Voltaire)*, son père est qualifié « d'honnête personne François Britard, bourgeois d'Orléans. » Envoyé fort jeune à Paris pour y apprendre la peinture, le futur père noble de la comédie devint élève de Carle Vanloo, premier peintre du Roi. Un hasard décida sa vocation.

Etant allé pour se divertir à Valence, en Dauphiné, où l'on avait formé un « camp de plaisance » et où l'on jouait la tragédie devant l'Infant d'Espagne, il remplaça au pied levé un acteur absent sur le désir manifesté par Mlle Destouche, directrice de spectacle. Le public lui fit une telle ovation qu'il ne retourna plus à l'atelier.

Engagé dans la troupe de Lyon, Brizard fut longtemps sans paraître à Paris. Ce n'est qu'en 1757, après avoir parcouru la province, qu'il consentit, sur les sollicitations de Mlles Dumesnil et Clairon, à venir débuter à la Comédie française dans l'emploi des rois et des pères nobles qui allait se trouver vacant par le départ de Sarrazin.



BRIZARD, Jean-Baptiste, dans le *Roi Lear* d'après Mme Guiard

Brizard parut le 30 juillet dans le rôle d'Alphonse d'*Inès de Castro*, puis joua successivement les rôles de *Brutus* et de *Mithridate*. Le 24 novembre suivant, pour ses débuts à la Cour, il joua le rôle du Vieil Horace. Le 1er avril 1758, il fut reçu sociétaire.

Pendant vingt neuf ans, cet acteur éminent joua dans presque toutes les tragédies nouvelles, sans parler de celles du répertoire. Dans la comédie, il jouait avec non moins de supériorité des rôles tels que le *Père de Famille*, le *Philosophe sans le savoir*, Henri IV de la *Partie de chasse*, rôle qui lui attira un jour cette réflexion de Louis XVI : « Monsieur Brizard, vous avez été si vrai, que vous venez d'opérer une conversion; vous venez de me faire aimer le trône. »

Brizard devait au naturel de son jeu les grands effets qu'il produisait, principalement dans la tragédie. Il avait pour lui la véritable grandeur, une figure imposante et vénérable, une taille élevée, un débit simple. Son profil était d'une impeccable pureté, ses yeux admirables; sa chevelure, blanchie de bonne heure, achevait de donner à sa physionomie cette noblesse, et en même temps cette douceur que l'on remarque dans les têtes de vieillards peints par Greuze. Il n'y a guère que La Harpe qui, jetant comme toujours une note discordante parmi les critiques bienveillantes du temps, écrit dans sa correspondance en parlant de Brizard que cet acteur « a toujours été faible d'intelligence et que ses cheveux blancs sont la moitié de son talent. »

Dans les tragédies de Voltaire, Brizard créa :

1760 3 sept., *Tancrède*, rôle d'Argire.
1764 14 mars, *Olympie*, le Hiérophante.
1774 15 janv., *Sophonisbe*, Lélie.
1779 30 mai, *Agathocle*, Idasan.

Dans *Tancrède*, il parut froid à côté de Mlle Clairon ; dans *Olympie* l'on vanta la noblesse de son jeu ; et cependant Voltaire se croyait supérieur à Brizard dans les rôles de père qu'il avait la faiblesse de jouer lui-même en petit comité, et où il est avéré, au dire des intimes de Ferney, qu'il était outré et ridicule. C'est ainsi que se comparant à son interprète, à propos d'*Olympie*, il écrivait à d'Argental, des Délices, mardi 23 septembre, 9 heures du soir, 1760 : « Brizard est un cheval de carrosse ; je ne suis qu'un fiacre, mais je fais pleurer. » Et toujours à propos du même rôle, à Thiriot : « Je vous ferai plus d'impression que Brizard ; je suis un excellent bonhomme de père. »

Le 11 mars 1764, il écrit encore au comte d'Argental : « Votre Brizard est un prêtre à la glace, il n'attendrira personne. Je n'ai jamais conçu comment l'on peut être froid ; cela me passe. »

Ce qui n'empêcha pas, lorsque l'on reprit en mars 1778 les principales œuvres du maître, celui-ci de dire à Brizard : « Monsieur, vous me faites regretter la vie. Vous m'avez fait voir dans *Brutus* des beautés que je n'avais pas aperçues en le composant. » *(Mémoires de Préville.)*

A la sixième représentation d'*Irène*, le 30 mars 1778, ce fut Brizard qui, sur la scène, couronna le buste du poète en présence de Voltaire lui-même ; ce fut encore lui qui le jour anniversaire de la mort de Voltaire, l'année suivante, prononça avec une sincère émotion

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'éloge du grand homme avant la première représentation d'*Agathocle*.

Diderot qui avait trouvé dans Brizard un interprète hors ligne pour son *Père de famille*, loua toujours celui-ci sans réserve, et nous nous rangeons volontiers de l'avis de M. J.-J. Olivier (*Voltaire et les comédiens*, p. 306) lorsqu'il écrit : « Brizard fut un des acteurs auxquels Voltaire ne rendit jamais justice ; à quoi attribuer ce manque d'équité ? Ne proviendrait-il pas de ce que l'auteur de *Zaïre* qui jouait à Ferney les mêmes rôles que Brizard remplissait à Paris, sentait sa vanité de comédien blessée... » Il y eut toujours chez Voltaire, certains côtés de cabotin.

Brizard fut encore un de ceux qui — malgré son peu d'intelligence, au dire de La Harpe — travaillèrent le plus pour la réforme du costume, entreprise par Lekain et Mlle Clairon, ce qui n'a rien d'étonnant de la part d'un ancien élève de Carle Vanloo. C'est ainsi qu'il refusa de jouer *Œdipe chez Admète* à la Cour avec un costume de soie bleue que le roi lui avait donné, et revêtit la robe de laine d'un figurant (1778). Arnault, le vieil amateur dramatique, louant le tragédien de son bon sens, ajoutait à ce propos avec une délicieuse naïveté : « Un habit de satin bleu à Œdipe proscrit, aveugle, accablé de maux, c'est insensé ! Un habit de satin feuille morte, à la bonne heure ! »

Estimé de tous, Brizard, après avoir mené une vie irréprochable, prit congé du public le 1er avril 1786 avec les *Horaces*. On raconte que le soir de sa retraite, un notable bourgeois de Paris, ancêtre sans doute de M. Prud'homme, lui amena son fils, en disant : « Saluez en Monsieur Brizard l'homme de bien, dont la vie a combattu le préjugé attaché à sa profession, et qui saura compenser, dans la société, le vide que sa retraite va laisser au théâtre. »

De Manne, dans la *Troupe de Voltaire* a laissé la liste complète des 63 rôles établis par cet artiste.

Brizard se retirait donc avec 2175 livres de pension de la Comédie, 2000 livres du Roi dont la moitié lui avait été accordée en 1770, l'autre en 1783, et 500 livres de traitement comme professeur au Conservatoire. En 1783 (15 avril) il avait obtenu, en outre, en même temps que Mme Bellecour, le droit de construire des boutiques sous les galeries de la Comédie (Odéon actuel). — Arch. nat. carton O1 1706, arch. de la Couronne anc. régime, 9 dossiers.

Brizard avait habité successivement : rue de la Comédie, au Mogol, 1761, rue de la Clef, faubourg St-Marceau, 1762-64, rue d'Enfer, vis-à-vis le Luxembourg, 1765-66, rue de Condé, 1767-70, rue de Bourbon, 1771-75, rue St-Honoré près les Capucins, 1776-81, rue St-Dominique au Gros Caillou, 1782-86.

Il mourut à Paris le 30 janvier 1791, et Ducis, qui fut son ami, composa pour lui cette épitaphe qui peut passer pour le modèle du style de l'époque :

CI GIT
JEAN BAPTISTE BRITARD, DIT BRIZARD
Né à Orléans le 7 avril 1721 :
L'un des Electeurs de cette Ville, (de Paris)
Capitaine des Grenadiers de la Garde nationale,
Marguillier de sa paroisse, et pensionnaire du Roi,
Bon mari, bon père, bon ami,
Vertueux et courageux patriote,
Après avoir joui longtemps de la gloire mondaine
Qu'une sensibilité profonde,
Jointe à tous les dons extérieurs de la nature,
Lui avait acquise sur la scène française,
Il préféra aux vains applaudissements des hommes
La satisfaction de la conscience
Et le bonheur d'une fin chrétienne ;
Et tournant ses derniers regards
Vers une gloire impérissable,
Et vers la véritable patrie,
Il décéda le 30 janvier, l'an second de la liberté,
Emportant l'estime publique,
Les regrets de tous ceux qui l'avaient connu,
Et la reconnaissance des pauvres.
Sa veuve inconsolable et ses enfants
Lui ont érigé ce monument.

Ducis avait accompagné l'envoi de cette épitaphe à la veuve de Brizard d'une lettre reproduite par Lemazurier. Il y rappelait que leurs deux âmes « s'étaient unies sur la scène » et que Brizard avait été pour lui un *Œdipe* et un *Roi Lear* inimitables.

Les frères de Goncourt, dans leur *Société française sous le Directoire*, d'après les *Semaines critiques*, vol. II, racontent que cette pierre du tombeau de Brizard se trouvait chez un marbrier à la barrière St-Jacques avec les cippes, colonnes et dépouilles des cimetières des églises, pendant la Révolution.

Ayant posé une question à ce sujet dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, voici ce qu'il nous fut répondu (XLVIII, 187) :

« Cette tombe consistait en une pyramide de pierre sur laquelle furent appliqués l'épitaphe composée par son ami Ducis et un médaillon-portrait gravé par Foucou. Renversée peu après sa pose, cette pyramide a été trouvée chez un marbrier par Alexandre Lenoir et placée au musée des Petits-Augustins en 1798. Plus tard, vers 1840, la pyramide passa au cimetière de St-Denis où elle est sans doute encore (?), mais le médaillon et l'épitaphe sur marbre noir en étaient détachés ; ils ont été perdus dans les décombres de l'ancien musée des Petits-Augustins.

« C'est d'ailleurs ce que rapporte M. de Guilhermy dans le premier vol. (p. 792 et suiv.) des *Inscriptions du diocèse de Paris.* »

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique.* — E.-D. De Manne, *Troupe de Voltaire.* — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires.*

Bibliographie : le *Mercure*, sept. 1757. — *Lettres de Voltaire* à d'Argental. — Mlle Clairon, *Mémoires.* — Arnault, les *Souvenirs et les Regrets du vieil auteur dramatique.* — Em. Vingtrinier, le *Th. à Lyon au XVIIIe siècle.* — J.-J. Olivier, *Voltaire et les comédiens.* Ce dernier ouvrage résume à peu près tout ce qui a été dit sur Brizard.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Iconographie : Bibl. nat., Catalog. Duplessis, n° 6781.

1. En buste, de profil à droite, dans une bordure ovale, grav. à l'aquatinte, anon.

2. En buste, de profil à droite, grav. au pointillé, anon.

3. En buste, de profil à gauche, grav. par J. Adam, d'après Devéria.

4. A mi-corps, assis, de profil à gauche, grav. par J.-J. Avril, d'après Mme Guiard.

5. En buste, de profil à gauche, grav. par Georges Cook, d'après Mme Guiard.

6. En buste, de ³/₄ à gauche, grav. par Fr. Hillemacher, 1858.

7. En pied, de ³/₄ à gauche, grav. par Janinet, d'après Duplessis-Bertaux, 1786.

8. En pied, de ³/₄ à gauche, grav. par le même, d'après Dutertre.

9. En pied, de profil à droite, grav. par La Fosse, d'après L.-C. de Carmontelle.

10. En buste, de profil à gauche, grav. au trait, sous la direction de Landon, d'après Mme Guiard.

Musée de la Comédie française : (Catal. G. Monval.)

209. Brizard et Lekain (Eust. de St-Pierre et Edouard III) dans le *Siège de Calais*, gouache ; h. 0.08, l. 0.06, par Fesch (1776).

333. Brizard dans *Œdipe chez Admète*, peinture toile mi-corps h. 1.05, l. 0.87, par Louis Ducis.



Mlle Suzanne BROCARD
d'après Léon Noel

On lit ces vers sur un cartouche au bas du tableau :

Aux yeux d'un peuple qu'il enchante,
Brizard sous ces traits imposants
Rend le malheur auguste et la vertu touchante.
Il puise dans son cœur ces tragiques accents.
Une heureuse nature a dans son caractère
Mis son talent et son bonheur.
Pour en faire un sublime acteur,
Elle l'a fait tendre époux et bon père.

Ce portrait fut légué à la Comédie par Mme Veuve Brizard en 1819.

428. Brizard et Lekain (Agamemnon et Achille d'*Iphigénie en Aulide*), gouache de la suite Fesch-Whirsker, h. 0.10, l. 0.12.

434. Lekain, Brizard et Molé (Pharnace, Mithridate et Xipharès de *Mithridate*), idem.

— Un portrait de Brizard, par Pasquier, fut exposé au Salon de 1773.

— Mme Guiard avait exposé au Salon de 1783 (n° 123) un portrait de Brizard dans le *Roi Lear*. C'est celui que nous avons indiqué plus haut gravé par J.-J. Avril. Il appartenait à Mme la comtesse d'Angiviller.

BRIZARD, Oscar Tronquet dit. — Troisième rôle de comédie et de tragédie, Odéon 1861-62, Montparnasse 1863-67, Marseille 1868, Strasbourg 1869, Le Caire 1870, Buenos-Ayres 1872-76, Rio de Janeiro 1877, Nice 1878, Paris 1879-80. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1881.

BROCARD, Mlle Suzanne, femme Chedel, puis femme Alex. de Longpré. — Née à Chaumont s/Marne le 5 mars 1798, deuxième accessit de comédie au Conservatoire, débuta au Th. de l'Impératrice le 20 octobre 1812 par Angélique de l'*Epreuve* et Rosine de la *Tapisserie*. Après avoir fait partie de ce théâtre en 1814 et 1816, elle se présenta à la Comédie française le 15 juillet 1817 dans les *Femmes savantes* (Henriette) et l'*Ecole des maris* (Isabelle). Engagée le 31 octobre, elle resta trois ans à ce théâtre et partit pour Rouen. Une cruelle épigramme de la *Petite Biographie dramatique* nous laisse entendre que son départ n'était pas regretté. Rentrée à l'Odéon le 6 avril 1820, son nom figure dans le *Voyage à Dieppe* (1er mars 1821), le *Présent du Prince* (15 mai), le *Père et le Tuteur* (28 janv. 1822).

Le 10 avril de cette année, nouveaux débuts à la Comédie française (*Britannicus*, le *Barbier de Séville*). Mlle Brocard était d'une beauté ravissante, pleine de douceur ; son organe était agréable. Elle était de celles dont les charmes font oublier les légers défauts de l'artiste. Elle fut admise au sociétariat le 1er avril 1828 et remplit avec distinction de nombreux rôles de tragédie, de drame et de comédie. MM. E.-D. De Manne et C. Ménétrier ont publié la liste des 61 rôles créés par cette artiste à la Comédie française. (*Galerie historique*, Compl^t de la Troupe de Talma).

Les petits pamphlets lui reprochent ses robes transparentes, et surtout celle qui fit fureur dans le *Paria* à l'Odéon (rôle de la jeune prêtresse). « Depuis, écrit-on en 1833, elle passa au Théâtre français où elle tient aujourd'hui, en partage avec Mlles Anaïs et Noblet, l'emploi des ingénues... Mlle Brocard a créé avec talent plusieurs rôles importants dans des comédies et des drames modernes. »

Mlle Brocard brillait surtout dans les rôles de Mme de St-Léger du *Mari et l'amant*, Lucie de *Guerre ouverte*, Mme de Valmont du *Jaloux malgré lui*, Clémence de la *Femme jalouse*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Clara du *Jeune mari*, Henriette du *Spéculateur*. En 1831 (23 avril) elle avait créé une *Charlotte Corday*. Mais la pièce tomba. Sans jamais s'imposer au public, Mlle Brocard laissa cependant un souvenir aimable et doux. Nous avons entre les mains une curieuse lettre d'elle, où elle se plaint amèrement de la situation qui lui est faite :

A Monsieur le Comte de Montalivet, Ministre de l'Intérieur.

Monsieur le Ministre,

Je viens d'être frappée d'un coup aussi cruel qu'inattendu. Après avoir, aux trois quarts, parcouru ma carrière dramatique, créé nombre de rôles qui m'avaient assigné un rang distingué dans ma Société, je me vois, en un instant, descendue au dernier degré d'humiliation. Ayant bien mérité de mon administration, l'ayant même servie de toutes mes forces, aux jours de désastres, ayant toujours fait preuve de zèle et quelquefois de talent, n'ayant jamais offensé personne, supérieurs ou égaux, je cherche en vain ce qui a pu m'attirer une telle disgrâce. Je comptais sur l'héritage de Mademoiselle Dupuis qui m'avait été formellement promis, lorsque la nouvelle de ma ruine m'est arrivée. Je suis déclarée inutile, et traitée comme telle; j'espérais pourtant avoir prouvé que j'étais loin d'être ce qu'on m'a jugée : on a remis dernièrement *Andromaque* et *Zaïre*, c'est moi qu'on a désignée; dans *Georges Dandin* je me suis laissé dire par la presse que j'avais eu le bonheur de plaire à la masse comme à l'élite du public; dans la *Critique de l'Ecole des femmes*, Elise a été aussi bien accueillie qu'aucun des autres personnages de cet ouvrage. En dehors même de mon emploi, j'ai été assez heureuse pour rendre à mon théâtre et à Monsieur Scribe un service qu'on a bien voulu faire valoir encore plus qu'il ne valait réellement; quoiqu'il en soit, Marie-Julie a contribué, pour sa part, au brillant et lucratif succès de *Bertrand et Raton*. Ma désillusion a été bien grande, Monsieur le Ministre, car le parterre, les loges, l'orchestre m'ont toujours payé leur tribut de bienveillance, sans ovations, sans couronnes, il est vrai, mais tout aussi flatteur; enfin, je me croyais bien de la Comédie française, et cette vanité me consolait des chagrins inséparables de ma profession.

Il me répugne sous le poids d'une pareille douleur d'amour-propre blessé, de vous parler de la médiocrité du traitement auquel on m'a réduite : deux cents *(sic)* cinquante francs par mois, car les parts sont illusoires en été et éventuelles en hiver! Le mois dernier, pour *Zaïre* et *Andromaque*, j'ai dépensé huit cents francs... quoique inutile, on aura encore besoin de moi, on m'appellera, à moins de vouloir se faire une règle de ce qui n'a été, j'ose l'espérer, qu'une erreur. Comment ferai-je alors? Vous me viendrez en aide avant ce temps, Monsieur le Ministre, vous réparerez le tort qui m'est fait, vous me rendrez mon rang, ma subvention; vous ne voudrez pas qu'après avoir toujours honorablement, quelquefois brillamment, parcouru presque toute ma carrière, je la termine malheureuse et déconsidérée; j'espère qu'un mot de bonté, de votre part, ne se fera pas attendre longtemps et fera cesser mon angoisse.

Je suis avec un profond respect, Monsieur le Ministre,

Votre très humble
et très obéissante servante

S. Brocard,
Sociétaire de la Comédie française.

6 mai 1837.

Mlle Brocard avait épousé en secondes noces l'auteur dramatique, Alex. Lemercier de Longpré dont elle créa un bon nombre de rôles. Admise à la retraite le 1er avril 1839, elle mourut à Chaunes, arr. de Melun, le 24 mars 1855, dans une belle propriété qu'elle habitait toute l'année avec son mari. Ses deux sœurs aînées avaient été danseuses à l'Opéra, à la suite de la mort de leur père qui avait été inspecteur des vivres à l'armée du Rhin.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Galerie historique*, compl[t] de la Troupe de Talma. — *L'Opinion du Parterre*, t. x, 1813.

Bibliographie : *Petite Biographie dram.*, 1821. — *Grande Biographie dram.*, 1824, et *Supplément*, 1825. — *Biographie th.*, 1829. — *Petite Biographie*, 1833.

Iconographie : Demi-corps, de ¾ à gauche, par L. Noël, 1833, — reprod. en eau-forte, L. Digues, édit. Paris.

— En buste, cost. de th., gravé par Fugère pour le *Compl[t] de la Troupe de Talma*.

— Musée de la Comédie française. Catalogue G. Monval, n° 213, dans les *Deux Cousines* avec d'autres personnages, n° 302, portrait présumé, peinture toile 1.20 × 0.90.

BROCARD, Mlle Léontine, Félicie. — Th. du Châtelet 1889-92.

BROCHARD. - Bordeaux 1792 et acteur et directeur th. Molière, Bordeaux 1793. Ses enfants, M. Brochard et Honorine Brochard jouaient de petits rôles appropriés à leur âge. — En 1803, un Brochard tient les rôles de Crispins et de marquis ridicules à Bruxelles, et reçoit 4000 fr. d'appointements, réduits à 3000 en 1804-05, et reportés à 4000 en 1806-07. En 1809, de passage à Rouen, où il était connu comme ayant appartenu au th. des Arts, il donna treize représentations dont deux à son bénéfice. Nous avons tout lieu de croire que c'est le même que nous trouvons désigné sous le nom de Brochard père, à Bruxelles, en 1817.

BROCHARD, fils. — Th. Molière, Bordeaux 1793.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BROCHARD, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Brochard, Bordeaux 1793.

Mlle Brochard, ingénue, Amsterdam 1827-1828.

Mlle Brochard, Céline, 8e arr. th. 1829, et grande utilité, Genève 1830.

Mlle Brochard, deuxième rôle, 6e arr. th. 1830.

Mlle Brochard, Gabrielle, deuxième amoureuse, Th. des Arts à Rouen 1832-48, aux appointements de 2300 et 2500 fr. Mourut dans cette ville en juin 1848.

Mme Brochard, duègne, Gand 1835.

Mlle Brochard, amoureuse, Gand 1846.

Mlle Brochard, Augustine, soubrette, La Haye 1852, Lille 1853-56.

BROCHETIN ou Brochtin, Mme. — Th. de la Monnaie, Bruxelles 1795.

BROGNARD, Mlle. — Débuta le 27 sept. 1809 à la Comédie française par les rôles de Dorine et d'Élise, dans le *Tartufe* et les *Rivaux d'eux-mêmes*.

BROHAN, Mlle Suzanne, Augustine (1807-1887). — Naquit à Paris le 29 janvier 1807, et entra au Conservatoire à l'âge de 12 ans. Elle y obtint le deuxième prix de comédie en 1820 et le premier en 1821. Mais n'ayant pu trouver un engagement à Paris, sans doute à cause de son jeune âge, elle commença par jouer les soubrettes en province, à Orléans, à Tours, à Angers, et débuta à l'Odéon le 30 mai 1823 dans *Tartufe*, bien que l'on puisse se figurer difficilement une Dorine de seize ans, ce qui est un contresens absolu. Ce début fut complété par le rôle de Lisette des *Folies amoureuses*, et dès lors ce fut l'idole du parterre. « C'est la femme qui rit le mieux de tout Paris » disent les journaux de l'époque. Les uns vantent sa tournure aisée, sa vivacité, sa physionomie moqueuse, son air provoquant, mais par dessus tout sa diction franche et nette.

« Son organe, écrit Maurice Alhoy en 1825, n'a pas non plus acquis le degré de force et de mordant qu'exige son emploi — à 17 ans! — mais sa prononciation qui est d'une pureté parfaite, se prête naturellement à une grande volubilité; du reste, et cela est le plus important, les nuances de son débit sont justes, et l'on y distingue une finesse, une variété d'intention qui ne laissent aucun doute sur sa vocation pour la comédie. »



Mlle Suzanne BROHAN
d'après Lacauchie

A l'Odéon, Mlle Suzanne Brohan parut dans :

1823 5 nov., *La maison à deux portes.*
— 16 déc., *Une journée de Vendôme.*
— 20 déc., *Le siège de Gênes.*
1824 4 janv., *Molière au théâtre.*
— 27 avril, *Les trois genres.*
— 27 oct., *Le veuvage et les fiançailles.*

Malheureusement pour elle le th. de l'Odéon devint alors un théâtre à musique. Elle partit pour Rouen comme première soubrette aux appointements de 4000 francs (1825-26).

1827 1er avril, brillante rentrée à l'Odéon.
— 16 mai, *Le mariage par procuration.*
— 25 oct., *L'homme du monde.*
— 4 déc., *L'important.*
1828 14 fév., *Les Ephémères.*

Entrée au Vaudeville : début :

1828 23 septem., *Frontin mari garçon* (rôle de Denise).

Elle devait rester cinq ans à ce théâtre :

« Il est difficile, écrit-on en 1833, d'être plus piquante et plus spirituelle dans les rôles de *Marion Delorme*, de *Marie Mignot*, plus agaçante dans le *Cousin Frédéric*, dans la *Camargo*, dans *Pourquoi ?* dans tous les ouvrages enfin où elle joue. » Piquante, originale, franchement comique, c'était, en effet, l'une des comédiennes les plus brillantes de cette époque.

La Comédie française la guettait. Elle y débute le 15 février 1834 par le rôle de Madelon des *Précieuses ridicules* et celui de Suzanne du *Mariage de Figaro*. Ce fut un triomphe. Elle joua encore d'une façon supérieure Lisette des *Jeux de l'amour et du hasard*, Mme de Senneville de la *Petite ville*, mais en butte à des rivalités dont elle s'exagéra peut-être l'importance, elle quitta subitement la Comédie française pour rentrer au Vaudeville.

Madame Duchâtelet, le *Régent*, *Reine*, *Cardinal et page*, la *Demoiselle majeure*, le *Bal d'ouvriers*, *Pierre le rouge* (trois rôles), lui donnèrent l'occasion de se faire valoir. Le Vaudeville de la rue de Chartres brûla, et passa place de la Bourse. Là, on la vit encore dans la *Nuit au Sérail*, et dans *Un monsieur et une dame*. »

« Mlle Brohan, écrit l'*Indiscret des coulisses* en 1841, est une de ces actrices dont le talent, le jeu fin et spirituel, le ton de bonne comédie font maugréer contre la Comédie française. On ne conçoit en vérité pas comment MM. les sociétaires n'ont pas su approprier à leur théâtre les qualités de cette charmante actrice. »

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Modeste, aimant peu le bruit, Mlle Brohan se consacrait surtout à l'éducation de ses deux filles dont elle préparait les débuts. A trente-cinq ans, elle quitta tout à coup le théâtre ; on parla de raisons de santé, d'une affection au larynx? Elle laissait la réputation d'une femme d'esprit. C'est à elle, dit-on, qu'un dandy — style de l'époque — disait un jour : « Mademoiselle, faites-moi l'aumône d'un baiser. — Je ne puis pas, Monsieur, répondit la spirituelle actrice, j'ai mes pauvres. »

Dernièrement l'on a mis en vente (18 janv. 1902) une lettre qu'elle écrivait à Mme Alexis Pastelot, à Bordeaux, le 10 janvier 1840. (Coll. A. Bovet.) Cette lettre donnait en termes piquants des nouvelles du Th. du Vaudeville et de son directeur qui perdait beaucoup d'argent : « M. Trubert, lisons-nous, galope après Mme Albert qu'il veut engager absolument. Mme Fargueil tient bon et ne veut point démordre de ses prétentions. Les procès vont toujours leurs petits chemins... On dit tout bas, et ceci entre nous seulement, que ce bon M. Trubert est déjà bien embarrassé de sa conquête, que deux ou trois bailleurs de fonds, qui devaient le suivre, se sont arrêtés en route, et qu'une dizaine de mille francs qu'il possédait en tout sont déjà mangés. »

Mlle Suzanne Brohan, fière à juste titre des succès de ses deux filles, se confina dans sa propriété de Fontenay aux Roses où elle vécut jusqu'au 14 août 1887. Elle avait alors 80 ans, et avait quitté le théâtre depuis 45 ans.

« La « belle vieille », ainsi que nous l'appelions, nous, les très jeunes, a écrit M. J. Truffier, est restée jusqu'à la fin pleine de verve et de poésie. Ce qu'elle a écrit de jolies lettres est incalculable ! »

« Les portraits de Suzanne et de Madeleine Brohan, a écrit Delaunay en tête de ses *Souvenirs*, sont accrochés aux murs de mon cabinet de travail : Suzanne, en tenue de ville, une simple lithographie, du temps où elle était déjà malade, mais encore charmante... » Et cette Suzanne faisait écrire au même Delaunay par sa fille Madeleine : « Votre *adorée* va bien, mais se désespère parce que les violettes russes ne sont pas belles cette année. »

« C'est bien là Suzanne, ajoute le destinaire de cette lettre : les violettes et les roses, la passion de ses dernières années! Que de fois elle m'en a envoyé de ces fleurs cueillies par elle dans le jardin de Fontenay! »

Suzanne Brohan avait habité précédemment rue des Quatre Vents, 10 (1828), rue de Bucy, 27 (1829) et rue St-Thomas du Louvre (1830).

Mlle Reichenberg, sa filleule, et Jeanne Samary, sa nièce, furent ses élèves.

Voici en quels termes Madeleine Brohan annonçait la mort de sa mère à M. Adrien Bernheim : la lettre est datée de Fontenay-aux-Roses le 16 août 1887 :

« J'ai perdu ma mère, mon ami. Elle est morte, dimanche à six heures. Je suis bien malheureuse. Vous savez qu'elle était malade depuis six mois. Le médecin de Fontenay, le docteur Faure, l'avait ramenée une fois. Il l'a soignée avec tant d'habileté et d'affection! Je ne l'oublierai jamais. Il y a eu une rechute il y a quinze jours, une congestion. Depuis, elle est allée s'affaiblissant. Le dernier cri qu'elle a poussé a été mon nom. Elle m'appelait au secours ! Ah ! mon ami, quelle épreuve, quel déchirement ! Une seule pensée me soulage : j'ai fait mon devoir. Elle est là encore, couverte d'un monceau de fleurs. On en apporte de tout le village... Elle sera enterrée demain à Fresnes, un petit village que nous avons habité longtemps. J'y ai fait faire notre caveau. Moi et mes enfants nous irons rejoindre là ma pauvre mère et ma grand'mère. Que Dieu vous garde d'un pareil malheur !

Au revoir. Je vous embrasse, mon cher enfant.

Votre pauvre vieille amie,
MADELEINE BROHAN. »

Dans son rapport à la Société des artistes dramatiques en date du 18 juin 1888, Eug. Garraud lui consacra une belle oraison funèbre. Elle recevait depuis 1877 une pension de 400 fr.

Biographie : *Galerie Lacauchie*. Notice par J.-T. Merle.

Bibliographie : *Grande Biographie dram.*, suppl^{t} 1825. — *Biographie des acteurs* 1831-32-33. — Th. Gautier, *Feuilletons — l'Indiscret des coulisses* 1841. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon — Hist. des th. de Rouen*, t. III.

Iconographie : En pied, cost. de th., lith. par Al. Lacauchie.

BROHAN, Mlle, aînée, Augustine, Joséphine, Félicité, femme Edmond, David de Gheest. — Naquit à Paris le 2 décembre 1824. Elle était la fille aînée de la précédente, de qui elle avait à tenir comme talent. A dix ans, par suite d'un arrêté ministériel, elle était reçue au Conservatoire, et devenait l'élève de Samson, malgré une grande répugnance naturelle contre le théâtre. Fidèle aux principes religieux qu'elle avait reçus de l'abbé Paravey, vicaire de St-Eustache, ses penchants l'attiraient plutôt vers la vie religieuse, si bien que lorsqu'elle eût remporté son deuxième prix de comédie en 1839 et son premier prix en 1840, elle alla se réfugier dans un couvent de la rue du Bac.

Elle n'en débuta pas moins, de gré ou de force, le 19 mai 1841 à la Comédie française dans le rôle de Dorine de *Tartufe* — encore une Dorine de dix-sept ans! à l'instar de sa mère, et celui de Lisette des *Rivaux d'eux-mêmes* — d'autres disent des *Folies amoureuses*. Telle mère, telle fille; même talent, même succès; netteté et charme de l'organe; diction juste et acérée. On la considéra de suite comme l'enfant de la maison, et elle fut engagée à raison de 3000 fr. par an. Deux ans après (1843) elle était reçue sociétaire à 19 ans.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

« On n'a pas un rire plus franc, plus sympathique, a dit Eug. Laugier dans une étude remarquable sur les trois Brohan; rire aimable, doux, argentin, rire communicatif qui vous entraîne; oui, c'est la comédie en personne, spirituelle, avenante et pleine d'attraits. La soubrette a le regard vif et mutin, le geste rapide; elle est agaçante, provocante et bien délurée. Sa physionomie ouverte attire la sympathie, et l'on se réjouit rien que de la voir, avant que l'artiste ait dit un mot. »

« Elle a moins de charme que sa mère, disaient d'autres, mais plus de mordant dans la voix. » Et de l'esprit! Trop d'esprit! car s'exerçant sur le dos de tout le monde, la plupart du temps à l'emporte-pièce, les ennemis ne manquaient pas. Est-ce à cause de cet esprit débordant que les soubrettes de Marivaux firent bien mieux son affaire que celles de Molière? Celles de notre grand poète sont de braves filles qui n'ont pour elles que leur bon sens et ne font pas de mots d'esprit.

Mais, au XIXe siècle, les rôles de soubrettes avaient un grand défaut. Ils étaient déjà exclus du théâtre moderne, et Augustine Brohan eut été à tout jamais confinée dans l'ancien répertoire si elle n'avait pu ajouter une corde à sa lyre. Le rôle de Suzanne du *Mariage de Figaro* lui servit de transition pour faire voir une seconde face de son talent. Un de ses biographes, Louis Judicis, va même jusqu'à la mettre, dans ce rôle, au-dessus de Mlle Mars.



Mlle Augustine BROHAN
(Décaméron dramatique)

Augustine Brohan, en pleine faveur auprès du public, joua dans *Oscar ou le mari qui trompe sa femme*, le *Dernier marquis*, les *Burgraves*, les *Deux ménages*, la *Tutrice ou l'emploi des richesses*, le *Béarnais*, la *Tour de Babel*, l'*Enseignement mutuel*, un *Homme de bien*, la *Famille Poisson*, la *Chasse aux fripons*, *Don Gusman ou la journée d'un séducteur*, l'*Ombre de Molière*, *Scaramouche et Pascariel*, les *Aristocraties*, le *Château de cartes*, la *Marinette de la foire*, le *Roi attend*, prologue de G. Sand, la *Vieillesse de Richelieu*, *Compter sans son hôte*, le *Testament de César*, le *Carrosse*, les *Amoureux sans le savoir*, le *Pour et le contre*, le *Cœur et la Dot*, les *Lundis de Madame*, le *Gâteau des reines*, le *Songe d'une nuit d'hiver*, les *Pièges dorés*, la *Papillonne*, les *Rivaux d'eux-mêmes*, le *Malade imaginaire*, rôle de Toinette qu'elle joua souvent devant Louis-Philippe, l'*Avare*, le *Confident par hasard*, *Il ne faut jurer de rien*, *Mademoiselle de Belle Isle*, où elle ne réussit guère, les *Demoiselles de St-Cyr*, le *Mari de la veuve*, le *Bourgeois gentilhomme*, un *Caprice*, *Don Juan*, la *Marquise de Senneterre*, le *Mariage de Figaro* (rôle de Suzanne, son triomphe), *Amphytrion*.

Elle ne parut qu'une fois dans la tragédie (13 janv. 1844) remplaçant au pied levé Mlle Lesieur, aux côtés de Rachel.

Augustine Brohan, très recherchée dans les salons, se piquait d'écrire quelques proverbes, tel que *Compter sans son hôte*, un acte en prose, joué une seule fois à la Comédie française le 1er mai 1849 dans une représentation à bénéfice. Brindeau lui donnait la réplique. Ce proverbe avait été déjà représenté à l'hôtel du Comte de Forbin-Janson le 13 mars 1849, au profit des orphelins de la ville de Paris.

On cite encore d'elle : *Quitte ou double*, un acte joué à l'hôtel de Castellane, les *Métamorphoses de l'amour*, un acte en prose, joué à l'hôtel de Castellane le 15 janvier 1851 en très petit comité; *Il faut toujours en venir là*, proverbe en un acte, imprimé en 1859; *Qui femme a, guerre a*, proverbe joué par Bressant et Mlle Fix, à Bade, le 24 sept. 1859.

On colporta les mots d'Augustine Brohan, comme on avait fait pour ceux de Sophie Arnould, de Mlle Bourgoin, de Déjazet. Qui sait, si en cherchant bien, l'on ne retrouverait pas les mêmes? Il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches. A ceux qui aiment ce genre de divertissement nous recommandons la biographie d'Eug. de Mirecourt, édit. 1867. On parla aussi de *Mémoires inédits*.

Augustine Brohan écrivit dans le *Figaro* sous le nom de Suzanne, mais cette campagne ne fut pas heureuse pour elle : comme elle avait attaqué Victor Hugo exilé, Al. Dumas père écrivit à l'administrateur de la Comédie française de bien vouloir retirer du répertoire *Mlle de Belle Isle* et les *Demoiselles de St-Cyr*, ou de distribuer à une autre actrice les rôles que remplissait Mlle Aug. Brohan, désirant — ajoutait-il — que la personne qui attaquait Victor Hugo au fond de son exil, ne jouât plus dans ses pièces. Le prestige de la femme d'esprit perdit gros dans cette aventure.

Un soir, pendant une représentation du

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Cœur et la Dot, elle fut tout à coup aveuglée par l'éclat de la rampe. Depuis ce jour, elle ne reprit jamais complètement l'usage de la vue. Elle obtint sa retraite le 1er janvier 1868, avec 6400 fr. de pension. Elle avait succédé à Rachel comme professeur au Conservatoire.

Ch. Monselet dans ses *Premières représentations célèbres* a écrit un spirituel article sur Aug. Brohan (sept. 1857). Nous y relevons ce passage : « Hélas ! ce qui était prévu arriva. Madame Augustine Brohan tint bureau d'esprit... La femme de lettres se mit en tête de surenchérir sur la comédienne; elle pensa qu'il devait y avoir quelque chose à ajouter à la Dorine de *Tartufe* ou à la Nicole du *Bourgeois gentilhomme;* elle s'imagina que Marivaux n'avait peut-être pas expliqué suffisamment la Lisette des *Jeux de l'amour et du hasard,* et qu'un peu de poivre long réveillerait ces créations assoupies. Dès lors, agaçant travail, elle se mit à ponctuer et à souligner tous ses rôles, imposant sa trop attentive collaboration aux vivants et aux défunts, jouant tour à tour le *Légataire* par Regnard et Aug. Brohan, le *Mariage de Figaro* par Beaumarchais et Aug. Brohan, etc. Sa personnalité se développa outre mesure; ce n'était plus des représentations qu'elle donnait, c'était des séances; en scène, ses mots et ses répliques étaient pour le public; l'interlocuteur ne comptait point. »

Dans une lettre, passée récemment dans une vente d'autographes (20 janv. 1902) l'artiste écrivait à une amie, nommée Clémence, au sujet d'un deuil récent. Après lui avoir promis de prendre soin du garçon qui lui reste, elle ajoutait : « Je suis bien souvent absorbée par mes propres ennuis. Toujours sur le point de perdre la vue, je mène une vie pleine d'anxiété, et dont je me débarrasserais volontiers, si je n'avais pas, Dieu merci, un bel enfant blond, qui me console, quand je suis trop à bas. »

Augustine Brohan mourut à Paris, rue Lord Byron n° 5, le 15 février 1893. Depuis sa retraite, elle avait presque complètement rompu avec le monde des théâtres. Ses obsèques furent célébrées à St-Philippe du Roule en présence, cependant, d'une foule d'anciens camarades qui, selon un mot de Garraud, rapporteur à la Société des artistes, « n'ont pas voulu paraître lui garder rancune. »

Biographie : Louis Judicis, notice dans les *Théâtres de Paris* 1854. — Eug. de Mirecourt, *Augustine Brohan.* — Eug. Laugier. — Ch. Monselet, les *Premières représentations célèbres.*

Iconographie : Bibl. nat., Catal. Duplessis, n° 6831.

1. A mi-corps, de ¾ à gauche, cost. de th., imp. Lemercier 1851.

2. A mi-corps, assise de ¾ à droite, lith. par Benjamin (Roubaud) 1840.

3. A mi-corps, de ¾ à droite, cost. de th., phot. Vallon de Villeneuve, 1853.

4. A mi-corps de ¾ à droite, cost. de th., phot. Vallon de Villeneuve.

V. aussi Bibl. nat., portraits V. Hugo.

En pied, lith. par A. Collette 1854, par Eust. Lorsay.

Lith. en buste, de face, collection du *Décaméron dramatique*..

Alfred de Musset avait écrit au dessous de ce portrait :

> J'ai vu ton sourire et tes larmes,
> J'ai vu ton cœur triste et joyeux ;
> Qui des deux a le plus de charmes ?
> Dis-moi ce que j'aime le mieux,
> Les perles de ta bouche ou celle de tes yeux ?

Musée de la Comédie française : Catalogue G. Monval.

N° 39. Foyer du public à la Comédie française, bas-relief de la cheminée en marbre blanc, Cérémonie du *Malade*, Aug. Brohan en costume.

. 76. Petit salon précédant la baignoire de de l'administrateur; *Comédiens et Comédiennes*, par Faustin Besson (esquisse).

166. Les *Sociétaires de la Comédie française*, par E. Geffroy (1864) peinture, toile. Aug. Brohan en Nicole du *Bourgeois gentilhomme*.

191. Buste en marbre, haut. 0,60, par G.-J. Garraud, exposé au salon de 1853 (n° 1357) don de Mme A. Brohan (janv. 1876).

BROHAN, Mlle Madeleine, Emilie. - - Cadette, femme Mario Uchard (7 juin 1853) née à Paris le 21 octobre 1833. Suzanne Brohan, la mère, avait personnifié la verve et la grâce, Augustine Brohan, la fille aînée, l'esprit et le rire; Madeleine Brohan, la cadette, fut le charme. la beauté et la bonté.

Entrée au Conservatoire à l'âge de 15 ans, Madeleine Brohan eut pour professeur Samson. Dix-huit mois après, elle remportait le premier prix de comédie, à 16 ans et demi, le 25 juillet 1850. Arsène Houssaye, alors directeur de la Comédie française, vint lui offrir immédiatement un engagement aux appointements de de 6000 fr. et « comme M. Scribe vous destine le principal rôle d'une pièce que le Comité vient de recevoir, ajoutait-il, je crois pouvoir vous affirmer que le chiffre proposé sera doublé ».

Engagée le 1er septembre 1850, Madeleine Brohan débuta le 15 octobre suivant dans les *Contes de la Reine de Navarre*, et le 15 novembre, ses appointements étaient portés à 12,000.

Th. Gautier la peignait ainsi : « C'est une belle jeune fille, grande, bien faite, à formes d'éphèbe, avec quelque chose d'éclatant, d'agressif dans toute sa personne. Le geste est superbe, l'œil flamboie, la bouche étincelle, la joue brille comme une grenade; nulle timidité, nul embarras; la grâce est âpre, la beauté crue comme un fruit vert; le charme a quelque chose d'impérieux; on concevrait ainsi la jeune

EFERUS - Recherches & Classification numériques

reine volontaire et fantasque d'une de ces cours impossibles où les poètes ont noué tant d'intrigues et dénoué tant de mariages ».

Paul de St-Victor disait : « Elle a dix-sept ans à peine, mais sa beauté, impatiente d'éclore, a déjà brisé ces vagues ondulations de l'adolescence... Elle est de celles qui n'ont qu'à paraître pour agiter une salle et faire battre aux champs l'applaudissement... »

Tandis que l'administrateur général écrivait au ministre :

16 octobre 1850.

« Le début de Mlle Madeleine Brohan a été une vraie fête dans la Maison de Molière ; c'est la troisième Brohan qu'on saluait comédienne. Elle a la beauté, le timbre d'or, l'esprit et le charme. Comédienne de race, elle est au théâtre comme chez elle ».

Rachel, absente, lui envoya une couronne.

Eug. Laugier, dans son panégyrique, déclare que pour retrouver un début semblable dans l'histoire du Th. français, il faut remonter jusqu'à Mlle Leverd et Mlle Mante.

Madeleine Brohan fut nommée sociétaire le 1er janvier 1852. Elle créa tour à tour des rôles dans les *Caprices de Marianne* (rôle que Rachel devait prendre et qu'elle accepta avec reconnaissance, dit P. de Musset), *Mademoiselle de la Seiglière*, *Une journée d'Agrippa d'Aubigné* (Madame de Briac) ; elle s'essaya dans le *Legs*, les *Jeux de l'amour et du hasard*, la *Surprise de l'Amour* ; elle aborda même résolument le rôle de Célimène dans le *Misanthrope*, épreuve dangereuse où elle triompha, malgré la comparaison écrasante qui s'imposait avec Mme Arnould-Plessy. Sur ces entrefaites, elle épousa le 7 juin 1853, Mario Uchard, alors employé chez un agent de change, et devenu depuis homme de lettres et auteur dramatique. Mais la rupture qui survint entre les deux époux après deux années de mariage — incompatibilité d'humeur — fit partir Madeleine Brohan pour St-Pétersbourg, laissant à Paris son mari qui, pour se consoler, écrivit sa propre histoire dans un drame resté célèbre, la *Fiammina*, qui obtint un succès retentissant à la Comédie française en 1857.



Mlle Madeleine BROHAN
(Décaméron dramatique)

Madeleine Brohan revint à Paris l'année suivante (1858), mais il semble que ses premiers et faciles succès l'aient un peu grisée, car Ed. Thierry écrit dans le *Pays* : « Mlle Madeleine Brohan remplace Mlle Denain ; s'il s'agissait de remplacer Mlle Mars, ce serait plus difficile assurément. Mais Mlle Mad. Brohan a peut-être eu le tort de croire la chose trop facile. Elle est belle personne, elle a de l'enjouement et de la bonne humeur ; c'est presque cela ; il ne faudrait plus que de la finesse, de la coquetterie, et ce genre de voix qui donne de l'esprit même à la conversation familière ».

Le 6 décembre 1858, elle fut jugée faible dans *Oscar* (rôle de Juliette). L'embonpoint était aussi venu. Elle comprit qu'il fallait travailler avec une nouvelle ardeur. Elle parut dans *Par droit de conquête*, les *Deux Veuves*, les *Doigts de Fée*, les *Rêves d'Amour*, la *Loge d'Opéra*, *Une Amie*. Comme elle souffrait d'une laryngite, le docteur Trousseau dût l'envoyer à Nice, avec ordre de garder un silence absolu. Pendant six mois, elle eut la volonté de se condamner à un mutisme complet, écrivant ses ordres sur une ardoise.

Le rôle de la marquise dans le *Lion amoureux* (18 janv. 1866) fut parmi ses meilleurs, comme celui d'Elmire de *Tartufe*. On écrit d'elle en 1866 : « Belle comme on ne l'est plus, dans Alcmène d'*Amphitryon*, avec le péplum, c'est une statue grecque... De l'esprit à revendre et de l'esprit qui ne vit aux dépens de personne. Excellente camarade, elle a plus d'esprit que de mérite, peut-être, et même plus d'esprit que sa sœur ». — De sa sœur dont on aurait pu dire : « Trop de plumes ! » et qui, à force de vouloir être spirituelle devenait ennuyeuse.

Madeleine Brohan parut encore dans le *Verre d'eau*, le *Cheveu blanc*, *Bataille de Dames*, le *Mariage de Figaro*, et la guerre venue, se transforma en ambulancière du Th. français. A partir de cette époque — elle n'avait cependant pas encore quarante ans — elle aborda, à cause de son embonpoint sans doute, des rôles plus marqués (créations ou reprises) :

1875, 25 fév., la duchesse dans le *Verre d'Eau*.

1875, 27 avril, Adrienne dans *Gabrielle*.

— 17 mai, la comtesse dans la *Grand' Maman*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1876, 14 fév., la marquise dans l'*Etrangère*.
— 22 fév., la baronne dans *Il ne faut jurer de rien*.
1877, 4 juin, la marquise dans le *Marquis de Villemer*.
1878, 27 fév., Hermia dans les *Caprices de Marianne*.
1879, 14 mars, Philaminte dans les *Femmes savantes* (représ. de retraite de Bressant).
1881, 25 avril, la duchesse dans le *Monde où l'on s'ennuie*.

Ce dernier rôle, dans lequel elle fit valoir toute la distinction de son talent, toute la finesse de son jeu, lui valurent une superbe ovation. Ce fut le couronnement de sa carrière.

Elle était restée 32 ans au théâtre, et avait interprété 59 rôles : « C'est donc fini, écrivait-elle. Je suis heureuse d'avoir pu, grâce à l'adorable rôle de Pailleron, partir sur un succès. A d'autres maintenant. Il faut être philosophe, et je le suis ».

Déjà, elle avait dit, en prenant les emplois marqués : « J'aime mieux être la plus jeune des vieilles que la plus vieille des jeunes », mot profond d'une Célimène qui sait vieillir.

— Je ne lis plus les articles de journaux, ajoutait-elle gaîment. C'est le seul moyen de me dire que j'ai encore trente ans !

Retirée officiellement le 1er mai 1885, elle ne voulut à aucun prix donner sa représentation de retraite :

— Je n'assisterai pas à mon enterrement, avait-elle coutume de dire.



Mlle Madeleine BROHAN
Vers 1875 — Cliché Carjat

Elle tint parole ; elle n'eut même pas de « dernières représentations ». Elle se contenta de recevoir les palmes académiques.

Toute son histoire tient dans ce quatrain de Dumas père :

> Reine de l'éventail, elle a de Célimène
> Les grands airs et l'esprit, sans la méchanceté;
> Mais, oubliant les traits aigus de l'inhumaine,
> S'il eût connu son cœur, Alceste fut resté.

Madeleine Brohan vécut toujours assez retirée dans son petit appartement de la rue de Rivoli, 214, où elle mourut le 24 février 1900. Elle avait donné sa vie à deux affections : sa mère, dont elle disait : « Je lui dois plus que la vie, car elle m'a donné son dévouement et son âme » et un grand fils qui faisait sa joie.

Eug. Mirecourt a raconté d'elle cette anecdote souvent reproduite : Un Anglais, Sir James L. B., ne croyant pas Madeleine mariée, lui avait offert son nom et sa fortune. Naturellement la proposition fut écartée. Il obtient de nouer de simples relations amicales. Mais sa passion lui revient, il s'exalte, rentre chez lui rue Feydeau, et se fait sauter la cervelle. On trouve alors sur sa table une lettre touchante adressée à Madeleine Brohan, et un testament lui laissant toute sa fortune, quatre ou cinq cent mille francs, avec cette clause : « Si Mme Brohan n'accepte pas, je lègue mes biens en totalité à l'Orphelinat impérial ». Dès qu'elle eut connaissance de ce testament, la bonne Madeleine courut chez le commissaire de police et signa son désistement.

Madeleine Brohan ne voulut pas de fleurs sur son cercueil. Elle fut inhumée le 27 février 1900 à Fresnes-les-Rungis (Seine) auprès de sa mère. Malgré un temps affreux, quelques camarades dévoués étaient venus lui dire un dernier adieu.

Ch. Monselet a fait de cette artiste un ravissant portrait, très fidèle : « La grâce et la bonté, voilà en effet cette Madeleine Brohan tout entière ; et, pour notre compte, nous estimons que dans son répertoire il n'est guère qu'un rôle dans lequel elle puisse absolument s'incarner : c'est celui d'Elmire, de *Tartufe*. Quoique complètement attrayante, Mme Madeleine Brohan se rattache bien moins à l'aristocratie et à ce que nous appelons l'*artistocratie* qu'à l'opulente et élégante bourgeoisie parisienne. Elle en a la santé, la bonne humeur inaltérable, l'esprit facile ». Autre part, il écrit : « Je cherche la passion sur ce visage heureux, et je n'y trouve que la grâce ».

Biographie : Notice par L. Judicis dans les *Théâtres de Paris*, 1854. *Panthéon*, Album universel, 1863. De Mirecourt, *Mad. Brohan*, 1867. Félix Jahyer, *Paris-Théâtre* nº 137, 5 janv. 1876. Fr. Sarcey, *Comédiens et Comédiennes*, 1878.

Bibliographie : J. Arago, *Foyers et Coulisses*, 1852. — *Feuilletons* de Th. Gautier, de Paul de St-Victor. — Eug. Laugier. — Ed. Thierry, feuilletons du *Pays*. — Em. Abraham, les *Acteurs et les Actrices de Paris*, 1861. — Les *Th. en robe de chambre*, 1866. — Félix Savard, les *Actrices de Paris*, 1867. — *Derrière la toile*, 1868. — *Foyers et Coulisses*, Com. fr.,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

t. II, 1875. — Fr. Sarcey, *Quarante ans de Théâtre*. — Ch. Monselet, les *Premières représentations célèbres*, 1857.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis nº 6832.

1. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), lith. par A. Collette, 1854, par Eust. Lorsay.

2. A mi-corps, de ¾ à droite, lith. par E. Cron, 1862.

3. En buste, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par E. Desmaisons, 1851.

4. A mi-corps, de ¾ à droite (cost. de th.), imp. Lemercier, 1851.

5. A mi-corps, de ¾ à gauche, dans un ovale, lith. par Léon Noël.

6. En buste, assise, de ¾ à gauche, dans un ovale, lith. par Pirodon.

7. A mi-corps, de ¾ à gauche, photographie Richebourg, 1861, d'après P. Baudry.

8. A mi-corps, de ¾ à gauche (cost. de th.), phot. Vallon de Villeneuve.

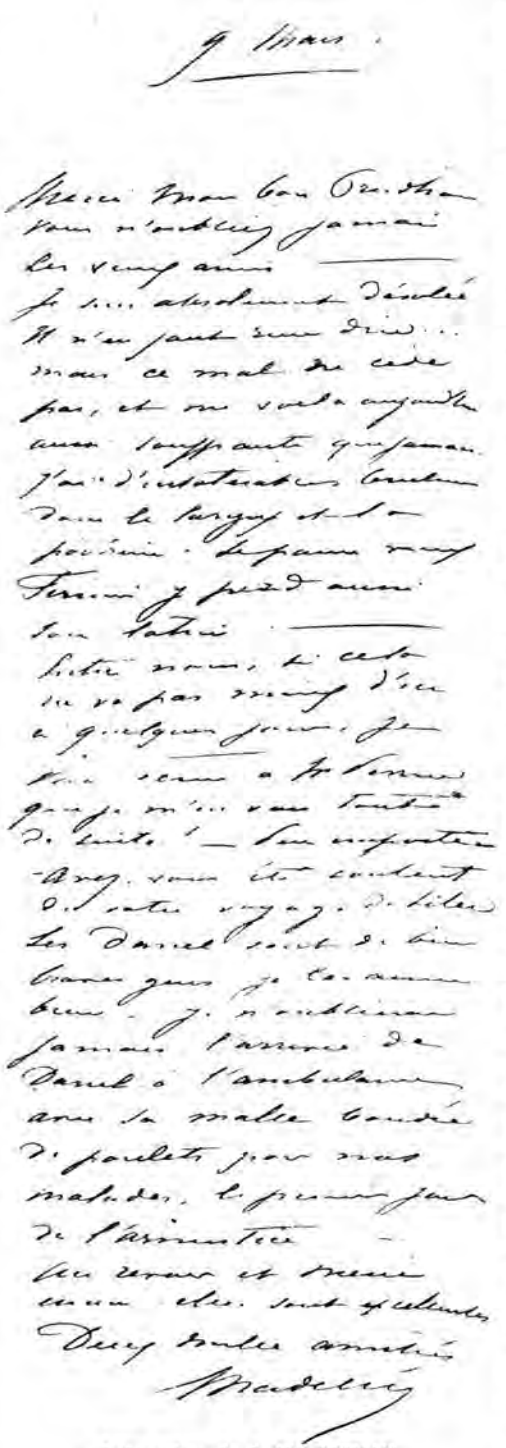
9. A mi-corps, assise, de ¾ à gauche, phot. Vallon de Villeneuve, 1854.

BROHAN, Marie Barennes, Badimont dite. — Lisbonne 1858, Orléans 1859-60, Sidi-Bel-Abbès 1870-74, Mostaganem 1875-81, Paris 1882-87, Mostaganem 1888, Paris 1889. Habitait Paris en 1902.

BROHAND. — Comique, Verviers 1830.

BROISAT, Emilie, femme Pannetier de Milville. — Née à Turin en 1848, apparut pour la première fois au Vaudeville, dans *Maison neuve*, fin décembre 1866. Delvil, directeur des Galeries St-Hubert, à Bruxelles, l'engagea.

Pendant trois ans — trois rudes années de labeur — la jeune fille parut sur cette scène; l'été, elle allait jouer à Vichy, où elle se retrouvait en contact avec des artistes de Paris. Dans une de ces représentations, elle eut le bonheur de jouer avec Regnier et Febvre qui furent charmés de son talent. Mais elle partit pour l'Italie où elle remplaça Mlle Desclée, dans la troupe Meynadier, puis, au moment où elle allait se rendre au Caire, elle fut rappelée à Paris sur les sollicitations de Regnier qui la fit entrer à l'Odéon. Tour à tour Casilda de *Ruy-Blas*, Electra des *Erynnies*, Suzanne du *Mariage de Figaro*, elle se montra simple et touchante dans l'*Aïeule*, puis gracieuse, sympathique et douloureuse dans Mimi de la *Vie de Bohème*. Peu de temps après, elle était engagée à la Comédie française (1er septembre 1874). Ses débuts eurent lieu le 29 octobre suivant dans le *Demi Monde*, dans *Philiberte* et le 8 avril 1875 dans *Mlle de Belle-Isle*.



Lettre autographe de Mlle BROHAN
Collection Lyonnet

Fr. Sarcey écrivait à propos de cette dernière pièce : « Mme Broisat a beaucoup réussi. Ce personnage élégiaque est un de ceux qui vont le mieux à sa figure et à son talent. Elle a dit les premières scènes avec beaucoup de grâce et de dignité. Elle a eu dans les dernières, d'adorables mouvements de passion et des emportements de douleur qui ont ému toute la salle. Sa voix est une musique délicieuse, et les notes tendres ont un charme pénétrant ».

Voici quelques-uns des rôles créés ou repris par Mme Broisat à la Comédie française :

1875, 2 janvier, Henriette dans les *Femmes savantes*.

1875, 8 avril, Mlle de Belle-Isle dans *Mademoiselle de Belle-Isle*.

1875, 18 août, Mme Bourdeuil dans les *Deux Ménages*.

1875, 4 déc., Jeanne dans *Petite Pluie*.

1876, 8 juin, remplace Mlle Croizette indis-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

posée, dans le rôle de la duchesse de Septmonts de l'*Etrangère*.

Le 18 novembre, Mme Broisat jouait au Grand Th. de Lille Mlle *de la Seiglière*, au profit de la Société de secours mutuels des ouvriers typographes de Lille.

1877, 5 fév., Kitty-Bell dans *Chatterton*, pièce que M. Perrin avait remise à la scène spécialement pour elle et pour les débuts de Volny.

1877, 20 fév., Hélène, Mlle *de la Seiglière*.
— 15 mai, Jeanne, le *Dernier Quartier*.
— 2 juillet, Sylvia, les *Jeux de l'Amour et du Hasard*.

Le 1er septembre 1877, Mme Emilie Broisat fut élue sociétaire.

1877, 12 oct., Blanche dans *Volte-face*.
— 22 oct., Mlle de St-Geneix, le *Marquis de Villemer*.

1878, 14 janv., Eliante, le *Misanthrope*.
— 6 nov., Marie Letellier, les *Fourchambault*.

1879, 20 mars, Isabelle, l'*Ecole des Maris*.
— 17 nov., la comtesse, le *Mariage de Figaro*.

1880, 21 oct., Mlle de Brie, l'*Impromptu de Versailles*.

1880, 23 oct., Clarice, le *Menteur*.
— 28 oct., Dorimène, le *Bourgeois gentilhomme*.

1881, 15 fév., la comtesse, *Bataille de Dames*.
— 25 avr., Lucy, le *Monde où l'on s'ennuie*.

1882, 12 mai, la comtesse, le *Service en campagne*.

1882, 7 oct., la reine, *Ruy-Blas*.
— 19 déc., Mme de Rénat, l'*Etincelle*.

1883, 29 fév., Armande, les *Femmes savantes*.

1883, 28 juin, Mme de Lucenay, le *Bougeoir*.
— 4 oct., Hélène, les *Maucroix*.

1884, 21 oct., Clarisse, les *Pattes de Mouche*.

1885, 15 juin, représentation extraordinaire à la mémoire de Victor Hugo. Mme Broisat récite la *Fiancée du Timbalier*.

1885, 19 juin, Clotilde, *Une Rupture*.
— 28 nov., la marquise, le *Pour et le Contre*.

1886, 30 juin, Orante, les *Fâcheux*.

1887, 24 janv., Mme d'Ivry, l'*Invitation à la Valse*

1887, 18 nov., Hermine, la *Souris*.

1888, 29 mai, la marquise, Mlle *de Belle-Isle*.

Mme Broisat, nommée officier d'académie en 1889, attendit l'expiration de ses vingt ans de services pour se retirer. Son rôle de Lucy dans le *Monde où l'on s'ennuie* avait marqué l'apogée de sa carrière, et il semblait qu'on obéît à un parti pris en ne lui confiant plus aucun rôle nouveau; son talent un peu froid, un peu guindé, n'avait jamais pu prendre son essor: elle resta toujours la Mimi de Mürger :

Un émail de Boucher! front pur et jolis yeux,
Taille ronde, la main mignonne,
Talent fin, jeune et gracieux;
Total : femme charmante et bonne.
Ah! si j'étais Rodolphe et qu'elle fût Mimi,
Je serais encor son ami
Au joyeux pays de Bohême.
Le papa Durantin
Eut perdu son latin;
J'eusse à tout répondu : « Je l'aime! »
Je suis un étranger, hélas!
Et, de loin, j'applaudis tout bas,
— Sous la couronne ou la marmotte, —
L'artiste aux multiples aspects...
Mais la femme a tous mes respects :
Elle est si gentiment *popote!*



Mme Emilie BROISAT
Rôle de Mimi de la *Vie de Bohême* — Cliché Quinet

Mme Broisat cessa d'appartenir à la Comédie française le 31 décembre 1894, et sa représentation de retraite eut lieu le 22 mai suivant; elle y parut dans Ketty Bell de *Chatterton* (3me acte), la comtesse du *Mariage de Figaro* (4me acte) et Mimi de la *Vie de Bohême* (5me acte). Mme Broisat habitait Paris en 1902.

Biographie : Félix Jahyer dans *Paris - Théâtre*, n° 3, 6-12 juin 1873. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

Bibliographie : *Almanachs* Soubies. — Laroque, *Acteurs et Actrices*. — P. Mahalin, les *Jolies Actrices de Paris*, t. II.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 3, phot. cliché Quinet, à mi-corps, rôle de Mimi de la *Vie de Bohême*. Musée de la Comédie française, Catalogue G. Monval n° 500, Mme Broisat en costume d'Araminte des *Fausses Confidences*, figure sur la toile de Louis Béroud, les *Sociétaires de la Com. fr.*, tableau qui avait figuré au Salon de 1894, n° 162.

BROMEREL, Mme Joséphine, dite aussi *Augusta*, — Duègne et mime aux Funambules.

BRONCHETTE, Mlle Joé, Marie. — Nancy 1891-94.

BRONDELLE, Frédéric, François. — Premier

EFERUS - Recherches & Classification numériques

comique, Brest 1831, Nîmes 1835, 1838, Nancy 1850, Liège 1852-54.

BRONDELLE, Mme Elisa, née Guérin-Constance. — Nancy 1850, Liège 1852-58, Gray 1859, Paris 1860-61, Maubeuge 1862, St-Omer 1863-64, Calais 1865-81, Paris 1882-83. En 1879, Mme Brondelle avait 70 ans et 28 ans de services. Elle obtint de la Société des artistes une pension de 400 fr. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

BRONNER, Mme Délia, née Hamburger. — Ile Maurice 1867-83. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

BRONCEL. — Ambigu 1793.

BROQUIN. — Débuta à la Comédie française le 18 février 1759 dans l'*Homme à bonnes fortunes*. Il tenait l'emploi des comiques, et parut également dans le rôle de Merlin des *Trois frères rivaux*. Vingt ans plus tard, nous le voyons reparaître. Il choisit pour son nouveau début le rôle de Francaleu de la *Métromanie* (17 sept. 1778) et celui de Sganarelle de l'*Ecole des Maris*. Cette fois il fut reçu comme pensionnaire et alla demeurer rue St-Honoré, près les Jacobins, 1779-81, puis rue de Tournon, vis-à-vis l'hôtel du Nivernais, 1782-83.

Bibliographie : *Almanachs* Duchesne.

BROSSARD. — La Bibl. nat. possède trois portraits d'un acteur de ce nom (n° 6873 du cat. Duplessis). Ne serait-ce pas une erreur et les dates 1856, 1865, 1874 ne s'appliqueraient-elles pas à Brasseur? — Il faudrait pouvoir contrôler.

BROSSAT. — St-Pétersbourg 1842-44.

BROSSAT, Mme veuve Elisabeth, née Undreiner. — Paris 1852-70, Bordeaux 1872, Paris 1873-82. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1883.

BROSSON, Mme Louise, Aimée. — Nice 1866-70.

BROUASSIN. — Liège 1840.

BROUET, Mlle. — Th. de la Porte St-Antoine 1838.

BROUIN. — Maëstricht 1673-78.

BROUSSARD, Mme Hélène, Emma. — Liège 1874-77, Bruxelles 1878, Nouveautés 1879-80, Paris 1881-84, Marseille 1885-86, Annecy 1887-91.

BROUSSAU, Léon, Jean. — Bordeaux 1864-74.

BROUSSE, Ferdinand. — Comique au Th. de la Gaîté, né en 1801, mort en janvier 1876.

BROUTIN, Napoléon, Joseph. — Bruxelles 1882-85.

BROUX. — Sous ce nom :

Broux, Th. de la Porte St-Antoine 1838.

Mlle Broux aînée, Namur 1838, rôles de convenance.

Mlle Broux, Amsterdam 1838, utilités.

BROUX, Mlle Adèle ou Adélaïde. — Jeune premier rôle, Th. de l'Odéon 1842-43. Mlle Broux créa différents rôles dans le *Poète*, *Molière à Chambord*, *Delphine*, *Un Tour de roulette*, les *Prétendants*, l'*Hameçon de Phénice*, le *Despote*, les *Moyens dangereux*, la *Réparation*. En janvier 1843, elle eut droit à un bénéfice. Elle passa ensuite à Rouen 1844-45 (Th. des Arts), Toulouse 1852-53, Marseille 1854, Madrid 1855-58, Gand 1859-61, Nantes 1862, Boulogne 1863, Genève 1864-65, Annecy 1867, Paris 1868, Grenoble 1869, Bayonne 1870-72, Angoulême 1873, Dunkerque 1874, Chauny 1875, Guise 1876.

BRUCE, Mlle. — Palais-Royal 1867, rôle de Miss Jenny dans les *Chemins de fer*.

BRUCE, Mlle Joséphine. — Th. Comte 1829-31.

BRUCK, Mme. — Bruxelles 1793.

BRUCKER, Mme. — Mère noble, 15me arr. th. 1829.

BRUCKER, Mme. — Jeune première, 18me arr. th., 1832-33.

BRUEL. — Sous ce nom :

Bruel, jeune premier, 1er arr. th. 1828, 5me arr. th. 1830, 3me rôle Limoges 1831-33, grand 3me rôle Melun 1853.

Mme Bruel, rôles marqués, 1er arr. th. 1828, mères nobles, 5me arr. th. 1830, Limoges 1831-33.

Bruel, Antoine, Porte St-Martin 1853-55, Gaîté 1856, Porte St-Martin 1857-67, Paris 1868, Porte St-Martin 1869-78, Ambigu 1879-80, Paris 1881-85. En 1883, Antoine Bruel, âgé de 63 ans, avec 43 ans de services, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

BRUET, Mme Elisabeth. — Lorient 1868-69 Agen 1870, Calais 1872, Beauvais 1873-74, Tournay 1875, Châlons 1876-77, Poitiers 1878, Angoulême 1879-80, Rochefort 1881, Lorient 1882, Roubaix 1883, Rennes 1884, Roubaix 1885-86, Paris 1887. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1887.

BRUET, Mme Berthe. — Lorient 1880-83, Boulogne s/Mer 1884, Rouen 1885, Dijon 1886, Alger 1887, Nantes 1888, Reims 1889, Amiens 1890. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1891.

BRUGUIEROLLE, Mlle Léonie, Françoise. — Folies dram. 1861-65.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BRUIET, M. et Mme. — Th. patriotique 1792.

BRULÉ. — Sous ce nom :

Mlle Brulé, jeune première, Bruges 1835.

Mme Brulé ou Bruslé, grand 1er rôle, Bruges 1853.

Mme Brulé, Thérèse Noël, Namur 1888-89.

Brulé, Charles, Hippolyte, Lyon 1888-92.

BRULO, Mlle. — Jeune première à 4000 livres d'appointements, Bruxelles 1792, Rouen 1792-96.

BRUN, Abel. — Délassements comiques avant 1862, Th. Déjazet 1862, Th. du Châtelet 1869, Ambigu 1873. Cet acteur était très connu à Belleville, où il tint des rôles importants.

BRUNEAU. — Petits rôles à l'Odéon 1849-50.

BRUNEAU, Alphonse. — Douai 1860-61, Besançon 1862, Odéon 1863, Metz 1864, Nîmes 1865, Alger 1867, Rouen 1868, Paris 1869-70, Bordeaux 1872, Toulon 1873, Paris 1874, Dijon 1875, Paris 1876-86.

BRUNEAU, Mme Elodie, née Vallet. — Perpignan 1860-61, Besançon 1862, St-Quentin 1863-64, Périgueux 1865, Alger 1867, Paris 1868-74, Dijon 1875, Paris 1876-90. En 1891, Mme Vallet, Bruneau, âgée de 60 ans, ayant 38 ans de services, obtint de la Société des artistes la pension de 500 fr., mais sa mort fut annoncée au Rapport de la même année.

BRUNEL. — Sous ce nom :

Mme Brunel, Th. du Gymnase à Lyon 1838.

Brunel, deuxième amoureux, Th. de Grenelle 1852.

Brunel, Porte St-Martin 1853.

Mme Brunel (de), Marie, Alice. Odéon 1857-63, Genève 1864-65, La Haye 1866-70.

BRUNELLY, Alphonse Brunet dit. — Bastia 1881-83, Arles 1884, Bessèges 1885, Orléansville 1886-88, Châlon s/Saône 1889, Elbeuf 1890-91, Paris 1892-93, Verdun 1894-95, Paris 1896. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1897.



Jean BRUNET
d'après la gavure de Roy (Bibl. nat.)

BRUNET, Jean, Joseph Mira dit. — (1766-1851). Celui qui atteignit le sublime dans la niaiserie et dans la stupidité, le roi des Jocrisses et des Cadet-Roussels, naquit à Paris rue Aubry-le-Boucher, le 17 novembre 1766, et fut baptisé à St-Jacques de la Boucherie. Son père, Jean, Jacques Mira, était alors maître boulanger, et tint plus tard un bureau de loterie rue Mauconseil, à côté de la Comédie italienne. Sa mère, épouse du précédent, s'appelait Marie, Louise Dubois.

Le jeune Mira fut mis en classe, et, par un singulier hasard, le futur roi des pitres fut le camarade d'école du futur roi des tragédiens, de Talma. (Cette école était située au fond de l'impasse de la Bouteille, rue Montorgueil.) En 1790, les bureaux de loterie furent supprimés, et il fallait prendre un état. C'est alors que Jean, Joseph Mira, sous le pseudonyme de *Brunet*, aborda résolument le théâtre, malgré l'opposition de son père et de sa mère, et surtout de son oncle, le Carme Dom Mira, celui-là même qui inventa ou perfectionna l'*Eau des Carmes*. Engagé dans une petite troupe ambulante. Brunet alla jouer à Mantes. C'est dans cette ville qu'il s'éprit de la fille de braves gens chez qui il était logé. Brunet avait des goûts simples et des inclinations honnêtes. Un enfant naquit de cette intimité, et il s'en suivit un mariage, constamment heureux, uniquement rompu par la mort de la femme, en 1851. Ce fut à Mantes également qu'un comédien nommé La Rotière, vit jouer Brunet. Il allait au Hâvre ; La Rotière parla de Brunet à son directeur, et le fit engager dans cette ville. Du Hâvre, Brunet passa à Rouen ; il y eut comme directeur Ribié, qui dirigeait le théâtre de la République. Il resta deux ans dans cette ville (1793-94).

Ribié, ce grand aventurier dramatique, vint ensuite à Paris, et Brunet l'y suivit. Il entra

EFERUS - Recherches & Classification numériques

au théâtre de la Cité et le 27 avril 1795 y tenait le rôle de Vilain, le portier du Comité révolutionnaire dans la pièce les *Aristides modernes*. Le 3 juillet 1797 il y est encore, et joue dans *Turlututu, empereur de l'île verte*. Au mois d'avril 1798, Mlle Montansier se défit de sa direction (salle actuelle du Palais Royal) et loua son théâtre aux sieurs Foignet père, Simon, Ribié, D... et Mme veuve Nicolet. Les nouveaux directeurs ne pouvaient changer le nom de théâtre Montansier; il leur était permis seulement de faire suivre ce nom du mot *Variétés*. Cette combinaison fut l'origine de la fortune de Brunet qui suivit encore Ribié en cette circonstance. Il osa reprendre sur cette scène, après Baptiste cadet, le rôle de Jocrisse dans le *Désespoir de Jocrisse* et réussit. De ce jour il était classé.



Aude, le créateur des Cadets-Roussels, et Dorvigny, le père des Jocrisses, commencèrent la réputation de Brunet. Le calembour, à cette époque de transition — Directoire, Consulat — était alors en grande faveur. Brunet fit des calembours, et les calembours de Brunet devinrent populaires. Brunet commandait une pièce à ses fournisseurs comme on commande une paire de bottes. Chacun d'eux allait s'enfermer dans un cabaret, faisait venir un poulet et du vin, écrivait *sans ratures* — « j'ai vu leurs manuscrits, affirme A. de Rochefort père *(Mémoires d'un vaudevilliste)*, et le travail était payé deux louis. »

« C'était un comédien d'un naturel parfait, dit le même auteur en parlant de Brunet; la niaiserie l'avait baptisé, le calembour l'avait adopté. Brunet avait une duplicité de finesse dont il cachait tous les avantages sous le masque de la naïveté. C'était, sur la scène, son principal mérite. Désaugiers, qui l'appréciait bien, en a tiré un grand parti dans les rôles qu'il a composés pour lui; du reste, tous les auteurs l'ont employé avec bonheur dans leurs pièces. Dans sa vie particulière, il était d'une ingénuité très comique. »

En 1798, au th. Montansier-Variétés, qu'il ne va plus quitter pendant quarante ans, le suivant dans ses pérégrinations à la salle de la Cité et au boulevard Montmartre, Brunet fit courir tout Paris avec *Cadet-Roussel, Maître de déclamation*. La *Revue des théâtres* de l'an VII constate que « cet acteur est la coqueluche de la bonne compagnie du Perron et des Galeries du Palais Royal, et qu'il a complètement éclipsé Volange qui, cependant, ajoute-t-elle, a mille fois plus de talent que lui. »

Le th. Montansier-Variétés est devenu, en effet, le théâtre à la mode : « La voix enchanteresse de Mme Caroline, le talent original de Brunet, celui de Tiercelin, le zèle des administrateurs, les pièces gaies que l'on donne à ce théâtre en font le lieu le plus fréquenté de Paris. » La série des Cadet-Roussels fut au moins aussi longue que celle des Jocrisses. On publia le *Rousseliana* comme on avait publié le *Jocrissiana*. On fit même des pièces où on mettait Brunet directement en scène, telle *Brunet* et *Caroline*, paroles du citoyen Ségur jeune, musique du citoyen Mengozzi.

Assurément, la plupart des pièces jouées au théâtre Montansier, à partir de l'engagement de Brunet jusqu'en 1805, n'offrent qu'un intérêt fort médiocre : « Il suffisait pour aller aux nues, dit Brazier, qu'une pièce fut assaisonnée de calembours et qu'elle ait un rôle pour Brunet. » Celui-ci finit par tout absorber. Le th. Montansier ne fut bientôt plus que le théâtre de Brunet.

Le *Coup de fouet* (1802) lui décoche en passant cette épigramme: « Brunet, la coqueluche de toutes les filles du palais des tribuns, jouant avec une *grande supériorité* les rôles qui n'exigent ni figure, ni voix, ni intelligence, ni goût. »

Voici le nom de quelques-unes des pièces faites à cette époque spécialement pour Brunet :

Zozo ou le *Mal avisé*, de Pixérécourt.

Godard ou le *Portier*, sans nom d'auteur.

Le *Vieux bonhomme* ou *Poulot et Fanchon*, du cousin Jacques, qui le défendit contre les sifflets.

L'*Auberge du diable*, tombée.

Finot, ancien portier de M. de Bièvre, du citoyen Chazet, réunion des plus mauvais calembours.

Eustache Bastringue, mort-né, malgré les efforts de Brunet.

Le *Duel de Bambin*, aimable ouvrage de Dumaniant et de Foignet.

Jocrisse autre part, vaud. des citoyens Chazet et Armand Gouffé, qui leur valut une dispute avec Dorvigny, le père des Jocrisses.

La *Famille Bamboche*, dont on ne voulut pas connaître le père.

Le succès mérité de Bosquier-Gavaudan dans le *Diable couleur de rose* et les *Chevilles de Maître Adam* (1805), fit pâlir un moment

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'étoile de Brunet. Dans la pièce qui suivit, intitulée *Sauvageon* ou le *Jeune Iroquois*, une cabale se monta contre l'acteur populaire. On cria : « A bas Brunet ! A bas le pantin ! » Il resta froid et impassible. On cassa les banquettes ; il ne broncha pas. Ce fut cependant une leçon pour la direction qui chercha désormais à relever un peu le niveau de son répertoire. Mais cet orage ne fut que passager. « Le roi de la bêtise » faisait de si belles recettes à un bout de la galerie que les comédiens de l'autre bout — ces messieurs de la Comédie française — s'en émurent. Après une campagne menée dans la presse contre « la littérature de mauvais goût » et les « pitres sans talent », un décret impérial enjoignit à l'administration du théâtre Montansier-Variétés d'évacuer le Palais Royal pour le 1er janvier 1807. En présence de ce cas de force majeure, le bail des cinq directeurs se trouvait résilié de plein droit. C'est alors que Mlle Montansier fit construire une nouvelle salle boulevard Montmartre (th. des Variétés), et proposa d'aller jouer en attendant au th. de la Cité. Foignet et Simon n'acceptèrent pas la nouvelle combinaison, et furent remplacés par Mlle Montansier et Brunet. Ce dernier, sachant combien il était utile au théâtre, avait posé comme condition de son réengagement ce cinquième de direction.

Les adieux à la salle Montansier eurent lieu le 31 décembre 1806, et Brunet, costumé en M. *Vautour*, un de ses bons rôles, chanta, pour sa part, le premier de tous ses camarades :

A la Cité, de mon tabac
Je vais emporter l'entreprise ;
J'aurai toujours du Macoubac,
Pour moi, n'allez pas lâcher prise.

Il semblait dur d'attirer le public « de l'autre côté de l'eau » quand un simple vaudeville sur lequel on ne comptait pas, la *Famille des Innocents*, fit encaisser à l'administration du Palais-Variétés plus de 300,000 francs en trois mois. Brunet eut une bonne part de ce succès et cette veine permit d'attendre l'ouverture de la salle du boulevard Montmartre, le 24 juin 1807, sous le nom de *Théâtre des Variétés*.

Dumersan, l'un de ses biographes a écrit : « On a beaucoup crié contre le mauvais goût de certaines pièces du théâtre des Variétés ; mais on n'a pas assez songé au prodigieux besoin de rire que l'on éprouvait après avoir vu le théâtre envahi par les drames politiques et par des pièces toutes empreintes de l'esprit révolutionnaire. La société, dont les jouissances avaient été comprimées, se contentait facilement, et goûtait le plaisir sans réflexion. »

Brunet jouait *Cricri*, *Fagotin*, le *Niais de Sologne*, *Nigolo*, *Pommadin*, *Pataqués* ; mais il jouait aussi *Ricco*, de Dumaniant, Jaquinot, dans les *Deux Grenadiers*, et *Monsieur Pourceaugnac* de Molière. Brunet eut une vogue incroyable dans *M. Vautour*, *Maître André*, l'*Intrigue sur les toits*, le *Pont des arts*, la *Chatte merveilleuse* (rôle de Cendrillon, où à l'âge de 54 ans, il faisait l'illusion la plus complète, 12 nov. 1810), *M. Pépin*, les *Anglaises pour rire*, *Monsieur Calicot*, la *Famille des Innocents*, les *Habitants des Landes*, *Werther*, les *Deux Magots*, la *Grange Chancel*, les *Ouvriers*, *Je fais mes farces*, *M. Dumollet*, l'*Ecole de village*, *Jocrisse corrigé*, *Grand-père*, *Chef de brigands*, l'*Intérieur d'une étude*. Dans toutes ces pièces il prenait une physionomie différente, et il a joué plus de six cents rôles. Naïf dans *Jocrisse*, poltron dans *Tremblin*, vieillard cassé dans *M. Vautour*, ingénuité parfaite dans la *Petite Cendrillon*, plein de rondeur dans le procureur de l'*Intérieur d'une étude*, d'une bêtise ravissante dans *M. Dumollet*, déclamateur burlesque dans *Cadet Roussel*, il mettait dans son jeu une chaleur entraînante.

C'est encore son biographe Dumersan qui raconte qu'un soir que Brunet jouait le *Tyran peu délicat*, Talma, qui se promenait dans les coulisses, s'arrêta tout à coup, surpris de l'entendre faire ses imprécations, et dit avec une bonne foi charmante : « Si ce gaillard-là avait mes moyens, il *m'enfoncerait !* »

L'ouverture du th. des Variétés, boul. Montmartre, eut lieu le 24 juin 1807, et Brunet reçut le titre d'administrateur, à cinquième de part, avec fonds dans l'entreprise. Camarade consciencieux, malgré sa nouvelle position qui eût pu le rendre égoïste, il se sacrifia souvent à côté de Potier. On cite son mot à une personne qui lui demandait des billets pour aller voir le *Sourd*, pièce dans laquelle Potier alternait avec lui : « Pas ce soir, c'est moi qui joue Dasnières. Mais demain ce sera le tour de Potier, vous n'y perdrez pas ».

Il ne faudrait pas croire cependant que Brunet fut seulement connu à Paris : « Je me souviens qu'au 31 mars 1814, raconte Brazier, étant de garde à la Barrière St-Martin, les premiers mots que m'adressa un jeune officier Kalmouk qui parlait à peine français, furent pour me demander le Palais Royal et le Théâtre de Brunet ».

L'on a remarqué à ce propos que le talent de Brunet faisait les délices des Allemands, et l'on a expliqué ce fait parce que ce genre de type se rencontrait alors plus en Allemagne qu'en France.

Brunet avait joué souvent devant Napoléon qui cependant n'aimait pas le théâtre des Variétés. En 1809, invité à venir à Grosbois, chez le prince de Neuchâtel, pour y divertir l'empereur, il lui arriva même une aventure assez fâcheuse. Il s'agissait alors du divorce de Napoléon, mais on n'avait encore agité cette question qu'en petit comité. Brunet qui n'était pas dans le secret, naturellement, et qui jouait *Cadet Roussel, professeur de déclamation*, ne se méfia pas de la scène suivante : Blanchet est amoureux de Manon, femme de Cadet-Roussel, et s'est introduit chez celui-ci sous le prétexte d'apprendre à jouer la comédie. Son père survient et dit à Cadet-Roussel :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— Est-ce que tu crois que c'est pour la déclamance qu'il vient ici? C'est pour t'enlever Manon, et te mettre dans le cas de demander ton divorce.

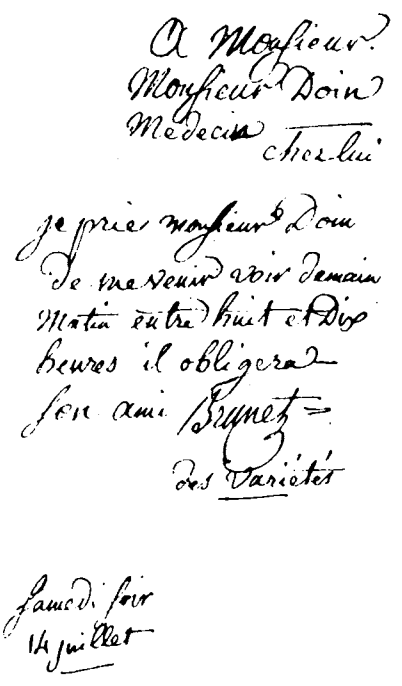
Et Brunet-Cadet-Roussel répliquait :

— Est-ce que vous croyez que c'est pour le plaisir que je me suis marié? Non, c'est pour le solide, c'est pour ne pas laisser finir la perpétuité de ma race, pour me voir renaître en moi-même et avoir des prédécesseurs.

Le tonnerre, en tombant sur le théâtre, n'aurait pas produit plus d'effet que ces paroles. La pièce se termina dans la plus grande confusion; on fit dire aux acteurs de passer des phrases, des allusions au divorce. Ce fut une cacophonie générale.

Seul l'empereur, dit-on, n'en fut pas trop fâché, car il eut l'esprit de dire : « Je vois que mon secret a été bien gardé, car si ces bonnes gens en avaient eu la moindre idée, ils ne m'auraient certainement pas dit ce que je viens d'entendre ».

Brunet n'avait pas des traits fort accentués, et cette circonstance lui permit de prendre au théâtre, pendant cinquante ans, toute espèce de travestissements; mais il n'est astre si brillant qui ne pâlisse, et c'est ce qu'il arriva pour Brunet parvenu sur le seuil de la soixantaine. Voici ce qu'en dit la *Petite Biographie dramatique* en 1821 : « Il n'y a pas, en France, une bourgade où n'ait retenti le nom de Brunet. Dans les montagnes du Piémont, un cultivateur abandonna ses travaux, vint à Paris pour voir le Palais-Royal et Brunet, et s'en retourna après avoir satisfait sa curiosité. La renommée de cet acteur s'est un peu évanouie depuis quelques années ».



Lettre autographe de Joseph BRUNET
(Collection Lyonnet)

La vérité est que Potier avait détrôné Brunet, et que le beau temps du calembour était passé. C'est ce que laisse entendre Harel (1825): « Le doyen des niais, le vétéran de la farce, le patriarche de la bêtise, Brunet a fait fortune en faisant rire. Le hasard, qui parfois se montre juste, a voulu en gratifiant ce comédien sexagénaire de quarante mille livres de rente, transporter à d'autres le privilège d'attirer et d'égayer le public. Brunet, quoique surpassé aujourd'hui dans un emploi où l'on n'est rien, quand on n'y est pas le premier, joue tous les soirs dans deux ou trois pièces, comme au temps de sa vogue exclusive. On ne va guère au spectacle pour le voir, mais on lui fait bon accueil quand on le voit. C'est un bouffon émérite qui jouit d'un succès d'estime ».

En 1830, sa mémoire faiblissant, il céda à Armand Dartois sa part de direction des Variétés. En 1831, il se retira, puis en novembre 1832 vint encore donner un certain nombre de représentations. Le 8 juin 1841, on revit le vieux Brunet remonter sur les planches, qu'il ne quitta que le 21 décembre suivant. Il joua ce soir-là, à son bénéfice, le *Désespoir de Jocrisse*, mais l'impression fut pénible. Ce que l'on ignorait, c'est qu'après avoir eu une grosse fortune pour l'époque, Brunet l'avait perdue dans les dernières années et ne reparaissait que pour améliorer son bien-être et celui de ses proches. Enfin en 1843, il voulut encore paraître une fois à l'Odéon, dans le rôle de *Pourceaugnac*. J. Janin écrivit à ce propos qu'on en rit de pitié. — Le mot pleurer eut été plus charitable. Voir un vieillard presque octogénaire se sauver avec son fauteuil appliqué aux reins, devant un petit garçon armé d'une seringue, n'était pas, en vérité, un spectacle qui prêtait tant à rire.

Brunet alla établir sa résidence à Fontainebleau, auprès de sa fille, Mme Vve Gondeville de Montriché, qui ne cessa de l'entourer des soins les plus pieux. Insensiblement, le pauvre homme avait perdu la raison; l'idée prédominante du *Désespoir de Jocrisse* l'absorbait, et chaque soir, le chef recouvert d'une perruque rousse, il se complaisait à réciter son rôle entre deux bougies, en présence de sa fille, unique spectatrice de ce lamentable épisode.

Brunet perdit sa femme en 1851, et s'éteignit le 21 février 1853, à l'âge de 87 ans.

Brunet avait demeuré successivement :

2, rue Neuve Le Peletier, 1799-1800; 5, rue Villedot, 1806; 35, rue de la Loi, 1807; 161, rue Montmartre, 1808; 47, rue Rochechouart, 1810-19; 21, faubourg Montmartre, 1822-26.

Bouffé, dans ses *Mémoires*, a écrit : « Brunet, malgré ses quatre-vingts ans, venait assez souvent passer quelques heures au foyer du théâtre, témoin de ses succès, tout heureux de retrouver là quelques-uns de ses anciens camarades, entre autres Lepeintre aîné qui lui tenait tête dans un feu roulant de calembours.

« C'est alors que ce bon Brunet témoignait ses regrets de ne plus jouer la comédie; il aurait voulu, disait-il, mourir *dans un quinquet*. Il racontait un jour que lui, Jocrisse, avait donné un conseil à Rachel, pour le rôle de Roxane, dans *Bajazet;* la grande comédienne

EFERUS - Recherches & Classification numériques

en avait tenu compte, ce dont il était tout fier.

« Il nous disait encore : « Voyez-vous, mes enfants, tout le secret de la comédie, c'est le naturel. Pourquoi ai-je été si bête en scène? — C'est que je m'identifiais avec les bêtises qu'on me faisait dire ».

Il ne faudrait pas mettre cependant sur son compte tous les mauvais calembours qu'on lui a prêtés, témoin cette lettre citée le 16 juin 1863 par l'*Amateur d'autographes*, n° 36. Elle est signée Brunet et adressée à un journaliste. Il dément le bruit qui court à Paris qu'il a été arrêté pour s'être permis quelques jeux de mots contre le *nouveau gouvernement impérial* (15 Messidor, an XII) : « On ne peut me reprocher, dit-il, d'ajouter dans mes rôles des mots indiscrets. Les auteurs de ces propos ridicules ne mettent sur mon compte leurs pitoyables calembours que pour les faire circuler. Je crois devoir prévenir le public contre cette manœuvre... ».

La carrière de Brunet peut se résumer par cette appréciation du *Tribunal volatile*, an XI : « Brunet, naturellement doué par la nature d'un caractère niais, remplit bien et sans effort cet emploi ».

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par Dumersan. E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Almanachs Duchesne*. — Le *Tribunal volatile*, an XI. — Le *Coup de Fouet*. — L'*Opinion du Parterre*. — *Petite Biographie dramatique*, 1821. — *Grande Biorgr. dram.*, 1824. — Harel, *Dict. th.*, 1825. — Brazier, *Hist. des petits théâtres*. — Th. Muret, *Histoire par le théâtre*. — A. de Rochefort, *Mémoires d'un Vaudevilliste*. — *Mémoires de Mlle Flore*. — Bouffé, *Mes Mémoires*. — Eug. Hugot, *Hist. du th. du Palais-Royal*.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis, n° 7038.

1. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.) gravé à l'eau-forte, anonyme.
2. En pied, de profil à gauche, dans un rond (cost. de th.) gravé au pointillé, anonyme.
3. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.) gravé à l'eau-forte, anonyme.
4. En pied, de profil à droite (cost. de th.) gravé à l'eau-forte, anonyme. Sur cette planche se trouvent les portraits de Potier, Moreau et Mme Moreau.
5. En pied, assis de ¾ à droite, dans un rond (cost. de th.) gravé au pointillé, anonyme.
6. En pied, de face, dans un rond (cost. de th.) gravé à l'eau-forte, anonyme.
7. En pied, de profil à gauche, dans un rond (cost. de th.) gravé à l'eau-forte, anonyme. Sur cette planche se trouvent les portraits de Tiercelin, Dugazon et Gavaudan.
8. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.) publié par la veuve Chereau. Sur cette planche se trouve Potier.
9. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.) publié par la veuve Chereau.
10. En pied, de profil à gauche (cost. de th.) gravure anonyme d'après Joly.
11. En pied, de profil à gauche (cost. de th.) grav. anonyme, d'après Joly.
12. En pied, de profil à gauche (cost. de th.) grav. anonyme, d'après Joly.
13. En pied, de profil à gauche (cost. de th.) grav. anonyme, d'après Joly.
14. En pied, de profil à droite (cost. de th.) grav. anonyme, d'après Joly.
15. En pied, de profil à droite (cost. de th.) grav. anonyme, d'après Joly.
16. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.) publié par Martinet.
17. En pied, de profil à droite (cost. de th.) publié par Mme Masson.
18. En pied, de profil à droite (cost. de th.) publié par Mme Masson. Sur cette planche se trouve Tiercelin.
19. En pied, de profil à droite (cost. de th.) lith. par Benjamin (Roubaud) 1842.
20. En buste, de profil à gauche, dans un ovale, gravé par Roy.
21. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, lith. par Rulmann.
22. En buste, de ¾ à gauche, lith. par Jules Vernet.
23. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, lith. par Jules Vernet, 2 états.

V. aussi Bibl. nat. portraits de Mme Baroyer, Lepeintre, Potier.

Collection Martinet : N° 6, dans la *Famille Jochey*. — 12, rôle de Maurice dans les *Aveugles mendiants*. — 34, dans l'*Intrigue dans la hotte*. — 70, dans *M. Girafe*. — 75, dans la *Famille des Innocents*. — 105, rôle de M. Pépin dans *Romainville*. — 118, dans *M. et Mme Denis*. — 148, dans *Cadet-Roussel*. — 234, rôle de Flammea des *Baladines*. — 255, 256, dans *Cendrillon*. — 301, rôle de Tremblin dans les *Habitants des Landes*. — 338, dans *Jean de Passy*. — 358, rôle de Moutonnet dans *Une Journée de Garnison*. — 373, dans *Jocrisse corrigé*. — 382, rôle de Nicolas dans la *Matrimoniomanie*. — 391, dans les *Deux Magots de la Chine*.

Collection Masson : N° 2, dans les *Commères*.

Galerie Lacauchie : Brunet dans le *Désespoir de Jocrisse*, de face, en pied (cost. de th.) par Al. Lacauchie, lith. Rigo frères et Cie, 1841. — *Troupe de Nicolet*. En buste, eau-forte par Fr. Hillemacher, 1869.

BRUNET, Mme. — Femme du précédent, actrice au Théâtre de la Cité, parut dans *Turlututu, Empereur de l'Ile verte* (3 juillet 1797), Th. des Variétés 1799. Elle mourut en 1851.

BRUNET, Mme. — Rôles de caractères et mère noble, th. des Arts, à Rouen 1812, Grand théâtre de Lyon 1826-35. En 1845, Mme Brunet qui habitait toujours Lyon, était âgée de 73 ans.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

La Société des artistes, alors à ses débuts, lui fit une pension de 200 fr. Dut mourir le 6 sept. 1847, à Lyon.

BRUNET-Arnaud. — Besançon 1835, Constantine 1856-59.

BRUNET, Emile. — Villefranche 1847-50, Dijon 1852, Auch 1853-54, Paris 1855-56, Poitiers 1857-58, Dunkerque 1859-61, Mâcon 1862, Châlon s/S. 1863-64, Mâcon 1865, Châlon s/S. 1867-70, Bourges 1872-75, Châlon s/S. 1876-89, Cherbourg 1886-87, Limoges 1888, Verviers 1889-90, Châlon s/S. 1891-95. Depuis 1882, Emile Brunet âgé de 62 ans, avec 38 ans de th., était pensionnaire de la Société des artistes.

BRUNET, Mme, née Joséphine Gay. — Dijon 1850, Auch 1852-54, Paris 1855-56, Poitiers 1857-58, Dunkerque 1859-61, Mâcon 1862, Châlon s/S. 1863-64, Mâcon 1865, Châlon s/S. 1867-70, Bourges 1872-74, Châlon s/S. 1875-85, Cherbourg 1886-87, Limoges 1888, Verviers 1890, Châlon s/S. 1891-1902. Depuis 1886, Mme Brunet est pensionnaire de la Société des artistes. Elle habitait Châlon s/S. en 1903 et avait 76 ans.

BRUNET. — Deuxième comique à Bourg, 1852. Un Brunet jouait les utilités à Madrid en 1853.

BRUNET, Mme. — Jeune première à Bourg, 1852.

BRUNET, Chéry. — Variétés 1872-74.

BRUNET, Mme Alice. — Odéon 1876-78. Parut dans le *Baiser du jour de l'an* (12 janv. 1878), *Joseph Balsamo* (18 mars), l'*Avocat Patelin* (7 avril), les *Danicheff*, reprise (15 mars).

BRUNETON, Jules. — Premier amoureux, Calais 1852, Le Hâvre 1852-53, Liège 1854-56, Chartres 1857, Troyes 1858-59, Sens 1860, Chambéry 1861, Bar 1862, Lyon 1863-65, La Rochelle 1867, Moulins 1868, Nevers 1869, Moulins 1870-72, Angers 1873, Dunkerque 1874, Angoulême 1875, Roubaix 1876, Dieppe 1877, Poitiers 1878-79, Tours 1880-82, Boulogne s/S. 1883, Douai 1884, Paris 1885-89. Bruneton fut pensionnaire de la Société des artistes depuis 1882.

BRUNETON, Mlle. — Sa mort, survenue à Tours, fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1885.

BRUNEVAL, Mme. — Odéon 1847.

BRUNIN, Louis, Frédéric. — Liège 1880-83, Concert-Parisien 1884, Paris 1885-92.

BRUNSWICK (ou Brunswich). — Deuxième comique, 3e arr. th. 1832-33, Mons 1835.

BRUS, Oscar, Célestin. — Jeune premier « gauche et laid » dit un critique. Genève 1864, Rouen 1866-67, Versailles 1868-70, Bruxelles 1872-75, Douai 1876-80, Paris 1881-90.

BRUS, Mme Mary ou Mahy. — Reims 1866-1867, Versailles 1868-69, Reims 1870-72.

BRUSCAMBILLE, Deslauriers dit. — Etait Champenois. On croit qu'il débuta sur les tréteaux, avec Jean Farine, un opérateur de la fin du XVIe siècle. Vers 1598, il entra dans une troupe ambulante qui le conduisit à Toulouse. Revenu à Paris en 1606, il fut admis à l'Hôtel de Bourgogne. On ne peut dire d'une façon positive s'il passa ensuite par le théâtre du Marais.

De 1610 à 1617, Bruscambille fit imprimer des ouvrages en province, ce qui laisserait croire qu'il s'y trouvait. En 1629 on ne voit pas son nom dans la liste des comédiens de l'hôtel. Bruscambille, qui était un farceur de bas étage, a donc réuni ses facéties d'un goût douteux dans plusieurs recueils — à moins qu'on ne se soit servi de son nom pour écouler toutes les sottises du temps. Les frères Parfaict ont rapporté longuement le titre de ses ouvrages. Nous citerons : les *Fantaisies, paradoxes, prologues facétieux, plaisantes imaginations* de Bruscambille. Quelques-uns de ces livres furent même imprimés clandestinement à cause de leur trivialité et de leur crudité cynique d'expressions. Un recueil parut, croit-on, à Paris, chez Jean Millot, en 1610. Un autre s'appelait : *Facétieuses paradoxes de Bruscambille et autres discours comiques, le tout nouvellement tiré de l'escarcelle de ses imaginations, jouxte la copie,* imprimé à Rouen chez Thomas Maillard, in-12, 134 pages, 1615.

On connaît encore : *Discours de Bruscambille*, avec la description de Conchino Conchini, *Avertissement du Sieur Bruscambille sur le voyage d'Espagne.*

Le duel du Sieur Mistanguet contre Bruscambille pour un vieux chapeau.

Œuvres de Bruscambille, Paris, Billaine ou Thibaut, 1619, in-12.

Il fit le prologue sur le *Rien* en tête de *Mélisse*, pastorale (1633) que les frères Parfaict semblent croire avoir été jouée au Marais ; mais on perd ses traces à partir de 1634.

Bibliographie : Les frères Parfaict, *Hist. du th. français,* t. IV, p. 137 et suiv.

BRUSSEL (ou Brusser), Pierre, Louis, Joseph. — Nevers 1877, Châlons s/Marne 1878-1882.

BRUYAT, Joanny, Jean, Antoine, Louis. — Marseille 1844, Nice 1849-52, Grasse 1853, Nice 1854-89 (Cité du Parc n° 6).

Depuis 1859, Bruyat était pensionnaire de la Société des artistes dramatiques (200 fr.) en vertu de ses 54 ans d'âge (1859) et de ses 35 ans de services en province, à Paris et à l'étranger.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BRUYET, Mme. — Th. patriotique 1792.

BRY. — Père noble, 5e arr. th. 1830.

BRYANT, Emile. — Variétés 1849.

BRYON. — Th. Molière, Bordeaux 1793.

BUCAILLE, Alexandre, Napoléon, d'origine belge. — Troisième comique, débuta à Bruxelles. Il entra au Palais Royal vers 1870 et y remplit de petits rôles pendant plus de dix ans. Bordeaux 1887, Alexandrie 1888.

En 1888, après avoir remporté de bons succès en province dans le rôle de Gaspard, des *Cloches de Corneville*, et dans tous les rôles de Berthelier, il entra aux Menus-Plaisirs, et fit ensuite de nombreuses tournées.

Sa mort fut annoncée au Rapport de 1902.

Biographie : *Foyers et coulisses*, Palais Royal 1874.

BUCAILLE, Mme Joséphine, née Guichard. — St-Etienne 1867, Metz 1868-72.

BUCHER, Henri, Adrien. — Caen 1852-54.

BUDAS, Edouard Dubas dit. — Salle Taitbout 1877, Le Hâvre 1880-81, Tours 1882-83, Nice 1884. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

BUÉE, Edme. — Père noble et raisonneur, 1820-32. En 1846, âgé de 78 ans, avec 49 ans de th., Buée obtint de la Société des artistes, alors à ses débuts, une pension de 190 francs. Lorsqu'il mourut, en 1847, un trimestre fut accordé à la veuve.

Bibliographie : Etchevarry, *Hist. des th. de Bordeaux*.

BUER, Jean, Baptiste, Frédéric. — Turin 1856-64, Gaîté 1865, Turin 1867-68, Paris 1869-1872, Palais Royal 1873, Paris 1874-78. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1880.

BUFFARDIN, Mme. — Actrice du Vaudeville. joua à l'Odéon dans le *Concert à la campagne* (23 oct. 1828). Elle demeurait alors 10, rue du Petit-Lion.

BUGEAUD, Joseph. — Premier comique, 1er arr. th. 1830.

BUGLEL, Mlle. — Jeune première, th. des Arts à Rouen 1809-12 et de Bruxelles, aux appointements de 3,600 francs.

BUGLEL, Mme Héloïse. — St-Pétersbourg 1838.

BUGLEL, Mme Agnès, femme Grognet. — Dont la mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1894. V. Grognet.

BUGUET, Mme. — Jeune première, Brest 1852, Gand 1853.

BUIRE, Louis. — Cherbourg 1887-88, Reims 1889, Alger 1890, Marseille 1891-92, Lille 1893-1895, Rouen 1896.

BUIS (du), Maëstricht, direction Dourde 1742-43.

BUIS, Mlle L. — Jeune première, 15e arr. th. 1829.

BUISSERET, Victor. — Th. du Châtelet 1864-1865, Toulon 1867, Bordeaux 1868-70.

BUISSON. — 3e rôle, Liège 1841.

BUISSON, Antoine, François. — Limoges 1857, Poitiers 1858-59.

BUISSON, Mlle Marthe. — Variétés 1885-88.

BUKLER. — Ambigu 1868.

BULTOS, Alexandre. — Acteur à Bruxelles en 1771 et premier comique en 1773. Il chantait aussi les laruettes. Ses appointements furent successivement de 4,000, 5,000 et 7,000 livres. Il devint co-directeur en 1778, tout en conservant son emploi, et mourut en 1787, en laissant seul son frère Herman Bultos, directeur. F. Faber dit à ce propos : « Sa perte fut vivement sentie par les Bruxellois, qui, non seulement appréciaient son talent d'acteur, mais encore l'estimaient personnellement pour son instruction et l'agrément de son esprit. Il était reçu dans tous les salons de la ville. On lui fit de fort belles funérailles à l'église des Augustins. Tout le personnel du théâtre s'y trouvait en costume de deuil, et l'on exécuta une messe de Gossec. »

Bibliographie : F. Faber, *Hist. du th. français en Belgique*.

BUNEL, Mlle. — Th. de la République, Rouen 1800.

BUNEL. — Jeux forains (salle Montansier) 1812, puis mime au Cirque Olympique 1814-1819 et acteur au même théâtre 1822-23.

BUNEL. — Jeune premier et mime aux Funambules, puis acteur au th. St-Pierre vers 1867. Avait épousé Juliette, qu'on disait fille du père Dechaume, le directeur.

BUNIAUD. — Th. Cluny 1873.

BURANI-Roucoux, Jean, Cas., L. — Décoré de la médaille militaire pendant la guerre de 1870, Athénée 1878-84. Il mourut jeune encore, et sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BURANI. — D'abord un peu comédien, puis improvisateur (1870), enfin auteur dramatique, mourut à la maison Dubois. Son service funèbre fut célébré à l'église St-Laurent le 12 octobre 1901. Ne figure ici, à titre de comédien, que comme souvenir. Le vaudevilliste est connu.

BURCK. — Acteur au Hâvre 1837, cité par Bouffé dans ses *Mémoires* p. 302, 303.

BURE (de), Amédée, Victor. — Bruxelles 1856-59.

BURE (de), Mme, née Mathilde, Eugénie Goisdey. — Bruxelles 1856-59.

BUREAU, Mme. — Actrice à la Banlieue 1825, Belleville 1830-31.

BUREAU, François. — St-Quentin 1869-72.

BUREAU, Mme Marguerite. — Genève 1875-78, Bruges 1879, Angoulême 1880, Béziers 1881, Perpignan 1882, Brest 1883, Cette 1884, Montauban 1885-86, Limoges 1887-93.

BURETTE. — Père noble, 2e arr. th., 1828.

BUREZ. — V. Belfort.

BURFAIS. — Inprimé par erreur pour *Bursai*. V. ce nom.

BURGER. — Sous ce nom :

Mlle Burger, aînée, jeune première de comédie et dugazon, th. des Arts, Rouen 1800, puis th. de la République, même ville.

Mlle Burger, cadette, amoureuse, th. des Arts Rouen 1800.

Mme Burger. Bruxelles 1817-19.

Mme Burger, mère noble. Strasbourg 1822, Brest 1828, Metz 1829-30, 16e arr. th. 1832-33.

Burger fils, rôles d'enfants. Brest 1828.

Burger, Eugène, père noble. 16e arr. th., 1832-33.

Mlle Burger, utilités. Grand théâtre d'Anvers 1839.

Burger, Eugène. La Haye 1851-58, Genève 1859, Nancy 1860-63, Gand 1864-67, Nouvelle Orléans 1868-70, Le Hâvre 1872-74.

Mme Burger, Henriette Billy. Th. des Nations 1883.

BURGEVIN, Mme Jeanne. — Tournay 1864-65.

BURGUY. — Variétés 1852-53. Il débuta à ce théâtre le 15 novembre 1852 dans *Mignon*. J. Arago, dans *Foyers et Coulisses* en fit le plus grand éloge : « Son début a été un succès, ses autres créations ont été des triomphes. Burguy chante le couplet d'une manière ravissante, il compose ses rôles, il prend son art au sérieux ; je dis sérieusement toutes ces choses, on les répète autour de moi, et l'on ajoute qu'il est fort joli garçon. » Que devint Burguy ?

BURILLON, Mme Marguerite Bertrand. — Folies-Bergères 1878-80, Paris 1881, Verdun 1882, St-Dizier 1883-84, Paris 1885-86.

BURNEL. — Cluny 1873.

BURQUIN. — Th. des Jeunes Elèves 1827.

BURSAI. — L'on a écrit aussi *Bursais, Bursay* et *Bursey*. Débuta à la Comédie Française le 16 février 1761 par le rôle de Zamoré, dans *Alzire*, puis les jours suivants dans *Mélanide*, *Mahomet*, le *Duc de Foix*, *Zaïre*. Reçu à l'essai, il préféra se retirer. Il tenta de nouveaux débuts au même théâtre, le 15 janvier 1769, dans la *Métromanie* et l'*Epoux par supercherie*.

Bursai, qualifié jeune premier, roi, raisonneur, fut surtout connu et apprécié à Bruxelles, où il gagnait 4,000 livres, 1784-1793, tenant aussi les rôles de caractère et de convenance. En 1792 il occupe la première place avec sa femme, aux appointements (ensemble) de 9,000 livres, et le 3 mai 1793, il produit sur la scène de Bruxelles une pièce qu'il avait traduite du théâtre allemand. C'est la fameuse comédie de Kotzebüe, *Misanthropie et Repentir*, où il s'était réservé le rôle de Menon, sa femme tenant celui d'Eulalie. Celle-ci, devenue veuve, en vendit plus tard le manuscrit à Mme Julie Molé, de l'Odéon. Le 9 octobre 1793, nouvelle traduction de l'allemand, toujours due à Bursai : le *Perroquet* ou la *Récompense de l'amour filial*. Elle eut peu de succès et ne fut pas imprimée.

Bibliographie : F. Faber, *Histoire du th. français en Belgique*.

BURSAI, Mme, ou Bursay. — Femme du précédent, tenait les grands premiers rôles tragiques et comiques à Bruxelles, d'abord aux appointements de 4,000 livres seule, puis de 9,000 avec son mari. Elle créa à Bruxelles le rôle d'Eulalie dans *Misanthropie et Repentir* (1793), et devint veuve peu de temps après.

BURSAI fils. — Rôles d'enfants, Bruxelles 1784.

BURTON, Mlle. — Bouffes-Parisiens, reprise de *Fleur de thé*, 17 janv. 1880.

BURY, Mlle Clémence. — V. Mme Alexis.

BURY. — Utilités, Gand 1853.

BURY, B. — Ambigu 1873.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

BUSCAIL. — Lyon 1879-82.

BUSSAC, Mme. — Caractères, troupe ambulante, 1828.

BUSSIÈRE. — V. La Bussière.

BUSSINÉ, Mme. — Th. de la Banlieue 1828.

BUSSINE. — Ancien artiste de l'Opéra-Comique qui, par suite de la perte de sa voix, passa aux Bouffes-Parisiens vers 1866, où il ne réussit pas dans le *Violoneux*. Doit être rangé parmi les chanteurs.

BUSSON, Julien, Marie. — Nantes 1852, Strasbourg 1853-58, Rouen 1859-60, Nîmes 1861-73, Besançon 1874, St-Etienne 1875, Montpellier 1876-84. En 1873, Busson, âgé de 60 ans, avec 36 ans de théâtre, obtint la pension de 500 francs de la Societé des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

BUSSY, N. — Acteur de la troupe de l'Electeur Palatin, à Schwetzingen, 1756.

BUSSY, Mme Th. — Actrice de la troupe de l'Electeur Palatin à Schwetzingen, 1756.

BUSSY. — Troupe Galler, Bruxelles 1796.

BUSSY, Mme. — Gaîté 1817-18.

BUSSY. — Porte St-Martin 1820.

BUSSY, Mme d'Hautel. — Cirque Olympique 1830-33.

BUSSY (de) Mlle. — Th. Cluny 1883.

BUTANT, Charles. — Colmar 1850-52, Rouen 1853-55, Cirque Impérial 1856-58. Engagé à Lille comme premier rôle en tous genres 1859-1860, Nouvelle-Orléans 1861, Paris 1862, Lille, aux appointements de 500 francs par mois 1862-63, Nice 1864, Lyon 1865-68, Bordeaux 1869, Lille 1870, Alger 1872-73. Bordeaux 1874, Bruxelles 1875, Lorient 1876-77, La Rochelle 1878, Lorient 1879-89. En 1882, Butant, âgé de 60 ans avec 37 ans de services, obtint de la Société des artistes la pension de 500 fr. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890.

Bibliographie : L. Lefebvre, *Hist. du th. de Lille*, t. IV.

BUTANT, Mme. — Deuxième duègne, Lille 1851-52, Strasbourg 1853.

BUTEL, Mme Eléonore. — V. Guillemet.

BUTHIAU, Louis, Armand. — Odéon 1854-60, Paris 1861-65, Odéon 1866-68.

BUTY. — Jeune premier et troisième rôle, Gand 1789.

BUXO, Joseph, Lucien, Napoléon. — Aix 1853-56.

BUY. — Toulon 1831, premier rôle, 13e arr. th., 1832-33, 5e arr. th. 1835.

BUY, Mlle. — Soubrette, 13e arr. th. 1832-33, 5e arr. th. 1835.

BUYCET. — Grande utilité, grand th. Lyon 1838.

BUYCET, Jean, Antoine. — Lyon 1850-61, Genève 1862, Arras 1863-64, Le Hâvre 1865-67, Paris 1868, Pau 1869, Constantinople 1870, Mont-de-Marsan 1872, Marseille 1873-74. En 1862, âgé de 63 ans avec 42 ans de services, Jean-Antoine Buycet obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Son nom disparut de l'Annuaire en 1875.

BUYCET, Mme, née Petibon, femme Buy, dite. — Après une longue carrière à Lyon, Mme Buycet passa à Genève 1862, Arras 1863-64, Le Hâvre 1865-67, Paris 1868, Pau 1869, Constantinople 1870, Mont-de-Marsan 1872, Marseille 1873-74, Avignon 1875, Agen 1876, La Réole 1877, Bordeaux 1878-97. En 1876, Mme Buycet, âgée de 68 ans, avec 55 ans de services, avait obtenu de la Société des artistes la pension de 500 fr. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1898 : « Une excellente artiste qui resta pendant vingt ans à Lyon. »

BUYCET, Emile, Louis Buy, dit. — Lyon 1853-59, Arras 1863-64, Rennes 1865, Bruxelles 1867, Versailles 1868, Constantinople 1870.

BUYCET, Eugène, Octave Buy dit. — Paris 1864-65, Versailles 1866-68, Pau 1869, Constantinople 1870-73, Toulon 1874, Mâcon 1875, Agen 1876-77, Bordeaux 1878, Tarbes 1879-80, La Rochelle 1881, Bayonne 1882, Bordeaux 1883. Il habitait Bordeaux en 1903.

BUYCET, Mme Elisabeth, Jeanne, Marie Bory-Buy dite. — Mâcon 1874-75, Agen 1876-77, Bordeaux 1878, Tarbes 1879-80, La Rochelle 1881, Bayonne 1882, Bordeaux 1883. Habitait Bordeaux en 1903.

BUYER, Mme. — Th. Molière 1793.

BUYET, Mme Clarisse. — Porte St-Martin 1867-70.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Le foyer du théâtre Montansier, l'an VII, d'après Binet.

Ah! ne vous doit-on pas verser du rêve un peu,
Vous qui fûtes longtemps les échansons du rêve,
Et, charmeurs de nos soirs, quand votre soir s'achève,
Ne doit-on pas, pour vous, mettre la rampe au bleu ?...

Edmond ROSTAND.

C..., Marius. — Troisième rôle Constantine 1851.

C..., Mme Maria. — Soubrette, Constantine 1851.

C..., Mme Anna. — Ingénuité, th. des Variétés, Bordeaux 1852.

CABAN, Mme Joséphine, Aimée, Amandine. — Th. de la Gaîté 1869-70.

CABEL. — Elbeuf 1851.

CABEL, Georges Rouyer dit. — Deuxième accessit puis deuxième prix de tragédie en 1888 et 1889, Cabel entra à l'Odéon. Sa mort fut annoncée en ces termes au Rapport de la Société des artistes en 1893 : « Il devait jouer dans la matinée de jeudi à l'Odéon, lorsqu'au moment de commencer le spectacle on apprit que, quelques heures avant, l'infortuné garçon s'était tiré deux balles au cœur. Les causes de ce suicide étant d'ordre tout à fait intime, nous ne croyons pas devoir insister, ne pouvant que déplorer la fin tragique d'un artiste qui promettait un comédien de valeur. »

CABIROL, François, Xavier. — Nîmes 1876, Alger 1877-78, Montauban 1879, Béziers 1880-1881, Bastia 1882-84, Constantinople 1885-86, Le Caire 1887-88, Alexandrie 1889-90, Port-Saïd 1891-92, Bastia 1893-95, Sidi-Bel-Abbès 1896, Mostaganem 1897-98, Alger 1900. Habitait Alger en 1902.

CABOT, Charles, Antoine. — Fils d'un pitre du boulevard, né vers 1807. Fut directeur d'une troupe qui parcourait la province, puis parut sur les théâtres de la Gaîté, des Nouveautés, de l'Ambigu, du Cirque, de la Porte St-Martin. En 1837-40 il était à ce dernier théâtre. En 1842, il jouait à Versailles, où il

EFERUS - Recherches & Classification numériques

était fort aimé. En 1847, il entra au Théâtre historique. Une nuit de cette année-là, vers une heure du matin, Charles Cabot entendit des cris poussés par un ouvrier qui venait de tomber dans le canal St-Martin ; coutumier du fait, il n'hésita pas à le sauver au péril de sa vie, et cet acte fut consigné dans le Rapport fait par Samson à la Société des artistes. Entre temps, il écrivait des pièces qui furent jouées sur une foule de petits théâtres.

Régisseur général du Théâtre historique, Charles Cabot devint l'homme de confiance de Hostein, qui l'emmena avec lui à la Gaîté 1850-59. « Charles Cabot, a dit Alph. Lemonnier, avait pour Hostein une admiration sans bornes. Sa vie s'est passée au service de cet *impresario*, qui s'est montré souvent injuste, ingrat même, envers un serviteur qui tentait l'impossible... Il servait de tête de Turc ou d'intermédiaire, suivant les besoins, allant voir les créanciers intraitables, qu'il parvenait, à force de patience et d'adresse, à calmer. Souvent encore, il dénichait le bailleur de fonds toujours bienvenu chez Hostein. »

Le fidèle Cabot suivit encore son maître au th. impérial du Cirque 1861-63, au Châtelet 1863-74. Le pauvre homme, pendant sa longue carrière, avait amassé quelque argent, fait bâtir une maisonnette à Nogent-sur-Marne. Il prêta une partie de ses économies à Hostein, quand celui-ci prit le th. de la Renaissance, et ne fut jamais remboursé.

Agé de 68 ans en 1875, avec 43 ans de théâtre, il reçut la pension de 500 fr. des artistes dramatiques, une autre des auteurs, et put se sauver ainsi de la noire misère. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886. Il avait quatre-vingts ans.



Mme Charles CABOT Ire, rôle de Toniotto

On trouvera des anecdotes amusantes sur Ch. Cabot dans les *Petits mystères de la vie théâtrale*, p. 208, 209, 213 et suiv.

Bibliographie : Gallois, le *théâtre de la Gaîté*, 1854. — Abraham, *Acteurs et actrices de Paris*, 1861. — Alph. Lemonnier, *Petits mystères de la vie théâtrale*, 1895.

CABOT, Mme Charles, Augusta, Ire, femme du précédent. — Porte St-Martin 1837-1840. Charles Maurice dans son *Courrier des théâtres*, n° 7694, jeudi 16 janvier 1840, n'est pas précisément tendre à son égard. Parlant du *Tremblement de terre de la Martinique* (13 janv.), il l'appelle « l'effroyable Mme Cabot. » Il est vrai que Mélingue lui-même et Mlle Théodorine ne sont pas mieux traités. Mme Cabot, qui suivait son mari, fit partie de la troupe de la Gaîté de 1852 à 56.

Iconographie : Lith. en pied, publiée par le *Magasin théâtral* s. d., rôle de Toniotto.

CABOT, Mme Caroline, Alexandrine. — Lille 1866, Nîmes 1866-73, Paris 1874, Nîmes 1875, Béziers 1876, Angoulême 1877, Grenoble 1878, Nîmes 1879-91, Paris 1892, Nîmes 1893-1902. Habitait Nîmes à cette dernière date. Mme Caroline Cabot, âgée de 57 ans en 1895, obtint une pension de 300 fr. sur la fondation Cantin.

CABOT, Mme IIme, Joséphine, née Panseron. — Seconde femme de Ch. Cabot. Châtelet 1868-1874, Paris 1875-81, Renaissance 1882, Paris 1883-88, Rouen 1889. Mme Panseron-Cabot, gracieuse et bien faite, créa notamment le rôle du page Théobaldo dans la *Petite Mariée*. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890.

CABOT, Mme Charlotte, Christine, Paris 1881-1887, Lyon 1888, Rouen 1889-90, Reims 1891-1897. Entra alors à l'Opéra-Comique, Angers 1902.

CACAN. — Rôles accessoires, Lille 1792-93. On écrivit aussi *Cachon*.

CACAN, Mme, née Théodore. — Lille 1848. On écrivit aussi *Cacon*.

CACAN, Mme, née Louise Montraisin. — Lille 1852-54, Paris 1855, Sens 1856-64.

CACON. — V. Cacan.

CACHARDY, Charles, Joseph. — Né vers 1813, avait débuté comme deuxième amoureux à Rouen en 1834. Il entra au Gymnase en 1837. « C'est un amoureux d'un physique agréable que M. Cachardy, écrit en 1841 l'*Indiscret des coulisses* ; il est très bien placé au Gymnase. » En 1848, il était aux Variétés, où il resta jusqu'en 1857. Retiré du théâtre jeune encore, Cachardy vécut à Paris. En 1867, âgé de 53 ans, avec 29 ans de services, il obtint de la Société des artistes une pension de 200 fr. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1881 en ces termes : « La carrière de Cachardy se passa presque toute entière au Gymnase, où il fit plusieurs créations importantes — le rapporteur oublie les Variétés. — Après avoir entrepris le commerce de tableaux pendant un temps assez long, il s'était retiré à Versailles où il est mort. »

Bibliographie : L'*Indiscret des coulisses*, 1841. — J. Arago, *Foyers et coulisses*, 1852.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CACHEUX, Victor. — Fit partie de la Société des artistes dramatiques de 1845 à 1855.

CACHON. — V. Cacan.

CADET. — V. Grégoire.

CADIC. — V. Cadis.

CADIS, Gustave Cadic dit. — Deuxième amoureux dans les départements de la Somme, de l'Aisne et de l'Oise en 1825.

CADIS, Mme Hélène Aubergas ou Aubergat Cadic dite. — Grenoble 1878-79, Marseille 1880, Béziers 1881, Valence 1882, Bastia 1883, Périgueux 1884, Agen 1885, Bucharest 1886, Le Caire 1887-88, Alexandrie 1889-90, Orléans 1891, Alger 1892-93, Troyes 1894, Anvers 1895, Cherbourg 1896, Caen 1897, Rennes 1898, Dunkerque 1899, Mons 1900, Rennes 1901, Le Mans 1902.

CADORET. — Dont l'anagramme était *Térodac.* — C'est de ce dernier nom qu'il signait ses tragédies. — S'était rendu célèbre par son talent d'imitation. Nous trouvons sa trace à Bruxelles en 1743 ; il était alors acteur en second, aux appointements de 1,800 florins et se faisait appeler Cadoret et Térodak (avec un k). L'année précédente, il avait fait représenter à Bruxelles les *Fourberies d'Arlequin* ou le *Double dénouement.*

Après la faillite de Ribou de Ricard, Cadoret vint à Paris et se fit engager à la Foire St-Germain (1744). Mais ses imitations des acteurs de la Comédie française étaient si réussies qu'elles furent une des causes principales de l'interdiction faite aux acteurs de l'Opéra-Comique de parler. Trente-deux ans plus tard, en 1776, nous voyons son nom réapparaître à Lille. Il voyageait alors avec sa femme par toute la France, afin de représenter ses tragédies assez faibles.

Bibliographie : Faber, *Hist. du th. français en Belgique*, t. I, p. 114-115. — Gust. Lhotte, le *théâtre à Lille avant la Révolution.*

CADORET, Mme. — Femme du précédent, Lille 1776.

CAEN, Mme Léa. — V. Mme Bartholomin.

CAGNIART, Mme Camilla, Augustine, Marie. — Bruxelles 1888-89, Anvers 1890-91, Valence 1892, Paris 1893, Anvers 1894, Alger 1895-99.

CAHART, Lucien. — Londres 1850-55.

CAILHOL, Henri, Paulin. — Marseille 1850-63. En 1864, Cailhol avait 65 ans et 30 ans de théâtre. Il obtint de la Société des artistes une pension de 200 fr. dont il ne profita guère, car son nom disparut de l'Annuaire l'année suivante.

CAILLARD, Louis, Napoléon, Eugène. — Cherbourg 1881-83.

CAILLARD, Mme Blanche, Marguerite. — Cherbourg 1881-83.

CAILLART, Jacques. — Comédien de la troupe Lepardonneur à Rouen en 1558.

CAILLAT, Pierre, Adolphe. — Metz 1853, Strasbourg 1854-55, Bouffes parisiens 1856-62. Caillat joua notamment aux Bouffes, dans le *Roi boit* (9 avril 1857), une scène d'ivresse dans laquelle il faisait preuve d'une grande vérité. Son nom figure encore le 21 sept. de cette même année, dans la distribution du *Troisième larron.* Passé aux Folies-Marigny, sous la direction Montrouge, Caillat fut de toutes les revues, *Zut au berger* (16 déc. 1864), etc. Nous retrouvons son nom aux Folies dramatiques en 1875, aux Fantaisies parisiennes en 1878. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884 : « Un comédien de valeur et un excellent camarade », dit le rapporteur.

CAILLAUD. — V. Calland.

CAILLAUX, Mme Clémence. — Variétés 1853-1856.

CAILLAVET. — Débuta le 2 mai 1809 au second Théâtre français, par le rôle de Derlange dans le *Parleur éternel.*

CAILLEAUX, Alfred, Hippolyte. — Douai 1859-61.

CAILLET, Mlle. — Débuta à la Gaîté le 20 mai ou juin 1827, dans la *Loge du Portier.*

CAILLET. — V. Anatole.

CAILLIEZ, Hippolyte, Auguste. Ile de la Réunion 1863-64, Batavia 1865, Manille 1867-69, Paris 1870-72.

CAILLOT. — Né en 1732, mort en octobre 1816, jouait à Bourges vers 1758, sous la direction Dumesnil. De 1760 à 1764, il joua aux Italiens avec un certain éclat, puis se retira à Pâques 1772.

CAILLOT, Pierre. — Vaudeville 1854-56, 1868.

CAILLOT, Mlle Alice, Marie, Caroline. — Folies dramatiques 1875, Montpellier 1876-77, Liège 1878, Lyon 1879-80, Montpellier 1881, Alger 1882-85, Alexandrie 1886, Caen 1887, Menus-Plaisirs 1888-90.

Mlle Caillot avait débuté aux Folies dramatiques le 10 novembre 1875, dans *Pompon,* ce qui lui valut ces vers de Georges Duval :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mademoiselle Caillot chante,
C'est un petit soleil levant.
On s'écrie : « Arrive que plante! »
Elle est jolie assurément.

C'est un petit soleil levant,
Elle a les cheveux des Corrège.
Elle est jolie, assurément.
Son teint est de rose et de neige...

Bibliographie : G. Duval, l'*Année théâtrale*, 1875.

CAIN. — V. Lekain.

CAIRON, Mlle Léontine, Hilaire. — Marseille 1850-53, Lyon 1854-55, Bruxelles 1856-58, Anvers 1859.

CAIRON, Hilaire, Jean. — Gand 1864-68.

CAIZERGUE. — Utilités, Nîmes 1829.

CAZU (du) Alfred. — Bruxelles 1881-83, Clermont-Ferrand 1890-91.

CALAIS. — Financier, manteau, paysan à Bruxelles 1771, 1789-92 (3000 livres d'appointements).

CALAND. — V. Calland.

CALAUT, Mme, ou Calault, ou Callaut. — Sœur de Mad. Ponchard, débuta en sept. 1820 au Th. français, par Agnès de l'*Ecole des Femmes*, Rosine du *Barbier de Séville* et *Iphigénie en Aulide*. Elle ne fut pas reçue. En 1833, son nom apparaît à Versailles. En 1852, il y avait une artiste de ce nom aux Variétés.

CALDERON, Mlle. — Salle Taitbout 1875, Bouffes parisiens 1876.

CALISTE, Louis Pasquet dit. — Th. Montmartre 1851, Porte St-Martin 1857-64. Emile Abraham disait de lui en 1861 : « A fait ses premières armes à la banlieue. C'est un comique amusant qui remplace sans trop de désavantage Colbrun, passé au Cirque. » En 1865, Caliste partit à Bruxelles ; nous le retrouvons à Liège 1867, Caen 1868-69, Roubaix 1870-72, Renaissance 1873-79. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880. Ce fut lui qui créa le rôle de Casteldémoli dans la *Petite Mariée* (21 déc. 1875).

Bibliographie : Em. Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861.

CALISTE, Mme Caroline Brion, femme Pasquet dite. — Epouse du précédent. Liège 1867, Caen 1868-69, Roubaix 1870-72. Mme Caliste vécut ensuite à Paris, et sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

CALIXTE, Gauthier. — Lyon 1888-91.

CALLAIS, Paul, Vincent. — Naquit à Gentilly (Seine). Tour à tour garçon épicier, commis, marchand de bois, voyageur de commerce, Callais prit le théâtre en 1854, joua successivement à Boulogne s/Mer 1855-56, aux Camps de Boulogne, à Hombourg, débuta à Nantes, commença la régie à Troyes 1857-58. Il parcourut alors tout l'est de la France, s'associa à Dupontavisse pendant cinq ans, ouvrit le théâtre du camp de Châlons, revint deux ans à Troyes, puis se fixa à Reims 1864-70, où il fut le régisseur de Blandin. De 1871 à 1873, Callais fut administrateur du Th. du Parc, à Bruxelles, et enfin au mois de juillet 1873, régisseur général de la Renaissance, où pendant près de dix ans, il monta toutes les pièces. Comme artiste, il avait passé par tous les rôles. Paul Callais mourut régisseur au Gymnase, où il avait suivi Koning, et sa mort fut annoncée au Rapport de 1889 :

« Il laisse la réputation d'un brave et digne homme, dit le rapporteur, exact, doux et poli. Il s'était fait aimer de tous les artistes, et considérer par son directeur qui, pour rendre hommage à ses excellents services, a décidé que les frais de ses obsèques seraient à la charge de l'administration du Gymnase. La mort de Callais laisse un deuil cruel dans sa famille et parmi ses nombreuses connaissances ».

Biographie : Henry Buguet, *Foyers et Coulisses*, Renaissance, t. I.

Iconographie : Il existe à la Bibl. nat. un portrait de Callais qu'accompagne un autre de Ferville.

CALLAND, ou Caland. — On écrivit aussi Callaud et Caillaud — tenait l'emploi de grande livrée à l'Odéon en 1797. Il était jeune alors et on lui reconnaissait du talent. Nous retrouvons cet artiste au Th. Louvois la même année, puis au Th. de la République, à Rouen, en 1798, où il débuta par Hector du *Joueur*. A partir de 1800, il se fixe à Bruxelles comme premier comique, aux appointements de 4000 fr. par an. Il y était encore en 1817. A cette époque, on orthographiait son nom *Calland*.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I. — *Hist. des Th. de Rouen*, t. I, II et IV. — Faber, *Hist. du Th. français en Belgique*, t. II et III.

CALLIER. — Ambigu comique 1837.

CALMART, Mme, ou Calmont. — Reine et mère noble à Bruxelles en 1776, avec 6000 fr. d'appointements.

CALMONT, Mme. — V. Mme Calmart.

CALMONT. — Troisième rôle, Lille 1869.

CALMUS. — Grandes utilités à Bruxelles 1774-75, aux appointements de 1500 fr., puis rois, pères nobles, raisonneurs 1775-76, aux appointements de 1800 fr., financier, paysan,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

manteaux, troisième rôle à Liège 1783, et enfin petits rôles à Bruxelles en 1795.

Bibliographie : Fr. Faber, *Hist. des Th. français en Belgique*, t. I et II.

CALVEL, Mme Lucie. — Gaîté 1890-92.

CALVIN, Alex.-Ad. Lebrasseur, dit Paul. — Joua pendant longtemps aux Folies dramatiques où il se distingua dans le *Carnaval des Blanchisseuses*. Voici ce qu'en disait en 1861, Em. Abraham : « Calvin, amoureux comique, a commencé au Lazari. Depuis qu'il est aux Folies, il a sans cesse fait de rapides progrès. Il est très goûté du public, et les auteurs lui confient volontiers des rôles ». De là, il émigra en Belgique, où il tint, jusqu'en 1870, l'emploi des premiers comiques, au th. des Galeries St-Hubert.

Le Palais-Royal l'engagea; après une apparition dans le rôle de Colladan de la *Cagnotte*, on le fit débuter le 20 décembre 1872 dans *Doit-on le dire?* D'une nature froide, correcte, Calvin rendit de grands services dans les rôles épisodiques qui exigent la connaissance de la scène; il joua des grimes, des amoureux comiques, de tout enfin.

Voici quelques-unes des pièces où il parut :

1874, 2 avril, *Le Homard.*
— 24 nov., *La Boule.*
1878, 23 avril, *Pour sauver jeune femme du monde.*
1878, 8 nov., *Les Provinciales à Paris.*
1878, 28 déc., *Tant plus ça change.*
1879, 13 sept., *La Revue trop tôt.*
1880, 6 déc., *Divorçons.*
1886, 7 sept., *La Brigue-don-daine.*
1887, 18 mars, *Durand et Durand.*
1888, 7 sept., *Les Joyeusetés de l'année.*
1890, 14 oct., *Les Femmes des amis.*
1891, 18 nov., *M. l'Abbé.*
1892, 26 mars, *Les Maris d'une divorcée.*
— 30 nov., *Le système Ribadier.*
1893, 9 nov., *Leurs Gigolettes.*
1894, 1er sept., *Les Joies du Foyer.*
— 27 déc., *Les Ricochets de l'Amour.*
1895, 3 avril, *Le Paradis.*

Sans parler des nombreuses reprises où il tint des rôles importants, ayant succédé en partie à Gil-Pérez. Voici en quels termes en parle l'auteur de l'*Histoire du Palais-Royal*, M. Eug. Hugot : « Orphelin et privé dès son enfance de ses guides naturels, Calvin sut, à travers les mille difficultés de la vie, se frayer lui-même le chemin qui l'a conduit à une honorable existence ». Reste à savoir pourquoi le jeune Lebrasseur avait choisi au théâtre le nom de l'impitoyable réformateur?

Marié et père de trois enfants, dont un embrassa la carrière du théâtre — il était récemment directeur du th. Déjazet. — Calvin s'était donc acquis à force de travail, et malgré un tempérament froid qui le faisait souvent ressembler à un Anglais, une situation des plus enviables. Sa mort fut annoncée au Rapport de la Société des artistes en 1897 : « Il jouait la comédie dès son jeune âge; il avait certes plus de cinquante-cinq années de théâtre... Elégant de tournure, soigneux et soigné, il était l'amoureux comique par excellence ». Mais au Palais-Royal, le premier rang était strictement gardé; il lui fallut patienter en maugréant : « La mort de Priston, le départ de Gil-Pérez lui laissèrent enfin une place digne de lui... Calvin laisse à son tour un vide et des regrets ».



Alexandre-Ad. CALVIN (caricature)

Biographie : Em. Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861. — *Foyers et Coulisses*, Palais-Royal, 1875.

Bibliographie : Eug. Hugot, *Hist. du th. du Palais-Royal*. — Rapport de la Société des artistes, 1897.

Iconographie : *Journal amusant*, 20 déc. 1884 dans les *Petites Godin*, 28 mars 1885 dans *Bijou et Bourreuil*, 13 mars 1886 dans le *Bigame*, 6 juin 1885 dans les *Petites Voisines*, 26 mars 1887 dans *Durand et Durand*.

CALVO, Frédéric, Léonard. — St-Etienne 1879-82, Paris 1884-93.

CAMAILLE. — V. Cammaille.

CAMBARDI, Mme Jeanne, Mathilde Chambard. — Lyon 1852-61. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862.

CAMÉE, Mme. — Bouffes parisiens 1893.

CAMEL. — Acteur de la Gaîté que le *Tribunal volatile* appréciait ainsi en l'an XI : « Comique, a tout ce qu'il faut pour faire un comédien : jeunesse, gaîté et diction; mais il est un peu paillasse du boulevard dans ses rôles ». Camel resta de longues années à la Gaîté. L'*Opinion du Parterre* de 1809 le signale même comme auteur-acteur. En effet, il fit jouer à son théâtre, le 4 mars 1808, un vau-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

deville en un acte, *Mademoiselle Bourache*, et le 12 février 1809, le *Lovelace de la Halle*, folie poissarde.

Camel demeura successivement rue de Bondy n° 7 et boulevard St-Martin, 39. A partir de 1813, son nom disparut de l'affiche de la Gaîté. En 1818, nous le retrouvons comme troisième rôle à Namur. Le 23 décembre 1820, le Gymnase ouvrait ses portes. Camel fut engagé dans la nouvelle troupe et se fixa rue Hauteville, 22. Un an plus tard, il regagnait Namur, en 1822. Engagé comme comique à Vienne (Autriche) 1826, il revient tenir l'emploi de financiers à Strasbourg, en 1827.

En 1828, nouvel essai de début à Paris, le 28 avril, aux Variétés, par le rôle de Roberville dans les *Deux Précepteurs*. De 1830 à 1832, il tenait l'emploi des financiers à Lille.

Bibliographie : Le *Tribunal volatile*, an XI. — L'*Opinion du Parterre*, t. V, VI, VII, IX. — *Almanachs des Spectacles*. — F. Faber, *Hist. du Th. français en Belgique*.

CAMELI et sa femme, tragédiens, ne nous sont connus que par ce passage de M. Faber: « dans le genre tragique, nous voyons figurer (à Bruxelles) *Caméli* et sa femme, ainsi que Des Marets. Ceux-ci débutèrent dans *Alzire* le 31 (mars 1761). Ces débuts furent heureux. Toutefois les époux Caméli ne firent qu'une courte apparition au théâtre de Bruxelles. »

Bibliographie: F. Faber, *Hist. du Th. franc. en Belgique*, t. I, p. 202-203.

CAMIADE, Jean, Vincent, tenait l'emploi des jeunes premiers rôles au Th. de la Gaîté à Bordeaux en 1817-18, aux appointements de 3000 francs avant de venir à Paris. Débuta au Panorama dramatique en 1821; doué d'infatigables poumons, il faisait trembler les spectateurs. L'année suivante il passa à la Gaîté où il occupa une bonne place. « Il a plus de chaleur que de talent, dit Harel, plus de voix que de savoir-faire. Il plaît assez aux dames de l'arrondissement. »

Camiade quitta la Gaîté vers 1833, et c'est lui, selon toutes probabilités, qui joue alors dans le cinquième arrond. th. (Ille-et-Vilaine), en compagnie de Mme Camiade, soubrette. En 1834, il est de retour à la Gaîté avec sa femme, Mme Dumouchel-Camiade; mais il quitta de nouveau ce théâtre après 1837 pour entrer au Vaudeville où il resta jusqu'en 1849. A cette époque, la Société des artistes lui accorda une pension de 200 fr. Camiade vécut à Paris jusqu'en 1853.

CAMIADE, Mme. — Femme du précédent. V. Dumouchel.

CAMIER, Jules. — Caen 1885-87.

CAMILLE. — Tragédien nomade. Elève du Conservatoire, Camille, qui donnait des espérances, débuta à l'Odéon le 25 juillet 1822 dans *Œdipe*, puis au Théâtre Français dans la même pièce, le 3 sept. suivant. Il fut reçu à l'essai, et figura parmi les pensionnaires en 1823-24. Il demeurait alors rue de la Monnaie, 8. En novembre 1824, il accompagna Mme Colson à Rouen, puis entra dans la troupe Seveste qui exploitait la banlieue de Paris, 1824-27. Le 26 février 1826, nouveau début à l'Odéon avec Orosmane de *Zaïre*. En 1830, un Camille débuta le 3 février à la Porte St-Martin par le rôle de Wilkin de *Rochester*. En 1833, il y avait un Camille au Cirque Olympique.

CAMILLE. — Sous ce nom :

Camille, deuxième amoureux, départ. de l'Indre et de la Creuse 1827, Tours 1829.

Camille, utilités. Grenoble 1827.

Camille Gentil. Folies dramatiques 1833-34.

Camille Wanderwald. Gaîté 1834.

Camille, rôles accessoires. Nancy 1834.

Camille, deuxième comique. Boulogne 1837, Verviers 1842.

Camille, troisième amoureux. Toulon 1837.

Camille, rôles de convenance. Anvers 1837.

Camille, Louis Donjeu dit, père de Mlle Camille Caroline de la Porte St-Martin, âgé en 1864 de 67 ans avec 43 ans de théâtre. Obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Son nom disparut de l'Annuaire en 1869. Faut-il voir dans ce Camille l'ancien pensionnaire des Français?

Camille-Michel. — V. Michel.

CAMILLE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Camille, mère noble à Bruxelles en 1791 et 1792 (3,000 livres d'appointements).

Mlle Camille aînée. Th. patriotique 1791-93.

Mlle Camille la jeune. Th. patriotique 1793.

Mlle Camille. Vaudeville 1792-93.

Mme Camille mère, duègne. Namur 1818.

Mlle Camille, soubrette. Namur 1818.

Mlle Camille aînée, deuxième amoureuse et soubrette. Verviers 1824, Marne, Ardennes 1825.

Mlle Camille jeune, ingénuités. Verviers 1824, Marne, Ardennes 1825.

Mlle Camille. Dijon 1826.

Mlle Camille, travestis. Boulogne 1827.

Mlle Camille, soubrette. Grenoble 1827.

Mlle Camille. Th. de banlieue 1827.

Mlle Camille, amoureuse. Nancy 1827.

Mlle Camille jeune, deuxième amoureuse. Orléans 1828.

Mlle Camille. Nom d'une débutante aux Va-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

riétés, le 1er mars 1828, rôle de Nicette dans la *Chercheuse d'esprit*.

Mlle Camille, rôles d'enfants. Cirque Olympique 1829.

Mlle Camille, jeune première, 14e arr. th., 1829-30.

Mlle Camille. Ambigu 1830.

Mlle Camille, ingénuités. Troyes 1830.

Mlle Camille. Nom d'une débutante à l'Ambigu, le 3 août 1830 dans la *France au XVme siècle*.

Mme Camille, Vanderwald. Folies dramatiques 1833.

Mlle Camille. Nom d'une débutante au Vaudeville le 2 juin 1834, rôle de la Duchesse de Chevreuse dans *Un duel*.

Mlle Camille, deuxième amoureuse. Lille 1832. Cette jeune personne mourut dans cette ville, cette année même, du choléra. Trois de ses camarades, les acteurs Paul, Sevin et Victor furent condamnés par le tribunal correctionnel à 25 fr. d'amende pour outrages envers le curé de St-Etienne, qui avait refusé le service religieux.

Bibliographie : L. Lefebvre, *Hist. du th. à Lille*, t. III.

Mlle Camille. Gaîté 1837.

Mlle Camille, utilités à Boulogne 1837.

Mlle Camille Ménard. Débuta au théâtre St-Marcel en septembre 1839 dans *Hermance*.

Mlle Camille Verdun. Débuta le 23 octobre 1839 au th. de la Porte St-Antoine, dans la *Folle de Toulon*. Fut première actrice à ce théâtre en 1840.

Mlle Camille Pivard. Folies dram. 1848-49.

Mlle Camille, Caroline Donjeu dite. Fille de Louis Donjeu dit Camille. Porte St-Martin 1848-52, Marseille 1853-54, Paris 1855.

Mlle Camille. Lazari 1851.

Mme Camille. Namur 1852.

Mlle Camille, jeune première. Dijon 1852.

Mlle Camille. Th. Montmartre 1852.

Mme Camille née Poitevin, femme puis veuve Camille. Avait quatre-vingt-trois ans en 1854 ; elle était infirme depuis 1846, époque à laquelle la Société des artistes, alors à ses débuts, lui avait accordé une petite rente de 136 fr. pour ses 25 ans de théâtre.

Mme Camille, Henriette Comberousse dite Henry. Toulouse 1862-65.

Camille la petite. Créa le rôle de Fanfan Benoiton, dans la *Famille Benoiton* avec un succès retentissant en 1865. Henry Monnier écrivit pour elle deux monologues (1867) : la *Journée de Mlle Liline* et *Philoclès et sa bonne*. Promenée comme phénomène, la petite Camille, de son vrai nom Clermont, passa en Angleterre, puis en Amérique où elle résida longtemps. En 1897, on imprima à Bruxelles, chez A. Berquemann, un livre intitulé les *Mémoires de Fanfan Benoiton* (1re partie). Le *Figaro* du 7 juin 1900 annonça sa collaboration dans une pièce ... à jouer.

Mlle Camille Dortet, fille d'un employé à la poste, qui avait épousé la sœur d'Augustine et de Madeleine Brohan. Elle débuta au Gymnase en 1866 sous le nom de Mlle Camille. Elle était grande, et s'essaya dans les coquettes sans beaucoup de succès.

Mme Camille Lemerle. V. Lemerle.

Mlle Camille. Th. St-Pierre 1869.

Mlle Camille. Iconographie : A la Bibl. nat., il existe (catal. Duplessis n° 7872), à la date de 1869, deux portraits d'une demoiselle Camille, actrice :

1. En pied de ¾ à droite, phot. St-Edme.
2. En pied de face, ph. St-Edme.

Mlle Camille. Troisième Th. Français 1877.

Mlle Camille. Le rapport de la Société des artistes signale en 1877 la mort d'une demoiselle Camille de la Porte St-Martin.

Mlle Camille. Th. Déjazet 1896.

CAMMAILLE, St-Aubin, Nicolas, dont on écrit souvent le nom *Camaille*.— 1770-1832, acteur, auteur, directeur, naquit à Paris, rue de la Cossonnerie, le 25 mars 1770 et fut baptisé à St-Eustache. Son père était bourgeois de Paris. En 1792, son nom figure sur la liste des acteurs de l'Ambigu comique. Peu de temps après, il se révèle comme auteur dramatique, et il écrit une lettre au *Journal des Spectacles* pour annoncer qu'il vient de composer, à l'occasion de la mort de Marat, un drame en trois actes et en vers : *l'Ami du peuple* ou les *Intrigants démasqués*. En 1797 il écrit un mélodrame tiré du roman de Lewis, le *Moine*, où le ciel et l'enfer, les diables et les spectres sont mis à contribution. Comme acteur, son jeu se ressentait des exagérations de son style ; il avait de l'intelligence, du feu, mais de l'emphase et de la boursoufflure. Quand Audinot et Arnould Mussot eurent quitté la direction de l'Ambigu comique, Cammaille fut un des quatre ou cinq directeurs qui se succédèrent mais sans résultat. Après le 18 fructidor il fut, pendant quelque temps, employé au ministère de la police.

Sans se décourager, Cammaille oubliant ses déboires dans la direction de l'Ambigu, prit celle du Th. de la Cité (1800-1801). Il ouvrit le 19 prairial (8 juin 1800) avec une pantomime, le *Chinois*, qui fut suivie de reprises. Ses affiches fastueuses et mensongères le faisaient tourner en ridicule. En voici, d'ailleurs, un spécimen : Après-demain on donnera la première représentation de *la Bataille de Marengo*, à laquelle est invitée la famille du premier consul, précédée de *Gilles tout seul*.

Un jeune Chinois arrive-t-il à Paris : le spec-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tacle sera honoré de sa présence. Et, comme si cela ne suffisait pas: accompagné de tout l'état-major de la place et des autorités constituées. C'est lui qui disait encore dans un prospectus que son théâtre (de la Cité) serait un lycée où des élèves dans tous les genres lutteraient de gestes et de paroles, où les auteurs, dans des représentations d'essai devaient, au moyen de boîtes où seraient déposés les avis, juger du mérite des pièces qu'il destinaient aux grands théâtres. Il annonçait encore une salle décorée dans le goût oriental, éclairée à l'égyptienne, etc.

Le désir d'être applaudi, a écrit Fabien Pillet, fait qu'il corrompt ses dispositions pour le drame. Il fait trop de contorsions et il manque tous ses effets par une continuité d'éclats hors nature.

D'autres lui reprochent de crier, de prendre une voix de tête, de donner à des rôles une importance qu'il n'ont pas. Malheureux dans sa direction du Th. de la Cité, Cammaille entra à la Gaîté pour jouer le drame, le mélodrame et la pantomime (1804-1805). Il demeurait alors rue Ménilmontant.

« Le *Tribunal volatile* de l'an XI dit de lui: premier rôle jouant les tyrans, la nature semble l'avoir doué de tous ses dons pour cet emploi; ses yeux surtout expriment bien ce que dit son cœur. »

En 1806, il est au Théâtre Molière qui prend le titre de Variétés étrangères, et se fait un peu remarquer dans l'*Epigramme* et la *Famille allemande*. En 1808, Picard, directeur du Th. de l'Impératrice (Odéon) l'engagea pour les rôles de tenue et l'emploi de raisonneur. Il est juste de dire qu'à cette époque le fougueux Cammaille avait modéré sa manière.

En 1809, il fait encore représenter le *Prince de la Néwa* à l'Ambigu, puis en 1811, renonce à la scène en tant qu'acteur. Sa dernière pièce semble avoir été à la Gaîté le *Passage de la Mer rouge* ou la *Délivrance des Hébreux*, en collaboration avec Hapdé. Cammaille un peu désillusionné, revenu de ses incartades révolutionnaires, accepta de la Restauration une place dans l'administration générale des postes. Il mourut le 6 août 1832 à la Maison royale de santé après une longue maladie. Le Dictionnaire Larousse dit qu'il était boiteux. Il serait curieux de savoir où il a pris ce renseignement.

Biographie: E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*, p. 255.

Bibliographie: *Almanach des spectacles*, 1800, p. 143. — Le *Tribunal volatile* an XI. — *L'opinion du parterre*, tomes VI, VII, VIII, IX. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I, p. 113.

CAMOIN. — Acteur à Lille en 1811, Liège 1822, Odéon 1825, rôles de paysans à Metz 1826-27. Camoin, acteur sans prétentions, chantait aussi avec rondeur les basses-tailles.

CAMOIN, Mme. — Femme du précédent, duègne à Lille 1811, Liège 1822, Metz 1826-27. En 1825, Mme Camoin passa par l'Odéon. Harel dit: « Duègne actuellement faible, jadis belle, au total très supportable. »

CAMOIN, Janvier, Honoré. — Vraisemblablement fils des précédents. Avait 26 ans en 1831 et venait de Nantes, où il avait chanté avant de jouer la comédie au th. des Nouveautés. En 1837, il y avait un Camoin à Anvers. En 1842, il fut un des premiers à faire partie de l'association des artistes, Marseille 1854-77. En 1875, Camoin avait 72 ans et 20 ans de théâtre; il reçut une pension de 300 fr. et son nom disparut de l'Annuaire après 1877.

Bibliographie: *Petite biographie*, 1831.

CAMOIN, Mlle Amélie. - Elève du Conservatoire. Débuta dans le chant et dans la comédie au th. des Nouveautés vers 1830; elle avait alors 19 ans. L'Annuaire de 1855 annonce la mort de Mme Miro-Camoin.

Bibliographie: *Petite biographie*, 1831.

CAMOUCHE, Mlle. — Née vers 1742, élève d'Armand, débuta à la Comédie Française le 29 janvier 1759 par le rôle de *Médée*. Admise le 29 mars 1760, elle fut élevée au sociétariat le 1er avril 1761, et mourut à Paris le 22 août suivant, à l'âge de 19 ans. Elle fut enterrée à St-Sulpice le 1er septembre, et ses camarades lui firent faire un service dans la même église.

Bibliographie: *Almanachs Duchesne*, 1760-1762. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

CAMPAGNY. — V. Campigny.

CAMPENAUT. — Acteur de l'Odéon en 1825, auquel Harel, dans son *Dictionnaire théâtral*, reproche de chanter chaque phrase: « Pour lui chaque syllabe est une note, et le dialogue le plus simple est transformé dans sa bouche en récitatif obligé. »

CAMPENHOUT. — Bruxelles 1798 et 1817.

CAMPIGLIA, Mlle. — Folies dram. 1877.

CAMPIGNY ou Campagny. — Amoureux, Caen, St-Lô 1825, Bayonne 1826. Mort à la Nouvelle-Orléans 1833.

CAMUS, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Camus, Mime aux Jeux gymniques (Porte St-Martin) 1812.

Mme Camus. — Excellente duègne au th. des Célestins à Lyon, 1824-30. Maurice Alhoy dans sa *Grande biographie* en fait le plus grand éloge et la donne en modèle aux duègnes de la capitale.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mlle CAMUS, Louise. Rôles d'enfants au th. des Célestins à Lyon, 1825-28, et jeunes premiers rôles 1829-30.

Mme CAMUS, Anaïs. Utilités, Liège 1833.

Mlle CAMUS, Sophie. Ingénuités, Colmar 1837, première amoureuse Louvain 1842.

Mlle CAMUS. Soubrette, Verviers 1843.

Mme CAMUS, Sophie Prosper. Bordeaux 1867-1868, Bruxelles 1869-99. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1900.

CAMUS, Louis, Alexandre. — Né à Paris en 1811. Second et troisième comique au th. du Vaudeville à Bruxelles, 1839-40. Mort en 1842 (12 mars) en cette ville.

CAMUS, Henri Courtois. — Amiens 1884.

CANCALON. — Th. historique, avril 1876.

CANDEILH, François, Ferdinand. — Pensionnaire à la Comédie Française, 1854-56. C'était un élégant jeune premier qui arrivait de l'Odéon ; il effectua son début dans le petit rôle du Chevalier de Riom de *Mlle Aïssé* (25 avril 1854) et réussit. Candeilh créa encore Phaon, de la *Reine de Lesbos* (22 juin), reprit le rôle de Raoul de Vaubert, de *Mlle de la Seiglière* (10 déc.), créa le rôle de Frédéric dans *La dot de ma fille* (13 déc.), remplaça Guichard dans le rôle de Pythias, de *Pythias et Damon* (4 juillet 1855), joua encore le rôle d'Octave de la *Joie fait peur* (reprise, 30 avril 1856), puis passa par les Variétés, 1857-58 et le Vaudeville, 1860-61. A partir de ce moment — sauf une saison à Marseille 1868-69 — Candeilh fit toute sa carrière à Bruxelles comme artiste et comme habile directeur. En 1893, Candeilh avait 66 ans et 38 ans de théâtre. Il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Dans son rapport de 1902 à la Société des artistes, M. Louis Péricaud, en annonçant sa mort, lui fit cette belle oraison funèbre : « Un de ceux-là qui s'intitulent fièrement enfant de leurs œuvres. Je le vis débuter à l'Odéon dans *François le Champi*. Candeilh arrivait de Bordeaux, jargonnant à pleine bouche son accent méridional... Il ne tarda pas à être distingué par le Théâtre Français et y fit d'heureux débuts, à côté des grands amoureux, qui étaient alors Bressant, Maillard, Leroux et Delaunay.

« Puis il s'en fut aux Variétés faire d'importantes créations. Il poussa ensuite une pointe vers le Vaudeville. Enfin, trouvant que la fortune ne venait pas à lui par la vapeur, il courut après elle par l'électricité, et l'attrapa à Bruxelles, où il la saisit par son unique cheveu ; et pendant trente années de direction aux Galeries St-Hubert et au Parc, peigna ce cheveu avec tant de soins et d'ardeur, qu'il parvint à en extraire une fortune des plus respectables.

« Si je vous dis cela, mes chers camarades, c'est que tous nos pauvres s'y trouvent intéressés ; Candeilh ayant conçu et mis à exécution la belle pensée de laisser à notre Société la moitié de cette fortune pour y créer des pensions de 600 francs.

« Je ne puis vous éclairer davantage aujourd'hui, les formalités testamentaires n'étant pas terminées, mais nous pouvons toujours compter, nous a assuré le notaire chargé de liquider la succession, sur une somme de *trois cent mille francs*.

« Nous devons donc nous empresser de bénir la mémoire de cet homme de bien, dont la vie peut se résumer en trois mots : Travail, Probité, Bienfaisance. »

Bibliographie : G. d'Heylli, *Journal intime de la Comédie française*. — Em. Abraham, *Acteurs et actrices*, 1861. — *Annuaire de la Société des artistes dramatiques*, 1902.

CANDEILLE, Mlle Julie, Emilia, femme Laroche, femme Jean Simons, femme Hilaire Henri Périé de Senovert. — Naquit à Paris sur la paroisse St-Sulpice, le 30 juillet 1767. Elle était la fille du compositeur de ce nom (1744-1827), et à l'âge de sept ans, elle avait déjà paru dans un concert devant le Roi. Son père avait longtemps chanté à l'Opéra comme basse-taille dans les chœurs. Il s'en éloigna au bout de 17 ans pour y revenir de nouveau en 1810 comme chef de chant. Fétis, dans sa biographie des musiciens, lui assure un rang honorable parmi les musiciens du XVIIIme siècle.

Julie Candeille débuta à l'Académie royale de musique le 27 décembre 1782 dans *Iphigénie en Aulide*, où elle réussit. Mais elle rentra dans la vie privée pour s'adonner entièrement à la double étude de la composition et du piano. C'est par erreur que l'on prétend qu'elle fut remarquée à Lille par Monvel ; la vérité est que cet artiste vint à Lille y donner une représentation au bénéfice de Mlle Candeille (*Mahomet*, le 29 octobre 1787), déjà pensionnaire du Roi depuis deux ans.

En effet, ayant pris des leçons de Molé, elle débuta le lundi 19 septembre 1785 à la Comédie française, dans Hermione, d'*Andromaque*, et son professeur se plaignit même du peu de cas que l'on faisait de ses recommandations en faveur de son élève sacrifiée à Mlle Vanhove. (Coll. d'autographes Charavay, 1855.) Sa réussite fut médiocre. Elle manquait d'expression tragique : elle était blonde, ses yeux petits, ses traits fins et délicats. Cependant elle fut admise sur l'ordre de Louis XVI, devant qui elle avait joué à la Cour le rôle d'Ariane : « Cette jeune personne est charmante, avait-il dit. Si elle n'est pas reçue, je la reçois. » Le baron de Breteuil, qui lui portait intérêt, lui fit attribuer un quart de part. (25 janvier 1786.)

M. L. Lefebvre, l'auteur de l'*Hist. du th.* à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Lille, signale sa présence en cette ville en octobre et novembre 1787 ; mais, se sentant peu de vocation pour la tragédie, elle se consacra tout à fait à la comédie. Puis, fatiguée de lutter contre des intrigues de coulisses, elle suivit Monvel au théâtre de la rue Richelieu (alors Variétés amusantes), qui allait devenir th. de la République (th. français actuel). Elle y parut avec succès dans les rôles de coquettes du répertoire de Marivaux, et assura la réussite de la *Jeune hôtesse* (24 sept. 1791). Elle y chantait, en s'accompagnant de la harpe, un morceau dont elle avait composé la musique ; même succès dans le rôle de Catherine, de la *Belle fermière*, pièce dont elle était l'auteur (1792). On ne l'appelait plus que la *belle Catherine*.

Se trouvant à Lille en novembre 1792, alors que la nouvelle de la victoire de Jemmapes et la marche triomphale de Dumouriez enflammaient les esprits, elle débita en l'honneur du général un couplet se terminant ainsi :

Moi, sans aller si loin chercher
Matière à connaître la gloire,
Je tourne l'œil vers Dumouriez,
Et tout me parle de Victoire.



Mlle Julie-Emilia CANDEILLE

Les frères de Goncourt, dans leur *Histoire de la Société française pendant la Révolution*, Victor Fournel, dans un article consacré aux *Comédiens révolutionnaires* (Moniteur du 2 juin 1881), ont dit que Mlle Candeille joua le rôle de la Déesse Raison dans les cérémonies civiques de 1793. Les Goncourt citent même le lieu : l'église St-Gervais. Mlle Candeille nia le fait dans le *Journal des Débats* du 6 ou 7 juin 1817.

Elle déclara, à ce propos « que jamais elle ne s'était chargée d'aucun personnage irreligieux dans les saturnales de 1793 ; qu'elle n'avait jamais assisté, même comme spectatrice, à la fête du 20 novembre, et qu'elle repoussait cette accusation par tous les moyens. »

On prétend que ce fut pour elle que Fabre d'Eglantine écrivit la jolie romance *Je t'aime tant*, musique de Garat.

Au théâtre, il manquait à cette actrice une sensibilité communicative ; malgré toute son intelligence, elle laissait le public indifférent ; on ne lui sut même pas gré de savoir écrire — chose assez rare pour une femme à cette époque — et la *Bayadère*, 5 actes en vers (24 février 1795), pièce signée d'elle, et où elle jouait le rôle principal, ne fut même pas écoutée.

Découragée, elle quitta le théâtre, parcourut la Belgique et la Hollande en donnant des concerts, avec le concours de Garat (2 frimaire, 22 nov. 1796, à Lille). Elle s'était mariée une première fois le 8 novembre 1794, à Louis Nicolas Delaroche, officier de santé, né à Paris le 26 juillet 1768. La fiancée avait 27 ans. Ce mariage fut toujours enveloppé d'un certain mystère ; Mlle Candeille ne porta jamais le nom de son mari et reprit sa liberté par suite du divorce survenu entre les époux, le 13 décembre 1797.

L'année suivante elle se remaria, le 11 février, à un riche carrossier de Bruxelles nommé Jean Simons, qu'elle captiva en cette ville, dit F. Faber. Le roman est plus amusant. On prétend que le carrossier, venu à Paris pour s'opposer au mariage de son fils avec Mlle Lange, vit Mlle Candeille, s'en éprit, et demanda sa main. Quatre ans plus tard, Jean Simons était ruiné. Une séparation volontaire en résulta, et De Manne affirme que le mari vécut d'une pension que lui faisait sa femme. Il mourut seulement en avril 1821.

Revenue à Paris, Mme Simons-Candeille eut à soutenir son père tombé dans l'infortune. Elle donna des leçons de musique et de langue française, fit jouer en 1807, à l'Opéra comique, *Ida* ou l'*Orpheline de Berlin*, dont elle avait fait le poème et la musique, puis en 1808, la *Réconciliation* à la Comédie française. Ces pièces réussirent peu, et elle se consacra au roman. On connaît d'elle : *Lydie*, roman de mœurs, 1808, *Geneviève*, 1812, *Bathilde*, 1816, un volume de *Souvenirs*, 1816, *Agnès de France*, 1818, *Blanche d'Evreux*, 1822. La véritable cause de sa chute au théâtre avait été, disent ses contemporains, de placer dans la bouche de ses interlocuteurs toutes sortes de louanges fades sur sa beauté, sa grâce et ses talents, tandis qu'elle tenait le principal rôle. Malgré toute son intelligence, la « belle Mademoiselle Candeille » avait manqué du tact le plus courant.

Enfin, sous la Restauration, Mlle Candeille affecta des sentiments très ardents de royalisme, ce qui explique suffisamment la lettre au *Journal des Débats* citée plus haut.

Le gouvernement de Louis XVIII entendit ses plaintes, et lui accorda le brevet d'une pension théâtrale pour elle et son père ; le roi lui en fit une autre de 2,000 fr. sur sa propre cassette. Enfin, remariée pour la troisième fois, en 1822, à Hilaire, Henri Périé de Sénovert, né à Castres en 1780, peintre assez médiocre, elle eut encore assez de crédit pour faire nommer celui-ci directeur du Musée et de l'Ecole de dessin, à Nîmes (1826).

On a prétendu que Mlle Candeille resta tou-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

jours belle. Grille dans un de ses ouvrages : *Autographes de savants et d'artistes* ne partage pas cet avis : « Je n'ai jamais connu Mme Candeille que dans sa laideur, écrit-il, je veux dire sa vieillesse prétentieuse et grimacière. Quoi ! C'était là cette femme qui avait passé pour si jolie, si spirituelle ! Qui était connue de toute la Gironde, de toute la Convention ! Qui fut la maîtresse adorée de Vergniaud ! Je ne pouvais le croire ! » Mais il y avait quarante ans de cela, M. Grille !

M. Périé mourut en 1833. Ce coup frappa la pauvre femme si cruellement qu'elle en devint paralysée. Il fallut la ramener à Paris et la transporter dans la maison de santé du docteur Marjolin, faub. Poissonnière, 93, où elle mourut le 3 février 1834. Les obsèques eurent lieu le 6. *(Petites affiches* du 8.)

Biographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Talma.*

Bibliographie : *Almanachs Duchesne.* — De Goncourt, *Hist. de la Société française pendant la Révolution.* — F. Faber, *Hist. du th. français en Belgique.* — V. Fournel, *Moniteur*, 2 juin 1881. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I. — *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, XIV, XXII. — L. Lefebvre, *Hist. du th. à Lille.* — Em. Campardon, les *Comédiens du roi de la troupe française.*

Iconographie : Portrait dessiné par Prud'hon. — *Troupe de Talma,* en buste, eau forte de Fr. Hillemacher.

CANDELON, Mme Jeanne, Marie. — Nantes 1885-89, Montpellier 1890-91, Lyon 1892, Reims 1893, Lyon 1894, Nîmes 1895-1896, Bayonne 1897-98, Castelsarrazin 1899. Habitait cette ville en 1903.

CANDIGUE, Mme, née Lacase. — Artiste dramatique 1848-49.

CANDIGUE, Edouard, Benoit. — Constantine 1866-67, Alger 1868-70.

CANDIGUE, Antonin. — Lyon 1883-84, Paris 1885, Bordeaux 1886. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1887.

CANEEL. — Rôles accessoires, Bruxelles, aux appointements de 1,500 fr. 1772-73, 1775.

CANNIS, Eug. — Th. des Arts, Rouen 1833. Il y eut un *Cannis*, grande utilité, Bruxelles 1852.

CANON, Eugène, Ernest. — Dijon 1875-77, Bataclan 1878-79.

CANOT. — Financier, Rouen 1790.

CANTEL. — Odéon 1848-49. Il y avait eu un *Cantel* aux Funambules. *Cantel*, Louis, Adolphe, Rouen 1852-54.

CANTIN, François. — Anvers 1867-68, Nantes 1869, Nouvelle-Orléans 1870, Paris 1871-72, Dijon 1873, Paris 1874-80, Toulouse 1881, Paris 1882, Rouen 1883-88, Bouffes-Parisiens 1889-95. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

CANTIN, Mme Mariette. — Renaissance 1886-1888, Bouffes-Parisiens 1889-92. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

CANTON, Mlle. — Palais-Royal 1883.

CANTON, Charles, Louis. — Bouffes Parisiens 1883-84, Paris 1885-98.

CANTORALLY. — Utilités, Dijon 1837.

CANTRELLE, Mlle. — Châtelet 1869.

CANUEL, Mme veuve Charlotte, Justine, née Louis. — Le Hâvre 1866-69.

CANUT. — Premier comique, Chartres 1829.

CANUT ou Cannut, Paul. — Premier comique, Liège 1842, Anvers 1846.

CANVILLE, Mme. — Th. Louvois 1797. Ne serait-ce pas *Camille ?*

CAPEL, Mlle Léontine. — Bordeaux 1848-53, Paris 1854-55, Bordeaux 1856-65.

CAPELINE, Aug. — Deuxième père, Dijon 1826.

CAPELINE, Emile, fils. — Rôles d'enfants, Caen 1826.

CAPELLY-Decourty, Mme. — Née à Bruxelles le 16 février 1824, seconde amoureuse, Bruxelles 1842.

CAPET, Mme. — Gaîté et Renaissance 1874. Femme d'un régisseur de l'Eldorado. Un artiste actuel du nom de *Capet* se fait appeler *Delapries.*

CAPON, Mlle Virginie. — Ambigu 1839-41. Cette artiste avait débuté à ce théâtre le 4 avril 1839 *(Raphaël).* L'*Indiscret des Coulisses* écrit en 1841 : « Elle joue les ingénuités ; elle est gentille et gracieuse. » En 1845, il y avait une demoiselle *Capon* au Vaudeville.

CAPON, Gervais, Epiphane. — Porte St-Martin 1863-68.

CARABIN, Lucien, Etienne. — Ile de la Réunion 1863-64. Alger 1865, Bruxelles 1866-69, Marseille 1873, Buenos-Ayres 1874-78. En 1895, le Rapport de la Société des artistes signala la mort d'une Mme Carabin, et l'Annuaire de 1903, enregistre toujours — depuis 1886 — la présence à Buenos-Ayres de Mme Carabin, Rachel, née Trefoglio, dite *Etienne.*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CARAINVILLE, Mlle. — Th. Patriotique 1794.

CARANTE, Mme. — Pau 1850-52.

CARBEN, Mlle Léontine, Caroline, femme Eustache. — Inscrite à l'Association des artistes depuis 1840. Délassements comiques 1848-49, Gaîté 1850-60, Cirque Impérial 1861, Paris 1862-69. Agée de 61 ans en 1870, avec 35 ans de services, elle obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes, et se retira à Mèze. Son nom disparut de l'Annuaire en 1872.

CARBEN, Mlle Clara. — Gaîté 1850-60, Cirque Impérial 1861, Paris 1862, Châtelet 1863-72, Marseille 1873-75, Paris 1876, Bordeaux 1877, Paris 1878, Marseille 1879-81, Cette 1882-84, Versailles 1885. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

CARBEN, Mlle Henriette, Jeanne. — Rouen 1869-70, Bruxelles 1872, Bordeaux 1873-76, Paris 1877, Bordeaux 1878.

CARDARELLY, Mme Marie. — Il y eut une chanteuse de ce nom au th. Lyrique en 1853, Nouvelle-Orléans 1860-66, La Haye 1862, Alger 1863-64, Montpellier 1865, Toulon 1866-68, Montpellier 1869-70, Paris 1871-72, Alger 1873-1874, Paris 1875-76, Marseille 1878-80, Aix 1881-82, Paris 1883, Aix 1884-86, Nîmes 1887-1888, Avignon 1889. En 1890, âgée de 62 ans, avec 40 ans de th., Mme Cardarelly obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Elle se fixa à Avignon, où elle habitait encore en 1902.

CARDIER, Mme. — Porte St-Martin 1837. Ne serait-ce pas *Cordier ?*

CARDINAL. — Ambigu 1793-94.

CARDINAL, Mme. — Actrice de Strasbourg, engagée à Rouen. Fut tuée près de Verdun en avril 1826, par suite de la chute de la diligence dans laquelle elle se trouvait. Tenait l'emploi des jeunes premières. Elle avait joué en 1824 à Avignon, Digne, Gap et Tarascon.

CARDINAL. — St-Quentin 1828.

CARDINAL, Etienne. — Amoureux à Lyon et Genève 1856-57, Genève 1858-60, Dijon 1861-63.

CARDINAL, Mme Louise, née Anselme Baptiste. — De la grande famille dramatique des Baptiste. Genève 1861-66, Brest 1867.

CARDON, François, Gustave. — Beauvais 1872-74.

CARDON, Prosper. — Caen 1891-93, Rouen 1894, Amiens 1895-96.

CAREL-Osmin. — Bayonne 1850-52.

CARIDAD, Mlle. — Folies dramatiques 1886.

CARIEL, Mlle. — Amoureuse, Rouen 1852.

CARINA, Mlle. — Folies dramatiques 1888, Cluny 1888. Nouveautés 1890, Cluny 1893.

CARISTIE. — V. Martel.

CARLE. — Acteur du Vaudeville. Avait débuté le 7 brumaire an XIII dans le rôle d'*Arlequin afficheur*, 1804-1810. Utilités.

Iconographie : Collection Martinet, n° 140, rôle de Bataille dans les *Femmes soldats*, n° 220, rôle de Girard de Nevers, dans l'*Auberge dans les nues*.

CARLE, Etienne. — Gand 1875-79.

CARLI, Mme Anne, Marie ou Maria Levié. — Le Hâvre 1866-70, Paris 1872, Variétés 1873, Nouvelle-Orléans 1874, Lyon 1875, th. de la Renaissance 1875-76, Blois 1878-80, Nantes 1881, Port-Maurice 1882-84, Nice 1885, Paris 1886. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

CARLI, Mme Renée. — Moscou 1874-78.

CARLIER. — Rôles de convenance, Caen 1852, Orléans 1852.

CARLIER, Mme. — Utilités, Caen 1852.

CARLIER, Mme veuve, née F.-C. Martinet. — Artiste inscrite à l'Association dramatique depuis 1845, St-Quentin 1854.

CARLIER, Mlle Berthe. — Variétés 1881, Châtelet 1882-86, Paris 1887-96.

CARLIN, Mlle Augustine. — Gaîté 1866-67, Variétés 1868, Salle Taitbout 1875, Châtelet 1881. Habitait Paris en 1903.

CARLING, Mlle. — Athénée 1877.

CARLINI, Mlle, — Utilités, Th. de la République, Rouen 1797.

CARLISLE. — Premier rôle, St.-Quentin 1783-84, Gand 1790.

CARLO. — Gymnase 1883.

CARLOT, Jules, Auguste, Henri. — Bruxelles 1842-52, Paris 1853-55.

CARMAN, Sébastien. — Rouen 1851, Bruxelles 1854-61, Gand 1862-64, Strasbourg 1865-66, Liège 1867, Gand 1868, Bruxelles 1869-72, Liège 1873-89. Carman fut nommé, en 1881, chevalier de l'ordre de Léopold.

CARMAN, Mme, née Irma Dupuis. — Rouen 1851, Bruxelles 1854. En 1855, le Rapport de la Société des artistes annonce la mort d'une dame *Carman*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CARMOUCHE, Mme. — V. Jenny Vertpré.

CARNAUD, Mme Thérèse, Zéphirine, dite aussi *Alfred*. — Fit partie de l'Association des artistes dramatiques depuis la fondation (1840). Lyon 1852-55, Paris 1856-58, Nérac 1859. En 1858, Mme Carnaud avait 53 ans, dont 30 passés au théâtre. On lui accorda la pension de 200 fr. Elle vécut à Aix jusqu'à l'âge de 92 ans, et sa mort fut annoncée au Rapport de 1898.

CARNET, Mlle Léocadie. — St-Pétersbourg 1866-72.

CARO, Mlle. — Palais-Royal 1879, Variétés 1883.

CAROLINE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Caroline, Th. de la Monnaie, à Bruxelles, 1795.

Mlle **CAROLINE** Rey, qui fit courir tout Paris au théâtre Montansier-Variétés, l'inséparable partenaire de Brunet. « Caroline et Brunet, Brunet et Caroline, voilà tout ce théâtre, écrit-on en 1800. Ils sont comme deux planètes autour desquelles roulent en foule des satellites plus imperceptibles les uns que les autres ». A tel point que M. le comte de Ségur — autrement dit le citoyen Ségur jeune — écrivit une pièce d'à-propos, *Brunet et Caroline*, qui fut jouée par les deux artistes. Tout le monde vantait la voix fraîche, flexible, sonore de Mlle Caroline, dont on plaisantait par contre la maigreur. Mlle Caroline qui figurait en tête de la troupe du th. Montansier-Variétés demeurait alors rue Chabanais, 21. Le *Coup de Fouet* l'appelle « le petit rossignol des Variétés » et la plaint d'être en si mauvaise compagnie.

Mlle Caroline fit merveille dans le *Diable couleur de rose*, dans la *Famille des Innocents* « où elle était si gentille et chantait si bien », accompagna la troupe au th. de la Cité, et mourut prématurément en 1807, laissant un fils qui suivit sa carrière; c'est Paul, qui fut ensuite aux Variétés et joua les amoureux avec succès au Gymnase.

Voici l'article nécrologique que lui consacra l'*Annuaire dramatique* pour 1808 : 11 juin (1807) *Mort de Mlle Caroline :* « Caroline était fille d'un tailleur de St-Germain-en-Laye. Comme avant d'entrer au théâtre elle avait un talent très prononcé pour le chant, on la recevait avec empressement dans toutes les sociétés de St-Germain. M. Q..., propriétaire des environs et fort bon musicien, l'ayant entendu chanter, intéressa vivement en sa faveur les meilleurs artistes de Paris, ses amis, qui donnèrent au bénéfice de Caroline un concert dans une des salles du château... Mlle Montansier la pressa de débuter à son théâtre où elle finit par s'engager. Elle ne voulut jamais quitter le berceau de sa réputation, et c'est après en avoir fait les délices pendant 10 ans, qu'elle termina sa vie, à la suite d'une maladie de poitrine. Elle était douce et bonne, et fut conduite à sa dernière demeure par tous ses camarades... »

Mlle Caroline avait demeuré 110, rue Saint-Lazare en 1805-06, et rue Batave en 1807.

Bibliographie : *Almanachs Duchesne* 1799-1800. — *Almanach pour l'an X.* — Le *Coup de Fouet.* — *Tribunal volatile.* — L'*Opinion du Parterre*, t. III, IV et V. — *Annuaire dramatique*, p. 1808. — *Almanach Duchesne* 1815, p. 58. — *Mémoires de Mlle Flore*, t. I, p. 7.

Mlle Caroline, Gaîté 1800.

Mlle Caroline continue son début aux Variétés le 5 oct. 1809, par le rôle de Colifichet dans le *Diable couleur de rose*.

Mlle Caroline, deuxième amoureuse, Lille 1811.

Mlle Caroline, Vaudeville 1814.

Mlle Caroline, Cirque Olympique 1816.

Mlle Caroline, Variétés 1819.

Mlle Caroline Roger, Ambigu 1820, sortant du Conservatoire.

Mlle Caroline Delarue, Cirque olympique 1821-27, actrice zélée, tenant tous les rôles.

Mlle Caroline, actrice de la Porte St-Martin, 1820-24, à qui Maurice Alhoy reproche son inconstance à tenir ses engagements avec ses directeurs. Le critique s'amuse à donner d'elle un signalement en vers, en cas d'enlèvement ou de disparition.

Bibliographie : *Grande biographie dram.* 1824.

Mlle Caroline, troisième amoureuse, Tours 1826.

Mlle Caroline, troisième amoureuse, Dépt du Var 1827.

Mlle Caroline, troisième amoureuse, Bruxelles 1827.

Mlle Caroline, actrice qui débuta à l'Ambigu le 30 mai 1827 par le rôle de Babet dans le *Grenier du Poète*.

Mlle Caroline Pougaud, soubrette, Rouen 1828, Lille 1829, débuta aux Variétés le 11 septembre 1830 par le rôle de Toinette dans la *Neige*.

Mlle Caroline, deuxième amoureuse, Vannes 1828.

Mlle Caroline, ingénuité, Valence 1828.

Mlle Caroline, Th. du Luxembourg 1829-30.

Mlle Caroline, deuxième amoureuse, Amiens 1829.

Mlle Caroline débuta à la Porte St-Martin le 22 mai 1829, rôle de Georgette dans la *Servante justifiée*.

Mlle Caroline, Th. Montparnasse 1830.

Mlle Caroline Letellier, deuxième amoureuse, Reims 1830.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme CAROLINE, mère noble, Laon 1830.

Mlle CAROLINE débuta le 6 juillet 1830 à l'Ambigu, dans le *Retour au Département*.

Mlle CAROLINE, Gaîté 1833.

Mlle CAROLINE, Th. de Belleville 1833-34.

Mlle CAROLINE, rôles de convenance, Metz 1833.

Mlle CAROLINE, rôles travestis, Rennes 1833.

Mlle CAROLINE Olivier, née le 13 novembre 1818, troisième amoureuse, Toulouse 1833, Variétés 1842.

Mlle CAROLINE (la petite), rôles d'enfants, th. du Luxembourg 1833.

Mlle CAROLINE, Vaudeville 1834.

Mlle CAROLINE, soubrette, th. des Variétés à Bordeaux 1834.

Mlle CAROLINE, Ambigu 1835.

Mlle CAROLINE, Variétés 1835.

Mlle CAROLINE, th. du Panthéon 1837.

Mlle CAROLINE, Amsterdam 1837.

Mlle CAROLINE, Ambigu 1838.

Mlle CAROLINE, Vaudeville 1840.

Mlle CAROLINE, th. du Gymnase à Marseille 1840.

Mlle CAROLINE, Porte St-Martin 1840.

Mlle CAROLINE, jeune première, Amsterdam 1840.

Mlle CAROLINE (la petite), Francisque, rôles d'enfants, Namur 1844.

Mlle CAROLINE, Délass. com. 1844.

Mlle CAROLINE Boucher, Vaudeville 1846.

Mlle CAROLINE, amoureuse, Verviers 1846.

Mlle CAROLINE, Vaudeville 1852.

Mlle CAROLINE, soubrette, Périgueux 1852.

Mlle CAROLINE, Délass. com. 1854.

Mlle CAROLINE, th. Beaumarchais 1861.

Mlle CAROLINE, th. du Cirque 1862 *(Rothomago)*.

Mlle CAROLINE (la petite), Château d'Eau 1874.

Mlle CAROLINE, Odéon 1881-83.

Mlle CAROLINE. V. aux noms de Amy, Fédé, Jamin, Julien, Jost, Leblanc, Lebrun, Lévy, Melval, Soissons, Wuille.

Mlle CAROLINE (?) Iconographie : Bibl. nat., Catal. Duplessis n° 8358, en pied, de ¾ à gauche, lith. par Menut-Alophe.

CAROLY. — V. Karoly.

CARON. — Sous ce nom :

CARON, acteur très faible, Bruxelles 1762. V. Carron.

CARON, Th. comique et lyrique de la rue de Bondy, 1792, peut-être le même que le suivant.

CARON, Pierre, Simon, petit acteur des Variétés (1763-1806) qui serait sans doute parfaitement oublié s'il ne s'était pas signalé par quelques particularités. Amateur et éditeur de livres facétieux, il fut vanté par Ch. Nodier. Quoique fort pauvre, il réunit beaucoup de livres curieux dans le genre rabelaisien, et donna des éditions nouvelles de *Chansons folastres des Comédiens*, le *Jeu du Prince des sots*, joué aux Halles de Paris le mardi gras de l'an 1511, une traduction française des *Noëls bourguignons*, de La Monnoye. La misère le réduisit à se jeter par la fenêtre. En 1804, il y avait un Caron qui tenait de petits rôles au Vaudeville.

CARON, acteur de l'Ambigu 1819-27, doué d'une physionomie ingrate qui nuisit à sa carrière. Après avoir épousé Mlle Lauzet, une des plus jolies figurantes de ce théâtre, Caron partit pour Moscou (1828) où il devint régisseur général, tout en tenant les deuxièmes et troisièmes rôles, puis directeur en 1833.

CARON, premier comique, Amiens 1824, Caen 1826, Angoulême 1827.

CARON, père noble, Rennes, Laval 1825, Le Hâvre 1826.

CARON, jeune premier à Nîmes 1830.

CARON, Charles, Mons 1833.

CARON, premier amoureux, Th. français de Rouen 1833.

CARON, Jean, François, acteur du Cirque olympique 1845, Th. historique 1846-47, Cirque olympique 1848-49, Russie 1852, St-Pétersbourg 1853-60, Le Hâvre 1861. V. Mme Caron Caroline.

CARON, Georges, Alphonse. Calais 1864-69.

CARON, Louis, Emile, Toulouse 1877-83, Marseille 1884, St-Brieuc 1885, Marseille 1886, Montauban 1887-88, Montpellier 1889-90, Paris 1891, Lille 1892. Habitait Lille en 1903.

CARON-Roy, Aug. Artiste inscrit à la Société depuis 1877, mort à l'hospice St-Antoine. Décès annoncé en 1883.

CARON, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme CARON, Besançon 1829.

Mme CARON, Caroline, née Lambert, femme de Caron. Jean-François (v. ci-dessus). Cirque olympique 1848, Russie 1852, St-Pétersbourg 1853-60, Le Hâvre 1861.

Mme CARON, Lucie, Constantinople 1876-79.

Mlle CARON, Léontine, Félicité, Jeanne — qu'il ne faut pas confondre avec Mlles Cécile et Marguerite Caron, les actrices actuelles — Odéon 1877-79, Vaudeville. Tournées en province où elle reprit le rôle de Mlle Legault dans *Tête de Linotte*, Palais-Royal 1884. Habitait Paris en 1895.

CARPAY, Mlle Julie. — Utilités, Lille 1844.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CARPENTIER, François, Antoine. — 1768-1809, naquit à Paris et fut baptisé le 9 mai 1768 à l'église St-Paul-St-Louis. Excellent dans les valets, les niais, les caricatures, Carpentier devint un des meilleurs artistes du Vaudeville dont il fit partie dès la création (1792). Son originalité et la finesse de son jeu faisaient passer son peu de voix. Il fut même sur le point d'entrer à la Comédie française, mais son directeur, Barré, sut le retenir.

Malheureusement Carpentier se livrait à la boisson, et rien ne put arriver à le corriger de ce vice. Il partait de chez lui, rue des Orties-St-Roch, chaque matin à six heures, suivait les rues St-Honoré et de la Ferronnerie, montait la rue St-Denis et le faubourg, puis redescendait par le faubourg St-Martin, en faisant une halte chez les marchands de vin où il absorbait une goutte de deux sous. C'est ainsi qu'il arrivait à son théâtre complètement ivre. Il vendit, pour boire, son mobilier pièce à pièce, jusqu'à son lit, et se jeta par la fenêtre le 11 juillet 1809. L'administration du Vaudeville fit une pension aux deux filles qu'il avait eues d'un premier mariage, car cet incorrigible ivrogne avait trouvé le moyen de se marier deux fois, la seconde, le 31 juillet 1797, avec une cousine germaine de son camarade Chapelle. Barré fit de ces jeunes personnes deux honnêtes femmes qu'il maria. On trouvera quelques anecdotes sur Carpentier dans l'*Hist. des petits théâtres*, de Brazier, t. I, p. 268.



François-Antoine CARPENTIER, dans le *mariage de Scarron*.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : L'*Espion des coulisses*, an VIII. — Le *Coup de fouet*, an X. — Le *Tribunal volatile*, an XI. — *Hist. des petits th.*, par Brazier.

Iconographie : Coll. Martinet, n° 95, costume de Carpentier dans le rôle de l'Affût de *Florian*, n° 157, portrait dans le *Mariage de Scarron*, pièce où il excellait.

CARPENTIER, Mlle Augustine. — Palais-Royal 1866-72. Une demoiselle Carpentier était à la Renaissance en 1873.

CARRAT, Manuel. — Acteur des Variétés 1839-41, dont l'*Indiscret des Coulisses* disait : « Un dix-neuvième premier amoureux ; il a du physique ; peut-être aura-t-il du talent ».

CARRAT, Louis, Jules. — Paris 1871-72, Abbeville 1873, Paris 1874-81, Batignolles 1882-1884, Paris 1885-87. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888.

CARRÉ. — Sous ce nom :

CARRÉ, rôles accessoires. Lille 1790.

CARRÉ. Bayonne 1826.

CARRÉ, premier comique. Amiens 1827, Reims 1828.

CARRÉ. Nom d'un débutant aux Variétés, le 3 mai 1830, rôle de Toussaint dans les *Chevilles de Maître Adam*.

CARRÉ. Directeur à Mons avec Mme Corrège, 1830. Joue à Namur, même année.

CARRÉ, premier comique. Laon 1833.

CARRÉ, père, premier comique. Lorient 1834.

CARRÉ, fils, troisième amoureux. Lorient 1834.

CARRÉ, Achille, rôles annexés. Rennes 1834, comique marqué Alger 1850, Chartres, Versailles 1851-52. Besançon 1852-1854, Alger 1855, Genève 1856-59, Nancy 1860, Angers 1861-62, Béziers 1863-64, Toulouse 1865-1867, Le Hâvre 1868, Bordeaux 1869. En 1869, Achille Carré, âgé de 65 ans, comptait 41 années de services. Il obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes et se fixa à Agen, 1870-75.

CARRÉ, Louis, Joseph Petit dit. — Marseille 1848-49, Poitiers 1850, jeune premier Constantine 1852, Alger 1852-55, Constantine 1856, Lisbonne 1857, Marseille 1858-68, th. Beaumarchais 1869, Marseille 1870-79. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

CARRÉ, comique. Th. du Gymnase, Marseille 1851, th. des Variétés, Toulouse 1852.

CARRÉ, financier, Besançon 1852.

CARRÉ, Jean-Baptiste. Strasbourg 1854-55, Toulouse 1856, Alger 1857-58, Nantes 1859, Lille 1862-64, Rouen 1865-70. En 1872, Jean-Baptiste Carré se fixa à Paris. En 1888, âgé de 64 ans, ayant 23 ans de théâtre, il obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes dramatiques. Il habitait Paris en 1903.

CARRÉ, Hugues, Michel, Albert, né à Strasbourg le 22 juin 1852. — Il ne nous appartient pas de retracer ici la biographie du directeur ac-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tuel de l'Opéra-Comique, mais nous rappellerons seulement qu'il commença sa carrière comme comédien. Albert Carré suivit les cours du Conservatoire et remporta un deuxième prix de comédie, en 1874 (classe Bressant), puis débuta au Vaudeville dans les matinées (*La Corde sensible*, rôle de Califourchon et un *Bal du grand monde*, 1875). Albert Carré créa quelques rôles dans les *Dominos roses* (17 avril 1876), les *Mariages riches* (nov.), *Dora* (22 janv. 1877), le *Club* (22 nov. 1877), reprit le rôle de Célestin dans les *Vivacités du Capitaine Tic* (19 sept.), *Chez elle* (matinée du 10 mars 1878), la *Poule et ses poussins* (24 nov. 1878). En 1879, il crée le rôle de Puyjolet dans les *Tapageurs* (19 avril), reprend le rôle de Valentin des *Mémoires du Diable* (matinée du 2 fév.), de Vertillac, des *Faux Bonshommes* (22 février), de Prosper du *Lion empaillé* (4 oct.), de Colline de la *Vie de Bohème* (15 avril 1880). Il joue Bristol du *Voyage d'agrément* (3 juin 1881), Valençon d'*Odette* (17 novembre), reprend le rôle de Marsal dans un *Mariage de Paris* (23 mai 1882). En 1883, il joue encore Agénor, des *Affolés* (8 octobre), le prince d'Axel des *Rois en exil* (1er déc.); en 1884, le Capitaine de la *Flamboyante* (22 fév.), un rôle dans le *15e Hussards*, puis fut directeur à Nancy. La succession d'Ernest Bertrand, associé de Raymond Deslandes, se trouvait alors vacante au th. du Vaudeville. Albert Carré renonçant à son art, se fit directeur et devint l'associé de ce dernier, puis seul directeur en 1890. En 1893, il s'associa avec Porel, et en 1898, laissa définitivement le Vaudeville pour prendre la direction de l'Opéra-Comique, qu'il a toujours (1903).



M. Albert CARRÉ
Cliché Paul Boyer

M. Albert Carré, Officier de l'Instruction publique (1891), Chevalier de la Légion d'honneur (1892, 31 déc.), Chevalier de la Couronne d'Italie (oct. 1903), Commandant d'infanterie territoriale, etc., etc., est l'auteur de différents livrets.

CARRÉ, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Carré, grande utilité. Douai, Cambrai 1824.

Mme Carré, duègne, 18e arr. th., 1825. Caen 1826.

Mme Carré, née Pauline Dorval. Marseille 1848-49, Poitiers 1850.

Mme Carré, Louise Champagnat. Le Caire 1870-78.

CARREAU, Louis. — Th. des Jeunes acteurs 1829, th. Comte 1830.

CARRÈRE, Claude, Charles, Antoine. — Roanne 1866-69, Montpellier 1870, Marseille 1872, Nîmes 1873, Arles 1874, Mâcon 1875, Nevers 1876, Elbeuf 1877, Beauvais 1878, St-Germain 1879, Chaux-de-Fonds 1880-81, Nevers 1882, Lausanne 1883-84, Troyes 1885, Vienne 1886, Le Puy 1887, Paris 1888, Loches 1889-90. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1891.

CARRÈRE, Mme Joséphine, née Favre. — Selon toutes probabilités femme du précédent. Nevers 1876, Elbeuf 1877, Beauvais 1878, St-Germain 1879, Chaux-de-Fonds 1880-81, Nevers 1882, Lausanne 1883-84, Troyes 1885, Vienne 1886, Le Puy 1887, Paris 1888, Loches 1889, Paris 1890-1899. En 1903, Mme Joséphine Carrère, retirée à Libourne, âgée de 55 ans avec 40 ans de th., reçoit la pension « d'attente » de 500 francs de la Société des artistes.

CARRET-Ollivier, Jos., Alph. — St-Etienne 1852, Suisse 1853, St-Etienne 1854, Paris 1855, Dunkerque 1856-57, Poitiers 1858, Valenciennes 1859, Arras 1860, Châlon-sur-Saône 1861-62, Colmar 1863, Arras 1864-65, Châlon s/Saône 1866-68, Orléans 1869, Nîmes 1870-1872, Troyes 1873, Cherbourg 1874, Arles 1875, Nancy 1876, Toulouse 1877-79, Reims 1880, Marseille 1881-82. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1883.

CARRET-Ollivier, Mme Angèle, Louise, née Saltel. — Boulogne-sur-Mer 1879-81, Lille 1882, Nancy 1883. Il existe parmi les artistes contemporaines une Mme Carret-Ollivier, Blanche, Louise, Jeanne.

CARRETIER, Mlle L. — Variétés 1862.

CARRETTE, Mme Jenny. — Rouen 1854-59.

CARRIER. — Premier comique, th. des Variétés, Bordeaux 1852.

CARRIER, Jean. — Bruxelles 1866-69, Marseille 1870-72, Nice 1873-77, Marseille 1878-95. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CARRIÈRE, Mlle. — Premier accessit de comédie au Conservatoire en 1874 (classe Regnier), et deuxième prix en 1876. Mlle Carrière fut engagée au troisième théâtre français, direction Ballande (salle de Déjazet) et créa, entre autres, le premier rôle de la *Dispense* (24 avril 1879).

CARRION, Marie, Joseph. — Th. Beaumarchais 1873-74.

CARRON. — Lille 1767.

CARRON, Mme. — Lille 1767.

CARRON, Mme, mère. — Lille, troupe Raparlier 1772.

CARRON. — Deuxième amoureux, Dijon 1828.

CARROUCHÉ, Pierre. — La Haye 1864-65, Strasbourg 1866-68, Lille 1869, Le Hâvre 1870, Constantinople 1872, Oran 1873, St-Pétersbourg 1874-75, Athènes 1876, Oran 1877, Nîmes 1878, Dijon 1879-84, Nîmes 1885-87, Salon 1888-1897. En 1895, Pierre Carrouché, âge de 68 ans, avec 36 ans de théâtre, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1898.



CARTIGNY, d'après Jacob.

CARTEL. Alexis, Marie Le Cornet dit. — St-Quentin 1883, Nancy 1884-85, Avesnes 1886-90. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1891.

CARTERON, Mme. — V. Henault.

CARTIER. — Th. Comte 1830.

CARTIER, Mlle Jenny. — Troisième amoureuse au th. du Gymnase à Liège, 1842.

CARTIER. — Vaudeville 1852.

CARTIER, Mlle Léonie. — Th. du Prince Impérial 1866-69.

CARTIER, Jules, Alfred, Auguste. — Châtelet 1885-87, Paris 1888-1902.

CARTIGNY, Claude, Charles, 1782-1852. — Naquit à Dieppe le 6 octobre 1782. De Manne a reproduit son acte de naissance dans la *Troupe de Talma*. Son père, qui était menuisier, mourut assassiné quelques jours avant la naissance de cet enfant qui, à douze ans, perdait sa mère. Jeté presque dans la rue, le jeune Charles devint manœuvre, maçon, commissionnaire, et même ramoneur. En 1801-02, il jouait les comiques à Rouen. Devenu soldat, il gagnait les épaulettes de sous-lieutenant (1er régiment de chevau-légers). A Cassel, il fit partie de la garde du nouveau roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte (1809).

Pendant la guerre d'Espagne, se trouvant à la tête d'un petit détachement, il reçut l'ordre d'aller s'emparer du curé de Santivanez, près Burgos, et de le faire pendre. Reçu affablement au presbytère, il ne put conseiller au bonhomme que... de s'enfuir. Ce manque d'obéissance militaire fut cause de sa démission.

Rentré en France, il fallait vivre: c'est alors qu'il se fit comédien, chanta même l'opéra comique, puis vint à Paris, où il fut protégé par St-Fal. Devenu élève de Baptiste aîné, Cartigny débuta à la Comédie française le 28 mai 1811 par les rôles d'Hector du *Joueur*, et de Labranche de *Crispin rival de son maître*.

« Cartigny, dit le *Journal de l'Empire*, est un enfant gâté de la nature par la taille, la figure et l'organe... Dès à présent, il a un excellent masque, beaucoup d'aplomb, un jeu franc. On peut le croire destiné à la *grande livrée* par la manière dont il a joué Hector et Labranche. »

Le 1er juin 1811, il parut dans le rôle de Figaro, qui ne lui fut pas aussi favorable. Il y manquait de légèreté. Maître Jacques de l'*Avare*, Lafleur de la *Gageure imprévue*, Scapin des *Fourberies*, Crispin du *Légataire universel*, mirent en évidence ses qualités : organe mordant, diction nette, geste facile, figure ouverte. Il ne lui manquait plus que l'art de nuancer — chose assez compréhensible pour un ex-sous-lieutenant de 29 ans. — Il l'apprit.

Ses progrès furent rapides, si bien que reçu comme pensionnaire en 1811, aux appointements de 2,000 francs, il fut nommé sociétaire le 1er avril 1814 (Ordre signé Cte de Rémusat, 25 mars 1814, Arch. nationales). Malheureu-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sement cette situation était plutôt honorifique — ses appointements lui ayant été maintenus — et le pauvre Cartigny se voyait forcé d'écrire au premier gentilhomme de la Chambre, le 11 juin 1815 :

« N'étendrez-vous pas jusqu'à moi la protection que vous daignez accorder à tous les artistes ? Je suis accablé de poursuites, de frais, souvent obligé de me cacher ; mes créanciers ne croient pas qu'au premier théâtre de la capitale, après quatre années de services, on ne puisse faire honneur à ses engagements... Je ne rougis pas de vous le dire, je suis le seul soutien d'une nombreuse famille... Et comment puis-je lui venir en aide, puisque le mois dernier, retenues faites chez le caissier de la Comédie française, j'ai touché 119 francs ? »

Et le commissaire impérial conclut en lui promettant un huitième de part pour le 1er avril suivant. (Arch. Nat.)

Avec le temps, les faveurs vinrent : deux représentations à bénéfice à Versailles, une subvention, un congé annuel de deux mois, une place de professeur au Conservatoire (30 mars 1825), mais il n'exerça jamais cette fonction en titre. En 1828, il obtint l'autorisation d'ouvrir une école dramatique dans l'ancienne salle Louvois.

Au mois d'août 1819, Cartigny demanda à remplir l'emploi de financier. Il sentait que l'embonpoint était venu, et qu'il n'avait plus la légéreté nécessaire à un Scapin : enfin il visait à la succession de Michot passé à la retraite. D'où cette décision :

« Le Comité, après avoir ouï M. Cartigny, prit l'arrêté qui suit à la majorité de cinq voix contre deux : au 1er avril prochain, M. Cartigny quittera totalement l'emploi des *comiques*, prendra celui des *financiers*, *manteaux* et *grimes*, etc. » 23 déc. 1819, Arch. Nat.

Cartigny fut remarquable dans les rôles de Bernardille de la *Femme juge et partie*, du capitaine Copp de la *Jeunesse d'Henri V*, du marin dans les *Deux frères*, et depuis Michot il fut un des meilleurs Jourdain du *Bourgeois gentilhomme*, rôle qu'il joua pour la première fois le 14 septembre 1826. Le 31 septembre de la même année, il reprit le rôle de Michot de la *Partie de chasse*. Dans le *Mercure galant* il remplissait parfaitement les rôles du procureur Boniface et de l'abbé Beaugénie. Cartigny établit enfin, de 1812 à 1829, vingt-quatre rôles nouveaux, dont E. De Manne a dressé la liste ; ces pièces, pour la plupart, sont fort oubliées aujourd'hui.

En 1830, Cartigny donna sa démission de sociétaire, démission qui ne fut acceptée que le 26 mai 1831, et s'en alla donner des représentations en province. Ces tournées ne profitèrent guère à sa réputation ni à sa bourse, et Cartigny passa en Belgique où il obtint la direction du théâtre de Bruxelles, le 19 novembre 1831 et d'Anvers le 26 février 1832. En 1840, Cartigny revint à Paris pour donner sa représentation de retraite à la Comédie française, le 18 novembre. Rachel parut dans *Andromaque*, et lui-même joua le rôle de Copp de la *Jeunesse de Henri V* avec Mlle Doze, pour la première fois dans le rôle de Bettly. La recette s'éleva à 9257 fr. 50.

Ce fut alors qu'il partit pour Londres, où l'impresario Mitchell lui céda la direction du petit théâtre français de cette ville. Il y resta huit ans, appelant à lui les acteurs français les plus en renom, et jouant aussi le vaudeville, genre où il fut plus apprécié que dans la comédie.

Ruiné par les évènements de 1848, qui eurent leur retentissement dans toute l'Europe, il revint en France, trop âgé pour y exercer sa profession. Après avoir habité Versailles, il se rapprocha de Paris, et mourut dans la médiocrité aux Ternes, le 12 juin 1852.

Cartigny n'avait pas reçu d'instruction, et avait la tête vive. Mais il avait une grande intelligence et le cœur bon. Il parlait couramment l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, langues qu'il avait apprises dans le cours de ses voyages. Après de bons débuts, il était devenu lourd, et le succès éclatant de Monrose, qui lui succéda dans l'emploi des valets, avait achevé de le décourager. Quant à son essai dans *Tartufe*, il fit dire à Charles Maurice : « Il n'est pas jusqu'à Cartigny qui n'ait été frapper contre cet écueil, et y briser un peu de sa réputation de comique. »

Cartigny demeura successivement, 13, rue Rameau, 1813-14, 15, rue Richelieu, 1816, 43, rue Ste-Anne, 1818, 4, rue Richelieu, 1819, 28, rue Richelieu, 1822-24, 18, rue Ste-Anne, 1825-26.

Biographie : E. D. De Manne, *Troupe de Talma*.

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. II, p. 22. — *Opinion du Parterre*, IX, p. 152, X, p. 205. — *Almanach des spectacles*, 1815. — Le *Rideau levé*, p. 52, 1818. — *Annuaires dramatiques*, 1821-22. — *Grande biographie dram.*, 1824. — *Biogr. th.*, 1829. — Th. Muret, l'*Hist. par le th.*, II, p. 157.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, n° 8472.

1. En pied de ¾ à gauche, lith. par A. Colin.

2. En buste de ¾ à gauche, lith. par N. H. Jacob, 1822, 2 Etats.

V. aussi portraits de Talma.

— Musée de la Comédie française, n° 202, Cartigny figure dans le *groupe d'artistes* au crayon noir, de Et. Bouchardy (vers 1820).

— Collection Martinet, pl. 312, dans le rôle de Labranche de *Crispin rival de son maître*.

CARTIGNY, Mlle. — Que l'on croit être la sœur du précédent, tenait les emplois de soubrette dans la comédie et de deuxième dugazon dans l'opéra comique, à Rouen en 1799-1800, ce qui explique peut-être l'engagement du jeune Cartigny dans cette troupe deux ans

EFERUS - Recherches & Classification numériques

plus tard. Nous retrouvons son nom au th. de la Cité, puis au th. Molière, rue St-Martin, vers 1802.

Le 24 septembre 1811, Mlle Cartigny débuta au th. de l'Impératrice dans le rôle de Lisette des *Folies amoureuses*, et joua le 26 Lisette de *Guerre ouverte*.

En 1812, nous la voyons à Milan, dans la troupe de Mlle Raucourt. On lui reproche de n'avoir pas toute la finesse, toute la vivacité nécessaires de son emploi. Le 8 août 1814, grâce à l'appui de son frère, elle obtint un début à la Comédie française, mais renonçant à l'emploi des soubrettes, elle se présentait, bien que jeune encore, dans Mme Pernelle de *Tartufe*, et ne fut pas reçue. « C'est demander des invalides un peu trop tôt » dit l'*Almanach*.

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. I, p. 457. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I, p. 255. — *Opinion du parterre*, IX, 344 et 356. *Almanach Duchesne*, 1815, p. 166. — *Almanach des spectacles*, 1822, p. 52. — H. Lyonnet, *Mlle Raucourt et les Comédiens du Prince Eugène*.

CARTIGNY-Duverger. — Nancy 1834, Verviers 1837.

CARTIGNY, Mme Duverger. — Deuxième duègne, Nancy 1834. Ne serait-ce pas Mlle Cartigny devenue Mme Duverger ?

CARTRAY, Mlle. — Soubrette, Nantes 1852.

CARUEL, Mlle. — Nîmes 1824. Jouait la tragédie avec chaleur et possédait un bel organe. Un sieur Caruel fut directeur à Nimes en 1828 et à Lille en 1833 et 1837.

CARUEL, Mlle. — Ingénuité. Lille 1864-65.

CASAL, Mlle. — Débuta par le rôle de Julie dans le *Nouveau Don Quichotte* au th. de Monsieur, le 20 nov. 1789.

CASALLE, Mme. — Forte première, Douai 1825.

CASANEUVE, Joseph, Marie, Jean. — Après avoir joué les traîtres à l'Ambigu sous le nom de *Gabriel*, cet artiste donna sa dernière représentation à ce théâtre le 31 août 1820, obtint un début à la Comédie française (rôle de Cléante dans *Tartufe)* et fut engagé comme pensionnaire en 1822 pour doubler St-Fal. En 1821-22, il avait tenu l'emploi des troisièmes rôles à Rouen, aux appointements de 3,500 fr. Maurice Alhoy écrivait alors : « On dit que Casaneuve va revenir à Paris ; nous lui conseillons plutôt de tenter en province les rôles d'un emploi plus élevé. » Casaneuve quitta la Comédie française le 1er octobre 1827, débuta le 28 du même mois aux Nouveautés, rôle de Conrad dans *Faust*, et reparut encore à la Comédie de 1829 à 1831. En 1833, un Casaneuve est directeur à Lausanne ? Casaneuve habita quai de la Mégisserie, 16, 1822-26, place du Palais Royal, 1828, et rue Louvois, 5, 1829.

Bibliographie : *Grande biogr. dram.*, 1824.

CASANEUVE, Mme, née Masson. — Femme du précédent, morte le 23 juillet 1827 ; avait joué les duègnes à l'Odéon et en province, Bruxelles 1821, Toulouse 1825.

CASAVAN, Claude, Achille Buffier dit. — Verviers 1883-86. Chevalier de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique.

CASAVAN, Mme Adolphe Semenadisse. — Verviers 1883-86.

CASENAVE, Mme Marie Arhez dite. — Marseille 1848, Brest 1855-56.

CASENEUVE. — Utilités, Toulon 1827.

CASENEUVE. — Verviers 1834.

CASENEUVE, Mme. — Verviers 1834.

CASIMIR. — Sous ce nom :

Casimir, acteur et directeur, St-Quentin 1777-78, Cambrai 1780.

Casimir, Namur 1821.

Casimir, qui débute au Vaudeville le 11 mai 1826, rôle de Valbon dans le *Marin*.

Casimir, deuxième amoureux, Vienne (Autriche) 1826.

Casimir, troupe Seveste, banlieue de Paris, 1826-28.

Casimir, th. Montparnasse 1829.

Casimir, jeune premier, Lille 1829.

Casimir, Vernet, deuxième amoureux, Genève 1829.

Casimir, amoureux dénué d'élégance, mais dont le débit et les gestes convenaient parfaitement au mélodrame. Th. de la Gaîté 1833.

Casimir, th. Montmartre 1834.

Casimir, th. de la Porte St-Antoine, 1840.

Casimir, jeune premier à Reims, 1840.

Casimir, Douai 1840.

Casimir, deuxième comique, Caen 1852.

CASIMIR, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Casimir, nom d'une actrice qui débuta au Gymnase, 1822.

Mme Casimir, deuxième et troisième amoureuse, Vienne (Autriche), 1826.

Mme Casimir, jeune première, Versailles 1827.

Mme Casimir, troisième amoureuse, Lille 1829.

Mme Casimir, jeune première, Reims 1840.

Mme Casimir, Douai 1840.

CASINI, Mlle. — Nantes 1793-94. Morte en 1827.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CASLANT, Louis, Charles. — Porte St-Martin 1866-70.

CASSAET, Mme Pauline. Boulogne-s/Mer 1873.

CASSAN, Mme Henriette, Rose, Elisabeth, Mathilde, femme Berger. — Jeune première, Blois et Orléans 1824, Versailles 1825, débuta avec succès à la Comédie française le 4 octobre de cette année par les rôles de Junie dans *Britannicus* et d'Isabelle dans l'*Ecole des maris;* elle fut admise. Néanmoins, elle retourna à Versailles, 1827-28. Vers 1832, elle se fit une place au Vaudeville : « Belle personne, écrit-on, qui aspire à remplacer Mme Doche-Dussert, mais qu'il faudrait voir dans un rôle nouveau pour émettre une opinion consciencieuse sur son talent. »

Bibliographie : *Petite biographie des acteurs*, 1833.

CASSAN, Mlle. — Retour du Caire, Mlle Cassan parut à la Porte St-Martin, 1881-82, puis au th. des Nations (Carmen dans *Rocambole*, 4 juin 1885). Elle épousa son camarade Herbert, et se fit alors appeler Mme *Herbert-Cassan*, Ambigu, rôle de Suzanne dans les *Mohicans de Paris*, 20 avril 1888.

CASSARD, Abel. — Gaîté 1848-49, th. National 1850-51, Cirque impérial 1852-62, Châtelet 1863-64.

CASSARD, Mme. — Cirque impérial 1861, Châtelet 1863-65.

CASSARD, Mme. — V. Morelli.

CASSARD, Mme Marie, Julie, née Dehaye. — St-Quentin 1890-93, Nancy 1894-97.

CASSE. — Lorient 1840.

CASSEL. — Comique en Bretagne, 1824. Il y avait à la même époque un chanteur de ce nom à Bordeaux.

CASSEL, Mme. — Limoges 1837.

CASSIN, Mme. — Seconde soubrette, Odéon 1796.

CASTAING, Alfred, Raymond. — Reims 1860-63.

CASTAN, Mme Augustine, Marie. — Duègne à Nantes 1852, 1866-68, La Haye 1869-72, Toulouse 1873, Bordeaux 1874-75. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1876.

CASTARÈDE, Mme. — V. Mme Lamy.

CASTEL. — Sous ce nom :

Castel, deuxièmes rôles, Anvers 1779.

Castel, Liège 1823, 1828.

Castel, Cyprien, Pierre Castels dit. — Th. historique 1848-49, Gaîté 1850-52, th. Français 1853-58. — Avait 53 ans et 31 ans de services en 1861. Il reçut de l'Association dramatique la pension de 200 fr. Retiré à Savenay, Pierre Castel y mourut vingt ans plus tard à l'âge de 73 ans. Castel avait tenu à la Comédie française le petit rôle de Marsyas, repr. de *Pythias et Damon*, 28 juin 1853, et parut dans une *Journée d'Agrippa d'Aubigné* (5 nov.), la *Pierre de touche* (23 déc.), le *Double veuvage*, rôle de Julien (17 mai 1854), la *Joconde*, rôle de Bernard (19 nov. 1855), etc. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1882. V. Mme Castel Augustine.

Castel, financier, Lille 1878.

Castel, Vaudeville 1879-81.

Castel, Alexis, Marie Le Cornel ou Le Cornet. — V. Cartel.

CASTEL, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Castel, d'abord dugazon à Lille, 1787-1789. Le 16 novembre 1788, soi-disant indisposée, Mlle Castel se refusa à jouer dans le *Tonnelier*. Elle fut condamnée à la prison, où elle resta enfermée de onze heures du matin à trois heures de l'après-midi. Les démêlés de Mlle Castel avec son directeur Rézicourt donnèrent lieu à deux brochures anonymes intitulées *Lettres flamandes* ou *Coup d'œil sur la ville de L...* et *Réflexions d'un jeune étranger de quinze ans sur les lettres flamandes*, et deux mémoires, l'un pour Mlle Castel, l'autre pour Rézicourt. Ces documents ont été longuement analysés dans la brochure de M. L. Lefebvre : le *Théâtre de Lille il y a cent ans*. La Comédie italienne, prise comme arbitre, donna tort à Mlle Castel, et celle-ci, après avoir boudé le public lillois pendant trois mois, refusa de signer son engagement pour l'année suivante. Cet engagement, y compris le concert, était de 10,000 francs. Mlle Castel quitta donc « ses lambris dorés et ses bosquets délicieux » comme disait le Mémoire de Rézicourt, et l'historiographe du théâtre de Lille semble avoir perdu ses traces. Or, elle devint dans la suite, et pendant 15 ans, première duègne au Grand Théâtre de Lyon, et mourut dans cette ville le 21 août 1825, à l'âge de 64 ans.

Bibliographie : L. Lefebvre, *Hist. du Th. de Lille*, t. II. — Le même, *Le théâtre de Lille il y a cent ans*, 1889. — *Almanach des spectacles* Barba, 1826.

Mme Castel, duègne à Calais 1824.

Mme Castel, duègne à La Haye 1824.

Mlle Castel, jeune première, Brest, Quimper, St-Brieuc, 1824.

Mme Castel, deuxième duègne, Rennes, Laval 1825.

Mme Castel-Thuillier, 1re soubrette Rennes, Laval 1825.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme CASTEL, duègne, Anvers 1826, Liège 1827, Montpellier 1830, 1833, Besançon 1837.

Mme CASTEL, deuxième amoureuse, Clermont 1829, Nevers 1830.

Mme CASTEL, Henri, duègne, Douai 1840, Anvers 1841, Verviers 1842, Namur 1846, Metz, Lille 1847-49, Bruxelles 1851, Liège 1852.

Mme CASTEL, Augustine, née Pasquier, femme Castels dite. — Suivit son mari au Th. Historique 1847-48, puis entra au Vaudeville, 1851-55. Vécut à Paris, 1856-60, puis à Savenay, 1861-79. En 1866, âgée de 57 ans, avec 32 ans de services, Mme Castel avait obtenu une pension de 200 francs de la Société des artistes. Elle mourut un an avant son mari, et sa mort fut annoncée aux Rapports de 1880 et de 1881.

Mme CASTEL, Aline, Lille, troisième amoureuse 1850-51, rôles de convenances 1851-1852, première soubrette 1852-1853, aux appointements de 90 fr. par mois.

Mme CASTEL. V. Castelle.

CASTELAIN, Charles. — Lyon 1873, Bruxelles 1874-84, Marseille 1885, Bruxelles 1886-88, Marseille 1889, Bruxelles 1890-91, Anvers 1895, Bruxelles 1896-97. Sa mort, survenue en 1897, ne fut annoncée qu'au Rapport de 1900.

CASTELLAN, Mlle. — Variétés 1848-52.

CASTELLAN. — Financier, Lille 1869.



CASTELLANO, cliché Franck

CASTELLANO, Castel dit. — Inscrit à la Société des artistes sous le prénom de *François*, et que ses biographes appellent *Eugène*. Naquit en Grèce, à Argos. Son père, capitaine de cavalerie, qui fut compagnon d'armes de lord Byron, prenait alors part à la lutte de l'indépendance grecque contre les Turcs. Destiné à l'état ecclésiastique, le jeune Castel fit ses premières études à Venise, puis passa à l'école secondaire de Marine à Toulon (1831). Venu à Paris, il fut placé par ses parents dans une maison de commerce, mais ses goûts le portaient ailleurs. Il alla aux Funambules, vit Deburau, et Deburau le passionna. Ne rêvant plus que théâtre, il s'exerça dans des sociétés privées et, malgré les remontrances de sa mère, entra dans la troupe d'un nommé Durand et courut la banlieue (1842). De là, il part à Boulogne s/Mer, Reims, Bruxelles, Dieppe 1850, Anvers, jeune premier 1851-52, Versailles, grand premier rôle, 1853, Toulouse 1854, Lyon 1855. Il était à Lyon, lorsque Charles Desnoyers, alors directeur de l'Ambigu, entendit parler de lui. Il voulut le voir, lui proposa un sérieux engagement, et Castellano signa un traité qu'il devait renouveler pendant quinze ans, devenant rapidement un des artistes les plus aimés de cette scène.

Ses débuts eurent lieu en 1855. Il remporta ses premiers succès dans :

Le *Moulin de l'Ermitage*, rôle d'Alexis.
La *Servante*, » de Dominique.
Le *Paradis perdu*, » d'Adam.
Le *Comte de Navailles*, » du Comte.
Les *Pauvres de Paris*, » d'André.
L'*Espion du grand monde*, » de Bernier.
Les *Fugitifs*, » de Wadton.
La *Case de l'Oncle Tom* (rep.), rôle de Bird.
Jane Gray, rôle de Cornélius Agrippa.

1860 15 juin, Le *Juif errant* (reprise), rôle de Dagobert.
— 22 sept., La *Maison du Pt Notre-Dame*, rôle de Roland.
— 19 nov., La *Dame de Monsoreau* (repr.), rôle d'Henri III.

Il composa ce dernier personnage avec une parfaite entente de l'histoire, et se plaça dès lors au premier rang des artistes de drame. Il fut de toutes les créations :

1860 5 mars, L'*Ange de Minuit*, rôle du baron de Lambech.
— 22 juin, Le *Monstre et le magicien*, rôle de Zanetti.
— 21 août, *Cora et l'Esclavage*, rôle de Curtis.
— 1er octobre, *Le lac de Glenaston*, rôle de Corrigan.
— 11 déc., *La vie de Bohême* (reprise) rôle de Marcel.
1862 26 avril, Les *Beaux messieurs de Bois doré*, rôle d'Alvimar.
— 16 juillet, Les *Filles de marbre* (reprise), rôle de Desgenais.
— 12 août, Les *Mystères du temple*, rôle de Clergeau.
— 27 déc., La *Mère et la fille* (reprise), rôle de Verdier.
1863 31 janv., *François les bas bleus*, rôle du Chevalier de Lorraine.
— 4 avril, L'*Otage*, rôle de Bergerac.
— 24 juin, *Latude* (rep.), rôle de Dalègre.
— 1 août, La *Sorcière*, rôle de Salvignac.
— 17 octobre, *L'aïeule*, rôle du Commandeur.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1864 12 fév., *Les fils de Charles Quint*, rôle de Jean de Hornes.
— 12 mars, *L'homme au masque de fer*, rôle de Daubigné.
— 6 avril, Le *Comte de Saulles*, rôle du docteur Joseph.
— 25 juin, La *Fille du maudit*, rôle de Rochester.
— 26 avril, *Rocambole*, personnage multiple.
1865 6 mai, La *Voleuse d'enfants*, rôle d'Atkins.
— 28 oct., La *Meunière*, rôle de Robert.
1866 16 mars, *Gabriel Lambert*, rôle d'Olivier d'Hormoy.
— 28 avril, Le *Mangeur de fer*, rôle d'Emmanuel.
— 30 juin, La *Bergère d'Ivry*, rôle de Fauvel.
— 11 août, La *Tireuse de cartes* (reprise), rôle de Buccioli.
— 17 oct., Les *Amours de Paris*, rôle d'André Gérard.
— 29 déc., La *Duchesse de Monte-Mayor*, rôle d'Aspinval.
1867 13 fév., *Maxwell*, rôle de Rutten.
— 30 mars, La *Chouanne*, » de Géraud.
— 3 mai, La *Bouquetière des innocents*, rôle de Jacques Bonhomme.
— 14 nov., Les *Chevaliers du brouillard*, rôle de Jonathan.
1868 6 fév., Le *Crime de Faverne*, rôle de Balthazar.
— 29 juill., La *Prise de Pékin*, rôle de Lamoureux.
— 23 oct., Le *Sacrilège*, rôle de Horace Bezuchon.
— 24 déc., La *Princesse rouge*, rôle de Bréan Morton.
1869 12 fév., *Don César de Bazan*, rôle du roi.
— 10 juillet, *Richelieu à Fontainebleau*, rôle d'Henri de Vitry.
— 26 sept., Les *Couteaux d'or*, rôle d'Albert de Rosen.
— 29 oct., Le *Dompteur*, rôle de Lionnel Vauthier.
— 29 oct., L'*Outrage*, Raoul de Brives.
1870 8 mars, *Henri de Lorraine*, rôle de Scipion de Fiesque.

Castellano fut le type de l'acteur sympathique, populaire, consciencieux, de bonne tenue. On lui reprochait seulement d'être trop nerveux, trop épileptique ; néanmoins il faisait grande impression sur le public des boulevards.

Avec la direction Billion, l'Ambigu était tombé dans une décadence complète. Castellano ne voulut plus renouveler son engagement et acheta, sur le boulevard St-Martin, en face son théâtre, un café-restaurant qu'il exploitait lorsque la guerre survint. Cependant, une telle situation ne pouvait convenir à un homme aussi remuant. En 1872, Hostein le prit comme directeur de la scène au Châtelet. Il reparut encore en public à la Renaissance, dans la *Belle et la bête*, au Châtelet, dans le rôle de Pierre Malet, de la *Camorra* (1873), puis en août 1874, devint directeur du théâtre lyrique dramatique (ancien théâtre lyrique de la place du Châtelet). Sous sa direction habile, le théâtre prospéra ; en 1876 il prit aussi la direction du Châtelet, menant de front les deux affaires, et céda cette dernière, en 1881, à son secrétaire, M. Em. Rochard.

Infatigable, il fonde aussitôt l'*Eden-Concert*, boulevard Sébastopol, local occupé auparavant par un bazar ; mais il n'a pas le temps de mener au bout cette entreprise nouvelle, et meurt d'une attaque de goutte en février 1882. Sa veuve, Mme Castellano-Saint-Ange, lui succéda avec bonheur, et y fit fortune. Ce fut elle qui, en février 1901, faillit être assassinée dans son domicile, boulevard St-Michel, par un misérable qu'elle avait diverses fois secouru. Mme veuve Castellano est officier d'académie depuis 1891.

Castellano, en dehors du théâtre, fut le type de l'honnête homme et de l'homme de cœur. Il fut un des membres les plus actifs de l'Association des artistes, à laquelle il se consacra corps et âme. Les Rapports de la Société sont remplis de ses bienfaits. Tantôt ce sont des dons en espèces ou en nature, tantôt c'est une somme de 2,000 francs qu'il envoie pour secourir les artistes du théâtre Bellecour récemment incendié à Lyon (page 23 du Rapport de l'année 1876). Aussi sa mort fut-elle profondément ressentie.

Voici en quels termes Eugène Garraud annonça la triste nouvelle : « Castellano, hélas ! oui, notre vieux camarade et ami Castellano, enlevé en quelques jours par un accès de goutte. Les obsèques de ce vaillant défenseur de l'association ont été célébrées le dimanche 26 février, à midi ; une foule d'auteurs dramatiques, de comédiens et d'amis y assistaient, et de l'église St-Germain-l'Auxerrois, où le service religieux fut chanté, au cimetière Montparnasse, tous tinrent à honneur de suivre le convoi. » Des discours furent prononcés sur la tombe par Halanzier et Paul Deshayes (ce dernier lisant une improvisation de M. Jules Claretie).

Cette charité se poursuivit même après sa mort. L'année suivante, sa veuve remettait au nom de son mari 10,000 francs à la Société des artistes, ce qui permit de constituer une pension de 300 francs portant le nom de Castellano, et dont le premier titulaire fut un artiste infirme, Jules Véniat. Deux ans plus tard, Mlle Adrienne Castellano mourait à l'âge de 16 ans, le 24 mars 1884. Elle était fille unique. Tous les camarades de l'artiste rendirent en cette occasion un solennel tribut d'hommages à la mémoire du père, et ces condoléances se renouvelèrent encore l'année suivante, au bout de l'an célébré à l'église de St-Merry.

Biographie : *Paris-Théâtre*, nº 114, 22/28 juillet 1875, notice par F. Jahyer.

Bibliographie : Em. Abraham, *Acteurs et*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

actrices, 1861. — Yveling Ram Baud et E. Coulon, les *Th. en robe de chambre*, 1866. — Alb. Vizentini, *Derrière la toile*, 1868. — Rapports de la Société des artistes.

Iconographie : *Paris-Théâtre n° 114*, phot. médaillon, en buste, cliché Franck.

CASTELLE, Mme Astruc. — Tournai 1821 ; une ingénue de ce nom jouait à Besançon et à Epinal en 1825.

CASTELLI. — Sous ce nom :

Castelli, financier, Lille 1820-1824.

Castelli, deuxième amoureux, Bruxelles 1852.

Mlle Castelli, Louise, Valentine, fille du dessinateur Castelli, Déjazet 1879-81, Renaissance 1884, épousa un artiste lyrique de Ba-ta-clan.

CASTELLO, Alfred. — Bouffes parisiens 1868-69.

CASTELLO, Mme Adèle. — Bouffes parisiens 1869-70, Renaissance 1873, Gaîté 1874-75. Jouait le rôle de Minerve dans *Orphée*. « Au physique, c'est un camée ; au moral, c'est une femme distinguée qui possède plus de bon sens à elle seule que toutes ses camarades réunies. »

CASTELS, Edouard, Achille Cornu dit. — Palais-Royal 1877-80, Vaudeville, 1881. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1882.

CASTILLON. — Porte St-Martin 1821-22.

CASTILLON, Mme Anna. — Th. Beaumarchais 1855-58.

CASTRES. — Utilités, Montauban 1852.

CASTRO, Mlle. — Premier prix de comédie au Conservatoire en 1818, débuta à l'Odéon le 4 octobre 1820 par le rôle de Lisette des *Folies*.

CASUANI, Mme, née Pfister, Julia, Zoé. — Artiste inscrite à la Société depuis 1847, St-Pétersbourg 1858-79.

CATALA, Mlle Louise ou *Katala*. — Salle Taitbout 1879. Est-ce la même à Troyes 1893-1894 ?

CATELIN, Henri, Louis. — Inscrit à l'Association depuis 1848, th. St-Pierre 1864, Paris 1865-93. Henri Catelin fut récompensé de l'ordre de la Croix rouge en 1877. En 1884, il avait 76 ans et 56 ans de théâtre. On lui accorda la Pension de 500 francs. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1894. Il y eut un *Catelin*, deuxième comique à Châlons s/Marne en 1834.

CATELIN, Joseph, François. — Avignon 1855-1857, Batavia 1858-61, Grenoble 1862-64, Nantes 1865-67, Paris 1868-88. Joseph Catelin, âgé de 63 ans avec 32 ans de services en 1886, reçut la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1889.

CATELINEAU. — Utilités, Lille 1826.

CATERON, Mme. — V. Henault.

CATHERINE, Mme. — Th. des Funambules, 1821-22.

CATINEAU. — Jeune premier comique, Liège 1843.

CATON, Henri. — Th. Comte 1851-52.

CATRY, Hippolyte. — Lyon 1848-50.

CAUBET. — Chantait l'opéra et jouait le vaudeville à Rouen 1849-50.

CAUBET, Paul, Albert, Michel. — Nantes 1876-79, Anvers 1880, St-Etienne 1881, Perpignan 1882, Amiens 1883, Besançon 1884, Amiens 1885, Grenoble 1886-87, Bordeaux 1888-89, Rennes 1890, Nantes 1891, Rennes 1892, Nantes 1893-96.

CAUCHOIS. — Débuta à la Comédie française le 10 novembre 1759 dans le *Glorieux*.

CAUDIEUX. — Plutôt artiste de café-concert que comédien, XIXe siècle 1882.

CAUDRON, Charles. — Grenoble 1840, St-Etienne 1850-52, Bruges 1853-54, Bayonne 1855-56, Ile-Maurice 1857-64, Batavia 1865.

CAUDRON, Mme, née Elisa Guille. — Grenoble 1840, St-Etienne 1850-52, Bruges 1853-54, Bayonne 1855-56, Paris 1857, Evreux 1858, Paris 1859. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1861.

CAUMONT, Thomas, 1749-1811. — Naquit à Rouen le 4 septembre 1749, rue Eau-de-Robec, sur la paroisse St-Vivien. Son père était marchand-teinturier. On prétend qu'il fut d'abord marin. Avant 1781, nous trouvons un *Caumont* à Genève, tenant les premiers rôles et peu goûté. Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'en 1785-86, il faisait partie comme financier de la troupe de Rouen, où il se trouvait en compagnie de la famille Baptiste, de Mme Mars, la mère, et de Valville. En 1791-92, nous le voyons à Bordeaux. En 1793, par l'entremise sans doute de ses anciens camarades de Rouen, il fut engagé au théâtre Montansier pour tenir l'emploi des manteaux. Molé et Mlle Contat l'appelèrent alors au théâtre Feydeau en 1794, et c'est ainsi qu'il resta socié-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

taire à la Réunion générale (1799) à la salle de la rue de Richelieu (Comédie française).

L'*Opinion du parterre*, qui a souvent parlé de lui, a résumé ainsi son talent : « Il seconda Grandmesnil en homme digne d'avoir un tel chef d'emploi, et plus fortement constitué que cet acteur célèbre, qui néanmoins lui survit, se chargea des rôles les plus fatigants, tels qu'Arnolphe, Bartholo, Albert, etc. Caumont fut un acteur distingué. Outre les rôles que je viens d'indiquer, il jouait supérieurement ceux de M. Grichard, dans le *Grondeur*, de M. Serrefort, dans le *Chevalier à la mode*, de M. Mathieu, dans l'*Ecole des bourgeois*, de M. Diafoirus, du *Malade imaginaire*, d'Anselme, des *Fourberies de Scapin*, etc. »

« Très bien dans les rôles à manteau, dit l'*Espion des coulisses* : il a du mordant et de la chaleur ; mais il faut le placer dans les bourgeois. »

Caumont, au dire de ses contemporains, avait un extérieur et des moyens physiques admirables pour son emploi, dont il connaissait supérieurement toutes les traditions. Il disait toujours juste, saisissait à merveille le caractère de ses rôles. C'était un homme modeste, exact, zélé pour les intérêts de la Société, et dont les mérites furent surtout reconnus pendant ses dernières années. Lorsque, atteint d'infirmités incurables, ses camarades voulurent le retenir en lui permettant d'en prendre à son aise : « Je volerais votre argent, leur répondait-il, et si vous me le pardonniez, moi je ne me le pardonnerais pas. » Il fallut lui céder, et Caumont se retira avec sa femme (V. Mme Caumont), au pays habité par Dugazon, à Grand'Cour, commune de Sandillon (Loiret), où il possédait une petite propriété. Mais, retraité le 1er avril 1809, il vit bientôt mourir son voisin Dugazon, le 11 octobre suivant, et s'éteignit lui-même le 25 mars 1811. La Comédie française voulut spontanément donner une représentation au bénéfice de sa veuve, le 11 novembre 1812.

Caumont avait demeuré rue des Petits-Champs, 145, en 1793, rue Helvetius, 676, en 1799, et même rue 33 en 1805-1808. Il avait fait partie du Comité de la Comédie française.

E. D. De Manne a donné la liste des 16 rôles établis par lui dans des pièces assez oubliées.

Biographie : L'*Opinion du parterre*, t. IX, p. 179. E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Talma*.

Bibliographie : *Almanachs Duchesne*. — *Almanach pour l'an* IX. — Le *Coup de fouet*. — L'*Espion des coulisses*. — L'*Opinion du parterre*, t. I, II, III, IV, VI, VII.

Iconographie : Bibl. nat., Catal. Duplessis, n° 8752. En buste de ¾ à droite, gravé par H. Meyer, d'après T. Hull.

En buste, de face, eau forte de Fr. Hillemacher, *Troupe de Talma*.

CAUMONT, Mme. — Epouse du précédent. Se fit d'abord connaître à Versailles sous le nom de *Mlle Thomassin*. En 1799, elle tenait de petits rôles au th. Montansier et demeurait au même domicile que son mari, rue Helvetius, 676. Nous avons vu qu'elle avait suivi son mari dans sa retraite, et qu'une représentation avait été donnée à son bénéfice (V. Caumont). Or, il est permis de se demander si c'est la même personne qu'il faut reconnaître en :



Thomas CAUMONT, d'après Hillemacher

CAUMONT, Mme ou Mlle. — Mère noble qui débuta à la Porte St-Martin, le 1er mars 1828, par le rôle de Milady Tilzé dans l'*Ecole du scandale*, et dont la *Petite biographie* disait en 1831 : « Porte St-Martin. Mlle Caumont s'est avisée quelquefois de doubler Mme Dorval. A part ce petit ridicule, c'est une excellente femme qui peut rendre d'utiles services dans l'emploi des duègnes ; » Cette actrice, qui demeurait alors rue de Bondy, 52, passa au th. Montmartre, 1833-34 et vint habiter rue Meslay, 37.

CAUSSIA. — V. Caussin.

CAUSSIN, Mme. — Débuta à la Porte St-Martin le 16 avril 1820 dans les *Frères invisibles*. En 1824, elle tenait les premiers rôles dans le 16e arrondissement théâtral (Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Ain), en 1726 à Valence, en 1827 à Versailles. En 1833, elle est encore à Versailles, mais a pris l'emploi des duègnes. Brest 1834, Bruxelles 1837, Anvers 1841. En 1847, elle se fait inscrire à l'Association des artistes sous les noms de Mme Chavanne, née E. Parturier, dite *Caussia* ou *Caussin*. Peut-être cette première orthographe n'est-elle qu'une faute d'impression. Besançon 1849-50, St-Quentin 1852-53, Boulogne s/Mer 1854-55, Paris 1856, Douai 1857-58, Versailles 1859-63.

CAUSSIN, Mlle. — Utilités, Colmar 1837.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CAUTRU, Charles. — Th. Beaumarchais 1848-1849, 1862. On lit au Rapport de 1864 : « Un sociétaire dont la vie n'avait été qu'une longue suite de luttes et d'infortunes, M. Charles Cautru mourut, en laissant, orphelin à dix-huit mois, un pauvre petit enfant, déjà privé de sa mère vingt jours après sa naissance. M. Tronchet, de la Comédie française, vieil ami du défunt, fit, à son foyer domestique, une place pour celui qui allait se trouver seul au monde. » Plus tard, l'Association des artistes adopta l'enfant.

CAUVIN. — Modeste acteur au théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois, en 1805-1808, où il remplaça Hubert dans les rôles de grimes. Après un séjour à Rouen (1819), Cauvin reparut à Bruxelles en 1821 dans l'emploi des deuxièmes pères. Il était encore dans cette ville en 1824-26.

CAUVIN, Louis, Désiré. — Rouen 1848-50, Lyon 1851-54, Paris 1855, Lyon 1856-62, Hombourg 1863-67, Douai 1868, Berlin 1869-70, St-Pétersbourg 1872-76. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1878.

CAVA, Mme. — Actrice de la Gaîté en 1799, dont le *Tribunal volatile* disait en l'an XI : « Cette actrice, qui joue les reines, est remplie de prétentions au talent, sans y parvenir depuis qu'elle joue ; on la dit, cependant, bonne musicienne. »

CAVALIÉ, Mlle Hortense. — Sœur de Mme Gaspari, la directrice de Bobino ; avait débuté avec ses frère et sœur Joseph et Emilie au th. des Jeunes Elèves en 1837 ; elle passa par le th. Beaumarchais, 1852, mais obtint surtout une certaine vogue vers 1861-62 au th. du Luxembourg, où elle jouait des rôles dans les Revues. « C'était une jolie femme, a écrit Ch. Virmaître, une soubrette qui avait le diable au corps ; elle eut un succès extraordinaire en 1861, dans une Revue de Ch. Potier. »

Nous retrouvons son nom dans *Bric à brac et Ce*, rôles : le café, le roman à un sou, Sarah, Landrinette (15 nov. 1862), *Roule ta bosse*, rôles de Mme Grégoire, l'amadou, le sifflet, le patatras, la rigolade (31 déc.), *Cocher, à Bobino ?* rôles : le Petit journal, la musique des rues, Félicité, l'industrie.

V. Koning dit en 1864 : « Le théâtre du Luxembourg vient de reprendre la *Chatte merveilleuse*... une nouvelle féerie de MM. Désaugiers et Gentil. Le personnage de la fée Minette est interprétée par Mlle Hortense Cavalié, qui déploie dans ce rôle une chatterie remarquable. » Par contre Vizentini (1868), qualifie son talent de « poissard » et traite ses allures de « viriles ». Mlle Hortense Cavalié épousa, dit-on, un pharmacien, mais elle eut cette particularité qu'elle fut la mère de *Pipe-en-bois* (Cavalié dit), célèbre au temps de la Commune.

Bibliographie : V. Koning, *Coulisses parisiennes*, 1864. — Vizentini, *Derrière la toile*, 1868. — Ch. Virmaître, *Paris qui s'efface*, 1887.

CAVALIÉ, Mlle Emilie ou Amélie. — V. Mme Gaspari.

CAVALIE, Joseph. — Th. des Jeunes Elèves 1837. Il y eut un *Cavallier*, th. des Batignolles 1851.

CAVE, Mme. — Débuta à la Comédie française par le rôle d'Henriette dans les *Femmes savantes*, le 5 octobre 1784.

CAVÉ, Auguste. — Jeune premier Laon 1833, Bruxelles 1834, Lille 1836, Toulouse 1837, Liège 1841, Bruxelles 1845, Limoges 1851.

CAVÉ. — Jeune premier comique, Lille 1866. Pourrait bien être le même que le suivant :

CAVÉ. — Folies dramatiques 1894-95. On lit dans le *Figaro* du 19 mars 1903 : « Nous apprenons la mort de M. Cavé, un artiste de mérite qui, l'année dernière encore, remplissait les fonctions de régisseur général à Châtel-Guyon, sous la direction de M. Georges Grisier. M. Cavé a succombé ce matin, à Belleville, aux suites d'une maladie de cœur. Le défunt avait joué longtemps aux Nouveautés et aux Folies dramatiques. Il était fort aimé et estimé dans le monde des théâtres. Ses obsèques seront célébrées demain, à midi, à l'église de Belleville. » Le Rapport de 1903, qui annonce sa mort, le qualifie de « bon trial, comique très fin, homme regretté. »

CAVILLON, Louis, Adrien. — Chartres 1851, Oran 1866-67, Douai 1868, Verviers 1869-70, Paris 1872-73, St-Quentin 1874, Grenoble 1875, Menton 1876, Saron 1877, Namur 1878, Mons 1879, Grenoble 1880, Dijon 1881, Paris 1882-1883, Charleville 1884, Gien 1885, Porte St-Martin 1886-87, Paris 1888-94. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

CAVILLON, Mme Thérèse, née Moustié. — Connue d'abord sous le nom de Mlle *Moustié*. Oran 1867, Douai 1868, Verviers 1869-72, Paris 1873, St-Quentin 1874, Grenoble 1875, Menton 1876-77. En 1878, prit le nom de *Cavillon*. Namur 1878, Mons 1879, Grenoble 1880, Dijon 1881, Paris 1882-83, Charleville 1884, Gien 1885, Paris 1886, Porte St-Martin 1887, Paris 1888-89.

CAYARD, Louis, Marie, Antoine dit aussi *Ludovic*. — Inscrit à l'Association depuis 1840, passa par le Vaudeville, 1850-52. Vécut à Paris 1853-89. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890 dans les termes suivants : « Louis, Ludovic Cayard, sociétaire de 1840. Il avait le n° 21 au registre matricule. Nous avons dit au chapitre *Dons divers*, que le 26 décembre, il avait envoyé au Président une somme de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

300 francs pour être distribuée en secours ; le 4 janvier, à notre grand étonnement et à notre vive douleur, nous recevions une lettre d'invitation à ses obsèques ; sa mort, que rien ne faisait prévoir, avait été causée par une congestion pulmonaire. M. Ludovic Cayard, jadis artiste et régisseur au Vaudeville, avait depuis longtemps renoncé à la profession. Mais, ayant amassé une belle fortune dans les affaires, il était resté mêlé à plusieurs entreprises théâtrales. Homme d'une extrême affabilité, sa société était très recherchée ; bon par excellence, il était toujours prêt à rendre service. »

CAYE, Mme Esther, Armand. — Commença sa carrière comme chanteuse au th. Lyrique, 1857-58, Rouen 1859-61, Limoges 1862, Le Hâvre 1863. En 1877, elle reparaît sous le nom de *Armand* dite Caye. Paris 1877-1903. En 1895, Mme Caye Armand, âgée de 60 ans avec 35 ans de services, obtint une pension de 500 francs de la Société des artistes. Habitait Paris en 1903.

CAYLUS, Mlle Jeanne ou Jane. — Gentille, mignonne, sympathique, cette artiste qui n'avait pas d'histoire parut pour la première fois dans le rôle de Mme Von Vaucanson de *Mme le Diable*, à la Renaissance (2 sept. 1882), Gaîté 1884.

CAYOT, Mlle Joséphine, Céline. — Jeune amoureuse, débuta aux Variétés avec assez de succès dans le rôle d'Agathe des *Deux éducations*. Variétés 1831-33, puis première soubrette à Anvers 1841, Gand 1843, Anvers 1844, Bruxelles 1853-55, Vaudeville 1856-61, Turin 1862-1865, Paris 1867-68.



Nicolas, Joseph CAZOT.
d'après Jules Vernet

CAZABON. — Aix 1857, Genève 1858-59.

CAZAL, Mme. — Ambigu 1792-93.

CAZAL, Mme. — Duègne, Lille 1863-64.

CAZALS, Charles, Alexandre, Thomas. — Troisième amoureux, 13e arr. th., 1833, Besançon 1840, Le Hâvre 1852, 1856-61, Gand 1862, Lille 1863-66, Bruxelles 1867-72, Lille 1873-77. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1878.

CAZALS, Mme Cl. Marie, née Mouton en 1816. — Le Hâvre 1852, 1856-62, Lille 1863-66, Bruxelles 1867-73, Lille 1874-1902. En 1887, Mme Cazals, âgée de 70 ans avec 40 ans de théâtre, reçut la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Lille en 1903.

CAZANEUVE. — V. Casaneuve.

CAZAUBAN. — Deuxième amoureux, Béziers 1837.

CAZAUBON, Jules, Emile. — Toulon 1867-70.

CAZAUBON. — Troisième rôle, Lille 1868.

CAZAUX. — Rôles de convenance, Orléans 1852.

CAZAUX, Mme. — V. Barrière.

CAZEAUX, Mme Mathilde. — Jeune premier rôle, Valence (Vienne) 1852.

CAZELLE, François, né en 1840. — Liège 1875, th. Beaumarchais 1875-78, Rochefort 1879, Bouffes du Nord 1880-81, Paris 1882-98, Beauvais 1899, Créteil 1900. En 1902, Cazelle âgé de 60 ans, avec 40 ans de théâtre, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Créteil en 1903.

CAZOT, Nicolas, Joseph, 1777-1856. — Etait le fils d'un fabricant de gazes du faubourg St-Denis. Il naquit le 17 janvier 1777, et son acte de baptême, extrait des Registres de la paroisse St-Laurent, a été publié dans le *Complément de la Troupe de Nicolet*. Après avoir navigué dans la marine marchande, Cazot, en revenant de l'Ile de France, débarqua à Bordeaux et fut engagé au th. des Variétés de cette ville pour y tenir les petits rôles d'amoureux. Incarcéré avec ses camarades, il comparut le 17 nivôse, an II (6 janv. 1794) devant la Commission militaire, présidée par le terrible Lacombe. Il était accusé d'avoir fait partie de la troupe dirigée par Antoine Dorfeuille et soupçonné d'avoir assisté à la représentation de la *Vie est un songe*, pièce qui avait servi de prétextes à des troubles. Il fut renvoyé de l'accusation.

Cazot revint à Paris et parut sur le théâtre lyri-comique (ancienne salle des Délassements), en 1800. « J'y ai vu Cazot débuter en arrivant de l'Ile de France, dans la *Laitière prussienne*, petite comédie d'un nommé Gabiot » écrit Brazier. En 1801, il entra à la Gaîté. Il possédait un joli physique, des traits agréables, une voix séduisante, de la chaleur, mais manquait de distinction. En 1804, il entra au théâtre des Variétés qui se trouvait encore dans

EFERUS - Recherches & Classification numériques

la salle Montansier, au Palais Royal. En 1811, l'*Opinion du Parterre* dit de lui : « On le trouve comique dans les Gascons et autres caractères-charges. » Il eut un succès très vif dans le *Bénéficiaire* (où il faisait le rôle d'un tragédien boursoufflé, dans lequel on voulut reconnaître Lafon de la Comédie française), dans l'*Amphigouri*, dans *Madame Gibon*.

Cazot passa 38 ans de sa vie aux Variétés, et ne se retira qu'en 1842. Avec l'âge, il avait pris l'emploi des grandes utilités. Il écrivit à cette occasion à Charles Maurice : « Mon bon monsieur, vous avez donné le signal pour annoncer ma représentation, et cela m'a porté bonheur. Je vais vivre en tout petit rentier et conserverai toujours le souvenir agréable de votre obligeance envers un vieux comédien qui regrette de n'avoir pas plutôt *(sic)* cultivé votre connaissance.

Salut et santé,
CAZOT.

9 avril 1842. »

J. Janin, de son côté, semble avoir assez prisé ce modeste artiste, car il déclare en parlant de lui « que son talent était fait pour briller sur une scène plus élevée que celle des Variétés. »

Toutes les biographies recopient à peu de chose près cette note : « Il joua très bien le rôle de Frisac, dans le perruquier gascon des *Trois étages ;* depuis ce temps, il fut un peu ce personnage dans toutes les pièces :

Tout à l'humeur gasconne en un *acteur* gascon,
Gros-Guillot et *Frisac* parlent du même ton.

« Cazot est délicieux aussi dans le rôle d'un Conseiller d'état, du vaudeville de l'*Amphigouri* et dans *Madame Gibon ;* très plaisant dans le Czar Paul Ier du vaudeville intitulé le *Mariage par ordre*. »

Le biographe eût pu ajouter que Cazot fut un des « Napoléon » de l'époque, où chaque théâtre mettait en scène un Empereur. Cazot, selon l'expression de l'*Indiscret des coulisses* (1841), servit de trait d'union entre l'ancien et le nouveau théâtre des Variétés. Il resta le seul de la vieille troupe. Il mourut à Paris, chez son gendre, Félix Escalier, coiffeur de Napoléon III, à l'âge de 79 ans, le 15 décembre 1856. Il s'était retiré du théâtre depuis 1842. Cazot avait demeuré rue Montmartre, 182 (1812-17), rue Poissonnière, 21 (1821-23), faubourg Montmartre, 42 (1824-27), faub. Montmartre, 33 (1828), rue Bonne-Nouvelle, 2 (1830), passage des Petites-Ecuries, 18 (1833-1835).

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Galerie historique des comédiens français*. p. 91.

Bibliographie : Le *Tribunal volatile*, an XI. — *Opinion du parterre*. — *Grande biogr. dram.*, 1824. — Harel, *Dict. th.*, 1825. — *Petites biographies*, 1829, 1831, 1833. — L'*Indiscret des coulisses*, 1841. — Th. Muret, l'*Hist. par le th.*, t. III, p. 96 et 232.

Iconographie : Bibl. nat., Catal. Duplessis n° 8537. Sous le nom de Casot : En buste de ¾ à gauche, dans un ovale. Lith. par Jules Vernet. Collect. Martinet, n° 339, rôle de Bouffi dans *Jean de Passy*, n° 359, rôle de Bataille dans *Une journée de garnison*.

Eau forte de J.-M. Fugère, en buste, de ¾ à gauche.

CAZOT, Mme. — Chartres 1829. Une dame veuve Cazot, née Marie, Joséphine Armand, mais plutôt chanteuse que comédienne, laissa en mourant une somme de quatre mille francs à la Société des artistes dramatiques (Rapport 1860).

CAZOU. — Troisième amoureux, Lille 1829.

CÈBE, Mlle Ariane. — Jeune amoureuse, Bruxelles 1851-64, passa par les Délassements comiques en 1856, où elle créa le rôle du Jour de l'An dans *Vous allez voir ce que vous allez voir*, revue de l'année. Une demoiselle Henriette Cèbe était première dugazon à Lille en 1863-64.

CECCHI, Thomas, Toussaint, Fortuné. — Nîmes 1872-73, Genève 1874, Alger 1875-76, Marseille 1877, Lyon 1878, St-Etienne 1879, Alger 1880, Dijon 1881, Limoges 1882, Genève 1883, Lyon 1884-86, Bordeaux 1887, Nantes 1888, Montpellier 1889, Genève 1890, Nancy 1891, Reims 1892, Nantes 1893, Reims 1894, Marseille 1895-97, Grenoble 1898, Lyon 1899-1902. En 1903, Cecchi Thomas, âgé de 68 ans avec 30 ans de services, reçut une pension de de 500 fr. de la Société des artistes, et alla se fixer à Tessé-la-Madeleine.

CECCHI, Mme Madeleine. — Nîmes 1872-73, Genève 1874, Alger 1875-76, Marseille 1877, Avignon 1878-79, Alger 1880, Avignon 1881-99. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1900.

CÉCILE, Mlle. — Sous ce nom :

Mlle CÉCILE, Variétés 1799.

Mlle CÉCILE (Anselme), ingénue, Toulon 1828. Pourrait bien appartenir à la grande famille des *Baptiste*, dont le véritable nom était Anselme.

Mlle CÉCILE, Baltazar, th. Molière (Paris) 1833.

Mlle CÉCILE, rôles de convenance, Lille 1833 et 1837.

Mlle CÉCILE, Amiens 1840.

Mlle CÉCILE, nom d'une Colombine, Funambules.

Mlle CÉCILE, Variétés 1850. (Toinon de l'*Hôtel de Nantes*).

Mlle CÉCILE, Délassements comiques 1850-54.

Mlle CÉCILE, Ambigu 1852.

Mlle CÉCILE, th. National 1852.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mlle Cécile, Lazari 1852.

Mlle Cécile, Variétés 1859.

Mlle Cécile (la petite), Déjazet 1874.

Mlle Cécile (Bernier). V. Bernier.

Mlle Cécile, Gymnase 1876.

CÉLESTE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Céleste, Ambigu 1807.

Mme Céleste, Cirque olympique 1816-19.

Mlle Céleste, actrice chantant l'opéra et jouant le vaudeville dans la Banlieue 1825-27.

Mlle Céleste, th. du Luxembourg 1829-30.

Mme Céleste, V. Molé Dalainville.

Mlle Céleste, Genève 1834.

Mlle Céleste, Grenoble 1840.

Mme Céleste, danseuse puis artiste dramatique, née à Paris le 16 août 1814, mais c'est surtout en Angleterre et en Amérique qu'elle donna ses représentations. Après des succès extraordinaires aux Etats-Unis, elle épousa M. Elliot, devint bientôt veuve, et entra en possession d'une fortune considérable. Revenue à Londres, elle joua le drame et la comédie, et réussit. Elle fut longtemps directrice de théâtre, et donna sa représentation d'adieux à l'Adelphi de Londres le 22 oct. 1870.



Alex. CÉLICOURT, d'après Gubian (1838)

Mlle Céleste, Folies dram. 1850, Variétés 1851-52. th. du Luxembourg 1852. J. Arago dans ses *Foyers et coulisses* laisse entendre que cette actrice était connue dans un certain monde sous le sobriquet de *Mogador* :

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara.

a chanté Gustave Nadaud. Mlle Céleste ou Céleste Mogador créa de petits rôles dans l'*Ile des bêtises* (Fol. dramat. 9 janv. 1850) et la *Course au plaisir* (Variétés 11 déc. 1851).

CÉLESTIN. — Mime jouant aussi le vaudeville, th. des Funambules.

CELESTINE, Mlle. — Banlieue 1830.

CÉLESTINE, Mlle. — Troisième amoureuse, 13e arr. th. 1833.

CELESTINE. — Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis, n° 8846. « Mlle Célestine, actrice ? » En pied de profil à droite. Lith. par Heloyse Couché, 1836.

CELICOURT. — Rôles de financiers, manteaux, confidents, Anvers 1789. Chantait aussi les premières basses-tailles, Lille 1792-93.

CELICOURT, Mme. — Femme du précédent, plutôt classée comme chanteuse que comédienne. Lille 1792-93. Une dame Célicourt-Valmy tenait l'emploi des premiers rôles à Chartres en 1834, à Melun 1837 et une dame Célicourt celui des mères nobles à Tournai en 1838-39.

CÉLICOURT, Alexis, Philippot dit. — Le plus illustre de cette dynastie, fit presque toute sa carrière à Lyon, où il était très estimé. Il était, selon toutes apparences, le fils des précédents, et semble avoir débuté en Belgique. C'est ainsi qu'en 1819-1820, nous trouvons à Liège (salle des Drapiers), un Célicourt « jeune trial. » Le Célicourt de Lyon tenait l'emploi des comiques, des niais, des caricatures au th. des Célestins en 1824-30, puis au th. du Gymnase (Lyon), en 1834, 1837. Nous relevons entre temps la présence d'un Célicourt, comique, à La Rochelle 1827, à Valence 1841. De 1842 à 1845, Célicourt est encore à Lyon, où il tenait aussi une agence dramatique avec sa femme. Armand Victorin nous en précise même l'endroit « à côté du bureau de tabac de l'ancienne place des Célestins. » Le même chroniqueur lyonnais jette pourtant une note triste sur la vieillesse de l'artiste : parlant d'un petit café lyrique « le Messager des Dieux » à Lyon, vers 1860, il écrit : « Le vieux Célicourt, alors doyen des artistes lyonnais, vétéran de la rampe, qui tint, pendant plus de 30 ans, aux Célestins, l'emploi des grimes, pour la plus grande joie de nos pères, presque aveugle, et âgé de 78 ans, y chantait également *Bonhomme !* cette bonne vieille chanson de G. Nadaud. »

Célicourt fut encore à Turin 1852, Arles

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1853, Valence 1854, puis se retira à Aubenas 1855 et Annonay 1856, reparaissant à Lyon 1857-63. Il mourut à quatre-vingts ans ; la Société des artistes lui servait une pension de 186 fr. depuis 1854 et de 300 fr. depuis 1856.

Bibliographie : F. Faber, *Hist. du th. fr. en Belgique*, t. III. — *Almanach des Spectacles*. — Armand Victorin, l'*Ancienne place des Célestins*, Lyon.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 8849.

1. En buste, de face, dans une bordure ovale, lith. par P. Belle.

2. En buste, de ¾ à gauche, lith. Gubian, 1838.

CÉLICOURT, Mme Adélaïde Hoc Philippot dite. — Femme du précédent, morte vers 1854-55. Passa la plus grande partie de sa vie à Lyon, où elle tint avec son mari une agence dramatique.

CÉLICOURT. — Jeune premier, Chartres 1834, Melun 1837.

CÉLICOURT, Mme Dubost née Duperret dite. — Lyon 1855-1887. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888.

CÉLIER. — Bruxelles 1796.

CÉLINA, Mlle. — Délass. com. 1863, Fol. dram. 1867, peut-être la même, Château-d'Eau 1873.

CÉLINE, Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Céline, jeune amoureuse, Tournay 1826.

Mlle Céline Fabre, Vaudeville 1828.

Mlle Céline, Th. de Belleville 1829.

Mlle Céline. V. Brochard.

Mlle Céline, qui débuta à la Porte St-Martin le 20 fév. 1830 par le rôle de l'actrice, dans *Rochester*, et dont le nom se retrouve au même théâtre en 1834.

Mlle Céline, emploi des Déjazets à Rouen 1833.

Mlle Céline Voislin, soubrette, Châlons s/Marne 1834.

Mlle Céline Walle, qui débuta le 17 nov. 1836 dans les *Deux Manières*, au Gymnase.

Mlle Céline, th. du Luxembourg 1837.

Mlle Céline, th. du Palais-Royal 1839-40.

1839, 13 juillet, les *Trois Quenouilles*.
— 8 août, *Un cousin du Ministre*.
1840, 5 fév., la *Famille du Fumiste*.
— 2 avril, les *Chanteurs des rues*.
— 5 juin, *Iphigénie*.
— 21 juillet, *Bob*.

Mlle Céline, amoureuse, Mons 1846.

Mlle Céline, deuxième soubrette, Anvers 1851.

Mlle Céline, Gaîté 1851.

Mlle Céline, Elisabeth, E. Mathieu, Lille 1852-55, Strasbourg 1856, Paris 1857-59.

Mlle Céline, Délass. com. 1857-59, th. du Luxembourg 1862, Fol. dram. 1867.

CELLE, Louis. — Gaîté 1866-70.

CELLES. — V. Alexandre.

CELLIÉ, Mlle Liona. — Athénée 1877-81, Palais-Royal 1884.

CELLIER, Mlle Francine, Augustine. — Née à Paris le 2 janvier 1841, fut destinée tout enfant à la danse. A l'Académie impériale de musique, elle resta deux ans dans le corps de ballet et quatre ans parmi les secondes danseuses (1855-60). Suivant les conseils qu'on lui donna, elle entra au Conservatoire : classes de solfège et de comédie (classe Regnier). Elle eut un prix de solfège et un accessit de comédie. Montigny lui offrit alors une place dans son théâtre ; elle refusa. Elle voulut ne sortir du Conservatoire qu'avec un premier prix, et le remporta à l'unanimité en 1859, avec une scène de l'*Amant bourru*. Elle quitta alors l'Opéra et accepta au Gymnase un engagement de 4000 fr. par an.

Elle y débuta le 20 mars 1860, dans le *Paratonnerre*. Ce fut Scribe qui lui conseilla de passer au Vaudeville, bien qu'elle fut alors sollicitée par le Palais-Royal. Elle débuta place de la Bourse le 6 septembre 1861 dans la *Frileuse*, comédie posthume de Scribe, écrite pour elle. Elle se fit applaudir dans les *Ivresses*, le *Télégramme*, la *Volonté de mon Oncle*, les *Femmes qui pleurent*, les *Coups d'Epingle*, les *Diables noirs*, la reprise du *Roman d'un Jeune homme pauvre*, le *Drac*, la *Jeunesse de Mirabeau*, la *Charmeuse*, le *Don Juan de Village*. Pendant huit ans son nom apparut dans la plupart des pièces en vogue à ce théâtre, depuis *Maison Neuve* (3 déc. 1866) jusqu'à l'*Abîme* (2 juin 1868) en passant par les *Brebis galeuses* (27 fév. 1867). On lui reconnaissait de l'esprit, de la rondeur, et surtout une élégance parfaite et des toilettes hors de pair — en dépit de ses 6000 fr. d'appointements. Ou la disait fort protégée en haut lieu.

« La femme de Paris qui sait le mieux s'habiller, disait-on en 1866 » ; le même critique ajoutait : « L'artiste la plus nulle qu'on puisse rêver, mais elle n'est pas méchante ; elle emploie son argent à acheter des maisons... » C'était le beau temps des expropriations pour les embellissements de Paris, et comme Mlle Cellier recevait d'excellents « tuyaux » de la préfecture de la Seine, on lui prêtait ce mot : « C'est singulier, dès que je loue à long bail dans une maison, on la démolit ».

En 1868, on est un peu plus indulgent : « Cette jeune femme élégante, cette jolie blonde qui fait de la tapisserie est Mlle Cellier, la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

bonté, l'obligeance en personne. Voulez-vous lui être agréable? Fournissez-lui l'occasion de vous rendre service et vous la verrez se mettre en quatre avec une simplicité, une bonne grâce qui doubleront votre reconnaissance ».

Les grands jours de Mlle Cellier se terminèrent avec l'Empire. Cependant, un jour, l'actrice se fâcha et écrivit une lettre au *Nain jaune* en déclarant qu'elle en avait assez que l'on s'occupât de sa vie privée et de ses soi-disant expropriations : « J'habitais enfant (en 1848) la maison de la rue Chabrol, 4, qui existe encore, puis une maison rue St-Georges, 37, qui n'a pas bougé. De là, je suis allée rue Bleue, 30. Il est vrai que cette maison a été démolie par le passage de la rue Lafayette, mais je l'avais quittée depuis deux ans pour habiter une maison neuve, boulevard de Sébastopol, 79. Lorsque je fus engagée au Vaudeville, je vins demeurer rue Notre-Dame des Victoires, 28 ».

Le *Nain Jaune* répliqua avec malice, en donnant le chiffre de ses appointements depuis 15 ans, en les comparant avec sa fortune et termina la discussion en disant : « Nous convenons volontiers avec Mlle Cellier que le théâtre qui a fait toute sa gloire a fait aussi toute sa fortune; qu'en outre, elle n'a jamais été expropriée pour cause d'utilité publique ». Le silence eût mieux fait l'affaire de part et d'autre.

La mort de Mlle Cellier fut annoncée au Rapport de 1891 ; elle était retirée de la scène déjà depuis plusieurs années; on rappela sa bonté et sa générosité ; ses obsèques eurent lieu au temple de la Rédemption, au milieu d'un concours considérable de parents et d'amis.

Bibliographie : *Les Théâtres en robe de chambre*, 1866. — F. Savard, les *Actrices de Paris*, 1867. — Vizentini, *Derrière la Toile*, 1868. — P. Mahalin, *Les Jolies actrices de Paris*, t. I, p. 143.

CELLIER, Mlle. — Petits rôles aux Délass. Com. (*Le Plat du Jour*, 21 déc. 1861).

CELLINI, Mlle. — Gaité 1852, Délass. Com. 1859-60.

CELUTA, Mlle. — Palais-Royal 1854, Délass. Com. 1855.

CENAC (ou Senas), Mlles. — Lille 1774-75. L'existence de ces demoiselles qui avaient beaucoup de succès nous est révélée par une lettre d'un nommé Gaillard, citée par M. G. Lhotte dans le *Théâtre à Lille avant la Révolution*, p. 53. Elles étaient âgées de 18 et 17 ans, l'une jouant les ingénuités, l'autre les soubrettes, toutes deux élèves de Prévot; elles avaient été déjà deux ans dans la troupe de Chevillard, à Rouen, et se trouvaient à Lille avec leur mère (première confidente tragique et caractères).

CENAU, Mme. — Le 15 septembre 1839, une dame Cenau ou *Ceneau* débuta à la Porte St-Martin dans la *Tour de Nesle*. En 1849, une artiste de ce nom est à Alger. En 1850, une demoiselle Clémence Cénau entre aux Variétés. Nous retrouvons cette dernière aux Variétés 1852 et aux Fol. dram. 1853.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 8873. En pied, de ¾ à droite, lith. par Gavarni, 1841. Le nom est écrit *Céneau*.

CÈNE (de). — Débuta à la Comédie française le 30 avril 1776, par le rôle de Clitandre du *Misanthrope*.

CENEAU. — V. Cenau.

CENDRIER, Mlle Irma, Octavie. — Inscrite à l'Association depuis 1845. Soubrette, Chartres 1851, Nevers 1851-52, Dijon 1852-53, Rennes 1854, Poitiers 1855-56, Dunkerque 1857-59.

CÉRÈS, Mme. — Premiers rôles, Tours 1829. Peut-être bien *Céret*.

CÉRET, Félix. — Artiste et directeur dans l'Indre et la Creuse en 1827.

CÉRET, Mme, née Hyacinthe Fradin (V. Mme Cérès?) veuve en 1849. — Rouen 1850-53, Alger 1854, Nantes 1855-56, Lille 1857, Brest 1858, Amiens 1859, Paris 1860-65, Douai 1866-68. En 1869, Mme veuve Céret, âgée de 73 ans, avec 46 ans de services, reçut une pension de 300 fr. de la Société des artistes et se fixa à St-Germain et à Paris. Son nom disparut de l'annuaire en 1875.

CÉRET, Félix. — Comique, Anvers 1846, Rochefort 1848-50, Gand 1852, Rouen 1852-53, Alger 1854-55, Nantes 1856, Lille 1857, Brest 1858, Amiens 1859-60, Gand 1861-64, Douai 1865, Strasbourg 1867, Rouen 1868, Paris 1869-1870.

CÉRET, Mme Félix, née Victorine Voiron. — Nantes 1854-56, Lille 1857, Brest 1858, Amiens 1859-60, Gand 1861-64, Douai 1865, Strasbourg 1867-68, Paris 1869-73, Perpignan 1874-82, Paris 1883-1901, Rouen 1902. Mme Céret-Voiron, âgée de 60 ans en 1892, avec 41 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Rouen en 1903.

CERF aîné. — Poitiers 1842.

CERF, Mme Rachel. — Moscou 1874-75, Saint-Pétersbourg 1876-77, Rouen 1878-79, Bône 1880-83.

CERISE, Paul. — Amiens 1833.

CERISE, Mme Paul. — Amiens 1833.

CERIZÉ, Alfred, Louis, Gustave. — Porte St-Martin 1891-1901. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1902 : « Il avait joué un peu sur

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tous les théâtres de Paris, sans pouvoir y trouver le bien-être. Sa dernière étape avait été la Porte St-Martin, où il s'était fait très remarquer dans un rôle de jeune soldat de la *Guerre au Dahomey*. Atteint par une épouvantable maladie, l'ataxie locomotrice, il s'est vu tristement mourir, entouré des soins merveilleux d'une sœur dévouée qui lui a fermé les yeux ».

CERNOT, Mlle. — Jeune première, Somme, Aisne, Oise 1825.

CERNOT, Alphonse. — Premier rôle, Lausanne 1833.

CERNY-Levert, Mme. — Th. des Arts, Rouen 1871-73.

CERNY (de) Mlle. — Menus-Plaisirs et Variétés 1877. Ne pas confondre avec Mlle Berthe Cerny, l'actrice contemporaine, née en 1868.

CERNY, Mlle A. — Jeune première, Lille 1879. Même observation que ci-dessus.

CERTAIN, Mlle. — Th. de Versailles 1824. Sémillante et gracieuse. Rouen 1827, 1832-33, Le Hâvre, emploi de Déjazet, 1834, deuxième soubrette, Gand 1843.

CERTAIN. — Rôles de convenance, Avignon 1852.

CERVAUX (le petit). — Rôles d'enfants, Banlieue 1825.

CERVAUX, Mlle Marie, Virginie. — Rouen 1860-63.

CERVELLA, Mme. — V. Cervetta.

CERVELLI, Ange, Joseph, Marie. — Brest 1858-62, comique à Genève 1863-65, Bruxelles 1867, La Haye 1868-70, Mons 1872-73.

CERVETTA, Mme. — Rôles de convenance, Metz 1825, Calais 1833, Verviers 1834.

CESAR. — Chanteur, acteur et co-directeur du Th. Montansier, salle du Palais-Royal, eut d'abord de brillants succès à Versailles dans l'emploi des *Colins* et autres amoureux d'opéra comique. Mlle Montansier lui avait accordé une pension pour ses longs services, et il la suivit au Palais-Royal avant de devenir un de ses associés. C'est là, nous dit l'*Almanach* pour l'an IX, qu'il faisait entendre « les restes de la belle voix de haute-contre qui lui avait valu tant de succès à Versailles ». Le *Coup de Fouet* de l'an X le désigne ainsi : « Jeune premier de 48 ans, également administrateur ». Il mourut de la goutte, vers la fin de décembre 1809, âgé d'environ 60 ans. César demeura passage des Petits-Pères, n° 3, pendant plus de quinze ans.

Bibliographie : le *Coup de Fouet*, 1802. — L'*Opinion du Parterre*, t. VII, p. 342, 1810. — L'*Almanach Duchesne*, p. 84, 1815.

CESAR. — Comique grime, Liège 1822, Vienne (Autriche) 1826, Strasbourg 1828-29.

CESAR, Mlle Modeste, Cora. — Actrice au Th. de Belleville, partit un beau jour pour Rouen, en dépit de son engagement qui stipulait un dédit de 2000 fr., plus 600 fr. d'indemnité, d'où un curieux procès au cours duquel Mlle César déclara que si elle était ainsi partie c'était pour mettre son innocence et sa vertu à l'abri des séductions de son directeur; nomination d'un arbitre. Mais l'*Almanach des Spectacles* de 1834 qui nous fournit ces détails ne nous a pas fait connaître les conclusions.

CESSIA, Mlle. — Coquette, Liège 1852.

CEULEUIL, Mme. — Deuxième rôle, Gand 1789.

CÉZANNE, Mlle. — Délass. com. 1855.

CÉZARD fils, Jules. — Batavia 1850-56.

CÉZARINE, Mlle. — Utilités, Nîmes 1828.

CHABAUD, Marius. — Versailles 1852-53, Strasbourg 1854-58, Bruxelles 1859-61, La Haye 1862-64, Paris 1865, Th. du Prince imp. 1867-68, Paris 1869-89. En 1880, Marius Chabaud âgé de 60 ans obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée en ces termes au Rapport de 1890 : « Marius Chabaud, une bonne nature et un brave et serviable garçon ».

Marius avait beaucoup joué la comédie dans les départements et à l'étranger, avant d'entrer aux Variétés pour y remplir les fonctions de régisseur. Un soir il fut frappé d'une attaque de paralysie partielle dont il ne se releva jamais. Une demoiselle Marguerite Marius Chabaud est actuellement aux Variétés (1901-1903),

CHABAUD, Mlle Anna. — Palais-Royal 1883, Folies dramatiques 1894.

CHABEROT. — Marseille 1842.

CHABERT, Mme. — Th. Montansier 1793, Gaîté 1799, 1805-06.

CHABERT, Mlle. — Premier prix du Conservatoire, débuta le 17 février 1858 aux Bouffes parisiens dans *Mademoiselle Jeanne*, créa Diane d'*Orphée aux enfers* (21 oct.) et parut encore dans le *Carnaval des revues* le 10 février 1860.

CHABOT, Pierre, Léopold, Eugène. — Lyon 1878-80, St-Jean d'Angely 1881, Saintes 1882,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Royan 1883, La Rochelle 1884, Royan 1885, Châteaubriand 1886-87, Rochefort 1888-89, Fécamp 1890-91, Libourne 1892-95, Château Thierry 1896-97, Paris 1898-1902.

CHABOT, Pierre, Henri. — Lyon 1878-80, St-Jean d'Angely 1881, Saintes 1882, Nérac 1883, La Rochelle 1884, Pons 1885-86, St-Jean d'Angely 1887-88, St-Lô 1889-90, Bourges 1891, Lyon 1892-93, Bordeaux 1894, Tunis 1895-96, Marseille 1897-98, Royan 1899-1902.

CHABOT, Mme Marie, Augustine, — Lyon 1878-80, St-Jean-d'Angely 1881, Saintes 1882, Royan 1883, La Rochelle 1884, Royan 1885, Châteaubriand 1886-87, Rochefort 1888-89, Versailles 1890, Angers 1891, Caen 1892, Paris 1893, Caen 1894-98, Montauban 1899, Marmande 1901-1902.

CHABOT, Mme Henriette, Rose. — Lyon 1878-1880, St-Jean d'Angely 1881, Saintes 1882, Royan 1883-85, Châteaubriand 1886-87, St-Brieuc 1888-89, Versailles 1890, Vannes 1891.

CHABRIAT, M. et Mme. — Utilités, Angers 1852.

CHABRILLAT, Antoine, Henerie. — Acteur et directeur, Marseille 1842, Toulouse 1850-52, St-Etienne 1853, Lille 1854-55, Dijon 1856-57, Strasbourg 1858-59, Marseille 1860-61, Nantes 1862, Folies 1863, Nantes 1864-67. Avait épousé Mlle Clotilde Bordat (V. ce nom). Fut le père de Henri, Louis Chabrillat. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1868.

CHABRILLAT, Mme. — V. Mme Bordat.

CHABRILLAT, Henri, Louis. — Fils des deux précédents, plus connu comme homme de lettres et comme directeur, avait débuté à Dijon en 1864-65. En 1870, il fut décoré de la Légion d'honneur pour sa belle conduite pendant la guerre franco-allemande. Il quitta le théâtre pour la littérature. Voici en quels termes sa mort fut annoncée au Rapport de 1893 : « Beaucoup ignorent qu'Henri Chabrillat, fils d'un ancien et honorable directeur de province, s'était fait en 1863, sociétaire comme ses parents, qui firent partie de l'Association jusqu'au jour de leur décès, survenu : pour le père, le 26 octobre 1867, pour la mère le 26 septembre 1885. Ecrivain de talent, Chabrillat avait promptement renoncé au théâtre pour faire du journalisme. Au moment de la guerre de 1870, il s'engagea, et fit si brillamment son devoir qu'il fut décoré pendant la campagne pour sa belle conduite. Après la paix, il écrivit dans différents journaux des articles et des romans qui obtinrent de réels succès. Mais, toujours attiré par le théâtre, c'est alors qu'il prit la direction de l'Ambigu. Il commença par y gagner beaucoup d'argent, avec l'*Assommoir*, mais après plusieurs années remplies de chances diverses, il passa la main et retourna à la presse pour ne plus la quitter. Outre ses autres travaux littéraires, il faisait, au *Figaro*, avec infiniment de tact et d'esprit, la « Revue des journaux » sous la signature du Liseur. Tous ceux qui le connurent s'accordent à dire que c'était un homme aimable et courtois, d'un commerce agréable et sûr. Ses obsèques ont eu lieu le 15 janvier, à Courbevoie, devant un nombre considérable d'amis, d'écrivains et d'artistes, venus de Paris pour lui dire le dernier adieu. » H. Chabrillat écrivit, entre autres, pour le théâtre, le *Roi d'Yvelot*, en collaboration avec Hémery, th. Taitbout (avril 1876), et les *Mirlitons*, avec Duru et Blum (Fol. dram., 19 avril 1876).

CHADEPEAU, Clauzade, Marie. — Porte St-Martin 1868-70.

CHAILLOU, père, Joseph. — Acteur et directeur. Orléans 1827, 14e arr. th. 1829-30, Amiens 1833, Poitiers 1852, Genève 1853, Paris 1854, Cherbourg 1855-56. En 1852, Chaillou, âgé de 73 ans, avec 43 ans de th., obtint une pension de 186 fr. de la Société des artistes. Mourut vers 1857.

CHAILLOU, Mme mère. — Duègne, 14e arr. th. 1829-30, Amiens 1833, Avignon 1834.

CHAILLOU, Mlle Elisa ou Liza. — Troisième amoureuse, 14e arr. th. 1829-30, deuxième dugazon, Amiens 1833, Avignon 1834.

CHAILLOU, Mlle Louise. — Ingénuité, Avignon 1834.

CHAILLOU, Mlle Claire, Constance. — Rôles d'enfants, Amiens 1833, Poitiers 1852, Genève 1853-54, Cherbourg 1855-56, Nantes 1857-62.

CHAINE, François, Arthur. — Modeste serviteur au th. Français, 1859-1903. Pensionné de 400 fr. par la Société des artistes depuis 1892. Fr. Chaîne avait alors 64 ans et 27 ans de th.

CHAINEUX, Désiré, Louis, Auguste. — Bruxelles 1872-74.

CHALAIN. — Premier comique, Calais 1825-1826, Pau 1827, 18e arr. th. 1830, Bruges 1833, Namur 1837.

CHALAIN, Mme ou Mlle. — Utilités, Calais 1825-26.

CHALAND, dit aussi Auguste. — Th. sans prétention 1799-1800, et dont on retrouverait peut-être les traces dans les *Auguste* cités plus haut. Il mourut en octobre 1839 à Graville, près le Hâvre, chez M. Elliot, curé de la paroisse qui l'avait recueilli, le soigna, et le fit enterrer à ses frais.

Bibliographie : *Ann. Delhasse* 1840, p. 310.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CHALANDE, Pierre. — Belleville 1874-79. Un Chalande passa par le th. de la République 1894-95 et Déjazet 1897.

CHALANDE, Mme Blanche. — Belleville 1874-1879.

CHALANDE, Mme. — V. Mollivier.

CHALBOS (ou Chalboz). — Gymnase 1821-1823, Vaudeville 1825-27, Variétés 1833.

CHALBOS, Mme (ou Chalboz). — Actrice des Variétés de 1819 à 1827, Ambigu 1833, Folies dram. 1840.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis nº 8965. En pied, de profil à gauche (Cost. de th.) Lith. Langlumé 1823.

CHALLARD, Alexandre. — Amiens 1858-70.

CHALONT, Mlle. — Première soubrette, Lille 1878, Variétés 1881-84, th. Cluny 1888, Renaissance 1892. Mlle Chalont « brunette et rondelette » avait la spécialité de promener par la province les succès des Variétés : *Niniche*, *Lili*, *Mam'zelle Nitouche*, la *Roussotte*, etc. En somme, une doublure de Judic, assez adroite.

CHAM, Ernest. — Grenoble 1840.

CHAMARANDE, M. et Mme. — St-Pétersbourg 1849-63. Il y eut un Chamarande acteur à La Rochelle en 1834.

CHAMARD, Mme Pauline. — Calais 1849.

CHAMBELLAN, Mlle. — Th. des Troubadours 1799.



Madame CHALBOS
lith. Langlumé

CHAMBÉRY, Ernest, Amable. — Né vers 1805. Apparaît comme troisième amoureux à Nancy en 1826-28, puis comme second comique dans la même ville 1830. Il poursuit sa carrière à la Nouvelle-Orléans 1833, à Nantes 1834 et 1837, puis au th. de la Renaissance 1840. C'est alors qu'il fut engagé pour la Russie, St-Pétersbourg 1842, Moscou 1843-44, St-Pétersbourg 1849, Moscou 1850-53, Paris 1854-55, Vaudeville 1856-58. En 1859 Chambéry se retira à Meulan. En 1862, il avait 57 ans, 38 ans de théâtre et une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Il vécut à Meulan pendant 20 ans, et sa mort fut annoncée au Rapport de 1883. Il touchait une pension pour ses dix ans de service en Russie, et avait créé à Paris, pendant son passage au Vaudeville, Bassecour des *Faux Bonshommes* et Puygiron du *Mariage d'Olympe*. Bouffé dans ses *Souvenirs*, parle accidentellement (p. 313) de la rencontre qu'il avait faite de Chambéry, à Nantes, en juin 1838.

CHAMBÉRY, Mme, née Louise Stilbé Lesort. — Née le 2 mai 1813, selon Delhasse. Premier rôle à Nantes 1837, th. de la Renaissance 1840, St-Pétersbourg 1842, Moscou 1843-44, St-Pétersbourg 1849, Moscou 1850-53, Paris 1854-1855, Vaudeville 1856-58. Mme Chambéry se retira du théâtre en même temps que son mari (1859) et vécut près de trente ans à Meulan. Agée de 51 ans en 1864, avec 31 ans de théâtre, elle reçut une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890, et l'on rappela à ce propos qu'elle avait débuté brillamment dans l'opéra avant de devenir une comédienne fort estimable. Elle avait été remplacée comme duègne au Vaudeville par Mme Alexis.

CHAMBERY, Paul, Amable. — Fils des précédents, comique et grime. Lille 1849-55, Le Hâvre 1856-57, Nîmes 1858, Lille 1859, Turin 1860-61, Lyon 1862, Angers 1863-64, Turin 1865-70, Nice 1872, Bruxelles 1873, Turin 1874, St-Etienne 1875-77, Paris 1878-79, Le Hâvre 1880-81, Lyon 1882-83, Paris 1884-88, Marseille 1889-90, Arcachon 1891-95. En 1889, Paul Chambéry avait 61 ans et 44 ans de théâtre. Il reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes. En 1883 il avait joué aux Bouffes, et en 1885 aux Menus-Plaisirs sous le nom de *Chambéry père*, pour le distinguer de son fils, alors engagé aux mêmes théâtres. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

CHAMBÉRY, Mme Augustine, née Brochard. — Nîmes 1858, Lille 1859, Turin 1860-61, Lyon 1862, Angers 1863-64, Turin 1865-69, Rome 1870, Nice 1871-72, Bruxelles 1873, Turin 1874, St-Etienne 1875, Paris 1876-80, Nice 1881-84, Marseille 1885-90, Nice 1891-1902. Habitait Meulan en 1902-03. Mme Aug. Chambéry, âgée de 62 ans avec 36 ans de théâtre en 1890, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. M. Ernest, Paul Chambéry, qui fut artiste des Bouffes et continue sa carrière en province, est le fils de Paul, Amable Chambéry et de Mme Augustine Chambéry née Brochard.

CHAMBLARD, Mme Aline, Esther. — Amsterdam 1860-63.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CHAMBLY, Eugène Chabrol dit. — Palais-Royal 1865-1881, Liège 1882, Rouen 1883-84, Paris 1885-88, Saïgon 1889-91, Paris 1892-1900, Lyon 1901, Paris 1902-03. Eugène Chambly, qui fut aussi comique marqué à Lille en 1877, était âgé de 60 ans en 1899. Il reçut à cette époque une pension de 500 fr. pour ses 35 ans de th. et se fixa à Paris.

CHAMBLY, Mme. — Coquette à Lille 1877, Château-d'Eau 1877 et 1881.

CHAMBON, Jean, Louis. — Namur 1852-54, Metz 1855-57, Alger 1858-59, Toulon 1860-61, Gand 1862-63, Alger 1864-65, Dijon 1867, Le Mas-d'Agenay 1868-82. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1883.

CHAMBOT. — Premier comique dans la troupe de Lorville « du temps du Maréchal de Saxe ».

CHAMBROU, Mme Elisa. — Porte St-Martin 1822-23.

CHAMERLAT. — Bon comique marqué. Genève 1864-65.

CHAMEROY, Mlle Adrienne, 1779-1802. — Bien plus connue comme danseuse que comme comédienne, et qui ne devint célèbre que le jour de sa mort, par suite du scandale qu'occasionnèrent ses obsèques. Adrienne Chameroy, dont s'est occupé longuement Jal, dans son *Dict. critique*, était née à Paris le 5 mai 1779, rue St-Martin, et avait été baptisée à St-Nicolas-des-Champs. On croit qu'elle prit le théâtre dès les premières années de son adolescence, et qu'elle joua sur une des petites scènes du boulevard du Temple.

Cependant Jal, déjà cité, n'a pu vérifier l'exactitude de cette tradition. On nomme même le théâtre : la salle où fut la Malaga, et une pièce où elle joua le rôle de l'amour, *Télémaque,* 1796. L'*Almanach Duchesne* de 1815, passant en revue les artistes morts depuis 15 ans est plus explicite (bien qu'il l'appelle Louise) : « Elle réunissait, dit-il, la vigueur aux grâces et mettait beaucoup d'expression dans la pantomime ; enfant, elle était déjà vivement applaudie dans les petits rôles d'amour... C'est elle qui créa les rôles de Cupidon dans *Télémaque* et de Pâris, où elle réunissait tous les suffrages. »

Jal nous a retracé sa carrière à l'Opéra, où elle dansait déjà le 28 novembre 1786, dans un groupe d'enfants, puis figurait en 1791, aux appointements de 600 livres, portés à 800 l'année suivante. En 1792, elle se retire, pour ne revenir qu'en 1796 en qualité de « premier double », aux appointements de 5,800 livres, et c'est sans doute dans cet intervalle qu'il faut placer les représentations dont nous avons parlé plus haut.

Décédée à 24 ans, le 15 octobre 1802, rue de Louvois n° 8, Mlle Chameroy devait être enterrée à St-Roch. Le curé de cette église s'opposa formellement à ce que des obsèques chrétiennes fussent célébrées. En vain voulut-on objecter que, malade depuis quelque temps, elle avait songé à son âme, et que le 4 mai précédent une messe avait été dite pour elle. Rien ne prévalut contre l'obstination du curé. Le bruit s'en répandit bien vite, et la foule devint menaçante. Ne voulant pas user de contrainte vis-à-vis le clergé, le gouvernement pria le desservant de l'église des Filles St-Thomas de bénir les restes de la danseuse. Un concours extraordinaire de peuple suivit le corbillard jusqu'à l'église d'abord, puis jusqu'à Montmartre.

Bibliographie : Jal, *Dict. critique*, p. 351. — *Almanach Duchesne*, 1815, nécrologie. — Harel, *Dict. th.*, p. 16.

CHAMONIN, Louis. — Premier comique à Calais 1851, Montparnasse 1858-62, Reims 1863-1864, Rouen 1865, New-York 1867-69, Hambourg 1870, Odessa 1872-75, Varsovie 1876, Paris 1877, New-York 1878, Amsterdam 1879, th. des Arts 1880-81, St-Pétersbourg 1882-83, Bruxelles 1884, Paris 1885-86. En mai 1876, Chamonin (retour de Russie), tenait le rôle de Rémonin de l'*Etrangère*, dans la tournée qu'avait entreprise Léautaud. La mort de Louis Chamonin fut annoncée au Rapport de 1888 : « Après avoir joué dans plusieurs théâtres de banlieue, alors sous la direction de Larochelle, dit le rapporteur, il s'en alla en province, où bientôt sa réputation le fit engager à Paris. Il créa différents rôles avec succès, à Déjazet, au Château-d'Eau, etc. Il se fut certainement fait une place honorable si la mort n'était venue trop tôt l'arracher à l'affection des siens. »

CHAMONIN, Mme Alphonsine, née Madeline. — Nouvelle-Orléans 1869-70, Odessa 1872-75, Varsovie 1876-77, New-York 1878, Amsterdam 1879, th. des Arts 1880-81, St-Pétersbourg 1882-83, Bruxelles 1884, Paris 1885-90, Bordeaux 1891-92, Paris 1893, Caudéran 1894, Fumel 1895, Caudéran 1896, Bordeaux 1897, Caudéran 1898. Habitait Caudéran en 1903. En 1899, Mme Chamonin bénéficia de la pension Castellano (180 fr.) En 1901, âgée de 60 ans, avec 35 ans de théâtre, elle reçut la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

CHAMPAGNAT. — Utilités, Dijon 1852. Il y eut un Gabriel Champagnat au Caire, 1869-73.

CHAMPAGNE, Germain. — Paris 1863-64, Dijon 1865, Reims 1867, Versailles 1868-70, Caen 1872-73, Charleville 1874-75, Bourges 1876-78, Dunkerque 1879-80, Boulogne-s/-Mer 1881-82, Vitré 1883, Paris 1884-86, Odéon 1887, Grenoble 1888-89. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890.

CHAMPAIN. — V. Champein.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CHAMPEAU. — Funambules 1851.

CHAMPEAUX, Charles, Alexandre. — Saint-Pierre (Martinique) 1855-56, Le Hâvre 1857, La Martinique 1858-63.

CHAMPEIN ou Champain, ou Champin. — Sous ce nom :

CHAMPEIN, Namur 1821.

CHAMPEIN, Cirque Olympique 1824-26, 1833.

CHAMPEIN, troisième rôle, Bourges 1826, premier rôle Orléans 1827.

CHAMPEIN, Odéon 1829.

CHAMPEIN, premier rôle, Verviers 1834.

CHAMPENOIS, Mme Cath., Adèle, née Rival. — Folies dram. 1851-52, Versailles 1861-64, Paris 1865-67, Odéon 1868-81, Paris 1882-84.

CHAMPENOIS-Armand, Ferd., Hipp. — Châtelet 1884-86, Paris 1887. Habitait Fontenay-aux-Roses en 1903.

CHAMPIN. — V. Champein.

CHAMPION. — Jeune premier Rouen 1809.

CHAMPMESLÉ, Charles Chevillet dit. — Naquit à Paris le 20 octobre 1642. Il était le fils d'un découpeur en draps de soie de la rue St-Honoré (et non d'un rubannier du Pont-au-Change). Soigné de sa personne quoique avec un léger embonpoint, « bel homme, l'air noble et d'une extrême politesse » au dire des frères Parfait, spirituel, il avait tout ce qu'il faut pour plaire. Après avoir tâté du métier paternel, il voulut embrasser le parti de la comédie et se mit à courir la province en dépit des quolibets de ses camarades, dont il se vengea, en 1682, dans sa petite comédie la *Rue Saint-Denis*. Bref, en 1665, après avoir passé par Orléans, il est à Rouen, rue St-Eloi, au Jeu de paume des *Braques*, où jouait aussi la brillante Marie Desmares. Il la demanda en mariage, l'obtint, courut à Paris et en ramena sa mère et des témoins, et se maria le 9 janvier 1666. L'acte de mariage, retrouvé par M. J. Noury, nous apprend que Charles Chevillet (Champmeslé), était fils de Jean et de Françoise Léveillé, de la paroisse de St-Germain-l'Auxerrois de la ville de Paris, et que Marie Desmares (la Champmeslé), était fille de feu Guillaume Desmares et de Marie Marc, de la paroisse de Saint-Paoul *(sic)* lez Rouen, ayant demeuré ci-devant trois mois en cette paroisse de St-Eloy, et étant revenue depuis quinze jours. Tous deux ont déclaré franchement leur profession de comédiens. La mère du fiancé, la mère et le beau-père de la fiancée assistaient à la cérémonie.



Signature du Sieur de CHAMPMESLÉ.

Le nouveau ménage se rendit à Paris en juillet 1668, au moment où la peste ravageait les quartiers de Rouen. Mais le mari fut d'abord seul admis au théâtre du Marais pour l'emploi des rois dans la tragédie, et celui des paysans dans la comédie, selon l'usage d'alors. Sa femme n'y fut admise qu'un peu plus tard (V. Mlle Champmeslé). A la rentrée de Pâques, 1670, le couple passa à l'Hôtel de Bourgogne. Le sieur *Chamclé (sic)* est cité avec Verneuil et Rosimond dans un exploit d'huissier signifié le 22 octobre 1668 aux comédiens du Marais, pour leur interdire les représentations de la *Satire des satires*.

Nous renverrons pour la plupart des détails à l'article suivant, beaucoup plus important, de Mlle Champmeslé, et nous nous contenterons d'enregistrer ici ce qui regarde le seul sieur Champmeslé.

Lagrange écrivit sur son *Registre*, à la date du 12 avril 1679 : « M. et Mlle Champmeslé sont entrez dans notre Société et sont sortis de l'Hostel de Bourgogne. On leur a accordé outre leurs parts 1000 liv. »

D'un physique avantageux, l'air noble, Champmeslé avait une diction plus correcte que savante. Au Marais, il établit les rôles de *Policrate* dans la comédie héroïque de ce nom, de Mars dans les *Amours de Vénus et d'Adonis;* à l'Hôtel de Bourgogne, ceux d'Antiochus dans la *Bérénice* de Racine, Métellus dans le *Régulus* de Pradon, d'Arrace dans le *Tiridate* de Campistron. Palaprat, dans sa préface du *Grondeur*, rend témoignage à ses connaissances. Homme d'esprit et de goût, il ne vit pas sans douleur, assure-t-on, les complaisances de sa femme pour Racine, mais il s'abstint de tout éclat, se consolant sans doute de son infortune conjugale dans la bonne chère, comme semble en faire preuve le passage suivant, tiré d'une lettre de Boileau à Racine. Il s'agissait de l'embarras où se trouvèrent les acteurs du Théâtre français en 1689, lorsqu'ils furent obligés de quitter la rue Mazarine : « De quelque pitoyable manière que vous m'ayiez conté la disgrâce des comédiens, je n'ai pu m'empêcher d'en rire. Mais dites-moi, Monsieur, supposé qu'ils aillent habiter où je vous ai dit (entre la Villette et la porte St-Martin), croyez vous qu'ils boivent du vin du cru? (Il y avait alors des vignes dans le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

faubourg St-Laurent, et le père de Boileau en possédait quelques-unes dans ce quartier.) Ce ne serait pas une mauvaise pénitence à proposer à M. Champmeslé, pour tant de bouteilles de champagne qu'il a bues : vous savez aux dépens de qui. »

Champmeslé écrivit de nombreuses comédies où il peignait les ridicules des petites sociétés bourgeoises. Les situations en sont neuves, intéressantes, mais le style en est incorrect, quoique badin et enjoué. Ce sont plutôt les œuvres d'un homme de théâtre que d'un littérateur.

Le *Théâtre de Champmeslé* a été publié en 2 vol. in-12, dernière édition 1742. On connaît de lui :

Les *Grisettes*, com. 3 actes en vers, hôtel de Bourgogne, 27 mai 1671, réduite plus tard en acte, sous le titre de *Crispin chevalier*.

L'*Heure du berger*, pastorale en cinq actes, en vers, Hôtel de Bourgogne 30 mars 1672.

Le *Parisien*, com. 5 actes en vers, Comédie française, 7 février 1682. La veuve de Molière, Mlle Guérin, y tenait dans la perfection un rôle italien.

La *Rue St-Denis*, un acte en vers, Comédie française, 17 juin 1682.

Les Joueurs, Com. fr., 5 février 1683.

Les *Fragments de Molière*, deux actes en prose, Comédie française, 6 mai 1684.

La Veuve, un acte en prose, Comédie française, 30 juillet, 1699, non imprimée.

Champmeslé passa, en outre, pour avoir collaboré à diverses comédies de La Fontaine : le *Florentin* 1685, la *Coupe enchantée* 1688, le *Veau perdu* 1689, *Je vous prends sans vert* 1693.

En juin 1693, Champmeslé, à la tête de tous les comédiens, présente au roi le quatrain suivant, paru dans le *Mercure galant*, sans nom d'auteur :

Grand héros, volez à la gloire,
Que le ciel, selon vos souhaits,
Vous conduise avec la victoire,
Et vous ramène avec la paix !

La Champmeslé mourut le 15 mai 1698, et voici comment les frères Parfait ont raconté la fin du mari : « La nuit du vendredi 19 au 20 août 1701, Champmeslé rêva qu'il voyait sa mère, morte depuis plusieurs années, et sa femme depuis trois, et que cette dernière lui faisait signe avec le doigt de venir la trouver. Frappé de ce songe, il en fit un récit à ses amis, qui n'oublièrent rien pour lui calmer l'esprit. Le lendemain, il joua dans *Iphigénie* le rôle d'Ulysse, et pendant qu'on représentait la petite pièce, il se promenait dans le foyer en chantant :

« Adieu, paniers, vendanges sont faites. »

et répéta tant de fois ce refrain qu'on lui en fit la guerre. Le lundi matin, Champmeslé alla aux Cordeliers et donna une pièce de 30 sols au sacristain, en le priant de faire dire une messe de *Requiem* pour sa mère, et une autre pour sa femme. Le sacristain voulant lui rendre 10 sols, Champmeslé ajouta : « La troisième sera pour moi, et je vais l'entendre. » Au sortir de la messe, Champmeslé prit le chemin de la Comédie, et comme tous les acteurs n'étaient pas encore arrivés pour l'assemblée, il alla s'asseoir sur un banc à la porte de l'*Alliance*, cabaret qui était alors à côté de l'hôtel des comédiens. Il y causa avec Sallé, Roselis, Beaubourg, Desmares, frère de sa femme, et quelques autres camarades qu'il avait priés à dîner dans le dessein de raccommoder Sallé et le jeune Baron, qui s'étaient brouillés à l'occasion de quelques rôles. Il répéta plusieurs fois : « Sallé, nous dînerons ensemble. » Ensuite, il prit sa tête entre ses deux mains et tomba tout étendu, le visage contre le pavé. On courut chercher le chirurgien, qui demeurait à deux portes de là, mais ce fut inutilement : il le trouva mort. »

Ceci se passait le 22 août 1701. Champmeslé fut enterré dans son jardin d'Asnières, et son héritage passa au frère de sa femme (V. Desmares).

M. G. Monval, qui découvrit le lieu d'inhumation de Champmeslé, écrivit un article sur cette mort dans la *Revue d'art dramatique* du 1er nov. 1892.

M. Campardon a publié (les *Comédiens du roi de la troupe française)* :

1678, 18 janv. Donation mutuelle entre les époux Champmeslé de l'usufruit de leurs biens au dernier vivant d'entre eux.

1694, 22 févr. Plainte rendue par Champmeslé et par plusieurs de ses camarades contre les concierges de la Comédie française.

1697, 26 juillet. Plainte de Champmeslé contre un individu qui avait insulté et menacé Marie Desmares, sa femme (Arc. nat. Y 13182).

Biographie : *Anecdotes dramatiques*, t. III, p. 98. — Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du th. français.* — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires.*

Bibliographie : Les frères Parfait, *Hist. du th. fr.* — Jal, *Dict. critique*, art. Mlle Champmeslé. — J. Noury, *Mlle de Champmeslé*, Rouen, imp. Cagniard, 1892. — G. Monval, *Revue d'art dram.*, 1er nov. 1892. — *Chronologie Molièresque.* — Campardon, *les Comédiens du roi de la troupe française.*

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis n° 9042. En buste, de ¾ à droite dans une bordure ovale, gravé par S. Dup. d'après Netscher.

CHAMPMESLE, Mlle Marie Desmares, femme Pierre Fleury, femme Chevillet (de). — Naquit à Rouen le 18 février 1642 sur la paroisse de St-Godard. Elle était fille de Guillaume Desmares et de Marie Marc, mariés en cette église le 2 juillet 1636. Son biographe, M. J. Noury, nous avoue qu'il ne sait rien de son enfance ni de sa jeunesse. On suppose que son père mourut vers 1652-53, et sa mère se remaria

EFERUS - Recherches & Classification numériques

avec un sieur Laguérault, propriétaire aux environs de Rouen.

M. G. Monval, plus heureux que M. Noury, découvrit vers 1892, à Orléans, un contrat de mariage établissant qu'elle fut d'abord la femme de Pierre Fleury, avant d'avoir épousé à Rouen Charles Chevillet de Champmeslé. Ce détail avait été aussi ignoré de Jal, dont les recherches se portèrent principalement à Paris.

Marie Desmares parut donc, selon toutes probabilités, à Rouen, au Jeu de paume des Braques; elle fut remarquée par son camarade, le sieur de Champmeslé, demandée pour la seconde fois en mariage : elle n'avait pas encore 24 ans. Les deux familles étaient honorables, et nous avons vu à l'article *Champmeslé* que le mariage fut célébré à la paroisse St-Eloi, à Rouen, le 9 janvier 1666. Or, — et c'est là d'où vient l'erreur généralement commise, — cet acte de mariage ne parle nullement de l'état de veuve de la fiancée, et la qualifie simplement de « demoiselle Marie Desmares. » Il est vrai qu'elle garda encore cette dénomination même après son mariage avec Champmeslé, puisque le 22 février 1666, en la même église, nous voyons « demoiselle Marie Desmares » servir de marraine à une enfant.

Le nom de Champmeslé fut écrit de toutes les façons. Racine écrit *Chamellay* ou *Chameslé;* Boileau et La Fontaine *Chanmeslay;* de vieilles éditions portent *Chammeslé* et *Channeslé*. Son acte de décès la qualifie de *Champellé!* Nous avons adopté l'orthographe des procès-verbaux de police et des minutes notariées des *Archives nationales*.



Mlle CHAMPMESLÉ (apocryphe)

Nous avons vu déjà que le nouveau ménage se rendit à Paris en juillet 1668. Nous savons que le 15 février 1669 elle se produisit sur la scène de la rue Vieille du Temple (théâtre du Marais), dans la *Fête de Vénus*, une insipide pastorale, où elle charma le public par sa grâce. Un habile comédien de la troupe Regnault Petit-Jean, sieur de La Rocque, lui donna des leçons et la mit en état de débuter bientôt à l'Hôtel de Bourgogne (rentrée 1670). Elle devait y rencontrer Racine et la gloire.

Le rôle d'Hermione d'*Andromaque* qu'elle reprit, fut pour elle son premier véritable triomphe. On raconte que Mlle des Œillets, l'étoile de ce théâtre, malade quand débuta la nouvelle actrice, voulut assister à la représentation. Tel fut son enthousiasme qu'à la sortie elle disait à plusieurs personnes qui l'interrogeaient : « Il n'y a plus de des Œillets ! Vous n'aurez rien à regretter de moi ! »

Les frères Parfait ont écrit à propos de cette soirée : « Quelques amis de M. Racine voulurent voir la représentation, et lui proposèrent de venir avec eux : M. Racine refusa d'abord la partie, craignant de voir défigurer son ouvrage par la nouvelle débutante ; mais enfin il se rendit à leurs instances. Les deux premiers actes lui parurent joués faiblement, et, à la vérité, ils demandent une grande finesse de jeu ; mais les deux derniers furent si bien rendus que M. Racine, transporté du plaisir qu'ils lui avaient fait ressentir, courut à la loge de Mlle Champmeslé et lui fit, à genoux, des compliments pour elle et des remerciements pour lui. Dès ce moment il destina à la comédienne ses rôles les plus brillants. »

Mlle Champmeslé joua tour à tour à l'Hôtel de Bourgogne dans les pièces suivantes :

1670 2 mars, les *Amours de Vénus et d'Adonis*, de Visé.
— 21 nov., *Bérénice*, de Racine, rôle de Bérénice.
1672 5 janv., *Bajazet*, de Racine, rôle de Roxane ou d'Atalide.
— 4 mars, *Ariane*, de Corneille, rôle d'Ariane.
1673 20 jan., *Mithridate*, de Racine, rôle de Monime.
1674 18 août, *Iphigénie*, de Racine, rôle d'Iphigénie.
1677 1er janv., *Phèdre*, de Racine, rôle de Phèdre.

Le rôle de Monime, l'un des plus difficiles au théâtre, suivant le témoignage de Mlle Clairon, fut rendu par elle d'une façon admirable; le fameux :

Seigneur, vous changez de visage,

n'a jamais été si bien dit. Quant à son succès dans *Iphigénie*, il a été immortalisé par les vers de Boileau :

Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
Ne coûta tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Champmeslé.

Mme de Sévigné écrivait à la date du 15 janvier 1672 : « La pièce de Racine *(Bajazet)* m'a paru belle ; nous y avons été. Ma belle-fille (Mlle de Champmeslé passait pour avoir été la maîtresse du Marquis de Sévigné, qui la quitta pour Ninon) m'a paru la plus miraculeusement bonne comédienne que j'aie jamais vue.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Elle surpasse la des Œillets de cent mille piques ; et moi, qu'on croit assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paraît. » Mme de Sévigné la trouve de plus « laide de près » mais adorable quand elle dit des vers. C'est le seul témoignage de laideur que nous ayons à enregistrer.

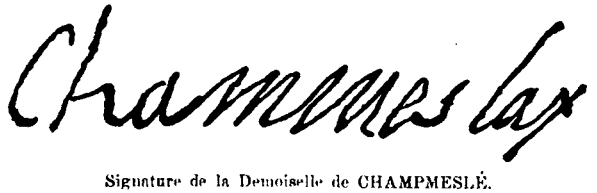
Elle écrit encore le 1er avril : « La Champmeslé est quelque chose de si extraordinaire, qu'en votre vie vous n'avez jamais rien vu de pareil ; c'est la comédienne que l'on cherche et non pas la comédie. J'ai vu *Ariane* pour la Champmeslé seule ; cette comédie est fade, les comédiens sont maudits ; mais quand la Champmeslé arrive, on entend un murmure, tout le monde est ravi, et l'on pleure de son désespoir. »

La Fontaine lui adressa son conte de Belphégor. Nous en détacherons ce passage :

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma Muse a polis
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin que notre los franchisse
La nuit des temps...

Qui ne connaît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur ?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante,
S'en trouve-t-il [une autre aussi [touchante,
Une autre enfin al- [lant si droit au [cœur ?

La façon dont il précise leurs relations est assez piquante :



Signature de la Demoiselle de CHAMPMESLÉ.

Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus qu'à demi,
Et plût à Dieu que j'eusse pu mieux faire !

Une seule lettre du poète à la Champmeslé est parvenue jusqu'à nous : La Fontaine écrit :

1678.

« Comme vous êtes la meilleure amie du monde aussi bien que la plus agréable, et que vous prenez beaucoup de part à ce qui regarde vos amis, il est à propos de vous mander ce que font ceux qui ne vous ont pas suivie. Ils boivent, depuis le matin jusqu'au soir, de l'eau, du vin, de la limonade, etc., rafraîchissements légers à qui est privé de vous voir. La chaleur et votre absence nous jettent tous en d'insupportables langueurs. Quant à vous, Mademoiselle, je n'ai pas besoin que l'on me mande ce que vous faites ; je le vois d'ici. Vous plaisez depuis le matin jusqu'au soir, et accumulez cœurs sur cœurs. Tout sera bientôt au roi de France et à Mlle de Champmeslé. Mais que font vos courtisans ? car pour ceux du roi, je ne m'en mets pas autrement en peine. Charmez-vous l'ennui, le malheur au jeu, et toutes les autres disgrâces de M. de la Fare ? et M. de Tonnerre rapporte-t-il toujours au logis quelque petit gain ? Il ne saurait plus en faire de grands après l'acquisition de vos bonnes grâces. Tout le reste n'est qu'un surcroît de peu d'importance : et quiconque vous a gagnée, ne se doit que médiocrement réjouir de toutes les autres fortunes. Mandez-moi s'il n'a point entièrement oublié le plus fidèle de tous ses serviteurs, et si vous croyez qu'à son retour il continuera à m'honorer de ses niches et de ses brocards. »

Les amours de Racine avec la Champmeslé, bien que niées plus tard par Louis Racine, se trouvent attestées par le témoignage de tous les contemporains, Mme de Sévigné, Boileau, de Valincourt, etc.

« Racine fait des comédies pour la Champmeslé, écrit Mme de Sévigné ; ce n'est pas pour les siècles à venir ; si jamais il n'est plus jeune, et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. »

L'abbé d'Allainval atteste que Racine l'aimait passionnément et qu'il en était aimé : « Mais, continue-t-il, l'infidélité qu'elle lui fit dans la suite pour feu M. le Comte de Ton... (Tonnerre) lui causa tant de chagrin qu'elle ne contribua pas peu à le dégoûter du théâtre. » Voici les vers qu'on fit sur cette aventure :

A la plus tendre [amour elle fut [destinée,
Qui prit assez [longtemps *racine* [dans son cœur ;
Mais, par un insi- [gne malheur,
Un *tonnerre* est [venu qui l'a *dé-* [*racinée*.

Dans le deuxième volume des œuvres de Boileau (Paris, chez David l'aîné et Durand, 1747, 5 vol. in-8°); on trouve même cette épigramme :

De six amants contents et non jaloux,
Qui tour à tour servaient Madame Claude,
Le moins volage était Jean son époux.
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serrait de près sa servante aux yeux doux,
Lorsqu'un des six lui dit : Que faites-vous ?
Le jeu n'est sûr avec cette ribaude.
Ah ! Voulez-vous, Jean, Jean, nous gâter tous ?

Jean-Baptiste Rousseau, dans une de ses lettres à Brossette, commentateur de Boileau, dit carrément : « Je connaissais et je savais par cœur la petite épigramme de M. Despréaux, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. On prétend que c'est un bon mot de M. Racine au comédien Champmeslé dans le temps qu'il fréquentait la maison de celui-ci. »

Il faut donc accueillir avec une extrême réserve les Mémoires de Louis Racine, qui, par scrupules religieux, commençait par nier des faits qu'il n'avait jamais pu connaître concernant la vie de son père. A l'entendre, la Champmeslé avait si peu d'esprit qu'il fallait lui faire entendre le vers qu'elle avait à dire.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mais, où il se trompe d'une façon notoire, c'est lorsqu'il dit encore : « Comme il (son père, Racine) avait formé Baron, il avait formé la Champmeslé ». Or, Baron fut l'élève de Molière.

La Champmeslé était d'une taille noble et avantageuse ; l'ensemble de son visage plaisait généralement : cependant sa peau n'était pas blanche et ses yeux étaient petits et ronds. Mais elle avait par dessus tout, la grâce, le charme, et une voix incomparable, tantôt douce, tantôt énergique, captivante toujours. L'auteur des *Entretiens galants*, publiés par Barbier en 1681, parle de cette *voix touchante* qui était la véritable cause de tous ses succès. Sa sensibilité était naturelle et vraie. Elle ne se fit jamais, par contre, remarquer dans la comédie.

A la rentrée de 1679, Mlle de Champmeslé et son mari, séduits peut-être par l'offre d'une pension supplémentaire de 1000 livres, passèrent dans la troupe du th. Guénégaud, où ils attendirent la réunion de 1680 qui les conserva tous les deux.

Visé, rendant compte de la réunion des deux théâtres, dans le *Mercure galant* (octobre 1680), écrit ce qui suit : « La grande troupe, qui est à présent l'unique, va souvent jouer à Versailles dans l'appartement de Monseigneur le Dauphin, où elle divertit ce jeune prince depuis le retour de sa santé. Mlle Champmeslé, qui n'avait pas eu encore l'occasion de jouer devant Madame La Dauphine, y a paru avec tant d'éclat que, quoique cette princesse en eût entendu dire beaucoup de bien, elle en a trouvé encore davantage, et est demeurée d'accord qu'il n'y eut jamais une manière de jouer plus propre à toucher le cœur. »

Mlle Champmeslé créa encore :

1681 26 janv., *Zaïre*, de La Chapelle.
1688 4 janv., Fulvie, dans le *Régulus*, de Pradon.
1691 Talestin, dans *Tiridate*.
1694 *Médée*.
1695 *Judith*, de l'abbé Boyer.
1697 Iphigénie, ds *Oreste et Pylade*.

Sa maladie, qui devait être mortelle, interrompit même les représentations de cet ouvrage, et elle parut pour la dernière fois en public le 5 janvier 1698. Espérant rétablir sa santé, elle se retira à sa petite maison de campagne à Auteuil, où elle vit avec terreur la mort approcher. Longtemps elle fut rebelle aux sollicitations du curé d'Auteuil, qui la suppliait de faire la paix avec l'Eglise. Elle mourut absoute le 15 mai 1698.

Le lendemain, 16 mai, Racine, qui ne connaissait pas encore cette nouvelle, écrivait à son fils cette lettre qui montre l'homme sous un jour peu favorable :

« Paris, 16 mai 1698.

... M. de R... m'a appris que la Champmeslé était à l'extrémité, de quoi il paraît très affligé ; mais ce qui est le plus affligeant, c'est de quoi il ne se soucie guère ; je veux dire l'obstination avec laquelle cette pauvre malheureuse refuse de renoncer à la comédie, ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle trouvait très glorieux pour elle de mourir comédienne. Il faut espérer que, quand elle verra la mort de plus près, elle changera de langage, comme le font d'ordinaire la plupart de ces gens qui font tant les fiers quand ils se portent bien. Ce fut Mme de Caylus qui m'apprit hier cette particularité, dont elle était effrayée, et qu'elle a sue de M. le curé de St-Sulpice. »

Deux mois plus tard, le 24 juillet 1698, le même Racine écrivait :

« ... Le pauvre Boyer est mort fort chrétiennement, sur quoi je vous dirai, en passant, que je dois réparation à la mémoire de la Champmeslé, qui mourut avec d'assez bons sentiments, après avoir renoncé à la comédie, très repentante de sa vie passée, mais surtout fort affligée de mourir. Du moins, M. Despréaux me l'a dit ainsi, l'ayant appris du curé d'Auteuil, qui l'assista à la mort : car elle est morte à Auteuil. »

Voilà toute l'oraison funèbre de l'ancien adorateur de celui qui devait à la Champmeslé ses plus beaux triomphes. Racine, après avoir mal agi avec Molière, son protecteur, réhabilitait « en passant » la mémoire de son ancienne maîtresse, de son actrice sublime :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

Le *Mercure galant* (mai 1698), met les choses au point : « Il est assez glorieux, dit-il, pour ceux qui ont embrassé une profession, de s'y distinguer assez pour faire connaître leur nom par toute la terre. C'est ce qui est arrivé à Mlle de Champmeslé, qui vient de mourir. Elle s'est fait admirer à Paris sur les trois théâtres français, où elle a toujours reçu de si grands applaudissements qu'il semble qu'elle ait commencé par où les autres finissent. Elle a joué d'original dans tous les premiers rôles de la plupart des tragédies de l'illustre M. Racine. Aussi l'on ne doit pas s'étonner si ces pièces, qui ont toujours mérité les louanges qu'elles reçoivent du public, ont passé pour des chefs-d'œuvre, puisqu'elles étaient également bonnes et bien jouées. »

La Champmeslé n'eut point d'enfants, et nous avons vu à l'article *Champmeslé* la donation que les époux s'étaient faite entre vifs, au survivant. Jal a retrouvé son acte d'inhumation. Morte à Auteuil, elle fut transportée le 17 mai à St-Sulpice, sa paroisse, où elle fut inhumée. Son mari et son frère assistaient au service. Le domicile des époux Champmeslé était, en 1686, rue Mazarine. Au sujet du frère de la Champmeslé, qui hérita de leurs biens après la mort du mari, V. Desmares. Pour ce qui est relatif aux intrigues amoureuses de la belle tragédienne, on en trouvera tous les détails dans le livre fort documenté de M. Noury.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

des acteurs du th. français, t. II. — Bance. *Galerie théâtrale*, 1817, t. II, n° 76. — Gueullette, *Acteurs et actrices du temps passé*, 1881. — Regnier, *Souvenirs et études de théâtre*, 1887. — Alb. Manzi, *Un' attrice francese al secolo XVII°*, Bologne 1890.— Journal l'*Evènement*, Erasme, *Mlle de Champmeslé*, 5 juillet 1891, n° 7041. — J. Noury, *Mlle de Champmeslé*, Rouen 1892. — G. Monval, *Revue d'art dramat.*, 1er nov. 1892, *Documents inédits sur la Champmeslé*.

Bibliographie : Frères Parfait. *Hist. du th. Français*, t. XIV, 1748. — Abbé De Laporte, *Anecdotes dramatiques*, 1775. — Ph. Guilbert, *Mémoires bibliographiques*, t. I, 1812, Rouen. — Ch. Durand, *Soirées littéraires*, cours professé à Rouen, 1828, t. II, p. 66. — Th. Lebreton, *Revue de Rouen et de Normandie*, 1847, 1 sem., p. 714, article reproduit dans le *Journal de Rouen*, 5 janv. 1848. — Th. Lebreton, *Biographies rouennaises*, Rouen 1865. — A. Jal, *Dict. critique*.

Mme Marc de Montifand fit annoncer (1878), un opuscule, *La Champmeslé*, qui ne parut jamais.

Ancelot et Paul Dupart : *La Champmeslé*, com. en 2 actes, mêlée de chant, Vaudeville, 11 février 1837.

Hippolyte Lucas : *Champmeslé*, com. en un acte, en vers, Odéon, 19 mars 1844.

Mme Gabron et Mme de Calonne : *Chez la Champmeslé*, Odéon, 247e anniversaire de Racine, 1887.

Pierre Gauthiez, *Racine et la Champmeslé*, com. un acte en vers, Odéon, 1889.

Iconographie : A vrai dire, on ne connaît pas de portrait authentique de la Champmeslé. La Bibl. nat. en possède deux — un médaillon en buste assez grossier que nous reproduisons, détaché d'une publication du commencement du XIXe siècle, selon toute apparence — et le portrait que Lagrange a gravé sur cuivre. Rien de plus douteux que ce document. M. G. Monval, dans son *Musée de la Comédie française*, nous signale deux portraits *supposés*, et M. J. Noury, son biographe, après nous avoir fait mentionner une foule de portraits *dits* de la Champmeslé, n'ose rien affirmer, avec raison.

CHAMPMESLE-Cussy (de). — Débuta à la Comédie française le 12 septembre 1785 dans le rôle de Montaigu, de *Roméo et Juliette*. En 1786-87, il fut engagé par les frères Bultos à Bruxelles afin d'y tenir l'emploi des rois et des pères nobles. Nous l'y retrouvons les années suivantes. En 1792, ses appointements sont de 5,000 livres, en 1801 de 4,200 et en 1806 de 3,600. M. Faber *(Hist. du th. fr. en Belgique)* mentionne ainsi, à cette date, la mort de cet artiste : « Un triste évènement vint encore frapper la troupe. Cussy de Champmeslé, qui faisait partie du personnel depuis nombre d'années, mourut le 9 juillet. Il était né à Sicqueville-en-Besau, département du Calvados, en 1746. Il avait été avocat au Parlement de Paris. »

CHAMPS. — Vaudeville 1810.

CHAMPVALLON, Mlle Judith, Chabot de la Rinville, fille naturelle de Mlle Valliot, femme de J.-B. de L'Hoste (sieur de), née vers 1667. — Débuta à la Comédie française le 7 décembre 1695 par le rôle de Pauline, dans *Polyeucte*. Elle fut reçue à l'essai le 28 novembre 1695, et sociétaire le 5 février 1697. Mlle Champvallon succéda comme duègne à Mlles Lagrange et Durieu, partagea les rôles dits de caractère avec Mme Desbrosses et joua : Madame La Ressource, du *Joueur*, la Comtesse, du *Double veuvage*, la Marquise, de la *Réconciliation normande*, Junon, dans *Momus fabuliste*, la Présidente, dans le *Mariage fait et rompu*, la *Joueuse*, dans la pièce de ce nom. Elle se retira le 26 mars 1722, avec la pension ordinaire de 1,000 livres, et mourut à Paris, rue Pierre-Sarrasin, le 21 juillet 1742.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du th. Français*. t. II, p. 74. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

CHAMPVALLON, Nicolas de l'Hoste, sieur de. — Fils de la précédente, débuta à la Comédie française le 13 mai 1718 par le rôle d'*Œdipe*, dans la tragédie de Corneille, et fut reçu sociétaire le 26 mars 1722, date qui coïncide avec le départ de sa mère. Mais jugé sans doute insuffisant, on exigea de lui un nouveau début, le 16 avril suivant ; il se retira, ou fut congédié le 2 juin. Champvallon mourut après 1742.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du th. Français*, t. I, p. 185. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

CHAMPVILLE, Gabriel, Eléonor, *Etienne* Hervé Du Bus de. — Naquit à Lorient le 3 avril 1756. Il débuta à la Comédie française le 7 mai 1783. Jal, dans son *Dict. critique*, a relevé diverses erreurs à son sujet. La vérité est qu'il était fils d'un frère de Préville, sieur Jean Du Bus, qui eut un emploi dans la régie des vivres, et qui fit un long séjour en Bretagne. Sa mère était née Elisabeth Robie ; sa sœur, Elisabeth, Julie, avait épousé en 1777 le célèbre médecin Pelletan. Elle mourut en janvier 1787. Son oncle, Gabriel, Léonard Hervé Du Bus de Champville, autre frère de Préville, par conséquent, jouait les amoureux au théâtre italien depuis 1760. En 1780, il était retiré du théâtre.

Etienne Champville débuta à la Comédie française le 7 mai 1783, et joua d'abord les rôles du Marquis, dans le *Joueur*, de Crispin, dans *Crispin rival de son maître*, Crispin, du *Légataire*, Frontin, dans l'*Impromptu de Campagne*, Crispin, des *Folies amoureuses*. Il fut reçu sociétaire le 29 décembre 1791. Incarcéré en même temps que ses camarades, en 1793, il eut la chance d'être mis en liberté

EFERUS - Recherches & Classification numériques

avant beaucoup d'entre eux. Dès lors, il n'eut plus de trêve avant d'avoir obtenu l'élargissement des autres comédiens ; aucune démarche ne le rebuta, et il alla même implorer Collot d'Herbois, ex-comédien, alors membre du Salut public :

— Va-t-en, lui répondit celui-ci ; tes camarades et toi, vous êtes tous des contre-révolutionnaires ; la tête de la Comédie française sera guillotinée, et le reste déporté.

Cette conduite, en de telles circonstances, fait le plus grand honneur à Champville, lequel, comédien plus utile que brillant, resta sans cesse attaché aux intérêts de sa Société. Après avoir reparu au th. Feydeau (1798), il fut conservé à la réunion générale (1799) et mourut le 15 germinal an x (5 avril 1802). Le dernier rôle qu'il joua fut celui du tailleur, à une reprise du *Bourgeois gentilhomme*. Il habitait, au moment de sa mort, rue Guénégaud n° 1623. Il avait habité auparavant (1786), rue des Fossés, vis-à-vis celle de Vaugirard.

Champville fut regretté de tous ses camarades, et une inscription fut placée sur sa tombe aux frais de Mlle Devienne. Malheureusement, il eut à lutter pendant toute sa carrière contre le rapprochement forcé que l'on faisait entre le talent incomparable de son oncle, Préville, et le sien. Il en fut écrasé.

« Hélas ! que n'a-t-il hérité des talents de son oncle ! » telle est la phrase qui se trouve à chaque instant sous la plume des critiques du temps.

« Peu de personnes le croient le neveu de son oncle ; au lieu de succéder à Préville, il remplace Bouret. Il est même très bien dans un emploi pour lequel la nature lui a tout donné : les caricatures. » *M. de Pourceaugnac* fut, dit-on, son meilleur rôle.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du th. français*. — Jal, *Dict. critique*.

Bibliographie : L'*Espion des coulisses*, an VIII. — *Année théâtrale, Almanach pour l'an IX*. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I.

Iconographie : Bibl. nat. « Chanville, acteur. » Catal. Duplessis 9074. En pied, de face, grav. par de Lorraine, d'après de Lorme. Reste à savoir si ce portrait, qui représente un joueur de cornemuse, n'est pas celui de son oncle de la Comédie italienne (1749-1769), qui jouait aussi les paysans.



Portrait de « CHANVILLE » d'après de Lorme (Bib. nat.)

CHAMPVONNEAU, Jean Godard, sieur de. — Acteur au th. du Marais, retiré en 1667.

CHANCY, Mme. — Rouen, th. des Arts, 1839-1840.

CHANDORA. — Folies dramatiques 1861. Une fille de Delannoy joua longtemps à la banlieue vers 1875-80 sous le nom de Mme Chandora.

CHANIÊ. — Utilités, Lille 1788.

CHANTAL, Mlle Céline. — Débuta à l'Odéon le 3 octobre 1822 par le rôle de Célimène, dans le *Misanthrope*.

Iconographie : Bibl. nat. Mlle Chantal, actrice. Catal. Duplessis 9067. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale. Lith. Guffanti.

CHANTELLE, Mlle de. — Athénée 1875-82, rôle de Miss Anna, dans la *Fille du clown* (13 nov. 1876).

CHANTEPIE, Mme. — Jeune première, Varsovie 1830.

CHANTPY, Mme Anne, Marie. — Tournay 1863-65, Avignon 1867, Dieppe 1868, Colmar 1869, Verviers 1870-73.

CHANTRE, Mlle de Moreau, Péroline. — Batavia 1850-55.

CHANTRENNE, Mme Marie. — Strasbourg 1880-81, Le Hâvre 1882-83, Dijon 1884-85.

CHANVALLON. — V. Champvallon.

CHAP. — Mime et maître de ballet. Cirque Olympique 1821-23.

CHAPÉ, Mme Pauline, née Mériel. — Metz 1860-61, Grenoble 1862, Angers 1863-65.

CHAPELAIN, Eugène, Isidore, François (ou Chapelin). — Odessa 1876-79, Alger 1880-82.

CHAPELLE, Jean de la. — Le 10 décembre 1454, la reine Marie d'Anjou, femme de Charles VII, se donna le plaisir de voir représenter des farces par une troupe de comédiens qui couraient le pays, et étaient aller tenter la fortune aux environs du château de Mehun (près de Bourges), où était Sa Majesté. Le chef de la bande, dont la reine paya la peine cent dix sous tournois, était un certain Jean de La Chapelle.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CHAPELLE, Jean, Baptiste, Armand. — Naquit à Rouen le 8 octobre 1755, comme il résulte des Registres de l'église Notre-Dame de la Ronde de cette ville. Gros, gras, court, avec un air stupide, Chapelle avait commencé par être attaché au greffe du Parlement de sa ville natale. A sa suppression, il se trouva sans ressources, et vint à Paris pour chercher fortune. Embauché dans une troupe de comédiens que la Montansier dirigeait à Versailles, il fut remarqué par Barré qui l'engagea au Vaudeville (1792), où il devint le Cassandre légendaire, grâce à sa bonhomie, à sa bêtise, à sa tournure lourde, épaisse, à sa physionomie vulgaire, à ses yeux écarquillés.

Naïf et borné, d'une crédulité excessive, Chapelle fut la victime de nombreuses mystifications qu'ont racontées Brazier et A. de Rochefort. Comme il n'avait pas réussi dans un petit fonds d'épicerie, ses camarades vinrent à son aide et organisèrent à l'Opéra-Comique une représentation à son bénéfice. Elle produisit six mille francs, dont les créanciers prélevèrent la moitié, ce qui faisait dire au pauvre Chapelle, qui se promenait à grands pas sur le théâtre : « Eh bien ! ils ne m'y reprendront plus avec leurs représentations à bénéfice ! »



CHAPELLE, rôle de Lajeunesse dans le *Séducteur en voyage.*

Après vingt-sept ans d'exercice, le bonhomme Chapelle parut pour la dernière fois, le 2 mai 1818, dans le rôle de Varner (ou Varnaer), de la *Danse interrompue*. Il se retira à Chartres avec sa femme, Marie, Louise, Elisabeth Charton, qu'il avait épousée le 23 janvier 1794. Il vécut là, d'une pension de retraite que lui servait le Vaudeville, auprès d'un parent, l'abbé Varguin, supérieur au grand séminaire. Il mourut le 22 déc. 1823, d'un accès de goutte remonté.

Un article de la *Petite Presse* voulut faire croire que ce brave homme s'était suicidé. Une de ses nièces démentit ce racontar en écrivant au rédacteur, et en apprenant du même coup que Chapelle avait payé toutes ses dettes.

Chapelle habita tour à tour, 71, rue St-Honoré 1805-1807, rue Croix des Petits-Champs, 1808, rue St-Honoré, 139, 1813, 4, rue de la Bibliothèque, 1814-16, rue des Bourdonnais, 1817-18.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : L'*Espion des coulisses*, an VIII. — Brazier, *Hist. des petits théâtres*, t. I, p. 264. — A. de Rochefort, *Mémoires d'un vaudevilliste*.

Iconographie : Bibl. nat., Catal. Duplessis 9084. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), grav. au burin, anon. 2 états.

Collection Martinet : n° 160, rôle de Lajeunesse dans le *Séducteur en voyage*. 232, dans la *Danse interrompue*. 260. Venture dans *J.-J. Rousseau dans son hermitage*. 385, Mahurin dans *Honorine*.

CHAPELLE, Mlle aînée. — Vaudeville 1809-14.

CHAPELLE, Mlle cadette. — Vaudev. 1809-14.

CHAPELLE, Mlle. — Débuta au Vaudeville le 18 février 1826 dans la batelière, de *Tilly*.

CHAPELLE, Léon. — Jeune premier, Rouen 1827, Gand 1834, Nîmes 1837, Bayonne 1840, rôles de pères, Toulouse 1851.

CHAPELLE, Mme Alfréda, Mar. S. Aug. Versailles 1852, Paris 1853. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1854.

CHAPELOUP, Jules — 2me amoureux, Foix 1851.

CHAPERON. — Acteur de la troupe Raparlier, Lille 1772.

CHAPERON, que l'on écrit souvent *Chapron*. — Se fit connaître à Rouen en 1791. En 1794, il est inscrit comme troisième rôle ; en 1796-97 comme amoureux au th. de la République. Il fut remarqué plus tard par Mlle Raucourt, et engagé comme grand premier rôle pour une des troupes qu'elle formait pour l'Italie (1807). Chaperon joua tout le répertoire du th. Français à Milan, passa une saison à Turin, 1808, parut à Venise et à Brescia. Il avait de la force, mais on le trouvait un peu lourd. Il triomphait dans le *Tyran domestique*. Chaperon resta en Italie jusqu'en 1814, puis rentra en France : en 1820, il était revenu à Rouen, où il tenait l'emploi des pères nobles à raison de 4,200 fr. d'appointements. En 1822, il était à Lyon, au Grand Théâtre, comme père noble et fort premier rôle. Il mourut en juillet 1824.

On trouvera beaucoup de détails concernant cet artiste dans notre étude sur *Mlle Rau-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

court et les Comédiens français du Prince Eugène.

Maurice Alhoy, qui le vit à Lyon, lui reconnaît beaucoup de rondeur, une grande aisance, un jeu franc, une physionomie expressive, et en fait le plus grand éloge.

Bibliographie : *Grande biographie dram.*, 1824. — *Hist. des th. de Rouen.* — H. Lyonnet, *Mlle Raucourt et les Comédiens français du Prince Eugène* (Bull. de l'Hist. du théâtre, 1902).

CHAPERON, Mme, femme du précédent. — Confidente dans la troupe de Mlle Raucourt au th. de la Canobiana, à Milan (1807).

CHAPERON, Mlle, aînée, fille des précédents, femme Clairançon ou Clairanson. — Débuta tout enfant, le 19 juin 1809, dans le rôle du petit Joas, d'*Athalie*, au th. Carignan, à Turin. Prit l'emploi des soubrettes et joua au Grand th. de Lyon en 1821-22 et 1826. Maurice Alhoy, qui la vit à cette époque, lui accorde toute l'espiéglerie, toute la malignité, toute la finesse d'une soubrette. En 1826-27, elle passa à Rouen, sous le nom de Mme *Clairançon*, comme première soubrette aux appointements de 4,500 fr. Nous la retrouvons sous le nom de *Clairanson* à Lyon en 1830 et 1840. Elle faisait encore partie de la Société des artistes en 1850.

CHAPERON, Mlle, cadette, sœur de la précédente, femme Fleury, femme St-Ange. — Deuxième amoureuse, ingénuité, Grand th. de Lyon 1824-25, puis sous le nom de Mme *Fleury-Chapron* à Rouen, en 1826-27. En 1828-29 elle revient à Rouen, mais sous le nom de *St-Ange Chapron*. Elle tient, en outre, les rôles de travestis. Ce St-Ange nous semble être le « premier Colin » de la troupe. Elle débuta enfin à la Comédie française le 11 mai 1830 par le rôle d'Eugénie, dans la *Femme jalouse*. A partir de ce moment, nous perdons ses traces.

CHAPERON, St-Ange. — Peut être le St-Ange ci-dessus qui avait pris le nom de sa femme, nom plus connu au théâtre ? Débuta le 21 juillet 1830 par le rôle de St-Léon, dans *Matin et soir*, th. des Variétés.

CHAPISEAU. — Sous ce nom :

Chapiseau, roi et père noble, Gand 1782.

Chapiseau, fils d'un régisseur à Rouen, qui se faisait aussi appeler *de Chapisseau*, 1789-1790, direction Molé ; fut engagé comme jeune premier en cette ville pour la saison 1790, sous le nom de *Chapisot*, puis de *Chapiseau*, 1791-92.

Chapiseau ou Chapizeau, deuxième amoureux, Châlons-s/M 1825, Orléans 1826.

Chapiseau ou Chapiseaux, Adolphe, jeune premier, Boulogne 1825, Tours 1826-27, Dieppe 1828, 1830. Directeur à Bourges 1837, Nancy 1841.

Chapiseau père, Limoges 1828.

Chapiseau fils, Limoges 1828.

Chapiseau (peut-être Adolphe), La Guadeloupe 1829.

Chapiseau, Aimé, François, premier comique, Châlons-s/Marne 1833, Bourges 1837. Caricatures, Nancy 1840, financier, Tournay 1843, Rouen 1849-50, Le Hâvre 1852, Rouen 1853-61. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862.

Chapiseau, Joseph, deuxième père, Nancy 1840.

Chapiseau, th. du Vaud., Bruxelles 1846.

Chapiseau, directeur à Versailles 1849.

Chapiseau, Lille 1875.

CHAPISEAU. Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Chapiseau, caractères, Gand 1782.

Mme Chapiseau, deuxième duègne, Chartres 1829.

Mme Chapiseau, rôles de convenance, Dieppe 1830.

Mlle Chapiseau, jeune première, Bourges 1837, Nancy 1840.

Mme Chapiseau, premier rôle, Le Hâvre 1851, Rouen 1852-53, th. des Arts.

CHAPON, Mme Joséphine. — Dieppe 1852-53.

CHAPPUIS, Adolphe, Léon. — Bruxelles 1866-89, Paris 1890, Bruxelles 1891, Officier d'académie, Paris 1892-1900. En 1895, Ad. Chappuis, âgé de 61 ans avec 35 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1902.

CHAPPUIS, Mme. — V. Chapuy.

CHAPUIS. — Namur 1818, Lille 1820, Bruxelles 1823.

CHAPUIS. — Deuxième père, Namur 1852.

CHAPUIS, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Chapuis, deuxième duègne, Caen 1834.

Mme Chapuis, duègne, Maëstricht 1840.

Mme Chapuis, Lille 1840.

Mlle Chapuis, troisième amoureuse, Gand 1842, Anvers 1843.

Mme Chapuis, première duègne, Liège 1843.

CHAPUS. — Rouen 1809-10, premier amoureux, Bruxelles 1810.

CHAPUS, Mme, née Aimable *Lobé*. — Première amoureuse, Rouen 1809-10, Bruxelles 1810. En 1849-52, nous retrouvons Mme veuve Chapus-Lobé à Marseille, et à Paris en 1853-1854. Morte vers 1855.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CHAPUY, Mme. — Duègne, Namur 1837. V. Chapuis.

CHAPUY. — V. René.

CHAPUY, Mlle Henriette, Rosalie. — V. René. Vannes 1852, Valenciennes 1853-55, Paris 1856, Bruxelles 1857-61, Nîmes 1863-64, Valenciennes 1865, Rouen 1867, Valenciennes 1868, Dunkerque 1869, Rouen 1870-74, Montpellier 1875, Gap 1876, Lyon 1877-80, Toulouse 1881, Bordeaux 1882-83, Lyon 1884, Valence 1885-86, Rouen 1887-88, Orléans 1889-1902. En 1895, Mme Rosalie Chapuy, âgée de 61 ans, avec 39 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Orléans en 1903.

CHAPUY, Mme Marie Chopis, née Balothe. — Hombourg 1862-65.

CHAPUY, Mlle Marguerite. — A titre de souvenir : celle qui devint la prima donna de l'Opéra-Comique, débuta en 1869 au nouveau th. du Vaudeville dans la *Soupe aux choux*, un petit acte de Marc Monnier.

CHARDAINE, Mme Jeanne, Marie, Amélie. — Valenciennes 1869-72.

CHARDARD, Mme. — Actrice décédée à Boulogne en 1832.

CHARDON. — Sous ce nom :

Chardon et sa femme. Troupe Dulin. Maëstricht, 19 juin-25 juillet 1713.

Chardon, troupe Desroziers. Douai 1773-74, aux appointements de 900 fr.

Chardon, Rouen 1824.

Chardon, Troyes 1824.

Chardon, Achille, jeune premier, Besançon 1825.

Chardon, premier comique, Dijon 1828, financier, Dijon 1829, Amiens 1830, 13e arr. th. 1833, Lyon et Genève 1834.

Chardon, financier, St-Pétersbourg 1827-37.

Chardon, Rutilich, rôles d'enfants, St-Pétersbourg 1829.

Chardon, Jean, Félix, Rouen 1853-58.

CHARDON, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Chardon, duègne, Troyes 1824, Grenoble 1827, Dijon 1828-29, 13e arr. th. 1833.

Mlle Chardon, rôles accessoires, Troyes 1830.

Mlle Chardon, deuxième amoureuse, Lyon et Genève 1834.

CHARENTRE. — Th. Montparnasse 1852.

CHARIER. — Artiste du th. des Variétés, 1847-67. Mais, s'il faut en croire Abraham, Charier appartenait aux Variétés depuis une date beaucoup plus ancienne, puisqu'il dit de lui : « Doyen des artistes des Variétés, a donné la réplique à Vernet et à Odry. » Et cependant Charier n'était pas fort âgé à cette époque (1861), puisqu'en 1882 il accusait 67 ans et 30 ans de théâtre. Il obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Charier vécut à Bois-Colombes et sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

CHARIÈRE, Mlle. — Débuta à la Comédie française par le rôle de Bélise, dans les *Femmes savantes*, le 4 octobre 1763.

CHARIGNY, Félix. — Le premier qui joua un rôle de Pierrot au th. des Funambules.

CHARLAIT-Clarence. — St-Pétersbourg 1849.

CHARLATTE, Mme Eug., Elisa Bruneton, née Charlat. — Nevers 1869, Moulins 1870-72, Angers 1873, Dunkerque 1874, Angoulême 1875-1876, Dieppe 1877, Poitiers 1878-79, Tours 1880, Cluny 1881, Le Hâvre 1882, Boulogne-s/Seine 1883, Paris 1884. V. Bruneton.

CHARLAY. — Délassements com., 1861.

CHARLEROY. — Ambigu 1851, th. National 1852.

CHARLES. — Sous ce nom :

Charles, Ambigu 1792-94.

Charles, Anvers 1806.

Charles, Namur 1810.

Charles, rôles de raisonneurs et de traîtres, Rouen 1811-14.

Charles, débuta à l'Odéon le 24 décembre 1815 par le rôle de Dorsan, de la *Cloison*.

Charles-Naille, Cirque Olympique 1817-20-1823.

Charles, pensionnaire à l'Odéon 1817-18.

Charles, Vaudeville, 6 avril 1818, l'amoureux de *Mr Sans-gêne*.

Charles, nom d'un débutant à l'Odéon le 14 nov. 1819.

Charles (Ec. R.), débuta au th. Français le 24 juillet 1820 par les rôles de Frontin, de *Turcaret* et Pedro, des *Projets de mariage*.

Charles, th. des Funambules 1821-22.

Charles, Aubert, th. des Variétés 1821-22, Liège 1822-23, amoureux au petit th. de Bordeaux 1824. Mort en février 1825.

Charles, Vaudeville 1821-22.

Charles, Gaîté 1821-22.

Charles, débuta à l'Odéon le 23 mai 1822, par le rôle d'Alceste, dans le *Misanthrope*.

Charles, premier rôle au th. de Bruxelles 1822-29, 1833.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CHARLES, financier, Nantes 1824.

CHARLES, premier rôle, Genève, 1824-25.

CHARLES, débuta le 23 mars 1824 à l'Ambigu, dans *Cœlina*.

CHARLES, debuta le 17 avril 1825 au th. de Madame, dans une *Visite à Bedlam* et la *Somnambule*, Gymnase 1825-26.

CHARLES, comique, Seine-et-Oise et Seine-et-Marne 1825.

CHARLES, troisième amoureux, Nord et Pas-de-Calais 1825.

CHARLES, financier, Grand th. de Bordeaux 1825-26.

CHARLES, premier et troisième rôle, Haute-Marne, Yonne, Aube 1825.

CHARLES, deuxième comique, Marne, Ardennes 1825.

CHARLES, Ch., utilités, Orléans 1825-26.

CHARLES. On lit dans la 2e partie de la *Grande biogr. dram.* (1825) : « Charles, Londres. C'est sous le nom de Charles que s'est présenté à Londres un jeune artiste connu à l'Ambigu comique de Paris sous le nom de Gustave. » Le dit Charles, ou Gustave, avait rompu son traité par suite du refus d'une avance qu'il avait sollicitée.

CHARLES, nom d'un débutant au Vaudeville le 26 janv. 1826, dans *Frontin mari garçon*.

CHARLES, deuxième amoureux, Libourne 1826.

CHARLES, troisième rôle, Tours 1826, Moulins 1827.

CHARLES, trois. amoureux, Chartres 1826.

CHARLES, financier, Amiens 1826.

CHARLES, jeune premier, Nantes 1826, Laon 1827.

CHARLES, rôles accessoires, Tours 1827-28.

CHARLES, nom d'un débutant le 28 janv. 1827 à l'Ambigu, rôle de Vivaldi dans l'*Homme aux trois visages*.

CHARLES, nom d'un débutant à la Gaîté, le 10 mars 1827 dans *M. Ratine*.

CHARLES, financier, Var 1827.

CHARLES, deuxième rôle, Rouen 1828.

CHARLES, nom d'un débutant à l'Odéon, 13 mai 1828, rôle d'Orgon, de *Tartufe*.

CHARLES ou Charle. Iconographie : Bibl. Nat. Catal. Duplessis 9133. « Charle, acteur » en buste de ¾ à gauche, lith. par Mulnier 1828.

CHARLES, th. Comte 1828.

CHARLES Jacta, th. Comte 1828,

CHARLES, jeune amoureux, Anvers 1828.

CHARLES, utilités, Londres 1828.

CHARLES, th. de banlieue, 1828.

CHARLES, financier, Nantes 1828-30.

CHARLES, nom d'un débutant à la Gaîté, le 20 décembre 1828, rôle d'Edouard, dans la *Pension de retraite*.

CHARLES, Ernest, jeune premier, Nice 1829.

CHARLES, financier, Verviers 1829.

CHARLES, deuxième comique, Londres 1829.

CHARLES, th. des Nouveautés, 1829.

CHARLES, Clément, th. des Jeunes acteurs 1829.

CHARLES, th. Montparnasse 1829-30.

CHARLES, François, troisième rôle, Rouen 1829-30, 6,500 fr. d'appointements, 1831-33 et 5,000 fr. en 1834-35.

CHARLES Chéron, th. Comte 1830.

CHARLES Mathon, th. Comte 1830.

CHARLES, rôles accessoires, Troyes 1830.

CHARLES Deschanel, grande utilité, Nancy 1830.

CHARLES, deuxième comique, Marseille 1830.

CHARLES, Marc, premier amoureux, Genève 1833.

CHARLES, th. Montmartre 1833-34.

CHARLES, grande utilité, Dieppe 1833.

CHARLES, th. du Temple 1833.

CHARLES, comique, th. du Luxembourg 1833, 1837.

CHARLES, jeune comique, Rennes 1833.

CHARLES, financier, Nantes 1834, 1837.

CHARLES, utilités, La Rochelle 1834.

CHARLES, C., Porte St-Martin 1834-36.

CHARLES d'Egrully, premier rôle, Nantes 1834.

CHARLES (le petit) Gossard, rôles d'enfants, Toulouse 1834,

CHARLES, th. Français 1835.

CHARLES, Gaîté 1837.

CHARLES, utilité, Châteauroux 1837.

CHARLES Deyla, premier amoureux, Namur 1837-1844.

CHARLES, jeune premier comique, Boulogne 1837.

CHARLES, père noble, Béziers 1837.

CHARLES, Folies dram. 1840.

CHARLES, th. de la Porte St-Antoine 1840.

CHARLES, Tournay 1840.

CHARLES, utilités, Nancy 1840.

CHARLES, Cirque Olymp. 1840.

CHARLES, Le Hâvre 1840.

CHARLES, Vaudeville 1840.

CHARLES, père, Gd th. de Bordeaux 1840.

CHARLES, fils, Gd th. de Bordeaux 1840.

CHARLES, Amiens 1840.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CHARLES, utilités, Mons 1842.

CHARLES, deuxième amoureux, Liège 1842.

CHARLES, Firmin, deuxième comique, La Rochelle 1842, s'empoisonna par désespoir d'amour le 31 mai 1843.

CHARLES, utilités, Namur 1844.

CHARLES, amoureux, Tournay 1846.

CHARLES. Vaudeville 1848.

CHARLES, rôles de convenance, Versailles 1851, Evreux 1852.

CHARLES, utilités, Marseille, th. du Gymnase 1851-52.

CHARLES, Clermont 1851.

CHARLES, jeune amoureux, Chartres 1851.

CHARLES, Laurent, troisième amoureux, Versailles 1851.

CHARLES, th. des Batignolles 1851.

CHARLES (le petit) rôles d'enfants, Châteauroux 1851.

CHARLES, deuxième amoureux, Vannes 1852.

CHARLES fils, jeune comiq., Perpignan 1852.

CHARLES, grandes utilités, Auxerre 1852.

CHARLES, utilités, Grenoble 1852.

CHARLES, utilités, Sedan 1852.

CHARLES, financier, Montauban 1852.

CHARLES, Jules, Hipp., Frédéric. — Avignon 1855, Perpignan 1856, Marseille 1857-1858, Nantes 1859-61. Bruxelles 1862, Nantes 1863-1865, Gand 1867, Nantes et Chantenay 1868-1903. Habitait Nantes en 1903. En 1889, Charles, âgé de 60 ans, avec 31 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

CHARLES, 3me comique, Lille 1865.

CHARLES, Odéon 1872.

CHARLES, Renaissance 1876.

CHARLES (le petit) rôles d'enfants, Variétés 1878-81. Rôle du groom Bob dans *Petite mère* (mars 1880).

CHARLES, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme CHARLES, th. de l'Impératrice. Débuta le 30 juin 1809 par le rôle d'Eudoxie, du *Menuisier de Livonie ;* demeurait en 1810, 7, rue de Vaugirard, quitta ce théâtre devenu l'Odéon vers 1814-15.

Mme CHARLES, premier rôle, Lille 1811.

Mme CHARLES, Ambigu 6 mars 1817, rôle de Lysitèle, d'*Herminie* 1818-19 : demeurait 14, rue de Bondy, Porte St-Martin 1821-22.

Mme CHARLES, Bordeaux. Donne la réplique à Talma dans *Andromaque*, rôle d'Hermione, 26 oct. 1817.

Mme CHARLES, grand premier rôle, Bruxelles 1823-29, 1833.

Mme CHARLES, deuxième duègne, Marne, Ardennes 1825.

Mme CHARLES, Eugénie, jeune première, Doubs, Vosges 1825.

Mlle CHARLES, rôles d'enfants, Douai 1825.

Mme CHARLES mère, utilités, Amiens 1826.

Mlle CHARLES, jeune amour., Amiens 1826.

Mlle CHARLES, L. J., rôles d'enfants, Nancy 1826.

Mme CHARLES, mère noble, Var 1827.

Mme CHARLES, duègne, Orléans 1827.

Mme CHARLES Courrier, Avignon 1828.

Mlle CHARLES, caricatures, Grand théâtre de Bordeaux 1828.

Mlle CHARLES, troisième amoureuse, Anvers 1829.

Mme CHARLES, deuxième caractère, Marseille 1830.

Mme CHARLES, duègne, Caen 1834.

Mme CHARLES, C., Cirque Olympique 1834.

Mme CHARLES Fradelle, duègne, Nancy 1834.

Mme CHARLES, deuxième mère, Béziers 1837.

Mme CHARLES, deuxième duègne, Namur 1837.

Mlle CHARLES, Namur 1840.

Mlle CHARLES, utilités, Mons 1842.

Mme veuve CHARLES, née Louise Lachevrière, Gaîté 1850, Paris 1852-53.

Mme CHARLES, soubrette, Evreux 1852.

Mlle CHARLES, Irma, première amoureuse, Perpignan 1852.

Mme CHARLES, née Bonzy Lazardeux, Perpignan 1854-55, Limoges 1856-57, Oran 1858-60.

CHARLET-Neurdin. — Débuta aux Variétés le 25 oct. 1830 par le rôle de Biscotte, dans *Tony*. Il demeurait alors 47, rue des Petites-Ecuries, puis en 1833, 13, rue des Messageries. La *Petite biographie* de cette année est dure à son égard : C'est une mauvaise charge d'Odry ; c'est un genre détestable quand on n'est que médiocre ; qu'est-ce donc quand on est mauvais ? Nous retrouvons son nom à l'Ambigu 1833, au Cirque Olympique 1834 ; un Charlet, premier comique, est à Lisbonne 1834, à la Gaîté 1837-40. L'*Indiscret des coulisses* dit de lui : « Le comique de M. Charlet est loin d'être plaisant. Mais en revanche il est ennuyeux. » Charlet fit encore partie de la troupe de la Gaîté, 1848-52, puis partit à San Francisco, 1853-55. Le Rapport de la Société des artistes de 1867, en annonçant sa mort, nous apprend qu'il était devenu photographe, et que s'il n'occupa jamais au théâtre qu'une situation modeste, en revanche il fut un honnête homme et un cœur dévoué.

Bibliographie : *Petite biographie*, 1833. — L'*Indiscret des coulisses*, 1840. — *Annuaire des artistes*, 1867.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CHARLET. — Financier, Nantes 1833.

CHARLET-Martin, Mme. — Variétés 1840, Folies dramatiques 1848.

CHARLEY. — Premier accessit de comédie 1877, deuxième prix de comédie 1878, entra et joua comme second comique au th. Historique, d'une façon très intelligente, le rôle de Gringoire, dans la reprise de *Notre-Dame de Paris*. Mourut prématurément de la poitrine.

CHARLIER, Mme Anna, Justine. — Versailles 1851, Bordeaux 1852-53, Genève 1853-57.

CHARLOT, Fr. M. J. B. — Financier, Nancy 1826.

CHARLOTTE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Charlotte, deuxième soubrette, Grand th. de Bordeaux 1827-28.

Mlle Charlotte, deuxième amoureuse, Gd th. de Bordeaux 1829-30.

Mlle Charlotte, ingénuités, Metz 1833.

Mlle Charlotte Simon, ingénuité, Laon 1833.

Mlle Charlotte, Th. du Parc, Bruxelles 20 oct. 1838, rôle d'Emmeline dans les *Premières Amours*, succès.

Mlle Charlotte, jeune première, Funambules.

Mlle Charlotte, Fol. dram. 1858.



CHARLY, dans *Schamyl* d'après Lorsay.

CHARLTOUN, Arthur Chauvin. — Fol. nouv. 1855-59, Déjazet 1860-62.

CHARLY, Gaudé dit. — Naquit à Paris où son père tenait une maison d'éducation, faubourg St-Germain. Refusé d'abord au Conservatoire, puis admis, il devint l'élève de Provost. A son examen de sortie (1848) il concourut dans *Hamlet*, mais le premier prix ayant été décerné à Mlle Siona Lévy, il y eut dans la salle une émeute en sa faveur. Le lendemain il fut engagé à l'Odéon où il débuta dans le *Cid*, sous le nom de *Gaudé*. Il joue encore dans :

Macbeth, 23 octobre 1848.
Jacques Martin, 17 janv. 1849.
Le *Bourgeois des métiers*, 15 mai 1849.
Le *Trembleur*, 8 sept. 1849.
L'*Héritier du Czar*, 26 oct. 1849.
Raymond Varney, 14 nov. 1849.
Le *Martyre de Vivia*, 5 avril 1850.

Bocage, alors directeur, avait pris un jour son pensionnaire à part, et lui avait dit : « Pour jouer les rôles d'amoureux, les rôles sympathiques, vous n'êtes pas assez beau. Ne prenez pas en mauvaise part ce que je vous dis ; mais vous êtes assez intelligent pour réussir dans les rôles les plus ingrats, les troisièmes rôles. » Charly écouta le conseil. Peu payé, bientôt sans engagement par suite de changement de direction, la vie fut dure pour ce jeune homme que le père avait chassé du foyer. Il erra tristement au quartier latin, vivant de misère et de privations, rimant, écrivant, rêvant.

Enfin la Porte St-Martin l'accueillit, et c'est alors qu'il prit le nom de *Charly* (1853-56). Charly fut le Comte de Salluces du *Vol à la duchesse*, Marcel dans le *Diable*. Avec la faillite du théâtre, il fallut revenir à la vie errante. Il rentre enfin à ce même théâtre sous la direction Fournier, joue successivement dans le *Frère tranquille*, *Benvenuto Cellini* (rôle de d'Orbec), la *Jeunesse des Mousquetaires* (rôle du bourreau).

« C'était encore un jeune homme dont je ne sais pas le nom, écrivait A. Dumas dans son journal le *Mousquetaire*, mais je le saurai à la première pièce que je donnerai à la Porte St-Martin, car il y aura bien certainement un rôle. Il jouait le bourreau de Béthune. Cet acteur doit avoir été peintre ou sculpteur avant de s'être fait comédien. »

Charly fut encore :

Le jeune Horace dans la *Vie d'une comédienne*.
Hamsad dans *Schamyl*.
Le prince d'Orange dans le *Comte de Lavernie*.
Rapso dans les *Noces vénitiennes*.
Emery dans les *Carrières de Montmartre*.
Jules César et Lahire dans *Paris*.
Ramiro dans le *Gentilhomme de la montagne*.
Benito dans le *Roi des îles*.
De Villesleeq dans le *Capitaine Fantôme*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Le général Guerrero, dans les *Flibustiers de la Sonore*.
Le Comte Hélisand dans *Nos ancêtres*, 1868.
Le délégué dans *Cadio*, 1868.
Gontran dans *Mathilde* (reprise), 1870.

Le 4 juin 1868, il alla créer à la Salle Ventadour le rôle de M. de Chamblay, dans *Mme de Chamblay*, puis reprit le même rôle à la Porte St-Martin, la même année (31 octobre). « Charly, a dit Al. Dumas dans la préface de cette pièce, chargé du rôle réaliste et odieux d'un mari brutal, joueur et épileptique, l'a créé et représenté comme aucun comédien de Paris n'eût pu le faire. »

Dans *Patrie*, ce fut un inoubliable Duc d'Albe. D'un aspect glacial, le visage ingrat, l'œil glauque, Charly avait cet air fatal qui convient au traître de mélodrame. C'est pourquoi il marquait d'un cachet tout particulier certains rôles.

Après la guerre, Charly reparut à l'Ambigu, 1875-79. Il y joua notamment le double rôle de Lechesne-Dubosc, dans le *Fils de Choppard* (5 déc. 1875) et celui du Duc, dans *Belle Rose* (6 janv. 1876). L'abus de l'absinthe hâta sa fin. Poète, écrivain à ses heures, Charly récitait à qui voulait l'entendre sa pièce de vers *Ridere* ou lisait sa comédie la *Laideur*.

Biographie : Lorsay, les *Th. de Paris*, 1854. notice par A. Renault.

Iconographie : Lorsay, les *Th. de Paris*, 1854, en pied, de face, lith. dans *Schamyl*.

CHARLY, Léon Choux dit. — Bordeaux 1861-1863.

CHARLY. — Artiste et régisseur du th. des Arts à Bordeaux en 1902-03. Etant allé en représentation à Biarritz, il fut emporté la nuit par une vague avec deux camarades, Fayol et Vigneau. Il avait environ 50 ans (le *Figaro*, 26 janvier 1903).

CHARLYS. — Débuta le 17 décembre 1806 à la Porte St-Martin, rôle de M. Gerval, dans les *Frères à l'épreuve*, et le 11 octobre 1809 à la Comédie française, rôles d'Hippolyte, de *Phèdre* et de Dormilly, des *Fausses infidélités*, puis le 29 octobre, rôle de *Britannicus*. Il ne fut pas maintenu : « Avec une figure moins avantageuse que celle de Michelot, dit l'*Opinion du parterre*, un organe excessivement vicieux, qu'il parviendra difficilement à maîtriser, et de fort mauvaises habitudes contractées au th. de la Porte St-Martin, M. Charlys a débuté dans l'emploi de Damas, qu'il n'est pas facile de doubler. »

Charlys reparut le 16 août 1811 au th. de l'Impératrice : il choisit le rôle du *Déserteur* puis celui de Beauval, dans les *Voyageurs*, et disparut encore.

Bibliographie : *L'Opinion du parterre*, t. VII, p. 124, t. IX, p. 343.

CHARNOZ. — Financier, Mons 1845.

CHARPENTIER du Vaudeville, 1797. — V. Carpentier.

CHARPENTIER. — Th. Comte 1830.

CHARPENTIER, Mlle Jeanne, Georgette. — Inscrite à l'Association des artistes depuis 1846, était âgée de 52 ans en 1869 et comptait alors 30 ans de théâtre. Elle obtint une pension de 200 francs. Mlle Charpentier avait joué sous le nom de *Jenny* à Melun 1852, Bourges 1853-54, Sedan 1855, Rouen 1856-58, Brest 1859, Caen 1860-61, Paris 1862, Laon 1863-64, Soissons 1865, Compiègne 1867. Elle se retira à Laigle. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1891.

CHARPENTIER, Alexis, Louis. — Lauréat du Conservatoire, Charpentier passa par la Gaîté, 1866-69 et débuta à la Comédie française par les rôles les plus importants du drame et de la tragédie. Le 3 avril 1870, il reprenait, pour son premier début, le rôle de Delaunay, dans *Hernani ;* le 12 mai, il jouait Hippolyte, de *Phèdre*, le 23, *Britannicus*, le 6 juin, Sévère, de *Polyeucte*. « La voix est un peu sourde, mais la physionomie est bonne et la tournure distinguée » dit G. d'Heilly. Et cependant Charpentier ne fit que végéter dans les petits rôles rue Richelieu. Après avoir marqué le pas ainsi pendant quatre ans, l'artiste perdit patience et démissionna le 15 janvier 1874. Il se mit à faire des tournées en province. On lit dans le *Figaro* du 14 mai 1900 : « On annonce la mort à Saumur, d'un ancien pensionnaire de la Comédie française : Charpentier. Il jouait vendredi soir (11 mai), le rôle de Napoléon, dans *Plus que reine*, lorsqu'il fut pris d'une indisposition grave qui le força à interrompre la représentation. On le reconduisit à son hôtel, et hier matin on le trouva mort, assis sur un fauteuil. Charpentier, depuis son départ de la maison de Molière, avait erré dans les théâtres secondaires et de province. Il ne faut pas confondre le défunt avec M. Henri Charpentier, qui fut régisseur général de l'Ambigu. »

Et dans le même journal, 23 mai :

« Aujourd'hui, mercredi, à 10 heures précises, auront lieu en l'église Sainte Marie des Batignolles, où l'on se réunira, les obsèques d'Alexis Charpentier, ex-*sociétaire* (pensionnaire) de la Comédie française, décédé le 12 mai à l'âge de 53 ans, à Saumur. L'inhumation aura lieu au cimetière St-Ouen. »

Bibliographie : *Foyers et coulisses*, Comédie franç., t. II, p. 146. — Le *Figaro*, 14 et 23 mai 1900.

CHARPENTIER, Mlle Carolus *Léone*. — Porte St-Martin 1874-75, Th. français 1876-83, Paris 1884-86, Th. français 1887, Paris 1888-89.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CHARPENTIER, Paul-Marie, dit aussi *St-Aignan*. — Paris 1874-76, Mâcon 1877-78, Châlon-s/Saône 1879-82, Châlons-s/Marne 1883-85, Troyes 1886-87, Paris 1888, Châlons-s/Marne 1889-90, Poitiers 1891-95, Rochefort 1896, Paris 1897-99. Officier d'académie, Paris 1900-01, Montpellier 1902.

CHARPENTIER, Mme, femme du précédent, née Marg. Rougié dite *St-Aignan*. — Belleville 1865-68, Versailles 1869, Douai 1870, Tulle 1872, Bruxelles 1873, Châteauroux 1874, Paris 1875, Nevers 1876, Mâcon 1877-78, Châlon-s/Saône 1879-82, Châlons-s/Marne 1883-1885, Troyes 1886, Paris 1888, Châlons-s/Marne 1889-90, Poitiers 1891-95, Rochefort 1896, Paris 1897-1903. En 1898, Mme Charpentier, âgée de 60 ans avec 34 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

CHARPENTIER, Mme Marie, Charlotte. — Nantes 1875-79.

CHARPENTIER, Mlle Léontine. — Châtelet 1884-86, Beauvais 1887, Paris 1888-89. Sa mort fut annoncée en ces termes au Rapport de 1890 : « Une jeune fille douée des plus heureuses qualités : elle pouvait se croire destinée à un bel avenir, lorsque la mort est venue l'enlever à peine âgée de 20 ans. »

CHARPIOT, Louis. — Dont la mort fut annoncée au Rapport de 1890, était décédé à Mons. Ses camarades se cotisèrent pour lui élever un modeste monument. Charpiot avait joué aussi sous le nom de *Frédérick Dervilly* à Clermont 1881, Abbeville 1882-85, Bruxelles 1886, La Capelle 1887-88, Dunkerque 1889, Mons.



Mlle CHARTON, d'après L. Marin.

CHARRON. — Marseille 1792 (nouveau th.)

CHARTAIT. — Th. Montparnasse 1829.

CHARTIÉE. — V. Monval.

CHARTIER. — Th. des Jeunes-élèves 1805-06.

CHARTIER, Mlle. — Ile de la Réunion 1863-67.

CHARTIER, Désiré. — Compiègne 1863-64, Napoléon-Vendée 1865, Compiègne 1866-68, Beauvais 1869-70.

CHARTIER, François, Charles, Albert. — St-Aignan 1863-64, Napoléon-Vendée 1865, Compiègne 1866-72, Beauvais 1873-75, Th. des Arts 1876-78, Beauvais 1879-82, Elbeuf 1883-1886, Beauvais 1887-88, Paris 1889-91, Meaux 1892, Paris 1893-1903. Habitait Paris en 1903.

CHARTIER, Mme Suzanne, Emilie, femme Bohy. — Napoléon-Vendée 1864-65, Compiègne 1866-69, Aire 1874, Denain 1875, Anor 1876, Brest 1877-79, Rouen 1880-86, Constantine 1887, Gap 1888-89, Brest 1890, Miribel 1891, Pierrelatte 1892-1901. Habitait Lunel en 1903.

CHARTIER, Faustine, Suzanne. — Premier accessit de comédie en 1874, puis deuxième prix en 1875, était une élève de Monrose. Elle débuta à l'Odéon, en même temps que Mlle Kolb, par le rôle de Lisette, des *Jeux de l'amour et du hasard* (5 déc. 1875). G. Duval écrit : « Lisette est alerte, vive, pimpante, elle a plu à tous. » Le 3 juin 1876, elle créa un rôle dans la *Corde au cou* et le 1er octobre dans le *Repentir* ; le 22 déc. elle fait encore partie de la distribution de la *Belle Saïnara*.

1877 1 nov., *Madame Dugazon*.
1878 26 janv., *Le nid des autres*.
— 18 mars, *Joseph Balsamo* (Nicolle).
— 18 déc., l'*Ecole des mères*, reprise (Lisette).
1881 Le *Dîner de Pierrot* (Colombine).
— Le *Comte de Boursoufle*, reprise du rôle de Thérèse.

Mlle Chartier entra alors comme pensionnaire à la Comédie française, mais n'y laissa nulle trace de son passage. En 1886-91, elle est à St-Pétersbourg. Depuis 1892 elle habite Paris (1903).

CHARTIER, Marie. — Madeleine, Jacques, Joseph Breysse dit. — Tarare 1880-81, Autun 1882-84.

CHARTON, Mlle. — Gaîté 1806, Funambules 1817, mère de Charles Charton.

CHARTON, Mlle Henriette. — Sortait du Conservatoire lorsqu'elle débuta, le 22 juin 1818, au th. Français, par *Iphigénie en Aulide* et *Nanine*. Elle partit en province, Liège 1820, et reparut rue Richelieu le 17 juin 1820 dans *Alzire*. Reçue comme pensionnaire, elle s'en alla le 1er avril 1822. En 1823, elle donna la réplique à Talma à Bruxelles (9 et 11 janv.), *Clytemnestre*. En 1824, elle était à Lille ; puis elle débuta le 17 juin à l'Odéon, rôle de Valé-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

rie, dans *Manlius*. La *Grande biographie* de cette année la représente comme une actrice inconstante ayant joué la tragédie, le mélodrame, revenant à son premier genre, réussissant et néanmoins changeant sans cesse de théâtre. Harel la définit ainsi : « (1825) Demi-talent tragique ; vingt-huit ans, une figure charmante et peu de moyens. »

A l'Odéon, on la vit dans les pièces suivantes :

1824 16 juillet, *Arthur de Bretagne*, demi-succès.
— 5 nov., *Fiesque*, succès.
— 22 déc., la *Vestale*.
1825 14 mars, *Jeanne d'Arc*, succès.
1826 8 juin, *Agamemnon*, succès.
— 9 août *Baudouin empereur*, chute.
— 29 » l'*Ecole des veuves*, succès.
1827 15 mars, *Françoise de Rimini*.
— 28 août, *La première affaire*, succès.
1828 13 février, *Amy Robsart*, représentation orageuse. On reprocha à Mlle Charton de jouer trop bourgeoisement le rôle d'Elisabeth.
1828 11 mars, *Charles II*.
— 18 nov., *Marie de Brabant*, succès d'estime.
— 6 déc., *L'Espion*.
1829 31 janv., *Lancastre*.

La même année, son nom paraît sur l'affiche de l'Ambigu. L'on écrit d'elle en 1829 : « Tant qu'elle resta nomade, cette actrice ne fut qu'une très belle et très grande femme ; mais depuis qu'elle s'est fixée au faubourg St-Germain, elle a étudié, s'est animée, et commence à enlaidir et à avoir du talent. »

Mlle Charton débuta pour la troisième fois à la Comédie française, le 4 février 1830, par le rôle d'*Azire*, et fut gardée pour doubler les tragédiennes.

La *Petite biographie* de 1831 publie un très méchant article sur son compte. On la dépeint sous les traits « d'une grande dame brune, au teint brun, à la chevelure noire, à l'œil vif encore », qui jadis parcourait les villes de province à la suite de Victor, et l'on insinue qu'elle n'attire pas le public. Le critique lui donne trente-six ans.

En 1834, elle est à Lisbonne, et donne, le 26 avril, un bénéfice à l'Odéon. En 1837, elle est à Bordeaux, et en 1838-39 à Rouen. Le 5 mai 1839, quatrième apparition à la Comédie française dans *Hamlet*. Elle y joua également *Clytemnestre* et parut avec Ligier dans le *Coriolan*, de La Harpe. Rentrée à l'Odéon :

1841 28 oct., *Mathieu Luc*.
1842 26 fév., *Cédric le Norvégien*.
1843 juin. Bénéfice.
1849 Porte St-Martin.

Mlle Charton, qui avait été défigurée par l'eau forte — vengeance d'un amant — se retira de la scène et vécut pauvre, oubliée, jusqu'au 27 juillet 1872. Mlle Charton habita rue des Moineaux, 18, 1821, rue Richelieu, 60, 1825, rue de Seine, 53, 1827-28.

Bibliographie : *Grande biographie dram.*, 1824. — Harel, *Dict. th.*, 1825. — *Petite biographie dram.*, 1831. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 9235.

1. En pied, de ¾ à droite, lith. par Fauconnier.

2. En pied, de ¾ à droite, lith. par L. Marin, 1825.

CHARTON, Mme. — Forte jeune première, Lorient 1826, Troyes 1828.

CHARTON, Mme. — Duègne, Toulouse 1834.

CHARTON, *Charles*, Paul, fils de Mlle Charton de la Gaîté (V. plus haut). — Né en 1806, membre de la Société des artistes depuis 1844, Funambules jusqu'en 1860, Paris 1861-65, Folies St-Germain 1866-67, Paris 1868-77. Charton avait 63 ans d'âge et 42 ans de théâtre en 1870. On lui accorda la pension de 300 fr. M. L. Péricaud, dans son livre si documenté le *Théâtre des Funambules*, a laissé d'intéressants souvenirs concernant Charles Charton, acteur, mime, régisseur, auteur, caissier et contrôleur. Le pauvre homme avait 25 fr. par semaine aux Funambules, mais il était, en outre, le grand fournisseur pour les pantomimes, de M. Billion, le directeur de l'endroit. C'est à lui que l'on doit, par exemple, *Arcadius* ou *Pierrot chez les Indiens*, pantomime en 11 tableaux, où l'auteur désigne pour demeure du Grand Esprit des Indiens « une espèce de salle gothique allemande dorée. » On voit encore au troisième tableau : « Un palais indien, ouvert sur des jardins asiatiques » toujours en Amérique, du temps de Christophe Colomb, avec des montagnes « baignées par la mer Caspienne » ! ! ! — Ne croyez pas que j'invente ? nous dit M. Péricaud : Tout cela est imprimé. D'un autre que Charles Charton, on pourrait croire à une parodie ; mais Charles Charton était un convaincu. »

Le très modeste auteur, qui bouleversait les mondes et les époques, eut à son tour son existence bouleversée par la démolition de son théâtre. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1878. Il avait encore rejoué la pantomime dans quelques petits théâtres et concerts.

Bibliographie : L. Péricaud, le *Th. des Funambules*.

CHARTON-Guille, Mme. — Limoges 1851.

CHARTON, Mlle A. — Folies St-Germain 1866.

CHARTON, Edouard, Elie. — Nouvelle-Orléans 1868-70.

CHARVET. — Amoureux, Puy-de-Dôme, Nièvre, Cantal 1825. Un Charvet était à la Porte St-Martin en 1841.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CHARVET, Mlle Angélique. — Lille 1850-52, Toulouse 1856-58, Paris 1859, Reims 1860, Paris 1861-62, Gand 1863-64, Alger 1865.

CHARVET, Mlle Clotilde. — Reims 1856-63.

CHARVET, Mlle Clotilde, Charlotte. — « Il y a seize ans, écrit Mahalin en 1884, elle jouait à Vichy, dans un petit boui-boui perdu au fond d'une rue voisine du Parc. » Elle vint à Paris, dans un équipage plus que modeste, accompagnée d'une mère qui alla finir à Ste-Anne. Elle entra au Palais-Royal, et eut chevaux et voiture (1875 et années suivantes, avec interruption). Mlle Charvet tint, entre autres, au Palais-Royal, les rôles d'Aglaure, dans la reprise du *Carnaval d'un merle blanc*, 13 juin 1876, et de Rosine, dans l'*Ombrelle*, 7 juillet 1876. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

Bibliographie : P. Mahalin, les *Jolies actrices de Paris*, t. IV, p. 245.

CHARVET. — Nouveautés 1884-86.

CHASSAIGNE, Mme. — V. Louise Roland.

CHASSÉ, acteur (?) dont il existe un portrait à la Bibl. nat., catal. Duplessis 9252. En buste, de profil à droite dans un ovale, grav. à l'eau forte, anonyme. Peut-être la basse de l'Opéra (début 1721-1757).

CHASSINET, Mlle. — Th. patriotique 1792.

CHATAIGNERAIE, Mlle de la. — Joua dans l'*Orphelin de la Chine* en janvier 1781, au th. de Rouen, direction Montansier et Neuville.

Voici les vers que l'on fit en son honneur :

A mes yeux, idamé, lorsque tu viens offrir
Le tableau déchirant de tes vives alarmes,
Séduit par tes talents, enchanté par tes charmes,
Je meurs en même temps de peine et de plaisir.
La fureur, la pitié, la tendresse, la haine
A ton gré de mon cœur s'empare tour à tour;
Mais quand il a brisé le joug de Melpomène.
Il est encor soumis à celui de l'amour.

Cette actrice était très goûtée à Rouen, et lorsqu'elle quittait la ville la presse locale s'occupait encore de ses succès au dehors, comme il arriva lorsqu'elle débuta à Bordeaux dans *Mérope*, en 1777.

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. I, p. 77.

CHATAIGNIER, Mlle Marie, ou Chataigniez. — Vaudeville 1844, Porte St-Martin 1848, morte vers 1851.

CHATEAU, Mme Minois. — Vaudeville 1799-1800.

CHATEAU, Mme Anne, Joséphine, Michaux dite. — Premier rôle Lille 1858-59, Rouen 1859-60, Th. du Cirque 1861-62, Porte St-Martin 1863-65, Nîmes 1867, Bordeaux 1868-69, Paris 1870-90. La charité de Mme Château envers ses camarades malheureux était inépuisable, et l'on apprit le 12 janvier 1891 qu'elle avait légué en mourant une rente annuelle de mille francs à la Société des artistes pour secourir chaque année une femme artiste. Telle est l'origine de la fondation dite de Mme Michaux-Château.

CHATEAUBRIAND (de), Jean, Marie, Fréd. — Artiste inscrit depuis 1866 à Paris, sans indication de théâtre, et dont la mort fut annoncée en 1880 sous le nom de Henry de Châteaubriand. Il laissa 1500 fr. à la Société des artistes.

CHATEAUFORT (de). — Jouait dans une tragédie-opéra de Lulli, *Phaëton*, à Lille 1718.

CHATEAUFORT. — Ancien acteur du th. Feydeau vers 1800, mourut à St-Pétersbourg le 15 janvier 1811.

CHATEAUFORT. — Deuxième amoureux, Bordeaux 1824-33. Vivait à Bordeaux en 1849.

CHATEAUFORT, Mme. — Le Hâvre 1840.

CHATEAUFORT, Mlle. — Vaudeville 1848-49.

CHATEAUFORT. — Comique marqué, Gand 1851.

CHATEAUNEUF, A. P. P. — Supposé comédien de M. le Prince. Auteur de la *Feinte mort de Pancrace*, com. 1 acte en vers, 1663.

CHATEAUNEUF. — Gagiste de la troupe de Molière. Lorsque la femme de Lagrange entra dans la Société à demi-part (25 avril 1672), ce fut à la charge de payer le gagiste Châteauneuf 3 livres chaque jour de représentation, jusqu'au 11 août.

CHATEAUNEUF, Mlle. — V. Mlle Duclos.

CHATEAUNEUF, Mme. — Tragédienne, Lille 1767, mère noble 1789.

CHATEAUNEUF. — Utilités, Gand 1782.

CHATEAUNEUF. — Acteur du th. de la Cité, an XI. « Ne manque pas de talents » dit le *Tribunal volatile*.

CHATELAIN. — Sous ce nom :

CHATELAIN, Anvers 1826.

CHATELAIN, père noble, régisseur, Brest 1828-29.

CHATELAIN, artiste dramatique. Mort en 1833.

CHATELAIN, Lucien, Charles, né à Paris le 23 novembre 1838, pensionnaire à la Comédie française 1862-63. Avait tenu un petit rôle

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dans une reprise de *Mérope*, 20 janv. 1863. On le vit ensuite au th. Montmartre. Engagé par l'Ambigu pour la tournée de l'*Assommoir* en province, il jouait le rôle de Poisson qu'il tint encore à la reprise à Paris. Il remplaça, à ce théâtre, Gil-Naza dans *Paillasse*. Dans *Turenne*, il joua le rôle de Louvois. Il faisait encore partie de la troupe en 1879. Un Châtelain était au Châtelet en 1894-95.

Bibliographie : *Foyers et coulisses*, Ambigu 1876.

CHATELAIN, Mme ou Mlle. Sous ce nom :

Mme Chatelain, Ambigu 1818.

Mme Chatelain, mère, Tournai 1821.

Mlle Chatelain, fille, Tournai 1821.

Mlle Chatelain, deuxième amoureuse, Nîmes, Arles 1824.

Mme Chatelain, soubrette, Perpignan 1825.

Mlle Chatelain, première amoureuse, Anvers 1826.

Mme Chatelain, rôles de convenance, Brest 1828.

CHATELET, Pierre, Maurice, troisième rôle, la Guadeloupe 1833, premier amoureux, Le Hâvre 1837, th. des Variétés, Bordeaux, rôles de genre 1849-52. Mort vers 1852.

CHATELET, Mme, née Louise May. — Membre de la Société des artistes depuis 1840. Jeune coquette, th. des Variétés, Bordeaux 1851-55, Marseille 1856-64, Bordeaux 1865-72. En 1872, Mme veuve Châtelet avait 60 ans, on lui accorda une pension de 500 fr. Mme veuve Châtelet habitait Bordeaux en 1903 (90 ans d'âge et 51 ans de veuvage).



CHAUDESAIGUES, père
d'après J. Gras

CHATEY, Mme. — V. Mme Perroud.

CHATILLON. — Sous ce nom :

Chatillon, confident de tragédie et chanteur, Bruxelles 1766.

Chatillon, Th. Français de la rue de Richelieu 1791-92, th. de la République 1793.

Chatillon, mime, Gaîté 1824.

Chatillon, Adolphe Simonin dit. — Berlin 1849, Jassy 1852-54.

Chatillon, Jules Serpaud dit. — Reims 1867-1869, Roubaix 1870-72, Valenciennes 1873, Bruges 1874, Tournay 1875-76, Rennes 1877, Besançon 1878, Nîmes 1879-80, Sedan 1881-82. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1883.

Chatillon, Alphonse, Joseph, Simonin dit. Nice 1872, Mulhouse 1873, Lyon 1874, Le Caire 1875, Bruxelles 1876-79. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

CHATILLON, Mme ou Mlle. Sous ce nom :

Mlle Chatillon, Caroline, Fol. dram. 1849.

Mlle Chatillon, Clélie, Alphonsine Simonin. Odéon 1856-70. On écrit d'elle en 1861 : « Joue convenablement les coquettes et les confidentes. Ce dernier emploi sied moins à sa physionomie éveillée. »

CHATOUST, Mme Antoinette, née Sainti, membre de la Société des artistes depuis 1840, Funambules 1857. — En 1859, Mme Antoinette Chatoust, âgée de 63 ans avec 41 ans de th. en province et à Paris, obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Elle vécut à Rueil et mourut vers 1873.

CHAUBERT, Mme. — Connue précédemment sous le nom de *Nicety*, joua *Phèdre* à Rouen, au th. de la rue des Charrettes, le 10 septembre 1773. En 1807, il y eut une Mme Chaubert mère au th. du Marais (124, rue vieille du Temple).

CHAUBERT, Mlle, fille. — Th. du Marais 1807. Une demoiselle *Chaubert jeune* remplissait l'emploi de jeune première à Rouen en 1821.

Iconographie : Mlle Victorine Chaubert, actrice, Bibl. nat., catal. Duplessis, n° 9310.

1. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., grav. par Julien.

2. En buste de ¾ à droite dans un ovale, lith. par Vigneron.

CHAUDESAIGUES, père, Charles, Barthélemy. — Né à Paris le 14 avril 1799, passa par le Conservatoire (1812). Horloger, il débuta dans les concerts vers 1831. Il composait les paroles, la musique, et chantait lui-même ses productions. Ce fut, avec Levassor, un des créateurs de la chansonnette. On a de lui la *Noce de Madame Gibou*, la *Lettre de Dumanet*, la *Valse du petit français*. Il mourut à Paris le 16 janv. 1858.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 9313. En buste de ¾ à gauche, lith. par Jules Gras.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CHAUDESAIGUES. — Fils du précédent, acteur aux Folies dramatiques en 1866-67. « Une petite voix aiguë en sifflet, pointue et perçante » écrit-on en 1866. « Le sombre Chaudesaigues se promène au café du théâtre, où il passe ses journées, tout seul, sans mot dire » 1868. Il entra par la suite au Châtelet 1874, puis aux Variétés où il tint les petits emplois. François des *Jolies filles* de Grévin, 5 juillet 1876.

CHAUDIER, Mme veuve, née Joséphine Hellequin. — Actrice septuagénaire et infirme en 1844, recommandée par les artistes de l'Odéon, obtint une petite pension de 120 fr. de la Société alors à ses débuts. Vivait encore en 1853.

CHAUDINET-Dumont, Mme Marie Verrière. — Membre de la Société des artistes depuis 1840, retirée du théâtre en 1847 après 42 ans de services, âgée de 68 ans en 1858, obtint une pension de 300 fr.

CHAUDOIN, Charles, Désiré. — Marseille 1849-1885. En 1881, Chaudoin, âgé de 68 ans, avec 26 ans de services, obtint une pension de 400 francs. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

CHAUDRINE, Mme. — Bruxelles 1793.

CHAUFFAT, Mme Victorine. — Soubrette, Verviers 1825.

CHAUFFERT de Toulaville, Mme Mathilde, née Loret ou Lauretti. — Nantes 1854-57, Angers 1858-60.



Mme Céline CHAUMONT, cliché Ghémar (1876)

CHAULIEU. — Premier rôle, Gand 1789.

CHAULIEU, Mme. — Premier rôle, Anvers 1789.

CHAULOUX, Mlle. — Jeune première, Foix 1851.

CHAULOUX, Mme Louise, Aurore, née Vivant. — Cherbourg 1864-65, Le Hâvre 1867, Cherbourg, directrice 1868-83. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884. Un Théodore Chauloux avait été directeur de troupe à Autun en 1837. Mme Louise Chauloux, longtemps directrice à Cherbourg, laissa la réputation d'une excellente femme, dévouée et charitable *(Rapport 1884)*.

CHAUMET, Mlle Julia, Félicie. — Variétés 1860-63.

CHAUMETTE, Lucien. — Ile de la Réunion 1863-64, Batavia 1865, Ile Maurice 1867-68, Port-Louis 1869, Porte St-Martin 1870, Port-Louis 1872-73, Ile Maurice 1874-79.

CHAUMONT, Jules de. — Premier comique th. des Variétés, Toulouse 1849-52, Bordeaux 1853, Vaudeville 1854-63, Bruxelles 1864-65. Abraham écrit en 1861 : « Chaumont, l'homme aux lunettes des *Faux Bonshommes*, a commencé aux Funambules. Il joue avec bonhomie les grimes et les ganaches, et il a créé différents types avec une certaine originalité. Chaumont est surtout voué aux maris... malheureux. »

Chaumont « modeste homme de bien » avait fait partie du comité de l'Association des artistes. Sentant sa fin prochaine (elle fut annoncée au Rapport de 1866), il écrivit à la Société pour lui confier la tutelle de son jeune fils. Ses vœux furent exaucés, et l'enfant fut placé au pensionnat Marelle (1866).

CHAUMONT, Mme Céline, femme Lefort, puis femme Mussay. — S'exerça à l'Ecole lyrique et débuta sous le nom de Mlle *Céline*. Abraham écrit en 1861 : « Mlle Céline, élève de Mlle Déjazet, a débuté (au th. Déjazet) dans le *Duel après le bal*. C'est encore une enfant, mais une enfant intelligente. » Soubrette agaçante avec une petite figure chiffonnée, toujours à son aise en scène, et parfois « trop à son aise ».

Dans la préface de son tome quatrième de « l'édition des Comédiens », Alex. Dumas fils a raconté comment il avait découvert Céline Chaumont aux Folies Marigny, en 1863, où elle jouait un petit acte, la *Bonne à tout faire*. Il la conduisit au Gymnase où, séance tenante, elle donna une audition.

« Elle parlait plus du nez que de la bouche, écrit-il, elle riait avec de petits hoquets guttuaux qu'elle prolongeait ou qu'elle suspendait de la façon la plus comique ».

Mlle Céline entra donc chez Montigny où, toute jeune encore, elle épousa son camarade Lefort, fils du chansonnier de ce nom, chansonnier et compositeur lui-même, et filleul de Levassor. Georges Lefort faisait partie, comme sa femme, de la troupe du Gymnase, mais fut enlevé prématurément par une maladie de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

poitrine. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1872.

Mme Céline Chaumont, futée, fine, maligne, avait apparu au Gymnase dans la rosière de *Montjoye*. Après avoir rempli de tout petits rôles dans l'*Ami des Femmes* (Balbine), *Un Mari qui lance sa femme* (Laure), les *Deux Timides* (Cécile), les *Oiseaux en cage* (Marthe), la *Poudre aux yeux* (Emmeline), les *Curieuses* (Francine), etc., on put la juger notamment dans le *Wagon des Dames* (21 juin 1866), *Nos Gens* (23 août) et le rôle de Niquette de *Fanny Lear* (13 août 1868), où elle se montra la plus charmante des soubrettes. Il faut encore citer l'*Autographe* et, au hasard, le *Roman d'une honnête Femme* (Tiennette), 4 nov. 1867, *Miss Suzanne* (Marthe), 3 déc. 1867, les *Grandes Demoiselles* (Rose), 10 mars 1868, etc.

On écrivait d'elle en 1868 : « Un aplomb imperturbable ; une crânerie irrésistible ; enfin, de la race théâtrale. Peut-être appuie-t-elle trop sur ce qu'il faut effleurer, mais en revanche elle vous lancera un mot risqué avec l'esprit le plus amusant. A la ville, simple et bourgeoise ; bonne mère de famille, affectionnant la campagne et son mari, M. Lefort ».

En quittant le Gymnase, Céline Chaumont entra aux Folies Marigny où elle débuta dans l'*Alphabet de l'Amour*, puis aux Menus-Plaisirs, où elle créa un rôle dans *Raymond Linday*. Les Bouffes la guettaient : elle y parut dans la *Princesse de Trébizonde*.

Cependant l'année 1870 arriva sans que Céline Chaumont eût trouvé un engagement qui la mit en lumière. C'est alors que les Variétés — peut-être sur le conseil d'Henri Meilhac qui lui avait déjà confié des rôles — songèrent à utiliser aussi la comédienne comme *diva*. Ces débuts eurent lieu dans les *Brigands*, rôle de Fiorella, puis dans le *Trône d'Ecosse*, d'Hervé. Revenue à la comédie, Mme Chaumont créa aux Variétés *Madame attend Monsieur*, les *Sonnettes*, *Toto chez Tata*, la *Petite Marquise*, l'*Ingénue*, toutes pièces signées Meilhac et Halévy et faites à sa taille.

C'étaient des saynètes aimables et piquantes, de petits tableaux parisiens très courts, où la secondaient merveilleusement José Dupuis et Baron, car l'art mièvre de Mme Chaumont n'était pas un art de longue haleine. Cette gaminerie apparente, longuement étudiée, ces effets détaillés, cette minutie plaisent et amusent un instant. Mais la répétition du même procédé fatigue à la longue et c'est l'écueil qu'avaient su si habilement éviter les auteurs. Pour ces raisons, Mme Chaumont fut avant tout une actrice *parisienne*, dont le genre spécial eût été peu compris loin du boulevard. Elle n'en resta pas moins une actrice fort aimée d'une partie de son public.

A part le rôle d'Illyrine, dans les *Merveilleuses* de Sardou, personnage sans portée dramatique, Mme Chaumont ne joua aucun autre ouvrage que ceux cités plus haut pendant son premier séjour aux Variétés. Le théâtre Taitbout qui allait ouvrir ses portes (oct. 1875) l'engagea pour jouer la *Cruche cassée*, musique de Vasseur. Mme Chaumont se méfiait seulement de sa voix. Elle écrivit à son directeur une lettre que l'on rendit publique ; elle s'excuse de son enrouement et déclare renoncer au rôle. On la fit revenir sur sa détermination, et la *Cruche cassée* fut donnée avec elle le 27 octobre.

Mme Chaumont fit sa rentrée aux Variétés avec la *Cigale* (6 oct. 1877), puis joua successivement à ce théâtre :

1878, 15 nov., la *Revue des Variétés*, rôle de Mme Chaumont.

1879, 11 janvier, le *Grand Casimir*, rôle d'Angélina.

Au Palais-Royal :

1880, 6 déc., *Divorçons*, Cyprienne.

1881, 21 déc., *Monsieur Garat* (reprise), M. Garat.

Aux Variétés :

1884, 21 nov., *Révisons*.

1885, 23 mars, la *Cigale* (reprise).

1886, 23 fév., le *Fiacre 117*, Anaïs.

P. Mahalin a défini ainsi le talent de Mme Chaumont :

> Talent nerveux et plein de chic
> Qui fait pâmer le bon public,
> Museau futé, grâces mutines,
> Chaumont marche dans les bottines
> De Déjazet dont elle a pris le tic !
> Vive, accorte, coquette, alerte ;
> Petits moyens, succès très grands ;
> Tout l'attrait d'une pomme verte
> Qui, parfois, fait grincer les dents !

Mme Céline Chaumont s'étant remariée avec M. Mussay, ancien artiste des Variétés, celui-ci prit en 1888 la direction du th. du Palais-Royal avec Briet, auquel succéda Boyer, en 1890. A partir de ce moment, Mme Chaumont fut chez elle, th. du Palais-Royal.

1889, 20 août, *Divorçons* (reprise).

1891, 18 nov., *M. l'Abbé*, rôle de Mme de Closrobin.

1893, réapparition aux Variétés, en janvier, *Toto et Tata* et la *Petite Marquise*.

Palais-Royal :

1894, 16 mai, le *Petit Abbé*.

1897, 30 mars, le *Parfum* (reprise).

M. Mussay quitta la direction du Palais-Royal en 1899. Il est actuellement (1904) administrateur de la Renaissance (direction Guitry) et Mme Chaumont habite Paris.

Biographie : F. Jayer, *Paris-Théâtre*, n° 141, 27 janv.-2 fév. 1876.

Bibliographie : Em. Abraham, *Acteurs et Actrices*. — Félix Savard, les *Petits Mystères de l'Ecole lyrique*, 1862. — *Les Théâtres en robe de chambre*, 1866. — A. Vizentini, *Derrière la Toile*, 1868. — G. Duval, l'*Année théâtrale*, 1875-77. — *Les Soirées parisiennes*, 1875-80. — P. Mahalin, *Au bout de la Lor-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

gnette, 1883. — Id. *Les jolies Actrices de Paris*, t. IV, 1884.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 141, cliché Ghémar.

CHAUNET, Mme (ou Chauner). — Th. Molière, Bordeaux 1793.

CHAUNEY, Victor. — Bordeaux 1853-56.

CHAUNIER, Jean. — Lyon 1847-49, La Haye 1850, Bruxelles 1852, Marseille 1853-57.

CHAUSAISE, Mme. — Porte St-Martin 1824.

CHAUVAUX. — Deuxième comique, Toulouse 1837, Bruxelles 1839-40.

CHAUVEAU, Mme Céline Crétiny. — Le Hâvre 1875-77, La Haye 1878, Liège 1879-81, Rouen 1883-85, Paris 1886-89, Rouen 1890, Paris 1891, Rouen 1892-94, Paris 1895, Rouen 1896, Paris 1897, Rouen 1898. Habitait Rouen en 1902.

CHAUVEAUX, Jean, Louis. — Brest 1865-69, Nantes 1870-72, Paris 1873-74, Liège 1875-76.

CHAUVEL, Mme Elisa. — Le Caire 1868-72, Neuchâtel 1873-75.

CHAUVIÈRE, Mme, ou Chauvières, Marie, Mathilde, Eléonore. — Palais-Royal 1851-54. Créa des rôles dans le *Chapeau de paille d'Italie* (14 août 1851) et les *Crapauds immortels* (10 déc.). Faisait encore partie de l'Association des artistes en 1863.

CHAUVIGNÉ, Mme. — Banlieue 1825-26. Sous ce nom : Troisième amoureuse, Moulins 1828. — Caractères, Lisieux 1829.

CHAUVIN. — Troisième amoureux, Loiret 1827.

CHAUVIN, le petit. — Gymnase 1845, Th. Comte 1852.

CHAUVIN, Mme de Bouhelier, Marguerite. — Odéon 1854-55, Ambigu 1856, Bordeaux 1857-1859.

CHAUVIN, Mme, Victorine. — Gaîté 1890-93.

CHAUVREAU. — Folies dram. 1885.

CHAVANNES. — Sous ce nom :

Mme CHAVANNES, deuxième duègne, Avignon 1825.

Mlle CHAVANNES, utilités, Nantes 1826.

CHAVANNES, utilités, Amsterdam 1827.

CHAVANNES. — Etant allé en 1851 régler un petit héritage à Bruxelles, Chavannes fréquenta des comédiens et se fit acteur. Engagé d'abord comme premier amoureux à Bruxelles — un jeune premier de ce nom était à Châlons en 1852 — il passa à Bruges, puis à Reims 1854, Genève 1855-59, ville où il était très apprécié. On le vit aussi à St-Etienne. Est-ce encore lui qu'il faut reconnaître dans Louis-Victor Curton dit *Chavannes*, à Bordeaux 1861-64 ? Bref, Chavannes devint l'administrateur du th. des Variétés, à Paris, et mourut vers 1889.

CHAVANON, Mme Anna, née Senterre. — Commença sa carrière sous le nom de *Senterre*. Genève 1867-68, Amiens 1869-73, Genève 1874-76, Gand 1877, Amiens 1878, sous le nom de *Chavanon*, Anna, née Senterre, Bordeaux 1879, Montpellier 1880, Douai 1881, Béziers 1882, Gand 1883-85, Nice 1886, Besançon 1887. Mourut en cette ville. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888. (V. Chavanon Alfred, V. Senterre).

CHAVANON, Alfred. — Toulouse 1874-75, Genève 1876, Gand 1877, Amiens 1878, Bordeaux 1879, Montpellier 1880, Douai 1881, Béziers 1882, Gand 1883-85, Nice 1886, Besançon 1887, Paris 1888-91, Béziers 1892-98, Toulouse 1899, Béziers 1901. Habitait cette ville en 1902.

CHAVANT, Antoine, dit aussi *Marius*. — Membre de la Société des artistes depuis 1841, né à Ternay (Isère), le 25 juin 1807, passa trente ans au théâtre, à Paris, en province, à l'étranger, Porte-St-Martin 1849. Retiré en 1858, 4, place du Petit-Pont, à Paris, il reçut 200 fr. de pension, et sa mort fut annoncée au Rapport de 1878.

CHAVEL, Mlle. — Première soubrette. Lille 1799.

CHAVENT. — Grande utilité, Rouen 1834.

CHAVENTRÉ, Eugène. — Montparnasse 1860-1863, Rennes 1864-65.

CHAVIGNY, Mlle Rosalie. Victorine. — Variétés 1849-50, Paris 1852-65. Reparaît en 1873 sous le nom de Mme *Alexandre*, Rosalie, Victorine dite *Chavigny*. Villefranche 1873-80, Bar-le-Duc 1881, Paris 1882-84, Bar-le-Duc 1885, Paris 1886, Port-Louis 1887-1900. En 1898, une pension de 300 fr. (sur la fondation Bellon) lui fut accordée. Son nom disparut de l'Annuaire en 1901. Elle avait appartenu 58 ans à l'Association.

CHAVIL, Mme. — Th. Palais Variétés 1793.

CHAYLA, Mlle. — Th. du Panthéon 1840. Vivait en 1849.

CHAZEL, père. — Débuta à la Comédie-française le 16 janvier 1786 par le rôle d'Auguste, dans *Cinna*, et celui de Dupuis, dans *Dupuis et Desronais*. Il parut de nouveau dans *Cinna* à Lille, le 31 juillet 1787, et appartint

EFERUS - Recherches & Classification numériques

au théâtre de Nantes en 1791, et de Marseille 1792-93. En 1800, il est de retour à Paris et joue les pères au th. Molière. L'année suivante, il joue la tragédie au th. du Marais. En l'an XI, il était attaché comme professeur au th. des Jeunes-Elèves. A partir de ce moment, il est assez difficile de le distinguer de son fils, car on les désigne tous deux de la même façon. Nous croyons cependant retrouver *Chazel père* à Gand (père noble), en 1808, à moins que ce ne soit son fils, le suivant.

CHAZEL, fils. — Marseille 1793, où il devait être encore fort jeune. Chazel, dont on écrivit souvent le nom *Chazelle* ou *Chazelles*, venait de province lorsqu'il débuta à Paris, le 2 avril 1808, au th. de l'Impératrice, par le rôle de Dorval, dans le *Mari intrigué*, et par celui de Dorlange, dans le *Parleur éternel*. Le 6, il continua ses débuts par le rôle de Beauval, dans les *Voyageurs*. La même année, son nom figura sur l'affiche des Variétés étrangères. Le 15 mai 1809, nouveau début au th. de l'Impératrice, par le rôle de Dominique, dans la *Brouette du Vinaigrier*. Nous retrouvons dès lors son nom dans les pièces suivantes :

1810 14 mai, le *Luxembourg*.
— 31 mai, *Jeunesse et folie*.
— 28 août, les *Frères à l'épreuve* (rep.)
1811 21 fév., la *Femme innocente*, etc.
— 25 juin, le *Café du printemps*.
1814 12 avril (Odéon), la *Servante Maîtresse*.
— 19 juillet, la *Partie de chasse*, de Charles Maurice, pièce de circonstance, où Chazel reproduisait les traits de Louis XVI. (V. *Epaves*, p. 112-113).
1815 2 mars, la *Journée des dupes*.

Le 19 avril 1814, Chazel avait signé avec ses camarades Clozel et Armand Dailly, une requête au Ministre de l'Intérieur pour se plaindre de leur triste condition, et obtenir l'autorisation de se réunir en société. Une pétition semblable — ou la même ? — fut remise par ces trois artistes à Monsieur au moment où il passait une revue de la Garde nationale.
1816 1 janv. *Quelques scènes impromptu*.

En juillet de cette année, il y a 12 sociétaires, dont Chazel, à trois quarts de part.

1816 10 août, les *Deux Philibert*, gd succès.
1817 3 juillet, les *Deux Anglais*, succès.
— 31 décembre, *Une Macédoine*.

En 1819, Chazel faisait partie du Comité d'examen pour les débuts, et du Comité de lecture pour la réception des pièces. Il était en plus, secrétaire du théâtre : « plein de rondeur et de zèle dans les financiers et les paysans, écrit-on alors, mais malheureusement sur le retour. »

1823 20 déc., le *Siège de Gênes*.
1824 26 févr., les *Distraits*.

Voici quelques jugements portés sur cet artiste :

1810 : « Chazel tient l'emploi de financiers : il a bien le physique de ses rôles : il les joue avec beaucoup de naturel et de vivacité. On l'a distingué particulièrement dans la *Brouette du Vinaigrier* et dans le *Fils par hasard*. »



CHAZEL, fils.
d'après P. L. (*Bibl. nat.*)

1811 : « Chazel brille au milieu de la réunion actuelle. Il est fort bien placé dans le rôle de l'*Alcade de Molorido*, très plaisant sous le costume du Tyran, dans le *Retour d'un avisé*, comme sous les traits du bijoutier, dans *Jeunesse et folie* ».

Chazel, acteur, caissier, administrateur, secrétaire de l'Odéon, rue des Fossés M. le prince, 1810, rue de Vaugirard, 15, 1816-24, devait cependant, après un essai au th. de Madame, retourner à la province, d'où il sortait : Bordeaux 1825, Amsterdam 1826-27, Bruxelles 1828, th. des Nouveautés, début, le 4 août 1828, dans le rôle de Jacques, de *Julien*, grand th. de Lyon 1829-34. Il mourut dans cette ville en 1834.

Bibliographie : *Opinion du parterre*, 1808-1813. — *Petite biographie*, 1821. — *Grande biographie*, 1824. — Harel, *Dict. théâtral.* 1825. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I et II.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis n° 9367.

1. En pied, de face, lith. par P. L.
2. En pied, de 3/4 à droite, lith. par P. L.
3. En pied de face (cost. de th.) publié par Remonsnet et Bance.

CHAZEL, Mme. — Caractères et premiers rôles, Gand 1808.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CHAZOTTE. — Troisième comique, Gand 1834.

CHEDIVY. — Th. du Luxembourg 1863.

CHELU, Edouard, Félix. — Antilles 1863-65.

CHELU, Mme Caroline, Micheline, née Talichet, dite aussi *Blanche*. (V. Talichet). — Membre de l'Association des artistes depuis 1869. Agée de 62 ans en 1899 avec 33 ans de théâtre, Mme Chelu reçut la pension de 500 fr. Habitait Paris en 1903.

CHEMINADE, Mme Céline. — Anvers 1887-88, Saïgon 1889-90, Angers 1891-94.

CHENAL, Louis. — Castelnaudary 1849, Quimper 1850.

CHÊNE, Mme Alice, Adélaïde, Thérèse, Elina Chalandre dite.-- Matinées de Ballande à la Porte-St-Martin. (Marianne, de *Tartufe*), 24 janvier 1875. Tournée Léautaud en France, mai 1876 (rôle de Mme Clarkson, dans l'*Etrangère*). Odéon 1880-85.

CHENEST. — Rôles de convenance, Dieppe 1851, deuxièmes pères, Périgueux 1852.

CHENIAUX - Franville, Laurent, Floridor.— Membre de la Société des artistes depuis 1840. Agé de 66 ans en 1859 avec 43 ans de th. à Lyon. Retiré en 1857, il reçut 300 fr. de pension et vécut à Villeurbanne, près Lyon, mort vers 1860.

CHENIER, Mme. — Th. du Palais Variétés 1793, th. de la Cité 1794.

CHENIER. — Petits emplois, Vaudeville 1801-1802.

CHÈRE. — Folies dram. 1848.

CHÉREAU. — Délassements com. 1856.

CHÉRET, Mme.— Jeune amoureuse, Nouvelle-Orléans 1824-25, Liège 1826, le Hâvre 1828.

CHÉRI, Louis, Antoine. — Acteur de mélodrame, tenait l'emploi de second et troisième amoureux au th. de la Gaîté, à Bordeaux, en 1817-18, aux appointements de 1,900 fr. Il débuta à Paris le 12 mai 1821 à la Porte-St-Martin, dans *La Tante* et le *Bourgmestre*. Il tenait l'emploi de deuxième amoureux, et la *Grande biographie* (1824) en fait le plus grand éloge : un jeu franc et sans afféterie, un organe sonore. Chéri était donc très aimé au boulevard. Le 1er mars 1824, il passa à l'Ambigu et débuta par les rôles de St-Clair, dans le *Mari confident*, et d'Edouard, de *Calas*. « Cet acteur, qu'on avait déjà vu à la Porte-St-Martin et au Gymnase, dit l'*Almanach Barba*, a de l'intelligence, de la noblesse et de la chaleur. » Ce n'est pas l'avis de Harel, qui le qualifie ainsi (1825) : « Comédien nomade, qu'on a vu successivement à la Porte-St-Martin, au Gymnase et à l'Ambigu comique, médiocre acteur de vaudeville, mauvais acteur de mélodrame. » La *Petite biographie* (1829) le reporte aux nues. En 1831-32, il est revenu à la Porte-St-Martin : « Il porte assez bien l'habit brodé, mais il a toujours l'air aviné. Le rôle du Marquis de Dreux-Brézé, dans *Mirabeau*, lui fait beaucoup d'honneur. »



CHÉRI, du Cirque Olympique (1828).

Nous retrouvons ensuite son passage à la Gaîté, 1834 et 1837, au Cirque Olympique, 1845.

« Chéri a joué très convenablement le rôle de l'Empereur, écrit Th. Gautier, à propos de l'*Empire* au Cirque, février 1845, il porte le petit chapeau et la redingote grise, de manière à retracer des silhouettes devenues populaires. » Th. Historique 1849. Pendant dix ans, Chéri, Louis, un des fondateurs de la Société des artistes, fit partie du Comité de cette association. En 1850, il entra comme pensionnaire à la Comédie française, mais ne fit que passer. En 1852, un Chéry (?) est à Rouen. En 1852-53, Louis Chéri, que l'on écrit aussi *Chéry*, est rentré à la Porte-St-Martin.

Devenu vieux, Chéri retourna à Bordeaux, 1856-59. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1861. Ses camarades donnèrent une représentation au bénéfice de sa veuve.

Bibliographie : *Grande biogr. dram.*, 1824.— Harel, *Dict. th.*, 1825. — *Petite biogr.*, 1829 et 1831-32.— J. Arago, *Foyers et coulisses*, 1852.

CHÊRI, Mme. — Selon toute apparence, femme du précédent, Porte-St-Martin 1821, même domicile.

CHÉRI, Mme Coriolis. — Jeune première, Calais 1825-26.

CHÉRI-Menau ou Meneau. — Acteur du Cirque Olympique 1826-37. Sa mort, survenue à Paris le 17 février 1845, fut annoncée au Rapport de la même année.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CHÉRI-Cizos, Jean-Baptiste, fils de Thomas Cizos, et père de Rose Chéri. — Etait né vers 1802. Après avoir fait partie pendant trois ans d'une troupe lyrique et dramatique ambulante, en compagnie d'une famille Garcin, il en avait épousé une des filles, du même âge que lui, Sophie-Juliette. C'est ainsi que Rose Chéri naquit, à Etampes, le 27 octobre 1824, alors que la troupe se trouvait de passage en cette ville.

Voici, par curiosité, un tableau du th. de Bourges 1828, et l'on verra que la *troupe* ne se composait que des membres des deux familles:

MM. Garcin père, directeur et chef d'orchestre.
Prosper Garcin, première haute-contre et *Philippe*.
Théophile Garcin, premières basses-tailles et *Laruette*.
Chéri-Cizos, *Martin* et jeunes premières basses-tailles.
Cizos père, *Laruelle*.
Mmes Joséphine Garcin, fortes prem., *Dugazon*.
Adèle Garcin, première chanteuse.
Chéri Garcin, *Dugazon*, soubrettes, ingénuités.
Cizos, souffleuse.
Manuel Garcin, rôles d'enfants.
Hippolyte Garcin, rôles d'enfants.
Clarice Garcin, rôles d'enfants.
Rose Chéri, rôles d'enfants.

Nous dirons, à l'article *Rose Chéri*, la façon dont Chéri-Cizos fit de sa fille un petit prodige, et nous rappellerons ici sa triste fin. Lorsqu'il apprit que M. Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase, voulait épouser sa pensionnaire, le pauvre homme fut frappé d'aliénation mentale, et dans un accès de fièvre chaude, se jeta par la fenêtre, événement qui recula la date du mariage.

Chéri-Cizos, outre les services énumérés plus haut, avait été jeune premier dans le Loiret et l'Eure-et-Loir, 1825-27, et basse-taille à Bourges, 1828-29, dans l'Yonne, 1830, à Bourges, 1831, Lorient, 1834. Et c'est de cette famille Chéri-Cizos-Garcin où tous les membres se rendaient utiles, selon leur âge, que Mirecourt disait : « Jamais, dans les villes où elle séjournait, la troupe ne causait le moindre scandale. Chacun de ses membres se distinguait par les mœurs les plus régulières et par des allures tout à fait en dehors du cabotinage. » — Cet article est naturellement complété par celui de Rose Chéri.



ROSE CHÉRI, d'après Carey (1850).

Chéri. Les portraits suivants se rapportent évidemment à l'un ou à plusieurs des artistes qui précèdent.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis, 9412.

1. En pied de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par B., 1828.
2. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par Fauconnier.
3. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par Ochard.

CHÉRI, Mme Sophie, Juliette, née Garcin. — Femme du précédent et mère de Rose Chéri. Née vers 1802. Etampes 1824, Loiret, Eure-et-Loir 1825, Bourges 1828-29, Yonne 1830, Bourges 1831, Lorient 1834. Tenait l'emploi des soubrettes et des deuxièmes dugazons.

CHÉRI, Mme Rose, Marie Cizos dite, femme Lemoine-Montigny. — Fille des précédents, née à Etampes le 27 octobre 1824. Enfant de la balle, la jeune Rose, qui accompagnait ses parents dans toutes leurs pérégrinations à travers les provinces, jouait déjà des rôles d'enfants à six ans, à Bourges. En 1832, à Bayonne, elle dansait un boléro intercalé pour elle dans la *Muette de Portici*. Son grand-père maternel, excellent musicien, chef d'orchestre de la troupe, lui apprit le piano, mais l'enfant ne montrait d'aptitudes que pour la comédie.

A Nevers, en 1834, Rose et sa sœur Anna, plus jeune qu'elle d'une année, jouèrent dans le *Mariage enfantin* les rôles créés au Gymnase par Déjazet et Léontine Fay. Cizos, en voyant le succès remporté par ses enfants, sollicita un privilège pour son compte, et parcourut les provinces avec ses deux filles et son fils Victor, le plus jeune des trois enfants. (V. Chéri Victor.) Les *Enfants d'Edouard*, le *Petit-Poucet*, faisaient partie du répertoire à Clermont, Limoges, Périgueux.

Ce fut dans cette dernière ville, en 1841, que Rose eut l'occasion de jouer avec un rare bonheur le rôle de Marie, dans la *Grâce de Dieu*, en présence de Mme Loïsa Puget, l'auteur de la romance si populaire dont s'étaient inspirés les auteurs de la pièce. Frappée de ces heureuses dispositions, Mme L. Puget recommanda Rose au préfet de la Dordogne, qui n'était autre que le célèbre Romieu. Fidèle à son esprit d'autrefois, on prétend même que

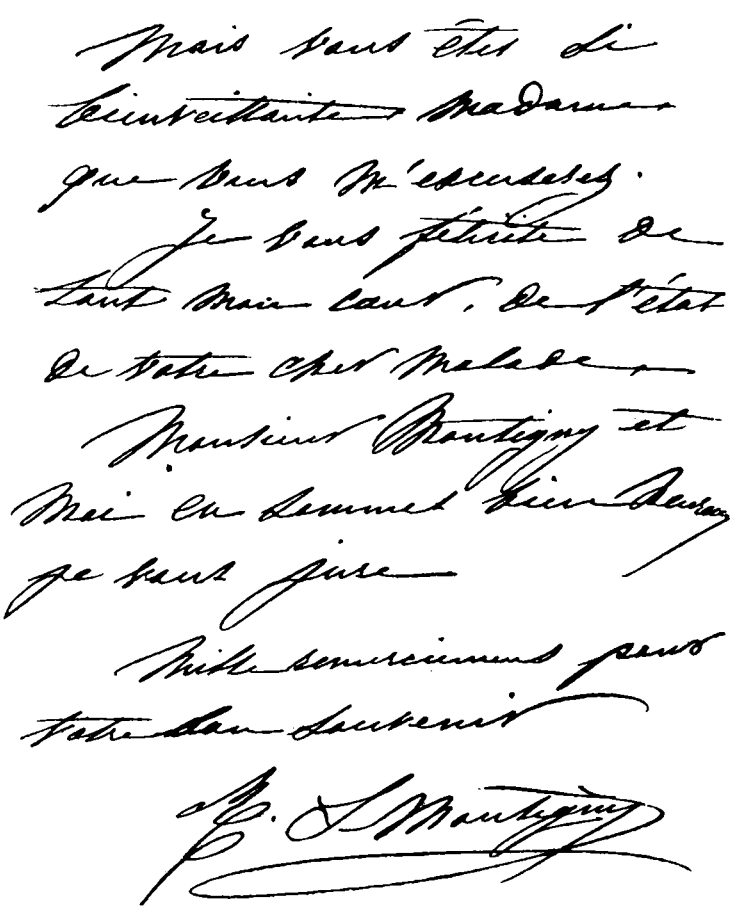
EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'humoriste appelait les deux sœurs « Une jolie paire de Cizos ».

Romieu remit une lettre pour son ex-collaborateur et ami Bayard, et toute la famille prit le chemin de Paris.

Engagée à l'essai au Gymnase, Rose débuta le 30 mars 1842 par le rôle d'*Estelle*, sous le nom de Marie C... Elle parut timide, plus correcte que gracieuse, mais disant bien. Au total, l'effet fut médiocre. M. Trubert, un marchand de rubans, qui dirigeait alors le Vaudeville, et Roqueplan, qui trônait aux Variétés, refusèrent de l'engager. Samson, à qui la jeune fille fut présentée, déclarait qu'il lui fallait dix-huit mois d'études. Les ressources de la famille s'épuisaient.

Chéri-Cizos fit une nouvelle tentative auprès de Monval, régisseur au Gymnase. On consentit à l'engager pour un an, à raison de 75 francs par mois, pour jouer les « encas ». Il a été vendu récemment (18 janvier 1902) une curieuse lettre de Monval à Rose Chéri. Cette lettre est du 5 juillet 1842. Le régisseur du Gymnase l'informe que Mlle Nathalie ne peut pas jouer, et il a recours à elle pour la remplacer dans une *Jeunesse orageuse*. « Vous pouvez être sans inquiétude sur la manière dont s'opérera ce remplacement, lui dit-il, nous avons intérêt à vous ménager et vous pouvez vous en rapporter à moi pour faire une annonce qui vous vaudra un bon accueil. »



LETTRE AUTOGRAPHE DE ROSE CHÉRI (coll. Lyonnet).

Le public murmura bien un peu en ne voyant pas son actrice favorite, mais la remplaçante se montra si charmante que l'on réclama son nom à grands cris. Le régisseur Monval vint annoncer qu'elle s'appelait Rose Chéri.

Dès lors, sa carrière théâtrale se dessine, rapide et brillante. Dès août 1842, Th. Gautier salue la nouvelle venue dans le *Premier chapitre :* « Enregistrons seulement les heureux débuts de Mlle Rose Chéri, dont le nom charmant et le talent délicat ont favorablement disposé toute la critique. »

Il écrit encore le 13 septembre, à propos de *Céline :* « Cette jolie débutante (Rose Chéri) réussit beaucoup parce qu'elle est simplement une jeune fille toute naturelle, et n'a pas trop l'air d'une actrice ; c'est le plus rare des talents. »

Le 16 décembre 1844, à propos de *Rébecca :* « La pièce est fort bien jouée par Mlle Rose Chéri. »

Nous enregistrons : (les dates sont celles des feuilletons de Th. Gautier).

1845 janvier, *Mlle de Cérigny.*

— juin, *Grande Dame et Grisette.*

(Assaut d'esprit entre Mlles Rose Chéri et Désirée.)

1846 janvier, la *Loi Salique.*

« Mlle Rose Chéri a joué son rôle avec ce naturel, cette intelligence et cette grâce qui lui assignent le premier rang parmi les actrices du vaudeville. »

Car il est à remarquer que ce n'est que plus tard qu'on la jugera comme comédienne.

1846 avril, *Geneviève* ou la *Jalousie paternelle.*

— juin, Voyage à Londres.

— août, *Clarisse Harlowe.*

« Que dire de Rose Chéri ? Cette jeune actrice, quoique nous ayons toujours tenu compte de ses belles qualités, nous déplaisait au fond comme une petite merveille de serre chaude ; nous redoutions en elle une Mars in-32. Elle a, cette fois, dissipé toutes nos préventions. »

1846 décembre, la *Protégée sans le savoir.*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1847 juillet, *Charlotte Corday*.

Ici, le critique fait ses réserves, et comme on avait un peu trop vanté l'actrice et son « merveilleux » talent : « Eh bien, écrit-il, nous avions cru, jusqu'à présent, que Mme Rose Chéri avait un talent, non merveilleux, mais propre, honnête, soigneux, un peu bourgeois, très bien à sa place au Gymnase. Voilà tout. »

1848 avril, le *Marchand de jouets d'enfants* (rôle de la jeune aveugle).

1849 janvier, *Mme Marneffe*.

« Mme Rose Chéri jouant une rouée, tel est le contraste sur lequel on a compté pour le succès... L'intelligente actrice a trouvé plusieurs effets piquants dans ce rôle opposé à sa nature. »

1849 octobre, *Graziella*.

1851 novembre, *Bettine*, d'Alfred de Musset.

Paul de Musset a raconté que son frère Alfred, en voyant jouer *Clarisse Harlowe*, avait été pris d'une telle admiration pour l'actrice, qu'il était allé l'entendre 30 fois de suite. Il avait donc voulu écrire une pièce pour elle ; mais l'accueil en fut assez froid.

1852 avril, le *Piano de Berthe*.

« Mme Rose Chéri a joué avec le charme, la distinction, l'élégance d'une femme du monde et d'une maîtresse de grande maison. »



CARICATURE DE ROSE CHÉRI
dans *Le Père Prodigue*, par Marcelin (1860).

Rose Chéri, admirée, fêtée comme artiste et comme femme, trônait au Gymnase, mais sans pose. Hors du théâtre, elle était d'une grande piété. S'étant vu un jour, elle et sa sœur, refuser la communion par un prêtre intolérant, elle en appela à l'archevêque de Paris, Mgr. Affre, qui donna l'autorisation demandée.

Sur ces entrefaites, Poirson, fatigué de la lutte avec les auteurs dramatiques, avait cédé la direction de son théâtre à Auguste Lemoine, plus connu sous le nom de Montigny, auteur et acteur.

L'habileté de Montigny, d'une part, la vogue ramenée à ce théâtre grâce à Rose Chéri et Bressant d'autre part, relevèrent le Gymnase, et c'est alors, dit Mirecourt, que la jeune actrice reçut un jour la visite de Scribe, qui venait, disait-il, lui offrir un rôle original et nouveau : — Un rôle dramatique ? dit-elle. — Oh ! non, j'espère bien que non. — J'entends : la pièce finit par un mariage. — Point, mon enfant ; c'est par un mariage qu'elle doit commencer. Et il lui expliqua qu'il était chargé par Montigny, son directeur, de demander sa main.

Aucune femme n'était plus digne de cette union. De ce jour la fatalité s'attacha sur cette famille : la veille de son mariage, Cizos père, devenu fou — fou de joie sans doute —, se jeta par la fenêtre et alla se briser sur le pavé. Plus tard, on verra de quelle façon terrible finit la pauvre Rose Chéri. Le fils qu'elle sauva devait mourir mordu par un chien enragé. Son frère Victor se pendit rue du Temple. Sa sœur Anna devint à peu près folle après la mort de son mari et de sa fille. Montigny mourut ruiné, mais, continuons :

Le mariage, retardé par la mort de Chéri-Cizos, eut lieu le 12 mai 1847. Mme Rose Chéri devint, par cette union, la belle-sœur de Loïsa Puget, qui avait épousé Gustave Lemoine, frère du directeur. En 1848, la situation du théâtre fut compromise. Rose Chéri voyant les efforts de son mari pour tenir tête à l'orage, vendit ses diamants, se prodigua comme artiste, fit payer tout le monde, ne toucha pas un centime à la caisse, et poussa le désintéressement jusqu'à aller jouer en province pour faire face aux engagements du Gymnase. En 1848, en juin, elle installa une ambulance au théâtre. Lord Normanby, alors ambassadeur d'Angleterre à Paris, écrivit dans son journal, après l'avoir vue à l'œuvre : « Mme Rose Chéri montrait ainsi qu'elle sait aussi bien compatir aux besoins de l'humanité et adoucir ses peines que charmer ses ennuis. »

La Comédie française, après avoir cherché à l'attirer, essaya de lui nuire. Au Gymnase, elle avait joué le rôle de Victorine, dans le *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, et le succès avait été complet, retentissant. Les sociétaires de la rue Richelieu firent défendre les représentations de cette pièce.

Mme Rose Chéri réalisait les types les plus divers, passant de la chaste Clarisse à Diane de Lys et à la Baronne d'Ange. Elle créa ou reprit des rôles au Gymnase, dans le *Premier*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Chapitre, *Céline ou la famille de l'absent*, *Georges et Thérèse*, les *Deux Favorites*, *Francesca*, *Jean Lenoir*, *Daniel le Tambour*, *Angélique*, *Alberta première*, la *Raison propose*, *Rébecca*, *Mme de Cérigny*, la *Belle et la Bête*, *Dame et Grisette*, *Un changement de main*, les *Couleurs de Marguerite*, *Un droit d'ainesse*, *Noémie*, la *Maitresse de la maison*, la *Loi Salique*, la *Mère de famille*, *Georges et Maurice*, *Geneviève* ou la *Jalousie paternelle*, la *Protégée sans le savoir*, *Irène* ou le *Magnétisme*, *Charlotte Corday*, la *Déesse*, *Suzanne de Croissy*, *Léonie*, les *Filles de la Liberté*, *Royal Pendard*, le *Marchand de jouets d'enfants*, la *Niaise de St-Flour*, la *Comtesse de Sennecy*, *Madame Marneffe*, *Clélia ou les filles du docteur*, le *Bouquet de violettes*, *Brutus lâche César*, le *Philosophe sans le savoir*, *Quitte pour la peur*, *Mauricette*, *Graziella*, le *Cachemire vert*, la *Bossue*, les *Bijoux indiscrets*, *Faust et Marguerite*, *Un divorce sous l'Empire*, la *Fille du Roi René*, le *Collier de perles*, *Manon Lescaut*, *Bettine*, le *Mariage de Victorine*, *Madame Schlick*, les *Vacances de Pandolphe*, le *Piano de Berthe*, le *Démon du foyer*, la *Parjure de Jules Denis*, *Thérèse ou Ange et Démon*, le *Fils de famille*, *Philiberte*, le *Pour et le Contre*, *Diane de Lys*, la *Crise*, le *Gendre de M. Poirier*, *Flaminio*, *Ceinture dorée*, le *Demi-monde*, *Françoise*, *Une femme qui déteste son mari*, le *Verrou de la reine*, la *Question d'argent*, le *Fils naturel*, le *Cheveu blanc*, *Marguerite de Ste-Gemme*, *Preuve d'amitié*, *Marie*, *Un père prodigue*, *Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit*, les *Pattes de mouche*, la *Dame aux Camélias*, la *Vertu de Célimène*.

Mais la maturité guettait, aussi précoce que le talent l'avait été. A 35 ans, elle paraissait déjà beaucoup plus âgée qu'elle ne l'était en réalité. Et puis elle avait eu trois enfants. L'aîné fut atteint d'une angine. Elle ne voulut pas s'éloigner de son chevet. L'enfant fut sauvé, mais elle mourut victime de son dévouement maternel le 22 septembre 1861. Mlle Victoria, qui devint Mme Lafontaine, avait été son enfant d'adoption et son élève privilégiée. Modeste, chaste, bonne, gracieuse, telle fut Rose Chéri, l'une des plus grandes comédiennes du XIXe siècle, des plus simples, des plus naturelles, et qui avait su être de plus, un modèle d'abnégation, d'honorabilité, de vertu. Ses obsèques, célébrés le 24 septembre, dans la petite église de Passy, furent solennelles. Trois discours furent prononcés sur sa tombe, par le Baron Taylor, Léon Laya et Samson. L'assemblée des artistes décida d'inscrire son nom — « objet de respect et d'émulation » — sur la liste des sociétaires perpétuels.

Un admirateur lui avait dédié une petite brochure de 36 pages, accompagnée d'un frontispice sur bois par Ed. Coppin (répété p. 16), *Histoire de la patronne des comédiens* (ses succès, sa mort, sa canonisation, sa fête), par un ancien acteur (?) Paris, Desloges, 1847. C'est l'histoire présumée de la comédienne d'Antioche (Ve siècle) devenue Ste-Pélagie, et dont la fête est célébrée le 8 octobre.

Ch. Monselet, dans ses *Premières représentations*, écrivit (septembre 1861) un très bel article sur Mme Rose Chéri : « A voir ce point de départ et à deviner les hasards de la vie dramatique, on se demande où Mme Rose Chéri prit cet air de distinction, de réserve, qui est demeuré toujours le caractère dominant de son talent. » Parlant de *Clarisse Harlowe* : « Jusqu'alors Mlle Rose Chéri n'avait pas abordé le drame ; elle s'était contentée de rôles à demi-teintes. Elle fut touchante autant qu'il est possible de l'être ; son agonie du troisième acte est restée célèbre dans l'histoire du théâtre. »

Et plus loin : « Pour comprendre l'étonnante souplesse de son talent, il faut l'avoir vue dans le *Mariage de Victorine* et dans le *Demi-Monde* ; Victorine et la Baronne d'Ange sont les deux figures antipodiques par excellence : une vierge, une courtisane. » Elle fut admirable dans les deux créations. De même pour la grande dame de *Diane de Lys* et la grisette du *Fils naturel*, ou la délicieuse bourgeoise de la *Crise*.

Biographie : Lorsay, les *Th. de Paris*, 1854, notice par Max de Revel. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Galerie historique* (ct à la troupe de Nicolet). — Eug. Mirecourt, *Rose Chéri*.

Bibliographie : *Almanach Barba*. — Th. Gautier, *Hist. de l'art dramatique*. — J. Arago, *Foyers et coulisses*, 1852. — Le *Monde illustré*, 28 sept. 1861, art. de Monselet. — Ch. Monselet, les *Premières représentations célèbres*. — Coll. autogr. A. Bovet no 1400.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis no 9413.

1. En pied, de 3/4 à droite, lith. par H. Colette (1854), d'après Eust. Lorsay.
2. En buste, de face, grav. par Auguste Hussener.
3. A mi-corps, de face (cost. de th.), lith. par Menut-Alophe.
4. A mi-corps, de 3/4 à gauche (cost. de th.), lith. par Menut-Alophe.
5. En buste, de face, lith. par Menut-Alophe.

Sur cette planche se trouve le portrait d'Anna Chéri, dame Lesueur.

Complément de la Troupe de Nicolet, eau-forte, en buste, par Fugère.

Biographie Mirecourt, en buste, de face, gr. Carey.

Buste par Dantan jeune, reproduit dans le *Monde illustré*, no 234, 5 octobre 1861.

Journal amusant, no 218, 3 mars 1860, caricature par Marcelin (le *Père Prodigue*).

CHÉRI, Mme Anna, Jos., née Chéri-Cizos, femme Lesueur, sœur cadette de Rose Chéri,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

née en 1826. — Suivit d'abord les pérégrinations de sa famille et vint avec elle à Paris. Engagée au Gymnase quelque temps après sa sœur, elle tint d'abord l'emploi des soubrettes, puis, à la retraite de Mlle Mélanie, celui des duègnes, auquel la destinait plutôt son physique ingrat. En 1852, elle épousa Lesueur, artiste du même théâtre, et devint veuve le 5 mai 1876. De ce mariage, étaient nées deux filles, dont l'une mourut, âgée de 20 ans, et l'autre épousa un architecte à Paris. Mme Chéri-Lesueur, belle-sœur, par conséquent, de Montigny, directeur du Gymnase, fut de toutes les pièces pendant plus de trente ans. Abraham disait en 1861 : « *Une femme qui se jette par la fenêtre*, le *Pressoir*, la *Femme qui trompe son mari*, sont ses meilleures pièces ».

Mme Chéri-Lesueur était très appréciée de Scribe. M. Buloz voulut l'engager avec sa sœur à la Comédie française. Dans le rôle de Lady Barbara de *Flaminio*, où elle faisait une Anglaise maniaque, elle eut tout le succès de la pièce. Son physique lui nuisit beaucoup pour sa carrière, car le talent ne lui manquait pas. Elle parut pour les dernières fois dans la reprise de *Nos bons Villageois* (23 fév. 1875), rôle de la mère Buisson, reprise des *Grandes Demoiselles*, 6 déc. 1877, rôle de Béatrix, et dans d'autres rôles du répertoire, et cessa de faire partie de la troupe du Gymnase à la mort de M. Montigny (6 mars 1880). Accablée par des chagrins intimes, la mort de son mari et d'une de ses filles, Mme Chéri-Lesueur, qui fut toute sa vie un modèle de vertu et de bonté, très pieuse, se retira tout à fait du théâtre. Elle habitait Paris en 1903.

Iconographie : V. Rose Chéri.

CHERI, Victor. — Frère des précédentes et le dernier des trois enfants de Chéri-Cizos, parut sur la scène à l'âge de quatre ou cinq ans. Dans les tournées organisées par son père, c'est lui qui faisait le rôle du *Petit-Poucet*. A Paris, Victor Chéri renonça au théâtre pour se consacrer à la musique. Le 15 juillet 1846, Rose Chéri sollicitait d'Auber, directeur du Conservatoire, une loge pour le prochain concours de violon, son frère Victor étant parmi les concurrents (coll. autogr. A. Bovet).

Victor Chéri se fit compositeur de musique et devint pendant trente ans le chef d'orchestre du Gymnase. La mort de son beau-frère Montigny l'affola. Il se pendit, rue du Temple, en 1882.

CHÉRI-Meunier, M. et Mme. — Deuxième amoureux et troisième amoureuse, Mons 1844.

CHÉRON, Charles. — Th. des jeunes artistes 1829-30.

CHÉRON, Mlle Marie, Pauline. — Odéon 1872-84, Paris 1887-88, Rouen 1889, Paris 1890-91. Mlle Chéron tint des rôles dans le *Docteur sans pareil* (15 janv. 1875), *Un Drame sous Philippe II* (14 avril), les *Danicheff* (8 janv. 1876), l'*Alerte* (10 oct.), *Deïdamia* (18 nov.), *Joseph Balsamo* (18 mars 1878), le *Célibataire et l'Homme marié* (reprise, 19 oct. 1879), le *Grondeur* (14 déc.), *Charlotte Corday* (30 oct. 1880), *Sganarelle* (10 sept. 1883), *Eugénie* (10 sept.), *Bérénice* (19 mai 1884).

CHÉRUBIN, Louise, Jeanne. — Angers 1861-63, Liège 1864-65.

CHÉRUBINI. — Jeune premier rôle, Alger 1852.

CHÉRY. — Lille 1807.

CHÉRY, Jules. — Né en 1817, débuta à l'Odéon en mai 1846 dans *Tartufe*, sous le nom d'*Etienne*, puis au Th. français, le 5 juin suivant, par le rôle de Marcellus dans la *Vestale*. Le 14 avril 1849, il créa le petit rôle de Quinault dans *Adrienne Lecouvreur* et retourna un moment à l'Odéon, 1851. Voué à la tragédie, il reprit tous les rôles les plus ingrats, tel Cléphon de *Rosemonde*, le 21 nov. 1854 (Th. fr.). Rachel l'attacha un moment à son char, St-Pétersbourg 1854, et pour la tournée d'Amérique 1855, aux appointements de 30,000 fr. comme premier rôle. Il prend alors le nom de *Chéry aîné*.

Dans cette tournée d'Amérique, Chéry aîné jouait les rôles de Thésée dans *Phèdre*, de Michonnet dans *Adrienne Lecouvreur*, de Pyrrhus dans *Andromaque*, du maréchal dans *Lady Tartufe*.

On sait comment ce voyage finit piteusement.

Jules Chéry reprit son service à la Comédie, mais la tragédie était morte avec Rachel. Voici quelques-uns des rôles (créations ou reprises) où il parut :

1857, 13 juillet, *Venceslas*, le duc.
1858, 1er oct., *Rodogune*, Oronte.
1859, 1er août, le *Collatéral*, Rougeau.
1861, 10 janv., les *Effrontés*, le baron.
— 6 juin, *Nicomède*, Flaminius.
1862, 11 août pour les débuts de Mlle Sarah Bernhardt, *Iphigénie en Aulide*, Ulysse.
1862, 19 août, *Psyché*, Jupiter.
— 22 sept., *Dolorès*, le roi.
1863, 29 janv., *Mérope*, Polyphonte.
— 12 mai, *Phèdre*, pour les débuts d'Agar, Théramène.
1863, 29 août, *Eugénie*, Drink.
1864, 3 mai, le *Gendre de M Poirier*, un créancier.
1864, 6 juin, *Héraclius*, Exupère.
— 27 juin, *Méliceste*, Lycarcis.
1865, Remplace Geffroy (à la retraite) dans Desroncerets de *Maître Guérin*.
1866, 21 juin, *Gringoire*, Olivier le Daim.
— 11 août, Prologue traduit de *Thyeste*, Tantale.
1866, 18 août, *Fantasio*, le roi.
1867, 7 mars, *Galilée*, le président.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1867, 20 juin, *Hernani*, le duc.
1868, 15 janv., la *Valise de Molière*, La Thorillière.
— 22 juin, *Agamemnon*, l'ombre de Thyeste.
— 28 sept., reprend le rôle de Michel Forestier, créé par Got dans *Paul Forestier*.
1868, 4 sept., les *Fâcheux*, Damis.
— 22 oct., *Mercadet*, Pierquin.
1869, 22 août, les *Horaces*, Tulle (pour la première fois).
1870, 2 juin, *Maurice de Saxe*, Beauvau.
— 3 août, *Une Fête de Néron*, Sénèque.
1871, voyage à Londres avec une partie de la Comédie.

Jules Chéry continua ainsi pendant longtemps ses services tragiques, tenant quelques rôles de raisonneurs dans la comédie. En 1877, il était le plus ancien des pensionnaires. Il songea alors à se retirer. En 1882, âgé de 65 ans, il reçut la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1903. Très connu à Chilly-Mazarin, près Longjumeau.

Bibliographie : Léon Beauvallet, *Rachel et le Nouveau Monde*. — G. d'Heylli, *Journal intime de la Comédie française*.

CHÉRY, Jean, Pierre. — Frère du précédent, né en 1825. Odéon 1852-53. La même année, un Chéry, deuxième rôle, est à Lille. St-Pétersbourg 1854. Troupe de Rachel et tournée d'Amérique sous le nom de *Chéri jeune* (pour le distinguer de son frère) aux appointements de 12,000 fr. comme troisième rôle. Jouait Valère des *Horaces*. Paris 1856-60, Porte St-Martin 1861 et années suivantes, Paris, matinées du Châtelet 1873, Cluny 1875, Ambigu 1877. En 1886, Jean Chéry avait 61 ans et 30 ans de théâtre. Il reçut la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1903.

Bibliographie : Léon Beauvallet, *Rachel et le Nouveau Monde*.

CHÉRY, Mme Jeannette. — Palais-Royal 1852-1861.

CHERY, Mme Julie, Adrienne Trégan. — Toulouse 1879-88, Le Hâvre 1889-91, Caen 1892-93, Amiens 1894-96, Nancy 1897-99, Toulouse 1900-1903.

CHESNEAU, Georges. — Verviers 1887-89.

CHESNEAU, Mme Blanche, née Fondadouze. — Verviers 1887-89.

CHESNY, Mlle. — Th. Déjazet 1887.

CHEVALIER. — Comédien du Marais qui débuta vers 1645, et auteur de diverses pièces. En 1654, il figurait avec Jodelet, Hauteroche et La Roque dans la *Comédie sans comédie* de Quinault. En 1666, il fit jouer les *Aventures de nuit*. Mort avant 1674.

CHEVALIER aîné. — Débuta à la Comédie française par le rôle de Zamore dans *Alzire*, le 15 déc. 1753. Il continua dans *Œdipe*, rôle d'Œdipe, *Didon*, rôle de Yarbas et le *Misanthrope*, Alceste. Ce nom reparaît en 1758 : Chevalier, 100 fr. d'appointements par mois. En 1768, un acteur de province du nom de Chevalier — sans doute le même — affronte de nouveau le parterre de la Comédie (23 déc.) dans le rôle d'Egiste de *Mérope*. Est-ce le même encore que le suivant? En 1772, Chevalier tient les premiers rôles à Bruxelles, aux appointements de 6000 fr. par an, dans une excellente troupe où figurent Larive, Grandmesnil et Dazincourt. En 1773, il prend le nom de *Chevalier aîné*, pour se distinguer de son frère *Chevalier le jeune*. En 1774-75, il tient le premier emploi sans partage. De même en 1776-77. Dix ans plus tard (1786-87) il est à Lille. Enfin nous croyons le retrouver encore dans : *Chevalier*, premier rôle au Th. de Monsieur 1790-91, et Th. Feydeau 1792, puis Nouveau Th. de Marseille, premier rôle, 1792.

Bibliographie : *Alm. Duchesne*. — F. Faber, *Hist. du th. fr. en Belgique*, t. I. — G. Lhotte, le *Th. à Lille avant la Révolution*. — L. Lefebvre, *Hist. du th. de Lille*, t. II.

CHEVALIER le jeune. — Frère du précédent, dit aussi sur un de ses engagements « le libertin », deuxième et troisième rôle, aux appointements de 1000 fr. Bruxelles 1773-74, et de 1200 fr. 1774-75, premier comique Lille 1786-93. Il fut également second chef d'orchestre.

Bibliographie : la même que pour Chevalier aîné.

CHEVALIER, Pierre. — Acteur du th. des Grands Danseurs du Roi, avait un rôle dans la *Grosse Merveilleuse*, ballet où il exécutait la danse du *sabotier* (30 janv. 1780), et dans *Glycère et Alexis*, ballet-pantomime (19 fév. 1780).

Bibliographie : *Journal de Paris* (31 janv. et 19 fév. 1780).

CHEVALIER.— Acteur des Variétés du Palais-Royal, a joué à ce théâtre le rôle de Clairvis dans l'*Inconséquente*, ou le *Fat dupé*, comédie en un acte, en prose, de Monnet, représentée le 20 août 1787.

Bibliographie : L'*Inconséquente*, Paris, Cailleau, 1787.

CHEVALIER. — Célèbre par sa ressemblance avec Napoléon, avait paru au Th. de la Cité en 1794. C'est de lui que le *Tribunal volatile* disait : « Cet artiste ne peut être placé que dans la pantomime où il fait plaisir ». En 1799, il jouait les utilités à la Gaîté, quand une circonstance particulière vint le mettre en évidence. Lors du passage du Mont St-Bernard, on joua au th. de la Porte St-Martin une pantomime dans laquelle Chevalier personnifiait Bonaparte : taille, tournure, gestes, c'était complet.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

A. de Rochefort, dans les *Mémoires d'un Vaudevilliste*. place le fait en 1808. Ce tableau militaire de Hapdé eut un succès colossal. Brazier dit même que l'empereur assista dans une loge grillée à la représentation de l'ouvrage. Mais la politique est changeante, et défense fut faite par la suite à Chevalier-Napoléon de s'exhiber dans des copies de ce genre. On le vit alors mime au th. acrobate Saqui 1821-22, puis comparse au Panorama dramatique, où il parut sous le costume d'un brigadier de gendarmerie (1823). Chevalier entra au Cirque olympique. Là, une revanche éclatante l'attendait... en 1830. Le 31 août de cette année, Th. Nézel et H. Villemot donnèrent la *Prise de la Bastille*, suivie du *Passage du Mont St-Bernard*, et Chevalier put reprendre son rôle, le seul événement de sa modeste carrière.

Biographie : Brazier, *Hist. des petits th.* — A. de Rochefort, *Mémoires d'un vaudevilliste*. — Th. Muret, l'*Hist. par le théâtre*, t. III.

CHEVALIER, Séguenot dit. — Qui avait passé par Feydeau vers 1797, devint commissaire des guerres, et mourut en novembre 1827.

CHEVALIER. — Sous ce nom :

CHEVALIER, Namur 1821, Rouen 1824, « comédien beau diseur ».

CHEVALIER, frère du précédent. Engagé à la Martinique, et le théâtre ayant fermé par ordre, il fut forcé de se faire vitrier et peintre en bâtiments pour pouvoir payer son retour, 1823-24.

CHEVALIER, père noble, Ille-et-Vilaine, Mayenne, Sarthe 1824.

CHEVALIER, Joseph, utilités, Côte-d'Or, Saône-et-Loire 1824-26.

CHEVALIER, comique, Amiens, Abbeville, Montdidier 1824-25.

CHEVALIER, Jean, Louis, deuxième financier, Sedan 1826.

CHEVALIER, pères, Amiens 1826.

CHEVALIER, Ch., premier comique, Tours 1826.

CHEVALIER, père noble, Tours 1827.

CHEVALIER, financier, Boulogne 1828-30.

CHEVALIER, comique, Amsterdam 1828.

CHEVALIER, pères, Verviers 1829.

CHEVALIER, financier, Amsterdam 1829.

CHEVALIER, financier, Toulouse 1829.

CHEVALIER, Mons 1833.

CHEVALIER, jeune premier, Amsterdam 1833.

CHEVALIER, Vaudeville 1834.

CHEVALIER, Avignon 1834.

CHEVALIER, utilités, Orléans 1834.

CHEVALIER, jeune premier, Nancy 1840.

CHEVALIER, Jean, Eutrope, artiste inscrit à la Société depuis 1846, Versailles 1849, Avignon 1850, La Rochelle 1852-53, Avignon 1854-55, Th. du Cirque 1856-58, Paris 1859-64, Marseille 1865, Lille 1867, Reims 1868-69, Nantes 1870, Turin 1872, Marseille 1873-74, La Haye 1875, Lyon 1876-80. Régisseur au Th. Déjazet 1881. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1882. « C'était un excellent homme... depuis une trentaine d'années il avait appartenu à différents théâtres de Paris, dans lesquels il tint toujours honorablement sa place ».

CHEVALIER, Vaudeville 1848.

CHEVALIER, Alfred, Th. Luxembourg 1849.

CHEVALIER, deuxième amoureux, Metz 1851.

CHEVALIER, Th. Montmartre 1852.

CHEVALIER ou Chevallier-Lopes, Dijon 1852-1853.

CHEVALIER, Délass. com. 1857.

CHEVALIER, Le Hâvre 1864.

CHEVALIER, financier, Lille 1867.

CHEVALIER, Alexandre, Stanislas. Gaîté 1867-80. « Cumule, écrit-on de lui en 1875. Commis en marchandises pour le compte d'une grande maison de soieries ». Th. des Nations 1881-82, Châtelet 1883-86, Paris 1887-93, Ambigu 1894-96, Déjazet 1897-98. Habitait Paris en 1903. En 1898, Stanislas Chevalier, âgé de 60 ans, avec 42 ans de th. obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

CHEVALIER, Gustave, Compiègne 1870-72.

CHEVALIER, Th. des Arts, à Rouen 1873-74.

CHEVALIER, Th. du Château-d'Eau 1879, sans doute celui que l'on a vu à la Gaîté.

Iconographie : Son portrait (cost. de th.) dans *Hoche*, dans la publication des *Pièces en vogue*.

CHEVALIER, Eugène, François, Poitiers 1880-81, Belleville 1882-86, Bordeaux 1887.

CHEVALIER, Th. Cluny 1887, 1893-97.

CHEVALIER. Iconographie : « Chevalier acteur ». Bibl. nat., Catalog. Duplessis n° 9442. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., gravé à l'eau-forte. Anonyme.

CHEVALIER, Mme ou Mlle.

Mme CHEVALIER, jeune première et second rôle, Lille 1786-87. En 1789, une demoiselle Chevalier, sœur du comique de ce nom, débuta à Lille comme chanteuse.

Mme CHEVALIER, Nouveau Th. de Marseille 1791-92.

Mme CHEVALIER, Bruxelles 1795, utilités 1798.

Mme CHEVALIER, Ambigu 1822-26.

Mlle CHEVALIER, rôles accessoires, Nantes 1824.

Mlle CHEVALIER, Louise, troisième amoureuse, Marne, Ardennes 1825-26.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mlle CHEVALIER, soubrette, Reims 1827, Amsterdam 1828.

Mlle CHEVALIER, Augustine, rôles d'enfants, Reims 1827.

Mlle CHEVALIER, jeune amoureuse, fille de Chevalier laruette, 2200 fr. d'appointements, Rouen 1828, première amoureuse 1833-34.

Mme CHEVALIER, ingénue, Douai 1829-30. Pourrait bien être la précédente.

Mme CHEVALIER, Adèle ou Adelaïde, née Bazile, deuxièmes caractères et utilités, Lyon 1833-58. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1859.

Mlle CHEVALIER, rôles d'enfants, Lyon 1840.

Mme CHEVALIER, deuxièmes mères, Mons 1840.

Mlle CHEVALIER, jeune première, Nancy 1840.

Mme CHEVALIER, premier rôle, Namur 1846.

Mme CHEVALIER, Emma, Variétés 1850-52, Vaudeville 1852-59, Gaîté 1860-65. Mme Chevalier avait été engagée à l'Opéra. Un accident de voix l'obligea à renoncer à la carrière lyrique. Diction élégante, manières distinguées. Joua les grandes coquettes et se fit remarquer dans le débardeur de la *Pécheresse*. Paris 1864-84. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1885.

Bibliographie : Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861.

Mlle CHEVALIER, Zélie. Lyon 1854, Rouen 1857-58.

Mlle CHEVALIER, Berthe, deuxième amoureuse, Lille 1870.



Mme CHÉZA, d'après Colin

CHEVALLERET. — Th. Beaumarchais 1875-1876.

CHEVALLIER, Mme. — Amoureuse, Gand 1825.

CHEVALLIER, Fanchon dit. — Artiste âgé de 78 ans en 1844 et pensionné.

CHEVALLIER, Frédéric Ribérac. — Paris 1864-1869.

CHEVALLIER, François, Georges, Bordeaux 1885-92.

CHEVALLIER, Mlle. — Bouffes Parisiens 1879.

CHEVAYE, Henry, Rémy. — Paris 1842-67. Sans désignation de théâtre.

CHEVEILLON, Alphonse (ou Chevrillon). — Th. Montparnasse 1881-84.

CHEVENOT, Augustin. — Rôles de convenances, Dijon 1852-53, Amiens 1854-55, Limoges 1856, Bayonne 1857-62.

CHEVILLON, Mme Mathilde. — Dunkerque 1876-82.

CHEVREUIL. — Artiste sociétaire de l'Odéon 1794-99, rue de Tournon. Faisait partie de la distribution de *Guillaume-Tell* (juillet-août 1794).

CHEVRIER, Mme. — Ambigu 1822.

CHEVRIER. — Troisième rôle, Charleville 1852, grande utilité, th. du Gymnase, Liège 1852. Deuxième premier rôle Lille 1864.

CHEVRIER, Mlle Hélène. — Elève de Duprez, débuta à la salle Favart, puis quitta l'opéra comique pour l'opérette. On la vit à la Renaissance doubler Mme Zulma Bouffar dans la *Camargo*, vers 1875. Jolie fille, jolie voix, peu de talent comme comédienne. Partit pour la Russie.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*. Renaissance 1876. — P. Mahalin, les *Jolies actrices de Paris*, 1884.

CHEYLA, Mlle. — Jeune première, Lisbonne 1834.

CHÉZA. — Mime au th. de la Gaîté. Maurice Alhoy, en 1825, le dépeint comme un homme de haute taille, aux jambes grêles. Fougueux, bondissant, courant, infatigable, Chéza triomphait dans *Cormoran*, « le plus beau rôle de son emploi et du répertoire ». V. Cheziat.

Bibliographie : *Grande Biogr. dram.*, suppl^{t} 1825.

CHEZA, Mme Marie, née Fosse. — Femme puis veuve Chéza, née vers 1795, mime et danseuse au th. de la Gaîté et à Bordeaux 1817-18, débuta à la Porte St-Martin le 20 août 1821 dans la *Fille Soldat*, puis passa au Panorama dramatique, où elle parut le 11 mai 1822 dans le ballet-pantomime le *Déserteur*. « Elle n'est plus jeune, disait-on, mais son talent l'empêche de vieillir ». La vérité est qu'elle devait avoir 26 ans, mais qu'on était habitué à la voir depuis douze ans à la Gaîté. L'auteur de ces lignes ne se doutait guère que celle qu'il ne trouvait plus jeune en 1822, devait vivre encore plus de soixante ans.

Maurice Alhoy disait d'elle en 1824 : « Quelle impression déchirante elle met dans la panto-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

mime du *Déserteur* » et plus loin : « Dans le ballet si original de la *Fille mal gardée*, comme elle joue le rôle principal avec esprit ». Dans *Tringolini*, elle se chargea du rôle d'une soubrette maligne et fit ainsi un début très honorable dans la comédie.

La fermeture du Panorama lui fit accepter un engagement pour Amsterdam. En 1825, elle revint à la Gaîté. Harel, en 1825, la qualifie de danseuse de troisième ordre, mais reconnaît son talent dans la pantomime. Mme Chéza resta pendant plus de quinze ans à la Gaîté, où elle prit bientôt l'emploi de duègne : « Bonne duègne, écrit-on en 1831 ; figure de mouton. Elle excelle à rendre les rôles grotesques. On la citait naguère pour le véritable talent de mime qu'elle déployait, il y a plusieurs années, dans la scène d'une mère qui abandonnait son enfant, dans le mélodrame de *St-Vincent de Paul.* »

En 1838, son nom parut sur l'affiche du Palais-Royal : *Un Drame* (1er juillet). Mais l'*Indiscret des Coulisses* nous dit : « Mme Chéza s'est repentie de la petite escapade du Palais-Royal ; elle y végétait. Aussi est-elle bien vite rentrée à la Gaîté ». Elle y resta de nouveau jusqu'en 1849, puis passa au Théâtre national 1850, à l'Ambigu 1851, et enfin au Th. du Cirque 1852-55. Retirée à Paris, Mme veuve Chéza avait 62 ans en 1856 et 49 ans de th. Elle reçut de la Société des artistes une pension viagère de 300 fr., et vécut jusqu'à l'âge de 88 ans. Le rapporteur (1884) en annonçant cette mort, rappela que Mme veuve Chéza, la plus ancienne des pensionnaires (elle avait versé 481 fr. 50 et touché 7600 fr.), avait été la créatrice de la mère Loustalot de la *Grâce de Dieu*. Mme Chéza avait eu la particularité de s'occuper chez elle de travaux manuels et avait converti une de ses chambres en atelier de menuiserie.

Bibliographie : *Opinion du Parterre* 1809. — *Grande biogr. dram.*, 1824 et suppl^{t} 1825. — Harel, *Dict. th.* 1825. — *Petite biographie* 1831. — L'*Indiscret des Coulisses* 1840.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 9485. En pied, de $^{3}/_{4}$ à droite (cost. de th.), lith. par A. Colin.

CHEZIAT (ou Chézat). — Mime aux Funambules 1831-32, rôle du diable dans le prologue de *Le Génie du Pauvre*. Selon toutes probabilités *Chéza*.

CHIARINI. — Nom d'une troupe de mimes d'origine italienne et dont beaucoup furent artistes de cirque. Nous citons ici les Chiarini parce qu'ils ressuscitèrent, à Marseille notamment, vers 1870, la *pantomime à grand spectacle*, telle qu'on la vit jadis au Cirque olympique — art curieux et perdu en France et que les Onofri ont transporté à Barcelone depuis 10 ans (1904).

CHIARINY, Louis, Hyacinthe. — Reims 1864-68, Liège 1869, Alger 1870-72.

CHIDEVILLE, Mme veuve. — Th. du Cirque 1852.

CHIÈVRE, Isidore de. — Caen 1828, Brest 1837, deuxième amoureux.



CHILLY, d'après Geoffroy
dans *La Case de l'oncle Tom*

CHILLY, Charles, Marie de. — Né le 2 décembre 1804 à Stenay (Meuse), était le fils d'un receveur des contributions. Il perdit de bonne heure son père et fut élevé par le colonel Michau, son oncle maternel. Ses biographes E. De Manne et Ménétrier ont reproduit son acte de naissance. Sa mère était née Reine, Charlotte, Clémentine Mercey de Lenoncourt. Ayant assisté à la Porte-St-Martin à une représentation des *Deux Forçats*, de Chilly résolut d'aborder le théâtre. Il débuta d'abord sur de petites scènes, dans la petite rue St-Pierre (quartier Popincourt), chez Doyen, et prit des conseils de Joanny. Le 19 avril 1827, il parut sur la scène de l'Odéon, dans les rôles d'amoureux de l'ancien répertoire (Valère de *Tartufe*), mais n'y fut que convenable. Il s'engagea alors dans une troupe formée et dirigée par Sabatier et Bocage. Nous retrouvons son passage à Moulins 1827 et Tours 1828. En 1829, il rentra à l'Odéon (emploi de petits amoureux dans la comédie et rôles secondaires dans la tragédie et le drame). Son intelligence, son éducation soignée le faisaient remarquer, mais sans toutefois le placer au premier rang.

De Chilly créa des rôles dans *Une fête de Néron*, *Christine* (ou *Stockholm*, *Fontainebleau et Rome*), *Manon Lescaut*, *Guillaume-Tell*, *Nobles et Bourgeois*, le *Roi fainéant*, la *Séparation* (1830), *Un changement de Ministère*, les *Secrets de la Cour*, *Kernox le Fou*, le *Jeune Prince*, l'*Homme au Masque de fer* (Louis XIII), *Mirabeau*, le *Clerc de la Basoche* (1831).

Le *Parterre-Journal*, à ses débuts, lui reprochait des frétillements de corps, une pro-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

nonciation impossible. Lui-même avouait depuis : « Dès qu'on entendait ma voix, même dans la coulisse, le public sifflait ». Cependant, en 1831, on écrit de lui : « Jeune amoureux dont la qualité la plus apparente est la chaleur ».

Harel quitta la direction de l'Odéon et emmena avec lui de Chilly à la Porte St-Martin. On l'y vit dans le *Monomane*, *Pinto*, *Charles III* et dans *Marie Tudor*, où le rôle du Juif attira sur lui l'attention. Cet artiste avait, en effet, un physique anguleux et un nez proéminent qui le rendait peu propre à l'emploi des soupirants. Il remplaça parfois Lockroy sans trop de désavantage. En 1836, il partit avec Delafosse à Amsterdam et y tint l'emploi des premiers rôles pendant une année, et passa par Bruxelles (1837). Revenu à Paris, il entra à l'Ambigu comique pour remplacer St-Firmin qui venait de mourir.

Il débuta à ce théâtre le 29 octobre 1839 dans *Christophe le Suédois*, par le rôle d'Arwed, et se fit applaudir à côté de Bocage. Bientôt il trouva sa véritable voie : l'emploi des traîtres était le seul qui convînt à son physique et à sa diction mordante, railleuse, mesurée. Il créa *un genre* et rajeunit même ce type obligé du drame. Montorgueil des *Bohémiens de Paris*, Mordaunt des *Mousquetaires*, Rodin du *Juif Errant* le placèrent hors de pair.

On écrit de lui en 1840 : « Chilly est de beaucoup le meilleur acteur, non seulement de l'Ambigu, mais encore de toute la ligne des boulevards ; il joue avec verve, finesse et esprit tout à la fois ».



CHOL, d'après E. Debar

En 1842 : « Dans *Christophe le Suédois*, l'*Abbaye de Castro* et *Jacques Cœur*, il a montré sous toutes ses faces son talent incisif, souple et varié ».

En 1845 : « Il obtient la récompense de son assiduité et de ses études : savoir donner aux personnages que l'on est appelé à représenter une expression vraie et historique au besoin ».

Indépendamment des pièces citées plus haut, de Chilly parut encore dans les rôles de Duval de *Montbailly*, Ulric du *Miracle des Roses*, Gabestan des *Talismans*, Lazare des *Péchés capitaux*, Blavigny de la *Jeunesse dorée*, Gringoire de *Notre-Dame de Paris*, Lavieuville de *Marthe et Marie*, Sir John de *Sarah la Créole*, Hudson Lowe, rôle qui lui valut les insultes d'un public fanatique, le plus bel éloge que l'on puisse adresser à un artiste tenant l'emploi des traîtres ; Arezzo dans *Jean le Cocher ;* le sénateur Bird dans la *Case de l'Oncle Tom ;* la *Prière des Naufragés*. Il fut un merveilleux Shylock.

En 1857, il parut à la Gaîté et joua dans le *Père aux Ecus* un rôle d'avare fait à sa taille. Enfin, nommé directeur de l'Ambigu le 3 février 1858, il ramena le public à ce théâtre et devint associé à la direction du théâtre de l'Odéon (1867). En 1872, il monta *Ruy-Blas* avec Lafontaine, Geffroy et Mélingue. Ce fut un triomphe (400,000 fr. de recettes). Le mardi 11 juin de cette année, il se rendit à la fête intime que donnait Victor Hugo aux artistes, chez Brébant. Déjà malade — il avait été frappé de paralysie — il perdit connaissance. Son fils et Artus, son beau-frère, le reconduisirent chez lui. Peu d'instants après il expirait. Gouget prononça quelques paroles sur sa tombe. De Chilly laissait la réputation d'un comédien expert, d'un directeur habile, d'un sociétaire dévoué à l'Association des artistes.

Biographie : Lorsay, les *Th. de Paris*, 1854, notice par A. Rigo. — E.-D. De Manne et Ménétrier, *Galerie historique des Acteurs français*.

Bibliographie : *Petite Biographie*, 1831 et 1833. — *L'Indiscret des Coulisses*, 1840. — J. Arago, *Foyers et Coulisses*, 1852. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II. — H. Hostein, *Historiettes et Souvenirs d'un Homme de théâtre*.

Iconographie : Bibl. nat., Catal. Duplessis 9526. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., dans le *Juif de Venise*, d'après Lorsay, lith. A. Collette, 1854.

En pied, de face, cost. de th., gravé par Geoffroy.

Galerie historique déjà citée ; eau-forte de Fugère.

CHIQUEZ, Mlle. — Th. du Châtelet 1869.

CHISTEL, J.-Victor. — Deuxième comique, Auxerre 1852, Gymnase 1852.

CHOCHON, Paul, Albert, Renaissance 1873-79, Montparnasse 1880-81, Paris 1882-87, Constantinople 1888, Paris 1889-1901, Montparnasse 1902-1903.

CHOFFART, Mme. — V. Viorron.

CHOL, Joseph, Aimé. — Deuxième comique, Nord et Pas-de-Calais 1825, Ambigu 1826-27, premier comique Cambrai, deuxième régisseur et grandes utilités Douai 1829, rôles annexés Rennes 1833, premier comique Amiens 1837, 1840, Folies dramatiques où il se fit fort appré-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

cier. « Un des artistes les plus recommandables de ce théâtre » a dit Delhasse. Chol mourut à Paris le 13 novembre 1845. Samson, dans son Rapport à la Société en 1846, nous donne des détails à ce sujet : Mme Chol était restée sans ressources ; Mourier, le directeur des Folies dramatiques, lui paya les appointements de son mari jusqu'au mois d'avril. Une représensentation fut organisée au Gymnase au bénéfice du jeune Chol, afin de le faire entrer à la maîtrise de Notre-Dame de Paris. Le bénéfice net fut de 1642 fr. Louis-Philippe donna 300 fr. Achard donna 100 fr. Scribe abandonna ses droits d'auteur. Les artistes des Folies se cotisèrent pour payer le service funèbre, le convoi et l'achat d'un terrain — soit 400 fr. — destiné à recevoir leur camarade. Tant de preuves de sympathie nous semblent le meilleur éloge.

Bibliographie : *Rapports de Samson*, 1846.
Iconographie: en buste, lith. d'après E. Debar.

CHOL, Alfred, Etienne. — Deuxième comique, Nouvelle - Orléans 1852, New-York 1853-55, Nouvelle-Orléans 1856-57, Paris 1858-59. Une artiste moderne, Mlle Marcelle Falton, est née Marguerite Chol.

CHOLLET, Mlle. — Ex-actrice de l'Opéra, débuta à l'Odéon le 24 juin 1824 par le rôle d'Hélène de *Sylvain*.

CHOLLET, Mme. — Duègne, Nouvelle - Orléans 1824-33. Mourut dans cette ville en 1833.

CHOLLET. — Ce nom ne fut pas seulement porté au théâtre par l'illustre créateur du *Postillon de Longjumeau*, dont nous n'avons pas à nous occuper ici comme chanteur (1798-1892) car nous trouvons encore :



Mlle CHRÉTIENNO

Chollet, jeune premier, Calais 1837, Besançon 1840.

Chollet, St-Etienne 1851.

Chollet, jeune premier, Chambéry 1852.

Chollet, Etienne, premier amoureux, Lorient 1852-53, Amiens 1854, Toulouse 1855-56.

Chollet, Mme, premier rôle, La Haye 1851, direction Chollet (le chanteur).

Chollet, Mme, troisième amoureuse, Chambéry 1852.

Chollet, Mme, jeune premier rôle, Rouen 1852.

Chollet, Mme Marie, née Courty, troisième amoureuse, Lorient 1852-53, Amiens 1854, Toulouse 1855-57.

Chollet, Mlle, Palais-Royal 1851-57.

Chollet, Mlle, première soubrette, Lille 1858.

Chollet, Mlle Marie, née Dumay-Francillon, Paris, sans désignation de théâtre, 1867-70.

CHOMÉ, Marius, Edouard, Ch. — Bruxelles 1885-86, Gymnase 1889-92. Jeune premier, élève de Delaunay, Chomé avait été présenté par son professeur à Candeilh, au th. du Parc, à Bruxelles. Il y avait été bien accueilli.

CHOMEL. — Financier et père noble, Pau 1827, Metz 1829, Perpignan 1833, Béziers 1837.

CHOMEL. — Délass. com. 1863.

CHOMELLE, Mlle Henriette, Rose. — Lorient 1852-56.

CHOPIN, Mlle Lise. — Le Caire 1885-87.

CHOPLET. — Rôles d'enfants, Ambigu 1815.

CHOPP. — Athénée 1878.

CHOTEL. Alexandre, Hippolyte, Galien. — Acteur et pendant longtemps directeur des théâtres de Montmartre et de Batignolles où il fit fortune. Le 5 juin 1850, lorsque l'on donna une représentation au bénéfice de Brindeau, à la Porte St-Martin, Chotel joua le rôle de Michonnet, donnant la réplique à Rachel dans *Adrienne Lecouvreur*. Sa mort regrettée fut annoncée en 1873, et sa veuve continua l'exploitation qu'il avait si bien menée.

CHOUDENS, Mlle de. — 2me accessit de comédie 1883, 2me prix 1884.

CHOULOU (ou Chouloux). — Grime et raisonneur, Valenciennes 1827, acteur et directeur, Dijon 1834.

CHOUSSAT, Mme. — Duègne et caricature, Bordeaux 1820.

CHOUSSAT, Mlle Emma. — Deuxième amoureuse, Bordeaux 1820.

CHOUSSAT, Mlle Héloïse. — Soubrette Lille 1824-25, Liège 1825, Amiens 1826-27, et sous le nom de Lambert-Choussat, une soubrette, Anvers 1829, et une première amoureuse, Cambrai 1830. Une demoiselle Choussat tient l'emploi de duègne à Anvers, 1846.

CHRÉTIENNO, Mlle Marie, Jos., Euphr. Chrétiennot dite. — Débuta en 1859 au th. de Belleville sous le nom d'*Alexandrine*. Elle fit florès dans la *Rue de la Lune* et le *Théâtre des Zouaves*. Le directeur du Vaudeville l'engagea pour deux ans. Un jour, elle partit pour Lyon avec la troupe d'Offenbach. Elle jouait Junon, d'*Orphée aux Enfers*. Revenue à Paris, elle débuta au Châlet des Iles, direction

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Ch. Bridault. Jules Janin la remarqua et en fit l'éloge. Le Paris élégant vint l'entendre dans les *Amours d'un Shah* et *Flamberge au Vent*. E. Déjazet l'engagea : elle joua au boulevard du Temple *Francastor*, la *Rosière de quarante ans*, et reprit sa liberté par un procès qu'elle gagna. Elle entra au Palais Royal pour doubler Mlle Schneider. On la vit dans *Danaé et sa Bonne*, la *Tyrolienne des Perruques*, *Follambo*, *Un Ténor pour tout faire*. Mais le Palais Royal n'était pas un théâtre d'opérette. L'engagement fut résilié. L'Eldorado la guettait, M. Lorge l'engagea, et c'est à Mlle Chrétienno que revient l'honneur d'avoir scellé l'alliance entre le théâtre et le café-concert, dont les genres étaient restés jusque-là parfaitement distincts. Elle débuta au boulevard de Strasbourg en avril 1864, créant un genre et un répertoire.

Son talent était souple, élégant, vigoureux. Elle avait une belle voix et la nuançait avec art ; elle finit par épouser son directeur, Renard, successeur de Lorge, et nous perdons ensuite ses traces.

Biographie : *Les Cafés Concerts en 1866*, Paris, Egrot.

Iconographie : En buste, grav. sur bois, même ouvrage.

CHRISTIAN Perrin.— Né à Paris le 1er janvier 1821 — d'autres disent 1825 — était le fils d'un garçon de bureau de la Caisse d'épargne, où on le fit entrer après quelques années d'apprentissage chez un menuisier. Mais le jeune Christian avait d'autres visées ; il se mit à jouer la comédie à la banlieue. En 1845, il était engagé dans la troupe de Stockley qui exploitait alors le privilège des théâtres de Chartres, Nogent-le-Rotrou, Chateaudun et Dreux. Après avoir connu toutes les vicissitudes du *Roman comique*, Christian entra aux Délassements, en avril 1847, mais ce fut seulement l'année suivante, après la mort de Sévin, qu'il prit à ce théâtre une place en vue.



CHRISTIAN, par Stop
(Jupiter dans *Orphée aux enfers*)

Claude le Riboteur, *Polkette et Bamboche*, rôle de Bamboche, *Sur la Gouttière*, rôle d'Annibal, la *Bouquetière des Innocents*, quelques piécettes assez réussies, des rôles dans les Revues de fin d'année mirent en évidence sa joyeuse humeur, sa verve caustique, sa joyeuse folie. En effet, Christian fut avant tout un fantaisiste, émaillant son rôle de mots à effets, de calembours, de saillies. En 1849, on lui offrit un engagement avantageux aux Folies dramatiques. Il débuta à ce théâtre avec un éclatant succès par le rôle de Bamboche du *Mobilier de Bamboche* et créa une foule de pièces de carnaval : les *Filles en feu*, le *Bal du Sauvage*, la *Courte-Paille*, le *Festin de Balthazar*, le *Postillon de Crèvecœur*. Ce fut le *Chicard* rêvé par le public des petits théâtres du boulevard. Bientôt il joignit à cette spécialité celle des *grognards*, des vieux de la vieille, types qu'il rendit avec fidélité et rondeur : le général Bouchenot, le tambour-maître Mazagran. Il fut encore Bouginier de la *Femme par intérim*, Dickson de *Diana la Créole*, Dumortier de la *Perruque de mon Oncle*, etc.

En 1855, Christian entra au théâtre des Variétés où il fit ses débuts dans *Furnished apartment*. On le vit dans le *Théâtre des Zouaves*, le *Fils du Diable*, les *Compagnons de la Truelle*, *C'est l'amour*, *l'amour*, *l'amour*, les *Mousquetaires du Carnaval*, l'*Homme n'est pas parfait*, *Un Hercule et une jolie femme*, *Brouillés depuis Wagram*, sachant émouvoir au besoin, en dépit d'une verve un peu grossière de brûleur de planches, excellent dans les rôles exigeant un ton brusque.

Quand vint l'opérette, Christian y trouva sa place ; il reprit les rôles du général Boum de la *Grande Duchesse*, de Calchas de la *Belle Hélène*, parut dans les *Brigands*, la *Périchole*, la *Veuve de Malabar*, faisant pleuvoir sur les spectateurs ahuris cascades et calembours.

Après le siège et la Commune, Christian quitta les Variétés pendant deux ans pour entrer... qui le croirait? — à l'Odéon où il créa le rôle de Semblerose dans les *Créanciers du Bonheur*. Mais lorsqu'Offenbach voulut acclimater sur la scène de la Gaîté l'opérette-féerie, il songea à Christian et à son jeu fantaisiste. Le rôle de Jupiter dans la reprise d'*Orphée aux Enfers* (300 fois), celui de Golo dans *Geneviève de Brabant*, le roi V'lan dans le *Voyage dans la Lune* augmentèrent encore sa popularité. Puis, lorsque la Gaîté fut désignée pour une nouvelle exploitation du Th. lyrique, direction Vizentini, on le vit dans l'ancien répertoire bouffe, le *Sourd*, les *Rendez-vous bourgeois*, la *Poupée de Nuremberg*, les *Prés St-Gervais*, pièces où il rendit de grands services.

Maintenu à l'opéra national lyrique, on le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

vit encore dans *Giralda*, rôle de Don Japhet (12 oct. 1876) où il réussit. Mais ce fut, croyons-nous, sa dernière excursion dans le domaine lyrique. Il revint à la comédie, aux revues et à la féerie.

1877 Th. du Châtelet, le *Voyage dans la Lune* (reprise).
1878 (22 avril) Variétés, l'*Homme n'est pas parfait* (reprise).
1879 (30 août) Variétés le *Voyage en Suisse*.
— (16 mars) » *Brouillés depuis Wagram* (reprise).
1880 (8 déc.) » *Rataplan*.
1882 (4 déc.) » les *Variétés de Paris*.
1883 (26 janv.) » *Mam'zelle Nitouche*, rôle du commandant.
1883 (30 nov.) Variétés, *Pschutt et V'lan*, le compère.
1884 (1 fév.) » la *Cosaque*, Grégoire.
— (21 nov.) » *Révisons !* Blandouillet.
1885 (10 janv.) » *Flagrant Délit*.
— (24 janv.) » *Mam'zelle Gavroche*, Bibochet.
1885 (28 oct.) Gaîté, le *Petit Poucet*, l'ogre.
1886 (20 nov.) Variétés, la *Belle Hélène* (rep.), Agamemnon.
1887 (17 avril) Variétés, les *Folies dramatiques* (rep.).
1887 (3 oct.) Variétés, la *Grande Duchesse* (rep.), général Boum.
1887 (matinée 23 oct.) Variétés, le *Père de la Débutante* (rep.).
1888 (4 janv.) Variétés, les *Brigands* (rep.).
— (15 mai) » la *Princesse de Trébizonde* (rep.), Cabriolo.
1888 (9 oct.) Variétés, *Barbe-Bleue* (rep.), Popolani.

Le 20 nov. 1889, le soir de la première représentation de *Paris-Exposition*, au moment d'entrer en scène, il fut frappé de paralysie. Le médecin déclara que l'attaque était fort grave. Il ne devait pas s'en relever. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890. Après avoir rappelé en quelques mots sa carrière, Eug. Garraud ajoute : « Il y avait deux hommes dans Christian ; en dépit de son apparence systématiquement moqueuse et du scepticisme qu'il affichait, le fond de son caractère était sérieux... Il portait avec une juste fierté la médaille d'honneur qui lui fut un jour décernée pour un acte de sauvetage et rappelait volontiers, avec un certain orgueil, que pendant plusieurs années il avait été maire de sa commune ».

M. Halanzier, président de la Société des artistes, prononça quelques paroles sur sa tombe, et Mme Christian-Perrin, sa veuve, fit informer le Comité par son notaire que son mari laissait la somme nécessaire, quitte de tous frais, pour créer une pension de 500 fr. en faveur d'un camarade malheureux.

Biographie : Lorsay, les *Th. de Paris*, 1854, notice par L. Judicis. — *Paris-Théâtre* n° 182, 9-15 nov. 1876, notice par Félix Jahyer.

Bibliographie : Em. Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861. — Les *Théâtres en robe de chambre*, 1866. — Vizentini, *Derrière la Toile*, 1868. — G. Duval, l'*Année théâtrale*, 1875. — A. Mortier, les *Soirées parisiennes*, 1875 et années suiv. — *Foyers et Coulisses*, Variétés, 1873. — Laroque, *Acteurs et Actrices* 1888.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 9622. En buste, de face, lith. par A. Debelle (1846).

Les *Th. de Paris* (1854), cost. de th. dans la *Femme par intérim*.

Paris-Théâtre. n° 182, photographie en buste, médaillon, de ¾ à droite, cliché Pierre Petit.

CHRISTINE, Mme. — Th. des jeunes artistes 1807.

CHRISTMANN (ou Chrisman), Alexis, Jacques. — Acteur de l'Ambigu, 1813-1824, assez joli garçon, ayant un bel organe, mais manquant de chaleur. Brazier le cite parmi les acteurs ayant brillé à ce théâtre de 1800 à 1830. La *Petite Biographie* de 1821, qui l'appelle « l'Endormi », lui consacre un sanglant article. — « C'est l'amoureux le plus froid qu'on ait jamais vu », écrit-on en 1824. Le rôle d'Edouard dans *Calas* fut un de ses meilleurs. Alexis Christmann fut enterré aux frais de la Société des artistes vers 1855.

Bibliographie : *Petite Biographie* 1821.

CHRISTOPHE, Jules. — Liège 1872-73. Bordeaux 1874, Gand 1875, Anvers 1876-77, Paris 1878, Th. lyrique dramatique 1879-81, Béziers 1882, Avignon 1883, Aix 1884, Le Caire 1885-86, Tours 1887, Avignon 1888, Aix 1889, Avignon 1890, Paris 1891, Avignon 1892. Habitait cette ville en 1903. Décoré d'une médaille de sauvetage.

CIBIAL, Simon, Pierre. — Bordeaux 1865-75.

CICILLE, Louis, Touss., Benjamin. — Inscrit à l'association depuis 1846, Gymnase 1849-65. En 1865, Cicille avait 65 ans et 40 ans de th. Il reçut 300 fr. de pension de la Société et vécut à Paris jusqu'en 1870.

CICO, Mlle Pauline. — Qu'il ne faut pas confondre avec sa sœur qui se fit un nom célèbre à l'Opéra comique. Mlle Pauline Cico fit partie de la troupe du Vaudeville en 1849-50, passa au Palais-Royal en 1851, parut dans *J'ai marié ma Fille* (28 oct.), *Tambour battant* (30 oct.), les *Crapauds immortels* (10 déc.), rentra au Vaudeville le 29 mai 1852, puis revint au Palais-Royal le 18 nov. 1853, la *Dame aux Œillets blancs* et l'*Esprit frappeur* (16 déc.). Elle se fit une place à ce théâtre qu'elle ne quitta qu'en 1858 pour les Bouffes, où elle créa la Minerve d'*Orphée aux Enfers* (21 oct.), puis dans la *Revue des Bouffes* (10 fév. 1860), les rôles de la revue des Variétés, Balaklava, la Pénélope normande.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

En 1861, elle est revenue au Palais-Royal. On écrit d'elle : « Mlle Cico est une charmante comédienne, douée de précieuses qualités; son organe est plein, il a du mordant et de la finesse; son jeu est fin et spirituel. Mlle Cico s'est essayée avec succès dans plusieurs rôles de Mlle Déjazet ». Après un court séjour à l'Ambigu 1864-65, Mlle Pauline Cico se retira à Paris 1867-85, puis à Colombes 1886-93. Son nom disparut de l'annuaire en 1893.

Bibliographie : Em. Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861.

CIFOLELLI. — Pères nobles et rois, Anvers 1789, Milan, troupe de Mlle Raucourt, 1808-09, Turin, 1809. Financier, Rennes, Laval, Le Mans 1825. Financier et premier régisseur, Côtes du Nord, Morbihan, Finistère 1826, Poitiers 1829.

CIFOLELLI, Mme. — Deuxième duègne, Rennes, 1825.

CIFOLELLI, Mlle. — Soubrette, Rennes, Laval, Le Mans 1825, Côtes du Nord, Morbihan, Finistère 1826, Poitiers 1829.

CIFOLELLI, fils, Louis, Abel, né le 11 décembre 1813, selon Delhasse. — Utilités, Poitiers 1829, troisième amoureux, Toulon 1834, second amoureux, Bruxelles 1839-43. Le 9 janvier 1841, un bénéfice eut lieu en son honneur au th. du Parc. Bordeaux 1850-62, Nantes 1863, Dijon et Genève 1864, Lille 1865 comique marqué, Toulon 1867, Rouen 1868-70, Vichy 1872, Rennes 1873-74, Versailles 1875, Brest 1876, Gand 1877. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1878.

CIFOLELLI, Mme Françoise, Maria, femme d'Hennezel (V. ce nom). — Nantes 1863-64, Lille 1865, Toulon 1867, Rouen 1868-70, Vichy 1871-72, Rennes 1873-74, Versailles 1875. Devient femme d'Hennezel, mais conserve le nom de *Cifolelli:* Toulouse 1876-78, Genève 1879, Lille 1880, Château-Gaillard 1881, Périgueux 1882, Beauvais 1883-84, Rouen 1885, Grenoble 1886, Lille 1887, Tournai 1888, Verviers 1889, Chaux-de-Fonds 1890-91, Brest 1892, Namur 1893-94, Clermont-Ferrand 1895, Paris 1896, Tours 1897, Paris 1898-99. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1900.

CIFOLELLI, Mlle Pauline, Marie. — Ingénue, Dijon et Genève 1864, Lille 1865. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1867.

CIFOLELLI, Mme Marie, Joséphine, née *Lemoine*. — Sous le nom de Lemoine : Rouen 1870-75, et de Cifolelli-Lemoine, Anvers 1876-77, Montpellier 1878-80. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1882.

CIFOLELLI, Jean, Auguste, Louis. — Nancy, 1875-77, Montpellier 1878-80, St-Etienne 1881, Lille 1882, Gand 1883, Pau 1884, Nancy 1885-1886, Lille 1887, Tournai 1888, Verviers 1889, Chaux-de-Fonds 1890-91, Toulon 1892-93, Le Mans 1894, Brest 1895-96, Dôle 1897, Niort 1898-99, Paris 1900, Viernon 1901, La Rochelle 1902. Se trouvait à Cannes en 1903.

CINIZELLI, Gaëtan. — Th. du Cirque 1849-50.

CINIZELLI, Mme. — Th. du Cirque 1849-50.

CINTI. — V. Mme Moreau-Sainti.

CINTI, Léon dit. — Débuta au Palais-Royal le 21 nov. 1833 dans l'*Amour et la raison* et l'*Alcôve,* et joua dans les *Quatre âges du Palais-Royal* (13 mars 1834).

CINTI, Mlle. — Gaîté 1849.

CIRCOURT, Mme. — Duègne, La Rochelle 1834.

CIRET, Mlle Eugénie. — Th. des Jeunes Elèves 1837.

CIRON, Jean, *Eugène.* — Nancy 1862-64, Marseille 1865-70, Rome 1872-73, Milan 1874, Turin 1875, Milan 1876, Florence 1877-78, Nice 1879-97. Jean Ciron, âgé de 64 ans en 1894, avec 30 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1898.

CIRON, Mme Augustine, Bremeng Fernando. — Marseille 1873, Milan 1874, Turin 1875, Milan 1876, Florence 1877-78, Nice 1879-82.

CIZOS, Thomas, père de Jean-Baptiste Cizos, dit Chéri (V. ce nom) et grand'père de Rose Chéri. Né vers 1760, Cizos père jouait à Bruxelles en 1794-95. Il tenait l'emploi des comiques. En 1824, il faisait partie, ainsi que sa femme, son fils et sa bru, de la troupe Garcin, qui parcourait les départements de l'Eure-et-Loir et du Loiret. Il signa, comme témoin, à l'acte de naissance de Rose Chéri, à Etampes, le 27 octobre 1824. En 1829, il tenait encore l'emploi des financiers dans l'Yonne, et en 1830 à Bourges.

CIZOS, Mme. Femme du précédent, grand'mère paternelle de Rose Chéri. — Deuxième duègne à Chartres, Dreux, Seine et Oise et Seine et Marne, 1824. Finit sa carrière comme souffleuse dans cette troupe de famille.

CIZOS, Jean, Baptiste. — V. Chéri.

CLADÉ, Mlle. — Variétés amusantes 1794.

CLADDIE, Mlle. — Th. du Luxembourg 1862.

CLADY-Petit, Mlle. — Ingénuités, Lille 1879.

CLAES. — Premier amoureux, Rennes 1833.

CLAES. — Jeune premier rôle, Agen 1852.

CLAES, Louis, Joseph, Modeste. — Pau 1854-1856, Orléans 1857-58, Cherbourg 1859, Argentan 1860, Bayeux 1861-62.

CLAES, Mme. — Duègne, Agen 1852.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CLAES, Mme Eugénie, Edmée, Marie, Madeleine. — Poitiers 1856-57, Troyes 1858-59, Poitiers 1860, Le Mans 1861, La Rochelle 1862-65.

CLAEYS, Paul, Léon. — Liège 1885-91.

CLAGNY (de), Mlle. — Deuxième amoureuse aux appointements de 1,800 livres, Bruxelles 1774-75, puis de 2,400, 1775-76 et de 3,000, 1776-77.

CLAINVAL. — Maëstricht 1673-78.

CLAINVAL. — Nom sous lequel débuta, dans les premiers rôles à Arras d'abord, puis à Douai vers 1775, un « garçon de bonne famille » nommé Boursault. Pourrait bien être *Boursault-Malherbe* (V. ce nom).

Bibliographie : G. Lhotte, Le *th. à Douai avant la Révolution.*

CLAIR, Mme Félicie. — Variétés 1858-65.

CLAIR, Mme Marguerite, Fortunée, née Amory. — Tournai 1863-65.

CLAIRANSON, Mlle (ou Clairenson). — V. Mlle Chaperon aînée.

CLAIRE, Mlle. — 2me amoureuse, Colmar 1837.

CLAIRE, Mlle. — Délass. com. 1850-51, Fol. dram. 1858, Délass. com. 1861.

CLAIRE, Mme Emilie Clark. — Artiste inscrite depuis 1848 à Moscou. Habitait cette ville en 1902.

CLAIREMONT, Mme. — Odéon 1852-53.

CLAIRENÇON, Mme. — Avait 91 ans en 1843, lorsqu'elle reçut une petite pension de la Société des artistes, alors à ses débuts. En 1846, elle était la doyenne.

CLAIRET, Mlle Emilie, baronne Ménager. Naquit en 1794. Elle débuta à la Comédie française le 22 août 1816, par Dorine, de *Tartufe*, et Lise, des *Rivaux d'eux-mêmes*, et fut admise comme pensionnaire. Elle habitait alors rue de l'Echelle, 9. Au bout de dix-huit mois, elle partit pour Toulouse (1er avril 1818). En 1819, elle entra comme soubrette à l'Odéon, où elle créa, le 21 mars 1822, un rôle de son emploi dans les *Deux ménages*. En 1824, Maurice Alhoy lui reproche de « prendre le mors aux dents dès les premiers vers d'une tirade » et engage des paris pour savoir si elle arrivera jusqu'au bout. « Il est impossible, ajoute-t-il, de se figurer, si on ne l'a entendu, cette volubilité de sons qui se pressent, se heurtent, passent et repassent avec la rapidité de l'éclair. »

De 1821 à 1824, Mlle Clairet, de l'Odéon, habita rue Dauphine, 32. Nous perdons ses traces vers 1825. L'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (30 oct. 1903), nous dit qu'elle devait être originaire des environs de Meaux. Elle épousa le baron Ménager, député de Seine et Marne sous la Restauration, et mourut à Germiny-l'Evêque, résidence de son mari. On a souvent confondu cette actrice avec Mlle Claret.

CLAIRETTE, Mlle Félicie Breistroffer. — Bataclan 1887, Paris 1888-89.

CLAIRMONDE, Mme. — Lille 1791, Bruxelles 1793. Deuxième amoureuse aux appointements de 2,400 fr., 1801.

CLAIRON, Mlle Claire, Joseph Leris dite, Hippolyte Leris de la Tude dite, née à Condé-sur-Escaut, le 25 janvier 1723. — « La providence m'a déposée dans le sein d'une bourgeoisie pauvre, libre, faible et bornée » écrit-elle dans ses *Mémoires*. Voici la vérité sur cette bourgeoisie : Extrait des registres de l'Etat civil de la ville de Condé : « Claire-Joseph Léris, fille illégitime de François-Joseph Désiré, sergeant de la Mestre de camp du régiment de Mally (Mailly), et de Marie-Claire Scana-Piecq, de cette paroisse, etc. » L'acte a été reproduit en entier par E.-D. De Manne. Des membres de la famille Piecq existaient encore en 1877, à Condé, où ils exerçaient le métier de bateliers. La maisonnette où elle naquit — au pied du colossal clocher de St-Wanon — a disparu depuis 1880 environ, nous dit Edmond de Goncourt, et sa mère, le fait est hors de doute, appartenait à la plus basse condition.

L'histoire qu'elle a contée de son baptême — le curé habillé en arlequin la baptisant un jour de carnaval — n'est pas plus véridique, puisqu'elle fut baptisée en janvier.

Tout d'abord la jeune Claire ne reçut aucune instruction. C'est à peine si, à onze ans, elle savait lire. Sa mère voulait en faire une couturière, et l'enfant avait en aversion tout travail manuel. A douze ans, elle suivit sa mère à Valenciennes, puis à Paris. Le hasard l'installa dans une maison située en face de la demeure de la célèbre comédienne, Mlle Dangeville. Souvent enfermée par sa mère dans une chambre donnant sur la rue, elle regardait par la fenêtre. Un jour elle voyait l'actrice prendre une leçon de danse, un autre jour une leçon de déclamation. Elle voulut des explications, se fit conduire à la Comédie française par un familier de la maison, et assista à une représentation du *Comte d'Essex* et des *Folies amoureuses*. Rentrée au logis, elle déclara qu'elle ne prendrait pas d'autre état que celui de comédienne. Les traitements les plus rigoureux, les pires brutalités ne purent la faire renoncer à sa décision. De Hesse, acteur de la Comédie italienne, encouragea la jeune fille, lui donna quelques leçons et la fit débuter à son théâtre le 8 janvier 1736, dans le rôle de la Suivante, de l'*Isle des Esclaves*. Elle n'avait donc pas 13 ans.

« Ma trop grande jeunesse, a-t-elle dit plus

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tard, ma petite stature, la crainte qu'eut le fameux Thomassin que mon talent ne nuisit à ses filles, dont le sort n'était pas fait, et le manque de protection, me forcèrent, au bout d'un an, à chercher fortune ailleurs. »

Elle fut engagée à Rouen pour jouer les rôles de son âge, chanter et danser. Elle y resta quatre années. C'est pendant son séjour dans cette ville que parut un pamphlet dégoûtant intitulé : *Histoire de M^lle^ Cronel, dite Frétillon*, qu'on attribua injustement au comte de Caylus, et qui n'était l'œuvre que d'un soupirant repoussé, nommé Gaillard. Et l'on vit des littérateurs, tel Edmond de Goncourt, ramasser ces ordures pour en faire la base d'un livre qui, sous une apparence historique, ne vise absolument qu'au scandale *(M^lle^ Clairon)*. — Que M^lle^ Clairon ait eu des amants, qui le nie ? Mais Edmond de Goncourt, après avoir décalqué quelques pages des *Mémoires* de son héroïne, sans même rectifier l'orthographe de certains noms — tel De Hesse, de la Comédie italienne, qu'il appelle Deshais — se complait dans la fange ; il s'y vautre ; il ne nous fait grâce d'aucun détail ; tous les libelles lui sont bons ; il accepte comme amants véridiques tous ceux qu'on nomme ; il fait œuvre de portier. Qu'est-ce tout cela peut bien faire à l'histoire du théâtre et de la tragédie au XVIII^me^ siècle ?



M^lle^ CLAIRON dans *Médée*, d'après la peinture de Carle Vanloo

EFERUS - Recherches & Classification numériques

On a prétendu que Mlle Clairon et sa mère, préposée au bureau de location, avaient quitté Rouen à la suite de la publication du pamphlet cité plus haut. Nous croyons bien plutôt que les deux femmes suivirent à Lille la troupe de La Noue, à laquelle Mlle Clairon appartenait depuis quatre ans. C'est à Lille que Garrick la vit jouer pendant le premier voyage qu'il fit en France. Elle chantait bien, elle dansait agréablement et jouait fort bien les soubrettes. Le grand acteur anglais s'imagina qu'elle se perfectionnerait dans cet emploi.

La Noue, complètement ruiné en montant une troupe pour Berlin, troupe que la guerre de 1741 empêcha de jouer, renonça aux directions théâtrales et revint à Paris, où il débuta à la Comédie française. La Clairon, redevenue libre, s'engagea dans une autre troupe, demandée par le quartier général du roi d'Angleterre, pour donner des représentations à Gand où elle se déplut. Elle s'échappa clandestinement et vint à Dunkerque, puis à Paris. La protection de M. de la Popelinière, dit-on, la fit entrer à l'Opéra, où elle ne resta que quatre mois. Le seul succès de la future tragédienne à l'Académie royale de musique fut celui qu'elle remporta dans le rôle de Vénus qu'elle chantait dans *Hésione* (mars 1743). Le *Mercure* (mai), la célébra par les vers suivants :

Hier, à leur gré, tes sons mélodieux.
Chère *Cleron*, moissonnaient le suffrage,
Et tes attraits, toujours victorieux,
Montraient Vénus et frappaient davantage;
Tous les amours venaient te rendre hommage.
L'âme de tous, quoique d'humeur volage,
S'est pour jamais établi dans tes yeux.
Qui l'a fixé ? C'est ton air gracieux :
Oui, je l'ai vu ; j'étais dans le parterre,
Lorqu'à sa mère il a fait ses adieux.
Tant que *Cleron* restera sur la terre,
Je veux, dit-il, abandonner les cieux.

Malgré l'étendue de sa voix, Mlle Clairon n'était que fort peu musicienne. Elle sollicita et obtint un ordre de début à la Comédie française, où elle devait doubler Mlle Dangeville. Pour expliquer cette chose si simple, Edmond de Goncourt imagine de faire entrer dans son boudoir trois fermiers généraux, « puis, à leur suite, pêle-mêle, la noblesse, le parlement, l'armée, et même les illustres étrangers de passage à Paris. » On voit, par cette courte citation, l'esprit du livre.

Le Duc de Gesvres signa l'ordre de début le 10 sept. 1743, et le 19 du même mois elle débutait, non par un rôle de soubrette, comme on l'aurait pu croire, mais par celui de *Phèdre*, ce qui pouvait passer pour un beau trait d'audace, alors que Mlle Dumesnil était en pleine possession de ce rôle. Son succès y fut éclatant. — « Le 19 de ce mois, écrit le *Mercure*, les comédiens ont remis au théâtre la tragédie de *Phèdre*, de Racine, dans laquelle Mlle Clairon, nouvelle actrice, a débuté pour la première fois. Elle a joué le principal rôle avec un applaudissement général. C'est une jeune personne qui a beaucoup d'intelligence et qui exprime avec une très belle voix les sentiments dont elle a l'art de pénétrer. »

La surprise fut générale. Après *Phèdre*, elle joua *Zénobie* (28 sept.), *Ariane* (14 oct.), *Electre* de Crébillon (26 oct.). Elle interpréta aussi le rôle de Dorine de *Tartufe*. Voici ce que dit une lettre (anonyme) de l'époque : « Mlle Clairon est âgée de 22 ou 23 ans (elle n'en avait pas 20) ; elle est extrêmement blanche ; sa tête est bien placée, ses yeux sont grands, pleins de feu et respirent la volupté. Sa bouche est ornée de belles dents ; sa gorge est bien placée, elle s'élève sans affectation ; on gagne à l'examiner un plaisir que les autres sens seraient jaloux de partager avec la vue. Sa taille est aisée ; elle se présente avec beaucoup de décence. Un air modeste et prévenant intéresse en sa faveur. Sans être une beauté accomplie, il faut lui ressembler pour être charmante. Son esprit est pétillant, sa conversation douce et engageante... »

Mlle Clairon avait l'âme, les entrailles, la force, le pathétique ; un geste aisé, varié ; une mémoire imperturbable ; une prononciation nette. Sa voix seule, un peu trop grave dans la colère, était peut-être trop éclatante pour rendre de tendres sentiments. Mais ce qui est certain, c'est qu'aucune actrice — avant elle — n'avait débuté avec autant de talents réunis.

Un poète inconnu écrivit :

Quelle grâce! Quel feu! Quelle aimable peinture!
Clairon, tu réunis, dans ton jeu séducteur,
Ce que l'art, joint à la nature,
Peut former de plus enchanteur.
Cent fois, te voyant sur la scène
Ravir les suffrages divers,
J'ai cru que c'était Melpomène
Qui récitait ses propres vers.

L'actrice ne fut même pas oubliée dans les couplets comiques (*Mercure*, oct. 1743) :

Vers au sujet du début de Mlle Clairon à la Comédie française. Sur l'air : V'là c'que c'est qu'd'aller au bois. Nous ne citerons qu'un couplet.

Débuter en perfection,
V'là c'que c'est qu'd'être Clairon;
Avoir la plus noble action,
Quand Phèdre elle joue;
Le public la loue
Jusques à l'admiration ;
V'là c'que c'est qu'd'être Clairon.

Le résultat immédiat ne se fit pas attendre. Le 29 octobre 1743, Mlle Clairon était reçue à demi-part. Le 26 décembre, avec l'ordre de doubler Mlle Dangeville, la fortunée actrice recevait encore un quart de part, et le 31 décembre 1744, la part entière.

Tant de succès, qui grisaient même celle dont ils étaient l'objet, ne manquèrent pas de susciter contre elle de vives cabales, et le *Mémoire pour le sieur de La Noue, la demoiselle Gaussin et consorts, opposans à la réception de la demoiselle Cléron* est parvenu jusqu'à nous. On ne pouvait cependant lui re-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

procher son incapacité. On fit alors allusion au fameux libelle. « Frétillon » loin de se fâcher, redoubla de zèle et de persévérance. Elle fréquenta les gens du monde, lut beaucoup, et Voltaire lui-même, oubliant ce qu'il devait au talent de Mlle Dumesnil, allait disant partout : « Je suis Claironien ». C'étaient, pour mieux dire, deux systèmes en présence ; car, tandis que Mlle Dumesnil, plus géniale peut-être, se livrait aux inspirations de la nature, Mlle Clairon ne faisait rien qu'elle n'eût profondément étudié ; la physionomie particulière d'un rôle adopté, elle n'en variait jamais l'exécution.

Mlle Clairon, comme toutes les triomphatrices, ne put se défendre d'une basse jalousie contre son inimitable rivale. Le Kain lui-même ne trouve pas grâce à ses yeux, et devient, dans sa correspondance « Ce beau monsieur ».

Voici la liste de ses rôles créés :

1743 *Mérope*, Isménie (à la rep. seulement).
1745 *Alzaïde*, Alzaïde.
1746 *Venise sauvée*, Belvidera.
1747 *Vanda*, Vanda.
— *Amestris*, Amestris.
1748 *Denys le Tyran*, Arétie.
— *Catilina*, Fulvie.
— *Sémiramis*, Azéma.
1749 *Aristomène*, Léonide.
1750 *Oreste*, de Voltaire, Electre.

L'on sait la lutte littéraire engagée depuis longtemps entre Voltaire et Crébillon. Aussi avec quels soins Voltaire conseilla-t-il celle qui avait déjà fait valoir les vers de son rival. (*Lettre de Voltaire à Mlle Clairon*, 12 janvier au soir, 1750). Il lui écrit de « presser sans déclamer » certains passages, pour réserver ainsi ses moyens et mettre quelques vers en relief ; il lui recommande d'appuyer plus dans son imprécation contre le tyran, et s'excuse de lui donner des avis dans l'excès de son admiration et de sa reconnaissance. Et cependant, quelques années après avoir créé ce rôle, elle eut l'occasion de le reprendre. Elle avait alors changé sa façon de jouer ; elle ne récitait plus comme Voltaire, grand amateur de la pompe tragique, lui avait appris le rôle ; elle le parlait plus naturellement. Aussi, Marmontel raconte-t-il que, lui entendant jouer ainsi à Ferney, le poète « baigné de larmes » et transporté d'admiration s'écriait : « Ce n'est pas moi qui ai fait cela, c'est elle ; elle a créé son rôle. »

Le *Mercure de France* (juillet 1761), est absolument de cet avis, et Voltaire le lui déclare dans sa lettre de Ferney — Auguste — 1761. Il en résulta que Mlle Clairon eut une prédilection marquée pour ce rôle, ce qui lui faisait dire : « Si l'on m'avait obligée à n'en plus jouer qu'un seul sur le théâtre entier, j'aurais choisi celui-là. »

1750 *Cléopâtre*, de Marmontel, Cléopâtre.
— *Aménophis*, Arthésis.
1751 *Zarès*, Calciope.
— *Varon*, Zoraïde.
1752 *Les Héraclides*, Olympie.
— *Rome sauvée*, Amélie.
1753 Voyage à Bordeaux.
1754 *Les Troyennes*, Cassandre.
— *Amalazonte*, Amalazonte.
— *Le Triumvirat*, Tullie.
1755 *L'Orphelin de la Chine*, Idamé.

Mme Denis, la nièce de Voltaire, écrivait au Comte d'Argental : Délices, 9 sept. 1755... « Je me flatte que vous aimez à la folie Mlle Clairon ; je suis sûre que vous et moi nous pensons de même, quand je dis à mon oncle que pour avoir un grand succès, il faut des grands rôles de femme. Il commence à être de mon avis et est bien résolu à faire de beaux rôles à Mlle Clairon... » Ce rôle d'Idamé fut de ceux-là. Mais Voltaire se trouvant en Suisse au moment où l'*Orphelin de la Chine* fut représenté, il ne put ni louer, ni critiquer son interprète. D'où un manque à peu près complet de détails. Nous ne connaissons que les recommandations du poète : — Lettre datée des Délices, 8 oct. 1755 — et les courtes appréciations du *Mercure*, de Grimm, de Collé et de Fréron.

« Ce n'est point une actrice, dit le *Mercure;* c'est une mère, c'est la nature même dans les situations les plus pathétiques et les plus intéressantes. »

« Cette grande actrice, écrit Fréron, y joue (dans l'*Orphelin de la Chine)* supérieurement à elle-même. »

« Mlle Clairon, avoue Collé, m'a paru mériter encore plus de louanges qu'on lui en donne... Cette tragédie est mauvaise... Mais la comédienne est admirable. » Voltaire sut le reconnaître : « On me mande, écrit-il des Délices le 25 octobre, que l'on joue à Paris cette pièce dont vous faites tout le succès. » Il avait déjà dit à d'Argental le 17 : « C'est Mlle Clairon qui établit tout le succès de la pièce. »

Il faut rattacher à cette pièce deux réformes, et non des moindres : celle de la déclamation, et celle du costume.

Depuis longtemps Marmontel trouvait dans le jeu de l'actrice trop d'éclat, trop de fougue, pas assez de variété ; trop d'emportement, pas assez de sensibilité. Il arriva donc — c'est lui qui le raconte — à lui apprendre à se ménager davantage, à rester noble, tragique avec simplicité. Un voyage fait à Bordeaux en 1753 acheva de convaincre l'actrice. Elle n'avait trouvé en cette ville qu'une très petite salle ; elle réduisit son jeu. Le second essai fut tenté sur le petit théâtre de la Cour. Ces épreuves facilitèrent cette « heureuse conversion ».

Quant à la réforme du costume, l'actrice y fut encouragée par Marmontel et Diderot. Voltaire n'y fut pas opposé. Réforme bien timide, il est vrai, mais qui marquait le commencement d'une ère nouvelle. Les robes à paniers, les panaches, les traînes de satin dont on s'affublait pour représenter les héros de l'antiquité furent — non supprimés — mais atténués. « Toute ma riche garde-robe de théâtre est en ce moment réformée ; j'y perds

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pour dix-mille écus d'habits, écrit-elle, mais le sacrifice est fait... » Dans l'*Orphelin*, par exemple, elle essaya d'être vraiment chinoise. Elle se montra sans manchettes et sans paniers. Nous sommes forcés d'avouer — d'après le dessin de Leclerc — que l'aigrette, les mules à talons élevés, la veste garnie de fourrures, étaient aussi peu chinoises que possible. Passe encore pour les dragons brodés. Voltaire en fut si ravi qu'il abandonna ses droits d'auteur aux comédiens pour payer leurs costumes. L'année suivante, Mme de Guys, une Grecque, femme d'un riche négociant, fit présent à Mlle Clairon, durant son séjour à Marseille, d'une robe orientale pour jouer *Zaïre*, afin de remplacer la robe traditionnelle à paniers. La nouvelle toilette plut à Marseille et à Paris. Mais la réforme en resta là.

1755 *Philoctète*, Sophie.
1757 *Adèle de Ponthieu*, Adèle.
— *Iphigénie en Tauride*, Iphigénie.
1758 *Astarbé*, Astarbé.
— *Hypermnestre*, Hypermnestre.
1759 *Venceslas*, Cassandre.
1760 *Zulica*, Amétis.
— *Spartacus*, Emilie.
— *Tancrède*, Aménaïde.



Costume de Mlle CLAIRON, dans l'*Orphelin de la Chine*.

Un événement venait de changer les conditions de la scène française. Depuis la rentrée de Pâques, 1759, les banquettes avaient été supprimées sur le théâtre. Dès lors, la mise en scène devenait possible, et Voltaire qui souhaitait depuis 20 ans de voir introduire la pompe dans les représentations théâtrales avait enfin écrit une œuvre en rapport avec le nouvel état de choses. Le rôle d'Aménaïde avait été écrit pour Mlle Clairon.

« Ah ! mon cher Maître, écrit Diderot à Voltaire (28 nov. 1760), si vous voyiez la Clairon traversant la scène, à demi-renversée sur les bourreaux qui l'environnent, ses genoux se dérobant sous elle, les yeux fermés, les bras tombant, comme morte ; si vous entendiez le cri qu'elle pousse en apercevant Tancrède... »

« Mlle Clairon, écrit d'Alembert à Voltaire, le 22 septembre 1760, y (dans *Tancrède*) est incomparable et au-dessus de ce qu'elle a jamais été. »

« Mlle Clairon joue à ravir. Il y a un : « Eh ! bien, mon père ! » qui remue l'âme jusqu'à la pointe des cheveux. » Lettre de Mme Du Deffant.

Mme d'Epinay, Favart, le *Mercure*, tous sont unanimes sur ce sujet.

Voltaire seul, retenu à sa campagne des Délices, près Genève, ne pouvait mêler ses applaudissements à ceux de ses amis. Il écrivit l'*Epître à Daphné :*

. . . . . .
Je crois vous voir sur ce brillant théâtre
Où tout Paris, de votre art idolâtre,
Porte en tribut son esprit et son cœur.
Vous récitez des vers plats et sans grâce,
Vous leur donnez la force et la douceur ;
D'un froid récit, vous réchauffez la glace... etc.
. . . . . .
On bat des mains et l'auteur ébaudi
Se remercie et pense être applaudi.

1760 *Caliste*, Caliste.
1761 *Terée*, Progné.
— *Zulime*, Zulime.
1762 *Zaruchma*, Zaruchma.
— *Zelmire*, Zelmire.
— *Irène*, Irène.
— *Eponine*, Eponine.
1763 *Théagène et Cariclée*, Cariclée.
— *Blanche et Guiscard*, Blanche.
1764 *Idoménée*, Erigone.
— *Olympie*, Olympie.
— *Cromwell*, Sophie.
— *Timoléon*, Eroxime.
1765 *Le siège de Calais*, Aliénor.

Comment Mlle Clairon, après une carrière de 22 ans, au comble de la gloire, encore dans toute sa force, abandonna-t-elle volontairement et par un coup de tête le théâtre de sa renommée ?

Un acteur assez obscur, Dubois, avait été convaincu de faux témoignage dans un procès intenté contre lui par un chirurgien. (V. Dubois.) Ses camarades de la Comédie française refusèrent de jouer avec lui. Le Duc de Richelieu, qui avait la haute main sur la Comédie, n'approuva pas cette exclusion. Le *Siège de Calais*, qui avait obtenu un grand succès, devait être représenté le jour de la rentrée (lundi 15 avril 1765). Dubois remplissait dans cet ouvrage le rôle du Comte de Melun. Le Kain, Bellecour, Brizard, Molé, apprenant que cet acteur y conservait son rôle, quittèrent instantanément le théâtre, et Mlle Clairon dit hautement « qu'elle ne jouerait pas avec un homme déshonoré. » L'irritation du public fut à son comble, et les tragédiens récalcitrants furent envoyés le soir même au For-l'Evêque.

Mlle Clairon, dont le nom ne figurait pas dans l'ordre de M. de Sartines, se crut d'abord

EFERUS - Recherches & Classification numériques

épargnée, mais le lendemain elle partageait le sort de ses camarades. Toute cette histoire se trouve racontée tout au long dans la *Bastille des comédiens*, le *For-l'Evêque*, de M. Frantz Funck-Brentano.

Mlle Clairon fit au For-l'Evêque une entrée triomphale dans la voiture même de Mme de Sauvigny, l'intendante de Paris, assise sur ses genoux et l'exempt à côté d'elle. Sa chambre fut meublée par les soins de l'intendante, des duchesses de Villeroy et de Duras. Ce fut un flot de visiteurs. La rue St-Germain-l'Auxerrois fut encombrée de carrosses.

Le 21 avril, Mlle Clairon reçut l'autorisation — étant donné l'état de sa santé — de retourner chez elle. Les comédiens l'emportèrent. L'auteur retira le *Siège de Calais*, Dubois fut mis à la retraite, et les comédiens recouvrèrent leur liberté au bout de trois semaines. Néanmoins, Voltaire et de nombreux amis conseillèrent à Mlle Clairon de se retirer, décision qu'il regretta plus tard, puisqu'elle le privait de sa première actrice.

Cependant, un an devait s'écouler avant qu'elle donnât définitivement sa démission; elle profita de ce laps de temps pour se rendre à Ferney et consulter le fameux Docteur Tronchin, de Genève, sur sa santé fort ébranlée. Depuis longtemps déjà, Voltaire l'avait invitée. Elle partit pour Lyon, puis pour Marseille, se fit applaudir dans ces deux villes, puis prit le chemin de Ferney.

Cailhava d'Estandouz écrivait à ce propos au tragédien anglais Garrick (22 août 1765) : « Il faut que je vous fasse part d'une aventure qu'il lui est arrivée chez M. de Voltaire. Elle entre chez lui ; on lui dit que le doyen des poètes était presque anéanti, entre son médecin, son chirurgien, etc., mais que si elle voulait lui réciter quelques-uns de ses vers, elle le ressusciterait ; elle s'y prête de bonne grâce, et déclame avec tant de force son rôle dans l'*Orphelin de la Chine*, que l'auteur enchanté, ravi, oublie sa maladie. » Une gravure (Desnoiresterres, *Essai d'iconographie voltairienne)* nous a conservé ce tableau ; elle représente la tragédienne à genoux devant le poète chargé d'années, qui s'agenouille, lui aussi, soutenu par Wagnière, son secrétaire. L'auteur et l'interprète se tendent mutuellement les bras comme pour s'embrasser.

Mlle Clairon resta tout un mois à Ferney ; Tronchin, qui vint la voir, constata sa faiblesse de poitrine et lui conseilla de renoncer au théâtre. C'est à peine si on lui permet de jouer « à basse note » sur le petit théâtre du château quelques représentations des pièces de Voltaire, entre Mme Denis, une fort bonne actrice, et Mlle Corneille « qui ne dit pas mal les vers ». Un théâtre de marionnettes, écrit le poète à d'Argental, ne fatigue pas la voix comme la salle de la Comédie française. Les fêtes se succèdent en l'honneur de l'artiste et atteignent le délire la veille de la sainte Claire : pastorale, vers de circonstance, feu d'artifice, souper et chœurs.



DE PAR LE ROY.

IL eſt ordonné au Sieur d'arrêter & de l conduire au For-l'Evêque ; enjoint Sa Maieſté au Geolier deſdites Priſons, de l recevoir & garder juſqu'à nouvel Ordre. FAIT à ce mil ſept cent cinquante Signé LOUIS : *Et plus bas,*

Je ſouſſigné
Certifie avoir en mes mains l'Ordre du Roy, dont Copie eſt cy-deſſus. A Paris, ce mil ſept cent cinquante

Formule imprimée d'un ordre d'incarcération au For-l'Évêque (Arch. de la Bastille)

Néanmoins, Mlle Clairon crachait le sang. Tronchin jugea que le climat des Alpes ne convenait pas à la malade. Il ordonna le départ pour la Provence, et Voltaire, pour qui cette séparation fut très pénible, lui écrivit des lettres affectueuses dans chacune des villes qu'elle traversa, Aix, Marseille, etc. Le roi, la cour, la ville s'informèrent de sa santé, et c'est à Voltaire qu'on s'adressait pour avoir des nouvelles.

Mlle Clairon revint à Paris le 1er novembre, mais ne s'expliquait pas encore sur sa rentrée. A vrai dire, le théâtre l'attirait, et M. de Valbelle, son amant, prétendait qu'il fallait tout sacrifier plutôt que de s'abaisser à une concession. Bref, le 23 avril 1766, le maréchal duc de Richelieu et le comte de Duras signaient son congé définitif de retraite « à cause de sa mauvaise santé » *(Archives du Th. français)*. Vers la même époque, elle écrivait à Garrick : « Je ne vois pas, j'entends à peine, je ne puis, sans aide, aller d'une chaise à l'autre : la mort me serait mille fois moins cruelle que mon état ». Le 26 mai, les comédiens « ont constitué à la demoiselle Clairon, demeurant rue des Marais, paroisse St-Sulpice, mille livres de pension viagère ». Lekain s'était absolument opposé à la demande de sa camarade qui réclamait 1500 livres pour 21 ans de services.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Parmi les artistes, personne ne la regretta, ce qui est expliqué par cette phrase de ses *Mémoires* : « Je me trouve quelquefois des mouvements de hauteur dont je ne suis pas la maîtresse, et que j'entretiens peut-être avec trop de complaisance ». Les auteurs même n'étaient pour elle que « ces petits messieurs » que, dans sa correspondance privée avec Larive, elle lui recommande de ne pas fréquenter.

Et cependant, en 1766, Mlle Clairon n'a que 44 ans. Elle joue bien en août le rôle d'*Ariane* chez la duchesse de Villeroy, ou encore le 19 février 1767, rue de Vaugirard, à l'hôtel de l'Esclapon *(Zelmire)* au bénéfice de Molé; elle écrit au prince Repnin pour aller jouer à la cour de Pologne, mais l'avenir est là-bas si incertain que Stanislas-Auguste en est réduit à écrire : « Lorsque le prince Repnin me pressait de lui donner ma réponse pour la Clairon, je lui ai dit : Faites-la, vous, mon prince, vous savez mieux que moi, si dans trois mois d'ici, je serai à même de l'entendre ». L'idée du voyage à Varsovie fut abandonnée : « Maman (Mme Geoffrin), je vous embrasse mille fois, écrivait le roi quelques jours après. Faites mes excuses, pour cette fois, à Mlle Clairon. Mais si le calme revient après l'orage, son arrivée en sera, j'espère, une des plus belles preuves. La colombe apportera le rameau à l'olivier ». Bref, Mlle Clairon était condamnée à jouer en chambre. Mme Riccoboni écrit le 29 janvier 1767 à Garrick : « Cette désolée Clairon fit dire au Roi qu'elle jouerait à Versailles, quand Sa Majesté l'ordonnerait. C'était au commencement de l'hiver. Sa Majesté a répondu qu'elle trouvait les autres actrices fort bonnes. O rage, ô désespoir ». Mme du Barry, se sentant soutenue et appuyée par le public de Paris, protégeait la Dumesnil. Lekain lui-même exulte. Il appelle Mlle Dumesnil sa « chère reine » et parlant de ses « succès pleins et modestes » : « *Cette dernière* (Mlle Clairon) se déchire les bras : plût à Dieu qu'elle se déchirât le cœur, ou qu'elle s'empoisonnât de l'âcreté de son sang! » (lettre autographe du 21 juillet 1770 signée de Lekain, publiée par Dussault dans les *Mémoires de Mlle Dumesnil*).

Cependant Mlle Clairon se morfond loin du théâtre; elle ouvre une sorte d'école de jeunes élèves, au premier rang desquels il faut placer Larive. Elle complète l'instruction de Mlle Raucourt, élève de Brizard; au mois d'octobre 1772, chez elle, rue du Bac, habillée en prêtresse, elle couronne le buste de Voltaire et récite une ode de Marmontel, ce qui lui valut des vers de remerciement de la part du patriarche de Ferney.

L'*Intermédiaire*, dans ses numéros de novembre 1884 et mai 1885 a donné quelques actes notariés avec l'aide desquels on peut rétablir à peu près les dix-huit mille livres de rente dont jouissait alors Mlle Clairon, bientôt réduites à quatorze par suite de la banqueroute de l'abbé Terray. Sur ces entrefaites, le comte de Valbelle qui avait hérité de son frère, se lançait dans d'autres folies et abandonnait peu à peu la maison. Mlle Clairon voyait venir l'âge, l'abandon, la fin de sa vie fastueuse. Elle a peur, songe à se retirer en province, même au couvent. Elle parle de vendre son cabinet d'histoire naturelle, ses curiosités, mais le comte lui écrit que cette vente va le déshonorer, qu'il la supplie de chercher un autre moyen de se tirer d'affaire et qu'il n'avait jamais si bien connu l'horreur du désordre que dans ce moment — lui qui avait plus de cent mille livres de rente, et pas vingt-cinq louis à prêter à une amie.

Mlle Clairon lui répond : « Vous êtes dans une position si fâcheuse, mon pauvre comte, que j'en ai réellement pitié. Je ne vous ai rien demandé. Je n'attends rien de vous, je trouverai toujours les moyens de vivre dignement avec ce que le sort me laissera. Je vous offre même de vous envoyer cinquante louis, si vous avez besoin, je les ai, et si je ne les avois pas, je ferois comme autrefois : je vendrai ce que j'ai pour vous l'offrir ». Puis elle s'engageait à prêter au comte de Valbelle l'argent qui lui reviendrait des deux ventes de son cabinet, pour un laps de dix ans, à raison de cinq pour cent. Voici l'annonce de cette vente : *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Mlle C****, dont la vente se fera, rue du Bac, près le Pont-Royal, dans le mois de février 1773, et dont le jour sera annoncé par des affiches publiques. A Paris, de l'imp. de Michel Lambert, 1773. Ce catalogue, qui coûtait un louis, devint par la substitution d'un nouveau frontispice, celui du cabinet de Paul Demidoff, Moscou 1788. Il avait été payé 65,973 livres, selon l'*Intermédiaire* du 25 avril 1884. Mlle Clairon affirma avoir touché pour les deux ventes, avec les tableaux, estampes, etc., 90,000 livres. Elle prêta, en effet, cet argent à son ancien amant, avec qui décidément tout est rompu.

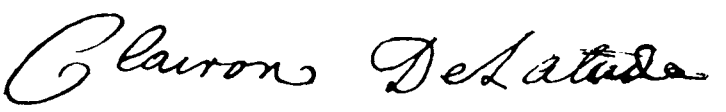
Au printemps de cette même année 1773, nous retrouvons Mlle Clairon établie chez le margrave d'Anspach.

Christian-Frédéric-Charles-Alexandre, margrave d'Ansbach (ou Anspach), neveu du grand Frédéric, était né en 1736. Il avait été élevé par une Française, Mlle Senry, et préférait notre langue à la sienne. Après avoir étudié deux ans à l'Université d'Utrecht, il visita l'Angleterre, la Suisse et l'Italie, et son père lui fit épouser, à 18 ans, Frédérique-Caroline de Saxe-Cobourg. Mais cette pâle et blonde princesse (on la comparait à un lys fané), souffrant d'un vice de conformation interne, passait ses journées sur une chaise longue à fabriquer du filet. Charles-Alexandre s'empressa de fuir sa cour et vint à Paris. Il fréquenta les salons littéraires, assista aux séances de l'Académie, se lia avec les gens de lettres et les artistes. Naïf et bon, jusqu'à la faiblesse, le margrave attira les regards de Mlle Clairon qui ne rêvait rien autre que de devenir la Maintenon ou la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Pompadour d'une petite cour allemande. Et cependant tous les biographes n'ont jamais pu définir en quelle qualité cette femme de cinquante ans régna pendant treize ans à la petite cour d'Anspach : maîtresse? C'est probable, en dépit de la différence d'âge. Amie? *Bonne maman*, comme elle le prétendait? *La philosophe* du margrave, comme disait Voltaire?

Tout alla bien jusqu'au jour où Mlle Clairon trouva lady Craven sur son chemin. C'était une Anglaise de haute naissance que son mari avait abandonnée. Elle avait parcouru l'Italie, l'Autriche, la Pologne, la Russie, la Grèce et la Turquie. Partout où elle avait passé, aux cours de Vienne, de Varsovie, de Pétersbourg, elle avait séduit par sa grâce et par ses talents. Elle parlait plusieurs langues, peignait, chantait, écrivait. Le margrave l'avait connue lorsqu'elle était enfant. Dans un de ses voyages à Paris, la Clairon, prise de soupçons, fit faire le guet à la porte de l'*Hôtel de l'Empereur*, rue de Tournon. On vint l'avertir que la jeune Anglaise était « belle et bien faite ». Ne doutant plus qu'elle était supplantée par une rivale, elle écrivit dans un mouvement de colère la fameuse lettre de rupture qu'on lit dans ses *Mémoires*. On trouvera, du reste, tous les détails sur ce séjour à Anspach dans *Mlle Clairon*, d'Edm. de Goncourt et dans les *Comédiens français dans les Cours d'Allemagne au XVIIIme siècle* (IIIme série), par M. Jean-Jacques Olivier. Ce dernier ouvrage contient, en outre, les portraits du margrave et de lady Craven.



Signature de Mlle Clairon

Devenu veuf en 1791, le margrave abdiqua en faveur de la Prusse, épousa lady Craven à Lisbonne, puis passa en Angleterre et mourut en 1806.

A la fin du mois de septembre 1786, les *Mémoires secrets de la République des Lettres* annoncent donc la réinstallation en France de Mlle Clairon. Une pièce retrouvée par M. Henri Céard aux archives des Quinze-Vingts (no 6572) nous apprend que le 2 mai 1786, une maison sise à Issy a été vendue à Charles-Alexandre, margrave d'Anspach, et à Claire-Joseph Legris de la Tude (Mlle Clairon), moyennant le prix de 80,000 livres.

Thierry, dans son *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*, la décrit ainsi : « Le premier objet qui se présente à la vue, en arrivant dans ce village (Issy), situé sur la pente d'un coteau fort élevé, est la belle maison appartenant aujourd'hui à Mlle Clairon. Les murs de clôture du vaste jardin de cette maison s'étendent, sur la gauche de la plaine, percés de grilles en plusieurs endroits ; on en découvre les beautés au-dessus de la route. Ils sont ornés (?) de pièces d'eau, de statues, de treillages et de pavillons. L'entrée de la maison est magnifique... »

M. Louis Baron, dans les *Environs de Paris*, nous apprend que la grille monumentale de cette propriété est celle que l'on voit encore en face de l'hospice des Petits-Ménages.

Pendant ces dernières années silencieuses, Mlle Clairon, accablée d'infirmités, s'est réconciliée avec ses camarades de la Comédie française. Par contre, elle se fâche avec le peintre Doyen, un ami de trente-deux ans, parce que celui-ci tarde à lui faire son portrait. Nous apprenons dans la lettre qu'elle lui adresse le 6 septembre 1790 que la gêne où l'ont réduite les circonstances présentes l'ont obligée d'envoyer son argenterie à la Monnaie. A ce moment, nous savons encore par l'édition *allemande* de ses *Mémoires*, qu'elle méprise profondément le métier auquel elle a dû sa gloire et que vieillie, aigrie, elle déconseille tous ceux qui veulent embrasser cette carrière. Elle gémit sur une séparation cruelle d'une femme qu'elle aime tendrement. — Est-ce sa gouvernante Mme Tessier? Est-ce sa fille adoptive Pauline? — Et enfin elle écrit ses *Mémoires* dont elle remet une copie à Meister, le familier de Diderot, à condition, dit-elle de les faire paraître dix ans après sa mort. Meister quitte la France, la correspondance est interrompue entre l'ex-tragédienne et l'homme de lettres, et un jour de l'année 1798, Mlle Clairon apprend par un article du *Publiciste* la publication de ses *Mémoires* en allemand. — Y eut-il indélicatesse de la part de Meister, ou simple complicité comme le semble croire Edm. de Goncourt? Quoi qu'il en soit, Mlle Clairon prend le parti de publier une édition française : *Mémoires d'Hippolyte Clairon et Réflexions sur la déclamation théâtrale*, à Paris, chez Buisson, rue Hautefeuille, no 20, an VII de la République.

Ces *Mémoires* « de l'Envie » furent sévèrement jugés. Outre qu'il y a peu de chose à recueillir de cette lecture, leur publication fut plutôt nuisible qu'utile à celle qui en était l'héroïne. Combien plus digne la réponse de Mlle Dumesnil, alors âgée de 86 ans, déclarant qu'elle pardonne à son ex-rivale qui « depuis cinquante ans s'exerce à ces jeux ».

« Mon état habituel est la souffrance », écrit Mlle Clairon en tête de son agenda. Et, de fait, elle se meurt lentement, en proie aux douleurs les plus aiguës et les plus incessantes. Le 9 octobre 1801, elle écrit son testament à Issy. Elle veut être enterrée simplement ; elle lègue à sa femme de chambre son linge, ses vêtements, sauf ses perses et ses dentelles, et cent écus ; à son cuisinier cent écus ; au laquais cent écus ; au citoyen Alexandre Gay, son ami, une boîte d'écaille et cinquante louis ; à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme de Vandeuil, fille de Diderot, son portrait au pastel et deux bagues ; elle lègue à la Nation son buste par Lemoine et la médaille d'or que l'on a frappée pour elle ; elle insinue que cette médaille peut servir de récompense et d'objet d'émulation. Elle institue pour sa légataire universelle Marie-Pauline Ménard, veuve de la Riandrie, et son exécuteur testamentaire le citoyen Hua, homme de loi, auquel elle laisse une boîte doublée d'or portant le portrait d'une muse qui tient l'urne de Voltaire, et douze cents livres.

Ici se place une énigme. Comment se fait-il que Mlle Clairon, relativement à son aise en 1801, ayant femme de chambre, cuisinier et laquais, en soit réduite, deux ans plus tard, à écrire le billet suivant :

« Citoyen ministre,

« Je cherche en vain, depuis un mois, un protecteur qui m'approche de vous, mais s'il est vrai que l'humanité vous soit chère, c'est à vous seul que je dois m'adresser. Agée de soixante-dix-neuf ans, prête à manquer du nécessaire, célèbre autrefois par quelques talents, j'attends à votre porte que vous daigniez m'accorder un instant.

CLAIRON ».

Et Chaptal écrivit en marge : « Bon pour deux mille francs à payer de suite ».

A la suite de quel mystère Mlle Clairon quitte-t-elle sa maison d'Issy qui tombe en ruines pour venir se réfugier chez sa fille adoptive, Mme Marie-Pauline Ménard, veuve de la Riandrie — car Mlle Clairon l'avait mariée à un officier aux gardes françaises. Les deux femmes prennent ensemble un logement rue de Lille, donnant sur un grand jardin, dépendant de l'hôtel d'Ozembray. La maison portait alors le numéro 512 (73 actuel). C'est là, qu'un peu malade et alitée, elle tomba de son lit pour ne plus se relever, le 29 janvier 1803. Peu de temps avant sa mort, elle avait récité une scène de *Phèdre* en présence de Kemble, le grand acteur tragique de l'Angleterre.

Les restes de Mlle Clairon furent inhumés au cimetière de Vaugirard, où l'on grava sur une pierre :

ICI REPOSE
LE CORPS DE CLAIRE-JOSÈPHE-HIPPOLYTE
LERIS CLAIRON DE LATUDE
NÉE A SAINT-WANON DE CONDÉ
DÉPARTEMENT DU NORD,
LE 25 JANVIER 1723,
DÉCÉDÉE LE 9 PLUVIOSE, AN 11
29 JANVIER 1803.
ELLE TRAÇA AVEC AUTANT DE VÉRITÉ
QUE DE MODESTIE
LES RÈGLES DE L'ART DRAMATIQUE,
DONT ELLE SERA A JAMAIS LE MODÈLE.

La tombe se trouvait placée contre la muraille qui longeait le boulevard, reliant la barrière de Sèvres à la barrière de Vaugirard. Une rectification du boulevard eut lieu ; il fallut procéder à une translation au cimetière de l'Est. Cette cérémonie, à laquelle on fut invité par lettres, eut lieu le 29 août 1837, à 9 heures du matin, réunion au Th. français à 8 heures. Une députation de la Comédie française y assista, et Samson prononça un discours.

En 1856, un habitant de Condé, M. Caille, rechercha cette tombe. Il en trouva la pierre brisée, en avisa M. Ed. Thierry, alors administrateur de la Comédie française, et quelques réparations eurent lieu. En 1877, l'inscription n'était plus lisible. Le dévoué M. Caille revint à la charge, et une somme de mille francs fut enfin votée par la Comédie pour la réparation du tombeau. On peut y voir un médaillon ovale en pierre (h. 0m60, larg. 0m40) par H.-Louis Noël, 1890 (20e division).

Un jugement de première instance de la Seine, en date du 17 vendémiaire, an XI (9 oct. 1803) ordonna une rectification dans l'acte de décès, et changea les noms de Claire-Hippolyte Léris de Latude Clairon en *Claire-Joseph* Léris.

Le monument de la Clairon, à Condé-sur-l'Escaut, fut inauguré le 18 août 1901 (H.-Guillaume, architecte, Gauquié, sculpteur). La Comédie française se fit représenter à l'inauguration du monument. Le buste qui couronne le monument a figuré au Salon de 1898.

M. André Hallays (*Débats*, 23 août 1901) a publié un joli article sur les divers domiciles habités à Paris par Mlle Clairon : rue de Bussy, rue des Marais, rue du Bac, rue de Lille, maison d'Issy. Mais il ignorait qu'elle habita aussi avec le margrave rue de l'Université, en 1777 et 1778, tandis qu'on la croyait toujours en Allemagne. En effet, M. Henri Vial (*Intermédiaire*, 30 août 1901) a retrouvé un document curieux : le registre du tapissier Chapuy, rue du Bac, conservé aux archives de la Seine, 30, quai Henri IV (anc. greffe du tribunal consulaire). On y trouve la note des objets fournis à la Clairon, rue de l'Université, à Paris, le 12 oct. 1777, et au margrave « de Barret », rue de l'Université, le 15 octobre, un lit en location pour quatre mois, le tout réglé par le margrave le 4 mars 1778, dates qui fixent la durée du séjour.

Biographie : *Mémoires de Mlle Clairon.* — Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du Th. français*, t. II. — Lémontey, *Notice sur Mlle Clairon*, extrait de la *Revue encyclopédique*, déc. 1823. — E.-D. De Manne, *Troupe de Voltaire.* — Edm. de Goncourt, la *Clairon*, 1890. — Ernest Laut, la *Tragédienne Hippolyte Clairon*, conférence faite au th. de Condé-sur-Escaut, le dimanche 21 mars 1897, Valenciennes 1897.

Bibliographie : *Histoire de Mlle Cronel, dite Frétillon*, actrice de la Comédie de Rouen, écrite par elle-même (pamphlet). Edit. 1739, 1741, 1757. — *Les talents du th. célébrés par les Muses*, etc., à Paris, chez Mesnier, rue St-Séverin, au Soleil d'or, 1745. Musée Carna-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

valet n° 12710. — *Lettre à M^me^ la marquise V. de G. sur le début de M^lle^ Clairon à la Com. fr.*, la Haye 1744, 24 pages in-12. Musée Carnavalet n° 9455. — *Scène tragique entre M^lle^ Gossin (sic) et M^lle^ Clairon* (pamphlet). — *Essai sur la connaissance du th. fr.* Paris, chez Prrult père, quai de Gèvres, au Paradis. — *Mémoires pour servir de suite à l'histoire de M^lle^ Cronel, dite Frétillon*, ci-devant actrice de la Comédie à Rouen, et présentement à la Comédie de Paris, la Haye, aux dépens de la Compagnie, 1750 (pamphlet). — *Mémoire pour le sieur de la Noue, la demoiselle Gaussin et consorts*, opposans à la réception de la demoiselle Cléron (sic), 20 p. in-12. Musée Carnavalet n° 9866. — Le *Mercure de France*. — Grimm, *Correspondance*. — Fréron, l'*Année littéraire*. — Collé, *Journal et Mémoires*. — Voltaire, *Correspondance*. — Diderot, *Correspondance*. — D'Alembert, *Correspondance*. — Marquise du Deffant, *Correspondance*. — M^me^ d'Épinay, *Correspondance*. — Bachaumont, *Mémoires secrets*. — Favart, *Mémoires et Correspondance*. — *Private Correspondance of Garrick*, London, 1832. — *Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de M^me^ Geoffrin*. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les comédiens interprètes de son théâtre*. — Le même, *Les Comédiens français dans les Cours d'Allemagne au XVIII^me^ siècle* (3^me^ série). Ces deux derniers ouvrages sont particulièrement documentés. — Frantz Funck-Brentano, la *Bastille des Comédiens* (For-l'Evêque). Bulletin de la S^té^ de l'Histoire du Th., n^os^ 3 et 4, 1902. — *Intermédiaire des chercheurs et curieux*. V. table générale, nombreux articles.

Em. Campardon, les *Comédiens du roi de la Troupe française :* 1743, 10 sept., ordre de début à la Comédie fr. pour M^lle^ Clairon. (Arch. nat. 0'845).

— 1743, 22 oct. — M^lle^ Clairon est reçue à la Com. fr. à demi-part. (Arch. nat. 0'845).

— 1743, 26 déc. — Ordre à M^lle^ Clairon de doubler M^lle^ Dangeville et attribution nouvelle d'un quart de part. (Arch. nat. 0'845).

— 1780. Le roi accorde une pension de 1000 livres à M^lle^ Clairon pour lui tenir lieu de la gratification qu'elle recevait annuellement. — Déclaration de M^lle^ Clairon relativement à la pension. (Arch. nat. 0'681).

— Arch. nat. Reg. F. 17. 2. Lettre du Ministre de l'Instruction publique au citoyen Hua, rue Croix des Petits Champs, n° 38, à Paris (7 floréal, an XI 27 avril 1803) : le gouvernement accepte le buste et la médaille d'or frappée en l'honneur de la tragédienne. Le buste sera remis aux comédiens et la médaille à la bibl. nationale.

— L'*Amateur d'autographes*, 16 oct. 1866, n° 116, p. 307. Lettre de M^lle^ Clairon au peintre Doyen, Paris, 12 nov. 1790.

— Une lettre de M^lle^ Clairon à M^lle^ de Pœllnitz, 29 avril 1777, a été vendue 125 fr. le 25 nov. 1902, par les soins de M. Noël Charavay.

— En 1790 (coll. autog. Bovet, n° 1348), M^lle^ Clairon se servait d'un cachet avec ses initiales C L dans un losange, sur un fond de feuillage, et au-dessous une espèce de couronne tragique.

— Le *Journal* du 18 août 1901 a publié un article sur la Clairon, sous la signature Edouard Santeuil.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis 9737. 1. En buste, de ³/₄ à gauche, dans une bordure ovale, gravé en couleur, anonyme.

2. En buste, de ³/₄ à gauche dans un ovale, gravé à l'eau forte, anonyme.

3. En pied, de profil à gauche, gravé au burin, anonyme.

4. En buste, de profil à droite, dans un ovale, gravé au burin, anon. Sur cette planche se trouve le portrait de M^lle^ Dumesnil.

5. En buste, de profil à gauche dans une bordure ovale, gravé par G. Benoist, d'après Lumgberger.

6. En buste, de profil à droite, dans un médaillon ovale, gravé par D. Berger, d'après C.-N. Cochin le fils.

7. En buste, de profil à droite, gravé par Bonvoisin, d'après Déveria.

8. En pied, sur un char, dirigé à gauche et traîné par des monstres, gravé par Laurent Cars et Jacq. Beauvarlet, d'ap. Carle Vanloo.

9. En buste, de ³/₄ à droite, gravé au burin, an. 1844, d'après J. Gabriel.

10. En buste, de profil à droite, gravé par F. Hillemacher, 1859.

11. En buste, de ³/₄ à droite, dans un ovale. Lith. par N.-H. Jacob.

12. En buste, de profil à droite, gravé au trait sous la direction de Landon, d'ap. Cochin le fils.

13. En pied, assise, couronnée par Melpomène, grav. par N. le Mire, d'après H. Gravelot.

14. En buste, de profil à gauche, d'après une médaille avec revers, gravé par C.-A. Littret, 1766.

15. En buste, de ³/₄ à droite, dans un médaillon ovale fixé à une pyramide, grav. par Littret, 1766, d'après Schenau.

16. En buste, de ³/₄ à droite, dans un médaillon ovale, gravé par J.-B. Michel, d'ap. Pougin de St-Aubin.

17. En buste, de profil à droite, dans une bordure ovale, gravé par Schmidt, d'après C.-N. Cochin le fils.

18. En buste, de profil à gauche, dans un ovale, grav. par Tassaert, d'ap. Bornet.

19. En buste, de face, dans un ovale, lith. par E. Tomaszkiewicz.

Musée de la Comédie française, n° 175. Toile ovale, h. 0,90, l. 0,75, auteur inconnu. C'est le portrait qui a appartenu à La Rive.

179. Buste marbre, h. 0,70, par J.-B. Le Moyne, Salon de 1761, n° 116. « Sous l'idée de Melpomène invoquant Apollon ». Le nez, brisé par le tragédien Beauvallet faisant le moulinet avec sa canne, a été réparé deux fois

EFERUS - Recherches & Classification numériques

par Dantan aîné. La terre cuite est dans le cabinet de l'administrateur (n°322). Ce buste est celui qui fut légué par testament de Mlle Clairon à la nation. Il fut dessiné pour la *Galerie des Contemporains* en 1826 et reproduit dans l'*Illustration* du 31 déc. 1844.

195. Dessin aux crayons noir et blanc sur papier gris, h. 0,50, l. 0,35, par Carle Vanloo. Une esquisse exposée au Salon de 1757 (n° 8) peinte par C. Vanloo, est au musée de Saint-Quentin.

196. Dans *Médée* (cinquième acte) gravure h. 0,68, l. 0,58, par Laurent Cars et J. Beauvarlet (1764). Epreuve avant la lettre. Magnifique cadre bois sculpté avec cette inscription : « Gravure donnée par le Roy à Mlle Clairon », d'après le tableau de C. Vanloo, de 10 pieds de large sur 7 de haut, Salon 1759 (n° 71). Le cadre, offert par le roi, avait coûté 5000 livres ; aujourd'hui à Berlin.

407. Dans Pulchérie d'*Héraclius*. Gouache par Fesch.

433. Avec Molé dans *Didon*, acte III, gouache.

459. Coin en acier de la médaille frappée en 1764 aux galeries du Louvre pour les admirateurs de la tragédienne, par les soins de MM. de Villepinte et de Valbelle.

492. Médaillon plâtre, ovale, h. 0,60, exécuté par Louis Noël pour la restauration du tombeau où il est exécuté en ciment métallique.

Tous les détails complémentaires concernant l'iconographie de Mlle Clairon se trouvent dans le livre d'Edm. de Goncourt, la *Clairon*, et dans l'ouvrage de M. J.-J. Olivier, *Voltaire et les Comédiens*.

CLAIRON. — Sous ce nom :

CLAIRON, Th. de la banlieue 1828-30.

CLAIRON, Rolesde, deuxième père noble, Reims 1829, Caen 1834.

Mlle CLAIRON, rôles accessoires, Caen 1834.

CLAIRON, Anvers 1840.

CLAIRON, premier rôle, Liège 1843.

CLAIRVAL. — Douai, troupe Desroziers, aux appointements de 800 livres, 1775.

CLAIRVAL, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle CLAIRVAL, th. de Monbijou, Cour de Prusse, vers 1763-65.

Mme CLAIRVAL, soubrette et dugazon, Lille 1807-08.

Mlle CLAIRVAL cadette, soubrette, Brest 1833, troisième amoureuse, Brest 1834 et 1840.

Mlle CLAIRVAL, bonne recrue de province, jeune, assez jolie, avait été engagée à l'Odéon, mais débuta au pied levé à l'Ambigu le 11 octobre 1878 pour remplacer Léonide Leblanc, le jour même de l'ouverture de ce théâtre, dans la *Jeunesse de Louis XIV*.

CLAIRVILLE l'aîné. — Financier et directeur, Anvers 1772-74, Maëstricht 1774, Liège 1779. Passa par Douai (après Anvers) avec 1800 livres d'appointements.

CLAIRVILLE *abbé* (?). — Haute-contre et second rôle, Maëstricht 1774 et 1786.

CLAIRVILLE cadet. — Premier comique, Maëstricht 1774.

CLAIRVILLE, Mme. — Première chanteuse et second rôle, Maëstricht 1774.

CLAIRVILLE, Mlle. — Lyon 1784.

CLAIRVILLE. — Lille 1788.

CLAIRVILLE père. Comédien assez obscur qui fut le père de l'auteur dramatique de ce nom. En 1793, le Vaudeville comptait dans sa troupe un Clairville qui jouait les petits rôles. En 1794, nous retrouvons ce nom aux Variétés amusantes. En 1829, il est régisseur au th. du Luxembourg dont il devient directeur l'année suivante ; en 1833 un Clairville était second régisseur au th. des Variétés à Bordeaux.

CLAIRVILLE, Mme. — Ce nom fut porté par une première chanteuse d'opéra, aux appointements de 10,000 livres, à Bordeaux, 1790, morte en cette ville le 20 mai 1825 et par une actrice de Toulouse qui fut longtemps suspectée pour son royalisme et menacée de mort. — V. l'*Anti-Terroriste*, prairial an v. — Il y eut une dame Jenny Clairville à la Porte St-Martin en 1816-17 et en 1820 ; bref, nous la trouvons à coup sûr au th. des Acrobates en 1821-22. Mme Clairville, femme du précédent et mère de l'auteur dramatique, avait suivi son mari au th. du Luxembourg, 1829-30. Mais nous ignorons si c'est la même qu'il faut voir dans Mme Clairville, deuxième duègne en tous genres, au th. fr. de Rouen 1834.

CLAIRVILLE aîné, Louis, François, Nicolaïe dit. — Naquit à Lyon le 28 janvier 1811, de parents comédiens. Il passa son enfance dans les coulisses, suivit ses parents au petit théâtre du Luxembourg, débuta comme comédien, mais devint surtout le fournisseur des couplets et des pièces de circonstance (1834-37). Puis il passa à l'Ambigu où il ne fut jamais que médiocre (1838-41). « M. Clairville est auteur, écrit-on de lui en 1841. M. Clairville est acteur. Si nous avions à juger l'auteur, nous crierions bravo, mais nous n'avons à parler que de l'acteur. Il paraît qu'il est impossible de faire bien deux métiers ». Aussi prit-il la résolution de n'en faire qu'un seul. Clairville fut un des plus féconds vaudevillistes du XIXme siècle, et donna environ 400 pièces au théâtre. Sa biographie se trouve partout. Nous n'avons eu à nous en occuper ici que comme comédien. Il mourut le 10 février 1879. Le compositeur Clairville est son fils ; l'auteur dramatique du même nom, son neveu.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CLAIRVILLE jeune, Alexandre, Nicolaïe dit. — Frère du précédent, né vers 1813, passa par le th. du Luxembourg 1834, Gymnase en 1849. En 1873, il avait 26 ans de théâtre et obtint une pension de 400 francs de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

CLAM, Auguste, Victor. — Rennes 1859, Nancy 1860-61, Bordeaux 1862-64, Pau 1865, Rouen 1867, Aix 1868-70, Mons 1872-73, Genève 1874, Nevers 1875, Rouen 1876, Bordeaux 1877, Clermont 1878, Rouen 1879-81, St-Etienne 1882, Paris 1883-91, Evreux 1892, St-Malo 1893, Paris 1894-1900. En 1898, Auguste Clam âgé de 61 ans, avec 45 ans de théâtre, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1901.

Le « roi des pitres » comme il s'était si glorieusement intitulé lui-même, trouva son historiographe dans Hugues Le Roux. Né au Hâvre le 5 juin 1837, Clam était fils d'un comédien nommé Chanet. Il passa sa jeunesse à l'hospice, vendit des contremarques à la porte du théâtre, fut saute-ruisseau et lithographe. En 1853, il débutait comme chanteur comique au théâtre des Familles, situé dans une ancienne prison. Choriste au Hâvre, le pauvre diable entreprit une vie nomade. Nous en avons noté plus haut les principales étapes. Il appelait Henri Monnier « son maître ». Il se vantait d'avoir donné la réplique à Mlle Scriwaneck, à Hoffmann, à Darcier. Acteur, saltimbanque, pitre, chanteur de café-concert, Clam parcourut la Hollande, l'Allemagne, la Suisse, la Belgique, l'Espagne, l'Italie. Mais, disait-il encore, « ce que je connais le mieux, c'est la Bohème ». Bref, au théâtre forain de Cocherie, « le dernier des pitres » gagna jusqu'à 500 fr. par mois, et son départ laissa son patron inconsolable. « Clam, dit le rapporteur qui voulut bien lui consacrer quelques lignes, était un grand honnête homme, un ami solide, que regretteront ceux qui dans la vie lui ont serré la main ».

On oubliait de dire que ce fut aussi un poète :

Elle est morte, la cabotine,
Sans avoir essuyé son blanc,
A la bouche une cavatine,
Son bouquet de fleurs sur le flanc.
Dans sa « caravane » on la garde
Entre un cierge et des litres bus ;
Sa mère l'habille et la farde
Comme elle a fait pour ses débuts.
Elle attend qu'on lève la trappe
Et qu'on frappe au rideau trois coups,
Elle attend... Hélas ! on les frappe,
Mais c'est sur des têtes de clous.

Bibliographie : Hugues Le Roux, *Les Jeux du Cirque et la Vie foraine*, p. 66 et suiv.

CLAPARÈDE. — Th. des Amis de la patrie 1794, Variétés amusantes 1799. Un Claparède était père noble à Colmar 1826 et directeur à Besançon 1827-28 et 1833.

CLARA, Mlle. — Actrice du Vaudeville 1817-1833.

« Mlle Clara, déclare Maurice Alhoy en 1824, est presque la seule, au Vaudeville, qui ne confonde pas l'art avec l'affectation et l'afféterie : sa tournure et sa mise sont celles d'une femme d'une société choisie ».

« De la gentillesse, de la grâce, du naturel et de l'esprit, voilà ce qui distingue cette actrice agréable », écrit Harel en 1825.



Mlle CLARA, d'après Vigneron.

On la disait fille d'un fileur de coton. L'almanach Barba annonce la mort d'une demoiselle Clara en 1833. Mlle Clara demeurait rue Traversière, 10.

Bibliographie : *Grande biographie dramatique* 1824. — Harel, *Dict. th.* 1825. — *Petite biographie* 1826, 1829, 1833. — *Almanach Barba* 1834, p. 275.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis 9752.

1. En pied, assise, de ¾ à droite, lith. par A. Colin.

2. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), lith. par A. Leprince, 1822.

3. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. de C. Motte, 1823.

4. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, lith. par Vigneron.

CLARA, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Clara, Ambigu comique 1824, plutôt mime et danseuse,

Mlle Clara, Marseille 1824. On lui reproche sa froideur.

Mlle Clara, deuxième amoureuse, Le Hâvre 1824, Toulouse 1825.

Mlle Clara, Th. de la banlieue 1825-26.

Mlle Clara Courier, soubrette, Montpellier 1825, Bayonne 1840.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mlle Clara Francia, jeune première, th. des Célestins, Lyon, 1826-30. Débuta aux Variétés, à Paris, le 1er juin 1830, par le rôle de Marie dans la *Famille du Porteur d'eau*.

Mlle Clara, deuxième amoureuse, troupe du prince Demidoff, Florence 1827.

Mlle Clara Stéphany. Delhasse la fait naître le 15 juillet 1816, ce qui est peu vraisemblable, puisqu'elle tenait déjà l'emploi de troisième amoureuse au grand th. de Lyon en 1828. Variétés 1833. Porte-St-Martin, début dans la *Chambre ardente* le 23 avril 1837. Jeune première et Déjazet à Bruxelles 1842, où elle se trouvait avec sa sœur Justine Stéphany. (V. Stéphany).

Mlle Clara, deuxième amoureuse, Versailles 1828.

Mme Clara Marchand, débuta au Vaudeville le 22 mars 1829 dans *Fanchon la Vielleuse*.

Mlle Clara Monet, ingénuité, Reims 1829-30.

Mlle Clara, amoureuse, Dijon 1829.

Mlle Clara, th. du Luxembourg 1829-30.

Mlle Clara, premier rôle, th. du Luxembourg 1833.

Mlle Clara, troisième amoureuse. Dieppe 1833.

Mme Clara Roucas. Toulon 1834.

Mlle Clara, th. des Funambules, première ingénuité 1835. Rôle d'Aspasie dans *Jack l'Orang-Outang*, 26 juillet 1836.

Mme Clara Paul, duègne, Amsterdam 1837 et 1840.

Mlle Clara, Variétés 1838-42, 1849.

Mlle Clara, Th. français 1840.

Mlle Clara, rôles d'enfants, Lorient 1840.

Mlle Clara, utilités, Tournay 1842, Mons 1845.

Mlle Clara, Gaîté 1845.

Mlle Clara, Montparnasse 1845.

Mlle Clara Poncelet, Gand 1846.

Mlle Clara, Gaîté 1851.

Mlle Clara, première amoureuse, Dieppe 1851.

Mlle Clara, Porte-St-Martin 1852.

Mlle Clara, Délass. com. 1856, 1861. Une demoiselle Clara Carben des Délassements comiques était sœur de Léontine. (V. ce nom).

CLARCHIES, J.-Isidore. — Alger 1852-56.

CLARENCE, Mlle Alexandrine, Olympe. — Variétés amusantes 1783. — « Jeudi 5 juin 1783, sept heures du soir, Alexandrine-Olympe Clarence, actrice des Variétés, arrêtée par le sieur Turlot, officier, pour être venue à six heures au spectacle. Envoyée à l'hôtel de la Force ».

Bibliographie : *Arch. des comm.* n° 5022, cité par Campardon.

CLARENCE, Mlle. — Rôles accessoires, Agen 1834.

CLARENCE, Charles, Cappua dit. — (1819-1866), naquit à Paris en 1819. Après quelques essais au th. Montmartre, il fut engagé à la Porte-St-Martin : Rochegune de *Mathilde*, Rodolphe des *Mystères de Paris*, Louis XIV de *Mlle de la Vallière*, Ch. Darbel de la *Dame de St-Tropez* (1844), Maurice d'Hervière de la *Prise de Constantine* (1846). C'était le type du jeune premier rôle sympathique.

Doué d'une physionomie distinguée, Clarence avait pour lui une voix touchante, de la sensibilité. Voici ce qu'en disait Th. Gautier au moment de ses débuts en juin 1841 (Porte-St-Martin : les *Deux Serruriers* de Félix Pyat) : « Un jeune homme inconnu, du nom de Clarence, a joué supérieurement le rôle de Georges. Une tête expressive, une diction chaleureuse et profondément sentie, telles sont les qualités de cet acteur inconnu hier ».



CLARENCE, d'après V. Dollet.

Il écrit encore en octobre 1842 (Porte-St-Martin, *Mathilde*) : Clarence est un Rochegune parfait ; élégance, noblesse, chaleur respectueuse, il ne laisse rien à désirer ».

Après avoir passé par le Théâtre historique, Clarence fut engagé à l'Odéon en 1849. Il y tint avec succès le rôle de *François le Champi* et celui de Georges dans une reprise de l'*Honneur et l'Argent*. Plus tard, on le retrouve à la Porte-St-Martin et à la Gaîté : Dominique des *Mohicans de Paris*, Juvigny du *Marquis caporal*, Adam et Japhet du *Paradis perdu*, De Maillé du *Coup de Jarnac*. Il avait repris aussi avec bonheur les rôles de *Chatterton* et d'Athos dans la *Jeunesse des Mousquetaires*, Cirque impérial 1856-58, Odéon 1859, Cirque 1860, Porte-St-Martin 1861, Gaîté 1862-66.

Lorsque Clarence joua à la Gaîté le rôle de Dominique Sarranti, dans les *Mohicans de Paris*, le 20 août 1864, Al. Dumas père écrivit : « Clarence a été, comme toujours, le charmant acteur à la voix douce, à l'œil humide, qui a dans toute sa personnalité quelque chose de poétique et presque de féminin. Il y a longtemps que nous nous connaissons et que nous nous aimons, Clarence et moi. Lorsqu'il entra au théâtre, avec un nom difficile à idéaliser, j'eus le bonheur d'être, il y a quelque vingt ans, son parrain, et de le baptiser du nom de *Clarence* ».

EFERUS - Recherches & Classification numériques

De son nom Charles *Cappua*, il avait fait tout d'abord *Charlait;* et, à ce propos, rappelons que nous avons signalé un *Charlait-Clarence* à St-Pétersbourg (1849) (?).

Clarence épousa sa camarade Juliette Rose (V. Mme Clarence). Pour quelles raisons devint-il tout à coup triste et morose? La maladie, sans doute. Après avoir créé le rôle de de Mailly à la Gaîté, dans le *Coup de Jarnac* (20 fév. 1866) il mourut, en effet, prématurément la même année (21 sept.). Sa mort fut vivement regrettée. Une délégation du comité de la Société des artistes, dont il faisait partie depuis 1842, accompagna son cercueil. Gouget lui adressa un suprême adieu, et sa veuve s'engagea à payer la cotisation de son mari.

Bibliographie : *Biographie* 1845, p. 136. — Th. Gautier, *Hist. de l'art dramatique*. — Abraham, *Acteurs et Actrices* 1861. — Les *Th. en robe de chambre* 1866.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis n° 9758.

1. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par V. Dollet, 1841.
2. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par V. Dollet, 1843.
3. En pied, de face (cost. de th.), lith. par J.-J. F. (1841). V. aussi Bibl. nat., portr. Lablache.

CLARENCE, Mme Juliette, Rose, née Pierre, femme Cappua dite. — Mlle Juliette Rose commença sa carrière à la banlieue, chez Chotel. Par son mariage, elle devint Mme *Clarence*. C'était une charmante jeune première, comme lui était un charmant jeune premier. Les vieux amateurs disaient qu'elle rappelait Mme Naptal-Arnault. A la Porte-St-Martin, à la Gaîté (1860-73) elle fut Lucile de la *Closerie des Genêts*, Ginesta du *Gentilhomme de la Montagne*, Hélène de l'*Escamoteur*, Rose de Noël des *Mohicans de Paris*, Claire de Rennepont du *Marquis Caporal*, Abel du *Paradis perdu*, Blanche dans le *Coup de Jarnac* (20 fév. 1866), Ophélie dans *Hamlet*, Arabella Stuart dans le *Testament d'Elisabeth*, Denise dans le *Casseur de pierres* (1867). Al. Dumas père parlant de la façon dont elle interprêta le rôle de Rose de Noël dans les *Mohicans de Paris* (20 août 1864) écrivait : « Je pourrais presque dire de la femme ce que je dis du mari; si j'ai donné à l'un le baptême du nom, j'ai donné à l'autre celui de la scène; autant que je puis me le rappeler, Mme Clarence a débuté dans le rôle de Ginesta du *Gentilhomme de la Montagne*... Mme Clarence est jeune, jolie; elle a de l'originalité dans les rôles de caractère, tout cela à 24 ans ». « Elle a des airs penchés qui n'appartiennent qu'à elle, et entre en scène comme une chatte qui fait le gros dos ». — « Jeune personne d'esprit, dit-on encore, qui devrait avoir celui de se maniérer moins ». — Fleur penchée sur sa tige, écrivent les autres, actrice sympathique, possédant un charmant profil et l'instinct de la scène.

Veuve, jeune encore, Mme Clarence partit pour l'étranger : Turin 1874, Florence 1875, New-York 1876-77, Strasbourg 1878, Rome 1879-80, Nouvelle-Orléans 1880-82. Revenue à Paris 1883-85, on l'avait presque oubliée. Elle repartit : Lille 1886, Bruxelles 1887-90, Saint-Pétersbourg 1891-92. Bordeaux 1893-94, Paris 1895-97, Bordeaux 1898-99, Paris 1900. En 1902, Mme Clarence avait 66 ans et 40 ans de théâtre : elle obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes et se fixa à Paris qu'elle habitait en 1903.

Bibliographie : Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861. — Al. Dumas, Préface des *Mohicans de Paris*. — Les *Th. en robe de chambre*, 1866. — *Derrière la toile*, 1868.

CLARENCE, Gustave. — Buenos-Ayres 1874-1875, St-Pétersbourg 1876-77, Anvers 1878-82.

CLARENDON. — Rôles accessoires, Lille 1788.

CLARENSON, Mlle. — Ingénuité, amoureuse très goûtée du public de Genève, malgré un léger accent tudesque; mine chiffonnée. Genève 1790.

CLARENSON. — Rôles accessoires, 6e arr. th., Meurthe-et-Moselle 1824.

CLARET, Mlle. — Qu'il ne faut pas confondre avec Mlle Clairet. Débuta au th. Français par le rôle de Camille des *Horaces*, le 18 août, et celui de Pauline, de *Polyeucte*, le 20 août 1817. Reçue comme pensionnaire le 1er avril 1818, elle joua le 10 Emilie, de *Cinna*, mais dut cesser son service pour cause de maladie. Elle ne reparut que le 26 mai 1819 dans Eliante, des *Dehors trompeurs*. Le public, qui n'était pas dans le secret, fut barbare et injuste. Plus malade et désespérée que jamais, la pauvre jeune fille revint chez elle pour n'en plus sortir. Elle mourut le 28 juin suivant, à l'âge de 21 ans.

Bibliographie : *Annuaire dramatique* pour 1820.

CLARICE, Mme Rascalon, née le 21 juin 1774 selon Delhasse. — Ex-artiste à Bruxelles, habitant Paris en 1842. (V. Clarisse.) A rapprocher de la suivante.

CLARICE. Mme Liedet. — Première soubrette à Bruxelles aux appointements de 3800 francs, 1814-15, 1818-23. Pourrait bien être la même que la précédente (V. aussi Clarisse).

CLARICE, Mlle. — Th. de banlieue 1828, Montparnasse 1830.

CLARICE, Tony. — Rôles d'enfants, Cambrai 1830.

CLARIGNY, Mlle. — Débuta au Vaudeville le 24 avril 1830 par le rôle de Mme Derval, dans le *Roman par lettres*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CLARIS, Mme. — Mère noble, Libourne 1826.

CLARISSE, Mme. — Bonne soubrette de comédie, qui donnait la réplique à Monrose à Turin, 1808-09, dans la troupe de Mlle Raucourt, et qui pourrait bien être la même que Mlle *Clarice* soubrette à Bruxelles, 1814 (V. ce nom).

Bibliographie : H. Lyonnet, *Mlle Raucourt et les comédiens français du Prince Eugène.*

CLARISSE, Mlle. — Débuta au Palais-Royal le 7 avril 1834 dans le *Matelot*. Elle habitait alors faub. Montmartre, 33. Elle fut bientôt de toutes les pièces :

1834 10 mai, le *Fils adoptif.*
— 16 juin, la *Salamandre.*
1834 28 oct., la *Filature.*
1835 28 avril, les *Comptes de tutelle* (repr.)
1836 9 févr., les *Chansons de Désaugiers.*
— 5 mai, *Le Cinq mai 1821.*
— 28 juillet, *Georgine.*
— 10 août, le *Conseil de discipline.*
— 20 août, le *Colleur.*
1837 5 juin, *Paul et Pauline.*
— 30 oct., le *Bal champêtre* (reprise).
— 14 nov., *Ma maison du Pecq.*
1838 1er juillet, *Un drame.*
1839 13 juillet, les *Victimes de la clôture.*
1840 5 févr., la *Famille du fumiste.*
— 2 avril, les *Chanteurs des rues.*

« Mlle Clarisse, écrit-on en 1841, a de beaux cheveux noirs et une peau comme ses cheveux. Elle est de petite taille, et se trouve, malgré son intelligence, souvent déplacée dans ses rôles. Elle a quelquefois de la gentillesse. »

Bibliographie : L'*Indiscret des coulisses*, 1841. — Eug. Héros, le *th. du Palais-Royal.*

CLARISSE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Clarisse. V. Miroy.

Mlle Clarisse, Délass. com. 1844.

Mlle Clarisse, th. du Luxembourg 1845.

Mlle Clarisse, Bruxelles 1846.

Mlle Clarisse, Vaudeville 1849.

Mlle Clarisse, soubrette, Versailles 1851-52.

Mlle Clarisse, Montmartre 1852.

Mlle Clarisse, Marie, Ambigu 1852.

CLARY. — Lille 1797-98.

CLARY, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Clary-Martin, mère noble, La Rochelle 1827, Niort 1829.

Mme Clary, débuta à la Renaissance vers 1840.

Mlle Clary, Octavie Vaucher dite *Tata.* Vaudeville 1848-53, Paris 1854, Vaudeville 1855. J. Arago disait d'elle en 1852 :

Elle a des yeux de feu qui brûleraient une âme,
Des lèvres à damner les saints du paradis,
Un torse rondelet que dix doigts emprisonnent,
Et des dents d'un blanc mat dont l'ivoire est jaloux.

Bibliographie : *Foyers et coulisses*, 1852.

Mlle Clary, Folies dramatiques 1858.

Mlle Clary, Châtelet 1869.

Mlle Clary-Lannes, débuta en province. Elle était au théâtre de Rouen lors de l'incendie, et se jeta du quatrième étage pour échapper à une mort certaine. A Paris, elle parut à l'Eldorado. Engagée aux Bouffes parisiens, elle débuta fort gentiment dans les *Noces d'Olivette*, rôle d'Olivette (12 nov. 1879), puis tint un rôle dans les *Mousquetaires au Couvent* (16 mars 1880). Mlle Clary-Lannes passa ensuite aux Folies dramatiques, 1881-83, puis aux Nouveautés, rôle de Bettly dans le *Premier baiser*, 20 mars 1883.

Bibliographie : les *Jolies actrices de Paris*, t. III. — Les *Soirées parisiennes*, 1879-80. — *Almanach Soubies*, 1883.

CLARYS. — Rôles de convenance, Gand 1767.

CLARYS, Mme. — Premiers et deuxièmes rôles, Gand 1767.

CLARYS, Mlle. — Actrice à Lille, 1772.

CLASIS, Joseph, Aimé Boyer dit. — Caen 1883-87, Liège 1888-89, Caen 1890-98, Grenoble 1899-1900 ; habitait Angers en 1901-1902.

CHASSINET, Mme. — Th. patriotique du sieur Sallé, 1792.

CLAUDE, Louis, Théophile. — Deuxième comique, Saint-Malo 1851, Montmartre 1852-56, Milan 1859-60, St-Etienne 1861, Anvers 1862, Les Antilles 1863-64, Port-au-Prince 1865, Gand 1867, Toulon 1868-69, Bordeaux 1870-1872, Buenos-Ayres 1873-80, Nantes 1881, Paris 1882, Lille 1883-87, Paris 1888-1903. En 1892, Claude Louis, âgé de 62 ans, avec 41 ans de théâtre, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1903.

CLAUDE, Mlle Eugénie. — Ingénuité, Lille 1877.

CLAUDIA, Mme Claudine Paquet, dite. — Caen 1868, Agen 1869-72, Troyes 1873, Grenoble 1874-78, Nantes 1879-1903. En 1898, Mme Claudia, âgée de 63 ans, avec 40 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Nantes en 1903.

CLAUDIA, Mme. — Une transfuge de café-concert ; chanta à l'Eldorado, fut demandée aux Folies dramatiques pour remplacer dans le *Petit Faust* Blanche d'Antigny, et passa par les Bouffes et la Gaîté (rôle de Junon dans la reprise d'*Orphée aux Enfers*, 14 janvier

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1878). Mme Claudia parut encore au Palais-Royal, à la Comédie parisienne (1881), au Châtelet (1883-84), notamment dans une reprise de la *Poule aux œufs d'or*, puis passa à la Porte St-Martin, où elle créa le rôle de la baronne de Jordaëns, du *Crocodile* (1886). Elle fut engagée au Vaudeville, revint à la Porte St-Martin pour faire une bonne création dans la *Grande Marnière* et adopta l'emploi des duègnes, se faisant partout apprécier par ses qualités variées :

Vaudeville : *Feu Toupinel* (27 fév. 1890).
Grand-Théâtre : *Lysistrata*, *Sapho* (repr.), le *Malade imaginaire* (Bélise), 1892.
Eden-Théâtre : Les *Faux bonshommes* (reprise), Mme Dufouré, 1893.
Gymnase : *Pension de famille*, Mme Plouff ; *Nos bons villageois* (reprise), la mère Buisson ; la *Question d'argent* (reprise), Mme Durieu, 1894 ; l'*Age difficile*, Gertrude, 1895.
Vaudeville : *Villa Gaby*, Mme Morin, 1896 ; la *Douloureuse*, *Jalouse*, les *Jocrisses de l'amour* (reprise), *Sapho* (reprise), 1897 ; *Zaza*, Nathalie, 1898.
Renaissance : *Stella*, Mme Catrousse, 1902.

Bibliographie : Les *Soirées parisiennes*, 1878. — Laroque, *Acteurs et actrices de Paris*, 1888. — *Almanachs Soubies*.

CLAUDIUS. — Jeune premier, Liège et Verviers 1834.

CLAUDIUS-Dezouède. — Berlin 1849, Poitiers 1852, deuxième comique, Berlin 1853, Brunswick 1854-56, Dieppe 1857, Limoges 1858, Berlin 1859, Gaîté 1860-69.

CLAUZEL, Anatole, Jules, Alcide. — Saint-Malo 1868-69, Angers 1870-74, Lille 1877-78, Caen 1879-80, Le Hâvre 1881-82, Reims 1883-1885, Le Hâvre 1886-87. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888. Décédé au Hâvre.

CLAVANDIER. — Folies dramatiques 1875.

CLAVAREAU, Jean, Augustin, qui signa aussi *Clavaro*. — Naquit en 1686 et débuta à la Comédie française le 15 ou 16 juin 1712, par le rôle d'Achille, dans *Iphigénie en Aulide*. Il fut reçu le 7 ou 8 juillet de la même année et réformé le 20 octobre 1715. Il débuta pour la seconde fois le 21 janvier 1726 dans le rôle du vieil Horace, et sa femme dans celui de Camille. Ni l'un ni l'autre ne furent reçus, mais Clavareau obtint, dit-on, une pension de 500 livres qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Lemazurier, qui nous donne ce détail, ajoute qu'il était neveu du Sieur Clavareau, secrétaire de M. Boucher d'Orsay, prévôt des marchands et qu'il appartenait à une bonne famille. Ainsi s'expliquerait peut-être cette pension de 500 livres à un artiste qui n'avait à son actif que deux ans de services à la Comédie.

Le nom de Clavareau parut sur l'état de la Comédie à la Cour de Bayreuth, 1747.

Il mourut à Grigny, près Corbeil, le 17 juillet 1769. M. Campardon a retrouvé une plainte de Jean-Auguste *Clavaro* contre une marchande qui l'accusait d'être un voleur. Le plaignant, à la date du 9 septembre 1712, s'intitule comédien de la troupe du Roi, et fait élection de domicile rue de Bussi, à l'hôtel du Danemark. (Arch. nat. Y, 13198.)

Bibliographie : *Galerie historique*. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*. Em. Campardon, *Les comédiens du roi de la troupe française*.

CLAVAREAU, Mlle, femme du précédent. — Débuta à la Comédie française le 21 janvier 1726 par le rôle de Camille, des *Horaces*, et ne fut pas reçue.

CLAVAREAU de Rochebelle. — Débuta à la Comédie française par le principal rôle de la tragédie d'*Andronic*, le 28 avril 1755 et joua successivement les rôles de Gustave, de Zamore et du Comte d'Essex.

Bibliographie : *Almanach Duchesne*, 1756.

CLAVAREAU. — Nom d'un débutant en octobre 1776, à la Comédie française : rôles d'Arviane dans *Mélanide* et de Lindor dans *Heureusement*.

Bibliographie : *Almanach Duchesne*, 1777.

CLAVAREAU. — Th. Louvois 1791. A rapprocher des précédents.

CLAVE. — Jeune amoureux, Versailles 1825.

CLAVEL, Scipion. — Comédien du XVIIe siècle, dont la femme s'appelait Marie, Henriette, Judith, Simonin, Chevalier.

CLAVEL. — Comédien qui voyageait avec une troupe : séjours à Lille en 1701 et 1703.

CLAVEL, Mme mère. — Troupe Durocher, Cour royale de Prusse 1707-1711.

CLAVEL, fils. — Peut-être celui que nous avons vu à Lille. Troupe Durocher, Cour royale de Prusse 1707-1711.

CLAVEL, Mlle fille. — Troupe Durocher, Cour royale de Prusse 1707-1711.

CLAVEL, Mlle. — V. Fonpré Mlle.

CLAVERIE, Adolphe, Prosper. — Rouen 1886-89, Nantes 1890-93, Paris 1894, Bordeaux 1895-97.

CLAVERY, Mlle Nina. — Th. Déjazet 1865.

CLÉBER, Mlle ou Clébert, ou Kléber. — Ar-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tiste de l'Odéon en 1819-22. Les pamphlets de l'époque lui reprochent son goût un peu trop prononcé pour la dive bouteille (style du temps). Demeurait, 16, quai de la Mégisserie. Ex-élève du Conservatoire, Mlle Cléber ou Kleber était chargée de l'emploi des reines. Elle créa un rôle dans les *Vêpres siciliennes* (23 oct. 1819).

Bibliographie : *Petite biographie*, 1821. - P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

CLÉJAT, Mlle. — Th. Déjazet 1864.

CLEM, Mlle Marie, Antoinette Clément dite. — Palais-Royal 1886-92, Vaudeville 1892, Nouveautés 1896.

CLÉMENCE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Clémence, Gaîté 1799.

Mlle Clémence, Vaudeville 1814.

Mlle Clémence, th. de banlieue 1824.

Mlle Clémence-Imbert, débuta à la Porte-St-Martin le 15 janvier 1829 par le rôle de Pauline, dans les *Frères à l'épreuve*.

Mlle Clémence, Th. de Belleville 1829-30.

Mlle Clémence-Martin, Palais-Royal 1833, th. Porte-St-Antoine 1834, débuta aux Variétés le 4 avril 1834 dans la *Paysanne demoiselle*.

Mlle Clémence, première amoureuse, Liège 1837.

Mlle Clémence, Ambigu comique 1838.

Mlle Clémence, Ambigu comique 1851-52.

Mlle Clémence, grande utilité, Dieppe 1851.

Mlle Clémence, th. National 1852, th. du Cirque. *Rothomago*, 1er mars 1862.

Mlle Clémence, Variétés 1856.

Mlle Clémence, Délass. com. 1857-60-61.

Mlle Clémence, Ecole lyrique 1861.

Mlle Clémence, th. du Luxembourg 1862.

CLÉMENCEAU, Mme Clémence, Henriette Chambard dite. — Odessa 1874-75.

CLEMENCES. — Th. Molière 1792.

CLEMENT. — Sous ce nom :

Clément, acteur de la troupe de Mlle Raucourt, à Turin, 1808-09. On le trouvait « trop outré ».

Clément, Gaîté 1815.

Clément, deuxième comique, Namur 1820.

Clément, débuta au th. des Jeunes élèves, rue Dauphine, et joua longtemps à Versailles, où il était fort estimé. Maurice Alhoy, qui lui consacra un article *(Grande biographie)* en 1824, fait de lui le plus grand éloge. « C'est un comique très agréable, dit-il, qui passe avec une facilité inconcevable d'un genre à l'autre. » Il tenait les emplois de Baptiste cadet, de Monrose, de Potier, de Brunet. Clément était ainsi devenu la colonne du théâtre de Versailles, 1822-33. Il en devint le régisseur en chef. Delhasse nous apprend sa triste fin à la date du 26 septembre 1844, à Passy : « Clément, écrit-il, ex-artiste et régisseur du théâtre de Versailles, s'est noyé par désespoir. » Malgré tout son talent, le pauvre homme n'avait pu jamais percer à Paris.

Clément, directeur, premier rôle comédie et tragédie. Rennes, Laval, Le Mans 1824-25, directeur et père noble, Tours 1826-28. Maurice Alhoy affirmait que la place de cet artiste était à l'Odéon. Nous retrouvons ce nom comme directeur à Metz 1829, Nancy 1834.

Clément, premier et deuxième comique, Calais 1824-26.

Clément fils, deuxième comique, Haute-Marne, Yonne, Aube, 1824-25, Tours 1827. Un Clément, premier comique, est directeur à Rennes en 1833.

Clément, St-Firmin, père noble, Marne et Ardennes 1825.

Clément, Avignon 1828.

Clément, th. de banlieue 1828-29. Ayant refusé de continuer son service, il fut condamné par défaut à 1,500 fr. d'amende envers son directeur, et son engagement fut résilié le 5 septembre 1829.

Clément, nom d'un débutant aux Variétés le 21 avril 1828 dans *Rossignol*, Variétés 1829-30. Acteur d'un certain talent, sa fatale passion pour la bouteille le fit renvoyer par tous les directeurs. Il en arriva à tomber aux Funambules vers 1837, où il joua les comiques grimes. Il faisait beaucoup d'effet. Cependant, il avait juré de ne plus s'enivrer. Pendant un an, il tint *presque* son serment, mais on vit alors un spectacle nouveau : celui d'un artiste demandant à résilier son engagement afin de pouvoir se livrer tout entier à son penchant. D'où cet étonnant article additionnel — car les directeurs tenaient à leur pensionnaire : « MM. Bertrand et Cot d'Ordan s'engagent à ne pas faire jouer M. Clément le lundi de chaque semaine, ce jour étant réservé à M. Clément pour se livrer tout à son aise à son irrésistible passion pour la boisson. » *Se non è vero...*

Bibliographie : L. Péricaud, les *Funambules*, p. 185 et suiv.

Clément, Toulouse 1829-30.

Clément, premier rôle, Laon 1830-33.

Clément, th. Molière 1833.

Clément, th. de Belleville 1834.

Clément, th. du Luxembourg 1834.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CLÉMENT, th. Montmartre 1834-35.

CLÉMENT Péguchet, premier comique, Verviers 1834, directeur Calais et Amiens 1840. Ce Clément Péguchet nous semble être le beau-père (ou un beau-frère) d'Henry Monnier, qui avait épousé une demoiselle Péguchet dite Linsel. C'est pourquoi nous rapportons à ce *Clément* le portrait suivant :

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 9853. Clément, acteur, en pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par H. Monnier.

CLÉMENT, nom d'un débutant aux Folies dramatiques, le 13 juin 1834.

CLÉMENT, Bordeaux 1840.

CLÉMENT, Namur, Verviers 1840.

CLÉMENT, Beaumarchais 1845 : « C'est un second Lepeintre jeune, comme artiste et comme gastronome. »

CLÉMENT, Gymnase 1845. V. Clément-Just.

CLÉMENT, Edouard, J.-B. Gabriel, dit aussi *Edouard*. Fol. dram. 1849-56, Paris 1857-65, directeur du th. de la Villette 1867-69. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1870.

CLÉMENT, amoureux, St-Malo 1851.

CLÉMENT, deuxième financier, Anvers 1851.

CLÉMENT, troisième comique, Nantes 1851.

CLÉMENT, deuxième rôle, th. des Arts, Rouen 1852.

CLÉMENT, grande utilité, Nîmes 1852.

CLÉMENT, premier rôle marqué, Perpignan 1852.

CLÉMENT, Louis Meugnot dit, Nantes 1852-1853, Nîmes 1854-57, Montpellier 1858-59, Nantes 1860-72, Brest 1873, Mons 1874-1875, Liège 1876-77, Lyon 1878-79.

CLÉMENT, Délass. com. 1854.

CLÉMENT, acteur du Petit Lazari. Excellent physique et très bon musicien. Lorsqu'on ne lui donnait que de petits rôles, il se vengeait en se faisant une tête si drôle que l'assistance éclatait de rire. Ne serait-ce pas celui des Funambules ? V. ci-dessus.

CLÉMENT, Montpellier 1859.

CLÉMENT, Fol. dram. 1861.

CLÉMENT, Mme ou Mlle. Sous ce nom :

Mlle CLÉMENT, th. comique et lyrique de la rue de Bondy, 1791-92. Pourrait bien être la suivante.

Mlle CLÉMENT, seconde soubrette au th. Louvois, où elle se fit remarquer dans quelques rôles se rapprochant des caractères :

Odéon, 28 février 1799, les *Deux veuves*. (L'incendie eut lieu le 18 mars.)

Th. Louvois, 8 mai 1801, la *Petite ville*.

« C'est pour Mlle Clément, à laquelle on ne savait quels rôles confier à cause du peu d'expression de ses traits et du son fâcheux de sa voix, que Picard imagina le rôle de la vieille fille Nina Vernon, qui fit à cette actrice une réputation dans cette pièce.

Th. Louvois, 15 oct. 1802, le *Mari ambitieux*.

Mlle Clément fit partie de la troupe de ce théâtre — devenu th. de l'Impératrice — jusqu'en 1806. Elle demeurait alors rue Montmartre, 113.

Bibliographie : *Opinion du parterre*, t. II, p. 260. — Ch. Maurice, *Epaves*, p. 102. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I.

Mme CLÉMENT, Variétés 1810. Débuta par le rôle de Colette, dans les *Chevilles de Maître Adam* (18 mai), et de la meunière, dans le *Rémouleur et la Meunière* (4 juin), même théâtre 1812-14.

Mlle CLÉMENT, Gaîté 1814-18.

Mme CLÉMENT, utilités, Namur 1820.

Mme CLÉMENT, duègne, Limoges, Angoulême, Périgueux 1824. Une dame Clément, deuxièmes caractères, se trouvait en 1825 dans les départements de la Haute-Marne, de l'Yonne et de l'Aube,

Mme CLÉMENT, jeune première, Rennes, Le Mans, Laval, 1824-25, fort premier rôle, Tours 1828, Metz 1829-30.

Mlle CLÉMENT, Cécile, rôles d'enfants, 11e ar. th., 1824.

Mme CLÉMENT, duègne, Versailles 1824-27.

Mme CLÉMENT, utilités. Rouen 1829.

Mlle CLÉMENT, th. du Luxembourg 1834.

Mlle CLÉMENT, Variétés 1838-40.

Mme CLÉMENT, Verviers 1840.

Mme CLÉMENT, deuxième duègne, Perpignan 1852.

Mme CLÉMENT, Bordeaux 1862-65.

Mlle CLÉMENT-Moïna. V. Moïna,

Mme CLÉMENT, Thérèse, Charlotte, Antonine Meugnot dite, Nantes 1867-72, Brest 1873, Mons 1874-75, Liège 1876-77, Lyon 1878-79, Nantes 1880-1900. Son nom disparut de l'Annuaire en 1901.

Mme CLÉMENT, Fol. dram. 1886-87.

Iconographie : Mme *Clément (?)* Bibl. nat., Catal. 9852. En buste de ¾ à gauche, lith. par E. Chevalier.

CLÉMENT-JUST. Joseph, Clément Just dit. — Fut tout d'abord destiné par ses parents à l'état de frère ignorantin. Il préféra apprendre un métier, et, pendant son apprentissage, il fréquenta assidûment le théâtre. Il alla jouer à la banlieue, connut toutes les misères, et finit par échouer chez Seveste. Celui-ci trouvant le nom de *Just* un peu court, lui adjoignit un de ses prénoms.

Clément-Just débuta à Montmartre en 1841 dans le *Neveu du Mercier*. Au bout de deux ans et demi, il fut engagé au Gymnase, où il

EFERUS - Recherches & Classification numériques

parut dans *Malvina ;* là, on le mit à toute espèce d'emploi ; au bout de 14 mois, il demanda sa liberté.

Un de ses camarades qui désirait se faire entendre de Bocage, directeur de l'Odéon, donnait à Montmartre une représentation de *Lucrèce*. Clément-Just accepta de tenir le personnage de Brutus. Il le joua si bien que ce fut lui que Bocage engagea.



CLÉMENT-JUST. Cliché Liébert.

Odéon 1845 17 nov., le *Véritable St-Genest*.
1846 12 fév., l'*Alcade de Zalaméa*.
— 6 avril, les *Touristes*.
— 24 oct., *Georges d'Alton*.
— 3 nov., l'*Univers et la maison*.
1847 15 janv., *Le 15 janvier*, rôle de Molière.
— 21 janv., *Une année à Paris*.
— 16 mars, *Alceste*.
— 13 avril, le *Syrien*.
— 22 mai, *Egmont*.
1848 20 juillet, *Werner*.
— 8 août, *Van Dyck à Londres*.

De l'Odéon, Clément-Just passa à l'Ambigu, où il joua avec succès le *Mauvais cœur* et plusieurs autres pièces. En 1851, nous le retrouvons à Belleville. Ce fut alors qu'Hostein l'emmena à la Gaîté, où il le fit débuter dans la *Chambre rouge*. Clément-Just resta 12 ans avec Hostein, tant à la Gaîté, au Cirque qu'au Châtelet. Il fit de très belles créations dans le *Fou par amour*, le *Bataillon de la Moselle*, les *Massacres de la Syrie* (Daoub-Karber), mais il se classa au premier rang après le succès de la *Prise de Pékin*, au th. impérial du Cirque (27 juill. 1861). Il avait créé dans cette pièce le rôle typique d'un reporter anglais qui meurt dans les plus affreuses tortures, victime de son dévouement, pour trois Français faits prisonniers avec lui. Sans tomber dans la charge ni le grotesque, ce qui lui eût valu un succès assuré de la foule, il sut rendre sympathique et distingué cet Anglais de bonne compagnie.



CLÉMENT-JUST, rôle du reporter anglais, dans la *Prise de Pékin*.

Après la démolition du boulevard du Temple, il créa au Châtelet André Meunier dans *Marengo* et un rôle d'idiot dans le *Secret de Miss Aurore* (3 juillet 1863). Il y fut d'un réalisme effrayant.

Le teint cireux, les lèvres minces, la bouche tirée, le menton ferme, les joues creuses, des yeux froids et inquiétants, Clément-Just connaissait au suprême degré l'art de composer un rôle. Aussi son autorité était-elle incontestable dans le drame, malgré sa voix un peu voilée.

Revenu à l'Ambigu, il y fit une création remarquable dans le *Mangeur de Fer* (Phénix Porion) et resta à ce théâtre comme premier rôle pendant les trois directions de Chilly, Faille et Billion jusqu'en 1870. Pendant la Commune, de concert avec Paul Deshayes et Lacressonnière, il prit une direction momentanée au Châtelet, et parut dans le *Courrier de Lyon*.

Depuis lors, il erra ; il est vrai que les théâtres de drame se faisaient rares. On le vit à l'Athénée, où il joua un rôle parlant dans *Sylvana* de Weber, ensuite à l'Ambigu, puis à la Gaîté, où Offenbach se l'attacha pour deux ans. Mais il avait peu d'occasions de paraître, ce théâtre étant absorbé par la féerie et l'opérette. Toutefois il fit deux créations dans la *Jeanne d'Arc* de Barbier (7 déc. 1873) et la *Haine*. On le vit aussi dans le *Gascon* (2 sept. 1873). Retiré à la Varenne-St-Hilaire, très économe — la vérité est que cet excellent artiste n'avait jamais gagné de grosses sommes et qu'il mourut pauvre — Clément-Just n'apparaissait plus que rarement. Nous notons son passage à l'Ambigu, dans la *Brésilienne* (rôle de Sergy), 9 avril 1878, à l'Odéon, dans *Charlotte Corday* (rôle de Marat), 30 oct. 1880.

A la Gaîté :
1881, 12 fév. (réouverture) *Lucrèce-Borgia*, Gubetta.
1881, 12 oct., *Monte-Cristo*, reprise, Morel.
— 24 déc., *Quatre-vingt treize*, Lantenac.
1882, 14 avril, la *Closerie des Genêts*, repr., le général.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1882, 22 déc., la *Belle Gabrielle*, reprise, Henri IV.

1883, 15 nov., les *Pirates de la Savane*, rep., Jonathan.

A la Porte St-Martin :

1884, 7 mai, *Henri III et sa Cour*, reprise, Ruggieri.

Clément-Just mourut à Paris le 14 mars 1885, à 68 ans. Une représentation donnée pour couvrir les frais de ses obsèques (19 mars) produisit 10,085 fr. Le surplus de la dépense fut versé dans la caisse de secours des artistes malheureux. Son camarade Latouche prononça quelques paroles sur sa tombe : « C'était un artiste de grand talent, dit-il, vous le savez tous, et de plus un homme d'honneur dans toute l'acception du mot... Il personnifiait la droiture, et de plus, il était aimable et doux. Tous ceux qui l'ont connu l'ont apprécié ». Clément-Just n'avait péché toute sa vie que par excès de modestie.

Biographie : F. Jahyer, notice dans *Paris-Théâtre*, n° 124, 30 sept.-6 oct. 1875. — *Foyers et Coulisses*, Gaîté, t. II, p. 124.

Bibliographie : Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861. — P. Porel et G. Monval, *l'Odéon*, t. II. — Les *Th. en robe de chambre*, 1866. — *Derrière la Toile*, 1868. — Les *Soirées parisiennes* (un monsieur de l'orchestre), 1880.

Iconographie : *Journal amusant*, 1861. — *Paris-Théâtre*, 1875, n° 124, cliché Liébert.

CLÉMENTINE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle CLÉMENTINE, soubrette, Tours 1826.

Mme CLÉMENTINE, Th. de banlieue 1826-27, Montparnasse 1829-30.

Mlle CLÉMENTINE, Boulogne 1827.

Mlle CLÉMENTINE, nom d'une débutante au Vaudeville, 2 mai 1830.

Mlle CLÉMENTINE, jeune première, Versailles 1830-33.

Mlle CLÉMENTINE, Th. des jeunes élèves 1833.

Mlle CLÉMENTINE, Ambigu 1840. Lavergne, son biographe, écrit en 1856 : « Depuis 16 ans, Mlle Clémentine fait partie de l'administration de l'Ambigu comique : c'est la doyenne des choristes de ce théâtre. Elle joue, par ci, par là, quelques rôles, entre autres la servante dans les *Etudiants*, la supérieure dans l'*Elève de St-Cyr*, la nourrice dans les *Rues de Paris*, et tout récemment, pendant une indisposition de Mme Neuville, le rôle de Simonne, dans la *Grisette au vert*. Nous pensons que si Mlle Clémentine avait été poussée dans le genre des duègnes, elle y aurait fait son chemin ».

Mlle CLÉMENTINE commença aux Fol. dram. comme soubrette, Délass. com. 1852-60, Th. Déjazet, Porte St-Martin 1863-65. C'est à ce dernier théâtre qu'elle parut dans le *Pied de Mouton*. « Tout le monde a pu voir qu'elle ne maigrit pas », écrit un critique. En 1869, ce nom se retrouve au th. Déjazet. Succès de jolie femme.

Mme CLÉMENTINE, Gustave, premiers rôles, Chambéry 1852.

CLÉOPHILE, Mlle. — Nom d'une débutante à l'Odéon, le 27 mars 1827.

CLERBOIS. — Clermont 1851.

CLERC, Victor, Jean-Louis Clerc dit. — Artiste inscrit à Paris depuis 1854, sans désignation de théâtre. Agé de 67 ans en 1890, avec 40 ans de services, il reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1902.

CLERC, Mlle Julie, Marie, Louise. — Th. Cluny 1874-77.

CLERC-Lafond, Mme Emilie, M. Ecochard. — Lyon 1879-93, Montpellier 1894-98.

CLERGEAUD, Elie, Charles. — La Haye 1873-74, Bordeaux 1875, Liège 1876. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1878. Cet artiste mourut à Santiago, et M. Albaiza prononça sur sa tombe un discours dont il envoya copie à la Société des artistes.

CLERGET, Mme Eugénie Poirier, Lary Astruc. — Renaissance 1879-82, Rouen 1883-84, Mexico 1885, Bruxelles 1886-87, Nice 1888-89, Alger 1890-91, Nantes 1892, Nice 1893, Nantes 1894-97, Nice 1898-1903. Habitait Nice en 1903.

CLERH, Eugène. — Naquit à Argenteuil le 25 septembre 1838. Il appartenait à une excellente famille qui comptait dans ses rangs des magistrats. Après avoir joué en province, où il fut remarqué par George Sand, il fut appelé à son théâtre de campagne puis engagé, sous sa protection, à l'Odéon, en 1863. Il y resta 21 ans, jouant de petits rôles dans les pièces modernes, mais se spécialisant dans les rôles de financiers du vieux répertoire. Il fut excellent dans Géronte du *Légataire universel* et fut acceptable dans l'*Avare*. Tous les Géronte, tous les Argan, voilà la carrière de Clerh, artiste modeste et consciencieux. En 1884, il fut engagé à la Comédie française pour y tenir le même emploi. Il y débuta dans l'*Avare* le 24 juillet. Fr. Sarcey, dans son feuilleton du 20 février 1888, cite l'amusante façon dont Clerh représentait, dans *M. de Pourceaugnac*, l'avocat remuant et sautillant. En 1896, il fut nommé Officier d'Académie. Clerh continua ses services comme pensionnaire jusqu'au 28 ou 29 mai 1900, date à laquelle il jouait encore dans le *Mariage forcé*. Le 30, il succombait à une attaque d'apoplexie foudroyante à son domicile, 16, rue Monsieur le Prince. Très aimé de ses camarades, il fut accompagné le 1er juin par une nombreuse assistance au cimetière du Père-Lachaise, où le cadavre fut brûlé. Mou-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

net-Sully, en qualité de doyen de la Comédie française, adressa les derniers adieux à son camarade. Clerh avait en outre un certain talent comme peintre en éventails. « Clerh, dit le rapporteur de la Société, était de ces artistes que l'on remplace, mais que l'on regrette toujours ».

CLÉRICOURT. — Valets, paysans, pédants, Cour de Prusse, Berlin 1777-78. La signature de cet artiste se trouve au bas de la supplique adressée à Frédéric, qui avait ordonné de licencier sa troupe (2 avril 1778).

CLÉRICOURT, Mme. — Femme du précédent, amoureuse, Cour de Prusse, Berlin 1777-78.

Iconographie : Il existe à la Bibl. nat. Catal. Duplessis 9887, un portrait de Mme *Clérícourt*, actrice, en buste, de ¾ à gauche, gravé par Baudran, 1872, d'après *Prudon* (?). Il est peu probable que ce soit celle ci-dessus.

CLÉRIN, Germain. — L'un des premiers camarades de Molière. Le 30 juin 1643, Germain Clérin apposa sa signature au bas du contrat d'association de l'*Illustre Théâtre*. Le 17 sept. 1644, il se fit prêter 100 livres par le paveur Chanteloup; il se qualifiait alors de « comédien de la troupe de l'Illustre Théâtre, entretenue par S. A. Royale ». En 1645, il joua au Port St-Paul.

CLERIN, Elisabeth, Aimée ou Edmée. — Que l'on suppose sœur ou parente du précédent, était femme d'Henri Cotton. On sait qu'elle se retira de la troupe du Marais par acte notarié du 28 février 1671. Mais elle ne jouait déjà plus depuis 1670, selon les frères Parfaict (*Hist. du Th. français*, t. XI, p. 301).

Bibliographie : Jal, Dict. critique, art. *Comédiens du Marais*.

CLERISSEAU, Henri, Théodore. — Marseille 1852-58.

CLÉRISSEAU, Mme, née C.-B. Curet. — Marseille 1854-58.

CLERMOND, Emile. — Brest 1856-57, Le Hâvre 1858-59. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1861.

CLERMONDE, Mlle. — Actrice dont il est fait longuement mention dans les *Mémoires de Fleury*, t. I, p. 107 et suiv. N'ayant pas ici à faire du roman, nous nous contenterons de dire que Mlle Clermonde, « créature parfaite et céleste », faisait les belles soirées de la ville d'Amiens, vers 1772. Mais ce nom de *Clermonde* n'est-il pas un nom supposé?

CLERMONT. — Premier rôle, th. de la Gaîté, à Bordeaux 1817-18, aux appointements de 2300 fr. Est-ce le même financier à Nantes 1826?

CLERMONT. — On lit dans Delhasse, 29 sept. 1844, Paris : « Mort de *Clermont* (C*** dit), un des plus anciens acteurs de province et chef aussi honorable que distingué d'une famille dans laquelle le talent est héréditaire ».

CLERMONT, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme CLERMONT, Odéon 1823. Sans doute la même, premier rôle, Tours 1826, Cherbourg 1827.

Mlle CLERMONT, Adèle, rôles d'enfants, Cherbourg 1827.

Mme CLERMONT, débuta au Vaudeville de la rue de Chartres le 10 juin 1828, par le rôle de la marchande à la toilette dans le *Voile d'Angleterre*.

Mme CLERMONT-Debrou, Françoise, Catherine, Rosine, née Valentin, mère noble, Caen 1833, Orléans 1834, retirée du théâtre en 1838, et fixée à Paris en 1853-56. En 1858, Mme veuve Clermont-Debrou avait 72 ans et 43 ans de th. Elle obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes et voyagea avec sa fille (V. ci-dessous). Bruxelles 1857-61, Paris 1862-64, Brest 1865, Genève 1867, Paris 1868.

Mlle CLERMONT-Debrou, Rose, Euphémie, fille de la précédente, rôles d'enfants, Caen 1833, Orléans 1834, Porte-St-Martin 1853-55, Mons 1856, Bruxelles 1857-62, Paris 1863-64, Brest 1865, Genève 1867-72, Paris 1873-79.

Mlle CLERMONT, C. Variétés 1876.

CLÉRY, Mlle de, Julia. — Jolie femme, éclat de rire enjuponné, froufrous de satin, beaucoup de bagout. L'une des fondatrices du dîner des Rieuses. Beauté brune, Palais-Royal 1875-77, Vaudeville 1878-79, Variétés 1881-82 (rôle de la commère dans la *Revue des Mirlitons*) juin 1882, Vaudeville 1883-1886, Variétés 1889.

CLEURCY de, Gabrielle, Marie Chataux dite. — Palais-Royal 1868-73.

Bibliographie : Charles Diguet, les *Jolies Femmes de Paris*.

Iconographie : Id. En buste, eau-forte par Martial.

CLEVANDIER. — Porte-St-Martin 1893.

CLÈVES, Olympe, Anceau de. — Lemazurier rapporte, d'après le chevalier de la Roque qui rédigeait le *Mercure de France*, que Mlle de Clèves, qui n'avait jamais paru sur aucun théâtre public, débuta à la Comédie française le 16 décembre 1728 par le rôle de Chimène, qu'elle y fut applaudie et reçue sociétaire à demi-part le jeudi 30 du même mois, après avoir joué le même rôle à Versailles.

Pour quel motif, après un si brillant début, cette artiste cessa-t-elle de paraître après le 11 janvier 1730? Ici, les avis diffèrent : M. Monval nous dit que cette date fut celle de sa retraite; Lemazurier nous la donne comme

EFERUS - Recherches & Classification numériques

celle de sa mort. Nous ne savons sur quels documents l'on se base pour dire qu'elle vécut jusqu'en 1747.

Biographie: Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

CLÈVES, Ernest, Joseph, *Paul* Collin dit. — Né à Paris vers 1840. Journaliste au *Courrier de Bruxelles*, au *Béotien*, à la *Publicité* de Marseille,

Paul Clèves apparut au th. Déjazet vers 1860, dans les *Premières armes de Figaro*. Remarqué dans *M. Garat*, il fut engagé à la Porte-St-Martin, mais l'immense succès du *Pied de Mouton* retardant toujours ses débuts, il signa avec l'Ambigu et débuta par le rôle de Karl dans l'*Ange de minuit*. On lui reconnaissait de la sensibilité et de la chaleur. Après une création dans les *Beaux messieurs de Bois-doré* (avril 1862), il passa au Vaudeville, puis à la Gaîté, rôle de Louis XIII dans la *Maison du Baigneur*. Après quelques excursions à Marseille et à Bordeaux, il revient à Paris, entre à l'Odéon, le *Maître de la Maison*, la *Conjuration d'Amboise* (29 oct. 1866, rôle de François II, grand succès personnel), les *Ambitions de M. Fauvelle*, le *Drame de la rue de la Paix* (1868). On le voit ensuite à la Porte-St-Martin, où il crée le rôle de La Trémouille dans *Patrie*, puis il passe à Londres.

Après la guerre, on le revit au Hâvre, à l'Ambigu, l'*Article 47*, le *Portier du n° 15* (30 mars 1872), et à la Renaissance (rôle de Lucien d'Aubier dans la *Femme de feu*, 1873). A partir de cette époque, Paul Clèves sembla renoncer tout à fait à la carrière d'artiste pour devenir directeur de théâtre : Théâtre Cluny, 15 mai 1876-78, céda à Talien — Porte-St-Martin 1878-1883 (9 sept.), céda à Maurice Bernhardt et Derembourg — Eden-Théâtre 1884, céda à Plunkett. M. Paul Clèves, officier d'académie depuis 1881, officier d'instruction publique, 28 mars 1901, a repris la direction de la Porte-St-Martin depuis octobre 1903.

Bibliographie : Em. Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861.

CLEVIL. — Délass. com. 1869.

CLOQUEMAIN. — Th. des jeunes artistes 1805-06.

CLORINDE, Mlle Moline Lebailly. — Commença à la banlieue 1825-27. Elle chantait fort bien le couplet. Elle débuta au Vaudeville le 1er avril 1828 dans la *Demoiselle de boutique* et passa l'année suivante aux Nouveautés. On écrit d'elle en 1831 : « Avec un physique plus avantageux, Mlle Clorinde serait l'une des plus originales et des meilleures actrices de Paris. Elle excelle surtout à singer les actrices à la mode, Léontine Fay, Mme Dussert, Mme Albert. Dans le *Marchand de la rue St-Denis*, elle dut à ce genre de parodie un immense succès ». Et cependant Mlle Clorinde ne gagnait alors que 600 francs par an!

« Le boute-en-train d'une troupe de comédiens, écrit-on en 1833; elle a toujours le mot pour rire ». Pourquoi passa-t-elle à l'Ambigu (1833), où elle n'avait plus l'occasion de se faire valoir?

Le 8 juin 1837, Mlle Clorinde débuta au Gymnase dans l'*Avoué et le Normand*. La même année, elle parut sur la scène du petit th. du Luxembourg. En 1840, elle était au Palais-Royal, en 1842, aux Folies dramatiques. En 1852, elle est au Vaudeville et ne semble pas vieillir : « Elle est svelte, gracieuse, coquette, joyeuse, écrit J. Arago; un seul rôle l'a posée comédienne; c'est une servante maîtresse ». Nous perdons ses traces à Paris, en 1855.

Bibliographie : *Grande biographie dram.*, suppl^{t} 1825. — *Petite biographie*, 1831, 1833, 1842. — J. Arago, *Foyers et Coulisses*, 1852.

CLOSEL. — V. Clozel.

CLOSSET, Mlle. — Utilités, Liège 1844.

CLOTALLE. — Comédien de la troupe de Gaudon, 1761.

CLOTILDE, Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Clotilde. Iconographie : *Annuaire dramatique*, Cavanagh, 1808. Médaillon, en buste, de face.

Mlle Clotilde dont l'*Almanach Barba* de 1822 annonce la retraite en 1819.

Mlle Clotilde, mime au Cirque olympique, 1829.

Mlle Clotilde Beuzeville, ingénuités, Lille 1851.

Mlle Clotilde, deuxième soubrette, th. Montmartre 1851-52.

Mlle Clotilde, deuxième amoureuse, th. du Gymnase, Marseille 1851-52.

Mlle Clotilde, ingénuités, Le Mans 1852.

Mlle Clotilde, Fol. dram. 1856.

Mlle Clotilde, Délass. com. 1857-58, Vaudeville 1862.

Mlle Clotilde, Variétés 1859-60.

CLOUET, Mlle Jeanne. — Toulouse 1880-83.

CLOUP. — Th. des jeunes élèves 1807, père noble, troisième rôle, emploi de *Vertpré*, directeur de la troupe fr. à Londres en déc. 1826 — juillet 1827 — Londres 1828-30, Dublin 1834. Habitait Londres 1850-53. Maurice Alhoy, en 1826, le déclare nul comme artiste.

CLOZEL, Pierre, Jean-Baptiste. — Né en 1772, selon Delhasse, faisait partie de la troupe du

EFERUS - Recherches & Classification numériques

th. de la Cité lorsque celle de l'Odéon, chassée du faubourg St-Germain par l'incendie, vint s'établir provisoirement dans cette salle sise dans l'ancienne église St-Barthélemy, en face du Palais de Justice.

Clozel était alors un jeune homme d'une figure charmante, d'un physique avantageux, mais d'une taille un peu grande. Picard le remarqua, l'associa à sa troupe forcément nomade et l'emmena avec lui à Feydeau, puis à Louvois. Ses débuts dans les *Voisins* et dans les *Trois Maris* furent heureux. On trouva son organe flatteur, mais on lui reprocha un débit trop apprêté, trop de laisser-aller dans les manières; il se fit surtout une réputation dans les rôles de fat. Le 19 septembre 1800, il se signala dans le rôle du mylord des *Rivales* et fut bientôt de toutes les pièces du th. Louvois. Nous en citerons quelques-unes :



CLOZEL. Rôle de M. Narcisse dans les *Travestissements*

La *Petite Guerre* (1er oct. 1803), la *Flottille* (2 déc.), pièce dans laquelle il dansait une *allemande;* le *Trésor* (28 janv. 1804), Le *Portrait du Duc* (21 mai 1805), le *Père rival* (9 avril 1806), *M. Beaufils* (16 oct.), le *Mari intrigué* (11 nov.), les *Ricochets* (15 janv. 1807), grand succès; le *Carnaval de Beaugency* (2 fevr.), l'*Influence des perruques* (12 mars), l'*Avide Héritier* (12 avril), l'*Inconnue* (16 mai), le *Mariage de M. Beaufils* (27 août), l'*Amour au régime* (24 nov.), l'*Ami de tout le monde* (22 déc.), *Ordre et Désordre* (26 mars), l'*Ecole des Juges* (20 avril). Le 12 juin 1808, jour de la clôture de Louvois, ce fut lui qui chanta le couplet de circonstance.

Théâtre de l'Impératrice (Odéon) : les *Amours de Bayard*, repr. (16 juillet), représentation à son bénéfice (7 oct.), l'*Argent du Voyage* (1er mai 1809), l'*Alcade de Molorido* (18 janv. 1810). Clozel disparut pendant un an; en septembre 1810, il jouait à Bruxelles; on le revit en 1811, la *Vieille Tante* (28 mai), représentation à son bénéfice (19 nov.), *Célestine et Faldoni* (16 juin 1812). Ici se place un incident. Le 27 oct. on avait représenté un drame en trois actes, *Héloïse et Abeilard* de P.-N.-André de Marville, avec Clozel dans le principal rôle. L'effet en fut assez froid; l'auteur faiblement redemandé, parut et parla au public qui rit beaucoup. Il publia même une curieuse brochure, en 1813, sous le titre de les *Infiniment petits ou Précis anecdotique des évènements qui se sont passés au th. de l'Odéon, les dimanches 22 et 29 novembre 1812 et détails sur les vices d'administration de ce théâtre, qui sont cause de ces désordres* (in-8 de 40 p., Paris, Delaunay, 1813). En attendant, Clozel passa huit jours à l'Abbaye pour avoir « manqué à l'auteur ». L'ouvrage eut onze représentations. V. aussi la lettre adressée par Marville au *Journal de Paris*, et insérée page 461, *Opinion du Parterre*, t. x.

Le *Méfiant* (31 déc. 1813), *Henri IV et d'Aubigné* (28 avril 1814). Le th. de l'Impératrice a repris le nom d'Odéon (5 avril). La *Journée des Dupes* (2 mars 1815) pour son bénéfice; dès le 19 avril 1814, Clozel, Armand Dailly et Chazel ont exposé au Ministre de l'Intérieur la triste situation où ils se trouvent depuis six ans, depuis le départ de Picard. Ils prennent momentanément le théâtre en société avec leurs camarades. Le 27 nov. Clozel donne un bénéfice et fait valoir ses qualités de danseur dans le ballet *Annette et Lubin*. Le 1er nov. 1815, Picard a quitté la direction de l'Opéra et reprend celle de l'Odéon.

1er janvier 1816, *Quelques scènes impromptu*, prologue d'ouverture par Clozel et toute la troupe; le *Chevalier de Canolle*, grand succès personnel pour Clozel (27 mai). Il est alors sociétaire à part entière. Le 10 août, brillant succès des *Deux Philibert*, pièce où Picard avait tiré parti, pour Philibert le mauvais sujet, du caractère de Clozel que l'on voyait souvent une queue de billard à la main. La pièce fut jouée tous les deux jours, pendant plus de cinq mois.

Le 28 août 1817, *Vauglas*. Le 20 mars 1818, l'Odéon brûle une seconde fois; la troupe passe à la salle Favart (2 avril). En ce moment, Clozel était premier acteur et président du Comité. Il paraît dans *Fiesque et Doria* (11 mai). Mais lorsqu'il fallut réorganiser l'Odéon, sous la direction de Picard, avec quelques artistes associés, Clozel fit trop de difficultés. On recula devant ses prétentions et il accepta une pension annuelle de 2000 fr. pour se retirer.

Ici se termine la première partie de la carrière de Clozel; elle avait duré vingt ans : « Si cet acteur travaillait davantage, écrivait de lui le *Tribunal volatile* de l'an XI, il serait l'espoir du Th. français dans son emploi; il a tout pour y parvenir, organe, physique agréable, mais il paraît qu'il ne se sert de tous ces moyens que pour plaire aux belles, auprès desquelles

EFERUS - Recherches & Classification numériques

il parvient bien mieux ». On a vu qu'il avait, depuis ce temps, fait des progrès incontestables.

Le *Coup de Fouet* (1802) est plus mordant : « Clozel joue assez bien les fats et les caricatures ; tournure que les uns trouvent élégante et que les autres comparent à celle d'un garçon perruquier ».

L'*Opinion du Parterre* vante son talent pour les originaux, les militaires, les jeunes étourdis ; mais « comme Elleviou, dont on dirait qu'il suit les traces, il ne peut porter ni l'habit brodé, ni l'épée ; en revanche, il danse fort bien l'allemande », an XIII.

« Il est fort plaisant dans le Narcisse de Clairfontaine des *Travestissements*. Dans la *Jeune femme colère*, Clozel joue le rôle du mari instituteur et met beaucoup de grâce, de douceur, de finesse dans ses avis », 1806.

« Dans le *Testament de l'Oncle*, il jouait le rôle du poète avec noblesse et chaleur ; dans le *Voyageur fataliste*, sous les traits du précepteur *Benoni*... il a offert la copie fidèle d'originaux », 1807.

« Clozel gagne tous les jours de nouveaux suffrages », 1808.

L'année suivante, on annonce qu'il est engagé pour St-Pétersbourg, pour les premiers rôles tragiques et comiques. Nous ne savons si ce voyage eut lieu ; mais le fait est qu'il s'absenta un an (1810-1811). Rentré à l'Odéon le 2 mai 1811, par la reprise du *Faux Stanislas* et celle du *Voyage interrompu*.

Lorsque Clozel eut quitté l'Odéon, il courut la province, parut à Lille du 19 au 23 août 1819 et se fit engager comme premier rôle à Bordeaux (21 avril 1820). De retour à Paris, il alla frapper à la porte du Gymnase qui venait de s'ouvrir. Scribe écrivit pour lui *Philibert marié* qu'il joua avec *M. Beaufils* (26 déc. 1821).

En novembre 1823, nous notons le passage de M. et de Mme Clozel à Rouen. Le répertoire se compose de la *Femme jalouse*, *Michel et Christine*, *Philibert marié* (monsieur et madame), les *Deux Philibert*, *Une journée à Versailles*, *Tartufe*, le *Collatéral* (monsieur), *Une visite à Bedlam*, la *Somnambule* et *Haine aux Femmes* (madame).

En 1824, Maurice Alhoy écrit : « Il s'absenta quelques années de la scène de Paris, son talent resta toujours vrai, son jeu toujours franc. Enfin il se montra sur le théâtre du Gymnase. M. Bonneau de la *Journée à Versailles* fut son triomphe. Les applaudissements qu'il reçut dans les *Jeux de l'Amour et du Hasard*, dans les *Lunettes cassées*, dans la *Famille normande* auraient pu faire croire qu'il prolongerait son séjour à ce théâtre. Cependant il a quitté de nouveau le Gymnase ».

En 1825, Harel nous fait sentir que les années passent : « Il fit les beaux jours de l'Odéon, au commencement de l'Empire. Il a vécu depuis sur la réputation que lui avaient acquise *Rifflard* et le *Menuisier de Livonie*. Clozel a couru la province, où il a obtenu des succès ; il est enfin revenu au Gymnase, où il avait paru déjà. C'est là qu'il a pris ses invalides. Il joue rarement... Clozel est encore un bon comédien ».

Le 9 septembre 1826, Clozel reparut à l'Odéon dans le rôle de Dorsan de la *Femme jalouse ;* il joua *Tartufe* et *Philibert* le 13. On trouva qu'il avait perdu sa verve et sa gaîté. 1827, 15 janvier, bénéfice 5400 francs.

1827, 27 mars, le *Généreux par vanité*.
— 30 avril, l'*Oncle Philibert*.
— 15 déc., la *Sœur*.

Il ne fut pas réengagé. On écrivait de lui : « Joli garçon... du temps des assignats ; il serait meilleur comédien s'il ne voulait sans cesse faire oublier son âge ». Il était temps de repartir. On le vit « premier rôle marqué » à Berlin 1828, à St-Pétersbourg 1828-29, à Moscou 1834 et 1837.

Sa mort fut annoncée à la date du 1er janvier 1840, à Paris, selon Delhasse. Clozel, très nomade, avait habité rue des Colonnes 1805-06 ; 2, rue de Louvois, 1807 ; 5, rue du Hanôvre, 1808 ; 11, rue de Vaugirard, 1810 ; 15, même rue, 1813-16 ; rue de Condé, 1817 ; 47, fossés M. le Prince, 1818 ; 37, rue des Bons-Enfants, 1819 ; 9, rue de Miromesnil, 1821 ; 32, rue de la Lune, 1823 ; 52, faubourg Poissonnière, 1824-25 ; 24 *bis*, rue Montholon, 1826 ; 6, rue Montparnasse, 1827.

Clozel avait donné des leçons à Mlle Emilie Leverd, V. Mme Clozel. Il y eut un Clozel premier rôle à Rennes en 1833.

Bibliographie : le *Coup de Fouet*, an X ; le *Tribunal volatile*, an XI ; l'*Opinion du Parterre*, t. II, III, IV, V, VI, VII, IX et X ; la *Grande biographie dramatique*, 1824 ; Harel, *Dict. th.*, 1825 ; *Petite biographie dram.*, 1826 ; P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I et II ; Etchvarry, *Hist. des th. de Bordeaux ; Hist. des th. de Rouen ;* Delhasse, *Annuaire pour 1841*.

Iconographie : Bibl. nat. Catalog. Duplessis n° 9982. 1. En pied, de profil à gauche (cost. de th.), grav. anon. d'après Joly.

2. En pied, de profil à gauche (cost. de th.), grav. anon. d'après Joly.

Collection Martinet : n° 7, dans le *Menuisier de Livonie ;* n° 8, M. Narcisse dans les *Travestissements ;* n° 113, Valmont, dans la *Comédie du Volage ;* 121, Bayard dans les *Amours de Bayard ;* 436, le *Chevalier de Canolle* ; 450, les *Deux Philibert*.

CLOZEL fils. — Débuta à l'Ambigu en 1823, puis partit pour Londres : « Il a l'air de ces pantins qu'on nomme *poupards*, écrit Maurice Alhoy en 1826. Ses joues bouffies ont la couleur vermeille d'une pomme d'api. C'est dommage de le laisser exposer à l'influence des brouillards de la Tamise ». Engagé pour la Nouvelle-Orléans (1825-26), il se fit loueur de voitures dans cette ville où l'on dit qu'il resta avec sa femme.

Bibliographie : *Grande biographie dram.*, suppl^{t} 1825.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CLOZEL, Mme ou Mlle. — Ce nom paraît d'abord écrit *Closel* sur la liste des dames choristes au Vaudeville, 1805-11, mais nous ne croyons pas qu'il puisse s'appliquer à Mme Clozel, femme de l'artiste de l'Odéon et du Gymnase, puisque Harel écrit en 1825 : Clozel « a épousé une jeune femme qui n'est remarquable que par le charme de sa figure ». Même remarque pour une demoiselle Clozel, Lille 1814.

Le nom de Mme Clozel apparaît pour la première fois à Bordeaux en 1820, époque où son mari tient les premiers rôles à ce théâtre. Le 31 octobre 1821, début au Vaudeville dans le rôle de la baronne de *Haine aux Femmes*. « Mme Clozel, dit Maurice Alhoy, n'est pas une comédienne achevée ; mais, au Vaudeville... Mme Clozel, à tous égards, tenait dignement sa place ». Un habitué qui avait vu l'actrice vêtue en forgeron dans les *Arrangeuses*, lui adressa même ce quatrain :

Pour égayer notre raison,
A quoi bon prendre tant de peine ?
Depuis longtemps, sans être forgeron,
Vous saviez nous forger des chaînes.

Le 22 août 1825, elle joua au th. de Madame le rôle d'Antonine dans le *Plus beau jour de la vie ;* le 18 février 1826, elle rentre au Vaudeville par le rôle de Germaine des *Deux Edmond*. A partir de cette époque, il est difficile de dire s'il faut reconnaître cette actrice ou sa belle-fille — car Clozel fils était marié et sa femme était au théâtre — dans les personnages suivants :

Mlle Clozel, amoureuse, Londres 1827.

Mlle Clozel, soubrette, Boulogne 1829.

Mlle Clozel, accessoires, Rennes 1833.

Mlle Clozel, deuxième amoureuse, Moscou 1834 et 1837.

Mme Clozel, premier rôle, Louvain 1842.

Mme Clozel, Zélie, habitant Paris, 1849, ex-artiste dramatique.

CLUZEL. — Grands accessoires et confidents, Lille 1788-89.

CLUZEL, Mme. — Première et seconde amoureuse, Lille 1788-89.

COANET. — Premier comique, Lille 1837-43, aux appointements de 200 fr. par mois, puis de 250, 1843-44. C'est sur cet acteur, très maigre, que l'on avait fait ce couplet en patois :

Incore un farc' à in' mote
Ch'est un p'tit maiguerlot
Qui n'peut mett' dins ses bottes
Que des bâtons d'fagot.

(La *Troupe de M. Bénard*, jugée par un Filtier, 1842-43).

Coanet tenait un petit commerce de mercerie et de bimbeloterie dans une maison de la Bourse faisant face au théâtre. Le 16 octobre 1842, il avait failli y être asphyxié avec sa femme par les émanations d'un poêle mal éteint.

Bibliographie : L. Lefebvre, *Hist. du Th. de Lille*, t. III.

COBLENTZ, Mme Anna, Stéphanie. — Premier rôle, Brest 1852, St-Quentin 1852-53, Gand 1854-57, Rouen 1858-59, Caen 1860, Nantes 1861, Nice 1862, pensionnaire au Th. français 1862-66, où elle créa le rôle de Léonore dans *Dolorès* (22 sept. 1862) et celui de Mme de la Vieux-Tour dans le *Fils de Giboyer* (1er déc.), Alger 1869-70, Paris 1872-73, Mons 1874, St-Quentin 1875-76, Paris 1877, Douai 1878-79, Troyes 1880, Paris 1881 et années suivantes. En 1893, Mme Coblentz, âgée de 60 ans, avec 32 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1903.

COBOURG. — Jeune premier, aux appointements de 3000 fr. Lille 1817-19, Strasbourg 1822. « Cobourg, écrit Maurice Alhoy en 1824, est un des acteurs qui luttent avec le plus de zèle contre la fâcheuse influence jetée sur le th. de Strasbourg ; il joue la comédie et l'opéra-comique avec un talent infatigable. Le public l'accueille, le directeur le remercie ; mais la caisse n'en est pas moins vide... ». Metz 1826, Nancy 1827.

COCHA. — V. Cochet.

COCHE, Mme. — V. Mme Vanhove.

COCHELIN, Louis, Julien Cochet dit. — Th. du prince Eugène 1867, th. Déjazet 1869-72, Buenos-Ayres 1873-82. V. Dharville.

COCHERIE. — Rennes 1824-25.

COCHERIE, Mme. — Deuxième duègne, Ille-et-Vilaine, Mayenne, Sarthe 1824-25.

COCHET, Joseph, Victor, dit aussi Jean, Louis. — Ambigu 1851, Th. national 1852, Th. du Cirque 1853-62, Châtelet 1863-79, St-Ouen 1880-92, Paris 1893 et années suivantes. Cochet, âgé de 66 ans en 1890, avec 27 ans de th., obtint la pension de 400 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1902.

COCHÈZE, Mme. — Jouait les duègnes au th. de la Gaîté, à Bordeaux, aux appointements de 1600 fr., en 1817-18. On la retrouve dans le même emploi à Genève 1825, Gand 1826, Nantes 1827-45. En 1844, âgée de 70 ans, Mme Cochèze obtint une petite pension de la Société des artistes alors à ses débuts. Elle mourut à Nantes le 7 juin 1845, selon Delhasse.

COCHOIS père. — Simple acteur forain, faisait partie de la troupe du célèbre Francisque, son beau-frère, et remplissait les rôles de Gilles, personnage de toutes les parades, qui rappelait le « Pierrot ». Il était aussi connu

EFERUS - Recherches & Classification numériques

comme sauteur. Un jour, dans l'exercice de ses fonctions, il se cassa le tendon d'Achille et dut renoncer à ses culbutes. Pendant une tournée en Flandre, il avait épousé la fille de son directeur (V. Mme Cochois mère). Tous deux suivirent la troupe de Francisque en province et à l'étranger; il mourut en 1743, laissant une veuve, un fils et deux filles.

Bibliographie : J.-J. Olivier, les *Comédiens français dans les Cours d'Allemagne au XVIIIme siècle*, 2me série.

COCHOIS, Mme, mère. — Connue d'abord sous le nom de *Mlle Molain* ou Molin, sœur de Francisque et piquante soubrette qui détaillait le couplet à ravir et obtint un succès étourdissant à la foire de St-Laurent de 1720 dans la *Statue merveilleuse*. A Lille, elle épousa son camarade Cochois. En 1743, elle était veuve, avec trois enfants appartenant aux théâtres royaux, encore jeune et fort courtisée, comme l'attestent des vers retrouvés par M. J.-J. Olivier dans les manuscrits provenant de la bibliothèque de la reine Sophie-Dorothée. Mme Cochois avait fort bien élevé ses filles, sans rigorisme déplacé, avec beaucoup de tact et de naturel.

Bibliographie : J.-J. Olivier, les *Comédiens français dans les Cours d'Allemagne au XVIIIme siècle*, 2me série.

COCHOIS. — Fils des précédents, premier comique de la Comédie berlinoise (1743). D'Argens qui vante ses talents, ne craint pas de l'égaler aux meilleurs acteurs de Paris. (Lettre de d'Argens à Frédéric, Paris 5 sept. 1747). Il était, paraît-il, incomparable dans les arlequins de Lesage et de Marivaux. Séduit par un brillant engagement, il passa en Russie où, malgré d'éclatants succès, il mourut de mélancolie « dans un âge peu avancé et sans héritier ».

Bibliographie : J.-J. Olivier, les *Comédiens français dans les Cours d'Allemagne au XVIIIme siècle*, 2me série.

COCHOIS, Mlle Babet. — Fille et sœur des précédents, qui fut l'étoile de la Comédie française à Berlin, avait passé, fort jeune encore, par Maëstricht (1735). Le *Tableau du Spectacle français* ou *Annales théâtrales de la ville de Mastrigt* en a laissé le portrait suivant : « ...Cette femme était belle et brune, d'une taille fine, jeune, les yeux grands et noirs, la voix sonore et touchante, l'esprit gai et fertile et bonne danseuse... ».

En 1743, elle fut engagée à Berlin, avec son frère et sa sœur, par d'Argens que Frédéric avait chargé de composer sa troupe. Jean-Baptiste Boyer, marquis d'Argens, fils d'un procureur au Parlement d'Aix-en-Provence, officier, peintre, apprenti diplomate, auteur à la solde des libraires hollandais, faiseur de romans libertins, criblé de dettes, léger d'argent, allant de ville en ville, avait séduit Frédéric par sa vive intelligence. Il fut nommé directeur de la classe des belles-lettres à l'Académie et chargé de recruter des acteurs français, tâche assez difficile, car Frédéric ne voulait payer que le moins possible.

Mlle Babet Cochois était une actrice de la race de Mlle Clairon, étudiant savamment ses rôles, ne laissant rien au hasard, dédaignant les effets faciles. Reine de tragédie et soubrette, ce fut cependant dans ce dernier emploi qu'elle excellait.

Pesne l'a peinte dans plusieurs de ses tableaux, le visage chiffonné, éclairé d'un œil malicieux et le nez légèrement retroussé. D'Argens, dont elle avait conquis la considération par son intelligence et par sa vertu, lui donna des leçons de peinture et de musique ; elle apprit l'allemand, l'italien, le grec, le latin, traduisit Properce, Horace et ne s'arrêta qu'à l'hébreu dont l'alphabet l'épouvanta.

Les *Lettres philosophiques et critiques de Mlle C***, avec les réponses de M. le marquis d'Arg****, nous initient à leurs entretiens philosophiques, à leurs discussions littéraires et historiques. Elle composa seule une nouvelle intitulée le *Comte de Ronancourt*, des *Pensées diverses sur l'existence de Dieu* et une piquante dissertation sur l'*Art d'embellir le visage*.

Le professeur avait quarante-cinq ans ; il n'en eut pas moins la tête tournée. Aussi, à la fin de janvier 1749, après un voyage en France, d'Argens offrit son cœur et sa main à la charmante Babet, et le roi philosophe consentit à cette union. Mlle Cochois quitta le théâtre et, de ses costumes de tragédie, fit des robes de chambre à son mari qui avait trouvé en elle « un ami sensé, un homme instruit, un artiste éclairé et une femme complaisante ». En 1756, la Comédie berlinoise cessa ses représentations. En 1761 et 1762, Frédéric, dans ses lettres, demandait à d'Argens des nouvelles de sa femme. En 1752, le comédien Desormes écrivait à Fréron : « Il (le marquis) vit ici avec une épouse charmante qui rassemble en elle toutes les grâces de son sexe, toute la solidité du nôtre et tous les talens du cabinet et de la société... Elle est douce, modeste ; elle se met au niveau de tous les esprits et de tous les tons et les autres femmes la prennent pour leur égale ». Cf. Fréron : *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, x, 109 et 110.

Marianne Cochois, sa sœur cadette, danseuse à l'Opéra de Berlin, eut le grand honneur d'être chantée par le roi et épousa le danseur Desplaces.

Bibliographie : J.-J. Olivier, les *Comédiens français dans les Cours d'Allemagne au XVIIIme siècle*, 2me série.

Iconographie : Deux toiles de Pesne au Potsdamer Stadtschloss :

1° Dans la salle de concert, au-dessus du clavecin, au premier plan, la jeune actrice

EFERUS - Recherches & Classification numériques

vêtue de bleu est assise et regarde danser sa sœur Marianne.

2° Au-dessus de la cheminée du Theezimmer, Babet et sa sœur sont assises et regardent danser la Barberina (cadre d'argent massif).

La Bildergalerie de Sans-Souci possède un François de Troy représentant une tragédienne dans le rôle de Sophonisbe. En dépit du catalogue qui désigne ce portrait comme celui de Mlle Babet Cochois, le Dr Paul Seidel fait remarquer que la toile est de 1723.

COCQUETEAUX, Mme Amélie *Brière*. — Soubrette, Gand 1852, Rochefort 1863, Auch 1864, Rouen 1865, Beaumarchais 1866-67, Bruxelles 1868-69, Paris 1870-73. V. Brière.

CODÉRAT, Etienne. — Rio-de-Janeiro 1842, Genève 1849-50, Amiens 1851-52, Paris 1853-85. En 1861, Etienne Codérat âgé de 51 ans, avec 31 ans de th. obtint une pension de 200 fr. de la Société des artistes.

CODÉRAT, Mme Marie, Françoise, née Gay. — Gand 1850, Amiens 1852, Paris 1853-89. Mme Codérat, âgée de 51 ans en 1863, avec 35 ans de th., obtint une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890.

COEFFÉ, Mlle Estelle. — Grand Th. Bordeaux 1840.

COEFFÉ. — Amoureux, Gand 1845, th. du Vaudeville, Bruxelles 1846.

CŒLINA, Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Cœlina Fabre, débutante à la Porte St-Martin vers 1825. Maurice Alhoy la représente avec une figure « plus niaise qu'ingénue », une voix assez agréable, mais peu étendue, des minauderies ridicules, une figure chiffonnée qui lui donne un air vieux. Elle tenait l'emploi des troisièmes amoureuses. Le 28 mars 1827, elle se présenta au Vaudeville dans le rôle de Betzi du *Mariage extravagant*.

Mlle Cœlina, première amoureuse, Cambrai 1830, Limoges 1834.

Mlle Cœlina, Délass. com. 1850-52.

Mlle Cœlina, th. du Luxembourg 1851-52.

Mlle Cœlina, deuxième duègne, Lille 1866-67.

CŒLINE, Mlle. — Th. français, Rouen, forte seconde et soubrette, 1833-35.

CŒLLINI, Mlle. — Après avoir chanté des romances et des chansonnettes dans les concerts, cette artiste joua dans différents th. des boulevards et à l'Ambigu (1861). Tenait agréablement les rôles secondaires.

CŒUILLE, Léon, Benoît, dit aussi *Léon*. — Jouait déjà en 1840. Rennes 1849, Clermont 1850-52, Angers 1853-62.

CŒUILTE, Ferdinand, Laurent. — Rouen 1861, Gand 1862, Nantes 1863, Angers 1864, Toulon 1865, Strasbourg 1866-68, Abbeville 1869, La Martinique 1870-72, New-York 1873-75, Santiago 1876-78, Bourges 1879, Santiago 1880-87, Bourges 1888-93. En 1888, Cœuilte, âgé de 60 ans, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

CŒURIOT, Mme. — Amsterdam 1824, Liège 1826, Anvers 1828, première duègne Lausanne 1833, Amsterdam 1837, Liège 1842. Un Cœuriot fit partie de la troupe lyrique de l'Odéon (1825).

CŒURIOT, Paul. — Jeune premier comique, Liège 1842.

CŒURIOT, Mme. — V. Ismaël.

COGNIARD, Mme Pauline Amand. — Qui pourrait bien être Mme *Amant*, Pauline (V. ce nom), artiste inscrite à l'association depuis 1840, vécut à Paris de 1857 à 1876. En 1877, âgée de 61 ans, avec 20 années de th., elle obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes et mourut la même année.

COGNIARD, Léonard, Auguste. — Bordeaux 1861-63, Boulogne 1864, La Guadeloupe 1865-1867.

COGNO, Mme Laure. — Th. du Palais-Royal 1850-54, Vaudeville 1855-61, Odéon 1862, Vaudeville 1863, Odéon 1864, Paris 1865-1903. Habitait Paris en 1903.

COHEN, Prosper, Isaac. — Bordeaux 1864-69.

COHIN, Mme Marie, Eugénie, née Lard. — Caen 1883-85.

COIFFE, Mme Estelle. — Amsterdam 1850-53.

COIGNY, Emile. — Amoureux, Clermont 1829.

COIN. — Troisième comique, Lille 1855.

COINDE, Gabriel, François. — Lyon 1860-61, Aix 1862-65, Avignon 1866-67.

COINDE, Mme Péroline, Françoise, dite aussi *Blanche*. Aix 1863-65, Avignon 1866-69.

COING, Auguste, Claude. — Mons 1860-62, Perpignan 1863-65, Lyon 1867, Nancy 1868, Brest 1869, Marseille 1870, Tours 1872, Amiens 1873, Besançon 1874, Mons 1875, La Haye 1876-77, Constantine 1878, Lyon 1879, Dunkerque 1880, Lyon 1881, Reims 1882, Limoges 1883, Lyon 1884, Genève 1885, Dijon 1886, Constantinople 1887, Paris 1888, Brest 1889. En 1890, Coing âgé de 61 ans, avec 40 ans de th., obtint de la Société des artistes la pension de 500 fr. Se fixa à Paris 1890-1901, puis à Lyon. Habitait Lyon en 1903.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

COINTOT de Provers, Alexis. — Porte-Saint-Martin 1856-60. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1861.

COIRD, Gaspard, Jean. — Angers 1854-55, Nancy 1856-58, Gaîté 1859-75. Th. historique 1876, Porte-St-Martin 1877-87, Paris 1888-91. En 1887, Coird âgé de 64 ans, avec 40 ans de th., obtint de la Société des artistes une pension de 500 fr. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

COLAS. — Troupe française, Milan 1808.

COLAS. — Utilités, Liège 1834.

COLAS, Mlle Marie, *Stella*, femme Corvin-Krakowsky. — Elève de Samson au Conservatoire, débuta à la Comédie française par le rôle de *Zaïre*, le 6 décembre 1856. Très intelligente, disant bien, Mlle Stella Colas avait contre elle sa petite taille. Elle réussit mieux dans la comédie où elle parut, pour son deuxième début, le 19 décembre suivant, dans *Mlle de Belle-Isle*. Elle trouva encore un meilleur succès dans le rôle du duc d'York, des *Enfants d'Edouard* (21 janvier 1857), personnage qui convenait à sa taille. On la vit encore dans *Vencestas*, rôle de Théodore (13 juillet 1857); elle reprit, après Mme Judith, le rôle de *Philiberte* (10 oct.), parut dans le *Retour du Mari* (1er mars 1858), *Œdipe-roi* (18 sept.), le *Philosophe sans le savoir*, rôle de Victorine (18 juillet 1859), *Iphigénie en Aulide*, rôle d'Iphigénie. Mlle Stella Colas partit alors pour Saint-Pétersbourg, où elle resta quinze ans, 1861-75. Elle revint à Paris où elle se fixa, s'y trouvant encore en 1903. Mlle Stella Colas épousa M. Corvin Krakowsky, dit Pierre Newsky, un des auteurs des *Danicheff*.



COLBRUN, dans les *Nuits de la Seine* d'ap. Ch. Geoffroy.

Bibliographie : G. d'Heylli, *Journal intime de la Comédie française*.

COLAS, Jules, dit aussi *Adler*. — Ambigu 1862-65.

COLAS. — Grandes utilités, Lille 1867.

COLAS, Mlle Jeanne, Louisa, *Clotilde*. — Odéon 1869 et années suivantes. Nous perdons ses traces vers 1882. Ce fut une aimable et piquante soubrette qui créa notamment le rôle de Toinette dans *Scapin marié* (1869).

COLBERT, Mlle. — Th. français de la rue Richelieu 1791-92.

COLBICHE ou Colbise. — V. Selles.

COLBRUN, Eugène, Auguste. — Naquit à Paris vers 1827 et fut adopté par des concierges de la rue du Jour. A douze ans, il débuta au Gymnase enfantin du passage de l'Opéra, dans le *Pot de Confitures* et la *Grâce de Dieu* (rôle du petit Savoyard). Puis, ce théâtre ayant été incendié en juillet 1844, la petite troupe passa en Angleterre.

Colbrun, devenu le premier sujet de la compagnie, joua au th. St-James le *Gamin de Paris*, les *Enfants de Troupe*, les *Vieux Péchés*. Revenu en France, il parcourt le nord, rentre à Paris, paraît à la salle Comte dans la *Poupée de la Reine* et trouve le moyen de se faire engager au Théâtre historique, où il se fit remarquer dans les rôles de Friquet de la *Reine Margot* (1847) et du petit clerc Guillaume du *Chandelier* d'Alfred de Musset (août 1848). Dès lors il devient l'enfant chéri du boulevard « l'acteur-mouche ».

Le Théâtre historique ayant fermé ses portes, Colbrun passa à la Gaîté, où on le vit dans *Paillasse* et dans *Kean*, à la Porte-St-Martin, où il débuta dans la *Poissarde*, rôles de Colibri de la *Faridondaine*, Criquet des *Carrières de Montmartre*, Planchet des *Mousquetaires*, tous rôles appropriés à sa taille. Colbrun était le type du gavroche, fluet, espiègle, narquois. J. Arago écrit de lui en 1852 : « Celui-ci est un comique qui n'a pas l'air d'y toucher et qui atteint toujours son but. Toutes les livrées lui vont bien, tous les idiomes sont à sa taille ; il amuse, il occupe, il fait réfléchir ».

Le 10 avril 1852, il crée un rôle à la Porte-St-Martin dans *Benvenuto Cellini :* « J'allais oublier Colbrun, écrit Cornélius Holff. Il remplissait le rôle de Pagolo, l'élève infidèle de l'orfèvre, et, à côté de Mélingue, il a su, dans un tout autre genre, se montrer acteur de style et de talent. Il est impossible d'avoir une verve plus hypocrite, une tenue plus sournoisement perfide, un regard plus insidieusement effronté... De tous ceux qui ont à seconder Mélingue, c'est le seul qui supporte gaillardement la part qui lui incombe dans le fardeau commun.

Le 19 juin, même théâtre, il crée un rôle dans les *Nuits de la Seine ;* puis, à propos de *Richard III :* « Nous ajoutons un post-scriptum en faveur de Colbrun. Quand, conduit en prison avec l'assurance d'être sauvé, il s'écrie en contrefaisant les gestes, la voix et les allures d'un martyr : marchons ! — toute sa personne est une admirable satire de ces gens qui, entre deux petits verres, s'en vont délivrer la Pologne ! »

Il se trompe en entrant aux Variétés (1857), mais il revient vite au boulevard du Temple,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

où sa popularité est immense. Colbrun ne devait pas sortir des limites comprises entre la Gaîté et la Porte-St-Martin. A ce dernier théâtre, il joue Fridolin dans *Faust* (1859), puis commence une brillante série au Th. impérial du Cirque : la *Prise de Pékin* (27 juillet 1861), *Rothomago* (1er mars 1862). Il est de toutes les féeries, de toutes les pièces militaires; tantôt gouailleur, cynique, attendri, il excelle à rendre les types pittoresques, aidé de sa petite taille et de son adresse de jeune chat. La démolition du boulevard du Temple le chassa à la place du Châtelet, où il joue Canuche dans une reprise des *Sept châteaux du Diable*, Bengali de la *Case de l'Oncle Tom*, dans *Marengo* (28 fév. 1863), le petit marchand de chiens dans le *Secret de Miss Aurore* (3 juillet); il parut une des dernières fois dans *Aladin* (3 oct.). Il mourut en 1866, après deux années de souffrances. Il n'avait pas quarante ans.

« Un vrai gamin de Paris, mais un gamin qui a le génie du théâtre, écrivait Em. Abraham en 1861. Il a créé au Th. historique le rôle de Cicada de *Catilina*. Puis, à la Gaîté, il a joué de la façon la plus originale le vicomte de *Paillasse*. A la Porte-St-Martin, les *Nuits de la Seine*, la *Faridondaine*, la *Jeunesse des Mousquetaires*, les *Bohémiens*, etc. Colbrun fut un des bons comiques des Variétés; il était charmant dans les *Enfants terribles*. Depuis son entrée au Cirque, il a créé adorablement un soldat de l'*Histoire d'un Drapeau* et a repris Babylas de la *Poule aux Œufs d'or*.

Al. Dumas a raconté la jeunesse artistique de Colbrun dans son journal le *Mousquetaire* (1854). H. Hostein, dans ses *Historiettes et Souvenirs d'un homme de théâtre* (p. 211 et suiv.), a raconté, à propos des *Girondins*, avec quel soin Colbrun recherchait la vérité historique. Il avait trouvé une gravure représentant une légion de tricoteuses se rendant à la section, sous la conduite d'un gamin qui battait du tambour. La gravure servit à mettre en scène le tableau de la section et Colbrun fut le tapin des tricoteuses.

Fort charitable, Colbrun recueillit chez lui le régisseur du th. des Variétés, Eug. Rousseau, qui avait fait une chute terrible dans une trappe et le soigna quarante jours et quarante nuits avec Mme Pélagie Colbrun, sa femme et Clarisse Miroy (juillet 1855). Le fait fut consigné au Rapport de la Société des artistes en 1856 (p. 13). Sa mort fut annoncée au Rapport de 1867.

Biographie : les *Théâtres de Paris* vers 1853, notice fantaisiste.

Bibliographie: Les Goncourt, les *Mystères des théâtres*, 1852. — J. Arago, *Foyers et coulisses*, 1852. — Em. Abraham, *Acteurs et actrices*, 1861. — Les *Th. en robe de chambre*, 1866. — Hostein, *Souvenirs et historiettes d'un homme de théâtre*, p. 211. — *Souvenirs de Laferrière*, p. 4.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis n° 10116. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), dans la *Poissarde*, lith. par A. Colette (1854) d'après Eust. Lorsay. — Galerie Ch. Geoffroy, en pied, de face (cost. de th.), dans les *Nuits de la Seine*.

COLBRUN, Mme A. *Pélagie* Colbrun, née Pichot. — Femme du précédent et plus âgée que son mari, faisait déjà partie de l'association des artistes en 1840, se fit surtout connaître comme duègne. Folies dram. 1854-56, Délass. com. 1860, Vaudeville 1861-68, Variétés 1869 et années suivantes, Th. Déjazet 1874. « Toujours gaie, toujours le cœur sur la main » dit un biographe. Sa mort fut annoncée le 19 décembre 1874, dans l'*Année théâtrale* de J.-Georges Duval et au Rapport de 1875 en ces termes : « Pélagie Colbrun, actrice vraie, franche, naturelle..., qui méritait au plus haut point le surnom de sœur de charité qui lui fut donné au bord de la tombe dans le suprême adieu ».

COLHIMAN. — Utilités, Vienne (Autriche) 1826.

COLIMBIER. — Premier rôle, Genève 1853.

COLIN. — Amoureux, Besançon 1833.

COLIN, Alexandre. — Premier comique, Auxerre 1852.

COLIN, Armand. — Débuta à l'Odéon dans le *Cid*, 11 janv. 1852.

COLIN, Mlle. — Deuxième amoureuse, Lille 1861.

COLIN. — Deuxième accessit de tragédie et de comédie 1883, Odéon 1884-85.

COLINET, Mme. — Th. du Marais 1807.

COLINET, Mme mère. — Rôles de convenance, th. des Célestins, Lyon 1826-27.

COLINET, Mlle. — Jeunes rôles, th. des Célestins, Lyon 1826-27.

COLLANGE. — Utilités, Rouen 1814-39.

COLLARD, Eugène. — Lyon 1884-85.

COLLAS, Mme. — Th. du Château-d'Eau 1875-76.

COLLET. — Namur 1811.

COLLET, Mme. — Namur 1811.

COLLET. — Père noble, Rouen 1815-16.

COLLET, Mlle Florentine. — Née en 1827. Th. des jeunes élèves 1837, décédée le 9 mars

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1845 à Paris, selon Delhasse. Elle appartenait alors au th. des Folies dramatiques.

COLLET, Jean, Baptiste. — Bruxelles 1852-53, Paris 1854.

COLLET, François, Pierre. — La Haye 1852-1854.

COLLETTE, Mme. — V. Collomb.

COLLEUILLE, Alexis. — Premier rôle en tous genres et chanteur. Nancy 1824, Lille 1825. Directeur privilégié et premier amoureux, La Haye 1828, directeur Orléans 1830, 1833-34. On lit dans l'*Almanach* Barba de cette année : « Le théâtre d'Orléans, sauf deux mois d'été, est sédentaire, et M. Colleuille est subventionné à cet effet. La ville de Tours, pour conserver M. et Mme Colleuille, et surtout le talent si remarquable de Mme Alexis Colleuille, a accordé à ce directeur une allocation de 3000 fr. que n'ont jamais pu obtenir ses prédécesseurs ». Tous deux jouaient alors les premiers rôles.

Alexis Colleuille devint directeur du th. du Luxembourg, à Paris, en mai 1846 et après une gestion prospère repassa cette petite scène à Gaspari. Devenu régisseur à l'Opéra, il mourut en 1872.

Bibliographie : *Grande Biographie dram.*, 1824 et 1825.

COLLEUILLE, Mme Alexis. — Femme du précédent, première amoureuse à Lille (1824), aux appointements de 3400 fr., puis de 4000 fr., était une charmante actrice, dont Maurice Alhoy fit le plus grand éloge. Elle suivit son mari, comme premier rôle, à La Haye 1828, puis vint débuter à la Porte-St-Martin le 8 février 1830, par le rôle de Louise dans la *Fille du Musicien*. On la trouva agréable, mais prétentieuse. Dans le rôle d'Abricotine de *Riquet à la houppe*, elle fut jugée trop maniérée. On la vit alors comme soubrette, Orléans 1830 et premier rôle, Orléans 1833-34. On sait par la note citée dans l'article *Colleuille* qu'elle était très aimée également à Tours.

Bibliographie : *Grande biographie dram.*, 1824 et 1825.

COLLEUILLE. — Fils des précédents. acteur comique, débuta au th. du Luxembourg sous la direction paternelle (1852), passa à Beaumarchais, au Vaudeville 1861, à la Gaîté 1875, aux Menus-Plaisirs 1884, à la Renaissance 1888, à la Porte-St-Martin 1893, à l'Ambigu 1896. Il faut rattacher à cette famille Georges Colleuille fils, né vers 1838, sous-régisseur à l'Opéra en 1868, puis régisseur général, théâtre où il resta près de 50 ans, le modèle des employés et le plus affable des hommes, mort à Garches (*Figaro*, 4 sept. 1902). M. Adrien Bernheim lui consacra un long article (*Figaro*, 16 du même mois).

COLLIET, Mlle Madeleine. — Variétés 1859-62.

COLLIGNON, Mme Désirée, Marie Righiny dite. — Deuxième amoureuse, Lille 1844-49, Rouen 1849, Gand 1850, Amiens 1851-52, Toulouse 1853-54, Versailles 1855, Amiens 1856-58, Rouen 1859, Strasbourg 1860-61, premier rôle, Lille 1862-65, premier rôle, Genève 1864, Mulhouse 1867-78, Belfort 1879-80, Mulhouse 1881-82, Paris 1883-91. Elle mourut à Vichy. En 1887, âgée de 60 ans, avec 34 ans de th., elle avait obtenu une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Eugène Garraud, en annonçant sa mort (Rapport 1892), rappela qu'elle avait été une excellente jeune première qui avait su se faire apprécier partout comme femme distinguée et actrice d'un réel talent.

COLLIGNON, Mlle Eugénie Bruneel dite. — Le Caire 1871-74.

COLLIGNON, Mlle. — Folies dram. 1887.

COLLIN, Mlle. — Utilités, Gaîté 1799.

COLLIN, Achille. — Ambigu 1849-50.

COLLIN, Armand. — Débuta à l'Odéon le 15 janvier 1852 par le rôle de Damis, dans *Tartufe*. Odéon 1852-54, Rouen 1855, Liège 1856-59.

COLLIN, Mme. — Th. de la Tour-d'Auvergne 1861.

COLLIN, Mme, née Justine Cresson. — Voyez Cresson.

COLLIN, Olivier, Marie. — Nantes 1867-68, Clermont 1869-70, Nantes 1872-74, Anvers 1875, Nantes 1876-89.

COLLIN, Mlle Blanche, Léonie Collin. — Gymnase 1892-93, Aix 1894-95.

COLLINET, Mlle. — Débuta le 5 janvier 1828, aux Variétés, par le rôle de Nicette dans la *Chercheuse d'Esprit* et figura dans la troupe de ce théâtre en 1828-29.

COLLINET, Octave. — Lorient 1850, Colmar 1852-53, Lorient 1854, Rennes 1855-56, Colmar 1857, Nantes 1858-60, Valenciennes 1861, Douai 1862-64, Soissons 1865, Douai 1867, Soissons 1868, Tournai 1869-72, Valenciennes 1873, Douai 1874, Poitiers 1876-77, Douai 1877-79. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

COLLINET. — Financier, deuxième comique, Tournay 1842, Bruges 1844, Bruges 1852.

COLLODION, Mme, dite aussi *Faustine*. — Morte avec son mari dans l'épouvantable catastrophe de la *Ville du Hâvre*, en 1873. Voyez Mlle Faustine.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

COLLOMB, Charles. — Avignon 1863-65.

Iconographie : La Bibl. nat., catal. Duplessis 10,216, possède le portrait d'un *Collomb* (?) acteur, en pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. Gabert, 1872.

COLLOMB, Mme Jeanne, née Ricquier, dite aussi *Collette*. — Avignon 1863-65.

COLLON, François. — Son nom figure dans un acte de société avec les comédiens du Marais, le 12 mars 1667.

COLLOT D'HERBOIS, Jean, Marie. — Naquit à Paris en 1750. Il appartenait à une famille bourgeoise qui lui fit faire ses études chez les Oratoriens. Il embrassa par goût la carrière dramatique, ajouta à son nom de Collot celui de *d'Herbois* et alla jouer la comédie en province. Nous connaissons une partie de son itinéraire par la publication des ouvrages — assez médiocres — qu'il faisait représenter dans les villes où il passait :



COLLOT D'HERBOIS (Bibl. nat.), lith. de Grégoire et Deneux.

1772, Bordeaux, *Lucie* ou les *Parents imprudents*, drame.

1773, Nantes.

1774, Caen. Il écrivait à cette époque à Desroziers, à Douai, et celui-ci, dans un projet de troupe pour 1775, fait figurer d'Herbois comme premier rôle, aux appointements de 2400 fr. Mais il n'y vint que plus tard (1779).

1775, Angers. Le *Bon Angevin* (19 juin).

1777, Avignon. Cette même année il publie le *Paysan magistrat*, comédie en 5 actes et en prose, imitée de Caldéron. La cinquième édition, que les biographes ne mentionnent pas, fut publiée à Lyon, chez Castaud, en 1782.

1777, Avignon. Le *Nouveau Nostradamus* ou les *Fêtes provençales*, comédie.

1777, Paris. Le *Vrai Généreux* ou les *Bons Mariages*, drame.

1777, Amiens. Le *Bon Angevin*, déjà cité.

1778, Paris. Le *Bénéfice*, comédie.

Cette même année, il écrit d'Aix en Provence : « Il est fort aisé de prouver que je ne suis pas bon acteur, parce que je prononce les *a* trop ouverts et les *e* trop fermés ; mais les *a* et les *e* à part, je soutiens et avoue tous mes ouvrages et, comme le pélican, je suis prêt à m'ouvrir les veines pour l'existence de mes enfants.

Aix, le 25 novembre 1778.

COLLOT D'HERBOIS ».

Cette lettre, rapportée par Ch. Maurice (*Hist. anecdotique*, t. I, p. 9), avait été écrite parce qu'on ne l'avait pas nommé à Marseille pour son *Monsieur Rodomont* ou l'*Amant Loup-Garou*.

1779, 20 septembre. On représente simultanément, sur les théâtres de Lille et de Douai, une comédie-divertissement intitulée les *Français à la Grenade* ou l'*Impromptu de la Guerre et de l'Amour*. « Collot a eu soin de nous apprendre que cette pièce a été « composée à l'occasion des avantages remportés par les armées de Sa Majesté très chrétienne en Amérique, pendant les campagnes de l'année 1779 ». L'avant-propos nous apprend encore qu'elle a été faite, apprise et jouée par les acteurs de Lille en moins de quatre jours. On y remarque un patriotisme très ardent et des sentiments monarchiques très vifs :

Chantons Bourbons, fêtons [les lys!
Pour tout Français c'est le [cri de la gloire.
Vive Louis! Vive Louis!

« Le nom d'*Antoinette* est aussi le plus doux à prononcer au milieu des charmes de la victoire ». Cette pièce est conservée à Lille dans le legs Gentil-Descamps. On y voit, sous une couronne royale, deux écussons représentant les portraits de la reine et du roi. Le cachet de Collot d'Herbois que l'on remarque sur ses lettres portait d'ailleurs trois fleurs de lys.

1780, Paris. L'*Amant Loup-Garou* ou *M. Rodomont*.

1781, La Haye.

1781, Paris. La *Fête dauphine* ou le *Monument français*. Le dauphin était né en novembre. En avril 1782, Collot d'Herbois fait son apparition sur la scène de Lyon. Il avait alors 32 ans ; il était de taille moyenne, avait

EFERUS - Recherches & Classification numériques

le teint brun, les cheveux noirs et crépus, le regard inquiet; son visage était assez beau, son organe sonore; « une grande force de poumons », a dit son ennemie, Mme Roland. Laissons la parole à M. Vingtrinier, l'auteur du *Théâtre à Lyon au XVIIIme siècle* : « Ces qualités physiques, jointes à un vrai talent d'acteur, lui conquirent bien vite la sympathie du public lyonnais, devant lequel il remplit avec succès l'emploi des *grands premiers rôles comiques* ». — On lit, en effet, dans la *Petite Chronique* : « 10 mai 1782. Collot d'Herbois, nouvel acteur dans les grands rôles comiques, continue à faire plaisir ». — Dans une lettre adressée aux auteurs du *Journal de Paris* (n° du 13 oct. 1782), Collot d'Herbois prend le titre de *premier acteur du th. de Lyon*.

« Il faut rejeter comme inexacte, continue M. Vingtrinier, l'assertion généralement admise et reproduite par tous les biographes, d'après laquelle Collot d'Herbois aurait été sifflé au théâtre de Lyon et « aurait plus tard fait payer cher à cette malheureuse ville un *acte de justice réclamé par le bon goût...* » On n'aurait pas souffert longtemps un premier rôle sifflé dans une des troupes les mieux composées qu'il y eut en province, avec un spectacle tous les jours ».

Cette situation enviée, il va la conserver pendant plusieurs années, et lorsqu'au mois d'avril 1787 il fallut pourvoir au remplacement de Rosambert, ce fut lui qu'on désigna comme directeur, avec un traitement fixe de 6000 livres, non compris son intérêt dans l'entreprise et un logement au théâtre. Sa situation d'homme marié, la modération apparente de son caractère, son prestige de bon acteur, sa facilité pour tourner un couplet ou un madrigal le faisaient rechercher dans les salons. Les archives de Lyon possèdent bon nombre de lettres de Collot d'Herbois et notamment toutes celles par lesquelles il informait le commandant de la ville, M. Tolozan de Montfort, du répertoire de la semaine. Le duc de Villeroy écrit de Paris une lettre aux prévôts des marchands (25 oct. 1787) pour louer « le zèle et l'honnêteté de la nouvelle compagnie » et Collot use, dans chaque circonstance, de procédés courtois envers le public.

L'abbé Guillon de Montléon, écrivain ultra-royaliste, donc nullement suspect d'indulgence pour Collot, écrit dans ses *Mémoires* (t. II, p. 332-333) : « Quoique j'habitasse Lyon au temps où l'on prétend que Collot y fût sifflé, et quoique les évènements de ce genre fussent racontés dans toutes les sociétés... je n'ai jamais ouï dire que Collot eût reçu une pareille mortification dans notre ville, où son espèce de talent plaisait beaucoup ».

Un autre écrivain royaliste, Beaulieu, s'exprime ainsi (*Biogr. univers. art. Collot*) : « Il avait exercé son art dans plusieurs grandes villes, et notamment à Lyon, où il jouissait d'une espèce de considération ; sa conduite n'était pas celle d'un comédien ».

Nous nous sommes étendus sur ces faits pour en finir une bonne fois avec la légende de Collot se vengeant plus tard de la ville de Lyon « où il avait été sifflé ». M. Vingtrinier qui connaissait à fond son histoire locale a fait justice de ce racontar dont il fait remonter l'origine à Grimod de la Reynière, lequel, après avoir écrit : « Le directeur, M. Collot d'Herbois, est votre ami; ce mot renferme son éloge et me dispense de vous répéter combien il est fait pour être celui de tous les gens de lettres, par les qualités de son cœur et de son esprit », écrivit plus tard : « Cet homme féroce, ancien régisseur et acteur du premier de ces théâtres (les Terreaux), s'est vengé sur les Lyonnais des nombreuses huées qu'il en avait reçues, et sur la plupart de ses camarades du juste mépris qu'ils avaient pour son insolence et pour ses vices ». Le *Censeur dramatique*, t. I, 338-339, 30 vendémiaire, an VI (1797). Reste encore l'histoire du vol de la caisse. Nous en parlerons plus loin.

Collot d'Herbois quitta la direction de Lyon le 22 février 1789, pour celle de Genève.

Dans cette ville, il ne laissa que de bons souvenirs. Les affaires furent prospères et il y fit jouer sa pièce *Bonne Justice* ou le *Paysan Magistrat*, dans laquelle il tenait le premier rôle. Là seulement on lui reprocha d'être cagneux, de grasseyer et d'appuyer sur les finales. Mais l'on fut unanime à lui reconnaître une mémoire extraordinaire, de la verve, beaucoup d'âme. Il triomphait dans l'*Habitant de la Guadeloupe*, la *Vie est un Songe*, le *Festin de Pierre*.

Cependant les idées nouvelles l'enflamment; il accourt à Paris, où, au lieu de vivre tranquillement à Chaillot, d'une modeste aisance acquise par son travail, il se jette à corps perdu dans la politique. Nous trouvons bien ses traces comme critique dramatique — nous avons en notre possession le compte rendu qu'il fit des *Epoux mécontents*, pièce donnée pour l'ouverture du théâtre Montansier (vente d'autographes Noël Charavay, février 1902), mais ses visées sont tout autres.

Le 17 juillet 1790, il fait représenter au th. de Monsieur une pièce nationale en deux actes et en prose, la *Famille patriote* ou la *Fédération*. Le 17 mars 1791, il signe un traité avec ce même théâtre, afin de garantir ses droits d'auteur, donne encore les *Portefeuilles*, le *Procès de Socrate*, l'*Ainé et le Cadet*, contre les préjugés de la noblesse, th. Feydeau, 17 janvier 1792.

Membre du Club des Jacobins, il en devient un des orateurs les plus influents. Sa voix est sonore, son geste tragique, son éloquence est chaude. Il remporte le prix avec son *Almanach du Père Gérard* qui eut un succès prodigieux. Dans la nuit du 9 au 10 août, nommé commissaire de la Commune, il sauve la vie des Suisses enfermés aux Feuillantines; plus

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tard, il se fait l'apologiste des massacres de septembre.

La vie politique de Collot d'Herbois ayant été partout décrite, nous passerons rapidement sur son élection à la Convention, ses missions en province, ses fonctions au Salut public. Le 21 septembre 1792, il fut de ceux qui firent décréter l'abolition de la royauté. Mme Roland, dont le mari était l'ennemi personnel de Collot, ne connaît plus de mesure lorsqu'elle parle du tribun : « Une grande force de poumons, le jeu d'un farceur, l'intrigue d'un fripon, les écarts d'une mauvaise tête et l'effronterie de l'ignorance, tels furent ses moyens de succès dans les clubs... » (*Mémoires de Mme Roland*, édit. Hachette, p. 224). Et comme si cela ne suffisait pas : « C'était un repris de justice; il avait été condamné, dans le midi, à un an de prison pour une vilaine action, lorsqu'il courut les tréteaux, et pour laquelle plusieurs juges avaient opiné aux galères ». Voilà la calomnie lancée; sur quel fait s'appuie-t-elle? Personne ne saurait le dire. Le 9 thermidor, an II, dans une proclamation de la Commune de Paris, signée Lescot Fleuriot, maire, et Fleury, secrétaire, on accuse Collot d'avoir jadis, étant comédien, volé la caisse de la troupe. Courtois, membre de la Convention nationale (rapport du 16 nivôse, an III, sur les papiers trouvés chez Robespierre) parle d'un an de prison. La satire s'empare de ce bruit, et dans le *Divertissement patriotique*, on chante sur l'*Air des Pendus :*

De deux villes chassé pour vol,
Sur Paris dirigeant son vol,
Collot, qui sous sa redingote
Emportait la vaisselle à l'hôte
Français, à ta confusion,
Préside à la Convention.

Revenons à Lyon : cette ville avait donné le signal de la révolte contre la République, et sa destruction avait été décidée. Lyon ne fut pas démolie, mais Collot et Fouché, délégués par la Convention, firent fusiller et mitrailler en deux jours, dans la plaine des Brotteaux, 294 condamnés (14-15 frimaire, an II — 4 et 5 décembre 1793). Il y eut encore deux fusillades du même genre les 18 et 21 brumaire, et huit guillotinades, en même temps que 1800 acquittements. Collot revient alors à Paris pour rendre compte de sa mission et manque d'être assassiné, comme il résulte du *Rapport sur l'assassinat de Collot d'Herbois*, lu à la Convention nationale, au nom du Comité du Salut public, par Barrère, séance du 4 prairial, an II. Un sieur Ladmiral, âgé de 50 ans, ancien employé à la Loterie royale, demeurant rue Favart, 4, dans la même maison que Collot, après avoir en vain cherché à rencontrer Robespierre, attendit que son voisin rentrât chez lui à onze heures du soir et lui tira, dans son escalier, deux coups de pistolet qui ne l'atteignirent pas, déclarant avoir voulu commettre « un acte de bienfaisance ».

Le 8 messidor, an II (27 juin 1794), poursuivant d'une haine implacable les comédiens emprisonnés, il adresse ce billet doux à l'accusateur public Fouquier-Tinville, billet dont quelques-uns ont cependant contesté l'authenticité :

« Le comité t'envoie, citoyen, les pièces concernant une partie des *ci-devant comédiens français*. Tu sais, ainsi que tous les patriotes, combien ces gens-là sont *contre-révolutionnaires;* tu les mettras en jugement le 13 messidor.

« A l'égard des autres, il y en a quelques-uns parmi eux qui ne méritent que la déportation ; au surplus, nous verrons ce qu'il en faudra faire après que ceux-ci auront été jugés.

COLLOT (D'HERBOIS).

Les comédiens furent sauvés grâce à Fabien Pillet et à Labussière qui, sous divers prétextes, différèrent la remise des pièces jusqu'à la journée libératrice du 9 thermidor (V. Labussière).

On sait comment l'assemblée, entraînée par un courant contraire, fut amenée à frapper ceux-là même qui avaient été les exécuteurs de ses décrets. Collot ne put résister à la loi fatale. Les membres des anciens comités furent poursuivis, et le 12 ventôse, an III (2 mars 1795), Collot fut arrêté et déporté à Cayenne.

Accusé, à tort ou à raison, avec Billaud-Varennes, d'avoir fomenté là-bas un complot des noirs contre les blancs, il fut enfermé au fort de Sannamary. Les détails de sa mort sont assez obscurs : on fit courir le bruit que, frappé d'une fièvre cérébrale, il avala le contenu d'une bouteille de rhum et mourut dans d'atroces souffrances tandis qu'on le transportait à l'hôpital de Cayenne (18 nivôse, an IV, 8 janvier 1796). Il laissait une veuve qui possédait encore quelques revenus amoindris.

Bibliographie : H. Minier, le *Th. à Bordeaux*, p. 51. — G. Lhotte, le *Th. à Lille avant la Révolution*, p. 56. — G. Lhotte, le *Th. à Douai avant la Révolution*, p. 137. — L. Lefebvre, *Un chapitre de l'hist. du Th. de Lille*, p. 15. — Em. Vingtrinier, le *Th. à Lyon au XVIIIme siècle*. — H. Welschinger, le *Th. de la Révolution*. — A. Pougin, la *Comédie française et la Révolution*. — Queruan-Lamerie, *Notice sur le Th. d'Angers*.

Iconographie : Bibl. nat,. catalog. Duplessis 10230.

1. En buste, de 3/4 à gauche, lith. anonyme.
2. En buste, de 3/4 à droite, dans une bordure ovale, gravé au pointillé, anonyme.
3. A mi-corps, de 3/4 à droite, gravé à l'eau forte, anonyme.
4. En buste, de 3/4 à droite, lith. anonyme.
5. En buste, de 3/4 à droite, dans un rond (fragment) gravé à l'eau forte, anonyme.
6. En buste, de 3/4 à gauche, dans une bordure ovale, gravé par F. Bonneville, 2 états.
7. A mi-corps, de 3/4 à gauche, dans un octogone, gravé par Bosselman, d'après Raffet.
8. En buste, de 3/4 à gauche gravé par Delaporte fils.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

9. En buste, de ¾ à gauche, lith. Grégoire et Deneur.

10. En pied, de ¾ à droite, gravé par Leguay, d'après A. Lacauchie.

11. En buste, de profil à droite, dans une bordure ronde, gravé par Minatelli.

COLLOT. — Artiste nomade, signalé par Maurice Alhoy, 1825.

COLOMB. Premier comique. Haute-Loire, Lozère 1824, Puy-de-Dôme, Nièvre, Cantal 1825, débuta le 21 mars 1826 au Vaudeville dans *M. Sans-Gêne* et *Nicolas Remy*. Colmar 1826, Tours 1828, Dieppe 1829, Vannes 1830, directeur à Troyes 1833, Dijon 1840. On retrouve encore un *Colomb*, Agen 1845, troisième rôle St-Malo 1851, et un *Colomb-Bénédict*, Lyon 1853.

COLOMB, Mlle. — Ingénuités, Colmar 1826, Tours 1828, Dieppe 1829, Vannes 1830.

COLOMB, Mlle Henriette, dite aussi *Mathilde*. — Le Hâvre 1860-63, Brest 1864-1865, Genève 1867-68, Béziers 1869, Le Hâvre 1870-1872, Saint-Germain 1873-1874, Calais 1875-76, Orléans 1877-78, Carcassonne 1879, Auch 1880-81, Constantine 1882. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1882.

COLOMB, Emile, Séraphin. — Constantine 1873-1882, Folies dram. 1883, Constantine 1884, Constantinople 1885-86, Paris 1887. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888.



Mlle Marie COLOMBIER
Portrait mis en tête des *Voyages en Amérique*

COLOMBA, Mlle Eugénie, ou *Colombat*. — Délass. com. 1861, Ecole lyrique 1862. Plus connue au quartier latin sous le nom de Colombinette. Intelligente, caractère vif, gai, franc, toujours enjoué.

Bibliographie : F. Savard, les *Petits Mystères de l'Ecole lyrique*, p. 111.

Iconographie : Id., photogr. en pied, de face, accoudée sur un piano, cliché Marietti.

COLOMBAT. — Directeur à l'île Bourbon 1834.

COLOMBE, Mlle. — Qu'il ne faut pas confondre avec l'actrice de ce nom de la Comédie italienne, débuta au Vaudeville vers 1800 et au th. Louvois (13 mars 1804). L'*Opinion du Parterre* nous dit qu'elle était assez jolie; l'année suivante, on écrit : « Mlle Colombe était digne de ce joli nom; elle pouvait paraître auprès de Mlle Leverd sous le rapport de la figure; mais comme actrice, elle était bien faible. On la croit retirée ». — Vers 1806.

COLOMBE, Mlle. — Variétés 1859-62.

COLOMBERT. — Gand 1805.

COLOMBERY, Paul, Philippe. — Metz 1854-57.

COLOMBIER, Mlle Julie. — Jeune première, Funambules.

COLOMBIER, Mlle Anne, *Marie*, Thérèse. — Née à Auzances (Creuse) en 1844, passa par le Conservatoire et débuta le 26 mars 1864 par le rôle de Paolo dans la *Jeunesse du roi Henri*, au Châtelet. La même année, on la vit à la Gaîté, rôle de Suzanne, dans les *Mohicans de Paris* (20 août). « Je doute même qu'elle soit majeure », dit Al. Dumas dans sa préface. Malheureusement pour l'art, Mlle Marie Colombier sembla plutôt rechercher des succès de jolie femme. « Un premier prix de Conservatoire et de beauté, écrit-on en 1866. Fait du théâtre par genre. Prend une création, la joue quelquefois, puis la laisse. Mlle Colombier est une Eve brune, merveilleuse de formes et gracieuse... Elle donne des bals charmants... » Le 12 juillet 1865, elle avait fait valoir, en effet, ses avantages physiques sous le maillot d'Eve, du *Paradis perdu* (th. de la Gaîté). Le 20 juin 1866, elle crée un rôle dans *Jean la Poste*. Puis on la vit à l'Ambigu, mais toujours capricieuse, errante, fantasque. En 1872, elle arrive jusqu'à l'Odéon et reprend, dans le *Passant*, le rôle créé par Agar, joue le *Rendez-vous*, de François Coppée, paraît dans les *Femmes savantes*, le *Mariage de Figaro*, *Tartufe*. A la suite d'une brouille survenue avec son directeur, Duquesnel, en 1873, elle revient à l'Ambigu (*Mlle Trente-six Vertus*). Mlle Marie Colombier avait une sœur, Amélie, danseuse à l'Opéra.

Elle commence alors une vie errante, jouant à Bordeaux, où elle eut pendant quelque temps une direction à son compte, à Marseille, à Naples, à Berlin. En 1878, elle reparaît à l'Ambigu (*Une Cause célèbre*). En 1881, elle joue *Léa* à la Comédie parisienne.

Mais elle se fit surtout connaître par ses démêlés avec Sarah Bernhardt qui l'avait emmenée dans une tournée en Amérique. Revenue

EFERUS - Recherches & Classification numériques

en France, elle taille sa plume et commence à lancer son premier volume à scandale : *Voyages de Sarah Bernhardt en Amérique*, 1881, in-12. Viennent ensuite : les *Pistolets de la petite Baronne*, avec préface d'Arm. Silvestre, 1883, in-12, les *Mémoires de Sarah Barnum*, avec préface de Paul Bonnetain, 1883, in-12. Ce dernier pamphlet lui valut une condamnation pour outrages aux bonnes mœurs (mai 1884) : trois mois de prison et mille francs d'amende. Le livre fut saisi. Mme Sarah Bernhardt, accompagnée de son fils et de Jean Richepin était allée, entre temps, tout briser dans l'appartement de Mlle Colombier. D'autres pamphlétaires avaient répondu par : la *Vie de Mlle Marie Pigeonnier*.

En 1884, Mlle Colombier organisa une troupe pour faire représenter un drame d'elle, *Bianca*. La première représentation qui eut lieu à Versailles ne remporta qu'un médiocre succès. Renonçant alors à peu près au théâtre, Mlle Colombier, que menaçait l'obésité, se lança dans le roman : le *Carnet d'une Parisienne*, Paris s. d. in-12, recueil de nouvelles, vers 1882. — *Mères et Filles*, 1885, in-12. — *On en meurt*, 1886, in-12. — *La plus jolie Femme de Paris*, 1887, in 12. — *Courte et Bonne*, 1888, in-12. — Le *Prince Brutus*. — *Mémoires de Marie Colombier*, 1er volume, fin d'empire. — *Mémoires fin de siècle*, 2me volume. — *Fin d'une Vie*, 3me volume, romans à scandales où l'auteur fait étalage de ses amants et raconte cyniquement sa vie galante. Marie Colombier, belle femme, bien douée, aurait pu travailler et devenir une bonne comédienne. Elle préféra à la carrière dramatique une vie de dérèglements dont elle fut la première à connaître les tristes conséquences et qu'elle se plaît aujourd'hui à raconter !



Mlle Jenny, Marguerite COLON, d'ap. Lacauchie

Biographie : *Œuvres de Marie Colombier*.

Bibliographie : *Affaire Marie Colombier Sarah Bernhardt*, in-12, 1884.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 10,257. A mi-corps, de ¾ à droite, lith. par J. Champagne.

En buste, en tête des *Voyages en Amérique*.

COLOMBY, Mlle Angélique, dite *Alice*. — Variétés 1859-64 (V. aussi *Alice*).

COLOMYÈS, Louis, Jules, Dominique. — Montpellier 1855-57, Amiens 1858, Rouen 1859, Bordeaux 1860-61, Marseille 1862, Lyon 1863-1865.

COLON, Jean. — Né vers 1775, Lille 1802, Boulogne-sur-Mer 1808, père d'Eléonore et de Jenny Colon.

COLON, Mme Marie, Anne Dejean-Leroy. — Femme du précédent, Boulogne-sur-Mer 1808, Anvers 1822, emploi des duègnes — mère d'Eléonore et de Jenny Colon — Opéra-comique 1824, Rouen 1825, aux appointements de 4000 fr.

COLON, Mlle Eléonore. — Fille des précédents et sœur aînée de Jenny Colon, née en 1807, fut signalée de Nantes comme un prodige et débuta à l'Opéra-Comique où elle ne réussit que médiocrement (1822-29). Intelligente et sensible, on lui conseillait de prendre la comédie (V. Mme Prévost-Colon).

COLON, Mlle Jenny, Marguerite. — Femme Le Plus, sœur de la précédente, naquit le 5 novembre 1808 à Boulogne-sur-Mer (et non 1810) comme le prouve l'acte de naissance reproduit par E. De Manne et C. Ménétrier. Comme Léontine Fay, alors en vogue, Jenny Colon résista à un développement hâtif, forcé, contre nature. Toute jeune encore, on lui faisait jouer les rôles créés par la merveille du Gymnase, notamment à Nantes. Les parents songèrent alors à exhiber à Paris leur petit prodige, et l'on partit pour la capitale, le père, la mère, la fille aînée et Jenny. Le 1er avril 1822, les enfants débutèrent au théâtre Feydeau, dans les *Deux petits Savoyards*. L'année suivante, le Vaudeville enleva Jenny à l'Opéra-comique. Sa jeunesse, sa figure épanouie, la fraîcheur de sa voix lui valurent les succès les plus flatteurs dans les rôles du petit ramoneur de la *Vallée de la Barcelonnette*, la *Laitière de Montfermeil*, la *Pauvre Fille*, les *Dames volantes*, *Jehan de Saintré*, la *Demoiselle de Boutique*, la *Fleuriste*, et, à la mort de Pauline Geoffroy (commencement de 1828), elle reprit le rôle de Ketty.

Un beau jour, elle partit furtivement à Londres avec son camarade Lafont, qu'elle épousa de l'autre côté du détroit. Quelques mois plus tard, avant de revenir en France, les deux jeunes époux avaient assez l'un de l'autre. Les Variétés attirèrent la fugitive, et le 27 ou 28 octobre 1828, Jenny Colon débutait à ce théâtre dans la *Semaine des Amours* et reprenait le rôle créé par Jenny Vertpré dans la *Vieille de seize ans*.

Bordeaux (1829, avec Lafont), Bayonne,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Londres virent la fauvette voyageuse. Le Gymnase l'appelle à lui, mais ne peut la garder que dix-huit mois. La voici de nouveau aux Variétés et ce fut là l'époque la plus glorieuse de sa carrière : l'*Espionne russe*, la *Prima Donna*, *Madame d'Egmont*, *Madelon Friquet*, *Une Fille d'Eve* sont autant de succès pour elle. C'est à cette date qu'il faut reporter aussi sa rencontre avec Bressant, dont elle facilita les premiers pas (V. Bressant).

Vers 1830, Gérard de Nerval contracta avec elle une liaison qui exerça sur la vie du poète une grande influence; lorsqu'elle mourut, nous apprend Jules Janin, Gérard de Nerval abandonna le feuilleton dramatique de la *Presse* et se mit à voyager. D'autres prétendent que cette affection ne fut jamais que platonique, et que c'est pour aider au succès de la jolie comédienne qu'il fonda le *Monde dramatique* (1835).

C'est à Jenny Colon que l'on prête le mot suivant : étant allé assister avec son petit garçon à une première représentation au Palais-Royal, elle fut rencontrée par Dupin, le collaborateur de Scribe qui, caressant l'enfant, crut faire un compliment à la mère en lui disant : « Voilà un vaudevilliste en herbe ». — Oh ! non, répliqua la charmante femme ; je lui ai fait donner trop d'éducation pour cela ; nous en ferons un notaire ».

Blonde aux yeux bleus, mais la bouche un peu grande, douée d'une voix fraîche, séduisant partout où elle se montrait, Jenny Colon fut le type de l'oiseau de passage, voltigeant de branche en branche, ne se fixant nulle part. Après avoir étalé sa jeunesse, sa grâce, sa beauté même à côté de Jenny Vertpré et de Léontine Fay, elle disparaissait.

Cependant la jeune actrice travaillait sa voix en secret; elle reparut le 26 mars 1836 à l'Opéra-comique, dans le rôle de *Sarah*, écrit pour elle par Albert Grisard. Chanteuse, comédienne, elle avait pour elle l'avenir. Sa dernière création, la *Reine d'un Jour*, avait été un triomphe, mais toujours poussée par un désir de locomotion — souvenir de ses premières années, peut-être — elle rompit avec son administration. Entre temps, elle avait épousé, le 11 avril 1838, Gabriel Le Plus, flûte-solo de l'Opéra-comique.

Après une tournée à Rouen et à Bordeaux, elle se rendit à Bruxelles, où elle parut pour la dernière fois le 6 juin 1841, dans le rôle de Marguerite des *Huguenots*. Elle revint à Paris, faible, languissante, et succomba le 5 juin 1842.

Jenny Colon avait demeuré 6, rue Feydeau. 1823 ; 5, rue Fromanteau, 1824-25 ; 15, rue Traversière, 1826 ; 8, rue Richelieu 1827, 2, rue Vivienne, 1829, passage Vero-Dodat : 10, rue Vivienne, 1830 : 2, rue Hauteville, 1833 ; rue Richelieu, 1835.

Biographie : *Annuaire Delhasse*, 1841, notice p. 134. — *Galerie Lacauchie*, t. II, 1842, notice par Et. Arago. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Galerie historique des Act. français* (compl[t] troupe de Nicolet).

Bibliographie : *Grande biographie dramat.* 1824. — Harel, *Dict. th.*, 1825. — *Petite biographie*, 1826, 1829, 1831, 1833. — *Hist. des th. de Bordeaux*, p. 214.

Iconographie : *Galerie Lacauchie*, lith. en pied, de face, cost. de th., par A. Lacauchie (dans la *Reine d'un Jour*).

Galerie hist. des act. français, en buste, de face, lith. par Fugère.

COLSON père. — Th. comique et lyrique de la rue de Bondy 1792, troisième rôle à Rouen 1793.

COLSON, M[me] mère. — Th. comique et lyrique de la rue de Bondy 1792, duègne au Hâvre 1825.

COLSON fils, Jean, André Cosson dit. — Fils des précédents, né vers 1790, débuta à la Comédie française à l'âge de 19 ans, le 6 ou 7 juillet 1809, par le rôle de Curiace dans les *Horaces*. Il sortait du Conservatoire. Mais on lui reprochait de prendre les intonations et d'imiter les gestes des acteurs en vue. L'*Opinion du Parterre* dit, à propos de ce début : « Elevé à l'ombre des coulisses, il n'a pas cru devoir imiter son père qui se borne aux fonctions modestes de chef des figurants et s'est proposé pour les seconds rôles tragiques. Il est grand, assez bien fait et sa figure n'est point désagréable ; quant à son jeu, c'est celui d'un élève qui n'a aucune expérience... » Il fut cependant reçu comme pensionnaire et ne quitta la Comédie que le 1[er] avril 1816.

L'*Opinion du Parterre* de 1811 lui consacre un assez long article : il avait abandonné l'emploi de jeune premier pour celui de père noble. On lui conseilla d'étudier. L'année suivante, on enregistra ses progrès. En 1813, le même recueil lui consacre six pages : Colson n'a pas encore 25 ans et peut déjà aspirer à la succession de St-Prix et de Baptiste aîné : « Il a joué successivement Pharasmane, le vieil Horace, Agamemnon, D. Diègue, Argire, Coucy ; sans réussir également dans tous ces rôles, il n'en est aucun qui ne lui ait fait honneur ».

Et cependant Colson quitta la Comédie française pour Bordeaux où nous le retrouvons comme père noble et régisseur avec 3600 fr. d'appointements, 1817-18. A cette époque, remonte la publication, sous le nom de *J.-B. Colson*, régisseur du grand th. de Bordeaux, des ouvrages suivants :

1° *Le Répertoire du Th. français* ou *Détails essentiels pour 360 tragédies et comédies.*

2° *Manuel dramatique* ou *Détails essentiels*, etc., pour 240 opéras comiques en 1, 2, 3 et 4 actes et pour 100 vaudevilles, 1817.

Le 17 avril 1818, Colson rentre à la Comédie par le rôle de D. Diègue du *Cid*. En 1821, il est engagé comme premier rôle à Bordeaux, où il demeure en 1822. En 1824-25, il est à Gand,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

en 1825 à Lille. Cependant Paris l'attire toujours. Il entre à l'Odéon et débute le 26 septembre de cette année par le rôle de Dorlange des *Châteaux en Espagne*. Il paraît encore dans le *Tyran domestique* (le 27), les *Marionnettes* (rôle de Marcelin, le 29), *Tartufe* (10 oct.), le *Misanthrope* (le 15), *Don Juan* (le 16). Son succès est très grand. Nous relevons encore son nom dans la distribution des pièces suivantes :

1825, 13 déc., les *Surfaces*.

1826, prologue du *Retour d'un Croisé*, dit par lui.

1826, 20 juin, *Vauban à Charleroi*.

1827, 2 févr. l'*Amant de sa femme*.

On écrit de lui en 1826 : « Joli garçon, qui a plus de chaleur que de talent, plus de voix que de savoir-faire ». En 1827, 1829, 1830, il est retourné tenir l'emploi des premiers rôles à Bordeaux. En 1831, il a 7000 fr. d'appointements à Rouen. L'Odéon rouvre ses portes le 25 oct. 1832 et nous revoyons le nom de Colson sur l'affiche le troisième jour (l'*Abbé de l'Epée*). Enfin il trouve le moyen de rentrer à la Comédie française, et l'on écrit de lui en 1833 : « Il tenait naguère avec distinction l'emploi des premiers rôles en province. Il dit bien la comédie, mais son jeu est uniforme et sans originalité ». En 1834, nous relevons un *Colson*, premier rôle et directeur à Agen. Il le fut aussi à Perpignan. En 1837, il est de retour à la Comédie française et figure dans la représentation du 10 juin donnée à Versailles. A partir de ce moment, il organise des troupes et parcourt la province. En 1843, nous le trouvons à Gand, directeur privilégié, premier rôle et père noble. Colson avait habité à Paris 20, rue Montmartre, 1811-12; 12, rue Lepelletier, 1814 ; 9, rue Richelieu, 1815 ; 15, rue Grenelle-St-Honoré, 1816-18 ; 17, rue de la Jussienne, 1820. Jean-André Colson habitait Paris en 1855 et Toulouse en 1856-57.



J. A. COLSON, du Th. de l'Odéon. Lith. de Villain

Bibliographie : *L'Opinion du Parterre*, t. VII, VIII, IX, X. — *Hist. des th. de Bordeaux*. — *Grande biographie dramatique*, 1824. — *Petite biographie*, 1826-1833. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

COLSON, Mme. — Femme du précédent, deuxième premier rôle et princesses, Grand th. de Bordeaux 1821, jeunes duègnes, Landes, Hautes et Basses-Pyrénées 1824, Amiens 1826-1827.

COLSON, Charles, Alexandre Cosson dit. — Fils des précédents, débuta dans les troupes de province que dirigeait son père, Agen 1834 ; il y tenait l'emploi de troisième comique, puis de ténor léger et chanteur-bouffe. En 1837 il était secrétaire-comptable de la troupe de la Nouvelle-Orléans. Vers 1850, il est en Hollande comme *Félix* de comédie et ténor léger. Il y épousa sa camarade Pauline Marchand (Pauline-Désirée Dejon), chanteuse de grand talent. Le roi de Hollande leur envoya un service d'argenterie et une ravissante corbeille de mariage.

Les jeunes époux restèrent deux ans à La Haye, puis vinrent à Paris. Adam cherchait une Néméa pour son *Si j'étais Roi*. Mme Colson fut engagée et fit au Th. lyrique une brillante carrière. Colson s'y tailla un succès avec sa chanson de la *Veste* dans la *Promise* (1854). En 1856 et années suivantes, nous retrouvons le couple à la Nouvelle-Orléans. Avant son départ, on l'avait élu membre du comité de la Société des artistes. En Amérique, Colson se prodigua pour la Société à laquelle il envoya en une fois 3491 fr. 50 (Rapport de 1856). De

EFERUS - Recherches & Classification numériques

retour à Paris, Colson se fit une petite place au Vaudeville. Il ne réussit pas dans une direction des Fantaisies parisiennes et fut administrateur de l'Office des théâtres dirigé par Sari (1868). Revenu au Vaudeville, il y termina sa carrière. Il mourut en 1877, après une maladie d'une année, pendant laquelle la direction lui conserva ses appointements. Le nom de sa veuve figura à l'annuaire jusqu'en 1882.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 10,316, à mi-corps, de ¾ à gauche (cost. de th.) lith. par Edme Guichard, 1854.

COLONÈLE. — Troisièmes rôles, Vannes 1852.

COMBAL de Francini-Méran. — Ambigu 1857-1863.

COMBE. — Deuxième comique, Sedan 1852.

COMBES, Mme Alexandrine, Laurence. — Reims 1869-72.

COMBETTES père. — On lit dans l'*Entr'acte de Genève* du 30 avril 1857, l'étrange histoire que voici : Combettes père avait occupé une haute charge à la Cour de Louis XVI ; seul, il avait défendu l'acteur Collot-d'Herbois qui avait déplu. Collot gagna la province et, plus tard, se souvint de son protecteur en lui sauvant la vie. Il le fit entrer au théâtre pour le cacher.



COLSON fils, d'ap. Laluyé

COMBETTES, Auguste. — Fils du précédent, né vers 1796, acteur comique, puis directeur habile. Comique, Verviers 1824, Dijon 1826, Lille 1828, Mons 1830, Namur 1830, régisseur et comique Mons 1833, directeur Limoges 1834, 1837, Le Mans 1842, Angers 1845, Clermont-Ferrand 1849-53, Reims 1854, Nancy 1855, Genève 1856-57, La Haye 1858, Genève 1859, Nancy 1860-64, Angers 1865-72. En 1867, Aug. Combettes âgé de 65 ans, avec 50 ans de théâtre, obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1873.

COMBEY. — Th. de banlieue et Montparnasse 1828-29.

COMBOIS, Mme. — Th. Cluny 1885.

COMER. — Utilités, Lille 1793.

COMET, Gustave, ou *Comette* ou *Commette*, — Confidents, le Hâvre 1824, Strasbourg 1829, Brest 1840. Vivait en 1849.

COMMERSON, Mme. — V. Derval.

COMMUNY, Mme Emilie. — Th. du Châtelet 1867-68.

COMPAIN-Despierrières. — Acteur à Bruxelles depuis 1757. Il avait débuté par le rôle du prince dans *Ninette à la Cour*. Après avoir longtemps chanté les rôles d'amoureux dans les opéras sérieux, comiques et bouffons, il changea d'emploi et prit celui des paysans. Son nom figure à part entière dans l'*Etat des comédiens ordinaires de S. A. R. le prince Charles de Lorraine* établi à Bruxelles (1766). V. Desperrières.

Bibliographie : F. Faber, *Hist. du th. fr. en Belgique*, t. I, p. 201 et 232.

COMPAIN. — Th. Molière, rue St-Martin, 1791 et th. Molière, Bordeaux, 1793. S'étant signalé pendant la Terreur par de nombreuses dénonciations, il fut massacré à Bordeaux, en plein théâtre, au commencement de 1795.

Bibliographie : Ch. Monselet, les *Souliers de Sterne*.

COMPAIN, Mlle. — Th. des Sans-Culottes 1794.

COMPAN, Mlle. — Deuxièmes premiers rôles, Louvain 1842.

COMPÈRE. — Th. des jeunes élèves 1837.

COMTE, Adrien. — La Haye 1852, Toulouse 1853, Le Hâvre 1854-55, Gand 1856, Anvers 1857-60, Nantes 1861-62.

COMTE, Mme, née Maria Borchardt. — Le Hâvre 1854-55, Gand 1856, Anvers 1857-60, Nantes 1861-63, New-York 1864, Paris 1865.

COMTE, Mlle. — Délass. com. 1862.

COMTE. — Jeune premier, Lille 1868.

CONCHINI. — Troupe Raucourt, Milan 1808.

CONGARD, Joseph, Achille. — En 1849-50, il y avait deux Congard, celui-ci et Francisque-Victor qui prit le nom de *Quidet* (v. ce nom). Nous ne suivrons ici les traces que du premier. Lons-le-Saulnier 1853, Châlons-s/Marne 1854-1855, Chatellerault 1856, Th. lyrique 1857-58. En 1862, Congard Joseph, Achille, avait 65 ans et 40 ans de th. La Société des artistes lui accorda une pension de 200 fr. Nous perdons ses traces en 1866.

CONILLAT, Mlle Marie, Thérèse. — Du dépar-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tement de la Seine, deuxième prix de comédie au Conservatoire (rôle d'Agnès) 11 déc. 1812, l'année où Samson eut le premier prix.

CONIO, Joseph, Antoine. — Montauban 1878-79, Béziers 1880, Bayonne 1881. Limoges 1882-85, Marseille 1886-88, Béziers 1889, Nouvelle-Orléans 1890 et années suivantes. Habitait la Nouvelle-Orléans en 1903.

CONNELL, Mlle Marguerite, Marie, Louise Daton dite. – Née à Paris vers 1715, débuta une première fois à la Comédie française le 19 mai 1734, et une seconde le 26 mai 1736. Lemazurier croit qu'elle était d'origine irlandaise et que son père, Hugues Daton, écuyer, accompagna Jacques II dans sa fuite, après la perte de la bataille de la Boyne. Elle joua Junie de *Britannicus*, *Iphigénie*, *Andromaque*, Chimène du *Cid* et, dans le genre comique, Agathe des *Folies amoureuses*, Agnès de l'*Ecole des Femmes*, Isabelle de l'*Ecole des Maris*, etc. Elle fut reçue sociétaire le 8 août 1736, pour les rôles de confidentes et de secondes amoureuses.

Lemazurier, son seul biographe, croyons-nous, la représente comme une actrice très froide et peu aimée du public, malgré son désir de plaire en se prêtant à tous les rôles. Il la fait mourir d'une maladie de langueur le 21 mars 1750, compliquée d'un froid gagné en allant à Versailles. M. Monval attribue sa mort aux suites d'un accident de voiture, même date.

Biographie : *Anecdotes dramatiques*, t. III. — Lemazurier, *Galerie historique*. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

CONNISSON, Georges. — Deuxième comique, Cambrai 1829.

CONSAUVE, Eugène. — Marseille 1849.

CONSCIENCE. — V. Constant.

CONSEIL, Laurent, seigneur d'Argyl. — Le 10 août 1652, sommation fut faite à « noble homme » Laurent Conseil, comédien de passage à Rouen, de payer au receveur général de l'Hôtel-Dieu les sommes reçues pour l'entrée des personnes qui étaient venues assister à la comédie.

CONSTANCE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Constance, utilités, Rouen 1816-17.

Mlle Constance d'Hailbourg ou d'Haillebourg, fit un bon début à l'Ambigu en 1823 et appartint à ce théâtre jusqu'en 1827. Elle fut alors engagée comme jeune première à Moscou où elle resta dix ans.

Mlle Constance Legaigneur ou Degaigneux, amoureuse, Dijon 1826, Genève 1828-29, Gand 1841.

Mlle Constance Deschanel, Variétés 1826, Nicette de la *Chercheuse d'Esprit* (17 mai), première amoureuse, Varsovie 1828-30.

Mlle Constance, Londres 1826-27.

Mlle Constance, utilités, Amsterdam 1829.

Mlle Constance, troisième amoureuse, Cambrai 1830.

Mlle Constance, Th. des jeunes élèves 1833.

Mme Constance Dengremont, troisième amoureuse, Nancy 1834.

Mlle Constance, deuxième et troisième amoureuse, Marseille 1840.

Mlle Constance Resuche, Variétés 1850-57, dont J. Arago disait : « Elle a de beaux yeux, de très beaux yeux, des yeux magnifiques... Avec cela, on joue le vaudeville et l'on est applaudi ». Est-ce la même, Folies dram. 1858, Délass. com. 1859-61?

CONSTANCE, Félix. — Nîmes 1872-73, Besançon 1874, Nancy 1875-76, Bordeaux 1877, Liège 1878, Genève 1879, Bruxelles 1880, Toulouse 1881-82, Angers 1883-85, Alger 1886, Constantinople 1887, Saïgon 1888, Anvers 1889, Paris 1890-91, Menus-Plaisirs 1892-93, Paris 1894. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

CONSTANT, Nicolas, Denis, Auguste. — Né à Paris en 1778, selon Delhasse, mort à Lyon le 13 juillet 1840. Constant avait commencé à Bordeaux en 1797 et joua tour à tour à Bayonne, Toulouse, Nantes, Lyon, Montpellier. Premier comique en tous genres, il devint un des artistes les plus distingués de la province. Il dirigea les scènes de Bordeaux et de Montpellier. Maurice Alhoy écrivait de lui en 1824 : « Après la façade du théâtre et la beauté des jeunes filles de Bordeaux, ce qu'un étranger place immédiatement dans son admiration, c'est le talent si vrai, si naturel de Constant : Martin n'était ni plus aimé, ni plus fêté à Feydeau que Constant au grand théâtre de cette ville ». En 1817-18, il était régisseur à Bordeaux avec Colson et touchait 7900 fr. comme premier comique, presque autant que la première chanteuse. Il était encore dans cette ville en 1835. En 1837, nous le retrouvons à Lyon où nous avons vu qu'il mourut en 1840.

Bibliographie : *Grande biogr. dram.*, 1824. — *Annuaire Delhasse*, 1844, p. 175-176. — *Hist. des th. de Bordeaux*.

CONSTANT. — Sous ce nom :

Constant, confident, Gand 1782.

Constant, mime aux Jeux gymniques (P. S.-M.) 1812.

Constant, Porte-St-Martin 1818-19.

Constant, débuta à l'Odéon le 13 juillet 1820 par Egiste de *Mérope*.

Constant, Vaudeville 1821. Débuta dans le rôle de Frédéric de la *Somnambule* (26 avril).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CONSTANT, amoureux, Versailles 1822-25.

CONSTANT, troisième amoureux, Rouen 1823.

CONSTANT-Billon. Lyon 1824. Acteur plein de noblesse, mais dont la diction monotone engourdissait les spectateurs. Directeur à Calais 1844.

Bibliographie : *Grande biogr. dram.*, 1824.

CONSTANT, banlieue 1825-29.

CONSTANT Morel, premier comique. Nord, Pas-de-Calais 1825.

CONSTANT, deuxième amoureux, Sedan 1826, Reims 1827-29.

CONSTANT. « Le sieur Constant, de passage à Bruxelles, joua le 7 novembre (1826) le rôle de Delmar de l'*Ecole des Vieillards* ».

CONSTANT, amoureux, th. du Parc, Bruxelles 1829.

CONSTANT, utilités, Amiens 1829.

CONSTANT, débuta à la Porte-St-Martin dans *Rochester*, le 25 avril 1830.

CONSTANT, premier amoureux, Boulogne-sur-Mer 1830.

CONSTANT, rôles d'enfants, Orléans 1830.

CONSTANT, Ambigu 1830-34, puis Délass. com. 1844, pères, rôles marqués. Physique commun, voix chevrotante. Et cependant très soigneux dans tous ses rôles, cet acteur s'efforçait de pallier ses défauts. Il joua fort bien Louis XV dans *Cotillon III*, le cardinal de Rohan dans le *Collier de la Reine*, Frédéric dans le *Watchmann*. On lui attribuait beaucoup de prétention.

Bibliographie : *Petite biogr. dram.*, 1831.

CONSTANT, rôles d'enfants, Strasbourg 1833.

CONSTANT, rôles annexés, Rennes 1833.

CONSTANT, grand premier rôle, Calvados 1833.

CONSTANT, Bruges 1833.

CONSTANT jeune, utilités, Lille 1833.

CONSTANT. V. Coquelin.

CONSTANT, deuxième amoureux, Lyon 1834.

CONSTANT Tiby, directeur, Genève 1834.

CONSTANT, th. du Panthéon 1837.

CONSTANT, jeune amoureux, Bordeaux 1837, Lyon 1840.

CONSTANT Debray, Besançon 1837, 1840.

CONSTANT, comique, Lille 1839-40.

CONSTANT, deuxième financier, Anvers 1841-42, Liège, premier rôle marqué, 1842.

CONSTANT, Henri, deuxième amoureux, Anvers 1841.

CONSTANT, A. Junior dit, né le 9 novembre 1818, selon Delhasse, Bruxelles 1842, 1844.

CONSTANT, petits rôles, Tournay 1842.

CONSTANT, troisième comique, Gand 1843.

CONSTANT, Auguste Conscience dit, né vers 1814, Nancy 1850-55, Hombourg 1856-57, Paris 1858-94. Agé de 66 ans en 1880, Constant Conscience reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il avait 42 ans de services. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

CONSTANT, deuxième amoureux, Lorient 1851.

CONSTANT, Folies dramatiques 1851-52.

CONSTANT. V. Théry.

CONSTANT, th. du Luxembourg 1852.

CONSTANT, deuxième comique, Boulogne-sur-Mer 1852.

CONSTANT, jeune premier, Anvers 1852.

CONSTANT, jeune premier, Berlin 1852.

CONSTANT, deuxième comique — venant de Paris — et régisseur, mai-juin 1856, Lille.

CONSTANT, Ambigu 1858.

CONSTANT, th. Déjazet 1866.

CONSTANT, Louis, Jules Coeffe dit. Paris 1871-72, Rochefort 1873, Bruxelles 1874-76, Lille 1877, Lyon 1878, Lille 1879-80, Angers 1881, Besançon 1882, Rouen 1883, Nantes 1884, Amsterdam 1885, Rouen 1886-92. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

CONSTANT, Folies Marigny 1874.

CONSTANT, th. des Arts 1875-76.

CONSTANT, Porte-St-Martin 1876.

CONSTANT, th. Cluny 1876.

CONSTANT. V. Larchevêque, Lécuyer, Magne.

CONSTANT, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle CONSTANT, utilités, Sedan 1826.

Mlle CONSTANT, Augustine, th. Comte 1830.

Mme CONSTANT, premier rôle, Grenoble 1834, Lille 1843.

Mlle CONSTANT, jeune première, Orléans 1834.

Mlle CONSTANT, Brest 1840.

Mlle CONSTANT, utilités, Bruxelles 1846.

Mme CONSTANT, Genève 1852.

Mme CONSTANT, Berthe, troupe Urbain, Moscou 1875-76.

CONSTANT, Mlle Isabelle. — Actrice à la figure pâle et douce, blonde, fine, naquit au jardin du Luxembourg, où son père avait un emploi. Elève de Samson, au Conservatoire, elle débuta au Th. historique par le rôle d'Hélène du *Capitaine Lajonquières* (fin sept. 1850), pièce jouée précédemment à la Comédie française sous le titre de *Une Fille du Régent*. On la disait aussi élève de Mlle George. On lui reconnaissait de l'âme, de la sensibilité, de l'ardeur. Elle n'avait pas vingt ans.

Le Th. historique ayant fermé ses portes, elle passa au th. du Cirque, où elle créa le rôle de France dans la *Barrière de Clichy*. Le 20 septembre 1851, à l'Ambigu, elle joue Mélu-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sine du *Vampire*. A la Porte-St-Martin, elle sert de modèle pour la statue d'Hébé que modelait en scène Mélingue dans *Benvenuto Cellini*. A la Gaîté, elle joue le rôle de Marie dans la reprise du *Comte Hermann*. Elle crée celui de Louise des *Cosaques*. Au Vaudeville, elle débute par le rôle d'Henriette de la *Vie en rose*. Partout elle reçoit le meilleur accueil.

A l'Odéon, où elle avait déjà débuté le 8 février 1852 dans *Andromaque*, elle joue Louise de la *Conscience*, et depuis 1855, elle contribue puissamment à l'Ambigu aux succès de *Kean*, *Frère et Sœur*, *César Borgia*, la *Servante*, le *Fléau des Mers*.

Biographie : les *Th. de Paris*, notice par Louis Judicis (1854). — *Biographie Lavergne* (1856). — Gallois, les *Th. de Paris*.

Iconographie : les *Th. de Paris*, lith. en pied, d'ap. Lorsay (cost. de th.), dans les *Cosaques*.

CONSTANTIN, Etienne, Thomas. — Fut baptisé à l'église Ste-Croix, à Bordeaux, le 2 janvier 1743, jour de sa naissance. Son père, Denis Constantin, était cordonnier. Par quelles suites de circonstances Etienne Constantin fut-il amené à jouer les rôles d'amoureux chez Nicolet, dès les premières années de l'établissement de ce spectacle? Voilà un point difficile à éclaircir. Quoi qu'il en soit, c'est Constantin qui donnait la réplique à Mme Nicolet; il était le Colin de cette Colette, le Dorante de cette Aramine, et comme il tenait les rôles « habillés », l'aboyeur Visage criait devant la porte, pour amasser la foule : « Aujourd'hui, le sieur Constantin, fameux acteur, fera un compliment au public, de sa propre composition, et jouera Don Juan dans le *Festin de Pierre*, avec toute sa garde-robe et ses habits! »



Mlle Isabelle CONSTANT, d'ap. Lorsay

En 1778, Constantin quitta le th. des Grands Danseurs du Roi pour suivre, en province sans doute, la troupe d'un ancien camarade et pensionnaire de Nicolet, un nommé Leclerc. Au bout de trois ans de cette existence errante, il revint chez Nicolet qu'il ne devait plus quitter.

« Il a tout le jeu qui convient à son théâtre, écrit l'auteur du *Chroniqueur désœuvré*. Cependant, le jeu de cet homme et celui de Taconet ont en partie fait, à eux deux, la fortune de ce directeur forain ».

Constantin, devenu l'homme de confiance de Nicolet, fut acteur, auteur, régisseur, secrétaire. Mais de son théâtre manuscrit, il ne nous est rien resté que l'*Entêtement de Cassandre* (1770). En 1792-94, son nom figure en tête de la troupe de la Gaîté. Le 21 messidor, an I (9 juillet 1793), il s'était marié avec une ouvreuse de loges du théâtre. Il mourut peu de temps après, le 15 juillet 1795, au moment même où Nicolet, enrichi, passait la direction à Ribié.

Brazier, dans son *Histoire des petits théâtres*, a représenté Constantin comme un terrible buveur, tenant tête à Taconet, au cabaret de Ramponneau, pour vider à eux deux une pièce de vin. On se demande seulement, si le fait est vrai, comment Nicolet aurait pu avoir confiance pendant trente ans dans un pareil ivrogne?

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, la *Troupe de Nicolet*, p. 58.

Bibliographie : le *Chroniqueur désœuvré* ou l'*Espion du boulevard du Temple*, Londres 1782. — Brazier, *Hist. des petits théâtres*.

CONTAMIN, Mme Caroline, née Menant. — Rennes 1883-85.

CONTAT, Mlle *Louise*, Françoise, aînée. — Femme du marquis de Parny-Deforges, naquit à Paris le 16 juin 1760, rue Saint-Denis. Son père se qualifia sur l'acte de baptême, à la paroisse St-Germain-l'Auxerrois, « bourgeois de Paris, privilégié du Roy et cavalier de robe courte ». Il avait été soldat de la maréchaussée et marchand de bas privilégié. Elève de Mme Préville, elle débuta toute jeune encore à la Comédie française, le 3 février 1776 : « Mlle Contat, écrit La Harpe, a débuté avec une charmante figure, mais pas de voix et peu de talent ».

A la vérité, elle avait joué Atalide de *Bajazet* (3 fév.) de la façon la plus médiocre, *Zaïre* (le 10) et Junie de *Britannicus* (le 19). Il eût été difficile de prévoir que ces mêmes débuts vaudraient un jour une pension de 500 livres à son professeur, Mme Préville, « pour avoir mis au théâtre Mlle Contat, conformément à un arrêté qui concède cette pension à ceux des comédiens qui auront fourni quelque bon élève. 8 mai 1783 ». *Arch. nat.*

Mlle Contat, dont la physionomie était piquante et le regard plein de malice et de gaîté, avait une autre voie à suivre. Elle fut reçue à l'essai le 26 mars 1777 et sociétaire le 3 avril suivant. Mais le premier rôle où elle se fit remarquer fut celui de Cécile du *Père de Famille*. Dans le *Vieux Garçon* de Dubuisson (16 déc. 1782), dans les *Courtisanes* de Palissot, elle montra de la grâce, de la finesse. La retraite de Mlle Doligny lui laissa bientôt l'emploi des ingénues sans partage. Elle aborda la *Coquette corrigée* avec un plein succès.

C'est alors que Beaumarchais jeta les yeux sur elle pour le rôle de Suzanne dans le *Mariage de Figaro*. Le rôle appartenant à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'emploi des soubrettes, Mlle Faniez se fâcha, écrivit à l'auteur (11 octobre 1781). L'auteur tint bon et il eut une Suzanne idéale. De fait, sa grande réputation data de ce jour-là (1784). Pendant vingt-quatre ans, ce ne fut plus qu'une série de triomphes. En 1784, elle reçut du roi la pension de 1000 livres. Pour se faire une idée de son jeu, au dire des critiques, il fallait l'avoir vue dans Julie du *Dissipateur*, dans Mme de Volmar du *Mariage secret*, dans Mme Evrard du *Vieux Célibataire*, car Mlle Contat remplit successivement ces trois emplois : amoureuses, grandes coquettes, jeunes mères.

Nous passerons rapidement en revue la carrière de Mlle Contat, depuis l'ouverture de la nouvelle salle (Odéon actuel) le 9 avril 1782.

1782, 12 avril, *Molière à la nouvelle salle*, rôle du vaudeville.

1782 26 juill., les *Courtisanes*.

1782 13 nov., les *Rivaux amis*.

1784 27 avril, le *Mariage de Figaro*, Suzanne.

1784 16 nov., la *Fausse Coquette*.

1785 10 février, les *Epreuves*.

1785 8 août, *Melcour et Verseuil*.

1786 10 mars, le *Mariage secret* (rentrée).

1786 24 août, les *Amours de Bayard*.

1788 6 déc. l'*Entrevue*.

1789 6 mars, les *Deux Pages*.

1790 4 janv., l'*Honnête criminel*.



Mlle Louise CONTAT (1re époque), d'après Devéria

Déjà la dissension est au sein de la Comédie : « Jamais je ne recevrai d'ordre d'un municipal qui est mon chandelier ou mon marchand d'étoffes », s'écriait avec colère Mlle Contat. Sa lettre de démission nous a été conservée :

« Messieurs et chers camarades, les motifs qui m'ont forcée de renoncer au bonheur de consacrer mes faibles talents au public sont connus et subsistent, il est des sentiments avec lesquels on ne compose pas. Les nouveaux chagrins qui vous ont été suscités par M. Talma ne peuvent me paraître un motif pour revenir sur cette résolution et pour consentir à le regarder *jamais* comme mon associé et mon camarade. Son existence à la Comédie française compromet toutes les autres ; ses volontés nuisent à l'intérêt général, ses amis troublent le repos public... Ces motifs sont ceux de ma retraite. En l'imputant à M. Talma, je ne prétends pas appeler contre lui aucun ressentiment. CONTAT. »

Talma parti, Mlle Contat reparut sur la scène.

1790, 29 mars, les *Victimes cloîtrées*.

1791, 11 juillet (jour de la translation des cendres de Voltaire au Panthéon), la *Bienfaisance de Voltaire*.

1792, 25 janvier, le *Retour du Mari*.

— 24 février, le *Vieux Célibataire*.

— 26 sept., la *Gouvernante* (reprise), trois mois après le retour de Varennes, à la demande expresse du roi, qui y assista avec la reine, leurs enfants et Mme Elisabeth, au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Marie-Antoinette ayant fait savoir à Mlle Contat qu'elle désirait la voir dans ce rôle qui n'était pas de son emploi, celle-ci apprit cinq-cents vers en vingt-quatre heures et écrivit à la personne qui avait transmis les ordres de la reine : « J'ignorais où était le siège de la mémoire ; je sais à présent qu'il est dans le cœur ». Cette lettre, publiée par ordre de la reine, faillit coûter la vie, en 1793, à la comédienne.

1792 29 déc., la *Matinée d'une jolie Femme*.

1793 25 mars, la *Soirée d'une vieille Femme* (chute).

1793 19 avril, les *Femmes*.

1793 10 juillet, les *Fausses Confidences* (reprise pour Mlle Contat et triomphe). C'est depuis ce jour que la pièce créée à la Comédie italienne resta au Théâtre français.

Le 5 septembre, Mlle Contat est arrêtée, en même temps que sa sœur Emilie, et toutes deux sont enfermées aux Anglaises. D'autres artistes femmes, arrêtées la veille, avaient été conduites à Sainte-Pélagie ; les hommes étaient aux Magdelonnettes. « Point de causes expliquées », dit l'*Etat des prisons*. Louise Contat comptait parmi les plus suspects de royalisme et son dossier fut un des six, paraît-il, marqué de la lettre *g* (qui voulait dire guillotinée). Champville, Talma ne purent rien pour l'élargissement de leurs camarades dont les derniers retenus, et Mlle Contat était de ceux-là, ne furent vraiment sauvés que par le dévouement de Labussière (v. ce nom) et le 9 thermidor qui amena la chute de Robespierre. La captivité avait donc duré plus de dix mois. On rapporte que Mlle Contat, résignée à son sort, avait eu le courage de composer les vers suivants :

Je vais monter sur l'échafaud,
Ce n'est que changer de théâtre.
Vous pouvez, citoyen bourreau,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

M'assassiner, mais non m'abattre.
Ainsi finit la Royauté,
La valeur, la grâce enfantine...
Le niveau de l'égalité
C'est le fer de la guillotine.

Revenue à la liberté — on accusait toujours Talma d'avoir nui à ses camarades — Mlle Contat fit insérer dans les journaux, le 3 germinal, an III (23 mars 1795), la lettre suivante :

« Ce fut à l'époque même de notre persécution que je reçus de Talma, que je ne voyais plus depuis longtemps, des marques d'un véritable intérêt. Je les jugeai si peu équivoques, qu'elles firent disparaître les légers nuages de nos anciennes divisions et nous rapprochèrent. Je m'empresse de rendre hommage à la vérité... »

Lorsque, le 5 avril 1803, une représentation eut lieu à la Porte-St-Martin, au bénéfice de Labussière, Mlle Contat voulut en faire partie et joua dans les *Deux Pages*.

1794, 16 août, rentrée solennelle des comédiens sauvés par la mort de Robespierre, les *Fausses Confidences*. Mlle Contat se trouva mal à la première scène. Le spectacle dura huit heures. Triomphe.

1794, 27 août, la *Gageure imprévue*, les deux Contat, Fleury, Préville et Dazincourt.

1794, 26 sept., le *Bienfait de la Loi*.

1795, 27 janv., début des comédiens de l'ex-théâtre de la Nation Feydeau, la *Surprise de l'Amour*.

Lorsque la Société Le Clerc voulut rouvrir l'Odéon, le 18 janvier 1798, on offrit à Mlle Contat 24,000 livres de pot-de-vin et un engagement de deux ans, avec 36,000 livres d'appointements et deux mois de congé chaque année. Elle n'osa courir l'aventure, resta avec ses anciens camarades qui allaient se réunir rue Richelieu et fit bien. La nouvelle entreprise de l'Odéon sombra, et lorsque cette salle devint la proie des flammes (18 mars 1799), l'incendie ne respecta guère, au premier étage, que le plafond circulaire de l'ex-loge de Mlle Contat, plafond peint et doré, par les soins, dit la légende, de M. le comte d'Artois. Cette pièce devint plus tard le magasin de meubles de l'Odéon. Mlle Contat resta donc à la salle Feydeau, parut dans *Agathine* (4 mars 1795), l'*Original* (30 juillet 1796), des reprises du *Mariage de Figaro* (7 janv. 1797), des *Deux Pages*, de la *Mère coupable* (5 mai). Ce jour-là, le vieux Beaumarchais parut en scène, conduit par Mlle Contat.



Mlle L. CONTAT (2me époque), d'après Hillemacher (Cabinet de M. Soleirol)

1797, 2 juillet, la *Rupture inutile*.

— Voyage à Bordeaux avec Fleury.

— 4 déc., la *Prude*.

1798, 5 déc., réouverture (par les deux troupes réunies) de la salle du th. de la République (rue Richelieu), le spectacle se composait du *Misanthrope* et du *Legs*, par Molé et Mlle Contat.

1801, Voyage à Rouen.

1803, Voyage à Bordeaux et à Toulouse (novembre).

Les jugements portés sur Mlle Contat abondent : « Que nous reste-t-il à dire de cette actrice célèbre? écrit l'*Espion des Coulisses* de l'an VIII. On a épuisé tous les éloges sur cette femme vraiment étonnante par la supériorité de ses talents. Elle joue la comédie et le drame, mais je préfère la voir dans la comédie ». On lui reprochait seulement de n'être pas très bonne camarade. En 1785, lors des débuts de la jeune Caroline Vanhove — depuis Mme Talma — dont les succès portaient ombrage à sa sœur Emilie Contat, elle s'était donnée toutes les peines possibles pour que la nouvelle venue ne parût pas à la Cour.

Le *Coup de Fouet* de l'an X ne peut supporter qu'on lui ait donné le surnom de *Thalie*. « Réputation sinon usurpée, du moins imparfaitement méritée. Elle joue à ravir toutes les pièces de Marivaux et, en général, toutes celles où un subtil papillotage supplée à la consistance d'un dialogue serré et précis. C'est dommage qu'elle vieillisse beaucoup ».

La *Chronique scandaleuse* (4me vol.), nous apprend qu'elle faillit mourir pour avoir bu longtemps, tous les matins, un demi-setier de vinaigre, dans le but de se faire maigrir.

L'*Opinion du Parterre*, an XI, relève le gant en lui appliquant les deux vers de Demoustier :

Non, Madame, du temps les redoutables traces
N'ont pas même altéré vos attraits et vos grâces.

Mais, n'était-ce déjà pas trop que de parler du *temps*? Le critique Geoffroy ne l'avait-il pas

EFERUS - Recherches & Classification numériques

surnommée « l'impératrice-reine des théâtres »? Majesté, tournure imposante et noble, air de grandeur et de domination, telles sont les qualités qu'on lui prête. Par contre, on lui reproche des « emportements bourgeois » et un répertoire extrêmement restreint : *Tartufe*, les *Fausses Confidences*, la *Surprise de l'Amour*, les *Femmes*, la *Coquette corrigée*, le *Philosophe sans le savoir*, la *Gageure imprévue*, le *Philosophe marié*, les *Deux Pages*, les *Dehors trompeurs*, la *Femme jalouse*, le *Vieux Célibataire*, les *Mœurs du Jour*, le *Mariage de Figaro*, le *Mariage secret*, le *Jaloux sans amour*, *Nanine*.

L'année suivante : « Son talent est sans doute extrêmement remarquable, mais il se varie peu. » On lui reproche de passer six à sept mois en congé et, le reste de l'année, de jouer une fois par semaine, et toujours la même chose. Il y a, certes, de l'exagération dans cette critique, mais l'on devine que la femme a de la peine à se faire aimer; sa fierté, son intransigeance, ses mots d'esprit ne lui font pas beaucoup d'amis.

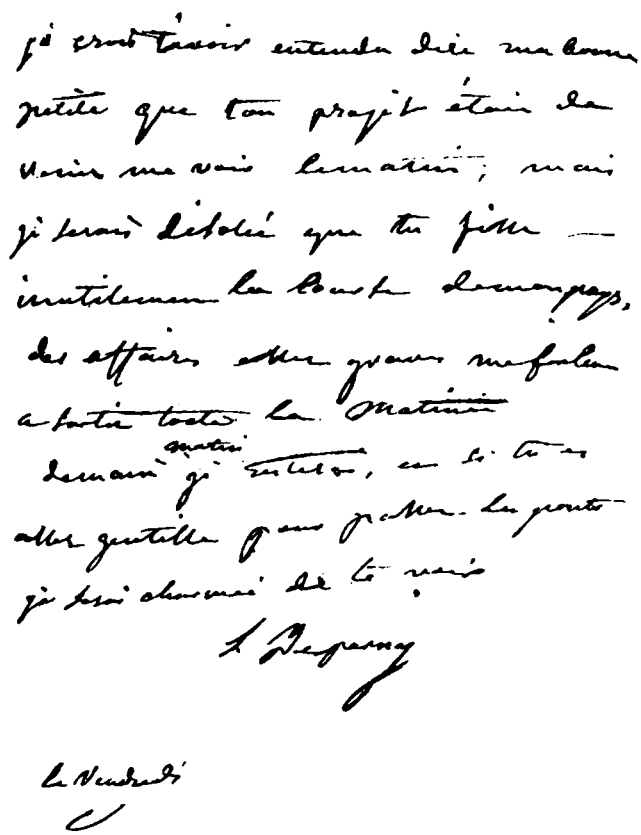
Le portrait suivant ne manque pas d'originalité :

« Et j'aperçus une grosse dame dont la fraîcheur faisait plaisir à voir et son charmant visage exprimait tous les sentiments et toutes les sensations avec une étonnante mobilité... Et cette dame parlait comme on parle dans la société, et elle ne déclamait jamais. Et elle me parut être un composé de grâces indéfinissables. Et les gens difficiles disaient qu'avec un degré de noblesse et de sensibilité de plus, elle eût offert le modèle de la perfection. Et je pensai alors que cette dame qui plaisait tant dans les premiers rôles, les mères-nobles et encore jeunes, et les rôles d'un caractère original, était peut-être destinée par la nature à jouer les soubrettes. Et mon voisin, qui l'avait vue il y a 18 ans dans un rôle fameux qu'elle jouait pour la centième fois consécutive, me dit que j'avais raison. »

Mlle Contat avait abordé avec beaucoup de courage des rôles qu'on n'aurait jamais cru de son emploi, tel celui de Mme Patin, du *Chevalier à la mode*, où elle fut parfaite. Mais, dès l'année 1806, on lui faisait sonner le mot de « retraite » à l'oreille. En 1808, elle se fâcha et écrivit la lettre suivante à Salgues, rédacteur du *Courrier de l'Europe et des spectacles* :

« Vous parlez, Monsieur, aujourd'hui, pour la troisième fois, de ma retraite et de celle de ma fille, et vous l'avez toujours fait d'une manière inexacte... Vous n'avez pas le droit d'interpréter les motifs qui peuvent dicter mes démarches... Ma fille quittera le théâtre à l'époque où elle a dû le faire *(sic)*, et si vous aviez été mieux informé, Monsieur, vous auriez sans doute, ainsi que moi, respecté les ordres qui seuls pouvaient m'y retenir.

Louise Contat. »



Autographe de Mme Louise CONTAT (Mme de Parny). Coll. Lyonnet.

Cette lettre fut mal interprétée et l'on donna tort à l'artiste. Bref, cette fameuse représentation de retraite eut lieu le 6 mars 1809 avec une reprise d'*Othello* qui ne fut pas heureuse (Talma, Mme Talma) et les *Deux pages* (Mlle Contat, Fleury). Cette dernière pièce fut jouée dans la perfection, et tous les artistes, oubliant leurs griefs envers celle qui s'en allait, voulurent figurer dans l'ouvrage. L'Empereur et l'Impératrice assistaient à la représentation.

Mlle Contat laissait, a dit Geoffroy, « la réputation d'une actrice pleine de finesse et d'agrément, qui avait porté au plus haut point l'art du débit et la magie du jeu théâtral. »

Hors du théâtre, Mlle Contat s'était fait connaître par quelques bruyantes liaisons : d'abord maîtresse du chancelier de Maupeou, elle fut plus tard celle du comte d'Artois. A celui-ci avait succédé le séduisant Louis de Narbonne, qu'elle arrachait à Mme de Staël, et, la Révolution marchant, elle avait pris Legendre, le célèbre boucher conventionnel.

Le 26 janvier 1809, elle avait épousé le Chevalier de Forges de Parny, ancien officier de cavalerie, né à l'Ile Bourbon, le 7 janvier 1767, frère (et non neveu) du poète élégiaque. Son

EFERUS - Recherches & Classification numériques

salon devint bientôt le rendez-vous de la meilleure compagnie.

Nous parlons plus loin de sa sœur Emilie et de sa fille Amalric. Mme Louise Abbéma, le peintre célèbre, est, croyons-nous, petite nièce de Mme Louise Contat.

Mme Sophie Gay, dans les *Salons célèbres*, consacra un article à la mort de Mlle Contat. Peu d'années après s'être retirée du théâtre, elle avait été atteinte d'une grave maladie : « Le docteur Corvisart possédait seul la confiance de Mme de Parny. Mais il était goutteux, et il ne faisait plus de visites qu'à l'Empereur. Mme de Parny, après l'avoir consulté plusieurs fois, revint un jour pour chercher la note du régime qu'elle devait suivre. Corvisart avait désiré s'entendre avec le docteur Hallé sur les remèdes à tenter, sinon pour sauver, du moins pour prolonger la vie de la malade.

« Corvisart était encore au lit quand Mme de Parny arriva ; on la fait passer dans le cabinet du docteur, elle s'assied près de sa table où il écrit d'ordinaire ; sur cette table une lettre est commencée, et le nom de Mme de Parny se trouve plusieurs fois dans la page. Elle ne résiste pas au désir de savoir ce que Corvisart dit de son état à M. Hallé... »

C'est ainsi que la pauvre femme, affligée d'un cancer, apprit qu'elle n'avait plus que quatre mois à vivre. Et cependant, elle laissa croire au docteur qu'elle n'avait rien vu. Le soir même, son salon était rempli de monde ; jamais elle n'avait causé avec plus de charme ; de temps à autre, seulement, elle portait sur ses enfants un regard de pitié, et embrassait le plus jeune plus souvent que de coutume. Elle mourut le 9 mars 1813 et fut inhumée au Père-Lachaise.

M. Campardon *(les Comédiens du Roi de la troupe française)* a publié le brevet de la pension de 1,000 livres qui avait été accordé à Mlle Contat le 14 janvier 1785, et un procès-verbal d'un vol d'argenterie commis chez elle le 22 mars 1789. Nous apprenons par cette dernière pièce qu'elle demeurait alors rue des Saints-Pères, près celle Taranne, n° 69, avec sa sœur Emilie, et que la maison se composait d'une femme de chambre, d'une femme de charge, d'une cuisinière, d'un cocher et de deux laquais (*Arch. Nat.* Y 15019).

Mlle Louise Contat avait demeuré rue Basse du Temple, 1777-82, rue des Saints-Pères, près celle de Taranne, n° 69, 1783-91, Grande rue de Chaillot, 3, 1792-93, rue des Filles St-Thomas, 1799, rue de la Rochefoucauld, Barrière Blanche, n° 16, 1800, au Pavillon de Corneille, à l'Odéon, 1805-09, rue de Provence, 56, où elle mourut, 1813. Le *Dict. de Jal* dit rue Corneille. On prétend qu'avant sa mort elle jeta au feu quelques essais littéraires, vers et prose. Quant à son mari, il se remaria le 18 août 1821 — il avait alors 54 ans — à l'Ile Bourbon.

Biographie : E.-D. De Manne, *Galerie historique des Comédiens de la Troupe de Voltaire.* — *Almanach Duchesne*, 1815, notice. — Gaboriau, les *Comédiennes adorées*, 1863, in-12. — *Dict. critique* de Jal, suppl.

Bibliographie : Grimm, *Correspondance littéraire* (édit. Taschereau, t. IX, p. 10). — *L'Espion des coulisses*, an VIII, p. 51. — Le *Coup de fouet*, an X, p. 74. — *L'Opinion du Parterre*, vol. I à VII. — Etienne et Martainville, *Hist. du th. fr. pendant la Révolution.* — A. Copin, *Talma et la Révolution.* — A. Pougin, *La Comédie française et la Révolution.* — Ricord, les *Fastes de la Comédie française.* — P. Porel et G. Monval, *l'Odéon.* t. I. — Th. Muret, *l'Hist. par le théâtre*, t. I. — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, XXVII, 122, à propos de l'arrestation de Stanislas et d'Alexandre de Girardin.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 10506.

1. En buste, de profil à gauche dans une bordure ovale, en couleur, anonyme.
2. En buste, de profil à droite, dans une bordure ovale, gravé au pointillé, anonyme.
3. En buste, de profil à gauche, dans une bordure ovale, gravé par Coutellier.
4. En buste, de profil à droite, dans un médaillon ovale, gravé par Dupin fils, d'après Desrais. Sur cette planche se trouve le portrait de P.-A. Caron de Beaumarchais.
5. En buste, de ¾ à droite, gravé par Fr. Hillemacher, 1859.
6. En buste, de ¾ à droite, gravé par Fr. Hillemacher, 1860.
7. En pied, de ¾ à gauche, gravé par F. Janinet, d'après Dutertre.
8. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, lith. par Rulmann.
9. En buste, de ¾ à droite, gravé par Tavernier, d'après Devéria.

Musée de la Comédie française, n° 385. — Catal. Monval, Mlle Contat en Thalie, statuette h. 0 m. 36. — Collection Martinet, n° 74, dans *Mme de Sévigné.*

CONTAT, Mlle Marie, *Emilie* cadette, femme B. Chagot Defays, naquit à Paris le 28 décembre 1770, rue de Gèvres, et fut baptisée le 3 janvier 1771. — Elle avait donc dix ans de moins que sa sœur, dont la protection la fit débuter sans être annoncée à la Comédie française, le 5 octobre 1784, par le rôle de Fanchette, à la 51me représentation du *Mariage de Figaro*. Elle fut reçue à l'essai le 1er mars 1785 et nommée sociétaire le 20 novembre de la même année. Elle n'avait donc pas quinze ans !

Mimi, comme on l'appelait, eut le bon esprit de se contenter du succès de sa sœur aînée et de rester à sa place. Effacée, modeste, elle passa ainsi trente-deux ans, se contentant de jouer de son mieux les soubrettes du répertoire. Elle joua notamment dans les *Femmes* (19 avril 1793), mais n'échappa pas aux persécutions ; arrêtée avec sa sœur, elle fut enfer-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

mée aux Anglaises de la rue St-Victor et ne recouvra la liberté qu'après la chute de Robespierre. Elle suivit encore sa sœur à Feydeau, puis à la rue Richelieu, lors de la réunion des deux troupes.

« Son histoire est à peu près celle de Champville, écrit l'*Espion des Coulisses*. Ah ! ma sœur, que je vous remercie !... Que dire de cette actrice ? Ma foi, je dirai qu'elle est jolie et qu'elle est la sœur de Thalie-Contat. »

Et le *Coup de Fouet :* « Thalie-Contat, sa sœur, a les talents de toute la famille. »

« Elle respecte le droit d'aînesse, lit-on dans l'*Almanach pour l'an IX*, et ne semble nullement prétendre à partager les suffrages avec sa sœur. Elle est cependant d'un naturel rare dans la Martine, des *Femmes savantes*. » La gouvernante, du *Bourru bienfaisant*, Lisette, du *Légataire*, Dorine, de *Tartufe*, Lisette, de la *Métromanie*, Béatrix, de la *Femme juge et partie*, Babet, du *Jaloux désabusé*, Finette, du *Dissipateur*, comptaient parmi ses bons rôles. Elle fut du voyage de Dresde (1812) et prit sa retraite le 1er ou le 15 avril 1815. Sa représentation eut lieu le 25 janvier 1817. Elle mourut au château de la Mivoye par Nogent-sous-Vernisson (Loiret), le 26 ou 27 avril 1846.

Elle avait épousé, le 11 novembre 1817, Marie-Bernard Chagot de Fays, membre du Conseil du Contentieux au Ministère des finances, né à Paris en 1757, et qui mourut quelques jours après son mariage, le 27 novembre 1817. C'était, comme on le voit, une régularisation de situation *in extremis*.

M. J.-G. Bord, qui s'est occupé d'Emilie Contat à propos d'une question posée dans l'*Intermédiaire des Chercheurs*, nous apprend qu'elle laissa, à sa connaissance, trois enfants :

1° Emile, Philippe, Louis, Alexandre, né à Paris, rue Molière (rue Rotrou actuelle), le 10 décembre 1791. Fils de Joseph, Louis, Philippe de Lichtenstein, ambassadeur d'Autriche ; d'où le colonel de Lichtenstein qui fut attaché à la maison militaire de M. Grévy.

2° Gabrielle, Louise, Bathilde, Augustine, née à Paris, 3, rue de Chaillot (actuellement démolie par la rue François Ier), le 2 octobre 1793, fille de Jean-Gabriel-Maurice Roques, dit Comte de Montgaillard. Gabrielle Contat épousa le colonel baron Hurel et mourut à Perpignan le 8 janvier 1822.

3° Céline, née le 13 août 1797, reconnue le 11 novembre 1817 par Chagot de Fays. Epousa Antoine-Victor-Anne Dijon, comte Amelot, marquis de Chaillou.

Mlle Emilie Contat demeura rue des Saints-Pères, près celle de Taranne, 1784-90 (chez sa sœur), rue de Molière 1791, rue des Colonnes, 1803-07, 91, rue Richelieu, 1808-1810, 93, rue de Richelieu, 1814.

M. Campardon a publié *(Comédiens du Roi de la troupe française)* les ordres de réception à demi-quart et quart de part de Mlle Emilie Contat (*Arch. Nat.* 0,845)

Bibliographie : Le *Journal de Paris*, 6 octobre 1784. — L'*Espion des Coulisses*. — Le *Coup de Fouet*. — L'*Almanach pour l'an IX*. — L'*Opinion du Parterre*, t. I à X. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I. — A. Pougin, La *Comédie française et la Révolution*. — L'*Interméd. des Chercheurs et Curieux*, XLIXe vol.

CONTAT, Mlle Amalric, fille de Louise Contat, femme J.-F. Abbéma, née à Paris vers 1788. Elle débuta le 4 février 1805 par le rôle de Dorine, de *Tartufe*, et celui de la soubrette du *Cercle* avec succès. La même année, elle était reçue sociétaire à quart de part.

Troisième du nom, fille et nièce de sociétaires, la jeune Amalric Contat suscita bien des jalousies ; nous avons vu plus haut (art. Louise Contat), comment, à partir de ce jour, une partie de la presse ne cessa de réclamer la retraite des Contat. Et cependant la nouvelle venue ne manquait pas de talent : On la vit tour à tour dans Finette, du *Dissipateur*, Théodore, des *Deux pages*, Rosette, de la *Coquette corrigée*, *Théodore*, Lisette, du *Légataire*, Nérine, du *Babillard*. Elle avait le malheur d'arriver quatrième pour l'emploi, et le nom seul de sa mère lui forçait les portes de la Comédie. Il en résulta que pendant l'année 1806, on ne lui laissa jouer que les rôles les plus faibles, les chefs d'emploi n'ayant nulle intention de laisser la place. Alors, on cria qu'elle ne faisait pas de progrès ! Son départ précéda d'un an celui de sa mère. Elle partit le 1er avril 1808, et mourut à Rimini (Italie) en 1865. En 1838, la Comédie française donna une représentation au bénéfice de Mlle Amalric Contat. Le spectacle se composait de la *Mère coupable*, par Mme Dorval, et de la reprise des *Fâcheux*.

Bibliographie : L'*Opinion du parterre*, t. III à VI.

CONTE, Mathieu, Clément, Jean, Gérôme. — Rouen 1874-76, plutôt artiste lyrique. Il habitait Verviers en 1903.

CONTE, Pierre, Antoine. — Douai 1880-81, Nîmes 1882, Paris 1883, Amiens 1884, Paris 1885-86, Verviers 1887, Paris 1888-92, Nice 1893, Paris 1894-96, Nice 1897, Dijon 1898-99, Paris 1900-03.

CONTI, Mlle Maria. — « Jeu anguleux, talent pointu, mais non sans mérite. » Th. de la Tour d'Auvergne 1862.

CONTI, Mlle. — Renaissance 1873, Gaîté 1874-1875, Ambigu 1877.

CONTI, Dominique, Antoine Couteat. — Th. lyr. dramat. 1874-79.

CONTREMOULIN, Mme A. — Troisième amoureuse, Amsterdam 1837-1840, Tournay 1842, Liège 1844, Bruxelles et Liège 1846.

CONTY, Mme Maria, Marguerite. — Bruxelles 1875-76, Paris 1877-78, Nouveautés 1879-83, Paris 1884.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CONTY, Mme. — Odéon 1882.

CONVENIN-Esse, Mme. — Artiste dont on annonce la mort en 1859.

COQUARD, Mlle. — Th. d'application 1894.

COQUEBERT, Mme Savigny de. — Débuta à l'Odéon en 1815, dans l'*Habitant de la Guadeloupe*. En 1825-26, nous la retrouvons comme directrice et premier rôle marqué à Strasbourg, Verviers 1828. Elle joua plus tard les duègnes au th. du Gymnase à Bruxelles, et vivait encore en 1850.

COQUELIN, Louis, Henri dit aussi *Constant*. — Second premier rôle, n'ayant aucun lien de parenté avec l'artiste contemporain Constant Coquelin. Th. franç. de Rouen 1834, fit partie de l'Association des artistes depuis sa fondation (1840), Montauban 1850, Poitiers 1852-53, St-Germain 1854-80. En 1870, Louis Coquelin, âgé de 62 ans, avec 40 ans de théâtre, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1881.

COQUELIN, Mme Louise, née St-Romain. — Selon toute apparence femme du précédent. Fit partie de l'Association des artistes depuis 1845, vécut à St-Germain de 1857 à 1893. En 1883, âgée de 60 ans, avec 32 ans de théâtre, elle obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

COQUELIN, Auguste, Théodore. — Fit toute sa carrière à Batavia 1852-85. En 1883, il avait 62 ans et 33 ans de th. Il obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes et sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

COQUEREAU, Mme Jeanne. — Artiste dont la mort fut annoncée au Rapport de 1892.

COQUEREL, Paul. — Odéon 1828.

COQUET, Victor, Louis, Auguste. — Th. du Panthéon 1838, Ambigu 1838-54, membre de l'Association des artistes depuis 1840, Paris 1855-74. En 1867, Victor Coquet était âgé de 52 ans et avait 30 ans de services. Il obtint une pension de 200 fr. de la Société des artistes. En 1841, l'*Indiscret des Coulisses* qui l'appelle *Charles* Coquet, disait de lui : « C'est une espèce de comique qui joue des espèces de rôles ». Fargue écrit en 1842 : « Bon et agréable comique, fort amusant dans son rôle d'enfant de troupe des *Brigands de la Loire* » et la biographie de 1845 : « Enfant de Paris, tour à tour peintre en décors et artiste à la banlieue; il débuta le 10 mars 1838 sur le théâtre du Panthéon et le 4 juin à l'Ambigu où, depuis cette époque, il a créé plus de 60 rôles comiques ».

Bibliographie : l'*Indiscret des Coulisses*, 1841. — *Biographie*, 1842, 1845.

COQUET, Mme Jeanne, née Dagoneau. — Femme du précédent, Ambigu 1839-54, Paris 1855-59.

COR, Charles, Victor. — Jeune premier rôle, Mons 1844, Tours 1850-52, Vienne (Dauphiné) 1853, Valence 1854-55, Bayonne 1856-57, Cahors 1858-61, Carcassonne 1862-64, Auch 1865, Lombes 1866-69, Perpignan 1870, Poitiers 1871-72, Palais-Royal 1873-74, Paris 1875-78, La Ferté sous-Jouarre 1879-1891. En 1880, Charles Cor âgé de 62 ans, avec 41 ans de th., obtint la pension de 500 fr. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

COR, Mme, née Vaissière, dite aussi *Lise Tautin*. — Femme du précédent, née en 1810, premier rôle, Mons 1844, Tours 1850-92, Vienne (Dauphiné) 1853, Valence 1854-55, Bayonne 1856, Cahors 1857-61, Carcassonne 1862-64, Auch 1865-67, Lombes 1868-69, Toulouse 1870, Poitiers 1872-78, La Ferté-sous-Jouarre 1879-1903. Habitait Chamigny (La Ferté-sous-Jouarre) 1903. Elle avait donc alors 93 ans. Mme Cor obtint d'abord, en 1872, une pension de 500 fr. de la Société des artistes, laquelle fut convertie en 1898 en 600 fr. (moitié de la fondation Garnier-Berthier).

CORA, Mlle. — Jeune première, Metz et Nantes 1834. Débuta cette même année, le 2 juin, au Vaudeville, dans *Mme Grégoire*. Rouen 1834-35.

CORA, Mlle Pearl, Emma Cruch dite. — Ne figure ici qu'à titre de souvenir. La fameuse courtisane de la fin de l'Empire eut un jour la fantaisie de monter sur un théâtre (1867). Elle profita d'une reprise d'*Orphée aux Enfers* aux Bouffes parisiens, et exhiba ses épaules et ses diamants dans le rôle de Cupidon, qu'elle prononçait à l'anglaise : « Kioupidonne ». Quelques gens de bon goût sifflèrent et cet étalage ne dura pas plus de quinze jours. Elle n'avait même pas su dire les quelques lignes qui lui étaient échues en partage.

CORAIL, Emile, Félix. — Comique, Charleville 1852, Mons 1856-58, Ile Maurice 1859, Nantes 1860, Chambéry 1861-62, Valenciennes 1863-65, Ile Maurice 1867-68, Ile Bourbon 1869-74, Chambéry 1875-76, Bruxelles 1877-78, Belfort 1879-81, Paris 1882-85.

CORAIL, Mme. — Deuxième duègne, Charleville 1852.

CORALY, Mlle. — Débuta aux Variétés le 12 juillet 1825, rôle de Peters du *Baril d'Olives* et le 30 septembre suivant à la Porte-Saint-Martin, rôle de la petite Brésilienne de *Jocko*. Elle fut engagée à ce théâtre comme seconde amoureuse. Une demoiselle *Coraly Sevin* tenait l'emploi de première amoureuse dans le Nord 1826. Nous retrouvons le nom de Coraly à Moulins 1827-28, au Th. des jeunes élèves 1833, Amiens 1834, Avignon et Boulogne 1837.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CORALY, Mlle. — V. Geoffroy.

CORALY, Mlle. — Sous ce nom : Th. Déjazet 1865, Château-d'Eau 1873.

CORBASSON, Mlle. — Schwetzingen 1762.

CORBET, Mme. — Premier rôle de comédie et de pantomime, Bruxelles 1783.

CORBIÈRE. — Renaissance 1890.

CORBIN. — Gand 1750, père noble, Gand 1777.

CORBON, Jules. — Troisième rôle, banlieue 1826, Troyes 1827, utilités, Lille 1830-31. Mourut à Lille en 1832.

CORBY. — Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 10,645, à mi-corps, assis, de ¾ à droite, lith. par J. Philippe, 1844.

CORCHAMP, Mlle. — Porte-St-Martin 1822-23.

CORCHAND, Mlle Aglaé. — Deuxième amoureuse, Berlin 1830.

CORCHAND, Paul, Amable. — Nantes 1871-72, Le Hâvre 1873-75.

CORCHAND, Marie, Joseph, dit aussi *Bessec.* — Nantes 1871-73, Le Hâvre 1874-75.

CORDELLY, Mme Fanny. — Porte-St-Martin 1849.

CORDIER. — Père noble, Gand 1767.

CORDIER. — Père noble et grime, Allemagne 1827, Moscou 1829, mort en Russie 1831.

CORDIER, Mlle. — Premier rôle, Moscou 1833.

CORDIER, Mme. — Porte-St-Martin 1836, 1840.

CORDIER. — Sous ce nom : Versailles 1833, Th. du Temple 1833, Strasbourg 1834, Anvers 1845.

CORDIER, Jean, Claude, dit *Ferdinand.* — Premier rôle aux Funambules 1849-52, Porte-St-Martin 1853, Cirque impérial 1854-56, Paris 1857-65. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1868.

CORDIER, Pierre, Louis, dit *Piquet.* — Rouen 1852-62.

CORDIER, Mlle. — Porte-St-Martin 1852.

CORÈS, Mme Eugénie, Henriette Peychaud dite. — Jeune première, th. des Célestins, Lyon 1851-52, Bruxelles 1853-54, Nîmes 1855-57. En 1858, elle se fait appeler Mme Robillon, née P.-V. Corchant, dite Corès. Nîmes 1858-61. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862.

CORIER, Bernardin. — Le 27 mars 1662 « Convoi de Bernardin Corier, cy-devant comédien, pris devant le Palais-Royal, porté aux Carmes de la place Maubert ».

CORINALDI, Mlle. — Deuxième amoureuse, Dijon 1824, Grand th. de Lyon 1825-27, Th. du Parc, Bruxelles 1829. M. Alhoy vante sa bonne volonté, mais lui reproche de ne pas savoir manier sa voix.

CORINNE, Mlle. — Versailles 1827, banlieue 1828, débuta au Gymnase le 23 mars 1829, rôle de Germaine dans les *Deux Edmond*, et à l'Ambigu le 16 janv. 1830, dans Clarisse. Amsterdam 1828. Une demoiselle Corinne ou Corine passa par les Délass. com. 1850 et le Vaudeville 1852.

CORINVILLE, Mlle. — Th. patriotique du sieur Sallé, 1793.

CORIOLIS. — Bruxelles 1812-17 et première basse-taille aux appointements de 6000 fr.

CORIOLIS, Mlle. — Rôles d'enfants, aux appointements de 600 f., Bruxelles 1812.

CORMIER. — En 1653 (septembre), la troupe de Molière et de la Béjart se trouvant en Languedoc fut appelée à la Grange des Prés. La troupe rivale était celle de Cormier, mais bien inférieure « soit par la bonté des acteurs, soit par la magnificence des habits ». Le 6 février 1654, Cormier est à Marseille. Le 20 juillet 1665, Léonard Cormier épouse à Rouen Madeleine Fisset.

Bibliographie : G. Monval, *Chronologie moliéresque.*

CORNEIL. — Le 1er juillet 1697, Corneil, comédien, se trouvait à Lyon, tandis qu'on baptisait, à Paris, son fils Charles-Alexis. Sa femme, comédienne également, s'appelait Marie Fardeuil. (Reg. de Ste-Croix en la cité).

Bibliographie : *Dict. critique* de Jal, p. 413, art. : comédiens inconnus.

CORNEILLE, Mlle. — Lorsque Mlle Clairon se rendit à Ferney (1765), où tout le monde aimait et jouait la tragédie avec passion, elle se trouva entre Mme Denis et Mlle Corneille « qui ne dit pas mal les vers ». Voltaire a parlé souvent dans sa correspondance du talent d'actrice de cette demoiselle Corneille, petite-fille d'un oncle du grand Corneille, qui remplissait au théâtre de Ferney l'emploi des soubrettes. L'auteur de *Zaïre* ne craignait pas de l'égaler à la célèbre Dangeville. « Je doute, écrivait-il à Damilaville (le 8 mars 1762), que Mlle Dangeville ait plus de talent ; elle ne peut avoir que plus d'art ».

Bibliographie : J.-J. Olivier, *Voltaire et les comédiens*, etc. Paris 1900.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CORNEILLE, Mlle. — Le 6 juin 1816, l'Opéra donna une représentation extraordinaire au bénéfice de l'arrière petite-fille de P. Corneille, avec le concours du Th. français. Mlle Corneille joua (fort mal) le rôle de Chimène du *Cid*. Le ballet de l'*Epreuve villageoise* termina le spectacle.

En 1819, une demoiselle Corneille débuta sans succès à l'Odéon.

CORNÉLIE, Mlle. — V. Beaumont.

CORNÉLIE, Mme Antoinette, Cornélie Dallez dite, femme Couturier. — Née en Belgique vers 1830, dut sa renommée à Ricourt. Douée de beaucoup d'âme, mais d'un physique ingrat, la pauvre femme avait un nez écrasé, une bouche large, un front avancé, une face vulgaire.

Passionnée pour son art, ne reculant devant aucune difficulté, Mme Cornélie alla jouer la tragédie jusque dans les salles les plus infimes, avec des partenaires de raccroc, devant des publics de hasard. Un instant, elle passa par l'Odéon. Ce fut un séjour de courte durée. Elle reprit alors sa vie d'aventures. M. Ed. Thierry voulant faire un essai, l'engagea comme pensionnaire à la Comédie française (1er juin 1860). Elle débuta le 10 juillet dans le rôle de Stratonice de *Polyeucte*. Mais elle devait végéter au second plan dans des rôles de confidentes. A la vérité, son talent était aussi étrange qu'inégal. « Mme Cornélie, a écrit M. Jules Claretie, m'a souvent rappelé le fameux Rouvière, dont le génie se débattait dans un corps étriqué. La tête, chez Rouvière, était belle pourtant, belle de la beauté qui naît de l'expansion, de la passion, de l'amertume, de la douleur. Chez Mme Cornélie, le visage était terrible et dur. Des yeux enfoncés sous des arcades sourcillières hérissées, un nez retroussé largement, une bouche aux lèvres grosses et qui avançaient, une voix plus volontiers tonnante, souvent rauque, les épaules plantées dans la poitrine, des éclats de fureur que sa physionomie tout entière rendait trop pleins d'épouvante. Mais sous ces traits, il y avait une âme, une intelligence, une flamme. Cette femme croyait et luttait ».

« C'est alors que je la connus, écrivit Sarcey, et que je me laissai charmer à ces vives lueurs de sensibilité ardente qui s'échappaient par intervalles, d'un jeu incorrect et irrégulier ».

Deux ans plus tard, on avait besoin à la Porte-St-Martin d'une actrice qui jouât un rôle assez long et difficile; un rôle de mère pour une pièce de P. Foucher. On alla la chercher. Elle fut superbe aux répétitions. La pièce tomba. En 1862, nous relevons son passage à Lille, les 5 et 8 juin. Elle s'intitule « grand premier rôle du Théâtre français »; elle est accompagnée de Gibeau et de plusieurs artistes de l'Odéon; au programme *Médée* et les *Deux Veuves*. Recettes : 1461 fr. 35.

Un moment, elle quitta le théâtre pour le café-concert. Ne doutant de rien, elle eut l'audace, devant les bocks, de déclamer le *Songe d'Athalie* et les *Imprécations de Camille* à l'Eldorado, avec une conviction si profonde qu'elle soulevait la salle (1867). On vint de très loin pour l'entendre.

Le th. du Châtelet l'engagea alors pour un drame nouveau, le *Comte d'Essex*, d'un presque inconnu, M. Couturier, qui n'était autre que son mari. Elle s'y montra dans le rôle d'Elisabeth — non pas bien distinguée, ni authentique — et y produisit grand effet. Elle se fit plus remarquer encore dans le rôle de la Tison, dans la reprise du *Chevalier de Maison rouge*, à la Porte-St-Martin. Plus tard, on la vit encore au th. du Château-d'Eau dans quelques drames. Mme Cornélie, dont la vie ne fut qu'une suite de déboires, mourut le 14 avril 1876. Sa fille, Mlle Luce Couturier, débuta fort jeune encore aux Bouffes parisiens, dans l'opérette (nov. 1875).

Bibliographie : G. d'Heylli, *Dict. des pseudonymes*, et *Journal intime de la Comédie française*.

CORNÉLIE, Mlle. — Délass. com. 1861-62.

CORNÉLIS. — Deuxième amoureux, Lille 1839-40, rôles de convenance, Brest 1851.

CORNÉLIS, Mme. — Troisième amoureuse, Lille 1839-40.

CORNÉLIS, Mme Eugénie, née Billard. — Bordeaux 1856-59.

CORNETTE. — Folies dram. 1857.

CORNIQUET, Mlle Adeline. — (V. Mlle Adeline). Voici les quelques renseignements que nous pouvons ajouter à la biographie déjà publiée par nous à l'article *Adeline*. Lorsque Mlle Adeline était au Gymnase, chaque année elle accompagnait ses camarades à Dieppe, résidence de la duchesse de Berry. On trouve dans les *Souvenirs de Laferrière*, p. 48 et suivantes une anecdote amusante sur le baron Capelle, chevalier d'honneur de la duchesse, se faisant arracher une dent par amour de la belle Adeline, beaucoup plus citée alors pour sa beauté que pour son talent. La pauvre artiste, malade et sans ressources, devenue folle, fut placée à Charenton par les soins du Comité des artistes dramatiques (1846). Mlle Déjazet, Leménil, Mmes Mengozzi, Guillemin, Juliette, Ozy, Frantz et Sanxais vinrent en aide à leur camarade. On paya la pension et l'on donna des secours à la mère. Le baron Taylor demanda une bourse au ministre.

Bibliographie : *Souvenirs de Laferrière*. — *Rapports de Samson* (1846), p. 91.

CORNU, Marie, Francis. — Châtelet 1864-68, Paris 1869, St-Etienne 1870, Bruxelles 1872, Paris 1873-75, Bruxelles 1876-80, Paris 1881-1884.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

CORPAIT, Sébastien Cropait dit. — Nancy 1882-83, Anvers 1884, Lyon 1885-86, Liège 1887, Montpellier 1888-89, Reims 1891-92, Rouen 1893-94, Montpellier 1895, Marseille 1896-99.

CORPORANDI, Joseph, Simon, Stanislas. — Toulon 1858-59, Aix 1860-61, Toulouse 1862, Perpignan 1863-64, Toulouse 1865, Béziers 1867-72, Arles 1873, Béziers 1874-80, Grenoble 1881, Béziers 1882-1902. En 1890, Corporandi, âgé de 69 ans, avec 49 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée en 1903.

CORRADI ou Corrady, Collière dit. — Le Hâvre 1846-47, Lille 1847-48. Le 2 mars 1848, Corrady, en tenue de sous-officier de ligne, chanta trois strophes de la *Marseillaise* devant un public en délire. (*Histoire du th. de Lille*, t. III, p. 325.)

CORRÉARD l'aîné. — Premier comique, débuta à Rouen par les rôles de Mascarille dans l'*Etourdi* et de Sosie dans *Amphytrion* (1789). Le 6 juillet 1791, il créa à Rouen le rôle de Danières dans le *Sourd*. Ayant connu dans cette troupe toute la famille Baptiste, il suivit ceux-ci à Paris au th. du Marais, puis au th. de la Nation, où il débuta avec succès (1793).



SALLE DE L'AMBIGU (avant 1820)

CORRÉARD, Mme. — Soubrette, Rouen 1791-92.

CORRÉARD cadet. — Premier comique à Rouen, 1805-13. De 1811 à 1813, il était également directeur. A la date du 19 mai 1827, l'*Almanach Barba* annonce le décès de M. Corréard, ancien artiste dramatique et directeur du th. de Rouen, mort à Vernon, où il s'était retiré. Il avait 60 ans. Atteint de surdité, il avait dû quitter le théâtre au moment où il songeait à entrer à la Comédie française.

CORREE, Mme Agathe, Victoire, femme Laurent. — Avait, en 1859, 61 ans d'âge et 43 ans de théâtre en province et à l'étranger. Elle obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Elle se retira à Dieppe, où elle vécut encore un an ou deux.

CORRÈGE, Mme. — Soubrette, Nord, Pas-de-Calais 1825, Moulins 1827, Dieppe 1828, directrice gérante et premier rôle, Dieppe 1829, mère dugazon et directrice, Mons 1830 et Namur 1830-31, Cirque Olympique 1837.

CORRET, Mlle. — Artiste morte avant 1857. Sa mère, Mme Marie, Louise, Romaine Courtois, veuve Corret, rentière, décédée le 11 avril 1857, à l'âge de 71 ans, fit don de 4,000 francs à la Société des artistes en souvenir de cette fille unique qu'elle avait perdue.

CORRIVAU, Jean. — Rouen 1867-73, Nouvelle-Orléans 1874-83.

CORROY, Mlle Héloïse. — Rôles d'enfants, Ambigu 1814-15.

CORROYER. — Accessoires, Lille 1799.

CORSSE, Jean-Baptiste Labenette dit. — Qui fit du type de *Madame Angot* une création vraiment sienne. Naquit le 24 janvier 1759 à Bordeaux, où son père, Pierre Labenette, occupait les modestes fonctions de perruquier. Destiné à la peinture, on l'envoya de bonne heure à Paris pour y entrer dans l'atelier de Vien. Mais livré à lui-même, le jeune homme préféra les planches d'un théâtre à la palette et aux pinceaux. Il débuta donc chez Audinot, où il joua pendant quelques années assez obscurément les rôles d'amoureux. De retour dans sa ville natale, il prit la direction d'un petit théâtre, allées de Tourny, où, pour la première fois il fit paraître Lafon en public. La Révolution vint contrecarrer ses projets, et son entreprise périclita. Découragé, Corsse reprit le chemin de la capitale où l'appelait Ribié, directeur de la Gaîté, qui organisa pour lui une reprise de *Madame Angot* ou la *Poissarde parvenue* (rôle de Mme Angot). C'était la meilleure pièce d'Antoine, François Eve dit Maillot, et Corsse avait joué ce rôle avec succès à Bordeaux. On vit alors des affiches du genre de celle-ci : « Spectacle demandé par le Directoire », ou encore : « La salle est éclairée en bougies », ou bien : « Spectacle demandé par les Ambassadeurs », etc.

Le théâtre Montansier, alors dirigé par Crétu, Amiel et César, engagea Corsse et sa femme. Mais ce répertoire présentait peu d'occasions pour lui de se faire valoir. Il fallait chercher une autre voie. L'Ambigu comique venait de fermer ses portes après la malheureuse administration de Picardeaux ; Corsse traita du bail avec Audinot père, appela à lui des acteurs tels que Tautin, Dumont, Raffile, qui venaient du théâtre de la Cité, et ouvrit ses portes le 4 floréal an VIII (24 avril 1800).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Corsse était un excellent metteur en scène, et le public reprit le chemin de l'Ambigu. De plus, il avait commandé à Aude une pièce à laquelle il avait lui-même collaboré : *Madame Angot au sérail de Constantinople*. Entre temps, il avait rencontré le marquis de Puisaye qui, ayant confiance en lui, devint son commanditaire. La nouvelle *Madame Angot* vit le jour, avec Corsse dans le rôle de Mme Angot ; elle eut un succès inouï, colossal, et fut jouée 237 fois de suite, chiffre inconnu pour l'époque. Il faut dire aussi qu'elle venait à son heure, car elle railliait les parvenus.

« Le comédien qui aurait certainement représenté *Il Signor Pulcinella* à visage découvert, a écrit Ch. Maurice, s'était incarné dans son personnage féminin. Ses yeux vifs, son nez en bec de corbin, sa voix canarde, ses gestes énergiques, sa robe à grands ramages et à paniers, le rendaient superbe d'observation populaire. »

« Son talent est connu, écrit le *Tribunal volatile* de l'an XI ; il l'a bien prouvé dans des rôles autres que ceux de Madame Angot. On peut dire, à sa louange, que, malgré qu'il soit directeur, il se charge souvent des plus petits, ce dont on lui sait gré. »

Il monta de grands ouvrages, négligea les pièces à ariettes, présenta des pièces morales et forma une des meilleures troupes du genre. Auteur à ses heures, il signa *Philomèle et Thirée* (1800). Brazier affirme que *Madame Angot* et la *Fille mendiante* avec Cuvélier de Try (1809), *Hariadan Barberousse* avec Lamarque de St-Victor (1809), mélodrames qui suivirent, le *Jugement de Salomon*, la *Forêt d'Hermanstadt*, *Tékéli*, la *Femme à deux maris*, rapportèrent à Corsse 1,100,000 francs en quinze ans. C'était le temps où l'on payait aux auteurs neuf francs pour les droits d'auteur d'une pièce en trois actes, par représentation.



Jean-Baptiste CORSSE, dans le rôle de Mme Angot

Corsse cessa de jouer en 1808 et se consacra tout entier à son administration. Il avait acquis une grande aisance. G. de Pixérécourt nous dit qu'il était avare avec les auteurs. Grille, Mme de Bawr, dans ses *Souvenirs*, disent le contraire et vantent sa libéralité. Tous, néanmoins, s'accordent sur sa franchise et sur son honnêteté. Il mourut à Paris, dans sa maison de la rue de Bondy, nº 68, le 20 ou 21 décembre 1815, à la suite d'une longue maladie. Il laissait cinq enfants et deux gendres. Le célèbre chanteur Roger, né le 17 sept. 1815, fils de Joseph, Hippolyte Roger, notaire, et de dame Eléonore, Denise Labenette-Corsse, était son petit fils.

Corsse avait eu, le premier, l'idée de fonder une école de danse gratuite pour trente enfants, mais il leur faisait donner en même temps l'instruction qui leur manquait ; les enfants qui figuraient, au besoin, dans les pièces à spectacle y touchaient dix francs par mois. La première femme de Bouffé, Charlotte, avait fait partie de cette école. Le tombeau de Corsse, au Père-Lachaise (20e div.) est surmonté d'un buste en marbre (h. 0 m. 38) placé dans un enfoncement pratiqué dans la face antérieure du tombeau.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Tribunal volatile*, an XI. — *Almanachs des spectacles*, 1800-01. — Brazier, *Hist. des petits théâtres*. — Th. Muret, l'*Hist. par le th.*, t. I, p. 173. — Bouffé, *Mémoires*, p. 31-32. — Les Goncourt, la *Société française sous le Directoire*, p. 196. — *Foyers et coulisses*, Ambigu, p. 14.

Iconographie : — Eau forte d'Hillemacher, en buste, de ¾ à droite (*Troupe de Nicolet*).

— Son buste sur son tombeau au Père-Lachaise.

CORSSE, Mme, femme Labenette dite. — Th. Montansier 1799, Ambigu 1800. « Cette artiste, femme du directeur, joue les duègnes avec intelligence et seconde parfaitement son mari. » *Tribunal volatile*, an XI.

CORTAZZI, Mme Marie, Gabrielle. — Th. de Paris 1887, Paris 1888-89, Limoges 1890-1891, Nancy 1892-93, Le Mans 1894-96.

CORTEMBERG. — Châtelet 1874.

CORTÈS, Mlle. — Gaîté 1857-59.

CORTEZ, Mlle Adelina. — Lyon 1866-69, Bruxelles 1870-72.

CORVEC, Désiré, Louis. — Belleville 1854-56.

CORVEÉ, Mlle. — V. Mlle Flore.

CORVEÉ, Mlle Hortense. — Ingénuités, Nancy 1826-28.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 10790. En pied, de profil à gauche (cost. de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

th.), lith. par E. R., imp. lith. C. Labouré, Nancy.

COSMES, Ferdinand. — Montparnasse 1864-1865, Toulouse 1867, Paris 1868-70, Nice 1872, Renaissance 1873-74, Th. lyrique dramatique 1875-76, Th. hist. 1877-78. Le 1er sept. 1876, Cosmes tint le rôle de Galoubet dans la reprise de *Marceau*. Le 14 oct. 1878, il avait joué le rôle de Canuche, dans les *Sept châteaux du Diable*, au Châtelet.

COSSA, Mme. — Funambules 1838-42. La même que Mme Cossard, mais son mari avait exigé qu'elle supprimât deux lettres de son nom parce qu'elle vivait publiquement avec Laurent jeune. V. Mme Cossard Zélie.

COSSARD. — Artiste frêle et débile, mais doué de chaleur et d'intelligence, débuta dans l'emploi des manteaux, au Th. français, le 11 juillet 1818, dans Géronte, du *Dissipateur* et Sganarelle, de l'*Ecole des Maris*. Il fut reçu comme pensionnaire. En 1819, il exerçait en outre l'emploi de répétiteur au Conservatoire. En 1823, il passa au Vaudeville. Ses débuts eurent lieu le 9 juillet dans *Polichinelle aux eaux d'Enghien*. Maurice Alhoy écrit en 1825: « Le talent avait conduit Cossard à la Comédie française ; l'intrigue l'en a fait sortir... Cet artiste est froid, mais il est comédien ; sa voix est agréable et conduite avec goût ; il excelle surtout dans l'art de grimer sa physionomie. Les rôles dans lesquels on l'a vu avec le plus de plaisir sont : M. Dupuis, des *Eaux d'Enghien*, dans lequel il a parodié d'une manière si plaisante Devigny qui, dit-on, n'a pas peu contribué à l'éloigner de la scène française ; Lucas, de la *Chasse au renard* et Robertin, de *Léonide*. »

Harel, qui nous rapporte les mêmes détails, ajoute que les rieurs furent du côté de Cossard. « Cet acteur a un talent un peu prétentieux, il manque de représentation ; il est petit et maigre. Il plaît aux habitants de la rue de Chartres » (th. du Vaudeville.) En 1826-27, il passa par les Nouveautés. En 1833, il rentra à la Comédie française, mais n'y resta pas. Nous relevons ses traces, dans l'emploi des financiers, à Dublin 1834, Lyon 1837. Le 14 mai 1838, il joue à Bruxelles Arnolphe, de l'*Ecole des femmes;* le 17, François Bertrand, des *Deux frères ;* le 1er juin, Géronte, du *Dissipateur*, Rouen 1840, Anvers 1841. En 1849, un Cossard est à Rouen.

Bibliographie : *Petite biographie*, 1821. — *Grande biographie*, suppl^{t} 1825. — Harel, *Dict. th.*, 1825.

COSSARD, Mme ou Mlle. — Femme ou fille du précédent, ingénuités, Dublin 1834, Lyon 1837, joua à Bruxelles le 14 mai 1838, Agnès, de l'*Ecole des femmes*, le 15, Peblo, de *Don Juan d'Autriche*, le 17, Charlotte, des *Deux frères*, Rouen 1840, Anvers 1841.

COSSARD, Philippe. — Jeune premier rôle, troupe Corrège, Nord-Est 1833, directeur, Toul et Lunéville 1834.

COSSARD, Mme. — Troupe Corrège, Nord-Est 1833, soubrette à Toul 1834.

COSSARD, Mme. — Jeune premier rôle, Stockholm 1849, Lille 1849-50.

COSSARD, Mme Zénon. — Membre de la Société des artistes depuis 1840, Lyon 1849, Rouen 1850-52, Milan 1853, Rome 1854-55, Turin 1856, Passy 1857, Paris 1858-59. En 1859, Mme Zénon-Cossard, âgée de 65 ans, avec 42 ans de th. à la banlieue, à Paris, en province et à l'étranger, obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Elle vécut à Paris 1860-63, Toulouse 1864-67, Marseille 1868-72, Nice 1873-76. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1877.

COSSARD, Mme Louise née Pallery. — Membre de la Société des artistes depuis 1840, Lyon 1849, Rouen 1850-52, Milan 1853, Rome 1854, Turin 1856, Passy 1857, Paris 1858-60, Marseille 1861, Toulouse 1862-67, Paris 1868, Marseille 1869-70. En 1870, Mme Cossard, âgée de 62 ans, avec 48 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Elle vécut à Marseille 1871-72, Nice 1873-83, Paris 1884-88. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1889.

COSSARD, Mme. — Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 10820. En pied, de 3/4 (cost. de th.), lith. Gerente, 1849.

COSSARD. — Artiste funambule et sa troupe, pantomimes et exercices divers, les 8, 10 et 12 janvier 1818 à Lille : *Arlequin avalé par la baleine* ou l'*Ile des Merveilles*, pantomime-féerie en trois actes, etc.

COSSARD. — Cirque Olympique 1825-26, th. du Temple 1830. A rapprocher du précédent.

COSSARD aîné, François. — Ancien porteur à la Halle, beau garçon, taillé en hercule, la coqueluche des grisettes, le front élevé, de grands yeux clairs, très expressifs, la bouche petite. Troisième rôle à Bobino, il fut engagé avec son frère aux Funambules, où trônait déjà sa femme, Mme Cossard (1838). Il y tint les premiers rôles. Aimant à se montrer, Cossard se promenait majestueusement devant le public qui faisait queue à la porte du théâtre. Assez bon mime, il était, en revanche, assez mauvais dans les vaudevilles. Marié, il négligeait sa femme, qui s'en alla vivre avec Laurent jeune. Il l'obligea alors à s'appeler Mme Cossa. supprimant deux lettres de son nom. Vantard, débraillé, buveur, il tomba de chute en chute, et en arriva à se faire « homme sauvage » dans les foires. Il mourut en 1848,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

fusillé par les gardes mobiles qui le surprirent dans le petit théâtre des Patriotes, situé au coin de la rue Charlot.

Bibliographie : L. Péricaud, les *Funambules*.

COSSARD cadet, Christophe. — Ebéniste et arlequin à Bobino. Tout l'opposé de son frère. Très laid, à ce point qu'ayant égaré un soir son masque, il refusa d'entrer en scène. Le front bas, de gros yeux à fleur de tête, une grande bouche bien meublée, Cossard cadet était sombre, triste, peu loquace. S'il paraissait sans masque, il se grimait de façon à se rendre méconnaissable. Modeste, économe et rangé, Cossard cadet, qui créa l'Arlequin dans *Pierrot valet de la mort*, de Champfleury, rendit d'excellents services aux Funambules de 1838 à 1855, passa aux Folies Nouvelles, 1856-59, devenues th. Déjazet, 1860-61, et s'éteignit paisiblement d'épuisement anémique vers 1862.

Bibliographie : L. Péricaud, les *Funambules*.

COSSARD, Mme Zélie née Jolibois (ou Gambier), femme de Cossard aîné. — Premier rôle Funambules 1837 et années suivantes.

COSSAS, Amédée. — Pau 1833. Peut-être le même, Lille 1838.

COSSE.-Tournay 1837.

COSSE, Florimond. — Lyon 1852-59.

COSSES, Emile. — Premier amoureux, Dieppe 1834.



Mme Agathe COSSON, d'après G. de Galard (Bibl. nat.)

COSSERON. — Variétés 1892.

COSSET, Emile, Auguste. — Versailles 1869-1870, Rouen 1872-73, Reims 1874-75, Marseille 1876, Reims 1877-78, th. Historique 1877, Gymnase 1879-81, Ambigu 1881-1883, Odéon 1882-83, Porte-St-Martin 1884, Odéon 1884-86, Porte-St-Martin 1886-87. Il venait de créer à ce théâtre un rôle dans le *Crocodile*, lorsqu'il mourut subitement le 16 janvier 1887. Il n'avait que 40 ans et promettait un bel avenir.

COSSON, Mme Agathe, née Béguin, originaire de Seine-et-Oise. — Naquit vers 1786. Elle était déjà mariée à Cosson lorsqu'elle remporta un premier accessit de tragédie au Conservatoire, en 1812 et débuta le 8 août 1815 dans *Athalie* (th. fr.). Mais ce ne fut que le 1er avril 1818 qu'elle put se faire admettre comme pensionnaire à la Comédie française, où elle se montra, notamment, dans Agrippine, de *Britannicus* (13 mai). Elle partit en 1820, éclipsée par Mme Paradol, et se mit à courir la province, Rouen 1823, Bordeaux 1824, Rouen 1825, Bordeaux 1826, Anvers 1829. Harel la jugeait ainsi : « Tragédienne nomade, qui s'est fait en province une espèce de réputation que justifient, jusqu'à un certain point, une diction sage et correcte, quelques traditions fidèlement observées, et des avantages extérieurs qui seraient plus appréciés si l'intelligence de l'actrice savait leur donner de la valeur. Mme Cosson est belle, mais elle est uniforme ; sa figure est tragique, mais sa physionomie ne l'est pas. »

Le 12 mai 1830, elle se présenta à l'Odéon par le rôle de Jocaste, dans *Œdipe*. Elle demeurait alors passage du Commerce, 2. En 1833, nous la retrouvons premier rôle à Lyon. Le 4 décembre 1836, elle donne une représentation à bénéfice à l'Odéon, avec le concours de la Comédie française et de Ligier *(Hamlet)*. En 1846, elle accuse 63 ans, 25 ans de th. et obtient une pension de 180 fr. de la Société des artistes. Elle alla se fixer à Rouen, où elle vivait en 1852-53. Elle mourut vers 1855.

Bibliographie : *Petite biogr. dram.*, 1821. — *Grande biogr. dram.*, 1824. — Harel, *Dict. th.*, 1825. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 10825. En buste, de ¾ à droite, lith. par G. de Galard.

COSSON. — Sous ce nom :

Cosson, acteur et directeur, Pau 1824, Banlieue 1825-28. Débuta le 9 mai 1829 aux Variétés par le rôle de Lecoq, dans le *Duel et le déjeuner*.

Cosson, Dijon 1837.

Cosson, th. des Variétés, Bordeaux 1840, Toulouse 1840.

Cosson, Jean, Pierre, né vers 1798, comique grime à Rouen 1849-52. En 1861, Cosson, Jean-Pierre avait 63 ans et 43 ans de th. Il obtint une pension de 300 fr., vécut à Rouen et disparut vers 1876.

COSTAMBERT, Mme Amélie. — Ambigu 1878-1882.

COSTE. — Troisième rôle, direction Senépart et Luville, St-Quentin.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

COSTE, Auguste. — Th. fr. 1792.

COSTE, P. — Acteur, directeur, Perpignan, mort le 31 août 1825.

COSTE. — Acteur, directeur, Perpignan 1825-28.

COSTE-Delacroix. — Jeune premier, Lille 1825.

COSTE. — Gaîté 1840.

COSTE, Maurice. — A dix-sept ans, en sortant du collège, Maurice Coste s'enrôla dans une petite troupe de province, puis vint à Paris prendre des leçons au Conservatoire. Il fut engagé à l'Odéon (1849). Il parut notamment dans le *Trembleur* (8 sept.) et l'*Héritier du Czar* (26 oct.) La pièce qui lui avait servi de début avait été le *Vert-Galant* (23 sept.) Son engagement expiré, il partit pour Metz, et c'est en sortant de cette ville qu'il débuta à l'Ambigu dans *Berthe la Flamande* (1852). C'était alors un jeune premier, un peu froid, mais très consciencieux. Il travailla; organe, tenue, chaleur, tout enfin chez lui devint irréprochable. Il tenta même le genre gai avec le rôle du Chevalier della Pergola, dans *Caravage,* et se tailla un succès dans le rôle d'Honorius, du *Juif de Venise.*

Maurice Coste fut encore le prisonnier de la *Comtesse de Novailles,* Caïn, du *Paradis perdu,* puis il passa au th. Impérial du Cirque, où il établit d'une façon remarquable le rôle du missionnaire, dans la *Prise de Pékin* (27 juillet 1861). Lorsque la démolition du boulevard du Temple força ce théâtre à émigrer au Châtelet, nous retrouvons Maurice Coste se faisant applaudir dans *Marengo* (1863), le *Secret de Miss Aurore* (1863), la *Jeunesse du Roi Henri* (1864, rôle de Charles IX). On prétend que son dérangement cérébral lui vint du jour où il créa le rôle de Bonaparte dans la pièce citée plus haut *(Marengo).*

Maurice Coste n'ayant plus de grands hommes à représenter, chercha difficilement sa voie. On le vit aux Folies dramatiques, 1867, au th. du Prince Eugène, 1870, à Londres 1872-73, à Bruxelles 1873-76. A Bruxelles, en décembre 1873, il avait repris son rôle de la *Jeunesse du Roi Henri* avec grand succès (th. de l'Alhambra). Le 6 décembre 1875, à l'Ambigu, à Paris, il avait fait jouer une pièce de lui et de Dornay, le *Fils de Choppard,* où il tenait le premier rôle (Choppard fils). Car il écrivit quelques pièces et dirigea même un moment les Délassements comiques, boulevard Voltaire (avant 1870).

Le 6 août 1876, on apprit la mort de Maurice Coste. Comme il circula sur cette mort une foule de bruits, nous reproduisons ici une lettre de M. Mairot, chef de l'atelier de restauration des antiques du musée du Louvre, lequel fut presque témoin de l'évènement :

« J'étais à déjeuner avec ma fille à la taverne anglaise, route d'Argenteuil (Garenne de Colombes), dont le propriétaire est de mes amis, lorsqu'il vint me prier de l'accompagner chez son voisin, M. Coste, auquel un accident grave venait d'arriver.

« Je quittai immédiatement la table pour suivre M. Berteaux chez M. Coste, où nous trouvâmes une femme en pleurs ainsi qu'un petit garçon d'une dizaine d'années.

« Je demandai le sujet de ces pleurs, et la dame me répondit que M. Coste, en tombant de son lit, s'était fait une blessure grave à la tempe droite. »

M. Mairot fit appeler le docteur Gérard qui se trouvait dans le voisinage.

« Je le fis prévenir (le médecin) et il se fit un devoir de se rendre immédiatement à mon appel. Il ne put hélas ! que constater la mort du malheureux Maurice Coste qui, à l'aide d'un revolver, s'était fait deux blessures à la tempe droite. »

L'évènement avait eu lieu le matin, vers 8 h. ½ et l'on avait, en vain, envoyé chercher des médecins. Il mourut vers deux heures sans avoir repris connaissance.

Biographie : Lavergne.

Bibliographie : Em. Abraham, *Acteurs et actrices,* 1861. — G. Duval, L'*Année th.,* t. I et III.

COSTE, Jos., Louis, Carante dit. — Caen 1851-55, Montauban 1856-59. V. Barsagol.

COSTE. — Deuxième père, Sedan 1852.

COSTE. — Utilités et deuxième régisseur, premier comique Lille 1865, Variétés 1875-84.

COSTE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Coste, Lille 1767, 1772.

Mme Coste, deuxième soubrette, Anvers 1782.

Mme Coste, Strasbourg 1822.

Mme Coste, duègne, Nouvelle-Orléans 1834.

Mme Coste. V. Barsagol.

Mlle Coste, deuxième amoureuse, Nancy 1840, Bruges 1843.

Mme Coste, utilités, Sedan 1852.

Mlle Coste, Marie, Augustine. Artiste de province, se noya par accident à Dieppe, 1873; elle avait 20 ans.

COSTÉ. — Fantaisies parisiennes 1866.

COSTEL. — Comédie fr. 1852.

COT, Bernard. — Lille 1874, Liège 1881-84, Guatemala 1885-86, Santiago 1887, Paris 1888-1893. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

COTEAU, Louis, Nicolas. — Namur 1884-87.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

COTEL, Mlle Jenny. — Utilités, Funambules.

COTELLE, Mlle. — Deuxième duègne, Lille 1840.

COTHENY. — Troisième rôle, Bourges 1834.

COTI, Marie, François, Alphonse. - Porte-St-Martin 1848-58.

COTIGNI. — Troisième rôle, Tours 1829.

COTON, Jérôme (ou Cotton). — Premier rôle, Montauban 1826, Lyon 1850, Nîmes 1853, Lyon 1854-69. En 1866, Jérôme Coton avait 71 ans et 51 ans de th. La Société des artistes lui accorda une pension de 300 fr. Ne figure plus en 1867.

COTTÉ, Paul Coste. — La Rochelle 1889-1891.

COTTENET, Emile. — Comique aux Célestins, Lyon 1828. Elève de Volange père, qui l'emmenait dans ses caravanes. Emile Cottenet jouait tout ce que l'on voulait, taillant, rognant dans les pièces, composant des couplets de circonstance selon les villes où l'on passait. Il joua à la Porte-St-Martin, vers la fin de l'Empire, au Gymnase et au Vaudeville.

Bibliographie : *Mémoires de Mlle Flore*, t. II, p. 35-36-195, t. III, p. 118.

COTTET, Joseph. — Lyon 1863-69.

COTTET, Claude, Marie. — Cette 1885-1886.



COUDER, rôle du Général Boum, par Durandeau *(le Masque)*

COTTET, Mme Cécile, Herminie, née Mathieu. — Cette 1885-86.

COTTIN, Mme Louise. — Lyon 1868-80.

COTTRET, Désiré. — Montpellier 1827. Mort à Genève, 1834.

COUADE, Mme Albertine. — St-Etienne 1863-1865.

COUADOU. — Cluny 1893.

COUANNET. — Deuxième comique, Rouen 1834.

COUANNET jeune. — 1er comique, Lille 1837.

COUDER, Henri. — Naquit le 14 octobre 1833, selon H. Gourdon-de-Genouillac. A dix-sept ans, il s'engagea dans un régiment algérien et y servit sept ans. Lorsqu'il quitta l'uniforme, il vint jouer la comédie au th. des Batignolles. Il débuta dans *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois*, d'Emile Van der Burch, dont, quelques années plus tard, il épousa la fille. Nous croyons aussi qu'on le vit à Liège. En 1862, il entra aux Délassements comiques, où il passait pour un « brûleur de planches ». Vers ce moment, le th. des Variétés avait besoin d'un artiste intelligent; Leclère venait de mourir. Couder quitta les Délassements pour les Variétés. Son début fut une série de succès. Il joua la *Revue au cinquième étage*, les *Médecins*, le *Joueur de flûte*, la *Vieillesse de Brididi*, la *Belle Hélène* (rôle d'Agamemnon, qu'il créa), *Barbe-Bleue;* mais son rôle du général Boum, dans la la *Grande-Duchesse*, le plaça au premier rang des fantaisistes (12 avril 1867). On renouvela son engagement pour six ans. Il ne devait pas en profiter.

Trapu, les épaules hautes, courageux, bizarre, zouave et titi. Drôle souvent, mais finissant par lasser par sa volubilité; cascadeur. On disait qu'en Afrique il avait sauvé le drapeau de son régiment.

« Un soi-disant bon garçon, dit Lemonnier, commun d'allures, gros, court, trapu, mais agile et vif comme un singe. Avait de la verve, de l'entrain et un excellent organe. Aux Variétés, où il fut engagé, fit plusieurs belles créations. »

Couder habitait Rueil avec sa femme. Il mourut à trente-cinq ans pendant un voyage dans les Alpes. Cette mort surprit tout le monde ; rien n'avait pu la faire prévoir. Elle fut annoncée à la Société des artistes au Rapport de 1868.

Bibliographie : Les *théâtres en robe de chambre*, 1866. — *Derrière la toile*, 1868.

Iconographie : Sa charge dans le rôle du Général Boum, par Durandeau, le *Masque*, 16 mai 1867.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

COUDRAY, Narcisse. — Batavia 1852-55. Sa mort fut annoncée en 1857.

COUDRAY, Hilaire. — Athènes 1890-94.

COUGARD, Achille. — Financier, Eure-et-Loir 1829.

COUGET, Honoré. — Premier amoureux, Pau 1833, directeur du th. de Batavia 1850-54, Nancy 1855, Paris 1856-60. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862. M. van Rees, résident à Batavia — où il n'y avait pas de consul français — écrivait en 1851, à propos d'un acte charitable dont on le remerciait : « Je l'ai fait (mon devoir) avec d'autant plus de sympathie et de cordialité que les artistes, sous la direction du brave et honnête M. Honoré Couget, méritent tous les égards possibles pour leur bonne conduite et la sévère observation de leurs devoirs ».

Honoré Couget avait recueilli 2700 fr. au profit de la Société des artistes et joué *Kean* (rôle de Kean). « Les plus hauts personnages de la colonie, écrivait-il, assistaient à cette soirée mémorable : S. A. R. le prince de Saxe-Weimar, S. E. le ministre d'Etat, gouverneur général des Indes néerlandaises, etc. »

Couget fut vivement félicité de son zèle par Samson dans le Rapport de 1851, où se trouvent de longs détails.

COUILLEAU, Albert, Louis, dit *Bertal.* — Belleville 1863-65, Le Hâvre 1867-68, Lisbonne 1869, Paris 1870-72.

COULEAU, Mme. — Débuta aux Variétés le 7 mai 1825, rôle d'Elvire dans le *Mariage à la hussarde.*

COULEMBIER, Pierre, Joseph. — Bordeaux 1871-79, Bordeaux 1882-95. V. Coulombier, Pierre, Joseph.

COULLEAU. — Délass. com. 1857.

COULOMBIER, Auguste. — Né à Choisy-le-Roi, d'abord sculpteur en nacre de perle, puis acteur pendant trois ans à Montmartre, s'en alla jouer à Bruxelles où son impresario n'oublia que de le payer. Revenu à Paris à pied, « en touriste », il fallut recourir encore à la nacre pour subsister, d'autant plus que l'on sortait à peine de la Révolution de 1848. Engagé au th. du Cirque, il débuta par le rôle de Barbara, dans *Marat.* Coulombier qui avait une belle prestance, la taille haute, l'œil expressif, la voix sonore, devint le héros obligé de toutes les épopées militaires dont ce théâtre s'était fait la spécialité. Il fut Hoche dans l'*Armée de Sambre et Meuse*, Kléber dans *Bonaparte en Egypte*, Murat dans la *Prise de Caprée*, Masséna, La-Tour-d'Auvergne, etc. Un jour qu'il répétait le rôle du préfet dans la *Barrière de Clichy*, Al. Dumas qui ne trouvait pas le costume assez beau, lui fit cadeau de son habit de cour. Même stature, même carrure. Le 13 juin 1852, le Th. national (depuis Cirque impérial) avait donné en sa faveur, un bénéfice. Il passa aussi par l'Ambigu comique (1851), par la Porte-St-Martin (1868), mais son vrai théâtre fut le Cirque impérial, dont il suivit les destinées au Châtelet (1868-74). En 1875, il fit partie de la troupe du Théâtre historique (devenu aussi lyrique dramatique) jusqu'en 1879, revint au Châtelet 1880-84 et habitait Paris en 1885. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886. « Avec le changement de genre dans les théâtres, déclarait Eugène Garraud, Coulombier fut obligé de renoncer à la profession de comédien et, comme il fallait vivre, il s'était mis à travailler la nacre pour la fabrication des manches de couteaux ; malheureusement, dans ces derniers temps, sa santé devenue chancelante l'empêchait de se rendre utile, mais son patron, qui était aussi son ami, le gardait quand même à l'atelier où il était aimé de tous ses camarades qui suivirent son convoi jusqu'au cimetière ».



M. Auguste COULOMBIER, d'après Lorsay

Biographie : les *Th. de Paris,* notice par Eug. Moreau, 1854.

COULOMBIER, Pierre, Joseph. — Batignolles 1849-50, Dijon 1852, Mons 1858-60, Paris 1861-65. V. Coulembier.

COULOMB. — Iconographie : « Mme Coulomb actrice ». Bibl. nat., catalog. Duplessis 10,920. En buste, de ¾ à droite, dans une bordure ovale. Lith. par A. Bonny (1875). Sur cette planche se trouve le portrait de M. Coulomb.

COULON et sa femme. — Troupe de Dulin à Maëstricht, 19 juin-25 juillet 1713.

COULON, Mme. — Mère noble, Strasbourg 1827.

COULON. — Premier rôle, Auxerre 1852.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 10,922. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale. Lith. par Vigneron.

COULON, Mme. — Premier rôle, Auxerre 1852.

COULON, Mme Eugénie. — Bruxelles 1852-58. Inscrite à la Société des artistes depuis 1841.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

COUPELLE, Louis, Alfred, ou Coupel. — Paris 1845-62, Délass. com. 1857.

COURBIER, Alexis. — Bayonne 1854-56, Paris 1857-59.

COURBOIS, Mlle Caroline, femme Guyon. — Débuta, comme enfant, dans le rôle du petit Gervais des *Misérables*, à la Porte-St-Martin, puis joua dans les *Abandonnés* (mai 1878). Nous la retrouvons à Cluny en 1884-85, et au Château-d'Eau en 1886, sous le nom de Mme Courbois-Guyon. Habitait Paris en 1903.

COURBONT, Mme. — Débuta le 18 février 1827 à la Porte-St-Martin, par le rôle d'Elisabeth de *Marie Stuart*.

COURCELLES, dit aussi *Langlois*. — Etait un acteur réformé de la Comédie italienne — on en réforma six en 1790. — Il fonda alors le th. du Marais, rue Culture Ste-Catherine (rue Sévigné) et en fit l'ouverture le 1er septembre 1791 avec la *Métromanie* et l'*Epreuve nouvelle*. La première année fut assez heureuse ; la seconde médiocre. Vers le milieu de 1793, ruiné, abandonné de son principal soutien, Baptiste aîné, Courcelles ferma sa salle et l'on n'entendit plus parler de lui.

COURCELLES, Mlle, ou Courcelle. — Th. du Marais 1801.

COURCELLES, Alexis, Joseph Pie dit. — Grosse et bonne nature, enfant du peuple, né en 1839, et jusqu'à 20 ans, ouvrier en bronze. Débuta au th. de La Tour-d'Auvergne vers 1860, passa aux Folies Marigny, en province, aux Fantaisies parisiennes (1866), au th. Cluny (1866), à Déjazet (9 janvier 1869), puis, à la fermeture de ce théâtre, accepta un engagement à l'Alcazar. Il revint au théâtre. Après quelques mois passés aux Menus-Plaisirs, il trouva un engagement à la Gaîté où, sans parler des rôles qu'il créa, il rendit de grands services dans les matinées littéraires. Il joua d'une façon remarquable le *Barbier de Séville* et la *Partie de chasse d'Henri IV*, sachant se faire apprécier dans l'emploi des financiers. Nous relevons le nom de Courcelles à la Renaissance et à la Gaîté 1874, aux Bouffes parisiens 1875, aux Variétés (rôle de Carnassac dans les *Jolies Filles de Grévin*, 5 juillet 1876), à la Porte-St-Martin 1881-82, aux Variétés 1884, 1888-89, au Grand Th. 1892, aux Folies dram. 1894, à la Renaissance 1895-96. En 1902, Courcelles âgé de 63 ans, avec 35 années de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1902. En 1900, il avait déjà obtenu la fondation Eug. Bertrand de 500 fr. pour deux années.

Biographie : *Foyers et Coulisses, Gaîté*, t. II, 1875, p. 136.

COURCY. — St-Pétersbourg 1849-50.

COURDIER, Antoine, Eugène, Marc. — Odéon 1862-63, Paris 1864, Odéon 1865, Hombourg 1867, Strasbourg 1868, Bruxelles 1869, Nice 1870, Le Caire 1872-78, Rouen 1879, Marseille, Reims 1880-81, Paris 1882-84, Londres 1885-92. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893. Voici en quels termes Eug. Garraud retraça sa carrière : « Ex-élève de Beauvallet, il avait obtenu un prix au Conservatoire et débuté à l'Odéon avec succès, mais comme beaucoup d'autres comédiens, hélas! il n'avait jamais eu de chance, soit artiste, soit directeur, car il avait aussi fait de l'administration. C'était un brave et honnête homme, qui avait su se concilier de sincères amitiés ».

Administrateur du th. des Variétés, à Marseille, il avait été envoyé à Nice par son directeur, afin d'engager des artistes. Il fut frappé de mort sur la voie publique. Dieudonné et les artistes du th. de Nice firent entre eux les frais des obsèques et de la sépulture.

COURLON, Mme. — Débuta à l'Ambigu comique le 14 juin 1830, par le rôle de Clarisse dans *Clarisse*.

COURNEVAUX, Henri. — Calais 1854-56.

COURONEAU, Pierre, Léon. — Bordeaux 1868-1870.

COURRIER, Mlle Clara. — Jeune soubrette, Montpellier 1827. Vivait en 1849.

COURT, Léon. — Th. des jeunes élèves 1833 et 1837. Vivait en 1849.

COURTADE. — Premier amoureux, Strasbourg 1840.

COURTADE, Mme, née Bardal-Duplessis. — Alger 1852-53, Lille 1854-55, Le Hâvre 1856-69.

COURTAY de, Mlle Victorine, Marie. — Bruxelles 1856-59.

COURTBOIS, Mme Anaïs, née Berenguier ou Bringuier. — Constantinople 1893-94. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

COURTÈS-Clément, Mme. — Soubrette, Brest 1833, jeune premier rôle, Amiens 1834.

COURTÈS. — V. Louis-Philippe, qui cachait soigneusement son âge, répondait invariablement qu'il était né le 3 septembre. Nous croyons qu'on aurait pu ajouter 1833 ou 1834. Il débuta à Bercy, au th. dirigé par Husson, puis partit en province avec la troupe Belfort-Devaux. Meaux, Provins, Fontainebleau. A son retour : Batignolles et Montmartre pendant deux ans. Profitant d'un petit coin laissé vacant à l'Ambigu, il s'y faufila sous les traits d'un petit seigneur de la Cour dans la *Sirène de Paris*. Il reprit le rôle créé par Febvre dans la *Maison du pont Notre-Dame*. De l'Ambigu, il passa

EFERUS - Recherches & Classification numériques

aux Variétés (1862). Dumas père le demanda au Grand théâtre parisien que l'on venait d'inaugurer, et lui fit créer, dans les *Gardes-Forestiers*, le rôle sympathique de François, où il obtint un légitime succès.

Le th. du Prince impérial (Château-d'Eau) l'engagea. L'entreprise sombra. Courtès entra alors aux Folies dramatiques, où il débuta dans le *Château de Rochefontaine*. Un rôle de rien devait le mettre en évidence : celui du duc d'en face, dans l'*Œil crevé* (1867). De ce jour-là, il fut connu. Après la guerre, on le voit au Châtelet, où il joue dans une reprise de *Cartouche*, puis il rentre à l'Ambigu où il devait faire une belle série de créations, jouant toute espèce de rôles, se montrant sous les aspects les plus variés dans l'*Officier de fortune*, *Belle-Rose*, l'*Affaire Coverley*, l'*Assommoir* (rôle de Bec-Salé, 1879), *Robert Macaire* (le gendarme), *Nana*, le *Petit-Jacques*, *Pot-Bouille*, le *Roi de l'Argent*, *Martyre* (1886).

Il va au Châtelet et joue dans *Germinal;* il passe au Vaudeville. Il est des *Surprises de l'Amour*, du *Conseil judiciaire*, de la *Marquise*, de la *Comtesse Romani*.

Il entre aux Bouffes et crée l'*Enfant prodigue*. « Vous savez tous, a dit M. Leloir dans son dernier adieu à l'artiste, le succès qu'il eut dans cette pantomime qu'il promena à travers le monde. Dans ce rôle de père Pierrot, il fit revivre nos grands mimes par la simplicité des moyens. Quel succès il eut partout! Ce fut la gloire et un peu la fortune. Malheureusement, Courtès fit de mauvaises spéculations ; l'argent amassé avec tant de peine disparut et Courtès resta sans un sou. Que de drames poignants ont dû se passer alors dans l'esprit de cet érudit adorant les livres, les manuscrits, car il fut toujours bibliophile; je me souviens que, jouant la comédie avec lui en province, vers 1876, à peine arrivé dans une ville, il s'informait des marchands de vieux bouquins; sitôt l'adresse connue, nous partions ensemble à la découverte de l'édition rare ».

Heureusemet l'Ambigu, théâtre de ses beaux succès, lui ouvrit ses portes; seulement, ses moyens physiques n'étaient plus les mêmes; il dut se contenter de petits rôles, et joua jusqu'au dernier jour, estimé de tous, aimé de ses camarades et de ses directeurs. Il était d'une santé robuste et d'une constante belle humeur.

Au début de janvier 1903, il avait encore créé le rôle du notaire dans les *Dernières Cartouches*. Il tomba malade d'une pleurésie purulente, s'en alla à Lariboisière et y mourut le 16 février, exprimant le désir d'être enseveli dans le costume du dernier rôle qu'il avait joué. Les directeurs lui avaient assuré ses appointements jusqu'à la fin.

Les obsèques de Courtès furent célébrées le 18 février, à 2 h. ½, à St-Vincent de Paul. L'inhumation eut lieu à Montparnasse, où sa camarade Bade lui avait réservé une place dans un caveau de famille. Plus de 800 personnes assistèrent à ces funérailles. Une vieille dame voyant passer ce cortège dit tout haut : « C'est un riche qu'on enterre ». — « Non, madame, répondit M. L. Péricaud qui l'avait entendue, c'est un pauvre qui vient de mourir à l'hôpital ».

Courtès, homme modeste, trop modeste, n'a certes pas occupé toute la place à laquelle il avait droit. C'est ainsi qu'on avait parlé de son entrée à la Comédie française; il fut le premier à remercier ses amis, dès qu'il eût appris le commencement des démarches. Vers la fin de sa carrière (1898), il avait été nommé officier d'Académie; M. Ad. Bernheim, dans une charmante causerie (*Figaro*, 2 mars) a raconté la bonhomie avec laquelle le *papa* Courtès était venu le remercier en lui apportant une vue de l'ancien boulevard du Temple : « Vous accrocherez ces histoires-là dans votre antichambre, et quand je ne serai plus là pour jouer mes rôles, vous penserez de temps à autre au vieux Courtès et vous direz que ce n'était pas un trop mauvais homme! » Ce fut un bon comédien qui disparut. Une partie de sa bibliothèque — ce qu'il en restait — fut vendue au libraire Jorel.

Voici quelques-uns des principaux rôles créés ou repris par Courtès depuis 1875 :

1875, 21 janv., Ambigu, *Rose Michel*, Moulinet.
1878, 11 mai, Ambigu, les *Abandonnés*, Antonin.
1879, 18 janv., Ambigu, l'*Assommoir*, Bec-Salé.
1879, 22 nov., Ambigu, *Paillasse*, Beauménil.
1880, 24 mars, » *Robert Macaire*, Roger.
1881, 29 janv., » *Nana*, le marquis de Chouard.
1881, 10 nov., Ambigu, le *Petit Jacques*, Polyte.
1883, 27 janv., Châtelet, la *Queue du Chat*.
1883, 13 déc., Ambigu, *Pot-Bouille*, A. Vabre.
1884, 30 oct., Ambigu, *Fualdès*, Rémy.
1885, 13 nov., Ambigu, le *Roi de l'Argent*, Jacques.
1885, 17 avril, Ambigu, la *Closerie des Genêts*, Dominique.
1885, 20 mai, Ambigu, *Louis XVI et Marie-Antoinette*, Cléry.
1886, 4 mars, Ambigu, *Martyre!* Malvar.
1887, 19 sept., Vaudeville, *Célimare le bien-aimé*, Colombot.
1887, 20 déc., Vaudeville, l'*Affaire Clémenceau*, Ritz.
1888, 21 avril, Châtelet, *Germinal*, Bonnemort.
1889, 12 février, Vaudeville, *Marquise*, Balivon.
1889, 9 mai, Vaudeville, les *Faux-Bons-Hommes*, Lecardonnel.
1890, 21 janv., Vaudeville, la *Comtesse Romani*, Toffolo.
1890, 21 juin, Bouffes, l'*Enfant prodigue*, Pierrot père.
1892 et années suivantes, tournées à Londres et en Europe.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1897, 2 oct., Renaissance, *Service secret*.
— 27 nov., Ambigu, le *Joueur d'orgue*.
1898, 4 fév., Ambigu, la *Pocharde*.
— 9 avril, Ambigu, la *Corde au Cou*.
— 5 mai, Ambigu, reprise de *Fualdès*, Rémy.
1899, 20 oct., Châtelet, *Robinson Crusoé*, Patrick.
1901, 6 juin, Ambigu, *Roger la Honte*, Bénardet.
1901, 12 déc., Ambigu, la *Marchande de Fleurs*, Rémy.
1902, 8 févr., Ambigu, *Jean la Cocarde*, Jourmier.
1902, 25 sept., Ambigu, le *Drame de la rue Murillo*.
1902, 29 oct., Ambigu, *Amant de Cœur*, Lefranc.
1902, 29 nov., Ambigu, le *Juif-Errant*, Dupont.
1903, janv., Ambigu, les *Dernières Cartouches*, le notaire.

Biographie : *Foyers et Coulisses*, Ambigu, 1875, p. 73 et suivantes.

Bibliographie : *Figaro*, 17, 18, 19 fév., 2 mars 1903. — Rapport de la Société des artistes 1903, p. 57 à 59.

COURTIN. — Th. sans prétention 1799.

COURTIN, Mme Mathilde. — Artiste inscrite depuis 1843, St-Pétersbourg 1849-59.

COURTIOUX, Louis, Auguste. — Dijon 1861-62, Toulouse 1863-65.

COURTIOUX, Mme Anna, née Zittvogel. — Dijon 1861-62, Toulouse 1863-65.

COURTIOUX, Hippolyte, Joanny, dit aussi *Adrien*. — Argentan 1882-83, Elbeuf 1884, Sedan 1885-86. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1887.

COURTIOUX, Paul, Adolphe. — Le Hâvre 1883-88, Bel-Abbès 1889, Paris 1890-91. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

COURTIOUX, Mme Joséphine, née Bardot. — Le Hâvre 1883-86, Bruxelles 1887, Clermont-Ferrand 1888, Bel-Abbès 1889, Paris 1890-91, Nevers 1892-93, Lausanne 1894, Chaux-de-Fonds 1895.

COURTOIS. — Th. patriotique 1793.

COURTOIS, Mme. — Bruxelles 1795.

COURTOIS. — Bruxelles 1798.

COURTOIS. — Utilités, Gand 1820-26.

COURTOIS, Mme. — Un page dans *Ruy-Blas*, Renaissance 1838.

COURTOIS, Mlle Virginie. — Deuxième amoureuse, Liège et Lille 1840. Vivait en 1849.

COURTOIS. — St-Pétersbourg 1842.

COURTOIS-Hale, Emile. — Bruxelles 1872-74, Paris 1875, Brest 1876-77, Rennes 1878-82.

COURTOIS, Mlle. — Rôles d'enfants, Ambigu 1878.

COURTOT, Mme. — Rouen 1850. Une artiste du nom de Emma-Emilie Courtot habitait Paris 1851-59.

COURTY. — Th. Cluny 1885.

COURVILLE, Edme, François Chollot dit. — Avocat au Parlement, débuta le 6 octobre 1757 par le rôle d'Harpagon dans l'*Avare*, et la seconde fois, le 27 mai 1773, par celui d'Arnolphe de l'*Ecole des Femmes*. Il fut reçu à quart de part en 1779 (12 avril). Il mourut à Paris, rue des Fossés M. le Prince, « Au riche Laboureur », le 14 juin 1789. Il laissait trois enfants, Catherine-Françoise, Christophe qui était marin et Christian-Frédéric qui était chirurgien. En 1773, Courville habitait rue St-Honoré, au coin de la rue Richelieu.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I, p. 190. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

Bibliographie : Em. Campardon, les *Comédiens du roi de la troupe française*, p. 118.

COUSAU, Mme. — Première duègne, Amiens 1828.

COUSIN-Picard, Mme Annette, née Cousin, femme puis veuve Picard. — Th. de la Gaîté 1791-94, Porte-St-Martin 1805-06. Demeurait alors rue des Billettes. « Mme Cousin-Picard, écrit l'*Opinion du Parterre* en 1808, l'héroïne du mélodrame, est d'une assez jolie figure et joue ses rôles assez passablement ». En 1807, elle revint à la Gaîté; elle y était encore l'année suivante. En 1857, Mme veuve Picard-Cousin habitait Paris. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1859.

COUSIN-Floricourt. — Acteur et directeur. Anvers 1820, Lille 1827, Gand 1828, mort le 10 mars 1830 à Gand, à l'âge de 51 ans. Il avait joué avec succès la comédie en province et remplissait les emplois de *Philippe* et de *Gavaudan*. On trouvera de longs détails sur sa malheureuse gestion à Lille dans l'*Hist. du th. de Lille*, par Lefebvre, t. III.

COUSIN, Mme Jeanne, Constance. — Amiens 1890-93.

COUSIN. — Th. Cluny 1893.

COUSTON, Mlle. — Rôles d'enfants, Bordeaux 1793.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

COUSTOU, Mlle. — Soubrette, Lille 1853.

COUSTOULIN, Mlle M. L. Anastasie, dite aussi *Constance*. — Aix 1867-70.

COUTARD ou Coutart, Henri, dit aussi *Bonnet*. — Fol. dram. 1849-57, Paris 1858-65, Bordeaux 1867-82. En 1882, Bonnet-Coutard avait 61 ans et 30 ans de th. Il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes, mais ne put en profiter, car il mourut la même année.

COUTARD, Mme Elisa Granger ou Grangé. — La même que Mlle *Anouba* (V. ce nom), femme Coutard. Palais-Royal 1848, Vaudeville 1850, Bruxelles 1852, Folies dram. 1853-56, Paris 1857-59.

COUTURE. — Bruxelles 1793.

COUTURE. — Premier père noble, Nantes 1818-19, Lille 1819-20.

COUTURIER, Mlle. — Débuta à la Com. française par le rôle de *Mérope*, 2 mai 1789.

COUTURIER. — Débuta le 6 mai 1828 aux Variétés par le rôle d'Eugène Surville, dans *Jean Pacet*.

COUTURIER, Mme. — Palais-Royal 1831-33. « Actrice dont le physique attire l'attention de tous les amateurs » a dit un critique du temps.

Mme Couturier, dont le nom figurait dans la troupe de ce théâtre depuis le jour de l'ouverture parut successivement dans :

1831 28 oct., Les *Amours de port au blé*, rep.
— 22 déc., *Robert le Diable*.
— 31 déc., la *Salade d'oranges*.
1832 15 mars, *Vert vert*.
— 20 juin, la *Cheminée de 1748*.
— 21 juil., la *Tentation de St-Antoine*.
— 9 oct., le *Mariage impossible*.

COUTURIER, Paul, Martin. — 3e amoureux, Rouen 1830, Versailles 1840, Batignolles 1852, Paris 1852-65, Corbeil 1867-68, Versailles 1869-1881. En 1882, Paul Couturier, âgé de 78 ans avec 21 ans de th., obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Il habitait Meudon. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1883.

COUTURIER, Mme Antoinette, née Reignier. — Wassy 1862-64, Laon 1865, Le Puy 1867, Toulouse 1868, Chauny 1869, Mulhouse 1870, St-Etienne 1872, Cherbourg 1873-74, Lyon 1875, Evreux 1876-77, Caen 1878-79, Bel-Abbès 1880-81, Bône 1882-83, Alger 1884-85, Mostaganem 1886-87, Mascara 1888-89, Mostaganem 1890-92, Saïda 1893. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

COUTURIER, Emilien, Louis, Joseph. — Guise 1857-59, Beauvais 1860-62, Wassy 1863-1864, Compiègne 1865, Roanne 1867, Toulouse 1868, Chauny 1869, Mulhouse 1870, St-Etienne 1872, Cherbourg 1873-74, Lyon 1875, Troyes 1876, Poitiers 1877, Caen 1878-79, Amiens 1880, Alger 1881-82, La Réunion 1883, Mostaganem 1884, Poitiers 1885-86, Oran 1887, Paris 1888-93. En 1893, âgé de 60 ans, avec 43 ans de th., Emilien Couturier obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes et se retira à Paray-le-Monial. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

COUTURIER. — V. Mme Cornélie. V. Mlle Luce.

COUTURIEUX, Mme. — Troisième amoureuse, Toulouse 1851.

COUTY, Frédéric. — Gaîté 1854-57.

COUVREUR, Mlle. — Amoureuse, Lille 1863.

COZO. — Arlequin des Funambules.

CRAENE-Abigaïl, Hortense de. — Beaumarchais 1856-58.

CRAMBADE. — Bouffes parisiens 1875, Renaissance 1882. Il y eut au th. Lyrique un chanteur de ce nom, né vers 1828, mort vers 1899.

CRAMER. — Célèbre libraire genevois, comédien de la troupe de Voltaire à Ferney. Lekain en a parlé dans ses *Mémoires*.

CRAMETTE, Mlle Pauline. — Fantaisies parisiennes 1880-83.

CRAMOISAN, Alfred, Edouard. — Comique, Lille 1845-47, th. des Variétés, Bordeaux 1851-1852, Le Hâvre 1852-53, Nantes 1854-57, Lille 1858-60. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1861.

CRAMOISAN, Mme. — Duègne, Lille 1858-60.

CRAPELET, Mlle. — Menus-Plaisirs 1874.

CRAZOT, Mlle Claudine, Augustine. — Dijon 1889-91.

CRÊANGE, Charles. — Utilités, Funambules.

CRECI. — Jeune premier rôle tragique, direction Lehr et Créci, Douai 1778-1780, Liège 1783. On écrit aussi *L'Her* et *Crécy* et de *Crissy*.

CRECI, Mme. — Jeune première, Anvers 1779, deuxième rôle Liège 1783.

CRÊCY. — Débuta à la Comédie française et à la Renaissance en 1839, puis passa à l'Odéon, où il parut dans les *Enfants blancs* (27 nov. 1841), *Lallier* (13 mars 1842), les *Ressources de Quinola* (19 mars), le *Comte de Bristol*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

(9 avril). Il jouait les raisonneurs et les seconds premiers rôles avec beaucoup de distinction. Servilius, de *Manlius* et le rôle de Cromwell, dans le *Comte de Bristol*, lui avaient assigné une place avantageuse.

Bibliographie : Fargue, *Théâtres, acteurs et actrices*, 1842, p. 53.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 11,115. 1. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par Acarie Baron, 1842. — 2. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par V. Dollet, 1842.

CRECY, Mme Anaïs Coffé (ou Alphonsine Caffé Crescy), femme Crécy. — Naquit à Rouen le 22 mars 1820, selon Delhasse. Elle passa par la Comédie française (1838) et débuta à la Renaissance, le 7 juin 1839, dans *Deux jeunes femmes*, puis passa aux Variétés : « Mme Crécy, nous dit l'*Indiscret des coulisses* en 1841, est une charmante petite actrice que le Théâtre français a dédaignée, que la Renaissance n'a pas employée, et que le directeur des Variétés a recueillie. Elle est gracieuse, pleine d'intelligence, mais peut-être un peu affectée. Son jeu respire un peu la mignardise, et le léger défaut qu'elle peut corriger est d'autant plus sensible qu'elle a l'air de vouloir copier Mlle Anaïs... Qu'elle travaille, et le th. de la rue Richelieu lui ouvrira ses portes. »

Mme Crécy fut engagée comme première ingénue à Bruxelles en 1842, puis passa à St-Pétersbourg et à Moscou 1843-53, St-Pétersbourg 1854, ville où elle habitait en 1903.

Bibliographie : L'*Indiscret des coulisses*, 1841.

CRÉMONT, Mme. — Soubrette, Cherbourg 1827, Caen 1828-29, 1833. Première duègne, Poitiers 1852.

CREMONT, Mme Fanny née Meunier. — Tarbes 1858-62, Pau 1863.

CRÉMONT, Joseph, Eugène, Victor. — Tarbes 1858-62, Pau 1863.

CREMONT, Henri, Paul. — St-Germain 1874-1879.

CREMONT, Blanche, Henriette. — Roubaix 1881-84, Versailles 1885-86, Paris 1887, Verviers 1888, Paris 1889.

Le Rapport de la Société des artistes de 1886 a rapporté un trait de désintéressement qui fait le plus grand honneur à cette artiste.

CRÉNISSE, Mlle Adèle Grieneisen dite. — Délass. com. 1858, Palais-Royal 1859 et années suivantes. Son nom disparut de l'Annuaire en 1879.

CREOLES, Mlle. — Variétés 1878.

CRÉPIN, Mme Anna. — Paris 1854-55, Rouen 1856, Strasbourg 1857, Le Hâvre 1858-61.

CRESCENT qu'on écrivit aussi *Cressant* et *Çressent*. — Nom d'une très vieille famille de comédiens dont l'origine remonte au temps de Molière. Au XVIIIe siècle, il y eut deux sœurs Crescent, dont l'une a été la mère de Monrose, l'autre la grand'mère de Mme Albert. Jean Nicolas Vernet, comédien, père de Mme Albert, avait épousé une Angélique Crescent. Nous trouvons une Crescent, actrice à Toulouse en 1792, tandis qu'un sieur Crescent chantait l'opéra et tenait l'emploi de premier amoureux dans cette même ville en 1793. Notons encore : *Cressant*, comédien à Liège, 1779, *Cressent*, Limoges 1837, *Cressant*, comique marqué, Poitiers 1852.

CRESNY, Mme. — Porte-St-Martin 1815.

CRESSON, Léopold. — Débuta à la Gaîté, le 3 avril 1827, par le rôle de Raymond, dans les *Ruines de Babylone ;* 15 juin 1842, Odéon : bénéfice de M. Cresson (?)

CRESSON, Mme Justine, Marie, femme puis veuve Collin. — Prit ensuite le nom de Collin-Santune, née Cresson. Agée de 53 ans en 1858, cette artiste obtint une pension de 200 fr. de la Société. Elle avait alors 33 ans de théâtre et demeurait à Paris. En 1867 et années suivantes, elle est à Troyes ; puis elle revient à Paris. En 1872, le nom de Mme Santune, née Cresson, disparaît de l'Annuaire.

CRÉTÉ. — Lille 1718.

CRETIN, Mme. — Duègne, Amiens 1852.

CRETINY, Mme Céline Chauveau. — Rouen 1875-76, Le Hâvre 1877. V. Chauveau.

CRETOT, Alphège, dit aussi *Philibert*. — La Réunion 1863-64, Batavia 1865-67.

CRÉTOT, Philibert, Léon, Charles, Arnaud. — Le Caire 1880-81, Constantinople 1884-86, Liège 1887-90, Odessa 1891, Constantinople 1892-93, Nîmes 1894-99.

CRETTE ou Cretté, Mme Irma. — Bruxelles 1856-58, engagée comme grande coquette à Lille en 1865, ne se présenta pas.

CRETTÉ. — Débuta à la Comédie française en juillet 1839 par *Mahomet*. Passa par l'Odéon en 1843. (*Gaiffer*, 16 mars.)

CRETU, Anthelme. — Avait été, dit-on, sculpteur à Bordeaux. Il débuta à la Comédie française, le 14 juillet 1781, par le rôle de Saint-Albin, dans le *Père de famille*, ensuite de *Bayard*, le Comte, dans le *Tambour nocturne*, le marquis, dans le *Retour imprévu*, le *Dissi-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pateur, le comte, dans la *Gageure imprévue*, le milord, dans *Eugénie*, l'amant, dans le *Tuteur*, l'officier français, dans la *Veuve de Malabar*. Nous le retrouvons comme premier amoureux au th. de Monsieur, où il débuta, le 23 juillet 1789 par le rôle de Prométhée, dans *Pandore*. Il demeurait alors, 2, rue Favart. Mais Crétu fut surtout connu comme associé de Mlle Montansier, au th. des Variétés-Montansier d'abord, puis au th. des Variétés, b. Montmartre. Ne pouvant plus porter l'habit brodé, comme jadis, Crétu se contentait alors de paraître de temps à autre sous le masque d'arlequin ou dans quelques travestissements. Le 23 juin 1809, il jouait encore une pièce de circonstance chez l'archi-chancelier Cambacérès. Le 26 juin 1810, il donna sa fille Laure, Henriette, à Bosquier-Gavaudan, son camarade et associé. Mme Crétu, sa femme, qui se fit une grande réputation à l'Opéra-Comique, avait passé aussi par les Variétés-Montansier, où elle jouait dans les *Têtes à la Titus* en 1798. Crétu associa son fils à la direction des Variétés et mourut le 8 septembre 1830. Sa femme l'avait précédé de quelques mois ; elle était morte à 66 ans, le 19 janvier 1829.

CREUSTON. — Mime, Jeux Gymniques (P. St-Martin) 1812.

CRIBELIER, Mlle. — Rôles d'enfants, Salle Montansier, Jeux forains 1812. Un Cribelier était souffleur à l'Ambigu en 1821.

CRINEL, Mme Laure, née Lambert. — Palais-Royal 1852-53, Paris 1854-56, Gymnase 1857-1886, Paris 1887-99.

CRIQUET. — Fol. dram. 1876.

CRISTEL. — Deuxième comique, Melun 1851.

CROISAC. — Gagiste dans la troupe de Molière au Petit-Bourbon 1658, à raison de deux livres par jour. Congédié à Pâques 1659.

CROISETTE ou La Croisette. — Lille 1767.

CROISETTE, Mlle ou La Croisette. — Cour de Prusse 1767. Elle prétendait alors être demandée à Lyon. Le 12 juin 1777, une dame La Croisette débuta à la Comédie française par le rôle d'*Eugénie*.

CROISETTE, Mlle. — Cirque Olympique 1824-1825. Un sieur Armand Croisette fut régisseur général à l'Ambigu 1824 et au Vaudeville 1825.

CROISILLES, de St-Huberty. — Cour de Prusse 1773. Voici ce qu'en dit M. J.-J. Olivier : « La mise en scène était confiée au sieur Croisilles de St-Huberty, qui excellait dans les rôles de valets. C'était un homme de sac et de corde, un chevalier d'industrie. Non content de voler les comédiens qu'il recrutait en sa qualité de régisseur, il *procurait* ses jeunes camarades et se faisait ainsi d'excellents revenus. Ses paroles dorées et ses airs de grand seigneur tournèrent la tête à plus d'une femme. L'une d'elles, qui devint plus tard la première tragédienne lyrique de France, eut la faiblesse de l'épouser, et ne tarda pas à s'en repentir. Il n'est pas de mauvais traitements qu'elle n'eût à souffrir de son mari. »

Ce Croisilles, sur le compte duquel tout le monde est d'accord, était le fils d'un négociant de Metz. Son mariage avec Anne-Antoinette Clavel fut célébré le 10 sept. 1775, dans la paroisse de Sainte-Hedwige, de Berlin. Criblé de dettes, Croisilles s'en fut à Varsovie, à Hambourg. Revenu à Berlin, ses créanciers le font jeter dans les prisons de la « Haute-Forte » d'où il ne fut délivré que par sa femme qui, par son talent, venait de pouvoir parfaire les 12000 livres nécessaires pour mettre en liberté ce vaurien. Enfin, une séparation a lieu à Varsovie, le 17 mars 1777 ; mais il quitta le domicile conjugal en faisant main basse sur tous les objets de valeur. On le retrouve ensuite à Vienne (Autriche), puis à Paris, où il n'a d'autre but que d'exploiter et de dévaliser sa femme devenue la première cantatrice de l'Opéra. C'est ainsi que le 31 août 1778, il fait irruption chez sa femme avec quatre individus au cri de « Messieurs, aux poches, aux poches ! » Bref, le 30 janvier 1781, un arrêt est rendu par lequel il était dit qu'il y avait abus dans le mariage, et il était fait défense au sieur Croisilles et à la demoiselle Clavel *de se hanter et de se fréquenter*.

Selon la *Chronique scandaleuse des théâtres*, ce fut le Ministre Amelot, protecteur de la Saint-Huberty qu'il avait soutenue de son crédit dans son procès en séparation, qui se chargea d'envoyer au fond de la province ce répugnant personnage « gratifié d'une Compagnie de grenadiers royaux ». On sait que la Saint-Huberty, devenue comtesse d'Antraigues, fut assassinée avec le comte par un domestique piémontais, aux environs de Londres, le 22 juillet 1812.

Bibliographie : E. de Goncourt, *La Saint-Huberty*. — J.-J. Olivier, *Les Comédiens français à la Cour royale de Prusse*.

CROISSIER. — Marseille 1791-92. Avait chanté l'opéra.

CROIZETTE, Mlle Sophie, Alexandrine Croisette dite, femme Stern. — Naquit à St-Pétersbourg, le 19 mars 1847, où sa mère, Louise Carbowna Croisette, première danseuse au th. National, laissa d'excellents souvenirs. Elle fut amenée en France à l'âge de six mois, et fut élevée à Paris.

Entrée au Conservatoire en 1867, dans la classe de Bressant, elle obtint un premier accessit de comédie en 1868 et le premier prix en 1869. La même année, le 1er septembre, elle fut engagée à la Comédie française, où

EFERUS - Recherches & Classification numériques

son premier début eut lieu, le 7 janvier 1870, dans le rôle de la reine Anne, du *Verre d'eau*, et son second dans Célimène, du *Misanthrope*, le 23 février suivant. Ce fut une entrée triomphale. Et puis une circonstance particulière avait contribué à mettre en relief ses avantages féminins. Carolus Duran, le peintre aux audacieux portraits, qui épousa la sœur de Croizette, avait dessiné pour elle les costumes de ces deux personnages, et le public attribuait à la jeune comédienne le goût merveilleux qui avait présidé à la composition de ces toilettes qu'elle portait avec une rare aisance.

Sa jeunesse étincelante, ses manières distinguées lui rendirent la presse favorable ; on oubliait son inexpérience, et chacun lui faisait crédit. « Tout en elle est étrange et original, écrivait M. G. d'Heylli ; elle n'est pas belle comme tout le monde ; elle a une physionomie enchanteresse et un regard d'une étonnante mobilité, où se mêlent à la fois la candide douceur et l'ironie sanglante ; le son de sa voix est tour à tour caressant ou altier ; elle est en même temps adorable et terrible ; c'est une sirène. » Ce dernier mot est particulièrement juste. Artiste de race, la nature avait plus fait pour elle que l'étude. Dans tous ses rôles, c'était surtout sa personnalité qui s'affirmait.



Mlle CROIZETTE (1874). *Cliché Liebert*

Le 26 mars, elle parut dans une reprise de *Dalila*. Octave Feuillet répondit à Sarcey qui avait blâmé le choix des artistes : « Mlle Croizette, c'est moi-même qui l'ai choisie, et qui l'aurais inventée au besoin pour ce rôle de Marthe dont elle est la charmante incarnation. »

Le 4 juillet, elle joua Armande, des *Femmes savantes*, et Mathilde, du *Caprice ;* le 28 août Rosine, du *Barbier de Séville*.

On se souvient qu'au moment de l'insurrection de la Commune, la troupe de la Comédie française s'était volontairement divisée ; tandis que les anciens s'en allaient à Londres pour faire vivre le théâtre, la jeune troupe, Mlle Croizette en tête, restait à Paris. Delaunay a reproduit dans ses *Souvenirs* les lettres que lui écrivait à cette époque cette charmante femme : « J'ai joué le *Malade* et les *Deux ménages ;* nous jouons aussi très souvent les *Femmes savantes*. » La lettre du 30 mai est presque entièrement consacrée aux tristes évènements politiques : « Quant à nous, nous avons passé trois jours et deux nuits d'angoisse horrible. La mort partout. Le feu était sur nos têtes par l'incendie des Tuileries, nous étions sous une pluie d'étincelles, des nuages de flammes nous enveloppaient et de grandes langues de feu léchaient les murs... Nous avions à la hâte fait des paquets et des malles et nous avions lancé tout cela dans la cour. (Mlle Croizette et sa mère habitaient la maison Devinck, rue St-Honoré.) Des maisons de la rue de Rivoli, nous sauvions, par escalades et en leur tendant la main, des familles entières et de pauvres petits enfants que ces forcenés empêchaient de sortir par la rue de Rivoli. Les balles pleuvaient dans la rue St-Honoré ; on a tiré sur ma mère de la maison d'en face ; deux obus ont passé sur ma tête, et je ne sais pas comment je n'ai pas été tuée ; les boîtes à mitrailles éclataient au-dessus de nous, et pour comble de malheur, l'incendie du Palais-Royal ! J'étais toute à ce pauvre théâtre et à ce que nous allions perdre ! »

C'était le temps où Ed. Thierry, resté à Paris, écrivait à Delaunay, à Londres : « Je suis très content de Mlle Croizette et le public aussi. »

Au lendemain même de la paix, nous la revoyons dans Suzanne, du *Mariage de Figaro*, puis Mme de Prie, dans *Mlle de Belle-Isle*. Elle entre dès lors en pleine possession de la faveur publique, et son nom sur l'affiche devient une attraction.

Sarcey, qui ne l'aime guère, est cependant bien forcé de lui reconnaître une « grâce vive et aimable » dans le rôle de Suzanne (feuilleton du 9 oct. 1871) et de déclarer, à propos d'un bout de rôle dans l'*Etourdi*, qu'elle dit « gentiment » et que son costume est « charmant ». Plus elle va, plus son inexpérience disparaît sous le charme de sa beauté caressante. On lui fit reprendre *Un Mariage sous Louis XV*.

Sa première création eut lieu dans *Nany* et sa seconde dans *Part du Roi* (20 juin 1872). Nommée sociétaire, le 1er janvier 1873, elle établit en avril le rôle de Mme de Solis, dans l'*Acrobate*. Le 1er juillet, elle est encore charmante dans l'*Eté de la Saint-Martin*. C'est la séduction en personne.

Dans Antoinette, du *Gendre de M. Poirier*, qu'elle joua pour la première fois le 6 sept. 1873, elle fut exquise comme femme, très belle comme artiste. Au mois d'octobre, dans

EFERUS - Recherches & Classification numériques

M^lle *de la Seiglière*, elle déploya à nouveau une élégance, une distinction, une grâce adorables. Sarcey lui-même est forcé de désarmer : « Elle y est charmante, écrit-il, elle y est délicieuse » — puis, comme s'il regrettait d'en avoir trop dit, il ajoute : « autant que le faux peut l'être. M^lle Croizette a une grâce personnelle, qu'elle porte également partout, et qui fait qu'elle plaira dans tous les rôles, même dans ceux qu'elle rend le moins bien. Elle plaît donc, et beaucoup, dans celui d'Hélène. Elle y est costumée à ravir, elle y déploie ces chatteries d'allures, ces jeux félins de physionomie dont l'attrait est si singulier et si curieux. Il est impossible de n'être pas séduit, ensorcelé ; mais si on l'était moins, on trouverait que ce n'est pas ça du tout. »

En moins de trois années, elle joue 500 fois dans les ouvrages les plus variés des répertoires classique, ancien et moderne ; enfin elle en arrive à deux créations capitales : Blanche, de *Jean de Thommeray* (29 déc. 1873), et la Comtesse de Chelles, du *Sphinx*, mars 1874. Dans le premier de ces rôles, elle fait accepter un rôle de cocotte — comme on disait alors : étrangeté imposante, verve endiablée, naturel écrasant. Dans le second, elle rêve aussi de séduire dans l'horrible, et ce fut elle qui, la première, osa mettre le réalisme en scène en se verdissant la figure et en truquant l'arrangement de sa chevelure dans l'agonie de la dite comtesse. Cette agonie fit couler des torrents d'encre. En ce temps-là cette « assimilation répugnante » semblait déplacée sur la scène du th. Français. « Que de gens, quand M^lle Croizette, dans le *Sphinx*, se tordait de douleur et écumait, oubliaient de s'émouvoir pour tâcher de deviner comment elle se verdissait le visage ! » Fr. Sarcey, 27 nov. 1882.

Henry Fouquier résume ainsi cette partie de sa carrière : « Avec le *Sphinx*, Sophie Croizette avait trouvé sa voie définitive. Elle devait être une grande coquette *moderne*, c'est-à-dire mêlant à la coquetterie et à l'expression amoureuse une note tantôt douloureuse, tantôt violemment passionnée et tantôt tragique. »

1875 8 juin, *On ne badine pas avec l'amour*, Camille.
1876 1^er fév., l'*Etrangère*, la Duchesse de Sept-Monts.

La rencontre des deux étoiles, Sarah Bernhardt et Croizette n'était pas le moindre attrait de cette pièce extra-moderne. Sarah eût voulu jouer le rôle de la Duchesse. Croizette, fort en beauté, comme toujours, y eut de beaux mouvements, des accents vrais.

1876 1^er avril, le *Dépit amoureux* (retraite de M^me Nathalie), Lucile.

A ce moment, M^lle Croizette fut éloignée assez longtemps du théâtre par la maladie.

1877 10 avril, rentrée, le *Demi-Monde*.

Sarcey fut obligé de constater qu'elle avait pris, en ce repos forcé, pleine possession d'elle-même, et que, moins tumultueuse, moins frémissante, elle ne jouait plus avec ses seuls dons, mais en grand premier rôle arrivé à la maîtrise de son art.

1877 25 avril, spectacle au Palais de l'Elysée en l'honneur de l'Empereur et de l'Impératrice du Brésil, 1^er acte des *Femmes savantes*.
1877 4 juin, le *Marquis de Villemer*, M^lle de St-Geneix.
— 18 sept., le *Chandelier*, Jacqueline.
1878 14 janv., le *Misanthrope*, Célimène.
— 27 févr., les *Caprices de Marianne*, Marianne.
— 8 avril, les *Fourchambault*, Marie Lelettre.
1879 21 févr., le *Legs*, la Comtesse.
— 6 mai, *M^lle de Belle-Isle*, la Marquise.
— 13 mai, l'*Etincelle*, grand succès, bien que Sarcey lui reproche encore des mouvements de brusquerie et des intonations de voix un peu rauques.

1879 juin-juillet, voyage à Londres avec la Comédie. Grand succès personnel dans le *Demi-Monde*, bien que reçue froidement dans les autres pièces.

A Londres, Sarcey écrit : « J'avais noté, et non sans étonnement, la raideur de l'accueil fait à M^lle Croizette, tandis qu'on témoignait pour M^lle Sarah Bernhardt d'un enthousiasme qui allait jusqu'à l'engouement. Il me semblait qu'il y avait excès des deux côtés. »

Le directeur du *Times* lui répondit que les Anglais étaient pour la taille svelte, la grâce, la voix douce. L'article est curieux : « L'ampleur de M^lle Croizette, une certaine rudesse de la voix dans les notes basses, un je ne sais quel air d'indépendance, la certitude où elle semble être qu'elle peut toujours compter sur elle-même, tout cela est pour beaucoup dans la froideur témoignée. »

Le brusque départ de M^me Sarah Bernhardt de la Comédie, mit Sophie Croizette en possession du rôle de l'*Aventurière*, où elle fut d'une allure superbe (8 mai 1880).

1880 21 oct., 2^e centenaire de la fondation de la Comédie française, l'*Impromptu de Versailles*, M^lle du Parc.
1881 31 janv., la *Princesse de Bagdad*, Lionnette.

« Faite en vue de Croizette, a dit Delaunay, la pièce offrait à l'artiste en vogue des scènes curieuses, des effets de beauté et de révolte » ; mais le public se choqua du cynisme de la thèse, et ce ne fut qu'un demi-succès. Pour Croizette ce fut le triomphe qui couronna sa carrière.

De santé délicate, malgré son éclatante beauté, occupée à d'autres soins, elle voulut quitter le théâtre en pleine renommée. Elle était à la scène la vie, le mouvement, l'ampleur de la voix et du geste, la joie des yeux ; tout cela disparut du jour au lendemain.

M^lle Croizette prit sa retraite le 1^er janvier 1883, puis épousa, en août 1885, Jacques, Salomon, Antoine Stern, riche banquier américain, dont elle avait un fils, Michel. Elle mou-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

rut le 19 mars 1901, et ses funérailles furent célébrées le 23, à 11 heures, à St-Pierre-de-Chaillot. Le corps avait été exposé en chapelle ardente dans l'hôtel du rond-point des Champs-Elysées, où elle demeurait avec son mari. Le corbillard disparaissait sous l'amoncellement des couronnes et des gerbes de fleurs. Le deuil était conduit par M. Jacques Stern et M. Michel Stern, mari et fils de la défunte ; MM. Carolus Duran et Georges Halphen, ses beaux-frères ; Pierre, Carolus Duran, Georges Feydeau, Jules Hellmann, Emile et Fernand Halphen, Emile Deutsch de la Meurthe, Raphaël Lévy, Roger Levylier, capitaine-commandant au 4e hussards ; Jean Stern, Charles Stern et le Marquis de Chasseloup-Labuat ses neveux. Dans la foule énorme, la haute finance au complet. L'abbé Ledein, curé de la paroisse, donna l'absoute et l'inhumation eut lieu au cimetière de Passy.

Quelques mois plus tard, le *Figaro* du 15 juillet 1902, racontait sous ce titre : *Un tragique accident*, la mort de son fils. Sportsman passionné, Michel Stern était venu à Elbeuf pour monter une de ses pouliches (Chamarande), et prendre part à une des courses de la journée. Il fut désarçonné par suite d'un écart, et la bête s'abattit sur lui. Il avait la poitrine défoncée. Il mourut le lendemain matin sans avoir repris connaissance. On rappela en cette circonstance que cette passion pour les chevaux et les courses avait été pour sa mère un sujet d'angoisses perpétuelles ; déjà il s'était cassé une jambe et sa mère lui avait fait jurer de ne plus monter en obstacles. Michel Stern n'avait pas trente ans. Le coup fut si terrible pour le père qu'il en mourut quelques semaines après (août). Il n'avait pas fallu un an et demi pour faucher toute cette famille naguère au comble du bonheur et de la fortune.



Mme Irma CROSNIER
dans la *Maison des deux Barbeaux*
Caricat. par Stop.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 49, notice par F. Jahyer. — *Foyers et coulisses*, Com. fr., t. I.

Bibliographie : G. d'Heylli, *Journal intime de la Comédie française*. — *Souvenirs de Delaunay*. — Sarcey, *Quarante ans de théâtre*. — Les *Soirées parisiennes*. — L'*Année théâtrale*. — Les *Jolies actrices de Paris*. — *Figaro*, 20, 23 mars 1901, 15 juillet 1902. — *Profils de théâtre*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 11,231.

En buste, de ¾ à droite, tête de ¾ à gauche, gravé par Guillaumot, 1876.

Musée de la Comédie française : un buste en marbre donné par Carolus Duran, 1903.

Salon de 1872 : portrait en costume d'amazone, sur un cheval colossal, seule au bord de la mer, par Carolus Duran.

Paris-Théâtre, n° 49. Photogr. en buste-médaillon, de ¾ à droite, cliché Liebert.

— n° 49 (autre tirage), photogr. en pied, toilette de ville, à gauche, cliché.

— *Foyers et coulisses*, t. I, photogr. en toilette de bal, assise de face, cliché Reutlinger.

— Les *Contemporains*, n° 25. Grossière caricature par Alf. Le Petit.

CROSAT. — Troisièmes rôles, Nancy 1852.

CROSNIER, Mme. — Ambigu 1792.

CROSNIER, Mme Irma aînée, femme Gauthier. — Naquit en avril 1820 et débuta à Lisbonne en 1834. On la destinait tout d'abord au chant, mais elle perdit la voix. Après avoir passé par le Conservatoire, elle débuta au Théâtre français, le 24 mai 1846, par le rôle d'Elfride des *Vêpres siciliennes*, puis après avoir rempli quelques rôles sans importance, elle partit pour la province et l'étranger, Angleterre, Allemagne, Portugal, Russie. Nous relevons son passage à Rouen 1846-47, à l'Odéon où elle débuta le 20 nov. 1849 dans le *Conteur* (elle avait paru le 14 dans *Raymond Varney*), à Brunswick 1851, à Lisbonne 1852. Le 15 août 1853, au Th. français où elle n'est pas encore engagée, elle donne la réplique à Rachel (rôle d'Œnone de *Phèdre*). Elle y rentre le 22 avril 1855, rôle de Mme Pernelle de *Tartufe*, car, entre temps, elle a pris l'emploi des duègnes où elle va se montrer incomparable pendant quarante ans. Puis elle s'éloigne de la scène pendant plusieurs années.

En 1863, elle réapparaît au th. de Belleville, puis au Vaudeville, fait apprécier sa connaissance profonde du répertoire dans les matinées Ballande ; en 1870, elle est en Angleterre ; en 1872, à Toulouse. En 1873, elle entre à l'Odéon pour l'emploi des duègnes, et dès lors elle va se placer au premier rang, après avoir passé par la Gaîté, Beaumarchais et Bobino. Plus tard on la verra même aux Variétés et aux Bouffes. Créations et reprises à l'Odéon :

1875 13 mai, la *Demoiselle à marier*, Mme Dumesnil.

1876 15 janv., *Molière à Auteuil*.

— 21 déc., *Racine sifflé*.

1877 23 avril, *Mauprat*, Mlle Leblanc.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1877 30 nov., *François le Champi*, Catherine.
1878 18 mars, *Joseph Balsamo*, Mme de Béarn.
1878 7 avril (matinée), l'*Avocat Pathelin*, Mme Pathelin.
1878 14 avril, la *Partie de chasse d'Henri IV*, Margot.
1878 7 nov., *M. Chéribois*, Marion.
— 25 nov., la *Mort civile*, Agathe.
— 18 déc., l'*Ecole des Maris*, Mme Argante.
1879 1er janv., le *Mariage de Figaro*, Marceline.
1879 2 mai, le *Voyage de M. Perrichon*, Mme Perrichon, 150 représentations.
1879 23 nov., *Misanthropie et Repentir*, la comtesse.
1881 11 janv., *Jack*, Mme Archambaud.
— 12 avril, *Mme de Maintenon*, Nanon.
— 22 déc., l'*Institution Ste-Catherine*.

C'est dans cette pièce, qui tomba, que figurait au second acte un portrait absolument réussi de Mme Petitbourg-Crosnier, peint par Mme Louise Abbéma.

1882 2 févr., l'*Honneur et l'Argent*, une vieille fille.
1883 *Eugénie*, Mme Murer.
— 15 oct., *Marie Stuart*, Anne.
— 16 octobre, l'*Ecole des Bourgeois*, Mme Abraham. . .
1884 31 oct., *Macbeth*, dame de la reine.
— 8 déc., les *Ménechmes*, Araminthe.

C'est à propos de cette reprise que Sarcey écrivait :

« Les *Ménechmes* ont été joués avec beaucoup d'entrain par la jeune troupe de l'Odéon. Il faut tout d'abord mettre à part Mme Crosnier qui n'est pas précisément de la jeune troupe, mais elle a fait l'office de capitaine... Elle a joué Araminthe comme Araminthe ne serait joué nulle part, pas même à la Comédie française... Quelle ampleur de geste et de diction! Comme chaque mot sonne dans sa bouche qui est rompue au maniement de l'alexandrin!... Elle a été la joie de cette comédie ». 15 décembre 1884.

1885, la *Maison des deux Barbeaux*, Catherinette.
1885 5 mai, l'*Arlésienne*, la Renaude.
1886 2 fév., *Un Fils de Famille*, Mlle Laroche.
1887 15 fév., *Numa Roumestan*, la tante Portal.
1887 7 mai, *Claudie*, la mère Fauveau.
— 8 déc., *Beaucoup de bruit pour rien*, Ursule.
1888 15 sept., *Crime et Châtiment*.
— 19 déc., *Germinie Lacerteux*, Mlle de Varandeuil, création où elle fut admirable.
1889 7 janv., le *Bourgeois gentilhomme*, Mme Jourdain.
— 21 janv., *Georges Dandin*, Mme de Sottenville.
1889 25 mai, *Charlotte Corday*, Mme de Bretteville.
1890 21 fév., la *Petite Ville*, Mme Guibert.
Bouffes parisiens. L'*Enfant prodigue*, Mme Pierrot.
24 sept., Odéon, la *Maîtresse légitime*, Mme Coupry.
27 oct., Variétés, *Ma Cousine*, Mme Berlandet, pièce où elle joua magistralement le rôle de la vieille intrigante, moitié manicure, moitié entremetteuse.
1891, Odéon, 10 janv., les *Faux Bonshommes*, Mme Dufouré.
1892, Odéon, *Fantasio*, la gouvernante.
— » 5 déc., le *Chevalier à la mode*, la baronne.
1893, Odéon, 4 nov., le *Fils naturel*, la marquise.
1894, Odéon, 20 oct., *Fiancée*.

Le 1er décembre 1895 (ou le 12), une représentation de retraite fut organisée au bénéfice de Mme Crosnier, à la Gaîté : *Petit Ménage*, les *Ouvriers*, 1er acte de *Tartufe*, 3e acte du *Bourgeois gentilhomme*. Malheureusement, cette représentation ne donna pas ce que l'on était en droit d'attendre.

— Je n'ai pu que payer mes dettes, disait la pauvre artiste. Heureusement, elles n'étaient pas énormes. En 1896, âgée de 75 ans, avec 46 ans de théâtre, Mme Crosnier obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. En 1889, elle avait été nommée officier d'académie.

On lit dans le *Figaro* du 16 juin 1904 : « Mme Crosnier vient de subir une grave opération, que son âge pouvait rendre plus grave encore. Elle a quatre-vingt quatre ans et vient d'être opérée de la cataracte. Cet évènement, au reste, n'a point altéré sa belle humeur, et c'est en riant doucement qu'elle nous en parlait hier en évoquant devant nous sa longue carrière dramatique ». Au moment où nous écrivons ces lignes, des amis de la vaillante femme songent à redonner à son bénéfice une seconde représentation de retraite. Aucune artiste n'en fut plus digne.

Iconographie : Journal amusant 21 fév. 1885, dans la *Maison des deux Barbeaux*, caricature par Stop.
Id. 27 fév. 1887, dans *Numa Roumestan*, caric. par Stop.
Id. 6 déc. 1890, dans *Ma Cousine*, caric. par Stop.

CROSNIER, Mlle jeune, Caroline. — Pensionnaire à la Comédie française en 1845, retirée en 1847, vivait à Rouen en 1899.

CROSIER. — Marseille 1793.

CROUZET, Mlle Mary, ou Marie. — Avait débuté à l'Alcazar d'hiver, où elle avait été découverte par Scholl. Elle passa ensuite à l'Ambigu, au Châtelet, au Gymnase, s'arrêta aux Variétés.
1886 23 fév., le *Fiacre 117*, Adèle.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— 20 nov., la *Belle Hélène*, Parthenis.
1887 3 oct., la *Grande Duchesse*, Vanda.
1888 27 janv., *Décoré*, la comtesse.
— 15 mai, la *Princesse de Trébizonde*, Zanetta.
1889 20 nov., *Paris-Exposition*.
1890 27 oct., *Ma Cousine*, Clotilde.
1891 6 mars, *Paris port de mer*.
1893 18 nov., Nouveautés, *Mon Prince*, Prince Antonio.

Ce fut l'apogée de sa carrière. Elle quitta les Nouveautés et Paris et alla mourir deux ans plus tard à Biarritz. M. Ad. Bernheim nous en a laissé le portrait suivant : « Rieuse et folle, gamine et gaie, sans souci du lendemain... Et c'est sans doute parce qu'elle fut tout cela, et si bien cela, qu'elle fut une toute petite mais très parfaite interprète du théâtre de Meilhac et Halévy. Elle en comprenait la grâce extrême, l'irrévérence délicieuse, l'ironie délicate, la poésie suprême ! »

Le Rapport de 1895, en annonçant sa mort, en rappela les tristes circonstances : « Blessée à la jambe, une amputation fut déclarée indispensable. Hélas ! c'était la mort morale... Elle est partie en son printemps, ne laissant peut-être qu'un discret souvenir, mais un souvenir délicat et charmant ».

Bibliographie : le *Figaro*, 9 juin 1902. — *Rapport de la Société des artistes* 1895.

Iconographie : *Journal amusant*, 6 déc. 1890, dans *Ma Cousine*, caricature par Stop.



Mlle CROUZET. (Caricature par Stop.)

CROZET, Mlle. — Qu'il ne faut pas confondre avec la précédente. Variétés, petits rôles, 1893-1895-96.

CRUTEL, Edmond. — La Haye 1870, Le Mans 1872, Liège 1873, Bruxelles 1874-75, Tournay 1876, Amiens 1877, Mons 1878-79, Rochefort 1880, Cherbourg 1881, Bruxelles 1882, Marseille 1883, Grenoble 1884, Cherbourg 1885, Besançon 1886, Dijon 1887, Nice 1888, Boulogne-sur-Mer 1889, Montpellier 1890-93, Amiens 1894, Boulogne-sur-mer 1895-97, Paris 1898-1903. Habitait Paris en 1903.

CRUVEILLIER. — Artiste de comédie et de vaudeville, Rouen 1841-44 et 1846-48.

CRUVEILLIÉ, Mlle Félix. — Rouen 1849, Marseille 1850-52.

CRUX. — Metz 1793.

CUBLY, Mme. — Première duègne, Brest 1827.

CUBLY fils. — Utilités, Brest 1827.

CUDOT, Baptiste, Jacques, Jules. — Sortit du Conservatoire en 1819 ; premier rôle Brest 1824-25, Clermont-Ferrand 1825-26, Moulins 1827, Toulouse 1828, Anvers 1829, Ambigu 1830, Gaîté 1833. On lui reproche son peu de chaleur. Père noble Marseille 1837, Rouen 1840-70. En 1860, âgé de 69 ans, avec 41 ans de th., Cudot obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes.

Bibliographie : *Petite biographie* 1833.

CUDOT, Mme. — Femme du précédent, premier rôle, Brest 1824-25, Clermont-Ferrand 1825-26, jouait encore en 1830.

CUEF. — Père noble, grand th. de Bordeaux 1830.

CUFFET, Eugène. — Jeune premier, Dieppe 1830.

CUGNIER, Henri. — Grime, Besançon 1824-25, Amsterdam 1826-27, Troyes 1830.

CUILLER, Emile. — Débuta à l'Odéon, le 19 sept. 1829, par le rôle de Figaro.

CUILLIER. — Souvent écrit *Cullier*, Charles, Louis, jeune premier, un peu exigu pour cet emploi, possédait une certaine chaleur et une bonne diction. Remarqué dans le rôle de lord Belton du *Watchmann*. Ambigu 1830-40. Avait débuté dans les chœurs au th. des Nouveautés, Th. historique 1849. En 1858, Charles, Louis Cuillier, âgé de 58 ans, obtint une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Paris 1852-75. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1876, et on le désignait alors comme « ancien artiste de l'Ambigu ». En 1869, il y eut un Cuillier comique, petits emplois, à Lille.

Bibliographie : *La Rampe et les Coulisses*, 1832. — *Petite biographie*, 1833.

CUINET, Mme Adèle. — Connue d'abord sous nom d'*Adèle*, avait six ans lorsqu'elle perdit son père. Sa mère se remaria et lui fit donner une bonne éducation. Après quelques débuts timides au th. de la Porte-St-Antoine et à celui de la rue Lesdiguières — th. d'amateurs dirigé par Thierry — elle fut engagée aux Délassements comiques, 1850-57. On vit alors la jeune *Adèle* dans la fée Phosphora du *Ver luisant*, Olivette de *Marion*, Madeleine de la *Chasse au Lion*, Corinne de *Qui paie ses dettes*, Polyphème du *Carton vivant*, Madelon de la *Guerre des Blanchisseuses*. Pendant quelques années, nous perdons les traces de Mme Cuinet, que nous voyons tout à coup reparaître dans

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'emploi des duègnes où elle se fit une véritable réputation.

Voici quelques-unes des pièces où parut Mme Cuinet pendant les vingt-cinq dernières années de sa carrière : elle avait passé par les Folies dramatiques 1867 et les Bouffes 1874.

1875, Gaîté, le *Voyage dans la Lune*, Popotte.

1876 13 oct., Bouffes parisiens, *Pierrette et Jacquot*, Mme Patacha.

1878 13 déc., Beaumarchais, le *Droit du Seigneur*, la baronne.

1880 Th. des Arts, les *Boussigneul*, Constance.

1881 9 avril, Fol. dramat., les *Poupées de l'Infante*, Barbara.

Au th. Cluny :

1889 2 avril, les *Pommes du Voisin*, Mlle de Valembrèche.

1890, les *Locataires de M. Blondeau*.

1891 7 mars, *Antonio père et fils*.

— 22 janv., le *Carnaval d'un Merle blanc*, la princesse.

1892 15 octobre, la *Tournée Ernestin*, Mme Francheville.

1892 9 juin, *Brelan de Troupiers*, Mme Portugal.

1893 17 avril, *Corignan contre Corignan*, Mme Laferté.

1893 11 nov., *Ah! la pau... la pau!*

1895 14 mars, la *Cage aux Lions*, Eméraldine.

1895 7 sept., *Mam'zelle Bémol*.

1895 2 déc., *Durand et Durand*, Mme de la Haute-Tourelle.

1896 30 janv., le *Voyage de Corbillon*, Héloïse.

1896 7 juin, le *Premier mari de France*, Mme Malivaud.

1896 9 nov., le *Papa de Francine*, Mme Plumet.



Mme Adèle CUINET, en 1854
d'ap. Eust. Lorsay

1897 2 sept., le *Pigeon*.

1898 9 mai, *Ma belle-mère*.

— 16 juin, les *Trente millions de Gladiator*, Mme Gredane.

1899 13 janv., la *Poule blanche*, Margaret.

— 10 oct., *Plaisirs d'Amour*, la mère Jules.

1900 26 janv., le *Fiancé de Thylda*, Mme Tapis.

1900 21 mars, *Un soir d'Hiver*.

— 1er mai, *Ferdinand le Noceur*.

— 8 août, la *Plantation Thomassin*.

1901, 7 janv., le *Bon Pasteur*.

— 20 avril, la *Dame du Commissaire*, Mme Phalzard.

1901 10 juillet, les *Provinciales à Paris*, Mme de Vieux-Sol.

1901 16 août, les *Joies du Foyer*, Mme de la Thibaudière.

1901 20 sept., le *Fils surnaturel*, Yolande.

— 26 déc., le *Puits d'Amour*.

1902 25 fév., les *Maris joyeux*, Mme Annibal.

1902 17 janv., *Un Chapeau de paille d'Italie*, la baronne.

1902 14 mai, les *Joies de la Paternité*, Mme Cabibol.

1902 12 août, les *Cinq Choux de la Varenne*.

— 27 sept., *Niniche*, veuve Sillery.

— 16 oct., la *Lune de miel*, la mère Tacot.

Le *Figaro* du 19 décembre annonça sa mort en ces termes : « Nous apprenons la mort de Mme Adèle Cuinet, du th. Cluny. Elle est morte hier matin à Nogent-sur-Marne où elle demeurait. Elle était âgée de 70 ans et elle a joué presque jusqu'au dernier moment, puisqu'elle créait encore un rôle dans la *Lune de miel*, le dernier spectacle de Cluny. A la cinquième représentation toutefois, M. Poncet qui la voyait à bout de forces et de mémoire, lui avait conseillé de prendre quelque repos. Elle jouait depuis longtemps les duègnes, un peu partout, dans les théâtres de comédie. Sa silhouette grêle, sa voix à la fois perçante et cassée, ses gestes menus et raides amusaient toujours ».

Ses obsèques furent célébrées le 20 décembre à 9 h. ½, à Nogent-sur-Marne et à 11 h. ½, à Paris. Réunion à la porte principale du Père-Lachaise.

Biographie : les *Théâtres de Paris*, 1854, notice par Louis Judicis.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 220, sous le nom d'*Adèle*. En pied, de ¾ à droite, lith. par E. Helle, 1854, d'après Eust. Lorsay.

CUISINIER, Mathieu. — Rouen 1859-61, Limoges 1862, Le Hâvre 1863-65, La Haye 1867-1868.

CUISINIER, Mme Esther, née Caye. — Le Hâvre 1864-65, La Haye 1867-68, Paris 1869-76.

CUISOT, Mlle Henriette. — Née à Paris le 3 décembre 1788, était fille d'un musicien qui fut chef d'orchestre au Th. des jeunes élèves de la rue de Thionville. Elève du Conservatoire, c'est aussi sur cette petite scène qu'elle fit ses premiers pas avant de passer au théâtre de la Montansier, en 1804. Mlle Cuisot, nous dit le *Tribunal volatile* de l'an IX « est douée d'un charmant physique et d'une voix fraîche et agréable ; mais elle pèche souvent par le défaut d'habitude de la scène ». Brazier qui la connut beaucoup, nous dit qu'elle enlevait le couplet avec une adresse inconcevable. Elle fut de la distribution de cette fameuse *Famille des Innocents* qui remplit la caisse du théâtre (provisoirement salle de la cité, 1807).

Mlle Flore a raconté dans ses *Mémoires*, t. I, ch. 4, comment Mlle Cuisot plût à l'archi-chan-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

celier Cambacérès. Le secrétaire de ce dernier, Monvel, fils du célèbre acteur, avait organisé une petite soirée dramatique pour la fête de son patron. Mlle Cuisot y parut avec ses camarades des Variétés. Elle jouait un rôle de jeune étudiant en droit, puis paraissait en Apollon. A partir de ce jour, l'archi-chancelier eut sa loge aux Variétés ; mais où nous croyons que les biographes se trompent, c'est lorsqu'ils disent que cette haute protection empêcha la fermeture du théâtre. Cette fête chez Cambacérès eut lieu, selon Muret, le 23 juin 1809, et le décret des théâtres datait de 1807. A moins qu'il n'y eût eu plusieurs fêtes de ce genre. Ce qui n'empêcha pas le mot de faire son chemin : « Voulez-vous donc, sire, me faire perdre mon argent, moi qui ai loué une loge à l'année ». Réponse de Cambacérès à Napoléon qui voulait supprimer les Variétés. « Mlle Cuisot s'élève jusqu'aux grands rôles, tels que celui de *Mme Scarron* », écrit-on en 1811. Bref, Mlle Cuisot fit toute sa carrière aux Variétés, bonne camarade, un tantinet naïve, quelquefois spirituelle.



Mlle CUISOT, d'ap. Fugère

En 1821, elle était déjà sur son déclin. La *Petite Biographie* ne la ménage guère et fait comprendre que les beaux jours sont passés. En 1824, Maurice Alhoy demande carrément que son nom disparaisse de l'affiche et écrit des choses comme celles-ci : « La coquetterie même devrait lui faire un devoir de battre en retraite » ou « elle semble vouloir tenir tête au temps ». Et cependant l'actrice alors n'avait que trente-six ans, mais elle était, dit-on, devenue fort laide. Celle qui fut la « belle Cuisot » disparut enfin tout à coup — vers 1824. — L'on prétendit qu'une sœur aînée, vouée dans un couvent à la vie religieuse, avait hâté cette décision. Elle mourut dans l'isolement, en 1833, et aucun camarade ne put assister à ses obsèques.

Mlle Cuisot avait habité rue Coquillière 1805-1806 ; rue Montmartre, 168, 1808-12 ; rue Feydeau, 3, 1814-17 ; rue de Provence, 12, 1818-19 ; faubourg Montmartre, 17, 1821 ; rue Cadet, 4, 1822-24.

Biographie : Ed. De Manne et C. Ménétrier, *Galerie historique* (complément à la troupe de Nicolet).

Bibliographie : *Mémoires de Mlle Flore*, t. I, p. 105. — Brazier, *Hist. des petits théâtres*. — *Petite biographie*, 1821. — *Grande biographie*, 1824.

Iconographie : Coll. Martinet, n° 355, rôle du page dans la *Corbeille d'Oranges*.

N° 372, rôle de Sabord dans le *Petit Corsaire*.

Galerie historique (complément à la troupe de Nicolet), eau-forte, en buste, par Fugère.

CULDOT. — Utilités, Reims 1827.

CULLER, Auguste, dit *Gustave*. — Utilités, Angoulême 1827, troisième amoureux, Reims 1833, Paris 1850-53.

CULLERÉ. — Deuxième père, Mons 1851, mort vers 1852.

CULLERÉ, Mme. — Deuxième duègne, Mons 1851.

CULLIER. — V. Cuillier.

CUNGE, Raphaël, Adam. — Rouen 1880-83.

CURET. — Sous ce nom :

Curet, utilités, Montpellier 1824.

Curet fils, utilités, Bergerac 1826.

Curet, Mme, première amoureuse, Narbonne 1827.

Curet, Hyppolite, Narbonne 1827.

Curet, Mme Louise, née Desormes, femme puis veuve Honoré Curet, actrice et directrice, Alger 1850-53.

CUREY. — Th. des jeunes élèves 1833, Ambigu 1852-56.

CUVELIER. — Gand 1805, Anvers 1829.

CUVET. — Aix 1840.

CUVILLIER, Mme Jeanne. — Th. St-Marcel 1840, Montmartre et Batignolles 1852-65, Paris 1867.

CUZENT, Paul. — Cirque Olympique 1842, St-Pétersbourg 1849-50, prête son concours à une fête de bienfaisance, Asnières 1850, Paris 1852-55. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1857.

CUZENT, Mme Paul, née Fierville. — St-Pétersbourg 1849-50, Paris 1852-58, Gaîté 1859-1860. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862.

CUZENT, Mlle Pauline. — St-Pétersbourg 1849-50, Berlin 1852.

CYPRIEN. — Deuxième comique, th. de banlieue 1828, Tours 1833, Dijon 1834.

CYPRIEN, Mme. — Soubrette, Dijon 1834.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

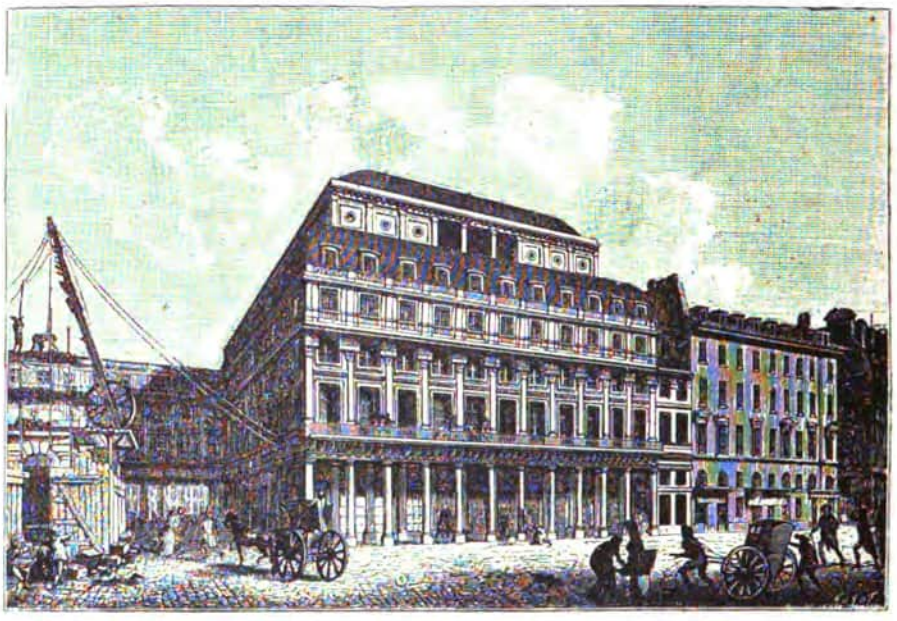
CYRIALI, Laurence, Auguste. — Versailles 1862-64, Lille 1865, La Haye 1867, Anvers 1868-1869, Le Hâvre 1870, Besançon 1872, Rouen 1873, Versailles 1874-76, St-Etienne 1877-78, Fantaisies parisiennes 1878-81, rôle de Bibolais dans le *Droit du Seigneur* (13 déc. 1878), Paris 1882-1903. Depuis 1894, Cyriali figure comme pensionnaire de la Société des artistes, mais sans indication de la somme. Habitait Paris en 1903.

CYRIALI, Mme Virginie, née Poulet. — Versailles 1862-65, La Haye 1867-68, Anvers 1869, Le Hâvre 1870, Besançon 1872, Rouen 1873, Versailles 1874-76, St-Etienne 1877-78, Fantaisies parisiennes 1878-79. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

CYRILLE, Mlle Guilleman. — Amoureuse, Douai 1837, utilités, Anvers 1840, Gand 1841.

CYRILLE. — Th. du Prince Eugène 1867.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Le Théâtre Français (rue Richelieu) en 1792, construit et ouvert, en 1785, sous le titre de Variétés-Amusantes

« Le génie de l'acteur est une lueur qui s'efface ; il ne laisse qu'un souvenir. L'immortalité qui appartient à Molière poète n'appartient pas à Molière comédien. »

Victor Hugo.

(*Discours prononcé sur la tombe de Frédérick Lemaître, janvier 1876*).

D... — Sous cette initiale :

Mlle Augustine D., Variétés 1839.

Henri D., jeune premier, Dieppe 1851.

Mme Henri D., premier rôle, Dieppe 1851.

Mlle Jenny D., Délass. com. 1855.

Mlle Juliette D., Variétés 1879.

DABADIE. — Calais 1837.

DABADIE jeune. — Nimes 1837.

DABBAS, Mme Victorine, Julie. — Cirque imp. 1854-60, Porte-St-Martin, 1861-62.

DABRIN père. — Troisième rôle, Toulon 1827-28, deuxième régisseur et rôles de convenance, Montpellier 1829, Mons 1835 et 1837, Lorient (lui ou son fils) 1840. Dabrin mourut à Montauban, et l'Association des artistes paya ses obsèques. (Rapport de 1846.)

DABRIN, Mme. — Mons 1835 et 1837, Lorient 1840.

DABRIN fils, Jules, François, Charles. — Deuxième comique, Toulon 1827-28, Montpellier 1829, Bayonne 1857, Reims 1858-59, Alger 1860-62, Dijon, 1863-65.

DABS, Paul, Louis. — Th. Montparnasse 1859-63, Paris 1864.

DABURON, Mme Ida, née Prendergast-Massy. — Genève 1862-65, Bayonne 1867, Mons 1868-69, Avignon 1870, Namur 1872, Toulouse 1873-74, St-Quentin 1875, Namur 1876, Toulouse 1877-81, Namur 1882-84, Amiens 1885. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

DABZAC, Mme de la Douze, Marie, Antoinette, Renée. — Th. Montmartre 1856-57, Th. du Cirque 1858-60, Th. Beaumarchais 1861-62, Bordeaux 1863-65, St-Etienne 1867-68, Caen 1869, Paris 1870-72, Ambigu 1873-74, Bruxelles 1875-80, Paris 1881-86, Argentan 1887-90, Paris 1891-1903. Habitait Paris en 1903. Mme Renée d'Abzac, âgée de 64 ans en 1898, avec 39 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DACHET, Mlle Amélie. — Palais royal 1866, Châtelet 1869, Le Caire 1872-74, Florence 1875-78, Turin 1879-81, Paris 1882-87, Sienne 1888. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1889.

DACHEUX, Paul, Alfred Dac dit. — Th. Déjazet 1879, Nouveautés 1882-83, Menus plaisirs 1887, Gaîté 1890, Fol. dram. 1893, Th. de la République 1894, Gaîté 1895 et années suivantes.

DACHEUX, Mme Jane Debary. — Nouveau Théâtre 1896-98, Châtelet 1902.

DACLES. — Th. du Château d'eau 1890.

DACLIN, Mme Jeanne Baptiste ou *D'Alzon*. — Bourges 1876-77, Amiens 1878-79, Limoges 1880, Rochefort 1881, Calais 1882-83, Oran 1884-85, Paris 1886-87, Saïgon 1888, Paris 1889-90, Caen 1891-92, Avignon 1893, St-Quentin 1894, Douai 1895, Dijon 1896-98.

DACONNA, Mme Berta. — Genève 1873-79.

DACORTE. — Th. du Vaudeville 1794.

DACOSTA. — Rôles accessoires, Anvers 1793, Bruxelles 1797-98.

DACOSTA, Mme Victoire Bolzé, femme. — Débuta au Théâtre des jeunes artistes sous le nom de Mlle *Bolzé*, dans l'emploi des soubrettes, puis passa à l'Ambigu. Le *Tribunal volatile* dit, en parlant d'elle, en l'an XI : « Lorsqu'elle était Mlle Bolzé, aux Jeunes artistes, elle annonçait de la finesse et de la gaîté ; le mariage a sans doute rembruni son caractère. » En 1806-07, nous la retrouvons aux Variétés étrangères, rue St-Martin.



Mme DACOSTA
dans les *Amours de Bayard*

Le 1er juin 1808, Mme Dacosta débuta aux Th. de l'Impératrice par le rôle d'Araminte dans les *Fausses Confidences*. On l'annonçait comme élève de Monvel. « Mme Dacosta, écrit l'*Opinion du Parterre*, possède le mérite d'une diction sage et pure, mais froide. D'ailleurs elle n'a pas assez de moyens pour remplir l'emploi des premiers rôles de la comédie. » Aussi produisit-elle peu d'effet dans le rôle de Madame de Randan des *Amours de Bayard* (16 juillet).

On écrit en 1809 : « Madame Dacosta (Victoire Bolzé) tranche quelquefois bien singulièrement avec les acteurs dont elle se trouve entourée. Son débit est juste, naturel, plein d'intelligence ; son jeu décent et noble ; un peu plus de chaleur et de force comique ne nuirait pas à cette jeune actrice ; sa santé, qui ne semble pas forte, s'oppose peut-être à l'entier développement de ses moyens. Elle a remporté le second prix de comédie au concours de déclamation ouvert par le Conservatoire en 1809 ; Madame Dacosta prouve, chaque fois qu'elle joue, que ce prix était bien mérité. » Mme Dacosta demeurait rue Hautefeuille, 16, en 1810.

Bibliographie : le *Tribunal volatile*, an XI. — l'*Opinion du Parterre*, t. VI et VII.

Iconographie : Collect. Martinet, n° 124, dans les *Amours de Bayard* ; n° 198, dans le *Faux Stanislas*.

DACOSTA. — Comique, Brest 1825, Amiens 1826, Lille 1828.

DACOSTA, Mlle. — Lille 1850.

DACOSTAT. — Th. du Vaudeville 1792-93.

DACQUIN, Alphonse. — La Rochelle 1886-87, Bourges 1889-90, Douai 1891, Brest 1892-94.

DAGNELI, Mme, dite aussi *Vallon*. — Bordeaux 1848-49.

DAGORNE, Stanislas. — Gand 1852-55.

DAGUET, Louis. — Libourne 1858-63.

DAGUY, Mlle Marie. — Châtelet 1865-66.

DAHMEN, Mlle Eugénie, dite aussi *Taroni*. — Bruxelles 1857-59, Variétés 1860, Palais royal 1861-65, Turin 1868-70.

DAIGLEMARE, Mme Rose ou *Dainglemare*, ou Daiglemarre. — Débuta à l'Odéon le 6 mars 1824 par le rôle de Clytemnestre dans *Iphigénie en Aulide*. On la disait veuve d'un auteur, mort récemment en Amérique. Ce début ne fut pas heureux. Le 10, elle joua encore *Sémiramis*, et le 22 le rôle de Jocaste dans *Œdipe*. Nous la retrouvons à ce même théâtre en 1841 sous le nom de *Dainglemare*. Maurice Alhoy lui reconnaît de la chaleur et du sentiment, mais aucune méthode. Elle vivait encore en 1848.

DAIGLEMONT, Victor. — Né le 1er juin 1816, selon Delhasse, premier rôle, directeur, mais surtout étrange figure théâtrale, se rattachant par les manières à la grande tribu des Rosambeau, Jérôme Coton, Belfort-Devaux, Jenneval et Bartholy. Alph. Lemonnier en a laissé un portrait amusant : d'une fantaisie invraisem-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

blable. Daiglemont prenait des directions afin de jouer les plus beaux rôles qu'on refusait de lui donner autre part. Toute sa vie, il crut être un rival de Frédérick Lemaitre et de Lafont, seuls artistes auxquels il voulait bien reconnaitre quelque valeur. Et pourtant ce comédien extraordinaire louchait effroyablement et bredouillait à chaque mot. C'est encore lui qui, pendant « l'acte du bal » se détournait pour souffler deux ou trois bougies — acte de bonne administration. A Paris, où il eut de petites directions, des gens allaient pour rire l'entendre dans *Tartufe* ou le *Mariage de Figaro*.

Daiglemont joua tout, avec sérénité. « C'est comme ça qu'il faut jouer » disait-il. Nous relevons son passage comme premier rôle ou directeur à Colmar 1835 et 37, Toul et le Hâvre 1840, Liège 1842, Le Mans 1848, St-Etienne 1851, Madrid 1852-53, Genève 1857-58.

Daiglemont avait-il été toujours si ridicule? Nous rapprocherons seulement ces deux appréciations tirées du même ouvrage (*Le Th. à Reims*, par Louis Paris) :

1849-50. Daiglemont, directeur actif et qui a bien marché durant sa gestion.

1861-62. Daiglemont, directeur dégénéré (sic) qui a fait preuve de la plus incroyable parcimonie.



Fr. DAILLY, dans les *Petites Godin*, caricature par Stop.

DAIGLEMONT, Mme. — Ingénuité, Toul 1840, rôles travestis, St-Etienne 1851.

DAIGUILLON, — Th. du Marais 1794.

DAILEY, Mlle Charlotte Deley — Mons 1853.

DAILLY, Armand. — V. Armand.

DAILLY, Joseph-François, naquit à Paris le 3 août 1839. Ouvrier typographe, il débuta au Th. Molière (passage du Saumon) en 1860, puis fut engagé au Th. Déjazet à raison de 30 fr. d'abord, puis de 40 fr. par mois. Il lui fallait donc, pour vivre, aller donner nuit et jour des coups de main à l'imprimerie des théâtres (Morris). Toujours avec son rire aimable, il n'était content que lorsqu'il pouvait dire à son directeur, Eug. Déjazet, quelque chose de bien désagréable. En revanche, il avait toute la protection de Mme Déjazet à qui il venait offrir timidement des bouquets de violettes de deux sous.

Un jour il remplaça Raynard dans les *Chevaliers du Pince-nez* et s'y fit remarquer. Il joua 200 fois cette pièce à ce théâtre. Ses appointements s'étaient élevés à 250 francs. La guerre interrompit une tournée en province avec Déjazet ; il fit alors son service comme caporal au 57e bataillon de la Garde nationale, puis rentra à son théâtre ; mais après son succès dans l'*Atelier de Coqueluchon*, il fut engagé aux Variétés ; il passa ensuite au théâtre du Château d'Eau, où il resta trois ans, créa dans *Aristophane à Paris* un rôle qui appela sur lui l'attention des critiques, puis joua dans la fameuse *Forte en gueule*, au même théâtre.

Dans le rôle de Passe-partout, qu'il tint à Lyon, en 1875, dans le *Tour du monde*, il était charmant de bonne humeur et d'entrain. Il y remporta un très vif succès. Puis il alla créer au Th. de la Renaissance, à Paris, le rôle de Montefiascone de la *Petite mariée* (21 déc.). Il le joua 163 fois. Il avait débuté le 1er septembre à ce théâtre par le rôle de Boléro dans une reprise de *Giroflé-Girofla*.

Aux Variétés, il joue dans les *Jolies filles de Grévin* (5 juillet 1876), reprend le rôle d'Agamemnon de la *Belle Hélène*, paraît dans *Grandeur et Décadence de M. Prud'homme*, (M. Prud'homme 18 janv. 1877), *Paris quand il pleut*, (25 fév., matinée), *La Périchole*, (Don Andrès), la *Poudre d'escampette* (9 mai), le *Docteur Ox* (26 janv. 1877). — Du 30 juin au 1er août, Folies dramatiques, *Cadet Roussel*, *Gribouille et Cie*. Nous le retrouvons la même année aux Menus plaisirs : la *Boulangère a des écus*, rôle du commissaire (1er oct.), les *Menus plaisirs de l'année* (7 déc.). Le 18 mai 1878, il crée à la Gaité le rôle de Balabreloque dans le *Chat botté*.

Il part pour Bordeaux, joue *Passe-partout*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

revient à Paris, entre au th. des Nouveautés qui vient d'ouvrir, débute par le rôle de Pomerol, dans *Fleur d'oranger* (7 déc. 1878) et enfin passe à l'Ambigu où il fait sa remarquable création de Mes Bottes dans l'*Assommoir* (18 janv. 1879).

1879 22 nov., Ambigu, *Paillasse*, le bailli.
1880 24 mars » *Robert Macaire*, Bertrand.
— 9 juin » les *Mouchards*, Capoulade.
1881 29 janv., Ambigu, *Nana*, Steiner.
1882 23 février, Comédie paris., *Une perle*.
— 25 nov., Porte-St-Martin, *Le voyage à travers l'impossible*, Axell.
1884 2 déc., Palais-Royal, les *Petites Godin*, Godin.
1885 23 déc., Châtelet, la *Guerre*, le Juif.
1886 19 avril, Châtelet, les *Aventures de M. de Crac*.
— 7 sept., Palais-Royal, la *Brigueudondaine*.
1887 18 mars, Palais-Royal, *Durand et Durand*, Coquardier.
— 16 nov., Palais-Royal, le *Club des pannés*.
1888 4 sept., Palais-Royal, les *Joyeusetés de l'année*.
— 17 nov., Galté, *Tartarin sur les Alpes*.
1889 1er mai, Porte-St-Martin, *Robert Macaire*, Bertrand.
— 15 nov., Nouveautés, *Paris Attraction*.
1890 22 mars, Palais-Royal, les *Miettes de l'année*.
— 14 juin, Palais-Royal, les *Boulinard*, Boulinard.
— 4 déc., Palais-Royal, *Un prix Monthyon*, Veauvardin.
1891 21 nov., Porte-St-Martin, *Voyages dans Paris*, Gobineau.
1892 8 janv., Porte-St-Martin, *Les deux Orphelines*, Picard.
— 21 mars, Porte-St-Martin, le *Voyage dans la lune*, V'lan.
— 9 sept., Porte-St-Martin, *Martyre*, Sire Elie Drack.
1893 29 mars, Porte-St-Martin, la *Maison du baigneur*, La Vienne.
— 14 sept., Porte-St-Martin, la *Dame de Monsoreau*, Gorenflot.
1897 18 fév., Variétés, le *Pompier de service*, Oscar.

Voici en quels termes St-Germain rendit compte de la mort de Dailly dans son Rapport de 1897 : « Le gros Dailly, comme on disait, et qui, bien que ne faisant pas partie de notre Société, ne peut être passé sous silence. L'Association est son obligée ; ce bourru bienfaisant lui a toujours prêté son concours, et nous nous en sommes bien trouvés... La majorité du public aimait cette figure épanouie au large rire et cette verve un peu grosse, mais bien parisienne, communicative et sans façon, faite d'humour, de malice et d'esprit. » Dailly avait épousé sa camarade Mlle Bévalet.

Biographie : *Foyers et Coulisses*, Ambigu, 1876.

Bibliographie : Alph. Lemonnier, les *Petits Mystères de la vie théâtrale ;* les *Soirées parisiennes*.

DAINSI ou d'Ainsi, Mlle. — Cour de Prusse 1768-69.

DAINVILLE. — Cour de Prusse, th. de Monbijou avant 1769, Maëstricht 1773, Douai, jeune premier tragique et comique, avec 3000 livres et une représentation, vers 1774 ; Cour de Rheinsberg 1788. Il resta 22 ans attaché à ce théâtre, et se retira avec une pension de 200 thalers. Après la mort du prince Henry, cette pension ne lui fut plus régulièrement payée. Il écrivit alors une lettre à Frédéric-Guillaume III. Le pauvre artiste qui signe *Dinville* est alors paralysé (la lettre fut sans doute signée par un autre que lui) et habite Valenciennes, chez M. Doazan, place St-Jan (4 fév. 1803). On lui envoya aussi cette pension à Dijon.

Bibliographie : J.-J. Olivier, les *Comédiens français à la Cour du prince Henry de Prusse*.

DAINVILLE, Mlle. — Lyon 1764, Cour de Prusse, th. de Monbijou avant 1769.

DAIRE, Mlle Alexandrine. — Roubaix 1868-69, Paris 1878-81, New-York 1882.

DAIX, Mlle. — Château d'eau 1878.

DAJAT, Mlle. — Eden-Th. 1888.

DALAINVAL, Jean-Baptiste Ch., Augustin, Canavas de la Poterne, dit. — Beau-frère de Lekain, débuta à la Comédie franç. le 1er mai 1767, rôle de Polyphonte dans *Mérope*. Il fut reçu sociétaire le 15 mars 1769. Il demeurait alors rue de Condé « Au riche laboureur ». Il se retira le 20 novembre 1776. Larousse qui le fait naître en 1738, le fait aussi mourir en 1784. Cette dernière date est fausse.

Dalainval, acteur de province, et qui avait passé par Bordeaux, était intelligent, zélé, mais possédait une diction empâtée. On l'utilisa dans les rôles secondaires. Après la mort de Lekain, qui le protégeait, il reprit sa vie nomade : nous le retrouvons premier rôle tragique et comique à Gand 1779, puis raisonneur au th. de Monsieur 1791, au th. de la Monnaie, à Bruxelles, 1795 et 1798, au Boudoir des Muses 1805-06, au th. du Marais 1807. M. G. Monval nous dit qu'il mourut à Milan en 1807. Nous n'avons pas trouvé son nom dans la troupe de Mlle Raucourt qui jouait en ce moment dans cette ville.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — G. Monval, *Liste alphabétique des Sociétaires*. — Campardon, les *Comédiens du Roi de la Troupe française*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DALAINVAL, Mme. — Premier rôle tragique et comique, Gand 1779.

DALAINVILLE, Louis, François Molé dit. — Frère aîné de Molé, naquit le 4 octobre 1732 (et non en 1728 comme dit Larousse qui l'appelle Jean). Il reçut une certaine éducation, et, après avoir joué les premiers rôles tragiques en province, vint débuter à la Comédie française, le 29 janvier 1758, par le rôle d'Arviane, dans *Mélanide*. Il parut encore dans Olinde, de *Zénéide*, le marquis, des *Dehors trompeurs*, *Andronic*, Nérestan, de *Zaïre*, Gusman, d'*Alzire*, le marquis, de la *Pupille*. Il fut reçu sociétaire à demi-part le 22 juin. Dalainville avait la taille avantageuse, le visage expressif; il possédait, de plus, une grande expérience de la scène. A la suite de tracasseries suscitées, dit-on, par Marmontel, il se retira en juillet 1759 et partit pour la Hollande. En 1764, il était à Lyon. Cependant son frère ayant acquis du crédit à la Comédie, Dalainville rentra comme sociétaire le 3 juillet 1769. Il joua les rôles de Vendôme, d'*Adélaïde Duguesclin*, le *Comte d'Essex*, Arsace, de *Sémiramis*, le *Comte de Warwick*, Ariste, du *Philosophe marié*, Damis, de la *Métromanie*. Bachaumont a raconté, à la date du 27 février 1770, comment une cabale fut organisée contre lui, alors qu'il jouait *Gustave*. La pièce fut interrompue, et l'organisateur de la cabale, l'acteur Chevalier, expulsé de la compagnie. « Quant à Dalainville, ajoute Bachaumont, fortement touché de l'humiliation qu'il avait reçue, il est parti sur le champ en poste pour retourner à Lyon dont il faisait les délices. »

Dalainville joua encore à Marseille, prit la direction de Toulouse (1779-1791), puis celle de Rouen. Mais, la révolution s'en mêlant, il fit de mauvaises affaires en cette ville. Son frère Molé vint à son secours et paya toutes ses dettes. Il mourut en novembre 1801 (et non pas en 1797, comme dit Larousse).

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

Bibliographie : *Mémoires secrets de Bachaumont*.

DALAINVILLE, Mme Céleste Molé, petite nièce de Molé, élève de Lafon. — Elle parut sur quelques scènes de province et succomba à une maladie de langueur, en octobre 1829, au moment où elle donnait quelques espérances.

DALANCOURT, Mme. — Vaudeville 1794.

DALANVI, Mlle. — Fol. dram. 1894.

DALBERT, Gabriel. — Anvers 1837.

DALBERT. — Th. Beaumarchais 1861, Châtelet 1869, rôle de Hoche, dans les *Blancs et les Bleus*, Gymnase 1873-75 et 1880. Artiste peintre.

DALBERT, Albert Deleveau. — Rome 1872-1873, Naples 1874, Liège 1875, New-York 1876-77, Bordeaux 1878-79, Metz 1880-81, th. des Nations 1882-83, Paris 1884, Londres 1885-1887, Nice 1888, Londres 1889, Bordeaux 1890-1895, Le Caire 1896-98, Paris 1899-1901. On annonça sa mort en ces termes : « Un brave garçon, un amusant camarade, un artiste excentrique, que, pour le distinguer des autres Dalbert assez nombreux au théâtre, ses amis avaient surnommé « le Galbeux ». Rapport 1901.

DALBERT, Mme Marie *Tholer*-Deleveau. — Londres 1874, Liège 1875, New-York 1876-77, Bordeaux 1878-79, Metz 1880-81, th. des Nations 1882-83, Paris 1884, Londres 1885-87, Nice 1888, Londres 1889, Bordeaux 1890-95, Le Caire 1896-98, Paris 1899-1900. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1900.

DALBRAY, Mlle. — Athénée 1897.

DALBRET, Mme Marie, Berthe, Collange. — Angers 1884-86, Paris 1887-91.

DALBRET, Mlle. — Elève de Worms, deuxième prix de comédie en 1888, Odéon 1888-90. A rapprocher de la précédente.

DALBY, Mlle Marie. — Th. Déjazet 1861. Une jeune première de ce nom est à Lille, même année.

DALCOURT. — Maëstricht 1673 à 1678.

DALEY. — Porte-St-Antoine 1837.

DALEY, Mlle Marie. — Th. Déjazet 1861. Une jeune première de ce nom est à Lille, la même année.

DALÈS. — Premier rôle, Lille 1822-23, Rennes 1825, Abbeville 1826, Poitiers 1827, Epernay 1828, Moscou 1829. Mourut en mars 1829, asphyxié par la chaleur d'un poêle.

DALFONSE. — Utilités, Versailles 1826-30.

DALIA ou Dalias, ou Dalhias. — Jeune premier rôle, Aix 1840, Gand 1841, Délass. com. 1854, 1861.

DALIA fils, Louis, Léon. — Marseille 1873-74, Rouen 1875-78, Toulouse 1880-85.

DALIEN. — Ambigu 1890.

DALIER. — Th. Déjazet 1869, Odéon 1884-86-87-90.

DALIGER de Fontenay. — V. Fontenay.

DALIGNY. — Comédien français de la troupe de Maëstricht. Fit imprimer en cette ville le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mentor de Constantinople, comédie de lui, en vers libres, 1776.

DALILAH, Mlle. — Th. Déjazet 1893.

DALILO, Mme. — Premier rôle, Bruxelles 1762. On lui reprochait de trop déclamer.

DALIS. — V. Foignet-Dalis.

DALLEMAGNE, Mlle. — Deuxième amoureuse, Saintes 1829, Vannes 1830.

DALLEMAGNE, Mme Elisa, Joséphine. — Constantinople 1866-69, Le Caire 1870-73, Constantinople 1874-78.

DALLEN, Jean, François. — Caen 1880-82, Paris 1884.

DALLEVILLE. — Th. de Belleville 1851.

DALLIER, Sylvain, Dominique. — Odéon 1882 et années suivantes.

DALLOCA. — Sous ce nom :

Mlle Dalloca, deuxième amoureuse, Verviers 1839.

Mlle Dalloca, Marie, Caroline. — Pensionnaire à la Comédie française 1848, Gymnase 1849, Russie 1852-54, Variétés 1854-57, premier rôle Lille 1860. Morte en 1887.

Mlle Dalloca jeune, Mélanie, Caroline. — Russie 1852, Moscou 1853-54, Versailles 1855-57.

DALLONGEVILLE, Mme. — Grande coquette, Troyes 1851.

DALLOU, Mme Azélie, Charlotte R. — Bruxelles 1880-83.

DALMAS, Honoré, Hyacinthe. — Reims 1858, Besançon 1858-1859, St-Etienne 1860, Elbeuf 1861, Genève 1862, Arras 1863, Roubaix 1864, Le Hâvre 1865, Bruxelles 1867, St-Germain 1868, Agen 1869, St-Germain 1870-72, Agen 1873, Béziers 1874, Mâçon 1875, Orléans 1876, Douai 1877, Cherbourg 1878, Rouen 1879, Maubeuge 1880, La Rochelle 1881, Nevers 1882, Le Hâvre 1883, Châlon-sur-Saône, 1884, Gien 1885, Lausanne 1886-88, Le Hâvre 1889-90, Agen 1891, Bordeaux 1892-93, Arcachon 1894-1902. Habitait Bordeaux en 1903. En 1893, Hyacinthe Delmas, âgé de 60 ans, avec 39 ans de théâtre, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

DALMAS, Mme Jeanne, Agathe, née Buy, dite aussi Jenny Buycet. — St-Etienne 1860, mêmes étapes que ci-dessus. Bordeaux 1892-98. Son nom disparaît l'année suivante.

DALMEIRA, Mlle Madeleine, Catherine Gatel. — Gymnase 1888-91. Charmante femme, dont le décès fut annoncé en 1892.

DALMONT, Mme Marie, Denise, Victoire. — Bouffes 1858-60, Nouvelle-Orléans 1861.

DALMY. — Th. du Château d'eau 1878-82, 1889-93, Th. de la République 1894.

DALTI, Mlle. — Jeune première, Lille 1835, La Haye 1835 et 1837. V. Masson-Dalti.

DALTONA, Mme Armonde, Eugénie Dalli, dite. — St-Pétersbourg 1877-79, Folies dram. 1878, Buenos-Ayres 1880-84, Gaîté 1885. Ancienne première chanteuse, Mme Daltona avait repris, à Paris, le rôle de Mlle Lange dans la *Fille de Mme Angot*. A la Gaîté, elle se fit remarquer dans la création de Margredele de *Myrtile*. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886. Elle n'avait que trente et un ans.

DALTOUR, Gaston, Louis, H. Dufour, dit. — Gymnase 1888-89, Odéon 1890-96. Passa par le th. de la Porte-St-Martin en 1893.

DALTY, Mlle. — Renaissance 1881.

DALVILLE, Grime. — La Haye 1825-26, Brest 1827.

DALVILLE, Mme. — Duègne, La Haye 1825-26, Brest 1827.

DAMADE, Aîné. — Lille 1839-40, Gand 1845, Bruxelles 1852. Un *Damade*, Hubert, Georges, Joseph, était à Nantes 1852-55.

DAMADE jeune. — Troisième comique, Lille 1845-47.

DAMADE, Mme. — Deuxième duègne, Gand 1843. — Une dame *Damade*, née Marie Moons, était à Nantes 1852-55, Verviers 1856-57, Paris 1858. Mourut vers 1860.

DAMAIN, Mlle Hortense, Antoinette. — Voici en quels termes le Rapporteur de 1884 retraça la carrière de cette artiste : Après avoir pris des leçons particulières de Samson et de Regnier, et s'être fortement imprégnée de l'enseignement de ces deux éminents professeurs, elle débuta avec succès au Gymnase, et passa trois ans après à l'Odéon, où elle resta jusqu'à la guerre ; à ce moment elle partit pour l'Angleterre. Elle y fut promptement adoptée par la haute société, et s'y créa de si puissantes relations que, chaque année depuis lors, pendant la saison où la noblesse quitte ses terres pour venir habiter la capitale, elle était chargée d'organiser des représentations dans le high-life londonien. Pendant et après la Commune, sa maison fut ouverte à un grand nombre de réfugiés.

Mlle Hortense Damain avait créé à l'Odéon plusieurs rôles dans la *Contagion* (17 mars 1866) le *Maître de la maison* (1er sept.) les *Amoureux de Marton*, rôle de Marton (10 janv. 1868), la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Loterie du Mariage (19 mai), le *Drame de la rue de la Paix* (nov.). L'annuaire des artistes la porte comme ayant fait partie de l'Odéon de 1866 à 1878 et de la Comédie française de 1879 à 1883 — ce dont nous n'avons nulle preuve pour les dernières années. C'était, dans les soirées, la partenaire de St-Germain et de Coquelin cadet. Elle mourut le 25 novembre 1883.

DAMAIN, Mlle Elise. — Sœur de la précédente, née à Bar-le-Duc (Meuse), vint de bonne heure à Paris, et ne passa pas par le Conservatoire. C'est Lafont qui la découvrit à Bade où, pendant une saison thermale, elle interprétait le répertoire de la Comédie française, grâce aux leçons qu'elle avait reçues de Samson.



Mme Elise DAMAIN (Cliché Tourtin 1875)

Engagée au Palais royal, vers 1862, elle y fit des créations dans une trentaine de petites pièces. Elle fut charmante et gracieuse dans les *Jocrisses de l'amour*. On la remarqua aussi dans une reprise de la *Mariée du Mardi-gras*. Ayant quitté le Palais royal en 1870, elle alla rejoindre sa sœur à Londres, et toutes deux, aidées de Lafont, inaugurèrent là-bas la comédie de salon. Elle se fit une réputation dans ce genre qu'elle conserva à son retour à Paris.

Elise Damain passa par l'Ambigu, puis entra au Vaudeville et l'on écrivit sur elle : « Elle est jolie, elle a la grâce, le bien dire » (1875-81).

Elle était une des habituées des soirées artistiques du Comte d'Osmond. — Il ne lui manqua que la grande occasion de se montrer. Mlle Elise Damain habitait Paris en 1903.

Biographie : *Paris-Théâtre* n° 99, 8-14 avril 1875.

Iconographie : *Paris-Théâtre* n° 99, médaillon, à droite, cliché J. Tourtin.

DAMALA, Aristide dit Darall Jacques, né en 1854. — Etait, dit-on, d'origine grecque. Sa carrière dramatique se trouve presque en entier résumée dans le Rapport de 1890 : Appartenant à une famille du meilleur monde, il fut, au printemps de la vie, piqué comme tant d'autres, de l'irrésistible désir de jouer la comédie ; ayant une grande admiration pour Delaunay, il vint lui demander des conseils que celui-ci s'empressa de lui donner sans vouloir cependant se charger de son éducation théâtrale. Il se fit alors présenter à Sarah Bernhardt qui se préparait à faire une tournée avec la *Dame aux Camélias*. Le trouvant de bonne mine, d'allures et de manières distinguées, elle consentit à le prendre dans sa troupe pour jouer le rôle d'Armand Duval. C'est pendant cette campagne que, quittant tout à coup Nice, ils s'en allèrent tous deux se marier en Angleterre avant de reprendre leur rang dans la compagnie. De cet instant date la carrière dramatique de Damala.



M. DAMALA
dans le *Prince Zilah*, caricature par Stop

Le 25 mai 1882, Mme Sarah Bernhardt se chargea de présenter son mari au public parisien. Une représentation extraordinaire fut organisée par le *Figaro* au th. de la Gaîté. La queue pour les petites places commença le matin à sept heures : Au programme la *Dame aux Camélias* avec Sarah Bernhardt, Dumaine (le père Duval), St-Germain (St-Gaudens), Dieudonné (Gaston de Rieux), Jacques Damala (Armand Duval), Laurence Grivot (Prudence), Angèle (Olympe), Mlles Julia de Cléry, Jeanne Bernhardt, Depoix. La recette s'éleva à 59,051 fr. au bénéfice de Mme veuve Chéret. Voici comment le Monsieur de l'orchestre parla de Damala : « M. Jacques Darall est un grand et beau jeune homme, à la voix un peu grave, mais admirablement bien timbrée, élégant et manœuvrant sur les planches comme s'il n'avait jamais fait que cela. Et pourtant il y a seulement six mois que M. Darall est au théâtre. Il est vrai qu'il y apporte beaucoup d'énergie, de sang-froid, de la volonté et, par dessus tout, un grand amour de son art. »

Sur ces entrefaites, Mme Sarah Bernhardt prit l'Ambigu sous le nom de son fils. Catulle Mendès apporta les *Mères ennemies*, et le rôle de Boleski fut confié à Damala (18 nov. 1882). Quel nouveau succès de curiosité : « C'est lui ! Enfin ! Le murmure recommence. Toutes les lorgnettes sont braquées sur l'artiste. Son costume est une vraie merveille. On m'affirme d'ailleurs qu'à lui seul Damala en porte pour quatorze mille francs dans le courant de la soirée. »

Mais, la grande réputation de Damala date surtout du *Maître de Forges*, dont la première représentation eut lieu au Gymnase le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

15 déc. 1883, rôle de P. Derblay ; la pièce tint l'affiche pendant près d'un an. Puis vint le *Prince Zilah* (rôle du prince), Gymnase, 28 février 1885 ; une reprise des *Mères repenties* (rôle de Régis), 7 oct. ; *Sapho* (rôle de Jean Gaussin), 18 déc.

Damala parut pour la dernière fois devant le public parisien dans une reprise de la *Dame aux Camélias*, avec sa femme, aux Variétés, le 18 mai 1889. Il mourut cette même année des suites de l'abus de la morphine. Mme Sarah Bernhardt se montra en cette occasion admirable de dévouement, refusant de le placer dans une maison de santé, malgré des crises de folie furieuse, et le soignant jusqu'à la dernière heure. Il avait à peine 34 ans. Mort le 18 août, il fut enterré à Athènes le 13 octobre.

DAMAS, Alexandre, Martial, Auguste. — Né à Paris le 11 juin 1772, rue du Roi de Sicile, où son père exerçait les modestes fonctions de maître perruquier; à douze ans, il faisait partie de la troupe enfantine du th. Beaujolais ; en 1788, son nom figure parmi ceux des acteurs de l'Ambigu et le 18 (ou 30) juin 1791, il débute par le rôle d'Egysthe dans *Mérope*, au th. Montansier qui exploitait alors la tragédie en même temps que la comédie et l'opéra. Remarqué dans la *Mort d'Abel* (rôle d'Abel — Grammont père qui jouait Caïn fut guillotiné peu après) — Damas passa vers la fin de 1792 au th. de la République, où il resta jusqu'en mars 1797, époque à laquelle il entra au th. Feydeau où son début fut très heureux dans *Dupuis et Desronais*.



DAMAS, par Vigneron

D'une physionomie vulgaire et de tournure épaisse, Damas rachetait ces défauts par une chaleur communicative, un instinct profond de la scène, un zèle à toute épreuve. Bref, à la réunion de 1799, il fut nommé sociétaire à trois-quarts de part, puis en janvier 1803 à 7/8 et en septembre de la même année à part entière.

Le *Coup de Fouet* de l'an x n'est pas tendre pour lui : « La figure de cet acteur est commune, sa démarche empesée, sa voix glapissante. Pour enlever les applaudissements, il se met dans des fureurs inexprimables qui, selon quelques mauvais plaisants, ne ressemblent pas mal *(sic)* au *Désespoir de Jocrisse* ».

L'*Espion des Coulisses* (an VIII) avait dit à son tour : « Ses gestes, ses organes sont façonnés désormais pour le drame exclusivement. Dans la tragédie, il est desservi par la faiblesse de ses moyens. Je ne lui connais qu'un rôle dans la comédie, c'est Timante dans les *Précepteurs ;* il le joue avec une perfection qui tient peut-être à ses manières : c'est bien le précepteur poupon. On attribue à ce jeune acteur beaucoup d'amour-propre ».

L'*Almanach pour l'an XI* (1802) nous apprend qu'il a trouvé sa route dans l'emploi des raisonneurs. Les rôles de Bégears de la *Mère coupable*, du médecin des *Deux Frères*, le *Philinte de Molière* lui valurent de réels succès. L'année suivante, il a fait de notables progrès ; ce n'est plus l'acteur luttant avec la force de ses poumons ; il fait un usage modéré de la chaleur qu'il possède ; il ne lui reste plus qu'à assouplir son organe *(Almanach pour l'an XII)*.

L'*Opinion du Parterre*, t. VI (1809) en fait le plus grand éloge; il est de la distribution de toutes les pièces nouvelles; jamais il ne laisse tomber un rôle. C'est le meilleur soutien des auteurs. On le vit avec plaisir dans Valmont de l'*Assemblée de Famille*, Arbace d'*Artaxerce*, M. de Mersenne de *Louise*, de Saint-Fond de l'*Ecole des Pères*.

Luce de Lancival lui confia le rôle de Patrocle dans *Hector*, et Damas sut s'y faire valoir à côté de Talma ; les rôles de St-Rémy du *Chevalier d'Industrie*, celui de Domitien de *Vitellie* lui firent le plus grand honneur. Damas ne fut pas jugé indigne de faire partie des représentations données à Mayence et à Erfurt en présence des souverains. Pour ce dernier voyage (1808) il toucha 3000 fr. de gratification.

La nouvelle position acquise à la Comédie fit naître en lui la prétention de marcher sur les traces de Fleury, ce qui fit sourire les connaisseurs.

> De son prédécesseur, hélas! il ne lui reste
> Que le gilet, l'habit, la culotte et la veste.

Damas, comme a fait observer Ricord *(les Fastes de la Comédie française)* ne devait songer à imiter personne. La vérité est qu'il rendit de grands services : « Je suis au Th. français depuis 1792, écrivait-il dans une lettre où il exposait sa situation... Aucun acteur, sans exception, n'a fourni une carrière ni plus laborieuse, ni plus honorable... Les gens de lettres m'ont accordé leur confiance, ce qui

EFERUS - Recherches & Classification numériques

se prouve par le grand nombre de rôles que j'ai établis... J'ai fait les voyages de Mayence, d'Erfurt, de Fontainebleau et de Compiègne. Je ne jouais le premier emploi qu'en *double* et j'étais chef des deuxièmes rôles dans les deux genres. Parvenu, à mon tour, au premier emploi, on ne m'en a pas trouvé indigne, et personne, j'ose le dire, n'a rempli son devoir avec plus de conscience et de succès... » *Arch. nat.*

Et, de fait, le nombre de rôles *créés* par Damas — dont M. E.-D. De Manne a donné la liste — s'élève à 99, sans compter les reprises, bien entendu. Aussi, sa retraite laissa un grand vide, bien que les critiques ne lui aient jamais reconnu que des qualités négatives. On ne le remplaça pas dans Siméon d'*Omasis*, Merval de la *Manie des Grandeurs*, le baron de Rosenthal dans la *Fille d'Honneur*, Armand dans l'*Avocat*.

Le 26 mai 1825, Damas mis à la retraite depuis le 1er avril, devait jouer pour la dernière fois dans la *Fille d'Honneur*, mais il y eut relâche par indisposition de Mlle Mars. Le surlendemain, on donna à son bénéfice la première de *Bélisaire*, suivi des *Deux Mousquetaires*, opéra-comique, et d'un ballet par les artistes de l'Opéra. Damas n'avait pu obtenir de paraître dans cette représentation qui n'avait attiré que peu de monde. La Comédie, heureusement pour lui, lui avait assuré 10,000 fr. En septembre 1826, il donna à Lille six représentations.

Damas avait épousé en 1798, Mlle Marie-Anne de Labory, née en Russie en 1773 (morte à Paris en octobre 1853), riche et bien élevée. Lorsqu'il eût quitté le théâtre, il se retira dans sa propriété de Sceaux-les-Chartreux, près Longjumeau, et s'attacha à embellir cette résidence qui était l'ancien presbytère. C'est là que, le 16 ou 17 octobre 1834, une mort foudroyante le surprit au retour d'une promenade qu'il avait faite dans son jardin. Il était âgé de soixante-deux ans. Son corps fut inhumé au cimetière de l'Est, à Paris.

Damas avait habité rue de Bourbon-Villeneuve, maison du sellier, 1792; id., n° 66, 1793; rue Croix-des-Petits-Champs, 48, 1799; rue du Coq-St-Honoré, 76, 1803; id., n° 7, 1807-1811; rue de Lille, 79, 1812-15; rue de Grenelle-St-Honoré, 14, 1816-25.

Ch. Maurice rendit compte de la maison de campagne de Damas, où il dîna le 3 juillet 1811 : « C'est une gentille habitation; tout y respire l'ordre et les soins les mieux entendus ». Le critique y passe en revue jusqu'à la vache et jusqu'au billard.

Garde national, Damas acclama Napoléon à l'Elysée le 22 juin 1815 (Ch. Maurice).

Biographie : E.-D. De Manne, *Troupe de Talma*.

Bibliographie : l'*Espion des Coulisses*, an VIII. — Le *Coup de Fouet*, an X. — L'*Almanach pour l'an XI et l'an XII*. — L'*Opinion du Parterre* t. I, II, III, IV, VI, VII. — *Petite biographie*, 1821. — Ricord, les *Fastes de la Comédie française*, 1822. — *Grande biographie dram.*, 1824. — Harel, *Dict. th.*, 1825. — Th. Muret, l'*Hist. par le Th.*, t. I, p. 347, II, p. 172. Ch. Maurice, Hist. anecd. du Théâtre.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 11,656.

1. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. par Ch. Chasselat.

2. En pied, assis de face, cost. de th., lith. par A. Colin, 1824.

3. En buste, de ¾ à gauche, gravé par Frémy, d'après Pinchon.

4. En pied, de profil à gauche, cost. de th., lith. par H. Monnier.

5. En buste, de profil à droite, cost. de th., lith. par C. Motte.

6. A mi-corps, assis, de ¾ à droite, lith. par Pinchon.

7. En pied, de profil à gauche (scène de *Misanthropie* et *Repentir*), gr. par Tresca. Sur cette planche se trouvent les portraits de Julie Molé et de Mme Talma.

8. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, lith. par Vigneron.

V. aussi, Bibl. nat., portraits de Talma.

Coll. Martinet, n° 51, Henri V dans la *Jeunesse d'Henri V*, n° 103, Abdélagis.

Musée de la Comédie française (Catalogue Monval).

202. Figure dans le groupe d'artistes, dessin au crayon noir de Et. Bouchardy, vers 1820.

307. Peinture toile mi-corps, h. 1m, l. 0m90, par J.-A. Pinchon (1823).

331. Peinture toile, h. 1m07, l. 0m83, par J.-A. Pinchon (1812), don de Mme veuve Damas.

346. Peinture toile, h. 1m07, l. 0m83, par J.-A. Pinchon (1793). Exposé au salon de 1798 (n° 339).

DAMAS, Mlle. — Sœur du précédent, débuta le 5 ventôse an VIII *(Almanach pour l'an IX)* à la Comédie française, par le rôle d'Héloïse dans *Fénelon*. Elève de Monvel, elle possédait tous les défauts et toutes les qualités de son frère. On lui reconnaissait de l'intelligence, de l'habitude, mais on lui conseillait de modérer son organe, d'éviter les cris, de débiter d'une manière moins traînante. Elle joua encore le rôle de Cécile dans l'*Honnête Criminel* et reprit le chemin de la province. Premier rôle à Rouen en 1806-07. En 1808, nouveau début, sans plus de chance. Nous la retrouvons à Lille 1809, puis à Milan, troupe Raucourt, en 1812, où on lui reproche sa lourdeur et sa lenteur. En 1823, elle tient avec honneur les premiers emplois à Lille; vers le même temps, elle parcourut la Bourgogne avec une troupe nomade, puis nous perdons tout à fait ses traces.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, t. VI, p. 109. — *Grande biographie dramatique* 1824. — H. Lyonnet, *Mlle Raucourt et les Comédiens français du prince Eugène*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DAMAS. — Th. Beaumarchais 1861.

DAMASSIS, Mme. — Duègne, Rouen 1787.

DAMAURY, Mme. — Renaissance 1895.

DAMBLY, Mme. — Vaudeville 1794.

DAMBREUIL, Mlle. — Variétés 1889.

DAMBRICOURT, Mlle Julie, Clémence, Marie. — Prix du Conservatoire. Odéon 1862-63, Gymnase 1864, Fantaisies parisiennes 1866, Paris 1867-70, Boulogne 1872, Paris 1873.

DAMESNIL. — Comique marqué, Lisbonne 1852.

DAMIDALLE ou Damivalle. — Manteaux, Lille 1785-87.

DAMIENS, Eugène, *Fernando*. — Montparnasse 1861-65, Gaîté 1867-70, Bordeaux 1872-73, Paris 1874-83, Bar-le-Duc 1884, Paris 1885-93. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

DAMIES, Mme Françoise, Francia. — Montparnasse 1862-63, Metz 1864-65, Montparnasse 1867.

DAMIS, Mlle Blanche, Gabrielle Damois dite. — Vaudeville 1866, Palais-Royal 1867-73. Une demoiselle Damis avait débuté comme deuxième amoureuse à Amiens, en 1852.

DAMON. — Cour de Prusse 1776.

DAMOREAU. — Anvers 1816.

DAMOREAU. — Amsterdam 1835 et 1837. En 1848 vivait un Charles Damoreau, artiste dramatique.

DAMOREAU, Mme. — Jeune premier rôle, Liège 1839, premier rôle Brest 1851.

DAMOUR, Charles, Emile, dit aussi *Clavel*. — Nouveautés 1879-80, Athénée 1881-84.

DAMOURETTE, Edouard. — Le Hâvre 1866-67, Gaîté 1874. On écrit de lui : « Chante, peint et joue du violon, le tout avec une agréable médiocrité. Il fut au Gymnase un temps où il débuta comme jeune premier dans des levers de rideau, puis alla cabotiner en province comme chef d'orchestre, et en fin de compte, fut engagé à la Gaîté pour doubler *Orphée*. Comme chanteur, petite voix; comme comédien, petit jeu; comme violoniste, petit son ».

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*, la *Gaîté*, t. II.

DAMPIERRE, Mlle Marguerite. — Rôles de genre, Lille 1865.

DAMY, Augustin. — Premier amoureux, Calais 1852, Bruxelles 1859, Gaîté 1861, troisième rôle Lille 1864, Hombourg 1867; un *Damy-Forda* est premier rôle marqué à Lille en 1879; Paris 1880-87, Alger 1888, Cherbourg 1889. En 1890, âgé de 60 ans, avec 43 ans de th., Augustin Damy obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes; Lorient 1892-93. Habitait Rueil en 1903.

DAMZA, Mme Elisa Clevers dite. — Constantinople 1868, Bordeaux 1869-70, St-Pierre de la Martinique 1871-73.

DANCERAY, Charles, Antoine, *Philippe*. — Né à Brie-Comte-Robert le 28 août 1799, Funambules 1848-62. Agé de 61 ans en 1860, avec 42 ans de théâtre à Paris, Danceray, qui ne gagnait pas 800 fr. par an, obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. M. L. Péricaud, l'auteur des *Funambules*, nous dit qu'il mourut fou, probablement vers 1865. Il était domicilié à Belleville, impasse du Puits, 17, en 1860.

DANCOURT, Florent Carton, sieur. — 1661-1725, écrivait bien son nom « Dancourt » et non « d'Ancourt ». Jal a retrouvé dans l'*Armorial de Paris* (Bibl. nat. ms. de 1697) : « Florent Carton *de* Dancourt, comédien du Roy, porte parti au premier d'azur à vn rocher mouvant de la pointe, surmonté d'un soleil naissant d'or; au deuxième de gueules à un Lion d'argent et vn chef cousu d'azur, chargé de trois étoiles d'argent ». Ces armes étaient celles de Florent Carton, sieur Dancourt, père du comédien, petit gentilhomme de Fontainebleau qui avait épousé « dame Louise de Londy ». Ces deux personnages, qui avaient abjuré la Réforme, existaient encore en 1680, lorsque Florent fils, épris des grâces de Thérèse Le Noir, fille du comédien La Thorillière, et n'ayant pu obtenir sa main, l'enleva pour l'épouser. Le scandale décida La Thorillière et sa femme à consentir à un mariage qui fut célébré à St-Merry le 15 avril 1680. Le marié avait 18 ans ½, étant né à Fontainebleau le 1er novembre 1661. La mariée avait 17 ans et trois mois. On dit que ce mariage ne fut pas étranger à la fin de La Thorillière qui mourut le 28 juillet suivant.

Dancourt avait fait ses études à Paris, chez les Jésuites. Au sortir de la philosophie, il étudia le droit et fut reçu avocat à 18 ans. Son mariage devait l'entraîner vers le théâtre. Après quelques essais en province (Lille 1683), il fut reçu à la Comédie le 24 février 1685, débuta le 11 mai suivant et y donna sa première pièce, le *Notaire obligeant*, le 8 juin.

De taille moyenne et bien prise, avant que l'âge ne lui eût donné de l'embonpoint, Dancourt avait les cheveux et les sourcils bruns, de beaux yeux, le visage agréable, la physionomie noble et spirituelle. Les rôles qu'il jouait le mieux étaient ceux du haut comique, les raisonneurs, les financiers, les manteaux.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Esope était un de ses meilleurs rôles. Dans la tragédie, il était froid et monotone. Aussi la jouait-il le moins souvent possible.

Mais Dancourt fut surtout connu comme auteur fécond, excellant à mettre en scène des notaires, des greffiers, des commissaires, des baillis, des procureurs. Dancourt dialoguait plaisamment; il saisissait à merveille l'anecdote du jour. Le *Chevalier à la Mode*, cinq actes en prose, octobre 1687, passa pour son chef-d'œuvre. On cite encore : la *Maison de Campagne*, un acte en prose, 27 août 1688 ; l'*Eté des Coquettes*, un acte en prose, 12 juillet 1690 : la *Parisienne*, un acte en prose, 13 juin 1691 ; les *Bourgeoises à la Mode*, cinq actes en prose, 15 nov. 1692 ; le *Tuteur*, un acte en prose, 13 juillet 1695 ; les *Vendanges de Suresnes*, un acte en prose, 15 oct. 1695 ; le *Moulin de Javelle*, un acte en prose, 7 juillet 1696 ; les *Vacances*, un acte en prose, 31 oct. 1696 ; le *Charivari*, un acte en prose, 19 sept. 1697 ; le *Retour des Officiers*, un acte en prose, 19 oct. 1697 ; les *Curieux de Compiègne*, un acte en prose, 4 oct. 1698 ; le *Mari retrouvé*, un acte en prose, 25 oct. 1698 ; la *Fête du Village* (jouée depuis 1724 sous le titre des *Bourgeoises de qualité*), trois actes en prose, 13 juillet 1700 ; les *Trois Cousines*, trois actes en prose, 18 oct. 1700 ; *Colin-Maillard*, un acte en prose, 28 oct. 1701 ; le *Galant Jardinier*, un acte en prose, 10 nov. 1704. Il existe plusieurs éditions du th. de Dancourt, dont la première édition de 1710 en huit volumes et un choix de ses meilleures pièces en quatre volumes in-12. On lui fit seulement le reproche d'emprunter quelquefois ses sujets à des comédies que de jeunes auteurs lui apportaient et qu'il rendait comme injouables, tandis qu'il les refaisait ensuite à sa manière.



DANCOURT, par Gabriel Gence (1704). — Musée de la Comédie française.

Dancourt, qui lisait parfaitement, était chargé des lectures des pièces nouvelles devant le comité ; parlant avec facilité, et même avec éloquence, ses camarades lui avaient déféré l'honneur de haranguer le public dans toutes les occasions particulières.

On cite toujours l'anecdote suivante : Dancourt attendait Louis XIV au sortir de la messe pour l'entretenir des affaires de la Comédie. Animé par la chaleur qu'il mettait dans son discours, et marchant à reculons, il se trouvait sur le bord d'un escalier qu'il ne voyait pas. Louis XIV le retint par le bras en lui disant : Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber. Puis, se retournant vers sa suite : Il faut avouer que cet homme parle bien! Honoré par ce monarque d'une bienveillance particulière, Dancourt était admis dans le cabinet du roi pour lui lire ses ouvrages avant la représentation. Ayant fait un voyage à Dunkerque pour y voir sa fille aînée, Mme Fontaine, il poussa jusqu'à Bruxelles pour faire sa cour à l'Electeur de Bavière. Ce prince le reçut fort bien, le retint un certain temps auprès de lui, et lui fit présent d'un diamant de mille pistoles. Dancourt composa par son ordre l'*Impromptu de Suresnes*. On trouvera d'autres anecdotes concernant Dancourt dans sa biographie par Lemazurier.

Acteur, Dancourt joua les caractères, les raisonneurs, les manteaux, les paysans. Par exception, il excellait dans *Alceste*.

Auteur, il traça des esquisses légères, des peintures de mœurs de la fin du XVIIme siècle et du commencement du XVIIIme. Sa verve était de bon aloi.

Il se retira du théâtre le 22 avril 1718, avec la pension de 1000 livres, s'occupa désormais du salut de son âme, traduisit les psaumes de David et mourut en son château de Courcelles-le-Roy (Loiret) le 6 décembre 1725. Il y fut inhumé dans la chapelle, dans un tombeau dont il avait lui-même dirigé la construction et qui, depuis longtemps, ne se voit plus. En 1687, Dancourt ne prenait encore que la qualité d'avocat au Parlement. Il fut ainsi qualifié dans le baptistaire d'un fils de Michel Baron (16 oct.). Il se qualifia « officier du Roy » le 10 décembre 1711 à l'enterrement d'Etienne Baron et le 22 février 1716 à celui de Catherine Biancolelli, femme de Pierre Le Noir de La Thorillière.

M. E. Campardon a publié un certain nombre de documents concernant Dancourt :

1692, 20 février. Plainte rendue par Dancourt contre un créancier insolent.

1692, 22 juillet. Dancourt accusé de séduction par une ancienne femme de chambre de Mlle Beauval.

1706, 30 novembre. Plainte rendue par Dan-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

court contre son camarade Etienne Baron qui l'avait insulté et avait voulu lui donner un coup d'épée.

1718, 31 janvier. Dancourt chasse à coups de poings un huissier priseur venu chez lui pour saisir ses meubles.

(Les Comédiens du Roi de la Troupe française).

Biographie : les frères Parfaict, t. xv, p. 51 et suiv., De Léris, *Dict. des Théâtres, Anecdotes dramatiques*, t. III. — Lemazurier, *Galerie historique.* — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires.* — *Notice sur Dancourt*, édit. Laplace de son th. choisi. — Notice par A.-F. Potron.

Bibliographie : Jal, *Dict. critique.* — Em. Campardon, les *Comédiens du Roi de la Troupe française.* — *La Comédie en France au XVIII^me siècle*, par C. Lenient, Hachette, 1888, t. I, p. 102 à 121.

Le mariage de Dancourt fut l'objet d'une thèse piquante et spirituelle présentée devant la Faculté des lettres par M. Jules Lemaître, 1883.

Ch. Barthélemy, la *Comédie de Dancourt*, in-12, 1882. — J. Lemaître, la *Comédie après Molière et le Th. de Dancourt*, in-8, 1882. — H. de Curzon, *Un mot pour le Th. de Dancourt*, Bull. de la Soc. du Th., n° 7, 1904.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 11,706.

1. En buste, de ³/₄ à droite, gravé par Alph. Boilly, d'ap. Devéria.

2. En buste, de ³/₄ à droite, dans un ovale, lith. par H. Grévedon.

Musée de la Comédie française (catalogue Monval) :

54. Buste marbre, h. 0^m80, signé : fait par J.-J. Foucou, sculpteur (1782). Image de pure fantaisie. Le plâtre est au musée de Versailles.

98. Peinture toile, h. 1^m12, l. 1^m45, par Gabriel Gence (1704). Ce portrait fut acheté 1000 fr. le 3 juin 1889, à la vente des tableaux, objets d'art, etc., provenant du château de Chenonceaux (n° 81 du catalogue). Il avait passé entre les mains de la fille aînée de Dancourt, puis de la fille de celle-ci qui avait épousé le fermier général Dupin de Chenonceaux. M^me Dupin transmit, avec le château, le portrait de son aïeul à son petit-neveu, M. de Villeneuve, de la succession duquel ils passèrent l'un et l'autre à M^me Pelouze.

C'est le seul portrait authentique de Dancourt; la gravure qui est en tête des *Œuvres choisies* (1784) était aussi de fantaisie. Une copie en a été faite en 1889 par M. Victor de Bornschlegel, pour être placée dans la salle à manger du château de Courcelles-le-Roy, près-Bonny-sur-Loire, où est mort Dancourt, et qui appartint au maréchal duc de Tarente, et plus tard (1897) à M^e P. Huillier, notaire à Paris. M. Monval le reproduisit pour la première fois dans son *Catalogue raisonné.*

DANCOURT, M^lle Thérèse, Marie, Jeanne Lenoir de La Thorillière. — Femme du précédent et fille du comédien La Thorillière, était née au Palais-Royal le 15 juillet 1663 et avait été tenue sur les fonts baptismaux le 8 août suivant à St-Eustache par Molière et M^lle Duparc. Nous avons vu plus haut comment elle fut enlevée par Dancourt qui l'épousa à St-Merry le 15 avril 1680. La tradition prétend qu'elle figura l'une des grâces dans le ballet *Psyché* (1671). M^lle Dancourt débuta à Fontainebleau le 8 novembre 1684 et à Paris, à la Comédie, en 1685. Elle fut reçue le 24 février, en même temps que son mari.

M^lle Dancourt tint pendant 35 ans l'emploi des amoureuses, joua d'original les rôles d'Araminte dans l'*Homme à bonnes Fortunes*, de Lucile de la *Coquette*, d'Angélique dans le *Joueur*, de Clarice dans le *Distrait*, de Criséis dans *Démocrite*, de Glycérie dans l'*Andrienne*. Lorsque ses deux filles parurent sur le théâtre, leur beauté n'éclipsa pas la sienne. Elle se retira le 19 avril 1720 avec la pension de 1000 livres et mourut le vendredi 11 mai 1725, à Paris.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique.* — E.-D. De Manne, la *Troupe de Molière.* — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires.*

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 11,707. En buste, de ³/₄ à gauche, gravé par Fr. Hillemacher, 1857.

DANCOURT, M^lle l'aînée, Marie, Anne, Armande Carton, dite *Manon.* — Femme de Guillaume Fontaine, fille des précédents, naquit en 1684 et parut pour la première fois dès l'année 1695 par un petit rôle d'enfant (Espagnolette dans la *Foire de Bezons*, comédie de son père). Elle avait des cheveux superbes, un visage d'une douceur charmante et dansait fort agréablement. Reçue le 13 janvier 1699, elle débuta en forme le 10 décembre suivant. Mais, toujours fort jolie personne, ce ne fut qu'une médiocre actrice. Elle épousa M. Fontaine, commissaire des guerres et contrôleur de marine, quitta le théâtre en mars 1702, habita quelque temps Dunkerque et mourut en 1745.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique.*

DANCOURT, M^lle cadette, Marie, Anne, Michelle Carton, dite *Mimi.* — Sœur de la précédente et femme de Samuel Boutinon Deshayes, gentilhomme, fils d'un lieutenant général d'artillerie et qui, lui-même, avait été employé dans cette arme. Mimi Dancourt naquit en 1685 et parut dans des rôles d'enfant dès 1695 (Chonchette dans la *Foire de Bezons*). Elle était très belle et ressemblait beaucoup à sa mère. A treize ans et demi, le 13 janvier 1699, elle fut reçue pour les rôles d'amoureuses comiques et de soubrettes. Ce fut dans ce dernier emploi qu'elle se fit une réputation, même après M^lle Beauval et à côté de M^lle Desmares. Elle débuta le 7 mars. Outre les rôles du réper-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

toire courant, elle joua ceux d'Ismène de *Démocrite*, Marotte dans les *Trois Cousines*, Zacharie dans *Athalie*, l'hôtesse dans le *Mariage fait et rompu*, Dorine dans l'*Impatient*, Lisette dans la *Belle-Mère*, Euphémie dans l'*Indiscret*, Thalie dans le prologue du *Pastor Fido*, rôles où elle se faisait remarquer par un organe pur, vibrant et mordant au besoin. En 1725, elle avait accepté le rôle de la mère dans l'*Indiscret* de Voltaire, mais elle semble avoir renoncé de jouer les caractères et prit sa retraite le 31 mars 1728, avec la pension de 1000 livres qu'elle conserva jusqu'à sa mort survenue à Paris le 21 mars 1780. Elle avait donc 95 ans.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*.

DANCOURT, H.-R. — Né à Paris en 1725, se trouvait à la Cour de Prusse en 1755, aux appointements de 1000 thalers. Il devait s'y trouver encore en 1759, puisqu'il lançait de cette ville la meilleure réponse connue à la lettre contre les spectacles : H.-R. Dancourt, *arlequin de Berlin, à J.-J. Rousseau, citoyen de Genève*. Arlequin de talent à Vienne (Autriche) et à Berlin, auteur de tragédies pour rire, de comédies, de divertissements, d'opéras-comiques, Dancourt débuta à la Comédie française le 20 juillet 1761 par Sosie d'*Amphytrion*, Crispin des *Folies amoureuses*, et ensuite dans Strabon de *Démocrite*, l'intimé des *Plaideurs*, Crispin du *Légataire universel*, etc. Il ne fut pas reçu. Comme auteur, il donna au Th. français les *Deux Amis*, comédie, trois actes en prose, 11 août 1762; on cite encore de lui le *Mariage par Capitulation*, 1 acte mêlé d'ariettes, 1764, *Esope à Cythère*, 1 acte. Th. italien 1766, *Diogène fabuliste*. En 1766, à Bordeaux où il était engagé, il donne encore *Scamandre*, divertissement pour la fête du maréchal de Richelieu, *Alt et Besta*, opéra-comique dont Gluck avait fait la musique.

Le 29 avril 1766, lorsque l'on donna à Bruxelles la *Rencontre imprévue* de Gluck, on accompagna cette pièce de la note suivante : « Sujet tiré d'un ancien opéra-comique intitulé les *Pélerins de la Mecque* et qui a été mis en l'état où il est maintenant par M. Dancourt qui, pour lors, était comédien de S. A. I. et R. à Vienne, etc. » D'où il faut conclure que la collaboration de Gluck et de Dancourt n'était pas nouvelle. En 1769, également à Bruxelles, il donna le *Combat nocturne*, opéra bouffe en un acte, musique de Le Petit.

DANCOURT, Mlle. — Débuta à Feydeau en 1792 dans l'*Amour Filial*. Sans doute la même, th. Montansier-Variétés 1799, demeurant rue Neuve-Egalité, près celle Claude, n° 689.

DANCOURT, Mme. — Duègne, Bruges 1822, Dijon 1825, Isère 1826-27, Pau 1828, Sens 1829-30, Niort 1833-34.

DANCOURT, Jules d'Anglars dit. — Elève de Ricourt, débuta à l'Odéon vers 1860. Ses débuts ne furent pas heureux. Il joua à la Galté dans les *Trente-deux duels de Jean Gigon*, puis devint directeur du th. d'Orléans (1862). Organe vibrant, jeu plein de chaleur.

DANDOR, Mlle. — Deuxième accessit de comédie 1880 et premier 1881.

DANDREL, Mlle Elisabeth. — Jeune première, Arras 1828.

DANDUREAU, Jean, Jacques. — Odéon 1842. Vivait en 1848.

DANEQUIN. — Porte-St-Martin 1893.

DANGER, Mme Adèle, Marie Deschamps. — St-Pétersbourg 1878-82.

DANGEVEAU, Mme. — Th. de Lyon 1792.

DANGEVILLE, Charles, Claude Botot dit. — Les uns le font naître à Paris le 18 mars 1665 et les autres, s'appuyant sur la déclaration qu'il fit le jour de son mariage, vers 1669. Mais ne se rajeunissait-il pas à dessein de quatre ans, ainsi que sa femme de trois? Il était fils de Jean Botot, ancien procureur au Châtelet et de Charlotte Chantoiseau, de la paroisse St-Eustache. De ses deux frères, Jean mourut inconnu, procureur, peut-être, comme son père, et Antoine-François fut pendant 47 ans danseur à l'Opéra sous le nom de Dangeville. Ce dernier avait épousé Catherine Desmares.

Ch.-Claude Dangeville était attaché en 1697 comme danseur à la Comédie française — son nom figure dans le divertissement le *Retour des Officiers* — mais il aspirait au titre de comédien. Il débuta le 10 juillet par le rôle de Ladislas de *Wenceslas* et fut reçu sociétaire la même année. Le 9 septembre, il épousait à St-Sulpice Marie-Hortense Racot, comédienne sous le nom de *Grandval* et sœur du comédien de ce nom.

Le genre de son talent ne le portant pas au tragique, il se proposa de doubler Beauval, auquel il succéda. Il jouait dans la perfection les rôles de niais, surtout celui de Thomas Diafoirus, ainsi que Chicaneau des *Plaideurs*, le maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme*, etc.

Dangeville, avec le temps, devint le doyen de la Comédie. On le considérait comme un fort honnête homme. Il se retira le dimanche 3 avril 1740, avec la pension de mille livres qu'il conserva jusqu'à sa mort survenue le 18 janvier 1743. Mais c'est par erreur que Lemazurier dit qu'il n'eût point d'enfants de son mariage avec Mlle Grandval, puisque Jal découvrit une fille et quatre garçons :

1° 7 décembre 1703. Elisabeth-Anne, qui eut pour parrain et marraine le maréchal de Noailles et Mme Elisabeth de Lorraine.

2° 4 février 1707. Charles-Daniel. Dans le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

baptistaire de cet enfant, Botot Dangeville est qualifié « Officier du Roy à la fruiterie ».

3° 9 février 1708. Hyacinthe.

4° 8 avril 1710. Philippe-Charles. Le père est qualifié « Officier du Roy dans les menus ».

5° 3 juin 1712. François.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — G. Monval, *Liste alphabétique des Sociétaires*.

Bibliographie : Jal, *Dict. critique*.

DANGEVILLE, M^lle^ Marie, Hortense Racot, dite *de Grandval*. — Femme de Ch.-Cl. Botot, sœur de Grandval père, était fille de Daniel Racot, bourgeois de Paris, conseiller du roi et syndic général des ventes de l'Hôtel-de-Ville. Elle était née en janvier 1676 — et non 1682 — bien qu'elle ne se donnât que 23 ans lors de son mariage avec Dangeville le 9 septembre 1702. Plus belle qu'intelligente, nonchalante, distinguée, elle avait pour elle le charme de l'organe. Elle débuta le 3 mai 1700 dans l'emploi des amoureuses et des princesses tragiques et fut reçue le 7 octobre suivant. Voici la teneur de son ordre de réception :

« La demoiselle Hortense Grandval, n'ayant esté admise dans la troupe des comédiens du roy que pour une année et jusqu'à ce qu'il plût à Monseigneur le Dauphin de la voir jouer et agréer, Monseigneur l'ayant veue et agréée, il est ordonné aux comédiens du roy de la recevoir pour toujours, aux charges, clauses et conditions portées par le premier ordre qu'ils ont reçeu ».

Fait à Fontainebleau le 7 octobre 1700.

Signé : Charles DE LA TRÉMOUILLE.

(*Arch. nat.* O'2984).

Elle fut acceptée dans les deux genres, tragique et comique, et doubla M^lle^ Duclos et M^lle^ Desmares. Au moment de son mariage, elle s'engagea par contrat, conjointement avec son époux, à servir une rente viagère de 800 livres à Daniel Racot de Grandval et à Marguerite Poirier, sa femme, ses père et mère, pension qui devait être réduite à 500 livres en faveur du survivant (*Arch. nat.* Y 276).

Plus tard, « la belle Hortense », comme on l'appelait, adopta l'emploi des caractères et y réussit. Elle joua d'original les rôles de Ténésis dans la *Sémiramis* de Crébillon (1717), Lucile dans l'*Ecole des Amants* (1718), Salomé dans *Mariamne*, Clarice dans le *Babillard*, M^me^ Fiorelli dans le *Talisman*, et le seul fait de lui avoir confié le rôle de Vénus dans le prologue du *Pastor Fido* (1726) nous prouve qu'elle avait encore conservé sa beauté à cinquante ans. Très fière, fort enviée, généreuse et cœur charitable, telle fut cette actrice qui, après une carrière de 39 ans, prit sa retraite le 20 mai 1739, avec une pension de 1000 livres dont elle profita trente ans encore. Elle mourut à Paris le 4 juillet 1769, à 93 ans.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — G. Monval, *Liste alphabétique des Sociétaires*.

Bibliographie : Campardon, les *Comédiens du Roi de la Troupe française*.

DANGEVILLE, M^lle^, mère (ou cadette), Anne, *Catherine*, Desmares cadette dite. — Femme d'Antoine-François Botot-Dangeville, danseur de l'Opéra, sœur cadette de M^lle^ A.-C. Desmares. Née vers 1685, cette actrice débuta à la Comédie française le 23 décembre 1707, par le rôle de Pauline dans *Polyeucte*. Elle fut reçue le 28 février 1708 et se retira le 21 décembre 1712, avec la pension de 1000 livres qu'on lui servit pendant soixante ans, jusqu'au jour de son décès survenu le 1^er^ juillet 1772. Son unique mérite fut d'avoir été sœur de M^lle^ Desmares et mère de la célèbre M^lle^ Dangeville. On la désigna aussi au théâtre sous le nom de « M^me^ Antoine ». Quant à sa vie privée, elle fut constamment victime des brutalités de son mari, comme nous en avons le triste témoignage dans la plainte qu'elle porta le 16 novembre 1725, devant le commissaire, au Châtelet (*Arch. nat.* Y 11,555).

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — G. Monval, *Liste alphabétique des Sociétaires*.

Bibliographie : Campardon, les *Comédiens du Roi de la Troupe française*.

DANGEVILLE cadet, Charles, Etienne Botot dit. — Neveu de Claude-Charles, fils d'A.-F. Botot-Dangeville, le danseur, et de A.-C. Desmares. Naquit à Paris vers 1710. Il débuta à la Comédie française le 17 avril 1730, par le rôle de Polyeucte et par celui du marquis de Polinville dans le *Français à Londres*. Il fut reçu le 5 juin suivant, malgré son insuffisance et grâce à son nom, pour les emplois de niais et de confident tragique. A la retraite de son oncle, il hérita d'une partie de ses rôles. Toutefois, uniquement soutenu par sa sœur, il devint impossible sans elle et prit le parti de se retirer en même temps qu'elle, le 29 mars 1763. On affirme cependant que, d'abord sifflé, il avait fini par se perfectionner sur le tard. Il fut gratifié d'une pension de 1500 livres et mourut le 13 février 1787. Lors de sa retraite, l'on avait fait sur lui le quatrain suivant :

Si, pour un rôle d'imbécille,
Il faut avoir beaucoup d'esprit,
Personne n'a, sans contredit,
Autant d'esprit que Dangeville.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — G. Monval, *Liste alphabétique des Sociétaires*.

DANGEVILLE, M^lle^, la jeune — et la plus célèbre — Marie-Anne Botot dite, M^lle^. — Fille de Anne-Catherine, sœur de Ch.-Etienne, filleule de M^lle^ Duclos, naquit à Paris le 29 décembre 1714, rue Fontaine-St-Germain. Enfant

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de la balle, la petite Anne Dangeville monta sur les planches dès l'âge le plus tendre. A trois ans, elle figurait dans les ballets, et à huit, le 27 avril 1722, elle jouait le rôle de la Jeunesse dans l'*Inconnu*. Son père lui apprenait la danse, sa mère, son oncle, sa tante, la tragédie et la comédie. Sa tante surtout, la célèbre Desmares, qui en fit une soubrette digne de la surpasser.

Le 30 janvier 1730, elle débuta dans le rôle de Lisette du *Médisant*. Elle a quinze ans et un mois, et le 11 mars elle est reçue et admise à partager l'emploi de soubrette avec Mlle Quinault la cadette.

« Si Mlle Dangeville continue comme elle a commencé, consigne la *Lettre du Souffleur* (d'Aigueberre), Paris sans doute voudra toujours la voir dans les rôles de soubrette. Il y a quelque chose d'imparfait dans son jeu, mais on y découvre une finesse, une délicatesse que nous n'avons vues que dans Mlle Desmares ».

Dans la tragédie, Mlle Dangeville avait abordé le rôle d'Hermione, et Voltaire l'avait remarquée. Son jeu et sa diction atteignaient presque la perfection. Voltaire lui confia le rôle de Tullie pour son *Brutus*. Elle refusa d'abord. Le poète insista, la fit travailler. *Brutus* réussit à demi (11 décembre 1730), mais la tragédienne parut insuffisante. Voltaire lui envoya ce madrigal :

Que le public veuille ou non veuille,
De tous les charmes qu'il accueille,
Les tiens sont les plus ravissants.
Mais tu n'as encore que la feuille
Des fruits que promet ton printemps.
O ma Tullie ! Avant le temps
Garde-toi bien qu'on ne te cueille.



Buste en marbre de Mlle DANGEVILLE, par J.-B. Le Moyne
Musée de la Comédie française

Mlle Dangeville ne dut jouer *Brutus* que deux ou trois fois. La distribution que donne le *Mercure* de décembre 1730 ne mentionne pas son nom. Elle avait renoncé pour toujours à la tragédie, avec raison. Son tempérament ne se prêtait pas aux rôles tragiques. On la regretta cependant :

Mais quelle erreur vient vous livrer
Tout entière à Thalie
Pour n'avoir pu faire admirer
Les défauts de Tullie ?
Quiconque juge sainement
Vous a rendu justice :
C'était le rôle seulement
Qui manquait à l'actrice.

Saisissant avec une merveilleuse aptitude les caractères les plus contrastants, Mlle Dangeville jouait avec une égale supériorité Colette des *Trois Cousines*, la baronne d'Olban de *Nanine*, Mme Orgon dans le *Complaisant*, Martine des *Femmes savantes*, la comtesse des *Mœurs du Temps*, Angélique dans la *Fausse Agnès*.

Douée d'une physionomie charmante et fine, de traits réguliers, vifs et pleins d'expression, d'une taille svelte et gracieuse, Mlle Dangeville offrait dans sa personne l'ensemble le plus flatteur. Garrick disait d'elle « qu'elle avait le vrai génie de son art et qu'elle y joignait tout ce que l'esprit et le goût peuvent ajouter au génie ». Voltaire lui-même, oubliant ses anciens griefs, déclarait dans un discours « qu'elle renfermait en elle de quoi faire la réputation de cinq ou six actrices ». Ajoutez à cela que la femme était d'un caractère très doux et d'humeur conciliante, ne se mêlant jamais à aucune intrigue.

N'est-ce pas elle qui avait inspiré à Dorat les vers suivants :

Il me semble la voir, l'œil brillant de gaîté
Parler, agir, marcher avec légèreté ;
Piquante sans apprêt et vive sans grimace,
A chaque mouvement découvrir une grâce,
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit,
Nuancer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'art naturel et parer la nature.

Mlle Dangeville créa notamment le rôle de Lisette dans le *Complaisant* (1732) et dans les *Dehors trompeurs* (1739) ; celui de l'Amour dans *Deucalion et Pyrrha* (1741) ; de Gnidie dans *Zénéide* et de l'Amour dans les *Grâces* (1744) ; de Finette dans le *Dissipateur* (1755) ; de la comtesse dans les *Mœurs du Temps* (1760) ; de Marton dans *Heureusement!* (1762) et de la marquise de Floricourt dans l'*Anglais à Bordeaux* (14 mars 1763).

L'auteur des *Essais sur Paris* écrivait quelques années après la retraite de l'actrice : « Ce qui achève de caractériser la personne de génie dans Mlle Dangeville, c'est qu'elle est simple, vraie, modeste, timide même, n'ayant jamais le ton orgueilleux du talent, mais toujours celui d'une personne bien élevée, ignorant d'ailleurs toute cabale ». M. E.-D. De Manne, qui a dressé la liste des rôles créés par cette artiste, en mentionne 53 *(Troupe de Voltaire)* dont quelques-uns travestis, genre dans lequel elle excellait.

Après avoir passé plus de trente ans au théâtre, Mlle Dangeville, en pleine possession de ses moyens, songea à se retirer dans l'habitation modeste qu'elle possédait à Vaugirard. Jouissant d'une pension de 1500 livres, faite par la Comédie, d'un chiffre égal sur la cassette

EFERUS - Recherches & Classification numériques

particulière du roi, pension qui fut successivement élevée en 1773 et 1776 à 3500 livres, elle y vécut heureuse. Sa retraite avait eu lieu le 29 mars 1763 et elle ne reparut que trois mois après, pour quelques représentations seulement, dans la pièce de Favart, l'*Anglais à Bordeaux*, qu'elle venait de créer. Cette pièce avait été reprise à l'occasion du rétablissement de la paix. On avait eu soin de faire précéder cette rentrée de ces mots : « Messieurs, la santé de Mlle Dangeville ne lui a pas permis de suivre plus longtemps la carrière théâtrale ; mais elle y reparaît avec transport dès qu'il s'agit de prendre part à la joie publique. C'est un tribut que Mlle Dangeville paie au bonheur général et à la reconnaissance qu'elle conserve des bontés dont vous l'avez honorée ». Son succès fut triomphal encore douze fois. La dernière représentation produisit une recette de 3558 livres.

On lit dans les *Maisons de Paris*, par Lefeuve, que Mlle Dangeville était propriétaire dans la rue Servandoni (ancienne rue des Fossoyeurs), d'une maison sise entre celles du comte de Breteuil et de la famille Godonèche ; cette maison faisait l'angle de la rue de Vaugirard. Bourdelin, docteur en médecine, l'avait vendue, en 1740, à la famille Botot. Elle portait en 1877 le nº 26, mais ce n'était là qu'une de ses maisons.

Jal est plus explicite : un acte du 11 août 1792 nous apprend, en effet, que Mlle Dangeville était co-propriétaire d'une grande maison située rue de Vaugirard et que l'autre propriétaire avait été feu Reynauld, César, Louis de Choiseul-Praslin, maréchal de camp, chevalier de St-Louis, ambassadeur de France auprès de LL. MM. siciliennes. Mlle Dangeville avait l'usufruit de cette propriété et ses droits furent rachetés par les héritiers de Praslin moyennant 2000 livres de rente viagère.

Enfin elle avait aussi une part dans une autre maison sise rue des Fossoyeurs, celle dont nous parlions plus haut, avec quatre Botot. Elle vendit cette propriété le 6 février 1793 à Mathieu Laurent, libraire, rue de la Harpe, 18. Elle demeurait alors rue de Bourgogne.

C'est donc, selon toute vraisemblance, dans la grande maison de la rue de Vaugirard que ses camarades allèrent lui donner un signe bien évident de leur amitié et de leur estime, en célébrant sa fête chez elle le 15 août 1773 et en lui offrant, dans son jardin, une représentation de la *Partie de Chasse d'Henri IV*, pièce reçue, mais dont Louis XV avait défendu la représentation en public. Les rôles étaient tenus par Brizard, Dauberval, Desessarts, Dalainval, Ponteuil, Molé, Feulie, Mmes Drouin, Hus et Fanier. Le *Mercure* rendit compte de cette fête qui attira tout ce que Paris renfermait d'illustre. Au nombre des familiers de la maison comptait en première ligne le duc de Praslin. On trouve dans les *Mémoires de Fleury*, t. I, un joli portrait de Mlle Dangeville à cette époque.

Vingt et un an plus tard, Molé, membre du Lycée des Arts, y prononça le 20 fructidor an II (6 septembre 1794) l'éloge de Mlle Dangeville. Ce discours est imprimé dans les nos 48 et 49 du *Journal des Théâtres* de Duchosal, 13 et 14 vendémiaire, an III. On y apprend que l'artiste avait recueilli une petite-fille du grand Baron, tombée dans la misère, et que son camarade Armand avait appliqué à l'artiste le titre d'une comédie de Destouches : la *Force du Naturel*. Dans cette même séance à laquelle assistait Mlle Dangeville, octogénaire, Molé offrit 200 exemplaires de son ouvrage et le buste de la plus grande soubrette du XVIIIme siècle fut couronné par Mlle Joly. Telle que Voltaire, elle avait assisté à son apothéose. Elle mourut à Paris le 29 février 1796. Le *Journal de Paris* du 23 floréal, an V, contient la nomenclature des objets vendus après son décès. Ils se composent principalement d'une riche collection de diamants et de pierres précieuses, en partie dons du duc de Praslin.

M. Campardon a publié les documents suivants :

1741, 17 janvier. Plainte rendue par Mlle Dangeville contre une marchande à la toilette qui avait perdu un très bel éventail qu'elle lui avait confié pour le vendre.

1753, 2 novembre. Vol commis chez Mlle Dangeville.

1780, 1er juin. Le roi accorde une pension de 1680 livres à Mlle Dangeville.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — E.-D. De Manne, *Troupe de Voltaire*. — G. Monval, *Liste alphabétique des Sociétaires*. — Ch. Gueullette, *Acteurs et Actrices du temps passé*.

Bibliographie : Œuvres de Dorat. — Mémoires de Collé. — *Annales dramat.*, t. III, p. 139. — *Mémoires de Fleury*, t. I, p. 148-149. — Jal, *Dict. critique*. — Campardon, les *Comédiens du Roi de la Troupe française*. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les Comédiens*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 11,738.

1. En buste, de ¾ à droite, gravé par F. Hillemacher, 1859.

2. En buste, de ¾ à gauche, dans un médaillon ovale, gravé par J.-B. Michel, d'après Pougin de St-Aubin.

Musée de la Comédie, nº 178. (Thalie) buste marbre, h. 0m72, par J.-B. Le Moyne, don de Mlle Devienne, a été photographié par Franck (l'*Art théâtral*, de Samson, 1863, t. I, p. 15).

Un buste de Mlle Dangeville fut exposé au Salon de 1771 (nº 276) et un buste par Monod valut au sculpteur des vers que l'on peut lire au *Mercure de France*, déc. 1769, p. 188.

255. Portrait présumé en pélerine. Pastel h. 0,65, l. 0,50, par Vigée père. Désigné comme Colette des *Trois Cousines*, de Dancourt.

383. En pélerine. Statuette, h. 0,35.

DANGEVILLE, Fr. Botot de Montfleury. — Frère cadet de la précédente, avait débuté au

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Th. français le 19 avril 1741 par le rôle d'Hippolyte de *Phèdre*. Après un séjour d'un an, il s'était retiré (30 mai 1742) sans avoir été reçu. Il parcourut la province, fit partie de la troupe de l'Electeur Palatin et mourut à Mannheim le 6 février 1754.

DANGEVILLE, Et. de Champmêlé. — Troupe de l'Electeur Palatin vers 1750-56, Maëstricht 1764.

DANGEVILLE père. — Acteur de tragédie et de comédie, Anvers 1793. En l'an VIII, un Dangeville « excellent comédien » est à Angers avec sa femme qui jouait les soubrettes.

DANGEVILLE. — Troisième rôle, Amsterdam 1827.

DANGEVILLE, Mlle Henriette. — Bruxelles 1889.

DANGIS, Mme, née Moigard. — Première duègne, Gand 1821, Nantes 1825, Nancy 1828, Marseille 1829-30. Une dame *Dangis* est à Toulouse 1851. V. aussi Dengis.

DANGLADE, Hedde, Joseph, Edouard. — Gaîté 1839, Porte-St-Martin 1841, Vaudeville 1848, Paris 1852 et années suivantes. En 1859, Danglade, âgé de 52 ans, avec 32 ans de th., domicilié 26, rue Montholon, obtint une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Tours 1860-70, Blois 1871.

DANGLADE, Auguste Schneegans dit. — Strasbourg 1869, Le Hâvre 1870, Genève 1872-73, Nancy 1874-75, St-Etienne 1876, Amiens 1877, Alger 1878, Besançon 1879, Genève 1880, Amiens 1881, Liège 1882, Angers 1883, La Haye 1884, Alger 1885, Verviers 1886, Anvers 1887, Gand 1888-90, Toulouse 1891, Toulon 1892, Genève 1893-94. Officier d'académie. Professeur de diction à l'Université de Genève, 1898. Habitait Genève en 1903.

DANGLADE, Mme Augustine Schneegans. — La Haye 1883-84, Alger 1885, Verviers 1886, Amiens 1887, Gand 1888-90, Toulouse 1891, Toulon 1892, Genève 1893. Habitait Genève en 1903.

DANGLARS, Mme. — Ambigu comique 1886.

DANGLEMARE, Mme. — V. Daiglemare.

DANGON, Victor. — Reims 1874-75, Tournay 1875-77, Nantes 1878, Paris 1879.

DANGREMONT. — Jeune premier, Bruxelles 1816, Gymnase 1822, Gand 1825. Un *Dangremont* est premier comique à Lille 1840.

DANGREMONT, Mme. — Soubrette, Aix 1852.

DANGUIN, Joseph, Bernard. — Deuxième amoureux, Strasbourg 1826, Sens 1829, th. des Célestins, Lyon, 1833-34, père noble 1835, Gaîté 1837, Ambigu 1837, premier rôle marqué, Lyon (th. du Gymnase) 1840, directeur à Reims 1845-49. « Habile directeur, lisons-nous dans le *Théâtre à Reims*, et bon acteur. A rempli tous ses engagements, nonobstant les évènements de 1848. Une subvention de 2500 fr. lui a été accordée par la ville. A quitté Reims pour prendre un intérêt dans la direction du th. de Lyon ». Danguin se retira, en effet, à Lyon, où il vécut. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1859.

DANGUIN, Mme Jeanne, née Guillot. — Jeune première, Strasbourg 1826-27, Sens 1829, th. des Célestins, Lyon, 1833-34, Ambigu 1835 et th. du Gymnase (Lyon), premier rôle Anvers 1841, Reims 1848, Lyon 1849-65.

DANGUIN, Médéric. — Plus connu comme directeur. Lyon 1863-83. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

DANGUIN, Mme Médéric. — Lyon 1863-83.

DANHIEUX, Jean. — Rouen 1886-91.

DANIEL, Mlle Désirée. — Th. Comte 1829-30.

DANIEL. — Troisième rôle, Constantine 1851.

DANIEL, Mme. — Folies dramatiques 1848.

DANIEL, Mme Emma, Nelly. — Douai 1880-81, Paris 1882. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1883.

DANIEL, Mlle. — Actrice. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 11,742. En pied, de face, cost. de th., lith. anon.

DANILO, Mlle. — Débuta à la Comédie française le 17 juillet 1752 par *Phèdre*, le 22 par Hermione dans *Andromaque*, le 26 par Zénobie de *Rhadamiste*, le 27, Constance dans le *Préjuge à la Mode*, le 3 août Célimène dans le *Misanthrope*, le 5 Cidalise dans l'*Eté des Coquettes*, le 10 *Mélanide*, et Hortense dans le *Florentin*.

DANIS, André. — Châlon-s-Saône 1874, Calais 1875-77, Granville 1878, Narbonne 1879, St-Remy 1880, Estayel 1881, Pézenas 1882, Annonay 1883, Uzès 1884, Brest 1885, Ajaccio 1886, Paris 1887, Mostaganem 1888, Istres 1889. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890.

DANIS, Mme Marie, Caroline, A.-E. Bérenger. — Mêmes étapes que ci-dessus depuis 1880. Elle mourut trois mois jour pour jour après son mari, laissant trois orphelins.

DANISIS. — Deuxième rôle et jeune premier Gand 1779.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DANISSAN, Mme. — Débuta à l'Odéon le 18 juillet 1811 par le rôle de Mme Dolban dans le *Volage*.

DANIZI. — Débuta le 11 août 1757, à la Comédie française, par le rôle de Valère de *Tartufe*.

DANJOU, Augustin, Edmond Cappe. — San-Francisco 1866, Porte-St-Martin 1870, Châtelet 1872-74, Porte-St-Martin 1875-80, Paris 1881-84, Bruxelles 1885, Paris 1886-93, Lille 1894, Paris 1895-96. En 1896, Danjou bénéficia de la pension de 500 fr. fondée par M. Ritt. L'année suivante, âgé de 68 ans, avec 43 ans de th., il obtint, en remplacement, celle de 500 fr. de la Société des artistes. En 1903, M. Danjou habitait Paris et jouait encore quelquefois en tournées. Il était le doyen des artistes en activité.

DANJOU, Mme Clémence Cappe, née Martin. — Connue aussi sous le nom de Mme *Faron-Dusaule*. Sous le nom de Mme Dusaule : Florence 1849, Madrid 1852, Aix 1853, Turin 1854, Rouen 1855-56, Rochefort 1857, Calais 1858, Amsterdam 1859, Le Mans 1860-61, Montréal 1862, Les Antilles 1863-65, Paris 1867-68, Béziers 1869, Auch 1870-72, Paris 1873-78. En 1879, elle prend le nom de Mme *Cappe-Danjou* et se fixe à Paris. En 1883, âgée de 60 ans, avec 43 ans de th., elle obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1885.

DANRÉ, la petite Louise. — Variétés 1892.



Blanche DANTIGNY, d'après Martial (1870)

DANSERAY. — V. Danceray.

DANTERNY, Jules, Pierre Deliège dit. Variétés 1837, 1849-55, Constantinople 1856-57. J. Arago disait de lui en 1852 : « De la verdeur, de l'entrain, une fougue toute méridionale et une excellente façon de phraser le couplet ».

DANTEUIL, Mme. — Des th. de Bruxelles et d'Amsterdam, donna cinq représentations à Lille du 16 au 24 mai 1814, comédie. Est-ce la même qu'il faut reconnaître dans Mme Danteuil ou Dantheuil, âgée de 68 ans en 1852 et ayant obtenu dès 1846 une pension de 150 fr. de la Société des artistes? V. aussi Dauteuil.

DANTHAIS, Mme. — Jeune première en tous genres, Gand 1791.

DANTHAUT, Edouard, Louis. — Lisbonne 1876-86, Toulouse 1887-90. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1891.

DANTIGNY ou d'Antigny, Marie, Ernestine Antigny, dite *Blanche*. — On a beaucoup discuté sur l'origine de cette actrice. Un correspondant de l'*Intermédiaire des Chercheurs* (XLII, 783) déclare qu'elle venait de Tournon-St-Martin, Indre, que son nom était *Antigny* et qu'il existe encore dans ce pays plusieurs de ses parents. Un autre (XLII, 783) nous dit qu'elle était d'Antigny, canton de la Châtaigneraie, Vendée, et que son vrai nom était Blanche Vincent. Paul Baudry qui avait peint Blanche d'Antigny en Madeleine (musée de Nantes) était de ce dernier avis : « Elle est Vendéenne, comme moi », disait-il. Et, néanmoins, une enquête faite à Antigny ne fit rien découvrir. Le nom de Blanche Vincent ne figure pas sur les registres. C'est alors que M. Marcel Baudoin eut l'idée de rechercher l'acte de décès qu'il trouva à la mairie du VIIIme :

«Du vingt-huit juin mil huit-cent soixante quatorze, à deux heures et demie du soir, acte de décès de Marie-Ernestine Antigny, artiste dramatique, âgée de trente-deux ans, née à Martizay (Indre), décédée à Paris en son domicile, boulevard Haussmann, nº 93 (? le second chiffre est écrasé), hier à onze heures et demie du soir, célibataire ; fille de Jean Antigny, menuisier, demeurant à Nogent-sur-Marne (Seine) et de Florine Guillemain, son épouse, décédée, etc. »

Grande, belle fille, bien découplée, point sotte, mais douée d'autant d'aplomb que de belle humeur, telle apparut vers la fin du second Empire Blanche d'Antigny, avec ses cheveux d'or et sa bouche sensuelle. Richesse de formes et de couleur, air superbe, gaîté constante et folle. « La muse des joies faciles », a dit un chroniqueur.

Blanche d'Antigny que le besoin de se produire, plus que la vocation, devait pousser vers le théâtre, trouva une voie inespérée avec les bouffonneries abracadabrantes d'Hervé aux Folies dramatiques, 1868-69. Elle fut l'ingénue (!) excentrique de *Chilpéric* et du *Petit Faust*. Ce fut aussi le comble de sa renommée. Engagée momentanément au Palais-Royal, elle passa presque inaperçue comme actrice : *Photographies dramatiques* (19 mars 1869), *On demande des Ingénues* (21 août), sans oublier une reprise des *Mémoires*.

Louise France, dans les *Ephémères m'as-tu vu*, a écrit quelques pages vraiment vécues (pages 126 et suivantes) sur les amours de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Blanche d'Antigny avec Luce, un jeune artiste qui mourut d'une phtisie galopante entre ses bras, ainsi que sur son arrivée en Egypte, quelque temps après la guerre. On l'y voit suivie d'une amie, une grosse femme qui la suit partout, de sa femme de chambre, fille de cette dernière, et de son cocher, sans voitures et sans chevaux, un beau gars de quarante ans qui vivait admirablement à ses frais. Elle devait vingt mille francs à la femme de chambre et trente-cinq mille au cocher! Ce manque absolu d'ordre devait être fatal à la malheureuse fille. Malgré la générosité du khédive, elle revint en France, traquée par les huissiers. Tout ce qu'elle possédait encore fut... égaré ou perdu en route. Une amie la recueillit et elle mourut d'une phtisie galopante ; huit jours après, le cocher, à son tour. Son père, le menuisier de Nogent-sur-Marne, partit pour l'Amérique avec 10,000 fr. donnés par la femme de chambre, et celle-ci se maria pourvue d'une riche dot.

Blanche d'Antigny avait donc quitté l'Egypte le 2 mai pour venir mourir à Paris le 27 juin 1874. Les funérailles eurent lieu le 29. Elle fut enterrée au Père-Lachaise, concession 851 (au nom de Mlle Caroline Le Tellier). Sa tombe est une chapelle gothique, sans nom, 36me division, à la hauteur de l'intersection du chemin de la guérite.

Bibliographie : Ch. Diguet, les *Jolies Femmes de Paris*. — Louise France, les *Ephémères m'as-tu vu*. — *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (1er sem. 1901).

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 1347.

1. En buste, de profil à droite, imp. Bertauts. Sur cette planche se trouvent les portraits d'Hervé et de Milher.

2. A mi-corps, de profil à droite, par Martial, imp. Cadart et Luce (1870).

3. En buste, de ¾ à droite, dans une bordure ovale, lith. par Georges St-L. (1870).

L'*Eclipse*, 8 nov. 1868, n° 42, en médaillon.

DANTIN. — Th. Déjazet 1879.

DANTOIR, Louis, dit *Désiré*. — Né à Dié (Drôme) vers 1775. Ancien officier de santé. Th. de Reims an VII. Venait de Marseille.

DANTREMONT, Mme. — Deuxième amoureuse, Nantes 1830.

DANY, Mme Marie. — Ambigu 1874-75, Rio 1876-78, Bouffes du Nord 1879-81, Paris 1882-1883.

DANY, Mme Mélanie Borès. — Tournay 1891-92, Toulouse 1893, Verdun 1894-95, prend le nom de *Francotte*, Tours 1896-98, Paris 1899, Bouffes parisiens 1900-01.

DANZAS, Mme. — Odéon 1894-95.

DANZELLY, Mlle. — Vaudeville 1810.

DAPREVAL, Alphonse. — Montpellier 1827, Nîmes 1828, Brest 1835, Gand 1841, mort en 1845.

DARANCOURT. — Plutôt chanteur que comédien, sociétaire du th. Feydeau avant 1814, débuta aux Variétés le 24 avril 1829 par le rôle de Maître Adam dans les *Chevilles de Maître Adam*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 11,774, en pied, de face, cost. de th., lith. par A.-D. Hache, 1824.

DARAY, Mme. — Débuta à l'Odéon en 1842 (12 mars).

DARBAY. — Utilités, Bruxelles 1852.

DARBEL. — Belleville 1835.

DARBEL, Mme. — Ecole lyrique et th. du Luxembourg 1852.

DARBELLI, Mlle Marguerite. — Montpellier 1891-97.

DARBOIS. — Financier, Troyes 1833-34.

DARBOVILLE. — Lyon 1784, régisseur à Angers pour le compte de Mlle Montansier 1785, Toulouse 1794.

DARBOVILLE, Mme. — Lyon 1781.

DARBOVILLE, Jules, Etienne, Jean Clerget dit. — Né à Marseille le 6 décembre 1781, selon Delhasse, plutôt chanteur d'opéra-comique que comédien, fils d'artistes, fit la campagne d'Egypte comme aspirant de marine, quitta l'état militaire en 1804, parut à Feydeau en 1811 et débuta à Lyon vers 1812-13, où il obtint un succès énorme. On le comparait à Elleviou. Jeu plein de vivacité et de naturel, voix souple, mélodieuse, mais peu étendue. Eloigné de Lyon pour ses idées politiques, il débuta par ordre à l'Opéra-comique, mais, au moment d'être reçu, il fut encore jugé trop peu royaliste pour l'époque. Il se réfugia à Bruxelles où il tint la première place pendant cinq ans. Th. du Parc 1821, Anvers 1822, Opéra-comique 1824 ; une maladie du larynx le força alors à prendre l'emploi des premiers comiques. Toulon 1828, Marseille 1833-35, Versailles 1835, 1837, Marseille 1840. Mourut à Marseille le 22 septembre 1842. En ce qui concerne Toulon et Versailles, il est facile de le confondre avec son fils.

Bibliographie : Harel, *Dict. th.*, 1825.

DARBOVILLE, Mme. — Femme du précédent, née le 12 sept. 1799, selon Delhasse ; seconde soubrette à Bruxelles 1818-22.

DARBOVILLE, Edmond, fils. — Débuta au

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Palais-Royal le 25 janvier 1837, dans l'*Aumônier du Régiment*. Nous avons relevé en 1827 la présence d'un premier amoureux de ce nom à Montpellier.

DARCELLE, Mlle, Augustine Chaudez. — Folies dramatiques 1887, Nouveautés 1887-89.

DARCEMONT, Mme Emilie, Rosa. — Moscou 1843-44, 1848-49, Paris 1852, Lisbonne 1853, Nîmes 1854-55, Lyon 1858-59, Hombourg 1860-61, Folies dram. 1862-68.

DARCEMONT, Mme Madeleine. — Lisbonne 1853, Nîmes 1854-55, Bruxelles 1858, Hombourg 1859-61, Paris 1862-99. En 1898, Mme Darcemont avait obtenu la pension fondation Delacroix de 311 fr. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1900.

DARCEY, Mme. — Débuta à l'Odéon le 22 juin 1824 par le rôle d'Hermione, joua la *Coquette corrigée* et le 22 juil. le *Philosophe marié*. Elle était jolie et promettait d'heureuses dispositions. Retour de Londres, elle passa par le th. de la Porte-St-Martin 1827, débuta le 6 février 1828, au Vaudeville, rôle de la comtesse de Mirval dans la *Mère au Bal*. En 1830, elle était à Nice. Elle partit en Russie. En 1841, elle reparut à l'Ambigu, où on lui reprocha de crier, puis à l'Odéon où elle tint un rôle dans le *Tribun de Palerme* (7 mai 1842). Elle était encore à l'Ambigu en 1851, où Et. Arago qui l'appelle *Darcet* la compare à un saule pleureur se balançant à toute brise, « refusant de marcher comme on marche, de parler comme on parle, de tousser comme on tousse, visant à l'originalité et touchant au ridicule ». On lui reconnaissait cependant des qualités d'élégance et de diction.

Bibliographie : l'*Indiscret des Coulisses*, 1841.

Iconographie : Bibl. nat., 11,781. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. par V. Dollet, 1842.

DARCEY. — V. Brévannes.

DARCEY, Mlle. — Palais-Royal 1886.



DARCIER dans l'*Enfant du Tour de France*
lith. par Pélican

DARCHE, Mme. — Jeune première, Gand 1844.

DARCIER, Joseph Lemaire dit. — Naquit à Paris en 1820 et débuta comme fort jeune premier dans les théâtres de Batignolles et de la banlieue, 1842-46. Delsarte, son professeur, lui indiqua sa vraie voie. Profondément musicien, dans le sens populaire, artiste dans l'âme, Darcier devait laisser là la comédie et se produire dans les chants populaires. C'est ce qu'il advint. Compositeur, on lui doit *Larmes d'Amour*, *Après la Bataille*, *Aux Armes !* Il donnait des leçons de piano pour vivre, lorsque la Révolution de 1848 éclata. Il monte alors sur les planches d'un café-concert et lance ce cri suprême : *Du pain !* Il y est sublime et devient le chanteur à la mode. Il compose encore la musique de : les *Louis d'Or*, la *Vigne*, etc. On l'engage alors aux Bouffes parisiens où il crée la *Nuit blanche* (5 juillet 1855) et le *Violoneux* (31 août) salle des Folies Marigny. « Il fallait entendre Darcier dans les couplets du *Violoneux*, écrit Albert de Lasalle, que de larmes il avait dans la voix au début de ce morceau si touchant, et avec quel art il arrivait à l'explosion pathétique du refrain ! » Mais le voisinage d'Offenbach le gênait aux Bouffes. Il fit des tournées en Belgique, en France, à Marseille, à Lyon. En 1857, il créa au th. Beaumarchais le rôle du compagnon chanteur dans l'*Enfant du Tour de France*, puis parut aux Délassements comiques. En 1860, il chanta au Th. impérial du Cirque la ronde *V'là l'bataillon d'la Moselle en sabots*, dans le *Bataillon de la Moselle*, et la même année, il donna des représentations au café de Paris, à Lyon. C'était un diseur incomparable.

Louise France a raconté dans ses *Ephémères m'as-tu vu* (p. 36 et suiv.) les deux années qu'elle passa avec Darcier (1870-71) dans le petit logis de la rue Lepic et comment l'artiste, qui frisait alors la cinquantaine, s'en allait au bastion avec les guêtres du *Violoneux*. Après la guerre, Darcier parut encore sur quelques petites scènes, à la Tertulia, rue Rochechouart, où il jouait les *Doublons de ma Ceinture* (1876), mais il resta jusqu'à la fin ce qu'il fut toujours, un incorrigible bohème

EFERUS - Recherches & Classification numériques

merveilleusement doué. Darcier et Thérésa sont les deux types les plus frappants des chanteurs populaires pendant la seconde moitié du XIXme siècle. Mais Darcier, par son refus absolu de se soumettre aux usages mondains, vécut et mourut pauvre : une âme d'artiste dans le corps d'un fort de la Halle. Il mourut en décembre 1883.

Iconographie : Bibl. nat., 11,783. En pied, de ³/₄ à gauche, caricat. lith. par E. Carjat. — Album théâtral, en pied, de face, lith. par Pélican.

DARCIER, Mlle. — Folies Marigny 1864, Athénée 1874.

DARCOURT. — Sous ce nom :

DARCOURT de Galliany, basse taille et comique, les livrées. Paris 17 décembre 1772, Chartres 20 nov. et décembre 1772, janv. 1773. Son cachet portait une couronne de marquis.

DARCOURT, souffleur et second comique, Bruxelles 1781-1784.

Mme DARCOURT, utilités, Bruxelles 1784.

DARCOURT, th. Feydeau 1800, théâtre de la Cité. « Il ne dépare pas ce spectacle ». *Tribunal volatile, an XI.*

DARCOURT, Lille 1808.

DARCOURT, Gaîté 1811-17.

DARCOURT, un des doyens des acteurs français en 1825, régisseur à l'Opéra-Comique. Harel prétend qu'il avait commencé sa carrière en Prusse et qu'il avait été longtemps comique à la cour de Frédéric. M. J.-J. Olivier, si bien documenté sur les acteurs français en Allemagne, ne cite pas de Darcourt, mais seulement un *Galliani*, Berlin 1768. Il faudrait donc admettre que c'est le même que *Darcourt de Galliany*, cité plus haut, et que tous les autres Darcourt ne font peut-être qu'un seul et même personnage.

DARCOURT, rôles de convenance, La Haye 1825-26, Lille 1830-32, 1834, Liège 1839, 1842.

DARCOURT, Cirque olympique 1835-37.

DARCOURT, nom d'un artiste dramatique mort en 1845.

DARCOURT, Justin, Philippe, pensionnaire à la Comédie française 1842, père noble à l'Odéon.
1843 29 sept., l'*Ecole des Princes*.
— 20 oct., *Pierre Landais*.
— 22 déc., la *Duchesse de Châteauroux*.
1844 28 fév., *Lucile*.
— 21 mai, *Antigone*, succès personnel.
— 9 nov., *Héli le Prophète*.
1845 18 janv., le *Lys d'Evreux*.
— 8 avril, les *Pharaons*.
1846 6 janv., *Diogène*.
— 16 mars, *Alceste*.
1847 8 juin, *Spartacus*.
— 30 sept., *Isabelle de Castille*.
1848 9 mars, la *Fille d'Eschyle*.
Ses appointements étaient alors de 300 fr. par mois.
1848 13 mai, les *Pâques véronaises*.
— 23 oct., *Macbeth*.
1849 17 fév., *Rachel*.
— 3 mars, la *Mort de Stafford*.
— 5 oct., *Evelyne* et la *Farnesina*.
1850 5 avril, le *Martyre de Vivia*.
— 13 mai, le *Chariot d'Enfant*.
A rapprocher du suivant.

DARCOURT, Th. national 1852, Th. du Cirque 1859, Châtelet 1863.

DARCOURT, Mlle Blanche Reichmann. — Lyon 1871-77.

DARCOURT, Mme Marie, Rosalie, Caroline Auboin. Clermont 1873, Besançon 1875-79, St-Pétersbourg 1880-82, Montélimart 1883, Bellay 1884-85, Montluçon 1886-88, Moulins 1889-90, Valence 1891, Lyon 1892, Besançon 1893-94. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

DARCOURT. V. Prévost.

DARCY, Mme. — Jeune duègne, Lille 1804-05.

DARCY, Mlle Françoise, Marie, Eulalie. — Palais-Royal 1849-58.

DARCY, Mme Josépha Casen. — Th. de la Tour-d'Auvergne 1874, Palais-Royal 1875-77, Château-d'Eau 1878-80, Ambigu 1880-83, Paris 1884-87. Elle avait été engagée au Palais-Royal pour remplacer Mme Thierret. Grande et forte. Elle entra à l'Ambigu pour jouer Mme Gouget dans l'*Assommoir*. Dans *Paillasse*, elle joua Mlle de Vermandois.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*, Ambigu 1880.

DARCY. — V. Brévannes.

DARDENNE, Mlle. — Utilités, Nantes 1830.

DARDENNE, Mlle ou Darlenne, Marie, Amélie. — Anvers 1868-70.

DARDIGNAC, Henri. — Amiens 1869-72.

DAREINE, Mme. — Renaissance 1875-76, th. de la Porte-St-Denis, Gaîté 1878. « Une Minerve plantureuse » dans la reprise d'*Orphée aux Enfers* (14 janv.), Renaissance 1882.

DARENCOURT. — Th. Feydeau 1824, plutôt chanteur.

DARFRANC, Charles, Auguste. — Premier rôle marqué, Montpellier 1852-54, Paris 1855, Lorient 1856-58, Brest 1859-61, Nantes 1862,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Paris 1863-64, Nancy 1865-67, Gand 1868, Boulogne 1869, Montpellier 1870, Amiens 1872, Argentat 1873-76.

DARFRANC, Mme Caroline Barbier, née Végel, dite. — Deuxième duègne, Amiens et Montpellier 1852, mêmes étapes que ci-dessus jusqu'à Gand 1867. En 1864, Mme Darfranc âgée de 64 ans, avec 42 ans de th., avait obtenu une pension de 300 fr. de la Société des artistes.

DARGENT. — Cirque Olympique 1830, Folies dramatiques 1833-35, père noble Lorient 1837. En 1847, Samson, dans son Rapport à la Société, annonça la mort de ce pauvre artiste vieux et infirme, pour qui ses camarades faisaient de petites collectes et qui fut soigné jusqu'à la fin par une dame Couchot. Dargent fut enterré aux frais du Comité.

DARGENT, Mme. — Deuxième amoureuse, Lorient 1837.

DARGENT, Mme Louise, Eugénie. — Lisbonne 1868-70.

DARGENVILLE, Mme. — Deuxième soubrette. Direction Senépart et Luville, St-Quentin 1783-1784.

DARGILLY, Mlle Hélène Toustain dite. — Debuta à l'Odéon le 7 mai 1849, dans l'*Ecole des Maris*, parut dans le *Chariot d'Enfant* (13 mai), l'*Héritier du Czar* (26 oct.), *Vous n'êtes que Marquis!* (17 mars 1850), *Un Valet sans Livrée* (9 oct.). Mlle Dargilly, Hélène, fit partie de la troupe du Th. impérial du Cirque de 1853 à 1855.

DARGILLY, Mlle, jeune. — Débuta au th. du Luxembourg le 30 août 1851 et y resta 1851-52.

DARGIS, Mme. — Caricatures, Montpellier 1829.

DARGIS. — Batignolles 1851, premier rôle Madrid 1851, Lausanne 1852.

DARGIS, Mme Armide, née Reillet ou Reillez. — Soubrette, Madrid 1851, Lausanne 1852, Rouen 1852, Délass. com. 1857, Toulouse 1863-64, Bordeaux 1865-67, New-York 1868-70, Toulouse 1872-73, Athènes 1874, Béziers 1875, Avignon 1876, Béziers 1877, Philippeville 1878, Grenoble 1879-80, Rouen 1881, Paris 1882-83.

DARGONNE, Mme. — Anvers 1779, Liège 1783.

DARIMATE, Mlle, ou d'Arimath. — Débuta à la Comédie française le 5 mai 1741, puis parut à la foire St-Laurent le 11 juillet de la même année, dans la *Fausse ridicule*. Elle y eut du succès et l'on convint que le genre léger convenait plus à son talent. Elle fut la mère de Mlle Du Rancy.

DARINE. — Nom d'un débutant à l'Odéon, 9 nov. 1828.

DARIS-Vialler. — Ambigu 1845.

DARIS, Mlle. — Menus-Plaisirs 1885.

DARISSE. — Nom d'un débutant à la Comédie française 1841.

DARIUS, Jean. — Mort à cent-quatre ans. Sa carrière ne nous est guère connue que depuis 1805, époque où il était à Gand; Marseille 1824, Nîmes « noble en tous genres » 1827, Moulins 1829, Rouen 1849-58. En 1849, âgé de 94 ans, il obtint une pension de 186 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1859.

DARLÈS. — Ambigu 1888.

DARLEVILLE. — Jeune premier, Lille 1828, Avignon 1829,

DARLEY, Mlle. — Bouffes parisiens 1883.

DARLY, Mlle. — Vaudeville 1886-88.

DARMAINVILLE, Mlle. — Mime, Porte-Saint-Martin 1811.

DARMAN, Frédéric Colomb. — Folies dram. 1882-84, Nouvelle-Orléans 1887, Menus-Plaisirs 1888-91.

DARMANCE. — Folies dram., la *Cocarde tricolore* (19 mars 1831), Rouen 1834, premier rôle, St-Etienne 1835-37, Nancy 1849, Lorient 1851, Elbeuf 1851, Turin 1852-53, Boulogne-s/Mer 1854. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1855. Il fut enterré aux frais de la Société des artistes.

DARMAND, Jean, Benoît Goivanier. — Boulogne 1825, Tours 1828, premier comique, Châteauroux 1833-34, Douai 1837, Verviers 1839, Toulon 1848, Perpignan 1850, Perpignan 1857-59, Aix 1860, Marseille 1861-63, Toulon 1864-76. En 1865, âgé de 68 ans, avec 50 ans de services, Darmand avait obtenu une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Mort avant 1877.

DARMAND, Mme Joséphine, Philiberte, née Silvan. — Femme du précédent, jeune première, Tours 1828, Châteauroux 1833, mêmes étapes que ci-dessus. La Rochelle 1852, Amsterdam 1853, Béziers 1854-56, Perpignan 1857-59, Aix 1860, Marseille 1861-63, Toulon 1864-83, Paris 1884, Toulon 1885-92, Paris 1893-96, Toulon 1897-1901. Morte à 90 ans. En 1868, Mme Darmand, âgée de 57 ans, avec 37 ans de services, avait obtenu une pension de 200 fr. de la Société des artistes.

DARMAND, Edouard, Auguste Goivanier. —

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Fils des précédents, rôles d'enfants, Verviers 1839, Toulon 1848, Perpignan 1850, La Rochelle 1852, Amsterdam 1853, Béziers 1854-56.

DARMAND, Mlle Fanny, Marie Goivanier. — Née en 1845, Nantes 1869-75, Le Hâvre 1876-79, Genève 1880-83, Gymnase 1884-1901. Retirée à Caen, Mme Darmand a la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

DARMANT, Mlle Marie, Céleste, Hélène. — Douai 1858-61.

DARME. — Th. de banlieue 1825, comique, La Haye 1826, débuta au Vaudeville le 19 mars 1827 par le rôle de Lucas de la *Chasse au Renard*. Montparnasse 1830.

DARMIÈRES, Mlle. — Vaudeville 1893-95.

DARMINVILLE, Mlle. — Jeux gymniques 1812.

DARMONT, Mme Léonie. — Débuta à la Gaîté dans la *Grâce de Dieu*, le 21 mai 1845. Elle était fort jolie. Après un séjour à Rouen 1847-48, on la vit à l'Odéon 1849-52, joua dans *Raymond Varney* (14 nov. 1849), puis partit à la Nouvelle-Orléans 1852-56. Mourut vers 1857.

DARMY, Emile, Jean-Baptiste Jouvenel dit. — D'origine belge, naquit le 4 février 1823, selon Delhasse. Premier amoureux, Anvers 1844, Berlin 1846-49. Un *Darmy* débuta au Palais-Royal le 2 novembre 1857.

DARNET, Pol, Louis. — Nancy 1879-82.

DAROUVILLE-Jouault. — Angers 1806.

DAROUX, Mlle Héloïse, Thérèse, Collete. — Brune piquante, intelligente, Porte-St-Martin 1848, débuta à l'Odéon le 6 mai 1849 dans l'*Ecole des Femmes*, Ambigu 1852, Paris 1853-56, Palais-Royal 1859-65, th. Déjazet 1865-66, Porte-St-Martin 1867-69, th. Déjazet 1870.

DARQUIES, Mme Emma, Marie. — Bordeaux 1861-63, Nantes 1864- 65, Lyon 1867-69.

DARQUILLY, Auguste. — Tournay 1835-37.

DARRAS, Mlle. — Soubrette, Lille 1793.

DARRAS, Mme. — Débuta le 4 août 1839 au Th. français dans *Britannicus*. Premier rôle tragique Odéon 1841. *La Sœur de la Reine* (8 oct. 1842), *Gaiffer* (16 mars 1843), *Van Dyck à Londres* (8 août 1848), *Macbeth* (23 oct.), *Rachel* (17 févr. 1849), Florence 1852.

DARRAS, Emile. — Jeune premier, Toulon 1852-53, Verviers 1854, Laval 1855, Paris 1856-57, Rochefort 1858, Paris 1859, Evreux 1860. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862.

DARRAS, Mme. — Porte-Saint-Martin 1881.

DARROIS, Mlle. — Strasbourg 1837, Amiens 1840.

DARROIS, Charles. — Lyon 1863-76, Saint-Etienne 1877, Gand 1878-80, Bordeaux 1881-87. V. aussi Tersant.

DARSONVILLE, Mme. — Duègne, Bordeaux 1837-40.

DARTAUX, Mlle. — Débuta au Th. français le 25 août 1809 par le rôle de Dorine dans *Tartufe* et continua par Finette du *Philosophe marié* et Lisette des *Folies amoureuses* (30 août), puis dans tous les principaux rôles de son emploi (sept.). On lui prédit le plus bel avenir. Jolie, de tournure agréable, elle fut admise à l'essai. Malheureusement la suite ne fut pas à la hauteur du début. Elle fut remerciée le 1er avril 1811. On la revit encore cependant dans Dorine de *Tartufe*, en juillet 1813, puis elle s'éclipsa. Mlle Dartaux demeurait rue du Mont Thabor.

DARTAUX, Mlle Anna. — Fut d'abord danseuse aux Folies Marigny sous le nom d'Anna *Godot*, puis à l'Opéra-comique. Elle débuta aux Bouffes dans le *Moulin joli*, de Varney. Elle joua successivement à Bordeaux, Anvers, Gand, Bruxelles, fut engagée à Paris pour le rôle d'Eurydice d'*Orphée*, mais ne créa à la Renaissance que *Pomme d'Api* et la *Permission de dix heures*. A la 100me d'*Orphée*, elle reprit cependant le rôle (1874). En 1875 (décembre), elle débuta aux Variétés dans la *Vie parisienne*. Voix chaude, pure, excellente, mais pensionnaire difficile. Mlle Dartaux partit ensuite en Russie et mourut vers 1887.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*, Gaîté, t. II, 1875.

DARTENAY. — Bruxelles 1743, aux appointements de 900 florins.

DARTHENAY, Félix, C.-L. Lallement dit. — Nancy 1883-84, Marseille 1885-86, Nancy 1887-88, Paris 1889-91, Ivry 1892-95, Bicêtre 1896-99.

DARTHENAY, Mlle, Louise Picot dite. — Liège 1896-97, Paris 1898-1901.

DARTHÈS, Mlle. — Débuta sans succès le 15 mars 1854, au Th. français, rôle d'Hermione d'*Andromaque*.

DARTHÈS, Félix, Louis Porral dit. — Cherbourg 1883-84, Paris 1885-87, Alger 1888-89, Constantine 1890, Constantinople 1891-94, Dijon 1895, Paris 1896, Reims 1897-1900.

DARTHEZ ou d'Arthez, Mlle Marie Duranton. — Renaissance 1888-92.

DARTIGUES, Mme. — Château-d'Eau 1879.

DARTOIS, Mlle. — Débuta à l'Odéon par

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Zaïre, le 5 août 1823 et le rôle d'Isabelle de l'*Ecole des Maris*. Odéon 1825 : demeurait 34, rue de l'Odéon.

DARTOIS, Mlle. — Bouffes parisiens 1897.

DARTY, Mlle Marie, Pauline, Coquard dite. — Soubrette, Rouen 1855-56, Odéon 1857-58, Porte-St-Martin 1859-63, Paris 1864. A la Porte-St-Martin joua le rôle de Brigitte dans une reprise du *Pied de Mouton*.

DARTY, Mlle Alice, Anatoline Dufour dite. — Soubrette, Variétés 1879 et 1886-92.

DARTY, Mme Paulette. — On lit dans le *Figaro* du 1er novembre 1902 : « Mme Paulette Darty, la sympathique artiste de la Scala, vient d'avoir la douleur de perdre son mari, M. Ferdinand-Gilbert de Bidart, dit Bardy, artiste lyrique, décédé subitement 19, rue Oudinot, à l'âge de 37 ans. La cérémonie religieuse sera célébrée après-demain, lundi 4 novembre, à midi, en l'église St-François Xavier où l'on se réunira ».

DARVEL, Emile Bessière dit. — Paris 1888.

DARVIÈRE, Marius, Antoine. — Lyon 1889-92.

DARVILLE. — Montpellier 1830.

DARVILLE. — Th. de la République 1894.

DARZAC, Mlle. — Th. Déjazet 1888.

DASCO, Léa. — Salle Taitbout 1875. Renaissance 1877-79.

DASCOURT, Mme. — Actrice sexagénaire morte subitement à Romorantin le 24 novembre 1829. L'Eglise lui refusa une sépulture religieuse. Mme Dascourt avait joué à Caen en 1790.

DASFELD, Mlle ou d'Asfeld. — Folies Marigny 1864.

DASSEVILLE. — Th. Montparnasse 1835.

DAUBECOURT, Charles. — Ambigu 1783.

DAUBERIVE, Mme Sophie Duclos. — Bruxelles 1854-56, Lisbonne 1857-58.

DAUBERMONT, Mlle. — Maëstricht 1673 à 1678.

DAUBERVAL père, Etienne, Dominique Bercher dit. — Naquit le 9 janvier 1725 ; il débuta le 11 mai 1760 au Th. français, par le rôle de Nérestan de *Zaïre*, joua le 19 celui de Durval dans le *Préjugé à la Mode* et le 23 celui d'Achille dans *Iphigénie en Aulide*. Il avait un bel organe, de l'intelligence, mais son jeu parut maniéré. Il fut reçu sociétaire le 1er avril 1762 et tint l'emploi des grands confidents tragiques et des raisonneurs dans la comédie, donnant l'exemple du zèle le plus désintéressé. Il prit sa retraite le 30 juin 1780, avec une pension de 1000 livres et mourut à Poinchy, près Châblis (Bourgogne), le 5 août 1800.

Dauberval créa, entre autres rôles, le président dans le *Philosophe sans le savoir*, Albéric dans *Roméo et Juliette*, Hermas dans *Olympe*, Monlac dans *Gabrielle de Vergy*, etc.

M. Campardon a publié les documents suivants : 17 décembre 1780, le roi accorde à Dauberval une pension de 300 livres. — 10 janvier 1725, acte de baptême de Dauberval, né de la veille. Son père était marchand rue Saint-Martin. — Sans date : Dauberval sollicite une pension de la bonté du roi. — 31 mars 1781 : Dauberval demande à un fonctionnaire des Menus-Plaisirs une expédition du brevet par lequel le roi lui a accordé une pension. Il revenait des eaux de Bourbonne et était presque perclus. Son adresse était alors rue de Cléry, vis-à-vis l'ancien hôtel de *Lhuberg* (Lubert), même maison que son fils le célèbre danseur de l'Académie royale de musique, pour lequel on donna une représentation au Panorama dramatique le 12 septembre 1822.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — G. Monval, *Liste alphabétique des Sociétaires*.

Bibliographie : Campardon, les *Comédiens du Roi de la Troupe française*.

DAUBIGNY. — Acteur du boulevard ; th. des Grands-Danseurs du roi et Variétés amusantes. Il joua sur cette dernière scène, le 2 janvier 1782 le rôle de M. Dumont père, ami de Christophe Lerond, dans *Christophe Lerond*. En 1783, il sollicita un ordre de début à la Comédie française. Le *Chroniqueur désœuvré* qui le traite de garçon perruquier et de mauvais horloger, le dépeint comme un coureur de guinguettes et autres mauvais lieux. Il ne peut cependant nier qu'il joue les bas comiques avec un succès étonnant.

Bibliographie : le *Chroniqueur désœuvré*. — Campardon, les *Spectacles de la Foire*.

Iconographie : Daubigny figure sur une gravure représentant une scène des *Battus payant l'amende*.

DAUBIGNY, Mlle ou Mme. — Sous ce nom :

Mlle Daubigny, Marie, née à Charleville, Reims, an VII, venant de Châlons-s/Marne.

Mlle Daubigny, première soubrette, aux appointements de 4000 fr., au th. de la Monnaie, Bruxelles 1807 et de 2700, 1808.

Mlle Daubigny, soubrette, Chartres 1827-28.

Mlle Daubigny, ingénuité, Lisieux 1830.

Mme Daubigny, jeune mère, Gand 1845, Liège 1846.

Mlle Daubigny, née Depy, Anna, femme

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de Kerbertin, Angoulême 1860-62, th. du Châtelet, sous le nom d'*Anna Depy*, 1863-66, Angoulême 1867-69, Palais-Royal, sous le nom de *Daubigny*, 1870, Angoulême 1872, sous le nom d'*Anna Depy, veuve Kerbertin*, 1873, Paris 1874-83. Cette dernière année, elle ajoute à son nom celui de veuve *Gaillard*. Paris 1884-1903. En 1903, Mme Depy-Gaillard, âgée de 58 ans, avec 40 ans de th., obtint une pension d'attente de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1904, sous le nom de *Depy-Gaillard*. Il n'est pas impossible de retrouver en elle Mlle *Daubigny*, Folies dramatiques 1865 et th. Déjazet 1874.

DAUBONNE. — Rôles accessoires, Lille 1788.

DAUBRAY, Mme. — Odéon 1849 (l'*Héritier du Czar*, 26 octobre). Peut être la même, soubrette à Bruxelles 1851-52, puis Mme *Aline*, *Aspasie Daubray*, Rouen 1854-57, Rochefort 1858-59, Le Hâvre 1860, Bordeaux 1861-65, Marseille 1867-69, Nantes 1870.

DAUBRAY. — Ambigu 1851.

DAUBRAY, Achille. — Lille 1855-56.

DAUBRAY, Michel, René Thibaut dit. — Naquit à Nantes le 7 mai 1837. Ses parents étaient commerçants. A l'âge de 14 ans, il quitta sa famille pour venir à Paris où il prit des leçons de diction de M. Duquesnois. A 19 ans, il se présenta au Conservatoire et fut refusé. N'ayant pas envie de faire une seconde tentative de ce genre, Daubray se lança résolument sur les planches des petits théâtres : Th. Molière, La Tour-d'Auvergne, th. St-Marcel (direction Bocage). Mince et fluet, il jouait alors les amoureux. Mais une opulente santé vint bientôt le forcer à changer d'emploi. Gros, court, le cou dans les épaules, la face pourpre, Daubray prit résolument l'emploi des comiques. Il entra au th. des Champs-Élysées (Folies Marigny) sous la direction de Mme Lionel de Chabrillan (19 avril 1862), créa un rôle dans *Qui crève les yeux les paie*, puis passa dans la troupe de Chotel (Montmartre et Batignolles) où il resta deux ans. Il en sortit pour entrer au th. Déjazet où il commença à se faire connaître dans le rôle d'un vieux général dans une revue intitulée : l'*Evènement*. Ses plus grands succès à ce théâtre, où il gagnait 2400 francs par an, furent dans le *Carnaval vit encore*, les *Bonnes Villageoises* et *Cent mille francs et ma Fille*. Al. Lemonnier en a laissé le portrait suivant à cette époque : « Daubray était bien le plus mauvais pensionnaire qui se puisse voir. Excellent garçon, très aimable avec ses camarades, petits ou grands, insupportable avec son directeur, quoique gardant toujours le plus charmant sourire sur son visage réjoui. Jamais satisfait de ses rôles, inexact aux répétitions, se révoltant souvent sans raison... »

De là, Daubray alla à l'Athénée, où il reprit *Fleur de Thé*, puis il partit à l'étranger : Londres, Bruxelles. Il était devenu premier comique marqué. C'est alors qu'Offenbach, devenu directeur à la fois de la Gaîté et de la Renaissance, l'engagea pour lui faire jouer sur ces deux scènes les rôles que Désiré tenait jadis aux Bouffes.

Il débuta à la Renaissance dans *Pomme d'Api* (1873). Son rire large et franc, ses airs bon enfant, ses poses d'une amusante cocasserie, son sans-gêne, sa gaîté communicative convenaient absolument à ce genre. Son second début dans la *Jolie Parfumeuse* fut un triomphe. Il y prononçait un : « *C'est immense!* » qui passa bientôt dans le jargon populaire.



DAUBRAY, par Em. Bayard
Foyer du public au th. du Palais-Royal (1880)

Passé aux Bouffes, on le vit dans *Mme l'Archiduc*, les *Hannetons*, la *Créole*, ainsi que dans les reprises de la *Princesse de Trébizonde*, la *Jolie Parfumeuse*, la *Timbale d'Argent*.

Nous citerons entre autres pièces, par ordre de date :

1875 11 juin, Gaîté, la *Chatte blanche*, le roi.
1875 3 nov., Bouffes, la *Créole*, des Feuilles-Mortes.
1876 15 avril, Bouffes, le *Moulin du Vert galant*.
1876 3 nov., Bouffes, la *Boite au Lait*.
1877 6 janv., » les *Trois Margot*.
— 24 mars, » la *Sorrentine*.
— 18 mai, » *Mme l'Archiduc*.
— 3 oct., » la *Petite Muette*.
— 28 nov., » l'*Etoile*.
1878 20 janv., » *Babiole*.
— 12 mars, » *Maître Péronilla*.

« Daubray est désopilant dans son pourpoint marron à épaulettes et trousse cerise avec croisillons noirs, le tout agrémenté d'or. Il est coiffé d'un sombrero noir dont les bords im-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

menses encadrent très drôlement sa large face réjouie ».

C'est encore dans la *Créole* que Daubray mit à la mode un autre mot : « Nous bourlinguons ». Bourlinguer, c'est perdre son temps.

En 1879, Daubray quitta les Bouffes et l'opérette pour le Palais-Royal et la comédie. Sa dernière étape fort brillante, à ce théâtre, fut de quatorze ans. Il y débuta le 10 avril.

1879 10 avril, Palais-Royal, le *Bas de Laine*.
— 12 juin, » les *Locataires de M. Blondeau*.

Cette pièce fut le véritable début de Daubray, la première étant tombée. Il y représentait le rôle d'un ténor à la mode, Riffardini et Mlle Louise Abbéma lui avait brossé en trois jours un portrait qui figurait au quatrième acte et qui n'eut pas un mince succès.

1879 13 sept., la *Revue trop tôt*, Ginglet.
— 18 oct., l'*Affaire de la rue de Lourcine*, Langlumé.
1879 7 nov., Daubray remplace Lhéritier dans le *Mari de la Débutante*.

Nous trouvons, cette année, ce portrait assez réussi de Daubray : « En sa qualité d'homme gros, Daubray n'a jamais froid. On le voit venir en décembre, tranquillement, le pardessus flottant, le gilet ouvert, sautillant comme un jeune marié, et s'écriant en voyant grelotter ses camarades : Comment! Vous trouvez qu'il fait froid! Mais j'en suis enchanté; le froid raffermit, vive le froid ».

1880 7 févr., la *Corbeille de Noces*.
— 12 mars, le *Ménage Popincourt*.
— 2 avril, le *Siège de Grenade*.
— 14 sept., les *Diables roses* (reprise), Pavillon.
1880 6 déc., *Divorçons*. Immense succès.

Cette pièce fut jouée pendant près d'une année sans discontinuer.

1882 10 mai, la *Brebis égarée*, Pomerol.
— 14 oct., le *Truc d'Arthur*, Léopold.
1883 1er mai, le *Huis-Clos*, Dubrancard,
— 9 oct., *Ma Camarade*, Cotentin.

C'est à propos de cette pièce que Fr. Sarcey, dans son feuilleton du 15 oct., traita Daubray de « comédien consommé ». — « Daubray n'a jamais été plus naturel et plus fin ».

1884 1er avril, le *Train de Plaisir*, Cassegrain.
1885 21 mai, les *Petites Voisines*, Gargaul.
— 10 déc., le *Baron de Carabasse*.
1886 3 mars, *Bigame*, Colardin.
— 22 avril, la *Perche*.
— 2 déc., *Gotte*, Courtebec.
1887 30 oct., *Tricoche et Cacolet* (reprise), le duc Emile.
1887 16 nov., le *Club des Pannés*.
1888 11 janv., le *Réveillon* (rep.), Gaillardin.
— 4 sept., les *Joyeusetés de l'Année*.
— 20 oct., le *Parfum*, Théodule.
1889 20 août, *Divorçons* (reprise).
— 21 déc., le *Cadenas*.
1890 21 mars, le *Roi Candaule*, Bouscarin.
1891 18 nov., *M. l'Abbé*, l'abbé.
1892 26 mars, les *Maris d'une Divorcée*.

Après une maladie assez sérieuse et au moment où il paraissait hors de danger, Daubray fut emporté cette même année, 1892. Eug. Garraud, en annonçant cette mort, ajouta : « La mort de Daubray fut une perte considérable pour son théâtre dont il était une des forces principales, car le public avait mis l'artiste au nombre de ses comiques favoris, place qu'il méritait à tous égards par son jeu incisif et spirituel, sa gaîté franche et communicative, sa verve et son intarissable bonne humeur ».

Une foule considérable assista à ses obsèques et René Luguet rappela sur la tombe que Daubray n'avait pas été qu'un excellent artiste, mais un cœur vaillant, un ami sûr, loyal et dévoué. Daubray laissa une très nombreuse famille. Eug.-Marius Thibault dit *Daubray*, artiste dramatique, est un de ses fils.

Biographie : *Paris-Théâtre*, notice par F. Jahyer, n° 144, fév. 1876.

Bibliographie : Les *Soirées parisiennes*. — Fr. Sarcey, *Quarante ans de Théâtre*, t. VI, p. 260 et suiv.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 11,832.

1. En buste, de 3/4 à gauche, grav. par Ph. Cattelain, 1887.
2. En buste, de face, phototypie par E. Lævy.

Caricature par l'ami Fritz, l'*Avant-Scène*, n° 3.

Salon de 1875. Le portrait de Daubray, par A. Gill.

Foyer du public, au Palais-Royal. Dans le grand panneau. Son portrait par Em. Bayard, 1880.

Paris-Théâtre, n° 144, fév. 1876. Médaillon, en buste, cliché Franck.

Journal amusant. — 1491. *Bijou et Bouvreuil*. — 1501. Les *Petites Voisines*. — 1541. *Bigame*. — 1580. *Gotte*.

DAUBRAY, Mlle Cécile Delamotte. — Qui n'avait aucun lien de parenté avec le précédent, se fit connaître par des rôles d'enfants. Le 5 déc. 1877, dans une *Cause célèbre*, à l'Ambigu, elle joua le petit rôle d'Adrienne Renaud; elle y fut toute gracieuse et toute mignonne. La Porte-St-Martin l'engagea pour jouer, le 28 mars 1878, le rôle de Cosette des *Misérables*. Le 4 août de la même année, on la vit au Th. français, rôle de Louison du *Malade imaginaire*, puis au th. du Château-d'Eau dans le *Puits des Quatre-Chemins* (avril 1880), à l'Odéon, dans *Charlotte Corday* (octobre 1880). A ce même théâtre, le 10 novembre 1881, elle créait le rôle de *Petit Jacques*. On lit à ce propos : « C'est sa mère, paraît-il, qui lui donne des leçons; c'est elle qui l'aide à composer ses rôles, à trouver les jolis petits gestes et les adorables petites mines qui font pleurer. Cependant, cette mère est loin d'être elle-même une artiste de valeur. Elle fait partie de ces troupes errantes de banlieue...; elle n'y a jamais

EFERUS - Recherches & Classification numériques

montré aucune qualité transcendante ; mais l'instinct maternel lui fait trouver pour sa fille tout ce qu'elle n'a jamais su trouver quand il s'agit d'elle ». La petite Daubray, devenue grande, passa plus tard par Cluny (1893 et années suivantes). Elle habitait Paris en 1903.

Biographie : *Paris-Portrait*, n° 265, juin 1878, notice par Félix Jahyer.

Bibliographie : Les *Soirées parisiennes*, 1880-81.

Iconographie : *Paris-Portrait*. n° 265, dans Cosette des *Misérables*, cliché Carjat.



La petite DAUBRAY
rôle de Cosette des *Misérables*, cl. Carjat (1878)

DAUBRÉE, Mlle. — Folies dramatiques 1894.

DAUBREVAL. — Lille 1797.

DAUBRUN, Mme, Marie Brunaud dite. — Débuta au th. Montmartre, puis vint au Vaudeville, où elle parut le 19 juillet 1846 dans le rôle de *Mlle Lange*, de la pièce de ce nom, puis dans celui de Mme de Ligny dans les *Fleurs animées*. Elle avait de la grâce, des bonnes manières, une figure agréable. En 1848, elle se fit remarquer à la Porte-St-Martin dans le *Maréchal Ney* et dans le *Livre noir*. En 1849, elle était à l'Ambigu (le *Juif-Errant*). Elle retourna à la Porte-St-Martin *(Claudie)* et Georges Sand écrivait : « La belle Mme Daubrun, à la voix harmonieuse, au jeu digne dans la franchise et la rondeur ».

L'année 1850 la trouve au Th. historique ; elle fait ensuite partie de la troupe Dupuis, à Milan ; au commencement de septembre 1852, elle débute à l'Odéon dans Elmire de *Tartufe*. La *Gazette de France* du 18 septembre disait alors : « Mlle Daubrun, qui s'essayait dans Elmire, quoique jeune et jolie, n'a peut-être pas toutes les qualités physiques de l'emploi, mais elle a de bonnes traditions, elle dit juste et si elle n'atteint pas toujours l'idéal du rôle, du moins elle ne le travestit pas ». Elle joua avec beaucoup de talent la comtesse Almaviva de la *Mère coupable* et la duchesse de Chevreuse de *Richelieu*.



Mme DAUBRUN, par Diolot (1854)

De l'Odéon, Mme Daubrun retourna aux boulevards : Porte-Saint-Martin 1853, Gaîté 1854-56. Elle débuta à ce théâtre en juin 1854, dans la *Closerie des Genêts*, parut dans le *Sanglier des Ardennes* et aborda son premier rôle de duègne avec celui de la Duchesse dans les *Oiseaux de proie*. Entre temps elle se faisait applaudir à Calais. Nous retrouvons ensuite Mme Daubrun, qui peu à peu prendra l'emploi des duègnes, à Marseille 1857-59, th. de la Gaîté 1860, Bruxelles 1861-63, Lille 1864, Marseille 1865, Alger 1867, Reims 1868, Châtelet 1869-74, Porte-St-Martin 1875-83, Liège 1884-85, th. des Nations 1885, Cannes 1887-88, Paris 1889-1901. On la vit encore à l'Ambigu et au Châtelet vers 1895. En 1889, Mme Daubrun âgée de 61 ans, avec 37 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Une ancienne artiste de l'Opéra-Comique, Mlle Lemercier, lui servait une pension de 700 fr. et payait son terme. Un camarade lui donnait 15 fr. par mois. Ainsi put vivoter la vieille artiste qui s'éteignit dans son humble logement du Quai Valmy, 29, en février 1901. Les obsèques eurent lieu le 9, et MM. Péricaud, Bouyer, Laty, Vautier et Caron accompagnèrent leur camarade jusqu'à sa dernière demeure. « Sa beauté douce et blonde, dit L. Péricaud en annonçant sa mort, l'avait fait choisir, entre autres, pour créer *la Belle aux cheveux d'or*, à la Porte-St-Martin ; puis à l'Ambigu, Adrienne de Cardoville dans le *Juif errant*... Elle traversa presque tous les théâtres de Paris, les ornant de son réel talent. »

Biographie : Gallois, *Th. de la Gaîté* 1854.

Bibliographie : Ch. Hervey, *The Theatres of Paris*, 1846. Le *Figaro* 9 et 10 fév. 1901.

Iconographie : Gallois. *Th. de la Gaîté*, grav. par Diolot.

DAUDÉ, Edouard. — Anvers 1835-37. Un *Daudé* débuta à la Renaissance dans le *Roi Margot* le 6 février 1839. Un *Daudé* est directeur à Bruxelles en 1848-49. V. Daudel.

DAUDEILH. — Bordeaux 1852.

DAUDEL, Mme. — Grande coquette, jeune mère et mère noble. Toulouse 1826, Bruxelles 1826-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1838. Mourut à Bruxelles le 6 décembre 1838.

DAUDEL. — Arrivait de Tours, lorsqu'il débuta au Vaudeville le 10 avril 1826 dans Frédéric de la *Somnambule*, puis passa à Londres avec l'emploi de jeune premier; il revint aux Variétés, le 3 août 1827 (rôle de Florbel dans *Douvres et Calais*) Il était connu par sa volubilité, ses mots drôles, ses historiettes plaisantes. Il resta attaché à ce théâtre au moins pendant huit ans. On le disait intelligent, zélé, bon pensionnaire, joyeux ami et comédien agréable. Vers 1832, « amoureux un peu suranné », il fonda un journal de spectacles. Il demeurait alors rue du Sentier, nº 1. C'est encore lui qui, en qualité de correspondant dramatique, engagea Bressant à partir pour Londres et facilita ses débuts.

Daudel passa par St-Pétersbourg, 1848-50, prit la direction de la Porte-St-Martin en avril 1851 et fut nommé membre du Comité des artistes. Il habitait Paris en 1855-56 et mourut vers 1857.

Bibliographie : *La Rampe et les Coulisses*. 1832.

Iconographie : Bibl. nat. 11837, catalog. Duplessis. En pied, de profil à droite (cost. de th.), lithographie par H. Monnier.

DAUDEL, Mme, Louise, femme du précédent. — Soubrette, Tours 1826, Londres 1827-28, Porte-St-Martin 1829, St-Pétersbourg 1848. Morte à 51 ans en Russie, le 17 juillet 1850 ou 1851. Mme Daudel était pensionnaire de la Cour de Russie.

DAUDENART, Mme. — Jeune première, Le Hâvre 1852, et peut-être la même Nancy 1852, Mons 1853-54.

DAUDOIRD, Mlle, Maria-Anne Giraud, femme Mathieu. — Née en 1831, petite Marseillaise, brune, alerte, chiffonnée, d'une élégance exquise, se fit connaître dans les rôles travestis qu'elle jouait avec esprit : Palais-Royal 1855 *Avait pris femme le sire de Framboisy*, 11 déc., *Garde-toi, je me garde*, spécialement pour ses débuts, 31 janvier 1856, Variétés 1858-61, Paris 1862-65, Déjazet 1866-68. Elle devint une des colonnes de ce théâtre, et fut de la création des *Chevaliers du pince-nez* (rôle de l'officier de marine). En 1869, elle joua aux Délass. com. Après la guerre, elle entra au th. du Château-d'eau 1873-78, fit partie de la combinaison Ballande, troisième Théâtre français, anc. salle de Déjazet 1878-79, et suivit l'entreprise au th. des Nations 1880-81. En 1894, Mme Daudoird avait 62 ans et 32 ans de th. Elle obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes dramatiques. Mme Daudoird habitait le Vésinet en 1904.

DAUDRELLE, Mlle, Hortense. — Duègne, Foix 1851.

DAUJON. — Nom d'un débutant à la Gaîté, 1834.

DAUGER, Emile. — Th. des jeunes acteurs, 1829.

DAUMALE. — V. Aumale.

DAUME, Mlle. — Variétés 1895.

DAUNAY. — V. Fleury, V. Noailles.

DAUNY, Mme. — Th. Molière 1792.

DAUPHIN, Louis, Adolphe, Napoléon. — Angers 1884-87.

DAURAY ou D'Auray, Mlle. — Le Hâvre 1851-52.

DAUSSIN, Mlle. — Débuta à la Porte-St-Martin le 14 juillet 1837 dans *la Duchesse de la Vaubalière*, puis le 9 août suivant au Palais-Royal dans l'*Hôtel des haricots*, et enfin comme soubrette au Th. Français en 1840.

DAUSSY. — V. Audinot.

DAUSSY. — Premier rôle, Calais 1852.

DAUSSY, Mme, Sophie, née Andrieux. — Nantes 1867-69, Alger 1870, Versailles 1872, Douai 1873, Reims 1874, Liège 1875, St-Etienne 1876, Cherbourg 1877, Versailles 1878, Toulouse 1879, Boulogne 1880, Le Hâvre 1881, Lille 1882, Genève 1883, Nancy 1884, Le Mans 1885, Lyon 1886, Brest 1887, Paris 1888, Besançon 1889, Lille 1890, Dijon 1891, St-Germain 1892, St-Etienne 1893, Reims 1894-95, Le Mans 1896-97, La Rochelle 1898, Troyes 1899, Béziers 1900-01, Paris 1902, Liège 1903. On lit dans le *Figaro* du 19 février 1904 : « De Troyes : Une artiste de notre théâtre, Mme Daussy, est morte subitement, hier, en scène, pendant la représentation de *Joseph Balsamo* ». Mme Sophie Daussy, âgée de 60 ans, avec 33 ans de th. en 1899, avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

DAUSSY, Aimé, Joseph. — Reims 1873-74, Liège 1875, La Rochelle 1876, Cherbourg 1877, Versailles 1878, Toulouse 1879.

DAUTERIVE ou d'Auterive. — Débuta au Th. français en 1776.

DAUTEUIL, Mme ou Dautheuil. — Née vers 1768. Angers 1800, premier rôle Gand 1807, Bruxelles 1813-14 (4800 fr. d'appointements).

Vieille et infirme, Mme Dauteuil reçut une modeste pension de la Société des artistes alors à ses débuts, 120 fr. en 1844, puis 150 fr. en 1848.

DAUTEUIL, Mme, Emilie Soupplet dite. — Née vers 1784. Soubrette, Epinal 1828, Rennes

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1829, troupe nomade de Mlle Duchesnois et Agen 1830. En 1856, Mme Dauteuil-Soupplet, âgée de 72 ans, obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes et mourut vers 1859.

DAUVENAY, Mlle. — Variétés 1892.

DAUVERGNE. — Th. du Luxembourg 1830. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 11,865. En pied, de profil à droite, cost. de th., lith. Langlumé, 1829. Sur cette planche se trouvent les portraits de Mme Clairville, Mme Alexandre et de Aleaume.

DAUVILLIERS, Nicolas Dorné, sieur. — Né vers 1646, époux de Victoire-Françoise Poisson, dite Mlle Dauvilliers. Lemazurier le nomme Nicolas D'Orvay Dauvilliers. Jal nous apprend que son véritable nom était *Dorné*, comme le prouve son acte de mariage, en 1672, cité à l'article Poisson. (*Dict. critique* de Jal). Il signait tantôt *D'Auuilliers*, tantôt *Dauuilliers*, tantôt *Dorné D'Auuilliers*.

Dauvilliers jouait au Marais avant 1673. Quand, le 23 juin de cette année, la troupe fut dissoute, il fut admis dans celle du roi, rue Mazarine. Son nom figure parmi ceux des comédiens de l'hôtel Guénégaud. Lorsque la Comédie prépara la reprise de *Circé*, pièce à machines de Thomas Corneille, dont la mise en scène coûta 10,842 livres tournois, Dauvilliers et Mlle Dupin s'opposèrent au projet. Les discussions devinrent si fortes dans la troupe qu'il fallut faire relâche les 2 et 5 octobre 1674. Enfin les deux récalcitrants furent exclus, ainsi que Mlle Debrie qui s'était rangée de leur avis et refusait de jouer.

Le 12 février, les exilés rentrèrent au bercail. *Circé* fut jouée le dimanche 17 mars, avec 2600 livres 10 sols de recette et, à la septième représentation, l'ouvrage faisait encore 2775 livres.

Le 5 avril 1676, Dauvilliers tint sur les fonts baptismaux de St-Sauveur, avec la veuve de Molière, l'enfant d'un maître brodeur.

Dauvilliers était fort laid, mais sa voix était flexible et touchante. Le 15 novembre 1672, il avait créé le premier rôle dans *Pulchérie* de P. Corneille, au th. du Marais. Il joua d'original les rôles d'Abderamen dans *Zaïde* (1681), d'Oreste dans l'*Oreste* de Boyer et Leclerc, de Mannius dans le *Régulus* de Pradon. Les succès de Baron empêchaient, dit-on, Dauvilliers de dormir, à tel point que sa tête se dérangea. Ayant eu, de plus, le malheur de déplaire à la dauphine, Anne-Christine-Victoire de Bavière, qui ne cessait de se récrier sur sa laideur, il devint fou et fut enfermé à Charenton où il mourut le 15 août 1690.

M. Campardon a publié l'arrêt du Parlement réglant le différend survenu entre les comédiens du th. Guénégaud et les sieurs Dauvilliers et Dupin. Ce document a le mérite de nous donner la liste très complète de la troupe, le 16 janvier 1675. Il s'agissait de l'affaire de *Circé* dont nous avons parlé plus haut et qui se termina à l'amiable.

Biographie : Les frères Parfait, le *Th. français*, t. XI et XIII. — Lemazurier, *Galerie historique*. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

Bibliographie : Jal, *Dict. critique*, art. Poisson. — J. Bonassies, la *Comédie française*. — Campardon, les *Comédiens du roi de la troupe française*.

DAUVILLIERS, Mlle Victoire, Françoise Poisson dite. — Femme du précédent, née vers 1657, comédienne au Marais, puis à Guénégaud en 1673. Elle s'était mariée à l'église St-Sauveur le même jour que sa sœur Louise-Catherine, le 27 avril 1672. Elle était donc fille, femme, sœur et belle-sœur de comédiens (Poisson, Dauvilliers, Juvenon). On lit dans le journal de Lagrange : « Vendredi 15 octobre 1677, Mlle Dauvilliers accoucha d'une fille que l'on a nommée Louise ». Le 14 novembre 1686 fut baptisée à St-Sulpice une autre fille, Anne-Françoise. L'on a vu plus haut que son mari devint fou. Sociétaire à demi-part au th. Guénégaud, elle se retira en 1680 avec une pension de 1000 livres, défigurée par un cancer au visage. Elle resta alors comme souffleuse et « tint le cahier » jusqu'au 16 novembre 1718, date où elle alla rejoindre à St-Germain-en-Laye plusieurs de ses parents. Elle y mourut le 12 novembre 1733. On rapporte qu'elle avait une mémoire prodigieuse, savait toutes les pièces et conseillait fort utilement les débutants. Ce fut le cas pour Mlle Duclos qui débuta en 1693.

M. Campardon a publié une plainte de Françoise-Victoire Poisson, veuve du sieur Dauvilliers, contre un huissier qui avait indûment saisi son mobilier (1er déc. 1705). Elle habitait alors rue de Condé, dans la même maison que Dancourt.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

Bibliographie : Jal, *Dict. critique*, art. Poisson. — Campardon, les *Comédiens du roi de la troupe française*.

DAUVILLIERS, Ernoult. — Bruxelles 1706.

DAVAINE, Mlle Alice. — Genève 1866-72.

DAVELHUY. — Metz 1840. V. Daveluy.

DAVELOUIS, Charles, Bertolio Delahaye, dit aussi Louis. — Né le 29 août 1809, selon Delhasse, premier rôle à Bruxelles en 1843-46. St-Pétersbourg 1850-59. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1861.

DAVELUY. — Artiste mort en 1845. V. Davelhuy.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DAVENAY, Mlle. — Débuta le 20 mai 1837 au Gymnase dans le *Lion amoureux*. Ambigu 1838-41. En juin 1841, Th. Gautier écrit à propos de *Fabio le novice* à l'Ambigu : « Mlle Davenay, l'ex-merveille de l'hôtel Castellane, a montré beaucoup de naïveté et de gentillesse dans le petit rôle de Julia; elle est jolie, elle a de magnifiques cheveux blonds ». Puis en juillet, à propos du *Bain à quatre sous* : « Mlle Davenay est une jolie fille blonde, distinguée et vaporeuse comme une vignette anglaise ». En 1845, elle était au Cirque olympique. En 1855-56, une demoiselle *Davenay*, Constance, Eugénie, est à Bruxelles. Mlle Davenay mourut vers 1857.

DAVENAY, Mlle Marie. — Londres 1874, Gaîté 1875, « la femme la mieux faite de Paris », Ambigu 1876, Renaissance 1877-82, « l'étoile des levers de rideau de la Renaissance ». Succès de jolie femme. Gymnase 1884 et années suivantes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1898.

DAVENNE, Théophile, Alexis Davensne dit. — Nice 1870-72.

DAVERNE. — Deuxième comique, Madrid 1852.

DAVESNE, Charles, Hippolyte Dubois dit. — Né le 25 décembre 1800, selon Delhasse, ouvrier bijoutier et premier prix de tragédie, débuta le 29 octobre à l'Odéon, en 1822. Demi-succès. Il alla jouer à la banlieue. Le 18 janvier 1825, il se présenta à l'Ambigu dans le *Fils banni*. On ne lui reprochait que l'exiguïté de sa taille. Ambigu 1826-27, Vaudeville 1828-29, Odéon 1830. Nouveau début le 8 septembre dans Victor des *Comédiens;* puis il parut dans les *Hommes du lendemain* (11 sept.), la *Mère et la Fille* (11 oct.), *Jeanne Vaubernier* (17 janv. 1832), *Mariette* (13 mars), *Dick-Rajah* (19 mars). L'Odéon fermé, Davesne passa à la Porte-St-Martin 1833-34, puis au Gymnase, où il prit les fonctions de directeur de la scène qu'il exerça ensuite aux Variétés. Il avait trouvé sa véritable voie, car artiste médiocre, il excellait à donner d'utiles conseils. Entre temps, il s'était fait connaître comme auteur dramatique. Déjà, en 1830, en collaboration avec Beauvallet, il avait donné à l'Ambigu, un long morceau de littérature sur les *Trois Journées*. Davesne devint le grand pourvoyeur de pièces pour son ami Bouffé. On compte dans son bagage littéraire : le *Muet d'Ingouville*, *Candinot, roi de Rouen*, *Mégani*, le *Père Turlututu*, l'*Oncle Baptiste*, au Gymnase; *Ainée et Cadette*, au Vaudeville; l'*Obligeant maladroit*, *Julien et Justine*, le *Ménage du Maçon*, la *France au XVme siècle*, la *Leçon de Dessin*, à l'Ambigu; les *Pages et les Brodeuses*, *Marie*, *Mina l'Alsacienne*, *Blanche Lorzy*, aux Folies dramatiques ; *François les Bas bleus*, au th. du Panthéon, et pour Bouffé en représentations à Londres et à Bruxelles, *Garrick*; il eut comme collaborateurs Bayard, Bouffé, Eug. Moreau, Meyer, Rosier, Souvestre, Falkenberg, Ch. Desnoyer, Beauvallet, Lubize, Sauzay, Mourier, etc.

Bouffé a rendu justice à Davesne : « Je forçais mes moyens, écrit-il dans ses *Souvenirs*, et chaque jour je perdais le naturel, la simplicité de mon jeu. Je devenais mauvais sans m'en douter. Ce fut encore à Davesnes que je dus de m'arrêter sur la pente fatale. Cet ami me prouva de nouveau qu'un juge sévère est cent fois préférable pour un artiste aux flatteurs qui l'égarent ».

Davesnes termina sa longue carrière comme régisseur général du Th. français (1850-1873). Fr. Sarcey lui a consacré un bel article (10 août 1885) : « Quel est l'amateur du Th. français qui n'a pas ouï parler du bon, de l'excellent, du judicieux Davesnes? Davesnes était l'homme de la tradition. Il avait vu les grands artistes dans toutes leurs créations, et il en avait gardé un souvenir très fidèle. C'était d'ailleurs un homme très lettré, très intelligent... » Davesnes était consulté par tous les grands artistes, et ses avis, toujours présentés d'un ton modeste, faisaient loi. On disait : Je demanderai à Davesnes. D'ailleurs, M. Ed. Thierry savait quel fond on pouvait faire sur un tel homme. Il faut voir en quels termes il en parle dans son journal pendant les deux sièges : « 12 septembre 1870. Notre bon Davesnes, quoique malade, persiste à ne pas vouloir quitter Paris ». Davesnes est un oracle pour l'administrateur lui-même.

En 1873, Davesnes prit sa retraite avec une pension de 3000 fr. et mourut à Paris le 29 juin 1874. Le 1er juillet, M. Perrin prononça sur sa tombe un touchant discours.

Biographie : *Annuaire Delhasse*, 1844.

Bibliographie : *Biographie dramat.*, 1826. — *La Rampe et les Coulisses.* — *L'Indiscret des Coulisses*, 1841. *Biographie dramat.*, 1845. *Souvenirs de Bouffé.* — Ed. Thierry, la *Comédie française pendant les deux sièges.* — Fr. Sarcey, *Quarante ans de th.*, t. I, p. 301.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 11,878. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par Fauconnier.

DAVESNE ou Davesnes, Mlle. — Soubrette, Le Hâvre 1825, Toulouse 1826-27.

DAVESNE, Charles. — Troisième comique, Liège 1842.

DAVEZAN, Mlle. — Enfant de sept à huit ans, mime à la Gaîté (1824).

DAVID. — Vaudeville 1792-93.

DAVID, Joseph, Narcisse. — Naquit le 17 mars 1794, marché Boulainvilliers, rue du Bac, où son père était sellier. D'une taille élevée et bien prise, avec un organe légèrement voilé, mais qui prenait une expression touchante,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

intelligent, plein de chaleur, David fut un des meilleurs élèves de Talma. Premier prix de tragédie au Conservatoire, il débuta le 22 mai 1816 au Th. français, par le rôle d'Egysthe de *Mérope* et celui de Derval des *Rivaux d'eux-mêmes*. Les jours suivants, il joua dans *Gaston et Bayard*, le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, les *Horace* et le *Barbier de Séville*. Il fut admis à l'essai pour le 1er avril suivant. Mais David n'était pas patient ; las de tenir des rôles secondaires, il avisa le Comité le 16 avril 1818 que « le 1er mai suivant il cesserait de faire partie de la Comédie française ». Blessé par ce billet laconique, le Comité n'en tint aucun compte. David demanda une augmentation ; le Comité refusa et accepta la démission pour le 1er avril 1819. Dès lors, l'artiste se montra insupportable et indiscipliné, puis quitta brusquement la Comédie française pour un engagement au Grand théâtre de Lyon.

C'est de là qu'il fut rappelé par Picard, lors de la réouverture de l'Odéon (30 sept. 1819). David y parut le premier soir dans *Venceslas*, puis *Un moment d'imprudence* (1er déc.), les *Comédiens* (6 janv. 1820), *Charles de Navarre* (1er mars), l'*Homme poli* (8 avril), *Conradin et Frédéric* (22 avril), *Oreste* (16 juin 1821), le *Père et le Tuteur* (28 janvier 1822), l'*Ami du Mari* (12 mars), les *Deux Ménages* (21 mars), *Attila* (26 avril), *M. Tourniquet* (8 juillet), *Noirville* (25 nov.), le *Célibataire et l'Homme marié* (16 déc.), *Mathilde* (15 janv. 1823), le *Frère et la Sœur* (24 sept.), *Harald* (4 fév. 1824), les *Trois genres* (27 avril), *Ourika* (11 mars), *Arthur de Bretagne* (16 juillet), *Fiesque* (5 nov.), l'*Officier de Fortune* (23 nov.), la *Vestale* (22 déc.).



DAVID, d'après Fugère

Beau diseur, acteur aimé du public, David s'était fait tout particulièrement remarquer dans le rôle de Victor des *Comédiens*. Néanmoins, il regrettait la Comédie française, et le 2 novembre 1820 il manifesta par une lettre le désir d'y rentrer. Ce ne fut pourtant que le 11 juin 1825 que l'on voulut bien consentir à un nouveau début. Il s'agissait de doubler Lafon dans la tragédie, Armand et Michelot dans la comédie. Il y réussit et fut nommé sociétaire le 1er avril 1828.

David créa les rôles de Monaldeschi dans *Christine de Suède* (1829), Cassio du *More de Venise* (1829), Clodovic de *Clovis* (1830), Paolo de *Françoise de Rimini* (1830), Eric de *Bertrand et Raton* (1833). MM. E.-D. De Manne et C. Ménétrier, ses biographes, ont donné une liste très complète de ses rôles créés à la Comédie. En 1829, il obtint, en remplacement d'Harel nommé directeur de l'Odéon, le privilège d'une troupe chargée de desservir les départements non exploités. Cette entreprise n'eut pas de suite.

David transportait à la ville la chaleur qu'il montrait à la scène : en 1841, à Bordeaux, ayant donné publiquement deux soufflets à Solar, journaliste, il fut traduit en police correctionnelle et condamné à trois mois de prison. C'était une tête chaude et un caractère violent.

Après 1830, David fut un des seuls artistes qui conservèrent les traditions de la tragédie ; on lui reprochait seulement son indifférence, son mépris même pour l'exactitude du costume. Toujours en retard, il arrivait en hâte, endossait n'importe quelle défroque et se précipitait en scène. Dans *Zaïre* il donnait à Orosmane l'apparence d'un Turc de Carnaval. A la ville, il portait une perruque frisée ; depuis de longues années, il était borgne ; mais il avait un œil factice si bien imité que beaucoup ignorèrent ce détail.

David se retira en avril 1839, avec une pension de 5000 francs. Sa représentation de retraite eut lieu le 19 oct. 1844, avec le concours de Rachel dans *Andromaque* et des th. de l'Opéra, des Variétés et du Vaudeville. La recette ne fut que de 4349 fr. C'est encore David qui définissait ainsi la disposition de la salle de la Comédie française à cette époque : « Des colonnes en l'air ! ».

David s'occupa ensuite de direction en province ; en 1851, il dirigeait le th. du Vaudeville à Bruxelles, ville où il était connu depuis 1822 (représentation en octobre, th. de la Monnaie). De plus, il donnait des leçons de déclamation à quelques élèves, de préférence aux dames, ayant toujours conservé les habitudes galantes de sa carrière d'amoureux.

Plus tard, des dissentiments étant survenus avec sa femme, celle-ci voulut faire saisir la rente qu'il touchait de la Comédie française ; mais le Tribunal décida que cette rente était insaisissable (juillet 1860). David mourut à Paris, le 21 octobre 1866, et ses obsèques eurent lieu le 23.

David, fort oublié, fut cependant très aimé ; il eut, de son temps, ce qu'on appelle une « bonne presse » et tous ces éloges se résument

EFERUS - Recherches & Classification numériques

par : « de la chaleur, de l'entraînement, de la passion, quelquefois de la grâce. » Il fut remplacé par Menjaud. Harel va jusqu'à dire en 1825 : « David est le meilleur jeune premier de Paris, sans en excepter Michelot. » David demeura rue St-Honoré 141 (1818), rue Feydeau 4 (1826), rue de Seine 66 (1827), rue Feydeau 32 (1828.)

Biographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier; *Galerie historique de la Comédie française.*

Bibliographie : *Petite biographie dramat.* 1821. Ricord, *Les fastes de la Comédie fr.* t. II, 1822. *Grande Biographie dramat.* 1824. Harel : *Dict.* th. 1825. Petite biographie dramat. 1826-29-33. *La Rampe et les coulisses* 1832. P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 11885. 1. En buste de ³/₄ à gauche, lith. par Béraud, 1840.
2. En pied de ³/₄ à gauche, cost. de th., lith. par L. Marin.
3. En buste de ³/₄ à droite, dans un ovale, lith. par Vigneron.
Galerie hist. de la Comédie française. En buste, eau forte par Fugère.

DAVID. — Sous ce nom :

DAVID, th. de la banlieue 1826.

DAVID Viallet, issu d'une famille de protestants espagnols réfugiée en France sous Henri IV, et du côté maternel de ce M. Gautiot d'Ancier dont la mort inspira à Regnard son *Légataire Universel.* Ayant quitté la Franche-Comté pour venir faire ses études médicales à Paris, il entra aux Nouveautés en 1830 comme... choriste. Puis il partit avec Philippe dans une tournée en Bretagne et en Normandie. Nous le retrouvons ensuite premier rôle à Rouen, à Brest (1835), à Lille (1836), à la Porte St-Antoine (1839) où il se fit applaudir dans la *Fiancée de la Mort* et *Céline la Créole.* A la fermeture de ce théâtre (1841) il passa à la Renaissance, puis à l'Ambigu où il débuta dans le rôle du baron Berral des *Brigands de la Loire.*
Tout à coup il quitta le théâtre, et consacra quatre ans à suivre les cours de l'Ecole des Chartes. Ecrivain laborieux, il publia nombre de feuilletons et d'articles dans les journaux, puis rentra à la Porte-St-Martin où il débuta dans un rôle effacé des *Noces Vénitiennes.* Vivait encore en 1854.

Biographie : Gallois, *Th. de la Porte-St-Martin.* 1854.

DAVID, Louis, Noël, Pierre. — Membre de la Société des artistes depuis 1846, Paris 1848-68, La Villette 1869-70, Paris 1872-77.

DAVID Charles. — Membre de la Société des artistes depuis 1842. Besançon 1852-53, Mons 1854-59, Caen 1860-61, Bourges 1862-63, Abbeville 1864-67, Rennes 1868, Lorient 1869-70, St-Germain 1872-93. En 1879, Charles David, âgé de 60 ans, avec 40 ans de th., avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des Artistes.

DAVID, Florence 1852.

DAVID, Genève 1852.

DAVID, Constant, jeune premier rôle, Liège 1852.

DAVID, utilités, th. du Gymnase, Marseille 1852.

DAVID, Variétés 1859.

DAVID, th. Déjazet 1874.

DAVID, th. du Château d'Eau 1875.

DAVID Victor, Gustave. — Th. Montmartre 1876-82. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

DAVID Emilio, Ernest. — Fol. Dram. 1886-88, Meudon 1889-90, Paris 1891-94.

DAVID Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme DAVID, Petit. — Premier rôle, Toulouse 1825, 1829. Morte vers 1831. V. Petit.

Mlle DAVID, Gymnase 1833-35.

Mme DAVID, Ambigu 1837, Renaissance, 1839.

Mlle DAVID, Esther. — Gaîté 1861.

Mme DAVID, Adèle. — Fol. Dram. 1861-67.

Mme DAVID, Délié, Thérèse. — Port-au-Prince 1865-68.

Mme DAVID, Delphine, Cécilia. — Cherbourg 1887.

Mlle DAVID, Variétés 1895.

DAVOIS, Mme Sarah. — Sedan 1877-80.

DAVOUST, Mlle. — Menus-plaisirs 1877.

DAVRAY, Mlle Lucie, Marie, Marthe. — On la dit née à Bordeaux le 10 mars 1857. Vaudeville 1876-79 (les *Tapageurs*, 19 avril 1879), Palais royal 1879-84 (les *petits Coucous*, 11 oct. 1879). Réputation de jolie femme. Porte-St-Martin 1884, Palais royal 1885-87, St-Pétersbourg 1888-90, Nouveautés 1891 et années suivantes. Habitait Paris en 1903.
Paul Mahalin dans *les Jolies actrices de Paris* la nomme Marguerite Magnon, originaire de Bordeaux, fille d'une modeste fruitière de la rue Crétet (1870).

DAVRICOURT, Alfred Vuadal dit. — Toulouse 1888-89, Reims 1890, Lyon 1891, Angoulême 1892, Paris 1893, Montpellier 1894, St-Etienne 1895. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

DAVRIGNY. — Premier rôle, Genève 1864. Bon comédien, mais trop froid dans le drame,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DAVRIGNY, Joseph, Jean, Paul Connotte dit. Amoureux, né à Montmartre le 25 mai 1855. — Deuxième accessit de comédie 1874, Deuxième prix 1875, Premier prix 1876, fut engagé à la Comédie française. Tenu à l'écart par les titulaires de l'emploi, Delaunay, Laroche, Boucher, Prudhon, Baillet, Volny, il végéta dans les petits rôles. Le 29 janvier 1878, joue pour la première fois Octave des *Fourberies*, le 21 mai, Adrien de la *Joie fait peur*, le 30, l'esclave dans *Zaïre*, le 8 août, Geoffroy de la *fille de Roland*; tantôt premier Suisse dans *M. de Pourceaugnac* ou Alcade dans *Ruy Blas*, Pierron de *Daniel Rochat* (16 fév. 1880), Don Alonse du *Cid*, Richard de *Garin*, un nécessaire de l'*Impromptu*, Eurybate d'*Iphigénie*, Gaïac du *Monde où l'on s'ennuie* (25 avril 1881), deuxième courtisan de *Barberine*, d'Aumont de *Mlle de Belle-Isle* (21 mars 1882) Mario du *Jeu de l'amour et du hasard* (10 juillet), M. de Vic dans le *Roi s'amuse*, d'Ollivon de *Philiberte*, Valentin du *Service en campagne*, Montausier de *Mlle de Vigean* (28 juin 1883). Sur ces entrefaites de nouvelles recrues étaient arrivées : Le Bargy, H. Samary. Davrigny se découragea dans l'inaction et partit. Il habitait Paris en 1903.

DAVRIL, Eugène. — Troisième amoureux, Marseille 1826, Beaune 1827, deuxième amoureux, Lyon 1828-29, Angers 1833-34, premier rôle Châteauroux 1837.

DAVRIL, Mme, ingénuités. — Angers 1833-34, deuxième amoureuse Châteauroux 1837. En 1849, il y avait à Clermont deux dames Davril : 1° Georgette Davril, née Bordier, 2° Julie Davril.

DAVRIL, Mlle. — Vaudeville 1867-68.

DAX, Mme Marie Cayère dite Jane. — Bruxelles 1880-84. Morte à Bruxelles en 1888.

DAYDÉ, Mlle Claire. — Buenos-Ayres 1891-96.

DAYDÉE, Mlle. — Th. Déjazet 1874.

DAYDOU, Mme Pauline née Blum. — Paris 1883-88.

DAYNES, Edmond, Arthur. — Charleville 1862-63, Lille 1864-65, Marseille 1867, Lille 1868, Bordeaux 1869. A rapprocher de Mme Daynes-Grassot l'excellente duègne actuelle du Vaudeville (1904). Il y eut un Daynes-Grassot, chef d'orchestre vers 1872.

DAZÉMARD. — Iconographie. Bibl. nat., catalogue Duplessis 11956. En buste de face, lith. par A. Bonny, 1875.

DAZINCOURT, Joseph J. B. Albouy dit. — Naquit à Marseille le 11 décembre 1747 dans une des plus anciennes maisons du quartier Ferréol. Son père était un honorable commerçant. Elevé chez les Oratoriens, il avait terminé ses humanités à l'âge de seize ans. On le mit alors dans le commerce pour lequel il n'avait aucun goût. Un jour, Mme Elisabeth Furvin-Audibert, sa tante et sa marraine, se fit accompagner par lui à Bordeaux, en 1766. Fort connue du Maréchal de Richelieu, gouverneur de la Province, elle ne manqua de lui présenter son neveu. Le jeune homme plut au Maréchal qui se l'attacha comme secrétaire. Vif, alerte, Albouy qui avait suivi le duc à Paris fut admis dans l'intimité de jeunes seigneurs qui jouaient la comédie de société. Il parut sur la scène, et remporta de suite de si vifs succès que sa détermination fut bientôt prise. Résolu de se faire comédien, mais craignant aussi les remontrances ou même l'autorité du Maréchal, il s'éloigna clandestinement de Paris et gagna Bruxelles.



DAZINCOURT, grav. par Robert de Launay

Il y avait alors en cette ville un comédien, directeur de théâtre, dont les conseils faisaient autorité. C'était d'Hannetaire, alors au faîte de la réputation et de la fortune. Le jeune Albouy alla le trouver. Après avoir cherché à le détourner d'une carrière aussi périlleuse, d'Hannetaire se rendit à ses raisons et lui accorda des débuts. C'est alors que l'aspirant comédien prit le nom de *Dazincourt*. On le vit pour la première fois à Bruxelles, en 1772, dans le rôle de Crispin des *Folies amoureuses* et dans les principaux rôles de cet emploi. Profitant des excellentes leçons de d'Hannetaire, le débutant fit d'énormes progrès en quatre années, tant et si bien qu'il tourna dès lors ses vues vers la Comédie française. Mais ici un grave obstacle se dressait devant lui : celui de qui dépendait l'autorisation pour débuter sur cette scène, était précisément son ancien maître, le Duc de Richelieu.

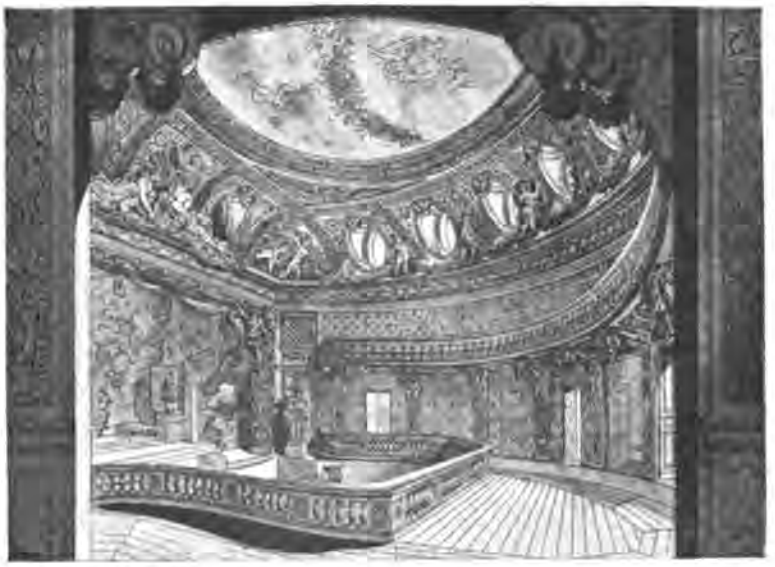
Le Prince de Ligne qui fréquentait chez d'Hannetaire, attiré par les charmes d'une de ses trois filles, tandis que Dazincourt n'était pas indifférent à la plus belle, se chargea

EFERUS - Recherches & Classification numériques

d'arranger l'affaire et d'apaiser le ressentiment du Maréchal, qui eut l'esprit d'écrire de sa propre main : « Ce qu'on m'a dit du talent de Dazincourt, m'a fait oublier l'ingratitude d'Albouy. » A cette réponse, datée du 21 octobre 1776, se trouvait joint l'ordre de début.

Le 21 novembre suivant, Dazincourt parut à la Comédie française, dans ce même rôle de Crispin qui lui avait servi de début à Bruxelles. On le vit ensuite dans Jasmin de l'*Enfant prodigue*, Charlot du *Mari retrouvé*, Sosie d'*Amphytrion*, Lubin de la *Surprise de l'amour*, Crispin dans *Crispin rival de son maître*, Pasquin dans l'*Homme à bonnes fortunes*, Ménechme le bourru dans les *Deux Ménechmes*, et Rustaut dans le *Galant coureur*. Leste, pimpant, de figure distinguée, avec un jeu plein de goût et de finesse, Dazincourt réalisait le type du « Valet de bonne compagnie ».

Reçu, Dazincourt retourna à Bruxelles pour y finir son engagement, qui n'expirait qu'à la clôture de 1777, et était admis à la Comédie (faveur spéciale) comme pensionnaire aux appointements de 3000 livres. Le 23 mars 1778, il était reçu sociétaire à part entière.



Théâtre de la Reine Marie-Antoinette, à Trianon

Avant de quitter la Belgique, nous rappellerons que les engagements de Dazincourt à Bruxelles ont été retrouvés par M. F. Faber (Arch. gén. du royaume, Conseil privé, carton n° 1092), et le même auteur nous apprend que Dazincourt fit aussi partie de la troupe Clairville l'aîné à Maëstricht (24 février 1774). Cette troupe de Bruxelles était excellente : elle avait dans ses rangs Larive, Grandmesnil, Fargès, Mme Verteuil. Dazincourt touchait 3000 livres, puis 4000 et 5000. Les premiers rôles 8000, 6000 et 5000.

Quelques années plus tard, Dazincourt eut une bonne fortune inespérée : Beaumarchais avait destiné le rôle de Figaro, du *Mariage de Figaro*, à Préville. Mais le grand artiste était vieux, fatigué : il se contenta du rôle de Bridoison, auquel il donna un cachet inimitable, et Dazincourt, sur les conseils même de Préville, fut chargé de celui de Figaro. On sait avec quel honneur il s'en tira. « Mon cher enfant, lui dit Préville, vous avez joué le rôle comme je l'avais conçu. » Dès ce moment, la réputation de Dazincourt se trouva définitivement établie (1784).

La comédie de société était la folie du temps ; la reine elle-même, au milieu de 1780, avait commencé à jouer la comédie avec ses amis. Mme Campan écrit dans ses *Mémoires*, à propos des spectacles de Trianon : « Caillot, acteur célèbre (de la Comédie italienne), retiré depuis longtemps du théâtre, et Dazincourt, connus l'un et l'autre par des mœurs estimables, furent choisis pour donner des leçons, le premier pour l'opéra-comique, dont le genre plus facile fut préféré, le second pour la comédie. » Dazincourt jouait sur le petit théâtre portatif de la reine et son nom se retrouve dans la distribution d'une pièce jouée ainsi, en petit comité, après un souper que donnait la duchesse de Gontaut au duc d'Orléans : le *Benjamin d'la daronne* ou la *Boëte aux pataquès*, rôle de Coffardet (1784). Enfin, nous savons que Dazincourt fit répéter à sa royale élève le rôle de Gotte de la *Gageure imprévue*, les *Fausses infidélités*, l'*Anglais à Bordeaux*, et surtout le rôle de Rosine dans le *Barbier de Séville* (19 août 1785).

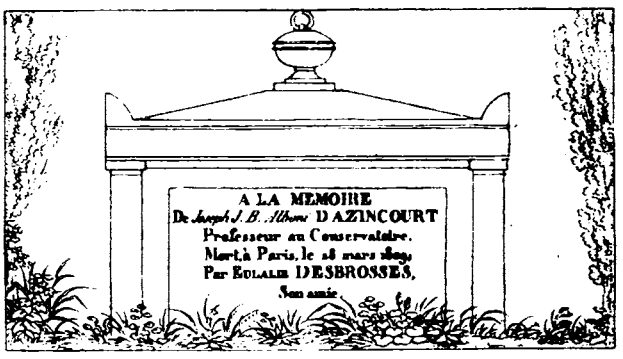
Les autres acteurs de ces représentations étaient : Mme la comtesse Diane de Polignac, Mme Elisabeth, le comte d'Artois ; mais la représentation du *Barbier*, à Trianon, eut ceci de particulier, qu'elle fut donnée peu de temps après l'immense succès du *Mariage de Figaro*, et quatre jours après l'arrestation du cardinal de Rohan pour l'affaire du collier. Le moment pouvait paraître étrangement choisi. La reine elle-même jouait Rosine, le comte d'Artois Figaro, M. de Vaudreuil Almaviva. Le duc de Guiche et M. de Crussol tenaient les rôles de Bartholo et de Basile. Cette tentative dramatique fut la dernière de la reine et de ses amis ; elle faillit coûter cher à Dazincourt aux plus tristes jours de la Révolution.

Dazincourt, indépendamment de tous les rôles de valets du répertoire, fit des créations dans les pièces suivantes, dont la plupart sont

EFERUS - Recherches & Classification numériques

oubliées : le *Chevalier français à Londres*, l'*Impatient* (1778), le *Chevalier français à Turin* (1779), *Clémentine et Désormes* (1780), le *Jaloux sans amour* (1781), les *Journalistes anglais*, les *Courtisanes* (1782), le *Jaloux*, le *Mariage de Figaro* (1784), l'*Oncle et les tantes* (1785), la *Physicienne*, le *Mariage secret*, l'*Inconstant* (1786), la *Ressemblance*, la *Belle-mère*, la *Jeune épouse*, l'*Entrevue* (1788), les *Deux pages* (1789), le *Réveil d'Epiménide*, les *Dangers de l'opinion*, le *Philinte de Molière*, le *Présomptueux* (1790), le *Fou par amour* (1791), le *Vieux célibataire* (1792), l'*Ami des lois*, le *Conteur*, le *Bienfait de la loi* (1793).

Dazincourt était sur le point de recevoir un brevet de pension, lorsque la Révolution arrêta la bonne volonté de la reine. En même temps, il perdait ses fonds placés à diverses époques. Il n'en conserva pas moins toute sa gaîté. Dans les derniers jours de juillet 1793, au moment où il allait s'habiller pour jouer le rôle de Carlin du *Distrait*, un inconnu demanda à lui parler dans le plus grand secret. L'artiste le fit monter dans sa loge et congédia son domestique. On venait le prévenir du danger que couraient les comédiens français, et, tout en le suppliant de ne rien dire, on l'engageait à fuir hors de Paris : « Je serais un lâche, répondit-il, si j'abandonnais mes camarades ; mon devoir est de partager leur sort, quel que puisse être l'événement. Ainsi, je resterai ; mais, je conserverai toute ma vie le souvenir de la preuve d'intérêt que vous venez de me donner. »



Tombeau de Dazincourt

Le 3 septembre 1793, il était arrêté en même temps que ses camarades, et conduit aux Madelonnettes. Son seul crime était d'avoir été « comédien du roi » et royaliste. Il ne fut sauvé que par le 9 thermidor et le dévouement de Labussière (v. ce nom). Sa détention avait été de onze mois, tant aux Madelonnettes qu'à Picpus.

A peine en liberté, Dazincourt se réunit à ceux de ses anciens camarades enrôlés par Sageret au théâtre Feydeau, jusqu'au 25 janvier 1799, jour où le Théâtre français reconstitué vint prendre possession de la salle de la rue Richelieu (30 mai).

Dazincourt, selon Geoffroy, eut toujours « le mérite de ne rien mettre du sien dans ses rôles ». C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un acteur comique, toujours enclin à charger. Il créa de nouveau des rôles dans les *Femmes*, le *Bon fermier*, le *Tolérant*, la *Rupture inutile* (1795), l'*Heureuse erreur*, les *Trois fils de la veuve*, la *Prude* (1797), l'*Epreuve délicate*, *Mathilde*, *Trop de délicatesse*, l'*Amour et la raison*, les *Projets de mariage* (1798), la *Dupe de soi-même*, *Michel Montaigne*, les *Tuteurs vengés* (1799), l'*Abbé de l'Epée*, les *Deux poètes*, les *Mœurs du jour* (1800), le *Buste de Préville*, l'*Aimable vieillard*, le *Mariage supposé*, le *Confident par hasard* (1801), le *Double hommage*, *Edouard en Ecosse*, *Juliette et Belcour* (1802), le *Séducteur amoureux* (1803), *Richelieu*, *Guillaume le Conquérant*, la *Leçon conjugale* (1804), le *Tyran domestique* (1805), le *Parleur contrarié*, la *Politique en défaut* (1806), les *Projets d'enlèvement* (1807), l'*Assemblée de famille*, l'*Homme aux convenances* (1808). Vers la fin de sa carrière, l'embonpoint l'avait forcé de renoncer à l'emploi des valets jeunes pour prendre celui des vieux serviteurs.

Excellent professeur, il eut comme élèves Mlle Carline, actrice de l'Opéra-Comique (1763-1818), Mlles Volnais et Rose Dupuis. Lorsque Napoléon réorganisa le Conservatoire en 1807, il fut un des quatre professeurs nommés. L'empereur lui confia également la direction des spectacles de la Cour Impériale, et c'est en cette qualité qu'il fit le voyage d'Erfurt (1808), déjà malade et en proie à une fièvre continuelle. Il mourut à Paris, 24, rue Richelieu, le 28 mars 1809, âgé de 62 ans, dont 31 passés à la Comédie française. Il institua Mlle Desbrosses sa légataire universelle.

Au commencement de 1791, le bruit ayant couru que Dazincourt était mort d'apoplexie, l'épitaphe suivante avait circulé sous le manteau :

Cy gît ce Dazincourt qu'un insolent bonheur
Sans cesse accompagna tout le temps de sa vie ;
Sans talent pour la comédie
Il passa pour un bon acteur.
Il gagna de l'argent même à la loterie.
(Il y avait gagné 150.000 livres.)
Quoique vieux, jaloux et grondeur,
Il eut pourtant maîtresse et fidèle, et jolie :
(Mlle Eulalie Desbrosses.)
Le sort, pour dernière faveur,
Lui fit finir ses jours par une apoplexie.

Cette épitaphe ne tua pas Dazincourt, qui survécut dix-huit ans, mais, voici la véritable que l'on peut lire encore, croyons-nous, au cimetière Montmartre :

A LA MÉMOIRE
DE JOSEPH-J.-B. ALBOUI DAZINCOURT
PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE
MORT A PARIS, LE 28 MARS 1809
PAR EULALIE DESBROSSES
SON AMIE

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Du Théâtre français l'honneur et le soutien.
Digne successeur de Préville,
Homme de goût, homme de bien,
Admirable à la Cour, à la ville,
Ami vrai, délicat, sensible, généreux,
Il réunit sur sa cendre chérie
Et les regrets des enfants de Thalie
Et les larmes des malheureux.

Le tombeau, de forme antique, est surmonté d'une urne et d'une couronne de lauriers, il est presque adossé au mur du sud, entouré d'une grille qui renferme un petit jardin très bien soigné et planté de rosiers, de peupliers et d'arbres verts. La façade du nord est ornée de deux colonnes d'ordre de *Pœstum*. L'épitaphe ci-dessus est écrite sur un marbre noir en lettres d'or. (Renseignements fournis par M. G. Bertin.)

Voici quelques jugements sur Dazincourt :

« Il joue à merveille les valets petits-maîtres, tels que Dubois des *Fausses confidences*. Il est aussi très bien placé dans les *Figaro*..... Il s'est fait un jeu qui tient beaucoup du marivaudage..... C'est le valet aimable. » *L'Espion des coulisses*, an VIII.

« Charmant dans les ouvrages dont les auteurs ont commis la faute de donner aux valets le jargon et l'esprit de leurs maîtres. Figaro lui doit la vie. » *Almanach pour l'an* IX.

« On ne lui reprochera pas d'outrer ses rôles, comme Dugazon, car il est froid comme du marbre. Dazincourt se flatte d'imiter Préville. Si cela est, c'est du plus loin qu'on s'en souvienne. » Le *Coup de fouet*, an X.

« Dazincourt, propre et méticuleux jusqu'à la manie, mettant un temps infini à s'habiller, portant une brosse sur lui, parfumé des pieds à la tête. » Ch. Maurice, 13 octobre 1806.

Ch. Maurice cite ce mot de Dazincourt : « Nos grands seigneurs prennent la Comédie française pour leurs écuries; il y mettent leurs juments. » On dit que les engagements d'actrices inutiles se firent plus rares. Dazincourt ressemblait à Préville. Comme Ch. Maurice le lui faisait remarquer, en voyant sa pendule surmontée de l'image de son maître : « Oui, mais j'aimerais mieux l'autre ressemblance », répondit Dazincourt. 5 janvier 1807.

« Quoi qu'en aient dit des censeurs, le jeu de cet acteur est d'un bon comique, toujours naturel et décent. Ils lui ont reproché de n'avoir pas une chaleur assez marquée : ses apologistes ont prétendu, au contraire, que tel devait être le vrai genre d'un valet de bonne compagnie. Entre ces deux opinions, il y a un milieu à prendre..... » *L'Opinion du Parterre*, 1807.

« Dazincourt était homme d'esprit et de goût. Sorti du théâtre, il en oubliait le langage et les habitudes, et ne portait dans la société que celles de la bonne compagnie. Plein d'aversion pour la mauvaise plaisanterie, on ne le vit jamais se constituer bouffon ou mystificateur (allusion à Dugazon) en titre d'office; il savait se respecter lui-même, et fut toujours bien vu par les personnes de haut rang. » *L'Opinion du Parterre*, 1810.

La collection autogr. A. Bovet contenait, sous le n° 1358, deux pièces curieuses relatives à Dazincourt.

1° Lettre autogr. sig. E. Beaumarchais, Paris, 26 novembre 1779. Il prie l'auteur de lui confier le rôle de *Figaro* lorsque Préville y renoncera. Il fera tous ses efforts pour le contenter. « Je vous supplie au nom de tous les *valets* tant parisiens que provinciaux, qui ne me dédiront pas, de nous fournir, dans vos moments de loisir, de nouveaux moyens de plaire, par des rôles aussi parfaits que ceux dont votre *Barbier* et vos autres ouvrages sont remplis ».

2° P. S.; Paris, 24 ventôse an V (13 janvier 1797).

1 p. in-folio. Mémoire des fournitures livrées par le costumier Bourson à Dazincourt, pour son habit de Figaro. Il s'élève à la somme de 120 livres, 14 sous.

Ces deux pièces furent remises en vente le 18 janvier 1902, par les soins de M. Noël Charavay.

Dazincourt demeura successivement : rue St-Louis, quartier St-Honoré 1779-80, rue de l'Echelle 1781-82, rue des Fossés Monsieur le Prince n° 117, 1783-88, rue des Francs-Bourgeois, Porte St-Michel n° 9, 1789-92, qui devient Section de Beaurepaire n° 785 en 1793, rue de Richelieu n° 1223 en 1799, rue de la Loi n° 20, 1800-1807, rue de Richelieu 24, 1808, où il mourut 1809.

Le cachet de Dazincourt à Bruxelles 1773, était : « D'azur à la foi de... vêtue de... supportant un oiseau de... qui tient en son bec un rameau de... le tout surmonté de trois étoiles de... rangées.» Cachet ovale, couronne de comte ; supports, deux lévriers.

Biographie : *Opinion du Parterre*, t. VII, notice. — *Mémoires de Dazincourt*, in-8°, chez Favre, Paris 1809. — *Mémoires de Préville et de Dazincourt, revus, corrigés et augmentés d'une notice sur ces deux comédiens*, par Ourry, in-8°, Paris, 1823. — E.-D. De Manne, *Troupe de Voltaire*. — La même biographie est reproduite dans la *Troupe de Talma*. — Lemazurier, *Galerie historique*.

Bibliographie :

Almanach des spectacles, 1800. — *Opinion du Parterre*, t. I à VII. — *Le Coup de fouet*. — *Annuaire dramatique*, 1810. — *Almanach des spectacles Duchesne*, 1815. — *L'Espion des coulisses, Mémoires de Mlle Flore*, t. II, p. 68. — Ch. Maurice, *Hist. anecdot. du théâtre*. — Th. Muret, *l'Hist. par le théâtre*, t. I. — H. Audibert, *Indiscrétions et Confidences*, p. 101 et suiv. — A. Pougin, *la Comédie française et la Révolution*. — G. Capon et R. Yve-Plessis, *Les Théâtres clandestins*.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 11957.

1. En buste, de profil à gauche dans un médaillon rond. Gravé par Robert de Launay.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

C'est celui qui figure en tête de la 2e édition des *Mémoires*.

2. En buste, de ¾, à gauche, gravé par Fr. Hillemacher, 1860.

3. En pied, de profil à droite, cost. de th. publié par Martinet.

4. En buste, de profil à droite, gravé par A. Massard, d'après Devéria.

Collection Martinet: N° 18. Dubois, les *Fausses confidences*.

N° 91. Phlips, *Auguste et Théodore*.

N° 99, Figaro, le *Barbier de Séville*.

Galerie de Bance 1818. Superbe planche coloriée, dessin de Favart, grav. de Chaponnier, rôle de Dubois des *Fausses confidences*.

En buste de ¾ à gauche, eau-forte de H. Lefort, d'après le médaillon de Robert de Launay, *Troupe de Voltaire*.

Musée de la Comédie française (Catal. Monval).

136. En Crispin. Peinture toile, ovale, h. 0m65, l. 0m50 par Mlle A. Romance dite Romany.

145. En Crispin. Peinture bois, ovale, h. 0m15, l. 0m12. Offert en juin 1839, par Mlle Desbrosses, sociétaire retraitée, légataire universelle du comédien.

DAZINCOURT, nom d'un débutant à la Porte-St-Martin le 5 novembre 1837.

DEASSY, Bruxelles 1800.

DEBACH, Mme, née Mellitz Bertha. — Cirque Napoléon 1860-66.

DEBAER, Mme Marie. — Santiago 1877-79.

DEBAILLEUL, Léon, Louis. — Plutôt artiste de café-concert, chantait la romance. XIXe siècle 1877, Scala 1884-85.

DEBAR, Remond Mme. — Premier rôle, Boulogne 1830, LeMans 1835.

DEBAR, Eugène. — Comique, Boulogne 1830, LeMans 1835, Amsterdam 1836-37. Vivait en 1849.

DEBAR, Mlle Célestine, Jeanne. — Rio-Janeiro 1867-70.

DEBARME, Mme Mathilde, Nancy, Thérèse. — Membre de la Soc. des artistes depuis 1843. Paris 1850-57, Rouen 1858-60, Paris 1861-66, Lyon 1867, Nîmes 1868-69, Calais 1870-72, Paris 1873-89. En 1876, Mme Debarme avait 62 ans avec 41 ans de th. Elle obtint la pension de 500 fr. de la Société, et en 1886, âgée de 72 ans, le prix Berthier.

DEBARVILLE, Mlle. — Maëstricht 1673.

DEBATTY. — Gand 1779, Bruxelles 1792. Avec 1500 fr. d'app., utilités et chanteur aussi.

DEBAUCHERI, Mme. — Premier rôle marqué, Chartres 1828.

DEBAUDE. — Bouffes 1893.

DEBAY, Mlle Venulie, Elise. — Elève du Conservatoire, classe d'Opéra-comique, avait débuté au Cirque impérial dans la *Tour St-Jacques*. Odéon 1857-68, Ambigu 1869-76. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1877. Charmante femme enlevée prématurément, et qui promettait un bel avenir. Elle avait créé Mme de Neuville dans les *Indifférents*, Odéon, 22 octobre 1863. Son rôle de début à ce théâtre avait été celui de la blanchisseuse dans le *Cousin du roi*. Elle se faisait applaudir aussi dans un *Parvenu*. Intelligente et fort jolie.

DEBAY, Mlle Jeanne Béraud. — St-Pétersbourg 1873-77. Chanta l'opérette à Marseille et à Rouen. Th. Cluny 1886, Renaissance 1887, Vaudeville 1888, Palais royal 1888. On écrivait d'elle: « Mignon, tout est mignon dans cette jolie petite personne.»

DE BEAUCHATEAU. — V. Beauchateau.

DEBEAUCORPS, Mlle Marie. — Genève 1887-89, Nice 1890, Marseille 1891-94.

DE BEAUVAL. — V. Beauval.

DEBEER, Mme P. — Palais royal, *Les Ressources de Jonathan* (9 nov. 1842), *La rue de la Lune* (14 fév. 1843). *Parlez au portier* (2 mars 1845). Vivait en 1849.

DE BELLEROSE. — V. Bellerose.

DE BELLOY, Pierre, Laurent Buirette, dit. — Naquit à St-Four, en Picardie, le 17 novembre 1717. Avocat, il ne nous appartient ici que parce qu'il fut comédien en Russie. Auteur dramatique, il voulut surtout puiser ses sujets dans l'histoire nationale: *le Siège de Calais*, *Gaston et Bayard*. etc. La première de ces pièces eut un succès prodigieux (13 fév. 1765). Elle fut donnée à Versailles, le 21 suivant, redemandée le 7 mars. Louis XV ordonna qu'on la donnât gratis au peuple, accepta la dédicace de l'ouvrage, et remit une médaille d'or accompagnée de 1000 écus à l'auteur. Membre de l'Académie française, De Belloy donna encore *Titus*, *Zelmire*, *Gabrielle de Vergy*, *Pierre le Cruel*. La chute de cette dernière pièce l'affecta tellement qu'il mourut de chagrin et de langueur, à Paris, rue Princesse, dans un âge peu avancé. La Comédie française avait donné une représentation à son bénéfice, et le Roi lui avait envoyé 50 louis avant sa mort.

DE BERCY. — V. Bercy.

DEBERG, Mme Marie. — Odéon 1851-52.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DEBERG. — Délass. com. 1868-69, Renaissance 1878-81.

DE BERSAC. — V. Bersac.

DEBEVER. — Utilités, Lille 1870.

DEBIEN, M^lle^. — Gymnase 1895.

DEBIÈRE. — Château-d'Eau 1873.

DE BIERNE. — V. Nestor.

DE BLEYE. — V. Bleye.

DEBLIEUX, M^lle^. — Deuxième amoureuse, Verviers 1825-26, Brest 1827, Bordeaux 1829-30.

DEBOER. — Utilités, Amsterdam 1837, 1840.

DEBOISSY, M^me^ Amélie. — Ingénuité, Genève 1851-54, morte vers 1855. Fut enterrée aux frais de la Société des artistes. V. aussi Boissy.

DE BONCOURT. — Troupe des ducs de Brunswick et Lunebourg, 1674.

DE BONCOURT, M^lle^. — Dito, dito.

DEBONNAIRE, Claude, Jacques, Gabriel, dit *Auguste*. — Avait débuté chez Doyen. Gymnase 1833, Gand 1837, Gymnase 1849. V. Auguste.

DEBONNAIRE, M^lle^ Anna. — Odéon 1858-59.

DEBONNE, M^lle^ Anna. — Ex-danseuse à l'Opéra-Comique. Odéon 1861, ingénue et amoureuse dans la comédie et la tragédie. Créa quelques rôles. On la revit aussi à Beaumarchais.

DEBORAH, M^me^ Claire, Anne Hamburger dite. — Odéon 1858-59, Ambigu 1860, Marseille 1861-63, Le Hâvre 1864-65. Vers 1865, elle passa par Genève, donnant la réplique à un nègre, Aldridg, lequel jouait en anglais *Othello*. Paris 1867, Rio-de-Janeiro 1868, Porte-Saint-Martin 1868 (*Cadio*, M^lle^ Duroseray, 4 octobre), Le Caire 1871, Paris 1872-74, Vaudeville 1875-81. Le rapporteur de 1882, en annonçant sa mort, rappela que cette artiste avait occupé une certaine place sur différentes scènes parisiennes.

DEBORD, Benoît Bosquet. — Grenoble 1883.

DE BOULOGNE, M^me^. — Premier rôle, Anvers 1783.

DE BOULOGNE, M^lle^, fille. — Ingénuité, Anvers 1783.

DEBOURNEUF. — Dunkerque 1772, Douai 1773.

DEBOYER, M^lle^ Louise. — Utilités, th. de la Gaîté, à Bordeaux, 1817, aux appointements de 300 fr.

DEBRAY. — Ambigu 1811-16. Sous ce nom: utilités, Berlin 1829, premier rôle, Verviers 1843, Anvers 1844. Puis *Debray*, Aug., Jos. Boulain dit, premiers rôles Lille 1851, troisièmes grands rôles La Haye 1851-52, Nîmes 1853-55, Gand 1856, Paris 1857-58. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1860.

DEBRAY, M^me^. — Duègne, Verviers 1843. En 1849, l'annuaire signale une demoiselle ou dame Juliette Debray. En 1867, une M^me^ Debray est aux Folies dramatiques.

DEBRAY, M^lle^. — Palais-Royal 1885-86.

DEBRAY. — Déjazet 1888.

DE BRÉCOURT. — V. Brécourt.

DEBRENIER, M^lle^. — Deuxième amoureuse, Troyes 1833-34.

DE BRET. — Bruxelles 1723.

DEBREUIL, Eugène. — Deuxième amoureux, Melun 1835 et 1837. Peut-être le même : Ambigu 1851-54. Eut la jambe fracassée en voulant sauver sa fille qui allait être écrasée, 1854. Cet accident le força à renoncer à la scène. Fut secrétaire à Belleville, au Vaudeville et à l'Ambigu (1861).

DEBREUIL, M^me^. — Variétés 1862.

DEBREUX, M^lle^ Marguerite. — Châtelet 1869, Bouffes 1874, où elle créa un rôle dans la *Timbale d'argent*, Palais-Royal et Nouveautés 1881.

DE BRIE, Edme Villequin sieur. — Né à Ferrières-en-Brie le 24 octobre 1607, frère du peintre Edme Villequin, qui fut reçu à l'Académie royale de peinture le 7 avril 1663. L'on avait dit jusqu'à ce jour : « Lorsque Molière vint à Lyon, vers la fin de l'année 1652, il y trouva installée la troupe d'Abraham Mitalla. C'est dans cette troupe que se trouvaient De Brie et sa femme ». Ceci est une erreur, puisque des découvertes récentes nous ont prouvé que :

1° Le 10 janvier 1650, Molière est parrain à Narbonne, avec M^lle^ Catherine du Rozet, devenue M^lle^ De Brie par son mariage.

2° Le 16 août 1652, M^lle^ De Brie accouche à Grenoble d'un enfant tenu sur les fonts baptismaux par Molière et Madeleine Béjart.

D'où il faut conclure que le mariage de De Brie avec M^lle^ Catherine du Rozet eut lieu en 1650-51, et que sa femme faisait déjà partie de la troupe de la Béjart et de Molière en 1650. Le marié avait donc 43 ans.

De Brie qui fut toujours comme « le mari

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de la reine » se contina dans les rôles accessoires et suivit le sort de Molière pendant vingt-trois ans, en province et à Paris. Le 2 novembre 1658, jour du début de la troupe en public, dans la grande salle de l'hôtel du Petit-Bourbon, son nom figure dans la distribution de l'*Etourdi*. Il passa au Palais-Royal, avec ses camarades, en 1661.

Nous savons qu'il tenait le rôle de Villebrequin dans la *Jalousie du Barbouillé* (de son nom Villequin ainsi travesti par plaisanterie), celui de la Rapière dans le *Dépit amoureux* en cinq actes, de La Ramée dans *Don Juan*, d'un garde de la maréchaussée dans le *Misanthrope*, de M. Loyal dans *Tartufe*, d'un maître d'armes dans le *Bourgeois gentilhomme*, du dieu d'un fleuve dans *Psyché*, de Sylvestre dans les *Fourberies de Scapin*, de Diafoirus dans le *Malade*. Nous savons qu'il était grand « ce grand escogriffe de maître d'armes », et remarquons que Molière lui confiait de préférence des rôles de spadassin. D'après la *Lettre sur Molière et les Comédiens de son temps* (*Mercure de France*, mai 1740) il aurait succédé à Du Parc dans les rôles de Gros René. Molière disparu, De Brie passa au th. Guénégaud et mourut le 9 mars 1676 : « Le neuvième jour de mars 1676, environ six heures du matin, Edme De Brie, bourgeois de Paris, est décédé en sa maison, rue Guénégaud, et son corps a été inhumé le lendemain ». (*Registres de Saint-André*).



DE BRIE, d'après Fr. Hillemacher

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — Fr. Hillemacher, la *Troupe de Molière*. — A. Copin, *Hist. des Comédiens de la Troupe de Molière*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 6692. En buste, de profil à droite, gravé par Fr. Hillemacher, 1857.

Cette eau-forte fut établie d'après l'estampe de J. Sauvé, sur le dessin de P. Brissart. Le catalogue Soleirol (1861, n° 131) mentionne le même portrait en buste, peint sur cuivre, dans un cadre noir à cercle. Nous ignorons sur quoi se fonde son authenticité.

DE BRIE, M^lle^ Catherine Le Clerc du Rozet dite. — Naquit vers 1630. Sa présence dans la troupe de Molière nous est signalée pour la première fois, en 1650, à Narbonne, où elle tint le 10 janvier un enfant sur les fonts baptismaux, à l'église St-Paul de cette ville, avec Molière comme parrain. Elle signa alors « Catherine Du Roset », ce qui pourrait laisser croire qu'elle n'était pas encore mariée avec De Brie, âgé de 23 ans environ de plus qu'elle.

Le 16 août 1652, elle fait baptiser, à Grenoble, le premier enfant issu de son mariage. Le parrain est Molière et la marraine Madeleine Béjart. L'enfant est une fille.

Le 15 août 1656, nous retrouvons son passage à Bordeaux ; elle est marraine avec Molière à l'église St-André.

Le 2 novembre 1658, elle débute à Paris, avec la troupe, dans la grande salle de l'hôtel du Petit-Bourbon et son nom figure dans la distribution de l'*Etourdi*.

Le 17 octobre 1659, elle accouche d'une fille, Catherine-Nicole, baptisée le 10 novembre à St-Germain-l'Auxerrois.

Examinons quelle était, à cette époque, sa situation dans la troupe de Molière : Grande, bien faite, jolie, avec un visage qui restera toujours jeune, chantant et dansant à merveille, M^lle^ De Brie personnifiait le charme, la douceur et la grâce :

> Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre,
> Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.

Ou encore : « Elle se prend, d'un air le plus charmant du monde, aux choses qu'elle fait et l'on voit briller mille grâces dans toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute encourageante, une honnêteté adorable ».

M^lle^ De Brie, c'est l'ingénue du théâtre de Molière. Les années passent et elle est toujours l'ingénue :

1653, l'*Etourdi*, Célie.
1656, le *Dépit amoureux*, Lucile.
1659, les *Précieuses ridicules*, Madelon.
1660, *Sganarelle*, la femme de Sganarelle.
1661, l'*Ecole des Maris*, Isabelle.
1661, les *Fâcheux*, Climène.
1662, l'*Ecole des Femmes*, Agnès.
1663, la *Critique*, Uranie.
1663, l'*Impromptu*, M^lle^ De Brie.
1664, le *Mariage forcé*, deuxième Egyptienne.
1664, la *Princesse d'Elide*, Cynthie.
1665, *Don Juan*, Mathurine.
1666, le *Misanthrope*, Eliante.
1666, *Mélicerte*, Daphné.
1667, *Pastorale comique*, Iris.
1667, le *Sicilien*, Isidore.
1668, *Tartufe*, Mariane.
1668, l'*Avare*, Mariane.
1668, *Georges Dandin*, Claudine.
1670, le *Bourgeois gentilhomme*, Dorimène.
1671, *Psyché*, Vénus.
1672, les *Femmes savantes*, Armande.

Quelle artiste, dans cet emploi, peut offrir une plus belle carrière ? Ce qui nous remet en mémoire l'anecdote cent fois reproduite : Quel-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ques années avant sa retraite (elle se retira à 55 ans, et non 65 comme on l'a dit), ses camarades l'engagèrent à céder son rôle d'Agnès à une actrice plus jeune, Angélique Ducroisy. Mais le parterre demanda Mlle De Brie avec tant d'insistance qu'elle dut venir jouer le rôle en toilette de ville. D'où ces vers :

Il faut qu'elle ait été charmante,
Puisqu'aujourd'hui, malgré ses ans,
A peine des attraits naissants
Egalent sa beauté mourante.

Voyons, à présent, en quels termes Molière lui adresse la parole dans l'*Impromptu* : « Pour vous, vous faites une de ces femmes qui peuvent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvu qu'elles sauvent les apparences ; de ces femmes qui croient que le péché est dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont, sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galants. Entrez bien dans ce caractère ».



Mlle DE BRIE
d'après Fr. Hillemacher

Dans la vie privée, Mlle De Brie fut la grande consolatrice de Molière — que l'on entende ce mot comme l'on voudra, car bien malin sera celui qui découvrira ce mystère. — Qu'il ait pour maîtresse Madeleine ou qu'il rompe avec elle, qu'il se laisse prendre aux attraits naissants d'Armande, qu'il l'épouse dans un moment de folie amoureuse et qu'il en supporte les tristes conséquences, c'est toujours à Mlle De Brie qu'il reviendra.

Maintenant, si l'on songe qu'avant son mariage Molière vivait sous le même toit — dans la vaste maison qui faisait l'encoignure de la rue St-Honoré et de la rue St-Thomas du Louvre, avec Madeleine, Armande, Geneviève et Louis Béjart, leur mère, et Mlle De Brie — l'on comprendra plus facilement les vers de Chapelle comparant Madeleine, Armande et Mlle De Brie aux trois déesses du mont Ida :

Voilà l'histoire ; que t'en semble ?
Crois-tu pas un homme avisé ?
Vois par là, qu'il n'est pas aisé
D'accorder trois femmes ensemble ?
Fais-en donc ton profit. Surtout
Tiens-toi neutre, et tout plein d'Homère,
Dis-toi bien qu'en vain l'homme espère
Pouvoir jamais venir à bout
De ce qu'un grand Dieu n'a su faire.



Signature de Mlle De Brie

L'auteur anonyme de la *Fameuse Comédienne* nous montre Madeleine poussant Molière à épouser Armande par haine de la De Brie, sa rivale. Qu'en faut-il croire ? Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque le ménage Molière va mal, le poète se rapproche sensiblement de Mlle De Brie et l'on serait tenté de voir une allusion à cette situation dans ces vers du *Misanthrope*. (Rappelons-nous qu'Armande jouait Célimène et Mlle De Brie, Eliante) :

Pour moi, si je n'avais qu'à former des désirs,
La cousine Eliante aurait tous mes soupirs.
Son cœur qui vous estime est solide et sincère.
Et ce choix plus conforme était mieux votre affaire.

On connaît la réponse d'Alceste :

Il est vrai, ma raison me
[le dit chaque jour ;
Mais la raison n'est pas ce
[qui règle l'amour.

Et le mari, dira-t-on, ce mari âgé de quinze ans de plus que Molière et de vingt-trois ans de plus que sa femme ? Le mari ? Mais il jouait les spadassins... au théâtre.

M. Loiseleur, cet écrivain si érudit et si consciencieux, fait encore cette observation à propos du rapprochement survenu — le dernier — entre Molière et sa femme : « Molière fait jouer les *Femmes savantes* et scelle sa rupture définitive avec Mlle De Brie et sa réconciliation avec sa femme, en confiant à la première le rôle sacrifié d'Armande et à la seconde l'aimable personnage d'Henriette, l'idéal de l'épouse pure, honnête et sérieuse, celui qu'il avait rêvé pour lui-même ». Argument qui serait toutefois discutable, si l'on songe à l'âge des actrices ; il était plus logique de donner le rôle d'Henriette à la plus jeune. Sans aller aussi loin que M. Larroumet (la *Comédie de Molière*) qui ne veut admettre que Molière ait été l'amant d'aucune de ses actrices — y compris Madeleine — nous ferons cependant nos réserves au sujet de Mlle De Brie. Les pamphlets affirment le fait, c'est entendu. Mais que ne disent pas les pamphlets ? Contentons-nous de voir en cette douce figure l'ange gardien du grand homme si tracassé dans ses autres amours.

Le roi, qui faisait présent le même jour (10 juin 1667) de riches mantes à Mlles Molière et De Brie, n'entendait point faire de jalouses. Le 10 septembre 1669, Molière et Mlle De Brie se retrouvent à St-Roch, parrain et marraine de l'enfant d'un marchand et le 28 novembre 1670, Mlle De Brie crée un rôle dans *Tite et Bérénice*, de Corneille. Le 25 avril 1672, elle marie sa sœur utérine, Jeanne, Françoise Brouart avec Jean Baraillon, tailleur ordinaire

EFERUS - Recherches & Classification numériques

des ballets du roi (St-Germain-l'Auxerrois); le 3 octobre, elle est encore marraine à Conflans-Ste-Honorine et le 12 novembre elle est marraine à St-Eustache, avec Molière, de l'une des deux jumelles de Lagrange.

Indépendamment de la fille née à Grenoble en 1652, on connaît encore deux enfants au ménage De Brie : une fille nommée Catherine, née le 9 novembre 1659 et baptisée le lendemain à St-Germain-l'Auxerrois ; elle épousa plus tard Jean-Baptiste Vinx, escuyer, sieur des Plantes et capitaine au régiment de Picardie — puis un garçon, Jean-Baptiste, prénom de Molière, ce qui laisse à supposer que celui-ci fut son parrain — lequel se maria à St-Sauveur le 3 avril 1691 ; sa femme était la petite-fille de Montfleury et de Floridor; Mlle De Brie assista au mariage.

M. Jal nous apprend que la mère de Mlle De Brie, Nicolle Ravanne, s'était mariée 1° avec Leclère, d'où Mlle De Brie; 2° avec Brouart, l'un des vingt-quatre violons du roi, d'où la sœur utérine citée plus haut.

Après la mort de Molière, Mlle De Brie passa avec son mari au th. de Guénégaud (1673) et fut conservée à la réunion (1680); mais comme, à ce moment, l'on trouva le mari sans doute trop bien payé pour ses services — chacun des époux avait eu jusqu'alors part entière — on réduisit la part de Mlle De Brie d'une moitié, ce qui fit une part et demie pour les deux. Les méchantes langues voulurent voir dans ce fait une vengeance de Mlle Molière.

Le 19 juin 1684, elle reçut l'ordre de sa retraite — à partir du 24 avril 1685 — avec droit à une pension de 1000 livres. M. Monval indique comme date de sa mort, janvier 1706.

Mlle De Brie, en dehors du théâtre de Molière, créa encore Antigone dans la *Thébaïde* de Racine et Aminte dans le *Triomphe des Dames*.

Nous citerons, pour finir, le curieux document suivant qui nous prouve, une fois de plus, les excellents rapports existant entre le clergé et les comédiens au XVIIme siècle :

1682, 21 décembre : « L'assemblée des comédiens françois a résolu de faire la dépense cy-dessous pour le *pain bény* que la compagnie rend à la paroisse (de St-Sulpice) à la *messe de minuit :*

« Le pain bény de 9 livres; à l'offrande, deux louis d'or, 22 livres, 16 sols; à l'œuvre, un louis, 11 livres, 8 sols; six cierges de demi-livre chacun et un cierge d'une livre à la main ; aux bedeaux, un escu.

« Mademoiselle De Brie rendra le pain bény ».

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique.* — Fr. Hillemacher, la *Troupe de Molière.* — A. Copin, *Hist. des Comédiens de la Troupe de Molière.* — G. Monval, *Liste alphabétique des Sociétaires.*

Bibliographie : Jal, *Dict. critique.* — P. Lacroix, *Iconographie molièresque.* — G. Monval, *Chronologie molièresque* et tous les ouvrages concernant l'histoire de Molière et de sa troupe.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis, en buste, de ¾ à droite. grav. par Fr. Hillemacher, 1857. Ce portrait fut gravé à l'eau-forte, d'après une miniature du temps, peinte sur cuivre.

Il existe aussi un portrait en pied, debout et de profil, tourné à droite, année 1680, de Mlle De Brie, dans le rôle d'Agnès de l'*Ecole des Femmes*, lith. signée Hte L. Lith. de Delpech, in-fol.

N° 50 des *Costumes de théâtre* de 1670 à 1820, par Hte Lecomte, mais le dessinateur n'a pas indiqué l'original du portrait.

DEBRIÈGE, Mlle. — Fol. dram. 1887, Nouveautés 1888-89.

DEBRINAY, Constant. — Amoureux, Lille 1848, Dijon 1849.

DEBRINEUX. — Sans doute le même que le précédent. Jeune premier, Nouvelle-Orléans 1852.

DE BRISSON. — V. Brisson.

DEBROIS. — Th. St-Pierre 1867, Déjazet 1869.

DEBROU, Mme mère. — V. Clermont-Debrou.

DEBROU, Mme fille. — V. Clermont-Debrou.

DEBRUNEL. — Jeune premier, Lille 1863, premier rôle 1864.

DEBRUYÈRE, L., Aug., Joseph Delepoulle dit. — Commença sa carrière comme comédien avant de devenir directeur. Odéon 1874-75, Beaumarchais 1876-78. Devenu directeur de cette petite scène, il abandonna le drame pour l'opérette et changea le nom du théâtre qu'il appela Fantaisies parisiennes. Le 1er septembre 1880, il passa la main à M. Denant. Le 26 février 1881, il rouvrit la Gaîté avec Larochelle, mais il avait alors tout à fait renoncé à la scène comme artiste. Débruyère, associé de Larochelle, conserva la direction de la Gaîté jusqu'en 1883, puis seul jusqu'en 1903. Depuis 1886, il avait changé le genre de ce théâtre, en alternant avec le drame l'opérette à grand spectacle. M. Debruyère est officier de l'Instruction publique depuis 1895 et titulaire de l'ordre du Cambodge. Habitait Paris en 1904.

DEBRYAT, Mlle. — Gaîté 1875. On écrivait d'elle : « Cette charmante enfant a toujours l'air d'un bonbon fondant dans lequel on aurait mis trop de sucre ».

DEBURAU, Jean, Gaspard. — Voici l'extrait des actes de l'église paroissiale de Neukolin, en Bohême : « Je, soussigné, certifie qu'en l'an mil sept cent quatre-vingt seize, le trente et un

EFERUS - Recherches & Classification numériques

juillet, a été baptisé dans l'église paroissiale de Neukolin, ville royale de Bohème, *Jean-Gaspard*, fils de *Philippe Debro (sic)*, soldat, et de *Catherine Graff*. Le parrain et la marraine ont été Steiner, boulanger, et Barbe, son épouse. En foi de quoi j'ai signé le présent certificat et l'ai muni du sceau ordinaire, au quartier de Neukolin, le 13 octobre 1802 ».

Signé : Fr. GRZANOWSKY,
Aumônier du régiment.

Gaspard Deburau était le sixième enfant de pauvres gens qui prenaient la qualification d'artistes d'agilité. Son père, après avoir été soldat, s'était fait le chef d'une troupe de saltimbanques composée en grande partie des membres de sa famille. A sept ans, Gaspard vint en France, remplissant les fonctions de Paillasse et chargé d'amuser par ses lazzi les spectateurs impressionnés par les exercices de ses frères et sœurs sur la corde roide ou la corde lâche.

De bourgade en bourgade, la caravane arriva à Paris, en 1811, et s'installa au fond d'une cour de la rue St-Maur; le public se pressa aux représentations de la troupe et le père Deburau obtint l'entreprise des spectacles en plein vent dans les fêtes officielles du gouvernement.



Th. des Funambules — Th. Saqui — Th. Lazari

En 1816, un nommé Bertrand, ancien marchand de beurre à Vincennes et voiturier, ayant eu une discussion avec Mme Saqui, la célèbre danseuse de corde, résolut de lui faire concurrence en élevant à côté de son théâtre, sur le boulevard du Temple, un autre théâtre. Il fit appel à un ami, M. Fabien, marchand de parapluies, sollicita de Louis XVIII l'autorisation d'ouvrir un théâtre qui s'appellerait *Funambules* et fit construire une petite salle en trente-huit jours, sur la partie droite du terrain touchant le théâtre même de Mme Saqui.

Jules Janin écrivit plus tard à ce propos : « Deburau, fatigué de suivre son père, d'être battu souvent et de ne pas manger toujours, entra, à force de protection, au théâtre des chiens savants pour y jouer la pantomime sautante. Ce théâtre des chiens savants est aujourd'hui le théâtre des Funambules ».

M. L. Péricaud, l'historien des Funambules, nous a donné la composition de la troupe Deburau dans la cour St-Maur. La famille se composait de :

1° Deburau père ;
2° Nievmensek, le fils aîné, dit Frantz ;
3° Etienne, le fils cadet ;
4° Jean-Gaspard-Baptiste, notre héros ;
5° Mlle Dorothée, fille aînée ;
6° Mlle Catherine, fille cadette.

Quant à la protection dont parle J. Janin, elle semble tout simplement se réduire à ceci : Un garçon d'accessoires des Funambules ayant assisté à une représentation de ces saltimbanques, en parla à son patron, M. Bertrand, qui engagea la famille à raison de cent-quinze francs par semaine, sans costumes, avec Gaspard, le pître, *par dessus le marché*. C'était celui qui devait faire la renommée de ce petit théâtre et la fortune de tous les directeurs qui s'y succédèrent (1817).

En 1819, Deburau remplit pour la première fois un rôle de Pierrot. Jusque là, on ne l'avait encore utilisé que dans les rôles de brigands qu'il jouait sous le nom de *Baptiste*. Il s'agissait de remplacer un nommé Blanchard ; M. Bertrand promit au remplaçant *trois francs de plus par semaine!*

Très ému, Baptiste se blanchit la face ; quand il entra en scène, l'effet de cette longue figure maigre fut irrésistible. Deburau était consacré.

« C'est qu'en effet, nous dit M. L. Péricaud, il y avait transformation complète dans la présentation du personnage. Jusque là, Pierrot n'avait été qu'un rôle secondaire de la pantomime, un cynique, un valet infidèle à qui l'on faisait des farces. Deburau, à son tour, se mit à en faire aux autres. Il choisit Cassandre pour sa victime et, par contre-coup, ce rôle prit également une physionomie nouvelle. D'odieux qu'il était, il devint grotesque. Il écœurait, il fit rire.

En 1819, les deux familles rivales Deburau et Charigni ayant été congédiées du théâtre, Baptiste (Deburau) et Marion (Charigni) seuls restèrent.

Voici les titres de quelques pantomimes dans lesquelles Deburau parut, toujours sous les traits de Pierrot, bien entendu : *Arlequin médecin*, *Arlequin dogue* (1819), *Père barbare* ou *Arlequin au tombeau*, *Arlequin statue* (1820).

« As-tu vu Baptiste? » devient le cri du boulevard. On court, on se presse, on veut voir les longues jambes de Baptiste (Deburau) et son imperturbable sang-froid, son agilité, son adresse étonnantes. D'où, paraît-il, ce dicton

EFERUS - Recherches & Classification numériques

populaire : « Il est tranquille comme Baptiste ». Devant cet empressement du public, les directeurs ne reculent devant aucun sacrifice : un plancher et des dessous furent construits afin de pouvoir jouer des féeries ; la façade du théâtre fut reconstruite, les galeries furent repeintes, et tout cela sans un seul jour de fermeture. Les appointements de Deburau, qui gagnait alors quinze francs par semaine, furent élevés à dix-huit francs. Pendant ce temps, sa jeune sœur Dorothée, que Jules Janin a appelé « la perle de la famille », venait de séduire par ses entrechats un lieutenant-colonel polonais, le comte Dobrowski, lequel l'épousa.

M. L. Péricaud, qu'il faut citer sans cesse lorsque l'on parle de Deburau et des Funambules, a retrouvé les titres de quelques pièces de cette époque (1820-21) : ce sont, pour la plupart, des mimodrames qui ne comportaient pas de Pierrot, mais M. Bertrand, en présence de ce succès nouveau, laissa à Deburau le soin d'en introduire un. Alors celui-ci se faisait l'écuyer, servant du principal personnage, dévoué jusqu'à la bêtise, jusqu'à l'héroïsme. C'était donc le rôle populaire et sympathique de la pièce. Telle est la tradition conservée par les rares artistes qui jouent encore le mimodrame, tels que les Onofri de nos jours, dans le midi de la France et à Barcelone.

Une lutte s'engagea entre les deux théâtres rivaux, celui des Acrobates, ou de Mme Saqui, et celui des Funambules. Ce dernier triompha grâce à son inimitable Pierrot.



DEBURAU père, d'après Jules Perreau

Les *Gilles*, fait encore remarquer M. L. Péricaud déjà cité, n'avaient été jusqu'alors qu'une ombre, une ombre blanche, si l'on veut. Deburau en fit un corps. Charigny jouait ses rôles en veste de laine blanche, boutonnée de gros boutons, serrée à la taille. Deburau inventa la blouse de calicot blanc, avec les manches larges et longues. Charigny se coiffait d'un chapeau blanc, pointu, et cachait ses cheveux sous un serre-tête blanc ; Deburau supprima le chapeau et créa le serre-tête noir, qui formait contraste avec sa face blafarde ; enfin Deburau se débarrassa de la collerette encombrante et trouva un effet comique dans la longueur de son cou. Un nouveau genre de pantomime était né : celui des Funambules.

Notons au passage : le *Sac à charbon*, *Pierrot somnambule* (1823), la *Forêt de Bondy* ou *Pierrot chef des voleurs*, la *Bouteille d'encre* ou le *Petit blanc* (1824), *Phaëton* ou les *Malheurs que peut occasionner la lumière mal dirigée*, allusion à l'incendie d'un bazar du boulevard des Italiens, qui, éclairé au nouveau gaz, venait de brûler (four complet), la *Tombe et le Poignard* ou la *Vengeance de l'Espagnol* (1825).

L'engagement de Deburau avec Bertrand, en date du 12 décembre 1826, nous est parvenu : le mime, qui demeure alors faubourg du Temple, 28, s'engage à jouer tous les rôles, danser, figurer dans les ballets, divertissements, marches, pantomimes, faire les combats, suivre la troupe, etc. En cas de maladie, le directeur se réserve le droit de ne pas payer l'artiste ; par contre, celui-ci doit se fournir de linge, bas, chaussures, blanc et gants. M. Bertrand s'engage à payer à M. Deburau la somme de *trente-cinq francs par semaine*, et l'engagement est signé pour trois ans — 1828-31 — avec un dédit de 1,000 francs de part et d'autre en cas de résiliation. Bertrand tenait donc sa poule aux œufs d'or pour cinq ans. Que penser de tant de naïveté de la part du pauvre Pierrot ?

Par un article additionnel, tout entier manuscrit, Deburau se charge en outre de l'entretien des armes et des accessoires. Il doit « les garder, les distribuer chaque soir, les renfermer ensuite, et enfin fournir tous ceux nécessaires aux pièces anciennes et nouvelles, et dont la valeur sera supportée, moitié par M. Deburau, et l'autre moitié par M. Bertrand. En considération du présent article additionnel, M. Bertrand s'engage à payer à M. Deburau *dix francs* par semaine, en outre de ses appointements ».

Revenons aux pièces : *Poulailler* ou *Garde à vous*, puis le *Bœuf enragé* (1827), ce colossal succès sur lequel le th. des Funambules vécut pendant vingt ans, pantomime-arlequinade en 12 tableaux, dans le genre anglais, œuvre de Laurent aîné (l'Arlequin) dans laquelle Deburau jouait le rôle de Pierrot, et qui n'est autre qu'un prologue des *Pilules du Diable*, féerie, où Laurent transporta, en les agrandissant, la plupart de ses trucs qu'il avait appris ou créés en Angleterre.

L'*Homme-légume*, *Kaleb* (1828), Charles Nodier, qui ne signe pas, commence, un des premiers, sinon le premier dans la presse, à s'occuper de Deburau (*Pandore*, 19 juillet). Nous ne citerons que la péroraison : « M. Deburau n'est ni auteur, ni décorateur, ni machi-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

niste (comme son camarade Laurent) ; il n'est que *Gilles :* c'est vous dire quelle est la supériorité de son talent unique ! J'en suis ravi pour moi, et je donnerais cinq de vos comiques réputés, petits acteurs à grandes prétentions, pour celui-ci, simple, modeste et parfait dans ce genre si difficile... Simple comme un enfant, poltron, rusé, paresseux, méchant par instinct, serviable, railleur, gourmand, voleur, bravache, cupide, maladroit, ingénieux dans les inventions qui tendent à la satisfaction de ses goûts, c'est Satan naïf et bouffon... »

Charles Nodier entraîna dans la petite salle Bertrand et Cot d'Ordan, Balzac, Jules Janin, Gérard de Nerval, Théophile Gautier. Il fit plus ; il écrivit sous le voile de l'anonyme le *Songe d'or* ou *Arlequin et l'avare*, que Champfleury qualifiait de « rare et précieux chef-d'œuvre » et Th. Gautier : « la merveille des plus merveilleuses pantomimes qu'enfanta jamais le cerveau humain. » Le succès de Deburau fut immense, et l'on vit des gens dits « comme il faut » se hasarder jusqu'à aller aux Funambules. Les journaux seuls boudèrent. C'eût été assurément se déshonorer que de s'occuper des bouis-bouis.

Amour et désespoir. La *Mauvaise Tête* (1828), le *Retour* ou la *Fille du vieux chasseur*, *Pérette* ou les *Deux braconniers*, le *Marchand de salade*. Cette dernière pantomime était de lui ; c'est encore la seule pièce où il ait parlé, car, lorsqu'il offrait ses chicorées aux clients, d'une petite voix étranglée, il prononçait ces deux mots : « Achetez salade ! » les deux seuls qu'il ait jamais dits en scène. L'effet comique était irrésistible.

Pierrot fiancée (1829). C'est le 12 février de cette année que sa femme — il était marié depuis l'année précédente — lui donna un fils, Charles, dont nous nous occuperons plus loin. Le soir même, dans *Pierrot nourrice* — une pièce de circonstance — le public lui fit une ovation. Le *Figaro* du 22 septembre lui consacra un article que l'on attribue à Jules Janin : « Savez-vous bien ce que c'est que M. Deburau? Croyez-vous que ce soit le premier venu du monde dramatique ?... M. Deburau est, après Talma et Potier, l'homme le plus complet que nous ayons eu depuis trente ans ; qui peut en douter ? L'amour-propre de tous les acteurs se révolte à cette idée... Et les salons ne se doutent pas qu'il existe ! Et l'on va entendre *Catherine de Médicis*, *Zelmire* et l'*Illusion !* Et l'on va voir la danse noble. Aristocratie parisienne, que tu es arriérée ! Dans quels tristes préjugés tu es emmaillottée !... Fais-toi peuple un jour, va voir Deburau et tu sauras ce que c'est que le vrai plaisir. »

Et lui, le pauvre mime ? Mais il ignorait à coup sûr sa valeur. Brave cœur, tout de même : en 1830, le *Figaro* organise une souscription « au bénéfice des veuves et des orphelins des braves morts pour la liberté ». Le nom de Deburau figure sur la liste pour cinq francs. Cette année vit encore un succès colossal aux Funambules avec *Ma mère l'Oie* ou *Arlequin et l'Œuf d'or*, dont un des principaux trucs, la maison qui rapetisse et qui grandit, fut encore transporté dans les *Pilules du Diable ;* les *Vingt-six infortunes de Pierrot*, nouveau triomphe pour Deburau ; le *Génie du Pauvre* ou *Songe et Réalité; Pierrot mitron* (1831) ; le *Lutin femelle* (1832).

Le 11 octobre, le Palais-Royal donnait une représentation extraordinaire au bénéfice d'un homme de lettres. Pour attirer la foule, indépendamment du concours des artistes de l'Opéra, du Th. français et du Gymnase, on réclama celui des Funambules avec le *Lutin femelle*. Mais la note funambulesque détonna ; ce fut un désastre complet, irréparable ; question de milieu.

Le *Page de la Marquise* (1832). C'est à cette époque que Jules Janin fit paraître son *Deburau, histoire du théâtre à quatre sous* qui, sous le prétexte de louer le pauvre Pierrot, n'était qu'une satire violente contre la Comédie française et les auteurs, ses fournisseurs. Cédant à la pure fantaisie, Jules Janin arrivait à préférer la pantomime à la tragédie et à placer Deburau au-dessus des sociétaires. La plupart des anecdotes contenues dans cet opuscule sont donc purement imaginaires.

De beaucoup préférable est la prose de Théophile Gautier, nous initiant aux habitudes des Funambules : « Il était de mode, dit-il, parmi les peintres et les gens de lettres, de fréquenter un petit théâtre du boulevard du Temple où un paillasse célèbre attirait la foule. Nous occupions habituellement une baignoire d'avant-scène assez semblable à un tiroir de commode, et Pierrot s'était si bien accoutumé à nous voir qu'il ne se faisait pas un seul festin sur la scène qu'il ne nous en donnât notre part... C'était le beau temps, le temps du *Bœuf enragé*, cette admirable pièce si fort goûtée du bon Charles Nodier et de *Ma Mère l'Oie*, autre chef-d'œuvre dont l'analyse a plus coûté de peine, d'esprit, d'intelligence et de style à Jean-Jacques que les comptes rendus de tous les vaudevilles passés, présents et futurs.

« Quelles pièces !... mais aussi quel théâtre et quels spectacles ! Voilà un public !... Et non pas tous ces ennuyés en gants plus ou moins jaunes, tous ces feuilletonnistes usés, excédés, blasés ; toutes ces marquises de la rue du Helder, occupées seulement de leurs toilettes et de leurs bouquets ; un public en veste, en blouse, en chemise, sans chemise souvent, les bras nus, la casquette sur l'oreille, mais naïf comme un enfant à qui l'on conte la *Barbe-Bleue*. »

Nous passons à l'année 1833 : les *Adieux de Cassandre*, pour le départ de Placide, le Cassandre de l'endroit ; les *Epreuves*, le *Cheveu du Diable*, la *Baleine*, pantomime en un acte, de Deburau. Pierrot, amant repoussé, en pêchant à la ligne, avait été avalé par une

EFERUS - Recherches & Classification numériques

baleine. Mais dans l'intérieur de celle-ci, il trouvait une cassette pleine d'or, provenant de quelque naufrage et, sortant par la porte de derrière, il allait gagner sa cause auprès de Cassandre en allant déposer à ses pieds le précieux trésor. On reprit cette même année les *Vingt-six infortunes de Pierrot*, avec nombre de jeux de scène nouveaux ajoutés par le mime infatigable. Enorme succès.

M. L. Péricaud nous a laissé le portrait suivant de Deburau à la ville : le regard torve, la mine endeuillée, Deburau, sans barbe, portait, en avant des oreilles, deux mèches soigneusement roulées en spirale (*vulgo* rouflaquettes). Sur ces deux mèches collées aux tempes, un chapeau en tuyau de poêle, fortement incliné sur l'œil droit. Le cou, très long, enveloppé d'une large cravate de soie noire, de laquelle débordait à peine le liséré d'un col blanc. Ajoutez à ce chapiteau excentrique une longue redingote noire, un pantalon presque toujours noisette et une canne à laquelle on eût pu, sans crainte d'être démenti, décerner l'épithète de gourdin. Affublé de tout autre costume, l'étonnant mime se transformait ».



DEBURAU père, d'après Lacauchie

En 1834 : l'*Oracle*, *Pierrot au Moulin;* à partir de cette époque le vaudeville, dans lequel Deburau ne paraissait pas, bien entendu, alternait avec la pantomime. L'année 1836 ne fut pas gaie pour notre Pierrot. On lit, en effet, dans le *Courrier des Théâtres*, le journal de Ch. Maurice, à la date du 22 avril : « Hier, à quatre heures, les agents du service de la sûreté se présentèrent au domicile de Deburau et y mirent à exécution le mandat d'amener décerné contre lui par M. le juge d'instruction Jourdain. Deburau fut conduit à la Préfecture comme inculpé de meurtre... »

Que s'était-il passé? Se promenant à Bagnolet avec sa femme et ses deux enfants, un jeune ouvrier pris de boisson s'était mis à insulter grossièrement le mime et sa femme. A un moment, Deburau perdant patience lève sa canne, et si malheureusement que cinq quarts d'heure après Nicolas-Florent Viélin, son agresseur, était mort d'un épanchement au cerveau, résultat du coup de canne. C'était la ruine du théâtre.

La *Gazette des Tribunaux* du 22 mai 1836 rendit compte du jugement. Deburau parut très ému devant la Cour d'assises. La salle regorgeait d'un public sympathique, parmi lequel on voyait nombre de personnalités féminines. Songez que ce public n'a jamais vu sans farine le masque de son Pierrot; qui l'a entendu parler, Deburau? Le mime raconta simplement l'affaire des Prés-St-Gervais, et comment il avait été insulté, lui et sa femme. Tous les témoins vinrent déposer en faveur de sa douceur, de sa tranquillité, de ses bonnes mœurs, de sa bienveillance, et Me Delangle, son avocat, apprit au tribunal qu'il n'y avait pas de meilleur mari, de meilleur père, de meilleur garde national!

L'acquittement fut prononcé aux applaudissements de l'assemblée.

Le lendemain, Deburau rentrait à son théâtre. Et quelle rentrée! Gérard de Nerval en rendit compte dans le *Monde dramatique*, son journal. Jamais artiste n'eut pareille ovation. Le pauvre Pierrot en pleura de joie.

Viennent ensuite : *Jack l'Orang-Outang* (1836, 26 juillet), *Pierrot et ses Créanciers* (5 déc.), les *Deux Jocrisses*, de Deburau (1837, 14 nov.), le *Joueur*, de Deburau (1er nov.), *Roberto* (1838, 9 fév.), la *Chatte amoureuse* (23 fév.), le *Voile rouge* (23 mai), *En v'là des Bamboches* (18 juin), l'*Eau et le Feu* (19 juillet), l'*Espiègle* (10 août), la *Sorcière* (15 nov.), *Pierrot errant* (24 nov.), le *Tonnelier et la Somnambule* (19 déc.), le *Rêve d'un Conscrit* (1839, 4 avril), pièce dans laquelle Deburau faisait jouer son chien César, les *Cosaques* (15 mai), les *Recruteurs écossais* (2 avril), *Pierrot partout* (30 nov.), l'*Idiot* (1840, 18 janv.), *Souffre-Douleur* (21 fev.), l'*Amour et la Folie* (18 mars), l'*Ame de la Morte* (6 juin), *Pierrot et Croquemitaine* (10 nov.).

C'est à partir de cette époque que l'on vit surgir un nouveau Pierrot, Paul Legrand, dont les succès ne laissèrent pas d'ennuyer quelque peu Deburau, qui n'en fit rien paraître. De cette époque aussi, il devient plus difficile de dire celui des deux artistes qui remplissait le rôle du Pierrot dans les pantomimes. Cependant nous pouvons citer sûrement *Pierrot en Afrique* (29 juin 1842), l'un des plus grands succès de Deburau; le *Marchand d'habits* (1er sept.),

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dont Th. Gautier rendit compte dans la *Revue de Paris* du 4.

« Deburau existe, s'écriait Th. Gautier, ce n'est pas un paradoxe de Jules Janin. Revu à dix ans d'intervalle, il nous a fait le même plaisir : c'est toujours la même finesse, la même vérité, le même sang-froid ».

Le même critique disait encore : « Deburau, que beaucoup de gens s'obstinent à croire un spirituel paradoxe de Janin, est, en vérité, le plus grand mime de la terre ».

D'autres fois, il le qualifie de glorieux paillasse. « Sans le talent hors ligne et la réputation européenne de Deburau, l'illustre paillasse, la pantomime aurait déjà disparu du boulevard du Temple ».

Le sujet du *Marchand d'habits*, remanié en 1853 par Ch. Bridault et P. Legrand, fut repris de nos jours par M. Catulle Mendès; l'auteur premier était Cot d'Ordan. Deburau n'aimait pas ce rôle et la pièce ne tint pas longtemps l'affiche; *Huluberlu* (31 sept.), le *Mandarin Chi-Han-Li* (5 déc.), les *Jolis soldats* (1843, 14 janv.).

Le 31 décembre de cette année, on avait intercalé dans la revue *1843 aux Enfers* un couplet en l'honneur de Deburau. Chaque soir, l'artiste sortait de sa loge située au fond du théâtre, de plain-pied avec la scène — Deburau étant le seul qui eût le privilège d'avoir une loge à lui — venait dans la coulisse écouter le couplet fort applaudi, et rentrait chez lui se coucher, satisfait de l'effet produit.



DEBURAU père
dans *Pierrot Savetier*

1844 : l'*Ile des Marmitons* (13 fév.), *Bamboches et Taloches* (5 déc.). 1845 : Reprise de *Pierrot partout* (18 sept.). Deburau souffrait depuis longtemps d'un asthme; le 16 juin 1846, l'on apprit que le grand mime était mort. Ce fut un deuil, au boulevard, et cependant le théâtre des Funambules ne fit pas relâche; M. Billion, qui avait gagné deux-cent mille francs avec le pauvre paillasse, contraignit les artistes à jouer. On prétendit que cette mort était le résultat d'une chute faite dans une trappe mal assujettie, quelque temps auparavant.

M. L. Péricaud détruit cette légende. Deburau qui ne pouvait hélas! se reposer, avait voulu lutter jusqu'au bout, d'autant plus qu'il voyait grandir à ses côtés Paul Legrand. A force d'énergie, de volonté, il avait pu jouer trois soirs de suite les *Jolis Soldats*, mais ne tenant plus debout, exténué, il avait dû passer le motif de danse. Le public, comprenant la situation, n'avait pas insisté pour le réclamer.

Champfleury, dans la *Petite Rose*, a décrit l'enterrement du célèbre mime : la foule se pressait autour de sa modeste habitation du faubourg du Temple, 28. Les machinistes du théâtre voulurent porter son cercueil. Du bas de la montée de Belleville jusqu'à l'église, les fenêtres étaient garnies, les trottoirs encombrés. Le corps fut transporté au Père-Lachaise et l'acteur Albert prononça un discours sur sa tombe. Le mime, dit-on, avait écrit ainsi son épitaphe : « Ci-gît qui a tout dit et qui n'a jamais parlé ». Pourquoi ne l'a-t-on pas reproduite sur sa tombe que l'on peut voir au Père-Lachaise dans la 59me division ?

Deburau fut donc toute une révolution; il créa un nouveau type et un nouveau genre. « Acteur sans passion, avait écrit Jules Janin, sans parole et presque sans visage, il dit tout, exprime tout, se moque de tout; il jouerait sans mot dire toutes les comédies de Molière. Il est au niveau de toutes les bêtises de l'époque, il leur donne une vie inimitable. Génie à l'usage de toutes les passions qu'un visage enfariné peut contenir, il va, il vient, il regarde, il ouvre la bouche, il ferme les yeux, il fait rire, il attendrit, il est charmant... C'est un homme qui a beaucoup pensé, beaucoup étudié, beaucoup espéré, beaucoup souffert. C'est l'acteur du peuple, l'ami du peuple, bavard, gourmand, faquin, impassible, révolutionnaire comme est le peuple ».

C'est le même homme dont le maître chanteur Charles Maurice annonçait ainsi la mort dans le *Coureur des Spectacles* du 18 juin : « On le dit regrettable ». En effet, qu'avait-il jamais pu espérer du pauvre artiste qui, après une vie de labeur opiniâtre laissait à peine une dizaine de mille francs d'économies à sa famille. Quant à Billion, son directeur, homme ingrat et rapace, il chercha bien vite à faire oublier ce nom de Deburau en faisant valoir Paul Legrand; mais l'ombre de Deburau le poursuivait, sous la forme d'une chanson qui se vendait dix centimes à la porte des Funambules : *Deburau dans l'Olympe* ou les *Dieux guéris de maladie*, dont le refrain était :

Au Parnasse
Deburau prend place.
Acteur, il s'y voit applaudi,
Et chaque dieu s'y sent guéri.
L'Olympe malade est guéri.

Billion, furieux, porta plainte au commissaire de police; les marchands s'adressèrent au préfet. Bref, ceux-ci eurent gain de cause et l'on continua de s'arracher la chanson. En présence d'un tel succès, Eug. Grangé, l'auteur anonyme, paraît-il, réitéra. Ce fut le tour de *Talma et Deburau*, dialogue des morts à propos des vivants, chanson bien curieuse reproduite dans le livre si documenté de M. L. Péricaud. Billion infligea une amende de *dix sous*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

à l'un de ses artistes qui avait chanté la dite chanson dans l'intérieur de son théâtre... tout cela jusqu'au jour où, voyant la popularité de Paul Legrand plus assise, il permit de vendre dans la salle la biographie de Deburau, et Paul Legrand reconnaissant, obtint du directeur grincheux l'autorisation de couronner le buste de Deburau, à la fin de *Pierrot récompensé* (29 fév. 1849). Puis, lorsqu'en 1862, il fut question de démolir le petit théâtre, le directeur, Dechaume, eut l'idée de faire faire à Deburau fils une récapitulation des principaux rôles que son père avait joués, faisant réimprimer et vendre dans la salle, pour la circonstance, une chanson que Clairville avait composée sur la *Mort de Pierrot :*

A son convoi, la foule est accourue,
Riant encor de ses nombreux exploits ;
Mais Pierrot mort, en passant dans la rue,
La fit pleurer pour la première fois.
Pleurer Pierrot!... oui, Pierrot, c'est tout dire ;
Lui, que la foule avait vu s'illustrer!...
Lui, qui souvent, la fit mourir de rire,
Devait mourir pour la faire pleurer.

Enfin, on lit dans le *Figaro* du 10 février 1903 : « Mme Deburau, veuve du grand mime, vient de mourir à l'âge de 89 ans. Ses obsèques auront lieu aujourd'hui à midi, en l'église St-Jean-Baptiste de Belleville ».

Nous terminerons cet article par la recette pour faire un Pierrot. En dépit de la légende, Deburau ne fut jamais enfariné. Par contre, Deburau père ne se mettait jamais que du blanc d'Espagne avec une légère couche de suif sur la peau, pour éviter la transpiration. Seulement Deburau père faisait d'abord bouillir son blanc dans l'eau, qu'il changeait plusieurs fois. Il en faisait une pâte, puis des petits pains qu'il faisait sécher sur une planche. Il s'en servait quinze jours après. (Recette transmise par M. Alex. Guyon).

Biographie (très incomplète) : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet.*

Bibliographie : L. Péricaud. le *Théâtre des Funambules*, ouvrage d'une documentation rare — qui résume tous les autres ouvrages sur ce sujet. — Jules Janin, *Deburau, Histoire du Th. à quatre sous*, Paris 1833, 2 vol. in-12, ouvrage réédité avec une préface d'Ars. Houssaye, Jouaust 1882. — Ch. Hervey, *The Theatres of Paris*, 1846. — Champfleury, *Souvenirs des Funambules*, 1859. — Th. Faucheur, *Hist. du boulevard du Temple*, 1863. — Aug. Challamel, l'*Ancien boulevard du Temple*, sans date. — Paul Hugonnet, *Mimes et Pierrots*, in-8, 1889. — Champfleury, le *Peintre ordinaire de Gaspard Deburau*, 1889. — *Pantomimes de Gaspard et Ch. Deburau*, préface par Champfleury, 1889, in-8, portraits. — *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 10 mars 1902. — P. de Musset, *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 120 et suiv.

Iconographie : Auguste Bouquet, Deburau dans quatre rôles différents de pantomimes, vers 1833, figures de 0m26 de hauteur, collection de Mme Amari, fille du peintre, à Florence.

Revue des Peintres, 1834, pl. 31. Le *Repas de Pierrot* dans le *Bœuf enragé*. Tiré du cabinet de M. Etienne Arago ; grav. Aug. Bouquet. Lith. Delaunois.

Vers 1833-34. Deburau, tiré du cabinet de J. Janin, par Aug. Bouquet. Lith. Delaunois, h. 0m26, l. 0m20. Deburau, en costume de Pierrot, est représenté de face, à mi-corps, les bras appuyés sur une balustrade de jardin ; une riche étoffe pend à droite. Au fond, paysage. Cadre ovale, avec entourage ornementé de masques antiques, de tambourin et de chalumeau. Cette lithographie, d'après le portrait de Deburau par Bouquet, est reproduite, gravée sur bois, par Chevrier, dans le frontispice du tome Ier du *Deburau*, de Jules Janin.

Deuxième volume du même ouvrage. Frontispice Deburau, par Aug. Bouquet, grav. Chevrier. C'est le portrait de Deburau dans *Pierrot savetier*.

Dans la brochure de Champfleury sur Bouquet, citée plus haut : Deburau dans *Pierrot savetier*. Deburau dans le *Billet de mille francs*. Deburau en robe de chambre et en bonnet de coton.

M. L. Péricaud a raconté comment le beau portrait du mime, propriété de Jules Janin, avait été retrouvé. J. Janin, académicien, s'était pris de haine pour sa gaminerie littéraire, l'*Hist. du Th. à quatre sous*. Il se débarrassa du portrait de Pierrot. Vers 1850, Ch. Deburau et Al. Guyon montaient le faubourg du Temple. Ils entrent chez un marchand de tabac : Tiens ! s'écrie Guyon, regarde-t-on là, dit-il à son camarade en lui montrant l'arrière-boutique. C'était le portrait de Bouquet, acheté 30 fr. par le marchand et revendu 150 fr. à Charles Deburau. En 1889, il était la propriété de Mme veuve Charles Deburau.

Galerie Lacauchie : cost. de Pierrot, en pied, de face, lith Rigo.

En buste, par Jules Perreau, dans un médaillon.

Troupe de Nicolet, en buste, eau-forte par Fr. Hillemacher, 1868.

Bibl. nat. Le catalogue Duplessis commet une grave erreur en confondant le père avec le fils et en indiquant *Charles Deburau*, 11,980.

Il faut attribuer *au père :*

1. A mi-corps, de face, grav. à l'eau-forte, an. 1834.

4. En buste, de ¾ à droite, sur un socle. Il est, en outre, représenté en pied dans douze de ses créations. Lith. par Vautier, 1846.

DEBURAU, Charles. — Fils du précédent, naquit à Paris le 12 février 1829 et eut pour parrain Charles Charton. Il passa les premières années de sa jeunesse dans le modeste logement du faubourg du Temple et dans l'atelier où son père se faisait tour à tour tapissier, menuisier, horloger et mécanicien. A neuf ans, on le mit en apprentissage chez un bijoutier.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Plus tard, il fut peintre sur porcelaine. Un jour, vers 1845, le jeune Charles manifesta à son père le désir d'entrer au Conservatoire pour devenir tragédien. En vain le mime fit-il entrevoir à son fils tous les dangers de cette profession. Rien ne put entraver cette vocation. Charles entra dans la classe de Samson ; le visage était comique, mais l'organe n'était pas très bon. Sur ces entrefaites, son père vint à mourir. Billion, le directeur des Funambules, fut nommé son tuteur et le prit à son théâtre pour les petits rôles (fin 1846).

Cependant la réputation de Paul Legrand, qui avait succédé à Deburau père, s'affermissait de jour en jour et le nouveau Pierrot devenait exigeant. Billion flaira dans Charles un contre-Pierrot étoile : le nom magique de Deburau reparaissant sur l'affiche. Quelle trouvaille ! Et l'on vit le 6 octobre 1847, en tête de l'affiche qui annonçait les *Trois Planètes:* « M. Charles Deburau *remplira le rôle de Pierrot* ». La salle fut pleine. Tout à coup, au milieu du second tableau, un énorme navet éclate par le haut et une tête de Pierrot surgit du navet : tête exangue, fantastique, blâfarde ! C'est celle du mort regretté ! Même ovale allongé, même œil malicieux, même nez, même bouche narquoise, même sourire. C'est de la frénésie dans le public. Charles dit plus tard à M. L. Péricaud qui rapporte le fait : « Une soirée comme celle-là vaut toute une existence ». A la fin de la soirée, il parla pour la première fois et chanta un couplet de circonstance où nous relevons ce passage :



DEBURAU fils, cliché Dalligny

De Deburau qui, longtemps vous fit rire,
Qui, si longtemps, mérita vos bravos,
Pardonnez-moi si, tout nouveau, j'aspire
A réveiller les succès les plus beaux.
C'était mon père!
Messieurs, j'espère
Que mes efforts ne s'ront pas superflus.
Le fils vous prie
Et vous supplie,
Applaudissez pour celui qui n'est plus.

Charles, de ce jour, obtint du rapace Billion la somme de vingt-cinq francs par semaine. Il n'avait pas encore dix-neuf ans. Le récit de cette soirée mémorable dans l'histoire du th. des Funambules fut mis en chanson par Achille, un pensionnaire de l'endroit et vendu dans la salle saus ce titre : la *Romance de Pierrot, compte rendu de Deburau fils,* fait *par un Titi*, ou *rimé par M. Achille*, sur l'air du *Clair de la Lune*. La chanson se terminait par ce couplet :

Qu'on grandiss' la salle,
C'est là mon avis.
Tout s'ra plein, d'la stalle
Jusqu'au paradis.
Nous somm's de ta suite,
Vive Deburau!
T'auras not' visite,
Mon ami Pierrot.

Le 12 février 1848, Charles fait valoir son adresse de boxeur dans le *Voyage de Pierrot à Londres*, pantomime en vingt-huit changements, puis crée le rôle de Pierrot dans la *Reine des Carottes*, de Champfleury (27 sept.). *Pierrot le possédé* (16 oct.), les *Trois Filles de Cassandre* (fin mars 1849).

Charles avait atteint sa majorité. Il réclama à son tuteur ses 10,000 fr. d'héritage et demanda de l'augmentation ; puis il joua : la *Gageure* (1er septembre 1849), le *Tonnelier* (1er oct.), les *Deux Pierrots*, avec Paul Legrand (18 oct.), la *Vie militaire de Pierrot* (23 déc.), la *Chasse en Russie* (12 fév. 1850), *Sébastiano le Bandit* (15 avril), *Polichinelle vampire* (25 mai), les *Pirates algériens* (22 juin), les *Trois Pierrots* (7 nov.). Dans cette pantomime, Ch. Deburau faisait le rusé, Paul Legrand le dévoué et Alex. Guyon le naïf. Immense succès. *Fra Diavolo*, pantomime créée par Deburau père en 1844 et reprise (25 déc.). Ayant tiré au sort, Charles amena le n° 517 et fut exempt.

En 1851 : *Pierrot à deux faces* (22 janv.), *Pierrot récompensé* (8 février), les *Deux Cuisiniers* (16 mars), les *Pêcheurs napolitains* (22 avril), les *Amours de Pierrot*, reprise (23 mai), la *Veuve du Soldat* (4 août), *Mathilde* (14 août), l'*Enfant révélateur* (8 sept.), les *Enchantements d'Orimane* (4 (oct., le *Tonnelier et la Somnambule* (3 nov.), l'*Homme des Tombeaux* (17 nov.), les *Mille et une tribulations de Pierrot* (8 déc.), *Pierrot et les Bandits* (15 mars 1852), *Pierrot chez les Indiens* (6 mai), *Pierrot à deux faces* (9 juillet), les *Joujoux de Bric-à-Brac* (10 sept.), *Pierrot sorcier* (27 nov.). A cette époque, Ch. Deburau gagnait 50 fr. par semaine. Tous ces pauvres artistes en étaient réduits à faire de petits métiers à côté.

Le *Mirliton enchanté* (20 janv. 1853), *Pierrot chez les Maures* (4 fév.), les *Deux Arlequins* (16 avril), l'*Etoile de Pierrot* (18 janv. 1854), les *Circassiens* (29 mai), les *Deux Polichinelles* (29 juillet), la *Queue de Lapin* (26 août), *Pierrot en Orient* (8 fév. 1855). C'est à cette époque qu'il faut placer les amours de la plus grande chanteuse de l'Opéra, Mme Rosine Stoltz pour le beau Pierrot. Dès lors, Charles négligea son service et ce duo eut les conséquences

EFERUS - Recherches & Classification numériques

les plus funestes pour le petit théâtre. Paul Legrand était allé aux Folies Nouvelles et Kalpestri, le nouveau Pierrot n'était pas de taille à doubler Charles. Les relations entre celui-ci et son directeur devinrent de plus en plus tendues. Un beau jour, Ch. Deburau envoya promener son ancien tuteur. Il y avait un dédit de 10,500 fr. à payer; il le paya.

Aussitôt Deburau entra en pourparlers avec M. Hiltbrunner, le directeur du théâtre voisin, les Délassements comiques. Mme Stoltz apporta à celui-ci 110,000 fr., dont 30,000 étaient réservés à la réfection complète de la salle. Charles était engagé comme artiste et directeur de la scène, pour huit ans, à partir du 1er novembre 1855, à raison de 8000 fr. par an.

Rosine Stoltz avait alors 43 ans ; Charles n'en avait que 27; elle rompait donc en visière avec tous les préjugés pour satisfaire sa fantaisie : « Et, de fait, Charles Deburau méritait à tous égards d'être la cible de ces dernières flèches », a dit M. L. Péricaud. « Le fils de Deburau, a écrit Maurice Sand, est peut-être le plus joli et le plus élégant Pierrot qui ait existé. C'est par la souplesse, la grâce et la fantaisie charmante qu'il s'est acquis, à bon droit, une grande vogue ».



DEBURAU fils, d'après J.-A. Testard

Les Délassements comiques ouvrirent le 20 février 1856 avec une revue dans laquelle on avait introduit une pantomime : *Petit Pierrot vit encore*. Ce fut le coup de grâce pour Billion qui vendit son petit théâtre. D'autre part, l'entreprise nouvelle des Délassements comiques ne réussit pas davantage. La fauvette reprit son vol et le Pierrot sa destinée. Il organise une troupe de mimes; déjà, dans l'interrègne, il avait parcouru la Belgique, la Hollande, l'Allemagne. Cette fois, il s'en va sur les bords de la Loire, à Orléans, Blois, Angers. A Tours (ou Orléans?) il se marie avec Mlle Goby, d'une famille d'artistes. En 1858, il s'associe avec son beau-frère, Emile Goby, pour fonder les Bouffes-Deburau, dans la petite salle des Champs-Elysées, plus connue sous le nom de Folies-Marigny.

Ce théâtre avait été mis en adjudication le 11 mars, sur une mise à prix de 30,000 fr. Charles Deburau poussa fort loin les enchères; il lui fut adjugé pour 72,500. Et encore ce prix ne comportait que le droit au bail et le privilège de l'exploitation.

L'ouverture en eut lieu le 5 juin, avec un prologue de Samson, un proverbe de Mme Berton, la *Grande Tante*, et une pantomime de Deburau. La presse et le public se montraient satisfaits. C'était le premier essai, à Paris, de la pantomime dans un milieu aristocratique. Deburau résolut de varier le plus souvent son affiche ; on le vit dans *Pierrot coiffeur* ou *Arlequin mort et vivant* (24 juin), les *Deux Jocrisses* (22 juillet), le *Duel de Pierrot* (19 août), pantomimes encadrées dans une foule de saynettes, folies musicales, etc. La saison dura du 6 juin au 30 septembre, et l'entreprise laissa un déficit de 50,000 francs.

Après quelques représentations données aux Délassements comiques, Deburau reprit sa vie nomade dans le Nord de la France, puis en Egypte. Pendant plus d'une année, il vécut dans le palais du vice-roi Saïd-Pacha, qui combla de prévenances la troupe funambulesque. Vers 1861-62, il revint à Paris. M. Dechaume (mort en 1885) qui depuis longtemps était son ami, venait d'acheter les Funambules. Il eut alors une idée géniale : la rentrée de Deburau. Vite, on nettoya la salle, et le 1er mars 1862, on rouvrait avec le *Père Funambule*, pièce de circonstance, et le *Rameau d'or*, pantomime écrite pour Ch. Deburau, par son camarade Alex. Guyon et Th. Duché.

Th. Faucheur, témoin oculaire, a raconté cette réapparition : « Une porte tournant sur elle-même présenta Deburau au public; décrire la pluie de bouquets, de couronnes, qui, de toutes parts, envahirent la scène; les bravos, les cris, les trépignements enthousiastes qui retentirent de tous côtés, est chose impossible. Deburau, en proie à une vive et bien douce émotion, ne pouvait contenir ses larmes. Ce fut un beau triomphe que cette rentrée. » Tout le public du boulevard accourut voir Deburau jeune, alerte, fringant, pétillant, élégant, étincelant de verve, d'entrain, de souplesse et de fine fantaisie. Détail curieux : sa main gauche était aussi habile que sa droite.

Le 17 mai, l'on joua les *Mémoires de Pierrot ;* ce fut la dernière pantomime donnée aux Funambules: le décret de démolition avait

EFERUS - Recherches & Classification numériques

paru et les travaux devaient commencer le 14 juillet. Dans les *Mémoires de Pierrot*, Deburau se travestissait 24 fois, passant en revue toutes les principales créations de son père et les siennes. La *Revue* et *Gazette des Théâtres*, à la date du 19 juin, sous la signature d'Albert Glatigny, rendit compte de cette pantomime. — Glatigny, dont le culte pour Charles Deburau était tel que dans ses vertigineuses pérégrinations de cabotinage, il traînait au fond de sa malle un vieux costume de Pierrot, que lui avait donné le mime, jusqu'au jour où cette malle lui fut retenue par quelque logeur impayé. — A cette occasion, Dechaume fit réimprimer et vendre dans la salle la chanson que Clairville avait composée à la mort de Deburau. La dernière représentation eut lieu le 14 juillet, et le premier coup de pioche fut donné le 20. Les dernières années de Ch. Deburau sont moins connues : il erra. D'abord M. Bazas le garda deux ans à l'Alcazar de Bordeaux ; puis il revint à Paris en 1865. Un nouveau théâtre venait de s'ouvrir sur l'emplacement actuel des Nouveautés. On l'appelait les Fantaisies parisiennes. Champfleury écrivit une pantomime d'ouverture, dont Th. Gautier rendit compte dans le *Moniteur*. « Deburau, écrivait alors Champfleury, reste sans rival dans le rôle de Pierrot. »



Théâtre des Funambules

On relève encore sa présence à Dôle, Mâcon, Châlons, Melun, Bourg, Belfort, Beaune. En 1866, il est à Lyon, aux Variétés, où il chante dans une folie d'Hervé. Le 25 septembre 1866, il joue au théâtre Saint-Germain (actuellement th. Cluny). A Marseille, à l'Alcazar, il passe en revue tout son répertoire (1869-70). Rouffe lui succéda sans le remplacer. Il prend alors la direction de l'Alcazar de Bordeaux, qu'il garda jusqu'à sa mort, survenue en 1873.



Démolition du Th. des Funambules (1862)

Le 30 novembre 1873, Virginie Déjazet, de passage à Bordeaux, écrivait à son fils : « Charles Deburau, beau-frère de mon directeur, M. Goby, est bien malade. Il a acheté l'Alcazar, il y a deux ans, il en est le drapeau, naturellement, et, à peine rentré depuis quinze jours, voilà que les médecins lui défendent de continuer. Il se désole, car, chaque matin en se levant, il a 650 fr. de frais à payer. Il y a eu une espèce de consultation ce matin : on dit qu'il a la moëlle épinière attaquée ; avant on déclarait une hydropisie du cœur : lequel croire ? Ce pauvre homme a deux filles, sa femme et son théâtre ! Il est vraiment frappé, d'autant qu'il a l'esprit du geste sans rien de plus !... »

Et le 17 décembre : « Ta dépêche est arrivée juste au moment de l'agonie de ce pauvre Deburau, agonie qui dure encore à l'heure où j'écris. Toute la famille est au pied de son lit : c'est navrant !... Pauvre Deburau, avec lequel il y a trois semaines je dînais encore ! Un si fort garçon, fort comme Apollon, quarante-cinq ans, aucun organe attaqué, et il meurt !... Ce n'est pas de la moëlle épinière, comme je te l'avais dit d'abord... » Mais l'auteur de la lettre n'explique pas la maladie.

L'enterrement eut lieu le 19 décembre, et à minuit sa femme, accompagnée de M. Goby, son frère, partit avec le corps pour Anet, sa campagne, dans laquelle il avait désiré être déposé. Enfin Déjazet ajoutait à la date du 20 : « On le regrette généralement ; c'était un directeur sévère, mais loyal et juste. »

Quant à l'incomparable cantatrice, qui avait été comtesse, princesse et duchesse, Mme Stoltz, créatrice de la *Favorite*, elle s'éteignit fort obscurément fin juillet 1903. On l'avait presque oubliée.

Biographie : *Deburau*, notice par Salvador vers 1862 (fort incomplète).

Bibliographie : L. Péricaud, le *Théâtre des Funambules*. — Th. Faucheur, *Hist. du Boulevard du Temple*. — P.-L. de Pierrefitte, *Hist. du th. des Folies Marigny*. — Paul Hugounet, *Mimes et Pierrots*. — H. Lyonnet, *Revue d'art dramatique*, année 1903, p. 271. — Alph. Lemonnier,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Petits mystères de la vie théâtrale. — L. Henry, *Pantomimes de Gaspard et Ch. Deburau*, préface par Champfleury, 1889. — Lecomte, *Virginie Déjazet.*

Iconographie : Même observation que pour Deburau père. Le catalogue Duplessis (Bibl. nat.) a confondu les deux mimes.

1. En pied, de ¾ à droite. Grav. par J.-Alph. Testard, 1849.

2. En pied, de face, gravé par J.-Alph. Testard, 1854.

— Le *Photographe théâtral.* Phot. à mi-corps, en costume de ville, cliché Dalligny.

— Pantomimes de Gaspard et Ch. Deburau, 1889, portraits.

DEBUSSAL, Mme. — Duègne à Lille, 1813-1815. Peut-être la même que *Mme Debussac*, née Marie Zilgens, entra à la Société en 1844. En 1846, elle avait 68 ans et 51 ans de théâtre. On lui servit une pension de 150 fr. Elle apparut encore au th. des Funambules, 1853. En 1857, Mme *veuve Debussac*, qu'on appelle aussi Mélanie, avait 79 ans. Elle habitait Belleville, et la Société lui avait porté sa pension à 300 fr. Son nom disparaît de l'Annuaire en 1865.

DEBUSSY, Mlle Esther. — Jeune première, Calais 1851.

DECAUX. — Palais-Royal 1879.

DECÈNE. — Débuta à la Comédie française le 30 avril 1776, par Clitandre, du *Misanthrope.*

DECHAMP. — Th. des Jeunes Acteurs, 1831.

DECHAMPS. — Rois et pères nobles, Anvers 1783.

DECHAMPS, Mme Malvina. — St-Pétersbourg 1852-79.

DECHAMPT. — Jeune premier, Porte-St-Martin 1849, Rouen 1852-55, Paris 1856, Rochefort 1857-58, La Haye 1859, Metz 1860-61, Nouvelle-Orléans 1862, Genève 1863-64, Chartres 1865-66, Rochefort 1867.

DÉCHANELLE, Mlle ou Dechanel. — Première amoureuse, Nantes 1830, Berlin 1833-35.

DECHAPPE. — Batignolles 1851.

DECHATEAUVERT. — Acteur de la troupe du Duc de Savoie, 1673.

DECHAUME. — V. Duchaume.

DECHAUMONT, Mme. — Lille 1773-74.

DECHAZELLES. — Gand 1807.

DECHAZELLES, Mme J. J. E. Poussint dite. — Paris 1852-55, Bourges 1856, Bayonne 1857, Bruxelles 1858-61, Paris 1862-67.

DECHESNE. — Nouveautés 1886.

DECHIÈVRE, Mme. — Variétés 1799.

DECHIÈVRE, Isidore. — Deuxième amoureux, Vesoul 1826, Rouen 1840-56. Mort vers 1857.

DECKER. — Utilités, Bruxelles 1833-34.

DÈCLE. — Régisseur et utilités, Cambrai 1827, Laon 1828, troupe de Mme Corrège 1833-34. Mort vers 1845.

DÈCLE, Mme. — Cambrai 1827.

DECLÈRES, Mlle. — Palais-Royal 1884, Variétés 1886.

DECOSTER. — Rôles de convenance, Liège 1839.

DECOURCELLES. — Premier comique, Saint-Brieuc 1851, Vannes 1852, *Decourcelles*, Jean, Philippe, Mâcon 1865-69.

DECOURNOIS. — Marseille 1793.

DECOURTY. — Sous ce nom :

Decourty, Angers 1798.

Decourty, deuxième comique, Versailles 1825-28, Nancy 1829, Nantes et Soissons 1833-1834.

Decourty fils, utilités, Soissons 1833-34.

Decourty, deuxième amoureux, Liège 1842, Anvers 1845, deuxième père, Liège 1852.

Mme Decourty-Capelly, deuxième amoureuse, Bruxelles 1842.

Decourty, premier comique, Boulogne-s/Mer 1852.

Mme Decourty, deuxième amoureuse, Boulogne-s/Mer 1852.

Decourty, Urbain, Adolphe. — Marseille 1864-66, Draguignan 1867, Aix 1868-69, Givors 1870, Périgueux 1871-72, Paris 1873-78, Dunkerque 1879, Le Hâvre 1880, Paris 1881, Beauvais 1882-83, Douai 1884, St-Quentin 1885, Le Hâvre 1886.

Decourty, Mme Marie, née Jaillot, Aix 1868-69 et mêmes étapes que ci-dessus, Toulouse 1887-88, Reims 1889-90, Uriage 1891, Reims 1892, Toulouse 1893-94, Dijon 1895. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

Decourty, Philippe, Paul. Rochefort 1882-83, Caen 1884, Paris 1885. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

Decourty, th. Déjazet 1895.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DECRE, Joseph, Jean-Baptiste. — Anvers 1868-72, Odessa 1873, Anvers 1874, Toulouse 1875-77, La Havane 1878-80, Paris 1881-82, Bruxelles 1883-91.

DECRESME. — Troisième amoureux, Angers 1827.

DECROIX, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme DECROIX, th. Molière 1792-93, premier rôle, th. de la Cité 1799.

Mme DECROIX, première duègne, Lille 1793, Bruxelles 1797-1803, aux appointements de 3,600 fr. 1804.

Mlle DECROIX, Gaîté 1800. « Ingénuité qui a été bien placée sur un théâtre plus élevé. »

Mme DECROIX. Les *Affiches d'Angers* du 14 déc. 1809 contiennent une pièce de vers signée A. C., adressée à Mme Decroix jouant *Tartufe* et la *Belle fermière*. La presse fait d'elle le plus grand éloge.

Mme DECROIX, duègne au Grand th. de Bordeaux, aux appointements de 4,000 fr. 1817-18.

Mme DECROIX, fort premier rôle, Calais 1825, première duègne, Calais 1826-27, Lille 1828, aux appointements de 2,700 fr., Douai 1829, Besançon et Allemagne 1831, Tournay 1833.

DECUERS, Aristide. — Dijon 1849.

DECUERS, Mme. — Dijon 1849.

DEDECKER. — Artiste mort à Bruxelles vers 1846-47, laissant un enfant qui fut adopté par Daussy, le chef d'orchestre. Très pauvre, il n'avait jamais rien voulu demander, et Lafont, de passage à Bruxelles, lui était venu en aide de la façon la plus discrète. (Rap. 1847.)

DEDECKER la petite Louise. — Agée de dix ans, parut pour la première fois sur la scène au th. du Parc, à Bruxelles, rôle de Jenny, de la *Petite sœur de lait*, 8 février 1845. Il s'agit sans doute ici de l'enfant adopté par Daussy (V. plus haut, Dedecker).

DEDELBAT. — Arras 1835.

DEFERTE, Mlle. — Gaîté 1861.

DEFFARGES. Mlle. — Bouffes parisiens 1875.

DEFITE, Mme Louise, née Bouvaret. — Jeune duègne, Valenciennes 1826, Gand 1829, Strasbourg 1831, Amiens 1840. En 1849, elle est âgée de 58 ans et vit infirme à Amiens. La Société des artistes lui sert une pension de 186 fr., portée à 200 fr. en 1857. En 1858, elle quitte Amiens pour La Rochelle, 1858-59, revient à Amiens, 1860-62, puis à La Rochelle 1863-69.

DEFITE. — V. Romainville.

DEFODON. Mlle Emilie, devenue Mme Chevandier de Valdrôme, vers la fin du deuxième Empire. — Elle avait débuté à 15 ans sur les théâtres de banlieue sous la direction Husson. C'était une gracieuse personne, au doux visage, jouant les ingénues et les amoureuses avec beaucoup de charme ; elle était excessivement blonde. Elle fut engagée à l'Odéon, où elle fit preuve d'un talent honnête, passa à l'Ambigu (1860-62) et à la Porte-St-Martin (1863-64). Paul Mahalin, dans ses *Jolies actrices de Paris*, t. I, p. 57, plaisanta son aspect *clairdelunesque* et saule pleureur, lui faisant chanter le couplet suivant à propos du *Bossu :*

Vous m'demandez en ce moment,
Monsieur de Lagardère,
Si je préfère mon amant
A l'amour de ma mère.
Moi, je m'appelle Defodon,
La faridondaine, la faridondon,
J'aime mieux la poudre de riz
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami !

A partir de 1868, nous perdons sa trace. Elle quitta le théâtre pour se marier, et mourut le 15 avril 1902. Elle repose au cimetière d'Auteuil, dans la tombe-chapelle de la famille Chevandier de Valdrôme.

Bibliographie : Em. Abraham, *Acteurs et actrices*, 1861. — Ram Baud et E. Coulon, les *Th. en robe de chambre*, 1866. — P. Mahalin, les *Jolies actrices de Paris*, 1868-78, t. I, p. 57.

DEFOÊ, Mlle. — Utilités. Niort 1835, La Rochelle 1837.

DEFOLLY, Caliste, Céleste. — Batavia 1852-1858.

DEFORGE. — Deuxième comique, Anvers 1779, directeur et acteur, Douai 1780.

DEFOSSEZ. — Père noble, Niort 1835, La Rochelle 1837. V. le suivant.

DEFOSSEZ, Alexandre. — Nancy 1852, Le Hâvre 1853-59, Marseille 1860-61, Strasbourg 1862, Amiens 1863-64, Marseille 1865, médaille d'honneur, Le Hâvre 1866-69, Nantes 1870-73, Le Hâvre 1874-75.

DEFOSSEZ, Mme Sophie, née Siffert. — Nancy 1852, Le Hâvre 1853-62.

DEFOSSEZ, Alexandre, Julien, — Dijon 1876-1879.

DEFOSSEZ. Mme Camille, Léontine, Julien Chesser. — Nantes 1871-1902.

DEFOYE, Nicolas. — Acteur et directeur. Reims 1808-09. Il y avait eu à Bruxelles une chanteuse de ce nom en 1766-72.

DEFOYE, Mlle Sophie. — Amoureuse, Reims 1808-09.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DEFOYE, Louis, Armand, Joseph. — 2me amoureux comique, Nancy 1852, Le Hâvre 1852-53, Boulogne-s/Mer 1854-55, St-Quentin 1856, Metz 1857, St-Quentin 1858, Rennes 1859, Dijon 1860-62, Bayonne 1863, Perpignan 1864, Marseille 1865-66, Laval 1867-68, Colmar 1869-70, Genève 1871-73, Le Hâvre 1874-75, St-Quentin 1876, Rennes 1877-78, Besançon 1879, Carcassonne 1880-81. En 1882, âgé de 63 ans, avec 42 ans de th., il obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Le Mans 1882-85, Paris 1886, Verviers 1887, Brest 1888, Paris 1889, Elbeuf 1890, Le Mans 1891, Besançon 1892. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

DEFRAMOY. — Ambigu 1792.

DEFRANE ou Defrancq, ou Defranque. — Rôles de convenance, Lille 1851, Anvers 1852-53, Metz 1854-59.

DEFRANCE, Auguste, Pierre, Benoist dit. — Th. de la Villette 1882-84.

DEFRAYE, Mlle. — Maëstricht 1714-1719.

DEFRENNE, Louis, Joseph, Floris. — Dieppe 1853-55, Nantes 1856, Toulouse 1857-68, Genève 1869-73, Aix 1874-76.

DEFRENNE, Mme, née Duruissel. — Dieppe 1854-55, Nantes 1856, Paris 1857-58.

DEFRENNE, Mme Florence, née Méry, Rosa. — Versailles 1862-63, Lille 1864-66, Toulon 1867, Liège 1868, Versailles 1869, Brest 1870, Limoges 1871-73, Montpellier 1874, Toulouse 1875-76, Caen 1877. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1878.



DEFRESNE dans *Tékéli* (coll. Martinet)

DEFRESNE, Fiacre, François. — Naquit le 30 janvier 1782 sur la paroisse Notre-Dame à St-Germain-en-Laye. Son père était limonadier. Il commença sa carrière à l'Odéon 1799, puis au th. de la Cité, où il jouait dans des pantomimes dialoguées, telles que les *Vierges du Soleil*, le *Siège de La Rochelle*, *Rodolphe* ou le *Château des Tourelles*. Puis, il débuta à l'Ambigu par l'emploi d'amoureux dans les vaudevilles, et de confidents dans les mélodrames : « Jeune premier assez agréable, écrit le *Tribunal volatile* de l'an XI, ayant de la chaleur mais peu de moyens, ce qui nuit à ce qu'il exprime aussi bien qu'il sent. »

Le rôle du traître Fritz, dans la *Femme à deux maris* (14 sept. 1802), lui indiqua la route à suivre. Les rôles de traîtres et de tyrans lui échurent sans partage, tenant aussi avec autorité ceux des rois et des princes.

Defresne était un bel homme, d'une belle tenue ; il était fort aimé au boulevard. Doué d'un organe sonore, prononçant bien, sobre de gestes, il occupa une des premières places à l'Ambigu. En 1814, il passa à la Porte-St-Martin qui venait de rouvrir. La pièce des *Deux Forçats*, où il tenait le rôle de l'échappé du bagne, fit courir tout Paris. Plus tard, il prit les rôles de pères et se retira du théâtre. Vers 1830, un de ses derniers rôles fut celui du vieux mendant, dans *Sept heures*.

Defresne, en dehors du théâtre, tenait une espèce de table d'hôte rue de Bondy, et « découpait, dit une biographie du temps, une volaille avec autant de dextérité qu'il donnait un coup de poignard. » On a dit aussi qu'il faisait le commerce de tableaux. Il avait habité 18, rue d'Angoulême, 1806, 50, boulevard du Temple, 1807, 12, faubourg du Temple, 1809, 2, rue des Marais, 1812-15, 8, faubourg du Temple, 1816-20, 2, rue de Bondy, 1822-24, 2, boulevard Bonne-Nouvelle 1827. Il mourut le 3 mai 1834, rue de Verneuil.

En 1821, un critique lui accorde plus de feu que de naturel. On lui reproche ses manques de mémoire. En 1824, Maurice Alhoy signale son regard farouche, ses roulements d'yeux, son réalisme, comme on dirait aujourd'hui. En 1826, la *Petite biographie* écrivait : « Rue de Bondy, 22, comédien et restaurateur, il dissimule un plat avec autant d'aisance qu'une trahison. Il est, de plus marchand de *seringues;* c'est un malheur, mais hélas ! auquel il n'y a pas de *remède*. »

Biographie : E.-D. De Manne et Ménétrier, *Galerie historique des acteurs français*.

Bibliographie : *Petite biographie*, 1821 et 1826. — *Grande biographie*, 1824. — Brazier, *Hist. des petits th.*, t. I, p. 22.

Iconographie : Coll. Martinet (cost. de th.)
N° 55. Edmond, dans *Tékéli*.
N° 100. D. Carlos, *Helénor de Portugal*.
N° 132. Montalban, dans *Clara*.
N° 398. Olméric, dans *Palmerin*,
N° 416. Clovis II, dans *Archambaud*.
Eau forte de J.-M. Fugère, en buste, de profil à gauche, cost. de th. dans la *Galerie historique*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DEFRESNE. — Premier comique, Liège 1842.

DEFRESNE ou Defrenne. — Jeune premier, Gand 1851.

DEGAIGNEUX Mme Constance. — Jeune première, Genève 1830.

DEGARCINS, Mlle Magdelaine Marie Des Garcins dite *Louise* et *Juliette*, née à Montdauphin (Dauphiné), le 23 mai 1769, était fille de Louis, Joseph Des Garcins (et non Louis-Antoine), lequel s'intitulait « bourgeois de Paris ». Disons, en passant, que M. De Manne et M. A. Pougin, ainsi que son acte de baptême, l'appellent Des Garcins, tandis que Jal et M. Monval en tiennent pour Degarcins. Nous avons adopté cette dernière orthographe parce que la signature que nous avons sous les yeux porte « De Garcins ».

Son père, officier d'infanterie, chevalier de St-Louis, eut un jour une affaire pour une question de préséance avec un jeune collègue. On alla sur le terrain, et le capitaine Degarcins tua son adversaire. Les lois étaient sévères pour le duel ; il se réfugia en Hollande, s'occupa d'horticulture près de Harlem, et fit venir sa petite famille trois ans plus tard. Les années passent, M. de Malesherbes est appelé au pouvoir, et, sous la protection de cet homme intègre, il lui est permis de rentrer en France. Bien plus, il est nommé colonel d'un régiment. Il se rend à son nouveau poste, chefs et soldats l'attendent sous les armes, et le lieutenant-colonel chargé de lui faire la remise du régiment se trouve être le propre frère de l'officier qu'il avait tué. A cette vue, le vieux soldat chancelle et tombe mort.



Mlle DEGARCINS, d'après Fr. Hillemacher

M. de Malesherbes prend alors sous sa protection la veuve et la fille de son protégé, les fait venir à Paris, et obtient pour elles un modeste logement dans les dépendances du Jardin du Roi (Jardin des plantes). Nous passerons rapidement sur l'histoire romanesque de Mlle Degarcins, retrouvant parmi les orphelins de l'hôpital voisin de la Pitié un frère inconnu qui, par ignorance de son état civil, faillit l'épouser, et nous arriverons à la rencontre de Talma dans le Jardin du Roi. Le jeune homme avait vingt ans et se destinait au théâtre ; la jeune fille en avait dix-huit ; tous deux se lièrent d'une franche et bonne amitié qui ne se démentit jamais. Sur les conseils de celui-ci, elle se fit recevoir au Conservatoire, alors récemment ouvert, et chercha une voie nouvelle qui pût procurer, à elle et à sa mère, des moyens d'existence.

Mlle Degarcins était d'une santé délicate : frappée d'hémoptysie, elle n'avait été sauvée que par les soins du docteur Maloet. A peine rétablie, elle reçut les leçons de Fleury, de Dugazon, particulièrement de Molé, et débuta à la Comédie française le 24 mai 1788, dans le rôle d'Atalide, sous le nom de *Desgarcins*. Quelques jours plus tard, elle joua *Zaïre* et obtint un succès prodigieux.

« Des dispositions étonnantes, un ardent amour pour son art, écrivit Ducray-Duminil, de l'intelligence, de la grâce, voilà ce qui fit courir tout Paris aux débuts de la citoyenne Degarcins, qui promettait à la scène une actrice célèbre, et qui a tenu parole. Cette jeune actrice eut pourtant à vaincre plus de difficultés que toute autre. D'abord, née dans la plus grande indigence, elle était toujours fort mal mise, et son physique grêle et faible semblait repousser tous ceux à qui elle manifestait son désir de se livrer à l'art du théâtre. »

Malgré les injustices, les rebuffades, les humiliations, Mlle Degarcins ne vit faiblir ni sa volonté, ni son énergie, si bien qu'après un an seulement de séjour à l'Ecole de déclamation, elle avait pu se produire au th. Français dans onze rôles.

« La nature, lit-on dans les *Vérités à l'ordre du jour*, n'a rien fait pour cette actrice ; jamais il n'exista peut-être un physique plus ingrat ; mais elle avait une âme brûlante, sa voix savait trouver le chemin du cœur, et l'on oubliait, en l'écoutant, la laideur de son visage.»

A vrai dire, Mlle Degarcins avait pour elle une voix enchanteresse, d'une douceur, d'une tendresse inouïes ; ses yeux noirs ombragés de longs cils laissaient échapper la passion, et si l'immobilité ne lui convenait pas, elle était sublime dans le mouvement et dans les larmes.

Le *Journal de Paris*, le *Mercure*, la *Gazette*, Grimm lui-même ne tarissent pas d'éloges ; les débuts durèrent extraordinairement cinq mois, jusqu'au 24 octobre, et le public accourut en foule. Les rôles d'Atalide, de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bajazet, de *Zaïre* et de Chimène dans le *Cid*, furent jugés ses meilleurs. La Harpe, si difficile, convint qu'il n'avait jamais entendu une voix plus nette, plus juste, plus flexible. Un amateur écrivit les vers suivants *(Journal de Paris)*, sous la signature de Vacherot :

Qui n'a pas vu Gaussin n'a jamais vu Chimène...
Eh ! qui sauroit mieux qu'elle émouvoir tous les cœurs !
Mes yeux en l'admirant laissent tomber sans peine
Des pleurs qu'ils ne sauroient refuser à ses pleurs...
A plaindre ses malheurs un doux penchant m'entraîne ;
Du Cid avec transport je partage l'amour...
Et mon âme étonnée adore tour à tour
Chimène dans Garcins et Garcins dans Chimène.

Les débuts de Mlle Degarcins excitèrent autant d'intérêt que ceux de Talma. Contrairement à la règle, elle fut reçue sociétaire le 1er avril 1789, sans attendre les deux années d'essai. Fontanes, qui fut un de ses amants favorisés, lui adressa une pièce de vers où il la montrait rappelant Mlle Gaussin par son talent :

... Mais ne suis pas en tout cet aimable modèle,
On dit qu'elle était peu cruelle.
. . . . . .
Pour mieux peindre l'amour, il faut qu'il t'intéresse :
Et si tu goûtes ses douceurs,
Qu'un seul amour, du moins, inspire à ta jeunesse
Ce que ta voix enchanteresse
Fera sentir à tous les cœurs.

Mlle Degarcins établit dans le répertoire nouveau les rôles de Viviane, dans *Linval et Viviane* (1788), d'Adélaïde, dans le *Comte de Comminges* (1789). En 1790, elle perdit sa mère. Cette année 1790 devait amener la division en deux camps de la Comédie française. Les troubles qui accompagnèrent la représentation de *Charles IX* mirent le feu aux poudres. Dugazon, Talma, Grandmesnil, entraînant avec eux Mlle Degarcins, Mme Vestris, Mlles Lange et Simon, quittèrent leurs camarades à la clôture de Pâques 1791, et s'en allèrent renforcer la troupe des Variétés-Amusantes qui prit alors le nom de Théâtre Français de la rue Richelieu. Talma et Mlle Degarcins en devinrent les deux protagonistes, et l'on vit celle-ci dans *Henri VIII* (27 avril), *Abdélazis et Zuléima* (3 oct.), la *Vengeance* (27 nov.), *Mélanie* (7 déc.). Elle y fut, comme toujours, hors de pair. Tous les critiques, chose rare, sont d'accord sur son compte. A la ville, cette artiste menait l'existence la plus retirée, la plus ignorée, la plus paisible. Le 8 mai 1791, elle fut marraine de l'un des enfants jumeaux de Talma à Notre-Dame de Lorette.

Citons encore : *Caïus Gracchus* (9 fév. 1792), *Virginie* (9 mai), le *Roi Lear* (12 juin), *Othello* (26 nov.) avec Talma comme partenaire. Dans *Othello*, Mlle Degarcins chanta la *Romance du Saule*, dont la musique fut composée spécialement pour elle par Grétry. Chez Talma, Mlle Degarcins avait connu un certain Allard, cavalier élégant, causeur enjoué, d'un extérieur aimable, avec qui elle se lia. Bonne, aimante, désintéressée, elle ne s'aperçut pas de la frivolité de l'homme à qui elle s'abandonnait corps et âme. Elle devint atrocement jalouse. Un jour, elle se rend au domicile de son amant, l'accable de reproches, et, prompte comme l'éclair, se frappe en sa présence de trois coups de poignard. Cette aventure devint la fable de tout Paris. Allard fit soigner sa maîtresse avec un dévouement parfait, mais celle-ci n'en demeura pas moins plusieurs mois entre la vie et la mort. Le poignard avait atteint le poumon. La convalescence fut encore plus longue ; pendant des mois entiers elle dut garder une immobilité complète, un silence absolu. Bref, ce ne fut qu'au bout de deux ans, le 18 Nivôse an III, soit le 8 janvier 1795, qu'elle pût faire sa rentrée au th. de la rue Richelieu, devenu th. de la République, dans son rôle de Hédelmone, d'*Othello*. Elle avait cru, ce jour même, devoir s'expliquer auprès du public dans une lettre envoyée au *Journal de Paris :* « Ce n'est point l'exaltation qui a produit mon désespoir, disait-elle, c'est la méchanceté et la bassesse de deux individus que je ne nommerai point, pour ne pas être obligée de rappeler tous les maux qu'ils m'ont fait souffrir. »

Le 12 avril, elle créa le rôle de Suléma, dans *Abufar*, mais elle avait compté sans ses forces. Les crachements de sang la reprirent, et elle résolut d'aller se reposer à la campagne, aux portes de Sceaux, non loin du château, dans une petite habitation bien modeste, où l'attendait le plus tragique des évènements. Elle vivait dans cette retraite depuis plus d'une année et songeait déjà à reprendre ses travaux, lorsque, dans la soirée du 28 novembre 1796, se trouvant chez la gardienne de la Porte d'Antony, au parc de Sceaux, où elle était allé chercher du lait, la maison fut entourée par une bande de brigands. Les quatre personnes qui s'y trouvaient, Mlle Degarcins, la gardienne, un ouvrier et la domestique, furent enfermés dans la cave, ainsi plus tard que deux passants qui auraient pu donner l'éveil. Puis les voleurs tinrent conseil pour savoir s'ils ne devaient pas massacrer ces infortunés. La voix de Mlle Degarcins finit seule par apitoyer ces misérables descendus en armes à la cave, et ce ne fut qu'au petit jour, après leur départ, que l'un des hommes, se hissant jusqu'à un soupirail, put appeler l'attention d'un ouvrier qui vint délivrer les captifs. La frayeur, le saisissement éprouvés ne provoquèrent pas chez Mlle Degarcins une crise immédiate : elle vint à Paris, informa ses camarades de ce qui s'était passé, fit une collecte en faveur de la malheureuse gardienne dévalisée. Elle recueillit 300 livres pour la veuve Guillier (c'était son nom) et 100 livres pour la domestique. Mais sa raison avait sombré dans cette aventure, et la maladie de poitrine dont elle souffrait avait fait de réels progrès. Il fallut la ramener à Paris et la loger dans un hôtel garni de la rue Neuve-Egalité, 306, où

EFERUS - Recherches & Classification numériques

elle tomba bientôt dans le dénuement le plus complet. Il est juste de dire qu'à cette époque le th. de la République avait fermé ses portes, que la troupe était désorganisée, qu'Allard lui-même, devenu agent militaire en Italie, s'amusait à jouer la *Mort de César* sur le grand théâtre d'Udine avec une troupe d'amateurs (sept. 1797). Beaucoup des camarades de Mlle Degarcins pouvaient donc ignorer que celle-ci, seule, oubliée, délaissée, privée de raison, s'éteignait sur un grabat, le 6 Brumaire an VI (27 oct. 1797) à 28 ans, juste onze mois (moins un jour) après la nuit de Sceaux. Seul le *Courrier des Spectacles* annonça sa mort. Elle laissait une fille en bas âge, dont nous nous occupons plus loin.

Biographie : E.-D. De Manne, *Troupe de Talma*. — A. Pougin, la *Comédie Française et la Révolution, vie et mort tragiques d'une tragédienne*, Paris, sans date (1903).

Bibliographie : *Journal de Paris*, 2 juin 1788. — *Chronique de Paris*, 21 avril 1791. — Le *Courrier des Spectacles*, 13 nov. 1797. — Jal, *Dict. critique*.

Iconographie : En buste, cost. de th., eau forte par Fr. Hillemacher, *Troupe de Talma*.

DEGARCINS, Mlle ou *Mondran-Desgarcins*, fille de la précédente. — Devait être encore bien jeune au moment de la mort de sa mère, puisque, sous la protection de Mme Talma-Vanhove, elle débuta à la Comédie Française le 26 avril 1808, avant d'avoir accompli sa quinzième année. On lui avait choisi ce même rôle d'Atalide de *Bajazet*, où sa mère avait laissé de si brillants souvenirs : « Je n'ai presque rien à dire de la débutante, écrit le *Journal de Paris;* c'est une enfant ; son âge sollicite la plus extrême indulgence. La mère demande grâce pour la fille... » On n'entendit plus jamais parler d'elle.

DEGARRON. — Premier rôle et directeur, Chartres 1828, peut-être le même que Degarron, Auguste, Louis, Joseph, Toulon 1856-58, Besançon 1859, St-Etienne 1860-61, Boulogne 1862, Genève 1863, Grenoble 1864, Oran 1865-1866, St-Quentin 1867, Dijon 1868.

DEGARRON, Mme, née Lemery. — Première amoureuse, Chartres 1827-28, morte vers 1832.

DEGASPARIS, Mme Esther. — Buenos-Ayres 1889-92.

DEGÈNE, Mme. — Gap 1827.

DEGENNE. — Funambules 1857.

DEGESME, Mme. — Deuxième amoureuse, th. Molière, Bordeaux 1829.

DEGLIGNY. — Commença par étudier la médecine. Devenu comédien, il joua en Italie, passa à Orléans, et débuta à Lille le 6 avril 1788, dans le *Barbier de Séville*, rôle d'Almaviva. On lui reconnaissait un bel organe, de l'intelligence, mais on lui reprochait sa froideur. En 1792, il quitta Lille et passa à Nantes 1794, puis à Marseille 1795, d'où, d'après Grimod de la Reynière, Fleury le fit venir à Paris pour faire pièce à Naudet. Le *Censeur dramatique* le trouve gauche, provincial, mais lui reconnaît l'art de phraser, et un bel organe. Dégligny joua les pères — notamment le rôle de Chrysale où il fut bien — fut régisseur du théâtre de la République et en octobre 1798, à la fermeture, fut engagé à l'Odéon dans la troupe de Picard. Il donna avec succès une pièce de lui, les *Hableurs* (23 nov. 1799), où il tenait un rôle. Cette pièce qui faisait suite à une pièce de Colin d'Harleville, *M. de Crac dans son petit castel*, avait déjà été jouée au bénéfice de l'auteur, le 5 déc. 1791, à Lille, où il avait encore donné le *Secret gardé*, et le *Soldat national*.

Dégligny quitta le th. Feydeau (où l'Odéon avait été transporté, après l'incendie du 19 mars 1799) pour St-Pétersbourg. La *Lorgnette des spectacles* (1801) le désigne comme un bon raisonneur, mais sans chaleur affectueuse. Puis Dégligny quitta la scène et reprit une étude d'huissier. En 1799, il demeurait rue Notre-Dame-des-Victoires.

Biographie : L. Lefebvre, *Hist. du th. de Lille*, t. II, p. 50, note.

DÉGLIGNY, Mme. — Caractères, Lille 1790-92, Nantes 1794.

DÉGLIGNY, la petite. — Rôles d'enfants, Lille 1790-91.

DÉGLIGNY. — Débuta au Vaudeville le 12 sept. 1827, rôle de Grimardeau, dans le *Château de mon oncle*.

DÉGLIGNY, Mme. — Duègne, Londres 1827, Boulogne 1828, Douai 1830-31, Béziers 1835-38.

DÉGOTTY, Mlle. — Elève de M. Dupuis des Hets, s'essaya d'abord à Versailles, dans le rôle de *Monime*, puis débuta à la Comédie Française, le 8 oct. 1807, dans *Adelaïde Duguesclin*, rôle d'Adelaïde. Elle n'avait, dit-on, que vingt-deux ans, mais elle en paraissait trente. Sa figure était agréable, sa taille convenable ; elle manquait seulement de force. Abordant alors l'emploi des grandes coquettes, elle débuta à l'Odéon (th. de l'Impératrice), le 6 février 1809, dans l'*Entrée dans le monde* et les *Jeux de l'amour*. Elle demeurait alors rue de l'Odéon 13. En 1810, nous la revoyons au th. Français dans le rôle d'Œnone. Elle partit en province et fit applaudir « la sagesse de sa diction et la justesse de son débit » à Caen (mai 1811). En 1812, elle publia un roman, *Marie de Valmont*, in-12, chez Maradan, dont la *Gazette de France* fit l'éloge le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

30 déc. Le 8 sept. 1814, elle donna à l'Odéon un drame en cinq actes, en prose, *Mathilde*, mais sans succès.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, t. v, viii, ix, x. P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. i.

DEGRAEVE, Eugène. — Lille 1883-84. Plutôt chanteur. Opéra-Comique 1885-87, Monaco 1888-89, Lille 1890-92, Alger 1893, Reims 1894, Nancy 1895, Nîmes 1896-97, Valenciennes 1898. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1899.

DEGRAINE, Henri, Alexandre. — Odéon 1856-59.

DEGRANDI, Mlle Marie. — Plutôt chanteuse que comédienne, d'origine provençale, élève d'une demoiselle Rovello, avec laquelle elle fut en procès, chanta d'abord l'opéra à Marseille. M. Casamayer-Sallenave s'éprit d'elle et l'épousa. Jolie femme, elle débuta aux Bouffes dans *Coqueticot*, 1er mars 1882. Peu de temps après, pour raison d'ordre privé, le mari voulut se suicider. On le sauva. Il poursuivit sa femme et la menaça de mort *(Gazette des tribunaux)*. Mme Degrandi entra ensuite à l'Opéra-Comique, où elle fit une très longue carrière. Habitait Paris en 1903.

DEGRANGE, Léon, Edouard. — Le Hâvre 1881-83.

DEGRANGES, Mlle. — Marseille 1793.

DEGREEF, Alphonse, François. — Né en 1828, Dijon 1862-63, Angers 1864-66, Batavia 1867-69, Boulogne-sur-mer 1870-74, Mons 1875, Batavia 1876-81, Paris 1882-88, Saïgon 1889-91, Hanoï 1892. En 1893, âgé de 64 ans, avec 34 ans de th., Degreef obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait le Vésinet 1893-1903.

DEGREEF, Mlle. — Menus plaisirs 1885.

DEGREMONT. — Troisième amoureux, Lille 1790. Peut-être le même : th. Molière 1793.

DEGREVILLE. — Bruxelles 1780, aux appointements de 2000 livres. En 1792, Degreville, comédien de la troupe de Liège, fit imprimer en cette ville un à propos très rare, cité par Faber : l'*Impromptu du cœur* ou la *Nomination du Prince de Liège*.

DEGRIS. — Th. Comte 1851.

DEGROOTE, Mme Eveline, Mathilde, femme Guary. — Paris 1879-82, Alby 1883, Tours 1884, Paris 1885-1903. Habitait Paris en 1903.

DEGROOTE-Briet, Mme. — V. Briet.

DEGRUITTE, Mme. — Palais-Royal 1853.

DEGRULLY, Charles. — Premier rôle, Niort 1835-37, Lille 1844, débuta à l'Odéon en août 1848, dans la *Famille Renneville*.

DEGUERVILLE, Mlle. — Châtelet 1888.

DEHARME. — Th. Patriotique 1794. Il prit ensuite la direction des Délassements comiques, où il jouait un peu tous les rôles, sans être déplacé dans aucun. Brazier, qui le vit vers 1799, rapporte qu'il paraissait dans la même soirée dans *Abel*, les *Fausses infidélités* et le *Devin du village*. Il compta dans sa troupe Joanni, Potier, Joly, Mlle Flore, et passa la main à un sieur Bellavoine.

Bibliographie : Brazier, *Hist. des petits th.*, *Mémoires de Mlle Flore*, t. i, p. 166, *Hist. des Délass. comiques*.

DEHARME, Mme, épouse du précédent. — Premier rôle, th. Patriotique 1794, Délass. com. 1799.

DEHOULES, Mme, ou Deshoulles, Olympe, Louise, Eugénie. — Née en 1847. Rouen 1872-1902. En 1903, Mme Dehoules, âgée de 55 ans, avec 30 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1904.

DEILLES, Mlle. — Th. Déjazet 1874.

DEJAISNE, Hyacinthe. — Mons 1852-56.

DEJARDIN, Mme. — Cirque olympique 1824.

DEJARNY, Mme. — (Du Vaudeville ?) Grande coquette, Lille, mai et juin 1856.

DEJESNE, Mme. — Chartres 1833-34.

DÉJAZET, Mlle Hippolyte, Pauline. — Actrice et chanteuse de talent, l'une des sœurs aînées de Virginie Déjazet, et avantageusement connue à Bordeaux. Elle mourut à 29 ans — avant 1820 — d'une maladie de poitrine.

DÉJAZET, Mlle Pauline, *Virginie*, (1798-1875). — Tout a été dit sur Déjazet, ou à peu près. Nous ne pouvons donc que résumer ici les différents travaux existants, indiquer les sources, et suivre l'ordre chronologique. L'extrait du registre des naissances de la municipalité du xie arr. pour l'an vi, porte : « Du 15 fructidor de l'an vi (1er septembre 1798) de la République Française, acte de naissance de *Pauline, Virginie*, née le jour d'avant-hier, treize fructidor, à quatre heures du matin, rue St-André des Arts, n° 115, fille de Jean Déjazet, tailleur, âgé de cinquante-trois ans, natif de Villefranche (Saône-et-Loire) et de Charlotte-Aldégonde Leconte, âgée de quarante ans, native de Royon, département du Pas-de-Calais, mariés à Paris, paroisse cy-devant St-Joseph, en 1777. »

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Treizième et dernière enfant d'une modeste famille d'artisans, elle débuta à l'âge de cinq ans, comme danseuse, sur un petit théâtre élevé en 1802, dans le jardin de l'ancien couvent des Capucines. Une de ses sœurs, Thérèse, attachée au corps de ballet de l'Opéra, lui donna quelques leçons de comédie et la fit engager au th. des Jeunes Artistes, situé à l'angle des rues de Bondy et de Lancry. Elle y débuta dans *Fanchon toute seule*. Un soir, un spectateur à cheveux blancs l'arrêta au passage, la prit sur ses genoux, l'embrassa et lui dit : « Souviens-toi plus tard de ce que le vieux bonhomme te prédit : tu seras un jour une artiste remarquable. » Ce prophète était Monvel, le père de Mlle Mars.

M. L. Henry Lecomte, à qui il faut toujours revenir quand il s'agit de Déjazet, a donné la liste des rôles que celle-ci créa sur le th. des Jeunes Artistes, de mars 1806 à janvier 1807. La jeune artiste n'avait donc pas dix ans ! Thérèse, devenue le Mentor de sa sœur, la fit entrer au th. des Jeunes Elèves, rue de Thionville (rue Dauphine). On y reprit pour elle, le 16 avril 1807, *Fanchon toute seule*, et la véritable Fanchon, Mme Belmont, venue pour la voir, la fit engager au Vaudeville pour tenir des rôles d'enfants.



DÉJAZET, d'après Lacauchie (1855)

Elle parut à ce théâtre le 5 novembre 1807 dans le *Fond du sac*, puis végéta jusqu'à sa création de la fée Nabotte, dans la *Belle au Bois dormant*, 20 fév. 1811. Mais, que pouvait faire une enfant de treize ans dans une troupe aussi aguerrie que celle du Vaudeville à cette époque. Un jour, vers 1815, elle remplaça sa camarade Minette dans une excursion à Orléans.

Le 2 janvier 1817, elle débuta aux Variétés par le rôle de Suzette, dans *Quinze ans d'absence ;* puis elle joua Félix dans les *Petits braconniers* (13 février). Mais Pauline, qui avait créé ce rôle, fut jalouse du succès de la jeune Virginie, et Brunet, pour ne pas irriter sa maîtresse, ne fit plus jouer la jeune Virginie. Potier fut presque seul à dire à Brunet qu'il faisait une grande sottise.

Seveste, l'ex-acteur du Vaudeville, dirigeait une agence dramatique. Il lui trouva un engagement à Lyon. Cet engagement, reproduit par M. L.-H. Lecomte, et daté du 12 octobre 1817, nous apprend que la jeune artiste devait jouer les soubrettes, les rôles de Minette et d'Aldégonde, les travestis, fournir ses costumes et ses brochures, paraître dans toutes les pièces, etc., le tout moyennant 2,400 francs par année.

Le directeur Charasson avait les deux théâtres : celui des Terreaux et celui des Célestins. Virginie fut attachée à ce dernier ; l'engagement fut renouvelé pour 1819-20, aux conditions de 2,600 fr., plus le droit à une demi-représentation d'hiver.

En avril 1820, fuyant, dit-on, des obsessions amoureuses, nous la retrouvons au th. français de Bordeaux. C'est alors que, pour rappeler le souvenir de sa sœur Hippolyte-Pauline Déjazet, ex-actrice de Bordeaux, décédée à 29 ans d'une maladie de poitrine, elle quitta le nom *Virginie* pour adopter résolument celui de *Déjazet* déjà connu en cette ville.

Déjazet réussit pleinement à Bordeaux dans les rôles de Mlle Minette, malgré les intrigues d'une rivale, Mlle Elisa Jacobs. Mais la lutte prit fin avec la faillite de l'entreprise (24 janv. 1821). Par bonheur, la jeune Virginie avait en poche un engagement avec le Gymnase, ouvert depuis le 23 déc. 1820. Elle choisit pour début le rôle de Marianne, dans *Caroline*, créé par Minette au Vaudeville (10 mai). On lui reconnut de l'aisance, une voix juste et des manières de son modèle. Tour à tour suivante, collégien, grisette, paysanne, elle parut un peu dans toutes les pièces. Mais, que penser de cette note de Ch. Maurice (25 février 1824) : « Nous prévenons les mères de famille et les dames... qu'elles ne doivent plus se présenter au Gymnase, ni surtout y conduire leurs filles, les jours où Mlle *Virginie Déjazet* étale le scandale de sa présence, etc. »

Rien, sinon que l'artiste avait sans doute refusé un abonnement au pamphlétaire, assez coutumier de ces faits. Ce qui n'empêcha pas l'artiste, après un voyage dans les Pays-Bas, de contracter un nouvel engagement dans ce théâtre (8 sept. 1824), devenu th. de Madame.

L'engagement de Jenny Vertpré vint lui porter un coup cruel ; après sept ans d'un travail assidu au boulevard Bonne-Nouvelle, elle voyait donner la première place à une autre. Elle rompit son engagement et en signa un autre pour cinq ans au th. des Nouveautés : 8000 fr. pour les quatre premières années, 10,000 fr. pour la dernière, plus, à titre de feux, dix francs pour une pièce, cinq francs pour chacune des autres. Ces conditions étaient fort belles pour

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'époque. Virginie Déjazet fit ses débuts place de la Bourse, le 5 juin 1828, par le rôle de Catherine du *Mariage impossible*, et comme Scribe avait écrit pour le Gymnase et Jenny Vertpré le rôle de Mme Périchon dans le *Mariage de raison*, elle pria Dartois, Brunswick et Lhérie de lui faire jouer une Mme Périchon dans les *Suites d'un Mariage de raison*. Grand succès.

Nous passons sur les trente et une pièces jouées à ce théâtre et citées par M. L. Henry-Lecomte et nous arrivons à une date mémorable dans la carrière de l'artiste : la première représentation de *Bonaparte à Brienne* ou le *Petit Caporal*, rôle de Bonaparte (9 oct. 1830). C'est le commencement des pièces bonapartistes qui signalèrent le règne de Louis-Philippe. Puis, le 28 décembre de la même année, le rôle du duc de Reichstadt dans le *Fils de l'Homme*, par Paul de Lussan, pseudonyme qui cachait la collaboration d'Eug. Sue et de De Forges. Hélas! Les appointements promis étaient payés très irrégulièrement ; l'entreprise allait à la ruine. Déjazet le comprit et accepta les propositions de MM. Dormeuil et Ch. Poirson, autorisés à rouvrir l'ancien Th. Montansier (Palais-Royal). La convention signée le 6 avril 1831, pour deux ans, assurait à l'artiste 8000 fr. d'appointements, 10 fr. de feux pour chaque pièce et deux mois de congé par an. Le nouveau théâtre ouvrit le 6 juin et dans deux pièces : *Ils n'ouvriront pas* et l'*Audience du Prince*, Déjazet se montra grisette et gentilhomme. En mai 1832, l'engagement fut renouvelé comme suit : 10,000 fr. d'appointements fixes, 10 fr. de feux pour chaque pièce de un ou deux actes, 15 fr. pour les autres ; deux mois de congé la première année, trois mois chacune des deux autres et une représentation à bénéfice sur laquelle l'administration prélèverait 1200 fr. Elle était dès lors posée en première étoile. Voici quelques-uns des premiers jugements portés sur elle :

1825. « C'est un des sujets les plus distingués et les plus utiles du Gymnase. Elle s'est acquis une réputation dans l'emploi créé d'une manière si originale par Minette du Vaudeville. Mlle Déjazet a de l'aplomb, du mordant et de la finesse ; quelquefois même elle pousse trop loin ces qualités... Mlle Déjazet est adorée du public qu'elle fait rire tous les soirs ». *Grande Biographie dram.*, supplément.

1825. « Les Variétés la réclament ; son jeu grivois et criard y serait plus à l'aise que sur la scène tant soit peu musquée du boulevard Bonne-Nouvelle ». Harel, *Dict. théâtral.*

1826. « Mlle Déjazet, Gymnase, rue St-Denis, 374. Elle n'a qu'une dent, elle la garde au rédacteur du *Courrier des Théâtres* ». — Allusion à Ch. Maurice. *Petite Biographie dram.*

1829. « Mlle Déjazet, Nouveautés, rue Bergère, n° 7. — Petite actrice active, éveillée, toujours en scène, remplissant avec originalité l'emploi créé par Mlle Minette au Vaudeville ; portant avec aplomb et finesse le jupon court de la petite fille égrillarde et le léger pantalon du bambin tapageur... » Après lui avoir reproché trop de sans-gêne, le chroniqueur ajoute : « Elle n'est point jolie, mais elle a une petite mine espiègle qui provoque le désir et un organe grivois et criard... » *Biogr. théâtrale.*

1831-32. « Elle commença sa réputation au Gymnase, dans le *Plus beau Jour de la Vie*, qu'elle joua avec un naturel exempt de pruderie, que l'on n'était pas habitué à rencontrer sur nos théâtres. L'*Ambassadeur*, les *Couturières* et une foule d'autres jolis ouvrages la mirent à la mode et lui valurent, au th. des Nouveautés, un engagement qu'elle a rompu un peu lestement et sans le consentement de la partie intéressée pour le th. du Palais-Royal... Son jeu spirituel et piquant a puissamment contribué au succès du *Philtre champenois*, des *Chansons de Béranger*, des *Jeunes Bonnes et les vieux Garçons*. Les rôles de grisettes conviennent surtout à cette actrice ; elle en a tout à fait le laisser-aller et le ton équivoque, 38 ans ». — Ce qui est inexact, elle n'en avait que 34. *Petite Biographie.*

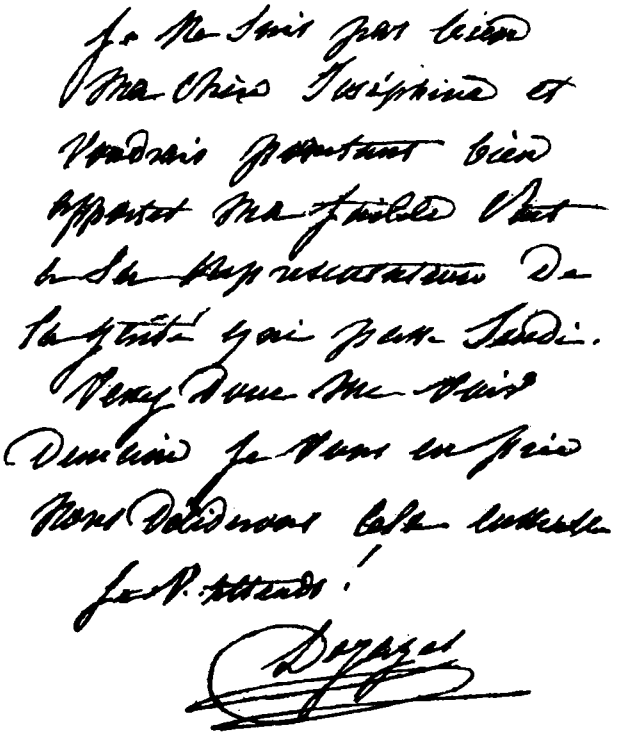
Citons, au hasard, quelques-unes de ses créations de la belle époque :

1832 13 janv., la *Chanteuse et l'Ouvrière*, Manette.
1832 15 mars, *Vert-Vert*, Ververt,
— 5 mai, la *Ferme de Bondy*, Charlotte.
— 26 juin, *Follet*, Follet.
— 19 nov., le *Dernier Chapitre*, Joséphine.
1832 31 déc., *Paris malade*, divers rôles.
1833 7 janv., les *Trois Assiettes*, Madeleine.
— 23 fév., le *Cadet de Famille*, Célestin.
— 11 avril, *Sophie Arnould*, Sophie.
— 22 mai, *Sous-Clef*, Atala.
— 22 juin, la *Fille de Dominique*, Catherine.
1833 août, représentations à Rouen.
— sept., représentations à Bruxelles.
— 5 déc., la *Danseuse de Venise*, Zerbi.
1834 18 janv., *Un Scandale*, Me Fromageot.
— 5 avril, les *Charmettes*, J.-J. Rousseau.
— 15 mai, le *Triolet bleu*, Charles Welstein.
1834 10 juillet, le *Commis et la Grisette*, Fifine.
1834 26 août, *Judith et Holopherne*, Thérésina.
1834 31 oct., l'*Idiote*, l'idiote.
— 13 déc., *Frétillon*, Frétillon.
1835 25 mars, les *Beignets à la Cour*, Louis XV.
1835 27 avril, *Un Raoût chez M. Lupot*, Ascagne.
1835 2 mai, la *Croix d'Or*, Christine.
— 21 oct., la *Périchole*, la Périchole.
— 23 déc., la *Fiole de Cagliostro*, la baronne et sa petite fille.
1836 9 fév., les *Chansons de Désaugiers*, sept rôles.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1836 23 août, la *Marquise de Prétintaille*, la marquise.
1836 8 juin, l'*Oiseau bleu*, Arthur.
— 21 juin, *Voltaire en Vacances*, Arouet.
— juillet, représentations à Bruxelles.
— 19 oct., *Marion Carmélite*, Marion.
— 26 déc., *Madame Favart*, Marie Duronceray.
1837 1er janv., l'*Année sur la Sellette*, le postillon de Longjumeau.
1837 25 fév., l'*Outrage*, Agathe.
— 13 avril, la *Comtesse du Tonneau*, Jeanneton.
1837 4 nov., le *Café des Comédiens*, Mimie.
— 28 nov., *Suzanne*, Suzanne.
1838 1er janv., l'*Ile de la Folie*, deux rôles.
— 21 fév., la *Maîtresse de Langues*, Léonide.
1838 10 avril, Mlle *Dangeville*, quatre rôles.
— 5 juin, les *Deux Pigeons*, Emmanuel.
— 29 déc., *Françoise et Francesca*, deux rôles.
1839 1er janv., *Rothomago*, la Gitana.
— 22 mars, *Nanon, Ninon et Maintenon*, Nanon.
1839 23 sept., *Argentine*, Flora.
— 3 déc., les *Premières Armes de Richelieu*, Richelieu.

Dormeuil, directeur du Palais-Royal, hésitait à lui confier ce rôle. Ce fut un succès retentissant.



Lettre autographe de Mlle DÉJAZET

— Ce pauvre Dormeuil, lui dit-elle après la pièce, le voilà forcé de gagner encore trois ou quatre cent mille francs avec sa vieille actrice! — « C'est gai, vif, égrillard, leste de mots, leste d'idée, mais c'est amusant, écrivait Th. Gautier. Depuis longtemps Mlle Déjazet n'avait aussi bien joué ». *Hist. de l'art dramatique*, t. I.

1840 26 février, *Indiana et Charlemagne*, Indiana, nouveau succès.

Le th. du Palais-Royal ne veut pas laisser partir son étoile. Il lui fait un pont d'or — du 7 avril 1841 au 7 avril 1844 : 20,000 fr. par an, 20 fr. de feux pour chaque acte, quatre mois de congé par an, trois représentations à bénéfice. Le contraste piquant entre le rôle du jeune duc et celui d'Indiana la grisette, qu'elle se plaisait à jouer le même soir, faisait courir tout Paris. Malheureusement, partie en congé le 15 mai 1840 pour Caen, Lyon et Marseille, elle fut atteinte dans cette dernière ville d'une maladie de larynx et ne put reprendre son service à Paris que le 26 novembre.

Chose curieuse! Déjà à cette époque, on s'obstinait à lui donner plus qu'elle n'avait.

On écrit en 1842 : « Comme feu M. le comte de St-Germain de magique mémoire, Mlle Déjazet n'a pas d'âge. Mon grand-père m'a assuré que tout jeune il l'avait vu débuter au carré des Capucines... Mon père prétend l'avoir vu apparaître pour la première fois au Gymnase dramatique, en 1822... Virginie Déjazet, comme talent, est une vieille comédienne; elle est jeune de physique, et son nom rappelle souvent l'esprit fin et pointilleux du Gymnase ». *L'Indiscret des Coulisses*.

1841 29 juin, Mlle *Sallé*, Mlle Sallé.
— 1er déc., le *Vicomte de Létorières*, Létorières.
1842 26 mars, *Une Femme sous les Scellés*, Coraline
1842 juin, représentations à Bruxelles.
— 3 déc., le *Capitaine Charlotte*, Charlotte.

On écrit en 1842: « Tout ce qui est jeune, et même ce qui l'a été, applaudit au jeu fin, spirituel, un peu décolleté peut-être, mais rempli de charme de cette statuette si bien découpée, si svelte, si agaçante... Les plus grands hommes lui sont familiers : Voltaire, Bonaparte, Louis XV, Richelieu, J.-J. Rousseau. Déjazet a tout osé, et elle n'était pas plus mal à l'aise avec eux qu'avec l'élégant habit du marquis de Létorières. Déjazet est la Sophie Arnould de notre époque plus avancée, et ses bons mots, ses bonnes actions même, car elle est libérale en tout, feront un joli livre de boudoir que nos enfants liront un jour quand ils ne seront plus des enfants ». Fargue. *Acteurs et Actrices*.

1843, 28 janv. La *Lisette de Béranger*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Lisette — monologue qu'elle devait interprêter plus de trente ans et qui avait fini par faire croire qu'elle avait été elle-même la Lisette du chansonnier — qui fut, comme on sait, Mme Judith Frère.

1843 5 fév., les *Deux ânes*, Raphaël.
— 28 mars, *Mlle Déjazet au sérail*, Mlle Déjazet.
— 5-15 août, représentations à Lille.
— 21 nov., la *Marquise de Carabas*, Suzon.
— 31 déc,, la *Cour de Gérolstein*, le Génie.
1844 28 fév., *Carlo et Carlin*, Carlo.

Le 30 avril 1844, Déjazet donna sa dernière représentation au th. du Palais-Royal. Que s'était-il passé? Au moment de renouveler l'engagement, il n'y avait pas eu moyen de s'entendre. L'artiste partit pour Lyon, Bordeaux, Orléans, Lille, Nantes, Bruxelles, Londres. Pendant ce temps, les recettes baissaient chez Dormeuil. Le 26 octobre, il essayait de renouer, offrant 20,000 fr. pour six mois seulement, et les feux du dernier engagement. Mais Déjazet avait déjà accepté les conditions de Nestor Roqueplan, aux Variétés, pour cinq ans.

1845 29 avril, *Un conte de fées*, la marquise.
— 14 juin, la *Gardeuse de dindons*, Gothe.
1846 16 mars, *Gentil-Bernard*, Gentil-Bernard.
1847 20 mars, l'*Enfant de l'amour*, Jacques.
— 8 juin, le *Moulin à paroles*, Mlle Caillette.
1848 17 janv., le *Marquis de Lauzun*, Lauzun.
— 3 avril, *Mlle de Choisy*, Mlle de Choisy.
1850 14 janv., *Lulli*, Lulli.
— 12 mars, *Colombine*, Thérésa.

Th. Gautier écrit, à propos de la *Gardeuse de dindons:* « Vous savez quelle finesse et quel esprit Mlle Déjazet déploie dans ses moindres créations; elle est charmante dans Gothe comme dans tout; sa verve est toujours la même; un long usage du théâtre ne l'a pas amortie. »

A propos de *Gentil-Bernard:* « La pièce est charmante; Mlle Déjazet y pétille, d'un bout à l'autre, d'esprit et de grâce. Quelle étonnante actrice! Que de souplesse, que de légèreté! Quelle voix nette, ferme, incisive! Comme elle jette le mot, comme elle décoche le coup-d'œil! Que de choses elle met dans un sourire! Comme elle sait s'arrêter à temps dans ses plus vives pétulances et conserver de la distinction dans les gaudrioles les plus décolletées; et avec quel joli petit filet de voix elle chante tous ces airs charmants que son fils lui arrange! »

Tout le talent de Déjazet est dépeint dans ces quelques lignes. On écrit encore (1845) : » Quelqu'un a dit : « Si j'étais femme et actrice, je voudrais m'appeler Déjazet ; étant homme, si j'étais jeune, je voudrais être aimé d'elle. »

Cependant Nestor Roqueplan avait quitté les Variétés après fortune faite. Déjazet traita avec Paul-Ernest, directeur du Vaudeville. Elle y parut le 16 oct. 1850 dans le *Vicomte de Létorières*, puis créa :

1850 5 nov., la *Douairière de Brionne*, rôles de la douairière et de son petit-fils.
— 22 déc., *Jean le postillon*, Jean.

L'entreprise sombra, et le th. du Vaudeville ne rouvrit ses portes qu'en octobre 1851. Le nouveau directeur, Lecourt, engageait Déjazet pour quatre mois à raison d'un jeton de 100 à 375 fr. par soirée, selon l'importance de la recette, 1,000 fr. par mois, une représentation à bénéfice, une indemnité pour les répétitions, etc. L'engagement fut renouvelé.

1851 1er octob., *Ouistiti*, Hector.
— 14 nov., *Quand on va cueillir la noisette*, Cloud.
1852 8 janv., les *Rêves de Mathéus*, Mathéus.
— 12 sept., *Scapin*, Scapin.
— 27 nov., les *Paniers de la Comtesse*, la Comtesse.

Le succès de la *Dame aux Camélias* (2 fév. 1852) vint inutiliser pour longtemps les talents de l'actrice. Un co-associé de Lecourt, certain Bouffé — qu'il ne faut pas confondre avec le comédien de ce nom — se mit en tête de rompre un traité aussi onéreux. A force de vexations, il y parvint. La comédienne demanda sa résiliation. C'est ce que l'on voulait, et Déjazet, alors âgée de 54 ans, à l'âge où tant d'autres aspirent à se reposer, commença cette vie errante qu'elle devait mener plus de vingt ans encore, ne réapparaissant que par intervalles à Paris.

1853 22 nov., Variétés, les *Trois gamins*, Fanfan.
1855 21 juin, Gaîté, le *Sergent Frédéric*, Frédéric.
1857 15 mai, 15 juin, représentations à Lille.
— 17 oct., Variétés, les *Chants de Béranger*, deux rôles.
1859 9 avril, Variétés, *Chérubin*, Chérubin.

En 1857, elle avait reparu dans *Gentil-Bernard* aux Variétés, et en janvier 1859, dans les *Premières armes de Richelieu*, au Palais-Royal.

Le 24 novembre 1840, Déjazet avait acheté, par devant Me Guyon, notaire, moyennant 40,000 fr. payables en quatre annuités, une propriété située sur la place publique de Seine-Port, près Corbeil. Là, mourut le 20 avril 1844, la mère de Déjazet, âgée de 87 ans ; dans le même caveau fut déposée, en 1850, la fidèle Lise, que Déjazet appelait sa seconde mère. A Seine-Port, donc, au mois d'octobre 1857, elle reçut la visite d'un jeune inconnu, recommandé par une petite actrice de l'Odéon. Mme Laurentine Léon. L'inconnu s'appelait Victorien Sardou et apportait une pièce, *Candide*, écrite en vue de la comédienne. L'ouvrage plut, et Déjazet se résolut à le jouer. Vers le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

même temps il y avait sur le boulevard du Temple une petite salle, les Folies Nouvelles, dont les directeurs ne demandaient qu'à passer la main... moyennant 120,000 fr. C'était à peu près le chiffre des économies de l'actrice, qui crut s'affranchir ainsi de son existence vagabonde. La salle fut réparée, rajeunie et mise sous la direction effective du fils de Déjazet. Mais, on avait compté sans la censure : *Candide* fut interdit. C'est alors que surgit la collaboration V. Sardou et Vanderburch, et tous deux écrivirent les *Premières armes de Figaro*, pièce qui servit d'inauguration. Le succès alla surtout à l'interprète qui jamais ne se montra si merveilleuse de brio, d'esprit et de souplesse.

Une fois chez elle, Déjazet reprit tout son répertoire, *Lauzun*, *Richelieu*, les *Trois gamins*, la *Lisette*, la *Douairière de Brionne*. Parmi les créations :

1859 27 sept., les *Premières armes de Figaro*, Figaro.

1860 17 fév., *P'tit fils, p'tit mignon*, deux rôles.

— 30 avril, *Monsieur Garat*, Garat, grand succès.

1862 24 avril, les *Prés St-Gervais*, le Prince de Conti, grand succès.

1863 5 fév., *L'argent et l'amour*, trois rôles.

— 12 avril, *Le dégel*, Hector.

1865 15 mars, *Lantara*, Lantara.

— 25 oct., *Monsieur de Belle-Isle*, le Chevalier.

1870 18 janv., les *Pistolets de mon père*, trois rôles.

Les quatre premières années, l'on put payer les artistes en hypothéquant la maison de Seine-Port. A partir de 1864, la situation devint particulièrement difficile. Déjazet avait alors 66 ans, et perdait insensiblement l'action qu'elle avait eue sur le public. La pauvre femme en arrivait à écrire à son fils : « Ne me réduis pas à ma simple valeur. Mets-moi des grelots, des sonnettes, des tambours aux pieds, aux mains, partout enfin ; à force de bruit, on saura peut-être que j'existe encore. »

En 1866, elle abandonne son théâtre à son fils seul et reprend sa vie errante, ne paraissant plus à Paris qu'à de rares intervalles, et n'ayant plus qu'un but unique : gagner des cachets pour ses enfants. « Demain, 30 août 1868, écrivait-elle de Lyon à une amie, j'aurai 70 ans : jolie fête ! Je voulais jouer *Richelieu* à Paris ce jour-là ; je le joue ici ce soir. N'importe, représenter un duc de quinze ans à soixante-dix ans moins un jour, c'est drôle ! »

Le 2 septembre suivant, elle tombe gravement malade à Lyon et ne peut rentrer à Paris que le 14 octobre. C'est alors qu'elle communia pour la première fois et reçut la confirmation. Elle ne put reparaître en public, à son théâtre, que le 3 mai 1869. L'expropriation si attendue n'était pas venue, le chiffre des dettes augmentait, et il fallait vendre avec quarante mille francs de perte. Déjazet fit ses adieux au public le 3 juin 1870, avec les *Prés St-Gervais* et Glatigny écrivit en vers un à-propos. Les 79,000 fr. du preneur permettaient de donner 50 % aux créanciers.



FRENCH PLAYS.

MADLLE DEJAZET

Has the honor to acquaint the Nobility, Gentry, Subscribers to the French Plays, and the Public, that

HER BENEFIT,

And the Last Night but Three of her Engagement,

Will take place at the St. James's Theatre,

On WEDNESDAY NEXT, JUNE 24,

On which occasion will be produced, for the First Time in this Country,

AN ENTIRELY NEW COMÉDIE-VAUDEVILLE, IN THREE ACTS,

Entitled

UN CONTE DE FÉES,

Interspersed with New Music,

Produced last year at the Théâtre des Variétés, Paris, with very great Success,

AND IN WHICH

MADEMOISELLE DEJAZET

AND

MONSIEUR LAFONT

Will support the Characters,

AS ORIGINALLY PERFORMED BY THEM IN PARIS,

WITH OTHER ENTERTAINMENTS.

BOXES and STALLS may be secured at the Residence of Madlle. DEJAZET, 23 A, King Street, St. James's ;
Mr. MITCHELL'S ROYAL LIBRARY, 33, OLD BOND STREET ;
And at the Box Office of the Theatre.

Programme d'une représentation de Mlle Déjazet, à Londres.

Pendant ce temps son fils, sa fille, tous deux chargés de famille, n'arrivaient à se suffire ! Alors on vit cette femme de 72 ans se mettre en quête d'engagements : à Vichy, aux Folies Marigny. La guerre déclarée, le théâtre fermé, elle partit pour Dieppe, puis pour Londres (th. de l'Opéra-Comique, *Charing-Cross*), se prodiguant et donnant des représentations pour les blessés. Un jour, elle ne fut plus payée. Un Américain, M. Alfred-C. Clarck et Lord Dudley apprenant la triste situation de l'artiste, lui remirent, avec une délicatesse infinie, l'un 625 fr., l'autre 2,000 fr. Elle put payer ce qu'elle devait et partir. En Belgique — Liège, Spa, Ostende, avril et août 1871 — nouvelles vicissitudes. Elle fait vivre cinq personnes, et sa fille est en détresse à Beaulieu. Le 4 septembre 1871, elle est à Lille ; ses créanciers la sachant de retour en France la traquent de ville en ville, et les frais montent toujours. C'est une odyssée épouvantable racontée dans des lettres navrantes. Nous notons son passage à Bayonne (4 nov.), Pau, Toulouse, Turin (5 fév. 1872), Milan, Nice, Gênes, Nice, Marseille, Spa, Bruxelles. Lyon, Saint-Etienne, Mâcon (17 janv. 1873), Lyon, Laval, Rennes, Caen, Bordeaux, Tours (2 fév. 1874), Reims. Elle revient à Paris, et le 30 août Paris apprend par un article d'Albéric Second, publié dans *Paris-Journal*, la maladie de Déjazet et sa détresse. Un comité se forme

EFERUS - Recherches & Classification numériques

avec MM. Halanzier, Vict. Sardou, Ismaël et Em. Blavet du *Gaulois*. L'Opéra, chassé de la rue Le Peletier par l'incendie, occupait alors la salle Ventadour. C'est là que devait avoir lieu l'inoubliable solennité artistique organisée par le *Gaulois* en l'honneur de Déjazet, le dimanche 27 septembre 1874. Au programme: 1er acte de *Monsieur Garat* avec Déjazet. Des artistes comme Dumaine et Laferrière jouaient des bouts de rôle: Chollet, Henri Monnier, Frédérick Lemaître Mme Ugalde, Marie Cabel, Schneider, Rousseil, etc., figuraient!

3me acte de *Tartufe* avec Got et les artistes de la Comédie-Française.

Trio du 2me acte de *Guillaume-Tell*, par Tamberlick, Faure et Belval.

Duo du 4me acte des *Huguenots*, intermèdes, chanson par Judic, 2me acte du ballet *Coppélia* par les artistes de l'Opéra, les *Jurons de Cadillac* et la *Lisette de Béranger*, chantée par Déjazet, entourée de tout ce que Paris renfermait alors de plus illustre dans le monde artiste. Un *hommage de la chanson à Déjazet*, cérémonie dans laquelle défilaient tous les théâtres de Paris, terminait la représentation, qui, avec la tombola, produisit 79,279 fr. 50. Les organisateurs remirent, défalcation faite des frais, 7,521 fr. 34 à l'artiste, achetèrent pour 35,016 fr. 75 un titre de 1,750 fr. de rente 5 %, et déposèrent 30,000 fr. à la Cie l'*Atlas* en échange d'une rente annuelle de 4,038 fr. à servir à Déjazet. On avait craint, en agissant ainsi, qu'elle ne fût encore dépossédée par ses enfants. Elle s'en plaignit amèrement. Et cependant? Sans compter que les créanciers, réveillés au bruit de cette représentation, étaient tous accourus comme à la curée. « Je suis mille fois plus tourmentée qu'avant » écrivait-elle. Qui pouvait, d'autre part, blâmer cet acte raisonnable? Qui pouvait prévoir aussi que la Compagnie n'aurait eu à verser que 14 mois d'intérêts?

Quelques jours après cette représentation mémorable, Déjazet était reçue solennellement, le 2 octobre, au Caveau, où on lui décerna la présidence honoraire. Quelques villes voulurent organiser des représentations à son bénéfice. On la vit encore à Nantes, à Soissons; le Vaudeville l'engagea pour une série de représentations qui commencèrent le 24 décembre et finirent en février 1875, puis, malgré son grand âge, elle repartit pour la province. Néanmoins ses forces s'épuisent: « Je crois que mes représentations au Vaudeville ont été le chant du cygne, écrit-elle... l'idée que j'en ai fini avec le théâtre est une seconde maladie qui aidera la première à me faire mourir. C'est celle qui a emporté Mlle Mars et notre cher Mélingue. Je ferai le trio. »

En réalité, Déjazet touchait alors 5,788 fr. provenant de son bénéfice, 2,000 fr. de l'Etat, 1,200 fr. du *Figaro*, 500 fr. de M. Sardou, 500 fr. de l'Association des artistes, soit au total 9,988 fr. Elle eût pu, sans se dépouiller pour ses enfants, rester enfin tranquille. Elle ne le voulait pas. Le 28 septembre 1875, elle prit part, au th. des Variétés, à une représentation au bénéfice de Mme Grenier mère; elle y chanta la *Lisette* et dut s'aliter en rentrant. Elle était atteinte d'une pleurésie. M. L. Henry Lecomte raconte ainsi la mort de Déjazet:

« Déjazet demeurait avec son fils, rue Clavel, 23, à Belleville. Une nuit que, trouvant la patiente en meilleur état, ses gardiens harassés prenaient quelque repos, Déjazet eut besoin de se lever, ne voulut déranger personne, et tomba de son lit sur le parquet, où elle resta plusieurs heures. »

Cas identique à celui de Mlle Clairon. — Ce fut la fin. Le 30 novembre, elle fit demander un prêtre, l'abbé Carré; le lendemain, 1er décembre, l'agonie commença. Elle mourut à neuf heures du matin, ayant près d'elle son fils Eugène, sa belle-fille Claire, Mme Joséphine Benderitter, sa fidèle amie, et M. L. d'Anthoine.

Le *Gaulois* se chargea d'organiser les funérailles à la Trinité; l'on imprima et distribua 4500 cartes. Le cortège, parti de Belleville, se composait de 30,000 personnes en arrivant à la Chaussée-d'Antin. Au premier rang marchait l'abbé Petit qui, blâmé plus tard en haut lieu et persécuté pour avoir assisté à l'enterrement d'une comédienne, sut rester grand devant ces petitesses, mais dut quitter sa cure de Belleville. Au cimetière du Père-Lachaise des discours furent prononcés par Emile Blavet, au nom du *Gaulois* et Eug. Moreau, au nom de la Société des artistes (samedi 4 décembre). Malheureusement, cette apothéose eut un épilogue : vingt mois après ses restes attendaient encore un tombeau définitif, un entrepreneur des pompes funèbres réclamait, et personne — sauf la Cie d'assurances l'*Atlas* — ne voulait payer sa part de la note. A qui, maintenant, la pauvre Déjazet pouvait-elle servir de réclame? Il y eut procès et M. Tarbé, directeur du *Gaulois*, fut condamné à verser le solde au réclamant.

Au mois de février 1877, une souscription fut ouverte par les *Nouvelles de Paris*, afin d'élever un tombeau à l'artiste. La construction en fut lente, si bien que les enfants de Déjazet[1] disparurent eux-mêmes avant de l'avoir vu terminé et, au mois d'avril 1880, le monument fut inauguré sans éclat (81me division).

Déjazet eut beaucoup d'esprit, c'est incontestable, mais comme il arrive toujours en ce cas, on lui en prêta davantage. Déjà, en 1837, l'acteur Raucourt publiait sous le voile de l'anonymat le *Perroquet de Déjazet, recueil authentique de bons mots, etc., de cette actrice*. Les mots, les anecdotes sur son compte abondent. A l'occasion, elle rimait aussi, souvent en offrant son portrait. Pourtant elle refusa toujours d'écrire ou de faire écrire ses *Mémoires*. Par contre, ses lettres sont nom-

[1] Eugène-Joseph Déjazet mourut à 61 ans, en février 1880. On lui doit la musique de quelques opérettes et aussi des chansons. — 2e Herminie-Virginie Déjazet.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

breuses, très nombreuses ; elles sont charmantes et toujours très vécues. Dans le recueil très fourni qu'en a publié M. L.-Henry Lecomte, nous en trouvons aux directeurs, aux hommes de lettres, à ses enfants, à ses adorateurs, à son amie, Mme Benderitter, etc., dont quelques-unes fort curieuses, comme celle repoussant à 63 ans les... hommages de Victor Koning, dont elle eût pu facilement être la grand-mère. Fort intéressante également la correspondance échangée entre elle et M. V. Sardou, au moment des débuts de celui-ci.

L'amour de la probité, l'horreur de l'injustice, une bonté inépuisable, voilà le fond de toutes ces lettres — et aussi une indulgence coupable envers ses enfants à qui il sembla très naturel de vivre indolemment des subsides de leur mère. En vain écrit-elle à son fils qui vient de se marier à cinquante ans passés : « Il faut penser que je ne suis pas immortelle et que, si je venais à te manquer, soit par la mort, soit par la maladie, tu te trouverais avec ta femme devant rien ! » Elle ajoute aussitôt : « Tant que je pourrai travailler, vous ne manquerez que de ce que je n'aurai pas ». Elle a 75 ans (7 sept. 1873).

Exploitée, méconnue par son fils, elle était encore plus malheureuse avec sa fille qui ne voyait en elle qu'une poule aux œufs d'or. Dans quatre cents lettres de la fille à la mère, recueillies par M. H. Lecomte, pas une qui ne se terminât par une demande d'argent.



Mlle DÉJAZET, phot. Tourtin (1862)

De sa liaison avec le baron Frédéric de Bazancourt, sa fille Herminie avait eu : le 6 mars 1850, Jeanne ; le 20 juillet 1860, Maxime ; le 8 janvier 1863, Stéphan. M. de Bazancourt mort (1865), ces enfants avec leur mère tombèrent à la charge de Déjazet. Quelques lettres de la mère à la fille, comme celle du 7 décembre 1866, sont navrantes : « J'ai soixante-huit ans, je travaille comme si j'en avais vingt ; je suis privée de tout ce qui soutient la vie, mal couchée, mal nourrie, pas le plus petit confortable... eh ! bien, tu ne vois, tu ne dis qu'une chose : « De l'argent, de l'argent, pour que je recommence » — et sans t'inquiéter de ce qui sera, tu me mets le couteau sur la gorge ».

Que dire à présent de la femme ? Sinon qu'elle fut la plus désintéressée des maîtresses. Le père de sa fille, Adolphe Charpentier, qu'elle recueillera plus tard et qui paiera son hospitalité en vilains tours, mort en novembre 1869, Hector Bossange, qui fut directeur du Vaudeville, le comte Louis German, Laferrière, Arthur Bertrand, le fils du général, Charles Fechter en surent quelque chose. Sans compter tous les autres à qui la seule vue de l'actrice tournait littéralement la tête, tel ce jeune musicien du Palais-Royal, Hector Franchomme, qui s'empoisonna avec de la potasse après lui avoir écrit une lettre passionnée. Désolée de cet acte de folie, Déjazet s'installa à son chevet et le soigna. Mais le pauvre garçon alla mourir à Lille, dans sa famille. Quelques années après, passant par là, l'actrice fit nettoyer la tombe abandonnée et inscrire ces mots : *A Franchomme, une amie est venue là.* La famille porta plainte, mais les tribunaux donnèrent gain de cause à l'artiste.

Pour la dernière liaison, nous renverrons le lecteur à la correspondance publiée par M. L.-Henry Lecomte : Déjazet comptait alors 52 ans et le créateur d'Armand Duval, dans la *Dame aux Camélias*, 25 seulement. De plus il était marié, père de famille, bien décidé à ne pas sacrifier ses devoirs à sa fantaisie. Il est impossible de trouver des lettres plus délicieuses de jeunesse, de sentiment, de sincérité, que ces lettres de Déjazet !

Derniers détails : Déjazet avait 1 m. 54 centimètres de taille, des cheveux châtain foncé, des yeux bleu clair, le nez aquilin, la bouche moyenne, le menton rond, le visage ovale, le teint clair.

« Une joie, une gaieté, un délire, une raillerie, une chanson, vingt ans éternels », a écrit Th. de Banville.

Déjazet habita successivement : rue de Cléry, 100 (1821) ; rue du Croissant, hôtel du Rhône (1822) ; rue Montmartre, 35 (1823) ; rue St-Denis, 374 (1824-25) ; boulevard Bonne-Nouvelle, 31 (1826-28) ; rue Bergère, 7 *bis* (1829) ; rue des Pyramides, 7 (1833-37).

De nombreux autographes de Déjazet passèrent dans les ventes publiques. Nous relèverons :

Collection Bovot, 1374, à Fréd. Bérat (Londres 26 mai 1843).

1375, à M. Lefebvre (St-Etienne, jeudi, août 1864).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1375 *bis*, à Mme May (Paris, 10 mai 1869). Elle ne peut payer un billet.

La lettre à Fréd. Bérat fut remise en vente le 25 nov. 1902 et adjugée 90 fr.

Une lettre à Rose Chéri, vente du 8 janv. 1902.

Une lettre à un chansonnier, vente du 17 fév. 1902.

Une lettre à M. Cuchetet. Elle veut se marier et demande conseil. Vente du 29 mai 1902.

Une lettre à Mme May (1869), détails sur ses représentations à Bordeaux et embarras d'argent. Vendue 12 fr.

L'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* a publié une de ses lettres le 10 mai 1897 c. 614, et une très curieuse lettre à Arthur Bertrand, le 30 déc. 1903, 999-1000. Nous en possédons nous-mêmes quelques-unes; l'encre dont elle se servait dans la seconde période de sa vie est presque toujours bleue.

Enfin il a été vendu le 17 avril 1880, à l'hôtel Drouot, 20 lettres autographes à Arthur Bertrand et une miniature de Berny représentant Déjazet. Elle est enfermée dans un médaillon, dans l'intérieur duquel sont gravés ces mots : « Quand tu ne m'aimeras plus, n'oublie pas que je t'aime. 1834, 4 février 1841 ».

Biographie : Eug. Guinot, notice, *Galerie Lacauchie*, 1841. — Th. Nézel, deux notices, *Galerie Lorsay*, 1854. — Eug. Pierron, *Virginie Déjazet*, in-12, 1856. — Alexis Faure, *Déjazet*, brochure in-16, 1859. — L.-Henry Lecomte, *Virginie Déjazet*, in-12, 1866. — Jahyer, notice, *Paris-Théâtre*, n° 72, 1875. — Georges Duval, *Virginie Déjazet*, in-12, 1876. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Galerie historique des Acteurs français*, 1877, — L.-Henry Lecomte, *Virginie Déjazet, l'artiste, la femme*.

Bibliographie : *Grande Biogr. dram.*, 1824. — *Dict. th.*, 1825. — *Biogr. dram.*, 1826, 1829, 1831, 1833. — L'*Indiscret des Coulisses*, 1841. — *Biogr. th.*, 1842, 1845. — Hervey, *The Theatres of Paris*. — Le *Perroquet de Déjazet*, anon. (Raucourt) 1837. — Brazier, *Hist. des petits Th.* — La *Rampe et les Coulisses*. — Th. Gautier, *Hist. de l'Art dramatique*. 1re série. — Th. Muret, *Hist. par le Théâtre*, t. III. — Villemot, la *Vie à Paris*, t. I. — Ch. Maurice, *Hist. anecdotique du Th.*, t. I. — Barbey d'Aurevilly, les *Vieilles Actrices*, 1889. *Souvenirs de Bouffé*. — *Souvenirs de Delaunay*. — *Mémoires de Laferrière*, t. II. — Eug. Hugot, *Hist. du th. du Palais-Royal*. — Koning, les *Coulisses parisiennes*. — *Hist. des Folies Marigny*. — *Hist. des Th. à Rouen*. — Etchevarry, le *Th. à Bordeaux*. — L. Lefebvre. *Hist. du Th. à Lille*, t. III. — G. Duval, l'*Année théâtrale*, t. I à III. — Les *Soirées parisiennes*, 1875-76. — Alph. Lemonnier, les *Petits Mystères de la Vie théâtrale*. — Félix Savard, les *Actrices de Paris*. — J. Claretie, *Profils de Théâtre*. — *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, t. IX et XIX et deuxième semestre 1903.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 12,064.

1. A mi-corps, assise, de face, imp. Aubert et Cie, 1839.
2. A mi-corps, assise, de face, lith. Béraud, 1840.
3. En pied, de ¾ à gauche, grav. par A. Colette (1854), d'ap. Lorsay.
4. En pied, de ¾ à droite, grav. par A. Colette (1854), cost. de th., d'ap. Lorsay.
5. A mi-corps, de profil à droite, lith. par A. Giordano, 1875.
6. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. par A. Lacauchie.
7. A mi-corps, assise, de face, lith. par Léon Noël.
8. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par J. Philippe, 1848.
9. A mi-corps, assise, de face, grav. par Richter, 1839.
10. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. Saget, 1854.
11. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. par Théo, 1859.
12. En pied, de profil à gauche, cost. de th., phot. Tourtin, 1862.
13. En pied, de profil à gauche, cost. de th., phot. Tourtin.
14. En pied, de ¾ à gauche, cost de th., phot. Tourtin, 1862.
15. En pied, de profil à gauche, cost. de th., phot. Tourtin.
16. En buste, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par D. Vincens.

V. aussi Bibl. nat., Hugo (Victor), Volnys et Mme L. Fay.

Eau-forte de Gonzague-Privat, en buste, à droite, *Virginie Déjazet*, par G. Duval.

A mi-corps, en pied, lith. par Lacauchie, 1855, *Virginie Déjazet*, par E. Pierron.

En pied, cost. de th., grav. par Gérard, *Déjazet*, par Al. Fame.

En buste, à droite, cost. de th., eau-forte par Fugère, *Galerie historique*.

A mi-corps, à droite, lith. par Lacauchie, *The Theatres of Paris*, par Ch. Hervey, 1842.

Cinq portraits dans *Virginie Déjazet*, par L.-Henry Lecomte.

Le *Panthéon grotesque*, caricature.

Le *Bouffon*, par E. Pescheux, 30 juin 1867, caricature.

Collection Martinet n° 722, costume dans le rôle du duc d'Orléans (*l'Enfance de Louis XII*).

N° 1572. Costume de Charlotte Clapier dans le *Capitaine Charlotte*.

Dict. du Th., par A. Pougin, cost. de th., p. 743.

Foyer du public au Palais-Royal.

DEJOING, Mme. — Marseille 1852.

DEJON. — V. Marchand.

DEKAN. — Père noble, troupe de Mme Corrège, 1833-34.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DEKEGHEL, Mme Caroline, née Mezeray. — Reims 1891, Angers 1892. Faisait partie de la Société des artistes depuis 1874. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

DELABRANCHE, Audoin, Charles. — Lyon 1869-70. Un Delabranche jouait à Bruxelles en décembre 1869.

DELABRE, Hip. — Deuxième amoureux, Toulon 1826, Versailles 1829, Clermont 1830, Amiens 1835. Un César Delabre vivait en 1849.

DELABRE, Mme. — Premiers rôles, Cambrai 1830.

DELABRE, Mlle Euphrosine. — Travestis, Dieppe 1835, troisième amoureuse, Verviers 1839.

DELABRE, César, Hyacinthe, Désiré. — Lille 1866-81, Paris 1882, St-Germain 1883, Lille 1884-92. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

DELABRIÈRE. — Premier comique, Maëstricht 1784, Liège 1786. V. le suivant.

DELABRUIÈRE. — Troisième amoureux, Maëstricht 1777-83. A rapprocher du précédent.

DELABRUYÈRE. — Versailles 1833-34.

DELACOUR, Albert, Eugène Wünsch dit. — Th. du Châtelet 1868-69. Le *Figaro* du 4 mars 1900 annonça sa mort survenue le 2. Ses obsèques eurent lieu le dimanche 4, avenue Casimir, 4, à Asnières.

Iconographie : Dans le *Vengeur*, rôle du capitaine Richard, avec cette légende : « Premier prix de grande tenue ». L'*Éclipse*, no 10, mars 1868.

DELACOURT. — Délass. com., 1859-60.

DELACROIX. — Sous ce nom :

Delacroix, acteur et directeur, St-Quentin 1775-76, Soissons 1778.

Delacroix, deuxième roi, troisième rôle, Gand 1784.

Delacroix, Marseille 1824, troisième rôle, Avignon 1825, pères, Nîmes 1827.

Delacroix, troisième et deuxième amoureux, Rouen 1826-28. Sans doute le même, premier rôle Lille 1829, Lyon 1832-33, grand succès dans la *Tour de Nesle* et *Antony*, Bordeaux 1833-34, premier rôle et directeur, Gand 1835, Rouen 1836, Gand 1837, Louvain 1838, th. du Panthéon 1839 (25 sept., *Sujet et Duchesse)*, Bruxelles 1841-42, directeur du th. des Nouveautés en cette ville, 12 juin 1844, Anvers 1845, Bruxelles 1846, pères à Verviers 1846, Bruxelles 1849, premier rôle Liège 1852, directeur du th. du Vaudeville à Bruxelles, 9 mai 1857. Ne put s'y soutenir.

Iconographie : Bibl. nat., Catal. Duplessis 12,079, à mi-corps, assis, de ¾ à droite, cost. de th., lith. Berdalle, Rouen 1836.

De la Croix, Auguste, Edmond, Urbain. — Débuta à l'Odéon le 21 octobre 1847 dans *Clotilde*, et le 16 mars 1851 dans les *Contes d'Hoffmann*, puis joua dans le *Cachemire vert* (19 déc.), Odéon 1853, Paris 1854, Palais-Royal 1855-61, Paris 1862-82. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1883. Il laissa 400 fr. de rente à la Société des artistes, après le décès de Mlle Godreuil, usufruitière.

Delacroix, Georges, Adams. Th. Cluny 1877-80, Montmartre 1881-85, Paris 1886-88.

DELACROIX, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Delacroix, ingénuités, Avignon 1825, deuxième amoureuse, Nîmes 1827-28.

Mme Delacroix. V. Mme Belfort.

DELAFOSSE, Isidore, Félix Lemonier ou Lemonnier dit. — Accessit de tragédie en 1820, puis premier prix. Débuta à la Comédie française le 3 septembre 1823 par Alceste, du *Misanthrope* et Déticulette, de la *Gageure imprévue*, mais ne fut reçu pensionnaire que l'année suivante. En 1829, on écrivait de lui : « Delafosse François (?) rue Traversière St-Honoré no 15. Taille de M. Ligier, moyens factices, tenue idem. Il a débuté dans les premiers rôles ; il joue maintenant les amoureux quand la chaleur fait désespérer d'avoir du monde. » D'autres vantaient sa tenue et sa sensibilité. En 1829, il passa à l'Odéon, 14 sept., le *Frère et l'Amant*, 13 oct., *Christine à Fontainebleau*, 29 déc., *Une fête de héros*, 1830, 19 janvier, *L'article de journal*, 13 fév., le *Pamphlet*, 12 mars, *Adrienne Lecouvreur*, 30 mars, *Stockholm, Fontainebleau et Rome*, 17 avril, l'*Ecole du Pauvre*, 30 avril, *Ma femme et ma place*, 14 juillet, le *Mari de ma femme*, 13 août, l'*Entrée en vacances*, 19 août, le *Gentilhomme de la Chambre*, 11 sept., les *Hommes du lendemain*, 20 sept., *Nobles et bourgeois*, 11 oct., la *Mère et la fille*, 1er nov., la *Séparation*, 6 nov., l'*Abbesse des Ursulines*, 1er déc., la *Nuit Vénitienne*.

1831, 31 mars, les *Secrets de Cour*, 28 mars, le *Moine*, où il manque d'éborgner Frédérick Lemaître dans une passe d'armes, 29 sept., *Catherine II*, 20 oct., *Charles VII chez ses grands vassaux*, 14 nov., le *Clerc de la basoche*.

Harel l'emmena à la Porte-St-Martin où il créa encore des rôles importants. Parmi ses meilleurs, à ces deux théâtres, on citait Monbray, dans *Richard Darlington*, Charles VI, dans *Périnet Leclerc*, Alphonse, dans le *Barbier du roi d'Aragon*, Potemkin, dans *Catherine II*, Louis XV, dans *Jeanne Vaubernier*. Il doublait avec succès Frédérick Lemaître dans le *Joueur*. Certains le trouvaient prétentieux et maniéré. Il fut encore le Fabiano de *Marie Tudor*, Henri VIII de *Catherine Ho-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ward, puis il quitta la Porte-St-Martin pour Rouen, 1830-42.

En 1842-43, il figure en tête de la troupe de Bruxelles. Il avait débuté par Don Juan, du *Festin de pierre* (10 mai), Richelieu, de *Mlle de Belle Isle* (19 mai), Valmont, du *Tyran domestique* (27 mai). De retour à Paris, il fut appelé au Gymnase pour jouer l'emploi de Ferville et de Gontier. Il s'y trouvait encore en 1845. Nous le retrouvons premier rôle à Rouen, 1846-50, puis 1852-53, et à l'Ambigu, 1854, Paris 1855-56, Strasbourg 1857, Le Hâvre 1858-59, Strasbourg 1860-64, Paris, 1865, Ambigu 1867-70, Odéon 1872-75. En 1874, âgé de 76 ans, avec 50 ans de th., il avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes, Paris 1876-82. Il mourut à Crèvecœur à l'âge de 85 ans, et le Rapporteur de 1883 rappela ses succès à Paris, en province et à l'étranger. Revenu à Paris, il s'était occupé d'administration jusqu'au moment où il lui avait fallu quitter tout à fait le théâtre.

Bibliographie : *Biogr. th.*, 1829, 1833, 1845. — La *Rampe et les coulisses*, 1832.

DELAFOSSE, Hippolyte Compagnon dit. — De la Société des artistes depuis 1844, Gaîté 1849-50, Bruges 1852, Paris 1853, Bukarest 1854, Paris 1855-56, Nantes 1857-58, Limoges 1859, Aix 1860, Montmartre 1861, Toulon 1862, Bédarieux 1863, Lille 1864, Nîmes 1865, Alexandrie 1867-69, Suez 1870, Paris 1872, Roubaix 1873-74, Agen 1875, Menton 1876-77, Béziers 1878, Arles 1879-82. En 1882, âgé de 60 ans, avec 40 ans de théâtre, Delafosse-Compagnon obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Paris 1883-84, Grenoble 1885-88. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1889. Un *Delafosse* tint l'emploi des jeunes premiers à Clermont en 1852, et une *Mme Delafosse* l'emploi des mères, même ville, même année.

DELAFOSSE, Mme Compagnon, née Fy, Dupont dite. — Paris 1856-57 et mêmes étapes que ci-dessus. Grenoble 1889-93, Paris 1894-95. En 1887, âgée de 74 ans, avec 40 ans de th., Mme Delafosse Compagnon obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Une dame *Delafosse* jouait les soubrettes à Namur en 1844.

DELAFOSSE, Mme Valentine Compagnon dite. — Ingénues, Lille 1864, Alexandrie 1867-69 et mêmes étapes que ci-dessus. Marseille 1875-1877, Béziers 1878, Arles 1879, Marseille 1880-1882, Paris 1883-86, Grenoble 1887-91, Dijon 1892, Paris 1893-96, La Rochelle 1897-1902.

DE LA GARDE. — Famille de comédiens français. Gand, novembre et décembre 1697, composée de :

Jean Bouillart De la Garde,
Marie Le Charton, sa femme,
Marie-Françoise De la Garde,
Ulric et Anne-Christine De la Garde,

leurs trois filles (en dépit de ce nom d'Ulric).

Bibliographie : F. Faber, *Hist. du th. fr. en Belgique*, t. IV, pages 6 et 7.

DE LA GARENNE. — Premier rôle, Anvers 1792.

DE LA GARENNE, Mlle. — Deuxième rôle, Anvers 1792.

DELAGRANGE, Mme Mariette. — Besançon 1874, Genève 1875, Clermont-Ferrand 1876, Châlons-s/Marne 1877-78, Troyes 1879-80, Sedan 1881-82, Nevers 1883, Châlon-s/Saône 1885, Paris 1886-95, La Chaux-de-Fonds 1896, Paris 1897-98, Lille 1899-1901, Paris 1902-1904. En 1904, Mme Delagrange, âgée de 59 ans, avec 36 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1904.

DELAHAIE, Mme Marie, Clarisse, Sophie, Joséphine. — Annecy 1867-69.

DELAHAYE. — Premier rôle, th. fr. Rouen 1796.

DELAHAYE. — Ambigu 1809, Cirque Olymp. 1813-14.

DELAHAYE, Mme. — Ambigu 1809.

DELAHAYE. — Nom d'un artiste mort en 1844.

DELAHAYE, Mlle E. — Délass. com. 1856.

DELAHAYE, Ernest. — Reims 1860-62, Arras 1863-64, Besançon 1865-67, Roubaix 1868, Boulogne-s/Mer 1869, Cherbourg 1870, St-Germain 1871-72, Poitiers 1873-74, St-Germain 1875-76, Versailles 1877-79.

DELAHAYE, Mme Camille, Léonie Borelli. — Odéon 1861-70. Créa le rôle de Colombine dans *Pierrot héritier* (2 oct. 1865). St-Pétersbourg 1872-1901, Paris 1902-04. En 1901, Mme Delahaye, âgée de 59 ans, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait St-Michel par Bougival en 1904.

DELAHAYE, Mlle. — Soubrette, Lille 1865.

DELAHAYE, Mme Berthe, J.-J. Stickolhaut. — Clermont-Ferrand 1868-70.

DELAHAYE, Mme Bathilde. — Nice 1875-79.

DELAHAYE, Mme Céline Drouin dite Blanche. — Bataclan 1886-87.

DELAHARPE. — Comique et chanteur, Maëstricht 1737.

DELAHOURDE, E. — Premier comique, Tournai 1826, Douai 1827, Limoges 1829, Perpignan 1830-31, Bruges 1835 et 37. Vivait en 1849.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DELAHOURDE, Mme. — Ingénuités, Tournai 1826, amoureuses, Bruges 1835 et 37, Strasbourg 1840. Vivait en 1849. Une dame Delahourde, Marie, Antoinette, Elisabeth, artiste, habitait Limoges en 1862-66.

DELAIGLE-Dharcourt, Mme Clémence Cochet. — Buenos-Ayres 1873-77.

DELAINVILLE, Mlle Célestine. — Département de l'Aude 1826.

DELAISTRE, Jean, Alexandre, François. — Né à Paris le 6 janvier 1801, fit ses études au Collège Bourbon ; ses parents voulaient en faire un bijoutier. Il entra au Conservatoire où il ne resta que huit mois, joua à la banlieue et accompagna Talma à Caen, au Hâvre et à Rouen (avril 1826). Il débuta au th. Français le 17 sept. suivant par le rôle de *Tancrède*, de Pyrrhus, d'*Andromaque* et d'Hippolyte, de *Phèdre*. Il fut reçu comme pensionnaire et créa le dauphin, dans *Marcel*, *Artaxerce* et Dunois dans Louis XI. Au bout de quinze mois, il quitta la Comédie française (31 déc. 1827) et partit dans une tournée avec Mlle Georges, en qualité de grand rôle tragique, et comme il s'était rendu acquéreur, à la mort de Talma, des costumes du grand tragédien, il faisait valoir sa garde-robe. « Ainsi, quand Harel donnait en province *Sylla*, *Hamlet* ou *Manlius*, raconte Jouslin de la Salle, il avait soin de mettre sur l'affiche, en lettres d'un pied de long : *M. Delaistre jouera ce soir avec les costumes de Talma*. Et il était rare que la salle ne fût pas comble. »



DELAISTRE, grav. par Diolot

Revenu à Paris, Delaistre entra à l'Odéon. C'était un comédien intelligent et souple.

1829, 14 sept., le *Frère et l'amant*, 1830, 30 mars, *Christine*, 22 juillet, *Guillaume-Tell*. Il est nommé lieutenant de chasseurs dans la Garde nationale. 1er déc., la *Nuit vénitienne*. 1831, 6 mai, *1783* ou le *Retour d'Amérique*, 17 mai, *Kernox le fou*, 3 nov., *Mirabeau*. 1832, 17 janv., *Jeanne Vaubernier*, 19 mars, *Dick-Rajah*. Il s'était en outre distingué dans le Caligula, d'*Une révolution d'autrefois*, Satan, du *Moine*, St-Marc, du *Masque de fer*.

L'Odéon fermé, Delaistre passa à la Porte-St-Martin. Voici comment on le jugeait : « Excellent traître de mélodrame ; un organe caverneux, une physionomie de chef de *Condottieri*, de la rudesse dans le geste et dans l'expression du visage. » On lui reproche de ne pas varier assez ses personnages. Grand, bien fait, bien taillé, il avait ce qu'il faut pour réussir au boulevard. On lit aussi dans le *Cabinet de lecture* en 1835 : « M. Delaistre, l'ambitieux Richard d'Arlington, vend à juste prix rubans, blondes et chapeaux de paille, rue St-Denis, 381, à l'*Etoile d'or*. » Porte-St-Martin, rôles et créations : *Richard d'Arlington*, l'*Auberge des Adrets*, *Périnet Leclerc* (le Connétable), la *Tour de Nesle* (Buridan), les *Malcontents* (Fargus), *Charles III* (Diégo), la *Duchesse de Lavaubalière* (Morisseau), *Trente ans* (Georges), la *Vénitienne* (le Bravo), *Dix ans de la vie d'une femme* (Valdeja), *Oscar*.

En 1836, il passa à l'Ambigu : le *Curé Mérino* (10 juillet), *Pierre le Grand*, *Tout ou rien*, *Gaspardo le pêcheur* (le duc Visconti), l'*Honneur de ma mère*, le *Rosaire*, le *Corsaire noir*.

En 1837, il débuta à la Gaîté : l'*Ombre de Nicolet* (sept.), *Il y a seize ans* (reprise), *Glenarvon* (reprise, rôle de Georges), *Dussombray*, *David Rizzio*, la *Fille du tapissier* (reprise), l'*Ordre du jour*, la *Croix de fer*, le *Sonneur de St-Paul*, *Farruck le Maure*, le *Marché de St-Pierre*, les *Chevaux du Carrousel*, les *Prussiens en Lorraine*, etc. On écrit de lui en 1841 : « M. Delaistre rappelle les beaux jours de Tautin de mélodramatique mémoire. Il est grand, bien fait, taillé en hercule, mais il a les traits durs et le parler trivial. » Et en 1845 : « C'est une monnaie de Bocage mélangée de Frédérick Lemaître. » Il voyagea pendant plusieurs années, puis revint à la Gaîté. On le revit dans le rôle de Kérouan de la *Closerie des Genêts*, et ceux de Cromwell, des *Mousquetaires* et de Boriloff, du *Masque de poix*. On le trouva alors moins compassé.

Delaistre quitta la Gaîté vers 1857, parut à l'Ambigu, puis entra au th. Impérial du Cirque (1860), en qualité de régisseur général, puis à la Porte-St-Martin 1862-80, où il tint encore quelques rôles dans *Nos ancêtres* (4 avril 1868) et *Cadio* (4 oct.). En 1871, âgé de 70 ans, avec 35 ans de th., il avait obtenu une pension de 500 fr. de la Société des artistes, dont il fut un des fondateurs (1840). Il mourut à Belleville, en mars 1881, laissant le souvenir d'un homme d'initiative, et d'un caractère conciliant et droit.

Biographie : Gallois, *Th. de la Gaîté*, 1854.

Bibliographie : *Petite Biogr.*, 1833. — L'*In-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

discret des Coulisses, 1841. — Ch. Hervey, *The Theatres of Paris*, 1842. — *Biographie*, 1845. — Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861.

Iconographie : Gallois, *Th. de la Gaité*, micorps, de face, grav. par Diolot.

DELAISTRE, Mlle Marie ou Maria Etienne. — Fille du précédent, élève de Provost, premier accessit de comédie et deuxième prix de tragédie (1853), débuta à la Gaîté dans les *Oiseaux de Proie* (oct. 1854). Gaîté 1855-57, Ambigu 1858-61, Gaîté 1862-64. Abandonna de bonne heure le théâtre, malgré de sérieuses qualités.

Biographie : Gallois, *Th. de la Gaité*, 1854.

Iconographie : Gallois, *Th. de la Gaité*, micorps, de face, grav. par Diolot.

DELAISTRE. — Fils et frère des précédents, comique aux Folies dram. 1861 et au Th. impérial du Cirque. Se retira de bonne heure du théâtre.

DELAIT, Mlle Louise. — Troisième amoureuse, Liège 1843-44.

DELAITRE. — Jeune premier, Seine-et-Marne 1852.

DELAITRE, Mme. — Deuxième soubrette, Seine-et-Marne 1852.

DELALAIN, Pierre, Charles. — Madrid 1853-1854, Paris 1855-59, Mulhouse 1860-64, Bayonne 1865-66, Lyon 1867-68, Paris 1879-99. M. Ch. Delalain quitta le théâtre pour se faire chirurgien-dentiste. Lauréat de la Société de médecine, officier d'Académie, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur pour services exceptionnels en 1882. En 1896, âgé de 67 ans, avec 22 ans de th., il obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1900. Il y eut un Charles Delalain, directeur des Variétés amusantes, à Bruxelles, en 1862.

DELALAIN, Mme Augustine, née Grisel. — Calais 1867-69.

DELALONDE. — Deuxième comique, th. du Luxembourg 1845.

DE LA MARCHE, Pierre. — Figure sur un acte de société entre les comédiens français, passé à Gand en novembre et décembre 1697. Devait jouer les rôles comiques et quelques rôles sérieux, mais une rature nous apprend que ni lui, ni sa femme ne comparurent.

Bibliographie : F. Faber, *Hist. du Th. français en Belgique*, t. IV, p. 6 et 7.

DELAMARRE. — Sous ce nom :

Delamarre, th. de la République, Rouen 1801.

Delamarre, Cirque Olympique 1829-31.

Delamarre, Alexandre, financier, Dieppe 1833-34, père noble, Verviers 1846, Metz 1851, Bruxelles 1852.

Delamarre, Félicien, premier comique, th. des Variétés, Bordeaux 1840.

Delamarre, Joseph ou Jean-Baptiste, Ferdinand. — Comique, Gand 1844, Lille 1848-49, Alger 1852-53, Nîmes 1854-55, Strasbourg 1856-57, Hombourg 1858-59, Nancy 1860-61, Amsterdam 1862-64, Nice 1865, Mons 1867-70, Caen 1872-73, Paris 1874, Lille 1875, Paris 1876-80. En 1880, âgé de 61 ans, avec 39 ans de th., Ferdinand Delamarre obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Paris 1880-96. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1897.

Delamarre, Jean-Baptiste Petit, dit. — Rennes 1848-49, Rouen 1852-53, Nîmes 1854-55, Palais-Royal 1855-57, Barcelone 1858, Strasbourg 1859-60, Nouvelle-Orléans 1861, Rennes 1862, Bruxelles 1863-64, Mons 1865-68, Besançon 1869-70, Caen 1872-75, Abbeville 1876, Caen 1877. En 1876, âgé de 70 ans, avec 40 ans de th., Delamarre-Petit avait obtenu une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Mourut vers 1878.

Delamarre, Edouard, Lille 1848-49, Montereau 1852.

Delamarre, Alexis, jeune premier, Nantes 1852.

Delamarre, Edmond, troisième rôle, Toulon et Avignon 1852.

Delamarre, Louis, Alger 1866-68, Besançon 1869-70, Alger 1871-76.

DELAMARRE. Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Delamarre, Cécile, ingénuités, Lille 1842.

Mlle Delamarre, Porte-St-Martin 1850-51.

Mlle Delamarre, Céline, ingénuités, th. du Gymnase, Marseille 1852-53, Nîmes 1854, Marseille 1855-56. Ces trois personnes n'en doivent faire qu'une.

Mlle Delamarre, Adèle, Marie, Fol. dram. 1850.

Mme Delamarre, née Peychaud, dite aussi *Corès*. Gaîté 1857-58, Hombourg 1859, Nantes 1860, Hombourg 1861, Amsterdam 1862-63, Nice 1864-66, Mons 1867-70, Caen 1871-73, Lille 1875, Paris 1876-80. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1881.

Mlle Delamarre, Ida, th. de la Tour-d'Auvergne 1874.

DE LA MÊTERIE, Mlle. — Troupe des ducs de Brunswick et Lunebourg 1674.

DELAMOTHE ou Delamotte, Mme Cécile. — Soubrette marquée, Bayonne et Marseille 1852.

DELAMOTHE ou Delamotte, Mlle Augusta. — Ingénue, Bayonne 1852, Gaîté 1855-58, Gymnase 1859-60.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DELAMOTTE, Mlle Sophie. — Jeune première, Toulon 1840.

DELAN, Mlle Françoise. — Comédienne de Mlle d'Orléans, Bruxelles, 27 fév. 1662, troupe du duc de Savoie, 1674.

DELAND, Mme Cécile Dufour dite. — Brest 1893-94, Dunkerque 1895, Besançon 1896, Rouen 1897-98.

DELANGLAY. — Ambigu 1868.

DELANGLE de la Villegaudin. — Comédie parisienne 1882-84.

DELANGRE, Mme. — V. St-Léger.

DELANNOY, Léopold, Emile, Edmond. — Né à Arras le 7 février 1817, était fils d'un lieutenant-colonel en retraite. Destiné à l'état militaire, il avait même obtenu une bourse au prytanée de La Flèche; mais toute autre était sa vocation. A la mort de ses parents, il se lança dans la carrière dramatique. Répudié par son frère aîné, très bien placé dans la société d'Arras — ce qui ne l'empêcha pas à la mort de ce dernier qui laissa sa famille dans le dénûment, de prendre à sa charge ses trois enfants, de les élever et de les soutenir pendant près de quinze ans, — Delannoy fit ses débuts à Elbeuf, puis à Niort 1835, La Rochelle 1837, Maëstricht 1840. Il était alors classé comme premier comique, mais tenait indirectement tous les emplois. En 1840, il entra au th. Montmartre où il resta trois ans. Il avait du naturel, de la finesse, le talent de tout dire, un esprit créateur sachant donner une tournure bizarre et piquante même aux rôles les plus médiocres. Il s'y fit remarquer et passa à Lille, comme premier comique marqué, aux appointements de 250 francs par mois, 1843-44. Il donna la réplique à Déjazet. L'année 1845, il est à Anvers, où le 2 mars il récite un monologue en vers de sa composition : *Un Soldat de l'Empereur, souvenir du 5 mai 1821*, imp. Anvers, L.-G. de Cort, 1845, in-8° de 8 p. p. On le vit encore à Amsterdam, à Liège, à Bruxelles, tour à tour au Vaudeville ou aux Nouveautés, dont il fut quelque temps le directeur. Mais il ne se bornait pas alors à jouer des ganaches, des excentriques. Son répertoire beaucoup plus large embrassait les créations de Bouffé, d'Odry, de Frédérick Lemaître et d'Arnal. Aussi fût-ce plus tard un grand chagrin pour l'artiste de ne se faire connaître à Paris que dans des créations comiques, au Palais-Royal et au Vaudeville. Dans ses tournées en province, il se plaisait à jouer le *Chiffonnier de Paris*, le *Vieux Caporal*, *Latude*, *Toby le Sorcier*, etc. Hostein avait failli l'engager pour cet emploi.



DELANNOY, Léopold. (Cliché Nadar)

En 1848, il fut engagé au Vaudeville, où il débuta dans *Un coup de Pinceau* (Bianchon), 26 oct., puis parut dans *Madame Cartouche*, la *Propriété c'est le Vol*, *Pompée*, les *Représentants en Vacances*, la *Foire aux Idées*, *Daphnis et Chloé* (le dieu Pan), *Un vieil Innocent*, les *Trois Dondons*, *Un Dieu du Jour*, le *Père nourricier*, *Un Mari en cent cinquante* (Job), *On demande un Gouverneur*, la *Foire de Lorient* (Fier-à-bras), *Un Banquier comme il y en a peu* (Durand), le *Fauconnier* (de Barbezieux), *Eva* (Clarinde), le *Cabaret du Pot cassé* (de Boissec), les *Maris me font toujours rire* (Chamouillat), les *Marquises de la Fourchette* (Saturnin), *Monsieur votre Fille* (Doucenet), les *Parisiens* (Martin), les *Exploits de César* (César Miroton), l'*Hiver d'un Homme marié* (Manchon), le *Chevalier du Guet* (le baron), le *Joli mois de Mai* (Poulot), *Pénicault le Somnambule* (Moutonnet), *Montre perdue* (Chambourdon), *Lucie Didier*, *Madame Lovelace*, *Un Homme de rien*, *Aux Crochets d'un Gendre*, etc.

En vain rugissait-il de voir déclasser son talent; avoir joué *Pauvre Jacques* et la *Fille de l'Avare* en émule de Bouffé, et se voir réduit à la farce. Le public parisien qui l'adorait ne voulait voir en lui qu'un grotesque. S'agissait-il cependant de sauver un rôle redoutable, de faire passer un personnage mal tracé, c'est à Delannoy que l'on s'adressait : tel le père Duval de la *Dame aux Camélias*, que Delannoy créa, après le refus d'Ambroise (1852). Voici en quels termes J. Arago en parlait à cette époque : « Celui-ci n'est jamais satisfait que lorsqu'il ajoute quelque chose du sien à l'esprit de l'auteur. Ce n'est pas de la charge, gardez-vous de le croire, mais c'est presque de l'exagération ». Frapper fort et

EFERUS - Recherches & Classification numériques

juste, telle fut, en effet, sa méthode, mais qui, dans le comique, frisait souvent la caricature.

Le 1er mai 1858, Delannoy débuta au Palais-Royal dans l'*Avare en gants jaunes*, puis le 12 juin dans *Un Dîner et des Egards*. On le vit encore dans Marteau des *Gens nerveux*, Gibassier père de *Je suis mon Fils*, Cadet-Roussel des *Trois Fils de Cadet-Roussel*, *Madame est aux Eaux*, *Colombe et Pinson*, les *Erreurs du bel Age*, *Si Pontoise le savait*, etc. Il ne tarda pas à revenir au Vaudeville. Dès lors, il est pour ainsi dire de toutes les pièces, les *Parisiens*, les *Intimes*, les *Ganaches*, le *Choix d'un Gendre*. Il resta surtout l'immortel Péponnet des *Faux-Bonshommes*, mais avec ce comique un peu gros qui ne plaît pas aux délicats. Que de fois ses gestes excentriques, ses jeux de physionomie détonnaient à côté d'artistes plus fins, comme St-Germain ! Quant aux directeurs, ils lui mettaient sur le dos tous les rôles dont ils ne trouvaient pas le placement, ainsi dans la *Révolte*, le *Candidat*, *Fromont jeune et Risler aîné* (Delobelle). Homme de devoir, Delannoy se chargeait de tout. Pour citer ses rôles, il faudrait reproduire le répertoire entier de ce théâtre.

Excellent homme chez lui, Delannoy passait cependant pour un grincheux, hargneux, rageur. C'est pour cela sans doute qu'il s'était lié avec Félix, un autre grincheux, qui le fit son exécuteur testamentaire. A la ville, un taciturne, le cou invariablement enveloppé dans un long cache-nez d'un autre âge. N'eut qu'un faible : celui des excellents vins, dont il usait, mais n'abusait jamais, agrémentant sa table d'une foule de petites fioles de Mâcon, de Beaune ou d'autres crus.

Un jour, l'on apprit que Delannoy était ruiné. Ses économies assez rondelettes, péniblement amassées, avaient disparu dans une banque. Une représentation fut organisée à son bénéfice à l'Opéra, le premier dimanche d'avril 1875, avec le concours de Mmes Miolan-Carvalho, Krauss, Favart, Croizette, Sarah-Bernhardt, Arnould-Plessy, Jouassain, etc., MM. Faure, Mounet-Sully, Febvre, Delaunay, Coquelin. La Comédie française joua le second acte du *Mariage de Figaro*, avec Got (Figaro) et Mme Miolan Carvalho (Chérubin), Delannoy tenait le rôle de Basile. A la fin de cet acte, tous les artistes parisiens ayant à leur tête Frédérick Lemaître, Bouffé, Laferrière, Mmes Fargueil et Marie Laurent défilèrent, et l'on termina par les *Sonnettes*, jouées par José Dupuis et Mme Chaumont. La musique de la Garde Républicaine joua quatre morceaux de son répertoire. Le succès fut complet.

En 1875, Delannoy avait paru encore au Vaudeville dans *Manon Lescaut* (4 fév.), *Une Pêche miraculeuse* (11 mars), la *Revue des deux Mondes* (28 mars), quand il quitta ce théâtre où l'attachaient tant de souvenirs. M. Sardou, voulant reprendre *Don Quichotte* à la Gaîté, avait songé à Delannoy pour ce rôle. Mais Offenbach dut lâcher les rênes de la Gaîté, et Delannoy qui avait refusé un réengagement au Vaudeville resta sans emploi. La question se compliquait par le refus d'Offenbach de payer au comédien inutilisé six mois acquis par son traité. Il y eut procès gagné par Delannoy, qui reparut au Vaudeville après quinze mois d'absence. Nous noterons dans cette dernière période :

1876 18 sept., *Fromont jeune et Risler aîné* (Delobelle).
1876 21 nov., les *Mariages riches*.
1877 5 sept., *Pierre*.
1878 1er mars, les *Bourgeois de Pontarcy*.
— 9 sept., le *Mari d'Ida*.
— 13 nov., *Montjoye* (reprise).
1879 2 fév., les *Mémoires du Diable*.
— 22 fév., les *Faux-Bonshommes* (reprise).
1879 13 juin, les *Petits Oiseaux* (reprise).
— 7 nov., les *Marquises de la Fourchette* (reprise).
1881 15 mars, la *Princesse Georges* (reprise).

En 1883, l'Ambigu monta *Pot-Bouille*. Zola cherchait un type de bourgeois pour son héros. Ce fut Delannoy qu'il choisit. Cette création dramatique flattait les goûts de l'artiste qui avait toujours rêvé jouer le drame ; il y fut admirable (13 déc.). Après avoir joué encore à ce théâtre l'*Homme de Peine* (24 fév. 1885), Delannoy passa à la Renaissance devenu théâtre de comédie.

1886 8 janv., *Une Mission délicate*.
— 8 avril, les *Dominos roses* (reprise).
— 13 nov., *Gavaut*, *Minard et Cie* (reprise).
1886 17 déc., le *Choix d'un Gendre* (reprise).
1887 10 fév., *Ma Gouvernante*.
— 4 oct., *Paris sans paris*.

Delannoy mourut le 29 décembre 1888 et ses obsèques eurent lieu le 31 décembre. Grivot, remplaçant le président Halanzier retenu au Ministère, rappela les précieuses qualités du comédien, sa longue carrière, ses nombreux succès. Il laissa le souvenir d'un homme comme il faut, délicat. Cinq cents personnes — malgré cette fin d'année — accompagnèrent son cercueil jusqu'au cimetière. Delannoy eut un fils soldat qui fit brillamment son service en 1870, et une fille connue au th. sous le nom de Mme Chandora.

Biographie : Gallois, *Th. du Vaudeville*. — Lorsay, *Galerie théâtrale*. — *Paris-Théâtre*, no 184, notice par F. Jahyer, 1876.

Bibliographie : Delhasse, *Ann. dram.*, 1845. — Goncourt, les *Mystères du th.*, 1852. — J. Arago, *Foyers et Coulisses*, 1852. — Darthenay, *Acteurs et Actrices*, 1853. — Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861. — Les *Th. en robe de chambre*, 1866. — *Foyers et Coulisses*, th. du Vaudeville, 1874. — *Paris-Théâtre* (repr. à l'Opéra), no 99, 1875. — G. Duval, l'*Année théâtrale*, t. II. — Les *Soirées parisiennes*.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis, 12,103.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1. En pied, de ³/₄ à droite, cost. de th., lith. par A. Colette, 1854, d'après Eust. Lorsay.
2. En buste, de ³/₄ à gauche, lith. par Loire. *Paris-Théâtre*, n° 184, en buste, de face, phot. Liebert
Les *Premières illustrées*, 1885-86, p. 76. Cliché Nadar, en pied, mi-corps, de face, cost. de th.

DELANNOY, Mme. — Deuxième amoureuse, Niort 1835, La Rochelle 1837, Maëstricht 1840, grande utilité, Lille 1843, Anvers 1845, th. du Vaudeville, Bruxelles 1846.

DELANOUE. — V. Lanoüe.

DELANOUE, Mme. — Lille 1811. Anvers 1816. Une Mme *Delanoue* tient les premiers rôles en tous genres à Lille en 1827.

DELANOY-Herman (ou Harmant), Mme. — Caractères, Bayonne 1827, Pau 1828.

DELAPERRIÈRE. — Loiret 1826, Bruges 1835 et 1837.

DELAPIERRE, Mme Stéphanie, Claire, Marguerite. — Avignon 1856-58.

DELAPLACE, Antoine. — Acteur forain et entrepreneur de spectacles, était fils d'un limonadier. Il étudia d'abord la peinture et fit partie en 1701, comme décorateur, de la troupe provinciale de Pascariel, où il jouait les *pierrots*. Revenu à Paris vers 1704, il s'engagea en 1705 au jeu d'Alard et de la veuve Maurice pour remplir l'emploi de *Scaramouche*. En 1707, il s'associa avec un autre acteur forain, Charles Dolet, et attira la foule avec *Arlequin écolier ignorant* et *Scaramouche pédant scrupuleux*, où il tenait le rôle de Scaramouche. A la foire St-Laurent suivante, il prit un troisième associé, Alexandre Bertrand; l'association persista jusqu'en 1712. Ce fut pendant cette période que les impresarios eurent à soutenir de nombreux procès avec la Comédie française qui les réduisit à ne plus jouer que des pièces à la muette ou par écriteaux.

A partir de 1712, Delaplace fut attaché aux troupes du chevalier Pellegrin, d'Octave et de St-Edme, en 1722, avec Dolet, à la foire St-Germain, il servait de prête-nom à Lesage, Fuzelier et Dorneval et dirigeait sous leurs ordres des marionnettes. Vers 1724, renonçant au théâtre, il reprit son premier métier de brocanteur de tableaux et mourut vers 1743. M. Campardon a publié divers documents le concernant.

Bibliographie : *Mémoires sur les spectacles de la Foire*, I, 54. — *Dict. des th.*, II, 19, 152. V, 92. — Magnin, *Hist. des Marionnettes*, 155, 157. — Campardon, les *Spectacles de la Foire*, t. I, p. 232.

DE LA PLESSE. — De son vrai nom Nicolas Ozou, dirigeait une troupe de campagne en 1664, à Arras. Il avait épousé Marie de Sallary, comédienne ; son fils, François Ozou, était aussi comédien. Jal s'est demandé dans son *Dictionnaire* (noté p. III) si cet Ozou n'avait aucun lien de parenté avec Jeanne Ausoult, mère du grand Baron.

DELAPORTE. — Né vers 1769, Vaudeville et Palais Variétés 1793, th. de la Cité et Vaudeville 1794, Cité-Variétés 1799. Un *Delaporte* est à Gand 1803, Ambigu 1805-1814, régisseur à l'Opéra-Comique. Mort à Paris en juin 1839.



Mlle Marie DELAPORTE
(Photogr. du *Paris-Théâtre*)

DELAPORTE, Mme Anne, Charlotte Férod. — Vaudeville 1793-94, Feydeau, th. des Troubadours 1800, th. des Jeunes artistes, Ambigu 1805-1808. Décédée en octobre 1829. L'*Almanach Barba* lui consacra un petit article (1830, p. 362). Elle avait débuté comme « chanteuse » à la Comédie française et joué avec cette troupe le rôle de Fanchette dans le *Mariage de Figaro*, dans une représentation à Genevilliers. Barré l'avait engagée au Vaudeville, ainsi qu'on le vit ci-dessus. Elle ne laissa que des regrets.

DELAPORTE fils. — Débuta à l'Odéon le 6 mai 1816, rôle de Gabriel des *Ricochets*.

DELAPORTE, Mlle. — Th. St-Marcel 1839.

DELAPORTE, Mlle Marie. — Née à Paris le 27 septembre 1838, de parents commerçants, selon Savard, entra au Conservatoire en 1853, dans la classe de Samson, obtint le premier accessit en 1854, eut aussi Regnier pour professeur, et débuta au Gymnase le 6 mai 1855. Intelligente, gaie, sentimentale, Mlle Delaporte fit valoir pendant treize ans sur cette scène sa naïveté piquante, sa grâce et sa décence. Elle fut l'ingénue rêvée et créa ou reprit successivement :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1855 6 mai, le *Mariage de Victorine*, Victorine (création).
1855 10 juin, le *Collier de Perles*.
— 7 déc., le *Temps perdu* (création).
1856 16 fév., le *Chaperon*.
— 3 avril, *Françoise* (création).
— 14 mai, le *Demi-Monde*.
— 3 sept., *Un Feu de Paille* (création).
— 6 sept., l'*Anneau de Fer* (création).
— 5 oct., les *Toilettes tapageuses* (création).
1857 12 janv., les *Malheurs d'un Amant heureux*.
— 31 janv., la *Question d'Argent* (création).
— 11 mai, les *Comédiennes* (création).
— 16 juin, le *Bourgeois gentilhomme* (création).
1857 4 août, l'*Invitation à la Valse* (création).
1857 15 oct., l'*Article 213*.
— 15 nov., *J'enlève ma Femme* (création).
1858 16 janv., le *Fils naturel* (création).
— 12 avril, les *Femmes qui pleurent* (création).
1858 2 août, la *Balançoire* (création).
— 23 oct., les *Trois Marquis* (création).
1859 5 mars, *Un beau Mariage* (création).
— 15 sept., *Marie ou les trois Epoques*.
— 30 nov., *Un Père prodigue* (création).
1860 2 avril, les *Philosophes de vingt ans* (création).
1860 11 juillet, les *Faux-Bonshommes*.
— 22 août, la *Folle du Logis* (création).
— 27 oct., *Un Tyran en Sabots* (création).
1861 16 janv., la *Famille de Puimené* (création).
1861 18 juin, la *Vie indépendante* (création).
— 10 oct., *Une Dette de Jeunesse* (créat.).
— 29 nov., *Chassé-Croisé* (création).
— 16 déc., les *Mariages d'aujourd'hui* (création).
1862 15 janv., le *Mari à Système* (création).
— 20 janv., les *Invalides du Mariage* (création).
1862 18 mars, le *Pavé* (création).
1863 21 fév., le *Défaut de Jeanne* (création).
— 21 fév., *Sortie seule* (création).
— 20 mai, *Nos Alliés* (création).
— 24 oct., *Montjoye* (création).
1864 5 mars, l'*Ami des Femmes* (création).
— 17 oct., les *Curieuses* (création).
1865 21 janv., les *Vieux Garçons* (création).
— 26 juin, le *Code des Femmes*.
— 1er sept., *Fabienne* (création).
— 17 oct., la *Marieuse* (création).
— 30 nov., les *Révoltées* (création).
1866 20 janv., *Héloïse Paranquet* (création).
— 3 oct., *Nos bons Villageois* (création).
1867 16 mars, les *Idées de Mme Aubray* (création).
1867 16 nov., le *Roman d'une honnête Femme* (création).

Mlle Delaporte fut ainsi l'ingénue du théâtre de George Sand, de Scribe, d'Al. Dumas fils, d'Octave Feuillet, de V. Sardou et de Th. Barrière, pendant toute la durée du second empire. En 1867, la Comédie française voulut lui ouvrir ses portes avec le titre de sociétaire. Elle ne voulut pas accepter le sociétariat, mais ne repoussa pas les propositions qui lui furent faites en qualité de pensionnaire (1er janv. 1868). M. Montigny ne voulant pas la laisser partir lui proposa de renouveler son engagement à des conditions exceptionnelles, ce qui fut fait. Sur ces entrefaites, elle tomba malade et dut rester éloignée du théâtre pendant un an. Elle demanda alors à résilier pour accepter les propositions magnifiques de la Russie, 55,000 fr. par an, avec cinq mois de congé. Le directeur du Gymnase déchira le dédit qui était de 30,000 fr. et lui donna sa liberté.

Mlle Delaporte retrouva à St-Pétersbourg ses camarades Dupuis et Dieudonné. Comme à Paris, elle fut adoptée dès le premier jour par le public et ne reparut au Gymnase que le 22 septembre 1874, où elle créa le rôle de *Gilberte*. Après une année passée encore en Russie, elle revint prendre la première place au boulevard Bonne-Nouvelle. Elle y fit sa rentrée le 25 août 1875 dans une reprise de *Froufrou*, rôle qui, dès l'origine, avait été écrit pour elle et fut créé par Mlle Desclée. Elle créa ensuite le rôle de Roberte dans *Ferréol* (17 nov.) et joua dans les *Pattes de Mouche* (reprise, 6 janv. 1876), les *Curieuses* (12 fév.), les *Vieux Amis* (6 avril), *Froufrou* (22 avril).

Mlle Delaporte habite Paris depuis 1884-1904. En 1884, elle fut nommée Officier d'Académie et en 1899, âgée de 60 ans, avec 42 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Mlle Delaporte parut en public à Paris, pour la dernière fois, croyons-nous, au Vaudeville, dans *Une Séparation* (23 et 30 déc. 1877) et les *Bourgeois de Pont-Arcy* (1er mars 1878).

Mlle Delaporte fut des rares artistes détestant le bruit autour de son nom ; sa modestie était proverbiale. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, malgré la place considérable qu'elle occupa au théâtre, on trouve fort peu de documents la concernant. Elle passa sa vie fort honorablement entre le Gymnase, à Paris, et le théâtre Michel, à St-Pétersbourg, partout aimée, acclamée, et réalisant ce type peu banal au théâtre : tout l'opposé d'une cabotine.

Biographie : Félix Savard, les *Actrices de Paris*. — F. Jahyer, notice dans *Paris-Théâtre*, n° 79, nov. 1874.

Bibliographie : Em. Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861. — Villemot, la *Vie à Paris*, t. II, p. 243. — G. Duval, l'*Année théâtrale*, t. I et II. — P. Mahalin, les *Jolies Actrices de Paris*, t. II.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 79, photographie en buste, à droite.

DELAQUIS, Charles. — Th. Lazari 1851-52, Funambules 1857.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DELARBRE. — Troupe de Buisson, Maëstricht, débuta le 14 janvier 1714 par l'*Avare*.

DELARIVIÈRE. — Premiers rôles, Gand 1788.

DELAROCHE, Mme Marguerite, Clara, Stéphany. — Moulins 1852, Paris 1855-59, Morlaix 1860.

DELAROCHE, Mlle. — Délass. com. 1874. En 1878, on signalait une demoiselle *Ida Delaroche* comme ayant joué la *Dame aux Camélias* au th. Molière du passage du Saumon. La même parut dans la revue *Madeleine Bastille*, aux Fantaisies parisiennes, 12 nov. 1880.

DELARUE. — Sous ce nom :

DELARUE, Angers 1805.

DELARUE, Mme Caroline. — Cirque olympique 1823, 1828, 1830.

DELARUE, Mlle Esther. — Th. des jeunes élèves 1837.

DELARUE, Emile, René. — Th. Montmartre 1892-93, Paris 1894-1900.

DELASABLONNE, Mme. — Premiers rôles, Maëstricht 1783-84, St-Quentin 1784-88, Liège 1786.

DELASALLE. — Deuxième amoureuse, Bruxelles 1806, à 1000 fr. d'appointements.

DELASSAN ou Delassau, Mlle Julie. — Eldorado 1877-82.

DELATOUR. — Nom d'un débutant à la Com. fr. 1771.

DELATOUR, Félix, Martin, — Cirque impérial 1853.

DELATRE ou **DELATTRE.** — Ce nom étant écrit, par les mêmes personnes, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, nous mettrons tout la même rubrique : *Delattre*.

DELATTRE, Mlle. — Soubrette, débuta au th. de l'Impératrice (Odéon), le 6 août 1812 dans *Guerre ouverte* et les *Folies amoureuses*. Elle fut bien accueillie. Le 24 octobre 1815, elle se présenta au Th. français dans Lisette du *Légataire*. Admise à l'essai, elle figura quelque temps parmi les pensionnaires, 1817-18, alla donner des représentations à Bruxelles (août 1820) et rentra à l'Odéon (1821-30).

1822 16 janvier, le *Roman d'une Heure*.
— 12 mars, l'*Ami du Mari*.
— 21 mars, les *Deux Ménages*.
— 1er août, nouveau début dans *Tartufe* et les *Jeux de l'Amour*.
1825 15 janv., la *Fête de Molière*.
— 27 juin, les *Nouveaux Adelphes*.
— 16 juillet, les *Deux Annettes*.
1825 13 août, les *Deux Ecoles*.
1826 20 juin, *Vauban à Charleroi*.
1830 22 fév., la *Sœur cadette*.
— 12 mars, *Adrienne Lecouvreur*.
— 13 août, l'*Entrée en Vacances*.

En 1825, Harel la qualifie : « la plus jolie et la plus triste de toutes les soubrettes de Paris » et la petite biographie de 1826 : « froide et triste comme un verrou de prison ». On lui reconnaît seulement la qualité de jouer assez bien le répertoire, avec une diction juste et un organe agréable.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Com. fr.*, t. II, p. 321.

Bibliographie : *Annuaire dramat.* 1821-22, p. 321. — Harel, *Dict. th.* 1825. — *Petite biographie* 1826, 1831-33.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 12,118. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, lith. par Jules Vernet.

DELATTRE. — Calais 1828.

DELATTRE, Mlle. — Ingénue, Nancy 1831, Tournay 1839.

DELATTRE, Mme Euphrasie. — Moscou 1852-53, St-Pétersbourg 1854, Metz 1855-57, La Martinique 1858-66, Paris 1867, St-Pierre-les-Calais 1868-85, La Varenne 1886, Paris 1887-90. En 1885, Mme Euphrasie Delattre avait 80 ans et 40 ans de th. Elle obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1891.

DELATTRE, Henri, Alexandre. — Amsterdam 1855-57, Bruxelles 1858, Hombourg 1859, Rochefort 1860, Toulon 1861-63, Paris 1872-88. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1889.

DELATTRE, Mme Elisabeth Bloemendal dite. — Paris 1870. En 1900, Mme Delattre Elisabeth âgée de 73 ans, avec 48 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

DELAUNAY. — Sous ce nom :

DELAUNAY, nom d'un comédien qui figure sur un tableau de troupe pour Douai 1772-73, aux appointements de 2400 fr.

Mme DELAUNAY, Elisabeth, femme le Sénéchal. Son mari était acteur, auteur et poète patriote, Angers 1793.

DELAUNAY-Rayer, Anvers 1816, Lille 1817, aux appointements de 4800 fr., Anvers 1818, Odéon (début 20 déc. 1822 et 3 mai 1823, confident de tragédie), Le Hâvre 1827, Strasbourg 1829, Gand 1833, père noble, Amiens 1835-37, Ambigu 1837-39.

Mme DELAUNAY, première duègne, Le Hâvre 1827, Nantes 1828, Nîmes 1829, Lyon 1835, Strasbourg 1837, Anvers 1843-44.

DELAUNAY, premier comique, Toulouse 1830, Soissons 1835.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DELAUNAY, deuxième amoureux, Maëstricht 1840.

DELAUNAY, Louis, Arsène. — Naquit à Paris le 21 mars 1826; il était fils d'un marchand de vin. A dix-huit ans, il s'en allait doucement frapper à la porte du Gymnase pour s'engager comme figurant. Le bon Monval, régisseur de ce théâtre, voyant devant lui un jeune homme de bonne mine lui fit comprendre qu'il faisait fausse route. Delaunay entra alors dans la classe de Provost, au Conservatoire, puis se présenta de nouveau au Gymnase où il obtint un début dans un vaudeville, les *Deux Césars*, sous le nom d'*Ernest*. Il joua son rôle les 3, 4 et 5 mars et dut y renoncer pour cause d'insuccès.

Il reprit ses études, s'exerçant à Montmartre sous le nom de *Dannay* et, le 8 août suivant, obtint un accessit, après avoir concouru dans le *Menteur*. Le 24 septembre Bocage lui fit contracter un engagement de trois ans à l'Odéon, aux prix de 80, 100 et 120 fr. par mois. Encore devait-il fournir ses costumes ! Il y entrait en bonne compagnie et ce fut pour lui une excellente école.



Louis-Arsène DELAUNAY
(Cliché Quinet)

Le 26 novembre 1845, Delaunay débuta par le petit rôle de Damis dans *Tartufe*. Il passa près d'un an inaperçu, jouant dans les *Plaideurs*, le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, l'*Ecole des Femmes*, l'*Etourdi*, le *Menteur*, etc. Il n'avait alors pour lui que le charme de son extrême jeunesse et de sa voix si pleine de douceur. Le 3 novembre 1846, une comédie, l'*Univers et la maison* le met tout à fait en évidence et Th. Gautier écrit : « Un jeune homme inconnu, nommé Delaunay, s'est révélé subitement dans le rôle de Ludovic, le jeune premier le plus accompli de Paris ». Cette prédiction devait se réaliser pendant près de quarante ans !

La Comédie française lui proposa dès lors un engagement qu'il souscrivit deux ans avant de pouvoir le remplir. Voici du reste, en dehors du répertoire courant, ses créations :

1846 12 février, l'*Alcade de Zalaméa*, Don Juan.
1846 3 mars, l'*Oncle de Normandie*, Henri.
— 3 nov., l'*Univers et la Maison*, Ludovic.
1847 15 janv., le *15 Janvier*, Baron.
1847 23 mars, le *Manchon*, Jules.
— 4 avril, le *Paquebot*, Marcel.

Th. Gautier déclare, à propos de cette pièce, « qu'il manque à la Comédie française et que nul jeune premier ne l'égale aujourd'hui ».

1847 7 avril, la *Loge de l'Opéra*, Paul.
— 29 avril, la *Course à l'Héritage*, Alfred.
— 22 mai, *Egmont*, Fernando.
— 29 mai *Pythias et Damon*, Damon.

Cette pièce fut reprise par Delaunay à la Comédie française : « Delaunay, dit Gautier, a conquis sur la rive gauche une célébrité dont s'est émue la rive droite... il a produit dans Damon un effet de jeunesse, de fraîcheur et de grâce qu'on n'a pas oublié ».

1847 6 juin, *Corneille chez Poussin*, Poussin.
1847 7 juin, *Nouvelles d'Espagne*, Ferdinand.
1847 30 septembre, le *Passé et l'Avenir*, Henry.
1847 30 novemb., les *Geais*, Ludovic.
1847 30 déc., *Cécile Lebrun*, de Torigny.
1847 30 déc., le *Dernier Banquet de 1847*, le dimanche.
1848 10 janv., *Amour et Bergerie*.
1848 15 janvier, le *Protégé de Molière*, Racine.
1848 8 fév., le *Dernier Figaro*, Fernand.

En vain Lockroy cherche-t-il à retenir le jeune premier idéal à l'Odéon ; en vain la Russie cherche-t-elle à l'attirer pour dix ans. Delaunay a la sagesse d'entrer à la Comédie française qu'il ne quittera plus. Aucun artiste n'a moins d'histoire que Delaunay ; aucun artiste ayant souci de son art n'eut une carrière plus belle, plus heureuse, plus digne.

Le début de Delaunay à la Comédie française eut lieu le 25 avril 1848, dans le rôle de Valère de l'*Ecole des Maris*. Les temps troublés où l'on vivait le firent passer, dès l'abord, assez inaperçu. Rachel et la *Marseillaise* avaient seuls le pouvoir d'attirer la foule. Il reprit dans l'*Aventurière* le rôle que venait de créer Raphaël Félix, parut dans les pièces du répertoire et créa :

1848 30 mai, la *Rue Quincampois*, De Horn.
— 19 août, le *Vrai Club des Femmes*, Albert.
1848 2 nov., la *Vieillesse de Richelieu*, René.
1849 24 janv., *Une double Leçon*, Prangé.
— 22 mars, le *Moineau de Lesbie*, Lesbie, avec Rachel.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1849 18 août, la *Ligue des Amants*, Don Arsénio.
1850 5 janv., les *Deux Célibats*, Charles.
— 15 janv., *Trois Entr'actes*, l'abbé.
— 9 fév., l'*Avoué par Amour*, Albin.
— 23 mars, *Charlotte Corday*, Louvet.
— 29 mai, la *Queue du Chien d'Alcibiade*, Ferrières.

Le 30 mai 1850, Delaunay qui avait paru dans 45 pièces en moins de deux ans, n'était encore que pensionnaire. Après avoir joué le 7 juin dans la *Migraine*, le rôle de Courville, il affirma sa personnalité le 29 juin dans le *Chandelier*. Ce rôle de Fortunio était enfin la consécration de son talent.

La pièce, jouée d'abord au Th. historique, n'avait eu aucun succès (10 août 1848). La réussite de Delaunay y fut immense. On le trouva jeune, charmant, délicieux; ce fut le point de départ de la série des personnages d'Alfred de Musset, dans l'interprétation desquels personne ne l'égala. Le 1er juillet, Delaunay était sociétaire.



Louis-Arsène DELAUNAY, dans *Le Menteur*
(Eau-forte par Gaucherel)

1850 15 octobre, les *Contes de la Reine de Navarre*, Henri.
1851 1er mai, *C'est la Faute du Mari*, Fernand.
1851 31 mai, la *Fin du Roman*, Anatole.
1851 14 juin, les *Caprices de Marianne*, Cœlio.
1851 4 nov., *Mlle de la Seiglière*, Raoul.
1852 19 fév., *Diane*, Paul (avec Rachel).
1852 21 avril, le *Bonhomme Jadis*, Octave.
1852 18 juin, *Ulysse*, Télémaque.
1852 24 déc., le *Cœur et la Dot*, Henri.
1853 16 mars, *Souvenirs de Voyage*, Ernest.
1854 25 fév., la *Joie fait Peur*, Adrien.
— 17 mai, le *Double Veuvage*, Armand.
— 16 nov., la *Niaise*, de Bréchetanne.
1855 10 mars, les *Jeunes Gens*, Max.
— 19 avril, *Péril en la Demeure*, Albert.
— 31 août, le *Gâteau des Reines*, d'Estrées.
1855 15 sept., l'*Amour et son Train*, Gabriel.

C'est le 5 déc. de cette année qu'il reprend le rôle de Valentin créé par Brindeau dans *Il ne faut jurer de rien*.

1856 12 avril, *Comme il vous plaira*, Roland.
— 20 juin, le *Pied d'Argile*, Gaston.
1857 14 fév., *Un Vers de Virgile*, Henri.
— 12 mars, la *Fiammina*, Henri.
1857 7 oct., le *Pamphlet*, Don Henrique.
— 23 nov., le *Fruit défendu*, Léon.
1858 23 janv., *Feu Lionel*, Lionel.
— 29 mars, les *Doigts de Fée*, Tristan.
— 14 déc., *Héro et Léandre*, Léandre.
1859 1er mars, *Rêves d'Amour*, Henri.
— 2 mai, *Souvent homme varie*, Beppo.
— 8 oct., les *Projets de ma Tante*, Ernest.
1860 13 mars, le *Feu au Couvent*, de Mériel.
— 6 nov., la *Considération*, Lucien.
1861 10 janv., les *Effrontés*, Henri Charrier.
— 18 nov., *On ne badine pas avec l'Amour*, Perdican.

En 1862 (21 janv.), il reprend dans l'*Honneur et l'Argent* le rôle créé par Laferrière en 1853.
1862 1er déc., le *Fils de Giboyer*, Maximilien Gérard.
1862 19 oct., *Jean Baudry*, Olivier.
1864 16 mars, *Voltaire au Foyer*, Lagrange.
1864 29 oct., *Maître Guérin*, Arthur.
1865 5 déc., *Henriette Maréchal*, Paul de Bréville.
1866 18 janv., le *Lion amoureux*, de Vaugris.
1866 18 août, *Fantasio*, Fantasio.
1866 30 oct., le *Fils*, Louis Bertreau.
1867 7 mars, *Galilée*, Taddeo.

Cette année, le 20 juin, Delaunay aborda le rôle de *Hernani*.

1868 25 janv., *Paul Forestier*, Paul.
1868 2 mai, *Une Nuit d'Octobre*, le poète.
1869 7 janv., les *Faux Ménages*, Armand.
1869 9 juin, *Juan Strenner*, Juan.
1869 6 déc., *Lions et Renards*, Pierre.

1870 6 août. Dans une soirée au bénéfice des blessés, Delaunay récite le *Rhin allemand* et le *Départ*.

Le 17 septembre, Delaunay partit pour Périgueux avec sa femme et son jeune fils. Il y rencontra pour la première fois Mounet-Sully, officier payeur des mobiles de la Gironde. Rentré le 16 mars 1871, dans la *Nuit d'octobre*, il arriva pour la Commune. C'est alors qu'il fit partie du voyage de la Comédie à Londres (26 avril). Il fallait aller chercher au dehors l'argent nécessaire pour faire vivre la jeune troupe restée à Paris. Cette année fut marquée par la reprise à la Comédie de l'*Etourdi*, avec Delaunay et Coquelin, tous deux étourdissants de jeunesse et de verve.

1871 20 déc., *Christiane*, de Noja.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1872 12 avril, *Nany*, Pierre.
— 14 nov., *Hélène*, Jean.

L'année 1873 vit la reprise de *Marion Delorme*, avec Delaunay dans le rôle de Saverny.

1874 23 mars, le *Sphinx*, De Savigny.

Le 26 octobre Delaunay reprit le rôle d'Olivier de Jalin, dans le *Demi-Monde*, et le 8 avril suivant, celui de Richelieu dans *Mlle de Belle-Isle;* le 6 déc., le marquis de Presle dans le *Gendre de M. Poirier*.

Ces deux derniers rôles lui venaient de l'héritage de Bressant. Le 8 mai 1876, il se charge du terrible rôle de *Don Juan*.

1876, 23 mai, la *Cigale chez les Fourmis*, Paul.

Il aborde dès lors tous les grands emplois : Valère du *Joueur*, le duc d'Aléria du *Marquis de Villemer*, Alceste du *Misanthrope*, Octave des *Caprices de Marianne*, le marquis du *Legs*, Almaviva du *Mariage de Figaro*. Mais les deux rôles où il excelle sans partage, ce sont Dorante du *Menteur* et Lélie de l'*Etourdi*. Dans Horace de l'*Ecole des Femmes*, il ne fut jamais surpassé.

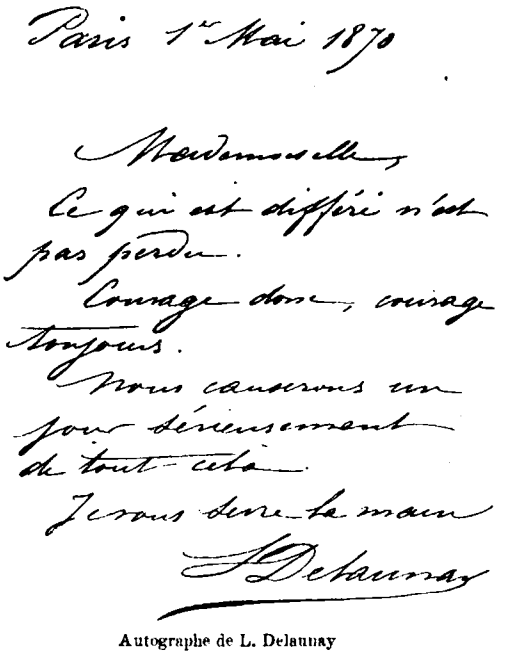
« C'est un plaisir délicieux, écrivait F. Sarcey en 1876, — l'artiste avait donc 50 ans — que d'entendre la musique de cette voix jeune et caressante... On peut dire sans crainte de se tromper qu'à cet égard Delaunay est un virtuose à qui personne ne saurait être comparé dans le temps présent, et qui ne trouverait sans doute que peu d'égaux dans le passé ». Oui, ce fut un virtuose, un charmeur incomparable; on fermait les yeux et sa voix semblait une musique. Il avait alors rencontré une partenaire digne de lui, Mlle Favart. Parlant de l'époque 1861-68, Sarcey disait : « Delaunay et Mlle Favart jouaient presque toujours ensemble. Cette association, ou plutôt cette fusion des deux talents a beaucoup contribué à rendre parfaite l'exécution de certaines œuvres ». Il les comparait à deux instruments merveilleusement accordés.

Mais Delaunay, rougeaud et sans grâce à la ville, n'avait pas que la voix au théâtre : il avait l'entrain, la tournure jeune, l'allure vive, et ce pince-sans-rire, très froid, réservé, dévoué pour son peu d'amis, devenait tout à coup à la rampe le plus joli, le plus ravissant des jouvenceaux.

Lorsqu'en 1872, il reprit son rôle de Fortunio du *Chandelier*, c'était une grande inquiétude dans le public des connaisseurs qui l'avait vu dans ce même rôle vingt-deux ans auparavant. Jouer Fortunio à 46 ans, l'entreprise est hardie! « Le miracle a eu lieu, s'écrie Sarcey. Le succès a été immense et tel que j'ai peu vu de pareils à la Comédie française ». 20 mai 1872.

Et à propos de *On ne badine pas avec l'Amour :* « Pour Delaunay, c'est la perfection même... Delaunay est un artiste incomparable ». 28 nov. 1881.

En 1880, il crée encore le rôle de Daniel dans *Daniel Rochat* (16 fév.), joue le rôle de Lagrange dans l'*Impromptu de Versailles*, pour le deuxième centenaire de la fondation de la Comédie française (21 oct.), puis, le 25 avril 1881, établit le rôle de Roger dans le *Monde où l'on s'ennuie*. En 1882, Delaunay parla sérieusement de se retirer. Got, doyen de la Comédie, avait été décoré de la Légion d'honneur comme professeur au Conservatoire. Delaunay, vice-doyen et professeur aussi, ne l'était pas. Peut-être y avait-il un peu de dépit dans cette annonce de départ, et il écrivait le 13 avril 1883 à son biographe : « Si je pars? Oui. Quand? Avant le 15 mai... J'ai donné ma démission le 31 mars 1882, je l'ai renouvelée fin septembre. »


Autographe de L. Delaunay

Le décret du 4 mai mit un peu de baume sur cette blessure : « M. Delaunay (Louis, Arsène), sociétaire de la Comédie française, professeur au Conservatoire, vice-président de l'Association des artistes dramatiques (trente-six ans de services) est nommé chevalier de la légion d'honneur ». On remarquera que *pour la première fois* un comédien était nommé comme *sociétaire* de la Comédie française. Samson, Regnier, Got avaient été nommés comme *professeurs*.

Delaunay retira sa démission et répondit aux artistes qui le félicitaient : « Oui, vous avez raison, l'honneur dont je viens d'être l'objet, cet honneur rejaillit sur toute la corporation; nous avions eu bien des étapes à franchir, nous sommes arrivés au but ». V. le Rapport 1883, p. 31. Depuis 1881, il était officier de Roumanie; en 1891, il fut nommé officier de l'Instruction publique.

Le 28 juin 1883, il créa encore le rôle de Condé dans *Mlle du Vigean;* le 4 nov., il lut un hommage à Al. Dumas, à l'occasion de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'inauguration de sa statue, puis établit ses derniers rôles :

1885 19 juin, *Une Rupture*, Raymond.

— 1er sept., *Don Juan d'Autriche* (reprise) Don Juan.

1886 26 fév., anniversaire de Victor Hugo, *1802*, rôle de Racine.

Le 1er avril 1886, il parut pour la dernière fois dans le *Demi-Monde*. Sa représentation de retraite eut lieu le 16 mai 1887. Il joua le premier acte du *Menteur*, le premier acte du *Misanthrope*, le troisième acte du *Chandelier* et figura le comte dans la cérémonie du *Mariage de Figaro*, entouré de tous les artistes de la Comédie. La recette dépassa 42,000 fr., chiffre qui n'avait jamais été atteint. Dans la salle, il y avait des gens plus émus encore que le bénéficiaire : « Les larmes allaient couler », a écrit Vitu.

« La Providence, écrivit plus tard Delaunay, m'a permis de vivre une vieillesse honorée avec la dévouée compagne de ma vie, environné de sympathies et d'amitiés, et ces sourires d'automne, avec l'avenir de mon fils, sont la plus belle récompense de la carrière de Fortunio ». Ce fils est aujourd'hui M. Delaunay, sociétaire de la Comédie française.

Delaunay, qui avait habité longtemps 24, rue de Luxembourg, s'était fixé à Versailles, 23, rue des Missionnaires, et lorsque le czar Nicolas II fut reçu dans le palais de Louis XIV, on alla chercher dans sa retraite le vieux sociétaire, on le força à vaincre hésitations et scrupules et il vint réciter *Une Soirée perdue*, d'Alfred de Musset. C'est aussi à Versailles qu'il mourut. « Les obsèques de M. Delaunay, lit-on dans le *Figaro* du 23 sept. 1903, seront célébrées demain jeudi (24), à onze heures, en l'église Notre-Dame de Versailles. L'inhumation aura lieu au cimetière Montmartre, à 2 h. ½. Selon le désir exprimé par le défunt, il ne sera pas prononcé de discours. On est prié de n'envoyer ni fleurs, ni couronnes. Il ne sera pas non plus envoyé de faire part. On se réunira à la maison mortuaire, 35, rue des Missionnaires, à Versailles ». M. Louis Delaunay, son fils, conduisit le deuil. M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, M. J. Claretie, administrateur de la Comédie française, tous les sociétaires et pensionnaires de la maison, de nombreuses personnalités des lettres et du théâtre accompagnèrent le corps jusqu'au caveau de famille (Montmartre, XIIIme division). Suivant son désir, également, les honneurs militaires auxquels il avait droit comme légionnaire, ne furent pas rendus.

Les articles nécrologiques abondèrent : « Delaunay ne pouvait perdre la jeunesse qu'en mourant. Il n'est plus ! Le voilà vieux ! » écrit l'un. — « Delaunay ne fut pas seulement un des grands comédiens de notre temps, déclarait M. Mounet-Sully. Le professeur ne le céda en rien à l'artiste... Un maître merveilleux de diction, certes, mais avant tout un *professeur de style* ». Lui-même avait écrit à M. J. Claretie : « J'ai été heureux, très heureux », résumant ainsi toute sa vie.

Delaunay servit noblement, fidèlement la maison de Molière pour laquelle il vécut, dédaignant les fugues, les tournées. Ses élèves l'adoraient et le professeur, en retour, qui venait de Versailles à pied — par dilettantisme — leur apportait des fleurs de son jardin.

Biographie : Les *Th. de Paris*, Lorsay, 1854, notice par Max de Revel. — Gallois, la *Comédie française*, 1854. — *Paris-Théâtre*, n° 17, sept. 1873, notice par F. Jahyer. — *Foyers et Coulisses*, Th. fr., t. II, p. 107. — Fr. Sarcey, *Delaunay*, comédiens et comédiennes, 1880. — G. d'Heylli, *Delaunay*, 1883. — Comte Fleury, *Souvenirs de M. Delaunay*, sans date, vers 1900.

Bibliographie : Th. Gautier, *Hist. de l'art dramatique*. P. Porel et G. Monval, l'*Odéon* t. II. — G. d'Heylli, le *Journal intime de la Comédie française*, 1852-71 — Ed. Thierry, La *Comédie française pendant deux sièges*. Fr. Sarcey, La *Comédie française à Londres*. Les *Soirées parisiennes*. Fr. Sarcey, *Quarante ans de théâtre*. Le *Figaro* 23 et 25 sept. et 6 oct. 1903. — *Revue d'art dramatique*, H. Lyonnet, Le *Théâtre*, Ad. Aderer, *Delaunay*, octobre I, 1903.

Iconographie : Bibl. nat. Catalogue Duplessis 12124, 1 à mi-corps, de ¾ à gauche, cost. de th. photo. 1853, 2 à mi-corps, de ¾ à gauche, cost. de th., phot. Vallon de Villeneuve 1853.

Les *Th. de Paris*, Lorsay, 1854 — cost. de th. *(la Jote fait peur)*.

Delaunay dans le rôle de Fortunio *(Souvenirs de M. Delaunay)*.

Paris-Théâtre n° 17, 1873. photo, cliché Quinet. — Eau-forte de Lalauze, en buste (*Delaunay* par d'Heilly).

Musée de la Comédie française, Catal. Monval, 166. *Les sociétaires de la Comédie française en 1864* par Geoffroy, Delaunay, rôle d'Horace de l'*Ecole des femmes*.

Un grand portrait offert par Mme Vve Delaunay à la Comédie en 1903.

Caricature, avec Mlle Favart, dans les *Faux ménages*, par A Lemot, le *Monde pour rire*, 16 janv. 1869.

Journal *le Théâtre*, oct. I. 1903. Un superbe cliché Pénabert, Delaunay (âgé) en buste, de face.

Journal amusant — n° 283, 1er juin 1861. Caricature, en buste, dans les *Effrontés*. — N° 634, 22 fév. 1868, caricature, en buste, dans *Paul Forestier*. — N° 847, 23 nov. 1872, caricature, en pied, dans *Hélène*.

Eau-forte, en pied, dans le *Menteur* par Gaucherel.

DELAUNAY. — Sous ce nom.

DELAUNAY. — Moulins 1850-55.

DELAUNAY, François, Pierre. — Rouen 1852-1856.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DELAUNAY, Jean, Dominique. — Anvers 1852, Strasbourg 1853-55, Lille 1856, Versailles 1857-60, Paris 1861, Versailles 1862, Paris 1863.

Mlle DELAUNAY, Marguerite. — Ecole lyrique 1862.

Mlle DELAUNAY, Alphonsine, Julie, Camille. Châtelet 1864-66, Constantinople 1867-69.

DELAUNAY, Edmond, Victor, François. — Nancy 1875-76, Clermont-Ferrand 1877-82.

Mlle DELAUNAY, Blanche. — Athénée 1877-79.

DELAURE, Mlle. — Variétés 1875.

DELAUSNAY. — Violoniste en Belgique, puis acteur aux Bouffes 1883, Folies dram. 1885, Nouveautés 1886, Châtelet 1887, Gaîté 1888-90.

DELAVAL. — Deuxièmes et troisièmes rôles, Gand 1767.

DELAVARINIÈRE et sa femme, — Reims 1809.

DELAVAUX, Mlle. — Jeune premier rôle, Lille 1865.

DELAVIGNE. — Premiers rôles, Maëstricht 1780-81.

DELAVIGNE, Mlle. — Château d'Eau 1871.

DELAVILLE. — Financier, Seine-et-Marne 1826. Sa femme et sa fille jouaient les duègnes et les ingénuités dans la même troupe.

DELBARD, Mme Amélie. — Ile de la Réunion 1863-66.

DELBECCHI, Louis, J.-B. — Alger 1877-78, Bordeaux 1879-80, Amiens 1881-82, Alger 1883, Dijon 1884-85, Constantine 1886, Constantinople 1887-88, Brest 1889-90, Toulon 1891-96.

DELBERNARDI, Mlle Lucie. — Palais-Royal 1889-95.

DELBOVEN. — Utilité, Lille 1864.

DELBRY, Mlle. — Palais-Royal 1884.

DELBY. — Palais-Royal 1833, *Sophie Arnould* (11 avril).

DELCORDE. — V. Duchâteau.

DELCORDES. — Troisième comique, Anvers 1851, Bruxelles 1852.

DELCORE, Mlle. — Rouen 1835.

DELCOUR ou **DELCOURT.** — Sous ce nom.

DELCOURT. Th. de Banlieue 1827.

DELCOURT-Lévêque. — Premier comique, Douai 1829-31.

DELCOURT, premier rôle et directeur, Berlin 1829-37.

DELCOURT, Orléans 1835-37.

DELCOURT, jeune premier, Calais 1837, Liège 1843.

DELCOURT, Porte-St-Antoine 1839. *Le plus court chemin,* (27 avril).

DELCOURT, Rouen 1842.

DELCOURT, Anvers 1845, premier rôle, Tournay 1846, Bruxelles 1846. Sans doute le même que le suivant.

DELCOURT, A.-J. Benefand dit. — Premier rôle, Troyes 1851, père noble, St-Etienne 1852-54, mort vers 1854-55.

DELCOURT, Mme, soubrette, Brest 1828-29, Laon 1830.

DELCOURT, Mme. Th. du Panthéon 1835-37.

DELCOURT, Mme, née Lecomte, femme Bénéfand dite. — Soubrette, Troyes 1851, St-Etienne 1853-54.

DELCOURT, Mlle Emilie. — Jeune coquette, St-Etienne 1852.

DELCOURT, Mlle Justine, Eléonore. — Odéon 1852-56, ainsi définie par les Goncourt : « proprette et fraîche, et preste à porter la cornette et le tablier, et le sourire aux lèvres, Mlle Delcourt, à ce que dit l'affiche, la jolie marionnette. » *Gabrielle* (12 janvier 1852). *Mystères des théâtres,* p. 26.

DELCROIX. — Sous ce nom.

DELCROIX, Mlle Rosine. — 2e amoureuse Genève 1829.

DELCROIX, Nouvelle-Orléans 1833.

DELCROIX, Gand 1846.

DELCROIX, Auguste, Ernest, Roger. — Liège 1876-82.

DELDEBAT. — Amoureux, Le Hâvre 1837, Nancy 1840. Vivait en 1849.

DELDIGNE ou Deldignes, ou Deldick Léopold. — Jeune premier, Metz 1826, Nancy 1831, Gand 1833-34, Strasbourg 1840.

DELECHAUX, Mme Fanny. — De la Société depuis 1846, Lyon 1852-55, Marseille 1856-60, Bruxelles 1861-66.

DELEHEL. — Versailles 1833-34, Lille 1834.

DELENTE, Louis, Léon, Martel. — Châlon s/Saône 1881-84.

DELER, Lucien. — Toulouse 1890-92, Anvers 1893.

DELÉROT. — Jeune premier, Rouen 1852,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Dieppe 1853, Gand 1854-55, Amsterdam 1856-59, Liège 1860, Charleroy 1861-62, Charleville 1863-64, Cherbourg 1865-66, Rouen 1867, Paris 1868-85. En 1876, Delérot âgé de 60 ans avec 40 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

DELERS. — Gand 1803, Lille 1804-06, Anvers 1818. Un amateur de Lille a laissé de cet artiste cette appréciation originale : « Bâtiment de haut bord, d'une belle charpente. Sa marche est trop égale, il ne sait point varier ses signaux. »

DELERNE. — V. Thibault.

DELESSART, Louis, Ernest Ipynx dit. — Venait de Bordeaux où il était le type accompli des jeunes premiers, lorsqu'il fut admis d'emblée à la Comédie Française. Il y débuta le 30 juin 1866 dans une reprise de *Périt en la demeure*, puis joua Valère, de *Tartufe* et Lucien, du *Bourgeois*. On lui trouva de l'intelligence, une bonne tenue — il était surtout fort joli garçon — mais il lui manquait une direction. Il ne fut pas engagé ; aussitôt le directeur du Vaudeville se l'attacha. Son premier début sur cette scène se fit par une création : Henry Gérard, dans les *Brebis galeuses* (27 fév. 1867), et pendant cinq années il fut le jeune premier de cette excellente troupe, où il remplaça Febvre dans la *Famille Benoiton* (reprise juillet 1867) et Lagrange dans les *Faux-Bonshommes* (repr. 8 nov.). Il avait l'élégance, la diction simple, la voix jeune. On le trouva donc parfait dans le *Frère aîné* (18 déc.) et une reprise de *Nos intimes* (28 déc.).



Louis DELESSART, dans *L'Assommoir* (Cliché Nadar)

Delessart joua successivement dans *Où l'on va* (16 oct. 1868), le *Sacrifice*, le *Ménage en ville* (9 août 1869), *Tamara* (30 sept.), les *Femmes terribles* (reprise 21 déc.), les *Curiosités de Jeanne* (24 janv. 1870), *Une femme est comme votre ombre*.

Après la guerre, on le revit encore au Vaudeville : reprise des *Faux-Bonshommes*, la *Poule et ses poussins*, reprise du *Roman d'un jeune homme pauvre*, rôle de Carle dans *Rabagas* (1er fév. 1872). Il part ensuite pour la Russie, pour l'Egypte, revient à Paris, à l'Ambigu, pour créer Lantier, de l'*Assommoir* (18 janv. 1879).

A la ville, un garçon froid, boutonné, haut monté sur faux-col, parlant peu. Le type du « trop bel homme ». Il avait épousé au Caire, en avril 1875, sa camarade Mlle Worms, veuve Priston.

L'*Assommoir* fut joué 251 fois en 1879. Delessart parut encore à ce théâtre dans une reprise de *Paillasse* (22 nov.), *Turenne* (27 janvier 1880), *Diana* (15 oct.), *Nana* (29 janv. 1881) et alla créer un rôle au th. des Nations dans la *Grande Iza*, le 18 février 1882. Une fluxion de poitrine l'emporta, à peine âgé de 42 ans, le 3 février 1883.

Biographie : F. Jahyer, *Paris-Portrait*, n° 315, mai-juin 1879. Notice reproduite dans *Foyers et Coulisses*, *Ambigu* 1880.

Bibliographie : P. Mahalin, *Au bout de la lorgnette*. — G. d'Heylli, *Dict. des pseudonymes*. — Les *Soirées parisiennes*, 1882.

Iconographie : *Paris-Portrait*, n° 315, photocliché Nadar (dans l'*Assommoir*).

DELESTANG, Mme Marie Guillot, femme puis veuve. — Lyon 1867-83. En 1880, Mme Delestang, âgée de 73 ans avec 40 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort, survenue à Lyon, fut annoncée au Rapport de 1884.

DELESY ou Delézy, Mlle. — Nouveautés 1879, *Paris en action* (13 déc.)

DELÊTRE, Mlle. — Ingénuité, th. Molière 1801. On lui reprochait sa prétention : « Sa figure a de la naïveté, et elle pourrait réussir dans ce genre, mais elle doit apprendre pour cela à se tenir en scène, à dire ses rôles et à parler correctement. » Th. des Arts, Rouen 1802.

DELEU, Mlle. — Athénée 1874.

DELEUIL. — Utilités, Aix 1840.

DELEUTRE ou Deleurre, ou Delheur. — Th. patriotique 1792-93.

DELEUZE. — Bruxelles 1795.

DELEY, Mme ou Dailey. — Deuxième soubrette, Mons 1851.

DELEYRE, Désiré. — Jeune premier, Anvers 1842.

DELEYRE, Mme Désiré. — Deuxième amoureuse, Anvers 1842.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DELEZENNE. — Douai 1774, 500 fr. d'app.

DELHIOT, Mlle. — Ex-choriste de l'Opéra-comique, Délass. com. 1845.

DELHOMMÉ, Alcipe. — Débuta à l'Odéon le 13 juin 1821, rôle de Burrhus, dans *Britannicus*. Il venait de Gand, 1820-21, où il tenait l'emploi des pères et des raisonneurs. On le vit au Cirque Olympique de 1822 à 1830 ; en juin 1827 il donna, devant des salles à peu près vides, quatre représentations classiques à Lille. Un *Delhommé* passa par les Funambules, 1850 et un *Delhommé*, Jean, Michel, qui habitait Paris, 1854-59, mourut vers 1860-1861.

DELHORME. — Cour de Prusse 1773, aux appointements de 900 thalers, th. Montansier 1792-93, régisseur à Rouen 1798-99.

DÉLIA, Mlle. — Naquit à Smyrne. Fleury fut son professeur pendant trois ans. Il la fit entendre au Comité dans le rôle d'Elmire, de *Tartufe*, et l'on décida qu'elle irait jouer en province pour y contracter l'habitude de la scène. Mais Al. Duval, alors directeur du th. de l'Impératrice, lui proposa des conditions avantageuses qu'elle accepta, et elle débuta à ce théâtre le 8 mai 1812, par le rôle d'Araminthe, des *Fausses Confidences*, puis par ceux de Mme de Randan, des *Amours de Bayard*, Sylvia, des *Jeux de l'Amour*, Roxelane, des *Trois Sultanes*. Elle avait les traits distingués, une jolie bouche, des yeux vifs, un front ouvert, une tournure séduisante. Sa diction spirituelle, son jeu piquant, son maintien décent lui concilièrent tous les suffrages.



Mlle DÉLIA

1812 16 juin, *Célestine et Faldoni*.
— 27 oct., *Héloïse*.
1814 12 avril, La *Servante maîtresse*.
1815 2 mars, La *Journée des dupes*.
1816 1er jan., *Quelques scènes impromptu*.

En juillet 1816, elle comptait parmi les douze sociétaires, à raison de 7/8 de part. A l'exception de Clozel, qui avait une part entière, elle était la mieux rétribuée. Au moment de la réorganisation (1819), elle resta seulement comme pensionnaire, c'est-à-dire appointée. On l'appelait alors « le diamant de l'Odéon. »

1819 1er déc., Un *Moment d'imprudence*.
1820 6 janv., Les *Comédiens*.

Elle excellait dans Célimène, Elmire, Julie, du *Dissipateur*. Les vieux amateurs prétendaient qu'elle rappelait Mlle Contat. Une longue maladie la tint éloignée de la scène, où elle ne reparut que le 27 avril 1821. « On ne saurait lui comparer personne au th. du faub. St-Germain, où on ne la remplacerait que très difficilement » écrivait Ricord en 1822. Tous les critiques s'accordent à trouver du talent à cette actrice jeune et jolie. Après un court séjour à la Porte-St-Martin, elle passa au th. d'Argill-Room à Londres, où elle fut protégée par un lord très riche, paraît-il. La *Grande Biographie*, suppl. 1825, n'est pas tendre pour elle : « On a blâmé sa tenue vicieuse, l'affectation de sa diction et la prétention d'une toilette qui cherche à réparer les ravages du temps. » Quant à la *Petite biogr.*, 1826, elle est féroce : « Elle s'est prise de passion pour les beafteacks, les roastbeafs et les mylords, avec lesquels elle passe joyeusement une partie de sa vie. »

En 1825, Mlle Délia reparut à Paris, au Vaudeville, le 26 décembre 1825, dans les *Dames Martin* et *Léonide*, et 2 mai 1826 dans *Haine aux femmes*. Nous perdons ses traces en 1827. Mlle Délia demeura, 11, rue de Vaugirard, 1816; 3, rue de Corneille, 1817-18; 2, rue Grétry, 1819-23, rue Neuve-St-Marc, 1822; 7, rue Ste-Appoline, 1823 ; 36, rue Richelieu, 1826-27.

Bibliographie : *Petite biographie*, 1821. — Ricord, les *Fastes de la Comédie française*, t. II. — *Grande biographie*, suppl. 1825. — Harel, *Dict. th.*, 1825. — *Petite biogr.*, 1826.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis 12171.

1. En buste, de 3/4 à droite, lith. par Clémentine B.

2. En buste, de 3/4 à gauche, publ. par Paul Legrand.

Il s'agirait de contrôler si cette dernière gravure s'applique à l'artiste de l'Odéon.

Collection Martinet : 351, Célestine, dans *Célestine et Faldoni*. 434, Duchesse de Longueville, dans le *Chevalier de Canolle*.

DÉLIA, Mlle. — Délass. com., 1859.

DELIANE, Mlle. — Menus-Plaisirs 1884.

DELIBES, Mlle. — Folies-Marigny, direction Gaspari, 1873.

DELICRE, Mlle. — Th. des Jeunes-Elèves 1837.

DELIÈGE, Mme. — Variétés 1852. V. Danterny.

DELIÈRE, Laurent. — Comique, Variétés

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1851, Fol. dram. 1852, Variétés 1852-64. Se fit remarquer dans les types populaires.

DELIGNE, Hippolyte. — Troisième amoureux, Alger 1852-56.

DELIGNOLLES, Mme Emilie. — Palais-Royal 1833, la *Révolte des femmes* (31 déc.)

DELIGNY, Mme. — Délass. com. 1860.

DELIGNY, Mlle. — Palais-Royal 1875, Variétés 1878.

DELILLE. — Sous ce nom :

Delille ou Delisle, troupe française de Cassel, 1779-85. Second amoureux, puis premiers rôles de comédie et d'opéra comique, Rheinsberg 1788-1803, où il avait 900 thalers d'appointements, le logement gratis, le bois, une bougie et une chandelle par jour. Son engagement finissait le 1er avril 1803, et il avait droit à 50 frédérics d'or pour ses frais de voyage.

Bibliographie : J.-J. Olivier, les *Comédiens français dans les Cours d'Allemagne au XVIIIe siècle*, 3e série.

Delille ou Delisle cadet. Rheinsberg, engagé jusqu'au 1er avril 1803 : 800 thalers, logis gratuit, 7 voies de bois, 7975 morceaux de tourbe, une bougie et une chandelle par jour, 50 frédérics d'or pour ses frais de voyage.

Bibliographie : Comme ci-dessus.

Delille, Gand 1791.

Mlle Delille. Une artiste de ce nom (on la disait du Vaudeville), condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire en 1793, ne dut son salut qu'à Saint-Romain qui la fit échapper de prison.

Mlle Delille, th. Patriotique 1794.

Mlle Delille, ingénuités, secondes amoureuses, Odéon 1796 et 1798, excellent début par Mélite, du *Philosophe marié* (18 déc.), le *Mari ambitieux*, 15 oct. 1802, *Molière chez Ninon* (8 nov.), la *Petite école des pères* (29 déc.), le *Dépit amoureux* en 5 actes (13 mai 1803), le *Trésor* (28 janv. 1804). Mlle Delille prit alors l'emploi des jeunes mères et des grandes coquettes. Les *Consolateurs* (13 juillet 1805), la *Comédie aux Champs-Elysées*, rôle de Thalie (16 avril 1806), les *Marionnettes* (14 mai), le *Mari intrigué* (11 nov.), l'*Etourdie* (8 juin 1808), les *Voyages de Scarmantade en cinq pays* (20 sept.), *Monval et Sophie* (12 juin 1809), la *Servante de qualité* (11 déc. 1810). Le 12 février de cette année, elle avait joué le *Premier venu* à son bénéfice ; elle occupait alors le second rang sur le tableau de la troupe. L'*Irrésolution* (3 oct. 1811). Le *Coup de fouet* de l'an x en parle en ces termes : « Très jolie personne, en faveur de laquelle le public se montre plus galant que juste. »

L'*Année théâtrale* de l'an x lui trouve beaucoup à désirer pour le ton, le débit et l'expression ; on lui reproche de forcer son organe, de multiplier les gestes, d'outrer la mode. Les mêmes observations se reproduisent les années suivantes : trop peu de dignité dans les manières, trop peu de force dans l'expression. L'*Opinion du Parterre* de 1811 la félicite d'être restée sous la direction Picard : « les grandes coquettes et plusieurs autres rôles conviennent à cette actrice qui est belle et qui connaît bien son emploi. »

On annonça la mort d'une actrice du nom de Delille en 1831.

Bibliographie : *Année théâtrale*, 1801-1803. — Le *Coup de fouet*, 1802. — L'*Opinion du Parterre*, t. v et viii. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. i.

Iconographie : Coll. Martinet. N° 113, Mme Dolban dans la *Comédie du Volage*. N° 212, Doña Antonia dans l'*Alcade de Molorido*.



Mlle DELILLE
(Oracle des Dames)

Mlle Delille, Marguerite, Elisabeth, Eulalie Pinguet. Débuta à Rouen, joua pendant un an avec succès à la Comédie italienne et acquit une réputation aux Troubadours, rue de Louvois. Intelligente, naturelle et gaie, elle tenait l'emploi des soubrettes, des travestis, des caractères. On la vit avec plaisir dans *Rancune*, le *Rémouleur et la Meunière*, *Vadé à la Grenouillère* et se fit remarquer dans la création de la jeune allemande de *Il ne faut pas condamner sans entendre*.

Entrée au Vaudeville de la rue de Chartres, elle tenait six rôles dans *Frosine* ou la *Deuxième venue*. Elle laissa des souvenirs dans *Colombine philosophe*, le *Jardinier de Pauline*, *Ida* (rôle de Mme Gouthman), la *Nouvelle Nouveauté* (Marianne), le *Peintre français à Londres*, *Cassandre-Agamemnon*. Tous les critiques du temps la qualifient de spirituelle et bonne. Elle se disposait à reprendre le *Rémouleur et la Meunière*, quand elle mourut à l'âge de 32 ans, après une maladie de trois mois, le 10 septembre 1805. Elle fut vivement regrettée.

Biographie : *Opinion du Parterre*, iii, p. 356 et suivantes.

Bibliographie : Le *Coup de Fouet*, an x. — L'*Almanach Duchesne*, 1815, p. 44.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme DELILLE-Bosset, Odéon, 1817-19. Avait débuté le 10 janvier 1817.

DELILLE, jeune premier, Lille 1819. Peut-être le même, *Delille* Théodore, jeune premier et directeur, Perpignan 1831.

DELILLE, deuxième comique, Mons 1822.

Mlle DELILLE, ingénuités, Mons 1822.

Mme DELILLE-Lointier, Vaudeville 1826. Début le 18 mars dans *Haine aux Femmes*.

DELILLE, Variétés 1828, les *Deux Matelots* (3 mai).

Mme DELILLE, Louise, Eléonore Mignan, femme puis veuve. Une dame *Delille*, que nous croyons celle-ci — elle aurait eu déjà 27 ans — débuta au Palais-Royal en 1833. La *Gageure des trois Commères* (8 fév.), *Un Matelot* (6 mars), la *Femme du Voisin* (1er août), les *Baigneuses* (27 août), les *Quatre Ages du Palais-Royal* (13 mars 1834), *Camerani* (5 mai), l'*Idiote* (31 oct.). On disait d'elle alors : « Belle personne, un excellent ton de comédie ». Puis elle fit partie de la troupe des Folies Dramatiques de 1834 à 37. Elle y débuta dans *Un Combat d'Eléphants* et obtint un grand succès dans l'*Histoire d'un Gilet* et dans *Jacquot Renchéri*. En 1839, Mme Eléonore Delille était au Cirque Olympique (les *Pilules du Diable*). Elle entra dans l'Association des artistes dès sa fondation (1840) et parut au th. Beaumarchais en 1845 et au Vaudeville en 1848-49, Porte-St-Martin 1852. J. Arago écrivait d'elle : « Voilà un physique parfaitement taillé pour l'emploi ; voilà une mère qui sait ses planches par cœur et que le public ne voit jamais assez près de la rampe ».



Mme Louise DELILLE
par Em. Bayard

Mme Delille partit pour Rouen 1855-56, revint au Th. impérial du Cirque 1857, puis débuta comme duègne au Palais-Royal le 16 octobre 1858, dans les *Erreurs du bel Age*. Le 24 déc. 1859, elle jouait dans l'*Omelette du Niagara*. Elle devait rester à ce théâtre pendant vingt ans. Franchement comique, sans charge, elle fut de toutes les pièces. Elle y était fort aimée. Dans certaines pièces comme la *Cagnotte*, le *Roi Candaule*, la *Pièce de Chambertin*, elle avait établi des types inoubliables. Elle parut pour les dernières fois dans *Célimare le bien-aimé* (reprise, 1er août 1876), les *Trente-sept sous de M. Montaudoin* (reprise, 17 juillet 1877), le *Mari de la Dame de chœurs* (reprise, 12 janvier 1878), *Madame Camus et sa Demoiselle* (reprise, 27 oct.), le *Mari de la Débutante* (5 fév. 1879), sans parler de tout le répertoire courant. Son nom figura sur le tableau de la troupe du théâtre jusqu'à sa mort annoncée au Rapport de 1882 : On rappela qu'elle fit plus de cinquante créations, laissant le souvenir d'une femme de cœur, d'esprit et charitable. En 1880, âgée de 74 ans, avec 42 ans de th., elle avait obtenu une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

Bibliographie : J. Arago, *Foyers et Coulisses*, 1852. — Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861.

Iconographie : Foyer du public au Palais-Royal. Son portrait par Em. Bayard.

DELILLE, Antoine, deuxième comique, Genève 1849-52, Aix 1852-54, Marseille 1855-57.

Mlle DELILLE, Variétés 1850.

DELILLE, Hector, Henri, Clément Brame dit, beau-frère et élève de Ricourt, débuta le 14 juin 1857 à la Comédie française, dans Damis de *Tartufe*, Cirque 1861, Odéon 1862-65. Quitta le théâtre pour l'industrie.

Mlle DELILLE, Emma Brame, sœur du précédent, Odéon vers 1859, élève préférée de Ricourt, son beau-frère, qu'elle remplaçait quelquefois dans ses fonctions de professeur à l'Ecole lyrique, où elle jouait par complaisance tous les rôles, depuis celui de Mme Pernelle jusqu'à celui d'Iphigénie (1862).

DELILLE, Th. du Luxembourg 1862.

DELILLE, Léon, Abbeville 1863-67, Mons 1868-69.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme DELILLE, Etiennette, née Chaunez, Abbeville 1863-67, Mons 1868-69.

Mlle DELILLE, Vaudeville 1878.

DELIMBRE, Prosper, Pierre. — Débuta à la Porte-St-Martin dans le *Caissier*, le 9 juillet 1826, père noble, Bordeaux 1851, Brest 1852, Metz 1853, Alger 1854, Nîmes 1855.

DELINANT. — V. Jolivet.

DELIS ou Delisse. — Bruxelles 1798-1800.

DELIS père. — Nîmes 1835.

DELIS, Mme. — Elbeuf 1851.

DELISSE. — Premier rôle marqué, Troyes 1852. Peut-être le même, Variétés 1860-61.

DELISLE. — Sous ce nom :

Mlle DELISLE, célèbre actrice de la foire, née vers 1684, chanta d'abord l'opéra à Lyon, où elle resta jusqu'en 1715. Elle fit partie à Paris de la troupe de la dame Baron et joua avec grand succès les Colombines — foire St-Germain et St-Laurent 1716 — troupe St-Edme 1718. Province. Spectacle de Francisque 1721, Opéra comique 1725. Retirée en 1740, morte vers 1758.

Biographie : Campardon, les *Spectacles de la Foire*, t. I.



DELLEMANCE

DELISLE aîné et cadet. V. Delille.

Mlle DELISLE, utilités, Liège 1783.

Mlle DELISLE, utilités, Rouen 1808.

Mme DELISLE, Julie, Désirée, née Laneau, entra dans la Société des artistes en 1844. Paris 1852-58, Bruges 1859, Constantine 1860-64, Philippeville 1865-66, Lorient 1867, Paris 1868-81, Athis 1882, Paris 1883-89. En 1870, âgée de 61 ans, avec 41 ans de th., elle avait obtenu une pension de 300 fr. de la Société. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890.

Mlle DELISLE, coryphée, Th. français 1852 et 1858.

Mlle DELISLE, Fol. dramat. 1852-53 et 1857.

DELISLE, Porte-St-Martin 1870, 1876-77, 1880.

Mlle C. DELISLE, th. des Nations 1880.

Mlle DELISLE, Variétés 1895.

DELLEMANCE ou Dellemence, Navailles, baron de. — Acteur de manières fort distinguées, débuta à l'Odéon le 20 juin 1822 par le *Glorieux*. On lui reconnut de grandes qualités dramatiques. Il joua ensuite Clitandre des *Femmes savantes* avec un bon ton et une aisance peu communs. Certains le trouvaient froid et maniéré, mais tous s'accordaient à dire qu'il portait fort bien l'habit. Il doubla Perrier et resta à l'Odéon de 1822 à 25. En 1828 il était directeur d'une troupe ambulante dans le Nord. Ch. Maurice en parle comme ayant dirigé une troupe d'amateurs à St-Germain-en-Laye. Sa mort fut annoncée en 1833.

Bibliographie : *Grande biogr. dram.*, 1824. — Harel, *Dict. th.*, 1825. — Ch. Maurice, *Epaves*, p. 58. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

Iconographie : Bibl. nat., catalogue Duplessis 12184. En pied, de profil à gauche, cost. de th.

DELLEROT. — Deuxième amoureux, Lorient 1837.

DELLEUR. — Th. patriotique 1794.

DELLOYE, Henry, Joseph. — Né vers 1753, à Huy, près Liège, fut apothicaire, professeur de prosodie et de chant, acteur, directeur et journaliste. Il vint en France en 1785, eut une direction à Douai en 1788, passa par Reims 1792, puis partit à Londres. A son retour d'Angleterre, il revint faire partie de la troupe de Reims, vers 1797.

Bibliographie : Louis Paris, le *Th. à Reims*, appendice, p. 288.

DELMANCY, Mlle Emilie. — Débuta à l'Odéon le 23 février 1810, par le rôle de Rose de la *Jeune Femme colère*.

DELMARY, Xavier. — Deuxième amoureux, Gand 1833-34, Rouen 1835, jeune premier, Amsterdam 1835 et 1837, Bruxelles 1839, th. du Vaudeville, Bruxelles 1846.

DELMARY, Victor Boireaux. — Artiste fixé en Moldavie 1852-55, Jassy 1856-83, Vassy 1884, Jassy 1885-86. En 1875, âgé de 64 ans, avec 32 ans de services, il obtint une pension

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort, survenue à Jassy, fut annoncée en 1888.

DELMARY, Mme Marie, Félicité Boireaux. — Elève de Samson, jeune première, Odéon 1852-53, Vaudeville 1854, Ambigu 1855-56, Paris 1857-62.

DELMARY, Mlle Marie Bordeaux dite. — Née à Bruxelles le 18 mars 1848, élève de Regnier, débuta au Th. français le 9 mai 1869, dans Aricie de *Phèdre* et réussit. Elle joua encore le 12 juin, Marianne de *Tartufe* et le 19, Marianne de l'*Avare*. Lauréate du Conservatoire, intelligente, distinguée, elle dut se retirer pour cause de maladie et mourut de la poitrine peu d'années après.

DELMAS. — Sous ce nom :

Delmas, premier comique, Sens 1829-30, Arras 1831. Voir plus loin. Peut-être le même.

Delmas, Mme Clémence, soubrette, Sens 1829-30, Arras 1831.

Delmas, issu d'une famille distinguée, se destinait au barreau ; s'engagea dans une troupe de province vers 1829 et joua avec Mlle Mars. A Bordeaux, il eut de vrais succès. Engagé pour l'outre-mer, il partit avec son jeune enfant, mais l'entreprise n'ayant pas réussi, il eut à souffrir mille tribulations avant de regagner la France. Pendant ce temps, sa famille l'avait deshérité. Il s'arma de courage, entra au th. du Luxembourg, puis à celui du Panthéon. Enfin, il débuta au Gymnase pour doubler Bouffé, et l'on écrivit de lui : « Delmas n'est pas Bouffé, il ne le sera peut-être jamais... mais il sera Delmas, et c'est déjà quelque chose ». Il se fit apprécier dans *Daniel le Tambour*, la *Tante Bazu*, *Pascal et Chambord*. Est-ce lui qu'il faut reconnaître dans le suivant : Louis-N.-Henry Leduc, dit *Delmas*, Pau 1852, Agen 1853-54, Bordeaux 1855-59, Marseille 1860-62?

Biographie : *Annuaire dramatique*, 1845. — Ch. Hervey, *The Theatres of Paris*, 1846. — Bouffé, *Mes Souvenirs*, p. 227.

Delmas, Mlle Emeline, Marseille 1860-65.

DELME, Mme. — Renaissance 1839.

DELMOTTE, François, Martin Poultier. — Né le 31 décembre 1753, à Montreuil-s/Mer, fut soldat, employé d'administration, auteur dramatique et acteur du spectacle des Elèves de l'Opéra 1779-80. Donna à ce théâtre l'*Anti-Pygmalion* (juin 1780). Ensuite Delmotte-Poultier se fit moine et fut nommé plus tard membre de la Convention nationale. Elu en 1792, il siégea parmi les plus exaltés et vota la mort de Louis XVI. Sous le Directoire, il se fit journaliste et pamphlétaire, reprit du service dans l'armée, reçut en 1802 le commandement de la place de Montreuil-s/Mer et la décoration de la Légion d'honneur. Banni comme régicide par la seconde Restauration, il mourut à Tournay le 16 février 1826. Les *Rapsodies du Jour*, 10 janvier 1797, ont donné de lui un portrait en vers assez piquant.

Biographie : E.-D. De Manne et Ménétrier, *Troupe de Nicolet*, note, p. 108. — Campardon, les *Spectacles de la Foire*, t. I, p. 240.

DELMOTTE, Mme. — Utilités, Bruges 1839.

DELNOR, Mme, ou *Nordel*. — Poseuse dans les ateliers, notamment chez Dubufe et chez la princesse Mathilde, elle voulut essayer du théâtre sous les auspices de Boudeville. Elle est née Borgewiska (Sophie).

DELOBEL, Mme Appoline, Octavie. — Calais 1873-75.

DELOCHE, Toussaint, Simon, Florentin. — Châlon-s/Saône 1862-63, Sedan 1864, Elbeuf 1865-66.

DELŒUVRE, F.-Xavier. — Né vers 1762, joua à Bordeaux pendant cinq ou six ans les comiques, puis les financiers. En 1793, il quitta cette ville où il faillit périr sur l'échafaud. Il vint à Paris, fit partie de la troupe de l'Odéon 1797, puis joua à la Cité et au th. Louvois, direction Ribié. En 1807, il était à Milan, dans la troupe de Mlle Raucourt. Partout il laissa un bon souvenir. Il écrivit quelques pièces : les *Deux Epouses*, comédie en 5 actes, jouée au th.de la Cité; le *Jeune Homme enlevé*, comédie en 1 acte, Ambigu 1805 ; *Sophronie d'Alphonse*, comédie représentée à Lyon et le *Mari incognito*, comédie qui ne paraît pas avoir été jouée. Delœuvre fut assassiné le 24 avril 1817, au moulin d'Ivré, près d'Angers; il avait environ 55 ans. Les journaux des 14 et 16 décembre de la même année parlèrent de ce crime.

Biographie : *Annuaire dramatique*, 1818.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I. — H. Lyonnet, les *Comédiens français du Prince Eugène*.

DELOMÊ. — V. Delhommé.

DELONCLE, Mme Hélène. — Marseille 1880-81, Bordeaux 1882, Lille 1883, Nantes 1884-86, Paris 1887, Genève 1888, Marseille 1889-91, Alger 1892.

DELONGUE, Prosper, Félix. — Neuchâtel 1868-69, Genève 1870, St-Germain 1871-72, Brest 1873, Verviers 1874-75, Paris 1876, Dieppe 1877, Sedan 1878-82.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DELOR, Jean-Baptiste, dit aussi *Merseille.* — Acteur chez Nicolet 1779-80, fut envoyé au For-l'Evêque, le 4 juin 1779, pour avoir manqué la veille l'heure du spectacle et le 21 juillet, une seconde fois, pour s'être présenté ivre au dit spectacle.

Bibliographie : Campardon, les *Spectacles de la Foire*, t. I.

DELORGE. — Angers 1795, jeune premier, th. des Jeunes artistes 1796, th. de la République, Rouen 1801, th. des Jeunes artistes 1806. Mourut fou.

DELORIS, Jules, Victor. — Porte-St-Antoine 1837, Th. du Panthéon 1839, Porte-St-Martin 1848, Rouen 1852, pensionnaire à la Comédie française où il débuta par le rôle de Cléante le 12 juin 1852 — créa le rôle de l'architecte dans *Lady Tartufe* (10 fév. 1853) — Gaîté 1858-61, Paris 1862-64.

DELORME. — Sous ce nom :

DELORME, acteur à Bruxelles 1795, Liège 1798 et auteur de l'*Amour de la Paix*, comédie en 3 actes (Liège 22 janv.). Il avait aussi remanié le *Roi de Cocagne* (17 mars).

DELORME, comique, Vannes 1825.

Mme DELORME, jeune première, Vannes 1825.

DELORME, H., acteur et régisseur, Cambrai 1828, directeur 1831.

Iconographie : Il existe un portrait de Delorme (?) en pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. V. Doutreleau, 1836.

Mme DELORME, Joséphine Chevalier ou Chevallier, élève de M. Morin. Variétés 1849-53, Paris 1854-55, Variétés 1856-62, Paris 1863. Ce fut pour la produire que M. Bans, millionnaire anglais, qui l'épousa plus tard, acheta le th. des Variétés à Nestor Roqueplan.

Mme DELORME, Maria, grande coquette, Foix 1851, Montpellier 1852.

DELORME, Paul, Montmartre 1854-56.

DELORME, Antoine, Philippe, Isabel. Mons 1854-56, Gand 1857-58. Mort vers 1859. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1860.

Mme DELORME, Félicie. Délass. com. 1861-63, Déjazet 1865-66, Gaîté 1872-73, Fol. dram. 1876. Morte vers 1877.

DELORME, Eugène, Léon Blisseth-Delosme dit. Gaîté 1873-74, Le Caire 1875-77, Caen 1878-79. Un *Delorme* passa par la Comédie parisienne 1881.

Mme DELORME, Château-d'Eau 1882.

Mme DELORME, J., Porte-St-Martin 1886. Le Rapport de 1887 annonce le décès d'une dame *Delorme.*

Mlle DELORME, Fol. dram. 1894-95.

DELORT. — Paysan, Anvers 1787.

DELORT, Mlle Françoise. — Bruxelles 1861, Lille 1862. V. Potel.

DELOS, Narcisse. — Deuxième amoureux, Bordeaux 1817, aux appointements de 3000 fr. Th. des Jeunes artistes 1801, Gand 1833-35.

DELOSTE. — Funambules 1822.

DELPECH. — Troubadours 1799-1801, th. des Jeunes artistes 1802-1806. Le *Coup de Fouet* (an x) l'appelle le *Petit Poucet*, à cause de sa taille exigue et lui prête beaucoup de prétention.

DELPECH, Mme. — Troubadours 1800.

DELPECH. — Toulouse 1854-56.

DELPHINE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme DELPHINE, Théodore, troisième amoureuse, Lille 1826.

Mlle DELPHINE, th. Montparnasse 1830.

Mme DELPHINE, premiers rôles, Caen 1833-34.

Mme DELPHINE, Palais-Royal 1834-36. *Voltaire en Vacances* (21 juin 1836).

Mme DELPHINE, Funambules 1850-52.

Mlle DELPHINE, th. Comte 1852.

Mlle DELPHINE, Délass. com. 1854-56.

DELPIERRE, Alexandre, Parfait. — Premier comique, Seine-Inférieure 1827, Cambrai 1830, Niort 1835, Marseille 1837, Bayonne 1840, Mons 1844, Stockholm 1849, Angers 1852-53, Béziers 1854, Angers 1855, Nancy 1856, Angers 1857-59. En 1859, âgé de 54 ans, avec 33 ans de services, Delpierre se fixa à Angers 1859-73, puis à Olivet 1874-75, avec une pension de 200 fr. de la Société des artistes.

DELPIERRE, Mme Anne, Françoise, née Richard. — Femme du précédent, ingénuité, Seine-Inférieure 1827, soubrette, Cambrai 1830, duègne, Beauvais 1831 Besançon 1835, Niort 1835, Marseille 1837, Liège 1844, Stockholm 1849, Angers 1852-55, Nancy 1856, Angers 1857-73, Olivet 1874-83. Agée de 54 ans en 1859, avec 33 ans de services, elle avait obtenu une pension de 200 fr. de la Société des artistes.

DELPIERRE. — Fol. dram. 1887.

DELPOUX. — Le Hâvre 1833-34. Un artiste du nom d'Alfred *Delpoux* mourut en 1835.

DELPOUX, Mme. — Amoureuse, Le Hâvre 1834-35.

DELPY, Mme. — Th. Cluny 1881.

DELRAT, Michel. — Marseille 1880-84, Genève 1885-87, officier d'Académie, Toulouse 1888-92, Paris 1893, Toulouse 1894-99.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DELROT, Laurent. — Le Rapport de la Société des artistes de 1886 nous apprend que cet artiste avait été admis, sur sa demande, et grâce à la protection de la Société, à l'hospice Lenoir-Jousseran, où il mourut.

DELSART. — Bruxelles 1726. Chantait aussi l'opéra.

DELSARTE, Camille, Auguste. — Besançon 1849, Batavia 1852-62.

DELTA, Mlle. — Vaudeville 1874-78.

DELTOMBE, Auguste, Philippe. — Artiste peintre, élève de Jadin, s'exerça à l'Ecole lyrique, puis commença sa carrière à Montmartre et à Batignolles 1852, Toulon 1856, Paris 1857-58, Rouen 1859-61. Engagé aux Variétés, il débuta dans *Brouillés depuis Wagram*. Artiste modeste, mais consciencieux, Deltombe resta trente ans aux Variétés. Il n'en sortit que pour diriger en province des tournées pour le compte de son directeur et faire trois saisons au th. Michel, à St-Pétersbourg, en qualité de premier régisseur et administrateur (1881-85). Il reçut l'ordre de Stanislas de Russie, médaille d'or. Revenu aux Variétés (1886), il termina sa carrière aux Folies dram. 1892 et à l'Ambigu 1893. En 1893, Deltombe avait 65 ans et 30 ans de th. Il obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes, pension qu'il ajouta à quelques petites rentes qu'il possédait déjà. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895. Deltombe avait été depuis 1875 administrateur et metteur en scène aux Variétés.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*, Variétés. — A. Laroque, *Acteurs et Actrices*, 1888.

DELTOMBE, Mme, 1re, Adèle, née Diruy. — Fol. dram. 1857, Rouen 1860-66, Variétés 1867.

DELTOMBE, Mme, 2me, Agathe, Blanche, née Lepetit. — Variétés 1887-98. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1900.

DELVAL. — Sous ce nom :

Delval, grande utilité, Rouen 1792.

Delval, deuxièmes rôles, Lille 1793.

Mme Delval, débuta au Vaudeville le 13 novembre 1835, rôle de Mme Duchâtelet.

Mlle Delval, Goret dite, surtout renommée comme belle femme, Variétés 1858, Gymnase 1861, Châtelet 1866. Avait la spécialité de représenter les princesses de féeries à ce théâtre et à la Porte-St-Martin (la princesse Aïka de la *Biche au Bois*, la Pieuvre du *Diable boiteux*). Elle était sœur de Mlle Silly. Une demoiselle *Delval* parut à la Porte-Saint-Martin en 1881, aux Variétés en 1891, aux Menus-Plaisirs en 1893.

Bibliographie : G. d'Heylli, *Dict. des pseudonymes*.

DELVALLEE, Mme Célina Chéri. — Bruxelles 1852-62, Lille 1856, emploi de soubrette, Versailles 1863-64, Metz 1865-66, Châtelet 1867-73.

DELVALLEE, Mme. — V. Rey-Delvallée.

DELVALLÉE, Mme Marie Oresty. — Fol. dram. 1888-89.

DELVARS, Mlle. — Th. Cluny 1878. V. la suivante.

DELVART, Mlle. — Th. lyrique dramatique 1875, Odéon 1881.

DELVIL, Joseph, Edouard, Piton dit. — Pensionnaire à la Comédie française 1837, épousa sa camarade, Mlle Bonnaire, puis fut engagé au Vaudeville avec sa femme (1845). Nous le retrouvons premier comique à Rouen 1852-54, directeur du th. du Parc, à Bruxelles, 1854, Lille 1856-59. Le 1er octobre de cette année, il reprit la direction du th. du Parc, engagea de bons artistes, soigna la mise en scène et conserva la vogue jusqu'en 1867. Il avait pris en même temps le th. des Galeries, depuis août 1862. Il ne garda définitivement que cette direction qu'il mena à bien jusqu'en 1879. « Honnête et rosse », le qualifiait son pensionnaire Montlouis. Ce fut un très habile directeur. Il mourut en décembre 1886.

Bibliographie : F. Faber, le *Th. français en Belgique*, t. v. p. 30. — Louise France, les *Ephémères M'as-tu vu*, p. 206.

DELVIL, Mme, 1re, Angélique, née Bonnaire, femme Piton dite. — Ingénuités, pensionnaire à la Comédie française 1839, débuta au Gymnase dans la *Pensionnaire mariée* le 11 nov. suivant, puis passa quelques années à Berlin. Revenue à Paris, elle débuta de nouveau à la Comédie française dans *Mlle de Belle-Isle* (1843) et au Vaudeville dans *Pierre le Millionnaire* (1844). Un contemporain la qualifie de « Télégraphe dramatique ». On la vit dans le *Client*, les *Deux Perles;* en octobre 1846, elle apparaît à l'Odéon dans *Echec et Mat*, rôle de la duchesse.

1846 24 oct., *George d'Alton.*
1847 21 janv., *Une Année à Paris.*
— 23 mars, le *Manchon.*
— 4 avril, le *Paquebot.*
— 7 avril, la *Loge d'Opéra.*
— 10 juin, *Une Provinciale.*

En 1851, elle tenait encore les jeunes premiers rôles à La Haye, puis, en 1852, au th. du Gymnase, à Marseille. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1859.

Biographie : Ch. Hervey, *The Theatres of Paris*, 1846.

DELVIL, Mme, 2me, Flore, Louise Caufriez.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

femme Piton dite. — Bruxelles 1863-72. Avait chanté avec talent l'opérette. Un jour, elle voulut reparaître dans un rôle travesti de la *Timbale d'Argent*. Elle avait engraissé. Le public le lui fit voir. La pauvre Flore pleura : « Qu'est-ce que ça te fait, lui dit Delvil, son directeur ; on t'a sifflée, je t'épouse ». — Louise France.

DELVILLE. — Maëstricht 1775.

DELVILLE, Mme. — Débuta le 7 sept. 1825 aux Variétés, rôle de Mme St-Léon dans le *Duel et le Déjeuner*. Elle avait déjà paru au Gymnase. — Assez bon accueil. — Nouveau début aux Variétés le 22 janv. 1828, rôle de Justine dans les *Compagnons du Devoir*. Une actrice de ce nom tenait l'emploi de jeune première à Limoges en 1831.

DELVILLE. — Rôles de convenance, Vannes 1829.

DELVOIS. — Utilités, Gand 1845.

D'ELY, Mme Lucie, Mary Ducos dite. — Amiens 1892-94, Belleville 1895-98.

DELYRE, Désiré, Jean, Pierre Chéri. — Agen 1851-52, Lille 1853-75.

DELYRE, Mme Angelina, née Aupy, femme puis veuve. — Agen 1852, Lille 1853-56, Marseille 1857, Lille 1858-93. En 1878, Mme veuve Delyre, âgée de 64 ans, avec 20 ans de th., obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes; sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

DELYS. — Lille 1793. Il est question de cet acteur dans *Un Chapitre de l'Hist. du Th. de Lille* (Lefebvre). p. 42 et 44.

DELYS, Mlle Angèle. — Th. des Variétés 1889-1895-1901. En décembre 1901, cette actrice fut une des victimes de l'accident qui survint pendant une répétition à ce théâtre, par suite de la rupture d'un praticable (4 déc.); elle eut la jambe gauche brisée (*Figaro*, 8 déc. 1901),

DEMAESMAECKER. — Utilités, th. du Vaudeville, à Bruxelles, 1851. V. Mæsmæcker.

DEMAILLOT, Antoine, François Eve dit. — Né le 21 mai 1747 à Dôle, où son père était avocat. Volontaire, puis déserteur, il passa en Hollande où il se fit comédien, sous le nom de *Démaillot*. Revenu en France au bout de sept années, il composa de petites pièces pour les scènes de bas étage, tel *Figaro directeur de Marionnettes*. En 1785, il fit représenter l'opéra de *Tancrède* qui lui valut une gratification du roi. La révolution l'envoie comme commissaire dans le Loiret. Il s'y montra fort modéré et plus tard, il se vanta d'avoir sauvé la ville d'Orléans des pires excès. Ses biographes ont cité la plupart de ses ouvrages. Ce fut lui l'auteur de *Madame Angot* ou la *Poissarde parvenue* (ou la *Nouvelle parvenue*, Gaîté 1795), le point de départ de toutes les pièces dont Mme Angot fut le type. Souvent aussi il se faisait appeler *Maillot*. Arrêté sous l'Empire comme suspect, il fut détenu dix ans et finit sa misérable carrière à l'hospice Dubois, vers 1814.

Biographie : De Manne et Ménétrier, *Galerie historique, Complément de la Troupe de Nicolet*.

DEMANGISE, Mme. — Th. Montparnasse 1845.

DEMANNE, Félix, Marie, Ernest. — Artiste du Gymnase 1880-81, St-Pétersbourg 1884-1902; décoré de l'ordre de Stanislas de Russie et de Ste-Anne, Demanne était aussi officier d'Académie. Très estimé, il ne laissa que des regrets. Il mourut d'une maladie de foie, à l'âge de 53 ans, et le *Figaro* du 7 avril 1902 annonça que ses cendres seraient rapportées de St-Pétersbourg au Père-Lachaise.

DEMARCHI, Mlle Clémentine Jammes. — Jeune première, Marseille 1850-58, Reims 1859, St-Etienne 1860, Besançon 1861-62, Troyes 1862-64, Montpellier 1865, Roubaix 1867-68, Boulogne 1869, Marseille 1870-72, Verviers 1873-74, Mons 1875, Paris 1876.

DEMARDY, Mlle. — Nîmes 1835.

DEMARQUE, Mme Jeanne Digney ou de Marck. — Saïgon 1886-87, Paris 1888-90.

DEMARSAY. — Premiers rôles jeunes, Rouen 1852.

DEMARSY. — Délass. com. 1854-55. Odéon 1856. Porte-St-Martin 1868.

DEMARSY, Mlle Jane. — Sœur, dit-on, de Mlle Darlaud. Gaîté 1887, Porte-St-Martin et Châtelet 1888, Eden-Théâtre 1889, Gymnase 1890-96, Nouveautés 1897 et années suivantes.

DEMARTELAERE, Mlle. — Délass. com. 1874.

DEMARTHE. — Bruxelles 1796, Rouen 1798.

DEMARTHE, Mlle Louise, née Huard-Chrysianne. — Rouen 1899-1900.

DEMARTINI, Mme Clémentine. — Porte-Saint-Martin 1863.

DEMASURE, Mlle. — Fille de la souffleuse du th. de Gand et utilité à ce théâtre, 1815.

DEMATTY, Mlle Adeline Ladroy, femme de l'auteur dramatique Victor Joly, née en 1813. — Jeune première, Rouen 1833-34, aux ap-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pointements de 4200 fr. Bruxelles 1835, morte en cette ville, le 14 avril 1838.

DEMAY, Mlle Alphonsine. — Ingénuité, Lille 1869. Actrice blonde, très élégante. Variétés 1872-78, rôle de la Coquetterie dans les *Bêtises d'Hier* (déc. 1875). Avait la spécialité de se faire voir à toutes les premières.

DEMAY. — Déjazet 1869, Château-d'Eau 1878-81. Un Demay est au Gymnase 1883 et 1886.

DEMAY, Mme Marthe, Léontine. — St-Pétersbourg 1893-97.

DEMAZURE, Mme. — Deuxièmes rôles, Gand 1790.

DEMAZURES. — Th. Louvois 1792.

DEMELLE, Mme. — Angers 1806.

DEMENGEOT, Mme. — Amiens 1833-34.

DEMENGIE, Henri, André. — Bordeaux 1853-1856.

DEMERSON, Mlle Anne, femme Bonnard. — Fille d'un laboureur, elle naquit à Marbéville (Haute-Marne) le 17 avril 1786. Orpheline à trois ans de père et de mère, elle fut recueillie par une sœur de son père qui habitait Chaumont. Douée d'une voix agréable, elle vint à Paris et fut recommandée à Picard. Celui-ci, lui reconnaissant des dispositions, lui facilita l'occasion de jouer sur le th. des Victoires Nationales, puis à la Cité. Le directeur du Th. d'élèves, rue Thionville, voulut l'attirer, mais elle accepta un engagement pour Hambourg. Elle jouait à cette époque le répertoire du th. du Vaudeville. Deux ans plus tard, elle revint à Paris, mais ne trouva pas à se caser. C'est alors qu'on lui conseilla de se présenter au Conservatoire. Elle y fut admise le 29 octobre 1809, dans la classe de Baptiste aîné, et remporta le premier prix de comédie en 1810. Le 9 juillet suivant, elle débuta au Th. français dans Nérine du *Joueur* et Toinon du *Malade imaginaire*. Elle abordait donc l'emploi des soubrettes, où elle réussit. L'*Opinion du Parterre*, t. VIII (1811) lui consacre un long article. On reconnut de suite que l'on avait à faire à une actrice déjà consommée dans son art. On vanta son intelligence, sa vivacité, sa gaîté, son enjouement. On s'étonna même de son aplomb : « Il faut avoir pratiqué dans la province cet art si difficile pour l'exercer à Paris avec un succès aussi marquant ». Sans être jolie, on lui trouvait la figure agréable. Du 9 juillet au 8 août, elle parut 19 fois et, en attendant son admission promise pour Pâques, elle partit pour Lyon avec un bel engagement. Elle y débuta le 12 novembre avec succès.

Admise d'abord à la Comédie française à 2400 fr. d'appointements, son traitement fut porté en 1812 à 3000 fr. Nommée le 8 avril 1813 sociétaire, elle joua les soubrettes et les travestis et, indépendamment des rôles du répertoire, elle créa Rosette des *Pères Créanciers* (1811), Juliette de la *Méprise* (1815), Rose du *Médisant* (1816), la baronne du *Manteau* (1818), Justine du *Folliculaire* et Lisette du *Paresseux* (1820). Le 15 janvier 1821, on célèbre pour la première fois l'anniversaire de Molière et Mlle Demerson est chargée de réciter la poésie de circonstance. Cette même année, elle épousa M. Bonnard, officier en retraite, dont elle ne porta jamais le nom au théâtre, mais l'union ne fut pas heureuse. Son état de santé la forçait à prendre des ménagements. Souvent même elle allait aux eaux, et chaque année elle demandait au Comité l'autorisation de jouer dans les villes qu'elle traversait. La demande était invariablement refusée. Un jour, elle enfreignit la prohibition et dut payer une amende assez forte. La Comédie d'alors n'avait pas les complaisances d'aujourd'hui.



Mlle Demerson

Le 11 octobre 1819, elle était tombée d'un char des montagnes russes, divertissement fort en vogue. Un poète improvisa ce quatrain :

Demerson n'étant point de verre,
En tombant ne peut se casser:
Aussi la trouva-t-on par terre,
Encor très bonne à ramasser.

Les biographes de 1821 à 1824 signalent un ralentissement dans sa verve. Mais Harel écrit l'année suivante : « De la jeunesse, une jolie figure, de la grâce sans manière, de la gaîté sans audace, la taille fine et l'air sémillant ». En 1826, on écrit : « La meilleure des soubrettes ; elle a épousé un commissaire des guerres, avec qui elle n'a pas fait ses premières campagnes ». Ricord la déclare supérieure dans le rôle de Cléanthis de *Démocrite*. Mlle Demerson créa des rôles dans le *Mari et l'Amant*, la *Mère rivale*, le *Retour* (1821), les *Quatre Ages* (1822), l'*Homme aux Scrupules*, l'*Education*, le *Tardif* (1823), le *Méchant malgré lui*, *Marié* (1824), le *Fantasque*, la *Princesse des Ursins* (1825), *Une Aventure de Charles V* (1826), l'*Ami de tout le Monde* (1827), *Une Journée d'Elections* (1828), les *Inconsolables* (1829), *Un An* (1830). Au bout de 20 ans de services, elle quitta la scène, jour pour jour, le 9 juillet 1830. Sa représen-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tation de retraite eut lieu le 10 décembre 1833, par des temps troublés et dans de mauvaises conditions. Malgré le concours de Mlle Mars et de Baptiste aîné, malgré la réapparition de la bénéficiaire dans Toinette, la recette fut des plus faibles. Elle partait avec une pension de 5000 fr. et le droit à une représentation extraordinaire.

Mlle Demerson s'établit à Villiers, près Vendôme, dans une petite ferme où, entourée d'animaux domestiques, elle devait passer 42 ans. Elle ne revint qu'une seule fois à Paris : ce fut pour jouer, le 8 août 1855, le rôle de Dorine dans *Tartufe*. Elle avait donc volontairement attendu 25 ans la représentation à laquelle elle avait droit. Mme Ristori joua *Maria Stuarda* avec Rossi ; Offenbach exécuta un solo de violoncelle et Mlle Demerson reprit le chemin de Villiers où elle mourut le 20 novembre 1872, à 86 ans et sept mois.

Mlle Demerson habita : rue de Richelieu, 15, 1812-1820 ; rue des Bons-Enfants, 25, 1821 et années suivantes.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie française*, t. II, p. 250. — E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Galerie historique*, longue notice, p. 15.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*. — *Petite Biogr. dram.*, 1821. — *Grande Biogr. dram.*, 1824. — Harel, *Dict. th.*, 1825. — *Biographie*, 1826 et 1829. — G. d'Heylli, *Journal intime de la Comédie fr.*, p. 104.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 12,241.

1. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. par A. Colin, deux états.

2. En buste, de ¾ à gauche, gravé par Paul-L. Legrand, d'après Colin.

V. aussi Bibl. nat. Talma.

Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 103, peinture toile, h. 1m10, l. 0m80, par Célina Lefébure.

DEMION, Adolphe. — Né en 1814, fut élève peintre de Ingres. En 1835, il aborda le théâtre, second comique au th. Molière, th. Doyen, th. du Luxembourg, Porte-St-Antoine, Vaudeville (1840-45). C'était un travailleur qui créa avec bonheur le rôle de Valentin dans les *Mémoires du Diable*, à ce dernier théâtre. Il mourut à Paris le 24 mai 1845. Le comité de la Société des artistes paya les frais de ses obsèques et Mme Doche assura 25 fr. par mois à sa mère, jusqu'à l'entrée de celle-ci dans une maison de retraite.

DEMIRECOURT, Charles, Edouard. — Troupe Pirault, Bernay et Laigle, an VII ; avait été dénoncé le 5 fructidor comme faisant partie des conscrits d'Yvetot.

DEMOILE, Georges. — Acteur des Délass. com. en 1785, arrêté puis relâché un soir pour ivresse (28 juin).

DEMOLIÈRE. — Ambigu 1793.

DEMONCHY. — Sous ce nom :

Mme Demonchy, Orléans 1828, Agen 1829, deuxième duègne, Nancy 1829, Le Mans 1833, Boulogne 1834.

Mlle Demonchy, Victorine, jeune amoureuse, Orléans 1825-27, Strasbourg 1831, Le Mans 1833, Boulogne 1834. Une duègne de ce nom est à Boulogne 1852.

Mlle Demonchy, Virginie, th. Jeunes élèves 1837.

Mlle Demonchy, Marie, Odéon 1849, Cirque imp. 1850-53.

DEMONGEOTTE, Mlle. — Débuta à l'Odéon le 3 oct. 1850 dans l'*Ecole des Femmes*.

DEMONPIERRE. — Ecole lyrique 1862, passa en Amérique.

DEMONTFORT. — Deuxième comique, Ostende et Cambrai 1786.

DEMORAN. — Grandes utilités, Chartres 1833-1834.

DEMORANGE, Mlle. — Variétés 1810, Palais-Royal 1811, peut-être la même, mère noble, Bruges 1835-37, Douai 1837. En 1850, une Mme Demorange (Beck, née Rodrigues) est à Jassy, puis à Paris 1852-63. En 1850, elle reçoit une pension de 186 fr. de la Société des artistes. En 1856, elle a 70 ans. Sa pension est portée à 300 fr.

DEMORCY, Mlle. — Odéon 1881.

DEMORTAIN, Camille, Louis. — Deuxième amoureux, Douai 1840, Paris 1858, Gymnase 1859, Turin 1860-61, premier rôle à Genève 1863, jeu vrai, diction correcte.

DEMORTAIN, Mme Camille, Alph., Stéphanie. — Anvers 1845, Nancy 1850, Clermont 1852, Nancy 1853-54, Paris 1855-59, Belleyme 1860-69, Paris 1870, Belleyme 1872-80, Paris 1881. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1882. Elle avait alors 60 ans, 32 ans de th. et venait d'obtenir une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

DEMORY, Mme Julienne. — Châlon-s/Saône 1850, Clamecy 1852, Châlon-s/Saône 1853-56, Dijon 1857-58, Le Hâvre 1859-63, Rouen 1864, Strasbourg 1865-67, Grenoble 1868, Neuchâtel 1869, Genève 1870-72, Lausanne 1873.

DEMOUCHY, M. et Mme. — Angers 1810.

DEMOUGEOT, Mme Pauline, née Bernhard. — Montparnasse 1861-67.

DEMOUY ou De Moüy, Auguste. — Elève de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Fusil, débuta le 7 janv. 1822 au Th. français, par le rôle de *Cinna*. Il avait un organe plein et sonore, la taille élevée, une figure noble. On ne lui reprochait que sa précipitation, défaut excusable chez un débutant. Le 15 oct. 1826, il débuta à l'Odéon dans le rôle de Vendôme d'*Adélaïde Duguesclin*. On le revit au Cirque olympique 1828-34 (rôle de Lafayette dans la *Prise de la Bastille*, 31 août 1830).

DEMPIERRE. — Premier rôle, Gand 1791.

DENABELL ou Denabelle Mme Marie, Aug., Ant., — Paris 1884-86.

DENAIN, Mlle Pauline, Léontine, *Elisabeth*, Désirée Mesnage dite. — Née à Paris le 6 décembre 1823. Le journal l'*Artiste*, appréciant les exercices du Conservatoire en sept. 1839, ne lui reconnaissait guère que la jeunesse. Premier prix en 1840 (classe de Samson), elle débuta fort brillamment à la Comédie française, le 8 juin, par le rôle d'Agnès de l'*Ecole des Femmes*. Elle avait une grâce pleine de naïveté et de naturel. Quelques jours auparavant, elle avait joué à l'hôtel Castellane. Jolie, timide, sans expérience, elle plaisait. La jeune artiste travailla et l'on put reconnaître, dans les *Burgraves*, qu'elle avait fait de réels progrès. Mlle Plessy partie, elle devint indispensable. On la nomma sociétaire le 1er avril 1846. « L'actrice de tous les théâtres de Paris qui s'habille le mieux », disait-on alors. — Darthenay écrivait en 1853 : « Avec un peu plus de feu dans le jeu, plus d'animation dans le regard, plus de spontanéité dans le débit, avec un je ne sais quoi qui lui manque encore, Mlle Denain serait une comédienne de premier ordre. Elle possède les qualités extérieures de son emploi ; elle est élégante, distinguée, elle dit bien ». Dans Elmire et Célimène, elle fut parfaite ; dans Silvia des *Jeux de l'Amour et du Hasard*, elle fut supérieure. Outre les ingénues et les coquettes de l'ancien répertoire, Mlle Denain parut dans le *Second Mari*, les *Burgraves* (Régine), *Arbogaste*, *Oscar*, *Un Veuvage*, le *Dernier Marquis*, le *Château de Cartes*, les *Trois Quartiers*, la *Rue Quincampoix*, le *Fils de Cromwell*, l'*Art et le Métier*, les *Grands et les Petits*, *Un Ménage parisien*, le *Mari à la Campagne*, Fanny de la *Mère et la Fille*, Agathe, puis Césarine de la *Camaraderie*, Guillemette de *Josselin et Guillemette*, Mme Bourdeuil des *Deux Ménages*, Abigaïl, et plus tard la reine du *Verre d'Eau*, Cécile de *Louise de Lignerolles*, Caroline de *Valérie*, Mme *de Lucenne*, *Une Soirée à la Bastille*, Hortense de l'*Ecole des Vieillards*, la *Tour de Babel*, la *Diplomatie du Ménage*, *Une Discrétion*, le *Pour et le Contre*, *Une Confidence*, l'*Enseignement mutuel*, le *Tisserand de Ségovie*, etc. En 1849 (14 avril) elle créa le rôle d'Athénaïs dans *Adrienne Lecouvreur*. On la vit encore dans l'*Agiotage*, la *Suite d'un Bal masqué*, *Corneille et Rotrou*, *Une Chaîne*, le *Mari à bonnes Fortunes*, le *Spéculateur*, Mme *de Tencin*, *Don Gusman*, *Un Coup de Lansquenet*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, le *Mari à la Campagne*, les *Trois Epoques*, Délie des *Trois Amours de Tibulle*. Ses dernières créations furent Lady Arabelle du *Lys dans la Vallée* (14 juin 1853) et Lavinia de l'*Essai du Mariage* (6 mars 1855).



Mlle DENAIN
(*Décaméron dramatique*)

Mlle Denain se retira le 1er avril 1856 et mourut à Clichy-la-Garenne (Seine), le 5 octobre 1892. Sa fille épousa le compositeur Léo Delibes. Elle avait passé ses loisirs à faire le bien, encourageant les arts, secourant les malheureux, et elle légua sa belle propriété de Clichy à l'Assistance publique pour y élever les enfants pauvres.

Bibliographie : Fargue, *Acteurs et Actrices*, 1842. — *Annuaire dramatique*, 1845. — Darthenay, *Acteurs et Actrices*, 1853. — Gallois, *Comédie française*, 1854. — G. d'Heylli, *Journal intime de la Comédie française*, 1852-71. — V. Hugo, note des *Burgraves*. — Rapport de la Société des artistes, 1893.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 12,277.

A mi-corps, assise, de ¾ à gauche, phot. Vallon de Villeneuve, 1853.

Gallois, *Comédie française*, à mi-corps, grav. sur bois.

Le *Décaméron dramatique*, en médaillon, lith.

Musée de la Comédie franç., catalog. Monval. 239. Peinture toile par Ed. Geffroy, h. 0,50, l. 0,32, exposée au Salon de 1848 sous le n° 1911, léguée par Mme Denain.

DENAIN, Mlle. — Palais-Royal 1874, Salle Taitbout 1877, Menus-Plaisirs 1884-85.

DENANGIS. — Th. Cluny 1874, jeune premier, Lille 1879.

DENANT. Mlle Elisa. — Jeune amoureuse, Namur 1841.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DENANT, Joseph. — Bruxelles 1864-65.

DENANTEUIL. — Troupe des ducs de Brunswick et Lunebourg 1675.

DENARELLE, Mme. — Premiers rôles, Gand 1787-88 et co-directrice; mais ayant cru desservir le th. de Gand avec des artistes qui ne plaisaient pas à Lille, elle s'attira de graves ennuis et dut démissionner. Elle paya tout le monde et opta pour Lille. Une demoiselle *Denarelle* qui pourrait bien être la fille de celle-ci était au th. Louvois en 1792.

DENÈFLE, ou *Deneste*, M. et Mme. — Metz 1793.

DENESLE, Mlle. — V. Nesle.

DENESTE. — V. Denèfle.

DENEUX, Victor. — Amiens 1831.

DENGHIEN, Mlle. — Débuta à l'Ambigu dans *Lisbeth*, le 10 juillet 1829.

DENGIS, Mme Jeanne, Nicole, née Moirard ou Moizard, femme puis veuve, dite aussi *Marchepin*. — Première duègne, Nancy 1827, Toulouse 1833-37, Toulouse 1849-60. Âgée de 75 ans en 1855, obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862.

DENGIS, Mme Cécile, Julie, née Durand, femme puis veuve. — Toulouse 1849-80. Agée de 64 ans, avec 25 ans de services en 1880, elle obtint une pension de 400 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1881.

DENGLEM. — V. Anatole.

DENGREMONT. — A rapprocher de Dangremont (v. ce nom). Amoureux, Gymnase 1821, th. des Célestins, Lyon 1824, Marseille 1831. Un *Dengremont* passa par Gand 1824.

DENGREMONT. — Premier comique, Palais-Royal 1831, Lille 1838, directeur 1839, comique marqué Gand 1841. Un *Charles* Dengremont vécut à Paris de 1850 à 55.

DENGREMONT, Mlle Charlotte, Constance. — Travestis et soubrettes. Amiens 1848, Lille et Nantes 1849, Brest 1850-53, Marseille 1854, Pau 1855, Toulon 1856, Grasse 1857.

DENGUI, Antoine. — Bordeaux 1867-70.

DENIS. — Acteur forain, troupe Delamain, foire St-Laurent 1738 et Grande troupe étrangère 1741-42.

DENISE, Mme. — Deuxième duègne, Tours 1827.

DENIZOT. — Premier comique, Dijon 1852.

DENNEBAULT, Mlle, fille de Montfleury (Jacob dit). — Naquit à Paris et fut baptisée à Saint-Sauveur le 3 nov. 1642. Elle eut pour parrain André Baron (Boyron dit), comédien du roi, et pour marraine Françoise Chauveau *(sic)* veuve de Michel La Chappe, en son vivant comédien du roi. Elle épousa le 28 fév. 1661 Mathieu Dennebault, commis de la ferme générale en Guyenne.

Les frères Parfait racontent, à propos de ce mariage, que Montfleury y consentit avec beaucoup de peine, parce que Dennebault n'était pas riche; les jeunes époux partirent en province pour s'y établir, mais n'y restèrent pas. C'est alors qu'elle entra à l'Hôtel de Bourgogne. Quant à Dennebault, c'était un honnête homme, bien que joueur enragé. Hauteroche lui dédia sa pièce : le *Cocher supposé*. Dennebault ne fut jamais comédien. Les époux Dennebault eurent au moins deux enfants : Alix (3 juin 1669) et Charlotte qui, le 1er mars 1688, épousa le fils de Duparc. Mlle Dennebault était sœur de Mlle Dupin et fut grand-mère maternelle de Mlle Desmares. A l'Hôtel de Bourgogne, elle créa :

1664 13 fév., les *Amours déguisés*, ballet, Vénus.
1665 22 oct., la *Mère coquette*, l'amoureuse.
1669 2 mars, la *Femme juge et partie*.
— 13 déc., *Britannicus*, Julie.

On sait par quatre vers satiriques de Mme Des Houlières qu'elle joua le rôle d'Aricie dans *Phèdre*. Elle avait aussi la spécialité des travestissements, comme dans la *Fille Capitaine*, la *Femme juge et partie*, deux comédies de son frère. Dans les *Lettres au Mercure sur Molière*, on lit : « C'étoit une grande personne, fort puissante et de bonne mine. Elle chantoit dans les intermèdes du *Malade imaginaire* ».

Le 17 mars 1669, Robinet avait écrit :

J'ajouterai donc seulement,
Qu'enfin je vis dernièrement
La fort plaisante comédie
De la *Femme juge et partie*.
L'on s'y divertit comme il faut,
Et la charmante d'Ennebault
Y fait des mieux son personnage.

Mlle Dennebault se retira le 14 avril 1685, avec une pension de 1000 livres qu'elle conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mars 1708. Son mari était mort le 12 nov. 1697, vieille rue du Temple, et avait été inhumé le lendemain à St-Gervais.

Biographie : Les frères Parfait, *Hist. du th. français*, t. XII, p. 474 et suiv.

Bibliographie : *Lettres au Mercure sur Molière* (août 1735). — Jal, *Dict. critique*, art. Montfleury.

DENNETERRE. — V. D'Hannetaire.

DENONVILLE, Mlle, — Lille 1718.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DENOYERS. — Th. Beaumarchais 1877, Fant. parisiennes 1880.

DENTREMONT, Mme. — Premiers rôles, Gand 1787-88.

DENTREMONT, Mlle. — Amoureuse, Vannes 1825, Lille 1830-31.

DENZLINGER, Paul, Oscar. — Bayonne 1849-52, Mons 1854-56.

DEPAS, Mme Amélie. — Ambigu 1808-15.

DEPAS, Mme Ernest. — Premiers rôles, Chartres 1833-34.

DEPAUVO, Mlle Jeanne. — Deuxième amoureuse, Lille 1870.

DEPERPIGNAN. — Venait de Vitry-le-François quand il parut à Douai vers 1773. Appointements 3000 livres. Chantait aussi l'opéra.

DEPESSEVILLE, Pierre, Clément. — Paris 1849-57. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1859.

DÉPINAY, Mlle, ou Dépinai, ou Dépiné. — Débuta à la Comédie fr. le 21 janv. 1751 par le rôle de *Cénie*. Reçue à l'essai. Demeurait rue du Sépulcre.

DEPIRE, Mlle Angèle. — Nouveautés 1882-86.

DEPIREUX. — Deuxième financier, Lille 1855-57.

DEPIT, Mme Anne. — Artiste dont la mort est annoncée au Rapport de 1891.

DEPLANCK. — Deuxième comique, Lille 1842-48.

DE PLANTE. — Troupe Dulin, Maëstricht juin-juillet 1713.

DEPOITIER, Pierre. — Bruxelles 1854-61, Liège 1862-63, La Haye 1864, Anvers 1865, Bruxelles 1867, Gand 1868, Rouen 1869, Gand 1870-72, Rennes 1873, Brest 1874, Verviers 1875-76, Lyon 1877-78, Toulon 1879, Marseille 1880-99. En 1892, Depoitier, âgé de 60 ans, avec 34 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il mourut à Marseille en octobre 1899, professeur au Conservatoire de cette ville.

DEPOITIER, Mme Marie, Marguerite, née Arquier. — Gand 1865-68, Rouen 1869, Gand 1870-72, Rennes 1873, Brest 1874, Verviers 1875-76, Lyon 1877-78, Toulon 1879, Marseille 1880-93, Narbonne 1894-96, Bruxelles 1897-98. Marseille 1899-1901, Moyenmoutier 1902. Habitait cette ville en 1903. En 1902, âgée de 57 ans, avec 30 ans de services, Mme Depoitier reçut de la Société des artistes une pension d'attente de 300 fr.

DEPOIX père. — Marquis ridicules, Maëstricht 1775-79, directeur 1780-81.

DEPOIX, Mme. — Soubrette, Lille 1772.

DEPOIX fils. — Utilités, Maëstricht 1779-80, niais, Anvers 1782. Peut-être le même, Lille 1807.

DEPOIX, Mme. — Première amoureuse, Bruxelles 1811, appointements 4200 fr.

DEPOIX, Mlle Désirée. — Amoureuse, Toulouse 1825, 1833-34, 1837.

DEPOIX, Mlle Julia. — Naquit à Genève le 11 nov. 1861. Sortie en 1878 du Conservatoire avec un premier accessit de comédie, elle débuta au Gymnase en 1880 dans les *Enfants*, passa au Vaudeville où elle créa *Tête de Linotte*, *Fédora* (1882), les *Rois en exil* (1883). Elle entra ensuite au th. des Nations (1885), revint au Gymnase (1887) et y créa la *Comtesse Sarah;* puis, au Palais-Royal, les *Ricochets de l'Amour* (déc. 1894). Elle va ensuite à Bruxelles et y joue le drame, au th. de l'Alhambra. De retour à Paris, elle entra à l'Odéon (1896) où elle créa le *Capitaine Fracasse* et joua le répertoire.

D'un caractère enjoué, d'une nature aimable et charmante, elle plaisait. On la voyait souvent aux courses, aux premières. Un jour, se trouvant souffrante, elle envoya chercher le docteur Ducros qui diagnostiqua un abcès interne. Une consultation eut lieu et l'opération déclarée indispensable. On la transporta à la maison des Augustines, rue de la Santé. La malade se trouva soulagée. Mais un engourdissement général se déclara et elle mourut chrétiennement (7 mai 1898). Le corps fut ramené au domicile, rue Alphonse de Neuville, 8, et les obsèques eurent lieu le mardi 10 mai, à l'église St-François de Sales.

Paul Mahalin la définit ainsi : « l'air d'un enfant, une tête mignonne et expressive, avec de grands yeux longs comme les litanies de la vierge... » — « Son incomparable beauté, dit un autre, l'avait fait appeler la *Joie des Lorgnettes* ».

Bibliographie : Paul Mahalin, les *Jolies Actrices de Paris*, t. IV. — Le *Figaro*, 9 mai 1898.

DEPRÉ. — Rôles de convenances, Amiens 1828.

DEPRÉ, Mlle, cadette. — Troisième amoureuse, Nantes 1830.

DEPRELLE, Victor, ou De Prelle, ou De Presle. — Naquit à Paris vers 1815, ou le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

17 déc. 1818, selon Lavergne; il était le fils d'un mécanicien. Après avoir servi dans l'intendance, en Afrique, il revint à Paris, étudia au Conservatoire, débuta à la banlieue chez les frères Seveste, puis fut engagé comme jeune premier rôle à Brest, Morlaix, Bordeaux, Marseille, Bayonne, Châlons et Calais. Revenu à Paris en 1848, il accepta momentanément une place infime à l'Ambigu, repartit un an en province et rentra à l'Ambigu. Acteur utile, il était doué d'une mémoire extraordinaire et remplaçait n'importe qui au pied levé. Il créa le rôle du juif dans la *Peau de Chagrin* (1851), Ambigu 1851-57, Bruges 185-859, Constantine 1860-64, Philippeville 1865, Lorient 1867, Ile Bourbon 1868-69, Paris 1870-81, Athis 1882, Paris 1883-88. En 1884, âgé de 69 ans, avec 39 ans de services, il obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1889.

Biographie : J. Lavergne, *Acteurs et Actrices de l'Ambigu*, 1856.

DEPRES, M. et Mme. — St-Quentin 1788.

DEPRES, Mme Eléonore, Marie, Alexandrine. — Paris 1856, Funambules 1857-59.

DEPRESSOIR. — Bruxelles 1706.

DEPREZ, Mlle. — Strasbourg 1837.

DEPY, Gabriel. — Premier comique et directeur, Bourges 1848-49, Châlon-s/Saône 1850, Châteauroux 1852, Châlon-s/Saône 1853-56, Angoulême 1857-58, Poitiers 1859-62, Châtelet 1863-64, Folies 1865, Châtelet 1867-70.

DEPY, Mme Joséphine, née Gislain. — Premiers rôles, mêmes étapes que ci-dessus, jusqu'à Poitiers 1862.

DEPY, Louis. — Angoulême 1860-62, Châtelet 1863-65, th. du prince Eugène 1867, Angoulême 1867-79, St-Etienne 1880-81. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1882.

DEPY, Mme Anna. — V. Daubigny.

DEPY. — V. Fanolliet. V. Gaillard.

DEQUERCI. — Maëstricht 1673.

DEQUERCY. — Bouffes parisiens 1880, 1883, 1886-88.

DEQUERS. — Lille 1788.

DERAME. — Artiste de café-concert et pendant plusieurs années compère des revues du Nouveau Cirque. S'était spécialisé dans les imitations. Sa mort, à l'âge de 61 ans, fut annoncée dans le *Figaro* du 21 août 1902, lequel ajoute : « Il n'était pas sans talent ».

DERANCOURT, Mlle Marie, née Camoin. — Marseille 1854-84. En 1884, âgée de 76 ans, avec 51 ans de th., elle obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes, mais mourut la même année.

DERAU. — Troisièmes rôles, Toulouse 1851.

DERBELL, Mlle. — Th. Déjazet 1896.

DERBILLY, Alexandre, Joseph Castiau dit. — Th. Montmartre 1875-78, Porte-St-Martin 1879-81, Paris 1882-90, Rouen 1891-92, Paris 1893-96. Officier d'Académie. Habitait Paris en 1902.

DERBY, Mlle. — Débuta à l'Odéon dans *Horace*, 2 nov. 1851.

DERBLAY. — Jeune premier, Liège 1852.

DERBLAY. — Porte-St-Martin 1893.

DERCOURT, Mlle Henriette. — Ingénuités, Nantes 1826.

DERCOURT, Adolphe. — Jeune premier, Tournai 1839.

DERCY, Jean, Pierre, Adrien Dérissart dit. — Spectacle des Associés 1787-88. Arrêté puis relaxé un jour pour avoir dit des injures à son directeur Sallé (16 oct. 1788).

DERDIER. — Marseille 1793.

DEREMIVAL, Mme. — Première duègne, Bruxelles 1811-12, 4500 fr. d'appointements.

DERFEUILLE, Mlle. — Débuta à l'Odéon le 19 avril 1826, par le rôle de *Jeanne d'Arc*, puis joua Emilie de *Cinna* le 29. Le 23 août 1827, elle créa un rôle dans la *Prison de Pompéia*. Elle figura encore comme « premier rôle » en 1828-29. Elle habitait alors 8, rue d'Enfer.

DERIAZ, François, Louis. — Th. des jeunes Elèves 1837, Calais 1850, deuxième comique, Liège et th. Comte 1852, Calais 1853, Paris 1854-62.

DERIBEAUCOURT, Mme. — Ambigu, 1874.

DERICOURT ou d'Héricourt. — Débuta le 9 octobre 1820, à l'Odéon, dans Hippolyte de *Phèdre*. Ayant remplacé un jour Victor dans *Coriolan*, il fut sifflé et eut toutes les peines à se faire accepter. Odéon 1821-22, premier rôle, Toulouse 1825, nouveaux débuts à l'Odéon, le 16 sept. 1826 et le 20 avril 1827. Toulouse 1827, Odéon 1828.

DÉRICOURT, Mlle. — Palais royal 1877-78.

DERIEUX, Maurice-Edouard, Chazy dit. — Nouveautés 1878-82.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DERIEUX, Mlle Elise. — Palais royal 1886, même année, même théâtre, Mlle *Francine* Derieux.

DERIGNIER. — Deuxièmes rôles en chef, Bruxelles 1753.

DERIGNY, Mlle Valentine Schumacher dite. — Vaudeville 1883, Lyon 1884, Marseille 1885-86, Odéon 1886-93, Ambigu 1894-96, Bruxelles 1897-98, Paris 1899. Habitait Paris en 1904.

DERLY, Charles. — Premier rôle, Genève 1853.

DERLY, Mme Scholastique, Marie, née Lemétayer ou Lemettayer, femme puis veuve Charles Derly. — Cambrai 1829, Bruges 1837, Lorient 1848-49, Genève 1850, St-Quentin 1852, Genève 1853-54, Lyon 1855, Anvers 1856, Montauban 1857. Morte vers 1857.

DERMILLY. — Sous ce nom :

Mme Dermilly ou Dhermilly. — Reines, St-Quentin 1788, Marseille et Toulouse 1792.

Dermilly. — Deuxième financier, Anvers 1843.

Dermilly. — Premier amoureux, Lille, 1848.

Mlle Dermilly. — Soubrette, Moulins, 1851.

Dermilly. — Débute aux Variétés, 16 août 1852.

Dermilly. — Nom d'un artiste décédé en 1852.

Dermilly, Maurice Blot dit. — Nantes 1852-59, Calais, 1860-62, Colmar 1863-65.

DERMOND. — Deuxième comique, Toulouse 1852.

DERMY, Jules. — Jeune premier, Porte-St-Antoine 1835, Variétés 1836, Lyon 1837, Rouen 1840. Vivait en 1848.

DERNESTY, Ch.-Alex. de Monfumat dit, né en 1839. — Constantine 1873, Elbeuf 1874-75, Th. Cluny 1877-79, Carcassonne 1880-81, Le Hâvre 1882, Paris 1883-90, Roubaix 1891 et années suivantes. En 1903, Dernesty âgé de 63 ans, avec 32 ans de th., obtint une pension 500 fr. de la Société des Artistes.

DERNEVAL. — Marseille 1792.

DERNEVILLE, Mlle. — Vaudeville 1808, peut-être la même que celle qui débuta le 26 août 1824 dans Marinette du *Dépit*, à l'Odéon. En 1828 elle parut encore avec succès à ce théâtre. Mlle Flore raconte dans ses *Mémoires*, t. III p. 179, qu'une demoiselle Derneville de la Porte-St-Martin épousa un ancien acteur du Vaudeville, nommé St-Estève, lequel se fit prêtre selon le culte créé par Châtel, un ex-aumonier en 1823, aux grenadiers à cheval de la garde. Mais l'église qui abritait ce nouveau rite fut vendue par autorité de justice.

DEROCHE, Marius. — Le Hâvre 1894-96, Toulouse 1897-99.

DEROCHEMORE. — Troupe du duc de Savoie 1674.

DEROCLE, Joseph. — Odessa 1873-74, Constantinople 1875, Odessa 1876, Nîmes 1877, Bayonne 1878-80, Renaissance 1881-83, Paris 1884-86, Tlemcen 1887, Paris 1888-1902. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1903.

DEROCLE, Mme Charlotte, Léontine, née Bardin. V. *Bardin* pour la première partie de sa carrière. — Constantinople 1875, Odessa 1876, Nîmes 1877, Bayonne 1878-80, Paris 1881-86, Tlemcen 1887. Sa mort, survenue à Tlemcen, fut annoncée au Rapport de 1888.

DEROCHE. — Ambigu 1808.

DERON ou Derond. — Deuxième comique, Marseille 1825-29.

DERONDEAU. — Cirque Olymp. 1837.

DEROSÈS, Mlle. — Soubrette, Rouen 1790.

DEROSIER, Mlle Sophie, âgée de 10 ans. — Liège 1781.

DEROSIÈRES. — V. Desrosières.

DEROSIÈRES, Mme. — Rouen 1795. V. Desrosières.

DEROSNAY, Mlle Emma, née Julie, Adolphine, Pelée. — Élève de Ricourt, Variétés 1859, Ecole Lyrique 1862, Palais royal.

DEROSSELLE. — Th. Molière 1833, Palais royal 1834, Odéon, l'*Actionnaire* (1841), Un *deshonneur posthume*, les *Ressources de Quinola*, le *Voyage à Pontoise*, le *Poète*, le *Bourgeois grand seigneur*, la *Main droite et la main gauche* (1842), l'*Ecole des Princes*, *Tôt ou tard*, le *Despote*, les *Moyens dangereux*, la *Duchesse de Châteauroux* (1843), *Karel Dujardin*, la *famille Cochois* (1844), *Diogène* (1846). Derosselle était encore à l'Odéon, et fort apprécié, en 1847-48. « Il joue les pères et les grimes et rappelle souvent Duparai dont il a la vérité et l'aisance, écrit-on en 1842. C'est plus qu'un homme de talent, c'est un artiste de conscience ». On le disait fabricant de poids et mesures, rue des Prouvaires.

Bibliographie : *Acteurs et actrices* 1842. — *Annuaire dramatique* 1845. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DEROUET. — Sous ce nom :

Mme Derouet. Odéon 1847-49. Premiers rôles à Nantes 1852.

La Petite Derouet. Gymnase, les *Idées de Mme Aubray* (16 mars 1866), le *Roman d'une honnête femme* (4 nov. 1867).

Mlle Derouet. Th. Déjazet 1876, Th. Cluny 1878, Ambigu 1879-81.

DEROUVERE, Emile. — Jeune premier, Ambigu 1823. Maurice Alhoy le traite de « grimacier ». Porte-St-Martin 1824, Orléans 1825-26, Amsterdam 1827, Vaudeville 1827-35.

DEROUVILLE, Mlle. — Jouait avec Potier à Angers (nov. 1805), débuta à l'Odéon le 15 sept. 1816.

DEROUVRAY, Mme. — Porte-St-Martin 1818-19.

DEROY. — Th. des Nations 1885.

DEROZET, Mme. — Th. du Marais 1792, Marseille 1793.

DEROZIERS, Mme. — Odéon 1799.

DERSON, Mlle Mathilde Guilhem dite. — Pal. royal 1874, Vaudeville 1875-78, Renaissance 1879-80, Vaudeville 1881-84, Paris 1885-93.

DERUBELLE.— Th. Feydeau 1800, Lyon 1824, on lui reproche de charger, Marseille 1835-37.

DERUDDER, Mme. — Débuta le 20 sept. 1819 au Th. franç. dans Cléopâtre de *Rodogune* et le 20 mai 1820 à l'Odéon par le rôle d'Agrippine dans *Britannicus*.

DERUDDER. — Mime aux Funambules, à raison de 20 fr. par semaine (1848) ; avait la spécialité des arlequins. Engagé aux Bouffes (salle des Folies Marigny), il en fit l'ouverture le 5 juillet 1855 avec *Arlequin Barbier*, s'y montrant d'un disloqué « à faire dresser les cheveux ». Le 30 juillet, il joua *Pierrot clown*.

DERUEL. — Cour Palatine 1750-64.

DERUELLE. — Anvers 1818.

DERUFOSSE. — Amoureux, Gand 1767.

DERRUIT, Mlle Marie, Joséphine, Hélène. — Palais royal 1850-65.

DERVAL, Mlle. — Deuxième soubrette, Lille 1799.

DERVAL. — Débuta au Vaudeville le 14 juin 1810 par le rôle de Dorval dans les *Deux pères*. Un Derval est à Lille en 1812.

DERVAL, Hyacinthe Dobigny de Ferrières, dit, était fils d'un commerçant. — Il naquit le 14 juillet 1801, selon Delhasse, et fut attaché au Ministère de la guerre. L'un de ses oncles était général et l'autre capitaine de vaisseau. Admis aux soirées dramatiques de l'Hôtel d'Uzès, il se révéla comme comédien amateur et sacrifia sa position à ce qu'il croyait être sa vocation. Le voilà donc débutant obscurément au Vaudeville dans l'été de 1825 (*Alfred ou la bonne tête*) : « Il était encore un peu gauche, raconte un témoin, un peu inexpérimenté, et bien intimidé ; mais il avait une voix fraîche et bien timbrée. Il était bien fait de sa personne et son début fut heureux ».

Derval passa en Angleterre, puis fut engagé au th. des Nouveautés de la place de la Bourse où il remplaça Lafont dans le rôle de *Jean* (1828). Entré provisoirement au th. du Palais royal qui venait de s'ouvrir, il y resta vingt-sept ans. De haute taille, de fière mine, beau cavalier, homme du monde, Derval fut l'acteur de bon ton. Il y créa cent cinquante rôles, notamment dans *Scaramouche*, les *Deux novices*, le *Collaborateur*, *Hog, le charpentier*, *Sophie Arnould* (Lauraguais), le *Fils de Dominique*, *Farinelli* (le roi d'Espagne), etc., longue nomenclature qu'ont reproduite en partie Gallois et Eug. Héros.



H. DERVAL

La biographie de 1829 n'est pas tendre pour le débutant : « C'est un honnête jeune homme, dit-elle, mais un bien mauvais acteur, » On écrit en 1832 : « Il a grande envie de bien faire, il étudie beaucoup ». Et en 1833 : « Il compose bien un rôle, chante agréablement et a une bonne tenue ». En 1841 : « M. Derval est le seul au Th. du Palais royal qui porte la poudre et l'habit français d'une manière convenable... il a du gentilhomme dans la tournure ». En 1842 : « Derval est le premier rôle du th. du Palais royal, c'est un reflet de Menjaud... Derval a de l'âme, de la sensibilité, de l'entraînement... ».

Après une représentation de la *Savonnette impériale* devant Napoléon III, celui-ci lui offrit une épingle en diamants, en lui disant « M. Derval, vous m'avez ému comme je ne l'ai jamais été au théâtre, veuillez garder ceci en souvenir de moi. » En 1857, il entra au Gymnase et le rôle du père dans le *Fils naturel*, rôle qu'il créa, fut le plus grand succès

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de sa longue carrière (janvier 1858). Puis, peu à peu, Derval devint le bras droit de M. Montigny, son directeur, se chargeant de l'administration du théâtre, et ne se réservant plus que quelques rôles secondaires. Pendant ses congés, il allait en province pour tenir les rôles de Lafont.

P. Mahalin nous a laissé un portrait assez réussi de Derval vieilli : « En passant devant le Gymnase, vous avez sans doute remarqué, pendant ces dix dernières années, un quidam qui se promenait, avec des allures d'ours en cage, sous le péristyle du théâtre et devant le bureau de location : Maigre comme un vendredi saint et long comme un jour sans tabac, avec des jambes d'échassier et une figure de coupe aquiline, qui avait été belle jadis, mais qui déparait plus que l'âge, une expression de sempiternelle mauvaise humeur ».

Derval mourut à quatre-vingt-trois ans, et ses obsèques eurent lieu le 24 janvier 1885 à l'église St-Pierre de Montmartre. Les cordons du poële étaient tenus par Alex. Dumas, Halanzier, Frédéric Febvre et St-Germain. Sur la tombe Halanzier, président de la Société des Artistes dramatiques, rappela que depuis 40 ans cet honnête homme avait été membre du Comité, et que toute sa carrière n'avait été remplie que par de bonnes actions. St-Germain parla ensuite au nom des artistes du Gymnase.

Derval, officier d'académie depuis 1881, avait, en effet, secondé puissamment le baron Taylor, fondateur de la Société ; il en avait été l'un des agents les plus actifs. Il s'éteignit au milieu des siens. Il avait épousé une Anglaise et sa fille débuta assez brillamment dans la carrière du chant.

Biographie : Gallois, le *Th. du Palais royal* 1854, notice.

Bibliographie : *Biograph. dram.* 1829, 1833. — *La Rampe et les Coulisses* 1832. — *L'Indiscret des Coulisses* 1841. — Ch. Hervey. The Theatres of Paris 1842. — *Annuaire dramatique* 1845. — J. Arago, *Foyers et coulisses* 1852. — Danthenay, *Acteurs et actrices* 1853. — *Foyer et coulisses*, Gymnase 1857. — Les *Soirées parisiennes*. — P. Mahalin, *Au bout de la lorgnette* 1883. — Eug. Héros, le *Th. du Palais royal*.

Iconographie : Bibl. Nat., catalogue Duplessis 12392.

1. En pied, de ³/₄ à droite (cost. de th.), lith. par A. Colette 1855, d'ap. Lorsay.

2. En pied, de ³/₄ à droite (cost. de th.), lith. par Fauconnier (avec le portrait de Bouffé).

3. En pied, de ³/₄ à droite (cost. de th.), lith. Frey 1829.

Gallois, *Th. du Palais royal* 1854, mi-corps, grav. par Diolot, d'après Pottin.

DERVAL. — Sous ce nom :

Mlle Derval, Vaudeville 1844.

Mme Derval, Porte-St-Martin 1848.

Mlle Derval, amoureuse, Bruxelles 1851.

Derval, amoureux, Alger 1851.

Mlle Derval, Cécile Barbée, dite Barbe, dite Belval. — Th. du Luxembourg 1852, resta longtemps au Cirque imp. où elle jouait dans les pièces militaires. Elle passa aux Délassements où elle fit preuve d'un certain entrain et fut engagée au Palais-Royal 1856-59. A la Gaîté, elle parut dans les vaudevilles. En 1864, elle créa à ce théâtre le rôle de Babolin dans les *Mohicans de Paris* (20 août). Dumas en fait un grand éloge dans sa préface. Gaîté 1860-69, Châtelet 1872-80, Paris 1881-97.

Bibliographie : Em. Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861.

Mlle Derval, th. Déjazet 1866, à rapprocher de la précédente.

Derval, Julien, Renaissance 1875.

Mlle Derval, Charlotte, Ursule, soubrette, Rouen 1877-78, Nantes 1879, Lille 1880-81, Nice 1882, Nouveautés 1883-87. Une demoiselle *Derval* est aux Variétés 1891, Menus-Plaisirs 1893, Variétés 1897.

DERVILLE. — Sous ce nom :

Derville, Angers 1786-87 et régisseur pour le compte de Mlle Montansier.

Mme Derville, premier rôle, Rouen 1791-92, Marseille 1793, Bruxelles 1795.

Derville, Bruxelles 1800.

Derville, amoureux, Lille 1823. Un *Derville* débuta aux Variétés le 4 avril 1826.

Derville, banlieue 1829.

Derville, Adolphe, jeune premier, Arras 1830.

Derville, premier comique, Châlon-s/S. 1833-34.

Mme Derville, soubrette, Châlon-s/S. 1833.

Derville, troisième rôle, Bourges 1835-37.

Derville, deuxième comique, Reims 1837, où il doublait Nestor. Fut remplacé par Geoffroy.

Mme Derville, duègne, Reims 1837.

Derville, jeune premier, Amiens 1840.

Derville, jeune premier comique, Grenoble 1840.

Derville, premier rôle et régisseur, Rouen 1847-53, directeur 1866-67.

Derville, Rochefort 1848.

Derville, Adolphe Soleveau dit, Lille 1850, premier comique, Nantes 1851, Orléans 1852.

Mme Derville, Emma, soubrette, Lille 1850, Orléans 1852.

Derville, deuxième amoureux, Lille 1852.

Mlle Derville, Olympe, séduisante actrice des Fol. dram. 1859-65. Avait commencé en

EFERUS - Recherches & Classification numériques

province. Elle débuta dans les *Masques de Velours*. Possédait une jolie voix.

DERVILLE, Gaîté 1862. Venait de province. Débuta dans le rôle de l'usurier des *Crochets du père Martin*,

DERVILLIER, ou *Dervilliers*, ou *Dervilliez*. — Sous ce nom :

Mme DERVILLIER, Délass. com. 1796.

DERVILLIER, amoureux, Var 1833-34, Metz 1855, premier rôle, Boulogne 1837. Un *Derrillié* Alexandre est à Rennes 1848-49, un *Dervillers* ou *Dervilliers*, Toulon 1851, avec une *demoiselle* du même nom.

DERVILLY. — Sous ce nom :

DERVILLY, utilités, Limoges 1835-37.

Mme DERVILLY, jeune première, Limoges 1835-37.

DERVILLY, Louis Charpiot, dit Frédérick. Abbeville 1880-85. Bruxelles 1886, La Capelle 1887-88, Dunkerque 1889.

DESAIGLES, Mlle. — Foire St-Laurent 1733.

DESALLES, Mme. — Marseille 1792.

DESAMAISON. — Lille 1875.

DESANDRE, Vincent, Théodore. — De la Société des artistes depuis 1812, Marseille 1863-72, Bandol 1873-78. En 1875, Desandre, âgé de 65 ans, avec 38 ans de services, avait reçu une pension de 500 fr. de la Société. Titulaire d'une médaille d'honneur.



DÉSAUGIERS

DESARNAUD, Mme, ou *Desarnoult*. — Th. de la Cité 1799, Gaîté 1805-06. « Faisait plaisir dans la pantomime ».

DESAUGIERS, Marc, Antoine. - Le bon chansonnier, né à Fréjus en 1772, fut comédien vers 1804 ou 1805. Le peintre Aîné, voyant que le th. des Jeunes artistes allait mal, partit avec quelques camarades, sous la tutelle d'un nommé Petit qui enseignait la déclamation. Désaugiers fut du voyage. On alla à Marseille, à Avignon. En passant par cette ville, jouant le père Thomas dans le *Club des bonnes Gens*, il chantait une espèce de ronde en deux couplets. Comme le public en réclamait un troisième, Désaugiers en improvisa un séance tenante. Quelque temps après il revenait à pied à Paris, en jouant du violon pour faire marcher ses camarades. Vers 1805, il avait écrit un rôle d'arlequin pour Monrose père qui débutait au th. Montansier. Le soir du début, Monrose tomba malade; Désaugiers le remplaça. Comme il était masqué, le public ne s'aperçut pas du changement. Désaugiers a, du reste, raconté ses premières caravanes dans la première édition de son chansonnier.

La vie de Désaugiers comme auteur et chansonnier est trop connue pour la rapporter ici, où il ne figure que comme comédien. Nommé directeur du Vaudeville en 1815-22, puis en 1825, il mourut de la pierre le 9 août 1827. Il s'était composé par avance cette épitaphe :

> Ci-gît, hélas ! sous cette pierre,
> Un bon vivant mort de la pierre.
> Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
> Ne va pas lui jeter la pierre.

Bibliographie : *Mémoires de Flore*, t. I, p. 58. — *Foyers et Coulisses*. Vaudeville, p. 37.

Iconographie : Bibl. nat., 12,406. 1. En buste, de ¾ à droite, lith. Delpech, 1835.

2. En buste, de face, gravé par Duplessis-Berteaux.

3. En buste, de ¾ à gauche, lith. Feillet.

4. En buste, de ¾ à droite, lith. par Mourlan, d'après Riesner.

DESBAN, Ferdinand, Jean, François. — Père noble, Boulogne-s/M. 1850-54, Rennes 1855-57.

DESBANCHERIES, Mlle Florestine. — Jeune première, Vesoul 1826.

DESBARREAUX. — Comique, Toulouse 1792-1793.

DESBIRONS, Barbe dit. — « Jeune premier, doué d'un agréable physique, de quelque talent et plein de bonne volonté », dit Hervey dans *The Theatres of Paris*. Vaudeville 1844-53.

DESBOIS, Isidore, Sylvestre, Pierre. — Nice 1861-62, Aix 1863-64, Dax 1865, Lyon 1867-68, Marseille 1869-70.

DESBOIS, Alfred. — Dax 1863-64.

DESBORDES-Valmore, Mme, Marceline, Félicité, Josèphe Desbordes, femme Lanchantin dite Valmore. — Naquit à Douai, rue de Valenciennes, le 20 juin 1786 ; elle était fille d'un peintre en armoiries et ornements d'église qui fut ruiné par la Révolution. Deux oncles presque centenaires et célibataires, habitant Amsterdam, où ils avaient fondé une librairie, offrirent leur fortune à Desbordes père s'il voulait changer de religion. Celui-ci, refusa. Mme Desbordes-Valmore a raconté une partie de sa malheureuse jeunesse dans *l'Atelier d'un peintre*. A l'âge de 14 ans partie à la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Guadeloupe avec sa mère, qui espérait y retrouver une riche cousine, elle n'arrive que pour voir sa parente chassée de son habitation par les nègres révoltés. Sa mère meurt de la fièvre jaune, et la voici sans appui. Mlle Desbordes revient alors en France au prix de mille périls : son frère Félix s'était engagé ; son père et ses deux sœurs manquaient de tout. La troupe de Lille donnait alors des représentations à Douai ; bien que ne ressentant que de l'éloignement pour cette vie aventureuse, elle s'y engage et débute sur la scène de son pays natal le 21 nov. 1802 ; accompagnée de ses deux sœurs, elle partit l'année suivante pour Rouen où elle figure sur le tableau de la troupe en qualité de jeune première, forte seconde ingénuité, seconde et troisième amoureuse d'opéra (17 mai 1803). Elle s'essaie même dans la *Jeune Prude*, opéra, et vient débuter à Paris, au th. Feydeau, le 29 décembre 1804. Grétry la remarqua et voulut compléter son éducation musicale. Le théâtre fermé en juin 1805, la jeune Marceline se fit entendre à Lille (du 22 au 30 juillet), puis revint à Paris qu'elle quitta au commencement de 1806. En mai, elle fait partie de la troupe de Jolly qui desservait le théâtre de Lille, puis elle se rend à Rouen. Le 4 mai 1807, nous la retrouvons à Bruxelles, comme jeune première, aux appointements de 4800 fr. A la suite de peines profondes de cœur, elle avait contracté une maladie nerveuse qui l'obligea à renoncer à la carrière du chant, et sa lettre du 3 mars 1813, adressée à son frère Félix, prisonnier de guerre en Ecosse, nous apprend qu'elle est restée seule avec un enfant de deux ans, son fils Eugène. Ses deux sœurs se sont alors retirées dans deux villages fort tristes. A Paris, Mlle Desbordes prit des leçons de Damas, et débuta au th. de l'Impératrice au mois d'avril 1813. Elle y resta deux ans, puis quitta Paris pour Bruxelles (15 août 1815). Là, un coup funeste vint l'accabler ; après avoir disputé pendant deux mois son fils à la mort, elle le perdit (1816) :



Mme DESBORDES-VALMORE
d'ap. Deveria

J'ai tout perdu ! mon enfant par la mort.
Et... dans quel temps ! mon ami par l'absence
Je n'ose dire, hélas ! par l'inconstance
Ce doute est le seul bien que m'ait laissé le sort.

Elle travaille uniquement pour soutenir son père qui vit à Douai. Au mois d'avril 1817, arriva dans la troupe de Lille un artiste du nom de Valmore. Il avait vingt-quatre ans, était grand et bien fait, et avait connu tout enfant Mlle Desbordes à Bordeaux. Un mariage survenu le 4 sept. 1817, fut le résultat de cette rencontre ; mais l'année suivante (1818) tous deux perdirent Junie, leur première fille, âgée d'un mois. Ce fut cette même année que parut son premier recueil de poésies ; dès lors la comédienne va peu à peu disparaître pour faire place à la femme de lettres.

Bientôt les époux quittent Bruxelles pour Paris, où naît leur fils Hippolyte. Cependant le th. français, l'idéal de Valmore, refuse impitoyablement son entrée à l'époux. Il faut reprendre la vie errante, Lyon, Bordeaux.

Hyacinthe, surnommée Ondine, naît en 1821, et Inès leur dernier enfant, en 1825.

En 1834, nous retrouvons leurs traces à Rouen ; en 1838 ils sont en détresse à Milan où un impresario les abandonne, lui, sa femme et ses deux filles. Entre deux engagements, Valmore accourt toujours à Paris où son idée fixe est de rentrer à la Comédie ; en 1839, il revient à Lyon, mais cette fois il a laissé à Paris sa femme qui passe son temps à solliciter pour l'absent. Hélas elle n'a plus ni la jeunesse ni la beauté ; elle est modestement vêtue, et cependant son charme est si pénétrant, que Lamartine compose pour elle une de ses plus belles harmonies, que Victor Hugo s'oublie lui-même un instant, que Sainte-Beuve rassemble les éléments d'un volume qu'il écrira plus tard. Ses idylles, romances, élégies, contes, fables lui ont mis une auréole ; mais la poésie ne fait pas vivre. Aussi, lorsque le duc de Montmorency fut appelé à l'académie, voulant couper court aux quolibets, il offrit spontanément la moitié de son traitement à Mme Desbordes-Valmore qui ne l'accepta que sous conditions que cette pension serait payée au nom du roi.

Dès lors, les époux vivent séparés ; le mari jouant en province, elle cherchant à vendre ses œuvres aux libraires ; parfois la misère est à son comble, comme il résulte du billet adressé à M. Félix Delhasse (3 déc. 1851). Son fils Hippolyte tente seul de la consoler. Pour comble de malheur sa fille Inès vint à mourir, Valmore, qui était à Bruxelles, est brisé à cette nouvelle ; il revient à Paris vivre avec sa femme et son fils ; Ondine se marie, Valmore trouve une humble place à la Bibliothèque impériale. Mais ce n'est qu'un moment de répit : elle perd son frère, ses sœurs, sa fidèle amie Caroline Branchu, Ondine elle même :

« Ecoute, écrit-elle à une amie ; je suis allée à l'église où j'ai fait allumer huit cierges humbles comme moi. C'était huit âmes de mon âme : père, mère, frère, sœurs, enfants ! Je les ai regardé brûler, et j'ai cru mourir ».

Mme Desbordes-Valmore termina cette vie

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de souffrance à Paris, dans la nuit du 22 au 23 juillet 1859. Elle habitait en dernier lieu rue de Rivoli, 73, au coin de la rue Etienne. Elle venait d'avoir 73 ans, et s'éteignait l'année même ou l'académie venait de lui décerner le prix Lambert. Elle fut enterrée au cimetière du Nord (Montmartre). Sa tombe encore visitée, est située 26e division, 4e ligne n° 12, avenue de la Cloche.

Prosper Valmore décéda à Clamart le 25 octobre 1881.

De leurs enfants : *Junie*, née le 22 juillet 1818, à Bauxelles, mourut à Careghem, commune de Anderlecht, le 11 août 1818.

Hippolyte, né à Paris le 2 janvier 1820, mourut dans cette ville le 9 janvier 1892. Il fut employé supérieur au ministère de l'instruction publique, et linguiste distingué, connaissant, entre autres, le hongrois, le polonais le hollandais, etc.

Ondine ou Hyacinthe, née à Lyon le 2 nov. 1821, sous-maîtresse, puis inspectrice des écoles en 1848, épousa le 16 janvier 1851, M. Langlais, avocat et représentant du peuple. Elle mourut à Passy le 12 févr. 1853.

Inès, née à Bordeaux, le 29 nov. 1825, morte à Paris le 4 décembre 1846.

Mme Desbordes-Valmore, célèbre comme poète, est aujourd'hui complètement oubliée comme actrice. Mais la biographie de la femme de lettres ne nous appartient pas, et l'on trouve partout la liste détaillée de tous ses ouvrages. Au théâtre elle apporta une diction parfaite, un son de voix ravissant, une grande sensibilité. Mais elle n'aimait pas cette carrière :

> Je n'ai pu supporter ce bizarre mélange.
> De triomphe et d'obscurité,
> Où l'orgueil insultant nous punit et se venge
> D'un éclair de célébrité.

Une plaque commémorative a été posée sur la maison où elle naquit à Douai.

Biographie : A. Pougin, la *Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*. — Sainte-Beuve, Mme *Desbordes-Valmore, Sa vie et sa correspondance*, 1870, in-18. — Benjamin Rivière, *Correspondance intime de Marceline Desbordes Valmore*, 2 vol. Paris 1896.

Bibliographie : *Annuaire théâtral* 1803. *Histoire du th. de Lille*. — F. Faber, *Hist. du th. en Belgique*, t. II. p. 238 et t. III. p. 18. — P. Porel et G. Monval, *l'Odéon* t. I. — *Hist. du th. de Rouen*, 1834.

DESBORDES. — Sous ce nom :

Desbordes, Jules, élève du Conservatoire, premier rôle, Lille 1821, débuta à l'Odéon le 12 avril 1822 par le rôle d'Alceste du *Misanthrope*, Nantes 1823, Lyon 1825, Lille 1826, (4200 fr. d'appointements.), Strasbourg 1829.

Desbordes, Alfred, père noble et directeur, Bourges 1830, Nevers 1831. Sa femme dite *Moulina* mourut en 1832.

Desbordes, Julien, artiste âgé de 65 ans en 1877 avec 47 ans de théâtre, pensionné à Paris de 500 fr. par la Société des Artistes.

Mlle Desbordes, soubrette, th. du Vaud. Bruxelles 1845-46.

Mlle Desbordes, Elisa, ingénuité, Lille 1847.

Mlle Desbordes, ingénuité, Périgueux 1852.

Mme Desbordes, Hortense, Clémence, Valentine, Lisbonne 1868-70, Paris 1874-79. Sa mort fut annoncée au rapport de 1880.

DESBRÉ, Joseph, Albert. — Bordeaux 1879-1889.

DESBRIÈRES. — Deuxième comique, Laon 1830.

DESBRIÈRES. Mme Louvet. — Grand premier rôle, Rouen 1835, Lyon 1835-37, 1840.

DESBROSSES, Mlle Jeanne de la Rüe dite. — Femme de J. Le Blond, Sieur des Brosses et ensuite de Michel Jumel, née vers 1657, débuta à la Comédie française le 13 sept. 1684 par le rôle de Clytemnestre dans l'*Agamemnon* de Boyer. Elle fut reçue à Pâques 1685, puis abandonna les rôles tragiques pour s'attacher aux *caractères*. Dans cet emploi, elle réussit pleinement. Elle établit les rôles de la Comtesse du *Joueur*, de Mad. Grognac dans le *Distrait*, de la veuve dans le *Double veuvage*. Elle jouait parfaitement celui de Madame Patu du *Chevalier à la mode*. Elle demanda sa retraite et l'obtint le 23 avril 1718, avec la pension de 1000 livres. Elle mourut à St-Germain, près Giz-les Nonnains, diocèse de Sens, dans une terre qu'elle avait achetée (1er déc. 1722).

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — Ricord, les *Fastes de la Comédie française*, t. II., p. 361.

DESBROSSES, Jean de Brie dit. — Comédien que Lemazurier n'a pas connu, ou a négligé. Mari de Catherine, Charlotte Boyron dite Baron, dite Mlle Desbrosses, fille d'Etienne Baron et petite fille de Michel Baron. — A rapprocher de *Desbrosses père et fils*, Bruxelles 1685,

DESBROSSES, Mlle Louise, Charlotte, Catherine. — Femme du précédent. V. Baron.

DESBROSSES, Mme. — Lille 1767.

DESBROSSES, Mlle *Eulalie*, Marie, née vers 1766, th. du Marais 1793, th. de la République 1794, sociétaire à la réunion de 1799. « Quelque talent, écrit-on l'an VIII, mais pas assez pour le th. français. Il existe plus d'une soubrette qui pourrait tenir sa place avec plus de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

distinction : nous engageons Dazincourt à lui donner souvent leçon. » — L'intimité des deux artistes était un fait notoire, et dura jusqu'à la mort de l'un d'eux. « Sa tenue toujours agréable au théâtre, rend le public très indulgent pour elle » écrit-on l'année suivante. Bref, Mlle Eulalie Desbrosses, agréable à voir, mais parlant souvent avec trop de volubilité, fut tolérée à cause de Dazincourt. Troisième soubrette, elle n'eut d'autre ambition que de finir tranquillement sa carrière.

Dazincourt, qu'elle avait soigné avec dévouement, mourut le 28 mars 1809 et l'institua sa légataire universelle. « Elle justifia sa confiance de la façon la plus méritoire, écrit Ricord. Elle employa avec une exacte équité le peu de fortune que laissait cet acteur au paiement des dettes qu'il avait contractées, et elle en retira la récompense la plus douce, celle d'honorer la mémoire de son ami. »

Mlle Eulalie Desbrosses se retira le 1er janvier 1814, décéda le 19 avril 1853. et fut inhumée au cimetière Montmartre. Sa sœur, Mme Desbrosses, l'excellente actrice de l'Opéra Comique, mourut en mars 1856, à 92 ans.

Biographie : G. Monval, *Liste alphabétique des Sociétaires.*

Bibliographie : *L'Espion des coulisses*, an VIII, *Almanach pour l'an IX et l'an X. L'Opinion du Parterre.* — Ricord, les *Fastes de la Comédie française*, *t.* II.

Iconographie : Musée de la Com. fr. n° 139, Catal. Monval, portrait présumé, h. 0.22, l. 0.17.

DESCAMPS. — Sous ce nom :

Descamps, utilités, Strasbourg 1831-34, Lille 1834-35.

Mme Descamps, deuxième duègne, Strasbourg 1833-34.

Descamps, utilités, Lille 1867.

Mme Descamps, soubrette, Lille 1876-77.

Mlle Descamps, Porte-St-Martin et Salle Ventadour 1868.

DESCHAMPS, Claude. — Sieur de Villers, « comédien du roy », âgé de 40 ans, demeurant rue de La Marche, signe comme témoin au mariage d'*André Boiron,* le père du grand Baron, le 22 avril 1641.

DESCHAMPS, Pierre Langlois dit. — Né vers 1706. Il débuta à la Comédie franç. le 30 août 1742 par les rôles d'Hector dans le *Joueur* et de Merlin dans les *Trois frères rivaux.* Il fut reçu le 17 décembre et mourut « âgé de 48 ans » le 20 ou 22 novembre 1754 (St-Sulpice). Il avait épousé en province Marie, Thérèse, Françoise Patonart, qui ne joua pas la comédie, à Paris, du moins. Elle était née en 1714. Elle resta veuve 16 ans, et le 10 mai 1770, âgée de 55 ans passés, elle devint la seconde femme du graveur J.-F. Beauvarlet. Elle mourut le 14 mars 1779. Deschamps n'eut jamais que trois quarts de part. Il avait de la chaleur, de la finesse, de l'intelligence. On lui reprochait d'être grimacier. Il joua avec succès le rôle de *Tartufe*, et la Comédie donna une représentation au bénéfice de sa veuve et de ses enfants.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — Jal, *Dict. critique.*

DESCHAMPS. Sous ce nom :

Mlle Deschamps, deuxième amoureuse, Bruxelles 1753.

Mlle Deschamps, Ambigu 1772. Jouait les agnès, les paysannes et les poissardes.

Deschamps, th. des Grands danseurs du roi, 1772.

Deschamps de Bellegarde, St-Omer, 5 nov. 1772. En annonçant ses débuts, il veut qu'on garde le secret sur son état et sur le lieu où il est. Son cachet est « de gueules au chevron d'argent accompagné de trois coqs » avec des lions comme supports.

Deschamps, comique, fils d'un acteur de quelque mérite connu à Arras-Douai 1773, (appointements 1800 fr.).

Mme Deschamps, troisième amoureuse, Maëstricht 1774.

Mme Deschamps, Marseille 1792.

Deschamps, Toulouse 1792.

Mme Deschamps, soubrette, Toulouse 1792-1793.

Mme Deschamps, actrice et directrice, Angers 1792.

Deschamps, François, Jean, Baptiste, fils de la précédente, acteur et directeur, Angers 1793. Exploitait aussi Saumur, La Flèche, St-Malo, Laval, Le Mans, Tours. Fit construire un théâtre à Angers sur la place du Ralliement. Au mois de nivôse an VI, une artiste de la troupe de Rochefort-s/Mer, nommée Adélaïde Médier, déposa une plainte en bigamie contre Deschamps, son époux, qui aurait épousé une citoyenne Thierry. Deschamps ne reparut plus à Angers.

Biographie : E. Quernau-Lamerie, *Notice sur le théâtre d'Angers*, 1889.

Mme Deschamps, née Thierry, femme du précédent, Angers 1797-99, Nancy.

Deschamps, Odéon 1797.

Deschamps, th. des Jeunes artistes 1805-07, th. du Marais 1807.

Deschamps, Lille 1816.

Mme Deschamps, soubrette, Lille 1816-20.

Deschamps, Banlieue 1825-26.

Deschamps, premier amoureux, Nîmes 1825, peut-être le même, Nouvelle-Orléans 1829-30.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme DESCHAMPS, utilités, Nouvelle-Orléans 1829-30.

DESCHAMPS, rôles de convenance, Lille 1835.

DESCHAMPS, grandes utilités, Kieff 1835-37.

DESCHAMPS, Jean, Julien, débuta à l'Odéon le 29 nov. 1842. Il fut engagé au Gymnase : « C'est un amoureux fort remarquable, écrivait-on. Jeune et doué de bonnes manières, le th. du Gymnase est pour lui un salon où il entre avec aisance et tient sa place avec distinction ». Et en 1845 : « C'était autrefois la coqueluche de Belleville ; comme amoureux, il ne manque pas de chaleur ». Il excellait dans les rôles de Frédéric de *Rébecca* et de Félix du *Tuteur de vingt ans*. Vers 1849, Julien Deschamps quitta le Gymnase pour St-Pétersbourg où il resta quinze ans. Il revint à Paris vers 1867, entra à la Porte-St-Martin, puis passa au Vaudeville 1876. En 1878, âgé de 60 ans, avec 38 ans de théâtre, il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort, survenue à Soissons, où il vivait en gentilhomme campagnard, retraité par la Cour de Russie, fut annoncée au Rapport de 1890.

Bibliographie : *Biogr. dram.* 1842, 1845. — Ch. Hervey, *The Theatres of Paris*, p. 261.

DESCHAMPS, Funambules 1848.

DESCHAMPS, Rouen 1849, 1852.

DESCHAMPS, Mme Jeanne, Elisa, femme Ravel. Ambigu 1850-53, Fol. dram. 1857-58, Palais-Royal 1858-74. Charmante et jolie blonde, personne gracieuse et sympathique, distinguée, s'habillant avec goût. Se fit remarquer dans *Chez une petite Dame*, la *Sensitive*, le *Serment d'Horace*. Ayant épousé Ravel, son camarade, elle fit de longues tournées avec lui en province et à l'étranger. Paris 1875-84, Monaco 1885-93, Paris 1894-96, Monte-Carlo 1897-1901. En 1896, elle avait 65 ans et 31 ans de th. Elle obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes et sa mort fut annoncée au Rapport de 1902.

DESCHAMPS, Mme Mila, St-Pétersbourg 1859.

DESCHAMPS, Mlle Céleste, Rose Beauregard, née en 1845, Variétés 1859-61 et pensionnaire à la Com. fr. Blonde, jolie, d'une physionomie un peu douce et peut-être trop placide, elle avait débuté à la Comédie sans grand éclat, le 17 février 1862, dans le rôle d'Angélique de l'*Epreuve*. Elle créa le rôle de la soubrette du *Dernier Quartier* (10 nov. 1863), la baronne dans les *Faux Ménages* (7 janv. 1869), mais ne fit guère que passer. Le Caire 1875, Paris 1876, 1882, Metz 1883, Paris 1884.

DESCHAMPS, premier prix du Conservatoire, premier rôle à Genève 1861-62, jugé médiocre.

DESCHAMPS, Mlle, élève de Delsarte, Ecole lyrique avant 1862, chanta aussi sous le nom de *Candelli*. A rapprocher d'un artiste de l'Opéra Comique de ce nom à Bruxelles 1882-1885.

DESCHAMPS, Ernest, Augustin dit. Nantes 1862-65, Rouen 1867-72, Liège 1873-74, Paris 1875, Villers-Cotterets 1876. Mort à la maison de refuge de cette ville. (Rapport 1888.)

Mme DESCHAMPS, Louise, née Hody, Brest 1863-64, Rouen 1865, Mons 1867, St-Etienne 1868, Namur 1869-70, Grenoble 1872-74, Douai 1875-76, Marseille 1877, Tarbes 1878-79, Mons 1880, Calais 1881-82, Namur 1883, Bruges 1884, Tournay 1885, Brest 1886, Avignon 1887-88, Liège 1889-90, Angers 1891-92 — ajoute à son nom celui de *Vienne* — Rennes 1893, Champigny 1894, Paris 1895. En 1894, Mme Deschamps-Hody-Vienne-*Boissel*, âgée de 61 ans, avec 30 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1904.

DESCHAMPS, Mme, deuxième amoureuse, Lille 1864.

DESCHAMPS, Gustave, St-Pétersbourg 1864-1872, Nouvelle-Orléans 1873-80, Bruxelles 1881-82.

DESCHAMPS, Adolphe, Ernest, Dieppe 1869-1872, Paris 1873-74, Bordeaux 1875-76, Paris 1877-81.

Mme DESCHAMPS, Mathilde, Emma, Marie Hermann dite, Marseille 1878, Toulouse 1879, Reims 1880, La Rochelle 1881, Rochefort 1882, Toulouse 1883-85, Bordeaux 1886.

DESCHANEL. — Sous ce nom :

Mlle DESCHANEL, ingénuité, amoureuse, travestis, Strasbourg 1825-26, Lille 1827, 4200 fr. d'appointements, et 1828, 5000 fr. d'appointements, Liège 1828, Lille 1831.

Mlle DESCHANEL, Constance, Variétés 1826, première amoureuse, Varsovie 1830-31.

DESCHANEL, utilités, Nancy 1831.

Mlle DESCHANEL, Anne, Antoinette-C., Saint-Pétersbourg 1854-55. Peut-être la même que les deux précédentes.

DESCHARS, M. et Mlle. — Bruxelles 1685. Un pamphlet de 1705-06 représente Deschars comme petit, mal fait, grand conteur de nouvelles, mauvais railleur, médisant et fourbe, et Mlle Deschars grande, bien faite, maigre, les yeux tendres, fière jusqu'à l'insolence.

Bibliographie : F. Faber, *Hist. du th. en Belgique*, t. I, p. 85 et 87.

DESCHAZELLES. — Sous ce nom :

DESCHAZELLES, M. et Mme, Bruxelles 1805, 8000 fr. d'appointements pour eux deux. Lille 1807.

DESCHAZELLES, Le Hâvre 1826, jeune premier, Marseille 1827-28.

Mlle DESCHAZELLES, utilités, Le Hâvre 1827-1828, Calais 1829.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme DESCHAZELLES, jeune première, Marseille 1828.

Mme DESCHAZELLES mère, Calais 1829.

DESCHAZELLES, Ponsint dit, Marseille 1840, 1848.

DESCHENET. — Utilités, Dijon 1852.

DESCLÉE, Mlle Aimée, Olympe. — Naquit à Paris, 17, rue de l'Ancienne Comédie, le 16 novembre 1836. Son père, M. Desclée, mort le 21 juin 1873, était originaire de Valenciennes; avocat, il jouissait d'une fortune relativement considérable. Aimée Desclée reçut une éducation supérieure, apprit le dessin, la musique, la danse, l'équitation. Son père s'étant livré à des entreprises industrielles, fut ruiné. La jeune fille avait deux frères plus jeunes qu'elle. On décida qu'Aimée entrerait au Conservatoire, dans la classe de Beauvallet. La première année elle obtint une pension de 600 fr., puis un prix. Montigny l'engagea au Gymnase pour 1200 fr. Elle débuta à ce théâtre le 17 juin 1855 dans *Gardée à vue* et le 17 juillet suivant joua le *Gendre de M. Poirier*. Elle paraissait alors un peu gauche; pendant une maladie de Rose Chéri, elle reprit le rôle de la baronne d'Ange dans le *Demi-Monde*. Elle n'avait pas vingt ans.



Mlle AIMÉE DESCLÉE
(Cliché Liebert)

Puis elle créa le rôle de Mme Bruck dans le *Temps perdu*, Mme Durosel dans *Un Feu de Paille* (3 sept. 1856), Aglaé dans l'*Anneau de Fer*, Lucie des *Toilettes tapageuses*. Les appointements avaient été portés à 3000 fr. En butte à une hostilité sourde, elle quitta le Gymnase en avril 1857 et passa au Vaudeville. Nature franche et fière, elle se sent humiliée; elle semble comprendre tous les déboires de la carrière qu'elle vient d'embrasser et prend en dégoût tout ce qui touche au théâtre. Elle s'en va figurer sous un travestissement, dans une sorte de féerie, aux Variétés (1859) et elle abandonne la scène. Elle se lance pendant quatre ans dans une vie d'étourdissement; elle est libre, indépendante, un certain luxe l'environne; sa maison, rue des Petits-Hôtels, s'ouvre sur un frais jardin. Elle monte à cheval, se montre au Bois, à Bade, à Hombourg, à Spa. Elle séduit par son esprit; la famille a été abandonnée. Revenue à Paris, elle s'installe 77, boulevard Magenta, au premier, mais le dégoût la reprend. Un moment, elle accepte un protectorat princier et s'en va vivre dans un château, aux environs de Moscou. Elle s'y ennuie à mourir et revient à Paris; elle écrit à sa mère qu'elle veut se faire religieuse. Quelques jours plus tard, elle signe un engagement avec M. Meynadier qui allait exploiter les scènes de l'Italie, inaugurant le théâtre Scribe, à Turin (1866).

L'indolente pensionnaire de M. Montigny s'est transformée. Sa vie accidentée a donné à son caractère une âpreté, une énergie, une fougue qu'on ne lui connaissait pas. A Naples, à Florence, à Turin, à Milan, elle est rappelée, couverte de fleurs. Elle triomphe surtout dans le répertoire de Dumas fils. Elle crée un genre à elle : ce n'est plus une actrice, c'est une femme qui révèle les commotions de son âme, les luttes, les passions. Elle écrit à sa mère, de Florence : « Je te remercie, chère mère, de m'avoir fait belle et intelligente; je t'en remercie bien, va. Vois-tu, depuis quelques années, j'ai pleuré, j'ai souffert. La femme a perdu ses illusions et la jeunesse, mais l'actrice a pris de l'aplomb et, à mon grand étonnement, il se trouve que j'ai du talent ». A Turin, Victor-Emmanuel lui fait transmettre ses félicitations par un membre de sa famille.

En septembre 1867, elle débute au th. des Galeries St-Hubert, à Bruxelles. Le succès y fut retentissant. L'éditeur Lacroix parla de l'actrice à Al. Dumas fils, de passage en cette ville. Il y eut un froid; Dumas se rappelait de la Desclée de 1855. Pourtant il consentit à aller lui voir jouer *Diane de Lys*. Ce fut une révélation. Immédiatement il lui promit de la faire entrer au Gymnase, où Montigny se montrait toujours très méfiant. Elle signa son engagement, rentra à Bruxelles, puis alla passer l'été dans une petite villa proche du bois de la Cambre.

Cependant elle était encore verbalement engagée avec M. Meynadier pour jouer à Florence, Rome et Turin, pendant l'hiver 1868-69. Elle repartit, puis vint s'installer définitivement dans son appartement du boulevard Magenta. Mais elle avait peur de ce Paris où elle avait été si malheureuse, ce Paris « qui dévore ceux qui travaillent pour lui », disait-elle.

Le nouveau début au Gymnase eut lieu dans *Diane de Lys*. Dans l'automne de 1869, M. Jules Claretie écrivait dans l'*Opinion nationale* : « C'est bien vraiment une femme du monde des pieds à la tête; il n'est pas jusqu'à sa voix un peu chevrotante à la Déjazet, qui n'ait son charme. »

Accueillie avec une faveur marquée, elle fut immédiatement réclamée par Meilhac et Halévy pour créer *Froufrou*, pièce où l'artiste devait se révéler entièrement et sous toutes ses faces. La première représentation eut lieu en novembre. Ce fut un triomphe : Mlle Desclée, avec les ressources d'un art infini, avait su rendre avec une verve adorable la folle ivresse de la jeune fille, composer avec une science profonde la coquetterie sa-

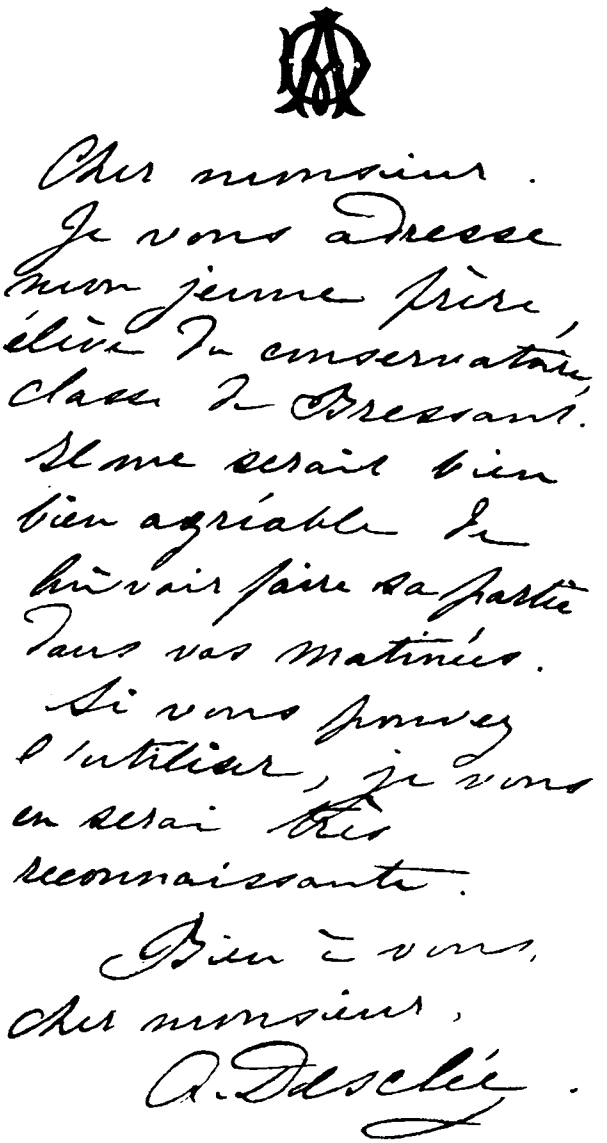
EFERUS - Recherches & Classification numériques

vante de la femme mondaine ; faire éclater avec énergie la révolte furieuse de l'épouse jalouse.

« Elle est tout simplement la plus étonnante des femmes, écrit Jules Janin... Ombre, et fantôme, et femme, et si peu semblable aux joueuses de comédie ! Essayez de la suivre, elle échappe, elle se dérobe, elle irrite, elle plaît, elle charme, elle inquiète. Elle a les yeux très grands, pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde. Elle n'est pas grande, elle n'est pas petite ; on n'en voudrait pas davantage. Sa taille est aisée et bien prise. Nonchalante dans son parler, provoquante dans son silence, active dans ses actions, d'un geste élégant qui dit toutes choses... Qu'importe qu'elle soit la première ou la dernière de nos comédiennes ? Elle est la seule ! »

Pierre Véron (le *Charivari*), Emile Blavet (le *Figaro*), Fr. Sarcey (le *Gaulois*), Xavier Aubryet (le *Journal officiel*), Jouvin (la *Presse*), Nector Roqueplan (le *Constitutionnel*), sont unanimes. Ce succès est un coup de tonnerre. C'est un prodige de naturel. L'Empereur lui fit remettre un bracelet enrichi de diamants.

Du Gymnase, Mlle Desclée va au théâtre du Parc à Bruxelles : succès inouï. Elle fait des épargnes, achète des rentes. Elle est heureuse. Elle crée à ce théâtre le rôle de Clotilde de *Fernande* (avril 1870). La guerre la trouve encore à Bruxelles où elle refuse de jouer ; elle veut partir dans une ambulance et cède devant la fatigue. Elle est rappelée au Gymnase qui fait sa réouverture, et la voici en pleine Commune. Le 24 mai, un obus traverse son salon et éclate dans sa salle à manger. Elle venait, cinq minutes auparavant, de se réfugier dans la cave.



AUTOGRAPHE DE Mlle DESCLÉE
(Coll. H. Lyonnet)

Le 20 octobre 1871, première de la *Visite de noces*. Elle s'y montre ferme, ironique, spirituelle, toujours juste. Puis c'est la *Princesse Georges*, mais Naples, Milan, Florence, Turin, Bruxelles réclament leur tour. Elle se surmène. Avril et mai 1872 sont aux Bruxellois ; elle se plaint déjà d'une douleur au côté ; un repos à Spa ne la guérit pas. Au retour à Paris la *Gueule du loup*, puis au début de 1873, la *Femme de Claude*, sa dernière création. L'artiste était effrayée de cette somme de travail à fournir au fur et à mesure que ses forces diminuaient. Elle aspirait au repos et, à propos de son dernier engagement, écrivait à Dumas fils : « Je ne signerai que si vous l'ordonnez absolument, et encore faudra-t-il me tenir la main. Je finirai par entrer au couvent, voyez-vous cela est sûr, c'est mon idée fixe. Que fais-je ici ? Pourquoi ce mouvement, ces combinaisons, ces études inutiles, ce métier de saltimbanque, cette existence tout à la fois vide, monotone et bruyante ! » On sait que la comédienne eut seule l'honneur de la pièce. Mlle Desclée fut incomparable. Mais au Gymnase ses appointements soldaient juste ses toilettes.

En avril 1873, pressée par des besoins d'argent (30.000 fr. pour 30 représentations), elle est à Londres ; elle en revient moulue, brisée par ce mal implacable qui la ronge. Il est déjà trop tard pour la sauver ; elle loue une petite maison à Maisons-Laffitte ; on lui ordonne les eaux de Salins, dans les Basses-Pyrénées ; elle y court. Elle revient à Paris, entourée de ses parents, on consulte un médecin de Strasbourg, un autre de Nice. Péan juge l'opération de la tumeur désormais inutile. « Je sombre au port », écrit-elle, et dans le délire de sa fièvre,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

elle supplie qu'on la tue. — « C'est une belle âme », a dit le prêtre en se retirant. Le 8 mars 1874, on apprit la mort de Desclée. Depuis l'enterrement de Rachel, l'on n'avait vu une cérémonie plus touchante. Plus de deux mille personnes ne purent entrer dans l'église Saint-Laurent. Tous les directeurs de Paris, tous les artistes étaient présents. Elle fut inhumée au Père-Lachaise, et Al. Dumas fils prononça un remarquable discours sur sa tombe. Le Gymnase fit relâche. Un critique résuma ainsi son talent : « Elle ne jouait pas un rôle, elle le vivait ». Voilà pourquoi Desclée fut une artiste unique en son genre. Enfin, l'année suivante, une cérémonie réunit plus de 1200 personnes pour son bout de l'an à l'église St-Laurent, et Landrol lut au cimetière une poésie de Ch. Joliet.

Quiconque veut connaître une Desclée plus intime n'a qu'à lire les *Lettres à Fanfan*, un bel officier d'état-major, Belge, qu'elle connut au commencement de l'année 1868, et qui mourut, lui aussi, prématurément. Qu'elles sont vécues ces lettres écrites d'Italie, où la comédienne se montre telle qu'elle est, raconte toutes ses petites misères, nous initie à sa vie avec sa dévouée Césarine et son chien Boulot, et signe simplement: le bon môme ! L'influence de Desclée produisit une révolution en art: L'interprétation fut transformée; Madame Duse, la grande actrice italienne, est peut-être la seule sous ce rapport, la seule continuatrice de Desclée, qu'elle ne put connaître.



Mlle DESCLÉE, par H. Gard.

Les ventes d'autographes renferment assez souvent des lettres de cette actrice. Celle cataloguée sous le n° 1410 de la collection Bovet est relative à son père, employé dans les Bureaux du Comptoir d'Escompte, au sujet d'une recommandation.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 38, février 1874. — Aimée Desclée, notice par Jahyer, Emile de Molènes, *Desclée*, Paris 1874. — Paul Duplan, *Lettres d'Aimée Desclée à Fanfan*, Paris 1895. — De Manne et Ménétrier, *Galerie historique*, notice.

Bibliographie : Fr. Sarcey, *Quarante ans de théâtre*, t. v. — G. Duval, l'*Année théâtrale* t. I. — J. Claretie, *Profils de Théâtre, A propos d'Aimée Desclée*, p. 220 et suivantes. — Marie Colombier, *Mémoires fin de siècle*, p. 69 et suivantes.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 38, photocliché Liebert, en pied. — *Desclée*, par Em. de Molènes, eau forte par H. Gard. Mi-corps, de profil à gauche. — *Lettres à Fanfan*. Un portrait mi-corps de face. — *Galerie historique*. Eau forte de Fugère. En buste. — *Monde Illustré*. Mars 1874, mi-corps, gravure sur bois. — *Chronique illustrée*. 19 novembre 1869, portrait par E. Penauille. — *Journal amusant. Froufrou*. 27 nov. 1869.

DESCLEE, Paul, frère de la précédente, élève de Bressant, au Conservatoire 1870, amoureux au troisième Th. français 1876-79, Th. d. Nations 1882. Quitta le théâtre pour la librairie.

DESCLOS, Renaissance 1877.

DESCOINS, Mlle, Rouen 1784.

DESCOMBES, Maurice, Louis, de la Société des artistes depuis 1844, Paris 1850-59, âgé de 70 ans en 1850 et pensionné d'abord de 186 fr. puis de 300 fr. Mort vers 1860. Une dame Descombes, née Antoinette Wagner, vivait en 1849. Une dame Henri-Maurice Descombes mourut vers 1889.

DESCOMBES, Gustave, Victor, Désiré Boisgontier dit. — Montparnasse 1879-84.

DESCOSSES, M. Alex., Pierre ou Décos. — Brest 1883-84, Angers 1885-87.

DESCOT, Mlle. — Bouffes-Paris. 1877-78.

DESCOTTES, Mme. — Porte-Saint-Martin 1821-24. Une jeune première de ce nom est en Allemagne 1828. Une actrice de ce nom vivait en 1848.

DESCOURNOIS, Calan dit. — Né à Soissons, débuta à la Comédie française le 20 mai 1791.

DESCOURS, Mlle Paul ou Descourt. — Deuxième amoureuse, Bruxelles 1815. 2600 fr. d'appointements. Anvers 1818-20, Lausanne

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1823, premiers rôles, Perpignan 1825, Nimes 1827-28, fortes mères, Avignon 1829.

DESCOURTIS. — Deuxième comique et troisième amoureux, Namur 1817.

DESCUILLÉS ou Descuiller, ou Descuyer, Mme. — Mère, Porte-Saint-Martin 1805-08, Odéon 1809-18, Porte-Saint-Martin 1820.

DESCUILLÉS, Mlles, aînée et cadette. — Chez Mme leur mère, dit l'Almanach Duchesne. Porte-Saint-Martin 1808, Odéon 1810-18, Porte-Saint-Martin 1819, L'aînée jouait les soubrettes.

DESEINE, Mlle Catherine, Marie, Jeanne Dupré, épouse de Quinault Dufresne (1727), naquit le 5 sept. 1705 et débuta à Fontainebleau le 7 nov. 1724, par le rôle d'Hermione. Louis XV lui donna un costume magnifique qu'on évalua 8000 livres et Mlle Deseine se para de cet habit pour débuter devant les Parisiens le 5 janvier 1725. Elle était déjà reçue depuis le 17 novembre précédent. Elle partit le 24 décembre 1732, rentra en mai 1733, quitta définitivement à cause de sa santé en mai 1735, fut retraitée en avril 1736, et mourut à Saint-Germain-en-Laye le 15 juillet 1767.

Mlle Deseine avait un maintien qui respirait la noblesse. Sans être précisément jolie, elle avait de fort beaux yeux. Il lui manquait seulement de la force dans l'organe. Elle joua avec succès Emilie de *Cinna*, Léodice de *Nicomède*, Justine de *Géta*, Agathe des *Folies amoureuses*, rôle pour lequel la marquise de Prie lui avait offert l'habit d'homme qu'elle portait au 3me acte, et repris avec succès le rôle de Tullie de *Brutus*. Ce fut elle qui créa la *Didon* de Lefranc de Pompignan.

Le peintre Aved la peignit dans ce rôle et la gravure de ce tableau fut faite par Lépicié. On lit au bas ces quatre vers :

L'art ne vous prête point sa frivole imposture ;
Dufresne, vos attraits, vos talents enchanteurs
N'ont jamais dû qu'à la nature
Le don de plaire aux yeux et d'attendrir les cœurs.

Mlle Deseine nous est connue surtout par ce qu'en dit Mlle Clairon dans ses *Mémoires*. C'est la seule actrice dont elle ait vanté les talents. Ayant envie de connaître la comédienne retirée du théâtre, et surtout de l'entendre réciter des vers d'*Electre*, elle se rendit chez elle et lui exprima son désir. Tout d'abord elle ne vit qu'une femme sur le retour, mal coiffée, mesquinément mise, refusant de dire les vers qu'on lui demandait. L'orgueilleuse Clairon prenait déjà ce refus pour un aveu d'insuffisance, lorsque Mlle Deseine consentit enfin à se lever. Son air, son maintien, son désespoir, la douleur de son visage, son abandon même la transfigurèrent. Mlle Clairon tranportée se jeta à ses pieds à la fin du morceau. Il est vrai que le plus grand titre de gloire de Mlle Deseine, pour sa jeune émule, consistait peut-être en ce qu'elle était « retirée ». La Clairon n'était pas coutumière de ces gestes-là.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II., art. Mad. Quinault-Dufresne. G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

Bibliographie : *Mémoires de Mlle Clairon*.

Iconographie : Musée de la Comédie franç. Catal. Monval n° 96. Peinture toile ovale, h. 1 m 10, l. 0 m 80, par Ch. Chaplin (1853) d'après un portrait du temps. — Aved avait exposé au salon de 1737 un portrait de Mlle Deseine dans *Didon*. C'est celui qui fut gravé par B. Lépicié.

DESEJAMPE. — Nouvelle-Orléans 1833.

DESELVES, Anvers 1818-19,

DESERIGNY, rois et raisonneurs, Maëstricht 1783.

DESESSART. — Ancien officier supérieur. Gymnase 1822, passa à l'Opéra-Comique comme basse-taille.

DÉSERT. — V. Arthur.

DESESCHALLIERS et sa femme. — Lille 1797-99, protégés par le maréchal de Boufflers.

DES ESSARTS, Denis Déchanet ou Deschanet, dit. — Naquit à Langres le 23 nov. 1737. Son père était musicien à la Cathédrale. Après avoir exercé dans sa ville natale la charge de procureur, il s'éprit tout à coup du théâtre, à la suite, dit-on, d'une représentation à laquelle il avait assisté à la Comédie française. De retour à Langres, il se démit de son étude, et s'engagea dans une troupe de province sous le nom de *Des Essarts*. Il était attaché au théâtre de Marseille lorsque Bellecour, chargé de trouver un successeur à Bonneval, le découvrit, et lui fit envoyer un ordre de début.

Des Essarts avait donc déjà 35 ans lorsqu'il se présenta à Paris le 4 octobre 1772 dans les rôles de Lisimon du *Glorieux* et de Lucas du *Tuteur*. Grimm écrit dans la *Correspondance littéraire* : « Le th. de la Comédie française vient de faire une bonne acquisition pour les rôles de financiers, de paysans et autres de ce genre qualifiés de bas comiques. Un acteur appelé Des Essarts a débuté avec succès dans ces rôles. Il a une bonne mine, un gros ventre, une voix excellente, il paraît avoir de la chaleur et de l'intelligence ». Il ne fut cependant reçu que l'année suivante. On le jugea gai, bonhomme, mordant au besoin, et surtout d'une corpulence monstrueuse.

Le rôle du comte de Bruxhall dans les *Amants généreux*, celui du Commandeur dans le *Père de famille* le mirent dans les bonnes grâces du parterre : « Monsieur Des Essarts, vous faites merveille dans ce rôle du

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Commandeur, lui écrivait Diderot en 1777. L'embonpoint de Des Essarts prêta à une foule de plaisanteries. Quand il jouait Orgon de *Tartufe*, il lui fallait une table spéciale pour qu'il pût se cacher dessous. Dugazon l'ayant emmené chez le Ministre et présenté « pour prendre la place de l'éléphant de la ménagerie », Des Essarts se fâcha et provoqua en duel son camarade. Arrivé sur le terrain, Dugazon lui dit gravement : « Mon ami, la partie n'est pas égale, tu présentes une surface décuple de la mienne ; je vais tracer avec du blanc d'Espagne un rond sur ton ventre, et tous les coups qui porteront hors de ce rond ne compteront pas ». Cette plaisanterie mit fin au combat. Une autre fois, Fréron fils ayant dit dans l'*Année littéraire* que si le *Jaloux sans amour* n'avait pas réussi, c'était la faute du gros *ventriloque* qui l'avait défigurée », l'artiste porta plainte contre le folliculaire et lui fit retirer son épée.

M. E.-D. De Manne, son biographe, a donné la liste des rôles établis par Des Essarts. Nous y relevons ceux de Bartholo du *Barbier de Séville* (1775) et du *Mariage de Figaro* (1784) et 24 autres bien oubliés. Instruit, Des Essarts avait étudié les sciences et les lettres. Son appétit, proportionné à sa taille, était légendaire. Mais sa mémoire était surtout extraordinaire, et si l'on avait le malheur de se tromper devant lui en racontant un fait d'histoire ou quelque aventure, il reprenait aussitôt le narrateur en citant les dates, les noms des personnages et les moindres particularités.



DES ESSARTS

Malade depuis trois ans, il fut très affecté par les évènements de la Révolution. Il partit pour Barèges, et c'est là qu'il apprit l'incarcération de ses camarades et les succès politiques de son ennemi Fréron. Il en eut une si forte secousse qu'il mourut en cette ville suffoqué le 8 octobre 1793, à l'âge de 56 ans.

M. Campardon a publié quelques documents relatifs à Des Essarts : 1° 1778, 9 avril. Dispute entre Des Essarts et un particulier, au sujet d'une voiture de place qu'ils prétendaient avoir arrêtée chacun le premier. L'artiste demeurait alors rue des Petits-Augustins, faubourg Saint-Germain. 2° 1786, 7 juillet. Des Essarts, mandataire des comédiens Français, fait enlever par la police du magasin du théâtre les effets appartenant au sieur Servandoni, peintre en décors, dont la Comédie n'agréait plus les services.

Biographie : *Almanach Duchesne*, 1794, longue notice, p. 148. — Lemazurier, *Galerie historique*. — Ricord, *les Fastes de la comédie*. — De Manne, *Troupe de Voltaire*, notice, t. II, p. 96.

Bibliographie : Grimm, *Correspondance littéraire*, édition Taschereau, t. VIII, p. 98. — *Mémoires de Flore*, t. III, p. 51. — Campardon, *Les Comédiens du Roi*. — G. Maugras, *Les Comédiens hors la loi*, p. 387.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 12,450. 1. En buste, de profil à gauche, gravé au pointillé, anonyme.

2. A mi-corps, de ¾ à gauche, publié par Bligny, 3 états.

3. En pied, de profil à droite, grav. par Duplessis-Bertaux.

4. En buste, de ¾ à droite, grav. par Fr. Hillemacher, 1860.

5. En pied, de profil à droite, gravé par Nitot-Dufresne, 2 états, avec cette curieuse légende : « Le Républicain Desessarts ! »

— Musée de la Comédie française, catal. Monval n° 95. Peinture toile, ovale, h. 0m90, l. 0m70, par Appert, d'après une gravure du temps éditée chez Bligny.

On avait mis au bas du portrait de Des Essarts : « J'aime mieux faire rire les hommes que de les ruiner ».

DESESSARTS. — Sous ce nom :

Desessarts, Eugène Ordinaire dit, né vers 1776, comédien nomade qui tenait les rôles de financiers à Bruxelles et à Amsterdam 1833-34, Bruges 1835, et qui, âgé de 70 ans, en 1846, reçut une pension de 186 fr. de la Société des artistes alors à ses débuts. Il vivait à Bruxelles où il mourut vers 1849.

Desessarts, Alfred, né le 9 août 1811, premiers rôles, Bruges 1837. Peut-être le même, Strasbourg 1837, Lille 1838-39. Il y eut aussi un *Desessarts* à Toulon, en 1835.

Desessarts, Mme, premiers rôles, Lille 1840.

DESFONTAINES, Nicolas. — Acteur et auteur, composa vers 1637 une tragédie-comédie, *Eurymédon*, suivie de plusieurs autres. En 1642, il fit imprimer à Avignon les *Galantes vertueuses*, et le 8 février 1643, faisant partie de la troupe de Ch. Dufresne, il assistait à un mariage à Lyon. Venu à Paris, il se mit en relations avec les Béjart et Molière, et lorsque l'*Illustre-Théâtre* situé aux Fossés de Nesles fit son ouverture, le 1er janvier 1644, la pièce que l'on donnait, *Alcidiane*, était de lui.

Nicolas Desfontaines fut ainsi l'un des pre-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

miers camarades de Molière. Cependant, lorsque les affaires s'embrouillent, il est le seul de la troupe, avec Beys, à ne pas fournir de caution. Nos comédiens se reforment, mais l'obligation du 13 août 1645 nous apprend que Nicolas Desfontaines ne les a pas suivis au Port-St-Paul. Nous connaissons encore de Desfontaines *Perside* (1644), l'*Illustre Comédien* (1645), *Sémiramis* (1647) et nous savons qu'il a repris à cette époque sa vie de comédien nomade. Le 20 décembre 1649, il est parrain à Carcassonne, se trouvant par conséquent en Languedoc en même temps que Ch. Dufresne, les Béjart et Molière. Desfontaines mourut à Angers le 4 février 1652.

Bibliographie : Eud. Soulié, *Recherches sur Molière*. — G. Monval, *Chronologie moliéresque*.

DESFONTAINES, Mme.— Th. du Marais 1807.

DESFOREST, Mlle Eugénie. — On la disait du th. Déjazet. Ecole lyrique avant 1862.

DESFORGES et sa femme. — Jeune premier accompli, et duègne, Cour de Prusse 1743.

DESFORGES, Pierre, Jean-Baptiste Choudard dit. — Naquit à Paris le 15 sept. 1746. Il avait pour père, selon la loi, un riche marchand de porcelaine, mais se disait fils, en réalité, d'un médecin nommé Petit. Il fut élevé au collège Mazarin et au collège de Beauvais, étudia la médecine, la peinture, et finalement se trouva, à dix-neuf ans et demi, sans ressources et réduit à traduire des ariettes italiennes à 12 livres la pièce.



DESFORGES, rôle d'Argante dans les *Fourberies de Scapin*, d'ap. G. de Galard.

En 1768, il donna chez Nicolet *A bon Chat, bon Rat*, mais ne pouvant vivre de sa plume, il se fit comédien. Il débuta à la Cour, puis à la Comédie italienne le 25 janvier 1769. Mais, bien que reçu à l'essai, il préféra partir pour la province : Amiens, Versailles, Caen, Guibray, Tours, Nantes, Rennes, Marseille et Bordeaux. Il s'intitulait alors « Comédien du roi dans la troupe du maréchal de Richelieu, gouverneur de Guyenne ». Indépendamment de sa pièce, les *Deux Portraits*, comédie en vers qui remonte à 1773, on a de lui, à cette époque, *Richard et Isabelle*, com. 5 actes, l'*Arbre parlant*, op. com., la *Voix du Cœur*, à propos (1777), *Richard et d'Erlet*, com. 5 actes, vers, le *Temple de l'Hymen*, com. 3 actes.

En 1779, Desforges partit avec sa femme pour St-Pétersbourg, mais, quoique gagnant à eux deux 4000 roubles, ils ne jouaient pas plus de dix fois par an. Pour charmer ses loisirs, il écrivit un grand nombre de pièces ; malheureusement ses manuscrits lui furent volés lorsqu'il revint en France, en 1782. A partir de ce moment, il renonça au théâtre comme comédien.

Sa première femme, qu'il avait épousée en 1775, fut reçue en 1783 à la Comédie italienne, où elle se fit aussi connaître sous le nom de Mme *Philippe*, nom de son second mari.

La *Biographie universelle* de 1814 a donné une longue liste des ouvrages de Desforges, dont les plus connus sont : *Tom Jones à Londres*, 1782, la *Femme jalouse*, 1785, *Tom Jones et Fellamar*, 1787, *Joconde* 1790 et la pièce qui fit le plus pour sa mémoire, le *Sourd* ou l'*Auberge pleine*, 1790. Desforges publia encore le *Poète* ou *Mémoires d'un homme de lettres écrits par lui-même*, 1798, 4 vol. in-12, mémoires de sa vie jusqu'en 1782, suite d'aventures galantes, vraies ou fictives. Il mourut à Paris le 13 août 1806, d'une fièvre biliaire, et sa seconde femme lui survécut jusqu'en mars 1814. Nous n'avons voulu nous occuper ici que de Desforges comédien. La biographie de l'auteur se trouve partout.

Biographie : *Opinion du Parterre*, t. IV, p. 126, notice. — *Almanach Duchesne*, 1815, notice.

DESFORGES, Mme.— Femme du précédent, Choudard dite, en 1775, puis femme Philippe, avait suivi son premier mari en province et en Russie. En 1784, elle entra à la Comédie italienne sous le nom de Mme *Desforges*. Elle demeurait alors faubourg Montmartre et l'année suivante rue d'Amboise. En 1787-88, elle alla jouer à Lille. Voici en quels termes l'*Almanach Duchesne* annonce sa mort : « Mme Desforges (depuis Philippe). Cette ancienne actrice de la Comédie italienne a joué dans sa jeunesse le drame et la comédie avec beaucoup de succès. Passée de là à l'Op. com., elle a tenu l'emploi des mères, où elle a cueilli *(sic)* des applaudissements à côté de Mmes Dugazon et Gonthier. Elle joignait à un physique imposant une diction sage et naturelle ; une voix faible la rendait presque nulle pour le chant. Mariée en secondes noces à Philippe (le chanteur de la Com. ital.), elle fut mère de Mme Quinebault jeune, artiste recommandable comme actrice et cantatrice ». Mme Desforges-Philippe mourut en 1804.

Biographie : Notice dans l'*Almanach Duchesne*, 1815.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DESFORGES. — Sous ce nom :

DESFORGES, acteur et directeur, Douai 1780.

DESFORGES, Bordeaux 1793.

DESFORGES, financier-grime, Bordeaux 1817-1821. 6000 fr. d'appointements.

Mme DESFORGES, th. de banlieue 1827.

DESFORGES, utilités, Boulogne 1837.

DESFORGES. V. Mériel.

DESFOSSSÉ, Lefèvre dit. — Rouen 1787-88, aux appointements de 1200 et 1800 fr..

DESFOSSÉS. — Bordeaux 1793.

DESFOSSÉS. — Rouen 1794, aux appointements de 3000 fr.

DESFOSSÉS, Mme. — Rouen 1794, jeune première aux appointements de 4600 fr. (avec sa fille).

DESFOSSÉS, Augustin. — Né à Roye (Somme) le 29 août 1771, débuta comme chanteur à Bruxelles le 9 février 1801. Il tint 25 ans l'emploi de ténor, mais possédait en outre un beau talent de comédien. Il se fit naturaliser belge et mourut à Bruxelles le 22 nov. 1839.

DESFOSSEZ. — Troisième rôle Troyes 1835.

DESFOSSEZ, Louis, Adolphe. — Rouen 1855.

DESFOSSEZ, Mme Marie, Madeleine, née Collet. — Constantine 1855-59.

DESFOURNAUX, Mme. — Palais-Royal 1840 (mai).

DESFRESNES, le citoyen et la citoyenne. — Th. Patriotique 1794.

DESGARCINS, Mlle. — V. Degarcins.

DESGARCINS-Mondran, Mlle. — V. Degarcins-Mondran.

DESGENETS, Mlle. — Bouffes-Parisiens 1887.

DESGONTHIER. — Premier amoureux, Boulogne 1837.

DESGORIA. — Rouen 1873.

DESGRAND. — Cirque Olymp., 1835.

DESGRANGES. — Sous ce nom :

DESGRANGES. — Acteur forain excellent dans les *Scaramouches*. Avait commencé en province, Foire Saint-Germain 1710, Foire Saint-Laurent 1717-18. Il se rendit à Rouen pour diriger une troupe française et italienne 1718 et mourut dans cette ville vers 1722.

Biographie : Campardon, les *Spectacles de la foire*, t. I.

DESGRANGES, Alfred. — Devenu régisseur général à la Porte-Saint-Martin 1849-53, th. Lyrique 1854, Paris 1855-56.

Mme DESGRANGES. — Saint-Pétersbourg 1848-55.

Mme DESGRANGES, Gilberte, Mélanie, Puiplat. — Versailles 1848, jeune première, Metz 1851-62.

DESHAIES, Mlle. — V. Beaubour.

DESHAIES. — Père noble, Douai 1835, Reims 1840.

DESHAYES, Mlle. — V. Dancourt, Mimi.

DESHAYES. — Acteur forain, amoureux. Foire Saint-Germain 1718.

DESHAYES. — Débuta au Th. français le 21 juillet 1731, Cour électorale Palatine 1742-43.

DESHAYES, Jean, Baptiste, François, né à Paris en 1818. — Etait le fils d'un tabletier de Paris. Il commença par exercer l'art de son père, joua la comédie en amateur, rue des Guillemites, et se fit engager au Petit Lazari, à 14 fr. par semaine. C'est là que vint le chercher le directeur de la Gaîté, où il débuta le 14 avril 1838 dans l'*Ordre du jour* — d'autre disent dans *Port Mahon* — mais ce fut dans le rôle d'Yorick du *Sonneur de Saint-Paul* qu'il se fit remarquer. Ses directeurs lui accordèrent une représentation à bénéfice lorsqu'il tomba au sort, et complétèrent de leurs deniers la somme qui manquait.

Deshayes passa onze ans à la Gaîté : Gallois son biographe, a donné la liste des rôles créés ou repris par lui pendant ce laps de temps. Puis en octobre 1849, il abandonna le boulevard pour l'Odéon où il entra comme premier rôle. C'était alors un artiste un peu bourgeois, un peu petit pour cet emploi, mais en revanche, excellent de naturel et de bonhomie dans les rôles de genre, les *bénisseurs*, comme on dit en argot de coulisses. Il débuta le 27 sept. 1849 dans l'*Eclat de rire*. Le 26 octobre il joua le rôle de Pierre-le-Grand dans l'*Héritier du Czar*, et le 23 novembre celui de Jean Bonin dans *François-le-Champi*. Le 13 avril 1850, il joua encore *Diogène* (reprise) et le 25, à son bénéfice, le *Vagabond*. Rachel lui prêta son concours avec le *Moineau de Lesbie*. Le 13 mai il donna la réplique à Marie Laurent dans le *Chariot d'enfant*. Bientôt il revint à la Gaîté (1851-53) : la *Paysanne pervertie*, le *Château de Grantier*, les *Mystères du Carnaval* (Routier), les *Barrières de Paris* (Martel), la *Mendiante*, *Paillasse* qu'il ne joua qu'une fois, la *Bergère des Alpes* (Jean Maurice), l'*Oncle Tom* (l'oncle Tom), *Marie Rose* (le mercier marseillais).

Deshayes avait épousé une actrice de talent.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mlle Max, qui avait déjà joué en même temps que lui à l'Odéon. Ils passèrent tous deux aux Variétés où il débuta le 5 nov. 1853 par le rôle de Christophe dans le *Cousin du roi*. Il joua encore Loriot de l'*Argent du diable*, mais vit qu'il s'était fourvoyé.

Acteur du boulevard, tous les genres lui étaient bons : le sérieux, le comique, le dramatique, le burlesque. Mais sa place était au boulevard, et non autre part. Il le comprit et entra à la Porte Saint-Martin : la *Bête du bon Dieu* (Jean Rémy), la *Chambre ardente* (Desgran), le *Comte de Lavernie* (Jaspin), *Jane Osborne* (Georges Lamballe), *Paris* (Jacques Bonhomme). En 1855, Deshayes débute à l'Ambigu par le rôle de Marcel du *Sorcier de la montagne*. Le journal l'*Orchestre* disait de lui, à propos de sa création du rôle de Mauroy dans l'*Espion du grand monde* : « M. Deshayes a montré de grandes qualités de tenue et de diction : son jeu est simple et vigoureux ». On le vit ensuite dans Paolo de *César Borgia*, Lucien de la *Rentrée à Paris*, l'ange Gabriel du *Paradis perdu*, Souvré de la *Comtesse de Noailles*, Momonoff du *Dernier favori*. Peu à peu le jeune premier devint gros et rond. Il aborda l'emploi des financiers, quitta la Porte-Saint-Martin pour le Gymnase (1863) où il créa un rôle dans le *Démon du jeu* puis revint à la Gaîté où on le vit dans une reprise de *Paris la nuit* et dans le rôle de Kérouan de la *Closerie des genêts*. Pêcheur à la ligne endurci, calme et doux, Jean-Baptiste Deshayes ne se mettait en fureur que lorsqu'il jouait au boston. Mourut vers 1870, pendant la guerre.



DESHAYES, Jean-Baptiste
dans la *Bête du Bon Dieu*, d'ap. E. Lorsay.

Biographie : Gallois, *Th. de la Porte-Saint-Martin* vers 1854. — Les *Th. de Paris*, par Lorsay, notice par Eug. Moreau, 1854. — J. Lavergne, *Biogr. des acteurs de l'Ambigu*, 1856.

Bibliographie : *Biogr. Dram.*, 1842 et 1845 — J. Arago, *Foyers et coulisses*, 1852. — Les *Th. en robe de chambre*, 1866. — *Derrière la toile*, 1868.

Iconographie : Gallois, *Th. de la Porte Saint-Martin*, grav. sur bois par Diolot d'après Potin, mi-corps, de face cost. de th. — En pied, cost. de th., lith. Collette, d'après Lorsay, de face. — Le catal. Duplessis de la Bibl. nat. indique par erreur ces deux portraits comme étant ceux de Paul Deshayes.

DESHAYES, Mme Céline, née Schweich, dite Mlle *Max*, puis femme de Jean-Baptiste Deshayes. — Appartenait à une famille israélite. Elle débuta le 5 oct. 1849 à l'Odéon ; c'était une touchante jeune première, venant comme son mari des théâtres de drame. Elle joua dans *Evelyne* et la *Farnesina* (5 oct.), puis dans l'*Héritier du Czar* (26 oct.). Gaîté 1850-53, Variétés 1854-55, Porte-St-Martin 1856-61, Paris 1862-65, Porte-St-Martin 1866-67, Odéon 1868, Porte-St-Martin 1869-70, Châtelet 1872-80, Paris 1881-88. Actrice sympathique, elle laissa la réputation d'une femme bonne et généreuse et elle mourut tout à coup, sans que rien put faire prévoir sa fin, au moment où elle venait d'obtenir sa pension de la Société des artistes. Le rapporteur de 1889, en apprenant sa mort, informa en même temps ses camarades que l'excellente femme laissait par testament une somme de 7000 fr. pour fonder une pension au nom de son mari, en faveur d'un artiste malade ou paralysé.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

DESHAYES, Théophile. — Financier, Reims 1848, Délass. com. 1849, Auxerre 1850, Délassements 1852, Auxerre 1853-54, Angers 1855, Paris 1856-57.

DESHAYES, Mme Th. — Soubrette, Auxerre 1852.

DESHAYES jeune, Etienne, Achille, dit *Henri*. — Né vers 1800, ex-artiste de l'Opéra comique 1848, Paris 1850, St-Quentin 1851-52, Paris 1853-55. Atteint d'une cystite chronique et de rhumatismes articulaires, il se retira à Rochecorbon (Indre-et-Loire) et la Société lui fit une pension de 200 fr. jusqu'à sa mort survenue vers 1869.

DESHAYES, Mme Arsène, Joséphine, Raymonde. — St-Pétersbourg 1855-61.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DESHAYES, *Paul*, Léon. — Confondu avec son homonyme Jean-Baptiste ; il était le fils d'un choriste aux Italiens et se destinait lui-même à la carrière lyrique ; il débuta à Montmartre, courut la banlieue, joua le classique à l'Odéon (Damis, Valère, Clitandre) puis trouva sa véritable place au boulevard. Gaîté 1859-60, th. du Cirque 1861-62 *(La Prise de Pékin)*, Châtelet 1863 *(Marengo)*. « Un beau physique, une taille avantageuse, une belle voix ». Gymnase 1864 *(L'Ami des Femmes*, rôle de de Ryons), Porte-St-Martin 1865, Vaudeville 1866, Odéon 1867 *(Les beaux Messieurs de Bois-Doré)*, Gaîté 1869-70, Châtelet 1872-73. Associé avec Lacressonnière pour la direction de ce théâtre, il s'y ruina. Le Caire 1874, Ambigu 1875. Voici quelques-uns des rôles créés ou repris par Deshayes dans la seconde période de sa carrière :

1875, Ambigu, l'*Affaire Coverley*, rôles de Coverley et de Gordon. — La *Vénus de Gordes*, Furbice.

1876, Porte-St-Martin, l'*Espion du Roi*, de Breuil. — Le *Bâtard*, Armand. — *Coq Hardy*, Haldroni. — Les *Bohémiens de Paris*, Montorgueil. — La *Reine Margot*, Henri.

1877, Porte-St-Martin, les *Exilés*, Waldimir. — Le *Juif-Errant*, Couche-tout-nu. — Le *Bossu*, Lagardère. — Ambigu, la *Case de l'Oncle Tom*, Georges.

1878, Ambigu, la *Brésilienne*, le docteur Robert. — Les *Abandonnés*, Guillaume. — Porte-St-Martin, les *Enfants du Capitaine Grant*, Glénarvan.

1879, Porte-St-Martin, la *Dame de Montsoreau*, Bussy.

1880, Châtelet, *Michel Strogoff*, Ivan.

1882, Ambigu, les *Mères ennemies*, Rodztko. — *Cartouche*, Cartouche.

1884, Ambigu, *Fualdès*, Bastide.

1885, Châtelet, la *Guerre*, le Polonais.

A partir de ce moment, Deshayes organisa des tournées en province où son nom était fort aimé. Voici en quels termes sa mort fut annoncée au Rapport de 1891 : « Encore un vaillant parti avant l'heure ; la carrière inachevée de Deshayes, car elle pouvait durer quinze ans de plus, fut pourtant des mieux remplies. Depuis le fumeur d'opium dans la *Prise de Pékin*, jusqu'à *Michel Strogoff*, nous pourrions citer vingt créations et autant de reprises, dans lesquelles il se fit constamment applaudir. Il était considéré avec justice comme un de nos meilleurs acteurs de drame, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir la bonne fortune de créer avec succès le principal rôle dans la comédie de Dumas fils, l'*Ami des Femmes*. Tout le monde des théâtres connaissait Paul Deshayes comme comédien, mais beaucoup de personnes ignoraient qu'il était également bon musicien, compositeur, auteur dramatique et qu'il laisse des partitions d'opérettes et les manuscrits de plusieurs pièces. Dans ses dernières années, il avait fait en province deux ou trois tournées fructueuses et s'apprêtait à en entreprendre une nouvelle, lorsqu'il fut frappé d'une attaque de paralysie qui l'emporta quelques semaines après ».

Ses obsèques eurent lieu le 15 avril 1891, en présence d'une foule nombreuse qui tint à accompagner cet homme de talent et de cœur jusqu'à sa dernière demeure.

Deshayes avait un frère aîné qui avait embrassé la carrière lyrique et mourut à Nancy d'une maladie de poitrine. Il avait épousé Mlle Worms, sa camarade, devenue par conséquent Mme Paul Deshayes. Propriétaire à La Varenne d'un lopin de terre, ce gros garçon menacé par l'embonpoint était le plus accueillant des hommes. On le qualifia : « Le dernier mousquetaire du drame, Porthos plutôt qu'Athos, Aramis et d'Artagnan ».

Bibliographie : Paul Mahalin, *Au bout de la lorgnette*, p. 59. Les *Soirées parisiennes*, 1875, 1880, 1882.

Iconographie : Le catalogue Duplessis de la Bibl. nat. indique divers portraits de Jean-Baptiste Deshayes comme étant de cet artiste (Paul Deshayes).

DESHAYES, Mme Paul, Eugénie née Worms, femme du précédent, Cluny et Ambigu 1868, Gaîté 1869-70, Châtelet 1872-73, Le Caire 1874, Ambigu 1875-78, Th. historique 1879-80, Châtelet 1881-82, Paris 1883-93, Saint-Pétersbourg 1894-95, Paris 1896. Jolie femme, épouse respectée, Mme Paul Deshayes était la sœur de Mme Priston-Delessart. Âgée de 56 ans en 1904, avec 37 ans de théâtre, elle obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris.

Bibliographie : P. Mahalin, les *Jolies actrices de Paris*, t. IV.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, n° 12476, en buste de profil à droite. S'assurer s'il ne s'agit pas de Mme Max-Deshayes ?

DESHAYS. — Deuxième comique, Anvers 1792.

DESHOULIÈRES, Mlle Anne, Victorine Disrael dite, actrice du spectacle de Lécluse 1778.

DESIENNE. — Odéon 1866-70.

DESIR. — Premier rôle Limoges 1851-52.

DÉSIR, Mme. — Premier rôle, Limoges 1851-52.

DÉSIRAT. — Comique, Cahors 1827, Vienne 1829, Eure-et-Loir 1830.

DÉSIRE. — Sous ce nom :

DÉSIRÉ. — Amoureux, Rouen 1805.

Mlle DÉSIRÉ. — Lille 1815.

DÉSIRÉ. — Rochefort 1825.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DÉSIRÉ. — Premier amoureux, Châlons-s/-Marne 1826.

Mme DÉSIRÉ. — Premier rôle, Châlons-s/-Marne 1826.

DÉSIRÉ. — Troisième amoureux, Tours 1826.

DÉSIRÉ. — Jeune premier, Calais 1827, Amiens 1828, Calais 1829-30.

DÉSIRÉ. — Besançon 1828.

Mme DÉSIRÉ. — Besançon 1828.

DÉSIRÉ. — Premier rôle, Tours 1828-29.

DÉSIRÉ, Fromont. — Dijon 1829.

DÉSIRÉ. — Niort 1830.

DÉSIRÉ, Bazile. — Genève 1830.

DÉSIRÉ. — Rouen 1835.

DÉSIRÉ. — Bayonne 1837.

DÉSIRÉ, Amable, Désiré Courtecuisse dit. — Né à Lille en 1823, suivit au Conservatoire de cette ville le cours de basson professé par Baumann ; il quitta Lille et se rendit à Paris, entraîné vers le théâtre, s'essaya sur les petites scènes de la banlieue sous le nom de *Désiré*. Le 4 mars 1847, s'annonçant comme premier comique des Folies dramatiques, il vint jouer à Lille les *Enragés*. En 1848, il passa à Bruxelles et, en 1850, à La Haye. En 1851, il était premier comique au th. des Galeries à Bruxelles. Offenbach le remarqua à Marseille et l'engagea à son théâtre des Bouffes. Désiré faisait fureur à Marseille depuis quatre ans. Il se présenta devant le public parisien le 16 mai 1857 dans *Vent du soir*. Son jeu parut violent, incohérent. Le 19 novembre il parut dans les *Petits prodiges* où il exécutait un solo de basson ; Léonce jouait du violoncelle, Mlle Maréchal du piano, Guyot du cornet à piston, et Tayau du violon. Lorsque Désiré sut mettre quelque modération à sa verve excessive, il fut agréé, et mit le sceau à son succès avec sa création de Jupiter dans *Orphée aux enfers* (21 octobre 1858). Devenu premier acteur du théâtre des Bouffes parisiens, il établit encore le rôle de Golo, de *Geneviève de Brabant* (19 novembre 1859), de Mardi gras, Sidi Mouffetard, Gémea et Grétry dans le *Carnaval des Revues* (10 fév. 1860). Un jour, Désiré voulut quitter les Bouffes pour le Palais-Royal où il débuta le 26 juillet 1867 dans la *Puce à l'oreille*. Il n'y resta que peu de temps, alla créer à l'Athénée le rôle du mandarin Tien-Tien dans *Fleur de Thé* où il se livrait à toute espèce de cascades avec Léonce, puis revint au bercail, c'est-à-dire aux Bouffes, où son plus beau succès fut dans la *Timbale d'argent* (16 avril 1872). Sa dernière création fut dans la *Petite Reine* (9 janvier 1873). Désiré mourut en septembre 1873, à Asnières, après une longue maladie et une agonie de huit jours, pendant laquelle son camarade Poirier l'entoura des soins les plus assidus. On attribua cette fin à l'abus de la bière, dont il ingurgitait des quantités énormes. Une affluence considérable assista à ses obsèques, et son éloge fut prononcé par son directeur, M. Ch. Comte, qui se chargea des funérailles.



DÉSIRÉ, rôle de Jupiter dans *Orphée aux enfers*.

Désiré, l'homme des facéties, comme Christian fut l'homme des calembours, avait été marié, mais vivait séparé de sa femme depuis longtemps. Propriétaire à Champigny — il avait joué un à propos de lui : *Désiré, Sire de Champigny* — il vit la guerre détruire son petit immeuble. Il en acheta un autre à Asnières, et le meubla artistiquement — il peignait lui-même un peu — et c'est là qu'il mourut. Désiré avait eu jusqu'à la fin deux amis absolument dévoués : Edouard Georges et Poirier déjà cité.

Biographie : *Foyers et Coulisses*, Bouffes parisiens, notice.

Bibliographie : Alb. de Lasalle, *Histoire des Bouffes parisiens*.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 12481. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par Ed. B. (Baldoduc). Sur cette planche se trouvent les portraits de Mlle Taffanel, et de Bruno, V. aussi Bibl. nat. Berthelier.

Journal amusant. — N° 817. 27 avril 1872, la *Timbale d'argent*. — N° 857. 1er fév. 1873, la *Petite Reine*.

Partition d'*Orphée aux enfers*, rôle de Jupiter, lith.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Les *principaux comiques de Paris*, lith. P. Bedeau.

DÉSIRÉ, Mlle Meyer. — Soubrette. La Haye 1851. Pourrait bien être la femme du précédent qui jouait à La Haye à la même époque, et dont il vécut séparé par la suite.

DÉSIRÉE. — Sous ce nom :

Mlle DÉSIRÉE, Cour de Prusse 1707.

Mlle DÉSIRÉE, Variétés, 1808.

Mlle DÉSIRÉE, débuta à l'Odéon le 16 août 1814 dans le rôle d'Honorine de *Claudine*.

Mlle DÉSIRÉE, Dubuisson, soubrette, Deux-Sèvres 1826.

Mlle DÉSIRÉE, jeune première, Lisbonne 1827.

Mlle DÉSIRÉE, Julienne, Calais 1829.

Mlle DÉSIRÉE, th. du Luxembourg 1830.

DÉSIRÉE, la petite, rôles d'enfants, th. du Luxembourg 1833 et 1837.

Mlle DÉSIRÉE, deuxième amoureuse 1833-34.

Mlle DÉSIRÉE, Funambules 1834 et 1840.

Mlle DÉSIRÉE, ingénue, Châteauroux 1837.

Mlle DÉSIRÉE, Fol. dram. 1839.

DÉSIRÉE, la petite, Mons 1843.

DÉSIRÉE, Mlle Pochonnet. — Elève de Mlle Jenny Vertpré, débuta sous ses auspices à Passy vers 1842 dans la *Demoiselle à marier*, et fut engagée au Gymnase où elle parut dans la *Marquise de Rantzau* et dans *Daniel le Tambour*. Scribe ne dédaigna pas de lui donner des rôles. « Soubrette de dix-huit ans, écrivait-on en 1846, qui ne manque ni de finesse, ni d'esprit ». Tantôt ingénue, coquette ou simple, Mlle Désirée se fit remarquer dans *Rebecca*, les *Trois péchés du Diable*, *Babiole et Joblot*. Tout le monde s'accorde sur sa grâce, sur sa gentillesse, et il était déjà question pour elle d'un engagement à la Comédie française, lorsque les circonstances lui firent partager le sort de son camarade Achard, le suivant au th. du Palais-Royal et en tournées (20 juin 1849, Bruxelles).

Mlle Désirée débuta au Palais-Royal le 28 janvier 1851 dans le *Vol à la fleur d'orange*, parut dans la *Vie en partie double* (15 mars), une *Poule mouillée* (6 nov. 1852), l'*Esprit frappeur* (16 déc. 1853). Achard mourut subitement en 1856 et Mlle Désirée se retira du théâtre. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1861. Elle fut la mère de M. Frédéric Achard (Pochonnet dit), né à Paris le 4 octobre 1848.

Biographie : Hervey, *The Theatres of Paris* 1846.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 12,482, à mi-corps, assise de ¾ à droite, imp. Chanoine, Lyon, 1850.

DESIREE. — Sous ce nom :

Mlle DÉSIRÉE, Porte-St-Martin 1846-48, jolie brunette.

Mlle DÉSIRÉE, Gaîté 1852.

Mlle DÉSIRÉE, nom d'une artiste morte en 1852.

Mlle DÉSIRÉE, Goddé, sœur de Mlle Laurentine du Gymnase, Cirque impérial 1852, Palais Royal, soubrettes 1853-54.

Mme DÉSIRÉE, A., Beaumarchais 1861.

Mlle DÉSIRÉE, Adèle, th. du Cirque 1862.

Mme DÉSIRÉE, Fieux, th. du Cirque 1862.

DÉSIRÉE, la petite, Déjazet 1864.

DESJARDINS. — Sous ce nom :

DESJARDINS, acteur de la foire St-Germain 1736.

DESJARDINS, Alexis, compagnon horloger, s'était fait connaître à la foire St-Laurent, 1757. Acteur chez Nicolet cadet, il s'enivrait souvent et faisait manquer le spectacle. Il fut envoyé au For-l'Evêque le 20 mars 1765, et relâché le 31 sur la demande de son directeur.

Mme DESJARDINS, s'était fait connaître à Paris sous le nom de Mme *de Montfort* ; déjà sur le retour en 1824 ; Cirque Olympique 1825-26, Gaîté 1826-29.

Mlle DESJARDINS, Léonie, Fol. dram. 1852-53, fort agréable dans les rôles d'amoureuses.

DESJARDINS, Louis-Emile, Dijon 1860-64, Bayonne 1865, Paris 1866-70, Elbeuf 1872-73, Paris 1874, Dijon 1875, Paris 1876-77, Bar-sur-Aube 1878, Paris 1879, Nantes 1880, Paris 1881-93, Toulouse 1894-95, Paris 1896-1903. En 1895, Louis Desjardins, âgé de 61 ans, avec 27 ans de théâtre, obtint une pension de 400 francs de la Société des Artistes. Habitait Paris en 1903.

DESLANDES, Mme. — Ambigu 1845. Une artiste de ce nom mourut en 1846.

DESLAURIERS. — V. Bruscambille.

DESLIARRIAUX. — Premier comique et régisseur, th. de la Liberté, Toulouse 1794.

DESLOUIS, Claudius-Désiré. — Le Mans 1875-76, Besançon 1877, Reims 1878, St-Etienne 1879-81, Besançon 1882, Lausanne 1883-86.

DESLOUIS, Aug. — Bordeaux 1896-98. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1899.

DESLYS, Charles. — Né à Rouen le 1er mars 1821 selon Delhasse. Jeune premier Liège 1841, premier rôle Anvers 1842, deuxième rôle Bruxelles 1843-44. Odéon, début dans le *Fils de la folle* (février 1846). Se fit connaître comme romancier.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DESMARAIS ou Desmarets. — Débuta à Paris le 3 fév. 1741 par Crispin du *Légataire* et ne fut pas reçu. M. J.-J. Olivier se demande si c'est lui qui fit partie de la troupe à la Cour Palatine vers 1750-64.

DESMARAIS, M^lle^. — Débuta à la Comédie française le 10 déc. 1756 dans Dorine de *Tartufe* et Claudine de *Colin-Maillard*. Une demoiselle M. Desmarais figure dans la troupe de la Cour Palatine avant 1764.

DESMARES, M^lle^ Marie. — V. Champmeslé (M^lle^).

DESMARES, Nicolas. — Frère cadet de la Champmeslé, époux d'Anne Dennebault, né à Rouen vers 1645, comédien à la cour de Danemark, puis directeur de cette troupe en 1682. Grâce à l'appui de sa sœur, M^lle^ Champmeslé, Nicolas Desmares fut reçu sans débuts à la Comédie française le 28 mars 1685. Il excellait dans les rôles de paysans, et ce fut pour lui que Dancourt écrivit la majeure partie de ceux qu'il fit entrer dans ses pièces. Desmares joua d'original les rôles de M. Martin dans l'*Homme à bonnes fortunes*, Simon dans le *Muet*, Ambroise dans le *Flatteur*, Tout-à-bas dans le *Joueur*, Thaler dans *Démocrite*, le Suisse dans le *Double veuvage*, Delorme dans les *Trois cousines*, Thibault dans les *Vendanges de Suresnes*, etc. Il se retira le 27 juin 1712 avec une pension de 1000 livres, et mourut le 3 nov. 1714.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

DESMARES, M^lle^ aînée, Christine, Antoinette, *Charlotte*. — Fille du précédent et nièce de la Champmeslé, née à Copenhague où son père était directeur des Comédiens français, et tenue sur les fonts baptismaux par le roi et la reine de Danemark, fin 1682.

Venue à Paris avec ses parents, elle débuta sous le nom de Lolotte dans les rôles d'enfants le 21 août 1690.

La Champmeslé, sa tante, mourut en 1698 après avoir créé le rôle d'Iphigénie dans *l'Oreste et Pylade* de la Grange Chancel, dont sa mort interrompit les représentations, et M^lle^ Desmares eut le courage de débuter dans ce même rôle le 30 janvier 1699. Elle y réussit. Reçue le 26 mai suivant pour l'emploi de sa tante, on la chargea aussi de quelques amoureuses dans la comédie, telle Rodolphe dans *Esope à la cour*. Les rôles de *Psyché* dans une reprise de cette pièce (juin 1703), Thérèse du *Double veuvage* la mirent tout à fait en évidence. Naturelle et gaie, on la jugea même capable de remplacer dans les soubrettes M^lle^ Beauval, et nous avons rapporté à l'article de cette actrice comment celle-ci, sur le retour, avait pris cette décision pour un ordre de congé. Il est à noter cependant, ainsi que le fait remarquer M. Campardon, que M^lle^ Desmares doublait déjà officiellement M^lle^ Beauval depuis quatre ans lorsque celle-ci se retira. Quoi qu'il en soit, on vit alors la même actrice, en possession de tous les premiers rôles tragiques, déployer une verve folle dans les soubrettes du répertoire. M^lle^ Desmares créa, entre autres rôles, dans la tragédie : Arténice dans *Amasis* (1701), *Electre* (1708), Emilie dans *Cornélie Vestale* et *Ino* (1713), *Athalie* (1716), *Sémiramis* (1717), Jocaste dans *Œdipe* (1718), Antigone dans les *Macchabées* (1721).

Dans la comédie : Lisette du *Légataire*, Nérine du *Curieux impertinent*, Lisette dans l'*Ecole des Amants*, Nérine dans la *Réconciliation normande*, Colette des *Trois cousines*. « Le beau naturel, s'écrie Lesage dans le portrait anonyme qu'il en trace dans le *Gil Blas*. Avec quelle grâce elle occupe la scène ! A-t-elle quelque bon mot à débiter ? Elle l'assaisonne d'un sourire malin et plein de charmes qui lui donne un nouveau prix. » Un jour, sacrifiant à la mode, on la vit un bilboquet à la main dans l'*Amour vengé*, au grand contentement du parterre (1712).

Jeune encore — elle n'avait pas quarante ans — elle sollicita sa retraite, et l'obtint le 21 mai 1721. Elle forma plus tard une élève digne d'elle : M^lle^ Dangeville la jeune, sa propre nièce. Depuis le jour de sa retraite, elle ne parut sur aucun théâtre, jouant seulement quelquefois avec des seigneurs et des dames de la cour dans des représentations privées. Elle avait obtenu la pension de mille livres, et mourut à St-Germain-en-Laye le 12 sept. 1753.

M. Campardon a publié différentes pièces relatives à cette actrice :

1700, 17 avril. — Le duc de la Trémoille, premier gentilhomme de la chambre, attribue en premier à M^lle^ Desmares certains rôles désignés de M^lles^ Beauval et Duclos, et en second tous les rôles de cette dernière actrice lorsqu'elle ne pourra plus les jouer.

1700, 21 déc. — Ordre de donner à M^lle^ Desmares la moitié de la première part qui viendra à vaquer.

1746, 7 sept. — Donation faite par M^lle^ Desmares à Alexandre Sallé. Nous apprenons, dans cet acte, que M^lle^ Desmares demeurait à St-Germain-en-Laye rue du Vieux-Abreuvoir, et que cet Alexandre Sallé était premier secrétaire du ministre comte de Maurepas. — (D'Argenson le disait fils d'un médecin et de M^lle^ Desmares, et il passe pour avoir rédigé les trois volumes intitulés *Mémoires du comte de Maurepas*). — Il s'agissait d'une somme de 108,000 livres due à M^lle^ Desmares par le baron Hogger, et qu'elle léguait au dit Sallé, à condition de remplir certaines charges et conditions.

1746, 25 sept. — Donation faite par M^lle^ Desmares à Charlotte Damour, surnommée Lefèvre. Cette demoiselle, qui demeurait avec elle et qui porte le même prénom *Charlotte*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

a tout l'air d'être aussi sa fille. Elle lui lègue 10,000 livres comptant, plus l'usufruit et jouissance, sa vie durant, d'une somme de 20,000 livres, et enfin tous ses meubles et effets. Le très long et très détaillé inventaire annexé à ce document a le grand avantage de nous faire pénétrer dans l'intérieur d'une des plus charmantes comédiennes du XVIIIe siècle. Rien ne nous y est épargné, mais nous n'y trouvons qu'un seul portrait de la maîtresse de la maison.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — G. Monval, *Liste alphabétique des Sociétaires*.

Iconographie : *Musée de la Comédie française*, catal. Monval.

N° 188. Tenant un masque et un poignard. Peinture toile ovale, h. 0 m. 80, l. 0 m. 65, par Ch. Coypel. Cédé par M. Bergeret, peintre, 1827. Gravé par B. Lépicié en 1733, avec quatrain, chez Surugue.

Ce portrait est à rapprocher de celui signalé dans l'inventaire dressé chez Mlle Desmares en 1746 : « Un tableau peint en pastel par Coypel, représentant Mlle Desmares sous les habillements de Thalie et de Melpomène, de la hauteur de deux pieds et demi sur deux pieds de large, non compris la bordure. »



Mlle DESMARES
dans la *Chaumière moscovite*.

DESMARES, Mlle cadette, Catherine. — V. Dangeville, Mlle, mère.

DESMARES, Mlle, ou Desmars, ou Desmarets, ou Desmarts. — Débuta à la Comédie française le 9 févr. 1769 dans les rôles de caractères. Elle fut reçue à pension, mais son nom disparaît l'année 1771. Elle demeurait rue du Cimetière St-André. A rapprocher de Desmarets, même époque.

DESMARES, Mlle Thérèse, Nicole. — Etait fille d'un serrurier en renom à qui l'on doit la magnifique grille du Palais de Justice de Paris. Elle naquit le 10 avril 1780, à Vaugirard. Elle commença sa carrière théâtrale au Vaudeville (1794), passa par l'Opéra comique, revint rue de Chartres et devint l'une des plus charmantes actrices de ce théâtre. On écrivait d'elle en 1802 : « Elle était autrefois à Feydeau; on se souvient de lui avoir vu jouer avec succès le rôle du page dans *Aurore de Guzman*. Cette actrice est, sans contredit, la première du Vaudeville... On désirerait seulement l'entendre chanter avec moins d'art et plus de simplicité. » Au physique, c'était une figure chiffonnée, dont l'expression était fort agréable; son organe était doux, sa voix flexible. On ne lui reprochait qu'une certaine propension à l'afféterie.

Mlle Desmares avait épousé Denis, François Domilier de Thésigny, homme de lettres, auteur de diverses pièces de théâtre. A la suite d'une agression de son mari qui la souffleta aux Champs-Elysées, elle divorça. Elle laissa deux fils qui s'occupèrent de beaux-arts et de lettres, et une fille qui épousa Théaulon, l'auteur dramatique. Le fameux restaurateur légitimiste, au coin des rues de l'Université et du Bac, était son frère.

Le nom de Mlle Desmares se retrouve à intervalles dans les principales pièces du répertoire du Vaudeville de 1801 à 1819. Mlle Desmares demeura rue du Lycée 1805-1806, rue St-Honoré 1810-1811, place du Palais-Royal 1814-19. Elle se retira vers cette époque avec une demi-pension.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Galerie historique, Complément à la troupe de Nicolet*. — Note p. 102 (art. Belmont).

Bibliographie : Le *Coup de Fouet*, an X. — Muret, *l'Histoire par le Théâtre*, t. II, p. 48.

Iconographie : Collection Martinet. — 41, le page d'*Agnès Sorel*. — 43, Georgette dans la *Vallée de la Barcelonette*. — 127, Eudoxie dans la *Chaumière moscovite*. — 239, Théodore dans le *Petit Pêcheur*. — 370, Agathe dans le *Piège*. — 457-458, Isolier, page, dans le *Comte Ory*.

DESMARES, Mlle. — Débuta à la Gaîté le 25 juillet 1829 par le rôle de Liska dans le *Sabre de bois*.

DESMARES, Mlle. — Jeune première, Angers 1835, Dijon 1840.

DESMARES, Mlle Hélène. — Th. de la Rhétorique, Gand 1835-37.

DESMARES. — Funambules 1855.

DESMARETS, Mlle Angélique. — Comédienne, femme de Filandre, sieur de Monchaingre, comédien de province. Molière cautionna Baron vis-à-vis de Monchaingre et de sa femme au sujet d'une vente de costumes (31 août 1670).

DESMARETS. — Acteur tragique, Bruxelles 1761. Un acteur de ce nom passa par la Comédie française 1771.

DESMARTHES. — Lille 1800-1802.

DESMARTHES, Mme. — Lille 1802.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DESMASURE, Mme. — Deuxième duègne, Lille 1813.

DESMASURE, Mlle. — Troisième amoureuse, Lille 1817.

DESMAZURES. — Variétés amusantes 1782, rôle d'un abbé dans *Esope à la foire* (30 juillet).

DESMET, la petite Berthe. — Rôles d'enfants, Gaîté 1881, *Quatre-vingt-treize*. Porte-Saint-Martin 1883, Th. de Paris 1886, Ambigu 1888.

DESMONTS, Charles. — Débuta enfant chez Comte père, puis entra au Conservatoire en 1840. Toulouse, Montpellier, Caen, théâtre du Luxembourg 1849-50, deuxième comique à Dieppe 1851, premier comique à Lille 1857-59. C'est à Lille qu'il se maria avec sa camarade Mlle St-Albin. Début aux Bouffes le 16 avril 1859 dans *Mesdames de Cœur volant*. Devenu régisseur, Desmonts doubla tous les rôles, remplit tous les emplois. Zélé, actif, empressé. Bouffes 1859-65, th. Lafayette 1867-68, Gaîté 1869, Bouffes 1870, Londres 1872-73, Bataclan 1873, Bouffes 1874-1886, Paris 1887, Menus-plaisirs 1888-89. En 1877, il reçut une médaille de la société des sauveteurs. En 1884, le Gouvernement lui accorda une médaille d'argent, et on put lire au *Journal officiel*: « Belle conduite en diverses circonstances ; a notamment arrêté des chevaux emportés attelés à des voitures. » En 1890, il avait 63 ans, dont 53 passés au théâtre. La Société des artistes lui accorda une pension de 500 francs. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

Biographie : *Foyers et Coulisses, Bouffes parisiens*, 1873.

DESMONTS, Mme Caroline, Alexandrine. — Commença sa carrière sous le nom de *Saint-Albin*, Lille 1856, où elle jouait les ingénuités. Elle épousa son camarade Desmonts le 2 juin 1857, et le mariage fut célébré à Lille dans la chapelle des Pères Jésuites, rue Négrier. Le 26 mars 1858, une représentation eut lieu au bénéfice des jeunes époux. En 1860-61, nous la retrouvons à Paris, à la Gaîté (travesti dans *Christophe Colomb*, 30 août 1861). Gentille actrice, toute fluette, elle jouait volontiers les travestis ; elle avait du succès, notamment dans *Prêteur sur gages*. Variétés 1862-63, Gaîté 1864-67, Porte-St-Martin 1868 (*Cadio, Mme de Chamblay*), Londres 1872-1874, Paris 1875-80, Poitiers 1881, Tours 1882-84, Paris 1885-86, Tours 1887-95, Paris 1896 et années suivantes. Mme Desmonts habitait Paris en 1904.

DESMOTTE, Mlle. — V. La Motte.



DESMOUSSEAUX

DESMOUSSEAUX, Félicité, Auguste Saillot dit.— Naquit à Dormans (Marne) le 18 novembre 1785. Son père, qui était marchand à Paris, devint plus tard maître de poste à Fossard (S.-et-M.). Maître clerc chez maître Serige, titulaire d'une des bonnes études de Paris, élève de Florence, Desmousseaux débuta avec fracas le 18 août 1812. On l'annonçait comme un successeur de Lekain et un rival de Talma. Le débutant qui fit accourir la foule au th. français avait la taille avantageuse, un organe bien posé, quelques heureuses inspirations. Il avait choisi le rôle de *Tancrède*. Il réussit. Mais ce triomphe ne fut que de courte durée. Le 20 août, il parut dans le *Cid*. On le jugea sage, raisonnable, mais froid et sans couleur.

« Il se donne beaucoup de mouvement dans les endroits passionnés, écrit-on ; est-ce de la chaleur ? Il prend un ton sententieux dans les couplets réfléchis ; est-ce du flegme, de l'aplomb ? Il dit raisonnablement le petit nombre de rôles dans lesquels il a paru ; est-ce de l'intelligence ou le fruit des leçons ? »

Le 16 septembre, Demousseaux reconnu déjà comme artiste utile, fut admis à l'essai pour un an, aux appointements de 2000 francs, pour tenir les confidents ; cet engagement fut prolongé de deux ans. Le 8 mars 1815, il fut remercié puis rappelé le 11 sept. suivant. Le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

9 octobre 1816, il demanda à être admis comme sociétaire. Le comité remit sa décision au 11 avril 1818. En attendant, son traitement fut porté à 3000 puis à 3500. Sur ces entrefaites un événement s'était produit dans la vie de Desmousseaux ; il avait demandé en mariage Mlle Baptiste, sa camarade, fille de Baptiste aîné, alors tout puissant à la Comédie, et obtenu sa main. C'était la route aplanie : tous les obtacles se levaient devant Desmousseaux par la volonté de son beau-père. Reçu à quart de part en 1818 pour jouer les rois, les pères nobles, les tyrans, il succéda à St-Prix, puis à St-Phal pour les rôles de raisonneurs qu'il partageait avec St-Aulaire, ce qui faisait dire :

A Saint-Aulaire,
Moi, je préfère Desmousseaux,
Mais lorsque que je vois Desmousseaux,
Je crois bien que c'est St-Aulaire
Que je préfère.

Desmousseaux tint ces emplois ingrats pendant vingt-huit ans. MM. E.-D. De Manne et C. Ménétrier, ses biographes, donnent la liste des 83 rôles qu'il créa pendant cette longue période. Ils présentent bien peu d'intérêt.



Mme DESMOUSSEAUX
d'après Lacauchie.

Les critiques s'accordent à lui reconnaître une belle voix, mais se désespèrent de sa monotonie et l'appellent la *toupie d'Allemagne*. « Dans sa bouche, les alexandrins ont vingt-quatre pieds », dit un autre. On le traite de froid, emphatique, ampoulé, raide dans ses gestes, sans vie, sans chaleur. Un de ses camarades le définissait: « Un homme, par son intelligence, apte à toutes les professions, hors à celle qu'il avait eu la malheureuse idée d'embrasser. »

Desmousseaux prit sa retraite le 1er avril 1840, et donna son bénéfice le 28 décembre 1844 avec le concours de Rachel *(Bajazet)*, Duprez, Baroilhet, Mlle Dorus de l'Opéra, et Arnal *(Passé minuit)*. La recette s'éleva à 7357.50. Desmousseaux, qui avait habité rue St-Sauveur (1814-15), place de l'Ecole, 6 (1817), rue Rameau, 8 (1820), rue de la Jussienne, 15 (1822-25), se retira à Passy. C'est là qu'il mourut le 30 mai 1854, à soixante-huit ans et huit mois, à la suite d'une attaque de choléra.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Galerie historique de la Comédie française*.

Bibliographie : l'*Opinion du Parterre*, t. x, p. 214. — *Petite Biographie*, 1821. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — *Grande Biographie*, 1824. — *Dict. th.*, 1825. — La *Rampe et les Coulisses*, 1832. — Muret, l'*Hist. par le th.*, t. II.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 12518. 1. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par A. Colin, 1837.

2. En buste, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par G. Engelmann.

Musée de la Comédie franç., catal. Monval, nº 202. Desmousseaux figure en buste dans le groupe d'artistes au crayon noir, par Et. Bouchardy, vers 1820.

DESMOUSSEAUX, Mme Françoise, Joséphine, Anselme, dite *Baptiste*, femme Saillot dite. — Naquit le 10 mars 1790 à Rouen où son père était alors acteur au Grand Théâtre. Elle appartenait donc à toute cette tribu artistique des Baptiste dont nous avons conté l'histoire ; elle fit ses études au Conservatoire de Paris, dont son père était devenu professeur, et débuta à la Comédie française le 21 septembre 1815 par les rôles de Finette du *Dissipateur* et de Toinette dans le *Malade imaginaire*. On lui trouva le défaut de surcharger d'intentions le débit de son rôle, et une figure sévère qui ne s'accordait guère avec la malice de la soubrette. Les débuts continuèrent en septembre et octobre, toujours dans l'emploi des soubrettes. Force fut bien à Baptiste aîné de reconnaître qu'il s'était complètement fourvoyé sur les dispositions de sa fille. Il lui fit recommencer ses études, et le 13 mai 1817, elle reparaissait dans les confidentes tragiques et les caractères, Œnone de *Phèdre*, et la marquise d'Olban de *Nanine*. Elle termina ses débuts par Mme Pernelle, Mme Patin, Mme Argante, Mme Turcaret. Cette fois, elle avait trouvé sa voie. Le 23 novembre, elle fut admise à 2000 fr. d'appointements, puis, à la retraite de Mme Thénard, elle entra en pleine possession de son emploi. Dans l'intervalle, Mlle *Baptiste* était devenue Mme Desmousseaux, par suite de son mariage avec son camarade, dont elle prit le nom à partir de 1819.

A force de travail et de persévérance, Mme Desmousseaux arriva à surpasser ses devancières dans un emploi difficile ; elle fut la duègne idéale, pleine de verve, de rondeur, de naturel. Son débit était ferme, son articulation impeccable. Dans le *Jeune mari* (1826), elle créa d'une manière supérieure le rôle de Madame de Beaufort. Reçue sociétaire le 1er avril 1824, Mme Desmousseaux joua toutes les duègnes du répertoire et créa des rôles dans 49 pièces nouvelles, dont M. E.-D. De Manne, son biographe, a publié la liste. Nous y relevons la *Mère rivale* (1821), les *Quatre âges* (1822), le *Mari à bonnes fortunes* (1824),

EFERUS - Recherches & Classification numériques

la *Jeune femme colère* (1825), le *Jeune mari* (1826), les *Trois quartiers* (1827), *Don Juan d'Autriche* (1835), la *Calomnie* (1840), le *Mari à la campagne* (1844).

Mme Desmousseaux prit sa retraite le 1er avril 1852 et donna sa représentation à bénéfice le 24 ou 27 du même mois avec le concours de Rachel dans *Phèdre*. La bénéficiaire jouait elle-même le rôle de Mme Pernelle de *Tartufe*. La recette s'éleva à 9581 francs. Elle reparut encore le 12 avril 1853, dans la représentation de retraite de Samson. Elle y tint le rôle de Mme Argante dans les *Fausses confidences* à côté de Mme Arnould-Plessy qui faisait sa réapparition. Elle mourut à Paris, après une courte maladie, rue Blanche, 69, le 30 mai 1857.

Voici quelques jugements portés sur elle : En 1821, on se lamente de sa réception. On crie contre l'invasion des Baptiste, et l'on lui fait chanter sur l'air du *Bailleur éternel* :

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Comment faire, hélas !
Pous s'amuser dans ma famille ?
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Comment faire, hélas !
Pour que chacun n'y baille pas ?

Chez nous, qu'on gèle ou qu'on grille,
On baille au nez du mari ;
Papa fait bailler aussi,
On baille au nez de la fille,
Ah ! Ah ! etc.

Dès 1825, on lui conseille de ne plus sortir de l'emploi des *caractères* qu'elle joue bien. En 1832, on la consacre « une des meilleures duègnes ». En 1841, « la première ». En 1845, la « reine des duègnes, et l'idole des marchands de tabac », dont elle faisait un usage immodéré, en prisant.

Biographie : E.-D. De Manne, *Troupe de Talma*. Galerie Lacauchie, notice par Couailhac.

Bibliographie : *Grande Biographie*, 1824. — *La Rampe et les Coulisses*, 1832. — *Petite Biographie*, 1833. — *L'Indiscret des Coulisses*, 1841. — *Biographie Fargue*, 1842. — *Biographie dramatique*, 1845.

Iconographie : Musée de la Comédie fr. Catal. Monval, n° 165. Les sociétaires en 1840, par Ed. Geffroy : rôle de Mme Argante, des *Fausses Confidences*.

— Galerie Lacauchie. En pied, rôle de Mme Pernelle.

— Troupe de Talma. En buste, eau-forte de Fr. Hillemacher.

DESNOS, Mlle. — Amoureuse, Verviers 1846. Peut-être la même, *Gabrielle* Desnos, Paris 1852-58.

DESNOY. — Th. Déjazet 1866.

DESNOYELLES, Mlle. — Gaîté 1874.

DESNOYER, Louis, François, Charles. — Auteur-acteur, débuta à l'Odéon le 14 février 1827 dans les *Comédiens*. On le vit tour à tour dans la *Prison de Pompéia* (23 août), *Perkins Warbeck* (6 mai 1828), *Marie de Brabant* (18 nov.) et le 27 nov. suivant dans le rôle d'Alfred, de l'*Homme entre deux âges*, pièce qu'il avait signée en collaboration de St-Ange et Fontan. Le 31 janv. 1829, il joue dans *Lancastre*, puis signe avec Duparai, Lockroy, etc., une protestation aux journaux : sur dix mois d'exercice, il était dû six mois aux malheureux comédiens de l'Odéon, et deux lettres adressées à l'intendant général de la maison du roi étaient restées sans réponse. En 1830, ce fut lui qui, avec Bouffé, le comédien, eut le plaisir de porter à son collaborateur Fontan son ordre d'élargissement. Ce malheureux, soumis aux pires vexations, avait été condamné à cinq ans de prison pour un article dans lequel il attaquait Charles X. Le 6 nov., sa pièce, l'*Abbesse des Ursulines*, malgré Frédérick et Mlle George, tombe lourdement à l'Odéon. Sur ces entrefaites, il trouva un engagement aux Nouveautés, pour l'emploi des amoureux : « Son physique, écrit-on en 1831, convient à cet emploi, mais un organe rauque nuira toujours au succès de cet acteur qui ne manque pas de chaleur et dont la diction est, généralement, spirituelle. » On le citait déjà comme auteur du *Voyage de la Liberté* (Nouveautés, 14 juillet 1831). Trois ans plus tard, il passa au Vaudeville (juin 1834).

Le 12 novembre 1832, il se passa un fait à peu près unique dans l'histoire théâtrale : Ch. Desnoyer et J.-B.-P. Lafitte firent représenter au Th. français une comédie en trois actes, *Voltaire et Mme de Pompadour*, qui fut applaudie. Mais comme à cette époque le personnel de la Comédie française se transportait deux fois par semaine à l'Odéon, la même pièce jouée sur la rive gauche par les mêmes acteurs, et le même soir, fut sifflée. Le 23 déc. Ch. Desnoyer avec Eug. Labat fit jouer à l'Odéon la *Vie d'un comédien* (vie et mort de Molière), qui réussit. Au même théâtre, le 4 janv. 1851, avec Eug. Nus, le *Testament d'un garçon*. Succès.

Ch. Desnoyer renonçant à être comédien, devint régisseur général au Gymnase et à la Comédie française (1841-47), puis directeur de l'Ambigu (1852-58). Il écrivit un grand nombre de pièces, seul ou en collaboration, dont les plus connues sont : *Je serai comédien* (1827), le *Séducteur et son élève* (1829), *Casimir*, le *Polonais*, le *Puits de Champvert*, le *Petit chapeau*, le *Général et le jésuite* (1831). Sous le nom d'*Anatole*, il est un des auteurs de *Zazezizozu* (Cirque, 1835), puis il donne : le *Naufrage de la Méduse*, la *Mère de la débutante*, une *Jeunesse orageuse* (1839), la *Caisse d'épargne*, *Montbailly*, *Ralph le bandit*, *Jeanne-d'Arc* (1841-42), les *Trois étages*, le *Faubourien*, la *Femme du voisin*, le *Bouquet de bal*, le *Débutant*, le *Congrès de la paix* (1849), le *Roi de Rome* (Ambigu 1850), le *Testament d'un garçon* (Odéon 1851), la *Ber-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

gère des Alpes (Gaîté 1852), *Rentrée à Paris* (1855). Sa direction de l'Ambigu lui attira de grands embarras financiers, et il mourut sans fortune, laissant la réputation d'un honnête homme. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1859.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II. — *Petite biogr.*, 1831.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis, 12522.

1. En buste, ¾ à droite, imp. Aubert 1839, avec Dumas, Janin, Soulié.

2. En pied, assis, de profil à droite, lith. Laroche 1840.

3. A mi-corps, assis de ¾ à gauche, lith. par Menut-Alolphe 1838.

V. aussi Hugo, Bibl. nat.

DESNOYER, Mlle. — Tournai 1886-88, Mons 1889, Paris 1890-93.

DESNOYERS, Ernest Delinotte dit. — Bataclan 1873, Beaumarchais 1875, Bouffes 1878, Fantaisies parisiennes 1879-83, Paris 1884.

DESŒILLETS, Mlle Alix Faviole ou Faviot, femme de Des Œillets, dite. — Naquit vers 1621 et épousa un certain Nicolas Devintz Des Œillets, dont elle garda le nom au théâtre. Il semble qu'elle n'ait débuté que fort tard, vers 1658. Nous savons qu'elle joua à l'Hôtel de Bourgogne *Sophonisbe* de P. Corneille, le 18 janvier 1663, qu'elle figura dans le ballet royal des *Amours déguisez*, au Palais Royal, le 13 février 1664. Charles Robinet écrit le 3 janvier 1666 :

> A l'hostel j'ai vu l'*Alexandre*...
> Et l'Axiane sa maîtresse
> S'y rend admirable sans cesse,
> En l'excellente Des Œillets
> Dont l'habit fut fait à grands frais.

Le 27 juin 1666, il dit :

> Je veis mardy l'*Antiochus* (Th. Corneille)
> La Des Œillets, sur ma parole,
> D'Arsinoé fait bien le rôle.

En nov. 1667, Robinet rendant compte de la représentation d'*Andromaque*, s'exprime ainsi :

> Pyrrhus est mis à mort
> Par ordre de cette Hermione,
> Qu'on voit agir en la personne
> De l'excellente Des Œillets.

A propos de *Laodice*, de Th. Corneille (18 fév. 1668) :

> Des Œillets, cette rare actrice,
> Qui représente Laodice,
> Contraignit chacun d'avouer
> Que l'on ne sçauroit mieux jouer.

Le 13 décembre 1669, Mlle Des Œillets créa le rôle d'Agrippine, dans *Britannicus*.

Mlle Des Œillets mourut le 25 octobre 1670 et fut inhumée en l'église St-Leu-St-Gilles le 26. Robinet écrivit le 1er novembre :

> Mais quoi ! la scène de l'Hostel
> Se voit, par un destin cruel,
> Dont elle est toute désolée
> De la Des Œillets dépouillée...

Il nous apprend en même temps qu'elle n'avait pas quarante-neuf ans, et qu'elle mourut d'une façon très chrétienne.

Raymond Poisson, un de ses camarades, écrivait à un comédien de ses amis qui était à Chambord :

> Et justement on dira d'elle
> Qu'elle n'étoit pas belle au jour,
> Comme elle étoit à la chandelle ;
> Mais sans auoir donné d'amour
> Et sans être jeune ni belle,
> Elle charmoit toute la cour.

On lit dans les *Lettres au Mercure* : « C'était une très excellente, et même gracieuse comédienne, quoique laide, point jeune et fort maigre, mais, malgré cela, fort pleine d'agrément. Le tragique était son fort. »

Mlle Des Œillets eut, au moins, de son mariage, un fils et une fille. Le fils eut un emploi de commissaire des guerres, et la fille, morte célibataire à 49 ans, fut enterrée à St-Eustache. M. Campardon a publié un document relatif à la donation des biens de Michel de Moronia à Mlle Des Œillets (25 janvier 1670).

Biographie : Les frères Parfait, *Hist. du th. français*, t. XI, p. 52. — *Annales dramatiques*, t. III, p. 151. — Jal, *Dict. critique*, p. 489. — Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

Bibliographie : *Lettres au Mercure de France*, p. 81. — Ricord, les *Fastes de la comédie*, t. II. — Campardon, *Les Comédiens du Roi*. — G. Monval, *Chronologie Moliéresque*.

DÉSORMEAUX, Mme Coste, femme Désormeaux. — Lille 1772. V. Mme Coste. Il y eut un artiste de ce nom à la Comédie italienne en 1779 et au th. Patriotique, 1792.

DÉSORMES. - « Homme d'esprit et faisant joliment les vers », a dit Fréron. Fit partie de la troupe que Monnet emmena à Londres et qui débuta à Haymarket, le 13 nov. 1749. L'entreprise ne réussit pas, et Désormes raconta ces « chaudes journées » dans une lettre que Fréron, à qui elle avait été adressée, reproduisit dans ses *Lettres critiques*. Non payé par Monnet, il devint dès lors un de ses plus intraitables persécuteurs. En 1755-56, nous le retrouvons à la Cour de Prusse, comme arlequin, aux appointements de mille thalers. Ami de La Mettrie, il composa les cinq vers qui furent mis au bas du portrait du philosophe gravé par Schmidt.

Désormes, qui prenait le titre de « premier comédien du roi de Prusse », débuta à la Comédie française le 4 sept. 1756, par le rôle d'Arnolphe, dans l'*Ecole des femmes*, parut encore dans *Esope à la Cour* et l'*Ecole des maris*. Le 22 mars 1757, il continua ses débuts par le *Misanthrope* et le *Méchant* ; en 1758, il fit représenter à Mannheim l'*Amour réfugié*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

comédie en un acte en prose, pour l'anniversaire de la naissance de l'Electrice Palatine.

Bibliographie : A. Heulhard, *Jean Monnet.* — J.-J. Olivier, les *Comédiens français dans les Cours d'Allemagne* (2e série).

DESORMES, Mme Françoise, Despierre-Lalonde, femme Désormes. — Née à Amiens vers 1779, demeurant à Lorient, chez ses parents, th. de Reims 1800.

DÉSORMES, Louis, Auguste. — Né vers 1795. Comique à Vannes 1825 et 1829, Narbonne 1828, Boulogne 1833-34, Limoges 1835-36, Le Mans 1837, comique marqué, Verviers 1839, Mons 1845, Bruges 1846, Agen 1849-53, Madrid 1854, Perpignan 1855, Montauban 1856, Castelnaudary 1857-58, Montauban 1859-62, Orléans 1863-65. En 1863, Désormes avait 68 ans, 48 ans de théâtre, et obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes.

DÉSORMES, Mme Louise, née Van Geen. — Soubrette, Vannes 1825, Saumur 1826, Narbonne 1828 ; duègne, Calais 1833-34, Besançon 1835, Verviers 1839, Mons 1845, Bruges 1846, Agen 1849, Alais 1850, Agen 1851-52, Alais 1853-54, Perpignan 1855, Montauban 1856, Paris 1857, Moulins 1858.

DÉSORMES, Mlle.— Ingénuités, Besançon 1835.

DÉSORMES, Léon, Victor, Louis. — Banlieue, Panthéon, Beaumarchais. Grime, Délass. com. 1845-47, Folies dram. 1848-49, Alger 1850, Folies dram. 1852, Alger 1853, Vaudeville 1854, Paris 1855-57, Odéon 1858-59, Ambigu 1860-1873, Paris 1874-85. En 1872, Léon Désormes, âgé de 61 ans, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

DÉSORMES, Mme Louise, née Lalande. — Paris 1852, Colmar 1853-54, Paris 1855-70.

DÉSOSSÉE, Mme. — Jeune première, Rouen 1794.

DESOUVILLE. — Avignon 1825, Valenciennes 1826, Seine-Inférieure 1827, Laon 1828.

DESPANT, Jean-Baptiste, souvent appelé *Despas.* — Né vers 1755. Grands danseurs du roi, 1772, puis Ambigu comique. Fut arrêté le 21 août 1784 et le 1er février 1787 pour tapage et mauvais propos.

DESPÉRAMON ou Despéramons, ou Despéramont. — Toulouse 1824-26, Tournay 1843 et 1846, Bruges 1852. Fut longtemps professeur de chant. Chanteur agréable et comédien habile.

DESPERRIÈRES, Mlle. — Débuta à la Comédie Française le 17 décembre 1776, rôle d'Electre dans *Oreste.*

DESPERRIÈRES ou *Despierrières,* Louis Compain. — Comédien, co-directeur à Bruxelles en 1771. V. Compain.

DESPERRIEUX. — Marseille 1792-93.

DESPINAY. — V. Epinay d' et Mme Molé.

DESPLACES, Mme. — Marseille 1793. V. aussi Desplasses.

DESPLACES, Mlle. — Metz 1793.

DESPLACES. — Ambigu 1808.

DESPLACES, Pierre, Barthélemy. — Vaudeville 1849-52. Un amoureux de ce nom est à Clermont 1852, Paris 1853-54, Moulins 1855-58, Clermont 1859-61, Mâcon 1862, Bourges 1863-65, Angoulême 1867-68, Cherbourg 1869-73, Alençon 1874, Cherbourg 1875-76, Calais 1877-80, Clermont 1881-84, Paris 1885-86, Clermont 1887, Paris 1888, Bruxelles 1889-90, Cette 1891-92, Paris 1895 et années suivantes. Habitait Paris en 1903. En 1889, âgé de 63 ans, avec 37 ans de th., Desplaces Barthélemy obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

DESPLACES, Mlle. — Soubrette, Bruxelles 1851.

DESPLASSES, Mme. — 1ers rôles, Rouen 1791, Lille 1793. V. aussi Desplaces.

DESPLASSES. — Financiers, Lille 1792. Il s'agit sans doute de René-Sevin Desplasses qui reprit la direction en cette ville après Rezicourt et dans des moments difficiles. Arrêté comme suspect le 28 vendémiaire an II (19 octobre 1793) il eut toutes les peines du monde à prouver son civisme en montant des pièces ultra-révolutionnaires. M. Lefebvre a raconté longuement toutes ces péripéties dans un *Chapitre de l'Histoire du théâtre de Lille.* L'administration de Desplasses dura jusqu'en 1798. V. aussi Sevin.

Bibliographie : *Un Chapitre de l'Histoire du théâtre de Lille,* Lille 1890.

DESPLASSES. — Père noble, Bordeaux 1825-1826. Deuxième régisseur, père noble, Cambrai 1827.

DESPORTES, James, J.-B.-Alex. — Comique, th. du Vaudeville, Bruxelles 1851, Rouen 1854-57, Toulon 1858, Madrid 1859, Turin 1860-62, Genève 1863-64, Vienne 1865, Constantinople 1867-68, Genève 1869, Angers 1870, Buenos-Ayres 1872-73, Constantinople 1874-1875, Dourdan 1876, Genève 1877-78, Bruxelles 1879-80, Toulouse 1881, Lyon 1882-87, Dourdan 1888 et années suivantes. En 1890, Desportes, âgé de 60 ans, avec 38 ans de th. obtint une pension de 500 fr. de la Société des

EFERUS - Recherches & Classification numériques

artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1901.

DESPREAUX, Mlle. — V. Mme Allan-Despréaux.

DESPREAUX. — Comique, Limoges 1828, 14e arrondt. Th., 1830.

DESPRÉAUX, Mlle. — Jeune et jolie jeune première, qui passa par le th. du Panthéon 1837, Folies dram. 1839, qu'il ne faut pas confondre avec Mme Allan-Despréaux.

DESPRÉS. — « Ci-devant *Pressac* », débuta à la Comédie française par le rôle d'Egyste de *Mérope* en juin 1758, et le marquis de Polinville dans le *Français à Londres*. Il fut reçu à l'essai. Un *Després* tint les premiers rôles à St-Quentin, direction Naudet.

DESPRES, Mlle Marie-Antoinette. — Variétés amusantes 1780.

DESPRÉS. — Troisième amoureux, Maëstricht 1782-83.

DESPRÉS, Mlle. — Th. des jeunes élèves 1805-06. Nom d'une soubrette à Reims 1809 et d'une actrice à l'Ambigu 1833-35. Mais comme on écrit souvent *Després* ou *Desprez*. V. Desprez.

DESPREZ, Nicolas, Gabriel Poullot dit. — Né en 1759. Th. de la République 1792-93, conservé à la réunion 1799, sociétaire 1807, retiré le 1er avril 1816, directeur à Strasbourg, mort à Paris, 32 rue St-Benoit, le 10 octobre 1829. Le *Coup de fouet* de l'an X le qualifie d'« extrêmement mauvais.» L'*Almanach* de 1800 : « Son physique est beau ; son talent est nul. » L'*Opinion du Parterre* de l'an XI le trouve froid, mais très bien dans les grands confidents ; d'une haute stature, mais lourd ; il porte bien l'épée et l'habit brodé. Artiste très utile. Desprez faisait admirer la beauté de ses formes dans le maître d'armes du *Bourgeois Gentilhomme*, détaillait avec art le récit de Théramène, jouait convenablement Clitandre du *Conciliateur*, Cléante de l'*Avare*, Don Carlos du *Festin de pierre*, Nogaret des *Templiers*. Un critique, rappelant que cet artiste n'a pas de bons rôles dans son emploi, dit qu'il serait injuste de le juger avec trop de sévérité. La vérité est que ses services étaient très appréciés, et que le public l'acceptait. Peut-être l'ambition de l'artiste n'allait-elle pas plus haut. Parmi ses bons rôles, on cite encore Soliman, des *Trois Sultanes*, le Grand Prêtre, dans *Œdipe*, où il était servi par sa taille élevée et son bel organe. Desprez demeura rue de la Michodière, 4 (1800) et rue du Hasard, 15 (1815). Il avait fait partie du voyage de la Comédie à Erfurt (1808) et touché de ce fait une gratification de 2,500 fr.

Bibliographie : Le *Coup de Fouet*, an x. — L'*Almanach des Spectacles*, 1800 et 1802. — L'*Opinion du Parterre*, notices, t. I à x.

DESPREZ, Mme. — Th. de la République, 1793-94.

DESPREZ. — Fils du sociétaire de la Comédie Française. Th. des Jeunes Elèves 1805-06. Peut-être le même qu'un des suivants.

DESPREZ, Mlle Alexandrine, Mélanie, fille du sociétaire de la Comédie Française. — Parut dans des rôles d'enfants à ce théâtre vers 1805, remporta un premier prix de tragédie au Conservatoire en 1820 ; intelligente et sensible, elle se présenta à la Comédie-Française dans les *Horaces* (7 sept.), puis dans *Adelaïde Duguesclin* (14 mai 1822) et enfin dans les *Horaces*, le 6 juillet 1823. Cette fois, elle fut reçue pensionnaire, mais, en butte à des intrigues, ne put rester. On trouvera une anecdote sur Mlle Desprez récitant des vers chez Mlle Duchesnois, *Mém. de Mlle Flore*, t. III, p. 239. V. plus loin encore.

DESPREZ. — Sous ce nom :

Desprez, Dijon 1825, père noble Strasbourg 1831.

Desprez le petit, rôles d'enfants, Metz 1825.

Desprez, Amiens 1827, La Haye 1829, Tournay 1833, peut-être le même, Lorient 1840.

DESPREZ, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme Desprez-Walmont, auteur et actrice, décédée le 4 mars 1812.

Mlle Desprez cadette, ingénue, Brest 1827.

Mlle Desprez, Fifine, troisième amoureuse, Brest 1828.

Mme Desprez, Nouveautés 1828-30.

Mlle Desprez, Sophie, Olympe. Débuta au Gymnase le 20 juin 1839 dans une *Visite nocturne*. Rouen 1849, Paris 1850-58.

DESQUELS, Jean, Louis. — Fol. dram. 1839-1854. Fut enterré aux frais de la Société (Rapport 1855).

DESQUINTAINE-Brice. — Premier amoureux, Lille 1832. V. Brice.

DESRAUCHES. — Lille 1807. Peut-être Desroches.

DESRIEUX, Maurice, Benite dit. — Bruxelles 1854-55, débuta à l'Odéon en 1856 et partit pour Lyon. Revenu à Paris, il fut engagé à la Porte St-Martin, où il créa le rôle de La Ramée, dans la *Belle Gabrielle*. Il jouait alors les troisièmes rôles (1857-60). Passé au Gymnase comme jeune premier (1861-62), il se fit remarquer dans la *Folle du logis*. L'année

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1863 le trouve au Châtelet, *Marengo* (28 fév.), le *Secret de Miss Aurore* (3 juillet). C'est à ce théâtre qu'il créa d'une façon remarquable le rôle de Henri de Navarre, dans la *Jeunesse du roi Henri*. Hors du théâtre, Desrieux se montrait très dévoué, très obligeant. C'est ainsi qu'une médaille lui fut décernée en 1867 pour « soins incessants prodigués aux malades de St-Denis pendant la dernière épidémie cholérique », dit le *Moniteur*. Des sujets espagnols se trouvant au nombre des malades, il reçut la croix d'Isabelle-la-Catholique. (Rapport 1870.)

Desrieux entra au Vaudeville, où il fournit une longue carrière. Entre temps, il avait épousé Mme Marie Laurent, la grande actrice de drame. Desrieux joua le rôle de De Marsille, dans *Maison Neuve* (3 déc. 1866), de Maurice, dans les *Souvenirs* (10 avril 1867), de Ponthus, dans les *Rivales* (27 fév. 1868), de Georges, dans l'*Abîme* (2 juin). La critique le représente comme un acteur de bonne volonté, ne manquant pas de feu, mais peut-être de modestie ; un homme droit, loyal et brave, grand collectionneur de faïences, par dessus le marché. En 1873, à la Renaissance, il fut de la création de la *Femme de feu* et de *Thérèse Raquin*. Puis Boulet l'engagea à la Gaîté pour le *Fils de la Nuit ;* Offenbach le conserva ; il joua dans *Jeanne d'Arc* et dans le *Gascon*.

En juin 1874, Mme Marie Laurent avait obtenu, devant la deuxième Chambre du Tribunal civil, sa séparation de biens d'avec Desrieux, son mari. Dans l'intérêt de sa carrière artistique, disait-elle, et dans celui de sa fille, âgée alors de 16 ans, elle demandait que le fruit de son talent cessât d'être exposé par suite de l'administration d'un mari, excellent époux, mais détestable comptable. Desrieux ne se fit même pas représenter.

Tombé gravement malade vers cette époque, on le dit atteint d'aliénation mentale. Des soins énergiques le rappelèrent pour quelque temps à la raison, mais pour peu de temps. Il mourut au début de juin 1876.

Bibliographie : Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861. — Les *th. en robe de chambre*, 1866. — *Derrière la toile*, 1868. — *Foyers et Coulisses*, Gaîté, t. II, 1875. — G. Duval, l'*Année théâtrale*, 1874 et 1876.

DESRIEUX, Mme née Manry, femme de Constant Coquelin. — Fille d'un employé du ministère des Travaux publics et pendant peu de temps, actrice au Vaudeville (vers 1864). Renonça au théâtre après son mariage. Mère de M. Jean Coquelin.

Bibliographie : G. d'Heylli, *Dict. des pseudonymes*.

DESROCHÈRES. — Jeune premier, Moulins 1827. Pourrait bien être *Desrochers*.

DESROCHERS. — Sous ce nom, souvent confondu avec *Desroches :*

Desrochers, débutant à la Comédie fr. dans le rôle d'Egiste de *Mérope*, 2 juillet 1826. V. Desroches.

Mme Desrochers. Jeune première, Auxerre 1828, Besançon 1829. V. Desroches.

Desrochers, Saintes 1828, jeune premier, 13e arr. théâtral 1833-34. V. Desroches.

Mme Desrochers, deuxième duègne, th. des Célestins, Lyon 1851-52. Peut-être la même, *Marie*, *Joséphine*, Le Hâvre 1855-58. V. Desroches.

DESROCHES. — Sous ce nom :

Mme Des Roches, soubrette, Maëstricht 1737.

Desroches, élève du Conservatoire, débuta à l'Odéon le 20 janvier 1818 dans Valcour du *Déserteur*, puis partit comme jeune premier à Rouen aux appointements de 3000 fr. en 1819 et Lyon 1822-24. « Figurez-vous un petit amoureux qui tourne, pirouette, gesticule, parle avec autant de vivacité que d'intelligence ». Un *Desroches*, jeune premier, est dans la Nièvre 1826, Lyon 1826, Amsterdam 1827, Lyon 1828-29, Besançon 1829. Un sieur *Desroches* Etienne, mourut à Bruxelles le 23 août 1832.

Mme Desroches, duègne, Loiret 1826, Bruxelles 1832-44. Une artiste du nom de Vve Desroches vivait en 1848.

Desroches, Taunus. Odéon 1847-48, aux appointements de 50 fr. par mois, devenu officier d'habillement.

Desroches, Georges, Eugène. Strasbourg 1875-76.

Mlle Desroches. Variétés 1891-92.

DESROLLES, Edouard, Justin, dit aussi *Derolus*. — Bataclan 1877-82.

DES RONES, Mme mère. — Première actrice, Maëstricht 1762.

DESROSETS. — Premier rôle, Gand 1767.

DESROSIÈRES, Sébastien, Gabriel Hitier, dit. — *L'opinion du Parterre* t. VI (1809) annonce sa mort en ces termes : « Inspecteur général du Th. français. Il est mort dans le mois de janvier 1808, âgé d'à-peu près 60 ans. Il avait rempli pendant plusieurs années, au th. de la République (1792-93), l'emploi des pères nobles, et je me rappelle qu'il y mérita des succès. Son organe était ingrat, emporté, mais son débit animé d'une vive chaleur ». Regretté comme acteur, il le fut aussi, ajoute le critique, comme citoyen.

Nous relevons à Rouen la présence de M. et Mme *Desrosières* aux appointements de 7900 fr. en 1787-88, le premier comme père noble, la seconde comme soubrette, puis de *Desrosières* seul, père noble 1789-90. S'agit-il de Desroziers-Duval, père noble à Rouen en

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1799, nous ne le croyons pas. Leur nom de famille et la date de leur mort indiquent que ce sont deux individualités bien distinctes. Desrosières avait signé le 3 novembre 1792, l'acte d'association avec Dugazon, Talma, Grandmesnil, Michot, Baptiste cadet et Devigny, pour l'exploitation du Th. de la République (rue de Richelieu).

DESROSIERS. — Th. de Luxembourg 1862.

DESROZIERS, Nicolas, Duval dit Armand. — Appartenait à une honorable famille qui possédait quelques biens à Rueil et à St-Germain-en-Laye. Il s'engagea dans des troupes de campagne, où il fut le camarade de Collot d'Herbois. « Lorsque vous parlerez de notre ancienne connaissance, je crois inutile de parler des six mois que nous avons passés dans la troupe de Bellement, lui écrivait plus tard Collot. Nous ne devons pas avoir beaucoup de plaisir à rappeler ces époques ». Aventureux et ambitieux, Desroziers prit la direction d'une troupe d'artistes, et vint échouer à St-Germain où les biens de sa famille furent compromis dans une certaine mesure. Il prit la fuite. — En 1767, il est à Nantes ; en 1768, il est en discussion d'affaires à St-Malo ; en 1769, à Reims ; en 1770, à Charleville, puis à Amiens. Il entre au th. de Lille pour la saison 71-72 et n'en sort qu'en juin 1773 pour prendre la direction d'Amiens. Il passa aussi par Gand avant 1771. Hélas ! partout où il va, il laisse sa traînée de billets, d'emprunts, de documents judiciaires, et les charges du début l'écrasent.

A Amiens, dans les premiers mois de 1770, Desroziers était devenu amoureux de la fille du perruquier Warenghien, Marie-Françoise, courageuse, active et aimante ! Il l'épousa, s'installa à Lille, rue des Fossés, loua un jardin au faubourg de Fives, et sa femme se mit à travailler comme coiffeuse. Cependant, il cherche des associés, des capitaux, de bons acteurs, et obtient le privilège d'Amiens, malgré les conseils de son beau-père qui lui écrivait que depuis 33 ans, il avait vu tous les directeurs d'Amiens faire de mauvaises affaires. Mais l'idée de devenir directeur lui tourne la tête. En vue d'une séparation de biens avec sa femme, il fait estimer à Lille ses effets et meubles à 1263 francs ; il en doit 1000 au tailleur et 400 au peintre — sans doute comme fournitures de théâtre. — Enfin il s'associe avec un sieur Rozely, ex-directeur de Reims, mais la brouille survient bien vite et l'affaire n'a pas de suite.

Desroziers dresse enfin un tableau de troupe qu'il devait produire sur les scènes d'Amiens, d'Abbeville, de Douai, de Cambrai et d'Arras : coût 41.400 fr. pour l'année ; sans parler des frais de costumes, loyers, décors, affiches, déplacements, éclairage, etc. Le 26 avril 1773, Desroziers ouvrit le th. d'Amiens, accablé de charges : au mois d'août, la lutte était devenue impossible ; les créanciers, de concert avec les acteurs impayés, saisissaient tout ce qu'on pouvait saisir. Enfin la catastrophe finale fut évitée par le prêt d'une somme de 6000 francs. Une partie des artistes s'en alla ; Mme Desroziers renouvela en son nom l'engagement des autres, et la troupe s'en fut jouer à Douai du 20 septembre au 12 novembre. Elle eut beaucoup de succès, grâce aux artistes jugés excellents. Redemandé à Douai, Desroziers obtient le privilège de cette ville du carême 1774 au carême 1775. Et l'on assiste sans cesse à ce spectacle : une troupe dont le directeur est toujours à deux pas de la faillite, goûtée et applaudie tous les soirs. Le répertoire est de premier ordre, mais les recettes quelles qu'elles soient ne peuvent balancer les dépenses. Toutes les entreprises de Desroziers, sont mort-nées. Le 23 novembre 1774, tout est vendu à la requête des créanciers.

M. Gustave Lhotte qui retrouva dans les archives de Douai tous les papiers de Desroziers, et put ainsi reconstituer la curieuse odyssée d'un directeur de province au XVIIIe siècle, s'arrête là, se demandant si son héros quitta la scène, changea de nom, ou retourna dans sa famille ? Mais Desroziers n'était pas homme à s'avouer vaincu : nous le retrouvons, sauf erreur, directeur à Anvers 1782, à Ostende 1784, père noble à Marseille 1793, à Rouen 1799, directeur à Rouen avec Granger et Borme 1801-1806. On apprit à Rouen, le samedi 18 janvier 1806, que Desroziers venait de mourir à Paris où il était allé rétablir sa santé. On fit relâche le mardi 21, en signe de deuil. Il fut le père de Mlle Desroziers-Duval.

Bibliographie : G. Lhotte, le *Th. à Douai avant la Révolution*, G. Lhotte, le *Th. à Lille avant la Révolution. Histoire du Th. de Rouen*, t. I et II.

DESROZIERS, Mlle, Angéline, Duval dite. — Fille du précédent, née en 1776, Marseille 1793, débuta à l'Odéon le 21 avril 1798 dans *Andromaque*, et parut le 31 octobre dans la *Vengeance*. On la jugeait ainsi : « Belle femme et du talent ». En 1799, elle alla donner trois représentations à Rouen, dont l'une au bénéfice de son père artiste au th. des Arts. Après l'incendie de l'Odéon, nous la retrouvons au th. Feydeau, sous la direction Picard. On lui reconnait de la décence, une diction raisonnable, mais on constate qu'elle fait peu d'effet. En 1801, son père ayant pris la direction de Rouen, elle passa en cette ville comme premier rôle. C'est là qu'elle reçut un ordre de début à la Comédie française, où elle parut le 4 fructidor an x (22 août 1802) sans avoir voulu être annoncée sur l'affiche, dans Clarice du *Menteur*. On la reçut sociétaire le 23 mars 1804. A la reprise de la *Maison de Molière*, chargée du rôle de la Béjart, elle contribua au succès de cette pièce. Sa figure était distinguée, mais son air triste et douloureux : sa taille au dessus de la moyenne ; on l'applaudit

EFERUS - Recherches & Classification numériques

beaucoup dans le rôle de Mme Gercourt du *Tartufe des mœurs*. Toujours souffrante, elle cessa de paraître pour suivre un régime sévère. De plus, affectée par la perte d'un enfant, elle se consola dans la pratique de la religion, et mourut à Paris le 8 août 1807, à 31 ans. Elle voulut être ensevelie à côté de son père, mort depuis peu, et demanda à ce que l'on fît son autopsie. Ch. Maurice raconte qu'on lui trouva dans la poitrine une poche remplie de cailloux brillants dont l'un, touché par le scalpel, produisit des étincelles. Mlle Desroziers demeura 45, rue Croix des Petits-Champs 1806, et 14, rue de la Sourdière 1807. Très sympathique personne, elle ne laissa que des regrets.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II.

Bibliographie : *L'Opinion du Parterre*, t. I, II, III, IV. — Ch. Maurice, *Epaves*, p. 65.

Iconographie : Musée de la Com. fr., catal. Monval nº 305, peinture toile h. 1 m. l. 0.79 m. attribuée à Vestier. Une copie de ce tableau, brossé par le décorateur Jambon, figurait au 3e acte de *Grosse fortune*.

DESROSSELLE. — Palais Royal 1834.

DESRUISSEAUX. — Pères en tous genres, Nîmes 1825-26, Aude 1827, Perpignan 1829.

DESSAINS, Mme Louise Collinet, Frison. — Premiers rôles et grandes coquettes, Rouen 1840 et 1846, Toulouse, Lorient, Grenoble 1853-54, Paris 1855, Liège 1856, Odéon 1857-60, où elle débuta dans le *Vicaire de Wakefield*, joua des confidentes de tragédie, et des rôles de caractère dans le vieux répertoire. Elle créa le rôle de Mme Ruhberg dans la *Conscience*. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1861.

DESSAULES, Mme. — Marseille 1792. Un *Dessaules* est au Th. Feydeau, 1800.

DESSAUX. — Bordeaux et Lille 1772.

DESSE, Mme Clara Besse dite. — Paris 1881-88, décédée en 1888.

DESSERRE, Mme Louise. — Dijon 1862-65.

DESSONVILLE. — Comique, Nantes 1829-30, Genève 1833-34, Rouen 1840.

DESTER. — Marseille 1792.

DESTERBECQ. — Lille 1852.

DESTERBECQ, Mlle Léontine. — Toulouse 1860-62, Lyon 1863-65, Nouvelle Orléans 1867-68.

DESTIEUX. — Famille de comédiens à Lille, à laquelle se rattachent :

Destieux père, choriste Lille.

— *Françoise, Virginie Destieux*, née à Lille en 1811, actrice à Lille en 1832-33, qui épousa le ténor Annet, lequel, au bout d'un mois de direction malheureuse à Douai, se suicida sur un banc du cimetière de cette ville, vers 1848-49. Veuve, elle se remaria avec l'acteur Gillon et tous deux exploitèrent le th. de Troyes. Nous avons conté la fin de cette artiste. V. Annet et Mme Annet-Gillon.

— *Cécile Destieux*, qui joua à Lille les petites amoureuses en 1827, aux appointements de 600 francs et qu'en 1833 épousa Warot, deuxième chef d'orchestre en cette ville. De cette union, naquit Warot, le ténor connu de l'Opéra.

— *Adèle Destieux*, rôles d'enfants, Lille 1828-29 et jeune amoureuse 1831-32.

— *Destieux, fils*, utilités, Lille 1837-38.

DESTILLAC, Mlle Alice. — Th. Molière et Ecole lyrique 1862.

DESTINVAL. — Marseille 1792. Peut-être Destival ?

DESTIVAL. — Gaîté 1792-94.

DESTIVAL, Mme. — Tragédienne, Th. du Marais 1792, Bruxelles 1797-98, Rouen 1801, Angers 1802.

DESTOFFÉS. — Bordeaux 1793.

DESTOUCHES, Mlle Angéline, femme Lobreau. — Débuta fort jeune à la Foire St-Laurent 1731, partit pour la province, revint à la Foire St-Germain 1736-40 où elle créa le rôle de la statue animée dans *Pygmalion*, puis repartit pour la province. Femme de tête et femme d'affaires, elle se lance dans les directions (Bordeaux, mars 1748 à août 1750), et se retire après de mauvaises affaires. Directrice d'un spectacle à Valence, elle encourage Brizard dans la voie qu'il doit suivre, puis elle vient à Lyon où elle se charge de la direction du th. en avril 1764, sous le nom de Mme Destouches-Lobreau. Sa correspondance administrative avec M. de la Verpillière, prévôt des marchands est conservée aux arch. des manuscrits de la ville de Lyon, série DD, Théâtre. Le début fut triste, les acteurs jugés détestables. Mme Lobreau ne quittait plus le théâtre matin et soir. A force d'énergie, elle parvint cependant à composer une troupe convenable où figurait son mari (dans l'opéra), Dalainville, frère de Molé ; Brizard et Bellecour vinrent aussi. Elle-même jouait les caractères et les confidentes. Tant de zèle fut récompensé par l'appui de l'autorité ; elle profita de la salle nouvelle, et les jeux dans les cafés ainsi que d'autres divertissements en ville furent supprimés à son profit. Enfin elle devait voir se développer sous ses yeux, dans sa troupe,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

trois talents de premier ordre : Fleury, Larive et Mlle Sainval. Le 19 février 1776, un arrêt du Conseil du Roi dépouillait Mme Lobreau du privilège des spectacles de Lyon, en faveur d'une compagnie de négociants lyonnais qui s'engageaient à payer pour 30 ans, 30.000 livres de loyer par an. Le procureur général prit la défense de la directrice et s'indigna. Mais celle-ci dut faire soumission, et payer à la ville pour conserver son privilège. Dès lors, commença pour elle une série de déboires ; un nouvel arrêt mit un sieur Sordo en possession du théâtre, mais l'active directrice parvint à se procurer une expédition du traité secret par lequel les nouveaux entrepreneurs assuraient 18.000 livres par année à un chef de bureau, et un pot de vin considérable. Aussitôt elle saute dans une chaise de poste, se rend à Versailles, remet un placet à la reine, avec les pièces justificatives ; le roi fait appeler Turgot. Celui-ci, ignorant cette affaire, répond qu'il s'en informerait. Le chef de bureau nie effrontément, et lorsque Turgot retourne chez le roi pour se disculper, Louis XVI l'écoute patiemment, puis, jetant sur la table les papierss relatifs à cette affaire :

— « Je n'aime ni les fripons, ni ceux qui les soutiennent », dit-il.

Le lendemain, Turgot quittait le ministère.

Un nouvel arrêt du Conseil confirma le privilège à Mme Lobreau, mais il n'en fallait pas moins, désormais, payer 30.000 livres de loyer. En 1779, la situation empirait, et lorsqu'elle quitta la direction avec les deux associés qu'on lui avait adjoints, elle laissait 80.000 livres de dettes (1783). L'autorité qui reconnaissait ses mérites, la remplaça par sa sœur, Mlle Destouches, à laquelle on la priait de donner des conseils. Mme Destouches-Lobreau mourut à Lyon le 5 septembre 1784, et il y eut relâche au théâtre ; « les comédiens crurent devoir cette marque de respect à une ancienne et bonne directrice, qui fut regrettée de tous et plus particulièrement des pauvres de la paroisse de St-Pierre ».

St-Aubin, régisseur du nouveau petit théâtre, *l'Ambigu comique* lui composa cette épitaphe :

Ci-gît, dont les vertus honorèrent Thalie,
Qui pour plaire au public ne sut rien négliger,
Et de tous les plaisirs qu'on perd avec la vie,
Ne regretta que celui d'obliger.

La bonne madame Lobreau avait sa maison de campagne au chemin des Etroits, sur la rive droite de la Saône. La maison, sur le coteau, qui appartenait en 1879 à M. Fougasse, renfermait encore à cette époque, dans le salon, l'inscription suivante :

Certain proverbe dit qu'il nous est défendu
De parler corde au logis d'un pendu.
Vous qui lisez ces vers, la dame vous en prie,
Ne parlez point ici de comédie.

Larive, Fleury se sont fait entendre dans cette maison, où l'on a conservé, paraît-il, certain nombre de portraits de ces artistes.

Bibliographie : Campardon, les *Spectacles de la foire*, t. I, Detcheverry, *Hist. des th. de Bordeaux*, E. Vingtrinier, le *Th. à Lyon au XVIIIe siècle*.

DESTOUCHES, Mlle Jeanneton. — Sœur de la précédente, Foire St-Germain 1739, sans doute la même : appelée à Lyon pour y remplacer sa sœur, en 1773, elle prit la direction du théâtre avec un sieur Hachette de Villiers. Nous avons dit plus haut combien cette affaire était tombée ; aussi, dès la première année, dut-elle recourir à des emprunts. Sa sœur qui lui servait de conseil étant morte, elle obtint alors l'autorisation d'émettre un nombre d'actions déterminé de 500 livres chaque, le porteur ayant droit à l'entrée gratuite, 5 % par an, et une part dans les bénéfices. Mais au mois d'août 1785, devant les frais toujours croissants, Mlle Destouches dut se retirer, laissant un déficit considérable. Elle partit pour Paris.

Bibliographie : Campardon les *Spectacles de la foire*, t. I, E. Vingtrinier, le *Th. à Lyon au* XVIIIe *siècle*.

DESTOUCHES. — Premier rôle, Vannes 1825.

DESTRÉES, Mlle. — Variétés amusantes 1782-83.

DESTRÉES, Mme Eugénie Bellet, dite Marg. — Béziers 1874, Arles 1875, Perpignan 1876, Toulon 1877, Angoulême 1878, Pau 1879-80, St-Quentin 1881, Bordeaux 1882-98, Sedan 1899, Bordeaux 1900. En 1904, Mme Eug. Bellet dite Destrées, âgée de 68 ans, avec 21 ans de th., obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes.

DESTRÉES, Mlle. — Athénée 1877, Folies dram. 1883, Menus Plaisirs 1884, Châtelet 1885, Gaîté 1887.

DESTREL, Mlle Thérèse. — Sortait de l'Opéra comique 1738-39, quand elle partit pour Lyon. Peut-être la même : *Mlle Destrelle*, premier rôle, Bruxelles 1753-56. On écrit aussi *Détrel*.

DESTREMONT. — Fol. Marigny 1873-74.

DESTRIEUX. — Acteur réputé en province, parut à l'Odéon vers 1822. On lui reconnut une diction pure, une sensibilité vraie, un organe sympathique.

DESTRIEUX, Mme Ribou. — Très connue en province, apparemment femme du précédent, débuta à l'Odéon le 12 juin 1822, rôle de la comtesse de la *Mère coupable*. On écrivait d'elle : « Elle paraît avoir gagné en expérience tout ce que le vol du temps lui a fait perdre des charmes de sa figure ». Troupe Harel, province 1829. V. Mme Ribou.

DESTROGES ou Détroges. — Th. Montmartre 1851, Th. du Luxembourg 1861-63.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DESUITEN, Lucien, Gustave Vanswieten dit. — Grenoble 1864, Anvers 1865, Brest 1867, Metz 1868, Boulogne 1869-70, Verviers 1872-73, Avignon 1874, La Haye 1875, Boulogne 1876, Port-Louis 1877-78, Béziers 1879-80, Dunkerque 1881-84, Verviers 1885, La Haye 1886-92, Verviers 1893. Habitait Verviers en 1904. M. Lucien Desuiten, âgé de 60 ans en 1901, avec 31 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

DESURLIS, Mlle Catherine, sœur d'Etiennette Desurlis devenue Mlle Brécourt (V. ce nom) toutes deux actrices du th. du Marais :

> Les deux belles sœurs des Urlies
> L'une et l'autre assez accomplies.

dit Robinet (1670). Il y eut encore une autre sœur, Madeleine, qui épousa le comédien Rochefort, et dont l'enfant fut tenu sur les fonds baptismaux par Molière, à N. D. d'Auteuil, le 30 mars 1671, — et un frère *Jean* dont nous nous occupons plus loin. Catherine Desurlis fut une des dix signataires du contrat d'association de l'Illustre Théâtre le 30 juin 1643. Morte en 1679. V. son duel avec la Beaupré, art. *Beaupré.*

Bibliographie : Jal, *Dict. critique.*

DESURLIS, Mlle Etiennette. — V. Mlle Brécourt.

DESURLIS, Jean, fils d'Etienne Desurlis et de Françoise Lesguillon, frère des précédentes, épousa le 21 avril 1661, en l'église St-Sauveur, Jeanne Bresson, veuve de Pierre Hazard, comédien du roi, en l'hôtel de Bourgogne. Il était alors lui-même comédien de son Altesse Electorale et Prince de Liège. En 1663, il est à Gand, et passe un acte d'association avec des comédiens parmi lesquels se trouve son beau-frère Rochefort. En 1672, son nom reparaît au th. du Marais — deuxièmes rôles tragiques et grands amoureux comiques — *Pulchérie* 15 novembre 1672. La demoiselle Desurlis qui joue dans la même pièce pourrait bien être sa femme.

Bibliographie: Jal, *Dict. critique.* F. Faber, *Le Th. fr. en Belgique*, t. IV, p. 233.

DESURY. V. Ravel.

DESVARENNES, Mme. — Caractères et confidentes, Gand 1787.

DESVERGERS, Mme. — Renaissance 1797.

DESVERRIÈRE. — Ambigu 1848.

DESVIGNES, père. — Financier et régisseur, Metz 1825-29-31. Vivait à Metz en 1848.

DESVIGNES. — Comique, Amiens 1826, Moulins 1827, Lyon 1828. En 1842 meurt un artiste du nom de *Desvignes.*

DESVIGNES, Mme Marie, née Detraur. — Caractères, Lyon 1837, 1840, 1850-58, décédée vers 1859.

DESVIGNES, Mme Laure, du th. de Pau. — Fut atteinte d'une cécité soudaine à l'âge de 29 ans ; M. le Dr Baron Yvan ne se contenta pas de la soigner, il ouvrit une souscription en faveur de cette infortunée, la recommanda au Dr Gondret, et l'on parvint à lui sauver un œil. La Société des artistes, alors à ses débuts, lui fit une rente de 150 francs et ces faits furent consignés au Rapport de 1845. Mlle Laure Desvignes vivait en 1852.

DESY, Emile, Marie Ghislain Désirant dit. — Bruxelles 1884-88, Paris 1899.

DETERVILLE. — Charleville 1791. Briguait la direction de Reims.

DETEUVE, Alfred. — Th. Comte 1829-31.

DÉTHOUL, Mlle. — Délass. com. 1852.

DETHURENS, Georges, Joseph. — Bordeaux 1884-86, Lille 1887, Alger 1888-89, Toulouse 1891-92, Nouvelle-Orléans 1893-94, Bayonne 1895-97, Lyon 1898. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1899.

DETRASS, Mme Thérèse, Justine, femme Fétis, née en 1844. - Béziers 1875, Constantine 1876, Paris 1877, Oran 1878, Ile Maurice 1879. Bône 1880, Pointe-à-Pitre 1881, Bône 1882-84, Strasbourg 1885-86, Béziers 1887. Prend le nom de *Fétis-Detrass*, Rennes 1888, Pau 1889-90, Paris 1891-94, Montréal 1895, Rennes 1896, Nice 1897. Agée de 53 ans, Mme Fétis-Detrass obtint cette année la fondation Deshayes, soit 191 fr. de rente. Paris 1898-1903. Son nom disparut de l'Annuaire en 1904.

DETREL, Mlle. — V. Destrel.

DETROGES. — V. Destroges.

DEURÉ, Mlle. — Débuta à la Comédie fr. le 5 mai 1773, par Junie, de *Britannicus ;* elle joua encore Betti, de la *Jeune Indienne*, *Eugénie*, Victorine, du *Philosophe sans le savoir*, etc.

DEUTRICHE. — V. Estriché (d').

DEVAL. — Th. de la Porte-St-Antoine 1837 (*Diane de Poitiers*, 5 août).

DEVAL, Mme. — Deuxièmes rôles, Rouen 1852.

DEVAL, Marie, Francisque. — Pau 1862-65.

DEVALBRAY. — Acteur d'origine française, auteur de l'*Heureuse nouvelle*, com. en un

EFERUS - Recherches & Classification numériques

acte représentée à Liège le 21 déc. 1782, en présence de Grétry.

DEVALOIS ou Valois, ou Vallois, Laurent Boyval et sa femme. — Tous deux comédiens des Ducs de Savoie 1671, 1672, 1675, 1688 et 1698; avaient chacun une pension de cinq cents livres. La demoiselle de Valois reçut du Duc, en avril 1675, une gratification particulière de 400 livres. En 1698, il semble que Devalois était directeur à Turin de la troupe française. M. F. Mugnier, l'auteur du *Th. en Savoie*, nous apprend que le nom de ce comédien a été souvent mal lu. On a cru voir *Laurent Bonneval* de *Valenois*.

DEVALY, M^lle^. — Nouveautés 1897.

DEVANCHOTTE, Bordeaux 1830. V. Devauchelle.

DEVANCY. — Financier, Douai 1786-87.

DEVANLAY, Hector. — Alger 1852-64.

DEVANT, M^me^. — Utilités, Grenoble 1852.

DEVAREINE, M^lle^. — Variétés 1889.

DEVAUCHELLE. — Deuxièmes confidents, Bordeaux 1828-33, Liège 1839-46.

DEVAUD, M^lle^. — Fol. Marigny, la *Vie brûlée*, 17 nov. 1872.

DEVAURE, M^lle^. — Fantaisies paris. 1880.

DEVAUX. — Niais, paysans, Anvers 1783.

DEVAUX. — Directeur Verviers 1846, premier rôle Grenelle 1851. V. Belfort-Devaux.

DEVAUX, M^me^. — Verviers 1846. V. M^me^ Belfort-Devaux.

DEVAUX, Joseph. — Haute-Savoie 1833-34, Angers 1835, Le Mans 1837, Versailles 1850, financier, Nantes 1852-58, Rouen 1858-75, Paris 1876-83. En 1876, Joseph Devaux, âgé de 60 ans, avec 30 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

DEVAUX, M^me^. — V. Fanolliet.

DEVAUX, Hippolyte, Paul Jacoillot dit, né en 1824. — Fils d'un médecin, suivit à 17 ans une troupe nomade. Deux ans après il s'engagea dans les chasseurs d'Orléans et passa sept ans en Afrique. Congédié après le 10 décembre 1849, il reprend le théâtre, d'abord à Montparnasse, ensuite aux Variétés, où il débuta dans les *Enfers de Paris*. Variétés 1855-56, Rennes 1857, Le Hâvre 1858-59, Strasbourg 1860-61. Nous ne savons à quelle époque se place sa campagne à Constantinople, où il fonda le premier théâtre français qui ait existé en cette ville, ni ses excursions en Espagne. A la Gaîté, il joua dans les *Ménages de Paris* et les *Pirates de la Savane*. Ce fut pendant une saison d'été à Londres, à St-James, que le directeur du th. Impérial de St-Pétersbourg le remarqua dans les *Pattes de mouche*. Il l'engagea pour remplacer Berton père (1862). Paul Devaux ne revint à Paris qu'en 1886. Tous les artistes français et étrangers présents à St-Pétersbourg avaient voulu prendre part à sa soirée d'adieux. L'Empereur lui fit annoncer qu'il recevrait exceptionnellement une pension de 3,000 francs, et l'ambassadeur de France lui remit les palmes d'Officier d'académie. Deux ans auparavant, l'artiste avait reçu du gouvernement russe l'Ordre du Mérite, grande médaille qui se porte au cou sur le ruban de St-Stanislas. En 1887, âgé de 62 ans, avec 45 ans de th., il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

Paul Devaux rentra au Gymnase dans le rôle de Kraft, de *Dora* (5 avril 1888), joua le rôle de Montaiglin dans *Monsieur Alphonse* (6 fév. 1889), celui de Daniel Lambert dans la *Fiammina* (8 déc. 1890). M. P. Devaux habitait Paris en 1904.

Biographie : A. Laroque, *Acteurs et actrices*, 1888.

DEVAUX, Paul, M^me^ Charlotte, Louise, née Marchal, en 1833, femme Jacoillot dite. — Vaudeville 1855-56, Marseille 1857-58, Lyon 1859-61, Marseille 1862, St-Pétersbourg 1863-1904 Officier d'académie, Officier d'instruction publique, médaille d'or de Nicolas II avec ruban de Stanislas (1903). Pensionnée de 500 fr. par la Société des artistes depuis 1893. Habitait St-Pétersbourg en 1904.

DEVAUX, M^lle^ Lætitia. — Th. Déjazet 1869, Fol. dram. 1873, Fol. Marigny 1874. Une artiste du nom de M^lle^ *Devaux* Anna, Françoise, était à Paris en 1886-88, et une demoiselle *Devaux* aux Fol. dram. en 1886.

DEVENAY, M^me^. — Jeune première, Bruxelles 1852.

DÉVÉRIA. — Premier rôle, Rouen 1837-38. Débuta à la Comédie Française le 29 août 1839 dans le *Misanthrope*. Du 1^er^ mai 1843 au 10 juin 1844, il est directeur à Bordeaux, avec 90,000 fr. de subvention, 1,000 fr. de traitement par mois, 30,000 fr. de cautionnement. Il se retira avec un déficit de 82,000 fr. Porte-St-Martin 1850, Moscou 1852-55, Paris 1856.

DÉVÉRIA, M^lle^. — Venait de Russie lorsqu'elle débuta avec succès dans les *Turcs* aux Fol. dram. Eloignée de la scène pendant près de trois ans par la maladie, elle reparut aux Variétés dans le rôle de Métella, de la *Vie Parisienne* (1873), mais ne réussit pas. Très jolie femme. Odéon 1876.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Biographie : *Foyers et Coulisses*, *Variétés* 1873.

DEVERSEY. — Troisième amoureux. Gand 1779.

DEVERSY. — Th. franç. com. et lyrique, 1792.

DEVERSY, Mlle. — Rôles d'enfants, th. Louvois 1792, Ambigu comique 1799, th. de la République, Rouen 1800-01, Caen 1825, Boulogne 1826-27, duègne, Gand et La Haye 1829, Marseille 1830, Toulouse 1837.

DEVIENNE, Mlle Jeanne, Françoise, *Sophie* Thévenin, dite, femme Gévaudan (1809). — Naquit à Lyon le 21 juin 1763, rue Pizay ; son père était maître charpentier. Elle se fit connaître à Bruxelles dès 1782 et débuta à la Comédie Française le 7 avril 1785 par le rôle de Dorine, de *Tartufe* et celui de Claudine, de *Colin-Maillard*. Elle fut reçue le 12 novembre de la même année. Emule de Mlle Joly qui personnifiait les soubrettes de Molière, Mlle Devienne fut plutôt la soubrette de Marivaux. Le *Mercure de France* en fit le plus grand éloge ; le *Journal de Paris*, tout en reconnaissant ses mérites, fut moins élogieux ; La Harpe, toujours si difficile, déclare que son jeu est facile, sa prononciation nette, et qu'elle montre de l'intelligence.



Mlle DEVIENNE
d'après Fr. Hillemacher

Mlle Devienne arrivait au bon moment : Mme Bellecour, après de longs services, allait prendre sa retraite ; Mlle Faniez voulait s'en aller à cause de sa santé ; restait donc Mlle Joly dont le talent était bien établi ; mais si Mlle Devienne avait moins de franchise et de rondeur dans son jeu, elle était plus jolie, plus fine, plus piquante, chantait même à l'occasion avec une très jolie voix, bref pouvait soutenir la comparaison avec sa rivale, enlevée prématurément, ce qui donna lieu à ce quatrain de Delrieux :

Une élève
Jolly n'est plus ! J'ai perdu tout espoir.
Sur ses leçons je fondois mon espoir.
Que faudra-t-il hélas ! que je devienne ?
L'écho
Devienne.

Mlle Devienne excella dans la suivante du *Conciliateur*, dans celle de *Minuit*, dans Finette, du *Philosophe marié*, dans Finette, du *Dissipateur*, dans Lisette, des *Folies amoureuses*, dans la soubrette, de l'*Homme à bonnes fortunes*, dans la gouvernante, des *Deux Précepteurs*. Ricord a dit : « Comique, finesse, gaieté, grâce, enjouement, vérité, rien ne manquait à cette aimable actrice ! » Incarcérée avec ses camarades, en 1793, elle fut redevable de la liberté à la haute protection de Vouland, un des membres les plus influents du Comité de sûreté générale, qui s'intéressa à elle sur les vives instances de Gévaudan — son futur mari — alors entrepreneur de charrois pour les armées.

Mlle Devienne reparut avec Molé sur le th. dirigé par la Montansier, et qui, depuis, devint l'Opéra (square Louvois actuel). En 1794, elle se réunit aux comédiens français qui jouaient alors au th. Feydeau.

L'*Espion des Coulisses* de l'an VIII la définit ainsi : « Jolie femme de chambre, des dents superbes, des yeux fripons et malins. Cette actrice a tout pour séduire ; beaucoup de talent, une grande intelligence de la scène, mais parfois triviale. Elle ne remplace pas Mlle Joly dans les servantes de Molière : c'est, comme nous l'avons dit, une jolie femme de chambre. »

Le *Coup de fouet* de l'an X est du même avis : « Son débit est plein de volubilité, mais affecté et peu naturel. »

Les appréciations contenues dans les dix vol. de l'*Opinion du Parterre* sont toujours les mêmes : « Jolie femme de chambre, de la beauté, de l'esprit, de petites mines, de petites manières, mais un jeu dont ne s'accommodent guère Molière, Destouches et Regnard. M. E.-D. De Manne, son biographe, a donné la liste des 43 rôles qu'elle créa de 1785 à 1812, mais il est à remarquer que de 1808 à 1812, on n'utilise plus guère ses talents. Cela tient peut-être à ce que l'actrice, qui avait épousé le 10 mai 1809 Antoine Gévaudan, riche banquier et l'un des administrateurs des Messageries impériales, ne tenait plus beaucoup à se produire. Elle avait sa campagne à Rungis, et l'habitation, nous apprend Ch. Maurice (11 juillet 1811), était partagée en maison très riche et très agreste. Elle fit venir près d'elle ses vieux parents, prit sa retraite définitive le 1er avril 1813, et ne voulut pas de représentation à bénéfice, comme elle y avait droit. Elle fit cadeau à la Comédie du beau buste de Mlle Dangeville.

L'union de Mlle Devienne fut heureuse, troublée seulement par la perte d'un fils chéri, mort en 1816. Son mari, ancien député, mourut en 1826, et elle-même mourut à Paris le 20 nov. 1841, à 78 ans.

Mlle Devienne demeura — entre autres adresses — rue de Condé, vis-à-vis celle de Regnard, 1792-95 ; rue de la Liberté, 8, 1799 ; rue du Faub.-Poissonnière, 145, 1800-1806 ; même rue, n° 21, 1807-12.

M. Campardon, dans ses *Comédiens du Roi de la troupe française* a publié son ordre de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

début à la Comédie, 7 avril 1785, et la promesse de réception signée Duc de Duras, pour Pâques 1786, en date du 15 avril 1785.

Biographie : E.-D. De Manne, *Troupe de Voltaire*, p. 410. Ricord, les *Fastes de la Comédie fr.*, t. I. Delhasse, *Annuaire 1842* (nombreuses erreurs), p. 189.

Bibliographie : Vingtrinier, le *Th. à Lyon au XVIII^e siècle*, p. 115. F. Faber, *Th. fr. en Belgique*, t. I, p. 306. *L'Espion des coulisses*, an VIII, p. 56. *L'almanach pour l'an IX*. Le *Coup de fouet*, an X, p. 76. *L'opinion du parterre*, t. I à X. Muret, l'*Histoire par le Th.*, t. I, p. 346.

Iconographie : Bibl. nat., cat. Duplessis 12632.

1. En buste de profil, à droite, gravé par Fr. Hillemacher 1860 (pour *la Troupe de Voltaire*).

2. En buste de profil à droite gravé par C.-V. Normand 1853.

Musée de la Com. fr., catal. Monval.

N° 100, peinture toile, h. 1,15 m., l. 0,75 m. par Fauslin-Besson 1854. Exposée au salon de 1859 (n° 260). En mai 1876, on proposa à la Comédie l'achat d'un portrait de M^lle Devienne par Siccardi (1793).



DEVIGNY
d'après Fr. Hillemacher

DEVIENNE. — Premier amoureux, Lille 1868. Fut congédié après ses débuts.

DEVIGNE, M^lle. — Troisième amoureuse, Brest 1825.

DEVIGNY, Augustin, Gervais Le Chauve dit. — Né à Paris, rue du Paon, paroisse St-Côme, le 25 décembre 1761. Son père était procureur au Châtelet, et sa mère née Maubert de Neuilly. Il fit ses études et entra comme employé de la comptabilité dans les bureaux de son oncle maternel, M. de Neuilly, fermier général. La Révolution lui ferma cette carrière, et c'est alors qu'il débuta, à 29 ans, à la Comédie française par le rôle de Dorante du *Menteur* (14 novembre 1790). Il joua Valère de l'*Ecole des Maris*, Almaviva du *Barbier de Séville*, Damon de l'*Impatient*, Clarendon d'*Eugénie*, mais fut jugé médiocre. En 1791, il passa par le Th. Feydeau, puis alla tenir l'emploi des amoureux au Th. de la République où il se fit remarquer dans la *Belle Fermière* et le *Sot orgueilleux*. Le 3 novembre 1792 il s'associa pour cette entreprise avec Dugazon, Talma, Grandmesnil, Michot, Baptiste cadet et Desrozières, mais il quitta plus tard cette société pour se joindre à la fraction de l'ancienne Comédie française rassemblée par les soins de M^lle Raucourt, d'abord rue de Louvois, 25 décembre 1796, puis salle de l'Odéon 18 janvier 1798. Dans le premier de ces théâtres Devigny joua *Médiocre et Rampant* 19 juillet 1797, et au faub. St-Germain l'*Homme sans façon* 10 février 1798. Après l'incendie, il s'associa au sort de Picard dont il devint le bras droit : th. de la Cité, *Séraphine et Mendoce*, 17 septembre 1799 ; th. du Marais, le *Juge bienfaisant* 1^er octobre ; th. Feydeau et enfin th. Louvois 5 mai 1801, étant de presque toutes les distributions : on lui vit jouer les jeunes premiers, les comiques, les premiers rôles, les pères nobles, la souplesse de son talent se prêtant à tout : Marcellin des *Marionnettes*, Durival dans *Médiocre et Rampant*, M. *Musard* dans la pièce de ce nom.

16 juin 1802, *Helvétius*, grand succès personnel.

16 mars 1803, la *suite du Menteur*, échec.

4 juin 1803, le *Vieillard et les jeunes gens*.

19 sept. 1803, le *Vieux comédien*.

23 nov. 1803, M. *Musard*.

6 déc. 1803, les *Trois jumeaux Vénitiens*, succès personnel.

28 janv. 1803, le *Trésor*.

17 mars 1804, *Monsieur Girouette*.

A cette époque Devigny tenait le premier rang dans la troupe après Picard.

11 déc. 1805, les *Filles à marier*.

9 avril 1806, le *Père rival*.

16 avril 1806, la *Comédie aux Champs Elysées*.

14 mai 1806, les *Marionnettes*.

22 — — id. immense succès à St-Cloud, devant l'Empereur qui honora de sa magnificence (?) Picard et Devigny.

5 sept. — M. *De Garoufignac*.

23 — — la *Manie de briller*.

15 janv. 1807, les *Ricochets*.

12 mars — l'*Influence des perruques*.

22 déc. — l'*Ami de tout le monde*.

Vers cette époque Picard quitta l'Odéon pour prendre la direction de l'Opéra. Très aimé du public, Devigny était l'acteur indispensable. La Comédie française jeta les yeux sur lui, mais là, il fallait se restreindre à un emploi déterminé : Grandmesnil était vieux, Caumont invalide ; on le classa dans les financiers. Devigny débuta pour la deuxième fois à la Comédie française le 10 oct. 1808 ; sa taille médiocre, son maintien un peu lourd, son vi-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sage plein, sa rondeur, son âge même, car il avait alors 47 ans, le désignaient pour cet emploi. Il joua Lisimon du *Glorieux*, Francaleu de la *Métromanie* (un de ses meilleurs rôles), Rémi des *Fausses confidences*, Orgon de *Tartufe* etc. Il fut admis aux appointements de 3000 fr. La vérité est que cet acteur intelligent, zélé, était dépourvu d'originalité, son débit était devenu pâteux. On lui pardonnait tout eu égard aux services qu'il rendait. Nommé sociétaire le 11 avril 1811, il demanda que les neuf années 1791-99 passées par lui avec les diverses fractions de la Comédie française, lui fussent comptées à l'époque de sa retraite. Le Comité y accéda (1816). Bref, Devigny fournit encore une carrière de vingt années et ne donna sa représentation de retraite que le 4 mars 1829, avec *Henri III* et le *Malade imaginaire*, pièce dans laquelle, bien que paralysé, il voulut remplir le rôle d'Argan. La recette fut de 7300 fr. Il avait été pendant plusieurs années membre du Comité et avait travaillé puissamment à l'amélioration du sort de ses collègues.

M. E.-D. De Manne, son biographe, a donné la liste des 28 rôles qu'il créa à la Comédie de 1808 à 1826. Nous y relevons Dervière des *Deux gendres* 1810, Bonnard de l'*Ecole des vieillards* 1823. Les autres pièces sont bien oubliées.

L'*Opinion du parterre* qui lui consacrait chaque année un article de 1809 à 1813, n'apprend guère autre chose que ce que nous venons de dire. La *Métromanie*, *Turcaret* étaient les pièces où l'on pouvait apprécier son talent. Le rôle de Forlis des *Dehors trompeurs* le mettait aussi en évidence. Mais tous les critiques n'ont qu'une voix pour vanter la souplesse de son talent, son zèle à toute épreuve, et son entente des affaires mise au service de sa compagnie.

Devigny avait épousé le 31 mars 1800 sa cousine germaine, Antoinette, Marie, Victoire, Emilie Maubert de Neuilly, et possédait une jolie propriété près de Jargeau (Loiret). C'est là qu'il succomba, accablé d'infirmités, le 12 août 1830.

A Paris, Devigny avait habité rue Notre Dame des Victoires 1809, et rue du Hasard 15 1818-1826. Ch. Maurice a rapporté quelques anectodes concernant Devigny, mais elles n'ont pas grand intérêt.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 214. E.-D. De Manne, la *Troupe de Talma*.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, l'*Odéon* t. I. — *Almanach des spectacles* 1800. — Le *Tribunal volatile* an XI. — L'*Opinion du parterre*, t. VI à X. — *Petite biographie*, 1821. — *Grande biographie*, 1824. — Harel, *Dict. th.*, 1825. - Le *Rideau levé*. — Ch. Maurice, *Hist. anecdot. du th.*, t. I, p. 82, 321, 415.

Iconographie : Musée de la Comédie fr., catal. Monval, n° 202. Dans un groupe d'artistes, dessin d'Et. Bouchardy vers 1820.

N° 213. Scène XII de l'acte II des *Deux cousines* (10 mai 1823) peinture sur toile, h. 0,25 m. l. 0,33 m. — *Troupe de Talma*, eau-forte, en buste, grav. par Fr. Hillemacher.

DEVIGNY. — Ancien acteur du th. du Luxembourg, qui se suicida en mars 1838.

DEVIL. — V. Piton.

DEVILLARD, Jousset. — V. Jousset.

DEVILLAS, Etienne. — Bruges 1845, Poitiers 1848-50, St-Etienne 1851, Avignon 1852-53, Alger 1854-55, Paris 1856-58, Lyon 1859, Béziers 1860-61, Versailles 1862-1900. En 1883, Et. Devillas, âgé de 62 ans, avec 35 ans de th., avait obtenu une pension de 500 fr. de la Soc. des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1901.

DEVILLE ou Devillé. — Sous ce nom :

DEVILLE, Mme, Marseille 1792-93.

DEVILLE, Mlle, rôles d'enfants, Marseille 1794.

DEVILLE, Angers 1798-99.

DEVILLE, Mlle, débuta à l'Odéon le 6 août 1806 par les rôles d'Angélique et de Fanfan dans l'*Epreuve nouvelle* et *Fanfan et Colas*, sans grand succès. Peut-être la même : Vaudeville 1809-1816. Une *Mlle Deville* débuta le 12 mars 1817 à l'Ambigu, et à l'Odéon le 2 mai 1825 dans Dorine de *Tartufe*. Une dame Deville mourut en 1830.

DEVILLE. Montpellier 1825.

DEVILLE, Blaise, François, premier rôle, Strasbourg 1825-26, Nancy 1827. Peut-être le même : Nîmes 1828, Amiens 1829, Strasbourg 1840.

DEVILLE, Louis, François. Comique. Dijon 1830, VIIIe arr. th. 1831, Dijon 1835, Grenoble 1840. Comique marqué, Chambéry 1852, financier Dijon 1852-59. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1861.

DEVILLE, Mme M. C. Prestat. VIIIe arr. th. 1831, jeune première, Grenoble 1840, deuxième duègne, Chambéry et Dijon 1852, Dijon 1853-59.

DEVILLE, Bruges 1845.

DEVILLE, Olympe, Constant, Marie, David dit. Variétés 1867-69, Gymnase 1870-73.

DEVILLEBECORS, Mme Marie. — Lisbonne 1869-70.

DEVILLEBREUIL. — Troyes 1787, Bernay 1788.

DEVILLENEUVE. — Rois, pères nobles, troupe Valville, St-Quentin 1783, Th. de la Cité an XI.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Le *Tribunal volatile* écrit : « Sa diction est pure, son jeu noble et facile ».

DEVILLEPRÉ. — Premier rôle. Lille 1786.

DEVILLERS, F. — Amoureux, Lyon 1852.

DEVILLIERS. — V. Villiers (de).

DEVILLIERS. — Artiste et directeur à Saumur, Angers et Tours vers 1799. Il avait épousé une Angevine, Mlle Marie Barbe Chevallier. Est-ce le même *Devilliers* qui le 21 juin 1783, acteur à Lille, composa et fit réciter une poésie à la louange des princes de Condé ? En 1805-06, un *Devilliers* est comédien au Boudoir des Muses (aux Filles du Calvaire) et donne des leçons de déclamation. Le même sans doute est à Rouen en 1807, et donne des séances de déclamation au Th. du Parc à Bruxelles en août et novembre 1816. Un *Devilliers* tient l'emploi des financiers à Mons en 1822.

DEVILLY. — Th. des jeunes élèves 1805.

DEVIN, Mlle, aînée. — Th. de l'Impératrice 1805-1809. Elle demeurait alors avec sa sœur cadette, rue Chabannais, 18 ; mais comme toutes deux faisaient partie en même temps de la même troupe, nous ne savons à laquelle des deux s'adressent les compliments suivants en 1805 : « Mlle Devin a le plus joli minois possible et joue déjà fort joliment pour son âge. Le rôle de Thérèse, des *Filles à marier*, lui fait honneur. » Et en 1807 : « On aime la mine espiègle de Mlle Devin. » En 1808, il n'y a plus de doute : « Mlle *Devin aînée*, double de Mlle Adeline. Jolie figure, des intentions assez fines : il y a de l'espoir. » Le 18 oct. 1816, réapparition à l'Odéon sous le nom de Mme Henry Devin. En 1818, nouvelle éclipse.

Bibliographie : *L'Opinion du Parterre*, t. III à VI.

DEVIN, Mlle, cadette, Armantine, *Emilie*, femme Menjaud (1822), née à Paris, rue de l'Arbre sec, 15, le 8 octobre 1794. Son père, sur l'acte de baptême, est désigné comme rentier. Nous avons vu plus haut (V. Mlle Devin aînée), qu'elle débuta fort jeune au th. de l'Impératrice. En 1810, elle entra au Conservatoire, devint l'élève de Fleury, et obtint un troisième prix de comédie. Rouen 1811-1813, Nantes, où elle était fort goûtée. Ayant connu Mlle Mars à Rouen (8 juillet-17 août 1812), Mlle Devin sollicita un ordre de début pour la Comédie française (1815). En vain le directeur de Nantes voulut-il conserver sa pensionnaire jusqu'à la fin de la saison ; le 15 juillet Mlle Devin débutait au Th. Français par le rôle d'Eugénie, de la *Femme jalouse* et celui de Charlotte, des *Deux frères*. On lui reconnut de l'intelligence, de la grâce et de la gentillesse. De plus, ses campagnes en province lui avaient fait acquérir l'habitude de la scène. Elle fut admise à l'essai pour l'emploi des jeunes premières à dater du 1er avril 1816, aux appointements de 3,000 fr. par an. Elle devait, en outre, remplir l'emploi de confidentes tragiques, qu'elle refusa bientôt de tenir. On la menaça d'un renvoi. Il fallut bien se résigner.

En 1819, elle demanda à être reçue sociétaire. On augmenta ses appointements de 500 fr. mais on ne l'écouta pas. De nature modeste, Mlle Devin semble avoir été abreuvée de vexations. Elle trouva un appui dans le mariage, car le 27 mars 1822, elle épousa son jeune camarade Menjaud. Bref, ce ne fut qu'après un stage de treize années que cette actrice parvint au sociétariat (1er avril 1828). Intelligente, sensible, il lui manqua pourtant un charme extérieur pour rendre son talent sympathique. Son nez, trop accusé, fut peut-être la cause de ce défaut.

Mlle Devin créa 35 rôles de 1816 à 1834. Ses meilleurs furent Marpha, du *Czar Démétrius*, 1829, et Edouard, des *Enfants d'Edouard*, 1823. Ce fut elle encore qui créa le rôle du Dauphin, dans *Louis XI*, 1832. MM. E. De Manne et C. Ménétrier ont donné la liste complète de ses rôles.

Mme Menjaud quitta la scène le 1er avril 1836 et donna sa représentation à bénéfice en 1841 : elle produisit 9,700 fr. Une maladie longue et douloureuse l'enleva le 13 avril 1844. Elle avait demeuré, entre autres adresses, 10, rue des Moineaux, 1817-20 ; rue St-Anne, 5, 1821-22.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Talma*.

DEVIN. — Funambules 1858.

DEVIN, Mlle Anna. — Choriste à la Gaîté, actrice à Belleville, puis à la Gaîté (1854) : Mme Baligand, de la *Pêche aux corsets*, Dolorès, dans les *Inconvénients de la sympathie*, Mme Gervais, dans la *Pie voleuse*, Rosalba, dans les *Cosaques*, une hôtesse, dans les *Mousquetaires*, Mme Bernard, dans les *Oiseaux de proie*, le Feu de bataille, dans les *Cinq cents diables*, Mme Blanchard, dans les *Cosaques*, etc. Troisième th. français 1877-79.

Biographie : Gallois, *Th. de la Gaîté*, 1854.

DEVINCK. — Acteur à Lille, 1792-93. Nommé sous-lieutenant lors de la réquisition.

DEVINS, Alfred. — Premier comique, département du Nord, 1833-34.

DEVOLMÉRANGES, Mlle. — Deuxième soubrette, Gand 1788.

DEVOS. — V. Vos (de).

DEVOUX, Mlle. — Vaudeville 1884.

DEVOYOD, Mlle Pierrette, Louise, dite *Elise*. — Née à Lyon le 10 juillet 1838, élève du Con-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

servatoire le 28 juin 1853 (classe Samson), obtint en 1855 les premiers accessits de tragédie et de comédie, et les seconds prix l'année suivante. Engagée à l'Odéon, elle y débuta le 20 octobre 1856 dans le rôle de Célimène, du *Misanthrope*. Grande, douée d'une voix sonore, puissante, on ne la jugea pas comme une débutante ordinaire. Le 22 janvier 1859, elle parut à la Comédie Française dans la *Fiammina*. Elle savait fort bien s'habiller et avait grand air. Elle continua ses débuts le 25 fév. dans *Rodogune* et le 7 avril dans le *Verre d'eau* (rôle de la Duchesse). Mlle Devoyod joua encore dans *Athalie* (Josabeth), 8 avril ; *Iphigénie en Aulide* (Clytemnestre), 9 sept. ; *Andromaque* (Hermione), 13 sept. 1860 ; *Cinna* (Emilie), 24 oct. Personne n'avait joué ce rôle depuis Rachel. *Phèdre* (Phèdre), 21 déc., rôle qui lui valut des compliments sans bornes de Th. Gautier dans le *Moniteur* du 24 déc. Le 14 avril 1861, reprise d'*Adrienne Lecouvreur* pour Mlle Devoyod. On la jugea moins bonne que dans la tragédie ; puis *Nicomède* (Laodice), 6 juin ; *Œdipe roi* (Jocaste), 2 août ; *Tartufe* (Elmire), 13 août, sans autorité et avec des grands airs ne convenant pas au personnage ; les *Horaces* (Camille), 6 juin 1862 ; *Psyché* (Vénus), 19 août ; *Dolorès* (Laura), 22 sept. ; la *Mère confidente* (Mme Argante), 14 sept. 1863, insuccès : *Voltaire au foyer* (Mlle Clairon) 16 mars 1864 ; *Héraclius* (Pulchérie), 6 juin ; *Esther* (Zarès), 5 juillet ; *Atrée et Thyeste* (Mégère dans le prologue), 11 août 1866 ; la *Fête de la France*, stances, 15 août 1867 ; *Agamemnon* (Clytemnestre), 22 juin 1868 ; Stances, 15 août 1869 ; la *Parvenue* (Mme Calendel), 30 août ; *Une fête de Néron* (Locuste), 3 août 1870. Elle prenait alors des allures masculines et un duvet était venu orner sa lèvre.

« Elle avait bien des défauts, écrivait Fr. Sarcey, mais elle était belle, de taille imposante, avec l'allure magnifique d'une reine. Le diadème allait bien à cette tête superbe, où étincelaient des yeux profonds et noirs. »

Presque inutilisable dans la comédie, Mlle Devoyod en fut réduite à ne jouer qu'à de rares intervalles la tragédie. Peu connue du grand public, elle ne parvint jamais au sociétariat et se retira le 15 avril 1872. Le souvenir de Rachel était encore trop vivace. Ses efforts, son port altier, son ardeur, rien n'y fit. Il lui fallut rentrer dans l'ombre. En 1899, âgée de 61 ans, elle obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes et habitait Paris en 1904. Mère de Mlle Marthe Devoyod.

Bibliographie : G. d'Heilly : *Journal intime de la Comédie française*. — P. Mahalin, les *Jolies actrices de Paris*, t. I, p. 123. — Fr. Sarcey, *Quarante ans de th.*, t. II, p. 177-178, t. III, p. 221.

DEVOYOD, Mlle *Marthe*, Caroline, Célestine, fille de Mme Devoyod de la Comédie française. — Profil hautain, air impassible. Odéon 1880-1881, Gymnase 1882-84, Paris 1885-90. Un hôtel rue Jouffroy, 67. Ne pas confondre avec Mlle Suzanne Devoyod, l'artiste contemporaine.

Bibliographie : P. Mahalin, les *Jolies actrices de Paris*, t. IV, p. 141.

DEVRAINE, Mme Marie, Hyacinthe. — Alger 1881-84, Agen 1885-86, Toulouse 1887, Toulon 1888, Alger 1889-91, Grenoble 1892, Dijon 1893-94, Amiens 1895. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1897.

DEVREMONT. — Marseille 1792.

DEVREMONT, Mme. — Angers 1802.

DEWINNE, Henri. — Bruxelles 1856-59.

DEWINTRE, Mlle Octavie, Léontine, Victorine, née à Calais le 22 juin 1845. — Élève de Samson, premier accessit de comédie 1866, deuxième prix 1867, débuta à la Comédie Fr. le 8 sept. 1867 dans Lisette, des *Folies amoureuses* ; le 15 dans le *Légataire universel* ; le 22 dans Dorine, de *Tartufe*. On la jugea insuffisante. Le 13 oct. 1869, elle créa le rôle de Thérèse, dans le *Mari qui pleure* et quitta la Comédie après la guerre. On la revit au Th. Historique avec un certain succès dans le rôle de Marco, des *Filles de marbre*, puis elle disparut.

DEWOLF. — Versailles 1833-34.

DEYLA, Ernest, Ch. Tschaggeny. — Namur 1837, puis correspondant dramatique à Paris, 1850-70. En 1866, âgé de 62 ans, avec 46 ans de services, il obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes.

DEYNE, Mme Pauline de. — Bordeaux 1889-1891, Nice 1892-93.

DEYRIS. — Bruxelles 1895-98.

DEZAIS, Mme Céline. — Besançon 1863-67, Rouen 1868, Paris 1869-73.

DEZANDRE, Théodore. — Marseille 1850-62.

DEZODER, Mme Suzanne Jeandounenc, dite. — Palais-Royal 1877-83, Vaudeville 1884-85, Palais-Royal 1886-88, Renaissance 1890, Fol. dram 1894, Palais-Royal jusqu'en 1901. Habitait Paris en 1904. « Fine mouche intelligente, » la qualifie un biographe.

DEZOUÈDE. — V. Claudius. Un Dézouède, *Gabriel* (et non Claudius), âgé de 70 ans en 1902, avec 41 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

DHAILLBOURG, Mme Constante. — Ambigu 1828.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DHALYLE, Mme Suzanne. — Namur 1884-87, Paris 1888-93.

DHANNETAIRE, Jean, Nicolas Servandoni, dit. — Naquit à Grenoble en 1718. Il descendait du fameux Servandoni, peintre-décorateur de Louis XIV. Ses parents lui firent donner une excellente éducation et le destinaient à l'état ecclésiastique, quand il se fit comédien. Son nom nous apparaît pour la première fois dans les Pays-Bas vers 1744. En effet, l'*Observateur des Spectacles* cité par J. Faber, rapporte que Dhannetaire s'étant rendu à Gand pendant l'occupation de cette ville par le Maréchal de Saxe, chercha à enrôler quelques acteurs de la troupe de ce général. Celui-ci, en ayant eu connaissance, le fit emprisonner. Mais, ajoute le pamphlet, « sa femme était aimable et jolie, on le délivra. » Réel ou faux, le fait est à noter. Ce qui est plus certain est ce qui suit :

Bruxelles était sans spectacle, lorsque Dhannetaire venant de Liège, nov. 1744, y arriva en 1745. Il venait alors d'Aix-la-Chapelle avec sa troupe. Mais le Maréchal de Saxe étant entré dans Bruxelles fit brusquement fermer le théâtre. Sa troupe se fondit avec celle du Maréchal, et lui-même y tint les premiers emplois et les rôles tragiques jusqu'en 1746.

En 1752, revenant de Bordeaux, il débuta à la Comédie Française, mais dans un tout autre emploi : Orgon, de *Tartufe*, 27 avril ; Orgon, du *Consentement forcé*, le 3 mai ; Arnolphe, de l'*Ecole des femmes*, le 4 mai ; Harpagon, de l'*Avare*, le 5 mai. L'*Almanach Duchesne* de 1753 l'appelle *Denneterre*, et le *Mercure de France* de juin nous apprend qu'il a réussi. Il reprend le chemin des Pays-Bas, où nous le trouvons directeur en 1754, pour trois ans, avec un loyer de trois cents pistoles par an. Il donne de suite à cette entreprise une grande impulsion. Pour une cause indéterminée, Dhannetaire quitte Bruxelles en 1755, passe par Anvers et s'en va à Gand, où l'on donna le 30 janvier 1756 la première représentation du *Caprice amoureux*, de Favart. A Pâques 1758, il eut son privilège renouvelé pour un an à Bruxelles, et s'adjoignit un nommé Gourville qui continua seul l'année suivante, Dhannetaire restant attaché au théâtre comme rôle à manteau et financier (et peut-être associé dans la coulisse).

En 1766, les acteurs se constituèrent en société sous le titre de *Comédiens ordinaires de S. A. R. le Prince Charles de Lorraine*, et débutèrent le 20 avril 1767. Dhannetaire prononça le discours d'ouverture que Faber nous a conservé. A cette époque, Dhannetaire tenait à Bruxelles salon ouvert et réunissait l'élite de la société. Le prince de Ligne, surtout, était un des hôtes les plus assidus de cette maison où l'on jouait des comédies improvisées, avec des sujets donnés séance tenante. Les honneurs étaient faits par les filles de Dhannetaire, Eugénie et Angélique et une autre personne (sans doute Mlle Rosalide), surnommées les *Trois grâces*. Dazincourt a rapporté dans ses *Mémoires* que Dhannetaire jouissait alors d'une fortune personnelle de 80,000 livres de rente, chiffre considérable pour l'époque. Ce fut encore lui qui, en 1771, facilita les débuts de Dazincourt dont il fut le conseiller.

Vers 1772, Dhannetaire voyant la gestion péricliter, voulut se retirer de la scène. A la vérité, la famille Dhannetaire avait tout accaparé ; de crainte de porter ombrage aux demoiselles Dhannetaire ou à Mlle Rosalide, on n'engageait plus aucune femme de talent. Dhannetaire tranchait du monarque absolu : les comédiens se liguèrent et protestèrent. M. F. Faber a publié tous ces documents : réclamations des comédiens et défense de Dhannetaire. Celui-ci s'en alla donc, laissant ses deux filles et Mlle Rosalide (la troisième grâce) dans l'exploitation. Cette dernière passait pour sa cousine. Dhannetaire, depuis longtemps, ne faisait du théâtre qu'en amateur. Il possédait au petit village de Haeren, près Vilvorde, un château dans lequel il recevait les plus grands seigneurs de l'époque. Lui-même s'intitulait *baron*. Les pamphlets de ce temps ne le ménagent guère :

« L'histrion d'Hennetaire *(sic)* dit le *Colporteur*, eut une *manière* de femme : créature vraiment aimable et faite pour plaire à un galant homme. Le mari acheta du patrimoine de cette jolie personne une baronnie sous le titre d'*Haren*, située entre Malines et Bruxelles. D'Hennetaire, devenu baron, n'en est pas plus fier, et il continue à divertir le peuple pour deux *escalins*. »

Dans le parc de Haeren, Dhannetaire avait fait élever une statue en pierre, de 15 pieds de haut, représentant le prince Charles de Lorraine en costume romain. Sur les quatre faces, se trouvaient des inscriptions en vers où le « Protecteur chéri » était comparé à Auguste, Antonin, Marc-Aurèle et Titus. Enfin l'on prétend que Dhannetaire avait fait sculpter quatre statues destinées à être placées aux quatre coins du piédestal, représentant quatre muses sous les traits de Rosalide, Melpomène ; Eugénie, Thalie ; Victoire (fille de Rosalide), Euterpe et Angélique, Therpsicore. Toute sa famille y avait passé. D'où une pluie d'épigrammes où les mots ne sont guère gazés. Les « compagnes inséparables » de S. A. R., à commencer par Rosalide « nymphe poulinière », n'y sont pas ménagées.

Dhannetaire mourut le 1er janvier 1780, ainsi que le constate l'acte dressé à la paroisse Sainte Gudule, à Bruxelles. Nous y apprenons qu'il fut marié deux fois, et que sa seconde femme, qui n'appartenait sans doute pas au théâtre, s'appelait Catherine Janssens. Il laissait un ouvrage : *Observations sur l'art du comédien et sur d'autres objets concernant cette profession en général*, etc. L'ouvrage eut quatre éditions de 1764 à 1801. On connaît encore de lui : *Exposition d'un divertisse-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ment nouveau de chants et de danses pour célébrer l'Evêque Jean-Théodore de Bavière (brochure rarissime), Liège, nov. 1744.

Bibliographie: F. Faber, le *Th. français en Belgique*, tomes I, II et IV. — Dazincourt, *Mémoires*.

D'HARBOVILLE, Mlle. — Jeune première à Rouen, 1810-11. V. d'Herbouville.

D'HARCOURT. — Th. Patriotique, 1792.

D'HARCOURT, Mlle, ou Darcourt, Cécile, née Daine. — Jolie personne appartenant aux Délassements comiques et âgée de 27 ans en 1845. Elle fut appelée en témoignage dans l'affaire Jémot.

D'HARME. — Th. Patriotique, 1793.

DHARMEVILLE. — Sous ce nom :

DHARMEVILLE, directeur et premier rôle, Auxerre 1825, département de la Nièvre 1826, Moulins 1828, Clermont 1830-31.

Mme DHARMEVILLE, premier rôle, Auxerre 1825, Nièvre 1826, Moulins 1828.

Mlle DHARMEVILLE, Aimée, jeune première, Auxerre 1825, Moulins 1828.

Mlle DHARMEVILLE, Renée Depresle, Poitiers 1887-90.

DHARTY, Mlle Jeanne. Alphonsine Devau. — Lille 1891-92, Alger 1893-95.

DHARVILLE. — Sous ce nom :

Mlle DHARVILLE, Rose Moulin, Porte-Saint-Martin 1846-48, Gaîté 1853-54, Ambigu 1855. Très belle personne prenant son art au sérieux.

Mme DHARVILLE, Clémentine, Fr. Cochet-Cochelin, dite. Renaissance 1878-79, Fol. dramatiques 1880, Château-d'Eau 1882, Fol. dramatiques 1883, Menus-Plaisirs 1884-85, St-Pétersbourg 1890-98. Très appréciée au th. Michel de cette ville. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1899.

Mlle DHARVILLE, Eugénie, Louise, Claude dite, Avranches 1888-90, Alger 1891, Le Hâvre 1892, Paris 1893-95.

DHAUSSY. — Sous ce nom :

DHAUSSY, Belleville 1833-34.

Mlle DHAUSSY, grande utilité, Langres 1831.

DHAUSSY, Joseph, mort vers 1880.

DHAUTEL, Mme, femme Bussy. — Cirque Olympique 1828-31. Vivait en 1849 sous le nom de veuve Bussy-Dhautel.

DHAUTEVILLE. — Douai 1786-87. Souffleur et peintre.

DHAUTERIVE. — Délass. com. 1791.

D'HENNEZEL, Léopold, Henri. — Comique, Turin 1864, Liège 1867, Poitiers 1868, Bruxelles 1870-72, Le Hâvre 1873, Tours 1874, Nantes 1875, Gand 1876-77, Lille 1878-80, Château-Gaillard 1881, Périgueux 1882, Beauvais 1883-1884, Rouen 1885, Grenoble 1886, Lille 1887, Tournai 1888, Verviers 1889, Chaux-de-Fonds 1890-91, Brest 1892, Namur 1893-94, Clermont 1895, Paris 1896, Tours 1897, Paris 1898-1900. Epoux de Françoise, Maria Cifolelli. (V. ce nom.)

D'HENNEZEL, Mme. — V. Cifolelli.

D'HENNEZEL, Mlle Augusta, Charlotte, dite aussi *Colas*. — Constantinople 1873-77.

DHERBOUVILLE. — Porte-St-Martin 1805-07. On écrit de lui en 1806 : « D'Herbouville joue les scélérats, les brigands, les voleurs de grand chemin... Il n'est point sans talent ; sa stature élevée, sa figure sauvage et sa diction dure et pénible sont d'autant d'avantages réels pour ces rôles. »

DHERBOUVILLE, Mme. — Gaîté 1807-08, Gand 1809, Rouen 1810-11.

DHERCOURT. — Cour de Bayreuth 1761.

DHERCOURT, Jean, Pierre Porte dit. — Constantine 1867, Aix 1868, Marseille 1869, Béziers 1870, Chambéry 1872, Marseille 1873-74, Lyon 1875-76. Marseille 1877-81, Arles 1882-83, Marseille 1884 et années suivantes. En 1899, Dhercourt, âgé de 60 ans, avec 41 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée en ces termes au Rapport de 1904 : « Un de nos meilleurs souvenirs de Marseille. Porte Dhercourt était le Marseillais marseillant dans toute la puissance de son accent et de sa verve outrancière. »

DHERDS. — Athénée 1874.

D'HERDT, Léon. — Grenoble 1880-81, Saint-Quentin 1882-85, Paris 1886-88.

DHERICOURT. — Nom d'un débutant à la Comédie française le 15 novembre 1771 et d'un autre débutant au même théâtre, le 23 août 1819, dans *Tancrède*.

DHERIGNY, Mme. — Banlieue 1826.

DHERMILLY. — Deuxième comique et souffleur, Gand 1784 et 1790.

DHERMILLY, Mme. — Reines et caractères, Gand 1784, Toulouse 1792, Marseille 1793.

DHERMILLY. — V. Blot-Dermilly.

DHEROU, Louis, Gustave ou Hérou. — Membre de la Société des artistes depuis 1840,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

fit toute sa carrière à Lyon ; pensionné en 1876, il devint professeur au Conservatoire de cette ville, 1882-85.

DHERVIEUX. — Cour de Prusse 1751.

DHERVILLY. — Namur 1812.

DHERVILLY, Mme. — V. Bourdeau.

DHEURS, Mme Anna, Paula. — Premier accessit de comédie, 1886, Odéon 1887-89, Paris 1889-94.

DHOOGHE, Philippe. — Lille 1849, Strasbourg 1850, Toulouse 1852-53, Strasbourg 1854-55, Genève 1856, La Haye 1857-61, Nancy 1862, Avignon 1863-64, Besançon 1865, Lyon 1867-72, Montpellier 1873-81. En 1882, âgé de 66 ans, avec 37 ans de théâtre, Dhooghe obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

DHUEZ. — Premier rôle, Le Mans 1828, Bourges 1835 et 1837, Namur et Liège 1839.

D'HUMAINBOURG, Mlle cadette. — Deuxième soubrette, aux appointements de 1,500 livres, Bruxelles 1776-77 et confidente 1781. Sa sœur était première danseuse.

DIANCOUR, Mlle Marie, Jeanne, *Julie*, femme Delorge, naquit rue du Cherche-Midi et fut baptisée à St-Sulpice le 20 janvier 1765. — Elle débuta dans la troupe d'enfants d'Audinot, dès 1772, et sauf une éclipse de deux ans, y demeura jusqu'en 1791. A cette époque on la retrouve à Marseille, au th. National, comme premier emploi dans la comédie et la pantomime ; en 1797 elle est revenue à Paris, à l'Ambigu. Dès ce jour, elle n'a pas de rivale pour représenter les héroïnes malheureuses et persécutées ; au théâtre de la Cité, elle triomphe dans l'*Enfant du malheur* et *Adeline de Tracy*. En 1802, elle entra au th. des Jeunes-Artistes, où elle retrouva son mari, Delorge (V. ce nom), artiste médiocre qui mourut fou. Elle créa sur ce théâtre le *Petit Poucet*, déjà aux approches de la quarantaine, entourée de tous jeunes gens, et la *Chronique scandaleuse* de 1800 lui chantait :

L'âge lui vient enlever
Les projets qu'elle forge,
N'ayant rien su réserver,
Trop heureuse de trouver...
De l'orge.

Ce Delorge était, en effet, plus jeune qu'elle de sept ans. Julie Diancour, retirée du théâtre, vécut des produits de sa couture dans un modeste réduit de la rue de Sèvres, où elle mourut le 3 janvier 1821.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, la *Troupe de Nicolet*, p. 201. — Em. Campardon, les *Spectacles de la foire*, t. I, p. 253.

Bibliographie : *Journal de Paris*, 29 juin, 30 août 1782, 21 sept. 1783. — Le *Chroniqueur désœuvré*, I, 100. — *Mémoires secrets*, XXX, 76. — *Catalogue Soleinne*, III.

DIANCOURT, Philippe, Arthur Rivière dit. — Comédien de la ville de Reims, époux de Marie, Madeleine Leroux, arrêté comme suspect avec sa femme, en l'an II.

DIANY-AUGIER. — Lille 1882.



Mlle DICA-PETIT
Cliché Quinet

DICA PETIT, Mlle Marie, Joséphine, Déodica Petit dite, née vers 1841. — Etait la fille d'un employé supérieur de la Préfecture de police. Après la mort du père, la famille vivait modestement, au fond du faubourg St-Germain, de la pension de la veuve. Got, ami de la famille, conseilla à la jeune fille d'entrer au théâtre et lui donna des leçons avec autant de désintéressement que de zèle. Mlle Dica-Petit débuta à l'Odéon dans le *Célibataire marié*, puis dans le *Marquis de Villemer*, travailla la musique pendant quelques mois, et parut à la Porte-St-Martin en mars 1868 dans une reprise de *Glenarvon*, puis dans *Nos Ancêtres*. Elle avait tenu aussi le personnage d'Anne d'Autriche dans une reprise des *Mousquetaires*. On trouva la jeune débutante distinguée, aristocratique même. Elle était blonde et élancée. Il lui manquait seulement la force et l'ampleur.

Le théâtre fermé, Mlle Dica-Petit alla créer *Mme de Chamblay* à la Salle Ventadour (4 juin 1868). Dumas père écrivit à ce propos : « Le rôle de Mme de Chamblay, doux, jeune, poétique comme elle, trouva en elle une interprète pleine de grâce et de dignité. Plus poétique que passionnée, elle était la femme qu'il fallait... Son succès fut immense, et elle en recueillit les fruits par un prompt engagement à l'Ambigu. »

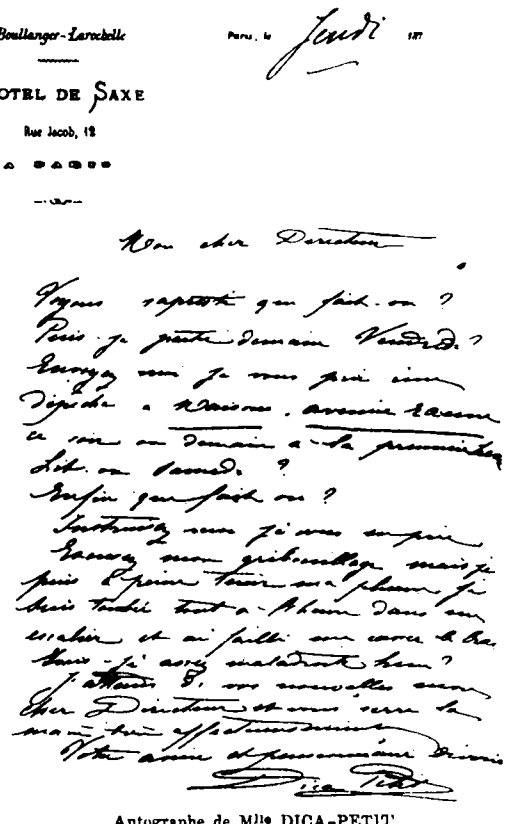
Elle y créa le *Sacrilège* (25 oct. 1868), la *Princesse rouge* (24 déc.), la *Famille des*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Gueux (26 fév. 1869), les *Quatre Henri* (5 juin), *Richelieu à Fontainebleau* (1er juillet), l'*Héritage fatal* (30 sept.), la *Charmeuse* (29 janv. 1870). Sa diction avait pris alors de la chaleur et du coloris, sa passion était plus ardente. C'était l'actrice sympathique de drame.

Pendant le siège, elle fait accepter à l'Ambigu les *Paysans lorrains* et le *Forgeron de Châteaudun*; pendant la Commune elle s'associe avec son camarade Régnier pour exploiter le th. du Château-d'Eau. Après une tournée à Bruxelles, elle revient au Châtelet où elle joue dans le *Miracle des roses* (1872), puis à la Salle Ventadour (les *Deux Reines*, de Legouvé). Hostein l'engage alors pour créer *Thérèse Raquin* à la Renaissance. Elle y fut admirable.

Rentrée à la Porte-St-Martin reconstruite, elle fut Jane, de *Marie Tudor*, Milady, des *Mousquetaires* (grand succès), la Duchesse, de *Coq-Hardi*. Ce fut alors qu'elle accepta un engagement pour St-Pétersbourg, où elle finit sa carrière. Sa mort fut aussi extraordinaire qu'imprévue: la pauvre femme était venu passer quelques semaines en France pour se soigner d'une assez grave indisposition. Croyant sa santé suffisamment rétablie, elle retournait finir la saison théâtrale à St-Pétersbourg, le 5 avril 1885, lorsque, entre Pont-St-Maxence et Compiègne, elle fut prise tout à coup d'une violente suffocation qui l'enleva. Elle expira dans le compartiment qu'elle occupait avec sa dame de compagnie, avant d'atteindre la station de Compiègne. Mlle Dica-Petit ne laissa que des regrets; bonne et secourable, elle poussait la charité jusqu'à abriter dans sa maison, pendant son absence, d'intéressantes infortunes. Quant à sa mémoire, elle était prodigieuse, et nous avons entendu citer ce trait: Mlle Dica-Petit partant pour Bruxelles sans savoir un mot du rôle de l'*Aventurière*, l'apprenant en wagon, le répétant à l'arrivée, et le jouant le lendemain.



Autographe de Mlle DICA-PETIT
(Collection H. Lyonnet)

Biographie: *Paris-Théâtre*, n° 13, août 1873, notice par F. Jahyer. — *Foyers et Coulisses*, Porte-Saint-Martin, 1875. — P. Mahalin, les *Jolies actrices de Paris*, t. III, p. 95.

Bibliographie: les *Soirées parisiennes*, 1875, 1876.

Iconographie: Bibl. nat., catal. Duplessis 12692. A mi-corps assise, de face, photogr. *Paris-Théâtre*, n° 13, cliché Quinet.

DICKENS, Mlle. — Ingénue, Lille 1889. Jeune première 1892.

DIDELOT le petit. — Fol. dram. 1887.

DIDIER. — Sous ce nom:

DIDIER, Quimper 1826.

DIDIER, Cirque Olymp. 1833-34.

Mme DIDIER, Odéon 1841.

DIDIER, Ambigu 1845.

DIDIER, Hyacinthe, Louis, Nicolas, né en 1815. De la Société des artistes depuis 1846. Abbeville 1849-50, Versailles 1852-53, Bourges 1854, Versailles 1855, Paris 1856, Lyon 1857-1879, Montpellier 1880, Lyon 1881-91, Paris 1892-1903. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1904. Depuis 1881, L.-N. Didier recevait la pension de 500 fr. pour ses 45 ans de th.

DIDIER, Désiré, Constant, Joseph. Artiste faisant partie de la Société depuis 1847. Paris 1852-61.

DIDIER, Alexis. Personnalité fort étrange. Acteur aux Variétés 1849, aux Folies Dram. 1850-53. Alexis Didier fut surtout connu comme possédant une double vue; avec l'aide d'un magnétiseur, il ouvrit un cabinet qui devint célèbre, rue St-Lazare. Il avait aussi la spécialité de diagnostiquer les maladies. Alexandre Dumas père s'est occupé de lui, et Céleste Mogador en parle dans ses *Mémoires*, t. III.

DIDIER, Edouard, François, premier rôle à Lille 1850, puis à Brest 1851. Débuta au th. Français le 15 juin de cette année par le rôle de Julien, dans *Gabrielle* et doubla quelques premiers rôles. Pensionnaire en 1853.

Mlle DIDIER *Rosa*, Marie, Rose Colin dite. Elève de Louis Monrose, était une fort agréable personne qui débuta au Gymnase vers 1857 et se fit remarquer dans l'*Autographe* et *Risette*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Elle débuta à la Comédie française le 26 janvier 1860 par les rôles de Lisette. des *Folies Amoureuses* et de Dorine, de *Tartufe*. Elle continua par Lisette, des *Jeux de l'Amour* et Chérubin, du *Mariage de Figaro* (13 mai). On lui trouva beaucoup d'inexpérience. Possédant une mine très éveillée, une physionomie pleine de malice, elle réussit honorablement, mais ne perça jamais. Elle quitta la Comédie Française pour le Vaudeville (1866), passa par le Palais Royal (1868), et mourut prématurément vers 1870. (Rapport 1871.)

Biographie : G. d'Heylli, *Journal intime de la Comédie française*, p. 279.

DIDIER, Mme Clara, Lyon 1858-59.

DIDIER, Eugène, Chardon dit. Agen 1864-68. Nantes 1869, Lille 1870, Moulins 1872-73, Londres (directeur) 1874-76, Egypte 1877, Variétés 1878-94, Palais royal 1895-96. Avait épousé Mlle Jeanne May. Aux Variétés, il doubla quelquefois Dupuis. Il laissa par son testament 1200 fr. de rente à revenir à la Société des artistes au décès des usufruitiers (1896).

DIDIER, Paul, Huber dit. Comique, Lille 1868-70.

DIDIER, Mme, jeune première, Lille 1870.

DIDIER, René, Richard, jeune premier, Ambigu et Th. Cluny 1873, Porte-St-Martin 1875, Vaudeville 1876-79. Th. des Nations 1879. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

DIDIER, Mme Joséphine Dismier dite. Santiago 1876-78, Paris 1879-91.

DIDIER, Lucien, Ladislas Filanowicz dit. Reims 1878-79, Rouen 1880, Toulouse 1881-82, Bordeaux 1883. Frappé d'apoplexie sur le théâtre de Vichy. (Rapport 1884).

DIDIER, Mlle, Th. Déjazet 1886-88.

DIDIER. V. Perrin.

DIDIER. V. Mme Palmérine.

DIDOLLET, Hugues. — Chambéry 1789.

DIDOS. — Gymnase 1857. V. Didot.

DIDOT. — Sous ce nom :

DIDOT, Alfred, Toulouse 1849, Marseille 1850, Paris 1852-59.

DIDOT, Mme, née Miro-Camoin, Cécile, Toulouse 1852-53.

DIEL, Mme, Mélanie. — Tour d'Auvergne 1874.

DIENNE, Mme, Thérèse, née Mélis, Alida Roubry. — Lausanne 1883-84, Le Hâvre 1885-87, Mirecourt 1888, Paris 1889-92. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

DIESSER. — Belleville 1851.

DIETRICH. — Utilités, Brest 1852.

DIETRICK, Raphaël Cailloux, dit. — Toulon 1897-98, Constantine 1899-1900, Grenoble 1901-1902.

DIEU. — V. Amy.

DIEU, Félix, Michel. — Lille 1876-82.

DIEUDONNE, Mme, St-Amand. — Caractères, Vesoul 1826.

DIEUDONNÉ, Mme, E. V., fille de comédiens, née Blancan Savigny. — Gymnase 1861, St-Pétersbourg 1865-74, Palais Royal 1875, Vaudeville 1876 ; une dame Dieudonné est à Lille 1885-86. Son nom disparut de l'annuaire en 1896. Elle avait épousé en 1857, à Montreuil s/Bois, Dieudonné, l'artiste contemporain, dont elle porta toujours le nom.

DIEUDONNÉ, Mlle, Déa, fille de Dieudonné, l'artiste contemporain. — Deuxième prix de comédie en 1889, Mlle Déa Dieudonné entra à l'Odéon la même année. Dumas fils qui s'intéressait à cette charmante et poétique jeune fille, écrivait à son père. à la veille des concours du Conservatoire : « Ne vous dérangez pas, à quoi bon ! Mlle Déa est votre fille. Elle peut compter sur moi ». A l'Odéon, elle parut dans la *Famille Benoiton*, rôle de Jeanne (20 septembre), créa le rôle de Jessica dans *Shylock* (18 novembre), reprit celui de Geneviève dans la *Maitresse légitime* (24 septembre 1890), puis passa au Vaudeville, rôle de Benjamine dans nos *Intimes* (22 octobre 1891), Gabrielle de la *Famille Pont-Biquet* (12 janvier 1892).

Mlle Déa Dieudonné mourut à Luchon, en 1892, dans des conditions extraordinaires. Elle jouait avec son père au Casino et y remportait de brillants succès. Rentrée joyeuse. après la représentation, elle s'endormit. Le lendemain on la trouva froide dans son lit. Le corps fut ramené à Paris, et les obsèques célébrées à l'Eglise russe, trop petite pour contenir deux mille personnes accourues pour lui rendre les derniers devoirs.

DIEUDONNÉ. — V. Gouré.

DIEUL, Mlle, Dioune dite. — Variétés 1876-1877.

DIGARD. — Délass. com. 1851.

DIGUET, Louis, Alfred. — La Haye 1849, Bruxelles 1850, Nouv. Orléans 1852-55.

DIJON, Isidore. — Grande utilité, Lille 1826.

DILLMANN, Hermann Schnepf dit. — De la Société des artistes depuis 1843, Cirque olymp. puis impérial 1849-65.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DINAH, Mlle, Brissac. — Débuta chez Comte, puis au Gymnase (avril 1848). Petite et toute jolie personne au type israëlite, soubrette avenante à la mine éveillée. Fol. dram. 1848-53. *Une passion*, le *Bonhomme Richard*, *Une vie de Polichinelle*. Débuta au Palais royal en juillet 1854 dans la *Mort de Pompée* et habitait Paris en 1863.

Biographie : N. Gallois, *Th. du Palais royal* 1854.

DINAH, Mlle, Félix. — V. Félix.

DINAH, Mlle, Esther, Eugénie Petit dite. — Th. des Nations 1882-83. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

DINAUX. — Deuxième comique, Moulins 1851, Délass. com. 1854-56.

DINELLI, Mlle, Mathilde Domenech dite. — De beaux yeux, des cheveux noirs et des dents blanches ; arrivait de province lorsqu'elle fut engagée au Gymnase en juillet 1876. Elle débuta avec succès dans la *Comtesse Romani* (16 novembre), puis parut dans le *Père* (17 février 77), *Bébé* (10 mars), les *Petites marmites* (25 octobre), la *Cigarette* (20 avril 78), l'*Age ingrat* (10 décembre), *Nounou* (21 mars 79), l'*Amiral* (13 avril 1880). Voulant aborder l'opérette, Mlle Dinelli s'essava alors aux Bouffes parisiens où elle créa le rôle de Fiametta de la *Mascotte* (29 décembre). Abandonnant ce genre, elle entra au Palais royal où elle joua Hermosa dans le *Truc d'Arthur* (14 octobre 1882), Amarante dans une reprise de *Monsieur Garat* (21 décembre), Ophélie du *Train de plaisir* (1 avril 84). Mme de Trégène des *Petites voisines* (21 mai 85), les *Noces d'un réserviste* (21 octobre), Julia de *Bigame* (3 mars 86). Cherchant toujours sa voie, elle passa au Vaudeville : *Gerfaut* (20 septembre), la *Sécurité des familles* (17 décembre 1888), la *Comtesse Romani* (reprise, 21 janvier 1889). Malgré des qualités incontestables, une voix sonore, une grande aisance en scène, celle qui fut l'héroïne de la *Navette* de Becque et la *Nounou* d'Hennequin n'arriva pas à percer. Elle se retira du théâtre, et sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

DIODET, Louis, Justin, Augustin. — Constantine 1893-96.

DIONI, Mlle. — Menus plaisirs 1877, Athénée 1878. V. Diony.

DIONNET, Poilvé dit. — Troisième rôle, Dijon 1840, devint aveugle ; en 1849, il était âgé de 42 ans et vivait à Auch où la Société des artistes lui servait une petite pension de 186 fr. Mourut vers 1854.

DIONY, Mlle. — Th. Cluny 1890, Menus plaisirs et Châtelet 1895.

DIOUL, Mlle. — Menus plaisirs 1879. Voir Diony.

DIRON, Mlle, Florentine. — Montévidéo 1853-59.

DISKA, Mlle, Jenny. — Ingénue, Lille 1885 et 1895.

DISPOT, Mme, Jeanne, Pierrette, femme Laignier. — De la Société des artistes depuis 1840, était âgée de 57 ans en 1858, avec 38 ans de th. Comme elle ne gagnait pas 800 fr. par an, elle obtint à Paris la pension de 200 fr.

DIVERSSEIN, Mme. — Caractères, Th. de la liberté, Toulouse 1794.

DIVOIRE, Mme, Eulalie, Pauline, née Foignet. — De la Société des artistes depuis 1845. Toulouse 1865. Bayonne 1867, Paris 1868-70, Toulouse 1872-90. V. Foignet.

DIVOOR, Charles, Edouard. — La Villette 1868-69, Th. lyrique dramat. 1875-78. Jeune premier rôle. Lille 1879-80, Strasbourg 1881, Lille 1882, Grenoble 1883, Lille 1884-86, Le Hâvre 1887-88, Valence 1889, Béziers 1890, Lille 1891. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

DIVRY, Paul, Denuelle St-Leu dit. — Montparnasse 1860-62, Calais 1863, Laon 1864-65, Mâcon 1867, Paris 1868.

DJALLY, Mme, Marie, Augustine Charpentier dite. — Bouff. par. 1891-96.

DJINA, Mlle. — Menus plaisirs 1884.

DOBBELS, Augustinus. — Aix 1852-54, Angers 1855, La Haye 1856, Nantes 1857-59.

DOBEL, Louis. — Colmar 1861-63, Vannes 1864-65, Rouen 1867, Rennes 1868, Besançon 1869-70, Auxonne 1872-87.

DOBELANDE. — V. Frédéric.

DOBERIO, Mlle. — Gaîté 1897.

D'OBERNI, Marc ou Doberny. — Directeur Anvers 1791, Gand 1797, Anvers 1798.

DOBERVAL. — Pères, Lille 1793. V. Dobreval.

DOBRÉ, Mlle, Claire, Marie, Rosalie. - Paris 1852-54, Bruxelles 1855, Paris 1856-99. De la Société depuis 1840.

DOVREVAL, M. et Mme. — Lille 1788. V. Doberval.

DOBRONELLE, Mlle, Argentine. — Bruxelles 1864-69, Caen 1870-72.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DOCHE, Jean, Pierre. — Th. de banlieue 1827, Belleville 1830-31, deuxième comique Panthéon 1832. Agé de 70 ans, en 1876, avec 50 ans de th., Doche obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

DOCHE, M^me^, I^re^. — V. Dussert.

DOCHE, M^me^, II^me^, Charlotte, Marie dite aussi *Eugénie Fleury*, née de Plunkett, le 19 novembre 1821 ou le 4 novembre 1823. — Reçut une excellente éducation ; passionnée pour l'art dramatique, elle débuta à Versailles en octobre 1837, puis au Vaudeville pour doubler M^lle^ Mayer. La débutante qui prenait sur l'affiche le nom d'Eugénie puis de *Fleury*, passa presque inaperçue. Le *Corsaire* du 10 janvier 1838 lui reproche de se pincer les lèvres à toute minute et d'avoir les bras rouges. Un seul critique semblait fonder sur son avenir quelques espérances.

Issue d'une noble famille irlandaise établie en Belgique, M^lle^ de Plunkett avait vu le jour à Bruxelles, puis avait été élevée à Paris. Elle joua au Vaudeville le 8 janvier 1858, le rôle de Suzette (reprise) dans *Renaudin de Caen*, puis créa Stella dans un *Serment de collège*.

Après l'incendie du th. de la rue de Chartres, M^lle^ Eugénie Fleury (comme on l'appelait alors) alla avec ses camarades donner des représentations à Abbeville, Châlons, Soissons, etc., puis elle rentra à son théâtre lorsque celui-ci fut rouvert provisoirement dans la salle de l'ancien *Café-spectacle* du Boulevard Bonne-nouvelle. En janvier 1839, elle épousa M. Doche, chef d'orchestre du Vaudeville, veuf en premières noces de M^lle^ Dussert. (V. ce nom).

« M^me^ Doche, écrit M. Rolle dans le *National* en 1840, a toujours la taille la plus fine, l'œil le plus aimable, le sourire le plus piquant et les plus jolies robes du monde ». Tous s'accordent à lui trouver du goût, de la gentillesse, mais on lui reproche de ne pas savoir chanter, ni valser. D'autres la trouvent trop « pensionnaire », de manquer de force et d'intelligence, mais on vante sa grande chevelure blonde, ses dents qui sont des perles, sa voix une harmonie. Dans le *Diable à Paris* on la trouvait ravissante sous six costumes différents, tantôt en femme, tantôt en homme.



M^me^ DOCHE, vers 1845, d'après Lacauchie

Jeune, Madame Doche était assez jolie pour se passer de talent. Au mois de mars 1845, on apprit que la mignonne enfant, devenue alors lionne à la mode, et depuis quelque temps déjà séparée volontairement de son mari parti en Russie en 1842, allait quitter le Vaudeville pour le Gymnase. — A ce propos, disons que son biographe Gallois a donné la liste des pièces jouées par M^me^ Doche à ce premier théâtre.

Les débuts au Gymnase eurent lieu le 17 avril par le rôle de Madeleine dans l'*Image*. Elle ne se trouvait pas là sur son terrain, le comprit et rompit brusquement. Un soir, qu'elle était allée jouer au Vaudeville, au bénéfice de Bardou, on lui fit très poliment, quand elle rentra au Gymnase, la proposition de doubler M^lle^ Désirée dans les *Couleurs de Marguerite*. Elle demanda en souriant si on se moquait d'elle, et déchira son engagement qui lui assurait 20.000 fr. par an.

Avant de quitter le Vaudeville, M^me^ Doche s'y était trouvée en rivalité avec M^lle^ Page. Elle y rentra cependant en décembre 1845 dans l'*Ile de Robinson*, les *Trois loges* (Colombine) et *Renaudin de Caen*, se faisant applaudir dans la mazurka. Après la fermeture de ce théâtre, au commencement de 1848, M^me^ Doche se rendit en Suisse, puis à Londres. Bruxelles qui l'avait déjà vue en juin 1844, l'applaudit dans son répertoire. Rouen lui vit aborder *Adrienne Lecouvreur*.

Puis elle rentra au Vaudeville qu'elle quitta encore à la fin de 1848. Ce qui lui fait écrire au *Siècle* le 26 octobre : « J'espère et j'attends un peu consolée par l'idée que je succombe devant l'enthousiasme bien naturel d'un associé pour son associé, et d'un mari pour madame son épouse».

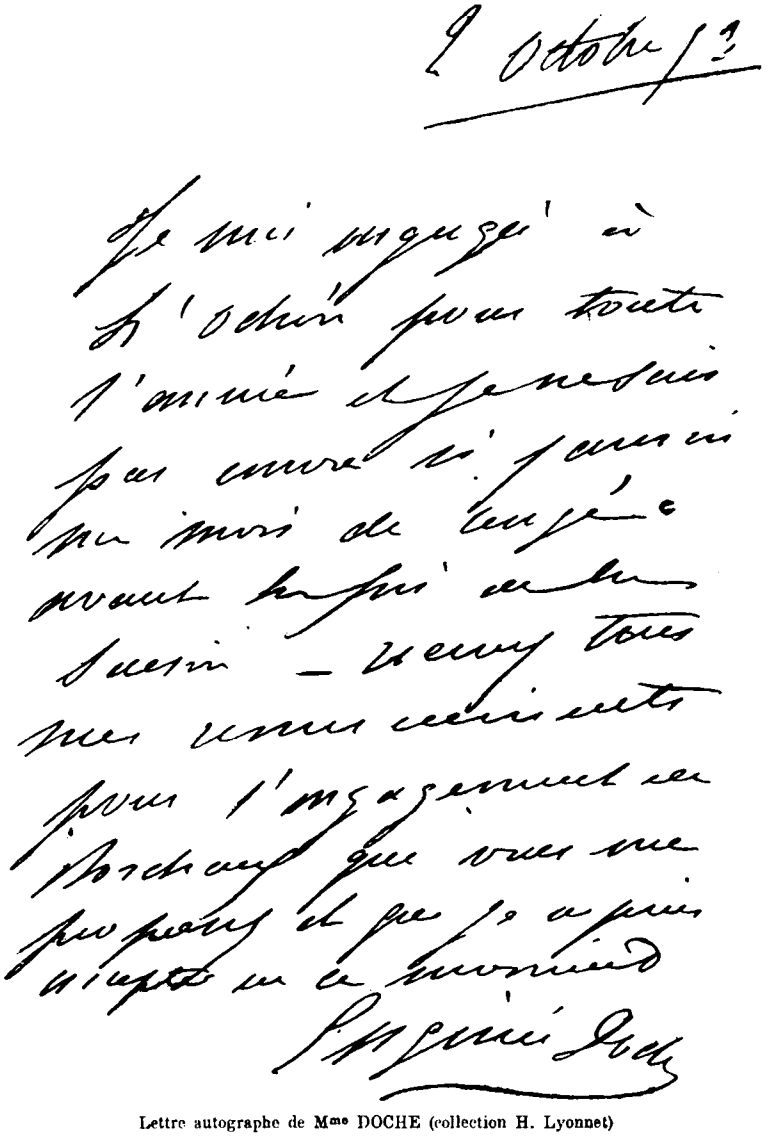
A cette époque, Madame Doche est une des meilleures nageuses de l'école de natation, monte à cheval comme la première écuyère du Cirque, sait s'habiller, choisir ses étoffes, distribuer ses dentelles. Sa bibliothèque contient les Elzévirs les plus rares, elle possède les fameuses éditions des fermiers généraux, des tableaux de maîtres, des objets d'art, une demeure quasi-princière. Elle va aux courses, au bois, joue à la bourse, donne des soirées dansantes, secourt ses camarades malheureux.

M^me^ Doche avait déjà fait preuve d'un réel talent de comédienne dans *Louise de Nanteuil*, lorsqu'elle créa la *Dame aux Camélias*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

le 2 février 1852. Cette création suffirait seule à illustrer une carrière. Mme Doche y déploya toutes les séductions de la femme, et personnifia si bien Marguerite Gautier que son nom est resté inséparable de celui de cette héroïne. Cinq cents fois Mme Doche joua la *Dame aux Camélias* — une dernière fois au Vaudeville en 1867, croyons-nous. Puis, après une création importante dans le *Diable à Paris*, *Contrat* (21 avril 1869) pour l'ouverture du Th. de la Chaussée d'Antin.

Le 10 juin elle reprend le rôle de la *Fiammina*. Elle est alors belle encore, distinguée d'allure et de visage, portant admirablement la toilette. Dans ses dernières années théâtrales, Mme Doche joua principalement à l'Odéon : le *Petit marquis* (1873), *Cendrillon* (reprise), le *Marquis de Villemer* (reprise),



Lettre autographe de Mme DOCHE (collection H. Lyonnet)

Mme Doche quitta une autre fois le Vaudeville pour jouer momentanément à la Gaîté.

Nous relevons ensuite : Vaudeville 1860, la *Pénélope normande*, même théâtre 1864, la *Jeunesse de Mirabeau*, Odéon 1865, les *Parasites*, et le rôle de Navarette dans la *Contagion* 1866. Elle rentra au Vaudeville (1867) : les *Brebis galeuses* (27 février), les *Rivales* (27 février 1868), *Où l'on va* (16 octobre), le *Tartufe*, rôle d'Elmire, avec Geffroy (15 janvier 1874). Engagée à la Porte-St-Martin, elle créa le rôle de la Comtesse dans les *Deux orphelines*.

Mme Doche, qui n'avait plus d'engagement régulier, parut encore au Vaudeville, dans *Pierre* (5 septembre 1877). La pièce n'eut que 14 représentations ; elle revenait de faire une saison à Londres, et était allée se reposer

EFERUS - Recherches & Classification numériques

à Etretat. Mais elle craignait alors de manquer de mémoire, malgré son fétiche qui ne la quittait jamais : c'était un simple portrait au crayon, signé Edwin Smith, daté de 1841, représentant Rachel à 17 ans, et portant cette dédicace : Rachel à Doche. C'est au lendemain de la *Dame aux Camélias* que Phèdre avait fait ce présent à Marguerite. Elle l'emportait dans tous ses voyages, et l'accrochait dans toutes ses loges dans les théâtres où elle jouait.

Mme Doche se montra encore pendant longtemps aux premières, puis se retira tout à fait. Elle mourut 13 rue Picot, et ses obsèques furent célébrés le samedi 14 juillet 1900 à St-Honoré d'Eylau. Son mari, qui ne fut pas un compositeur sans talent, était mort du choléra à St-Pétersbourg en 1849. Mme Doche était apparentée aux familles Audbourg, Dalloz, Desfossés. Sa sœur avait épousé Paul Dalloz, et son frère, de Plunkett, fut longtemps co-directeur du Palais royal.

Al. Dumas fils a écrit d'elle, à propos de la *Dame aux Camélias* : « Gaieté fine, élégante, nerveuse ; abandon familier, gaminerie mélancolique, dévouement, passion, résignation, douleur, extase, sérénité, pudeur dans la mort, rien ne lui a manqué, sans compter la jeunesse, l'éclat, la beauté, le brio qui devait compléter le rôle et qui en sont le corps et la plastique indispensables. Il n'y a pas eu de conseil à lui donner, pas une observation à lui faire, c'est au point qu'en jouant le rôle de cette façon, elle avait l'air de l'avoir écrit. Une pareille artiste n'est plus une interprète, c'est un collaborateur. »



Mme DOCHE vers 1873 (cliché Tourtin)

Biographie : Gallois, les *th. de Paris*, le Vaudeville 1853. — *Paris-Théâtre* n° 55, notice par Félix Jahyer. — P. Mahalin, les *Jolies actrices de Paris*, t. III, p. 83 et suiv. — Le *Figaro*, 14 juillet 1900, notice par A. Delilia.

Bibliographie : L'*Indiscret des coulisses* 1841. — *Biogr. dram.* 1812, 1845. — Ch. Hervey, *The Theatres of Paris* 1846.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis, 12906.

1. A mi-corps de ¾ à droite, lith. an.
2. En buste de ¾ à droite, grav. par Aug. Hussenet.
3. A mi-corps, de face (cost. de th.) lith. par Regnier (1843), d'ap. Th. Sentis.

The Theatres of Paris, à mi-corps, de face, lith. Lacauchie.

Paris-Théâtre, n° 55. — Photogr., cliché Tourtin aîné.

D'OCQUERRE. — Sous ce nom : Angers 1785, Mme D'Ocquerre, reines. Cour de Rheinsberg et Lyon 1788. — Mlle Marie-Barbe Duclos dite D'Ocquerre, 33 ans, Angers 1794.

DODEE, Mlle. — Angers 1823.

DODELANDE. — Montpellier 1829.

DODETTE, Mlle. — V. Bordat.

DODINET. — Variétés amusantes 1783.

DOGÉ, Mme Henriette Bernard dite. — Lyon 1881-83.

DOGEMONOT, Augustin. — Montansier 1850, Palais-Royal 1852-54. De la Société des Artistes depuis 1840. Palais-Royal 1855-56.

DOISEMONT. — Nom d'un débutant à la Comédie fr. le 2 déc. 1772 (D. Diègue du *Cid*) et en avril 1776.

DOISY, Charles-François.— Vaudeville 1809, Gymnase 1849-64. Agé de 80 ans en 1865, avec 54 ans de th., Doisy reçut une pension de 300 francs de la Société des artistes.

DOISE, J. — Vaudeville 1793.

DOISE, L. — Vaudeville 1793.

DOL. — Mime, Porte-St-Martin 1811.

DOLAINVILLE. — Th. du Marais 1800-1801, de petite stature, mais d'une tenue et d'un jeu corrects. Jouait avec succès dans l'*Orphelin polonais*.

DOLBEAU, Benoît, Léon. — Jeune premier, St-Malo 1851, St-Brieuc 1861-62, Mâcon 1863-65, Lyon 1867-86. Mort à la maison municipale de santé, à Paris, vers 1888.

DOLBEAU, Mme Louise, née Colfin. — Lyon 1881. Morte vers 1882.

DOLBEL, Arnbruster dit. — Cirque olymp. 1845, Nouvelle-Orléans 1849, Rio-Janeiro 1850.

DOLCI, Mlle. — Soubrette, Vaudeville 1887-1888.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DOLCY, Mlles Andrée et Eugénie. — Ecole lyrique 1862. Passèrent par les Variétés. On disait la première née Gabrielle, Andrée Messenach, et la seconde née Eugénie Legendre. Andrée fut surtout connue à Bruxelles.

DOLET, Charles. — Acteur forain et entrepreneur de spectacles, né à Paris vers 1683, province, troupe Alexandre Bertrand, Paris 1704, troupe veuve Maurice 1705. S'associe pour ouvrir un jeu à la foire St-Germain 1707, puis à la foire St-Laurent jusqu'en 1712. Ce fut l'époque du procès à soutenir contre la Comédie française qui réduisit les forains à ne jouer qu'à la muette. En 1708, il passa par Lille. En 1713, Dolet s'engagea dans la troupe d'Octave, en 1714, dans celle de St-Edme, en 1719, dans celle de Pierre Alard. En 1722, il dirige aux foires un jeu de marionnettes. En 1723, il s'associe pour fonder un spectacle d'opéra comique. Il se retira vers 1727 et exerça la profession de limonadier jusqu'à sa mort arrivée en 1738.

Biographie : Campardon, les *Spectacles de la Foire*, t. I, longue notice avec de nombreux documents.

DOLET, Mlle Lambert femme. — Femme du précédent, province, spectacles de la foire, troupe Delaplace et Dolet 1712, Opéra comique, jouait les amoureuses.

DOLET. — Th. St-Marcel 1839.

DOLIGNY, Mlle Louise, Adélaïde Berton, Maisonneuve dite. — Filleule de Mlle Gaussin, femme de Dudoyer de Gastels, puis de Joseph-Charles Leverrier. Naquit le 30 octobre 1746 place du Vieux-Louvre et fut baptisée à Saint-Germain-l'Auxerrois le 1er novembre suivant. Son père était marchand orfèvre-joaillier et Bachaumont prétend que sa mère avait été la femme de chambre de Mlle Gaussin qui fut sa protectrice. Après quelques essais à Rouen, elle venait d'accepter un engagement pour Manheim, lorsque l'abbé de Voisenon qui avait eu l'occasion de l'entendre obtint pour elle, par le crédit de la marquise de Pompadour, la nullité de cet engagement et un ordre de début pour la Comédie française. Elle y parut le 3 mai 1763, dans les rôles d'Angélique de la *Gouvernante* et de *Zénéide*, après avoir reçu des leçons de Molé. Elle réussit malgré un incident comique ; au moment de quitter la scène, la jeune actrice fit une chute si malencontreuse qu'il fallut toute la prestesse de Mlle Bellecour pour dérober sa camarade aux regards du public qui se divertit fort.



Mlle DOLIGNY
d'après l'eau-forte de H. Lefort

Mlle Doligny était de moyenne stature, d'une taille élégante et bien prise, gracieuse et simple. Collé, qui ne passe pas pour indulgent, en fait le plus grand éloge, et on peut lire dans le *Mercure* : « La simplicité qui fait le caractère dominant de son jeu, n'est jamais niaiserie ni stupidité ; c'est la primeur de la nature... »

Mlle Doligny fut reçue à l'essai aux appointements de 2000 livres, puis sociétaire le 10 avril 1764. Mlle Gaussin s'était retirée depuis deux ans.

En dépit des tracasseries qu'on lui suscita dès le début, Mlle Doligny conserva pendant vingt ans la faveur du public, rendant avec intelligence les caractères de fille dévouée, amante ingénue, tendre épouse. Elle fut Victorine du *Philosophe sans le savoir* (1765), *Eugénie* de Beaumarchais (1767), Angélique du *Bourru bienfaisant* (1771), Catau de la *Partie de Chasse* (1774), Rosine du *Barbier de Séville* (1775), rôles qu'elle créa. Dans la Lisette du *Glorieux*, elle y fut incomparable.

La première, elle osa quitter l'éventail et les gants blancs qui, jusque là, avaient été l'apanage de toutes les amoureuses du répertoire. Beaumarchais lui réservait le rôle de la comtesse du *Mariage de Figaro*, mais l'actrice prit sa retraite le 25 avril 1783. Elle se retira avec une pension de 1500 livres de la Comédie et une autre de 500 livres sur la cassette particulière du roi qui, au bout de deux ans, la porta à 1000 livres. Elle parut pour la dernière fois, le 23 avril, dans le rôle de Betty de la *Jeune Indienne*.

En dehors du théâtre, Mlle Doligny fut surtout célèbre par sa vertu. Grimm reconnaît lui-même qu'elle fut reçue sans qu'elle ait été forcée de payer à MM. les gentilshommes de la Chambre aucun des droits d'usage et que cette vertu se conserva pure au milieu de toutes les séductions de la jeunesse et du théâtre. On connaît sa réponse au marquis de Gouffin qui, éperduement épris d'elle et voulant la posséder à tout prix, la demanda en mariage et lui envoya le contrat à signer. Mlle Doligny répon-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dit qu'elle était pénétrée de reconnaissance, mais « qu'elle s'estimait trop pour être sa maîtresse et trop peu pour être sa femme ».

« Elle s'est retirée assez riche, dit La Harpe, et sa fortune est venue, non seulement de ses épargnes et de son économie modeste, qui contrastaient avec le luxe de ses compagnes, mais encore des présents considérables qu'elle recevait des femmes de la Cour qui, pour récompenser sa sagesse, lui donnaient des habits pour ses rôles ». Fréron fut envoyé un jour au For-l'Evêque pour avoir opposé un peu la sagesse de Mlle Doligny aux légèretés de Mlle Clairon. Lorsqu'il fut question de sa retraite, on lut dans les *Adieux des Français aux Tuileries :*

Doligni dit d'un ton naïf
Adieu la comédie,
Je veux faire un plaisir très vif,
Et je me congédie.
Mon air de candeur
M'a fait trop d'honneur,
Car ma vertu me pèse,
Je mettrais du moins
Tout le monde à son aise.

Dans une notice très complète parue dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (10 décembre 1897), MM. H. Vial et C. Capon se demandent pourquoi Mlle Doligny consentit enfin à se marier le 3 février 1795, à l'âge de 47 ans ? A l'époque de la Révolution, Mlle Doligny perdit la plus grande partie de sa fortune ; ses pensions furent suspendues. Elle habitait alors une jolie maison de campagne, à Picpus, avec son père et sa mère. A la mort de celle-ci, la maison fut vendue ; son père alla se fixer à Hesdin, en Flandre, et Mlle Doligny vint demeurer rue du Jardinet. C'est alors qu'elle consentit à épouser le marquis Dudoyer de Gastels qui, depuis vingt ans, la poursuivait de ses hommages en vers et en prose et avait même composé à son intention *Adélaïde* ou l'*Antipathie pour l'Amour*, comédie en deux actes et en vers, représentée le 10 juillet 1780.

Dudoyer, âgé de 65 ans au moment de son mariage, mourut le 10 avril 1798, et l'an XIII (1805), sa veuve, âgée de plus de 58 ans, épousa en secondes noces un sieur Leverrier, chef de bataillon.

Devenue veuve de nouveau, elle vécut loin du monde, très retirée, à tel point qu'elle avouait n'avoir jamais vu jouer Mlle Mars qui la remplaça, et mourut à Paris, rue Meslay, le 14 mai 1823.

M. Ed. de Manne, son biographe, a donné la liste détaillée des 56 rôles créés par cette actrice à la Comédie française et dont nous n'avons cité que les plus connus.

Les autographes de Mlle Doligny sont très rares. L'un d'eux — lettre à Beaumarchais — a été vendu par M. Charavay le 29 mai 1902, et un autre — 31 janvier 1779, au sujet d'un habit de taffetas blanc — le 11 juin suivant. Em. Campardon a publié le brevet de pension de 1,000 livres (6 avril 1783) et l'acte de baptême de l'actrice, et l'*Intermédiaire* (10 déc. 1897) des extraits du *Journal de Collé*, des *Mémoires secrets*, du *Gazetier cuirassé*, du *Journal de Métra*, du *Journal de Paris*, ainsi que l'acte de décès.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 166. — De Manne, la *Troupe de Voltaire*. — *Intermédiaire*, 10 déc. 1897. Col. 746 et suivantes.

Bibliographie : Ouvrages cités plus haut. — Dorat, la *Déclamation théâtrale*. — *Mémoires de Beaumarchais*, par Loménie.

Iconographie : M. Emile Dacier *(Musée de la Comédie française)*, signale le portrait de Michel Van Loo comme *perdu*. On n'en connaît que la reproduction, gr. de J.-J. Huber, avec ce quatrain composé par Dudoyer :

Pour rendre plus touchants l'amour et la nature,
Doligny leur prêta ses accents enchanteurs ;
Elle fut toujours vraie, intéressante et pure,
Et mérita l'estime en gagnant tous les cœurs.

C'est ce portrait que M. H. Lefort essaya de reproduire en eau-forte dans la *Troupe de Voltaire*.

DOLIGNY. — Sous ce nom, une confusion est facile à établir. En effet, nous trouvons un *Hippolyte* Doligny qui débute à l'Odéon par le rôle de Daranville, de la *Femme jalouse*, le 24 octobre 1821, puis le 21 octobre 1822. Vers le même temps un *Doligny* figure dans la troupe lyrique de l'Odéon donnant la réplique à Duprez, et comme premier comique à Rouen 1822.

En 1826, *Alcide* Doligny est premier comique à Lyon, débute à l'Odéon le 24 avril 1827, et *Alexandre* (sans doute le même qu'Alcide), est comique à Nantes, 1827. Le 13 fév. 1828, un *Doligny* figure dans la distribution d'*Amy Robsart*, à l'Odéon, qui possède encore un chanteur de ce nom (4 mai). Un *Doligny* est à Toulouse, 1830 — sans doute le comique. — Un *Doligny* débute le 5 mai 1831 à l'Odéon. Il y joue le *Jeune prince* (7 juillet), *Catherine II* (29 sept.), *Mirabeau* (3 nov.), *Manette* (13 mars 1832). Puis nous trouvons : *Doligny*, Lyon 1833-34, Bordeaux 1835, Rouen 1836, Vaudeville 1839. Un *Doligny jeune* débute à l'Odéon au commencement d'octobre 1842. Est-ce le même qui apparaît à l'Odéon dans le *Mariage de Figaro*, en février 1846, puis en mai ? Nous inclinerions à croire qu'il y eut deux (ou trois) Doligny : Hippolyte, l'aîné, genre sérieux, directeur du th. du Vaudeville à Bruxelles 1845 et Alcide *le jeune*, le comique, mari de la suivante.

DOLIGNY, Mme jeune, née Cousin. — Débuta sous le nom de *Mlle Pougaud*. On la disait fille de comédiens, née à Montauban vers 1806. Encore enfant elle parut à Nantes, entra au couvent des Ursulines à Nîmes, le quitta

EFERUS - Recherches & Classification numériques

malgré elle, puis obtint un premier prix au Conservatoire de Paris. Elève de Mlle Mars, elle parut au Théâtre Français (emploi d'ingénues) dans la *Fille d'honneur*, les *Femmes savantes*, la *Jeunesse de Henri V*, les *Deux frères*, *Iphigénie*, etc. Engagée par Cartigny, elle partit comme premier rôle à Bruxelles. Elle y réussit. Devenue *Madame Doligny*, elle parcourut le midi, passa par Rouen 1833-1834, débuta à la Porte-St-Martin le 10 octobre 1835 dans *Catherine Howard*, puis à l'Ambigu, le 4 décembre suivant. Avec son mari elle visite l'Italie et l'Allemagne, passe par Rouen 1836, la Renaissance et le Vaudeville 1839. Le 19 mars de cette année elle perd sa sœur, Rose Pougaud, chanteuse de talent, et reprend le chemin de Bruxelles, premier rôle et mère noble; talent remarquable, manières distinguées, goût parfait, Bruxelles 1841, Odéon, *Une charge à payer*, 27 déc., la *Double preuve*, 21 janvier 1842, le *Voyage à Pontoise*, 14 avril, Bruxelles 1842-46, 1865, Bordeaux 1867. Morte vers 1868.

Biographie: *Annuaire Delhasse*, 1842.

DOLLY, Mme. — Salle Taibout 1877, Château-d'Eau 1879, Ambigu 1881. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892. Une demoiselle *Dolly* parut à la Renaissance, 1897.

DOLME, Mlle Marie. — Rouen 1881-82.

DOLNAY, Mlle Blanche, Léo dite. — Fol. dram. 1882-87.

DOLNE, Philippe. — Tournai 1890-93.

DOLNY, Mlle. — Th. de Cluny 1878.

DOLVILLE, Mme. — Duègne, Clermont 1831.

DOMAGNE. — Utilités, Châteauroux 1851.

DOMERGUE. — Né en 1782 à Auxerre, descendant du grammairien de ce nom, artiste, auteur, régisseur en France et à l'étranger, mort à Paris, le 15 janvier 1841.

DOMERGUE, Mme Marie, née en 1829. — Une artiste de ce nom est à Arras en 1849, époque à laquelle il existe un *Domergue*, directeur à Agen, et un *Domergue* (peut-être le même), correspondant dramatique. Dès 1862, nous pouvons suivre Marie, Françoise Domergue, née Gay, Châlons-s/Marne 1862-64, Le Hâvre 1865-67, Perpignan 1868-69, Le Hâvre 1870, Sidi-Bel-Abbès 1872, Toulon 1873, Besançon 1874, Montpellier 1875, Toulon 1876-77, Dijon 1878-79, Boulogne 1880, Rennes 1881, St-Maur 1882, Genève 1883, Besançon 1884-85, Nimes 1886-90, Anvers 1891-94. En 1894, Mme Marie Domergue, âgée de 64 ans, avec 41 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Elle se retira aux Sables d'Olonne, 1894-1903, puis à Lyon 1904. Elle avait épousé Joseph Domergue, chef d'orchestre, dont on annonça la mort vers 1895.

DOMERGUE, Armand, Philippe. — De la Société des artistes depuis 1843. Chambéry 1853, Genève 1854, Bourges 1855-59. Directeur à Chambéry 1863.

DOMERGUE, Mme Césarine. — Genève 1852-1854, Bourges 1855-57, Chambéry 1862.

DOMERGUE, Mme de la Chaussée, femme de Domergue de la Chaussée, directeur de théâtre. Reims 1877-81, St-Maur 1882, Cherbourg 1883-1886, Anvers 1887-88. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888.

DOMERGUE, Mlle. — Jeune et charmante ingénue, Ambigu 1888.

DOMINIQUE. — Qu'il ne faut pas confondre avec les célèbres Biancolelli, dits Dominique, les arlequins de la Compagnie italienne. Etait un acteur forain qui parut à la Foire St-Germain en 1742.

DOMINIQUE. — Rouen 1802-04.

DOMINIQUE. — Comique, Le Hâvre 1822-23, Dijon 1825, Tournai 1826, Douai 1827-28, Marseille 1829, rôles de Lepeintre, Toulouse 1831, Troupe Belfort 1833-34, Metz 1837, Vaudeville 1848-50. La *Grande Biographie* de 1824 en signale *deux*. Chambéry 1850.

DOMINIQUE, Mme Eléonore. — Troisième amoureuse, Limoges 1829, Loir-et-Cher et Marseille 1830, Toulouse 1831, deuxième mère Douai 1835, premiers rôles, Metz 1837, Dieppe 1850, deuxième duègne, Clermont-Ferrand 1854-55, Avignon 1856-60, Nice 1861-67, Turin 1868, Florence 1869, Rome 1870, Le Caire 1872, Rome 1873, Odessa 1874, Marseille 1875, Arles 1876-77, Tarbes 1878. En 1879, Mme Eléonore Dominique, âgée de 66 ans, avec 46 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sidi-Bel-Abbès 1879-80, Vauvert 1881-1882.

DOMINIQUE, Mlle Emma, Armandine. — Soubrette, Caen et Anvers 1852, Limoges 1856-57.

DOMINIQUE, Mme. — V. Bérardier.

DOMINIQUE, Mlle Virginie, Jeanne. — Saint-Etienne 1852-54.

DOMINIQUE, Mlle Mathilde, Adèle, Désirée. — Bordeaux 1855-60, Mons 1861.

DOMMANGE, Jean, Marcellus, Albert. — De la Société des artistes depuis 1840. Gand 1854-1856, Paris 1857-67, Gaîté 1868-72, Paris 1873.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Agé de 70 ans en 1870, il avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

DOMONT, Mlle. — Th. Déjazet 1896.

DONAT. — Sergent au 1er zouaves. Avait joué au Th. des Zouaves en Crimée. Devint directeur à Perpignan. Le Rapport de 1895 annonce la mort de Ernest, Jacques Donat.

DONAT, Mlle. — Palais-Royal et Châtelet 1890.

DONATI, Mlle Irma, Paul. — Aix 1852-56.

DONATIEN, Adolphe Donnadieu dit. — Elève du Conservatoire. Comique et grime. Délass. com. 1850-59, Beaumarchais 1860-61, Caen 1862-63, New-York 1864, Alger 1865, Nîmes 1867, Bordeaux 1868-69, Angers 1870, Rouen 1872-73, Paris 1874, Orléans 1875, Lille 1876-1877, Angoulême 1878-80, Paris 1881, Vincennes 1882-86, Paris 1887-90. En 1890, Donatien, âgé de 60 ans, avec 30 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Paris 1891-92. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

DONATIEN, Mme Delphine, Alice, née Limousin (1836), femme Donnadieu, dite. — Angers 1869-70, Rouen 1872-73, Paris 1874, Orléans 1875, Lille 1876-77, Angoulême 1878-80, Paris 1881, Vincennes 1882-86, Paris 1887-96, Asnières 1897-1904. En 1899, Mme Donatien obtint la pension Surville de 300 fr., remplacée par celle de 500 fr. de la Société des artistes en 1902. Habitait Paris en 1904.

DONATO, Charles, Jacques, Georges, d'origine suisse, né vers 1835. — Apparut au th. du Cirque Impérial, où il se fit remarquer par sa haute stature (1862). Il venait de Beaumarchais et de l'Ambigu, où il avait fait un bon début dans les *Fugitifs*. Au Cirque on lui donna le rôle du chef sauvage, du *Cheval fantôme*.

Possédant une large carrure, un organe sonore, malgré un défaut de prononciation, Donato fut confiné dans les rôles de traîtres. Dans les féeries, il personnifiait le génie du mal. On le vit dans la *Prise de Pékin* (1861), dans toutes les pièces militaires, dans les drames. Après la démolition de son théâtre, il passa place du Châtelet où il resta vingt ans dans l'un ou l'autre théâtre (Châtelet, Nations, etc.). En 1885 il entre à l'Ambigu. Enfin, vers 1891, le « beau Donato », comme on disait au boulevard, se faisant déjà vieux, obtint la place de chef de figuration au Th. Français. Mais l'ambition de ce brave artiste était d'obtenir les palmes académiques. Après dix ans de loyaux services, il s'en ouvrit à M. J. Claretie. On découvrit alors que sa nationalité suisse s'opposait à l'obtention du ruban violet si désiré. Qu'à cela ne tienne ! répondit Donato ; je me ferai naturaliser. Et il fit comme il avait dit. Mais le pauvre homme mourut d'une maladie de cœur, rue Berthe, à Montmartre, sans avoir eu les palmes, et au moment où la Société des artistes lui accordait la pension de 500 fr. pour ses 45 ans de théâtre. Ses obsèques eurent lieu le 5 février 1901.

DONCIEUX, François. — Brest 1882-83.

DONCIEUX, Mme Jeanne, née Pardon. — Brest 1882-83.

DONGNY. — Premiers rôles tragiques et comiques et directeur, Anvers 1783.

DONJEL, Mlle. — Rôles d'enfants, Bruxelles 1811-15.

DONJEU. — V. Camille.

DONJON, Mlle. — Th. National, Marseille 1793. Une Mme Donjon est à Langres 1831 et Calais 1837.

DONJON. — Calais 1835.

DONNAY. — Rôles annexés, Dieppe 1835.

DONVAL, Alfred, né en 1830. — Béziers 1862-63, Nancy 1864, Orléans 1865, Nîmes 1867, Toulon 1868, Genève 1869, Nîmes 1870, Brest 1872-74, Perpignan 1875, Carcassonne 1876-78, St-Etienne 1879-80, Lille 1881, Toulon 1882-83, Narbonne 1884, Perpignan 1885, La Haye 1886, Genève 1887-88, Liège 1889-90, Nantes 1891, Boulogne s/ mer 1892-94. En 1895, Alfred Donval, âgé de 64 ans, avec 32 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Soc. des artistes. Habitait Paris 1895-1904.

DONVAL, Charlemagne, Auguste Pernet dit. — Clermont 1869, Calais 1870, St-Etienne 1872-74, Nouvelle Orléans 1875, La Haye 1876-83, Nantes 1884, Genève 1885-86, La Haye 1887-92, Lyon 1893-94, Cannes 1895-97, Gand 1898, Paris 1899-1901. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1902.

DONVAL, Raoul ou Arthur Théobald Guilloreau, dit, né à Nouailles (Oise) le 19 février 1852, mari de la chanteuse populaire Thérésa. — Athénée 1877-79, Château-d'Eau 1880, Athénée 1881, Gaîté 1882. Directeur de l'Alcazar d'hiver, de la Piscine Rochechouart, du Nouveau Cirque et du Casino de St-Valery en Caux. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1898. Un *Donval* tint les troisièmes rôles à Lille en 1880.

DONVÉ, Mlle, Marguerite Dumont (un de ses biographes l'appelle Lecointe), naquit à Paris le 31 octobre 1852. — Elle prit au théâtre le nom de son grand-père Donvé, le chansonnier populaire, et débuta le 5 déc. 1874 aux Folies Marigny dans *As-tu vu Vénus*. On remarqua de suite sa gentille figure encadrée de cheveux

EFERUS - Recherches & Classification numériques

blonds cendrés, ses yeux pétillants de malice, et sa tournure avenante. Elle fut engagée aux Variétés. Le fait d'avoir quitté son premier directeur, Gaspari, qui ne la payait pas, lui valut une condamnation à 300 fr. d'amende, qu'elle paya.

Ses débuts eurent lieu aux Variétés le 5 janv. 1875 dans les *Brigands* (Fiammetta). Indépendamment de diverses reprises, elle créa : Eve dans la *Revue à la vapeur*, Emilie dans le *Manoir de Pictordu*, Aménaïde dans la *Guigne*, la jeune Anglaise dans les *Bêtises d'hier*.

Elle aborda même les travestis avec le rôle du jeune crevé dans les *Jolies filles de Grévin*. On la vit aux Bouffes dans la *Princesse de Trébizonde* (reprise) et au Châtelet dans les *Sept châteaux du diable* (rôle d'Azélie). En 1880, elle passa par les Nouveautés, la *Beauté du diable*, puis fit partie de la troupe de la Porte-St-Martin. Mais dès 1884, son nom disparaît des affiches. Mme Donvé habitait Paris en 1904.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 190. Notice par Fél. Jahyer.

Bibliographie : Les *Soirées parisiennes* 1875 à 1879. — Paul Mahalin, les *Jolies actrices de Paris*, t. II.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 190. Cliché Liebert.



Mlle DONVÉ (cliché Liebert)

DOPPET. — Le futur général Doppet avait été comédien en province pendant sa jeunesse (1777). Il prétend avoir écrit vers 1780, une pièce appelée le *Courrier de l'hymen* et fait imprimer à Chambéry en 1788, les *Rivalités villageoises*.

DORADE, Mme, Sophie Faveret. — Anvers 1852, enterrée aux frais de la Société des artistes, Rapport 1855.

DORAISE. — Th. du Marais 1807.

D'ORANGE, Mlle Suzanne. — Châtelet 1884. Une blonde, figure aquiline. Venait d'Italie en passant par Amiens.

DORBACH, Mme Bathilde, Mélanie Doré. — Nice 1869, Strasbourg 1870-73, Bruxelles 1874-75, Moscou 1876-77, Rouen 1878, Amsterdam 1879-80, Le Caire 1881. Une demoiselle *Dorbach* passa par la Comédie parisienne 1881.

DORBE. — Premier amoureux. Seine-inférieure 1827, Orléans 1828, Brest 1829, Perpignan 1830, Toulon 1831, premier rôle Bruxelles 1833-34, Anvers 1839, financiers Liège 1842.

DORBE, Mlle. — Jeune première, Auxerre 1825, Seine-inférieure 1827, Orléans 1828, La Haye 1829, Strasbourg 1830, Toulon 1831.

DORBEL. — V. Rivière.

DORBIGNY, Mme. — Débuta à la Comédie Française le 4 mai 1776.

DORCEVILLE. — Débuta à la Comédie Française le 28 août 1770. Un *D'Orseville* débute à nouveau en 1774.

DORCEY, Mlle. — Soubrette, Tulle 1827.

DORCELLY, Louis, Dayet dit. — Bruges 1845, Paris 1852, Francfort 1853, Paris 1854, Londres 1855, Paris 1856-1858, Brest 1859-1860, Constantine 1861-63.

DORDAN, Mlle. — Folies Dramatiques 1872.

DERELLY, Mme Louise, Victorine Herluisson, femme Danièle. — Versailles 1867, Milan 1868, Paris 1869-1873, Lyon 1874-77, Paris 1878-93. Décédée vers 1894.

DORET. — Strasbourg 1837.

DORFAY, Mlle. — Débuta le 5 janv. 1763 à la Com. Française par le rôle de Médée.

DORFER. - Grands premiers rôles, Lille 1894.

DORFER, Mme Louise, Cadet, Grégoire Dubendorffer dite. — Charleville 1874-75, Amiens 1876-77, Toulouse 1878, Marseille 1879, Nancy 1880, Le Mans 1881, Belleville 1882-86, Limoges 1887, Cherbourg 1888-89, Lille 1894.

DORFEUIL, C. — Père noble, Genève 1825, Isère 1826, Vienne 1827, Grenoble 1828, Genève 1829-30. Un *Dorfeuil* était régisseur à Perpignan en 1826.

DORFEUIL-Pellegrin. — Pères et financiers — peut-être le même : Nancy 1828-29, Toulon 1831.

DORFEUIL, Mme Pellegrin. — Ingénuités, Nancy 1828.

DORFEUILLE, Pierre Poupart Gobet dit. Né

EFERUS - Recherches & Classification numériques

en 1745, mort en 1806. — Comédien à Bruxelles 1775-76, aux appointements de 6000 livres, à Gand 1777 et à Maëstricht 1779, il s'associa avec Hus et Gaillard pour la direction du th. de Bordeaux, moyennant une caution de 600,000 livres (1781 à 1783). Ils se retirèrent avec une perte de 42,931 livres. Dorfeuille vint alors débuter à la Comédie française dans les rôles tragiques (13 août 1783), mais n'y fut pas reçu. En 1784, il retrouva son ancien associé Gaillard, et tous deux obtinrent le privilège de l'Ambigu comique et des Variétés amusantes de la rue de Bondy qu'ils transportèrent bientôt après au Palais-Royal (emplacement de la cour actuelle du Palais). L'inauguration de ces Nouvelles Variétés amusantes eut lieu le 1er janvier 1785. Chargé de la partie artistique, Dorfeuille acquit toutes les sympathies et la confiance du duc d'Orléans. Aussi, lorsque celui-ci fit construire le théâtre de la rue Richelieu (Comédie Française actuelle) ne voulut-il pas d'autres locataires que Dorfeuille et Gaillard. La nouvelle salle leur fut louée 24.000 livres avec un bail de 30 ans, et l'inauguration en eut lieu le 15 mai 1790, sous le nom de th. du Palais-Royal. Lors de la scission des comédiens français, Dorfeuille qui avait tenté un nouveau début à la Comédie Française, rôle de *Cinna*, 5 février 1789, appela Talma, Dugazon, Grandménil, Mmes Vestris, Degarcin et Lange. — Bientôt dépossédés de leur salle, Gaillard et Dorfeuille en appelèrent aux tribunaux, et ce fut une source de procès.

Rappelé à Bordeaux en 1792, Dorfeuille y restaura l'Opéra. Mais suspecté d'aristocratie, il fut emprisonné avec toute la troupe, puis élargi. Il était ruiné. L'auteur de l'histoire des théâtres de Bordeaux, trompé sans doute par la direction Vve Dorfeuille (an III) le fait mourir vers 1794. Il n'en fut rien. Il se mit professeur de déclamation et réunit les *Eléments de l'art du comédien* qu'il publiait en 1800, huit cahiers in-12, Paris, Prudhomme, sous le titre de l'*Art de la représentation théâtrale*, etc. (on avait annoncé 30 cahiers). En juin 1795, Dorfeuille demanda la permission d'établir un *Odéon national* sur l'emplacement de l'ancien Théâtre Français du faubourg St-Germain (Odéon actuel). Il trouva des capitalistes, et un arrêté du directoire exécutif du 25 messidor an IV (13 juillet 1796) concédait le ci-devant Th. Français aux entrepreneurs Poupart-Dorfeuille et Cie. Infatigable, Dorfeuille veut créer une école de déclamation, tout transformer, tout réformer. Il fallut fermer au bout de vingt jours.

Le 20 mai 1799, Dorfeuille ouvre le *Théâtre des jeunes élèves de la rue de Thionville* (ou Dauphine).— En janvier 1804, il ouvrit encore un cours de déclamation dans les salons du restaurateur Léda, rue Helvétius. Entre temps, après l'incendie de l'Odéon, il avait demandé à réédifier à ses frais la salle incendiée, puis écrit au Consul Lebrun pour le même objet (Arch. nat., F. 13. 876).

Dans sa jeunesse Dorfeuille (Gobet P. P. A. dit) avait fait jouer en novembre 1777, sur le th. de Gand, et sur celui de Nancy l'*Illustre voyageur*, puis le 27 décembre 1779, le *Protecteur ridicule* à Maëstricht, et composé une pièce *Ariste*, pour le th. italien, 1784.

Bibliographie : F. Faber, le *Théâtre français en Belgique*, t. I, II, IV. — M. Campardon, les *Spectacles de la foire*, t. I. — *Hist. des th. de Bordeaux*. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I.

DORFEUILLE, Mme. — Soubrette, Odéon 1797.

DORFEUILLE, Antoine que l'on a souvent confondu avec le précédent, avait été acteur à Clermont, et fait jouer dans cette ville le 5 juin 1782 une pièce très médiocre intitulée *Mathurin d'Acher* ou la *Naissance du Dauphin*. C'est le même, selon toute probabilité qui se trouve premier rôle à Ostende et Cambrai 1786, directeur de troupe à La Haye en 1787 et sollicite la direction de St-Quentin en se rendant à Reims « sa patrie ». Sans doute le même aussi qui joue au Th. patriotique en 1792. A partir de cette époque, il nous est mieux connu : Commissaire des représentants du peuple à Roanne, il fut nommé président de la Commission de justice à Lyon le 12 octobre 1793 ; on prétend qu'il fit employer des canons à mitraille pour mettre à mort en deux jours 273 condamnés. Il fut lui-même massacré à Lyon après le 9 thermidor 1795. La dame Dorfeuille, directrice à Bordeaux, en l'an III, pourrait donc bien avoir été sa veuve.

DORFEUILLE, Mme. — Premiers rôles, Ostende et Cambrai 1786, Anvers 1787.

DORFEUILLE, Mlle. — Premières, confidentes et travestis, Ostende et Cambrai 1786, jeune première, Anvers 1787.

DORGAT, Henri, Eugène, Anatole Godard, dit. — Fol. Dram. 1867-75, th. Déjazet 1876-1881, Paris 1882, th. Cluny 1886-93, Fol. Dramatiques 1894, th. Cluny 1897. En 1902, Dorgat âgé de 61 ans, avec 40 ans de th. obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1904.

DORGEBRAY, Mlle, Amélie. — Avait débuté aux Jeunes artistes. — V. Amélie. — Puis à Rouen 1820-21, reparut le 29 mai 1827 à l'Odéon, et fit partie de la création de *Amy Robsart*. Sa fille, cantatrice distinguée, avait débuté dans la troupe lyrique de l'Odéon, le 22 avril 1825, mais mourut prématurément, à peine âgée de 18 ans, le 27 janvier 1827. — En 1833-37 un *Dorgebret* jouait les premiers comiques au th. du Luxembourg.

DORGEBET. — V. Dorgebray.

DORGEMONT, Adrien des Barres, dit. — Ac-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

teur du Marais (1634), avait succédé comme orateur de la troupe au fameux Mondory (1637). Il s'acquittait à merveille des annonces et des compliments. Nous savons que le 11 janvier 1638 il épousa à St-Sauveur, Marie Durand, veuve de Henri Legrand (dit Belleville et Turlupin). En janvier 1639 il était à l'Hôtel de Bourgogne. On croit qu'il créa Don Diègue, du *Cid*. En 1664, il s'intitulait comédien de M. de Vendôme. Il était mort avant 1673.

DORGEMONT, M^lle^, Marie Durand ou Durant, femme du précédent. — Etait née vers 1610. Elle avait épousé le 3 août 1629, Henri Legrand (dit Belleville et Turlupin) âgé de 23 ans de plus qu'elle, mais celui-ci s'était toujours opposé qu'elle montât sur le théâtre. Devenue veuve en 1637, elle se remaria le 11 janvier 1638 avec Adrien des Barres dit Dorgemont, et put alors satisfaire sa vocation à ce que nous assure Tallemant.

DORGEVAL. — V. Brion.

DORGEVILLE, M^lle^. — Gand 1782-84.

DORGIVAL. — Nom d'un débutant à la Comédie française en 1776. Jeune premier, Anvers 1779, Lille 1786, Gand 1788, Lille 1789, Anvers 1791, th. Molière, th. Patriotique et Louvois 1792.

DORGIVAL, M^me^. — Caractères, Anvers 1782.

DORI, M^lle^. — Renaissance 1893.

DORIA, Jules, Braconnier, dit. — Commença par faire de la peinture. Hombourg et th. du Vaudeville où il créa un des deux amoureux de *Rabagas*. Quitta le théâtre vers 1875 et se fit coulissier à la bourse. Doria épousa en premières noces M^lle^ Hortense Neveux, et en secondes noces la sœur de M. Maurice Hennequin, l'auteur contemporain.

DORIA, Roman, Etienne. — Anvers 1876-77, Nantes 1878, Dijon 1879-81, Béziers 1882, Montpellier 1883, Valence 1884, Paris 1885.

DORIA. — Grand premier rôle, Lille 1893 et 1896.

DORIANA, M^lle^. — Ecole lyrique 1862.

DORIANI, M^lle^. — Folies-Marigny et Athénée 1877-78, Renaissance 1879-80. Une soubrette de ce nom est à Lille en 1893.

DORIGNY. — Th. Molière 1792.

DORIGNY, M^lle^, Marie. — Débuta à l'Odéon le 27 octobre 1852 dans le *Dépit amoureux*.

DORIGNY, M^me^, née Maria Desmet. — Limoges 1882-87, Paris 1888.

DORIMOND, Nicolas, Drouin, dit. — Né à Paris vers 1628. Comédien, auteur, directeur, dirigeait la troupe dite de Mademoiselle, à Lyon, en 1658, où il fit représenter son *Festin de pierre*. Il passa à Chambéry, où il ajouta à son titre celui de « Comédien de S. A. R. le Duc de Savoie ». Sa compagnie se composait alors (1659) de dix personnes, parmi lesquelles sa femme, Marie Dumont, dont nous nous sommes occupés à l'article Auzillon (nom de son second mari), de Louis, son frère, dit Dorimond jeune, et même de Pierre Oysillon ou Auzillon, son successeur. A la fin de l'année, la troupe est à Turin, où elle resta pour le mariage de la princesse Marguerite avec le duc de Parme. Elle était alors connue sous le nom de *Comici Parisieni*. Licenciée, elle rentra en France où nous la retrouvons à Dijon le 28 mai 1660, puis à Paris dans un jeu de paume de la rue des Quatre-Vents :

> « Une troupe toute nouvelle
> Qui se dit de Mademoiselle
> Qu'on attendait de longue main
> Joue au Faubourg de St-Germain. »

nous apprend Loret dans sa *Muse historique*, à la date du 1^er^ janvier 1661. Mais, comme le dit Viollet-le-Duc, dans l'introduction du IV^me^ volume de l'*Ancien Th. français*, Dorimond qui ne jouait guère que ses propres ouvrages ne pouvait guère soutenir la concurrence de l'Hôtel de Bourgogne, de Molière, du théâtre du Marais, sans parler des Italiens. Il se rendit dans les Pays-Bas, en 1662 et 1663, à La Haye et à Bruxelles, et sans doute à Anvers, où il fit imprimer une de ses pièces. M. F. Faber a reproduit des documents relatifs à la location du Jeu de Paume situé sur le Gracht, à Bruxelles, 7 janvier 1662, à la construction d'un théâtre en cet endroit, même date, à l'engagement d'une musicienne, 3 février, d'une comédienne, 27 février, etc., etc. Les comédiens s'intitulent « Comédiens de Mademoiselle ». Cependant nous remarquons que, tandis que les noms des autres comédiens figurent encore sur ces documents, celui de Nicolas Drouin, dit Dorimond, y apparaît pour la dernière fois le 16 janvier 1664. M. F. Mugnier, qui fut si heureux dans ses découvertes relatives à ce comédien, semble croire qu'il mourut vers cette époque. Dans les *Lettres au Mercure sur Molière*, Paris 1887, p. 40 et 68, on trouvera la liste de ses ouvrages, aujourd'hui bien oubliés.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I, p. 253.

Bibliographie : F. Mugnier, le *Th. en Savoie*. — F. Faber, le *Th. en Belgique*, t. IV.

DORIMOND, M^lle^. — Femme du précédent. V. Auzillon.

DORIMOND jeune, Louis Drouin dit. — Frère cadet de Nicolas Dorimond, Lyon 1658, Chambéry et Turin 1659-60, Dijon 1660, Paris 1661, Bruxelles 1662-64.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DORIVAL, Jean, Louis Thierriet dit. — Acteur en Hollande et à la Cour de Prusse 1773, avec 1100 thalers d'appointements, débuta au Th. français le 8 juin 1776. Revenu à Berlin, il y était encore le 2 avril 1778. Son nouveau début au Th. français eut lieu le 4 mai de la même année: reçu sociétaire le 12 avril 1779, il tint les troisièmes rôles tragiques jusqu'en 1791. On lui prêtait de l'intelligence et de la chaleur, mais son organe était mauvais et sa tournure mesquine. Est-ce le même Dorival qui passa par le Th. patriotique en 1792? Toujours est-il qu'il mourut aux colonies (peut-être St-Domingue) en 1793.

Biographie: Lemazurier, *Galerie historique*, t. I, p. 236.

DORIVAL, Etienne. — Financier, Valenciennes 1826, Bergues 1827.

DORIVAL, Mme. — Sous ce nom: Alexandrine *Dorival*, Vaudeville 1828, jeune première, Bayeux 1828.

Louise *Dorival*, Amiens 1849.

DORLANGES- Polliard ou Polliart dit. — Th. Montmartre 1830-39, acteur, puis régisseur général des Folies dramatiques 1849 et années suivantes, avait 66 ans en 1870 et 37 ans de théâtre, lorsque la Société lui accorda la pension de 500 fr. Sa mort, survenue à Neuilly-s/Seine, fut annoncée au Rapport de 1883 : « C'était un brave et excellent homme, aimé et estimé de tous ceux qu'il avait obligés ». On le disait père de Mlle Priola, la chanteuse, morte prématurément.

DORLÉ, Mme Françoise, Dorothée, dite *Aline*. — (V. ce nom). Habitait Paris en 1846, avait 73 ans et 50 ans de th. en 1881, obtenait la pension de 500 fr. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1891.

DORLÉANS, Mlle Françoise. — Sœur de Jacques Dorléans, sauteur à la Foire St-Germain en 1721 et comédienne foraine, même date.

DORLÉANS, Mme. — Délass. com. 1852, Délass. com. 1857-58, Variétés 1859. Connue par sa maigreur.

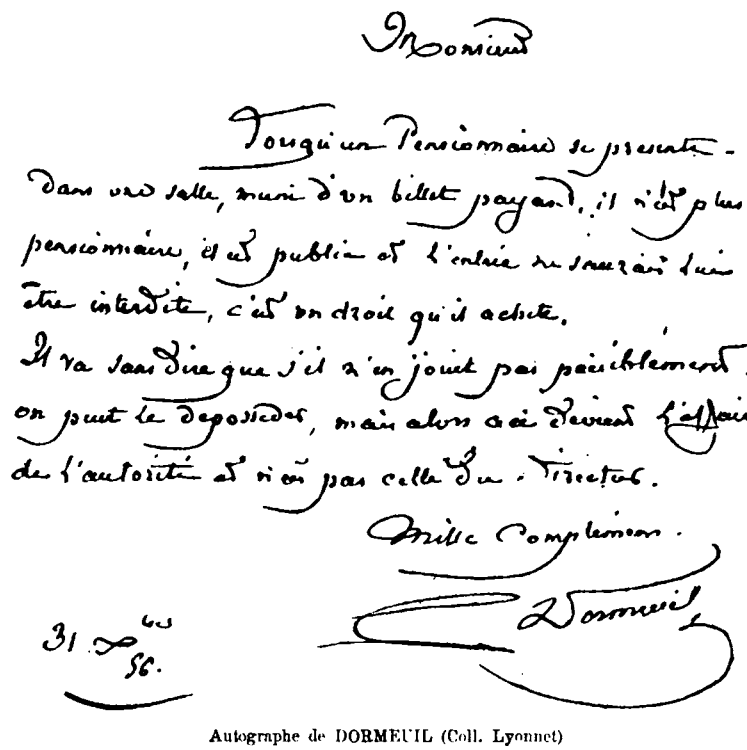
D'ORLÉANS, Mlle. — Palais-Royal, avant 1878.

DORLIA, Mlle L. — Châtelet 1869.

DORLIN, Auguste. — La Haye 1874.

DORMAL. — Confidents et pères, Gand 1767.

DORMAN. — Menus-Plaisirs 1887-88.



Autographe de DORMEUIL (Coll. Lyonnet)

DORMESSON, Mlle. — Actrice chez Nicolet, vers 1770.

DORMEUIL, Joseph, Jean Contat, Desfontaines. — Né en 1791; après avoir été destiné à l'état ecclésiastique, débuta à la banlieue, puis se fit connaître au th. de Madame (1820), dans l'emploi des pères nobles; il était, en outre régisseur général. Sa placide physionomie, sa taille élégante, sa démarche pleine de noblesse le désignaient pour l'emploi des vertueux personnages. La *Biographie* de 1824, jouant sur son nom, laisse entendre qu'il est toujours plongé et plonge les autres dans une douce léthargie; Harel le traite d'acteur médiocre et la *Petite Biographie* de 1826, en nous donnant son adresse, faubourg Poissonnière, 102, nous rappelle qu'il obtint, dans la Garde Nationale, le grade d'aide de camp du duc de Reggio. D'autres disent qu'il fut secrétaire à l'état-major de cette même Garde, en 1814.

Exact, d'un zèle à toute épreuve, administrateur, Dormeuil était précieux pour un directeur de théâtre. Aussi chercha-t-il à faire de la direction pour son compte et ouvrit le Palais-Royal avec Charles Poirson, le 6 juin 1831. On l'y vit dans toutes les pièces ; la liste des

EFERUS - Recherches & Classification numériques

principales en a été donnée par Eug. Héros. Dormeuil, mauvais acteur, se montra un directeur habile, plein d'esprit, de tact et de goût. L'histoire de cette direction se trouve racontée tout au long dans le petit volume *Foyers et Coulisses*, le *Palais-Royal*, Paris, Tresse 1874. En 1845, Benou, ex-commissaire-priseur, avait remplacé Charles Poirson comme associé de Dormeuil. En 1860, Dormeuil se trouva quelque peu dérouté par la mort du vieux vaudeville à couplets. Il lui sembla que ses fonctions de juge au Tribunal de commerce devaient suffire à son activité. Il avait, d'autre part, comme maire de sa commune, des prétentions à la Légion d'honneur. Bref, il voulut se retirer. La raison sociale Dormeuil et Benou devint alors Léon Dormeuil fils et Plunkett — ce dernier, frère de Mme Doche — auxquels s'adjoignit plus tard Ad. Choler, le vaudevilliste. Dormeuil fit encore partie d'une combinaison au Vaudeville 1861-63, puis mourut vers 1867.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 13,087. En pied, de profil à droite, cost. de th., lith. par H. Monnier.

DORMEUIL, Mme. — D'abord connue sous le nom de *Mlle Esther*, était choriste au Vaudeville, lorsqu'elle fut engagée au Gymnase pour doubler Mme Perrin. Sa gentillesse, son intelligence, sa voix agréable la firent bien accueillir du public. Ce fut alors qu'elle épousa Dormeuil dont elle prit le nom, avant de le suivre au Palais-Royal. Mme Dormeuil parut avec avantage dans les *Grisettes*, le *Tailleur et la Fée*, *Rabelais* (1831), la *Chanteuse et l'Ouvrière*, la *Belle Fille*, le *Mariage impossible*, la *Sentinelle*, *Walter Scott* (1832), la *Femme du Voisin*, l'*Alcove* (1833), *Farinelli*, *Une Heure à la Malmaison* (1835). Puis son nom disparut du tableau de la troupe vers 1837-38.

DORMEUIL. — Deuxième amoureux, Lille 1892.

DORMEVAL, Mme. — Angers 1775

DORMILLY. — Débuta au Th. Français, dans les *Fausses Infidélités*, en 1805.

DORMOIS, Mlle. — Folies-Marigny, 1872.

DORN, Félix, Edmond Dornberger dit. — Genève 1877, Brest 1878, Rochefort 1879, Metz 1880, Caen 1881, Tours 1882, Toulouse 1883, Reims 1884-85, Paris 1886-89, Dijon 1890-91, Toulouse 1892-93, Le Hâvre 1894. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

DORNANS, Edmond. — Abbeville 1865-69, Bordeaux 1870, Constantinople 1872, Mulhouse 1873-74.

DORNAY. — Emile Husson dit — Auteur-acteur, surnommé le « Dennery de Belleville ». Odéon 1845, créa un rôle dans les *Touristes* (6 avril 1846), Odéon 1852, Ambigu 1861, jouait avec beaucoup d'intelligence les rôles de tenue et les troisièmes rôles. Un de ses principaux ouvrages, représenté à Belleville, fut la *Lionne de la place Maubert*. Fut directeur du th. du Château-d'Eau en 1876.

DOROS, Mlle Aimée. — Marseille 1829-30.

DORSAI. — V. Dorsay.

DORSAIMPRÉ. — Père noble, Lille 1789, 1797-1804, Gand 1809. Mlle Dorsaimpré jouait les utilités à Lille en 1799.

DORSAN. — Sous ce nom :

Dorsan, confident, deuxième père, Saint-Quentin 1783.

Dorsan, Nantes 1792 et 1794, Bruxelles 1796, Lille 1797.

Dorsan, premier rôle, jeune, beau physique, du talent, troupe Dorfeuille, avait commencé au th. Mareux ; Odéon 1797. *Geneviève de Brabant* (4 nov.), la *Vengeance* (31 oct. 1798), *Misanthropie et Repentir* (28 déc.), premier rôle, les *Parents* (9 sept. 1800), le *Mari ambitieux* (15 oct. 1802), le *Trésor* (28 janv. 1804). Le 5 mai, il fait jouer *Vincent de Paul*, sous le nom de Dumollard, et tandis que Picard va jouer avec onze artistes à Aix-la-Chapelle, à l'occasion du voyage de l'impératrice, il dirige le reste de la troupe restée à Paris. Les *Consolateurs* (13 juillet 1805), l'*Avare fastueux* (27 nov.), la *Comédie aux Champs-Elysées* (16 avril 1806).

L'*Almanach pour l'An IX* constate ses premiers succès, mais nous dit que son peu de variété dans son jeu fait oublier son intelligence et sa diction raisonnable. Dans les rôles tragiques, on lui reproche d'imiter trop Talma. L'année suivante, le même ouvrage le félicite d'avoir pris l'emploi des pères, où il peut montrer de la chaleur, mais on lui reproche toujours (1803) de la raideur dans la tenue. L'*Opinion du Parterre*, t. II, reconnaît qu'il joue passablement le ministre de *Médiocre*, le gouverneur de la *Prison militaire*, qu'il prêche avec onction dans *Vincent de Paul* et qu'au total c'est un acteur utile et estimable. L'année suivante, on lit : « tout en lui rappelle l'acteur ambulant ». L'auteur a voulu dire « de province ». Le *Coup de Fouet* (1802) avoue qu'après un brillant début il est resté au-dessous de lui-même.

Vers le même temps, un *Dorsan* chantait les hautes-contres à Bruxelles (1802), aux appointements de 4800 fr. On le retrouve à Lille de 1804 à 1808. Un *Dorsan* est directeur à Gand 1812-13, et ce nom est porté par un deuxième amoureux, à Rouen, en 1813-14.

Dorsan, Jules, J.-B. Ferrand dit, premier rôle, Genève 1835-1847, 1850, Saintes 1852.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DORSAN, Alphonse, rôles de convenance, Amsterdam 1840, Gand 1841.

DORSAN, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mme DORSAN, soubrette, Lille 1792, deuxièmes rôles de comédie, Anvers 1793.

Mme DORSAN, théâtre du Vaudeville 1801, où elle remplaçait Mlle Lescot ; avantages physiques, voix agréable ; elle appartint à ce théâtre jusqu'en 1806. En 1808, elle passa par Bruxelles (6 mai). En 1809, il y a deux dames *Dorsan* à Namur : l'une s'intitule Mme *Dorsan mère*, l'autre Mlle *Caroline Dorsan*. L'une d'entre elles, la fille, selon toutes probabilités, fit partie de la troupe de Mlle Raucourt, à Milan, 1811-12, puis débuta le 13 sept. 1814 à la Comédie Française, dans Lisette des *Folies amoureuses*. Nous découvrons ensuite :

Mme DORSAN, Porte-St-Martin 1815.

Mme DORSAN, Anvers et Bruxelles 1816-17.

Mme DORSAN, deuxième confidente, Odéon 1825-26.

Mme DORSAN, soubrette à Nantes 1825, Le Hâvre 1827.

Mme DORSAN, premier rôle à Verviers 1825, morte d'apoplexie foudroyante à La Haye en mars 1826.

Mme DORSAN, duègne, Grenoble 1825, Lot-et-Garonne et Aude 1826, Mons 1833, Limoges 1835-37, Tournai 1842.

Mme DORSAN, jeune première, Amsterdam 1830, Anvers 1837.

Mme DORSAN, Sophie, Lorient 1840. Morte en 1844.

Mme DORSAN, Clara, Caen 1849.

Mme DORSAN, Caroline, Sophie Hachin, Toulon 1851, grande coquette, Alger 1852, Turin 1855-62, Sens 1863, Turin 1864-65, Hombourg 1867, Nice 1868-72, Paris 1873-81, Nice 1882-84. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1885.

Mme DORSAN, Claire, Wilhelmine Hachin, Brest 1864, Le Mans 1865-73, Grenoble 1874-93. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

DORSAY. — Sous ce nom :

DORSAY, Roux dit, né le 1er avril 1794, ancien acteur du th. Molière et mauvais acteur, racheta le privilège de Mme Saqui et appela son théâtre : théâtre du Temple. Celui-ci ferma ses portes le 30 juin 1841. En 1854, âgé de 60 ans, Dorsay obtint une pension de 186 fr. de la Société des artistes et mourut quelques jours plus tard.

DORSAY, premier amoureux, Reims 1831, Boulogne 1837, Lille 1839-40, Chambéry 1846. V. plus loin.

DORSAY fils, th. du Temple 1833-34.

DORSAY, A., Fol. dram. 1851.

DORSAY, Louis, premier rôle, Lyon 1851-60. Sans doute le même, âgé de 54 ans en 1869, avec 35 ans de théâtre, reçut une pension de 200 fr. et mourut la même année à Lyon.

DORSAY, Louis, Alexandre, Ernest, Florence 1873-75, Paris 1876, Lille 1877-78, Rouen 1879-81, St-Pétersbourg 1882, Paris 1883-85, Montmartre 1886, Paris 1887-1900. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1901.

DORSAY, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle DORSAY, débutante à la Comédie Française 1763.

Mlle DORSAY, Odéon 1824.

Mme DORSAY, premier rôle, Rennes 1837.

Mme DORSAY, Alexandrine, Iménie Legros, Florence 1873-75, Paris 1876-77, Lille 1878-79, Rouen 1880, Paris 1881-88.

Mlle DORSAY, Blanche Bernard, Constantinople 1876 et années suivantes.

DORSEVILLE. — Nom d'un débutant au Th. français le 3 août 1774.

DORSON. Sauvan. — Premier rôle, Quimper 1827, Lorient 1828, Toulon 1840.

DORSONVILLE, Mlle. — Larive écrivait de Paris le 14 nov. 1785 : « Je viens enfin de découvrir une charmante soubrette. C'est Mme Dorsonville, qui a été trois ans à la Comédie italienne et qui est actuellement à Naples, dans la troupe du roi. Mme Tessier, sa mère, m'a assuré qu'elle pourrait s'engager à Bordeaux pour l'année prochaine ». Sans doute la même à Marseille 1792-93, Odéon 1797.

DORSONVILLE, Mme. — Premiers rôles, Douai 1788, Tournai 1790.

DORSONVILLE, Mlle. — Nom d'une débutante au Vaudeville le 10 juillet 1819, rôle d'Henriette dans le *Pauvre Diable*. Créa le rôle du jeune Eloi dans le *Chien de Montargis*, à la Gaîté, le 6 août 1814. Sans doute la même, jeune première, Bordeaux 1825, premier rôle 1826-28, duègne 1831-35.

DORSY, Mlle Camille. — Débuta au Palais-Royal, toute jeune encore, dans la *Servante du Curé* (23 mai 1840) et *Mlle Montansier* (29 janvier 1841). Nous perdons sa trace à Paris en 1858.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 13,119. En buste, de ¾ à gauche, dans une bordure octogone. Lith. par C. Valette, 1841.

DORTET, Mme Fernande, Camille. — Le Caire 1874-76.

DORTEZ, Mlle Blanche Dondot dite. — Lyon 1871-74, Toulouse 1875-77.

D'ORVAL. — Lorsque le maréchal de Lowen-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dahl fut nommé gouverneur de Maëstricht (1748), il y installa une troupe de comédiens français sous la direction de D'Orval qui avait déjà donné des représentations au camp français situé au château de Petersheim. Mme D'Orval mère et Mlle D'Orval fille faisaient partie de cette troupe qui resta à Maëstricht même après l'entrée des Hollandais (1749).

DORVAL, André, Pierre Goulard dit. — Né vers 1764, Lille 1786, Toulouse, troisième amoureux, 1793-94, Angers 1794, rôles de convenance, Lille 1821, Bourges 1822, Lille 1823, Nîmes 1825-27, Tours 1827, Lyon 1828 et 1831, Calais 1833-34. Agé de 82 ans en 1846, il obtint une pension de 120 fr. de la Société des artistes. Sa mort, survenue à Rouen, fut annoncée au Rapport de 1849.

DORVAL, Mme Goulard dite. — Femme du précédent, rôles de convenance, Nîmes 1825, Lyon 1829-31, Calais 1833-34.

DORVAL, Mme Marie Thomase, Amélie Delaunay, femme Allan-Dorval, puis femme Merle dite. — La plus grande actrice de l'époque romantique. Naquit le 7 janvier 1798, rue de la Comédie, à Lorient. Elle était fille de Marie Bourdais, artiste dramatique, originaire de St-Saturnin, Saône-et-Loire, et de Joseph-Charles Delaunay, artiste dramatique, originaire de la Ronde, près Rouen. Le père, qui avait reconnu l'enfant, avait 27 ans; la mère 17 ans et 9 mois.



Mme DORVAL

Destinée au théâtre, elle monta sur les planches dès qu'elle put parler. Se trouvant à Lille avec sa grand-mère et sa mère (Mme et Mlle Bourdais), vers 1806-1807, elle remplit de petits rôles d'enfants dans *Camille* ou le *Souterrain* et dans les *Deux petits Savoyards*. Quelques années plus tard, à Bayonne, elle se risquait dans des rôles d'ingénues. « Je suis venue au monde sur les grands chemins, disait-elle un jour à Henri Monnier; j'ai été bercée aux durs cahots de la charrette de Ragotin et n'ai connu ni les jeux, ni les joies de l'enfance ». Pour elle, le drame avait commencé presque au début de la vie. Orpheline à quinze ans, on la maria à un pauvre maître de ballets, nommé Allan, qui avait pris au théâtre le nom de Dorval.

Pourtant, Mme Dorval avait débuté dans l'opéra comique. Un jour, à Strasbourg, elle eut à remplacer au pied levé une actrice de drame dans la *Mère coupable*. C'est ainsi que sa véritable voie fut trouvée. Potier, de passage en cette ville, s'intéressa à cette jeune femme, lui conseilla de venir à Paris et la présenta à Lafon, de la Comédie Française, qui lui prédit qu'elle ne réussirait jamais dans le drame et lui conseilla l'emploi des soubrettes — qu'elle ne prit pas. Engagée à la Porte-St-Martin, grâce à Potier, Mme Dorval débuta à ce théâtre le 12 mai 1818 dans *Paméla mariée*, le surlendemain dans les *Frères à l'Epreuve* et le 14 juin dans *Malek-Adhel*. Sa première création eut lieu le 26 septembre dans la *Cabane de Montainard*. L'année suivante, elle perdait son mari, mort à Smolensk, en se rendant à St-Pétersbourg où il avait accepté un engagement. Elle restait veuve avec deux jeunes enfants, n'ayant que des appointements plus que modestes. Le rôle de Thérèse dans les *Deux Forçats* (octobre 1822) la mit un peu en évidence. Harel, en 1825, hasarde le premier, timidement : « Le charme ressemble tant au talent, la grâce ressemble tant à la beauté, que nous sommes presque tentés de dire que Mme Dorval est une bonne et belle actrice. »

Le 19 juin 1827, sa véritable célébrité commença avec *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*, où elle tint le rôle d'Amélie à côté de Frédérick. Elle y eut des cris déchirants, de la douleur vraie, des angoisses sans artifice. Elle devint la partenaire du grand acteur, lui donnant la réplique dans la *Fiancée de Lamermoor*, *Faust*, *Rochester*, *Sept Heures*. En 1829, elle créa *Marino Faliero*. Cette année même, on la consacre « la première actrice du boulevard ». Mais la *Petite Biographie*, qui n'est pas tendre, ajoute aussitôt: « Quel dommage que cette actrice ait le teint jaune et hâlé, les poumons si peu robustes, la veine lacrymale abondante, de la sensibilité et des dettes ».

Le 17 octobre (1829) elle avait épousé, en secondes noces, Merle, un homme d'esprit, ex-secrétaire du maréchal de Bourmont, auteur dramatique, qui tomba en paralysie peu d'années après son mariage, devint une charge pour le pauvre ménage et survécut même à sa femme.

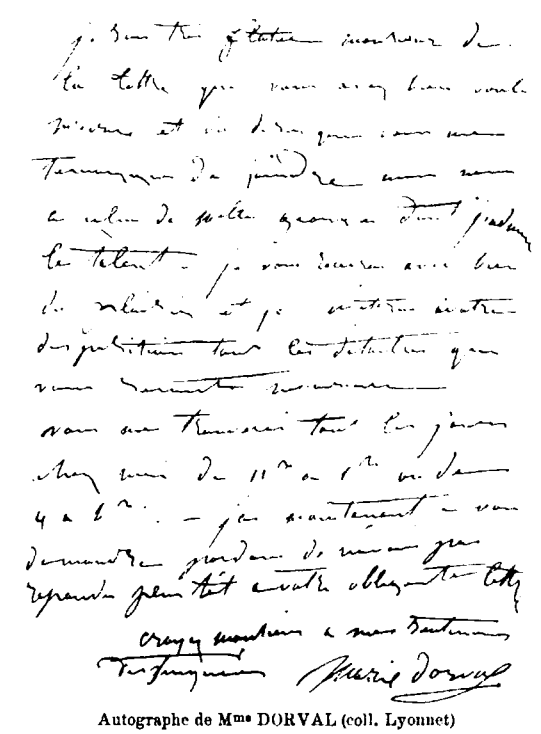
En 1830, Mme Dorval débutait à l'Ambigu dans *Pablo*, puis y créait un rôle dans les *Serfs polonais*. En 1831, elle retournait à la Porte-St-Martin, où elle se montrait admirable dans le personnage d'Adèle Hervey d'*Antony*. Mme Dorval et Bocage! N'est-ce pas l'expression la plus pure du romantisme (3 mai)?

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Quelques mois plus tard (18 août), *Marion de Lorme* réunit encore les deux artistes.

Voici le jugement porté sur Mme Dorval par Théophile Gautier qui la suivit dans ses principales créations : « Quoiqu'elle ne fût pas régulièrement belle, elle possédait un charme suprême, un charme irrésistible, et avec sa voix émue qui semblait vibrer dans les larmes, elle s'insinuait doucement au cœur... Elle avait des accents de nature, des cris de l'âme qui bouleversaient la salle... »

Dès ce moment, Mme Dorval fut la souveraine sans rivale du drame moderne ; puis ce sont *Jeanne Vaubernier*, Odéon et Porte-St-Martin, direction Harel, 1832 ; *Dix ans de la vie d'une Femme*, *Quitte pour la Peur*, d'Alfred de Vigny, proverbe écrit pour elle et joué dans une représentation extraordinaire à l'Opéra le 30 mai 1833. Ce fut dans cette représentation, à son bénéfice, qu'elle joua la *Phèdre*, de Pradon, en costume de cour Louis XIV, jupe de damas vert pomme ramagée d'argent, coiffure haute et corsage à pointe. « Ah ! quels vers, que ceux de ce M. Pradon, écrivait-elle ; pour les retenir, je fus obligée de les mettre sur l'air : *Vive, vive à jamais M. de Catinat* ».



Autographe de Mme DORVAL (coll. Lyonnet)

Au mois de février de l'année suivante, Mme Dorval entrait à la Comédie Française, comme pensionnaire. Elle y débuta le 21 avril 1834 dans *Une Liaison*, reprit quelques rôles de drame créés par Mlle Mars, comme Doña Sol, jusqu'au jour où Alfred de Vigny écrivit à son intention *Chatterton* (12 février 1835). Elle y fut adorable dans le rôle de Ketty Bell, caractère presque muet, tout concentré et qui n'a qu'un seul cri à la fin. « Mais quel cri ! » s'exclamait Th. Gautier qui jugeait ce rôle impossible pour toute autre actrice. Le 25 avril suivant, elle fut encore la Catarina dans *Angelo*, de Victor Hugo. Dans cette pièce, elle se trouvait en présence de Mlle Mars, le talent le plus correct et le plus parfait ; les bravos et les succès se partagèrent.

Cependant son talent primesautier n'avait guère le don de plaire aux comédiens de la rue Richelieu. La séparation eut lieu sans regret, de part et d'autre, et Mme Dorval alla créer à l'Odéon le *Camp des Croisés* et les *Suites d'une Faute*, avant d'entrer au Gymnase (1er nov. 1837). Les conditions de son engagement, exhumé par M. L.-Henry Lecomte, étaient les suivantes : quatre-vingts francs par chacune des pièces en plus de deux actes, quarante francs par chacune des pièces de un ou deux actes, un minimum assuré de deux mille francs par mois, une allocation de deux-cents francs de toilette par rôle, un dédit de *cinquante mille francs !*

Cette entrée au Gymnase — refuge de la comédie bourgeoise — causa un étonnement général. Mme Dorval y débuta le 3 juillet 1838 dans la *Belle-Sœur*, l'*Orage* (3 août), *Henri Hamelin* (18 août), la *Maîtresse et la Fiancée* (18 mai 1839), *Un Ménage parisien* (12 juin), le *Mexicain* (24 juillet). On compara alors le Gymnase à une sorte de cage où la fougueuse actrice ne pouvait développer sa passion. L'engagement du 1er nov. 1837 fut résilié d'un commun accord le 5 juillet 1839, et les directeurs s'engagèrent à payer à Mme Dorval dix mille six-cents francs à titre d'indemnité, à raison de 200 fr. par mois.

Mme Dorval donna le 29 août 1839 sa dernière représentation au boulevard Bonne-Nouvelle, et créa le 7 novembre suivant, à la Renaissance, le *Proscrit*, ce qui faisait écrire à Jules Janin : « Allez la voir, cette femme délivrée de ses liens, cette lionne lâchée dans son domaine, cette affranchie de la petite comédie du Gymnase, et vous comprendrez sa puissance ! »

En avril 1840, elle fut imposée à la Comédie Française par George Sand, pour jouer *Cosima*, pièce qui ne réussit pas : « Mme Dorval a joué *Cosima* avec une grâce parfaite, un grand naturel et une délicatesse de nuances qui auraient mérité un public moins turbulent », écrivit Gautier. Elle partit alors pour la province, allant de ville en ville, attendant une situation stable à Paris. En octobre 1842, l'Opéra Comique annonça une représentation au bénéfice de Mme Dorval, avec *Phèdre*. Cette grande artiste de drame se préoccupait surtout de devenir classique. On la jugea timide, presque froide. La tragédie n'était pas sa vocation.

Engagée de nouveau à l'Odéon, elle parut dans les *Deux Impératrices* (4 nov.), la *Main*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

droite et la Main gauche (24 déc.), *Lucrèce*, de Ponsard (22 avril 1843). A la quarantième représentation, elle laissa le rôle de Lucrèce à Mlle Maxime et prit le rôle de Tullie qui convenait mieux à son talent (28 sept.), la *Duchesse de Châteauroux* (22 déc.). Entre temps, elle jouait *Phèdre*, *Antony*, *Andromaque*, *Agrippine*, de M. de La Rochefoucauld, le *Mariage de Figaro* (la comtesse), *Clotilde*, la *Mère coupable*, *Henri III et sa Cour* (la duchesse de Guise). En janvier 1844, elle parut dans *Marie Tudor*, à côté de Mlle George ; en février, pour son bénéfice, elle joua *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*, avec Frédérick. Le 11 mars, elle créa avec un grand succès la *Comtesse d'Altemberg*.

L'année suivante, elle revient au boulevard, où elle remporte dans *Marie-Jeanne* un dernier, mais éclatant triomphe. Elle joua ce rôle avec son âme, avec les souvenirs de sa vie de misère, avec cette ardeur de tendresse maternelle qu'elle avait pour ses enfants. Elle en compromit sa santé : et, comme Alex. Dumas lui disait que jamais artiste n'avait été acclamée comme elle : « Je le crois bien ! répondit-elle ; les autres ne donnent au public que leur talent ; moi, je lui donne ma vie. »



Maison de Mme DORVAL, rue St-Lazare

Le 22 décembre 1846, on la revoit à l'Odéon dans *Agnès de Méranié*, où elle produit peu d'effet ; puis le 13 avril 1847 dans le *Syrien*, sa dernière création à ce théâtre. Le 14 mars, elle avait joué *Marie-Jeanne* à son bénéfice.

Vieillie, brisée, découragée, ayant une lourde famille à soutenir et un mari paralysé, Mme Dorval ne trouvait plus d'engagement. Au mois de mai 1848, elle perdit son petit-fils, Georges, un enfant de quatre ans qu'elle adorait. On lui retira le rôle de la *Marâtre*, de Balzac, qui lui avait été promis. Elle s'offrit pour entrer comme simple pensionnaire à la Comédie Française ; le comité refusa, lui offrant un secours mensuel ; l'artiste, justement blessée, refusa. Repoussée, humiliée, elle reprit le chemin de la province. Al. Dumas a raconté dans un petit livre la *Dernière année de Marie Dorval*, *50 centimes pour son tombeau*, Paris, Librairie Nouvelle, 1855, le calvaire de cette malheureuse femme.

Marie Dorval avait trois filles ; l'une, Caroline, épousa le comédien René Luguet ; de cette union, naquit le petit Georges qui mourut le 16 mai 1848, d'une fièvre cérébrale. La grand'mère faillit devenir folle ; elle allait passer ses journées au cimetière, sur la tombe de l'enfant. Luguet imagina une tournée. Dans chaque ville, elle allait prier sur les tombes des enfants. Il fallait vivre cependant ; elle reprit *Marie-Jeanne*. La pièce, comme elle disait elle-même, c'est « une mère qui a perdu son enfant ». Elle souhaitait mourir en scène. Luguet partit pour Caen, afin d'y préparer des représentations, mais la pauvre femme n'était déjà plus qu'un fantôme. Elle arriva pour se mettre au lit. L'agonie dura trente-sept jours et trente-sept nuits, que Luguet passa au chevet de la mourante. On engageait, on vendait, pour faire face aux besoins les plus pressants. Lorsqu'elle se vit près de la fin, elle ordonna à son gendre de la ramener à Paris. La diligence versa au milieu de la nuit. Enfin, l'on arriva rue de Varennes. Elle fit appeler Alex. Dumas, qui ignorait alors tous ces détails, et lui fit promettre de ne pas laisser aller son cadavre à la fosse commune. Ainsi s'éteignit cette grande artiste, le 20 mars 1849, un an et quatre jours après la mort de l'enfant qu'elle n'avait cessé de pleurer. Le 22 mai, les obsèques eurent lieu à Saint-Thomas-d'Aquin. Ce furent des funérailles d'une tristesse sans pareille. Camille Doucet prononça quelques paroles au cimetière Montparnasse. A la maison, le dénuement était absolu. On sollicita une représentation au Théâtre Français, et Rachel promit son concours. Seulement les délais furent longs, la représentation eut lieu le 13 octobre (*Phèdre* et le *Moineau de Lesbie*) et rapporta 9422 fr. qui devaient servir en partie à l'achat d'un terrain et à l'érection d'un monument. Mais les saisies s'abattaient de toutes parts. Merle apaisa un instant les huissiers. Trois mois après, on vendit le mobilier. La bible de Dorval, cette bible où la grande artiste inscrivait à chaque page ses pensées douloureuses,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

derrière chaque image, fut envoyée à Rachel et rapportée par sa dame de compagnie, sous prétexte que la tragédienne aurait préféré un autre souvenir. L'inhumation eut lieu le 14 juillet 1855, au cimetière Montparnasse, et l'on en trouvera le récit écrit par René Luguet, dans le petit livre d'Al. Dumas cité plus haut. Merle mourut le 27 février 1852, à l'âge de 67 ans. La Comédie Française lui faisait une petite pension.

Les lettres de Mme Dorval sont assez recherchées, et s'il prenait la fantaisie à quelque curieux des choses du théâtre de les réunir, on pourrait composer un recueil qui nous montrerait une Mme Dorval intime et passionnée. Quelques-unes ont passé en vente publique : de Caen, en septembre 1837, elle expose les difficultés qu'elle a pour rembourser ce qu'elle doit à Dumas. Ses amis et ses parents l'assaillent de demandes d'argent : « Voici que je reçois aujourd'hui une lettre de ce pauvre Piccinni, une lettre désolante. Je n'ai pas hésité à partager ce que j'avais et j'ai envoyé ce soir même à Caroline le peu que j'ai pu pour lui faire parvenir. Je regarde cela comme un devoir. Piccinni est le seul homme qui m'ait aimée et en qui a été la volonté de me rendre heureuse. Enfin, je lui dois Caroline, quand ce ne serait que cela ! » Elle raconte ensuite les tribulations que lui cause le mariage de sa fille Louise : « Toutes les tracasseries des affaires de la maison et des enfans me tombent dessus ». — (Vente du 11 juin 1902). Ce sont encore six lettres relatives à sa liaison avec Jules Sandeau, vers 1838 — n° 46 du catalogue Beyle, 1883. — Quatre autres en vente du 29 mai 1902, à de Thou. Deux de ces lettres sont relatives à la maladie et à la mort du père de Jules Sandeau. Dans une troisième, elle prie de Thou de déposer 40 fr. sur la cheminée de Sandeau : « C'est de l'argent à lui et la moitié de ce qui m'en reste ». La lettre du 24 octobre 1839 indique bien l'ardeur de son amour : « Depuis votre départ, j'ai été d'une jalousie féroce et, en vérité, je ne sais pas trop pourquoi. Ma tête se monte d'une façon incroyable et me jette toujours au delà du vrai. Cependant, je crois que c'est fini ; je suis calme et Jules aussi. Je suis décidée à ne plus le tourmenter par des querelles qui me tuent, *moi*, véritablement ». Sandeau travaille au *Docteur Herbeau ;* elle voudrait l'entourer de soins qui lui enlèveraient tout souci : « Je l'aime tant ! et toujours davantage. »

Sa liaison avec De Vigny remonte à 1833-35. Dans un article de la *Revue politique et littéraire, Revue bleue*, 6 janv. 1904, M. Léon Séché laisse entendre que le successeur de De Vigny pourrait bien avoir été Mélingue. Enfin, dans le catalogue d'autographes A. Bovet, sous le n° 1377, nous trouvons une lettre de Mme Dorval au baron James de Rothschild, en date du 19 juillet 1843, dans laquelle elle lui demande l'autorisation d'aller voir dans sa galerie le tableau d'Ary Scheffer, représentant Lénore, avant de jouer dans un drame nouveau dont la ballade de Burger avait fourni le sujet. Disons, à ce propos, que le cachet de Mme Dorval représentait une levrette courant à droite dans un carré.

Mme Dorval habita 34, rue Meslée (1822), 63, même rue (1824), 6, boulevard St-Martin (1826), 15, même boulevard (1827), 44, rue St-Lazare (1835). Elle mourut rue de Varennes (1849).

On trouvera d'intéressants anecdotes concernant Mme Dorval, dans les *Historiettes et Souvenirs d'un Homme de Théâtre*, par Hostein, pages 147 et suiv., et un poignant récit d'une représentation de Mme Dorval mourante au th. St-Marcel, dans les *Pauvres Saltimbanques*, de Th. de Banville.

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par Hipp. Rolle. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Nicolet.* — L.-H. Lecomte, *Marie Dorval au Gymnase.* — Al. Dumas, *La Dernière année de Marie Dorval.*

Bibliographie : *Grande Biogr. dram.*, 1824. — *Dict. th.*, 1826. — *Petite Biographie*, 1833. — *Rampes et Coulisses*, 1832. — *Indiscret des Coulisses*, 1841. — *Biogr. théâtrale*, 1845. — Th. Gautier, *Hist. de l'Art dramatique.* — *Souvenirs de Jousselin de la Salle.* — Hostein, *Historiettes et Souvenirs d'un Homme de Théâtre.* — P. Porel et G. Monval, *l'Odéon*, t. II. — Th. Muret, *l'Hist. par le Théâtre.* — *Souvenirs* de Laferrière, t. II. — *Souvenirs* de Delaunay, etc., etc.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 13,124.

1. A mi-corps, de face (cost. de th.), lith. anonyme.
2. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, lith. anonyme.
3. En pied, de face, lith. anonyme.
4. A mi-corps, assise, de ¾ à droite, lith. Beroud, 1840.
5. A mi-corps, assise, de ¾ à droite, lith. par Bernard, 1837.
6. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par A. Dévéria, 1833.
7. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), lith. par Fauconnier.
8. A mi-corps, de ¾ à gauche, lith. par J. P., 1839.
9. En pied, de face (cost. de th.), lith. par L. Marin.
10. A mi-corps, assise, de ¾ à gauche, lith. par Menut-Alophe.
11. A mi-corps, assise, de ¾ à droite, lith. par Léon Noël, deux états.
12. En pied, assise, de face, lith. par Léon Noël.
13. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), lith. par Pruche.
14. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, lith. par Vigneron.
15. A mi-corps, de ¾ à droite, lith. par Vigneron, 1829.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Dorval, Mme. Voyez Hugo, Victor et Volnys, L. Fay Mme.

— Musée de la Comédie fr., catal. Monval 484, médaille (1834) figurant dans un cadre de huit médailles.

— Assise, cost. de th., de face, lith. par Lacauchie *(Galerie do)*.

— Le *Théâtre*, n° 78, dans *Angelo* et *Marion Delorme*.

DORVAL. — Sous ce nom :

Dorval, Lucas, Angers 1820. Vivait en 1849. Un *Dorval* est à Lille 1821-22.

Dorval, Belleville 1833-34.

Dorval, Mme, deuxième duègne, Bruxelles 1841.

Dorval, Mme Caroline, duègne, Rouen 1850, Lyon 1852-57. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1859.

Dorval, M. et Mme, premier rôle et duègne, Troyes 1852.

Dorval, Mme, jeune première, Namur 1852.

Dorval, Mlle, Fol. Marigny 1871.

DORVIGNY, Louis, François Archambaut ou Archambault dit. — Fut baptisé à St-Germain-l'Auxerrois le 30 mars 1742, et déclaré fils de François Archambaut, piqueur de M. le prince Charles, et de Marie-Antoinette Petit, aux Tuileries. Il était né le même jour. Tous ses biographes laissent entendre qu'il était fils de Louis XV, auquel il ressemblait étonnamment, et lui même ne s'en défendait pas.

On sait peu de choses de ses premières années ; embarqué de bonne heure, capturé par un corsaire et, grâce à sa belle écriture, racheté par le consul de France à Surate (prov. de Bombay), Dorvigny aurait passé dix années loin de France. Revenu dans sa patrie, mais sans ressources, nous le trouvons acteur et auteur à La Haye, vers 1773, où il écrit une pièce pour la fête de la princesse d'Orange ; à Lunéville, où il dédie un ouvrage « à messieurs de la gendarmerie » ; à Lyon, « pour le passage de Madame ». En 1775-76, il est acteur à Bordeaux. Nous trouvons sa trace au Raincy, chez monseigneur le duc d'Orléans, à Versailles, à Fontainebleau, à Compiègne, à Nemours, aux petits appartements, car Dorvigny débuta par la poésie officielle, écrivant des à-propos pour l'inoculation de Sa Majesté, pour le mariage du comte d'Artois, pour la grossesse de la reine, pour l'arrivée de l'empereur, jusqu'au jour où il devient acteur et auteur populaire.

Dorvigny débuta à Paris, sur le théâtre des Variétés amusantes, le 2 mars 1780, dans *Chacun son Métier*, proverbe dont il était l'auteur et que l'on jouait depuis un mois déjà. Il tenait de préférence l'emploi des pères et des paysans. On le vit dans Champagne, des *Folies à la Mode ;* le garde-chasse, le paysan, l'opérateur du *Gage touché* (6 mars 1780) ; dans les *Fausses Consultations*, autre pièce de lui ; il tenait quatre rôles.

Au mois de janvier 1782, Dorvigny était engagé à l'Ambigu comique, où il joua Christophe, dans *Christophe Lerond* (2 janvier) et Roger Bontemps, dans *Aujourd'hui*, comédies composées par lui. Au mois d'octobre, il passa dans la troupe des grands danseurs du roi, ce qui fait dire à Mayeur, dans son pamphlet immonde (qui n'est pas une autorité), le *Chroniqueur désœuvré* ou l'*Espion du boulevard du Temple* (1782) : « Dorvigny se borne à boire et boit beaucoup ; sale, dégoûtant même, il n'est pas une seule pièce où, comme acteur, il n'ait forcé le public de reconnaître une espèce de charretier. Nicolet vient d'en faire l'acquisition, comme comédien et comme auteur destiné à orner son théâtre de charmantes productions ». Chez Nicolet, Dorvigny joua le peintre dans le *Déménagement du Peintre* (29 octobre), Blaise dans *Blaise le Hargneux* (7 nov.), le savetier dans *Qui court deux lièvres n'en prend aucun* (7 mars 1783), le fermier dans l'*Amant Turc* (8 mars), le père de Janot dans le *Mariage de Jeannette* (9 mars). Plus tard, il joua aussi au théâtre des Délassements comiques, à celui des Associés et au Théâtre sans prétention. En 1787-88, un *Dorvigny*, financier, grime et régisseur, était à Lille.

Qu'il ait été froid et mauvais acteur, c'est possible ; qu'il ait été un buveur incorrigible, c'est incontestable. Mais, ce qu'on ne peut lui refuser, c'est sa fécondité prodigieuse, car on lui attribue de 300 à 400 pièces de théâtre, excessivement rares à trouver et dont un bon tiers, du reste, ne fut jamais imprimé. Dorvigny travailla non seulement pour le boulevard, mais pour la Comédie française, et jusque pour les ombres chinoises de Séraphin, pour lesquelles il composa *Madelon Friquet*, *Colin Tampon*, le *Pont cassé*, etc.

Mais l'ouvrage qui rendit le nom de Dorvigny à jamais célèbre, ce fut *Janot* ou les *Battus paient l'amende*, proverbe joué en 1779, aux Variétés amusantes et qui rapporta deux cent mille livres aux entrepreneurs. L'acteur Volange, qui jouait Janot, y eut un succès si prodigieux, que tout fut à la *Janot :* modes, coiffures, potages. Janot, modelé en biscuit de Sèvres, fut placé sur la cheminée du cabinet du roi. Désormais, Dorvigny devint « le père des Janots », avant de devenir celui des « Jocrisses ». Mais, de tous ces Jocrisses, le *Désespoir de Jocrisse* (1802), seul survécut. Il finit sa carrière en écrivant des romans.

De nos jours, avec sa plume, Dorvigny eût pu se procurer une honnête aisance ; en ce temps-là, les ouvrages représentés sur les scènes secondaires étaient à peine rétribués. Dégradé par l'ivrognerie, l'infortuné Dorvigny en était réduit à trafiquer de ses pièces, moyennant la rémunération la plus infime. On raconte que peu de mois avant sa mort, il vendit quarante manuscrits de ses pièces,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

moyennant cinquante francs, à une administration théâtrale qu'il avait enrichie et qui refusa de lui faire une pension de vingt sols par jour.

Après avoir passé les dernières années de sa vie dans une détresse absolue, Dorvigny — dont on ignora jusqu'à nos jours le véritable nom d'Archambaut — mourut le 4 janvier 1812, dans un galetas de la rue Frépillon, n° 4 (partie de la rue Volta comprise, entre la rue au Maire et la rue Réaumur). Il avait 69 ans, et non 78, comme le dit Monselet. La bienfaisance publique le fit enterrer au bout de quatre jours. Dorat-Cubières, l'année suivante, consacra quelques lignes à son ami : *Epître aux Mânes de Dorvigni, ou l'apologie des Buveurs*, Paris 1813. L'*Opinion du Parterre* (t. x, p. 496-498) publia également une notice mais l'on ne connaissait guère de sa vie que ses habitudes d'ivrognerie. Monselet, De Manne, Campardon s'occupèrent en détail de ce très curieux personnage.

Biographie : Ch. Monselet, *Oubliés et Dédaignés*, nouv. édition, Paris 1876, notice très complète, bien que renfermant quelques erreurs biographiques rectifiées plus haut. — Ed. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*, longue notice. — Em. Campardon, les *Spectacles de la Foire*, t. I, p. 267.

Bibliographie : *Journal de Paris*, 1780, 1782, 1783. — Le *Chroniqueur désœuvré*. — *Mémoires secrets*, XV, 44. — *Mémoires de Fleury*. — Brazier, *Histoire des petits Théâtres de Paris*. — *Mémoires de Mlle Florę*. — *Souvenirs de J.-N. Barba*, Paris 1846.

Iconographie : Ch. Monselet, qui fouilla à fond le personnage, a écrit : « Je ne connais pas de portrait de Dorvigny ».

DORVILLE, Mlle. — Nom d'une débutante au Th. français, le 2 mars 1763.

DORVILLE. — Emploi des pères, chez Nicolet 1772-74.

DORVILLE. — Chambéry, août 1783.

DORVILLE. — Nantes 1794.

DORVILLE. — Vienne (Autriche) 1827. Peut-être le même Amiens 1829, Belleville 1835. *Dorville-Alan*, Lorient 1840, chef de figuration Porte-St-Martin 1852-54. En 1849-50, un artiste est inscrit à Paris sous le nom de *Dorville-Carquin*.

DORVILLE, Mlle Marie, Clémence Dupont dite, — Palais-Royal 1868-70, Rennes 1872.

DORVILLIER ou *Dorvilliers*. — Th. patriotique 1794.

DORVILLIER ou *Dorvilliers*, Mme. — Th. patriotique 1794. Jolie actrice. Une dame Sophie Dorvilliers est à Angers 1805.

DORVILLIERS, Mlle Elisabeth. — Jeune premier rôle, Calais 1825, Valenciennes 1826, Calais 1830, Amiens 1831. Une dame Dorvilliers tient l'emploi des jeunes mères à Saintes, 1828.

DOSSONVILLE, Mlle. — Rouen 1798.

DOSSION. — Vaudeville 1794.

DOSSION, Henri, François. — Né vers 1799. Moscou 1843-55, Paris 1856-63. En 1864, âgé de 65 ans, Dossion obtint une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

DOSSION, Mlle Laure. — Ambigu 1833-34.

DOTO, Georges. — Nantes 1868-70.

DOTTEL, Mlle Laurence. — Née vers 1775, actrice du spectacle des Petits-Comédiens du comte de Beaujolais, en 1789. M. Em. Campardon a publié une plainte de la mère de cette actrice contre un sieur Blainville qui avait maltraité sa fille.

DOUARD. — Beaumarchais 1877.

DOUAT, Antoine. - Toulouse 1876-79.

DOUAT, Ernest, Jacques. — Toulouse 1877-84, Carcassonne 1885-87, Bordeaux 1888, Carcassonne 1889-91, Roanne 1892, Paris 1893-94.

DOUAU, Mlle Madeleine. — Toulouse 1867-69.

DOUAY, Gustave, Albert. — Th. Déjazet 1865-69.

DOUBLEAU. — Porte-St-Martin 1897.

DOUBLET, Mlle Anaïs. — Délass. com. 1849, Bordeaux 1854-56.

DOUBLIER, Mlle Eléonore, femme Duplanty. — Ambigu 1815, 1825, 1829-30, morte vers 1846.

DOUCE. — Utilités, Limoges 1831-34.

DOUCE, Marcelin. — Anvers 1858-59, Ile de la Réunion 1863-64, Batavia 1865-68.

DOUCHET, Jules. — San Francisco 1855-57, Fol. nouv. 1858-62, Paris 1863-65. Un *Douchet* est premier comique, Lille 1876.

DOUESGUE, Mme Bouzon. — Artiste âgée de 83 ans, avec 33 ans de théâtre en 1892 ; pensionnée de 500 fr. par la Société des artistes, elle mourut vers 1902.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DOUGLAD. — Fol. dram, 1845.

DOUGLAS, Mlle Amélie, Coletie. — Jeune première à Bruxelles 1833-34, débuta à la Comédie Française le 29 avril 1835, dans *Cinna*, puis le 1er juillet 1837, dans la *Fausse Agnès*. Elle fut reçue comme pensionnaire.

DOUGLAS. — St-Pétersbourg 1861-69.

DOUGLAS, Mlle Hortense. — Ecole lyrique 1862.

DOUGNY. — Angers 1779.

DOUIN, Eugène ou Edouard. — Fils d'une actrice, apprenti papetier, puis lithographe, Douin débuta chez Thierry, qui tenait un théâtre de société impasse Guéménée. Il joua à l'école lyrique, où on lui donna le nom de *Montauciel;* choriste aux Variétés, soldat au 34me de ligne, acteur au Petit-Lazari, Douin se fit enfin une place à l'Odéon où on lui confia quelques petits rôles, 1850-56, Th. Français 1857-62.

Biographie : Gallois, *Théâtre impériat de l'Odéon.*

DOUJON, Mlle. — Rôles d'enfants, Laon 1829.

DOURDÉ, Mme. — Bruxelles 1796, ingénuités, Odéon 1797. On signale à Gand, le 24 nov. 1800, la mort d'une actrice de talent, Mlle *Dourdi.*



DEZAINVILLE

DOURNES, Jean, Pierre. — Perpignan 1852, Mons 1859, Douai 1860-61. Boulogne 1862, Ile-Maurice 1863-64, Paris 1865-70, Mâcon 1872.

DOUSSE, Adolphe. — Bastia 1881-82, Nîmes 1883, Amiens 1884, Limoges 1885-86, Dunkerque 1887-90, Mons 1891-92.

DOUTÉ, Mme. — Amoureuse, th. Feydeau 1792, Ambigu 1794.

DOUTREVILLE, Mlle. — Rôles d'enfants, Porte-St-Martin 1829-30.

DOUVILLE, Mme. — Gaîté 1799.

DOUVILLE. — Beaumarchais 1861.

DOUVILLIER, Louis, Antoine. — Variétés amusantes 1784.

DOUVRY. — Th. des jeunes élèves 1806-07, Vaudeville 1808, Ambigu 1809-14, mort le 27 septembre 1814.

DOUVRY, Mlle Aglaé. — Jeune première, Strasbourg 1825.

DOUVRY, Jacques, Jean-Baptiste. — Paris 1852-53, Aix 1854-56, Paris 1857, Grenoble 1858, Paris 1859-65.

DOUVRY, Mme Barbot. — Th. Taitbout 1876, âgée de 61 ans, avec 32 ans de th. en 1891, reçut à cette date une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

DOUX, Emile. — Lisbonne 1849-54, Paris 1855-62, Bordeaux 1863-65, Rio-Janeiro 1867, Bordeaux 1868. Agé de 71 ans, avec 45 ans de services en 1869, à Lisbonne, reçut une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Lisbonne 1869-74.

DOYAT. — Gand 1805.

DOYEN. — Curieuse personnalité. Ancien peintre en bâtiments, ami de Lekain, le père Doyen était le directeur d'un petit théâtre sur lequel se produisirent à leurs débuts la plupart des artistes célèbres à la fin du XVIIIme siècle, ou au commencement du XIXe. Avant de s'établir, en 1795, à la rue Notre-Dame de Nazareth, et plus tard à la rue Transnonain, où il est mort, Doyen tint longtemps son théâtre à la Boule-Rouge. Le père Doyen était un original qui jouait la tragédie, la comédie, qui savait tous les rôles et qui, pour faire marcher une partie, prenait part volontiers à la représentation. Dans la tragédie, il était plutôt burlesque que tragique ; dans la comédie, il était mieux placé. Mme Doyen était chargée de la police de la salle. Un accident — un coup de serviette en badinant avec sa femme — avait privé Doyen d'un œil, mais le ménage n'en fut pas moins uni. Doyen resta toujours persuadé qu'il avait donné Talma à la France. Ch. Maurice a rapporté quelques anecdotes sur Doyen dans ses *Epaves*, p. 17 et 23.

Bibliographie : Brazier, *Hist. des petits Théâtres*, t. II, p. 146 et suiv.

DOYON, Mlle. — Athénée 1878.

DOZAINVILLE. — Acteur à Rouen 1786, 1788-91. Cette biographie ne nous appartient qu'à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

moitié, car ce fut plutôt un chanteur d'opéra-comique qu'un comédien. Néanmoins, Dozainville avait passé par le th. Montansier, où il ne fut guère remarqué. Ennuyé de cette obscurité, il était allé au th. de l'Opéra Comique de Louvois. La perte de Trial, mort de peur en 1794, lui ouvrit les portes de l'Opéra Comique, sans débuts, pour l'emploi des niais (bien qu'il fut fort spirituel et fort instruit, nous dit une nécrologie). C'est à propos de Dozainville qu'Henry Monnier faisait le récit sans queue ni tête qui assura un succès de fou rire à la *Famille improvisée*. Dozainville mourut de la poitrine le 23 décembre 1809.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 13,191. — En buste, de ³/₄ à gauche, lith. H. Garnier.

DOZE, Mlle Léocadie, Aimée, femme Roger de Beauvoir. — Naquit le 20 octobre 1823, dans une verrerie, au château de Pont-Kallek, près de Hennebon. Entrée au Conservatoire pour prendre des leçons de harpe, sa santé s'altéra. C'est alors que Samson lui donna les premières leçons de comédie et que Mlle Mars en fit son élève. Elle débuta à la Comédie Française par Agnès de l'*Ecole des Femmes* et l'*Epreuve nouvelle*, le 26 octobre 1839 : « Elle a seize ans! écrit Th. Gautier. Elève de Mlle Mars, même voix, mêmes intonations, mêmes gestes, mêmes attitudes ». Un an plus tard, du même critique, à propos du *Verre d'Eau* : « Mlle Doze a promené son innocence de petite fille et ses beaux grands yeux étonnés à travers toutes les complications de ces intrigues de cour, avec une naïveté et une pétulance de jeunesse tout à fait adorables ». Après le *Gladiateur* (mai 1841) : « Mlle Doze, qui faisait Néodémie, a montré de la grâce, de la sensibilité et de l'intelligence dans ce rôle, un des plus importants de la pièce. Le costume antique lui sied à ravir ».



Mlle DOZE

Fanchette de la *Belle Fermière*, Charlotte des *Deux Frères*, un rôle nouveau dans *Un Cas de Conscience*, mirent tout à fait en relief les qualités de gentillesse et de sensibilité de l'élève préférée de Mlle Mars. Malheureusement pour la jeune fille, on voulait trop la comparer au modèle. Nous détachons d'une *Revue (Je m'en moque comme de l'An quarante)* ce couplet qui signala aussi son apparition :

Remercions notre célèbre actrice
De nous laisser son image à seize ans.
Applaudissons la gentille novice
Dont les débuts sont si brillants...
Si nulle intrigue ne s'oppose
A son noble et rapide élan,
Les Français en fait de talent
En auront une bonne *Dose*.

Devenue Mme Roger de Beauvoir, par son mariage avec le romancier de ce nom, Mlle Doze quitta la Comédie Française et se fit auteur. Elle donna au Th. Français un acte, *L'Un et l'Autre* (5 avril 1852) et publia, entre autres, les *Confidences de Mlle Mars*, œuvre dépourvue d'intérêt. Mlle Doze mourut le 30 octobre 1859.

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par Eug. Briffault.

Iconographie : Biblioth. nat., catalogue Duplessis 13,192.

1. Burin anonyme.
2. A mi-corps, de face, lith. anonyme.
3. A mi-corps, de ³/₄ à gauche, imp. Aubert et Cie.
4. En pied, de face, gravé par Faxardo, d'après A. H.
5. A mi-corps, de face, cost. de théâtre, lith. par A. Grèvedon, 1841.

— *Gal. Lacauchie*, en pied, de face, costume de théâtre.

— L'*Artiste*, à la manière noire, à mi-corps, ³/₄ à droite, grav. par Desmadry.

DRANCOURT, Mlle Julie, femme Delorge. — Angers 1802.

DRAPEAU, Louis, Pierre, dit *Prudent*. — Artiste faisant partie de la Société depuis 1840, Paris 1852-60. Entré dans une maison de retraite et âgé de 65 ans en 1857, il reçut une pension de 120 fr., portée à 300 fr. en 1858. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862. V. Prudent.

DRAPEAU, Mme Madeleine, Françoise, née Petitpas, dite *Dumouchel*, dite *Prudent*. — Paris 1852-61, pensionnaire de la Société depuis 1859. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862.

DRAPIER ou Drappier. — Comique, Anvers 1839, Vaudeville, Bruxelles 1845, 1852-53, Lille 1854-55, Bruxelles 1856-57. Il existait, en 1849, une artiste du nom de Caroline, Henriette Drapier.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis

EFERUS - Recherches & Classification numériques

13,211. En pied, de profil à droite, caricature, lith. par Gustave Droz.

DRAVEIL, Mlle. — Porte-St-Martin 1893.

DRÈGE, Mlle Amélie, Brided ou Bridet dite. — Variétés 1866-70, Constantinople 1872-75, Gymnase 1876, Le Havre 1876-77, Nice 1878, Metz 1879, Amsterdam 1880, Rouen 1881, Lille 1882, Reims 1883, Lille 1884-85, Paris 1886-87, Liège 1888, Alger 1889-91, Paris 1892-93, Rennes 1894, Reims 1895-96, Brest 1897, Le Mans 1898-99, Paris 1900-01. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1902.

DRÉMONT, Mlle Marie. — Palais-Royal 1863-67.

DREÜE, Mme, née Virginie Lecoq. — Montmartre 1851-61. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862.

DREULETTE, Louis, Samson Narcisse, né en 1775. — Nantes 1825, Lille 1825, Liège 1829, Vivait en 1849.

DREUX. — Saint-Amand, Porte-St-Martin 1848.

DREUX, Mme. — Duègne, Montmartre 1851. V. Dreüe.

DREUX, Alfred, Pottier né à Dreux, dit. — Nice 1863-65, Gaîté 1867, Ambigu 1868-70. Mort en 1876.

DREYFUS, Simon, Ferdinand. — Nouveautés 1894-96.

DREYFUS, Mlle. — Théâtre de la République 1895.



Mme DROUIN, née Gaultier

DRION. — Amiens 1840.

DROBET. — Th. sans prétentions 1807.

DROIT, Jules. — Cherbourg 1899-1900.

DROT. — Bruxelles 1705.

DROUARD, Mlle. — Th. de la Renaissance, en représentation à Bruxelles 1841.

DROUART, Mlle. — Foire St-Laurent 1737 et 1743.

DROUET, Mlle. — V. Mlle Juliette.

DROUET, Mlle Joséphine Julien. — Nîmes 1853-57.

DROUET, Auguste. — Paris, *Lescluzes* ou *Lescluse*. Porte-St-Martin 1876-79. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1881.

DROUILLON. — Acteur forain, tenait les emplois d'arlequins. Retour de province, il se présenta à la Comédie Française le 21 déc. 1731, mais ne fut pas reçu. M. Em. Campardon a donné la liste des pièces où il parut à la foire St-Laurent de 1733 à 43. Il prononça également quelques compliments de clôture.

Bibliographie : Em. Campardon, les *Spectacles de la foire*, t. I.

DROUILLON. — Financier et valet. Maëstricht 1762.

DROUIN. — Sous ce nom :

Drouin, Louis, comédien de Mlle d'Orléans, Bruxelles 1662 et 1664. Il y eut aussi à cette époque et dans cette troupe un Nicolas *Druin*.

Drouin, Troupe d'Alard 1697.

Drouin, acteur forain 1731, foire St-Germain 1736.

Drouin, Jean, Jacques, François, fils aîné du précédent, neveu de Drouin de Bercy (V. Bercy) et frère de Mme Préville, naquit à Paris le 1er octobre 1716 et épousa Mlle Gaultier en 1750. (V. Mme Drouin). Il fut acteur à Lyon et à l'Opéra Comique. Retour de province, il débuta à la Comédie Française le 20 mai 1744 par le rôle d'Azor dans *Amour pour amour* et dansa dans le divertissement. On le disait bien fait, d'une belle figure, mais sans talent. Reçu sociétaire le 27 avril 1745, on le chargea surtout de la composition des ballets. Mais s'étant démis le tendon d'Achille en jouant à Fontainebleau, il obtint sa retraite le 12 décembre 1754 avec une pension de 1000 livres de la Comédie, et une de 1200 accordée par le roi. Il mourut en 1791. Drouin avait donné en 1742, à l'Opéra Comique, une pièce de sa façon intitulée *la Meunière de qualité*. Emile Campardon a publié son brevet de pension et son acte de baptême.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*. — Em. Campardon, les *Comédiens du Roi*.

Iconographie : *Musée de la Comédie française*. — Catal. Monval n° 396. Portrait présumé en costume de livrée, peinture sur toile h. 0.53, l. 0.45.

Drouin, Antony, frère du précédent, acteur forain 1735.

DROUIN, Mme Françoise, Marie, Jeanne, Elisabeth *Gaultier*, femme Martel, puis femme Drouin. — Naquit à Rouen le 25 sept. 1720,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

et fut baptisée à St-Eloi. Son père était qualifié sur l'acte « Maître directeur de l'Académie royale de musique ». En 1737, elle est l'associée et la maîtresse de l'auteur-acteur La Noue, et tous deux dirigent le théâtre de Rouen, (sans doute dans la salle de la rue des Charrettes). Ce fut à cette époque qu'elle connut dans sa troupe Mlle Clairon, âgée de 16 ans. Mlle Gaultier avait de l'éducation et du talent, et les relations entre la directrice et la débutante furent les débuts d'une amitié qui devait durer autant qu'elles, ainsi que le témoigne cette pièce de vers de la tragédienne Clairon, publiée en novembre 1787 (*Correspondance littéraire* de Grimm, vol. xv). Nous n'en citerons qu'un couplet :

L'amitié depuis cinquante ans
Fait de nos cœurs un doux usage ;
Elle a réglé nos sentiments,
Ils s'accroissent avec notre âge.
De notre lien
Sentons tout le bien,
Et serrons-le encore davantage (*bis*)

La troupe La Noue alla au Hâvre, puis à Lille. C'est dans cette ville que Voltaire vit jouer *Mahomet* par Mlle Gaultier en avril 1741. On lit dans l'avertissement en tête de l'édition de 1742, qu'il y avait à Lille « la meilleure troupe qui ait jamais été en province ». On y voyait Mlle Gaultier, la maîtresse de La Noue, qui avait récompensé en son amant « la vertu, car ce n'était pas à la figure qu'elle s'était donnée ». — La Noue avait l'air rabougri et la figure d'un singe. — (*Lettre d'un comédien de Lille*, Paris, chez Prrult père, au Paradis, 1742).

Chargé d'engager une troupe de comédiens français pour la Cour de Prusse, La Noue avait proposé Mlle Gaultier comme premier rôle. La guerre de Silésie vint faire échouer ce projet qui ruina le malheureux impresario forcé de payer les comédiens qu'il avait recrutés, et auxquels il n'avait pas d'engagement à offrir. La Noue et Mlle Gaultier furent réclamés à Paris, et tous deux débutèrent à quelques jours d'intervalle, Mlle Gaultier le 30 mai 1742 dans le *Cid*. Le *Mercure de France*, juin 1742, nous apprend qu'elle joua « le rôle de Chimène avec beaucoup d'applaudissements », et qu'elle chanta dans la petite pièce. Elle fut reçue sociétaire le 11 juin de la même année.

En 1744, Mlle Gaultier épousa un sieur Charles Martel. Collé, qui n'aimait pas cette actrice lui a consacré ce paragraphe dans son *Journal*, à la date de 1750 : Mlle Gaultier, qui se croit un mérite supérieur et qui sourit sans cesse à ses talents, veut faire les rôles de suivantes et y met des grâces insupportables quoiqu'elle les ait rapportées de la province dont elle a pris et conservé les bons airs. Elle a sur sa physionomie un air de satisfaction qui ne contente personne. Elle est abominable dans le tragique ». Ce n'était pas, on le sait, l'opinion de Voltaire qui écrivait : « Elle est faite pour être le charme du théâtre comme celui de la société ».

Devenue veuve, elle se maria en secondes noces avec J.-J. François Drouin (V. plus haut) et Collé, qui la poursuivait de sa haine, lui prête un rôle infâme dans l'affaire du duel qui eut lieu en décembre de cette année entre Ribou et Rozelli, duel qui se termina par la mort de ce dernier et la fuite de l'autre. Collé laisse supposer qu'elle excita ces deux hommes à s'entregorger entre eux, à propos de quelques paroles échangées, seulement dans la crainte qu'on ne chassât Drouin qu'elle venait d'épouser.

Ce ne fut qu'après la mort de Mlle Camouche (1761) que Mme Drouin aborda l'emploi des caractères. Elle avait de l'esprit, une diction juste, l'art de bien établir un rôle ; elle réussit complètement après avoir végété vingt années. Nulle actrice ne fut plus obligeante, plus serviable, et lorsqu'elle se retira le 31 mars 1780, après 38 ans de services, elle fut vivement regrettée. Les auteurs mettaient à profit sa longue expérience, et elle dirigeait les spectacles de Mme Montesson à qui elle donnait des leçons. Elle fut la première femme qui réclama — mais sans succès — l'honneur de prononcer le compliment de la rentrée (1763). L'autorité décida qu'il en fut autrement, et Dauberval resta le maître, à condition de prononcer la harangue de sa camarade. M. Emile Campardon a publié le décret de pension de 1000 livres que le roi lui accorda (1er juin 1780) laquelle vint se joindre aux 1500 livres de pension de la Comédie. L'acte du baptême est joint au brevet. Mme Drouin mourut à Verrières le 2 août 1803. Elle avait habité plus de quarante ans (depuis 1742) rue des Fossés-M. le Prince.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique* t. II.

Bibliographie : Em. Campardon, les *Comédiens du roi*. — Edm. de Goncourt, *La Clairon*. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les Comédiens. L'opinion du Parterre*, t. III. p. 43-44.

DROUIN, Mlle, sœur des Drouin cités plus haut. — Foire St-Laurent 1735.

DROUIN, Mlle Madeleine, Angelique, Michelle née Drouin, femme Dubus dit Préville. — Fille de Jacques Drouin et de Michelle Sallée, née au Mans (paroisse St-Benoit) le 17 mars 1731. Lorsque d'Argens fut chargé, en 1747, par le roi de Prusse, de recruter en France une troupe de comédiens, il déclara avoir trouvé trois sujets à Marseille : « le troisième sujet écrit-il, est une grande fille de dix-sept ans, appelée Drouin, sœur d'un comédien qui joue les premiers rôles à Paris (ceci n'est pas tout à fait exact. V. plus haut). Elle est faite au tour, elle a les yeux remplis de feux, la bouche gracieuse, le tour du visage bien fait ; elle a au

EFERUS - Recherches & Classification numériques

théâtre beaucoup d'intelligence, joue les amoureuses avec esprit et les soubrettes en cas de besoin.....» Mlle Drouin fut engagée à la Cour de Prusse, aux appointements de 600 thalers (1748). En 1750, elle passa au théâtre de Lyon où elle rencontra Préville. Leur liaison fut légitimée par un mariage qui eut lieu le 31 octobre à St-Laurent, pendant un voyage que fit Préville à Paris pour voir sa mère. Ils retournèrent ensuite à Lyon jusqu'en 1753. V. pour la suite *Mme Préville*.

DROUIN. — Cour de Bayreuth 1756, Lyon après 1765.

DROUIN, Mlle. — Cour de Bayreuth 1756.

DROUIN, Mme. — Soubrette et travesti, s'était fait connaître au th. de Toulouse, et avait habité une maison de campagne, appelée Mon Plaisir, aux environs de cette ville. En 1774, elle fut engagée au th. de Bruxelles, aux appointements de 5000 francs et un sieur de La Louptière lui consacra des vers qui furent publiés par le *Mercure de France*, février 1774.

DROUIN. — Bordeaux 1793. Jeune, possédant un beau physique et du talent, Drouin entra à l'Odéon en 1797-98. Vers 1801, il est à Angers où on le juge « acteur estimable ». En 1814, s'intitulant « ex-artiste du Théâtre Français », il est engagé à Lille, comme premier rôle. Sans doute le même, père noble à Lille 1822-23, et Tournay 1823.

DROUIN, Mme, femme du précédent. — Angers vers 1801, « actrice de talent ».

DROUIN, Désiré. — Variétés 1877-83. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

DROUVILLE. — Comique à Brest, puis à Rouen 1802-04. Ce nom, ou celui de sa femme se retrouve à Venise en 1808, dans la troupe des Comédiens du Prince Eugène dirigée par Mme Raucourt. Premier comique, Versailles 1825-34, Lille 1837.

DROUVILLE, Mme. — Soubrette, Brest, puis Rouen 1802. Engagée au Th. Montansier (salle du Palais-Royal) elle s'y fit remarquer dans *Manon, la Ravaudeuse*, puis dans la *Famille des innocents* (salle de la Cité, 1807). En 1810 on écrit : « Mme Drouville n'abandonne point les poissardes ». Une dame Drouville fut engagée comme première amoureuse à Bruxelles aux appointements de 4500 fr. en 1813 et 5200 en 1814. Mme Drouville débuta à l'Odéon le 15 septembre 1816 dans le rôle de Madame Malfilard de la *Grande ville*, Ch. Maurice dans son *Histoire anecdotique*, t. I, p. 268, a raconté la façon plaisante avec laquelle Désaugiers rompit ses relations avec cette actrice (1821). Mme Drouville mourut en 1833.

DROUVILLE, Mlle Jenny. — Rôles d'enfants, Versailles 1825.

DROUVILLE, Mlle Héléna. — Rôles d'enfants, Versailles 1831. Vivait en 1848. L'une des deux sœurs tenait l'emploi de jeune amoureuse à Lille en 1837.

DROUVILLE, Robert. — Débuta à la Comédie Française en 1841 et tint un rôle dans les *Burgraves*, 1843. « M. Drouville s'est particulièrement distingué dans le rôle de Hatto », écrivit Victor Hugo. En août 1848, il débuta à l'Odéon dans la *Métromanie*, on le vit dans *Macbeth* (23 octobre), la *Reine d'Espagne* (4 décembre), les *Convenances d'argent* (16 décembre), la *Mort de Strafford* (3 mars 1849), la *Guérilla* (19 avril). Robert Drouville entra à la Porte-St-Martin la même année, puis au Cirque impérial en 1853. Entre temps, il avait passé par Rouen. La mort de Robert Drouville fut annoncée au Rapport de 1860.

DROUVILLE. — On trouve encore sous ce nom :

Drouville, deuxième comique, Metz 1851.

Drouville, deuxième amoureux, Moulins 1851.

Drouville, M. et Mme, Orléans 1852.

Drouville, acteur et directeur, Chambéry 1862.

DRUART. — Gand 1805.

DRUAU, Mlle. — Deuxième accessit de comédie 1884, Renaissance 1884.

DRUNZER, Mlle. — Deuxième accessit de comédie 1892. Gymnase 1893, 1895, 1897.

DRUTEL, Mlle. — Soubrette, Nancy 1852.

DRY, Mlle Amélie dite *Jeanne d'Albe*. — St-Pétersbourg 1882-84, Paris 1885-88.

DUBACQ, Hyacinthe. — Marseille 1852-57.

DUBAINE. — Maëstricht 1728.

DUBAINE, Mlle. — Maëstricht 1728.

DUBAR, Jean, Alexandre Dubarry dit. — De la Société des artistes depuis 1840. Colmar 1849-50, Beauvais 1852, Mons 1853, Bruges 1854-55, Paris 1856, Nantes 1857, Brest 1858-59, Le Havre 1860, Bordeaux 1862-63, Nancy 1864, Metz 1865. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1868. Il y eut aussi une dame Amélie Dubar en 1848.

DUBAR, Franco, Pierre, Henri Delangle de Lavillegaudin dit. — Nouveautés 1879, Variétés 1882. Se fit surtout connaître par ses imitations de comédiens, gens de lettres, hommes

EFERUS - Recherches & Classification numériques

politiques. Avait passé aussi par le Châtelet. Mourut le 19 août 1888, à 26 ans.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 13315, sous le nom d'*Edouard* Dubar : En buste, de ¾ à gauche, gravé par Burney 1879.

DUBARET. — Deuxième amoureux. Troupe Valville, St-Quentin.

DUBARRY. — Dépt de la Marne 1833-34, jeune premier Bruges 1835-37, Tournay 1843, Mons 1844, peut-être le même Grenoble 1851. Un *Dubarry* est au Th. Comte 1851-52.

DUBARRY, Armand, Ernest. — De la Société des artistes depuis 1855. Troyes 1855, Dijon 1856, Boulogne 1857, Montparnasse 1858-60, Odéon 1861-64 où il débuta par Curiace des *Horaces* et dans les *Vertueux de province* avec assez de succès; Marseille 1865, Florence 1867, Paris 1868-72.

DUBARRY, Mme. — Rouen 1855-56.

DUBARRY, Louis, Gustave Benner dit. — Hambourg 1862, Nantes 1863-65, Rouen 1867-68, Anvers 1869-70.

DUBAS. — Utilités, Lille 1837.

DUBAS, Paul, Raoul. — Montparnasse 1866-69.

DUBAS, Edmond. — V. Budas.

DUBAS, Paul. — Porte-St-Martin 1883-86, Paris 1887-88, Londres 1889-92, Paris 1893-94.

DUBASQUE, Alexandre. — Poitiers 1852. Mons 1861.

DUBASQUE, Mme. — Chambéry 1862.

DUBELLAY. — Débuta à la Gaité le 30 avril 1837. Vivait en 1848.

DUBELLET. — Jeune amoureux, Marseille 1840.

DUBETTIER. — Premier comique, Dieppe 1852.

DUBICOURT, Mlle. — Soubrette, Namur 1820.

DUBIEF, Louis, Ferdinand d'Allery dit. — De la Société des artistes depuis 1840. Paris 1850-1901. En 1882, Dubief Dallery âgé de 61 ans, avec 41 ans de services, obtient la pension de 500 fr. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1901.

DUBIEF, Alfred. — Jeune premier, Namur 1844.

DUBIEF, Ferdinand. — Délass. com. 1848, Turin 1849, Paris 1852-56.

DUBIEZ. — Amoureux comique aux Variétés 1822, passa au Panorama dramatique 1823. Zélé, plein de verve et de naturel, il se fit remarquer dans les *Deux sergents* et les *Deux fermiers*. Reims 1824, Ambigu 1825-30. Bâti en hercule. On lui reproche, en 1829, ses « frisures et le luisant de ses bottes ». Plus tard, on le revit à Reims, comme financier ; il mourut à Nancy, où il était engagé, le 25 février 1840.

DUBLAISE, Pierre. — Acteur dont on signale la mort au Rapport de 1892. (V. le suivant).

DUBLAIX, Pierre, Théodore. — Th. St-Marcel, Palais-Royal 1845. Jugé comme mauvais comique, Paris 1845-90.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 13,329. En pied, de ¾, costume de th., lith. Constant.

DUBLAIX, Mlle Ernestine. — Th. du Panthéon 1839. Morte vers 1846.

DUBLAY, Gaston Cohendos dit. — Lausanne 1887-90.

DUBLIEUX, Mlle. — Troisième amoureuse, Lille 1825-26.

DUBLIN, Tournelle dit. — Débuta au Th. italien le 3 septembre 1791 par Deschamps des *Etourdis*. Il entra au Th. Français (alors Th. Feydeau) et y resta jusqu'en 1814, époque où il prit sa retraite comme pensionnaire. Il jouait les Frontins avec intelligence. Mais c'est surtout comme dessinateur de costumes qu'il laissa des regrets. Excellent dans cette partie, très érudit, Dublin dessinait les costumes du Th. Français, et, depuis 1805, ceux de l'Opéra. En 1815, il devint dessinateur en chef de l'Opéra, et conserva cet emploi jusqu'à sa mort survenue le 26 mai 1820. Gros, court, massif, il fut plutôt utile comme comédien : Gros-René, du *Cocu imaginaire*, Ligournois du *Mariage fait et rompu*, Dubois de la *Gageure imprévue*, Ergaste de *l'Homme à bonnes fortunes*, etc. Dans le *Barbier de Séville* où il jouait un des deux laquais, il avait une façon d'éternuer fort plaisante. Mais dans toutes les notices qu'on lui a dédiées, c'est toujours le dessinateur que l'on vante.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, t. I à X. — *Annuaire dramatique*, 1820, p. 228.

DUBOCCAGE, Antoine Chantrelle dit. — Né à Strasbourg en 1674, débuta au Th. Français le 29 mai 1702 dans *Polyeucte*. Il tint l'emploi des confidents tragiques et les utilités dans la comédie. Il joua d'original Mercure dans *Momus fabuliste* 1719. Nommé sociétaire en mars 1704, il se retira par ordre de la Cour le 21 octobre 1723, avec la pension de 1000 livres. Il mourut à Strasbourg le 21 janvier 1757.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

DUBOCCAGE, Mlle Jeanne, Laurence Chantrelle dite. — Fille du précédent et de Louisa Charlotte Dorné d'Auvilliers, femme de M. J. Romancan, caissier de la Comédie Française, naquit à Paris en 1702, débuta au Th. Français le 9 avril 1723 par le rôle de Dorine de *Tartufe* et fut reçue sociétaire le 26 mai suivant ; créa Nérine de l'*Indiscret* le 1er août 1725 et tint pendant vingt ans l'emploi des soubrettes. Elle prit sa retraite le 31 mars 1743 avec la pension de 1000 livres, et mourut à St-Germain-en-Laye, le 24 septembre 1779. M. Emile Campardon a publié son brevet de pension en date du 30 juin 1743.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires.*

DUBOCCAGE. — Acteur et directeur, Liège et Namur 1811, Spa 1819.

DUBOIS. — Comédien du Duc d'Orléans, Albi 10 septembre 1657, Castres, Château de Séverac.

DUBOIS. — Lille 1718.

DUBOIS, Louis Blouin dit. — Né en 1706 (De Manne dit en 1716) ; sa mère se remaria avec l'acteur retraité Sarrazin alors âgé de 71 ans (1759). Dubois débuta au Théâtre Français le 19 octobre 1736 par le rôle d'*Andronic*. Il fut reçu le 29 novembre suivant pour les confidents tragiques et les troisièmes comiques. Mais les espérances qu'il donnait ne se réalisèrent guère. Avec l'âge il n'acquit que du métier. Lekain n'en laissa pas un beau portrait, faisant entendre qu'il est absurde qu'un confident soit maniéré, gourmé et familier, élève la voix plus haut que celle de son maître, alors qu'il devrait soulager ses camarades, afficher moins de prétentions et, en ce qui concernait Dubois personnellement, celui-ci pourrait, ajoute-t-il, « apporter plus de politesse et de décence dans la société ».

Dubois fut cause d'un curieux incident à la Comédie française et du départ de Mlle Clairon (V. ce nom). Maltraité par l'amour, Dubois avait eu recours aux offices du sieur Benoît, son chirurgien. Trouvant le mémoire trop enflé, il prétendit avoir donné deux acomptes et deux feuillettes de vin en paiement. Le chirurgien continuant à réclamer son dû, le comédien demanda à affirmer par serment qu'il ne devait rien. Le sieur Benoît riposta en lui prouvant que sa profession de comédien lui empêchait de prêter serment. Tous les comédiens s'indignèrent, portèrent plainte à leurs supérieurs, et demandèrent l'autorisation de juger eux-mêmes Dubois. Celui-ci convaincu, en présence du Duc de Duras, fut chassé de la Compagnie à l'unanimité, et la Compagnie paya le chirurgien.

L'affaire aurait pu en rester là ; mais il fallait compter sans la fille de Dubois, une des plus jolies actrices de Paris, dont nous nous occupons plus loin. Celle-ci fit si bien auprès de MM. les gentilshommes de la Chambre que le lundi 15 avril 1765, les comédiens reçurent l'injonction de faire jouer à Dubois le rôle de Manny dans le *Siège de Calais*. Mlle Clairon se mit à la tête des rebelles ; Lekain, Molé, Brizard, Dauberval refusèrent de jouer avec Dubois. — Emeute dans la salle. — Vociférations. — Mlle Clairon au For-l'Evêque. — Enfin le 15 mai, Mme Riccoboni écrivait à Garrick : « On vous aura sans doute écrit que les Comédiens français l'ont emporté sur le Maréchal Richelieu. Dubois est retiré, mais avec les honneurs de la guerre. Le plaisant c'est qu'il a demandé son congé, ne pouvant, dit-il, vivre avec un tas de maroufles comme ses camarades. » Nous avons dit à l'article Clairon comment Mlle Clairon avait saisi cette occasion pour quitter, elle aussi, la Comédie.

Dubois, avec la pension de 1,500 livres, fut engagé pour Bordeaux, grâce à la protection du Maréchal de Richelieu. Il mourut en 1775.

Biographie : Lemazurier, *Galerie Historique*, t. I. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II.

Bibliographie : Edm. de Goncourt, *La Clairon*. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les Comédiens*. — Funck-Brentano, *La Bastille des Comédiens*.

DUBOIS. — Sous ce nom :

Dubois, neveu de Sarrazin, débuta en octobre 1736.

Dubois, rôles accessoires, Maëstricht 1737. Venait de Normandie.

Dubois, débuta à Bruxelles en 1745 par le rôle de *Tartufe*. Il joua plus tard les rois et les pères nobles. Bruxelles 1766. 3,000 fr. d'appointements en 1772 et 2,400 en 1776.

Dubois, qui fut directeur à Arras du 21 décembre 1772 au 24 mars 1773. Il devait faire partie, comme artiste, de la troupe Desroziers (nord de la France). Vers cette époque, il figurait sur le projet avec les appoint^{s} de 1,200 fr. Son cachet était ovale, « cartouche à petites guirlandes, couronne de comte. D'argent au chevron de gueules, accompagné de trois arbres arrachés. »

Dubois, débuta au Th. Français le 13 nov. 1780 par Vendôme, dans *Adelaïde Duguesclin*, ensuite par *Mahomet*, *Rhadamiste*, etc. Le même sans doute : *Alexis* Dubois, premier rôle à Lille 1788, où il fut l'associé de Mme Denarelle pour la direction. Nouveau début au Th. Français le 21 mars 1789, par le rôle d'Edouard, dans *Pierre le Cruel ;* continua par Vendôme, dans *Adelaïde Duguesclin*, etc. Premier rôle Anvers 1789, Lyon 1792, Th.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Français lyrique 1792, Marseille 1793, Gand 1803-05. Un sieur Dubois fut directeur de la Porte-St-Martin 1809, et de la Gaîté 1809.

Dubois, premier comique, Anvers 1783.

Dubois, acteur au petit théâtre des Beaujolais, puis chez Lazari, passa comme bassetaille à l'opéra du th. Louvois, où il se fit remarquer dans Stésichore, de *Sapho*. Entré aux Variétés vers 1799, il y resta vingt ans, fut de presque toutes les pièces, se faisant applaudir dans des rôles en tous genres, et notamment dans le Tailleur, du *Bouffe*. Devenu fou, au printemps de 1820, il mourut à Charenton en décembre. Les administrateurs des Variétés lui avaient fait servir une pension. Excellait dans les paysans et les rôles de petits bourgeois.

Bibliographie : *La Lorgnette de spectacle*, an VII. — *Annuaire dramatique* 1821-22, page 413, courte notice.

Iconographie : Collect. Martinet n° 4, dans le rôle de M. Spit, de la *Jolie parfumeuse ;* — n° 10, dans le rôle de Maître Adam, les *Cherilles de Maître Adam*.

DUBOIS. — Sous ce nom :

Dubois, accessoires, Anvers 1815.

Dubois, Hippolyte, 2me prix de tragédie 1821. Débuta à l'Odéon par le rôle d'Egyste, de *Mérope*, en 1822.

Dubois, Cirque Olympique 1827-28.

Dubois, nom d'un débutant aux Variétés le 11 sept. 1830.

Dubois, Louis, Philippe, Auguste, né le 21 octobre 1798. Comique à Versailles 1830-37, où il était fort aimé. Engagé à la Porte-St-Martin vers 1841, il était ainsi jugé : « C'est un comique un peu lourd, et néanmoins fort potable. » Il resta à la Porte-St-Martin jusqu'en 1853, puis habita Paris, 106, rue de Rivoli, jusqu'en 1875. Il recevait une pension de 200 fr. de la Société des artistes depuis 1860. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1876. V. le suivant.

Bibliographie : *Annuaire dramatique*, 1845.

Dubois, acteur de la Gaîté en 1832. Pourrait bien être le même que le précédent. On lui reconnaît de l'intelligence et de la gaîté, mais on lui reproche de manquer de verve et d'entraînement.

Bibliographie : La *Rampe et les Coulisses*, 1832.

Dubois, premier amoureux, Moulins 1851, Perpignan 1852.

Dubois, utilités, Anvers 1852.

Dubois, Odéon, un *Bal d'avoués*, 16 janv. 1852.

Dubois, Jules, François, Ernest. Funambules 1857. Mort en 1858.

Dubois, Délass. comiques 1857, th. Déjazet 1863-65.



DUBOIS (des Variétés). Coll. Martinet

Dubois, Alexandre, Charles, Marie Mignon dit. De la Société des artistes depuis 1858. Libourne 1859-1860, Rouen 1861, Reims 1862-1863, Tourcoing 1864, Verviers 1865, Sarrebourg 1867, Arlon 1868, Landrecies 1869, Lequesnay 1870.

Dubois, Auguste. Sarreguemines 1868, Vervins 1869-70.

Dubois, François, Augustin. Bouffes-Parisiens 1876-78, Nouveautés 1879-1885.

DUBOIS, Mme Marie, Savimenne Cezar, femme Louis Blouin, dit Dubois, née vers 1720. — Débuta au Théâtre Français le 26 mars 1745 par les rôles de Cléanthis, dans *Démocrite amoureux*, et de Marine, de la *Sérénade*. Elle quitta le théâtre en 1746 sans avoir été reçue.

DUBOIS, Mlle aînée Marie, Madeleine Blouin dite, fille des comédiens de ce nom (v. plus haut). Naquit à Paris en 1746. — Elève de son père et de Mlle Clairon, elle avait peu de talent, mais une jolie voix et un physique agréable. Elle débuta le 30 mai 1759 par le rôle de *Didon*, fut admise le 16 avril 1760, et nommée sociétaire le 30 mars 1761.

Mlle Clairon, à vrai dire, n'en parle pas en termes fort aimables dans ses *Mémoires*. Elle laisse entendre que Mlle Dubois « était bête et pour le moins aussi coquine ; qu'elle avait l'avantage de rendre tous les gentilshommes de la chambre heureux, » etc. Du reste, englobant toutes ses élèves en un seul bloc, l'iras-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

cible tragédienne déclare qu'elle « n'a jamais pu en faire que des singes. »

Mlle Dubois débuta, et Marmontel qui était alors au mieux avec Mlle Clairon, ne tarit pas sur les belles dispositions de l'élève dans le *Mercure de France* de juillet 1759. Garrick, cependant, ne s'y laissa pas prendre; ayant eu l'occasion de voir jouer Mlle Dubois dans un rôle tragique, il avait remarqué qu'elle reprenait sa sérénité aussitôt après les plus fortes tirades : « C'est une bien bonne enfant, ne put-il s'empêcher de dire; elle n'a point de rancune. » Ce qui est incontestable, c'est que la beauté de cette actrice lui fit une sorte de réputation. Dorat, qui fut longtemps dans ses bonnes grâces, ne manqua de la citer dans son poème de la *Déclamation :*

> O toi, dont les attraits embellissent la scène,
> Toi, que l'amour jaloux dispute à Melpomène,
> Séduisante Dubois, réponds à nos désirs, etc.

Un rapport de police du 7 décembre 1759 — publié dans la *Revue anecdotique* de 1860 — nous la décrit comme d'une très jolie figure, grande, bien faite, bien élevée par ses parents qui la surveillaient de fort près, mais nous fait voir aussi le duc de Fronsac, s'introduisant chez les père et mère sous le travestissement d'un garçon limonadier, pour porter à la belle le chocolat tous les matins. Plus tard, le marquis de Villeroy lui fit présent de tous ses habits de théâtre. Bachaumont, dans ses *Mémoires secrets*, nous dit qu'elle n'a pas assez d'âme pour jouer certains rôles. Il reconnaît qu'elle est « bien bâtie » mais lui trouve des « bras ignobles et trop grands pour avoir un beau geste. » (19 mars 1763).

Au moment de l'affaire du siège de Calais (V. Dubois), la belle actrice mit tout en œuvre pour faire réintégrer son père : « Mlle Dubois, fille de l'expulsé, écrit Bachaumont, prend la chose fortement à cœur; elle met en œuvre tous ses charmes auprès de M. le duc de Fronsac. » On sait qu'elle n'obtint pour son père que la retraite de 1,000 livres pour ses 29 ans de service (il en fallait 30), auxquelles on ajouta 500 livres pour avoir été le professeur de sa fille.

La réclame faite autour des débuts de Mlle Dubois s'éteignit promptement en présence des succès de Mlle Saint-Val l'aînée et de Mme Vestris. Pendant la clôture de 1763, elle avait chanté avec succès au concert spirituel. Bientôt on ne s'occupa plus du tout d'elle. A toute extrémité, en 1771, elle fit appeler un confesseur et prit l'engagement ordinaire. Dès qu'elle fut rétablie, elle reparut jusqu'au 31 mars 1773. Elle mourut à Paris, de la petite vérole, rue St-Marc, le 16 novembre 1779. On prétendit qu'elle laissait 20,000 ou 25,000 fr. de rente. Em. Campardon a reproduit divers documents concernant cette actrice, au sujet d'un vol commis chez elle le 9 nov. 1771. Nous y apprenons qu'elle demeurait alors rue Neuve-des-Petits-Champs, vis-à-vis la Compagnie des Indes, et que sa mère lui tenait lieu de lingère.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — Ricord, *Les fastes de la Comédie.*

Bibliographie : *Mémoires de Bachaumont.* — *Mémoires de Mlle Clairon.* — De Goncourt, *La Clairon.* — Maugras, Les *Comédiens hors la loi.* — J.-J. Olivier, *Voltaire et les Comédiens.*

Iconographie : Musée de la Comédie française, catalogue Monval, n° 216, peinture toile h. 0 m. 65, larg. 0 m. 55, auteur inconnu : « Mlle Dubois en Diane Chasseresse », datée de 1761.

DUBOIS, Mlle cadette. — Sœur de la précédente. — Débuta à la Comédie Française le 14 juillet 1760 par les rôles de suivantes, dans *Esope à la Cour* et les *Folies amoureuses.* En 1761-62, elle figura sur la liste des pensionnaires.

DUBOIS, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Dubois, ingénuité, St-Quentin 1784-87. Peut-être la même : débuts remarquables à Lille, novembre 1788, soubrette, Lille 1789-90, Th. Français, rue Richelieu 1792, devenu th. de la République 1793, débuts à l'Odéon (salle de la Cité), dans Dorine, de *Tartufe* 1799.

Mme Dubois, Gaîté 1792-94.

Mme Dubois, th. Molière 1792-93.

Mme Dubois, Marseille 1792.

Mme Dubois, th. des Troubadours 1799.

Mlle Dubois, deuxième jeune première, Rouen 1799.

Mlle Dubois, th. Molière, Bordeaux (sous le premier Empire).

Mlle Dubois, mime, Porte-St-Martin 1811.

Mme Dubois, Cirque Olympique 1827-28.

Mme Dubois, Elisabeth, Charles, femme Dubois, duègne, Versailles 1829-37. La même sans doute, née Elisabeth Charles, Porte-St-Martin 1841-52, Paris 1853-61, âgée de 68 ans en 1857, pensionnée de 200 francs.

Mlle Dubois, Marie, Victorine, débuta au Th. Français le 12 juin 1839 dans *Œdipe* et fut reçue pensionnaire le 1er septembre suivant. L'*Indiscret des Coulisses* 1841, ne reconnaît à cette tragédienne ni physique, ni organe. Nous la retrouvons à l'Odéon 1841, *Ivan de Russie* (31 déc.), bénéfice en sa faveur (17 mars 1842), le *Comte de Bristol* (9 avril), autre bénéfice en janvier 1845, *Clotilde.*

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 13,339, en pied de face, cost. de th., lith. par Acarie-Baron, 1842.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUBOIS, Mlle *Emilie*, Désirée, née le 8 mai 1837, faub. St-Denis, 59, d'un père commis-négociant. — Élève de Samson au Conservatoire, au sortir de la classe de solfège, et second prix de comédie en 1852, à l'unanimité. Débuta de la façon la plus brillante à la Comédie Française le 10 février 1853. C'était une jolie blonde aux yeux bleus, sur laquelle Mme Emile de Girardin venait de jeter son dévolu pour représenter une jeune fille, presque une enfant, dans sa pièce de *Lady Tartuffe*. Le succès dépassa l'attente. « Cette soirée, écrivit Hippolyte Rolle, est pour Mlle Dubois la première page charmante d'un charmant début ». — « Mlle Dubois est tout simplement la première ingénue que j'aie vue au th. Français depuis 20 ans », écrit A. Villemot.

Le deuxième début de Mlle Dubois eut lieu le 9 juillet 1853 ; on la trouva trop innocente. Agnès est une fine mouche. Puis on la vit dans la *Pierre de touche* (Dorothée, 23 déc.), la *Joie fait peur* (Blanche, 25 fév. 1854), les *Ennemis de la maison* (Hélène, 29 nov.), les *Jeunes gens* (10 mars 1855). Le 1er juillet de cette année, Mlle Dubois fut sociétaire. Le *Gâteau des reines* (31 août), les *Pauvres d'esprit*, l'*Amour et son train* (1855), les *Muses de Molière*, *Comme il vous plaira* (1856), un *Vers de Virgile*, le *Fruit défendu* (1857), les *Doigts de fée* (1858), *Souvent homme varie*, le *Duc Job* (1859), un *Jeune homme qui ne fait rien* (1861), *Moi !* (1863), les *Roses jaunes*, Mme *Desroches* (1867), le *Coq de Mycille* (1868), un *Mari qui pleure* (1869). Parmi les rôles repris avec succès, il faut citer Peblo, de *Don Juan d'Autriche*, le duc d'York, des *Enfants d'Edouard*, Chérubin, du *Mariage de Figaro*. Et pourtant, toujours accueillie avec faveur, elle ne retrouva jamais la surprise d'enchantement qu'elle avait excitée dans ses deux premières créations de *Lady Tartuffe* et de la *Joie fait peur*.

Pendant le siège, Mlle Em. Dubois avait donné un lit à l'ambulance du Th. Français (9 sept.), où elle ne cessa de prodiguer ses soins, tandis que son frère était officier de la garde nationale ; un jour, le 7 janvier, on la vit avec une religieuse et Mme Favart, conduire le deuil du lieutenant Ruel, décédé des suites de ses blessures, au Th. Français. L'exloge impériale servait de chambre mortuaire. Mlle Dubois fut du voyage de la Comédie française à Londres (mai-juin 1871), et c'est chez elle, 30, quai du Louvre, que Got, en mission à Paris, abrita ses parents enfuis de Passy, pendant la bataille des rues. Bientôt frappée par une maladie implacable, Mlle Emilie Dubois mourut à Paris, 16, rue de l'Université, le 22 octobre 1871.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Galerie hist. de la Comédie française*.

Bibliographie : G. d'Heylli, *Journal intime de la Comédie française*. — Ed. Thierry, la *Comédie pendant les deux sièges*. — G. d'Heylli, la *Comédie française à Londres*. — Edmond Got, *Souvenirs d'un comédien pendant la Commune*, publiés dans le Bulletin de la Société du th., n° 1, janvier 1902.

Iconographie : Eau-forte de J. M. Fugère, *Galerie historique* citée plus haut.



Mlle Emilie DUBOIS, d'après Fugère

DUBOIS. — Sous ce nom :

Mme Dubois-Bailly, coquette, Lille 1860.

Mme Dubois, Délass. com. 1860, Beaumarchais 1861. Peut-être la même, Châtelet 1866. Dubois *Julie*, Délass. com. 1869.

Dubois, nom d'un acteur de Beaumarchais, sous-lieutenant de la Commune, qui fit obtenir à Got un sauve-conduit le 24 mai 1871.

Mlle Dubois, Marie, Variétés 1876, Menus-Plaisirs 1877, Variétés 1882-84, Folies dramatiques 1886.

DUBORD, Mlle Stella. — Renaissance 1877.

DUBOS, René. — Th. Cluny 1886-89, Bruxelles 1890-91, Menus-Plaisirs 1895, Th. Déjazet 1896.

DUBOS, Mme. — Menus-Plaisirs et Cluny 1890.

DUBOSC, Eugène, Edouard, Victor. — Liège 1848, Nouvelle-Orléans 1849, Lyon 1852-53, La Martinique 1854-57, Lyon 1858-61, Lille 1870, Nantes 1879, Mons 1880, Nancy 1881, Paris 1882-84, Sannois 1885, Paris 1886-89. En 1881, âgé de 64 ans, avec 39 ans de théâtre, Dubosc obtint une pension de 600 francs de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890.

DUBOST, Mme. — V. Célicourt.

DUBOUCHET, Mlle. — Soubrette, Gand 1767.

DUBOUCHET, Victor, Jacques. — Chartres 1848, La Haye 1861-62, Anvers 1863, Bruxelles 1864, Anvers 1865, Strasbourg 1867-68, Bordeaux 1869, Toulouse 1870, Bruxelles 1872, Anvers 1873, Menus-Plaisirs 1874, New-York

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1875-77, Paris 1878-79, Bruxelles 1880, Genève 1881-82. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1883.

DUBOUCHEL ou Dubouchet, Mlle. — Palais Royal 1858.

DUBOUCHET, Louis. — Cette 1868-69, Toulouse 1870-72, Montpellier 1873-90. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

DUBOULAY. — Nom d'une famille de comédiens à la Cour Palatine. *Duboulay* 1754, *Mlle Duboulay* 1756, *Duboulay père*, *Mme Duboulay*, *Duboulay fils*, *Manon Duboulay*, *Suson Duboulay*, *Emilie Duboulay* 1772-76. En 1772-73, nous relevons sur le tableau de troupe de Bruxelles un *Dubouleis*, financier, manteaux, aux appointements de 5000 livres, et *Duboulois* à Lille 1774-75. Le nom de *Duboulays* reparaît à Liège en 1778. Un *Duboulay* joue les utilités à Mons en 1882.

DUBOURG, Charles, Félix dit aussi *Neuville*.— Variétés 1849, Paris 1852, St-Pétersbourg 1853-1861, Paris 1862-80. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880. Agé de 60 ans en 1870, avec 40 ans de théâtre, il recevait une pension de 500 francs de la Société.

DUBOURG, *Neuville* fils. — Lyon 1856.



DUBOURJAL
Rôle de Mathurin dans *Thérèse*

DUBOURG, Mlle Augustine, Antonia Brullé dite. — St-Pétersbourg 1877-84.

DUBOURJAL, Isidore, Pierre. — Commença par jouer les premiers comiques à la banlieue, puis passa à l'Ambigu où il porta « ses grimaces, ses contorsions et ses genoux cagneux », écrit-on en 1825. — Il avait débuté à ce théâtre vers 1823-24, et reprit le rôle de *Mme Angot* créé par Corsse. Engagé au Th. des Nouveautés pour l'emploi des Cassandre, il fut « sifflé plus d'une fois, ce qui ne veut pas dire pour cela qu'il fut détestable et dénué de toute intelligence ». Il le prouva du reste, en se faisant applaudir dans le rôle du garçon de bureau dans le *Marchand de la rue St-Denis*. Dubourjal quitta la place de la Bourse pour les Variétés 1832-34, et débuta à la Gaîté le 20 février 1834. Il fut ensuite acteur et régisseur au Th. du Panthéon 1837, Gaîté 1844-49. Dubourjal avait été nommé secrétaire perpétuel de la Société des artistes, où l'on apprécia sa grande probité. Il vivait séparé de sa femme (V. Mme Dubourjal) depuis 1830 environ. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1853.

Bibliographie : *Grande Biogr. dram.*, supplément 1825. — *Biogr. th.* 1829. — *Rampe et Coulisse* 1832. — *Biographie* 1845. — *Mémoires* de Bouffé, p. 119.

Iconographie : En pied, ¾ à droite, rôle de Mathurin dans *Thérèse*, Th. du Panthéon 1837.

DUBOURJAL, Mme, femme du précédent, sœur aînée de Mlle Javureck de l'Opéra. — Ambigu 1828-29, Nouveautés, soubrette, Th. Molière 1831, première amoureuse, Lille 1835. Elle passa aussi par la Porte-St-Martin. Peu jolie, possédant une voix dure, Mme Dubourjal fit plutôt parler d'elle par sa conduite un peu légère, ce qui causa une rupture complète avec son mari. « Mme Dubourjal, écrivait-on en 1832, semble avoir pris pour modèle Mlle Déjazet; mais elle n'a guère de cette dernière que les défauts ».

DUBOURNEUF. — Premiers rôles en tous genres, Gand 1767.

DUBOURNEUF, Mlle. — Soubrette, Gand 1767.

DUBOURNIER, Mlle Elise. — Cirque Olympique 1826.

DUBREUIL, Pierre, Jean Guichon dit. — Né à Paris en 1693, débuta au Th. français le 15 avril 1723 par le rôle de Xipharès dans *Mithridate*, et fut reçu sociétaire le 6 mars 1725 pour l'emploi de confidents. Il ne fut jamais que médiocre : Idamas dans *Mariamne* (reprise 10 avril 1725), Proculus dans *Brutus* (12 décembre 1731), Idamore dans *Zulime* (8 juin 1740), Décimus dans la *Mort de César* (29 avril 1745), etc. Retraité en mars 1758, avec la pension de 1500 livres, il mourut le 3 novembre suivant à St-Germain-en-Laye. Il avait épousé sa camarade Marie Taitte (Voir Mlle Dubreuil).

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

DUBREUIL, Mlle, Marie, Elisabeth Taitte, femme du précédent. — Débuta au Th. français le 6 novembre 1721 par le rôle de Clytemnestre dans *Iphigénie en Aulide*. Le 17, elle joua Agrippine. Cette actrice était grande, avait une voix forte, et une belle prestance. Elle venait de province, et avait déjà l'habitude du théâtre. Elle fut nommée sociétaire le 4 mai 1722, tint l'emploi des caractères, prit sa retraite avec la pension de 1000 livres, le 3 avril 1745, et mourut à Paris le 16 mai 1758.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUBREUIL, François, Louis Denis ou Dedenys dit. — Né vers 1751, officier de génie, puis comédien — peut-être Th. du Marais et Th. Feydeau 1792, — jeune premier à Rouen 1792-94, Bruxelles 1801-1828. Mourut dans cette ville (1er ou 3 juin 1828) où il avait tenu pendant 21 ans l'emploi des financiers et des manteaux, se conciliant l'estime générale. Il avait eu sa représentation de retraite le 22 juillet 1822, et la Société des Beaux-Arts donna le 1er mai 1824, dans son théâtre, une représentation en sa faveur. Elle produisit 550 fr. et le bénéficiaire parut dans l'*Impromptu de campagne*. Ses appointements à Bruxelles avaient été de 4000 francs en 1814 et de 4200 en 1815.

Bibliographie : *Almanach des spectacles* 1829, p. 361. — F. Faber, le *Th. français en Belgique,* t. II, p. 89.

DUBREUIL. — Sous ce nom :

Mme Dubreuil, Bruxelles 1800.

Mme Dubreuil, née Lacroix, Lille 1801.

Dubreuil, raisonneur, Lille 1810.

Mlle Dubreuil, jeune première, Bruxelles 1810, aux appointements de 2400 fr.

Mlle Dubreuil, utilités, Anvers 1815-18.

Dubreuil, Anvers 1816.

Mlle Dubreuil, jeune première, Besançon 1826.

Dubreuil, Th. Montmartre, 1830-35.

Dubreuil, Variétés 1831.

Dubreuil, Th. de Belleville 1833-34.

Mme Dubreuil, Eliz., jeune première, Bruges 1835-37.

Dubreuil, raisonneur, Rouen 1835-36, 3600 francs d'appointements.

Dubreuil, premier rôle, Caen 1837.

Dubreuil, jeune premier, Bordeaux 1840.

Mlle Dubreuil, Palais Royal 1858.

Dubreuil, Th. Cluny 1880, Porte-St-Martin 1881-83.

DU BRION, Mlle. — Maëstricht 1742.

DUBROCA, Georges, Raymond. — Gymnase 1884-85, Palais Royal 1895, Variétés 1900. Georges Dubroca était arrivé au prix de grandes fatigues. Il venait de se faire remarquer dans une reprise de *Niniche*, lorsque les docteurs Faisant et Decori signalèrent au directeur des Variétés le triste état de son pensionnaire. M. Samuel l'obligea d'autorité à prendre du repos. Mais la phtisie avait fait son œuvre, et le *Figaro* du 14 février 1901 annonçait sa mort, à l'âge de 37 ans. Ses obsèques furent célébrées à l'église de la Trinité le 15, et l'inhumation eut lieu au cimetière de Pantin. Dubroca qui habitait 33 *bis*, Bd de Clichy, laissait une veuve et deux fillettes de sept et quatre ans. Le *Figaro* et les Variétés firent un appel au public en faveur de ses enfants.

Bibliographie : Le *Figaro* 14, 15, 21 février 1901.

DUBROCQ. Corneille, fils d'un sauteur de corde et danseur de corde lui-même, né vers 1713. — Jouait le rôle de Pierrot dans les pantomimes du Th. de la foire en 1740.

DUBROCQ, cadet, frère du précédent, danseur de corde. — Jouait les rôles de Silvio dans les pantomimes du Th. de la foire en 1740.

DUBUFFE. — Acteur des grands danseurs du Roi en 1772-74. Jouait les valets.

DUBUCHE. — Délassements comiques 1854, 1857.

DU BUIS, Mlle. — Maëstricht 1742.

DUBUISSON. — Sous ce nom :

Mlle Dubuisson, Turin 1688.

Mme Dubuisson, mère, Maëstricht 1714-1718, troupe Dubuisson.

Mlle Dubuisson, fille, comédienne et danseuse accomplie, troupe Dubuisson, Maëstricht 14 janvier 1714, 18 avril 1718. Voir la suivante.

Mlle Dubuisson, actrice foraine, mariée au comédien Drouin de Bercy (V. Bercy), débuta à la Comédie Française le 27 septembre 1723 par le rôle d'*Andromaque*, et ne fut pas reçue. Elle partit pour la province et reparut en 1729 sur le th. de l'Opéra Comique à la foire St-Laurent.

Mme Dubuisson, caractères, Maëstricht 1762.

Dubuisson, acteur à Spa (?) 1772. Jouait tous les rôles, sauf les amoureux. Financier, Maëstricht 1774, utilités 1778.

Mlle Dubuisson, Julie, Variétés amusantes 1782-84.

Mlle Dubuisson, Milan septembre 1809. Gracieuse, intelligente mais inexpérimentée.

Mlle Dubuisson, Désirée, troisième amoureuse aux appointements de 500 fr., Bordeaux 1817. Morte en 1831.

Mme Dubuisson, grande utilité, Bruxelles 1823.

Dubuisson, financier, Metz 1828.

Mme Dubuisson, Jenny, premier rôle, Laon 1831.

Mlle Dubuisson, Strasbourg 1833-34, Dijon 1835, 1837.

Dubuisson, Dijon 1835.

Dubuisson, père noble, Brest 1840. Sans doute le même, mort directeur à Morlaix 1845.

Mme Dubuisson, jeune première, Brest 1840.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUBUISSON, grand premier rôle, Limoges 1851, St-Quentin 1852.

Mme DUBUISSON, soubrette, St-Quentin 1852.

DUBUISSON, Alfred, comique, Saint-Quentin 1852.

Mlle DUBUISSON, Fanny, Désirée, Fol. Dram. 1852-53, Vaudeville 1854-55, Variétés 1856-61, Paris 1864-65. Jouait les travestis. Morte vers 1882.

DUBUS. — Sous ce nom :

DUBUS, Denis, utilités, Bruxelles 1772 avec 1600 fr. d'appointements.

DUBUS, amoureux, Bruxelles 1773-74 avec 2000 fr. d'appointements.

DUBUS, Rouen 1787-88. On lui reproche sa mauvaise tenue.

DUBUS, jeune premier, Lyon 1788.

Mme DUBUS, rôle de convenance, Bruxelles 1802-03 avec 4000 francs d'appointements. Son mari, Joseph, Auguste Dubus fut gérant de la Société des actionnaires à Bruxelles de 1801 à 1810, et directeur à Liège en 1821-22.

DUBUS, utilités, Lille 1837-38, 1850.

DUBUSSAC, Mme veuve, nom d'une artiste âgée de 70 ans avec 51 ans de th. en 1848, et pensionnée de 150 francs de la Société des artistes.

DUBUT, Laurent. — Mime chez Nicolet 1764.

DUBUY. — Figure sur une liste de la troupe Desroziers, nord de la France 1772, 800 francs d'appointements.

DUC, Auxence. — Marseille 1848.

DUC, Mme Léonie, Anne, Florentine. — Bordeaux 1852-54.

DUC, Mlle Jeanne. — Th. Déjazet 1874, Concert du XIXme siècle 1882.

DUCAIRE, M. et Mme. — Débutèrent le 6 mai 1790 au Th. de Monsieur dans l'*Ile enchantée*. Ducaire se retrouve comme premier amoureux à Gand en 1808. Mme Ducaire comme premier rôle au Th. de Monsieur 1791, première duègne, Bruxelles 1807-08 aux appointements de 4000 francs, Marseille 1824-27. La *Grande Biographie th.* de 1824 en fait le plus grand éloge dans l'ancien répertoire et dans l'opéra comique : « C'est madame Gonthier elle-même ».

DUCAIRE, Mlle, nièce. — Th. Louvois 1792.

DUCAMIN, Mme Pauline, Clémence, Barbe. — Lorient 1879-82, Verviers 1884, Namur 1885, Bayonne 1886-90.

DUCAMP, Mme. — Théâtre Montparnasse 1833-34.

DUCASE. — Rôles de convenance, Béziers 1835-37.

DUCELLIER, Ezélie ou Zélia. — Passa par l'Ecole lyrique et le Palais-Royal 1860-67, Fol. Dram. 1865, Paris 1866-90.

DUCERF de Croze, Jean, Antoine. — Anvers 1867-68, Londres 1869, Lille 1870-75, Le Hâvre 1876-77, Anvers 1878-79, Amiens 1880-81, Dijon 1882-83, Lyon 1884, Paris 1885, Lyon 1886-88, Genève 1889-90, Paris 1891-92, Lyon 1893, Grenoble 1894. En 1895, J. Ducerf de Croze, âgé de 64 ans, avec 32 ans de théâtre, reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Lyon 1895-1901. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1903.

DUCERRE. — Variétés amusantes 1794.

DUCOIN, Ch. — Cour Palatine 1754.

DUCOIN, Mlle. — Cour Palatine 1754.

DUCHAINE. — Bordeaux 1793.

DUCHAMP, Marie. — Bordeaux 1852-57.

DUCHAMPT, Louis Soumis dit. — Né vers 1842, commis d'agent de change, artiste amateur au Cercle Pigalle, acteur et directeur au Théâtre de la Tour d'Auvergne 1876, Châtelet 1877, Grenoble, directeur Namur, Béziers, Deauville, tournées F. Achard, régisseur aux Bouffes. Frappé de paralysie, on organisa une représentation à son bénéfice ainsi qu'à celui de Mme Noémie Vernon. Duchampt, admis à la maison de retraite Rossini, y mourut fin juin 1905. Frère cadet de Soumis qui fut longtemps chef de chant à l'Opéra Comique.

DUCHAMPY, né le 30 mars 1805. — Amoureux, Bruxelles 1833-34, Anvers 1835, Toulouse 1835, Anvers 1837, Metz 1840.

DUCHAMPY, Mme, femme du précédent, née à Metz le 12 octobre 1812. — Première amoureuse, Metz 1840.

DUCHANGE. — Vaudeville 1793.

DUCHARME, Mme. — Th. de la Nation (début) 1792, Délass. com. 1794, Rouen 1795, Reims 1797, sous le nom de Marie Elisabeth *D'Ombre-Ducharme*, née à Villefranche (Aveyron) domiciliée à Paris, rue du Bac n° 843, demeurant antérieurement à Paris, Théâtre de la République.

DUCHATEAU. — Sous ce nom :

DUCHATEAU, Th. Molière 1793.

DUCHATEAU, Antoine Veizau dit. Né vers 1764, Angers 1798 et 1805.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUCHATEAU, utilités, puis second comique, Bruxelles 1825-46. Voir plus bas, Charles, Adolphe.

DUCHATEAU, aîné, Bordeaux 1832-35, Nantes 1840.

DUCHATEAU, jeune, Bordeaux 1830-35, Nantes 1840.

DUCHATEAU, Charles, Adolphe, né le 15 mai 1806, peut-être celui de Bruxelles. Barcelone 1852-55, Porte-St-Martin 1856, Paris 1857, mort vers cette époque.

Mme DUCHATEAU, Augustine, née Falik Rouède. De la Société des artistes depuis 1854. Gand 1860, Alger 1861, Montpellier 1862-65, Anvers 1867.

DUCHATEAU, Théophile dit aussi Gontran. Montparnasse 1866-69, Pithiviers 1870, Périgueux 1872, Nantes 1873, La Haye 1874, Besançon 1875, Gand 1876-78, Bouffes du Nord 1879-1880, Paris 1881-82.

DUCHATEL, Mlle. — Gand 1805.

DUCHATEL.— Vaudeville 1849.

DUCHATELET, Mme, Mathilde Durand dite.— Fol. Dram. 1857-1860, Variétés 1861. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862.

DUCHATENET, Charles Destez dit. — Gaîté 1872-74.



DUCHAUME
Rôle de l'abbé L'Attaignant

DUCHAUME, Vrain, Antoine Vée dit. — Deuxième fils d'un marchand de vin du Marais, naquit le 1er janvier 1766. Doué d'une voix de basse-taille, d'un beau physique, il se présenta pour la troisième fois au Conservatoire de musique le 14 mai 1789. Malheureusement le nouvel élève n'avait presque aucune notion de musique, chantait de la gorge et grasseyait. Duchaume partit pour la province. Deux ans plus tard, le Th. du Vaudeville ouvrait ses portes. Il y fut admis et sa figure joyeuse lui fit donner de suite l'emploi des Pères-la-Joie et des paysans, à moins qu'il ne représentât avec un ventre énorme les fournisseurs parvenus.

L'*Espion des coulisses* an VIII, n'est pas tendre à son égard : « Acteur très pâle, malgré sa figure rubiconde. Sa voix est désagréable, il aboie plus souvent qu'il ne chante, aussi n'entend-t-on pas la moitié de ses paroles ».

J.-F. Reichart qui l'a vu dans *Fanchon la Vielleuse* (un *Hiver à Paris sous le Consulat* 1802-03) n'est pas de cet avis. Il a remarqué « surtout un joyeux abbé qui anime la pièce par ses chansons et ses saillies; Deschaumes (*sic*) remplit merveilleusement ce rôle d'abbé de L'Attaignant; sa verve et sa gaîté sont intarissables, mais il reste fin et délicat dans ses folies comme dans ses couplets. » — Aussi est-ce pour lui qu'on avait mis ces mots dans la pièce : « Quand je vois cette figure-là le matin, je suis sûr de rire toute la journée ». Ce rôle paraît avoir été l'apogée de la carrière de cet artiste. Après une escapade rue Chantereine, au Th. Olympique, entreprise qui sombra en 1804, Duchaume chercha à rentrer au bercail. On retrouve son nom sur les tableaux de troupe du Vaudeville de 1807 à 1808. Il demeure alors rue de l'Echelle, puis rue Neuve St-Roch. En 1811, nous le retrouvons à Milan, dans la troupe de Mlle Raucourt. En 1815, à la Porte-St-Martin. Il demeure alors rue de Bondy, 34. Entre temps il avait été directeur malheureux à Toulon. — Tantôt à Lausanne 1823, à Perpignan 1825, à Nantes 1825-26, Duchaume fut frappé d'apoplexie en traversant le pont d'Iéna par un soleil ardent pour se rendre à une revue qui avait lieu au Champ-de-Mars. Transporté à l'Hôtel-Dieu, il y mourut le jour même, 31 mars 1827 (et non 1826 comme on l'a quelquefois imprimé). Duchaume avait épousé le 19 février 1794 Anne, Marguerite Barral qui se fit un certain nom au théâtre, mais dont il vécut longtemps séparé.

Biographie : Ed. de Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*, notice.

Bibliographie : L'*Espion des coulisses*, le *Coup de fouet;* H. Lyonnet, *Mlle Raucourt* et les *Comédiens français du Prince Eugène.*

Iconographie : V. notre article Mme Belmont. Collection Martinet, n° 38, l'abbé de L'Attaignant dans *Fanchon la Vielleuse;* n° 88 dans *La famille des lurons.*

DUCHAUME, Mme Anne, Marguerite Barral, femme Vée dite. — Baptisée à Paris en l'église Bonne-Nouvelle le 9 mars 1765, épousa Duchaume le 19 février 1794 et se voua de bonne heure à l'emploi des duègnes. Elle avait beaucoup de talent et un naturel parfait, et fit partie de la troupe du Vaudeville de 1794 à 1818, époque à laquelle elle fut remplacée par Mme Bras. Séparée de son mari, elle se retira alors du théâtre. Elle était inimitable dans *Pauline*, la *Danse interrompue*, le *Vieux chasseur*, la *Vallée de Montmorency*. Dans la vie privée, une excellente femme très spirituelle. Elle mourut à Clichy, le 4 déc. 1842.

Elle avait habité rue Nicaise, 1799, rue du Doyenné, 1805, rue Neuve-St-Roch, 1809, rue du Lycée, 1811, rue d'Argenteuil 1815.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, la *Troupe de Nicolet*, p. 209.

Iconographie : Collection Martinet, n° 325. La mère d'Arc dans *Jeanne d'Arc.*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUCHAUME. — Financier et paysan, Brest 1827, Dijon 1828-30, Lausanne 1833-34.

DUCHAUME, Mme, Veuve, née Oudard. — Ancienne artiste, âgée de 80 ans en 1848, à Dijon, à laquelle la Société fit une pension de 126 puis de 186 francs.

DUCHAUMONT. — Sous ce nom :

Mme Duchaumont, la déesse de la Raison bordelaise, avait été engagée à Bordeaux en 1788, comme amoureuse, pour la tragédie et la comédie. En 1789, elle figura comme jeune première ingénuité et deuxième amoureuse; en 1792, étant passée dans la troupe d'opéra, elle y tint l'emploi de deuxième chanteuse. Le manuscrit de Lecouvreur, conservé à la Bibliothèque de Bordeaux (no 1015) s'arrête au 29 novembre 1793 avec cette note : « Arrestation de toute la troupe, par mesure de sûreté générale ». La fête de la Raison, où parut cette actrice, fut célébrée le 20 frimaire an II, (10 décembre 1793). Il ne faut pas oublier que paraître ou ne pas paraître dans cette saturnale équivalait à une question de vie ou de mort pour cette actrice arrêtée depuis onze jours.

Duchaumont, utilités, Bordeaux 1817, appointements 600 francs, troisième comique 1820.

Duchaumont, deuxième amoureux, Lille 1823-24, appointements 2400 francs, Marseille 1825, Strasbourg 1827, jeune premier, Calais 1831.

Duchaumont, Département du Nord 1833-34. Ce nom se retrouve à Orléans 1835, Le Mans 1835, Orléans 1837, Toulouse 1840, Lille 1848.

Duchaumont, Frédéric. De la Société des artistes depuis 1844, Bordeaux 1849, Dijon 1852, Metz 1853-57, Perpignan 1858-60, Mons 1861, Rio-Janeiro 1862-65, Bourges 1867, Perpignan 1868-69.

Mme Duchaumont, née H. Humbert. Soubrette, Dijon 1852, Metz 1853-57, Perpignan 1858-60, Orléans 1861.

Mme Duchaumont, Mathilde, née Dominique, de la Société depuis 1855. Rio-de-Janeiro 1862-65, Bourges 1867-69.

Duchaumont, Georges, Verviers 1858-61, Lorient 1862-65.

Mme Duchaumont, Betzy, née Kesnel, Verviers 1858-61, Lorient 1862.

Mme Duchaumont, Chambéry 1866.

DUCHÉ, Mme, Cloride. — Vaudeville 1852-57.

DUCHEMIN, père, Jean, *Pierre*, Chemin dit. — Né en Bretagne vers 1674, acteur en Suède 1699-1705, notaire à Rennes. La Comédie Française qui avait perdu Guérin d'Estriché cherchait un bon financier. Duchemin se présenta et débuta le 27 décembre 1717 par le rôle d'Harpagon dans l'*Avare* où il fut reconnu excellent. Sociétaire le 20 juillet 1718. Guérin remplit dignement son emploi pendant vingt-trois ans, établissant les rôles du Comte dans la *Réconciliation normande*, M. Mathieu de l'*Ecole des bourgeois*, Hortensius dans la *Surprise de l'amour*, Lisimon du *Glorieux*, Orgon dans la *Pupille*, Géronte dans le *Philosophe marié*, Francaleu dans la *Métromanie*, Orgon dans le *Consentement forcé*, le Baron du *Somnambule*, Forlis des *Dehors trompeurs*. Il parut pour la dernière fois dans le rôle de l'Intendant du *Double veuvage* et se retira le 19 mars 1741 avec la pension de 1000 livres. Il mourut à Paris, sur la paroisse St-Sulpice, le 15 novembre 1754. De son mariage avec Gillette Boutelvier, il avait eu Jacques Duchemin, dont nous nous occupons plus loin.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires.*

DUCHEMIN, Mlle, Gillette Boutelvier dite. — Femme du précédent, entra sans débuts, par la protection de son mari, à la Comédie Française le 9 février 1719. On sait qu'elle tint ce soir-là le rôle de Céphise dans *Andromaque* et qu'elle fut reçue sociétaire par ordre de la Cour le 27 décembre suivant. Renvoyée sans pension le 2 juin 1722, elle rentra le 17 décembre 1723 pour jouer les confidentes tragiques, et se retira définitivement le 28 janvier 1726 avec la pension de 1000 livres qu'elle toucha jusqu'à sa mort survenue à Paris, rue des Boucheries, en mai 1765.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires.*

DUCHEMIN, fils aîné, Pierre, *Jacques* Chemin dit. — Fils des précédents, né en 1708, débuta à la Comédie Française à l'âge de seize ans, le 3 juillet 1724, par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide*, joua Pompée, de *Sertorius*, Xipharès de *Mithridate*, fut admis le 25 décembre suivant et nommé sociétaire le 28 janvier 1726. Dans l'intervalle, il avait fait la folie d'épouser Mlle Duclos, âgée de 38 ans de plus que lui. D'après les plaintes de celle-ci (V. Mlle Duclos), ce ménage fut... ce qu'il devait être : un enfer. Le jeune Duchemin s'adonna à la débauche, et fut contraint de quitter la Comédie Française le 17 fév. 1730 avec une pension de 500 livres.

Jacques Duchemin devint directeur de troupe à Munich 1735, Strasbourg 1736, Toulouse 1741 et mourut à fou à Montrouge le 3 février 1753.

DUCHEMIN, Mlle, femme du précédent. — V. Mlle Duclos.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUCHEMIN, Antoine, Joseph. — Acteur du spectacle des élèves de l'Opéra en 1779, arrêté le 10 mai pour mauvaise conduite au théâtre.

DUCHEMIN, Mlle. — Variétés amusantes 1784.

DUCHEMIN, Mme. — Vaudeville 1794.

DUCHEMIN, Mlle. — Deuxième amoureuse, Londres 1827, Opéra Comique, Palais-Royal. Les *Gens mariés et les garçons* (3 nov. 1832), la *Révolte des femmes* (30 décembre 1833). La *Rampe et les Coulisses* la traitent de « mauvaise actrice ». *La Petite Biographie* de 1833 la qualifie de « bonne actrice et excellente chanteuse ». Mais tous s'accordent à la trouver jolie femme.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, n° 13447. A mi-corps, assise de face, lith. par L. Noël 1833.

DUCHEMIN, Mlle. — Anvers 1851, Gand 1852.

DUCHEMIN. — Th. Déjazet 1863.

DUCHENAY, Mlle. — Odéon 1861.

DUCHÊNE ou **DUCHESNE.** — Sous ce nom :

Duchesne, Maëstricht 1673-1678.

Duchesne, Jean, Baptiste, Pougin dit. Ce comédien nous est connu parce qu'il fut écroué au For-l'Évêque le 11 avril 1736. Après avoir signé un engagement comme second et troisième rôle pour Valenciennes, et reçu 150 francs d'acompte, il ne s'était pas rendu à destination. Arrêté sur la plainte des comédiens établis à Valenciennes, il restitua la somme et obtint la résiliation de son contrat.

Bibliographie : *Archives de la Bastille*, (Bibl. de l'Arsenal), 11335, f. 64-79.

Duchesne, Hippolyte. Salle des Jeux Gymniques 1812, Vaudeville 1824. Belle voix de basse-taille et physique convenable à l'emploi des premiers comiques. Sans doute le même financier au Hâvre 1827-28.

Duchesne, Alfred, Joseph, René, Prudent. Premier amoureux, Lille 1852, Bruxelles 1852-55, Palais-Royal 1856-61, Rouen 1862-64, Marseille 1865, Rouen 1867, Bouffes 1868, Paris 1869-75, Th. historique 1876-77, Berlin 1878-81, Paris 1882-89. En 1884, âgé de 60 ans, avec 37 ans de théâtre, Joseph Duchesne obtint une pension de 500 francs. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890.

Mlle Duchesne, Adrienne. Troisième amoureuse, Liège 1852.

Mlle Duchesne. Gymnase 1881.

Duchesne, Olivier, Félix. Gaîté 1885-87.

DUCHESNOIS, Mlle, Catherine, *Joséphine* Rafuin, nom changé plus tard en celui de *Rafin*, dite. — Née à St-Saulves, près Valenciennes, le 5 juin 1777. L'acte de baptême reproduit par M. E.-D. De Manne, nous apprend que son père était marchand de chevaux. La famille, très pauvre, tenait une petite auberge au hameau du Marquis, sur la route de Mons. Une dame du village lui apprit à lire et à écrire, et la fillette fut mise à seize ans en apprentissage à Valenciennes d'où elle partit un jour pour aller rejoindre une sœur aînée à Paris. Elle y arriva aux plus tristes jours de la Révolution. Revenue à Valenciennes, elle entra en service, puis se mit à travailler à la couture dans sa chambre. C'est à cette époque, paraît-il, qu'elle prit goût à la comédie en jouant dans une société d'amateurs. Le 10 janvier 1797, elle paraissait pour la première fois sur le théâtre public, et y obtenait un double succès dans la tragédie et dans la comédie.



Mlle DUCHESNOIS
(Première époque), d'après Momal

Entraînée vers Paris, la jeune Rafuin se fit admettre au cours de déclamation professé alors par Florence (v. ce nom). C'est là que le poète Vigée et Legouvé père l'entendirent et résolurent de lui faire obtenir un ordre de début. Malheureusement la débutante était laide, et sa mesquine toilette ne parlait guère en sa faveur. Sa présentation en public eut lieu, non à Paris, mais à Versailles, selon l'ancien usage, le 12 juillet 1802, mais l'actrice fut tellement troublée qu'elle eut peine à finir son rôle. Il ne fallut rien moins que la protection de Madame de Montesson (1737-1816), amie intime de Madame de Beauharnais, pour obtenir un nouveau début à Paris, le 3 août, au Théâtre Français, dans *Phèdre*. Sa protectrice lui avait envoyé un riche manteau pour relever son costume.

« Elle n'apporte sur la scène, écrit un contemporain, aucun des avantages physiques trop recherchés, trop admirés dans les années

EFERUS - Recherches & Classification numériques

qui précédèrent la Révolution. Sa taille est avantageuse et non pas extraordinaire, ses proportions sont heureuses, mais n'ont rien de séduisant et sa figure a besoin d'être animée par l'expression de la passion pour paraître, non pas belle, mais soutenable à la scène ».

Mlle Duchesnois n'avait donc pour elle que la verve, la chaleur, l'instinct, une voix flexible et pénétrante, un accent passionné qui la transfigurait. « On est entraîné par l'illusion, dit encore un critique, au point de trouver de la grâce ou de la noblesse dans ces traits, qui d'abord avaient presque offusqué les yeux ». Et, à propos de ce début dans *Phèdre*, on raconte que Talma, électrisé par le ton et l'accent de sa nouvelle partenaire, se surpassa lui-même et ne fut jamais si effrayant dans le rôle d'Oreste.

Le 6 août, elle joua *Sémiramis*, puis ses débuts se prolongèrent pendant cinq mois, attirant une affluence extraordinaire. A chaque représentation, elle était redemandée après la pièce — ce qui n'était pas encore entré dans les usages — et le 8 novembre une ovation lui fut faite sur la scène malgré l'opposition manifeste de ses camarades. C'est alors que l'on vit Naudet, qui jouait Thésée, forcé de céder aux injonctions du public, et placer une couronne sur le front de Mlle Duchesnois.



Gravure de l'époque représentant la lutte engagée entre Mlle Duchesnois et Mlle George

Les comédiens ne pardonnèrent pas ce triomphe à la nouvelle venue que l'on tint systématiquement à l'écart pendant trois mois, réservés aux débuts de Mlle George, l'actrice idéalement belle, douée de toutes les qualités physiques qui manquaient à Mlle Duchesnois, mais loin de posséder une sensibilité aussi vraie.

La lutte qui s'engagea dès lors fut épique : Mlle George avait pour elle Mlle Raucourt, son professeur, l'abbé Geoffroy, le célèbre critique, l'extrême jeunesse, la beauté sculpturale, et, disait-on tout bas, la bienveillance du Premier Consul. Mlle Duchesnois n'avait que son talent, la protection de la femme du Premier Consul, l'admiration des vieux habitués de la Comédie. Des amis d'un zèle indiscret embrouillèrent les choses de part et d'autre. On reprocha à Mlle George d'imiter les inflexions et les gestes de Mlle Raucourt, de garder sur sa physionomie un calme parfait. On ne tarit sur la laideur de Mlle Duchesnois. Le *Journal des Débats*, les *Petites affiches* déchirèrent cette dernière; le *Journal de Paris*, le *Publiciste* la défendirent avec tiédeur; deux journalistes seulement, Salgues, dans l'*Observateur* et Le Pan, dans le *Courrier des spectacles*, rompirent des lances en sa faveur. La lutte fut des plus violentes, et il fallut la protection de Joséphine pour faire admettre au sociétariat Mlle Duchesnois le même jour que Mlle George (17 mars 1804). Mais ce ne fut vraiment qu'après la fuite de celle-ci en Russie avec le danseur Duport (30 avril 1808) qu'elle occupa à la Comédie la place qui était due à la vigueur, aux beaux élans de son talent qui firent un jour s'écrier à Lafon qui se trouvait en scène avec elle : « Ah ! mon ami, c'est sublime ! ».

M. De Manne a donné la liste des rôles créés par Mlle Duchesnois de 1804 à 1829, au nombre de 36. Les moins oubliés sont Andromaque dans *Hector* (1809), Jane de *Jane Gray* (1815), Agrippine de *Germanicus* (1817), *Marie Stuart* (1820), Valérie de *Sylla*, Attilie de *Régulus*, *Clytemnestre* (1822). Quant aux opinions portées sur son compte, elles ne diffèrent guère de celles que nous avons données en commençant. On constate seulement que vers les derniers temps elle était devenue inférieure à elle-même et que son extérieur avait subi de graves altérations.

Aucune actrice n'usa plus de congés que Mlle Duchesnois, en dépit des protestations du Comité, si bien que son départ le 1er novembre 1829 et sa représentation de retraite, survenue le 9 janvier 1832, ne causèrent aucun regret. Elle y parut dans *Jeanne d'Arc*. On la revit encore à l'Opéra, dans une représentation au bénéfice de Mme Dorval, le 30 mai 1833, mais l'effet de cette dernière soirée fut désastreux. Minée par une maladie chronique, la pauvre femme ne fit plus que dépérir, pour s'éteindre dans son petit hôtel de la rue de la Tour-des-Dames (n° 5 actuel) le 8 janvier 1835, assistée à ses derniers moments par Mgr de Quélen, archevêque de Paris.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Nous rappellerons à ce propos, que cette partie de la rue de la Tour-des-Dames où habitaient Mlle Mars (n° 1 actuel) et Talma (n° 9 actuel) était alors désignée tantôt par 54 rue St-Lazare, tantôt par 7 rue La Rochefoucauld. L'hôtel de Mlle Duchesnois, qui existe encore, fut habité plus tard par Horace Vernet ; Mme de Lavalette y mourut en 1855 et Paul Delaroche en 1856.

Mlle Duchesnois était morte dans un état voisin de la gêne. Aucun enterrement ne fut plus triste. Il semblait qu'on l'eût oubliée. Le corps fut transporté au Père-Lachaise, avenue des Acacias, où plus tard un monument (v. iconographie) lui fut élevé. Plusieurs discours, où l'on voulut faire intervenir la politique, furent prononcés. Seul, son camarade Lafon, parla avec une convenance parfaite.

A Valenciennes, de grands honneurs lui furent rendus; son buste fut couronné au théâtre, une poésie mise au concours, une médaille frappée à son effigie. Au bas de son portrait, gravé par M. Momal, professeur à l'Académie de peinture de cette ville, lors de son premier triomphe, on inscrivit ces quatre vers :

Clairon et Dumesnil
illustrèrent la scène ;
L'une frappait l'esprit,
l'autre parlait au cœur;
De leur perte aujourd'hui
consolons Melpomène,
Duchesnois, tour à tour,
les rend au spectateur.



Mlle DUCHESNOIS
(Deuxième époque)

Femme privée, Mlle Duchesnois fut bonne et charitable ; ayant obtenu un congé en 1806, elle se rendit à Valenciennes, joua *Didon*, *Phèdre* et *Ariane* et abandonna le produit très fructueux de ces représentations à sa mère et à une jeune sœur. Quatre fois elle renouvela cette excursion artistique. Partout les pauvres recevaient des marques de son passage. La ville de Lille l'accueillait aussi avec transport. Nous y relevons sa trace en juillet 1807, décembre 1816 (avec Bernard), juin 1820 (avec Cudot), août 1825, mars 1830 (avec Erreviou), septembre 1832. Cette dernière fois les recettes tombèrent à 547.51 fr. avec *Mérope*, et 873.60 avec *Phèdre* et le deuxième acte d'*Athalie*. L'artiste affaiblie n'attirait déjà plus la foule. Un monument lui fut érigé vers 1895, croyons-nous, à St-Saulves, son pays natal.

En 1831, elle avait passé par Genève, faisant recette, et jouant aussi au profit des pauvres.

Mlle Duchesnois laissa une fille mariée et deux fils. Al. Dumas dit, dans ses *Mémoires* (t. IV, p. 28) : « Mlle Duchesnois avait un fils, bon et brave garçon auquel, après la Révolution de juillet, Bixio et moi avons attaché les épaulettes de sous-lieutenant sur les épaules et qui s'est fait tuer, je crois, en Algérie ».

Henri Achille Rafin était né le 2 janvier 1810 à Paris ; fort peu zélé pour son service, mais très protégé, il partit pour l'Afrique au 4e régiment de ligne ; plus tard, en juillet 1839, il permuta comme lieutenant avec un officier du 61e. Sa belle conduite devant Bougie le 12 octobre 1833, où il avait été blessé, l'avait fait proposer pour la légion d'honneur. Il fut enlevé par les fièvres, le 18 octob. 1839, à Philippeville.

Le second fils, Anatole, Charles, Cyrus Rafin-Duchesnois, né le 6 août 1812, s'engagea et fit aussi partie de l'armée d'Afrique. Il mourut le 27 octobre 1850, à Bône, sergent aux grenadiers du 43e de ligne.

Ayant posé une question sur l'origine de ces enfants, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, M. Henry Lapauze, possesseur d'une partie des papiers de famille de Mme de Genlis, voulut bien nous répondre dans le numéro du 20 janvier 1906. Selon lui, Henri, Achille Rafin eut pour père Casimir Baecker, fils adoptif de Mme de Genlis ; Anatole, Charles, Cyrus est, *vraisemblablement*, le fils de Charles Anatole, Alexis de Lawoestine, petit-fils de Mme de Genlis, et Rosamonde, Joséphine, née le 28 mai 1815, fut reconnue par son père, Charles Gelinet, major au 88e d'infanterie, le 27 juin de la même année.

Un autre correspondant, M. E. Grave, dans l'*Intermédiaire* du 20 février 1906, nous apprend que ce Casimir Baecker était un harpiste distingué, qui vint, sous la Restauration, s'établir à Mantes, où Mme de Genlis vint le voir plusieurs fois. Il avait fini par quitter cette ville après y avoir vécu fort médiocrement.

Mlle Duchesnois demeura rue St-Maur, 14 (1805), rue de la Jussienne, 16 (1808), rue de la Ferme des Mathurins, 6 (1814), rue de la Tour des Dames (1823), entre l'hôtel de Talma et celui de Mlle Mars. (L'adresse rue St-Lazare, 54 ou 7 rue de La Rochefoucauld est la même, cette partie de la rue de la Tour des Dames n'ayant pas encore de numéro).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Une main de Mlle Duchesnois, préparation anatomique, fut offerte en 1894 par M. Eug. Tallon, président de la Cour de Lyon, à la Comédie Française qui la refusa.

Biographie : *Notice sur Mlle Duchesnois* par Dinaux, Valenciennes, in-8°, 1836. — Ricord, les *Fastes de la Comédie Française*, t. I, p. 154. — E.-D. De Manne, la *Troupe de Talma*.

Bibliographie : Feuilletons de Geoffroy. L'*Almanach des spectacles*, 1802-03. *Opinion du parterre* I à X. — Vers de Legouvé adressés à Mlle Duchesnois, *Mercure de France*, 30 mars 1811. — Le *Rideau levé*, 1818. — Toutes les biographies théâtrales, 1821 à 33. — Ch. Maurice, *Histoire anecdotique du théâtre*, t. I et II. — Th. Muret, l'*Histoire par le théâtre*, t. I et II. — *Souvenirs* de Jousselin de la Salle.

Iconographie : Bibl. nationale, catal. Duplessis, 13460.

1. A mi-corps de face, dans un ovale (C. T.), gravé par Aubert, d'après Hollier.

2. En buste, de ¾ à droite, gravé par Bertonnier, d'après Devéria.

3. A mi-corps, de ¾ à droite dans un ovale (C. T.), publié par Blaisot.

4. En buste de ¾ à gauche, lithographié par L. Brand.

5. A mi-corps, de ¾ à gauche dans une bordure ovale (C. T.), gravé par C. et publié par Levachez.

6. En pied, de ¾ à gauche (C. T.), gravé par Chaponnier, d'après Chaumont.

7. En pied, de ¾ à gauche (C. T.), lithographié par Ch. Chasselat.

8. En pied, de face (C. T.), lithographié par Ch. Chasselat.

9. En buste, de face (C. T.), lithographié par L. Chery.

10. En pied, de face (C. T.), lithographié par A. Colin, 2 états.

11. En buste, de ¾ à droite, lithographié par par Mlle Formentin, 1826.

12. En buste de ¾ à gauche, gravé par Frémy, d'après Flatters.

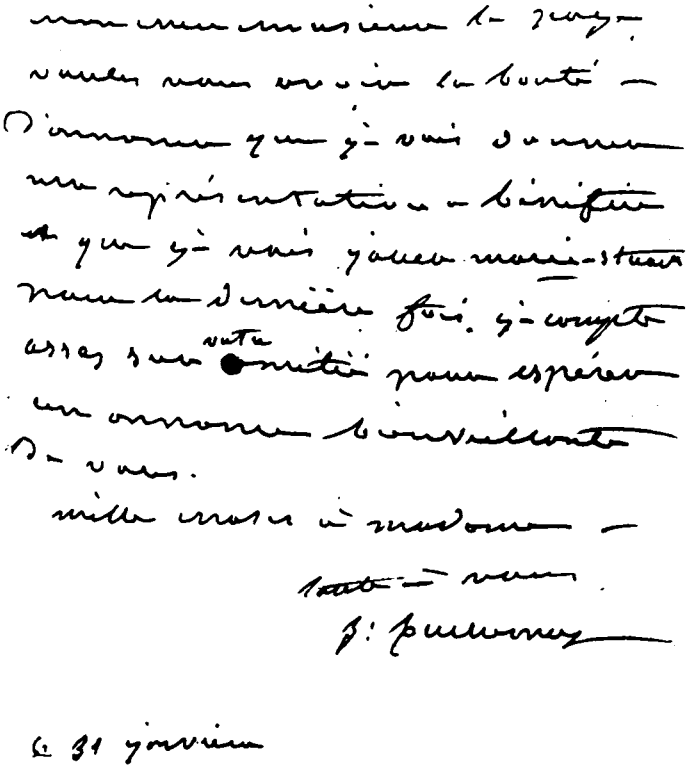
13. A mi-corps, de profil à gauche, caricature, lithographié par G. Engelmann.

14. En buste, de face (C. T.), lithographié par H. Grevedon, d'après Berthon.

15. En buste, de ¾ à gauche, lithographié par H. G.

16. En buste, de face dans un médaillon ovale, gravé par Henry, 2 états.

17. En buste, de face dans un médaillon ovale, gravé par R. de Launay, 2 états.



Autographe de Mlle Duchesnois (Collection H. Lyonnet)

18. En buste, de ¾ à droite, lithographié par (Lecler).

19. En buste, de ¾ à droite, gravé par Lefèvre Jeune, d'après Devéria.

20. En buste, de face, gravé par Paul Legrand.

21. En buste, de ¾ à droite, lithographié par Amélie M. R., 1823.

22. En buste, de profil à droite dans une bordure ronde, gravé par Mécou, d'après Genty, 2 états.

23. En buste, de profil à droite, dans une bordure ovale, gravé par W. Nettling, 1804.

24. En buste, de face dans une bordure ovale, gravé par Pointeau, d'après Bouchardy.

25. En buste, de ¾ à droite dans un ovale, lithographié par Rulmann.

Coll. Martinet : 31, dans *Phèdre*; 185. dans *Hector*; 194, dans *Rodogune*; 277, Rôle de Gertrude dans *Hamlet*; 285, dans *Mahomet* II.

Musée de la Comédie Française, catalogue Monval : 199, portrait supposé, attribué à Paul Delaroche, peinture toile, h. 0.45. l. 3.60.

400. Buste en marbre, h. 0.65, par J.-J. Flatters. (Salon de 1817, n° 834.)

439. La *Couronne théâtrale disputée*, gr. par N. P., h. 0.20, l. 0.28.

502. Un des 46 portraits de la *Lecture à la Comédie Française* en 1830, peinture toile par Gaston Thys, copie du tableau de Heim.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

(Salon 1847). Conservé au musée de Versailles.

Cimetière du Père-Lachaise : haut relief en marbre, par P.-J.-H. Lemaire.

Un buste par Milhomme fut exposé au Salon de 1812, (n° 1127).

Musée de Valenciennes : portrait par Mlle A. Romance dite Romany. Portrait par Mme Tripier-Lefranc (Salon de 1834). Portrait dans *Jeanne d'Arc*, par N. Berthon (Salon de 1819). Buste en plâtre, par J.-J. Flatters. Idem par Cadet de Beaupré.

Collection Rothan : un portrait par F. Gérard.

Portrait dans *Electre*, par Mlle Inès d'Esménard (Salon de 1819), pour le Comte Demidoff.

On connaît encore : dans *Didon*, une miniature par Hollier (Salon de 1806) — un dessin lavé d'encre de Chine par L. Boilly, vendu en 1814, d'après le catalogue Harisse ; etc.

Troupe de Talma : eau forte, en buste par F. Hillemacher.

DUCHESNOIS, Mme Marie, Louise, Juliette *Horsin,* dite Augusta Farvy, puis femme Léa dite. — Folies Dramatiques 1867-69, Amiens 1870, Limoges 1872, Genève 1873, Rouen 1874-75, prend le nom de *Duchesnois*, Reims 1876, Château-d'Eau 1877, Marseille 1878-82, St-Pétersbourg 1883-84, Marseille 1885-87, Tournay 1888, Marseille 1889-90, Valenciennes 1891-92, Lyon 1893, Marseille 1894, St-Etienne 1895, Rouen 1896-97, Paris 1898-99, Genève 1900-01. Habitait Paris en 1905.

DUCHESNOIS, Henri Léa dit. — Reims 1876, Château-d'Eau 1877, Marseille 1878-82, St-Pétersbourg 1883-84, Marseille 1885-87, Tournay 1888, Marseille 1889, Valenciennes 1891-92, Lyon 1893, Marseille 1894, St-Etienne 1895, Rouen 1896-97, Paris 1898. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1899.

DUCHET, Claude, Henri. — Alger 1853, Lyon 1854-56.

DUCHEVREUIL, Henry, Camille. — Douai 1879-82.

DUCHOSAL. — Th. de la Renaissance 1879-82, chanta d'une fort jolie voix le rôle de Montlandry dans le *Petit Duc*. Très timide en scène. Avait été porté à l'ordre du jour sur le champ de bataille en 1870.

DUCIS. — Bordeaux 1793.

DUCLAY. Mlle Virginie. — Actrice intelligente, Variétés 1851-55. Se fit remarquer dès ses débuts dans l'ingénue des *Premières Conquêtes*, Palais-Royal 1856-57, Gymnase 1858-61, Paris 1862-63.

DUCLERC, Mlle Marguerite. — Plutôt chanteuse de café-concert qui, après une vie joyeuse, mourut dans l'isolement le plus complet, accompagnée seulement à sa dernière demeure par un journaliste. (*Figaro* 22 août 1902.)

DUCLOS, Mlle. — Excellente dans le tragique, troupe du Marais. Morte vers 1673, et grand'mère de la suivante.

DUCLOS, Mlle Marie-Anne de Chasteauneuf (ou Chateauneuf) dite Mlle. — Femme de Duchemin fils (1725), naquit à Paris vers 1668. Lemazurier écrit que son aïeul fut acteur au Marais, sans nous dire son nom, et que la fille de celui-ci épousa un obscur comédien de province. Mlle Duclos, fruit de cette union, débuta tout d'abord à l'Opéra, et n'y obtint qu'un médiocre succès. Elle tourna ses études vers la Comédie Française où elle parut pour la première fois le 27 octobre 1693 dans le rôle de Justine de *Géta*. Reçue sociétaire le 27 novembre suivant, elle obtint le 3 mai 1696, un ordre de doubler Mlle de Champmeslé dans les premiers rôles tragiques. Em. Campardon a reproduit le document, conservé aux Archives Nationales (O1 2984), par lequel part entière lui est accordée en date du 28 avril 1700.

Cette situation, Mlle Duclos devait la maintenir quarante ans, créant *Zénobie* en 1711, Tharès dans *Absalon* (1712), Arisbe dans *Marius* (1715), Josabeth dans *Athalie* (1716,) Salmonée dans les *Machabées* et *Esther* (1721,) Hersilie dans *Romulus* (1722), *Inès* (1723), Salomé dans la *Mariamne* de Voltaire (1724), *Mariamne* de l'abbé Nadal (1725), Jocaste dans l'*Œdipe* de Lamotte 1726.

Mlle Duclos passe pour avoir outré la déclamation ampoulée et chantante de Mlle de Champmeslé, contrastant ainsi avec la manière de Baron, dont le débit était simple et naturel. Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'elle avait le don de toucher les spectateurs de son temps dans les rôles pathétiques au goût du jour, témoin les vers de Lamotte :

Ah ! que j'aime te voir en amante abusée
Le visage noyé de pleurs,
Hors l'inflexible cœur du parjure Thésée,
Toucher, emporter tous les cœurs !
Mais quel nouveau spectacle! ah ! c'est Phèdre elle-même
Livrée aux plus ardents transports...

Le jeune Voltaire cède lui-même à l'entbousiasme général :

Belle Duclos,
Vous charmez toute la nature !
Belle Duclos,
Vous avez les dieux pour rivaux,
Et Mars tenterait l'aventure
S'il ne craignait le dieu Mercure,
Belle Duclos.

Le véritable portrait de Mlle Duclos, semble avoir été tracé de main de maître par Lesage dans son *Gil Blas*: « Ne conviendrez-vous pas que l'actrice qui a joué le rôle de *Didon* est admirable ? N'a-t-elle pas représenté cette reine avec toute la noblesse et l'agrément convenables à l'idée que nous en avons ? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un

EFERUS - Recherches & Classification numériques

spectateur, et lui fait sentir les mouvements de toutes les passions qu'elle exprime ? On peut dire qu'elle est consommée dans les raffinements de la déclamation. — Je demeure d'accord, dit Pompeyo, qu'elle sait émouvoir et toucher ; jamais comédienne n'eut plus d'entrailles, et c'est une belle représentation ; mais ce n'est point une actrice sans défaut. Deux ou trois choses m'ont choqué dans son jeu : veut-elle marquer de la surprise, elle roule les yeux d'une manière outrée, ce qui sied mal à une princesse. Ajoutez à cela qu'en grossissant le son de sa voix, qui est naturellement doux, elle en corrompt la douceur, et forme un son assez désagréable... ».

Grande et forte, d'une taille bien proportionnée, elle avait un visage d'un parfait ovale et de superbe yeux noirs. Il y avait en elle quelque chose de majestueux et d'imposant. C'était, pour tout dire, le type idéal des reines de tragédie, à jamais fixé par le pinceau de Largillière. Par contre, peu d'instruction, une ignorance proverbiale : on disait « bête comme la Duclos ». Bref, sa voix fit sa réputation, et elle en abusa. Voltaire lui-même la qualifia de « Mélopée théâtrale » (*Dictionnaire philosophique*, article *Mélopée*).



M^lle DUCLOS
(D'après Largillière)

Avec ce système, M^lle Duclos joua tous les rôles de la même façon ; aucun ne fut composé. Elle lançait ses morceaux à panache comme un chanteur lance un air de bravoure. Elle faisait pleurer — car on pleurait facilement alors — mais elle était surtout l'actrice à la mode... jusqu'au jour où Adrienne Lecouvreur vint partager avec elle l'emploi des princesses de tragédie. M. J.-J. Olivier a fort bien défini ce genre : « Quinault et la Duclos, nous dit-il, furent toujours les mêmes, qu'ils jouassent Orosmane ou Pyrrhus, Hermione ou Salomé. Ils firent de leurs personnages des marionnettes conventionnelles, aux habits somptueux, aux gestes compassés, rappelant davantage les élégants de Versailles que les héros de l'antiquité. Ils récitèrent leurs rôles plutôt qu'ils ne les jouèrent. Ils ne furent pas « agissant » ; ils n'animèrent pas une tragédie par des passades, par des jeux de scène, mais ils la réduisirent à une sorte de conversation. »

D'un tempérament fougueux, M^lle Duclos n'avait pas manqué d'adorateurs pendant sa longue carrière : mais elle commit l'insigne folie, à cinquante-cinq ans, d'épouser le 18 avril 1725 le fils de son camarade Duchemin, un assez mauvais sujet de dix-sept ans, qui venait de débuter au Th. français. Durant cinq années, la Duclos endura les pires injures, se laissant ruiner, battre, tromper et « avarier » par ce misérable, ainsi que le témoignent ses plaintes à la police, conservées aux archives nationales et mises au jour par M. Em. Campardon.

Nous ne pouvons entrer ici dans tous ces détails que l'on trouvera dans les documents cités, mais nous y voyons le 5 novembre 1727, M^lle Duclos s'enfuyant de sa demeure rue Mazarine, et allant faire constater les coups qu'elle a reçus au commissaire du Châtelet : le 17 août 1729, elle demeure rue des Cordeliers, et pendant l'été à sa campagne de Fontenay-aux-Roses ; elle est forcée d'aller faire soigner son « avarie » chez le chirurgien Petit, et elle va raconter au même commissaire le dit état où l'a mise son mari et les scènes qui ont éclaté chez elle à cette découverte. Le 31 décembre, la mesure est à son comble et le 14 février 1730, elle est contrainte de se réfugier dans sa loge du théâtre, ne voulant plus rester chez elle « sans crainte pour sa vie et pour ses effets ».

Un jugement sépara les époux, à la grande joie de la galerie qui prenait plaisir à voir étaler toutes ces turpitudes, et Avisse fit jouer au théâtre italien la *Réunion forcée*, dont le sujet n'était autre que les querelles de ménage de la Duclos. Seule l'autorité religieuse ne voulut pas rompre le mariage. Nous avons dit à l'article Duchemin fils ce que devint ce misérable.

Cependant, en 1730, la manière de M^lle Du-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

clos, âgée de 60 ans, était passée de mode, si nous en croyons un contemporain, Mas d'Aigueberre *(Seconde lettre au souffleur)* : « Mlle Duclos, disent nos anciens, fut dans son temps une actrice parfaite. Je veux le croire; mais on me permettra d'en juger au goût du nôtre et d'examiner, non pas ce qu'elle a été dans sa jeunesse, mais ce qu'elle est aujourd'hui. J'avoue qu'elle apporte encore beaucoup d'action et de grâce sur le théâtre : elle s'élève, s'irrite, s'enflamme, se plaint et gémit fort à propos. Mais elle pèche dans ce qu'il y a de principal : elle ne produit pas les mêmes effets dans les cœurs de ceux qui sont présents. C'est que son feu n'a point de vraisemblance... » Le spectateur de 1730 ne se contentait plus de l'art seul ; il voulait voir agir la nature ; Mlles Adrienne Lecouvreur et Deseine lui avaient montré déjà la route à suivre.

De l'avis général, Mlle Duclos quitta trop tard la scène, en octobre 1733, bien que sa part entière lui fut conservée, eu égard à ses longs services, jusqu'au 17 mars 1736, et au jour de sa mort, survenue à Paris, sur la paroisse St-Sulpice, le 18 juin 1748, elle jouissait d'une pension de mille livres de la Comédie, et d'une autre de même somme sur la cassette royale.

Mlle Duclos avait fait son testament le 27 avril 1747. Elle habitait alors rue des Fossés-St-Germain-des-Prés, paroisse St-Sulpice, dans une maison appartenant au sieur Procope, et nous savons que sa chambre, sise au deuxième étage, avait vue sur une petite cour, ce qui indiquerait une situation plus que modeste pour l'ancienne reine de tragédie.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — Ricord, les *Fastes de la Comédie fr.*, t. II, p. 363. — Gueulette, *Acteurs et actrices du temps passé*. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les comédiens*.

Bibliographie : Em. Campardon, les *Comédiens du Roi et la troupe française*.

Iconographie : Bibliothèque nat., catalogue Duplessis 9289.

1. A mi-corps, de ¾ à droite, grav. par L. Desplaces, 1714, d'après N. de Largillière (avec des vers de Houdard de la Motte).

2. En buste, de ¾ à gauche, dans une bordure ovale, grav. par E. Desrochers, avec sixain, d'après Largillière, deux états.

3. En buste, de ¾ à gauche, gravé par A. Lalauze.

4. En buste, de ¾ à gauche, dans une bordure ovale, gravé par Pinssio, d'après Largillière, trois états.

Musée de la Comédie française. Catalogue Monval, 133. Peinture toile, haut. 1 m. 55, larg. 1 m. 27, par Nicolas de Largillière. Ce portrait avait été légué par testament au sieur Saintard, directeur de la Cie des Indes. Il passa dans le cabinet de Titon du Tillet, et fut acquis par la Comédie, en août 1815, pour la somme de 80 fr., de M. Adam, marchand de tableaux.

L'original, de dimensions plus petites, est au musée Condé, de Chantilly.

Une réplique de ce portrait, provenant de la Galerie du Régent, au Palais-Royal, est conservée au Château de Ferrières, chez M. le Baron Alph. de Rothschild (collection Lalive de Jully, vendu 500 livres en mars 1770).

N° 204 du catalogue de la vente du baron Brunet-Denon (février 1846).

Photogravé d'après Desplaces *(Gazette des Beaux-Arts*, 1er août 1893).

M. Robert Dumesnil a possédé à Marlotte un portrait de Mlle Duclos, qui fut vendu 200 fr. après sa mort (1889).

M. Al. Dumas fils en a possédé un autre qui passa en vente publique (attribué à Nattier).

Un portrait par A. Grimou, musée Carnavalet.

Musée du Louvre : dessin par un inconnu.

Miniature, vente Mame, 1904, n° 365.

Catalogue raisonné Monval, grav., reproduction du portrait de Largillière (Com. fr.)

Gravure en couleur par Bonnet, de profil, coiffure poudrée.

DUCLOS, Jean-Baptiste, époux de H. M. Sirois de Beauvais. — Débuta à la Comédie française le 3 juin 1719, fut nommé sociétaire le 10 juillet suivant, quitta en avril 1722 et partit pour Strasbourg, où il se trouvait le 5 juin suivant. Mourut en octobre 1747.

DUCLOS, M. et Mme. — Anvers 1783.

DUCLOS. — Th. des jeunes artistes 1807, Porte-St-Martin 1815.

DUCLOS, Jean. — Bordeaux 1853-80. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1881.

DUCLOS. — V. Serret.

DUCLOT, Mlle. — Bouffes Parisiens 1873.

DUCOIN, Ch. — Comédien français à Schwetzingen, Cour électorale palatine vers 1750-64.

DUCOIN, Mlle. — Id., id.

DUCONET. — Cirque Olympique 1827-28. V. Ducouret.

DUCORMIER et sa femme. — Troupe Fompré, Bruxelles 1706.

DUCORS, Mme. — Lille 1793.

DUCORS, Bernard. — Dijon 1848-49, Paris 1852-54.

DUCOS. — Montpellier 1827.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUCOS, Joseph, Léon, né vers 1832. — Agé de 64 ans avec 37 ans de th. en 1896, et pensionné de 500 fr. par la Société des artistes.

DUCOS, Victor. — Mons 1860-61.

DUCOS, Mme Marie, Henriette. — La Haye 1893-98.

DUCOUDRAI. — Deuxièmes rôles, Maëstricht 1774-75.

DUCOUDRAI. — Th. des Troubadours, 1799.

DUCOURET, Mme. — Gand 1833.

DUCOURET, Joseph. — Premier comique, Avignon 1835 et 1837, financier, Le Hâvre 1851, Rouen 1852, Le Hâvre 1853-56, Lille 1857, Le Hâvre 1858-63.

DUCOURET-Thiery. — Premier comique, St-Etienne 1852.

DUCOURET-Thiery, Mme. — Duègne, St-Etienne 1852.

DUCOURET, Mlle. — Jolie femme, emploi de reines et de génies dans les féeries, Renaissance 1876, Nouveautés 1883-84, Bouffes 1885.

DUCOURNOIS. — Marseille 1792-93.

DUCRÉ, Joseph. — Artiste dont la mort est signalée en 1892.



DU CROISY

D'après Fr. Hillemacher

DUCRET, Etienne. — Lyon 1852-56, Paris 1857-64.

DUCREUX, Mme. — Ambigu et Gaité 1792-94.

DUCROCQ, Mme Maria. — Porte-St-Antoine 1839, Délass. com. 1848. Agée de 65 ans en 1853, elle reçut une pension de 186 fr. de la Société des artistes.

DUCROCQ, Emmanuel, Nicolas. — De la Société des artistes depuis 1846. Th. National, Paris 1852-69. Agé de 69 ans en 1857, il obtint une pension de 200 fr. de la Société.

DUCROISY, Philibert Gassot, sieur, né à Paris en 1626. — Fut d'abord comédien en province. Nous savons qu'en 1653, il était à Poitiers, où il se maria à St-Cybar, et en 1659 à Mâcon. Nous ne saurions dire en quel endroit Molière et Ducroisy se rencontrèrent... M. Bouquet dit à Rouen en 1658??? Quoi qu'il en soit, Lagrange nous apprend par son *Registre* que Ducroisy et sa femme entrèrent dans la troupe du Petit-Bourbon en 1659 (25 avril). D'un talent très souple, bel homme, Ducroisy devait rendre de grands services, suivant la troupe au Palais-Royal en 1661.

A vrai dire, il serait assez difficile d'assigner un emploi à Ducroisy, mais n'est-ce pas à un talent consommé que Molière confia la création du personnage de Tartufe ? Les rôles si distincts de Marphurius, du *Mariage forcé*, de M. Dimanche, d'Oronte, du *Misanthrope*, de Géronte, des *Fourberies de Scapin*, ne nous montrent-ils pas la variété de composition de cet artiste ? Ducroisy, dans le répertoire de Molière, établit les rôles suivants :

Ducroisy, des *Précieuses*, Lysidas, de la *Critique*, Ducroisy, dans l'*Impromptu*, Marphurius, dans le *Mariage forcé*, Aristomène, dans la *Princesse d'Elide*, M. Dimanche, dans *Don Juan*, Oronte, dans le *Misanthrope*, Tyrène, dans *Mélicerte*, un sénateur, dans le *Sicilien*, Tartufe, dans *Tartufe*, Mercure, dans *Amphytrion*, Valère, dans l'*Avare*, M. de Sotenville, dans *Georges Dandin*, Sbrigani, dans *M. de Pourceaugnac*, Timoclès, dans les *Amants magnifiques*, le maître de philosophie, dans le *Bourgeois gentilhomme*, Jupiter, dans *Psyché*, Géronte, dans les *Fourberies de Scapin*, M. Harpin, dans la *Comtesse d'Escarbagnas*, Vadius, dans les *Femmes savantes*. Béralde, dans le *Malade imaginaire*.

Il avait, en outre, repris le rôle d'Eraste, des *Fâcheux*, pendant la maladie de Lagrange.

« Du Croisy, écrit un de ses biographes, avec des façons de gentilhomme, devait posséder une certaine instruction, et peut-être même, un air quelque peu pédant, et ce qui nous fait parler ainsi, c'est que Molière, qui ne faisait rien à la légère, se plaît et se complaît à lui donner des rôles de la sorte : c'est Lysidas, poète ; c'est Marphurius, docteur ; c'est Oronte, l'homme au sonnet ; c'est le maître de philosophie ; c'est Vadius, l'homme qui sait du grec autant qu'homme de France. » Dans l'*Impromptu*, il est encore qualifié de poète : « Vous faites le poète, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe. »

Ainsi se trouvent expliqués les rôles échus à Ducroisy, qui, selon l'usage, savait tenir

EFERUS - Recherches & Classification numériques

aussi son emploi dans la tragédie, créant un des rôles de *Tite et Bérénice* le 28 novembre 1670.

Après la mort de Molière, Ducroisy passa au Th. de Guénégaud, où il fut conservé à la réunion de 1680, avec demi-part seulement. Il prit sa retraite le 18 avril 1689 avec la pension de 1.000 livres, et alla finir ses jours à Chennevière, hameau de Conflans-Ste-Honorine, où il vivait auprès de sa sœur, veuve du comédien Bellerose. M. de Trallage raconte qu'à sa mort, survenue le 3 mai 1695, par l'effet d'une goutte remontée, son curé, qui était de ses amis, en fut tellement affecté, qu'il n'eut pas le courage de présider la cérémonie des obsèques. Sa veuve, dont nous nous occupons plus loin, lui survécut huit ans.

Dans ses *Pièces nouvelles sur Molière*, M. Em. Campardon a publié :

1661, 11 nov. Plainte de Ducroisy contre le père d'un de ses domestiques qui l'avait injurié et menacé. (Arch. nat. Y 13857.)

1666, 12 janv. Requête de Ducroisy et de sa femme adressée au lieutenant criminel contre un individu qui avait enlevé Marie de Lècole, leur belle-fille et fille. (Arch. nat. Y 13866.)

1673, 23 février. Plainte de Ducroisy contre une servante voleuse. (Arch. nat. Y 14734.)

A Paris, les époux Ducroisy habitèrent rue Fromanteau ; à Chennevière, ils étaient propriétaires de la maison où mourut Ducroisy.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique* t. I. — Fr. Hillemacher, la *Troupe de Molière*. — Soleirol, *Molière et sa troupe*. — A. Copin, les *Comédiens de la troupe* de *Molière*. — G. Monval, *Chronologie moliéresque. Liste alphabétique des sociétaires*. — P. Lacroix, *Iconographie moliéresque*.

Iconographie : *Troupe de Molière*, eau forte, en buste, par Fr. Hillemacher. « D'après un portrait du temps ». Quel portrait ? Selon toute apparence celui qui faisait partie de la collection Soleirol (catalogue 1861, n° 188), devenu propriété de M. Hillemacher, ayant figuré au musée Molière en 1873 (n° 27) et légué à la Comédie Française (n° 214, catalogue Monval) en 1884.

Dans le rôle de Tartufe, en pied, debout et de face, lith. par H. Lecomte, n° 58 des *Costumes de théâtre* (portrait de pure fantaisie).

DUCROISY, M^lle^ Marie Claveau dite. — Femme de Nicolas de l'Ecole, S^r^ de St-Maurice, puis du précédent, naquit à St-Hermine en Bas-Poitou, vers 1630, et épousa Du Croisy à Poitiers en 1652. Elle était alliée par sa famille à M. Du Landas, lieutenant général de La Rochelle, parent de Joseph Du Landas, sieur Du Pin, comédien de la troupe du Roi. Après avoir suivi son mari pendant ses pérégrinations en province, M^lle^ Ducroisy entra avec lui au Petit-Bourbon à Pâques en 1659 et au Palais-Royal en 1661. Tout le monde s'accorde à dire qu'elle fut au-dessous du médiocre. Aussi dans tout le répertoire de Molière ne peut-on citer qu'un seul rôle créé par elle ; celui de M^lle^ Ducroisy « peste doucereuse » dans l'*Impomptu :* « Pour vous, lui dit Molière, vous représentez une de ces personnes, qui prêtent doucement des charités à tout le monde ; de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seraient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle ».

Encore cette observation s'adresse-t-elle plutôt à son caractère qu'à son talent :

M^lle^ Hervé — Pour moi, je n'ai pas grand chose à dire.

M^lle^ Ducroisy — Ni moi non plus, mais avec cela je ne répondrais pas de ne pas manquer.

Cette situation, maintenue en égard des services rendus par le mari, ne pouvait cependant toujours durer. Déjà, en 1662, elle avait dû abandonner la moitié de sa part aux mécontents de la troupe qui demandaient son renvoi ; elle dut renoncer totalement au théâtre en 1664, et mourut près Dourdan en septembre 1703.

De son union avec Ducroisy étaient nées deux filles : Marie Angélique et Angélique dont nous nous occuperons plus loin.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II et mêmes ouvrages que ceux cités à l'article Ducroisy.

DUCROISY, M^lle^ Marie, Angélique. — Voir M^lle^ Poisson.

DUCROISY, la petite Angélique. — Fille et sœur des précédents, jouait à l'âge de cinq ans dans la troupe du Dauphin. Elle mourut à l'âge de neuf ans, le 20 janvier 1670. Le lendemain de ce jour, Ducroisy perdait encore son beau-frère, le comédien Bellerose. Nous avons rapporté à l'article Bellerose les vers que Robinet écrivit sur ces deux morts survenues à vingt-quatre heures d'intervalle.

DUCROISSY. — Marseille 1792-93.

DUCROS. — Sous ce nom :

Ducros, Henry, Toulon 1826.

Ducros, L., premier comique, Albi 1829.

M^lle^ Ducros, Aimée, Albi 1829.

Ducros, Besançon 1830.

M^me^ Ducros, Cahors 1830.

M^me^ Ducros, Richard. Morte à Lille 1831.

Ducros, Délass. Com. 1848.

DUCROT. — Th. du Luxembourg 1862.

DUCROW, Andrew. — Ecuyer et mime, Cirque Franconi 1819, faisait merveille dans le *Tombeau magique*.

DUCY, M^lle^. — Vaudeville 1842. « Agaçante et gentille personne » se faisant remarquer

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dans le rôle d'Estelle du *Secret de mon oncle* et à laquelle on reprochait d'imiter Mlle Plessy.

DUDOIT, Mlle. — Délass. Com. 1862.

DUDOT. — Père noble, Rouen 1852.

DUFACTY, Mlle, Clotilde Duffut dite. — Lyon 1878-80, Th. du Châtelet 1881-83.

DUFAU, Mlle Philomène. — Rouen 1868-70, Besançon 1872-73, Verviers 1874.

DUFAU, Mlle Andrée. — Lille 1874.

DUFAUD. — Premier comique, St-Pétersbourg 1835, 1837.

DUFAUT, Mlle. — Fol. Dram. 1839.

DUFAY, Pierre, Louis Villot, sieur. — Comédien, frère de Marianne Villot, femme de Pierre Urlot, comédien cité par Jal, à propos d'un acte en date de 1700.

DUFAY, Antoine. — Angers, 27 ans en 1793.

DUFAY, Mme. — Lille 1793.

DUFAY, Mlle Marie, Clarisse. — Petite-fille de Mme Desbrosses de l'Opéra-Comique, élève du Conservatoire pour la musique, débuta à quinze ans à la Gaîté dans *Georges et Thérèse* (décembre 1846) et resta à ce théâtre jusqu'en 1850. En janvier 1851, elle entra à l'Ambigu, parut dans un *Mystère*, les *Vengeurs*, le *Mémorial de St-Hélène*, rentra à la Gaîté en 1852 par la *Grâce de Dieu* où elle reprit le rôle de Clarisse Miroy, puis joua dans le *Moulin joli*. Elle s'était mariée en 1848 à un jeune artiste de la Gaîté, Eugène Pépin. Nous citerons parmi ses rôles : Julie du *Courrier de Lyon*, le page Etienne du *Sanglier des Ardennes*, Sathaniel des *Cinq cents diables*, Blanchette de *Jacqueline Doucette*. Vers 1862, Mlle Dufay — ou Mme Pépin — se retira avec son mari à Bessy et son nom disparut de l'annuaire en 1867.

Biographie : Gallois, le *Th. de la Gaîté*.

DUFAYEL, Mlles. — Appartiennent à l'histoire de la Comédie Italienne (1779).

DUFAYEL. — Acteur de la troupe Deschamps, puis Devilliers, directeur à Angers vers 1801.

DUFERNAY, Duferney, Dufernex ou Dufrenex. — Th. Cluny 1875, Gymnase 1878-81.

DUFEY ou Du Feÿ, Pierre, Louis Villot Sr. — Né en 1664, débuta le 2 mai 1694 au Théâtre Français par le rôle de *Nicomède* et fut reçu sociétaire le 28 novembre 1695. Troisième rôle tragique, utilité de comédie, il joua Agénor de *Démocrite*, et après dix-huit ans de services sans éclat, il se retira le 21 décembre 1712 et mourut le 19 août 1736, âgé de 72 ans. Il avait épousé Marie-Anne Deschamps, fille du comédien Villiers le jeune. Le 15 juillet et le 26 août 1781, il assista aux enterrements de son beau-père et de sa belle-mère, et signa, une première fois P.-L. Villot-Dufey, et la seconde fois : Villot. Son frère Marc. Antoine, intendant du Duc de Bouillon.

DUFEY ou du Feÿ Mlle Marie, Anne Deschamps de Villiers, dite. — Fille de Villiers le jeune et femme du précédent (1695), née à Rouen le 27 avril 1675. Elle débuta au Th. Français le 22 novembre 1691, par le rôle de Junie dans *Britannicus*, bien qu'elle eût été reçue pour l'emploi des soubrettes. Elle épousa son camarade Dufey, et se retira en même temps que lui le 21 décembre 1712 avec la pension de 1000 livres. Elle mourut le 12 août 1719 (selon Lemazurier) ou 1729 (selon G. Monval).

DUFEY, Mme. — Vaudeville 1794.

DUFFAUD, Mme Edith. — Th. du Panthéon 1837, Odéon 1845.

DUFFER, Mme Jeanne. — Oran 1883-84, Constantinople 1885, Strasbourg 1886, Amiens 1887, Reims 1888, Namur 1889, Liège 1890, Toulouse 1891, Le Mans 1892, Valenciennes 1893, Constantinople 1894, Caen 1895, Brest 1896.

DUFLONCE. — Versailles 1825.

DUFLOST. — Palais-Royal 1874, Porte-St-Martin 1881. Pourrait bien appartenir à la famille du comique *Hyacinthe* dont le véritable nom était Duflost. V. Hyacinthe.

DUFLOST, Mme Maillard, Hortense. — Paris 1854-57. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1859.

DUFOREST. — Sous ce nom :

Duforest, Th. lyrique et comique 1792.

Duforest, père. Th. Molière 1793.

Duforest, Lille 1802.

Mme Duforest, Lille 1802.

DUFORÊT. — Acteur et directeur, un mois à Douai 1781.

DUFOSSÉ. — Comédien à Gand, financier, paysan, grime. M.-G. Lhotte, dans son *Th. à Lille avant la Révolution*, a reproduit un engagement fort curieux de ce comédien avec Desroziers, sans date — (probablement vers 1771-72), p. 67. — En 1797, nous relevons à Reims la présence d'un sieur Jean-Baptiste Levaillant *Dufossé*, âgé de 50 ans, né à Rouen, artiste depuis 1766, demeurant à Rouen.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUFOSSÉ, Mlle *Adèle*, Eugénie. — Débuta à l'Odéon le 6 avril 1845 — et à la Comédie Française le 26 septembre 1852, rôle de la reine dans les *Enfants d'Edouard*. — Entre temps elle avait passé par l'Ambigu (1851), Paris 1852-55, Cirque impérial 1856, Barcelone 1857, Paris 1858-59, Lille, premiers rôles 1861-62, Paris 1863-84. En 1883, Mlle ou Mme Adèle Dufossé, âgée de 60 ans, avec 33 ans de théâtre, obtint la pension de 500 francs de la Société des artistes : sa mort fut annoncée au Rapport de 1885.

DUFOTTE. — Caen 1835.

DUFOUR. — Sous ce nom :

Mlle Dufour. Première amoureuse, Bruxelles 1776-77 aux appointements de 4000 livres, Anvers 1772.

Mme Dufour, Madeleine, Renée, femme Bernard. Angers 1797.

Dufour. — Comique qui avait débuté à l'Odéon par le rôle de l'Intimé, des *Plaideurs*, le 17 octobre 1820. Premier comique St-Pétersbourg 1827-34. Peut-être un des suivants.

Mme Dufour, Th. Molière 1833.

Dufour, troisième comique, Lille 1836. Un *Eugène Dufour* vivait en 1848.

Dufour, Emery, Reims 1848-49.

Mme Dufour, premier rôle, Alais 1851.

Dufour, rôles de convenance, St-Quentin 1851.

Dufour, troisième amoureux, Orléans 1852.

Mme Dufour, jeune premier rôle, Orléans 1852.

Dufour, premier rôle marqué, Reims 1852.

Dufour, Lille 1856.

Mme Dufour, Juliette, née Bourgeois, Borghèse. De la Société des artistes depuis 1856, Nantes 1860-61, Lyon 1862.

Dufour, Claude, Charles, Marcel, Rochefort 1859-60, Amiens 1861, St-Omer 1862-64, Angers 1865-68, Marseille 1869.

Dufour, Albert, Antoine, Rennes 1867-68, Marseille 1869-70, Turin 1872, Liège 1873, Bordeaux 1874-80, Lille 1881-82, Pompignac 1883, Lyon 1884-86, Bordeaux 1887-88, Paris 1889-91, Marseille 1892-95, Rouen 1896-99.

Mme Dufour, Louise, née Gautier, Rennes 1868-70, Turin 1872, Liège 1873, Bordeaux 1874-80, Lille 1881-82, Lyon 1883-86, Bordeaux 1887-88, Paris 1889. Le Rapport de 1890 signale la mort, à Marseille, d'une dame Louise Dufour, née *Gontier (sic)*. Par contre le nom de celle qui fait l'objet de cet article figura à l'Annuaire jusqu'en 1893.

DUFRÈNE, Mme Marthe. — On lit dans le *Figaro* du 23 décembre 1904 : « Nous apprenons avec regret la mort de Mme Marthe Dufrène, qui parut avec succès à l'Odéon. Elle était la mère de Mlle Blanche Dufrène, la brillante artiste du th. Sarah-Bernhardt. Les obsèques auront lieu demain à dix heures et demie du matin. Rendez-vous à la maison mortuaire, 1, rue Largillière, Passy. » D'autre part, l'Annuaire enregistre une dame Daguet, *Marie, Louise*, dite *Dufrène*, Odéon 1879-82, et l'*Almanach Soubies* une dame *Defresne*, artiste à l'Odéon, 1875-82.

DUFRÈNE, DUFRÉNEL, DUFRÉNOY, DUFRÉNY. — V. Dufresne, Dufresnel, Dufresnoy, Dufresny.

DUFRESNE, Charles de Postel, fils de Claude Dufresne, peintre du roi, naquit à Argentan vers 1611. — On a coutume de dire que Dufresne entra dans la troupe de Molière. Il serait plus juste de dire que Molière entra dans sa troupe. Dufresne avait dirigé déjà plusieurs entreprises théâtrales lorsqu'il connut les Béjart. C'est ainsi que l'on constate son passage à Lyon en 1643, où il assista, en l'église Sainte-Croix, au mariage de Madeleine Dufresne. En octobre 1647, sa présence est signalée à Carcassonne.

Lorsque Molière et les Béjart reprirent le chemin de la province, à Pâques 1648, c'est à Nantes, sous la direction de Ch. Dufresne, que nous les trouvons. Ils sont à Toulouse en mai 1649, et le 26 décembre de cette année Dufresne est parrain avec Madeleine Béjart, en l'église St-Paul, de Narbonne. Le 10 janvier suivant, il assiste encore dans la même église, à un baptême où Molière est parrain.

En qualité de directeur, Dufresne adressait aux Municipalités des demandes pour avoir l'autorisation de représenter la comédie. On a retrouvé une requête signée par lui à Fontenay-le-Comte. A Agen, il est appelé par le Gouverneur. Son passage marque les étapes de Molière. La troupe est, il est vrai, connue dans le Midi sous le nom de troupe de la Béjart ; mais si Dufresne n'en demeure pas le directeur, cédant peu à peu ses pouvoirs à Molière, il n'en reste pas moins l'administrateur ; en 1653, à Lyon, il assiste au contrat de mariage de son camarade Duparc ; il est le seul comédien qui resta attaché à Molière et aux Béjart depuis le départ de Paris jusqu'au retour, soit pendant douze années.

Dufresne jouait les seconds rôles tragiques, mais ces longues courses en province l'avaient lassé. Il avait amassé quelque argent et ne songeait qu'à se retirer du théâtre. Aussi, après avoir fait, à Paris, l'ouverture du Petit-Bourbon avec Molière, il préféra quitter la troupe à Pâques 1659. Compagnon des années de lutte, il ne fut pas associé aux années de gloire. Il s'en fut vivre à Argentan, son pays natal, et s'y maria (ou remaria) le 17 juillet 1664 avec une demoiselle Grimblot, en prenant le titre, sur les registres de la paroisse, de valet de chambre officier du Roi. On croit

EFERUS - Recherches & Classification numériques

qu'il mourut vers 1684, ayant ainsi survécu de onze ans à Molière.

Biographie : A. Copin, les *Comédiens de la troupe de Molière*. — G. Monval, *Chronologie Molièresque*.

DUFRESNE. — V. Quinault et Deseine.

DUFRESNE. — Troisième amoureux, Bruxelles 1753.

DUFRESNE, Mlle, femme puis veuve Bérard (v. Bérard). — Premier rôle à Rouen 1785-87, 1789, 1792-93, aux appointements de 3,600 puis de 5,300 livres, perdit son mari après 1796 et reparut à Rouen du 15 au 24 prairial, an XIII. Elle donna quatre représentations avec *Fénelon*, la *Mère coupable*, le *Vieux célibataire* et, à son bénéfice, la *Femme jalouse*. Peu à peu, réduite à la misère, elle en arriva à être habilleuse au th. des Arts, à Rouen. On donna une seconde représentation à son bénéfice en février 1825, et elle mourut un ou deux ans après, laissant comme héritage vingt-six francs à ses camarades Morel et St-Elme, qui donnèrent cet argent à la veuve du régisseur Collé.

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. II et III.

DUFRESNE, Mlle ou Dufrêne, ou Dufrenne. — Peut-être la même que la précédente. Th. français lyrique et comique 1792, Th. patriotique 1793.

DUFRESNE, Mme, deuxième duègne, Metz 1825-30.

DUFRESNE. — Deuxième père et sous-régisseur, Metz 1825-31.

DUFRESNE, M. et Mme. — Beaumarchais 1861.

DUFRESNEL. — Débuta le 11 juin 1777 au Th. français par le rôle de Joad, dans *Athalie*, roi et père noble, Liège 1783, Bruxelles 1784, Gand 1787.

DUFRESNEY, Charles, Albert. — Dunkerque 1892-93.

DUFRESNOY. — Avait passé par presque tous les théâtres, depuis les Italiens jusqu'à l'Ambigu 1792-93, sans parler du th. Molière, lorsqu'il fut engagé aux Variétés, 1799-1807. Gros, court, doué d'une voix superbe, Dufresnoy avait surtout un cœur excellent. Malheureusement ses faibles appointements ne lui suffisaient guère pour nourrir une fille de quinze ans, et envoyer des subsides à son fils, soldat, bien qu'il travaillât l'or dans ses moments perdus. Dans un moment de désespoir, il se brûla la cervelle dans sa chambre, le 21 septembre 1807. L'*Annuaire dramatique* de 1808 lui consacra une courte notice.

DUFRESNOY, Mme. — Actrice à Rouen, 1798. Mme Dufresnoy revenait de Venise en 1810, lorsqu'elle fut engagée de nouveau comme premier rôle à Rouen à raison de 6,000 livres, le droit à une demi-représentation garantie 500 livres, frais de voyage 600 livres payés. Elle resta quatre ans en cette ville et se présenta au Th. Français le 15 oct. 1816, par le rôle d'Iménie, de *Mérope*. Refusée, elle débuta à l'Odéon le 26 novembre, rôle de Mathurine, dans la *Bonne mère*. En 1819, elle tenait à ce théâtre l'emploi de grandes confidentes. Entre temps, elle faisait des excursions en province, Angers, sept. 1816 et mai 1818. En 1824, nous la retrouvons à Lyon, un peu mûre pour l'emploi des grandes coquettes. On lui reconnaît du talent, malgré des airs un peu trop bourgeois. Devenue directrice en province, nous croyons la retrouver mère noble à Laon, 1833-35 et directrice à Cambrai, 1837 et 1842. En janvier 1843, on annonçait la mort de Mme Dufresnoy « une des plus anciennes directrices et actrices de province ». Elle fut la mère de M. Dufresnoy-Halanzier. Se trouvant en congé en 1826, pendant la construction du th. de Lyon, il lui était arrivé une assez plaisante aventure à Nantua, où elle fut prise pour l'évêque.

DUFRESNOY-Halanzier, le petit-fils de la précédente et d'un capitaine de cavalerie. — Commença sa carrière à cinq ans en jouant les rôles d'enfants à côté de sa mère. Celle-ci voulait en faire un notaire. Il s'associa avec elle pour ses entreprises théâtrales, puis devint un des directeurs les plus estimés de province, Rouen 1858, Lille, Bordeaux, Strasbourg, Lyon, Marseille. Après la guerre, le Ministre lui confia la direction de l'Opéra. Halanzier quitta ce théâtre en 1879, riche, honoré, et fut nommé président de l'Association des artistes dramatiques, à laquelle il laissa 20,000 fr. Sa veuve, Mme Fabre, sa fille, les enfants de Mme Lachausse, autre fille décédée, exaucèrent ce vœu. Halanzier était Officier de la Légion d'honneur et laissa la réputation d'un grand honnête homme. MM. Ritt et Gailhard prononcèrent des discours sur sa tombe. (Rapport 1897.)

Iconographie : l'*Eclipse*, n° 160, en buste, 19 nov. 1871.

DUFRESNY. — Débuta à la Comédie Française le 26 avril 1762 par le rôle d'Oreste, dans *Iphigénie en Tauride*. A la date du 3 mai suivant, Bachaumont félicite cet acteur d'avoir joué Charles XII, dans *Gustave*, avec un costume approprié au rôle, ce qui était alors une innovation assez hardie.

DUFRESNY. — Père noble, Grenoble 1825, Département de l'Aude 1826, Cahors 1827.

DUFRESSE, Simon, Camille, devenu le baron Dufresse, naquit à La Rochelle le 2 mars 1762 (ou 1763). — Acteur chez la Montansier, et de-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

meurant alors (1792) rue des Fossés Montmartre, 93, il rejoignit l'armée de Sambre-et-Meuse, soldat au 8me bataillon des fédérés nationaux, 8 sept. 1792, capitaine, adjudant-général en 1793, commandant de l'armée révolutionnaire du département du Nord ; arrêté pour ses excès le 23 juillet 1793 ; décrété d'accusation, emprisonné au Luxembourg, mis en jugement et acquitté. Général de brigade, côtes de Brest, le Rhin, les Alpes, belle conduite en Italie ; disgrâcié en l'an VII avec Championnet ; déféré au Conseil de guerre et délivré par la chute des directeurs Merlin-de-Douai et La Revellière ; commandant de la XIIe division militaire à Nantes. Gouverneur de Valladolid pendant trois ans ; gouverneur de Stettin le 6 février 1813 ; le 15 mars, il repousse les sommations du général Bulow, résiste cinq mois avec 1,200 hommes et capitule honorablement. Chevalier de St-Louis en 1814 ; commandant de la 12me division militaire pendant les cent jours. Il avait été nommé baron et commandeur de la Légion d'honneur par l'Empire.

Biographie : l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, notice par H. Baguenier - Desormeaux, 22 août 1900.

DUFROSY, Mlle. — Fol. dram. 1894.

DUGACHIS. — Utilités, Perpignan 1852.

DUGAI. — Marseille 1793.

DUGARDIN, George ou *Dujardin*. — Comédien à Lille en 1590.

DUGAREL. — Odéon 1868.

DUGAS, Paul. — Nice 1873-74.

DUGATEL, Mlle. — Th. Molière 1793.

DUGAY, René. — Troisième rôle, Alais 1851.

DUGAZON, J. B. Henri Gourgaud, dit. — Naquit à Marseille le 15 novembre 1746, sur la paroisse de St-Ferréol (d'autres documents disent Saint-Severt). Son père, Pierre, Antoine Gourgaud, avait épousé à Lille, le 18 novembre 1734, Marie, Catherine Dumay, fille d'un receveur des finances. Il exerçait en 1747 l'emploi de directeur des hôpitaux militaires de Marseille. On suppose que des revers de fortune avaient bouleversé la position de cette famille, puisque l'on en retrouve, quelques années plus tard, presque tous les membres au théâtre. Nous croyons qu'il n'en fut pas ainsi. Pierre-Antoine Gourgaud père, né à Paris en 1706 et mort en cette même ville en 1774, avait lui-même débuté en 1739 à la Comédie Française, où il n'avait pas été reçu, puis avait joué pendant quelques années en province, avant d'entrer dans l'administration. Il est donc fort probable qu'avec ses penchants pour le théâtre, Gourgaud père ne décourageait nullement ses trois enfants d'embrasser cette carrière.

Dugazon débuta en province, puis, profitant du crédit de l'une de ses sœurs, Mme Vestris, actrice à la Comédie Française, il se présenta à ce théâtre le 29 avril 1771 dans les rôles de Crispin, du *Légataire universel*, lord Houzey, dans le *Français à Londres*. Il joua encore Frontin, du *Muet*, Crispin, des *Folies amoureuses*, un des frères des *Ménechmes*, Sosie, Frontin, de l'*Epreuve réciproque*, Pasquin, de l'*Homme à bonnes fortunes*. Son masque comique et spirituel, sa répartie prompte et incisive, son agilité, lui concilièrent la faveur du public, et Dugazon fut reçu sociétaire le 10 avril 1772. Deux ans plus tard, la mort enleva Feulie, un jeune comique plein d'espérances ; Augé se retira en 1782, et le vieux Préville en 1786. Dugazon n'avait donc plus comme émule que Dazincourt, mais les valets musqués du répertoire — spécialité de Dazincourt — n'avaient rien à voir avec les Crispin et les Mascarille. Ainsi Dugazon était même déplacé dans Figaro, et dans le *Bourru bienfaisant*, rôle créé par Préville, il échoua totalement.



DUGAZON dans le rôle de Sganarelle du *Festin de pierre*, Coll. Martinet.

Dugazon excellait dans la charge — quand il ne dépassait pas trop la mesure — dans le *Roi de Cocagne*, Fougères, de l'*Intrigue épistolaire*, le maître de danse et le maître d'italien, des *Originaux*, Bernardille, de la *Femme juge et partie*. Le public aimait à le voir dans ces caricatures, et l'on inscrivait au bas de son portrait, en 1779 :

En fait de comédie,
Le talent de Monsieur est la bouffonnerie ;
Et le style comique est si fort de son goût
Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner partout.

Aussi, lors de la représentation de retraite de Mlle Dumesnil, en 1776, le parterre fut-il désolé quand il apprit que son acteur favori n'avait pas trouvé sa place dans cette solennité, et lorsque, dans les *Fausses infidélités*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

on reconnut les traits de Dugazon sous la livrée du laquais — personnage muet qui vient chercher une lettre — toute la salle éclata en applaudissements.

Ce fut cette même année qu'il épousa, le 20 août, Louise, Rosalie Lefèvre, née à Berlin en 1755, la célèbre actrice de la Comédie italienne, qui laissa son nom à son emploi « les *Dugazon* » et dont la biographie ne nous appartient pas, comme chanteuse. Mais cette union fut bientôt troublée. Les 5 et 7 mai 1779, nous savons qu'une plainte est déjà déposée par Mme Dugazon contre son mari, qui l'avait injuriée et menacée ; qu'une séparation entre les époux avait eu lieu depuis le 12 mars précédent (acte passé devant Me Boutet, notaire au Châtelet) ; et que la plaignante reproche surtout la turbulence de son mari, qui avait trouvé mauvais qu'elle se fît accompagner par M. de Langeac, auquel il administra, quelques jours plus tard, au Waux-hall, une magistrale paire de gifles. Déjà il avait donné des coups de canne à M. Cazes, un autre adorateur de sa femme. Mme Dugazon mourut en 1821, après avoir défendu à son fils, Gustave Dugazon, d'accompagner son convoi. Elle avait fait prononcer son divorce dès que la loi le lui avait permis (13 nov. 1794).

M. E.-D. De Manne a donné la liste des rôles créés par Dugazon. Nous y relevons l'auteur, de l'*Assemblée* et Momus, du *Centenaire de Molière* (1773), Justin, des *Amants généreux* (1774), La Jeunesse, du *Barbier de Séville* et Lafleur, du *Célibataire* (1775), etc. Très facétieux, Dugazon avait, en outre, la réputation de mystificateur, et les anecdotes, vraies ou fausses, affluent sur son compte. Elles n'ont rien à faire ici. En 1789, lorsque des troubles éclatèrent au sein de la Comédie à propos de la représentation de *Charles IX*, il se plaça résolument dans le camp des rebelles, du côté de Talma (v. Talma), qu'il suivit au th. de la République, lors de la scission. Révolutionnaire enragé, il se fit l'aide de camp volontaire de Santerre, mais cependant l'assertion de Mercier dans son *Nouveau Paris* (ch. LXXXII) n'est nullement prouvée : « On prétend, dit cet auteur, que ce fut le comédien Dugazon qui prévint le commandement de Santerre, et ordonna, comme émané du chef, le roulement de tambour », le jour de l'exécution de Louis XVI. Or, les royalistes eux-mêmes ont cherché à justifier le fameux brasseur (V. l'*Amateur d'autographes*, 1er oct. 1863, no 43, p. 291.)

Lorsque après le 9 thermidor Dugazon reparut en scène, il fut accueilli par des huées. De guerre lasse, profitant d'un moment de silence, il s'avança vers la rampe : « Je ne suis plus que citoyen, dit-il, et j'attends chez moi, de pied ferme, tous ceux qui ont quelque reproche à me faire ; ils trouveront à qui parler. » Le silence se rétablit. Puis, lorsque le th. de la République cessa ses représentations, ses anciens camarades réunis au th. Feydeau consentirent à le recevoir. Il fit sa rentrée parmi eux le 7 avril 1797, par le rôle de Dubois, des *Fausses confidences*, mais au moment où Lubin dit à Dubois : « Nous nous soucions bien de toi et de ta race de canaille », il lui fallut encore subir les applaudissements ironiques du parterre.

Conservé à la réunion générale de 1799, Dugazon avait établi et établit encore les rôles de Victor, des *Châteaux en Espagne* (1789), De Crac, dans *M. De Crac*, Fougère, de l'*Intrigue épistolaire*, le marquis, de l'*Hôtellerie de Worms*, Edouard, de la *Jeune hôtesse* (1791), Jacques, dans les *Trois cousins*, Villac, dans l'*Obligeant maladroit* (1792), le Pape, dans le *Jugement dernier des rois*, Figeac, dans la *Moitié du chemin*, Modérantin, dans le *Modéré* (1793), le limonadier, dans les *Contre-révolutionnaires* (1794), Boneliac, dans les *Amis de collège*, Boneliac, dans l'*Agioteur* (1795), Sans Quartier, dans le *Chanoine de Milan* (1796), Kerlebon, des *Héritiers*, Picard, de *Rose et Picard*, Palmier, de *la Paix* (1797), Frontin, de *Caroline*, l'archevêque, de *Pinto*, rôle supprimé à la troisième représentation (1800), Deschamps, de *Caroline* (1801), Beaulieu, de *Mme de Sévigné* (1803), Véronne, de *Richelieu* (1804).

En 1786, à la fondation du Conservatoire, il avait été nommé professeur, et, chose étrange, ce bouffon ne forma guère que des tragédiens : Talma et Lafon furent ses élèves. Plus tard, Samson, un comique, devait former également Rachel.

Un mois après son divorce, Dugazon s'était remarié, le 12 décembre 1794, à Céline, Geneviève Aubert, âgée de 28 ans, fille d'un architecte, et sœur de l'acteur Frogères. Mais son mauvais état de santé l'obligea à prendre un congé au moment où il succédait à Monvel comme doyen de la Comédie française. Ce congé devait être définitif. Retiré au village de Sandillon (Loiret), il y passa deux années dans un état presque complet d'aliénation mentale, et y mourut le 11 octobre 1809, à l'âge de 63 ans. Une représentation eut lieu au bénéfice de sa seconde femme — sa veuve — le 15 avril 1812, avec *Œdipe chez Admète*. La plupart des interprètes étaient ses élèves.

Comme auteur, Dugazon donna : l'*Avènement de Mustafa* ou le *Bonnet de vérité*, comédie en trois actes, en vers, avec Riouffe, 1792, non imprimée ; l'*Emigrant* ou le *Père Jacobin*, comédie en trois actes et en vers, 1792, non imprimée : le *Modéré*, comédie en trois actes et en vers, 1794.

A Paris, Dugazon avait habité : rue du Dauphin, 1772, rue Neuve-St-Roch, 1773, rue Neuve-St-Eustache, 1777, rue du Mail, 1780, quai des Théâtins, à l'Hôtel de Bouillon, 1783-1800, quai Malaquais, 15 et 17, rue des Fossés-Montmartre, passage du Vigan, 1805-1809.

Voici quelques jugements portés sur Dugazon vers la fin de sa carrière :

« Les avis sont partagés sur son compte.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Les uns vantent son aisance, sa verve comique, sa parfaite intelligence, l'avantage qu'il a toujours d'être en scène..., les autres trouvent qu'il descend trop souvent au genre *inférieur* du comique ; qu'il n'économise pas assez la ressource des grimaces ; qu'il n'est pas toujours assez décent dans son ton et dans ses manières... » An VII.

« Il est malheureux que cet acteur, dans son jeu, se soit écarté du bon goût... On ne peut s'empêcher de lui reconnaître un vrai talent lorsqu'il veut s'observer et se mettre au ton de la bonne comédie. » An VIII. On vante surtout sa façon d'enseigner, et l'on rappelle que Talma et Lafon sont ses élèves. « Parfait comique. Quel malheur qu'il s'abandonne à la charge ! » An X.

Tous les autres avis sont unanimes.

M. Em. Campardon a publié, outre la plainte de sa première femme, document cité plus haut :

1781, 1er janvier. Brevet d'une pension de 600 livres accordée par le roi à Dugazon.

L'état civil de Dugazon et de sa famille.

Dugazon eut de nombreux duels, avec Fleury (plusieurs fois), avec Dazincourt (1782), avec Desessart. Ce dernier duel est resté légendaire. (V. les *Comédiens hors la loi*, p. 386 et suiv.)

En province, nous avons relevé son passage à Rouen, août 1786, à Lille, où il se foula le pied, en mars 1790, à Bruxelles, en février 1803, etc.

Les autographes de Dugazon sont assez rares. Il en fut vendu un le 11 juin 1902 par M. Noël Charavay. Il s'agissait d'une lettre écrite à Brongniart père, le 13 mai 1786, à propos d'une indemnité à donner à des comédiens qui avaient joué dans une soirée chez cet architecte.

Dugazon était l'oncle du général Gourgaud, qui sauva deux fois la vie à Napoléon Ier et l'accompagna dans son exil de Sainte-Hélène.

En ce qui concerne la période révolutionnaire, on trouvera de curieux détails sur Dugazon dans le *Théâtre de la Révolution*, par H. Welschinger, Paris, Charavay, 1881. — *Talma et la Révolution*, par A. Copin, Paris, Frinzine, 1887. — La *Comédie française et la Révolution*, Paris, Gaultier-Magnier, sans date (vers 1904).

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. I, p. 266. — E.-D. De Manne, la *Troupe de Voltaire*. — *Opinion du parterre*, t. VII, p. 139, notice. — *Annuaire dram.*, 1810, notice. — *Almanach* de 1815, p. 20, notice.

Bibliographie : *Almanachs Duchesne*. — L'*Espion des Coulisses*, an VII. — La *Lorgnette des spectacles*, an VIII. — Le *Coup de fouet*, an X. — L'*Almanach des spectacles*. — L'*Opinion du parterre*, I à VII. — Em. Campardon, les *Comédiens du Roi de la troupe française*. — *Mémoires de Flore*, t. III, p. 51. — Ch. Maurice, *Histoire anecdotique du théâtre*, t. I, p. 38, 48, 73, 78. — *Epaves*, p. 71. — Th. Muret, l'*Histoire par le théâtre*, t. I. — *Mémoires de Fleury*, t. I, p. 319.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis :

1. En pied, de profil à gauche, dans un rond (C. T.). Gravé à l'eau forte. Anonyme.

2. En buste, de profil à gauche. Gravé par Duplessis-Bertaux.

3. En buste, de ¾ à gauche. Gravé par Fr. Hillemacher.

4. En pied, de profil à gauche (C. T.), publié aussi par Martinet.

Dugazon (V. Bibl. nat. Brunet).

Collection Martinet, n° 16, Sganarelle, dans le *Festin de Pierre*. — 28, le Sénéchal, dans les *Originaux*. — 109, Ménechme, dans les *Ménechmes*. — 210, le Père Bonard, dans les *Amis de Collège*. — 213, M. Fougère, dans l'*Intrigue épistolaire*.

Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 124, peinture toile, ovale, h. 0 m. 57, l. 0 m. 42, auteur inconnu. — 235, Peinture toile, ovale, h. 0 m. 70, l. 0 m. 60, par H.-P. Danloux (1787), original qui remplaça en 1887 la copie faite en 1843 par Mlle A. Romance, dite Romany, ou Mlle Marguerite de la Rounat, et qui a été cédée à M. Coquelin cadet. Appartenait en 1843 à la veuve de Dugazon et à son fils Théodore.

Peinture par Desmarets-de-Beaurain, salon de 1808.

Miniature attribuée à D. Saint, musée de Quimper.

En buste, dans Scapin, gr. de Duplessis-Bertaux.

DUGAZON, Mlle Marie, Marguerite, Anne, Sophie Gourgaud dite. — Femme J.-L. Galinié, sœur aînée du précédent, née à Marseille le 3 février 1742, débuta à la Comédie Française le 12 novembre 1767 par le rôle de Dorine, de *Tartufe*. Nommée sociétaire le 4 février 1768, elle se retira le 6 mars 1788 avec une pension de 2,000 livres. Elle mourut le 18 février 1789 (et non 1799). Actrice intelligente, au jeu un peu froid et de faible santé. Demeura rue de la Comédie-Française (1768) et rue de la Sourdière.

DUGAZON, Mme Rose. — V. Mme Vestris. Il ne faut pas confondre ces deux sœurs de Dugazon avec Mme Dugazon Ire, la célèbre actrice de l'Opéra-Comique.

DUGOURE, Théophile. — Montparnasse 1848, premier rôle Périgueux et Angoulême 1852, Toulouse 1861-65.

DUGRAND. — Th. du Marais 1791-92, th. de la République 1794, père noble à l'Odéon 1797, *Manlius Torquatus* (27 décembre 1797), acteur et directeur, Rouen 1798, parut sur le th. de l'ancien Opéra vers 1803. Le *Tribunal volatile* de l'an XI écrit : « Premier rôle ; cet acteur a de la réputation en province et le mé-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

rite à tous égards. » Porte-St-Martin 1805-07. L'*Opinion du Parterre* est plus sévère en 1806 : « Dugrand, qui a débuté au th. de la République en 1793, dans le rôle de Léandre, du *Glorieux*, n'en vaut pas mieux pour cela. C'est un fort mauvais acteur ; il ne peut être applaudi qu'aux boulevards. » En attendant, les habitués le trouvaient bon. Du 29 mars au 15 avril 1808, il s'en alla donner des représentations à Lille avec Adnet. En janvier 1809, l'*Opinion du Parterre* se rétracte en le retrouvant à la Porte-St-Martin : « Je me souviens de l'avoir jugé rigoureusement il y a quelques années ; après lui avoir vu jouer Germain, dans les *Querelles des deux frères*, j'aime à convenir qu'il n'est pas sans mérite, et qu'il a surtout une chaleur peu commune. » La même année, le 21 mai, Dugrand débuta à l'Odéon et alla demeurer, 24, rue des Canettes.

Dugrand passait pour avoir un beau physique ; il fut toujours l'acteur utile. On le vit dans les *Deux Francs-Maçons* (25 mai), les *Querelles des deux frères* (14 nov.), *Monval et Sophie* (12 juin 1809), la *Servante de qualité* (11 déc. 1810). Nous perdons ses traces en 1814.

DUGRÉNET. — Chambéry, août 1783. En 1824, nous le retrouvons très vieux, tenant l'emploi des financiers à Lyon, où le public lui porte une sorte de vénération. Il y était encore en 1826.

DUGREY, Pierre, Maurice. — Agé de 44 ans en 1796, né à Gand, fit sa carrière en France. Reims 1796.



M^lle DUGUÉRET
Cliché Quinet

DUGUAY. — Jeune premier, Rouen 1794, avec 3,600 livres d'appointements.

DUGUÉ, M^me mère. — Mère noble, Tournai 1790.

DUGUÉ. — Premier comique et directeur, Tournai 1790.

DUGUÉRET, M^lle Elisa, Catherine dite Elise. — Naquit à Moulins en 1841, entra au Conservatoire dans la classe de Regnier en 1858, et en sortit en 1859. Chotel, directeur des th. des Batignolles et de Montmartre, l'engagea à raison de 80 fr. par mois. Elle y débuta par le rôle de Julia Favely, dans le *Fils de la nuit* et joua tous les grands rôles de drame. Engagée à Lille pour la saison 1859-60, elle y fit apprécier ses grandes qualités dramatiques. L'année suivante, elle est au Hâvre. Revenue à Paris, elle se produisit d'abord au th. de Belleville, puis fut engagée à l'Odéon. Elle s'y montra dans le répertoire classique et dans d'importantes créations : l'Etrangère, de *Niobé*, Malcolm, de *Macbeth*, Diane, de *Diane au bois*, M^me de Castejac, des *Ouvrières de qualité*, Electre, de *Clytemnestre*, *Andromaque*. Louis Bouilhet la demanda à la Porte-St-Martin pour jouer Daphné, dans *Faustine*. Puis ce sont, à ce théâtre, les rôles de Justine, des *Chanteurs ambulants*, Blanche de Caylus, du *Bossu* (21 mars 1867), Denizet, dans l'*Usurier du village*. Entre temps, à la Gaîté, elle avait fait une création remarquable dans le *Testament d'Elisabeth*. La beauté de son organe, l'ampleur de ses sentiments faisaient oublier ses traits ingrats.

De la Porte-St-Martin, M^lle Duguéret passa au Vaudeville, reprise des *Parisiens*, puis à Cluny, reprise des *Mères repenties*. En 1868, elle rentre à la Gaîté avec la *Madone des roses*, et reprend en 1869 le rôle de Louise, dans la *Closerie des Genêts*. Suivent : la *Vierge noire*, le *Moulin rouge*, deux insuccès. Au moment de la guerre, M^lle Duguéret demeura à Paris, se prodiguant dans toutes les représentations au bénéfice des ambulances, récitant plus de 200 fois une pièce de vers populaire intitulée *La Liberté*. Le 4 septembre, jour de la proclamation de la République, la trouve au Cirque, donnant un Festival pour la fonte d'un canon, *La Liberté*. Pendant la Commune, en dépit des calomnies, elle met son talent à la disposition de toutes les œuvres de charité. Sans engagement après la guerre, elle se fit conférencière à la salle des Capucines, lisant et interprétant les poésies des meilleurs auteurs : puis, les matinées de Ballande lui permirent de mettre en relief son talent de tragédienne avec Camille, des *Horaces*, Pauline, de *Polyeucte*, Hermione, d'*Andromaque*, le rôle du muet, dans l'*Abbé de l'Epée*, créant le rôle de la Reine dans *Ulm le parricide*. Au Châtelet, elle reprit le rôle de Dolorès, dans *Patrie*. Le 2 mars 1875, M^lle Duguéret, qui demeure 83, rue Lafayette, écrit une lettre aux journaux pour les informer qu'elle donnera une représentation le 13, à la salle Taitbout, en faveur des orphelins d'un camarade, Stryffler, qui s'était suicidé. Au jubilé de Molière, organisé par Ballande, salle Ventadour, M^lle Duguéret récita les stances. Enfin la tragédienne errante donna des représentations chez Ballande, au troisième Théâtre Français (Déjazet), 1877-78.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Paul Mahalin *(Au bout de la lorgnette)*, la définit ainsi : « Ni ridicule, ni sublime... Nomade au premier chef. Courant les troupes d'été, les représentations à bénéfice, les départements, la banlieue. Des qualités ? De la conviction, de l'expérience, de l'énergie. Du succès ? Quelquefois. » La vérité est que Mlle Duguéret ne trouvait que fort difficilement des engagements à cause de son physique, et que, malgré un talent dramatique incontestable, elle fut bientôt réduite, avec l'âge, à traîner une vie de misère. On la revoit encore au Châtelet, rôle d'Atwine, dans la *Guerre* (23 déc. 1885), à la Porte-St-Martin, Mistress Sheppard, dans les *Chevaliers du Brouillard* (7 juillet 1888), la femme Tison, dans le *Chevalier de Maison-Rouge* (28 déc.), au Château-d'Eau, dans *Jack l'Eventreur* (30 août 1889). En 1894, âgée de 53 ans, avec 33 ans de th., Mlle Elise Duguéret obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Plus tard on organisa une représentation à son bénéfice, mais elle ne sut pas profiter de l'argent qu'elle en retira. Atteinte par la maladie, elle se réfugia à l'Hospice Lenoir-Jousserand, à St-Mandé, où elle passa ses dernières années, et où elle mourut en janvier 1899.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 16. Notice par F. Jahyer, 4-11 sept. 1873.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, cliché Quinet, de profil à gauche.

DUGUET, Mlle Thérèse, Prudence. — Th. des jeunes élèves 1837, Funambules 1862-63, Paris 1864-65.

DUGY, Pierre, Alexandre. — Théâtre sans prétention, avant 1805, Porte-St-Martin : « Dugy n'a nulle noblesse, sa figure est triviale, et son jeu commun ; néanmoins, il n'a pas joué sans succès le Comte de Gormas dans le *Cid*. Dugy, dans l'*Ermite de Saverne* joue assez bien le rôle d'un brigand honnête homme. Il joue les grimes dans la comédie. » — *Opinion du Parterre* 1806. — Porte-St-Martin 1805-1828. On écrit en 1824 : « Artiste utile ; il n'a jamais courtisé la gloire, il pouvait vivre sans elle, et s'occupe assez bien de son petit emploi. » — En 1843, Dugy avait 70 ans. Il obtint une petite pension de la Société, alors à ses débuts (120 fr.). En 1848, il était infirme. Il mourut le 26 juillet 1852 et fut enterré aux frais de la Société.

DUHAMEL. — Sous ce nom :

DUHAMEL, Jehan. Lille 1590.

Mlle DUHAMEL, Marie, Catherine, actrice foraine, et mime, troupe de Nicolet cadet 1757. Troupe de Nicolet aîné. Em. Campardon a publié *(les Spectacles de la foire)*, une plainte de cette artiste contre Nicolet aîné qui l'avait insultée, 13 novembre 1762. Elle est l'auteur d'un divertissement, l'*Agnès* 1763.

Mlle DUHAMEL, Fanchon. Née vers 1745, actrice chez Nicolet 1764. Em. Campardon a publié des documents *(Spectacles de la foire)* concernant cette actrice : Un ordre pour la conduire au For-l'Evêque, pour une infraction légère aux ordonnances de police, et une plainte de sa marchande de vin à qui elle ne pouvait payer 48 livres.

DUHAMEL. Vaudeville 1849.

DUHAMEL, Ernest, René. Délassements comiques 1862, Fol. Marigny 1867-72, Théâtre Déjazet 1874, Fantaisies Oller 1876, Athénée 1876-82, Folies Dramatiques 1885-90, où il se fit surtout remarquer dans sa création du major de *Surcouf*. On disait que Duhamel avait été danseur à l'Opéra, puis souffleur aux Folies Marigny, chez Montrouge, dont il devint un des plus zélés lieutenants et qu'il suivit à l'Athénée. Excellent dans les types de grimes. Un *Duhamel* est à la Porte-St-Martin en 1893.

DUHAMEL, Eugène, Joseph. Montparnasse 1862-65.

Mme DUHAMEL, Bibiane, Augustine, dite aussi *Biana*, mère des deux actrices contemporaines, Mlles Biana et Sarah Duhamel. Bourges 1873-74, Le Mans 1875, St-Etienne 1876-77, St-Quentin 1878-80, Rouen 1881-86, Paris 1887-90, Bouffes parisiens, en même temps que sa fille (la créatrice de *miss Helyett*) 1891-93, Paris 1894-1900. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1901.

DUHAMEL. Jeune premier comique, Lille 1877 et 1882.

DUHAN. — Vaudeville 1806.

DUHANTOIRE, Mme Marie, Flor, née Chollet. — Rouen 1853, Bordeaux 1854-56, Bruxelles 1857, Lille 1858-60, Angers 1861, La Haye 1862-65, Paris 1867-68, Bruxelles 1869-85. En 1883, Mme Duhantoire, âgée de 66 ans, avec 32 ans de théâtre obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

DUHEZ. — Premier rôle, Angers 1823, Orléans 1825, Nevers 1833-34. On écrit aussi *Duhey*.

DUHIN, Mlle Julie, Renée, Françoise, née à Valenciennes le 11 mars 1780. — Epousa St-Romain à Boulogne-sur-mer le 4 janvier 1809, lui donna cinq enfants, et le suivit à la Porte-St-Martin dont il fut nommé directeur. Son nom figure sur l'affiche d'ouverture, 26 décembre 1814. Elle mourut le 9 janvier 1819.

DUJARDIN. — Sous ce nom :

DUJARDIN. V. Dugardin.

DUJARDIN Lafaloye dit. Domestique chez le musicien Destouches, puis acteur forain et choriste à l'Opéra. Troupe d'Octave 1714,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Spectacles St-Edme, Dame Baron et Francisque. Finit sa carrière à l'Opéra Comique 1724. Mourut vers 1735.

DUJONCEL. — Acteur ou actrice, troupe Monnet, Londres 1749.

DULAC, Mme. — Lille 1767.

DULAC, Mlle. — Jeune amoureuse, Liège 1786. Sans doute la même, assez aimée à Genève 1792, fut forcée de quitter cette ville à la suite d'une intrigue avec le fils de l'auditeur Audéoud.

DULAC, Mlle. — Jeune première, Caen 1835. On trouve encore : *Céline Dulac*, coquette, Agen 1852.

DULAC, Mlle. — Variétés 1856, Porte-St-Martin 1868.

DULAIRE. — Rouen 1798.

DULAU, Mlle Jeanne, Augustine. — Lyon 1854-56. V. France.

DULAUZET, Jean, Alexandre. — Bayonne 1849, jeune premier rôle, Vannes 1852, Morlaix 1852-54.

DULIERRE, Mme Rosine. — Th. des Troubadours.

DULIN. — Sous ce nom :

Dulin, famille. Le père était régisseur, la mère et la fille jouaient la comédie : Maëstricht 19 juin-25 juillet 1713. Tous les comédiens avaient été obligés de s'incorporer dans le régiment des Dragons Wallons du baron de Matha. Les jours de représentation, ils parcouraient la ville en costume de théâtre, précédés par la musique du régiment.

Dulin, P. Débuta à l'Odéon le 12 juillet 1824, La Haye 1825, jeune premier, Lille 1826, aux appointements de 4200 fr., Dijon 1828. V. Paul Ernest.

DULION, Mme. — Duègne, Varsovie 1830-31.

DULIOUST. — Th. des Jeunes élèves 1837.

DULLÉ, Mlle Adèle, Louise. — Bruxelles 1861-63.

DULONDEL. — Acteur en province, puis à la foire. Troupe St-Edme 1714, rôles d'*amants*. Troupe dame Baron 1716, province. Revint à Paris et échoua, 1721.

DULONDEL. — Premier comique, financiers, manteaux, Douai 1774. Sa femme tenait l'emploi des soubrettes.

DULORIER. — Deuxième comique, Lille 1792.

DULUC. — V. Sauvajol.

DUMAGNY. — Beaumarchais 1852, comique, Lille 1864-65, Variétés 1875.

DUMAINE, Louis, François Person dit. — Naquit le 18 juin 1831, à Lieusaint (Seine-et-Marne), petit village rendu célèbre par l'assassinat du courrier de Lyon. Ses parents, cultivateurs, le mirent à douze ans au collège Chaptal. Il en sortit pour entrer dans le commerce et fut placé par sa sœur, Mlle Person, artiste dramatique assez distinguée, chez un mercier. Mlle Person était intimement liée avec Al. Dumas père. Elle le fit entrer comme scribe chez l'écrivain qui, peu de temps après, lui facilita son accès à la Comédie française pour jouer les petits rôles, notamment dans le *Moineau de Lesbie*. Mais il lui fallait apprendre son métier.



DUMAINE
Cliché Nadar

Engagé au Hâvre, il y resta dix-huit mois en qualité de jeune premier. A Marseille, il devint l'enfant chéri du public ; lorsqu'il tira au sort, une représentation fut organisée pour le racheter du service. De retour à Paris, il se fit entendre au th. Montmartre, dans le *Chef-d'œuvre inconnu*, et, refusé à l'Ambigu, il débuta à la Gaîté dans les *Chevaliers du Carrousel* (15 août 1852). Il tint encore des rôles secondaires dans les reprises de la *Mendiante* et de *Sarah la Créole*, puis entra à l'Ambigu, poussé par Salvador qui n'avait cessé de le désigner à Desnoyers comme le type voulu pour créer le rôle de Georges dans la *Case de l'Oncle Tom*. En attendant, il fit ses premières armes dans ce théâtre, dans *Gaspardo le Pêcheur*, le 9 nov. 1852. Dès cette époque à 1858, Dumaine, devenu à vingt-quatre ans grand premier rôle du boulevard, créa successivement des rôles importants dans la *Case de l'Oncle Tom*, le *Château des Tilleuls*, le *Juif de Venise*, le *Paradis perdu*, *César Borgia*, la *Tour de Londres*, *Frère et Sœur*, le *Fléau*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

des Mers, la *Légende de l'Homme sans tête*, les *Viveurs de Paris*, l'*Homme au Masque de fer*, les *Amants maudits*, le *Pendu*, *Elvire*, reprenant *Lazare le Pâtre*, le *Sonneur de St-Paul*, etc. Un nouveau genre était créé : on devait jouer au boulevard les « Dumaine », comme autre part on jouait les « Bressant » ou les « Déjazet ».

Dumaine avait pour lui un physique imposant, un organe viril. V. Darthenay écrit de lui en 1853 : « Physionomie expressive, organe plein et sonore, débit plein de chaleur et d'énergie, sensibilité profonde ». Comme plus tard Sarcey dira : « A la voix ronde, chaude et puissante». Pour Dumas père, c'est « l'artiste sympathique, la réunion du talent et du cœur ».

Desnoyers mourut en 1858 ; rendu libre, Dumaine passa à la Porte-St-Martin, créa les *Mères repentics*, reprit le rôle de Crèvecœur dans les *Bohémiens de Paris*, puis joua le *Faust* de d'Ennery. Cependant, son ancien théâtre, la Gaîté, le réclamait ; ce sont alors les créations de *Cartouche*, *Michaël l'Esclave*, la *Veille de Marengo* 1859, les *Pirates de la Savane*, *Une Pécheresse* 1860. Il est prêté au Cirque pour le rôle d'Abd-el-Kader dans les *Massacres de la Syrie*, puis il revient à la Gaîté pour les *Trente-deux duels de Jean Gigon*, *Christophe Colomb* 1861.



DUMAINE
Rôle de Gilbert dans *Marie Tudor*. Cliché Carjat

Le boulevard « du crime », tombé sous la pioche des démolisseurs, Dumaine passa au nouveau théâtre de la Gaîté du square des Arts et Métiers. Il reprend alors *Cartouche*, le *Fils du Diable*, *Monte-Cristo*, la *Belle Gabrielle*, la *Maison du Baigneur*. En 1863, il quitte un instant la scène pour se marier, revient à la Gaîté et reprend la suite de M. Harmant (1er juin 1865-30 mai 1868). Reprise du *Paradis perdu*, *Jean la Poste*, *Bas de Cuir* (1866), les *Treize*, la *Reine Margot* (29 février 1868), où il se tailla un énorme succès dans le rôle de Coconnas. C'est alors qu'il passa la main à Koning, en restant comme premier acteur : les *Bohémiens* (reprise), *Léonard* (reprise), la *Madone des Roses* (5 déc. 1868), les *Orphelins de Venise*. Pendant une maladie de Lacressonnière, il reprit le rôle de celui-ci dans le *Courrier de Lyon*. Vers cette époque, Koning quitta la Gaîté. Dumaine passa à la Porte-St-Martin, où il fit, en mars 1869, l'une des plus belles créations de sa carrière, dans *Patrie*.

Peu de temps avant la guerre, Dumaine s'était associé avec Billion pour la direction de l'Ambigu. Il y joua le *Dompteur*, la *Charmeuse*, et pendant le siège, les *Paysans lorrains* et le *Forgeron de Châteaudun*. Engagé à la Porte-St-Martin, il avait commencé à répéter les *Misérables*, lorsque les répétitions furent interrompues par la Commune. Retiré à Genève, il donna dans cette ville des matinées littéraires et quelques représentations. Le th. de la Porte-St-Martin brûlé, il ne fallait pas songer à rentrer à Paris. Il parcourt alors la province et rentre à l'Odéon pour remplacer Beauvallet dans *Fais ce que dois*.

Engagé au Châtelet, il y reprend le *Juif-Errant*, *Patrie*, la *Maison du Baigneur*, puis passe au th. de la Porte-St-Martin (reconstruit) pour jouer Triboulet du *Roi s'amuse*. La pièce est interdite, et il doit se contenter du rôle de Gilbert de *Marie Tudor*. Viennent ensuite *Libres !*, une reprise d'*Henri III et sa Cour*, le *Tour du Monde en 80 jours*, pièce où Dumaine donna un des plus beaux exemples de résistance connus au théâtre, puisqu'il joua le rôle de Corsican, sans se faire remplacer un seul jour, 415 fois de suite, jusqu'au 20 décembre 1875. Nous citerons encore, à la Porte-St-Martin : une reprise des *Mousquetaires* (D'Artagnan), 23 déc., *Vingt ans après*, 25 fév. 1876, *Jean-la-Poste*, 12 avril, *Coq-Hardy*, 5 octobre, les *Bohémiens de Paris*, 4 nov., la *Reine Margot*, 23 déc., les *Exilés*, 31 mars 1877. A ce moment, Ritt et Larochelle dirigeaient à la fois la Porte-St-Martin et l'Ambigu. On revit donc Dumaine sur cette seconde scène : la *Tour de Nesle*, 22 sept., *Une Cause célèbre*, 4 déc. Cette dernière pièce passa le 27 déc. à la Porte-St-Martin. A ce théâtre, les *Misérables*, 21 mars 1878 ; au th. des Nations : les *Pirates de la Savane* ; au Châtelet : *Salvator Rosa*, 28 mars 1879, la *Vénus noire*, 5 sept. ; à l'Odéon, les *Noces d'Attila*, 23 mars 1880, *Charlotte Corday* (Danton) 30 octobre. Le 18 de ce mois, il avait abordé la tragédie avec le rôle du vieil Horace. A la Gaîté : *Lucrèce Borgia*, 26 février 1881, *Monte-Cristo*, 12 octobre, *Quatre-vingt-treize*, 24 décembre, la *Closerie des Genêts*, 14 avril 1882, la *Tour*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de Nesle, 5 oct., la *Belle Gabrielle*, 22 déc. Ce fut cette année, le 25 mai, à ce théâtre, que Dumaine tint le rôle de M. Duval, de la *Dame aux Camélias*, dans la représentation au bénéfice de Mme veuve Chéret. L'année suivante, à part *Kéraban le Têtu*, 3 sept. 1883, ce ne sont que reprises à la Gaîté, *Léonard*, *Henri III et sa Cour*, les *Pirates de la Savane*, etc. Le 31 janvier 1884, une création dans la *Charbonnière*, mais l'opérette envahit aussi ce théâtre. Les nouveaux drames deviennent rares ; le 30 déc. 1885, il tient le rôle de Nangis dans la reprise de *Marion Delorme*, à la Porte-Saint-Martin, et celui de Rysoor dans une reprise de *Patrie*, 21 avril 1886, en attendant la *Tour de Nesle*, 8 octobre. En 1887, Porte-St-Martin : les *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, 29 avril, à l'Ambigu : *Mathias Sandorf* (26 nov.). En 1888, à la Porte-St-Martin : la *Tour de Nesle* et le *Chevalier de Maison rouge*.

Les dernières années furent tristes. Cet homme qui avait occupé la première place parmi les acteurs de drame, pendant plus de trente ans, voyait tous les théâtres de drame se fermer les uns après les autres. Sans se soucier du lendemain, il avait vécu bon et charitable. Il en était réduit aux tournées en province, aux représentations dans les théâtres suburbains. Puis l'on apprit un jour, le 13 janvier 1893, que Dumaine avait succombé à Paris, à la maison Dubois, soit d'une attaque d'apoplexie, soit d'une paralysie du larynx.

« Un gros homme sympathique, franc et honnête, écrit-on de lui en 1866. A travaillé toute sa vie comme un forçat, par métier d'abord et ensuite par goût... Le seul congé qu'il a pris a été pour se marier ; il a épousé la fille d'un médecin ».

« Grand, fort, carré, franc et rond, dit un autre en 1868, la nature l'a doué pour son emploi d'une prestance remarquable, d'un organe sonore, d'une énergie rare et d'une physionomie ouverte, souriante, sympathique. On l'a surnommé le terre-neuve des premiers rôles ».

Quant à Sarcey, il admirait en lui « son ton de bonhomie simple, grande et émue, avec cette voix douce et profonde qui remue les plus secrètes fibres du cœur ».

Dumaine faisait la charité sans bruit ; aussi l'on ne saura jamais le nombre de ses bienfaits. Le Rapport de 1878 signale, par exemple, qu'il s'est chargé d'assurer le sort des jeunes orphelines Striffler. Ce n'est là qu'un de ces cas dont il était coutumier. En 1884, Dumaine fut nommé officier d'Académie. En 1885, il reçut une médaille pour services rendus à l'Association des artistes, dont il était membre du comité.

Ses obsèques eurent lieu à Ste-Elisabeth, devant une affluence considérable d'amis et de comédiens qui, malgré le mauvais temps, voulurent suivre le convoi jusqu'au Père-Lachaise, où MM. Halanzier et José Dupuis prononcèrent des allocutions sincèrement émues.

Il figure au catalogue Noël Charavay n° 356, avril 1906, une curieuse lettre de Dumaine, datée du Hâvre, 8 février 1885. Refusant un cachet trop minime qu'on lui offre, le vieil artiste prouve à son correspondant que le drame n'est pas encore mort et qu'il reçoit partout très bon accueil.

Biographie : les *Th. de Paris*, par Lorsay, notice par Salvador. — J. Lavergne, *Biogr. compl. des acteurs et actrices de l'Ambigu*, 1856. — *Foyers et Coulisses*, Porte-St-Martin, 1875. — *Paris-Théâtre*, n° 42, 1874. — *Paris-Artiste*, n° 66, notice par Maurice Predel.

Bibliographie : V. Darthenay, les *Acteurs et Actrices de Paris*, 1853. — Aug. Villemot, la *Vie à Paris*, t. II. — Les *Théâtres en robe de chambre*, 1866. — *Derrière la Toile*, 1868. — P. Mahalin, *Au bout de la Lorgnette*, 1883. — Fr. Sarcey, *Quarante ans de Th.*, t. VI. — Ch. Monselet, les *Premières représentations célèbres*. — Les *Soirées parisiennes*, 1875-82.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis, 13,627.

1. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), phot. Carjat.
2. En pied, de ¾ à gauche (caricature), lith. par E. Carjat.
3. En buste, de profil à droite, grav. par Ph. Cattelain, 1887.
4. En buste, de ¾ à gauche, phot. Lemercier.
5. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par R., 1868.
6. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par Théo, 1868.
7. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par Théo, 1868.
8. En pied, de ¾ à droite, lith. par Théo. Sur cette planche, se trouvent les portraits de Pierre Berton et de Mlles Fargueil et Leblanc.

— Les *Th. de Paris*, par Lorsay, en pied, de face, dans le *Pendu*.

Paris-Théâtre, n° 42, dans *Marie Tudor*, cliché Carjat.

— *Paris-Artiste*, n° 66, en buste, cost. de ville, cliché Nadar.

— L'*Avant-Scène*, n° 6, caricature par Punch.

— L'*Eclipse*, n° 261, 26 oct. 1873.

DUMANIANT, Antoine, Jean Bourlin dit. — Naquit à Clermont-Ferrand le 11 avril 1752, l'aîné de quatre garçons. Son père était avocat. Tour à tour surnuméraire à St-Denis, chez un fermier général, novice dans un couvent de Bernardins, puis acteur en province, il prit le nom de Dumaniant qui était celui d'une de ses tantes. En 1778, il commença à écrire aussi pour le théâtre. Nous retrouvons son passage à Douai, en 1783, à St-Quentin, comme deuxième comique, en 1783-84, et enfin à Paris, en 1785, époque à laquelle il se fit engager aux Variétés du Palais-Royal, pour l'emploi des pères et des raisonneurs. Il y parut le 4 octobre 1786 dans *Guerre ouverte*, puis dans *Ricco*. Son jeu était froid, mais intelligent. Mais il devait surtout s'y faire connaître comme

EFERUS - Recherches & Classification numériques

auteur, donnant sur ce théâtre le *Français en Huronie*, la *Nuit aux Aventures*, le *Médecin malgré tout le Monde* et *Guerre ouverte*, sa meilleure comédie, mise plus tard en musique par Jadin, et dont le sujet fut repris en opéra comique par MM. V. Sardou et Karl Daclin, en 1869, sous ce titre : *Bataille d'Amour*, musique de Vaucorbeil.

Acteur au th. de la rue de Richelieu, 1791-92, puis au th. de la Cité, 1792, Dumaniant renonça définitivement à paraître sur la scène, devint un des administrateurs de ce théâtre, puis directeur de la Porte-St-Martin 1803-05 et auteur applaudi à l'Odéon. Nous le voyons encore secrétaire général de ce théâtre 1808-19, et directeur de troupe à Clermont-Ferrand, son pays natal. Tombé malade pendant un voyage qu'il fit à Paris, il y succomba le 24 septembre 1828, laissant une veuve sans fortune, Sophie Liger, qu'il avait épousée le 31 octobre 1798. Le gouvernement lui fit une pension.

Son œuvre, pièces de théâtre et romans, est trop considérable pour être rapportée ici. Ses biographes en ont cité une partie. On connaît aussi de lui un opuscule sur la mort de son camarade Bordier. (V. ce nom).

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément de la Troupe de Nicolet*.

DUMANIANT, Mme. — Jeune forte première, St-Quentin 1783-84, premier rôle, Douai 1786-1787.



Marie DUMAS
Cliché F. Mulnier

DUMANOIR. — Sous ce nom :

Dumanoir, père noble, Ostende et Cambrai 1786.

Mlle Dumanoir, Rouen 1800.

Dumanoir, premier rôle et directeur, Valenciennes 1826, Bergues 1827, Bayeux 1828.

Mme Dumanoir, Jeanne, duègne, Valenciennes 1826, Bergues 1827, Bayeux 1828.

Mlle Dumanoir, Louise, jeune première, Valenciennes 1826, Cambrai 1827.

Dumanoir, Louis, troisième amoureux, Cambrai 1827.

DUMAS. — Sous ce nom :

Dumas, rôles d'enfants, th. de la Cité 1794.

Dumas, Gaîté et Ambigu 1799, Rouen 1799-1801.

Mme Dumas, Variétés 1799.

Dumas, th. sans prétention 1807.

Dumas, amoureux, Amiens 1825.

Dumas, th. de banlieue 1826.

Mme Dumas, th. de banlieue 1826.

Dumas, acteur et régisseur, Brest 1827.

Dumas, Liège 1829.

Dumas, P., jeune premier, Boulogne 1830-31.

Dumas, deuxième comique, Boulogne 1831, Tournay 1835-37.

Dumas, premier rôle, troupe de Mme Corrège 1833-34.

Mme Dumas, Fol. Dram. 1833-35.

Mme Dumas, Porte-St-Martin 1837.

Dumas, Th. des jeunes élèves, 1837.

Mme Dumas, deuxième soubrette, Mons 1844.

Dumas, rôles des financiers et directeur, Calais 1851.

Mme Dumas, duègne, Calais 1851-52.

Dumas, premier amoureux, Dieppe 1851.

Mlle Dumas, Le Hâvre 1851-52.

Dumas, deuxième amoureux, Liège 1852.

Mme Dumas, jeune première, Liège 1852.

Mme Dumas, Thérèse, Flore, née Genevois, dite aussi *Lacourt-Dumas*, Angers 1852, Reims 1853, Amiens 1854-55, Genève 1856-57, Nîmes 1858-59, Gand 1860-61, Paris 1862. En 1863, cette artiste âgée de 67 ans, avec 41 ans de théâtre, reçut une pension de 300 francs de la Société des artistes. Batavia 1865, Paris 1867-1875.

Dumas, Jean, vieil artiste (V. plus haut) qui vécut à Paris de 1852 à 1887. En 1882, âgé alors de 85 ans, avec 41 ans de théâtre, il avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Le Rapport de 1888, qui annonce sa mort, rappelle que M. Halanzier avait obtenu son admission dans une maison de retraite, mais que son propriétaire qui le logeait pour rien, et ses voisins, ne voulurent pas le laisser partir, et subvinrent jusqu'à la fin à ses besoins.

Mme Dumas, Anastasie, Mélanie, Didier, née Castro, artiste dont le nom figure sur les livres de la Société de 1852 à 1878, à Paris. Sa mort fut annoncée en 1879.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUMAS, Pierre, Marie, Nap. Dieudonné, Calais 1852-59, Boulogne 1860, Calais 1861-67, Nancy 1868, Cambrai 1869, Boulogne 1870-72, Paris 1873-75.

Mme DUMAS, Emilie, Nancy 1859-61, Besançon 1862, Genève 1863-65, Paris 1867-68, Versailles 1869-86, Paris 1887, St-Maurice 1888-90, Versailles 1891, St-Maurice 1892, Versailles 1893-1900.

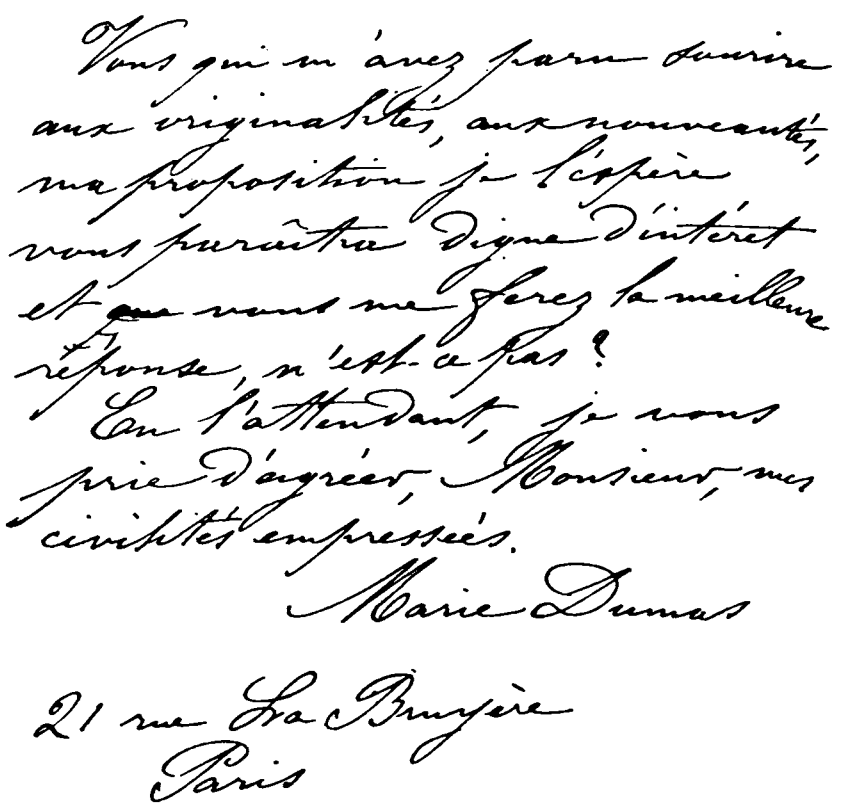
DUMAS, Jules, J.-B. dit aussi *Didier*, Th. Montparnasse 1861-64, Th. de Belleville 1865-68.

DUMAS, Léon, Bordeaux 1864-65.

Mlle DUMAS-Perreti, Renaissance 1878.

DUMAS, Mlle Marie. — Née à Lyon le 9 mars 1846, dans une famille de négociants, perdit son père fort jeune encore et vint à Paris avec sa mère. Très instruite, possédant une imagination ardente, elle prit des leçons d'Augustine Brohan et de Déjazet, créa au Th. Déjazet le rôle de Mme Bischoff dans *Trottmann*, le *Touriste*, vers 1861, et débuta à la Gaité sous la direction de Dumaine, avant de passer à l'Odéon pour y tenir l'emploi des soubrettes dans le répertoire.

Engagée dans la troupe Meynadier, qui parcourait l'Italie, elle devint dès ce jour une artiste internationale, ayant un répertoire gai, bien à elle, qu'elle mit en évidence plus tard à Bade, Ems, etc. La guerre de 1870 la ramena à Paris, auprès de sa mère restée seule par suite du départ de deux fils engagés sous les drapeaux. Sans ressources, elle partit à Londres chercher la fortune, se fit présenter dans les salons aristocratiques par Mme Viardot, et poursuivit ses pérégrinations à l'étranger, principalement en Angleterre et en Russie. Revenue à Paris, elle créa des *matinées caractéristiques*, d'abord chez elle, rue La Bruyère 21, puis dans un cercle, puis à l'Institut musical, et enfin à la Porte-St-Martin, pour les adaptations du théâtre étranger. Conférencière, monologuiste, elle avait créé un type : *Madame de Turlure* ; elle débitait des scènes comiques comme la *Conférence pour rire* sur l'*Émancipation des femmes*. Dans *l'Ecole du scandale* elle faisait preuve d'un talent souple, d'un goût très sûr. En 1879, à partir du 12 octobre, ces matinées furent, du Th. Italien, transportées au Th. des Nations de la place du Châtelet ; on y vit de curieuses reprises, et notamment une représentation de *Tartufe* avec Mme Doche (Elmire) et Dumaine (Tartufe). Cette même année, fin mars, au même théâtre et sous la direction Gustave Bertrand, Mlle Marie Dumas avait paru dans le rôle d'Olympe de Gouges dans un *Camille Desmoulins*. L'entreprise périclita, Gustave Bertrand, un journaliste sympathique, l'ami de Mlle Marie Dumas, se suicida, et celle-ci disparut peu de temps après. Mlle Marie Dumas fut du nombre de ces gens si nombreux qui, malgré leur intelligence, ne peuvent cependant jamais percer.



Autographe de Mlle Marie Dumas (Collect. Lyonnet)

Biographie : F. Jahyer, *Paris-Théâtre*, n° 197, février 1877.

Bibliographie : les *Soirées Parisiennes* 1878 et 1879.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis, 13.639, à mi-corps de ¾ à gauche, lith. par Alf. Lemoine.

Paris-Théâtre n° 197, en médaillon de face, photo. Cliché F. Mulnier.

DUMAUR. — Versailles 1833-34.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUMAY. — Bruxelles 1705-06.

DUMAY, Mlle. — Vaudeville 1793-94.

DUMAY, Prudent, Demoëtte dit. — Th. du Luxembourg 1852, Délass. Com. 1857, Montparnasse 1858-62, Le Mans 1863-64, Reims 1865, Dijon 1867, Versailles 1868-70, Le Hâvre 1872, Versailles 1873-74, Nantes 1875, Versailles 1876, Marseille 1877-80, Boulogne-sur-Mer 1881-82, Vitré 1883, Caen 1884, Lille 1885, Limoges 1886. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1887.

DUMAY, Mme, Olympe Ruffin, femme Demoëtte dite. — Th. Montparnasse 1859-62, Le Mans 1863-64, Reims 1865, Dijon 1867, Versailles 1868-70, Le Hâvre 1872, Versailles-1873-80, Boulogne 1881-82, Vitré 1883, Caen 1884, Lille 1885. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886.

DUMAY, Mme, Joséphine, Marie Contée. — Paris 1871-72, Châlon-sur-Saône 1873-75.

DUMÈGE. — Bordeaux 1793.

DUMÉNIE, Mme. — Rouen 1800.

DUMÉNIE, Mlle. — Enfant de neuf ans, Rouen 1801.

DUMÉNIL, Mme, Françoise, Bourette dite. — Actrice foraine et directrice de spectacles, foire St-Germain 1760. En 1762, elle reprit son nom de *Bourette* et perdit son matériel théâtral dans l'incendie de la foire St-Germain, pour lequel elle n'eut droit qu'à une indemnité de 500 livres, alors qu'elle en demandait 2500.

Mlle Duménil, jeune première, Gand, 1779.

Mme Duménil, caractères, Tournai 1790.

DUMÉNIL. (Peut-être le suivant ?) Th. Patriotique 1793.

DUMÉNIS, François, Abel Desbois dit. — Fils d'un marchand confiseur, naquit à Paris sur la paroisse des Quinze-Vingts le 17 août 1773. Après avoir commencé à jouer la comédie à Bordeaux, Duménis revint à Paris et entra au th. de la Gaîté pour y jouer les seconds comiques et les niais. Dès 1803, il remplit dans la *Forêt enchantée* un rôle de Gascon, mais c'est surtout le personnage de Nigaudinos, dans le fameux *Pied de Mouton*, qui le mit tout à fait en évidence, ainsi que le rôle de Droguignard, dans la *Queue du Diable*. Dans le *Pied de Mouton*, écrit Brazier « le niais Dumesnil *(sic)* était ravissant, délirant de bêtise. Tout Paris a répété pendant vingt ans : Demandez plutôt à Lazarille ».

Tantôt garçon naïf, amoureux berné, serviteur dévoué, Duménis resta pendant plus de trente ans attaché au th. de la Gaîté, faisant preuve souvent d'un talent de composition qui le classe au-dessus des queues rouges. On le compara plus d'une fois à Brunet. Avec l'âge, il dut se résigner à d'autres rôles, tels que vieux serviteurs, curé de campagne, vieux médecin, etc. Malheureusement ses appointements qui avaient été de 3,500 fr., chiffre considérable pour l'époque, à un tel théâtre, furent réduits à 1,350, et encore, a-t-on découvert une déclaration rédigée par cet acteur reconnaissant que ce chiffre était pour la forme, dans son intérêt, mais qu'il n'avait pas droit, en réalité à plus de 1,200 fr. Marié en 1808, Duménis eut de ce mariage deux filles qui furent danseuses à la Gaîté. Il mourut, dans un état misérable, à Paris, le 25 avril 1834.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément de la Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Grande biographie*, 1824. — Brazier, *Hist. des petits théâtres*, t. I, p. 14.

Iconographie : Coll. Martinet n° 82, dans la *Queue du Diable*. — 197, Briolet, dans l'*Ile des Mariages*. — 219, dans M. Delahure. — 376, dans *Malborough*.

DUMERCY, Mlle Ernestine. — Ecole lyrique 1862.

DUMÉRY. — Sous ce nom :

M. et Mme Duméry, Chambéry 1844.

Duméry, premier comique, Le Hâvre 1851-52.

Duméry, troisième amoureux, Le Hâvre 1852.

Duméry, Gustave, Alphonse, Alais 1864-65.

Mme Duméry, Eugénie, née Jault, Nîmes 1864, Alais 1865.

Mlle Duméry, fille d'un des Duméry ci-dessus, jeune artiste qui périt dans le naufrage de l'*Evening Star* (1866). Une messe fut célébrée à St-Roch, le 6 novembre, en souvenir des victimes. De semblables cérémonies eurent lieu à Genève, Toulon, Bordeaux et au Hâvre.

DUMESNIL, Mlle. — Lille 1676.

DUMESNIL, Mlle Marie, Françoise Marchand dite. — La plupart des biographes de Mlle Dumesnil se sont trompés sur la date de sa naissance, la confondant même avec une Marie, Anne, Françoise Du Mesnil née quinze mois plus tôt, jusqu'au jour où M. Campardon découvrit l'acte de baptême authentique *annexé par Mlle Dumesnil elle-même au brevet de sa pension* (Arch. nat. O¹682).

« Extrait des registres des baptêmes de l'Eglise paroissiale de St-Sulpice de Paris :

« Le 2 du mois de janvier de l'année 1713 a été baptisée Marie-Françoise, née le dit jour, fille de François-Robert Marchand et de Marie-Catherine Pétré, son épouse, demeurant rue des Marais, au Cheval-Pie, etc. » Le parrain est un loueur de chevaux, et la marraine, grand-mère paternelle de l'enfant, est l'épouse d'un autre loueur de chevaux. Cet acte, que

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ne connut pas M. De Manne, est de plus, absolument conforme à la dénomination prise par Mlle Dumesnil elle-même dans les actes passés chez son notaire, Me Trutat, actes retrouvés par Jal, et dans lesquels elle se qualifie : « Marie-Françoise *Marchand* Dumesnil, pensionnaire du Roy, demeurant rue Blanche, etc. » En réalité, on ne sait que peu de choses des premières années de Mlle Dumesnil. M. De Manne qui n'admet pas pour Mlle Dumesnil une origine roturière, veut qu'elle ait été élevée dans « le modeste manoir paternel, situé à Fontenay-les-Louvets, au milieu de la forêt d'Ecouves, près d'Alençon ». Mais alors comment expliquer tout-à-coup sa présence dans des troupes de comédiens à Strasbourg et à Compiègne (1733 à 1736) ? Bref, le 6 août 1737, elle paraissait pour la première fois sur la scène française, dans le rôle de Clytemnestre, d'*Iphigénie en Aulide*, continuant ses débuts par *Phèdre* et le rôle d'Elisabeth, dans le *Comte d'Essex*.



Mlle DUMESNIL

« Mlle Du Mesnil avait joué à Strasbourg, écrit le Duc de Luynes dans ses *Mémoires*, t. I, p. 371, et l'on prétend qu'elle n'avait pas réussi ; mais elle a eu du succès ici. »

« Nous, duc de Rochechouart, lisons-nous en date du 8 octobre 1737..., ayant reconnu le mérite distingué des talents de Mlle Du Mesnil pour la déclamation, etc., l'avons reçue et recevons dans la troupe des comédiens français de Sa Majesté, pour y jouer en second tous les rôles de *Reines*, que la demoiselle Balicourt y joue en premier, — y jouer de plus en troisième les rôles de soubrettes, qui sont actuellement remplis par les demoiselles Quinault et Dangeville. Lui accordons cent livres par mois, ses feux, ses jetons à l'ordinaire, que nous ordonnons aux comédiens de lui payer sur la recette de la comédie, à partir du six août dernier. »

Devant plus à la nature qu'à l'étude, Mlle Dumesnil, inégale comme tous les artistes qui se livrent à l'inspiration, n'était vraiment supérieure que dans les rôles de passion. Débitant avec volubilité les passages les moins intéressants de ses tirades, — c'est le système du *débiayage*, si fort à la mode aujourd'hui, — elle reportait tout son feu sur les vers à effet pour les mettre en valeur. Dans les scènes de fureur, son geste, sa voix, son regard devenaient si éminemment tragiques que l'on raconte que le parterre, alors debout, recula d'effroi pendant la scène des imprécations de Cléopâtre, dans *Rodogune*. Dans *Médée* (1739), dans *Mérope* (1743), elle était admirable.

« Mlle Lecouvreur, écrit Voltaire, avait la grâce, la justesse, la simplicité, la vérité, la bienséance ; mais pour le grand pathétique de l'action, nous le vîmes pour la première fois chez Mlle Du Mesnil ».

Voltaire écrit encore en 1748 : « Notre *Mérope* n'est pas encore imprimée ; je doute qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à la représentation. *Ce n'est pas moi qui ai fait la pièce, c'est Mlle Du Mesnil.* Que dites-vous d'une actrice qui fait pleurer le parterre pendant deux actes de suite ? » Ces spectateurs du XVIIIe siècle avaient évidemment l'âme bien sensible.

On rapporte maintes fois le mot de Garrick. Le grand tragédien anglais étant venu à Paris, alla voir jouer Mlles Clairon et Dumesnil. — Eh bien ! lui demanda-t-on, comment avez-vous trouvé le jeu des deux rivales ? — Il est impossible, répondit-il, de rencontrer une plus parfaite actrice que Mlle Clairon. — Et Mlle Dumesnil, qu'en pensez-vous ? — En la voyant, je n'ai pu songer à l'actrice ; c'est Agrippine, c'est Sémiramis, c'est Athalie que j'ai vues ! »

M. E.-D. De Manne a donné la liste des 42 rôles établis par Mlle Dumesnil, en dehors de ceux repris dans le répertoire (1737-1775). Nous y relevons dans le théâtre de Voltaire *Zulinie* (1740), *Mérope* (1743), *Sémiramis* (1748), la Baronne, de *Nanine* (1749), Clytem-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

nestre, d'*Oreste* (1750), Aurélie, de *Rome sauvée* (1752), Statira, d'*Olympie* (1764).

Mlle Dumesnil interpréta Tullie, de *Catilina*, œuvre de Crebillon (1748), Déjanire, dans les *Héraclides*, de Marmontel (1752), Mme Vanderk, du *Philosophe sans le savoir* (1765), Gertrude, dans l'*Hamlet*, de Ducis (1769), etc.. etc.

En 1753, ayant obtenu un congé de trois mois, elle se rendit à Marseille. Mais le duc de Villars, gouverneur de Provence, ayant fait augmenter le prix des places, il s'en suivit quelque agitation qui se termina par la victoire du public et le succès de Mlle Dumesnil.

Conformément aux usages de la Comédie, Mlle Dumesnil avait tenu aussi l'emploi des *soubrettes* et plus tard celui des *mères*, créant, par exemple, la *Gouvernante*, de La Chaussée (1742); mais douée d'une taille au-dessus de la moyenne, avec une tête imposante, dont l'expression devenait facilement tragique, c'était bien dans la tragédie qu'elle excellait. Sociétaire depuis le 2 février 1738, Mlle Dumesnil prit sa retraite le 31 mars 1776, avec 1,500 livres de pension de la Comédie, 1,500 livres sur la cassette royale et 2,000 livres dont elle avait été gratifiée successivement par munificence royale en 1761 et 1773. Grimm nous fait comprendre que l'actrice aurait dû se retirer déjà depuis longtemps, tout en déclarant que son souvenir restera impérissable sur cette scène. Le 28 février 1777, la Comédie avait donné à son bénéfice *Tancrède* et les *Fausses infidélités* avec une grande affluence de public.



Mlle DUMESNIL. Rôle d'*Athalie*

Dans sa vie privée, Mlle Dumesnil avait été d'une simplicité extrême, faisant elle-même sa cuisine, et tricotant ses bas auprès d'une traduction de Tacite, ce qui faisait dire à La Harpe (lettre au sculpteur Antoine) : « Inégale ou sublime, elle a un très grand mérite : celui de n'être comédienne qu'au théâtre. » Ses ennemis lui reprochaient, à ses débuts, d'absorber le contenu d'une bouteille de vin avant d'entrer en scène ; d'autres ont parlé de bouillon de poulet et de vin. Que signifie tout cela ? On n'a jamais parlé d'ivresse ; et puisqu'ils connaissaient la recette, que ne faisaient-ils la même chose pour avoir au moins son talent!

Mlle Dumesnil avait été, de plus, le modèle des sociétaires, se prêtant à toutes les exigences, acceptant tous les rôles, ne réclamant jamais, différant en cela de sa rivale, Mlle Clairon, laquelle ne cessa jamais de la jalouser, comme le prouvent assez les *Mémoires* de cette dernière. Un jour, Sophie Arnould parlait à Mlle Dumesnil de ce livre : « Hélas ! répondit la tragédienne, je savais bien qu'elle me tourmenterait jusqu'à la mort ; j'ai pris le parti d'oublier mes ennemis ; je n'ai jamais fait de mal à personne ; cela me console de tout. »

A une autre personne qui lui demandait des anecdotes contre la Clairon elle écrivait : « Je suis bien sensible à l'intérêt que vous et vos respectables amis prenez aux atrocités que la demoiselle Clairon décoche contre moi. Il y a quarante ans qu'elle s'exerce à ce jeu qui quelquefois m'a fait répandre bien des larmes... Vous me demandez des anecdotes contre elle ? Je m'en garderai bien ; cela sentirait la vengeance ; elle n'a jamais trouvé de place dans mon cœur. »

Les évènements de la Révolution, en lui enlevant ses pensions, exposèrent tout-à-coup sa vieillesse à toutes les horreurs de la misère. En 1794, la Convention lui accorda un secours de 3,000 fr. « Bons et généreux amis, écrivait-elle, je suis pénétrée de reconnaissance pour les soins que vous prenez de me procurer un asile. Je le demande au Faubourg-St-Germain pour me rapprocher de mes amis... »

Mlle Bourgoin, élève de Mlle Dumesnil, et la protégée du Ministre Chaptal, plaida fort heureusement près de celui-ci la cause de son professeur ; Chaptal écrivit à Mlle Dumesnil une lettre (reproduite par De Manne), pour la féliciter d'avoir « formé un sujet digne d'elle et de l'art dramatique » et lui fit remettre cinq mille francs au nom du Gouvernement. Nous savons par le *Journal des affiches* (p. 2022 et 2172), en date du 28 janvier 1797, que Mlle Raucourt, alors directrice du th. Louvois, voulait donner une représentation au bénéfice d'une petite-nièce de Corneille et de Mlle Dumesnil ; un logement lui fut assigné dans les galeries du Louvre. Tous les contemporains affirment que, malgré son grand âge, elle avait conservé toute sa mémoire et sa présence d'esprit.

« J'ai entendu, écrivait Lafon à un ami, j'ai entendu Mademoiselle Bourgoin répéter Junie chez Mlle Dumesnil qui faisait le rôle d'Agrip-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pine, assise devant une table. Je disais celui de Néron. Mlle Dumesnil (qui avait alors près de 90 ans) récita le sien de manière à me causer la plus grande surprise et la plus vive admiration. Ce n'étaient que des débris ; mais ils étaient superbes. Je n'avais aucune idée de cette manière de déclamer, et dans cette séance que je me rappellerai toujours avec bonheur, Mlle Dumesnil donna à la jeune Bourgoin les conseils les plus lumineux. »

Et cependant on voulut disputer encore à Mlle Bourgoin le titre de son élève, comme le prouve une lettre à Ducis, datée de Paris, 5 brumaire an III (vente d'autographes du 27 avril 1903). Mlle Dumesnil s'empresse de rendre hommage à la vérité. Elle a cru reconnaître en son élève des dispositions très heureuses, et il y a dix-huit mois que, de deux jours l'un, elle n'a cessé de veiller à ses études.

Mlle Dumesnil, que certains biographes font décéder à Boulogne-s/Mer, nous ne savons pour quelles raisons, mourut à Paris, 24, rue et Barrière-Blanche, le 1 ventôse an x, où elle avait demeuré depuis 1762. Nous savons aussi qu'elle avait loué une maison, jardin et dépendances, située rue Royale, *près la Barrière Blanche*, à Mlle Colombe, de la Comédie italienne.

La publication intitulée *Mémoires de Mlle Dumesnil en réponse aux Mémoires d'Hippolyte Clairon*, Paris, in-8°, chez Dentu et Carteret, an VII (1799), rédigée par Coste d'Arnobat, ne contient aucune particularité sur la vie de Mlle Dumesnil.

M. Em. Campardon a publié :

Le Brevet d'une pension de 3,500 livres, suivant les décisions des 6 décembre 1773 et 1er octobre 1775.

Une déclaration de Mlle Dumesnil relative à cette pension.

L'acte de baptême cité plus haut. (Arch. nat. O1682.)

Biographie : Lemazurier, *Gal. historique*, t. II. — Ricord, les *Fastes de la comédie*, t. I. — E.-D. De Manne, *Troupe de Voltaire*. — *Almanach des spectacles*, 1803, p. 284. — *Almanach Duchesne*, 1815, p. 5.

Bibliographie : *Journal de Paris*, 1776, *Mémoires de Bachaumont*, *Querelles littéraires*, par l'abbé Irail, t. II. — *Almanach des spectacles*, 1777. — *Mercure de France : Correspondance littéraire* de Grimm, de La Harpe, de Voltaire. — *Mémoires* de Lekain, de Marmontel, de Mlle Clairon. — *Souvenirs* de Mme Vigée-Lebrun, id. de Labouisse-Rochefort. — *Journal historique* de Barbier. — *Moniteur universel*, an XI. — *Journal des Débats : Feuilletons* de Geoffroy. — L'*Amateur d'autographes*, nos 51 et 53, février et avril 1864. — *Collection d'autographes*, A. Bovet, n° 1344. — Audibert : *Indiscrétions et Confidences*. — Jal, *Dict. critique*, p. 515. — Les *Comédiens hors la loi*, p. 311. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les Comédiens*. — Campardon, les *Comédiens de la troupe française*. — *Mémoires* de Fleury, t. I, p. 172-173.

Iconographie : Bibl. nat., catalogue Duplessis 13,655 :

1. En buste, de 3/4 à gauche, dans un ovale, gravé à l'eau forte, an.

2. En pied, de profil à droite (cost. de th.), gravé à l'eau-forte, an.

3. En buste, de 3/4 à gauche, dans un médaillon ovale, publié par Elluin, 2 états.

4. En buste, de profil à gauche, gravé par Fr. Hillemacher, 1860.

5. En buste, de 3/4 à gauche, gravé au trait sous la direction de Landon, d'après B.

Voir aussi *Clairon*, Bibl. nat.

Musée de la Comédie française, catalogue Monval :

91. Buste marbre h. 0 m. 67, par L.-V. Bougron (1841), d'après un portrait de famille, offert par l'artiste, petit-gendre de la tragédienne, en 1842. — Médiocre reproduction dans l'*Illustration* du 21 décembre 1844.

203. Phèdre (Mlle Dumesnil). Gouache h. 0 m. 09, l. 0 m. 07, par Fesch, 1776.

310. Dans Agrippine. Peinture toile, en pied, h. 1 m. 35, l. 1 m. 04, par Donat Nonnotte (1754). En robe rouge, à paniers. A appartenu à Dugazon. Le buste a été gravé par H. Lefort pour la *Troupe de Voltaire* (1877).

430 *bis*. Dans *Mérope*. Gouache de la suite Fesch-Whirsker, h. 0 m. 10, l. 0 m. 12.

DUMESNIL. — Sous ce nom :

DUMESNIL et sa femme, Cour de Prusse 1707.

Mlle DUMESNIL, utilités, Maëstricht 1777-78.

Mme DUMESNIL, premier rôle, Rouen 1800.

DUMESNIL. V. Duménis.

DUMESNIL, premier comique, Lille 1807, 1809, Gand 1820, 1825. Peut-être le même : Evreux 1826, Besançon 1829-31.

DUMESNIL-HARTEMANN, comédien amateur, Gand 1823.

DUMESNIL, premier comique, Bordeaux 1837, Marseille et Toulouse 1840, Variétés 1842 — remarquable par sa laideur — Toulouse 1848.

Mme DUMESNIL, amoureuse, Lisbonne 1852. Une dame Massard prit aussi le nom de *Dumesnil* vers cette époque.

DUMESNIL, th. Déjazet et Châtelet 1869, Château-d'eau 1871.

DUMESNIL-LE-PETIT, Ch. d'eau 1871. A rapprocher du suivant.

DUMESNIL, Variétés 1882-92. Un *Dumesnil* est nommé officier d'académie en 1898.

DUMESTRE. — Nom d'un artiste mort en 1894.

DUMETZ-FLEURY, Mme. — Ingénuité et amoureuse. Brest 1827, Rouen 1829, Laon 1833-34.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUMIGE. — « Pères sensibles », Toulouse 1794.

DUMILATRE, Marie, Michel, né dans le département de la Seine, élève de Talma et deuxième prix de tragédie en 1810. — Cet artiste débuta, le 17 janvier 1811, à la Comédie française par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide*, puis par ceux de Cinna, du jeune Horace, de Tancrède, de Ninias, etc. Il fut admis comme pensionnaire le 1er avril.

« Dumilâtre est grand, écrit-on en 1811, assez bien fait, d'une belle figure ; il dit bien, règle convenablement son geste et n'est point trop embarrassé de sa contenance au théâtre... Mais il est froid, et c'est un défaut que le meilleur maître ne corrigera jamais... D'ailleurs, on peut soupçonner qu'il n'a pas une mémoire heureuse. »

Telles sont les raisons, sans doute, pour lesquelles il devint bientôt indifférent au public. Chargé des rôles de Tullus et de Jason aux reprises de *Coriolan* et de *Médée*, il y parut glacial. Il se releva en jouant le rôle d'Abner pendant l'absence de son chef d'emploi. Bref, Dumilâtre trouva sa véritable place dans les troisièmes rôles et les confidents. Il y excella pendant plus de 25 ans. « L'emploi de cet acteur, écrit-on en 1821, est un des plus ingrats et des plus difficiles au théâtre... Peu chéri du public qui ne lui rend jamais justice, Dumilâtre n'en est pas moins le meilleur confident qu'il y ait, et peut-être qu'il y ait eu aux Français. » — « Il est impossible de donner mieux la réplique à Talma », a dit Harel. On raille un peu sa haute taille : « Confident qui a toujours l'air de manger des petits pâtés sur la tête d'Oreste, d'Hamlet, voire même de Sylla ». Talma avait une vive affection pour Dumilâtre. Dans la vie privée, un fort honnête homme. Son nom disparut de l'affiche après 1835.

Dumilâtre eut deux filles, Adèle et Sophie, qui firent partie du ballet de l'Opéra, de 1835 à 1848. Très maigres, elles avaient reçu du *Charivari* le nom de *Sœurs Demi-Lattes*. Adèle acquit une grande réputation comme danseuse et mime. Th. Gautier, l'auteur du ballet de *Giselle*, en fit le plus grand éloge. A la ville, une personne bien élevée et spirituelle. Elle parut à Milan (1846), à Londres (1847), et se retira de l'Opéra, en 1848, pour épouser M. Drake del Castillo qui la laissa veuve de bonne heure. Elle habita longtemps à Pau, une très belle propriété, ayant auprès d'elle sa sœur Sophie, ses deux fils et sa fille, qui épousa M. S. Basterriche, fils de l'ancien receveur général des Basses-Pyrénées. Elle vit actuellement (1906) dans son château de Touraine, alerte et vaillante, âgée d'environ 85 ans.

Dumilâtre habita 12, rue Lepeletier (1814-15), 3, rue du Clos-Georgeot (1817-18), 3, rue Lévêque (1819), 196, rue St-Honoré (1823-35).

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, VIII, IX, X. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, II, 257. — *Rampe et Coulisses*, 80. — *Biographies*, 1821, 1824, 1829, 1833.

DUMILIEN. — Acteur et directeur, Gymnase Olympique, St-Sever 1832.

DUMILLY. — Nantes 1792.

DUMIRAIL, Vincent-Charles de Lestoille dit. — Né à Paris, débuta une première fois à la Comédie française, le 31 mai 1708, et une seconde fois, le 29 décembre 1711. Reçu le 25 juin 1712, il quitta ce théâtre le 17 juin 1717 pour l'Opéra où nous le retrouvons comme danseur, en 1722. Rentré à la Comédie le 21 mars 1724, il prit sa retraite avec une pension de 1000 livres, le 11 janvier 1730, et termina sa carrière comme danseur, à Bordeaux 1746, Toulouse 1747, Rouen 1749. Il mourut le 5 novembre 1754.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I, p. 251. — Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

Bibliographie : *Almanach des Spectacles*, 1754, p. 79.

DUMON. — V. Dumont.

DUMONEY, Mme. — Bruxelles 1797.

DUMONT, Mlle Marie, femme de Nicolas Dorimont. — V. Auzillon.

DUMONT, Mme. — Maëstricht 1673 à 1678.

DUMONT, Jacques, Antoine Mussard dit. — D'origine genevoise, faisait partie, en 1781, de la troupe du Spectacle des Associés. Lorsque parut, en 1782, le premier volume du fameux pamphlet attribué à Mayeur et intitulé le *Chroniqueur désœuvré*, libelle scandaleux, Dumont, bien qu'il n'eût pas son portrait dans cette galerie, crut devoir prendre la défense de ses camarades dans une brochure intitulée le *Désœuvré mis en œuvre* ou le *Revers de la Médaille*, ce qui lui valut de terribles injures dans le second volume du *Chroniqueur désœuvré*, édition de 1783. Bien plus, dans une perquisition faite pour saisir ce dernier ouvrage, c'est la brochure de l'honnête Dumont qui fut saisie! (Arch. des Comm. n° 704).

Après des excursions en province, Gand 1784, Lille 1790-93, Dumont reparut au th. de la Cité-Variétés 1799, et à l'Ambigu 1800-1814. Le *Tribunal volatile* de l'an XI nous dit qu'il jouait les « pères sensibles » avec vérité et intelligence, et les contemporains s'accordent à dire qu'il ne manquait pas de talent. Sa diction juste et naturelle l'avait fait surnommer le « Molé des boulevards ». Il mourut d'hydropisie en septembre 1813.

Bibliographie : Campardon, *Les Spectacles*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de la Foire, t. I. – *Almanach des Spectacles*, 1815, p. 54.

DUMONT, Mlle, devenue femme Jadin. — Rôles d'enfants à la Comédie française 1785, débuta le 1er mars 1787 comme soubrette ; Th. de Monsieur (Feydeau) 1790-92, Th. Molière 1793, Th. de la République 1793-94, Bruxelles 1796, première soubrette, Bruxelles 1802, 3600 francs d'appointements. Ricord nous a laissé les renseignements suivants sur cette artiste : « Après avoir joué le rôle de Joas dans *Athalie*, étant enfant, cette actrice fut admise au Th. Français comme pensionnaire pour succéder à Mlle Joly dans l'emploi des soubrettes. Mlle Candeille lui confia le rôle de Fanchette dans la *Belle Fermière*, en 1793, et personne ne l'a rendu avec plus de grâce et de vérité. Mlle Dumont était petite, mais très bien faite, et sa figure était charmante et animée. Son organe, très agréable, avait du mordant, et sa diction de la vérité et de la chaleur. Ayant éprouvé une injustice de la part de MM. les sociétaires, cette actrice s'en fut tenir son emploi en province avec agrément. »

Mlle Dumont épousa M. Jadin, gouverneur des pages de la Chapelle du Roi. Une demoiselle Dumont *Joséphine* avait cherché à débuter à la Comédie française et à l'Odéon en 1809 et 1811.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. I, 193.

DUMONT. — Sous ce nom :

Mlle Dumont, Vaudeville 1820 et 1823.

Mme Dumont, duègne, Nancy et Londres 1830, Th. Molière 1831.

Mme Dumont, Cirque olympique 1835-37, 1845. Une dame *Françoise* Dumont, Rosy Peghaire, entra dans la Société des artistes en 1845. Paris 1846-48, Clermont 1852, Paris 1853-61, Belleyne 1862-67 ; et une dame *Vve Dumont*, âgée de 61 ans en 1850, reçut une pension de 186 fr. de la même société.

Mme Dumont, Marie Chaudinet, dite — de la Société des artistes depuis 1840. Paris 1850-62, pensionnaire en 1859. A rapprocher des précédentes.

Dumont Jean, Victor, décoré de Juillet, de la Société des artistes depuis 1844, Dieppe 1849. Nous relevons encore : *Dumont*, Lorient 1840, second rôle, Tournay 1845, Gand 1846, financier, Lille 1847. Jean Victor Dumont vécut à Paris 1852-1884 ; âgé de 69 ans en 1878, il obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1885.

Mlle Dumont, Victorine. — Th. du Cirque 1861-62, Châtelet 1863.

Dumont, J.-B. Eugène, dit aussi *Brestois*. — Th. Montparnasse 1862-65.

Dumont, Palais-Royal 1876-77.

Mlle Dumont, Berthe, Sarah. — Montparnasse 1880-82, Rennes 1886, Dijon 1887-88, Paris 1889-93.

Mlle Dumont, Marie, Célestine, B. — Alcazar 1880-82.

Mlle Dumont, utilités, Lille 1893.

Mlle Dumont, Châtelet 1893, Th. Déjazet 1895.

DUMONTHIER. — Sous ce nom :

Mlle Dumonthier, Rouen 1802-04.

Dumonthier. — Rôles de convenance, Lille 1820, Rouen 1822, Lille 1823-24, 1600 fr. d'appointements, Gand 1825, à rapprocher des suivants :

Dumonthier, raisonneur, Nancy 1827, Orléans 1828, Nancy 1829.

Dumonthier, père noble, Genève 1833-34, Lille 1835, Metz 1837-40.

Dumonthier, amoureux, Moulins 1833-34.

Dumonthier, Edouard, mort du choléra à Avignon 1835.

Dumonthier, financier, Mons 1844, seconds rôles, Reims 1852, financier, Montpellier 1852.

Dumonthier, Elie, André, Caen 1848, Dieppe 1849, Th. Lyrique 1852, Alger 1853-54, Aix 1855-59, Marseille 1860, Arles 1861, Avignon 1862. Agé de 63 ans en 1863, avec 43 ans de th., Elie Dumonthier obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Bayonne 1863-65, Bourges 1867, Boulogne 1868-69, Charleville 1870.

Mme Dumonthier, Agathe, — Caen 1847-48, Dieppe 1849, Genève 1852, Alger 1853-54, Aix 1855-59, Marseille 1860, Arles 1861, Avignon 1862, Bayonne 1863-64, Orléans 1865-67, St-André 1868, Boulogne 1869, Charleville 1870-72, Rodez 1873-74, Arles 1875, Montpellier 1876-77, Castres 1878, Narbonne 1879, St-Remy 1880, Menton 1881, Avignon 1882, Narbonne 1883-84. Agée de 60 ans en 1884, avec 40 ans de th., Mme Agathe Dumonthier reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Ferrals 1885-90, Salerne 1890, Istres 1892-99, Alger 1900-03.

Dumonthier, Elie, Henry. — Caen 1848, Dieppe 1849, Genève 1852-53.

Mme Dumonthier, Rose. — Caen 1848, Dieppe 1849.

Mme Dumonthier, Thérèse, née Douillet. — Dieppe 1849-50, Genève 1852, Alger 1853-54, Aix 1855-59, Marseille 1860, Arles 1861, Avignon 1862, Bayonne 1863-64, Orléans 1865-66, Bourges 1867, Boulogne 1868-69, Charleville 1870-93. En 1882, Mme Vve Dumonthier, âgée de 89 ans, avec 41 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Le Rapport de 1894 annonce la mort de Mme *Amélie Lalande*, Vve Dumonthier.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme DUMONTHIER, jeune premier rôle, Brest 1851, premier rôle, Montpellier 1852, à rapprocher des précédentes.

DUMONTHIER, Helis (pour Elie ?), Henri fils. — Paris 1871-73, Angers 1874-75, Valenciennes 1876-77, Besançon 1878, Rennes 1879-80, Le Mans 1881-83, St-Germain 1884, Dijon 1885-87, Amiens 1888, Mons 1889, Lille, premier rôle marqué, 1890-91, Toulon 1892-93, Rennes 1894, St-Quentin 1895-96, Brest 1897, Gand 1898, Douai 1899-1900, Paris 1901-03. Agé de 76 ans en 1903, avec 30 ans de th., Dumonthier reçut 500 fr. de pension de la Société des artistes.

DUMORAND ou Dumarand Mlle. — Premier rôle, Bruxelles 1772-73 et 1774-75 aux appointements de 3300 et 3500 livres.

DUMOUCHEL. — Sous ce nom :

DUMOUCHEL, deuxième amoureux, Gand 1791, Bruxelles 1795, Ambigu 1800, Porte-Saint-Martin 1811, Gaîté 1816.

Mme DUMOUCHEL, femme du précédent, avait joué les premiers rôles tragiques à Bruxelles. — Ambigu 1799-1800, Gaîté 1812-15. « Talent nerveux, expressif, fort admiré » a écrit A. de Rochefort. Excella aussi dans la pantomime. Cette actrice mourut en 1823.

Mlle DUMOUCHEL, fille des précédents, femme Camiade (V. ce nom), joua les rôles d'enfants à la salle des Jeux Gymniques 1812. Elle débuta au Cirque olympique dans le rôle d'Aglaure de *Barbe-Bleue* le 27 mai 1817, Gaîté 1823-26. C'est à ce théâtre qu'elle connut son camarade Camiade qu'elle épousa. Associée aux entreprises théâtrales de celui-ci, elle courut la province, tint l'emploi des soubrettes à Rennes en 1833 ; puis reparut à la Gaîté sous le nom de Dumouchel-Camiade en 1834 et 1839.



Mlle DUMOUCHEL, par Vigneron

Iconographie : Bibl. nat., catalogue Duplessis 13691. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, par Vigneron.

DUMOUCHEL, frère de la précédente, avait tenu également les rôles d'enfants à la salle des Jeux Gymniques en 1812. Il débuta à la Gaîté, dans les rôles d'amoureux vers 1824, et fut jugé trop lourd. Gaîté 1826-28, deuxième comique, Boulogne 1829, Mons 1830, Dijon et Limoges 1835 et 1837. En 1848, il existait un artiste du nom de Dumouchel, Louis Pompée.

DUMOULIN. — Sous ce nom :

DUMOULIN, Ambigu et Th. de la République à Rouen 1799-1801.

DUMOULIN, Th. des jeunes comédiens 1807.

DUMOULIN, Joseph, Jean, Franç., Guénépin dit, né vers 1810, acteur des Folies dram. 1831-34, débuta le 14 avril 1834 à l'Ambigu, et le 11 février 1835 aux Variétés dans *Au clair de lune*. Il créa un rôle dans *Kean*. Après avoir passé par Rouen 1837, il revint aux Folies dram. 1839, dont il devint une des colonnes. En 1846, Dumoulin qui avait été récompensé de deux médailles de sauvetage, fut nommé membre du Comité de la Société des artistes dramatiques. Garde national, il reçut une balle dans l'épaule, pendant les journées de 1848. Il était encore à cette époque aux Folies dram. Agé de 63 ans en 1873, Dumoulin obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes.

St-Germain, en annonçant la mort de cet acteur, au Rapport de 1895, rappela sa carrière en ces termes : « Il avait 23 ans quand il créa *Mon oncle Thomas*, de Michel Masson ; adroit, verveux, doué d'une jolie voix, il fut un de mes préférés, soit qu'il jouât le *Secret du soldat*, la *Courte-paille*, le *Premier ténor*, *Gig-gig*, la *Cocarde tricolore*, *Sans Cravate*, la *Veuve de la grande armée*, *Vingt francs par jour*, etc. » Rentré dans la vie privée, peu après les événements de 1848, Dumoulin reprit son nom de Guénépin, fut nommé receveur de l'octroi de Paris, puis Chevalier de la Légion d'honneur. Il mourut dans sa quatre-vingt-septième année.

Mme DUMOULIN, Marie, Anne, née Paillet. Fol. dram. 1833. Habitait Paris en 1856.

DUMOULIN, Délass. com. 1869, Ch. d'eau 1873-75, Fol. dram. 1875-76, Th. Taitbout 1876-77.

Mme DUMOULIN, Léonie, Marie. Grenoble 1872-75, Besançon 1876-78, Béziers 1879, Perpignan 1880, Béziers 1881, Paris 1882, Verviers 1883, Lorient 1884-88, Castres 1889-90, La Martinique 1891-92, Pau 1893, Brest 1894, Clermont-Ferrand 1895-96, Tournai 1897, Gand 1898-99, Paris 1900, St-Quentin 1902, Brest 1903. En 1904, Mme Léonie Dumoulin, âgée de 59 ans, avec 32 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

Iconographie : Il existe à la Bibl. nat., catal.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Duplessis nº 13697, le portrait d'une dame Dumoulin, actrice, en pied de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par Masprounvis, 1872.

DUMOUSTIER, Mlle Charlotte. — Actrice chez Alex. Bertrand, à la Foire St-Laurent de 1700, femme d'un sieur Michel de Lannoy, maître de musique.

DUMOUSTIER, Mme. — Premiers rôles, Lille 1810-11.

DUMOUY. — V. Demouy.

DUNAND, Musard dit. — V. *Dumont*, Mussard dit.

DUNANT, François, Nicolas. — Débuta à la Comédie Française le 9 août 1780, rôles d'Arsame, dans *Rhadamiste* ; d'Euphemon fils, dans l'*Enfant prodigue ;* de Lisidor, dans le *Cocher supposé ;* Nérestan, dans *Zaïre ;* le chevalier, dans le *Distrait*. Reçu à pension en 1782, puis sociétaire le 14 avril 1787, il fit partie de la distribution de l'*Ami des lois* le 2 janvier 1793. Incarcéré avec ses camarades en septembre suivant, aux Magdelonnettes, il reparut au th. Feydeau en 1795, passa au th. Louvois en 1797 et mourut cette même année.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I, p. 252. — Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

DUNET, Auguste Parenti. — Gaîté 1892.

DUNON. — Russie 1852.

DUNOYER. — Sous ce nom :

Dunoyer, Charles, débuta à l'Ambigu le 23 mars 1824 dans *Cœlina*. Ambigu 1825-26. Peut-être *Desnoyer*. V. ce nom.

Mlle Dunoyer, Caroline, soubrette, débuta à l'Odéon en décembre 1845, Porte-St-Martin 1853-54.

Dunoyer, Lambert, Lyon 1848-49, Jassy 1852, les Vertus 1853-59, Paris 1860, Beauvais 1861-62, Moulins 1863, Lisieux 1864, Roanne 1865-69, Cognac 1870.

Mme Dunoyer, née Dom. A. Bonnard, les Vertus 1852-55, Lodève 1856-57, Arles 1858-59, Beauvais 1860-61.

Mme Dunoyer, Victorine, née Urbain, Mâcon 1863-64, Bourges 1865.

Mlle Dunoyer, Blanche, Jeanne Cresson dite. Fol. dram. 1866-69, Gymnase 1870-72, Renaissance 1873-74, St-Pétersbourg 1875-79, Renaissance 1884-86, Palais Royal 1888-90, Odéon 1892-95, th. Déjazet 1895. Une des créatrices de *Thérèse Raquin*.

DUNY. — Premier rôle, troupe du maréchal de Lowendahl, Maëstricht 1748-49.

DUON, François, Alexis ou *Alix*. — Londres 1827, St-Pétersbourg 1852-59, Brunswick 1860-64, Hanovre 1865-68, Paris 1869, Minden 1870-73, Hanovre 1874-84. En 1865, âgé de 65 ans, avec 36 ans de théâtre, Duon obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Sa mort, survenue à Hanovre, fut annoncée au Rapport de 1885.

DUPALAIS, Mlle. — Actrice foraine, foire St-Germain 1724.

DUPARAI, Philippe, Etienne, Louis dit, que l'on écrivit souvent *Duparay*, *Duparrai* ou *Duparray*. — Naquit à Bruxelles le 28 décembre 1768. Il était le fils d'un nommé Louis, dont la femme légitime s'appelait Séraphine, Joséphine Dollé. Son acte de baptême, paroisse du Finistère, à Bruxelles, a été cité par MM. E.-D. De Manne et C. Ménétrier, ses biographes, qui avouent manquer de renseignements pour les premières années de sa carrière. Or, nous trouvons dans le tableau de troupe du th. de Douai, pour 1786-87 :

Duparai *père*, directeur, rois et pères nobles.

Duparai *fils aîné*, confidents, troisième amoureux des seconds.

Duparai *fils cadet*, seconds comiques, crispins.

D'où il résulterait que son père n'était pas mercier, comme le crurent ses biographes, mais comédien, ou peut-être fut-il les deux. Enfin l'acte de baptême reproduit est-il bien celui de notre comédien ? Que devint son frère aîné ? Car nous aimons mieux reconnaître notre Duparai dans le cadet, second comique. En 1790, il reparaît à Reims, th. du Marais, rôles accessoires, 1791-93, Amiens, où il est cité comme remplissant avec talent les rôles de valets, th. du Marais 1796 et 1798, th. Feydeau 1799, Ambigu comique et Gaîté. En 1801, il reprend son vol, peut-être en Danemark, à coup sûr de longues années en Russie (il l'a écrit lui-même) et en France.

Bref, de retour à Paris, il demanda le 8 sept. 1814 à être entendu à la Comédie Française dans les rôles de comiques ; mais il fut déclaré le 22 du même mois qu'il n'était pas « jugé en état de débuter ». A Rouen, vers 1816, il essuya un échec. Le 21 juin, Picard l'appela à l'Odéon où il débuta par les rôles du Baron, de *Guerre ouverte* et de Durivage, dans la *Cloison*. Le 31 décembre 1817, il crée un rôle dans une *Macédoine*.

A cette époque de sa vie, Duparai, âgé de cinquante ans, est un homme naturellement bon, spirituellement naïf, un acteur d'un naturel admirable, un peu trivial. Mais personne ne comprend comme lui Argante, des *Fourberies de Scapin*, Chrysalde, Argan, Orgon, Harpagon. C'était le type parfait du bourgeois du XVIIe siècle. Son accentuation est comique, son parler traînant, sa physionomie ouverte. Au physique : grand, sec et maigre. Voici quelques-unes des pièces créées ou reprises à l'Odéon par Duparai : 1820, les *Comédiens*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'*Homme poli*. — 1821, le *Voyage à Dieppe*. — 1822, *M. Tourniquet*. — 1823, le *Séducteur amoureux*, l'*Innocence de la campagne*, les *Français en Espagne*, la *Maison à deux portes*, une *Journée de Vendôme*. — 1824, *Molière au théâtre*, *Léonie*, le *Déménagement de La Fontaine* (grand succès personnel), *Ourika*, le *Veuvage et les fiançailles*, l'*Officier de fortune*, l'*Enfant trouvé*. — 1825, la *Fête de Molière*, *Roman à vendre*, le *Dernier jour de folie*, les *Nouveaux Adelphes*, les *Deux écoles*, *Preciosa*, les *Surfaces*. — 1826, *Amour et intrigue*, la *Belle-mère et le gendre*, *Héritage et mariage*, l'*Ecole des veuves*, le *Cachemire*. — 1827, le *Généreux par vanité*, la *Première affaire*, l'*Homme du monde*, la *Sœur*. — 1828, les *Ephémères*, le *Concert à la campagne*, l'*Espion*, le *Contrariant*. — 1829, la *Bossue*, la *Vieille fille et la jeune veuve*, *Catherine aux Etats de Blois*, le *Frère et l'amant*. — 1830, l'*Article de journal*, le *Pamphlet*, la *Sœur cadette*, *Christine*, *Ma femme et ma place*, les *Hommes du lendemain*, la *Séparation*, *Napoléon Bonaparte*, le *Jeune prince* (grand succès personnel dans un rôle de vieux courtisan). — 1832, *Jeanne Vaubernier*, *Dick-Razah*, le *Temps et l'Odéon*.

En 1832, la Comédie Française cherchait un « financier » ; elle lui fit des propositions. Le bonhomme Duparai, qui n'était point sot, hésita : « J'ai soixante-quatre ans, écrivait-il à un ami, et à cet âge on tremble de quitter une position, même médiocre, mais où l'on trouve la sécurité, pour courir de nouvelles chances ». Il refusa. M. Védel, l'administrateur de la Comédie, fit valoir de si bonnes raisons, qu'il finit par le décider.

Le 14 avril 1832, Duparai débuta, non sans émotion, par le rôle d'Orgon, de *Tartufe*, joua le lendemain Chrysalde, des *Femmes savantes*, Remi, des *Fausses confidences*. Son succès fut complet. Puis il créa : 1832, le *Barbouillé* (Gorgibus), le *Roi s'amuse* (De Cossé), la *Fête de Molière* (La Fontaine). — 1833, le *Sophiste* (Dujour), le *Médecin volant* (Gorgibus), la *Mort de Figaro* (Basile), l'*Alibi* (le Maréchal de Saxe).

Une circonstance fortuite le mit tout à coup en évidence. La première représentation de *Bertrand et Raton* avait eu lieu le 14 novembre 1833. Monrose père échoua dans le rôle de Raton, et rendit le rôle. Scribe n'hésita pas alors à le donner à Duparai qui lui imprima un caractère si vrai de bonhomie que le succès de l'ouvrage fut assuré. Néanmoins il dut volontairement renoncer au titre de sociétaire, moyennant certaines compensations de nature à assurer le sort de sa vieillesse.

Duparai créa encore des rôles dans *Ma place et ma femme*, le *Mari de ma femme*, *Mme de Montmorency*, *Chatterton* (Lord Beckfort), *Richelieu*, les *Deux Mahométans*, la *Belle-mère et le gendre*, *Lavater* et le *Procès criminel*, puis se retira le 30 mars 1838, à 70 ans, après avoir joué une dernière fois ce rôle de Raton qui avait couronné sa carrière. La Comédie lui servit une pension de 2,000 fr., et Duparai, retiré à Versailles, s'y éteignit le 30 juillet 1852, à 82 ans. — A Paris, Duparai avait habité carrefour de l'Odéon, 1817; rue d'Enfer, 14, 1820; rue St-Germain-des-Prés, 9, 1821-26; rue des Bourdonnais, 9, 1834-37.



DUPARC (Gros-René), d'après Fr. Hillemacher

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier. *Galerie historique de la Comédie française*.

Bibliographie : le *th. à Douai*.— Le *th. à Reims*. — *Biographies* diverses. — *Dict. théâtral*. — *Souvenirs du Jouslin de la Salle*.

DUPARC, René Berthelot dit *Gros-René*, dit. — Né à Nantes vers 1630, était donc fort jeune encore quand il se trouvait comme comédien de campagne à Carcassonne avec Dufresne, en octobre 1647. Entré dans la troupe de la Béjart à une date que l'on n'a pu encore préciser, nous savons seulement que Duparc se maria à Lyon, le 23 février 1653, et que Molière avait apposé sa signature sur le contrat en date du 19 précédent.



Signature de Duparc

Fort gros, malgré sa jeunesse, Duparc adopta l'emploi des valets sous le nom typique de *Gros-René* (on sait qu'il s'appelait René), et reçut des mains de Molière le fameux rôle du *Dépit amoureux*, écrit pour lui :

Je suis homme fort rond de toutes les manières,

lui faisait dire l'auteur ; et le parterre de s'esclaffer de rire. A la mode italienne, dont s'inspirait alors Molière, dans toutes les pièces, dans tous les canevas débités à travers les provinces, les personnages typiques ne chan-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

gent guère de noms. Dès lors, le valet gros et gras, sans souci, sorte de Sancho Pança raisonneur, ce sera toujours *Gros-René* représenté par Duparc. Gros-René suit la troupe à Montpellier, Pézenas et Lyon 1653-54, Lyon 1655, Pézenas et Béziers 1656, Nîmes 1657, Lyon, janvier 1658, où il enterre un petit garçon le 10 janvier; Grenoble, février 1658, Rouen, été 1658, Petit-Bourbon, première de l'*Etourdi*, Paris, 2 novembre, rôle d'Ergaste.

L'on a pu se demander comment, après onze ou douze ans de luttes en province, parvenu au terme du voyage, à Paris, Duparc avait pu quitter Molière. Il faudrait, pour ne pas le comprendre, oublier l'engouement des deux Corneille pour la Duparc lors de son récent passage à Rouen. (V. M^lle^ Duparc.) Au Marais, les Corneille sont tout puissants ; Pierre, sortant de sa retraite, va écrire des rôles pour la belle actrice, et Gros-René, mari bien dressé, va suivre sa femme en permutant avec Jodelet :

Car Gros-René vient à sa place,
Homme tiré sur le rôlet
Et qui vaut trois fois Jodelet,

(*Muse historique*, 31 mai 1659).

Mais ce passage au Marais ne devait être qu'une déception pour les deux transfuges. De plus, sa femme s'était trouvé enceinte. Le 12 mars de l'année suivante, le couple réintégrait au bercail, et Molière s'empressait de lui distribuer le rôle de Gros-René dans *Sganarelle* (28 mai), puis celui d'Ergaste, dans l'*Ecole des maris*. Nous savons qu'il n'a pas maigri :

Peste soit du gros bœuf, qui,
[pour me faire choir,
Se vient devant mes pas plan-
[ter comme une perche !



M^lle^ DUPARC, d'après Hillemacher

Duparc établit encore, dans le répertoire du maître, La Montagne, dans les *Fâcheux*, mais la mort le guettait. Celle-ci est implacable pour les gros jeunes hommes. Il avait paru une des dernières fois dans les « fêtes galantes et magnifiques » données par le roi à Versailles sous le nom des *Plaisirs de l'Ile enchantée*. Il représentait l'Eté, monté sur un éléphant recouvert d'une riche housse. Le 4 novembre, le théâtre faisait relâche pour la mort de Duparc. Et, à ce propos, disons que cette date du 4, adoptée par Lagrange sur son *Registre* et par M. Monval, est en contradiction avec le Registre de St-Germain-l'Auxerrois qui fait remonter cette mort au mardi précédent 28 octobre et fixe les obsèques au lendemain : « Convoi de 20 prêtres, vêpres de feu René Du Parc, vivant comédien de M. le duc d'Orléans, pris rue St-Thomas du Louvre ». Ce qui demeure certain, c'est que Du Parc mourut un mardi (28 oct. ou 4 nov.) et que l'on fit relâche ce jour-là qui se trouvait être un des trois jours de représentations (dimanche, mardi, vendredi). Or, on fit relâche aussi le 28 octobre.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. 1. — Fr. Hillemacher, *Galerie historique des portraits des comédiens de la troupe de Molière*. — A. Copin, *Histoire des comédiens de la troupe de Molière*.

Bibliographie : *Registre* de Lagrange. — Jal, *Dict. critique*, p. 936. — G. Monval, *Chronologie Molièresque*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 13,747, en buste, de profil à droite, grav. par Fr. Hillemacher, 1857.

DUPARC, M^lle^, Marquise, Thérèse de Gorle. — Femme du précédent, dite, née en 1633, était fille de Jacques de Gorla ou de Gorle, originaire des Grisons et fixé à Lyon depuis 1635. Il s'intitulait « opérateur ». La jeune Marquise — dont le prénom original fut souvent confondu avec un titre — était fort belle et faisait partie, croit-on, d'une troupe de campagne, lorsqu'elle rencontra, à Lyon, Duparc attaché à la troupe de Molière. Nous avons vu plus haut que Duparc épousa Marquise à Lyon le 23 février 1653, et que Molière, Dufresne, Joseph Béjart et Pierre Reveillon avaient signé le 19 au contrat.

Associée désormais au sort des Béjart, de Molière et de toute la troupe, nous retrouvons M^lle^ Duparc avec son mari en septembre de cette année, à la Grange des Prés (Pézenas), où Sarrasin, secrétaire du prince de Conti, en est amoureux sans espoir — espérons-le du moins pour Duparc —. Puis elle accouche, à Lyon, d'un garçon, le 8 mars 1654, ce qui ne l'empêche pas d'être marraine le 26 suivant. Ce petit garçon meurt à Lyon, où on l'enterre le 10 janvier 1658; puis, après avoir suivi les étapes de la troupe, nous retrouvons M^lle^ Duparc à Rouen, au mois de mai.

Les deux Corneille habitaient Rouen à cette époque ; Pierre avait 52 ans, Thomas 32. L'arrivée de la troupe de Molière fut un véritable évènement pour les deux frères. Le 19 mai, Pierre écrit à un de ses amis, parlant de l'excellence de la troupe : « Je voudrais qu'elle voulût faire alliance avec celle du Marais ; elle en pourrait changer la destinée ». On sait

EFERUS - Recherches & Classification numériques

que c'est au Marais que les deux Corneille faisaient représenter leurs ouvrages.

La beauté de Mlle Duparc fit impression sur Pierre et sur Thomas. Selon l'usage de l'époque, ils adressent des vers à l'actrice, à laquelle ils donnent poétiquement le nom d'Iris. C'est le *Sonnet perdu au jeu*, de Pierre, et se terminant par :

Je vous en rends, Iris, un juste et prompt hommage.
Hélas! Contentez-vous de me l'avoir gagné,
Sans me dérober davantage.

C'est une élégie de 136 vers de Thomas, où nous trouvons des passages comme ceux-ci :

Je vous estime, Iris, et crois pouvoir, sans crime,
Permettre à mon respect un aveu si charmant;
Il est vrai qu'à chaque moment,
Je songe que je vous estime.

Les adieux de Pierre Corneille à Marquise, alors que celle-ci allait regagner Paris avec la troupe de Molière, sont classiques :

Allez, belle Marquise, allez en d'autres lieux
Semer les doux périls qui naissent de vos yeux...
. . . . . .
Marquise, apprenez-moi l'art de vous oublier.

On se rappelle que le grand Corneille ajouta au bas de cette pièce, quelques années plus tard :

Ainsi parla Cléandre, et
[ses maux se passèrent,
Son feu s'évanouit, ses
[déplaisirs cessèrent;
Il vécut sans la dame, et
[vécut sans ennui,
Comme la dame, ailleurs,
[se divertit sans lui.



Signature de Mlle Duparc

Mlle Duparc débuta devant le roi, au Louvre, le 24 octobre, dans l'*Etourdi*, puis au Petit-Bourbon, devant le public, le 13 novembre. Mais cette visite à Rouen avait eu une grande influence sur Pierre Corneille qui ne songeait plus qu'à écrire des pièces nouvelles pour l'actrice, et qui déterminait celle-ci, ainsi que son mari, à quitter la troupe de Molière, à Pâques 1659, pour entrer au Marais.

Nous avons dit à l'article Duparc combien mal avait réussi cette escapade. Mlle Duparc, enceinte, ne put rendre que peu de services; le 13 octobre, elle accoucha d'une fille, Catherine, qui fut baptisée à St-Germain-l'Auxerrois le 16, et tenue sur les fonts baptismaux par François de Rebé, archidiacre, comte de Lyon, et par Catherine de Neuville, fille de Nicolas de Neuville, maréchal de France, gouverneur de Lyon, ce qui suffirait à nous prouver que le couple comique avait laissé d'excellents souvenirs dans cette ville.

A Pâques 1660, Mlle Duparc et son mari sont revenus chez Molière. Elle y crée le rôle de Célie, dans *Sganarelle* ou le *Cocu imaginaire*, remplit celui de la Nuit, dans les *Amours de Diane* et d'*Endymion*, tragédie de Gilbert, crée ceux de Done Elvire, dans *Don Garcie de Navarre* (4 fév. 1661), Orante dans les *Fâcheux*, mais quitte encore le théâtre pour des couches nouvelles; le 27 janvier 1663, Molière et sa femme tiennent sur les fonts baptismaux de Saint-Eustache Jean-Baptiste-René, fils des Duparc, demeurant alors rue de Grenelle.

Le 8 août de cette même année — les baptêmes sont fréquents dans la troupe de Molière — la voici encore marraine avec Molière, à St-Eustache, de la fille de la Thorillière, laquelle sera la future Mlle Dancourt. Dans l'intervalle (1er juin 1663) elle avait établi le rôle de Climène dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*, sur le th. du Palais-Royal.

Dans l'*Impromptu de Versailles* (1663), Molière nous donne un aperçu de ce qu'il pensait de sa pensionnaire :

MOLIÈRE. — Pour vous, Mademoiselle...

Mlle DUPARC. — Mon Dieu, pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage, et je ne sais pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MOLIÈRE. — Mon Dieu, Mademoiselle, voilà comme vous disiez lorsque l'on vous donna celui de la *Critique de l'Ecole des Femmes*; cependant, vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous n'avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même, et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

Mlle DUPARC. — Comment cela se pourrait-il faire? Car il n'y a pas de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOLIÈRE. — C'est vrai, et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes une excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur.

En 1664, elle créa Dorimène du *Mariage forcé*, puis Aglante de la *Princesse d'Elide*, ce dernier rôle quelques jours après la mort de son mari — la profession d'artiste a de ces tristes obligations.

Veuve, Mlle Duparc reste encore attachée à cette troupe de Molière où elle est entrée il y a douze ans. De figure noble, de talent distingué, elle y a conquis une des premières places. Dans les ballets, si fort à la mode, elle s'acquitte aussi à merveille de sa tâche : « Elle faisait, nous dit une contemporaine, certaines cabrioles remarquables, car on voyait ses jambes et partie de ses cuisses, par le moyen de sa jupe fendue des deux côtés, avec des bas de soye attachés au haut d'une petite culotte ». — *Lettres au Mercure de France*, mai et juin 1740.

Dans *Don Juan*, elle est Elvire; dans le *Misanthrope*, Arsinoé; dans *Méliceste*, Méliceste. Quant à ses talents de ballerine, il suffit de lire la relation des *Plaisirs de l'île enchantée* pour se rendre compte de la place qu'elle occupait dans le ballet.

Aucune situation au théâtre ne pouvait être alors plus enviable que celle de cette jolie femme de 34 ans. Et cependant on apprend tout à coup que Mlle Duparc quitte une seconde fois la troupe de Molière pour entrer dans le temple de la tragédie : à l'hôtel de Bourgogne.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Nous arrivons ici à la brouille légendaire qui désunit Molière et Racine. Molière avait dix-huit ans de plus que Racine ; il l'avait protégé à ses débuts, recevant ses pièces, lui donnant, outre l'appui de son talent personnel, celui de ses meilleurs comédiens. Pour le récompenser de ses services, Racine fit, en secret, apprendre la pièce d'*Alexandre* que jouait Molière, aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, ses concurrents. Ce n'est pas tout : Racine était jeune, la Duparc était veuve et belle. Il écrivit pour son idole le rôle d'*Andromaque* et souffla à son ancien protecteur sa première actrice. On comprend que Molière n'eût pas trop à se louer du procédé. Mlle Duparc créa *Andromaque* à l'hôtel de Bourgogne, et cet évènement littéraire fit autant de bruit qu'en avait fait la représentation du *Cid*, trente ans auparavant.

Les amours de Racine et de la Duparc, bien que niées par son fils, Louis Racine, qui, du reste, nie les choses les plus évidentes, furent des amours folles et d'autre part, Mme de Montmorency écrit en date du 10 juillet 1668 : « Le chevalier de Rohan veut épouser la Duparc, fameuse comédienne ; la famille du chevalier s'y oppose ». Et Bussy répond de Chaseu, le 17 du même mois : « J'admire l'étoile de la Duparc qui a donné mille passions à mille gens, et jamais une médiocre. Si le chevalier de Rohan l'épouse, ce sera un grand triomphe pour l'amour ».

Au faîte de la renommée et de la gloire, voici que l'on apprend que la Duparc est décédée presque subitement, rue Richelieu, le 11 décembre (1668), et l'opinion publique s'alarme. Citons un de ses biographes : « Mais pour quelles raisons Jean Racine aurait-il empoisonné sa maîtresse ? Ce n'est que l'année suivante qu'il deviendra l'amant en titre de la Champmeslé. Au moment de la mort de Mlle Duparc un autre bruit court et celui-ci paraît beaucoup plus fondé, Mlle Duparc était devenue enceinte. Veuve, elle craignit le scandale ».

C'est du reste, l'opinion adoptée par Ravaisson, *Archives de la Bastille*, t. VI, tandis que Mathieu Marais *(Mémoires touchant la vie de Boileau-Despréaux)* déclare nettement :

« La Duparc mourut bientôt en couches. Elle était veuve ».

Robinet rima aussitôt :

L'Hôtel de Bourgogne est en deüil
Depuis peu voyant au cercueil,
Son Andromaque si brillante,
Si charmante et si triomphante,
Autrement la belle Duparc....

Dont chacun était enchanté,
Alors qu'avec un port de reyne,
Elle paraissoit sur la scéne.

Suit le compte rendu de l'enterrement où figurent les comédiens,

Tant les François qu'Italiens,

les peintres, les adorateurs, les poètes de théatre,

Dont l'un, le plus intéressé,
Etoit à demy trépassé.

Voici la copie de l'acte mortuaire :

« Du 13 décembre 1668, Marquise, Thérèse de Gorla, veuve de feu René Berthelot, vivant sieur Du Parc, l'une des comédiennes de la troupe royale, âgée d'environ 25 ans (c'est 35 qu'il eût fallu dire) décédée le onzième du présent mois, rue de Richelieu ; son corps porté et inhumé aux religieux carmes des Billettes de cette ville de Paris, présents au convoi Rault Régnier, marchand apothicaire, demeurant paroisse St-Germain, et Spencer, juré crieur, témoins. » *Registres de St-Roch.*

Quant au jeune Jean-Baptiste René, le filleul de Molière, resté par conséquent orphelin à cinq ans, nous savons qu'il fut plus tard embarqué sur un navire de commerce et partit pour les colonies. Revenu à Paris, il épousa le 1er mars 1688, une demoiselle Dennebault, petite fille de Montfleury, fille elle-même de comédienne. V. Mlle Dennebault.

Biographie : les frères Parfait, t. x, p. 367. — Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — Fr. Hillemacher, *Galerie historique des portraits des Comédiens de la Troupe de Molière.* — A. Copin, *Histoire des Comédiens de la Troupe de Molière.*

Bibliographie : *Registre* de Lagrange. — *Lettres au Mercure.* — Jal, *Dict. critique.* — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — G. Monval, *Chronologie Molièresque.*

Iconographie : Bibl. nat., cat. Duplessis 13748, en buste, de profil à gauche, grav. par Fr. Hillemacher, 1857.

DUPARC. — Sous ce nom :

DUPARC, Lyon 1764.

Mlle DUPARC, Troupe d'Audinot 1769.

DUPARC, raisonneurs et utilités, Lille 1788-1811.

Mlle DUPARC, Gymnase 1821, Variétés 1825.

Mme DUPARC, Augustine. — Montparnasse 1835.

Mlle DUPARC, ingénue, puis jeune première, Moscou 1833-42. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1901.

Mlle DUPARC, Ecole lyrique 1862.

Mlle DUPARC, Th. du Luxembourg 1863.

DUPARC, Paul, Joseph Aye dit. — Toulouse 1874-75, Bordeaux 1876, Paris 1877-78, Marseille 1879, Alger 1880, St-Etienne 1881, Paris 1882-84, Odéon 1885-97, Ambigu 1898, Odéon 1899-1904. Officier d'académie en 1903.

Mme DUPARC, Bouffes parisiens 1878.

DUPARD, Mlle, Angélique, Antoinette Amable, femme Lepeintre née le 28 Juillet 1782. — Jeunes artistes, Vaudeville, Variétés. Mourut le 5 janvier 1826, après une longue maladie

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pendant laquelle son mari lui prodigua les plus tendres soins. Fort jolie femme. Ses obsèques eurent lieu à l'église Bonne-Nouvelle. V. Lepeintre.

DUPARÉ. — Utilités, Marseille 1852.

DUPARGNE, Mlle Louise dite Virginie. — Florence 1855, Paris 1856-69.

DUPART. — 3e rôle, Lille 1786. V. Duparc.

DUPAS, Mlle Mathilde. — Gand 1848.

DUPERCHE. — Jeune premier 1796-98, Bruxelles, financier Gand 1820.

DUPERCHE, Mme. — Liège 1796.

DUPÉRÉ, Mlle. — Utilités, Bordeaux 1820.

DUPÉRIER, François Du Mouriez Du Périer dit. — Appartenait à une ancienne famille noble parlementaire de Provence, à laquelle se rattachent François Du Périer connu par les stances de Malherbe, son fils Scipion, jurisconsulte éminent, et le poète Charles Du Périer, petit fils de François et neveu de Scipion. Un ascendant, Claude Du Périer, avait épousé une demoiselle Anne de Morier ou Mouriés, dont on fit Du Mouriez.



Signature de Dupérier

François, celui qui nous occupe, naquit probablement à Aix, vers 1650. Par quel hasard devint-il laquais de Molière, sous le nom de « Provençal » ? C'est ce que son érudit biographe, M. Monval n'a pu découvrir. Toujours est-il que « Provençal » semble avoir figuré à Chambord dans le *Bourgeois gentilhomme* selon l'usage qui faisait tenir alors les bouts de rôles par les domestiques des comédiens.

Quelques mois après la mort de Molière, Du Périer, qui a repris son nom, est comédien à Rouen, marié et père d'un enfant de deux ans. Sa femme, Madelaine Jannequin, est l'une des filles du comédien Rochefort dont Molière avait tenu un autre enfant sur les fonts de Notre-Dame d'Auteuil le 30 mars 1671.

Le 2 décembre 1673, Du Périer fait baptiser à St-Eloi de Rouen son second fils, Pierre François, né le 25 septembre précédent, et c'est à lui et à Longueil, comédien de la troupe de la marine représentant au Jeu de Paume des Deux-Mores que l'on signifie la défense de représenter le *Malade imaginaire* avant que la pièce soit imprimée.

La même année, le 25 octobre, Madelaine Jannequin lui donne un troisième fils, baptisé le 12 novembre 1674 à la même paroisse que son frère.

Le 15 février 1679, Du Périer assiste, à Paris au mariage de Jean Bouillard de Lagarde, comédien de campagne, avec Marie Le Charton, cousine germaine de Champmeslé.

En 1681-82, Du Périer est en Hollande, dans la troupe française du Prince d'Orange que Brécourt, oncle de sa femme, dirigea jusqu'à la fin de de 1681. Le *Mercure burlesque* qui relate volontiers les petits scandales ne le ménage guère :

Et sans Du Périer et La Salle
Qui rebutent les auditeurs,
La troupe serait sans égale... (11 mars 1682)

ou encore :

Le comédien Du Périer
Où l'on jouoit à la bassette,
Vend jusqu'à sa derniere assiette
Et cesse d'estre gargotier.
La raison que chacun en donne,
C'est qu'ayant l'âme trop friponne
Pour exercer un tel métier,
Il ne luy venoit plus personne :
Car voulant amasser du bien,
Il se servoit de cartes fauces
Avec d'aussy méchantes sauces
Qu'il est mauvais comédien...

Plus loin le gazetier raconte que le comédien pour se venger, a voulu le faire assommer.

Le 29 mars 1685, Du Périer figure à Paris, à l'enterrement de Brécourt, et le 6 avril il s'engage pour jouer les premiers rôles dans la troupe de Rosélis ; la même année, il « assiste » dans *Polyeucte*, à la Comédie Française. L'année suivante, la mort de Rosimond (1er nov. 1686) lui fait une place au théâtre de Guénégaud, où il est reçu à quart de part. Il y double Raisin cadet, joue pour la première fois, le 19 novembre, devant la Cour, à Versailles, et adopte l'emploi des manteaux. En avril 1689, il suit la Comédie dans la nouvelle salle de la rue des Fossés; il a demi-part. Le 1er mars 1692, il a part entière.

Comédien de second plan, acteur utile, sociétaire dévoué, il est ainsi décrit par une note de M. de Trallage : « Le bon homme Du Périer, avec son air doucet, a joué pendant quelque temps le rôle de Georges Dandin et d'autres rôles comiques de Molière ; mais le parterre l'a tant sifflé qu'il a été obligé de quitter la partie et de laisser faire cela à La Thorillière ».

Homme d'affaires avant tout, Du Périer songeait déjà à d'autres choses qu'à la comédie ; ayant quitté la scène en juillet 1705, il obtint sa retraite le 19 octobre, au bout de vingt ans de services, avec la pension de 1000 livres. Mais il appartenait à M. G. Monval, non seulement d'établir que la personnalité du laquais de Molière « Provençal » et celle de Du Périer, comédien, se confondaient, mais surtout de nous démontrer que Du Périer possédait le génie des affaires sous des formes multiples.

Veuf, avec sept enfants, depuis le 27 novembre 1690, Du Périer qui habitait alors, en

EFERUS - Recherches & Classification numériques

face de son théâtre, les trois derniers étages d'une maison appartenant à Procope, avait à cœur de faire vivre les siens et de les élever. Dès 1699, il s'intéresse aux jaugeages et courtages des élections d'Angers, Laval, Mayenne et Château-Gontier, soutient des procès, cautionne son fils et des amis, s'associe dans différentes affaires, crée des sociétés et se trouve en mesure, quelques années plus tard, de donner à l'une de ses filles 25,000 livres de dot, en mariage. Il est devenu actionnaire de la Compagnie des Indes, intéressé dans la ferme de Montreuil-Bellay, procureur d'un grand nombre d'amis et de camarades, comédiens en province ou à l'étranger, et avant tout entrepreneur des pompes à incendie.

Du Périer qui avait vu fonctionner des pompes en Hollande, en Flandres, à Landau, à Strasbourg, demanda au roi le privilège de « faire construire et fabriquer une pompe propre à éteindre le feu » et de vendre cette pompe dans tout le royaume pendant un laps de trente ans.

Ce privilège lui fut accordé le 12 octobre 1699 par lettres patentes, enregistrées au Parlement le 1er février 1700. La carrière de Du Périer étant finie comme comédien, nous ne le suivrons pas comme «premier pompier de France». Tous ces détails sont consignés dans le livre de M. G. Monval. Qu'il nous suffise de dire que l'ex-laquais de Molière, chargé officiellement d'établir, de garder, et d'entretenir les pompes du roi, nommé directeur général, honoré d'un brevet public de dévouement et de courage à l'occasion du terrible incendie du Petit Pont (nuit du 27 au 28 avril 1718), fabricant patenté de toutes les pompes du royaume, mourut riche et honoré, le 21 juin 1723, à l'Hôtel des Pompes, rue Mazarine, en face la porte des Quatre-Nations, dans une maison appartenant à sa seconde femme, Anne Vaugé.

De ses deux lits, s'il en faut croire les *Mémoires de Dumouriez*, son petit-fils, Du Périer aurait eu 24 garçons et 8 filles, dont M. G. Monval a retrouvé quinze. L'inventaire établi après sa mort constata la présence chez lui d'une peinture sur toile « représentant le sieur de Molière ».

On trouvera dans le livre de M. Monval « *Le Laquais de Molière* » : le testament de Du Périer, l'inventaire établi après sa mort, la liste de ses enfants, la biographie d'Antoine-François, père du général Dumouriez, nombre de pièces justificatives, l'énumération des pièces où Du Périer créa un rôle (1686-1705), l'état de ses dettes en 1692 et jusqu'aux blasons des familles Du Périer et Du Mourier.

Biographie : G. Monval, le *Laquais de Molière*, Paris, Tresse et Stock, in-8°, 1887.

DUPERRÉ, Hippolyte, Louis. — Vaudeville 1884-86, Paris 1887-94.

DUPERRON, Mme. — Soubrette, Douai 1786-87.

DUPEYRON, Mme Edith. — De la Société des artistes depuis 1848, jeune première, Berlin 1852.

DUPEYRON. — Gymnase 1851-52.

DUPIN, Joseph Du Landas, sieur du Bignon dit. — Fils de Guillaume Du Landas, né à Nantes (ou La Rochelle) vers 1639, se fit comédien lorsqu'il eut dissipé son bien. Il joue à Chambéry en 1659, à Turin, à Hanovre, à Rouen, puis épouse, le 8 avril 1665, Louise Jacob, fille de Montfleury. Il se qualifiait alors écuyer, sieur du Bignon. Acteur assez médiocre au Marais (1672), il passa au th. Guénégaud en 1673. En 1676, il y joue, le 7 avril, le rôle de Perrette, mère du marié, dans le *Triomphe des Dames*, tandis que sa femme, travestie en homme sous le nom d'Oronte, y tient celui de Clarice, et leur fille, la petite Dupin, joue Fanchon. Mis à la retraite en 1680, avec une pension de 500 livres, il mourut à Paris, rue de Sèvres, le 25 juillet 1696.

Bibliographie : *Lettres au Mercure*, p. 67. — Jal, *Dict. critique*, art. Montfleury, p. 889. — *Th. en Savoie*, p. 17 et 130.

DUPIN, Mlle Louise Jacob de Montfleury, dite. — Femme du précédent (1665), sœur de Mlle Dennebault, naquit à Paris le 30 mars 1649. Elle était belle, bien faite et galante. Ce fut une bonne actrice au Marais 1672, puis au th. Guénégaud 1673, où, plus heureuse que son mari, elle fut maintenue à la réunion générale de 1680. Un procès qu'elle perdit, en 1679, fut cause que l'on suspendit les représentations du *Germanicus*, de Boursault. Elle se retira le 14 avril 1685, avec une pension de 1,000 livres, et mourut le 8 avril 1709.

Bibliographie : les frères Parfait, *Hist du th. fr.*, XI et XII. — Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

DUPIN. — Sous ce nom :

Mlle Dupin, accessoires, Maëstricht 1737.

Dupin, Ambigu 1786.

Mlle Dupin, Elisabeth. V. Mme Grassau.

Mlle Dupin, Adèle, Gaîté 1823-24.

Dupin, Porte-St-Martin 1837.

Dupin. V. Aurèle.

Dupin, Joseph, Philibert. Nantes 1865-67, Nouvelle-Orléans 1868, Mons 1869-70, Douai 1872, Bayonne 1873-74, Tournai 1875-76, Namur 1877, Mons 1878, Grenoble 1879, Perpignan 1880, Lorient 1881, Perpignan 1882, Paris 1883-90, Bruxelles 1891, Paris 1892-98, Saulieu 1899-1903. En 1895, Joseph Dupin, âgé de 68 ans, avec 31 ans de th., reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1904.

Dupin, P., Fol. dram. 1871.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUPIRÉ, Mme. — Chambéry 1863. Une dame Marguerite Dupiré fut nommée Officier d'académie en 1904.

DUPLAN. — Sous ce nom :

Mlle Duplan, belle actrice, Versailles 1777. Mlle Montansier, sa directrice, ayant voulu l'éliminer de sa troupe en 1782, celle-ci en appela au Prévôt de l'Hôtel, qui soumit le cas à la Comédie française. Mlle Montansier perdit son procès, et Mlle Duplan fut maintenue dans son emploi.

Mme Duplan, caractères, Maëstricht 1786.

Duplan, th. de la République 1793, Rouen 1798-99, peut-être *Sornier-Duplan*, Reims deux années, directeur Angers 1805 et 1807, Tours 1808, candidat à la direction de Reims, 1808.

Duplan, Julien, Nouveautés 1831.

Duplan, premier comique, Lille 1862.

Mlle Duplan, deuxième amoureuse, Lille 1862.

Duplan, Eugène, Nicolas Tribouillard dit. — Rochefort 1862-64, Strasbourg 1865, Toulouse 1867, Anvers 1868-69, Le Caire 1870-72, Nouvelle-Orléans 1873-85, New-York 1886, Officier de l'Ordre du Vénézuéla, Paris 1887-1890. Artiste de valeur, chanteur comique d'opérette, Duplan mourut dans un dénuement complet. Le *Rapporteur* de 1891, en annonçant cette mort, fit remarquer avec regret que Duplan, qui avait droit à une pension, ne l'avait jamais demandée pas plus que des secours, alors qu'il avait lui-même donné pendant 30 ans.

Duplan, Mme Sophie, Joséphine *Jouard*, femme Tribouillard, dite. Marseille, Alger, Marseille, prend le nom de *Duplan*, Rochefort 1862-64, Strasbourg 1865.

DUPLANTY, Morain, dit. — Deuxième comique, Avignon 1825, débuta le 15 avril 1826 au Vaudeville, par le rôle de l'Invalide, dans *Encore une folie*. Après une saison passée à Amiens, il se représenta à Paris, le 17 mai 1827, aux Variétés, dans les *Cancans*, et le 28 juin suivant à la Gaîté, dans une *Mauvaise langue*. Premier comique à Angers, 1827, Duplanty ne se découragea pas. On le vit encore à l'Ambigu, puis il partit pour l'Allemagne (1831). Th. Molière, Ambigu. On dit de lui : « Sa présence seule suffit pour mettre en gaîté le public. » Ou encore : « Ce comique, qui a la prétention d'imiter Samson, ne ressemble jamais à personne ; il est d'un mauvais à faire plaisir. » Ambigu 1833-34, Porte-St-Martin 1835. En 1846, on signale la mort d'une dame Duplanty. Morain, dit Duplanty, mourut vers 1851.

Bibliographie : La *Rampe et les Coulisses*, 1832.

DUPLATRE, Mlle Marie, dite, ou *Leblanc*. — Rennes 1862-64.

DUPLAY, Dupuis, dit (on écrivit aussi *Dupleix*). — Variétés 1889-91, Fol. dram. 1895.

DUPLESSIS. — Sous ce nom :

Duplessis, seconds rôles et souffleur, Douai vers 1774.

Duplessis, premier comique, St-Quentin 1783-84, Rouen 1787, anc. th. de l'Opéra, an XI : « Mince talent qu'on peut encore supporter. »

Mme Duplessis, confidente, St-Quentin 1783-84, jeune première Anvers 1789, anc. th. de l'Opéra an XI : « Peut fort bien jouer le grand répertoire, et non le mélodrame. »

Duplessis, Robert Asselineau, dit, né à Cosne-sur-Loire. — Reims 1797, 34 ans.

Duplessis, financier, Marseille 1829-31, Verviers 1837, Montpellier 1840.

Duplessis, premier rôle, Alger 1851-52, deuxième rôle, Lille 1854.

Mlle Duplessis, premier rôle, Alger 1851-52, Lille 1854.

Duplessis (ou Duplessy), Mme Virginie Duhamel, dite. Débuta dans les chœurs au Gymnase. Fol. dram. 1851-52, Vaudeville 1853-55, Cirque Olympique 1857 (le *Diable d'argent*), Vaudeville 1857-65, Châtelet 1865 (la *Lanterne magique*), Marseille 1867-68, Strasbourg 1869-70, Buenos-Ayres 1872-73, Montevideo 1874-83, Vaudeville 1884-93, Paris 1895-1900. Fort jolie personne, elle tenait les premiers rôles dans les vaudevilles et ceux de second plan dans les grandes pièces. Elle créa avec esprit le personnage de Rosette, dans *Rédemption*. En 1889, âgée de 60 ans, avec 34 ans de th., elle obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1901. Est-ce la même, salle Taitbout 1876 ?

Bibliographie : *Galerie Lorsay* 1854.

Iconographie : Bibl. nat., cat. Duplessis 13,804. En pied de ¾ à droite, lith. par E. Helle, 1854, d'après Eust. Lorsay.

DUPLESSY. — Sous ce nom : V. aussi Duplessis.

Mme Duplessy, Marie Simon, Rennes 1862.

Mme Duplessy, Marie, née Bourdonneau, Angers 1863, Montpellier 1864-65, Dijon 1867, Nancy 1868, Metz 1869-70, Paris 1871-72, Lyon 1873, Bruxelles 1874-75, Nice 1876, Troyes 1877, Lisbonne 1878, Caen 1879-80. Le Rapport de 1881 annonce la mort d'une dame Eppel Duplessy.

Duplessy, Fol. dram. 1875.

DUPOISA, Mlle Augustine. — Th. Comte 1829.

DUPONT. — Amoureux, Bruxelles 1776-77.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUPONT, Mlle. — Première soubrette, Gand 1779 et 1787, Lille 1787-88, Reims 1791.

DUPONT. — Douai 1787.

DUPONT, Denis Boudy, dit. — Elève de Mlle Raucourt, naquit vers 1767 et débuta à la Comédie Française les 17 et 19 mars 1791. Il fut reçu sociétaire le 28 mars l'année suivante. On estimait alors qu'il pourrait remplacer Talma passé au th. de la rue Richelieu.

La justesse des intonations du débutant, la vérité, la chaleur de son débit, la souplesse de ses mouvements, le naturel de son jeu, étonnèrent, et son triomphe fut complet dans le rôle d'Arsâme, de *Rhadamiste et Zénobie*. Le 6 mars 1792, il avait créé fort heureusement le rôle d'Abel, dans la *Mort d'Abel*, bien servi par une figure simple et douce.

Dupont fut encore de la distribution de l'*Ami des lois* (2 janv. 1793), de *Paméla* (1er août). Quelques jours plus tard, il était incarcéré avec ses camarades aux Magdelonnettes (5 sept.), d'où il ne sortit que sous condition d'entrer au th. de la République, où il reparut le 4 février suivant dans St-Albin, du *Père de famille*, rôle dans lequel il excellait, ainsi que dans tous ceux qui exigent une sensibilité communicative; Dupuis, de *Dupuis et Desronais*, Dormilli, des *Fausses infidélités*, Sir Ernold, de *Paméla*, Lindor, du *Retour du mari*. Dans la tragédie, où il était moins bien placé : le jeune Bramine, de la *Veuve de Malabar*, Egysthe, de *Mérope*, *Britannicus*, etc. Après avoir joué au th. Feydeau, Dupont parut à l'ouverture du th. Louvois (25 déc. 1796), dans les *Deux sœurs*, puis, après la fermeture de ce th. (10 sept. 1797), passa à l'Odéon où on le vit encore dans l'*Homme sans façon*, une *Journée du jeune Néron*, etc. A la réunion de la Comédie française (1799), il fut conservé. Malheureusement une maladie grave, dont il avait, dit-on, contracté le germe dans les prisons de la Terreur, vint tout à coup le tenir pendant 14 mois éloigné de la scène. Il n'est plus que l'ombre de lui-même; on le trouve pesant, monotone *(Espion des coulisses)*; son organe s'est altéré, sa santé est devenue chancelante, tous ses moyens se sont affaiblis *(Almanach pour l'an IX)*. Bref, il fut décidé, au nom du premier Consul, qu'il ne faisait plus partie du Th. Français et qu'on lui accordait sa pension de retraite, bien qu'il n'eût pas accompli ses 20 ans de service. Une lettre collective de regrets lui fut écrite par tous ses camarades (Ricord, les *Fastes*, t. I, p. 154) et Dupont rentra dans la vie privée avec une pension de 4,000 fr. et une place de sous-chef au bureau des Beaux-Arts (30 mars 1803). Très estimé de tous, il se retira à Morsang, près Corbeil, fut nommé maire, et y mourut le 18 mai 1856. Il fut le professeur de Mlle Dupont, sa belle-fille. (V. Mlle Dupont.)



Mlle DUPONT, d'ap. Lacauchie

Bibliographie : Le *Coup de fouet*, l'*Espion des coulisses*. — La *Lorgnette des spectacles*. — *Almanach des spectacles*, 1800, 1801, 1803. — L'*Opinion du parterre*, t. I. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. I. — Porel et Monval, l'*Odéon*, t. I. — Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

DUPONT, Mlle Charlotte, Louise, Valentine Rougeault de la Fosse, dite. — Belle-fille et élève du précédent, naquit à Valenciennes le 31 mai 1791 (église St-Géry), où son père était entreposeur de la ferme des tabacs. Veuve de bonne heure, sa mère née Dupoux, native de Sébourg, vint avec sa fille à Paris, où elle se rencontra avec Dupont, lequel se chargea de l'éducation dramatique de la jeune fille qui débuta à la Comédie Française dans l'emploi des soubrettes, le 15 mai 1810, Finette, du *Dissipateur* et Lisette, des *Folies amoureuses*.

C'était une brune piquante, au minois provoquant, à l'œil vif et décidé; on lui reprocha son manque d'expérience et la volubilité de son débit ainsi que des minauderies inutiles. Dupont fit agir les influences dont il disposait; Esménard, chef de la division des théâtres au Ministère de la police fut également d'un grand secours. Bref, la débutante fut admise à l'essai aux appointements de 2,400 fr. portés à 2,800 en 1812. Mais la société, qui avait eu un peu la main forcée, lui opposa Mlle Demerson, et la tint résolument dans l'ombre.

Fatiguée de cette position fausse, Mlle Dupont voulut se lancer dans les premiers rôles tragiques. Le 7 mars 1811, elle parut dans le rôle de Didon, soirée sans lendemain. Il fallut reprendre le tablier. En attendant, une pièce conservée aux Archives nat. prouve que le Comité était bien résolu à la remercier à partir du 1er avril 1814. La débutante opposa la force d'inertie à ses adversaires. Après un no-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

viciat long et pénible, elle fut nommée sociétaire à $^2/_8$ de part, le 1er avril 1815. La critique cependant ne désarme pas : « Feignons de ne pas apercevoir le nom de Mlle Dupont, écrit-on en 1821 ; elle nous saura gré de la faiblesse de notre vue. » En 1824 : « C'est une femme de bon ton, dans toute l'étendue du mot, sur la scène comme dans le monde. » En 1826 : « Elle a, du moins, l'extérieur d'une soubrette. »

La *Rampe et les coulisses* (1832), ne dissimulent pas qu'elle doit en partie la place qu'elle occupe à la faveur : « Il faut à Mlle Dupont des princes, des ducs, ou pour le moins des marquis ; c'est là son amour-propre, c'est presque une passion chez elle. » « En femme prudente et sage, avant de s'attacher, elle a toujours eu soin d'étudier la capacité et la position sociale des aspirants. » A part ce petit travers, Mlle Dupont est la meilleure femme du monde.



Caricature de Mlle DUPONT

Placée dans des conditions peu favorables pour s'attirer les sympathies du public, Mlle Dupont créa peu de rôles saillants dans le répertoire moderne. M. E.-D. De Manne en a donné la liste. On peut citer Florine, dans l'*Education*, Mme Lambert, dans les *Droits de la femme*. Dans le répertoire, elle était surtout la soubrette de Marivaux, la convention lui seyant mieux que la nature.

Le 1er avril 1840, Mlle Dupont reçut inopinément son congé. L'actrice se regimba, assaillit la direction des Beaux-Arts et le Ministre lui-même de ses doléances. L'arrêt était irrévocable, et elle s'occupa dès lors de sa représentation de retraite qui fut donnée le 20 mai suivant. Elle se composa de *Polyeucte*, d'un intermède musical et de *Tartufe*, et produisit 12,268 fr.

Devenue libre, Mlle Dupont contracta un engagement de plusieurs années avec le Th. Français de St-Pétersbourg, oubliant qu'elle avait alors cinquante ans. Il fallut résilier au bout d'un an. Quelques mois après, la voici en Italie ; nouvel échec. Elle comprit dès lors que le mieux pour elle était encore de se fixer à Paris, où elle jouissait d'une pension de retraite dont le chiffre dépassait 7,000 fr., et où elle était très recherchée dans les salons où elle récitait des vers. Elle s'éteignit le 25 octobre 1864, à Paris, 27, rue Lamartine, à 73 ans.

Mlle Dupont avait habité rue Lepeletier, 16, 1814 ; rue St-Lazare, 1815 ; rue Ste-Anne, 17, 1819 ; rue de Rivoli, 12, 1825. A la campagne, à Morsang, près Corbeil.

Biographie : E.-D. De Manne, la *Troupe de Talma*.

Bibliographie : L'*Opinion du parterre*, VIII, IX, X. — *Biographies* diverses, 1821 à 1833. — *Dict. th.* — Le *Rideau levé*. — *Rampe et coulisses*. — Ricord, les *Fastes de la comédie*, t. II. — *Souvenirs* de Jousselin de la Salle.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 13,806.

1. En buste, de face, lith. par Baugé, 1833.

2. A mi-corps, de $^3/_4$ à droite, lith. Engelmann.

3. En buste, de face, lith. par H. Grevedon, 1829.

4. En buste, de $^3/_4$ à droite, dans une bordure ovale, photog. d'après de Lafayette.

5. En pied, de face, lith. par (Lassable).

6. En buste, de face, lith. Lemercier.

7. A mi-corps, assise, de face, lith. par Léon Noël, 1833.

8. En pied, de face, lith. par Léon Noël, 1833.

V. aussi Bibl. nat., Talma.

— Musée de la Com. franç., catal. Monval :

165. Les sociétaires de la Comédie en 1840, par Ed. Geffroy. Marinette, du *Dépit amoureux*.

200. Dessin au pastel, h. 0 m. 18, l. 0 m. 14, par L.-L. Boilly.

281. Sur miniature parchemin, h. 0 m. 21, l. 0 m. 19, par Mlle Elisabeth Pfenninger, en buste, assise, turban bleu. Exposé au Salon de 1810 (n° 650).

311. Peinture toile, en buste, h. 0 m. 90, l. 0 m. 65, par Alexis Pérignon fils, 1861.

DUPONT. — Sous ce nom :

DUPONT, raisonneur, Gand 1808.

Mlle DUPONT, née en 1801, débuta le 10 juillet 1823 à l'Odéon, dans *Phèdre*. On lui reprochait de crier ses rôles (*Grande biogr.*, 1824). Elle parut dans le *Tribunal secret*, *Harald*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Cléopatre. Harel écrit : « Elle s'agite en tous sens pour produire de l'effet, imite tantôt Mlle George, tantôt Mlle Duchesnois, et malheureusement reste toujours Mlle Dupont. » En 1827, elle débute de nouveau dans *Phèdre*, fait partie de la troupe Harel en province, 1829, s'essaie dans *Tartufe* en 1832, fait encore partie de l'Odéon en 1834. Sans doute la même, premier rôle en province, Reims 1831, Porte-St-Martin 1835 et 1837, Sens 1837, Ambigu 1842, Odéon, le *Véritable St-Genest*, 1845. En 1848, elle a 150 fr. par mois.

Mlle DUPONT, fille de la précédente, Odéon 1845-49, 100 fr. par mois.

DUPONT (de la Rochelle), directeur et père noble, Niort 1826-27, Vendée 1828.

Mme DUPONT, premier rôle, Niort 1826-27, Vendée 1828.

Mme DUPONT, th. de banlieue, 1827.

DUPONT, Odéon 1829, artilleur en 1830.

Mlle DUPONT, Hortense, jeune première, Strasbourg 1829, Yonne 1830.

DUPONT, premier rôle, Yonne 1830.

DUPONT, rôles de convenance, Reims 1831.

Mlle DUPONT, Variétés 1833 et 1835.

DUPONT, amoureux, Gand 1846.

Mlle DUPONT, Juliette, Joséphine, Anastique. St-Pétersbourg 1847, Moscou 1848-56, Ile-Maurice 1857-83, Paris 1884-1905. Habitait Paris en 1905. En 1889, Mlle Dupont, âgée de 60 ans, avec 40 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

Mlle DUPONT, Blanche, Lyon 1848.

DUPONT, deuxième rôle, Dijon 1852.

Mlle DUPONT, Marie, Caroline Langlois, jeune première, joli minois chiffonné, débuta le 19 août 1851 à la Comédie Française dans le rôle d'Angélique, de l'*Epreuve*. Disparut vers 1856.

Mme DUPONT, Th. National 1852.

Mlle DUPONT, Th. Montmartre 1852.

Mme DUPONT, Chambéry 1853.

Mlle DUPONT, soubrette, Lille 1855.

Mme DUPONT-Vaillant, premier rôle, Lille 1858.

DUPONT, Joseph de Cauvigny, Bordeaux 1858, Paris 1859-65.

DUPONT, troisième rôle, Lille 1859-60.

DUPONT, J.-B. Hipp. Louis, La Haye 1859-63, Versailles 1864, Metz 1865, Versailles 1867-68, Nîmes 1869-72, Montpellier 1873.

Mlle DUPONT, Jeanne, Joséphine, Turin 1866-72.

Mlle DUPONT, Pauline, Batignolles 1867.

DUPONT, Claude, Variétés 1874-85, Toulouse 1886-87, Alger 1888-91, Toulouse 1892-95, Bordeaux 1896, Toulouse 1897-1903.

Mlle DUPONT, Emilie, J.-M. Chapoutot, Paris 1883-87, Rouen 1888-89.

Mme DUPONT, Eloïse, Elisabeth, Nouvelle-Orléans 1886-88, Liège 1889, Rouen 1890-93.

DUPONT, Arthur, Alexandre, Lille 1888-90, mort vers 1892.

DUPONT-VERNON, Henri Dupont dit. — Naquit à Puiseaux (Loiret), le 8 avril 1844. Il fit d'excellentes études, puis abandonna le droit pour entrer au Conservatoire dans la classe de Regnier, où il resta trois ans. Il avait un visage lugubre, un organe inharmonieux, mais brûlait d'un amour profond pour son art. A force de travail, de patience, deuxième prix de comédie et deuxième prix de tragédie en 1872, la carrière s'ouvrait à lui difficile. Il s'essaya dans les matinées Ballande, puis au Th. Italien dans les *Deux reines*. Bref, il se fit ouvrir les portes de la Comédie Française où l'attendaient tous les rôles ingrats, les seuls convenant à son physique : Aman, dans *Esther ;* Laffemas, dans *Marion Delorme ; Polyeucte*, *Tartufe :* Dorante, de la *Critique des femmes ;* Ganelon, de la *Fille de Roland ;* Ennius, de *Rome vaincue ;* Bourdon, de *Jean Dacier ;* Créon, de *Œdipe roi*, le premier comédien dans *Hamlet*. Depuis longtemps, Dupont-Vernon, l'exemple le plus frappant d'un comédien intelligent, instruit, luttant en vain contre ses dehors physiques, se consacrait avec passion à l'enseignement. Il publia *Quelques réflexions sur l'art de bien dire*, 1879 ; *Principes de diction*, 1882 ; L'*Art de bien dire*, principes et applications, 1888. Le 17 juillet 1888, il fut nommé professeur agrégé au Conservatoire. Il était chargé des cours de déclamation de la ville de Paris et du collège Stanislas. Il avait ouvert un autre cours chez lui. En 1886, il fut nommé Officier d'académie ; en 1887, Officier de l'Instruction publique.

Médiocrement pathétique dans la tragédie, lugubre dans la comédie, ce méchant acteur était tout simplement un merveilleux pédagogue. Les heures qu'il passait avec ses disciples étaient les plus douces de sa vie. Il ne professait pas, il officiait ! Il avait la parole fleurie, éloquente. Et si convaincu, si pénétré de l'importance de son sacerdoce ! Sa mort fut annoncée au Rapport de 1898. Il n'avait pu parvenir au sociétariat, malgré ses 23 années de services. Dupont-Vernon, qui laissa la réputation d'un galant homme, avait épousé en 1873 sa camarade, Mlle Anna Blanc (v. ce nom).

Bibliographie : Fr. Sarcey, *Quarante ans de th.*, t. II, 135-153, t. VI, 342. — *Foyers et coulisses*, th. fr., t. II, 152. — *Souvenirs de Delaunay*.

Iconographie : Peinture par L.-E. Fournier, Salon 1891.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUPONTAVISSE, Henri, Julien, Jos. Subra, dit. — Jeune premier rôle, Périgueux 1852, Poitiers 1853-56, Mâcon 1857, Bar-le-Duc 1858-59, Clermont 1860, directeur Cambrai 1863, Clermont 1865, Beaumarchais 1867, Bouffes 1868-69, directeur Beaumarchais 1870-75, Paris 1876-82. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1883.

DUPONTAVISSE, Mme H. Marie, Rose, Eugénie, femme Subra, dite. — Premiers rôles Périgueux 1852, Poitiers 1854-56, Mâcon 1857, Bar-le-Duc 1858-59, Clermont 1860-63.

DUPORT. — Acteur, auteur, directeur, musicien, maître de danse et d'escrime, était fort connu à Genève, au jeu de paume St-Gervais, salle provisoire, en 1782. Il jouait tous les rôles et excellait dans un pas appelé « l'Allemande de Duport ». Malgré les faveurs du public, il partit avant la fin de la saison avec Mme Caumont, dont le mari était un acteur peu goûté à Genève. Celle-ci abandonnait du même coup trois jeunes enfants.

DUPORT. — Comique, Montpellier 1827, Nîmes 1828, grand th. de Marseille. Mort en mai 1828.

DUPORT, Mlle Lia. — Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 13,828, à mi-corps, de face, lith. par Menut-Alophe, 1842.

DUPORTAIL. — Cour de Prusse 1751.

DUPOUY, Mme Hortense. — Vichy 1886-87, Reims 1888, La Haye 1889-90, Le Mans 1891, Paris 1892-96.

DUPRAS. — Raisonneur, Rouen 1814. (V. Duprat.)

DUPRAS. — Th. Montmartre 1845.

DUPRAT. — Sous ce nom :

Duprat, Gand 1803.

Duprat, Angers 1816.

Duprat, troisième rôle Grenoble 1825, pères Marseille 1826, Lille 1828, Saintes 1829, Agen 1830, tournée de Mlle Duchesnois 1830, père noble Allemagne 1831, peut-être le même, Nantes 1833-34. Mort à Nancy 1836.

Mlle Duprat aînée, troisième amoureuse, Nîmes 1827. (V. Duprato.)

Duprat, Jean, Lyon 1849-52, Nantes 1853-55, Toulouse 1856, Dijon 1857, Nantes 1858-61, Bayonne 1862-65, Besançon 1867-68, Bordeaux 1869, Avignon 1870-72.

Mme Duprat, Porte-St-Martin 1850.

Mme Duprat, premier rôle, Alger 1851.

Duprat, Joseph, André, Amédée, Alger 1853-65.

DUPRATO. — Sous ce nom :

Duprato, accessoires, Anvers 1815.

Mlle Duprato aînée, Nîmes 1825-26.

Mlle Duprato cadette, Mons 1822.

DUPRÉ. — Sous ce nom :

Mlle Dupré, tragédienne, Lille 1718.

Dupré, Cour Palatine 1750-64.

Mlle Dupré. — V. Mlle Grandval.

Dupré, rôles accessoires et peintre en décors, Lille 1774.

Dupré, financiers, Brest 1829, Boulogne 1833-34, père noble, Rouen 1835, Arras 1837, Dijon 1840.

Dupré, Napoléon, premier rôle, Lorient 1837, Bordeaux 1840.

Mme Dupré-Trutin, jeune premier rôle, Lorient 1837.

Dupré, acteur à la voix de basse-taille, Délass. com. 1845. V. Ch. Dupré.

Dupré, Eugène, Claudius, troisième rôle, Célestins, Lyon 1851-63.

Dupré, Charles, th. du Luxembourg 1858-62, Paris 1863-67, th. Lafayette 1868-82, Paris 1883-92. En 1881, Ch. Dupré reçut 300 francs de rente sur la fondation Cantin, et, en 1892, âgé de 82 ans, avec 41 ans de th., 500 francs de la Société des Artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893. Brave et excellent homme qui n'avait pas fait fortune, comme tant d'autres.

Mme Dupré, Marie, Amélie Bernard, Turin 1858-59, Toulouse 1860-61, Grenoble 1862-65, Mexico 1867-68.

DUPRE-NYON. — Sous ce nom :

Dupré-Nyon, acteur et directeur, s'était sauvé, en 1781, du petit séminaire de Beauvais. En 1793, il obtenait la direction du th. d'Arras. Mais ayant joué « sans coupures » *Robert, chef de brigands*, il fut arrêté de ce fait le 21 septembre et incarcéré pendant quatre mois « aux Baudets » d'où on le relâchait chaque soir pour aller tenir son emploi au théâtre ; on le ramenait coucher en prison. C'est là qu'il connut son futur beau-père, un sieur Boucher, de Bapaume, accusé de propos séditieux. Neuf mois plus tard, transféré à Cambrai, Boucher fut condamné à mort et exécuté sur la grande place (20 juin 1794). Dupré tint sa parole en épousant sa fille.

Le 8 mai, Dupré-Nyon avait été requis de se rendre à Cambrai, avec sa troupe, « pour propager les principes républicains », sous peine d'être réincarcéré. Il devait donner, par décade, trois spectacles gratis « de pour et par le peuple », moyennant une indemnité de 400 francs par représentation, promise par Lebon, et qui ne fut jamais payée. Plus tard,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

vers 1803-04, nous retrouvons Dupré à Gand, à la tête d'une troupe qui attire la foule. Des voleurs s'étant introduits dans son domicile lui volèrent 325 louis d'or, ce qui indiquerait qu'il faisait alors ses affaires. En 1808, il reprit la direction de Cambrai ; en 1812, celle d'Angers ; il passe en Belgique, revient à Cambrai en 1817-1820-1825. Mais voici que cet honnête Dupré-Nyon est tout à coup dénoncé et destitué « pour avoir joué un rôle sous la Terreur ! » Il ne résiste pas au besoin de se défendre et publie : *Le Directeur de spectacle destitué, Manifeste de Dupré-Nyon, doyen des directeurs et breveté pour le premier arrondissement départemental du Nord et du Pas-de-Calais* (15 sept. 1826), Mons, imp. de Piérart. Le seul rôle qu'il avait joué en 1793 avait été assurément celui de victime des fantaisies du farouche Lebon.

Dupré-Nyon mourut le 3 octobre 1829. Il avait 70 ans.

Bibliographie : *Le Th. à Cambrai. — Le Th. français en Belgique*, t. II.

Dupré-Nyon fils, acteur et directeur, jeune premier Mons 1822, Verviers et Amiens 1829. Forma une troupe pour l'Allemagne et la Pologne, 1831.

Mlle Dupré-Nyon, jeune première, Abbeville 1826, Saintes 1828, Besançon 1829-30.

Mme Dupré-Nyon, Fanny Chevalier, Avignon 1853, Lille 1854, Lyon 1856-68, Valence 1869-74.

DUPRÉS. — Sous ce nom :

Duprés, premier comique, Liège 1783.

Duprés, Liège 1829.



Mlle Adèle DUPUIS, d'après Fugère

DUPREZ, Edouard. — Acteur et écrivain, né à Paris en 1804, frère aîné du grand chanteur Gilbert, Louis Duprez (né en 1806). Comédien estimable et plein de rondeur. Avait débuté en février 1827, à l'Odéon, par le rôle de Gros-René du *Dépit*. Nous croyons le retrouver dans *Duprez Edouard*, premier comique à Châlons et Reims 1831, Lyon 1833-35. Nouveau début aux Variétés le 30 juin 1836, dans le *Comédien de salon;* premier comique, Bruxelles 1839-46. Un *Duprez* est directeur du th. des Arts, à Rouen, en 1851. En 1875, un *Duprez* âgé de 70 ans (il faudrait dire 71), avec 25 ans de th., touche 400 fr. de pension de la Société des artistes. Ed. Duprez, frère du chanteur, mourut à Paris le 31 octobre 1879.

DUPREZ-Delcourt. — Financier, Brest 1828.

DUPREZ. — Amoureux, Verviers 1829.

DUPREZ. — Utilités, Laon 1830 et 1835.

DUPREZ, Alphonse Audevaux dit. — Aix 1861, Arles 1862-68, Valence 1869-70, Salon 1872, Boulogne s/Mer 1873-74, Orléans 1875-91. En 1892, âgé de 61 ans, avec 41 ans de th., Duprez-Audevaux obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de la même année.

DUPRIN. — Th. patriotique 1794, Th. sans prétention 1800. Ex-comédien des jeunes artistes. Jouait la comédie au café de la Victoire, an XI.

DUPUIS. — Sous ce nom :

Dupuis, Francesco Possi, dit François. Spectacle de Gaudon 1762.

Dupuis, Mathieu, surnommé le *Beau Dupuis*. Né vers 1750. Troupe de Nicolet 1767-1776, 1780. Sauteur et danseur. Sautait par dessus un cheval et son cavalier. Mourut à Ménilmontant en 1802. Avait fait entrer son fils dans la troupe.

Dupuis, Cour de Prusse 1768 et 1776.

Dupuis, Cour de Rheinsberg 1788.

Dupuis, C., Metz 1793.

Mme Dupuis, Jeanne, femme François Grandvalet, née à Nancy, demeurant à Lyon, Reims 1797, 26 ans.

Dupuis, Ambigu 1800.

DUPUIS, Mlle Adèle, Antoinette, Nicole. — Naquit à Paris, sur la paroisse Saint-Médard, le 6 déc. 1789. Jolie, distinguée, elle commença sa carrière aux Elèves de la rue St-Antoine (ancien th. Mareux). Engagée à l'Ambigu vers 1810, on lui confia les rôles des héroïnes tendres et sentimentales de tous les mélodrames de l'endroit : *Amélabis, Elvérine, Amour, Honneur et Devoir, l'Enfant de l'Amour*, la *Mendiante*, etc. Sa réputation au boulevard fut immense. Le 12 avril 1817, elle passa à la Gaîté et y débuta dans le *Mouchoir*. Ce fut la belle époque de la *Fille de l'Exilé, Valentine, Polder*, le *Château de Loch-Leven*, la *Tête de mort*, l'*Aigle des Pyrénées, Bouton de Rose, Paoli*. Adèle Dupuis fut l'actrice de prédilection de Pixérécourt, « la fille du sentiment », actrice consciencieuse, soigneuse, toujours à la scène. On la surnomma « la Mars du boulevard ».

Retirée du théâtre le 1er avril 1830, Adèle Dupuis put encore assister à l'écroulement du vieux genre dont elle avait été une des interprètes les plus applaudies, tour à tour séduite,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

enlevée, noyée... Elle mourut à Paris le 16 mai 1847, après une longue et douloureuse maladie.

Mlle Dupuis avait habité 9, boul. St-Martin, 1812; 34, rue de Bondy, 1815; 62, Fossés du Temple, 1823 et 34, même rue, 1825-29.

Biographie : E.-D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Nicolet.*

Bibliographie : *Biographies* diverses. — *Dict. th.*, 1826. — *Souvenirs* de Ch. Maurice, t. II, p. 295.

Iconographie : E.-D. de Manne et Ménétrier, *Complément à la troupe de Nicolet*, eau-forte, en buste, cost. de th., par J.-M. Fugère.

DUPUIS, Mlle *Rose*, Françoise, Gabrielle, Désirée. — Naquit à Poissy le 7 mars 1791. Son père est qualifié marchand sur son acte de baptême. Son parrain, Portier-Pagnon, fut le père de St-Aulaire.

Elle débuta toute jeune au th. des Jeunes élèves, rue de Thionville, supprimé en 1807. Elle reçut alors des offres du Vaudeville, qu'elle refusa, pour accepter d'entrer à la Porte-St-Martin où elle créa avec succès le principal rôle des *Frères à l'épreuve*. En même temps, elle prenait des leçons de Dazincourt.



Mlle Rose DUPUIS

Mlle *Rose*, comme on l'appelait alors, parut charmante. On trouva son organe très agréable, son jeu plein de décence. Son maître lui fit obtenir un début à la Comédie-Française, où elle parut le 16 février 1808, dans les deux genres, par les rôles d'*Andromaque*, et d'Isabelle de l'*Ecole des Maris*, en présence de l'empereur. Dans le rôle d'Agathe des *Folies amoureuses*, elle enleva tous les suffrages. Reçue pensionnaire deux mois après ses débuts, elle fut désignée pour faire partie à Erfurt des représentations données « devant un parterre de rois ». Elle obtint pour sa part 3000 fr. de gratification, bien qu'elle n'eût pu jouer qu'une fois (Palmyre de *Mahomet*), à cause des exigences de Mlle Bourgoin, son chef d'emploi. « Jamais pensionnaire ne fut plus utile, écrit-on en 1810 ; il est peu de pièces dans lesquelles Mlle Dupuis n'ait un rôle ; aussi la Comédie lui a-t-elle accordé 4000 fr. d'appointements ». Le 1er juin 1812, elle fut nommée sociétaire. On l'obligea toutefois à joindre aux rôles d'amoureuses et de jeunes premières de la comédie, l'emploi des grandes confidentes de la tragédie, qu'elle tint avec un succès soutenu, grâce à son jeu sage et réglé, sa diction irréprochable et son extérieur avantageux.

Indépendamment de tous les rôles du répertoire, Mlle Rose Dupuis ne créa pas moins de 52 rôles, de 1815 à 1835. La liste en a été donnée par ses biographes. La plupart de ces noms sont profondément oubliés. Mais elle n'en fut pas moins une des dernières expressions de la haute comédie, comme le reflet un peu pâle de Mlle Louise Contat. Dans les dix dernières années de sa carrière, elle prit l'emploi des « jeunes veuves ».

« C'est en jouant souvent d'une manière admirable des rôles secondaires, écrit-on en 1824, qu'elle s'est consolée d'être mise dans l'impossibilité de jouer les premiers ».

C'est que Mlle Rose Dupuis, souvent en butte aux intrigues et aux cabales, avait eu le grand malheur de venir pour doubler Mlle Mars et Mlle Leverd.

Lorsqu'elle fut de taille à les remplacer, on lui opposa Mlle Mante, beaucoup plus jeune, qui entrait dans la carrière. D'où il résulta qu'elle fut toujours contrariée dans sa vraie voie. Les rôles de Mme Courval dans l'*Ecole des Pères* et celui de la *Belle Fermière* passaient pour être ses meilleurs.

Modeste, zélée, dévouée pour la Compagnie, Mlle Rose Dupuis prit sa retraite le 1er avril 1835. Sa représentation d'adieu se composa de la *Coquette corrigée* et du *Bourgeois gentilhomme*. Elle se retira à St-Pierre-les-Nemours, près Fontainebleau, avec une pension de 6400 fr. et y vécut, entourée de la vénération de ses enfants, jusqu'au 1er décembre 1878. Elle fut la mère d'Eulalie Dupuis (Mme Geffroy) et d'Adolphe Dupuis.

A Paris, Mme Rose Dupuis avait habité 8, rue Richelieu, 1810, 3, rue de l'Echelle, 1812, 19, rue Richelieu, 1825.

Biographie : E.-D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Talma.* — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, 1808-1812. — *Biographies dram.* diverses. — *Rampe et Coulisses.*

Iconographie : Lith. en buste, à Paris, chez

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Legrand. Reproduit en eau-forte par M. Fugère.

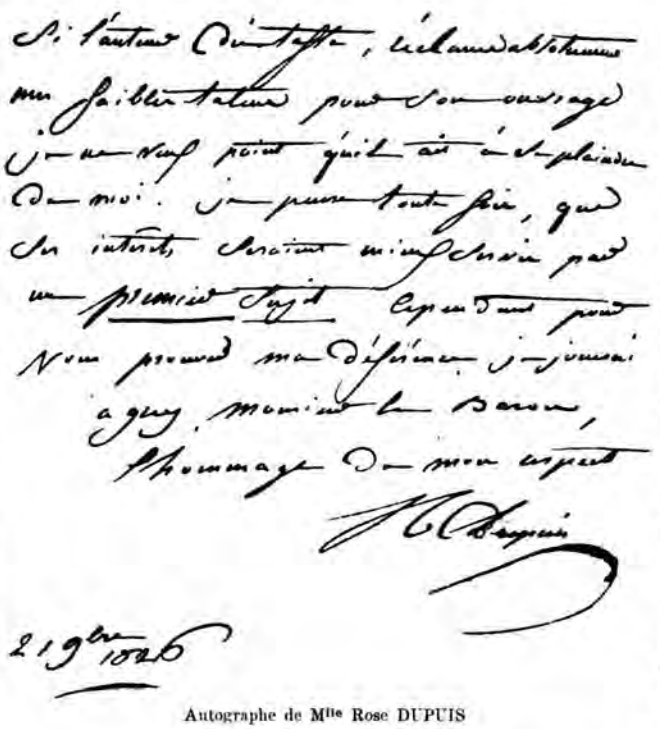
— Musée de la Comédie, nº 85, un buste plâtre, h. 0m60, par J.-J. Flatters, Salon de 1819 (nº 1298).

— Peinture par Pinchon (Salon 1810).

— Musée Carnavalet, miniature, 1819.

— Miniature par N. Jacques (Salon 1812).

DUPUIS, Mlle Ad., Caroline, *Eulalie* Duval. — Fille de Rose Dupuis, dame Geffroy, débuta à l'Odéon le 29 mars 1827, dans le rôle de Dorine de *Tartufe*, expérience renouvelée le 13 octobre 1828. Jolie figure et peu de moyens. Le 28 avril 1829, autre début à l'Odéon, rôle de Madeleine dans le *Poletais*. En 1831, elle entra à la Comédie - Française pour jouer les soubrettes et les ingénues. On s'accorde à la qualifier de « jeune et jolie personne, excessivement timide, mais intelligente ». Peu de temps après, elle épousa son camarade Geffroy et quitta la scène. Vécut longtemps avec son mari à Nemours.



Autographe de Mlle Rose DUPUIS

Bibliographie : *Rampe et Coulisses*. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 13,859.

1. En pied, de 3/4 à droite (cost. de th.), lith. par A. Colin.

2. En buste, de 3/4 à droite, publié par P. Legrand.

3. En buste, de 3/4 à droite, publié par P. Legrand et Gautier.



Habitation de Mlle Rose DUPUIS, à St-Pierre-les-Nemours

4. A mi-corps, assise de face, lith. par Léon Noël, 1833.

Plusieurs de ces estampes ne se rapportent-elles pas à Mlle *Rose* Dupuis ?

DUPUIS, Adolphe, Charles. — Fils de Rose Dupuis, né à Paris le 16 avril 1824, rue Richelieu. Il fit à Nemours sa première communion, entra au pensionnat Goubault, à Paris, et fut placé en 1842 chez un architecte, d'où il sortit pour entrer au Conservatoire, classe de Samson.

A vingt ans, Dupuis débuta à la Comédie-Française dans les *Femmes savantes* et le *Jeune Mari*. Reçu comme pensionnaire, 1846, on ne lui donna rien à créer. Il partit pour Berlin (oct. 1847). Frappé de la facilité de transformation de l'acteur allemand During, Dupuis lui demanda des conseils. La Révolution de 1848 ricocha sur Berlin. Dupuis revint à Paris.

Après un court séjour aux Variétés, puis au Th. historique, Dupuis fut présenté à Montigny qui l'engagea au Gymnase. Il devait s'y maintenir dix ans. Ce fut une belle série : 1850, les *Mémoires du Gymnase*, la *Grand-mère* : 1851, la *Dot de Marie*, *Tout vient à point à qui sait attendre*, *Manon Lescaut*, la *Dame aux trois couleurs*, *Mercadet*, *Laure et Delphine*, le *Mariage de Victorine* ; 1852, le *Mari trop aimé*, les *Premières armes de Blaveau*, les *Vacances de Pandolphe*, *Donnant donnant*, les *Avocats*, le *Démon du Foyer* ; 1853, *Thérèse*, *Philiberte*, le *Pressoir*, le *Pour et le Contre*, *Diane de Lys* ; 1854, la *Crise*, le *Gendre de M. Poirier*, les *Cœurs d'or*, l'*Ecole des Agneaux*, le *Chapeau d'un Horloger* ; 1855, *Ceinture dorée*, le *Demi-Monde*, le *Camp des Bourgeoises*, *Je dine chez ma mère* ; 1856, *Lucie*, *Françoise* ; 1857, les *Fanfarons du Vice*, *Une Femme qui déteste son Mari*, la *Question d'Argent*, l'*Invitation à la Valse*, le *Beau-Père*, *Un petit bout d'oreille* ; 1858, le *Fils naturel*, la *Boîte d'argent*, l'*Héritage de M. Plumet*, l'*Autographe*, l'*Avocat du Diable*, *Cendrillon* ; 1859,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

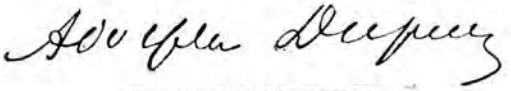
Un beau Mariage, *Marguerite de Sainte-Gemme*, *Une Preuve d'amitié*, *Rosalinde*; 1859, le *Petit-fils de Mascarille*, le *Père prodigue*, le *Cheveu blanc*.

En 1860, Dupuis passe au Vaudeville pour y créer un rôle dans l'*Envers d'une Conspiration*. En septembre de la même année, il accepte un brillant engagement au th. Michel de St-Pétersbourg.

Il y débuta par sa création d'Olivier de Jalin, dans le *Demi-Monde*, et ne tarda pas à s'acquérir la sympathie du czar, des grands-ducs et de toute l'aristocratie. C'est, qu'à vrai dire, Dupuis était un type à part. C'était une espèce de gentilhomme, d'ancien officier, de propriétaire foncier; rien en lui ne rappelait l'acteur. Sa politesse, sa discrétion, sa haute honorabilité séduisirent. L'impératrice l'attacha à ses fils en qualité de professeur de diction française; il devint le lecteur des grands-ducs, des grandes-duchesses, le conseiller-organisateur des fêtes littéraires données à la Cour.



Adolphe DUPUIS



Signature d'Adolphe DUPUIS

Cette merveilleuse carrière en Russie se poursuivit dix-sept ans.

En 1870-71, quand vint l'année terrible, Dupuis, membre du Comité de bienfaisance, recueillit à lui seul 40,000 fr. pour les blessés. Le 3 avril 1877, eut lieu, en présence de l'Empereur et de la Cour, sa représentation de retraite, et la femme du bénéficiaire eut la touchante idée de convertir encore cette fête en fête de bienfaisance: les bouquets innombrables dont on avait comblé l'artiste furent vendus au profit des indigents russes.

C'est à l'intervention de Dupuis que la Société des auteurs doit de toucher des droits sur les œuvres françaises jouées au th. Michel. C'est sur sa demande que bon nombre de nos dramaturges furent nommés chevaliers de l'ordre de St-Stanislas.

Rentré au Vaudeville, en septembre 1878, Dupuis, artiste épris de vérité, et dont la marotte, a dit un critique « était de parler, de marcher et de se mouvoir sur le théâtre, exactement comme on fait dans la vie », fit stipuler par la direction qu'il ne jouerait que dans les ouvrages qui lui conviendraient.

Il fit sa réapparition dans *Montjoie*. Le succès des créations suivit celle des reprises: le *Nabab* (1880), le *Voyage d'agrément* (1881), *Odette*, le *15e Hussard*, l'*Amour* (1884), *Clara Soleil*, *Georgette* (1885), le *Club*, reprise (1886), le *Père* (1887).

En février 1883, il avait été jouer le *Nom* à l'Odéon.

Mais le meilleur de son temps, c'est encore à Nemours qu'il le passait. Sa mère y vécut jusqu'à l'âge de 87 ans; il s'y était marié avec sa cousine, âgée de 17 ans, Mlle Bourgeois, fille d'un capitaine de l'Empire retiré dans cette petite ville. Toute cette colonie vivait « au Bourdon », à St-Pierre-les-Nemours, où Dupuis venait passer ses vacances russes. Sa sœur Eulalie, qui avait épousé Geffroy, vivait aussi à Nemours avec son

EFERUS - Recherches & Classification numériques

mari ; à Nemours s'éteignit Bressant. On voyait « au Bourdon » tous les cadeaux rapportés de Russie, un véritable musée ; une bibliothèque choisie ; le portrait de Mme Rose Dupuis par Dubufe, ceux au pastel de M. et Mme Ad. Dupuis, d'O' Connell, des œuvres d'art en quantité.

Une des dernières tentatives artistiques d'Ad. Dupuis eut lieu dans *Tartufe*, à l'Odéon. Le grand artiste voulait présenter le rôle à sa manière, avec un vêtement sévèrement élégant, avec port de l'épée, éloignant ainsi toute idée du prêtre. Il comprenait Tartufe sans airs doucereux exagérés, sans caricature. Il tenta l'entreprise, à 62 ans, mais il ne put lutter contre le courant. Il ne fut pas compris.

Atteint d'anémie cérébrale progressive, puis de la folie de la persécution, Ad. Dupuis succomba à Nemours, au milieu de ses souvenirs de famille et d'amitié en octobre 1891, et fut inhumé le 24. M. Albert Carré, directeur du Vaudeville, lui adressa un dernier adieu.



Autographe d'Adolphe DUPUIS

En 1877, Ad. Dupuis avait reçu de l'Empereur de Russie son portrait entouré de 15 brillants, destiné à être porté avec le ruban de l'Ordre de St-André ; en 1883, il fut nommé Chevalier de l'Ordre de St-Stanislas, à l'occasion du traité signé avec les auteurs et dont il avait été le promoteur ; en 1887, avec 41 ans de th., il avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Ad. Dupuis avait été membre du Comité. En dehors Paris, Berlin et St-Pétersbourg, il n'avait jamais joué qu'à Lyon (1855), à Bruxelles et en Angleterre.



« Le Bourdon », propriété d'Ad. DUPUIS, à St-Pierre-les-Nemours

Biographie : *Galerie théâtrale*, Lorsay 1854. — *Paris-Théâtre*, notice par F. Jahyer, nº 73. — *Adolphe Dupuis*, 1824-1891, étude biographique, Paris 1894, in-8º, portrait et vignettes.

Bibliographie : Fr. Sarcey, *Quarante ans de th.* — Les *Soirées parisiennes*, 1878-80. — P. Mahalin, *Au bout de la lorgnette*. — Laroque, *Acteurs et actrices*, 1888.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 13.857 : En pied, de ¾ à droite, lith. par A. Collette, 1854, d'après Eust. Lorsay.

— Paris-Théâtre nº 73. En buste, cliché Liébert.

— *Adolphe Dupuis*. En buste, héliogravure Dujardin ; trois vues de la maison de Nemours.

DUPUIS, Mme *Charlotte*, Cath., née Bordes, femme Dupuis, sœur de Fanfette Bordes (v. cenom), naquit à Paris en 1813. — Elle joua tout enfant aux Variétés, dans *Voltaire chez les Capucins ;* à huit ans, au th. d'enfants du peintre Allot ; à neuf ans, des rôles dans *Pauvre Berger*, *Jenny*, le *Petit Poucet*, au Panorama dramatique. Engagée à la Porte-St-Martin, elle paraît dans *Jocko*. Le 2 mars 1827, elle entre à l'Opéra-Comique pour tenir le rôle d'Adolphe, dans *Camille* ou le *Souterrain ;* on la voit encore aux Nouveautés, aux Variétés, 6 avril 1830, Nicette, de la *Chercheuse d'esprit*, au Gymnase, 15 mai 1830, rôle de Zoé, dans *Philippe*, au Palais-Royal. 1831 « pleine de gentillesse, mais un peu maniérée », soubrette et mime aux Funambules, 1832. Enfin, elle trouve sa voie comme soubrette au Palais-Royal, et y commence une longue carrière. Entre temps, elle avait épousé un peintre, du nom de Dupuis, qui fut, avec Hue, directeur de la salle du th. Bonne-Nouvelle vers 1838.

Pleine de talent, de goût, de tact exquis, accorte, remplie de verve, de naturel, Mme Charlotte Dupuis, petite soubrette inimitable, eut une longue carrière au Palais-Royal : la *Savonnette impériale*, débuts, 23 nov. 1835 ; la *Ferme de Bondy*, la *Marquise de Prétintaille*, l'*Oiseau bleu*, 1836 ; *Riquiqui*, le *Mémoire de la blanchisseuse*, 1837 ; *Frascati*, les *Enfants du délire*, les *Coulisses*, 1838 ; la *Femme de ménage*, les *Victimes de la clôture*, *Chantre et choriste*, 1839 ; *Bob*, la *Fille de Jacqueline*, 1840 ; les *Secondes noces*, la *Sœur de Jocrisse*, où les auteurs écrivirent pour elle le rôle de Charlotte, le *Vicomte de Létorières*, 1841 ; la *Dragonne*, 1842.

« Elle a de la finesse et de l'esprit dans son jeu, écrit-on à cette époque ; elle a créé avec

EFERUS - Recherches & Classification numériques

bonheur plusieurs rôles au Palais-Royal. Avec de la bonne volonté, de l'esprit et le désir de bien faire, on arrive à tout. »

Qu'espérait-elle en allant débuter à l'Odéon, le 29 mai 1848, dans les *Notables de l'endroit ?* L'entreprise fut de courte durée ; elle rentra au Palais-Royal où on la revit avec plaisir. Les *Lampions de la veille et les lanternes du lendemain*, 1848 ; les *Marraines de l'an III*, 1849 ; la *Fille bien gardée*, 1850 ; *Mam'selle fait ses dents*, 1851 : le *Misanthrope et l'Auvergnat*, 1852 ; les *Binettes contemporaines*, 1854, etc., etc.

Mme Dupuis s'adonna à l'enseignement ; elle eut des disciples et sut leur donner de très sages conseils. L'âge venait. Elle écrivit quelques pièces : *Où l'on va*, trois actes, 1869 ; le *Petit frère*, un acte, 1870. Mlle Tallandiera, Mlle Persoons, Mlles Marguerite et Geneviève Dupuis, ses petites-filles, comptèrent parmi ses bonnes élèves. Pendant ce temps, Montigny avait fait au Gymnase une petite place à la vieille comédienne ; on l'y revit aux côtés de Bouffé, un ancien camarade d'il y avait 55 ans, au Panorama ! Elle lui donna la réplique dans la *Fille de l'avare* (1875-76). Montigny lui paya ses appointements jusqu'à la dernière heure ; jamais elle ne réclama le secours de l'Association. Mme Charlotte Dupuis, qui fut toute sa vie une femme de grand esprit, s'éteignit à Paris le 5 avril 1879.

Biographie : Gallois, le *th. du Palais-Royal*, 1854.

Bibliographie : *Grande biogr.*, 1824 (Bordes). — *L'Indiscret des Coulisses*, 1841. — *Biogr. dram.*, 1842 et 1845. — *Acteurs et actrices*, 1853. — *Foyers et coulisses*, Gymnase, t. II.



Mme Charlotte DUPUIS
d'après H. Pottin

Iconographie : Gallois, le *th. du Palais-Royal*, un portrait en pied, cost. de th., par H. Pottin, grav. par Diolot.

DUPUIS, Mlle Marie, fille de Mme Charlotte Dupuis, née le 16 janvier 1838. — Débuta au Vaudeville, le 14 août 1852, dans la *Grand'mère* (rôle d'Adine), puis au Palais-Royal dans le même rôle. C'était, a dit Janin dans les *Débats*, une élégante fillette, d'une belle taille, d'un beau regard, très fraîche et très mignonne. » Puis elle revint au Vaudeville, où elle joua dans un *Mari en cent cinquante ans* (avril 1853). Après de courtes apparitions au Vaudeville, 1856-58, aux Délass. com., 1863, Mlle Dupuis rentra dans la vie privée. Habitait Asnières vers 1876.

DUPUIS, René, Auguste, naquit à Paris en 1809. — Élève du séminaire, ses goûts le poussaient vers le théâtre, mais la destinée le fit batteur d'or. Figurant à la Gaîté en 1831, il se signala dans un bout de rôle du *Petit homme rouge*. Devenu régisseur général, puis acteur du th. Dorsay (th. du Temple), on le vit en 1836 acteur et directeur-gérant du Luxembourg. En 1838, il débuta à la Porte-St-Martin dans le rôle du Bailli, de la *Pie voleuse*, et le soir même de ce début il signa un engagement avec le Cirque Olympique où différents rôles tels que Clicot, de la *Vivandière et le Bossu*, Seringuinos, des *Pilules du diable*, *Don Quichotte*, Piqueprune, de la *Corde de pendu*, le mirent tout à fait en évidence.

Capitaine de la Garde nationale, Dupuis se distingua tout particulièrement aux journées de juin 1848. La République le nomma à ce titre Chevalier de la Légion d'honneur, le 25 juin 1849. Cette distinction lui valut une place tout à fait spéciale parmi les artistes ; il fut membre du Comité, et ne cessa de se dévouer pour la Société.

Dupuis parut une des dernières fois au Cirque Impérial dans le *Diable d'argent* (10 fév. 1857), puis mourut en 1859. Le Comité des artistes vint en aide à sa veuve et se chargea de son fils qui fut placé, en mars 1860, à l'Institution Marelle, à Villiers-le-Bel. Albert et Valnay s'improvisèrent ses tuteurs. Les loges maçonniques donnèrent 180 fr. Dupuis avait collaboré à une *Emeute au Paradis*, rôle de St-Pierre, au th. du Temple, 18 juillet 1834.

Biographie : Bréant de Fontenay et de Champeaux, *Hist. des th.*, 1845.

DUPUIS, Joseph, Lambert, Edouard, dit *José*, né à Liège vers 1831, selon les uns, ou le 18 mars 1833, selon Vapereau. — Talent fantaisiste par excellence, apparut au th. du Luxembourg (Bobino), dans l'*Apprenti*, le 28 avril 1854, jouant en un an dans 27 pièces différentes. Engagé aux Folies Nouvelles (Déjazet), il y débuta le 9 octobre 1855 dans *Jean et Jeanne*. On remarqua sa gaîté, sa franchise et sa jolie voix de chanteur d'opérette, alors que ce genre n'était encore qu'à son commencement.

José Dupuis créa sur cette petite scène du boulevard du Temple un rôle dans 43 opérettes ou saynètes musicales, d'octobre 1855 à juin 1859. Qui se souvient encore de *Bel-Boul*, *Toinette et son carabinier*, la *Devinette*, la *Revanche de Vulcain*, *Achille à Scyros*, l'*Ile de Calypso*, le *Loup-garou*, le *Page de Mme Malborough*, le *Jugement de Paris*, *M. Deschalumeau*, etc. ?

Le théâtre changea de nom et de direction,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

mais Dupuis resta engagé, faisant l'ouverture de la nouvelle salle avec Déjazet elle-même, le 27 sept. 1859, dans les *Premières armes de Figaro*, rôle de Carasco.

De ce jour, Dupuis vit l'horizon s'élargir devant lui, et lorsqu'il parut le 30 avril 1860 dans *Monsieur Garat*, son succès dans le rôle de Vestris fut considérable. Sa grande taille, ses grands bras, ses grandes jambes, sa naïveté comique, sa finesse, son habileté musicale attirèrent sur lui l'attention des directeurs des Variétés, qui l'engagèrent pour 6,000 fr. Il débuta sur cette scène le 18 mai 1861, dans une reprise du *Sylphe* et ne tarda pas à y occuper la première place.

A côté de charmants petits actes où il étalait sa grâce fantaisiste, comme dans un *Mari dans du coton*, *Deux chiens de faïence*, le *Joueur de flûte*, il se préparait à partager avec Mlle Schneider les succès de l'opérette-bouffe parvenue à son apogée. Le petit acteur du boulevard du Temple, qui touchait naguère 400 fr. par mois, allait gagner 60,000 fr. par an. Dupuis allait devenir l'acteur type d'Offenbach, avant de devenir l'aimable fantaisiste de Meilhac et d'Halévy. Ce fut une série peu banale : 1861 : les *Danses nationales de la France*, le *Beau Narcisse*, *Bobèche et Galimafré*, les *Mille et un songes*. — 1862 : les *Moulins à vent*, un *Mari dans du coton*, *Deux chiens de faïence*, *Allez donc, turlurette !* — 1863 : les *Mousquetaires du Carnaval*, le *Ménage de Césarine*, les *Farces dramatiques*, les *Voyages de la vérité*, *Caroline*, la *Revue au 5me étage*, un *Bal d'Alsaciennes*. — 1864 : le *Joueur de flûte*, une *Femme qui ne vient pas*, le *Chevreuil*, les *Pinceaux d'Héloïse*, la *Liberté des théâtres*, la *Belle Hélène* (17 décembre). Immense succès personnel. — 1865 : la *Légende du Canard* (chansonnette), l'*Homme qui manque le coche*. — 1866 : *Barbe-Bleue*, grand succès, les *Thugs à Paris*. — 1867 : la *Grande-Duchesse*. Ce fut l'âge d'or du théâtre. Fritz devint légendaire comme Pâris et Barbe-Bleue. — 1868 : le *Pont des soupirs*, la *Périchole*. — 1869 : l'*Astronome du Pont-Neuf*, les *Brigands*. — 1870 : le *Beau Dunois*. — 1871 : le *Trône d'Ecosse*. — 1872 : les *Sonnettes*. — 1873 : les *Braconniers*, la *Veuve du Malabar*, la *Vie Parisienne* (reprise), les *Merveilleuses*. — 1874 : la *Petite Marquise*, *Mam'zelle Rose*, l'*Ingénue*, les *Prés St-Gervais*. — 1875 : les *30 Millions de Gladiator*, le *Passage de Vénus*, la *Boulangère a des écus*. — 1876 : le *Dada*, le *Roi d'or*, le *Jeu de l'amour et du houzard*. — 1877 : le *Docteur Ox*, les *Charbonniers*, la *Balourde*, la *Cigale*. — 1878 : *Niniche*. — 1879 : le *Grand Casimir*, la *Femme à papa*. — 1880 : la *Petite Mère*, *Rataplan*. — 1881 : la *Roussotte*, une *Soirée parisienne*. — 1882, *Lili*. — 1883 : *Pschutt et vl'an*. — 1884 : la *Cosaque*, *Révisons*. — 1885 : *Mam'zelle Gavroche*, *M. le Député*. — 1886 : les *Demoiselles Clochard*. — 1888 : *Décoré*. — 1889 : les *Jocrisses de l'amour* (reprise). — 1890 : *Monsieur Betsy*, les *Grandes manœuvres*, le *Petit duc* (reprise). — 1892 : la *Souricière*. — 1893 : les *Brigands* (reprise). — 1894 : l'*Héroïque Lecardunois*.



José DUPUIS, dans le *Trône d'Ecosse*
Cliché Gaston et Mathieu

Dupuis poussa alors une pointe au Vaudeville, où il créa la *Famille Pontbiquet*, reprit les *Surprises du divorce*, puis revint aux Variétés où il passa en revue quelques pièces de son répertoire. Se sentant fatigué, il se retira à Nogent-sur-Marne, où il mourut en mai 1900. Ses obsèques eurent lieu en cette ville le 11 mai. Aucun des auteurs auxquels il avait fait gagner tant d'argent, n'avait cru pouvoir se déranger. Seuls les camarades étaient venus. M. Adrien Bernheim adressa un adieu à ce parfait comédien.

Dupuis qui créa un genre — les Dupuis — fut un fantaisiste, mais toujours très fin, jamais exagéré. Assurément, avant d'être un personnage, il fut avant tout et surtout *Dupuis*. Mais ne savait-il pas, avec son sens très approfondi du théâtre, que ses moyens les plus sûrs étaient précisément ces tics et cette prononciation amusante qu'on lui reprochait.

Veuf en premières noces de Mlle Dantès, actrice de l'Ancien Cirque, Dupuis avait épousé Mlle Marie Dubois, fille de Dubois des Nouveautés, laquelle mourut elle-même des suites d'une hémorragie interne, à l'âge de 42 ans, en juin 1902. (*Figaro*, 10 juin.) Leur fils, âgé de 17 ans en 1901, avait manifesté le désir de débuter aux Variétés. (*Figaro*, 12 juin 1901.)

José Dupuis avait été nommé Officier d'académie en 1889 et Officier de l'instruction publique en 1898.

Biographie : *Paris-Théâtre*, nº 81, déc. 1879. Notice par F. Jahyer. *Figaro* 10, 11 et 12 mai 1900.

Bibliographie : *Acteurs et actrices*, Abra-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ham 1861. *Soirées parisiennes*, 1875-81. — Sarcey, *Quarante ans de th.*, t. VI.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 13,864.

1. En pied, de face (cost. de th.), imp. Bertauts.

2. En pied, de profil à gauche, caricature, lith. par E. Carjat, 1862.

3. A mi-corps, de ¾ à gauche, photogr. Mandar, 1876.

— *Paris-Théâtre*, n° 81, photo, en pied, de face, dans le *Trône d'Ecosse*. Cliché Gaston et Mathieu.

— *L'Eclipse*, n° 1, 26 janv. 1868 et 24 janv. 1869, par Gill.

— *L'Avant-scène*, n° 7. Caricature par Punch.

DUPUIS, Mlle Ant. Jeanne, *Marguerite*, femme Bachimont, dite Brémont. — Petite-fille de Mme Charlotte Dupuis et fille de Mme Marie Dupuis, deuxième accessit de comédie en 1875, débuta au Cercle Pigalle, Cité du Midi, 48, boul. de Clichy, puis fut engagée au Gymnase, où l'on reprit pour elle le *Collier de perles* (30 sept. 1876). Ce fut vers cette époque qu'elle épousa son camarade Brémont, et prit le nom de Mme *Marg. Brémont*, Gymnase 1877-81, Odéon 1882-88, Châtelet 1893-1897. Actrice gracieuse et sympathique. Habitait Paris en 1904.



Mlle Geneviève DUPUIS
Cliché Nadar

DUPUIS, Mlle Ant., Aug., *Geneviève*, femme Jourdan, sœur cadette de la précédente. — Elève de sa grand'mère, Mme Charlotte Dupuis. S'essaya toute jeune encore sur la scène d'amateurs du Cercle Pigalle, puis fut engagée au Gymnase, où elle se produisit dans le *Gamin de Paris* (rôle du Gamin). Elle était vive, espiègle, très intelligente. Montigny se l'attacha. Lorsque mourut sa grand'mère, une représentation fut organisée en sa faveur, en matinée, à la Gaîté, le 27 avril 1879. (*Figaro*, 26 avril.) Ayant épousé son camarade Jourdan, Geneviève Dupuis parut encore au Gymnase jusqu'en 1882, puis au Palais-Royal, 1883-85.

Biographie : *Paris-Portrait* n° 333. Notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Portrait* n° 333, photo en buste, de face, cliché Nadar.

DUPUIS. — Sous ce nom :

Dupuis, Ambigu 1800.

Mme Dupuis, Lille 1808.

Dupuis, premier comique, Tournai 1822.

Dupuis, rôles de convenance, Bruxelles 1823-27, Anvers 1829.

Dupuis, Troyes 1824.

Dupuis, père noble, Bayonne 1825.

Dupuis, paysans, Amiens 1826.

Mlle Dupuis, Pauline, soubrette, Rouen 1827-1831.

Mme Dupuis, duègne, Alençon. Peut-être la même, Agen 1829-30. Cette dernière voyageait avec Mlle Duchesnois, 1829-30. Une duègne de ce nom est à Bruges, 1833-37, à La Martinique, 1830 et 1834, à Perpignan, 1834.

Dupuis, deuxième comique, Lille 1830-31.

Dupuis, La Martinique 1830, La Guadeloupe 1833.

Mlle Dupuis, Eugénie, débuta au Palais-Royal le 26 sept. 1836 dans la *Prova*, puis aux Variétés le 18 fév. 1837 dans la *Prima donna*. Travestis, Liège 1839.

Dupuis, Emile, Porte-St-Martin 1839.

Mlle Dupuis, Porte-St-Antoine 1839.

Mme Dupuis, duègne, Besançon 1840.

Dupuis, deuxième comique, Lille 1850.

Dupuis, Elbeuf 1851, Rouen 1852.

Dupuis, jeune premier rôle, Le Mans 1852.

Dupuis, Genève 1852.

Dupuis, acteur et directeur, Chambéry 1853.

Mme Dupuis, Chambéry 1853.

Dupuis, Jacques, Alfred, th. St-Martin (?) 1858-59, Montpellier 1860-63, Ile-de-la-Réunion 1873-1877.

Dupuis, acteur et directeur, Cambrai 1866.

Dupuis, Auguste, Nice 1873.

Mlle Dupuis, utilités, Lille 1887.

Dupuis, Gaston, Rouen 1896-98.

DUPUY. — Sous ce nom :

Dupuy-Richard, Lille 1793-96, « artiste dramatique et marchand de modes ». Alla se fixer à Dunkerque.

Mme Dupuy-Richard, Lille 1793-96.

Dupuy, Namur 1825.

Dupuy, 1er régisseur et rôles annexés, Quimper 1827.

Mlle Dupuy, ingénuités, Quimper 1827, Lorient 1828.

Dupuy, Olivier, se noya à Tours, à 67 ans, avril 1828.

Mlle Dupuy, soubrette, Rouen 1829-30.

Dupuy, utilités, Nice 1830.

Mlle Dupuy, Mimi. Iconographie: Bibl. nat.,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

n° 13,868. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, lith. par Dupuy, 1830.

Mlle Dupuy, Marie, dite aussi *Nelly*. Vaudeville 1854-55, Variétés 1856-57, th. St-Martin (?) 1858-62. V. aussi Marie Dupuis.

Dupuy, Bruxelles 1862.

Mme Dupuy, Mathilde, Bruxelles 1862-64, Lyon 1865, Toulouse 1867, Nantes 1868, Strasbourg 1869-70, Nouvelle-Orléans 1872-74.

Dupuy, Jules, Benjamin, Montpellier 1876-78, Alger 1879, Lille 1880, Marseille 1881-82, Lille 1883-86, Genève 1887, Lyon 1888, Opéra Comique 1889.

Dupuy, Louis, Joseph, Théodore, Bruxelles 1884-85.

Dupuy, Louis, Ludo-Marty, Nancy 1888-92, Rennes 1893-96.

Dupuy, th. Cluny 1888.

DUQUAINCY. — Premier comique, Gand 1784.

DUQUERRIER, Mme. — Bruxelles 1796. Sans doute la même que Dorothée Gention, veuve Pinot dit *Duquérier*, née à Gand, artiste depuis son enfance, ayant demeuré à Paris, Reims 1797, âgée de 24 ans.

DUQUESNE, Amédée, Louis, Raymond. — Paris 1864-65, mort à Tours en juillet 1899, à l'âge de 60 ans, directeur de l'Alcazar.

DUQUESNOIS ou Duquesnoy. — Sous ce nom :

Duquesnois, Cour de Prusse, th. de Monbijou XVIIIe siècle.

Mme Duquesnois, Lille 1788.

Mlle Duquesnois (Duquesnoy), Bruxelles 1787, ingénuités en 1792. 2,000 fr. d'appointements.

Duquesnois (Duquesnoy), Bruxelles 1792, 8,000 fr. d'appointements, Gand 1805.

Duquesnois, fils, Gand 1805.

Mme Duquesnois, Gand 1805.

Mlle Duquesnois, rôles d'enfants, Bruxelles 1814, rôles jeunes, 1815-16, 900 fr. d'appointements.

Mme Duquesnois, Thérèse, duègne, Lille 1825, 3,600 fr. d'appointements, Dijon 1829-30, Liège 1833, Versailles 1835-37.

Duquesnois, Jules, débuta à la Gaîté le 18 juillet 1830, rôle de Victor, de la *Partie fine*.

Mme Duquesnois, mère noble, Nîmes 1831, Marseille 1835 et 1840.

Mme Duquesnois, Zoé. Samson, dans son Rapport de 1844, annonce la mort de cette actrice à l'âge de 72 ans. Elle recevait une petite pension de la Société alors à ses débuts.

Mlle Duquesnois (la petite) Marguerite, rôles d'enfants, Comédie-Fr. 1866. Est-ce la même, Vaudeville 1875 ?

DUR-Laborde. — Du th. de la Renaissance, en représentation à Bruxelles, 20 mai 1840.

DURAINVAL. — Bordeaux 1792.

DURAN, Mme Zélo. — Fol. dram. 1890.

DURANCY, Jean, François Fieuzal dit. — Débuta en 1746. Il faisait partie de la troupe du Maréchal de Saxe, chantant alors les amoureux dans l'opéra comique. Plus tard, il prit l'emploi des valets. Directeur, premier comique à Bruxelles en 1753, il vint débuter à Paris, à la Com.-Fr., le 7 nov. 1759, par le rôle de Pasquin, de la *Coquette*. On le retrouve à Bruxelles en 1762. « Comique en chef, excellent acteur et d'un caractère honnête » ; il y est encore à part entière en 1766, puis il passe à Londres où lui et sa fille ont 8,265 livres d'appointements. (V. Mlle Darimate.)

DURANCY, Mlle Françoise, Marine Dessuslefour, dite Mlle *Darimate*. — Epouse du précédent, mère de Mlle Durancy (v. Mlle Darimate), rôles de caractères, Bruxelles 1753, Versailles 1760.

DURANCY, Mlle Magdelaine, Céleste Fieuzal de Frossac, dite, fille des précédents. — Naquit à Paris le 21 mai 1746, sur la paroisse St-Laurent, et fut destinée au théâtre dès son enfance. Elle débuta toute jeune à Bruxelles (1753), y obtint du succès, et se présenta à la Comédie-Française, à peine âgée de 13 ans, le 19 juillet 1759, par le rôle de Dorine, de *Tartufe* et celui de Lisette, des *Folies amoureuses*. Elle continua même ses débuts, mais sa jeunesse fut un obstacle à son admission, bien qu'on la trouvât vive, aisée, naturelle. Elle tourna alors ses vues vers l'Opéra, et après une saison à Versailles, avec sa mère, y parut le 17 juin 1762 ; elle fut jugée suffisante.

Quelques années plus tard, Mlle Clairon quittait la Comédie. Cette retraite encouragea Mlle Durancy à y rentrer, non plus pour tenir les rôles de soubrettes, mais les premiers rôles tragiques. Elle y reparut par le rôle de Pulchérie, dans *Héraclius*, les 13 et 15 oct. 1766, joua *Tancrède*, l'*Electre*, de Voltaire, toute la gamme, et le succès qu'elle obtint engagea Voltaire à la placer sous sa protection. Il lui confia aussitôt le rôle d'Obéïde, dans sa tragédie des *Scythes*, 26 mars 1767, le seul rôle qu'elle créa à la Comédie. Le « patriarche » avait écrit de Ferney : « Mlle Durancy, qui joue Obéïde, pleure-t-elle suffisamment ? Elle doit pleurer à tout prix. Si elle n'y peut réussir, il faut employer les grands moyens et la fouetter au besoin. »

Voltaire avait connu Mlle Durancy tout enfant sur des « tréteaux » en Savoie, et lui

EFERUS - Recherches & Classification numériques

avait prédit un bel avenir. La pièce tomba, et Voltaire s'en prit à tout le monde, sans épargner même Lekain. Pendant ce temps, on intriguait fort à la Comédie contre Mlle Durancy, rivale de Mlle Dubois. Le Duc de Richelieu prit parti pour Mlle Dubois, dont il était l'amant. D'Argental et Damilaville plaidèrent la cause de Mlle Durancy. Mais le duc persuada à Voltaire, au fond de sa retraite, que Mlle Durancy déplaisait au parterre, et cette actrice intelligente et consciencieuse comprit alors qu'elle n'avait plus qu'à s'en aller. C'était pourtant, a dit Lekain, la seule actrice qui eût été capable de remplacer Mlle Clairon et le Duc d'Orléans, selon le *Journal de Collé*, la mettait lui-même « à deux cent mille piques » au dessus de sa devancière. Il ne lui manquait, paraît-il, que la véritable beauté du visage, et c'est à quoi il faut sans doute rapporter cet excès de sévérité pour cette actrice. Reçue le 24 avril 1767, elle quitta encore une fois la Comédie le 3 octobre suivant pour rentrer à l'Opéra, où elle occupa une des premières places, jusqu'à sa mort survenue le 28 décembre 1780, à l'âge de 34 ans.

Bachaumont donna sur cette mort des détails intimes. Le public l'attribua à des efforts qu'elle aurait faits en chantant le rôle de Médée, dans *Persée*.

Biographie : Lemazurier, *Gal. hist.*, t. II. — E.-D. de Manne, *Troupe de Voltaire*.

Bibliographie : *Almanach Duchesne*, 1782. — Ricord, les *Fastes de la comédie*, t. II. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les comédiens*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 13,887. En buste, de profil à gauche, gravé par Fr. Hillemacher, 1859.

— Musée de la Com. fr., n° 180. M. Monval croit reconnaître (peut-être) Mlle Durancy dans une tragédienne tenant une urne funéraire, peinture attribuée à Vien.

DURANCY, Bernard. — Acteur des boulevards, troupe des Elèves de l'Opéra et des Grands danseurs du roi, 1782. Ce Durancy, dont le service paraît avoir été très irrégulier, fut envoyé diverses fois au For-l'Evêque, 1780, et à l'Hôtel de la Force, 1785, 1787, pour refus de service.

DURANCY, th. Molière 1793.

DURAND. — Sous ce nom :

Mlle DURAND, actrice foraine, Foire-St-Germain 1746.

Mlle DURAND, rôles de caractère, débuta à la Com.-Fr. le 1er déc. 1767.

Mlles DURAND, Ambigu 1772. L'aînée avait 14 ans, la cadette 6 ans.

Mlle DURAND, Marie, Madeleine, Antoinette, née en 1760, th. des Grands danseurs du roi, 1777.

Mlle DURAND, Joséphine, née vers 1770, th. des Grands danseurs du roi, 1784.

DURAND, financier et directeur, Gand 1787-1788, th. Montansier 1792.

Mme DURAND, premier rôle, Gand 1787.

DURAND, fils, jeune premier rôle et comique, Gand 1787-88, th. Montansier 1792-93, Marseille 1793. Peut-être le même : Bruxelles 1797-98.

Mme DURAND, Variétés amusantes 1794.

Mme DURAND, jeune première, Lille 1799.

DURAND, premier rôle, Bruxelles 1804, 6,000 fr. d'appointements.

Mme DURAND, Turin 1809.

Mlle DURAND, mime, Porte-St-Martin 1811.

Mlle DURAND, deuxième soubrette, Rouen 1822.

DURAND, grande utilité, Calais 1825.

DURAND, utilité, dép. de la Vienne 1825.

Mme DURAND, Elisa, duègne, Quimper 1825-1827, Lorient 1828, Vannes 1829-30, Le Hâvre 1833-34, Nantes 1825.

Mlle DURAND, deuxième amoureuse, Calais 1825.

DURAND, Grande utilité, Mons 1826.

Mme DURAND, grande utilité, Mons 1826.

DURAND, premier rôle, Marseille 1826, Amsterdam 1827, Nantes 1829, Célestins, Lyon 1830-31.

Mme DURAND, troisième amoureuse, Lille 1827, 1,800 fr. d'appointements.

DURAND, père, deuxième comique et régisseur, Perpignan 1827-28, Arles 1831.

DURAND, acteur et régisseur en chef, Lille 1828.

Mlle DURAND, soubrette, Lille 1828-29.

DURAND, Aix 1830.

DURAND, financier, Laon 1830.

Mlle DURAND, Cécile, Toulouse 1830.

DURAND, père noble, Marseille 1833-34.

Mme DURAND-Pujas, premier rôle, Marseille 1833-34.

Mme DURAND, utilités, Lille 1834.

Mlle DURAND, ingénue, Lorient 1835, Niort 1837.

Mme DURAND, premier rôle, Versailles 1835 et 1837.

DURAND, artiste mort en 1837.

DURAND, deuxième amoureux, Namur et Liège 1839.

Mlle DURAND, Marseille 1840.

Mlle DURAND, Lucile, Antoinette, originaire de Rouen, parut au Gymnase-enfantin, dansa au Vaudeville, puis entra aux Variétés comme

EFERUS - Recherches & Classification numériques

figurante. On remarqua son petit air innocent fort agréable, et on l'engagea comme ingénue au Palais-Royal, où elle débuta en sept. 1844 en doublant Mlle Scriwaneck, dans *Frère Galfâtre*. On la vit successivement dans l'*Etourneau*, le *Roi des Frontins*, un *Cœur de grand'mère*, la *Poudre coton* (1846), *Croquignole*, un *Banc d'huitres* (1847), les *Lampions* (1848), les *Marraines de l'an III* (1849), *Deux aigles* (1850), les *Crapauds immortels* (1851). Pendant ses congés, elle jouait à Londres, mais ne cessait d'appartenir à la troupe de Dormeuil. Tout le monde vantait sa gentillesse. Le Rapport de 1850 signale d'elle des traits de bienfaisance et de charité. Elle rentra aux Variétés dans la revue *As-tu vu la comète*, et s'y maintint de longues années. Habitait Paris en 1887.

Biographie : Gallois, le *th. du Palais-Royal*, 1854.

Iconographie : Même ouvrage, ½ corps, d'ap. H. Pottin, grav. par Diolot.

DURAND, artiste devenu aveugle et touchant une petite pension de 120 fr. de la Société des artistes en 1846. Mort vers 1849.

DURAND, Eugène, Alexis, Pierre. De la Société depuis 1846, Lyon 1849, New-York 1852, Bordeaux 1853-55, Lisbonne 1856-57, Paris 1858-62, Trieste 1863-64, Turin 1865-67, Bordeaux 1868-70.

DURAND, Maximilien, Batignolles 1848.



Mlle Lucile DURAND, d'ap. H. Pottin

Mme DURAND, Fanny, Vaudeville 1848.

Mme DURAND, veuve, duègne, Caen 1848-56. En 1854, âgée de 50 ans, elle obtint une pension de 180 fr. de la Société des artistes.

DURAND, deuxième amoureux, Bruxelles 1851-52, Nantes 1852.

DURAND, père noble, St-Brieux 1851.

DURAND, utilités, Reims 1852.

Mlle DURAND, amoureuse, Metz 1852.

Mlle DURAND, Marie, soubrette, Toulon 1852.

DURAND, Ambroise, Dunkerque 1854-57, Valenciennes 1858-60.

Mme DURAND-Fleury, artiste décédée en 1857.

Mme DURAND, Anne, Aimée Eperche dite. Anvers 1858, Le Hâvre 1859-61, Liège 1862-63.

Mme DURAND-Bazin, Marie, Lyon 1861, Mascara 1862, Alger 1863-67, Sidi-Bel-Abbès 1868-73, Alger 1874-76, Le Hâvre 1877-78, Limoges 1879, St-Quentin 1880, Paris 1881, Mascara 1882-87. En 1887, Mme Marie Durand-Bazin, âgée de 60 ans, avec 37 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de l'année suivante.

DURAND, Henri, Athanase, né en 1823, Genève 1857-59, Metz 1860-61, La Haye 1862, Besançon 1863, Rennes 1864-65, Rouen 1867, Limoges 1868, Vichy 1869, Hombourg 1870-72, Paris 1873-81, Montmartre 1882, Bouffes 1883-86, Paris 1887. En 1888, âgé de 64 ans, avec 40 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes, laquelle pension fut portée plus tard à 600 fr. (fondation veuve Albert Thiry). Habitait Paris en 1905.

Mlle DURAND, Louise, ingénue au Palais-Royal, laquelle, à la suite d'un petit scandale, en mars 1858, écrivit une lettre au *Figaro*. V. aussi Mlle Lucile Durand.

DURAND, Max, th. du Cirque et Châtelet 1861-1863.

DURAND, Eugène, Louis, Montmartre 1861-65, St-Etienne 1867-68, Montmartre 1878, Rouen 1880-1881, Montmartre 1882, Saint-Pétersbourg 1883-84, Bruxelles 1885-86, Marseille 1887, Toulouse 1888-89, Lyon 1890-94, Paris 1895. Habitait Paris en 1905.

Mlle DURAND. V. Eva Rose.

DURAND-Poujet, Jean, Victor, Limoges 1867-69.

Mme DURAND, Anna, Castres 1868-72.

DURAND, Bouffes 1875, 1880, 1890. V. aussi *Durand*, Henri, Athanase.

Mme DURAND. V. Sen.

Mlle DURAND, Victoria Prello, Fantaisies 1879-82.

DURAND, Mlle de la Valfère, Marguerite, Charlotte, dame Laguerre. — Premier accessit de comédie en 1880, premier prix en 1881, pensionnaire à la Comédie-Française en 1881-1888. Femme de lettres, Mme Marguerite Durand quitta momentanément le théâtre pour devenir directrice du journal la *Fronde*. On la revit encore dans des tournées avec Coquelin aîné (1901), puis conférencière à Berlin (janv. 1902). Mme Durand, femme d'un esprit supérieur, est Officier d'académie depuis 1903.

DURAND, Mlle Marie. — Ingénue, Porte-St-Martin 1881-88, Variétés 1889 et 1893, Ambigu 1895.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DURANDIN. — V. Verner.

DURANT, Jean Le Roux dit. — Débuta le 9 juillet 1712 à la Com.-Fr. et fut reçu le 22 déc. suivant. Il partit le 20 oct. 1715, rentra le 20 août 1724, et mourut le 1er mai 1733.

DURANT. — V. Durand.

DURANTY. — Deuxième amoureux, Verviers 1825, jeune premier, Tours 1826, Dijon 1830, rôles de convenance, Lille 1833-34. Agé de 62 ans en 1849, il entra dans une maison de retraite; la Société lui allouait une petite pension de 60 fr. par an. Il mourut vers 1854-1855.

DURANVILLE, Mme. — Lille 1788, soubrette, Rouen 1796.

DURANVILLE. — Rouen 1796.

DURARD. — Duègne, Douai 1774-75, 2,400 fr. d'appointements.

DURASQUE, Alexandre. — Mons 1862-63.

DURAT, Jacques, Philippe, Eugène. — Anvers 1883-85, Nantes 1886-90.

DURAY. — Porte-St-Martin 1883-84.

DURAY, Eugène. — Versailles 1888-89, Paris 1890-97.

DURBEC. — Cambrai 1831.

DUREC ou Durécu. — Plutôt directeur. Mort vers 1887.

DUREL, Paul. — Odéon 1890-93, Paris 1894-1895.

DURET, Mme. — Nantes et Angers 1812, premier rôle marqué, dép. de la Vienne 1825, Limoges 1826, Cambrai 1829.

DURET. — Utilités, Gand 1842-44.

DURET, Mlle. — Jeune première, Grenelle 1851.

DURET, Charles. — Bordeaux 1853-63.

DUREUX, — Premier amoureux, Aix 1852.

DUREY, Mlle Marie, Charlotte. — Débuta à l'Odéon le 3 mai 1847 dans *Andromaque*, Odéon 1848, Gaîté 1851, première confidente, troupe de Rachel en Amérique, Odéon 1859, Elbeuf 1863-64, Le Mans 1865-67, Ambigu 1868-80, Paris 1881-89.

DURFÉ, Mlle. — Débuta à la Com.-Fr. le 5 janv. 1780, par les rôles d'Alzire et d'Hypermnestre, puis le 23 fév. 1781.

DURGET, Mme Jeanne. — St-Etienne 1887-90.

DURIEU, Michel. — Comédien de province, mari de la suivante; accompagna sa femme à Paris en 1685, fut employé à l'ancienne Comédie et mourut en 1701, huissier du Cabinet de M. le Prince.

DURIEU, Mlle Anne Pitel de Longchamps. — Femme du précédent, née à Rouen en 1651, filleule du Grand Condé, sœur aînée de Mlle Raisin, mère de Mlle Godefroy, débuta à la Com.-Fr. le 7 mai 1785, fut reçue la même année pour les confidentes dans la tragédie et les mères dans la comédie, et se retira le 27 mars 1700 avec la pension de 1,000 livres. Elle mourut à la Davoisière, près Falaise (Calvados), le 6 janv. 1737.

Bibliographie: Lemazurier, *Galerie hist.*, t. II, p. 221. — Campardon, les *Comédiens du roi*, p. 103, 104.

DURIEU. — Maëstricht 1714-19.

DURIEU. — Troisième comique, Dieppe 1851.

DURIEU, Mlle Henriette, Amélie Durand dite. — Gaîté 1874-79. Avait épousé un médecin.

DURIEU ou Durieux. — Comique, Lille 1884.

DURIEZ. — Mime, Palais-Royal 1811.

DURIEZ, Mme Marie. — Gaîté 1850-55, Lyon 1856, Bordeaux 1857-91. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

DURIEZ, Félix. — Deuxième amoureux, Rouen 1852-56, Lille 1864, acteur et directeur Reims 1882-83.

DUROCHER. — Cour de Prusse 1706-1707.

DUROCHER. — Porte-St-Martin 1835-36.

DUROCHER, Mme. — Menus-Plaisirs 1889.

DUROSIER, Mlle. — Jeune première, Rouen 1796. (V. Desroziers.)

DUROSOIR, Mlle. — Débuta au Vaudeville le 28 déc. 1807 dans le rôle de *Fanchon*.

DUROSOY, Mlle Marie. — Caen 1881-82, Paris 1883, Boulogne-sur-Mer 1884-87.

DUROSSEL. — Deuxième père, th. Molière 1831. (V. Duruissel.)

DUROT, Mlle Louise, Sophie. — Soubrette, Variétés 1825, Boulogne 1828, morte à Dreux vers 1832.

DUROUEIX, Mme Marie Barbe, femme Josne. — Angers 1793.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUROYAU. — Grande utilité, Toulouse 1793.

DUROZEL. — V. Gobert.

DUROZELLE. — Deuxième comique, Maëstricht 1783.

DURUEL. — Cour Palatine 1756.

DURUISSEL père, Louis, Etienne, Pie. — Né à Douchy (Loiret) vers 1753, embrassa la carrière théâtrale vers la fin de ses études et fit partie du th. du Marais en 1792. L'année suivante il fut employé aux bureaux de la guerre et nommé secrétaire général de l'administration des équipages militaires de Paris. En messidor, an v, il rentra au théâtre comme régisseur de la troupe de Reims (1797-99). Il venait de Beauvais et faisait élection de domicile à Paris, rue St-Dominique. En 1806, lui ou son fils dirige la *Correspondance centrale*, 28, rue Mazarine. On lit dans l'*Annuaire Cavanagh* pour 1806, p. 29 : « *Correspondance des spectacles*, rue du Th. fr., près l'Odéon : Ce bureau doit sa naissance à M. Perlet, directeur du th. des Terreaux, à Lyon, depuis trois ans. En partant, il transmit son établissement à M. Duruissel, sous condition de le reprendre lorsqu'il reviendrait à Paris où il doit être de retour vers le mois d'avril prochain ».

A partir de cette époque, il devient fort difficile de faire une distinction entre le père et le fils, tous deux tenant le même emploi. Exemple : 1806, Duruissel (?) père noble, Rouen. Nous attribuerons tout ce qui suit, sauf erreur, à Duruissel fils.

DURUISSEL, Mme, mère, Marguerite, Agathe Compagnon-Desmarest, femme Duruissel. — Artiste depuis 1775, th. du Marais 1792, Reims 1797-99.

DURUISSEL fils, Louis, Joseph. Pie. — Né à Laflèche (Sarthe) vers 1773, fils des précédents, artiste depuis son enfance, Beauvais, Reims 1797-99. Peut-être à Rouen (ou son père?) 1806, Turin mai 1807, th. Carignan, troupe Raucourt ; Milan 1807-09 et 1811-14. Début à la Comédie-Française dans l'*Abbé de l'Epée*, 6 juin 1818, Com.-Fr. 1819, demeure 3, rue Pagevin, père noble, Rouen 1820-23, 5500 fr. d'appointements. Varsovie 1825-26, Berlin été 1826, Varsovie 1826-27, Berlin, directeur, 1829-30, père noble, Berlin 1831-33-35. En 1843, Pie Duruissel avait 70 ans et la Société des artistes, alors à ses débuts, lui faisait une petite pension. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1845.

DURUISSEL, Mme. — Femme du précédent, excellente confidente de tragédie, Milan 1807-09 et 1811-12, deuxième caractère, Rouen 1820-23, 1500 fr. d'appointements, Porte-St-Martin 1825, première duègne, Berlin 1829-35.

DURUISSEL, Mlle. — Deuxième soubrette, Rouen 1823.

DURUISSEL, Mlle. — Rôles d'enfants, Bruxelles 1845.

DURUPTY, Eugène, dit aussi *Vignet*. — Genève 1884-86, La Haye 1887-91. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

DURVAL, Mme. — Soubrette et duègne, Anvers 1782.

DURY, Désiré Daumerie dit. — Th. Comte 1851-52, passa par l'Op. com. et mourut vers 1886.

DUSART, Arthur, Philippe, dit *François*. — Besançon 1875-79, Nice 1880-81, Rennes 1882-83, Paris 1884 et années suivantes.

DUSAULE. — V. Faron.

DUSAULT. — Débuta à la Com.-Fr. le 23 avril 1774, rôle d'Omar dans *Mahomet*. V. Dussault.

DUSAUZIN. — Troisième rôle, Bruxelles 1792-93. 5500 fr. d'appointements.

DUSEUIL, Mme Léonide. — Brest 1854-56.

DUSIMETIÈRE, Mlle Marie, Antoinette. — Actrice du th. des Associés 1784.

DUSSARGUES, Henri, Louis. — Lille 1862-63, Anvers 1864, La Haye 1865, Anvers 1867, Nantes 1868-70, Montpellier 1872-74, Marseille 1875-76, Montpellier 1877-79, Genève 1880-81, Marseille 1882-1902. En 1896, âgé de 64 ans, avec 40 ans de th., Dussargues obtint la pension de 500 fr. de la Société. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1903.

DUSSAULT, Jean, François. — V. aussi Dusault. Rouen 1785, th. Molière 1792, Angers 1794. Le *Coup de Fouet* signale en l'an x, au th. de la Cité, un *Dussault* « bouffi des plus ridicules prétentions ». Est-ce le même?

DUSSER, Mme Adelaïde, née Labbé. — Premier rôle, Lorient 1851, Avignon 1855-58, Reims 1859-60, Brest 1861, Bordeaux 1862, Grenoble 1863, Anvers 1864, Boulogne 1865-66, St-Quentin 1867-68, Dunkerque 1869-70, Saint-Quentin 1872, Amiens 1873, Elbeuf 1874.

DUSSERT, Mlle Anne, femme Doche I. — Naquit à Saulieu (Côte-d'Or) le 8 juin 1798. Son père était vigneron. Venue à Paris, elle fut fille de salle aux bains Chantereine. Jolie, blonde, elle fut tirée de cette position subalterne par quelqu'un qui lui fit apprendre à lire et à écrire. Pour se délasser, elle jouait la comédie de société chez Doyen. En 1823, elle débuta au Vaudeville par le rôle d'Amélie dans la *Visite à Bedlam*.

D'une intelligence médiocre, d'une grande timidité, fort ignorante, il fallait que Fontenay, dont elle recevait des conseils, lui analysât

EFERUS - Recherches & Classification numériques

chaque rôle, lui en expliquât le caractère; alors, la beauté et la toilette aidant, elle devint passable, se faisant même remarquer dans *Marie Mignot*, *Madame Dubarry* et la *Mère au Bal*. Bonne et serviable, charitable même, elle obligeait beaucoup de gens.

Doche, le chef d'orchestre du Vaudeville, en était devenu fort épris, mais ne pouvait la fléchir. Un jour vint cependant où le banquier hollandais, son protecteur, M. Hoppe, la délaissa pour Jenny Colon et, dans son dépit, elle épousa Doche, le 17 mars 1830. Elle prit alors au théâtre le nom de *Mme Doche* — ce qui fit qu'on la confondit souvent avec *Mme Doche*, deuxième du nom. — (V. Mme Doche II). Cette union fut heureuse. Quoique séparée de biens de son mari, Mme Doche I, qui mourut le 21 oct. 1836, après une longue maladie, laissa tout ce qu'elle possédait à son mari, à charge de servir une pension viagère à ses vieux parents, paysans bourguignons, et d'élever deux nièces jusqu'à 18 ans. Ces obligations furent religieusement remplies.

Voici quelques opinions sur son compte : « 1826, rue des Petits-Champs, 39. A été engagée pour remplacer Mme Perrin. C'est une véritable mystification ». — « 1829, rue Neuve St-Augustin, 5. Femme de bon ton qui a une jolie taille, une jolie figure, une jolie toilette, mais qui n'a point un joli talent ». — 1833. « Elle réunit à un physique charmant un excellent ton de comédie et un organe enchanteur qui porte à l'âme ». Mais son embonpoint la força à quitter les jeunes premiers rôles pour les grandes coquettes.

Biographie : E.-D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Biogr. dram.* 1824, 1826, 1829, 1833. — *La Rampe et les Coulisses*, p. 181.

Iconographie : Eau-forte, en buste, cost. de th., par Fugère, dans le *Complément à la troupe de Nicolet*.

DUSSERT, Antoine, Charles. — Bon gros garçon qui, après les journées de juillet, parut au petit Lazari et aux Fol. dram. 1833-35. Rempli de bonne volonté, la direction des Variétés songea à lui pour remplacer Bosquier-Gavaudan. Mais Dussert passa inaperçu au boulevard Montmartre : « Trop pour un choriste, pas assez pour acteur », disait-on. En 1842, on écrit : « Acteur consciencieux qui n'aspire pas au premier rang, mais qui brille au second ». En 1849, nous perdons ses traces aux Variétés; en 1852, un premier comique nommé *Dussert*, venant de province, est fort applaudi aux Délass. com. De 1852 à 1859, ce nom figure à St-Pétersbourg. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1861.

Bibliographie : L'*Indiscret des Coulisses*, 1841. — *Biogr. dram.*, 1842, 1845. — Darthenay, *Acteurs et Actrices*, 1853.

DUTACQ. — Sous ce nom :

Dutacq, troupe Restier II, 1753.

Dutacq, comique, valets, crispins, Gand 1767, Douai 1774.

Dutacq (les frères), mimes chez Nicolet, 1772-74.

Dutacq (les sœurs), actrices chez Nicolet, 1772-74. L'aînée jouait les amoureuses; la cadette, Manon, était plus connue comme danseuse.

Dutacq jeune (Jean Beauvilliers), troupe Nicolet 1785.

Mlle Dutacq, Marie, née vers 1768, troupe Nicolet 1791.

Dutacq ou Dutact, François, né à Paris vers 1765, Beauvais, Reims 1797-99.

DUTAILLOUX, Henri Lesgallery. — Lyon 1852-67, St-Etienne 1868-70, Lyon 1872-73, St-Etienne 1874, Lyon 1875-76, Marseille 1877, Lyon 1878-85. Agé de 76 ans en 1882, avec 50 ans de th., Dutailloux obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1887.

DUTASTA, Joseph. — Dijon 1849, Versailles 1852-53, La Haye 1854-56, New-Orléans 1857-61, Lyon 1862, Strasbourg 1863-70, Bordeaux 1872-84, Salles 1885-89. Sa mort, survenue à Toulouse, fut annoncée au Rapport de 1890. Depuis 1880, Dutasta, âgé alors de 62 ans, avec 26 ans de th., touchait 400 fr. de pension de la Société des artistes.

DUTEIL, Mme. — Montparnasse 1852.

DUTERTRE, Mlle. — Elève du Conservatoire, s'essaya dans les soubrettes chez Doyen, rue Transnonain; le rôle de Lisette du *Glorieux* était son triomphe. Après avoir joué à Londres et à Rouen 1817-19, avec 3600 fr. d'appointements, elle débuta à l'Odéon le 5 oct. 1820, dans le rôle d'Elvire de *Tartufe* et celui de la *Fausse Agnès*. Engagée à l'Odéon, nous lui trouvons la critique fort hostile. En 1825, elle tient l'emploi des premières coquettes. « Elle n'est pas mal à la scène quand on s'est accoutumé à son petit nez, écrit-on en 1829; mais elle n'a ni grâce, ni chaleur, ni charme dans la voix ». On lui reproche aussi de grimacer. Ricord constate un ton mignard, une diction précieuse, une prononciation affectée, un mauvais maquillage. Mlle Dutertre passa à Anvers 1829-30, puis comme premier rôle à Bordeaux 1832-34.

Bibliographie : *Grande biogr.* 1824. — *Dict. th.* 1826. — *Biogr. dram.* 1829. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 348.

DUTHÉ. — Jeune premier rôle, Anvers 1789.

DUTHÉ, Mlle. — Châtelet 1866.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUTHEIL. — Gaîté 1808.

DUTHEIL. — Débuta au Vaudeville le 19 juin 1839, dans *Un Dimanche à St-Mandé*.

DUTILLEUL. — Com.-Fr. 1764.

DUTILLIER. — Premier comique, Gand 1782.

DUTOIS. — Troisième comique, Lille 1884.

DUTRIAUX, Emile. — Cherbourg 1882-83.

DUTRIEUX, Mlle Sophie, Euphrosine, femme Lemoigne. — Née à Dunkerque le 26 mai 1805, débuta à l'âge de 14 ans à Bruxelles. Elle venait alors de Lorient. Elle tint l'emploi de troisième amoureuse, 1819-22, et épousa le 18 mai 1822, à Bruxelles, Lemoigne, du th. de la Monnaie. Elle mourut à Paris au mois de février 1844.

DUTRIEUX. — Grande utilité, th. du Parc, Bruxelles, 1820-21, Gand 1829.

DUVAL. — Comique et financier, Anvers 1782, Gand 1787.

DUVAL, Mlle Marguerite. — Mime, Ambigu 1782.

DUVAL. — Variétés amusantes, puis Variétés du Palais-Royal 1783-88, Palais-Variétés 1793, th. de la Cité 1797. Fut le créateur du rôle de « M. Duval » dans toutes les pièces de la série des Jocrisses et des Roussels. Jocrisse causait familièrement avec M. Duval, prenait du tabac dans la tabatière de « ce bon M. Duval ». C'était le type du compère. Th. des Variétés jusqu'en 1818. Duval mourut subitement le 12 juillet 1826, à l'âge de 70 ans, laissant la réputation d'un homme doux et de parfaite éducation.

DUVAL, Alexandre, Vincent Pineu. — Fils d'Alexandre-René Pineu, sieur Duval, commis au greffe des Etats, ancien trésorier de la paroisse de St-Jean de Rennes, et de demoiselle Anne Boré, son épouse, naquit à Rennes, près la rue St-Georges, le 6 avril 1767. Il fut le frère d'Amaury Duval, avocat et auteur (1760-1838) et d'Henri, Charles Duval (1770-1847), auteur et gendre du sculpteur Houdon.

Élève du collège de Rennes, Alexandre interrompit ses études à l'âge de 14 ans et s'enrôla comme volontaire pour l'Amérique. Dix-huit mois plus tard, la paix étant signée, il revenait à Rennes comme sous-officier, après avoir longuement voyagé, s'être bien battu et attrappé quelques blessures. La famille s'occupa de lui trouver une situation. Mais Alexandre Duval, camarade de collège d'Elleviou, n'avait guère, comme son ami, qu'une seule passion : le théâtre.

Élève ingénieur des ponts et chaussées, puis secrétaire de la députation des Etats de Bretagne, le jeune homme partit en cette qualité pour Versailles en 1787. Ce rapprochement de Paris comblait ses désirs. En attendant, il cumule pour vivre : ingénieur géographe attaché aux travaux du canal de Dieppe, architecte des domaines du roi, il est envoyé par ses chefs au château de Limours, chez la comtesse de Brionne, pour y tracer les plans d'une partie du parc. Il y esquissait déjà un drame en vers, lorsque la nouvelle de la prise de la Bastille vint disperser la brillante société où il vivait. Du même coup, la Révolution supprimait tous ses emplois.

Après avoir inspecté quelques mois les travaux du château de Nointel, toujours en ébauchant des pièces de théâtre, le voici portraitiste chez Massard – la Bibl. nat. possède de ces originaux — mais les pièces qu'il s'obstine à composer ne se placent pas. C'est alors qu'il s'engage comme acteur dans la troupe des Variétés amusantes, dont le théâtre venait d'ouvrir — 15 mai 1790. — Jugé comme intelligent et plein de bonne volonté, il arrive à débuter à la Com.-Fr. le 3 nov. 1791.

Bientôt la vie publique est suspendue ; il s'engage comme volontaire dans la « Compagnie des Arts », fait la campagne de l'Argonne, puis revient à Paris reprendre ses modestes fonctions au th. de la Nation. Il demeurait alors cul de sac du Jardinet. Le 3 septembre 1793, il est incarcéré avec ses camarades aux Madelonnettes. A vrai dire, son arrestation surprit un peu, et Dazincourt, qui ne voyait partout que « complots », crut pouvoir lui dire avec ironie « qu'un héros qui revenait de l'armée républicaine ne pouvait se trouver en prison que volontairement ». L'obscur Duval n'en avait pas moins été englobé avec tous les autres, et il partageait maintenant sa cellule avec le tragédien St-Prix.

Par une lettre du 23 sept., reproduite par M. Bellier-Dumaine, Alex. Duval proteste de son innocence ; il fait remarquer qu'il n'est pas de la Société des comédiens français, qu'il est pensionnaire (nous sommes quatre dans ce cas, ajoute-t-il), qu'il n'a jamais pris part aux délibérations, enfin qu'il est républicain. Le 26 sept. il était libre. Le 4 décembre suivant, il faisait représenter une comédie en un acte, la *Vraie Bravoure*, en collaboration avec Picard.

Nous ne suivrons pas Alex. Duval comme auteur ; sa carrière littairaire a été partout tracée. Mais nous dirons ce que devint le comédien.

Rendu à la liberté, il a trouvé une place — très modeste toujours — au th. de la République. Il tient l'emploi des confidents, se faisant applaudir dans le rôle du vieillard de *Marius à Minturne (Courrier des Spectacles)*, 4 vendémiaire an VII, ou dans le rôle de Catane de *Tancrède (Courrier des Spectacles)*, 11 frimaire an IX. Déjà l'on lui sait gré d'écrire des pièces fort agréables, et l'on veut bien fermer les yeux sur son talent très faible de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

comédien *(Année théâtrale)* an IX. Acteur consciencieux, Al. Duval le fut sans aucun doute. L'*Année théâtrale* pour l'an X constate qu'il « s'est fait souvent applaudir dans quelques récits ». Un petit pamphlet, la *Troupe en Egypte*, qui supposait les comédiens français transportés sur les bords du Nil, attribue comme rôles à Baptiste aîné, les obélisques, à Vanhove, le bœuf Apis, à Talma, les crocodiles, et à Duval... les catacombes.

Au fond, Duval ne songea jamais qu'à écrire pour le théâtre. Il mande à son frère, dès la fin de 1796 : « Je n'adore pas mon état », et bien que conservé à la réunion de 1799, il se retire le 22 nov. 1802. Puis, souffrant momentanément de troubles nerveux assez graves, il demande en 1805 la liquidation de sa pension. Al. Duval s'était marié à une Rennaise sans fortune, Adelaïde Bureau de l'Ecotay, le 22 octobre 1794, et dont il eut deux filles, Malvina, née en 179..., et Adèle, née en 1796. Malvina, mariée à F. Mazois, architecte, officier de la Légion d'honneur, survécut à son mari, mort en 1826, et mourut en 1866. Adèle, morte en 1868, épousa Clément, chef d'escadron d'état-major, mort en 1850. Leur fille, Clémence, fut mère d'Henri Regnault tué à Buzenval le 19 janvier 1871.

Après avoir parlé de Duval acteur, nous renverrons le lecteur aux biographies de Duval auteur dramatique, auteur fécond, puisque dans sa carrière qui va de 1791, date de sa première pièce, à 1836, date de sa dernière, il ne fit pas représenter moins de 60 ouvrages, dont la plus grande partie au Th. français et à l'Opéra comique. A peine quelques titres comme les *Héritiers*, *Maison à vendre*, le *Tyran domestique*, le *Menuisier de Livonie*, la *Jeunesse de Henri V*, *Joseph*, la *Manie des Grandeurs*, le *Jeune homme en Loterie*, ont-ils survécu. Mais qui a lu les pièces? L'œuvre d'Al. Duval, souvent plate et banale, fut plus souvent encore variée et ingénieuse. Prédécesseur de Scribe, qu'il n'égala jamais, il fut de ces auteurs qui veulent avant tout amuser, intéresser, plaire au public de leur temps. Tel Sardou. « Il vaut beaucoup mieux, écrivait-il à Victor Hugo, une vérité de convention et d'artifice qu'une réalité de la nature ». Comme Scribe, encore, Al. Duval ne se piqua jamais de bien écrire. Il ne jugeait un ouvrage dramatique que sur les combinaisons qu'on pouvait en tirer, ne se préoccupant jamais du style, et il l'avouait. Aussi ne comprit-il rien au théâtre de Victor Hugo, contre lequel il fulminait. Al. Duval, auteur ingénieux, fut de son temps. Le jour où le romantisme apparut, son théâtre avait vécu.

Directeur du th. de l'Impératrice en 1808, membre de l'Institut en 1812, académicien en 1816, administrateur de la Bibl. de l'Arsenal en 1831, Al. Duval cessa, vers 1840, tout travail. Il était devenu presque aveugle. Il mourut, entre sa femme et ses deux filles, le 9 janvier 1842, et fut inhumé le 12 au cimetière de Montparnasse.

Biographie : *Annuaire dramatique Delhasse*, 1843, longue notice. — La Borderie, *Alex. Duval et son théâtre*, Rennes, Caillière, 1893. — Ch. Bellier-Dumaine, *Alex. Duval et son œuvre dramatique*, Paris, Hachette, 1905.

Bibliographie : *Année théâtrale*, an IX et X. — Al. Duval, *Œuvres complètes*, 9 vol. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, 2 vol.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 14006 :

1. En buste, de ¾ à droite, lith. par Jules Boilly, 1820.
2. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, gravé par A. Delvaux, d'après L. Boilly.
3. En buste, de ¾ à droite, lith. de Mlle Formentin.
4. En buste. de ¾ à droite, lith. par Lecler.

Sous le n° 14,008, la Bibl. nat. possède aussi le buste de face de Anne Boré, veuve Duval, mère d'Al. Duval, lith. par Léon Noel, 1825, d'après Rose Duval.

— Musée de la Comédie fr., catal. Monval :

— 20. Buste marbre, h. 0 m. 75, par J.-A. Barre (1845). Le modèle fut exposé au Salon de 1840 (n° 1,669). La répétition de ce buste est à l'Institut.

— 397. Peinture toile, h. 0 m. 21, l. 0 m. 15, par L.-L. Boilly père, gravé par Boilly.

— 484. Médaillon en bronze dirigé par Barre, 1834.

— 502. *Une lecture à la Comédie-Française* en 1830, peinture toile par Gaston Thys. Copie du tableau de Heim, Salon 1847, Musée de Versailles. On y voit Al. Duval.

— Collection Perron (de Passy), en buste, de profil à droite, crayon non signé ; à l'âge de 35 ans environ.

— Collection en buste, de ¾ à droite, miniature non signée ; à l'âge de 35 à 40 ans.

— Cabinet des Estampes : *Une soirée chez la princesse Constance de Salms* en 1806, lith. anonyme.

— Collection Perron (du Mans). Grande peinture toile, à mi-jambe, attribuée à Ingres ; à l'âge de 70 ans environ.

— Cabinet des Estampes : *Napoléon entouré des personnages les plus illustres de son temps*. Al. Duval est placé en arrière de Joséphine.

— Collection de Salms : en buste, de ¾ à gauche, lith. d'après Deveria ; à l'âge de 40 ans environ.

— Œuvres complètes, buste de ¾ à gauche, lith. L. Bailly, grav. Al. Tardieu, 1822.

— Salon de 1840, n° 6. Peinture toile par Amaury Duval (son neveu). Destination inconnue.

— Cimetière Montparnasse, concession perpétuelle, 9e div., 1re ligne Est, n° 2 Nord. Médaillon de profil à gauche, en marbre, d'après Barre.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

DUVAL. — Sous ce nom :

Duval, Angers 1797-98.

Duval (les sœurs aînée et cadette), Lille 1799-1801.

Mlle Duval, Rouen 1803.

Duval-Desroziers. V. Desroziers.

Mlle Duval, sans doute fille de Duval des Variétés, th. Montansier 1806, Variétés 1809-1810.

Mlle Duval, Vaudeville 1809-1810.

Duval, financier, débuta à la Comédie-Fr. le 7 avril 1818 dans Orgon de *Tartufe*, Rouen 1821, Bruxelles 1822, nouveau début à la Com.-Fr. 1822, Bruxelles 1825-30.

Mme Duval, caractères, Bruxelles 1822.

Mme Duval, rôles de convenance, th. des Célestins, Lyon 1825-26.

Mme Duval, caractères, Le Mans 1828.

Mme Duval, Perpignan 1830-31.

Duval, jeune premier, Douai 1831.

Duval, jeune premier, 13e arr. théâtral, 1833-34.

Mme Duval, jeune première, 13e arr. théâtral, 1833-1834.

Duval, père, comique, Toulouse 1833-34.

Duval, 3e amoureux, dép. du Var, 1833-34.

Mme Duval, Montparnasse 1835.

Mme Duval, première amoureuse, Amiens 1835.

Duval, jeune premier, Amiens 1835.

Mme Duval, Avignon 1837.

Duval, acteur et directeur du th. des Arts, Rouen 1837-39.

Duval, Porte-St-Antoine 1839.

Mlle Duval, Jeanne, créole qui hanta toute la vie de Beaudelaire. Belle, très grande, assez forte, elle s'était essayée sur la scène du Panthéon, en s'appliquant force blanc pour dissimuler son teint. Elle débuta dans les soubrettes, emploi contradictoire à sa nature, et se contenta de ce demi-succès *(Cahiers de Nadar)*. A rapprocher de Mlle *Amélie* Duval, qui débuta au Panthéon, le 13 avril 1839, dans *Héberard* ou l'*Aliéné*, sans oublier qu'Aline Duval (v. l'article suivant), passa aussi par le th. du Panthéon.

DUVAL, Mlle Aline, Louise, née vers 1824. — Avait d'abord fait partie de la troupe d'enfants organisée par Comte. Puis on l'avait vue aux Jeunes-Elèves, à la Porte-St-Antoine, au th. du Panthéon, où elle eut beaucoup de succès dans la *Poudre de Perlimpinpin*, *Micromegas*, *C'est ma chambrette*. Fraîche, accorte, spirituelle, la petite Aline attira l'attention de Dormeuil, qui l'engagea au Palais-Royal. Ses débuts y eurent lieu le 29 juillet 1842 dans *Francine la gantière*. Puis ce fut le tour de la *Rue de la lune*, les *Huresgraves*, 1843 : le *Major Cravachon*, 1844 ; *Une nuit terrible*, les *Pommes de terre malades*, 1845 ; la *Poudre coton*, 1846 ; le *Trottin de la modiste*, *Jocrisse maître* et *Jocrisse valet*, un *Banc d'huitres*, 1847 ; les *Lampions de la veille*, 1848 ; *Une femme qui perd ses jarretières*, *En manches de chemise*, les *Crapauds immortels*, 1851 ; *Edgard et sa bonne*, 1852 ; les *Folies dramatiques*, l'*Esprit frappeur*, 1853 ; les *Binettes contemporaines*, 1854 ; *Avait pris femme le sire de Framboisy*, 1855. Pour sa rentrée : la *Veuve au camélia*, 1857. Allure éveillée, mine espiègle, jeu franchement comique, telle était Aline Duval, qui fut la grisette idéale du Palais-Royal, la partenaire tout indiquée de Ravel à Paris et dans la province.



Mlle Aline DUVAL, dans *Tambour battant*, d'après Geoffroy

Avec l'âge, il fallut changer d'emploi. En 1864, elle fut engagée aux Variétés pour remplir les rôles de duègnes. Elle créa, dans la *Liberté des théâtres*, le rôle de Mme Dubrochet, puis dans *Barbe-Bleue* celui de la reine Clémentine. L'embonpoint l'avait transformée.

Nous notons son passage, avec Ravel, à Lille — 16 représentations —, 31 mai, 30 juin 1857 ; Variétés 1869 et 1876, le *Dada* (19 février), les *Farces dramatiques ;* 1877, le *Docteur Ox*, la *Cigale*, *Grandeur et décadence de M. Prud'homme* (reprise) ; 1879, th. des Arts, le *Petit Ludovic* (17 mars) ; Porte-St-Martin, *Cendrillon*, rôle de Uranie (20 sept.)

Aline Duval se retira du théâtre pour jouir d'une petite fortune amassée pendant 46 ans. Agée de 60 ans, en 1883, elle obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Elle mourut dans sa 80me année, Cité Trévise, 11 ; ses obsèques furent célébrées à St-Eugène, le 22 juillet 1903, et l'inhumation eut lieu au Père-Lachaise. Elle s'en alla presque souriante, réglant elle-même les menus détails de son enterrement : « C'est ma dernière coquetterie » disait-elle. Et, bonne comme toujours, charitable, elle laissa 6,000 fr. à la caisse de retraite de la Société.

Biographie : Gallois, le *th. du Palais-Royal*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1854. — *Paris-Théâtre* n° 226, notice par F. Jahyer, 1878.

Bibliographie : les *Soirées parisiennes*, 1876-81. — *Figaro*, 21 juillet 1903. — *Rapport de la Société*, 1904.

Iconographie : Gallois, le *th. du Palais-Royal*, mi-corps, de face, grav. par Diolot.
Galerie Geoffroy en pied, de face, dans *Tambour battant*.
Paris-Théâtre, n° 226. Photographie.

DUVAL. — Sous ce nom :

Mme Duval, utilités, Brest 1840.

Mme Duval, Lille 1840.

Mme Duval, jeune première, Aix 1840.

Mlle Duval, Verviers 1843.

Mme Duval, duègne, Tournai 1845.

Duval, Pierre, Perpignan 1849, Grenoble 1852, Angers 1853-56, Toulon 1857-58, th. Ital. 1859-61. En 1862, âgé de 60 ans, avec 34 ans de th., Pierre Duval obtint une pension de 200 fr. de la Société. Paris 1862-82. Sa mort, survenue à Versailles, fut annoncée au Rapport de 1883.

Mlle Duval, ingénue, Marseille 1851.

Mlle Duval, Adèle, Agen 1851.

Mme Duval, premier rôle, Lille 1851.

Mme Duval, Charlotte, née Baillette, Grenoble 1852, Angers 1853-56, Toulon 1857-58, Délass. com. 1859-67, Paris 1868-80. En 1869, âgée de 62 ans, avec 54 ans de th., Mme Duval obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1882.

Duval, th. Comte 1852.

Mme Duval, duègne, Orléans 1852.

Duval, comique marqué, Orléans 1852.

Mme Duval, grande coquette, Limoges 1852.

Mme Duval, premier rôle, Toulon 1852.

Mme Duval, Fernand, D., travestis, Bayonne 1852.

Mme Duval, C. Lamy D., jeune première, Nîmes 1852.

Mme Duval, grande coquette, Liège 1852.

Mme Duval, duègne, Nîmes 1852.

Mme Duval, premier rôle, Nancy 1852.

Mme Duval, première duègne, Lille 1869.

Duval, Henri, Charles, Variétés 1870-76, Ambigu 1877-80, Paris 1881-1903. En 1903, H. Duval, âgé de 70 ans, avec 32 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1905.

DUVALLON. — Financier et valet, Maëstricht 1737.

DUVALLON, Mlle. — Gaîté 1893, Variétés 1895.

DUVALLON, Mme. — V. Parade.

DUVAR. — Bruxelles 1797.

DUVAR, Mlle. — Fol. dram. 1856.

DUVAUX, Mme Victorine, Françoise. — Montparnasse 1858-62.

DUVELLEROY. — Vaudeville 1895, Athénée 1897.

DUVERGER. — Sous ce nom :

Mme Duverger, confidente, Douai 1786-87.

Duverger, financier, Rouen 1786-88, 2,400 livres d'appointements.

Duverger, deuxième amoureux, Gand 1791.

Duverger, th. Molière 1792.

Duverger, acteur et directeur, Cambrai 1807, Lille 1808-09, Gand 1809, premier rôle Lille 1814. Peut-être le même, régisseur, th. Feydeau 1824 ?

Duverger (la petite) Adèle, rôles d'enfants, Lille 1812.

Duverger, financier, Douai 1833-34.

Mme Duverger, duègne, Douai 1833-34.

Duverger, deuxièmes rôles, Melun 1835 et 1837.

DUVERGER, Mlle Julie, Joséphine, Augusta (dite Augustine) Vaultrain de St-Urbain, d'une famille de robe, née en 1816. — Sans doute la même troisième amoureuse à Verviers et Boulogne, 1837. Se fit remarquer par sa beauté à Toulon, 1840 et Marseille 1841-44. Arrivée à Paris en 1844, elle débuta au Palais-Royal dans *Fiorina* et dans le rôle de Julie, de l'*Oncle rival* (reprise). Ses jolis yeux firent oublier la faiblesse de son jeu, En 1845, elle assistait en invitée à la soirée où s'engagea la querelle qui amena le duel entre Beauvallon et Dujarrier, et la mort de celui-ci. Quelque temps après, conduisant elle-même son cabriolet sur la route de St-Germain, elle versa et faillit se tuer.

Reine de la mode, la scène du Palais-Royal lui parut trop étroite pour exhiber ses toilettes fastueuses et ses rivières de diamants. En janvier 1848, elle paya 10,000 fr. de dédit à Dormeuil, et partit à Londres, où elle avait déjà paru en 1847. En 1849, elle est revenue à Paris, où elle étale à Longchamp son équipage princier. En 1850, elle fait une courte apparition au Gymnase.

Après une éclipse de trois ans, nous la retrouvons au Palais-Royal en 1854. Sa taille est majestueuse, son visage sérieux ; elle émigre alors vers le drame, après avoir pris des leçons de Boudeville — un comique, soit dit en passant —; elle débute à la Gaîté en 1859 : le *Pont rouge*, les *Ménages de Paris;* elle reprend *Antony*, joue *Perrinet Leclerc* à la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Porte-St-Martin, puis en mai 1863, avec Laferrière, joue la *Dame aux Camélias* aux Folies-Dramatiques. Henri de Pène, qui signe Dorante, écrit : « On estime décidément à sept ou huit cent mille francs la toilette toute de dentelles et de diamants que porte Mlle Duverger dans la *Dame aux Camélias*, à l'acte du bal ». C'est ce que Barbey d'Aurevilly lui reprochera plus tard dans ses *Vieilles actrices* : « Elle ne fit qu'exhiber des diamants toute sa vie. » Reste à savoir si les diamants lui appartenaient ou lui étaient *prêtés* par le prince Demidoff. Mlle Duverger parut encore à la Porte-St-Martin dans les *Drames du cabaret*, aux Menus-Plaisirs dans le *Talion*; 1869, au th. Cluny. Elle courut ensuite les provinces avec Laferrière, jouant *Antony* et la *Dame aux Camélias*. Les deux partenaires avaient bien 125 ans à eux deux ! Avec l'âge, l'embonpoint était venu. Le 10 avril 1878, à 62 ans, elle joue *Charlotte Corday* à Chambéry. La mort de Mlle Duverger, survenue à Nice, fut annoncée au Rapport de 1896.

Bibliographie : Barbey d'Aurevilly, les *Vieilles actrices*, Paris 1889, Bibl. Chacornac. Cet article avait paru d'abord dans la *Veilleuse*. Villemot, t. I, p. 185.

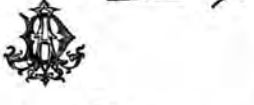
Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 14,033 :

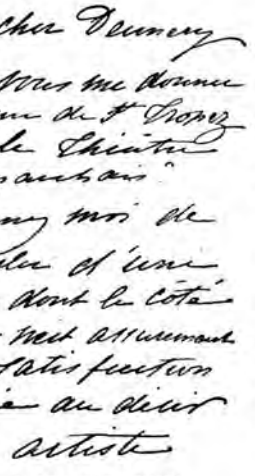
1. En pied, de 3/4 à gauche, lith. par Hadol, 1863.
2. En pied, de 3/4 à gauche (cost. de th.), lith. par L. Loire.
3. A mi-corps, de 3/4 à droite, lith. par Ch. Vogt, 1858.

— *Le Diogène*, 19 oct. 1867. Caricature par H. Meyer.



Mlle DUVERGER, caricature par H. Meyer





Autographe de Mlle DUVERGER

DUVERGER. — Sous ce nom :

Mlle DUVERGER, 2me amoureuse, Lille 1869.

Mlle DUVERGER, Diane, Menus-Plaisirs 1874.

Mme DUVERGER, premier rôle jeune, Lille 1893.

DUVERNAY et Duvernet. (On écrit souvent l'un pour l'autre.) — Sous ce nom :

DUVERNAY (Duvernet), de St-Carlis dit, financier, Douai 1773, 3,000 fr. d'appointements, Anvers 1779, Liège 1783.

Mme DUVERNAY (Duvernet), soubrette, Douai 1773, 1,500 fr. d'appointements.

DUVERNAY, 1er rôle, La Haye 1835.

Mme DUVERNAY, La Haye 1835.

Mme DUVERNAY, duègne, Toulon 1835.

Mme DUVERNAY, duègne, Verviers 1839.

DUVERNAY fils, rôles d'enfants, Verviers 1839.

Mme DUVERNAY, née Pellegrin, Marseille 1848.

Mme DUVERNAY, Pauline. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 14035. En pied, de profil à gauche, lith. par Madeley.

Mlle DUVERNAY, th. Saint-Pierre 1867.

Mlle DUVERNAY, Rosalie, Fol.-Dram. 1872-75, doublait Paola Marié dans la *Fille de Mme Angot*.

DUVERNEUIL. — Débuta à la Com.-Franç. le 17 mars 1781 par *Tancrède*.

DUVERNIER, Marion, qui s'intitulait « comé-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dien du Roy ». — Donna avec sa troupe quelques représentations à Cambrai, 30 juillet 1777. Il venait de la Cour de Prusse et avait adressé une supplique à Frédéric pour se plaindre d'une escroquerie de St-Huberty, Berlin, 12 nov. 1775.

DUVERNOY ou Duvernois. — Sous ce nom :

Duvernoy, Gaité avant 1819, Odéon 1820, Gymnase 1821-22. Nouveau début 1er juillet 1826, dans *Simple histoire* et une *Visite à Bedlam*. Gymnase 1826-27, Le Hâvre 1828, Dieppe 1830, Le Hâvre 1831.

Mme Duvernoy, première amoureuse, La Haye 1837 et 1840.

Duvernoy, jeune premier et jeune comique, Variétés 1849-52.

Duvernoy. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 14038. A mi-corps, assis, de face, lith. par Menut-Alophe.

Duvernoy, Charles, François, Guillaume, qu'il ne faut pas confondre avec Duvernoy, Charles, François, artiste de l'Opéra-Comique. Bouffes 1861-65, Versailles 1867-69, Le Hâvre 1870-77.

Mme Duvernoy, Mathea, née Fournier. Bouffes 1862-64, Paris 1865-70, Le Hâvre 1872-1875.

DUVERSIN, Mme. — Th. Molière 1792-93, Montpellier 1801, mère noble, Rouen 1802-1825, 4,000 fr. d'appointements en 1819, Marseille 1826, Rouen 1828. Mme Duversin mourut à Rouen, le 1er mai 1833. Ses obsèques eurent lieu le 2, et comme le clergé de la cathédrale refusait son ministère, la foule qui accompagnait le convoi exigea qu'on ouvrit la porte et introduisit le corps dans l'église.

Bibliographie : *Hist. des th. de Rouen*, t. IV, p. 5.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 14,039. A mi-corps, de ¾ à droite, dans un ovale, lith. A. de Malecy, 1828.

DUVIGNAUX. — Deuxième premier rôle, Bayonne 1852.

DUVIGNAUX, Mme. — Deuxième coquette, Bayonne 1852.

DUVILLARDS, Mme. — Deuxième rôle, Evreux 1852.

DUVILLÉ, Mme. — Besançon 1833-34.

DUVILLIERS. — Débuta le 29 nov. 1764 à la Com.-Fr., rôle de Polyphonte, dans *Mérope*.

DUVIVIER, Mlle Marie, Madeleine (ou Adélaïde) Wohr, 3e prix de tragédie 1810, 1er prix 1812.

DUVIVIER, Modeste, Jean, âgé de 70 ans en 1846, avec 54 ans de th., obtint à Avignon une pension de 100 fr. de la Société des artistes. Vivait à Paris en 1857.

DUVIVIER, Mme Modeste, née Beaupré de la Roue. — Agée de 66 ans en 1846. Obtint à Avignon une pension de 100 fr. de la Société des artistes. Avignon 1849, Paris 1852, Alais 1853, Cette 1854-55, Marseille 1856, Paris 1857-1862.

DUVIVIER, Mlle Henriette. — Toulouse 1860-1863.

DUZAS. — 3e comique, Aix 1835.

DUZIL, Mlle Eva. — Montpellier 1889-90, Dijon 1891, Reims 1892-95.

D'VINS, Mlle. — Variétés 1889.

DYONNE, Mme Marcelle, Marie, Louise Doyen dite. — Odéon 1880-1892.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

HISTOIRE DU THÉATRE

DICTIONNAIRE

DES

Comédiens Français

(CEUX D'HIER)

Biographie, Bibliographie, Iconographie

Ouvrage illustré de nombreux portraits, autographes, vues, scènes, etc.

PAR

HENRY LYONNET

DEUXIÈME VOLUME

E à Z

Les Fermiers
ED - CHENNEVIÈRES

BIBLIOTHÈQUE
de la
Revue Universelle Internationale Illustrée
(14me année)
RUE DE CAROUGE, 17-19
GENÈVE

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Le Boulevard du Temple avant la démolition des théâtres (1862)

« Vous êtes les donneurs d'illusions, les verseurs d'oubli, ceux qui consolent ; vous êtes, ô comédiens, tant honnis jadis, vous êtes ceux qui aidez les âmes en peine à supporter le mal de la vie... »

DUJARDIN-BEAUMETZ.

(*Banquet du Syndicat des artistes*, 21 janvier 1906).

EBINGER, Emile, François. — Utilités, Lille 1852-53, Rouen 1859-60, Genève 1861, Bruxelles 1862-63, Bordeaux 1864, Strasbourg 1865-66, Bruxelles 1867, Paris 1868, Fol. dram. 1869-73, Buenos-Ayres 1874-77, Th. lyrique 1878-80, Fantaisies 1881, Fol. dram. 1882-86. Paris 1887-88, Fol. dram. 1889, Paris 1890-1902. En 1890, âgé de 60 ans, avec 41 ans de th., Ebinger obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de la même année.

ECHAUD, Lucien. — Toulouse 1896-97, Grenoble 1898, Cherbourg 1899, Rochefort 1900, Paris 1901-03. Officier d'académie.

ECHETTE, Louis, Henri. — Lyon 1878-80, Toulouse 1881-82.

ECHEVIN, Mlle. — Ambigu 1868, 30 mai, la *Czarine*.

ECKARDT, Mlle Amélie, dite aussi *Stella Corva*. — Gand 1887-91.

EDELIN, Mlle. — Jolie soubrette qui doubla Mlle Brohan, débuta au Vaudeville, en février 1827, par le rôle de Christine de *Joseph II*, et à l'Ambigu, le 20 juin 1828, par celui d'Isoline dans le *Page ensorcelé*. On la revit au Vaudeville, le 28 décembre 1830, dans l'*Oubli*. Engagée à Berlin en 1834-35 comme première amoureuse, elle reparut au Vaudeville en février 1839, puis à la Porte-St-Martin, dans le *Pacte de Famine*, en juin. A propos du *Tremblement de terre de la Martinique*, janvier 1840, Th. Gautier écrivait : « Mme Edelin est une blanche très agréable ». Elle passa aux Variétés en 1842. Sa mort fut annoncée le 1er sept. de cette année, comme ex-artiste de la troupe de Berlin. Mlle Edelin avait habité cité Bergère, 2, en 1830.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

EDELMOND. — Utilité, Lille 1834.

EDELMONE, Mlle. — Utilité, Lille 1834.

EDESLIN. — V. Edelin.

EDET, Mlle. — Deuxième accessit de tragédie, 1878.

EDITH, Mlle. — Odéon 1846. L'*Alcade de Zalaméa*, 12 fév., *Un Rêve*, 3 mars.

EDMÉE, Mlle. — Ambigu 1816.

EDMILIEN. — Th. Seveste 1827. V. aussi Emilien.

EDMOND. — Sous ce nom :

Edmond, Porte-St-Martin 1818-20, Panorama dram. 1823, Cirque olympique 1824-35, où il jouait le rôle de Napoléon dans les pièces militaires. A. de Rochefort a raconté que lorsqu'il se promenait sur le boulevard, Edmond, par habitude, conservait les attitudes de l'empereur. On en riait volontiers.

Edmond, jeune premier, Isère 1825. En octobre 1828, on annonce la mort d'*Edmond* Restout, acteur à Grenoble.

Mme Edmond, premier rôle, département de la Vienne 1826. Un souffleur du nom d'Edmond fait partie de la même troupe. On annonce, en mars 1826, la mort de Mme Edmond, premier rôle de la troupe Dumaniant.

Edmond, débuta le 11 oct. 1827 à l'Odéon, par le rôle de Néron dans *Britannicus* — chute bruyante — et au Th. français, le 26 juin 1829, par le rôle d'*Œdipe*. Deuxième rôle à Rouen 1834. Un *Edmond* (Bruillon) était à Rouen en 1828.

Edmond, premier amoureux, Perpignan 1827.

Edmond, deuxième comique, Libourne 1827.

Mme Edmond, duègne, Issoudun 1827, Châlons 1830.

Edmond, fils adoptif de M. Frédéric de Petit-Méré, débute à la Gaîté dans le rôle du valet de la *Partie fine*, 8 août 1828.

Edmond, utilités, Toulon 1828.

Edmond, rôles de convenance, Avignon 1829.

Edmond, troisième amoureux, Arles 1831.

Edmond, rôles de convenance, Lyon 1834.

Emond, troisièmes rôles, Arras 1834. Un *Edmond* est premier régisseur dans le Haut-Rhin 1834.

Edmond, Vaudeville 1835.



ÉDOUARD (du Vaudeville)
Rôle de Simplet du *Mariage extravagant*

Edmond, Lyon 1835.

Edmond, Porte-St-Antoine 1840.

Edmond, deuxième amoureux, Nancy 1840.

Edmond, Tournay 1842. Troisièmes rôles, Lille 1847.

Edmond, th. du Luxembourg 1849, Montmartre 1850, jeune premier, Variétés, à Bordeaux 1851, deuxième amoureux, Délass. com. 1852, Lille 1858.

Mme Edmond, Variétés, à Bordeaux 1851.

EDOU et sa famille, Cour de Prusse, XVIIIme siècle après 1768.

ÉDOUARD. — Sous ce nom :

Edouard, artiste consciencieux, Vaudeville 1802-1827.

Iconographie : Collection Martinet.

Nos 19. Cabrio dans la *Préface de Lina*.
137. Poulot dans l'*Hôtel de la Paix*.
140. Vieuxbriquet dans les *Femmes Soldats*.
225. Richard dans le *Père d'occasion*.
303. Le constable dans l'*Exil de Rochester*.
387. Simplet dans le *Mariage extravagant*.

Edouard, ancien brigadier de cuirassiers, utilité, engagé par Picard, rue de Louvois, 1802, Odéon 1804-43. En 1816, Edouard figure comme sociétaire à quart de part. En 1818, comme pensionnaire. En 1824, il est régisseur de la comédie. En 1827, il cumule avec la tragédie. En 1829, second régisseur. Le 22 nov. 1835, on donne en sa faveur un bénéfice; puis un autre le 11 mai 1843. On l'appelle alors « le doyen des artistes » — de l'Odéon, probablement. En 1824, on écrit : « Il a l'encolure d'un laquais qui passe sa vie à la cuisine, content de son sort ». Excellait dans le maître d'armes du *Bourgeois gentilhomme*.

Edouard, premier amoureux, Liège 1809.

Edouard, débuta à la Gaîté le 19 oct. 1811, rôle de Dunois du *Siège de Paris*.

Edouard, Variétés 1815.

Edouard, acteur et souffleur, Porte-Saint-Martin 1815 et 1822.

Edouard, Gaîté 1817-18.

Edouard, Gand 1820.

Edouard, Cirque olympique 1821-28. Parut aussi au Panorama dramatique 1823. Bel homme, organe puissant. Rôle d'un vieux soldat dans le *Pauvre Berger*. Après la ferme-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ture du Panorama, alla donner des représentations à Reims 1825. V. Delamarre. — V. Edouard (Iconographie).

Mme EDOUARD, la perle du théâtre des Célestins, à Lyon, en 1823 ; grâce, sensibilité. On lui reproche seulement trop de recherche dans ses costumes et souvent un goût déplacé. Très aimée du public lyonnais. Se retira en 1826.

EDOUARD et sa femme, Angers 1823. « Madame Edouard, mélange de grâce et de talent ». Financier, Angers 1825.

EDOUARD, troisième amoureux, Douai 1825.

EDOUARD (Jallon), Boulogne 1825.

EDOUARD. V. Pastelot.

EDOUARD, deuxième comique, Auxerre 1825.

EDOUARD, troisième rôle, Moulins 1825.

EDOUARD, raisonneur, Orléans 1825 et 1827.

EDOUARD, comique, Verviers 1825-26.

Mme EDOUARD, soubrette, Moulins 1825.

EDOUARD (Boni), Jean, Pierre, troisième amoureux, Aube 1826. V. Boni et Bony. Th. National 1850, Porte-St-Martin 1852-60. Mort vers 1861.

EDOUARD. V. Faivre et Fèvre.

EDOUARD, th. Seveste 1826-28, Montparnasse 1830-35.

EDOUARD, débuta au Vaudeville, 2 janvier et 20 avril 1826.

EDOUARD, troisième amoureux, Vendée 1826.

Mme EDOUARD, Vendée 1826.

EDOUARD, financier, Amiens 1826-27.

EDOUARD. V. Romain, Lafitte, Mauduit, Garnier, Gallais, Delamarre (Cirque Olympique), Fortier, Lesoyer et Mme Léon.

EDOUARD, premier rôle, Orléans 1827. V. Haquette.

EDOUARD, financier, Arras 1827.

EDOUARD, Funambules 1827.

EDOUARD, père noble, Moulins 1827-29.

Mme EDOUARD, duègne, Moulins 1827-29, Bourges 1829.

EDOUARD, père noble, Bayonne 1827.

EDOUARD (le petit), rôles d'enfants, Amiens 1827.

EDOUARD, jeune premier, Perpignan 1828.

EDOUARD, Anvers 1828.

EDOUARD, troisième rôle, Reims 1828.

EDOUARD, premier rôle, Caen 1828.

EDOUARD, financier, Poitiers 1828, Avignon 1830.

EDOUARD, comique, Bourges 1829.

EDOUARD, financier, Romans 1829.

EDOUARD, Porte-St-Martin 1829-31.

EDOUARD, Versailles 1830.

EDOUARD, Gand 1830, Verviers 1830.

Mme EDOUARD, soubrette, Dijon 1830.

Mme EDOUARD, duègne, Clermont 1830, Caen 1834.

EDOUARD, Orléans 1831.

EDOUARD, financier, Laon 1831, Nevers 1834, Caen 1835.

EDOUARD, deuxième comique, Liège 1833, régisseur et comique, Tournai 1835.

EDOUARD, utilité, Limoges 1834.

EDOUARD, amoureux, Chartres 1835.

EDOUARD, Calais 1835.

EDOUARD, premier comique, Rennes 1835.

EDOUARD, rôles d'enfants, Nevers 1835.

EDOUARD, deuxième amoureux, Dijon 1835.

EDOUARD, père et fils, Strasbourg 1835.

EDOUARD, Ambigu 1835.

Mme EDOUARD, utilité, Rouen 1835.

EDOUARD, th. de la Renaissance 1839.

EDOUARD, utilité, Amiens 1840.

EDOUARD, utilité, Amsterdam 1840.

EDOUARD, Gaîté 1840 et 1845.

EDOUARD, Variétés 1840. On lit dans l'*Indiscret des Coulisses*, 1841 : « Edouard fait les vieux domestiques poudrés à blanc, les sergents de la maréchaussée, enfin tous les rôles inutiles et de première utilité. Il n'a besoin que d'aplomb pour cet emploi ; il est excellent ».

EDOUARD. On annonce la mort d'un acteur de Troyes nommé Edouard, 1845.

EDOUARD, Melun 1851.

EDOUARD, rôles de convenance, Le Hâvre 1851, Rouen 1851, Caen 1852.

EDOUARD, th. Lazari 1851.

EDOUARD, comique, Bruxelles 1851.

EDOUARD, Avignon 1851.

EDOUARD, deuxième amoureux, Liège 1851.

EDOUARD, Charles, Alexis Evrard dit. Lons-le-Saulnier 1852-53, Châlon s/Saône 1854-56, Nancy 1857, Beauvais 1858-60, Perpignan 1861-62, Rochefort 1863-64, Boulogne 1865-66. En 1864, Edouard Evrard âgé de 62 ans obtint une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Son nom a disparu en 1867.

EDOUARD, troisième amoureux, Clermont 1852.

EDOUARD, rôles de convenance, Dijon 1852.

EDOUARD, troisième rôle, deuxième régisseur, Strasbourg 1852.

EDOUARD Henry, deuxième comique, Bruges 1852.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

EDOUARD Georges. V. Georges.

EDOUARD. — Iconographie : La Bibl. nat. possède, catal. Duplessis 14,234, trois portraits classés sous le nom d'*Edouard*, acteur.

1. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. anonyme.

2. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), lith. par A. B. (1823), avec Laurence Franconi.

3. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), gravé par J. B., d'ap. J. E. D.

A part le n° 2 qui semble s'appliquer à *Edouard* Delamarre du Cirque olympique, il est difficile de définir les autres.

ÉGÉE ou Eglé. — Sous ce nom :

EGÉE ou Eglé, père noble, Gand 1823-26, Liège 1826-28, Nîmes 1831.

Mme EGÉE ou Eglé, mère noble, Gand 1821-26, Liège 1826.

Mlle EGÉE ou Eglé, ou Eglée, ingénuité, Avignon 1830, 8me arr. th. 1831, Soissons 1834, Laon 1835, th. du Panthéon 1840.

ÉGLANTINE d'. — V. Fabre d'Eglantine.

ÉGRULLY d', André, Thomas, dit Jean. — A rapprocher de Charles *Degrully*. V. ce nom. Incontestablement le même. Agé de 65 ans en 1858, avec 48 ans de th., d'Egrully, infirme, se retira à Boulogne-sur-Mer où la Société des artistes lui servit une rente de 200, puis de 300 fr. par an. Mourut vers 1860.

ÉGUER, Mme. — Lille 1806-08, appointements 80 fr. par mois.

ÉGUISÉ (de l'). — V. Béjart cadet.

EIRAM, Mme. — Odéon 1876.

ELBOIS, Mlle. — Montpellier 1852.

ÉLÉNA, Mlle. — Montmartre 1851.

ÉLÉONORE. — Sous ce nom :

Mlle ELÉONORE Doublier, femme Duplanty, dont nous n'avons fait qu'esquisser la carrière à l'article *Doublier*, parut au th. des Jeunes artistes vers 1807 et débuta à l'Ambigu sous la direction Corsse. Voix agréable, quoique souvent fausse, de la gentillesse maniérée, un minois piquant, avec des « yeux dépareillés », telle apparaissait Mlle Eléonore aux habitués du boulevard qui la voyaient toujours avec plaisir. Sultane favorite sous le visirat de M. Warez, on la disait despotique. Nous ne savons si ce fut elle qui débuta au Vaudeville le 8 mai 1821, rôle de Laure de la *Leçon de botanique*, ou encore à ce même théâtre, le 2 avril 1828, dans la *Laitière de Montfermeil*. De 1814 à 1831, le nom de Mlle Eléonore (Doublier) figura sur les tableaux de troupe de l'Ambigu. C'est alors qu'elle entra au Palais-Royal, où certains critiques la trouvaient déplacée. Les *Deux Mondes*, 26 sept. 1831, la *Salade d'Oranges*, 31 déc., l'*Olympe à la Courtille*, 16 fév. 1832, *Louis Bronze*, 27 fév., l'*Homme de 60 ans* (reprise), 15 avril, la *Nuit d'avant*, 23 avril, le *Sylphe*, 26 juin, les *Deux Grivet*, 22 sept., la *Sentinelle*, 25 oct., la *Gageure des trois commères*, 8 fév. 1833, la *Chipie*, 30 mai, le *Voyage à frais communs*, 22 oct., *Un Scandale*, 18 janv. 1834, *Un Mariage en province*, 28 août 1835, *Une Heure à la Malmaison*, 29 sept., la *Fiancée*, 23 déc. Elle avait alors quitté son ancien quartier de l'Ambigu pour venir s'installer 11, rue Rameau. On racontait, est-ce une légende? qu'elle avait laissé tomber ses diamants, toute sa fortune, dans un égout, où ils ne furent jamais retrouvés.

Bibliographie : *Petite biog. dram.* 1821, p. 102.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 14,383. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. par A. Colin.

Mlle ELÉONORE, Agen 1827.

Mlle ELÉONORE, th. Montmartre 1830-34, Belleville 1835.

Mlle ELÉONORE. V. Laloy, Florentin.

Mlle ELÉONORE, grande coquette, Dieppe 1852.

Mlle ELÉONORE, deuxième amoureuse, Grenoble 1852.

Mlle ELÉONORE, th. Comte 1852.

ÉLIAN, Mlle Barthélemy dite. — Lyon 1849. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 14,395. A mi-corps, de ¾ à droite, lith. par Ed. May, 1842.

ÉLIE. — Sous ce nom :

ELIE, François, Besançon 1826-27, troisième rôle, Grenoble 1828, Bourges 1829, Montpellier 1830, Metz 1831, régisseur, Dieppe 1834, Metz 1835.

ELIE, jeune premier, Dreux 1827, Yonne 1830, Bourges 1831.

Mme ELIE, jeune première, Langres 1827, Bourges 1831. Mme *Elie* (Garcin), jeune première, Caen 1835.

Mlle ELIE, Fol. dram. 1852.

ÉLISA, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle ELISA, Cirque olympique 1820.

Mlle ELISA, Funambules 1821, th. Saqui 1822.

Mlle ELISA, ingénue, Panorama dramat. 1821. V. Elisa *Jacops*.

Mlle ELISA, Boulogne 1825.

Mlle ELISA, jeune premier rôle, Orléans 1825.

Mlle ELISA, Rennes 1825.

Mlle ELISA, deuxième amoureuse, Amiens 1825.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mlle Elisa Bourdon, ingénue, Isère 1826.

Mlle Elisa, rôles d'enfants, Landes 1826.

Mlle Elisa, soubrette, Amiens 1826-27.

Mlle Elisa, th. Seveste 1826-31. V. Elise.

Mlle Elisa Curet, Narbonne 1827, Albi 1828. V. Curet.

Mlle Elisa, troisième amoureuse, Niort 1828.

Mlle Elisa, Nîmes 1828.

Mlle Elisa, jeune première, Var 1828.

Mlle Elisa Barthélemy, jeune première, Bordeaux 1829, débuta le 29 juin 1829 à l'Ambigu, rôle de Louise dans *Cardillac;* passa par la Gaîté, Compiègne 1828, Bruges 1830.

Mlle Elisa, troisième amoureuse, Verviers 1830.

Mlle Elisa, utilités, th. Molière 1831.

Mlle Elisa, rôles d'enfants, Caen 1834-35.

Mlle Elisa, th. du Luxembourg 1834.

Mlle Elisa, amoureuse, Arras 1834.

Mlle Elisa, th. Montmartre 1834, Montparnasse 1835, St-Marcel 1840.

Mlle Elisa, utilités, Alger 1834.

Mlle Elisa, utilités, Lyon 1835 et 1840.

Mlle Elisa, Vaudeville 1840.

Mlle Elisa, amoureuse, Liège 1841.

Mlle Elisa, rôles d'enfants, Bruges 1843-44.

Mlle Elisa, Funambules 1848, Lazari 1851, Délass. com. 1852.

Mlle Elisa, ingénue, Evreux 1852.

Mlle Elisa, Bône 1852.

Mlle Elisa, Beaumarchais 1852.

Mlle Elisa, V. Bonnier, Durand, Guille, Jacops, Lambert, Lavaguerie, Lolan, Martin, Mitaine, Roux, St-Ernest, Weiss et Wengel.

Mlle Elisa, Elisabeth Branciez, dite Brancier. Bordeaux 1873-74, Constantinople 1875, Nantes 1876, Perpignan 1877-81, Cannes 1882-84.

ELISABETH, Mme. — Th. Renaissance 1840.

ELISE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Elise, Jeunes-Elèves 1805-06.

Mlle Elise, jolie comédienne, Porte-St-Martin 1824-27. — V. Elisa *Jacops*. V. Mitaine.

Mlle Elise, deuxième ingénue, Gand 1826.

Mlle Elise, th. Seveste 1827-31. V. Elisa.

Mlle Elise, th. du Temple 1834.

Mlle Elise, Fol. dram. 1834.

Mlle Elise, premier rôle, Rennes 1835.

Mlle Elise, Gaîté 1835.

Mlle Elise, Montparnasse 1835.

Mlle Elise, duègne, Lille 1835-36.

Mlle Elise, Fol. dram. 1852.

Mlle Elise, première amoureuse, Liège 1863.

Mlle Elise. V. Bonnier, Forgeot, Lambert, Levasseur, Mitaine et Roy.

ELISSONDE, Mlle. — Débuta aux Variétés le 30 janvier 1828, rôle de Nicette, de la *Chercheuse d'esprit*, puis reparut sous le nom d'*Ernestine*. V. Ernestine.

ELIUCHX, Mme. — Th. du Marais 1807.

ELIZA, Mme Auzillon. — Arles 1874-76, Béziers 1877, Mons 1878, Bourges 1879, Perpignan 1880, Boulogne-sur-Mer 1881-82, Béziers 1883, Marseille 1884-85, Béziers 1886, Constantinople 1887-98.

ELLUINI, Mlle Pauline, Mathilde, Gabrielle Elluin dite. — Née à Paris le 1er juin 1849, actrice dans les petits théâtres, puis Vaudeville 1875 ; fut surtout connue par ses excentricités bonapartistes et ses démêlés conjugaux. Mlle Elluini faisait célébrer des messes solennelles pour le repos de l'âme de Napoléon III, tirait des feux d'artifice le 15 août, alors qu'il n'y avait plus de 15 août. Un financier généreux lui avait donné une fortune estimée, dit-on, à cinq millions. Château aux environs de Paris, villa à Nice, sept ou huit autres propriétés, rien ne manquait à la fête. Un jour, jetant son dévolu sur un jeune premier de second ordre, elle épousa Eugène Vidal, dit Abel, le 28 déc. 1882. La semaine suivante, l'*Evènement* racontait les doléances de l'épouse. Le mari, avarié avant la lettre, n'avait pas tenu ses promesses. Celui-ci ripostait dans le *Gil-Blas*, au grand amusement de la galerie : « Je vais reprendre ma vie de garçon, qu'elle reprenne sa vie de fille. »

Maître Cléry plaida pour l'épouse ; quant au mari, il ne se fit même pas représenter. Le tribunal accorda la séparation de corps, et Mlle Elluini convertit cette séparation en divorce en 1886. Mais elle avait été obligée pour la liquidation de la communauté de vendre ses propriétés, ses écuries, ses bijoux, ses objets d'art et ses tableaux. La vente des bijoux, qui eut lieu à l'Hôtel Drouot et fit un certain bruit, rapporta 150,000 francs.

On lit dans le *Figaro* du 7 mai 1903 : « Mme Gabrielle Elluini, après avoir joué à la Châtelaine, à Bures — ce qui, entre parenthèses, lui coûta plusieurs millions — vit maintenant, modeste et retirée, l'été à Chapet (Seine-et-Oise), l'hiver à Lourdes. C'est en souvenir de cette pieuse retraite qu'elle dote aujourd'hui d'une magnifique verrière (représentant Notre-Dame-de-Lourdes), son estivale paroisse de 337 habitants. »

ELODIE, Mlle. — Deuxième amoureuse, Lille 1859.

ELOISE, Mlle. — Deuxième amoureuse, Strasbourg 1826.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ELOMIRE, Mlle Marie, Joséphine, Victoire Jollain, femme Péchignier (1817). — Fille légitime d'un ingénieur-géographe de l'Intendance de Paris, naquit à Champeaux, canton de Mormant, le 8 mai 1784. Le père mourut, la mère resta sans ressources, et la fillette entra au th. des Jeunes-Artistes sous le nom d'Elomire, en l'an VIII, où elle tint des rôles dans *Joseph* ou la *Fin tragique de Mme Angot*, le *Perroquet de Nevers*, l'*Anglais à Berlin*, les *Hommes et les femmes*, etc.

Le 19 juin 1806, elle débuta aux Variétés, où elle se fit de suite une réputation dans les soubrettes, les paysannes et les femmes du peuple, donnant la réplique avec une verve endiablée à Tiercelin. Désaugiers, qui fut longtemps dans les bonnes grâces de l'artiste, composa pour elle le fameux *Diner de Madelon*. Mlle Elomire quitta la scène des Variétés en 1817, pour épouser un musicien du nom de Péchignier, connu à Londres, et fut remplacée dans son emploi par Mlle Flore. Après avoir habité rue Basse-d'Orléans, n° 14, 1806-07, et Faubourg Montmartre, 1814-15, elle se retira aux Batignolles, où elle mourut très âgée, vers 1868. Elle fut la mère de Mme Lowendal. V. Elomire fille.

Biographie : E.-D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Mémoires de Mlle Flore*, t. II, p. 329.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, v. Tiercelin.

— Collection Martinet, n° 148, rôle de Manon, dans *Cadet-Roussel*, n° 163, Geneviève, dans le *Départ pour St-Malo* ; n° 340, Margot, dans *Jean de Passy* ; n° 366, Perette, dans les *Auvergnats*.



Mlle ELOMIRE, rôle de Geneviève dans le *Départ pour St-Malo*

— *Complément à la troupe de Nicolet*, demi-corps, de profil à gauche, cost. de th., eau-forte par Fugère.

ELOMIRE, Mlle, Mme Lovendall ou Lowendal, dite. — Fille de la précédente. Reprit un nom célèbre au théâtre lorsqu'elle débuta au th. du Palais-Royal qui venait d'ouvrir (1831). Malheureusement on ne lui confia que des rôles sans intérêt, sans caractère, et ce nom qu'on avait voulu ressusciter ne tarda pas à disparaître de l'affiche.

Bibliographie : la *Rampe et les coulisses*, 1832.

ELOY. — Sous ce nom :

Eloy, Namur 1812 et 1825.

Eloy, Calais 1825.

Eloy, Metz 1825-29 (ou *Ely* Salomon ?)

Eloy, Eure-et-Loir 1826.

Eloy, Cambrai 1827.

Eloy, Pierre, Victor, Toulon 1831, acteur et régisseur, Nîmes 1835, Perpignan 1851, directeur, Montpellier 1852-55, Nîmes 1856-58, Montpellier 1859, Toulouse 1860-62, Bordeaux 1863-69, Lorient 1870-72, Bordeaux 1873-87. Agé de 75 ans en 1878, avec 46 ans de th., Eloy obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888.

ELVA, Mme Léonie Canton. — Constantinople 1888-91.

ELVEN, Mlle Suzanne Canton. — Ingénue et soubrette, Palais-Royal 1884-92. Se dédia au chant, Opéra-Comique 1893-1902, Officier d'académie 1893.

EMARD. — « Physicien, artiste dramatique et lyrique » accompagné de sa fille, Namur 1818. Jouait également en allemand quand on l'en priait.

EMBRUN (d'), Mlle, née Maria Semiglia. — Cirque Impérial 1854-69.

EMÉLIE. — Jeune premier (malgré son nom), Calais 1825.

EMÉLIE, Mlle. — Sous ce nom (V. aussi Emilie) :

Mlle Emélie, Reims 1825.

Mlle Emélie, rôles d'enfants, Hérault 1826.

Mlle Emélie, th. Seveste 1828.

Mlle Emélie (Barthélemy), Bruges 1830.

Mlle Emélie, th. Comte 1834.

Mlle Emélie, ingénue, Calais 1852.

EMÈRE, Mlle. — Deuxième amoureuse, Dieppe 1852.

EMERIAU, Mlle Amélie. — Jolie femme tenant avec goût les jeunes premiers rôles. Th. banlieue, Fol. dram. 1851-59, th. Déjazet 1860-61, Hombourg 1863-65, Cercle Pigalle 1869.

EMERIC Ferchaud ou Gachaut. — Jeune premier, Gand 1825, Calais 1826, Amiens 1827, Lille 1829, premier rôle Vaucluse 1834.

EMERIC. — Iconographie : Bibl. nat. Le catalogue Duplessis signale sous le n° 14,495 un portrait en buste de ¾ à droite, lith. par (Jules Boilly), comme se rapportant à *Emeric*, David, Toussaint, Bernard. Ne s'agirait-il pas d'*Eric* Bernard ? (V. Bernard.)

EMERY-Dufour. — Comique, Anvers 1821,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Nantes 1825, Gand 1827-30, premier comique, Gand 1835, Lille 1837, Liège 1839-43, Reims 1848-49.

EMERY, Mme. — Deuxième duègne, Gand 1821-30. En 1850, âgée de 70 ans et infirme, Mme Emery obtint une pension de 120 fr. de la Société des artistes. Elle mourut vers 1851.

EMILE. — Sous ce nom :

EMILE. V. Cottenet.

EMILE, Odéon 1820.

EMILE, jeune premier, Tournai 1821.

EMILE, th. Seveste 1825, Nouveautés 1828-29.

EMILE, comique Reims 1825-26.

EMILE, Brest 1826, 1830.

EMILE, jeune premier, Versailles 1827.

EMILE, Marseille 1828.

EMILE (Boucher), père noble, Caen 1829-30. V. Boucher.

EMILE, deuxième amoureux, Bordeaux 1829.

EMILE, Belleville 1830-31.

EMILE, deuxième rôle, Le Hâvre 1830.

Mlle EMILE, Aix 1830.

EMILE (le petit), rôles d'enfants, Gaîté 1831.

EMILE, th. du Luxembourg 1831-35.

EMILE, Porte-St-Martin 1831.

EMILE, Funambules 1831.

EMILE, Pau 1834.

EMILE, Ambigu 1834-35.

EMILE, premier rôle, directeur, Moulins 1834.

EMILE, utilités, Chartres 1834.

EMILE, Laon 1834.

EMILE, comique, Tournai 1835.

EMILE, Gand 1835.

EMILE, Belleville 1835.

EMILE, Montparnasse 1835.

Mme EMILE, troisième amoureuse, Lille 1837.

EMILE, Porte-St-Antoine 1840.

EMILE. Variétés 1840.

EMILE, th. Renaissance 1840.

EMILE, deuxième comique, Metz 1840.

EMILE, rôles d'enfants, Tournai 1842.

EMILE, deuxième amoureux, Morlaix 1851.

EMILE, Poitiers 1851.

Mme EMILE, jeune première, Avignon 1852.

EMILE, premier comique, Chambéry 1852.

EMILE, deuxième amoureux, Gand 1852.

EMILE. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 14,502. *Emile*, acteur, en pied, de profil à gauche, publié par Maucherat. Peut-être Emile Cottenet ?

EMILE. V. Coigny, Faure, Lecomte, Pottier, Verrière.

Mme EMILE. V. Guérin, Verrière.

EMILIE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle EMILIE, th. sans prétention 1802, Jeunes-Elèves 1805-06, parut aux Variétés le 3 déc. 1808, rôle de Colette, des *Chevilles de Maître Adam*, et continua ses débuts en février et mars 1809, Variétés 1810.

Mlle EMILIE, Ambigu 1818-20.

Mlle EMILIE, travestis, Bruxelles 1825.

Mlle EMILIE, Amiens 1825.

Mlle EMILIE, Vaudeville 1825-26.

Mlle EMILIE, Augusta, Avignon 1827-29.

Mlle EMILIE, Bruges 1827.

Mlle EMILIE, St-Quentin 1827.

Mlle EMILIE, La Haye, Amsterdam 1827-30.

Mlle EMILIE (Barthélemy), soubrette, Compiègne 1828.

Mlle EMILIE, La Rochelle 1828.

Mlle EMILIE, Tours 1829.

Mlle EMILIE, Yonne 1830.

Mlle EMILIE, th. Seveste 1830.

Mlle EMILIE, Variétés 1831.

Mlle EMILIE, Palais-Royal 1831. La même ? 1842-43.

Mlle EMILIE. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 14,503, à mi-corps, assise de face, lith. par Léon Noël, 1833.

Mlle EMILIE, troisième amoureuse, Rouen 1834.

Mlle EMILIE, soubrette, Funambules 1834.

Mlle EMILIE, ingénue, Arras 1834.

Mlle EMILIE, utilités, Laon 1834.

Mlle EMILIE, rôles d'enfants, Perpignan 1835.

Mlle EMILIE, Claire, Moscou 1849.

Mlle EMILIE, ingénue, Calais 1851.

Mlle EMILIE. V. Gromez, Harville, Hugens, Letourneur, Salles et Valter.

EMILIEN, Vaillat, dit. — Possédait une tête grotesque, comique, originale. Panorama dramatique 1823, Gymnase 1823-26, Vaudeville 1828-33. Avait le don de faire rire dans des bouts de rôles. Il quitta le théâtre pour la profession d'opticien, et mourut à Paris le 20 juin 1841.

EMIT, M. et Mme. — Orléans 1831.

EMMA, Mlle ou Mme. — Sous ce nom :

Mlle EMMA, Metz 1825.

Mlle EMMA, Rose, débuta avec succès à l'Ambigu le 30 juin 1825, rôle d'Inès, dans la *Petite Bohémienne*.

Mlle EMMA (Levallois), th. Seveste 1827-30.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mlle Emma, ingénue, St-Pétersbourg 1827-29.

Mlle Emma, rôles d'enfants, Marseille 1828.

Mlle Emma, troisième amoureuse, Liège 1829-1830.

Mlle Emma, jolie et gracieuse actrice qui débuta au Palais-Royal dans une reprise de la *Chaumière moscovite*, le 22 février 1834 ; la *Fille du cocher*, 2 avril ; *Lionel*, 10 juillet ; le *Ramoneur*, 26 nov. ; le *Fils de Triboulet*, 5 fév. 1836 ; les *Beignets à la Cour*, 25 mars. Mlle Emma, qui tenait le rôle de Mlle d'Humières dans cette pièce, partagea le succès de Déjazet qui jouait Louis XV. « Belle, blanche et mignonne », écrivait-on. Un *Mariage en province*, 28 août ; la *Tirelire*, 5 nov. ; *Thérèse*, 24 déc. ; *Coliche*, 5 mars 1836 ; un *Dernier souper de garçon*, 2 mars 1837 ; l'*Agenda*, 1er juin ; l'*Hôtel des Haricots*, 9 août ; l'*Ile de la folie*, 1er janv. 1838 ; le *Tireur de cartes*, 25 mai ; les *Deux pigeons*, 5 juin.

Mlle Emma, Tours 1835.

Mlle Emma, th. du Panthéon 1835.

Mlle Emma, Porte-St-Antoine 1835.

Mlle Emma, Gaîté 1840.

Mlle Emma, jeune première, Anvers 1841.

Mlle Emma, Funambules 1844.

Mlle Emma, Namur 1846.

Mlle Emma, jeune première, Boulogne 1851.

Mlle Emma, Rose, th. Beaumarchais 1852.

Mlle Emma, Funambules 1859.

Mlle Emma (Enaux), Chambéry 1866.

Mlle Emma, deuxième soubrette, Lille 1882.

Mlle Emma, Hélène, soubrette, Lille 1893.

EMMAN. — Ambigu 1834.

EMMANUEL. — Sous ce nom :

Emmanuel, premier rôle, Lille 1798-99, 1801-1802, poète à ses heures.

Mme Emmanuel, troisième amoureuse, Lille 1811-12, 1,200 fr. d'appointements.

Mme Emmanuel, jeune mère et premier rôle, Nîmes 1825.

Emmanuel, Amiens 1826.

Emmanuel, Agen 1828. Peut-être le même, débuta au Vaudeville, 12 nov., rôle de Charles, dans *M. Botte*. Vaudeville 1830-31.

Emmanuel, comique, Reims 1829.

Emmanuel (Lagrange), jeune premier, Nérac 1830.

Emmanuel, Limoges 1830.

Emmanuel, premier comique, Namur 1846, Lille 1847-48, Gand 1851.

Emmanuel, Avignon 1851.

Emmanuel, deuxième amoureux, Liège 1852.

Emmanuel, Gaîté 1852. Avait commencé par le th. Dorsay, tour à tour aux Folies dram., aux Variétés (1836), à la Gaîté, au th. Historique, où il s'était fait remarquer dans les *Frères Corses* à la scène du duel, à l'Ambigu, où il créa le rôle d'Ahasvérus, dans le *Juif errant*. Emmanuel était rentré à la Gaîté, où sa principale création eut lieu dans la *Foi, l'espérance et la charité*. Bon père noble. On l'appela souvent *Manuel*.

Emmanuel, Lazari 1852.

Emmanuel, Odéon 1872.

Emmanuel, Henri, débuta le 3 juin 1874 aux Fol. dram. dans le *Canard à trois becs*, rôle créé par Luce. Variétés 1876. Est-ce le même, Nouveautés 1896 ?

Emmanuel, premier comique, régisseur, Lille 1888, 1896-98.

EMON. — Premier amoureux, Nîmes 1835. Un Amédée Emon passa par l'Opéra-Comique, 1840.

EMROL, Morel dit. — Th. de la Tour-d'Auvergne et deuxième régisseur, Porte-St-Martin 1873-75.

EMS, Joseph Pisart dit. — Toulouse 1882-84, Constantinople 1885, Carcassonne 1886-88.

ENCOURT (d'), Mme Ferdinand. — Jeune première, Calais 1831.

ENDRIC, Martin. — Comédien, Foire-St-Germain 1715, troupe Restier et veuve Lavigne, 1741.

ENGEL, Frédéric, François ou Angel. — Troisième comique, Nancy 1852, Versailles 1862-64, Lyon 1865-72, Liège 1873, Anvers 1874, Genève 1875, Lille 1876-78. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1879.

ENGELBERT, Mme Joséphine. — Paris 1882-1884.

ENGELMANN, Mme Marie, née Bia. — Amsterdam 1852-63.

ENGELS. — V. Engel.

ENJALBERT, Mme Félicité, Victoire, Zélie. — Bouffes-Par., Junon, d'*Orphée aux Enfers*, 1858. Vaudeville 1862, Rouen 1862-64, Odéon 1863 et 1865, *Diane au Bois*, Ambigu 1866-72, Marseille 1873, Toulouse 1874-80.

ENTREMONT (d'), Mme. — Douai 1787.

EPARVIER, Mme. — Lille 1875.

EPINAY (d'), Mme. — V. Mme Molé.

EPPEL, Antoine, François Damase dit. — Montpellier 1864-65, Dijon 1867, Nancy 1868,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Metz 1869-70, Avignon 1871-72, Lyon 1873, Bruxelles 1874-75, Nice 1876, Troyes 1877, Lisbonne 1878, Caen 1879-82, Paris 1883-93, Petites-Dalles 1894, Paris 1895-96. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1897.

EPRON. — V. Peyron.

ERNAUX, Henri. — Premier rôle, Evreux 1852, Montparnasse 1861-63, Belleville 1864-1872. Une dame Mélanie Ernaux, âgée de 61 ans en 1873, avec 37 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

ERNEST. — Sous ce nom :

Ernest, né vers 1796, débuta à l'Ambigu en 1817 ; petit, mais plein de grâce et de chaleur, possédant une voix claire et flexible. Ambigu 1817-20, Odéon, octobre 1820, jeunes premiers tragiques et comiques. Nous croyons retrouver le même artiste dans *Ernest* (Pierre Gervaize dit), jeune premier Rouen 1822-34, laps de temps pendant lequel ses appointements s'élevèrent de 3,600 fr. (1822) à 7,000 fr. (1830), pour revenir à 5,200 (1832).

Ernest, V. Panorama dramatique 1822.

Ernest, Metz 1825.

Ernest, troisième rôle, Amiens 1825.

Mme Ernest, soubrette, Seine-Inférieure 1825. Yonne 1826.

Ernest, th. Seveste 1826-29.

Ernest, Bayonne 1827.

Ernest, troisième amoureux, Lille 1827-28, 2,800 fr. d'appointements.

Ernest, débuta au Vaudeville le 25 avril 1827, rôle d'Ernest dans *Une visite en prison.*

Ernest, jeune premier, Allemagne 1828.

Ernest, Landes 1828.

Ernest, débuta aux Variétés le 10 sept. 1829 par le rôle d'Adolphe dans *Angeline.*

Ernest, Montparnasse 1830.

Ernest, deuxième amoureux, Moscou 1830, St-Pétersbourg 1834, Moscou 1835.

Ernest, Fol. dram. 1831.

Ernest Bourgeois, premier rôle, 7me arr. th. 1831. V. Mme Bourgeois.

Ernest, troisième rôle, Strasbourg 1834-35, 1840.

Mme Ernest. Une artiste de ce nom meurt à la Nouvelle-Orléans 1834.

Mme Ernest, jeune première, Arras 1834, Anvers 1835.

Ernest, th. Molière 1834.

Ernest, deuxième amoureux, Laon 1834.

Ernest, jeune premier, Arras 1834.

Ernest, deuxième amoureux, Caen 1835.

Ernest, premier rôle et directeur, Chartres 1835.

Ernest, Belleville 1835.

Mme Ernest, troisième amoureuse, Laon 1835.

Ernest, utilités, Tours 1835.

Ernest, deuxième rôle, Bruxelles 1835.

Ernest. V. Paul Ernest, M. et Mme.

Ernest, comique, Anvers 1840.

Ernest, deuxième amoureux, Bayonne 1840.

Ernest, th. du Panthéon 1840.

Mlle Ernest, Bayonne 1840.

Mlle Ernest, Grenoble 1840.

Mlle Ernest, Liège 1841-42.

Mme Ernest, Montmartre 1845.

Ernest (Beaugrand), Colmar 1850.

Ernest, Morlaix 1851.

Ernest Joseph, Agen 1851.

Ernest, deuxième comique, Béziers 1851, Perpignan 1852.

Ernest, deuxième comique, Orléans 1851-52.

Ernest, Dieppe 1851.

Ernest, Calais 1851.

Ernest, Funambules 1852.

Ernest, Odéon 1868-72.

ERNESTINE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Ernestine, ingénuité, Orléans 1827-28.

Mlle Ernestine Lautz, Variétés 1826-28. V. la suivante.

Mlle Ernestine, qui avait déjà paru sous le nom d'*Elissonde* (v. ce nom) débuta le 19 avril 1828, aux Variétés, dans le *Portefeuille.* Strasbourg 1835.

Mlle Ernestine, Belleville 1834.

Mlle Ernestine, Fol. dram. 1835.

Mlle Ernestine, Variétés, 1841. On lui reproche de manquer de finesse et de légèreté.

Mlle Ernestine, débuta au Palais-Royal le 19 oct. 1841, les *Willis*, *Mon Parrain de Pontoise,* 24 fév. 1842, la *Chasse aux Vautours*, 18 mars, *Deux Aigles*, 17 oct. 1850, l'*Esprit frappeur*, 16 déc. 1853.

Mlle Ernestine, amoureuse, Mons 1845.

Mlle Ernestine Hornig, Fol. dram. 1849.

Mlle Ernestine, Poitiers 1851.

Mlle Ernestine, th. Comte 1852.

Mlle Ernestine, th. Lazari 1852.

ERNOT, ou Ernote, ou Ernotte. — Liège 1799. — Appelé à Gand, il fut arrêté au théâtre avec Volange, le 19 janvier 1802, et reconduit à Mons, pour un motif inconnu. Anvers 1814,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

deuxième père noble, Verviers 1825-26, Nantes 1827-29.

ERNOUF, Mme Marie, Louise. — Poitiers 1867-69.

ERNOUX, Mme Catherine, Arsène. — Batignolles 1849, Belleville 1854-56.

ESCANDE, François, Raymond. — Nantes 1868-70, Verviers 1878-80, Tournai 1881-86, Calais 1887-92.

ESCANDE, Jean, Jules. — Besançon 1879-84, St-Etienne 1885-86, Marseille 1887-90, Calais 1891-93.

ESCLAUZAS ou Esclozas, Mlle. — Fut le nom pris d'abord par Mme Ernestine Marie Armand, dite depuis *Desclauzas*, l'artiste contemporaine.

ESCOFFIER, Mme Marguerite, née Floret. — Avignon 1855-57, Marseille 1858-59.

ESCONARD. — V. Gaspard. V. Valérie.

ESCOUSSE, Mlle Louise. — Débuta à l'Odéon vers 1827-28, puis en 1831 (18 oct.). Cette même année, elle passa par le théâtre Molière. On la vit encore à l'Ambigu, puis au Palais-Royal, où elle débuta le 12 nov. 1831 dans *Scaramouche*. Elle s'y fixa. Les *Deux Novices*, 24 nov., *Robert-le-Diable*, 22 déc., *Pékinet*, 4 mars 1832, *Bonardin directeur de spectacle*, 31 mars, la *Nuit d'avant*, 23 avril, la *Ferme de Bondy*, 2 mai, *Anna*, 26 mai, la *Cheminée de 1748*, 11 juin, la *Belle-Fille*, 3 sept., le *Grain de Sable*, 15 sept., *Trois têtes dans un bonnet*, 29 janv. 1833, le *Cadet de Famille*, 23 février. On la dépeint ainsi : « Ses longs cheveux blonds, son œil doux et mélancolique, sa taille svelte, sa tournure élégante et gracieuse, etc. ». Non sans talent pour l'emploi des jeunes premières. Sœur de Victor Escousse, l'auteur dramatique.



Jane ESSLER, cliché Carjat

Bibliographie : *Rampe et Coulisses*, 1832.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 14,783, à mi-corps, assise, de ¾ à droite, lith. par Léon Noël 1833.

ESLIARD. — V. Surville.

ESME, Mme Emma.—Gand 1849, Cahors 1851.

ESPINASSE, Mlle. — Soubrette, Namur 1852.

ESPY (de l'). — V. Lespy.

ESQUIER. — Amoureux, Gymnase 1866-68, épousa Mlle Marie Samary, sœur aînée de Jeanne Samary. Th. historique 1875-76. Père de M. Ch. Esquier, deuxième prix de comédie en 1892, artiste contemporain de la Comédie-Française et auteur.

ESQUIROL, Mme. — Variétés 1876.

ESSE père, Louis. — Rôles de convenance, Lyon 1825-27, premier régisseur et père noble 1828-29, Nîmes 1830, Marseille 1834. En 1850, Esse père touchait à Lyon une petite pension de la Société des artistes. Mourut vers 1858, à 75 ans.

ESSE, Mme Marie, Louise Couvenin. — Duègne, Lyon 1825-26. En 1842, âgée de 76 ans, elle touchait à Lyon une pension de 126 fr. de la Société des artistes. Mourut vers 1858.

ESSE, Baptiste. — Jeunes rôles, Lyon 1825-1827.

ESSLER, *Jane*, Augustine, Jeanne Fæssler dite. — Naquit le 21 mars 1836, à Paris. A l'âge de 14 ans, elle avait paru sur la scène du Th. historique et en 1852 à l'Ambigu, dans le *Vampire*. Le 31 décembre 1853 la trouve aux Délass. com. sous les traits de l'Amour, dans une féerie intitulée le *Pays des Patraques*, et pendant deux années, elle borne son ambition à paraître comme jolie femme dans les *Animaux de Grandville*, *Une bonne Fille*, les *Papillons et les Fleurs*, *Voilà ce qui vient de paraître*, *Nous nous sommes trompés*, *D'zing*, *boum*, *boum!*

Cependant la jeune artiste a un idéal plus élevé. Elle va demander des conseils à la vieille demoiselle George, à Samson. On la voit réciter des vers dans des représentations extraordinaires, et le 2 mars 1856, elle paraît à l'Odéon dans le *Cid* (rôle de Chimène). Elle continue ses débuts par *Andromaque* et *Rodogune*, et George Sand la choisit pour une reprise de *Claudie*.

Pendant les deux années qu'elle resta à l'Odéon, Jane Essler crée France, de *France de Simiers* (10 mars 1857); Marguerite, d'*André Gérard*, avec Fréderick Lemaître (30 avril) et *Louise Miller* (10 septembre). Le 12 février 1858, elle va jouer à la Porte-St-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Martin la *Moresque* et passe au Vaudeville, où ses débuts eurent lieu le 22 nov. 1858 dans le *Roman d'un jeune homme pauvre*. Vinrent ensuite : la *Seconde jeunesse* (27 avril 1859), les *Femmes honnêtes* (29 juillet) ; une reprise de la *Vie de Bohème*, rôle de Mimi ; *Ce qui plaît aux femmes*. Elle succède à Mme Doche dans la *Pénelope normande* et la *Dame aux Camélias*. On la voit encore à ce théâtre dans les *Femmes fortes*, l'*Etincelle*, de Meilhac, *Une tasse de thé*. Elle songe alors à renoncer à la comédie pour aller au drame, et la voici à l'Ambigu : *Cora ou l'Esclavage*, rôle de Cora (21 août 1861) ; Jane, dans le *Lac de Glenaston* (17 oct.) ; une reprise de la *Vie de Bohème;* le rôle de Louis XIII, de la *Bouquetière des Innocents* (15 janv. 1862) ; Mario, dans les *Beaux messieurs de Bois-Doré*, un de ses plus beaux succès (26 avril) ; Marie Giraud, dans les *Mystères du Temple* (12 août) ; la Mégriotte, dans *Cadet-Roussel* (16 oct.) ; la Mayeux, du *Juif errant* (8 novemb.) ; Henriette d'Angleterre, dans *François les Bas-Bleus* (31 janv. 1863).

Elle rentre alors au Vaudeville le 12 oct. 1863 pour jouer Faustie, des *Ressources de Quinola*, et y reste deux ans, y faisant cinq créations : Mme Fernel, dans *M. et Mme Fernel* (30 janv. 1864) ; le Drack, dans le *Drack* (28 sept.) ; Andrée, dans la *Charmeuse* (28 décembre) ; Louise, dans la *Belle au bois dormant* (17 fév. 1865) ; Marthe, dans la *Famille Benoiton* (4 nov.).



Jane ESSLER, caricature, par Ancourt (1867)

Elle passe ensuite à l'Odéon : Mme de Brisson, dans la *Conjuration d'Amboise* (29 oct. 1866) ; elle revient au Vaudeville pour une reprise de la *Vie nouvelle* (21 avril 1867), reparaît à l'Odéon le 19 sept. pour reprendre le rôle de Mario, dans les *Beaux messieurs de Bois-Doré*. Retour au drame et au boulevard : à la Gaîté, la *Reine Margot* (reprise), 29 fév. 1868 ; la *Madone des roses* (reprise) ; à la Porte-St-Martin, *Mathilde* (reprise).

On la juge ainsi en 1866 : « Dite Tempête ; a les yeux presque de travers. Rien de charmant comme ce regard. Un peu plus, ce serait laid. Du talent, beaucoup de talent, mais un talent monotone, Mlle Essler vit trop dans le drame ; l'action la tue. Elle semble poitrinaire pour avoir trop joué, et s'être ainsi par trop identifiée à ses personnages. C'est un tort ; on ne badine pas ainsi avec la santé. » En 1868 : « La séduisante, l'étrange Jane Essler, c'est-à-dire le caprice, l'originalité en personne. Sarcey l'a dit : « Jane Essler est une Célimène en blouse et en casquette, un oiseau, une flamme, un feu follet. » Tantôt gamine, tantôt mélancolique, tour à tour fière, altière, chétive, languissante, elle passe en un instant par ces diverses nuances, procédant par bonds, par surprises, mais toujours artiste. » On lui reprochait aussi de *lâcher* les rôles pour ne les jouer que lorsque le public lui plaisait. Artiste irrégulière, nerveuse, journalière ; ayant une manie : celle de tout déménager chez elle ; adorant les fleurs et surtout les violettes. On dirait de nos jours : une névrosée.

De fin 1870 à fin 1872, Jane Essler disparut de la scène. Elle reparut à l'Ambigu dans le *Centenaire*. Rentrée au Vaudeville en mai 1873, pour une reprise du *Roman d'un jeune homme pauvre*, on la vit encore dans *Marcelle* (6 oct. 1874), le *Chemin de Damas* (19 nov.) Puis, ce ne furent plus que de rares apparitions : au Châtelet, Francine, de *Cromwell*, 1875 ; à la Porte-St-Martin, dans les *Misérables*, rôle de Fantine, 21 mars 1878 ; à l'Ambigu, dans *Paillasse* (reprise), rôle de Madeleine, 22 nov. 1879. *Diana* (Ambigu, 15 octobre 1880) fut, croyons-nous, sa dernière création. Malade, Jane Essler s'était retirée du théâtre et passait une partie de l'année dans sa propriété du Cap d'Antibes, où elle mourut à 57 ans. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 224, 30 août 1877. Notice par Félix Jahyer.

Bibliographie : *Les théâtres en robe de chambre*, p. 116. — *Derrière la toile*, p. 89-92. — Les *Actrices de Paris*. — *Dict. des pseudonymes*. — *Les premières représentations célèbres*, par Monselet, p. 271 et 281. — *Année théâtr.*, t. II, p. 155-156 et 401. — Koning, les *Coulisses parisiennes*, p. 20, 26, 218. — Marie Colombier, *Mémoires fin de siècle*, p. 72.

Iconographie : *Le Bouffon*, n° 87, 29 sept.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1867, caricature par Ancourt. — *Paris-Théâtre*, n° 224, en buste, photo, cliché Carjat.

ESTANCELIN. — V. Sainte.

ESTAVE, Mme. — Belleville 1830.

ESTELLE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Estelle, débuta à la Porte-St-Martin par le rôle de l'actrice, du *Juif*, 28 oct. 1824. « Dix-neuf ans, jolie personne, moins aimée du public que de M. le directeur Deserre. Amoureuse. Inutilité » écrit Harel. Le supplément de la *Grande Biogr.*, 1825, la compare à une marionnette.

Mlle Estelle, ingénuité, Seine-et-Marne 1826.

Mlle Estelle (St-Julien), rôles d'enfants, Quimper 1827, Lorient 1828, Vannes 1829.

Mlle Estelle (Mathis), ingénue, Bayeux 1828.

Mlle Estelle, débuta à la Porte-St-Martin, 12 déc. 1829, dans la *Servante justifiée*. V. la suivante.

Mlle Estelle, débuta aux Variétés, le 20 fév. 1830, dans le *Conscrit*.

Mlle Estelle, coquette, Nevers 1834.

Mlle Estelle, Gaîté 1834.

Mlle Estelle. Gymnase 1840.

Mlle Estelle, Ambigu 1840.

Mlle Estelle, Palais-Royal 1845.

Mlle Estelle, amoureuse, Anvers 1846.

Mlle Estelle, soubrette, Liège 1849.

Mlle Estelle, Funambules 1850.

Mlle Estelle, Vaudeville 1851-52.

Mlle Estelle, th. National 1852.

Mlle Estelle, deuxième amoureuse, Toulouse 1852.

Mlle Estelle, deuxième ingénue, Bruges 1852.

ESTÈVE, Louis, François, premier amoureux, Le Mans 1852, Rouen 1862-66, Lille 1867-72, Rouen 1873-77, Liège 1878. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

ESTÈVE, Mlle Hélène, Marie, Eugénie. — Toulouse 1880-83, Marseille 1884-87, Toulouse 1888-91.

ESTÈVE, Louis, Philippe, Laurent. — Paris 1889-91.

ESTHER, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Esther, Gaîté 1799.

Mlle Esther, th. Montparnasse 1831.

Mlle Esther, th. Comte 1834.

Mlle Esther, th. Molière 1834.

Mlle Esther, Ambigu 1835.

Mlle Esther, Cirque Olympique 1840.

Mlle Esther, th. St-Marcel 1840.

Mlle Esther, Délass. com. 1849.

Mlle Esther, premier rôle, Liège 1852.

Mlle Esther. V. Mlle Servrin et Mlle Bongars (de).

Mlle Esther, th. du Cirque 1862, Châtelet 1865.

ESTIVAL, Mlle. — Montmartre 1830-34, Ambigu 1835. Morte en 1842.

ESTOR, Alphonse. — Montauban 1851, Namur 1852, Mons 1852-54, Brest 1854-55, Verviers 1856, Gand 1857-59.

ESTRAC, Marie, Sophie, Nicolas Fauve, dit. — Régisseur th. Lyr.-Dramatique 1875, Châlons-s/M. 1876-77, Douai 1878, Blois 1879-80, Douai 1881, Paris 1882-83, Alger 1884, Paris 1885-88, Bayonne 1889, Paris 1890-91.

ESTRADÈRE, Mlle. — Variétés 1875.

ESTRICHÉ, (d'). — V. Guérin.

ETARD, Julien. — Paris 1881-84, Grenoble 1885, Le Caire 1886, Liège 1887-90.

ETIENNE. — Sous ce nom :

Etienne, Vaudeville 1809-10. Avait joué pour un de ses débuts le rôle de *Berquin* (3 nov. 1808).

Etienne, débuta à l'Odéon le 9 sept. 1827 dans le rôle d'Orgon, de *Tartufe*. Financier à Liège 1828, Verviers 1830-31. Peut-être le même, th. Molière 1834, Liège 1841.

Mme Etienne, jeune première, Bruxelles 1835.

Etienne, Funambules 1842, 1851.

Etienne. V. Chéry, Jules.

Etienne, Odéon 1852, 1866.

Etienne, comique, Angers 1852.

Etienne, amoureux, Orléans 1852.

Mme Etienne, jeune première, Orléans 1852.

Etienne, jeune premier, Reims 1852.

Mme Etienne, soubrette, Reims 1852.

Mlle Etienne, Lille 1871.

ETIENNETTE, Mlle. — Gaîté 1799.

EUDOXIE, Mlle. — Cirque Olympique 1840.

EUGÉE, Mme. — Première duègne, Gand 1825.

EUGÈNE. — Sous ce nom :

Eugène, Vaudeville 1818.

Eugène, Lille 1819 et 1824. V. Ordinaire.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme Eugène, engagée comme duègne à Lille, 1819, ne put débuter par suite d'une paralysie de la langue.

Eugène, amoureux, Rouen 1820. Peut-être le même : premier acteur, Bruxelles 1822, Angers 1823-24, Gand 1824, premiers rôles 1825.

Eugène, régisseur et acteur, Strasbourg 1823.

Eugène, premier comique, Calais 1825.

Eugène, Reims 1825.

Eugène, premier amoureux, Caen 1825.

Eugène, Rennes 1825.

Eugène, jeune premier, Seine-et-Marne 1826.

Eugène (Gaumont), deuxième amoureux, Calais 1826.

Eugène, premier rôle, Marne 1826.

Eugène, jeune premier, Tours 1826.

Eugène, acteur et régisseur, Aube 1826.

Eugène, Gap 1827-28.

Eugène (Beautain), utilités, Agen 1827.

Eugène, th. Seveste 1827-28.

Eugène (Solin), premier rôle et régisseur, Strasbourg 1827.

Eugène, deuxième amoureux, Londres 1827.

Eugène (Leroux), premier rôle, Caen 1827, Vannes 1829, Nevers 1831.

Eugène, premier amoureux, Quimper 1827, Lorient 1828.

Eugène, débuta à l'Ambigu, rôle de St-Clair, du *Mari Confident*, 1828.

Eugène, Besançon 1828.

Eugène, jeune premier et administrateur, Reims 1828-29.

Eugène, deuxième amoureux, Le Mans 1828.

Eugène, premier rôle, Amsterdam 1828.

Eugène, Boulogne 1828-29.

Eugène, jeune premier rôle, Verviers 1829.

Eugène, Le Hâvre 1829.

Mme Eugène, débute le 13 mai 1829 à la Gaîté, rôle d'Ernestine, de la *Chapelle des Bois*.

Eugène, troisième amoureux, Nevers 1829.

Eugène, Arras 1829.

Mme Eugène, Arras 1829.

Eugène, Amiens 1829.

Eugène, père noble, Verviers 1829.

Mme Eugène (Leroux), jeune première, Vannes 1829, Bourges 1830, Nevers 1831.

Mme Eugène, Nevers 1829.

Eugène (Fourillon), Laon 1830.

Eugène (Travers), débuta à l'Ambigu le 2 août 1830, rôle de Roule Paris, dans le *Cocher de fiacre*.

Eugène (René), amoureux, Poitiers 1830.

Eugène, amoureux, Strasbourg 1830.

Eugène (Dencourt), 2e arrondissement, Calais 1830-31.

Eugène, Belleville 1830.

Eugène, premier comique, Tours 1830.

Eugène, jeune premier, Boulogne 1830.

Eugène, premier rôle, Le Hâvre 1830-31. V. aussi Cuffet.

Eugène, Toulouse 1831, 1834.

Eugène, premier rôle, Mons 1831.

Eugène, amoureux, XIIIe arrond. th., 1831.

Eugène, comique, VIIIe arrond. th., 1831.

Eugène, père noble, Boulogne 1831.

Mme Eugène D., (peut-être Dencourt ?) premier rôle, Boulogne 1831.

Eugène, Belleville 1831, Ambigu 1832. Jeu sage et raisonnable, Gaîté 1835, Porte-St-Martin 1840, Gaîté 1845, Ambigu 1849.

Eugène, régisseur, Rouen 1833-34.

Eugène, jeune premier, Lyon 1834.

Mme Eugène, deuxième duègne, Strasbourg 1834.

Eugène, utilités, Strasbourg 1834.

Mme Eugène (Beaupré), premier rôle, Toulouse 1834. V. Beaupré.

Eugène, Montmartre 1834.

Eugène, th. Comte 1834.

Eugène, troisième amoureux, troupe dirigée par Belfort, 1834.

Eugène, Rennes 1834.

Eugène, financier, Tours 1834.

Eugène, troisième amoureux, Bruxelles 1834.

Eugène, amoureux, Caen 1834.

Eugène, premier rôle, Amiens 1835.

Eugène, premier rôle, Marseille 1835.

Eugène, Montparnasse 1835.

Eugène, Porte-St-Antoine 1835.

Eugène, Nancy 1835.

Eugène, comique, Grenoble 1835.

Eugène, amoureux, Limoges 1835.

Eugène, deuxième comique, Caen 1835.

Eugène, troisième amoureux, Amiens 1840.

Mlle Eugène, Lyon 1840.

Eugène, deuxième comique, Nancy 1840.

Eugène, troisième amoureux, Le Hâvre 1840.

Eugène, Lorient 1840.

Eugène, troisième comique, Brest 1840.

Mme Eugène, deuxième duègne, Brest 1840.

Mlle Eugène, Brest 1840.

Eugène, premier comique, Besançon 1840.

Mme Eugène, jeune première, Besançon 1840.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

EUGÈNE F., Gand 1842-44.

EUGÈNE, raisonneur, Liège 1843-44.

EUGÈNE, Montmartre 1845.

EUGÈNE, jeune premier, Anvers 1846.

EUGÈNE. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 14,979. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par Brunet fils, 1848.

Mme EUGÈNE, Agen 1851.

EUGÈNE, utilités, Mons 1851.

EUGÈNE, régisseur et acteur, Vaudeville 1851-52.

Mme EUGÈNE, Morlaix 1851.

EUGÈNE, rôles de genre, Poitiers 1852.

EUGÈNE, grand premier rôle, Perpignan 1852.

EUGÈNE, utilités, Clermont 1852.

EUGENIE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle EUGÉNIE, ingénue, Rouen 1786.

Mlle EUGÉNIE, qui avait déjà paru le 6 oct. 1808, débuta une seconde fois à l'Odéon, le 11 décembre 1809, rôles d'Angélique, de l'*Epreuve* et de Rosine, dans la *Tapisserie*. Ces essais se continuèrent tout le mois, ainsi qu'en février suivant. Odéon 1812-14.

Mlle EUGÉNIE, Angers 1813.

Mlle EUGÉNIE, Panorama dramat. 1821-23, 800 fr. d'appointements.

Mlle EUGÉNIE, Porte-St-Martin 1821-24.

Mlle EUGÉNIE, Porte-St-Martin 1824.

Mlle EUGÉNIE, ingénue, Roanne 1825.

Mlle EUGÉNIE, utilités, Dijon 1825.

Mlle EUGÉNIE, ingénue, Amiens 1825.

Mlle EUGÉNIE, Cirque Olympique 1826.

Mlle EUGÉNIE (Charles), deuxième amoureuse, Doubs 1826.

Mlle EUGÉNIE (Moneuse), Jura 1826, Epernay 1830.

Mlle EUGÉNIE, th. Seveste 1827-31.

Mlle EUGÉNIE (Henry), utilités, Agen 1827.

Mlle EUGÉNIE (Alphonse), Cambrai 1827.

Mlle EUGÉNIE (Jeault), Châlons 1827, Perpignan 1830.

Mlle EUGÉNIE (St-Romain), rôles d'enfants, Landes 1828.

Mlle EUGÉNIE, débuta à la Gaîté, 7 fév. 1828, Gaîté 1829.

Mlle EUGÉNIE, Variétés 1829.

Mlle EUGÉNIE (Lebrun), Sens 1829.

Mlle EUGÉNIE, Tournai 1830.

Mlle EUGÉNIE, Rouen 1831.

Mlle EUGÉNIE, Belleville 1834-35.

Mlle EUGÉNIE, Troyes 1834.

Mlle EUGÉNIE, Bordeaux 1834.

Mlle EUGÉNIE, coquettes, Grenoble 1835.

Mlle EUGÉNIE, utilités, Amiens 1835.

Mlle EUGÉNIE, Porte-St-Antoine 1840.

Mlle EUGÉNIE, utilités, Liège 1842.

Mlle EUGÉNIE, Funambules 1842.

Mlle EUGÉNIE, Odéon 1847.

Mlle EUGÉNIE, th. du Luxembourg 1851.

Mlle EUGÉNIE, soubrette, Poitiers 1852.

Mlle EUGÉNIE, amoureuse, Châlons 1852.

Mlle EUGÉNIE, ingénuités, St-Quentin 1852.

Mlle EUGÉNIE, utilités, Dijon 1852.

Mlle EUGÉNIE, Funambules 1859.

Mlle EUGÉNIE, Châtelet 1868.

EUGNIER, Henri — Père noble, Tours 1830.

EULALIE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle EULALIE, th. Seveste 1826.

Mlle EULALIE, ingénue, Pologne 1831.

Mlle EULALIE, amoureuse, Lyon 1852.

EUMAINÉ, Mme, femme Ferrard. — Utilités, Rennes 1835.

EUPHÉMIE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle EUPHÉMIE (Folly), utilités, Dijon 1829.

Mlle EUPHÉMIE, duègne, Anvers 1844-45.

Mlle EUPHÉMIE, jeune première, Gand, avant 1846.

Mlle EUPHÉMIE, Poitiers 1851.

EUPHRASIE, Mlle. — Débuta à l'Odéon le 2 avril 1813, rôle de Délia, des *Trois Sultanes*.

EUPHROSINE, Mlle (Delaistre). — Cambrai 1827.

EVA ROSE, Mlle. — V. Durand.

EVANS, Paul. — Chambéry 1868.

EVANS, Mlle Jane. — Th. Cluny et Palais-Royal 1888. Jolie et belle voix.

EVARISTE. — Th. Seveste 1828-29. V. Bailleul.

EVELINA, Mlle. — Th. du Luxembourg 1845, Funambules 1857.

EVERARD. — Liège 1772.

EVERARD, Mlle. — Th. français, Rouen 1852.

EVINCE. — Troupe de Nivellon à la foire, 1707-11. Epousa sa camarade Mlle Lebel aînée.

EVRARD. — Sous ce nom :

EVRARD, Foire-St-Germain 1724.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

M. et Mme EVRARD, troupe Desroziers, Amiens 1773, Douai 1774. 3,300 livres d'appointements pour les deux.

EVRARD, utilités, th. de la Nation 1791.

Mlle EVRARD, Angers, nov. 1815.

Mme EVRARD, duègne, Douai 1827.

Mlle EVRARD (Pasquier), soubrette, Tours 1834.

EVRARD, jeune premier, Tours 1834.

EVRARD. V. Edouard.

Mme EVRARD, Amélie, soubrette, th. du Luxembourg 1851-52.

Mme EVRARD, Héloïse, Rouen 1855-56, Nancy 1857, Rouen 1858, Variétés 1859, Bordeaux 1860-66.

Mme EVRARD, Laure, Marie, Louise, Gaîté 1891-93, Valenciennes 1894.

EWIG, Mme Régine. — Odéon 1841.

EYHERABIDE, Jacques. — Toulouse 1877-82.

EYMON, Mme. — Caractères, Gien 1827.

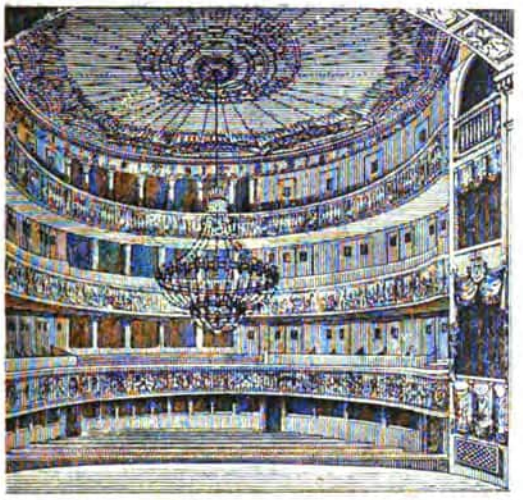
EYRAUD, Joseph, Jean. — Rouen 1874-75, Anvers 1876-78, Alger 1879-82, Nantes 1883-84, Paris 1885, Gand 1886-89.

EYRE, Mlle Jeanne Lefebvre, dite. — Renaissance et Gaîté 1873.

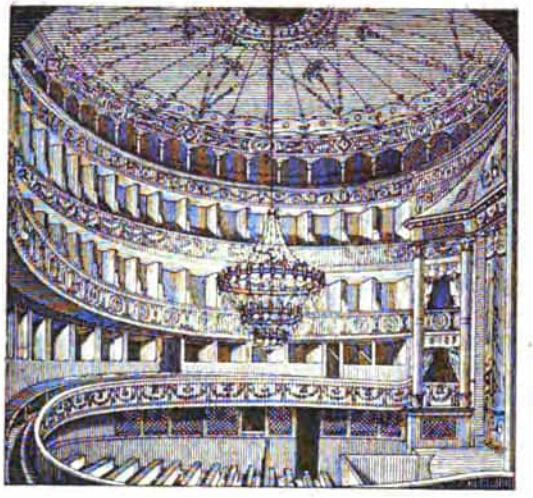
EYRIN-Ducastel, Fernand, Raoul. — Genève 1884-85, Liège 1886, Bordeaux 1887, Genève 1888-90, Lyon 1891-92, Paris 1893, Toulouse 1894, Paris 1895-96, Toulouse 1897. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1899.

EYSENLEUFFEL. — Troisième rôle, Nantes 1830. Habitait Rouen en 1849.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Intérieur de la Salle Louvois, 1821



Intérieur du Vaudeville (rue de Chartres), 1821

« Oh ! la sortie du théâtre pour le comédien qui a joué *Figaro*, *Polyeucte* ou *Argan*, lorsqu'il faut fendre la foule qui l'attend, curieuse, à la porte du théâtre, puis aller, sous la pluie, à la lueur des réverbères, rejoindre une mère malade ou un fils agonisant. »

En scène, par Georges CLARETIE.

FABERT, Mme, Caroline Pertuiset dite. — Jeune première, Gand 1846, premier rôle, Orléans 1851, Nantes 1852-54, Angers 1855, Montpellier 1856-58.

FABERT, Louis, Charles Duhamel dit Richard. — Jeune premier, Nantes 1852, Montpellier 1857, Bordeaux 1864, Strasbourg 1865, Paris 1867-69, Le Caire 1870-72.

FABERT, Mme. — Renaissance 1873.

FABIEN. — Deuxième comique, Lille 1809-14, appointements 2500 francs, Anvers 1815-17, Amsterdam 1818-19. Mourut dans cette ville, le 18 janvier 1825.

FABIEN. — Folies Marigny 1864.

FABIEN, Jean-Baptiste Sallat dit Sallas. — Amoureux, Vaudeville 1865-70, Renaissance 1873. Administrateur du Th. de Monte-Carlo. Laissa la réputation d'un honnête homme. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1899. En 1896, âgé de 74 ans, avec 30 ans de th., Fabien avait obtenu une pension de 500 francs de la Société des Artistes.

FABRE D'ÉGLANTINE, Philippe, François, Nazaire Fabre dit. — Fut baptisé, le 20 juillet 1750, à la paroisse St-Vincent de Carcassonne. Son père, François Fabre, qui exerçait dans cette ville la profession de marchand drapier, avait épousé Anne-Catherine-Jeanne-Marie Fons, et tous deux demeuraient 92, Grand'Rue. Vers 1757, la famille alla se fixer à Limoux. C'est donc en cette ville que se passa l'enfance de Fabre d'Eglantine, jusqu'au moment où ses parents le placèrent chez les Doctrinaires de Toulouse. Ceux-ci ne tardèrent pas à remarquer cet élève brillant, plein de feu, et, l'ayant fait entrer dans leur congrégation, lui confièrent, dans leur collège, les basses classes. L'Académie des jeux floraux offrait alors chaque année un lys d'argent pour le meilleur sonnet à la Vierge, et une églantine d'or pour le meilleur discours. Cette particularité égara longtemps les biographes. On dressa la liste des lauréats de l'églantine, et il fut impossible d'y découvrir le nom de Fabre. L'énigme fut

EFERUS - Recherches & Classification numériques

déchiffrée par une descendante du conventionnel qui retrouva dans un *Recueil* oublié le *Sonnet à la Vierge* de son aïeul, sonnet qui avait remporté le prix, c'est-à-dire *le lys*, en 1771. Ce succès littéraire tourna un peu la tête au jeune Fabre. Jetant le froc aux orties, il partit à l'aventure, ajoutant à son nom celui d'*Eglantine* (cette églantine qu'il n'avait pas obtenue), confondant aussi volontiers son père, le marchand de draps, avec un avocat de sa famille.

En 1772, il se trouve à Grenoble, plein d'illusions, cherchant à contracter un riche mariage, et recevant une lettre assez irritée de son père lui reprochant son « dernier état ». Ce qui nous fait supposer qu'il avait déjà débuté dans une troupe nomade, sans doute à Bordeaux, en 1771, ville d'où il avait dû déguerpir. (*Mémoires d'un prêtre régicide*, Paris, 1829, t. 1, p. 190.)



FABRE D'ÉGLANTINE, d'après Bonneville

En 1775, il est à Châlon-sur-Saône. L'année suivante il joue à Beauvais, et loge chez une dame de Poix, actrice. En août, il fait un court voyage à Paris et revient à Châlons/Saône où il a été captivé par les charmes d'une demoiselle Sophie Poudon, qu'il désire épouser. Il s'est fait passer comme un soupirant noble et riche, puisque la mère de la demoiselle lui écrit le 29 janvier 1776 : « A Monsieur, Monsieur de Saint-Nazaire, sur la grande place à Beauvais, en Picardie. » Cette mère voit, du reste, d'un fort bon œil ce mariage, mais tous ses espoirs furent déçus. La correspondance cessa en 1777, et Fabre qui rêvait sans doute de plus hautes destinées se lança dans des intrigues nouvelles. (*Archives de Namur.*)

Le 26 décembre 1776, il rejoint la troupe Hébert à Namur, où il devient amoureux d'une jeune actrice, sa camarade, Mlle Deresmond, qu'il enlève à ses parents le 16 février suivant, jour du dimanche gras. Le 22, les fugitifs sont arrêtés sur le territoire de Liège, puis écroués à Namur. Le procès se prolongea jusqu'au 22 mars. Fabre fut condamné à... être pendu. Cependant l'arrêt parut disproportionné avec le crime. Les femmes déplorèrent le sort de ce jeune homme. Les comédiens, ses camarades, adressèrent une supplique au prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas. Bref, le 31 mars, la peine était commuée en un bannissement perpétuel et 734 florins, 1 sol, 18 deniers d'amende, que Fabre aurait été bien embarrassé de payer.

Le 23 août 1777, nous savons qu'il est à Paris, composant une ode au Jardin des Plantes « en voyant la statue de Buffon ». Puis on retrouve sa trace à Luxembourg, à Sedan, à Strasbourg, 1778-79, ville où il épousa, dans l'église St-Pierre, le 9 novembre 1778, Marie, Nicole Godin dont la mère avait épousé en secondes noces un petit-fils de Lesage. Cette union exerça sur Fabre une très heureuse influence. La jeune femme étant comédienne, le couple fut engagé à Maëstricht où le 12 avril 1779, Fabre joua le rôle d'Alceste, du *Misanthrope*. Sa femme, seconde amoureuse, débuta le 15, rôle de Marine, dans la *Colonie*. Fin juin, la troupe est constituée en société. Fabre occupe alors une position en vue. Bernard, dans son *Tableau du spectacle françois* ou *Annales théâtrales de la ville de Mastrigt*, Maëstricht 1781, page 229, nous apprend « qu'outre son état de comédien, il était peintre, excellent poète et bon jurisconsulte. »

Fabre compose des vers pour sa femme et pour son fils Louis, Théodore, Jules, Vincent, baptisé à l'église St-Jean-Baptiste de Maëstricht, le 2 oct. 1779 : il écrit sous ce titre l'*Hospitalité* cette bucolique : « Il pleut, il pleut, bergère » qui aurait suffi à illustrer son nom. A Maëstricht, tout lui sourit ; il est heureux. Tantôt c'est l'opéra comique qu'il fait représenter ; tantôt c'est le fronton de la scène qu'il peint lui-même. La saison théâtrale 1780-1781 le retrouve à Liège ; mais ses succès littéraires le rendent si insupportable à son entourage que le directeur Clairville en est réduit à lui supprimer ses appointements et à lui interdire l'accès de son théâtre. Fabre attend

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sa revanche ; à l'occasion d'un buste de Grétry inauguré au théâtre le 23 septembre, il force toutes les consignes, se précipite sur la scène, et déclame les vers qu'il vient d'écrire en l'honneur du compositeur liégeois. Succès, rappels, réintégration, et cinq louis de gratification officielle. De Sedan le 31 mars 1781, il écrit à l'avocat Henkard, à Liège, à qui il a confié son fils *(Cabinet historique* 1860). Le 1er mai suivant il est à Arras, où il joue avec succès le rôle de Henri IV, dans la *Partie de chasse*. Sa femme a débuté dans la *Fausse magie*. Il donne alors ainsi son adresse : F. d'Eglantine, comédien du Roi, chez Mlle La Pierre, épicière à Arras, en Artois. Ses appointements s'élèvent alors à 4,200 livres, avec droit à deux demi-représentations à son bénéfice. Il en profite pour retirer ses costumes engagés à Liège pour 240 florins, et mettre quelque argent de côté. Bref, il réalise son rêve : celui de devenir directeur, à Douai, du 1er nov. 1781 au dimanche des Rameaux 1782. Puis il passe à Besançon et à Genève, où il compose en 1782, un de ses poèmes : la *Treille de Genève*. Il avait débuté dans cette ville sur un théâtre provisoire, le Jeu de paume de St-Gervais, situé rue Rousseau, sur l'emplacement de la rue Grenus. Sa diction était pure, son accentuation mordante, mais il avait conservé un léger accent méridional. Peu aimé de ses camarades, il laissa dans cette ville le souvenir d'un caractère morose et grincheux. Pendant ce temps, sa femme n'avait pu obtenir qu'un engagement à Mâcon, où il lui mande de Genève, le 6 janvier 1783, l'exhortant à prendre patience : « Ecris-moi, écris-moi je t'en prie à lettre vue. Dis-moi si tu es tranquille, si on te tracasse, si l'on te fait des tours dignes du maître et des ouvriers. Tiens-toi chez toi, joue ce que l'on te distribuera, ne cherche ni bons, ni mauvais rôles, qu'ils aillent ; quand il n'y a que des ânes après le chariot ne va pas t'y atteler. Prends ton parti, encore cette malheureuse fin d'année et tu ne joueras plus la comédie. » (Catalogue Noël Charavay, 55,480.) Le 23 mars, il est encore à Genève, et sa femme à Dijon. Nous savons qu'il avait alors un curieux cachet pour sceller ses lettres : *A Fabro Fabri fabricantur*. De Genève, il passe à Châlons-s/Marne, puis à Lyon, 1784-85, où il fait la connaissance de Collot d'Herbois. Il semble ne pas avoir réussi dans cette ville où il publie une satire : la *Vérité sur les spectacles de Lyon*. Il y fait jouer aussi une tragédie de lui : *Vesta*. Mais l'idée de prendre une direction le hante encore. Il sollicite celle de Nîmes (11 mars 1785), et l'obtient pour un an. Le sort de ces directions en province est toujours précaire. Le 8 octobre 1786, il écrit d'Arnay-le-Duc à sa femme : « J'ai vendu mon manteau et pour cause ; je suis bien inquiet pour toi, mon cher amour : je ne pense qu'à cela. O ma bonne petite, puisque je souffre tant, souffre toi-même et prends courage ; bientôt nous en sortirons. » (*Autographes*, etc., de la collection Paul Dublin, Paris 1903, p. 68.) Un engagement au th. d'Avignon aide le ménage à finir cette triste année 1786 ; mais traqué par des créanciers, sans doute à cause de son ex-direction de Nîmes, il en est réduit à envoyer sa femme à Paris, et à se réfugier lui-même chez les Doctrinaires de Toulouse. Il y passe quelques mois en donnant des leçons de diction, puis, dès qu'il a pu recueillir assez d'argent pour le voyage, il regagne Paris en 1787. Logé d'abord dans la rue Foin St-Jacques, à l'Hôtel Chaumont « qui n'était point l'hôtel de l'opulence », il s'installe peu de temps après, avec sa femme, dans un très modeste appartement meublé près la barrière St-Laurent.

Devenu secrétaire du Marquis de Ximenès, très versé dans le monde du théâtre, Fabre essaie tout d'abord de placer ses pièces : le 21 septembre il donne au th. Italien les *Gens de lettres*, et le 8 octobre au th. Français *Augusta*, qui n'était autre que *Vesta* déjà tombée en province. Double four. Il lui faut donc attendre jusqu'au 7 janvier 1789 pour voir de nouveau une pièce de lui, le *Présomptueux* (th. Français). Quant à sa profession de comédien, il semble y avoir tout à fait renoncé.

Ici se place un incident qui nous est révélé par un document conservé aux Archives nationales 25-11441. C'est une plainte de Philippe, François, Nazaire Fabre d'Eglantine contre le sieur Nicolas, François Roland Fouquet Dulomboy, ancien officier de cavalerie, mari de Mlle Jolly, actrice de la Comédie-Française, qui lors de la représentation du *Présomptueux* ou l'*Heureux imaginaire*, le 7 janvier, avait organisé une cabale pour faire tomber cette pièce par haine du sieur d'Eglantine et avait occasionné un véritable tumulte, avec information faite à ce sujet par le commissaire Chenon, où sont recueillies les dépositions de Molé, de Dazincourt et de Talma. Fabre habitait alors rue Molière. Il accusa Collin d'Harleville, son rival littéraire, d'avoir fait tomber sa pièce, qui serait bien tombée toute seule. Mais en réalité Dulomboy, mari d'actrice, ne pouvait pardonner à Fabre d'avoir composé pour sa femme, Mlle Jolly, son *Délire d'amour* que Garat chantait dans tous les salons.

Cependant Fabre, découragé par tant d'insuccès, en est réduit à la dernière extrémité. Traqué, poursuivi de toutes parts, il obtient le 22 février un sauf-conduit de six mois (arch. nat. F. 74434). Il se relève un peu le 16 mai avec le *Collatéral* donné sous l'anonymat au Th. de Monsieur. Mais on comprendra sans peine comment, à cette époque de sa vie, l'ancien comédien nomade, auteur encore méconnu, ait versé dans la politique, suprême asile de tous les besogneux du moment. Lié avec Danton, Fabre ne tarda pas à devenir un des personnages influents du Club des Cordeliers, dont il devient le secrétaire. Le 28 août 1789, il avait pris la précaution de se faire délivrer un certificat de bonne

EFERUS - Recherches & Classification numériques

conduite par ce District (Collection d'autographes H. Lyonnet).

Nous ne suivrons pas Fabre d'Eglantine dans sa carrière politique bien connue. Le comédien seul nous appartenait ; mais nous retracerons à grands traits les étapes qui marquèrent les dernières années de la vie de cet agité perpétuel.

22 février 1790. — Première représentation au Th. français de son *Philinte de Molière* avec Molé (Alceste). Succès très vif. La pièce reste au répertoire.

28 janvier 1791. — Première représentation à l'Opéra-Comique du *Convalescent de qualité* où l'on trouve des passages élogieux pour Louis XVI. Succès.

15 juin 1791. — *L'Intrigue épistolaire*, Th. de la rue Richelieu. Succès.

Mai 1792. — Sa femme, effrayée du rôle que son mari commençait à jouer, va se fixer à Strasbourg où elle résida jusqu'au 23 juillet 1795. Son fils, Louis, Théodore, Jules, Vincent, qui habita Danmartin depuis le 26 juillet 1792, la rejoignit à la fin de l'année 1794.

10 août. — Fabre passe sa journée dans la Cour du Carrousel. Il est nommé secrétaire du département de la justice, à la suite de Danton. Il garde cet emploi deux mois.

1er septembre. — En prévision des massacres qu'il ne peut ignorer, il fait sortir de la conciergerie son ancienne servante, Anne Debry, qu'il avait fait enfermer pour vol domestique. Ses ennemis disent pour couvrir une infâme escroquerie.

16 septembre. — Il est validé comme député de Paris à la Convention nationale. Mauvais orateur.

23 octobre. — Rapport de Fabre d'Eglantine pour fixer le nouveau calendrier républicain.

14 décembre. — Lettre véhemente de Pache, ministre de la guerre demandant compte à Fabre de 30.000 fr. à lui remis pour fournitures de chaussures.

A cette époque, Fabre est installé assez luxueusement rue Ville l'Evêque n° 998 et y tient table ouverte. La citoyenne Rémy du Th. Montansier fait les honneurs du logis. Quant à son frère, Fabre Fond, ancien opérateur en plein vent, il l'a fait nommer général.

1er avril 1793. — Tantôt raide et tantôt souple, emballé ou fourbe, Fabre ne manquait pas d'ennemis. Biroteau (de la Gironde) ouvre le feu contre lui du haut de la tribune et l'accuse de vouloir rétablir la royauté. Fabre se venge en contribuant à la chute de la Gironde.

31 décembre. — Les attaques deviennent plus violentes; on s'inquiète de l'origine de sa fortune. Il présentera sa défense quelque temps plus tard dans son *Précis apologétique*. Son luxe n'est qu'apparent ; les tableaux qui ornent sa demeure sont de lui. Il a acquis cette honnête aisance (?) par vingt ans de peine, de travail et de misère. En réalité, il n'explique rien ; devenu suspect, il est rayé du Club des Jacobins.

13 janvier 1794. — Fabre est arrêté rue Ville l'Evêque et incarceré au Luxembourg. Il est accusé d'avoir falsifié des documents dans l'affaire de la Compagnie des Indes dont il avait été le rapporteur.

31 mars. — St-Just accuse Fabre d'Eglantine devant la Convention.

4 avril. — Malade, épuisé, Fabre comparaît au Tribunal avec les Dantonistes : « Fouquier peut faire tomber ma tête, mais non mon *Philinte*. »

5 avril. — « Convaincu d'avoir trafiqué de son opinion, comme représentant du peuple » Fabre est condamné à mort. Pendant qu'on lui coupe les cheveux, il proteste contre « l'infamie des scélérats qui lui ont volé une comédie *(l'Orange de Malte)* étrangère à son procès. » Emmené dans la même charrette que Danton, il fut exécuté le soir même, place de la Révolution. Arnault vit passer le cortège dans la rue St-Honoré : « Fabre, immobile sous le poids de son malheur... n'existait déjà plus » a-t-il écrit. Quand son tour fut venu, après Camille Desmoulins, il s'avança avec peine. « Sachons mourir » murmura-t-il. Son cadavre fut enseveli dans le nouveau cimetière des suppliciés, près de la barrière de Monceaux. L'on trouva chez lui la citoyenne Rémy, actrice au Th. de la République, laquelle déclara qu'il y avait cinq ans qu'elle était avec d'Eglantine, qu'elle en avait eu deux enfants qui étaient morts et qu'elle était enceinte de cinq mois. Les meubles, effets et papiers furent mis sous scellés. Nous savons seulement que sa veuve, restée dans une position très précaire à Strasbourg, réclama des secours au Conseil des Cinq Cents en 1796 (1er juin) et que cette demande fut favorablement accueillie. Fabre n'était plus à cette époque qu'une victime de Robespierre. Elle avait aussi réclamé les biens et la bibliothèque de son mari *(Intermédiaire* XIX, 309). La prisée des meubles et effets s'était élevée à la somme de 29.509 livres (arch. nat. F. 4702).

Mme Fabre revint à Paris et alla demeurer rue des Postes, 17, et son fils fut admis à l'Ecole du génie maritime; il ne cessa de veiller sur la mémoire de son père, dont il n'avait pas eu pourtant trop à se louer. En 1800, il rédigea une notice publiée en tête des œuvres posthumes. Il s'efforça de protéger ses comédies contre les éditeurs et les directeurs. En 1801, sa mère et lui firent condamner Barba pour une contrefaçon des *Précepteurs*. En 1818, il était ingénieur à la marine, puis passa comme ingénieur des ponts et chaussées à Arles. En 1835, la *Revue du Théâtre* annonce son mariage (le second ?) avec une demoiselle Gilbert. Il mourut en 1840, à Versailles, laissant une fille et deux fils, dont l'un, en 1885, était sous-directeur au ministère de la marine. Nous savons qu'à cette époque (1840), les papiers de Fabre d'Eglantine se trou-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

vaient chez un notaire de Versailles (M. Marchand ?). En 1860, un vieillard comparut devant le Tribunal correctionnel de la Seine pour vagabondage et répondit qu'il s'appelait Fabre d'Eglantine. M. d'Alméras suppose que c'était le fils né de Caroline Rémy et de Fabre.

Les documents publiés ou mis à jour sur Fabre d'Eglantine sont nombreux. Indépendamment de ceux rappelés au cours de cet article, nous citerons entre autres, dans le livre de M. d'Alméras :

Un avis du magistrat de Namur. Une lettre de Fabre en 1777. Mémoire de Chabot sur l'affaire de la Compagnie des Indes (17 janvier 1794). Les procès-verbaux de levée des scellés chez Fabre (12, 14, 15 juin 1794). Papiers trouvés chez Fabre. Fabre jugé par Robespierre.

Pièces publiées par E. Campardon : Plainte rendue par Fabre d'Eglantine contre M. Dulomboy, mari de Mlle Jolly, 9 janv. 1789, avec les dépositions des témoins.

Il a été vendu le 25 mai 1903, dans un lot d'autographes, une forte liasse de documents sur Fabre d'Eglantine : copie de son contrat de mariage avec Marie, Nicole Godin ; minute d'un acte d'accusation ; scellés mis dans la maison de la rue de la Ville-l'Evêque, n° 998 ; procès-verbaux de la levée des scellés ; pièces concernant sa détention. On a joint des copies de lettres écrites par Fabre d'Eglantine à sa femme, des pièces concernant cette dernière et son fils, etc.

Biographie : Faber, la *Carrière dramatique de Fabre d'Eglantine*, publiée dans les Mémoires de la Société des arts et des sciences de Carcassonne, t. IV, troisième partie, 1884. — *Revue d'art dramatique*, 15 mai 1903. — Henri d'Alméras, *Fabre d'Eglantine*, Paris, sans date (1906).

Bibliographie : Em. Campardon, les *Comédiens du roi de la troupe française*, p. 165 et suiv. — F. Faber, le *Théâtre français en Belgique*, t. II, 47 et 48. — Le *Th. à Douai*, p. 140, 141. — Le *Th. à Liège*, p. 48. — Vingtrinier, le *Th. à Lyon au XVIIIme siècle*. — Ch. Monselet, les *Premières représentations célèbres*, p. 147. — C. Lenient, la *Comédie en France au XVIIIme siècle*, t. II, p. 358 et suiv.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 15,143.

1. En buste, de ¾ à gauche, grav. au trait, anonyme.
2. En buste, de ¾ à gauche, grav. à l'eau-forte, anonyme.
3. En buste, de ¾ à droite, lith. anon.
4. En buste, de ¾ à droite, lith. anon.
5. En buste, de ¾ à gauche, grav. par (Boulenaz).
6. En buste, de ¾ à droite, lith. Delpech, deux états.
7. En buste, de ¾ à gauche, grav. par Frilley, d'ap. Deveria.
8. En buste, de ¾ à gauche, dans une bordure ovale, grav. par L.-F. Mariage, d'ap. Bonneville, deux états.

FABRE, Mme d'Eglantine, Marie, Nicole Godin. — Femme du précédent (1778). V. l'article ci-dessus.

FABRE. — Sous ce nom :

FABRE, dit aussi *Urbain*, Angers 1797.

FABRE, Mlle Marie, Félicité Fabre-Wavrin, devenue femme Louis dite. — Première soubrette, Rouen 1806-1810. Elle débuta le 1er sept. de cette année à la Com.-Fr. par les rôles de Finette du *Dissipateur* et de Lise des *Rivaux d'eux-mêmes*. Elle fut jugée bien faite, très jolie, fine, vive, intelligente et enjouée, et l'*Opinion du Parterre*, t. VIII, p. 147 et suiv. lui consacre un long article. Mais devant les intrigues des partisans de Mlles Dupont et Dumerson, elle jugea prudent de se retirer d'elle-même, se contentant d'écrire dans la *Chronique de Rouen* une lettre où elle déclarait qu'on ne l'avait pas empêchée de continuer ses débuts, mais que son intention, en présence des dégoûts éprouvés, était de les terminer. Mlle Fabre retourna à Rouen, où elle était fort estimée, et y fit une longue carrière. Vers 1820, elle change son nom en celui de *Louis Fabre*. Elle avait épousé son camarade Louis qui tenait l'emploi des financiers. Elle-même, quoique jeune encore, prit celui des duègnes. 4700 fr. en 1819, 4000 fr. en 1823, 4200 fr. en 1826, 5000 fr. en 1831, 7000 fr., mère noble, en 1834.

FABRE, Bruxelles 1814, 3600 fr. d'appointements.

Mlle FABRE, Célina, débutante chez Doyen, troisième amoureuse à la Porte-St-Martin, parut le 28 mars 1827, au Vaudeville, dans le rôle de Betzi du *Voyage extravagant*, puis elle intenta un procès à la direction pour lui avoir retiré un rôle de soubrette dans la *Laitière de Montfermeil*. Passée à Marseille sans succès, on la revit au Vaudeville en 1829.

FABRE, Pierre, grandes utilités, Vendée 1826.

FABRE, jeune premier, Amsterdam 1826, Metz 1828, Nancy 1831.

Mme FABRE, Aimée, soubrette et duègne, La Haye 1827, Metz 1827-28, Nancy 1829-31.

Mlle FABRE, utilités, Liège 1829.

FABRE, rôles annexés, Douai 1834.

Mme FABRE, Antonie, Elisa, Alger 1849-54.

FABRE, Poitiers 1851.

Mlle FABRE, Poitiers 1851.

Mme FABRE, Michel, grand premier rôle, Elbeuf 1851.

FABRE, Jean, Baptiste, Montparnasse 1862-64, Belleville 1865-68, Châtelet 1869-72, Nouvelle-Orléans 1873, Reims 1874-75, Paris 1876-1877.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme Fabre, Elisabeth Jaquin, Montparnasse 1865.

Fabre, Jacques, né en 1830. Lille 1867, Gand 1868, Anvers 1869-74, St-Quentin 1875, Mons 1876-95, Montpellier 1895-1906. Jacques Fabre, qui habite Montpellier, (1906) reçoit depuis 1895 une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

Mlle Fabre, Variétés 1873, Nouveautés 1879-1882.

Fabre de Budy, Louis, Toulouse 1880-86.

FABRÈGUE. — Acteur et directeur, Toulon 1826-30.

FABRÈGUE, Xavier, Séraphin, dit Henri. — Jeune premier sympathique, plein de chaleur méridionale, Toulouse 1873-74, Lyon 1875-76. Engagé à la Porte-St-Martin, il débuta par le rôle de Robert du *Bâtard*. Plus tard, il passa à l'Ambigu 1888-91 et fut nommé officier d'Académie (1892). Un de ses meilleurs rôles fut celui de Buckingham dans la *Jeunesse des Mousquetaires* (reprise). Il fut Agricol du *Juif-Errant*, Saint-Luc de la *Dame de Monsoreau*, Germain des *Mystères de Paris*, Fleuriot de la *Bouquetière des Innocents*. Il créa : Robert des *Etrangleurs de Paris*, Louis XIV du *Fils de Porthos*, Pierre Bathory de *Mathias Sandorff*. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1898.



FAILLE, cliché Franck

FABRY, Jean, Jules. — Lyon 1860-61, Nîmes 1862-63, Lorient 1864, Mâcon 1865, Lisieux 1867, Valence 1868, Cherbourg 1869-70, Châlons 1872, Nîmes 1873, Rochefort 1874, Saint-Malo 1875, Saint-Brieuc 1876.

FACIOT, François, Charles. — Nice 1861-62, Amiens 1863-64, Reims 1865, Nice 1867, Avignon 1868.

FACIOT, Adèle, Claudine, née Caron. — Nice 1861-62, mêmes étapes que Faciot François, Châlons-s/S. 1869, Paris 1870-87. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888.

FAGE, Mlle. — Deuxième soubrette, Odéon 1826.

FAGE. — V. Savigny.

FAGES, Urbain. — Comédien surnuméraire au th. Français, ancien élève des jésuites de St-Acheul, fut engagé par Al. Dumas pour la « cuisine » de son journal le *Mousquetaire*. Passé à la *Revue des Deux Mondes*, il fut plus tard correcteur au *Temps*.

FAGEL ou Fagès, ou Faget. — Lille 1820, Amsterdam 1825-26, Anvers 1827. Un *Faget* Jacques, habitait Bordeaux en 1849.

FAIDY, Mlle. — Fol. dram. 1835, Cirque Olympique 1840. Vivait en 1849.

FAIGLE, Mme Honorine. — Th. du Luxembourg 1850, Batavia 1852-54. Dijon 1855-62, Rouen 1863-65, Angers 1865-72, Boulogne 1873, Grenoble 1874-75, St-Etienne 1876, Le Hâvre 1877-78, Anvers 1879, Liège 1880, Paris 1881-89. En 1890, âgée de 60 ans, avec 35 ans de th., Mme Faigle obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1902. Elle avait fait la Société sa légataire universelle.

FAILLANT, Mme Fanny. — Grenoble 1871-72, Saint-Etienne 1874-76, Paris 1877-78.

FAILLE, Louis, François, né vers 1825 dans un village de la Brie, près Meaux. — Ses parents étaient de simples campagnards. Amené fort jeune à Paris, il entra vers 1835, comme apprenti, dans une maison de bijouterie, chez un oncle. Après quelques essais à la banlieue, Faille, devenu grand, s'engagea dans une troupe de province pour y tenir l'emploi des jeunes premiers rôles. Premier rôle à Nantes en 1850, il épousa dans cette ville sa camarade Marie, Anne Garnier.

En 1852-55, nous le retrouvons à Bordeaux, où son zèle pour la Société des artistes le fit nommer délégué. Aussi, lorsqu'il vint à Paris en 1856, pour entrer à la Gaîté, ses camarades le désignèrent de suite pour faire partie de leur comité pour cinq ans.

Premier rôle à la Gaîté, Faille fut tour à tour Sakamor, de l'*Oiseau de Paradis*, 5 juillet 1856; Judaël de Médicis, de *Lazare le Pâtre;* d'Orby, de la *Fausse adultère;* Monteclain, de la *Closerie des Genêts;* Asthon, de *Diane de Civry;* Chalais, de *Un duel sous Richelieu;* Delormel, du *Médecin des enfants*, etc. En 1859, il passe à l'Ambigu. Son début s'y fit par le rôle d'Athos, dans une reprise de la *Jeunesse des Mousquetaires*. Traître ou vertueux, Faille parcourut toute la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

gamme mélodramatique, laissant des souvenirs dans *Compère Guillery*, l'*Ecole des jeunes filles*, le *Juif errant* (d'Aigrigny), la *Maison du Pont Notre-Dame*, 22 sept. 1860, grand succès personnel ; la *Dame de Monsoreau*, l'*Ange de minuit*, le *Monstre et le magicien*, la *Bouquetière des innocents*, la *Poissarde*, *Latude*, l'*Article 47*, le *Centenaire*, etc.

En 1864, Faille s'associa avec de Chilly pour l'administration de l'Ambigu, dont il devint le seul directeur en 1866. Ce fut une nouvelle série, comme comédien : la *Voleuse d'enfants*, *Princesse et Favorite*, la *Meunière*, la *Magicienne du Palais royal*, *Gabrielle Lambert*, le *Mangeur de fer*, la *Duchesse de Montemayor*, le *Crime de Faverne*, etc. En 1869, le 1er août, Faille céda son droit au bail à M. Billion, qui par sa sordide avarice compromit la fortune d'un théâtre en pleine prospérité. Aussi quand celui-ci dut déposer son bilan, en juin 1874, entraîna-t-il dans sa débâcle ce pauvre Faille, resté solidaire dans les intérêts du théâtre. Il perdit là ses économies de vingt-cinq années.

Ruiné, Faille dut reprendre son service actif de comédien à la Porte-St-Martin (juin 1875), et au Châtelet. Il joua le Comte de Linières, dans les *Deux Orphelines* (et aussi le rôle de Jacques en représentations extraordinaires dans la banlieue) ; Charles VI, de *Perrinet Leclerc ;* lord Bedford, du *Sonneur de St-Paul ;* le général, de la *Closerie des Genêts*. Les dernières créations de Faille furent à l'Ambigu, dans une *Cause célèbre*, 1877 ; à la Porte-St-Martin, dans les *Misérables*, rôle de Fauchelevent ; les *Enfants du Capitaine Grant*, 1878 ; les *Etrangleurs de Paris*, 1880 ; *Macbeth* (le docteur), 1884 ; *Marion Delorme* (le conseiller), 1885 ; *Hamlet* (un prêtre) 1886, sans compter de nombreuses reprises. En 1887, Faille, honoré d'une médaille d'argent, pour services rendus à l'Association des artistes, âgé de 62 ans, avec 45 ans de théâtre, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes et se retira à Vincennes (1891). Sa mort fut annoncée au Rapport de 1894. Faille a publié une brochure presque introuvable : *Souvenirs de la Porte-St-Martin*, in-8°, imp. Cusset.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n°174, 14-20 septembre 1876. Notice par F. Jahyer.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 15,210. En pied, de ¾ à gauche, lith. par Théo, avec les portraits d'autres artistes. — *Paris-Théâtre*, n° 174, photo, demi-corps, de face, cost. de th., cliché Franck.

FAILLE, Mme Marie, Anne Garnier, femme du précédent, née vers 1815. — Epousa Faille à Nantes en 1850, Bordeaux 1852-55, Paris 1856-58, Beaumarchais 1859-61, Paris 1862, Ambigu 1863, Paris 1864-65, Ambigu 1866, Paris 1869-90, Vincennes 1891-95. En 1878, âgée de 63 ans, avec 26 ans de th., Mme Faille avait obtenu une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

FAIVRE. — Financier, Bruxelles 1820-21.

FAIVRE, Mlle. — Jeune première, th. du Parc, Bruxelles 1820-21, Lyon 1825-34, premier rôle Gymnase, Lyon 1840. Habitait Lyon en 1849. « Jolis yeux, tête charmante, talent agréable » *(Grande Biogr.* 1824).

FAIVRE ou Fèvre, Edouard. — Aube 1826, Cambrai 1831. V. Fèvre. Un régisseur du nom de Faivre est à Caen, 1834.

FAIVRE, Mlle Céleste. — Reims 1876, Palais-Royal 1877-82, Fol. dram. 1883, Paris 1884, Fol. dram. 1885-86, Paris 1887-91. Paul Mahalin en a parlé dans ses *Jolies actrices de Paris*, t. III, p. 135.

FAIVRET, Eugène. — La Haye 1872-74, Marseille 1875, La Haye 1876, Besançon 1877-79, Dijon 1880-81, Rennes 1882, Paris 1883-93. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

FALBERG. — Débuta le 13 avril 1823 au th. Français par le rôle d'Agamemnon, dans *Iphigénie*, et celui de Mondor, dans l'*Amour et la raison*. Père noble à Bruxelles, 1825-28. Un artiste du nom de *Falberg* (Hippolyte), vivait en 1849. V. Falbert.

FALBERT. — Selon toutes probabilités le même que le précédent : troisième rôle, Lille 1828, père noble, Marseille 1831. V. Falberg.

FALBERT. — Comique, Toulouse 1835. Est-le même, Rouen 1849 ?

FALBERT, Mme Marie, Césarine Falkenberg, dite. — Renaissance 1878. — Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

FALCHIÉRI, Georges Pérot, dit. — Troisième rôle, Lille 1863-64, Paris 1865, Opéra-Comique 1867, Marseille 1868-70, Lyon 1872-75, Saint-Etienne 1876-79, Bruxelles 1880, Limoges 1881-86, Bruxelles 1887-93, Bordeaux 1894-1901, Paris 1902-1903, Lyon 1904-05. Habitait Lyon en 1906. Un *Falchieri* passa par la Gaîté, 1873, et la Renaissance, 1874. Un *Falchieri* fut directeur à Liège, 1885. Pérot-Falchieri, âgé de 61 ans, avec 37 ans de th. en 1887, obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

FALCHIÉRI, Mlle. — Lille 1863.

FALCONNET, Mme Céleste, Anna. — Alger 1875-77, Brest 1878, Nîmes 1879-82.

FALCOZ, Mlle. — Jeune personne à l'œil animé, au teint éblouissant, à la taille bien prise, mais prenant la minauderie pour le na-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

turel, sortait de l'Ecole de déclamation, dont elle avait été une des plus brillantes élèves, lorsqu'elle débuta comme ingénue à l'Odéon, en 1819 (2 oct.), dans *Iphigénie en Aulide*. Mlle Falcoz, indépendamment du répertoire, parut dans un *Moment d'imprudence* (1819), les *Comédiens* (1820), le *Paria* (1821), les *Deux ménages*, *Noirville* (1822), les *Français en Espagne* (1823), les *Nouveaux adelphes* (1825). En 1826-27, son nom figure dans les deux troupes de comédie et de tragédie. En 1829, elle joue aux Nouveautés, mais retourne vite à l'Odéon : *Guillaume-Tell*, *Nobles et bourgeois*, la *Séparation* (1830) ; les *Secrets de Cour* (1831). La *Grande Biographie* de 1824, en faisant l'éloge de sa beauté, déclare qu'on aimerait mieux la voir dans la salle, qu'elle ornerait, que sur la scène. Quant à Harel, il écrit : « C'est Galatée ; mais la Galatée d'ivoire qu'a façonnée le ciseau de Pygmalion. Quel dieu lui donnera une âme ? »

Iconographie : Biblioth. nat., catal. Duplessis nº 15,258.

1. En buste, de ¾ à gauche, lith. par Delorieux, 1820.
2. En buste, de ¾ à droite, lith. par A. Deveria, 1831.
3. En buste, de ¾ à gauche, lith. par H. Grevedon, 1829.
4. En pied, de ¾ à droite, lith. par C. Lassalle.
5. A mi-corps, assise, de ¾ à droite, lith. par Léon Noël, 1833.



Mlle FALCOZ, d'après H. Grevedon

FALDONY, Mlle. — V. Mme Bizet.

FALICK, Mme Augustine née Rouède. — Bordeaux 1854, Grenoble 1855-56, Montauban 1857-58, Bruxelles 1859.

FALTON, Mme. — Débuta à l'Odéon en octobre 1846, dans *Britannicus* et le 8 mars suivant, dans *Andromaque*.

FAMIN. — Deuxième comique, Montauban 1852.

FANCHON, Mlle. — Foire St-Germain 1737.

FANFAN, Mlle, née en 1761. — Ambigu, troupe enfantine, emploi des *mères* 1772.

FANFAN, Louis, Pierre Marée, dit. — Troupe Nicolet 1785.

FANFAN, Mlle. — Th. Patriotique 1792.

FANFAN-Benoiton. — V. Camille.

FANFETTE-Bordes. — V. Mme Charlotte Dupuis.

FANIER, Mlle *Alexandrine*, Louise, femme Gasse (1793), naquit à Cambrai le 26 octobre 1745. — On écrivait aussi son nom *Fanier*. Elle eut pour marraine Mlle de Boufflers. Elle débuta à la Comédie-Française le 11 janvier 1764 dans les rôles de Finette et de Lisette, du *Dissipateur* et du *Préjugé vaincu*. Elle les termina le 25 juin par le rôle de Colette, dans les *Trois cousines*. Elève de Molé, qui obtint une pension de 500 livres pour avoir produit un tel sujet (Em. Campardon, p. 217), elle n'avait encore paru sur aucune scène ; malgré son inexpérience elle fut bien accueillie. Reçue le 30 janvier aux appointements de 2,000 livres, admise à demi-part le 19 mars 1766, puis à part entière le 18 avril 1780, Mlle Fanier se signala dans l'emploi des soubrettes par sa vivacité, sa gaîté et sa finesse.

En dehors du répertoire courant, Mlle Fanier créa 22 rôles dont M. E.-D. De Manne a donné la liste. Nous y relevons Betsy, dans *Eugénie*, 1767 ; Agathe, de la *Partie de chasse*, 1774 ; Nérine, du *Célibataire*, 1775 ; Lady Halifax, du *Chevalier à Londres*, 1778. D'une santé délicate, Mlle Fanier se retira le 31 mars 1786, et parut pour la dernière fois en public le soir où Brizard, Préville et sa femme terminaient également leur carrière. Depuis le 1er avril 1765, elle touchait quatre mille livres, soit 2,000 pour appointements et 2,000 pour gratification, sommes payables de mois en mois. Elle partit avec une pension de 1,500 livres sur la comédie, et une autre de 1,000 livres, accordée en deux fois par le roi, en 1783 et 1786. Mlle Fanier avait tourné la tête à bien des gens et particulièrement au poète Dorat, qu'elle ne quitta qu'à son lit de mort. D'aucuns prétendaient même qu'un mariage secret avait uni les deux amants. M. Jal a vu chez M. Fourchy, notaire, le nom de Mlle Fanier, au bas d'une constitution de rente de 240 livres sur l'Hôtel de Ville,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

faite « à raison du denier 25, moyennant la somme de 6,000 livres versée le 7 août 1787 par Mlle Fanier, pensionnaire du Roy ». Mlle Fanier demeura rue de Condé, au Riche Laboureur, de 1765 à 1780, puis rue de Vaugirard. Le 11 frimaire an II (22 nov. 1793), âgée de 48 ans, elle épousa Louis, Marie Gosse, âgé de 32 ans, né le 7 janvier 1762 à la Montagne du Bel-Air (Bellevue). A l'époque de ce mariage, sa mère vivait encore. Résistant à toutes les propositions qui lui furent faites pour remonter sur la scène, par Mlle Raucourt, Sageret, etc., Mlle Fanier eut la sagesse de s'abstenir et vécut heureuse, habitant St-Mandé en 1810. Atteinte d'une maladie chronique, elle passa les deux dernières années de sa vie dans une maison de santé, à Montmartre, où elle mourut le 3 juin 1821, à 76 ans. Son mari, que Jal a connu, fut huissier de la Chambre du roi sous la Restauration.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 146. — E.-D. De Manne, *Troupe de Voltaire.* — Monval, *Liste alphabétique des sociétaires.*

Bibliographie : Em. Campardon, les *Comédiens du roi de la troupe française*, p. 104.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 15,277.

1. En buste, de ¾ à gauche, grav. par Fr. Hillemacher, 1860.

2. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, grav. par Saugrain, d'ap. J.-M. Moreau le jeune, 1773, avec ce sixain :

Sur la scène comique où règne l'imposture,
On applaudit son jeu, son minois séducteur ;
Mais chez elle bientôt rendue à la nature,
La gaîté, la franchise et l'aimable candeur
Changent en amis de son cœur
Tous les amans de sa figure.



Mlle FANIER
d'après Fr. Hillemacher

— Musée de la Comédie-Fr., catal. Monval n° 227. Peinture toile, ovale, h. 0m82, l. 0m72, par Eug. Giraud, d'ap. Moreau le jeune, comme ci-dessus.

FANNY, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle FANNY, Variétés amusantes 1794.

Mlle FANNY, Th. sans prétention 1802.

Mlle FANNY, Ambigu 1820-22. Avait commencé par jouer les princesses malheureuses; puis, prenant comme modèle Mlle Flore, elle prit l'emploi des paysannes niaises. On lui conseillait en 1821 d'éviter l'exagération pour ne pas tomber dans la charge.

Mlle FANNY, Cirque olymp. 1821-23.

Mlle FANNY, Gymnase 1822-23, débuta le 11 nov. 1824 aux Variétés dans *Matin et Soir*.

Mlle FANNY (Boucher), débuta le 7 mai 1825 au th. de Madame, dans le rôle d'Amélie de la *Visite à Bedlam*.

Mlle FANNY (Raimond), Boulogne 1825.

Mlle FANNY, grande coquette, Reims 1825-26, Orléans 1829.

Mlle FANNY, soubrette, Châlons-s/M. 1827, Reims 1828.

Mlle FANNY, débuta le 11 juin 1830 au Vaudeville, rôle d'Ernestine dans *M. Botte*. Est-ce la même, Vaudeville 1833 ?

Mlle FANNY, deuxième amoureuse, Dublin 1835.

Mlle FANNY, th. de Belleville 1835.

Mlle FANNY, Palais-Royal 1839, les *Trois Quenouilles* (13 juillet), *Argentine* (23 sept.), le *Nouveau Bélisaire* (15 mai 1840), les *Diners à 32 sous* (16 mai), *Bob* (21 juillet), *Mme Camus et sa demoiselle* (15 fév. 1841).

Mlle FANNY, utilités, Verviers 1843, Liège 1844.

Mlle FANNY, th. du Luxembourg 1845.

Mme FANNY, duègne, Tournai 1846.

Mlle FANNY, Funambules 1850.

Mlle FANNY, Vaudeville 1852.

Mlle Fanny, Fol. dram. 1852.

Mlle FANNY, Lille 1861.

Mlle FANNY, Françoise Eparvier dite, Bruxelles 1868-77.

Mlle FANNY. V. Féret, Lemaire, Linsel et St-Léon.

FANOLLIET, Jean, Baptiste, Alphonse. — Deuxième amoureux, Châlons-s/M. 1831, Anvers 1835, débuta le 13 mai 1839 à Bruxelles, rôle de Victor des *Comédiens*, Bruxelles 1840-41, Rouen 1845-49, ville où il fut longtemps regretté, Toulouse, deuxième premier rôle, 1850-54, Hambourg 1855-56. Versailles 1857, Lyon 1858-59, Marseille 1860, th. des Batignolles et Montmartre 1861-89. Agé de 60 ans en 1871, avec 44 ans de th., Fanolliet obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Lorsqu'il mourut, le 7 janvier 1889, il était le doyen des artistes de la banlieue. En 1882, à l'occasion de son cinquantenaire, dans les th. de banlieue, les artistes de Batignolles et de Montmartre lui donnèrent une fête dont il fut rendu compte dans l'*Annuaire* de la dite année. Honorable, honoré, Fanolliet était d'une grande délicatesse. Pendant qu'il était gravement malade, sa fille avait sollicité un secours de la Société. Dès qu'il eut connaissance de cet envoi, il en renvoya le montant en disant que la Société n'était pas assez riche pour donner des secours à ceux qui touchaient déjà la pension.

FANOLLIET, Mlle Cécile, femme Devaux (vers 1865). — Née en 1836, ingénuités, Toulouse 1850-56, Versailles 1857, Lyon 1858-60, th. Dé-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

jazet 1861-63, Liège 1863-64. Continua sa carrière sous le nom de *Devaux*. Paris 1865-67, Poitiers 1868-69, Paris 1870-80, Marseille 1881, Paris 1882-1906. En 1896, Mme Fanolliet-Devaux, âgée de 60 ans, avec 32 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1906.

FANOLLIET, Mlle Delphine, femme Berton, puis Depy (1875). — Th. Déjazet 1862-63, Montpellier 1865, Agen 1865, Cauterets 1867-68, Alger 1869-70, Paris 1872-73, Rochefort 1874. Sous le nom de *Devaux :* Rennes 1875-79.

FANTONY, Mme Catherine, Marie, Rose Collin dite. — Andrinople 1877-79, Marseille 1880-82.

FANZY, Mme Foucaud de l'Espagnery dite. — Fol. dram. 1886-91. Aimable comédienne, chanteuse agréable, créa un rôle dans les *Petits Mousquetaires*. Gaîté 1892-93, Paris 1894-1903.

FARAVEL, Francis. — Nice 1884-88, Lyon 1889-93, Paris 1894-95.

FARDEUIL, Mlle Marie. — Comédienne, fit baptiser à Ste-Croix-en-la-Cité, à Paris, le 1er juillet 1697, un fils, Charles, Alexis, né la veille, fils d'Alexis Corneil, comédien à Lyon, absent au moment du baptême. (Jal, *Dict.*, article Comédiens inconnus).

FARET, Mme Marie, née Salle. — Lyon 1862-1868.

FARGE, Pierre. — Angers 1793, âgé de 25 ans.



Mlle FARGUEIL, d'après A.-L. Lacauchie

FARGES. — Jeune premier, Bruxelles 1772-73, 6000 livres d'appointements.

FARGES père et fils. — Troupe Naudet et Riboux, St-Quentin 1784.

FARGUEIL, Paul, Jean. — Caricatures et grime, Toulouse puis Bordeaux 1825, débuta le 28 mai de cette année à la Porte-St-Martin dans les *Comédiens à l'Auberge* et remplaça Potier dans le Père Sournois des *Petites Danaïdes* le 29 novembre suivant. Variétés 1826-27. Début au th. de Madame (Gymnase) le 7 sept. 1827, rôle de Crescendo dans une *Visite à Bedlam*. Opéra-Comique 1833-37. On dit de lui : « Bon comédien, acteur utile. Il a créé avec beaucoup de succès à l'Op.-Com. le rôle du dilettante d'Avignon. Excelle dans l'emploi des Lesage. C'est un comédien très amusant et dont le talent est d'une extrême flexibilité. Il a créé avec succès le rôle de Girot dans le *Pré aux Clercs* ». Fargueil qui, à son talent de comédien, joignait celui de violoncelliste, habita Paris jusqu'à l'époque de sa mort survenue vers 1870. En 1858, âgé de 70 ans, avec 45 ans de th., il avait obtenu une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Il fut le père de la suivante.

FARGUEIL, Mlle *Anaïs*, Cornélie. — Fille du précédent, naquit à Toulouse le 21 mars 1819, selon Vapereau. Enfant de la balle, elle entra toute jeune au Conservatoire, en janvier 1831. En 1834, elle y remporta le premier prix de chant. Elle débuta la même année à la salle Favart dans la *Marquise*, et les journaux de l'époque vantent la grâce de sa personne, le jeu de sa physionomie, sa beauté. Tombée malade, elle perdit la voix. Il fallait renoncer à la carrière lyrique. Elle entra au Vaudeville, où elle débuta en mai 1836 dans le *Démon de la Nuit*. « Gracieux visage, voix mignonne comme sa taille ». En 1838, lors de l'incendie de la salle de la rue de Chartres, une partie de ses costumes fut détruite. Après quelques courses en province, Marseille 1839, premier rôle à Genève 1841-42, elle débuta au Palais-Royal le 8 juin 1842 dans les *Deux Couronnes*. On remarque « ses beaux yeux noirs pleins de vivacité, une intelligence prompte et énergique ». Au Palais-Royal : la *Dragonne* (13 oct.), la *Fille de Figaro* (17 mai 1843), l'*Ogresse* (12 août). En 1844, elle passe par le Gymnase, puis entreprend de très longues excursions dans les départements. En 1851, elle revient à Paris, presque oubliée. Elle trouve un engagement de deux ans au Vaudeville et l'accepte ; ici commence une série de déboires. La direction voulait lui confier le rôle de Marguerite Gautier dans la *Dame aux Camélias*. Elle tombe malade avant la première, le rôle passe aux mains de Mme Doche, et comme la pièce va aux nues, elle reste un an inoccupée. Clairville donne une pièce et, jugeant Mlle Fargueil insuffisante lui retire le rôle déjà répété. Elle attendait donc avec impatience la fin de son traité, quand on lui confie le rôle de Coralie dans un petit acte, *Alexandre chez Apelles* (27 déc. 1852). Janin la loue selon ses mérites, et voici que quinze jours avant l'expiration de son engagement, elle crée le rôle de Marco dans les *Filles de Marbre*, dont le succès fut

EFERUS - Recherches & Classification numériques

colossal. Toute la verve incisive de Barrière passe à travers ses lèvres ardentes. Son sourire superbe de mépris, sa voix acérée, sa démarche hautaine lui donnent dès lors une autorité incontestée. Tous les auteurs veulent écrire pour elle. L'emploi des *Fargueil* est créé.

De 1852 à 1880, Mlle Fargueil a établi 38 rôles avec une souplesse de talent infinie, tantôt dans la comédie, tantôt dans le drame : Régine d'Ernestat de la *Vie en rose*, *Eva*, Louise dans le *Mariage d'Olympe*, Thérèse des *Lionnes pauvres*, *Lucie Didier*, Léonora de *Dalila*, Jeanne des *Diables noirs*, Madeleine de *Rédemption*, Claire des *Femmes fortes*, Cécile de *Nos Intimes* (1861), Claire de *Maison neuve* (1866). En 1867, elle quitte un instant le Vaudeville, puis revient au bercail : les *Brebis de Panurge*, Fernande de *Miss Multon* (1868), les *Pattes de Mouche* (reprise), pièce où elle apporte un cachet tout personnel. En 1869, elle s'en va créer à la Porte-St-Martin le rôle de Dolorès de *Patrie*, où elle développe ses qualités d'énergie et de passion. Après la guerre, elle rentre au Vaudeville pour y jouer l'*Arlésienne;* elle parcourt la province et la Belgique, puis reparaît au Vaudeville dans l'*Oncle Sam* (1873) et à l'Ambigu dans *Rose Michel*, drame vulgaire qu'elle éclaira de sa physionomie puissante (1874).

On écrit d'elle alors :

Talent souple et capricieux,
Félin, mordant, audacieux,
Plein de soubresauts et de flamme
Parfois aigu comme la lame
Du poignard aimé des bravi !
Grand nom que le public ravi
Acclame !



Mlle FARGUEIL, rôle de Rose Michel, cliché Mulnier

L'année 1876 la trouve à St-Pétersbourg. En 1881, M. de La Rounat, directeur de l'Odéon, voulut la tirer de sa retraite et lui offrit le rôle de *Mme de Maintenon*, dans la pièce de Fr. Coppée. Elle hésitait, et écrivait : « Certes, à la fin extrême de ma carrière, j'aurais bien dû m'épargner ces sortes d'épreuves devenues inutiles puisqu'elles sont sans avenir. Enfin, quoi qu'il arrive, ma parole est donnée. » 18 fév. Coll. autogr. A. Bovet, n° 1393. *Mme de Maintenon* fut représentée le 12 avril, et la matinée d'adieux définitifs, donnée au Vaudeville le 8 nov. 1883, donna 39,045 francs. Cette même année, Mlle Fargueil, âgée de 64 ans, avec 46 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes et vécut très retirée avec sa fille dans un petit hôtel de la rue de Navarin. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896, et St-Germain, qui fut pendant de longues années son camarade, crut devoir ajouter : « Je veux, moi qui ai pu l'apprécier, la montrer sous son véritable jour. Si Anaïs Fargueil a passé pour fière et peu accueillante, c'est qu'appartenant à un théâtre que la malechance accablait, elle voyait se renouveler des troupes bientôt dispersées et croyait devoir garder une double réserve ; c'est qu'instruite, spirituelle et capable de causer de choses sérieuses et élevées, elle croyait de sa dignité de ne pas écouter des fariboles... Elle ne voulait pas être banale et a su ne pas l'être, sachant choisir ses amis et ses interlocuteurs ; c'est qu'elle avait souci de son art, ce qui est bien ; c'est qu'enfin elle croyait devoir à sa fille qu'elle adorait, des moments qu'elle eût perdus et regrettés. Elle avait été jadis une sœur profondément dévouée, puisqu'elle avait failli mourir de soins qu'elle lui avait prodigués ; elle a été une mère exceptionnelle... »

Mlle Fargueil fut inhumée au cimetière Montmartre.

Biographie : *Galerie théâtrale*, Lacauchie. — *Galerie théâtrale*, Lorsay, 1854. — *Paris-Théâtre*, n° 101, 28 avril 1875, notice par F. Jahyer. — *Foyers et Coulisses*, Vaudeville 1874, p. 92. — Jules Claretie, *Profils de théâtre*, p. 83. (Une actrice parisienne.)

Bibliographie : *Biogr. dram.*, 1842, 1846, 1853. — Les *Th. en robe de chambre*, 1866. — Vizentini, *Derrière la toile*, 1868. — P. Mahalin, les *Jolies actrices de Paris*, t. I. — Koning, les *Coulisses parisiennes*, p. 95, 117, 295.

Iconographie : Biblioth. nat., catal. Duplessis n° 15,291.

1. A mi-corps, assise de ⅝ à gauche, dans un ovale, lith. anonyme.

2. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), grav. par H. Faxardo, d'ap. A. L. (Lacauchie).

3. A mi-corps, assise de ⅝ à gauche, lith. par Benjamin (Roubaud), 1840.

4. En pied, de ¾ à gauche, lith. par Théo. V. aussi Bibl. nat. les portraits de Dumaine.

— *Galerie théâtrale*, Lorsay, t. II.

— *L'Eclipse*, n° 46, 6 déc. 1868 ; 31 janvier 1875 ; 4e page 7 fév. 1875.

— *Paris-Théâtre*, n° 101, 22-28 avril 1875, photo demi-corps de face, rôle de Rose Michel. Cliché Mulnier.

FARINE, Jean. — Personnage de la farce à l'Hôtel de Bourgogne, sans doute rempli par divers comédiens.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FARNA, Mlle Marie, Odette Bonnefoy, dite. — Vaudeville 1881, Paris 1882-86. P. Mahalin en parle dans ses *Jolies actrices de Paris*, t. IV, p. 177.

FARON-Lefebvre ou Lefeuvre. — Artiste âgé de 78 ans en 1846, domicilié à Dunkerque, recevait une pension de 120 fr. de la Société alors à ses débuts. Vivait encore en 1854. On relève à Caen, 1834-35, M. et Mme Faron, utilités.

FARON-Dusaule, Alphonse, Bruno, Denis. — Florence 1849, premier amoureux, Madrid 1851, Aix 1852, Turin 1853, Rouen 1854-56, Rochefort 1857, Calais 1858, Amsterdam 1859, Le Mans 1860-61, Montréal 1862, Antilles 1863.

FARON, Mme Dusaule, Clémentine, née Martin, dite Ray (1849), femme Faron-Dusaule (1850), femme Cappe-Danjou (vers 1879). — V. Danjou Mme.

FARRÉ. — Premier comique, Clermont 1851-1852.

FARRÉ, Mme. — Premier rôle, Clermont 1851-52.

FARRÉ. — Th. Cluny 1873.

FARVY, Mme Augusta. — V. Duchesnois Mme.

FASSIER. — Elève de Beauvallet, deuxième prix de tragédie, Odéon 1861, le *Parasite*. Fit toute sa carrière au th. Michel, à St-Pétersbourg, où il obtint la pension.

FASSY, Mme Amélie, Caroline Hortion, née Bourdel en 1851. — Odéon 1868-80, th. des Arts 1881, Paris 1882-88, Odéon 1889-1901, Montparnasse 1902-1905. Pensionnée de 500 fr. sur les revenus de la Loterie de 1900, maison de retraite des comédiens à Pont-aux-Dames 1906.

FATTON, Mme. — Débuta à l'Odéon dans *Andromaque*, le 8 mars 1847.

FAUCHE, Mlle. — Foires St-Germain et St-Laurent 1744 et province.

FAUCHER, Henri Caron, dit. — Th. Montmartre 1856-63.

FAUCHEUX, Henri. — Fol. dram., Cherbourg 1883, Angers 1884, Lorient 1885, Périgueux 1886-87.

FAUCHEUX, Aimé, Julien, Alexandre. — Nancy 1883-85, Bruxelles 1886, Verviers 1887, Rennes 1888-96.

FAUCHILLE. — Utilités, Lille 1840.

FAUCHILLE. — Troisième rôle, Lille 1891.

FAUGÈRE. — Jeune premier, Belleville 1835, Palais-Royal 1836 : le *Cinq mai 1821*, les *Misères d'un timbalier*, le *Roi malgré lui*, un *Bulletin de la grande armée ;* 1837 : un *Dernier souper de garçon*, la *Comtesse du tonneau*, *Paul et Pauline*, l'*Hôtel des Haricots*, le *Café des comédiens ;* 1838 : *Coylin*, les *Coulisses ;* 1839 : la *Femme de ménage ;* 1840 : la *Famille du fumiste ;* 1841 : *Mme Camus et sa demoiselle*. Ni taille, ni physique, mais l'envie de bien faire. Excellent garçon, du reste, mais connu par son inexactitude, arrivant au dernier moment, se mettant un peu de pommade, et entrant en scène. C'est à lui qu'on fit cette mauvaise farce de substituer un jour sa pommade extra-fine par... une autre substance. Pressé, comme toujours, il entre en scène... mais n'en fut pas moins inexact. Etait encore au Palais-Royal en 1849.

FAUQUENOY, Mlle. — Anvers 1845, Bruxelles 1846.

FAUQUEUX. — Gaîté 1818.

FAURE, Laurent. — Débuta à la Comédie-Française et fut reçu comme pensionnaire en 1809. Il était déjà connu à Paris, où il avait créé dix ans auparavant le rôle de Paul, dans les *Ruses déjouées*, de Dumaniant. En 1793, il y avait aussi un *Faure* au th. Montansier. Laurent Faure dansa dans les pantomimes au th. de la Cité. Puis il partit pour Amsterdam. En 1808, il revint à Paris, se présenta avec Mme Faure les 17 et 24 août à l'Odéon, puis seul à la Comédie-Française, qui l'accepta dans l'emploi des comiques. Il y resta 32 ans. Voici ce qu'en dit l'*Opinion du parterre* au moment de ses débuts (1809-10) : « Sa physionomie a de la mobilité, de l'expression ; sa gaieté est franche, communicative ; ses gestes sont faciles, mais son organe est dur et sa prononciation demande plus de soins. Il possède beaucoup d'habitude de la scène ; son emploi actuel comprend les seconds comiques, quoique dans la province il jouât les premiers. Il double Thénard. »

Le même ouvrage lui consacre un long article l'année suivante (1811) : « Chaque jour, y lisons-nous, mieux accueilli du public, qui favorise toujours le zèle et la bonne volonté, Faure peut prétendre actuellement à des succès véritables et s'affermir dans la place qu'il occupe, etc. »

Faure excellait dans les rôles de l'Olive, du *Grondeur ;* dans la scène du *Maître à danser*, il faisait valoir ses talents chorégraphiques. Dans *M. de Crac*, il donnait une physionomie fort plaisante au gascon parasite, et se faisait applaudir dans l'Intimé, des *Plaideurs*.

On trouvera encore des articles sur Faure, dans l'*Opinion du parterre*, t. IX, p. 130 et 189, la *Petite biographie dram.*, p. 110, la *Grande Biogr.*, 1824, le *Dict. théâtral*, 1825, les *Biographies dram.*, 1826, 1829, 1832,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Rampe et coulisses, etc. En 1813, il fut mis au maximum comme pensionnaire, mais il n'obtint jamais le sociétariat. La réception de Monrose le relégua dans les utilités. On le nomma régisseur.

Le samedi-saint, 18 avril 1840, eut lieu sa représentation de retraite sur la scène de l'Odéon ; on donna *Bajazet* avec Rachel et Beauvallet, et *Valérie* avec Regnier, Volnys, Mmes Mante et Plessy. La recette s'éleva à 5,600 francs. « Faure, conclut Eug. Laugier dans son compte rendu des évènements survenus à la Comédie-Fr. (1830-44), avait eu du talent, et était encore une de ces utilités dont le public ne tient pas compte, et qui n'en ont vraiment que plus de mérite réel. » Faure habita rue St-Germain-l'Auxerrois, 1810 ; quai de la Mégisserie, 80, 1821 ; rue des Petits-pères, 3, 1822-28, et à Belleville, rue de Paris, 102, en 1830.

Dans un catalogue d'autographes nous trouvons une lettre de Faure au baron Fain, 3 mars 1836. L'artiste se recommandait alors comme « doyen de la Comédie » et père d'une nombreuse famille.

FAURE. — Sous ce nom :

Mme Faure, premier rôle, Lille 1813-14, Bruxelles 1814-15, 4,000 et 4,200 fr. d'appointements.

Faure, Toulouse 1824.

Mlle Faure, soubrette, dont les débuts ne furent pas heureux au th. Français. (*Biogr. dram.* 1824).

Faure, jeune premier, Gien 1827.

Mlle Faure, Elisa, utilités, Lille 1848.

Faure, Emile, troisième rôle, Foix 1851.

Faure, Jean, François, Régis, Avignon 1863-65.

Mme Faure, Martha, née Nuscheler, Avignon 1863-65.

Faure, Georges Beurrier, dit. Vaudeville 1876-1883. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884, et le rapporteur Garraud rappela que cet artiste de mérite, enlevé à 32 ans d'une maladie de poitrine, avait été aimé de tous. Ad. Dupuis lui avait offert l'hospitalité dans sa maison de Nemours, espérant qu'il y retrouverait la santé ; ses directeurs lui maintinrent ses appointements pendant une année et songeaient à l'envoyer dans le Midi lorsqu'il mourut.

Faure, André, Bordeaux 1890-93.

FAURÉ, Mme Françoise, Ant., Jeanne. — Toulouse 1880, Cette 1881, Lyon 1882, Arles 1883, Nîmes 1884-85, Rochefort 1886-87, Avignon 1888, Alger 1889-94, Chaux-de-Fonds 1895-1901. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1902.

FAUREL, Jean, Edouard. — Dijon 1863-65.

FAUSTINE, Mme, femme Collodion. — Nom d'une artiste qui périt avec son mari dans le naufrage de la *Ville du Hâvre* en 1873.

FAUTRIER, Marius, Jules, Théodore. — Nancy 1893-97.

FAUVE. — Liège 1798-99.

FAUVE, Wilfred, Victor. — Th. lyrique dramat. 1875, Châlons-s/Marne 1876-77, Douai 1878, Blois 1879-81, Paris 1882-83, Alger 1884, Paris 1885. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1886. Le Rapport de 1892 signale la mort d'une dame Marie, Sophie Fauve.

FAUVEAU, Pierre, dit aussi *Albert*. — Variétés 1863-65.

FAUVEL, Mlle. — Gaîté 1811 et 1818.

FAUVET, Léon. — Premier rôle, Genève 1825.

FAUVET, Mme Léon. — Jeune première, Genève 1825, Nantes 1826, Amsterdam 1827.

FAUVRE. — Vaudeville 1873. V. Fauve.

FAUX. — Père noble, Panorama dram. 1821-1822, 1,000 fr. d'appointements.

FAVART, Mme Marie, Justine, Benoite du Ronceray, femme de Charles Simon, née à Avignon le 15 juin 1727, morte le 21 avril 1772. — Troupe du roi de Pologne, duc de Lorraine, Lunéville, Foire-St-Germain 1744. La carrière de Mme Favart, surtout *chanteuse d'opéra comique*, sort malheureusement de notre cadre qui ne renferme que les comédiens. Il nous faut donc, pour cette fois à notre grand regret, renvoyer les curieux, désireux de s'instruire au sujet de cette actrice qui fut la grâce, l'esprit, la malice, la naïveté, la tendresse, la finesse et l'élégance, comme l'a fort bien dit son biographe, au *Dict. des théâtres*, VI, 69, aux *Œuvres de M. et Mme Favart*, 1853, à la *Biographie Didot*, aux *Spectacles de la foire* de Campardon, au *Dict. critique* de Jal, et à la biographie de M. Arthur Pougin, *Madame Favart*.

FAVART, Mlle Pierrette, Ignace, *Maria* Pingaud dite. — Naquit à Beaune (Côte-d'Or) le 16 février 1833 et fut adoptée en 1862 par M. Favart, descendant de la célèbre famille de ce nom et ancien consul, mort en 1867. Premier accessit de tragédie et deuxième prix de comédie en juillet 1847, elle débuta à la Comédie-Française le 19 mai 1848 dans *Valérie*. En 1851, elle passa momentanément aux Variétés (1er sept.), puis rentra à la Comédie le 24 juin 1852. Le 11 novembre suivant, elle créa un rôle dans *Sullivan*. La critique déclare qu'elle dit bien, qu'elle a de la grâce, et que le rôle de Miss Sunders lui a fourni le motif de se faire valoir avantageusement. Viennent en-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

suite : 1853, les *Lundis de Madame* (Mme de Nervey) 1er avril, *Georges Dandin* (Angélique), les *Contes de la Reine de Navarre* (reprise, rôle d'Isabelle de Portugal qu'elle avait créé en 1851), *Charles VII chez ses grands vassaux* (reprise, Agnès Sorel), *Murillo*, 18 oct. ; dans une reprise de *Louis XI*, elle remplace Mlle Fix; 1854 : *Romulus*, 13 janvier; dans une reprise d'*Ulysse*, elle remplace Mlle Nathalie dans le personnage de Minerve ; la *Belle-Mère et le Gendre* (reprise) ; le 30 mai, elle joue Aricie de *Phèdre*, donnant la réplique à Rachel, en présence de l'empereur et de l'impératrice ; le *Songe d'une nuit d'hiver*, 22 juin ; la *Reine de Lesbos* (Climène), 22 juin ; le 1er juillet Mlle Favart est nommée sociétaire. Reprise des *Ennemis de la Maison* (Adèle), 29 novembre. 1855 : pour le début de Mme Crosnier, Marianne de *Tartufe*, 22 avril ; pour le bénéfice de Mme Thénard, 20 juillet, elle joue *Phèdre* (Aricie), de nouveau avec Rachel. Le *Gâteau des Reines* (Mlle de Vermandois), 31 août; à la représentation gratuite pour la prise de Sébastopol, 13 sept., Mlle Favart déclame l'ode de circonstance.

En 1856 : les *Muses de Molière* (Mlle Molière), 15 janv. ; les *Pièges dorés* (Emma) ; *Bertrand et Raton* (reprise) ; Junie de *Britannicus*, 30 mars ; *Comme il vous plaira* (Rosalinde) ; le *Menteur* (Clarice), 6 juin ; le *Pied d'Argile* (Valérie), 20 juin ; *Fais ce que dois ;* elle reprend le rôle de Mme Plessy dans les *Pauvres d'Esprit*.

En 1857 : la *Jeunesse de Henri V* (reprise) ; le *Voyage à Dieppe* (reprise) ; en 1858, elle prend possession du rôle de Pauline dans *Polyeucte*, 6 juin, déclame des strophes dans les intermèdes de l'*Œdipe Roi* de J. Lacroix, 18 sept. ; l'*Oncle de Sycione*, le *Luxe*, *Héro et Léandre*, rôle de Héro : « Il y avait longtemps qu'un rôle de tragédie n'avait valu à une artiste l'ovation sympathique qu'on a faite à Mlle Favart, écrit Ed. Fournier. Il n'y avait pas eu depuis Mlle Rachel un succès de tragédienne aussi franc et aussi mérité », 14 déc. En 1859 : *Rêves d'Amour*, la *Camaraderie* (reprise), *Adrienne Lecouvreur* (reprise, rôle d'Athénaïs), le *Caprice* (reprise, rôle de Mathilde), l'*Amant bourru* (reprise). En 1860 : à l'inauguration de la maison pompéïenne du prince Napoléon, avenue Montaigne, le 14 février, Mlle Favart récite devant l'empereur et l'impératrice un prologue de circonstance écrit par Th. Gautier. — L'*Aventurière* (reprise, rôle de Célie), la *Mort de Pompée* (Cléopâtre) 6 juin, *Horace et Lydie* (reprise), la *Considération*. — En 1861 : *On ne badine pas avec l'amour* (Camille), 18 nov. « Mlle Favart, écrit Sarcey, a rendu à merveille la physionomie froide, hautaine et méprisante de cette fille que les préjugés du couvent ont mise en garde contre l'amour, même le plus chaste ; et quand au quatrième acte, dans un grand mouvement de passion, elle se jeta sur un prie-Dieu et fondit en larmes mêlées de sanglots... ce fut comme une révélation... on fut transporté ». Il est bien certain que, dès cette époque, Mlle Favart est devenue la première actrice de la Comédie-Française.

En 1862 : le *Mariage de Figaro* (la comtesse) pour le début de Coquelin aîné dans le rôle de Figaro, 15 juin. *Psyché*, 19 août, *Dolorès*, le *Fils de Giboyer* (Fernande), 1er déc. — En 1863 : *Jean Baudry*, 19 oct. — En 1864 : Inauguration du nouveau foyer, 16 mars, *Voltaire au Foyer* (Adrienne Lecouvreur), le *Gendre de M. Poirier* (reprise). *Esther*, 6 juin. Un de ses meilleurs rôles qu'elle joua fréquemment. Rachel n'y avait point réussi. *Maître Guérin*. — En 1865 : le *Supplice d'une Femme*, rôle de la femme coupable où elle fut admirable : « Elle a été à la fois Rachel et Dorval », écrivit Emile de Girardin (29 avril). *Mithridate* (Monime) et *Stances à Racine*, 21 déc. — En 1866 : Stances pour le spectacle gratuit du 15 août, *Fantasio*, 18 août, « poétique, rêveuse, étrange même dans ce personnage si vaguement dessiné d'Elsbeth ». *Don Juan d'Autriche* (rôle de Florinde) pour les débuts de Febvre, le *Fils*, 30 oct. — En 1867 : *Galilée*, *Hernani* (reprise), rôle de Doña Sol, 20 juin, grand succès personnel. *Une Nuit d'Octobre*, au palais de St-Cloud, devant l'empereur d'Autriche et la Cour, 24 oct. — En 1868 : *Paul Forestier* (Léa), 25 janvier, grand succès. Mlle Favart et Delaunay forment un duo incomparable, la *Nuit d'Octobre* au Théâtre français, 2 mai. Tournée de la Comédie-Fr., 15 juillet-12 août. Dijon, Lyon, Toulon, Nice, Marseille. Dans cette dernière ville, elle récite les *Adieux à Marseille*. Le 21 décembre, ce sont encore les *Larmes de Racine*, vers de Sainte-Beuve, qui lui écrit : « Ce n'est pas moi, c'est vous, c'est votre accent, ce sont vos pleurs dans la voix, c'est cet attendrissement de l'âme



Mlle Marie FAVART, cliché Liebert

EFERUS - Recherches & Classification numériques

qui vous viennent de Champmeslé et d'Adrienne Lecouvreur, c'est tout cela qu'on a applaudi hier... »

L'année 1869 commence avec les *Faux Ménages*, 7 janv., rôle d'Esther ; puis *Julie*, 4 mai : « Mlle Favart, écrivait Th. Gautier, s'est élevée à une hauteur que bien peu d'actrices atteignent ». — « Mlle Favart, dit à son tour Jules Claretie, a trouvé dans *Julie* son plus grand succès ; il n'y a qu'un mot pour la juger : admirable ». *Lions et Renards*, 6 déc. — En 1870 : *Dalila* (reprise), 28 mars, *Pour les Blessés*, poésie de Manuel. Pendant le siège, elle est dame déléguée à l'ambulance du Th. français. Mlle Favart, qui semble avoir atteint son apogée avec *Julie*, n'aura plus désormais de ces grandes créations inoubliables. Elle n'a pourtant que 37 ans, mais il semble qu'elle veuille déjà être vieille avant l'âge, elle se souvient avec aigreur qu'elle n'a plus quinze ans. (*Derrière la Toile*, p. 58), molle et plaintive comme un saule pleureur dans la comédie. (Les *Th. en robe de chambre*, p. 39), elle a encore devant elle un bel avenir dans le drame, où elle apporte de la vigueur et de la passion. En 1872, elle établit avec succès le rôle de *Marion Delorme* à la reprise, mais nous relevons son nom plus rarement. Tantôt ce sont des strophes qu'elle récite — 29 juin 1875 pour les inondés du Midi — tantôt une reprise comme celle de *Paul Forestier*, 31 oct. 1876, ou *Un Cas de Conscience*, 17 avril 1877, ou enfin une rare création : la comtesse de *Jean Dassier*, 28 avril. En 1878 : le *Fils naturel* (reprise). — En 1879 : réouverture de la salle réparée, Armande des *Femmes savantes*, 2 août ; le 1er janvier 1880, Mlle Favart s'est retirée comme sociétaire et reste encore comme pensionnaire jusqu'au 16 janvier 1881 : *Garin*, rôle de la Serve, 8 juillet 1880, les *Ouvriers* (reprise, rôle de Jeanne), 1er oct., *Iphigénie* (rôle de Clytemnestre), 3 nov.

Que deviendra Mlle Favart rendue à la liberté ? C'est l'ère des tournées qui commence, tantôt heureuses, tantôt malheureuses. Il nous devient difficile de suivre l'artiste dans ses pérégrinations. En 1883, nous relevons son passage en Russie avec Coquelin aîné. Elle reparut à l'Odéon le 28 janvier 1905 à l'occasion de la 500e de l'*Arlésienne*, rôle de la Renaude.

Biographie : Les *Théâtres de Paris*, Eust. Lorsay, 1854. — *Paris-Théâtre*, n° 24, 30 oct., 5 nov. 1873, notice par F. Jahyer.

Bibliographie : Vapereau, *Années littéraires. — Foyers et coulisses*, th. fr. — *Souvenirs de Delaunay*. — d'Heilly, le *Journal intime de la Com. fr.* — Ed. Thierry, la *Comédie fr. pendant le siège*, etc.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 15,394.

1. En pied, de ¾ à droite, lith. par A. Collette, 1854, d'après Eust. Lorsay.

2. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., phot. Vallon-de-Villeneuve (1853).

3. En pied, assise, de profil à droite, cost. de th., phot. Vallon-de-Villeneuve (1853).

— Musée de la Comédie fr., catal. Monval, n° 166 : les *Sociétaires en 1864*, par Geffroy ; Mlle Favart, rôle de Cléopâtre, dans la *Mort de Pompée*.

— Médaillon en marbre, par Crauk (Salon 1865), Com. fr.

— Un portrait exposé à la Bodinière (n° 308), 1888.

— *Le Monde pour rire*, 16 janv. 1869, caricature (avec Delaunay) dans les *Faux ménages*, par A. Lemot.

— *Paris-Théâtre* n° 24, photo médaillon, cliché Liebert.

FAVÉ, Mme. — Délass. com. 1794.

FAVIER. — Cour de Prusse, XVIIIe siècle.

FAVIER. — Grenoble 1851.

FAVIER. — Bruges 1852.

FAVIÈRES. — Troisième rôle, Lille 1882.

FAVRE, L. — Amoureux, Nancy 1826-27.

FAVRE, Jean, François dit *Albert*. — Reims 1864-70, Nantes 1872, Bruxelles 1873-75, Lyon 1876-78, Rochefort 1879-81, Liège 1882, Lausanne 1883-84, St-Claude 1885, Vienne 1886, Le Puy 1887. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888.

FAVRE, Mme Louise, Marie, Suzanne, dite *Albert*. — Reims 1864-70, Nantes 1872, Bruxelles 1873, Dunkerque 1874, Bruxelles 1875.

FAVRE, Mlle. — Th. Déjazet 1873.

FAVREAUX, Mlle Louise, Adèle, *Rivière*. — Variétés 1861-62, Paris 1863-64.

FAVRET, Mme. — Deuxième duègne, Gand 1842.

FAVREUX. — Troisième rôle, Lille 1878, premier rôle marqué Lille 1888.

FAVREUX, Mme, — Amoureuse, Lille 1878.

FAY, Mlle Jeanne, Louise Baron, femme Joly, dite Volnys (1832). — Naquit le 9 novembre 1810 à Toulouse. Ses père et mère étaient artistes lyriques, et demeuraient place du Capitole, n° 8. Etienne Fay, né à Tours en 1770, avait chanté au th. Louvois, 1790, au th. Favart, 1792, à Feydeau, 1796-1801. Il avait voyagé plusieurs années, Bruxelles, janvier 1803, Nantes et Angers 1807, Lille, janvier 1808, Caen, mai 1809, mais il engloutit ses

EFERUS - Recherches & Classification numériques

économies dans la direction de Marseille 1810-1813. On le revit à Angers, mars 1814 et avril 1815, Bruxelles 1815, Lille, mai 1816, th. Feydeau 1818, Hollande et Belgique, accompagné de ses deux filles, Léontine (plus tard Mme Volnys) et Elisa (plus tard Mme Genot). De retour à Paris en 1821, Etienne Fay se montra au Gymnase pour donner la réplique à sa fille Léontine, âgée de 11 ans, puis continua ses tournées départementales jusqu'en 1826, époque où l'engagement définitif de Léontine au Gymnase le rendit à la vie privée. Compositeur, il avait écrit une série d'ouvrages. Il mourut le 6 décembre 1845, à Versailles, atteint d'une monomanie : celle de chercher des trésors cachés.

Sa femme — mère de Léontine — était fille de Mme Rousselois, de l'Opéra. Elle avait paru d'abord sous le nom de Baron (v. ce nom) et de Mlle Bachelier. On la vit avec son mari à Louvois en 1791 et à Feydeau, 1799. Elle suivit celui-ci dans ses tournées. A Caen en 1809, on lui dédia des vers (le *Th. à Caen*, p. 187), et elle fit partie comme première chanteuse de la troupe de Liège en 1811-12.

Petit prodige, Léontine fut produite sur la scène dès son plus jeune âge — Namur, mai 1818. — On lui faisait jouer de petites pièces dans lesquelles sa famille jouait les autres rôles. Le 4 juin 1821, à dix ans et demi, elle parut sur la scène du Gymnase. Ce fut un succès sans pareil. Ses débuts eurent lieu dans *Frosine* et la *Petite Sœur*.. Scribe, qui avait décliné la paternité de la seconde pièce, fit annoncer le nom de Léontine comme auteur, et improvisa le quatrain suivant :



Mlle Léontine FAY, d'après Fugère

Vous qui rêvez une actrice parfaite,
Accourez voir Léontine .. et soudain
Vous reverrez Contat et Saint-Aubin
En retournant votre lorgnette.

Léontine Fay devint la merveille à la mode ; son père lui donna la réplique dans *Alexis ;* puis on la voit, au Gymnase toujours, dans le *Mariage enfantin*, la *Petite fille et le vieux garçon*, le *Bon papa*, la *Petite lampe merveilleuse*. Nous notons son passage à Lille, sept. et Anvers, déc. 1820, Rouen, mai et Gand, déc. 1821 et janv. 1822, Angers, nov. 1823, Lille, juin 1824.

« Il est impossible, écrit un critique en 1824, d'allier les grâces de l'enfance avec plus de naturel, et à la fois plus de finesse d'esprit, de tact et d'enjouement ; sa diction, son jeu muet, son chant, tout en elle charme et séduit, sans produire cette fatigue qu'on éprouve toujours à l'aspect d'un enfant qu'on n'a rendu précoce qu'à force de patience et de leçons... »

Devenue jeune fille, elle revint au Gymnase le 26 mai 1826. Elle débuta dans le rôle de la pupille, de *Simple histoire*, et c'est la première fois qu'elle abordait un rôle de *jeune première*. Le lendemain elle joua la *Somnambule* et créa dans la même année le rôle de Suzette, dans le *Mariage de raison*. Elle était devenue l'héroïne obligée des comédies sentimentales du th. de Madame, à côté de Jenny Vertpré. « Elle a eu, elle a, elle aura toujours dix ans, écrit Harel en 1826. Son éternelle enfance est plus prodigieuse encore que son talent. De l'intelligence, de la gentillesse et de la grâce... »

De 1827 à 1834, son nom se trouve attaché à tous les grands succès du Gymnase : 1827, le *Diplomate*, le *Paysan perverti ;* 1828, *Malvina*, *Yelva ;* 1829, *Louise ;* 1830, la *Seconde année*, *Une Faute ;* 1831, la *Grande dame*, la *Famille Riquebourg ;* 1832, la *Vengeance italienne*, le *Chaperon ;* 1833 et 1834, la *Chanoinesse*, la *Lectrice*, la *Fille de l'avare*, le *Gardien*, les *Malheurs d'un amant heureux*, *Estelle*, *Savoisy*, etc.

Le 29 septembre 1832, elle avait épousé l'acteur Claude, François, Charles Joly, dit *Volnys*, qui avait débuté au Vaudeville en 1827. Tous deux entrèrent au Th. Français. Elle y parut pour la première fois le 11 avril 1834, dans la *Mère coupable*, au bénéfice de Perrier, puis y débuta avec succès le 17 octobre 1835, dans *Don Juan d'Autriche*, rôle de Florinde.

La *Camaraderie*, la *Marquise de Senneterre*, pièces dans lesquelles elle créa des rôles rue Richelieu lui permettent bien un moment de se faire valoir ; mais élevée à l'école du vaudeville, Mme Volnys devait revenir au bercail... boulevard Bonne-Nouvelle. Quoiqu'à peine âgée de trente ans, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, elle joue avec un grand talent sur le théâtre de ses premiers succès, la *Grand'mère*, rôle refusé par Mlle Mars au Th. Français, puis *Cécily*. C'est toujours la comédienne pleine de goût et de finesse. Bientôt un engagement magnifique l'appelle en Russie ; elle y jouit de tous les triomphes, comme femme et comme artiste ; l'im-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pératrice l'appelle auprès d'elle en qualité de lectrice. Revenue en France pour raison de santé, vers 1873, Mme *Volnys* mourut à Nice le 29 août 1876, d'une hypertrophie du cœur. (V. Baron, v. Mme Genot.) Léontine Fay habita rue Ste-Barbe, 16, 1827 ; boul. Bonne-Nouvelle, 33, 1830 ; rue du Sentier, 21, 1834 ; rue Richelieu, 92, 1835.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément de la Troupe de Nicolet.*

Bibliographie : *Biogr. dram.* 1824, 1829, 1833, 1842. — La *Rampe et les Coulisses.*

Iconographie : Bibl. nat., v. les portraits Ferville et Volnys. — *Complément de la Troupe de Nicolet*, eau-forte par Fugère.

FAY. — Sous ce nom :

Mlle Fay, Elisa. V. Mme Genot.

Fay (Félix ?) jeune premier, Avignon 1827. Un ténor de ce nom, peut-être le même, est à Montpellier, 1830. Une chanteuse du nom d'*Henriette Fay*, née en 1816, mourut à Marseille le 14 octobre 1843.

Mlle Fay, ingénue, Toulon 1831.

Fay, Paul, Tournai 1835, jeune premier, Lille, même année.

Mlle Fay, Victorine, Délass. com. 1849, Rouen et Versailles 1851.

Mme Fay, Alger 1851-52.

Fay, premier comique, Liège 1857. V. Baron.

Fay, Henri, Joseph, Albert, Bruxelles 1878-1882.

FAYARD, Paul. — Lyon 1860-75.

FAYE, Mlle Lucie. — Variétés 1862.

FAYOL, Jean. — Th. des Arts, Bordeaux 1902-03. Ayant été jouer à Biarritz, il alla se promener la nuit, au bord de la mer, avec deux camarades, Charly et Vigneau. Tous trois furent emportés par les vagues. Il n'avait pas 30 ans. (*Figaro*, 26 janv. 1903.).

FAYOLLE, Mme Laure, née Masson. — Saint-Etienne 1851, Nantes 1854-56, Troyes 1857-58, Angers 1859, Langres 1860-63, Limoges. Excellente comédienne dont parle longuement Justin Bellanger dans la *Vie de Théâtre*, p. 116 et suivantes.

FAYOLLE, Jean, François, Lyon 1860-74, Paris 1875.

FÉART, Mlle Anne, Françoise, Catherine, dite aussi Laure. — Débuta au Th. Français par le rôle d'Aménaïde, de *Tancrède*, le 29 sept. 1815, puis partit pour la province. Mlle Féart accompagna Talma à Lille, en avril 1817, puis à Londres, et fit un nouveau début aux Français, le 1er sept. suivant. Elle mourut le 3 décembre 1820.

FEBVRE, *Frédéric*, Alexandre, naquit à Paris le 20 février 1833. — Petit-clerc chez Me Cullerier, rue Harlay-du-Palais, puis artiste à Montparnasse, Febvre fut engagé comme deuxième et troisième amoureux au Hâvre, à raison de 110 fr. par mois du 1er mai 1850 au 30 avril 1851. Après une audition au th. des Gobelins, le jeune artiste entra à l'Ambigu (1er oct. 1851), à raison de 80 fr. par mois, et débuta dans un vaudeville, *Du côté de la barbe est la toute puissance.* Puis il créa : la *Peau de chagrin*, *Sarah la Créole*, le *Capitaine Croquemitaine*, le *Vampire*, les *Pâques Véronaises*, *Marthe et Marie*, le *Mémorial de Ste-Hélène*, reprenant des rôles dans l'ancien répertoire du théâtre. Mais Febvre était trop jeune et ne pouvait donner carrière à son talent naissant dans une troupe où tous les rôles étaient tenus par des artistes expérimentés. Il résilia pour passer sur une scène plus modeste, le th. Beaumarchais, alors dirigé par Gaspari (1er sept. 1852). Il y créa, entre autres, le rôle de M. Flamarens, dans *Paul Dartenay.* Remarqué un soir par Mme Lucie Mabire, celle-ci en parla à Marc Fournier, directeur de la Porte-St-Martin, lequel l'engagea immédiatement à 1,200 fr. (1er février 1854). Febvre parut à ce théâtre dans la *Jeunesse des Mousquetaires*, la *Vie d'une comédienne*, *Schamyl*, les *Nuits de la Seine*, les *Noces Vénitiennes*, avec Ligier ; le *Gamin de Paris* et *Pauvre Jacques*, avec Bouffé ; l'*Honneur de la maison*, le *Comte de Lavernie.*

Ayant amené un mauvais numéro au tirage au sort, Febvre voyait sa carrière brisée. Marc Fournier organisa une représentation à son bénéfice, ce qui permit d'acheter un homme, selon l'usage d'alors. Peu de temps après il entrait à la Gaîté à raison de 1,500 fr. pour la première année, et 1,800 pour la seconde. Il y débuta le 29 août 1855 dans les *Gueux.* Vinrent ensuite, créations ou reprises : la *Grâce de Dieu*, le *Chien de Montargis*, l'*Ecole des familles*, *Lazare le pâtre*, avec Mélingue ; le *Médecin des enfants*, avec Laferrière ; le *Courrier de Lyon*, le *Juif errant*, les *Zouaves*, *Henri III et sa Cour*, avec Frédérick ; le *Sonneur de St-Paul*, les *Sept châteaux du Diable*, les *Cosaques.* Febvre, dans son *Journal d'un comédien*, a laissé une jolie description du boulevard du Temple à cette époque, alors qu'il habitait rue du Grand-Prieuré avec Lassouche — ces associations fraternelles ayant pour but d'atteindre moins difficilement les fins de mois ! Puis, un beau jour, sans prévenir, Febvre disparut pour aller faire un voyage de plaisir en Espagne. Hostein, son directeur, lui pardonna cette fugue de jeune homme, mais décemment ne put le reprendre. Ce fut alors que, par la protection de Fechter, il entra à l'Odéon où il débuta, le 11 déc. 1857, dans le *Rocher de Sisyphe* (rôle d'Olivier Séchard). C'est ainsi qu'il fut amené à créer Célestin, dans le fameux

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Testament de César Girodot, qui tint l'affiche plus de 200 soirs de suite. Vinrent ensuite, à l'Odéon : la *Fête de Molière*, les *Equipées de Stenio*, *Un Parvenu*, *Daniel Lambert*, l'*Oncle Million*, les *Frelons*, *Jaloux du passé*. Dans Béatrix ou la *Madone de l'art*, il donna la réplique à Mme Ristori, qui jouait pour la première fois en français.

Prêté à l'Ambigu, Febvre va créer à ce théâtre la *Maison du Pont Notre-Dame* (22 sept. 1860), puis il rentra à l'Odéon pour y jouer, avec Laferrière, *Elle est folle* et *Antony*.

Pendant ces quatre années d'Odéon, il avait abordé le répertoire classique, mais au prix de quels efforts, car il n'avait jamais eu de professeur.



Frédéric FEBVRE, cliché Tourtin (1875)

Après quelques représentations du *Gamin de Paris* à la Porte-St-Martin, avec Bouffé, Febvre tourna les yeux vers le Vaudeville, où le départ de Lafontaine avait laissé une place vacante. Il y fut engagé à raison de 7,200 fr. la première année, 8,200 la seconde 12,000 pour les trois autres, plus les feux. C'était le commencement de la fortune. Ses débuts eurent lieu place de la Bourse, le 5 juillet 1861, dans un *Mariage de Paris*. Ils se continuèrent par la *Frileuse*, l'*Attaché d'ambassade*, pièce où Febvre touchait du piano, *Nos intimes* (grand succès), le *Vrai courage* et les *Plantes parasites*.

Vinrent ensuite : *Un duel sous Richelieu* (reprise), les *Ivresses*, les *Brebis de Panurge* (succès), la *Clef de Métella*, la *Germaine*, le *Mariage d'Olympe*, un *Homme de rien*, les *Ressources de Quinola* (reprise), le *Roman d'un jeune homme pauvre* (reprise), le *Drac* (26 sept. 1864), la *Jeunesse de Mirabeau*. Prêté par la direction du Vaudeville à la Gaîté, Febvre y va créer le rôle de Bernard, dans la *Maison du baigneur ;* l'année se termina au Vaudeville par une reprise de *Béatrix*, avec Mme Ristori. — 1865 : la *Belle au bois dormant*, *Jean qui rit*, *Monsieur de Saint-Bertrand*, les *Deux sœurs*, la *Famille Benoiton*, où Febvre joua pour sa part 267 fois. L'engagement au Vaudeville allait finir, et la Russie faisait des offres. La Comédie-Française tourna les yeux vers cet artiste, et l'engagement fut signé à partir du 1er juillet 1866, aux appointements de 12,000 fr. pour un an.

Febvre entrait avec quelque défiance rue Richelieu : ainsi que Bressant, il n'avait pas passé par le Conservatoire. Les sociétaires témoignaient envers le « nouveau » une certaine réserve. Il fallait résolument rompre la glace. Le premier début eut lieu le 15 sept. 1866 par le rôle de Philippe II, dans *Don Juan d'Autriche* et ne répondit peut-être pas à tout l'espoir qu'on avait fondé sur cet engagement. On reprochait au débutant des défauts de prononciation et de diction qui avaient paru moins saillants sur des scènes secondaires. On lui reconnaissait, par contre, une belle tenue, l'art très grand de se costumer et de se grimer. Mais si la critique lui fut assez sévère, elle trouvait en lui un artiste de volonté et de conscience. Ne se croyant pas infaillible dès le premier soir, il travailla, et prit sa revanche dans *Par droit de conquête* (14 nov.), et *Mlle de la Seiglière* (15 déc.). Bref, le sociétariat lui fut octroyé le 30 août 1867, moins d'un an après ses débuts.

La carrière de Febvre au Th. Français fut des plus longues et des plus honorables. Dans le répertoire c'est Clitandre, des *Femmes savantes* ; Valère, de *Tartufe* ; Dorante, du *Jeu de l'amour et du hasard* ; et Dorante, des *Fausses confidences*. Dans le moderne : *Bataille des Dames*, *Une chaîne*, *Mercadet*, rôle de la Brive ; la *Parvenue*, *Dalila*, etc.

Survient la guerre : secrétaire à l'artillerie, Febvre organise des représentations du *Roman d'un jeune homme pauvre*, au th. des Bouffes, joue un proverbe et récite le *Rhin* aux Folies-Bergères. En 1871, il fait partie du voyage de Londres avec la Comédie.

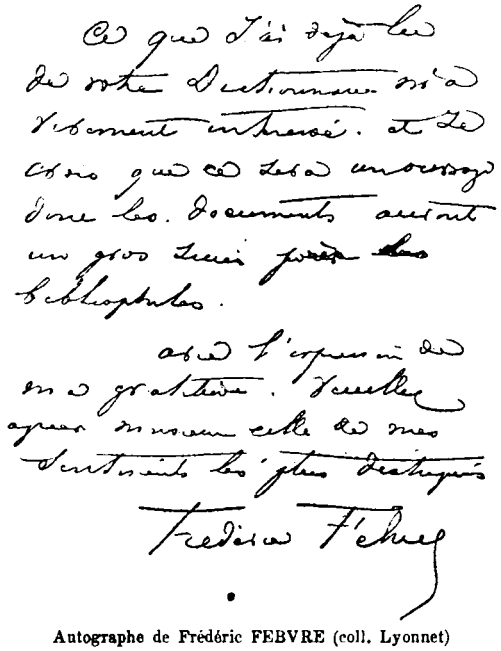
1871 : Comédie-Française : *Christiane*. — 1872 : l'*Autre motif*, *Marcel*, Clavaroche, du *Chandelier*, les *Enfants*, *Tartufe*, rôle de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Tartufe (16 oct.); *Hélène*. — 1873 : Laffemas, de *Marion Delorme* (10 fév.), l'*Acrobate*. — 1874 : *Péril en la demeure* (reprise); St-Géran, d'*Une chaine* (reprise); De Nanjac, du *Demi-Monde* (reprise). — 1876 : l'*Etrangère*, rôle de Clarkson ; *Un post-scriptum* (reprise); *Un caprice* (reprise); l'*Ami Fritz* (4 déc.), grand succès personnel. Cette année le partage s'éleva à la somme de 42,000 fr. pour chaque sociétaire à part entière.

1877 : *Un cas de conscience* (reprise); Almaviva, du *Barbier de Séville*, où il accompagnait au clavecin Mme Baretta ; l'*Ami Fritz* à Londres en représentation ; *Petite Pluie*. — 1878 : le *Sphinx*, rôle de Lord Asthley; le *Fils naturel* (reprise). — 1879 : *Ruy Blas*, pour la première fois à la Comédie, rôle de Don Salluste, grand succès. Voyage de la Comédie à Londres, au «Gaiety-Theatre». *Album de la Comédie française*, publié par Febvre et Johnson. Comédie-Française : *Anne de Kerville*s. — 1880 : *Daniel Rochat*, pour les débuts de Mlle Bartet; l'*Aventurière* (reprise), rôle de Don Fabrice, — 1881 : la *Princesse de Bagdad*. — 1882 : les *Corbeaux* ; le *Roi s'amuse*, rôle de Saltabadil. — 1883 : les *Effrontés* (reprise). — 1884 : *Smilis*, les *Pattes de mouche* (reprise). — 1885 : *Antoinette Rigaud*. — 1886 : *Chamillac*. Ouverture d'une souscription pour un hôpital français à Londres, sur l'initiative de Febvre. — 1887 : *Francillon*, grand succès personnel ; *Raymonde*. Le 29 mars de cette année, Febvre était nommé Chevalier de la Légion d'honneur, mais comme on n'osait alors décorer les comédiens, on invoqua les services de bienfaisance rendus à Londres. — 1888 : Dans *Mlle de Belle-Isle*, il aborde le rôle de Richelieu ; les *Brebis de Panurge* (reprise); *Pepa*. 1889 : *Henri III et sa Cour* (reprise), rôle du Duc de Guise. — 1890 : *Margot*. Peu à peu Febvre reprend une partie des rôles de Delaunay : Olivier de Jalin, du *Demi-monde* ; *Une conversion*. — 1891 : Un *mariage blanc*. Tournée en Autriche et en Russie, 1892 : le rôle du *Marquis de la Seiglière*, pour la première fois ; le *Père prodigue* (reprise). Voyage d'une partie de la Comédie, à Vienne, où Febvre dirige la petite troupe de 16 artistes. Tournée personnelle à Gratz, Brünn, Zurich, Bâle.

La représentation de retraite de Febvre à la Comédie-Française eut lieu le 24 mai 1893 et produisit 36,500 fr. Mlle Bartet y prononça les *Adieux à Febvre*, par Armand Silvestre. Le 7 juin ses camarades lui offrirent un banquet chez Ledoyen. M. Claretie y prononça un long discours reproduit dans ses *Profils de théâtre*. Febvre accompagna encore la Comédie à Londres, puis se retira le 1er juillet. Le 12 oct. il entreprenait une tournée dans le Nord, en Belgique, en Hollande, au Danemark, en Suède, en Finlande, en Russie, en Roumanie, en Turquie, en Hongrie, en Italie, et dans le Midi de la France. Rentrée à Paris le 18 mars 1894. Ses fonds de réserve s'élevaient à 220,000 fr., et depuis 1897 il touche la pension de 500 fr. de la Société des artistes.



Autographe de Frédéric FEBVRE (coll. Lyonnet)

Voici certains jugements portés sur Febvre à différentes époques de sa carrière. En 1866 : « Pianiste et premier rôle. Joli talent de province... Il parle si vite, si vite qu'il est difficile à suivre. Le verbe est sec, nerveux, saccadé et peu sympathique. Seulement il est aimé du public, et fait recette, voilà son vrai talent... Beaucoup de tenue ; il aime son art et travaille ses rôles. »

En 1868 : « Sa volonté est de fer ; ses amis sont nombreux. Avec cela et son talent, on va loin. Au Vaudeville c'était à bon droit la coqueluche du public en jupons. Adore la musique et commet de temps à autre des valses et quadrilles souvent réussis. »

En 1887 Al. Dumas fils écrivait, à propos d'une création dans *Francillon* : « Il faut être un comédien consommé comme Febvre pour donner de la consistance et du relief à un personnage aussi plat que M. de Riverolles... Febvre joint à son grand talent de comédien, la très bonne habitude de vivre, le plus possible, dans le commerce des gens du monde, où sa grande finesse d'observation a de quoi s'exercer... »

Cette remarque est fort juste : Febvre, à mesure que sa situation allait en s'élevant, s'efforçait de fréquenter les cours royales, les ambassades, les salons. Décoratif, il fut aussi le comédien le plus décoré, collectionnant les distinctions comme d'autres les papillons ou les timbres-poste : Chevalier de la Couronne d'Italie, d'Isabelle-la-Catholique, de Danebrog; Officier d'académie ; Chevalier de la Couronne de Chêne, titulaire de la médaille de Suède et Norvège *(Litteris et Artibus)*, de la médaille d'or d'Autriche-Hongrie (1879) ; Chevalier de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

St-Stanislas de Russie, de François-Joseph d'Autriche, de St-Jacques de l'Epée (1882); Chevalier de l'ordre royal du Sauveur de Grèce, et Commandeur de celui de Takovo, Serbie; Officier d'instruction publique (1886); Chevalier de la Légion d'honneur (29 mars 1887), comme vice-président de la Société française de bienfaisance à Londres, pour « services exceptionnels rendus depuis plusieurs années à l'hôpital français et à la Société de bienfaisance à Londres. » Ses amis du dîner de la Timbale lui offrirent une croix ornée de brillants. Plaque de grand Officier d'Isabelle-la-Catholique (1889), Commandeur de la Couronne de Roumanie, Commandeur du Mitjidié (1894), Officier de St-Michel, Collier de Charles III (1897), etc., etc. Enfin, le 26 juillet 1906, M. le président Fallières, en allant rendre visite à la maison de retraite de l'Association des artistes dramatiques (fondation Coquelin), à Pont-aux-Dames, décerna la rosette d'Officier de la Légion d'honneur à Febvre, qui figurait parmi les invités.

Ajoutons que cet artiste fut toujours bon pour les petits, pour les déshérités de la fortune; c'est grâce à la sollicitude de Febvre, par exemple, que le vieux mime Paul Legrand put finir ses jours à l'abri du besoin. Febvre avait fait dans le *Figaro* un appel au public, lequel fut écouté, et il n'eut de cesse que son camarade *Pierrot* ne fût sauvé par *Pierrot Conservateur*, comme il l'écrivait gentiment (1885).



FECHTER (dans la *Dame aux Camélias*) d'après Eust. Lorsay

Lorsque la Comédie-Française rouvrit ses portes, le 29 décembre 1900, Febvre fut dans le nombre des anciens artistes qui vinrent saluer le public. Parfois on fait appel à son talent de metteur en scène pour régler un ouvrage. Tout récemment encore (1906), il rendait ce service à la Gaîté chez son vieil ami Coquelin.

Febvre a épousé Mme Marie Brindeau, dont nous nous sommes occupé à la lettre B. Partageant son temps entre Paris et sa maison de campagne de Champs, il emploie ses loisirs à écrire dans des journaux et des revues. On a de lui : *Album de la Comédie française*, par Febvre et Johnson, in-4°, 1879, frontispice par Sarah Bernhardt; *Au bord de la scène*, avec une préface de Jules Claretie, Paris, 1889, in-12; *Journal d'un Comédien*, avec une préface de J. Claretie, illustr. de Jullian Damazy, Paris 1896, 2 vol. in-8°, figures; la *Clé des champs*, le *Roman d'un m'as-tu vu*, etc., etc.

Quelques autographes de Febvre ont passé par les ventes publiques. La coll. autogr. Bovet, n° 1408, renfermait une lettre écrite à Ch. de La Rounat, en 1860 : Il lui rappelle les rôles qu'il a joués à l'Odéon, et se plaint qu'il ne lui donne pas un premier rôle qu'il lui avait promis. Il exprime le découragement qu'il éprouve de cette injustice.

Dans une vente Noël Charavay (11 juin 1902), nous relevons une lettre à Jules de Prémaray. Il lui demande un rôle dans sa pièce *La Boulangère a des écus :* « Enfin un véritable homme du monde, comme vous savez les faire, et qui par ses manières, son langage, fasse disparaître ce qui a remplacé la véritable distinction et que l'on a nommé chic... Mon rêve, depuis que je suis au théâtre, est de jouer une de ces figures aristocratiques... »

Tout l'artiste tient en ces quelques lignes.

Biographie : F. Febvre, *Journal d'un Comédien*. — *Paris-Théâtre*, notice par Jahyer, n° 89.

Bibliographie : les *Th. en robe de chambre*, *Derrière la toile*, *Foyers et Coulisses*, Th. Français. — Jules Claretie, *Profils de théâtre*. — *Souvenirs de Delaunay*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 15,430.

1. En buste, de face, grav. en bois, anon.

2. En pied, assis, de ¾ à droite (caricature), lith. par E. Carjat.

3. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), lith. Caron Delamarre (1854).

4. En buste, de ¾ à droite, grav. par Guillaumot (1876).

Musée de la Com. fr., n° 357. *Une lecture au Comité*. C'est la lecture de *Francillon :* Febvre est à la cheminée.

Salon de 1875. Buste terre cuite, par A.-D. Doublemard.

Salon de 1887. Dans Saltabadil, du *Roi s'amuse*, par J.-A. Garnier, peinture.

Salon de 1895. Par L. Muraton, peinture.

Paris-Théâtre n° 89. Photo, cliché Tourtin.

FEBVRE. — Ch.-d'Eau 1873, th. des Arts 1875.

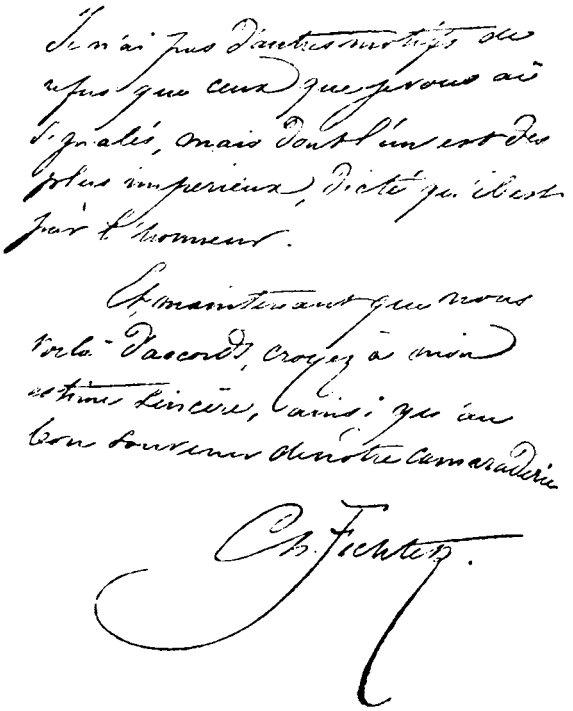
FECHTER, Charles, Albert. — Les uns le font naître à Londres, le 23 oct. 1823, et Vapereau à Belleville, le 23 octobre 1824, d'un père allemand et d'une mère anglaise. Après avoir étudié la sculpture, il entra au Conservatoire. On le vit s'essayer, à la Salle Molière, dans le *Mari de la veuve*, puis il entra comme pensionnaire à la Comédie-Française en 1845. Febvre l'a défini ainsi : « C'était un merveil-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

leux amoureux. Sa qualité maîtresse, c'était le charme; son visage, d'une extrême douceur, était éclairé par deux grands yeux noirs, dont l'expression tendre et enfantine lui conquérait toutes les sympathies, dès son entrée en scène. Beaucoup de chaleur, aimant son art, mais ayant, par malheur (c'est Febvre qui parle), un goût très prononcé pour le réalisme. » Le réalisme ! La vérité vraie en 1845-55 ! On n'y songe pas ! N'osait-il pas, dans *Claudie*, de George Sand, représenter un paysan avec un teint rougeaud, brûlé par le soleil !

Ne trouvant guère à s'employer à la Comédie-Française, Fechter partit pour Berlin, 1847, où il rencontra Mlle Éléonore Rabut, qu'il épousa dès son retour à Paris. On le voit ensuite au Vaudeville, à Londres, à l'Ambigu, au th. Historique, où il débuta, le 16 septembre 1848, par le rôle de Yacoub, dans une reprise de *Charles VII chez ses grands-vassaux* (16 sept.). Viennent ensuite *Catilina*, rôle de César (14 oct.); l'*Argent*, rôle d'Evelyne (2 déc.); les *Mystères de Londres*, rôle de Perceval (28 déc.); *Pauline*, rôle d'Horace de Benzeval (1er juin 1849); les *Frères Corses*, rôle des deux frères (10 août). A la Porte-St-Martin, le *Fils de la nuit*, la *Belle Gabrielle;* au Vaudeville enfin, où il trouve un succès sans précédent dans sa superbe création d'Armand Duval, de la *Dame aux Camélias* (1852): « Est-il vrai que tu sois un des plus beaux garçons de Paris ? écrit J. Arago. Moi j'assure que tu es un de nos comédiens les plus distingués. » Déjazet elle-même, qui a passé la cinquantaine, en est littéralement folle; il faut lire dans le livre de M. L. Henry-Lecomte *(Virginie Déjazet)*, ces lettres d'amour débordantes de jeunesse, de sentiment, de sincérité. Mais Fechter se rappelle qu'il est marié, père de famille, et se ressaisit. La direction du Vaudeville lui renouvelle son engagement pour 20,000 fr. par an, chiffre considérable pour l'époque. En 1854-55, il courait la province (passant par Genève), avec Mlle Page, donnant la *Dame aux Camélias*.

Fechter, qui avait paru à l'Odéon dans des bénéfices (26 oct. 1850, les *Frères Corses*, et 2 juin 1852, la *Dame aux Camélias)*, entra à ce théâtre comme directeur de la scène en 1857; c'est alors qu'il tenta une nouvelle interprétation de *Tartufe*, autour de laquelle on fit grand bruit : toujours amoureux de la vérité, il avait voulu, par exemple, vêtir chaque personnage comme le comportaient les usages du XVIIe siècle; Orgon, arrivant de voyage, se faisait retirer ses guêtres par Dorine, et Tartufe-Fechter buvait un verre de vin à la fin du troisième acte. Enfin son personnage était défiguré jusqu'à la laideur, ce qui n'expliquait guère comment un être aussi repoussant avait pu s'introduire dans une famille de braves gens. Si Tartufe n'est pas dangereux, il n'a pas raison d'être, et nous ne saurions admirer plus qu'il ne convient la vertu d'Elmire. La grosse Mme Thierret, à ses côtés, se tailla un beau succès dans le rôle de Dorine.



Autographe de FECHTER. Lettre à Ballande (coll. Lyonnet)

Ambitieux, Fechter, qui savait parfaitement la langue anglaise — qui était celle de sa mère — songea à faire valoir son talent au delà du détroit. L'entreprise était nouvelle, hardie. Elle réussit pleinement : non seulement Fechter joua en anglais le répertoire de Shakespeare, mais aussi celui de nos boulevards. Nous savons même par une lettre de lui en notre possession, qu'il lança une édition de Shakespeare qui fut rapidement enlevée. Bref, honoré de l'amitié du Prince de Galles qui venait chez lui jouer au billard, il devint directeur du Lyceum, à Londres, entreprise qu'il dut abandonner en 1868; l'année suivante il faisait représenter en anglais *Noir et blanc*, drame écrit en collaboration avec Collins, 1869. L'année suivante le trouve en Amérique, où il fut attaché à divers théâtres, et les journaux de New-York nous annoncent sa mort à la date du 5 août 1879. Il laissait une veuve, dont nous nous occupons à l'article *Rabut* (Eléonore) et trois enfants. Sa fille, Marie, Thérèse Fechter, née à Paris le 28 février 1854, élevée à Londres, puis à Paris au couvent des Oiseaux, débuta à l'Opéra-Comique dans *Mignon*, en mars 1877. Elle parut encore à la Gaîté, Marie de la *Grâce de Dieu* (6 nov. 1879), et quitta le théâtre pour se marier. La devise de Fechter, sur son papier à lettres, était : « Faiblesse vaut vice ». Vers 1874, il avait

EFERUS - Recherches & Classification numériques

acheté une ferme de 57 ares aux environs de Philadelphie.

Biographie : les *Théâtres de Paris*, Lorsay, notice, 1854.

Bibliographie : J. Arago, *Foyers et coulisses*, 1852. — V. Darthenay, *Acteurs et actrices*, 1853. — Hostein, *Histoires et souvenirs*, p. 201. — F. Febvre, *Journal d'un comédien*, t. I.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 15,433.

En pied, de ¾ à à droite, lith. par A. Collette (1851), d'après Eust. Lorsay.

FEDÉ, Charles. — Bordeaux 1820-21. Médiocre acteur du Vaudeville, et amoureux guindé 1824-1831.

FÉDÉ, Mlle Caroline. — Fille du précédent, Bordeaux 1821, débuta le 31 juillet 1828 au Vaudeville, dans la *Grande Duchesse*, succès. Th. de la Renaissance 1839-40.

FÉDÉ fils, Henri Cinti. — Jeune premier, Amsterdam 1834, Gand 1835, Renaissance 1839, Moscou 1849, St-Pétersbourg 1852-70, régisseur et décoré de la médaille de Ste-Anne (1870). Sa mort fut annoncée au rapport de 1872.

FÉDÉ, Mlle. — Ingénuités, Angers 1851.

FÉDORA, Mlle Bernard. — Amoureuse, Dijon 1825, Ain 1826, Vienne (Isère) 1827, Dijon 1828. Mlle *Fédora* (?) Amiens 1829, Calais 1830, Genève 1835.

FÉGARD, Mme Hippolyte. — Deuxième duègne, Laon 1826.

FEITLINGER. — Utilités, Lille 1838.

FEITLINGER, Mme Fanny, Eugénie. — Strasbourg 1854-56.

FEITLINGER, Frédéric, Samuel. — Anvers 1867-69.

FEITLINGER, Mlle Jeanne. — Athènes 1889-1891.

FELDER, Eugène, Philibert. — Aix 1862-63, Châlons-s/S. 1878-80, Epinal 1881, Paris 1882-84, Charolles 1885-86, Paris 1887-89.

FELDER, Mme Marie, Victoire, Abadie. — Mêmes étapes que ci-dessus.

FELGINE. — Raisonneur, Th. de la Renaissance 1838.

FÉLICIE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Félicie débuta à l'Odéon le 2 mars 1816, rôle d'Eudoxie du *Menuisier*, et tint pendant 18 mois à ce théâtre l'emploi des ingénues. On la revit aux Variétés dans l'emploi des grandes coquettes, 1821-29. « Actrice décente et sans conséquence », dit Harel, s'habillant avec bon goût. Le 13 juillet 1829, elle passa aux Nouveautés, puis à l'Ambigu. Palais-Royal : la *Chipie* (30 mai 1833), la *Femme du Voisin* (1er août), le *Remplaçant* (21 fév. 1834), *Un bal de domestiques* (11 avril).

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 15,472. En buste, de face, dans un ovale, lith. par Jules Vernet.

Mlle Félicie, Cambrai 1831, Lille 1835.

Mlle Félicie, Dieppe 1849.

Mlle Félicie, Délass. com. 1851.

Mlle Félicie, coquette, Th. du Luxembourg 1851.

Mlle Félicie, soubrette avenante, Variétés 1861.

FÉLICIEN, Edme, Jean, Eugène. — Th. Comte 1829, comique, Rouen 1832-34, Bordeaux 1835, Variétés, sept. 1837, débute dans le *Matelot à terre*, Palais-Royal : *Une invasion de Grisettes* 16 déc. 1843 ; est-ce le même, Odéon 1851, premier comique à Foix 1851, premier comique, Berlin 1852, Petit Lazari 1852? Il entre au Vaudeville 1854 et passe par Genève 1856. En 1849, vivait une dame Félicien, actrice, née Coraly.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 15,473. En buste, de ¾ à droite, lith. par D.-L.-M. Guillaume (1840).

FÉLICITÉ. — Sous ce nom :

Mlle Félicité Piis, troisième amoureuse, Nîmes 1827.

Mlle Félicité, th. du Luxembourg 1831.

Mlle Félicité, Boulogne 1834.

Mlle Félicité, Lille 1835.

FELIEU, Louis. — Montpellier 1829, Nîmes 1830.

FELIEU, François. — Alger 1852-55.

FÉLIN, Mlle. — Th. Cluny 1875.

FELIPPEAU. — Deuxième amoureux, Verviers 1842.

FELISKA, Mlle. — Troisième amoureuse, Anvers 1841, Louvain 1842.

FÉLIX. — Sous ce nom :

Félix, Vaudeville 1792-93.

Mme Félix, Marseille 1793.

Félix, Th. des jeunes élèves 1807.

Félix, Porte-St-Martin 1822, th. de Madame 1825, débuta dans une *Visite à Bedlam*, 11 avril.

Félix, Cirque olympique 1822-27.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FÉLIX Cellerier? Th. de banlieue 1825-26. Voir Félix.

Mme FÉLIX, th. Seveste 1825-31.

FÉLIX, deuxième, père, th. des Célestins, Lyon, 1827-35 et 1840.

FÉLIX, Jean, André, Thibaud dit, âgé de 62 ans en 1863, avec 40 ans de th., reçut une pension de 300 fr. de la Société des artistes.

FÉLIX, M. et Mme, 1827. V. Céret.

FÉLIX, Pierre, *Félix*, Alexandre, Ursule Cellerier dit. — Naquit à Alexandrie (Italie) le 18 sept. 1807, d'un père français et d'une mère italienne. (Vapereau le fait naître à Paris en 1815!). Plus tard, il fut destiné à la prêtrise. Mais, devenue veuve, sa mère passa en France avec ses deux enfants, une fille et un fils, issus de son mariage. Quelles furent les causes qui poussèrent le jeune Félix vers le théâtre? Ceci est resté un mystère. Ses biographes, MM. E.-D. de Manne et C. Ménétrier, se demandent même où il débuta! Nous relevons, à tout hasard, un *Félix*, jeune premier à Anvers en 1827. Puis nous notons son passage à Bordeaux 1827-28, au Vaudeville, début le 1er juillet 1828, dans *Léonide*, rôle de Rodolphe; Bordeaux 1829, Rouen 1833-40, 4000 fr. d'appointements, et enfin au Vaudeville, 13 juillet 1840, théâtre où il devait rester 30 ans. Son premier début eut lieu dans la *Jolie Fille du Faubourg*, et sa seconde création importante fut le rôle de Bourichon dans *Marguerite*. Celui de Robin, dans les *Mémoires du Diable*, 1842, le mit tout à fait en évidence.



FELIX (caricature), par Henry Fusino (1860)

Chaleureux, plein de verve et de bonne humeur, Félix avait la spécialité de lancer le mot à succès; pas une pièce un peu saillante sans son concours. Nous citons sans ordre : les *Parisiens*, les *Lionnes pauvres*, les *Faux Bonhommes*, *Nos Intimes*, la *Joie de la Maison*, le *Cabaret de la Pomme de Pin*, *Aux Crochets d'un Gendre*, les *Vivacités du Capitaine Tic*, les *Brebis de Panurge*, la *Clef de Métella*, les *Petites Mains*, *Roger Bontemps*, *Maison Neuve*, la *Famille Benoiton*, le *Mariage d'Olympe*, le *Troisième Mari*, les *Filles de Marbre*, etc. Ce fut dans cette dernière pièce qu'il caractérisa sa manière en établissant le rôle de Desgenais. On lui reprocha même dans la suite de ne plus jouer qu'un rôle, toujours le même dans toutes les pièces, celui-là.

Félix avait épousé à Rouen, le 8 février 1836, sa camarade Flore, Léontine Mélotte, née à Paris le 27 mars 1815, et première chanteuse, laquelle le suivit à Paris et entra à l'Opéra-Comique. Jamais union ne fut plus assortie. Malheureusement, une maladie grave enleva Mme Félix le 18 juin 1860 et, dès ce jour, le caractère de l'artiste changea. On vit ce bon garçon vivre à l'écart, mélancolique, difficile, hargneux, avare. Ses manies devinrent proverbiales. On s'amusait aussi beaucoup de sa naïveté. Dans les dernières années seulement, il s'était quelque peu radouci.

A la ville, comme au théâtre, à moins qu'un rôle ne l'obligeât à un costume de caractère, Félix se montrait uniformément le même : redingote sanglée à la taille, bien ganté, bien chaussé et la forme de ses pantalons ne varia jamais. Son engagement, qui était de 20.000 francs, ne fut pas renouvelé en 1870. La guerre aidant, le pauvre homme en fit une maladie de foie qui le conduisit au tombeau le 11 octobre suivant. On apprit alors que cet acteur brillant, incisif, original, léguait à la *Société des artistes dramatiques* 20.000 fr., en priant le Baron Taylor de bien vouloir fonder un prix annuel qui devrait porter son nom. Ainsi fut fait. Il ajoutait : « Delannoy priera M. le Baron Taylor de se rendre dépositaire de tous nos bronzes, faïences, chinoiseries que son bon cœur utilisera en temps et lieu. » Il n'oubliait personne, pas même les machinistes de son théâtre et disait encore, en s'adressant à son camarade Delannoy : « Je te lègue, aussi, ami, le soin de mon dernier voyage, ni trop pauvre, ni trop riche. Une caisse en plomb contiendra ma dépouille, après que tu l'auras fait embaumer. Tu feras construire une petite maisonnette aux lieu et place où se trouve notre dernière demeure (avec sa femme) au cimetière Montmartre; mon marbrier s'en chargera.... »

Voici quelques jugements portés sur lui : en 1866 :

« Félix a la finesse la plus merveilleuse et lance le mot comme personne; voilà un talent d'intuition! Il parle distinctement, malgré la pâtée dont sa bouche est toujours remplie. C'est un vrai talent.... Intelligence plus qu'ordinaire. »

Febvre qui fut longtemps son camarade au Vaudeville a écrit : « Le talent de Félix se

EFERUS - Recherches & Classification numériques

composait d'éléments étranges. Au physique, un corps robuste, mais de bonnes proportions, des yeux petits, mais un regard vif, pétillant de malice, la distinction d'un officier ayant fait toute sa carrière en garnison. Une voix sifflante, d'un timbre sonore, avec un léger zézaiement, qui ajoutait encore au comique de l'inflexion. Cette voix avait le don de donner de l'esprit à des mots qui s'en accommodaient volontiers ; et, chose curieuse, peu flatteuse pour notre art, sans culture d'esprit, sans éducation première, il rendait vivant et spirituel chacun de ses rôles ».

Biographie : Lorsay, les *Théâtres de Paris*, t. II, notice. — E.-D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément de la troupe de Nicolet*, p. 319 et suiv.

Bibliographie : Les *Th. en robe de chambre*. — Febvre, le *Journal d'un Comédien*, t. I.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 15,483.

1. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. Berdalle, Rouen 1836.

2. En pied, de face, cost. de th., lith. par V. Dollet (1842).

3. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. par V. Dollet (1842). V. aussi Bibl. nat., portraits V. Hugo.

— *Th. de Paris*, par Lorsay, 1854.

— L'*Eclipse*, 7 février 1875.

— *Complément de la troupe de Nicolet*, en buste, eau-forte, par Fugère.

— Caricature, par Henry Fusino, 1860.

FÉLIX, Mlle *Sarah*, Sophie dite. — Née le 2 février 1819, à Obrooth, près Francfort, de parents israélites, colporteurs, sœur aînée de Rachel. La moins faite des quatre sœurs pour le théâtre, bien que possédant un esprit naturel, mais manquant de finesse et de distinction. Après s'être essayée en province, Sarah Félix débuta à la Comédie-Française, grâce à l'appui de la grande tragédienne, le 24 mai 1849, dans Célimène du *Misanthrope*, puis passa à l'Odéon, où elle avait déjà paru le 27 avril précédent, rôle d'Elmire de *Tartufe*. Viennent ensuite : 13 nov. 1850, les *Baisers ;* 2 avril 1851, son bénéfice avec le concours de sa sœur Rachel dans *Adrienne Lecouvreur ;* 19 sept., *Sous les Pampres ;* 6 nov., les *Droits de l'Homme*, succès personnel ; 29 déc., les *Marionnettes du Docteur ;* 16 janv. 1852, *Un Bal d'avoués ;* 2 avril, à son bénéfice, *Dos à Dos ;* 21 mai, le *Bougeoir ;* 29 oct., second début au Th.-Français dans Elmire de *Tartufe* et la marquise de la *Gageure imprévue ;* 2 nov., reprise au Th.-Français des *Droits de l'Homme*. Plus tard, elle fit partie de la fameuse tournée Raphael Félix, en Amérique. Enfin ce fut elle qui assista sa sœur Rachel dans ses derniers moments, au Cannet. Elle hérita d'elle d'une pension viagère de 6000 fr. et trouva sage d'abandonner le théâtre. Elle se livra alors à des spéculations industrielles, créa la fameuse *Eau des Fées*, qui porte son nom, à Paris, rue Richelieu, et mourut en cette ville le 12 janvier 1877. Un grand nombre de lettres de Rachel, citées dans le volume de M. d'Heylli, lui ont été adressées.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, *Hist. de l'Odéon*, t. II. — Hostein, *Historiettes et Souvenirs*, p. 162. — G. d'Heylli, *Rachel*, d'après sa correspondance.

Iconographie : Salon de 1866 : buste en terre cuite, par A.-D. Doublemard.

FÉLIX, Mlle Elisa. — V. Rachel.

FÉLIX, Raphaël. — Né en 1825, frère des deux précédentes et des trois suivantes, était encore bien novice dans son art lorsqu'il débuta à l'Odéon le 15 mai 1843. Puis viennent : 27 déc., *André Chénier*, 10 fév. 1844, le *Vieux Consul*, 8 avril 1845, les *Pharaons*.

Le 8 mai 1846, il débute à la Comédie-Française par le rôle de Curiace des *Horaces*. C'était un fort beau garçon, de figure et de manières distinguées, ne possédant qu'un talent ordinaire, mais réussissant par ses côtés plastiques. Mais homme d'affaires avant tout, il préféra renoncer à la scène pour organiser les tournées de sa grande sœur. Rachel écrit de Liège, à ce propos, à Sarah, en date de juin 1847 :

« Je vais te parler de Raphaël, de ce cher enfant qui semble m'être envoyé pour soulager mes peines. Je ne puis te dire combien sa présence m'est bonne, combien son dévouement me touche. Mes chagrins, il les voit, et quand il ne les voit pas, il les devine, et tout ce qu'il fait pour m'en distraire est incroyable. Ce n'est pas un jeune homme que j'ai avec moi, non, c'est un homme de cœur. Son caractère est doux, facile et aimable ; sa tenue excellente ; toute sa manière enfin, parfaite. Il me quitte très rarement et ne se promène que quand je me fâche un peu. Il dirige on ne peut mieux nos intérêts ; que te dirai-je, enfin ? Il est mon père, mon enfant, mon ami et mon homme d'affaires. Seulement, il croit toujours qu'on veut me tromper, et il est comme le chat qui guette la souris ».

En 1848, il passe par Lille avec Rachel. En 1852, il devient directeur de Beaumarchais. Voyant toujours dans le talent de sa grande sœur Rachel une mine d'or à exploiter, il conçut alors la grande tournée d'Amérique dont l'issue devait être si fatale à la tragédienne.

« Mon frère, voyez-vous, disait Rachel, c'est le juif-errant, et je suis ses cinq sous ». La troupe emmenée par lui se composait de Rachel, Sarah, Lia, Dinah, ses quatre sœurs Mmes Briard et Durey ; Randoux, Latouche, Léon Beauvallet, Dieudonné, Chéri aîné et Chéri jeune. (V. le livre de Léon Beauvallet, *Rachel en Amérique*). Grand brasseur d'affaires, il avait entrepris l'exploitation des œuvres du théâtre d'Al. Dumas. En 1858, il fut directeur à Lille. Mais un jour, à Lyon, pour éviter la fureur de la foule, il dut se sauver déguisé en capucin (1865-67). En 1868, il succéda à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Marc Fournier dans la direction de la Porte-St-Martin. Il y donna *Patrie*, gros succès d'argent, obtint de l'Empire libéral l'autorisation de reprendre le *Chevalier de Maison-Rouge* et *Lucrèce Borgia*, mais fut arrêté en plein essor par la guerre et par la Commune. On sait que le théâtre fut incendié. Il prit alors la direction du th. St-James, à Londres. Moitié ruiné, il mourut le 9 juillet 1872, pendant un séjour en cette ville. Il laissait un actif de 151,814 francs (inv. Simon, notaire à Paris, 3 sept. 1872).

Raphaël Félix s'était marié deux fois, d'abord avec Amédine Luther, de son vrai nom Lupperger (v. Luther), morte à 27 ans, le 26 juillet 1861, puis avec Henriette Bloch, vivante en 1906, qui lui donna deux filles, Gabrielle-Rachel et Rosalie-Rébecca, et un fils, Gabriel. En 1855, Raphaël Félix demeurait 3, cité Trévise.

Bibliographie : Léon Beauvallet, *Rachel en Amérique*, *Mémoires de Bouffé*, p. 359. — D'Heylli, *Rachel d'après sa correspondance*, p. 9. — Ch. Monselet, long article dans le *Monde illustré*, 2me sem., 1872, p. 43.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 15,484, à mi-corps, assis, de ¾ à droite, grav. par Riffaut, 1855.



Mlle Rébecca FELIX, d'après Fugère

FÉLIX, Mlle Rachel, dite *Rébecca*. — Née à Lyon en 1829, avait adopté ce nom de Rébecca parce que sa grande sœur Elisa lui avait pris le sien, Rachel. Le 27 octobre 1838, M. Félix, père de cette nombreuse tribu, écrivait à M. Demonval, directeur du Gymnase enfantin : « Monsieur, je vous envois mes deux enfans un garçon et une petite fille age de dix ans les meilleur de ma troupe que j'avais l'idée de former. Ils sont très avancé dans la comédie-vaudeville comme je ne peux continuer à cause de ma santé j'ai cru de vous faire part si vous pouvez les utilisé et je crois que ça fera une bonne acquisition pour vous, ils sont charmants et beaucoup d'intelligence, venez les voir demain dimanche au théâtre Molière à 10 ½ ils joueront *Michel et Christine* et *Un Ange au sixième étage*. Je vous salue, Félix Rachel » *(sic)*.

La petite fille, c'était Rébecca ; le petit garçon Raphaël. Cinq ans plus tard, le 10 avril 1843, Rébecca se faisait entendre à la salle Chantereine, dans le rôle d'Eriphyle d'*Iphigénie en Aulide*. Le 3 novembre, Rébecca débutait à l'Odéon dans le rôle de Chimène du *Cid*, tandis que son frère Raphaël lui donnait la réplique dans celui de Rodrigue, un Rodrigue de 17 ans, une Chimène de 14 ans! « Rébecca, a écrit Th. Gautier, était alors chétive et frêle, comme l'était sa sœur elle-même ; toutes deux, d'ailleurs, se ressemblent par plus d'un point. C'est la même prestance, le même caractère de physionomie ». Le frère et la sœur jouèrent encore *Mahomet* le 18 et *Iphigénie* le 21 décembre.

Le 1er juillet 1845, Rachel fit débuter sa sœur Rébecca à la Comédie-Française dans le rôle de Palmyre de Mahomet. Accueillie avec une constante faveur, on la revit dans le jeune prince des *Enfants d'Edouard*, Junie de *Britannicus*, Aricie de *Phèdre*, Atalide de *Bajazet*. On la trouva gracieuse, touchante, sensible. On la vit avec plaisir dans une reprise de *Bertrand et Raton* (rôle de Christine), dans quelques créations : le *Dernier des Kernox*, *Lucrèce*, les *Frais de la Guerre*, *Blaise Pascal*, la *Vieillesse de Richelieu* (1848) ; *Deux Hommes* (1849) ; *Une Discrétion*, les *Amoureux sans le savoir* (1850) ; les *Droits de l'Homme* (1852) ; *Murillo* (1853). En 1850, elle avait repris le rôle de la Catarina d'*Angelo*, son meilleur rôle, aux côtés de sa sœur, et la Comédie-Française l'avait élevée au sociétariat depuis le 1er avril de cette année.

La frêle artiste était malheureusement frappée d'un mal implacable ; attaquée de la poitrine, elle partit pour les Eaux-Bonnes, dans l'été de 1853. Rachel alla trois fois la voir. La dernière fois, la tragédienne venait de rentrer d'une longue tournée (29 mai 1854) et devait jouer *Adrienne Lecouvreur* le 10 juin. A trois heures de l'après-midi, elle reçoit la nouvelle que sa sœur est au plus mal. Elle part immédiatement pour les Basses-Pyrénées, ne la quitte pas pendant neuf jours, et reçoit son dernier soupir (19 juin). Sa douleur fut immense. Elle ramena à Paris le corps de Rébecca, lui fit élever un mausolée au cimetière israélite du Père-Lachaise — ce mausolée où elle repose elle-même — et le 23 juin, jour des obsèques, la Comédie-Française fit relâche. Samson prononça sur la tombe un éloquent discours. Il faut lire dans le livre de M. d'Heylli les lettres de Rachel pour comprendre toute l'affection qu'elle portait à sa sœur préférée, Rébecca.

Biographie : E.-D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Talma*.

Bibliographie : G. d'Heylli, *Rachel d'après sa correspondance*. — *Souvenirs de Delaunay*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 15,485, à mi-corps, assise, de ¾ à droite, grav. par Ch. Damour (1855).

— Salon de 1850, miniature par Mme A. Lapoter.

— *Complément à la Troupe de Talma*, en buste, eau-forte par Fugère.

FÉLIX, Mlle Adelaïde, dite *Lia*, née le 6 juillet 1830 à Saumur. C'est la date adoptée par M. G. d'Heylli, bien que F. Jahyer indiquât l'année 1828. Vaillante, intelligente, énergique, elle débuta le 6 avril 1850 à la Porte-Saint-Martin, dans le rôle d'Adrienne de *Toussaint-Louverture*, à côté de Frédérick. Son succès fut très grand : timbre de voix excellent, diction juste, physionomie pathétique. Vinrent ensuite les créations d'Héléna dans la *Misère* (7 mai) et de *Jenny l'Ouvrière* (23 nov.). En janvier 1851, elle joua *Claudie* de G. Sand, avec Bocage. Le 14 mars, Rachel joua au bénéfice de Lia, *Phèdre*, à l'Odéon. Citons encore, Porte-Saint-Martin : le *Vol à la Duchesse* (avril), le *Diable* (avril), la *Poissarde* (janv. 1852), *Richard III* (sept.), *Frère Tranquille* (mars 1853), le rôle de Marie dans une reprise de *Louis XI*, Geneviève du *Vieux Caporal*, Anne d'Autriche dans une reprise des *Mousquetaires*, Gabrielle de la *Bête du Bon Dieu* (mai 1854), Marie dans une reprise de la *Chambre ardente*, à côté de Mlle George. Antoinette dans le *Comte de Lavernie* (nov.), Albone des *Noces vénitiennes*. On la dépeint ainsi : physionomie expressive, gestes distingués, organe pénétrant, accents pleins d'émotion. Le 14 mai 1855, Rachel joua au bénéficede sa sœur Lia, *Andromaque*, aux Italiens.



Mlle Lia FÉLIX, rôle de *Jeanne d'Arc* (1873)
Cliché Mayer

Après cette création, elle quitta momentanément la Porte-St-Martin pour aller en Amérique avec Rachel, puis à l'Ambigu : Frantzia des *Orphelines de la Charité* (mars 1857) ; Porte-St-Martin : reprises de *Richard d'Arlington*, de la *Closerie des Genêts*, de la *Tireuse de cartes* ; Gaîté : *André Gérard*, la *Fille du paysan* (janv. 1862) ; Porte Saint-Martin : les *Volontaires de 1814* (avril) ; Gaîté : le *Château de Pontalet* (sept.), la *Maison du Baigneur* (fév. 1864), le *Marquis Caporal* (oct.), le *Mousquetaire du roi* (fév. 1865), le *Hussard de Bercheny* (déc.) ; Odéon : reprise du *Marquis de Villemer* (juill. 1867) ; Gaîté : les *Treize* (déc.), les *Orphelins de Venise* ; Ambigu : le *Dompteur* (oct. 1869) ; Porte-St-Martin, sous la direction de son frère Raphaël : *Mathilde* (avril 1870). Depuis la guerre, Mme Lia Félix ne fit plus que de rares créations : *Jane*, à la Renaissance (1873), puis à la Gaîté : *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier, rôle où elle fut vraiment supérieure (8 nov. 1873) et Cordelia de la *Haine* (déc. 1874).

« Je crois sincèrement sa réputation inférieure à son talent, a écrit F. Jahyer, et je suis persuadé que sa parenté avec Rachel lui a nui, sa sœur absorbant à elle seule la renommée qui pouvait s'étendre sur toute la famille. » Il y a des noms trop lourds à porter. En attendant, si l'on excepte Marie Laurent, aucune artiste de drame n'a fourni une carrière plus brillante que celle de Mme Lia Félix pendant la période 1850-75. Mme Lia Félix habitait Paris en 1906.

Biographie : *Paris-Théâtre* n° 167, notice par Jahyer 1876. *Foyers et coulisses*, Gaîté, t. II, p. 147.

Bibliographie : J. Arago, *Foyers et coulisses*. — V. Darthenay, *Acteurs et actrices* 1853. — Em. Abraham, *Acteurs et actrices* 1861. — *Mémoires de Bouffé*, p. 285. — Koning, *Coulisses parisiennes*, p. 24. — d'Heylli, *Rachel d'après sa correspondance*, p. 10 — P. Mahalin, les *Jolies actrices de Paris*, t. I, p. 73.

Iconographie : *Paris-Théâtre* n° 167 (juillet-août 1876), photo. mi-corps, de ¾ à droite, rôle de Jeanne d'Arc, cliché Mayer.

FÉLIX, Mlle Mélanie, Emilie dite *Dinah*, née à Paris le 11 mars 1836, joua d'abord les rôles d'enfants en province, avec Rachel, et à la Comédie-Française, Joas dans *Athalie*, Louison dans le *Malade*. Agée de 11 ans, elle parut à Genève dans une tournée Rachel, où elle joua un rôle dans le *Vieux garçon et la petite fille*. Sa grande sœur l'avait surnommée « Dinette », diminutif de Dinah. Plus tard, elle se fit applaudir au Gymnase dans les rôles créés par Léontine Fay, débuta à la Gaîté par le rôle d'Evangeline dans l'*Oncle Tom*, fit partie d'une tournée Rachel en Russie puis du fameux voyage d'Amérique, passa par l'Odéon et le Vaudeville où elle se fit remarquer dans les rôles d'Eugénie des *Faux bonshommes* et de Séraphine des *Lionnes pauvres*.

Mlle Dinah Félix fut engagée à la Comédie-Française le 1er juin 1862. Elle y débuta le 23 dans Lisette des *Jeux de l'amour et du hasard* et Lisette des *Folies amoureuses*. C'était la vraie soubrette du répertoire classique, mais le personnage est restreint et n'existe plus dans le théâtre moderne. Elle n'eut donc

EFERUS - Recherches & Classification numériques

que fort peu d'occasions de se produire. Thérèse d'*Henriette Maréchal* (15 déc. 1865), Jeanne Bourguignon de la *Valise de Molière* (15 janv. 1868). Élue sociétaire le 1er janvier 1871, elle prit sa retraite le 1er juin 1882. Mme Dinah Félix habitait Paris en 1906.

Biographie : *Foyers et coulisses*, Com. fr., t. II, p. 131.

Bibliographie : *Souvenirs de Delaunay*. — Fr. Sarcey, *Quarante ans de théâtre*, t. II, p. 214-216, t. V, p. 28. — Koning, *Coulisses parisiennes*, p. 39.

FÉLIX. Sous ce nom :

FÉLIX, Chartres 1828.

Mme FÉLIX, troisième amoureuse, Bordeaux 1829.

FÉLIX, Bâle 1830.

FÉLIX, troisième amoureux, Nantes 1830. Est-ce Cellerier Félix ?

FÉLIX, th. Montparnasse 1830-31.

FÉLIX, th. du Luxembourg 1830-35.

FÉLIX, troisième amoureux, Lisieux 1830.

Mme FÉLIX, Minette Leclerc, th. Montmartre 1830.

Mlle FÉLIX, soubrette, Bordeaux 1831-35.

FÉLIX, Laon, 1831.

FÉLIX, deuxième père, Tours 1834.

FÉLIX, Nevers 1834.

FÉLIX (Jousse), amoureux, Vaucluse 1834.

Mme FÉLIX, jeune premier rôle, Rennes 1834.

FÉLIX, premier amoureux, St-Pétersbourg 1835.

FÉLIX, amoureux, Dijon 1835.

Mme FÉLIX, première amoureuse, Caen 1835.

FÉLIX, deuxième amoureux, Toulon 1840.

FÉLIX, Mons 1845.

M. et Mme FÉLIX, Mulhouse 1849.

Mme FÉLIX, duègne, Cahors 1851.

FÉLIX, jeune premier, Alais 1851.

Mme FÉLIX, jeune première, Alais 1851.

FÉLIX, Rouen 1851.

FÉLIX, th. Montparnasse 1852.

FÉLIX, Lille 1852-53.

Mme FÉLIX, première amoureuse, Anvers 1852.

FÉLIX, Délass. Com. 1861.

FÉLIX Albert, Ambigu 1894-96.

FÉLIX. V. Céret, Lejeune, Mauroy et Voiron.

FELTIS, Mlle, débuta au Vaudeville le 11 janvier 1828, rôle de la princesse dans la *Mère au bal.*

FELTIS, Palais-Royal 1836. *Un château pour cinq francs* (21 juin) ; *Ma maison du Pecq* (14 nov. 1837), 1840.

FELTMANN, second niais, Bruxelles 1820-21, Amiens 1825, Tournai 1827.

FEMY, Mlle, jeune première, Lille 1799-1800. Il y eut à Lille, à la même époque, un directeur de ce nom. Passa à Gand en 1806.

FENELIO, Mlle Marie. — La Haye 1860-63, Porte-St-Martin 1868-70.

FÉNELON.— Acteur sans talent, gauche et timide, Troyes 1824, auquel on reprochait d'avoir pris au théâtre un nom semblable.

FERARI. Mlle Alexandrine. — Calais 1828.

FÉRAUD, Marius, Jean-Baptiste. — Acteur et directeur, Aix 1852-53, Marseille 1854-57.

FERAUD, Achille, dit Emile Masson, né en 1838. Rio-de-Janeiro 1867-73, Bolivar 1874-75, St-Pierre Martinique 1876-77, Paris 1878-79, Saïgon 1880-85, Paris 1886 et années suivantes. En 1900, âgé de 62 ans, avec 35 ans de théâtre, Féraud obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Asnières en 1906.

FERAUD, Auguste. — Genève 1894-96.

FERAUDY, Mlle Eustase, dite Estelle, naquit à Champlitte, en Franche-Comté et fut élevée à Dijon. Admise au Conservatoire, dans la Classe de Beauvallet, elle obtint, en 1852, le premier accessit de comédie : St-Denis, Corbeil, Meaux, Melun, Fontainebleau, th. des Batignolles, Ambigu-Comique 1856-61. Elle est qualifiée « artiste consciencieuse ». Lille 1864. En 1894, une dame *Poisot-Féraudy Françoise*, née en 1831, avec 42 ans de théâtre, obtint à Marseille une pension de 500 fr. de la Socité des artistes. Habitait Marseille en 1906. Est-ce la même ?

Biographie : Lavergne, *Acteurs et actrices de l'Ambigu*, 1856.

FERDINAND. Sous ce nom :

FERDINAND, Gaîté 1807-30. Port majestueux, physionomie noble et expressive, tête antique. Acteur laborieux, ayant de l'âme et de l'énergie ; à la ville, estimé de tous.

Bibliographie : *Grande Biogr. dram.*, 1824.

Iconographie : Coll. Martinet n° 97, rôle de Witikind dans *Eginard et Imma ;* n° 281, Poniatowski, dans *Stanislas Lesczinski*. — Chez Castrique, dans *Pharaon*.

FERDINAND, Stéphani ou Stéphany père noble, Nantes 1825, Toulouse 1826, Amsterdam 1827, Le Mans 1828, Saintes 1829, Lyon 1831, Bruxelles 1834, Lyon 1835, Nantes 1840.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FERDINAND, René, troisième comique, Charentes 1825, Tours 1826, Epernay 1827. Deuxième comique, Cognac 1829, Poitiers 1830. Premier comique, Caen 1834.

FERDINAND, utilité, Seine-et-Oise 1828.

Mme FERDINAND, débuta le 21 avril 1828 à l'Odéon, rôle de Marianne, dans *Marianne* et fut reçue pensionnaire.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 15,564. En pied, de ¾ à droite, cost. de th. lith. par Ferdinand, H. (1837).

FERDINAND, th. Seveste 1829.

FERDINAND, Caen 1830.

Mlle FERDINAND, Nîmes 1830.

FERDINAND, jeune premier, th. du Luxembourg 1830-34.

FERDINAND, Lyon 1830.

FERDINAND, rôles d'enfants, Cirque olympique 1831.

FERDINAND, Gymnase 1833.

FERDINAND, th. du Temple 1834.

FERDINAND, Porte-St-Antoine 1835.

Mlle FERDINAND, ingénuités, Avignon 1840. — *Un Ferdinand* est régisseur à Avignon, même année.

FERDINAND, Fol. dram. 1840, 1845, 1849.

FERDINAND, deuxième amoureux, Maëstricht 1840.

FERDINAND, Cirque olympique 1840 et 1845.

FERDINAND, Funambules 1845, 1850. V. Cordier.

FERDINAND, th. Beaumarchais 1845 ; trop de voix, trop de gestes.

FERDINAND, premier rôle marqué, Liège 1849.

Mlle FERDINAND, Londres 1849. V. la suivante.

Mme FERDINAND, Gabrielle-Mathilde, femme Pinet dite Olivier, premier rôle, Calais 1851, Orléans 1852, Versailles 1854, Le Mans, 1855-1856, Amiens 1857-59, Caen 1860, Nancy 1861, Dijon 1862, Rouen 1863-64, Turin 1865, Rouen 1867, Paris 1868-78. En 1879, âgée de 63 ans, avec 39 ans de théâtre, Mme Ferdinand obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes et se retira à Melun (1879-80), Nice (1881-88). Sa mort fut annoncée au Rapport de 1889. Son mari, Pinet, dit Olivier, passa par l'Odéon. Nous croyons la retrouver aussi au Th. Historique, en 1850, sous le nom de *Mathilde*.

FERDINAND, utilités et régisseur, Montpellier, 1851-52.

Mme FERDINAND, jeune première, Montpellier 1851-52, Lille 1854.

FERDINAND, Palais-Royal 1851.

FERDINAND, Constantine 1851.

Mme FERDINAND, Augusta, née Sallard, Lyon 1866-69.

FERDINAND, Palais-Royal 1873.

Mme FERDINAND, Joséphine Montherel, Lausanne 1879-80, Nice 1881, Dijon 1882, Genève 1883, Troyes 1884, Lille 1885-87, Montpellier 1888-89, Paris 1890-93.

FERDINAND, V. Heuzey.

FERENOUX, Henri. — Boulogne 1866-70.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 15,566. En buste, de ¾ à gauche, lith. par P. V. (1875), d'après A. Bonny.

FERENOUX, Mme Elisabeth, née Tribout. — Boulogne 1867-70. V. Mme Bosson.

Iconographie : Bibl. nat., calalog. Duplessis 15,567. En buste de ¾ à gauche, lith. par P. V. (1875), d'ap. A. Bonny.

FERENOUX, Louis, Jean, François. — Agen 1876-79, Bône 1880-81, Alger 1882-83, Constantine 1884-86, Alger 1887-1901. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1902.

FERENOUX, Albert. — Paris 1887-88, Nice 1889-90, Lille 1891-94.

FÉRÉOL, Louis ou Auguste Second dit. — Naquit en 1795, fut élève de l'école St-Cyr, puis entra à l'Opéra-Comique comme trial en 1818. C'était un excellent comédien. Il était d'un comique achevé dans les *Rendez-vous bourgeois*, *Fra Diavolo*, *Fiorella*, le *Pré aux Clercs*, *Zampa ;* dans la *Marquise de Brinvilliers* et *Ludovic*, il se montrait fort dramatique. La carrière de Ferréol ne nous regarderait donc pas, s'il n'avait tout à coup quitté l'Opéra-Comique pour entrer au th. de la Renaissance où il créa le rôle de Don Guritan dans *Ruy-Blas* (1838) : « Félicitons M. Féréol, a écrit Victor Hugo, de cette science d'excellent comédien avec laquelle il a reproduit la figure chevaleresque et gravement bouffonne de Don Guritan ». Mais, acteur à deux fins, Féréol reparaissait en même temps à ce théâtre dans le répertoire musical, comme dans *Lady Melvil*, l'*Eau merveilleuse*, car la Renaissance menait de front les deux genres. Féréol écrivit le *Mort fiancé*, op. com., avec Vial et d'Houdetot, et *Cinq ans d'entracte*, 1833. Il peignait agréablement et exposa avec succès divers tableaux de genre. En 1850, nous relevons sa présence à Orléans. De 1852 à 1855, il appartint au Th. Français, mais nous ne savons à quel titre. Orléans 1856, Paris 1857-61, Orléans 1862-63. En 1864, son nom disparaît de l'annuaire. Larousse le fait mourir à Orléans en 1870.

FÉRÉOL, Riolet. — Th. Comte 1830-31.

FÉREOL, Mlle Euphrasie. — Th. Comte 1830.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FÉRÉOL, Marchand dit. — Premier comique, Le Hâvre 1835.

FERESENN, Mlle, ou Férésène, Henriette, Thérèse. — Rouen 1854-58, Paris 1859-63, Nîmes 1864-67, Toulon 1868-72, Fol. Marigny 1873, Paris 1874-76, Alcazar 1877-80, Paris 1881-85. Agée de 63 ans en 1886, avec 30 ans de th., Mme Férésenn obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Paris 1887-97. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1899.

FERET. — Cirque Olympique 1826.

FERET, Mlle Fanny. — Troisième amoureuse, Marseille 1831.

FERET, Julien, Pierre. — Grenoble 1855-58, Lyon 1859-60, Bruxelles 1861, Lyon 1862-74, professeur au Conservatoire, Lyon 1875-89, Paris 1890. Délégué de l'Association des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890.

FERET, Louis, François Delacour. — Paris 1881-85.

FERGUSSON. — Acteur forain et pierrot, foires de Paris 1741-42.

FERIEL, Mlle Marie, Ange, Henriette. — Odéon 1889-92, Nouveautés 1896.

FERIN père. — Mime, th. St-Martin 1812, Cirque Olympique 1816-1834. « Le Talma des soldats blessés ».

FERIN, Mlle. — Lille 1840.

FERIN, Louis. — Rio-de-Janeiro 1849-50.

FERIOT. — Th. du Marais 1793.

FERNAND, Mlle Amalia Hernandez, dite. — Née vers 1824, fille d'un médecin espagnol et d'une mère française. Son père était un proscrit politique. Retourné à Madrid pour régler ses affaires après le règne de Ferdinand VII, il y mourut. Mlle Hernandez reçut alors des leçons de Samson, qui lui donna le nom de *Fernand*, et débuta à Versailles. Scribe remarqua son charme et sa distinction à la Société Chaptal et la présenta au Gymnase, où elle parut en 1844 dans *Rodolphe* et dans *Rébecca* (rôle d'Escanio). Odéon 1846 : *l'Ingénue à la Cour* (20 mars), *Echec et Mat* (25 mai), succès; 1847, *Le 15 janvier en Province* (4 fév.), le *Manchon* (23 mars), la *Loge de l'Opéra* (7 avril), la *Course à l'Héritage* (29 avril), *Il ne faut pas jouer avec le Feu*, à son bénéfice (20 mai). Mme Doche chanta la *Lisette*, *Nouvelles d'Espagne* (7 juin). Au Th. historique, elle reprend le rôle de Mercédès dans *Monte-Christo*, après Mme Lacressonnière Ire. Puis elle suit Hostein à la Gaîté : les *Belles de Nuit*, la *Croix de St-Jacques*, Mme *de la Verrière*, Maurice dans le *Muet*, mimique puissante et grand succès. — Ambigu : Diane de Bussière dans le *Château des Tilleuls*. Odéon : Edmée de *Mauprat*, 28 nov. 1853 : « Vous êtes une Edmée pleine de noblesse et de sensibilité », lui écrit alors George Sand. Elle créa encore le rôle de Mme de Verneuil dans *Que dira le Monde ?* Mlle Fernand mourut en 1855, à peine âgée de 30 ans, au moment où allait lui venir la renommée. Sa dernière pensée fut pour l'Association des artistes, à laquelle elle laissa tout son avoir, 475 fr., « solde » de sa vie artistique. Artiste éminemment sympathique.

Biographie : Les *Théâtres de Paris*, Lorsay, 1854, notice.

Iconographie : Les *Théâtres de Paris*, lith. par Colette, d'ap. Lorsay, dans *Que dira le Monde ?*

FERNAND, Mlle. — Ingénuités, Liège 1861.

FERNAND. — Gaîté 1866. On le disait d'origine portugaise. Il joua dans *Faustine* et remplaça Lacressonnière dans la *Maison du Baigneur*. Belle tête, mais gestes exagérés. Est-ce le même à l'Ambigu vers 1879 ? Venait de la province et de la banlieue.

FERNANDE, Mlle. — Coquette, Montmartre 1873.

FERNANDE, Mlle. — Th. Cluny 1873. Peut-être la même, Vaudeville 1875-76.

FERNANDO. — V. Damiens.

FERNANDO, Mlle. — Jeune première, Lille 1855.

FERNE, Dominique, Hippolyte. — Toulon 1867.

FERNE, Mme Marie, Léontine, née Morton. — Toulon 1867.

FERNET. — Cour de Prusse, XVIIIme siècle.

FERNET, Mlle Armance. — Th. Comte 1830.

FERNEY, Mme Caroline Cœuilte. — Gentille brune jouant les travestis au th. des Folies Nouvelles (devenu th. Déjazet), fut engagée pour la Californie. Embarquée sur le fatal *Evening Star*, en 1866, elle périt en route avec la troupe dont elle faisait partie. Ses deux petits enfants laissés en France furent recueillis par son frère, M. Cœuilte, qui fut ténor au Th. lyrique et à l'Opéra.

FEROUILLART. — Caen 1804-05. Mort en 1805. Son fils fut recueilli par Julien, régisseur du th. en cette ville. V. Ferrouillat.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FEROUMONT, Léopold. — Deuxième comique, Marseille 1852-53, Liège 1854-58, Paris 1871-72, Bordeaux 1873-74, Rio-de-Janeiro 1875-78. Ce nom reparaît aux Variétés 1896.

FERRAND, Mme Jules, Ire, née Lamy, dite *Munier*. — Soubrette, femme de Jules Ferrand, directeur à Metz 1823 et Nancy, régisseur à Anvers 1827, se retira du théâtre en 1819. Elle mourut en novembre 1829, âgée de 58 ans. Son mari, régisseur à Lyon 1830-31, reçut en 1846 une pension de 150 fr. de la Société des artistes et mourut à 70 ans, vers 1847.

FERRAND, Jules. — Comique, Nouvelle-Orléans 1825-28. Bouffé, dans ses *Mémoires*, parle d'un acteur de la Porte-St-Martin nommé *Ferrant* (?), premier comique, Mons 1842.

FERRAND, Mme, IIme. — Strasbourg 1835. Veuve à Lyon en 1847-50.

FERRAND, Edouard. — Bruxelles 1856-59.

FERRAND, Laurent, Edmond. — Paris 1881-83, Charleville 1884, Paris 1885, St-Quentin 1886-87, Dijon 1888-89, Amiens 1890-91, Constantine 1892-93, Verviers 1894-95, Rochefort 1896-98. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1899.

FERRAND, Emile, Jacques. — Reims 1886-91.

FERRANTI, Mlle Thérèse, Clémence. — Th. historique, rôle de Grain-d'Or des *Frères Corses*, Montparnasse 1849, accorte grisette, Fol. dram. 1852-57.

FERRARE, Mlle Denise, Olympe Ferrard dite. — Th. du Temple 1862-64, Châtelet 1865.

FERRARI, Mlle. — Avignon 1830.

FERRARIS, Mlle Marie, Louise Kowinski. — Variétés 1861-65, Palais-Royal 1867-68, Odéon 1869, *Kean* (reprise), la *Conscience* (reprise), le *Drame de la rue de la Paix*. « Une jolie petite tête comme celles que l'on voit aux foires, dans les musées historiques ». Paris 1881-91. P. Mahalin a parlé de Mlle Ferraris dans ses *Jolies actrices de Paris*, t. I, p. 63.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis 15,653.

En pied, de ¾ à gauche, imp. Cadart et Luce.
— Le *Bouffon*, 22 déc. 1867.
— L'*Eclipse*, n° 6, 1er mars 1868.

FERRARIS, Louis Drouin dit. — Agen 1865, Arras 1867-69, Barcelone 1870.

FERRARY, Mlle Alexandrine. — Cambrai 1827. V. Lefebvre.

FERRÉOL, — V. Marty.

FERRERO (de), Mlle Esther. — Le Caire 1880-1883.

FERRET, Mlle. — Deuxième amoureuse, Marseille 1828.

FERRET. — Jeune comique, Liège 1852.

FERREYRA, Mlle Judith. — Tout enfant, elle avait dansé dans les ballets du Cirque. Comme elle était fraîche et jolie, Montigny l'engagea en 1849, au Gymnase, pour y jouer les rôles de petites filles dans le répertoire de Léontine Fay. Plus tard, elle aborda les ingénues. En 1852, J. Arago écrit : « Le bouton ne tardera pas à éclore. Mlle Ferreyra n'est pas encore une demoiselle, mais ce n'est déjà plus une petite fille ». Elle était naïve, gracieuse et gentille. Son engagement terminé, elle fit au Brésil un voyage d'agrément et revint à Paris vers 1858 : Variétés : les *Princesses de la Rampe* et le *Pays des Amours*. — Porte-St-Martin : les *Petites Danaïdes* et l'*Outrage*. — Variétés 1861, Ambigu 1862, th. du Cirque, où elle créa le rôle de *Rothomago* (1er mars), jouant avec une verve endiablée les travestis, et servie par une jolie voix. — Châtelet, Variétés. Elle tomba malade en 1863 et sa maladie dura quatre ans et demi. Elle mourut en mai 1868, à 31 ans.

Ch. Yriarte a raconté dans le *Monde Illustré*, 1868, 1er semestre, p. 339, sa liaison avec Victor Chéri, chef d'orchestre au Gymnase. Pendant longtemps, elle s'était tenue à cette affection sincère et avait annoncé son mariage à diverses reprises. Puis, lasse de la médiocrité, elle avait quitté l'ami sincère pour courir les fêtes, s'étourdir, éblouir. « Comme nous étions, comme tout Paris, du reste, au courant de cette intrigue, écrit Yriarte, nous la vîmes entrer un soir, au Gymnase, dans une loge... non loin de l'homme qu'elle avait quitté, et nous avons rarement vu au théâtre, dans le roman ou dans la nature une scène muette aussi poignante. Judith qui était blanche et rose, heureuse, brillante, comme une jolie femme en évidence qui vient poser pour la salle entière, devint pâle comme une morte, trembla de tous ses membres, se mordit les lèvres, balbutia, agita son éventail et s'évanouit ».

Bibliographie : Em. Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861. — *Souvenirs de Laferrière*, p. 146. — P. Mahalin, les *Jolies Actrices de Paris*, t. I, p. 109.

FERRIER, Mlle Ida. — V. Ida.

FERRIER, Mlle. — Jeune première, Lille 1866-1867.

FERRIER, François. — Batavia 1876-80, Naples 1881-88, Clermont-Ferrand 1889-95. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

FERRIÈRE, Mlle. — Ingénue, avait jusqu'à 28 oppositions sur ses appointements, dont

EFERUS - Recherches & Classification numériques

une pour 579 livres 6 sols, formée par la veuve Mazelin, sa parfumeuse, et une autre pour 221 livres, par Raimbeaux, le traiteur de la rue des Réservoirs, lorsqu'elle jouait les ingénues chez Mlle de Montansier, au th. de Versailles 1779-81. Ce nom fut porté par une chanteuse qui débuta le 14 juin 1805 à l'Opéra.

FERRIN. — V. Ferin.

FERRON, Mlle. — Th. de la République 1794.

FERROUILLAT. — Bruxelles 1794. V. Ferouillart.

FERROUSSAT, Joseph. — Strasbourg 1850. Troisième rôle et régisseur, Bayonne 1851-53, Agen 1854, Bayonne 1855-56, Nice 1857, Boulogne 1858, Rouen 1859-61, Marseille 1862-72.

FERRY.— Th. St-Marcel 1840. Il y eut un *Ferry-Fay*, directeur à Amiens vers 1834-35, dont la femme était chanteuse.

FERRY, Mme Amélie, née Flobert. — Montparnasse 1861-63, Tournai 1864-67.

FERRY, Charles, Constant Debroze. — Compiègne 1883-85.

FERTON, Mlle. — Angers 1796, Bruxelles 1797, Variétés 1802. Le *Tribunal volatile* nous apprend qu'en l'an XI, elle y jouait les Agnès et qu'elle tenait cet emploi avec intelligence. En 1806, elle est à Gand; en 1808, à Turin, où on lui reproche son accent méridional. Mlle Flore, dans ses *Mémoires*, t. II, p. 342, parle de Mmes Ferton *mère et fille*. Il faudrait peut-être distinguer.



FERVILLE, rôle du général dans le *Gamin de Paris* (d'après Lacauchie)

FERVELLE-Lefort, Mme Zéline, Antoinette *Branciaz*, née en 1836. — Tournai 1878-79, Lorient 1880, Dunkerque 1881, Sedan 1882-83, Belfort 1884, Brest 1885, Rennes 1886, Perpignan 1887, Dunkerque 1888, Béziers 1889, Constantinople 1890, Amiens 1891-93, Rouen 1894, St-Germain 1895. En 1896, Mme Fervelle-Lefort, âgée de 68 ans, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Elle se retira à Vincennes et sa mort fut annoncée au Rapport de 1904.

FERVILLE de Vaucorbeil ou Vaucorbeille. — Premier rôle, Maëstricht 1776, directeur de théâtre dans l'ouest de la France, Nantes 1792-94, Odéon 1797, La Rochelle, Angers 1803 et 1805. Ferville père eut Potier comme pensionnaire. Mlle Flore (t. I, p. 178) et Bouffé (p. 166) en ont parlé dans leurs *Mémoires*.

FERVILLE, Louis, Basile de Vaucorbeil ou Vaucorbeille, fils du précédent, naquit à Rochefort en 1783, selon les uns, le 3 ou 7 février 1785, selon les autres; enfant de la balle, il seconda son père puis vint à Paris où il joua du violon au th. Louvois, puis à la Comédie-Française. Il partit ensuite pour la province et pour l'étranger afin d'y tenir l'emploi de jeune premier. — Gand 1815, Anvers 1816. Puis, bien que jeune encore, il quitta tout à coup cet emploi pour prendre celui des pères qu'il voulut jouer en frac ou en redingote et non plus en « bonhomme Cassandre » comme c'était alors l'usage. En ce genre, il fut un innovateur. Ferville débuta au Gymnase en 1823. En août 1824, il alla jouer à Dieppe, devant la duchesse de Berry. Il habitait alors à Paris, rue de Cléry 84. Talent original, plein de verve, Ferville créa de jolis rôles dans le *Plus beau jour de la vie*, le *Vieux mari*, *Avant, pendant et après*, etc. En 1826, il vint demeurer rue Poissonnière, 33. La réputation commençait à venir quand Harel, qui réorganisait l'Odéon, vint offrir au comédien un engagement plus avantageux. Ferville, qui ne vit que l'avantage pécunier, alla s'enterrer sur la rive gauche. Il y débuta, le 25 sept. 1829, par le rôle de Danville de l'*Ecole des Vieillards;* Odéon 1829 : *Mon oncle le bossu* (1er déc.); 1830 : l'*Article de journal* (19 janvier), la *Mort de Molière* (18 fév.), *Adrienne Lecouvreur*, chute (12 mars), l'*Ecole du pauvre* (17 avril), *Ma femme et ma place* (30 avril), le *Vieux mari* (24 mai), le *Gentilhomme de la Chambre*, succès d'à-propos (19 août), la *Mère et la fille* (11 oct.), la *Séparation* (1er nov.); 1831 : *Napoléon* (11 janv.), *Un changement de Ministère* (12 mars), le *Mariage par dévouement*, succès (3 mai), la *Jeunesse de d'Alembert*, chute (14 sept.), *Catherine II*, succès (29 sept.), *Piffard drôle de ton*, parodie de *Richard Darlington* (31 déc.); 1832 : *Jeanne Vaubernier* (17 janv.); à la Porte-St-Martin, il ne créa qu'un seul rôle dans *Dix ans ou la vie d'une femme* (mars 1832). C'est alors qu'il revint au bercail, boulevard Bonne-Nouvelle, où il trouva un grand suc-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

cès : *Moiroud & Cie*, fut un ouvrage qu'il fit « charmant à lui seul ». Escapade au Vaudeville, rentrée au Gymnase et triomphe définitif dans les Oncles d'Amérique et les Vieux généraux, dont il ne fit plus des ganaches, mais des gens d'esprit.

Citer les créations de Ferville au Gymnase est impossible ; autant citer le répertoire de ce théâtre pendant quarante ans. Il joua dans presque tous les vaudevilles de Scribe et apporta, dans tous les rôles, un naturel et un cachet que l'on trouvait difficilement chez d'autres acteurs. Il forma, en outre, de nombreux élèves, parmi lesquels Mme Théodore. Il était correspondant dramatique et membre zélé de l'Association des artistes. Est-ce lui père noble à Toulouse 1835 ? à Aix en 1840 ? et régisseur au Vaudeville, à Bruxelles en 1851 ? En tout cas, c'est bien lui à Marseille en 1852-53 et 1855. Il avait passé par l'Odéon, nous ne savons à quel titre, en 1854. En mars 1863, on annonça tout à coup la retraite de Ferville, l'ancien colonel type du Gymnase et le public accourut, empressé : 40 ans de services dans un seul théâtre, cela n'est point banal. Le ministre comte Walewski lui fit accorder une pension de 2000 fr. et Bressant récita des strophes de Th. de Banville à la représentation d'adieux qui eut lieu vers le mois de mai. Les frères Lionnet ont parlé de cette soirée dans leurs *Mémoires*.

Il vint alors, à ce vieillard de 80 ans, une étrange idée : celle de quitter ses habitudes pour aller vivre à La Rochelle. L'expérience ne réussit pas. Ferville ne tarda pas à regretter ses parties de dominos au Café du Gymnase et il revint à Paris pour y mourir le 13 août 1864. Depuis l'année précédente, la Société des artistes lui faisait une pension de 300 fr. Le 16 août, Montigny, directeur du Gymnase, prononça un éloquent discours sur la tombe de cet honnête homme. Ferville fut le père de Emmanuel-Auguste Vaucorbeil, compositeur de musique et directeur de l'Opéra, mort en 1884.

Parmi les rôles les plus typiques créés au Gymnase par Ferville, on cite toujours le général, de la *Chanoinesse*, le général, des *Malheurs d'un amant heureux*, M. de Gourville, de l'*Heritière*, Darcy, de *Dix ans ou la vie d'une femme*, M. de Brémond, du *Mariage de raison* et le général, du *Gamin de Paris*.

Biographie : *Galerie dramatique*, de Lacauchie, notice.

Bibliographie : Harel, Dict. th. 1825. — Biogr. dram. 1833, *La rampe et les coulisses* 1832. — *Mémoires des frères Lionnet*.

Iconographie : Bibl. nat., calalog. Duplessis 15,693.

1. En pied, de ¾ à gauche, lith. par A. C. (1855). Sur cette planche, se trouvent les portraits de Mercier, Signac, Fay, Coste, Quillet, Miller (Mme), Bietry, Miller, Fay, Billemare, Signac, Plantade, Palmerine, Callais et Chauveau (acteurs du Camp du Nord 1854).

2. En buste, de ¾ à droite, lith. par Benjamin (Roubaud) (1840).

3. En pied, assis de ¾ à gauche (caricature par Benjamin (Roubaud) (1841).

4. En buste, de ¾ à gauche, lith. par Julien M.

5. En pied, assis, de ¾ à gauche, lith. par A. Lacauchie, 1836.

6. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, lith. par Vigneron.

V. aussi portrait B.-N. Lablache.

FERVILLE, Mme, femme du précédent, tenait l'emploi des duègnes à Rouen 1820-23 et au Hâvre 1825. Vers cette époque, il semble qu'elle se soit séparée de son mari. Elle débuta aux Variétés, le 12 janvier 1826, par le rôle de Mme Madré, de la *Chercheuse d'esprit* où elle obtint du succès. — Variétés 1826-31, demeurant passage Saulnier, 6, puis rue de la Boule-rouge. En 1834, elle est à Nantes. En mai 1839, elle crée un rôle à l'Ambigu dans le *Naufrage de la Méduse* : « Mme Ferville est une admirable statue du désespoir », a écrit Th. Gautier.

FERVILLE le petit. — Rôles d'enfants, Variétés 1829-30.

FERVILLE, Mlle Désirée. — Deuxième amoureuse, Nantes 1834.

FESCHER, Mme. — Premier rôle, Rouen 1796.

FÉTIS, Mme Thérèse, Justine, née Detrass. — Rennes 1886-88, Pau 1889-90, Paris 1892-1894, Montréal 1895, Rennes 1896, Nice 1897, Paris 1898-1903.

FEUGIER, Louis. — Lyon 1863-79. Professeur au Conservatoire 1875. Mort vers 1879.

FEUGRAY, Adrien, Georges. — Colmar 1850, Chartres 1852-56, Versailles 1857-58, Caen 1859-92. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

FEUILLASTRE, Gaston. — Palais-Royal 1864-1872.

FEUILLET, Noël. — Comédien chez Lamy, entrepreneur de spectacles 1772.

FEUILLET, Léon. — Alger 1863, Liège 1864, Lille 1865 (résilia), New-York 1866-67, Rennes 1868-69, Limoges 1870, Toulon 1872, Lyon 1873, Angers 1874-75, Lille 1876, Le Mans 1877, Genève 1878, Liège 1879-82.

FEULIE, Louis, Henry, fils d'un maître tailleur, naquit à Paris, rue St-Louis (paroisse St-Barthélemy), le 25 février 1736. — Du mo-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

deste établi de son père en la cité, il passa, sans transition, à la Comédie-Française où il débuta à 28 ans, le 8 mai 1764, par les rôles de Frontin, du *Muet*, de Labranche, de *Crispin rival de son maître*, puis de tous les valets du répertoire. C'était un véritable comédien, au jeu franc, gai, naturel, d'une taille agréable et dégagée, agile, preste et qui sut se conquérir de suite l'estime du public. La Harpe lui-même, si peu indulgent, reconnut, dans le *Mercure de France*, qu'il savait saisir à merveille la caricature et le ridicule de son personnage en le rendant avec une vérité singulière. Dans le rôle de *Tartufe*, surtout, il excella, faisant preuve d'un bon goût parfait. Sociétaire le 19 mars 1766, Feulie n'eut pas le temps de créer un grand nombre de rôles: 1764: la Garoussière, de l'*Homme singulier*; 1765 : un domestique dans le *Philosophe sans le savoir*; 1767: Robert, dans *Eugénie*; 1768 : l'abbé, dans les *Valets maîtres de la maison*; Tomi, dans *Béverley*; 1769 : Mondor, dans les *Etrennes de l'amour*; Dumont, dans *Julie*; 1770: André, des *Deux amis*, Nébi, du *Marchand de Smyrne*; 1771: Ustache, de l'*Heureuse rencontre*, Germon, des *Amants sans le savoir*, Picard, du *Bourru bienfaisant*; 1772 : l'Olive, de l'*Anglomane*; 1773: M. Jourdain, de la *Centenaire*, Lisimon, de la *Feinte par amour*. Dans la représentation donnée chez Mlle Dangeville, il joua Lucas, de la *Partie de chasse*. La pièce fut interdite en public ; quand elle fut autorisée, Feulie n'existait plus. Il mourut de la petite vérole, aux Galeries du Louvre, le 18 octobre 1774. Ce fut une perte réelle pour le théâtre.



Mlle FEYGHINE, cliché Bosch

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I, p. 256. — E.-D. De Manne, la *Troupe de Voltaire*, p, 246. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 83.

Bibliographie : Jal, *Dict. critique*, p. 575. — Em. Campardon, les *Comédiens du roi*, p. 312-314.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 15,733.

En buste, de ¾ à gauche, gr. par Fr. Hillemacher, 1859. — La Comédie-Française possède une peinture, portrait *présumé* de Feulie en Crispin, auteur inconnu.

FÈVRE, Edouard. — Cambrai 1831.

FEYGHINE, Julie, Feigin dite. — Née en Russie, en 1863, nièce du célèbre violoniste Servais. On racontait, sur elle, les aventures les plus étranges : elle montait des cavales indomptées, terrassait des bêtes fauves, faisait de la peinture et jouait du piano comme Rubinstein. Attirée vers le théâtre, Mlle Feyghine quitta les steppes de son pays natal pour venir à Paris où elle reçut les leçons de Worms. Grâce à des influences élevées, elle débuta, le 28 février 1882, à la Comédie-Française, dans le rôle de la suivante turque, dans la *Quenouille de Barberine*. L'étrangeté du personnage et du costume formait la sauvegarde de la débutante, fort émue. La critique fut sévère ; on lui reprocha un léger accent. Elle en conçut un vif déplaisir, qui s'aggrava, peu après, des contrariétés d'un amour entravé et finalement déçu, dont le fils aîné d'un duc célèbre sous le second Empire fut le héros. Bref, cette jolie et séduisante personne, qu'on avait trop exaltée à l'avance pour la trop déprécier ensuite, se suicida, chez son amant, dans un accès de désespoir le 12 septembre 1882. Elle mourut deux jours après. On trouvera le récit de son suicide, non seulement dans les journaux de l'époque, mais dans le *Dict. Larousse*, 2me supplément. Ce n'était pas, du reste, la première fois qu'elle tentait de se tuer ; elle avait essayé quand, entraînée par sa passion pour le théâtre, elle s'était heurtée à la résistance paternelle ; de même qu'elle avait déclaré à ses camarades qu'elle se tuerait en scène si elle ne réussissait pas dans son second début qui devait avoir lieu dans l'*Etrangère*.

Biographie : *Album artistique*, 18 mai 1882, notice par J. Denis.

Bibliographie : *Souvenirs de Delaunay*.

Iconographie : *Album artistique*, en buste, photo ; de face, cost. de théâtre, cliché de Bosch.

FIAT, Mlle Sophie. — Actrice du boulevard, fit ses débuts à l'Ambigu, puis entra, en 1783, aux Grands Danseurs du Roi, où elle parut dans les *Amours de Mme Ragot* et les *Deux font la paire*. En 1788, elle faisait partie de la troupe des Variétés du Palais-Royal, les *Défauts supposés* (28 janvier). On la disait l'amie de son camarade Bordier, qui fut pendu à Rouen (V. Bordier). On la revit au th. de la rue Richelieu 1792-94.

FICHER, Mme Marguerite. — Rouen 1849, Odéon 1851, début dans les *Horaces* (14 sept.).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FICHET, Jean, Etienne. — Fils d'un tireur d'or, naquit à Paris, rue aux Ours et fut baptisé, le 20 avril 1769, à St-Leu. Perruquier, rue du Renard, en 1792-94, il entra au Vaudeville pour tenir les rôles accessoires, doubla Carpentier dans les valets, les gilles et les paysans. Fort laid, il servit de plastron à Armand Gouffé qui fit sur lui une chanson, dont le premier couplet était ainsi :

Air : *M. le Prévôt des marchands.*

Un marchand de colifichet,
Un jour qu'on affichait Fichet,
Dit, voyant Fichet sur l'affiche :
Quoi ! toujours afficher Fichet !
Du public l'affiche se fiche !
Moi, je me fiche de Fichet !

Fichet fut tiré tout à coup de l'obscurité par une circonstance bizarre : il y avait à Paris, sous le premier Empire, une marchande ambulante de gâteaux de Nanterre, surnommée par dérision la *belle* Madeleine, parce qu'elle était d'une laideur peu ordinaire. Des auteurs eurent l'idée de faire tenir par Fichet, qui ressemblait à cette femme, le personnage de la dite marchande et il n'en fallut pas moins pour faire courir tout Paris au Vaudeville. Fichet, devenu célèbre et qui ne manquait pas de talent, se fit encore remarquer dans quelques autres caricatures de personnages allemands.



FICHET, rôle de *Madeleine*

Acteur consciencieux, utile, Fichet se retira du théâtre en 1822 et alla ouvrir un petit débit de vins aux environs de Longjumeau. Fanatique de la garde nationale, autant que de Napoléon, il avait été nommé, à Paris, sergent-major de l'une des plus belles compagnies de la 4e légion et il était très fier de cette charge, qu'il remplissait avec un zèle méticuleux. Fichet mourut en 1833, selon l'almanach Barba; son biographe le fait vivre jusqu'en 1844. Il avait demeuré, à Paris, rue de la Michodière, rue de l'Echelle, rue St-Honoré et rue de l'Oratoire.

Biographie : E.-D. de Manne, *Troupe de Nicolet*, notice.

Bibliographie : Brazier, *Histoire des petits théâtres*, t. I, p. 285.

Iconographie : Collection Martinet, nº 66. M. Blôme, du *Rêve*. — Nº 403, rôle de Madeleine, dans le *Boguey renversé*.

FIDÈLE, J.-B. — Régisseur puis directeur, Nancy 1828, 1830-31, 1834.

FIERVILLE, Pierre, Guichot dit. — Naquit à Dijon le 29 mars 1671. Les quelques renseignements que nous possédons sur lui nous semblent quelque peu fantaisistes : il aurait débuté à la Comédie-Française à l'âge respectable de 62 ans, le 18 mai 1733, rôle de Palamède dans *Electre*. Sociétaire le 25 mars 1734, il fut renvoyé le 18 janvier 1741 avec une pension de 500 livres. Nous le retrouvons à Gand en 1742, à la Cour de Bayreuth de 1747 à 1759, à Turin en 1761. Nous savons encore qu'il avait été attaché avec sa femme à la Cour de Prusse et qu'il servait à recruter des artistes à Paris pour Berlin. Bref, M. Monval nous annonce la mort de Fierville, survenue à Munich le 27 février 1777, à 106 ans. Il serait curieux, à l'aide des papiers conservés dans les archives de province et d'Allemagne, de reconstituer cette biographie absolument unique en son genre.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I, p. 259. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

Bibliographie : J.-J. Olivier, les *Comédiens dans les Cours d'Allemagne*, Cour de Bayreuth et Cour de Prusse. — Les *Comédiens hors la loi*, p. 218.

FIERVILLE, Mme. — Maëstricht 1777.

FIERVILLE. — Fils du vieux Fierville (ou petit-fils?). Avait été danseur à l'Opéra et rival heureux du comte de Lauragais auprès de Mlle Heinel, l'une des célébrités de l'Académie royale de musique. Il devint directeur du spectacle des Variétés amusantes en 1782.

FIERVILLE, Mlle. — Confidente à la Comédie-Française 1799-1800. V. les suivantes.

FIERVILLE. — Toulouse 1822-23.

FIERVILLE, Mme. — Versailles 1826.

FIERVILLE, Mlle Marie, Louise, Irma de Jollyot. — Née à Caen le 22 sept. 1812, débuta à la salle Chantereine. Porte-St-Antoine 1835, Ambigu 1840-51, morte à Meulan le 18 mai 1861. L'*Indiscret des Coulisses* nous apprend qu'elle était grande, belle et bien faite et qu'elle jouait convenablement et avec décence (1841).

FIETEZ, Charles, Jacques. — Funambules 1854-56, troisième rôle, Nantes 1857, Genève 1858-59, Cherbourg 1860, Charleville 1861-62, Beauvais 1863-64, Le Mans 1865, Belgique 1867, Montparnasse 1868, La Villette 1869-74, Déjazet 1875-79, Château-d'Eau 1880-82, Paris 1883-1902. En 1894, âgé de 60 ans, avec 44 ans

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de th., Fietez avait obtenu une pension de 500 fr. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1903.

FIEUVE. — Bruxelles 1703.

FIEUX, Charles, Jean. — Amsterdam 1834-35, Toulouse 1850, St-Quentin 1852-53, Grenoble 1854, Limoges 1855, Rennes 1856, Lorient 1857, Douai 1858, Versailles 1859-62, Paris 1863-77. En 1870, âgé de 61 ans, avec 33 ans de th., Charles Fieux obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1878.

FIEUX, Mme Florence, née Pingard. — Toulon 1849, Toulouse 1850, Rouen 1860-62, Paris 1863, Rouen 1864-65, Bruxelles 1867-69, Liège 1870-82.

FIÉVEZ ou *Fiévée* ou *Fiévet*. — Sous ce nom :

Fiévez, Bruxelles 1725.

Fiévez, François, Joseph, Lille 1793, Bruxelles 1796, Lille 1801, premier comique puis directeur, Liège 1810-19, Verviers 1825, Mons 1826, Lille 1829.

Mme Fiévez, Lille 1800-01, Liège 1810-19, Namur 1811.

FIFINE, Mlle (Desprez). — Troisième amoureuse, Brest 1828.

FIFINE, Mlle. — Funambules 1861.

FIGEAC, Mlle Bathilde, *Augustine*, femme J. Jaluzot. — Naquit en 1823 et débuta le 11 octobre 1839, au th. de la Renaissance dans *Revue et Corrigée*. A la Porte-St-Martin, elle parut dans l'unique représentation de *Vautrin* (14 mars 1840) où elle créa Inès de Christoval. On la trouve ensuite au concert du bazar Bonne-Nouvelle, au Gymnase, puis en retraite dans un couvent, et en Pologne, où elle séjourne deux ans. Elle revient en France, joue un moment au Vaudeville (1849) et débute enfin au Gymnase, où elle se fait remarquer par son air distingué, son sourire provocateur et sa suprême élégance. Elle y crée Julie de *Philiberte* (19 mars 1853), Marceline de *Diane de Lys* (15 nov.) et Valentine du *Demi-Monde* (20 mars 1855). Le 2 novembre 1855, Mlle Figeac débuta à la Comédie-Française, rôle de la marquise de Prie dans le *Gâteau des Reines*, mais elle n'y trouva pas le premier soir l'accueil favorable auquel elle avait droit. On la revit dans une reprise du *Mari à la Campagne* (24 mars 1857), une reprise des *Comédiens* (22 juin), puis dans son rôle de Julie de *Philiberte*, seule de la création avec Bressant. Toujours élégante et jolie, Mlle Figeac parut encore dans *Feu Lionel* (23 janv. 1858), les *Doigts de Fée* (29 mars), le *Luxe* (8 nov.), les *Deux Ménages* (27 déc.), *Rêves d'Amour* (1er mars 1859), le *Collatéral* (1er août), les *Femmes savantes*, rôle d'Armande (29 nov.), le *15 Janvier* (15 janv. 1860), le *Menteur* (6 juin), le *Cœur et la Dot* (27 juin), la *Considération* (6 nov.), la *Papillonne* (11 avril 1862). Le 1er juillet 1860, elle avait été nommée sociétaire. Mlle Figeac se retira le 1er octobre 1865 et épousa M. J. Jaluzot, le directeur des magasins du *Printemps*, auquel elle apporta une très grosse fortune. Fort impressionnée par l'incendie de cet établissement, elle ne put retrouver la santé et mourut dans son hôtel de la rue d'Athènes, no 6, le 28 avril 1883.

Biographie : Les *Th. de Paris*, par Lorsay, t. II, notice.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*, 1852. — *Acteurs et Actrices*, 1853, 1861. — *Souvenirs de Delaunay*. — D'Heylli, *Journal intime de la Comédie française*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 15,789. En pied de 3/4 à gauche, lith par A. Collette (1854), d'ap. Eust. Lorsay.

Musée de la Comédie-Française. Dans le tableau de Ed. Geffroy, les *Sociétaires en 1864*, figure le portrait (tête seulement) de Mlle Figeac.

FILANDRE, ou Fillandre, ou Philandre, Jean-Baptiste Monchaingre dit. — Comédien de campagne, contemporain de Molière, directeur de troupe, et dont le véritable nom pourrait être, selon Jal, Olivier Bourguignon. Dans son *Histoire du Th. français*, t. III, p. 161, Chapuzeau parle de la réunion opérée à Saumur, en 1638, des deux troupes dites de Floridor et de Filandre ; dans son intéressante *Etude sur les Comédiens de Campagne au XVIIme siècle*, publiée dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, M. Chardon consacre plusieurs chapitres à Filandre, auquel Scarron semble avoir emprunté plusieurs traits de son Léandre du *Roman comique*. Nous savons que Filandre était connu et estimé, qu'il fut pendant longtemps à la tête des « Comédiens du prince de Condé » et qu'il vint à Dijon en 1662 et 1663. Nous avons vu à l'article de Mlle Beauval que celui-ci l'avait recueillie tout enfant en Hollande et qu'après avoir parcouru les Pays-Bas et les Flandres, il était venu à Lyon. Jal a consacré un article à Filandre dans son *Diction. critique*, mais cette biographie, si elle pouvait jamais être reconstituée, serait bien à coup sûr une des plus intéressantes pour nous faire connaître la vie des comédiens de campagne au XVIIme siècle.

Tallemant des Réaux en parle comme d'un comédien de réputation, mais dont le jeu ne lui paraissait pas naturel. Il oublie seulement de dire où il l'a vu. En 1665 et 1666, Filandre dirigeait une troupe à Lyon. En 1663, il était « Comédien du Prince de Condé ».

Le musée de la Comédie-Française possède encadré (no 162B du catal. Monval) l'acte notarié du 31 août 1670, réunissant les signatures de Molière, de J.-B. Monchaingre (Filandre),

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de sa femme Angélique Meunier et de Rollet « le fripon ». Ce papier provient de la collection Fossé d'Arcosse. Il fut acheté à la vente Alfred Bovet par Al. Dumas fils et offert par lui à la Comédie-Française en décembre 1884. M. G. Monval a publié à ce sujet un article explicatif dans le *Figaro* du 24 janvier 1885. Molière cautionna Baron, vis-à-vis de Monchaingre et de sa femme, pour une vente de costumes.

Bibliographie : Etude de M. Chardon, citée plus haut. — Jal, *Dict. critique*. — G. Monval, *Chronologie molièresque*.

Iconographie : G. Monval, les *Collections de la Comédie-Française*, reproduction des signatures J.-B. Monsaingre et Molière, p. 80.

FILHOL, Jean, Baptiste. — Toulouse 1856, Bordeaux 1857-58, Bruxelles 1859, Toulouse 1860, Nantes 1861, La Haye 1862-64. Un *Filhol*, directeur à Angoulême s'empoisonna le 9 juin 1874.

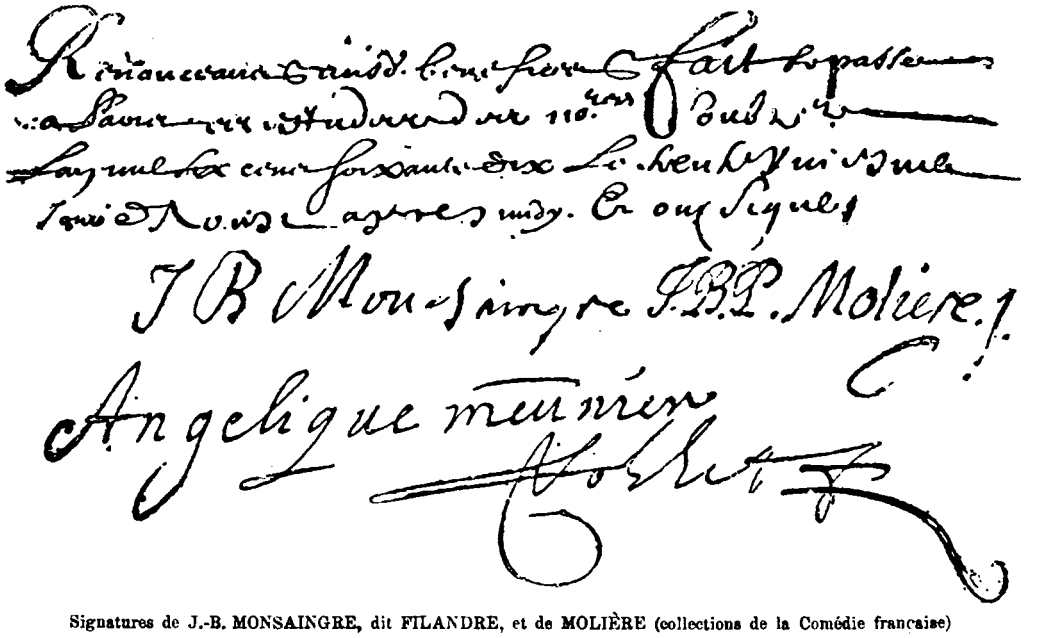
FILHOL, Mme Adelaïde, née Grujon (Jouanna). — Valenciennes 1859-63.

FILLIAUX, Mme. — Th. Cluny 1896.

FILLIEN. — Th. des Amis de la Patrie 1794.

FILLIOLE, Mme Mathilde Cretzschmar. — Tournai 1886-87, Paris 1888.

FILLION, Eugène, Charles, Philibert. — Avait



Signatures de J.-B. MONSAINGRE, dit FILANDRE, et de MOLIÈRE (collections de la Comédie française)

FILASTRE, ou Filatre Albert. — Directeur, Liège 1842, Amiens 1849.

FILHOL, Victor. — Jeune premier, Berlin 1829-30, Moscou 1830, Berlin 1831, Lille 1834, Kief 1835, directeur, Troyes 1849, Namur 1850, Caen 1852, Verviers 1856-58, Cambrai et Valenciennes 1859-61. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1862. Facile à confondre avec Louis, Emile.

FILHOL, Mme, née Prudhome. — Amoureuse, Berlin 1829-30, Moscou 1830, Berlin 1831, Lille 1834, Kief 1835, Troyes 1849, Namur 1850, rôles marqués, Caen 1852-54.

FILHOL, Louis, Emile. — Troyes 1849, Namur 1850, comique, Caen 1852-54, Paris 1855, Verviers 1856-58, Valenciennes 1859-63.

FILHOL, Jean, Casimir. — Dieppe 1856, Fontainebleau 1857-58, Valenciennes 1859-64.

débuté comme auteur; son drame de *Lord Surrey* eut du succès à la Gaîté. Mais Laferrière, qui jouait le principal rôle s'étant trouvé indisposé, il reprit le rôle et resta au théâtre. Il venait donc de la Gaîté, lorsqu'il débuta à l'Odéon comme jeune premier. 1841 : *Mathieu Luc*, *Un Jeune Homme*, *Une Aventure de Ste-Foix*, *Claire Champrosé*, les *Enfants blancs*. 1842 : la *Double Epreuve*, le *Maréchal de Montluc*. La direction alla de mal en pis. Fillion émigra en province. C'est là que Justin Bellanger le rencontra, à Angers, avant ou après 1852 : « Fillion cumulait l'emploi de régisseur général avec celui de premier rôle. Il était beau comme Apollon, grand, bien fait, élégant, charmant... Mais le pauvre homme était tellement infatué de sa personne, et il posait d'une façon si ridicule, qu'il ne pouvait plus paraître sur la scène sans s'exposer aux quolibets du parterre ». En 1849, il était au Hâvre. En 1852, il rentra à l'Odéon : les *Absents ont raison*, le *Bougeoir*, *Richelieu*, le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Loup dans la Bergerie. La province le revit : Châlons-s/Marne 1854, St-Etienne 1855, Dijon 1856-60, régisseur au Palais-Royal 1861-63. Abraham a écrit : « C'était un homme d'esprit et de savoir qui était destiné au barreau. Il fut nommé sous-préfet en 1848, mais remonta sur la scène lorsqu'il fut privé de ses fonctions administratives. Il était en dernier lieu au th. de Reims ». Un Paul *Fillion* fut régisseur au Palais-Royal et aux Folies-Bergère vers 1873.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II. — Abraham, *Acteurs et Actrices*, 1861. — Justin Bellanger, la *Vie de Théâtre*, p. 115.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 15,805. En pied, de ⅔ à gauche, imp. L. Digout, Nancy 1846.

FINART. — Acteur à Valenciennes, mort à 33 ans, août 1829.

FINART, Mlle Julia. — Débuta le 20 juillet 1830, aux Variétés, par le rôle d'Henriette de la *Grisette mariée*.



FIRMIN, d'après Bertonnier

FINART, Henri, Charles, Joseph. — Rio-de-Janeiro 1849, Paris 1852-88. En 1873, âgé de 63 ans, avec 39 ans de th., il obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort, survenue à Neuilly-sur-Seine le 4 octobre 1888, fut annoncée au Rapport de 1889. Par son testament, il laissait à la Société un titre de 300 fr., rente 3 %, net de tous frais, à charge de servir cette rente à Mme Finart, sa veuve, et après elle à la fille de Mme Bourgouniat, sa filleule.

FINART, Mme Anna, née Trabattoni. — Paris 1852 et années suivantes. En 1883, Mme Finart âgée de 70 ans, avec 25 ans de th., obtint une pension de 400 fr. de la Société des artistes. Sa mort, survenue à l'âge de 87 ans, fut annoncée au Rapport de 1901.

FINCKEN, Mme Constance, Emilie. — Lyon 1881-83, Gand 1884, Alger 1885, Amiens 1886-87, Angers 1888, Brest 1889-93.

FINET. — Troupe de Molière 1671. Créa le rôle de Criquet de la *Comtesse d'Escarbagnas*.

FINOT. — Utilités, Montpellier 1830.

FIOT, Hippolyte, Etienne. — Régisseur, Ambigu 1834, Besançon 1840, Nouvelle-Orléans 1852, Paris 1854-56, Douai 1860-61.

FIOT, Mme Marie Repos. — Veuve à Nice 1873-77. Reims 1878-79. Montpellier 1880, Dijon 1881-83, Montpellier 1884, Toulouse 1885-86, Nîmes 1887, Brest 1888, Liège 1889, Avignon 1890, Caen 1891, Dunkerque 1892, Lorient 1893-94, Ivry 1895, Paris 1896, Ivry 1897-98, Antony 1899-1900. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1901.

FIQUEPATTE, Mlle. — Ingénuité, Mons 1843.

FIRMAN. — Maëstricht 1728.

FIRMÈNE, Mlle. — Th. Cluny 1896.

FIRMIN, J.-B., François Becquerelle dit. — Naquit à Paris le 6 avril 1784, rue St-Denis, et fut baptisé à St-Sauveur. Son père était marchand vinaigrier. Tout jeune encore, il débuta aux Jeunes Elèves (vers 1800). Vif, bouillant, Firmin excellait à rendre les sentiments impétueux, les larges passions, réchauffant souvent les œuvres un peu froides de l'époque. Il fut un des derniers à porter à la perfection l'habit français. Malheureusement, ses moyens physiques ne lui permettaient pas d'aborder avec succès la tragédie.

Firmin débuta dans la troupe de Picard, au th. Louvois, le 29 ou 30 mars 1806, par le *Jeune homme à l'épreuve* et l'*Amour et la Raison*. Son succès fut complet. Vinrent ensuite : l'*Espiègle et le Dormeur* (1806), les *Ricochets*, le *Curieux*, l'*Ami de tout le Monde*, l'*Etourdi* de Lemaire ; à la salle de l'Odéon (th. de l'Impératrice) : les *Voyages de Scarmantade*, le *Valet de sa Femme*, les *Querelles des deux Frères* (réussite), les *Amours de Bayard* (1808) ; l'*Argent du Voyage*, *Monval et Sophie* (succès), le *Portrait de Famille*, le *Bavard et l'Entêté* (1809) ; *Jeunesse et Folie*, l'*Obstiné*, le *Jeune Savant*, les *Frères à l'Epreuve*, reprise (1810) ; mais Firmin avait attiré l'attention de Napoléon dans les *Querelles des deux Frères* ; un ordre de début à la Comédie, envoyé par le surintendant des th., l'arracha à ses triomphes. Vivacité, sensibilité, chaleur, telles étaient les qualités dominantes de cet artiste. Firmin quitta en mai l'Odéon et débuta rue Richelieu le 3 juillet 1811, dans *Mahomet* et les *Fausses Infidélités*. La tragédie lui fut contraire ; on le jugea désordonné. Dans la seconde pièce, plus heureux, il fit preuve de grâce et de vérité. Les débuts continuèrent les 3, 11, 13, 17, 22, 28 juillet, 1er et 7 août, avec des rôles nouveaux, bien entendu, dans les deux genres, et nous ne citons ces dates que pour montrer ce qu'était la réception d'un nouveau venu en 1811. Enfin, le 25 août, il est reçu pensionnaire. Tout le monde est d'accord sur son intelligence, sur son énergie ; on lui reproche la faiblesse de sa voix et sa taille un peu grêle. Mais la façon dont il a

EFERUS - Recherches & Classification numériques

joué le marquis dans le *Philosophe marié* a désarmé toute la critique.

Ce ne fut pourtant qu'en 1817 que Firmin fut admis parmi les sociétaires. Puis, peu à peu, la retraite de Fleury, celle de Saint-Fal, de Damas, de Lafon, ainsi que la mort de Talma le mirent en possession des premiers rôles. Arnault, dans la préface des *Guelfes et des Gibelins*, l'accusa même de vouloir se poser en successeur de Talma ; Firmin répondit à cette agression par une lettre rendue publique, le 11 mars 1828.

Tous les critiques, pendant l'espace de trente ans, sont d'accord sur le compte de Firmin : aisance dans le débit, grande intelligence, feu bien conduit, en dépit de moyens physiques plutôt faibles. Mais sa vivacité et sa sensibilité sauvaient tout. Horace de l'*Ecole des Femmes*, le *Menteur*, Auguste de l'*Amour et la Raison*, Lindor d'*Heureusement*, Dormilly des *Fausses Infidélités*, les amoureux de Marivaux étaient les rôles où il excellait. Avec le temps, il avait abandonné tout à fait les rôles tragiques. Par contre, il aborde le drame avec la *Mort du Tasse*, le rôle de Saint-Mégrin d'*Henri III*, *Hernani*, fort habilement sans doute, mais sans grande conviction, car ses habitudes et ses préjugés le mettaient en défiance contre l'école nouvelle.

Le 3 avril 1831, Firmin quitta la Comédie pour aller jouer en province et à l'étranger. Dans le midi de la France, il était particulièrement apprécié dans le *Mari et l'Amant*, le *Menuisier de Livonie*, etc., etc. Au bout de deux ans, il revint au bercail, mais, à l'exemple de Mlle Mars, cette fois comme simple pensionnaire. Il n'avait rien perdu de son talent (1er oct. 1833).

Peu d'artistes à la Comédie ont créé autant de rôles que Firmin. M. E.-D. de Manne, son biographe, en a dressé la liste. Nous n'en comptons pas moins de cent (1813-1843). Nous rappellerons seulement les plus connus : Henri de *Valérie*, 1822; Torquato du *Tasse*, 1826; Olivier du *Mariage d'argent*, 1827; St-Mégrin dans *Henri III et sa Cour*, 1829; *Hernani*, 1830; Frédéric de *Bertrand et Raton*, 1833; *Don Juan d'Autriche*, immense succès personnel, 1835; Cheréa de *Caligula*, 1837; Richelieu de *Mlle de Belle-Isle*, 1839; Raymond de la *Calomnie*, 1840; Candaule dans *Un Mariage sous Louis XV*, 1841; St-Hérem des *Demoiselles de St-Cyr*, 1843, etc. Cependant, à mesure qu'il avançait en âge, Firmin perdait la mémoire. Il comprit que le moment était venu de se retirer (1er avril 1845). Quelqes mois plus tard, il reparut dans le *Misanthrope* et dans le *Legs*, à sa représentation de retraite, le 6 décembre. La recette fut de 10,850 fr. Firmin, résistant à toute espèce de sollicitation, se retira au Coudray, près Corbeil, où il possédait une belle propriété de 36 arpents de superficie. Mais, devenu veuf, il vécut dans un isolement presque absolu, employant son temps à monter à cheval (ce qui lui valut une chute et une jambe cassée), ou à faire de petits travaux de menuiserie. Peu à peu, nul être vivant, si ce n'est le curé du lieu et son vieux domestique, ne pénétra dans cet ermitage. Sa mort, survenue le 30 juillet 1859, resta mystérieuse. Les uns prétendent qu'atteint d'une maladie incurable, il se jeta volontairement sur le pavé de sa cour par la fenêtre de sa chambre à coucher ; d'autres disent plus simplement que cette mort fut le résultat d'un accident, le vieil artiste s'étant trop penché au dehors afin de manœuvrer ses persiennes. Quoi qu'il en soit, il était resté mort sur le coup.

Firmin avait demeuré à Paris, rue de l'Arbre-Sec, 1808-09; rue Richelieu, 49, 1814-16; rue Rameau, 8, 1817; rue de l'Echelle, 11, 1820-23; rue Thérèse, 2, 1835.

Biographie : *Galerie Lacauchie*, t. I, notice. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 217. — E.-D. de Manne, la *Troupe de Talma*.

Bibliographie : l'*Opinion du Parterre*, t. IV à X. — *Biogr. dram.*. 1824, 1829, 1833, 1842, 1845. — Harel, *Dict. th.*, 1826. — L'*Indiscret des Coulisses*, 1841. — Ch. Maurice, t. II. — *Souvenirs* de Jousselin de la Salle. — *Mémoires* de Laferrière. — Muret, l'*Hist. par le Théâtre*, t. III.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 15,865.

1. En pied, de profil à gauche (cost. de th.), grav. à l'eau-forte, anonyme.

2. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), grav. à l'eau-forte, anonyme. Sur cette planche se trouvent les portraits de Mme Crétu, Sophie Belmont, et Armand (A.-B. Roussel dit).

3. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), lith. par A. Colin, 1824.

4. En buste, de ¾ à gauche, grav. par Bertonnier, 1828, deux états.

5. A mi-corps, de ¾ à gauche, lith. par Lecler, 1830.

6. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, lith. par Lecler, d'après Mme Ferrière, 1817.

7. En pied, de profil à gauche (cost. de th.), lith. par Och.

Voir aussi Bibl. nat., portraits Lablache et Talma.

— Musée de la Comédie-Française, catalog. Monval.

165. Les *Sociétaires de la Com.-Fr. en 1840*. par Ed. Geffroy, dans Richelieu de *Mlle de Belle-Isle*.

202. *Groupe d'artistes*, par Et. Bouchardy, vers 1820. En buste.

213. Les *Deux Cousines*, peinture toile, scène XII, acte II, rôle de Duval fils (1823).

232. Les *Derniers moments de Talma*, esquisse par J.-N. Robert-Fleury. On y voit Jouy, Arnault et Firmin.

304. Toile h. 0m99, larg. 0m80, par J.-A. Pinchon. A mi-corps, assis, habit de ville. Exposée au Salon de 1831 (no 1680). Don de M. Topin, neveu de Firmin (nov. 1859).

354. Les *Derniers moments de Talma*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

peinture h. 1m14, l. 1m46, par J.-N. Robert-Fleury (1827).

502. Une *Lecture à la Comédie-Fr.* (en 1830). Peinture par Gaston Thys.

— Lacauchie, *Galerie théâtrale*, t. I.

— Coll. Martinet, 108, rôle de Félix dans la *Tapisserie*.

FIRMIN. — Sous ce nom :

FIRMIN, Anvers 1806-07.

M. et Mme FIRMIN, utilités, Lille 1808.

FIRMIN, Ambigu 1822, 30 mars 1825, remplaça Stokleit fils et reprit après lui, avec succès, le rôle de Walter dans *Thérèse*. Mais la critique d'alors, fort peu réaliste, lui reproche amèrement d'avoir « sali sa réputation » dans « l'ignoble mélodrame de l'*Auberge des Adrets* », où il donnait la réplique à Frédérick, dont le même écrivain trouve en cette pièce le « talent dégoûtant ». Harel le qualifie « aussi plaisant que terrible » et acteur utile. Opéra-Comique 1825. Est-ce lui Cirque-Olymp. 1826? Gymnase 1829-33, théâtre où il ne fut pas déplacé. Acteur intelligent et très souple. Nous croyons le retrouver dans un débutant au Vaudeville, 15 avril 1829.

M. et Mme FIRMIN, Bruges 1826.

FIRMIN (Prudhomme), débuta à l'Odéon le 27 avril 1827 dans *Rienzi*, et le 23 mars 1828 dans *Mérope*, rôle d'Egiste. Jeune premier à Gand 1829, premier rôle, Nouvelle-Orléans 1831. V. Prudhomme.

FIRMIN, Bayeux 1828.

FIRMIN, deuxième comique, Var 1828.

Mme FIRMIN, caractères, Var 1828.

FIRMIN (Martin), deuxième comique, Caen 1829-30. Venait du Finistère.

FIRMIN, Montmartre 1829-30, Belleville 1831-1834.

FIRMIN, deuxième amoureux, Lille 1830.

FIRMIN, deuxième comique, Nevers 1831.

Mme FIRMIN, troisième amoureuse, Nevers 1831.

FIRMIN, Funambules 1831.

Mme FIRMIN, th. du Temple 1834.

FIRMIN, premier amoureux, Boulogne 1834.

Mme FIRMIN, deuxième amoureuse, Boulogne 1834.

FIRMIN, Victor, Soissons 1834.

Mme FIRMIN, Victor, soubrette, Soissons 1834.

M. et Mme FIRMIN, Haut-Rhin 1834.

Mme FIRMIN, jeune amoureuse, La Haye 1835.

Mme FIRMIN, débuta aux Variétés dans la *Modiste*, 20 avril 1835.

FIRMIN, Nantes 1835.

FIRMIN, th. du Luxembourg 1835.

FIRMIN, troisième rôle, Toul 1840.

FIRMIN, Charles, deuxième comique, La Rochelle, s'empoisonna le 31 mai 1843, par désespoir amoureux.

Mme FIRMIN, premier rôle, Mons 1844.

Mme FIRMIN, Joséphine, Augustine, née Persoon. Lorient 1849-50, Paris 1852-56, Verviers 1857-58, Liège 1859, Vesoul 1860-61, Mons 1862, Versailles 1863-64, Agen 1865.

Mme FIRMIN, duègne, Lille et Reims 1851, Lille 1854.

FIRMIN, Victor, deuxième comique, Lorient 1852.

FIRMIN, premier comique, Liège 1853.

FIRMIN, deuxième amoureux, Lille 1860.

FIRMIN, Vincent, Montparnasse 1868-70.

FIRMIN, Rouen 1872.

FIRTON. — Maëstricht 1728.

FIRTOSS, Mme Marie, née Vier, *Ernest.* — Alger 1862-64.

FISCHELIN, Mme, ou Fischlin, Eugénie, Louise *Bailly.* — Alger 1873-74, Pau 1875-77, Paris 1878-81, Bayonne 1882, Gapvern 1883. Le Rapport de 1884 annonça la mort d'une dame *Fischelin*, veuve Delpierre, pensionnée depuis 1859. V. Delpierre, Mme Anne.

FISCHER, Mme. — Ambigu 1845.

FISCHER, Mme Julia, Zoé. — Moscou 1849-50.

FISCHER, Mme. — Ingénuités, Lille 1860.

FISCHER, Eugène, Hyacinthe. — Mexico 1866-1867.

FISSE. — Gand 1780.

FITZ-JAMES, Mlle Lætitia. — Fille naturelle d'un nommé Payart, employé des postes, et d'une fille naturelle d'un fils reconnu du duc de Fitz-James. Elle n'avait aucun lien de parenté avec les deux danseuses de l'Opéra, du même nom. Mlle Fitz-James, qui avait paru au th. de la Renaissance 1840, débuta comme premier rôle tragique au Th. Français, en 1841, et ne s'y maintint pas. Elle passa à la Porte-St-Martin 1842, et à l'Odéon où elle débuta le 5 février 1843, Rouen 1843. Rentrée à l'Odéon : le *Bachelier de Ségovie*, succès ; le *Comte d'Egmont*, chute ; *Héli le Prophète*, chute, 1844 ; le *Lys d'Evreux*, chute ; *Walstein*, succès d'estime ; *Camoëns*, demi-succès; *Diogène*, succès. Mlle Fitz-James, qui fut une jolie femme, mourut en 1866, à 45 ans.

FITZ-JAMES, Mlle Caroline, dite *Cara.* — Sœur de la précédente, fit partie du th. des Variétés 1850-54. Elle en sortit pour épouser

EFERUS - Recherches & Classification numériques

le jeune comte d'Avigdor. Le pape lui donna le titre de duchesse de Faëtano. Elle avait débuté à la Tour-d'Auvergne et possédait une voix fraîche, bien timbrée, et des allures de soubrette accorte.

FITZELIER, Mlle. — V. Mme Astruc.

FITZELIER, Henri, Achille *Astruc*. — Débuta au théâtre sous le nom d'*Astruc*, puis prit celui de sa mère, née *Fitzelier*, femme Astruc. Versailles 1852-57, Lille 1858, Montpellier 1858-60, Palais-Royal 1861-71, talent maigrelet, doublures. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1872. V. aussi Mme Bongars, qui se rattache à cette famille.

FITZELIER, Mme M. A. Drouet femme. — Soubrette Versailles 1852-57, Lille 1858, Montpellier 1859.

FIX, Mlle Delphine, Eléonore. — Naquit le 10 septembre 1831, au hameau de Tellancourt, commune de Fresnoy-la-Montagne (Moselle), selon E.-D. De Manne, ou le 9 sept. 1832, selon M. G. Monval. Son père exerçait la profession de tuilier. Celui-ci étant mort, elle fut amenée par sa mère à Paris, en 1847, et placée le 30 juin de la même année au Conservatoire. Elève de Provost, selon M. G. Monval, ou de Beauvallet, selon E.-D. De Manne, et peut-être des deux, elle remporta un second prix de comédie et un accessit de tragédie en 1848, puis un premier prix de comédie et un second de tragédie en 1849. Le 9 sept. suivant, elle débuta à la Comédie-Française.



Mlle FIX, d'après Chavet

Figure charmante et sympathique, Mlle Fix séduisait par son jeu décent, sa diction correcte, une candeur et une naïveté empreintes d'une grâce enjouée. Ce fut l'Henriette et la Marianne rêvées de Molière. Elle fut un adorable Chérubin, et dans *Don Juan d'Autriche* (reprise), un malicieux Peblo. On cite parmi ses meilleurs rôles Rosine du *Barbier*, Abigaïl du *Verre d'eau*, Léonie de *Bataille de Dames* (création), Zoé de la *Camaraderie*, Jacqueline du *Bonhomme Jadis* (création), Mathilde de la *Joie fait peur* (création). Et, parmi les 27 rôles qu'elle créa (1850-58), il faut encore mentionner Béatrix du *Mariage sous la Régence*, Eléonore des *Contes de la Reine de Navarre*, Gabrielle des *Droits de l'Homme*, Adèle du *Cœur et la Dot*, Floride de *Une Tempête dans un Verre d'eau*, Olga de la *Czarine*, Caroline de *Péril en la Demeure*, Claire du *Fruit défendu*, Alice de *Feu Lionel*, la comtesse de *Qui Femme a, Guerre a* (dernière création). Dans une reprise de *Psyché*, elle fut adorable dans le rôle de l'Amour. Depuis quelque temps déjà, Mlle Fix était recherchée par un de ses corréligionnaires — elle appartenait à la religion israélite — mais cet amour avait ceci de particulier que M. Casimir Salvador, un des administrateurs du Crédit mobilier et possesseur d'une grosse fortune personnelle, tout en reconnaissant la vertu incontestable de Mlle Fix, ne pouvait souffrir le théâtre, ses pompes et ses œuvres. A l'idée seule d'épouser une actrice, ses préjugés se révoltaient ; et ce fut le chef-d'œuvre de celle-ci, sans autres armes que sa bonté, sa grâce, ses mérites, d'amener le soupirant devant M. le maire. Mais il fallait quitter le théâtre à tout prix. Mlle Fix qui n'avait plus que six mois à faire pour atteindre sa dixième année de sociétariat, trouva un Comité complaisant. On se réjouit de ce mariage et l'on maintint à la camarade regrettée tous ses droits.

Mlle Fix quitta la Comédie le 1er sept. 1863, pour se marier. Moins d'un an après, le 11 juin 1864, elle mourait en couches rue de Courcelles, 64, laissant un mari inconsolable qui lui survécut douze ans (29 juin 1876). Mariage et service funèbre se passèrent sans l'assistance des artistes de la Comédie-Française que M. Salvador n'avait pas cru devoir inviter.

Biographie : Les *Théâtres de Paris*, par Lorsay, notice, t. II. — E.-D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Talma*.

Bibliographie : D'Heylli, *Journal intime de la Comédie-Française*. — Th. Gautier, article nécrologique, 1864. *Souvenirs de Delaunay*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 15.917.

1. En pied, de ¾ à droite, lith. par A. Collette, 1854, d'ap. Eust. Lorsay.

2. A mi-corps, de ¾ à gauche (cost. de th.), imp. Lemercier, 1851.

3. En pied, assise, de ¾ à gauche, grav. par A. Riffaut, d'ap. Chavet.

4. En pied, de ¾ à gauche, phot. Vallon de Villeneuve, 1854.

— Musée de la Comédie-Française, catal. Monval.

76. *Comédiens et Comédiennes*, esquisse par Faustin Besson. On y voit Mlle Fix.

132. *Scène de Georges Dandin*, peinture par Ed. Geffroy. (Mlle Fix, rôle d'Angélique).

230. Le *Barbier de Séville*, peinture par Armand-Dumaresq. (Mlle Fix dans Rosine).

— Peinture par H. Hofer, Salon de 1855.

— Pastel par C. Landelle, Salon de 1855.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— Buste marbre par J. Barre, Salon de 1855.
— *Complément à la Troupe de Talma*, en buste, eau-forte par Fugère.

FLABERT ou Flaber. — On l'appela aussi Fluber ou Fulbert. Elève du Conservatoire, débuta vers 1822 à l'Odéon par le rôle de Procida des *Vêpres siciliennes* (un accident retenait ce soir-là son bras droit dans une écharpe de soie noire). Il parut plus tard à la Comédie-Française où il joua le père d'*Eugénie*. En 1824-26, il entra au Vaudeville où il parut déplacé. Chantait d'un ton sentimental et d'une voix de stentor les langoureuses romances de l'époque.

FLACHAT aîné, Claude. — Lyon 1849-78. En 1870, âgé de 64 ans, avec 35 ans de th., il obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée en 1879.

FLACHAT jeune. — Plutôt chanteur que comédien. Lyon 1849-50, Nantes 1852-54, Rouen 1855, Montpellier 1856, Lyon 1857, Toulouse 1858, Lyon 1859-60, La Haye 1861-63, Genève 1864, La Martinique 1865, Béziers 1867-69, Paris 1870-81, Vincennes 1882. Agé de 67 ans en 1878, Flachat jeune obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée en 1883.

FLACHAT, Joseph. — Lyon 1863-68, Liège 1869-72, Anvers 1873, Alger 1874, Liège 1875-76, St-Etienne 1877, Verviers 1878, Dijon 1879, Toulon 1880, St-Etienne 1881-84, Amiens 1885-87. Sa mort fut annoncée en 1887.

FLACHAT, M^me^ Jeanne. — Toulouse 1879-81, Paris 1882-90.

FLACOURT, M^me^. — Th. Palais Variétés 1793.

FLAMBEAU. — Lille 1804.

FLAMINIE, M^me^. — Troupe Desrosiers, Douai 1773. 2200 fr. d'appointements.

FLAMMARION, Isidore. — Acteur intelligent, débuta à l'Odéon le 10 juillet 1822. Le 22 décembre 1824, il donna avec Lockroy, à ce même théâtre, la *Vestale*, tragédie en trois actes, en vers, sans grand succès. Père noble, Boulogne 1826, Nantes 1827. En 1829, ayant été mal accueilli à Lyon, son directeur voulut le renvoyer sans indemnité. Le tribunal condamna le directeur à lui payer 400 fr. et aux dépens. Dieppe 1829.

FLAVIER. — Gand 1781.

FLAVIER, M^lle^. — Amoureuse, Bruxelles 1784.

FLAVIGNY, Almaric dit. — D'origine genevoise, fut un excellent valet de comédie. Marseille 1793, vieille salle de Nantes 1794, Rouen 1802, troupe Raucourt en Italie 1806-11. Très aimé à Turin et à Milan. En 1811, Flavigny comptait déjà 30 ans de services. Il fit ses adieux au public de Milan, au th. de la Canobiana, le 7 avril de cette année, et comme il avait réalisé quelques économies, il alla se retirer dans une villa près de Marseille. Nous avons parlé beaucoup de Flavigny dans notre étude les *Comédiens français du Prince Eugène* (Bulletin de l'histoire du théâtre).

FLAVIGNY, Thomas. — Premier comique, Lille 1889.

FLÉCHELLE. — V. Gaultier-Garguille.

FLERT, M^me^ Bernolla-Berman, Nina. — Jassy 1881-92.

FLEUDIER fils. — Versailles 1834.

FLEURET, Pierre, Gabriel. — Tragédien, entra à l'Odéon en 1850 et fit ses débuts le 14 sept. dans les *Horaces*. 1851 : *André del Sarto* (21 oct.), les *Marionnettes du Docteur* (29 déc.) ; 1852 : l'*Exil de Machiavel* (16 avril), la *Tante Ursule* (2 sept.), le *Feuilleton d'Aristophane* (26 déc.), Porte-St-Martin 1853, Odéon 1855-56, Malade, il alla chercher des forces à Alger. Il y mourut le 24 déc. 1856. Deux acteurs du th. d'Alger, Feret et son homonyme Fleuret n'avaient cessé de lui prodiguer les soins les plus assidus. Une assistance nombreuse suivit le cercueil depuis l'église Saint-Eugène jusqu'au cimetière. M. Duprat, directeur du th. d'Alger, et M. Labrousse prononcèrent les derniers adieux. Fleuret avait été un des membres les plus dévoués de la Société des artistes.

FLEURET, Adrien Fleury dit. — Limoges 1852, Nîmes 1852-55, Alger 1856-58, Le Hâvre 1859-60, Lille 1861, Genève 1862, troisième rôle, Lyon 1863-67, Lyon 1868-69, St-Etienne 1870.

FLEURIET. — Financier, Angers 1807, Rouen 1810-14, Angers 1815.

FLEURIET, M^lle^ Elisabeth, Florestine, dite *Lolotte*. — Rôles d'enfants, Rouen 1810-14. Gentille, intelligente, M^lle^ Elisabeth Fleuriet était déjà une charmante personne à 14 ans. Elle se fit applaudir à Nantes, Marseille, Grenoble, Metz, Dijon. Enfin le Gymnase l'appela dans sa troupe en 1821 ; elle avait alors 17 ans. Elle y débuta le 5 sept. par *Caroline*, puis joua le rôle de Léon des *Mémoires d'un Colonel*, *Michel et Christine*, l'*Ecarté*, *Clari*, l'*Actrice*, autant de succès à son compte ; taille élevée, figure céleste, organe pur, sensibilité exquise. Une fièvre cérébrale l'emporta le 14 juin 1823. Elle fut inhumée au Père-Lachaise.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 16,023.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. par Fauconnier.
2. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, lith. par Vigneron.

FLEURIET, Mlle Amanda. — Sœur de la précédente, commença sa carrière à la banlieue; elle avait un certain talent. Nantes 1825, 1827-29, Tours 1830. Morte à Rennes le 31 janvier 1830. Le clergé lui refusa l'entrée de l'église et ne voulut même pas célébrer une messe pour le repos de son âme.

FLEURIET, Mlle Anna. — Sœur des précédentes. Actrice du th. de Nantes et décédée en cette ville en sept. 1825. On disait une dame Bousigues, Nantes 1825, sœur des demoiselles Fleuriet. V. Mme Bousigues.

FLEURIOT. — Amoureux, th. Louvois 1792-93, th. Molière 1799-1800.

FLEURIOT, Mme. — Anvers 1819-21.

FLEURY, François Liard, seigneur (en partie) de Vigny, dit. — Epoux de Louise Clavel, né à Paris le 8 nov. 1715, débuta à la Comédie-Française le 25 avril 1733 et fut reçu le 13 décembre suivant. On raconte que sa carrière théâtrale fut interrompue à Paris de la façon suivante : le « beau Fleury » était habitué aux bonnes fortunes. Surpris un jour, avec un ami, en galante compagnie, par des maris jaloux non sans raison, l'ami fut retrouvé baignant dans son sang, à moitié mutilé. Quant à Fleury, plus leste, il avait pu s'échapper. Ceci devait se passer peu de temps avant le 31 mars 1736, date de sa retraite de la Comédie. Le séjour à Paris était devenu peu sûr. Il passa chez la margrave de Bayreuth, sœur du roi Frédéric, et il dirigea son théâtre particulier. C'est dans cette ville, sous les auspices de la margrave, qu'il épousa Mlle Clavel, appartenant à une ancienne famille de comédiens (v. Clavel) et qui fut la tante de Mme de Saint-Huberty. Fleury passa ensuite à Metz 1744, revint à Bayreuth, retourna à Metz 1759 et mourut à Strasbourg (ou à Metz) après avril 1793. Il fut le grand-père de Mme Fusil (v. ce nom). A rapprocher de Mlle Fleury, Cour de Prusse et Cour de Rheinsberg, et de M. et Mme Fleury, Mons 1771, Liège 1772, Mons 1773.



FLEURY (Abraham), par le Baron Gérard

Bibliographie : les *Comédiens français dans les Cours d'Allemagne au XVIIIme siècle*, troisième volume, par M. J.-J. Olivier.

FLEURY, Abraham, Joseph Bénard dit. — Né à Chartres le 26 octobre (baptisé le 27) 1750, sur la paroisse Ste-Foi. Son père, Pierre Laute de Fleury, se qualifiait officier en la Monnaie d'Orléans. Plus tard, celui-ci fut attaché auprès du roi Stanislas, en qualité de directeur des spectacles, et c'est ainsi que le jeune Fleury passa une partie de sa jeunesse à la Cour du roi de Pologne, à Nancy. Comprenant que le théâtre était pour l'avenir son unique ressource, à l'âge de quinze ans il débutait à Lyon (1765) puis passait ensuite à Lille. Vers la fin de 1769, il vint se présenter à la Montansier, à Versailles, et entra dans sa troupe où il resta quatre ans. C'était alors un fort joli garçon, de bonne tournure, un agréable jeune premier. Il ne devait pas pourtant être largement appointé, car nous savons qu'il payait difficilement ses fournisseurs. En novembre 1769, ayant reçu d'un tailleur de Versailles pour 203 livres de vêtements, huit mois après il n'avait pu donner encore qu'un acompte de 24 livres. En juillet 1770, le tailleur pratiquait une saisie-arrêt sur ses appointements et prenait jugement contre lui.

Enorgueilli par ses succès dramatiques, par ses relations mondaines, Fleury aspire déjà à la Comédie-Française et, en mai 1773, il assigne sa directrice en résiliation de son engagement. Condamnée par défaut, la Montansier se ressaisit, forme opposition, réclame le dédit de 1500 livres qui lui est dû aux termes du contrat. Fleury, pour se défendre, prétend que cette clause de dédit a cessé d'être valable à partir du 1er février 1773, que la directrice a manqué à ses promesses en ne le gratifiant pas de la moitié d'une représentation à bénéfice en plus des 5000 livres d'appointements qu'il a touchés. Il est condamné le 14 août 1773 à payer le dédit stipulé (*Registre d'audience de la Prévôté de l'Hôtel* (Arch. de S. et O.).

Fleury débuta à la Comédie-Française le 7 mars 1774, dans le rôle d'Egisthe, continua par quelques autres dans les deux genres, mais ne réussit pas : « Il faut s'occuper sérieusement de trouver un jeune homme qui puisse jouer les rôles de Molé dans le tragique et dans le comique, le sieur Fleury qui a débuté ne valant rien », écrit le maréchal de Richelieu en date du 1er avril 1774 (*Arch. nat.*). Fleury

EFERUS - Recherches & Classification numériques

repartit pour Douai 1774, Bruxelles 1775-76 (4000 livres d'appointements) et Lyon.

Le 20 mars 1778, deuxième épreuve dans les rôles de Sainville fils de la *Gouvernante*, Dormilly des *Fausses Infidélités*; le 22, St-Albin du *Père de Famille*, Lindor dans *Heureusement;* le 27, le comte de Clarendon dans *Eugénie*. Cette fois, il fut reçu et même élevé au sociétariat le 12 mai suivant, mais il lui fallut beaucoup travailler pour lutter contre le souvenir de Bellecour et de Molé. Puis, ce dernier étant devenu vieux, Fleury s'appropria l'emploi des *petits-maitres*. Il y excella. Plus tard, il aborda les *premiers rôles :* le *Misanthrope*, *Tartufe*, le *Philosophe marié*, l'*Homme du Jour*. Il les joua avec une grande distinction, mais, de son propre aveu, il n'y égala jamais Molé. Sa diction, plus spirituelle que correcte, ne satisfaisait pas complètement. Vers 1778-80, il parut en représentations à Lille.

En 1782, il renonça tout à fait à la tragédie pour se consacrer entièrement à la comédie; parmi les nombreux rôles créés par lui à cette époque, et cités par E.-D. De Manne, figurent St-Firmin du *Flatteur*, Germance des *Courtisanes*, Sodley des *Journalistes anglais*, Damis des *Rivaux amis* (1782); Robert du *Bienfait anonyme*, Delval de l'*Heureuse erreur*, Darmance du *Séducteur* (1783); Valsain du *Jaloux*, Damis des *Epreuves*, Verseuil de *Melcour et Verseuil* (1784); Destelle du *Mariage secret*, La Palice des *Amours de Bayard* (1786); St-Fons de l'*Ecole des Pères*, Dorival des *Amis à l'Epreuve*, Molière de la *Maison de Molière* (1787); Fierval de la *Belle-Mère* (1788); Florville des *Châteaux en Espagne*, Frédéric des *Deux Pages* (1789). Ce rôle de Frédéric II fit courir tout Paris. La ressemblance avec le monarque était si parfaite qu'elle arracha des larmes au prince Henri, frère du souverain. Il fit remettre à Fleury une tabatière fort riche, ornée du portrait de Frédéric, avec une lettre autographe que l'artiste aimait à montrer.

En 1790, c'est encore De la Salle de *Jean Calas;* en 1791, Dorval des *Victimes cloitrées* et Dorval du *Conciliateur;* en 1792, Melcour de la *Matinée d'une jolie Femme;* en 1793, Forlis de l'*Ami des Lois*, Lisidor des *Femmes*, Milord Bonfil de *Paméla*. Mais Fleury, dont on connaissait les attaches royalistes, ne pouvait échapper à la vindicte du parti qui dominait alors; aussi fut-il arrêté parmi les comédiens signalés comme suspects et, dans la nuit du 3 au 4 septembre 1794, conduit aux Magdelonnettes, ancien couvent du quartier du Temple, la plus insalubre des 54 prisons de Paris, affectée aux voleurs et aux repris de justice. On pouvait le considérer comme perdu : « la tête de la Comédie-Française ira à l'échafaud » avait dit le farouche Collot. Et Fleury, comme régisseur des spectacles de Trianon, familier des grands seigneurs, Fleury dont la sœur, Félicité Sainville, avait appris à Vienne l'art de la déclamation à la future épouse de Louis XVI, n'avait plus qu'à attendre la mort. En vain Mme Sainville alla-t-elle trouver Collot d'Herbois, Danton, Robespierre. D'autre part, Lady Mantz et la comtesse de X*** s'occupèrent de lui : Fleury refusa de fuir sans ses camarades. Au printemps, les comédiens furent transférés par trois, en fiacres, des Magdelonnettes à Picpus. Il lui fallut le dévouement du courageux de Labussière (v. ce nom) pour le sauver lui et ses camarades. Fleury, dans ses *Mémoires*, demanda pour lui une statue. Enfin, le 16 août 1795, après onze mois de captivité, réapparition dans la *Métromanie* et les *Fausses Confidences*. La foule immense acclame ces revenants; le spectacle dura huit heures et Fleury versa des larmes de joie.

Nous ne pouvons citer les 37 rôles nouveaux que Fleury établit encore jusqu'à sa retraite (1795-1818). Mais nous rappellerons le baron des *Originaux* (1802), Pomenars de *Mme de Sévigné*, Valcour du *Roman d'une heure* (1803), Valmont du *Tyran domestique* (1805), Rochester de la *Jeunesse de Henri V*, Palaprat de *Brueis et Palaprat* (1806), Blainville de l'*Assemblée de Famille*, Dorante de la *Suite du Menteur* (1808), etc., etc. Malheureusement, d'une santé assez faible, Fleury en était de plus en plus réduit qu'à ne jouer que rarement. Depuis le 4 mars 1806, il était professeur au Conservatoire.

Voici le portrait assez complet qu'en donne Ricord, ce qui nous dispense d'en donner d'autres : « Cet acteur est de taille médiocre, mais bien prise; ses yeux sont grands et animés; ses muscles flexibles, et sa physionomie exprime avec vérité toutes les sensations que son âme éprouve. Son ensemble est noble et rempli de grâce et le son de sa voix est toujours agréable et quelquefois touchant... Fleury n'a pas cette chaleur brûlante et cet éclat qui distinguaient Molé, mais il a une sensibilité exquise; il saisit toutes les nuances d'un rôle, etc., etc. ». Et, chose singulière, Fleury n'avait reçu aucune instruction. Il s'exprimait avec élégance et pureté, mais ne pouvait écrire sans faire des fautes grossières. Aussi les *Mémoires de Fleury*, publiés en 6 vol. in-8°, Paris, 1836, sont-ils attribués à J.-B.-P. Lafitte, lequel mit fort spirituellement à contribution les mémoires du temps.

Bientôt une foule de critiques qui n'avaient pas vu l'artiste dans son beau temps insinuèrent que son âge n'était plus en harmonie avec la légèreté et la fraîcheur de son emploi. Intrigues, cabales, applaudissements du parterre, scènes regrettables. Fleury qui comptait 45 ans de services demanda à se retirer le 1er avril 1818, avec une pension de 9500 fr. Sa représentation de retraite avait eu lieu l'avant-veille, attirant une affluence considérable de spectateurs. Puis il parut encore le 20 mai suivant, à Versailles, au bénéfice d'un malheureux. Il joua le *Legs* et les *Femmes savantes*. Triomphe complet. Fleury alla établir sa résidence à Ménars-le-Château; l'hiver, il venait à Orléans. Il fut enlevé par un accès de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

goutte remontée à Valençay (Loiret), le 3 mars 1822, et fut inhumé au cimetière d'Orléans. Sa fille avait épousé en 1816 le docteur Boirot-Dessaliers, médecin des eaux de Néris; son fils, Joseph-Edouard Bénard-Fleury, avait été baptisé à Lunéville le 22 juin 1775, sous le nom de Ribou, fils naturel de Marie-Aimée Ribou. Il débuta de bonne heure dans la marine, sous le nom de Jarville, et ne prit que plus tard celui de son père (rectification du 16 déc. 1816, Ministère de la marine). Jarville ou Bénard-Fleury fit les campagnes d'Egypte, de St-Domingue, visita la Martinique, Corfou, le Brésil, l'Espagne, le Levant, et fut admis à la retraite le 27 sept. 1829, avec le grade honorifique de contre-amiral. Fleury habita à Paris, rue des Fossés-M. le Prince, 1791-94; rue de Vaugirard, 50, 1799; rue Traversière-Saint-Honoré, 1805; rue de Louvois, 7, 1814.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. I. — E.-D. De Manne, la *Troupe de Voltaire*. — *Almanach Barba*, 1823, p. 354. — Reprod. d'un article du *Miroir*, 10 mars 1822.

Bibliographie : *Almanach des Spectacles*, 1800-1803. — Le *Coup de Fouet*, 1802. — *Opinion du Parterre*, t. I à X. — Ch. Maurice, *Souvenirs*, t. I et *Epaves*. (Intérieur de Fleury, p. 108). — Th. Muret, l'*Hist. par le Th.*, t. I et II. — L'*Espion des Coulisses*, le *Rideau levé*, *Mémoires de Laferrière*. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I. — P. Fromageot, le *Th. de Versailles*, p. 16, 19, 21. — Baron de Contenson, *Militaires fils d'Acteurs*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 16,030.

1. En buste, de ¾ à gauche, grav. au burin, an.
2. En buste, de face, grav. par Cazenave, d'ap. Devéria.
3. En buste, de profil à droite, grav. par Fr. Hillemacher, 1860.
4. A mi-corps, assis, de face, dans un ovale, grav. par Leroy, d'ap. Pajou.
5. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, grav. par Migneret, 1819, d'ap. Singry.
6. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, lith. par Rulmann, 1822.
7. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, lith. par Singry.

— Musée de la Com.-Fr., catal. Monval, 155. Dans son cabinet de travail, peinture toile h. 1m13, l. 0m86, par le baron F. Gérard. En pied, assis, signé : « A mon ami Fleury, Gérard ». Don de M. Dubois, fév. 1865, repr. dans le volume les *Collections de la Com.-Fr.*, n° 410. Peinture toile. h. 1m35, l. 1m10, par Mlle A. Romance, dite Romany, 1818. (Salon de 1819). Repr. dans l'*Art. théâtral* de Samson, 1re édit. Mlle Romany avait fait un portrait de Fleury dans sa prison (1796). Salon de 1798. A fait partie de la coll. Al. Dumas.

— Peinture par Boilly, vente Bressant, 1880, n° 50.

— Peinture, Fleury dans sa prison, par Hollier, Salon 1796.

— Id. par Pajou fils, Salon 1810.

— Id. par Singry, Salon 1819.

— Miniature par Hollier, Salon 1808.

— Lith. de C. de Lasteyrie, d'ap. Singry.

— Coll. Martinet, 245, Rochester dans la *Jeunesse de Henri V*.

— Gal, th. de Bance, 1818, belle planche coloriée, rôle du marquis de Moncade dans l'*Ecole des Bourgeois*, dessin de Favart, grav. par Lignon.

FLEURY, Mlle Marie, Anne, Florence Bernardy-Nones, dite, femme Chevetel. — Naquit à Anvers le 20 décembre 1766, selon M. Monval, ou le 28, selon l'extrait des registres de la paroisse de Notre-Dame d'Anvers. Son père, originaire du Cap Breton, ne réussit pas dans ses affaires en Flandre et vint s'établir à Bordeaux. Marie-Florence, qui avait étudié le chant, s'engagea dans une troupe ambulante d'opéra comique. Mlle Clairon, qui l'entendit, lui conseilla de se consacrer à la tragédie. Elève de Larive, Mlle Fleury débuta à la Comédie-Française le 23 mars 1784, puis le 23 octobre 1786, dans le rôle d'Hypermnestre : « C'est une assez belle figure, dit Grimm dans sa *Correspondance*, mais peu de moyens ». — Le *Journal de Paris* lui reconnaît de la sensibilité et de l'intelligence, mais peu d'énergie. Le 19 novembre, elle parut dans le rôle de Didon, qui n'appartenait pas à son emploi, ce qui motiva de sa part une lettre au *Journal de Paris* déjà nommé : « Messieurs, y lit-on, je sortais d'une longue et grave maladie, lorsque je débutoi par le rôle d'Hypermnestre. On parut me désirer dans le jeune emploi, plus convenable à la faiblesse actuelle de mes moyens, et c'est pour céder aux vœux du public que j'allais jouer Azéma dans *Sémiramis*. L'indisposition d'une actrice me força de suspendre ce projet... Si, demain, je joue Didon, qui fait partie du grand emploi, ce n'est pas par une orgueilleuse prétention, etc. ». Cette modestie intéressa le public en sa faveur. Bref, au bout de cinq années de noviciat, le sociétariat lui fut accordé le 5 avril 1791. Mlle Fleury tint avec dignité l'emploi des *jeunes princesses tragiques*. Les rôles de Rodogune, Pulchérie, Eryphile lui firent honneur. Sa diction était pure, sa méthode savante; par contre, son organe était faible, son air assez disgracieux. Avec l'âge, sa taille se courba, sa santé se délabra, son humeur devint acariâtre. Bref, en l'espace de vingt ans, elle ne créa que treize rôles nouveaux, cités par De Manne, dont l'un des plus en vue fut Thirza de la *Mort d'Abel* (1792). Le 4 sept. 1793, Mlle Fleury subit le sort de ses camarades et fut emprisonnée à Ste-Pélagie. « Point de causes expliquées » dit l'*Etat des Prisons*. Son seul tort était d'appartenir à la Comédie-Française; on ne la revit en public que le 3 août de l'année suivante — après thermidor. Le 14 mai 1794, elle s'était mariée à un officier de santé, Valentin-Magloire

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Chevetel, né à Busanges (Ille-et-Vilaine) le 30 oct. 1758. Elle avait demeuré jusqu'alors (1791-94) rue des Fossés-St-Germain des Prés, hôtel de Fautrière. Les années passent et la critique se répète : « Je ne conçois pas, écrit l'un en 1803, comment, à l'âge de Mlle Fleury, on peut être aussi usée ; elle est encore jeune, et cependant à peine lui reste-t-il un souffle de vie... Possédant réellement des talents, elle s'acquitte de plusieurs rôles à la satisfaction du public... Elle devrait donc plaire davantage... La jalousie la consume, et telle est peut-être la cause de son extrême maigreur ». La *Lorgnette des Spectacles* lui reproche de se tenir courbée et de trop déployer son mouchoir. Mlle Fleury se retira le 1er avril 1807, sans laisser des regrets bien vifs. Sa représentation à bénéfice n'eut lieu que le 1er mai 1809. On la vit encore à Lille, en représentations, mars 1812. Elle y avait déjà paru en mars 1790 et 1791.

Son mari ayant acquis une propriété à Orly, village près Choisy-le-Roi, dont il devint maire en 1805, Mme Chevetel s'y retira et y mourut le 23 février 1818. Le docteur Chevetel y mourut aussi le 15 février 1834.

Biographie : E.-D. De Manne, *Troupe de Talma*. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II.

Bibliographie : *Almanach des Spectacles*, 1800-1803. — Le *Coup de Fouet*, an X. — *L'Opinion du Parterre*, t. I à V. — P. Porel et G. Monval, *l'Odéon*, t. I.

Iconographie : Musée de la Com.-Fr., catal. Monval, 137. Peinture toile ovale, h. 0m55, l. 0m45, école de David. Désigné à tort comme un portrait de Mlle Joly.

— En buste, lith. de G. Engelmann, d'ap. J. Vernet.

— A mi-corps, lith. de Mlle C. Buet, d'ap. C. de Lasteyrie.

— A mi-corps, lith. an.

— En buste, eau-forte par Fr. Hillemacher *(Troupe de Talma)*.

FLEURY. — Sous ce nom :

Mlle Fleury débuta le 14 nov. 1768 au Th.-Fr. dans *Médée*. Est-ce la femme de Fleury-Liard? (V. plus haut).

Mme Fleury, directrice d'une troupe enfantine. Elle était fille de Bernardi, qui avait déjà exhibé une troupe de ce genre à Anvers, en 1775. Ce fut aussi lui qui produisit à Paris les *Petits comédiens du Bois de Boulogne*. Mme Fleury se trouvait à Liège en 1781 et Cambrai 1783. V. aussi Mme *Folly*, directrice d'une troupe enfantine vers la même époque.

Fleury, Variétés amusantes 1783, Ambigu 1786.

Mlle Fleury, confidente, St-Quentin 1784.

Fleury, comique, Liège 1786, Gand 1787.

Mlle Fleury, soubrette, Liège 1786.

Mlle Fleury, deuxième rôle, Bruxelles 1787, Gand 1791.

Mlle Fleury, Lyon 1792.

Mlle Fleury, Vaudeville 1792-1802. Jouait avec intelligence les « petites Colombines ».

Mlle Fleury, Th.-Patriotique 1792-93.

M. et Mme Fleury, Palais Variétés et th. de la Cité 1793-94.

Fleury, Nantes 1793.

Fleury, Jules, th. de la Nation 1793-94.

Mme Fleury, premier rôle de Metz, débuta dans *Phèdre*, th. Louvois, 7 fév. 1797.

Fleury, Liège 1799.

Mlle Fleury, Gaîté 1799.

Mlle Fleury, soubrette, Rouen 1800.

FLEURY, Mlle. — Agée de 14 ans, débuta à l'Odéon, salle Louvois, le 19 octobre 1803, dans *l'Orpheline*. L'*Opinion du Parterre* nous apprend qu'elle était la fille de Fusil, dont la mère était née Fleury, mais que, faible doublure d'Adeline, elle n'avait ni maintien, ni figure (à 14 ans!). Elle se retira. Le 4 mai 1809, une demoiselle Fleury qui avait chanté avec succès l'opéra comique à Amsterdam, et qui pourrait bien être la même que la précédente, débuta à l'Odéon dans les amoureuses et les ingénuités : Jeannette du *Volage* et Angélique de l'*Epreuve nouvelle*. On lui trouva une mine éveillée, une taille petite mais élégante, de la gaîté, de la finesse. On lui reprocha seulement un débit peu varié. Elle plut beaucoup dans Rosine du *Barbier*, Isabelle de l'*Ecole des Maris*, Victorine du *Philosophe sans le savoir*, Catau de la *Partie de Chasse*. Le 24 juillet 1810, elle créa un rôle dans l'*Intérieur de la Comédie*. Le 6 nov., elle réussit dans le rôle de Cendrillon de la *Nouvelle Cendrillon*.

Je lui trouve un air si fleuri
Qu'on la prendrait pour une rose,

a chanté Brazier. On la qualifie de « jolie petite ingénuité » ou « la petite Mars de l'Odéon ». D'autres disent qu'elle a la voix trop faible et qu'on n'entend pas ce qu'elle dit. En 1816, elle était sociétaire à 5/8me de part. Le 8 avril 1820, elle créa l'*Homme poli*.

Mlle Fleury quitta l'Odéon vers 1822. En 1825, on la retrouve au th. de Madame. Harel nous apprend qu'en dehors du théâtre cette actrice a composé des romans où l'on trouve des détails gracieux et spirituels. Son nom disparut de l'affiche après 1827.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 318.

Bibliographie : L'*Opinion du Parterre*, t. VIII à X. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I et II. — *Petite Biographie*, 1821, p. 113. — Harel, *Dict. th.*, p. 154.

Iconographie : Coll. Martinet, 199, Juliette de Kerbare dans le *Faux Stanislas*. 253, So-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

phie de la *Nouvelle Cendrillon*. Les quatre estampes de la Bibl. nat., catal. Duplessis 16,028 indiquées « Mlle Fleury *directrice* (?) du Th.-Fr. » ne se rapportent-elles pas à cette actrice ?

FLEURY. — Sous ce nom (suite) :

M. et Mme Fleury, Liège 1804.

Mlle Fleury, Anvers 1805.

Fleury, Variétés 1810-28. « Caporal de patrouille, cocher de cabriolet », petits rôles.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 16,029. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, lith. par Jules Vernet.

Mlle Fleury, Anvers 1818-19.

Mme Fleury, duègne, Nouvelle-Orléans 1825-1828.

Fleury, Montpellier 1826-28.

Mme Fleury, travestis, Montpellier 1826-28.

Mme Fleury-Chapron. V. Mlle Chaperon.

Fleury, Genève 1826.

Fleury, Brest 1827.

Fleury, débuta à la Gaîté 1827.

Fleury, Nouveautés 1827-28.

Fleury, Cirque Olympique 1828-45. Avait débuté le 26 avril 1828, rôle de l'Enclume de la *Chaise de Poste*. Samson nous apprend dans son Rapport de 1846 que cet artiste sauva plusieurs personnes, au péril de sa vie, dans un incendie.

Fleury, Belleville 1830.

Fleury, financiers, Nice 1830, Marseille 1831 et 1834.

Fleury fils, Nice 1830.

Fleury, Clermont 1831.

Mlle Fleury, 7me arr. th. 1831.

Fleury, Ambigu 1834-35.

Fleury, troisième rôle, 13me arr. th. 1834.

Mlle Fleury, Palais-Royal 1835. Débuta dans *Est-ce un Rêve?* et la *Prova d'un' Opera seria*.

Mme Fleury, mère noble, Rennes 1835.

Mlle Fleury, jeune première, Rennes 1835.

Fleury, Ile Bourbon 1835.

Mlle Fleury, Eugénie. V. Mme Doche.

Fleury, F. de Plunkett dit, frère de Mme Doche (v. ce nom), débuta à Bruxelles comme jeune premier le 19 mai 1838. Il était né en cette ville de parents irlandais. Le 30 novembre 1839, il parut au Vaudeville, à Paris, sous le nom de *Daunay* (sans doute à cause de sa sœur qui jouait déjà au même théâtre sous le nom de Fleury), puis à la Renaissance, en 1840. Bref, de Plunkett-Fleury-Daunay accompagnait sa sœur, Mme Doche, dans ses tournées en 1845. De Plunkett devint par la suite directeur des Galeries St-Hubert, à Bruxelles, puis du Palais-Royal, en 1860. Nous croyons retrouver le même *Fleury*, jeune premier à Namur et Metz 1840, premier amoureux à Lyon 1840-1841.

Mlle Fleury, première amoureuse, Bordeaux 1840.

Fleury, directeur, Rouen 1841-43.

Mme Fleury, Rouen 1841-43.

Fleury, Louis, Eugène Rissoan dit. Elève du Conservatoire 1841, Odéon 1842, sous le nom de Rissoan (11 oct.), Ambigu 1844-48 et 1861, P.-St-Martin 1860-70, th. Cluny 1873, th. des Arts 1877, Ambigu 1879-86, Paris 1887-89. A Cluny, il créa les *Chevaliers de l'Honneur*, le *Presbytère*, l'*Aveu*. Dans le *Contrat de François Villon*, il joua admirablement Louis XI. A l'Ambigu, vers 1879, on le vit dans le capitaine des gardes de la *Jeunesse de Louis XIV*, le général de la *Princesse Borowska;* dans l'*Assommoir*, il reprit le rôle de Poisson. Utile en tout, déplacé nulle part. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890.

Fleury-Jolly, jeune premier, Liège 1845, Lyon 1849, Rouen 1850; sa femme, née Jolly Amélie, première chanteuse, Lyon 1849, Nouvelle-Orléans 1852-54, Alger 1855-56.

Fleury; père, Liège 1847.

M. et Mme Fleury, Tulle 1848, Alger 1851.

Mlle Fleury, Rose Ducommun dite. Palais-Royal, le *Groom*, 21 août 1849, les *Marraines de l'an III*, 18 déc., Paris 1854, bonne jeune première, Genève 1855-56, morte vers 1860.

Fleury, troisième rôle et régisseur, Lille 1850.

Fleury, Stanislas, François. Metz 1852-54, Paris 1855, Amiens 1856-75. En 1862, âgé de 73 ans, avec 30 ans de th., Fleury Stanislas obtint une pension de 200 fr. de la Société des artistes.

Fleury, troisième rôle, Troyes 1852.

Mme Fleury, née Chevalier-Jeault. Gaîté 1852 et années suivantes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1881.

Fleury, troisièmes rôles, Nîmes 1852.

Mlle Fleury, jeune première, Caen 1852.

FLEURY, Mlle Marguerite, *Emma*, femme Franceschi (1863). — Naquit le 10 mai 1837 et s'exerça à l'École lyrique, à Londres, en Hollande, à l'Odéon, puis entra au Gymnase. Elève particulière de Regnier, elle obtint un début à la Comédie-Française, où elle parut le 13 mai 1856, dans le rôle d'Angélique de l'*Epreuve*. 1856 : les *Héritiers* (reprise), les *Pauvres d'Esprit;* 1857 : le *Mari à la Campagne* (reprise), le *Fruit défendu;* 1858 : le *Retour du Mari*, les *Doigts de Fée*, le *Bourgeois gentilhomme* (rôle de Lucile), le *Luxe;* 1859 : *Adrienne Lecouvreur* (reprise, rôle de Mlle Dangeville), le *Collatéral* (reprise); 1860 :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

le *Feu au Couvent*, grand succès personnel. Intelligente, fine, distinguée, mais toujours reléguée au second plan, Mlle Fleury put enfin se faire valoir auprès du public. L'occasion était assez rare pour mériter d'être signalée. L'*Africain;* 1861 : les *Fourberies de Scapin* (Hyacinthe), *On ne badine pas avec l'Amour* (Rosette); 1862 : la *Loi du Cœur*, *Eugénie* (reprise, rôle d'Eugénie), succès personnel; la *Maison de Penarvan*. On la vit encore dans *Tartufe*, les *Femmes savantes*, la *Joie fait peur*, les *Deux Veuves*, etc. Vers 1863, elle avait épousé le sculpteur Franceschi. Un critique la définit ainsi : « Talent honnête, femme distinguée, quoique étriquée ». — « Mlle Fleury, a dit un autre, ne manque ni de charme, ni de talent, malgré une certaine raideur dans le visage et dans la démarche ». Voilà sans doute pourquoi elle resta toujours pensionnaire. Elle se retira du théâtre vers 1878. Habitait Paris en 1906.

Biographie : *Foyers et Coulisses*, la Comédie-Fran., t. II, p. 156.

Bibliographie : D'Heylli, *Journal intime de la Comédie-Française*. — *Souvenirs de Delaunay*. — Monselet, les *Premières représentations célèbres*, p. 218.

Iconographie: Peinture par Amaury-Duval, Salon 1861. En décembre 1893, Madame Emma Fleury, devenue veuve, offrit à la Comédie un buste en marbre de son professeur Regnier, sculpté par son mari, Franceschi.



Mlle Flore CORVÉE, d'après Lacauchie

FLEURY. — Sous ce nom (suite et fin) :

Fleury. V. Fleuret.

Fleury, Victorien, Victor, Louis Cuisset dit. St-Etienne 1873, Anvers 1874, Lyon 1875-76, Constantine 1877, Pau 1878, Amsterdam 1879, St-Etienne 1880-81, Nîmes 1882, Tunis 1883-84, Nice 1885, Angers 1886-87, Le Caire 1888, Nice 1889-91, Le Caire 1892-93, Lyon 1894-95, Bruxelles 1896-97. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1898. Il avait épousé vers 1879 Jeanne-Marie Pilliard, dite Mme Fleury, artiste contemporaine.

Mme Fleury, Châtelet, les *Blancs et les Bleus*, 1868.

Fleury-Gœry, Victor, Ambigu 1871-76, th. des Arts 1877.

Mlle Fleury, Adèle, Fol.-Dram. 1872-75.

Fleury, Louis, Alphonse, Belleville 1882-1885.

Mlle Fleury, Cécilia, Fol.-Dram. 1894.

Fleury-Fontès, Variétés 1896.

FLEURYNCK, Mlle Madeleine, Eugénie, Julie. — Lille 1879-82.

FLOBERT, Théodore, Félix, Emmanuel. — De la Société des artistes depuis 1840, âgé de 56 ans en 1859, avec 33 ans de th. Obtint une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Il avait joué à la banlieue, en province, à Paris. Il habitait cette ville 1852-55 et Berny-Rivière 1856-64.

FLOBERT, Mlle. — Lille 1864-65.

FLON, Philippe, Auguste, Antoine. — Bruxelles 1884-95, officier d'Académie, Bordeaux 1896, Bruxelles 1897-99.

FLORA, Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Flora, Funambules 1821-22.

Mlle Flora, Mons 1835.

Mlle Flora, Bordeaux 1851.

FLORANGE, Mlle, née Petyst de Morcourt. — Anvers 1856, La Haye 1857-60.

FLORE, Mlle. — Mime de l'ancien Ambigu comique, où elle était encore vers 1796. Ch. Maurice, qui l'y avait vue, la décrit de taille moyenne, belle sans être absolument jolie; son visage et ses yeux, d'une expression douce et calme, avaient du charme et de la dignité. Ses bras, magnifiques, qu'elle faisait mouvoir aisément, avaient contribué beaucoup à son succès. Une fois, s'étant montrée à Longchamps pendant les trois jours consacrés à la mode, elle en avait été expulsée, parce que son équipage surpassait en magnificence celui de la reine. Ce qui ne l'empêcha pas de mourir âgée et dénuée de tout, « presque sur les confins de l'égoût du Temple ».

FLORE, Mlle Françoise, Flore Corvée dite. — Que Larousse fait naître en 1797, vint au monde le 19 avril 1790, rue Pagevin, et fut baptisée le lendemain à St-Eustache. Son père était machiniste et sa mère habilleuse au théâtre Montansier (Palais-Royal) ouvert depuis sept jours, et l'on raconte même que la jeune Flore faillit naître entre deux portants. Élevée dans les coulisses du plus joyeux théâtre de Paris, Mlle Flore acquit bien vite l'instinct comique. Gentille, espiègle, on la fit débuter tout enfant dans le rôle du petit frère du *Désespoir de Jocrisse* qui, à l'origine, avait été joué par

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mlle Mars, enfant. A quinze ans, on lui confia de petits rôles : une bouquetière dans le *Panorama de Momus*. Sa beauté un peu vulgaire, sa santé florissante, sa physionomie joviale, la rondeur de son jeu lui font adopter le genre poissard. Le nom de Mlle Flore figura sur le tableau de troupe des Variétés, de 1806 à 1812. Ici, nous constatons une éclipse de cinq ans. On parla d'enlèvement, d'aventures romanesques. Ce qui est certain, c'est que ne pouvant rentrer aux Variétés après cette escapade, Flore fut contrainte à s'enrôler dans une troupe ambulante dirigée par Volange fils, et dans laquelle elle connut tous les déboires du *Roman comique* de Scarron. En 1817, réapparition au théâtre qui l'avait vu naître, devenu avec le temps Montansier-Variétés, puis Variétés tout court, au boulevard Montmartre. Comme artiste, elle a reçu les conseils de la vieille maman Baroyer. Comme femme, elle fait tourner toutes les têtes. Elle a quitté les humbles logis de la rue St-Sauveur et de la rue St-Etienne pour venir s'installer plus confortablement 28, rue du Mont-Blanc (Chaussée d'Antin). Harel la définit ainsi :

« Jolie, fraîche et riche d'un solide embonpoint, cette actrice, dont la gaîté est un peu folle, a l'ingénuité d'une cuisinière et la décence d'une marchande de marée. Son nom est classique aux Porcherons, dont elle possède fort bien le vocabulaire énergique ».

Le 26 avril 1826, Mlle Flore abandonna les Variétés pour aller jouer au Vaudeville l'*Auvergnate*. « La bonne et joyeuse Flore, nous dit A. de Rochefort, avait de grands succès; elle possédait l'instinct comique au plus haut point, mais elle était d'une ignorance rare ». En 1828, l'Odéon eut la singulière idée d'engager cette actrice pour jouer le vaudeville : le *Concert à la Campagne* (23 oct.), le *Français au Caire* (8 fév. 1829). Cette expérience ne fut que de courte durée et Mlle Flore réintégra les Variétés dont elle n'aurait jamais dû sortir. Sa rentrée eut lieu le 6 juin 1830, dans les *Brioches à la Mode*. Le 14, elle obtint une représentation à son bénéfice. Le bruit courait alors qu'après sa tentative de l'Odéon, elle avait voulu se jeter dans la Seine. Désormais, elle sera de toutes les distributions aux Variétés ; parmi les rôles innombrables qu'elle joua ou créa, on rappelle la *Femme du Peuple*, la *Marchande de Goujon*, l'*Amphigouri*, où elle parodiait une scène de tragédie, l'écuyère amoureuse et friande du *Jeune Père*, une parodie de Mlle Mars, sous le triple visage de *Marie honnête;* la *Dame de la Halle*, le rôle d'Atala, la femme sauvage des *Saltimbanques* (1839), *Mathias l'Invalide*, rôle d'une vivandière devenue baronne : robe vert pomme avec guirlande de fleurs, béret jonquille et plumes écarlates. Elle était devenue énorme et Th. Gautier l'appelait « l'hippopotamique Mlle Flore ». L'*Indiscret des Coulisses* écrit en 1841 : « Mlle Flore a bien peu de chose à faire maintenant pour être la meilleure duègne des théâtres de vaudeville. Elle a du naturel, beaucoup de comique. et son jeu est fin et spirituel. Celui qui voudrait juger du talent de Mlle Flore, seulement d'après les caricatures qu'elle joue, se tromperait étrangement, car elle joue les rôles de mères, les rôles à sentiment, à faire venir les larmes ». — « Flore est une bonne comédienne et une excellente femme », écrit un autre. La vieillesse et la maladie sont venues, mais la cigale n'a pas eu la prévoyance de la fourmi. Nous savons par le Rapport de Samson (1853, p. 15) qu'elle reçoit une pension de 300 fr. du Comité, qu'elle a obtenu 100 fr. de l'empereur, 300 fr. du ministre de l'Intérieur. Elle meurt de misère et... d'eau de vie, ajoutent ses biographes, auprès de son fils, pauvre diable d'ouvrier doreur, dans un galetas de la rue Beautreillis, le 18 mai 1853.

En 1845, on publia sous le titre de *Mémoires de Mlle Flore*, trois volumes qui forment un recueil d'anecdotes et d'aventures plus ou moins exactes et où la fantaisie joue le rôle principal. « C'est une spéculation de librairie, disent MM. E.-D. De Manne et C. Ménétrier, qui n'aurait d'excuse qu'autant que son produit eût été avantageux à celle qui en est l'objet, et fût venu en aide, après la retraite du théâtre, à sa triste position ».

Biographie : *Galerie Lacauchie*, t. I, notice. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Biogr. dram.*, 1821, 1824, 1826, 1829, 1833, 1842, 1845. — *Rampe et Coulisses*, p. 207.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 16,062.

1. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par Martinet.

2. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, lith. par Jules Vernet.

— Galerie Lacauchie.

— *Complément à la Troupe de Nicolet*, eau-forte d'ap. Fugère.

FLORE, Mlle. — Sous ce nom :

Mlle Flore Hendriques, Bordeaux 1820.

Mlle Flore, Odéon 1852.

Mlle Flore, Gand 1852.

Mlle Flore, Adèle, Flore Rozot dite. Ecole lyrique vers 1862. V. la suivante.

Mlle Flore a paru aux Délass. com., aux Variétés et au Palais-Royal, vers 1862, où elle avait la spécialité de chanter des airs de valse.

FLORENCE, Nicolas, Joseph, Florence Billot De La Ferrière dit. — Naquit en 1752, à Lezy (Normandie) et commença sa carrière artistique à Bruxelles, où il tenait l'emploi des troisièmes amoureux avec 2000 livres de traitement en 1773, et de jeune premier en 1775 et 1777, avec 2600 et 3000 livres. Cette même année 1777, il passa dans la troupe de la Montansier, à Versailles, où il joua le rôle du poète Sinfort dans la *Fête des Muses*. Le 7 mai 1778, il se pré-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

senta à la Comédie-Française, où il s'était déjà essayé (sous l'anonymat) le 21 janv. 1777. Il fut jugé acteur utile et admis sociétaire le 12 avril 1779. Il excella surtout dans les confidents. Pendant 25 ans, Florence fut l'homme le plus dévoué aux intérêts de la Comédie-Française, ce qui faisait oublier son peu de talent. C'était lui qu'on chargeait de toutes les corvées difficiles, et il s'en acquittait à merveille. Un jour, il se cassa une jambe dans ses fonctions. Peu de temps après son admission, il avait eu maille à partir avec Larive. A la deuxième représentation de *Calisle*, Florence tardait à venir sur le théâtre. Larive, semainier, l'envoie chercher ; Florence répond impertinemment au semainier, ne se presse pas davantage et, à son arrivée, met le poing sous le nez de Larive, ce qui occasionne une rixe entre eux deux sur la scène même. Ils étaient habillés ; ils tirent leurs sabres de théâtre et se battent. Les spectateurs croient à un jeu jusqu'au moment où on les sépare. Scandale et duel le lendemain, aux Champs-Elysées, où Larive désarme trois fois son adversaire. Enfin comparution devant M. Lenoir, lieutenant de police, qui les fit s'embrasser, mais envoya cependant Florence au For-l'Evêque, où il resta dix jours. (*Mémoires secrets*, t. XVIII, p. 6, 26 août 1781. — Interrogatoire subi par Florence, détenu prisonnier au For-l'Evêque, 21 août 1781, publié par M. Em. Campardon, les *Comédiens du Roi*. — Les *Comédiens hors la loi*. — Funck-Brentano, la *Bastille des Comédiens*). Emprisonné pendant la Terreur avec ses camarades, Florence fut encore un de ceux qui durent leur salut à Labussière (v. ce nom) au bénéfice duquel il joua plus tard dans une représentation à la Porte-St-Martin (5 avril 1803). Tour à tour au th. Louvois (1797) et à la nouvelle salle de l'Odéon (1798), Florence fut conservé à la réunion générale de 1799 et confiné dans ses fonctions plutôt administratives : « Qui ne connaît l'illustre semainier perpétuel, l'orateur de la troupe, aussi consommé dans l'éloquence que dans ses rôles de confidents tragiques ? » écrit-on en 1803. Florence, d'une figure ingrate, fut un excellent maître de déclamation. Il fut le premier professeur de Mlle Duchesnois. Forcé de se retirer à cause de sa jambe malade, il parut pour la dernière fois le 30 prairial, an XII, dans le *Cid*, rôle de D. Arias. Il fut retraité le 1er messidor suivant (20 juin 1804) et mourut à Paris, rue Traversière, le 25 juin 1816. Nous possédons dans notre collection d'autographes une lettre de Florence à Mlle Doligny, en date de Bruxelles, Vendredi saint 1775, au sujet de représentations que cette artiste devait donner en cette ville.

Bibliographie : Ch. Maurice, *Souvenirs*, t. I, p. 117, 130. — *Almanach des Spectacles*, 1800, p. 39. — *Op. du Parterre*, I, p. 90, II, p. 83.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 16,064. En buste, de profil à gauche, grav. par Fr. Hillemacher, 1860.

FLORENCE, Mlle Tétard. — Débuta à l'Odéon dans le *Malade imaginaire*, 15 janv. 1852. Une demoiselle *Florence* joue au Cirque imp. dans le *Diable d'Argent*, 10 fév. 1857.

FLORENCE, Maxime, Christophe. — Rochefort 1857-59, Toulouse 1860-65, Bayonne 1867, Le Hâvre 1868, Rouen 1869-74, Nancy 1875, Amiens 1876, Rochefort 1877, Pau 1878-79, Bayonne 1880, Rennes 1881-82, directeur, Dijon 1883-84. Sa mort, subite, fut annoncée au Rapport de 1885.

FLORENCE, Mme Eugénie, née Bourgeois, femme Maxime dite. — Née en 1836. V. Bourgeois, 1855-62. Toulouse 1863-65, Bayonne 1867, Le Hâvre 1868, Rouen 1869-73, Angers 1874, Genève 1875, Amiens 1876, Rochefort 1877, Pau 1878-79, Bayonne 1880, Rennes 1881-82, Dijon 1883-87, Rouen 1888-89, Montpellier 1890-93, Nancy 1894, Nîmes 1895, Bordeaux 1896. En 1897, Mme veuve Florence, âgée de 60 ans, avec 31 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes et se fixa à Bois-Colombes, puis à Asnières, qu'elle habitait en 1906.

FLORENCE, Jean-Eugène. — Strasbourg 1869-70, Bordeaux 1872, Marseille 1873-79.

FLORENCY. — Jeune premier, Lille 1799, Anvers 1803, père noble, Lille 1804-05, régisseur, Lille 1811.

FLORENT. — Jeune premier, possédant une assez bonne diction, mais parfois larmoyante, Anvers 1821, Lille 1822, débuta à l'Odéon le 7 juillet 1823, rôle du marquis du *Dissipateur;* on l'y vit encore le 18 mai 1824 dans l'*Hôtel garni*. Débuts modestes, la province le reprit. Liège 1827-28, Marseille 1830-31, Toulouse 1834, Aix 1835, Marseille 1840, Liège 1850, père noble Bordeaux 1852.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 16,067, rôle de Ruy-Blas, en pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par Pascal, 1839.

FLORENT, Mme Antoinette. — Soubrette, Aix 1835, Liège 1850.

FLORENTIN, Mlle. — Deuxième amoureuse, Péronne 1835.

FLORENTIN. — Deuxième amoureux, Laon 1835.

FLORENTIN, Mlle Eléonore. — Rôles de grisettes, th. du Panthéon 1840, Délass. Com. 1845, Gaîté 1849, Th. National 1850, Fol. dram. 1857-61, Variétés 1862-65, New-York 1867. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1868.

FLORENTIN. — Comique, Tournai 1840.

FLORENTIN. — Premier rôle, Bayonne 1840.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FLORENTIN. — Jeune premier, Reims 1851.

FLORENTIN. — Petit Lazari. Intelligent et vif, de petite taille. « Je l'ai vu de mes yeux, dit un contemporain, sauter dans la salle par dessus l'orchestre et flanquer une danse aux blagueurs qui empêchaient le spectacle ».

FLORENTIN, Mlle Jane. — Première soubrette. Lille 1890.

FLORENTIN. — V. Minne.

FLORENTINE, Mlle. — Th. Seveste 1828.

FLORENTINE, Mlle. — V. Mlle Collet.

FLORENTINE, Mlle. — Renaissance 1873.

FLORESTAN. — Comique, Seine-et-Oise 1827, Lille 1830, Douai 1834-35, Amsterdam et Douai 1840.

FLORESTAN, Mlle. — Douai 1834-35.

FLORESTINE, Mlle. — Lille 1822, Variétés (début) 7 juin 1824. Peu de moyens. Calais 1825, Aube 1826, Ambigu 1827.

FLORET. — Premier rôle, Anvers 1843.

FLORIAN, Mlle. — Bruxelles 1794.

FLORIBEL. — Le *Mercure de France*, juin 1740, a publié une « Lettre singulière du sieur de Lépine, dit *Floribel*, acteur breton, à la demoiselle de ***, directrice de la Comédie, à Quimper. Paris, le 11 juin 1740 ». C'est une lettre relative au succès de Mlle Dumesnil dans *Zuline*.

FLORIBEL. — Jeune premier, Bruxelles 1789 et 1799.

FLORIBEL. — Un ancien comédien du nom de Veillas, dit *Floribel*, qui joua longtemps les financiers et les pères nobles en province, fut condamné à six mois d'emprisonnement, en février 1829, pour avoir mendié en feignant des infirmités. (*Alm. Barba*, 1830, p. 13).

FLORICOURT. — Bordeaux 1793.

FLORICOURT. — Bruxelles 1807, Namur 1809, troisième rôle, Bruxelles 1812-18, avec 4200 fr. et 4500 fr. d'appointements, pourrait bien être le même que *Cousin-Floricourt*. (V. ce nom.)

FLORICOURT. — Comique, Liège 1818, Perpignan 1825, Avignon 1826-28. Peut-être le même, Nérac 1830.

FLORIDOR, Josias de Soulas, écuyer, sieur de Primefosse dit. — Appartenait réellement à la noblesse. Son bisaïeul, capitaine d'une compagnie de chevaux-légers allemands, de la religion réformée, avait été massacré avec l'amiral de Chastillon dont il avait été page. Son grand-père, cornette de cavalerie, s'était alors retiré à Genève, puis à Lausanne. Son père, Georges de Soulas, avait fait ses études à Bâle et avait été placé en qualité de ministre protestant auprès de la duchesse de Bar. Après le décès de celle-ci, il s'était marié dans la Brie avec une demoiselle Judic d'Aunay. C'est dans la Brie, sans doute, que naquit le futur Floridor, vers 1608; son père, qui avait embrassé la « vraie religion », plaça son fils Josias dans les gardes du roi Louis XIII. Mais, après avoir porté aussi quelque temps le mousquet dans la compagnie du sieur de la Besne, et servi en qualité d'enseigne dans le régiment de Rambure, il profita de la réforme de quelques compagnies de ce régiment pour embrasser le parti de la comédie. Nous ignorons ce qu'il faisait à Londres en 1635, mais Chapuzeau parle de la réunion des deux troupes de Filandre et de Floridor, à Saumur, en 1638 ou 1639? Lors de son mariage avec Marguerite Baloré (contrat, 2 février 1638) ce sont deux comédiens de la troupe du Marais qui sont ses témoins. Sa femme elle-même appartint à ce théâtre où il passa sans doute avant d'entrer, en 1643, à l'Hôtel de Bourgogne, pour tenir les premiers emplois tragiques et comiques. L'ensemble de sa personne respire la noblesse; sa physionomie est ouverte et distinguée; sa taille est grande, son organe plein et sonore; sa diction majestueuse et naturelle. Mais l'on s'accorde à dire que les rôles de raisonnement et de dignité lui convenaient mieux que ceux qui exigent de la chaleur et de l'âme.

Le 9 janvier 1644, la femme de Pierre Corneille, Marguerite de l'Empérière, tient sur les fonts baptismaux Gédéon de Soulas, un fils de Floridor. Le 11 octobre 1649, « Pierre Corneille, escuier, advocat à la table de marbre de Rouen » est parrain à St-Jean-en-Grève de Corneille, autre fils du comédien. De mœurs régulières, d'une probité à toute épreuve, Floridor, orateur de la troupe, était universellement estimé. Ses harangues, fort bien conçues, étaient toujours favorablement accueillies. Et, lorsque Racine le chargea de créer Néron dans *Britannicus*, le public se fâcha de ce que l'on eût donné à un homme d'une vie aussi irréprochable le rôle d'un si abominable tyran. Louis XIV lui-même faisait un si grand cas des qualités personnelles et du talent de Floridor, qu'il lui accorda diverses grâces, protégea la troupe de l'Hôtel de Bourgogne et déclara que la profession de comédien n'était pas incompatible avec la qualité de gentilhomme. Le 8 février 1659, le roi se rend à l'Hôtel de Bourgogne pour entendre *Œdipe*, et Floridor lui adresse le compliment d'usage. Le 10 juillet suivant, il crée le *Bellissaire*. Le 26 novembre 1660, il harangua à son tour Monsieur. Le 18 janvier 1663, il joue *Sophonisbe*, de P. Corneille, et le 4 février 1664, il figure au

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Palais-Royal dans le ballet des *Amours déguisez*. Le 5 février 1666, il marie sa fille, Marie-Marguerite de Soulas à un fils de Montfleury. 13 décembre 1669 : première représentation de *Britannicus*. Atteint d'une grave maladie, Floridor, selon l'usage, renonça à sa profession le 30 juillet 1671. Le 14 août suivant, il était inhumé à St-Sauveur, sa paroisse. M. Em. Campardon a publié le contrat de mariage de Floridor et un arrêt du Conseil en sa faveur, lui donnant un délai d'un an pour rapporter les titres de sa noblesse, et cependant faisant défense de le poursuivre. (Arch. nat., Y, 178, fol. 374 et E, 412). Les titres étaient restés dans les mains de sa famille, en Suisse.

Biographie : Lemazurier, *Gal. historique*, t. I. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II.

Bibliographie : Chappuzeau, le *Th. français*. — Les frères Parfait, *Lettres au Mercure de France*, *Anecdotes dramatiques*, t. III. — Jal, *Dict. critique*, p. 583. — Em. Campardon, les *Comédiens du Roi*. — G. Monval, *Bibliographie moliéresque*.

Iconographie : Musée de la Comédie-Franç., catal. Monval, 336. Portrait *présumé* de Floridor, hauteur 0m92, l. 0m72, peinture attribuée à Beaubrun, cédé par M. Bergeret, comme un tableau d'Hyacinthe Ribaud.

FLORIDOR, Mlle Marguerite Baloré. — Femme du précédent, était fille d'un maître tailleur d'habits, mort au moment de son mariage avec Josias de Soulas, dit Floridor. Le contrat, en date du 2 février 1638, nous apprend qu'elle demeurait alors rue des Quatre-Fils, paroisse de St-Jean-en-Grève. Actrice du théâtre du Marais, puis de l'Hôtel de Bourgogne, elle se retira après la mort de son mari (1671) avec la pension de 1000 livres, et mourut le 15 octobre 1690.

FLORIDOR. — Rouen, juillet 1773.

FLORIGNY. — Gand 1806.

FLORIGNY, Mlle. — Panorama dramat. 1822-23, Gymnase 1824-25. Petite personne à petite taille gracieuse, à physionomie piquante et mobile, à voix fraîche et bien timbrée, mais possédant un débit un peu prétentieux : l'amoureuse de *Pierre et Marie*. Mlle Florigny quitta le Gymnase pour l'Odéon devenu théâtre de chant. On annonça cette même année, 1825, la mort de Mlle *Florigny-Valère*, artiste de l'Odéon.

FLORIGNY. — Boulogne 1828.

FLORIGNY, Mlle. — Brest 1830-31.

FLORIMOND, Mme. — Lille 1787-88.

FLORINI, Mlle. — Anvers 1815-16.

FLORINY. — Liège 1822.

FLORIS, Paul de. — Cour Palatine, XVIIIme siècle.

FLORIVAL. — Maëstricht 1743.

FLORIVAL. — Lille 1786-87.

FLORIVAL. — Th. des Amis de la Patrie 1794.

FLORIVAL, Mlle. — Th. Seveste 1824-25, jolie actrice douée d'une voix agréable, première amoureuse, Toulon 1826, Lyon 1827-28, Vaudeville 1829, rompt son engagement et part à Lyon sans autorisation 1829, procès, Bordeaux 1831.

FLORVAL, Mme. — Née vers 1787, Gand 1806, Porte-St-Martin 1816-26. Vers 1821, on la décrit ainsi : 35 à 40 ans, long nez, yeux brillants, physionomie mobile et expressive, voix douce et fraîche, jeu naturel et franc ; actrice et femme du monde. Nouveautés 1827-31, Gymnase 1835. Vers 1837, on annonce la mort de Mme *Coter-Florval*.

FLORVAL, Mlle Victoire. — Fille de la précédente, Porte-St-Martin 1822-26. Agée de 17 à 18 ans en 1824. Nouveautés 1827-29. Aussi jolie que sa mère, mais moins de talent. Nous croyons la retrouver sous le nom de Mme Delhatte, née *Florval*, Paris 1849-55.

FLORVAL, Jules Destailleurs dit. — Lille 1873-76, Bruxelles 1881-84. Mort vers 1887.

FLORVEL. — Dép. de l'Aube 1826. V. Florville.

FLORVILLE, Mlle. — Jolie actrice, débuta au Vaudeville le 14 juillet 1819, rôle de Betzi du *Mariage extravagant*. Amoureuse au Panorama dramat., 1100 fr. d'appointements, 1821-23, Reims 1825, Châlons 1826, Bordeaux 1828, Variétés 1829.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 16,082.

1. En pied, de face, cost. de th., lith. par S. Baptiste.

2. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. par S. Baptiste, d'ap. L.-E. Rioult.

FLORVILLE, dit aussi Bauduin-Gavignes. — Deuxième amoureux, Berlin, troupe de Mme Corrège, sans arr. fixe, Metz 1834. L'*Alm. Barba* 1831-34 raconte, p. 242, les démêlés de cet artiste avec Mme Corrège. Variétés (début) 8 mars 1834, Anvers 1835.

FLORY, Mlle. — Porte-St-Martin 1873.

FOCACHON. — Deuxième accessit de comédie 1876.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FODON, de. — V. Defodon.

FOIGNET père, Jacques. — Ancien attaché à la maison du roi. Ayant cherché dans le théâtre des moyens d'existence, devint en avril 1798 associé du th. Montansier (Palais-Royal). Vers 1802, il devint, avec son fils aîné, directeur du th. des Jeunes artistes (rue de Bondy). On y jouait des pièces-féeries. Le décret de 1807 ayant réduit à huit le nombre des théâtres, la scène des Jeunes artistes fut supprimée. D'un autre côté le théâtre des Variétés-Montansier, en s'installant boulevard Montmartre, se sépara de lui. D'où procès, se croyant lésé. Le 27 janvier 1809, tandis que Napoléon assistait à une représentation à l'Opéra, Foignet lui fit publiquement présenter une pétition par sa petite-fille. Résultat : arrestation de la petite-fille, de sa mère et de son frère, remis en liberté après admonition. En 1810, Foignet père fit partie de l'administration des *Jeux gymniqnes* (Porte-St-Martin).

Bibliographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*, biographie de Foignet fils, p. 337.

FOIGNET fils, François. — Fils aîné du précédent, naquit à Paris, quai de la Mégisserie, le 17 février 1782. Son père était déjà qualifié à cette époque « ancien officier du roi », et sa mère était née Vouriot. Associé avec son père au th. des Jeunes artistes, il se fit une réputation au boulevard dans les rôles d'arlequins, non pas l'arlequin de la comédie italienne, mais une espèce de clown, héros obligé des féeries. Il s'y montrait très souple et très adroit. A ce talent de mime, il joignait encore celui de compositeur. On lui doit le *Prince invisible*, *Arlequin dans un œuf*, le *Chat botté*, les *Sirènes*, beaucoup d'airs de romances. Le *Coup de Fouet* est dur pour lui : il le traite de sot et de présomptueux, et le représente comme laid, gros et court. « Ce prétendu comédien joue pourtant les fats, les rôles d'hommes à bonnes fortunes ». En 1810-11, nous le retrouvons acteur aux Jeux gymniques (Porte-St-Martin). Il tenait l'emploi des rôles comiques et à travestissements, jouant souvent à lui seul toute une pièce, comme l'*Acteur dans sa Loge*. Dans *Arlequin-Cendrillon*, il tenait le rôle d'Arlequin. En 1812, le théâtre ferma, et M. De Manne, son biographe, perd sa trace jusqu'à sa mort. Nous signalerons son passage à Liège 1819-20, Bruges 1820-21, Marseille 1822-23, Nantes 1824-25, Gand 1827-28, Lille 1828-29. Il chante alors les barytons. Gand 1830, Rouen 1840. Il mourut très misérable à l'hôpital de Strasbourg, le 22 juillet 1845.

Biographie : E.-D. De Manne, la *Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : Le *Coup de Fouet*, p. 63. — *Grande biographie*, 1824, p. 151.

FOIGNET, Mme. — Selon toutes probabilités, femme du précédent, mères, Lille 1826-27, Gand 1827, Lille 1828-29, Anvers 1835, Strasbourg 1840.

FOIGNET-Dalis, Charles, Louis. — Premier rôle et régisseur, Elbeuf et St-Quentin 1851, Namur 1852, Rennes 1852-53, Anvers 1854, Avignon 1855, Verviers 1856-57, Oran 1858, Boulogne 1859-61, Toulouse 1862-65, Bayonne 1867, Bruxelles 1868-70, Alger 1870, Nîmes 1872, Marseille 1873, Rouen 1874.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 16,115. En pied, de ¾ à gauche, rôle de Dartagnan, lith. par J. Geoffroy, 1846.

FOIGNET-Dalis, Mme Eulalie, Pauline. — Versailles 1849, première duègne, Bruxelles 1852, St-Quentin 1852-54, mêmes étapes que ci-dessus, Toulouse 1864.

FOIGNET-Dalis, Mme Françoise, Louise, née Dalis, dite Geneuil (1849), dite Aimée (1875). Premier rôle, Namur 1852, Verviers 1856-57, Oran 1858, Boulogne 1859-61, Toulouse 1862-65, Bayonne 1867, Bruxelles 1868-70, Nîmes 1872, Marseille 1873, Rouen 1874, Odéon 1876-78, Opéra-Comique 1879. En 1881, Mme Foignet-Dalis, devenue veuve Aimée, âgée de 60 ans, avec 50 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Elle se fixa à Paris, et sa mort fut annoncée au Rapport de 1903.

FOIGNET-Dalis, Firmin, Bernard Aimée dit. — Odéon 1876-78, Op.-Comique 1879. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

FOIGNET-Dalis, Charles, Eugène, dit aussi *Dalis*. — Fol. dram. 1877-78, Odéon 1880-82.

FOIMON, Mlle Anaïs, Augustine. — Châtelet 1885-87.

FOIMON, Mlle Anaïs, Georgina, — Châtelet 1885-87.

FOIN, Mlle. — Th. de la République 1794.

FOLBERT. — Douai 1829.

FOLLANGE. — Financiers, Anvers 1786, Rouen 1803-04.

FOLLANGE, Mlle. — Agée de 15 ans, débuta à Rouen en germinal, an XII, Anvers 1807.

FOLLET. — V. Folley.

FOLLEVILLE. — Père noble, Liège 1789, Tournai 1790.

FOLLEVILLE, Benoît Lecatte dit. — Né à Paris le 14 mai 1765, fils du pelletier de Louis XVI, n'était pas destiné au théâtre, car il entra fort jeune en qualité d'aspirant de première classe dans la marine royale, et alla en Amérique. A

EFERUS - Recherches & Classification numériques

son retour, il se fixa à Nantes, où il fut nommé capitaine de la garde nationale et fit toutes les guerres de Vendée. Son début eut lieu à Nantes, ville qu'il quitta pour aller à Rouen (1800), Bordeaux, Amsterdam, Bruxelles, où il fut engagé comme premier rôle en 1802, puis comme père noble. Il excella dans ce dernier emploi qu'il tint en cette ville jusqu'à sa mort, survenue le 9 août 1840. Il avait donc appartenu à la troupe de Bruxelles pendant 38 ans, avec des appointements de 3600 et 4500 fr. Il était en outre régisseur.

Biographie : *Ann. Delhasse*, 1841, p. 177.

FOLLEVILLE. — Premier comique, Feydeau 1790-92, directeur de troupes ambulantes, Angers 1825, Chartres 1828, 7me arr. th. 1831, Alger 1834. Peut-être le même, régisseur, Gand 1846. Ce dernier vivait en 1849.

FOLLEVILLE, Mlle Lecatte. — Fille du père noble de Bruxelles (v. plus haut), débuta comme ingénuité au th. des Arts, à Rouen, pendant la saison 1801-02. C'était encore presque une enfant. Un admirateur nommé Gouget lui adressa des vers. *(Hist. des th. de Rouen)*, t. II, p. 23. Elle suivit son père à Bruxelles et parut comme ingénuité de 1804 à 1810.

FOLLEVILLE, Mme. — Selon toutes probabilités la femme ou la fille du directeur ambulant (voir plus haut), premier rôle, Chartres 1828, Lisieux 1830, 7me arr. th. 1831.

FOLLEVILLE, Mlle. — Débuta aux Variétés le 4 déc. 1829.

FOLLEVILLE, Mlle Marie, Antoinette Royer dite. — De la Société depuis 1854, décédée à Paris (sans doute) vers 1856.

FOLLEVILLE, Mlle Lucienne. — Variétés 1887-89.

FOLLEY, Mlle Léontine, dite aussi *Follet*. — Châlons 1849, Amiens 1850, Th. National 1851, Cirque imp. 1852-62, Châtelet 1863-65, Hombourg 1867, Valenciennes 1868-69, Rouen 1870-1875.

FOLLY, Mme, mère. — Rôles accessoires, Bruxelles 1784, puis directrice d'une troupe d'enfants, Cambrai et St-Quentin 1785. V. aussi Mme *Fleury*, directrice d'une troupe enfantine, même époque.

FOLLY, Mlle, fille. — Bruxelles 1784.

FOLLY. — Th. de la rue Richelieu 1792, Marseille 1793, Grand premier rôle, Nantes vers 1797, Angers 1798.

FONBONNE. — V. Fontbonne.

FONPRÉ, Hugues, François Barrié, sieur de. — Débuta à Versailles le 17 mars 1688 par le rôle de *Stilicon*. Nouveau début à la Comédie le 15 septembre (ou décembre?) 1701 dans *Andronic* et le *Florentin*. Sociétaire en octobre 1702, il ne montra jamais aucun talent et mourut à Paris le 21 sept. 1707. Sa sœur fut directrice du th. de Lille.

FONPRÉ, Mlle Elisabeth, Françoise Clavel dite. — Femme du précédent (21 fév. 1702), née en 1674, débuta le 15 mai 1695, à la Comédie, par le rôle de Junie. Reçue sociétaire le 28 novembre suivant, elle mourut à Paris le 3 décembre 1719. V. aussi Clavel.

FONPRÉ. — Cour de Prusse, XVIIIme siècle. Mort à Bruxelles. Un *Fonprez* dirigea le th. de Bruxelles en 1705. Un *Fonprez* se trouvait à Namur en 1723, à la tête de comédiens italiens et de danseurs de corde.

FONPRÉ, Mlle. — Cour de Prusse, XVIIIme siècle. V. Clavel.

FONPRÉ-Francasalle. — Petit-fils du sociétaire, auteur, acteur, directeur, Comédie italienne 30 avril 1760, en était réduit sous l'Empire à mendier sur le pont des Arts. Le *Journal de l'Empire* du 19 déc. 1812 attira l'attention sur ce vieillard âgé de 86 ans. On lui procura un refuge.

FONROSE (Pezey de). — Jeune premier, Bruxelles 1777, 3000 fr. d'appointements.

FONTA, Hippolyte Fontaine dit. — Descendit des hauteurs de Montmartre, où il tenait les premiers emplois, pour entrer comme pensionnaire à la Comédie-Française en 1837. Il ne manquait ni d'intelligence, ni d'aplomb, mais son physique était ingrat. On le relégua dans les utilités, les raisonneurs et les troisièmes rôles. Excellente diction. Le 3 mars 1860, on apprit sa mort. Th. Gautier lui consacra un bel article dans le *Moniteur Universel* du 28 mars. Il avait rendu de précieux services pendant 23 ans et laissait une petite place vide qu'il n'était pas si facile de remplir. Il s'était fait particulièrement remarquer dans le rôle de Robespierre de *Charlotte Corday*.

FONTAINE. — Sous ce nom :

Fontaine, Maëstricht 1728.

Mlle Fontaine, Maëstricht 1728.

Fontaine, Rouen 1798-99.

Mlle Fontaine, th. des Jeunes artistes 1807-09, débuta à la Comédie-Fr. le 13 avril 1809 et passa par Angers en décembre 1813.

Fontaine-Lescot, père noble et directeur, Brest 1825, Toulouse 1827-28, Strasbourg 1829, Toulon 1829 et 1831.

Mlle Fontaine, Victorine, th. Comte 1830.

Mlle Fontaine, Eugénie, th. Comte 1830.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FONTAINE, Gaîté 1831 et 1834.

FONTAINE, premier comique, Moulins 1834.

FONTAINE, Constantine 1851.

Mlle FONTAINE, Cécile, Marie. Rouen 1854-58, Hombourg 1862-63. V. Mme Armand-Fontaine.

Mlle FONTAINE, Olympe, Elisa. Sedan 1854-56, Châlon-s/S. 1857, Châlons-s/M. 1858-59.

Mlle FONTAINE d'Anjou, Louise, Albertine. Palais-Royal 1863-64, Amiens 1865, Palais-Royal 1867-68. Une demoiselle *Fontaine* est au Gymnase 1866.

Mlle FONTAINE, Louise, Nathalie. Rouen 1869-73.

Mme FONTAINE, deuxième duègne, Lille 1889.

Mme FONTAINE-Bérenger, Léa. St-Etienne 1893-97.

FONTALLARD. — Cirque Olympique 1835.

FONTANE. — Th. Seveste 1828.

FONTANGES, Mlle. — Poitiers 1827, th. Seveste 1828.

FONTANIER, Mlle. — Qui débuta au Th. français le 26 août 1809 dans l'emploi des *grandes princesses*, avait été annoncée comme une rivale de Mlle Duchesnois. On lui trouva de l'intelligence, une excellente diction, de la sensibilité, mais peu de moyens physiques et une physionomie froide. Son rôle de début avait été Hermione d'*Andromaque*. On la relégua dans les confidentes, où elle ne put même se maintenir et abandonna la partie le 1er octobre 1811.



FONTENAY
dans le *Cimetière du Parnasse*

FONTANILLE, Mme Marie, Angélique, femme de Bouchy. — 25 ans en 1799, née à Paris, fleuriste, puis actrice à Rouen-Reims 1799.

FONTANILLE, de Gravière, Tancrède. — Metz 1861-63.

FONTBONNE, Joseph, Philippe. — Premier rôle et directeur, Calais 1829-31 et 1835, Porte-St-Martin 1835, Gaîté 1840, Mons 1843, débuta à Bruxelles le 16 juin 1843 par le rôle de Cléante de *Tartufe*. Chambéry 1852-53, Pau 1858-59, La Rochelle 1860, St-Savinien 1861-65. Un autre *Fontbonne*, Matias, Antoine, vécut à Paris de 1852 à 1863.

FONTBONNE, Mme, née Kleiner, Aglaé. — Premier rôle, Calais 1831, Porte-St-Martin 1840, Mons et Liège 1843, Chambéry 1852, Pau 1858-59, La Rochelle 1860, St-Savinien 1861-73.

FONTBONNE, Mlle Anna, Louise, puis *André* (1872), née en 1831, Porte-St-Martin 1849-50, Paris 1852-56, th. du Luxembourg 1857, Beaumarchais 1858-59, Liège 1860, Turin 1860-61, Le Hâvre 1862-65, Paris 1867-69, Bruges 1870. Sous le nom d'*André Fontbonne*, Paris 1872 et années suivantes. En 1897, âgée de 66 ans, avec 32 ans de th., cette artiste reçut la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1906.

FONTENAY, François, Charles Bazouin, de. — Débuta à la Comédie-Française le 30 mai 1712, fut reçu sociétaire le 7 juillet suivant, se retira le 3 juin 1728 et mourut le 29 juillet (ou août) 1733.

Biographie : Lemazurier, *Gal. hist.*, t. I, p. 269.

FONTENAY, Jean, Baptiste, Léonard Daliger de Fontenay de Saint-Cyran, dit. — Naquit à Chaillot le 21 avril (baptisé le 22) 1786. Son père était brigadier des fermes du roi. Ruiné par la Révolution, il s'occupa de l'éducation de son fils, lequel, à l'âge de 12 ans, se trouva en état de se présenter avec avantage à l'Ecole centrale, fondée par Chaptal, en 1798. Protégé de Lucien Bonaparte, ses espoirs s'effondrèrent avec le départ de celui-ci. C'est alors qu'il entra dans l'atelier du peintre Regnault. Puis il voyagea comme dessinateur en Italie, en Ecosse, en Angleterre. L'idée du théâtre le poursuivait. En Angleterre, il vit jouer Kemble et sa sœur mistress Siddons. Il revint en France avec la volonté bien arrêtée de se mettre au théâtre. D'abord il s'essaya sur des scènes d'amateurs, à l'Ecole dramatique (ancien th. Mareux, puis hôtel des Fermes). En 1804, il court la province avec une troupe nomade. En 1805, il entra au th. des Jeunes Elèves de la rue de Thionville. Le décret de 1807, réduisant le nombre des théâtres, le rendit à la liberté. Les directeurs du Vaudeville l'engagèrent alors sur la recommandation de leur pensionnaire Rozières. Fontenay débuta donc sur la scène de la rue de Chartres le 14 sept. 1807, par le rôle de Malesherbes, dans *M. Guillaume* (création de Vertpré). Puis il joua Duchemin d'*Honorine*, Forlis des *Deux Pères*, Vendôme des *Pages du Duc de Vendôme*, Lesage des *Ecriteaux*, André de *Fanchon la Vieilleuse*, Scarron du *Mariage de Scarron*, Lefranc de *Pauline*. Bref, il fut classé pour doubler Vertpré dans les caractères, et Carpentier et Hippolyte pour les premiers comiques. Pendant ce même temps, il se faisait inscrire au Conservatoire, où il remportait

EFERUS - Recherches & Classification numériques

le premier prix de comédie en 1808. Ses directeurs profitèrent de cette consécration pour lui faire jouer Martin du *Pauvre Diable* (création d'Hippolyte) et « la verve, la gaîté et la chaleur qu'il déploya dans ce rôle, écrivit Geoffroy, dans le feuilleton du *Journal de l'Empire*, le mirent en évidence ». La retraite de Vertpré, en 1816, le promut chef d'emploi. Dès lors, il créa un grand nombre de rôles : Frontin dans *Frontin mari-garçon*, Hubert du *Maître de Forges*, Frédéric du *Hussard de Felsheim*, Bertrand de la *Laitière de Montfermeil*, M. de Norlis de la *Mère au Bal*, le colonel Grudner de *Léonide*, Richelieu de *Mme du Barry*, Madré de *Pierre le Rouge*, le marquis de Lormias des *Mémoires du Diable*.

En 1832, Fontenay eut une représentation à bénéfice, à laquelle lui donnaient droit ses vingt-cinq ans de services. Malheureusement l'épidémie du choléra qui sévissait alors faisait le vide dans les salles. En 1837, il avait acquis le droit à la pension que l'on affectait alors aux acteurs du Vaudeville. Quatre ans plus tard, il prit sa retraite, mais en restant toujours un professeur très apprécié. Après avoir habité rue d'Anjou, rue St-Honoré, 120, place du Louvre, Fontenay alla vivre au milieu des siens, dans une jolie habitation située dans l'ancien parc de Neuilly, et qu'il eut la douleur de voir crouler sous les obus prussiens, en 1870. Chassé de cet asile, il alla habiter Neuilly, où il mourut le 23 avril 1874, dans sa 89me année.

Tous les jugements portés sur cet artiste se retrouvent dans l'article nécrologique que lui consacra Eug. Moreau dans le Rapport de 1875 : « Fontenay, doué d'une grande souplesse et d'une rare intelligence, était, dit-il, un de ces artistes précieux dont les qualités leur sont plus nuisibles qu'utiles. De deux rôles en présence, celui qui exigeait le plus de soin, le plus de composition, devenait son lot ». Enfin Fontenay avait un autre titre à la reconnaissance de ses camarades. Il fut un des signataires de l'acte constitutif de la Société des artistes, en 1840; il en fut pendant longtemps le vice-président zélé ». « La longue carrière de Fontenay, ajoute encore le rapporteur, peut se résumer en deux mots : Conscience et talent... Jamais plus verte vieillesse ne couronna plus digne vie : Vie de famille et d'intérieur ». Depuis 1861 — il avait alors 75 ans et 43 ans de th. — Fontenay recevait une pension de 300 fr. de la Société.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Nicolet*, p. 127.

Bibliographie : *Petite biogr.*, 1821. — *Grande biogr.*, 1824. — Harel, *Dict. th.*, 1826. — *Biogr. dram.*, 1829-33. — *Rampe et Coulisses.* — *Rapport de la Société des artistes*, 1875.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 16,176.

1. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. Bove.
2. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par A. Colin, 1823.
3. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, lith. par Desmarets.
4. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., publ. par Martinet.
5. En pied, de profil à droite, cost. de th., lith. par H. Monnier.

— Coll. Martinet, 395, Maurice dans *Robert-le-Diable*. — 400, rôle de Démon dans le *Cimetière du Parnasse*.

— *Complément à la Troupe de Nicolet*. En buste, eau-forte par Fugère.

FONTENAY, Henry de. — Premier rôle et directeur, Ain 1826, Beaune 1827, Dijon 1829, mort à Dreux, déc. 1829, à 47 ans.

FONTENAY, Mme de. — Mères, Ain 1826, Beaune 1827, Bruges 1831.

FONTENAY, Mme. — Fort premier rôle, Saint-Malo 1835, Liège 1841-44. V. plus bas.

FONTENAY, Mlle *Lise* Daligé de. — Fille de l'acteur de ce nom. Vaudeville 1842, pâle copie de Minette. Habitait Paris en 1855.

FONTENAY, Mlle Désirée, Laurence Daligé de. — Sœur de la précédente. Th. historique, la nourrice de la *Reine Margot*, Mme Miller dans *Intrigue et Amour* (1847); Mme Morel de *Monte-Christo* (1re et 2me soirée), Catherine de *Marie-Jeanne*, l'hôtesse dans *Antony* (1848), une femme voilée dans la *Tour de Nesle*, la douairière dans la *Guerre des Femmes*, Marthe dans le *Comte Hermann* (1849), l'hôtesse dans le *Capitaine La Jonquière* (1850); appointements 1500 fr. Habitait Paris en 1854.

FONTENELLE, Mme, née Gelée-Villot. — Angers 1854-55.

FONTENELLE. — Fol. dram. 1876.

FONTI, Mlle. — Gaîté et Renaissance 1873-74.

FONVENT. — Comique, Brest 1852.
Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 16,180. En pied, de ¾ à gauche (caricature), lith. par A. H. (1852).

FONVENT, Mlle. — Brest 1852.

FONVIELLE, Alix. — Toulouse 1862-64, Marseille 1865-67.

FORAY. — Dijon 1852.

FORAY, Mlle Louise Avalet (1882). — Née en 1843, rôles d'enfants, Dijon 1852, Mulhouse 1872-74, Moscou 1875-77, Oran 1878, Grenoble 1879, Tours 1880-81. Sous le nom de Foray-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Avalet : Paris 1882-86, St-Etienne 1887, Sedan 1888, Agen 1889-90, Valenciennes 1891, Grenoble 1892, Dunkerque 1893, Marseille 1894, Angers 1895, Toulouse 1896, Dijon 1897, Genève 1898, Nancy 1899, Grenoble 1900, Angers 1901, Toulouse 1902, Paris 1903, puis Lyon. En 1902, Mme Louise Foray-Avalet, âgée de 58 ans, avec 34 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Lyon en 1906.

FORBINET, Mme. — Maëstricht 1728.

FORCEVILLE. — Utilités, Lille 1788.

FORDA. — V. Damy. V. Fourcot.

FOREST, Mlle Jeanne, Sophie. — Née le 12 juin 1760, rue Ste-Anne, selon E.-D. De Manne et C. Ménétrier, ou Françoise, Catherine, dite Sophie. Avait débuté sur une petite scène que dirigeait Duval, qui devint plus tard le compère des Variétés (v. ce nom). Vers 1776, elle entra chez Nicolet, joua des rôles de son âge et se fit remarquer dans le rôle d'une bergère galante dans le *Fameux Siège*. En 1778, elle avait quitté le théâtre des Grands Danseurs du Roi pour un coquet petit hôtel, somptueusement meublé, rue Popincourt, don de Bertin, le trésorier des parties casuelles. A la rentrée de Pâques 1780, la transfuge revenait, non pas en équipage, mais à pied, au boulevard du Temple, premier témoin de ses débuts. Cette aventure avait attiré l'attention sur la belle Sophie. On lui confia quelques rôles dans *Contentement passe Richesse*, l'*Amour quêteur*, le *Barbier de Village*, la *Duègne amoureuse*, etc. Sa vogue attira vraiment la foule. Mayeur de St-Paul, son camarade, le présumé auteur du *Chroniqueur désœuvré*, lui adressa des vers qui furent reproduits par Emile Campardon (les *Spectacles de la Foire*, t. I, p. 325). Robineau de Beaunoir, l'auteur de *Jeannette*, ou les *Battus ne paient pas toujours l'Amende*, fit à son tour ce quatrain pour la remercier d'avoir créé le rôle de *Jeannette :*

Le public indulgent sourit à mon ouvrage;
Vos talents m'ont valu ce succès si flatteur;
C'est à vous que j'en fais l'hommage :
Je vous dois tout... hors le bonheur.

Le *Chroniqueur désœuvré* la dépeint ainsi : « Le physique d'une Vénus, charmante dans tous les rôles de paysannes, d'Agnès, de petites maîtresses; mais dans les grands rôles de pièces et de pantomimes, pas assez de noblesse, trop de roideur dans les gestes ». Mlle Forest passa quatre à cinq ans chez Nicolet (1780-1784), reprenant une partie des rôles de Mme Nicolet, retirée de la scène pour se consacrer seulement à la direction. Bref, à la fin de 1784, elle fut engagée aux Variétés amusantes, où son talent un peu maniéré pouvait se développer avec plus d'avantages qu'au boulevard. Elle s'y montra de 1785 à 1788 dans des premiers rôles. En 1789, Sophie Forest quitta la France en compagnie de Talon, de Varennes, de Mayeur, etc., pour aller jouer la comédie dans les colonies. Cette tentative échoua complètement. Revenue à Paris vers la fin de 1791, elle épousa, le 7 avril 1794, Claude-François Maradan, un libraire bien connu sous l'Empire, et trôna dans le comptoir de son mari. Elle mourut à Paris le 11 septembre 1817.

Emile Campardon a publié un rapport de police concernant cette actrice insultée par un cocher (28 janv. 1785). Elle demeurait alors rue des Marais, au coin du faubourg du Temple, disait s'appeler Françoise-Catherine, et être âgée de 22 ans et demi, ce qui ne concorde pas avec ses biographes déjà cités.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Nicolet*. — Em. Campardon, les *Spectacles de la Foire*, t. I, p. 324-329.

Iconographie : *Complément à la Troupe de Nicolet*, en buste, de profil à gauche, eau-forte par Fugère.

FOREST, Mlle, aînée, Thérèse, Joseph. — Débuta après sa sœur Sophie, vers 1778, chez Nicolet. Elle n'y tint que des rôles secondaires et se retira pour épouser un sieur Beaumont.

FOREST, Mlle, jeune, Marie, Denise. — Sœur des deux précédentes, née en 1772, joua chez Nicolet en 1780-83. Elle épousa à Rouen le comédien Ribié, en 1793, et mourut à Paris le 27 mai 1807.

FOREST (de). — Th.-Fr. comique 1792.

FOREST, Mme. — Gaîté 1808-09.

FOREST. — Financier, Reims 1831.

FOREST, Mme. — Soubrette, Reims 1831.

FOREST, Jean, Charles. — Paris 1852-53, Tours 1854. Mort vers 1855. Peut-être le même, jeune premier, Lille 1855.

FOREST, Mme Eugénie, née Delaval. — Paris 1852-53, Tours 1854-55, Paris 1856-81. Décédée en octobre 1881.

FOREST, Mme Pauline. — Rôles travestis, Genève 1864. Peut-être la même, Lille 1864.

FORESTIER, Mlle Rosalie. — Née vers 1755, actrice au boulevard, chez un nommé Ferrère, 1770. Envoyée au For-l'Evêque le 16 juillet de cette année pour avoir manqué à son service.

FORESTIER, Félix. — Du café des Aveugles, pensionnaire à l'Odéon 1847-48, à 75 fr. par mois, joua dans le *Trembleur* (8 sept. 1849) et eut un bénéfice le 1er avril 1850. Lambert Thiboust y joua le rôle de Figaro dans le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Barbier. Peut-être comique et régisseur à Grenoble en 1851, nous le retrouvons sûrement au th. Montparnasse en 1852, aux Funambules en 1859, au th. St-Pierre, compère de revues, vers 1868.

FORESTIER, Mme. — Premier rôle, Brunswick 1851. Une demoiselle E. Forestier mourut à Paris le 19 juin 1852.

FORET, Mlle. — Poitiers 1830.

FORGAS. — Besançon 1834-35.

FORGEOT, Mlle Elisa. — Issue d'une famille aisée, était entrée toute jeune au couvent. Des revers de fortune la poussèrent vers le théâtre. Elle débuta à Fontainebleau dans les ingénues, à l'âge de treize ans, puis entra au Gymnase l'année suivante, vers 1829. Elle y resta six ou huit ans. « Petite ingénue douée d'intelligence, lisons-nous en 1833, et qui est honorée de la protection d'un haut et puissant seigneur dramatique ». Elle se fit surtout remarquer dans *Mistress Siddons*. En 1849, elle était à Londres.

FORGET, Mlle Eugénie. — Actrice de vaudeville à Liège, vers 1833, épousa l'année suivante le prince Basile Dolgorouki, grand écuyer de l'empereur de Russie et surintendant des théâtres, lequel lui reconnut une dot de trois millions de roubles. (*Almanach Barba*, 1835, p. 24).

FORLET. — Deuxième comique, Lille 1861.

FORLY. — Lille 1805.

FORMIGÉ, Mlle Ernestine, Marie. — Bruxelles 1859-61.

FORMOSE, Saussié dit. — Comédien excentrique, Vaudeville 1851-52.

FORNT, Mme Jeanne, Julia, née Briol. — Née en 1847, Bordeaux 1869-72, Toulon 1873-74, Nancy 1875, Bordeaux 1876, Liège 1877, Rennes 1878, Besançon 1879, Toulon 1880, Besançon 1881, Bayonne 1882-83, Béziers 1884-85, Aix 1886, Montpellier 1887, Bordeaux 1888 et années suivantes. En 1906, Mme Fornt, qui habitait Bordeaux, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

FORNT-BRIOL, Noël, Alphonse. — Toulon 1880-81, Bayonne 1882, Dunkerque 1883, Béziers 1884, Mons 1885-87, Bordeaux 1888-89, Paris 1890-91, Bordeaux 1892 et années suivantes.

FORQUIN, Mlle Hélène. — Jeune premier rôle, Namur 1844.

FORTEVILLE. — Deuxième rôle, Maëstricht 1763.

FORTIER, Edouard. — Né en 1804, premier rôle à Dieppe 1834, directeur au Hâvre 1840, fut surpris par le feu qui consuma cet édifice le 29 avril 1843, et se précipita de sa chambre; il fut tué. V. Mme Lagardère-Fortier.

FORTIER. — Lisbonne 1852.

FORTIN, Mlle. — Th. des Troubadours 1799, Jeunes Elèves 1805-06.

FORTIN, Mme Clotilde. — Lille 1847, Ambigu 1850, Odéon 1850, début 1er oct. *(Georges Dandin);* les *Ennemis de la Maison* (6 déc.) 1851-53, Paris 1854-55.

FORTINI, Victor, Nugues. — Né en 1839, Odéon 1849-50, Alger 1868-70, Dijon 1872, Athènes 1874-75, prend le nom de *Nugues*, Ile Maurice 1876-80, Ile Bourbon 1881-82, Reims 1883-84, Paris 1885 et années suivantes. En 1905, Nugues-Fortini obtint une pension de 600 fr. sur la fondation Candeilh. Habitait Alfortville en 1906.

FORTINI, Mme Anna, Ida, née Soullard, dite aussi *Nugues*. — Sous le nom de *Soullard :* Alger 1854-70. Sous le nom de *Soullard-Fortini :* St-Pierre-Martinique 1872, Dijon 1873, Athènes 1874-75, Ile Maurice 1876-80, Ile Bourbon 1881-83, Paris 1884-85. En 1885, âgée de 62 ans, avec 31 ans de th., Mme *Anna Nugues* obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1905.

FORTUNÉ. — Th. Seveste 1835, Porte-Saint-Antoine 1840.

FORTUNÉE, Mlle. — Vaudeville 1833-35.

FORTVILLE, Mme. — Caractères, Maëstricht 1771.

FORVILLE. — Troisièmes rôles, Lille 1817, 1800 fr. d'appointements.

FOSSARD, Mlle Jenny. — Funambules 1859-63, Paris 1864-67.

FOSSART, Mlle Victoire. — Elbeuf 1882-83, Sedan 1884, Elbeuf 1885-87.

FOSSE, Mlle. — Ingénue, Perpignan 1825-26. V. Mme Chéza.

FOSSE, Eugène, François. — Sorti du Conservatoire et doué d'une voix bien timbrée et d'un physique avantageux, Fosse débuta au th. Molière, puis à l'Ambigu 1832-34, Gaîté 1837, jeune premier, Nîmes 1840, régisseur à l'Opéra-National 1851. En 1874, Fosse retiré du théâtre versa 300 fr. à la Société des artistes. Habitait Paris en 1906.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FOSSIER, Mlle. — Bruxelles 1811, 2200 fr. d'appointements, Lille 1815.

FOSSY, Mlle. — Folies-Marigny 1865-68.

FOUAT. — Deuxièmes rôles, Lille 1885.

FOUBERT, Mlle Charlotte. — Née le 20 juin 1823, jeunes amoureuses, Bruxelles 1841, Louvain 1842, épousa en décembre 1845 son camarade Soyer, à Bruxelles.

FOUBERT, Jacques, Armand. — Amsterdam 1861-62, Paris 1863, Boulogne 1864, Versailles 1865-70, Brest 1872, Versailles 1873-91.

FOUCAUD, Ad. — Troisièmes rôles, Nantes 1829. V. Foucaut.

FOUCAULT, Jules, Augustin Crétin dit. — Genève 1869-70, Constantinople 1872, Liège 1873, Turin 1874, Mons 1875, Limoges 1876, Le Caire 1877-78, Odéon 1879-1906. Officier d'Académie, puis officier d'Instruction publique 1895. Un bénéfice fut donné le 10 mai 1906 à l'Odéon en faveur de Foucault, qui comptait alors 51 ans de th. et 28 ans de régie dans ce théâtre.

FOUCAUT. — Troisièmes rôles, Anvers 1829-30. V. Foucaud.

FOUCHÉ, Mlle. — Niort 1828.

FOUCHET. — Amoureux, Bruxelles 1828-30, Rouen 1834, Lyon 1839, premier rôle, Marseille 1840. Peut-être le même, Montpellier 1849, financier, Aix 1852. (Etienne, Jean, Marie) Carpentras 1854-55.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 16,332. En buste, de ¾ à gauche, lith. par P. B., 1839.

FOUCHET, Mlle. — Rouen 1833-34, Lyon 1835.

FOUDRAS, François Foudrat dit. — Cirque Imp. 1852-62, Paris 1863-65, Châtelet 1867, Paris 1868, Châtelet 1869-77. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1879.

FOUET, Nicolas, J.-B., André. — Nantes 1850, Paris 1852-53, Marseille 1854, Paris 1856-57. En 1858, âgé de 77 ans, avec 48 ans de th., Fouet obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Il s'était retiré à Batignolles et vivait encore en 1862.

FOUET, Eugène, dit *André*. — Nantes 1850, Toulon 1852-54, Pau 1855, Toulon 1856, Grasse 1857-58, Madrid 1859-60, Amsterdam 1861, Rouen 1862, Valenciennes 1863, Poitiers 1864, Metz 1865, Poitiers 1867, Calais 1868, Amiens 1869, Gand 1870, Clermont 1872, Brest 1873, Angers 1874, Chambéry 1875, Versailles 1876, Mulhouse 1877, Paris 1878-96. En 1879, âgé de 60 ans, avec 40 ans de th., André Fouet obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1897.

FOUET, Mme Charlotte, née Dangremont ou Dengremont. — Grasse 1858. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1860.

FOUGARD, Mlle. — Deuxième soubrette, Lille 1882.

FOUGERAS, Mme. — Nous savons seulement par le Rapport de 1863 que cette artiste mourut à la suite d'une « brutale marque d'improbation ». Elle laissait un enfant abandonné, sans aucune ressource. Bien que Mme Fougeras ne fît pas partie de l'Association des artistes, celle-ci recueillit l'enfant pour lequel une souscription fut faite parmi les artistes de Hombourg, et une représentation fut donnée à Caen.

FOUGÈRE, Mlle. — Mons 1771.

FOUGÈRE, Mme. — Bordeaux 1792-93, soubrette, Rouen 1796. (Vanloo-Fougère ou Fougères).

FOUGÈRES. — Amoureux, Rouen 1796.

FOULON, Adolphe. — Dunkerque 1849.

FOULON, Mme Virginie. — Bruxelles 1884, Paris 1885-87.

FOULQUIER. — Utilités, Rouen 1808, Lyon 1834.

FOULQUIER, Mlle. — Charmante et séduisante soubrette, Bordeaux 1824, Toulouse 1827-30.

FOUQUEROLLE. — Jeune premier, Lille 1896-1897.

FOUQUET, Mlle Cœlina, Prudence. — Variétés 1849.

FOUQUET, Emile Negrié. — Anvers 1858-62, Rio-de-Janeiro 1863-64, Paris 1865-79.

FOUQUET, Jeanne. Agnès, Ernestine. — Nantes 1880-81, Genève 1882-84, Mexico 1885-1887.

FOUQUET, Clotilde. — Toulouse 1882-88, Lille 1889-90, Pau 1891, St-Etienne 1892.

FOUQUIER, Mlle Henriette. — Fille du critique dramatique de ce nom et sœur de M. Georges Feydeau, débuta à la Comédie-Française en 1900, où elle fut reçue comme pensionnaire. On la vit dans Juliette de *Diane de Lys*, Mlle Hackendorf de l'*Ami des Femmes*, Athénaïs d'*Adrienne Lecouvreur*, une servante d'*Alkestis*. Mlle Fouquier, artiste distinguée

EFERUS - Recherches & Classification numériques

et sympathique, se retira du théâtre pour épouser, le 8 octobre 1901, M. Marcel Ballot, à l'église St-Pierre de Chaillot (*Figaro*, 9 oct.). Son père, Henry Fouquier, mourut deux mois plus tard.

Iconographie : Peinture par F. Bonnaud. — Peinture par J.-J. Henner. — Collection du *Théâtre* (1900).

FOURCADE (peut-être Marius, 1849). — Etait en 1884 un pauvre comédien de province, âgé, sans ressources, ayant dû renoncer au théâtre, et qui donnait aux instituteurs et institutrices de St-Etienne quelques conférences sur la diction. Le système de Fourcade, a raconté Mlle Louise Janicot, l'une de ses auditrices, ex-directrice de l'école primaire de St-Etienne, consistait à peu près dans le procédé mis en lumière par Molière dans son *Bourgeois gentilhomme*. Mlle Janicot en fit la base d'une méthode qu'elle appliqua. « Malheureusement, dit-elle, ses conférences n'eurent pas de succès. Son excentricité, ses exagérations, son incompétence en fait de pédagogie et, pour tout dire, sa mise lamentable, firent le vide autour de lui, si bien que je me trouvai un jour son unique auditrice. Il s'arrêta désespéré et mourut peu de temps après, dans la misère la plus profonde, à l'hôpital de Toulouse » (le *Matin*, 19 février 1905).

FOURCHÉ, Charles. — Tours 1828.

FOURCHÉ, Mmes, mère et fille. — Reims 1829.

FOURCOT, Mlle Geneviève, Isabelle *Forda*. — Nantes 1889. V. Damy.

FOURET, Alexandre. — Bordeaux 1858, Valenciennes 1859-60, Alençon 1861, St-Omer 1862-68, Paris 1869, Berlin 1870, Paris 1872-73, Liège 1874-75, Paris 1876, médaille d'honneur de la Société des sauveteurs, Paris 1877-82, Mons 1883, Paris 1884-90, Meulan ou Melun 1891-93. En 1889, âgé de 63 ans, avec 43 ans de th., Fouret obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

FOURILLON, Eugène. — Laon 1830.

FOURNEL, Pierre, Achille. — Utilité et sous-régisseur, Gaîté 1845, mort vers 1851.

FOURNEL, Mme Jeanne, née Deschamps. — Veuve du précédent en 1851. Elle avait alors 70 ans, 36 ans de th. et obtint une pension de 186 fr. de la Société des artistes. Son nom disparut en 1863.

FOURNIER. Sous ce nom :

Fournier, Cour de Bayreuth 1760-61.

Mlle Fournier, femme de Jean-Louis Becquet, actrice au boulevard du Temple 1769, chez Neufmaison, arrêtée pour vol avec son mari, 22 avril.

Fournier, Douai 1773, 1000 livres d'appointements.

Mlle Fournier, Ambigu, grands danseurs du roi, 1780.

Mlle Fournier, th. Beaujolais 1787.

Mlle Fournier, Th. fr. lyrique, rue de Bondy, 1792.

Fournier, Vaudeville 1792-94.

Fournier, troisièmes rôles, Bordeaux 1820-29, 2300 fr. d'appointements.

Fournier, Cirque olympique 1826.

Mlle Fournier, Alphonsine, jeune première, Isère 1826, soubrette, Lyon 1830-31.

Fournier, comique, Bordeaux 1828.

Fournier, père noble, Bordeaux 1834.

Fournier, Porte-St-Antoine 1835.

Mme Fournier. V. Bayer-Fournier.

Fournier, François, Alexandre, né à Beaumont-s/Oise le 13 ventôse, an XIII. Lyon 1849, premier comique, Bruxelles 1850-51, Lyon 1852-59. A cette époque, il avait 43 ans de th. Il se retira à Paris, 39, passage du Hâvre, et la Société des artistes lui accorda une pension de 300 fr. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1864. Forcé d'abandonner le théâtre par suite de la perte de sa mémoire, il était retourné bravement à son premier état, compositeur typographe. Il laissa le souvenir d'un honnête homme et d'un camarade dévoué.

Mme Fournier. V. Delphine Baron.

Fournier, Dominique Sicre, Bordeaux 1854-59, mort en août 1859.

Mme Fournier, Elisa, Gaîté 1854-58, Palais-Royal 1859-61, Paris 1862-65.

Fournier, Jules, Châlons-s/Marne 1856-57, Poitiers 1858, Bordeaux 1859, Auxerre 1860, th. St-Martin 1861-67.

Fournier, Paul, élève du Conservatoire, débuta à l'Odéon dans *Maître Favilla* et resta à ce théâtre, 1857-58. Il partit pour Toulouse, puis revint au Vaudeville où il débuta dans *Trop beau pour rien faire*. C'est dans *Paris hors Paris* que Fournier parut aux Variétés, vers 1861. Il remplissait alors l'emploi d'amoureux avec élégance. Nantes 1867-68, Lille 1869-70, Le Hâvre 1872-74, Bruxelles 1875, Genève 1876, Gand 1877, Bordeaux 1878-80, Guatemala 1881-82, Versailles 1883, Paris 1884-86.

Fournier, Eugène, Célestin, Joseph, Montparnasse 1861-65, Paris 1871-72, St-Quentin 1873-74, Bruxelles 1875-78, Paris 1879-82, Guatemala 1883, Paris 1884, Ambigu 1885, Paris 1886-91. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892. Son camarade Alexandre prononça un discours sur sa tombe.

Mlle Fournier, Marie, Lorient 1864-67.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mlle Fournier, Antoinette, Stella, Paris 1870-73.

Fournier, Gabriel, Théodore, Bordeaux 1882-85.

Mlle Fournier, Annette, Angers 1882-83, La Haye 1884, Nice 1885-86.

Mlle Fournier, Marie, Caen 1883-86, Dijon 1887-89.

Mme Fournier, Marie, Francis Cornu, commença sa carrière sous le nom de *Cornu*. (V. ce nom). Sous le nom de *Fournier :* Ambigu 1885, pensionnaire à la Comédie-Franç. 1886-87, Paris 1888-1900, Tunis 1901, Paris 1902, Bruxelles 1903-04, Liège 1905, Paris 1906. En 1903, âgée de 55 ans, avec 37 ans de th., Mme Fournier obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

Fournier, th. Déjazet 1888.

Fournier ou Fourrier, Auguste, Odéon 1888-1898.

Fournier. V. Fourrier.

FOURNILLE, Achille, M. et Mme. — Comique et duègne, Tours 1834.

FOURNILLON. — Utilités, Rouen 1835.

FOURREAU. — Utilités, Lille 1789.

FOURRIER, Prosper, dit aussi *Fournier*. — Marseille 1854, Le Hâvre 1855-58, Bordeaux 1859, Nantes 1860, Lille 1861, Le Hâvre 1862-67, Rouen 1868-70, Nantes 1872, Bruxelles 1873, Reims 1874-76, Lille 1877, Amiens 1878, Nantes 1879-82. Mort à Nantes vers 1883.

FOURRIER, Mme Désirée, née Barbier. — Mêmes étapes que ci-dessus, 1854-83. En 1884, Mme Fournier avait 71 ans et 38 ans de th. Elle obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes et sa mort fut annoncée au Rapport de 1896. Elle avait versé à la Société 531 fr. Elle en toucha 6124.

FOURRIER, Auguste. — V. Fournier.

FOVEL, Mlle. — Qui n'avait jamais paru sur aucun théâtre, débuta à la Com.-Fr. le 5 juillet 1751 dans *Inès*, puis dans *Andromaque*.

FOY, Théodore, M. et Mme. — Gien 1827.

FRADELLE. — Père noble, Maëstricht 1774, Rouen 1786-88 — avec sa femme et sa fille — tous ensemble 7400 fr. d'appointements, Odéon 1794 *(Guillaume-Tell)*, utilités Lille 1805 et contrôleur 1810.

FRADELLE, Mme. — Rouen 1786-88, mère noble, Gand 1806.

FRADELLE, Mlle Geneviève, femme Couailhac Charles. — Deuxième amoureuse, Lille 1805, débuta le 24 mai 1808 à l'Odéon. Elle épousa à Lille, en décembre 1810, son camarade *Charles* dont elle prit le nom (v. Mme Charles). Les époux ayant manifesté le désir de faire bénir leur union, l'autorité diocésaine s'y opposa. (La *Vie de Théâtre*, par V. Couailhac, p. 156 à 160). Scandale et ordre du ministre au curé de St-Etienne d'avoir à célébrer le mariage religieux, ce qui fut fait. La moitié de la ville assista à la cérémonie. Il devient difficile de suivre cette artiste sous le nom de *Fradelle*, de *Charles*, peut-être aussi de Couailhac. Nous la retrouvons grande coquette. Rouen 1820, mère noble, Lille 1821, duègne, Metz 1829-31, Metz 1834, Nancy 1835, Montpellier 1840. En 1861, elle avait 76 ans, 50 ans de th. et 300 fr. de pension.

FRADELLE, Guillaume Couailhac, dit *Charles*. — Avait débuté sous le nom de *Charles*, puis adopta celui de sa femme, *Fradelle*. (V. Charles). Ancien ténor, il s'occupa bientôt d'administration, en cumulant avec l'emploi de père noble. Rouen 1820, Vienne (Autriche) 1827, Reims 1829, Troyes 1831, Liège 1834, Nancy 1835, Lille 1836, Anvers 1841, Lille 1842. En 1864, âgé de 85 ans, fixé à Paris, il obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Son nom disparut l'année suivante.

FRADELLE, Mlle. — Venait de province, lorsqu'elle débuta aux Nouveautés 1827-28. Nous la retrouvons ingénue à Metz 1834, et jeune première à Montpellier 1840.

FRADELLE. — Troisième amoureux, Douai 1834, Lyon 1835, Vaudeville 1840. M. d'Heylli, dans son *Dictionnaire des Pseudonymes*, signale Eugène Fradelle, auteur et artiste dramatique, né Victor Couailhac et frère de Louis Couailhac, journaliste, vaudevilliste et romancier.

FRADIER. — Utilités, Bruxelles 1818.

FRADIN. — Auteur et directeur, Cambrai 1805, Namur 1812, Agen 1825-30. Jouait les financiers. En décembre 1830, un acteur de la troupe de Montauban, qu'il dirigeait, ayant paru dans le costume que portait Napoléon, l'autorité fit fermer le théâtre et condamna le comédien Mansard à 15 jours de prison.

FRADIN-Arquier, ou Fradin fils. — Amoureux. Tarn-et-Garonne et Perpignan 1825, Isère 1826, Cahors 1827, Landes 1828, Mons 1830, Strasbourg 1831.

FRADIN, Mme, née Josse. — Amoureuse, Isère 1826, Mons 1830.

FRAGNEAU, Louis. — Liège 1829, Toulouse 1834, était le doyen de tous les comédiens en exercice en 1848. Il avait alors 86 ans et 68 ans de th. Il s'était fixé à Toulouse et la Société lui faisait une rente de 200 fr. Mort vers 1850.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FRAGNEAU, Mlle. — Ingénuité, Liège 1829.

FRAGNIAU (peut-être Fragneau). — Cahors 1827.

FRAISANT, Jean, Alphonse. — Bouffes 1873-1874.

FRAISSINET, Mlle. — Elève de Mlle Dupont et d'Augustine Brohan. Débuta à l'Odéon, en 1860, dans l'emploi des soubrettes. Reparut aux Folies-Marigny, en 1864, sous le nom de Mme *Fraix*, puis de *Fraissinet*.

FRAIZIER, Philibert, Gabriel. — Se fit remarquer par sa tenue aux matinées classiques de Ballande. Ambigu 1868, Bordeaux 1869, Lyon 1870-72, Nîmes 1873, Porte-St-Martin, où il doubla Lacressonnière dans le *Tour du Monde*, 1874-82, Paris 1883-92, Châtelet 1893-94, th. de la République 1895-96, Athénée 1897-99, Vittel 1900, officier d'Académie 1895. Sa mort fut annoncée au *Figaro* du 9 août 1901. Il avait été, en dernier lieu, régisseur général du th. de Monte-Carlo.

FRAMENCE. — Th. Montmartre 1845.

FRAMISKA. — Seine-et-Oise 1827.

FRANÇAIS. — Moulins 1851.

FRANCASSINI, Antoine. — Acteur forain, fils du polichinelle de la Comédie italienne, troupe de Selles 1701-07, foire St-Germain, puis troupe de la veuve Maurice, foire St-Laurent. Tenait l'emploi des arlequins. Province, Paris 1734. Il se faisait appeler alors *de Frécansal*.

FRANCE-Bernardi. — Comique, Maëstricht 1786.

FRANCE, Mlle Bernardi. — Soubrette, Maëstricht 1786. V. Mme Bernardi.

FRANCE, François Deleau dit. — Né vers 1820, élève de Beauvallet au Conservatoire, puis artiste aux Folies-Dramatiques (1845) où il resta jusqu'à la démolition de 1862. Il avait adopté l'emploi des grimes, où il n'était pas mal. Resté sans engagement, il se mit à courir les cafés-concerts où il chantait ses œuvres. Puis il entra aux Variétés, où il fut tour à tour régisseur général, secrétaire et caissier, 1864-69. Il suivit son directeur Cogniard au Château-d'Eau 1870-75. Le théâtre vendu, il entra à la Porte-St-Martin comme administrateur, 1876-80. France vécut ensuite à Paris 1881-94. En 1881, âgé de 60 ans, avec 41 ans de th., il obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il donnait alors des leçons et faisait de petits contes en vers dans ses moments perdus.

FRANCE, Mlle. — Odéon, 23 janv. 1843, les *Dominos verts*. Vivait en 1849.

FRANCE, Mme Louise. — Elle avait la face boursouflée, maffiue, hommasse, avec des yeux petits et vifs, la peau couturée, les lèvres épaisses, le menton charnu. Elle avait l'aspect d'une victime de la petite vérole. Vieillie avant l'âge régulier, elle se résigna à jouer les duègnes, et surtout les matrones tragiques, les vieilles scélérates. A l'Ambigu, en 1888 (20 avril), elle joua le rôle de la Brocante des *Mohicans;* dans une reprise des *Deux Orphelines*, elle fut effroyable dans le personnage de la Frochard, mais il ne fallait pas la sortir de ce genre. Au Théâtre libre, elle incarna également plusieurs types ultra-réalistes. Dans les cabarets montmartrois, elle débitait des poésies triviales et gouailleuses. De sa voix traînante et canaille exprès, elle donnait du relief et de la valeur à des productions souvent plates. On l'a définie : une artiste au talent perverti par la misère. Mais cet effort qu'elle fit vers le bas, vers le grossier, vers la boue, ne lui procura qu'une maigre pitance. Elle a raconté dans son livre « *Les m'as-tu vu* » tous ses déboires, ses courses en province, et aussi ses amours avec Darcier, en 1870 ! Le *Figaro* du 31 juillet 1903 annonce le résultat d'une quête en faveur de Louise France. Quelques semaines plus tard (septembre), on apprend qu'elle est morte à l'hôpital, laissant sa vieille mère dans le dénuement le plus complet. Une soirée organisée à son bénéfice — qui eut lieu le lendemain du décès, ironie du sort ! — servit à payer l'enterrement.

Iconographie : Le médaillon qui figure sur la couverture de son livre « *Les m'as-tu vu ?* »

FRANCE, Hyacinthe Fermant. — Montauban 1878-82.

FRANCÈS, Emile Palemon, naquit en 1835. — Originaire de Cahors... dont il conserva une pointe d'accent. Elève de Chotel, aux théâtres de Montmartre et de Batignolles, puis pensionnaire de la troupe Meynadier, qui parcourait l'Italie (1859-61), Francès joua pendant trois ans à Bruxelles, où l'on raconte qu'il aima passionnément une de ses camarades dont la mort lui brisa le cœur. Depuis ce jour, nous dit Ram-Baud, il devint quelque peu bizarre : il rechercha la société des prêtres, se fit faire des redingotes qui ressemblaient à des soutanes, eut un lit à tiroirs dont s'amusèrent les chroniqueurs, et courut avec frénésie les boutiques de bric-à-brac. On le surnomma « l'étrange ». De Bruxelles, Francès passa au Th. du Gymnase où il fit un très long bail (1863-1880). Le nombre des rôles qu'il créa pendant cet espace de temps est innombrable, mais on cite le Brésilien, de *Montjoie*, Galanson, de la *Princesse Georges*, le garde-chasse, de *Ferréol*. Il joua aussi dans *Nos gens*, *Nos bons villageois* (le père Pipart), le *Monde où l'on s'amuse*, l'*Enquête*, l'*Hôtel Godelot*, *Bébé*, *Nounou*, le *Fils de Coralie* (1880),

EFERUS - Recherches & Classifications numériques

l'*Amiral* (1880). Au Vaudeville : *Odette* (1881), *Tête de linotte* (1882), la *Vie facile*, les *Affolés*, les *Rois en exil* (1883), la *Flamboyante*, reprise de *Bébé* (1884), *Clara Soleil*, reprise de l'*Age ingrat* (1885). A la Porte-St-Martin : le *Crocodile* (1886), la *Tosca* (1887), la *Grande Marnière* (1888), la *Veillée des Noces* (Menus plaisirs 1888). A la Porte-St-Martin : reprise de *Robert Macaire* (1889). Au Châtelet : les *Enfants du Capitaine Grant*, reprise (1892). Au Palais-Royal : le *Dindon*, reprise de *Ferdinand le Noceur* (1896), les *Fêtards*, reprise du *Parfum* (1897), la *Culotte*, *Place aux femmes*, reprise de *Feu Toupinel* (1898), la *Poire*, reprise d'un *Fil à la patte* et du *Maître d'école* (1899), reprise du *Dindon* (1900), *Sacré Léonce*, *Bichette*, l'*Affaire Mathieu*, l'*Inconnue* (1901), le *Sublime Ernest*, le *Rêve d'Adèle*, *Family-Hôtel*, les *Dupont*, la *Carotte*, reprise du *Train de plaisir* (1902). En 1905, âgé de 69 ans, avec 47 ans de th., Francès obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Bois-Colombes en 1906.

Bibliographie : J. Martin, *Nos artistes*, p. 161.

FRANCESCA. — Jeune coquette, Grenoble 1851. Peut-être la même, th. du Luxembourg 1852.

FRANCESCO (de), Joseph, Louis Venito. — Cirque imp. 1860-62, Châtelet 1863-68, Copenhague 1869-70.

FRANCHE, Mlle. — Salle Bonne-Nouvelle 1851.

FRANCHEVILLE, Mlle. — Lyon 1792.

FRANCHEVILLE, Mlle. — Lyon 1834.

FRANCIA, Mlle Clara. — Ingénue, Lyon 1827-30, débuta aux Variétés le 1er juin 1830, dans la *Famille du Porteur d'eau*, et retourna à Lyon en 1831.

FRANCIA, Mlle. — Variétés 1896.

FRANCIÈRE. — Troisièmes rôles, Boulogne 1852, Chambéry 1856 et 1865.

FRANCILLON. — Avignon 1830.

FRANCINE, Mlle Ernest. — Tournay 1845, th. du Luxembourg 1845. Grande coquette, Melun 1851-52.

FRANCIS. — Sous ce nom :

Francis, jeune premier, Panorama dram. 1821.

Francis, Louis, th. Comte, sept ans, vers 1825. « C'est le Michot de la troupe. Il a du naturel, de la gaîté et de la verve. » Même théâtre 1826-31.

Francis, th. du Luxembourg 1829-31.

Francis, deuxième comique, Louvain 1832.

Francis, Variétés 1834.

Francis, St-Pétersbourg 1835.

Francis, comique, Maëstricht 1840, Anvers 1841, Namur 1846 ; peut-être le même, Moulins 1851, premier rôle marqué, St-Étienne 1851, Dieppe 1852. V. les suivants.

Francis, Louis, François Leprêtre, dit. Cherbourg 1849, Angoulême 1854-55, Poitiers 1856, Moulins 1857-60, Clermont 1861-62, Mâcon 1863-64, Bourges 1865, Paris 1867-68. En 1869, Francis Leprêtre était âgé de 62 ans avec 53 ans de th. Il obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes, et son nom disparut l'année suivante.

Francis, François Messate dit. La Châtre 1852, Dieppe 1853-54, Bayonne 1855, Dunkerque 1856-60, Pau 1861, Lille 1862, Arras 1863-64, La Rochelle 1865, Niort 1867, Nancy 1868, Neuchâtel 1869, Genève 1870. En 1872, Francis Messate habitait La Réole, il avait alors 64 ans et obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Paris 1873-76.

Francis, th. Montparnasse 1852.

Mlle Francis, Châlons-s/Marne 1852.

Francis, jeune comique, Lille 1865-66, Liège 1868-69.

Mme Francis Marie, « brune qui se fait de grands yeux », Châtelet 1865. Une dame Maria Cornu, dite *Francis*, habitait Paris, 1871-83.

Francis, François, Joseph Cartier dit. Th. historique 1876-82, Paris 1883.

FRANCISKA, Mlle. — Rôles d'enfants, th. Seveste 1826-28.

FRANCISQUE-Molin. — Acteur forain et entrepreneur de spectacles, Province et Paris, Foire St-Germain 1715-1718. Son théâtre fut très couru, grâce aux pièces charmantes qu'il fit représenter, pièces signées Lesage, Fuzelier, Dorneval, etc., musique de Gilliers. A la suppression du privilège (1721), Francisque se fit montreur de marionnettes, puis reprit le chemin de la province avec une troupe de véritables acteurs. M. Campardon s'est occupé longuement de Francisque dans les *Spectacles de la foire*, p. 337-343. On retrouve Francisque arlequin et directeur à Bruxelles en 1734, et l'*Almanach Duchesne* 1761, p. 170, nous apprend qu'il passa en Angleterre et que sa famille continua après lui à exploiter l'entreprise sous son nom. On disait à Dijon, où il vint en 1751, qu'il possédait alors 10,000 livres de rente.

FRANCISQUE. — Père noble, Nantes et Angers, 1804-1805.

FRANCISQUE. — Premier rôle, Bruxelles 1812, 5,500 fr. d'appointements.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FRANCISQUE, Mme. — Première amoureuse, Bruxelles 1812, 6,000 fr. d'appointements.

FRANCISQUE. — Bordeaux 1817-18, 3,000 fr. d'appointements, premier financier Orléans 1825, Arras 1826 (le même ?), Châteauroux 1835. V. plus haut. Peut-être Angers 1805 ?

FRANCISQUE aîné, Jacques, Antoine, François Hutin dit. — Naquit le 25 novembre 1796, rue de Beaujolais, 12, division du Temple. Son père était ouvrier cartonnier. Incorporé dans un régiment à Paris, il partit pour l'Allemagne en qualité de sous-officier, et fut deux fois blessé assez grièvement. Réformé, il revint à Paris en 1816. Troupes nomades, th. Montparnasse, Francisque aîné tâta de tout. Le 10 mars 1821, il débuta enfin au Gymnase dans *Caroline*. Amoureux, il n'était ni élégant, ni distingué. Le Panorama dramatique allait ouvrir. Il y fut engagé et aborda les premiers rôles dans les mélodrames. Assez beau garçon, solidement bâti, doué d'une physionomie expressive, c'était l'acteur énergique. Sa place était à la Gaîté. Il y entra, mais ce ne fut guère qu'en 1825 qu'il se fit remarquer dans *Gustave*, puis dans le *Rôdeur*. Les rôles d'ouvriers débauchés, de bandits, de viveurs étaient ceux où il excellait. Dans *Poulailler*, il parodiait assez plaisamment Frédérick. Le *Fils de Louison* le mit tout à fait en évidence (19 déc. 1828). Retour d'une fugue à Londres (février 1830), Francisque aîné entra à l'Ambigu pour reprendre la succession de Frédérick et de Beauvallet. Il y tint pendant trois ans avec autorité les premiers rôles : *Napoléon*, *Robespierre*, *Benjamin Constant*, *Murat*, *Louis XIV*, *Paul Ier*, *Ibrahim*, le *Savetier de Toulouse*, le *Juif errant*, sans oublier *Han d'Islande*, le *Dominicain*, la *Réputation d'une femme*, le *Doigt de Dieu*, l'*Honneur dans le crime*. Son genre de talent atteint l'apogée avec les *Six degrés du crime*.



FRANCISQUE aîné,
par Al. Lacauchie

Le 14 août 1834, il s'engagea aux Variétés où il débuta dans le *Curé de Champaubert*. Il n'y était pas à sa place ; aussi, ne tarda-t-il pas à revenir au boulevard pour ne plus le quitter. Ses appointements étaient de 4,000 fr., six francs de feu, par chaque pièce en 3 actes, neuf francs quand ce nombre était dépassé. C'était fort joli pour l'époque, mais c'était encore loin de satisfaire ses créanciers. Parmi les rôles qu'il créa de 1838 à 1842, il faut citer ceux du *Sonneur de St-Paul*, du Colonel, dans les *Prussiens en Lorraine*, d'André, dans l'*Eclat de rire*, de Chenu, dans la *Dot de Suzette*. Avec le temps, son jeu était devenu plus souple, moins violent ; il avait acquis aussi la science du détail. Eloigné de la scène par la maladie, il mourut le 28 juin 1842 à Ménilmontant, dans la maison qu'avaient occupée les Saint-Simoniens dix ans auparavant. Certains prétendirent que sa mort fut la conséquence du rire convulsif qu'il faisait entendre dans l'*Eclat de rire*.

On lui avait reproché tout d'abord de singer un peu trop Frédérick ; mais l'originalité de son propre talent manquant de noblesse, il en fut réduit à un genre un peu circonscrit. Outre les pièces citées plus haut, il fut encore très remarquable dans la *Jolie Fille de Parme*, le *Festin de Balthazar*, le *Vol*, où il se montrait d'une vérité frappante sous le costume d'un ouvrier maçon. Acteur populaire, énergique, impressionnant — bref, à sa place au boulevard, mais là seulement.

Biographie : *Galerie théâtrale Lacauchie*, t. I. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Biogr. th.*, 1824, 1829, 1833, 1837, 1842. — L'*Indiscret des Coulisses*, 1841. — L.-H. Lecomte, *Histoire du Panorama dramatique*, la *Rampe et les Coulisses*, 1832.

Iconographie: Bibl. nat., par erreur, sous le nom de Francisque jeune. En pied, de ¾ à gauche, lith. par Lacauchie.
— *Panthéon grotesque*.

FRANCISQUE jeune, Louis, Auguste Hutin, dit. — Naquit à Paris le 20 juillet 1808, passage des Chartreux nº 646. Son père se qualifiait alors dessinateur. Mais tandis que son frère aîné avait pour mère Charlotte Chassignet, celui-ci était né de Philippine Désirée Chassignet. D'où il résulte que son grand frère, âgé de 12 ans de plus que lui, n'était qu'un frère consanguin. Leur grand-père maternel, Chassignet, était pensionné de l'Opéra sous le nom de Claude, pour avoir inventé une machine qui servait à imiter le tonnerre. Il avait tenu un théâtre de marionnettes, et plus tard il monta le théâtre de Séraphin. En 1795, une demoiselle Chassignet avait joué aux Champs-Elysées, dans une fête patriotique, avec Dugazon, un rôle de jeune première. Mais défigurée par la petite vérole, elle s'était réfugiée derrière le rideau du théâtre de Séraphin.

Francisque jeune débuta chez Comte, qui venait de transporter son spectacle de l'Hôtel des Fermes au Passage du Panorama. Il y débuta vers 1822 avec Taigny, Henri, Hyacinthe, Ad. Varville, suivant la troupe au Passage

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Choiseul. Deux fois il joua à la Cour, devant Charles X, pour la fête du duc de Bordeaux. Trois ans plus tard, il partit pour la province : Dreux, Caen, où il joua avec Armand et Mlle Mars. Revenu à Paris, il entra le 6 avril 1831 à l'Ambigu, où il resta jusqu'au 1er avril 1838, plaisant au public par son jeu naïf et comique, sans prétention. Talent simple et touchant, il se fit remarquer dans Baguenaudet, d'*Atar Gull*, Larfaillou, du *Facteur*, Reyonsed, dans le *Royaume des femmes*, Minot, d'un *Jeune homme charmant*, Oculi, de *Pierre Lenoir*, etc. En 1838, il fut appelé à la Gaîté pour tenir l'emploi des comiques dans les drames et dans les féeries : les *Sept châteaux du Diable*, le *Canal St-Martin*, *Jean-Baptiste ou un Cœur d'or*, la *Boisière*, le *Chien de Montargis*, le *Courrier de Lyon*, Pierrot, de la *Grâce de Dieu*, où il s'éleva jusqu'à l'émotion.

Francisque jeune réussit surtout dans les rôles populaires, son petit clignotement d'yeux ajoutant encore à la joyeuse bêtise de sa figure un comique de bon aloi irrésistible. Il fut encore Picheloup, de la *Dot de Suzette*, Petit-Jean, des *Filets de St-Cloud*, l'enfant gâté du public, le prédécesseur de Colbrun. En 1859, l'affaiblissement de son organe ne lui permettant plus des rôles de longue haleine, il fut recueilli par le Gymnase qui lui confia de petits rôles. Acteur zélé, mais fort peu intrigant, Francisque jeune avait passé sa vie à collectionner des pièces de théâtre et des estampes. Il en était arrivé ainsi à posséder une fort belle bibliothèque théâtrale. L'histoire de cette bibliothèque a été racontée par M. Delacour (Rapport lu à l'assemblée générale annuelle des auteurs et compositeurs, 1862). On avait proposé à Francisque l'achat de ses livres à l'étranger. Le pauvre artiste, malgré la forte somme offerte, ne voulait pas s'en séparer. Il alla frapper à la porte de la Société des auteurs. Il ne demandait qu'une rente viagère de 1,200 fr., un tout petit logement, un titre qui lui permit de classer et de surveiller ses vieux amis, et il léguait en échange à la Société sa très précieuse bibliothèque. L'offre fut acceptée avec joie (4 mai 1862). Puis vinrent les évènements de 1870. Francisque jeune alla se réfugier en Algérie, où il fut atteint d'une fièvre pernicieuse qui l'emporta à Philippeville le 29 juin 1871, selon E.-D. De Manne, bien que Larousse ne se gênât pas pour le faire mourir six mois plus tard à Bruxelles. Cette mort survint au moment où il venait d'obtenir une pension de 500 fr. de la Société des artistes, pour ses 62 ans de théâtre. Francisque jeune avait épousé, quelques années auparavant, Mlle Anne de Boissac, ancienne danseuse de Lyon.



FRANCISQUE jeune
grav. par Diolot

Nous possédons une lettre assez curieuse de cet artiste, en date du 1er janvier 1863. Elle est adressée à son directeur et ami Montigny, et contient une pièce de vers bien naïve qu'il avait composée à l'occasion de la mort de Rose Chéri, femme de Montigny.

C'est encore à Francisque jeune que la Comédie-Française est redevable d'une miniature représentant Talma. On dit qu'il signa quelques pièces de théâtre du nom de *Palmir*.

Biographie : Le *Théâtre de la Gaîté*, par N. Gallois. — Les *Théâtres de Paris*, Lorsay, t. I. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Biogr. dram.*, 1833, 1837, 1842, 1845, 1852, 1861. — La *Rampe et les coulisses*, 1832.

Iconographie : Bibl. nation., catal. Duplessis 16,504.

1. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. par A. Colette, d'ap. Lorsay.

2. Indiqué faussement pour Francisque jeune, s'applique à Francisque aîné.

3. A mi-corps, de ¾ à gauche, dans la *Grâce de Dieu*, lith. par Lecler 1841.

4. En buste, de ¾ à droite, lith. par J. Legrain, 1848.

— Le *Th. de la Gaîté*, par N. Gallois, assis, de face, cost. de ville, grav. par Diolot.

— *Complément à la troupe de Nicolet*, en buste, eau-forte par Fugère.

FRANCISQUE. — Sous ce nom :

Francisque, utilités, Lille 1825.

Francisque, comique, Moselle et Alsace, 1826, Calais 1827, Moulins 1828, Reims 1829, Berlin 1829, 1831, 1834-35. En 1848-50, un *Francisque* (Antoine, François Lallement dit) est à Berlin, puis à Paris, 1852-70.

Francisque, Cirque Olympique 1827-28, 1845.

Francisque, comique, Perpignan 1830, directeur Béziers 1834.

Mme Francisque, premier rôle, Châteauroux 1835.

Francisque, grime, Mons 1838-39.

Francisque, Anvers 1840, Liège 1841.

Francisque Tallichet, premier rôle et directeur, Namur 1844.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme FRANCISQUE, Namur 1844.

Mlle FRANCISQUE, rôles d'enfants, Namur 1844.

FRANCISQUE, Louis, Amédée Lemoine, dit. De la Société des artistes depuis 1842, La Rochelle 1843-54, Paris 1855-59, Douai 1860, Sézanne 1861, Sedan 1862, Auxerre et Arras 1868. En 1861, Francisque Lemoine avait 62 ans et 33 ans de th. Il obtint une pension de 200 fr. de la Société. Son nom disparut en 1864.

FRANCISQUE, jeune premier, Madrid 1851, Lisbonne 1852, Lille 1855.

FRANCISQUE, premier rôle marqué, Dijon 1851-52.

Mlle FRANCISQUE, 13 fév. 1852, Fol. dram., représentation au bénéfice de la petite Francisque.

FRANCISQUE, amoureux. Lille 1860, Liège 1866.

FRANCK. — Sous ce nom :

FRANCK, Odéon, 25 mai 1846, *Echec et mat.*

FRANCK, premier amoureux, Marseille 1852.

Mme FRANCK, Maria, P.-St-Martin 1854 56.

FRANCK. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 16,507. En pied, de face, rôle de Paillasse, lith. par Baric, 1864.

Mlle FRANCK, Pauline, th. Déjazet 1873.

FRANCK, Jean, Nicolas, Nancy 1875-77, Versailles 1878, Nancy 1879, 81, Rouen 1882-84.

FRANCK, Beaumarchais 1876.

Mme FRANCK-Mell, duègne, Liège 1881.

FRANCK, Paul, Odéon 1895-98.

FRANÇOIS. — Sous ce nom :

FRANÇOIS, Charles, troisième rôle, Lyon 1825-26, deuxième rôle, Rouen 1834, 5,000 fr. d'appointements.

FRANÇOIS, Fol. dram. 1834.

Mme FRANÇOIS, Caroline, Calais 1849.

FRANÇOIS, utilités, Mons 1851.

FRANÇOIS, Philippe, Louis, Bayonne 1854-1856.

FRANÇOIS, grime, Odéon 1873, le *Docteur sans pareil*, le *Troisième larron*, un *Drame sous Philippe II*, la *Demoiselle à marier*. 1875, le *Bonhomme misère*, le *Procès de Racine*. 1877, *Joseph Balsamo*, la *Coupe enchantée*, une *Mission délicate*, *M. Chéribois*, la *Mort civile*. 1878, le *Trésor*, le *Voyage de M. Perrichon*, le *Mariage de Figaro* (Antonio), la *Fausse Agnès*, le *Célibataire et l'homme marié*, les *Châteaux en Espagne*, 1879. Artiste non sans mérite et jeune encore, dont le nom disparut tout à coup des affiches parisiennes.

FRANÇOISE. — Sous ce nom :

Mme FRANÇOISE (Baron), duègne, Vendée 1826.

Mlle FRANÇOISE, utilités, Metz 1834.

FRANCONI, famille. — Les nombreux membres de cette famille, dont le nom est si populaire, ne furent pas précisément des comédiens, mais des mimes, et c'est à ce titre qu'ils nous appartiennent aussi bien que Deburau. Ils furent plus encore : des écuyers, des auteurs de scènes jouées dans le manège et de scènes équestres, des montreurs de gymnastes, de disloqués, de danseurs et de danseuses de corde, de dresseurs de chiens et de singes savants, de dompteurs, bref, ils furent de grands amuseurs publics.

Antonio Franconi, né à Udine le 5 août 1737 (ou à Venise 1738?) fut le chef de cette tribu. Venu en France sans ressources, à la suite d'on ne sait quelle aventure — une rencontre, dit-on, où son adversaire aurait succombé — il commença par montrer des oiseaux savants. Ayant rencontré sur son chemin le duc de Duras, celui-ci lui fournit les moyens de s'établir à Rouen, où il chercha à introduire les courses de taureaux. Son fils aîné, Laurent Franconi, naquit en cette ville le 1er mars 1776; son père est qualifié sur l'acte de baptême « maître du combat au cours Dauphin ». Deux ans plus tard, Antonio Franconi se trouve à Lyon, où naquit son second fils Henri, plus connu sous le nom de *Minette*. La mère légitime de ces enfants est Elisabeth Massucati. En 1783, première apparition à Paris, où il s'associa avec Astley, célèbre écuyer anglais qui avait importé à Paris les exercices de voltige et d'équitation (d'abord rue des Vieilles-Tuileries, ensuite à l'entrée du faubourg du Temple). Ses oiseaux savants ne plurent pas. Il fallut retourner à Lyon. En 1791, il reparaît à Paris, comme écuyer ; à Lyon, il avait fait construire un cirque aux Brotteaux, mais au moment où il attirait la foule, sa maison, ses meubles, ses équipages devinrent la proie des flammes pendant le siège de cette ville. Il réclame alors une indemnité, et le gouvernement l'évalue à 83,866 francs. Mais, dès lors, commence un calvaire pour le pauvre écuyer ; les commissions et les comités se le rejettent de l'un à l'autre. En 1798, il n'est pas encore payé. Entre temps, il a repris l'établissement d'Astley au faubourg du Temple, le 21 mars 1793. Le cirque Franconi est créé. Par intervalles, il va donner des représentations en province. C'est alors qu'il compose des scènes mimiques, avec ou sans chevaux, et c'est ainsi que l'on arriva insensiblement à l'idée de représenter de grandes pantomimes sur un théâtre. A cet effet, un vaste terrain fut acheté dans l'ancien enclos des Capucines (58 et 60, rue Neuve des Augustins), une scène vaste fut élevée, indépendamment du manège, et les pantomimes de Franconi, dans lesquelles figuraient des

EFERUS - Recherches & Classification numériques

chevaux, attirèrent une affluence considérable de public. En 1805, Franconi père cédait son exploitation en plein succès à ses deux fils.

Expropriés par le percement de la rue de la Paix, les Franconi firent construire une nouvelle salle sur l'emplacement où l'on vit plus tard le bal Valentino (28 déc. 1807). Ce fut l'origine du *Cirque Olympique*, dont le nom remplaçait celui d'*Amphithéâtre*, employé jusqu'alors. Le Cirque Olympique entonna l'hymne à Napoléon. Ses pantomimes y célébrèrent toutes ses victoires. Les deux frères s'y faisaient valoir comme écuyers habiles et Minette (le plus jeune) particulièrement comme mime. Leurs femmes, remarquablement belles, s'y signalèrent aussi, Mme Laurent Franconi par sa souplesse et son agilité, Mme Henri-Minette Franconi par son jeu dans la pantomime.



Antonio FRANCONI



Madame Laurent FRANCONI



Madame Minette FRANCONI

Mme Laurent Franconi, Marie, Catherine, née Cousy, était née à Paris le 1er janvier 1784, s'y était mariée le 31 mars 1803 et y mourut le 20 mars 1816. — Mme Henri Franconi, Marie, Jeanne, Emilie Lequien, avait été actrice au th. des Arts, à Rouen. Elle avait un réel talent, fait d'expression et de grâce. Elle mourut à Paris le 2 mars 1832. Son mari se remaria le 14 juillet 1842, à 63 ans.

Les chevaux, les pantomimes, le cerf Coco eurent un succès inouï, auquel assistait chaque soir le vieil Antonio dans un fauteuil qui lui était spécialement réservé. L'été, la troupe allait en province. Puis, à la suite de discussions d'intérêts avec leur père, les deux frères avec leurs femmes abandonnèrent la place pendant un an, et parurent pendant cet intervalle aux Jeux Gymniques (Porte-St-Martin) 8 février 1811.

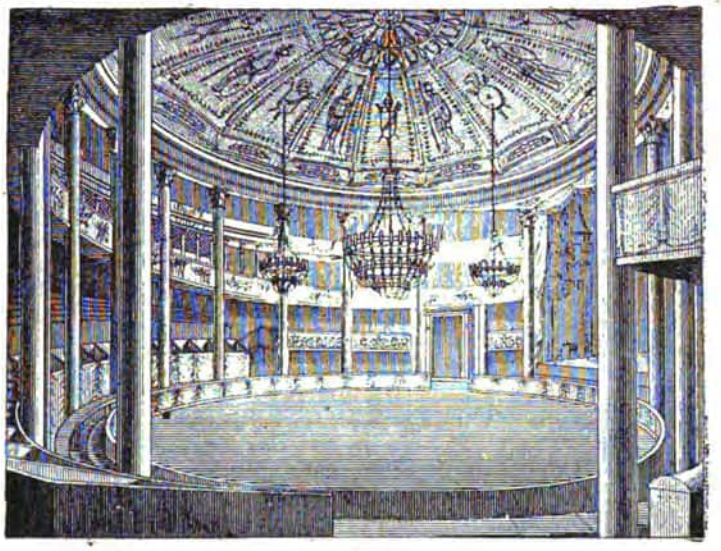
Cependant l'installation imminente du Trésor dans le quartier du Mont Thabor força encore les Franconi à déménager (27 mai 1816). Cette fois, ils revinrent à leur berceau primitif, au faubourg du Temple, et l'inauguration de cette nouvelle salle restaurée se fit le 8 février 1817. Dans la nuit du 15 au 16 mars 1826, le feu consuma tout. La famille royale, la faveur publique, rien ne fit défaut aux sinistrés. Des représentations s'organisèrent à leur bénéfice. La représentation de l'Odéon (2 mai) produisit 6200 fr. ; le duc d'Orléans envoya en outre 500 fr. et Madame 500 fr. ; la Comédie-Française elle-même avait donné une représentation le 29 mars ; des souscriptions publiques furent ouvertes par les journaux ; bref, un arrêté ministériel autorisa les Franconi à émettre 855 actions et à élever leur nouveau cirque sur le boulevard du Temple, entre l'hôtel Foulon et l'ancien Ambigu-Comique. Telle fut l'origine de la salle du Cirque-Impérial, démolie en 1862. Les Franconi l'avaient fait construire de telle sorte que les spectateurs des galeries, même les plus élevées, pouvaient voir ce qui se passait dans le cirque, tandis qu'après le spectacle équestre deux rampes mobiles mettaient le cirque en communication avec la scène. De cette époque date le mimodrame militaire : tambours, musique militaire, artillerie, cava-



Laurent FRANCONI

EFERUS - Recherches & Classification numériques

lerie, infanterie défilaient sur la scène, descendant dans le cirque par une rampe et remontant par l'autre ; et le tout se terminait par une éclatante victoire des armes françaises à la lueur des feux de Bengale! Le nouveau théâtre fut inauguré le 21 mars 1827. L'incendie n'en avait pas moins ruiné les deux frères associés qui cédèrent leur nouveau privilège à leur fils et neveu, Adolphe Franconi, moyennant 120,000 francs et une prime annuelle de 5000 francs attribuée à chacun des vendeurs.



Vue intérieure du Cirque Olympique, faubourg du Temple

Laurent Franconi alla ouvrir sans succès un manège au Pecq, puis s'attacha au nouvel Hippodrome établi à l'entrée du Bois-de-Boulogne. Il mourut du choléra le 15 mai 1849, et son frère Minette, emporté par le même mal, le suivit dans la tombe le 23 juillet suivant. Ce dernier avait composé pour le théâtre un grand nombre de pièces dont MM. E.-D. De Manne et Ménétrier ont donné la liste (1808-1830).

Adolphe Franconi passa la main en 1835 à M. Louis Dejean qui mena de front, au boulevard du Temple, la pantomime, le mimodrame, le mélodrame, les exercices de manège et la féerie (les *Pilules du Diable*, 16 février 1839). Ce fut le créateur du cirque des Champs-Elysées et plus tard du Cirque-d'Hiver (11 déc. 1852).



Henri dit Minette FRANCONI

Henri-Adolphe Franconi, fils de Minette Franconi, né en 1801, était resté attaché à l'entreprise. Il succomba le 2 novembre 1855, et Victor Franconi, un autre descendant du fondateur en ligne directe, dirigeait encore les destinées du Cirque-d'Hiver en 1875. Il avait épousé Mlle Maria Kennebel. Il y eut aussi une demoiselle *Rosine* Franconi, Cirque-Olympique 1822.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, la *Troupe de Nicolet*, Lyon, Scheuring, 1869. — Le *Cirque Franconi*, Lyon, A.-L. Perrin et Martinet, 1875.

Bibliographie : Brazier, *Hist. des petits théâtres*, t. II, p. 84 et suiv. — *La Rampe et les Coulisses*, p. 276 et suiv. — Bouffé, *Mémoires*, p. 67.

Iconographie: Bibl. nat., catal. Duplessis 16,577. *Franconi Laurent*, Antoine. A cheval, dirigé à droite, lith. par V. Adam, 1845.

— 16,578. Mme *Franconi Minette*. En buste, de ¾ à droite, photogr.

— 16,579. Mme *Franconi Victor*, née Maria Kennebel. 1. A mi-corps, de ¾ à droite, rôle de la Cachucha, lith. par Laurasse 1840, tiré de l'*Entr'acte lyonnais*.

2. En pied, de profil à gauche, lith. de Charpentier, 1841.

3. En pied, de profil à gauche, lith. de Légé, 1840.

4. En pied, de profil à gauche, lith. de Paul Petit, 1842.

— Collection Martinet. 357, Mme Franconi, rôle de *Geneviève de Brabant*. 361, Franconi jeune, rôle de Mérovée dans *Frédégonde et Brunehaut*. 362, Franconi aîné, rôle de Landry, même pièce. 363, Mme Franconi, rôle de Brunehaut, même pièce. 388, Franconi jeune dans le *Rénégat*. 402, Mme Franconi et Franconi aîné, rôles de la belle Géorgienne et de St-Amand, même pièce. 410, Franconi jeune et Franconi aîné dans les *Bédouins*.

— Le *Cirque Franconi*, eaux-fortes par Fr. Hillemacher : Antonio Franconi, en buste, de profil à droite, costume de th. — Laurent Franconi, en buste, de ¾ à droite. — Mme Laurent Franconi, en buste, de face. — Henri, dit Minette Franconi, tête de profil à droite. — Mme Minette Franconi, en buste, de face. — Adolphe Franconi, en buste, de face. — Victor Franconi, en buste, de face.

— La *Troupe de Nicolet*, Laurent Franconi, en buste, de profil à droite, cost. de th.

FRANCORSE. — Anvers 1805.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FRANCOZ. — Gand 1835, Douai 1840, Liège 1841-46.

FRANCQ (De). — Amiens 1835.

FRANCVILLE. — Liège 1799.

FRANDON, Louis. — Lyon 1850, Milan 1852-53, Marseille 1854-55, Turin 1856-65, Lyon 1866-75.

FRANGIN, Jean, Paul. — Vaudeville 1835, Variétés 1854-55, Paris 1856-68.

FRANIAT, Alix. — La Haye 1861-64, Paris 1865-67, New-York 1868-69.

FRANK, Henry. — Fol. dram. 1849, Délass. com. 1850-53, Lyon 1854-55, Rouen 1856-57, Lyon 1858-61, Paris 1862, La Haye 1863, Paris 1864.

FRANK, François, Edouard Demougeot dit. — Montparnasse 1861-67. V. Mme Demougeot.

FRANSAC, Mlle. — Th. Beaumarchais 1852.

FRANTZ, Mlle Appoline. — Débuta par le rôle de Dorine de *Tartufe*, à l'Odéon, le 12 mai 1847, Vaudeville 1849-50, Paris 1852-62.

FRANTZ, Ernest, Désiré Cayeux, dit Gabriel. — Chaumont 1863-64.

FRANTZI, Mlle. — Fol.-Dram. 1888.

FRANTZIA, Mlle Defrance dite. — Th. Montparnasse 1845, débuta comme tragédienne à l'Odéon en 1846, l'*Univers et la Maison* (1846); *Alceste*, *Spartacus*, les *Atrides*, succès personnel (1847); le *Collier du Roi*, *Werner*, les *Femmes fortes*, *Macbeth*, *Henri III et sa Cour* (1848); le *Bourgeois des Métiers*, le *Trembleur* (1849); en 1848, Mlle Frantzia avait été maintenue sociétaire avec un fixe de 250 fr. (la part entière était de 400 fr.), Porte-Saint-Martin 1852-53.

FRANVAL, Despierres dit. — Père noble, Bayonne 1840. Vivait en 1848.

FRANVAL. — Premier amoureux, Lille 1885.

FRANVILLE. — Sous ce nom :

Franville, troisième amoureux, Gand 1789, Bruxelles 1799, peut-être le même, père noble, Nancy 1826-28, Avignon 1829, Liège 1830-31, Metz 1831, Liège 1834, Arras 1835, Anvers 1845, Tournay 1846.

Mme Franville, Montpellier 1825, Avignon 1826. V. aussi ci-dessous Mme Franville-Bouillon.

Franville, jeune premier, Brest 1825.

Franville, Laurent, Floridor Cheniaux, appartint pendant 43 ans au th. de Lyon. En 1859, il demeurait à Villebonne et obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Son nom disparut vers la même époque. Nous croyons qu'il mourut vers 1860-61.

Mme Franville, née Rimbert, femme Bouillon dite, Boulogne 1829, Nîmes 1852-56, Paris 1858-91. En 1883, Mme Bouillon-Franville avait 81 ans et 20 ans de th. Elle obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893. Elle avait institué la Société sa légatrice universelle.

FRASEY, Mlle Estelle, Marie, Julienne. — Première femme de Berthelier. Elève d'un certain Bizot, agent dramatique, puis du Conservatoire, Mlle Frasey entra à la Gaîté où elle joua le rôle de la princesse Lélia dans *Peau d'Ane* (1863). Engagée aux Bouffes, elle joua *Avant la Noce* (avril 1864) avec son camarade Berthelier (v. ce nom), pièce de circonstance, puisque tous deux se marièrent en réalité le 24 juin suivant. Elle parut alors sous le nom de Mme Frasey-Berthelier, comme dans *Croquefer*. Elle créa encore avec succès la marquise des *Bergers* (11 oct. 1865). Sa mort prématurée est expliquée de deux façons : les uns disent qu'elle eut une grande frayeur à la suite d'une explosion de gaz survenue pendant une répétition, d'autres qu'elle périt brûlée à la suite d'un accident survenu au théâtre. Elle mourut le 26 décembre 1865, à peine âgée de 23 ans, laissant la réputation d'une femme charmante, gracieuse, douée d'une fort jolie voix.

FRAY (de) Mlle. — Bruxelles 1714.

FRÉCHE, Jean, Eugène, Gilbert. — Nouvelle-Orléans 1870.

FRÉCHON, Mlle Marie, Philippine, âgée de 17 ans en 1798, parut à Angers, Laval, Le Mans. De 1804 à 1812, nous la trouvons jeune première à Rouen, où elle était très aimée. Elle mourut le 17 janvier 1813, des suites d'une longue maladie de poitrine. Les obsèques eurent lieu le 19 dans l'eglise Notre-Dame de cette ville.

FRÉDÉRIC. — Sous ce nom :

Mlle Frédéric, Douai 1773, 1800 fr. d'appointements.

Frédéric, la petite, rôles d'enfants, Lyon 1781.

Frédéric, Henry, Th. franç. lyr. de la rue de Bondy, 1792.

Frédéric, « acteur maussade », Vaudeville 1793-1807. Un rapport de police du 16 janvier 1796, signé Boissay, commissaire, accuse cet acteur de chanter la *Marseillaise* avec insolence, et de façon à insulter le parterre.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FRÉDÉRIC. Th. des Troubadours 1799, et de la Gaîté 1801.

FRÉDÉRIC. Peut-être le même, Montansier, Variétés 1802-05. Jouait les fats et les petits maîtres, emploi dans lequel il avait remplacé Veniard. « De la grâce et de la tournure ».

FRÉDÉRIC. Porte-St-Martin 1816-20. Cirque Olympique 1820, régisseur Gaîté 1822-26.

FRÉDÉRIC, Henry. Est-ce celui de la rue de Bondy? (V. plus haut). Deuxième comique, Bordeaux 1817-35. 4900 fr. d'appointements en 1817.

FRÉDÉRIC, la petite, Odéon 1825.

Mlle FRÉDÉRIC, troisième amoureuse, Bordeaux 1826-34, St-Malo 1835.

FRÉDÉRIC, Th. Seveste 1825-29.

FRÉDÉRIC, Ed., troisième amoureux, Moulins 1825, Yonne 1826.

FRÉDÉRIC, Jolly, Montpellier 1825-28.

FRÉDÉRIC, comique, Marseille 1825, Toulon 1827.

FRÉDÉRIC, premier comique, Finistère 1826.

FRÉDÉRIC, Agen 1827.

FRÉDÉRIC, Florval, Dijon 1827.

FRÉDÉRIC, V. Brondelle.

FRÉDÉRIC, premier rôle, Londres 1828.

FRÉDÉRIC, Arras, 1829.

FRÉDÉRIC, Clermont 1830.

FRÉDÉRIC, nom d'un débutant, Vaudeville 4 juillet, Gymnase 24 avril, Nouveautés 21 septembre 1827.

FRÉDÉRIC, Bâle 1830.

Mlle FRÉDÉRIC, Georgina, jeune première, Amiens 1830.

FRÉDÉRIC, Dobelande, comique, Marseille 1831, Bruxelles 1833, Marseille 1834-43. Mort à Marseille en novembre 1843.

FRÉDÉRIC, comique, Le Hâvre 1834.

FRÉDÉRIC, Martin, troisième amoureux, Marseille 1834.

FRÉDÉRIC, deuxième amoureux, troupe de M. Belfort.

FRÉDÉRIC, père noble, Rouen, 2200 fr. d'appointements, 1835-36.

Mlle FRÉDÉRIC, Belleville 1835.

FRÉDÉRIC, Porte-St-Antoine 1840.

FRÉDÉRIC, amoureux, Mons 1840, Maëstricht 1840, Bruges 1843.

FRÉDÉRIC, premier comique, Lille 1843.

FRÉDÉRIC, Th. Montparnasse 1845.

FRÉDÉRIC, Funambules 1846. Est-ce le même 1857?

FRÉDÉRIC, Th. National 1851-52.

FRÉDÉRIC, Batignolles 1851.

FRÉDERICK. — Sous ce nom:

FRÉDERICK. V. Lemaître.

FRÉDERICK, fils (?) début Nouveautés 14 avril 1828.

Mme FRÉDERICK, duègne, Gand 1846, Liège 1852.

FRÉDERICK, comique grime, Liège 1850-52.

Mlle FRÉDERICK, deuxième amoureuse, Liège 1856.

FRÉDERICKX, Mlle Juliette, Palais-Royal 1882-85, Bruxelles 1886-88. P. Mahalin lui a consacré un petit article dans les *Jolies Actrices de Paris*, t. IV, p. 23.

FRÉDERIQUE, Mlle Eugénie, Célina Denys, Th. St-Martin 1863-65.

FREDON, Gaîté 1852.

FREGOT. — Jeune premier, Lille 1886.

FRÉMAUX, Mlle Flore, Toulouse 1864-69.

FRÉMAUX, Mlle Blanche, — Élève de Talbot, pensionnaire à la Comédie-Française 1878. Se retira le 31 décembre 1899. Emploi de deuxième amoureuse, utilités.

FREMIN, Variétés 1818.

FREMOLLE, Louis, Jean. — Sociétaire depuis 1840, avait 54 ans en 1862, et 33 ans de théâtre. Il obtint 200 fr. de pension à Paris. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1878.

FRENÉ, Mme. — V. Lennuyeux.

FRENEAU, Mlle Célina, Bordeaux 1820.

FRENEIX, Mlle, 22 ans vers 1845, jolie blonde au regard doux, à la voix fraîche. Elle avait débuté au Th. Beaumarchais dans *Rose et Colas*. Elle passa aux Délass. Com. en 1841 et se fit remarquer dans les *Sept Châteaux du Diable*. Palais-Royal: le *Châle bleu*, la *Poudre Coton* (1846), *Secours contre l'incendie* (1847), Fol. Dram. 1849, Gaîté 1850, Lyon 1851, Paris 1852-53, Variétés 1854-59, Nantes 1860-63.

FRENOY. — V. Fresnoy.

FRENVAL. — Comique, Bourges 1852.

FRÈRE, Mlle Jeanne, Colombe. — Palais-Royal 1865-67, Menus plaisirs 1868, Lille 1869, Rouen 1872.

FRESNAY, Adolphe, Joseph. — Nîmes 1873-74, Athènes 1875, Constantinople 1876, Alger 1877, Toulon 1878-79. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FRESNAY, Mlle Marie, Olympe. — Nîmes 1873-74, Athènes 1875, Constantinople 1876, Alger 1877, Toulon 1878-82.

FRESNAY, Mlle. — Morte en scène à La Rochelle, de la rupture d'un anévrisme, à l'âge de 26 ans. (*Figaro*, 5 février 1904).

FRESNE, Louis, Julien. — Comique, Th. Renaissance 1838-40, Liège 1841, Verviers 1843, Alger 1849-50, Gaîté 1852-53, Belleville 1854, Gaîté 1855, Belleville 1856-63, Paris 1864, Odéon 1865 et années suivantes, Lyon 1881-82. En 1879, âgé de 63 ans, Fresne avait obtenu la pension de 500 fr, de la Société des Artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1883.

FRESNE, Mlle Louise, Henriette, née Dehu. — Jeune première Verviers 1843, Belleville 1859-62, Paris 1863-68.

FRESNOY, Jean, Audeville dit. — Né le 19 novembre 1780 à Fresnoy en Thal (Oise), où son père était manouvrier. Il prit donc au théâtre le nom de son village natal. Corroyeur, obscur comédien, élève de Doyen, il parut à l'Ambigu le 2 février 1808 et fut engagé. Il devait, avec le temps, y remplacer Tautin. Forte stature, gros yeux roulants, voix tonnante, tel était Fresnoy, surnommé par son public le « Talma du boulevard », payant vaillamment de sa personne, sans ménager ses gestes ni ses poumons. Menacé bientôt dans sa situation par l'arrivée de Frédérick Lemaître, alors à ses débuts, il adopta les rôles de pères et d'oncles. A son exemple, sa première femme s'était faite comédienne et jouait les duègnes à l'Ambigu. Elle mourut le 2 août 1818 — selon Delhasse — ou en 1823 selon E.-D. De Manne. Fresnoy épousa en secondes noces une femme nommée Antoinette Domergue, qui lui apporta de l'aisance. Propriétaire, du chef de sa femme, d'un hôtel garni situé rue Charlot, il l'exploita en même temps que le théâtre du Petit-Lazari, dont il devint le directeur. Il y gagna de l'argent, et à sa mort, survenue le 19 ou 20 janvier 1840, le petit spectacle avait sa clientèle.

Biographie : E.-D. de Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 16,704.

En pied, de ¾ à gauche, rôle de Menzikoff, lith. par A. Colin.

— Coll. Martinet, 202, dans *Jean de Calais*.

— *Troupe de Nicolet*, en buste, de face (cost. de th.), eau-forte par Fr. Hillemacher.

FRESNOY, Mme, Ire, Audeville dite. — Femme du précédent. V. l'article ci-dessus.

FRESPECH, Henri, Pierre. — Roubaix 1867-1869.

FRESSINET, Mlle. — Rouen 1799-1804. Voir la suivante.

FRESSINET, Mme Julie, Françoise. — Toulouse 1849-53. En 1852, Mme veuve Fressinet avait 71 ans et 30 ans de th. Elle obtint une pension de 186 fr. de la Société des artistes et sa mort fut annoncée au Rapport de 1854.

FRESSON, Mlle Rose, Albertine, femme Tranchant, dite Mirecour. — Élève du Conservatoire qu'elle quitta en 1828, élève de Cartigny, rue Chantereine, puis artiste de la Gaîté 1829-31, où elle ne produisit pas l'effet attendu, Vaudeville 18 mai 1834, jeune première, Nantes 1835. Devenue Mme Mirecour, elle entra comme pensionnaire à la Comédie-Française où, pendant onze années, elle desservit le répertoire tragique. Devenue veuve le 1er mars 1869, elle mourut à 92 ans, en avril 1903. (V. Mme Mirecour).

FRESSON, Alexandre. — Th. Comte 1830-34, amoureux, Agen 1835, Renaissance 1839, La Rochelle 1850, premier rôle et directeur, Chartres 1851-57, Auxerre 1858-60, St-Germain 1861, Chartres 1862-63, Lisieux 1864-65, Angers 1867, Le Hâvre 1868-72, Paris 1873-92. En 1879, âgé de 63 ans, avec 47 ans de th., il avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

FRESSON, Mme. — Duègne, Chartres 1851.

FRETON, Mme. — Nantes 1792.

FRÉVILLE, Eugène, Félix, Constant Langlois dit. — Élève de Samson, th. Beaumarchais, th. du Luxembourg, Délass.-Com., entra à l'Odéon, où il débuta par le rôle de *Tartufe* en 1852. Il y resta trente-quatre ans, jusqu'en 1886 : tous les grimes du répertoire. Il écrivit un *Traité de récitation et de prononciation* (1858) qui fut honoré d'une préface de Got, et plusieurs fois récompensé ; il obtint les Palmes académiques en 1883. En 1886, âgé de 60 ans, avec 39 ans de th., il reçut la pension de 500 fr. de la Société des artistes et se fixa à Paris. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890. Homme modeste, Fréville était aimé de tous. Il avait encore écrit plusieurs comédies et publié vers 1888 un volume intitulé l'*Abbé de Blanche-Lande*. Il y eut foule à son enterrement.

FREYDIER, Marius, dit aussi *Raphaël*. — Châtelet 1863-64.

FRICK. — Cour de Prusse, XVIIIme siècle.

FRIGERIO, Mme Isabelle, Luigi. — Dunkerque 1881-84.

FRIGERIO, Mme Adrienne. — Sables-d'Olonne 1890-91, Constantinople 1892-95.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

FRIGOT, Alexandre, Henri. — Tours 1887-89, Paris 1890-91.

FRINGANT, Mme Adeline. — Auch 1891.

FRITZ, Mme. — Rouen 1823-34.

FRITZ. — Bruxelles 1846.

FRISSARD, Mlle. — Bruxelles 1814, 3600 fr. d'appointements.

FROGÈRES. — Naquit le 28 avril 1753 et fut baptisé le même jour à l'église de la Magdeleine de la Ville-l'Évêque. Son père était entrepreneur des Ponts et Chaussées. Comique à Lyon, il vint à Paris en 1790 et débuta aux Variétés amusantes, le 18 avril, dans les *Intrigants* et dans le *Fou raisonnable*. Son emploi était celui des valets fripons. Quand le théâtre changea son genre, Frogères passa au th. de la Cité (oct. 1792). Il excellait aussi dans les Gascons, témoin la *Première Réquisition*, le *Cousin de tout le Monde* et *Scévola* (rôle du perruquier). Le théâtre fermé, il partit pour la Russie, où il resta de longues années. Favori de l'empereur Paul, il résidait au palais ; souvent aussi il profita de la bienveillance impériale pour rendre service à ceux qui réclamaient son humble intervention. Bien vu de l'empereur Paul, puis de l'empereur Alexandre, protégé par le comte Demidoff, Frogères ne revint en France qu'en 1815, avec une pension de 2400 fr. sur la cassette impériale. Le 1er janvier 1815, il fit un unique début à l'Odéon, Gros-René du *Dépit amoureux*, mais ne fut pas engagé. Il succomba du choléra le 14 avril 1832. Dugazon (Gourgaud dit, v. Dugazon) avait épousé en secondes noces la sœur de Frogères ; le général Gourgaud était donc son neveu par alliance. Il assista à ses obsèques.



Mme FROMENTIN
Cliché Liébert, 1874

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 183. — Campardon, le *Th. de la Foire*, t. I, p. 343. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*.

FROGÈRES, Mlle. — Fille du précédent, rôles d'enfants, Palais-Royal, Variétés 1793, th. de la Cité 1794.

FROJAS. — Premier rôle, Le Mans 1852.

FROMENT, Mme de Belleville. — Cour de Bayreuth 1747-49.

FROMENT-Léger. — Né en 1753. Spectacle des Associés 1780.

FROMENT. — Th. Seveste 1827, Genève 1831, comique, Lille 1852, deuxième père, Lille 1866.

FROMENT, Mme Augustine. — Amoureuse, Liège 1844-46, soubrette, Bruxelles 1851-54, Marseille 1855-65, Alger 1867, Marseille 1868-1877.

FROMENT, Adolphe, Eugène. — Th. de la République 1894-96.

FROMENTIN. - V. Blainville fils.

FROMENTIN, Mme Léontine, née Devaux ou Deveaux. — Née vers 1840, ingénue à Rouen 1857-61, fut remarquée par Cogniard qui l'engagea pour la faire débuter aux Variétés dans le *Sylphe* (18 mai 1861), *Un Monsieur et une Dame*, reprise (3 décembre). Début, Gymnase, 14 janvier 1862 : *Un Mariage de Raison* (reprise), l'*Echéance ;* 1863 : *Montjoye*, le *Train de Minuit ;* 1864 : *Don Quichotte*, *Un Ménage en Ville ;* 1865 : les *Révoltées*, les *Victimes de l'Argent ;* 1866 : le *Tourbillon*, *Mesdames de Montambrèche*, *Nos bons Villageois*, les *Sabots d'Aurore ;* 1867 : le *Roman d'une honnête Femme*, les *Idées de Mme Aubray* (reprise), la *Victoire d'Annibal ;* 1868 : *Thérèse Humbert*, les *Grandes Demoiselles*, le *Comte Jacques ;* 1869 : *Mon Premier*, *Froufrou*, *Séraphine* (reprise) ; 1870 : *Fernande ;* 1871 : les *Reflets*, *Marceline*, *Une Visite de Noces* (reprise) ; 1872 : la *Comtesse de Sommerive*, *Andréa*, la *Marquise*, *Un Beau-Frère*, l'*Enquête*.

Nature fine et distinguée, sensibilité communicative, mouvements harmonieux, telle fut Mme Fromentin. Très protégée par son directeur, Montigny ; d'un caractère un peu difficile à la ville. Voici ses dernières apparitions au Gymnase, où elle resta vingt ans : 1875 : *Ferréol ;* 1877 : le *Père*, *Marthe*, *Pierre Gendron*, la *Belle Madame Donis*, *Un Roman intime* (reprise) ; 1878, *Monsieur Alphonse*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

(reprise), le *Monde où l'on s'amuse* (reprise); 1880 : les *Enfants* (reprise), le *Mariage d'Olympe* (reprise); M. Montigny étant mort, Mme Fromentin émigra à la Porte-St-Martin : 1881 : le *Prêtre*, les *Chevaliers du Brouillard* (reprise), *Trente ans ou la Vie d'un Joueur* (reprise); 1882 : *Michel Strogoff* (reprise); 1883 : le *Juif-Errant* (reprise); 1884 : *Marie-Jeanne* (reprise), les *Danicheff* (reprise); 1886 : Vaudeville, *Georgette*. Mme Fromentin mourut le 9 janvier 1887.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 40, 19-25 février 1874, notice par F. Jahyer.

Bibliographie : P. Mahalin, les *Jolies Actrices de Paris*, t. III.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 40, photo, en buste, de ¾ à droite, cliché Liébert.

FROMONT, Mme Virginie, Rosa, née Valentin. — Roubaix 1867-69.

FROMONT, Mlle. — Délass.-Com. 1873.

FRONCIÈRE. — Premier rôle, Namur 1844.

FRONSAC, Mlle. — Th. Beaumarchais 1852.

FRONTIN, Auguste, Alexandre. — Montpellier 1880-87.

FRONTY aîné. — Lille 1871 et 1874.

FRONTY, Antoine, Louis, Xavier. — Gand 1873-76, Nîmes 1877-78, Brest 1879-82, Grenoble 1883, Nantes 1884-88, Saïgon 1889-91, Brest 1892-93, Nice 1893. Le Rapport de 1896 annonce la mort d'*Ambroise* Fronty.

FRUCHARD, Mlle Angélina, Marcelle. — Buenos-Ayres 1871-73, Montevideo 1874-79.

FRUCTUS, Emile, dit aussi *Haymil*. — Calais 1872-75, Evreux 1876, Louviers 1877, Châlons/S. 1878-80, Paris 1881, Châtelet 1882, Paris 1883.

FRUCTUS, Mme Appoline, née Delobel. — Evreux 1876 et mêmes étapes que ci-dessus (sauf le Châtelet).

FRUCTUS, Mlle Célina, dite aussi *Delporte*. — Santiago 1886-87, Paris 1888-90.

FRUMENCE. — Deuxièmes rôles, Lille et Rouen 1852.

FRUMENCE. — Père noble, Lille 1890.

FUCHS. — Palais-Royal 1811. Ce nom fut porté par un maître de ballet, Châtelet 1879-81, mort vers 1882, et une danseuse et maîtresse de ballet, Châtelet 1879-82, née Luisa Taglioni. Cette dernière pensionnée en 1883, à 60 ans, avec 39 ans de th., mourut vers 1893.

FUCHTZ, Mlle. — Marseille 1831.

FULCRAND. — Amsterdam 1828.

FUMÉ. — Chef des comparses, Odéon 1821.

FUMÉRIE fils. — Bordeaux 1820.

FUMERY, Mlle Louise. — Soubrette, Vendée 1828, Lyon 1830-31, Toulouse 1834, Toulouse 1851-52. Ce nom fut porté par un chef d'orchestre, à Moscou et à Bordeaux, mort vers 1861.

FUSIER, Léon, se fit connaître par son remarquable talent d'imitation à l'Eldorado vers 1873. Chanteur de salons et de villes d'eaux, Fusier entreprit de longues tournées. Il était à Strasbourg en 1876. Il entra au Palais-Royal en 1877, joua dans l'*Invité*, *Paris-Canard*, *Tant plus ça change*, *Actéon* (reprise); quelques années plus tard on le vit aussi aux Menus-Plaisirs. Il tomba malade, et son agonie dura douze ans. Bref on le croyait disparu depuis longtemps, quand le *Figaro* du 6 mars 1901 annonça sa mort à Folkenstein, où il était en traitement. Il laissait une veuve et quatre enfants.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 17,209.

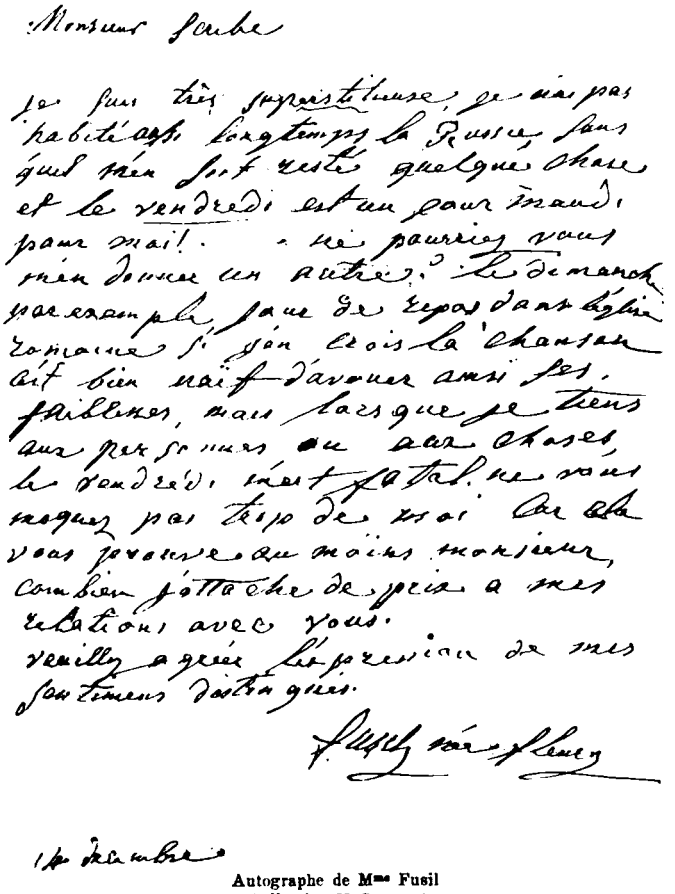
En pied, de ¾ à droite, caricat. lith. par E. Butscha, 1879.

FUSIL, originaire de Lyon, né vers 1755, avait reçu des leçons de Préville et des conseils de Dugazon. Fort plaisant dans l'emploi des valets, il se trouvait en 1787 à Besançon. Ici se pose un problème : Nous savons qu'il se maria à Toulouse, qu'il partit ensuite pour Marseille, et sa femme, qui se disait née en 1774, avoue qu'elle s'est mariée à 17 ans. 1774 + 17 = 1791. Comment expliquer alors la présence du ménage Fusil à St-Quentin vers 1788. — Fusil, premier comique trial, Mme Fusil, soubrette, dugazon, tous deux demeurant chez Negret. Et comment expliquer encore la présence de Mme Fusil, comme soubrette, à Gand en 1789? Nous aimons mieux croire qu'elle tricha sur son âge, et que le mariage était antérieur à 1788. Ce qui reporterait la naissance de Mme Fusil à 1771 environ. On prétend que Fusil passa aussi par Rouen et par Amiens. Bref, nous le retrouvons au spectacle des Variétés amusantes, puis au th. des Variétés du Palais-Royal, où il créa, avec un grand succès, le rôle de Dumont, valet de Mondor, dans l'*Amour et la raison* (30 octobre 1790), théâtre devenu le th. français de la rue Richelieu; il demeurait alors dans le bâtiment même. Cependant les idées nouvelles avaient tourné la tête de l'artiste, assez turbulent de sa nature. Il ne quittait plus son habit de garde national, et, ayant eu l'occasion de jouer un petit rôle — hors du théâtre cette fois — le 10 août, il se figura de bonne foi en avoir

EFERUS - Recherches & Classification numériques

joué un très grand. Brusquement il quitta le théâtre pour l'armée.

En 1793, le voici aide-de-camp du général Tureau, en Vendée. Puis il va rejoindre à Lyon, Collot d'Herbois, son ami. Le 24 janvier 1795 — il avait repris son ancien emploi de valet du répertoire au th. de la République — il fut hué d'une façon terrible. Un pamphlet dirigé contre les hommes de la Terreur fut jeté sur la scène, et l'on exigea qu'il éclairât avec un flambeau un autre acteur qui en fit la lecture à haute voix. C'est ce que l'on appelait, en style du temps, « un des suppôts de Robespierre, en habit de Crispin, faisant amende honorable ». Fusil avait dû céder à la force, mais ne se tenait pas pour battu. Il écrivit une lettre au *Journal des Théâtres* (8 pluviôse an III), où il expliqua, avec une certaine fermeté, sa conduite passée, en défiant ses calomniateurs. Or, ce qu'il y a de plus curieux en cette affaire, c'est qu'un de ceux qui le poursuivaient avec le plus d'acharnement, était le fameux Martainville, le futur auteur du *Pied de Mouton*, le polémiste royaliste, que Fusil avait hébergé et caché en 1792, le faisant sauver sous un costume de théâtre, avec 300 francs qu'il lui prêta, et que son obligé ne lui rendit jamais.



Autographe de Mme Fusil
Collection H. Lyonnet

Eloigné par force du théâtre, Fusil chercha de nouveau un emploi qu'il obtint enfin en 1797, sur la recommandation de Talma, dans l'administration de l'armée d'Italie ; un beau jour, blessé sur la route, il fut recueilli par la voiture de Mme Bonaparte, qui le protégea en le chargeant d'organiser des spectacles à Milan. Attaché plus tard à la personne du général Muller, Fusil ne songeait toujours qu'à rentrer à Paris, et au théâtre. Il pensa qu'on l'avait oublié et se hasarda à reparaître à la Porte-St-Martin en 1805 : « Fusil commence à vieillir, écrit-on, mais c'est un comédien. Il charge quelquefois, mais il ne manque pas de vérité, ni même d'entrailles. Il est assez pathétique dans la *Fausse marquise*, fort plaisant dans le rôle du sergent Philippe de la *Forteresse du Danube*, outré dans les *Jeux de l'amour et du hasard*, bon dans le Mirobolan de *Crispin médecin*, et l'on ne peut sans crever de rire lui voir jouer et danser la mère Simonne dans la *Fille mal gardée;* il est aussi bien dans le rôle de Don Bazile du *Page inconstant* ». Les années suivantes on le traite (à la Porte-St-Martin) d'acteur distingué ayant une grande habitude de la scène. En 1808, il passa à l'Odéon, où il débuta dans les *Ménechmes* le 17 mai et parut dans les *Querelles des deux frères* ; il y resta jusqu'en 1816. Mlle Talon, qui débuta à ce théâtre en 1813, était son élève. Ses derniers jours furent misérables. Il vécut en donnant quelques leçons de déclamation, et mourut le 8 avril 1825 (*Almanach Barba* 1826), et non en 1827, comme le dit par erreur M. Ginisty.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. I, p. 275. — Préface de Paul Ginisty pour la réédition des *Souvenirs d'une actrice*, de Louise Fusil, Paris, Ch.-Schmid, sans date (vers 1903).

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, t. III, IV, VI, VII.

FUSIL, Mme Louise, née Fleury, femme Fusil. — Naquit à Stuttgart en 1774 (d'après elle), mais vers 1771, croyons-nous, étant donné l'époque de son mariage et ses 17 ans. Nous avons raconté par quelles circonstances son grand-père — Liard-Fleury (V. Fleury) — avait vu sa carrière interrompue à Paris, ce qui l'avait obligé à passer à l'étranger. Son père lui-même, après avoir enlevé la fille d'un président du Parlement de Rouen, avait dû quitter la France en toute hâte. Toutefois, redoutant une vengeance de la part de la famille, la jeune Fleury fut élevée à Metz,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

chez ses grands parents. Comme elle montrait des dispositions pour la musique, on la produisit comme une sorte de petit prodige chez le prince régnant des Deux Ponts. Avant 1788, la jeune fille fut envoyée à Paris, chez une vieille dame, et travailla sous la protection de Mme de St-Huberty, qui la fit débuter à 15 ans, au concert spirituel. Son père, devenu veuf, s'était remarié et était allé se fixer à Toulouse. Il réclama sa fille qu'il ne connaissait pas. C'est là qu'elle épousa, à 17 ans, le comédien Fusil, qui l'avait séduite par sa belle humeur et son aplomb. Mais, dit-elle « il regretta bientôt sa vie de garçon ». Il accepta un engagement pour Marseille, tandis qu'elle partait elle-même pour donner des concerts en Belgique. Elle y trouve la révolution ; les époux sont cependant réunis à St-Quentin en 1788 ; en 1789 elle est à Gand. Revenue à Paris, elle fréquente chez Julie Talma, dans ce petit hôtel de la rue Chantereine que va bientôt occuper Bonaparte. Talma l'emmène avec lui dans de petites parties dramatiques aux environs de Paris. Là voici engagée au théâtre des Elèves de l'Opéra. Au Théâtre Français elle chante dans la coulisse la *Romance du Saule*, d'Othello. Les médecins lui interdisent de chanter pendant une année.

Elle entre alors au théâtre de la rue Richelieu, et débute dans la Soubrette de *Guerre ouverte*. En 1792, les deux époux sont de nouveau réunis à Paris. Tantôt à Lille ou à Boulogne, nous la retrouvons à Paris en octobre 1793. Elle chante dans les chœurs des fêtes révolutionnaires, et figure dans celle de l'Etre Suprême. Son mari n'est-il pas, à ce moment, aide-de-camp du général Tureau, en Vendée ? Après la Terreur, elle accepte un engagement à Bordeaux. Artiste adroite, avec de petits moyens, elle cherche sa voie. C'est alors qu'elle se décide à partir pour la Russie: concerts de société, leçons de chant et de diction. En 1806, elle est engagée au théâtre de Moscou. Reçue dans la haute société, elle est de toutes les fêtes, mascarades, soirées, etc.

En 1812, elle assiste à l'incendie de cette ville, puis joue devant l'armé française avec les débris de la troupe des comédiens. On faisait passer aux actrices, en guise de bouquets, des pots de confitures qu'on avait trouvés dans les maisons épargnées. Elle suit la retraite, et aux approches d'un pont du Dniéper, effroyablement encombré, elle obtient l'autorisation de passer avec les équipages du quartier général. C'était une question de vie ou de mort. Ici commence la légende de « l'Orpheline de Vilna » dont nous parlons un plus loin (Mlle Fusil, Nadèje). Mme Fusil, vieillie, ayant perdu la voix, se fit le *Barnum* de Nadèje — jusqu'au jour où celle-ci lui fut enlevée par la mort à l'âge de 22 ans environ. Sa douleur fut terrible, accablante : « Elle était ma gloire et mon espérance » disait-elle.

A Paris, où elle avait perdu ses relations, la vie était difficile pour Mme Fusil. Elle partit pour l'Angleterre où elle végéta. Puis, un jour, à bout de ressources, elle publia à Londres un premier récit de ses aventures : *L'Incendie de Moscou*, la *Petite Orpheline de Vilna*, *Passage de la Bérésina et retraite de Napoléon*, par Mme Fusil, témoin oculaire, *Mémoires suivis d'un Voyage sur les confins de l'Asie russe, au bord du Volga, et notes sur le Kremlin, Petrovsky et les principaux édifices qui ont été la proie des flammes*. Londres, imp. par Schulz et Dean, 13, Polandstreet, 1817. — Soixante-huit souscripteurs de haute marque payèrent généreusement cette brochure, aujourd'hui rarissime, de 81 pages. — En 1841, parurent chez Dumont, au Palais-Royal, les *Souvenirs d'une Actrice* (2 vol., le troisième n'a que 32 pages). A cette époque, ce n'est plus qu'une vieille femme, vivant d'expédients, aimant un peu trop à raconter la retraite de Russie. Beauvallet, impatienté, lui a fait interdire l'entrée du foyer de la Comédie où elle vient se réchauffer chaque soir. Regnier et Samson, pris de pitié, intercèdent en sa faveur et lui permettent de réintégrer. Elle mourut en 1848, à Paris, très délaissée. On l'avait aussi beaucoup vue chez Mlle Mars.

Il a été vendu, en juin 1906, une lettre de Mme Fusil au baron Taylor, 26 mai 1827 ; elle demande une audience avant de présenter ses lettres de recommandation au vicomte de La Rochefoucauld. Dans notre collection, nous en possédons une autre adressée à M. Scribe, mais sans date.

Biographie : ouvrages cités plus haut, et préface de M. Paul Ginisty pour la réimpression des *Souvenirs* (vers 1903).

FUSIL, Mlle Henriette, femme, puis veuve Julien. — Fille des précédents, née vers 1789, débuta comme amoureuse à Louvois, puis alla rejoindre son père à la Porte-St-Martin où elle prit l'emploi des soubrettes (1805-06). On lui reconnaissait de l'entrain et de la gaîté. Puis on la revit sous le nom de Mme Julien-Fusil, comme soubrette, à l'Odéon, en sept. 1812. Est-ce la même, caractères, à Moscou en 1835 ? Elle vivait encore en 1850.

FUSIL, Mlle Nadèje. — « L'orpheline de Vilna ». Mme Fusil raconte dans ses *Souvenirs* que, auprès de Vilna, pendant la retraite de Russie, elle trouva l'enfant dans la neige, à côté de cadavres. Elle la recueillit et la fit élever à Luxembourg chez des parents. La légende était créée. Dès qu'elle le put, elle fit de l'enfant un petit prodige, la produisit sur toutes les scènes, bien avant l'âge de raison, racontant son histoire avec de vastes détails, produisant des certificats de « têtes couronnées ». (Lettre à Ch. Maurice). Nadèje joua la comédie à Postdam, devant Frédéric-Guillaume. A quatorze ans, elle débutait à l'Odéon (22 fév. 1824) dans *Lisinska*, rôle d'une bohémienne ; chanson et danse russes. Trois ans plus tard, elle débutait au Th. Français (juil-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

let-août 1827) et la presse accueillit la nouvelle ingénue avec bienveillance. Mais Nadèje, à qui l'on reconnaissait de l'intelligence, du goût, de la tenue, ne resta pas à la Comédie. En avril 1828, on annonce son entrée au th. de Madame. Le 7 octobre, elle débute au Vaudeville. Le 2 septembre 1829, elle reparaît à l'Odéon dans *Catherine de Médicis aux Etats de Blois*. Entre temps, elle voyageait avec sa mère adoptive, de préférence en Allemagne. Enfin, la voici engagée à Rouen 1830-32, aux appointements de 4500, puis de 6000 fr. Mais la santé de la pauvre enfant n'avait été toujours que bien fragile, et elle s'éteignait le 9 août 1832, à Rouen, emportée par une maladie de poitrine. Le *Courrier des Théâtres* du 14 août reproduisit le bel article nécrologique de l'*Echo de Rouen*. Mme Desbordes-Valmore, qui avait connu Nadèje à Rouen, écrivit une épitaphe poétique pour la tombe de cette malheureuse jeune fille. (*Hist. du th. de Rouen*, III, p. 527).

On s'est demandé quels liens véritables attachaient Louise Fusil à Nadèje ? Et M. Paul Ginisty nous a rapporté la version de Regnier : Quand Fusil fut à son lit de mort, sa femme, qui était toujours restée en bons termes avec lui, alla le voir. Elle avait une confession à lui faire et venait chercher son pardon. Nadèje n'était pas une orpheline, mais sa propre fille à elle, née de sa liaison avec un officier russe. Le moribond, à cette révélation, tenta de se soulever, et rassemblant ce qui lui restait de forces : Fiche-moi la paix ! s'écria-t-il.

Si non è vero...

Biographie : Ouvrages cités plus haut. V. Fusil et Mme Fusil.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Ancien Théâtre des Célestins, à Lyon

« Pauvres acteurs ! » Rois sans vassaux, héros sans cortèges, amoureux sans amour, « lyriques » sublimes qui, n'ayant rien, avez tout pris au sérieux : Vos palais sont de carton, de percaline vos brillants habits, fugitifs vos succès d'un soir, et votre joie.... « la joie qui passe ».

Edouard Zamacoïs

GAB, Mlle. — Palais-Royal 1878.

GABEL, Emile. — Th. Comte 1851-52, Funambules 1859, Menus-Plaisirs, Délass.-Com. 1874, Fol.-Dram. 1879. Gabel eut une heure de célébrité, quand il créa un des deux gendarmes de *Geneviève de Brabant* aux Menus-Plaisirs. Il passa même par le Palais-Royal, où il créa le *Sapeur et la Maréchale*. Tombé très bas, il mourut dans la misère la plus affreuse vers 1885, laissant plusieurs enfants. Ce nom est porté par un artiste contemporain (Emile, Charles).

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 17,226. En pied, de ³/₄ à droite, cost. de th., dans *Geneviève de Brabant*, imp. Bertauts 1868, avec le portrait de Ginet.

GABIOT, Jean, Louis. — Acteur du Lycée de Bordeaux, né à Salines en 1759, mort à Paris en 1811.

GABOUIN, Mlle Cécile, Eléonore. — Angers, Laval, Le Mans 1798. 37 ans.

GABRIEL. — Sous ce nom :

Gabriel, premier comique, Angers 1800, Rouen 1801, Caen 1803, Liège 1806, Rouen 1812.

Mlle Gabriel, nom d'une débutante au th. de l'Impératrice, rôle de Clary dans le *Déserteur*, 2 avril 1811.

Gabriel. V. Casaneuve.

Gabriel, acteur de province, débuta à la Gaîté 1823, passa au Gymnase, où il joua les amoureux transis 1826-30 et finit sa carrière au Palais-Royal 1836-41.

Gabriel, Adolphe Pousse dit, th. de banlieue 1825, débuta au Vaudeville le 15 février 1826. Il y resta comme utilité et mourut le 13 sept. 1839, à St-Mandé. Le clergé ayant refusé son ministère pour les obsèques, à cause de la profession du défunt, le maire de St-Mandé, revêtu de ses insignes, se mit à la tête du convoi qui se composait de plus de soixante artistes et hommes de lettres.

Gabriel, premier comique, Avignon 1825, Genève 1826, Valence 1829, Avignon 1830.

Mme Gabriel, caractères, Avignon 1825, Genève 1826, Grenoble 1829.

Mlle Gabriel, troisième amoureuse, Avignon 1825.

Mlle Gabriel, Anvers 1827.

Gabriel, premier comique, Bruxelles 1834, deuxième comique, Liège 1841-45, Lille 1847, Anvers 1852.

Gabriel, Porte-St-Antoine 1839.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GABRIEL Jorret, artiste de province, dont la mort est signalée au Rapport de la Société en 1845.

GABRIEL. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 17,237. « Conscrit sapeur, apprenti colleur ». En pied, de ¾ à droite, lith. par Brunet fils, 1850.

Mlle GABRIEL, Poitiers 1852.

GABRIEL Delaunay, débuta à la Com.-Fr. en juin-juillet 1863. V. le suivant.

GABRIEL, Th. lyrique dramatique 1875-76, Th. historique 1877.

Mme GABRIEL, Marie, Joséphine, Toulouse 1884-86, Bordeaux 1887, Amiens 1888, Reims 1889-90, Alger 1891, Montpellier 1892-98.

GABRIELLE, Mme ou Mlle.

Mlle GABRIELLE, Rouen 1799.

Mlle GABRIELLE, th. St-Marcel 1839.

Mlle GABRIELLE, Palais-Royal 1845-50.

Mlle GABRIELLE, Gand 1851.

Mlle GABRIELLE, Chambéry 1852.

Mlle GABRIELLE, Variétés 1852.

Mlle GABRIELLE, th. Beaumarchais 1852.

Mlle GABRIELLE, Vaudeville 1853.

Mlle GABRIELLE, Variétés 1866.

Mlle GABRIELLE, Gymnase 1866.

Mlle GABRIELLE, soubrette, Lille 1867.

Mlle GABRIELLE, Liège 1874.

Mlle GABRIELLE. V. Rose.

Mlle GABRIELLE, Marie, Madeleine Boussange, Elbeuf 1887-88, Beauvais 1889-90.

GABRIL. — Deuxième amoureux, troupe du prince Demidoff, Florence 1828.

GABRY. — Acteur forain, troupe Gaudon 1762.

GACK, Gabriel, Arthur. — Versailles 1878-1887.

GADBLED, M. et Mme. — Financier et duègne, Liège 1817-18.

GADILHE, Léon, Julian. — Lille 1863, Rouen 1864-67, La Rochelle 1868-69, Toulon 1870-72, Agen 1873-75, Toulouse 1876-77, Santiago 1878-79, Nice 1880, La Martinique 1881, Nouvelle-Orléans 1882-86, Paris 1887-94. En 1895, âgé de 60 ans, avec 33 ans de th., Gadilhe obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de la même année.

GAERTNER, Mlle Catherine, Wilhelmine, Philippine. — Cirque Napoléon 1853-58.

GAETAN, Lecoy de la Marche R. A. A. dit. — Montpellier 1884-85, Toulouse 1886, Le Mans 1887. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888.

GAFFIN, Mme. — Mères, Limoges 1830.

GAFFRÉ, Charles. — Amoureux, Gand 1846, Amiens 1849.

GAGNEROT. — La Rochelle 1791.

GAGNERY, Mme Valérie, Angèle. — Périgueux 1862, Troyes 1863-64, Tournay 1865-67.

GAGNEUR, Pierre, Toussaint. — Né en 1733, acteur forain, troupe Restier 1753, chez Nicolet 1762, chez Restier 1763, dirigeait une troupe de sauteurs, boulevard du Temple, en 1768. En 1772, il s'associa avec Marie Valevaud, directrice du spectacle des animaux.

GAGNEUR, Alphonse, Auguste Gagneux dit. — Dijon 1876-77, La Réunion 1878, Trindet 1879-80, Lorient 1881-83, St-Etienne 1884-85.

GAGNON. — Financier, Lyon 1825, Lille 1826-27, 4000 fr. d'appointements, Lyon 1828-30, Lyon 1840. Un Jean Gagnon vivait en 1850.

GAGNON, Mme. — Lyon 1825-26.

GAGNON, Mme Louise, Virginie, dite aussi *Ometz*. — Athènes 1874-75, Liège 1876, Lyon 1877-78, Besançon 1879, Toulon 1880. Sous le nom d'*Ometz*, Béziers 1881-82, Alger 1883, Mostaganem 1884-85, Tunis 1886-87, Paris 1888. Sous le nom de *Gagnon*, Béziers 1889-91, Valenciennes 1892-93, Paris 1894, Toulon 1895, Caen 1896, Limoges 1897, Brest 1898, Valenciennes 1899, Clermont-Ferrand 1900-01, Paris 1902, Boulogne-s/Mer 1903-04. En 1905, Mme Louise, Virginie Gagnon, âgée de 56 ans, avec 37 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1906.

GAIGNARD, Mlle Eugénie, Bertha, ou Angèle, femme Rey. — Venait de Reims quand elle débuta au Gymnase 1872-74, Le Caire 1875-77, Marseille 1878, Strasbourg 1879, St-Etienne 1880, Bordeaux 1881, Cannes 1882. Mourut à Buenos-Ayres en 1884, laissant deux orphelines dont s'occupa le Comité (Rapport 1884). Son mari avait été directeur au Caire.

GAILLARD. — Sous ce nom :

GAILLARD, troisième rôle, Anvers 1783, Gand 1786, Lille 1787.

GAILLARD, régisseur, Berlin 1828.

GAILLARD, jeune comique, Verviers 1839.

Mme GAILLARD, deuxième amoureuse, Verviers 1839.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme GAILLARD, Zoé, premier rôle, Mons 1843.

GAILLARD, premier amoureux, Mons 1845.

GAILLARD, Amédée, Eugène, Amiens 1850-79, Rouen 1880-82, Amiens 1883-86. En 1869, Gaillard âgé de 65 ans, avec 21 ans de th., obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1887.

GAILLARD, comique, Genève 1863.

GAILLARD, Achille, Pierre, né en 1841. Porte-St-Martin 1864-68, Opéra-Comique 1869, Gaîté 1872, Palais-Royal 1873-76, Eldorado 1877-85, Paris 1886-87, Nouveautés 1888-91, Bouffes-Parisiens et Paris 1892-93, Bruxelles 1894-95, Paris 1896-97, th. Cluny 1898-1902, Nouveautés 1903. En 1902, âgé de 60 ans, avec 40 ans de th., Gaillard obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Noisy-le-Sec en 1906.

Mme GAILLARD, Marie, née Mériel, née en 1841. Compiègne 1866-68, Troyes 1869, Elbeuf 1870-72, La Rochelle 1873, Le Mans 1874, Beauvais 1875-76, Lausanne 1877-80, Paris 1881-83. Employée au Th. Français 1884 et années suivantes. Habitait Maisons-Lafitte en 1906. En 1903, Mme veuve Gaillard, âgée de 61 ans, avec 36 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

GAILLARD, Antoine, Elbeuf 1869-72, La Rochelle 1873, Le Mans 1874, Beauvais 1875-76, Lausanne 1877-80, entra comme régisseur et souffleur au Th. Français, où il resta 20 ans. Officier d'Académie, il mourut le 19 novembre 1900, dans sa 61me année, 10, passage Clichy (4, av. de Clichy). La Comédie-Française toute entière assista à ses obsèques, et M. Jules Claretie prononça au Père-Lachaise de touchantes paroles, reproduites par le *Figaro* (n° du 21 nov.).

Mlle GAILLARD, Jeanne, rôles d'enfants, Comédie-Fr. 1877.

GAILLARD, Edmond, fils d'Antoine Gaillard. Vaudeville 1887-97, souffleur à la Comédie-Fr. 1898-1905, officier d'Académie en 1900. Sa mort fut annoncée en 1906.

Mme GAILLARD, veuve Depy. V. Daubigny.

GAILLARÉ. — Bordeaux 1793.

GAILLEBOIS. — Dijon 1786.

GAILLOT, Mme. — Deuxième amoureuse, Anvers 1784.

GAILLOT, Eugène. — Acteur et directeur, Bayonne 1849-53, Bruges 1854.

GAIMBERT. — Porte-St-Martin 1847.

GAING. — Lille 1830.

GALABERT, Charles, Honoré. — Né en 1829, Gaîté 1850-54, où il créa le rôle du garçon de ferme dans le *Courrier de Lyon*, Vaudeville 1855-59. Chanta aussi les ténors en province. Athénée 1874, Salle Taitbout 1875-76, Menus-Plaisirs, directeur du th. Déjazet 1885. Habitait le Parc St-Maur en 1906. En 1891, Galabert, âgé de 61 ans, avec 40 ans de th,, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

GALAIS. — Agé de 78 ans en 1850, avait été admis dans une maison de retraite, où la Société lui versait une petite rente de 60 fr.

GALATHÉE, Mlle. — Jeune et jolie personne qui se distingua au th. des Jeunes artistes, au commencement du XIXme siècle, puis épousa Lepeintre aîné. (V. ce nom). Elle entra avec lui au th. du Panorama, où elle fit voir d'aimables qualités, et mourut avant 1838.

GALBY, Mlle Claire Dennery. — Cirque impérial 1850-53, Paris 1854.

GALÈS, Pierre Galesbot dit. — Bruxelles 1863-70.

GALICY, Hippolyte. — Moscou 1851-60.

GALIEN, Louis. — « Comédien du Roy », fut parrain le 16 sept. 1633 d'un fils d'Abel Verdier, maître joueur d'instruments. (*Dict. crit.* de Jal, p. 413).

GALIMAFRÉ. — V. Bobèche.

GALIMARD, Mlle Marguerite. — Née en 1760, femme du sieur Boudin, maître chandelier, actrice au spectacle des Pygmées français, Palais-Royal 1785.

GALINIER, Jules. — Comique et régisseur, Gand 1846, Lorient 1849.

GALINIER, Mme, née Thierry. — Lille 1848, Lorient 1849.

GALL, ou Galle, *Octave*. — Acteur de province, puis utilité au Palais-Royal 1833-1841. Peintre de sa profession. Délass.-Com. 1849, th. du Luxembourg 1850, Vaudeville 1851-52, Lisbonne 1852.

GALLAIS, Edouard. — Orléans 1828, Le Hâvre 1829, financiers, Strasbourg 1830-31. En 1845, Ed. Gallais, infirme, avait 70 ans et 46 ans de th. La Société des artistes lui accorda une pension de 100 fr., qu'elle porta ensuite à 180. En 1850, Gallais vivait dans une maison de retraite.

GALLAND, *Edmond*, Joseph. — Né vers 1805. Ce nom avait été porté par une utilité, Liège 1819, puis un jeune premier à Cahors 1826-27, Narbonne 1828, et un artiste à Troyes 1850. Mais Edmond Galland ne nous est positive-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ment connu (est-ce le même?) que du jour où il entra au Th. National 1851, devenu Cirque impérial. Il venait alors de l'Ambigu. Edmond Galland eut dès lors la spécialité de tous les généraux du premier Empire; son plus célèbre rôle fut celui de *Murat*. Puis on le voit dans le *Chevalier d'Assas* 1859, la *Prise de Pékin* 1861. Le théâtre démoli, il passe avec la troupe au Châtelet : *Marengo* 1863. Son nom figura sur les affiches jusqu'en 1870. En 1871, Edm. Galland avait 66 ans et 40 ans de th. Il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes et sa mort fut annoncée au Rapport de 1876.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 17,373. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par F. Cupper, 1846.

GALLAYX, Mlle. — Gymnase 1880-83.

GALLE. — V. Gall.

GALLI. — Gaîté et Ch.-d'Eau 1874.

GALLIANY. — V. Darcourt.

GALLIARD, Claude. — Angers 1794, où il obtint un certificat de civisme.

GALLIEN, Marie, Louise Aubricet, femme puis veuve Maingreau. — — Lille 1876, Alcazar 1877-78, La Rochelle 1879-81, Librandes 1882-83, La Rochelle 1884, Paris 1885, La Rochelle 1886-93, Paris 1894-95. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

GALLIER, Mme Suzanne, Françoise, Valentine. — Genève 1858-59.

GALLIN, Charles. — Comique, Variétés 1829, Marseille 1849, Brunswick 1850, Bruxelles 1854-58.

GALLINEAU-Millet. — Liège 1839.

GALLOIS, Mlle Armande. — Palais-Royal 1851-53, Béziers 1855, Palais-Royal 1856.

GALLOIS, Mlle Léontine, Clémentine. — Lyon 1871-73, Marseille 1874, Lyon 1875-76, Bruxelles 1877-78, Lyon 1879-81, Paris 1882-89. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890.

GALLON, Emmanuel. — St-Quentin 1851-52, Avignon 1853-54, Béziers 1855, Lorient 1856-57, Ile Maurice 1858-62.

GALLOT. — Premier amoureux, Liège 1847.

GALLY. — Financier, Toulon 1825, Orléans 1826, Langres 1827.

Iconographie : La Bibl. nat. possède une série de quatre portraits au nom de *Galli*, Philippe, acteur, né en 1783, catal. Duplessis, 17,405. Nous relevons cependant le peu de proportion existant entre l'importance des portraits et l'obscurité de ce Gally. Est-ce de lui dont il s'agit ?

1. En buste, de ¾ à gauche, grav. par Gio. Bernardoni, 1829.

2. En buste, de profil à gauche, dans une bordure ronde, grav. par F. Caporalli.

3. En buste, de ¾ à droite, lith. par J. Parent.

4. En buste, de ¾ à gauche, grav. par Sasso.

GALLY fils. Toulon 1825, Orléans 1826, Langres 1827.

GALLY, Philippe, Nicole. — Né en 1833, Chambéry 1865-69, Verviers 1870-72, Paris 1873-74, Gaîté 1875-80, Paris 1881-1906. En 1897, âgé de 63 ans, avec 21 ans de th., Gally obtint la pension de 300 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1906.

GALLY, Mme Hélène, née Jarry. — St-Pétersbourg 1882, Buckarest 1883. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

GALLY, Jean, Alexis. — Bordeaux 1877-78, Anvers 1879, Opéra populaire 1880-81, Liège 1882, Paris 1883-84, Liège 1885-86, Genève 1887-88, Bordeaux 1889-93.

GALLY, Louis, Théodore, Edouard. — New-York 1881, St-Pétersbourg 1882, directeur, Liège 1883, Buckarest 1883-87. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890. Un *Gally* obtint un deuxième accessit de tragédie en 1878.

GALOIS, Nestor, Antoine, Ange, Albert. — Dijon 1860-61, Grenoble 1862-63, Rouen 1864-1865.

GALOIS, Mme Claudine, Elisa Delay, née Fleury. — Née en 1839, Dijon 1860-61, Grenoble 1862-64, Rouen 1865, Genève 1866-70, Marseille 1872, Toulon 1873, Lyon 1874-76, Versailles 1877-78, Lausanne 1879-80, Dijon 1881, Paris 1882, Gand 1883, Elbeuf 1884-86, Paris 1887-91, St-Nazaire 1892, Cosne 1893-95, Le Hâvre 1896-97, Paris 1898, Sancoins 1899, Paris 1900, Vierzon 1901-02, Paris 1903, Roscoff 1904, Lambezellec 1905-06. En 1899, âgée de 60 ans, avec 32 ans de th., Mme Galois obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Lambezellec en 1906.

GAMACHE. — Th. Montmartre 1852.

GAMAND. — Comique, Anvers 1830. Ne serait-ce pas Gamard ?

GAMARD. — Th. fr. lyrique, rue de Bondy, 1791-92.

GAMARD. — Comique, Moulins 1825, Angoulême 1826, débuta aux Variétés le 19 janvier

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1827, rôle de Lagrippe de l'*Ami intime*, Londres 1827. Est-ce le même Odéon 1850-52? Ce dernier fut enterré aux frais d'Altaroche, directeur de l'Odéon (*Rapport* 1853, p. 15).

GAMARD, Mme. — Deuxième amoureuse, Londres 1829.

GAMAS. — Directeur, Angers 1804-05, Avignon 1823; est-ce le même, premier comique, Rennes 1825? Régisseur, Corbeil 1826, th. Seveste 1827, Soissons 1829, Agen 1830.

GAMAS, Mme. — Angers 1804-05, Corbeil 1826, âgée de 78 ans en 1844, touchait une petite pension de la Société des artistes.

GAMAS fils. — Comique, Corbeil 1826, Montauban 1852.

GAMAS, Mlle. — Th. Seveste 1827, duègne, Montauban 1852.

GAMBERINI, Mme Assundo. — Marseille 1865-1869.

GAMBEY. — Comique, Moulins 1826-27, Genève 1829, Bruges 1830.

GAMBEY, Mme Armand, née Cavalier. — Moulins 1826-27, Genève 1829, Bruges 1830, Paris 1851-64. En 1853, âgée de 72 ans, Mme veuve Armand Gambey obtint une pension de 186 fr. de la Société des artistes.

GAMBIER, Mlle. — Gand 1779.

GAMET, Dubreuil dit. — Financiers, Bruxelles 1800-01. 4200 fr. d'appointements.

GAMET, Mme. — Caen 1803.

GANARD. — Variétés 1828.

GANASSE, Albert. — « A Albert Ganasse et ses compaignons, joueurs de comédies, estant à la suitte dud. seigneur, 500 L. en considération du plaisir qu'ils donnent ordinairement à Sad. Majesté, et pour leur donner moyen de viuvre et eulx entretenir à sa suitte ». Quittance du 10 octobre 1572, fol. 2509 (*Arch. Nat.*, K. K., 133). Registre de l'Epargne.

GANDELLON. — Anvers 1782.

GANDOLIN. — Nom adopté par un acteur appartenant au th. du Marais (vers 1653) selon une indication placée au bas de son portrait.

Bibliographie : les frères Parfait, p. 75-76. *Lettres au Mercure sur Molière*, p. 29.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 17,473.

1. En pied, de ¾ à gauche, grav. au burin, an.
2. Id., publié par H. Bonnart.
3. Id., à droite, gravé par J. Faick.

GANDON, Mlle Blanche. — New-York 1875, St-Pétersbourg 1876-78, Bucarest 1879-81, Genève 1882-83.

GANDUBERT, Mme Jeanne, Alice, née Perrin. — Rouen 1890, Lyon 1891-92, Bordeaux 1893-1894.

GANEL, Félix Ganelly. — Lorient 1883-84, Rennes 1885-87, Nantes 1888, St-Nazaire 1889, Mayenne 1890, Roubaix 1891-95.

GANEL, Mme Jeanne, née Guérin-Ganelly. — Mêmes étapes que ci-dessus.

GANGLOFF, Edouard, Louis. — Premier amoureux, Lille 1854, Angoulême 1860-63, Gymnase 1875-76, premier rôle, Lille 1879.

GANGLOFF, Mlles Louise et Clémence. — Fol.-Dram. 1886-88.

GANIÉ, Mlle Rosalie. — Née à Parme, artiste depuis l'âge de 11 ans, toujours en France, Reims 1797, 36 ans.

GARAIT, Mlle Emilie. — Bouffes-Parisiens, les *Bergers*, 1866, Variétés, Wanda de la *Grande Duchesse*, 1867 et années suivantes. Vécut à Paris jusqu'en 1903, époque où sa mort fut annoncée dans le *Rapport* de cette année. En 1900, âgée de 61 ans, avec 41 ans de th., Mme Emilie Garait avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société.

GARANTIE, François, Prosper. — Dijon 1864-65, Lorient 1866-67, Bône 1868, Liège 1869-72.

GARBET. — Deuxième amoureux, Lille 1809-1811, 3500 fr. d'appointements, Pau 1826, Bayonne 1827, régisseur et acteur, Pau 1828, Aix 1830.

GARBET, Mme. — Bordeaux 1825.

GARBET fils. — Pau 1826, Bayonne 1827, Narbonne 1828. Peut-être le suivant?

GARBET, J.-P.-Auguste. — Premier amoureux, Nantes 1840, Liège 1844-46, directeur, Montpellier 1851, La Rochelle 1852, Toulouse 1853-55, La Rochelle 1856-57, Toulouse 1860-64, Montpellier 1865-70.

GARBET, Mme Eugénie, née Lejey. — Montpellier 1851-52, Toulouse 1853-55, La Rochelle 1856-57, Toulouse 1860-64, Montpellier 1865-72, Monaco 1873-81, Paris 1882-92. Sa mort fut annoncée deux fois, au Rapport de 1893 et à celui de 1894.

GARBET, Charles, Nicolas, Louis. — Ancien comédien, adjoint au maire de Colombes 1866-70, Paris 1870-90. Décédé vers 1891.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GARCHERY, Mme Adolphe. — Premier rôle, Dunkerque 1826.

GARCIA, Mme Esther. — Grenoble 1849.

GARCIA, Mme Inès. — Genève 1849-50, Angers 1851-52.

GARCIN, famille. — Liée à la famille Chéri-Cizos. (V. ce nom). Le père de Mme Rose Chéri avait épousé Sophie, Juliette Garcin. Nous relevons donc :

Garcin père, acteur, directeur, régisseur, Nevers 1823, Chartres 1827, Bourges 1828-29.

Garcin, Prosper, Chartres 1825-27, Bourges 1828.

Garcin, Théophile, Chartres 1827, Bourges 1828.

Mme Joséphine Garcin, Bourges 1828.

Mlle Adèle Garcin, Chartres 1826-27, Bourges 1828-29.

Mlle Garcin Chéri-Cizos, soubrette, Chartres 1827, Bourges 1828.

Manuel, Hippolite, Clarice ou Clarisse Garcin et Rose Chéri tenaient les rôles d'enfants.

On retrouve encore de ce nom :

Mme Garcin, Elie, jeune première, Calais 1835.

Garcin, amoureux, Mons 1846.

Garcin, Chambéry 1856.

GARDAT, Mme Aménaïde. — Strasbourg 1849.

GARDE, Mme Delphine. — Mons 1842.

GARDEL, Mlle. — Débuta à la Comédie-Française en 1763, rôle de la baronne dans le *Procureur Arbitre* (22 avril).

GARDEL-Hervé, Ronger dit. — Fils du compositeur Hervé, débuta aux Variétés en 1867, Nice 1869. Acteur, auteur, compositeur, M. Gardel-Hervé travailla surtout pour le café-concert. Mais, comme il ne fit jamais partie de l'Association des artistes, il est assez difficile de suivre ses traces. En mars 1901, il fut nommé Officier de l'Instruction publique, et le *Figaro* du 19 avril 1903 annonce que Gardel-Hervé, administrateur du th. municipal de la Gaîté, a reçu l'ordre impérial du Medjidié.

GARDEL-Hervé fils, Louis. — Acteur et compère de revue à l'Eldorado de Marseille. Les journaux du 28 juillet 1906 annoncent sa triste fin en cette ville. Dans un accès de neurasthénie, il se tira un coup de revolver dans la tête et se précipita dans la mer.

GARDERAT. — Anvers 1782.

GARDÈS, Mlle Cécile, dite Aurélie. — Châtelet 1881-86.

GARDET. — Versailles 1840.

GARDET, Mlle. — Châteauroux 1851. V. Daubigny.

GARDIN, Mme Louise, Elisabeth. — Th. Molière 1793, th. des Sans-Culottes et Ambigu 1794, Ambigu 1799. Agée de 72 ans et infirme en 1844, elle reçut une petite pension de 120, puis 156 fr. de la Soociété des artistes et vécut à Paris jusqu'en 1868.

GARDON. — Moulins 1825, Angoulême 1826, Poitiers 1827, Angoulême 1829, Grenoble 1829, Limoges 1851, St-Quentin 1852.

GARDON, Mme. — Mères nobles, Angoulême 1828, Grenoble 1829, Bourges 1830, St-Etienne 1840.

GARDON, Mlle Adelina. — Rôles d'enfants, Angoulême 1828, Alger 1849.

GARDON, Mme Elise Bonavien ou Bonavion. — Alexandrie 1885-87, Constantinople 1888-91, Athènes 1892-1902.

GARDONI, Mlle Félicie. — Soubrette, Lille 1867.

GARELLY, Mlle Berthe. — Bastia 1881-84.

GARIQUE. — V. Garrique.

GARNIER. — Sous ce nom :

Garnier, Denis, comédien qui reçut 40 sous à Dijon, en 1564, pour avoir interprêté le rôle d'Apollon.

Garnier, Foires St-Germain et St-Laurent 1739.

Garnier, famille, M., Mme et Mlle, Cour de Bayreuth 1747-50, Mme Garnier 1756-59. Mlle Garnier, Cour de Prusse. En 1756, un sieur Garnier débuta le 8 juin à la Comédie-Française par le rôle d'Egiste dans *Mérope* et continua à paraître les jours suivants. Il ne fut pas reçu. Nous retrouvons une troupe Garnier à Dijon, en 1760 et 1764, et une famille Garnier à Lille, en 1767.

Garnier, nom d'un débutant à la Comédie-Française, le 29 octobre 1781, dans le rôle d'Horace de l'*Ecole des Femmes*. Pensionnaire 1781-83, il demeure rue de Tournon, « chez le chapelier ». Nous croyons le retrouver dans le premier rôle, à Bruxelles 1784, directeur et acteur à Gand 1786, Lille 1787, Rouen 1791, th. de la République 1793, Toulouse 1794, Rouen 1802 et Gand 1807. En novembre 1815, il dirige une troupe de comédiens à Angers; au mois de juillet 1818, il est encore dans cette ville où nous savons que « malgré son grand âge, il joue toujours avec le même talent et la même ardeur ».

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme GARNIER, soubrette, Gand 1786, th. de la République 1793, Toulouse 1794, Rouen 1798, Gand 1806-09.

Mlle GARNIER, Vaudeville 1792-94.

Mlle GARNIER, th. Louvois 1792. Une demoiselle Garnier, qui se dit de l'Odéon, joue la tragédie avec Larive à Angers, le 10 prairial, an VII.

GARNIER, troisième comique, Rouen 1799-1802.

GARNIER, deuxième rôle et troisième amoureux, Bruxelles 1801-03.

GARNIER, jeune premier venant de Naples, Angers, oct. 1812. Peut-être le même, deuxième amoureux, Rouen 1813.

Mlle GARNIER, soubrette, Le Mans et Niort 1825, Pau 1826, Toulon 1827, Perpignan 1828.

GARNIER, financier, Toulon 1827.

GARNIER, les petits, frère et sœur, rôles d'enfants, Toulon 1827.

GARNIER, Edouard, jeune premier, Sens 1829, Sedan 1830, Cambrai 1831.

GARNIER, financier, Liège et Riom 1830.

Mme GARNIER, duègne, Liège et Riom 1830.

GARNIER, Gustave, Toul 1840.

Mme GARNIER, Anne Gardet dite, Cluny 1851-52, Châlon-s./Saône 1853-57, Angoulême 1858, Poitiers 1859-72.

GARNIER, Metz 1852.

GARNIER, troisièmes rôles. Bruxelles 1852.

Mme GARNIER, Delphine, née Maubert, femme puis veuve, Ambigu 1852-54, Paris 1855-57.

Mlle GARNIER, Marie, avait débuté au Th. lyrique 1855, Bouffes 1858-65. Elle y créa un rôle dans *Vent du Soir* (16 mai 1857) et le rôle de Vénus dans *Orphée aux Enfers* (21 oct. 1858).

GARNIER, Ferdinand, Xavier, Caen 1856-57, père noble, Liège 1858, Gand 1859, Paris 1860-1872.

GARNIER, Eugène, Joseph, Bruxelles 1860-64, Bouffes 1867-69, directeur de l'Opéra pendant la Commune, tournées en province avec Mme Ugalde, Nantes 1873, Bruxelles, th. des Nations 1883.

GARNIER, Jean, Joseph, Marie, Nîmes 1878-80, Paris 1881-89, Le Caire 1890-93, Beyrouth 1894-98.

GARON, Prosper, Léon, Gacon dit. — Avait été deuxième ténor à l'Opéra-Comique. Rouen 1876, Angers 1877, Rouen 1878, Liège 1879, Bayonne 1880, Palais-Royal 1881-97, Folies Dramatiques 1898. Tombé dans la misère la plus noire, on le trouva une nuit, mourant, dans l'escalier de la maison qu'il habitait, rue Mazarine. Se sentant mal, il avait voulu descendre pour prévenir la concierge, et avait roulé au bas de l'escalier. Transporté à l'hôpital de la Charité, il mourut en y arrivant. (*Figaro*, 30 avril 1899). Il était âgé de 50 ans.

GARRAS. — Liège 1849, Colmar 1851.

GARRAUD, Louis, Eugène. — Né à Besançon en 1831, débuta à Reims, au Hâvre et à Versailles 1852-53, puis au Gymnase 1854-57 où il parut dans le *Fils de Famille*. Après avoir tenu une place honorable dans la troupe de ce théâtre, il rompit à la suite d'une discussion à propos d'un rôle dans *Riche de cœur*. Il fut alors engagé comme deuxième amoureux à la Comédie-Française (1er sept. 1858) et débuta le 18 novembre suivant dans le rôle d'Eraste du *Dépit amoureux*. On le jugea expérimenté et consciencieux. Garraud créa ou reprit des rôles dans *Souvent homme varie*, 2 mai 1859; le *Collatéral*, 1er août; l'*Ecole des vieillards*, 24 août 1860; le *Sicilien*, 15 janv. 1861; *Dolorès*, 22 sept. 1862; *Attendez-moi sous l'orme*, 10 février 1863; le *Bourgeois gentilhomme* (Dorante), 1865; *Fantasio*, 18 août 1866; *Par droit de conquête* (le vicomte), 19 sept.; *Galilée*, 7 mars 1867; *Hernani*, 20 juin; le *Duc Job*, 6 août; *Madame Desroches*, 18 déc. Voyage de la Comédie-Française, juillet-août 1868; le *Lion amoureux* (Barras), 21 nov.; le *Pour et le contre*, 16 mai 1869; le *Mari qui pleure*, 13 oct. Puis, avec l'âge, Garraud prit l'emploi des manteaux. Très bonne nature, zélé, obligeant, avec un certain ton, Garraud fut un pensionnaire très utile. Le sociétariat se faisait seulement longtemps attendre. Il l'obtint enfin, après trente ans, le 1er janvier 1889. Ce fut le couronnement de sa carrière. Il mourut à Neuilly-sur-Seine le 5 août 1893, et fut inhumé au cimetière de cette ville.

En dehors de son théâtre qu'il adorait, Garraud rendit de grands services à l'Association des artistes dont il fut le secrétaire-rapporteur jusqu'à sa mort. Déjà le rapport de 1872 (page 20) signale ses traits de bienfaisance. Au courant de l'année 1881, le Comité lui offrit un banquet. Aux félicitations de M. Halanzier, le président de la Société, il répondit par des vers spirituels. (Rapport 1881, p. 35-36). En 1882, il fut médaillé; en 1883, nommé Officier d'Académie. Il était Chevalier du Medjidié depuis 1864. Garraud avait fait, du reste, d'excellentes études au lycée de Besançon. Il ne laissa que des regrets. Il fut le père de M. Eugène Garraud, l'artiste contemporain, directeur à Bruxelles.

GARRIQUE, Mlle Fanny, ou Garique. — Débuta à la Comédie-Française en 1841, par le rôle de Rosine du *Barbier de Séville* et fut reçue pensionnaire. En 1843, elle créa un petit rôle travesti dans les *Burgraves*, ce qui lui valut cette petite note de Victor Hugo : « Mlles Brohan et Garrique ont su, à force de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

grâce et d'esprit, convertir en des figures animées et vivantes les silhouettes à demi-entrevues de Lupus et de Gorlois ». Berlin 1849-50, Moscou 1851-52, Toulouse 1853-54, Lyon 1855, Saint-Etienne 1856-58, Lyon 1859, Gaîté 1860-62, Nancy 1863-64, Genève 1865-67, Caen 1868, Le Mans 1869-70, Liège 1872, Nantes 1873, Arras 1874. Le Rapport de 1876, qui annonce sa mort, dit qu'elle avait aussi passé par le Gymnase.

Iconographie : Bibl. Nationale, catalogue Duplessis, 17,544. En buste de ¾ à droite, grav. par A. Hüssener.

GARRON, de. — Liège 1808. Directeur, Orléans 1826.

GARRY. — Th. Cluny 1877-82.

GASC, Jean, Louis. — Lille 1853-55, Nîmes 1856, Strasbourg 1857, Le Hâvre 1858-59, Montpellier 1860-66, Lyon 1867.

GASC, Mme Jenny, Adélaïde, née Curbale. — Rouen 1856, Strasbourg 1857, Le Hâvre 1858-59, Montpellier 1860-63.

GASC, Georges, Bernard, Fabio de. — Montpellier 1879-82, Angers 1883, Le Mans 1884-86.

GASCOU, Pierre, *Prosper*. — Foix 1851, Libourne 1858, Orléans 1859-61, Besançon 1862-63, Châlon-sur-Saône 1864, Cherbourg 1865-75, Rennes 1876, Brest 1877, Cherbourg 1878-1904. Gascou bénéficia d'abord de la pension fondée par Surville (300 fr.), puis âgé de 68 ans en 1890, avec 42 ans de théâtre, il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort, survenue à l'âge de 82 ans, fut annoncée au Rapport de 1905.

GASPARD. — Sous ce nom :

Gaspard, Th. du Palais-Royal 1791.

Gaspard, famille. — Gaspard premier rôle Liège 1807, Lille 1817, 4,800 fr. d'appointements. Mme Gaspard, Liège 1806-07. Mlle Gaspard, soubrette, Rouen 1805, Liège 1806-07.

Gaspard, Grenoble 1840.

Mlle Gaspard, Jenny, Esconard dite. Beaumarchais 1849, v. Valérie.

Gaspard, jeune premier, Saint-Quentin et Dijon 1852.

Mme Gaspard, duègne, Saint-Quentin 1852.

Gaspard, Jean, Coird dit, ancien ténor léger de province, s'était particulièrement distingué à Nancy et à Versailles. Engagé à la Gaîté pour jouer les amoureux, vers 1859, il débuta dans un petit vaudeville, le *Déjeuner de Fifine*, et se fit remarquer par sa bonne tenue et sa distinction. Pour le reste de sa biographie v. Coird.

GASPARI, Auguste. — Faisait partie de la troupe de l'Odéon en 1846 : débuta en octobre dans le *Roman d'une heure*. Puis vinrent : l'*Univers de la maison*, 3 nov. ; *Le 15 janvier*, 15 janv. 1847 ; *En province*, 4 février : *La loge de l'Opéra*, 7 avril 1848. Début au Théâtre historique le 12 avril, rôle d'Appiani dans *Marie-Jeanne* ; *La Marâtre*, rôle de Ramel, succès personnel, 25 mai ; *Charles VII chez ses grands vassaux*, rôle de Charles VII, 16 sept. ; *Catilina*, rôle de Charinus, 14 oct. ; l'*Argent*, rôle de Sir Blunt, 2 décembre ; *Antony*, rôle d'Olivier, 17 déc. ; les *Mystères de Londres*, rôle de Gérard, 28 déc. ; la *Jeunesse des Mousquetaires*, rôle de Georges, 17 fév. 1849. Comédien de talent, possédant beaucoup de naturel, et sachant rendre un type, Gaspari voulut à son tour devenir directeur... du théâtre des Batignolles et de Beaumarchais 1851-53. Puis il succéda à Coleuille dans la direction du théâtre du Luxembourg. De ce jour, il n'y eut plus de « Bobino » mais un charmant petit théâtre qui attira le public par des revues bien montées comme *Paris à Bobino*, *Gare l'eau ! Roule ta bosse*, *Cocher, à Bobino ! Paris qui danse*, *Tire-toi d'là, V'lan ça y est !* Habile administrateur, Gaspari gagna à ce jeu une petite fortune. La seule revue *Gare l'eau* lui avait rapporté 30,000 fr. Plus tard, Gaspari voulut se lancer dans de nouvelles entreprises et prit la direction des Folies Marigny en 1874-75. Il reperdit tout son avoir. En dernier lieu, il s'occupa d'administration, fut secrétaire de théâtre. Plus tard, vers 1896 ou 1897 (19 mai ?) on donna au Gymnase une représentation à son bénéfice, sans le nommer. Il mourut vers cette époque.

Bibliographie : *Grande Encyclopédie*, article très complet sur le théâtre Bobino par A. Pougin.

GASPARI, Mme Emilie ou Amélie Cavalié, femme du précédent. — Débuta au Théâtre des jeunes Elèves en 1837. On la vit au théâtre du Cirque, à la Gaîté (*l'Aveugle*), à Beaumarchais pendant la direction de son mari. Physique agréable, talent réel, sensibilité, voix charmante, Mme Gaspari brilla nécessairement au premier rang dans la troupe du théâtre du Luxembourg. Mais ce nom de « Bobino » donné à ce petit théâtre, lui déplaisait. De plus, elle supportait mal les plaisanteries des étudiants quand elle jouait les plantureuses commères des revues de l'endroit. On dit même qu'elle poussa son mari à quitter cette heureuse direction. Nous avons vu plus haut que rien ne lui avait réussi depuis. Voir en ce qui concerne la sœur de Mme Gaspari l'article *Cavalié* Mlle Hortense. Mme Gaspari reparut aux Folies Marigny en 1874-75.

Bibliographie : *Paris qui s'efface*, p. 89. — Henri Dabot, *Souvenirs et impressions d'un bourgeois du Quartier Latin*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GASPARINI. — Débuta au Théâtre-Français dans *Esope à la Cour* en 1750. Vers la même époque la troupe de Versailles comptait dans son sein *Gasparíny* (sic) père et fils.

GASSE, Mme. — Première amoureuse, Bruxelles 1812-13, 4,200 fr. appointements. Mère noble Bordeaux 1817-18.

GASSEAU. — Cour de Prusse XVIIIme siècle.

GASSIER, Edouard. — Londres 1856-57. Libourne 1858, Paris 1859-60.

GASTIER, Henri de Sinsez. — Troisième rôle Troyes 1826. Vivait en 1849.

GASTIER, Mme Henri de Sinsez. — Soubrette. Troyes 1826. Une dame de ce nom, née Querville, habitait Châlon-sur-Saône, 1863-65.

GASTINEAU, Frédéric. — Délass. Com. 1854-57. Rochefort 1858-59, Paris 1860-62. Le Hâvre 1863, Paris 1864-65, Dijon 1867, Paris 1868-70.

GASTON. — Sons ce nom.

Gaston, Marseille 1793. Sans doute le même, troupe des Comédiens français en Egypte 1799-1801.

Mme Gaston, Egypte 1799-1801.

Gaston, né le 5 février 1812, selon Delhasse, passa par la Porte-Saint-Martin où on lui confia des rôles importants, mais sans succès. Ouverture du Palais-Royal 1831, les *Grisettes*, l'*Homme de 60 ans*, le *Bénéficiaire*, le *Conseil de revision*, *Monsieur Duroseau* (1832). L'auteur de la *Rampe et les Coulisses* le représente comme un acteur médiocre et prétentieux. Est-ce le même à Rouen 1834, Bruxelles 1835-36, pensionnaire à la Comédie-Française en 1837, jeune premier à Bordeaux et Rouen 1840, Bruxelles 1841-42 ? Voir aussi le suivant.

Gaston, Mestépès J. P. E. dit, Folies Dramatiques 1849.

Gaston, jeune premier, Ambigu 1850-53.

Iconographie : Bibl. Nat., catal. Duplessis 17,637.

1. En pied, de ¾ à droite (cost. de th.), rôle du Diable dans le *Ciel et l'Enfer*, lith. Decan, 1853.

2. En pied, de profil à droite (caricat.), lith. par E. Carjat.

Gaston, Gaîté et Palais-Royal 1861-67. Agréable physique.

GATINAIS. M. Henry Buguet, prétend que ce nom — qui ne fut pas le sien — lui avait été donné par Montrouge, l'un de ses premiers directeurs. Ouvrier bijoutier, acteur au théâtre Montmartre et aux Délassements. Gatinais se fit connaître aux Folies Marigny où il fut de toutes les revues : *Zut au berger !* 16 décembre 1864 ; *Bu qui s'avance*, 15 décembre 1865, Folies Dramatiques ; Menus Plaisirs, la *Reine Carotte*. Grandes tournées : Constantinople, Rio-de-Janeiro. Folies Dramatiques 1875-78, Château-d'Eau, la *Casquette du père Bugeaud* ; Théâtre des Nations, *Béranger ;* Ambigu, la *Forge de St-Clair* : Lille 1889. Nouvelles tournées. Gatinais, comique naïf et amusant, termina sa carrière à Bruxelles où il mourut. (*Figaro*, 3 juillet 1906). Son directeur, M. Léopold Boyer, prit à sa charge les frais de maladie et les obsèques du vieil artiste.

GATINEAU. — Deuxième comique, Liège 1842. Un Adolphe Gatineau passa par l'Opéra National en 1851-52 et se retira en Roumanie 1863-73.

GAUBERT, Victor, Alexis Chapelo ou Chapelot dit. — Toulouse 1852-55, Nantes 1856, Rouen 1857-58, Nantes 1859, Toulouse 1860-65, Montpellier 1867-69, Nantes 1870. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1871. Gaubert, lorsqu'il était régisseur à Nantes 1855-56, s'était signalé tout particulièrement dans un incendie. Il reçut plus tard une médaille d'honneur. Artiste très dévoué à l'Association.

GAUBLON. — Th. de la rue de Bondy 1792.

GAUCE, Charles, Antoine. — Rennes 1868-78.

GAUCHÉ, Emile. — Genève 1849.

GAUCHER. — Acteur de l'Hôtel de Bourgogne, mort avant 1675.

GAUDÉ. — V. Charly.

GAUDILLON. — Maëstricht 1877.

GAUDIN, Mlle. — Bruxelles 1795-96. Une dame Gaudin débuta à l'Odéon le 17 août 1809 par le rôle de Lisette des *Folies amoureuses*.

GAUDIN. — Premier comique, Madrid 1852.

GAUDIN, Jacques, Alexandre. — Belleville 1867-69.

GAUDON. — Jeune acteur qui joua à l'origine le rôle du petit comte dans la *Comtesse d'Escarbagnas*, 1671. On croit qu'il ne monta sur le théâtre qu'à cette occasion.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 17,668. En buste, de profil à gauche, grav. par Fr. Hillemacher, 1857.

GAUDRION, Mme Ad., Eugénie Blanckeman. — Reims 1885-91.

GAUDRON, Alexandre, Jean, Charles. — Premier rôle, Bruxelles et Marseille 1848, Th.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Historique, où il joua sous le nom d'*Alexandre G. : Henri III et sa Cour*, rôle du duc de Guise (début), 20 janv. 1850; *Louise de Vaulcroix*, rôle du marquis, 1er mars; *Urbain Grandier*, rôle du cardinal de Richelieu, 30 mars. Il avait alors 3000 fr. d'appointements. Ambigu 1853-54, Amiens 1855-62, Lyon 1863-65, Hombourg 1867-68, Bordeaux 1869, Paris 1870-77. En 1869, Gaudron, âgé de 72 ans, avec 42 ans de th., obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1878. Il avait été caissier à l'Opéra.

GAUDY, ou St-Preux. — Comique, Lille 1823, 3300 fr. d'appointements.

GAUDY. — Ambigu 1891, coryphée à la Comédie-Française 1895-1904. Sa fille joua les rôles d'enfants à la Comédie-Fr. 1890, et à l'Ambigu 1891, sous le nom de la *petite Gaudy* qui lui resta longtemps. C'est l'artiste contemporaine, Mlle Gaudy.

GAUFFRE, Armand. — Tonnerre 1849.

GAUGAIN, Mme Marie. — Porte-St-Martin 1882-85.

GAUGET, M. et Mme. — Troupe Demidoff, Florence 1828.

GAUGIRAN, Martin, Albert. — Jeune premier, Liège 1869, Lyon 1875-1876, Marseille 1877, Toulouse 1878, Cherbourg 1879, Bayonne 1880, Nice 1881, Nancy 1882, Lille 1883, Toulouse 1884-1885, médaille des sauveteurs 1re classe, Lausanne 1886-87, Le Hâvre 1888-91, Caen 1892-93, Amiens 1894-96, Nancy 1897-99, Toulouse 1900. Habitait Toulouse en 1906. En 1906, Gaugiran âgé de 62 ans, avec 37 ans de th., obtint les 500 fr de pension de la fondation Ritt. Une dame Julie Gaugiran, née Tregan, est à Toulouse 1904-06, sous le nom de *Chery*.

GAULTEIL ou Gaultheil. — Comique, Liège 1878 et 1884.

GAULTIER-GARGUILLE. — Nom d'un farceur qui vécut bien avant celui qui fut célèbre sous Louis XIII, puisqu'il est nommé dans la farce de *Colin fils de Thenot*.



GAULTIER-GARGUILLE, d'après Huret

GAULTIER-GARGUILLE, Hugues Guéru dit, *Flèchelles* dit. — A. Jal, dans son *Dictionnaire critique*, rappelle que cet acteur, qui jouait les rôles sérieux sous le nom de Flèchelles et les comiques grimes sous le nom de Gaultier-Garguille, passait pour avoir débuté au th. du Marais vers 1598. Ce qui est plus certain, c'est qu'en 1623, il habitait dans la Cité avec son beau-père, Jean Salomon, le fameux Tabarin de la place Dauphine, et qu'en 1627 il logeait dans le voisinage de l'Hôtel de Bourgogne; il était alors comédien du roi à ce théâtre. Vers 1622, il avait épousé Aliénor ou Eléonor Salomon, dont il eut trois enfants (1623, 1627, 1628). Il mourut le 9 décembre 1633, peu de temps après Jean Salomon, mort lui-même avant août de la même année. Guéru (Gaultier-Garguille) fut inhumé à St-Sauveur, sa paroisse, mais une lacune dans les registres de cette église ne permit pas à Jal de dire à quelle époque. Ce comique avait publié en 1631 un recueil de chansons grivoises, mais parfois assez spirituelles, « les nouvelles chansons de Gaultier-Garguille ». Le privilège lui fut accordé le 4 mars et le volume eut trois éditions, 1631, 1632 et 1636. Un exemplaire de cette dernière est à la Bibl. nat. On y voit une estampe, montrant à droite et à gauche les faces riantes de Gros-Guillaume et de Turlupin et, au milieu, une canne à la main, long, maigre et tout de noir vêtu, Gaultier-Garguille. Cette image est de Michel Lasne.

Les frères Parfait nous apprennent, en outre, que ce comédien jouait en 1622 à l'Hôtel d'Argent, au Marais, l'Hôtel de Bourgogne étant occupé par d'autres comédiens. Une sentence du 16 février le fit condamner, lui et ses camarades, à trois livres tournois envers les Confrères, pour chaque représentation donnée hors de leur hôtel (t. III, p. 268).

En 1629, nouveau démêlé avec les Confrères de la Passion « qui s'attribuent ledict lieu nommé l'Hostel de Bourgogne ». Gaultier-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Garguille fut, à cette occasion, l'un des signataires de la requête au roi des comédiens de la troupe royale (t. III, p. 266).

M. de la Sicotière, qui le croit Normand, après Sauval, a publié, avant 1891, une notice sur son origine dans une revue de Normandie (?). Ce qui ne l'empêchait pas, paraît-il, de contrefaire parfaitement le gascon. « Il était très maigre, lisons-nous, les jambes droites, menues, et avec cela un très gros visage qu'il couvrait ordinairement d'un masque, avec une barbe pointue. Il représentait toujours un vieillard de farce et, dans ce plaisant équipage, on ne pouvait le voir sans rire ».

Si nous consultons une estampe d'un livre imprimé à Rouen en 1632, sous le titre de *Regrets facétieux et plaisantes harangues du sieur Thomassin*, l'habillement de Gaultier-Garguille était très simple. Il consistait dans des pantoufles au lieu de souliers, un bâton à la main, une espèce de bonnet plat et fourré, point de cravate, ni de col de chemise. Une camisole qui descendait jusqu'à la moitié des cuisses. Une culotte étroite qui venait se joindre aux bas dessous les genoux. Une ceinture de laquelle pendaient une gibecière et un gros poignard qui paraissait de bois, passé dans la même ceinture. Le corps de l'habit était noir, les manches rouges, les boutons et les boutonnières rouges sur le noir et noires sur le rouge (les frères Parfait, t. IV, p. 321). D'apparence vulgaire à la ville, agréable avec ses amis, amusant toujours.

Une légende veut que Gaultier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin moururent dans la même semaine et fussent inhumés à Saint-Sauveur. La première de ces deux affirmations est au moins fausse :

Gaultier-Garguille mourut le 9 décembre 1633, Gros-Guillaume en 1635, Turlupin en 1637. On fit circuler cette épitaphe :

Gaultier, Guillaume et Turlupin,
Qui mettoient le monde en liesse,
Ont tous trois rencontré leur fin,
Avant d'avoir vu leur vieillesse.
Si tu veux sçavoir leur trépas,
Passant, tu n'arrêteras pas :
En deux mots je vais te le dire.
Sache que la mort prend son temps
De retirer les charlatans,
Quand personne ne peut plus rire.

Il laissait à sa veuve peu de fortune. Nous nous en occupons un peu plus loin. Nous donnerons pour terminer un échantillon de ses chansons :

Jean, cette nuit, comme m'a dit ma mère,
Doit m'assaillir, mais je ne le crains guère.
Si
Ma mère n'est pas morte
Je n'en mourrai pas aussi.

Bibliographie : Les frères Parfait, *Hist. du th. français*, t. III, IV et V, *Annales dramat.*, t. III. — Ed. Fournier, *La Farce et les Chansons au th. avant 1660*. — Jal, *Dict. critique*, art. Guéru, p. 664, *Dict. de la Conversation*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 17,688. 1. En pied, de ¾ à droite, grav. par A. B. L. (Andrew, Bert et Leloir).

2. En pied, de face, lith. J. J. C.

3. En pied, de ¾ à droite, lith. par H. L. (Hipp. Lecomte).

4. En pied, cost. de th. (indiqué par erreur) avec Gros-Guillaume et Turlupin, gravé par Marck, 1856.

5. En pied, de face, grav. par Rousselet, d'ap. Huret.

— Musée de la Comédie-Fr., catal. Monval.

150. *Tableau des farceurs*, peinture toile, h. 0m95, l. 1m37, auteur inconnu. Le portrait tiré de ce tableau a été gravé avec quatrain.

193. *L'Hôtel de Bourgogne*, grav., h. 0m29, l. 0m37, par Abraham Bosse.

— *Galerie théâtrale* de Bance, 1818, planche coloriée, d'ap. Huret, dessin de Favart, grav. de Prud'hon.

GAULTIER, Mlle Aliénor ou Eléonor Salomon. — Fille de Jean Salomon (Tabarin) et femme du précédent, actrice de l'Hôtel de Bourgogne. Elle quitta le théâtre après la mort de son mari, se retira avec quelque bien en Normandie et s'y remaria avec un gentilhomme, officier aux gardes françaises. Nous avons vu (art. Gaultier-Garguille) qu'elle avait eu au moins trois enfants de son premier mari.

GAULTIER. — V. Droin. V. Gauthier.

GAUMONT, Eugène. — Calais 1826, Nancy 1840.

GAUMONT, Mme. — Nancy 1840.

GAURET, Raymond. — Agé de 60 ans en 1852 et pensionné de 186 fr. de la Société des artistes. Bordeaux 1853-55.

GAUSSEL. — Th. Comte 1851-52.

GAUSSIN, Mlle Jeanne, Catherine Gaussem dite. — Femme de M. Fr. Taolaïgo de Lassenay (1759), naquit le 25 décembre 1711, à Paris, sur la paroisse St-Sulpice, d'un père attaché au service de Baron et d'une mère, Jeanne Collot — épouse Gaussem — ouvreuse à la Comédie. Actrice de société, chez le duc de Gesvres, au château de St-Ouen, elle fut engagée à Lille (1729), où elle resta deux ans. Le 28 avril 1731, elle débuta à la Comédie-Française par le rôle de Junie de *Britannicus*. Dans la comédie, elle parut dans Agnès de l'*Ecole des Femmes* et fut nommée sociétaire le 6 juillet suivant, à demi-part, après avoir joué à Fontainebleau le rôle de Chimène. Douée d'une sensibilité touchante, elle provoqua l'admiration de Voltaire qui lui confia le personnage de *Zaïre* (13 août 1732), un des plus beaux triomphes de sa carrière. De ce jour-là data vraiment sa célébrité. On connaît les vers de Voltaire :

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage.....

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Marmontel, dans ses *Mémoires*, a raconté longuement ce qui se passa entre elle, Mlle Clairon et lui, au sujet du rôle d'Arélie, de *Denis le tyran*, rôle qu'il donna définitivement à Mlle Clairon.

Mlle Gaussin était belle, mais elle avait surtout un accent qui allait au cœur : elle savait mettre dans son regard un charme inexprimable. La chronique galante lui prête, naturellement, de nombreux amants, et même des plus illustres. Cependant Mlle Gaussin n'était nullement intéressée. Ayant vécu, dans sa jeunesse, avec Bouret, qui devint fermier-général et millionnaire, elle avait gardé en sa possession un billet en blanc de celui-ci. Ayant su que Bouret n'était pas bien tranquille sur l'issue de l'aventure, la belle tragédienne lui renvoya le billet, sur lequel elle n'avait écrit que ces mots : « Je promets d'aimer Gaussin toute ma vie. » Ce trait de désintéressement lui valut de la part de son ancien ami une écuelle d'or pleine de doubles louis.

Mlle Gaussin créa 68 rôles, dont M. E.-D. De Manne a donné la liste. Nous rappellerons *Zaïre* (1731) ; Adélaïde, de *Gustave Vasa* (1733) ; *Adélaïde Du Guesclin* (1734) ; *Alzire* (1736) ; Irène, de *Mahomet II* (1739) ; Atide, de *Zulime* (1740) ; Andromaque, des *Troyennes* (1754) ; *Briséis* (1759). Dans la comédie : Sophilette, de la *Magie de l'amour* (1735) ; Clarisse, du *Consentement forcé* (1738) ; Lucile, des *Dehors trompeurs* et Lucinde, de l'*Oracle* (1740) ; *Zénéide* (1743) ; *Nanine* (1749), etc., etc. Sa dernière création fut celle de Marianne, de *Dupuis et Desronais* (1762).

Elle avait épousé le 23 ou 29 mai 1759, à l'âge de 48 ans, un obscur danseur de l'Opéra, François Taolaïgo, propriétaire de la terre de Labzenay, en Berry, lequel lui fit, dit-on, la vie un peu dure, et mourut en 1765. Retirée le 29 mars 1763 avec la pension de 1,500 livres, elle passa ses derniers jours dans une maison qu'elle possédait à La Villette, grande rue, où elle mourut, bien oubliée, le 2 juin 1767. (M. Monval dit le 6 juin, bien que l'enterrement ait été enregistré en date du 3.) Les mauvais traitements qu'elle avait endurés de son mari, trois ans auparavant, auraient, dit-on, accéléré cette fin. Collé, parlant d'elle, a écrit dans son *Journal* : « Il n'est pas possible d'imaginer qu'on puisse mieux jouer qu'elle dans certains rôles : l'*Oracle*, la *Magie de l'amour*, tous les rôles naïfs et de jeune fille ont été son triomphe et personne ne la remplacera. Quoiqu'elle ait plus de 40 ans, elle n'en paraît pas avoir plus de 16 dans ces rôles-là. »

Vingt-deux ans plus tard, elle devenait l'objet des critiques les plus amères des rédacteurs des *Mémoires secrets* qui la traitent de « vieille poupée ».

Gresset, de son côté, défendant l'*Alzire*, de Voltaire, écrivit :

> En dépit du Zoïle et du censeur austère,
> Je compterai toujours sur un plaisir certain
> Lorsqu'on réunira la Muse de Voltaire
> Et les grâces de la Gaussin.

M. Em. Campardon a publié : le Brevet de 500 livres de pension du roi, en faveur de Mlle Gaussin, 30 juin 1748. L'augmentation de cette pension portée à 1,000 livres, 20 décembre 1754. L'extrait du contrat de mariage de Marie, François Taolaïgo et de Jeanne, Catherine Gaussin, 26 mai 1759. C'est une donation entre vifs (*Arch. nationales*). Le 16 mars 1735, la Comédie avait donné une représentation à son bénéfice, pour la dédommager d'un incendie dans lequel elle avait fait de grandes pertes. (Almanach 1735.)

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — Ricord, les *Fastes de la comédie*, t. II, p. 67. — E.-D. De Manne, la *Troupe de Voltaire*, p. 55. — G. Monval, *Liste alphabétique* des sociétaires.

Bibliographie : *Almanachs* 1735 et collection Duchesne. — Em. Campardon, les *Comédiens du roi*, p. 115-116. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les comédiens*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 17,696.

1. En buste, de profil à droite, dans un ovale, grav. à l'eau-forte, anonyme.

2. En buste, de ¾ à gauche, grav. par Hillemacher, 1859.

Musée de la Comédie française. Peinture toile, h. 0 m. 79, l. 0 m. 63 (rentoilé), attribué à Nattier. L'original appartient à M. le Comte d'Haussonville.

Peinture par Hubert Drouais le père (*Nécrologie des hommes célèbres de France*, 1768, p. 192).

GAUSSIN, Mlle. — Cour de Prusse, XVIIIe siècle.

GAUSSIN, Mlle Hélena, Virginie Gaussain dite. — Née le 8 mars 1808 (ou en 1819 ?) à Calais, pensionnaire de la Comédie-Française en 1834, médiocre et prétentieuse tragédienne, passa à l'Odéon où elle créa le premier rôle dans les *Ressources de Quinola*, 19 mars 1842, puis débuta à Bruxelles dans les *Enfants d'Edouard*, la *Tour de Nesle* et *Mlle de Belle-Isle* (septembre 1844). Mal accueillie par le public, elle assigna son directeur, M. Delacroix, en lui réclamant une année d'appointements, soit 6,000 fr., en prétendant qu'elle ne devait pas être soumise aux débuts, et que son engagement devait être maintenu. Elle perdit son procès. Le 5 janvier suivant, elle épousa à Bruxelles un sieur Alphonse Patey (1845), mais nous savons aussi qu'elle fut condamnée pour vol d'argenterie dans un hôtel de province, à un an de prison. Libérée au bout de six mois, elle reprit sa triste carrière, et mourut en mer en se rendant en Amérique (1854).

Bibliographie : *Annuaire Delhasse*, 1845, p. 87.

Iconographie : Bibl. nat., catalogue Duplessis 17,697. A mi-corps, assise, de ¾ à gauche, imp. Lemercier (1843).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GAUSSIN, Antoine. — Lyon 1850-55, Strasbourg 1856-58. Est-ce lui deuxième amoureux à Liège 1854, et sifflé à Genève en 1856 ?

GAUSSINS, Constant, Pierre Gooshens, dit. — Hombourg 1864-65, Toulouse 1867, Lille 1868, Variétés 1869-72. Tournée Ugalde, Nantes 1873, Variétés, Bouffes, Renaissance. Comique avec un léger zézaiement. En 1895, Gaussin, âgé de 64 ans, avec 34 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1897.

GAUTHIER, Mlle. — Maîtresse de Jean Sauvé de la Noue, directeur du th. de Rouen, de Douai, puis de Lille (1740), avait suivi celui-ci dans ses différentes entreprises. A Lille, elle créa le rôle de Palmyre, de *Mahomet*, avec un grand succès, en présence de Voltaire qui faisait cette tentative avant de risquer sa pièce à Paris (26 mars 1741). Engagée à la Cour de Prusse, on sait qu'elle ne put s'y rendre par suite de la guerre de la succession d'Autriche qui venait ruiner les projets de La Noue. Mais elle fut appelée avec La Noue à Paris, grâce à Voltaire qui lui avait conseillé de travailler de toutes ses forces, de mettre plus de variété dans son récit, de joindre tout ce que peut l'art à tout ce que la nature avait fait pour elle. La compagne de de la Noue était sûre de réussir, étant faite, écrivait toujours Voltaire « pour être le charme du théâtre comme celui de la société ». Lettre à M. de La Noue, entrepreneur de spectacles à Lille, Bruxelles, mai 1741. Ce début à la Comédie-Française n'eut pourtant lieu qu'un an plus tard : « Le 30 mai lisons-nous dans le *Mercure de France*, juin 1742, la demoiselle Gauthier, nouvelle actrice, débuta pour la première fois au Théâtre-Français, dans la tragédie du *Cid* et joua le rôle de Chimène avec beaucoup d'applaudissements ; elle chanta dans la petite pièce du *Mari retrouvé* un air dans le divertissement. » Une demoiselle Gauthier était au th. de Liège en 1762 et à Maëstricht en 1774.

GAUTHIER, Mme Marie, Henriette Gauthier, femme Tribout, née à Metz. — Ouvrière en dentelles à Tours, puis à Reims, artiste de 1786 à 93, marchande parfumeuse, puis artiste à Reims 1797-98 (troupe Duruissel).

GAUTHIER, Pierre, Auguste Gautier, dit. — Acteur du Cirque Olympique, premier rôle au *Panorama dramatique* (1821-23), Cirque Olympique 1823, Ambigu 1826, avait épousé la sœur de Bouffé. C'était un grand et fort bel homme, un des plus beaux acteurs du boulevard. Il s'était signalé au Panorama dans *Bertrand le Pirate* et *Ali-Pacha*. A l'Ambigu il reprit les rôles de Fréderick, tels que *Cardillac* et Bohermann, de *Lisbeth*. Puis il devint pendant deux ans directeur du th. de Boulogne (1829-30). Retour à Paris, il fut engagé au Cirque, il se signala dans la *Traite des Noirs*, *Jérusalem*, le *Coupe-Gorge*. Représentait volontiers les généraux de Napoléon. En 1840, il fut l'un des premiers adhérents à la fondation de l'Association des artistes, et devint membre du comité. Son nom figure encore dans la troupe du Cirque Olympique, devenu th. National, en 1851-52. En 1858, âgé de 61 ans, avec 40 ans de th., il obtint une pension de 300 fr. de la Société. Son nom disparut de la liste des pensionnaires en 1870. Mlle Héloïse Gautier, sa fille, épousa M. Thuillier fils.

Bibliographie : H.-L. Lecomte, le *Panorama dramatique*. — *Biogr. dram.* 1826, 1833, 1837.

GAUTHIER, Mme Joséphine Bouffé, femme Gautier, dite. — Sœur de l'acteur Bouffé, et épouse du précédent. Fit d'abord partie de la troupe des Nouveautés, où elle créa la *Morte* et le rôle de Marie de Noirmoutiers, dans *Catherine de Médicis*. Passée à l'Ambigu, elle s'y distingua par son zèle, son intelligence, et surtout sa sensibilité ; parut dans *Fleurette*, où elle rendait admirablement une scène de folie, puis dans *Marguerite de Quélus*. S'étant essayée dans le vaudeville, elle réussit dans le personnage de la reine, du *Royaume des femmes*. Le 14 avril 1825, elle débuta à la Gaîté dans *Fitz Henri*, et la *Tante et la nièce*. Elle réussit. En 1829-30, elle accompagna son mari, devenu directeur à Boulogne. Puis après une absence assez longue, motivée par sa santé, elle reparut à l'Ambigu, où elle triomphait en 1838, et à la Gaîté, 1839. Elle passa aussi par le th. de la Porte-St-Antoine, même année. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1848.

Bibliographie : La *Rampe et les coulisses*, 1832, p. 269. — *Biogr. dram.*, 1833-1837. — L'*Indiscret des Coulisses*, 1842, p. 164.

GAUTHIER. — Premier comique, Corbeil 1826.

GAUTHIER, Mlle Gabrielle, Maria. — Débuta aux Délass. Com. (rue de Provence) en 1865, dans *Spectres et Fantômes*, puis parut dans la *Reine Crinoline*. Palais-Royal 1866-67, Châtelet 1868-69, Gaîté 1870. Engagée aux Variétés (1872-79), elle créa avec intelligence des rôles assez importants dans le *Mot de la Fin*, la *Revue en Ville*, les *Cent Vierges*, les *Merveilleuses*. A cette époque, elle avait pris un peu d'embonpoint ; elle se décida à quitter le théâtre de genre pour le drame. Ambigu 1880-81. Création du *Beau Solignac*, reprise du rôle de Virginie dans l'*Assommoir*, Nini Flora dans *Paillasse*. Elle avait fait aussi de courtes apparitions au Vaudeville 1879 et au Gymnase 1880-81. Morte vers 1883.

Biographie : *Foyers et Coulisses*, Variétés, p. 100, Ambigu, p. 92.

GAUTHIER, Eugène. — Genève 1865-68, Amiens 1869-96.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GAUTHIER, Charles, Arthur. — Paris 1871-1874.

GAUTHIER, Pierre, Georges, Benoît dit. — Agen 1878, Béziers 1880-84, Alger 1885-87. Mort vers 1888.

GAUTIER, Mlle (on écrit souvent Gauthier), Marie, Jeanne. — Née à Paris le 26 avril 1692, d'honnêtes bourgeois qui lui firent donner une excellente éducation, était devenue libre en 1715, par suite de la mort de ses parents qui s'opposaient à sa vocation théâtrale. Pendant un an, Mlle Gautier prit des leçons de Baron et débuta à la Comédie-Française le 3 septembre 1716. D'une taille élevée et bien prise, Mlle Gautier avait un organe sonore, une âme ardente. Elle fut parfaite dans le rôle de Camille d'*Horace*. Le 22 octobre suivant, elle était admise au sociétariat. Entourée d'adorateurs, la débutante préférait cependant vivre à l'écart, cultivant la poésie et la peinture, possédant même un assez joli talent dans la miniature. Douée d'ailleurs d'une force peu commune, elle ne trouva guère que le maréchal de Saxe capable de lui faire ployer le poignet. Puis, un beau jour, Mlle Gautier ayant jeté son bonnet par dessus les moulins, se livra à une coquetterie effrenée, effarouchant même Quinault-Dufresne, homme bien élevé et très digne, premier rôle de la comédie, et dont elle s'était éprise.

En 1722, à la retraite de Mmes Desbrosses et Champvallon, elle aborda résolument l'emploi des caractères, jouant Mme Patin du *Chevalier à la Mode*, Mme Jobin de la *Devineresse*, la tante du *Mariage fait et rompu*, etc. Une nature aussi exaltée ne devait pas avoir une fin banale. Le 26 avril 1722 (jour anniversaire de sa naissance — elle n'avait encore que trente ans) Mlle Gautier, suivant son expression, eut la *fantaisie* d'entendre la messe. Elle y prit la résolution soudaine de renoncer au monde et sollicita sa retraite qui eut lieu à Pâques 1723. Partie d'abord pour une maison religieuse du Mâconnais, Mlle Gautier se rendit ensuite à Lyon, au couvent de l'Antiquaille, puis, sur la recommandation de Longuet, curé de St-Sulpice auprès de l'archevêque de Lyon, celui-ci la fit entrer aux Carmélites où elle prit l'habit, après trois mois de noviciat, le 20 janvier 1725. Une pension de 1000 livres lui ayant été accordée, bien qu'elle n'eût passé que six ans à la Comédie, elle en fit toucher chaque année le montant par la supérieure et la consacra à des œuvres charitables.

Mlle Gautier correspondit longtemps avec la reine de France, Marie Leczinska, à qui elle vantait son nouvel état. Du reste, celle qui était devenue *Sœur Augustine de la Miséricorde* raconte elle-même l'histoire de sa conversion dans un livre qui fut reproduit dans le premier volume d'une compilation de La Place, *Pièces intéressantes et peu connues*. Devenue aveugle, elle voulut continuer à se servir elle-même, sans l'aide de personne. Elle mourut aux Carmélites de Lyon le 9 avril 1757.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II, *Revue d'art dramatique*, 1902, p. 371, étude très complète. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les Comédiens*.

Iconographie : Baron possédait chez lui, en 1729, un portrait de la Gautier dont fait mention M. G. Monval dans ses *Comédiens amateurs d'art*.

GAUTIER. — Sous ce nom. (V. aussi Gauthier) :

Mlle Gautier, Nantes 1791.

Mlle Gautier, Angèle, Marie. Tulle avant 1848, Sedan 1849, Rennes 1850, Turin 1851-52, Arras 1853, Langres 1854, Tours 1855, Montpellier 1856, Le Mans 1857, Limoges 1858-59, Châlon-s/S. 1860, Rochefort 1861-62, St-Germain 1864, Cherbourg 1865, Le Hâvre 1867, Abbeville 1868-69, Niort 1870-72, Paris 1873-1878.

Gautier, François, Compiègne 1848. Est-ce le même, New-York 1865-67, Rennes 1868-70?

Mlle Gautier, Marie, Etienne, Adrienne. Sedan 1849, Libourne 1858-59-62, St-Germain 1863, Cherbourg 1865.

Gautier, th. du Luxembourg 1851-52.

Gautier, Variétés 1851-52.

Gautier, Louis, Léon, Odéon 1853-54. Un *Gautier* est pensionnaire à la Com.-Fr. en 1855. Paris 1856, Beaumarchais 1857, Toulon 1858, Paris 1859-67.

Gautier, Henri, Rémy, Dieppe 1854-56, Bukarest 1857-58, Lisbonne 1859-60, Cherbourg 1861-62, Limoges 1864-65, Versailles 1867, Constantinople 1868-70.

Gautier, André, Frédéric, Léon, Port-au-Prince 1864-68.

Gautier, Louis, Ernest, Marseille 1877-82, directeur et premier rôle, Lille 1882, Fol.-Dram., directeur, 1883-90, Marseille 1891.

Gautier, amoureux comique, Odéon 1891.

Gautier, Gustave, Victor, artiste à Paris, dont la mort est annoncée au Rapport de 1899.

GAUTROT, Mlle Elisa. — Liège 1839 et 1841, Angers 1850, Lyon 1851-52, Nantes 1853-56, Genève 1857, Rennes 1858-59, Nancy 1860-61, Limoges 1862-64, Bordeaux 1865, Lille 1867, Versailles 1868, Rouen 1869-70, Versailles 1872-74.

GAUTROT, Mlle Adolphine, Eugénie. — Nantes 1849-54, Strasbourg 1855, La Haye 1856-59, Amiens 1860-61, Nîmes 1862, Toulouse 1863-65, Montauban 1867, Versailles 1868-69, Paris 1870-73.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GAUVENET, Gustave. — Bourges 1875-76, Elbeuf 1877-82.

GAUX. — Bruxelles 1798, Lille 1799-1802. Un artiste de ce nom est deuxième régisseur à Lille en 1828-29.

GAVARD, Mlle Clarisse, Thérèse, Désirée. — Liège 1845-49, Laval 1852, Amsterdam 1855-1856.

GAVARNI, Emile, Benjamin Bekært dit. — Metz 1850-63.

GAVAUDAN, Jean, Baptiste Sauveur dit. — Cousin de Bosquier-Gavaudan dont nous avons eu à nous occuper à l'article Bosquier, nous appartient fort peu comme comédien. Ce fut plutôt un chanteur. Né à Salon (Provence) en 1772, fils d'un maître de musique, il quitta la marine pour venir à Paris rejoindre ses sœurs. Il obtint un petit emploi dans les bureaux de l'Opéra. Elève de Persuis, il avait une belle figure et une voix de haute-contre. On le vit au th. de Monsieur 1791, hussard de Berchiny par la loi de réquisition 1792, th. Feydeau 1793, th. Favart 1794, sociétaire de l'Opéra-Comique 1801, directeur à Bruxelles 1815. Il fut frappé de cécité vers 1828. Son fils, Constant, Edmond, lieutenant d'infanterie en Afrique, fut assassiné en 1838, près Blidah, tandis qu'il dessinait. Gavaudan mourut à Paris en 1840. Sa femme, Alexandrine, Marie, Agathe, née Ducamel, Paris 1781, morte à Passy, 1850, fut une bonne *Dugazon* de l'Opéra-Comique, qu'elle ne quitta qu'en 1822. L'une de ses filles, connue aussi sous le nom de *Spinette*, passa par le th. des Arts ; la cadette parut au th. Feydeau (an VII). Ne pas confondre avec Bosquier-Gavaudan.



GEFFROY, d'après Ch. Geoffroy
Rôle de Philippe II dans *Don Juan d'Autriche*

GAVIN, Mme Augustine. — Marseille 1868-77.

GAVINIES ou Gavignies. — Débuta au Vaudeville en février 1827, amoureux, Berlin 1829, Liège 1840-42, Gand 1851.

GAVORET, Georges, Léon. — Th. de la Renaissance 1884-86, Paris 1887-89.

GAY. — Sous ce nom :

Gay, Mlle Joséphine, Villefranche 1848-49.

Gay, Henry, Joseph, père noble, Le Hâvre 1851-55, Montpellier 1856-59, Nimes 1860, Amsterdam 1861, Angers 1862, Amiens 1863, Caen 1864, Mexico 1865, Savenay 1867, Bouffes 1868, Beaumarchais 1869-70.

Gay, Pierre, Victor, Le Hâvre 1851-52, Turin 1853-57, th. Cluny 1873-77, Athénée 1878-82, th. Cluny 1883-86, Paris 1887-88, Marseille 1889, Rouen 1890-91, Clermont 1892, Paris 1893-1904. En 1905, Victor Gay âgé de 75 ans, avec 40 ans de th., obtint une rente de 500 fr. de la Société des artistes et devint un des pensionnaires de la maison de retraite des comédiens à Pont-aux-Dames (1907).

Mme Gay, Eléonore, Barthélemy, Limoges 1867-69.

Mme Gay, Marie, Augustine, Nimes 1868-70, Bourges 1871-72.

Gay, Pierre ou *Bégué*, Bataclan 1874-80, Paris 1881-88.

GAYARRÉ. — Bordeaux 1793.

GAYON, Mme. — Mère noble, Metz 1828.

GAYOT. — Débuta le 21 avril 1774 au Théâtre-Français dans le rôle du *Grondeur*. Régisseur à Bordeaux 1791.

GAYRAL. Mme Louise, Anastasie, Jallais. — Bourges 1873-74, Châlons-sur-Saône 1875-77, Provins 1878. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1879.

GAYRAUD, Mme Anna. — Toulon 1864-67, Paris 1868-69, Saulieu 1870-72.

GAZEL. — Financier, St-Quentin 1784, Liège 1786.

GEBHART, Polydore, Raphael, Amable. — Moscou 1851-63.

GEBHART, Mme Françoise née Despérance. — Moscou 1851-63.

GÉDÉON. — Elève de Taillade, Ambigu 1879.

GEFFROY, *Edmond*, Aimé, Florentin. — Né

EFERUS - Recherches & Classification numériques

à Meignelay (Oise) le 29 juillet 1804, fit ses études au collège d'Angers. Il travailla chez un avoué de cette ville, chez un autre avoué de Senlis, débuta à la Comédie-Française le 17 juin 1829 par le rôle d'Oreste d'*Andromaque*. Il joua ensuite l'*Hamlet* et l'*Othello* de Ducis. Extérieur peu favorable, organe dur et désagréable. La retraite de Périer le servit. Casimir Delavigne lui confia en 1832 le rôle de Nemours dans *Louis XI* et Alfred de Vigny son *Chatterton* (1835). De cette époque date sa réputation. Il avait épousé entre temps Mlle Eulalie Dupuis (v. ce nom), fille de Rose Dupuis. Dès 1833, on semble revenir sur son compte : « un bel organe, de la chaleur, de l'intelligence, de l'originalité même, telles sont les qualités de cet acteur, dont le talent, pour se produire, a besoin de rôles. Il a prouvé qu'il était capable de bien concevoir et de bien rendre un personnage dans la *Famille de Lusigny* et plus récemment dans la *Conspiration de Cellamare*. »

Peintre, élève d'Amaury-Duval, il fut sans cesse préoccupé du costume, de la démarche, de la tenue des personnages qu'il était appelé à représenter. Tristement orgueilleux dans *Chatterton*, digne et simple dans *Louise de Lignerolles*, merveilleux dans le rôle de Philippe II qui le plaça au premier rang. « De la tenue ! s'écriait un autre critique... mais que c'est froid ! » Le 1er juillet 1835, il fut élevé au sociétariat. Victor Hugo, dans ses notes sur les *Burgraves*, écrit en 1843 : « M. Geffroy, qui, comme peintre et comme comédien, est deux fois artiste et artiste éminent, a imprimé au personnage d'Otbert cette physionomie fatale que les poètes comme Shakespeare savent rêver, et que les acteurs comme M. Geffroy savent réaliser. » On sait qu'il était passé maître dans l'art de se grimer. (*Souvenirs de Bouffé*, p. 179).

Jacques Arago écrit en 1852 : « Peintre sur la toile, peintre sur la scène, la comédie lui va bien, la tragédie lui va mieux. » V. Darthenay en 1853 : « C'est un artiste de premier ordre. Il a un talent vigoureux et la physionomie austère. Il met à tout de ce qu'il touche une distinction rare. Comme les grands comédiens d'autrefois, il réussit également dans la tragédie et la comédie ; il joue les premiers rôles tels que Tartufe, Alceste du *Misanthrope* et certains pères nobles comme Vandeck père du *Philosophe sans le savoir*, où il est excellent.... Marat dans *Charlotte Corday*, le cardinal de Richelieu dans *Diane*, et tout récemment le rôle d'Ulysse dans la belle étude antique de M. Ponsard. »

Il fut encore supérieur dans Voltaire de la *Comédie à Ferney*, Daniel Lambert de la *Fiammina*, dans l'*Aventurière*, dans l'*Africain*, dans la *Considération*, Louis XIII de *Marion Delorme*, Œdipe d'*Œdepe-roi*. A 50 ans, il reprit son rôle de Chatterton, et fit illusion. Personne ne s'habillait mieux que lui ; sa science historique était immense. Nature sévère, un peu triste, capable de grands mouvements énergiques, tête penchée, yeux à demi-fermés.

Doyen des sociétaires, depuis le départ de Samson, Geffroy qui comptait 36 ans de services en 1865, donna le 18 février sa représentation de retraite en présence de la Cour — 3me et 4me actes de *Louis XI* — rôle du roi — et, à l'improviste, le rôle de Dorante dans le *Bourgeois gentilhomme*. La recette fut de 14,441 fr. « C'est donc une belle et pleine carrière que la sienne, écrivit Th. Gautier à cette occasion ; pour occuper tout à fait la première place, pour dominer absolument la foule, il n'a manqué à Geffroy qu'un peu de charme naturel, car tout ce que peuvent conquérir la volonté, l'intelligence et le savoir, il le possédait. »

Geffroy reparut cependant à la Comédie-Française pour créer *Galilée*, de Ponsard, 7 mars 1865. Incarnation du personnage, attitudes, science du costume, physionomie, ce fut complet. L'artiste y remporta un beau triomphe. Retiré à Nemours auprès de sa femme, de sa belle-mère, de son beau-frère Adolphe Dupuis (v. ce nom) l'artiste sortit encore une fois de sa retraite dans une circonstance exceptionnelle. L'Odéon reprenait *Ruy-Blas*, interdit pendant l'Empire, avec Lafontaine (Ruy-Blas) et Mélingue (Don César). On vint le chercher pour jouer Don Salluste. On eut dit un portrait du temps descendu de son cadre. Ce fut superbe (1872).

Edmond Geffroy survécut près de vingt ans à sa femme. A quatre-vingt-onze ans l'âge n'avait pas courbé sa taille. Il s'éteignit à St-Pierre-les-Nemours le 8 février 1895. « Saluons-le d'un dernier bravo, Messieurs, s'écriait le rapporteur St-Germain en annonçant cette mort : il est de ceux qu'on ne remplace pas. » Depuis 1865, Geffroy recevait, outre sa pension de la Comédie, une rente de 200 fr. de la Société des artistes.

Il nous reste à parler du peintre qui ne fut pas à dédaigner. Elève d'Amaury-Duval, Geffroy peignit, entre autres, le portrait de Monvel dans le rôle de l'Abbé de l'Epée (1852), musée de la Comédie-Française ; une scène de George Dandin (1852), id. le portrait de Mirecour (Salon 1840), les sociétaires de la Comédie-Française en 1840 (24 portraits en pied), les sociétaires de la Comédie en 1864 (26 portraits en pied). Ces deux tableaux se trouvent à la Comédie-Française. Un portrait de Mme Denain (Salon 1848, actuellement musée de la Comédie-Française). Portrait d'Arsène Houssaye, id. Molière et les caractères de ses comédies, peinture toile, h. 1m38, l. 1m70. Exposé au Salon de 1857. Rappel de médaille. Donné par Napoléon III à la Comédie-Française (57 personnages). Gravé sur bois pour le *Monde illustré*, 1re année, no 13. Gravé à l'eau-forte pour l'ouvrage de M. Arsène Houssaye : *Molière, sa femme et sa fille*. D'après Ch. Maurice, *Courrier des théâtres*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

27 fév. 1841, Geffroy aurait traité *Une lecture au Comité*.

On connaît encore : *Une Vierge et l'Enfant Jésus*, *Pierre Corneille*, *Ariane et Thésée* (1844). Il fut plusieurs fois médaillé au Salon.

Biographie : *Galerie Geoffroy*, 1855, notice par Th. Muret, l'*Histoire par le Théâtre*, t. I et III. — *Souvenirs*, de Delaunay. — Koning, *Coulisses parisiennes*, p. 245. Bibliographie : *Biog. dramatique* 1833, 1837, 1842, 1845. — *Foyers et coulisses* 1852. — *Acteurs et actrices* 1853. — Em. Abraham 1861. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 17,774. En buste, de ¾ à droite, gravé au burin, an., v. aussi Lablache (Bibl. nat.) Musée de la Comédie-Française, cat. Monval. 76. Comédiens et comédiennes groupés sur un escalier, esquisse, toile marouflée, h. 1m73, l. 0m63, par Faustin Besson. 165 et 166. Les Sociétaires de la Comédie-Française en 1840 et 1866. Dans le premier de ces tableaux il s'est peint en pied, rôle de Philippe II dans *Don Juan d'Autriche* ; dans le second, dans le rôle d'Alceste du *Misanthrope*. 294. Dessin au crayon, buste, par Anatole Lionnet, Nemours 1880, offert par les frères Lionnet en mars 1895.

— Foyer de l'Odéon. Son portrait par Carolus-Duran.

— Son portrait par Brunel-Rocque, Salon de 1848.

— Portrait de Geffroy dans *Don Juan*, par Amaury-Duval, Salon 1852. Appartient à M. Geffroy fils.

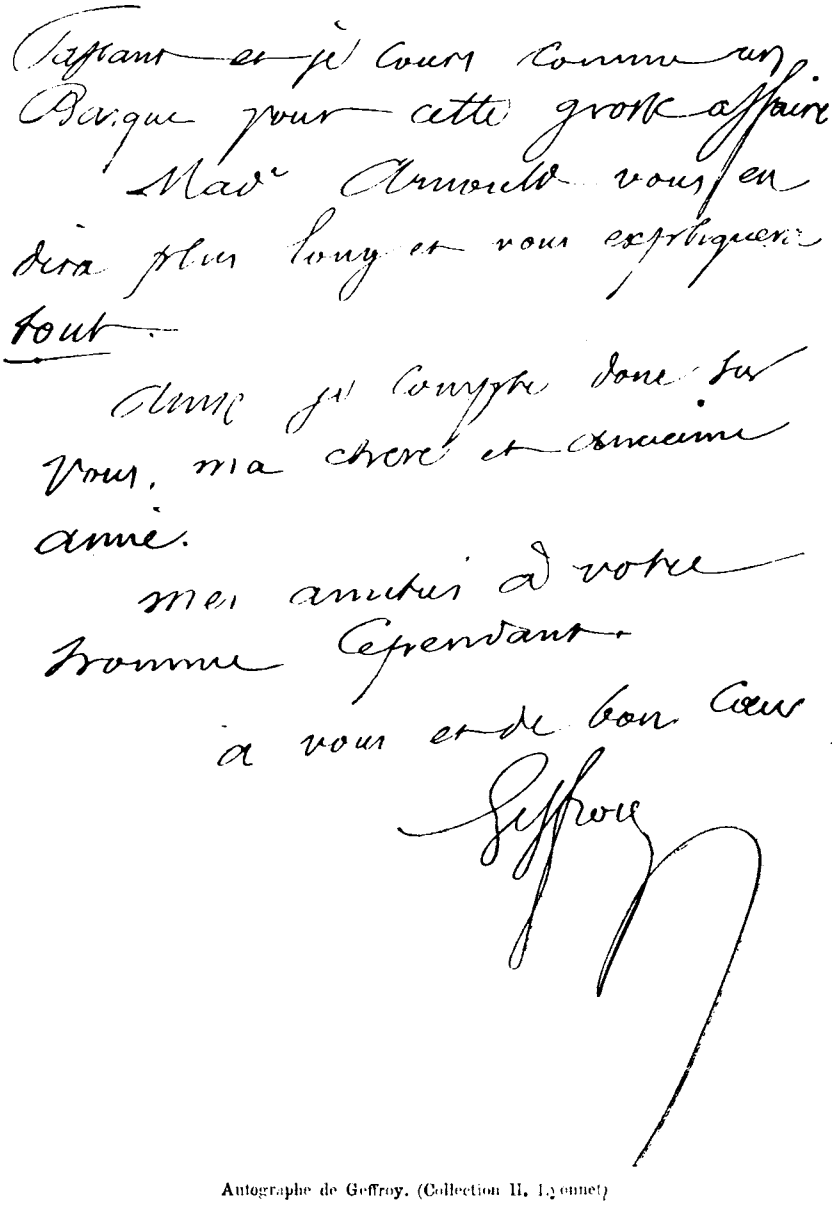
— Buste marbre par R. Mathieu-Meusnier, cimetière du Père-Lachaise.

— Le même, en bronze, collection de Mme veuve E. Geffroy.

— Gravure en buste, costume de ville, anonyme.

— Le Panthéon grotesque.

— *Galerie Geffroy*, en pied, costume de th., rôle de Philippe II dans *Don Juan d'Autriche*.



Autographe de Geffroy. (Collection H. Lyonnet)

GÉLABERT, Conchita (diminutif de Concepción), Maria. — Naquit à Madrid, en 1858, de parents espagnols. Son père, qui était journaliste, mourut vers 1871, la laissant seule avec sa mère. Douée d'une jolie voix, Mlle Gélabert entra à 16 ans au Conservatoire de Paris, dans la classe de M. Bax de Saint-Yves. En 1875 elle obtenait une médaille de solfège ; en 1876, un second accessit de chant et un premier accessit d'opéra comique (classe Mocker). Engagée de suite aux Folies-Dramatiques, elle débuta dans *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* le 27 octobre. Distinguée, fine comme comédienne, elle montra, avec une petite voix,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

un grand talent de chanteuse, et l'on s'aperçut bien vite de son éducation musicale. Les *Cloches de Corneville*, rôle de Germaine, lui servirent de second début (19 avril 1877). Cette création la mit au premier rang des divettes d'opérette. La pièce eut un succès considérable qui se prolongea plus d'une année, et ce succès se continua même à Bordeaux où Mlle Gélabert fut couverte de fleurs — et de cadeaux. Puis vint la création de Suzanne dans *Mme Favart* (Fol.-Dram., 28 déc. 1877). Entre temps, elle avait été demandée en mariage par un riche négociant, mais celui-ci mettait comme condition à cette union une renonciation complète à l'art dramatique. La presse s'occupa beaucoup de cette affaire. Mlle Gélabert consentante avait déjà payé 20,000 fr. de dédit à M. Cantin, directeur des Folies, puisque l'engagement était résilié de son fait, et puis... le mariage projeté n'eut pas lieu. Cantin voulut alors reprendre sa pensionnaire. Mais celle-ci préféra supporter le paiement de son dédit et entrer à la Renaissance où elle créa le rôle du prince dans la *Jolie Persane* (28 oct.), concourant aux reprises de *Girofle-Girofla*, la *Petite Mariée*, du *Canard à trois becs*, etc. L'année 1882 la trouve à la Porte-St-Martin, où elle tient le rôle de Siébel (rôle nouveau) dans une reprise du *Petit Faust* (15 fév.), puis aux Bouffes, rôle de Rosita dans *Gillette de Narbonne* (11 nov.). Actrice préférée du compositeur Audran, elle paraît ensuite aux Bouffes dans la *Dormeuse éveillée* (29 déc. 1883) et à la Gaîté dans le *Grand Mogol* (21 sept. 1884), rôle de Bengaline, un de ses meilleurs. En 1888, à la Gaîté, elle reprit aussi le rôle de Claudine dans la *Fille du Tambour-Major* (30 déc.) Elle avait été un adorable Cupidon dans une reprise d'*Orphée aux Enfers*.

Le 20 janvier 1890, elle trouve encore un nouveau succès à la Gaîté, avec le rôle de Paquita du *Voyage de Suzette*, où elle chantait un boléro que le public lui fit bisser chaque soir pendant six mois. Le 18 déc., elle créa un rôle dans la *Fée aux Chèvres*. Les reprises des pièces à succès alternent dès lors avec le *Petit Poucet*, rôle de Miss Pickett (11 mars 1891) le *Pays de l'Or*, rôle de Flora (26 janv. 1892). Puis encore une série des *Cloches* que Mlle Gélabert ne cessa de jouer pendant sa carrière. Mlle Gélabert habitait Paris en 1906.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 222, 16/22 août 1877, notice par F. Jahyer.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*, Renaissance, t. I, p. 57. — Laroque, *Acteurs et Actrices*, 1888-1891.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 222, photocliché Nadar, rôle de Germaine dans les *Cloches*.

GÉLIS, Hippolyte. — Athènes 1889-91. V. Guiraud.

GELLAS ou Gellaz, Alfred, J.-B., Joseph. — Commença par chanter l'opéra comique en province. Gymnase 1823, Rouen 1825, Toulouse et Perpignan 1828, jeune premier, Metz 1830. Après avoir échoué à l'Opéra-Comique, Gellas rentra au Gymnase : mauvais physique. Genève, où il était très aimé, 1839-40, Toulon 1845-49, Marseille 1850, Oran 1851-55, Marseille 1856, Paris 1857-58. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1859.

Bibliographie : *La Rampe et les Coulisses* (1832), p. 159.

GELLAS, Mme. — Duègne, Perpignan 1828.

GELLY, Mme Denise, Marie, Marius. — Bataclan 1876-80, Marseille 1881, Paris 1882, Le Mans 1883-85, Bukarest 1886.

GELOT, Pierre, Louis. — St-Quentin 1852-55.

GEMMA. — Beaumarchais 1875-76, th. Cluny 1878.

GÉNARD, Auguste. — Gaîté 1843, directeur du th. Beaumarchais 1846-47. En 1859, âgé de 62 ans, avec 31 ans de th., Génard obtint une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Il vécut à Paris jusqu'en 1864.

GÉNARD, Mlle Elisa. — Fille du précédent, Gaîté 1843.

GÉNAT, Mlle Fanny. — Née à Lyon en 1831, élève de l'Ecole de danse, débuta dans les ballets à l'âge de sept ans. Lyon, Grand-Théâtre, 1848 : Fenella, la danseuse mime de la *Muette*. Rio-de-Janeiro, danseuse étoile. Paris, Grand-Opéra, première danseuse : le *Corsaire*, *Guillaume-Tell*, le *Papillon*, l'*Etoile de Messine*, les *Elfes*, etc. 1859-63 ; à la suite d'un accident au pied, elle abandonne la danse pour la comédie. Gymnase : le *Fils naturel*. Porte-St-Martin : le *Carnaval de Naples*. Odéon : le répertoire (1865). Gaîté : les *Enfants de la Louve*, *Hamlet* (la reine), la *Maison du Baigneur*, *Jean-la-Poste*, le *Coup de Jarnac*, *Gilbert Danglars*, le *Casseur de pierres*, etc. On la décrit ainsi : « Un roseau à la scène ; blonde, blonde, blonde comme les femmes de Chaplin, mince, remarquable... Distinguée et propriétaire ». Ambigu : *Cocagne*. Châtelet : les *Fugitifs*.

L'âge est venu ; elle entre au Vaudeville pour tenir l'emploi des duègnes. Elle y resta sept ans : le *Procès Vauradieux*, *Fromont jeune et Risler aîné*, *Une Séparation*, les *Faux Bonshommes*, les *Bourgeois de Pont-Arcy*, *Dora*, *Mme Lili*, les *Dominos roses*, les *Lionnes pauvres*, *Nos Députés en robe de chambre*, etc. Dès lors, elle voltige de théâtre en théâtre, passant avec une facilité incroyable de l'opérette au mélodrame, du vaudeville à la féerie. Th. des Nations : la *Fille du Député*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

le *Nouveau Monde*. Variétés : *Léna*, avec Sarah Bernhardt. — Th. Cluny : la *Déclassée*, les *Noces de Mlle Loriquet*, *Kiki*, *Trois femmes pour un mari*, *Rigobert*. — Fol. dram. : la *Demoiselle de Belleville*, l'*Egyptienne*, la *Fille de l'air*. — Nouveautés : la *Lycéenne*. — Menus-Plaisirs : l'*Oncle Célestin*, *Toto*, le *Docteur blanc*. — Déjazet : la *Course aux jupons*, les *Femmes Collantes*, *Associés*, *115 Rue Pigalle*. — Th. de la République : les *Marins de Jean Bart*, le *Crime d'une mère*. — Bouffes parisiens : le *Petit Moujick*, — Eldorado : la *Reine des reines*, *Dormez, je le veux*. — Opéra-Comique : rôle de la mère dans le ballet *Javotte*.

Jamais existence n'avait été mieux remplie ; jamais artiste n'avait paru sur autant de scènes et dans des genres si différents. Terrassée par la fatigue, Fanny Génat dut prendre sa retraite. Depuis 1893, la Société des artistes lui faisait une rente de 500 francs pour ses 47 ans de théâtre. Mais sa vie s'était passée en sacrifices pour les siens. Les ressourses taries, il lui restait des charges. C'était la détresse la plus profonde. M. L. Gandillot, un de ses auteurs, adressa un appel pressant au public dans le *Figaro* du 6 mars 1901. Un bénéfice fut organisé à l'Opéra-Comique, et le magnifique programme fut présenté par M. Alf. Delilia, dans le numéro suivant, du 10 mars. Les artistes de tous les théâtres de Paris y concoururent. Les organisateurs avaient été MM. Adrien Bernheim, Carré, Varney et Gandillot. La pauvre artiste ne survécut que quelques mois à cette apothéose. Agée de soixante-et-onze ans, officier d'académie, elle mourut rue Montholon, 28, et fut conduite, le 14 janvier 1902, à St-Vincent-de-Paul, puis au cimetière de St-Ouen. L'œuvre des Trente ans de théâtre participa, à titre exceptionnel, à cet enterrement auquel n'assistaient — au cimetière — que 12 personnes : neuf dames de la famille et trois hommes : MM. Adrien Bernheim, Bureau et Léon Gandillot. L'association des artistes ne s'était fait représenter qu'à l'église.

Bibliographie : *Les Th. en robe de chambre*, 1868, p. 194. — *Figaro*, 6 et 10 mars 1901, 14 janvier 1902.

GÉNAT, Mlle Jane. — Première soubrette, Lille 1885.

GENDIQUE, Mlle. — Moulins 1826.

GENEST ou Genet. — Th. de la Rue Richelieu 1791-92, Palais-Variétés 1793, Th. de la Cité 1794. Demeurait alors quai des Ormes. Grime, Variétés 1799, th. Molière, Gaîté an XI : « Vieux routier en comédie, ci-devant à la Cité où il fait toujours plaisir. » Gaîté 1808-21, pensionné du th. de la Gaîté, mort en avril 1826, âgé de plus de 80 ans.

GENEST. — Le Rapport de 1844 signale la mort d'un artiste de ce nom. Peut-être L. Genêt, Odéon 1842.

GENEST ou Genêt, Joseph, Paul, Guiraud, dit. — Reims 1843, Moscou 1845-55. Décédé vers 1856. Son fils fut secouru par le Comité des artistes. Il faisait partie de la maîtrise de Notre-Dame en 1860-66. Neuf ans après la mort de son père, ce jeune homme remerciait encore le Comité des bontés auquel il devait, disait-il, son avenir (Rapport 1866).

GENEST ou Genêt, Mme Joséphine Pironin, femme Paul Genest. — Reims 1843, Moscou 1845-55, Paris 1856-87. En 1877, âgée de 61 ans, avec 32 ans de théâtre, Mme Genest obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Elle se retira à Montreuil s/Bois, et sa mort fut annoncée au Rapport de 1888.

GENÊT, Mme Sophie, Victorine. — Abbeville 1864-65.

GENETTI, Mlle. — Cirque olympique 1829.

GENEUIL, Gustave. — Tulle 1842-48, Bologne 1847-50, Marseille 1851. Premier rôle Dijon 1852, Rouen 1854-55.

GENEUIL, Mme. — V. Foignet-Dalis Aimée.

GENEVOISE. — Lille 1805 et 1836-37.

GENEVOISE ou Gennevoise, Henri, Charles, Archange. — Né en 1821. Bruxelles 1841. Mort au Hâvre, 10 sept. 1845.

GENY, Charles. — Cherbourg 1867-69.

GENIÈS ou Geniez, Jacques, Alphonse. — Naquit à Paris le 20 février 1800. Son père, officier supérieur, le destinait, comme deux autres fils plus âgés, à la carrière des armes. Il lui fit commencer dans un pensionnat de St-Germain-en-Laye des études spéciales en vue de la marine. Mais ses deux fils aînés, officiers de cavalerie, ayant été tués à la bataille de la Moskowa, il rappela auprès de lui le jeune Alphonse, l'emmenant à sa suite dans les camps. En 1815, pendant les Cent jours, celui-ci s'engagea à son tour dans la cavalerie légère puis revint dans sa famille où il retrouva son père vieux et couvert de blessures, et sa mère le suppliant de renoncer à un métier qui lui avait déjà ravi deux fils. Il fallait cependant choisir une carrière. Se rappelant alors qu'il avait eu pour tante une artiste célèbre, Mme St-Huberty, qui avait épousé le comte d'Entraigues frère (d'un premier lit) de M. Geniès père, il alla trouver Fleury. Mais celui-ci avait été averti en secret de cette visite par les parents du jeune homme. Il le renvoya doucement en le décourageant de son projet. Il n'en fut pas de même chez Talma qui n'avait pas été prévenu.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Fort des conseils du tragédien, il s'engage dans une troupe formée par Collignon, ancien artiste du roi Jérôme à Cassel. Il débute à Nantes avec succès, puis à l'Odéon le 20 avril 1820 par Egiste de *Mérope*. En janvier 1822 il paraît à la Comédie-Francaise dans *Nérestan* et les *Fausses infidélités* ; accueilli avec indulgence. Odéon : *Mathilde*, 15 janvier 1823, les *Distraits*, 26 février 1824, les *Vêpres siciliennes* (reprise) 4 mai, *Alain Blanchard*, 28 sept. 1825, *Camille*, 3 décem., *Rienzi*, 20 janv. 1826, *Amour et intrigue* à son bénéfice, 21 février.

En mars 1825, il donne quelques représentations à Caen. Bien que reçu pensionnaire à la Comédie-Française, Geniès préféra s'expatrier. Jeune premier rôle à Nîmes en 1827, il passe à St-Pétersbourg les années 1828 et suivantes. En 1830 il y fait jouer un drame en 5 actes, l'*Empereur Frédéric et son fils*, imité de l'allemand. Devenu lecteur du prince impérial, Geniès obtient la concession pour dix ans de la ligne des bateaux à vapeur qui faisait le service régulier deux fois par mois entre la Russie et la France ; il gagne en cette affaire une brillante fortune qu'il devait bientôt perdre dans une autre spéculation. Presque ruiné, il reçoit après 13 ans de services une pension honorable de l'empereur Nicolas, quitte la Russie en 1841, et devient directeur du th. Beaumarchais (ancien théâtre St-Antoine) qu'il fait réédifier et restaurer. En mars 1843, il reparaît à l'Odéon ; *le Succès*, 9 mars, la *Famille Renneville*, 11 mai. Il avait changé son emploi pour celui de père noble. L'hiver 1843-44 le trouve à Rouen, et en juin 1844 il débute à Bruxelles où il reste trois ans ; tenue irréprochable, diction sage, organe magnifique. Aussi Geniès était-il en grande estime auprès du public. En 1848, il joua à Lille avec Rachel. A partir de cette date, nous perdons sa trace.

Biographie : *Annuaire Delhasse* 1845, p. 115 et suiv.

Bibliographie : *Mémoires de Laferrière*, t. I, p. 290, t. II, p. 18 à 23. — *Th. de Caen*, p. 289.

GENIÈS, Mlle Jenny. — Amoureuse ingénue, Bordeaux 1817-18, Porte-St-Martin 1821-23. Morte en 1824.

GENIN. — Sous ce nom :

Genin, premier rôle Marseille 1828. V. le suivant.

Genin, Victor, premier rôle Marseille 1845-47, Lyon 1849-55, Marseille 1856-60, Douai 1861, Marseille 1862-70, Lyon 1872. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1874.

Mme Genin, amoureuse, Metz 1851-52.

Mme Genin, Louise, née Morni, Douai 1860-61.

Genin, Auguste, Dijon 1862-64, Rio 1865-72.

Genin, Francis, St-Etienne 1872-73, Liège 1874-75.

Genin, Antoine, Odessa 1874-78, Alger 1879-80, Rouen 1881, Nouvelle-Orléans 1882-84, Guatemala 1885-86.

Genin, Hubert, Lyon 1891-96.

GENISKAR. — Cirque Olympique 1824.

GENNETIER ou Genetier, Honoré. — Strasbourg 1854-55, Odessa 1858-61, Nouvelle-Orléans 1862-64, Amiens 1865-67, Bordeaux 1868-73, Paris 1874-75, New-York 1876, Paris 1877, Lausanne 1878-79, Liège 1880-81, Beauvais 1882, Elbeuf 1883-86, Beauvais 1887-88, Paris 1889-94. En 1890, âgé de 60 ans, avec 39 ans de th. Gennetier obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

GENNETIER ou Genetier, Mme Amélie, Honorine. — Lyon 1849, Variétés 1855-59, Variétés 1860-62, Folies 1863, Paris 1864-65, Hombourg 1867, Buenos-Ayres 1868-80, Paris 1881-84, Gymnase 1885. Mme Vauberger dans le *Roman d'un jeune homme pauvre* (reprise), Christine dans *Fromont jeune et Risler aîné* (reprise). En 1894, âgée de 66 ans, avec 44 ans de th. Mme Gennetier obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1904.

GENNEVILLE, Louis, Genens, dit. — Boulogne 1863, Toulon 1864-65, Chambéry 1866-68. Mons 1869, Valparaiso 1870-73.

GENNEVOISE. V. Genevoise.

GENNY. — Amoureux, Toulon 1825.

GENOT. — Né en 1796, mort en décembre 1843, avait épousé Elisa Fay, sœur de Léontine Fay (v. ce nom). Il parut tour à tour à St-Pétersbourg, à Varsovie, à Bruxelles 1823-24, Gand 1825, th. Feydeau 1826 : « Chanteur faible, acteur nul » dit la biographie de cette année. « Un gaillard qui ne doute de rien » écrit-on en 1829. Doué d'une mémoire prodigieuse, d'un aplomb imperturbable, Genot se fit pourtant une situation à l'Opéra-Comique, où tenant tous les emplois, remplaçant n'importe qui au pied levé, il était véritablement indispensable. Il tint aussi le rôle de l'Empereur à l'Opéra-Comique à une époque où chaque théâtre avait le sien. Samson parla de ses obsèques dans son Rapport de 1844.

Bibliographie : *Biogr. dram.* 1826, 1829, 1833. — Brazier, *Histoire des petits théâtres*, t. I, p. 96.

Iconographie : Bibliot. nat., catalogue Duplessis 17,865. En buste, de ¾ à gauche, lith. an.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GENOT, Mme Elisa Fay, femme du précédent, sœur de Léontine Fay (v. ce nom). — Avait environ 17 ans lorsqu'elle parut à Bruxelles en 1823-24, Gand 1825. Ouverture du th. des Nouveautés 1827, où elle joua quelques rôles avec esprit. Gymnase, th. des Arts à Rouen 1836, emploi des Déjazet à Bruxelles 1839, Nantes 1843, Porte-Saint-Martin 1847, Théâtre historique 1848, début rôle de Niphé dans *Catilina* (14 oct.), Mistress Graff dans les *Mystères de Londres* (28 déc.), la Vieille dans les *Puritains d'Ecosse* (19 mai 1849), Mme Denis dans le *Chevalier d'Harmental* (26 juillet). Th. des Variétés 1852, duègne au Vaudeville 1853. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1859.

Bibliographie : *Biogr. dram.* 1826, 1829. — La *Rampe et les Coulisses* 1832, p. 159. — Hist. du Th. de Lille, t. II, p. 397.

Iconographie : Bibl. nat., catalogue Duplessis 17,866. 1. En buste de ¾ à droite, lith. par Delorme.

2. En pied de ¾ à droite, cost. de th., lith. par V. Dontreleau, 1836.

GENOT. — Sous ce nom :

Genot, Achille, Jean, Etienne Fay. — Boulogne-sur-Mer 1854-57.

Mme Genot, Zénaïde, Parent. — Boulogne-sur-Mer 1854-57.

Genot, François, Joseph. — New-York 1874-75, Paris 1876, Moscou 1877-79.

GENSE. — Chambéry 1863.

GENSE, Mme Colombe, Emma, née en 1836. — Reims 1874-75, Nancy 1876, Reims 1877, St-Etienne 1878-79, Angers 1880, Limoges 1881-82, Cette 1883-84, Nancy 1885, St-Etienne 1886, Genève 1887, Rouen 1888-90, Toulouse 1891, Angoulême 1892-93, Paris 1894. En 1906, âgée de 69 ans, avec 30 ans de théâtre, Mme Gense obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

GENTEY, Mlle. — Rôles d'enfants, Besançon 1825.

GENTIER, Mlle Amélie. — Lyon 1851-56.

GENTIL. — Sous ce nom : (V. aussi Genty).

Mme Gentil, Tours 1791.

Gentil, Limoges 1851.

Gentil, Reims 1852.

Gentil, Th. Lazari 1852.

Gentil, Georges, Charton dit Valentin. — Amoureux Lille 1862, Agen 1864-65, Chambéry 1865, Annecy 1867-69.

GENTY. — Sous ce nom :

Genty, Bruxelles 1799-1800, Lille 1805.

Mme Genty, Bruxelles 1799.

Mme Genty, Fanny, Londres 1843-47.

Genty, Armand, Joseph, Marie, Roubaix 1864-65.

Mme Genty, Pauline (ou Louise), née Denuelle Saint-Leu, née en 1843. — Roubaix 1864-68, Paris 1869-78, Boulogne 1879-81, Paris 1882-1904. En 1904, Mme Genty, âgée de 60 ans, avec 36 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Son nom disparut de l'annuaire l'année suivante.

Genty, Marie, Adèle Gerbouin dite. — Folies 1864-67.

GEOFFROI. — Bordeaux 1792-93, Liège 1799.

GEOFFROY, Mlle Pauline, Hippolythe, Rosalie (dite Pauline). — Née le 17 novembre 1800 à Paris, sur le 3me arrondissement. Son père s'appelait Quincien Geoffroy. Petite brune piquante, chantant faux avec une assez jolie voix. Après un échec à l'Opéra-Comique, Pauline Geoffroy vint débuter au Vaudeville de la rue de Chartres où elle figure sur le tableau de troupe de 1816. Jeune, douée d'un bel aplomb, elle réussit dans le *Moulin Sans-Souci*, mais fut sifflée dans les *Montagnes russes*. Ayant reçu d'utiles leçons de Fontenay, elle ne tarda pas cependant à regagner la confiance du public. Devenue une des actrices les plus aimées du Vaudeville, on la vit avec plaisir dans *Kettly*, le *Retour à la ferme*, *Pierre*, *Paul et Jean*, *Léonide*, le *Maître de forge*, la *Courtisane amoureuse*, le *Hussard de Felsheim*, le *Roman par lettres*. En 1825, des propositions lui furent faites par l'Opéra-Comique, puis par le Th. de Madame. Dans une lettre rendue publique elle expliqua comment, sur le conseil de ses amis, elle préférait rester au Vaudeville. Son engagement fut renouvelé et ses appointements augmentés, mais une fièvre cérébrale, survenue à la suite de couches, l'enleva en trois jours, en mai 1827. Elle fut inhumée au cimetière du Nord, après avoir été présentée à St-Germain-l'Auxerrois. Pauline Geoffroy demeurait 13, rue des Boucheries, en 1817-18, et 24, rue de Rohan, en 1827.

Biographie : E.-D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément de la troupe de Nicolet.*

Bibliographie : *Petite Biographie* 1826. — *Almanach Barba* 1828, p. 366.

Iconographie : *Complément de la Troupe de Nicolet*, eau-forte de Fugère, en buste, de face.

GEOFFROY, Jean, Marie, Joseph. — Naquit en 1813, et non pas en 1820, comme l'ont répété ses biographes. Son père était un ouvrier joaillier dont on ne sait rien. Lui-même fit son apprentissage dans cette partie. Engagé, malgré les résistances de sa famille, dans une

EFERUS - Recherches & Classification numériques

petite troupe ambulante qui exploitait les environs de Paris, il entra dans la carrière dramatique en gagnant 50 fr. par mois. Après une apparition au Gymnase en 1838, Geoffroy alla jouer à Nancy où Bouffé le rencontra, puis revint débuter à la Gaîté dans le rôle du pompier, de la *Belle Ecaillère*. N'ayant pas encore obtenu d'engagement, il repartit pour la province, Clermont, Reims, et fit même un séjour en Italie. En 1842-43 il était à Rouen, jouant presque tous les rôles de Bouffé. Enfin, en juin 1844, il parvenait à se faire une place au Gymnase. Il devait bientôt en devenir un des plus fermes soutiens pendant 19 ans. Ses principales créations se firent avec *l'Amitié*, *Héloïse et Abeilard*, *Rodolphe*, l'*Image*, le *Collier de perles*, le *Bourgeois de Paris*, la *Comtesse de Sennecy*, *Elzéar Chalamel*, les *Cœurs d'or*, le *Mariage de Victorine*, *Manon Lescaut*, et enfin *Mercadet*, où il fut au-dessus de toute éloge. Puis vinrent le *Démon du foyer*, le *Pressoir*, un *Mari qui n'a rien à faire*, les *Amoureux de ma femme*, le *Camp des bourgeoises*, *Jeanne qui pleure*, *Cendrillon*, le *Voyage de M. Perrichon*, la *Poudre aux yeux*, les *Invalides du mariage*, etc. « Il a de l'entrain, de l'imprévu de la verve à pleins bords, écrit J. Arago en 1852. Sa réputation est devenue presque une renommée. » L'année suivante on écrit : « Rare faculté de transformation, jeu plein de franchise et de naturel, sentiment comique en dehors de toute trivialité. » Un critique judicieux a dit de lui : « Il a un rire à lui, un rire sympathique qui se répand dans la salle. Les autres comiques tirent leurs effets du sérieux avec lequel ils débitent les bonnes ou mauvaises plaisanteries dont leurs rôles sont semés ; Geoffroy procède par le moyen contraire. » Scribe, au lendemain de la création de l'*Image*, avait pris le comédien en haute estime. Il lui conseilla surtout, aux heures de défaillance, la patience. En 1863, des raisons d'amour-propre le décidèrent à quitter le Gymnase, qui donnait alors dans la même soirée les *Pattes de mouche* et le *Voyage de M. Perrichon*. Justement froissé de ce qu'on lui fit jouer la pièce de Labiche au lever de rideau, il résilia son engagement et débuta au Palais-Royal d'une façon très remarquable dans *Célimare le bien-aimé* (27 février 1863).



GEOFFROY
Rôle de *Mercadet*, par Ch. Geoffroy

Geoffroy fut un des grands comédiens de son temps, le bourgeois de Paris dans toute sa carrure joyeuse, le bourgeois par définition, le Mercadet de Balzac et le Perrichon de Labiche — de Labiche qui lui écrivait le jour de son élection à l'Académie : « On m'a donné un fauteuil, mais je t'en dois bien au moins un bras ! » Au Palais-Royal, ce fut une série inoubliable : *Les 37 sous de M. Montaudoin*, la *Cagnotte*, un *Pied dans le crime*, les *Chemins de fer*, *Gavaut, Minard et Cie*, le *Chef de division*, la *Pièce de Chambertin*, le *Homard*.

Franchise, naturel, science des effets, conscience et résistance, tel était Geoffroy, aussi bon à la centième représentation d'un ouvrage qu'à la première ; passionné pour son art, mais, en sa qualité de premier acteur au Palais-Royal, avec trente mille francs par an, chiffre considérable pour l'époque, autoritaire, grognon, peu sociable, peu aimé de ses camarades. Puis, le rideau tombé, déshabillé en une minute, monté dans l'omnibus place des Victoires-Belleville, et transporté dans sa petite maison de Belleville, où il mettait son vin en bouteilles ou construisait des cages à lapins. Toute sa gaieté s'était évanouie avec la rampe éteinte. Au dehors du théâtre, un ours. On se demanda souvent pourquoi Geoffroy n'était pas entré à la Comédie-Française, où il eut fait un bourgeois gentilhomme idéal. La raison en est, sans doute, que tel que César, il préférait être le premier et le tout puissant dans son village que le second dans Rome. Et puis, ayant l'habitude d'intercaler dans son texte des interjections variées agrémentées parfois d'un certain bégaiement, toutes choses qui lui donnaient ce naturel exquis, il lui eut été difficile de prendre le ton de la nouvelle maison. On prétend même qu'il déclarait l'impossibilité où il se fût trouvé de dire des vers.

Quoiqu'il en soit, la carrière de Geoffroy au Palais-Royal fut une des plus éclatantes dans l'histoire de ce théâtre. Il fut le bourgeois rêvé de Labiche. Il est vrai que tant de rôles furent écrits pour lui sur mesure. Voici les princi-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pales et dernières créations de sa longue carrière : 1868, la *Cagnotte*, les *Points noirs*, le *Sabot de Marguerite*. 1870, *Gavaut, Minard et Cie*, *Le plus heureux des trois*. 1872, le *Réveillon*. 1873, le *Chef de division*, le *Roi Candaule*. 1874, les *Samedis de Madame*, les *Jocrisses de l'amour*, le *Homard*, la *Boule*, 1875, le *Panache*. 1876, le *Prix Martin*, le *Prince*. 1877, le *Tunnel*, les *Convictions de papa*, les *Demoiselles de Montfermeil*, le *Phoque*. 1878, les *Vieilles couches*, le *Bouton de rose*, les *Provinciales à Paris*, *Tant plus ça change*. 1879, le *Mari de la débutante*, la *Revue trop tôt*, la *Famille*. 1880, la *Victime*. 1881, le *Mari à Babette*. 1882, le *Volcan*. Geoffroy mourut à Belleville, le 6 septembre 1883, dans sa petite maison de la rue des Solitaires, qu'il appelait son « palais de chaume ». Il fut enterré au Père-Lachaise, dans la 56e division, et son monument en marbre blanc est orné d'un buste et d'une guirlande où sont rappelées ses principales créations : *Célimare*, le *Bourgeois de Paris*, *Perrichon*, *Mercadet*, la *Cagnotte*, le *Panache* et la *Boule*. Il porte en outre cette inscription :

JEAN, MARIE, JOSEPH GEOFFROY
Artiste dramatique, né en 1813
décédé le 6 septembre 1883

L'inauguration de ce monument eut lieu en présence de nombreux camarades et amis particuliers de l'artiste. Après la bénédiction donnée par le prêtre, René Luguet prononça un éloquent discours où il retraça la vie de cet excellent comédien. (*Rapport* 1885, p. 31.) En 1894, Mme Champreux, nièce de Geoffroy, fit une fondation de 726 fr. par an, au profit de la Société des artistes dont Geoffroy avait été membre du comité (1848-51). Elle réalisait ainsi le vœu de son oncle.

Biographie : Les *th. de Paris*, Lorsay, t. II, 1854. — *Foyers et coulisses*, th. du Palais-Royal.

Bibliographie : *Souvenirs* de Bouffé, p. 339. — J. Arago, *Foyers et coulisses*, 1852. — V. Darthenay, *Acteurs et actrices*, 1853. — Em. Abraham, *Acteurs et actrices*, 1861. — Les *th. en robe de chambre*, 1866.

Iconographie : Les *th. de Paris*, Lorsay, t. II. — Le foyer du Palais-Royal. — *Galerie Geoffroy* : En pied, dans *Mercadet*, reprod. dans les *Anciens th. de Paris*, de G. Caïn.

GEOFFROY, Mme Louisa née Kersent. — Femme du précédent, joua d'abord en province, vint en 1839 de Marseille à Paris, fit partie de la troupe de la Porte-St-Martin comme soubrette, et mourut en 1864.

GEOFFROY, Auguste, Charles, Julien. — Nancy 1851, amoureux, Le Hâvre 1852-54, Reims 1855-57, Vaudeville 1858, Bouffes 1859-60, th. Déjazet 1861-62, Lyon 1863. Mari de la suivante.

GEOFFROY, Mme Marie Coraly, née Guffroy. — Affichée à Chambéry en 1856, sous le nom de Mlle Coralli *(sic)* Guffroy, des Variétés, âgée de 13 ans. D'abord enfant prodige, Mlle Guffroy débuta aux Bouffes dans *Dragonette*, le 30 mars 1857, et créa le rôle de Cupidon dans *Orphée aux enfers*, le 21 octobre 1858. C'était alors une jolie femme, douée d'une opulente chevelure blonde. Elle connut à ce théâtre un petit ténor du nom de Geoffroy, et l'épousa, d'où la substitution de son nom de Guffroy en celui de Geoffroy. Engagée au Cirque Olympique, elle parut dans la *Prise de Pékin* (27 juillet 1860), *Rothomago* (1er mars 1862). Au Châtelet : *Aladin* (3 oct. 1863). Elle devint veuve vers cette époque. Soubrette à Lille 1863-65, Gand 1865, Lille 1867, Genève 1868, Alger 1869, Lille 1870-72, Folies dram. 1873, où elle créa le rôle d'Héloïse, dans *Héloïse et Abélard*, Bruxelles 1874-75, Palais-Royal, Athénée, Bruxelles 1877-82, Boulogne-s/Mer 1883-99, Pau 1900-1901. Boulogne 1902-1905, Lausanne 1906. En 1905, âgée de 63 ans, Mme Coraly Geoffroy, avec 37 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

GEORGE, Mlle Marguerite, Joséphine Weimer, dite. — « Femme curieuse et peu sympathique » écrit à son sujet M. L.-Henry Lecomte, l'historien de théâtre le mieux documenté à l'heure présente : « Ignoble cabotine et.... pis encore » dit une ligne de Fréderick ; « Maîtresse de Napoléon », nous annoncent pompeusement les catalogues d'autographes ; « Figure qui s'efface », dirons-nous à notre tour, car elle ne fut jamais fixée par personne, et ce n'est pas l'opérette donnée il y a quelques années sous ce nom qui nous renseignera. — Mlle George en opérette ! — Etrange idée soit dit en passant. A quand la vie de Rachel en ballet ?

Commençons par le commencement. Mlle George qui écrivait elle-même son nom d'emprunt *George* (et non pas Georges), — nous avons sous les yeux quarante de ses lettres signées — naquit à Bayeux le 23 février 1787 et fut baptisée le lendemain à l'église Saint-Patrice de cette ville. Elle était fille du légitime mariage de Georges Weimer (que l'on écrivait aussi Wemmer), et de Marguerite Munier, tous deux sans profession désignée, demeurant à Caen. Des biographes ont dit que son père était maître-tailleur au régiment de Lorraine en garnison dans cette ville ; d'autres, qu'il était musicien et que sa femme fut actrice ambulante. Quoi qu'il en soit, il est à peu près certain que Weimer, devenu chef d'orchestre, dirigea par la suite des troupes en province, et que sa fille Marguerite débuta à Amiens dans des rôles d'enfants : les *Deux petits Savoyards*, le *Jugement de Paris*, *Paul et Virginie*. Le père, musicien, la destinait à l'opéra. Mlle Raucourt qui la vit, dans une de ses tournées, en décida tout autrement, et dé-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

clara que cela ferait « un bel oiseau de tragédie ». Elle prit la jeune fille sous sa protection, obtint du gouvernement les moyens pour que Mlle George pût venir à Paris, et la prépara sans plus tarder à se présenter à la Comédie-Française.

En des notes écrites en vue de *Mémoires* que devait rédiger Mme Desbordes-Valmore, et qui ne furent jamais publiés, Mlle George a raconté son existence et celle de sa mère à cette époque de sa vie : « Nous étions pauvres, très pauvres. Mon père faisait d'assez tristes affaires à Amiens. Mon frère était venu nous retrouver à Paris pour prendre des leçons de Kreutzer. Il avait pour écoliers les enfants de l'ambassadeur de Hollande ; pauvre frère, il nous donnait à peu près ce qu'il gagnait. Mon père ne pouvait guère nous envoyer d'argent; il nous expédiait des caisses de légumes, des vêtements; ma nourrice allait laver notre linge à la rivière. »



Mlle GEORGE, d'après Gérard
(Collection de Mme la Comtesse de Pourtalès)

D'une beauté précoce, sculpturale, l'élève de Mlle Raucourt était, paraît-il, peu portée au travail. Logée en famille rue Croix-des-Petits-Champs, elle allait prendre mollement ses leçons tantôt à l'allée des Veuves, chez son professeur, tantôt à La Chapelle, près Orléans, où Mlle Raucourt possédait une propriété. A la Comédie, Mlle Duchesnois avait débuté avec éclat le 3 août 1802. Mlle George se présenta à son tour dans le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*, le 28 novembre suivant. Elle n'avait donc pas seize ans !

« Jamais, peut-être, lisons-nous dans l'*Opinion du parterre*, on n'a vu une plus belle femme sur la scène française, et Mlle Raucourt elle-même si vantée à ses débuts en 1773, ne nous parut pas aussi belle alors que l'est aujourd'hui son élève. » A peine les critiques les plus sévères pouvaient-ils lui trouver un léger défaut de prononciation, une jambe un peu forte, une taille qui menaçait déjà de devenir massive. A cela ses partisans répondaient : Mlle George n'a pas la beauté de Vénus, mais celle de Pallas ou de Junon. Après les succès remportés par Mlle Duchesnois, une telle apparition était hardie, d'autant plus que la débutante n'avait encore pour elle que ses dons physiques, admirables il est vrai. Par contre, nulle expérience de la scène, une copie trop fidèle de Mlle Raucourt, peu d'intelligence, et aucune sensibilité. *Didon*, *Sémiramis* et quelques autres rôles où elle se montra successivement, ne firent que confirmer cette première appréciation, ce qui n'empêcha pas d'imprudents amis de lui conseiller d'aborder *Phèdre*, le rôle où triomphait Mlle Duchesnois. Nous avons déjà raconté à l'article Duchesnois les péripéties de cette lutte qui passionna le parterre, la lutte de la beauté contre le talent. La presse elle-même est divisée en deux camps. Mlle Raucourt dirige l'assaut contre la rivale de son élève : billets donnés, coups de cannes, sifflets, mesures policières, rien ne manqua à la fête, tandis que l'on faisait courir cette épigramme :

Entre deux actrices nouvelles,
Les beaux esprits sont partagés ;
Mais ceux qui ne se sont rangés
Sous les drapeaux d'aucune d'elles,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Préféreront sans contredit,
Sauf le respect de Melpomène,
D'entendre l'une sur la scène,
Et tenir l'autre dans le lit.

Ses débuts terminés, Mlle George fut admise le 4 août 1803, aux appointements de 4,000 fr., mais la paix ne revint rue Richelieu que le jour où le ministre décida de recevoir Mlle Duchesnois et Mlle George sociétaires le même jour (17 mars 1804), chacune avec attributions définies. Le Premier Consul avait fait pencher la balance pour Mlle George ; Joséphine pour Mlle Duchesnois.

Soulevons maintenant un coin des rideaux de l'alcôve de la belle actrice, dont le nom fut surtout célèbre par la suite — non seulement parce qu'elle fut la créatrice inoubliable des grands drames romantiques d'Hugo et de Dumas — mais aussi parce que l'on se chuchotait à l'oreille qu'elle avait été honorée des bonnes grâces de Napoléon. Qu'y a-t-il de vrai dans l'aventure? Nous consulterons à ce sujet M. Frédéric Masson, à qui rien de ce qui touche le grand empereur n'est étranger, et nous ouvrirons *Napoléon et les femmes* au chapitre « *les actrices* ». Malheureusement les livres de M. Masson, si intéressants à parcourir, ont un grand défaut, à nos yeux, et un défaut capital à notre époque où le lecteur exige une documentation précise : ils n'indiquent jamais aucune source, et nous en sommes réduits à ne pas savoir s'il s'agit d'un potin de concierge ou d'une pièce découverte aux archives?

« Napoléon venait de s'installer à St-Cloud, écrit M. Masson (p. 102 et suiv. de l'ouvrage cité) lorsque, en nivôse an XI, il se fit pour la première fois amener Mlle George, qu'il reçut dans un petit appartement donnant sur l'orangerie. Comme, cette année-là, il prolongea fort tard son séjour dans sa nouvelle résidence, et qu'il y passa presque l'hiver, il la demanda assez fréquemment... A Paris, il continua, la vit dans l'appartement entresolé, mais jamais il n'alla chez elle ; jamais, par suite, il n'eut à se rencontrer avec Coster de Saint-Victor ou d'autres amants. Cela dura deux ans en tout, au témoignage de George, qui prétend que tout ce temps elle resta fidèle ; on ne lui demandait pas. »

Dans les notes préparées pour Mme Desbordes-Valmore, Mlle George se complaît à donner des détails sur cette liaison. Mais avec quelle défiance ne devons-nous pas les accueillir ! L'actrice vieillie autour de laquelle s'est créée la légende n'a plus qu'un but : démontrer que le Premier Consul fut son premier amour. Ainsi, les magnificences du prince Sapieha qui l'avait précédemment tirée de son triste entresol de la rue Sainte-Anne, au coin de la rue Clos-Georgeot, pour l'installer luxueusement dans un appartement de 2400 fr., avec écuries et remises, 334, rue Saint-Honoré n'ont été que les cadeaux d'un frère à une sœur ! Nous ne parlons que pour mémoire des prévenances antérieures de Lucien Bonaparte envoyant à l'actrice cent louis d'or dans une théière en vermeil. A l'entendre, lorsque le Premier Consul la fera demander à Saint-Cloud par l'entremise de Constant, c'est avec sa robe virginale qu'elle s'y rendra. Puis comprenant sans doute qu'aux yeux des lecteurs une place forte ne doit pas se rendre décemment à la première sommation, elle nous fera le récit d'une résistance de trois nuits. Trois nuits d'attente pour le vainqueur de Marengo qui, plus tard, mis en présence d'une archiduchesse d'Autriche, n'aura pas même la patience d'attendre que la cérémonie nuptiale soit accomplie ! A qui donc Mlle George en fera-t-elle accroire ! Pas même à son amie, Mme Desbordes-Valmore, qui n'osa jamais mettre en style clair de si pauvres invraisemblances. Mais, consul ou empereur, Napoléon n'est pas l'amant rêvé pour une femme.

En conséquence, point de scandale, point d'affichage, et lorsqu'elle vient jouer à la Cour elle touche la même gratification que ses camarades. De l'argent ? Elle en reçoit à coup sûr. Mais comment désigner les destinataires qui reçoivent des sommes de 10,000 à 20,000 fr. sur la petite cassette. Une seule fois, le 16 août 1807, le nom de Mlle George apparaît pour un don de 10,000 francs. Elle avait alors cessé depuis près de trois années ses visites intermittentes aux Tuileries ; ce présent coïncide avec une fête : la Saint-Napoléon.

Revenons au théâtre :

Les progrès ne furent pas rapides ; on lui reconnaissait de la chaleur, de l'énergie, mais on lui reprochait de ne pas assez soigner ses poses théâtrales et de trop imiter Mlle Raucourt plutôt dans ses imperfections que dans ses bonnes qualités. Mais, écrit un critique « elle est si belle, qu'on se trouve naturellement disposé à lui accorder plus d'indulgence qu'à toute autre. » Elle joua Hermione, d'*Andromaque*, Roxane, de *Bajazet*, Cornélie, de la *Mort de Pompée*, Mathilde, dans *Guillaume le Conquérant*. Dans le rôle d'Arsinoé, de *Nicomède*, elle désarma ses adversaires.

Il est curieux — à côté des louanges outrées du *Journal des Débats* — de rapporter ce jugement de Kotzebue qui, voyageant en France, avait entendu l'actrice dans l'*Orphelin de la Chine* : « Mlle George, quoique défigurée par un costume chinois très désavantageux, m'a paru très belle dans le rôle d'Idamé. Elle est grande et forte ; elle a un port de reine ; on la dit âgée de 17 ans seulement, mais elle paraît en avoir 25 ; elle joue bien, et ne crie pas, à beaucoup près, autant que sa rivale ; aussi la nature lui donne-t-elle quelquefois des accents qui s'échappent du cœur. Elle m'a plu. Cependant elle n'a pas répondu à mon attente. »

Mlle George, dans cette première période, créa au Théâtre français les rôles suivants :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1804, Mathilde, dans *Guillaume le Conquérant*.
1805, Jeanne de Navarre, dans les *Templiers*.
1806, Poppée, dans *Octavie*.
1808, Mandane, dans *Artaxerce*.

Mais tous les rapports du temps nous la représentent comme travaillant fort peu, encensée par le critique Geoffroy dont les arrêts étaient alors sans appel, et, bien que la dernière venue, mise à $^{3}/_{4}$ de part en 1806, et aux $^{5}/_{8}$ en 1807. Son incomparable beauté aplanissait pour elle toutes les difficultés de la carrière. Un jour, à l'Opéra, dans un bénéfice en l'honneur de Florence, qui lui donnait aussi des leçons, elle s'essaya dans la *Belle Fermière*, chantant fort agréablement les airs qui se trouvent dans ce rôle. Là encore on la jugea faible mais, comme dit un contemporain : « Avec des avantages physiques aussi brillants, il lui suffirait de paraître pour être applaudie. »

Le samedi 30 avril 1808, avait eu lieu la première représentation d'*Artaxerce*, où elle jouait le rôle de Mandane. Le 11 mai, on l'attendit vainement au théâtre. La belle actrice avait disparu de son domicile. Le surlendemain seulement on apprit que, munie d'un passeport qui lui avait été délivré par l'ambassadeur de Russie, elle était partie furtivement, au mépris de ses engagements, avec Duport, le danseur en vogue de l'Opéra — Louis Duport, lequel, par crainte d'être arrêté aux barrières, s'était déguisé en femme — né en 1783, mort le 19 octobre 1853, non seulement danseur, mais homme d'esprit et d'instruction solide. On laissa entendre également que les dettes criardes de l'actrice auraient été pour quelque chose dans une détermination aussi rapide. M. Fr. Masson voit dans ce départ toute une intrigue de cour ayant pour objet d'enlever le Tsar à Mme Narishkine par une liaison avec l'actrice, liaison fugitive, d'où on l'aurait ramené sans peine à l'Impératrice régnante.

George n'aurait jamais rien su de tous ces beaux projets, naturellement, mais se serait laissé d'abord séduire par Benckendorff, le frère de la Comtesse de Liéven, venu à Paris à la suite de l'ambassadeur Tolstoï. Rappelé en Russie, il entendait donc faire à l'empereur les honneurs de sa maîtresse ? En attendant, pour la mieux décider, il lui avait promis, dit-on, le mariage.

Mlle George s'arrêta tout d'abord une huitaine de jours à Vienne où elle fit des lectures classiques chez la princesse Bagration. Puis elle continua sa route sur St-Pétersbourg. Pendant ce temps, le 13 mai, elle était condamnée à Paris, à payer 3,000 fr. d'amende pour sa fugue ; le 30, sa part était mise sous séquestre, et le 17 juin, son nom était rayé du tableau des sociétaires ; elle perdait du même coup ses droits à la pension.

Le 5 août suivant, elle écrit de St-Pétersbourg à sa mère, à propos de son début dans le rôle de *Phèdre*. Nous respectons l'orthographe et le style naïf de ce billet : « Toute la famille impériale étoit donc pressante, On me prévien d'abord qu'il n'étoit pas d'usage d'aplaudir en entrant, ainssi que cela ne me déconcerte pas. Mais au contraire, quand j'ai paru, j'ai été reçue comme à Paris, je te jure. Juge quel étonnement pour tout le monde. On applaudit jamais avant l'Empereur. C'est donc lui qui a commencé à toutes mes entrées. Juge, bonne mère, quel brillant succès. Jamais on n'en a vu un pareil. Toute la famille a envoyés chés moi pour faire compliment. C'étoit un train dont tu ne (peux) pas te faire d'idée. L'Empereur surtout étoit en extase. S. M. l'Impératrice mère a dit à table : J'ai été à Paris dans le tems de Mademoiselle Clairon, je l'ai beaucoup suivie, mais jamais elle n'a fait sur moi l'effet qu'a produit Mademoiselle George. » Elle ajoute encore dans cette lettre que l'empereur lui a envoyé une très belle plaque en diamant pour servir de ceinture. Elle a débuté à la ville avec moins de succès. Le Grand Duc la voit tous les jours et l'aime comme une sœur. Enfin elle parle de son bon Benckendorff, qu'elle aime de plus en plus, ce qui rend tout le monde jaloux de son bonheur. Elle charge sa mère, en terminant, de dire à Talma qu'elle l'aime toujours. Cette lettre — la plus rare que l'on connaisse de cette artiste — est signée *George Benckendorff*.

M. L.-Henry Lecomte possède une très longue lettre de Mlle George, datée du 15/27 janvier 1809, dans laquelle elle dit être très heureuse ; on la regarde comme mariée avec son cher Benckendorff ; la foule est grande à ses représentations, la cour parfaite pour elle. Elle a 16,000 roubles d'appointements plus deux bénéfices, chacun de 10,000 roubles ; aussi met-elle de l'argent de côté.

Mlle George demeura près de cinq années en Russie, et n'en partit que contrainte par les évènements politiques. Elle joua à Stockholm, s'arrêta quinze jours à Stralsund, traversa Hambourg et Brunswick. Annoncée par le télégraphe à Dresde, où se trouvait l'empereur, elle prit le chemin de cette ville. Le souverain la reçut le soir même de son arrivée et... la retint. Al. Dumas, dans ses *Mémoires*, t. IV, p. 11, lui fait porter secrètement — dans le busc de son corset — une lettre de Bernadotte au roi Jérôme, alors à Brunswick.

Les détails de la rencontre de Mlle George à Dresde avec ses anciens camarades de la Comédie-Française ne sont pas très connus. Nous les rappellerons en quelques lignes : le 12 juin 1813, les comédiens français dont les noms suivent, avaient reçu l'ordre de l'empereur de partir sur-le-champ pour se rendre à Dresde. Le lendemain 13, ils étaient tous en route : Fleury, Saint-Phal, Michot, Baptiste cadet, Armand, Desprez, Thénard, Devigny, Michelot et Barbier ; Mmes Thénard, E. Contat, Mézeray, Mars et Bourgeois. Ils arrivèrent à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Dresde le 20 et le 21. Or c'était là une troupe de comédie et non de tragédie. L'arrivée imprévue de Mlle George, que l'empereur voulut voir jouer aux côtés de ses anciens camarades, vint déranger les dispositions primitives : Talma et Saint-Prix mandés en toute hâte arrivèrent à Dresde le 15 juillet pour renforcer les éléments tragiques. Mais l'on n'avait même pas attendu jusqu'à cette date pour applaudir Mlle George, qui parut le 1er juillet sur le théâtre de la Cour royale, dans le rôle de *Phèdre*. Ces représentations françaises eurent lieu, en effet, tantôt sur le théâtre construit dans l'Orangerie du Jardin Marcolini, tantôt au théâtre de la Cour royale, du 22 juin au 11 août. La paix avait été signée — par la volonté impériale — entre la Comédie française et la transfuge, et lorsque la troupe quitta Dresde, le 12 août, pour se rendre à Paris, où elle arriva du 20 au 22, ce fut en compagnie de Mlle George, réintégrée dans sa place de sociétaire. Bien plus, on poussait la longanimité jusqu'à lui compter ces cinq années d'absence comme services, et à lui attribuer une part entière de sociétaire, comme il résulte de la note suivante conservée aux Arch. nat. : « Les 5/8 de part, vacants par la retraite de la demoiselle Desbrosses, seront attribués à Mlle George, à partir du 1er avril 1814, en vertu d'une décision du 25 mars précédent. Les 3/8 de part, mis en réserve pour les décorations, serviront jusqu'à nouvel ordre à *compléter la part entière qui lui a été promise, à l'époque de sa rentrée au théâtre.* »

Tant de passe-droits étaient-ils justifiés ? Voici comment Talma — qui n'était pas un méchant homme — s'exprimait alors sur le compte de sa camarade rencontrée à Dresde après cinq ans d'absence. Il écrivait de Dresde à un ami : « Mlle George a été assez bien dans *Jocaste* et *Sémiramis;* mais elle a besoin de se tenir ferme pour avoir un succès complet à Paris, parce que le public attendra beaucoup d'elle. Je crois que Duchesnois a tort de s'effrayer... Elle a des avantages que ne pourront effacer ceux que George peut avoir, et je trouve que celle-ci ne peut lui faire aucun tort, surtout si les *journaux* veulent bien ne pas s'en mêler. » (Collection d'autogr. de M. Védel.) Cette lettre venant d'un homme si bien placé pour juger l'une et l'autre de ses partenaires, sans parti-pris, nous semble résumer admirablement la nouvelle situation faite à Mlle George et à Mlle Duchesnois.

Cependant il fallait encore définir les emplois : il fut décidé que Mlle George prendrait celui des *reines* et doublerait Mlle Raucourt alors sur son déclin, mais seulement dans les rôles que n'aurait pas encore joués Mlle Duchesnois. Quant à ceux tenus par cette dernière, ils le seront désormais alternativement par Mlle George et Mlle Duchesnois. (Délibération du 25 octobre 1814.)

La rentrée de Mlle George avait eu lieu par le rôle de Clytemnestre, d'*Iphigénie en Aulide*, le 29 septembre 1813. Talma ne s'était pas trompé ; les lauriers de 1802 étaient coupés. En 1814, elle créa trois rôles nouveaux dans la *Rançon de Duguesclin*, *Ulysse*, *Jeanne Gray*, passa presque inaperçue, et fatigua tout le monde par ses caprices. Tout à coup, aux Cent jours, ayant fait dire à l'empereur qu'elle avait à lui remettre des papiers qui compromettaient essentiellement le duc d'Otrante, Napoléon envoya chez elle un serviteur affidé, et au retour : « Elle ne t'a pas dit, demanda-t-il, qu'elle était mal dans ses affaires ? — Non, Sire, elle ne m'a parlé que de son désir de remettre elle-même ces papiers à Votre Majesté. — Je sais ce que c'est, reprit l'empereur, Caulaincourt m'en a parlé ; il m'a dit aussi qu'elle était gênée. Tu lui donneras 20,000 fr. de ma cassette. » (Fréd. Masson, déjà cité.)

Bientôt les fantaisies recommencent, mais l'empereur n'est plus là pour parer les coups. Tantôt, en 1816, à l'expiration d'un congé de deux mois, elle prolonge son absence de cinquante jours, s'attirant ainsi une suspension de traitement et de gratification. Tantôt elle donne sa démission qu'on n'accepte pas, tantôt elle refuse des rôles. Les relations entre la société et elle sont devenues impossibles. Aussi fait-elle signifier au Comité, par exploit d'huissier, son intention de se retirer le 1er janvier 1818. Cette décision est accueillie avec une joie non dissimulée, et l'on pousse un soupir de soulagement rue Richelieu. Nous savons encore par une lettre qu'elle adressait à St-Prix, le 12 avril 1817, qu'elle avait un pressant besoin de trois mille francs à cette époque, et qu'elle s'était adressée à la Comédie-Française, ne voulant rien demander à l'autorité : « Je n'ai jamais tenu à l'argent, écrit-elle, mais je tiens aux procédés. Aussi soyez bien sûr que sans aigreur, mais avec fermeté, j'agirai pour la Comédie comme elle agira pour moi... » Cette lettre, qui faisait partie de la Collection A. Bovet, fut remise en vente le 27 avril 1903.

Plus tard, les encenseurs de Mlle George, Alexandre Dumas et Mirecourt, attribuèrent cette rupture à des causes politiques : à les entendre, sous la royauté, l'artiste avait osé se montrer avec un bouquet de violettes à son corsage, quand toutes ses camarades portaient des fleurs de lys : « On dénonça le crime au duc de Duras, surintendant des théâtres. Atteinte et convaincue d'impérialisme, Mademoiselle George fut cassée aux gages, etc. » Les fugues, les absences sans autorisation, les rôles refusés, les caprices, tout cela, pour ces messieurs, ne compte pas. Et voilà comment on écrira encore longtemps que Mlle George fut « chassée » de la Comédie-Française parce qu'elle était impérialiste !

Redevenue libre, Mlle George partit pour Londres, où, sous la protection du Duc de Devonshire, elle obtint l'autorisation de paraître sur la scène du Grand Opéra (le 28 juin

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1817, croyons-nous, et non 1827 comme une coquille le fait dire à Al. Dumas dans une édition de ses *Mémoires)*. Elle s'y montra dans *Sémiramis* et la recette s'éleva à huit cents livres sterling. Quelques jours après, elle donna *Mérope*. Quant au succès — les opinions sont partagées. En juillet 1818, elle va donner neuf représentations à Bruxelles. C'est là qu'elle devait y faire la rencontre de Harel, point de départ d'une liaison que les succès, les revers, les luttes, devaient rendre indissoluble pendant plus d'un quart de siècle.

Mlle George avait alors trente et un ans ; elle était dans tout l'éclat de sa beauté ; un front large et pur, des cheveux abondants et longs, un nez mince et droit, une bouche arquée et dédaigneuse, des dents d'une blancheur éclatante, des bras d'une pureté grecque, un regard d'une incomparable beauté. « C'est Melpomène descendue de son cadre » avait dit le critique Geoffroy. C'était encore l'admirable reine tragique que guettait l'embonpoint.

Harel, lui, avait vingt-huit ans en 1818. C'était un causeur plein d'à-propos, se moquant de tout et de lui-même, fort paresseux au fond, mais d'une énergie surprenante dans le malheur. Au moment où Mlle George le vit à Bruxelles, il était exilé. Né à Rouen en 1790, Charles, Jean Harel était le neveu de Luce de Lancival, l'auteur d'*Hector*. Entré fort jeune comme auditeur au Conseil d'Etat, il avait été tour à tour secrétaire de Cambacérès, sous-préfet de Soissons, où il se fit remarquer par sa belle conduite pendant l'invasion de 1814, l'un des fondateurs du journal satirique le *Nain jaune*, puis préfet des Landes et Chevalier de la Légion d'honneur pendant les Cent jours. Il expiait donc en ce moment son bonapartisme hors de France. Mlle George trouvant en lui plus qu'un amant, mais un homme d'esprit qui voulait bien se charger de ses intérêts et mettre son talent en valeur, se l'attacha de la façon la plus complète. Elle obtint tout d'abord qu'il pût rentrer en France, et lui fit accorder le privilège d'une troupe de comédiens dont elle devenait, naturellement, l'étoile de première grandeur. Ce fut alors une course folle à travers les départements : Nous relevons son passage à Chambéry, en janvier 1819 (quatre représentations), à Caen, en janvier 1820. Son répertoire se compose de *Mérope*, *Phèdre*, *Macbeth*. *Sémiramis*, *Médée* et la *Belle Fermière*. De Caen, en date du 6 janvier 1820, elle écrit à Lemercier et se préoccupe de son engagement possible au second Théâtre français. (Vente d'autographes, 27 avril 1903.) De retour à Paris, Mlle George voulut en effet entrer à l'Odéon, où M. Gentil venait de succéder à Picard (avril 1821). Mais la Comédie-Française, se basant sur l'ordonnance de 1818, laquelle défendait de passer du premier théâtre dans le second, s'empressa d'y mettre son veto. C'était l'ancienne lutte qui recommençait. L'actrice, réduite à la gêne — ce qui lui arrivait assez souvent — se retourna alors contre la Comédie qu'elle assigna le 5 juin 1821, en restitution d'une somme de 12,000 fr. de retenue. Elle échoua dans sa revendication. Tapage dans les journaux, et arrangement final. Bref, la rentrée eut lieu à l'Odéon, le 1er octobre suivant, dans le répertoire. Ce fut un triomphe ; quatre salves d'applaudissements à son apparition, des fleurs, des couronnes, des vers. Elle avait auparavant pris soin, pour sauvegarder sa dignité, d'écrire le 6 septembre une lettre rendue publique aux sociétaires du Théâtre français. « Quoique réintégrée dans ses droits, disait-elle, elle préférait entrer à l'Odéon, parce qu'elle avait lu dans les journaux que, si elle reprenait sa place au Théâtre français, Mlle Duchesnois prendrait sa retraite. » Quel acte de bonne camaraderie ! avec un bon petit coup de pied à son ex-rivale. « Ils sont trop verts » disait le renard de la fable.

Le 26 avril 1822, succès personnel dans *Attila ;* le 28 du même mois, à force de sollicitations, bénéfice sur la scène de l'Opéra. Cette représentation, qui pouvait passer pour une véritable curiosité, se composait de *Britannicus* (Agrippine, Mlle George et Néron, Talma); le deuxième acte du *Mariage de Figaro*, avec Mlle George dans le rôle de la Comtesse, et le *Billet de loterie*, chanté par Mme Mainvielle-Fodor. La recette s'éleva à 26,000 fr. Le 14 juin suivant, à l'Odéon, les *Macchabées*.

Pendant ce temps, la direction Gentil va à la dérive, et le lecteur de Charles X (Gentil), est remplacé par un colonel de dragons (de Gimel), qui entend tout mener militairement. Le 9 novembre 1822, *Saül ;* le 10 mars 1823, *Didon ;* le 12 avril, le *Comte Julien*. En juillet, elle est à Angers. Le 2 avril 1824, à l'Odéon, au bénéfice de Mlle George qui devait, disait l'affiche, jouer pour la dernière fois à Paris, *Jane Shore*. Succès personnel. Le 1er mai suivant, incident. Ligier jouait avec un grand succès *Iphigénie en Aulide*. Le public, on ne sait trop pourquoi, siffla Mmes Gros, Gorenflot et George. Celle-ci, peu habituée à ce bruit, quitta la scène. On voulut qu'elle vint faire des excuses, elle s'y refusa. Le surlendemain elle publia une lettre dans les journaux pour se justifier, et Bernard, le directeur, vint annoncer le soir au public que Mlle George ferait des excuses. Le 18, dans *Mérope*, où elle fut admirable, elle s'interrompit et dit au parterre : « Messieurs, si j'avais eu le malheur de manquer au public, je ne me serais jamais représentée devant vous. » Elle fut alors rappelée et applaudie. Le 2 juillet 1824, *Cléopâtre*.

Du 1er août au 10 septembre, Mlle George est à Lille avec des éléments qui ne sont pas à dédaigner : Bocage, Eric Bernard, Rosambeau ; Mmes Menier, Sabathier, Valérie, etc. Le 14 mars 1825, à son bénéfice, à l'Odéon, *Jeanne d'Arc*, avec 7.564 fr. de recette. Grand succès personnel, mais les directions qui se

EFERUS - Recherches & Classification numériques

succèdent dans ce théâtre vont de mal en pis. Il faut reprendre le chemin de la province sous la conduite d'Harel. Nous retrouvons des traces de son passage à Lille, 21 nov. au 4 déc. 1826, sept représentations, avec des recettes variant de 1,796 fr. 55 à 601 fr. 70. A Caen, fin août 1827. Du 6 au 15 février 1828, elle est à Tulle, avec Eric Bernard, Delaistre, Ernest, Leroux, Walkin, Mmes Dupont, Destrieux, Frédéric, et son inséparable sœur Mlle George cadette. Les recettes oscillent entre 1,300 fr. et 967 fr.

Voici, à titre de curiosité, comment elle est jugée à Paris à cette époque de sa carrière : « Cette actrice émeut et touche par sa chaleur, quoiqu'elle ne satisfasse pas toujours la raison ; on la critique, mais on veut la voir ; quand on la voit, on oublie qu'on peut lui faire des reproches : on ne s'en souvient que quand on ne la voit plus... Mlle George a eu souvent à se plaindre de son amour-propre... » Voyons, à présent, ce qu'en dit Harel lui-même sous l'anonymat du *Dictionnaire théâtral*. C'est le plaidoyer *pro domo* : « C'est à l'époque de son entrée au second Théâtre français que le public, frappé des progrès presque incroyables qu'elle avait faits dans une absence de quelques années, lui assigna la place éminente que de nouveaux succès lui ont assurée de plus en plus. Une diction simple et naturelle comme celle de Talma ; la profondeur, l'énergie, une pantomime admirable, une exactitude minutieuse dans le costume, etc. » Puis, pour expliquer ses courses en province : « Mlle George n'appartient aujourd'hui ni au Théâtre français, d'où l'éloignent des difficultés administratives, ni à l'Odéon, où son talent serait trop déplacé. »



Mlle GEORGE, d'après Fugère

Cependant les courses folles du *Roman comique* ne peuvent pas toujours durer. Mlle George et son barnum sont dignes d'occuper un rang plus élevé sur la scène parisienne. La direction de l'Odéon est enfin confiée à Harel pour deux ans et sept mois, du 1er sept. 1829 au 31 mars 1832 (privilège du 26 avril 1829). C'est le port pour les naufragés. La vieille salle de la rive gauche est aussitôt remise à neuf de fond en comble. Il s'agit d'attirer le monde élégant à ce théâtre, voué depuis trop longtemps aux toiles d'araignée. Une troupe vaillante est engagée pour encadrer l'étoile, Mlle George : Ligier, Eric Bernard, Vizentini, Ferville, Duparai, Lockroy, Marius, Delafosse, Chilly, Delaistre ; Mmes Moreau-Sainti, Delattre, Dupont, Alexandrine Noblet, Eulalie Dupuis, George cadette, Nadèje, Bérenger, etc., etc.

Le privilège partait du 1er septembre : Harel annonça l'ouverture de son théâtre pour le 2, et tint parole. Une foule peu banale vint applaudir Mlle George dans *Catherine de Médicis aux Etats de Blois*, pièce à laquelle succédèrent, comme nouveautés : *Christine à Fontainebleau* (13 oct.), *Stockholm, Fontainebleau et Rome* (30 mars 1830), l'*Ecole du pauvre* (17 avril). Mais les journées de juillet vinrent porter un coup désastreux aux recettes. Harel avait bien été nommé chef de bataillon de la Garde nationale ; cela ne sauvait guère la situation. Les 13,800 fr. mensuels de subvention servaient à peine à couvrir les frais journaliers. Un jour, qu'en sa qualité de chef de bataillon, Harel déjeunait aux Tuileries, il se hasarda à demander à Louis-Philippe un secours de 40,000 fr. qui lui fut d'ailleurs refusé. Et les difficultés recommencèrent. Il chercha tout d'abord ce qui pouvait attirer la foule. Un auteur, Fontan, avait été mis en prison et assez mal traité sous le précédent régime, pour délit de presse ; bien qu'il eût « plus de prison que de talent », selon le mot du caustique Harel, celui-ci fit monter à la hâte son drame *Jeanne la folle*, dont Mlle George et lui avaient été écouter la lecture à Ste-Pélagie « en compagnie d'un escroc, d'un faussaire et d'un assassin ». Quelle réclame ! Fontan fut libéré, *Jeanne la folle* représentée le 28 août, et l'acteur Arsène chargé de jouer le rôle d'un roi faible, se fit la tête de Charles X.

Le *Roi fainéant* (7 oct.), l'*Abbesse des Ursulines* (6 nov.), pièce où Frédérick Lemaître donnait la réplique à Mlle George, ne remplissaient toujours pas la caisse. L'épopée napoléonienne était à la mode : Harel pria Dumas de lui fabriquer une grande pièce sur ce sujet avec Frédérick dans le rôle de Napoléon. Pièce bizarre, incomplète, bâclée en quelques jours, et pour laquelle Harel dépensa 80,000 francs (11 janvier au 6 mars 1831). Le 21 juin, grave indisposition de Mlle George après le deuxième acte de la *Maréchale d'Ancre*, remise au 25 suivant. Interprétation excellente avec Frédérick et Ligier. Mise en scène soignée. Le 29 sept., *Catherine II*. Le 20 oct., *Charles VII*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

chez ses grands vassaux. Pour cette pièce encore, Harel s'est surpassé : Oiseaux de proie, chiens de chasse, armures authentiques. En attendant, pour récompenser tant d'efforts artistiques incontestables, le Ministère de l'intérieur a réduit en 1831 les 13,800 fr. de subvention mensuelle à 10,000, déclarant qu'il n'était pas obligé de tenir les engagements de la liste civile. Devant le Conseil d'État, la requête d'Harel est rejetée. Pour éviter une ruine totale, il ne lui restait plus qu'à prendre un autre théâtre, mieux situé, où il serait maître de ses actions. C'est ainsi qu'il traita définitivement avec la Porte-St-Martin. Seulement, comme il restait certains engagements à remplir, on vit pendant quelque temps les deux troupes jouer alternativement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, jusqu'au jour où le *Courrier des théâtres* publiera l'avis suivant : « l'Odéon expire ce soir (1er avril 1832). « Vous êtes in- « vité à assister à son « convoi. On se réunira « au Faubourg-St-Ger- « main, dans le lieu or- « dinaire de son agonie. « Priez pour le *très-* « *passé*. »



Mlle GEORGE
d'après Rose Emma Drummond (1817)

La Porte-St-Martin avait tout recueilli : personnel, matériel, répertoire.

Al. Dumas dans ses *Mémoires* (t. v. p. 306 et suiv.) nous a laissé un pittoresque tableau de l'intérieur de Mlle George à cette époque, alors qu'elle habitait rue Madame, sous le même toit que Jules Janin, locataire dans les mansardes, et Harel au second, principal locataire. Le premier et le rez-de-chaussée étaient occupés par George, sa sœur, et ses deux neveux Tom et Léopold. Nous y voyons George « la plus belle femme de son temps », mais d'une paresse incroyable pour tout ce qui ne regardait pas le théâtre, majestueuse, nonchalante, couchée sur un grand canapé, dans des robes de velours, des vitchouras de fourrures ou des cachemires de l'Inde, l'hiver ; des peignoirs de batiste ou de mousseline, l'été ; recevant les visiteurs, même au bain, avec un sourire de courtisane grecque. Puis, Harel « l'homme le plus spirituel de son époque » aussi malpropre dans sa tenue que George était éclatante de propreté, au milieu de ses lévriers de race bien lavés, bien peignés, avec leur collier de maroquin au cou.

A la Porte Saint-Martin, une nouvelle ère s'ouvre pour Mlle George ; elle sera désormais la colonne de la littérature romantique. En elle Victor Hugo, Al. Dumas et leur suite placeront désormais tous leurs espoirs. Après une reprise de *Christine*, Harel met successivement à l'étude la *Tour de Nesle* (29 mai 1832), *Périnet Leclerc* (3 nov.), *Lucrèce Borgia* (2 fév. 1833). On raconte qu'après le premier acte de cette pièce, joué devant une foule en délire, Mlle George succombant sous le poids de l'émotion, dit à Victor Hugo : « Ah ! mon ami, je n'aurai jamais la force de continuer. » Le lendemain, le poète écrivait : « Mlle George passe comme elle veut et sans effort du pathétique tendre au pathétique terrible. Elle fait applaudir et elle fait pleurer. Elle est sublime comme Hécube, et touchante comme Desdémona. » La *Chambre ardente* (6 août), *Marie Tudor* (7 nov.) Nouvelle création qui faisait dire à Hugo : « Depuis le sourire charmant par lequel elle ouvre le second acte jusqu'au cri déchirant par lequel elle clôt la pièce, il n'y a pas une des nuances de son talent qu'elle ne mette admirablement en lumière. »

La *Famille Moronval*, les *Malcontents*, le *Manoir de Montlouvier*, la *Guerre des servantes*, *Jeanne de Naples*, *Isabeau de Bavière*, la *Marquise de Brinvilliers*, les *Sept enfants de Lara*, la *Vénitienne*, l'*Impératrice et la Juive*, la *Nonne sanglante*, pièces audacieuses pour l'époque, et soufflétant la vieille école. « Elle vainquit avec les poètes, écrivit Ed. Plouvier, et sut faire une gloire d'un jour aux œuvres qui, pour entrer au temple de l'avenir, manquaient du style, cette clef d'or ! » En 1839, elle passa par Dijon.

Mais la guigne s'attachait aux entreprises surhumaines de Harel. L'enterrement du général Lamarque, les fusillades de la rue Transnonnain, les massacres du cloître Saint-Merry, tous les troubles qui signalèrent les débuts du règne de Louis-Philippe, venaient tour à tour détruire ses plus belles espérances. A la sixième représentation de la *Tour de Nesles*, on ferma les portes pour laisser passer l'émeute et les charges de dragons. En 1840, la direction Harel avait vécu, et celui-ci, autant pour fuir ses créanciers que pour gagner son existence, se refit directeur de tournées pour exhiber sa vieille amie, devenue

EFERUS - Recherches & Classification numériques

d'un embonpoint excessif avec l'âge. L'Italie, l'Autriche, l'Allemagne, St-Pétersbourg, la Crimée, Constantinople même les virent passer. On écrit d'elle : « Quarante années se sont écoulées depuis ses débuts, années de gloire, de combats, de souffrances, de dégoûts ; passant du noble alexandrin à la prose boursouflée et redondante, d'*Aménaïde* à la *Nonne sanglante*, de la rue de Richelieu aux boulevards : errante au hasard, beaucoup admirée, peu payée, vivant de cette vie d'artiste que le laurier ne met point à l'abri de la foudre !... Quarante années se sont écoulées, et Mlle George est encore belle ; elle s'est retrempée au génie classique. »

Cette dernière phrase faisait allusion au retour de Russie de Mlle George, plus riche de bravos que d'argent, et à sa réapparition dans le répertoire. Mais à Paris, l'actrice avait trouvé une étoile nouvelle de première grandeur qui s'était levée en son absence. Nous voulons parler de Rachel. Mlle George reparut occasionnellement au th. Italien, dans *Britannicus* et *Lucrèce Borgia*. Mlle Mars, ennemie de Rachel, vint y donner le signal des applaudissements.

Mlle George signa un engagement au second Th.-Français et reparut dans tous ses rôles : 18 avril 1842, *Britannicus*, le 21, *Mérope*, le 25, *Rodogune*, le 29, au bénéfice de Monrose, deux actes d'*Athalie*, le 15, *Macbeth*, le 18, *Sémiramis*, le 21, *Œdipe*, le 28, bénéfice. Reprise de *Lucrèce Borgia*. En janvier 1843, *Rodogune*, *Britannicus*, *Héraclius*, *Médée* ; novembre : *Une fête de Néron*. — Novembre 1844 : reprise de *Jeanne d'Arc*, de la *Tour de Nesle*, de *Christine à Fontainebleau*. Pendant la clôture d'été de 1845 chute complète de la troupe de l'Odéon à Rouen, malgré Mlle George dans *Rodogune*.

Harel, de son côté, s'était adonné aux travaux littéraires : *Un éloge de Voltaire*, couronné par l'Académie française ; le *Succès*, pièce en deux actes à l'Odéon, 9 mars 1843 ; les *Grands et les Petits*, 5 actes, Th.-Français, 23 mai suivant. Mais il n'oublie pas, jusqu'au bout, ses fonctions de barnum, comme le prouve cette lettre à Jules Janin en date du 26 juillet 1845 : Mme Mélingue joue *Mérope*. Ce peut être une occasion de rappeler en deux mots les succès que tant de fois Mlle George a obtenus dans ce rôle : « Elle voyage en ce moment, et peut-être pour longtemps. Un bravo de réminiscence, à l'occasion de *Mérope* n'aura rien que de naturel, et sera très favorable au but industriel des pérégrinations de Mlle George. » (Catal. Noël Charavay, mai 1906). En 1846, Harel mourut fou, à Paris (16 août).

Les années passent, et les conditions de la vie deviennent toujours de plus en plus difficiles pour la tragédienne nomade. Le 20 mai 1847 un nommé Moreau écrit de Saumur à Jules Janin : « L'actrice parut, presque belle encore, mais dans une salle une fois moins grande que celle du Palais-Royal, où l'illusion est impossible. Les rides, les cheveux blancs, la taille monstrueuse, le râlement, la démarche vacillante, la voix brisée, les hoquets de la pauvre actrice frappèrent tellement de stupeur les spectateurs qu'un sentiment unanime de pitié et de dégoût s'empara d'eux, au point de leur faire fuir ce qu'ils avaient sous les yeux, et que la pièce s'acheva dans la solitude ». (Catal. Noël Charavay, mai 1906).

En juin 1847, elle est à Lille. Son répertoire se compose alors de *Marie Tudor*, *Lucrèce Borgia*, la *Tour de Nesle*, *Sémiramis*, et le deuxième acte d'*Athalie*. C'est à cette année qu'il faut rapporter la visite à Victor Hugo. (*Choses vues*, nouvelle série, 1900. Pages 60-61) :

« 23 Octobre 1847.

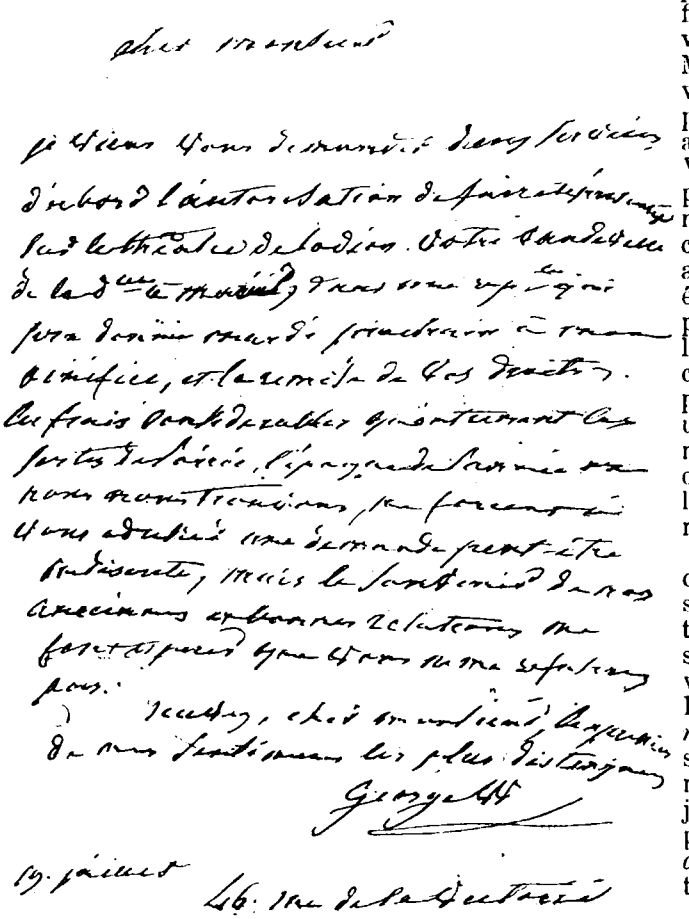
« Mlle George est venue me voir aujourd'hui. Elle était triste et en grande toilette, avec une robe bleue à raies blanches.

« Elle m'a dit : — Je suis lasse ! Je demandais la survivance de Mars. Ils m'ont donné une pension de deux mille francs, qu'ils ne payent pas. Une bouchée de pain, et encore je ne la mange pas ! On voulait m'engager à l'Historique (au Th. historique), j'ai refusé. Qu'irais-je faire là parmi ces ombres chinoises ! Une grosse femme comme moi ? Et puis où sont les auteurs ? où sont les pièces ? où sont les rôles ? Quant à la province, j'ai essayé l'an passé, mais c'est impossible sans Harel. Je ne sais pas diriger les comédiens. Que voulez-vous que je me démêle avec ces malfaiteurs ? Je devais finir le 24, je les ai payés le 20, et je me suis enfuie. Je suis revenue à Paris voir la tombe de ce pauvre Harel. C'est affreux une tombe ! ce nom, qui est là, sur cette pierre, c'est horrible ! Pourtant je n'ai pas pleuré. J'ai été sèche et froide. Quelle chose que la vie ! penser que cet homme si spirituel est mort idiot. Il passait des journées à faire comme cela avec ses doigts. Il n'y avait plus rien. C'est fini. J'aurai Rachel à mon bénéfice ; je jouerai avec elle cette galette d'*Iphigénie*. Nous ferons de l'argent, cela m'est égal. Et puis elle ne voudrait pas jouer *Rodogune !* Je jouerai aussi, si vous le permettez, un acte de *Lucrèce Borgia*. Aussi, voyez-vous, je suis pour Rachel ; elle est fine, celle-là. Comme elle vous mate tous ces drôles de comédiens français ! Elle renouvelle ses engagements, se fait assurer des feux, des congés, des montagnes d'or ; puis, quand c'est signé, elle dit : — Ah ! à propos, j'ai oublié de vous dire que j'étais grosse de quatre mois et demi, je vais être cinq mois sans pouvoir jouer. Elle fait bien. Si j'avais eu ces façons, je ne serais pas à crever comme un chien sur la paille. Voyez-vous, les tragédiennes sont des comédiennes, après tout. Cette pauvre Dorval, savez-vous ce qu'elle devient ? En voilà une à plaindre ! Elle joue je ne sais où, à Toulouse, à Carpentras, dans des granges, pour gagner sa vie ! Elle est réduite comme moi à montrer

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sa tête chauve et à traîner sa pauvre vieille carcasse sur des planches mal rabotées, devant quatre chandelles de suif, parmi des cabotins qui ont été aux galères, ou qui devraient y être ! Ah, Monsieur Hugo, tout cela vous est égal à vous qui vous portez bien, mais nous sommes de pauvres misérables créatures ! »

Le Théâtre historique qui venait de s'ouvrir la recueille un moment. — *Marie Tudor*, 17 août 1848. — *Lucrèce Borgia*, 7 oct. — L'année suivante la retrouve à l'Odéon : *Une Fête de Néron*, la *Tour de Nesle*, *Champmeslé*, les *Pharaons*. Puis le 27 mai 1849, on annonce enfin à grand fracas la représentation de retraite de Mlle George au th. Italien *avec le concours de Mlle Rachel*. Soirée à jamais mémorable. A entendre Mirecourt, c'est Rachel qui, n'ayant pu obtenir qu'on réduisit sa rivale au silence, a osé la provoquer en champ clos. L'on ne voit pas bien ce défi porté par une jeune femme de 28 ans à une matrone de 61 ans. Il y eût eu autant de folie de la part de la nouvelle venue de vouloir faire oublier son ancienne, qu'à l'ancienne de vouloir écraser la nouvelle de son autorité. « La statuette à côté de la statue ! » disait Victor Hugo qui n'aima jamais la classique Rachel. Au poids, le mot eût été juste. Tous les classiques, et les romantiques surtout, accoururent ce soir-là place Ventadour.



Autographe de Mlle George. (Collection H. Lyonnet)

Aug. Vacquerie, dans *Profils et grimaces* (page 170 et suiv.), en date de mai 1849, a raconté les épisodes de cette soirée, survenue presque au lendemain de l'enterrement de Mme Dorval, auquel Rachel n'avait pas assisté. Pour la première fois — et la dernière — les deux seules tragédiennes — le couchant et le midi, le passé et le présent, allaient se trouver face à face dans *Iphigénie*. Mlle Rachel, qui jouait Eriphile, paraît la première, et est applaudie honorablement. Mlle George vient ensuite : une triple salve fait trembler la salle. Quoi d'étonnant, après tout ? La représentation n'est-elle pas à son bénéfice ? Cependant les amis de Mlle Rachel se piquent au jeu, et quand paraît Mlle George au troisième acte, un coup de sifflet se fait entendre. Tumulte, cris de fureur, tempête d'acclamations, grêle de bouquets. Nouvelle entrée de Mlle Rachel, autre coup de sifflet. Celle-ci, abandonnée, irritée, seule, se déconcerte. Le rideau baissé, on rappelle les deux actrices, et Rachel refuse de paraître. On attend le *Moineau de Lesbie* pour terminer l'affiche. Le régisseur vient annoncer que Mlle Rachel se trouve trop fatiguée pour jouer, mais annonce que Mme Viardot, qui avait paru dans l'intermède, s'offre pour chanter encore un air. Les bravos éclatent de toutes parts, comme si l'on avait gagné au change, et l'on prête ce joli mot à un spectateur : On ne nous devait qu'un moineau, et l'on nous donne un rossignol !

La grande Rachel descendue de son piédestal s'était comportée ce soir-là comme une vulgaire cabotine. De son côté, la *retraitée* reparaissait moins d'un mois après, le 24 juin, dans une reprise de la *Tour de Nesle* au Théâtre historique.

Hors du théâtre, Mlle George voulut fonder une classe d'élèves. Mais l'insuffisance des ressources qu'elle en retira la força à traîner encore les débris de sa beauté et de son talent par les provinces. M. J. Claretie a raconté dans ses *Profils de théâtre* un souvenir se rattachant à l'une de ces pénibles exhibitions à laquelle il avait assisté, fort jeune encore, à Limoges : « Je trouvais que cette dame qui apparaissait là, en robe de velours rouge, était vraiment un peu grosse. La vérité est qu'elle était énorme. » On jouait ce soir-là *Marie Tudor*, et, à un moment donné, la volumineuse femme, tombée à genoux, essayait de se relever et ne pouvait y

EFERUS - Recherches & Classification numériques

parvenir : « Elle s'appuyait des mains sur les planches — je la vois encore et, essoufflée, roulant des yeux effarés, demeurait là, immobile comme un taureau abattu. » L'enfant, qu'était alors M. Jules Claretie, voyant les figurants prendre cette masse de chair pour la remettre sur pieds, se mit à rire. — Ne te moque pas, lui dit son père, c'est Mlle George ! « Je ne comprenais pas pourtant qu'il ne fallait point rire de cette grosse dame qui se relevait là, sous les applaudissements de toute une salle, et dont ma mère disait, en la regardant avec sa lorgnette : — La pauvre femme !... Elle pleure ! »

L'avènement du Second Empire put rendre quelque espoir à Mlle George ; elle avait été nommée inspectrice au Conservatoire en remplacement de Mlle Mars. Mais cette place était honorifique. Elle obtint la salle de la Comédie-Française pour une représentation extraordinaire à son bénéfice le 17 décembre 1853, reparaissant ainsi une dernière fois sur ce théâtre témoin de ses débuts cinquante et un ans auparavant ! Elle choisit le rôle de Cléopâtre de *Rodogune*, et cette représentation suprême attira une foule énorme ; la jeune génération ne connaissait guère Mlle George. Bien qu'elle ne fût alors que l'ombre d'elle-même, on salua la majesté de son geste, l'ampleur et la netteté de sa diction, l'aspect sculptural et grandiose de sa personne. « Elle a plus que la beauté de la vieillesse, écrivit Ed. Thierry, elle a la vieillesse de la beauté. » Cette soirée fut un long triomphe, et, quand elle reparut, ramenée par Beauvallet et Mlle Rimblot, elle fut couverte de fleurs. « De longtemps on ne verra une pareille Agrippine, une semblable Clytemnestre, écrivit Th. Gautier ; ni Lucrèce Borgia ni Marie Tudor ne trouveront une interprète de cette force. Le souvenir de Mlle George se mêlera toujours à ces deux formidables rôles où elle a vraiment collaboré avec le poète, et ceux qui n'auront pas vu les deux pièces jouées par la grande actrice n'en comprendront pas aussi bien l'effet irrésistible, immense ! » La représentation fut complétée par un intermède de musique et de danse, et le *Malade imaginaire* accompagné de la *Cérémonie* où parurent les artistes de la Comédie-Française et quarante artistes de différents théâtres de Paris.



Mlle GEORGE dans *Rodogune*, par Ch. Geoffroy (1855)

Pendant les années 1854 et 1855, Mlle George se montra encore, ruine ambulante, tantôt à l'Odéon, tantôt à la Porte-Saint-Martin. Le lundi 11 janvier 1858, elle assista à l'enterrement de Rachel.

Mlle George décéda à Passy, rue du Ranelagh, 3, après quelques semaines de maladie, le 11 janvier 1867, et dans un tel état de détresse que l'on dut subvenir aux frais de son enterrement. On la mit en bière revêtue, selon son désir, d'une robe de soie noire fanée, dernière relique de son beau temps, et enveloppée dans le manteau tragique qu'elle portait dans *Rodogune*. A ses obsèques, qui eurent lieu le 13, et auxquelles assista une députation de la Comédie-Française, tenaient les cordons du drap mortuaire Al. Dumas père, Camille Doucet, Ed. Thierry, le Baron Taylor qui prononça un discours au Père-Lachaise.

Le monument de Mlle George, des plus modestes, se trouve 9me division, chemin du Père Eternel, 7me sépulture à droite, au 2me rang, en venant par l'avenue latérale du sud. Il se compose d'un soubassement de pierre, supportant une tablette de marbre blanc, encastrée dans un stèle de forme antique, où se trouve gravé, en lettres noires, l'inscription :

GEORGE
1787-1867
Marguerite-Joséphine Weimer

Quatre autres inscriptions placées plus bas indiquent que la même sépulture renferme les restes de :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

George Weimer, mort le 2 mars 1832, à 78 ans.

Jean, Charles Harel, décédé en 1846, à 56 ans.

Eugène, Léopold Weimer, mort en 1832, à 8 ans.

Louise, Charlotte, Elisabeth Weimer, décédée le 29 mai 1878, à 82 ans.

Le samedi 31 janvier 1903 eut lieu à l'Hôtel Drouot une curieuse vente de livres, autographes, gravures, souvenirs divers provenant de Mlle George et de feu Tom Harel, le fils de George cadette adopté par Harel. Nous y relevons :

— 67. Opinions et éloges des journaux de Paris sur les débuts de Mlle George à la Comédie-Française en 1802, 2 vol. in-fol. et in-8, mar. rouge, fil. et orn. sur les plats. Recueils réunis par le père de Mlle George.

— 68. Pièces de vers et lettres adressées par des admirateurs de la province et de l'étranger. 27 pièces.

— 69. Mouchoir de batiste, offert par Al. Dumas à Mlle George, en souvenir des créations qu'elle fit dans ses drames. Chaque coin est orné d'une couronne brodée, reproduisant celle du personnage historique créé. Acheté par Mlle Gilda Darthy.

— 70. Affiches et programmes en province et à l'étranger, 1840-47. 52 pièces.

— 71. Représentation à son bénéfice, 17 déc. 1853. Programmes, feuilles de la répétition, billet, état de la recette, etc. Etat des rôles joués par Mlle George à la la Comédie, dressé par Fonta, en 1857. Affiche de la Porte-Saint-Martin. Brevet de sa pension, 1852. 11 pièces.

— 72. Mlle George, rôle d'Agrippine, dans *Britannicus*. Pierre lithographique.

— 73. Recueil de divers journaux sur la mort de Mlle George en un vol. in-fol. obl. cart.

— 74. Accessoires qui lui ont servi dans différentes pièces :

1° Couronne de *Mérope*.

2° Couronne-bandeau de la *Tour de Nesle*, acheté par Mlle Gilda Darthy.

3° Couronne de *Sémiramis*.

4° Couronne de *Marie Tudor*.

5° Couronne de *Rodogune*, portée par Mlle George à sa dernière représentation à bénéfice donnée à la Comédie-Française en 1853.

6° Croix d'Isabeau de Bavière dans *Périnet Leclerc*.

— 77. *Discours sur Voltaire*, par Harel. Son passeport, son brevet de commandant de la garde nationale, l'acte de société et le bilan de la faillite de la Porte-Saint-Martin.

— 84. Livre de dépenses de Mlle George tenu par elle en 1828-29 et 1841-42. 2 vol. On a ajouté son livre de comptes 1864-66.

— 87. Entrevue de Napoléon et de Mlle George au Château de Saint-Cloud, 3 pages in-fol. obl. Détails très intimes. Notes adressées à Mme Desbordes-Valmore.

— 91. Mémoires de Mlle George, 220 pages in-fol. aut. Inédits, mais non terminés. Manquait le feuillet 125. Mme Desbordes-Valmore s'était chargée de récrire ces mémoires : on y joignit quelques cahiers.

Des lettres autographes de Mlle George passent quelquefois en vente publique. Ces lettres, dont nous possédons une vingtaine, ne présentent pour la plupart qu'un maigre intérêt. Celles des dernières années sont presque illisibles à cause du tremblement de l'écriture. Dans certains cas, elle en faisait écrire en son nom par sa sœur.

Voici celles reproduites par l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* en date du 10 mars 1888. Elles sont relatives à la pension que lui servit le second Empire :

« Mon cher M. Mocquard,

« Il paraît que l'augmentation de la pension ne me sera point *payé* si vous n'avez pas la bonté de faire exécuter les ordres du prince ! L'augmentation peut être *payé* sur la caisse des secours.

« Si l'*on emploi* pas ce mode de payement (pour le moment) on dira qu'il n'y a pas de fonds disponibles pour les pensions, et mon augmentation sera illusoire ; il y a **très mauvaise volonté ;** je ne peux pas vous écrire ce que **je sais à ce sujet**, mais bien désolée, je comptais sur les 1000 fr. de ma pension. Vous savez notre misère, tout Paris la connaît, elle est assez visible.

« Je compte sur vous pour faire cesser toutes ces incertitudes, toutes ces mauvaises tracasseries. Quand le prince ordonne ! Il me semble que cela suffit.

« J'attends votre réponse, mon cher Monsieur Mocquart ; je suis bien tourmentée.

GEORGE W.
Ce samedi soir. »

« Cher Monsieur Sacaley (sous-chef du Cabinet de l'Empereur),

« Je viens vous confier mon gros chagrin ; il me semble que M. Mocquart est moins bien pour nous ; en quoi aurions-nous donc **démérité l'intérêt** qu'il nous a toujours témoigné ?

« Dites-moi cela, cher Monsieur, je vous prie, et croyez-moi votre toute dévouée.

GEORGE W.
Ce 25. »

Voici quelques-unes des demeures de Mlle George :

1804-06. Rue St-Honoré, 1493.
1807-08. Rue de la Place Vendôme, 26.
1814. Rue Richelieu, 12.
1815-16. Rue Castiglione, 2.
1817. Rue Duphot, 15.
1821. Rue Taitbout, 23.
1822. Rue de Clichy, 33.
1825. Rue Taitbout, 33.
1826. Rue de l'Odéon, 25.
1830. Rue Madame, 25.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1831-35. Boulevard St-Martin, 14. Rue du Helder, 11.
1849. Rue de la Victoire, 46. Rue Basse du Rempart, 44.
1866. Rue Ranelagh, 3, Passy.

Biographie : *Galerie Geoffroy*, notice par Ed. Plouvier. — Eug. de Mirecourt, *Mlle George*. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément de la troupe de Talma*.

Bibliographie : *Année théâtrale*, 1803. — *Opinion du Parterre. Grande Biogr. dram.*, 1824, p. 159, 1825 p. 37. — *Dict. th.* p. 164. *Petite Biogr.* 1826, p. 39. — La *Rampe et les Coulisses*, p. 134. — *Petite Biogr.* 1829, 1833. — J. Claretie, *Profils de théâtre* p. 237. — Hist. des th. de province : Caen, Tulle, Lille, Dijon, Bordeaux. — Souvenirs de Ch. Maurice, Fréd. Lemaître, Laferrière. — Chroniques de Th. Gautier et de J. Janin. — Mémoires d'Al. Dumas. — Préface de Victor Hugo, etc. — *Revue bleue*, 23-30 janvier, 6-13 février 1904, fragments du manuscrit des *Mémoires* acheté à la vente Tom Harel le 31 janvier 1903 par M. Chéramy.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 17,921.
1. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, grav. en manière noire, an.
2. En buste, de ¾ à droite, rôle de *Sémiramis*, lith. par Bonhomme, 1825.
3. A mi-corps, de ¾ à gauche, lith. par J. Champagne, 1856.
4. En buste, de ¾ à gauche, coiffure de th., lith. par L. Chéry, 1825.
5. En pied, de ¾ à droite, rôle de Clara Derby, lith. p. Victor Dollet, 1843.
6. A mi-corps, de ¾ à droite, grav. par Rose Emma Drummond, 1817.
7. En buste, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. Ducarme.
8. En buste, de profil à droite, rôle d'Agrippine, lith. par A. Duperly d'ap. G. de Galard.
9. En buste, de profil à gauche, rôle d'Agrippine, lith. par Fauconnier.
10. En buste, de ¾ à gauche, lith. de Mlle Formentin.
11. En buste, de ¾ à gauche dans un ovale, gravé par G. Geoffroy.
12. En pied, de profil à gauche, caricature, lith. par Lajoie.
13. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par (C. Lassalle).
14. En buste, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par (Lecler), 1823.
15. A mi-corps, de ¾ à droite, rôle de Christine, lith. par (Lecler), 1830.
16. En buste, de profil à gauche, cost. de th., lith. par Legrand, 1828.
17. En buste, de profil à droite, dans un rond, rôle de Phèdre, grav. par Leroy d'ap. Libourd.
18. En buste, de ¾ à droite, lith. par Maurin, d'après François Gérard.
19. En buste, de ¾ à droite. grav. par C.-V. Normand, id.
20. En buste, de face, lith. par P. B., 1838.
21. En buste, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par Peyre.
22. En pied, assise, de ¾ à droite, couronnée de lauriers, grav. p. Sisco, d'ap. Deveria.
23. En buste, de profil à droite, cost. de th., gravé par Valouin, 1829, d'ap. Debriges.
24. En buste, de ¾ à gauche, lith. par Ed. Sasse, 1828.
25. A mi-corps, de ¾ à gauche, grav. par Franc Vendranini, d'ap. S.-Fréd. du Bois avec Mlle Bourgoin.
26. En buste, de ¾ à gauche dans un ovale, lith. par Vigneron. V. aussi Mlle Mars et Napoléon Ier.
— Musée de la Comédie-Française. Catal. Monval 409. Photographie. Souvenir d'amitié et d'estime à mon ami Chevalier, régisseur, 23 nov. 1866 (six semaines avant sa mort).
439. La couronne théâtrale disputée par les demoiselles Duchesnois et George Weimer, h. 0 m. 20, l. 0. m. 28, gravé par N. P. « habitué du parterre ». Reproduite par nous à l'article Duchesnois, p. 585.
— Peinture : par F. Gérard, coll. de la Comtesse de Pourtalès ; par Courtat, foyer de l'Odéon, dans Camille d'*Horace*, par A. F. Lagrenée (Salon de 1819).
— Miniature : par J. Vernet (Salon de 1835).
— Sculpture : médaillon bronze, par David d'Angers (musée du Louvre et musée d'Angers). — Médaillon cire, par le même (collect. Victor Pavie).— Buste par J. Flatters (Salon de 1819). Dans *Lucrèce Borgia*, statuette par J. Lavalette d'Eguisheim (Salon de 1850), etc., etc.

GEORGE, Mlle Cadette. Louise, Charlotte, Elisabeth Weimer, dite. — MM. Ed. de Manne et C. Ménétrier ont écrit dans une note qui figure au bas de la page 2 de la Biographie de Mlle George : « C'est dans cette ville (Amiens) qu'était née en 1785, une sœur de Mlle George que l'on a vue à Paris très médiocre artiste, sous le nom de George Cadette, quoique en réalité elle fut l'aînée de la célèbre tragédienne. »

Cette note, à notre avis, renferme deux erreurs. Comment, en effet, concilier cette naissance en 1785 avec l'épitaphe de Mlle George Cadette au Père-Lachaise (Tombeau de Mlle George) : « Louise, Charlotte, Elisabeth Weimer, décédée le 29 mai 1878, à l'âge de 82 ans ». Ce qui nous reporte à l'année 1795 ou 1796, date de naissance qui coïncide parfaitement avec la présence de ses parents à Amiens, ville où nous avons vu que Mlle George enfant fit ses débuts vers l'âge de neuf ans. Si l'on doutait de la personnalité de cette sœur Louise il suffirait, du reste, de se reporter à l'annuaire de l'Association des artistes où Mlle George Cadette est inscrite sous le nom de *Louise, Charlotte, Elisabeth*, noms qui

EFERUS - Recherches & Classification numériques

figurent sur sa tombe. D'où il résulte qu'il faudrait lire 1795 (et non 1785) et que Mlle George *Cadette* était bien en réalité la cadette.

La seconde erreur consiste à dire qu'elle fut une « très médiocre artiste ». Tous les documents que nous avons sous les yeux nous disent le contraire. Evidemment elle n'atteignit jamais ni en beauté, ni en talent sa grande sœur qui l'éclipsait de toute sa hauteur, mais elle fut une actrice distinguée et qui fit quelques créations remarquables comme on le verra par la suite. Nous trouvons pour la première fois le nom de Mlle George Cadette dans le tableau de troupe de l'Odéon en 1821-22. Elle y est indiquée comme « débutante » et demeure rue de l'Odéon, 25. Pendant quarante ans elle sera l'inséparable compagne de sa sœur, la suivant partout dans ses voyages, écrivant une partie de sa correspondance, logeant souvent sous le même toit.

Sa carrière à l'Odéon peut se résumer comme suit : 19 oct. 1821, début dans *Iphigénie en Aulide* et Angélique de l'*Epreuve*. Froid accueil dans la tragédie où le souvenir de sa sœur lui fait du tort, très goûtée dans la comédie. 16 janvier 1822, *le Roman d'une heure*. 16 déc., le *Célibataire* et l'*Homme marié*. 26 février 1824, les *Distraits*. On la considère comme « gracieuse et utile ». Elle accepte un engagement à Rouen pour la saison 1827-28, comme jeune première, avec 4,500 fr. d'appointements, puis fait partie de la troupe volante Harel en 1829. Elle suit sa sœur à l'Odéon : 30 avril 1830, *Ma femme et ma place*. 13 août, l'*Entrée en vacances*. 6 nov., l'*Abbesse des Ursulines*. 11 avril 1831, *Médicis et Machiavel*. 3 mai, le *Mariage par dévouement* et suit la troupe à la Porte-Saint-Martin. On lui reproche un jeu maniéré, mais l'on reconnaît qu'elle s'habille avec un goût parfait et qu'on la voit avec plaisir.

Pendant 10 ans, Mlle George Cadette fut de toutes les pièces à la Porte-Saint-Martin, Mlle de Vaudrey dans *Vautrin*, 1840, et la nourrice Kennedy dans *Catherine Howard*. En 1847, nous la retrouvons comme duègne au Th. Historique. 3 août, Veuve Plumeau du *Chevalier de Maison rouge*. 25 mai 1848, Marguerite de *La Marâtre*. 19 sept., Angélique dans *Angèle*. 17 déc., La Maudlin dans les *Gentilshommes de la nuit*. Une duègne du nom de George est à Colmar en 1851 et Liège en 1852.

Mlle George Cadette, dite *Bébelle* dans l'intimité, avait deux fils : 1° Tom Harel, né vers 1818 ; cet enfant fut adopté par Harel. Ce Tom Harel qui joua les rôles d'enfant à l'Odéon en 1829, devint directeur des Folies Dramatiques, et mourut à Paris vers 1902. Dans la vente qui suivit son décès se trouvaient les reliques que nous avons citées à l'article de Mlle George. (V. l'article Harel, Tom). 2° Léopold Weimer né vers 1824, dont Dumas parle dans ses *Mémoires*, t. v., p. 307.

Le petit gueux n'avait jamais voulu apprendre une seule prière, ce qui faisait beaucoup rire le voltairien Harel, quand, tout à coup, à l'époque du choléra, on s'aperçut que le jeune *Popol* disait, matin et soir, une oraison qu'il avait improvisée pour la circonstance. On fut curieux de savoir ce que pouvait être cette oraison ; on se cacha, on écouta, et on entendit : « Seigneur, mon Dieu ! prenez ma tante George ; prenez mon oncle Harel, prenez mon frère Tom ; prenez maman Bébelle ; prenez mon ami Provost, et laissez le petit Popol et la cuisinière ! »

Hélas ! la prière ne porta pas bonheur au pauvre petit, emporté du choléra en 1832.

Mlle George Cadette mourut le 29 mai 1878, à l'âge de 82 ans. Elle repose au Père-Lachaise dans le tombeau de sa sœur. Elle avait habité rue de l'Odéon, 25 et 35, 1824-31 ; rue de Bondy, 40, 1832 ; boulevard Saint-Martin, 14, 1835.

Bibliographie : *Grande Biogr. dram.* 1824, p. 162. — *Dict. th.*, p. 166. — La *Rampe et les Coulisses*, p. 136. — P. Porel et G. Monval, l'Odéon, t. II.

GEORGE. — Sous ce nom :

George, François, Joseph. — Variétés 1848-52, Opéra 1853-60.

Mme George, duègne, Colmar 1851, Liège 1852.

George, jeune premier, Clermont 1852.

Mlle George, Emma, Renaissance 1891.

GEORGES. — Sous ce nom :

Georges, nom d'un débutant à l'Odéon dans le rôle de *Tartufe*, 23 sept. 1821. — Convenable, mais pas admis.

Georges, utilités, Variétés 1820-1839.

Georges, La Haye 1826.

Georges, Anvers 1826.

Georges, jeune premier, Pau 1828.

Georges, Lorient 1828.

Mlle Georges, utilités, Lille 1843.

GEORGES, Edouard. — Comique marqué, débuta aux Variétés en 1846, passa 14 ans à Bruxelles, th. du Parc et des Galeries et aux Bouffes, dix années sous la direction Offenbach et Comte : les *Bavards*, la *Princesse de Trébizonde*, la *Timbale d'argent*, etc.

Excursion au Caire. Nouveautés : quatre ans avec Brasseur, Variétés, Renaissance, Variétés. De nombreuses tournées en tous pays. Le *Figaro* du 2 mars 1900 annonçait une représentation de retraite au bénéfice d'Edouard Georges, âgé de 71 ans. Seulement, il fallait attendre... La représentation projetée eut-elle lieu ? Ed. Georges mourut en 1903. Jeu étrange composé de burlesque, de rudesse et de sentiment.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bibliographie : *Foyers et Coulisses* (les Bouffes), p. 73. — *Hist. des Fol. Marigny*, p. 32. — Laroque, *Acteurs et actrices*, 1888, p. 70.

GEORGES. — Sous ce nom :

Georges, Th. Historique. Rôle de De Mouy dans la *Reine Margot*, 20 fév. 1847. Un vieux serviteur dans *Intrigue et amour*, 11 juin. Gilbert dans le *Chevalier de Maison rouge*, 3 août. Claudius, dans *Hamlet*, 15 déc. Fernand Mondego dans *Monte-Christo*, 3 fév. 1848. Eneas Dulverton dans *Marie Tudor*, 17 août. Le comte de Savoisy dans *Charles VII chez ses grands-vassaux*, 16 sept. Sylla dans *Catilina*, 14 oct. Duresnel dans l'*Hôtellerie de Genève*, 25 nov. Le colonel d'Hervey dans *Antony*, 17 déc. O'Connel dans les *Gentilshommes de la nuit*, 28 déc. L'Inconnu dans la *Jeunesse des Mousquetaires*, 17 fév. 1849. Balfour dans les *Puritains d'Ecosse*, 19 mai. Judaël dans *Lazare le pâtre*, 10 juin. Louis X dans la *Tour de Nesle*, 24 juin. Le Duc de la Rochefoucauld dans la *Guerre des femmes*, 29 sept. Ruggieri dans *Henri III et sa cour*, 20 janv. 1850. Mignon dans *Urbain Grandier*, 30 mars. Max dans *Pauline*, 1er juin. Orlando dans les *Frères Corses*, 10 août. 2400 fr. d'appointements. V. parmi les suivants.

Mme Georges, Julie Guillot, née Montenat. Rennes 1848-50, Bruges 1851-56, ingénue, Dijon 1863-64, St-Quentin 1865, Calais 1867, Valenciennes 1868, Nîmes 1869, Troyes 1870.

Georges, Boudin dit. Sedan 1849-50.

Georges, Carcassonne dit. Alger 1850-55, Liège 1852.

Georges, deuxième amoureux, Amiens 1851.

Georges, Charles, Joseph, jeune premier, Bruges 1852-56.

Mme Georges, Renaissance 1873.

Georges, Hamann dit, Vaudeville 1874-75, 1878-83.

Mlle Georges, Julia, Variétés 1875-76.

Georges, Château-d'Eau 1881.

GEORGET, François, Joseph. — Rennes 1825, Lille 1828, Montauban 1843-46, Variétés 1847-48, Ile Maurice 1851-52, Madrid 1853-55, Paris 1856, Rouen 1857-59, Brest 1860, Saint-Quentin 1861, Saint-Etienne 1862, Lorient 1863-65, Evreux 1867-78. En 1864, âgé de 61 ans, avec 42 ans de théâtre, Fr. Georget obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

GEORGET, Georges, Louis Gontret, dit Georget. Paris 1875-78, Fol. Marigny 1879-81, Paris 1882.

GEORGETTE, Mlle. — Gap 1828.

GEORGINA. — Sous ce nom :

Mlle Georgina, ingénue, Châteauroux 1827.

Mlle Georgina, soubrette, Bordeaux 1828.

Mlle Georgina, jeune première, Arras 1829, Amiens 1830.

Mlle Georgina, ingénue au Vaudeville 1833, débuta au Palais-Royal en octobre de cette année : le *Voyage à frais communs*, *Forêt à vendre*, la *Révolte des femmes*. En 1834 : les *Quatre âges du Palais-Royal*, un *Bal domestique*, le *Commis et la grisette* (reprise). Puis joua les travestis aux Variétés où elle était encore en 1837. *La Rampe et les Coulisses* la représentent comme une actrice intelligente mais s'occupant peu de son art. Nous croyons la retrouver dans une soubrette de ce nom, débutant à la Comédie-Française en 1843, et dans la duègne du Gymnase 1861-1866-68.

Mlle Georgina, Belleville et Montmartre 1851-52.

Mlle Georgina, Funambules 1851-52.

Mlle Georgina, Louise, Célestine, Blin dite, Arras 1861-62, Moulins 1863-64, Paris 1865, Boulogne 1867, Le Hâvre 1868, Roubaix 1869-70

Mlle Georgina, th. Déjazet 1874.

GEORGIS, Maxime de. — Gymnase 1877-81. Habitait Paris en 1906.

GER, Jean, Louis. — Toulouse 1881-82, Montauban 1883-84, Tournai 1885-88.

GERAIZER. — Fantaisies parisiennes 1867, Athénée 1874, ténor léger, Menus Plaisirs 1888. Fut remarqué dans l'aubergiste de la *Petite Mariée* et dans la création de la *Belle Sophie*.

GERAIZER, Mme. — Soubrette, Fantaisies parisiennes 1867.

GERAIZER. — Artiste du Th. des Arts et du Th. Français de Bordeaux, talent souple, financiers, grimes, mort à l'âge de 39 ans, à Bordeaux, et inhumé en cette ville le 18 septembre 1907.

GÉRALD, Pierre, Edouard, Gally dit. — Besançon 1867-69. Est-ce le même : Odéon 1879 ?

GÉRALD, Mlle. — Elève de Talbot, débuta à l'Ambigu en reprenant dans l'*Assommoir* le rôle de Virginie (1879). Reprit ensuite dans *Paillasse* le rôle de Nini Flora et donna la réplique à Maubant dans *Louis XI*, rôle du Dauphin.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GÉRALDINE, Mlle. — Russie 1851-52, Saint-Pétersbourg 1853-57.

GÉRALDINE, Mlle. — Th. Beaumarchais 1852.

GÉRALDINE, Mlle Clémentine, Boudin dite. — Actrice des Folies nouvelles, créa aux Bouffes *Madame Fortunio*. Jeune et gentille dugazon, vocalisant. Epousa un éditeur de musique.

GÉRALDINE, Mlle. — Th. des Arts 1875.

GÉRANVILLE, Mme. — Ce nom se retrouve aux Fol. dram. 1839, à Bruxelles 1843-44, à Moscou (Mme *Jenny*) 1843-48.

GÉRARD. — Sous ce nom :

Gérard, Etienne, François, débuta au Th.-Français le 9 mars 1784 par le rôle d'Arnolphe ; demeurait alors rue des Cordeliers. La *Lorgnette des spectacles* disait de lui, l'an VII : « joue les rôles à manteau. On ne lui trouve pas de noblesse et il n'annonce pas une grande profondeur d'intentions, mais il a du naturel, l'habitude de la scène, et il se rend très utile à sa société. » Il fut pensionné à la Réunion générale (30 mai 1799). Gérard mourut en mai 1801.

Gérard. — Comédien du Boudoir des muses 1805-06. Devint lithographe.

Mlle Gérard, utilités, Versailles 1825.

Gérard, Fol. dram. 1839.

Gérard, jeune premier, Grenoble 1840.

Mme Gérard, Ernest, Liège 1840.

Gérard, Jacques, Edouard, Reims 1843, Moscou 1847-48, régisseur à Brunswick 1851, Paris 1854-56, Rennes 1857-58, Reims 1859-62, Dijon 1863-64, Reims 1865-75.

Mme Gérard, Edouard, Reims 1843, Lille 1844, Batignolles 1851.

Mme Gérard, Edmée, née Juliot, Paris 1854-56, Rennes 1857-58, Reims 1859-62, Dijon 1863-64, Reims 1865-70.

Mlle Gérard, Laurence, débuta fort jeune encore au th. de l'Odéon le 25 novembre 1865 dans le rôle de Louise de la *Tante Honorine*. Deux grand yeux noirs expressifs et une douceur mélancolique caractérisaient cette figure d'ingénue. Tour à tour Agnès de l'*Ecole des Femmes*, Henriette des *Femmes savantes*, Mlle Laurence Gérard fit sa seconde création le 17 mars 1866 dans la *Contagion* puis se fit remarquer dans le rôle de Marie Stuart de la *Conjuration d'Amboise*. Nous citerons encore Thérèse dans les *Ambitions de M. Fauvelle* (28 février 1867), Léonie la *St-François* (8 janvier 1868), Paul dans la *Comédie de l'Amour* (14 janvier 1869). Mme Sarah Bernhardt en parle ainsi dans ses *Mémoires* (t. I, p. 159) : « De Chilly protégeait une charmante fille nommée Laurence Gérard. Elle était douce et bourgeoise, assez jolie, sans beauté et sans grâce. »

Engagée à l'Ambigu pour une reprise de l'*Outrage* (8 janvier 1870), elle créa à ce théâtre Lucia et Fabio de *Henri de Lorraine* (7 mars). Après la guerre nous la retrouvons à la Gaîté, reprise du *Fils de la Nuit* (1872). En 1873, elle passa par la Renaissance puis entra au Vaudeville. Mme Margerie dans *M. Margerie* (11 mars 1875). La marquise de Lipari dans les *Scandales d'hier* (15 nov.). Engagée au Châtelet en 1876, nous perdons complètement ses traces à partir de cette époque.

Biographie : *Paris-Théâtre*, nº 166, 11-17 mai 1876, notice par Félix Jahyer.

Iconographie : Dº cliché Franck, dans le *Fils de la Nuit*.

Gérard, Auguste, Emile, Neuchâtel 1869-70.

Mlle Gérard, Adrienne, sœur de Laurence Gérard, Châtelet 1873, « petite personne, petit talent, tout cela gracieux. » Vaudeville 1873-78. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1879.

Gérard, Auguste, Fortuné, Robert, Alger 1877-79, Lyon 1880, Toulon 1881.

Gérard, Marie, Ant., Michel, Lyon 1880-81, Toulon 1882-83.

Mme Gérard, Louise de Grob dite, Ambigu 1881-83.

Gérard, jeune premier, Lille 1893.

GÉRARDIN, Ernest. — Odéon 1846-51.

GÉRARDY, Mlle. — Cour de Prusse 1753.

GÉRAUD, de Breuil. — V. Breuil.

GÉRAUD, Louis, Léon. — Variétés 1866-72, Nice 1873, St-Pétersbourg 1874-77.

GÉRAUDON, Mme Elisabeth de. — Troupe française du th. Saint-James à Londres, Orléans (pendant deux ans), Palais-Royal 1853, les *Eaux de Spa*, *Une charge de cavalerie*, Vaudeville. Puis sous le nom de Mlle *Volnay* accepta un engagement aux Folies nouvelles. Jeune, belle, intelligente et distinguée. Variétés 1859-66 où elle se fit remarquer dans la revue *Ohé! les p'tits agneaux!* Renaissance 1873, Vaudeville 1891. Morte vers 1896.

GERBER, Charles. — Renaissance 1873, Ambigu 1875-76, Lyon 1877-80, Lille 1er rôle, 1880-81, Lyon 1882-83, Paris 1884, Lyon 1885-89.

GERBERT, Mlle. — Amoureuse, Lille 1886.

GERBET, fils. — Aix 1830.

GERDY, Georges, Gustave Giry dit. — Reims 1877-78, 3me Th.-Français 1878-80, Paris

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1881-83, Boulogne-s/Mer 1884, Toulouse 1885, Dijon 1886, Alger 1887, Amiens 1888, Toulon 1889-90, Troyes 1891, Paris 1892.

GERÉ, Mme Emma Deslandes. — Odessa 1873-74, Charleville 1875-77, Le Hâvre 1878-79.

GEREY, Mlle. — Début th. Feydeau 24 mai 1810, rôle de Lisette de la *Mélomanie*.

GERFAUD. — Financier, Grenoble 1851.

GERFAUT, Mlle Maria de. — Deuxième accessit de tragédie, et deuxième prix de comédie 1878. Vaudeville 1882-83, Odéon 1891-95, Officier d'Académie 1898.

GERMA, Mme Cécile, Angèle. — Vaudeville 1861-63, Ambigu 1864-67, la *Chouanne*, th. Cluny 1868, Pauline des *Inutiles*, th. Cluny 1874, Paris 1881-1905.

GERMAIN. — Sous ce nom :

Mlle Germain, Th. Palais Variétés 1792-93, Cité 1794.

Germain, premier rôle, Liège 1810-21, excursions à Namur 1812.

Germain, acteur et peintre assez adroit, brosse les décors du th. de Caen 1819-20.

Germain, comique, Agen 1825, Montauban 1826, 3me rôle Perpignan 1827, Toulon 1828-29, Genève 1830, Lyon 1840. Peut-être le même : financier à Montpellier 1840, Anvers 1843. A rapprocher de Germain, Claude, Adolphe Quirin dit, Avignon 1845-49, Marseille 1851-55, âgé de 52 ans en 1853, pensionné de 186 fr. de la Société des Artistes, décédé vers 1856-57.

Mme Germain, premier rôle, Agen 1825, Perpignan 1827, Toulon 1828-29, Genève 1830. Peut-être la même : Gaîté 1839, duègne Anvers 1843, Lille 1845. A rapprocher de Mme Germain, Claude, L. J. A. Aubert, Lyon 1848-49, Marseille 1851-55. Morte vers 1856-57.

Germain venait de Bordeaux, lorsqu'il entra comme amoureux au Palais-Royal où il débuta le 30 mai 1836 dans le *Portrait du diable*. Joli garçon, acteur médiocre. En 1845 on lui reconnaît de la chaleur, de la bonne volonté, des qualités d'homme privé. *Un château pour cinq francs*, *Georgine*, le *Colleur*, le *Roi malgré lui*, *Marion Carmélite*, Mme *Favart* (1836), *Riquiqui*, la *Comtesse du tonneau*, l'*Agenda*, le *Bout de l'an* (1837), *Frascati* (1838), *Manon*, *Ninon* et *Maintenon*, *Gabrielle* (1839), le *Nouveau Bélisaire*, *Bob* (1840), Mlle *Montansier*, Mlle *Sallé* (1841), la *Dragonne*, le *Capitaine Charlotte* (1842), le *Bonheur sous la main* (1847). Ce Germain n'est-il pas le même qui, acteur de ce même théâtre du Palais-Royal (th. Montansier 1848-49) finit sa carrière sous le nom de *Benjamin*, Adolphe, Fréderic Germain dit, Porte-Saint-Martin 1850-52, Cirque impérial 1853-61, th. du Luxembourg 1862, Paris 1863-67 ? V. Benjamin.

Mlle Germain, ingénue, Anvers 1843, Bruxelles 1843-44, Lille 1844-46.

Germain, Jean, Louis, Funambules 1845-49.

GERMEUIL. — Maëstricht, 1775.

GERMONT. — Tournée Lafon à Caen, sept. 1818.

GERMY. — Iconographie : Bibl. nat., catalogue Duplessis 18,009. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. Mansard 1854.

GERNEVALDE. — Débuta au Th.-Français le 3 juillet 1781, rôle de Chrysale des *Femmes savantes*.

GÉROME, Stanislas, Marie. — Genève 1870, Bruxelles 1872, Caen 1873, Paris 1874, Besançon 1875, Charleville 1876, Paris 1877-78. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

GERPRÉ, Gustave, Perrée dit. — Délass. com. 1851, Th. National 1852, Cirque imp., 500 fr. par mois, 1853, débuta aux Bouffes, salle des Champs-Elysées, le 31 juillet 1856, dans le *66*, « remplaçant l'originalité par la vivacité. » Est-ce le même trial à Lille 1877-78 ? Bouffes 1879 et 1883 ? En 1887, Gerpré avait 65 ans et 42 ans de th. Il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. En 1890, une médaille d'argent fut décernée à Gerpré pour services rendus à l'Association. Il avait été un des membres les plus zélés du Comité. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1897.

GERSAY, Mme. — Elève de l'acteur Florence, débuta au Th.-Français le 16 mai 1812 par le rôle de Camille des *Horaces*, et ne fut pas reçue après avoir paru cinq fois. Admise plus tard comme pensionnaire, en 1815, elle quitta la rue Richelieu le 9 sept. 1816, et s'en fut jouer en province où elle fit plaisir dans l'emploi des reines. Le 9 nov. 1819, on la revit à l'Odéon où elle débuta par le rôle de Véturie de *Coriolan*. Un peu solennelle, un peu méthodique, Mme Gersay ne manquait ni de grâce, ni de chaleur. On la relégua cependant dans l'emploi des confidentes. Pendant dix ans, elle ne créa que peu de rôles dans *Mathilde*, le *Tribunal secret* (1823), *Cléopâtre*, *Arthur de Bretagne* (1824), l'*Orphelin de Bethléem*, *Thomas Morus* (1825), *Perkim Warbeck* (1828), *Une fête de Néron* (1829). En 1822, avec un sieur Draparnaud, elle attaqua Ch. Maurice, éditeur du *Journal des Théâtres*, en diffamation. Celui-ci fut condamné à 500 fr. d'amende (16 nov.). Mme Gersay qui prit ensuite l'emploi des mères nobles dans la comédie et la tragédie, demeura 14, rue de l'Ecole de Médecine (1820), 16, rue Guénégaud (1822), 11, rue Percée (1823-24), 55, rue Saint-André des Arts (1825-26).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 321.

Bibliographie : *Grande Biogr.* 1824. — *Dict. th.* 1825. — *Petites biogr.* 1826, 1829. — Muret, *Hist. par le th.*, II, p. 204.— P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

GERSIN. — Vaudeville 1808.

GERSON, Mlle Anaïs. — Variétés 1852. « Gracieuse, coquette, élégante ».

GERVAIS. — Sous ce nom :

M. et Mme Gervais, mimes à la Cour Palatine, XVIIIe siècle.

Gervais, utilités, Bruxelles 1775-76, 400 liv. d'appointements.

Gervais, Lyon 1792.

Gervais, Bailly, Eugène, Gervaisot dit, Toulouse 1865.

Mlle Gervais, venait de province lorsqu'elle fit un heureux début aux Variétés dans le *Théâtre des Zouaves*. Variétés 1861, Fol. dram. 1867, Palais-Royal 1867, rôle de Clémence des *Chemins de fer* (25 nov.) Boitait légèrement. Ingénue au physique piquant.

GERVAISE, Pierre, Ernest, dit aussi *Ernest*. — Jeune premier Rouen 1833, correspondant de la Société des artistes 1845-50. Paris 1851-54, Toulouse 1855-60. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1861.

GERVAISE, Jules, André. — Le Mans 1859-61, Naples 1862, Agen 1863, Valenciennes 1864, Toulouse 1865, Rochefort 1867, Tours 1868, Poitiers 1869-72, Elbeuf 1873, Paris 1874, Boulogne 1875, Bruxelles 1876, Angoulême 1877-78. Boulogne 1879-80, Belfort 1881. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1882.

GERVAL, Mlle. — Soubrette, Ostende 1786.

GERVAL. — Odéon 1886-95.

GERVILLE, Mme. — Jeune première Tours 1827, Boulogne 1828.

GESLIN. — Sous ce nom :

Mme Geslin, Eugénie, Florent, Douyère dite, premier rôle, Bordeaux 1863, Nantes 1863-64, La Haye 1865-66, Liège 1867, Strasbourg 1868-69, Caen 1870-73, Besançon 1874, Béziers 1875, Genève 1876-77, Brest 1878, Rochefort 1879, Metz 1880, Caen 1881, Tours 1882-83, Reims 1884-85, Paris 1886-87. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1888.

Mme Geslin, Marie, Louise, Béziers 1871-74, Namur 1875, Alger 1876-77, Montauban 1878, St-Quentin 1879-80, Constantine 1881.

Mlle Geslin, Variétés 1875.

Geslin, Ferdinand de, Reims 1876-78, Paris 1879, Bordeaux 1880-82.

Geslin, Adolphe, Louis, Fantaisies 1879-82.

Mlle Geslin, Louise, Félicité de, dite aussi *Sainton*, Reims 1876-78, Paris 1879, Bordeaux 1880-82.

Mme Geslin-Violet, première duègne, Lille 1890.

GESMAR, Mme ou Geismar, Eugénie, femme Ecarlat. — Nantes 1856-58, Rouen 1859, Toulouse 1860, Rouen 1861-62, Toulouse 1863-65, Montpellier 1867-69, Nantes 1870-75. Paris 1876, Opéra 1877-82, Pau 1883-85, Bordeaux 1886-87, Rouen 1888-92. En 1893, Mme *Gesmer-Ecarlat*, âgée de 60 ans, avec 35 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Son nom disparait en 1900.

GESSIOME, Jean, Baptiste. — 3mes rôles, Rouen 1832, rôles de convenance, Besançon 1840, père noble, Clermont 1852, mort en scène à Brest 1853.

GESSIOME, Mme Marie, Vict., née Roussel. — Besançon 1840, Clermont 1852, veuve en 1853, Strasbourg 1856-58, Nantes 1859-63, Paris 1864-68, Th. lyrique 1869-74, Opéra-Comique 1875-82, Paris 1883-93. En 1887, âgée de 75 ans, avec 46 ans de th., Mme Gessiome obtint une pension de 500 fr. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1895.

GÉVAUDAN, Mme. — V. Mlle Devienne.

GHÉRETTE. — Paris 1858, Th. lyrique 1859.

GHINASSI, Mlle. — Variétés 1875, Palais-Royal 1877, Variétés 1878, Palais-Royal 1879-82, Bruxelles 1883-87. Mlle Ghinassi s'était fait connaître du public en entrant pour réciter des vers dans la cage aux lions du dompteur Bidel.

GIBEAU, Louis, Charles. — Remporta un accessit de tragédie au Conservatoire, en 1846, et joua avec succès le drame à Montmartre et à Batignolles 1852, puis à la Porte-St-Martin 1856-58, où il créa un rôle dans la *Belle Gabrielle*. Doué d'une grande bonne volonté, Gibeau avait contre lui sa petite taille, sa forte corpulence, le regard un peu dur. Entré à l'Odéon, il se fit remarquer dans le rôle de Macduff de *Macbeth* et de Néron dans une *Fête de Néron*. Le 17 juin 1863, il parut enfin à la Comédie-Française, dans le rôle d'Oreste d'*Andromaque*, puis dans celui de Glocester des *Enfants d'Edouard* (succès). Il fut moins heureux dans *Cinna*. On le garda comme pensionnaire, mais on le confina dans la tragédie : « Joue la tragédie une fois par an, écrit-on en 1868; a la colique six mois avant ». Il quitta la Comédie en 1871, fit partie des

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tournées Agar et des matinées du Châtelet. En 1874, il passa par Châteauroux. En 1887, Gibeau, âgé de 61 ans, avec 36 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Le *Figaro* du 9 février 1906 annonça ses obsèques « pour ce jour » à Rosny-s/Bois, maison mortuaire, 27, rue de Nogent.

Bibliographie : D'Heylli, *Journal intime de la Comédie-Française*, p. 374-375.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 18,157. En pied, de ³/₄ à gauche, cost. de th., photo. Numa (Georges), 1863.

GIBERT. — V. Aimé.

GIBERT, Etienne. — Rouen 1888-89, Paris 1890, Opéra-Comique 1892-93.

GIDDA, Mlle Adelina. — Lyon 1875-77.

GIESZ, Mlle Alice. — Salle Taitbout et Renaissance 1875, Gymnase 1876-87, Paris 1888-1906.

GIESZ, Mlle Jeanne, Gabrielle. — Bourges 1881-82, Châlon-s/Saône 1883-86, Paris 1887.

GILBERT. — Sous ce nom :

GILBERT, acteur froid, mais utile, Ambigu 1817-41.

Mlle GILBERT, rôles d'enfants, Ambigu 1817-1818.

Mme GILBERT, Amélie, amoureuse, Montpellier 1826, Toulon 1827, Gap 1828, Toulon 1829, Nérac 1830.

GILBERT, M. et Mme David, amoureux et amoureuse de comédie, artistes estimés, Le Hâvre 1840, Liège 1842, Genève 1845, directeur et duègne, Besançon 1851.

GILBERT, Alfred, Beaumarchais 1848, Belleville 1850, peut être le même, *Gilbert Alfred, Césaire*, Vaudeville 1852-56, Odéon 1857-59, Paris 1859-63, Besançon 1864-65, Boulogne 1867, La Rochelle 1867, Paris 1868-70.

Mlle GILBERT, grande coquette, Nancy 1852.

Mme GILBERT, Caroline Dornal de Guy dite, Genève 1851-52, Paris 1856-60, Ambigu 1862-80, Paris 1881-93. En 1883, une pension de 500 fr. lui fut accordée sur la première partie du prix Félix Cellerier. En 1886, Mme Gilbert avait 72 ans et 34 ans de th. Cette pension fut convertie en celle de 500 fr. de la Société des artistes.

Mme GILBERT, Adelaïde, Ami, née Bénard, Besançon 1851-52, Mons 1853-56, Le Mans 1857-61, Bourges 1862-63, Abbeville 1864-67, Rennes 1868, Lorient 1869-70, St-Germain 1872-79. Sa mort survenue à St-Germain-en-Laye, après une très courte maladie, fut annoncée au Rapport de 1879.

Mme GILBERT, Marie, Philippine, Zoé. Sous le nom de *Defrenne :* Toulouse 1865-68, Genève 1869, Paris 1870, Genève 1872-74. Sous le nom de *Gilbert :* Genève 1875-78, Amsterdam 1879-82.

GILBERT, Chambéry 1866 et 1868.

Mme GILBERT, Clémence, Marthe, Rochefort 1874-75, Alger 1876-77, Moulins 1878, Auxerre 1879, Nevers 1880-81, Verdun 1882, Argentan 1883. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1885.

Mlle GILBERT, Elvire, débuta au Th. lyrique par un rôle de bohémienne muette dans la *Fiancée d'Abydos*, passa par la Porte-Saint-Martin, où elle parut dans la *Biche au Bois* et fit partie de la troupe Luguet, à Berlin. On la revit aux Bouffes, où elle créa le *Fifre enchanté*, à la Gaîté, la *Chatte blanche*, le *Roi Carotte*, *Orphée aux Enfers* (reprise) 1874-75.

Mme GILBERT, Th. Cluny, 1874.

Mme GILBERT. Le Rapport de 1887 annonce la mort de Mme Gilbert, née Gabrielle Schummer.

GILBERT. V. Guérin. V. Rebourg.

GILBERTE, Mlle Emilie Marchet. — Elève de Mme Ugalde, Bouffes-Parisiens 1886 et années suivantes, doubla Mily Meyer dans *Joséphine vendue par ses sœurs*, reprit la *Timbale*, fit des créations dans la *Fourmi*, *Mlle Crénom*, etc. Jolie et séduisante actrice d'opérette. Habitait Paris en 1906.

GILET-VILAIN. — « Joueur de personnages » du duc d'Orléans, 1391-93, comme il résulte des comptes de sa maison. C'est un des plus anciens comédiens de profession connus en France.

GILLES. — Acteur forain, troupe Delamain, foire St-Laurent 1739.

GILLES, Frédéric, Gaston. — Port-au-Prince 1864-68.

GILLES, Mme Louise, Anne, Pierrette. — Nantes 1871-72. Reims 1873, Liège 1874-76, Mulhouse 1877-78, Tours 1879.

GILLET. — Sous ce nom :

GILLET, utilités, Gand 1779.

GILLET, Hyacinthe, Louis Gilles dit. Liège 1845-47, Marseille 1848-49, Le Hâvre 1852-56, Anvers 1857-58, Paris 1859-60, Gaîté 1861-64, Ambigu 1865, Gaîté 1866-68, Italiens 1869-72, Rouen 1873-74, Paris 1875, Rouen 1876-96. En 1878, Gillet âgé de 60 ans, avec 35 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1898.

GILLET, Hippolyte, Ambigu 1845-49.

Mme GILLET, Angélique, Nantes 1858-60.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme GILLET, Louise Estagel, Bruxelles 1866-69, Paris 1870-73, Buenos-Ayres 1874-75.

Mme GILLET, Marie, th. Déjazet 1878-79, 3me Th. fr. 1879, Nations 1881, Renaissance 1882, Rouen 1882, Paris 1883-87, Renaissance 1888, Paris 1890-95, Le Caire 1896, Paris 1897, Palais-Royal 1898-1905, Fol.-Dram. 1906.

Mme GILLET, Damise, ou Viviane Damyse, th. de la République 1897-1900.

GILLIARD, Mme Cécile, Eugénie, Estelle, Laure. — Alcazar 1880-82.

GILLIG, Mme Alphonsine, appelée aussi Gilly. — Jeune première, Dieppe 1829, Avignon 1830, Paris 1852-54. En 1852, Mme Gillig, âgée de 57 ans, reçut 186 fr. de pension de la Société des artistes. Mourut en 1854 ou 1855.

GILLIO. — Menus-Plaisirs 1888.

GILLOTTE, M. et Mme. — Ces obscurs comédiens ne nous sont guère connus que par le livre de M. Paul Ginisty, *Mémoires d'une danseuse de corde*, lettres d'amour perdues, p. 246 et suiv. Ce fut, en effet, Mme Gillotte qui perdit son portefeuille dans une diligence quelconque et M. P. Ginisty qui le retrouva aux Archives, cent ans plus tard, carton 997, série T. Nous savons ainsi que c'était un brave petit ménage d'artistes, elle, Charlotte Gillotte, 27 ans en l'an v, à Lille. Nous avons retrouvé de notre côté son passage en 1798, à Liège, où on l'appelait *Gilliot*. Forcé de laisser sa femme à Verviers, le brave Gillotte s'en alla à Paris à la recherche d'un engagement et en trouva un à Limoges où il ne fut pas payé. Pendant ce temps, la pauvre Charlotte s'affolait à Verviers. Curieuses lettres ; pages vécues de la vie des comédiens en tous temps.

GILLOTTE, Mlle. — Jeune première, Bruxelles 1811. 3600 fr. d'appointements. 1812, 1600 fr.

GILLIS. — Utilités, Bruxelles 1776. 400 florins d'appointements, Gand 1779.

GILLIS, Mme. — Utilités, Gand 1779.

GILLY. — Château-d'Eau 1874, Palais-Royal 1879.

GILMAND, Mlle. — Namur 1810.

GIL NAZA, David, Antoine Chapoulade dit. — Né à Paris le 19 mars 1825, selon Larousse, souvent sujet à l'erreur — né en Savoie, dit son biographe Félix Jahyer — né en Savoie, répète l'auteur des *Foyers et Coulisses* (Ambigu) qui dénature son nom en celui de *Chapoula*. Sa mère exerçait l'état de matelassière sur la place du Caire, à Paris. Tour à tour horloger, doreur sur métaux, il partit fort jeune encore pour la Belgique afin d'y chercher fortune. A Paris, il s'était exercé dans l'art dramatique sur le petit th. St-Laurent et à la salle Chantereine, sous le nom de *David*. Sous ce nom, disent les uns, il courut pendant huit ans la province, jusqu'au moment où, engagé à Bruxelles, il arriva quand la direction du Vaudeville avait suspendu ses paiements. D'autres affirment, au contraire, qu'il ne se rendit à Bruxelles que dans le but de se faire dentiste. Il est certain, en tout cas, qu'il fit des études médicales en cette ville et qu'il fut admis comme externe à l'hôpital St-Jean. Mais, comme il fallait vivre, il chantait le soir sur une estrade, au casino des Galeries St-Hubert, sous le nom de Gil Naza. Cette existence dura trois ans, au bout desquels on lui conseilla de prendre un établissement pour son compte. Très entreprenant, très tenace, il loua à Ixelles, faubourg de Bruxelles, une salle en forme de boyau (1855) où il installa un café-concert convenable. Là débutèrent Zulma Bouffar et Hittemans. Il réussit.



GIL NAZA
Rôle de Coupeau dans l'*Assommoir*. (Cliché Nadar)

En 1865, à Bruxelles toujours, il acheta un terrain vague, non loin de la porte de Namur, et y fit construire un théâtre. Il le dénomma *Théâtre Molière*, y fit jouer la haute comédie, attira la Cour, le mit à la mode et l'éleva au premier rang. Il y avait dépensé 380,000 fr. et en devenait le propriétaire et le directeur.

Tout allait pour le mieux, lorsqu'en 1870, venu à Paris pour former une troupe, il fut surpris par le blocus. Gil Naza, reprenant sa trousse, se fait chirurgien à l'ambulance Morel, rue de Vaugirard. Pendant ce temps, le théâtre Molière était exploité par les anciens actionnaires. Mais, le siège fini, des difficultés surgirent. Gil Naza s'en alla chanter la chansonnette à Baden-Baden, puis voyagea en Italie.

Engagé à l'Odéon, Gil Naza y débuta à la réouverture, le 3 sept. 1874, par le rôle de Mazarin, dans la *Jeunesse de Louis XIV*, succédant à Lafontaine et ne le faisant pas regretter. Puis viennent ses belles créations de Philippe II dans *Un drame sous Philippe II* (14 avril 1875), du comte de Marcillac dans la *Comtesse de Lérins* (nov. 1876), de Mosy dans l'*Hetman* (2 fév. 1877), de Jean le Tors dans

EFERUS - Recherches & Classifications numériques

Mauprat (reprise, 21 avril), tandis que les matinées classiques lui donnaient l'occasion de se révéler dans *Tartufe* et l'*Avare* (grand succès de comédien).

« Personne ne sait mieux, disait Sarcey, tout ce qui est du métier. C'est un acteur d'une rare intelligence ». Sa voix était un peu sourde, mais elle servait à exprimer à merveille tous les sentiments.

Lorsque Chabrillat prit la direction de l'Ambigu, en 1878, il s'assura l'engagement de Gil Naza comme premier rôle en tous genres et le fit débuter dans une reprise de la *Jeunesse de Louis XIV*, rôle de Mazarin. Le prince Borowski, dans la *Princesse Borowska*, fut sa première création à l'Ambigu ; il y fut remarquable. Mais cet artiste devait se rendre à jamais populaire avec son incarnation réaliste de Coupeau dans l'*Assommoir*. Il y fut d'une vérité effrayante, inoubliable (18 janv. 1879). Puis on le vit encore dans *Paillasse* (Belphégor), *Turenne* (rôle de Bonnard) et *Robert Macaire* (reprise, rôle de Robert Macaire, 24 mars 1880). L'année suivante, Gil Naza rappelé à Bruxelles par ses intérêts — il était resté le propriétaire du th. Molière — fut obligé de reprendre la direction de ce théâtre. Il crut bien faire en le revendant. Il subit une perte énorme. Il revint à Paris avec les débris de sa fortune. En octobre 1881, à Bruxelles, c'est lui qui avait conduit André Gill dans une maison de fous. Le *Figaro* du 15 septembre 1899 annonça sa mort, survenue à Vesaignes (Haute-Saône). L'inhumation eut lieu à Bruxelles.

Biographie : Félix Jahyer, notice dans *Paris-Théâtre*, n° 313, 15-21 mai 1879. — *Foyers et Coulisses*, Ambigu, 1880, p. 57.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 313, photo. cliché Nadar, rôle de Coupeau dans l'*Assommoir*.



BRASSEUR et GIL-PÈRÈS
dans la Ronde du *Brésilien*

GIL-PÉRÈS, Jules, Charles, Pérès Jolin dit. — Naquit à Paris le 9 juillet 1822 (et non pas 1827), la date de 1822 étant celle inscrite sur sa tombe. Après un essai malheureux dans la tragédie (!!) — qui l'eût cru ? — à la salle Chantereine, ce joyeux fantaisiste entra au Gymnase, où il resta deux ans. Mais Montigny ne croyait guère à l'avenir de son pensionnaire. Il le reléguа dans des bouts de rôles. Un jour, ayant à jouer un garçon de café, au deuxième acte du *Mari qui se dérange*, il eut la singulière idée de lancer le premier le fameux *Boum !* devenu légendaire pendant vingt ans dans la corporation des limonadiers. On se singularise comme on peut. La Gaîté avait besoin d'un second comique. Il y entra : la *Forêt périlleuse*, le *Comte de Ste-Hélène*, *Fualdès* lui offrirent l'occasion de se produire. A la Porte-St-Martin, il aborda même la féerie avec *Jonas dans la Baleine*. C'est dans cette pièce, dit-on, que Dormeuil père, directeur du Palais-Royal, le remarqua.

L'année 1852 le trouve au Vaudeville : Califourchon de la *Corde sensible*, St-Gaudens dans la *Dame aux Camélias*, la *Maîtresse d'Eté*. En 1855, il entre enfin au Palais-Royal, où il devait rester plus de vingt-cinq ans. Gil-Pérès, par son originalité, son extravagance de bon goût, son incohérence, le timbre même de sa voix — une voix de tête chantante avec des ôôôôô Mâââàdâàââme — ne peut être comparé à aucun autre. Ch. Monselet l'a parfaitement défini : « Gil-Pérès, écrit-il, occupe une place toute spéciale parmi les comiques de notre époque. Loin d'inspirer la gaîté, sa figure sèche et osseuse offre l'expression d'une misanthropie profonde : son regard est fixe et froid ; sa bouche semble tordue par le désanchantement ; il ne parle pas ses rôles, il les ricane. Au milieu de l'hilarité qu'il excite, lui seul demeure étonné, glacé et amer ; son air semble dire au public : Qu'est-ce que vous trouvez donc de si drôle ? ou bien : Comment pouvez-vous vous amuser des bourdes que je débite ? »

Certains rôles, comme ceux de Dufrison dans *Mimi Bamboche*, Balistan de la *Sensitive*, Barbizon du *Passé de Nichette* le placèrent hors de pair. Gil-Pérès fut le type du pince-sans-rire, correct, distingué, ahuri, toujours froid. A la ville, homme du meilleur monde, toujours fort bien mis, bibliophile distingué. La liste des rôles tenus par lui au Palais-Royal pendant ces 25 ans est interminable ; nous rappellerons seulement les titres suivants : le *Baiser de l'Etrier*, le *Sire de Framboisy*, *J'attends un omnibus*, *En pension chez son groom*, les *Chemins de fer*, les *Jocrisses de l'Amour*, les *Diables roses*, la *Mariée du*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mardi-Gras, le *Carnaval d'un Merle blanc*, le *Homard*, *Tricoche et Cacolet*, *Le plus heureux des trois*, la *Boule*, les *Incendies de Massoulard*, *Doit-on le dire ?* la *Clef*, *Au grand col*, le *Bibelot*, la *Boite à Bibi* (1877), le *Renard bleu*, le *Mari de la Dame de chœurs* (reprise, 12 janv. 1878), les *Vieilles Couches* (20 mars). On a raconté qu'ayant prêté une forte somme à un ami et croyant cet argent perdu, il s'assit devant une table du café des Bouffes pour écrire une lettre. Il y fut pris d'un rire insensé. Il était fou. Enfermé dans la maison de santé du Dr Faleret, à Vanves, il y mourut le 30 janvier 1882. M. l'abbé Bridoux, curé de Vanves, donna une solennité particulière aux obsèques, et ses vieux amis Delannoy et René Luguet prononcèrent sur sa tombe un dernier adieu. M. G. Bertin a bien voulu relever pour nous cette épitaphe au cimetière de Passy :

Ici repose Charles-Jules Jolin
dit Gil-Pérès
artiste du théâtre du Palais-Royal
né le 9 juillet 1822, mort le 30 janvier 1882
Le connaître, c'était l'aimer.

La tombe est ornée d'un buste en marbre blanc. Gil-Pérès, dont les façons et le timbre de voix étranges étaient sans doute des signes précurseurs de sa triste fin, est un des rares artistes que l'on puisse citer comme ayant obtenu tous ses effets en dehors de toutes les règles de diction et de jeu admises au théâtre.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*, *Palais-Royal*, notice, pages 50-52, 1874. — D'Heylli, le *Dict. des pseudonymes*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 18,255.

1. En pied, de ¾ à gauche (caricat.), lith. par E. Carjat, 1854.

2. En pied, de ¾ à gauche (caricat.), lith. par E. Carjat, 1862.

GILSON, Mme Marie, Isabelle Worms-Gilson. — Toulouse 1877-78, Liège 1879-81, Paris 1882-91.

GIMBERT, Louis, Clarence. — Nice 1873-74, Nîmes 1875, Lyon 1876-79.

GINESTE, Henri. — Nouvelle-Orléans 1881, Genève 1882-83, Rennes 1884-94, Grenoble 1895-96, Angers 1897-98, Nice 1899, Brest 1900. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1901.

GINESTY, Charles, Paul. — Théâtre Sarah Bernhardt 1901. Mort vers 1904-05.

GINET, Paul. — Fol.-Dram. 1866, Folies-Marigny 1874, Renaissance 1878-79.

Iconographie : Bibl. nat. V. Gabel.

GINET, Eugène. — Bordeaux 1874-76.

GINET, Amélie, née Guilloré. — Grenoble 1878-80, Versailles 1881-82, Alais 1883, Paris 1884, Montpellier 1885, Toulouse 1886, Le Mans 1887, Alger 1888-89, Paris 1890-93.

GINEZ. — Utilités, Bruxelles 1852.

GINILLA. — Troisième amoureux, Niort 1828.

GIOTDEVILLE, Mme. — Artiste du Vaudeville décédée le 12 mai 1830.

GIRARD. — Sous ce nom :

Girard, nom d'un acteur qui figura dans une farce représentée place des Cordeliers, à Dijon, en 1510.

Girard, Hippolyte, deuxième rôle, Laon et Orléans 1826, Limoges 1827-30, 1er amoureux, Lille 1830.

Mme Girard, Hipp., deuxième amoureuse, Laon 1826, Limoges 1827.

Girard, J.-M., Eugène, Belleville 1851-56.

Mme Girard, Elodie, La Haye 1861-65, Mexico 1867.

Girard, Châtelet 1863-65.

Girard, troisième grand rôle et régisseur, Lille 1895.

GIRARDI, Mlle. — Soubrette, Lille 1862.

GIRARDIN, Mme. — Maëstricht 1775.

GIRARDIN, Mlle. — Ingénue, Gymnase 1868. V. Mme Stuart.

GIRARDOT. — Sous ce nom :

Mme Girardot, Soissons 1828, jeune première, Nouvelle-Orléans 1830, peut-être la même, Toulouse 1840.

Girardot, Pierre, Achille, Simon, Toulon 1848, premier rôle, Galeries-Saint-Hubert, Bruxelles, 1851-52, Alger 1853-56.

Girardot, Pierre, Adolphe, Toulouse 1848, deuxième comique, Alger 1851-52, Bruxelles 1853-55, Th. lyrique 1856-63, Châtelet 1864, Th. lyrique 1865, Châtelet 1867, Genève 1868-69, comique, Fol.-Dram. et Athénée 1870-73. En 1873, il reçut 300 fr. de rente sur la fondation Cantin. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1874.

Girardot, Camille, Tournai 1872-74, Toulon 1875-77, Paris 1878-91. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892.

Mlle Girardot, jeune première, Lille 1900.

GIRAUD. — Sous ce nom :

Mlles Giraud, Minette et Rosalie, Cour de Prusse, XVIIIme siècle.

Giraud, régisseur à l'Ambigu 1800.

Giraud, Emile, Verdun 1843, Dieppe 1844-1845.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GIRAUD, Vincent, Verdun 1843, Dieppe 1844-1845.

GIRAUD, Jean, Claude, Montpellier 1847-49, Bordeaux 1850-52, Le Hâvre 1853-54. Mort vers 1855.

GIRAUD, Louis, comique, Lyon 1850-55, Turin 1856-60. Mort vers 1862.

GIRAUD, M., H., J., Rennes 1850.

GIRAUD, premier rôle, Bourges 1852.

Mme GIRAUD, soubrette, Bourges 1852.

GIRAUD, Jean, Baptiste, Brest 1877-78, Saint-Etienne 1879, Liège 1880, directeur à Liège 1881-82.

Mme GIRAUD, Emilie Rambert, Châlon-sur-Saône 1877-85, Cherbourg 1886, Auxonne 1887-99, Rouen 1900-01. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1902. Il y eut une dame Giraud, *Emilie*, Marie, à Chambéry 1884-87.

Mme GIRAUD, Marie, Thérèse, Variétés 1881-83, Vaudeville 1884, Paris 1885 et années suivantes. Habitait Paris en 1906.

GIRAUD, Renaissance 1882.

GIRAUDON, de, Mlle Elisa. — Débuta au Palais-Royal le 16 août 1852. Le *Parapluie de Damoclès*, 22 nov.

GIRAULT-Laperrière. — Bordeaux 1793.

GIREL. — Odessa 1844. Ce nom est celui d'un maître de ballet à Toulouse 1848-49, et du directeur-associé du th. du Gymnase, à Marseille 1852.

Iconographie : Bibl. nat., catalog. Duplessis, 18,342. Girel, *acteur*, en pied, de profil à gauche, cost. de th., lith. C. Jusky, Nîmes.

GIRER. — Jeune comique, th. du Gymnase, Lyon 1840-47.

GIRERDI, Mlle Marie Shiloly, Adrienne Girerd dite. — Le Hâvre 1856-57.

GIROD, Jean, Baptiste. — Alger 1843, Marseille 1845-48, comique, St-Etienne 1852, Cahors 1854-55, Bayonne 1856-57, Dijon 1858-59, Luxembourg 1860, Nancy 1861, Besançon 1862, Alais 1863-64, Nîmes 1865, Arles 1867, Marseille 1868-69, Carpentras 1870-72, Avignon 1873.

GIRON, Jean, Paul. — Châtelet 1890-91.

GIROUX. — Porte-St-Martin 1869.

GIRREBEUK, Louis, Félix. — Arras 1867-69.

GITS, Jean, Baptiste. — Liège 1849-54, Besançon 1855-56, Brest 1857-58, Nantes 1859-60, Alger 1861, Angers 1862-63, Liège 1864. Montpellier 1865-67, Versailles 1868-73, Anvers 1874-75, Lyon 1876, Nancy 1877-79, Versailles 1880, Nancy 1881-82, Le Hâvre 1883, Lille, deuxième régisseur, 1884, Versailles 1885-86, Anvers 1887, Gand 1888-90. En 1889, J.-B. Gits, âgé de 61 ans, avec 41 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Vichy 1891, Versailles 1892-93, Gand 1894-95, Versailles 1896, Gand 1897-98, Rouen 1899-1903, Versailles 1904. Habitait Versailles en 1906.

GITS, Mme Julie Letot, Duclaud. — Versailles 1871-73 et mêmes étapes que ci-dessus. Agée de 62 ans, avec 42 ans de th. en 1881, Mme Gits reçut une pension de 400 fr. de la Société des artistes. Habitait Versailles en 1906.

GIVERNE, Mlle. — Débuta à la Comédie-Fr. le 11 sept. 1788, par le rôle de Mme de Groupillac dans l'*Enfant prodigue*. Th. de la République 1792-93. La *Lorgnette de Spectacle*, an VII, constate sa présence à ce théâtre et la juge ainsi : « Elle joue quelques rôles subalternes de l'emploi des mères et des duègnes ; elle a de l'aisance et une diction assez naturelle ».

GIVRE, Joseph, François. — Nantes 1868-70.

GIVRE, Mme Appoline ou Pauline, Hortense. — Le Caire 1875-76, Besançon 1877-79, Nice 1880-81, Rennes 1882-83, Paris 1884 et années suivantes. En 1905, Mme Pauline, Hortense Givre, âgée de 66 ans, avec 37 ans de th., reçut une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1906.

GLAÇON, Louis, Joseph, Victor. — Th. du Cirque 1842-45.

GLAIZE, André. — Le Hâvre 1843.

GLARY, Mme. — Vaudeville 1852.

GLASSON. — V. Glaçon.

GLATIGNY. — Le 13 juin 1794, on représentait à Angers, en présence des conventionnels Hentz et Francastel, le *Bourru bienfaisant*. Le public voulut contraindre un des acteurs, nommé Glatigny, à remplacer les mots *Echec au roi* par ceux de *Echec aux tyrans*, dans la partie d'échecs qu'il jouait en scène. Glatigny s'y refusa et dut se retirer au milieu des huées. Un autre acteur vint lire le rôle. (*Bulletin historique et monumental de l'Anjou*, 1870, p. 140).

GLATIGNY, Albert, Joseph, Alexandre. — Né le 21 mai 1839, à Lillebonne (Seine-Inférieure), le type le plus complet du bohême et du cabotin, poète de talent cependant et amant passionné de la muse, que M. Catulle Mendès choisit comme héros d'un drame lyrique.

Son père, ouvrier charpentier, avait été nommé gendarme à Bernay vers 1844. Le jeune

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Glatigny fut élevé comme boursier au collège de cette ville, puis entra en qualité de sauteruisseau dans une étude d'huissier. Expéditionnaire au greffe du Tribunal de Commerce, il s'échappa à Pont-Audemer, où il devint apprenti typographe. Déjà tourmenté par le démon poétique, il écrit en cette ville un drame en trois actes et en vers, les *Bourgeois de Pont-Audemer au XVII*me *siècle*. A dix-sept ans, il s'engage dans une troupe ambulante. D'une taille fort élevée — il avait, dit-on, 1m86 — imberbe, mince, portant sur un cou maigre une tête d'enfant aux cheveux bruns plats, l'air très doux, avec des yeux remplis d'enthousiasme, ne sachant que faire de ses bras, affligé de pieds énormes, Glatigny était mal constitué pour exercer le métier de comédien.



GLATIGNY
d'après M. Fréd. Régamey

Sa première apparition à Paris semble remonter à 1858, époque à laquelle il entra au th. Montparnasse en qualité de comédien et de second régisseur, moyennant... 50 fr. par mois. Mais le pauvre garçon se montrait satisfait en dînant d'un hareng grillé de deux sous. Il était enfin à Paris ! Quant à la légende de Glatigny, créant le rôle muet du passant dans les *Deux Aveugles*, ce passant qui traverse le théâtre à grandes enjambées pour jeter un sou dans le chapeau bossué de Patachon, elle s'accorde peu avec les dates. Les *Deux Aveugles* remontent à juillet 1855.

Le 3 septembre 1860, il est à Boulogne-sur-Mer d'où il écrit :

« *Monsieur Charles Bataille,*
Rue de Paris, 56
St-Germain-en-Laye

Divin Bataille,

Je suis un peu moins souffrant, et la preuve, c'est que je refais des vers. Voici une pièce que je voudrais bien caser quelque part. On ne me reprochera pas, cette fois, d'avoir sacrifié l'idée à la rime, les rimes mauvaises abondent au bout de tous les vers. Un monsieur m'a proposé de réunir quelques pièces qu'il se charge de faire imprimer à Bruxelles, sous le titre d'*Odes matérialistes*. *Hermance*, la pièce que la pudeur de Launay a retranchée de mon volume, en ferait partie. Je fais en ce moment un poème d'un rythme très compliqué et très large, que j'appelle la *Gloire de la Chair*. J'ai déjà obtenu quelques beaux effets qui ont le mérite d'être très neufs et comme alliance de mots et comme idée.

Maintenant, je vais quitter Boulogne pour aller à Caen rejoindre mon ami Dubuc. J'ai les mêmes appointements qu'ici et presque pas de besogne. Je vais jouer les domestiques de bonne et de mauvaise maison et quelques procureurs du roi, emploi pour lequel je suis admirablement taillé. Mais, pour quitter Boulogne, il me faut de l'argent. Puis-je en faire d'ici huit à dix jours, avec une nouvelle que j'ai et qui est complètement achevée? (500 lignes).

Je l'aurais bien envoyée aujourd'hui, mais je veux savoir avant s'il est possible de la placer quelque part. Réponds-moi *de suite* si la chose est faisable; ce qui m'empêche de la mettre à la poste à tout hasard, c'est qu'elle coûte 32 sous pour l'affranchir, et dam! 32 sous, c'est lourd pour un pauvre bougre comme moi. Je suis ton conseil, je sarcle tous les petits cœurs, mais il en est qui tiennent bon ; celui qui me fait souffrir en ce moment est tellement tenace que ce pourrait bien être le seul et unique qui voyage dans ma poitrine. Peut-on faire de l'argent avec l'*Idiote ?* J'ai envoyé pour 15 fr. de vers chastes à Lacaussade. Je ne sais s'il les prendra.

Albert GLATIGNY.
(Boulogne-sur-mer).

Bonjour à tout le monde. En qualité d'ami de Barbey, recommande-lui le bouquin que je lui ferai remettre. *(Vente d'autographes du 29 mai 1902)* ».

C'est l'époque où le pauvre bohème essaie de vivre du produit de sa plume ; mais il doit vite remonter sur les planches, sous peine d'inanition. En 1861, un engagement de 100 fr. par mois le lie au th. de Versailles, en qualité « d'*utilité* », après avoir déjà passé par Falaise, Nevers, Epinal, Belfort et Paris. L'année suivante, retour de Rennes (février), il trouve le moyen de se faufiler jusqu'au boulevard du Temple! Le 29 octobre 1862, inaugurant un second Théâtre historique, dans l'ancienne salle du Th. lyrique — à la veille de sa démolition — Brisebarre monte le *More de Venise* avec Rouvière, et le rôle du premier sénateur de la sérénissime République est confié à Albert Glatigny. Entreprise de courte durée. Il faut reprendre une existence problématique. Après une apparition à Sézanne, en juillet 1863, nous le retrouvons *souffleur* à Orléans, en mars 1864. L'année précédente, il avait daté de Nancy l'*Ombre de Callot*, prologue en un acte, en vers. En 1864, il publie les *Flèches d'Or* et fait représenter le 25 juin, au casino de Vichy, *Vers les Saules*, « violente fantaisie rimée », dédiée à Mme Ugalde, tableau rempli

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de fraîcheur et de belle humeur (publié vers mai 1870).

On lui offre une place quelconque d'employé à la Compagnie fermière de Vichy, mais l'oiseau s'envole vers d'autres régions. Il écrit de Hombourg à un correspondant qui pourrait bien être Poulet-Malassis : « Je vous remercie de vos bons conseils, mais quand une vie est faite, il n'y a plus à la refaire. Il faut qu'elle reste ce qu'elle est... Si je suis encore cabotin, c'est que, réellement, il m'est impossible d'être autre chose ».

Il y avait pour lui une position à Vichy, il le reconnaît ; mais il n'aurait pas eu la patience d'y rester deux jours de plus, tant il hait la domesticité. « J'ai été manœuvre à Bayonne, où l'on a pu me voir décharger des marchandises sur le port, et réellement c'était moins humiliant que d'être aux ordres du directeur de la Cie fermière de Vichy ». Il a fait une pantomime en un acte, *Pierrot négociateur*, où il joue le rôle de Pierrot. « Cette pantomime étant payée, si elle réussit, on m'en commandera d'autres, ce qui augmentera les appointements ». L'affiche, jointe à la lettre, nous apprend qu'il s'agissait de la 17me représentation de l'abonnement et que, dans la même soirée, Glatigny tenait le bout de rôle du sous-officier dans *Bataille de Dames*. (*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, XXIX, 578).

Ces idées de pantomime le tracassent ; il écrit encore de Hombourg qu'il ne reviendra pas cette année en France, qu'il appelle son amère patrie : « Ou je filerai vers la Russie, ou je parcourrai l'Allemagne avec une troupe de mimes. Ce métier ne m'enrichira point, je le sais, mais il m'amusera ». Plus loin, il annonce qu'il réalise les bénéfices des *Flèches d'Or* : « Deux billets de 75 francs chacun à payer pour des exemplaires de cet ouvrage que j'ai été forcé d'acheter, pour donner, Plon dans sa magnificence ne m'en ayant octroyé que huit une fois le service de presse fait ». La publication d'un troisième ouvrage le mènerait à une faillite (*Vente d'autographes*, 17 février 1902).

Comment suivre cet éternel nomade ? Un jour, par suite de la faillite d'un directeur, à Bruxelles, il en est réduit à revenir à Paris, à pied, revêtu d'un costume de marchand d'orviétan, trouvé au magasin. Les gendarmes, qu'un tel accoutrement rend méfiants, demandent ses papiers à l'artiste : « Ma voiture est derrière », répond-t-il fièrement, et il passe. Ostende, mai 1866, puis Bruxelles.

Rebuté par les impressarii qui ne peuvent, du reste, lui offrir que des *pannes*, Glatigny se fait alors improvisateur. Une lettre de Mme Victor Hugo à son mari (12 juin 1867) contient ces lignes : « Glatigny m'a envoyé hier une loge pour un boui-boui qu'on appelle l'Alcazar. Sa spécialité est d'improviser des vers dont le premier venu lui donne les rimes. Il a commencé la séance par un prologue en vers en ton honneur suivi d'applaudissements ».

En effet, le public lui lance les rimes les plus idiotes, les plus fantaisistes, et sur le premier sujet imposé, Glatigny bâcle séance tenante un poème. Le voilà parcourant la France, rhapsode de café-concert. Mais il avait compté sans la question de la censure. Ne se trouve-t-il pas en province un commissaire de police qui lui enjoint de déposer *par avance* le manuscrit de ses improvisations ! En 1867, il écrit le *Prologue pour l'Ouverture* du th. des Délassements-Comiques (4 mai). En 1868, il fait représenter le *Bois*, comédie en un acte, à Bayonne (1er janv.) et remplit dans cette pièce le rôle de Mnazile (réimprimé en 1870 et joué à l'Odéon en 1872). Le 2 mai suivant, à Bayonne toujours, il donne un drame en trois actes, *Pés de Puyane, maire de Bayonne*. Un journal de Pau nous a laissé un joli portrait de Glatigny lors de son passage en cette ville (1868) : « Depuis quelques semaines, les promeneurs de la place Royale et les habitués du café Champagne ont été souvent intrigués par un personnage singulier dont les allures ne ressemblent point à ce qu'on voit tous les jours. Je veux parler de ce grand jeune homme idéalement maigre qui traverse la place à de certaines heures, en faisant des enjambées de trois mètres. Il est si grand que son nez s'accroche aux branches des sycomores ; il est si maigre que ses habits étroits flottent autour de ses os, comme la brume crépusculaire autour des peupliers de la vallée. Un chapeau pointu qui a eu des malheurs allonge encore sa tête longue, au sommet de laquelle s'accroche une modeste forêt de cheveux qui frisent comme des bâtons de chaise. Le grand jeune homme idéalement maigre va, la tête penchée, souriant à son rêve intérieur. Trois fois par semaine, les amateurs de vaudevilles revoient notre homme sur les planches du théâtre ; il est alors affublé d'une grotesque livrée ou d'un habit de notaire beaucoup trop court. Les gestes sont anguleux et gauches ; il remet d'un air délabré une lettre à l'amoureux, et dit : *Madame est servie !* du ton d'un homme qui ne croit pas que c'est arrivé ; il préside avec insouciance aux mariages les plus cocasses ; et, pendant que les comédiens, ses frères, dévident leurs couplets sur l'air de la *Corde sensible*, le grand jeune homme idéalement maigre sourit toujours à un rêve intérieur. — Quel est ce picaresque rêveur, ce passant paradoxal, ce cabotin problématique ? Hélas ! c'est l'auteur des *Vignes folles*, des *Flèches d'Or*, de l'*Ombre de Callot*, etc. ; c'est le rimeur prestigieux, l'improvisateur ébouriffant des soirées de l'Alcazar, c'est Albert Glatigny, un des rares poètes de ce temps où les poètereaux abondent ».

La même année, nous relevons sa présence à Mont-de-Marsan (février), aux Eaux-Bonnes, à Panticosa (juillet), à Paillole, à Bastia (décembre). C'est au premier janvier 1869 (et non 1867, comme on l'a dit) qu'il faut rapporter l'aventure qu'il conta si joyeusement dans sa

EFERUS - Recherches & Classification numériques

brochure, le *Jour de l'An d'un Vagabond*, (Nice, 1869, in-12), sans parler de la complainte sur le même sujet, l'*Infâme Glatigny :*

Le premier jour de l'année
Mil huit-cent soixante-neuf
Un être en habit pas neuf
Marcha toute la journée.
Cet individu chétif
Est d'un aspect fugitif;

Il a les jambes indues,
Très longues également ;
Son front dans le firmament
Arrête le vol des nues.
Pour se donner un maintien,
Il promène un petit chien....

Ce petit chien, c'était Cosette, qui suivait le poète errant sur les routes de la Corse. — Cosette qui avait toujours sa pâtée, même les soirs où le bohême, son maître, n'avait rien à se mettre sous la dent. Or donc, le premier janvier 1869, à Bocognano, un gendarme croyant reconnaître dans ce chemineau « d'aspect fugitif » le célèbre et introuvable assassin Jud, arrêta notre poète, et l'emmena coucher au violon, avec Cosette.

L'année 1869 se passe à Nice (mars), Toulon (avril), Sainte-Lucie di Tallano (octobre-décembre), Propriano (septembre). Le pauvre artiste qui se sent déjà atteint par un mal implacable cherche à se rapprocher du soleil. En février 1870, il est de retour à Paris. Est-ce à ce passage qu'il faut rapporter la lettre suivante à un ami ?



GLATIGNY IMPROVISATEUR
Caricature de Durandeau

Samedi.

« Mon ami,

« Je suis à Paris depuis cette semaine, et me trouverai vers neuf heures et demie au café Racine. Si ma lettre ne te parvient que demain, écris-moi afin que je sache où je te pourrai serrer la main avant mon départ. Ne me donne rendez-vous dans le quartier latin que le soir. L'air y est, pour moi, très insalubre pendant le jour. Les miasmes et les créanciers affectent douloureusement ma santé, si délicate, d'ailleurs.

Albert GLATIGNY.

« Pauvre, mais loyal. Flandre au lion ! » D'autres fois il écrit en vers :

« Je finis, car voici l'heure sacrée et sainte
Où les honnêtes gens vont prendre leur absinthe,
Et de tout temps, Monsieur, je fus de leur parti. »

Il donne son adresse, 16, rue du Croissant, Paris, à l'*Eclipse*, journal où il écrivait fréquemment.

Glatigny ne lisait pas ses poésies : il les déclamait de mémoire à ses camarades, aux directeurs de revues, de journaux, à quiconque manifestait l'envie de les entendre, et cela sans broncher. Il est clair que le pauvre garçon veut vivre uniquement de sa plume. Mais hélas ! depuis 1867, il crache le sang et quand il est à bout de forces il va se reposer à Beaumesnil (Eure). Déjà il écrivait de Santa-Lucia en octobre 1869 : « J'ai la poitrine dans un état qui me fait croire que ça ne durera pas longtemps. »

Brisé, mais souriant toujours, l'enfant normand regagne le pays natal : Evreux, Beaumesnil, Brionne le voient passer en mars 1870 ; Beaumesnil, Lisieux, Serquigny, Bernay en avril ; Honfleur et le Hâvre en mai ; Arsy en juin ; Chantilly et Compiègne en juillet ; c'est l'année terrible qui commence. Il va se réfugier encore à Beaumesnil où il retrouve une jeune orpheline, américaine de naissance, française d'éducation, qui, deux ans auparavant, avait connu le poète vagabond à Nice, où elle vivait avec son frère : Mlle Emma Dennie.

L'histoire extraordinaire de ce mariage *in extremis*, pourrait-on dire, — et la fiancée est pour le moins aussi malade que le fiancé — se retrouve dans les lettres écrites par Glatigny à M. Garien, frère de l'orpheline. Les deux jeunes gens se sont aperçu qu'ils s'aimaient, et la brave Emma a consenti à devenir sa femme (Beaumesnil, 22 janvier 1871). Illusion poignante de deux êtres excellents qui s'aiment, qui vont mourir, et qui, heureux l'un par l'autre, se croient l'un et l'autre sauvés ! Le mariage avait été célébré dans la chambre même où Glatigny était cloué par des douleurs.

Le 20 février 1871, les amoureux sont à Trouville ; un instant plus tranquille, la muse de Glatigny devient intarissable : déjà il a lancé son cri de guerre : le *Fer rouge*, (nouveaux châtiments), France et Belgique, 1870. Il écrit des odes et des drames, envoie des satires au *Rappel*, s'offre pour être employé activement dans l'armée, bien qu'il ne puisse faire cent pas sans haleter, et produit,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

coup sur coup : le *Singe*, comédie en un acte, 1872, in-16, la *Presse nouvelle* en vers, 1872, in-12, les *Folies Marigny*, prologue, 1872, in-12, *Compliment à Molière*, à propos, en un acte, en vers, 1872, in-16, *Gilles et Pasquins*, 1 vol., in-16, chez Lemerre. L'Odéon lui a joué le *Bois* et Cluny *Vers les Saules* (1872). Il dépose à l'Odéon une pièce en un acte, l'*Illustre Brizacier*. Dans l'espoir de guérir il part pour Bayonne avec sa femme, dans l'automne de 1872 (17 sept.)

M. Anatole France nous a conté le dernier acte de ce drame : « Je vis Glatigny quelques jours avant sa mort, dans la petite maison située au pied du coteau de Sèvres, sur le bord d'un chemin en pente, raviné par les pluies, où il recevait les soins assidus de sa mère et de sa femme. Faible à ne pouvoir bouger, secoué par des accès de toux... il imaginait de grosses plaisanteries pour égayer sa jeune femme. Je le trouvai qui faisait avec un soin minutieux un théâtre de carton pour un enfant. »

Albert Glatigny mourut le 16 avril 1873, dans sa trente-cinquième année. Il avait écrit :

.... Que l'on m'enterre un matin
De soleil, pour que nul n'essuie,
Suivant mon cortège incertain,
De vent, de bourrasque ou de pluie.
Car n'ayant jamais fait de mal
A quiconque ici, je désire
Quand mon cadavre sépulcral
Aura la blancheur de la cire,
Ne pas, en m'en allant, occire
Des suites d'un rhume fâcheux
Quelque pauvre dévoué sire
Qui suivra mon corps de faucheux.

Ses amis le conduisirent au cimetière du village. Sa veuve ne lui survécut que peu de mois.

Des autographes de Glatigny figurent quelquefois dans des ventes. Nous en avons cité quelques-uns. Nous mentionnerons encore ceux-ci :

— Beaumesnil 1er pluviôse, an 79 (janvier 1871).

Il demande à être employé activement dans l'armée, malgré qu'il ne puisse faire cent pas sans haleter... « Les Prussiens sont à deux lieues de chez nous, aujourd'hui, dans une petite ville qu'ils ont déjà saccagée. La garde nationale de Bernay est allée essayer de les en déloger. C'est tout ce qu'on peut savoir. » Il annonce son mariage pour huit jours au plus tard.

— Lettre à S., en vers ; Sézanne (Marne), 4 p., in-8.

« Tout n'est pas rose dans la ville de Sézanne
Où je suis enfermé
Sans argent et buvant encor de la tisane
Pour avoir trop aimé ! » etc.

Il parle de leurs amis Gambetta, Caumont, Monselet. On avait joint la lettre de part de son décès.

(Vente d'autogr., 25 nov. 1902).

— Sept lettres A. S. à G. Isambert (1868), 10 p., in-8.

Isambert dirigeait alors un journal rémois ; il lui demande une place dans un coin, en sous-ordre. « Je suis las de cabotiner et de remplir des bouts rimés. Je vais avoir vingt-neuf ans, mon vieux, et il est temps de m'appuyer sur quelque chose de sérieux. »

(Vente d'autogr., 15 juin 1903).

Pauvre garçon ! Incorrigible rêveur !

Rappelons aussi sa devise sur une lettre en date du 18 janvier 1872 : « *L'honneur sans plus du vert laurier m'agrée* ». — Ronsard, livre III des *Odes*.

Biographie : Notice par M. Anatole France, en tête des *Œuvres de Albert Glatigny*, poésies complètes, Paris, A. Lemerre. — Notice par M. Jules Claretie, en tête de sa *Bibliographie*, Paris, J. Baur, 1875.

Bibliographie : Ses œuvres. — Notice par M. Gustave Simon dans la *Revue de Paris*, février 1906. — Intéressant article de M. Armand Dubarry, *Figaro*, 3 mars 1906. — *Glatigny*, poésie de M. Catulle Mendès, supplément littéraire du *Figaro*, 10 mars 1906. — *Glatigny*, comédie en vers de M. Catulle Mendès, Odéon (mars 1906).

Iconographie : En buste, de ¾ à gauche, par A. D., en tête de ses œuvres.

— Portrait gravé à l'eau-forte par M. Frédéric Régamey, en tête de sa bibliographie.

— Sa caricature en improvisateur, par Durandeau (le *Masque*).

— Son buste à Lillebonne inauguré en 1891.

GOBELOT. — Th. Beaujolais 1791.

GOBEREAU, Alfred, Anatole. — Renaissance 1875, Nice 1878-80, Le Caire 1881, Th. Cluny 1882, Bukarest 1883-84, Gaîté 1885-88, Paris 1889-95. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1897. Alfred Gobereau était deux fois médaillé : médaille militaire et médaille d'honneur.

GOANET, Mme. — Premier rôle, Bruxelles 1772. 6,600 livres d'appointements, 1781-82.

GOBÊ, Mlle. — Foire St-Laurent 1745.

GOBELIN. — Vieux comédien des Délass. Com. vers 1799. En 1810, à l'Odéon, Gobelin ou Gobelain, utilités.

GOBERT. — Sous ce nom :

GOBERT, financier, th. de la République, Rouen 1796. Selon toutes probabilités le suivant : Caen 1806, directeur du th. St-Martin 1806, Reims 1808.

Mme GOBERT, amoureuse, th. de la République, Rouen 1796. Peut-être la suivante : sous le nom de Mme *Gobert, mère*, duègne, Angers 1825, Soissons et Laon 1826-28.

GOBERT (le jeune), rôle d'enfants. Sept ans en 1799, à Liège. Peut-être le suivant.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GOBERT, Mongobert, dit. Se fit connaître à l'Ambigu 1818-21, où il tenait l'emploi des amoureux. Gobert possédait une diction pure, un organe flatteur, une grande sensibilité, une taille bien prise. Un rôle, dans *Amélie de Mansfield* le mit en lumière. Engagé au Vaudeville, il débuta à ce théâtre le 28 juillet 1821 dans le *Nouveau Pourceaugnac*, mais ne trouva pas sa voie. Revenu au boulevard, à la Porte-St-Martin, il remporta un véritable succès avec Mme Dorval dans le *Commissionnaire*, le 10 juin 1824. Moins heureux dans *Mandrin*, Gobert se releva par le rôle de Wilkins dans *Rochester* où il fut énergique et sensible. Puis vint *Marino Faliero* où il était parfait sous le manteau d'Israël Bertuccio.

Bientôt, avec 1830, le napoléonisme fut à l'ordre du jour ; chaque théâtre voulait avoir son Napoléon. Au théâtre du Cirque, l'empereur était personnifié par Edmond. A la Porte-Saint-Martin cet emploi échut à Gobert que désignaient son masque, sa taille et sa tournure. Tout Paris accourut applaudir Gobert-Napoléon dans *Schœnbrunn et Saint-Hélène*. Mais cet immense succès nuisit plutôt à la carrière de cet artiste. Le public ne voulut plus voir dans Gobert que Napoléon, et celui-ci porta dans ses autres rôles les gestes et la diction brusque qui le servaient si bien sous la redingote grise. Dans *Marion Delorme*, il échoua. Parti à Nîmes, où il fut directeur pendant six mois, Gobert revint pour jouer *Thadeus le Ressuscité* au théâtre du Cirque où on l'amenait en voiture à cause de sa goutte. Puis, quittant tout à coup le théâtre, on le revit... cafetier, rue Saint-Denis, en face du passage du Caire, où il succéda à Palmyre, l'ancienne duègne de l'Ambigu. Vers 1837, il se débarrassait à son tour de cet établissement pour rentrer au théâtre du Cirque par un rôle de... Napoléon. En 1839, il est à la Porte-Saint-Martin. En 1852, reprise au Cirque (devenu théâtre National) de *Schœnbrunn et Sainte-Hélène*. En 1861, un Gobert est au th. Beaumarchais. M. d'Heylli, dans son *Dictionnaire des Pseudonymes*, nous apprend que celui qui commanda si souvent les armées... du Cirque, mourut très vieux et très misérable à Batignolles, en 1873.



GOBERT
dans *Marino Faliero*, d'après A. Leclerc, 1829

Bibliographie : *La Rampe et les Coulisses* 1832. — *Biographie des acteurs* 1837. — *Mémoires de Laferrière*, p. 82. — *Souvenirs de Bouffé*, p. 179.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 18,506.

En buste, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par A. Lecler, 1829. V. aussi Bibl. nat., Mazurier.

GOBERT, Mme, femme du précédent, premier rôle au Panorama dramatique 1821-23, 1200 fr. d'appointements. Remarquable dans *Catherine de Russie*, le *Délateur par vertu*, *Sidonie*, le *Temple de la mort*. Engagée pour remplacer Mlle Bourgeois à la Gaîté, elle débuta à ce théâtre le 1er mai 1824 dans le *Chien de Montargis*. Bonne acquisition. « Femme aux passions vives » écrit la *Petite Biographie* de 1826. Gaîté 1827. On retrouve une dame Gobert, actrice à Lyon 1839, à Toulouse 1840.

Iconographie : *Mme Gobert*, Gaîté, Bibl. nat., catal. Duplessis 18,505. En pied de ¾ à droite, cost. de th., lith. par Rousselet, 1826.

Bibl. nat., catal. Duplessis 18,507. *Pauline* Gobert, actrice à Lyon, en buste de ¾ à droite, lith. par G. Compte-Calix, 1839.

GOBERT. — Sous ce nom :

Gobert, régisseur et premier comique, Angers 1825, Aisne et Oise 1826.

Mme Gobert, premier rôle, Angers 1825, Aisne et Oise 1826.

Gobert, les petits, Louis et Louise, rôles d'enfants, Angers 1825, Aisne et Oise 1826.

GOBERT, Edme, Alphonse. — Limoges 1848-1849, Anvers 1850, Limoges 1851-58, Paris 1859-61. Un Gobert passa par les Délass. com., 1861.

GOBERT, Mme, née Ségard de Valmy. — Limoges 1848-59, Paris 1860-62. Une dame Gobert, coquette, est à Caen 1852.

GOBERT, Mme, née Desvignes. — Niort 1848-1849.

GOBERT, Charles. — Anvers 1851-54, jeune première Liège 1861. Un Gobert (Alphonse ou Charles ?) avait déjà passé à Liège 1849.

GOBERT, Mlle. — Ambigu et Gaîté 1874.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GOBIER (les deux frères). — Bordeaux 1793.

GOBIN, Charles, Constant. — Naquit à Paris, rue de Lille, en 1843. A seize ans, voulant jouer la comédie, il dut se contenter d'un modeste emploi de figurant au th. Montmartre (1860). Devenu pensionnaire des Délassements comiques, rue de Provence (1862), il voulut être directeur à son tour. A cet effet, il loua une petite salle Faubourg-St-Martin, où il peignait lui-même ses décors. Ce rêve dura trois mois. Il entra alors à Beaumarchais, où il créa des rôles dans le *Ménétrier de Saint-Waast* et les *Compagnons de la Truelle*, puis trouva un engagement de deux ans aux Bouffes (1866), où l'on ne lui donna guère que des bouts de rôle. Bon gros gas à l'œil ahuri et finaud, au sourire communicatif, au rire exhilarant, Gobin semble prédestiné à l'emploi des queues rouges. Le Palais-Royal le recueille (1867), mais que fera ce jeune homme de 24 ans au milieu d'une troupe de vieux comédiens acariâtres qui se disputent entre eux les rôles et ne laissent aucune place aux débutants ? M. Cogniard, directeur des Variétés, le réclame et le garde quatre ans. Gobin y crée des rôles dans les *Chambres de bonnes*, le *Régiment qui passe*, les *Brigands*, et reprend plusieurs rôles de Lassagne. Puis 1870 arriva : Cogniard quitta les Variétés pour prendre le Château-d'Eau. Il emmena avec lui Gobin et dans ce nouveau théâtre de féeries et de revues lui donna de suite la première place. De ce jour seulement il fut connu. Très amusant dans les *Pommes d'or*, *Forte en gueule*, la *Patte à Coco*, vingt autres pièces, il excella aussi dans une imitation fort réussie de José Dupuis.



GOBIN
(Cliché Cautin & Berger)

Entré comme premier comique à la Porte-St-Martin, Gobin devait y recueillir l'héritage du gros Laurent. Mais comment tout citer ? Pendant sept ans Gobin va faire partie de presque toutes les pièces : le *Miroir magique*, *Coq Hardy*, les *Bohémiens de Paris* (reprise) 1876 ; les *Exilés* (reprise), le *Bossu* (reprise, rôle de Passepoil), 1877 ; les *Enfants du Capitaine Grant*, rôle de Bob, 1878 ; la *Dame de Montsoreau* (reprise), rôle de Bonhommet, 1879 ; les *Etrangleurs de Paris*, l'*Arbre de Noël*, 1880 ; la *Biche au bois* (reprise), 1881 ; le *Petit Faust* (reprise, rôle de Valentin), 1882 ; la *Faridondaine* (reprise, rôle de Colibri), 1883. L'avènement de la direction Maurice Bernhardt lui fit quitter ce théâtre de drames et de féeries. Les Folies Dramatiques l'accueillirent à bras ouverts : Bonacieux, des *Petits Mousquetaires*, Angénor, de la *Fauvette du Temple*, le mirent tout à fait en évidence dans un genre nouveau, 1885. Vinrent ensuite : Grégoire, de *Mme Cartouche, Paris en général*, 1886 ; Gargousse (gros succès personnel) de *Surcouf*, 1887 ; *Coquin de printemps*, la *Petite Fronde*, 1888 ; Apollon, de *Riquet à la Houppe*, 1889 ; Vincent, de *Ma Mie Rosette*, Rossignol, de l'*Œuf rouge*, l'*Egyptienne*, 1890 ; Gusman, de *Juanita*, la *Plantation Thomassin*, Bellavoine, de la *Fille de Fanchon la Vielleuse*, 1891 ; la *Cocarde tricolore*, 1892. Aux Variétés : les *Variétés de l'année*, un *Lycée de jeunes filles* (reprise), 1892, Mercerolle, dans le *Premier mari de France*, Pâris, de *Mme Satan*, Bardou, des *Trois Epiciers* (reprise), Pietro, des *Brigands* (reprise) 1893 ; Samuel Bernard, de *Gentil-Bernard* (reprise), Falstaff, de *Me Satan* (reprise) ; Jean, des *Trente millions de Gladiator* (reprise), 1894.

En 1896, Gobin rentre au Palais-Royal. Ce n'est plus l'utilité de 1867, c'est l'héritier de Dailly ; Vatelin, du *Dindon;* Bertinet, de *Ferdinand le noceur* (reprise), 1896 ; *Séance de nuit*, le *Portefeuille*, 1897 ; *Feu Toupinel* (reprise), la *Culotte*, Cascadier, dans *Place aux femmes*, Laubergeois, de *Chéri I*, 1898 ; Pont-Gaudin, des *Ménages parisiens*, 1899. A la Porte-St-Martin : Mes Bottes, dans la reprise de l'*Assommoir*. Aux Bouffes : Champignol, dans *Champignol malgré lui* (reprise),

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1900 ; l'*Instantané*, le *Nez qui remue*, 1901. Gobin, qui avait amassé de sérieuses économies, s'était retiré à Rueil, dans sa villa Gargousse, où il se plaisait à cultiver son jardin entre deux parties de pêche à la ligne. En 1899, il fut nommé Officier d'Académie. En 1904, âgé de 60 ans, il obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes pour ses 44 ans de théâtre. Il avait épousé la veuve de son camarade Jolly, du Vaudeville, laquelle lui avait laissé de son côté une belle aisance.

Depuis qu'il avait quitté la scène, Gobin était devenu un fervent « chauffeur ». L'automobile fut la joie de ses dernières années. Aussitôt la belle saison venue, il quittait sa « villa Gargousse » de Rueil pour se rendre en auto dans la propriété qu'il possédait depuis une dizaine d'années à Royan. C'est là qu'atteint d'urémie, il succomba le 6 août 1907, laissant comme exécuteurs testamentaires son ami fidèle et dévoué de la Porte-St-Martin, Louis Déan, M. Lucien Fugère, de l'Opéra-Comique, et M. Auguste Chabert, de la Porte-St-Martin, le secrétaire de M. Coquelin aîné.

Le théâtre avait donné au brave et regretté Gobin la gloire et la fortune, mais s'il emportait la première dans la tombe, il laissait une bonne partie de la seconde à ses camarades moins heureux, quarante à cinquante mille francs à la Société des artistes, et dix mille francs pour une chambre qui portera son nom à la maison de retraite des vieux comédiens.

Un fâcheux incident avait précédé ses obsèques. M. Lucien Fugère avait été blessé en automobile, à sept kilomètres de Poitiers, avec son gendre M. Fernand Lemaire et M. Mignot Noël, artiste peintre, alors qu'ils venaient de Royan à Rueil pour assister à l'enterrement de leur ami. M. L. Péricaud prononça sur la tombe de ce parfait honnête homme et camarade, un discours ému et vibrant.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*, Porte-St-Martin, notice.

Iconographie : Photogr. cliché Cautin et Berger.

GOBREAU, Oscar. — Reims 1877-78, Nice 1879-82. Décoré de la médaille militaire.

GOBY, Frédéric, Paul, Emile. — Paris 1857-1860, Caen 1861, Boulogne 1862, directeur à Bordeaux vers 1873. Charles Deburau avait épousé une sœur de Goby.

GOBY, M^lle^ Jeanne, Marie, Anne. — Deuxième accessit de comédie, 1877, Vaudeville 1878-84.

GODARD. — Sous ce nom :

Godard, rôles de rois, Liège 1762, de passage à Gand, 1768.

M^me^ Godard, Montansier-Variétés 1800-02.

M^lle^ Godard, Douai 1828.

Godard, Charles, Montparnasse 1858, Paris 1859-62.

M^lle^ Godard, Athénée 1882.

Godard, Cluny 1883.

GODAT. — Débuta avec succès à l'Odéon le 5 février 1843 ; le 20 décembre suivant, jour des obsèques de Casimir Delavigne, il lut un hommage funèbre en vers de M. Lesguillon. Le 27 déc. *André Chénier ;* avril 1844, bénéfice. Ce jeune artiste mourut à Paris au mois de mai 1844. « Assisté par le Comité de la Société des artistes, à ses derniers moments, écrit Samson, il le bénit à son lit de mort. » *Rapport* 1845.

GODBERT, M^me^. — Utilités, Liège 1845.

GODDÉ, M^me^ Laurentine, Elisabeth. — Gaîté 1851-52, Gymnase 1853-56, Turin 1857-59. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1860.

GODEAU, M^lle^ Léontine, C. Alice Kernave. — Alger 1882, Nice 1883-84, Alger 1885 90, Paris 1894-95. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

GODEAU, M^lle^ Marie. — Fol. dram. 1886-91.

GODEFROI. — Douai 1828.

GODEFROID. — St-Marcel 1839.

GODEFROY, M^lle^ Marie, Anne du Rieu dite, dite Pierrot Bon-Drille, fille des Du Rieu, femme Jean Godefroy. — Théâtre de Rouen (1680), débuta à la Comédie-Française le 7 décembre 1693, sociétaire le 27 du même mois, morte à Paris le 5 mars 1709.

GODEFROY. — Lille 1838. V. Godefroi.

GODEFROY, Henri Harris-Goutchalde, M. et M^me^. — V. Harris.

GODET. — Artiste de la Gaîté en 1823, avait 79 ans en 1852. Admis dans une maison de retraite, il touchait alors un petit subside de 60 fr. de la Société des artistes.

GODFRIN. — Prix de tragédie. Artiste à l'Odéon en 1866, secrétaire de M. de La Rounat en 1879-80 au même théâtre. Mort vers 1887.

GODHEN. — Troisième amoureux, Dieppe 1829.

GODIN, M^lle^ Marie, Nicole. — V. M^me^ Fabre d'Eglantine.

GODIN, Alfred, Claude, *Julien*. — Deuxième comique, Besançon 1840, puis premier comique à Nancy. Soissons 1845, Th. du Cirque

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1846-48, Caen 1849-50, St-Etienne 1851-52, Madrid 1853-54, Paris 1855, Th. Lyrique 1856. Ici, une lacune. En 1872, il est souffleur à la Gaîté. En 1875, âgé de 67 ans, avec 40 ans de théâtre, il obtient la pension de 500 fr. de la Société des artistes, vivant tantôt à Paris, tantôt à Boulogne-s/Mer. Homme doux et bienveillant, honnête et loyal, il s'éteignit à la maison Rossini à l'âge de 82 ans. (Rapport 1890.)

GODIN, Mme, née Boulet. — Deuxièmes premiers rôles à Besançon 1840, Caen 1850, St-Etienne 1851-52, Madrid 1853-54, Paris 1855-65, Th. Lyrique 1867-72, Gaîté 1873-78, Boulogne-s/Mer 1879. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1881.

GODIN, Alfred. — Petit Lazari avant 1862. Cet Alfred Godin, qui n'était pas mauvais artiste, donna lieu à un incident comique : un jour le directeur apprend que son pensionnaire s'est jeté dans le canal par désespoir d'amour. « Le malheureux, s'écrie-t-il ! Il joue ce soir ! Ne pouvait-il pas attendre qu'il y eût relâche ! » Alfred Godin fut repêché à temps, et l'on prétend que la Colombine, cause de tout le mal, l'autorisa à venir se sécher chez elle. Ne serait-ce pas le même qu'*Alfred, Julien ?*

GODIN, Mlle Marie, Victorine. — Fille des Godin cités plus haut, Gaîté 1873-78 : « représentant femelle de la dynastie des Godin au théâtre de la Gaîté, écrit-on en 1875. Fille du souffleur, et sœur du second chef d'orchestre. A doublé Judic dans le *Roi Carotte.* » Paris 1879 et années suivantes.

GODINHO, Louis, Adolphe. — Lyon 1845-46, Marseille 1847-49, directeur à Montauban 1852.

GŒURY. — Gymnase 1881-83.

GOFFIN ou Goiffin, Henri, Adolphe, d'origine belge, naquit le 5 décembre 1813. — Premier comique, Anvers 1844, Bruxelles 1845-1848, Lille 1849, Anvers 1851, Gand 1852-54, Bruxelles 1855, Metz 1856-58, Versailles 1859, Gand 1860, Amiens 1861-63.

GOFFOEL, Jean, Eugène. — Nancy 1885-89, Tiflis 1890, Constantinople 1891-94.

GOGIBUS, Gustave. — Bourges 1868-70.

GOGNY, Jules, Marie. — Bruxelles 1890-91.

GOGO. — V. Mme Bellecour.

GOGO-Lavoy, Mme. — Lille 1767.

GOGO. — Utilités, Palais-Royal 1791.

GOGUELU. — Farceur qui aspirait à remplacer Gros-Guillaume. Hôtel de Bourgogne 1634 et années suivantes.

GOIFFIN. — V. Goffin.

GOISDEY, Mlle Eugénie, Mathilde. — Délass. com. 1850.

GOISON, Mlle Alexandrine, Léontine. — Petit Lazari 1843-45.

GOISON, dit aussi *Robert.* — Lyon 1846-47.

GOIVANIER. — V. Darmand.

GOJAT, Mme Jeanne, née Vincent, veuve. — Délass. com. 1866-68.

GOMBERTHI, Mme Esther Gompertz dite, née en 1839. — Nice 1861-62, Montpellier 1863, Lille 1864, Paris 1865, Cobourg 1867, Paris 1868-70, Douai 1872, Oran 1873-74, Marseille 1875, Bruxelles 1876, St-Pétersbourg 1877, Paris 1878-80, Bruxelles 1881-84, Paris 1885-1887, Cannes 1888, Paris 1889-96, Hyères 1897, Toulon 1898 et années suivantes. Habitait Nice en 1906. En 1901, âgée de 61 ans, avec 32 ans de th., Mme Gomberthi obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

GOMEL. — Acteur du spectacle des associés 1789.

GOMPEN. — V. Madeline.

GONDOUIN, Jean, François. — Comique, Lille 1813, deuxième père Rouen 1816, Lille 1817, Bruxelles 1820, Nantes 1825, Strasbourg 1827, Nantes 1829-30, Anvers 1839, Angers 1843 et 47, Liège 1848. Mort vers cette époque.

GONDOUIN, Mme Louise, née Collin, dite aussi Leclaire. — Lorient 1843-47, Liège 1848, Colmar 1851-52, Brest 1853-55, Nantes 1856-1864, Liège 1865, Dijon 1867, Versailles 1868.

GONDOUIN, Mme Edmontine. — Reims 1843. Une soubrette du nom de Gondouin est à Dieppe 1851. Une deuxième amoureuse à Bourges 1852.

GONDOUIN, Mme Marie, Jeanne, Aurélie. — Avignon 1868-72, Arles 1873, Agen 1874, Avignon 1875, Tours 1876-78, Avignon 1879-80, Dijon 1881-82, Valenciennes 1883-84, Chambéry 1885-87, Douai 1888-92, Lorient 1893. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

GONELLY. — Utilités, Lille 1822.

GONNART, Jean, Marie. — Lyon 1848-50.

GONNET, Antoine. — Acteur du th. des Grands Danseurs du Roi, 1786.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GONNET, Mme, née Letort, sœur du général Letort, aide de camp de l'Empereur, tué à Waterloo. — Avait 72 ans et 50 ans de th. en 1849, lorsqu'elle mourut. La Société des artistes lui faisait une petite rente de 180 fr.

GONNET, Jean, Baptiste, Auguste. — Montmartre 1851-52, La Rochelle 1853-56, Paris 1857-58. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1860.

GONTAR, Mlle. — Soubrette, Rouen 1794.

GONTARD. — Acteur du Petit Lazari, mort en 1845.

GONTEUIL, Mlle. — Bruxelles 1795.

GONTHIER.—Sous ce nom (v. aussi *Gontier*) :

GONTHIER, Th. Molière 1792.

Mlle GONTHIER, soubrette, Rouen 1792.

Mme GONTHIER, Charlotte, née vers 1782, Gand 1809, première duègne à Rouen 1833. En 1851, âgée de 70 ans, avec 42 ans de th., Charlotte Gonthier, qui demeurait à Gand, obtint une pension de 186 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1861.

GONTHIER, Mlle, Orléans 1827-28.



Mme Rose GONTIER
Rôle de Perrette de *Fanfan et Colas*, d'ap. Lemoine, grav. par Ruotte

GONTHIER, premier rôle, Strasbourg 1830.

GONTHIER-Raucourt, amoureux, Bordeaux 1830.

GONTHIER, jeune amoureux, Marseille 1840.

Mme GONTHIER, premiers caractères, Nancy 1840.

GONTHIER, Henri, jeune premier, Angers 1851, Lille 1853. Mort vers 1854-55.

Mme GONTHIER, Henri, amoureuse, Angers 1851, Lille 1853. Morte vers 1860.

GONTIER, Mme Rose, Françoise Carpentier, femme Gontier puis femme Allaire dite, née à Metz en 1747. — Epousa en premières noces un comédien de Versailles d'un certain talent, dont elle garda le nom pendant toute sa carrière. Soubrette de comédie à Bruxelles en 1771, avec 2,400 livres d'appointements qui furent successivement portés à 5,000 en 1776. Cette artiste adopta, bientôt, malgré son jeune âge, l'emploi des duègnes d'opéra comique, qu'elle cumula avec celui cité plus haut. Le 18 mars 1778, elle débuta aux Italiens par le rôle de Simone, du *Sorcier*, de la mère Bobi, dans *Rose et Colas*, de la duègne, dans les *Trois fermières*. Elle n'avait que 31 ans, et la carrière s'ouvrait brillante devant elle. Dès cette époque, Mme Gontier est plutôt classée comme chanteuse, et cependant c'était une véritable comédienne que celle dont nous allons résumer rapidement la carrière. En 1779, elle demeure rue Françoise, à deux pas de son théâtre. D'actrice à pension elle est passée au rang de sociétaire. Elle a pour partenaires Trial et sa femme, Clairval, Michu, Mmes Dugazon, Colombe, Desbrosses. C'est la belle époque de la comédie italienne. Elle y acquiert une bonhomie, un naturel qui, joints à son originalité, vont en faire une actrice incomparable. En 1784, elle va demeurer rue St-Marc, puis rue Neuve-de-Montmorency, 1785-87, rue Poissonnière 1788-92. La Révolution, en faisant fermer son théâtre, la rejette en province, à Lille 1798-99, où se trouve aussi Allaire, coryphée, son second mari, qu'elle devait entraîner plus tard à sa suite à l'Opéra-Comique quand elle revint à Paris vers 1800. « Figure de bonne femme, physionomie expressive, débit prompt et varié, diction pure et naturelle, etc. », ainsi nous la dépeint la *Lorgnette de spectacle* de l'an VII. Mme Gontier se retira définitivement du théâtre en 1811, et très pieuse, passa une vieillesse tranquille avec son mari Allaire, qui mourut en 1828, et auquel elle survécut 18 mois. Elle avait donc 83 ans lors de son décès, survenu vers le 8 décembre 1829. On inscrivit, dit-on, sur sa tombe : « la bonne mère Gontier. »

Bibliographie : *Almanach Duchesne.* — *Opinion du parterre.*

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis

EFERUS - Recherches & Classification numériques

18,717. A mi-corps, de ¾ à droite, cost. de th., gravé par Ruotte, d'après Lemoine.

Mlle Gontier, Th. du Marais 1792.

GONTIER, Tonon, Georges Belloste dit, naquit à Boulogne-sur-Mer le 3 février 1785. — Il était fils de Nicolas, Gaëtan Belloste, avocat au Parlement de Paris, et d'Agnès Gontier. Son père partit pour l'Amérique et l'on ne sut jamais ce qu'il était devenu. Resté seul avec sa mère, sans fortune, il voulut entrer au théâtre. Après un court séjour au théâtre des Jeunes Artistes, il fut reçu comme pensionnaire à la Comédie-Française (1804). On lui donna des bouts de rôle, et bien que tenant l'emploi des amoureux, il ne trouva guère à se faire remarquer que dans la caricature de Grippe-Soleil, du *Mariage de Figaro*. Confident tragique, utilité, il sentit le besoin de faire des études plus sérieuses, et sollicita son entrée au Conservatoire. Admis dans la classe de Lafon, le 24 juillet 1807, il n'en sortit que pour la conscription le 20 octobre 1808. Vers cette époque, Mlle Raucourt, chargée d'organiser des représentations françaises en Italie, recrutait des artistes. Elle engagea Gontier qui passa les Alpes.



Tonon GONTIER, d'ap. Rulmann

Nous nous sommes beaucoup occupé de cette tentative dans notre travail : *Mlle Raucourt et les comédiens français du Prince Eugène*. Nous n'y reviendrons pas ; or, c'est à Milan, le 8 décembre 1809, que Gontier épousa sa camarade Louise, Elisabeth Bosquier, dite Rosette Gavaudan, sœur de l'acteur des Variétés. Puis, le jeune couple quitta l'Italie à la fermeture de Pâques 1810, pour se présenter à la Comédie-Française, et Gontier y débuta le 28 juillet suivant par les rôles de Xipharès, de *Mithridate* et de Lindor, de *Heureusement*, mais il ne fut pas engagé. Chose étrange ! Les critiques contemporains conseillèrent à cet artiste de s'en tenir à la tragédie et de renoncer à la comédie ! En attendant il alla débuter à l'Opéra-Comique où le rattachaient des liens de famille, mais on le relégua dans l'emploi des *Colins*. Il y eut le mérite d'abdiquer le costume ridicule des bergers de Watteau pour se rapprocher de la nature. Mais hélas ! Gontier passa à ce théâtre cinq des plus belles années de sa vie sans avoir vraiment l'occasion de se produire.

En 1816, Désaugiers, nommé directeur du Vaudeville, l'engagea à son théâtre. Gontier y débuta dans la *Leçon de botanique* et dans *Haine aux femmes*. Il avait trouvé son chemin, et Scribe, qui avait reconnu en lui un vrai comédien, lui tailla des rôles à sa taille : le *Nouveau Pourceaugnac*, le *Fou de Péronne*, la *Somnambule*, le *Comte Ory*, lui durent une partie de leur succès.

Lors de la fondation du Gymnase, Delestre-Poirson se l'attacha. Gontier parut sur cette scène le 29 janvier 1821. Il devait y rester onze années. Naturel, plaisant sans charge, comique sans grimaces, son genre était agréable et varié. « Cet artiste semble être toute une troupe à lui seul » écrit Maurice Alhoy en 1824. « Amoureux ou caricature, vieillard ou mauvais sujet de vingt ans, cet acteur est toujours son personnage », dit Harel en 1825. Puis en 1826 : « Il devient bien gros, bien rond, bien lourd ; c'est pourtant sur son dos que M. Scribe vole à l'immortalité », lisons-nous dans une *Petite biographie*.

« S'il fallait énumérer les rôles où excelle ce comédien, dit un autre, il nous faudrait transcrire ici la volumineuse collection des vaudevilles de M. Scribe ; disons seulement qu'il est inimitable dans le *Mariage de raison*, l'*Héritière*, *Michel et Christine*, la *Seconde année*, *Philippe*, et qu'il est parfait dans le reste. » On peut ajouter à ces noms : la *Demoiselle et la dame*, le *Médecin des dames*, le *Bon papa*, etc. En province, en Belgique, où il donna des représentations, Gontier ne fut pas moins applaudi qu'à Paris. En août 1824, notamment, il avait été jouer à Dieppe devant Mme la Duchesse de Berry.

En avril 1832, alors que son talent était encore dans toute sa vigueur et tout son éclat — l'artiste n'avait que 47 ans — on apprit que Gontier se retirait. On allégua toute espèce de motifs pour justifier cette retraite : le véritable fut, paraît-il, une absence presque complète

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de mémoire. Il prit sa retraite le 19 mai suivant.

Gontier s'en alla tout d'abord habiter Orléans, où il passait le temps à cultiver son jardin. Puis il quitta Orléans pour Fontainebleau, où il mourut le 14 septembre 1841, d'un accès de goutte remonté, dans son domicile de la rue St-Louis, nº 4. Il fut inhumé dans le cimetière de cette ville où sa femme et sa fille lui firent élever une sépulture sur laquelle on inscrivit :

Ici repose
GEORGES TONON BELLOSTE
DIT GONTIER
Né à Boulogne-sur-Mer
en 1785
Décédé à Fontainebleau
le 14 sept. 1841

TOUS LES NOBLES SENTIMENTS
DONT IL SE RENDIT
L'ÉLOQUENT INTERPRÈTE
SUR LA SCÈNE
DRAMATIQUE, IL LES PORTAIT
DANS LE CŒUR, IL LES
RÉPANDAIT DANS LE SEIN DE
SA FAMILLE ET DE SES AMIS.
SA VEUVE
ET SA FILLE UNIQUE
LUI ONT
CONSACRÉ CETTE PIERRE,
FRAGILE MONUMENT
DE LEURS REGRETS ETERNELS

A Paris, Gontier avait demeuré Carré St-Martin, 1805 ; 21, rue Croix des Petits-Champs, 1807 ; rue de Chabannais, 1813 ; boulevard Montmartre, 30, 1814 ; boulev. Montmartre, 4, 1817 ; rue des Petits-Champs, 33, 1820 ; rue Montmartre, 175 ou 173, 1821-1828 ; 16, rue de la Tour-d'Auvergne, 1830.

Gontier avait marié sa fille à Riffaut (1799-1838), qui fut chef de chant à l'Opéra-Comique et compositeur.



Tonon GONTIER
Rôle de Stanislas dans *Michel et Christine*

Biographie : *La Rampe et les coulisses*, 1832, p. 160. — *Annuaire Delhasse*, 1842, p. 147 et suiv. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*, notice.

Bibliographie : *Opinion du parterre*, t. III, IV, VIII. — *Petite biographie*, 1821. — *Grande biographie*, 1824. — *Dict. th.*, 1825, Ch. Maurice, t. I, p. 304, II, 187, 221. — *Souvenirs* de Bouffé, p. 155-156. — H. Lyonnet, *Mlle Raucourt et les comédiens français du Prince Eugène*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 18,715 (indiqué par erreur sous le nom de *Gonthier Grégoire)*.

1. En pied, de face, cost. de th., lith. par A. de V., 1822.

2. En pied, de profil à droite, cost. de th., par C. P.

3. En buste, de face, dans un ovale, lith. par Rulmann.

Collection Martinet : 186, John Good, de l'*Homme vert*. 442, le *Comte Ory*. 457-458 (planche double), le *Comte Ory*. 459, rôle d'Ernest, dans *Encore un Pourceaugnac*.

GONTIER, Mme Louise, Elisabeth, dite aussi *Rosette* Bosquier-Gavaudan, sœur de l'artiste de ce nom, et femme du précédent, née vers 1784. — Appartenait à cette tribu des Gavaudan qui régnait à l'Opéra-Comique vers 1805. C'est aussi à l'Opéra-Comique qu'elle débuta, sous le nom de *Rosette Gavaudan*. Engagée dans la troupe française de Mlle Raucourt, en Italie, elle épousa à Milan, le 8 décembre 1809, son camarade Gontier. Rentrée en France avec son mari, elle se présenta à la Comédie-Française :

3 oct. 1810, la marquise, de *Nanine*.

4 oct., la Comtesse, du *Joueur*.

14 oct., Fanie, de *Tancrède*.

14 oct. la baronne, de la *Fausse Agnès*.

« Elle est trop jeune, a l'organe trop argentin et le visage trop agréable pour le premier de ces emplois (les caractères), écrit-on ; le second (les confidentes tragiques), ne va point avec les habitudes contractées en jouant l'opéra comique. » Aussi bien elle retourna à ce théâtre, où elle figure sous le nom de Mme Gontier (qu'on écrit toujours Gonthier-Gavaudan) en 1814-15. Puis son mari passant au Vaudeville, elle alla chez son frère, co-directeur des Variétés. Elle devait y faire sa place et devenir un des soutiens de ce théâtre, dans les rôles de poissardes et de petites bourgeoises. Elle se retira du théâtre après 1825, et mourut à Fontainebleau, peu de temps après son mari, le 10 avril 1844, dans sa 60me année. La lettre de faire-part que nous avons sous les yeux est adressée au nom de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme veuve Riffaut, M. Edmond Riffaut et Mlle Caroline Riffaut, M. et Mme Kreubé, Mme veuve Bosquier, Mme veuve Gavaux, Mme veuve Gavaudan, Mme veuve Rimbault. Mlles Lainez, sa fille, ses petits-enfants, sa sœur et son beau-frère, sa belle-sœur, ses nièces et cousines.

GONTIER. — Lille 1802, Gand 1809.

GONTRAN. — Gymnase 1875.

GONZALÈS, Mlle Inès, Angèle. — Odéon, le *Déshonneur posthume*, 20 février 1848, Mons 1851-63, Calais 1864-65. En 1878, âgée de 64 ans, avec 37 ans de th., Mlle Inès Gonzalès obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1881.

GONZALÈS, Mme Fanny, Angélique Roisler, dite. — Cirque Impérial 1851-62, Châtelet 1863-1870, Paris, années suivantes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

GONZALEZ, Charles, Louis. — Eden-Concert 1881-82, Paris 1883-85.

GOOSSENS, Mlle. — Bruxelles 1796 et 1801 (2000 fr. d'appointements). V. la suivante.

GOOSSENS, Mme. — Premier rôle Liège et Londres 1830.

GORENFLOT, Mme. — Porte-S-Martin 1815-16, Odéon 1821-25.

GORGET. — Th. Feydeau 1792, Lille 1828 (1680 fr. d'appointements).

GORGIBUS. — V. Lespy.

GORIUS, Mlle Catherine, Jenny. — Fantaisies 1880-82, th. Cluny 1883.

GORLA, Giacomo de. — Opérateur, associé avec la troupe d'Abraham Mittallat, sieur de La Source, Lyon 1644, Chambéry 1653, ne nous intéresse guère que parce qu'il est le père de la célèbre Marquise (de son prénom) Thérèse de Gorla. V. Mlle Duparc. De Gorla résida plus de 30 ans à Lyon. Il avait, comme tous les opérateurs de cette époque, une troupe de comédi·· à son service.

GORNEAU, Charles, Edmond. — Troyes 1843-45, Bordeaux 1851-52, Rouen 1853-58, Brest 1859-60, Rouen 1861-62, Laon 1863-65, directeur Compiègne 1867-72, Beauvais 1873-78, Laigle 1879-92. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893. En 1878, âgé de 61 ans, avec 40 ans de théâtre, Edmond Gorneau avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des Artistes.

GORNEAU, Mme Edmond, née Eulalie Périchon. — Troyes 1845. Mêmes étapes que celles de son mari. En 1877, âgée de 60 ans, avec 40 ans de théâtre, cette artiste obtint la pension de 500 fr. de la Société. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1887.

GOSSE. — Th. Molière 1792, Nantes 1793. Un Gosse est au Panorama dramatique 1823, et un Gosse St-Ernest, jeune premier à Gand 1825.

GOSSE. — Deuxième comique et régisseur Lille 1875-1881. V. le suivant.

GOSSELIN, Jules, Gustave, Ernest. — Deuxième comique Lille 1880, Gaîté 1891.

GOSSET, Mlles Aînée et Cadette. — Délass. Com. 1791.

GOSSET, Ernest, Marie, Désiré. — Vaudeville 1848-50, Bruxelles 1864-65.

GOSSIN, Mme Clarisse. — Duègne, Cambrai 1827, Calais 1828.

GOT, *Edmond*, François, Jules. — Naquit à Paris, rue de Miromesnil, le 1er octobre 1822. Elevé près de St-Servan (Ile-et-Vilaine), il fut élève du collège Charlemagne et lauréat du concours général. Il garda de cette éducation première tous les goûts et toutes les aptitudes d'un lettré. Elève de Provost, premier prix de comédie en 1843 au Conservatoire, Got fut d'abord entravé dans sa carrière par le service militaire qui le réclamait. Il s'agissait alors de faire sept ans! Mlle Mars, avec l'aide du Duc de Montpensier, le fit appeler rue Richelieu où il put débuter le 17 juillet 1844 par Alain des *Héritiers* et Mascarille des *Précieuses ridicules*. Charles Maurice qui s'imaginait, vu l'assurance du débutant, que celui-ci avait beaucoup joué en province, lui conseillait d'y retourner. Un autre lui trouvait un aplomb prématuré. Hippolyte Rolle, plus clairvoyant, écrivait: « M. Edmond Got est évidemment un comédien littéraire, espèce de plus en plus rare. »

Après avoir joué Sganarelle du *Médecin malgré lui*, l'Intimé des *Plaideurs*, Scapin des *Fourberies*, Got alla passer six mois à Nantes (lettre à un ami, collection Bovet n° 1399) puis fut reçu comme pensionnaire à la Comédie le 1er avril 1845. « Mes premières créations, écrit-il, ont été dans la *Chasse aux fripons*, de M. Camille Doncet, dans la reprise de la *Ciguë* et dans *Il ne faut jurer de rien*, qu'on a donné le 23 juin 1848, le premier soir de l'émeute ». Il s'agissait du rôle de l'abbé dans cette dernière pièce, rôle qu'il n'abandonna jamais pendant les 50 ans de sa carrière.

Quelles étaient, à présent, les qualités du nouveau venu? La franche gaieté, l'origina-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

lité de son jeu qui n'allait pas sans certaine brusquerie, un admirable instinct dramatique. Appuyé par l'excellent Provost, son maître, présenté par Arsène Houssaye, son administrateur, Got fut admis sociétaire le 1er juillet 1850. Pendant quarante ans, il devait être le puissant collaborateur des Augier, des Dumas, des Musset, des Vacquerie et des Pailleron. Tantôt ressuscitant le Matamore de Corneille, le Dandin de Racine, l'avocat Patelin, Got se plaisait dans ces figures fantaisistes. L'outrance même ne l'effraie guère. C'est pourquoi nul ne sera plus pittoresque ni plus profond dans Giboyer, tandis que des types comme Maître Guérin, Mercadet, Poirier, le rabbin de l'*Ami Fritz*, Jean Baudry, le père de *Denise*, le vieux Le Goez du *Flibustier* « poèmes de vie », dit M. J. Claretie, resteront comme le couronnement de sa carrière.



Edmond GOT
dans Arnolphe de l'*Ecole des Femmes*. Cliché Walery

Le 6 octobre 1875, Got résumait de la façon suivante ses trente premières années passées au Théâtre-Français dans une lettre à un ami (collect. d'autogr. A. Bovet, n° 1398): « Quant à ce que j'ai joué dans ma carrière, qui s'est passée toute à la Comédie-Française, c'est deux cents rôles environ, dont soixante-quinze créés dans des genres assez divers, je m'en vante, et parmi lesquels mes habitudes d'éducation et mes goûts m'ont naturellement porté de verve vers les plus littéraires ou les plus élevés d'aspiration, soit dans le répertoire d'Em. Augier, presque entier, soit dans Balzac, de Musset, Dumas, Laya, Scribe, Mélesville, Foussier, Pailleron, Labiche, Sardou, Barbier, Gondinet, etc. De la concentration, de la timidité, de l'audace par bouffées, de l'enthousiasme parfois jusqu'à la passion, et plus souvent de l'impuissance, dont j'enrage, — voilà peut-être mon bilan devant la rampe. Mais encore un coup, vous, spectateurs, vous me connaissez mille fois mieux que je ne me connais moi-même. *Basta dunque !* »

La nomenclature complète des pièces où Got a paru devant le public pendant 50 ans, remplirait une brochure. Molière, Beaumarchais, Regnard, Marivaux, Racine (les *Plaideurs*), Corneille (le *Menteur*), etc., doivent à cet artiste l'interprétation la plus curieuse et la plus complète des personnages qui rentraient dans sa spécialité. Les pièces du répertoire moderne, où s'est signalé l'éminent comédien, sont également nombreuses. Nous ne pouvons citer naturellement que les principales : le *Cœur et la Dot*, 24 déc. 1852, le rôle du capitaine Baudrille, l'une de ses plus étonnantes créations ; les *Lundis de Madame*, 1er avril 1853 ; *Une journée d'Agrippa d'Aubigné*, 5 nov. 1853 ; le paysan dans *Louis XI*, 6 déc. ; Spiégel dans la *Pierre de touche*, 23 déc. ; la *Niaise*, 10 nov. 1854 ; les *Jeunes gens*, 10 mars 1855 ; Tibia dans la reprise des *Caprices de Marianne*, 5 juillet 1854, rôle qu'il avait créé le 4 juin 1851 ; les *Pièges dorés*, 21 janvier 1856 ; *Guillery*, d'Edm. About, 1er fév. ; *Fais ce que dois*, 17 sept. ; les *Pauvres d'esprit*, 27 nov. ; *Un vers de Virgile*, 14 fév. 1857 ; la *Fiammina*, 12 mars, le *Retour du mari*, 1er mars 1858 ; *Souvent homme varie*, 2 mai 1859 ; le *Duc Job*, 4 nov., l'un des plus grands succès de Got ; puis la triomphante création de Giboyer dans les *Effrontés*, 10 janv. 1861 ; l'*Honneur et l'argent*, 21 janv. 1862 ; la *Papillonne*, 11 avril ; le *Fils de Giboyer*, 1er déc. ; la *Maison de Pénarvan*, 15 déc. 1863 ; *Moi !*, 21 mars 1864 ; *Maître Guérin*, 29 oct. ; *Henriette Maréchal*, 5 déc. 1865 ; le *Fils*, 30 oct. 1866. C'est dans cette même année que Got créa, par autorisation spéciale, à l'Odéon, le rôle d'André Lagarde dans la *Contagion*, 17 mars.

Le 22 octobre 1868, Got reprit sur la scène du Théâtre-Français le rôle de Mercadet, créé au Gymnase par Geoffroy. Il en donna une interprétation magistrale. Cette même année, il avait fait partie du voyage de la Comédie-Française à travers les départements, pendant que des réparations urgentes étaient faites à la salle de la rue de Richelieu. Ce voyage artistique, accompli par toute la troupe, comprenait Dijon 16-17 juillet, Lyon 18-22, Toulon 24-25, Nice 27-28, Marseille 30 juillet, 10 août.

L'année 1869 est assez terne : la *Parvenue* 30 août, *Lions et renards* 6 décembre. Le 2 juin 1870 : *Maurice de Saxe*.

M. Ed. Thierry a raconté dans son *Journal* les heures douloureuses traversées par la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Comédie pendant l'année terrible et la conduite de Got, au-dessus de tout éloge. C'est ce passage de la vie de l'artiste que M. J. Claretie résumait ainsi, dans son discours prononcé à l'occasion du cinquantenaire de Got : « Vous avez même été directeur ou quasi-directeur de théâtre. Pendant une période de temps assez courte, mais singulièrement critique et douloureuse, vous avez à Londres, au lendemain de la guerre, organisé des représentations qui permirent à vos associés demeurés à Paris de vivre, et à la Comédie de survivre. Le moment était tragique. Devant la caisse vide, quelques-uns de vos camarades, de ces alarmistes qu'on rencontre à toutes les époques, désespéraient de l'avenir et parlaient de liquider l'association. C'est alors qu'avec une partie de la Compagnie vous êtes allé donner en Angleterre des représentations qui assurèrent le paiement des appointements et des dettes de la troupe de Paris. Vous seul pourriez dire par quelles mains généreuses furent versés les premiers fonds dont vous aviez besoin pour ouvrir cette succursale du théâtre à Londres (1). Mais je peux dire, moi, comment et au prix de quels sacrifices vous apportiez à vos camarades de France l'argent que donnait à notre répertoire le public anglais. Vous êtes, pour cela, revenu un jour, sous les balles de 1871, et leurs sifflements sont les seuls sifflets que vous ayez jamais entendus. »

Got a raconté d'ailleurs, et d'une façon poignante, ces heures de mai 1871, quand, arrêté par les gens de la Commune qui le prenaient pour un prêtre déguisé, il ne dut son salut qu'à un obscur acteur du théâtre Beaumarchais qui l'avait reconnu. Ces pages vécues ont été publiées dans le *Bulletin de l'Histoire du Théâtre*, première année. Pour en finir avec cette triste époque, nous devons ajouter que Got, républicain de vieille date, quoique « Comédien ordinaire de l'Empereur » fut un de ceux qui se conduisit le plus dignement après la chute de l'Empire : « Si j'étais un des rares opposants de la veille, écrit-il le 9 novembre 1870 à la Société des gens de lettres qui lui demandait de réciter un morceau des *Châtiments*, qu'on me permette de me tenir encore à l'écart des trop nombreux fanfarons du lendemain ».

Nous résumerons brièvement la seconde partie de la carrière de Got, dont les détails se trouvent partout : la retraite de Regnier 1871, puis celle de Leroux 1873, le firent doyen de la Comédie-Française. En mars 1875, il se rendit à Vienne (Autriche) où il donna des représentations de société dans un but de bienfaisance. En novembre 1877 il fut nommé professeur au Conservatoire. Parmi ses créations, il faut citer : Raymond du *Dernier quartier* 1870, Jonquières de Jean de Thommeray 1873, le Dr Remonin de l'*Etrangère* 1876, le rabbin David de l'*Ami Fritz* (grand succès personnel) 1876, Claudio des *Caprices de Marianne* (reprise), Pourceaugnac de *M. de Pourceaugnac*, Bernard des *Fourchambault*, 8 avril 1878. Le 22 mai 1879, Got joue pour la première fois Harpagon de l'*Avare*. Le 31, clôture de la salle pour réparations, et la Comédie va passer deux mois à Londres. 2 août, réouverture avec les *Femmes savantes*, rôle de Trissotin. A Londres, Got avait créé le 12 juillet le rôle de *Davenant*, dans la pièce de ce nom. Le 21 octobre 1880, deux-centième anniversaire de la fondation de la Comédie. Got récita un poème de Fr. Coppée. Le 28, il joue le maître de philosophie dans le *Bourgeois gentilhomme*. 4 décembre, reprise de *Jean Baudry*, rôle de Jean Baudry. Le 3 mars 1881, Dubois des *Fausses confidences*. Le 25 avril, Bellac du *Monde où l'on s'ennuie*. Le 30 juin, reprise de la *Vraie farce de Maître Patelin*, rôle de Patelin.

Le 4 août, Got est nommé Chevalier de la Légion d'honneur comme professeur au Conservatoire. Il joue le soir Trissotin des *Femmes savantes*. M. J. Claretie a raconté à ce sujet un joli épisode (*Souvenirs d'Edm. Got*) : Got habitait au Hameau Boulainvilliers, à Passy, où il se rendait presque chaque soir sur l'impériale de l'omnibus. Il vivait là, avec sa mère devenue paralysée et ne pouvant plus descendre à la salle à manger. Ce jour-là, Got lui dit : « Il faut que tu dînes en bas, oui, il le faut ». Et de ses bras robustes il enleva la pauvre femme. Puis, la posant doucement sur une chaise, devant une serviette pliée : « Tiens, regarde, maman ! » lui dit-il ; sous la serviette blanche, il y avait la Croix de la Légion d'honneur. Mère et fils pleurèrent de joie.

27 mars 1882, Jean de *Rantzau* ; 22 nov., cinquantenaire et deuxième représentation du *Roi s'amuse* (interdit après la première), rôle de Triboulet.

Victor Hugo avait gardé rancune à Got de ce qu'il n'avait pas voulu, en 1870, réciter des vers des *Châtiments*. Il hésitait à lui confier le rôle : « M. Got ne voudra sans doute pas, disait-il, c'est un homme *escarpé ;* mais je suis, moi aussi, un homme *escarpé*. » On a vu que tout s'arrangea. 7 février 1883, reprise des *Effrontés*, rôle de Giboyer ; 23 janv. 1884, Martin de *Smilis* ; 1er oct., deuxième centenaire de Corneille. Eloge de Corneille par Racine, dit par Got. 19 janvier 1885, Brissot de *Denise* ; 3 fév. 1886, Annibal de l'*Aventurière* (reprise) ; 26 fév., anniversaire de la naissance de Victor Hugo, *1802*, rôle de Corneille ; 22 mai, matinée gratuite, anniversaire de la mort de Victor Hugo, strophes de Fr. Coppée, lues par Got ; 22 juin, la *Sortie de Saint-Cyr*, rôle de Claude ; 13 sept., pour la première fois, Dandin des *Plaideurs* ; 28 sept., Polonius dans *Hamlet* ; 28 mai 1887, Me Claude de *Vincenette* ; 14 mai 1888, Legois du *Flibustier* ; 15 avril 1889, reprise de *Maître Guérin*, rôle de Guérin ; 6 mai 1890, reprise

(1) C'est le Duc d'Aumale qui fut ce prêteur discret.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de *Mercadet* ; 16 sept., reprise du *Duc Job*, rôle du Marquis ; 11 juillet 1891, La Verpillière de l'*Article 231* ; 15 déc., dans une matinée au bénéfice des mineurs de St-Etienne, Got tient le rôle effacé de D. Ricardo dans le 5me acte d'*Hernani*. Le 24, il reprend le rôle de Michonnet dans Adrienne Lecouvreur ; 7 avril 1892, reprise des *Fausses Confidences*, rôle de Dubois ; 19 sept., le *Juif polonais*, Mathis ; le 27 mars 1894, nouvelle reprise des *Effrontés* ; le 12 avril, à la représentation de retraite de Laroche, il joue Orgon dans le 3me acte de *Tartufe*. A celle de Febvre il paraît dans le 3me acte de l'*Ami Fritz*. Le 12 février 1894, *Cabotins !*, rôle de Grigneux.

Cependant Got approche de sa 72me année. Il faut songer à la retraite. Le 17 juillet 1894, la Comédie-Française, dans un déjeuner donné au Pavillon Henri IV, à Saint-Germain, fête ses cinquante ans de services. Sa retraite est officiellement annoncée depuis le 1er juillet. Mais ce diable d'homme ne désarme pas : le 1er octobre, il crée le rôle de Bibus dans *Vers la joie !* Le 22 novembre il reprend son rôle de Giboyer dans le *Fils de Giboyer !* Le 3 février 1895, en matinée, on annonce la dernière représentation de Got. Il cède le rôle de Giboyer à son meilleur élève, M. de Féraudy.

EDMOND GOT



Le 20 avril est fixé pour la représentation de retraite de ce consciencieux et laborieux artiste : il y paraît dans le 2me acte du *Roi s'amuse* (Triboulet), dans *Falstaff*, tableau de la taverne (Falstaff), et des fragments de l'*Amour médecin* (Macroton). Cérémonie d'adieu, allocution finale.

Ainsi se terminait, après un demi-siècle, la carrière de Got qui peut se résumer par ces mots de Fr. Sarcey : « Un goût de réalité qui s'allie par un mélange singulier à une fantaisie puissante. » Cette représentation se chiffra par 36,000 fr. de recette ; il se retirait, en outre, avec 240,000 fr. de fonds de réserve.— Samson était parti avec 30,000 fr.

Outre sa chaire au Conservatoire, Got avait été encore professeur à l'Ecole normale supérieure où son enseignement était hautement apprécié. En 1888, il avait été nommé officier de l'Instruction publique.

Homme privé, Got vécut toujours très retiré dans sa maisonnette de Passy, au Hameau Boulainvilliers, au milieu de ses livres qu'il aimait. Sa demeure ressemblait plus à celle d'un curé ou d'un professeur qu'à celle d'un artiste. Sa loge même — pendant 50 ans, au Théâtre-Français avec son aménagement fruste, exprimait bien la simplicité de l'homme, sa rude bonhomie, sa brutalité même, sa sauvagerie.

— Fini, on m'a assez vu ! dit-il en manière d'oraison funèbre à ceux qui venaient le saluer à son départ. Comme plus tard encore il dira, en attendant la mort : « C'est rudement long ! »

Got s'éteignit le 20 mars 1901. Depuis un an, sentant ses forces l'abandonner, il vivait dans une réclusion absolue qui exigeait une surveillance assidue.

Dans sa classe du Conservatoire, il avait connu une jeune fille très distinguée, Mlle Madeleine, Victorine, Charlotte Blouet. Il l'épousa, et son contrat fut passé chez Me Rey, notaire à Paris, le 2 janvier 1895. Il laissait trois fils, ses héritiers :

1° Jean, Médéric, Malpert Got, comme enfant adoptif.

2° Edouard, Surcouf, Robert Got, comme enfant légitime de son mariage avec Mlle Blouet, devenue la femme de l'éminent docteur Hontang, et dont M. J. Truffier est tuteur.

3° Jean Baptiste, Noël Got, comme enfant reconnu.

Les obsèques de Got eurent lieu le 22 mars et attirèrent une affluence extraordinaire ; un piquet d'infanterie rendait les honneurs. La cérémonie religieuse eut lieu à l'église Notre-Dame de Grâce de Passy, et l'inhumation au cimetière Montmartre. M. J. Claretie, M. Mounet-Sully, prononcèrent les discours d'usage : « Celui qui part aujourd'hui, conclut M. J. Claretie, fut un grand artiste, un grand travailleur, une âme fortement trempée, un esprit

EFERUS - Recherches & Classification numériques

d'élite, et pour tous il restera, disparu, ce qu'il fut vivant : un exemple. »

« Ceux qui l'ont peu connu, dit à son tour M. Mounet-Sully, ne l'ont pas connu. Il parlait rarement devant des étrangers ou des indifférents, et la plupart du temps il se taisait, de peur de n'être pas compris.... Il s'enfermait volontiers sous une écorce un peu rude de scepticisme apparent, de philosophie chagrine ; mais quand, par hasard, il découvrait autour de lui un être bienfaisant et bon, il avait vite fait de se livrer tout entier, et alors ! quelle floraison brusque et éloquente de jeunesse, d'enthousiasme et de foi ! »

Cette sauvagerie, apparente ou réelle, n'en fut pas moins la cause que beaucoup le méconnurent comme homme privé ; aussi, à la messe dite à son premier anniversaire, le 21 mars 1902, ne s'y trouva-t-il, avec la famille, que MM. J. Claretie, Me Pierson et Me Bianca ! Les morts vont vite ! Got laissa, dit-on, des *Mémoires* qui n'ont pas été publiés.

Biographie : Le *Théâtre*, de Bonnassies, 2me livraison, biographie. — Rapport de la Société des Artistes 1882, p. 21. — *Foyers et Coulisses*, la Comédie-Française, notice. — *Comédiens et Comédiennes*, par Sarcey, notice. — *Paris-Théâtre*, n° 10, notice par F. Jahyer.

Bibliographie : Les *Théâtres en robe de chambre*, 1866. — *Derrière la toile*, 1868. — *Quarante ans de théâtre*, par Fr. Sarcey. — J. Claretie, *Profils de théâtre*. — G. d'Heylli, *Journal de la Comédie-Française*. — Ed. Thierry, la *Comédie-Française pendant les deux sièges*. — Le *Voyage à Londres* et le *Journal* de Got. — *Bulletin de l'histoire du théâtre* (1re année), épisode relatif à la Commune, etc., etc. — Le *Figaro* 23 et 24 mars 1901.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 18,812.

1. En buste, de 3/4 à droite, dans un ovale, photographie.
2. A mi-corps, de face, cost. de th., photogr.
3. En pied, de 3/4 à droite, caricature, lith. par L. Galletti, 1860.
4. En pied, de 3/4 à gauche, cost. de th., grav. par Léon Gaucharel.
5. En buste, de 3/4 à droite, lith. par Got, 1874, d'après Carpeaux.
6. A mi-corps, assis, de 3/4 à gauche, photographie Vallou de Villeneuve, 1853.
7. En pied, assis, de 3/4 à gauche, cost. de th., photographie Vallou de Villeneuve, 1853.
8. En pied, assis, de 3/4 à gauche, cost. de th., photographie Vallou de Villeneuve, 1853.

Musée de la Comédie-Française, n° 166. — Les sociétaires de la Comédie en 1864, par Geffroy. Got en Matamore de l'*Illusion comique*.

N° 230. Le *Barbier de Séville*, par Armand Dumaresq. Got, dans Figaro.

N° 450. Médaillon en bronze, diam. 0,17, par R. David d'Angers fils (1886), don de Got (juin 1887).

N° 500. Les sociétaires de la Comédie-Française en 1894, par Louis Béroud. Got, dans Poirier, du *Gendre de M. Poirier*.

— Une Lecture au Comité de la Comédie-Française en 1886, par H. Laissement.

— Peinture, par P. Blanchard, (Salon de 1893).

— Peinture par Carpeaux. (Voir l'*Art du théâtre*, 1901).

— Camée cornaline, par H. M. Surge (Salon de 1874).

— Médaillon plâtre métallisé, par G. La Touche (Salon de 1877).

— Buste bronze, par R. David d'Angers (Salon de 1879).

— Buste plâtre, par L. Schrœder (Salon de 1883).

— Médaillon bronze, par Ringel d'Illzach (Salon de 1887).

— Médaille, par Chaplain.

— En pied, dans le *Duc Job*, caricature lith. de L. Galletti.

— Caricature d'Alfred le Petit, n° 39 des *Contemporains*.

— Caricature de l'*Ami Fritz*, n° 4 de l'*Avant-Scène*.

— *Comédiens et Comédiennes*, photogr. en pied, de face, rôle d'Arnolphe, cliché Walery.

GOTHI, *Prosper*, Joseph, Julien. — Né à Paris le 18 août 1805, acteur aux Variétés en 1838. *Tronquette la Somnambule*, « merveilleusement servi par son physique pour avoir l'air d'un marchand d'orviétan ou de vulnéraire suisse ». Masque excellent pour les caricatures. Dans l'*Ours et le Pacha* il rappelait Brunet. D'autres lui reprochaient son jeu trop sec. En 1843, Prosper Gothi passa à l'Ambigu, puis en 1845 à St-Pétersbourg où il resta sept ans. En 1854 nous le retrouvons au Palais-Royal. Le *Télégraphe électrique*, le *Dîner de Madelon*. En 1857 il quitta le théâtre, demeurant à Paris d'abord puis à Vaujours, près Livry (Seine-et-Oise) où il touchait depuis 1860 une rente de 200 fr. puis de 300 fr. que lui servit la Société des artistes jusqu'en 1884. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1885.

GOTHI, Laurent, Emmanuel. — Lille 1851-52, Agen 1853-54, Paris 1855, Folies Nouvelles 1856, Paris 1857, Délass. com. 1858-65. Père du suivant.

GOTHI, *Lucien*, Louis, fils de Laurent et neveu de Prosper Gothi. — Délass. com. 1863-68, th. Déjazet 1869-70, Bruxelles 1871-73, Paris 1874-76, th. Taitbout 1877-80, Paris 1881-82, Folies dram. 1883-87, Paris 1888 et années suivantes. Agé de 60 ans, avec 55 ans de théâtre en 1897. Lucien Gothi obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1906, auteur de plus de 300 chansons.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GOUDCHAUX. — Premiers rôles, Metz 1851.

GOUDOIN. — Financier, Metz 1826, Rouen 1828.

GOUDRY, Victor. — Metz 1867-69. Recommandé par Mlle Favart, Goudry entra comme jeune premier au Vaudeville où il débuta dans une reprise des *Pattes de mouches*, puis se fit remarquer dans le rôle du duc de la *Comtesse de Sommerive*. Il mourut prématurément en 1875.

GOUGET, Mme Catherine, Aug. Mathieu dite. — Née à Strasbourg le 3 mars 1754, épouse de Joseph Borremans organiste de l'église St-Nicolas, à Bruxelles, dugne au Th. des Arts à Rouen 1799, Bruxelles 1801-1814 avec 2700 fr. et 3600 fr. d'appointements. Décédée le 20 août 1829.



GOUGET, d'ap. Dumont (1848)

GOUGET. — Rouen 1810-16, Toulouse 1822, Marseille 1824. Peut-être le même, employé d'administration à la Comédie-Française.

GOUGET, Désiré, Louis, Eugène. — Fils de comédien, destiné à la carrière du génie civil, élève de l'École des mines. Conservatoire. Le quitte six mois après par nécessité. D'un caractère digne, réservé, Gouget s'attira toutes les sympathies. Jeune premier de drame à la Gaîté, c'était un comédien sincère. Il avait débuté à ce théâtre dans l'*Amoureux du marché de St-Pierre* puis se fit remarquer dans la *Veille de Wagram*, la *Bohémienne*, *Martin et Bamboche*, la *Foi*, l'*Espérance et la Charité*. Après avoir suivi son directeur, M. Meyer, au Cirque Olympique, il s'en alla à l'Ambigu : le *Comte de Morcerf* (succès éclatant), le *Vampire*, *Marthe et Marie*, le *Vengeur*, le *Mémorial de Sainte-Hélène* (1851-52).

Retour à la Gaîté : Georges de l'*Oncle Tom*, Montflanquin dans la *Boisière*, le commandant Maurice des *Cosaques* (1853-59), Cirque Olympique (1860-62) où il occupe la position de secrétaire, le *Bataillon de la Moselle* : Châtelet 1863-68, grand succès dans les *Blancs et les Bleus*. Secrétaire du Comité de la Société des artistes, Gouget apporta dans ces délicates fonctions un zèle des plus louables qui lui valut une médaille (Rapport 1882). Eugène Gouget, âgé de 61 ans, avec 39 ans de théâtre en 1880, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il vécut à Paris et sa mort regrettée fut signalée au Rapport de 1897.

Biographie : Lorsay, les *Théâtres de Paris* 1854, notice t. II.

Iconographie : Lorsay, les *Théâtres de Paris* 1854, t. II. — Lith. en pied, de face, cost. de théâtre, par Dumont, 1848.

GOUGET, Mme Charlotte, Agnès, Pétronille. — Gaîté 1852-59, Paris 1869-93. Agée de 70 ans en 1883, avec 37 ans de théâtre, Mme Gouget obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes ; sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

GOUGET, fils d'Eug. Gouget. — Th. historique et lyrique dram. 1875-77. Vaudeville 1888-91. Agent général de l'Association des artistes.

GOUGIBUS, né en 1767. — Th. de la Cité, Variétés 1799, Gaîté 1801, rôle de Sancho dans *Bazile et Quitterie*, pantomime, Cirque Olympique 1815. Un Gougibus *aîné* est régisseur aux Funambules en 1822. Gougibus mourut à Paris le 20 août 1842.

GOUGIBUS, Mlle Elisa. — Débuta comme enfant au Théâtre des jeux gymniques. Nous la retrouvons à la Gaîté 1820-27. « Jeune et jolie, écrit M. Alhoy en 1824, une voix agréable, un sourire qui ne se repose jamais ». Epousa son camarade Leménil. V. Mme Leménil. Une autre demoiselle *Victorine* Gougibus fit partie de l'Opéra et fut pensionnée de 200 fr. en 1866. Elle avait alors 57 ans. Elle mourut vers 1880.

Iconographie : Coll. Martinet n° 308, rôle de la petite Michon âgée de 6 ans.

GOUJON, Pierre, Ernest. — Deuxième comique, Lille 1860, Nice 1867, Paris 1868-69, Constantinople 1870-72, Oran 1873, Alger 1874, Odessa 1875-77, Oran 1878-80, Tournai 1881, Bruxelles 1882-84, Paris 1885-86, Tournai 1887, Paris 1888, Bayonne 1889-90, Paris

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1891-92. Acteur et directeur. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893 en ces termes : « Un brave et digne homme, qui fut un directeur malheureux, mais d'une probité rare, car il donna jusqu'à son dernier sou pour payer intégralement ce qu'il devait à ses artistes ». Le Comité lui avait alloué une part de la fondation Cantin (300 fr.). Il avait alors 67 ans et mourut l'année suivante.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 18,861. Tête de profil à droite sur un corps de poisson, caricature, lith. par Pagès, 1864.

GOULIN. — Porte-Saint-Martin 1823.

GOULLAIN, Félix, Edouard. — Lisieux 1867-69.

GOURDIN, Mme. — Maëstricht 1673-78.

GOURDON. — Sous ce nom :

Gourdon, Jules, amoureux. Besançon 1825, Dunkerque 1826, Thiers 1827, Caen 1828, 1er rôle, Amsterdam 1840.

Mme Gourdon, jeune première, Besançon 1825, Caen 1828, Mère noble, Bruges 1844.

Mlle Gourdon, Victorine, jeune première Bruges 1844, Verviers 1851.

Gourdon, Antoine, Pau 1851-53.

Gourdon, Jules, comique, Nancy 1852, Bruxelles 1867, Hombourg 1868-69, Lille 1870-72, Paris 1873, St-Pétersbourg 1874-77, Lille 1878-79, Nice 1880-81, th. Déjazet. Jules Gourdon mourut à St-Pétersbourg, des suites de l'incendie du th. Demidoff où il était régisseur, loin de sa femme et de ses enfants qu'il s'apprêtait à faire venir près de lui. Tous ses camarades lui donnèrent les plus grandes preuves d'intérêt et de sympathie pendant sa maladie, et l'accompagnèrent à sa dernière demeure, ainsi que les artistes du th. Michel (Rapport 1882).

Mme Gourdon, Pauline, jeune première, Dijon 1852-54, Metz 1855, Strasbourg 1856, Rouen 1857, Liège 1858-59, Anvers 1860-61, Lyon 1862-70. Mourut à Lyon, dans une maison de refuge, après une très longue maladie, en 1871. (Rapport 1871).

Gourdon, Em., Folies Marigny 1864, Bouffes 1866. « Un ténor, gros, joufflu, bien portant. Un mince filet de voix, bon artiste de province ». Fantaisies parisiennes 1867, premier comique Lille 1877-78.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 18,882.

— En pied, de face, cost. de th., lith. par Théo avec le portrait de Léonce. V. aussi Bibl. nat., Mlle Noble.

— Le *Bouffon*, du 5 janvier 1868, a publié une caricature de Gourdon dans le rôle de Siffroy de *Geneviève de Brabant*.

— *Le Théâtre illustré*. En buste, dans quatre types différents, par Théo.

Mme Gourdon, deuxième amoureuse, Lille 1877-78.

GOURÉ, Dieudonné. — Paris 1862-65, Stockholm 1867-68, Nîmes 1869-70, Paris 1872-85, Nice 1886, Paris 1887-1902. En 1893, âgé de 64 ans, avec 34 ans de théâtre, Gouré obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1903.

GOURIER ou Gouriet. — Ambigu 1791-93.

GOURIER, Honoré. — Nice 1867-70.

GOURJON, Mme Isabelle, Amélie. — Oran 1884-86, Constantinople 1887, Caen 1888, Alger 1889, Constantine 1890-91, Alger 1892-95.

GOURNAY, Mlle Cécile de. — Vaudeville 1874, Variétés 1883. On la disait de noble famille vendéenne.

GOURVILLE. — Premier rôle. Bruxelles 1750-53, débuta à la Comédie-Française le 6 octobre 1757 par le rôle d'Harpagon dans l'*Avare* puis par la série des rôles dits « à manteau » du répertoire. Revenu à Bruxelles, il s'associa avec d'Hannetaire (v. Dhannetaire) pour 1758. Resté seul 1759-63, il sut relever le niveau artistique du théâtre de la Monnaie. L'*Observateur des spectacles* parlant de la vie privée de cet artiste, nous apprend qu'il avait alors quitté la Nonnancourt (deuxième soubrette) et qu'il vivait avec la demoiselle Dalilo (premier rôle). A Pâques 1763, Gourville abandonna la direction et partit à la tête d'une troupe nomade. En 1777 il est très apprécié à Angers. (Troupe de Neuville).

En 1792-94, Gourville se trouvait à Nantes, où il tenait avec talent l'emploi des financiers. Il fut nommé capitaine de grenadiers. Ayant appris que l'on projetait d'égorger 400 prêtres enfermés — peut-être au Château de Nantes ? — Gourville obtint par subterfuge le commandement de la compagnie chargée de surveiller les détenus. Puis, pendant plusieurs heures, tenant tête à la populace, il parvint à faire embarquer ces malheureux, et à les mettre hors de danger. Cet acte d'héroïsme lui valut, le soir, une bordée de sifflets dont sa conscience dut le consoler facilement.

Bibliographie : J. Isnardon, le *Théâtre de la Monnaie*, p. 33 et suiv. — Le *Théâtre à Angers*, p. 59.

GOURVILLE, Mme. — Premiers rôles, Bruxelles 1750-53. Une dame ou demoiselle Gourville alla jouer à la Cour de Prusse. Voir la suivante :

GOURVILLE, Mme. — Premiers rôles Lille 1786, Gand 1787.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GOUSSET, Mme Eugénie, Marie. — Le Hâvre 1886-88, Paris 1889.

GOUTBAUX. — Grand premier rôle, Toulouse 1851.

GOUTIN, Mme Veuve Henriette, née Quervelle. — Châlon s/Saône 1867, Paris 1868-70.

GOUVION. — Une note de De Manne (*Galerie hist. des Comédiens de la troupe de Talma*, page 183) dit textuellement, à propos de *Robert, chef de brigands*, pièce représentée sur le th. du Marais le 6 mars 1792 : « Sur la brochure du temps, on lit à l'article de la distribution des rôles : 1er brigand, Gouvion ; 2me brigand, Capelle. Or, l'un des deux est devenu, depuis lors, le maréchal de France *Gouvion* St-Cyr ; l'autre, le baron Capelle, a été préfet sous la Restauration et ministre de Charles X. » — Nous n'avons pu contrôler la vérité de cette assertion.

GOUVION, Mlle. — Palais-Royal 1874, Vaudeville 1876.

GOY, Pierre, Bonaventure. — Né à Lyon, au théâtre depuis l'âge de sept ans, Caen et Reims 1798.

GOY, Marie, Bézuchet, femme. — Née à Chambéry ; Caen et Reims 1798.

GOY, Mlle Virginie. — Gymnase 1838.

GOY, Alfred. — Jeune premier, Rouen 1840, Namur 1841.

GOYER. — Maëstricht 1762, Liège 1778, directeur 1780, financier, Lille 1784-89.

GOYER, Mlle. — Maëstricht 1762.

GOYON. — Débuta au Théâtre-Français le 27 avril 1770, rôle de Damon dans le *Philosophe marié*.

GOYON. — Deuxièmes rôles, Liège 1821 et 1826-27, amoureux, Boulogne et Metz 1828.

GOYON, Mme. — Soubrette, Liège 1821, mère, Nantes 1825-26, Boulogne 1828, Marseille 1829.

GOYON, Mlle. — Ingénuités, Nantes 1825-26, Lyon 1829.

GRAAT, Joseph, François. — Nouvelle-Orléans 1852-54, Anvers 1857, Strasbourg 1858, Anvers 1859-60, Brest 1861, Angers 1862-64, Nouvelle-Orléans 1865, Verviers 1867, Aix 1868, Marseille 1869, Verviers 1870-72, Paris 1873-79. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

GRACIA, Félix. — Paris 1876-78, Lille 1879, Paris 1880-83, Lille 1884-89, Calais 1890. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1891.

GRAET, Henri, Constant de.— Brest 1854-56.

GRAFETOT, Alexandre, Auguste, Mathurin.— Né à Melun le 24 décembre 1812, fit ses études au petit séminaire de Provins. Tour à tour commis libraire, clerc d'avoué, d'agréé et de notaire, Grafetot débuta le 14 avril 1833 au théâtre d'élèves dirigé par Seveste, à Paris, dans l'emploi des amoureux comiques. Acteur consciencieux, plein de naturel, il entra comme deuxième comique au théâtre de la Monnaie à Bruxelles 1839-41, Marseille 1846-1847, Folies dram. 1847-48, Reims 1850, Genève 1851-52, Lille 1852, Versailles 1853-55, Montpellier 1856-57, Rouen 1858, Nantes et Lille 1859-61, Rouen 1862-66, premier comique Lille 1867-68, Bordeaux 1869, Toulouse 1870-74, Montauban 1875-86. En 1875, Grafetot âgé de 63 ans, avec 40 ans de théâtre, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort, survenue à Montauban, fut annoncée au Rapport de 1887. Il avait imposé à ses héritiers la condition d'acheter 12 fr. de Rente 3 % pour perpétuer sa cotisation.

Biographie : *Annuaire Delhasse* 1840, p. 220.

GRAFETOT, Mme Stéphany, née le 3 février 1817. — Chambéry 1844. On la disait alors fort jolie. Troisième soubrette, Lille 1860-61. Agée de 73 ans en 1890, avec 52 ans de th., et pensionnée de 500 fr. de la Société des artistes. V. Stéphany.

GRAIN, Th. — Troubadours 1799.

GRAIN, Mlle Emilie, Emma. — Angers 1851, Sedan 1852, Bayonne 1855-59, Dijon 1861-64.

GRAINDORGE, Alexandre, dit aussi *Chénier*. — Nice 1861-63.

GRAMMONT *de Roselly*, J.-B.-Jacques Nourry, né à La Rochelle le 14 juin 1747. — Une des plus sinistres figures de comédien révolutionnaire qui n'a même pas pour excuse la sincérité de quelques-uns, la poésie d'un Fabre d'Eglantine, ou la rhétorique d'un Monvel. « Sensibilité absente », a dit un critique en parlant de son jeu au théâtre. Il en donna des preuves à la ville. Grammont de Roselly débuta à Limoges en 1774. C'est dans cette ville qu'il eut une aventure amoureuse d'où résulta un fils, Alexandre, qu'il entraînera plus tard dans sa chute. En 1775, nous le retrouvons directeur à Liège. M. Em. Campardon nous apprend qu'il passa par le théâtre des Grands Danseurs du Roi avant de débuter à la Comédie-Française, le 5 février 1779, par le rôle de Tancrède. On le représente alors comme un homme d'une figure plate et commune, mais

EFERUS - Recherches & Classification numériques

d'une stature élevée. Il a un débit franc et un maintien raisonnable. Reçu à l'essai le 20 du même mois, et admis définitivement le 1er août 1781, Grammont eût pu se faire une situation à la Comédie. Tout à coup, au mois de juin 1782, on apprend qu'il a disparu sans crier gare. Les langues bien informées en chuchotent la raison : Amoureux de sa camarade Mlle Thénard, alors en congé, il est allé la rejoindre en province. La Compagnie trouve le procédé de son pensionnaire un peu vif, et le 23 juin elle charge Desessarts de faire des recherches pour savoir s'il est encore à Paris. Le même jour procès-verbal est dressé par le commissaire de police, constatant que Grammont n'a plus reparu à son domicile de la rue Clos-Georgeot, au 3me étage. Le 30, il est rayé des cadres de la Société.

Au lieu de s'excuser, Grammont le prend de haut à son retour. Le Duc de Duras pour toute réponse l'envoie passer quelques semaines à l'Hôtel de la Force dans le recueillement d'une cellule. Est-il vrai, comme on l'a dit, que pour le récompenser de ce coup de tête, Mlle Thénard alla jusqu'à l'épouser en août ou septembre ? L'acte de baptême de leur fils, né le 8 juin 1783, le déclare. Ce fils, soit dit en passant, Marc-Antoine, Jean-Baptiste Nourry Grammont, dit Thénard jeune (v. ce nom) sera le comédien que l'on verra plus tard faire un long stage à l'Odéon.

En attendant, pour vivre, il faut à nouveau courir la province, en novembre 1782, à Liège, en 1784, à Dijon, avec la troupe Borsary qui venait de Besançon. C'est le moment où la reine joue la comédie à Trianon et montre un goût si vif pour les choses de théâtre. Habilement Grammont fait parler en sa faveur, et parvient, par la protection de Marie Antoinette, à rentrer au Théâtre-Français le 30 août 1786, par le rôle de Mahomet. Le passé est oublié, et, le 28 avril 1787, il est nommé sociétaire.

Cette rentrée eût pu le rapprocher encore de Mlle Thénard dont l'influence n'avait pas dû être étrangère en cette affaire. Pour toute récompense, il se montre — ce qu'il était d'ailleurs — emporté, brutal envers la pauvre femme qui ne lui en reste pas moins fidèle et élève leur fils.

La Révolution arrivait à point pour un tel homme ; il se lance avec ardeur dans la mêlée. De suite, et sans connaître un mot du métier militaire, il se fait élire capitaine de la garde nationale par le district des Cordeliers. Deux jours après la prise de la Bastille il a l'idée d'aller faire visiter la vieille forteresse aux hommes de sa compagnie... à trois heures du matin, et comme on lui en refuse l'entrée, il blesse un des gardiens. Vers cette époque aussi, il se sépare de celle qui a partagé jusqu'à cette heure ses bons et mauvais jours. Il demeurait avec Mlle Thénard, rue Molière ; il se transporte rue des Vieux-Augustins, 22. C'est le moment où la Comédie-Française se disloque. Grammont passe chez la Montansier où il va jouer la tragédie les jambes nues. « C'est là, écrit Ricord, où j'ai pu apprécier son talent. Je lui ai vu jouer Anténor de *Zelmire*, Poliphonte de *Mérope*, *Pierre-le-Cruel*, avec une profondeur et un aplomb admirables. Il était supérieur dans les rôles de ce genre à tous les acteurs que j'ai connus et il avait singulièrement perfectionné son talent ». Jamais *tyran* de théâtre ne fut, en effet, plus hideux ni plus odieux. Physionomie, instincts, caractère, tout le servait dans cet emploi.

Mais le théâtre ne suffit plus à l'ambition de ce forcené ; il se jette à corps perdu dans la Révolution ; il prend une part active à la journée du 10 août, il assiste au massacre des prisonniers d'Orléans dans l'orangerie de Versailles. Tant de zèle ne peut que trouver une récompense ; il se fait donner une place dans les bureaux de la guerre, une mission à l'armée de la Moselle et une autre mission à Tours, lors du soulèvement de la Vendée. C'est là qu'il rencontre le fameux général Ronsin, aussi militaire que lui, Ronsin membre influent du Club des Cordeliers qui, en quatre jours, au mois d'août 1793, s'était vu nommer par Bouchotte, ministre de la guerre : capitaine, chef d'escadron, général de brigade, adjoint au ministère, puis commandant en chef de l'armée révolutionnaire.

Grammont prend place dans l'état-major de ce nouveau « général » ; bien plus, il en devient le chef ! Il est vrai que ses fonctions sont relativement assez faciles ; elles consistent surtout à accompagner les condamnés à mort au lieu de supplice. Quand les personnages sont d'importance, comme le jour de l'exécution de la Reine, il parade en tête du cortège ; s'agit-il de petites gens, il repasse l'emploi à sa doublure : son fils Alexandre, âgé de dix-huit ans, devenu son officier d'ordonnance. Entre deux exécutions, ce sont des orgies.

Cependant de telles mœurs ne plaisent guère à l'austère et incorruptible Robespierre.

L'arrestation de Ronsin, Hébert et de leur suite est décidée pour la nuit du 13 au 14 mars 1794. Grammont et son fils sont arrêtés à leur domicile, passage des Petits-Pères, 3. Ils sont accusés, avec Chaumette, l'ancien procureur de la Commune, Gobel, l'ex-évêque constitutionnel et les autres, d'effacer toute idée de divinité, de vertu, de morale et de persuader aux peuples voisins que la nation française en était venue au dernier degré de dissolution. Les Grammont, père et fils, sont représentés comme « les dignes associés de Ronsin » et, impliqués dans un complot qu'on ne peut jamais définir, condamnés à mort avec la fournée. Les mains liées, assis sur des bancs de bois dans la fatale charrette, les voici qui marchent au supplice sous les insultes de la foule, et l'on assiste à ce spectacle du fils traitant son père de misérable et lui reprochant d'être cause de sa mort. Indignée, la veuve de Ca-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

mille Desmoulins qui était du fatal voyage, voulut, dit-on, le faire taire, intervention qui valut une bordée d'injures à la malheureuse. Ce dernier acte se passa place de la Révolution, Gobel, l'ex-évêque, exécuté entre Grammont le père et le fils. Aucune voix ne s'éleva pour les plaindre.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 148. — Paul Gaulot, le *Figaro*, 23 juin 1906.

Bibliographie : G. Duval, *Souvenirs de la Terreur*. — Campardon, les *Comédiens du roi de la troupe française*, p. 116 et suiv.

GRAN. — Toulouse 1792.

GRANDCOIN de Rocher, Mlle.— Th. de la rue de Bondy 1792.

GRANDEL, Alexandre, Roger, dit. — Premier amoureux, Verviers 1829, Toulouse 1840, Auch 1850, Bourges 1851. Rôles marqués, Langres 1852, Nancy 1852-54, Bruxelles 1855-56, Reims 1857-58, Paris 1859-61, Versailles 1862 et années suivantes. En 1869, Grandel, âgé de 67 ans, avec 40 ans de th., obtint une pension de 300 francs de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au rapport de 1877.

GRANDEL, Mme. — Sens 1829.

GRANDET, Mme Marie Moulard dite, née en 1840. — Porte St-Martin 1860-62, la Reine des fées dans le *Pied de Mouton*. Lyon 1864, Châtelet 1867, le Caire 1870-72, Renaissance 1873-74, Ambigu 1875, th. Historique 1876, Odessa 1877-82, Gymnase 1883, Paris 1887-97, officier d'académie, Renaissance 1898-1901, Paris 1902, th. Sarah-Bernhardt 1905-06. En 1903, Mme Marie Grandet, âgée de 62 ans, avec 43 ans de th., obtint la pension de 500 francs de la Société des artistes. Habitait Paris en 1906.

GRANDEY, Gautier Bender, dit. — Gymnase 1895-97.

GRANDFILS. — Rouen 1799-1800.

GRANDFONT. — Angers 1821.

GRANDIER, Henri, François, Armand.— Jeune premier, Lille 1868, Strasbourg 1870, Bruxelles 1872-75, Odéon 1876-78, Rouen 1879. Mort vers 1880.

GRANDJEAN, Louis. — Amoureux, Nîmes 1824, Besançon 1825, Vesoul 1826, Strasbourg 1827, Metz 1829, premier rôle et directeur, Grenoble 1840, Gand 1841-42, Bruges 1845. Peut-être le même, Gaîté 1848, mort le 10 juin 1851.

GRANDMAISON, Mlle Marie Babin, dite *Buret* ou *Burette*, née à Blois en 1767. — Appartient plutôt à la troupe italienne, aussi ne la citons-nous guère qu'à cause de sa triste fin. Actrice de la Comédie italienne depuis 1783, sous le nom de *Burette*, Mlle Grandmaison était devenue la maîtresse du baron Jean de Batz, grand Sénechal du duché d'Albret, né à Goutz, près de Tartas (actuellement Landes), le 6 décembre 1761. Vers 1787, le baron avait acheté à Charonne une maison de campagne, l'Hermitage, où s'abritaient ses amours. Mlle Grandmaison habitait à Paris, rue Ménars n° 7. Au début de 1789, le baron de Batz fut nommé député aux Etats généraux par la noblesse de Nérac. Cette histoire a été racontée tout au long dans l'intéressant livre de M. Lenôtre, le *Baron de Batz*. Conspirateur, il ne veut pourtant pas compromettre sans nécessité sa maîtresse. En 1792, il passe la maison de Charonne au nom du frère de celle-ci, à laquelle il laisse la jouissance du bail. Traqué, il trouve parfois un asile rue Ménars ou à Charonne, et lorsqu'il convoque les conjurés à l'Hermitage, c'est Marie Grandmaison qui préside à ces réunions auxquelles on donne une tournure joyeuse pour éviter les soupçons. Arrêtée une première fois à Charonne, Marie Grandmaison est remise en liberté le 14 nivôse an II (4 janvier 1794). Elle rentre alors dans son appartemeut de la rue Ménars où elle pense se faire oublier. On l'y arrête cependant de nouveau le 21 février, et on l'incarcère à la prison des Anglaises, rue de Lourcine. Le 2 mai, elle est transférée à Ste-Pélagie. On attend toujours la capture de Batz pour l'envoyer à l'échafaud. Le 17 juin, elle est englobée dans une fournée de 54 accusés, y compris une pauvre fille, Nicole Bouchard, dont le seul crime avait été de lui porter à manger dans sa prison. Le funèbre cortège arriva place du Trône-Renversé (place de la Nation) à sept heures du soir. Marie Grandmaison fut exécutée la cinquantième !

Bibliographie: Em. Campardon, le *Tribunal révolutionnaire de Paris*, t. I, p. 344 et 497. — Le *Figaro*, supplément du 10 février 1906, très intéressante notice par M. Paul Gaulot. — G. Lenôtre, le *Baron de Batz*, livre d'une puissante documentation.

GRAND-MÉNIL, Jean-Baptiste Fauchard (de), né à Paris, rue des Fossés-St-Germain-des-Prés, le 19 mars 1737, fils de Pierre Fauchard, chirurgien-dentiste, et de Elisabeth Chemin, son épouse. — Après d'excellentes études, se fit recevoir avocat au Parlement de Paris, devant lequel il plaida, en 1760, la cause du fameux Ramponneau. La même année, il fut nommé Conseiller de l'Amirauté, charge qu'il exerça jusqu'à la dissolution du Parlement en 1770. De 1765 à décembre 1768, il avait fait partie, en sa qualité d'avocat, du Conseil de la Comédie-Française. Rentré dans la vie privée, il eut quelques démêlés, dit-on, avec sa famille, et s'expatria brusquement. Nous le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

retrouvons pour la saison 1772-73 engagé dans l'excellente troupe de Bruxelles pour l'emploi de grande livrée, aux appointements de 5,000 livres, à côté de Larive (premier rôle), de Dazincourt et de Florence, ses futurs camarades à la Comédie. E.-D. De Manne nous apprend dans une note qu'il épousa en cette ville une actrice nommée Adelaïde Bellissen, morte à Paris le 20 décembre 1800 après une union heureuse. Faber, dans son *Théâtre français en Belgique*, t. I, p. 263, ne souffle mot de ce mariage. M. Monval nous dit seulement qu'il était le gendre de Me Bellissen (*sic*), procureur au Châtelet et procureur de la Comédie-Française. Un acteur de ce nom, dont nous avons parlé, avait débuté à la Comédie en 1757. Quoi qu'il en soit, une semblable vocation pourrait paraître extraordinaire de la part d'un ex-avocat au Parlement, si nous ne savions qu'il était le neveu de l'acteur Jean-Pierre Chemin, dit *Duchemin père* (v. ce nom), comédien en Suède, notaire à Rennes, puis acteur à la Comédie-Française (1717-1741). Ce Duchemin était le propre frère de sa mère ; sa tante, son cousin qui avait épousé la Duclos, avaient été des gens de théâtre. Dès son enfance, Grand-Ménil s'était senti attiré vers la scène, puis le sort en avait décidé autrement. Aujourd'hui, il l'y entraînait irrévocablement. Grand-Ménil resta peu de temps à Bruxelles ; Marseille, Bordeaux (1778), le virent tour à tour. C'est dans cette dernière ville qu'il adopta l'emploi des financiers et des rôles à manteau.



GRAND-MÉNIL, d'ap. Frémy

Ricord nous le représente comme un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, mais d'une maigreur extrême. Des traits prononcés, des yeux vifs et perçants, des sourcils épais et noirs, rendaient sa figure expressive, mais rude. Esprit observateur, Grand-Ménil saisissait avec promptitude et justesse toutes les parties d'un rôle. Il avait le « génie de la comédie ». Par contre, sachant peu se ménager, il se fatiguait vite ; sa voix devenait rauque et le public ressentait cette impression de lassitude que l'acteur ne savait dissimuler.

De mœurs paisibles, Grand-Ménil avait quitté volontairement le théâtre vers 1780, quand la Révolution, le privant sans doute de ses moyens d'existence, vint le rejeter dans la carrière dramatique. Mais cette fois, un ordre de début vint l'appeler à la Comédie-Française où il parut le 31 août 1790 dans le rôle d'Arnolphe, de l'*Ecole des femmes*, et joua successivement Francaleu, dans la *Métromanie*, Orgon, de *Tartufe*, Sganarelle, de l'*Ecole des maris*. Il fut reçu sociétaire le 21 février 1792. Au moment de la scission, il passa au théâtre de la République où il resta jusqu'à la clôture (pluviôse an VI). A la réunion de 1799, il devint chef d'emploi.

Grand-Ménil est regardé comme un des meilleurs interprètes de Molière ; dans les rôles d'Arnolphe et d'Harpagon, principalement, il s'éleva à la hauteur de ses plus célèbres devanciers. Dans le répertoire nouveau il créa 29 rôles de 1791 à 1806, et parmi eux : Duport, de la *Mère rivale ;* Clénard, de l'*Intrigue épistolaire ;* Dumont, de la *Jeune hôtesse* (1791) ; le Roy de Pologne, dans le *Jugement dernier des rois* (1793) ; le Comte, de *Misanthropie et Repentir* (1798) ; Rapin, des *Deux veuves ;* Damis, des *Précepteurs :* Darlemont, de l'*Abbé de l'Epée* (1799) ; Santonello, de *Pinto* (1800) ; Darmanpierre, de *Mme de Sévigné* (1805) ; Endrion, de *Plaute* (1806).

En 1796, Grand-Ménil fut nommé membre de l'Institut. Cette distinction lui fut conservée lors de la réorganisation de ce corps, le 21 mars 1816, quelques semaines avant sa mort. Le 21 mars 1811, Grand-Ménil, âgé de 74 ans, parut une dernière fois dans le *Malade imaginaire,* et prit sa retraite dix jours plus tard. Depuis lors, il vécut presque constamment dans sa terre de Grand-Ménil, près de Chevreuse (Seine-et-Oise). Il fut emporté par une fièvre muqueuse, à laquelle on assigne pour cause la frayeur que lui avait donnée l'envahissement de sa maison de campagne par des soldats étrangers en 1815. Il mourut à Paris, rue de Condé, le 24 mai 1816. On lui attribue un opéra-comique en un acte, le *Savetier joyeux,* qui ne fut jamais représenté. (Chez Prault fils, 1759.)

L'*Amateur d'autographes*, n° 264, sept. 1875, a reproduit une lettre de Bellecour à « Monsieur Grandménil, comédien français dans la troupe de MM. les actionnaires à Bordeaux », Paris 21 août (sans doute 1775). Il lui parle du *Barbier de Séville* qu'il trouve « faible et de mauvais goût » et lui demande des nouvelles de sa femme et de sa fille.

La collection autog. A. Bovet, n° 1354, renfermait une lettre de Grand-Ménil à M. de Cormeille, avoué à Paris, 12 frimaire an XIV (4 déc. 1805). Il lui mande qu'il est convalescent d'une maladie de deux mois, et qu'il ne peut assister à aucune délibération de ses camarades de la Comédie.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 110. — E.-D. De Manne, *Troupe de Voltaire*, p. 417. — *Annuaire dramatique*, 1817, p. 251.

Bibliographie : *Almanach* pour l'an IX. — *Opinion du parterre*, t. IX, p. 170. — *Espion*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

des coulisses, p. 39. — *La lorgnette de spectacle*, p. 126. — *Le Coup de fouet*, p. 73. — F. Faber, *Th. français en Belgique*, t. I, p. 263. — Th. Muret, l'*Histoire par le th.*, t. I, p. 346.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 19,040.

1. En buste, de profil à gauche, grav. par Frémy.

2. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., gravé par A. Godfroy (Galerie Bance).

3. En buste, de profil à droite, gravé par F. Hillemacher, 1859.

Collection Martinet, n° 254, dans l'*Avare*.

Musée de la Comédie-Fr., n° 149, dans l'*Avare*. Peinture toile, h. 1 m. 30, l. 0 m. 95, par J.-B.-F. Desoria. Exposé au Salon de 1817 (n° 245), offert en décembre 1818 par Mme Adèle Flûry de Grandmesnil, fille du comédien. M. Pierre Berton possède un dessin *au carré* de ce tableau, signé Boilly. Ce tableau servit pour la gravure de Godfroy citée plus haut, et l'eau-forte de H. Lefort pour la *Troupe de Voltaire* (1877).

Buste plâtre par la citoyenne Millot (Salon de 1796).



GRANDVAL, d'ap. Lefort.

GRANDPRÉ, Mlle. — Gaîté 1874, rôle de Pandore dans *Orphée*.

GRANDPRÉ, Mme. — Premier rôle, Lille 1884.

GRANDVAL, Nicolas Racot (de). — Comédien ambulant, poète. Chanta *Cartouche* (le *Vice puni*), et finit sa carrière comme organiste à St-Eustache. Père du suivant. Il mourut en 1753.

GRANDVAL, François, Charles Racot (de), né à Paris, sur la paroisse St-Sulpice, le 23 octobre 1710, fils de Nicolas Racot de Grandval, maître-joueur de clavecin, et de Marie Macé son épouse. Sa marraine, Françoise Pithel *(sic)*, était veuve de Jean-Baptiste Raisin. — Grandval, qui avait débuté à dix-sept ans, parcourut d'abord diverses villes : Metz, Rouen, Lille. Appelé et soutenu par les conseils de la célèbre Lecouvreur, il fut mandé à Paris pour y débuter sous le nom de *Duval*, 19 novembre 1729, par *Andronic* et par Mélicerte, dans *Ino et Mélicerte*. L'ordre de début est conservé aux Archives nationales. Il fut reçu sociétaire le 4 décembre suivant pour jouer en second les rôles des sieurs Quinault frères. Il reprit alors son vrai nom. Jusqu'à la retraite de Quinault-Dufresne (1741), Grandval tint le second emploi, et il avait au plus trente ans lorsqu'il prit en chef les premiers rôles tragiques et comiques, sans renoncer pourtant aux jeunes premiers. Jamais acteur, avant lui, n'avait saisi avec tant de finesse et d'esprit le ton et les manières les plus délicates de ce qu'on nommait alors les *petits-maîtres* de bonne compagnie. Voici ce que dit l'auteur des *Mémoires de Mlle Dumesnil* sur cet auteur fameux : « A la retraite de Dufresne, il fut chargé dans le comique des rôles à grands caractères, tels que le Misanthrope, le Glorieux, le Complaisant, le Comte d'Olban, l'Homme du jour, le Philosophe marié, la Métromanie, le Méchant, etc., qu'il jouait avec une perfection qui a posé les bornes de l'art. Il remplissait aussi dans la tragédie les plus grands rôles avec une intelligence, une chaleur, une noblesse qui n'ont pas été surpassées même par Lekain... Selon l'opinion des connaisseurs de ce temps-là, il n'était égalé par personne quant à l'intelligence ; et s'il n'avait pas eu un grasseyement un peu fort, auquel il fallait s'accoutumer, surtout dans le tragique, Grandval aurait été le modèle le plus parfait dans les deux genres. »

Figure expressive, chaleur, sensibilité, aisance, grâce, diction brillante, juste et naturelle, tournure agréable, tel était Grandval, qui eut le grand mérite, après l'apparition de Lekain — 1750 — de céder peu à peu à son rival tous les grands rôles tragiques pour se réserver les grands rôles de haut-comique dans lesquels il ne fut jamais surpassé. « Tout concourait, a dit le sévère La Harpe, à lui donner sur la scène l'air de l'homme du monde. »

Grandval, en pleine possession de son talent, se retira pourtant le 20 mai 1762. L'on dit que ce départ prématuré fut l'effet d'un dépit violent que lui avait causé le jeune Fronsac, fils du Maréchal de Richelieu, dont le despotisme pesait tant alors sur les comédiens. Il avait reçu du Roi, le 14 octobre 1745, un brevet de mille livres de pension pour ses vingt ans de services ; il touchait en outre quinze cents livres de la Comédie ; mais l'oisiveté lui pesait. Grâce au crédit de M. de Boulogne, il remonta sur la scène le 1er février 1764, après être resté quelque temps dans la troupe de Lyon. Il reparut dans le *Misanthrope*, joua le 8 le *Philosophe marié* et reprit

EFERUS - Recherches & Classification numériques

successivement tous ses anciens rôles. Grimm prétend que « de charmant qu'il était parti, il était revenu détestable. » Il ne retrouva plus, il est certain, l'accueil d'autrefois. Il se retira définitivement le 1er avril 1768. Devenu veuf en 1783 — nous parlons plus loin de sa femme — il alla habiter aux portes de Paris, barrière Blanche, à proximité de Mlle Dumesnil, avec laquelle il était lié depuis de longues années, et c'est là qu'il mourut le 24 septembre 1784. Grandval fut inhumé dans l'église paroissiale de Montmartre.

M. E.-D. De Manne, son biographe, a donné la liste complète des 88 rôles établis par cet artiste à la Comédie depuis 1730 jusqu'en 1767. Nous y relevons, parmi les plus connus : Valérien, de *Brutus* (1730); Nérestan, de *Zaïre* (1732); Coucy, d'*Adélaïde Duguesclin* (1734); Clitandre, du *Préjugé à la mode* (1735); le Marquis, du *Legs* (1736); Darviane, de *Mélanide* (1741); Mahomet, de *Mahomet* (1743); Egisthe, de *Mérope* (1743); Junius Brutus, de la *Mort de César* (1743); Sainville fils, de la *Gouvernante* (1747); Cléon, du *Méchant* (1747); le Grand-Prêtre, de *Sémiramis* (1748); le Chevalier d'Olban, de *Nanine* (1749); Oreste, d'*Oreste* (1750); Antoine, de *Cléopâtre* (1750); Cléon, du *Dissipateur* (1754); Valère, des *Philosophes* (1760); Orbassan, de *Tancrède* (1760); le Baron, du *Tambour nocturne* (1761); le baron d'Esparville, du *Philosophe sans le savoir* (1765); Coverly, d'*Eugénie* (1767).



Mlle GRANDVAL (lith. de Langlumé).

D'un caractère doux, d'une probité sévère, d'une conduite irréprochable, Grandval avait pourtant une muse... un peu plus libre que ses mœurs. Ses comédies — qu'il ne signait pas, et pour cause — se représentaient sur les théâtres privés et libertins qui foisonnaient alors au XVIIIe siècle, et l'*Eunuque* ou la *Fidèle infidélité*, *Agathe* ou la *Chaste princesse*, *Léandre et Nanette*, le *Tempérament*, etc., montrent, au milieu des crudités, beaucoup d'esprit et de la gaîté. La liste s'en trouve dans le Catalogue de la Bibliothèque dramatique de Soleinne.

M. Campardon a publié le Brevet d'une pension du roi de 1,120 livres (1779); la déclaration de Grandval relativement à sa pension (1779); son acte de baptême. (Arch. nat., 0,685.)

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. I, p. 256 et suiv. — E.-D. De Manne, la *Troupe de Voltaire*, p. 36.

Bibliographie : Campardon, les *Comédiens du Roi de la troupe française*. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les Comédiens*. — *Mémoires de Mlle Dumesnil*. — Id. de *Mlle Clairon*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 19,044.

1. En buste, de ¾ à gauche dans un ovale, gravé à l'eau-forte, anonyme.

2. En pied, assis de ¾ à droite, cost. de th., lith. par A. Colin, 1824.

3. En buste, de profil à droite, gravé par F. Hillemacher, 1860.

4. En pied, de ¾ à gauche, dans un paysage, gravé par J.-Ph. Le Bas, 1755, d'après Lancret, 1742.

Musée de la Comédie-Française, n° 102. Peinture toile, h. 1 m. 05, l. 0 m. 72, en pied, dans un jardin, par Ch.-L. Muller (1852), d'après le tableau de Lancret exposé au Salon de 1742, appartenant à M. Groult (1897) et exposé en 1885 au quai Malaquais. Gravé par J.-Ph. Le Bas, 1755, et le buste gravé à l'eau-forte par Henri Lefort pour la *Troupe de Voltaire* (1877).

Divers : Portrait présumé dans une scène du *Glorieux*, par Lancret, 1732 (perdu). De g. à dr. : Grandval, Quinault-Dufresne, Mlle Labatte et Mlle Quinault la cadette.

Dessin aux crayons de couleur, par Carmontelle (vente Destailleurs, 1893, n° 78).

Dans une scène du *Glorieux*, gravé par Dupuis, d'ap. Lancret, 1741.

GRANDVAL, Mlle Marie, Geneviève *Dupré* dite. — Femme du précédent, naquit à Paris le 25 octobre 1711 (*Dict.* de Jal). Elle était fille d'un horloger de la rue Dauphine, et épousa Grandval (Racot de) en 1732. Elle était donc mariée depuis un an et demi environ, lorsqu'elle débuta à la Comédie-Française le 13 janvier 1734 par le rôle d'Atalide, de *Bajazet*. Reçue sociétaire le 13 novembre suivant, elle y tint pendant 26 ans l'emploi des grandes coquettes et se retira le 13 mars 1760 avec une pension de 1,000 livres. Mlle Grandval, femme fort estimée, actrice non sans mérite, mena une vie édifiante jusqu'à sa mort, survenue à Paris, rue Mazarine, le 9 août 1783. M. Campardon a publié un document relatif à Mlle Granval; c'est la plainte d'une servante congédiée, 18 juillet 1752 (Arch. nat. Y 12,155).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Collé juge en ces termes cette actrice au mois de mars 1750 : « Madame Grandval est une actrice assez passable dans le comique. Je l'ai vue jouer dans le tragique où elle ne valait rien..., elle se tire assez bien des rôles de première et de seconde amoureuse dans le comique. » *Journal*, t. I, p. 141. Elle laissa comme unique héritier son neveu David Dupré, maître horloger, demeurant à Paris rue Haute-des-Ursins.

Bibliographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 366.

Iconographie : Peinture. En naïade, par Genslain (Salon de 1742).
En pied, cost. de th. par J. J. C. lith. de Langlumé.

GRANDVAL, Fante. — V. Dangeville.

GRANDVAL. — Utilités, Bruxelles 1798-1806, 720 à 900 livres d'appointements.

GRANDVALET, François. — Reims 1797. 31 ans, né à Orléans, artiste depuis 1789. Venait d'Orléans.

GRANDVALET, Mme Jeanne Dupuis, femme du précédent. — Reims 1797. 26 ans, née à Nancy, artiste depuis 1783, antérieurement à Lyon, chez ses parents.

GRANDVILLE. — Sous ce nom :

GRANVILLE, Maëstricht 1749.

Mme GRANDVILLE, Maëstricht 1764.

GRANDVILLE, th. Sallé 1791, th. Patriotique 1792, th. Louvois 1793.

GRANDVILLE, comique, Liège 1792.

GRANDVILLE, artiste aimé du public Lillois. Arrêté comme suspect, malgré ses preuves de civisme, le 12 ventôse an I (2 mars 1793), Gand 1810, Lille 1814.

Mlle GRANDVILLE aînée, Lille 1793.

Mlle GRANDVILLE cadette, rôles d'enfants, Lille 1793.

GRANDVILLE, Charles, François Grandin dit. — Etait né à Metz le 12 mars 1772. Il était fils d'un ancien employé des domaines du roi. Enlevé par la réquisition, Charles Grandin partit pour les armées et resta six ans sous les drapeaux. Sans ressources, Grandin chercha d'abord à tirer parti de sa voix, et s'engagea comme trial dans une troupe qui partait pour Nice. En 1806, retour d'Angers, nous le retrouvons aux Variétés étrangères, rue St-Martin, entreprise sans lendemain. Il avait pris alors le nom de *Grandville*. Le théâtre de l'Impératrice (salle Louvois) le recueillit. Il y débuta le 14 septembre 1807 dans l'emploi des valets : Bonnard, dans les *Amis de collège*, Pasquin, dans le *Jeu de l'amour et du hasard*: Rigolet, dans les *Conjectures ;* M. Pincé, dans le *Tambour nocturne*. Le 10 février 1808, il créa un rôle dans les *Valets menteurs*. La saison suivante, il contracte un engagement à St-Pétersbourg, où il reste quatre années (1808-1812). La compagnie française ayant été dissoute par suite des événements politiques, il passa à Varsovie ; puis, après deux ans d'inaction, il forme une troupe d'acteurs français qu'il dirige jusqu'en 1818. Il rentre alors en France, et vient solliciter un ordre de début à la Comédie-Française dans l'espoir d'y remplacer Baudrier (v. ce nom). Grandville parut donc le 10 août dans Chrysale, des *Femmes savantes*, et Bartholo, du *Barbier de Séville*. Tout d'abord sa taille élevée, son visage rude, étonnèrent un peu. Habitué à jouer les valets — malgré son physique — il était mal à l'aise dans ce nouvel emploi. Le 21, il plut davantage dans l'*Avare*, mais ne fut pas admis. On lui avait préféré Cossard (v. ce nom). Grandville reprit le chemin de la province, et notamment de Rouen, où il était fort aimé, mais avec le secret désir de revenir. Ce vœu fut exaucé le 7 mai 1821, jour où il parut de nouveau dans le rôle de Géronte, du *Dissipateur*. Le 22 novembre 1822, il était reçu au nombre des sociétaires ; il doubla Devigny. Forcé de se retirer pour cause de santé, Grandville prit sa retraite le 1er avril 1834, et s'en alla habiter Sens (Yonne), où il mourut deux ans après, le 3 décembre 1836. On lui attribue un roman, publié sous le voile du pseudonyme, *Paulin* ou les *Aventures du Comte de Walter* (Paris, Desenne, 1792, 2 vol. in-12).



GRANDVILLE
(d'après F. Hillemacher).

E.-D. De Manne, son biographe, a donné la liste des 28 rôles créés par Grandville à la Comédie-Française de 1821 à 1833. Nous y relevons ceux de Duperrier, dans le *Jeune Mari* (1826) ; Wilson, de l'*Espion* (1828) ; le baron Fierville, dans le *Complot de famille* (1829), etc. Grandville demeura rue des Deux-Ecus, n° 9 (1822) et 244, place du Palais-Royal (1823-1826).

Biographie : E.-D. De Manne, *Troupe de Talma*, p. 395 et suiv.

Bibliographie : *Opinion du Parterre*, V, p. 157. — Harel, *Dict. th.*, 1825. — *La rampe et les coulisses*, p. 83.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Iconographie : Bibl. nat. V. portraits de Talma. Musée de la Comédie fr., n° 229. Peinture toile, h. 0 m. 64, l. 0 m. 54, par L.-A.-L. Riesener, gravé à l'eau-forte par F. Hillemacher pour la *Troupe de Talma* (1865). Il existe aussi une gravure en pied, dans Lisimon, du *Glorieux*, lith. de F. Noël, d'après A. Colin.

GRANDVILLE, Mme Claudine Dumont, femme du précédent. — Angers 1804 et 1807. Bonne duègne, mais un peu précieuse, th. de Madame 1825, Vaudeville 1828. Demeurait en 1825, 244, place du Palais-Royal. Mme Grandville mourut à Versailles le 14 janvier 1867, à 90 ans.

GRANDVILLE. — Sous ce nom :

Grandville, père noble, Calais 1825, Amsterdam 1826, Toulouse 1828-29. En 1858, un *Grandville*, François, Marie, âgé de 66 ans, avec 42 ans de th., reçoit une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Depuis 1853 il touchait 186 fr. Il habitait Paris. Son nom disparaît après 1868. Une dame *Grandville*, née Isabelle Fontaine, était décédée vers 1858.

Mlle Grandville, Marie, Jeanne, Palais-Royal 1875-82, Paris 1883-87. Est-ce la même que *Juliette* Grandville, Variétés, 1874 ?

Grandville, Léon Gangnieux dit.— Angers 1884-87. Alger 1888, Béziers 1889-91.

GRANGÉ, Mlle. — Th. lyrique 1860-62, Versailles 1863-65.



GRANGER (d'ap. F. Hillemacher).

GRANGER, Pierre, Philibert, né à Paris le 23 décembre 1736 et baptisé aux Innocents. Etait fils d'un bourgeois de Paris demeurant rue de la Ferronnerie. Des revers de fortune lui firent embrasser l'état de comédien. Il débuta à la Comédie-Française le 12 décembre 1763 par les rôles d'Egysthe, de *Mérope*, et d'Olinde, de *Zénéide*. Intelligent, correct, il fit preuve, malgré son inexpérience, d'un talent bien extraordinaire pour un jeune homme de dix-sept ans. Il fut donc reçu à l'essai. Malheureusement tenu à l'écart par les chefs d'emploi, Granger ne tarda pas à ronger son frein. Après deux ans de stage, il quitta la Comédie et partit pour la province, où il resta vingt ans, notamment dans des troupes dirigées par Mlle Montansier. De retour à Paris, au commencement de 1782, il entra le 5 mars à la Comédie-Italienne, et sa première apparition eut lieu dans les rôles de Dorimon, de l'*Apparence trompeuse*, et de Dorante, de la *Coquette fixée*. Sa grande habitude du théâtre, la noblesse de son maintien, sa sensibilité profonde le firent accueillir avec faveur.

Granger passa huit ans à la Comédie-Italienne, se montrant véritablement supérieur dans *Tom Jones*, dans Dorsan, de la *Femme jalouse*. Mais la comédie, à ce théâtre, avait fait place peu à peu aux pièces à ariettes. Il n'y avait plus de place pour son talent.

En 1791, un *Grangé* (ou Granger ?) est à Nantes.

L'époque thermidorienne le trouve à Bordeaux. Accusé plus tard en plein théâtre d'avoir siégé dans cette ville comme membre du Tribunal révolutionnaire, Granger quitta la scène et n'y remonta qu'après s'être disculpé avec la dernière énergie, faisant constater qu'au contraire il s'était toujours comporté comme « un ami de l'humanité souffrante » dit le mémoire justificatif. En 1798 il passa par Angers et Nantes. Depuis 1795, il avait pris la direction de Rouen, d'abord en association, puis seul après 1808. Grâce à lui, le théâtre des Arts de cette ville devient le premier des départements. Il s'y fait applaudir lui-même comme premier rôle. Plus tard, vers 1812-17, il quitte la direction, mais fait toujours partie de la troupe. Parfois il allait jouer dans d'autres villes comme à Lille, 13 sept.-6 octobre 1801. Il se faisait alors appeler *Granger aîné*, pour se distinguer sans doute de son neveu, et son répertoire se composait du *Philinte de Molière*, *Claudine*, le *Menteur*, le *Barbier de Séville*, la *Mère coupable*, le *Legs*, *Paméla*, les *Deux Pages*, etc.

Granger n'était pas de taille élevée, mais il était gracieux malgré son infirmité — car il avait perdu un œil par accident pendant son enfance. — Sa diction était savante et juste. Bref, sa réputation était si bien établie à Paris même, qu'il fut nommé en 1819, membre du jury d'examen du second Théâtre-Français et professeur de déclamation au Conservatoire, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1824. « Il égala souvent Fleury, écrivait Harel en 1825, et approcha quelquefois de Molé. » Vers 1824, Granger s'était remarié, puis s'était retiré dans une belle propriété qu'il possédait aux environs de Vernon. C'est là qu'il mourut en octobre 1825 (et non 1824, comme il a été imprimé par erreur dans sa biographie).

Biographie : E.-D. De Manne. *Troupe de Voltaire*, p. 236 et suiv. — *Almanach Barba*, 1826, p. 434.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bibliographie : J.-E.-B., *Histoire des th. de Rouen*, t. I et II.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 19,053.

1. En buste, de profil à droite, dans un ovale, gravé à l'eau-forte, anonyme.

2. En buste, de profil à droite, grav. par Fr. Hillemacher, 1858.

GRANGER, Mlle. — Bordeaux 1792-93.

GRANGER, Mlle. — Th. Montansier, an XI (1803). « Ci-devant aux Jeunes artistes, où elle jouait les soubrettes, nous dit le *Tribunal volatile :* elle annonçait beaucoup de finesse et de gaîté pour cet emploi. »

GRANGER neveu. — Ainsi nommé parce qu'il était le neveu de Pierre, Philibert Granger (v. plus haut). Th. Louvois 1793-1794, deuxième amoureux Rouen 1796-1802, deuxième comique 1802-04, trial 1815-17. Lorsque son oncle quitta la direction de Rouen, Granger neveu passa à Lille, 1817, 2,750 fr. d'appointements. Puis il entra comme grime à la Porte-St-Martin 1821-28. Il avait aussi passé par l'Opéra-Comique et par Anvers, Le Hâvre 1826 et 1830. En 1840, Granger tenait encore l'emploi des grimes à Nantes. Il mourut dans cette ville en mai 1845. Il avait 55 ans de théâtre.

GRANGER, Mme nièce, femme du précédent. — Rouen 1817, Lille 1817-18, 5,000 fr. d'appointements. Sifflée au Vaudeville, Porte-St-Martin 1821-24. Outrancière et sans naturel, th. de Madame 1826, Porte-St-Martin 1827. Une dame *Granger* est à Lille 1825.

GRANGER, Mlle Elisa. — V. Anouba.

GRANGER, Mme *Pauline*, Anne Rozier dite, femme Ch. Métrême, née à Paris le 28 mai 1833 (et non 1838). — Débuta à l'Odéon en 1853. Le 4 août 1856, elle se présenta au Th. Français dans l'emploi des soubrettes : Dorine, de *Tartufe*, Lisette, des *Jeux de l'amour et du hasard*. Le 7 janvier 1857, elle fit encore partie d'une reprise du *Jeune mari* et joua Marinette, du *Dépit amoureux* le 2 février. De là, elle passa au Vaudeville (1857). Rengagée le 1er août 1861 à la Comédie-Française, Pauline Granger y reparut le 13 suivant. Adonnée aux soubrettes du répertoire, cette actrice jouait rarement dans les pièces modernes : Virginie, dans une reprise de *Mercadet*, 22 oct. 1868 ; Marton, dans *Maurice de Saxe*, 2 juin 1870. Avec le temps, elle prit l'emploi des mères, et s'y fit une place : très vraie et très touchante dans *Denise* et dans ses créations du *Flibustier* et des *Corbeaux*. Absolument parfaite dans le rôle de Madame Guérin. Nommée sociétaire le 1er janvier 1883, Officier d'académie en 1889, Mme Pauline Granger prit sa retraite le 1er juin 1895. En 1900, âgée de 66 ans, avec 40 ans de théâtre, elle obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Elle revint saluer le public lors de la réouverture de la Comédie, le 29 décembre 1900. Mme Pauline Granger avait épousé son ancien camarade Métrême (v. ce nom). Habitait Paris en 1906.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 19,051. En buste, de ¾ à droite, lith. par Alf. Lemoine 1856.

GRANIER. — Sous ce nom :

GRANIER, père noble, Lille 1787.

Mme GRANIER, Delphine, Liège 1848-50, Gand 1852.

Mme GRANIER, Irma, Vaudeville 1851-52. Débuta au Palais-Royal le 16 oct. 1852 dans les *Dragons de la Reine*. Mère de Mme Jeanne Granier, l'actrice contemporaine. Hostein en a parlé, p. 172, de ses *Historiettes et Souvenirs*.

GRANIER, Jean, Armand, Montpellier 1868-82.

GRANIÈS, Mme Olympe. — Actrice âgée de 64 ans avec 42 ans de th. en 1893. Obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

GRAS, Anatole. — Ambigu 1839. « Un beau brun qui joue les roués et les mauvais sujets, les barons déloyaux et les princes malfaisants » écrit l'*Indiscret des Coulisses*, 1842. Passé à la Porte-St-Martin, Anatole Gras devint fou. Interné dans un hospice, il y mourut vers 1847. Th. Cogniard, directeur de la Porte-St-Martin, participa aux frais de son enterrement. Le Comité de l'Association des artistes adopta sa fille Marie en bas âge, et Mlle Nathalie, marraine de l'enfant, lui assura 300 fr. par an. (*Rapports Samson*, 1845-1846 p. 90, 1847 p. 110.) Il avait été particulièrement entouré des soins de M. le Docteur Voisin et de l'abbé Paradis, un ecclésiastique toujours dévoué à la cause des artistes.

GRASSAU, Mme ou Grasseau, Elisabeth Dupin, née à Montpellier vers 1765. — Excellente soubrette, avait débuté dans sa ville natale. Après avoir joué avec succès sur les scènes de Lyon 1798, Reims 1799, Rochefort, La Rochelle, Rouen 1801-02, etc., elle avait été engagée avec ses deux filles par Mlle Raucourt pour faire partie de la troupe des comédiens français du Prince Eugène. Nous la retrouvons donc en cette qualité à Milan, de 1806 à 1814. Elle mourut dans cette ville, où elle était très aimée, le 11 mars 1814. Nous nous sommes occupé beaucoup de cette artiste dans notre opuscule *Mlle Raucourt et les comédiens français du Prince Eugène*.

GRASSAU, Lucile, femme Maurel, née vers 1791, fille de la précédente. — Avait débuté fort jeune à Milan en 1806, où elle resta jus-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

qu'en 1814. Tous les journaux en font le plus vif éloge. Revenue en France, elle s'y maria avec un sieur Maurel, mais continua à jouer sous le nom de *Grassau*. Il est souvent facile de la confondre avec sa sœur, Mme Lami-Grassau (v. plus loin). Ainsi, l'une des deux, sous le nom de Mlle Grassau — qu'on imprimait Grasseaux — passée à Caen en 1816, parut à la Porte-St-Martin le 13 mai 1817, dans le rôle de Paméla, d'*Aureng-Zeb*. A partir de cette époque, nous relevons sous le nom de Mlle ou Mme Grassau, l'une ou l'autre des deux sœurs : novembre 1817 Angers, et 1822-1823 Marseille. Mme Grassau (Lami), Tours 1824 (on écrit *Grassot*), Lille 1825, Gand 1826, Verviers 1826, Corbeil 1828, Reims 1828-29. Premiers rôles, grande coquette, Lille, Mme Grassau (Lami) 1830, Orléans 1837-38, St-Etienne. En 1843, nous trouvons une dame Grassau à l'Odéon, sans doute Mme Lami Grassau : début le 4 octobre, l'*Hôtel d'Alban* (31 oct.), le *Despote* (3 nov.), les *Moyens dangereux* (9 nov.), les *Réparations* (5 déc.), la *Famille Cochois* (18 fév. 1844), la *Réparation forcée* (2 mars), le *Chevalier de Pomponne* (15 mars), *Walstein* (23 mars).



GRASSOT
Caricature par Et. Carjat.

En 1848, une dame Grassau est engagée à l'Odéon ; mais cette fois il s'agit bien de Mme Maurel Grassot (Lucile). Elle tient l'emploi des duègnes avec une grande autorité, et on l'appelle « l'excellente mère Grassau ».

Elle joue successivement à ce théâtre : l'*Homme propose et Dieu dispose* (28 oct. 1847), *Cécile Lebrun* (30 déc.), *Amour et bergerie* (10 janv. 1848), les *Femmes fortes* (25 juillet), la *Reine d'Espagne* (4 déc.), *Comme les femmes se vengent* (23 déc.), le *Héros imaginaire* (11 février 1849), les *Viveurs de la maison d'or* (7 mars). Les évènements la forcent à repartir. Florence 1850. En 1852, rentrée à l'Odéon : *Un bal d'avoués* (16 janv.), la *Tante Ursule* (2 sept.), *Grandeur et décadence de M. Prudhomme* (23 nov.), grand succès, le *Feuilleton d'Aristophane* (26 déc.) Le 24 avril 1854, elle crée Madame Destourville dans *Au printemps*, et le 19 avril 1855, Myrrhine, de l'*Oncle de Sycione*.

Mme Grassau était fort pauvre ; la Comédie-Française la recueillit. Elle y débuta le 14 juin 1857 dans le rôle de Madame Pernelle, de *Tartufe*. Le 17, elle joue encore Bélise, des *Femmes savantes* et le 27 la Comtesse, du *Joueur*. On la confondait encore volontiers avec sa sœur, Mme Lami-Grassau. Mme Lucile Maurel-Grassau, grâce à la Comédie-Française, eut ainsi un morceau de pain assuré pour ses vieux jours. C'était justice. En 1864, âgée de 73 ans, avec 52 ans de th., elle obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Son nom disparaît en 1865.

Bibliographie : H. Lyonnet, *Mlle Raucourt et les comédiens français du Prince Eugène*. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II. — G. d'Heylli, *Journal intime de la Comédie-Française*.

GRASSAU, Mme Victorine, femme Lami, sœur de la précédente. — Débuta à Milan 1806-1814. Souvent confondue avec Mme Maurel-Grassau. V. dans la biographie précédente ce qui peut la concerner.

GRASSAU, Lucien Maurel dit, fils de Lucile Grassau, femme Maurel. — Rouen 1848-50, Le Hâvre 1852, Besançon 1852, Amsterdam 1853-54, Le Hâvre 1855, Montpellier 1856, Brest 1857, Avignon 1858-59, Perpignan 1860-1862, Rouen 1863-65, Constantine 1867, Bône 1868, Constantine 1869. Père de Mme Maurel, des Variétés.

GRASSAU, Mme Adèle, née Legrand, femme de Lucien Maurel-Grassau. — Le Hâvre 1852 et mêmes étapes que son mari. Oran 1880, Sidi-Bel-Abbès 1881-83. En 1882, âgée de 64 ans, avec 37 ans de théâtre, Mme Maurel-Grassau obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884. Belle-mère de Mme Maurel, des Variétés.

GRASSET. — Angers 1801. Jouait les « Arlequins balourds » et se disait créateur du genre. Physicien, par dessus le marché.

GRASSOT, Paul, Louis, Auguste, né le 12 janvier 1800 (et non 1804), à Paris, dans le quartier St-Martin, rue des Fontaines, 12. — Fils d'un père tabletier, commença sa carrière comme... garçon épicier, rue Greneta. Tour à tour quincaillier, bijoutier, peintre, commis-voyageur en papiers peints et en images, commis d'agent de change, décorateur, le jeune Grassot cherchait toujours sa voie. C'est

EFERUS - Recherches & Classification numériques

alors qu'il songea à débuter sur les théâtres de banlieue dans les amoureux de tragédie ! (Th. Montmartre 1825.)

Jouvin l'a dépeint ainsi : « Une chevelure en coup de vent ; la physionomie d'un singe en colère ; une voix qui tient de l'ours réveillé en sursaut et du soufflet d'orgue qui perd du vent ; des bras d'orang-outang désarticulés comme des fléaux ; des genoux cagneux ; des jambes qui ont toujours l'air de frétiller sur une plaque de tôle chauffée à blanc ; une bouffonnerie qui fait mal à voir et un sérieux devant lequel on ne saurait conserver sa gravité ; tout ce que l'absurde a de plus renversant, le trivial le plus bas, le mauvais goût le plus excentrique, le cynisme le plus effronté. — Oui, mais toutes ces énormités de l'extravagance d'un homme, rachetées, absoutes, glorifiées par le splendide éclat de rire de la foule. »

Acteur dans une troupe ambulante qui exploitait sous la direction de Perrin, l'ancien acteur du Gymnase, les petites villes du département de la Seine-Inférieure, Grassot se faisait alors appeler *Auguste*. Auguste fit la conquête de sa camarade, Mlle Fanny Belliard, qui jouait les jeunes premières, l'épousa, et se confina dans les rôles de second comique.

Mme Grassot vint à Paris, trouva une place au Gymnase, 1833-34, et Grassot fut admis par dessus le marché. En 1835, le couple partait pour Rouen — le mari d'abord sans engagement, puis reçu comme *comique*. Le sort en était jeté. L'ex-rôle de tenue devenait un comique et l'un des comiques les plus étranges que l'on ait jamais connus. « Ce qu'il y avait de typique en lui, a dit un de ses biographes, c'est qu'il était absolument le même homme à la ville qu'à la scène, au contraire des comiques Ravel, Levassor, Lassouche, des enterrements. Grassot, au contraire, avait certainement plus d'imprévu et de fantaisie en causant avec un ami, qu'en débitant n'importe quelle insanité de son répertoire burlesque... »

Grassot débuta au Palais-Royal le 2 juillet 1838, dans *M. de Coislin*. « Le débutant, Grassot, écrivit Th. Gautier, ne manque pas de talent, et c'est une bonne acquisition pour le Palais-Royal. » Il devint là une physionomie à part ; jeu excentrique, gestes imprévus, organe rebelle, costumes bizarres. Pendant vingt ans, Grassot créa ou reprit environ cent quarante rôles, notamment dans *Coislin*, les *Coulisses*, 1838 ; *Pascal et Chambord*, *Gabrielle*, les *Bamboches de l'année*, 1839 ; les *Diners à 32 sous*, *Iphigénie*, 1840 ; *Mme Camus et sa demoiselle*, les *Secondes noces*, la *Sœur de Jocrisse*, 1842 ; *Du haut en bas*, *Francine la Gantière*, 1842 ; les *Hures graves*, une *Invasion de Grisettes*, 1843 ; l'*Oncle rival*, l'*Etourneau*, 1844 ; les *Vieux de la vieille*, *Sylvandire*, les *Pommes de terre malades*, 1845 ; la *Nouvelle Clarisse*, *Harlowe*, la *Poudre coton*, 1846 ; *Jocrisse maître et Jocrisse valet*, un *Banc d'huitres*, 1847 ; *Une tragédie chez M. Grassot*, 1848 ; les *Marraines de l'an III*, 1849 ; *Grassot embêté par Ravel*, la *Fille bien gardée*, 1850 ; *Mam'selle fait ses dents*, la *Fée cocotte*, le *Chapeau de paille d'Italie*, les *Crapauds immortels*, 1851 ; les *Folies dramatiques*, l'*Esprit frappeur*, 1853 ; les *Binettes contemporaines*, 1854 ; *Avait pris femme le Sire de Framboisy*, 1855 ; les *Vaches landaises*, 1857 ; *En avant les Chinois*, 1858.



GRASSOT (par Geoffroy).

Mais l'abus des liqueurs altéra à ce point sa voix, qu'il n'avait jamais eue bien forte, que le pauvre bouffon en fut réduit presque à la pantomime. Vers 1858, il partit pour le Midi, afin d'y rétablir sa santé. Sa rentrée, le 1er juillet de cette année, dans les *Noces de Bouche-en-Cœur*, enleva toute illusion à ceux qui avaient espéré une amélioration dans sa voix. On le vit encore pendant un an, créant même deux rôles nouveaux dans le *Punch Grassot* et la *Chèvre de Ploërmel*, mais il lui fallut abandonner définitivement la scène en juin 1859, avec une pension que lui faisait son théâtre.

C'est alors qu'on le vit s'exhiber au *Café Minerve*, un café voisin de la Comédie-Française, où, réclame vivante, il débitait une liqueur baptisée de son nom, le *Punch Grassot*. Mais il ne joua que peu de mois ce dernier rôle, et mourut le 17 janvier 1860. Son service funèbre fut célébré le surlendemain à St-Roch.

Voici, pour terminer, Grassot jugé par un poète, Théodore de Banville : « L'acteur Grassot a été un des plus étonnants bouffons qui

EFERUS - Recherches & Classification numériques

aient nagé dans l'absurde comme un cygne dans l'eau pure d'un lac. Maigre, émacié, ridé, strié, vénérable, absurde, ayant au cou plus de cordes qu'il n'y en a dans la boutique d'un cordier, il disait des calembredaines avec la bouche fendue jusqu'aux oreilles et de ses petits yeux perçait les âmes comme avec des vrilles, tandis que, lancé dans l'air étonné, son grand bras simiesque menaçait le vide... Le *Gnouf ! Gnouf !* de Grassot, interjection dénuée de sens, a été aussi célèbre que « Soldats, je suis content de vous » de Napoléon Ier.»

Biographie : les *Théâtres de Paris*, par Lorsay. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Nicolet*.

Bibliographie : l'*Indiscret des coulisses*, p. 137. — *Mémoires* de Laferrière, p. 68. — *Grassot en Italie*, lettres familières et romanesques, Paris, Gust. Havard, 1858.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis nº 19,106.

1. En pied, de profil à gauche, caricature, imp. Aubert, 1848.
2. En pied, de profil à droite, cost. de th., lith. par E. Bérat, 1836.
3. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., grav. par A. Collette 1854, d'ap. E. Lorsay.
— Le *Diogène*, caricature, 21 sept. 1856.
— Le *Panthéon grotesque*.

GRASSOT, Mme Fanny Belliard, femme du précédent, née vers 1811. — Troupes ambulantes, puis Gymnase, 1833-34, où elle jouait avec un égal talent les rôles de l'emploi de Mmes Théodore et Léontine Fay. Rouen 1835-37, Gymnase 1838, la *Cachucha* (août) ; Palais-Royal : *Gabrielle* (8 juin 1839) ; les *Victimes de la clôture*, les *Trois Quenouilles*, les *Premières armes de Richelieu* (1839) ; le *Nouveau Bélisaire* (1840). « Bonne volonté, mais physique ingrat ; anguleuse comme son mari ; son jeu est maniéré. » (1841) « Elle est utile à l'administration, dit un autre, et le public ne se plaint jamais de la voir trop souvent employée. » En 1842, on parle du début de Mme Grassot dans les soubrettes au Th.-Français. Palais-Royal : le *Capitaine Charlotte* (1842) ; *Fiorina*, l'*Etourneau* (1844) ; Rouen 1845 ; Palais-Royal : les *Marraines de l'an III* (1849) ; *Deux aigles* (1850). En 1868, âgée de 57 ans, avec 30 ans de th., elle fut pensionnée de 200 fr. par la Société des artistes. Vers juin 1872, on annonça qu'elle venait d'entrer dans une maison de retraite. En 1885-1886, elle était à Lagny. Admise à la maison Rossini, elle y mourut presque subitement des suites d'une chute. Bonne et serviable, l'excellente femme, malgré ses 82 ans, n'avait aucune infirmité et possédait un caractère enjoué qui la faisait aimer de tout son entourage (*Rapport* 1893).

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis nº 19,105. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par A. de Malecy, 1836.

GRATIANA, Mlle, ou Gratiane. — Th. Déjazet 1877-78.

GRAULE, Mlle, ou Graulle, Anna, Antoinette. — Montauban 1852, Bruxelles 1867-69, Paris 1870.

GRAVAN ou Gravant. — Amsterdam 1828-29.

GRAVE, Mlle Angélina. — Jeune première, Bruxelles 1840-41, débuta au Th.-Français en 1841, dans la *Fille d'honneur*, Porte-St-Martin 1848-52, Paris 1853-55.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis nº 19,126. En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. H. Jannin, 1848.

GRAVE, Mlle Anna. — Th. du Palais-Royal 1841-42, 1848-50. Peut-être la même, Chambéry 1854-55 ?

GRAVELET. — Reims 1796.

GRAVIER, Louis, Paul, Ernest. — Jeune premier rôle, Nîmes 1852-56, Strasbourg 1857-59.

GRAVIER, Mme Emilie, née Darcemont. — Marseille 1856-57.

GRAVIER, Benoit, Jules, né en 1842. — Acteur de mélodrame, doué d'un excellent organe et d'un physique avantageux, débuta à Beaumarchais vers 1864-1866. Passa à Belleville, et descendit au Château-d'Eau. En 1872-76, Gravier passa par la Gaîté, devenu ensuite théâtre d'opérette : *Orphée aux enfers* (reprise), mais trouva sa véritable place au th. du Château-d'Eau, où il fut un des trois administrateurs pendant les quelques années que les artistes passèrent réunis en société, 1877-83. A l'ambigu, 1886-92, Gravier fut tour à tour premier rôle dans le *Vieux Caporal*, troisième rôle dans *Marie-Jeanne*, comique dans le Chourineur des *Mystères de Paris*, père noble dans *Fualdès*. Parmi les pièces où il se signala par ses créations, il faut citer le *Roi de l'argent* et *Mlle de Bressier*. Gravier continua sa carrière à la Porte-St-Martin, où il rendit de nombreux services. En 1903, âgé de 60 ans, avec 40 ans de th., Jules, Benoit Gravier obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Tantôt à la Porte-St-Martin, 1893-1903, tantôt à la Gaîté, 1904, Gravier rendit de nombreux services. Habitait Paris en 1907. Père de l'artiste du Palais-Royal Jules Gravier.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis nº 19,149. En pied, de profil à droite, cost. de th., imp. Roche 1864.

GRAVIER, Mlle Gabrielle, née en 1846. — Variétés 1868, Paris 1872, Lille 1873, Odéon 1875-1882, Paris 1883-92, Ambigu 1893-94, Porte-St-Martin 1895-1905. En 1904, âgée de 57 ans, avec 21 ans de th., Mlle Gabrielle Gravier ob-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Habitait Verneuil-l'Etang en 1906.

GRAVIER, Mme Louise, Jeanne, Léont., née Magnier en 1850. — Sous le nom de *Magnier:* Château-d'Eau 1877-78, Ambigu 1880, Château-d'Eau 1881-82. Prend le nom de *Gravier-Magnier*, Paris 1884-88, Ambigu 1893-94, Porte-St-Martin 1895-1905. En 1906, âgée de 55 ans, avec 30 ans de th., Mme Gravier-Magnier obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1906.

GRAVIÈRE, Mme Gertrude, Marie. — Gymnase 1855-59, Bordeaux 1861, Lyon 1862, La Haye 1863-64, Rouen 1865, Lille 1867-70, Marseille 1871-77, Bordeaux 1878-85, Paris 1886, Bordeaux 1887-94.

GRAVIÈRE, Tancrède, François. — Liège 1865-67, Toulouse 1868-72, Marseille 1873, Besançon 1874-76, Amiens 1877, Nancy 1878-1880, Nantes 1881, Genève 1882, Paris, directeur de la Renaissance 1883, Lyon 1886, Officier d'académie, directeur à Bordeaux 1887-98, Officier d'instruction publique 1891. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1900.

GRAVIÈRE, Mme Louise, El., Julie, née Ebrard. — Liège 1865. Mêmes étapes que ci-dessus. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

GRAVIÈRE, Mme Georgette, Amélie, née Sixtout. — Plutôt chanteuse que comédienne, Bordeaux 1892-94, Opéra-Comique.

GRAZILLIER, Mme Marie, Louise, Rachel. — Th. des Nouveautés 1879-80, Palais-Royal 1881-82. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

GRÉBERT, Mlle. — Porte-St-Martin 1868.

GRÉCOURT. — Lille 1789, Rouen 1796.

GRÉGOIRE. — Sous ce nom :

GRÉGOIRE, comédien qui débuta à Bruxelles en 1763 par le rôle d'Hortensius, dans la *Surprise de l'amour*. Il jouait les rôles à manteau. En 1766, il était à demi-part. En 1767, il remplissait aussi les fonctions de régisseur à Gand. On le retrouve à Bruxelles avec 2,200 livres d'appointements, puis 2,000 livres, de 1771 à 87.

Mlles GRÉGOIRE aînée et cadette, Toulouse 1793.

GRÉGOIRE (la famille) composée de nombreux membres, exploita longtemps avec succès les scènes d'Italie. Nous trouvons :

Mme GRÉGOIRE Françoise, Marie, Esther Cadet dite. Née en 1845, Milan ,1873-74, Turin 1875-76, Bouffes-Parisiens 1877-82, Toulouse 1883, Alger 1884-86, Perpignan 1887, Paris 1888, Toulouse 1889-90, Paris 1891, Toulouse 1892-96, Rennes 1897, Bayonne 1898-99, Toulouse 1900-1902. En 1903, Mme Françoise, Esther Grégoire habitant Aix, âgée de 58 ans, avec 37 ans de th., obtenait la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Toulouse en 1906.

GRÉGOIRE, Baptiste Cadet dit. Rome 1874, Turin 1875-76, Rome 1877, Genève 1878-80, Le Mans 1881, Le Hâvre 1882-83, Buenos-Ayres 1884, Guatemala 1885, Bucarest 1886-1887, Paris 1888, Sidi-Bel-Abbès 1889, Paris 1890, Rochefort 1891, Bordeaux 1892, Paris 1893, Th. de la République 1894-96, Officier d'académie, Ambigu 1897-99, Châtelet 1900-01. Habitait Paris en 1906.

GRÉGOIRE, Alphonse Cadet dit. Rome 1874, Turin 1875-82.

GRÉGOIRE, Charles Cadet dit. Turin 1874-79, Genève 1880-82.

GRÉGOIRE, Joseph Cadet dit. Rome 1874, Turin 1875-79, Genève 1880-82.

GRÉGOIRE, Pierre Cadet dit. Turin 1874-76, Paris 1877-82.

GRÉGOIRE, Victor Cadet dit. Turin 1874-79, Nancy 1880-82.

Mme GRÉGOIRE Cécile Cadet dite. Turin 1874-1875, Bouffes 1876-77, Toulouse 1878, Nancy 1879, New-York 1880. V. Poyard.

Mme GRÉGOIRE, Louise Cadet dite. Turin 1874-75, Bouffes 1876-77, Toulouse 1878, Marseille 1879.

Mme GRÉGOIRE, Marie Cadet Gorno dite. Turin 1874-76, Paris 1877-79, Genève 1880-82.

GRÉGOIRE, comique marqué, Lille 1887-88.

Mme GRÉGOIRE, deuxième soubrette, Lille 1887-88.

GREINION. — Château-d'Eau 1882.

GRELAIT, Mme Héloïse. — Alger 1856-59.

GRELÉ, Mme Isabelle, née Pomard ou Pommard, dite aussi *Julien*. — Troyes 1865, Versailles 1867-68, St-Etienne 1869, Lyon 1870-72, St-Etienne 1873, Toulouse 1874, Nancy 1875, Versailles 1876, Beauvais 1877, Provins 1878-1882, Paris 1883, Besançon 1884, Paris 1885, Verviers 1886, Lorient 1887-89. En 1889, prend le nom de *Grelé*, Brest 1890-91, Caen 1892, Troyes 1893, Le Mans 1894, Vincennes 1895-1897. En 1896, Mme Grelé, âgée de 61 ans, avec 30 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1898.

GRENET, Mlle. — Bruxelles 1803, 600 livres d'appointements, 1804, 720 livres.

GRENET, Mlle Léopoldine de. — Le Hâvre

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1854-55, Bruxelles 1856-58, Nîmes 1859, Lyon 1860-61, Toulouse 1862-65.

GRENET, Mlle Camille, Léontine. — Bucarest 1877-81, Lyon 1882-83.

GRENIER. — Acteur et ancien directeur de Rouen 1773.

GRENIER, sa femme et sa fille. — Cour de Prusse 1776.

GRENIER, Auguste. — Montpellier 1845, Nancy 1849, Lyon 1850, Angers 1851-52, Paris 1853-67.

GRENIER, Eugène. — Lyon 1845-50, La Haye 1851-52, Amsterdam 1853-55, Bordeaux 1856-1861, Gand 1862-64, Bordeaux 1865-70.

GRENIER, Mme Anna, née Crépin. — Toulouse 1847-48, Angers 1851-52, Brest 1853, Nancy 1862, Avignon 1863-64, Besançon 1865, Metz 1867, Lyon 1868-72, Montpellier 1873-76.

GRENIER, Pierre, Eugène. — Apprenti typographe, élève de Samson et premier prix du Conservatoire ; entra à l'Odéon aux appointements de 1,200 fr. par an et débuta dans le *Barbier de Séville*. Il se cassa une jambe, et fut envoyé aux eaux pour se rétablir. Après un assez long stage à ce théâtre (1854-59), Grenier fut engagé aux Variétés et débuta dans *Monsieur Jules*. On écrit de lui en 1866 : « Grenier, pour la première fois, s'est révélé dans l'*Homme n'est pas parfait ;* depuis, la *Liberté des théâtres* et la *Belle Hélène* ont fait voir en lui un véritable artiste. Grenier travaille ses rôles ; il soigne l'ensemble et le détail du même coup. »

Grenier fut, en effet, un Boireau inimitable (l'*Homme n'est pas parfait*) et un Calchas inoubliable. Dans ce dernier rôle, il chargeait les poses antiques de la façon la plus comique. La *Grande Duchesse* (le prince Paul), lui fut moins favorable. Il s'y cassa une jambe (la seconde fois) en dansant à la fin du second acte.



GRENIER (Caricature par Durandeau).

Lorque M. Victorien Sardou écrivit *Rabagas*, il songea à Grenier pour interpréter le rôle de ce personnage. Grenier passa donc au Vaudeville, où il joua la pièce 200 fois de suite avec un grand succès personnel. Revenu aux Variétés, on le vit encore dans le *Tour du cadran*, les *Braconniers*, une reprise de la *Vie parisienne*, le rôle de St-Amour dans les *Merveilleuses*. Le nez formidable de cet artiste était presque aussi célèbre au boulevard que celui d'Hyacinthe au Palais-Royal. Acteur original, plein d'esprit, Grenier ne se contentait plus de gagner 1,800 fr. par mois et des feux aux Variétés. Il rêvait déjà un engagement pour St-Pétersbourg, lorsque la mort vint le surprendre en janvier 1875. Il laissait une vieille mère pour laquelle il avait toujours été un excellent fils. Ses camarades organisèrent pour elle un bénéfice qui eut lieu aux Variétés le 28 septembre 1875. Déjazet y parut et chanta « *Lisette* » pour la dernière fois. Elle y prit les germes d'une pleurésie qui devait l'emporter deux mois plus tard. Grenier était membre du Comité des artistes. Ayant un jour gagné un gros lot à la Loterie des orphelins de la guerre — une calèche — il la revendit 3,000 fr. et versa 500 fr. au profit de l'œuvre entre les mains de Mme la princesse Troubetskoï. Grenier attacha son nom à ces trois créations typiques : Boireau, Calchas et Rabagas.

Biographie : *Foyers et Coulisses*, Variétés, p. 62.

Bibliographie : les *Théâtres en robe de chambre*, 1866, p. 142. — L'*Eclipse*, 24 janv. 1875.

Iconographie : Bibl. nat. V. portraits Berthelier. — *Le Masque*, n° 4, 4 avril 1867, caricature par Durandeau.

GRENIER-Nivet, Mlle. — Renaissance 1876.

GRENON. — Gaîté 1799.

GRESSIER. — St-Pétersbourg 1848-49.

GRÉVEDON, Mme, femme du peintre et litho-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

graphe Grévedon (1776-1860). — Naquit en 1792 et parut au Gymnase vers 1822. Maurice Alhoy la représente comme fort modeste, trop modeste même, bien qu'elle se fît remarquer dans les *Mémoires d'un colonel de hussards*, la *Demoiselle et la dame*, les *Eaux du Mont-d'or*, etc. Harel lui trouve un talent agréable, mais froid et un peu maniéré (1825). Elle avait créé avec succès le rôle de Mme Guillaume, de la *Pension bourgeoise* (1823). En 1833, la *Petite biographie* la trouve excellente comédienne : « Sa diction est d'une extrême justesse ; elle s'entend parfaitement à créer un rôle et à en faire ressortir toutes les nuances. » Dans la *Grande dame*, elle fut particulièrement remarquable. La *Rampe et les Coulisses* (1832) ne partageait pas tout à fait cet avis : « Son physique a quelque chose de triste et de sévère, et son organe est plus que désagréable. » Ce critique ne la trouve charmante que dans le monde où elle fait briller son esprit, et nous apprend que depuis une dizaine d'années elle a préféré un fécond vaudevilliste à son mari. Mme Grévedon maria sa fille à Regnier, de la Comédie-Française, et mourut en novembre 1864.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis nº 19,275.

1. En buste, de face, lith. par H. Grévedon, 1830.
2. En pied, assise, de ¾ à gauche, lith. par (C. Lassalle).
3. En buste, de face, lith. Lemercier (1831).

GRÉVIN, Jean, Claude, acteur chez Nicolet cadet en 1757.

GRÉVIN, Antoine Taugé dit, né à Toul le 9 novembre 1785. — Acteur au th. des Jeunes Artistes de la rue de Bondy, 1800 ; y remplissait l'emploi des « Gilles ». En 1803 il prit celui d'amoureux au th. des Jeunes Elèves. On lui reconnaissait un physique agréable et de l'organe. Egalement bien placé dans le mélodrame et dans le vaudeville, Grévin savait faire excuser quelques défauts par beaucoup de verve, de la chaleur et de l'intelligence. Après un long stage à l'Ambigu, Grévin passa à la Gaîté en 1818, suivant ainsi la fortune de Mlle Adèle Dupuis, sa camarade.

Atteint d'une maladie cruelle, une paralysie de la langue, il mourut le 5 avril 1828, à la maison de santé de Charenton-St-Maurice, après plusieurs années de souffrances. Une représentation à son bénéfice avait eu lieu à la Gaîté en novembre 1822.

Iconographie : Coll. Martinet nº 318. Arsace, dans *Amélasis*. — Nº 246, Adhémar, dans la *Bataille de Fontenoy*.

GRIBEAUVAL, Jean, Martin. — Angers 1850-1852. Mourut à la Martinique. Il laissait à Paris une fille orpheline, mise en apprentissage, et que secourut le Comité des artistes sur la recommandation de Mme Lacressonnière Ire (Rapport de 1853).

GRIFFAULT. — V. Séligny.

GRIGNON, Honoré. — Th. de banlieue pendant deux ans, La Haye 1825-26, Bordeaux, Opéra-Comique 1839-49, régisseur général à l'Odéon 1852. Agé de 61 ans en 1861, avec 40 ans de th., Grignon Honoré obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880. Un *François* Grignon appartenait à l'Opéra en 1850.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis nº 19,334.

1. En buste, de ¾ à droite, lith. Constant, 1834.
2. En buste, de ¾ à droite, lith. par Mousquet, 1830.

GRIGNON, Alzina. — Grenoble 1861-69.

GRIGNON, Paul. — Château-d'Eau 1874, Gaîté 1884-86, Paris 1887-89.

GRIGNY, Auguste. — Petit Lazari, th. du Luxembourg 1850-52, Odéon 1853. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1855.

GRIGNY, Mme Louise, Caroline, née Gondouin-Leclaire. — Versailles 1869-70, Amiens 1872-92. En 1885, Mme Louise Grigny, âgée de 60 ans, avec 32 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

GRIGNY, Auguste. — Agé de 72 ans, avec 49 ans de th. en 1898. Obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

GRILLAT. — Troyes 1852.

GRILLET, Mme. — Th. des Ombres Chinoises 1791.

GRILLON, Mlle. — Gand 1841.

GRILLON, Ferdinand, Antoine. — Athénée 1870, Montévideo 1872, Th. Lyrique 1873, Montévideo 1874-80, prof. au Conservatoire de Paris 1881, Lyon 1882-1901. En 1886, Antoine Grillon, âgé de 60 ans, avec 28 ans de th., obtint une pension de 400 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1902.

GRIMALDI. — Gand 1788. Ce nom appartint à une célèbre famille de sauteurs et danseurs. (V. Campardon, les *Spectacles de la foire*, t. I.)

GRIMAULT ou Grimaud, Mme Marie, Louise, née Faivre, en 1842. — Bordeaux 1876, Paris 1877-1906. En 1903, Mme Marie Grimault, âgée

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de 60 ans, avec 36 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Pougues-les-Eaux en 1906.

GRIMAULT, Mlle, ou Grimaud, Blanche. — Prix de comédie au Conservatoire, Vaudeville, Gymnase, Palais-Royal. Elle avait résilié avec ce dernier théâtre pour cause de santé, et revenait à Paris après une saison au Caire, lorsqu'elle mourut subitement le 1er avril 1902, en allant rendre visite à son médecin. Le corps fut ramené chez la défunte, 18, avenue de Friedland, et les obsèques eurent lieu le 4 avril à St-Philippe-du-Roule. Elle était âgée de 33 ans.

Bibliographie : Le *Figaro*, 2 avril 1902.

GRIMBERT. — Th. de la Renaissance 1839.

GRIMM, Mlle Louise, Sophie. — Actrice, passa par l'Opéra-Comique 1848-49. Sa mort fut annoncée vers 1878.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 19,376. A mi-corps, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par Darancourt, 1848.

GRIMOULT. — Financier, Lille 1877.

GRINGOIRE, Pierre (ou Gringore), dit Vaudemont, 1475-1538. — Gringoire doit-il être rangé au nombre des comédiens français ? Non, si l'on songe qu'à cette époque il n'y avait pas de comédiens proprement dits, et que le nom de cette profession nous fut importé plus tard d'Italie. Oui, si l'on considère que ce singulier personnage défiguré par le roman qui voulut en faire un poète maniaque et un philosophe du ruisseau, était, dans la réalité auteur, *acteur*, directeur de théâtre, entrepreneur de représentations solennelles pour les entrées des princes et des grands personnages ; en même temps (si ces mots ne sont pas trop nouveaux) journaliste, pamphlétaire, homme politique et homme d'action, très mêlé à toutes les querelles religieuses, militaires et diplomatiques de son siècle ; puis, sur la fin de ses jours, satirique converti, poète édifiant et dévot, rimant des vers orthodoxes, au goût du Duc de Lorraine, dont il est devenu, sous le nom de *Vaudemont*, le héraut d'armes.

Consultez : *Pierre Gringoire et les comédiens italiens*, Paris, Morgand et Fatout, 1878, in-8°.

Lepage, *Pierre Gringoire (Extrait d'études sur le théâtre en Lorraine)*, Nancy 1849, in-8°.

Nous emprunterons les lignes qui vont suivre à M. L. Petit de Julleville (les *Comédiens en France au moyen âge*, Paris, Léopold Cerf, 1885, in-16, p. 162 et suiv.) :

« Né vers 1475, en Normandie, Gringoire avait vingt-trois ans quand Louis XII monta sur le trône. Ce règne, on le sait, marque l'apogée de l'histoire des Enfants-sans-souci comme des Basochiens. Non seulement le roi favorisa leurs jeux, par goût personnel, par bonhomie et par politique ; mais la reine elle-même, Anne de Bretagne, la sage et religieuse princesse, daignait pensionner ces bouffons si souvent licencieux. Du vivant de Charles VIII, elle leur faisait donner des étrennes au mois de janvier 1498 (douze livres dix sols tournois), et dans la même année, trente-cinq livres tournois pour avoir représenté devant elle « plusieurs jeux, farces et esbatemens ».

« Ainsi Gringoire entrait dans la Compagnie au bon moment, lorsqu'elle allait être en pleine faveur. Nous ne savons pas exactement à quelle époque il s'agrégea aux Enfants-sans-souci. Son plus ancien ouvrage est un poème moral, intitulé le *Château de Labour ;* il le publia en 1499, âgé d'environ vingt-cinq ans. Dix années plus tard, sa réputation littéraire était bien établie ; Gringoire était devenu le second en dignité parmi les Enfants-sans-souci ; il était *Mère-Sotte*, ne voyant au-dessus de lui que le *Prince des Sots*. Très fier de son titre, il s'en servit pour signer plusieurs de ses ouvrages, les *Fantaisies de Mère-Sotte*, les *Menus propos de Mère-Sotte*. Mais Gringoire ne se bornait pas, comme beaucoup de ses camarades, à composer des facéties ou à jouer des farces. Il avait des ambitions beaucoup plus hautes, et des talents plus variés. Pendant plusieurs années il fut, à Paris, un véritable entrepreneur de fêtes officielles.

« En effet, associé à « Jehan Marchand, Charpentier de la grande coignée », Gringoire se chargeait de composer et de représenter des mystères aux entrées des grands personnages comme « Monsieur le Légat « et « Monsieur l'Archiduc » en 1502 ; Anne de Bretagne en 1503 ; c'est par lui qu'il était « ordonné des personnages » et que ceux-ci « revestus et habillez » figuraient, devant le Châtelet, diverses scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mais il ne s'agissait ici que des tableaux vivants comme le prouvent les modestes quittances des deux associés : cent livres par fois, y compris la construction des « échafauds où l'on groupait les personnages ».

Ce n'était qu'un commencement. Plus tard, Gringoire les fait parler : témoin la *Vie de Saint-Louis à jouer par personnages*, véritable mystère comprenant 7,000 vers, partagés en neuf livres, mais dont on ignore la date de la représentation. La Sotte, du *Prince des Sots* et la Moralité, de l'*Homme obstiné*, pièces qui servaient la politique de Louis XII, contre le pape Jules II qui voulait chasser les Français d'Italie et armer contre nous l'Europe, furent jouées aux Halles de Paris le Mardi-gras de l'an 1512, et marquent l'apogée de l'auteur-acteur-entrepreneur de spectacles. Avec l'âge, ses idées et ses goûts se modifièrent. On sait qu'il se maria, déjà mûr, le 30 mai 1518. Il se retira en Lorraine, auprès du Duc Antoine, dont il devint le héraut d'armes sous le nom de Vaudemont, publia en 1527 ses *Notables enseignements, adages* et *proverbes*, et mou-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

rut à la fin de 1538 ou au commencement de 1539.

Gringoire eut maille à partir avec les comédiens italiens, dont la subite faveur auprès de la Cour faisait ombrage aux comédiens français. On a relevé un bois très curieux qui se trouve à la fin d'une édition des Heures de Notre-Dame, *translatées en français* par *Pierre Grégoire* (sic) dit *Vaudemont*, chez Jean Petit, 1525, catalogue de M. de Rothschild, par M. Picot, n° 499. Ce bois représente la Passion, mais suivant des conjectures très vraisemblables, le supplicié, vêtu ici comme un clerc, d'une longue robe à aumusse, n'est pas Jésus, mais Gringoire lui-même ; et ses bourreaux, revêtus de costumes grotesques, ne sont autres que les comédiens italiens.

GRISEL, Mme, ou Grisel, H., née Lemaire. — Nantes 1853-54, Dunkerque 1855, Limoges 1856, Paris 1857-58, Brest 1859-60, Paris 1861-1862, Liège 1863-64, Angers 1865. Un artiste de ce nom (Jules, Ernest) chanta l'opéra à Reims 1876-77 et Lyon 1880-82.

GRIVEL, Charles.— Salle Taitbout 1876, Rouen 1879, Bordeaux 1880, Bruxelles 1881-1882, Paris 1883-87, Saïgon 1888, Paris 1889 Rio-de-Janeiro 1890, Limoges 1891, Paris 1892-97.

GRIVET, Mme. — Lyon 1829-30.

GRIVET, Jules. — Bruxelles 1832.



GRIVOT (Cliché Nadar).

GRIVOT, Pierre, Antonin, François, né à Paris vers 1834. — Fils d'un fabricant de bronze au Marais, et lui-même graveur sur métaux ; s'essaya au th. Molière, passage du Saumon, aux th. de Montmartre et des Batignolles, et entra aux Délass. com. (1862), où il se fit remarquer dans le rôle d'Alcindor, de la *Reine Crinoline*. Engagé au Vaudeville, sur la recommandation de Félix, Grivot débuta place de la Bourse dans la *Chercheuse d'esprit*, rôle de l'Eveillé, en compagnie de la petite Laurence qui allait bientôt devenir Mme Grivot. Tour à tour, il établit des rôles dans *Monsieur de Saint-Bertrand*, la *Belle au bois dormant*, *Madame Ajax*, la *Famille Benoiton*, *Maison Neuve*, *Aux crochets d'un gendre*, etc. Puis, lorsque Koning prit possession de la Gaîté, il passe à ce théâtre comme jeune comique. Vient la féerie, et Grivot joue 450 fois la *Chatte blanche !* Engagé avec sa femme au Caire, il y passe toute une saison, revient à la Renaissance, puis à la Gaîté, devenu théâtre d'opérette *(Orphée aux enfers*, *Geneviève de Brabant*, le *Voyage dans la lune)*, et reste au Square des Arts et Métiers quand ce théâtre devient théâtre Lyrique. Une nouvelle carrière s'ouvre devant lui : celle de trial. Il déploie une verve endiablée dans le *Sourd ou l'auberge pleine*, le *Bouffe et le tailleur*, la *Poupée de Nuremberg*, les *Rendez-vous bourgeois*, etc. Chacun vante son naturel, son entrain, sa verve de bon goût. Les années 1879-1880 le trouvent aux Variétés, mais il se fait enfin une véritable situation à l'Opéra-Comique, où il devait rester à la pleine satisfaction du public pendant plus de 20 ans (1881-1905). Il y fut, dans son genre, une des plus solides colonnes du répertoire *(Jean de Nivelle*, les *Contes d'Hoffmann*, l'*Amour médecin*, *Joli Gille*, la *Basoche*, *Manon)*. M. Adrien Bernheim, dans le *Figaro* du 1er mai 1902, à l'occasion de la représentation de retraite de cet artiste, donnée à l'Opéra-Comique après 42 ans de th., rappela tous les services de ce brave homme, laborieux comme pas un, si dévoué comme membre du comité de la Société des artistes. — « Oui, lui dit-il, je donne ma représentation de retraite, mais, voulez-vous me faire un plaisir ? Parlez surtout de la petite Laurence, qui allait entrer à la Comédie-Française ! » — M. et Mme Grivot, dont les deux existences ne firent qu'une, furent de ceux qui sont l'honneur d'une profession. Tamagno chanta à la représentation de retraite de Grivot, et la recette fut de 20,000 fr.

Un détail peu connu : En 1871, pendant la Commune, il fallait vivre. La Gaîté était sans directeur, sans troupe : M. et Mme Grivot y reprirent la *Grâce de Dieu*. Il n'y avait plus alors ni Société des auteurs, ni Assistance publique. Les membres de la Commune exigeaient 10 % sur la recette, et l'impresario Grivot faisait le contrôle en costume de Pierrot, tandis que Laurence faisait la quête dans la salle ! Et le mois de cette direction se solda par un bénéfice de 4,500 francs.

En 1898, Grivot, âgé de 63 ans, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Officier d'académie 1893, Officier d'instruction publique 1900, médaillé depuis 1896, Grivot se trouvait à Bruxelles en 1906.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 233, 1-7 novembre 1877, notice par Félix Jahyer.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bibliographie : *Foyers et coulisses*, Gaîté, t. II, p. 130.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 233, photo. mi-corps, cost. de th., cliché Nadar.

GRIVOT, Mme Marie, Laurent, femme Grivot, dite *Laurence*. — Naquit à Versailles en 1843. Fille d'un chef de bureau du chemin de fer de Lyon, orpheline à douze ans, couturière, elle débuta à Montmartre en 1863. Le directeur du Vaudeville remontait alors la *Chercheuse d'esprit*, de Favart, et cherchait une ingénue pour le rôle de Nicette. Il engagea Marie Laurent qu'il baptisa *Laurence*, pour éviter une confusion avec l'artiste dramatique de ce nom (2 juin 1863). Mlle *Laurence* brillait alors dans l'emploi des travestis. C'est ainsi qu'elle remplaça Mlle Daudoird dans le rôle de Théodule, de la *Famille Benoiton*. En 1866, elle épousa son camarade Grivot. Nous avons dit, à l'article de cet artiste, quel joli petit couple cela fit, car ils étaient tous deux petits. On disait le « petit Grivot » comme on disait la « petite Laurence. » Ils faisaient des tournées où ils jouaient à eux deux de petites pièces que l'on aurait cru faites pour leurs petites personnes, *Jobin et Nanette*, *Horace et Liline*. Cherbourg les vit, et aussi Bordeaux, où ils se firent surtout applaudir dans *Peau d'âne*. Au Vaudeville, Mme Grivot parut successivement dans : les *Urebis galeuses* (1867) ; les *Faux Bonshommes* (1868) ; Nichette, de la *Dame aux Camélias* (1868) ; *Miss Mullon*, rôle du petit garçon (1868) ; le *Sacrifice*, d'Alph. Daudet, rôle de Namoun. Fr. Sarcey écrit à ce propos : « Voilà quatre ans que nous nous épuisons à louer le charme de Mme Grivot. — Qu'en a fait le Vaudeville ? A-t-il essayé de mettre ce joyau en lumière ? Il a fallu qu'un poète passât par là, qu'il eût écrit cette adorable fantaisie de Namoun, pour qu'on s'aperçût de l'extrême mérite de cette aimable enfant. »



Mme GRIVOT (Cliché Mayer).

Puis viennent : *Ménage en ville* (grand succès personnel), *Pourquoi l'on aime* (1869) ; les *Curiosités de Jeanne*, la *Chasse au bonheur*, le *Parlement* (1870). Elle apparaît aussi aux Matinées littéraires de la Gaîté, du Vaudeville : la *Fausse Agnès* ; Chérubin, du *Mariage de Figaro*. En 1872, elle fait des tournées en France avec son mari, et joue Toinette, du *Malade imaginaire*. Tournée dans le Midi, puis saison au Caire 1872-73. Rentrée à la Renaissance : la *Permission de dix heures*, la *Jolie parfumeuse*. Aux Bouffes : *Bagatelle* (1874), *Madame l'Archiduc*. Aux Variétés : Césarine, dans la reprise de *Fleur de thé* ; Gabrielle, dans la reprise de la *Vie parisienne*. Mais le but visé par Mme Laurence-Grivot, c'est la Comédie-Française. Elle en est digne. Odéon (1880-81) : Phrosine, des *Parents d'Alice* ; Mme Audoin, de l'*Institution Ste-Catherine* ; Félicité, du *Voyage à Dieppe* ; le *Klephte*. Au Gymnase : Mme Mathurel, de *M. le Ministre* (1883) ; la Marquise de Beaulieu, du *Maître de Forges* ; Mme Aubry, du *Roman d'un jeune homme pauvre* (reprise) ; la tante Divone, de *Sapho* (1885) ; Mme de Bonneval, du *Bonheur conjugal* (1886) ; *Fromont jeune et Risler aîné* ; la servante Pauline, de l'*Abbé Constantin* ; la Marquise, de *Dora* (1888) ; Mme Filoche, de *Belle-maman* (1889) ; Mme Fripée, de *Paris fin de siècle* (1890). Réunissant toutes les sympathies du public et de la presse, Mme Grivot était à la veille d'entrer à la Comédie-Française. On apprit tout à coup sa mort, à By, près Fontainebleau, le 5 juin 1890. Mme Grivot avait succombé à une anémie cérébrale. « Si les qualités de l'artiste étaient grandes, écrivit Eug. Garraud, le rapporteur de cette année 1890, celles de la femme ne l'étaient pas moins. Mme Grivot avait un cœur d'or ; elle était bienveillante, serviable, généreuse. » Ses obsèques, splendides et recueillies, furent célébrées le 7 juin, à Thomery, près Fontainebleau, où, malgré la distance, beaucoup de camarades et d'amis s'étaient rendus. On remarquait dans l'assistance l'illustre peintre Rosa Bonheur, amie particulière de la famille Grivot, et M. Halanzier prononça un discours. Elle laissait un manuscrit de *Souvenirs* conservé religieusement par son mari.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 58, notice par Félix Jahyer. — Joseph Périer, *Laurence Grivot*, Paris, sans date, Ch. Delagrave.

Bibliographie : *Foyers et Coulisses*, la Gaîté, t. II, p. 169.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 58.
— Portrait gravé à l'eau-forte, en buste, de face, par E. Abot.

GROGNARD, Paul, Jean, Philippe. — Bordeaux 1856-59, Grenoble 1860-61, Perpignan 1862-64, Toulouse 1865-74, Narbonne 1875-76, Mâcon 1877, Valenciennes 1878-79, Châlons 1880, Cherbourg 1881-82, Paris 1884, Charenton 1884-85, Paris 1886, St-Mandé 1887-90, Charenton 1891-95, Toulouse 1896-98, Paris 1899-1902. En 1888, âgé de 62 ans, avec 32 ans de th., Grognard avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1903. En 1894, on avait annoncé le décès d'une artiste, Daniel Dorelli, née Grognard.

GROGNET, Mme Aglaé, femme Buglel. — Paris 1851-52, Bordeaux 1853-1892. En 1877, âgée de 61 ans, avec 30 ans de th., elle avait obtenu une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1894.

GROMEZ, Mme Emilie. — Avait débuté, non sans succès, le 20 juillet 1824, au Th.-Français, par le rôle de Junie, de *Britannicus*. Th. Seveste 1826, Orléans 1827, Gand 1828, premier rôle Lille 1829-30. V. Mme Baptiste fils.

GROS, Mlle Marda. — Fille d'un militaire devenu employé subalterne dans un théâtre de la rue Richelieu, où elle naquit. Elève de Dugazon, Mlle Gros débuta au Th.-Français le 30 juillet 1801 par le rôle d'Aménaïde, de *Tancrède*. Sa taille était avantageuse, mais sa figure peu expressive. On lui reprochait un certain grasseyement, un débit monotone. Les rôles de Chimène et d'Hypermnestre, qui exigent plus de force que de tendresse, lui réussissaient mieux. On la relégua dans les rôles de confidentes. Premier rôle à Rouen en 1815-16, on raconte que Mlle Gros interrompit pendant quelques années sa carrière dans des circonstances assez romanesques. Elle cacha chez elle, à Rouen d'abord pendant six mois, un officier supérieur poursuivi pour raisons politiques, puis, l'ayant fait passer à l'étranger, vendit tout pour aller le rejoindre. Tantôt déguisée en paysanne, ou en marchande d'eau-de-vie, elle parcourut ainsi les provinces du Rhin et la Belgique où, reprenant sa personnalité, elle donna des représentations.

Le 15 mars 1821, elle reparut à l'Odéon dans *Andromaque*. Elle y fut bien reçue. On la jugea meilleure qu'à son départ de Paris. Mais, rentrée comme pensionnaire à la Comédie (1822), elle n'y resta que peu de temps. Le 10 sept. 1823, elle était revenue à l'Odéon, où elle jouait Mme Dorsan, de la *Femme jalouse*. « De l'intelligence, un jeu sage, mais peu de moyens » écrivait Harel. Son genre de beauté, affirme Ricord, rappelait exactement les statues antiques, et son profil celui des médailles. *Harald*, *Ourika* (1824), *Préciosa* (1825), *Vauban à Charleroi* (1826). Mme Gros demeurait alors 8, rue Neuve-St-Eustache.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la comédie*, t. II, p. 275.

Bibliographie : *L'Opinion du parterre*. — *Grande biogr. dram.*, 1824. — *Dict. th.*, 1825.



GROS-GUILLAUME (Galerie Bance).

GROS, Mlle Victorine. — Odéon 1851.

GROS. — Chambéry 1856.

GROS, Mlle Jeanne. — Aix 1879-80, Marseille 1881-83.

GROSCŒUR, Edouard, Robert. — Calais 1867-68, Paris 1872-74, Troyes 1877, Boulogne 1878. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

GROSEIL, Charles, Marie. — Rochefort 1881-1884, Lorient 1885, Rochefort 1886-90, Anvers 1891-97.

GROSEILLER. — Chez Nicolet, 1791.

GROS-GUILLAUME, Robert Guérin dit, Lafleur dit, né vers 1554. — Ancien garçon boulanger, dit la légende. Avait loué avec deux camarades un petit jeu de paume à la Porte St-Jacques, à l'usage des écoliers. Le prix d'entrée était de deux sols six deniers. Après avoir troqué son nom de Robert Guérin contre celui de Gros-Guillaume — ses associés étaient Gaultier-Garguille et Turlupin (v. ces noms) — notre homme adopta un type grave et sententieux, calqué sans doute sur le rôle du *Docteur* des farces italiennes. Les trois compères improvisaient donc sur canevas ; ce fut, en France, l'origine de la parade. Quelquefois aussi, il jouait en femme, et sa corpulence le rendait alors des plus grotesques. On raconte que le Cardinal de Richelieu, qui avait fait venir les trois farceurs à son palais, s'amusa tellement

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de leurs lazzis qu'il enjoignit aux comédiens de l'Hôtel de Bourgogne de les prendre avec eux. Nous n'accueillerons cette histoire que sous toutes réserves. Il y conserva son nom de Gros-Guillaume dans la farce, et prit celui de Lafleur dans la comédie.

Les estampes du temps nous le représentent la tête couverte d'une *calle* ou barrette ronde, avec une mentonnière en peau de mouton ; une culotte rayée, de gros souliers gris, noués d'une touffe de laine. On dit encore qu'il se cerclait le ventre de deux ceintures afin d'avoir l'air d'un tonneau. Enfin il se couvrait le visage de farine, et l'un de ses effets comiques consistait à blanchir tout à coup, en remuant les lèvres, ceux à qui il parlait. Bien qu'atteint de la pierre, mal qui le faisait horriblement souffrir, Gros-Guillaume semble avoir vécu très vieux, et l'on raconte sa mort comme suit : Ayant contrefait un magistrat, Gros-Guillaume fut arrêté et mourut de saisissement dans sa prison. Mais où la légende est prise en défaut, c'est quand elle fait mourir ses deux autres compagnons dans la même semaine. Or, Gaultier-Garguille était mort depuis le 9 décembre 1633, Gros-Guillaume mourut en 1635, et Turlupin deux ans plus tard. Ce qui semble plus véridique, c'est qu'il fut enterré, ainsi que ses deux compères du reste, dans l'église St-Sauveur, leur paroisse. Outre l'épitaphe que nous avons citée, t. II, p. 103, article Gaultier-Garguille, nous rapporterons encore celle-ci :

Gaultier, Guillaume et Turlupin,
Ignorans en grec et latin,
Brillèrent tous trois sur la scène,
Sans recourir au sexe féminin,
Qu'ils disaient un peu trop malin.
Faisant oublier toute peine,
Leur jeu de théâtre badin,
Dissipait le plus noir chagrin ;
Mais la mort en une semaine,
Pour venger son sexe mutin,
Fit à tous trois trouver leur fin.

Nous avons vu que cette dernière assertion était inexacte.

Biographie : Les frères Parfait, *Hist. du th.*, t. IV, p. 238.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 19,458.

1. En pied, de ³/₄ à gauche, gravé au burin, anonyme.

2. En pied, de ³/₄ à droite, publié par H. Bonnart.

3. En pied, de ³/₄ à gauche, lith. par J.-J. C.

4. En pied, de ³/₄ à droite, grav. par Rousselet, d'après Huret.

— Galerie Bance, grav. par Monsaldy, d'ap. le dessin de Favart (peinture de Huret). Sous ce portrait on a gravé :

Tel est dans l'Hôtel de Bourgoigne
Gros-Guillaume avecque sa troigne,
Enfariné comme un meunier.
Son minois et sa rhétorique
Valent les bons mots de Régnier
Contre l'humeur mélancolique.

— Musée de la Comédie-Française.— N° 150, dans le *Tableau des farceurs*.— N° 193, dans la gravure de l'*Hôtel de Bourgogne* par Abraham Bosse.

GROSSIER, Mlle. — Versailles 1760. « Héroïne d'une aventure galante à Paris. » Douai.

GROUET, Stanislas. — Florence 1851-52.

GROUHAUD. — Nîmes 1825.

GRUET, Mme Joséphine, Louise. — Genève 1874-78.

GRUNER, Paul, François. — Th. du Luxembourg 1850.

GRUYÈRE. — Troisièmes rôles, Lille 1848-49, Gand 1852.

GRUYÈRE dit aussi *Bruyère*, Louis. — La Haye 1856-59, Amiens 1860, Tournai 1861, Anvers 1862-65, Nantes 1867-69.

GUBIAN, Mme. — Verviers 1839.

GUBIAN. — Acteur et directeur, Tournai 1842-43.

GUBIAN, François. — Belleville 1860-61, Porte-St-Martin 1869-75, Bruxelles 1876, Lyon 1877-81, Nouveautés 1882, Paris 1883. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

GUBLIN. — Deuxième comique, Orléans 1825-26, Gymnase 1827, Amsterdam 1828-30.

GUÉANT, Mlle Victoire, Melone *Geayant* dite, née à Paris le 20 août 1733. — Débuta à la Comédie-Française le 25 sept. 1749. Nouveau début le 31 mai 1751 dans les rôles d'amoureuses. Dernier début le 16 nov. 1754. Reçue le 12 décembre suivant, Mlle Guéant mourut de la petite vérole, à Paris, le 30 octobre 1758. Nièce de Mlle de Seine, depuis Mme Quinault-Dufresne, elle avait paru, encore enfant, en février 1746, sur le théâtre. Très jeune, fort jolie, l'avenir semblait lui sourire. Dorat a déploré sa perte dans son poème la *Déclamation*. Quant à ses créations, elles s'étaient élevées à quatre : dans le *Dissipateur*, le *Jaloux*, le *Faux généreux* et l'*Ile déserte*. Comme elle n'avait pas reçu les sacrements, le curé de St-André fit quelques difficultés pour l'enterrer. Les grands vicaires passèrent outre.

Biographie : E.-D. De Manne, la *Troupe de Voltaire*, notice, p. 117. — Ricord, les *Fastes de la comédie*, t. II.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 19,607. En buste, de ³/₄ à gauche, grav. par Hillemacher pour la *Troupe de Voltaire*.

GUELLE, Mme Aline ou Céline, Sophie, née

EFERUS - Recherches & Classifications numériques

Valdeiron. — St-Etienne 1880-82, Paris 1883-1884, Charenton 1885, Toulouse 1886-89, Charenton 1890, Paris 1891-92. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893.

GUENARD. — Lille 1789.

GUENÉE, né en 1757. — Joua les utilités au Vaudeville pendant plus de vingt ans. En 1827, il passa aux Nouveautés. Il mourut le 28 février 1838.

Iconographie : Coll. Martinet, n° 216, rôle de Georget, dans les *Sabotiers béarnais ;* 330, rôle de Mathieu.

GUENÉE, M^lle^. — Moulins 1826, Chambéry 1845. Une dame Guenée, dite *Valsain*, était à Dijon 1850-52 et mourut vers 1854.

GUENÉE, Charles, Albert. — Palais-Royal 1864-67.

GUERCHET, Jean, Adolphe. — 61 ans en 1899, avec 40 ans de th., obtient une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

GUÉRIN. — Sous ce nom : V. Gros-Guillaume ; *Guérin*, dit l'Espérance, directeur d'une troupe de campagne à La Haye vers 1638 ; trois *Guérin* jouant dans l'*Agésilas de Colchos*, de Rotrou, vers 1650 : *Guérin* père, la *demoiselle Guérin* (Françoise d'Estriché de Bradane), sa femme, et le petit *Guérin*, leur fils, François, Isaac. (V. le suivant.)

GUÉRIN, Isaac, François, Sieur d'Estriché, né à Paris vers 1636. — Comédien à Lyon 1658, Chambéry 1659, Turin 1671, où il était l'amant de la Guiot ; vint avec celle-ci au th. du Marais en 1672, puis, lorsque cette troupe fusionna avec celle de Molière, par suite du décès de celui-ci (1673), il passa au théâtre Guénégaud. Ce fut donc là qu'il connut la veuve de Molière qu'il devait épouser. Nous avons vu plus haut qu'il était fils de comédiens. Ses emplois étaient : premier confident dans la tragédie, et les rôles à manteau dans la comédie. Un naturel parfait, une diction juste et sage, et, à la ville, une grande honnêteté en faisaient un homme sympathique. Armande Béjart plut à Guérin, et celle-ci, peu soucieuse en somme du nom écrasant qu'elle portait, consentit sans trop de peine à échanger celui de M^lle^ Molière contre celui de M^lle^ Guérin. (V. M^lle^ Molière.) Lagrange, dans son *Registre*, nous dit que ce mariage eut lieu à la Sainte-Chapelle basse, et Jal en reproduit l'acte passé à la date du 31 mai 1677 (mariage du 29). Guérin, l'époux, y est déclaré « Officier du Roy », fils de feu Charles Guérin et de Françoise de Bradane, et Grésinde Béjart, sa femme, fille de feu Joseph Béjart et de Marie Hervé, ses père et mère défunts, et veuve de Jean Pocquelin, Officier du Roy. Mariage hâté par la prochaine naissance d'un fils — la même année — lequel fut appelé Nicolas, Armand, Martial, et ne prit pas le parti de la comédie. Il mourut le 7 mars 1708, âgé de 30 ans, rue des Fossés-St-Germain, huit ans par conséquent après sa mère, et vingt ans avant son père. Les *Anecdotes dramatiques*, t. III, le désignent comme l'auteur de trois ouvrages.

Guérin, qui passa quarante-quatre ans au Théâtre-Français, se fit remarquer dans l'*Avare*, le *Grondeur* ; M. Guillaume, de l'*Avocat Patelin ;* Chrysale, des *Femmes savantes*. Octogénaire, il ne songeait nullement encore à se retirer, lorsque le 25 juillet 1717, alors qu'on devait jouer *Héraclius* à l'Opéra, et qu'il était déjà habillé pour jouer le rôle d'Exupère, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Cet évènement impressionna si fort les comédiens — Guérin était devenu le doyen de la Comédie — que l'on préféra rendre l'argent au public. Et cependant, bien que retiré officiellement depuis le 29 juillet suivant, Guérin vécut encore jusqu'au 28 janvier 1728, date à laquelle il s'éteignit à l'âge de 92 ans, à Paris, rue des Fossés-St-Germain-des-Prés. Depuis 1723, le Roi lui faisait une pension de 300 livres. Sa mère était morte elle-même à 71 ans, en 1688. En 1697, Guérin et sa femme, selon la mode du moment, avaient pris des armes, et on lit dans l'*Armorial général* de Paris, vol. II, fol. 1000 (Ms. Bibl. nat.), la mention suivante, sous les noms de Guérin et de sa femme : « portent d'azur au chevron d'or accompagné en chef de deux croissants de même et en pointe d'une gerbe d'or accostée de deux tourterelles d'argent, accolé d'azur à la fasce d'argent, accompagné de trois mollettes d'or, deux en chef et une en pointe. »

On ne connaît pas de portrait de Guérin d'Estriché.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

Bibliographie : Jal, *Dict. Critique*, article Guérin.

GUÉRIN, M^me^. — Lille 1788, Nantes 1793.

GUÉRIN, M^lle^ Claire, Gabrielle. — Odéon 1819-23. Débuta à la Comédie-Française le 12 mai 1824, dans le rôle d'Emilie, de *Cinna*. On lui reconnaissait de la chaleur. Elle fut reçue comme pensionnaire, et quitta en 1827 (1^er^ avril).

GUÉRIN. — Père noble, Lyon 1825-27. Mort le 27 novembre 1827.

GUÉRIN. — Vaudeville 1852. En 1876, un artiste du nom d'*Emile* Guérin, âgé de 71 ans, avec 49 ans de th., obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Le Rapport de 1879 annonce la mort de *Louis* Guérin.

GUÉRIN, Jules. — Né à Paris le 1^er^ décembre 1845. Pensionnaire à la Comédie-Française

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1865-66. Commis d'agent de change puis journaliste. On nous dit qu'il se suicida (sous toutes réserves) vers 1896 ?

GUERNIER, Mlle. — Premier accessit de comédie 1888, 2me prix 1890. Odéon 1890-94.

GUERNON, Ernest, Alexandre. — Mâcon 1864-67, Cherbourg 1868, Compiègne 1869-70.

GUERRIN. — Rôles de raisonneurs, Montpellier 1852, Lille 1855.

GUERSEMENT. — Moscou 1843-44.

GUERSOUILLE, Pierre, Joseph, Gabriel. — Bruxelles 1855-59. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1861.

GUERTE, Mme Eugénie, Joséphine. — Guise 1856-58, Compiègne 1859-65.

GUERTET, Mme. — Grande coquette. Gymnase 1888. Ne manquait pas d'élégance.

GUÉRY, Alfred, Pierre. — Berlin 1848-50, Porte-St-Martin 1867-69, Ambigu 1870-72.

GUEURY, Jules. — Liège 1898-99.

GUERY, Alfred, Pierre. — Porte-St-Martin 1867-69, Ambigu 1870-72.

GUESDON. — Variétés 1800.

GUETTE. — Bruxelles 1725.

GUETTY, Mme. — Premiers rôles, Liège 1884.

GUEU de Lot E. L., dit *Armand.* — Agen 1853-56, Lille 1857-59.

GUEYMARD, Mme Ernestine, Blanche, Echevin. — Ambigu 1868-70, Rome 1872-73, Bruxelles 1874, Florence 1875, New-York 1876-80, Cahors 1881, Béziers 1882, Paris 1883.

GUFFROY, Victor, Adolphe. — La Haye 1856-57. Comique et trial Lille 1866, directeur Chambéry 1871. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1899.

GUFFROY, Mlle Coralie, Marie, *Emilie.* — Cahors 1854-57. V. Geoffroy.

GUFFROY, Mme Léonie, dite *Valérie.* — Nice 1861-68.

GUFFROY, Mme Anna, née Eperche, Durand. — Toulon 1864, Dijon 1865-67.

GUGLIELMI. — Artiste mort vers 1817.

GUIARD, Mme. — Th. de Monsieur, 1791.

GUIARD, dit aussi *Duclaux,* Bordeaux 1844-46.

GUIAUD, Joseph, François. — Né à Marseille le 1er janvier 1777, d'une famille obscure, comédien en province, se trouvait à Rouen quand il fut appelé à débuter à la Comédie-Française, le 22 avril 1818, afin d'y remplacer Baudrier. Il parut dans Orgon, de *Tartufe* et Remy des *Fausses Confidences.* Doué d'un certain embonpoint, Guiaud qui arrivait précédé d'une bonne réputation, était bien physiquement l'homme qu'il fallait pour remplir les rôles à manteau. Mais on lui reprochait de manquer d'énergie ; son jeu n'avait guère d'effet sur le public. Guiaud qui était retourné à Rouen, fut pourtant engagé le 18 juin pour l'année suivante, aux appointements de 3000 fr., pour le 7 octobre 1819, maintenu pour deux ans encore (1er avril 1820-22) aux appointements de 4000. Mais Guiaud refusa cette dernière offre. Plutôt que de végéter à la Comédie, il préférait 5000 fr. à Rouen où il était connu et aimé. Guiaud reprit donc le chemin de la Normandie où il passa encore près de trois années. En 1824, rentrée à la Comédie qu'il quitta de nouveau le 1er juin 1826 pour l'Opéra-Comique (il avait jadis chanté les *Colins*), et nouveau début rue Richelieu dans le rôle de Bartholo du *Barbier de Séville,* le 29 septembre 1828. Cette fois, bien accueilli, il fut maintenu dans son emploi. Nommé sociétaire en 1832, à quart de part, Guiaud prit sa retraite le 1er avril 1841, et continua à habiter Paris où il mourut le 15 juillet 1846. Il laissait un fils, Jacques Guiaud, peintre de talent, qui mourut le 23 avril 1876.

Guiaud créa 26 rôles dans la période 1828-39, notamment Tristan de *Louis XI* (1832), Mignard de *Molière et ses amis* (1833), Bell de *Chatterton* (1835), Frère Pacôme de *Don Juan d'Autriche* (1835), Thomas Graff de la *Popularité* (1838). Mais il était plutôt l'acteur du répertoire, parfait dans l'*Avare* et dans Orgon de *Tartufe.* « Bon grime, écrit un contemporain ; du zèle, de l'intelligence ; détestable nulle part. »

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Talma.*

Bibliographie : Gr. Biogr. 1824. — Dict. th. 1825. — Petite biogr. 1826, 1829, 1833. — La *Rampe et les Coulisses* 1832. — Ricord, les *Fastes de la Comédie,* t. II, p. 261 (sous le nom de *Guyau*).

Iconographie : Musée de la Comédie-Française, n° 165. — Dans M. Remy des *Fausses Confidences* (les Sociétaires de la Comédie-Française en 1840, par E. Geffroy).

GUIAUD, Mme. — Deuxième soubrette, Rouen 1817-18.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

GUIAUD. — Th.-Fr. 1843, Rouen 1844-45, Th.-Français 1848-49.

GUIAUMONT. — Gaîté 1792-94.

GUIBERT, Roland. — Une délibération du 3 août 1559, prise par les Echevins d'Amiens, permet à Roland Guibert et à ses compagnons « de jouer en cette ville Moralitez, farces, jeu de viole et de musique pendant l'espace de dix jours seulement, *à condition de jouer d'abord en la Chambre du Conseil devant Messieurs* », et à la charge de faire voir les moralités un jour au moins avant de les donner. (Petit de Julleville, les *Comédiens en France au moyen âge*, p. 346).

GUIBERT. — Gaîté 1791-94, Th. Montansier-Variétés 1802-1824 et contrôleur général. Un de ses parents aida à fonder le *Boudoir des Muses* ou de la Vieille rue du Temple (1805-07).

GUICHARD. — Perpignan 1829-30.

GUICHARD, Mme. — Gap, Perpignan 1829.

GUICHARD, Mlle Marie. — Bruxelles 1844-45, 1855-59. Une dame *Breton-Guichard* meurt vers 1859.

GUICHARD, Gabriel. — Pensionnaire à la Comédie-Française 1851-54, Odéon 1855-60, Th.-Français 1861-68, Ambigu 1869, Paris 1870-81, Ivry 1882-83. Il avait été engagé au sortir du Conservatoire pour tenir l'emploi des amoureux. On le relégua dans les confidents tragiques. Puis il aborda quelques premiers rôles, Oreste d'*Andromaque*, Néron de *Britannicus*. Atteint, jeune encore, d'une paralysie presque complète, Guichard obtint en 1873 le prix Félix de 1000 fr.; il avait trois enfants; le ministre de l'Instruction publique accorda une bourse à l'un d'eux, Georges Guichard, âgé de onze ans. Le malheureux Guichard survécut ainsi quinze ans avec toute la lucidité de son cerveau, mais sans pouvoir se servir de ses membres. M. Febvre s'occupa avec une infatigable sollicitude de cette infortune, et le Th.-Français lui vint en aide. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884. Guichard avait créé les rôles d'Octave de la *Joie fait peur* (1854), Fernand de *Dolorès* (1862), Barras dans le *Lion amoureux* (1866).



Gabriel GUICHARD
d'ap. Prodhomme.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 19,712.

1. En buste, de ¾ à droite, lith. par Alf. Lemoine, 1855.

2. En pied, de ¾ à droite, cost. de th., lith. Prodhomme 1855.

GUICHARD, François, Alexis, Louis. — Th. Montparnasse 1879-82.

GUIGARD, Mme Elisabeth, Antoinette. — Anvers 1855-59.

GUIGNE, Mme. — Lille 1788.

GUIGNIER, Mlle Amélie, soubrette, Limoges 1826.

GUIGNOT, Jacques. — Acteur âgé de 61 ans, avec 37 ans de théâtre en 1885, pensionné de 500 fr. de la Société des artistes, et dont la mort fut annoncée au Rapport en 1900.

GUILBAUT, Mme Justine, Esther née Faydy. — Paris 1850-56.

GUILBAUT, Léon. — Genève 1867, Calais 1868-69.

GUILBERT, Mme. — Odéon 1818-20.

GUILBERT, Louis. — Lens 1828, Arras 1829.

GUILBERT, Mme Fr. Gab., née Schummer. — Le Hâvre 1851-52, Amsterdam 1853-57, Rochefort 1858-60, Cherbourg 1861-62, Roubaix 1863-64, Oran 1865-66, Caen 1867-68, Mâcon 1869-72, Abbeville 1873-76, Poitiers 1877-78, Paris 1879-86. En 1882, âgée de 66 ans, avec 37 ans de théâtre, Mme Guilbert obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes.

GUILBERT, Mme. — Premiers rôles, Nîmes 1851. Une dame *Guilbert* est à Chambéry 1866-68.

GUILBERT, Mme Elvire, Juliette, Sophie. — Porte-Saint-Martin 1868, Bouffes 1869-70, Palais-Royal 1872-73, Gaîté 1874-78.

GUILBERT, Mme Gabrielle, Julie. — Gaîté 1888-91.

GUILCHARD, Mme Louise, dite aussi d'*Anville*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— St-Pétersbourg 1886-87, Paris 1888, Variétés 1889, Paris 1890-91.

GUILHEM, Mme — V. Derson.

GUILLABERT, Mme Odille Fouillon. — La Réunion 1864-65.

GUILLABERT, Frédéric. — Nîmes 1880-82, Cette 1883, Nantes 1884, Reims 1885, mort vers 1886.

GUILLAIN, Mme. — Th. de Monsieur 1791.

GUILLAUD, Mme Zoé. — Bordeaux 1829, Dijon 1850, Versailles 1851-53, Paris 1854.

GUILLAUD, Mlle. — Variétés 1874.

GUILLAUME, Mlle. — Cirque Olympique 1827.

GUILLAUME, Mme Angélique. — Lisbonne 1854-56, Paris 1857-58, Grenoble 1859.

GUILLAUMONT. — Gaîté 1791.

GUILLAUMOT, Mme. — Agée de 60 ans, avec 30 ans de théâtre, en 1890, obtint une pension de 200 fr. de la Société des artistes.

GUILLE, Mlle Elisa. — Débuta fort jeune à la Porte-St-Martin 1826. Une dame *Guille* est duègne à Lille 1868.

GUILLEM, Anselme, Paul. — Th. de la Renaissance 1879-83, Paris 1884.

GUILLEMAIN, Mlle. — Gaîté 1791.

GUILLEMAIN. — V. Guillemin.

GUILLEMAN ou Guillemand. — Sous ce nom :

Guilleman, paysans, Bruxelles 1808, 2200 livres d'appointements.

Mme Guilleman, V., duègne, Rouen 1826, 5000 fr. d'appoint., Metz 1827.

Guilleman, financier, Liège 1822, Toulouse 1826, Agen 1827, Gap 1828. V. le suivant.

Guilleman dit *Delis*, acteur et directeur, Cahors 1827, Narbonne 1828, Nérac 1830, Draguignan 1830.

Guilleman, Henri, Nérac 1830, Anvers 1842.

Mme Guilleman, premier rôle, Nérac 1830, Gand 1841. V. les suivantes.

Mme Guilleman, Julie, Catherine, née Deresmond, dite Pougin, Paris 1851-52, Bagnères 1853-58, Poitiers 1859, Bagnères 1860-82, âgée de 68 ans en 1853, pensionnée de 186 fr. puis de 300 fr. de la Société des artistes, dont la mort survenue à Bagnères fut annoncée au Rapport de 1883.

Mme Guilleman, Adèle, née Laurent, Paris 1851-68, âgée de 60 ans en 1852, pensionnée de 186 fr. de la Société des artistes.

GUILLEMARD, Mme Héloïse, née Buisson. — Porte-St-Martin 1863 et années suivantes.

GUILLEMAUD, Mme Elisa, dite aussi *Clay*. — Dijon 1875-76, Valence 1877, Liège 1878, Reims 1879-80, Paris 1881.

GUILLEMET. — Sous ce nom nous trouvons : Mlle *Guillemet*, jeune première, Tournai 1839 ; *Guillemet*, rôles de convenance, Mons 1842 ; *Jean Guillemet*, Arras 1852-54, Paris 1855, Douai 1856-58, Rennes 1859-60, Lille 1861, Rouen 1862, Angers 1863 ; *Joseph Guillemet*, Montpellier 1854-55, Douai 1857-58 ; Mlle *Guillemet*, ingénuités, Lille 1867 ; *Alexandre Guillemet*, *V. Alexandre* ; Mme *veuve Guillemet*, Eléonore, née Buttel, Paris 1855, Douai 1856-58, Rennes 1859-60, Lille 1861, Rouen 1862, Angers 1863-65, Paris 1867-85.

GUILLEMIN, D. M. — Né en 1780, commença sa carrière en province puis à Milan (1806), à Naples, à Lyon, trouva en 1819 une place au Vaudeville où il devait cumuler les fonctions de père noble avec celles de régisseur. Qualités de rondeur, de gaîté ; grande habitude des planches. Excellait à lancer le couplet patriotique. Acteur utile, Guillemin qui appartenait depuis 20 ans au Vaudeville, mourut à Paris le 30 octobre 1840. Mari de la suivante.

Iconographie : Bibliot. nat., v. Mme Bras.

GUILLEMIN, Mme Louise, Sophie Louvain, femme puis veuve Guillemin, était fille de Mme Sarah Mengozzi (v. ce nom) et d'un compositeur de ce nom qui faisait partie de la troupe italienne dont la Révolution de 89 arrêta les représentations. Mengozzi fut nommé professeur de chant au Conservatoire, et la jeune Sophie entra dans la classe de déclamation de Dazincourt. C'était alors une jolie fillette blonde, plus grande qu'on ne l'est à son âge. A treize ans, elle débuta au théâtre Louvois (Th. de l'Impératrice) dans l'*Epreuve nouvelle* et les *Filles à marier* (18 janvier 1807). Une troupe d'acteurs français était appelée à Naples par Murat. Mlle Sophie Mengozzi fit partie de l'expédition. C'est ainsi qu'elle connut Guillemin, son camarade, qui devint son mari. Désormais *Madame Guillemin* accompagnera partout son époux. Après un séjour de cinq ans à Naples, nous retrouvons le couple à Lyon, et en 1819 au Vaudeville. Mais, jeune encore, Mme Guillemin avait adopté déjà l'emploi des duègnes. Le départ de Mme Bras pour la Russie la servit. Elle occupa dès lors dans ce genre le premier rang. Une taille élevée, des traits un peu longs, une voix claire, une prononciation nette et mordante, des mines comiques, telle était Mme Guillemin, hautaine dans l'*Ami Grandet*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

naïve dans Lolotte de la *Dame de chœur*, pleine de bonhomie dans la mère Petitpré de *Renaudin de Caen*, parfaite dans la *Vieille de Suresnes*.

Gravement lésée par l'incendie de la salle de la rue de Chartres, Mme Guillemin passa momentanément au Palais-Royal où elle débuta le 27 novembre 1838 dans les *Coulisses*. Mais n'ayant que médiocrement réussi à ce théâtre, elle ne tarda pas à revenir au Vaudeville où son nom figura jusqu'en 1850. A cette époque, elle alla se fixer à St-Germain, mais fit encore une réapparition place de la Bourse vers 1856-58 et où elle créa un rôle dans les *Faux Bonhommes*. En 1861, âgée de 69 ans, avec 55 ans de théâtre, Mme Guillemin fut pensionnée de 300 fr. par la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1878. Mme Guillemin avait marié une fille, pianiste distinguée, au compositeur Vogel.

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par Marie Aycard.

Iconographie : Bibl. nat., cat. Duplessis 19,787.

En pied, de ¾ à droite, lith. par Al. Lacauchie.

GUILLEMIN. — Sous ce nom : *Guillemin, Emile, Honoré*, né le 2 février 1806 ou le 3 février 1813, jeune premier, Liège 1841-43, Namur 1844, Grenoble 1848-49, Liège 1851, Rouen 1852, Paris 1858-61 ; *Guillemin, Léon*, comique, Namur 1841 ; Mme *Guillemin*, deuxième amoureuse, Namur 1844, Limoges 1851, Lille 1852 ; *Guillemin, Eugène, Louis*, Marseille 1848-49, Bucarest 1855-60 ; M. et Mme *Guillemin*, Lausanne 1852 ; *Guillemin, Pierre, Charles*, Paris 1851-62, Bordeaux 1863, Paris 1864, Berlin 1865-68, 1874-83, Paris 1884-93. En 1873, 67 ans, 53 ans de théâtre, 500 fr. de rente de la Société des artistes ; Mme *Guillemin, Gabrielle, Félicie, Léonie, Canésie*, Paris 1869-72, Anvers 1873-80, Paris 1881-85 ; *Guillemin, Ferdinand*, premier rôle de province, âgé de 59 ans en 1906, victime d'un accident de voiture boulevard St-Denis, le 23 février 1905. Atteint de claudication, il lui fut adjugé 25,000 fr. de dommages-intérêts. (*Figaro*, 10 janvier 1906). Cet artiste avait appartenu à l'Ambigu sous le nom de *Guiller*, 1881-83.

GUILLEMINET, Cudot, Mme. — Mère noble, Sedan 1826. V. Cudot.

GUILLEMOT. — Sous ce nom : Mme *Guillemot*, premier rôle. Toulon 1825 ; Mme *Guillemot*, duègne, Soissons, 1828 ; Mlle *Guillemot*, rôles d'enfants, Soissons, 1828 ; Mme *Guillemot*, deuxième amoureuse, Gand, 1829 ; *Guillemot, François, Emile*, Nîmes 1851-54 ; Mme *Guillemot*, Nîmes, 1851-52 ; *Guillemot*, premier comique, Liège 1861, Mme *Guillemot*, Nîmes 1861 ; *Guillemot*, Palais-Royal 1877-80, Comédie parisienne 1881, Gymnase 1882-83. Vers 1897 on annonce la mort d'un artiste du nom de *Guillemot*.

GUILLER. — V. Guillemin.

GUILLERAND, Edmond. — Châtelet 1890-91.

GUILLERMAIN, Mme Pauline. — Lyon 1848-58.

GUILLIER, Octave. — V. Octave.

GUILLON. — Th. Montparnasse 1867-70.

GUILLON, Yves, Louis, Henri Guillon dit. — Bayonne 1889-91.

GUILLOT. — Sous ce nom : Mlle *Guillot, Zoé*, débutante au Vaudeville, 1826 ; M. et Mme *Guillot*, Clermont 1851 ; Mlle *Guillot*, jeune première, Besançon 1852 ; *Guillot, Louis, Augustin*, Limoges 1850-59 ; Mme *Guillot* née Angéline Boquet, Limoges 1856-59 ; *Guillot*, Cirque impérial 1859-60 ; *Guillot, Jules*, Lille 1864-67, Agen 1869-72, La Haye 1873, Paris 1874-76, Reims 1877. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1879, peut-être le même, Athénée 1874, Renaissance 1875, Fol. dram. 1878 ; en 1884, on annonce la mort à Lyon de *Marie Guillot*, veuve Delestang, (v. Delestang) ; *Guillot, Anthelme*, âgé de 60 ans en 1897, avec 30 ans de théâtre, obtient une pension de 500 fr. de la Société des artistes. (V. Guyot).

Iconographie : Bibliot. nat., catal. Duplessis 19,802.

Guillot, « comique excentrique », en pied, de ¾ à droite, caricature lith. par Amam, 1873.

GUILLOT-GORJU, Bertrand, Hardouin ou Harduin de St-Jacques, dit. — Nous est surtout connu grâce aux travaux de Jal (*Dict. critique*, art. Gorju). Il était né à Paris le 30 août 1600, à 6 heures du matin, et fut baptisé le même jour à St-Jacques. Il était fils de Philippe Harduin, docteur-régent de la Faculté de médecine, et de Geneviève Drouet, sa seconde femme. Il semble avoir été le dernier de sept enfants, issus de deux mariages. Son oncle, Gabriel Hardouin, fut médecin ordinaire de la Reine-Mère, et doyen de la Faculté de Paris.

Brouillé avec sa famille, qui ne pouvait avouer un fils, neveu ou frère qui faisait rire le populaire de l'Hôtel de Bourgogne en lui débitant des termes cocasses de médecine, Guillot-Gorju épousa à une date imprécise une sœur de son camarade Bellerose, Gabrielle Le Messier. La tradition nous le représente grand, maigre, osseux, avec un grand nez, une grande bouche, vêtu de noir, gai à la folie avec un air d'enterrement, railleur impitoyable des médecins avec lesquels il avait vécu, bouffon, quelquefois raisonnable, mais rarement délicat. On raconte que vers 1642 il avait

EFERUS - Recherches & Classification numériques

quitté le théâtre pour aller exercer la médecine à Melun. Mais l'ennui le gagna bientôt. Il revint à Paris, alla se loger en face de l'Hôtel de Bourgogne, et mourut là en 1648 : « Du dimanche, 5e juillet 1648, Convoy de 52 (prêtres) vespres et les 4 (porteurs) pour feu M. de Saint-Jacques, vivant, docteur en médecine, demeurant rue Montorgueille (*sic*), enterré aux Innocents. » *Dict. critique* de Jal, p. 648.

Bibliographie : les frères Parfait, *Histoire du Th.-Français*, t. v., p. 88, 91. Jal, *Dict. critique*.

Iconographie : Bibliot. nat., catal. Duplessis 19,804.

1. En pied, de profil à droite, gravure à l'eau-forte, an.
2. En pied, de profil à droite, gravure à l'eau-forte, an.
3. En pied, de ¾ à gauche, gravure par Couvay, d'ap. Huret.
4. En pied, de profil à gauche, gravure par J. Falck.

Musée de la Comédie-Française, n° 150, dans le tableau des farceurs. C'est le portrait reproduit par J. Falck, avec ce huitain :

Guillot-Gorju par ses bons mots
Et par son discours satyrique,
Berne les niais et les sots
Et fait aux plus sçavants la nique.
Il nous entretient du Destin,
Des Romans, des Métamorphoses,
Et, parlant François ou Latin,
Il dit tousiours de bonnes choses.

GUILMAR. — Grande troupe étrangère, foire St-Germain 1741.

GUIMBERT, Mlle Victoire. — Actrice du Th. des grands danseurs du roi, 1789.

GUIMIER, Hippolyte, Charles. — Th. Montmartre 1856-58, Porte-Saint-Martin 1868-69, Th. lyrique et dramatique 1875, Th. historique 1876, Ambigu 1876. En 1898, Guimier obtint 200 fr. de rente sur la fondation Cantin. Sa mort fut annoncée vers 1903.

GUIMONT, Jules, Antoine, Godrant dit. — Paris 1888-95.

GUINAUD, Mme veuve. — Née en 1773, morte le 30 avril 1844, au moment où elle allait obtenir une petite pension de la Société. Une dame *Pauline Guinaud* tenait les premiers rôles à Orléans en 1826.

GUINCHE. — Jeune premier, Lille 1819.

GUINDE, Mme Isabelle Constant.—V. Constant.

GUINGAND, Mme Valentine, Marguerite de. — Avignon 1863-65.

GUIOT, Mlle Judith de *Nevers* dite. — Femme de Fiacre Casteja (1666), naquit à Châlon s/ Saône vers 1640. Elle y débuta, croit-on, dans une troupe nomade qui passait, dont faisait partie un nommé Fiacre Casteja qui l'épousa pour « mettre à couvert l'honneur de la dite Judith » dit la permission de mariage du vicaire général de Châlon. En l'hiver 1671-72, nous la retrouvons dans la troupe du Duc de Savoie, à Turin, en compagnie de Guérin d'Estriché (v. ce nom) son amant. Tous deux furent engagés la même année au Th. du Marais. Mlle Guiot, qui était sans talent, passa au Th. de Guénégaud en 1673, et nous avons vu que Guérin l'avait quittée pour épouser la veuve de Molière. Retirée le 14 avril 1685 avec la pension de 1000 livres, elle fut nommée receveuse des billets à la Comédie, aux appointements de trois livres par jour. Mais s'étant blessée à la tête le 8 juillet 1691, elle mourut des suites de cet accident le 30 suivant, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés. Elle laissait un testament en faveur des comédiens français, ses camarades.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

Bibliographie : F. Mugnier, le *Théâtre en Savoie*, p. 134.

GUIOTTI, Mlle Clémence. — Gaîté 1874-76.

GUIRAUD. — Sous ce nom : *Guiraud*, Perpignan 1852 ; Mme *Marie Guiraud*, âgée de 60 ans, avec 32 ans de théâtre en 1891, pensionnée de 200 fr. par la Société des artistes ; Mlle *Guiraud*, *Gabrielle*, Genève 1887-88, Besançon 1889-95.

GUITAUT, Mlle Louise. — Amiens 1826.

GUITEL. — Th.-Français 1773-74, deuxième comique Bruxelles 1776, 3000 fr. d'appoints.

GUITEL. — Th. St-Marcel 1839.

GUITTARD. — Troupe étrangère, Foire Saint-Germain 1740.

GULDEN, Mme Augustine, Flore Charlut dite. — Gaîté 1884-87.

GULNARE, Mlle. — Th. Beaumarchais 1877.

GUSTAVE. — Sous ce nom : *Gustave*, *Charles Ray* ou *Rey* dit, Ambigu 1822-24, débuta à l'Odéon dans Valère de l'*Ecole des maris*, le 6 août 1824. Jeune premier, Lille 1825-26, Amiens 1827-28, Lille 1830. (V. aussi Charles et les suivants). Mort vers 1857 ; Mme *Gustave*, *Hamilton*, premier rôle Montauban 1825 ; *Gustave*, *Honoré*, Genève 1825, Tournai 1826, Nantes 1827, Lyon 1828-30 ; *Gustave* (V. Culler) ; *Gustave*, 3me rôle, Versailles 1825 ; M. et Mme *Gustave* et le *petit Gustave*, financier, mère noble, rôles d'enfants, Angoulême 1826, Epernay 1827, Reims 1828 ; *Gustave*, comi-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

que, Nîmes 1827 ; *Gustave*, Th. Seveste 1828-29 ; M. et Mme *Gustave*, Verviers 1829, Anvers 1830 ; Mme *Gustave*, Lille 1830 ; *Gustave*, premier rôle, Douai 1830, Liège 1837 ; *Gustave*, *Henri*, troisième rôle, Chartres 1830 ; *Gustave*, Renaissance 1838 ; *Gustave*, 3me amoureux, Namur 1839 ; *Gustave*, Variétés 1839 ; *Gustave*, 3me rôle, Marseille 1840 ; *Gustave*, 1er amoureux, Gand 1841 ; M. et Mme *Gustave*, Chambéry 1843 ; *Gustave*, Th. historique 1848 ; *Gustave*, Délass. com. 1848-49 ; *Gustave*, Marseille 1852 ; *Gustave*, premier comique, Angoulême 1852 ; *Gustave*, jeune premier, Orléans 1852 ; *Gustave*, premier comique, Avignon 1852 ; Mme *Gustave*, premier rôle, Avignon 1852 ; *Gustave*, père noble, Caen 1852 ; *Gustave*, Toulon 1852 ; Mme *Gustave*, soubrette, Périgueux 1852.

GUSTEL. — Troisième rôle, Namur 1839.

GUY. — Sous ce nom : Mme *Guy*, *Elisa*, Gaîté 1850-52 ; Mme *Guy*, Batignolles 1851 ; Mlle *Guy*, *Adeline*, jeune, ingénuité, Le Hâvre 1852.

GUYAS, Mme Marie, Joséphine. — Genève 1868-70, Bordeaux 1872, Paris 1873-74, Besançon 1875, Bruxelles 1877-79, Rouen 1880-81.



J. B. GUYON, d'ap. Fugère.

GUYON, J., B., François, Nicolas, Georges, petit-fils de Naudet. (V. ce nom). — Né à Maligny (Yonne), le 11 octobre 1809, était fils de Joseph Guyon, percepteur, et de Ambroise Naudet, son épouse. Venu avant terme, chétif, il était alors loin d'annoncer le beau jeune homme aux formes athlétiques qu'il fut plus tard. Elevé par son oncle Naudet, haut fonctionnaire de l'Université, membre de l'Institut, le jeune Guyon fit d'excellentes études qui lui valurent une place de répétiteur à l'Institution Saint-Victor (devenu le collège Chaptal) fondée par Goubaux. Mais Goubaux, qui la dirigeait alors, avait cette particularité qu'il écrivait sous le nom de Dinaux des pièces de théâtre très en vogue, au nombre desquelles il faut compter *Trente ans ou la vie d'un joueur*. Cette circonstance devait plaire à Guyon, lequel, en dépit de son oncle, ne rêvait que théâtre ; entré au Conservatoire, il en sortait en 1831 avec le premier prix de tragédie, et allait, en attendant son début à la Comédie-Française, jouer à la Porte-Saint-Martin le rôle du Duc Alphonse dans *Lucrèce Borgia*.

Ce début, rue Richelieu, eut lieu enfin le 4 mars 1833 et jours suivants, sous le nom de *Naudet*, son grand-père maternel, dans *Mahomet*, *Henri III* (le Duc de Guise) et *Horace* (le Vieil Horace). Mais Guyon ne fut pas engagé, et son oncle, peu satisfait, le fit prier de s'en tenir à son seul nom patronymique. Après quelques courses aventureuses, Guyon trouva un engagement à l'Ambigu, où il débuta le 26 avril 1834 dans *Caravage :* extérieur superbe, voix magnifique. Il fut applaudi par la salle entière. Vint ensuite la série de *Glenarvan*, *Gaspardo le Pêcheur*, la *Dame de Laval*, pièce dans laquelle il paraissait revêtu d'une cuirasse véritable, ce qui était alors une innovation. Guyon devint dès lors le « Talma du Boulevard. » Th. Gautier écrit en février 1838, à propos de l'*Elève de Saint-Cyr :* « C'est Guyon, gigantesque gaillard, orné d'une basse taille dans le goût de celle de Lablache, qui a introduit ce formidable diapason, qui doit, dans un temps donné, rendre tous les acteurs de l'Ambigu poussifs, asthmatiques et poitrinaires. » Mais Guyon, par ses études, a un idéal plus élevé. Il ne songe qu'à la Comédie-Française où il revient débuter le 1er mars 1838 dans le *Vieil Horace ;* il échoue pour la seconde fois. Le théâtre de la Renaissance le recueille : Léonard Asthon dans *Diane de Chivri* (9 fév. 1839), Hubert dans le *24 Février* (30 mars), Fabius dans le *Fils de la Folle* (11 juillet). Th. Gautier écrit : « Guyon qui jouait le maître d'école Fabius, a été noble, pathétique, simple, en un mot, le bel et bon acteur que vous savez. » Georges Bernard du *Proscrit* (7 novembre), Le Cid, dans la *Fille du Cid* (27 mars 1840). Cette dernière pièce l'ayant mis tout à fait en évidence, ce fut la Comédie-Française qui vint cette fois lui faire des avances afin de remplacer Joanny dans les rois et les pères nobles. Mais il n'accepta, cette fois, qu'à la condition d'être nommé sociétaire (décembre 1840). Il y créa le rôle de Magnus des *Burgraves :* « M. Guyon, qui est un artiste de haute taille par l'intelligence comme par la stature, a puissamment personnifié Magnus, écrit Victor Hugo dans ses *Notes* des *Burgraves*. Quand il apparaît au seuil du donjon, avec sa belle et noble tête, son habit de fer et sa peau de loup sur les épaules, on croirait voir sortir de l'église de Fribourg-en-Brisgau le vieux Berthold de Zæhringen. »

Guyon créa 16 rôles à la Comédie (1841-47), mais l'on prétendit que l'école du mélodrame l'avait gâté. Bref, au moment où l'on comptait le plus sur lui, il tomba dans une sorte

EFERUS - Recherches & Classification numériques

d'apathie, perdit un jour subitement la mémoire en scène (en jouant Thésée, 1849), puis la raison. Retiré d'office le 1er avril 1849, il mourut fou le 27 octobre 1850, dans la maison de santé du faubourg Saint-Antoine. Guyon avait épousé sa cousine, Mlle Honorine-Emilie Guyon, dont nous nous occupons plus loin, et fait partie du comité de la Société des artistes depuis la fondation (1840).

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier. *Complément à la troupe de Talma.*

Bibliographie : *Biographie* 1837.— *Théâtres* 1842. — *Annuaire dramatique* 1845.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 19,968.

1. En pied, de face, cost. de th., lith. par Al. Albert 1834.

2. A mi-corps, assis, de ¾ à gauche, lith. par A. Hivonnart aîné, 1840.

— Musée de la Comédie-Française, n° 165. Dans le tableau d'Ed. Geffroy, les *Sociétaires de la Comédie en 1840*, rôle du Cid dans la *Fille du Cid*.

— Peinture par A. Charpentier, Salon de 1840.

— Eau-forte par J.-M. Fugère. (*Complément à la troupe de Talma*).



Mme Emilie GUYON
d'ap. Lorsay.

GUYON, Mme *Emilie*, Honorine, cousine germaine et femme du précédent, puis femme Eug. Mathieu-Plessy, naquit à Brazay-en-Plaine (Côte d'Or), le 2 octobre 1821. — Ouvrière en dentelle, elle vivait modestement de son travail, auprès de sa mère. Celle-ci étant tombée malade, ce fut la misère au foyer. Emilie se souvint alors qu'elle avait à Paris un cousin, qui jouait avec succès à l'Ambigu, un cousin qu'elle n'avait pas revu depuis l'enfance. Elle partit. Guyon était un brave cœur. Il écouta la supplique de la jeune fille qui demandait une petite avance pour sa mère. Quelques mois plus tard, elle était devenue sa femme. Mme Emilie Guyon passa par le Conservatoire 1838-39, puis entra au théâtre de la Renaissance où elle créa le rôle d'Elvire dans la *Fille du Cid* (27 mars 1840). Puis, son mari ayant été nommé sociétaire à la Comédie-Française, elle débuta elle-même à ce théâtre le 7 juin 1841. Elle y joua *Hernani*, *Vallia*, la *Fille du Cid*, le *Dernier Marquis*, et aborda divers rôles du répertoire tragique. Ce premier séjour dura deux ans. Peu ou point de créations; aussi le jour où elle passa de la rue Richelieu au boulevard St-Martin, lui donnant enfin l'air et l'espace, dut être pour elle un beau jour.

Mme Guyon resta à l'Ambigu sept ans, 1846-52, et cinq ans à la Porte-Saint-Martin, 1853-57. Ce fut la plus belle époque de sa carrière : *Mauvais Cœur*, *Eulalie Pontois*, la *Closerie des Genêts*, *Napoléon et Joséphine*, *Marianne*, le *Roi de Rome*, lui valurent de grands et légitimes succès. Dans la *Case de l'Oncle Tom*, rôle de la quarteronne Elisa, elle fut admirable. C'était alors une fort belle femme, aux traits accusés, aux grands yeux noirs, à la peau ambrée, aux dents d'ivoire. A la Porte-Saint-Martin, elle avait débuté non sans moins de succès dans la *Vie d'une Comédienne*. Dans le *Fils de la nuit* elle fit courir tout Paris. Nous ne savons pour quelles raisons Mme Guyon interrompit cette brillante carrière pour rentrer à la Comédie-Française qui la rappela le 1er octobre 1858, avec le titre et les avantages de sociétaire. La mort de Rachel, sans doute, qui laissait libres les grands rôles tragiques, qu'elle se préparait à reprendre dans *Britannicus*, *Mérope*, *Cinna*, *Athalie*, etc. Mais Rachel est une exception, et l'on ne jouait déjà plus la tragédie à la Comédie-Française en 1858. C'était se condamner au repos, et à l'oubli. Mme Guyon, véritable actrice du boulevard, perdait tous ses avantages en rentrant à la Comédie. On l'y vit encore dans quelques rôles marqués tels que ceux de la marquise du *Philosophe sans le savoir*, d'Arsinoé du *Misanthrope*, de Mme Murer d'*Eugénie*, de Mme Désaubier de la *Joie fait peur*, etc. Mme Guyon, devenue veuve en 1850, se remaria quelques années plus tard avec M. Mathieu-Plessy, frère de Mme Arnould-Plessy, chimiste distingué, et inventeur de l'encre qui porte son nom. Elle mourut à Paris, faubourg Saint-Honoré, 160, le 17 février 1878.

Biographie : *Les Théâtres de Paris* 1854, notice par Eug. Moreau. — *Foyers et Coulisses*, la Comédie-Française, t. II, p. 126.

Bibliographie : Darthenay, *Acteurs et Actrices* 1853, p. 88. — *Les Théâtres de Paris en robe de chambre* 1866. — *Derrière la toile* 1868.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 19,970.

En pied, de ¾ à droite, lith. par A. Collette 1854, d'ap. Eust. Lorsay.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— Musée de la Comédie-Française, n° 166. Dans le tableau les *Sociétaires en 1864*, rôle de Cléopâtre dans *Rodogune*.

N° 512. Miniature ovale, h. 0 m. 067, l. 0 m. 053, par Mlle A. Delville-Cordier, don de l'artiste, décembre 1896.

GUYON. — Sous ce nom : *Guyon, Edouard, Auguste*, dit *Alphonse*, Funambules 1848-60, Paris 1861-63 (ne pas confondre avec Alexandre Guyon); Mme *Guyon*, jeune premier rôle, Moulins 1851, Troyes 1852. En 1892 on annonça au Rapport la mort d'une dame Elisa *Guyon*, née Hainselin, faisant partie de la Société des artistes depuis 1852; Mme *Guyon, Suzanne, Françoise*, Troyes 1853-59.

GUYON, Alexandre. — M. Louis Péricaud, dans son livre si documenté sur le théâtre des Funambules, a raconté (p. 275) les débuts de Guyon. C'était en 1845. Le gamin — il avait alors 15 ans - était ciseleur de son état. Admirateur forcené des pantomimes, il était tombé en extase devant Deburau, le père — le grand Deburau. — Il se lia avec le fils, se faufila dans les coulisses, et parvint à faire partie de la figuration. On y était assez mal payé. Il n'importe : Guyon se fit machiniste pour voir Deburau tous les soirs. Deburau mort, Guyon se glissa dans la troupe sous le nom d'*Alexandre* (1847). Mais les lauriers de Paul Legrand et de Charles Deburau fils l'empêchent encore de se produire. En 1848, il s'engage en qualité de Pierrot (son rêve) au Théâtre des Patriotes, petite scène qu'un certain Etienne, ex-montreur de chiens savants, venait d'ouvrir boulevard du Temple, à côté du restaurant du Cadran bleu. En 1850, rentrée au bercail, c'est-à-dire aux Funambules, par le rôle d'un Cosaque dans la *Chasse en Russie*, 12 février, puis, cette même année le 7 novembre, réalisation de la promesse du directeur à son pensionnaire : lui laisser jouer un Pierrot ! Dans les *Trois Pierrots*, les trois rôles de pierrots sont tenus par Charles Deburau (le rusé), Paul Legrand (le dévoué) et Alexandre Guyon (le naïf). *Alexandre*, comme on l'appelait alors, se fit une véritable place aux Funambules, jusqu'au jour où Ch. Deburau épousa Mme Stoltz (v. Ch. Deburau) et passa armes et bagages au th. des Délassements comiques où le suivit son inséparable Alexandre (1856). Plus tard, aux Folies dramatiques, Guyon se fit connaître dans la revue *Allons-y gaiement*, en imitant Mélingue dans la perfection. Dans *En avant marche !* il fit la charge de Chilly. Dès ce jour, il eut une réputation méritée pour les imitations. Puis il passa aux Variétés où on l'employa beaucoup dans les levers de rideau, et où il créa le bouillant Achille de la *Belle Hélène*. On écrit de lui en 1868 : « Guyon est bon, doux et adroit, jouera de tous les instruments, construira sa maison lui-même, ne parlera de Deburau père qu'avec recueillement, et vous fera une chanson pour repas ou un enterrement, au choix. » Engagé à l'Eldorado, Guyon y fit surtout valoir son talent d'imitateur et de mime; puis il rentra aux Variétés 1876-83. Agé de 66 ans en 1895, il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. En 1898, il fut nommé Officier d'académie. « Enfant du boulevard, oiseau de la rue » comme l'appelle son vieil ami dévoué Pericaud, Alex. Guyon avait franchi tous les degrés du théâtre par la force d'une volonté implacable, un travail incessant, un courage inlassable dans la lutte pour l'arrivage, une irrésistible vocation. Il mourut dans les bras de sa femme, Mme Guyon-Jarry (v. Jarry), de son fils, l'artiste contemporain, et de ses petits-enfants qui l'adoraient. (Rapport 1905).

Bibliographie : L. Péricaud, le *Théâtre des Funambules*.

GUYON, Mlle Aline, fille d'Alex. Guyon et de Mme Guyon-Jarry. — Fut élève de Delaunay au Conservatoire, où elle obtint un premier accessit en 1879, et un deuxième prix en 1880. Elle débuta au Château-d'Eau, apportant sa rayonnante jeunesse et son véritable talent dans cette petite république alors dirigée par L. Péricaud, Pougaud (le père), Gravier et Bessac. Plus tard, elle se fit remarquer à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin. Nous laissons ici la parole à M. L. Péricaud annonçant la mort prématurée de cette jeune et sympathique artiste dans son Rapport de 1901 : « Paris semblant la dédaigner, courageuse, elle partit pour de grandes tournées à travers le monde. C'est dans une de ces pérégrinations ardues, que notre pauvre petite amie gagna les germes du mal terrible auquel elle devait succomber, après une lente agonie de trois années. Agonie pour elle et pour les martyrs qui la soignèrent avec un admirable dévouement jusqu'à son dernier souffle, la voyant pas à pas marcher vers la tombe... »

GUYOT, v. aussi Guiaud, Guillot et Guiot. — Sous ce nom : Mlle *Emilie Guyot*, Anvers 1841 ; *Guyot, Antoine*, Nîmes 1850-52, Béziers 1853-56, Paris 1857-69 ; *Guyot, Prosper*, chantre à St-Eustache et baryton aux Bouffes, théâtre qu'il ne quitta qu'une seule fois en 20 ans (1855-1875) pour aller faire entendre sa voix au théâtre Lyrique ; Mlle *Guyot, Marie*, Lyon 1873-75, Brest 1876-79 ; *Guyot, Charles, Edmond*, New-York 1874-75, Paris 1876-79 ; Mme *Guyot, Louisa, Charlotte*, Constantinople 1884-85, Nice 1886-87, Marseille 1888-90, Nantes 1891-94. En 1897, la Société des artistes accorde une pension de 500 fr. à *Guyot, François, Emile*, né en 1834, avec 36 ans de théâtre. Ce Guyot, dont le nom disparut de l'Annuaire en 1906, habitait Versailles.

GYTER, Gustave, Homère, Rudolphe de. — Bruxelles 1874-76.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



LE CAFÉ DES COMÉDIENS. (Gravure du commencement du XIX^me^ siècle.)

« Ennuyés, écœurés, n'ayant pas même l'espérance niaise d'un messie théâtral, tant nous sommes fatigués d'attendre, nous n'allons plus maintenant au spectacle que pour les acteurs *seuls*. »

BARBEY D'AUREVILLY.

HAAKMANN, Alfred. — Saïgon 1887-92.

HABENECK, M^lle^, fille du célèbre chef d'orchestre de ce nom, sortit du Conservatoire pour débuter au Gymnase, le 23 juin 1831, dans le rôle de Lucile des *Dehors trompeurs*. C'était une actrice décente, avec des cheveux magnifiques, de beaux yeux, mais on trouvait son ton lent et son jeu prétentieux. (*Indiscret des coulisses*, p. 108, 1841). Un autre la qualifie de « belle statue ». Mlle Habeneck, qui appartint au Gymnase plus de quinze ans, devint la baronne Amiot. En 1876, âgée de 62 ans, avec 22 ans de théâtre, elle obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Son nom disparut de l'annuaire en 1899.

HABAY, M. et M^me^. — Renaissance et Gaîté 1873-75.

HABERT. — Financier, Théâtre de la Nation 1793, Odéon 1797-99, Théâtre Feydeau 1801. Clerc de procureur de son état, ce qui motivait cette boutade de l'Almanach de l'an IX : « Il fait des rôles le matin et en joue le soir. »

HACHIN. V. Dorsan.

HADAMARD, M^lle^ Zélie Hadamar dite. — Née en Algérie, le 30 septembre 1849. Premier accessit de tragédie au Conservatoire, et, l'année suivante, premier prix de comédie, Mlle Hadamard fut engagée à Lille en 1868. Nous la retrouvons à Buenos-Ayres en 1873 et années suivantes, à Bruxelles en 1877, Rouen 1878-80, Théâtre des Nations, Ambigu 1882-83, Odéon 1884-86, où elle se fait remarquer dans le rôle de Mimi de la *Vie de Bohème*. Début à la Comédie-Française, le 30 septembre 1886, dans *Andromaque ;* une belle voix grave, et un art de diction consommé ; on l'employa surtout dans le répertoire classique. En 1891, elle fut nommée Officier d'Académie. Le 31 janvier 1900, elle se retira. M^lle^ Hadamard se consacra surtout pendant ses dernières années au professorat. *Le Figaro* du 6 octobre 1902 annonce sa mort, survenue à la suite d'une opération chirurgicale. Elle était âgée de 53 ans et laissait une fille.

HADINGUE, Alexandre. — Né en 1820, dit aussi *Emile*. — Jeune premier Bruxelles 1850-54,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Marseille 1855, Toulouse 1856-58, Marseille 1859 et années suivantes, Lille 1866-67, Avignon 1883, Paris par intervalles. En 1887, Alexandre Hadingue, âgé de 66 ans, avec 45 ans de théâtre, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Père de Jeanne Hading, l'aimable artiste contemporaine, née à Marseille le 25 novembre 1859. Alexandre Hadingue, âgé de 86 ans, habitait Marseille en 1906.

HADINGUE, Mme, — Jeune première, Liège 1845 et 1846, Mons 1851.

HAGIOS, Mme Pauline. — Dunkerque 1851-52, Amiens 1853-57.

HAILLET, Mlle. — Bruges 1843.

HAIMERL. — Th. patriotique 1794.

HAINAULT, Mme. — Variétés 1799.

HAINAUT, Pierre, Gustave. — Th. Montparnasse 1878-82.

HAINEVILLE, Charles. — Comique, Amiens 1839. Vivait en 1849.

HAINSSELIN, Mme Adélie, Elisa, dite aussi, Mme *Alphonse*. — Funambules 1853-58.

HALANZIER. — V. Dufresnoy.

HALBLEID. — Sous ce nom: *Halbleid* Henri, Alphonse, Bruxelles 1850, Nantes 1851 et 1852, La Haye 1859-60, Déjazet 1861-62, Anvers 1863, Marseille 1864, Toulouse 1865, Rio de Janeiro 1867-73, New-York 1874. — Mme *Halbleid* mère, Louise, Bruxelles 1850, Nantes 1851-54, Metz 1855, Oran 1856-58, La Haye 1859, Paris 1860-62, Anvers 1863, Marseille 1864-65, Toulouse 1867, Paris 1868-75, Narbonne 1876, Paris 1877-85. En 1882, âgée de 78 ans, avec 42 ans de théâtre, Mme Louise Halbleid obtint une pension de 500 fr. de la Société des Artistes. Morte vers 1886. — Mlle *Halbleid* Julie, Gustavine, Bruxelles 1850-52, Nantes 1853-54, Turin 1855-56. Devenue Mme Hamilton (v. ce nom).

HALLEMANS François, Charles. — Brest 1856-59. — Mme *Hallemans*, Caroline, née Noff, Le Hâvre 1859-65.

HALLEY, Mme E. — Rouen 1837, pensionnaire à la Comédie-Française 1841, passa à l'Odéon en 1843. Créa un rôle dans *Lucrèce* (22 avril) Porte-St-Martin 1847. Vivait en 1849.

Iconographie: Bibl. nat., catal. Duplessis, 20,282.

1. En pied, de ¾ à gauche, rôle de Tullie dans *Lucrèce*, lith. par Menut Alophe.

2. En pied, de ¾ à gauche, rôle d'Idelette de Bure, grav. par Leroy d'ap. Colombele.

HALLEY, Gustave, Henri. — Rouen 1845-47, Soissons 1850-52, Paris 1853-62.

HALLIGNER (et non Hallignier), Mlle Sophie. — Avait fait un premier début à l'Odéon le 9 mai 1822. On écrivait alors son nom *Alignier*. Puis elle passa à l'Ambigu. C'était une belle personne, à l'organe agréable, avec gestes mesurés, à la diction sage, mais qui possédait un talent inhabile et froid. Dans le *Vieil artiste* et dans d'autres mélodrames, elle avait eu l'occasion de jouer avec Frédérick Lemaître, alors âgé de 25 ans. Frédérick n'était pas insensible aux beautés physiques de sa camarade... La sœur de Sophie, qui tenait à l'Opéra-Comique une place honorable sous le nom de Mme Boulanger, hâta le mariage des deux jeunes gens. D'un acte dressé par Me Potron, notaire, les 10 et 12 octobre 1826, il appert que les deux artistes peu fortunés se marièrent sous le régime de la communauté. La cérémonie eut lieu le 19 octobre à l'église des Petits-Pères, au milieu d'une nombreuse assistance, mais la nouvelle de la mort de Talma étant parvenue vers le soir, Frédérick vivement affecté, décommanda son bal de noces. Ici, se place une amusante anecdote rapportée par M. L. Henry Lecomte. Alors que Mlle Halligner était élève au Conservatoire, des amis peu obligeants lui avaient prêté une aventure avec le sémillant compositeur Auber. Or, voici que cette histoire revient à la mémoire du marié. Bref, l'amour l'emporte sur la jalousie, et l'incident finit tout à l'honneur de l'épousée. Mlle Halligner termina son engagement à l'Ambigu, puis quitta le théâtre. Elle n'y reparut qu'en 1840 pour jouer dans l'unique représentation de *Vautrin*. Ce mariage ne fut pas heureux. M. L. Henry Lecomte, l'historien de Frédérick, en sortant de ses car-



Mlle HALLIGNER
Coll. Martinet.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tons les autographes du grand artiste et de sa femme, nous a revélé les causes de ce désaccord. Plus âgée que son mari, lasse de la maternité, ce fut elle qui le suppliait dix ans plus tard de cesser la vie commune. Que n'a-t-on reproché à Frédérick à l'occasion de cette rupture! La lettre du 19 octobre 1836, produite par l'historien cité plus haut, est péremptoire, et le refus de Me Lemaître — motivé ou non — mitige les liaisons de Frédérick avec Atala Beauchêne et Clarisse Miroy. (V. ces noms.) Frédérick aima passionnément sa femme — ceci est prouvé par les lettres produites — et celle-ci, à l'occasion du procès de son mari avec De Villemessant (1852) s'offrit spontanément de témoigner en sa faveur. Frédérick, bien que séparé de sa femme, continua volontairement à lui servir une pension. Nous citerons à l'article *Lemaître* les quatre enfants nés de ce mariage. Mme Lemaître, que la raison avait abandonnée, fut soignée dans la maison de santé du docteur Blanche. Elle y mourut, le 16 novembre 1868, à l'âge de 72 ans. Ses obsèques eurent lieu le surlendemain 18, en l'église de Passy, d'où on la conduisit au Cimetière Montmartre où Frédérick, devant le petit nombre d'intimes convoqués, prononça ces paroles d'adieu: « Ici, repose le corps de ma vénérée mère; ici vont reposer les restes de celle qui fut bonne fille, épouse fidèle et tendre mère. » (L. Henry Lecompte. *Frédérick Lemaitre*, t. II, p. 241.)

Bibliographie: L. Henry Lecomte, ouvrage cité plus haut.

Iconographie: Lith. de Le Fauconnier, publiée en tête du second tirage de l'édition in-8° de *Lisbeth* ou la *Fille du Laboureur*. Elle y est représentée à genoux devant Frédérick son partenaire.

— Collection Martinet, n° 568, rôle d'Albertine dans le *Mendiant* (Ambigu).

— La *Revue illustrée* du 1er déc. 1896 a reproduit une photographie représentant « Frédérick Lemaître et sa *femme*. » Or, cette prétendue Mme Lemaître n'est autre que Mlle Angelo, à qui Frédérick donna pendant quelque temps des leçons!

HALLIGNER, Mme. — Amoureuse, Lille 1856.

HALSERE. — Folies dramat. 1853.

HALY. — Sous ce nom: Mme *Haly*, ingénue, Lille 1843, Tournai 1845, Le Havre 1846; *Haly* Denis, frère du précédent, Gand 1846, Bruxelles 1849, Bruxelles 1870-78, Anvers 1879-80, Lille 1881, Anvers 1882-84, Amsterdam 1885, Bruxelles 1886-98. Sa mort Rapport 1899; *Haly*, Louis, Joseph, frère des deux précédents, né en 1830, Anvers 1851-54, Bruxelles 1855-57, Nantes 1858, Paris 1859-61, Lille 1862-63, La Haye 1864, Strasbourg 1865, Lille 1867-68, Marseille 1869, Bruxelles 1870-72, Versailles 1873, Brest 1874, Mons 1875, Verviers 1876, Versailles 1877-82, Paris 1883, Versailles 1884-85, Bruxelles 1886-99, Hoorebeck-Ste-Marie 1900-03. Son nom disparaît de l'annuaire en 1904. En 1891, âgé de 60 ans, Joseph Haly avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes pour ses 34 ans de théâtre. Depuis 1889, il touchait 200 fr. sur la fondation Cantin; Mme *Haly* Marie Jeanne, sœur des trois précédents et du suivant, amoureuse, Lille 1859-60, Montpellier 1865-67, Le Hâvre 1868-70, Bruxelles 1872-78, Anvers 1879-80, Mons 1881, Anvers 1882-84, Amsterdam 1885, Bruxelles 1886-89. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1891; *Haly* Théodore, choriste toute sa vie, maison de retraite de Pont-aux-dames 1908, frère des quatre précédents; *Haly* Gustave, neveu de Haly Théodore, Reims 1876-77, Versailles 1878, Rennes 1879, Amiens 1880-83, La Haye 1884, Rouen 1885-86, Genève 1887, Rennes 1888, Le Hâvre 1889, Dijon 1890-91, Liège 1892. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1893; *Haly* Joseph, Louis, Auguste, Reims 1876-77, Versailles 1878, Rennes 1879-80, Rouen 1881-82, Amiens 1883-84, Rouen 1885-87.

HAMAKERS, Mme Frédericque, Caroline. — Une artiste de ce nom, née en 1835, âgée de 60 ans en 1897, avec 30 ans de théâtre, reçoit une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Bruxelles en 1906.

HAMBOURG, Mlle Anna. — Marseille 1853-55, Toulouse 1856-58, Marseille 1859, jeune première Lille 1865.

HAMBURGER, Edouard, déssinateur en châles, débuta à Chambéry. — Nancy 1855-56, Nice 1857-59, Le Hâvre 1860-61, Rouen, Vaudeville 1862-65, où il créa d'une façon très drôle le sacristain de *Rédemption*. Engagé aux Variétés, Hamburger y créa le rôle d'Ajax Ier dans la *Belle Helène*. Pilier du café de Suède voisin, où il paraissait et disparaissait vingt fois par jour, Hamburger se fit une réputation par ses calembours; auteur de chansonnettes, sans oublier son recueil: les *Ajaxticides d'Hamburger*, dont il envoya un exemplaire à Victor Hugo — qui lui répondit! — On lui prêta bientôt tous les jeux de mots, bons ou mauvais, qui circulaient dans les petits journaux. Au physique: un être drôle, petit, malingre, avec un nez en crochet. Glatigny l'immortalisa (*Gilles et Pasquins*, XXVIII):

> Plus sombre qu'en sa hutte un vieux chef Samoïède
> Dont la pêche consiste en deux phoques mort-nés,
> Hamburger méditait au café de Suède,
> Sur la vie, et faisait un nez... ah! Dieu! quel nez!
>
> Ses yeux d'aigle lançaient des flammes contenues,
> Etc.

Hamburger quitta les Variétés pour les Folies dramatiques où, au bout d'un an, il n'avait encore joué qu'un clown dans *Mazeppa*. Il fut ensuite prêté aux Bouffes pour créer un rôle de concierge dans la *Quenouille de verre*. Vers 1877, il rentra aux Variétés. Il sucomba le 3 avril 1886 à une maladie de cœur.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

HAMEL. — Premier prix de comédie au Conservatoire en 1812, débuta à la Comédie-Française le 4 août 1813, rôle d'Orgon de *Tartufe*. Nouveau début 5 mai 1823, rôle d'Harpagon de l'*Avare*. Acteur en province. Est-ce le même, Théâtre-Français 1843 ? — Hamel mime à Bruxelles 1845. — Mme *Hamel*, Augustine, Adélaïde, Jeanne, Rouen 1862, Lille 1863-90, Nantes 1891 et années suivantes. Habitait Nantes 1906. Sœur du maître de ballet de ce nom, mort le 17 décembre 1862.

HAMET, *Sophie*, Louise, née Roumette. — Naquit en 1817 à Paris. Sa mère, veuve d'un militaire, la plaça encore enfant dans la figuration de l'Opéra. A sept ans, elle entra dans le corps de ballet où elle resta jusqu'à l'âge de 14 ans. Mais comme elle allait danser en cachette — contrairement aux règlements — à l'Ambigu, on la renvoya. Engagée comme première danseuse à ce théâtre, on la vit dans la *Bataille de Pultava*, *Cartouche*, *Nabuchodonosor*, le *Juif errant* (1835). Mais, d'une faible constitution, elle dut bientôt renoncer à son état. C'est alors qu'elle apparut pour la première fois comme comédienne dans le *Coq du Village*. Elle avait alors 18 ans. Ambigu (2 ans), théâtre Lazari (le *Diable à quatre*), Ambigu (seconde fois), Folies dramatiques (le *Muet de Barcelone*), rôle de Colin dans la *Fille de l'air* (1837), Théâtre du Cirque, les *Pilules du Diable*. Quoique bien jeune encore, elle prend l'emploi des duègnes. *Henri IV*, Délass. com., Folies dramatiques, Variétés 1858-61, Th. du Cirque 1861, Rouen 1862-63, Cherbourg 1864, Rouen 1865, Constantinople 1867, Lille, Reims, Nantes. Tout le répertoire des duègnes. Château-d'Eau 1872. Larochelle, qui l'avait vue à Lille, songea à elle pour le rôle de la Frochard dans les *Deux Orphelines*. Ce fut un triomphe, et le couronnement de la carrière de cette artiste. Consciencieuse à l'excès, sachant se grimer et donner à sa tournure une originalité saisissante, Sophie Hamet fut pour les *Deux Orphelines* ce que Paulin Ménier avait été pour le *Courrier de Lyon* : toute la pièce. Sophie Hamet mourut en 1875. Elle était la femme du chef d'orchestre Hamet, très apprécié à Paris avant 1860, et au Th. Français de Bordeaux en 1874.



Mme Sophie HAMET
dans les *Deux Orphelines*, Cliché Carjat.

Biographie : *Paris-Théâtre* n° 46, 2/8 avril 1874, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre* n° 46, photographie Carjat, rôle de la Frochard dans les *Deux Orphelines*.

HAMET, Charles, Louis Roumette, fils de Sophie Hamet. — Conservatoire, Gymnase 1875-78, quitta le théâtre pour le commerce.

HAMILTON père, *Gustave*, Louis, né vers 1794. — Grenoble 1826, Cambrai 1827, Angoulême 1828, Toulouse 1829, Avignon 1830, Moulins 1831, Lyon 1840-75, Amiens 1876-77, Lyon 1878-82, Béziers 1883-85. En 1862, âgé de 68 ans, avec 42 ans de théâtre, Hamilton père avait obtenu une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Sa mort survenue à Lyon, fut annoncée au Rapport de 1883.

HAMILTON, Mme Louise Sardon, femme. — Née vers 1795, épouse du précédent, Grenoble 1826, Angoulême 1828, Moulins 1831, Lyon 1840 et années suivantes. Agée de 63 ans en 1858, avec 42 ans de théâtre (retirée depuis 1845 par suite de maladie), Mme Hamilton obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Vivait encore en 1863.

HAMILTON, *Paul*, Emile, Gustave, né vers 1827, fils des précédents. — Comique Lyon 1851, Paris 1858, Le Hâvre 1859, Bordeaux 1860, Bruxelles 1861, Nantes 1862, Anvers 1863, Marseille 1864, Toulouse 1865, Nîmes 1867-68, Lyon 1869, Limoges 1870-72, Liège 1873, Toulon 1874, Narbonne 1875, Amiens 1876-77, Narbonne 1878, Béziers 1879-85, Alexandrie 1886-87, Narbonne 1888-1904. En 1888, âgé de 61 ans, avec 41 ans de théâtre, Paul Hamilton avait obtenu une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1905.

HAMILTON, Mme Julie, Gustavine, née Halbleib, femme du précédent. — Avait débuté sous son nom de demoiselle à Bruxelles, Nantes et Turin (v. Halbleib) ; sous le nom de *Hamilton*, Marseille 1858 et mêmes étapes que son mari. Habitait Narbonne en 1906. En 1889, âgée de 60 ans, avec 43 ans de théâtre, Mme Julie Hamilton obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

HAMILTON, Adrien. — Bruxelles 1861-62, Reims 1863-65, Nice 1867, Strasbourg 1868-69, Nice 1870.

HAMOCHE, Jean-Baptiste, Pierrot de la foire. — Ce fut au jeu de la dame Baron que, en 1717, Hamoche créa le rôle de Pierrot dans *Pierrot furieux*. Opéra-Comique, Foire Saint-Laurent 1732, co-directeur de l'Opéra-Comique, Comédie italienne où il fut dépaysé. Retour à l'Opéra-Comique 1733. Reparaît en 1743. Il avait épousé Anne Bisson, danseuse en province. — M^me^ *Hamoche* débuta le 12 janvier 1726 à la Comédie-Française, mais ne fut pas reçue. (Campardon, les *Spectacles de la foire*, t. I, p. 391 et suivantes). — M^lle^ *Hamoche*, fille de Jean-Baptiste, Cour Palatine, morte à Mannheim vers 1750. — *Hamoche*, né en 1731, grime, Cour Palatine 1772.

HAMON, M^lle^. — Fille d'un directeur de troupe, Cour de Prusse vers 1763.

HANCOURT, M^lle^. — Maëstricht 1673.

HANHART, M^me^ Julie. — Liège 1881-83, Pau 1884-85, Rouen 1886, Nantes 1887, Nancy 1888, Marseille 1889, Paris 1890-1901. On annonce vers 1902 la mort de M^me^ *Hanard (sic)*.

HANNEGRESSE, M^me^ Catherine, Pauline, dite *Delavaux*. — Lille 1866-70, Caen 1870, Mulhouse 1872-74, Nantes 1875, Bruxelles 1876-78, Paris 1879-95, Bruxelles 1896-1901, Paris 1902-03. Agée de 65 ans, avec 30 ans de théâtre, 500 fr. de pension 1897. Sa mort fut annoncée en 1904.

HANNEQUIN Le Febvre. — « Joueur de personnages » du Duc d'Orléans 1392-93, comme il résulte des comptes de sa maison. C'est le plus ancien comédien de profession connu en France, avec ses trois camarades Gilet Vilain, Jacquemart Le Febvre et Jehannin Esturjon.

HANNETAIRE. — V. Dhannetaire.

HANOÉ, Anatole. — Comique grime, Rouen 1832-34, Bordeaux 1842-43. Mort en juillet 1843.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 20,409, à mi-corps, assis, de ³/₄ à droite, lith. par J. Philippe, 1842.



Anatole HANOÉ
d'après J. Philippe.

HANOÉ, Anatole, Benjamin. — Né vers 1810, père noble et seconde basse, Lille 1847-48, Versailles 1850, Genève 1853-54, Toulouse 1855, Marseille 1856, Versailles 1857-58, Saint-Quentin 1859, Genève 1861, Nancy 1862-65, Genève 1867, Anvers 1868, Versailles 1869, Avignon 1870, Douai 1872-74, Paris 1875 et années suivantes. En 1874, âgé de 64 ans, avec 43 ans de théâtre, Hanoé avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Entré à la Comédie-Française comme chef de la figuration, il fut renversé, rue de Valois, par une voiture, et mourut, à 80 ans, des suites de cet accident. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1890. Il y eut un *Hanoé, Armand*, à Montpellier 1843.

HANOÉ, M^me^ Félicité, née Manœuvre, femme d'Anatole Hanoé. — Versailles 1850, Genève 1851-54. Sa mort, survenue à Paris, fut annoncée au Rapport de 1854.

HAQUETTE père, Jean, François, Anselme. — Né à Amiens le 22 novembre 1798, artiste en province, à l'étranger et à Paris pendant 43 ans, retiré en 1857, 16, faubourg du Temple, avec une pension de 300 fr. de la Société (1860). Premier rôle Reims 1826, Bourges 1827, Orléans 1829-30, directeur Mons 1843-44, Boulogne s/ Mer 1848-49, Dieppe 1850, Caen 1851-55, Strasbourg 1856, Rouen 1857, Paris 1858-70. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1871.

HAQUETTE fils, François, Théodore. — Boulogne s/ Mer 1848-50, Paris 1851-55, Strasbourg 1856, Paris 1857-58. Un *Edouard* Haquette fut directeur à Reims 1850-51.

HAQUETTE, M^me^ Rose, née Dumonthier. — Caen 1851-55, Strasbourg 1856, Ambigu 1857-59, Porte-Saint-Martin 1860-61, Turin 1862, grande coquette Liège 1862, Toulouse 1863-67, Montpellier 1868, Agen 1869, Lille 1870, Palais-Royal 1872. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1873.

HAQUIN, M^lle^ Blanche, Hortense. — Palais-Royal 1872 et années suivantes, Paris 1885.

HARAN. — Sous ce nom : M^me^ *Haran*, caractères, Anvers 1789, Lille 1792, Bruxelles 1795,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

deuxième duègne Lille 1808-09. — *Haran*, troisième comique, Lille 1809-15, 900 fr. d'appointements.

HARANCOURT. — Variétés 1800.

HARC (d') Mlle. — Th. Cluny 1878. — V. Jougleux.

HARDEL ou Hardelle. — Premier rôle Gand 1786, Liège 1789, Marseille 1792, directeur associé Rouen 1796.

HARDUYN. — V. Guillot-Gorju.

HARDY. — Sous ce nom : Mme *Hardy*, femme Julien, Reims 1797 ; *Hardy*, J.-B., Turin 1850, Arras 1851-52, Langres 1853-54, Tours 1855, Montpellier 1856, Le Mans 1857, Colmar 1858, St-Quentin 1859, Rennes 1860-61 ; *Hardy*, grand premier rôle, St-Malo 1851 ; Mme *Hardy-Gauthier*, premier rôle, Saint-Malo 1851 ; Mme *Hardy*, Honorine, Mons 1851-54, Lisbonne 1855, Nantes 1856-58, Vienne 1859, Marseille 1860-65 ; *Hardy*, premier comique, Metz 1852.

HAREL. — Premier comique et financier, Anvers 1779 et 1792, Liège 1797-98 ; Mme *Harel*, Anvers 1779 et 1792.

HAREL, Tom. — Né vers 1817, était le fils de George Cadette ; il avait été adopté par Harel, d'où son nom (v. Mlle George). Al. Dumas en a parlé dans ses *Mémoires*, t. v, p. 306 et suiv. C'est lui dont le nom figura si longtemps sur les affiches de sa tante, Mlle George, qui ne pouvait se passer de lui : « Le jeune Tom, *âgé de dix ans*, remplira le rôle de..... » Les années passaient, et le jeune Tom, dans les tournées de Mlle George, avait toujours dix ans.

Exécrant la comédie, ses pompes et ses œuvres, le jeune Tom murmurait avant d'entrer en scène : « Maudit théâtre ! et penser qu'il ne brûlera pas ! — Que dis-tu, Tom ? demandait Mlle George. — Rien, ma tante, je repasse mon rôle. » Une autre fois, le maudit garnement s'échappait, et trouvait le moyen de se faire ouvrir un crédit au café du Théâtre, où il venait chercher, au nom de sa famille, des riz au lait et des bavaroises au chocolat qu'il dévorait dans les escaliers ou dans les couloirs.

Le jeune Tom parut à l'Odéon le 2 novembre 1829 dans Mizaël des *Macchabées*, et le 25 avril 1831 dans *Norma*. Plus tard, dans *Richard Darlington*, placé au fond du théâtre, de façon à paraître en perspective de la grandeur d'un homme ordinaire, c'est lui qui représentait le Président. Grand, beau, spirituel, Tom Harel employé au ministère de l'Intérieur depuis 1852 obtint, grâce à sa tante, en 1859, le privilège des Folies dramatiques. Ernest Blum l'a fort connu à cette époque : « C'était un très aimable homme, dit-il, d'une nature douce et timide, vivant entre sa mère et sa tante, la célèbre Mlle George. Pour faire rapidement fortune, il n'avait qu'à laisser le théâtre (les Folies dram.) suivre ses errements habituels — c'est ce qu'il fit d'ailleurs, fort intelligemment. Il eut même la chance d'avoir un très gros succès : les *Canotiers de la Seine*, qui gardèrent l'affiche six mois. » Malheureusement, quand il fut expulsé pour cause de démolition du boulevard du Temple, il eut la mauvaise idée de vouloir faire reconstruire les Folies dramatiques rue de Bondy (où elles sont encore) dans la cour d'un ancien roulage. Tout son avoir, environ 500,000 francs, passa dans cette reconstruction (1863). Désespéré, il alla se cacher loin de Paris, et obtint une petite place de l'Etat.

Tom Harel était fort oublié quand on apprit sa mort, survenue à Paris, rue Saint-Paul, le 18 août 1902, et nous avons parlé à l'article de Mlle George de la vente Harel qui eut lieu le samedi 31 janvier 1903, à l'Hôtel Drouot, après son décès. Nous en possédons le catalogue : outre ses livres, autographes, gravures et papiers personnels, on y trouve toutes les reliques et souvenirs de Mlle George et de Harel.

Tom Harel, accompagné de quelques vieux voisins, fut enterré, nous dit M. Alphonse Lemonnier, près de Mlle George et de sa mère.

Bibliographie : *Le Matin*, *Mort d'un oublié*, par Alph. Lemonnier, 22 août 1902.

HARELLE, Mlle Hélène, Marie, née en 1842.— Lille 1862, Bordeaux 1863-70, Calais 1872, Nantes 1873, Le Hâvre 1874, Bruxelles 1875, Constantinople 1876-77, Lyon 1878-80, Alger 1881-83, Nice 1884-85, Paris 1886 et années suivantes. Habitait Paris en 1907. En 1903, elle obtint pour ses 30 ans de théâtre la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

HARLEM, Mlle Marie. — Renaissance 1875-76.

HARLIN, Emile. — Comique marqué, Lyon 1890, Tournai 1891-92, Lille 1892.

HARMANT, Alfred, Joseph, Henry. — Jeune premier, Liège 1833, Bruxelles 1838-39. En 1850-51 nous le retrouvons directeur et premier rôle à Orléans ; Toulouse 1851-52, Angers 1853-59. Très entreprenant, Alfred Harmant fut le fondateur de la Société nantaise qui avait accaparé plusieurs théâtres de Paris. Lui-même s'adjugea celui de la Gaîté 1860-65, qu'il abandonna pour le Vaudeville 1867-81. Il vécut ensuite à Paris, et mourut en juin 1899, âgé de 85 ans. Depuis 1884, il touchait la pension de 500 fr. de la Société des artistes, pour ses 42 ans de théâtre.

Iconographie : Bibl. nat. Catal. Duplessis, 20533, à mi-corps, de face, lith. par Edouard May 1843.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

HARMANT, Mme Marie, Diane, Duverge. — Amsterdam 1877-78, Reims 1879-81, Toulouse 1882-84.

HARMEVILLE. — V. Dharmeville.

HARRIS, Godefroy, Henri, Adolphe Goutchalde dit. — Acteur et directeur, Versailles 1866-67, Metz 1868-69, Brest 1870, Verviers 1872-73, Caen 1874, Rouen 1875-76, Versailles 1877-78, Montpellier 1879, Le Hâvre 1880, Paris 1881-82, Bruxelles 1883, Paris 1884, Bordeaux 1885, Nice 1886. Acteur à l'Ambigu 1889, Paris 1890-95. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1896.

HARRIS, Mme Léa, Lucie, née Lefrançois, femme Henri Goutchalde. — Montpellier 1878-79, Le Hâvre 1880, Ambigu 1882, Bruxelles 1883, Paris 1884, Bordeaux 1885, Nice 1886, Paris 1887-88, Ambigu 1889, Paris 1890, Vaudeville 1891, Paris 1892. Actrice de talent. Devenue Mme Barbier. Habitait Paris en 1907.

HARTMANN. — Sous ce nom : *Hartmann*, comique, Liège 1836, Amsterdam 1840; Mme *Hartmann*, Toulon 1840; *Hartmann*, Louis, Hubert, acteur et directeur, Montparnasse. Il avait succédé (avec Richard) à Larochelle en 1874 dans la direction de ce théâtre, mais son associé étant mort, il continua seul. Il fit restaurer l'ancienne salle et inaugura la nouvelle. Officier d'académie en 1901, membre du Comité de la Société des artistes, Hartmann, dont on vantait l'honnêteté, mourut presque subitement, à l'âge de 69 ans, en octobre 1903.

HARTOU. — Sous ce nom : Mlle *Hartou*, Maëstricht 1749; *Hartou*, Maëstricht 1764.

HARVILLE, Mme Emilie. — Gaîté 1835.

HARVILLE, Gaspard, Luquin dit. — Né à Harville (Meuse), Odéon 1842-61, Bruxelles 1862-64, grand premier rôle Liège 1865, Bruxelles 1867, Lyon 1868-72, Rouen 1873-74, Bruxelles 1876-79. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1880.

Harville avait épousé Mlle Marie Brindeau, devenue plus tard Mme Febvre. V. Mlle Brindeau.

HARVILLE (d'). — V. Dharville.

HARVILLE, Mme Marie, femme Bonnefoy. — Paris 1879-83, Montauban 1884-86, Paris 1887, Constantine 1888, Paris 1889-91.

HARY. — Rôles marqués, pères nobles, Lille 1878.

HASSELMANS, Mme Marie, Henriette. — Née en 1842, Anvers 1869-72, Gand 1873-87, Paris 1888 et années suivantes. Habitait Bruxelles en 1907. Pensionnée de 500 fr. de la Société des artistes, 38 ans de théâtre.

HATTON, Mme Louise, Marie, Ernestine. — Marseille 1865, Lille 1867, Alger 1868-70.

HAUBRY. — Moulins 1828.

HAUGUEL, Emile, Hyacinthe. — Rouen 1882-85.

HAULLARD, Debray, Jules, Eugène. — Th. Historique 1878-81.

HAULMÉ. — Sous ce nom : *Haulmé*, Gabriel, Eugène, Besançon 1884-85; Mlle *Haulmé*, ingénuité, Liège 1884.

HAUPOIS, Charles, Victor. — Nancy 1862-65, Bruxelles 1867-68, Strasbourg 1869-70, Bruxelles 1872-78, Bordeaux 1879-80, Nantes 1881, Bordeaux 1882-84, Genève 1885, Lyon 1886, Nantes 1887, Rouen 1888-1902. En 1896, âgé de 68 ans, avec 32 ans de théâtre, Haupois obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1903.

HAUREGARD. — Sous ce nom : Mlle *Hauregard*, ingénue, Lille 1806, Liège 1808; *Hauregard*, comique, Soissons 1828-29; Mme *Hauregard*, Soissons, 1828-29, Besançon 1830.

HAUSSARD, Alexis. — Jeune premier, Cambrai 1828, Limoges 1829, Mons 1831, père noble, Nîmes 1852, Paris 1854-62, Versailles 1863-69; Mlle *Haussard*, Verviers 1851.

HAUSSER, Mme Henriette. — Bruxelles 1856-61, La Haye 1862-64, Gaîté 1865-69, Paris 1870-72, Gaîté 1873-80, Paris 1881-94. Sa mort fut annoncée au Rapport 1895.

HAUSSMANN, Mlle Virginie. — Athènes 1889, Porte-Saint-Martin 1894. Le Rapport de 1895 annonce la mort prématurée de Mlle *Berthe Haussmann*, actrice de la Porte-St-Martin. Une demoiselle Haussmann avait eu le deuxième prix de tragédie en 1891.

HAUTAIS (d'), Mme. — Actrice et directrice, Caen 1810.

HAUTERIVE. — Débuta à la Comédie-Française le 14 mai 1776. Nous retrouvons un *Hauterive* à Beauvais 1791, et aux Délass. com. vers la même époque.

HAUTEROCHE, Noël, Jacques Le Breton, sieur de. — Né à Paris vers 1616, fils d'un huissier au Parlement, et doué d'une certaine instruction, s'enfuit de la maison paternelle et passa en Espagne, où il s'engagea dans une troupe de comédiens français à Valence (Espagne). Plus tard il parcourut l'Allemagne où il devint directeur de troupe. Ce ne fut que vers 1654 qu'il apparut au théâtre du Marais. Maigre, de haute taille, Hauteroche tenait les troisièmes rôles tragiques. Il excellait dans

EFERUS - Recherches & Classification numériques

les récits. Passé à l'hôtel de Bourgogne en 1663, il y succéda à Floridor dans les fonctions d'orateur de la troupe; à la jonction de 1680, il fut conservé. Il se retira le 24 mars 1684, avec la pension de 1000 livres, et mourut aveugle à 90 ans, le 14 juillet 1707.

Très estimé, très protégé, Hauteroche était aimé du public et des grands. Quinault lui fait dire dans la *Comédie sans Comédie* (1654) :

J'ay reçeu dans la Cour mille honneurs différents;
La France à m'admirer souvent s'est occupée;
Le favory du Roy m'a donné cette épée;
J'ay reçeu des faveurs des gens du plus haut rang, etc., etc.

Hauteroche laissa un assez fort bagage littéraire : l'*Amant qui ne flatte point*, le *Souper mal apprêté*, le *Deuil*, les *Apparences trompeuses*, *Crispin musicien*, *Crispin médecin*, etc. (V. les *Anecdotes dramatiques*, t. III, p. 227.) M. Campardon a publié (*les Comédiens du Roi*) son contrat de mariage avec Jacqueline Lesueur, veuve Arnaud.

Biographie : *Lettre au Mercure sur Molière*. — V. Fournel, les *Contemporains de Molière*, t. II, en tête de *Crispin musicien*, notice très complète. — Le Mazurier, *Galerie historique*, t. I. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, p. t. II, 355.

HAUTEVILLE, Mme. — Faisait partie de la troupe formée par le marquis d'Argens pour la Cour de Prusse, 1743.

HAUTVIS, (d') Mme Victoire Mipied dite. — Née à Château-Thierry, 30 ans en 1799, Reims.

HAVARD, Mme. — Premiers rôles, Angers 1824, Reims 1826, Agen 1830, Bourges 1831.

HAYMÉ, Aimé Le Razavet, dit. — Né en 1840, Province, Folies dramatiques 1874-79, où il créa le rôle de Trénitz dans la *Fille de Mme Angot*. Fut grièvement blessé dans un accident de chemin de fer à Asnières. Habitait Nice en 1907 avec la pension de 500 fr. de la Société des artistes (1902) pour ses 31 ans de théâtre.

HAYMÉ, Alfred Le Razavet, frère du précédent. — Tournées à l'étranger, Russie, Egypte, Amérique. Tournées Masset en France. Mort, jeune encore, de la poitrine. (Rapport 1883.)

HAZARD, Charles. — Porte-Saint-Martin, Odéon 1850, Paris 1851-84. En 1874, il lui fut attribué une rente de 300 fr. sur la fondation Cantin. En 1880, âgé de 71 ans, il lui fut alloué la pension de 500 fr. de la Société pour ses 32 ans de théâtre. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1885.

HÉBERT. — Sous ce nom : *Hébert*, Liège 1772; Mme *Hébert*, Th. Louvois 1801 ; Mme *Hébert-Massy*, née Giacomasci, femme Hébert dite, plutôt chanteuse que comédienne. Créa le rôle de Nicette dans le *Pré aux Clercs*, fit un court séjour aux Variétés, et partit pour la province. Elle se fixa à Toulouse, où elle fut nommée professeur au Conservatoire. A la Porte-St-Martin, elle avait créé un rôle dans la *Faridondaine*. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1875. Elle avait alors 60 ans, 37 ans de théâtre, et allait recevoir la pension de 500 fr. de la Société des artistes. — Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 20,854. En buste, de ¾ à gauche, rôle d'Isabelle dans *Robert*, lith. par Graille, 1839.

Hébert, Achille, Robert, Lyon 1848-49, Paris 1851-59, Toulouse 1860-91. Pensionné de 300 fr. par la Société des artistes pour ses 23 ans de théâtre (61 ans en 1871); *Hébert*, Edouard, Saumur 1872-77 ; Mme *Hébert*, Augustine, Joséphine, Bruxelles 1874-1907. Habite Bruxelles ; *Hébert*, Emile, Ambigu 1881-83. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1884.

HECTOR. — Sous ce nom : *Hector*, Renaissance 1838 ; *Hector*, Dijon 1840 ; *Hector*, comique, Brest 1840.

HEDOUX. — Lyon 1765.

HEERNAUX, Mlle. — Bruxelles 1776.

HEILBRONN, Mlle Marie, Vicomtesse de la Panouse. — Plutôt chanteuse. Hollandaise de naissance. Opéra-Comique, province, étranger, La Haye. Débuta aux Variétés dans les *Braconniers*, créa ensuite le rôle de Cocorilla dans la *Veuve du Malabar*, et c'est seulement pourquoi nous la citons ici. Chanta ensuite avec grand succès la *Traviata* aux Italiens. Morte à Nice le 30 mars 1886, âgée de 37 ans. Ses obsèques eurent lieu à Paris le 5 avril suivant.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 20,956, à mi-corps de ¾ à gauche, rôle de *Manon*. Grav. par C. Jangeon, d'ap. Vuillier.

HÉLÈNE. — Sous ce nom : Mlle *Hélène*, Vaudeville 1792-93 ; Mlle *Hélène*, Ambigu 1827, Mlle *Hélène*, Palais-Royal 1853.

HELMONT, Mme Marie Hassenhut dit. — Palais-Royal 1868-72, Vaudeville 1873, Renaissance 1874-75, Gymnase 1876-81, Odéon 1882-83, Gaîté 1884 et années suivantes. Le Rapporteur de 1905, en annonçant sa mort, l'appelle Mme Hussenet dite Hellemont.

HÉLOISE. — Sous ce nom : Mlle *Héloïse*, Ambigu 1813; Mlle *Héloïse*, rôles d'enfants, Ambigu 1816-17; Gaîté 1822; Mlle *Héloïse*, Odéon 1822-23; Mlle *Héloïse*, Angers 1823; Mlle *Héloïse*, soubrette, Soissons 1829, Th. Seveste 1830, Mlle *Héloïse*, rôles d'enfants, Gaîté 1830; Mlle *Héloïse*, Porte St-Martin 1841; Mlle *Héloïse*, Cirque impérial 1859.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

HELT, Léon, Eugène. — Alençon 1862-65.

HÉNAULT, Mme Henriette, Carteron, Chevalier. — Toulon 1853-55, Amiens 1856-59, Bordeaux 1860-61, Strasbourg 1862, Angers 1863-64, Orléans 1865-70, Port s/ Saône 1872, Bruxelles 1873-75, Nantes 1876, Bordeaux 1877-78, Genève 1879, Besançon 1880-86, Paris 1887-90. En 1891 Mme Hénault, âgée de 60 ans, avec 32 ans de théâtre touchait une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport 1895.

HENNAULT, Emile, Louis. — Bayonne 1862-64, Orléans 1865-69.

HENNÉ. — Palais-Royal 1834.

HENNECART, Mme Euphrasie, Léontine. — Rouen 1854-56, Délass. com. 1857-58, Turin 1859-61, Anvers 1862-65, Paris 1871-74.

HENNEGUY, Mlle. — Cour de Prusse 1777.

HENNIQUE. — Amiens vers 1773 ; Mme *Hennique* (ou Henique) Angers 1800.

HENRI. — V. Henry.

HENRIETTE. — Sous ce nom : Mlle *Henriette*, née en 1763, amoureuse et duègne, Ambigu. — Th. des Elèves de l'Opéra 1779 ; *Cendrillon*, Variétés amusantes 1780 ; Mlle *Henriette* débuta au Vaudeville, mars 1807 ; Mlle *Henriette*, Versailles 1826-27 ; Mlle *Henriette*, rôles d'enfants, Amiens 1828. Est-ce la même 1839 ? ; Mlle *Henriette*, Gaîté 1852 ; Mlle *Henriette*, Délass. com. et Cirque impérial avant 1862.



Mlle Jane HENRIOT
Cliché Reutlinger.

HENRIEUX. — Cour de Prusse 1767.

HENRIOT, Mme Henriette Amelot. — Odéon 1863-68. Jolie tenue et du talent.

HENRIOT, Mlle Jane, fille de Mme Henriot, l'artiste contemporaine, née le 28 avril 1878, premier accessit de tragédie 1898, pensionnaire à la Comédie-Française 1899 ; Mlle Jane Henriot débuta le 8 juillet 1899, dans la *Douceur de croire*, rôle de Myrtha, puis joua successivement : Sylvette des *Romanesques*, Hippolyte de l'*Etourdi*, Bertrade de *Griselidis*, Lucile du *Dépit amoureux*, Isabelle du *Légataire universel*, Lucinde du *Médecin malgré lui*, Céphise d'*Andromaque*, Juliette de *Diane de lys*, Zaïre de *Bajazet* (1er mars 1900, en matinée). Le 8 mars, quelques minutes avant midi, Mlle Jane Henriot venait de monter dans sa loge située au quatrième étage (elle devait jouer en matinée dans *Bajazet*) quand le feu éclata au théâtre. Son habilleuse, qui avait une meilleure connaissance des lieux, put trouver une issue et gagner une fenêtre, mais la pauvre Henriot, elle, perdit la tête, s'égara dans les couloirs, et, bloquée par la fumée, succomba asphyxiée. Méconnaissable, la figure noircie, les cheveux brûlés, les traits convulsés, le corps est alors porté à la Morgue, tandis que Mme Henriot, la mère, affolée, réclamait sa fille à grands cris. La foule, le surlendemain, se pressa aux obsèques, et lorsque ses restes traversèrent Paris, de l'église St-Honoré d'Eylau au cimetière Montmartre, hommes et femmes saluèrent tristement le cercueil qui disparaissait sous les fleurs.

Au mois de mai suivant, la concession d'un terrain au cimetière de Passy fut accordée par la Préfecture de la Seine. Ce terrain, qui mesure 2 m. 80, est situé dans la partie gauche du cimetière. Le transfert du corps y eut lieu le 27 juin 1900. Un an plus tard, le 8 mars 1901, un service commémoratif fut célébré à St-Roch. Puis, les amis de Mme Henriot mère se rendirent au cimetière de Passy où fut découvert le buste sculpté par Denys Puech, surmontant un monument en marbre blanc dû à l'architecte M. Marcel Dourgnon. On a gravé sur l'édicule ces mots : « A Jane Henriot, la Comédie-Française. » Avec cette inscription empruntée à un article de M. Emile Faguet :

... Elle est venue,
Elle a souri,
Elle a passé !...

Bibliographie : le *Figaro*, 9 mars, 30 mai 1900, 8 mars 1901.

Iconographie : *Le Théâtre*, n° 30, mars II, 1900.

HENRIQUEZ, Henri, Louis, Jacquasson. — St-Etienne 1880-81, Beauvais 1882-84.

HENRY (on écrit Henri et Henry). — Sous ce nom : *Henry*, deuxième comique, Lille 1786 ;

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Henry, troisième amoureux, Lille 1788; *Henry*, Bordeaux 1792; M^lles *Henry*, Th.-Français, comique et lyrique 1792.

HENRY, Henri, Barnabé Leroux dit. — Naquit à Paris le 2 janvier 1772; son père était marchand cordonnier. Comédien de société fort adroit, Henry attira par sa tournure élégante l'attention des fondateurs du Vaudeville qui se l'attachèrent dès l'ouverture de ce théâtre. Il devait y demeurer plus de trente ans. Joli homme, gracieux, distingué, tel était Henry à une époque où un peu d'afféterie ne déplaisait pas. Plus tard, il prit l'emploi des pères nobles. Le *Tribunal Volatile* dit de lui en l'an XI: « Amabilité et gentillesse; enfin tout ce qu'il faut pour plaire aux dames. » Le *Coup de fouet* le trouve rempli de fatuité, de présomption et d'ignorance. Il lui reconnaît seulement « du goût » pour chanter. « Quelle fadeur! Quelle monotonie! » s'écrie l'*Espion des coulisses*. Henry parut pour la dernière fois le 25 novembre 1821, dans une représentation donnée à son bénéfice, et qui produisit une assez forte recette. Il y remplissait dans la *Visite à Bedlam* le rôle du baron.



HENRY et SOLY
dans les *Deux Edmond*.

De mœurs honnêtes, Henry avait épousé en premières noces la jolie Mademoiselle Belmont (v. ce nom) le 11 août 1798. Mariage d'inclination qui ne fut pas heureux puisque le divorce sépara les deux époux trois ans plus tard, le 5 mars 1801. Henry se remaria le 2 avril 1828 à Versailles, qu'il habitait alors, rue Berthier, 11, avec demoiselle Claudine, Benoîte, Antoinette Gantel, âgée de 21 ans, alors qu'il en avait 56. Puis, dans les dernières années de sa vie, après la mort de cette seconde femme, il revint habiter Paris où il exploita, avec la fille qu'il avait eue de ce second mariage, un bureau de tabac, rue des Martyrs. Henry mourut à La Chapelle où il demeurait en dernier lieu, le 22 mai 1853.

Biographie: E.-D. de Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*, p. 270, notice.

Iconographie: Coll. Martinet, n° 305. Dans les *Deux Edmond*; 315, Rochester dans l'*Exil de Rochester;* 321, Charles VII dans *Jeanne d'Arc;* 328, d° ; 343, Florval dans l'*Auberge isolée.*

HENRY, M^me. — V. M^me Belmont.

HENRY. — Sous ce nom: *Henry*, Th. sans prétention (1797-1807); M^lle *Henry*, Bruxelles, 1200 fr. d'appointements 1806; M^lle *Henry*, ex-actrice de l'Opéra et du Th. Feydeau, débuta à la Comédie-Française le 25 juillet 1807 dans les rôles d'Eliante, du *Philosophe marié*, et de Lisette des *Folies amoureuses*; Odéon 21 mai 1810, Araminte des *Fausses Confidences*; *Roxelane mariée*, succès personnel (2 juillet); la *Servante de qualité* (11 déc.); sans doute la même voyageant dans le nord avec Talma, 1817; *Henry*, nom d'un débutant à la Comédie-Française le 19 janvier 1808, rôle d'Hippolyte de *Phèdre*; *Henry*, Ambigu, 1813; *Henry*, acteur outré, Marseille 1824; *Henry*, Gustave, Th. de banlieue 1825; M^me *Henry*, deuxième duègne, Brest 1826; M^lle *Henry*, deuxième amoureuse, Brest 1826; M^me *Henry*, Guilleman, Toulouse 1826-27; *Henry*, financier, Lyon 1828-29; M^me *Henry*, troisième amoureuse, Lyon 1828-29; M^me *Henry*, Versailles 1829; *Henry*, Th. Montmartre 1830; *Henry*, troisième amoureux, Avignon 1830: *Henry*, jeune premier, Orléans 1831; M^me *Henry*, première soubrette, Marseille 1831; *Henry*, deuxième amoureux, Lille 1831; *Henry*, utilités, Laon 1831; *Henry*, Th. de la Renaissance 1838; *Henry*, deuxième comique, Aix 1839; *Henry*, premier comique, Nantes 1840; *Henry*, deuxième comique, Lille 1840; *Henry*, Jules, deuxième amoureux, Bordeaux 1840; *Henry*, jeune premier, Grenoble 1844; *Henry*, Variétés 1845; *Henry*, amoureux, Délass. com. 1845; *Henry*, Porte-St-Martin 1847; *Henry*, Auguste, Alix, dit (v. Alix), né en 1812, Versailles 1844, Bruxelles 1848-49, Vaudeville 1850, Variétés 1851-52, avait joué avec quelque succès à la Porte-Saint-Antoine où il fit représenter trois pièces de lui: c'est le même, croyons-nous, dont nous avons signalé la présence au Th. de la Renaissance en 1838; mourut à Paris en 1856: *Henry*, Chardon, dit, Alger 1849, Caen 1850; M^me *Henry*, Chardon, Louise, Alger 1849; M^lle *Henry*, troisième amoureuse, Bruxelles 1849; M^me *Henry* de Jacquelot de Bois-Rouvray, Marseille 1850-77; *Henry*, Maurice, Louis, Dunkerque 1852, âgé de 58 ans en 1854, paralysé, habitant Saint-Germain, pensionné de 180 fr. de la Société des artistes. Son nom disparaît en 1856; *Henry*, Maurice (Betzy), Strasbourg 1852, Paris 1853, St-Germain 1854-55, Strasbourg 1856-67, Mulhouse 1868-69, Verviers 1872-73,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

St-Germain 1874, Bourges 1875, St-Germain 1876-88; Mlle *Henry* débute à l'Ambigu, octobre 1852; Mme *Henry*, Victor, Alphonsine, née Lemaître, Turin 1857-65, Nantes 1867-68, Bruxelles 1869-70, Le Caire 1872-79, Nantes 1880, Paris 1881-82, Bruxelles 1883-84; *Henry*, Gaîté 1864; Mme *Henry*, Alix, Marie, Coletta, Deschuymer, Nantes 1866-73, Reims 1874, Nantes 1875-87, Liège 1888-91, La Haye 1892-1903. En 1897, âgée de 76 ans, avec 39 ans de théâtre, Mme Henry Alix obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Son nom disparaît de l'Annuaire en 1904; *Henry*, Victor, Amiens 1871-72, St-Pétersbourg 1873-75, Bruxelles 1876-78, Amiens 1879-81, Ivry 1882. Sa mort subite fut annoncée au Rapport de 1883; Mme *Henry*, Clémence, Adeline, Arsène, Boursier, Toulouse 1873, Rochefort 1874, Renaissance 1875, Rio-de-Janeiro 1876-82, Paris 1883-85, Rio-de-Janeiro 1886-88, Paris 1889-92, Rio-de-Janeiro 1893, Paris 1894-96, Th. de la République 1897-98. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1900; Mme *Henry*, Zélie, Eugénie, née en 1836, Bourges 1873-74, Verviers 1875, Grenoble 1876, Douai 1877, Châlons s/ M. 1878-79, Rochefort 1880, Roubaix 1881-82, Paris 1883, Beauvais 1884, Sedan 1885-86, Paris 1887-91, Boulogne s/ Mer 1892-93, Paris 1894-96, Boulogne s/ S. 1897-1901, St-Cloud 1902-07. En 1903, 66 ans, 32 ans de théâtre, 500 fr. de pension de la Société des artistes. Habitait St-Cloud 1907; *Henry*, v. Edouard, Deshayes, Urseau, Vachot.

HENS, François, Alphonse, âgé de 55 ans en 1861, 30 ans de théâtre, 200 fr. de pension. (*Rapport* 1862).

HÉRAULT, Pierre, Alexandre, né vers 1778, débuta au Panorama dramatique le 4 juin 1822 dans le *Fou raisonnable*; le 11 octobre, il joua encore dans *Esope à la foire*. On lui reconnaissait un débit juste et naturel; financier, Bordeaux 1825, Florence 1828, troupe du Prince Demidoff; Berlin 1829-31. En 1846, 68 ans, 45 ans de théâtre, 150 fr. de pension de la Société des artistes. Sa mort, *Rapport* 1861.

HÉRAULT, Mme de Séchelles, Rosie. — Th. Montmartre 1881-86, Paris 1887-91. Sa mort, *Rapport* 1892.

HÉRAULT, Mme Louise, Valentine, née Castelli, fille du dessinateur de ce nom. — Cercle Pigalle, Paris 1883-86, Nice 1887-89.

HÉRAULT, Louis, *Albert*. — Nice 1888-89.

HERBERT, Gustave, Prosper. — Né en 1845, Anvers 1875, Reims 1876, Lille 1877, Lyon 1878-79, Opéra-Comique 1880 et années suivantes. En 1906, 60 ans, 44 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

HERBERT, frère du précédent. — Th. Saint-Pierre, Folies Marigny 1874, Déjazet, Château-d'Eau, Cluny 1877, Palais-Royal, Ambigu, Châtelet, Porte-St-Martin 1891. Se fit remarquer aux Folies Marigny dans *Nicaise* (reprise), à l'Ambigu dans la *Glu;* à la Porte-St-Martin dans la *Marchande des quatre Saisons*, les *Etrangleurs de Paris*, le *Crocodile*, la *Grande Marnière*, *Robert Macaire*, *Marie Jeanne*. Ne quitta jamais Paris que pour accompagner Sarah Bernhardt dans une tournée. Acteur fin, délié, consciencieux. Peintre de talent, plusieurs fois admis au Salon.

HERBEZ, Félix, Gustave ou Achille (?). — Boulogne 1874-76, Rennes 1877-79, Dunkerque 1880, Verviers 1881, Gand 1882-84, Nantes 1885-86, Gand 1887, Rouen 1888-90. Sa mort, *Rapport* 1891.

HERBIN, Adolphe. — Lyon 1854-56, Strasbourg 1857-61, Paris 1862, Cassel 1863-64, Brunswick 1865, Darmstadt 1867, Paris 1868-97. En 1894, 62 ans, 20 ans de théâtre, 300 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1898.

HERBLAY (d'), Louis, Alfred, Maugeis, dit. — Gymnase 1847, Odéon 1849, St-Quentin 1852, Liège 1853, Nice 1854, Marseille 1855-58, Reims 1859-60, Bordeaux 1861, Lyon 1862-78, Paris 1879. En 1887, 60 ans, 32 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort rapide (congestion pulmonaire), *Rapport* 1888.

HERBLAY (d'), Mlle Elise Châtelet, femme Maugeis, dite. — Marseille 1856-58, Reims 1859-60, Bordeaux 1861, Lyon 1862-78, Paris 1879. Actrice sympathique dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1883.

HERDLISKA, Mme Herdlitz, dite. — Bordeaux 1826-29, Toulouse 1831. Mère de Mme Taigny (v. ce nom) en ce qui concerne Mlle *Herdliska*.

HÉRET. — Gaîté 1812-22, Cirque olympique 1823-25, Porte-St-Martin 1826-41.

HERFORT, Mme Fanny, Caroline, femme Godard, dite. — En 1829, à propos d'un procès d'un sieur Godard contre son épouse qui l'avait quitté pour aller jouer la comédie chez les frères Seveste, on fit grand bruit autour de Mme Herfort (de son nom, Mme Godard). Elle passa aux Variétés 1829-31, où son aplomb lui tint lieu de talent, et parut aussi au Vaudeville 1853-56.

HERGUEZ, M. et Mme. — Lyon 1825-27.

HÉRICOURT, Mlle Victorine, Marie, Mallé, dite Marguerite, Isabelle. — Lauréat du Conservatoire, tragédienne trop prônée à l'avance, débuta le 22 sept. 1868 dans *Andromaque*. V. Déricourt.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

HÉRISSIER, François, Adolphe. — Variétés 1886-96, Nouveautés 1897-1906. Sa mort, *Rapport* 1907.

HERMAN, Mlle. — Th. Patriotique 1793.

HERMAN. — Dijon 1848-49.

HERMAN, Mlle Malvina Hermann, dite. — Rouen 1882-83, Brest 1884-86, Saïgon 1887-96.

HERMANCE, Mlle Métadieu. — Pensionnaire à la Comédie-Française 1843. Une dame *Hermance* passa par les Délass. com. Mme *Hermance*, Clémence du Bosq de la Hervé, Nantes 1869-1870.

HERMANDEZ, Mlle. — V. Mlle Fernand, Lyon 1855-69.

HERMANT. — Sous ce nom : *Hermant*, Tulle 1840 ; *Hermant*, Albert, 54 ans en 1865, 31 ans de théâtre, 200 fr. de pension ; *Hermant*, Joseph, directeur, Pau 1848-49, Tarbes 1850, Auch, Pau, Bagnières, Bayonne 1867-73, Pau 1874-81. En 1880, 69 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort à Pau, *Rapport* 1882 ; Mme *Hermant*, Jenny, née Beaux, Pau 1848-49 ; Mme *Hermant*, Rosine, née Bourlard, Pau. En 1885, 60 ans, 31 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1887.

HERMET, Ernest, Alexandre Husbrocq. — Odéon 1875-85, Paris 1886-94.

HÉROLD. — Louvain 1842, Le Hâvre 1851.

HÉROU (d'), Louis, Gustave. En 1876, 71 ans, 47 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1886.

HÉROUARD, Mme Nella, Honorine, Colombe. — Née en 1838, Berlin 1863-69, Porte-St-Martin 1870-80, Paris 1881-1904. Habitait Boulogne-sur-Mer en 1907, avec une pension de 500 fr. pour ses 32 ans de théâtre (1900).

HERVÉ, Mlle. — V. Geneviève Béjart.



HERVÉ, compositeur, auteur, acteur, etc.
Rôle de *Chilpéric*. Caricature par Gill.

HERVÉ, Florimond Ronger, dit. — Naquit en 1825 le 30 juin à Houdin (Pas-de-Calais) d'un père gendarme et d'une mère espagnole. A douze ans, orphelin de père, il fut amené à Paris, où sa jolie voix le fit admettre dans la maîtrise de Saint-Roch. A seize ans, il composait sa première partition, et faisait représenter son œuvre (?) à l'Hospice de Bicêtre où il était organiste, avec des fous comme interprètes ! — Qui se souvient encore de cet opuscule : *Administration des hôpitaux et hospices de Paris. Recueil de chants pour les élèves de l'école de l'hospice de Bicêtre, août 1840* — (ne se vend pas). Paris, E. Bailly, imprimeur, in-16, XIII, 152 pages, 2 pièces « morales, consolantes et religieuses », musique de M. Florimond ? — Elève des classes de composition au Conservatoire, organiste pendant le jour à St-Eustache et ténor léger au Th. Montmartre le soir (1847), Florimond-Hervé menait cette existence en partie double qui donna l'idée, plus tard, à Meilhac et Halévy, de créer le personnage de Célestin-Floridor dans *Mam'zelle Nitouche*. C'était alors un joli garçon, à la physionomie froide, débitant des incohérences d'un air sombre. Un jour Désiré, qui était gros et court, demanda à son camarade Hervé, qui était long et maigre, de lui composer une saynète musicale pour son bénéfice. Telle est l'origine de *Don Quichotte* et *Sancho Pança*, la première opérette connue ! Elle fut jouée au Th. Montmartre par Hervé et Désiré, et eut tant de succès — malgré son intérêt nul — qu'Adolphe Adam, alors directeur de l'Opéra National du Boulevard du Temple, acheta la pièce qu'il fit représenter à son théâtre (5 mars 1848). Tour à tour chef d'orchestre au Palais-Royal (1850-53), compositeur plein de verve, auteur de petites partitions et ténor léger, Hervé, qui rêvait de lancer un genre nouveau, proposa à un sieur Meyer, propriétaire d'un bal qui portait son nom, rue Vendôme et 41, boulevard du Temple, d'ouvrir en cet endroit une salle de spectacle pour y jouer de petites pièces, tenant le milieu entre l'opéra-comique et le vaudeville.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

On les appela d'abord *saynettes* ou *scènettes*, puis *opérettes*, et ainsi le Théâtre des Folies-Concertantes fut créé (1853). L'année suivante, il prit le nom de Folies-Nouvelles, et devint le 27 septembre 1859, le Théâtre Déjazet. Auteur, acteur, compositeur et directeur (jusqu'au jour où il passa la main à Huart et Altaroche) Hervé fut tout cela à la fois. *Il Signor Saltarello*, *Don Quichotte et Sancho Pança*, le *Compositeur toqué*, le *Sire de Framboisy* attirèrent la foule, un peu déconcertée tout d'abord en présence de ce genre nouveau. C'était le temps où, à la Cour d'Henri III, on faisait annoncer Molière. Déjà ? — La *Perle de l'Andalousie*, qui contenait des vers comme ceux-ci :

C'est Monsieur Velazquez
Qu'est un fameux Cortez
Qui nous a r'commandez
A vot' sagacitez, etc.

Ou bien encore un *Drame en 1700* étaient des fantaisies échevelées, abracadabrantes, presque toujours traversées par Hervé acteur, costumé invariablement d'une redingote noire, d'un gilet blanc à revers et d'un collant gris avec des bottes !

Le Théâtre Déjazet ayant succédé aux Folies nouvelles, Hervé tantôt acteur, tantôt chef d'orchestre, parut tour à tour aux Délassements comiques, à Marseille, à Montpellier, au Caire. L'année 1863 le retrouve chef d'orchestre à l'Eldorado. Plus tard, il joue à la Porte-St-Martin.

Les Folies dramatiques, nouvellement installées rue de Bondy, cherchaient un genre. Le drame, genre Gymnase, y avait sombré, et l'on se demandait ce qu'il fallait faire, lorsque Hervé apporta à Moreau-Sainti l'*Œil crevé* qui avait failli moisir dans les cartons des Variétés. La direction, découragée, accueillit l'œuvre du maëstro (12 oct. 1867). Le *Compositeur toqué* triompha ; puis vinrent *Chilpéric*, où il tint lui-même le premier rôle, et la ravissante partition du *Petit Faust*. Dès lors — Hervé, assez médiocre acteur, renonça à la scène en tant que comédien, pour ne rester que le charmant compositeur que l'on sait — le véritable créateur de l'opérette, avant même qu'Offenbach y eût songé.

Parti pour Londres après la guerre, Hervé s'y fit naturaliser Anglais et y resta jusqu'en 1890. Il devait pourtant revenir mourir à Auteuil le 4 novembre 1892. Le 22 octobre précédent, on avait donné de lui, aux Menus Plaisirs, une opérette, *Bacchanale*, qui n'eut aucun succès. Henry Fouquier, du *Figaro*, la railla avec son esprit. Cet article alla au cœur du compositeur qui, le 26 octobre, écrivait au *Figaro*, datant sa lettre de Paris, 36, rue Poussin, qu'il se désabonnait, « ce journal n'ayant plus la moindre raison de franchir le seuil du compositeur français *qui n'a jamais eu probablement son pareil* ». — Neuf jours après il était mort. — Marié deux fois, il laissa cinq enfants.

Biographie : *Supplément à la Biographie universelle des musiciens*, de Fétis (jusqu'en 1877), par M. Arthur Pougin.

Bibliographie : Ernest Blum, un article dans la série *Journal d'un vaudevilliste*. — Le *Gaulois*, 1er février 1895. — Fr. Sarcey, chronique dans l'*Echo de Paris*, 7 mai 1896. — Félix Duquesnel, *Je sais tout*, n° 37, 4me année, 15 février 1908.

Iconographie : le *Bouffon*, 9 février 1868, caricature par Edw. A. — L'*Eclipse*, n° 42, 8 novembre 1868.

HERVÉ. — V. Gardel.

HERVEY, Mme Marie, Anne, Renée, Adèle Macaire, Moreau de Comagni, dite. — Née à Boissy s/ St-Yon, le 22 mai 1778. Envoyée à 14 ans en apprentissage à Paris où elle prit un goût très vif pour le théâtre. Un ancien comédien de province, nommé Bonneville (v. ce nom), frappé de sa physionomie vive et intelligente, l'emmena avec lui à Marseille où il dirigeait le théâtre du Pavillon, et la fit débuter dans une pièce intitulée l'*Espiègle*, au commencement de 1797, sous le nom d'Hervey (sa mère s'appelait Hervet). L'année suivante, Bonneville est directeur à Lyon, où il a emmené sa pensionnaire. Le 2 octobre 1799, Mme Hervey, chargée de réciter une pièce de vers devant le Premier Consul, retour d'Egypte, est complimentée par celui-ci qui, par un geste qui lui était familier, lui pince l'oreille ! Puis elle quitte la scène de Lyon pour celle de Bordeaux et de Marseille (2me fois). C'est dans cette ville que Vertpré la remarqua, et la signala au directeur du Vaudeville. Il s'agissait alors d'opposer un frein aux prétentions de la jolie Mme Belmont. Mme Hervey fut engagée, et sa grande devancière dépitée refusa de renouveler son engagement.

Pendant 15 ans, Mme Hervey fut littéralement l'idole du public au Vaudeville. Le terrible Geoffroy écrivait lui-même en 1810 qu'il ne connaissait que trois talents naturels à Paris : Mlle Mars, Gavaudan et Mme Hervey.

Le *Petit Corsaire*, les *Pages du Duc de Vendôme*, *Amour et Mystère*, *Haine aux femmes*, etc., furent les pièces où elle excella. Puis, un beau jour, l'on apprit que cette actrice, qui avait rendu de si nombreux services, était éloignée de la scène de la rue de Chartres par l'intrigue. L'on cria à l'injustice, la Comédie-Française tendit la main à l'exilée, et tout sembla marcher pour le mieux. Mme Hervey avait changé son exil contre une prison. En effet, après avoir débuté le 7 septembre 1819 rue Richelieu dans l'emploi des mères — Philaminte des *Femmes savantes* et la Marquise d'Olban de *Nanine*, l'on s'aperçut — c'est Maurice Alhoy qui parle — que les rôles dans lesquels elle montrait le plus de talent étaient ceux dans lesquels on ne la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

revoyait plus. « Excellente comédienne, qu'on n'aperçoit que trop rarement, nous dit Harel, mais le droit d'aînesse de Mme Desmousseaux lui interdit les rôles les plus saillants de son emploi ». Résignée, Mme Hervey n'osa se plaindre, mais elle abandonna la partie le 1er avril 1825 pour rentrer momentanément au Vaudeville, le 26 avril 1826, rôle de Germaine des *Deux Edmond*, et de la *Grand-Maman* (grand succès). Le 28 juin 1827, nouveau début rue Richelieu, avec la *Femme jalouse* et la *Coquette corrigée*. Nommée sociétaire le 1er avril 1828, elle se maintint en cette place jusqu'au jour de sa retraite — 1er avril 1839 — mais fort effacée, et inférieure, dit-on, à la situation acquise. Retirée, avec 4850 fr. de pension, sans parler de sa pension du Vaudeville, Mme Hervey alla habiter Versailles. Mais comme elle n'avait pas eu sa représentation de retraite, celle-ci eut lieu le 7 juin 1854. Bressant y joua pour la première fois le rôle de Richelieu dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. Des artistes de différents théâtres complétaient l'ensemble. Recette assez maigre. Qui se souvenait en 1854 de Mme Hervey qui mourut à Versailles le 1er octobre 1864, à 86 ans, mais toujours gaie et bienveillante.



MAD.E HERVEY *Artiste du Théâtre du Vaudeville*
Rôle du petit Charlot dans la Vallée de Barcelonnette.
Air.
J'ai trouvé tout d'suite *Lariette* *Pour vous qu'on aime*
N'j'ai pas d'esprit. *C'est l'cœur qui suffit*

(Collection Martinet)

Biographie : La *Rampe et les Coulisses*, p. 84. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*, notice.

Bibliographie : *Biogr. dram.* 1821, 1824, 1826, 1833. — *Dict. th.* 1825. — G. d'Heylli, *Journal intime de la Comédie française*, p. 55.

Iconographie : Collect. Martinet : N° 20, Beaujasmin dans *Omazette ;* n° 21, Victor dans les *Pages du Duc de Vendôme ;* n° 40, Angelina dans *Amour et Mystère ;* n° 54, Charles, dans la *Vallée de la Barcelonette ;* n° 60, Emmeline dans *Pauvre Jacques ;* n° 119, Pérette dans *Haine aux femmes ;* n° 142, Irza dans *Mégalantropogénésie ;* n° 152, Sophie dans le *Petit Courrier ;* n° 264, Mme de Maintenon dans *Une visite à St-Cyr ;* n° 289, Clara dans la *Petite gouvernante ;* n° 317, Mythilène dans les *Scythes ;* n° 457-458 (planche double) la Châtelaine de Formoutier dans le *Comte Ory*.

HERVEY. — Premier Comique et directeur, Varsovie 1829-31, Tournai 1845.

HERVIER, Charles, Alfred, Lille 1875-79.

HESS, Mme Victorine, née Perrault. — Bordeaux 1851-90, 65 ans en 1864, 40 ans de théâtre, 300 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1891. Une demoiselle *Hess* était à Bordeaux 1832.

HETTE, Jules. — Dijon 1826, Caen 1827.

HEUGENS. — V. Hugens.

HEURTAUX. — Nom sous lequel avait débuté H. R. Dancourt, sur le théâtre de la rue Traversière. V. Dancourt H. R.

HEURTAUX, M. et Mme. — Le Hâvre 1825, Lille 1827.

HEURTEL, Mathieu, Louis. — Grime, Versailles 1850-61.

HEURTEL, Mme Catherine, née Querdray. — Versailles 1850-61.

HEUSLER, Frédéric, Jacques. — Alger 1864-68, Marseille 1869-72.

HEUZEY, *Ferdinand*, Auguste. — Avait débuté le 31 janvier 1827 au Th. du Luxembourg sous le nom de *Ferdinand*. Peintre en bâtiments, il avait, à en croire son biographe, échappé à tous les dangers, tombant un jour du quatrième étage, ou enterré vif une autre fois par l'éboulement d'un puits, à Belleville. Heuzey — toujours sous le nom de Ferdinand, resta six ans à Bobino, Cassandre dans le *Tableau parlant*, Colas dans les *Deux chasseurs et la laitière*, Zozo dans la *Maison isolée*. Un soir, en jouant sur des échasses dans les *Habitants des Landes*, il fait une chute épouvantable dans l'orchestre : « Grands Dieux ! s'écrie le petit père Thiellement, directeur-actionnaire. Pourvu qu'il n'ait pas cassé la contre-basse. » C'était le seul instrument appartenant à l'administration. En janvier 1833, il débute au Gymnase dans les *Vieux péchés*, puis joue dans *Pauline*, la *Femme de l'avoué*, etc. Mais comme son directeur voulait lui faire jouer les amoureux, il part à Londres en janvier 1835. Le 3 déc.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de cette année, il fait l'ouverture du Th. Saint-Antoine. Il y reste trois ans : *Plus de loteries*, l'*Oncle d'Afrique*, l'*Art de ne pas payer son terme*, la *Bataille de Toulouse*, etc.

Le 1er février 1838, Ferdinand qui a repris son nom de *Heuzey*, s'engage aux Folies dramatiques où il devait rester seize ans : *Roland furieux*, les *Domestiques de Paris*, les *Voisins Vacossard*, *Barbe-Bleue*, les *Ingénues de Pontoise*, la *Fille de l'air*, *Paris qui s'éveille*, etc. Le 1er avril 1854, Heuzey passa aux Variétés : *Propre à rien*, les *Noces de Merluchet*, la *Fille mousquetaire*, *Pas le sou*, etc. Puis, après un court stage au Th. Déjazet (1862-65), retour aux Folies dramatiques pour n'en plus sortir. Il fut le bailli de l'*Œil crevé*. Homme doux, modeste, serviable, Heuzey créa environ 300 rôles. Imitateur en société, peintre amateur, auteur d'un volume archéologique édité chez Dentu : *Histoire des rues de Paris*, et d'une *Histoire universelle du théâtre* laquelle, croyons-nous, ne fut jamais publiée. Oncle de l'auteur dramatique Alph. Lemonnier. Heuzey, depuis 1872, touchait 500 fr. de pension de la Société des artistes.

Biographie : Lorsay, les *Théâtres de Paris*, t. II, notice par Max de Revel. — *Foyers et Coulisses*, les Folies dramatiques 1873.

Iconographie : Lorsay, les *Théâtres de Paris*, t. II, 1854.



HIPPOLYTE
Rôle de Bataillard dans les *Quatre Henry*.

HEUZEY, Mme Françoise, née Lemonnier. — Folies dram. 1851-55, Paris 1856-89. En 1883, 73 ans, 21 ans de théâtre, 300 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1890.

HEYLER, Mme Julie, Clotilde. — Roubaix 1865.

HEYMANN, Mme Caroline. — Lille 1861, Ambigu 1864, Paris 1865-68, Lisbonne 1869-70, Buenos-Ayres 1872-75, Variétés 1876, Rio-Janeiro 1877-78, Paris 1879-91. Sa mort, *Rapport* 1892.

HIBRON (d'), Mme. — Premier rôle, Châteauroux 1826.

HICKLES (d'), Mme Sarah, premier rôle, Lille 1897.

HIELLARD. — Renaissance 1838, Th. historique 1847.

HIEPS. — Cirque Olympique 1825.

HILAIRE. — Sous ce nom : Mme *Hilaire*, duègne, Bayonne 1840; Mlle *Hilaire*, soubrette, Tournai 1848; Mlle *Hilaire*, amoureuse, Marseille 1851-52; Mlle *Hilaire*, Vaudeville 1883.

HILARIO ou Hilariot, Charles, Théoph. — Marseille 1848-50.

HILARIO, Edouard, François Hilarion, dit. — Orléans 1890, Le Mans 1891-93. Sa mort, *Rapport* 1894.

HILER, Gonzalve Bezonguet. — Avignon 1855-57.

HILLAIRET. — Grand premier rôle, Lille 1886.

HILLER, Mlle. — Soubrette, Lille 1844.

HINAUX, M. et Mme. — Nîmes, théâtre Saqui 1822.

HINRY, Mlle. — Très jolie actrice et comédienne adroite, Variétés 1861.

HINTZLER, Mme Amélie. — Montpellier 1848-49.

HIPPEL, Mme. — Mère noble, Le Mans 1830.

HIPPOLYTE, Joseph, Auguste Desbuissons dit. — Né à Paris, rue Guénégaud, en janvier 1770, et élève de son père, peintre en miniature, et membre de l'Académie des Arts de Rouen; Hippolyte reçut encore des leçons de David et de Renault, puis, par un coup de tête, s'engagea à 17 ans dans les dragons de la Reine, où il servit pendant trois ans. Etabli peintre au Hâvre, il travailla à la décoration du théâtre. C'est ainsi qu'il fut amené à débuter en cette ville par le rôle de Dubois dans la pièce les *Dettes*. En 1793, il était de retour à Paris, et engagé comme danseur figurant au théâtre de la Cité, sous le nom de *Joseph-Hippolyte*. Bref, en 1798, il débuta au Vaudeville, rôle d'Ergate dans la *Matrone d'Ephèse*. Il y resta près de trente ans. Doué d'une figure convenable pour les rôles de financiers, ainsi que de manières assez franches, Hippolyte avait surtout pour lui son physique. Par contre, bien que peintre de talent, intelligence médiocre et mémoire re-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

belle. Hippolyte se retira avec la pension des artistes du Vaudeville le 9 avril 1824, et vécut jusqu'au 31 mars 1845. Son bénéfice lui avait donné 5000 fr.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*, notice.

Bibliographie : *Lorgnette de spectacle*, an VII, p. 131.

Iconographie : Coll. Martinet : n° 49, Bataillard dans les *Quatre Henry;* n° 88, dans la *Famille des Lurons;* n° 130, rôle de Lafrance, dans une *Journée chez Bancelin;* n° 133, rôle de Sans-regret, dans les *Avant-postes du Maréchal de Saxe;* n° 146, Adam dans *Adam Montauciel;* n° 189, Belletête dans *Lantara;* n° 344, Bertrand dans *l'Auberge isolée;* n° 347, Forthmann dans la *Belle Allemande:* n° 386, Fritz dans *Haydn;* n° 396, Pierrot dans *Pierrot;* n° 397, Brand dans la *Tour de Witiking;* n° 412, Darling dans la *Soirée Anglaise;* n° 430, M. Pigeon, dans une *Nuit au corps de garde.* — *Troupe de Nicolet*, en buste, de face, eau-forte par Fr. Hillemacher.

HIPPOLYTE. — Sous ce nom : *Hippolyte*, utilités chez Nicolet 1791 ; Mme *Hippolyte*, Bruxelles 1797 ; Mlle *Hippolyte*, Liège 1807-08 ; *Hippolyte*, père noble, Lille 1808, Gand 1809, Liège 1811-12 ; *Hippolyte*, Porte-St-Martin 1817-18. Iconographie : Coll. Martinet, n° 224, rôle du grand Frédéric dans le *Panier de cerises* (Porte St-Martin) ; *Hippolyte*, accessit de tragédie 1820 ; *Hippolyte*, Gaîté 1821-24, d'origine israélite, emploi d'amoureux, figure insignifiante, tenue négligée, Vaudeville 1825, Gaîté 1826, Porte-St-Martin 1827-28, Variétés 1833, *Hippolyte*, Rebars, Cirque olympique 1823-25 ; *Hippolyte*, Lille 1823 ; Mme *Hippolyte*, duègne, Lille 1823 ; *Hippolyte*, acteur assez distingué et auteur, Lyon 1824 ; *Hippolyte*, jeune premier, Roanne 1825 ; *Hippolyte*, premier rôle, Lorient 1825 ; *Hippolyte*, jeune premier, Marseille 1825 ; Mme *Hippolyte*, duègne, Laon 1825 ; *Hippolyte* Worms, Cirque Olympique 1825 ; *Hippolyte*, Théâtre Seveste 1826-27 ; *Hippolyte*, Brest 1826-27 ; *Hippolyte*, amoureux, Nantes 1826 ; *Hippolyte*, père noble, Bordeaux 1826-28 ; *Hippolyte*, Eugène, fils de l'acteur du Vaudeville, débuta à ce théâtre le 11 mai 1827 par le rôle d'Ernest dans les *Habits d'emprunt: Hippolyte*, Gabriel, amoureux, Lille, 5000 fr. d'appointements, 1827, Nantes 1828-29 Rouen 1829-30, mort à Rouen à 28 ans. le 2 sept, 1830 ; *Hippolyte*, comique, Anvers 1839, Louvain 1842, Bruxelles 1845, Mme *Hippolyte*, duègne, Louvain 1842, Liège 1844, Lille et Bruxelles 1845 ; *Hippolyte*, régisseur et acteur, Vaudeville 1845-52, Palais-Royal 1852, Vaudeville 1853.

HIRCH, Isidore. — Né à Paris le 23 mars 1868, élève de Talbot et de St-Germain, entra au Conservatoire, classe de Worms, et en sortit en 1889 avec le premier prix de comédie. Débuta au Gymnase (après avoir joué aux Nations, à Déjazet et au théâtre d'Application pendant son séjour au Conservatoire), dans *la Lutte pour la vie* (31 oct. 1889). Joua successivement dans *Paris fin de siècle*, l'*Art de tromper les femmes*, *Dernier amour*, le *Député de Bombignac*, etc. Entre temps, il parut au Vaudeville, au théâtre Moderne (Mme *Pygmalion*, pantomime). Représentations en province et à l'étranger. Hirch joua près de 1000 fois *Cyrano de Bergerac* en France, en Italie, en Suisse, etc. A l'Ambigu : *L'autre France* (déc. 1900) ; Athénée, *Grand Guignol* (juin 1901). Folies dramatiques, rôle du Major dans le *Billet de logement*. Atteint du diabète, il mourut prématurément à Villemonble à l'âge de 35 ans, en septembre 1903 (*Figaro* 12 sept.). Au cimetière Montparnasse, le rabbin Lévy retraça cette vie de labeur devant une nombreuse affluence. (*Figaro* 14 sept.) Talent souple et expérimenté. Brave et loyal camarade.

Iconographie : Jules Martin, *Nos Artistes*, en buste, de profil à droite.

HODIN, Charles. — Amoureux, Rouen et Gand 1852. Cirque impérial 1861. Porte St-Martin 1862. Théâtre Cluny 1874-80. Château d'Eau 1881.

HOFFMANN, André. — Né à Thionville le 12 mai 1814, vint à Paris à l'âge de cinq ans. Sa mère était donneuse d'eau bénite à Notre-Dame de Lorette, et lui-même fit son apprentissage comme menuisier. Ayant débuté sur un petit théâtre au jardin de Tivoli, il prit son essor. On le vit aux Variétés sous le nom d'*André* puis il accepta un engagement pour Rouen (1832). Il y resta sept ans, fort aimé du public, et ne quitta cette ville que pour entrer à la Renaissance (1839) : *Rendez donc service* (16 sept.) ; *Revue et corrigée* (11 oct.) ; *Clotilde* (22 janv. 1840) ; le *Mari de la fauvette* (6 fév.). Puis il se mit à parcourir les principales villes de France où il donna des représentations aussi brillantes que lucratives. Le 4 sept. 1843, il reparut aux Variétés dans une pièce nouvelle le *Trombone du Régiment*.

Esprit fin, observateur, original, tel était Hoffmann ; jeu mordant, mais plein de naturel, comique, mais d'un comique de bon aloi. En tournée (1845) son répertoire se composait de : les *Anglais en voyage*, *Indiana et Charlemagne*, *Bruno le fileur*, la *Sœur de Jocrisse*, *Christophe*, les *Trois dimanches*, les *Enragés*, *Bobèche et Galimafré*, les *Enfants de Troupe*, *English importations*, une *Séparation*, le *Tourlourou*. « Jamais il ne laisse la scène vide, écrit-on ; il a une jolie voix et très juste, il chante ses chansonnettes comiques avec beaucoup de goût et d'esprit, il imite les Anglais avec une vérité incroyable, sans charge ni exagération, et sous ce rapport il est bien supérieur à Levassor qui charge toujours. »

Hoffmann voulut goûter les joies de la direction ; il acheta à Bouffé (qu'il ne faut pas con-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

fondre aves le comédien de ce nom) sa part dans la direction du Vaudeville, y créa le *Méridien*, Mme *Larifla*. Il revendit sa part dit-on, 60,000 fr. et signa un engagement de 15,000 frs. comme artiste. Hoffmann termina sa carrière aux Variétés, mais nous ignorons absolument par suite de quelle circonstance ce joyeux artiste devint fou. Il mourut vers 1862.

Biographie: *Annuaire Delhasse* 1845, p. 113; 1846 p. 140. — Lorsay, les *Théâtres de Paris* 1854, notice par Ed. Rigo.

Biographie: Darthenay, *Acteurs et Actrices* 1853.

Iconographie: Lorsay, les *Théâtres de Paris* 1854, en pied, cost. de théâtre dans le *Méridien*, dess. par Lorsay, lith. par A. Collette.



André HOFFMANN
par Ed. May, Bordeaux 1842.

HOFFMANN, Louis, Jean. — Délassem. com. Petits rôles épisodiques. Dans *Puisque des Rois épousaient des Bergères* il se faisait applaudir. Folies dram. 1861-63, Châtelet 1865.

HOGER. — Comique, Bourges 1852.

HOGUET. — Comique et financier. Reims 1852, Lille 1853.

HOLBÉ, Mlle Antoinette. — Odéon 1851-53. En 1876, âgée de 60 ans, 31 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, Rapport 1881.

HOLBEY, Mlle. — Renaissance 1878.

HOLDUN, Mlle. — Palais-Royal 1882.

HOLTINGER. — Premier comique marqué, Lille 1891.

HOLTZEN, Louis. — En 1896, 63 ans, 37 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, Rapport 1897.

HOMERVILLE, Edouard. — Cet acteur jouait à Rouen le rôle de Désiré dans la *Timbale d'argent* lorsque M. Comte, directeur des Bouffes, le rencontra. Il l'engagea immédiatement pour remplacer le regretté Désiré, auquel Homerville ressemblait trait pour trait. Il avait paru jadis à la Porte-St-Martin. Mais le passage de Homerville aux Bouffes (1874-76) ne fut que de courte durée, et il retourna en province où il fit, croyons-nous, une longue carrière.

HOMPS, Mme. — Duègne, Liège 1862-64.

HONORÉ. — Sous ce nom: *Honoré*, Charles, Honoré, Rémy dit, né en 1793, mort à Paris le 13 mars 1858, comique en province, et à Paris aux Variétés 1820. Joua longtemps à Bordeaux, notamment en 1826-27. Il donna, comme auteur *Monsieur terre à terre* et l'*Hercule du cours de Tourny*, Bordeaux 1819, *Bonardin dans la lune* 1820, la *Dame noire* 1827, les *Adieux de 1833*, revue, Bordeaux, la *Lune, les lunettes et les lunatiques* 1836, *Vive le suicide!* 1836. On trouve une amusante anecdote sur Honoré dans les mémoires de Mlle Flore, t. II, p. 143 et suiv. Son dernier ouvrage s'intitulait les *Péchés de la grand'maman* et fut joué à Lille; *Honoré*, premier amoureux, Liège 1825; *Honoré*, Besançon 1827-30; *Honoré*, Toulon 1828-29; *Honoré*, Porte-St-Martin 1838-39; Mlle *Honoré*, Douai 1840; Mlle *Honoré* Olivia, Valence 1852.

HONORINE, Mlle. — Sous ce nom: Mlle *Honorine*, Théâtre Beaujolais 1791; Mme *Honorine*, premier rôle, Perpignan 1829; Mme *Honorine*, deuxième duègne, Rouen 1834; Mme *Honorine* Théâtre Historique 1848; Mlle *Honorine*, Dieppe 1851.

HONORINE, Mme née Camous, femme Péricaud. — Naquit à Nice en 1834 et fut élevée à Marseille. Entrée à 12 ans à l'école de danse du grand Théâtre, ses goûts se portèrent plutôt vers la comédie. Elle joua d'abord *la Pastorale* au Théâtre Chave, puis partit dans une troupe, à Draguignan, afin d'y tenir l'em-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ploi des ingénuités. En 1854, elle est engagée dans la troupe française que conduit l'impresario Meynadier à travers l'Italie, et en devient l'étoile jusqu'en 1864, époque où elle vient à Paris au théâtre du Palais-Royal, où elle débuta dans la *Perle de la Cannebière* et la *Femme aux œufs d'or*. Elle fait encore partie de la distribution des *Pommes du voisin* (15 oct.), des *Mémoires de Réséda* (4 mai 1865), du *Supplice d'un Homme* (12 juillet) et crée un rôle important dans la *Vie Parisienne* (31 oct. 1866.) « Beaucoup de talent et beaucoup d'esprit écrit un contemporain; intelligente jusqu'au bout des doigts, détaillant le couplet dans la perfection, et portant le costume avec cette élégance, ce *chic* qui font trouver le charme de la femme sous le mérite de l'artiste.» En 1867, elle passe à la Porte-St-Martin pour y créer le rôle de *Paris* dans la grande revue de ce nom. En 1868-69, elle va donner des représentations à Nice, sous la direction Avette, et à Marseille, sous la direction Bellevaut. C'est dans cette dernière ville qu'elle devait rencontrer M. Péricaud, l'artiste contemporain et l'historien de théâtre si souvent cité par nous, c'est à dire son futur mari. Elle rentre à Paris, crée aux Variétés les *Chambres de bonnes*, pièce qu'elle devait reprendre en 1873 au théâtre des Menus-Plaisirs (devenu Théâtre Antoine). Puis elle rentra au Palais-Royal pour s'essayer dans l'emploi des duègnes, dans une reprise de *Gavaut Minard et Cie*. Disons, en passant, pour relever une erreur de l'*Annuaire*, que Mme Honorine n'appartint jamais au théâtre des Folies dramatiques. Puis nous citerons : les *Deux Orphelines* (reprise) à l'Ambigu, rôle de la Frochard (1878); *Casque-en-fer* au théâtre du Château d'Eau (1880); *Bancale et Cie*, au théâtre Cluny (1881); les *Mystères de Paris*, rôle de la Chouette, Ambigu (1887); en 1889, elle va à la Gaîté jouer le rôle de la Carconte dans *Monte-Cristo*, et l'auteur, Auguste Maquet, lui adresse ce compliment peu banal : «Madame, c'est la première fois que je vois véritablement jouer la Carconte.» Elle crée encore à ce théâtre la *Charbonnière*, puis revient à l'Ambigu : *Devant l'ennemi*. Au théâtre des Nations (actuellement théâtre Sarah Bernhardt) la *Vicomtesse Alice*. Madame Honorine joua encore en représentations, sur différents théâtres de Paris jusqu'en 1903, époque à laquelle elle abandonna complètement le théâtre. Mme Honorine est pensionnaire de la Société des artistes depuis 1894. Habitait Paris en 1907.

Iconographie : *Le Bouffon*, 1er déc. 1867. Portrait sur bois par Ed. Ancourt. — Georges Cain, *Anciens théâtres de Paris*, dans le rôle de la *Frochard*. p. 250.

HOPKINS, Mme. — Pensionnaire à la Comédie-Française en 1799. Remplaça Mlle Mars cadette, malade en 1802, dans l'emploi des ingénues. « N'a pas même appris à se mettre avec goût ». dit *l'Almanach de l'an X*. «Charmante quand elle n'a rien à dire» déclare le même l'année suivante.

HORDAY, Mlle. — Lille 1863.

HORDE, Mlle Adelaïde. — Débuta au Théâtre-Français par le rôle de Cléopâtre dans *Rodogune* le 4 juillet 1810 (et non 1809). Tentative unique et malheureuse; déjà connue par la publication d'un roman historique en deux volumes in-12, intitulé : *Pugatschen*, elle se présentait pour l'emploi des reines-mères. Mal reçue, la pauvre femme ne voulut jamais reparaître; elle devint folle, et mourut, à 34 ans, au commencement d'octobre 1812. (*Opinion du Parterre*, VIII et X).

HORION, Mme. — Théâtre Seveste 1827.

HORTENSE, Mlle. — Sous ce nom, Mlle *Hortense*, Strasbourg 1825-26; Mlle *Hortense*, Lyon 1831; Mlle *Hortense*, Toulon 1831; Mlle *Hortense*, Rouen 1832; Mlle *Hortense*, théâtre St-Antoine 1839; Mlle *Hortense*, Fol. dram. 1839; Mlle *Hortense*, Bruxelles, 1846; Mlle *Hortense*, Lille 1847; Mlle *Hortense*, Théâtre Beaumarchais 1852; Mlle *Hortense*, Palais-Royal 1867; Mlle *Hortense*, Théâtre Déjazet 1874. V. Jouve.

HORTON. — Variétés 1867-68.

HORTOS, Mme Louise, femme d'Amédée Hortos qui fut directeur à Mons en 1845.— Bruxelles 1846, soubrettes et travestis, Alger 1850, Toulon 1851-52, Marseille 1852-55. En 1880, 61 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

HOSON, Mme. — Duègne, Anvers 1783; Mlle *Hoson*, soubrette, Anvers 1783.

HOSSARD. — Marseille 1792-93. Délass. com. 1803, Lille 1826, Variétés 1827-28, père noble Amiens 1830; Mlle *Hossard*, Variétés 1809.

HOSTER, Philéas, Salvator Lévilly dit Charles. Naquit à Paris en 1804 d'un père graveur qu'il perdit à l'âge de cinq ans; à douze ans il fut mis en apprentissage chez un graveur et étudia le dessin chez le baron Gros. Elève de Duménis de la Gaîté (v. ce nom), Hoster débuta aux côtés de son maître en 1826, dans la *Mauvaise langue du village*, la *Pension de retraite*, et le *Cousin Ratine*. On le trouva trop marqué — malgré ses vingt-deux ans — et il ne fut pas engagé. En 1827, Potier quitta le théâtre des Variétés. Hoster voulut reprendre quelques-uns de ses rôles: l'*Homme de soixante ans* (25 avril 1827), *le Conscrit*, *le Bénéficiaire*. La tentative était folle. Nouvel échec. Au Gymnase, il se présenta dans le rôle de Michel de *Michel et Christine* (15 sept. 1827), mais toujours sans résultat. Il reprit son état de lithographe. En 1831, sous la direction Harel, Hoster fut engagé pour tenir l'emploi des

EFERUS - Recherches & Classification numériques

financiers; il y débuta le 20 avril, parut dans le *Voyage à Dieppe*, une *Journée à Versailles*, le *Mariage de Figaro*, créa le rôle de l'astrologue dans le *Masque de fer*, et celui du ministre dans *Catherine II*. Après un court séjour à la Porte-St-Martin, le voici au théâtre du Cirque (1840). Il reprend le rôle de Serinquinos dans les *Pilules du Diable*, et y produit beaucoup d'effet, même après Dupuis (v. ce nom). En 1847, il est aux Fol. dram.: *Pomponnette*, *Sans dot*, les *Vingt sous de Perrinette*, la *Fille du Savetier*. Dans tous les rôles Hoster crée des types qui sont fort remarqués. En 1854, il débuta à l'Ambigu dans *Anglais et Français*. D'un comique un peu froid, Hoster était de ces artistes consciencieux qui ne cherchent pas le gros effet. D'une maigreur extrême, on faisait des plaisanteries sur son compte du genre de celle-ci : « Nous ne l'avions jamais si bien remarqué que dans le rôle de l'écorché de la *Corde de pendu* ». En 1861, on écrit de lui (à propos de l'Ambigu) : « Hoster joue les utilités dans les drames, et les grimes et les financiers dans les vaudevilles ». Nous devons à l'obligeance de l'érudit M. G. Bertin la communication d'une lettre d'Hoster à son fils, militaire, en date de 1er Juin 1866. Sa lecture nous apprend que la mère d'Hoster (peut être bien anglaise?) est enterrée au cimetière du Montparnasse; que sa fille est établie au Temple et buraliste au Cirque; qu'il écrit l'histoire de sa vie pour occuper ses loisirs. Par malheur, ces mémoires qui devaient contenir beaucoup de menus faits du théâtre, furent détruits, croit-on, lors de l'occupation des Prussiens, à Lagny, en 1870. Agé de plus de 65 ans en 1869, Hoster avait obtenu pour ses 43 ans de théâtre la pension de 500 fr. de la Société des artistes, et s'était retiré dans cette ville. Il mourut néanmoins à Paris, boulevard Richard Lenoir, près la rue Saint-Sébastien (il avait habité pendant 30 ans, 10, rue du Grand Prieuré) et fut enterré à Lagny (Seine-et-Marne) le 9 août 1883. Hoster fut un des exemples de ce que peut donner la mutualité. Il avait versé 482 fr. à la Société des artistes. Il en reçut 6541,60.



Affiche composée par Hoster pour son bénéfice.

Biographie: Joseph Lavergne, *Acteurs et actrices de l'Ambigu*, 1856.

Iconographie: L'affiche que nous reproduisons ici, et qui nous fut communiquée par M. G. Bertin, est l'œuvre d'Hoster, qui était lithographe de talent.

HOTÉ (d'). — Premier rôle, Liège 1756.

HOTERMANN, Mlle. — Renaissance 1875.

HOUDARD, Mlle. — Théâtre Palais Variétés 1793, Cité 1794. V. Mlle Mayeur. — Mme *Houdart*, duègne, Metz, 1827.

HOUDARD. — Acteur et sous-directeur, Rouen 1832-38.

HOUDEBERT, Mlle. — Gaîté 1800.

HOUDIN, Mlle. — Palais-Royal 1791.

HOUDIN. — Un fils de famille, le « gommeux » de la troupe des Délass. com. avant 1862. Avait la spécialité de prêter de l'argent à ses camarades. Il s'était fait remarquer dans la revue « *A vos souhaits* », très drôle sous les traits de Gandinet, le jeune homme mis en loterie au Casino d'Asnières. Un jour, raconte Alphonse Lemonnier (*Petits mystères de la vie théâtrale*, p. 119) son père lui coupa les vivres. Il ne lui restait plus que trois valeurs à lot qui lui venaient de l'héritage de sa mère. Quelques heures avant de mourir, il apprit que l'une d'elles lui faisait gagner le lot de 100,000 fr. Sa joie fut si grande qu'elle hâta sa fin. — Nous rapprocherons de cet artiste *Houdin*, Porte-St-Martin 1867, Salle Ventadour 1868, rôle de Bertrand dans *Mme de Chamblay*. En octobre quand la pièce fut reprise à la Porte-St-Martin Houdin avait disparu, et A. Dumas écrivit dans sa préface : « La pièce a perdu beaucoup en le perdant, mais le cuisinier (allusion au rôle qu'il remplissait) s'est fait voyageur et a traversé l'Atlantique. Il est parti, nous assure-t-on, pour les Montagnes Rocheuses..... »

HOUDRY, Mlle Thérèse. — Débuta le 10 janvier 1831 au Gymnase dans le *Sourd*. Fol.dram. 1839, Variétés 1841, Fol. dram. 1848-50.

HOUEL. — Cirque olymp. 1821-27.

HOURDIN, Mlle. — Soubrette, Lille 1894.

HOUSSAYE. — Troupe de Nicolet 1766-72.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

HOUSSEAU, Mlle Adelaïde. — En 1884, 73 ans, 28 ans de théâtre, 200 fr. de pension.

HOUSSET, M. et Mme. — Namur 1810; *Housset*, Roanne 1825.

HOUSSEY, Mme. — Turin 1860.

HOUT, Léon. — Comique, Foix 1851.

HOUZÉ, Mlle Cécile. — Lille 1832.

HOWARD, Mlle. — Coquette, Liège 1881.

HOWEY, Mme. — Palais-Royal, un *Coup de vent* (22 août 1867) et années suivantes.

HOWEY. — Athenée 1879.

HUART, (ou Huard). — Sous ce nom: Mlle *Huart*, Liège 1808-09. *Huart*, Félix, jeune premier, débuta à la Comédie-Française, le 22 juin 1823, dans *Mérope* et passa à l'Odéon. Il mourut de la poitrine à 27 ans, en mai 1828; Mme *Huart*, duègne, Anvers 1828-29, Gand 1843; *Huart*, Montparnasse 1852; Mme *Huart*, Henriette, Bruxelles 1855-56, Bordeaux 1880-1900. En 1891, 60 ans, 30 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort fut annoncée en 1901. — En 1865, à Liège, Mme Didier-*Huart*, soubrette; Mme *Huard*, Adeline, Gaité 1892-93.

HUAUT. — Rouen 1799.

HUBAULT, Mlle. — Lille 1875.

HUBER, Charles, Jules.— Bruxelles 1857-58, Hombourg 1859-61, Fol. dram. 1862-65, Luxembourg 1867-68, Paris 1869-76, Reims 1877-79, Toulon 1880-81, Paris 1882-83, Variétés 1884.

HUBERT, André. — Né vers 1634. Venait de Mâcon, 1658, lorsqu'il entra au Théâtre du Marais, 1659. Lorsque Brécourt eut quitté la troupe de Molière, celui-ci jeta son dévolu sur Hubert. C'était alors un jeune homme à la mine éveillée, vif, espiègle, futé, pouvant au besoin jouer les rôles de femmes, à une époque où aucune femme n'aurait voulu tenir un rôle de duègne. Le premier rôle créé par Hubert sur le théâtre du Palais-Royal fut celui d'Iphitas, père de la princesse, dans la *Princesse d'Elide*. Puis il trouve sa vraie voie avec Pierrot de *Don Juan*, Mme Pernelle de *Tartufe* (on dit que le rôle fut aussi tenu par Béjart Cadet), Maître Jacques de l'*Avare*, Mme de Sotenville dans *George Dandin*, Lucette dans *M. de Pourceaugnac*, Anaxarque dans les *Amants Magnifiques*, Mme Jourdain dans le *Bourgeois gentilhomme*, Cléomène dans *Psyché*, Argante dans les *Fourberies de Scapin* M. Thibaudier dans la *Comtesse d'Escarbagnas*, Philaminte dans les *Femmes Savantes*.

Hubert, comédien modeste, mais consciencieux, fut un de ceux qui restèrent fidèles à la tradition de Molière. Au moment du démembrement de la troupe, après la mort de son chef, Hubert suivit Lagrange et devint son second. Conservé à la jonction de 1680, à part entière, à charge de payer pension, il se retira le 24 février 1685, avec la pension de 1000 livres sur laquelle Dancourt, son successeur, dut à son tour payer 750 livres. Hubert, selon M. Monval, mourut le 20 novembre 1700. Il avait été marié, mais sa femme ne faisait pas partie de la troupe comme actrice. Le 29 juin 1659, André Hubert, comédien du roi, et Catherine Morant, sa femme, s'étaient fait une donation réciproque de la totalité de leurs biens (Arch. nat. Y 196). Ils demeuraient alors Jeu de Paume du Marest *(sic)* Vieille rue du Temple.

Biographie : Les frères Parfait, *Hist. du théâtre français*, Fr. Hillemacher, *Troupe de Molière*. — A. Copin, les *Comédiens de la troupe de Molière*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 22,448. En buste, de profil à droite, cost. de th., grav. Fr. Hillemacher (pour la *Troupe de Molière*).

HUBERT. — Sous ce nom : *Hubert*, François, 31 ans, Angers 1798 et sa femme Catherine Blattez, 23 ans; Mlle *Hubert* Leboucher, favorablement accueillie, Caen 1804, Liège 1818, Mons 1826, Tournai 1827, Théâtre Seveste 1831; *Hubert*, Lille 1835 et 1842, Bruxelles 1845, Mons 1851; Bruxelles 1852; *Hubert*, Délass. com. 1848-50; *Hubert*, Lisbonne 1852; Mme *Hubert*, Emilie, Madeleine, née Darcemont, Marseille 1855-57; *Hubert* Achille, Hector ou Victor, Odéon 1856-57, Fol. dram. 1858-65; *Hubert* Aristide, Franval, Mario, Lyon 1879-82; Mme *Hubert*, Porte-St-Martin 1881.

HUBERVILLE. — Théâtre Cluny 1882.

HUBY. — Sous ce nom: *Huby*, Théâtre Feydeau 1811; M. et Mme *Huby*, Namur 1812; Mlle *Huby*, Vaudeville 1821-24, Nouvelle-Orléans 1825-27, Vaudeville 1828, Avignon 1830; *Huby*, Charles, Metz 1826, Troyes 1831; *Huby*, Antoine, Agen 1830, Bourges 1831; *Huby*, Alphonse, Adolphe, St-Pétersbourg 1844-76, Riga 1877-80. En 1874, 73 ans, 53 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort annoncée Rapport 1880.

HUCHERARD. — Porte-St-Martin 1862-63.

HUCHET, M. et Mme. — Bordeaux 1835.

HUDRY. — Metz 1793, Strasbourg 1825-27, Nantes 1828-30; Mlle *Hudry*, rôles d'enfants, Nantes 1828-30.

HUERGUEZ. — Lyon 1826-30.

HUET. — Sous ce nom: Mlle *Huet*, Rochefort 1791; *Huet* Auguste, plutôt classé comme

EFERUS - Recherches & Classification numériques

chanteur que comme comédien, débuta au Théâtre des Jeunes Artistes, passa à celui des Troubadours 1798, et fut engagé à Lille 1799-1802, Rouen 1803-04, Opéra comique. En 1828 il prit une part dans la direction du Théâtre des Arts à Rouen, puis dans celle de Lille. Il mourut du choléra en octobre 1832, au cours d'un voyage à Paris. *Huet* cadet, Lille 1799-1800, Bruxelles 1806, peut-être le même, Pau 1826. Un *Huet* Frédéric est directeur du théâtre Lazari 1851-52; *Huet*, Charles, St-Pétersbourg 1873-74, Moscou 1875-80, St-Pétersbourg 1881-82; Mme *Huet*, Amanda, Blanche, Caen 1887-88, Ostende 1889-90, Paris 1891-95.

HUGENS, Mlle Emilie. — Ambigu 1808-09; Bordeaux; Gaité 1811-1821; Panorama dramatique 1822-23, Reims, Châlons, Sedan, Mézières, 1824; Mlle *Hugens cadette*, Porte-St-Martin et Gaité 1821; *Hugens-Armand*, premier rôle, Nice 1830; Mme *Hugens-Armand*, Marseille 1830.

HUGON, Mlle Antoinette, Céline. — Grand premier rôle tragique, débuta à la Comédie-Française dans le rôle de la Reine des *Enfants d'Edouard* le 30 mars 1856; le 1er mai, elle reparut dans Agrippine de *Britannicus*. Artiste de valeur, un embonpoint prématuré la força à renoncer à la scène. Habitait Paris en 1874.

HUGONNIER, Mme Agarithe. — Alger 1848-50; Paris 1851-52; Alger 1853-54; La Haye 1855; Amsterdam 1856-57.

HUGOT.— Sous ce nom: Mlle *Hugot*, Théâtre Louvois 1793; *Hugot*, Théâtre Montansier 1800-1810; Mlle *Hugot*, fille du précédent, Variétés 1810, province, Gymnase 1821, Vaudeville 1822, Panorama dramatique 1823, Gaîté 1825, rôles de duègne. Atteinte de paralysie, morte le 6 avril 1825; *Hugot*, Troyes 1852.

Iconographie: Bibl. nat., catalogue Duplessis 22,513. — Mlle *Hugot*, Victorine, actrice lyonnaise, à mi-corps, de face, lith. par J. Rey, 1839.

HUGUENIER, Mme. — Mères nobles, Anvers 1783.

HUGUES, Mme Anna. — En 1885, 62 ans, 31 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

HUGUET. — Sous ce nom: Mme *Huguet*, Armande, 36 ans, Angers 1794; Mlle *Huguet*, 14 ans, Angers 1794; Mlle *Huguet*, ingénuité, Lyon 1825-30; *Huguet* fils, comique Lyon, 1826-30; Mme *Huguet*, Toulon 1831; *Huguet*, J.-B. Lyon 1848-52; *Huguet* Eugène, Strasbourg 1859-61, St-Pétersbourg 1862-71, Paris 1874-83, St-Pétersbourg 1884, Paris 1885-91. En 1889, 66 ans, 39 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort annoncée, Rapport 1892.

HUIN. — Sous ce nom: *Huin*, Douai 1775, Maëstricht 1777, Bordeaux 1792-93; Mme *Huin* Bordeaux 1791, Rouen 1796.

HULLIN, M. et Mme. — Ambigu 1823-24.

HUMBERT. — Sous ce nom: Mme *Humbert*, Marie, Gabrielle Varin, femme Humbert, 26 ans, Angers 1798; Mme *Humbert*, Liège 1802-04; Mlle *Humbert*, élève de Talma, débuta à la Comédie-Française le 18 mai 1813 par le rôle d'Hermione d'*Andromaque* et les grands rôles tragiques avec succès, mais le retour inopiné de Mlle George vint ruiner toutes ses espérances; Mlle Humbert entra au théâtre de l'Odéon, débuta le 19 sept. 1816 par Silvie des *Jeux de l'Amour et du hasard* et remporta un succès dans *Agar et Ismael au désert*, 23 janv. 1818. Rentrée en 1820, *Frédégonde et Brunehaut* 27 mars 1821. Ricord *(Fastes de la comédie*, t. II, p. 340*)* dépeint cette actrice comme possédant un physique convenable pour l'emploi des reines, une diction pompeuse, un débit plein de chaleur; Mme *Humbert*, premier rôle, Lille 1837, Liège 1838, Namur 1846; *Humbert* Charles, Odéon 1849-50; Mme *Humbert*, Marie, Evreux 1852; Mme *Humbert*, Héloïse, femme Duchaumont, soubrette, Nancy 1840, Dijon 1852, Metz 1853-57, Perpignan 1858-60, Orléans 1861, Paris 1862-65.

HUMBERTA, Mlle Fachini, Amélie, Pauline. — Née à Paris le 11 janvier 1860, débuta aux Bouffes dans *Maître Peronilla* (chute); Th. Beaumarchais, rôle de Lucinette dans le *Droit du Seigneur*. Mlle Humberta, fort instruite, parlant plusieurs langues, un peu fantasque, s'occupa de sciences, de photographie, de médecine et d'escrime. Habitait Paris en 1907.

Biographie: *Paris-Théâtre*, n° 300, 13/19 février 1879, notice par Félix Jahyer.

Iconographie: *Paris-Théâtre*, n° 300, 13/19 février 1879, cliché Nadar.

HUMBLET, Mlle. — Th. Historique 1849.

HUMMANN, Mlle. — Variétés 1875.

HUOT. — Rouen 1796, Cirque Olympique 1824-31.

HURBAIN, Charles. — Né aux Batignolles en 1843. Ouvrier tapissier puis clown. Directeur de théâtre à Moscou, et acteur d'opérette à Rio-de-Janeiro 1866-72. Comédien consciencieux et utile à l'Eldorado, où il étonna les spectateurs par son acrobatie; excellent camarade, placide et doux.

HURÉ, Georges, Emile. — Nancy 1849-52, Bordeaux 1853-57, Lyon 1858, Bordeaux 1859-62, Nantes 1863-64, Bordeaux 1865-67.

HURÉ, Mme Félicie, Anne, née Rouaux. —

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Nancy 1851-52 ; Mme *Huré* d'Apremont, Marie, Aimée, Rouen 1882-83.

HUREL, Caroline, Hortense, Zoé, née Samson. — Toulouse 1868-74.

HUREZ, Mlle Léontine, Rosine. — Soubrette, Mons 1856-62, Reims 1863-65, Liège 1867, Mulhouse 1868, Rouen 1869, Lille 1870. Habitait Lille en 1906.

HURPY. — Sous ce nom : *Hurpy, père*, Pierre, Marie, Joseph, né en 1745, Ambigu 1770. Machiniste et acteur, th. des Pygmées français, Palais-Royal 1785, Ambigu 1799 ; *Hurpy*, fils, Pierre, Pygmées français 1785, Ambigu 1799, th. du Luxembourg 1831 ; Mme *Hurpy*, (v. Mme Boileau), Gaîté 1839.

HURTAUT d'Ancourt. — Voir Dancourt H. R.

HURTAUX ou Hurteaux. — Sous ce nom : M. et Mme *Hurtaux*, Lille 1804 ; *Hurtaux*, Bruxelles 1805-1815 ; *Hurtaux Cadet*, Bruxelles 1807 ; *Hurtaux*, Liège 1816 ; *Hurtaux*, Louis, premier rôle, Lille 1826 ; Mme *Hurtaux*, Lille 1826 ; *Hurtaux*, Gand 1843. Une demoiselle Alix *Hurtaux* vit en 1849 ; *Hurteaux*, Palais-Royal 1883 et 1891. (V. Julien.)

HUS, Mme. — Mère de la suivante, débuta en janvier 1760 à la Comédie-Française dans les rôles de caractère, et ne fut pas reçue. Elle est l'auteur d'une comédie, *Plutus rival de l'amour* (Com. ital., 2 sept. 1756).



Mlle HUS
d'ap. H. Lefort.

HUS, Mlle Adelaïde, Louise, Pauline, femme du distillateur Lelièvre 1774, divorcée 1793, née à Rennes le 31 mars 1734. — Son bisaïeul avait été bourgmestre de Francfort. Expatrié pour questions religieuses, il était venu se réfugier en France. François Hus, son fils, devint intendant de la princesse de Rohan-Guéménée. Après la mort de celle-ci, se trouvant sans fortune, il se fit comédien et suivit sa femme comédienne (V. plus haut.) Leur fille débuta à la Comédie-Française le 26 juillet 1751 par le rôle de *Zaïre*, et, malgré les leçons de Mlle Clairon, ne fut pas reçue. Nouveau début en janvier 1753, dans Hermione *d'Andromaque*. Reçue le 21 mai suivant, Mlle Hus serait restée presque inaperçue si sa liaison avec le fermier général Bertin, receveur des parties casuelles, ne lui eut permis de payer des poètes pour avoir des rôles. Mais les *Mémoires d'un inspecteur de police*, publiés à Bruxelles en 1863, nous apprennent que le financier rompit brusquement au moment où l'actrice y comptait le moins. Prétextant un voyage, il quitta un soir la petite maison de Passy où s'abritaient leurs amours, mais pour y revenir à cinq heures du matin et trouva sa place prise par le fils du maître des Eaux de Passy. Il la fit habiller, lui ordonna de faire ses paquets et la mit dans un fiacre qu'il avait commandé pour neuf heures. Les paysans de Passy (c'était alors la pleine campagne) poursuivirent la voiture de leurs huées et se réjouirent beaucoup de l'aventure (11 septembre 1761). Un autre rapport de police nous apprend que la Demoiselle se consola de cet échec avec le Duc de Bedford. En l'année 1762, les comédiens se proposant de reprendre le *Comte d'Essex*, le rôle de Marguerite d'Anjou fut revendiqué par Mlle Clairon. — Non pas ! s'écria Mlle Hus, le rôle m'appartient et je ne le cède pas. — Soit ! répliqua Mlle Clairon, je jouerai la confidente. La pauvre demoiselle Hus décontenancée n'en joua que plus mal, et renonça de ce jour à la tragédie. « Pauvres Parisiens, écrivait Voltaire à d'Argental, vous n'avez que des Hus ! » Sa charmante figure, dit M. E.-D. De Manne, son biographe, lui tenait lieu de talent. On aurait pu ajouter son faste. En 1762, on évaluait son mobilier à plus de 500,000 livres, chiffre considérable pour l'époque, et lorsqu'elle se retira en 1780, on vendit chez elle publiquement, aux enchères, 4000 paires de souliers et 800 robes.

Mlle Hus avait atteint la quarantaine, lorsqu'elle rencontra un mari dans la personne du distillateur Louis, Elie Lelièvre, fils de l'inventeur du baume de ce nom, espèce d'original qui avait ses entrées à la Comédie. Le mariage eut lieu à St-Léonard près Senlis, et fut, dit-on, très malheureux, jusqu'au jour où la loi de septembre 1793 permit aux époux de divorcer.

Mlle Hus se retira le 31 mars 1780 avec 1500 livres de pension, et se consacra à des œuvres de bienfaisance. Déjà pendant l'hiver rigoureux de 1776, elle avait fait distribuer aux indigents 600 livres de pain par semaine. Tombée dans le dénûment le plus complet, ses anciens camarades lui vinrent en aide en donnant, le 14 mai 1799, une représentation à son bénéfice, sur le Théâtre du Marais. Elle mourut le 18 octobre 1805, à l'âge de 71 ans. La Rochelle fut le seul membre de la Comédie qui suivit à St-Germain-l'Auxerrois son misérable convoi.

M. E.-D. De Manne a donné la liste des 24 rôles, bien oubliés, établis en 24 ans par Mlle Hus ; nous y relevons : Mme de Lisban de *Heureusement* (1762), Lucile du *Cercle* (1764), Agathe de la *Partie de Chasse* (1774). M. Campardon (les *Comédiens du Roi de la Troupe*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

française) a reproduit quelques pièces concernant cette actrice : 1772, 18 août. Vol commis à la Comédie-Française, dans la loge de Mlle Hus, information faite par le commissaire Thierrion; 1786, 18 juin. Le Roi accorde une pension de 500 livres à Mlle Hus. Acte de baptême de Mlle Hus (Arch. nat. Y 10,904, 10,905, 0¹680.) En notes, les appréciations de Collé et de Grimm.

Enfin on lit dans le *Registre des délibérations* du comité du Théâtre français (arch. nat.) : « 3 oct. 1816, M. Bertin d'Antilly, fils de feu (*sic*) Mlle Hus, actrice du Théâtre français, expose par lettre du 20 sept. dernier la malheureuse situation dans laquelle il se trouve, et demande un secours. Le comité lui accorde à ce titre la somme de 100 fr. qui est le maximum qu'il ne peut dépasser d'après les règlements». Ce Bertin d'Antilly (que De Manne dit s'appeler Léveillard) était fils reconnu (?) de Bertin et de la « petite Hus » dont il eût, suivant Diderot (lettres à Mlle Yoland) « toute une poussinée d'enfants. » Il publia sous le Directoire le *Thé* ou *Journal des Dix-huit*, et passa à Hambourg où il publia le *Censeur*. Mais la biographie Rabbe le fait mourir à St-Pétersbourg en juillet 1804 (?) alors que nous venons de voir qu'il sollicitait un secours de la Comédie en 1816. Mlle Hus eut un frère danseur à l'Opéra et maître de ballets en province et dans plusieurs cours d'Europe. Auguste Hus, littérateur, chansonnier, publiciste, qui avait commencé par être danseur, était le neveu de l'actrice.



HYACINTHE (1875), Cliché Franck.

Biographie : Le Mazurier, *Galerie historique*, t. II. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — E.-D. De Manne, la *Troupe de Voltaire*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 22,655. En buste, de profil, à droite, grav. par Fr. Hillemacher 1860. — Peinture dans *Pourceaugnac*, par Viel, citée (sans sources) dans le catal. Monval du musée de la Comédie française, p. 14.

Troupe de Voltaire, en buste, de profil à gauche, eau forte par H. Lefort.

HUSS, Mlle Adelaïde. — Angers 1794.

HUSSON, Emile, Dominique. — Marseille 1872-95, Paris 1896-97, Charenton 1898-1901. En 1903, 77 ans, 32 ans de théâtre, 500 fr. de pension, Paris 1906.

HUYSENTRUYT, Michel, Eugène, Chopp ou Cropp. — Orléans 1882-86.

HYACINTHE. — Sous ce nom : M. Vingtrinier, dans son *Théâtre à Lyon*, page 60, année 1783, écrit ceci : « Par un singulier contraste, la même société qui applaudissait chaque soir la Saint-Huberti, se pressait le matin, avide d'émotions nouvelles, dans l'église de l'Hôpital, pour entendre un *Carme*, prédicateur en renom, le *père Hyacinthe*, qui avait été comédien et qui, « avec beaucoup d'onction, des gestes trop significatifs et sentant le théâtre, prêchait contre les spectacles et faisait trembler tout son auditoire. » Comédien? Mais sous quel nom? — *Hyacinthe*, Jean, Louis, Lopinot, dit ; né à Thionville, artiste depuis 1759, âgé de 53 ans, Reims 1797.

HYACINTHE, Mlle Louise, Joseph Lopinot, dite. — Née à Valenciennes, âgée de 17 ans, Reims 1797.

HYACINTHE, Louis Duflost. — Naquit à Amiens, le 15 avril 1814. Dès l'âge de six ans, il était dans une classe d'élèves dramatiques, dirigée par M. et Mme Fusil. Un jour, au théâtre Chantereine, âgé de six ans et demi, il joua le rôle de Jocrisse, dans *Jocrisse corrigé*. M. Comte l'engagea pour son théâtre du passage des Panoramas, qui allait ouvrir. Hyacinthe resta, tant à ce théâtre qu'à celui du passage Choiseul jusqu'à l'âge de 15 ans. On dit que son père était le perruquier de la troupe, et sa mère ouvreuse dans la salle. Mais trop grand pour rester dans un petit théâtre, trop jeune pour entrer dans un grand, Hyacinthe fut provisoirement commis chez l'éditeur de musique Meissonnier. Tour à tour choriste aux Variétés, acteur nomade à Dreux, Evreux, Bernay, puis engagé à l'Ambigu et au Vaudeville, Hyacinthe

EFERUS - Recherches & Classification numériques

n'avait qu'un but: entrer aux Variétés. De petits rôles, où il eut l'occasion de se distinguer, lui en valurent de plus importants, (1837). Son physique burlesque, son nez devenu proverbial, lui permirent de marquer promptement sa place parmi les excentriques. « Je l'ai vu dernièrement dans un petit rôle de la *Famille Jabutot*, disait Ancelot; il a les pieds bêtes, les mains bêtes, le nez bête, il a tout bête, ce jeune homme, et je ne serais pas du tout étonné qu'il fût amusant. » Il lui confia un rôle dans *Madame d'Egmont*. — A propos de *Tronquette la Somnambule* (décembre 1838), Th. Gautier écrit: « C'est un paillasse né, et la nature lui a planté fatalement la queue rouge au bas de la nuque. »



HYACINTHE
dans le *Réveillon*, dessin d'Em. Bayard.

Hyacinthe, aux Variétés, marqua sa place parmi les comiques les plus amusants : le grand-Faucheux du *Maître d'école*, Gringalet des *Saltimbanques*, *Ma Maîtresse et ma femme*, l'*If de Croissey*, les *Petits mystères de Paris*, le *Mariage au Tambour*, etc.

Dormeuil engagea Hyacinthe au Palais-Royal; le roi des queues-rouges devait rester près de quarante ans à ce théâtre. Ses débuts y remontent au 14 mai 1847 dans le *Trottin de la Modiste;* puis vinrent, créations ou reprises : *Jocrisse maître et Jocrisse valet*, un *Banc d'huitres*, le *Démon familier* (1847), les *Lampions de la veille* (1848), les *Marraines de l'an III* (1849), *Deux aigles* (1850), la *Fée Cocotte*, les *Crapauds immortels* (1851), les *Folies dramatiques*, l'*Esprit frappeur* (1853), les *Binettes contemporaines* (1854), *Avait pris femme le Sire de Framboisy* (1855), les *Vaches landaises* (1857), *En avant les Chinois* (1858), *Tant va l'autruche à l'eau*, l'*Omelette du Niagara* (1859), la *Sensitive* (1860), la *Mariée du Mardi gras* (1861), la *Vie parisienne* (1866), les *Echos de Paris* (1873), *Mon mari est à Versailles* (1876), *Tant plus ça change* (1878), *Ma camarade*, le *Train de plaisir* (1884), la *Briguedondaine* (1886), liste très incomplète, nécessairement, et loin de représenter 40 ans de théâtre consécutifs !

Qui le croirait? Ce grotesque fut un *fashionable*, pour employer le mot de l'époque: pêche, chasse, cheval, bal, Hyacinthe cultiva tous les sports. Puis, cette belle ardeur se calma; on le vit alors dans sa petite maison de Montmartre (place du Théâtre), vivant en famille, entre sa mère, sa femme, et une nombreuse progéniture, cultivant les fleurs, dont il avait la passion, allant faire son marché, coiffé de son invariable feutre à larges bords, et les épaules couvertes d'un tartan. Figure très populaire à la halle et au marché aux fleurs, ses promenades favorites. Excellent homme d'ailleurs, incapable d'une méchanceté. En 1870, pendant le siège, Hyacinthe faisait partie de la garde nationale, dans le 32e bataillon (Montmartre), comme triangle, et les contemporains ont gardé le souvenir de son képi à petite visière, surmontant son nez pyramidal. Depuis plusieurs années déja, Hyacinthe s'était retiré à Asnières, mais continuait son service au Palais-Royal où son engagement allait finir. Déjà il se préparait à jouir d'un repos bien gagné — 66 ans de théâtre — exemple presque unique ! lorsque la mort vint le surprendre le 8 mai 1887. Les obsèques eurent lieu à Asnières, le 10 mai, au milieu d'une grande affluence en dépit de l'heure matinale.

Biographie : Les *Théâtres de Paris*, par Lorsay, notice par Ed. Rigo; *Galerie Geoffroy*, notice par Coupart. — *Foyers et coulisses*, Palais-Royal. — *Paris-Théâtre* n° 136, 23/29 décembre 1875, notice par Jahyer.

Iconographie: Bibl. nat., catal. Duplessis 22,712.

1. En pied, de 3/4 à droite, caricature, lith. par A. B. 1859.

2. A mi-corps, assis, de 3/4 à gauche, lith. par Benjamin Roubaud 1843.

3. En pied, de profil à gauche, grav. par B. Roubaud.

4. En pied, de profil à gauche, cost. de théâtre, gravé par A. Collette, d'ap. Eust. Lorsay.

— Galerie Geoffroy. En pied, dans le *Tigre du Bengale*.

— *L'Eclipse*, 17 oct. 1869. Caricature

— *L'avant-scène*, Caricature par For.

— *Paris-Théâtre* n° 136, phot. en buste, cliché Franck.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Une scène à l'Hôtel de Bourgogne avec les farceurs (d'après Abr. Bosse)

« Moi, je vous aime et je vous honore, comédiens, les grands et les petits, braves traducteurs des poètes, semeurs d'art ! »

Auguste VACQUERIE.

(Profils et Grimaces, p. 163).

IBOS, Guillaume. — Bruxelles 1889-92.

IDA, M^lle^ *Ferrier*, Marguerite, Joséphine, Ferrand dite, femme Alexandre Dumas (1840). — Naquit à Nancy le 13 mai 1811 et mourut à Pise en mars 1859, d'après l'acte de décès de Dumas (6 décembre 1870). D'autres disent à Gênes, le 11 mars.

La personnalité de l'épouse légitime d'Alex. Dumas — la seule — est assez restée dans l'ombre jusqu'à ce jour. Combien même ignorent qu'Alex. Dumas père fût jamais marié, et que sa femme appartint au monde du théâtre. Nous-même, avant de tracer cette courte biographie, ne savions à quelle source puiser nos renseignements, qui nous furent heureusement fournis par de zélés collaborateurs — anonymes pour la plupart — de l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*.

M^lle^ Ida Ferrier venait du théâtre Montparnasse (1830-31) lorsque Alex. Dumas, qui avait apprécié son « talent fin, gracieux, très simple, en dehors de toutes les conventions théâtrales », lui confia le principal rôle dans son drame en cinq actes et en prose, *Teresa*, représenté le 6 février 1832 sur le théâtre de l'Opéra-Comique (salle Ventadour). La pièce eut du succès et la comédienne fut rappelée. Après la représentation, se jetant dans les bras de l'auteur, elle lui déclara toute émue qu'elle lui devrait son avenir. L'actrice était jolie ; Dumas l'emmena souper et devint son ami. *(Lettres sur les écrivains français*, par van Engelgom, de Bruxelles (Jules Lecomte), Bruxelles 1837, in-18, p. 75 et suiv.) Cette jeune femme, petite, et d'un embonpoint prononcé, remplit, à partir de ce moment, les fonctions de maîtresse de maison chez Dumas, et l'aida à recevoir les artistes de Paris que le grand romancier avait invités à un bal costumé qui fit à cette époque un bruit énorme.

Vers la fin de l'année 1833, Dumas avait quitté le logement qu'il habitait rue St-Lazare, pour s'installer au premier étage d'une maison, rue Bleue n° 30, logement qu'il occupa jusqu'en 1838. Ida Ferrier habitait avec lui.

Le 28 décembre 1833, première représentation d'*Angèle* sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Elle donne son adresse particulière, 29, rue Croix-des-Petits-Champs. Le 2 juin 1834, sur le même théâtre, M^lle^ Ida Ferrier crée le rôle de *Catherine Howard* dans le nouveau drame de Dumas. Dans *Don Juan de Marana* (30 avril 1836) elle établit les rôles du bon ange et de sœur Marthe.

Mais personne n'a parlé de débuts au théâ-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tre du Palais-Royal, où nous relevons le nom de Mlle Ida Ferrier, le 26 mai 1836, dans *Anna* et les *Deux frères*, puis le 23 août dans *Jacques* et le 15 septembre dans le *Grain de sable*. L'actrice fut jugée faible, mais d'une « resplendissante beauté ».

Le 26 décembre 1837, le Théâtre-Français donnait *Caligula*, de Dumas. Celui-ci avait imposé Mlle Ida Ferrier comme pensionnaire, pour un an, dès le premier octobre, moyennant 4000 fr. L'actrice se borna à y créer le rôle de Stella dans *Caligula*, qui ne fut représenté que 20 fois. (La dernière, 16 février 1838). Mlle Ferrier accompagna Dumas dans le voyage qu'il fit, en 1838, en Belgique et sur les bords du Rhin. Gérard de Nerval les rejoignit à partir de Francfort-sur-le Mein. (*Souvenirs d'Allemagne*, par Gérard de Nerval, 1 vol. in-18, Michel Lévy, 1860).

Le 14 janvier 1839, nouveaux débuts sur le théâtre de la Renaissance (salle Ventadour) dans *Bathilde*. Le 10 avril suivant, même théâtre, l'*Alchimiste* que Dumas publia avec une dédicace en vers se terminant par ceux-ci :

L'aurore en s'éloignant or-
[donne à la prairie
De parsemer de fleurs l'herbe
[qu'elle perla ;
L'aurore à son retour trouve
[l'herbe fleurie.
Et vous, vous m'avez dit de
[votre voix chérie :
« Faites vite pour moi ce
[drame. » — Le voilà.

« Mlle Ida, écrivit Th. Gautier à propos de cette pièce, joue le rôle de Francesca avec une sensibilité et une passion entraînantes ; elle met à sa création ce cachet d'intelligence poétique qu'elle imprime à tous ses rôles et qui la distingue particulièrement. » Dans un livre ayant pour titre les *Belles femmes de Paris* (1 vol. 1839) le même auteur a donné un portrait fort élogieux de la comédienne.

La liaison qui existait depuis plusieurs années entre l'actrice et l'auteur déjà célèbre, aboutit à un mariage (Cf. Les *Contemporains*, d'Eug. de Mirecourt, t. 49. — Les *Guêpes*, d'Alph. Karr. — *Mes Souvenirs*, de Gustave Claudin, Lévy 1884). M. L. Henry Lecomte raconte de cette façon les causes du mariage : Dumas fit un jour l'étourderie de conduire Mlle Ida à un bal chez le Duc d'Orléans. — « Il est entendu, mon cher Dumas, lui dit celui-ci, que vous n'avez pu me présenter que votre femme. » Ces paroles renfermaient un ordre exprès : le mariage eut lieu, selon M. L.-H. Lecomte, le 5 février 1840 : Villemain, Chateaubriand, Nodier et Roger de Beauvoir furent témoins.

Après un voyage à Florence, les nouveaux mariés s'installèrent à Paris, menant à grand train une vie de prodigalités à laquelle les gains de Dumas, si grands qu'ils fussent, ne pouvaient longtemps suffire, et l'harmonie qui avait existé huit ans entre les amants, n'eut pas, chez les époux, durée pareille. Une rupture se produisit vers 1846, provoquée, dit-on, par l'inconduite de l'époux, et Mme Dumas, à qui son mari servait une pension de 6000 fr., alla habiter Florence. Nous avons dit qu'elle mourut à Pise en mars 1859 (ou Gênes le 11 mars).



Mlle IDA, rôle de Violetta dans la *Vénitienne* (Porte-St-Martin)

Biographie : Les *Belles femmes de Paris*, Paris 1839, notice, p. 69 et suivantes. — Le *Livre*, revue du monde littéraire, Quantin, 10 avril 1887, biographie d'Ida Ferrier, par Charles Glinel.

Bibliographie : *Alex. Dumas et son œuvre*, par Charles Glinel, Reims, F. Michaud, 1884. — L.-H. Lecomte, *Alex. Dumas*, sa vie intime, ses œuvres, Paris, J. Tallandier, sans date (vers 1904) ; l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 1er semestre 1907.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 22,737. En pied, de ¾ à droite, lith. par Célestin Nanteuil 1836.

— Les *Belles femmes de Paris*, Paris 1839, 1re série, son portrait dessiné par A. Constant. — Coll. Martinet n° 865.

— Musée des costumes, n° 23.

— Le *Monde dramatique*, 1835, t. II, p. 362. Curieuse eau-forte de Célestin Nanteuil représentant le 1er acte de *Don Juan de Marana*.

— M. Ulric Richard-Desaix, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, du 20 mars 1907, cite une lettre d'Alex. Dumas au peintre Jean Gigoux, en date du 23 juin 1834, lui demandant de dessiner le portrait de Mlle Ida, 12, rue de Lancry, spécifiant qu'il ne veut cette lithographie que *pour lui*. Peut-être bien même s'agissait-il d'un groupe — car « nous voudrions cela dans le genre de celui que vous avez fait de Tony. » (Allusion vraisemblable au groupe fait par Gigoux des frères

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Alfred et Tony Johannot)... M. U. Richard-Desaix reste convaincu que ces deux portraits d'Alex. Dumas et d'Ida Ferrier, réunis, ont été dessinés et lithographiés, mais non mis dans le commerce.

IDA, Mlle. — Th. du Luxembourg 1852, Délassements comiques 1853; Mlle *Ida* Koch, Pétronille, née Lairen, dite aussi *Ida Leal*, Bruxelles 1889-91, Liège 1892-94.

IDALINE, Mlle. — Porte-St-Martin 1869.

IGONNET, Mme. — Duègne, Lille 1868.

ILLAC, Jean. — Toulouse 1848-55, Perpignan 1856-61, Toulouse 1862-82. En 1870, 68 ans, 39 ans de théâtre, 500 fr. de pension de la Société des artistes. Sa mort, survenue à Toulouse, *Rapport* 1883.

IMAR, Mlle Juliette. — Variétés 1822.

IMBERT, Jean, Joseph, Silvestre. — Liège 1864-65, Nancy 1867-68, Le Hâvre 1869, Versailles 1870, Alger 1872-73, Béziers 1874, Nîmes 1875, Genève 1876, Béziers 1877-83.

INÈS, Mlle. -- Délassements com. 1852-53.

INGRÉMI, Justin. — La Haye 1861-63, Bruxelles 1864-65, Lille 1867-69, Variétés 1870, Bruxelles 1872-82, Vaudeville 1883-84. Sa mort, *Rapport* 1885; Mlle *Ingrémi,* soubrette, Lille 1867; *Ingrémi*, d'origine belge, régisseur Gymnase et Palais-Royal 1891. Ne serait-ce pas Justin dont la mort en 1885 aurait été annoncée par erreur? V. Rivière.

IRÈNE, Mlle. — Vaudeville 1845, Palais-Royal 1847-53; Mlle *Irène*, grande coquette, Liège 1863.

IRIART, Mlle. — Gaîté 1875.

IRMA, Mlle. — Gaîté 1823-24. Comptait alors une vingtaine d'années. Jolie, mais sans grande expression; yeux vifs, grand nez. Épousa son camarade Francisque aîné. Th. de Madame 1826, Vaudeville 1827, Ambigu 1832. Très aimée à Londres où elle se rendait fréquemment. Est-ce la même: Variétés 1839, Rouen 1842? Mlle *Irma*, Chartres 1830, Bourges 1831; Mlle *Irma*, ingénuités, Bruxelles 1846-49; Mlle *Irma*, Vaudeville 1851; Mlle *Irma*, Marseille 1852; Mlle *Irma*, Château-d'Eau 1874.

Iconographie: Bibl. nat., catal. Duplessis 22,900.

1. A mi-corps, assise, de face, lith. par F. Courtin.

2. A mi-corps, de ¾ à gauche, lith. par A. Devéria 1842.

ISAAC, Amédée. — St-Germain 1874, Cherbourg 1875-79; *Isaac*, Charles, Alfred, Liège 1876-79; *Isaac*, Félix, Brest 1882-85; Mlle *Isaac*, Th. Déjazet 1891.

ISABELLE, Mlle. — Porte-St-Martin 1836.

ISAMBERT. — Débuta le 26 mai 1809 au th. Feydeau, Vaudeville 1811-27. « Jolie voix, rossignol minaudier. » Mort vers 1848, à 53 ans.

Iconographie: Coll. Martinet, n° 326. Dunois dans *Jeanne d'Arc*.

ISERRE ou Yserre. — Rouen 1791.

ISIDORE. — Sous ce nom: *Isidore*, Gaîté 1792-93, Ambigu 1799; Mme *Isidore*, premier rôle, Nouvelle Orléans 1825; *Isidore*, Vaudeville, début 30 juin 1826; *Isidore*, Lille 1828; Mlle *Isidore*, Strasbourg 1840; *Isidore*, comique, Toulon 1840; Mlle *Isidore*, rôles d'enfants, Toulon 1840; *Isidore*, Rouen 1842; *Isidore*, comique, Verviers 1843, Anvers 1844; *Isidore*, Bruxelles 1845; *Isidore*, comique, Rouen 1852; Mlle *Isidore*, Nancy 1852.

ISMAEL. — Qu'il ne faut pas confondre avec le chanteur Jammes, dit *Ismaël*, Gymnase 1875-82.

ISMÉNIE, Mlle. — Une grosse belle fille, au sourire bon, au regard éveillé et provoquant, la Colombine des Funambules, et la femme d'Auguste Jouhaud, l'auteur favori de l'endroit, 1849. Un beau jour, le mari hérite de 200,000 francs. Que vont-ils faire de leur argent? Jouhaud eut honte d'écrire pour les petits théâtres, et Colombine rougit de jouer éternellement l'amante d'Arlequin. Le couple s'en va à Bruxelles, et fait construire un théâtre: le Théâtre des Fleurs. Les débuts sont superbes. Isménie est rappelée chaque soir. Mais le public est volage; sans raison, bientôt il ne vient plus. Un an plus tard, toute la fortune est engloutie. Philosophes, ils reprennent le chemin de Paris et retrouvent leurs vieux Funambules. Le mari écrira des pièces et Colombine épousera chaque soir Arlequin. (Alph. Lemonnier, les *Petits Mystères de la vie théâtrale*, Paris, Tresse et Stock 1895, p. 12 et suivantes).

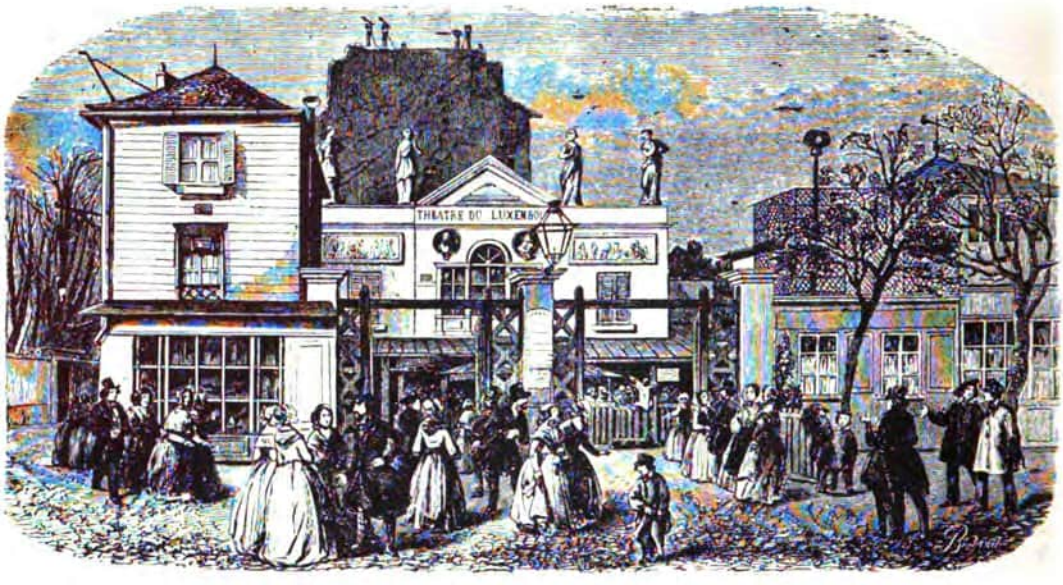
ISNARD, Pierre. — Rennes 1851-55, Amiens 1856, Alger 1857, St-Quentin 1858, Toulon 1859, Gand 1860, Montpellier 1861, Liège 1862, Nîmes 1863-64, Dijon 1865-67, Nancy 1868-94. En 1882, 63 ans, 34 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1895.

ISNARD, Mme M. L., née Séméladis. — Brest 1854-55 et mêmes étapes que ci-dessus. En 1891, 60 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Habitait Nancy en 1906.

ISOLINE, Mlle Deshorties. — Lyon 1840, soubrette au théâtre St-Marcel, Chambéry 1847, plus tard: Turin « actrice ayant une certaine verve un peu grossière. » Célèbre par la longueur de son nez.

ISONARD, Nicolo. — Frère du compositeur, premier rôle et directeur à Rouen (Th. des Arts) 1839-41. Bouffé en a parlé dans ses *Souvenirs*, p. 344 et suivantes. Avait passé par Lille 1826 et Nîmes 1830-31.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



LE THÉATRE DU LUXEMBOURG (BOBINO) 1816-1880

« Pourquoi des biographies ? nous demandera-t-on. — A cela depuis longtemps on a répondu : Que reste-t-il de l'artiste quand il a disparu de la scène où il a brillé ? Presque rien. A peine un souffle, une ombre incertaine, un souvenir effacé, une tradition lointaine au fond du cœur des contemporains qui disparaissent à leur tour.... »

Eugène VACHETTE.

JACCAZ, Emile, Eugène. — Verviers 1886, Paris 1887-91.

JACCOUT, Mme Adélaïde, Adeline Perrin. — Rouen 1859-61, Marseille 1862-64, Reims 1865, Rouen 1867, Bruxelles 1868-69, Rouen 1870, Angers 1872-73, Brest 1874, Bruxelles 1875, Rouen 1876-77, Paris 1878, Rouen 1879-80, Paris 1881, Rouen 1882-98. En 1891, 65 ans, 30 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1899.

JACOB, Jacobs, Jacops. — On trouve ce nom écrit de trois façons, et souvent applicable à la même personne. Mlle *Elisa Jacob*, Gaîté 1807-14. Presque enfant, elle avait créé à ce théâtre le rôle du Chat botté dans le *Marquis de Carabas*. Bordeaux 1817-18, Gymnase 1821-22, Bordeaux 1825, Porte-Saint-Martin (rôles de travestis) 1825-28, Variétés 1829-31, Ambigu 1835. Mais Bouffé se trompe quand il rapporte qu'elle mourut à *19 ans*, cinq jours après une représentation donnée à son bénéfice aux Italiens. Comment aurait-elle pu jouer à la Gaîté — même enfant — en 1807-12 ? Iconographie : Coll. Martinet, rôle d'enfant, avec Marty, dans l'*Aveugle du Tyrol*, — Mlle *Jacob*, Clémence, Lille 1843 ; Mlle *Jacob*, Aglaé, Foix 1851 ; *Jacob*, Philippe, en 1883, 67 ans, 25 ans de théâtre, 400 fr. de pension ; *Jacob*, Louis, Claude, en 1900, 60 ans, 32 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

JACMONT, Mlle. — Foire St-Laurent 1753.

JACOILLOT, Mme Charlotte. — En 1894, 60 ans, 43 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

JACQUELOT, de. — Marseille 1848-49.

JACQUEMART, Le Febvre. — « Joueur de personnages » du Duc d'Orléans 1392-93, comme il résulte des comptes de sa maison. Un des plus anciens comédiens de profession connus en France.

JACQMOND, Mlle. — Bruxelles 1745.

JACQUEMET, Théophile. — En 1883, 60 ans, 37 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1884.

JACQUES, le Basochien. — Comédien du XVIe siècle, arrêté en 1516, avec Pont-Alais et Jehan Seroc pour avoir joué dans une « moralité » où la Reine-Mère était représentée.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

JACQUES, Mlle. — Débuta à l'Odéon 1856.

JACQUIER. — Th. Historique 1876.

JACQUIN, Michel, Amédée. — Comique, Corbeil 1826, Sedan 1831, Namur 1839, Douai 1840, grime, Troyes 1851-55, Châlons 1856-59, Paris 1860-65, Roubaix 1867, Verviers 1868, Paris 1869-70, Lille 1872-79. En 1864, 68 ans, 45 ans de théâtre, 300 fr. de pension. Sa mort vers 1880.

JACQUIN, Mme, née Vial-Aupy. — Namur 1839, Troyes 1851 et mêmes étapes que ci-dessus. Paris 1869-70. En 1864, 70 ans, 31 ans de théâtre, 200 fr. de pension.

JACQUIN, Emile, Henri. — Gaîté 1894-96.

JACTA, Charles. — Th. Comte 1829.

JAGMET, Mlle. — Lille 1880-81.

JAHN, Victor, Charles. — La Réunion 1863-65, Bruxelles 1867-68. Chevalier de l'ordre du Chêne. Genève 1869, Dijon 1870-72, Paris 1873, Laval 1874, Toulouse 1875, Bordeaux 1876, Anvers 1877-79, Paris 1880, Constantine 1881-82, Paris 1883, Toulouse 1884-85, Paris 1886-88, Bruxelles 1889-90, Paris 1891-93. Directeur à Lille 1890. En 1894, 60 ans, 42 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* même année ; Mme Aurélie *Jahn*, en 1894, 60 ans, 44 ans de théâtre.

JAHYER, Mlle. — Odéon, août 1848.

JAHYER, Maurice. — Deuxième accessit de comédie 1894, Odéon 1894, Athénée 1896.

JAILLET, Mlle Estelle. — Débuta à la Comédie-Française le 28 sept. 1863, Emilie de *Cinna ;* le 3 oct. Hermione d'*Andromaque ;* le 10 oct. Roxane de *Bajazet ;* premier rôle, Liège 1868-69, Toulouse 1873-78, Château-d'Eau 1880-81.

JAILLOT. — Cour de Rheinsberg 1802-03, 800 thalers, logis gratuit, 7 ¼ voies de bois, 7975 morceaux de tourbe, une bougie et une chandelle par jour ; engagé jusqu'au 1er avril 1803, 32 frédérics d'or pour ses frais de voyage. (J. J. Olivier, les *Comédiens français dans les Cours d'Allemagne au XVIIIme siècle*, 3me série). Anvers 1822, Namur 1823.

JAIME, Max. — Tlemcen 1863-65, Agen 1867-69.

JAIMOND. — Ambigu 1791.

JALABERT, Victor, Camille, J. B. dit aussi *Simon.* — Premier rôle, Toulouse 1876-80, Reims 1881, Genève 1882-83, Lyon 1884-85, Paris 1886, Bordeaux 1887, Toulon 1888-91, Marseille 1892, Toulon 1893-98, Vernet-les-Bains 1899. Mort au Hâvre en sortant de scène 1900.

JALABERT, Adrien. — Nancy 1875-82.

JALBERT. — Montauban 1852.

JALEVY. — V. Jalvy.

JALLAIS, de, Mme Mathilde, née Perrin. — Vaudeville 1855, Gaîté 1856-58. Sa mort, *Rapport* 1860.

JALLIER. Mme. — Namur 1812.

JALLIOT. — Premier rôle, Bruxelles 1812-13, 4000 fr. d'appointements.

JALLON, Edouard. — Boulogne 1825.

JALVY. - Troisième rôle, Thiers 1827, Arras 1828, Soissons 1829, Caen 1830, Bourges 1831, Bayonne 1852 ; Mme *Jalvy*, duègne, Reims 1826 et mêmes étapes que son mari.

JAMAIN. — Amoureux, Orléans 1825 ; Mme *Jamain*, Amsterdam 1828, Varsovie 1829-30.

JAMAUX. — Modeste comédien, souffleur puis régisseur à la Comédie-Française 1876-1900, officier d'académie 1897, retraité pour raison de santé. Sa retraite fut annoncée dans le *Figaro* du 31 décembre 1900. Serviteur dévoué et aimable ; Mme *Jamaux*, coryphée à la Comédie-Française 1881.

JAMBIER. — Jeune premier, Bayonne 1852.

JAMES. — Sous ce nom : Mlle *James*, troupe du Maréchal de Lowendahl, Maëstricht 1748, Bruxelles 1766 ; *James*, comique, Berlin et Chartres 1828, Londres 1848-49, Rouen et Bruxelles 1852 ; *James*, comique, Genève 1861-62 ; Mme *James*, excellente duègne, Tour d'Auvergne 1876.

JAMET, Mme. — Marseille 1791 ; Mme *Jamet*, Marie, Marguerite Delorme, Liège 1822, Mons 1825-26, Lille 1841, Amiens 1848-50, Nîmes 1851-52, Paris 1853-65, Versailles 1867-68. En 1853, 59 ans, 186 fr. de pension de la Société des artistes ; *Jamet*, Joseph. — Bruxelles 1867-69, Athénée 1870, Bruxelles 1872, Paris 1873 ; Mlle Blanche *Jamet*, Nouveautés 1882.

JAMIN, Mlle Caroline. — Th. des Jeunes élèves 1837.

JANCEY, Léon. — Odéon 1889, Menus Plaisirs 1891, Odéon 1892-93.

JANICOT. — Farceur de la seconde moitié du XVIe siècle qui, après quelques tours d'adresse et de passe-passe, savait :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Ores sa face enfariner
Et puis quelque farce tonner ;
Ores sans aucune farine,
Monstrer une troigne badine,
Se feindre un lourdaud Contadin
Ou un bergamasque Zanin.

(*Œuvres et mélanges poétiques* de Pierre Leloyer, seigneur de la Brosse, Angevin, Paris, J. Poupy 1579, in-12, fol. 152).

JANIN. — Liège 1829 ; *Janin*, Ambigu 1856. V. Jannin.

JANNE. — Cour de Rheinsberg 1802-03, 800 thalers ; Mlle *Janne*, dº 400 thalers.

JANNELLI, Mlle Marguerite Caron, dite. — Palais-Royal 1907, morte presque subitement chez elle, 57, Boulevard Pereire, d'une méningite. (Le *Matin*, 8 août 1907).

JANNIN ou Jannain. — Premier rôle, Namur 1817.

JANNIN, Louis M. C. — Né en 1801, comique à Liège 1828-34, mort à Metz, mars 1840.

JANNIN, Mme Elisabeth, née Linsel. — Sœur de Mme Henry Monnier et femme du précédent, Gand 1828, Liège 1828-34, Le Hâvre 1840, Rouen 1850, Le Hâvre 1851-56, Versailles 1857, Nancy 1858-59, Liège 1860, Nancy 1861, Nîmes 1862-64, Avignon 1865-68, St-Pétersbourg 1869-76, Paris 1877-89. En 1871, 64 ans, 41 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort survenue à St-Leu-Taverny, *Rapport* 1892. Femme distinguée n'ayant laissé partout que des regrets.



Mlle JARRY
D'après Eust. Lorsay

JANNIN, Philippe, fils des précédents. — Avignon 1863-64, neveu d'Henry Monnier et petit neveu de Talma. Chanta l'opérette en Russie, passa par les Bouffes 1876-78 et les Fantaisies parisiennes, Renaissance 1880-82. En 1905, 60 ans, 41 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1907.

JANON, Mlle. — Maëstricht 1673-78.

JANSEY, Jacob. — Jeune premier, Vaudeville 1888.

JANSIEZ. — Tournai 1842.

JANSON. — Comique, Lausanne 1852.

JAQUEMIN-JADOT. — V. Lafrance.

JAQUIN, Mme Elisabeth, née Fabbe. — Montparnasse 1865-69, Clermont 1870-72, Lausanne 1873.

JAR, Mme Zoé. — Jeune première, Toul 1840.

JARDIN. — Melun 1851, Laval 1852.

JARDINET, Auguste. — Villefranche 1848-49, Montauban 1852, Aix 1862-63, Nice 1864-65, Bordeaux 1867-68 ; Mme *Jardinet*, Fanny, née Gay, Villefranche 1848-49, Montauban 1852.

JAROUSSEAU, Léon, Augustin. — Grand premier rôle, La Haye 1857-62, Lille 1863, Toulouse 1863-64, Rouen 1865-67, Toulouse 1868-69, Marseille 1870-74.

JAROUSSEAU, Mme. — Premier rôle, Lille 1873.

JARRE, Julien, Antoine. — Né à Dijon, surnuméraire dans les domaines puis acteur 1789, St-Quentin, Reims 1797.

JARRET. — Lille 1893-95.

JARRY, Mlle Marie, Pauline, femme Alex. Guyon. — Née en 1836, débuta à l'Odéon par le rôle de la petite Louison dans le *Malade imaginaire*, puis dans celui de la petite raisonneuse de la *Fausse Agnès*. C'était encore une enfant. Ses quinze ans venaient de sonner lorsqu'elle parut au Th. Montparnasse, avant de passer sur la scène du Luxembourg. La *Chute des feuilles*, *Georges et Thérèse*, la *Fille du Militaire*, *Nourrice et Rosière* furent ses principales créations à ce théâtre. M. Mourier, directeur des Folies dramatiques, en fit sa pensionnaire. Elle débuta au boulevard dans *Lucienne*. Jeune et belle, d'un talent sympathique, sa voix fraîche et pure, sa diction parfaite, la firent aussitôt adopter. Puis vinrent le *Secret du Soldat*, la *Queue de la Comète*, revue, le *Bal du Sauvage*, le *Petit Chaperon rouge*, *Canuche*, etc. « Actrice de mérite et très gentille personne » écrit un biographe en 1861. Mlle Jarry épousa son camarade Alex. Guyon, puis se retira du théâtre. En 1896, 60 ans, et 500 fr. de pension de la Société des artistes. Habitait La Varenne en 1907.

Biographie : Les *Théâtres de Paris*, par Lorsay, 1854, notice par Eug. Vachette.

Iconographie : Même ouvrage, en pied, cost.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de théâtre, dessin par Eust. Lorsay, lith. par A. Collette.

JARVILLE. — Marseille 1793.

JASPIN, Mme, mère, Désirée, Jeanne Pétron. — En 1847, 69 ans, 47 ans de théâtre, infirme, 150 fr. de pension, Paris 1851-63 ; Mme *Jaspin*, fille, Amélie, Ambroisine, Toulouse 1840, Anvers 1850, Bruxelles 1851-52, Paris 1853-56. Décédée vers 1856.

JASSINTE et sa femme. — Cour de Bayreuth 1752-54.

JAUBERT, Mlle. — Porte-St-Martin 1823.

JAUBERT, Berjaut, dit. — En 1846, 70 ans, paralysé à Toulouse, 150 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1850.

JAUBIN. — Comique, Versailles 1852.

JAUDET. — Mons 1848-49.

JAULT. — V. Jeault.

JAUME. — Sous ce nom : Mme *Jaume*, premier rôle, Calais 1827; Mlle *Jaume*, Adèle, rôles d'enfants, Albi 1829, Agen 1831 ; Mme *Jaume*, Héloïse, v. Ancillon; *Jaume*, Mathieu, v. Ancillon ; Mme *Jaume*, Laure, née en 1824, Liège 1848, Brest 1851-54, Paris 1855, Montpellier 1856-57, Aix 1858-61, Genève 1862, Lyon 1863-65, Genève 1867-68, Alger 1869, Le Hâvre 1870, Toulon 1872-73, Royan 1874, Nancy 1875, Liège 1876, Genève 1877, Lyon 1878, Florence 1879, Nancy 1880, Marseille 1881, Liège 1882, Toulouse 1883-84, Le Hâvre 1885-88, Gand 1889-90, Le Hâvre 1891. En 1886, 61 ans, 45 ans de théâtre, 500 fr. de pension (fondation Candeilh). Habitait Sauvie en 1907; Mme *Jaume*, Suzette, Lyon 1851-65, Genève 1867-70 ; *Jaume*, amoureux, Liège 1874 ; *Jaume*, comique, Lille 1880.

JAUNART, Mlle. — Débuta à l'Odéon le 16 mai 1824.

JAUSSERAND. — Réputé d'abord comme chanteur à l'Opéra-Comique, puis premier rôle et directeur en province. Strasbourg 1822, Liège 1822-25, Verviers 1825-26, Nouveautés 1827-28, Limoges 1829, régisseur général à Belleville 1830-31. Avait passé, en représentations, à Caen 1801 et 1810.

JAVEAU. — Ambigu 1822.

JAVET, Charles, Albert. — Gaîté 1890-93.

JAVEY, Mme. — Maëstricht 1776. S'étant permis certaines grossièretés envers le directeur Clairville, Mme Javey fut enfermée pendant quelques jours à la prison de la porte St-Pierre (juillet).

JAVID, Antony. — Alger 1887-90, Rome 1891, Lyon 1892-94, Marseille 1895-99.

JAVIGNY. — Un des meilleurs artistes de la Comédie française à la Cour Electorale Palatine, et qui en fut directeur, avait appartenu à la troupe du général de Lowendal qui le congédia vers 1746. Le 19 novembre 1761, Javigny est encore désigné comme « directeur de la Comédie » ; Mlle *Javigny*, troupe de Schwetzingen 1756.

JAWURECK, Mlle, jeune. — Sœur de la chanteuse de ce nom à l'Opéra, débuta à la Porte-Saint-Martin le 4 août 1824, puis à l'Ambigu le 30 sept. (rôle de la reine des *Trois méprises*), Ambigu 1825-26.

JAY. — Acteur et régisseur, Menus Plaisirs 1874; Mme *Jay*, Eugénie, Menus Plaisirs 1874.

JAZON, Mme Anna Gérard. — Née en 1850, premiers rôles, Cherbourg 1873-75, Brest 1876, Liège 1877, Pau 1878-80, St-Pétersbourg 1881-82, Paris 1883. Décédée vers 1904. En 1899, Mme Gérard-Jazon reçut la pension de 314 fr. de la fondation Pellerin.

JEAN, Charles. — Monselet écrit dans le *Monde illustré* du 20 août 1870 : « Ceux qui ne partent pas pour l'armée se laissent mourir comme M. Jean. Qu'est-ce que c'était que M. Jean ? Une personnalité originale, très connue du monde dramatique, un beau et fort garçon épris de la tragédie jusqu'au délire. Il avait été élève de St-Aulaire. Je me souviens de l'avoir vu à l'Odéon, il y a quelques années, dans le rôle d'Oreste, qu'il ne joua que cette seule fois. Il y fut remarquable, mais avec des extravagances qui gâtèrent tout. Ensuite on le vit à la salle de la Tour d'Auvergne et sur quelques scènes de la banlieue. Pourquoi Jean, François Jean ne joua-t-il pas plus souvent? Pourquoi toucha-t-il si peu au rêve de toute sa vie ? L'orgueil et l'amertume furent les causes de son isolement. Il s'attendait toujours à ce que les sociétaires de la Comédie française viendraient le chercher dans son jardinet de la rue de Montreuil pour sauver la tragédie. »

JEAN-PAUL, Emile Kauffmann, dit. — Singulière personnalité que nous avons à peu près reconstituée grâce à la bonne volonté des collaborateurs de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*. Bien que passant pour belge, *Jean-Paul* Kauffmann, d'origine alsacienne, naquit à Toulouse le 7 juillet 1830 où son père était lui-même acteur sous le nom de Kauffmann. Les uns disent qu'il fut abbé ou moine ; ce qui est plus certain, c'est qu'il fut élève d'un séminaire, puis professeur à Sorèze où il connut le Père Lacordaire. A la mort de son père, également très pieux, il vint à Toulouse habiter avec sa mère, rue du Taur, puis

EFERUS - Recherches & Classification numériques

s'engagea pour vivre au théâtre des Variétés de cette ville (1854), collaborant également à tous les petits journaux. Venu à Paris, il entra aux Bouffes où il créa *Lischen* et *Fritzchen*, donnant, en outre, quelques leçons de piano et de chant. Mme Blanche Pierson fut une de ses élèves. Plus tard, il entra à la Renaissance 1873, puis à la Gaîté, devenu théâtre d'opérette (1875) ; on le disait filleul d'Emile Taigny, alors directeur de la scène. C'était un garçon soigneux, propre, froid et méthodique. Le 10 octobre 1876, revenant à ses goûts religieux, il entra comme professeur à l'Ecole Albert-le-Grand d'Arcueil. On lui donna la classe d'allemand. C'était lui qui mettait en scène les pièces que l'on jouait le 1er janvier et à Pâques. Il vivait en vieux garçon dans le village, passant comme un sauvage aux yeux des autres professeurs. Puis, il quitta Arcueil le 29 juillet 1886, et mourut à Arcachon au collège des Dominicains, en 1888 ou 1889. Il avait publié un livre, assez difficile à rencontrer, *Dalles et planches*, Paris, Paul Dupont 1876, et composé des valses dont une dédiée au comte de Chambord.

Bibliographie : *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 2me semestre 1903.

JEANDELLY, Mlle. — Ingénue, Lille 1889-90.

JEANET. — Variétés 1851.

JEAN-MAIRE, Mme Catherine. — Epouse Renobert Asselineau, 35 ans, née à Nancy, artiste depuis 9 ans, Reims 1797.

JEANNE, Mlle. — Sous ce nom : Mlle *Jeanne*, confidente, Rouen 1796 ; Mlle *Jeanne*, duègne, th. du Luxembourg 1851-52 ; Mlle *Jeanne*, Vaudeville 1852 ; Mlle *Jeanne*, Anaïs, jeune première, Ambigu 1853 ; Mlle *Jeanne* Nadaud, Gymnase 1867-68. Sœur du violoniste Nadaud, passa à l'Opéra-Comique sous le nom de *Nadaud*.

JEANNE-ANDRÉE, Mlle J. M. G. de Beguelin, dite. — Très jolie actrice. Gaîté 1864, Ambigu 1866. Bonne et généreuse. Devenue folle, elle fut internée à Ste-Anne et mourut paralysée. (*Rapport* 1890.)

JEANNE-ANDRÉE, Mlle Jeanne, Marie Debuchy, dite. — Folies-Dramatiques 1887, Nice 1888, Toulouse 1889, Lyon 1892, Gaîté 1893-1894. Sa mort, *Rapport* 1896.

JEANNIN. — Sous ce nom : *Jeannin*, troisièmes rôles, Rouen 1790 ; *Jeannin*, Th. Molière 1792-93, th. des Sans-Culottes 1794 ; Mme *Jeannin*, Lille 1806 ; *Jeannin*, deuxièmes rôles, Rouen 1816 ; *Jeannin*, père noble, Vesoul 1826, Colmar 1827, La Haye 1831 ; Mlle *Jeannin*, Montpellier 1827, La Haye 1831 ; *Jeannin*, Gaîté 1852.

JEAULT. — Sous ce nom : Mlle *Jeault* Micaleff, deuxième amoureuse, Bruxelles 1812, 1,800 fr. d'appointements ; *Jeault*, troisièmes rôles, Anvers 1814 ; *Jeault* fils, comique, Nantes 1826, Tours 1827, Reims 1828. Directeur, Limoges 1831, régisseur, Mons 1843, Variétés 1852, Folies-Dramatiques, caricatures, 1861-66. Est-ce le même ? 1877-83 ; Mme *Jeault*, Henriette, Eugénie, femme du précédent, Châlons 1827, Limoges 1831, Gand 1841, Mons 1843, duègne, Perpignan 1852, Gaîté 1853-61, Gaîté 1874, Th. Historique 1876-77. En 1881, âgée de 70 ans, avec 40 ans de th., Mme Jeault obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort, *Rapport* 1888.

JEHAN, Lucien. — Bourges 1850.

JEHANNIN, Esturjon. — L'un des plus anciens comédiens de profession connus en France. Figurait comme « joueur de personnages » sur les comptes de la maison du Duc d'Orléans, 1392-93.

JÉGU, Charles, Alphonse. — Ambigu 1870-1876, Th. Cluny 1878, Porte-St-Martin 1882. En 1892, 60 ans, 31 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1893.

JELLIOTE. — Bruxelles 1797.

JEMMA-Fleury. — Etudiant en médecine, acteur en province, puis à la Porte-St-Martin, où il débuta en 1825 avec succès, mais passa longtemps inaperçu. On écrit de lui en 1829 : « C'est une très belle mécanique. » Sa principale création à la Porte-St-Martin fut le rôle de Trestaillons, dans le *Maréchal Brune*. Au Panthéon, où il resta six mois, il fit le succès du *Noir d'Ayonno*. A la Gaîté, *Indiana* lui valut des éloges, ainsi que le *Paysan des Alpes*. On écrit en 1837 : « Beau physique, bel organe. Vise peut-être un peu trop à l'effet. » Et en 1842 : « Jemma est un des acteurs les plus connus et les plus appréciés au boulevard. » L'*Annuaire dramatique* de 1845 lui reproche un accent méridional très prononcé, une mâchoire lourde, des hésitations dans la démarche et dans le regard ; mais reconnaît sa persévérance et son intelligence profonde. Il cite parmi ses bonnes créations ses rôles dans *Mathilde* et la *Dame de St-Tropez*, où ses défauts même lui servirent, Porte-St-Martin 1840, 47, 49. En 1851, directeur associé. En 1869, Fleury-*Jemma* avait 69 ans, 40 ans de th., et une pension de 300 fr. de la Société des artistes, dont il avait été membre du Comité. Jemma avait joué le rôle de Don Salluste, dans une reprise de *Ruy-Blas*, à la Porte-St-Martin, en 1841, et celui du Pape Pie IX, dans *Rome*, même théâtre, 29 sept. 1849. Sa mort, *Rapport* 1870.

JENNEQUIER, Mlle. — St-Quentin 1830.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

JENNEVAL, Louis, Alexandre, Hippolyte Dechez (Chevalier), dit. — Naquit à Lyon en 1803. Il était le frère utérin de M. Lamarche, auteur du *Marchand de Venise*, joué à Paris, à l'Odéon. Jenneval débuta le 27 mai 1826 à ce dernier théâtre dans le *Tyran domestique*, rôle de Charles, et le 1er juin dans les *Deux Ménages*, rôle de Dorsay, et fit partie de la troupe. De là, il passa à Marseille 1826, à Lille 1827-28, puis à Bruxelles. Voici en quels termes le *Journal de la Belgique* (n° 122, 1er mai 1828), parle du débutant : « M. Jenneval a fait hier (29 avril 1828), son premier début dans l'emploi des jeunes premiers, par le rôle de Victor, des *Comédiens*. Cet artiste est jeune et d'un extérieur agréable à la scène. Son organe, dans quelques moments, a paru manquer de timbre et de force ; cependant sa prononciation est nette et distincte. » On vante sa chaleur et son intelligence.

La *Gazette générale des Pays-Bas* (n° 48, 17 février 1830), écrit : « M. Jenneval nous a quittés à la sourdine pendant la dernière quinzaine de janvier, pour aller débuter à la Comédie-Française, et cette hardiesse a eu les plus heureux résultats. » Jenneval parut, en effet, rue Richelieu, le 28 janvier 1830, dans le rôle de Dorval, des *Rivaux d'eux-mêmes* ; le lendemain il joua Egisthe, dans *Mérope* et Folleville, des *Etourdis*. Peut-être même ces débuts auraient-ils eu une suite l'année suivante, quand un évènement bien imprévu vint briser la carrière de ce jeune artiste.



Le Chevalier Dechez dit JENNEVAL
tué d'un boulet hollandais (d'après Slaes)

La Révolution éclate en Belgique, et le théâtre de la Monnaie est fermé. Les artistes se dispersent, et cependant le 10 et le 24 octobre, deux représentations sont données avec les débris de la troupe, au bénéfice des blessés. Jenneval joua dans la première l'*Honnête criminel*... Quelques jours plus tard il était tué.

Dès le début de la Révolution, Jenneval s'était fait inscrire, en compagnie de plusieurs artistes, sur les cadres de la *Sûreté publique*, garde bourgeoise, chargée de maintenir l'ordre dans la ville. Le 23 septembre, l'on se bat partout. Au milieu d'un groupe de jeunes gens, Jenneval fait des prodiges de valeur autour du Parc. C'était la compagnie des *Volontaires de Chasteler*. Les troupes du Prince Frédéric sont refoulées. Jenneval composa alors sa *Nouvelle Brabançonne* que le soir même Campenhout chantait dans l'établissement de l'*Aigle d'or*. Et voilà comment le Chant national de la Belgique a pour auteur un comédien français né à Lyon ! Dès ce jour, Jenneval embrasé d'une noble ardeur, se consacre tout entier à la chose publique. Aux victimes de ces journées, reposant place des Martyrs, il dédie l'épitaphe suivante qu'il va attacher lui-même à la croix de bois noir qui se trouvait là :

Qui dort sous ce tombeau, couvert par la victoire
De nobles attributs de l'immortalité ?
De simples citoyens dont un mot dit l'histoire :
MORTS POUR LA LIBERTÉ !

La mère de Jenneval a raconté ainsi la dernière entrevue qu'elle eut avec son fils : « C'était le 14 octobre au soir, Jenneval me prévint qu'il partait avec M. Frédéric (le comte Frédéric de Mérode), comme un volontaire dans les chasseurs de Chasteler. Ce ne devait être, me dit-il, qu'une promenade militaire. Je fis néanmoins beaucoup de difficultés pour le laisser partir. La compagnie ne marche pas, lui répondis-je ; tu en as fait assez pour l'honneur et pour la liberté ; reste, je t'en prie. Il me répéta que ce n'était qu'une promenade militaire. Mérode l'affirmait aussi. Ce fut pour tous deux le voyage éternel. » (*Etudes poétiques* de Jenneval). Le 19 octobre 1830, dans une rencontre entre Lierre et Malines, Jenneval était tué par un boulet de canon hollandais qui l'atteignit au bas-ventre.

Les restes du courageux comédien furent transportés en grande pompe à Bruxelles, et accompagnés par une foule recueillie jusqu'à la place des Martyrs, où son camarade Desessarts, après les prières du clergé, retraça la vie du comédien. L'imposante cérémonie se termina par des charges de mousqueterie. Un service funèbre, dont une souscription fit les frais, fut célébré le 5 novembre en l'église Sainte-Gudule, et la mère du malheureux artiste reçut une pension civique de 400 florins des Pays-Bas (847 francs) et le 4 janvier 1831, une représentation eut lieu à son bénéfice.

Bibliographie : F. Faber, *Hist. du th. en Belgique*, t. III, p. 139-140, 153-154. — Isnardon, le *Th. de la Monnaie*, p. 212, 237 à 240.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, n° 23,381.

1. En buste, de ¾ à gauche, lith., an.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

2. En buste, de ¾ à gauche, lith. par V. D.
3. En buste, de ¾ à droite, lith. par Slaes.

JENNEVAL, Jean-Charles Lemoine, dit. — Né vers 1821. Montpellier 1845-47, grand premier rôle Lille 1848, Marseille 1851-52, Toulouse 1852-53, Rouen 1855, Lyon 1856-57, Marseille 1858-60, th. du Cirque 1860-62. Jenneval arrivait du Midi avec une grande réputation ; à Marseille, à Toulouse, on citait Jenneval après Frédérick Lemaitre : fougue — trop peut-être — chaleur, conviction. Au Cirque, dans l'*Histoire d'un drapeau*, il se tailla un succès. On le vit encore dans *Héloïse et Abélard*, la *Prise de Pékin* (1861) ; puis, au Châtelet, dans une reprise des *Aventures de Mandrin*, et dans le *Vengeur* (1868). On écrit de lui en 1866 : « Le Mélingue de Carcassonne. Un gascon gasconnant. Au physique, un capitaine matamore. Jenneval a eu de grands succès... dans le Midi. Grands cris, grands gestes, grandes enjambées ; la scène n'est occupée que par lui. A Paris, il a moins réussi ; il s'en console en allant jouer la *Tour de Neste* et autres drames en province, avec Mme Clarisse Miroy... toujours ! » Et, de fait, dans le désir d'imiter en tout Frédérick, il lui succédait même dans le cœur de ses maîtresses. En 1859, Genève et Chambéry voient passer le beau Jenneval et Clarisse !



JENNEVAL (Lemoine dit). Photogr. Piallat

Les anecdotes sur Jenneval, type idéal du « M'as-tu vu ? » sont nombreuses. C'est lui, par exemple, qui s'arrêtant devant une affiche du Cirque, disait à deux passants absorbés par la lecture de la distribution : « Ah ! ah ! le fameux Jenneval joue ce soir ! En voilà un comédien ? Vous ne le connaissez pas ? Il faut aller le voir. C'est le *roi des premiers rôles !* » S'agit-il d'une annonce pour son arrivée dans une ville : « Jenneval est dans nos murs ! » Quelquefois l'affiche se répand en détails sur le personnage qu'il va représenter : « La figure intéressante, les *formes d'une stature bien proportionnée*, le regard hardi, la parole ferme. » L'*avis* final n'est pas à dédaigner : « Des mesures seront prises pour éviter les accidents que pourrait causer la foule. » — Un jour, dans la campagne, se rendant chez son directeur Hostein à Champigny, et se croyant seul, il se drape dans son manteau, et s'écrie sur la route : « Place, place à Jenneval ! » — Un témoin nous a raconté le fait. Emballé sincère, il fut toujours à travers les provinces l'*illustre*, l'*immense*, l'*incommensurable* Jenneval. Un beau jour Jenneval quitta le Châtelet pour prendre la direction du th. de Fontainebleau (1873), qu'il garda plusieurs années. Il n'y réussit que médiocrement. Il allait reprendre le cours de ses excursions, lorsqu'en descendant de wagon, à la gare de Paris, il fut blessé au genou accidentellement par un revolver qu'il portait sur lui. En mai 1876, il jouait aux Gobelins et à Montparnasse. En 1882, âgé de 61 ans, avec 37 ans de th., Jenneval obtint une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mémoire, devenue rebelle, l'avait obligé à quitter le théâtre. Nommé chef du contrôle à la Compagnie des Petites-Voitures, ce brave homme, dont le véritable tempérament d'artiste avait été gâté par quelques innocentes excentricités, finit ainsi ses jours, sinon richement, du moins honorablement. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1889. Il ne laissait que des amis.

Bibliographie : *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, t. IX.

Iconographie : L'*Eclipse*, n° 10, mars 1868. Caricature dans le *Vengeur*.

JENNIN. — Père noble, Epinal 1828.

JENNY. — Sous ce nom : Mlle *Jenny*, Vaudeville. Iconographie : Coll. Martinet, n° 257, dans l'*Auberge dans les nues* (1810), pl. 261-262, rôle de Simplette, dans *Cendrillon*. — Mlle *Jenny*, 1825, v. Mlle Drouville ; Mlle *Jenny*, débuta à la Porte-St-Martin, 1827 ; Mlle *Jenny*, soubrette, Marseille 1828 ; Mlle *Jenny*-Olivier, Vaudeville 1829-30 ; Mme *Jenny*, duègne, Limoges 1830 ; Mlle *Jenny*, Arles 1831 ; Mlle *Jenny*, th. St-Marcel 1839 ; Mlle *Jenny*, Renaissance 1839 ; Mlle *Jenny*, amoureuse, Lille 1841 ; Mlle *Jenny*, J. George Charpentier dite, Colmar 1849, Melun 1851-52, Bourges 1853-54, Sedan 1855, Rouen 1856-58, Brest 1859, Caen 1860-1861, Paris 1862, Laon 1863-64, Soissons 1865, Compiègne 1867-68, Laigle 1869-89. En 1868, 53 ans, 200 fr. de pension. — Mlle *Jenny*, soubrette, Quimper 1851 ; Mlle *Jenny*, Lazari 1852.

JÉROME, Stanislas. — Bruxelles 1855-57, Gymnase 1858-59.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

JERVILLE. — Débuta à Bruxelles en 1758 par le rôle de Crispin, des *Folies amoureuses*, Bruxelles 1767.

JIPAY-Pérard dit. — Nouveautés. Sa mort, *Rapport* 1907.

JOANNI. — V. Joanny.

JOANNIS, Jannin. — Jeune premier. Gap 1827, Toulon 1828, Marseille 1830 ; œil couvert, abdomen protubérant, emploi de financier et pensionnaire à la Comédie-Française 1839-49. Engagé à Lille comme deuxième basse, pour la saison 1850-51, il ne parut pas. Tombé malade à Paris, il y mourut le 7 septembre 1850. — *Joannis*, jeune premier, Namur 1841.

JOANNY, Jean, Bernard Brissebarre dit. — Né à Dijon le 2 juillet 1775, où son père était musicien de la Sainte Chapelle du roi. Le plus jeune de quatre enfants, il fut envoyé à Paris dès l'âge de huit ans, pour faire partie des pages de la *Musique du roi*. Sans dispositions pour la musique, il abandonna cette carrière et entra dans l'atelier du peintre Vincent. A 16 ans, plein d'enthousiasme, il s'engageait dans le premier bataillon de Paris, où l'aîné de ses frères l'avait précédé. En 1793, il faisait partie du 7e régiment de hussards (hussards de Berchiny), où il fut le camarade de Gavaudan et de Bosquier Gavaudan (ce dernier musicien-timbalier). Un coup de sabre au bras droit, une balle à la tête, un coup de feu qui nécessita l'amputation d'un doigt de la main gauche, tels furent les souvenirs qu'il emporta de ses campagnes. Son père, qui venait de perdre deux autres fils dans les guerres de la Révolution, le supplia de demander son congé pour blessures, et c'est ainsi qu'il entra comme employé dans l'administration des Domaines, qu'il quitta bientôt pour reprendre ses pinceaux.



JOANNY

Qui le croirait ? Ce fut un vieux bouquin
Que de notre atelier recouvrait la poussière,
Qui de notre illustre Le Kain
Me fit embrasser la carrière.

écrit-il lui-même dans la *Biographie d'un pauvre acteur* (autobiographie). Après divers essais en société, et sur la scène des Délassements comiques, Joanny rechercha les conseils de Mlle Saint-Val, l'aînée, et débuta sous ses auspices le 4 juin 1797 au th. de la République, dans l'*Œdipe à Colonne*, de Ducis. C'est à cette époque, par condescendance pour sa famille, qu'il quitta au théâtre le nom de Brissebarre. Ce théâtre fermé, Joanny partit pour Bruxelles avec Talma, en qualité de confident tragique. La première représentation eut lieu le 30 août 1797. La troupe partit ensuite pour la Hollande, et ne reparut à Bruxelles que le 26 janvier de l'année suivante, mais Joanny resta à Bruxelles comme premier rôle pour la saison 1798-99. Ne pouvant rentrer à la Comédie-Française après la réunion de 1799, Joanny commença à travers les provinces une vie errante qui ne dura pas moins de vingt ans. Il passa d'abord à Rouen, 1799 ; nous savons par lui-même qu'il se trouvait en 1803 à Nancy, dans une affreuse détresse, pendant cinq mois, d'avril à octobre, « sans emploi, sans argent, sans crédit, en un mot dans la misère la plus profonde. Tous ses pauvres effets sont en gage ; n'ayant qu'une paire de bottes qui prenaient l'eau ; une mauvaise redingote râpée, point de linge, un vieux chapeau à la *Robert-Macaire ;* les trois quarts du temps, ne sachant où aller dîner et s'en passant quelquefois. » (*Ma confession*, opuscule en vers, avec notes.) Plus tard, nous le retrouvons à Marseille, puis à Lyon. Il jouait en 1807 dans cette dernière ville lorsqu'un ordre émané du gouvernement impérial l'appela à la Comédie-Française. Il y parut le 11 juillet, mais tout en lui reconnaissant de belles inspirations, on lui reprocha de forcer ses moyens et de trop imiter Talma. Joanny retourne alors à Lyon pour y finir son engagement, puis accepte un engagement de 12,000 fr. pour Strasbourg — chiffre inusité pour l'époque. Sur ces entrefaites, l'Empereur de Russie avait prié Talma de lui indiquer un premier rôle pour le théâtre de la Cour. Talma lui indiqua Joanny, mais au moment où celui-ci, prêt à partir, attendait toujours un passeport qui ne venait pas, il accepte des offres pour Bordeaux. Il y obtient un succès éclatant. Montpellier, Toulouse, Marseille le réclа-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ment. Il crée un nouveau genre d'exploitation théâtrale : la tragédie nomade, fait fortune à ce jeu, et ne veut plus profiter du passeport, quand il arrive. En 1814, il passe par Angers. En 1818, il encaisse 25,000 fr. *(Courrier des spectacles.)* Les mauvais jours sont passés.

Le physique de Joanny, a écrit Ricord, n'était point avantageux, et sa taille médiocre ; sa figure n'avait point la noblesse exigée pour la tragédie : bras courts, gestes multiples, diction mélodramatique ; mais ce qu'on ne pouvait lui refuser, c'était une énergie peu commune, une chaleur communicative qui en faisaient un tragédien très recommandable. Laferrière de son côté, dans ses *Mémoires* (t. I, p. 131), raconte que Joanny zézeyait, mais que, travailleur consciencieux, il sut corriger ses défauts, et mettre en évidence ses réels mérites.

En 1819, Joanny fut engagé à l'Odéon pour y tenir en chef le grand emploi tragique. Il débuta le 4 octobre dans Vendôme, d'*Adélaïde Duguesclin*. Le 23 suivant, il établissait dans les *Vêpres Siciliennes* le rôle de Procida. Son succès y fut tel que la Comédie-Française voulut se l'attacher (décision du Comité en date du 19, Arch. Nat.). Cette affaire eut alors beaucoup de retentissement. Les uns prirent parti pour la Comédie, les autres contre. Le Duc de Duras avertit le Comité que le désir du Roi était qu'on respectât l'institution du « second Théâtre-Français » et Joanny dut faire le 5 novembre une déclaration publique constatant qu'il avait accepté « trop légèrement » un engagement avec le Théâtre-Français, alors que son devoir était de rester attaché à la fortune du second. La Comédie-Française riposta par un mémoire tiré à 8,000 exemplaires, où elle déclarait à son tour que M. Talma ayant plus de trente ans de services, tandis que M. Lafon finissait son premier engagement de vingt ans, elle était bien en droit de sauvegarder les intérêts de la Société pour l'avenir en engageant de nouveaux artistes. — Resté à l'Odéon par force, Joanny parut dans la *Démence de Charles VI*, 1820 ; *Frédégonde et Brunehaut*, 1821 ; *Saül*, 1822 ; *Fiesque*, 1823.

Nous savons par une lettre autographe de cet artiste (Collection Laverdet), la même qui repassa en vente publique le 15 juin 1903, qu'il était alors mécontent de son sort. Il se plaint que l'on ait fait subir une diminution notable à ses appointements ; il donne de piquants détails sur le désordre qui règne au second Théâtre-Français. « Mais pour réussir dans tout cela, il n'aurait point fallu voir une dame George (avec tout son bagage, ses claqueurs et ses hautes prétentions), venir nous imposer sans cesse *Mérope* et *Sémiramis* et exercer dans un théâtre royal une suprématie révoltante et ridicule. »

Talma, dont la santé est vacillante alors, touche à sa fin. Le 1er octobre 1825, Joanny est définitivement engagé à la Comédie-Française, et débute le 18 janvier 1826 — sociétaire le 1er avril 1828. — Le rôle du Duc de Guise, dans *Henri III* (11 février 1829) et *Othello* (24 octobre), le mettent du premier coup en évidence. Puis vient sa superbe création de Don Ruy Gomez, d'*Hernani* (25 février 1830). Victor Hugo, dans *Choses vues*, nouvelle série, page 54, en date du 7 mars 1830, minuit, raconte qu'il a dîné chez Ruy Gomez (Joanny), rue du Jardinet, 1, avec un jeune séminariste, neveu de Joanny, et Merle. Après le dîner, Joanny porta à son hôte le toast suivant : « Monsieur Victor Hugo, le vieillard maintenant ignoré qui remplissait il y a deux cents ans le rôle de D. Diègue, dans le *Cid*, n'était pas plus pénétré de respect et d'admiration devant le grand Corneille que le vieillard qui joue D. Ruy Gomez ne l'est aujourd'hui devant vous. » Et, de fait, Joanny fut un rude appui pour les auteurs romantiques qui luttaient alors avec une conviction inébranlable. Mais Joanny a ce mérite d'aborder à la fois des rôles de nature et d'école tout opposés : il sera *Junius Brutus*, d'Andrieux (1830) ; Saint-Vallier, du *Roi s'amuse* (1832) ; Tyrrel, des *Enfants d'Edouard* (1833). Personne, a dit M. E.-D. de Manne, qui suivit la carrière du tragédien, personne, depuis Monvel et Talma, n'interpréta avec plus d'âme et de vérité les rôles d'Auguste, du vieil Horace, de Burrhus, excellant dans l'expression de ces beaux caractères. Laissant tout à fait de côté les rôles de comédie, qu'il avait abordés à l'Odéon, il se limita rue Richelieu à la tragédie et au drame. Dans le répertoire ancien, le *Père de famille*, le baron, d'*Eugénie ;* Vanderk père, du *Philosophe sans le savoir ;* et dans le répertoire moderne : le Quaker, de *Chatterton* (1835) ; le général, de *Louise de Lignerolles* (1838), son avant-dernier rôle, lui valurent de beaux succès. Le 11 décembre 1840 il écrit à Ch. Maurice : « Je me retire définitivement après une carrière de quarante-cinq ans, dont les vingt-deux dernières ont été passées à Paris, savoir : six à l'Odéon et seize aux Français. » Il ajoute qu'il « plie bagage » pour cause de santé. Sociétaire depuis 1828 (1er avril), Joanny se retira en effet le 1er avril 1841, et alla habiter Bourg-la-Reine quelques années, puis revint à Paris. Sa représentation de retraite eut lieu le 15 avril 1846, et il y reparut dans le rôle du vieil Horace, aux côtés de Rachel. Deux pièces des Variétés et du Palais-Royal complétèrent le spectacle. La recette fut de 8,252 fr. 50. Trois années plus tard, il mourait presque subitement à la suite d'un spasme nerveux, le 6 janvier 1849 (selon M. Monval, De Manne dit le 5), place Lafayette, 8. Sa dépouille, déposée d'abord au cimetière Montmartre, fut transportée depuis au cimetière de l'Est.

Joanny fut marié deux fois : la première avec Marie, Françoise Bornet, veuve Nadal, qu'il avait épousée le 22 juin 1796 et avec laquelle il divorça le 22 décembre 1800. La seconde, avec Adélaïde, Marie, Jeanne de Malherbe, née à St-Cloud en 1772, actrice au Th. de Brest, qu'il épousa le 16 février 1802, et

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dont il se sépara bientôt. Mais pour obéir à un vœu exprimé par la suite, au lit de mort, par sa première femme, il essaya plus tard de se rapprocher de la seconde. C'est ainsi qu'après sa retraite (1841), il fit régulariser cette union par l'Eglise. Mais cette tentative par trop tardive n'aboutit qu'à une nouvelle séparation.

M. E.-D. de Manne, son biographe, cite des pièces inédites laissées par Joanny : un poème, intitulé l'*Emeute*, inspiré par les évènements de 1848, dont l'auteur n'était guère partisan ; un *Journal théâtral de ses représentations, du 1er août 1809 jusqu'au 15 avril 1824, avec supplément du 2 mai 1824 au 15 mai 1840*. Ce journal, qui passa en vente publique, fut acquis par un amateur anglais. Dans une vente d'autographes en date du 27 avril 1903, nous relevons 75 l. a. s. à son ami E.-D. De Manne, 1835-48, environ 75 p. in-4° ou in-8°, intéressante correspondance pour la biographie de cet artiste.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. La *Rampe et les Coulisses*, p. 85. — *Galerie Lacauchie*, notice par Hipp. Lucas. — E. D. De Manne, la *Troupe de Talma*, p. 419.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 23,448.

1. En buste, de ¾ à droite, lith. an.

2. En buste, de ¾ à droite, lith. par Cœcilie Brandt.

3. En pied, de ¾ à gauche, lith. par Al. Lacauchie.

4. En buste, de ¾ à gauche, lith. par Llanta, 1836.



JODELET masqué et démasqué
Grav. de Rousselet, d'après Ch. Le Brun (Cabinet des Estampes)

5. En pied, de face (rôle de Manlius), lith. par L. Marin, 1824.

6. En buste, de ¾ à gauche, lith. par Léon Noël, 1837.

7. En buste, de face, rôle de Vendôme dans *Adélaïde Duguesclin*, grav. par P. L., d'après Colin.

8. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, lith. par Vigneron.

— Musée de la Comédie française, n° 93. Peinture toile ovale, h. 0 m. 90, l. 0 m. 72, par Llanta. — N° 165. *Les Sociétaires de la Comédie française* en 1840, par Edm. Geffroy (dans Don Ruy Gomez de *Hernani*).

— Buste par Foyatier (Salon de 1822).

JOANNY. — Sous ce nom : *Joanny*, Tournai 1829 ; *Joanny*, Lyon 1831 ; *Joanny*, Bruyat, dit, v. Bruyat ; *Joanny*, Jean, Baptiste Bay, dit, Vaudeville 1855-56.

JOBEY, Mme Marie Hugue, femme puis veuve Millot. — Duègne, Nantes 1851-62.

JODELET, Julien, Geoffrin, Bedeau dit. — Frère de Lespy (v. ce nom) naquit vers 1600. Il appartenait déjà au théâtre du Marais en 1620. Envoyé par ordre du roi à l'Hôtel de Bourgogne en 1634, il revint à son premier théâtre en 1642. Mais dans l'intervalle, il s'était appliqué, lui farceur, à devenir comédien. Grand, maigre, laid, les yeux petits et vifs, les sourcils épais, la bouche grande, les joues creuses, le nez long et concave, Jodelet n'avait qu'à se montrer pour exciter le rire. Scarron disait de lui qu'il avait un « museau de blaireau. » Enfin Jodelet parlait du nez et ce défaut ne servait qu'à rendre son débit encore plus burlesque.

Jodelet ne manquait pas de talent. Pierre Corneille lui confia le rôle de Cliton du *Menteur* (1642) et de la *Suite du Menteur* (1643) ; pour lui, furent écrites les pièces de *Jodelet maître et valet* (1645), *Jodelet duelliste ou soufflété* (1646). En 1650, il joue d'original le principal personnage de *Don Bertrand de Cigarral*, pièce de Thomas Corneille, et en 1655, le *Geôlier de soi-même*, du même auteur, pièce plus connue sous le nom de *Jodelet prince*. Jodelet, dont le nom lui était venu, dit-on, par sarcasme « le petit Jodelle » — ce Jodelle dont les tragédies étaient alors si en vogue — parlait horriblement du nez, mais ce défaut ne faisait que rendre son débit plus burlesque. Cliton (rôle joué par Jodelet) dans la *Suite du Menteur* ne parle-t-il pas ainsi de lui-même :

> Le héros de la farce, un certain Iodelet,
> Fait marcher après vous votre digne valet ;
> Il a jusqu'à mon nez et jusqu'à ma parole,
> Et nous avons tous deux appris à même école ;
> C'est l'original même, il vaut ce que je vaux...

Dans l'*Amour à la mode*, scène VII, acte IV :

> *Lisette à Cliton :* Tu m'abandonnerais, toi que met hors [de mise
> Ton poil déjà grison et ta nasillardise ?

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Dans D. Bertrand de Cigarral, scène II, acte 1er :

Mais quant à la parole, il a grand agrément
Et débite son fait fort nazillardement.

Tallemant des Réaux nous apprend que Jodelet jouait le visage enfariné. Il l'appelle le *fariné* du théâtre du Marais. Nous verrons plus loin comment Jodelet porta son visage enfariné chez Molière.

Au Th. du Marais, « Jodelet le fariné » était donc une espèce de personnalité. Molière qui venait de se fixer à Paris songea à se l'attacher à Pâques 1659, ainsi que son frère Lespy. Au mois de mai suivant, nous savons que Jodelet se rend à Vincennes et qu'il y paraît dans des farces à l'impromptu avec Gros-René et le Docteur Gratian. Au théâtre du Petit-Bourbon (troupe de Molière) l'on remet à la scène des pièces du répertoire de Jodelet : *Jodelet maître et valet* (30 avril), le *Menteur* (13 mai), *Jodelet prince* (25 juillet), *Don Bertrand* (2 nov.) Le 18 novembre, première représentation des *Précieuses ridicules*, rôle de Jodelet ; Molière-Mascarille ne prend-t-il pas la peine d'expliquer ainsi la farine de son pensionnaire : « Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte ; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez ». Combien de spectateurs comprennent aujourd'hui le sens de ces paroles ? Etrangeté qui n'aurait d'équivalent de nos jours que si le rôle était tenu par un Pierrot connu — tels jadis les Deburau ou Paul Legrand. Jodelet que l'on nous dépeint d'un caractère difficile et hargneux sur ses derniers jours, mourut le Vendredi-Saint, 26 mars 1660, rue des Poulies, et fut enterré le lendemain à Saint-Germain-l'Auxerrois. Seulement Loret se trompe lorsqu'il dit :



JODELET fuyant des flammes
D'après une gravure du temps, relative à l'incendie du théâtre du Marais (1634)

Ici git qui de Jodelet
Joua *cinquante ans* le rôlet,
Et qui fut de même farine
Que Gros-Guillaume et Jean Farine.

C'est *quarante ans* qu'il eût fallu dire, puisqu'il mourait à soixante. Seulement, comme Jodelet tint en outre des rôles d'importance, le chroniqueur ne peut s'empêcher d'ajouter :

Il fut d'un comique agréable.

Ce qui est encore le meilleur compliment qu'on pût lui faire.

Bibliographie : les frères Parfait, *Hist. du Théâtre français*, t. IV, V, VIII. — A. Copin, *Histoire des Comédiens de la Troupe de Molière*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis, 23,465.

1. En buste, de ¾ à droite, dans une bordure ovale, grav. au burin, an.

2. En buste, de ¾ à gauche, dans une bordure ovale, grav. au burin, an.

3. En pied, de ¾ à droite, gravé au burin, an.

4. En pied, de face, publ. par H. Bonnart.

5. En pied, de face, gravé par Abraham Bosse.

6. En pied, de ¾ à gauche, grav. par Couvay, d'ap. Huret, 2 états.

7. En buste, de ¾ à droite, par Fr. Hillemacher, 1857.

8. En pied, de face, pub. par G. Valck.

— Musée de la Comédie française, n° 150. Dans le *Tableau des farceurs*, peinture toile, h. 0 m. 95, l. 1 m. 37, auteur inconnu, gravé avec sixain *(Huret inv. Couvray f. Mariette excud)* d'après Michel Lasne, reproduit par Monsaldy (*Galerie th. de Bance*), gravé avec huitain. (*Le Blond excud.*) :

On peut dire de Jodelet
Qu'il sçait joüer son personnage
Aussi bien qu'homme de son âge
Faisant le maistre ou le valet.
Sa harangue est tousiours polie ;
Et sans avoir rien d'affetté,
Par sa grande naïfueté
Il guérit la mélancholie.

— En buste, *Jodelet masqué et démasqué*, gr. de G. Rousselet, d'ap. Ch. Le Brun (deux états, l'un à droite, l'autre à gauche).

— En pied, *Jodelet eschapé des flames*, gr. de G. Rousselet, d'ap. Ch. Le Brun, allusion à l'incendie qui détruisit le jeu de paume du Marais le vendredi 15 janvier 1644. Ce portrait est accompagné de quelques vers dans lesquels le comédien demande assistance :

Tous mes biens sont perdus avec nostre tripot.

— En pied, dans Cliton, du *Menteur*, gr. de Leblond, d'ap. A. Bosse. — Contrepartie, gr. par G. Valck, réduction par H. Bonnart.

JODELLE, Etienne. — Seigneur du Lymodin, né à Paris en 1532, qui fit partie de la Pléiade, poète, *comédien*, auteur de la première tragédie française, *Cléopâtre captive*, qu'il représenta lui-même à l'Hôtel de Rheims devant Henri II qui lui donna 500 écus (1552). Il fit

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ensuite *Eugène* ou *la Rencontre* et joua à l'Hôtel de Rheims et au collège de Boncourt. Jodelle fut glorifié par Ronsard :

Et lors Jodelle heureusement sonna
D'une voix humble, et d'une voix hardie,
La Comédie, avec la Tragédie :
Et d'un ton double ores bas, ores hault,
Remplit premier le françois eschaffauet.

Dans une pièce adressée à Grevin, il dit encore :

Jodelle, le premier, d'une plainte hardie,
Françoisement chanta la grecque Tragédie,
Puis en changeant de ton, chanta devant nos Rois
La jeune Comédie en langage françois....

Dans une fête donnée au Roi Henri II par le Prévot des marchands à l'Hôtel de ville — le jeudi gras 17 février 1558, Jodelle fut l'organisateur, tour à tour architecte et peintre. La Duchesse de Savoie, sœur du roi, et le Duc de Nemours le protégèrent. Et cependant Jodelle tomba dans une affreuse misère, ayant eu le tort, lui, l'innovateur, d'être venu à une époque où le théâtre ne nourrissait pas son homme. On écrivit, à l'occasion de son trépas, survenu en juillet 1573 — Jodelle avait alors 41 ans :

Jodelle est mort de pauvreté ;
La pauvreté a eu puissance
Sur la richesse de la France.
O Dieu ! quel traict de cruauté !
Le ciel avoit mis en Jodelle
Un esprit tout autre qu'humain ;
La France luy nia le pain,
Tant elle fut mère cruelle.

M. Gustave Philippon, dans la *Revue hebdomadaire* (novembre-décembre 1901) a réclamé pour Jodelle le nom d'une rue de Paris : « Seul, le nom de la rue de Rheims, derrière le collège Sainte-Barbe, rappelait, il y a quelques années encore, l'emplacement du collège où furent jouées la première comédie et la première tragédie françaises. Cette rue a été débaptisée, mais le nom nouveau qu'elle porte, n'est pas celui de rue Jodelle. »

Bibliographie : les frères Parfait, *Hist. du Théâtre français*, t. III, p. 277 et suivantes. — Pasquier, liv. VII, ch. 6. — Ch. de la Motte, *Préface des œuvres d'Etienne Jodelle*.

JODIN, Mlle. — Fille du genevois Pierre Jodin (1715-1761), collaborateur à l'*Encyclopédie*.

De cette collaboration, était née une certaine intimité entre Diderot et la famille Jodin. Le philosophe s'intéressa à la fille de son ami, et lorsque, après la mort de son père, elle voulut entrer au théâtre, il l'aida de ses conseils. En 1766, elle partit pour Varsovie, y obtint quelques succès, et resta quatre ans dans cette ville. Pendant ce temps, Diderot ne cessa de l'encourager par ses lettres — qui furent publiées, au nombre de dix-neuf, dans l'édition des *Œuvres complètes*, t. XIX, Paris, Garnier frères, 1876. — En 1768, Mlle Jodin n'ayant pu être engagée à St-Pétersbourg sur la recommandation de Diderot, revint en France par Dresde, où elle séjourna d'avril à juillet, et Saltzwedel, près Magdebourg, puis se rendit à Bordeaux (sept. 1768, juillet 1769). Elle voulait alors renoncer au théâtre, et revint à Paris. C'est là que Mlle Montansier, revenant à la charge, et flattant ses goûts, la détermina à signer, le 23 avril 1774, un engagement d'une année pour Angers. Mlle Jodin devait jouer les reines et les premiers rôles forts dans la tragédie, ainsi que les mères nobles dans la comédie. Elle était tenue de se fournir les costumes nécessaires à ses emplois, de suivre la troupe, etc., et ses appointements étaient fixés à 3000 livres par année, payables par douzièmes. En outre, Mlle Montansier s'engageait à voiturer Mlle Jodin et sa mère, et à payer le port des équipages. Ce traité, valable du 27 avril 1774 au dimanche des Rameaux 1775, contenait en outre la stipulation d'un dédit de 1000 livres, payables par l'une des deux parties en cas de résiliation. Mais cette tentative ne fut qu'une série de déboires pour l'artiste, exposée aux brutalités du sieur de Neuville, l'associé de Mlle Montansier ; rupture, procès, et enfin gain de cause donné à Mlle Jodin qui se hâta de rentrer à Paris, bien déterminée à ne plus s'exposer à de semblables désagréments. Tous les détails circonstanciés sur cette affaire, nous donnant des renseignements utiles sur les mœurs et les habitudes des comédiens à cette époque, ont été rapportés dans l'ouvrage que nous citons plus loin : *Notice sur le Th. d'Angers*.

Enfin en 1790, Mlle Jodin publia une brochure, imprimée (ou réimprimée ?) à Angers, chez Mame (85 pages in-8°) ayant pour titre : *Vues Législatives pour les femmes, adressées à l'Assemblée nationale, par* Mlle *Jodin, fille d'un citoyen de Genève*, avec cette épigraphe qui suffit pour en faire connaître l'esprit : « L'assemblée de Paris s'occupera de remettre en activité les réglements qui jusqu'ici ont été inutiles pour réprimer le scandale de la prostitution publique. *Cahier du Tiers*, p. 67. » Cette pièce est précédée d'une dédicace de l'auteur : *A mon sexe*, avec cette épigraphe : « Et nous aussi, nous sommes citoyennes. »

Bibliographie : *Lettres de Diderot*. — E. Quernau-Lamerie, *Notice sur le Théâtre d'Angers* (1755-1825) p. 24 et suivantes.

JOGAND, Louis, Justinien. — Versailles 1859, Besançon 1860, Versailles 1861, Calais 1862-64, Arras 1865, Bourges 1866-69, Fol. St-Antoine 1870, Marseille 1872, Metz 1873-74, Paris 1875, Batavia 1876-80, Paris 1881-84, Nice 1885-86. Sa mort, *Rapport* 1887.

JOHANNA, Mlle. — Liège 1842.

JOHANNEAU. — Rouen 1828.

JOHN, Mlle. — Toulouse 1826.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

JOIGNY, (de) Auguste. — Naquit à Metz et y fut baptisé le 13 mars 1771. Sa famille était noble. Jeune encore il s'engagea dans une troupe de comédiens ambulants. Le mariage d'une de ses sœurs avec le général comte de Bettencourt, commandant le département de la Seine-Inférieure, sembla devoir changer un moment sa vocation. Premier rôle à Rouen 1796-99, il céda aux instances de son beau-frère en quittant le théâtre pour le secrétariat de Rouen. Mais le général mourut en 1804. Joigny regagna Paris en hâte, et trouva un engagement à l'Ambigu. Acteur de mélodrame plein de chaleur, Joigny avait contre lui son visage : il n'avait pas de nez — ou si peu ! — et paraissait un peu engoncé. A force d'âme, pourtant, il s'imposa, et figura sur les tableaux de troupe de l'Ambigu jusqu'en 1815. Il mourut prématurément le 4 novembre 1819, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, chez Lafargue, son ancien camarade au boulevard, et son élève.

Biographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier. *Complément à la Troupe de Nicolet.*

Bibliographie : *Tribunal volatile*, an XI.

Iconographie : Collection Martinet, n° 39, dans Conrad des *Chevaliers du Lion.* — N° 178, dans l'*Hermite de la Sierra Morena* (ce dernier portrait reproduit en buste, eau-forte, par Fugère, pour l'ouvrage de E. D. De Manne, cité plus haut).



JOIGNY
(Collection Martinet)

JOIGNY, (de) Mme, femme du précédent. — Th. des Troubadours 1799, Gaîté 1800, jouait les caractères. « Elle remplit cet emploi avec intelligence, écrit-on en 1803 ; elle a de la vérité et saisit bien les caricatures. » Mme Joigny fit partie du th. de la Gaîté pendant au moins douze ans. Une dame A. de Joigny, Avignon 1830, habitait Marseille en 1851-52.

JOINISSE, Tricaud, dit. — Lille 1874.

JOINVILLE, Louis Platé, dit. — Né vers 1753 à Joigny (Yonne), libraire puis comédien, père noble, Rouen 1796-98, Reims 1799, Rouen 1800-02.

JOINVILLE, Mlle. — Th. Beaujolais 1791.

JOIRON, Ernest. — Grime, Metz 1851-52.

JOISSANT, Mme. — Mime, Th. Saqui 1822.

JOISSANT, Prosper, Albert, acteur et directeur, Bruxelles 1884-85, Angers 1886, Paris 1887-90, Troyes 1891-99. Sa mort, vers 1900. Mme *Joissant*, Adèle, Troyes 1895-98, Pau 1899-1900. Sa mort, *Rapport* 1900.

JOLIBOIS, Mme. — V. Cossard.

JOLIET, Nicolas, dit aussi *Léon.* — Né vers 1812, Belleville, Variétés, Porte-Saint-Martin, Versailles, Bruxelles 1851-52, Londres 1853-54, Ambigu 1855-56, Vaudeville 1857-67. En 1875, 63 ans, 30 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1881. Père de *Joliet*, Charles, Vaudeville 1875-81, St-Pétersbourg 1882-83, Porte-St-Martin 1884-86, Paris 1887-94, Gymnase 1895-96, théâtre Sarah Bernhardt. Sa mort, *Rapport* 1897 — et de *Joliet*, Auguste, le doyen des pensionnaires actuels du Théâtre-Français, né à Belleville le 27 janvier 1839, graveur de talent ; *Joliet*, Alexandre, Montparnasse 1878-82.

JOLIVET. — Ambigu 1801 ; Mlle *Jolivet*, Gand 1808 ; Mme *Jolivet*, Céleste Delinant, née vers 1807. Anvers, Rouen, Lille, Metz, rôles de coquettes aux Variétés 1836-52, où elle reprit les rôles de Mlle Elomire et de Mlle Flore. L'âge arrivant, Mme Jolivet joua les duègnes, Toulouse 1853-54, Marseille 1855, Le Hâvre 1856, Liège 1857, Toulouse 1858, La Haye 1859-60, Bordeaux 1861-62, Strasbourg 1863-66, Nîmes 1867, Béziers 1868-69, Lille 1870-72, Toulouse 1873. En 1871, 64 ans, 54 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort vers 1874 ; Mlle *Jolivet* fille, Aldonia, Célestine Delinant, née en 1834, débuta le 15 octobre 1850, à l'Odéon, Odéon 1850-52, Toulouse 1853-54, Marseille 1855, Gand 1856, Liège 1857, Toulouse 1858, La Haye 1859-60, Bordeaux 1861-62, Strasbourg 1863-66, Nîmes 1867, Béziers 1868-69, Lille 1870-72. Professeur au Conservatoire de Toulouse 1873-1902, Paris 1903. En 1895, 60 ans, 32 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Officier d'académie 1894. Habitait Paris en

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1907 ; Mlle *Jolivet*, Ernestine, ingénue, Liège 1856.

JOLLIMONT, Aug. — Deuxième comique, Mons 1842.

JOLLY. — Sous ce nom : Mlle *Jolly*, Anvers 1818 ; *Jolly*, petits rôles, Variétés 1822-25, Ambigu 1825-27 ; M. et Mme Jolly, Auguste, Anvers 1826-29, Lille 1829-30 ; *Jolly*, jeune premier, Bruxelles 1849 ; *Jolly*, comique, Nîmes 1840 et 1852 ; *Jolly*, Frédéric, François, Toulouse 1850-52. En 1852, 72 ans, 53 ans de théâtre, 186 fr. de pension. Bayonne, Montpellier 1860-70 ; Mme *Jolly*, mère noble, Toulon 1851 ; *Jolly*, Paul, Frédéric, Bruges 1851-54 ; *Jolly*, Henri, Guillaume, Léopold, Guislain, père noble, Toulon 1851-75. En 1853, 64 ans, 186 fr. puis 300 fr. (1859) de pension.

JOLLY, Auguste, Henri. — Batavia 1851-56, Angers 1857-58, Nouvelle-Orléans 1859-64, Strasbourg 1865-67, Bordeaux 1868, Saint-Quentin 1869-70, Lyon 1872-73, Perpignan 1874, Odessa 1875, Alger 1876, Nice 1877, Alger 1878. En 1879, 64 ans, 45 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Vichy 1880, Naples 1881, Cannes 1882, Vichy 1883-84, Toulon 1885-86. Sa mort, *Rapport* 1887 ; Mme *Jolly*, duègne, Lille 1862 ; Mlle *Jolly*, Marie, Fol. Marigny 1865.



Mlle JOLLY, costume de l'Anglaise du *Conteur*
grav. par Langlois.

JOLLY, Alfred, Jules. — Artiste fort original qui avait commencé sa carrière à Bruxelles 1865-73 où il passait pour le « Berthelier bruxellois » et créa Pomponnet de la *Fille de Madame Angot* avant que la pièce ne fût donnée à Paris. Vers 1875, il se faufila au Vaudeville, mais il ne trouva sa route qu'en entrant aux Bouffes en 1878 : *Babiole* (rôle du marquis), *Maître Peronilla* (Guardona), le *Pont d'Avignon* (le gouverneur), la *Grande Duchesse* (reprise, le prince Paul) lui donnent enfin l'occasion de se produire. Viennent ensuite la *Marocaine*, la *Marquise des rues*, *Panurge* (Grippeminaud), les *Noces d'Olivette* (le duc des Ifs, où il fut inimitable). Koning l'engagea alors à la Renaissance (1880) : *Belle Lurette* (rôle de Malicorne), *Janot* (rôle de Château minet) 1881, *Le Saïs*. Des reprises comme le *Canard à trois becs*, l'*Œil crevé*, les *Rendez-vous bourgeois*. En 1882, il crée Nick de *Madame le Diable*, le baron de *Ninetta*, il reprend la Cocardière de la *Jolie Parfumeuse* 1882, *Fanfreluche* 1883. L'année 1884 le retrouve au Vaudeville : Pétillon de *Bébé* (reprise), Marjavel du *Plus heureux des trois* (reprise). En 1885 : Duplantin de *Clara Soleil*, Fondreton de l'*Age ingrat* (reprise) ; en 1886 : Pagevin de *Un conseil judiciaire*, Perrichon du *Voyage de M. Perrichon* (reprise), Pibrac du *Club* (reprise) ; en 1887 : Célimare de *Célimare le bien aimé* (reprise), Amédée du *Chapeau d'un horloger* (reprise) ; en 1888 : Duval des *Surprises du divorce*, une création inoubliable qui suffirait à illustrer son nom ; la *Sécurité des familles ;* en 1889 : Péponnet des *Faux bonshommes* (reprise) ; en 1890 : Duperron de *Feu Toupinel ; Madame Mongodin*. Alfred Jolly mourut en 1891. Sa veuve se remaria avec Gobin. (V. ce nom).

JOLY, Mlle Marie, Elisabeth Jolly, dite. — Fille de Thomas Jolly, marchand quincaillier à Paris, et d'Elisabeth Vivien, son épouse, naquit à Versailles le 3 avril 1761 (E. D. De Manne dit le 8) : Dès l'âge de sept ans elle jouait les rôles d'enfant à la Comédie-Française où son père était danseur figurant, et sa mère figurante, doublant dans la danse. Sa première apparition y avait eu lieu le 30 octobre 1768, dans le rôle de la petite Louison du *Malade imaginaire*. Sa sœur cadette dansait également les rôles d'enfants.

Danseuse à l'Opéra, puis actrice en province, elle contracta en 1777 un engagement avec Mlle Montansier qui, outre son théâtre de Versailles, dirigeait alors plusieurs troupes, notamment à Rouen et à Caen. Il est certain que Mlle Joly joua dans cette dernière ville.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Le 1er mai 1781, encouragée par les conseils de Préville, Mlle Joly débutait à la Comédie-Française, comme soubrette, dans les rôles de Dorine de *Tartufe* et de Lisette du *Tuteur*. Grimm, dans sa *Correspondance* (mai 1781) laisse entrevoir que la débutante donne les plus belles espérances. La diction est franche et correcte, la voix bien timbrée, le naturel parfait. Dans le cours de cette même année 1781, elle épousa M. Fouquet Dulomboy, ex-capitaine de cavalerie, originaire de Falaise, et dont elle ne porta jamais le nom au théâtre. Deux ans plus tard, le 7 mars 1783, elle était reçue sociétaire à 22 ans. Douée d'un talent très flexible, Mlle Joly fut tour à tour Martine des *Femmes savantes*, Finette du *Dissipateur*, l'Anglaise du *Conteur*, la Comtesse dans le *Faux Savant*, Constance d'*Inès de Castro*, Agnès de l'*Ecole des femmes*, etc., etc. Bien mieux, dans les derniers mois de l'année 1790, Marie Joly voyant le public, sous l'influence des évènements du jour, déserter un peu le théâtre, tenta un effort extraordinaire pour piquer la curiosité des amateurs, et fit annoncer qu'elle remplirait le rôle d'*Athalie* (23 octobre). Eh bien, malgré les dispositions peu favorables d'une partie du public, malgré les préventions, elle triompha complètement (*Mercure de France*). D'où le madrigal suivant signé Bouillon :

Non, ce n'est point une folie,
J'ai vu la nouvelle Athalie
Plaire par un jeu noble et [grand,
Et prouver au public, sans [peine,
Que l'on peut, avec du talent,
Être soubrette et souveraine.



Tombeau de Mlle JOLY
Mont-Joly (Calvados)

Pendant la Terreur, Mlle Joly, accusée de modérantisme, fut arrêtée, ainsi que la plupart de ses camarades, dans la nuit du 3 au 4 septembre 1793, et enfermée aux Madelonnettes. Elle n'en sortit qu'au bout de cinq mois en prenant l'engagement de jouer sur le théâtre de la République où elle parut en janvier 1794 dans le rôle de Dorine de *Tartufe*, mais non sans avoir perdu momentanément — on le conçoit sans peine — une partie de sa belle humeur. Ces vicissitudes, en l'éloignant d'un mari et d'enfants qu'elle chérissait, altérèrent profondément sa santé ; elle y puisa les germes d'une maladie de poitrine qui devait l'emporter quatre ans plus tard. A la fin de 1797, une fraction de comédiens de l'ancien Théâtre-Français s'étant détachée pour aller donner des représentations sur la scène de l'Odéon, sous la direction de Mlle Raucourt, Mlle Joly, à peine remise d'une longue maladie, se joignit à eux en janvier 1798. Elle surveillait alors les débuts de ses deux filles, et toutes trois parurent dans une pièce, l'*Oracle* (créée en 1740) qui ne comportait que trois personnages :

La Fée souveraine, Marie Joly.
Alcindor, fils de la fée, Mlle Joly, fille aînée.
Lucinde, jeune princesse, Mlle Joly, fille cadette.

Le sujet de cette pièce inspira plus tard celui des *Pantins de Violette* (Bouffes, 29 avril 1856).

M. E.-D. De Manne (*Troupe de Voltaire*) a donné la liste des seize rôles établis par Mlle Joly. Epuisée par la maladie de poitrine qui la rongeait, l'aimable actrice mourut à Paris, à l'âge de 37 ans, le 16 Floréal, an VI (5 mai 1798) laissant cinq enfants, un garçon et quatre filles, dont l'une âgée de 10 mois seulement ; cette mort fut le signal de la dissolution de la Compagnie des Comédiens français établis à l'Odéon.

Très poétique, très sentimentale, Mlle Joly avait manifesté le désir d'être inhumée au sommet d'une montagne située dans la propriété de son mari, commune de Sous-Mont-Saint-Quentin (Calvados), à proximité de la route de Caen à Falaise, et à 8 kilomètres de cette ville. Ses dernières volontés furent rigoureusement accomplies, et c'est à la *Brèche au Diable*, sur des rochers d'une hauteur prodigieuse, surplombant une rivière torrentueuse, qu'il faut aller chercher la tombe de l'aimable femme. Cet endroit s'appelle aujourd'hui le *Mont-Joly*. Un bas-relief sculpté par Lesueur, sur la face latérale ouest du tombeau, représente Marie Joly de grandeur naturelle, et très ressemblante, couchée sur une espèce d'estrade. Les deux pilastres correspondants sont ornés des figures de Thalie et de Melpomène.

Quant aux inscriptions, assez nombreuses, un grand nombre a disparu, mais on en

EFERUS - Recherches & Classification numériques

trouve le texte dans l'ouvrage de M. Dulomboy :

Aux Mânes de Marie-Elisabeth Joly, artiste célèbre du Théâtre-Français, par N. F. R. F. Dulomboy, ancien capitaine de cavalerie, etc. De l'imprimerie de Delance à Paris, an VI de la République.

Sur la première page : *Aux Mânes de Joly, mon amante, mon épouse, mon amie.* Et en tête d'une assez jolie gravure, dont le sujet est un tombeau, avec personnages allégoriques : L'*Himen consacre ce monument.*

M. Henry Lumière, biographe de Marie Joly, a reproduit les inscriptions existant encore dans ce curieux site sauvage : Au-dessus de la porte d'entrée, donnant accès dans l'enceinte :

« *La cendre de Joly repose en cette enceinte.* »

D'un côte de cette porte rustique, gravés sur une pierre, ces quatre vers tracés par elle-même pour le tombeau de J.-J. Rousseau :

Ce tombeau triste et solitaire
Est un monument amical,
A ce titre seul il doit plaire
Au voyageur sentimental.

De l'autre côté de la porte :

Ames indifférentes et froides.
Fuyez loin de ce séjour,
L'air qu'on y respire est
L'élément des cœurs sensibles.

Sur la surface latérale du tombeau, au levant :

Ici repose
MARIE-ELISABETH JOLY, femme DULOMBOY
La meilleure des mères,
La plus tendre des épouses.
Elle décéda à Paris le 16 Floréal, an VI (5 mai 1798)
Agée de 37 ans
Hommes respectez sa cendre.

Cette épitaphe, à quelques variantes près, n'est pas tout à fait celle qui fut gravée à l'origine sur le monument ; on a supprimé, notamment, « la plus douce et la plus sensible des femmes » et « amante de la nature, artiste célèbre » qui figurent dans le texte de l'œuvre élégiaque de Dulomboy. Par contre les vers suivants, gravés sur le monument, ne figurent pas dans la brochure.

Joly dans son époux eut un fidèle amant,
Mais elle avait le charme d'une amante.
Elle en avait le folâtre enjouement.
Elle en avait la gaieté caressante,
Ces soins si délicats, cette humeur prévenante,
Ce vif et tendre empressement,
Et la douceur qui nous enchante.
Elle eut de la candeur le langage et l'accent,
Et fut simple en ses goûts ainsi qu'en sa parure
Faite pour les Beaux-Arts, l'Amour et la Nature,
Chacun de ses regards peignait un sentiment,
On la reconnaissait à son maintien modeste,
A ces traits si touchants de la tendre amitié,
A cet air, le dirai-je, amoureux et céleste
De décence et de volupté.

Sur une colonne élevée au milieu de l'enceinte :

A la mélancolie,
Elle n'est plus cette femme adorable,
Favorite des jeux, des grâces, des amours
Joly n'est plus ! La Parque inexorable
A tranché le fil de ses jours.
Sur le tombeau de votre mère,
Venez pleurer, grâces, amours ;
Les dieux jaloux du bonheur de la terre
Vous ont privé de Joly pour toujours.

Et enfin, ce distique du poète Lebrun :

Eteinte dans sa fleur, cette actrice accomplie
Pour la première fois a fait pleurer Thalie.

Les funérailles de Mlle Joly à la Brèche du Diable, eurent lieu le 3 juin 1798, en présence des officiers municipaux, de toutes les autorités du canton et d'une foule immense. La garde nationale en armes y assistait, et le Commissaire du Pouvoir exécutif, délégué, rappela dans son discours que la citoyenne Joly avait été — en 1788, avant la Révolution — en pélerinage à Ermenonville, pour déposer sur la tombe de J.-J. Rousseau la première couronne civique offerte aux mânes de ce grand homme.

Que devint Dulomboy ? Ce mari élégiaque, qu'une note de De Manne nous représente pourtant comme un homme fort brutal, duelliste, avare, dur envers les siens, — après avoir buriné son désespoir sur toutes les surfaces de l'enceinte du monument funéraire de sa femme — se remaria avec une dame Suzanne, Félicité Huguet, veuve Belmont, de qui il eut deux autres filles — lui faisant don, par la suite, ainsi qu'à son fils, à titre particulier, de la propriété du domaine renfermant les cendres de sa première femme.

Dulomboy, qui ne croyait pas survivre à sa douleur, mourut à Tassilly (par Bretteville, arrondissement de Falaise) en 1822. Il était alors qualifié d'écuyer, ancien capitaine de cavalerie, chevalier de l'ordre royal et militaire de St-Louis, maire de Tassilly.

Alexis, Elisabeth Fouquet-Dulomboy, fils de Dulomboy et de Marie Joly était propriétaire et professeur de peinture à Falaise, en 1831. Nous parlons plus loin des deux filles qui parurent au théâtre.

M. Em. Campardon a publié de nombreuses pièces relatives à cette actrice :

— 1781, 21 mai. Mlle Joly est reçue à l'essai à la Comédie-Française.

— 1782, 5 avril. Promesse de réception pour l'année suivante.

— 1782, 11 novembre. Amende pour impolitesse envers Mlle Dugazon.

— 1785, 22 août. Vol commis chez Mlle Joly (148, rue d'Enfer).

— 1786, 14 juillet. Plainte de M. Dulomboy, mari de Mlle Joly, contre M. Legouvé. — Information faite par le commissaire Guyot. — Plainte rendue par la mère et le beau-père de M. Legouvé contre M. Dulomboy. — Information faite par le commissaire Alix.

— 1789, 9 janvier. Plainte rendue par Fabre d'Eglantine contre M. Dulomboy, mari de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mlle Joly. — Information faite à la requête du dit Fabre d'Eglantine. (On sait que Fabre d'Eglantine avait été pendant quelque temps amoureux passionnément de Mlle Joly, et que c'est pour elle qu'il composa la chanson *Délire d'amour*).

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. I, p. 277.

E.-D. De Manne, *Troupe de Voltaire*. — Henry Lumière, *Marie Joly*, Paris, Tresse et Stock, 1891.

Bibliographie : Dulomboy, *Aux mânes de Joly*, etc., ouvrage cité plus haut. — Em. Campardon, les *Comédiens du Roi de la Troupe française*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 23,531.

1. En buste, de face, grav. au pointillé, an.
2. En buste, de face, dans un ovale, gravé par Bonneville.
3. En buste, de face, grav. par F. Hillemacher 1860.
4. En buste, de face, dans une bordure ovale, gravé par Langlois, d'ap. M.



Adrien JOLY, par Vigneron

Iconographie : La Comédie-Française possède deux portraits dits de Mlle Joly, et dont M. G. Monval conteste l'authenticité : le premier (n° 1371) désigné à tort comme un portrait de Mlle Joly, serait celui de Marianne Fleury (Mme Chevetel) ; le second (n° 160) attribué à Louis David, legs de J.-P. Dantan jeune, sculpteur (1873), ne lui ressemblerait que vaguement et ne figure pas sur la liste des portraits exécutés par David et dressée par lui-même.

— Peinture par Vestier (vente A. Houssaye), 1896, n° 107.

— Buste sculpté par la citoyenne Millot (salon de l'an VII).

— Statue bas-relief par Le Sueur, Salon de l'an VIII (tombeau de l'actrice au Mont-Joly).

JOLY, Mlle (les filles de). — Nous avons vu à l'article précédent que leur mère les avait produites sur la scène de l'Odéon, en janvier 1798, dans l'*Oracle*. L'aînée, *Marie-Antoinette*, qui ressemblait beaucoup à sa mère, vive, intelligente, mais petite de taille, jouait les soubrettes ; la cadette, *Marie-Françoise-Marguerite-Julie*, les ingénues. Après la mort de Mlle Joly, les comédiens français donnèrent une représentation à leur bénéfice. L'aînée débuta le 25 novembre 1798 à l'Odéon, dans les *Folies amoureuses*. Toutes deux parurent sur la scène de la Cité (après l'incendie de l'Odéon, 1799), puis au Th. Louvois. En 1802, nous retrouvons l'aînée, soubrette, au Th. Molière, et la cadette, jeune première à Rouen. En 1815, l'aînée demandait des débuts au Théâtre français. On la jugea de trop petite taille pour tenir l'emploi des confidentes. Enfin en 1822-24, l'aînée habitait Brest, et la cadette Lons-le-Saulnier. Toutes deux étaient restées célibataires. V. aussi parmi les dames Jolly et Joly signalées d'autre part.

Bibliographie : *Almanach pour l'an X*. Th. Molière. — Henry Lumière, *Marie Joly*.

JOLY, Adrien, Jean-Baptiste Muffat Jolly, dit. — Joly naquit au château du Raincy, où résidait son père contrôleur du Duc d'Orléans, le 20 octobre 1776, reçut une bonne éducation, apprit le dessin, et fit des progrès rapides. Enrôlé dans la cavalerie, une blessure assez grave lui valut la réforme. Revenu à Paris, il trouva sa famille dans un état précaire par suite des événements politiques, et se plaça chez un graveur. Le théâtre l'attirait. En 1802, il débuta au théâtre Molière sous le nom de Joly, dans la *Petite Revue*, où il remplaça Lequien qui venait de mourir. Th. du Marais, Délass. com., Variétés-Montansier 1804. Le rôle du serrurier des *Chevilles de Maître Adam* le fit remarquer (26 déc. 1805). Joly excella dès lors dans les types tels que les forts de la halle, les mariniers, etc. En 1808, il entra au Vaudeville pour remplacer Carpentier. Il y fut mal accueilli. Un rôle de paysan dans le *Pauvre diable* le tira d'affaire. Acteur superficiel, mais amusant, a dit son biographe, Joly fut un des premiers qui caricaturèrent les Anglais sur la scène. Bon dessinateur, il costumait à merveille ses personnages, avec esprit et goût, et se maquillait bien. Ses nombreux portraits — la plupart dessinés par lui — de la collection Martinet, nous le prouvent.

En 1824, Joly quitta le Vaudeville pour raisons de santé, puis, après quelque repos, s'en alla jouer à Londres où il ne produisit pas grand effet. A son retour, son ancienne direc-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tion exigea qu'il reparût avant de signer un nouvel engagement. Il s'agissait de six mille francs par an. Joly hésitait : mais il fallut céder. L'acteur fut acclamé, l'engagement signé séance tenante, mais la recette, qui avait été de 3000 fr., tomba le lendemain à 300 fr. L'on apprit alors, mais trop tard, que Mme Saint-Aubin, belle-mère de Joly, avait sacrifié la moitié de cette somme, pour obtenir un engagement de trois ans qui rapportait 18,000 fr. Mauvaise affaire pour le théâtre, d'ailleurs, car son pensionnaire perdait chaque jour la mémoire. Passé aux Nouveautés, où on le prit à cause de son nom, Joly ne fit plus que végéter jusqu'au jour de sa retraite (1829). Il employa ses loisirs à construire un petit théâtre mécanique et portatif avec lequel il amusait aux Tuileries le Duc de Bordeaux et sa sœur. Il établit ensuite dans le passage de l'Opéra un théâtre de marionnettes qu'il dut céder plus tard à vil prix.

Le 13 juin 1812, Joly avait épousé Mlle Anne, Alexandrine Dherbez, dite St-Aubin, actrice de l'Opéra-Comique, née à Paris le 6 mai 1793. Etant à peu près ruiné, il suivit sa femme dans le Nivernais, où elle alla s'installer dans une propriété appartenant à un riche marchand de bois du pays, parrain de leur fille qu'il maria et dota. Joly fut investi des fonctions de régisseur de ses domaines, espèce de sinécure qui, néanmoins le tenait éloigné du château où résidait sa famille. Il mourut à Lormes, le 28 novembre 1839. Sa veuve lui survécut jusqu'en 1866.

N°15

JOLY, dans LAVIRON DU PONT DES ARTS



Joly del. — A Paris chez Martinet rue du Coq N°15

Point de replique au jours de l'Aviron et de campaverent gentes quoniam bontrain.

(Collection Martinet)

Biographie : *Annuaire dramatique Delhasse*, 1840, p. 311, notice. — E.-D. De Manne, *Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Mémoires de Mlle Flore*, t. I, p. 136 et suiv., p. 211 et suiv. ; t. III, p. 24 et suiv.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 23,518.

1. En pied, de ¾ à droite, par Bazin aîné, 1827. Sur cette planche se trouve le portrait de Joly dans un deuxième rôle.
2. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, lith. par Singry.
3. En pied, de ¾ à gauche (rôle de M. Houte), lith. par Carle Vernet.
4. En pied, de profil à droite (rôle de Lantara), lith. par Carle Vernet.
5. En buste, de ¾ à droite, lith. par Vigneron.

Collection Martinet :

N° 15 Rôle de Laviron, dans le *Pont des Arts*.
» 61 » de M. de Scudéry, dans *Chapelle et Bachaumont*.
» 62 » du cuisinier bègue, dans les *Petites Marionnettes*.
» 75 » dans la *Famille des Innocents* (th. Montansier).
» 136 » de Maître Pierre, dans *Au feu* (Vaudeville).

N° Rôle de
155 M. Clopineau, dans le *Procès du Fadango*.
161 Janagard, dans le *Roi et le pèlerin*.
196 Zürich, dans l'*Intrigue impromptue*.
237 Pupo, dans la *Manufacture d'indienne*.
248 M. Dutrot, dans les *Deux lions*.
261-262 Jocrisse, dans *Cendrillon*.
268 Bertrand, dans la *Belle au bois dormant*.
274 Gauthier, dans le *Petit pêcheur*.
305 Dans les *Deux Edmond*.
306 Dans *Lantara*.
307 Laramé, dans le *Pauvre diable*.
331 Le Sénechal, dans *Jeanne d'Arc*.
350 M. Robertin, dans les *Mines de Beaujon*.
378 Dans *Gaspard l'avisé*.
379 Darmancé, dans le *Mariage extravagant*.
394 Dans *Robert le Diable*.
407 Further, dans le *Billet trouvé*.
408 Baron de Felsheim, dans la *Tour de Witikind*.
N° 447. Dans les *Deux Gaspard*.

Portrait par Debucourt, d'après Carle Vernet.

JOLY. — Sous ce nom : *Joly*, jeune premier, Lyon 1783 ; Mme *Joly*, Pauline, Bruxelles 1795 ; *Joly*, troisième rôle, Mons 1822 ; Mme *Joly*, Henri, duègne, Rouen 1829, Lille 1831 ; Mlle *Joly*, Palais-Royal 1832 ; Mlle *Joly*, actrice lyonnaise. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 23,517. A mi-corps, assise de ¾ à dr., lith. par P. B., 1838. — Mlle *Joly*, amoureuse, Rouen 1839-40 ; *Joly*, Charles de Villeneuve, Variétés 1850-52, Paris 1858, Lisbonne 1859-61, Paris 1862 ; *Joly*, Jean, René, Moscou 1850, Lazari 1851-62, Paris 1864-70. En 1858, 58 ans,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

48 ans de th., gagnant moins de 800 fr. par an, pension de 200 fr. de la Société. Habitait Paris en 1870. — Mme *Joly*, Henriette, Charles, née Brémens, Paris 1850-56, Nantes 1857-64, Nice 1865-67 ; Mme *Joly*, Pulchérie, Françoise, née Becquet, femme puis veuve Auguste Joly, Toulouse 1851-55, Marseille 1856-63. En 1860, 64 ans, 43 ans de th., 300 fr. de pension. — Mlle *Joly*, Variétés 1852 ; *Joly*, deuxième comique, Bayonne 1852 ; Mme *Joly*, soubrette, Bayonne 1852 ; Mme *Joly*, de Villeneuve, Rosa, Christian, Paris 1858, Lisbonne 1859-61 ; Mlle *Joly*, Louise, Arras 1867-69 ; *Joly*, deuxièmes pères, Lille 1868 ; Mlle *Joly*, B., Palais-Royal 1882. V. Fleury, Llyod, Muffat, Voizel, Volnys.

JOMARD, Mlle. — Rôles d'enfants, Ambigu 1827-30.

JOMIN, Antoine. — Comédien à l'Hôtel de Bourgogne, fut parrain à St-Sauveur, le 22 sept. 1639, de l'un des enfants de Montfleury.

JONAS, Mlle. — Débuta à l'Odéon le 4 sept. 1820 et passa à Versailles, où elle fut très goûtée. Minois chiffonné, décence dans le maintien, mais ne sachant pas s'habiller. On la revit à la Porte-St-Martin (25 avril 1824-1828). Mourut le 11 mai 1829 à 26 ans.

JONQUOI. — Palais-Royal 1791.

JONVAL, M. et Mlle. — Liège 1783, Anvers 1784.

JORAND. — Régisseur et financier, Moulins 1831.

JORDANIS, Antoine. — Limoges 1873-75, Rouen 1876, St-Quentin 1877, Troyes 1878-79, Verviers 1880-81, Marseille 1881, Caen 1882-1883, Boulogne 1884, Mostaganem 1885, Bruges 1886-88, Lille 1889-91, Perpignan 1892, Lyon 1893-94, Mascara 1895-96, Vienne 1897-1898, Paris 1899-1900, Clermont-Ferrand 1901-1902, Alger 1903, Paris 1905-06. En 1905, 67 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension. V. Pariot.

JORET, M. et Mme. — Maëstricht 1840. Gabriel *Joret* ou Jorret, mort en 1845.

JORRAND. — Jeune premier, Versailles 1851.

JOSEPH. — Sous ce nom : *Joseph*, Lille 1805 ; *Joseph*, Maîtrejean, né en 1805, Gaîté 1824, Valter, dans *Thérèse ;* Ambroise, dans *Calas*. Lors de l'incendie de la Gaîté, Joseph joua au Cirque Olympique dans la *Traite des noirs ;* diction sage, belle tenue. Rôle du commandant, dans *Julie de St-Preux*. Mort à Paris, le 30 sept. 1845. Son directeur Meyer paya les frais des obsèques, et servit à sa veuve le montant de ses appointements jusqu'en avril 1846. Le 17 nov. 1827, acteur et régisseur à la Gaîté, Joseph ne pouvant payer un effet de 160 francs, s'était tiré un coup de pistolet. — *Joseph*, th. Montmartre 1830 ; *Joseph*, th. du Luxembourg 1838 ; *Joseph*, Gymnase 1839 ; *Joseph*, Avignon 1839 ; *Joseph*, Liège 1842-44, 1852 ; *Joseph*, Versailles 1851.

JOSÉPHINE. — Sous ce nom : Mlle *Joséphine*, Angers 1778 ; Mlle *Joséphine*, Ambigu 1821-24, jeune et jolie actrice ; Mlle *Joséphine*, Rouen 1824-25, 1828 ; Mlle *Joséphine*, débute au Vaudeville le 25 avril 1825, incolore ; Mlle *Joséphine*, ouverture des Nouveautés, 1827 ; Mlle *Joséphine*, Variétés 1829 ; Mlle *Joséphine*, Palais-Royal 1837-42, Mlle *Joséphine*, soubrette, Rouen 1852 ; Mlle *Joséphine*, th. National 1851-52 ; Mlle *Joséphine*, Lille 1854-55 ; Mlle *Joséphine*, th. du Cirque 1857 ; Mlle *Joséphine*, Gymnase 1867.

JOSQUIN. — Rôles d'enfants au th. de la République, 1794, acteur du th. Sans-Prétention (ouvert en 1797, fermé en 1807). — Mlle *Josquin*, Gaîté 1799-1800.

JOSSE. — Sous ce nom : Mlle *Josse*, chez Nicolet, 1791 ; Mme *Josse*, th. Sans-Prétention ; *Josse*, Anvers 1815 ; *Josse*, père noble, Bourges 1827 ; *Josse*, Louis, th. Comte 1829-30 ; *Josse*, Emile, comique, Rouen 1832 ; *Josse*, comique, Chambéry 1843 ; *Josse*, Louis, Bordeaux 1848-50, grime, Délass. com. 1851-53, Gaîté 1854-58, Porte-St-Martin 1859-68. Décédé vers 1868. Cet acteur s'était fait remarquer aux Délassements en parodiant dans une revue Ligier, dans *Richard III*. A la Gaîté, il créa un rôle dans les *Cosaques*. A la Porte-St-Martin il était régisseur. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 23,638 ; Josse, acteur, à mi-corps, assis de ¾ à gauche, lith. par J. Philippe, 1843. — Mme *Josse*, née Laviolette. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 23,639. A mi-corps, de ¾ à gauche, lith. par J. Philippe, 1847. Bordeaux 1848-49, Moscou 1850-52, Toulon 1853-54, Marseille 1855-59, Toulouse 1860-61, Agen 1862-64, Toulouse 1865-72, Nice 1873, Turin 1874, Reims 1875-80. Sa mort, *Rapport* 1881. — Mme *Josse*, Alger 1852 ; *Josse*, Paul Olivier, Le Hâvre 1865-69 ; Mlle *Josse*, Gabrielle, Marie, Augustine, Constantine 1869-72, Orléans 1882-84, Châlon-s/Saône 1885, Paris 1886-88. V. Paul-Ernest.

JOSSET. — Sous ce nom : Mlle *Josset*, jeune amoureuse, th. de Monsieur 1790-91, th. Feydeau 1792, th. de la République 1793, th. Louvois, intelligente, avec une charmante figure, jeu assez fin, mais maniéré. En 1801, elle fut remplacée par Mlle Adeline. Le 19 juin 1803, on annonce la mort de Mme Jossey (*sic*) du th. Louvois. — *Josset*, Marie, Joseph, Londres 1850, Paris 1851-52, Calais 1853-54, Agen 1855-56, Limoges 1857-61, St-Etienne 1862-64, Be-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sançon 1865, Paris 1867, Boulogne 1868-69, Troyes 1870, Arras 1872, Douai 1873, Arras 1874, Bayonne 1875, Cherbourg 1876-77, Dijon 1878, St-Germain 1879-84, Paris 1885-99. En 1885, 64 ans, 46 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort *Rapport* 1900. Directeur, Josset était devenu malheureux par excès d'honnêteté, et aveugle par excès de travail. — *Josset*, th. Montmartre 1845; *Josset*, premier comique, Lille 1848; *Josset*, comique, Lausanne 1852; *Josset*, M. B. Fr. Abault, Vernier, Féal. Troyes 1879-82; *Josset*, Raoul, J.-B. Léon. V. G. Féal, Troyes 1879-82; Mme *Josset* de Geslin, Marie, Berthe Féal, Le Tréport 1884-85, Elbeuf 1886, Angers 1887, Valenciennes 1888, Cette 1889-1890, Calais 1891-92, Nîmes 1893-94, Paris 1895-97. Sa mort, *Rapport* 1899. — Mlle *Josset*, Gymnase 1882.

JOSSOUD, Charles, Eugène. — St-Nazaire 1874-79.

JOST ou Joste. — Sous ce nom : Mme *Jost*, Caroline, Feydeau 1808, Dieppe 1826, Ambigu 1827. — *Jost*, financier, Pont-à-Mousson 1826; Mlle *Jost*, Berthe, St-Pétersbourg 1872-82, Folies dram. 1883, Gymnase 1884-93. Décédée *Rapport* 1894. — Mlle *Jost*, A., Renaissance 1876.

JOUANNE. — Sous ce nom : *Jouanne*, Porte-St-Antoine 1839; *Jouanne*, th. Beaumarchais 1845-49; *Jouanne*, Justin. Bellanger signale, dans son livre *Vie de Théâtre*, un Jouanne, ex-élève de séminaire, ex-peintre, jouant les comiques à Troyes sous la direction de Mme Harry (1860-61). Ce Jouanne pouvait alors avoir 35 ans. Il se fit photographe. — *Jouanne*, Athénée 1874; *Jouanne*, Alfred, Marie, Marseille 1880-81, Bruxelles 1882, Rouen 1883-84, Marseille 1885, Bordeaux 1886, Nantes 1887, Montpellier 1888, Athènes 1889-92, Anvers 1893. — Mme *Jouanne*, Marie Vachot, Rouen 1881-84, Marseille 1885, Bordeaux 1886, Nantes 1887-95. Sa mort, *Rapport* 1896.

JOUANNI, Juan Pedorlini. — Avait commencé par chanter en italien les barytons sous le nom de *Pedorlini*, th. Montmartre et th. Beaumarchais 1852. Pensionnaire à la Comédie-Française 1854; donna la réplique à Rachel, dans *Phèdre* (rôle d'Hippolyte); ne joua guère que dans la tragédie ou dans quelques reprises, et quitta la rue Richelieu vers 1860-61. On le revit à l'Odéon 1862, à la Porte-St-Martin 1863-65, Gaîté 1867-72, Châtelet 1873-74, th. Historique 1875-77, Châtelet 1878-85. En 1886, 62 ans, 31 ans de th., pension de 500 fr. de la Société des artistes, Paris 1886-90, Nogent-s/Eure 1891 et années suivantes. Sa mort, *Rapport* 1903.

JOUANNIS. — Tournai 1845.

JOUANNO. — Deuxième comique, débuta au th. de Madame le 7 avril 1825, Strasbourg 1825-26, Bordeaux 1835.

JOUANOT, Henri. — La Rochelle 1887-91.

JOUARD. — Sous ce nom : *Jouard*, père noble, Liège 1837; *Jouard*, A. F., Reims 1840; *Jouard*, François, Emile, premier rôle et directeur, Toulouse 1848-49, Versailles 1850, Lorient 1851-52, Bruges 1853-54, Grenoble 1855, Anvers 1856, Colmar 1857, Mons 1858, Colmar 1859, Alger 1860, Orléans 1861-62, Mons 1863, Nantes 1864, Toulon 1865, Lyon 1867, Nîmes 1868, Le Mans 1869, Versailles 1870, Angoulême 1872, La Rochelle 1873, Alger 1874, Pau 1875-77, Fougères 1878. En 1878, 69 ans, 47 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1879. — Mme *Jouard*, Louise, Rosa, Joséphine, née Wibout, Lorient 1851-52, mêmes étapes que François, Emile, Boulogne 1876-77, Versailles 1878; *Jouard*, Adrien, rôles d'enfants, Lorient 1852; *Jouard*, Alexis, Noël, Dijon 1853-57, Lyon 1858, Anvers 1859-61, Bordeaux 1862, Reims 1863, Béziers 1864-67, Paris 1868, Genève 1869, Verviers 1870-72, Gand 1873-75, Nancy 1876-80. Sa mort, *Rapport* 1881. — Mme *Jouard*, Marie, Victorine née Blaise, ingénue Nantes 1852-53 et Limoges (sous le nom de *Blaise*), Dijon 1853-57, mêmes étapes qu'Alexis, Noël. Sa mort, *Rapport* 1880. — Mme *Jouard*, Sophie, Joséphine, femme Tribouillard, dite Duplan. — Marseille 1855-56, Alger 1857, Marseille 1858-61, Rochefort 1862 (sous le nom de *Jouard*). V. Duplan. — *Jouard*, Jean, Emile, Gand 1872-76, Le Caire 1877-78, Le Hâvre 1879-85. Sa mort, survenue à Vichy, *Rapport* 1887. Ses deux jeunes filles furent adoptées par l'Association des artistes.

JOUARDIN, père et fils. — Bruxelles 1775-77.

JOUART. — Bruxelles 1848-49.

JOUASSAIN, Mlle Catherine, Julie, *Clémentine*, femme Alb. de Tournière, née à St-Léonard (Hte-Vienne), le 3 décembre 1829. — Conservatoire 30 juin 1847, classe de Samson, second prix de comédie et accessit de tragédie 1850; essais à l'Ecole lyrique; début à l'Odéon le 29 sept. 1850 dans *Hamlet*; *Sapho* (13 nov.) On lui faisait alors jouer les jeunes premières, emploi pour laquelle elle n'était guère taillée. Tournées Rachel; la grande tragédienne lui procura, à son retour, son admission à la Comédie-Française. Début le 17 décembre 1851, Céphyse, d'*Andromaque*. Puis on la fit passer presque aussitôt aux rôles marqués de la comédie. Le 19 janvier 1852, elle jouait, à 22 ans à peine, le rôle d'Arsinoé, du *Misanthrope*. Elle ne devait plus quitter cet emploi. Ce fut son nez, insinua Sarcey, qui la « classa du premier coup dans les femmes arrivées et mûres. » Ceci est très vrai. Ce nez n'était pas que grand, il était long, affilé, tranchant, et la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tournure même de Mlle Jouassain était si sèche, si anguleuse, malgré des yeux vifs et intelligents, qu'il était impossible de lui assigner un autre emploi. De ses défauts de nature, Mlle Jouassain fit, avec le travail, des qualités de premier ordre. Elle devint la « reine des duègnes ». Une question de minime importance — elle avait osé ne pas plier devant Rachel — la força cependant à quitter momentanément la rue Richelieu. Elle s'en fut à la Gaîté, où l'on put voir dans le *Sergent Frédéric*, le personnage de la reine Sophie de Prusse tenu par Mlle Jouassain (âgée de 26 ans), aux côtés de Déjazet qui remplissait (à 58 ans) le rôle de son fils aîné (21 juin 1855). Cette pièce donna même lieu à un procès entre l'actrice et le directeur Hostein. La première ayant omis de stipuler des conditions pécuniaires, Hostein prétendait qu'il ne lui devait rien. L'arbitre donna raison à l'actrice, qui toucha dix francs par soirée, soit 550 francs pour les 55 représentations où elle avait paru.

Le départ de Rachel rouvrit à Mlle Jouassain les portes de la Comédie, où elle rentra comme pensionnaire le 3 mars 1856. Dès à présent, elle va exceller dans les petits rôles de vieilles, de servantes-maîtresses, de gouvernantes. Sa tournure est adroite, son allure insinuante ; elle personnifie à merveille la bavarde, la curieuse, la vraie ou fausse dévote. De Dame Pluche, dans *On ne badine pas avec l'amour*, elle fait une création inoubliable ; elle sera tour à tour Guillemette, dans la *Vraie farce de Maître Pathelin;* Clémentine, dans le *Testament de César Girodot* « un des rôles les plus achevés qu'elle ait jamais joués », écrivait Sarcey dans le *Temps* du 18 août 1884. Moins heureuse, par exemple, dans les personnages sérieux. « Des baronnes et des marquises pour rire, tant qu'on en voulait ! dit son biographe, mais du grand monde authentique, ou passant pour tel, ce n'était pas le genre de Mlle Jouassain. Il lui fallait toujours du comique, de la fantaisie. » Indépendamment des duègnes du répertoire, Madame Pernelle, Bélise, Arsinoé, etc., ou des rôles cités plus haut, Mlle Jouassain joua encore dans 25 pièces nouvelles, telles que le *Village*, le *Fils*, l'*Été de la Saint-Martin*, la *Cigale chez les fourmis*, l'*Ami Fritz*, *Daniel Rochat*, le *Député de Bombignac* (28 mai 1884). M. Georges d'Heylli, dans sa brochure, a donné la liste complète des 78 pièces où elle parut. Sociétaire depuis le 1er janvier 1863, Mlle Jouassain ne prit sa retraite que le 3 mars 1887, la Comédie-Française lui ayant racheté la représentation à laquelle elle avait droit, moyennant 8,000 fr. En 1870, elle avait été dame de l'ambulance du Th.-Français. Son frère, qui était alors au service, fut blessé. Plus tard, elle fit partie des deux voyages de la Comédie-Française en 1871 et 1879. En 1876, elle avait épousé un ancien officier de marine, M. Albert, Edouard Olivier de Tournière, officier de la Légion d'honneur, né à Caen le 3 décembre 1831. Elle-même avait reçu les palmes d'officier d'académie. Ayant droit à une pension de 500 fr. à la Société des artistes depuis 1894, elle refusa de la toucher, abandonnant de ce fait près de 7,000 fr. pour soulager des misères. Renversée par une bicyclette lancée à toute vitesse, avenue de la Grande-Armée, elle dut s'aliter et mourut des suites de cet accident. Le service funèbre fut célébré le 7 mai 1902 en l'église Saint-Ferdinand-des-Ternes. Elle avait, en outre, en 1902, laissé 10,000 fr. au Ministère de la Marine, en souvenir de son mari, mort avant elle.



Mlle JOUASSAIN
par Ad. Lalauze

Biographie : Fr. Sarcey, *Comédiens et comédiennes.* — Félix Jahyer, *Paris-Portrait* (nov. 1879) et *Causeries artistiques* (1er avril 1882). — Gallois, *Biographie contemporaine des artistes du Th.-Français*, 1867. — G. d'Heylli, *Clémentine Jouassain*, Paris, Tresse et Stock, 1887.

Bibliographie : Fr. Sarcey, *Quarante ans de théâtre.* — G. d'Heylli, *Journal intime de la Comédie-Française ; Dix mois à la Comédie-Française* (Siège et Commune) ; *La Comédie-Française à Londres.* — Ed. Thierry, *La Comédie-Française pendant les deux sièges.*

Iconographie : Musée de la Comédie-Française nº 166 :

Les sociétaires de la comédie en 1864, par Ed. Geffroy.

Mme Abraham, de l'*Ecole des bourgeois.*

— Dessin au pastel, par J.-E. Saintin (Salon de 1868).

— *Paris-Portrait* 13/19 nov. 1879, en buste, cliché Nadar.

— Eau-forte, en buste, de face, par Ad. Lalauze, en tête de la brochure de G. d'Heylli.

JOUBERT. — Sous ce nom : *Joubert*, Gand 1777 ; Mme *Joubert*, Mélanie, soubrette, Reims 1840 ; Mme *Joubert*, Reine, Adélaïde, Pélagie,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Le Hâvre 1887-88. En annonçant sa mort, le rapporteur de 1890 la désigne comme ayant passé par la Comédie-Française. — *Joubert*, Louis, Cette 1888 91, Orléans 1892-94, Clermont-Ferrand 1895-96, Calais 1897-98, Nîmes 1899-1900, St-Quentin 1901. — *Joubert*, Victor, St-Quentin 1900-1903. Sa mort, *Rapport* 1905.

JOUGLEUX, Mlle Ernestine, Isabelle, dite aussi d'*Hare*, femme Bouyer première, St-Pétersbourg 1875-77, Alger 1878, Th. Historique 1879-80, Th. Cluny 1881, Paris 1882 84. Sa mort *Rapport* 1888. V. Mme Bouyer et d'Hare.

JOUHANET, Jean, Nicolas. — Toulouse 1886-1887. Décédé vers 1888.

JOUHAUD, Mlle ou Jouhaut, née Viévigne. — Funambules 1851, th. du Luxembourg 1852-53.

JOULOT, Mme Marie. — En 1854 59 ans, à Toulouse, pension de 186 fr. de la Société. Sa mort, *Rapport* 1859.

JOUQUE. — Sous ce nom : *Jouque*, Ed., comique, Limoges 1826 ; Mme *Jouque*, mère noble, Amiens 1839 ; *Jouque*, Edouard, Jean, Augustin, Paris 1848-68.

JOURDAIN. — Sous ce nom : Mlle *Jourdain*, Th. Patriotique 1793 ; *Jourdain*, Antoine, Jacques, Michel, débute à l'Odéon le 1er avril 1822, Toulouse 1825-27, Metz 1828, Odéon 1829-31 ; jeune premier, Rouen 1834, Bordeaux 1835, Toulouse 1840, Odéon 1844-50, Marseille 1851-69, Mulhouse 1870. En 1871, 72 ans, 50 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1873. — Mme *Jourdain*, Anaïs *Rey*. Charmante et spirituelle grande coquette, Toulouse 1825, Bordeaux 1835, th. de la Renaissance 1839. A propos du *Fils de la folle* (juillet) Th. Gautier écrit : « Mme Jourdain qui rappelle souvent Mme Dorval par le jeu et l'organe. » Porte-St-Martin 1841, La Reine, de *Ruy Blas* (reprise), Th. Historique 1848-49, sous le nom de Rey. V. Rey. — *Jourdain*, Henri, Valenciennes 1848-49 ; *Jourdain*, père noble, Bruxelles 1851 ; *Jourdain*, Ferdinand, acteur et directeur, Metz 1851-55, Strasbourg 1856, Gand 1857, Liège 1858, Gand 1859, Avignon 1860, Mons 1861, Gand 1862, Nantes 1863-64, Toulon 1865, Nîmes 1867, Paris 1868-81, décédé vers 1882. — *Jourdain*, fils, Auguste, Pierre, Alexis, dit *Rey*, Marseille 1851-62, Lille 1863-64, Strasbourg 1865, Mulhouse 1867. — *Jourdain*, Auguste, Victor, Chaumont 1863-65 ; Mme *Jourdain*, Marie, Amélie, Gaîté 1866-68, Bordeaux 1869-72 ; Mme *Jourdain*, Andrée, Alphonsine, Athènes 1889-94, Calais 1895.

JOURDAN. — Sous ce nom : *Jourdan*, Maëstricht 1762 ; *Jourdan*, Pierre, Victor, plutôt chanteur que comédien, fit les beaux jours de l'Opéra-Comique pendant quinze ans. Bruxelles 1864-69, Athénée 1870, Anvers 1872, Bruxelles 1873, La Haye 1874, Paris 1875-78, professeur. Fut membre du Comité de la Société des artistes. Sa mort, *Rapport* 1879. — *Jourdan*, Jacques, Honoré, Victor, Bordeaux 1861-65 ; *Jourdan*, Victor, Ernest, Auguste, né en 1838, Nice 1861-62, La Haye 1863-64, New-York 1865, Toulon 1867-68, Montpellier 1869, Bruxelles 1870-77, Douai 1878, Dieppe 1879, Limoges 1880, Bruxelles 1881-98, Genval (Belgique) 1899 et années suivantes. En 1899, 62 ans, 32 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Genval en 1907. — *Jourdan*, François, Désiré Blondel dit, Gand 1873, Rouen 1874-75, Le Caire 1876-80, Buenos-Ayres 1881-84, Aix 1885-86. — *Jourdan*, Ludovic, Auguste, né en 1843, Vaudeville 1875-78, Toulouse 1879, Vaudeville 1880, Montmartre 1881-98, Porte-St-Martin 1899 et années suivantes. En 1906, 62 ans, 38 ans de th., 500 fr. de pension. — *Jourdan*, Jules, Ludovic, Alger 1875-77, Toulouse 1878-79, Marseille 1880, Nouvelle-Orléans 1881, Gand 1882-84, La Havane 1885, Gand 1886-88. — *Jourdan*, Conservatoire, Gymnase 1880 83, quitta le théâtre pour le commerce ; épousa Mlle Geneviève *Dupuis*. (V. ce nom.) En 1892, un artiste du nom de Philibert ou Philippe, André *Jourdan*, âgé de 61 ans, avec 34 ans de th., reçoit une pension de 500 fr. de la Société des artistes. Avait été régisseur à l'Opéra-Comique. Sa mort, maison de retraite Rossini, *Rapport* 1903.

JOURDHEUIL. — Frère de Mlle Pauline, élève du Conservatoire, échoua aux Variétés vers 1832.

JOURNOT, Mlle Joséphine. — Marseille 1873-1885. Sa mort, *Rapport* 1886.

JOUSSAUME, Paul. — Amiens 1891-94, Montpellier 1895-98.

JOUSSE, Mlle Julia, Clara. — Béziers 1880-83, Anvers 1884-85, Amiens 1886-88.

JOUSSET, Mme Fanny, née Devillard. — Strasbourg 1868-69, Le Hâvre 1870-72, Tours 1873, Nancy 1874-77. Décédée vers 1879.

JOUVANTE, Mlle Marie, Amélie, dame Pollet. — Débuta à la Comédie-Française le 11 juillet 1850 dans *Andromaque* (Hermione) et ne fut pas reçue. Porte-St-Martin 1851-53, deuxième début rue Richelieu, 20 mai 1855, rôle d'Aménaïde, de *Tancrède*. Qualités de tenue et de diction. Pensionnaire 1855-61. Décédée en 1864.

JOUVE, Mme Hortense Poyer. — Th. Historique 1847, 3.000 fr. d'appointements ; Artémise, du *Chevalier de Maison rouge* (3 août) ; Gringole, de *Monte Christo* (3 février 1848) ; Fulvie, de *Catilina* (14 oct.) ; Fanny, des *Mystères de Londres* (28 déc.) ; Ketty, des *Puritains d'Ecosse* (19 mai 1849) ; Ravanne, du *Chevalier d'Harmantal* (26 juillet) ; Da-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

niel, d'*Urbain Grandier* (30 mars 1850) ; Marinette, des *Pailles rompues* (12 juin) ; Gaîté 1851-52, Ambigu 1853-55. En 1876, 62 ans, 34 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1892, avec cette mention : « Une aimable et accorte soubrette fort appréciée. Ayant une très jolie voix, elle excellait dans les rôles chantants, et s'était fait une réputation en créant d'une façon charmante celui de Gaston, dans le *Moulin joli*. »

JOUVE, Félix. — Troyes 1848-49.

JOUVEN. — Sous ce nom : *Jouven*, Joseph, dit *Emile*, Marseille 1853-58, Vienne 1859-67, Vaudeville 1868-80, Paris 1881-99. En 1894, 60 ans, 23 ans de th., 300 fr. de pension. — Mme *Jouven*, Blanche, Anna, née Sénés, Ambigu 1864-65, Vaudeville 1867-74, Paris 1875 et années suivantes. Habitait Paris en 1906.

JOUVENOT, Mlle Anne, Louise de Heydecamp dite, née en 1701. — Débuta à la Comédie-Française le 19 décembre 1718, reçue le 26 mai 1721, renvoyée le 2 juin 1722, rentrée le 1er septembre suivant, retirée le 23 mars 1741, morte le 18 mai 1762. Confidente.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

JOVINET, Mme Marie, Eléonore Bovery. — Th. Montparnasse 1863, Versailles 1864, Agen 1865, Versailles 1867, Cluny 1868-75, Le Hâvre 1876, Liège 1877-79, Metz 1880, Liège 1881-82, Limoges 1883-87, Poitiers 1888, Orléans 1889-1891, Paris 1892-98. En 1891, 68 ans, 45 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1899.

JOYEUX. — Sous ce nom : *Joyeux*, Charles, jeune premier comique, Liège 1866-67, Bourges 1873-74, Châlons 1875-80. Sa mort, *Rapport* 1881. — *Joyeux*, René, Jules, St-Pétersbourg 1871-75, Le Caire 1876, Calcutta 1877, Paris 1878, Batavia 1879, Liège 1880, Rio-de-Janeiro 1881, Paris 1882. Mort à Buenos-Ayres le 19 décembre 1888. — Mme *Joyeux*, Marie, Pauline, Paris 1884-86, Menus-Plaisirs 1887.

JUANNA, Mme. — Premiers rôles, Montmartre 1851.

JUBIN, M. et Mme. — Mons 1843.

JUCLIÉ ou Juclier. — Sous ce nom : *Juclié*, th. Palais-Royal-Variétés 1793. — *Juclié*, Jean, Jacques, Angers 1794, th. Molière 1801, troupe de Mlle Raucourt en Italie 1806-07, premiers rôles, Bruxelles 1808-09, 4800 fr. d'appointements, directeur à Caen 1815, Bruxelles 1819, père noble Liège 1822, Metz 1825, début à l'Odéon, le 26 oct. 1827, rôle de Cléante, dans *Tartufe*, et le 30, Lusignan, dans *Zaïre*. — Mme *Juclié*, mère noble, Bruxelles 1808-09, 4200 fr. d'appointements, Rouen 1810, Bruxelles 1819, Rouen 1819-23. Décédée le 5 nov. 1823 après une longue maladie. — *Juclié*, fils, comédien de valeur, Bordeaux 1845, qui dirigea longtemps les théâtres de cette ville, 1851-53, Rouen 1855-57, Le Hâvre. Publia en 1873 un livre : *Le Théâtre*. Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 23,709, à mi-corps, de ¾ à gauche, lith. par J. Philippe, 1845.



JUCLIÉ fils
Lithogr. Philippe, Bordeaux 1845

JUDÉ. — Sous ce nom : Mlle *Judé*, Emilie, Namur 1841 ; *Judé*, comique, Moulins 1851.

JUDITH, Mme Julie Bernat, femme Charles Bernard Derosne. — Naquit à Paris, rue Geoffroy-Langevin, le 30 janv. 1827. Sa famille était liée à celle de Rachel. En 1833, Sarah Félix, sœur de Rachel, jouait au th. du Panthéon sous le nom de Sophie. On répétait *Pierre Durand* et l'on ne savait à qui confier le rôle de la petite fille. Sarah vint chercher son amie, âgée de sept ans, qui fit ainsi ses débuts devant le public. En 1836, à neuf ans, elle accompagna la future grande Rachel au cours de St-Aulaire, salle Molière. Puis une maladie la priva de la vue pendant trois années. Le docteur Sychel la lui rendit. Vers 1839, le père Félix organisait une troupe d'enfants pour courir la province ; il y incorpora Julie qu'il appela d'un nom biblique : *Judith*. Les débuts de Rachel et ses succès interrompirent ces projets ; Judith retourna en pension et n'en sortit que pour venir en aide à sa mère. Sur la recommandation de d'Ennery elle signa son premier engagement aux Folies-Dramatiques à raison de 1,500 fr. par an, et débuta dans *Micaëla* au mois de février 1842. Peu de temps après, d'Ennery donnait à ce théâtre une pièce, *Amours et amourettes*, avec un rôle écrit spécialement pour elle. Le Th.-Français la fit demander ; Rachel lui conseilla de refuser. En attendant, ses appointements aux Folies furent portés de 1,500 à 3,500. Judith créa à ce théâtre : le *Maître maçon et le banquier*, *Pauvre Jeanne !* la *Grisette de qualité*, les *Premières armes du diable*, *Blanche Lorzy*, *Claire*, la *Semaine des*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

amours. Puis elle joua avec succès le rôle de la *Vendéenne*, dans lequel Rachel avait échoué au Gymnase.

Bouffé, qui laissait le Gymnase pour les Variétés, avait besoin d'une partenaire digne de lui. Il vint chercher Judith qui débuta au Passage des Panoramas par le rôle de Diane, dans les *Premières armes de Richelieu* (24 février 1845). Puis elle parut successivement dans la *Fille de l'avare*, l'*Abbé galant*, une *Fille d'Eve*, créant aussi des rôles dans les *Compagnons du Tour de France*, *Gentil-Bernard* (16 mars 1846), le *Lansquenet*, un *Domestique pour tout faire*.

Cette fois, l'autorité ministérielle intervenant, Mlle Judith passa rue Richelieu, où elle débuta fin 1846 dans la *Fille d'honneur*, tandis que Samson la préparait au grand répertoire. Elle créa en 1847 : rôle de Lætice, dans le *Poète ;* Laurence, dans les *Aristocraties ;* Mathilde, dans le *Caprice ;* les *Bâtons flottants*. En 1848 : *Pour arriver ;* la *Rue Quincampoix ;* la *Marquise d'Aubray* (la marquise) ; *Louison*. A la suite d'une altercation avec Lockroy, le directeur d'alors, elle s'en va momentanément au Vaudeville — le *Bouquet de violettes* — mais reparaît bien vite à la Comédie en 1849 dans l'*Amitié des femmes* et un *Mariage sous la Régence*.



Mme JUDITH, rôle d'Hamlet
Cliché Liébert

Ponsard avait écrit sa *Charlotte Corday* pour Rachel. La grande tragédienne ne voulut même pas lire le manuscrit. Mlle Judith s'empara du rôle et en fit une de ses meilleures créations (20 mars 1850). Vinrent ensuite : *Christian*, la *Migraine*, *Diane*, les *Trois amours de Tibulle*. Le 1er janvier 1852, elle était nommée sociétaire. *Ulysse* (1852). Le *Lys dans la vallée*, *Mademoiselle Aïssé*, *L'un et l'autre* (1853), *Sapho* (1854), *Souvent homme varie*, la *Fiammina* (1857). Après cette dernière création, Mlle Judith disparut presque entièrement. M. Ed. Thierry, le nouveau directeur, refusait systématiquement — disait-on — de faire jouer Mlle Judith. Et cependant ses camarades la réélisaient sociétaire pour dix autres années en mai 1861. Découragée par cette mise à l'écart, Mlle Judith apprit la langue anglaise. Puis, en mai 1866, ayant obtenu un congé sous prétexte d'un voyage de famille, elle alla jouer en *anglais* au Royal-Théâtre de Manchester, une pièce inédite écrite pour elle : *Heart and Hands*. Elle interpréta même Shakespeare, en anglais toujours. Revenue à Paris, et en butte à des tracasseries de tous genres, elle donna sa démission le 31 janvier 1866 et se retira avec une pension de 5,000 francs.

A partir de ce moment, nous la trouvons à Bruxelles, Marseille, Nice, Toulon. Elle organise une tournée avec *Maison Neuve*, jouant aussi des pièces de son répertoire. Le 8 août 1866, à Lyon, puis ensuite à Nantes, elle interprète en français *Hamlet* (rôle d'Hamlet), qu'elle va jouer ensuite à la Gaîté (30 nov.). C'était la première fois que le rôle, en France, était interprété par une femme. On l'y trouva svelte, élégante, nuançant chaque mot, soulignant chaque phrase, ironique. La mâle puissance seule lui manquait.

En dehors du théâtre, Mlle Judith s'occupa de littérature, écrivit le *Secret de Lady Audley*, traduisit de l'anglais de nombreuses nouvelles, collabora au *Secret de Miss Aurore*.

Nous lisons dans les *Secrets des Bonaparte*, par M. Ch. Nauroy, p. 303 : « Le Prince Napoléon a eu de Julie Bernat, dite Judith, un fils né en 1853, mort en 1885, reconnu par Bernard Derosne, lors de son mariage en *1859* avec Mlle Judith. » Passage à rapprocher du suivant. — (*Judith*, par Henry Morel) : « Mlle Judith a épousé en *1851* M. Charles Bernard-Derosne, un écrivain de mérite. Elle a de lui trois enfants qu'elle adore. »

Delaunay (*Souvenirs*), la qualifie : « Tragédienne médiocre, mais belle créature avec de la prestance et de l'éclat, sachant composer un rôle. » Mlle Judith qui depuis 1903 touche la pension de 500 fr. de la Société des artistes, et depuis 42 ans celle de la Comédie-Française, habitait Paris en 1907.

Biographie : Henry Morel, *Judith*, Paris, Achille Faure et Ce, 1868.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 23,716.

1. En pied, de profil à droite (rôle d'*Hamlet*), imp. Bertauts.

2. En buste, de ¾ à droite, imp. Lemercier, 1850.

3. En buste, de ¾ à droite, dans un ovale, phot. Liébert, 1867.

— Musée de la Comédie-Française, n° 166.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Les sociétaires de la Comédie en 1864, par Ed. Geffroy. *Marion Delorme* (acte des comédiens).

— Pastel par Gratia (Salon de 1846).

— En buste, cost. de ville, lith. an. pour la *Revue étrangère*.

— *La Lune*, de Gill, 8 déc. 1867, dans *Hamlet*.

JUÉ, Alfred. — Verviers 1868-1870.

JUETTE, Paul, Auguste. — Bayonne 1850, Genève 1851-52, Alger 1853-54.

JUILLET, Mme Emilie, Clara Nolot, femme puis veuve. — St-Germain 1850-58. V. Juliet.

JUILLIA, Antoine, Marie. — Toulouse 1867-69.

JULES. — Sous ce nom : *Jules*, Gand 1809 ; *Jules*, amoureux, Liège 1820 ; *Jules*, Lille 1820 ; *Jules*, premier rôle, Lyon 1825 31 ; *Jules*, Chartres 1826 ; *Jules*, comique, Bayonne 1827 ; *Jules*, Boulogne 1827 ; *Jules*, comique, Marseille 1827 ; *Jules*, Rouen 1827-29 ; *Jules*, Bourges 1828-29 ; *Jules*, Amsterdam 1829 ; Mme *Jules*, iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 23,734. En buste, de ¾ à droite, lith. par A. Lechat, 1829. — *Jules*, Genève 1829 ; *Jules*, comique, Toulon 1829 ; *Jules*, Liège 1829-31 ; *Jules*, Cirque Olympique 1830 ; *Jules*, comique, Lens 1830 ; *Jules*, Lille 1831-33 ; *Jules*, comique, Bourges 1831 ; *Jules*, comique, Rouen 1833 ; *Jules*, Liège 1835-37 ; *Jules*, Fol. dram. 1839 ; *Jules*, Amiens 1839 ; *Jules*, comique, Verviers 1842 ; *Jules*, Lille 1843 ; *Jules*, Bruges 1843 ; Mme *Jules*, duègne, Lille 1846 ; *Jules*, th. Historique 1848 ; *Jules*, amoureux, Lille 1849 ; Mme *Jules*, coquette, Genève 1851 ; *Jules*, Amsterdam 1851-56 ; *Jules*, th. du Luxembourg 1852 ; *Jules*, comique, Metz 1852 ; *Jules*, Ambigu, 1852-56 ; *Jules*, Lille 1853. V. Lacommère.

JULESKY. — Bruxelles 1798-99. V. Jusky.

JULIA. — Sous ce nom : Mlle *Julia*, Vaudeville 1845 ; Mlle *Julia*, soubrette, Mons 1846 ; Mlle *Julia*, H., Variétés 1868, Amérique, Gaîté 1874, Variétés 1876-77. « Jolie petite souris qui trotte menu. »

JULIAN, Joseph Pougnet dit. — Délass. com. 1848-49, Bruxelles 1851, Vaudeville 1852, Gaîté 1853 et années suivantes, personnages épisodiques. Mis dans l'impossibilité de continuer son service en 1872, son directeur Boulet lui assura la moitié de ses appointements. Sa mort, *Rapport* 1873.

JULIANI, Mlle. — Lille 1875.

JULIE, Mme ou Mlle. — Sous ce nom : Mlle *Julie*, Nantes 1791 ; Mlle *Julie*, Ambigu 1799, célèbre comme mime et très belle femme ; Mlle *Julie*, Lille 1806 ; Mlle *Julie*, Gaîté 1810 ; Mlle *Julie*, Lille 1816 ; Mlle *Julie*, Funambules 1822 ; Mlle *Julie*, Versailles 1825 ; Mme *Julie*, caractères, Besançon 1825 ; Mlle *Julie*, Mons 1829-30 ; Mlle *Julie*, premiers rôles, Soissons 1829 ; Mlle *Julie*, Bruges 1830 ; Mlle *Julie*, th. Montmartre 1845 ; Mlle *Julie*, Lille 1849.

JULIEN. — Sous ce nom : *Julien*, niais, Bruxelles 1750-53 ; *Julien*, comique, Maëstricht 1762 ; Mme *Julien*, amoureuse, Maëstricht 1762 ; *Julien*, rôles de pères, Cour Palatine 1772-78 ; *Julien*, débuta à la Com.-Fr. le 26 oct. 1775, rôle de Desronais, dans *Dupuis et Desronais*. — *Julien*, petits rôles, Cour de Prusse 1777, 400 thalers d'appointements ; *Julien*, premier rôle, Gand 1779, directeur 1781 ; *Julien*, début à la Comédie-Fr. 1782 ; *Julien*, comique, Liège 1782-83 ; *Julien*, jeune premier, Bruxelles 1784 ; *Julien*, Nantes 1791.

JULIEN, Alexis, Louis Génant dit. — Fils d'un traiteur, rue St-Martin, Julien naquit à Paris le 29 nov. 1770 et joua d'abord la comédie en province. En 1792 il se trouvait à Marseille lorsque Barré l'alla chercher, lors de la formation de sa troupe du Vaudeville. Un rôle d'incroyable le mit en évidence dans *Comment faire ?* Il doubla Henry dans les amoureux. Le rôle de Sainte-Luce, dans *Fanchon la Vielleuse* (18 janvier 1803), étendit sa réputation. Grisé par les succès obtenus dans ces rôles de *petits maîtres*, Julien abandonna en octobre 1807 l'humble scène où il brillait pour aller échouer totalement à l'Opéra-Comique, où il resta inactif pendant deux ans. En 1815, nous le retrouvons à Rouen, d'où il est forcé de déguerpir pour avoir insulté le public. Est-ce lui que nous signalons plus loin à Anvers, 1817 et 1820 ? Cette année 1820, il rentra au Vaudeville pour remplacer Gontier qui passait au Gymnase. Remercié pour ses frasques — Julien se laissait aller à des emportements qu'il regrettait ensuite — il rentra dans la vie privée, et épousa le 10 août 1830 — à 59 ans — Céleste, Sophie Caruyer, rentière, âgée de 42 ans, née à Rouen le 23 oct. 1787. Grâce à ce mariage, Julien passa ses dernières années dans l'aisance et mourut à Paris le 20 janvier 1844, à 73 ans.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*, notice.

JULIEN. — Sous ce nom : *Julien*. Th. Sallé 1791-92 ; M. et Mme *Julien*, Ambigu 1792 ; Mme *Julien mère et fille*, Bruxelles 1799 ; *Julien*, Gaîté 1799 ; *Julien*, acteur et directeur, Caen 1804-1830. Habile administrateur, honnête homme, sur lequel on trouvera nombre de renseignements dans le *Théâtre à Caen*, par M. Paul de Longuemare. — *Julien*, Anvers 1817 et 1822 ; *Julien*, Cirque Olympique 1820 ; *Julien*, Amédée, jeune premier, Liège 1822-26 ; *Julien*, Gand 1825 ; *Julien*, (St-Albin), début Porte-St-Martin, 4 avril 1826 ;

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Julien, Douai 1826 ; *Julien*, début Gaîté 1826, 1827-31 ; *Julien*, Th. Seveste 1830-31, Fol. dram. 1832, physique agréable ; *Julien*, Boulogne 1828 ; Mme *Julien*, soubrette, Varsovie 1830 ; *Julien*, Dieppe 1830 ; *Julien*, Reims 1831 ; *Julien*, Lille 1831 ; *Julien*, Renaissance 1838 ; *Julien*, Anvers 1839 ; Mme *Julien*, Bayonne 1840 ; *Julien*, Lille 1841 ; *Julien*, Liège 1844 ; Mlle *Julien*, Lille 1844 ; *Julien*, Montparnasse 1845 ; *Julien*, Namur 1846. En 1847, *Julien*, Antoine (Hurtaux dit), âgé de 67 ans avec 54 ans de th., obtient une pension de 150 fr. de la Société des artistes. Vivait à St-Pétersbourg en 1852-64. — *Julien*, Liège 1848-49 ; Mme *veuve Julien*, née Fusil, Moscou 1848-50 ; M. et Mme *Julien* Amory, Batignolles 1849 ; Mme *Julien*, Nantes 1851 ; Mme *Julien*, St-Etienne 1851 ; *Julien*, Metz 1851-52 ; *Julien*, Cirque Olympique 1851 ; Mme *Julien*, Dijon 1852 ; *Julien*, financier, Limoges 1852 ; *Julien*, Lazari 1852 ; Mme *Julien*, Sophie, Bordeaux 1853-55 ; Mlle *Julien*, Caroline, Déjazet, Délass. com. 1862, Fol. dram. 1873, jolie femme, excellente musicienne, mais sans expression.

JULIENNE. — Sous ce nom : Mlle *Julienne*, Vaudeville 1794 ; Mlle *Julienne*, Th. des Jeunes élèves, Th. de l'Ancien-Opéra 1803. « Six mois de province ne l'ont pas rendue meilleure. »

JULIENNE, Mlle, née en 1793, selon Delhasse. — Sémillante soubrette en province, fut découverte au Hâvre par Gontier. La retraite de Mme Kuntz (décédée le 7 juillet 1824), lui ouvrit les portes du Gymnase. Elle quitta alors les rôles de soubrettes pour ceux de duègnes. Entre temps elle avait pris un embonpoint qui ne fit qu'aller en augmentant. Retour du Hâvre, elle débuta au boulevard Bonne-Nouvelle le 9 mai 1824, dans le rôle de Mme Vieilleroche, des *Femmes romantiques*, et reçut un bon accueil. Elle devint, dès lors, la duègne idéale du Gymnase, la grand'mère du *Gamin de Paris*, la mère, de la *Fille à marier*, inimitable dans la *Chanoinesse*, les *Vieux péchés*, *Jacquart*, *Georges et Thérèse*. Elle venait de jouer cette pièce pour la septantième fois, quand la mort vint la surprendre au théâtre même. La « bonne Julienne », comme on l'appelait, eut des obsèques dignes d'elle (11 juillet 1843). Poirson, directeur du Gymnase, Tisserant, au nom de tous les artistes, prononcèrent des discours sur sa tombe. Elle laissait une fille et une nièce.

Biographie : Jules de Prémaray, *Julienne*, souvenir du 11 juillet 1843, Paris, chez Tresse, 1843.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 23,756. A mi-corps, assise de ¾ à droite, lith. d'ap. A. Colin, d'ap. Danjou.

JULIENNE, Mlle Rose. — Sous ce nom : Mlle *Julienne*, soubrette, Marseille 1824-25, La Haye 1827, Liège 1830-31, Bruxelles 1845. — Mlle *Julienne*, th. Seveste 1826 ; Mlle *Julienne*, Montauban 1851 ; Mlle *Julienne*, Palmyre Blandignières, Toulouse 1867-72, Bordeaux 1873-1888. V. Jullienne.

JULIET, Antoine Juillet dit, né en 1755. — Plutôt chanteur que comédien, successivement soldat, restaurateur et comédien de talent. Province, Rouen 1786-87, Th.-Fr. comique et lyrique du boul. St-Martin 1790 (succès prodigieux, *Nicodème dans la lune*). Th. de Monsieur, devenu Th. Feydeau : les *Visitandines*, l'*Amour filial*, les *Deux journées*. Juliet se retira le 12 avril 1821 avec une pension de l'Opéra-Comique, et mourut à Paris d'apoplexie foudroyante à 70 ans, le 30 mai 1825. Son jeu naturel et piquant, l'extrême mobilité de ses traits, le mordant de sa diction, une grande habitude de la scène, le rendaient un acteur vraiment précieux. Un frère, qui avait continué l'état de restaurateur sous son nom de *Juillet*, figure dans une parodie de *Roméo et Juliette*. Juliet avait joué à Bruxelles en 1798 et 1818.

JULIET, fils, Marcel, Jean, Antoine Juillet, dit. — Fils du précédent, naquit à Rouen le 1er juillet 1789. Après un début à l'Opéra-Comique, en novembre 1811, il accepta un engagement pour Lille 1812. Le 29 mai 1822, il débuta à Bruxelles, s'y fixa et s'y maria en 1825. Sauf une apparition à l'Opéra-Comique en 1830, et les années 1838 à 40, Juliet fils tint constamment à Bruxelles depuis cette époque l'emploi des comiques dans l'opéra-comique et le vaudeville. Il joua pour la dernière fois le 14 sept. 1841, dans le *Maître de Chapelle* (Benetto), et mourut à Bruxelles le 16 novembre suivant. Il avait un frère major d'infanterie dans l'armée belge. V. Juillet.

JULIETTE, Mlle. — Sous ce nom : Mlle *Juliette*, Variétés 1821-24 ; Mlle *Juliette*, mère noble, Lyon 1825 ; Mlle *Juliette*, jeunes mères, comédie et chant, Lille 1826, 6,300 fr. d'appointements ; Mlle *Juliette*, Nouvelle-Orléans 1827-28 ; Mlle *Juliette*, grande coquette, Lille 1828.

JULIETTE, Mlle Drouet, Julienne, Joséphine Gauvin dite. Naquit à Fougères en 1806. — Orpheline, elle fut adoptée par un grand-oncle, Jean-Baptiste Drouet, demeurant à Paris, et dont elle prit le nom. A l'âge de sept ans, elle entra à la pension du Petit-Picpus, et n'en sortit qu'à l'âge de seize ans. En 1825, nous la retrouvons vivant sous la protection de Pradier, le célèbre sculpteur, mais il faut, paraît-il, écarter la légende de « Mme Drouet servant de modèle pour la statue de Strasbourg, place de la Concorde ». Une longue discussion engagée dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* semble établir au contraire que la statue de Lille représente une demoiselle Vignardonne, et celle de Strasbourg, Mme Pradier. Quoi qu'il en soit, en 1827, Pradier l'aban-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

donna, ainsi que la petite fille qu'il avait eue d'elle. Ce fut alors que Julienne, Joséphine changea son nom en celui de *Juliette* et commença sa carrière théâtrale.

Voici le portrait que nous en a laissé Théophile Gautier : « La tête de Mlle Juliette est d'une beauté régulière et délicate, qui la rend plus propre aux sourires de la comédie qu'aux convulsions du drame : le nez est pur, d'une coupe nette et bien profilé : les yeux sont diamantés et limpides ; la bouche, d'un incarnat humide et vivace, reste fort petite, même dans les éclats de la plus folle gaieté... Le cou, les épaules et les bras sont d'une perfection tout antique... »

Le 28 mai 1831, début à l'Odéon dans le *Moine*. Le 7 juillet, le *Jeune prince* ; le 3 août, l'*Homme au masque de fer ;* le 29 septembre, *Catherine II*.

Ce fut un matin du mois de janvier 1833 que Mlle Juliette, alors actrice à la Porte-St-Martin, se présenta chez Victor Hugo, en son appartement de la place Royale, afin de solliciter de lui un rôle dans *Lucrèce Borgia*. Le poète ne put lui en offrir qu'un, peu important, celui de la Princesse Negroni. Quelques semaines plus tard, Victor Hugo écrivait : « On ne peut guère dire que la princesse Négroni soit un rôle. C'est, en quelque sorte, une apparition ; c'est une figure belle, jeune et fatale qui passe... Mlle Juliette a jeté sur cette figure un éclat extraordinaire. »



Mlle JULIETTE
(Mme Drouet)

Mlle Juliette, dans tout l'éclat de sa beauté, ne manquait pas d'adorateurs : parmi ceux-ci figuraient un prince russe et Alphonse Karr. Le 17 février 1833, quelques jours après la première représentation de *Lucrèce Borgia*, Victor Hugo était, poétiquement et physiquement, aux pieds de la toute belle « Princesse Negroni. » « T'en souviens-tu, ma bien aimée, de notre première nuit ? C'était une nuit de Carnaval, la nuit du Mardi-Gras de 1833. On donnait dans je ne sais quel théâtre je ne sais quel bal, où nous devions aller tous les deux... Au milieu de la grande fête générale, nous avions mis à part et caché dans l'ombre notre douce fête à nous, Paris avait la fausse ivresse, nous avions la vraie. »

Mlle Juliette n'acceptait pas cette nouvelle situation par intérêt. Le poète, assez pauvre à cette époque, ne prodiguait pas son or. La jeune femme dut se défaire des meubles de son bel appartement du n° 35 *bis*, rue de l'Echiquier, et vint s'établir dans une maison plus modeste que Victor Hugo loua pour elle, rue St-Anastase. Au théâtre, elle aspirait toujours aux honneurs. Elle voulut créer le rôle de Jane, dans la *Marie Stuart* de son amant, mais la critique fut si sévère qu'elle dut abandonner le rôle. Lui, Victor Hugo, se figurait de bonne foi que sa maîtresse était une artiste remarquable : « Si je pouvais ce que je veux, lui écrivait-il, cette fugitive soirée laisserait sur votre front une auréole immortelle. Si mon nom vit, votre nom vivra. » Hélas ! cette opinion fut loin d'être partagée par la critique. Aussi Mlle Juliette — ou Madame Drouet — nous est-elle sympathique comme amante sincère et passionnée, comme femme souverainement belle, pleine de tact et de délicatesse, comme hôtesse aimable et spirituelle, comme compagne incomparable, puisque pendant cinquante ans, de 1833 jusqu'à sa mort, survenue en 1883, elle fut la muse inspiratrice du poète qu'elle enveloppa de sa tendresse et de son dévouement. En 1851, c'est elle qui l'aidera dans sa fuite, l'habillant en artisan, lui procurant un faux passeport. Elle le suivra sur la terre d'exil, habitera près de lui, à Guernesey, la petite villa les *Amis*, et prendra, à la mort de la femme du poète, le gouvernement et la direction de la maison. Il est vrai qu'aucune femme légitime n'accepta jamais avec une telle sérénité d'âme (apparente du moins), cette délicate situation, puisque Mme Victor Hugo faisait des visites à la maîtresse de son mari, s'asseyait à la même table, et permettait à ses enfants d'aller la voir !

Mme Drouet mourut à Paris deux ans avant Victor Hugo, le 11 mai 1883, et eut des funérailles quasi solennelles. Tout le Paris artistique, littéraire et même officiel vint défiler devant le cercueil de cette vieille amie du poète.

Biographie : *Le Roman de Juliette et de Victor Hugo*, lettres inédites de Juliette Drouet, préface de Franç. Coppée. Librairie Universelle, 33, rue de Provence, Paris (1904).

Bibliographie : La *Rampe et les coulisses*, 1832, p. 138-139.

Iconographie : le portrait en buste, de face, qui figure en tête du dit ouvrage. Le *Théâtre*, n° 78, portrait.

JULIETTE, Mlle. — Sous ce nom : Mlle *Ju-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

liette, Vaudeville 1845 ; Mlle *Juliette*, Palais-Royal 1845-49 ; Mlle *Juliette*, Porte-St-Martin 1847 ; Mlle *Juliette*, soubrette, Bruges 1852 ; Mlle *Juliette*, rôles marqués, Toulon 1852 ; Mlle *Juliette*, duègne, Sedan 1852 ; Mlle *Juliette*, soubrette, Liège 1858 ; Mlle *Juliette*, Gymnase 1874 ; Mlle *Juliette*, D., Variétés 1879 ; Mlle *Juliette*, Lille 1884.

JULIOT. — Sous ce nom : *Juliot*, Anvers 1816-18 ; Mlle *Juliot*, amoureuse. Gand 1827-28, Anvers 1829, Liège 1829-31 ; *Juliot*, ou Julio, Aix 1839 ; Mme *Juliot*, Aix 1839. En 1852, Mme *Juliot*-Grisel, La Rochelle.

JULLIEN, Mlle Caroline. — Fol. dram. 1874-1875.

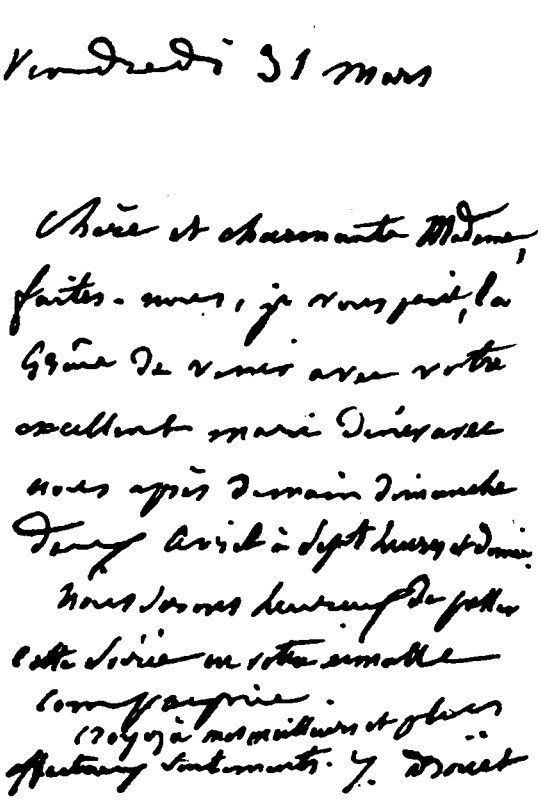
JULLIEN, Mme Marie. — Commença fort tard ses études théâtrales, sur les conseils d'Al. Dumas fils, qui lui avait vu jouer la comédie dans le monde. Admise dans la classe de Bressant, elle obtint en 1877 un premier prix de tragédie et un premier accessit de comédie. Engagée à l'Odéon, elle créa le rôle d'Andrée dans *Joseph Balsamo*, le 18 mars 1878. On remarqua son jeu sobre, sa diction correcte, sa tenue distinguée. Seconde création : Antoinette Moriaz, de *Samuel Brohl* (31 janv. 1879). Puis Berthe, du *Marquis de Kenilis* (7 avril). Malheureusement toutes ces pièces tombèrent. Mme Marie Jullien passa au Gymnase : *Monte-Carlo* (16 avril 1881), *Mme de Chamblay* (reprise) ; *On demande un gouverneur* (reprise). A partir de 1882, le nom de Mme Marie Jullien disparut des affiches ; cette sympathique artiste était rentrée dans la vie privée.

Biographie : *Paris-portrait*, n° 318, 19/25 juin 1879, notice par F. Jahyer.

Iconographie : Id., cliché Nadar.

JULLIÈRE, Mme Adrienne. — Nantes 1851-54, Paris 1855.

JULLIERS, Mme V. F. S. Dominique. — St-Etienne 1855-59.



Autographe de Mlle JULIETTE (Mme DROUET) Coll. Lyonnet

JULLIENNE, Mme Augustine. — Poitiers 1848-49, Mons 1850-51, Namur 1852, Mons 1853-54, Brest 1855, Verviers 1856, Gand 1857-59.

JUNCA. — Chanteur, Metz 1840, ne passa par le th. Historique que pour jouer le rôle de Lopez, dans *Atala*, drame lyrique d'Al. Dumas fils (10 août 1848). Appartint plus tard au th. Lyrique, 1851-52. Mort vers 1877.

JUQUETTE. — Financier, Laval 1852.

JURANDON, Mme. — Débuta le 12 août 1815 à l'Odéon par le rôle de Mathurine, dans la *Bonne mère* ; Angers 1821, Vesoul 1826, St-Pétersbourg 1826-31.

JUSKY. — Jeune premier, Bruxelles 1799-1801, 2,400 fr. d'appointements, Gand 1808. V. Julesky.

JUSSE, Mlle Augustine Gabrielle. — Alexandrie 1867-70.

JUST, Mlle Caroline. — Ambigu 1826. V. Clément Just.

JUSTE. — Sous ce nom : *Juste*, Calais 1825, *Juste*, M., Mme et fils, Melun 1827.

JUSTIN. — Sous ce nom : *Justin*, Vaudeville 1808. *Justin*, Gap 1828 ; *Justin*, Ingremi, Th. Comte 1852 ; *Justin*, comique, Bône 1852 ; Mme *Justin*, Odéon 1892-93.

JUSTINE. — Sous ce nom : Mlle *Justine*, Th. Français comique et lyrique 1791-92 ; Mme *Justine*, mime au Th. Saqui, 1822 ; Mlle *Justine*, Charlier, née à Lunéville, élevée à Reims, élève de Morin à Paris, Banlieue 1829-31, engagée à Versailles, première ingénuité Bordeaux, premier rôle Genève 1853 et 1856-57.

JUTEAU. — Sous ce nom : *Juteau*, Jules, Pierre, prote dans une imprimerie, protégé de Samson, Ambigu, Fol. dram., *Joseph vendu par ses frères*, la *Grille du Manoir* (1837) ; de petite taille Jules Juteau renonça au théâtre et se fit imprimeur passage du Caire. Imprimeur de la Société des artistes, sa mort fut

EFERUS - Recherches & Classification numériques

annoncée au Rapport de 1878. — *Juteau*-Pinard, Emile, Eugène dit, né en 1834, neveu du précédent, amoureux comique et ténorino d'opérette, Lille 1863, Bordeaux 1864-65, Marseille 1867-71, New-York 1872-73, Marseille 1874, St-Pétersbourg 1875-80, Yassy 1881-82, St-Pétersbourg 1883-86, Rennes 1887-88, Anvers 1889-95, Paris 1896, Toulouse 1897-98, Paris 1899. En 1898 Juteau-Pinard, âgé de 63 ans, avec 45 ans de th., obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Sucy en Brie en 1907. — Mme *Juteau*-Roland, fille de Roland (v. ce nom), femme du précédent, soubrette à Lille 1863.

JUVILLE, Mlle. — Moulins 1826.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



RUINES DU THEATRE DE STRASBOURG (1870)

« Hélas ! Dans aucun de nos musées nationaux je ne vois un portrait de Lekain, de la Clairon, de Talma, de Rachel, de Mlle Mars, de Potier, de Frédérick Lemaître, de Samson ou de Mélingue. Et si, par hasard, il s'en trouve un, il est mis là pour consacrer le talent du peintre, et non l'original du portrait. »

Louis PERICAUD.
(*Rapport* 1899.)

KAINTRE, Mlle. — Th. des Troubadours 1800. Voix fraîche et physionomie agréable.

KALEKAIRE, Jean, François, né le 20 sept. 1808, selon Delhasse. — Acteur, directeur à Belleville, débuta au Palais-Royal le 28 mars 1845. *(Le Roi des Frontins.)* Grimes, utilités : les *Pommes de terre malades*, la *Poudre coton* (1846) ; *Un banc d'huitres* (1847) : le *Démon familier*, les *Lampions de la veille* (1848) ; les *Marraines de l'an III* (1849) ; *Deux aigles* (1850) ; le *Chapeau de paille d'Italie*, les *Crapauds immortels* (1851) ; *Edgard et sa bonne* (1852) ; les *Folies dramatiques* (1853). Le « bon père Kalekaire » comme on l'appelait, devint ensuite régisseur du Palais-Royal, et exerça ces fonctions jusqu'au jour de sa mort, survenue à l'improviste. *Rapport* 1868.

KALLÉ, Mme Adélaïde, née Vigny. — Lille 1852, Paris 1853-55, La Haye 1856, Anvers 1857-58, La Haye 1859, Nantes 1860-62, Versailles 1863, Gand 1864, Strasbourg 1865, Besançon 1867, Versailles 1868-72.

KALPESTRI, Victor, Edme, Dimier dit. — Etait un *Pierrot* qui s'était fait remarquer à la salle Bonne-Nouvelle, et que Billion engagea aux Funambules en 1854, en prévision peut-être du prochain départ de Deburau fils (Paul Legrand passant lui-même aux Folies Nouvelles) ; Kalpestri débuta le 5 octobre dans la *Caverne des serpents* et plus réellement le 23 décembre dans le *Panache rouge* (car c'est par erreur que Maurice Sand le désigne comme le créateur, quatre ans plus tôt, du rôle du Pierrot le naïf, que joua Alex. Guyon dans les *Trois Pierrots).* Après le départ de Deburau fils, Kalpestri devint le roi des pierrots aux Funambules. Son jeu était lourd, grossier, ordurier même. « Ce fut le commencement de la fin des Pierrots » a écrit l'historien des Funambules, M. L. Péricaud. La démolition du théâtre (1862) jeta les pauvres mimes sur le pavé. On retrouva plus tard Kalpestri dans une petite salle du boulevard de Strasbourg, où il ne fit que végéter. Au mois de décembre 1882 (ou 1883?) n'ayant pas mangé depuis deux jours, Kalpestri prit à crédit un boisseau de charbon, s'enferma avec son chien Fidèle dans

EFERUS - Recherches & Classification numériques

le réduit d'où il devait être chassé quelques jours plus tard, et s'endormit de l'éternel sommeil. Sa femme avait joué également aux Funambules, sous le nom de *Maria*. Sa mort, *Rapport* 1884.

Bibliographie : L. Péricaud : le *Théâtre des Funambules*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 23,380. En pied, de ¾ à gauche (rôle de Pierrot), imp. Wittersheim, 1847.

KARL. — Sous ce nom : *Karl*, Germain, Odéon 1848 ; *Karl*, premier comique, Bruxelles 1850 ; *Karl*, Charles de Germain dit, Bruxelles 1876-79 ; M^lle^ *Karl*, Marie, Amélie, Jeanne-Jaime dite, th. Cluny 1877-82.

KAROLY, M^lle^ Caroline Duveau ou Duvau, dite. — Fille de Michel Duveau, ancien sergent des armées impériales, chevalier de la Légion d'honneur, et de Marie Cochard son épouse, naquit à Saumur avant 1840 — croyons-nous — et apprit le métier de couturière. Elève de Maubant qui reconnut en elle des qualités de tragédienne, M^lle^ Karoly parut pour la première fois en public, au th. Montmartre, dans le rôle de Camille des *Horaces*. Engagée à l'Odéon (7 sept. 1860), elle joua quarante fois cette pièce pendant l'année théâtrale. Le reste du temps, elle parcourait les provinces en compagnie de Gibeau et de M^lle^ Rousseil. A Saumur, sa ville natale, elle parut pour la première fois dans *Phèdre*. Rude de formes, de diction et d'allure, M^lle^ Karoly rachetait ces défauts par la fougue, la chaleur, la conviction de son jeu. Elle fit recette. Victor Koning, dans les *Coulisses parisiennes*, à propos d'une reprise de *Macbeth* (1863), *lui* reprochait de ne pas suffisamment articuler : « On n'entend pas un mot de ce qu'elle dit », écrit-il. Le 8 septembre 1868, début à la Comédie-Française dans Emilie, de *Cinna*. Le 12, Momime, de *Mithridate*. Le 17, Camille, des *Horaces*. Malgré de grandes qualités de nature, M^lle^ Karoly ne put se maintenir — ni même à l'Odéon. On la revit encore à la Porte-St-Martin, dans les Matinées Ballande, en 1873. Elle quitta la scène et devint la femme de Maubant (v. ce nom). Habitait Paris en 1887.



M^lle^ KAROLY
photogr. Susse frères, 1869.

Biographie : Victorien Monnier, *M^lle^ Karoly*, Paris, Cournol, 1869.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 23,926.

1. En buste, de profil à gauche, lith. par Ach. Sirouy, 1860.

2. A mi-corps, de ¾ à gauche (cost. de th.), phot. Susse frères, 1869.

— Photo en buste, de profil à gauche, en tête de la brochure citée plus haut.

KAUSS. — Sous ce nom : *Kauss*, Henri, Odéon 1889-91, M^me^ *Kauss*, Marie dite Nina, Porte-St-Martin 1906. Sa mort, *Rapport* 1907.

KEINER, André. — Th. St-Marcel 1859-60, Paris 1862.

KELLER. — Sous ce nom : *Keller*, Alphonse, Lazari 1848, Funambules 1853 ; M^lle^ *Keller*, Marie, Amélie, ou Emilie, Turin 1856-60, Alger 1861-63, Palais-Royal 1864-69. Avait une balafre qui ne la défigurait pas beaucoup. Au Palais-Royal, ne brillait pas par l'exactitude. Toilettes tapageuses à Baden — ne pas la confondre avec une demoiselle *Keller* qui brillait dix ans auparavant dans les féeries —, Moscou 1870-73, directrice de th. à Odessa 1874-85, Liège 1886, Toulouse 1887. Sa mort, *Rapport* 1889. Beauté, succès, fortune, tout avait disparu depuis bien des années, et après des pertes considérables dans de mauvaises spéculations, la pauvre femme, atteinte d'une maladie incurable, était tombée dans une misère noire. Iconographie : *Le Bouffon*, 8 déc. 1867, portrait sur bois.

KELLY, M^me^. — Th. du Cirque impérial 1862.

KELM, Joseph, né le 13 avril 1807, selon Delhasse. — Débuta le 31 mai 1839 au th. de la Renaissance, dans un opéra intitulé le *Naufrage de la Méduse* (rôle d'Urbain). Le 6 août suivant, il chante encore le rôle de Gilbert, dans *Lucie de Lamermoor*, puis continue ainsi sa carrière lyrique à Paris et en province (Genève 1842), pour aborder sur le tard la chansonnette et l'opérette. Comique au physique drôle, au rire communicatif, à la voix singulière, tenant à la fois du ténor et du trial, Joseph Kelm devint le créateur de chansons légendaires, telles que le *Sire de Framboisy* et le *Pied qui r'mue*. En 1848, il passe par le Vaudeville, mais le « joyeux Jojo » devient surtout populaire aux Folies Nouvelles, 1855-1859, où Hervé lui donne la réplique dans d'abracadabrantes fantaisies. On le vit aussi à l'Alcazar. Joseph Kelm, qui accusait 70 ans en 1875, avec 44 ans de th., obtint la pension

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de 500 fr. de la Société des artistes, et le rapporteur de 1882, en annonçant sa mort, survenue le 29 janvier de cette année, rappela les occasions nombreuses où Joseph Kelm avait rendu service — bien qu'il ne fût pas riche — à des camarades plus malheureux que lui. Il avait paru pour la dernière fois à Lyon, dans un bénéfice, en 1881.

KELM, Fernand, Joseph. — Paris 1880-82.

KEMP, Robert, Antoine, Eustache. — Jeune premier rôle, Bruxelles 1837 ; heureux débuts au Th. Français 1838, Variétés 1840, co-associé de l'Odéon 1841, *Mathieu Luc*, *Claire Champrosé*, la *Vie d'un comédien* (1841). Les dividendes furent nuls ; Robert Kemp donna sa démission. Resté comme artiste, il crée le 26 février 1842, *Cédric le Norvégien*, Bordeaux 1843, Porte-St-Martin 1850. On lit dans le *Figaro*, 5 janv. 1901 : « On annonce la mort de Mme Robert Kemp, mère de M. Charles Robert Kemp, syndic de l'Association des journalistes républicains. »

Iconographie : De ¾ à droite, demi-corps, par J. Philippe, lith. Légé, Bordeaux 1843.



Robert KEMP
par Philippe, Bordeaux 1843.

KEPLER ou Keppler. — Théâtre du Panthéon 1840.

KÉRAUFAY (de), Mlle, ou Kaufay, Françoise, Nicole. — Comédienne de campagne, débuta sans succès en 1760 à la Comédie-Fr. par le rôle de Mme Croupillac, dans l'*Enfant prodige*. Femme de François Hus, et mère de Mlle Hus (v. ce nom).

KÉRAVAL, Alexandre, Léon, Alphonse. — Elève du lycée Charlemagne, Conservatoire, classe de Regnier, deuxième prix de comédie 1875, Odéon 1876 et années suivantes. Tous les valets du répertoire, Menus-Plaisirs 1888. Retour à l'Odéon ; abandonna le théâtre pour le professorat. Officier d'académie (1894), officier d'instruction publique (1900). Habitait Paris en 1907.

KERDA, Mlle Andrée Drake. — Vaudeville 1885-87. Charmante jeune femme dont la mort prématurée fut annoncée au Rapport de 1888.

KERMAREC, Nicolas, Marie. — Liège 1852, Paris 1853-55, Avignon 1856, Paris 1857-60, Brest 1861. Habitait Brest en 1905.

KERNAVE, Mlle. — V. Godeau.

KERSENT, Mme. — Porte-St-Martin 1840.

KERVEN, Mlle Marguerite. — Ambigu 1894-1895.

KESLY, Jeanne Keller dite. — Elève de Mme Arnould Plessy. Soubrette et pensionnaire à la Com.-Fr. en 1886, Officier d'académie en 1899.

KETTEN, Léopold. — Liège 1871-72, Gand 1873, Besançon 1874, La Haye 1875-76, St-Etienne 1877-96, Genève 1897-1906. En 1906, 60 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Genève 1906.

KEUKELAIRE, Mlle Marie, Marthe de. — Palais-Royal 1873-78, Odéon 1879-82.

KEYSER. — Utilités, Bruxelles 1774, 600 liv.

KID, Mlle Jenny. — Th. du Cirque 1862, Châtelet 1863-64, Variétés 1865-67. Sous le nom de *Marguerite* Kid, Variétés 1867-70. Sa mort, *Rapport* 1872.

KIHN, Mlle. — Palais-Royal 1836-38, Fol. dram. 1840.

KILLIAN, Mlle Sophie. — Nice 1872-74, Odessa 1875-1882.

KILZINGER, Mme Julie Lebrun. — Bruxelles 1853.

KIME, Alphonse de Blonde, dit, né à Bourbourg (Nord) en 1808. — Fils d'un receveur des contributions. Venu à Paris vers 1818, acteur chez Seveste, où il fut sifflé, 1826-27, recommandé par le Dr Blanche à Brunet, engagé aux Variétés sous le nom d'*Aplinne*, et puis d'*Alphonse;* crée le gendarme Potin, de *Madame de Lavalette*, puis adopte le nom de *Kime*. Tournée avec Mlle Mars 1833, Lyon 1834, Berlin 1835-37. Frédéric Guillaume lui fait remettre une gratification de 15 louis d'or pour son voyage de retour (2 mars 1837), Rouen 1837-42, Bordeaux 1843, Rouen 1848, Odéon 1852-61 ; la *Tante Ursule* (2 sept. 1852) ; *Richelieu* (20 oct.) ; le *Feuilleton d'Aristophane* (19 déc.) ; l'*Honneur et l'argent* (11 mars 1853). Il avait joué Crispin, des *Folies amoureuses*, le 5 sept. 1852 et Figaro, du *Mariage de Figaro*, le 20 mars 1853. Mais l'une de ses meilleures créations fut celle d'Isidore, dans le *Testament de César Girodot*, rôle qu'il reprit plus tard à la Comédie-Française. En 1863, Kime passa au Gymnase, où on le vit dans le *Père de la débutante*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

(reprise). En 1867, passage au Vaudeville, et retour à l'Odéon. Le 6 octobre, début à la Comédie-Française dans le rôle de Mercier de l'*Homme et l'argent*, rôle qu'il avait créé à l'Odéon. Il y fut reçu comme pensionnaire. « C'est un comédien qui a de précieuses mais d'incomplètes qualités, a écrit G. d'Heylli. On l'a pris pour doubler Provost, et il n'a pu que rarement jouer ses rôles. Il a, toutefois, une grande habitude de la scène, et il a été très convenable dans certains personnages, surtout épisodiques. » Il joua le 20 octobre 1867 Orgon de *Tartufe*, puis le 10 novembre l'*Avare*. Le 26 juin 1873, il reparut enfin dans sa création si personnellement originale d'Isidore du *Testament de César Girodot*. Kime mourut à Paris le 28 novembre 1876.



KIME
par Geoffroy.

Biographie : Galerie Geoffroy, t. II, notice par Ed. Vierne.

Iconographie : En pied, de ¾ à droite, lith. par Geoffroy dans l'*Honneur et l'argent*.

KIME, Mme Marie, Virginie Goy, femme de Blonde, dite. — M. d'Heylli écrit : « Kime avait épousé, en 1838, Mlle Virginie Goy, artiste du Gymnase, qui mourut dans l'année qui a suivi leur mariage. » En ce qui nous concerne, nous trouvons Mme Kime-Goy, soubrette à Bruxelles en 1852-54, Nîmes 1855, Porte-Saint-Martin 1856-59. (V. les *Annuaires* de la Société des artistes).



Mme KIME
par Philippe, Bordeaux.

Iconographie : Demi-corps, assise, de ¾ à droite, lith. par J. Philippe, Bordeaux (vers 1845 ?)

KINAR. — Sous ce nom : *Kinar*, 83 ans en 1846, pensionné de 200 fr. par la Société, devenu fou furieux, admis gratuitement dans la maison de santé du Dr Blanche ; Mme *Kinar*, Marie, née Mansuy, exduègne 1825, 71 ans en 1848, pensionnée (200 fr. avec son mari). Enterrée aux frais de la Société des artistes, 1855.

KING. — Sous ce nom : *King*, Cirque Olympique 1840 ; Mme Irma, Julie *King*, St-Pétersbourg 1860-67.

KINNEL, Auguste, Pierre. — Lille 1875-76, Nancy 1877, Gand 1878, Reims 1879-80, Rouen 1881, Genève 1882, Pau 1883, Paris 1884, Montpellier 1885-86, Liège 1887, Anvers 1888-90, Saïgon 1891-94, Constantine 1895-96, Gand 1897 98, Paris 1899. Sa mort, *Rapport* 1900.

KLÉBER, Mme. — Elève du Conservatoire, emploi des reines à l'Odéon 1819, les *Vêpres siciliennes*, Odéon 1820-21.

KLEIN, François, Nicolas. — Né le 23 novembre 1787 à Paris, rue Vieille du Temple, apprenti horloger, joua d'abord la comédie de société à Montrouge. Il s'y distingua dans les rôles comiques ; on le vit ensuite au théâtre de la rue St-Victor, au théâtre des Alpes (13, rue des Martyrs) mais une représentation de *Messaline*, tragédie burlesque fort décolletée (attribuée à Grandval) lui valut, ainsi qu'à son frère, de faire la connaissance du commissaire de police de la rue du Mont-Blanc, qui n'était autre que Beffara, connu depuis par ses savantes recherches sur Molière.

Klein, âgé alors de 17 ans et demi, était un grand garçon maigre et efflanqué, à la figure naïvement comique. Encouragé par Baptiste cadet, auquel il ressemblait par plus d'un point, il parvint enfin à se faire engager dans la troupe des Jeux Gymniques (ancienne salle de la Porte-St-Martin, réouverte le 1er janvier 1810). Dans le *Mont Saint-Bernard*, il représentait un jeune pâtre. Le 27 juillet 1811, il débute aux Variétés dans les *Rentes viagères*, puis dans *Jocrisse maître et valet*. Ce début n'eut pas de suite. C'est alors que sentant la nécessité d'étudier, il entra au Conservatoire dans la classe de Fleury. Il en sortit en 1812, avec un second accessit de comédie.

Engagé l'année suivante à l'Ambigu, il débuta dans *Tékéli*, rôle de Bras de fer, et prit l'emploi des niais, sachant se faire applaudir dans *Calas*, *Thérèse*, le *Songe*, le *Château de Paluzzi*, le *Belvéder*, le *Siège du clocher*. Pour lui, l'on remit à la scène la fameuse pièce de *Madame Angot au sérail de Constantinople* où, même après Corsse, il produisit

EFERUS - Recherches & Classification numériques

un effet prodigieux, mais qui faillit lui coûter la santé car il s'y fatigua outre mesure. Il alla se remettre à la campagne, et son retour à l'Ambigu lui valut une ovation des plus flatteuses.

Marié fort jeune, Klein continuait dans la journée son métier d'horloger ; sa femme était brodeuse. Plus tard l'augmentation de ses appointements lui permit de se consacrer tout entier au théâtre, et de recueillir chez lui son vieux père. Et cependant Klein ne gagna jamais plus de 5000 fr. par an, un maximum alors au boulevard ! Le théâtre du Gymnase cherchait un comique-grime. Des propositions lui furent offertes. Il accepta, et Klein débuta sur la scène du boulevard Bonne-Nouvelle le 14 avril 1823 dans le *Plan de campagne*.

Ses débuts ne firent guère sensation, dit son biographe ; aussi ses services furent-ils à ce théâtre plus utiles que brillants. Artiste consciencieux, Klein excellait dans les types de vieux domestiques, grognons ou naïfs, bourgeois vaniteux, intendants, fripons, conseillers, diplomates, sachant se costumer et se grimer à merveille. Parmi ses meilleurs rôles, on cite ceux qu'il créa dans le *Sénateur*, la *Reine de seize ans*, l'*Avoué et le Normand*, *Michel Perrin*, le *Gamin de Paris*, Flamberge des *Enfants de troupe*.

Bouffé, à diverses reprises, a fait le plus grand éloge de Klein dans ses *Souvenirs*, notamment p. 83 : « Je défie qu'on trouve un acteur à Paris, écrit-il, jouant mieux que lui le tambour-major des *Enfants de troupe*. Désannas de *Michel Perrin*, le père dans *Tiridate*, et son bout de rôle dans le *Diplomate*, personnage de tenue qu'il représentait avec une rare distinction. Pour ma part, je ne l'ai vu commun dans aucun de ses rôles. Et puis, il possédait, par dessus tout, une qualité bien rare, celle d'être *bon camarade*. »

En 1847, Klein quitta le théâtre et se retira dans une petite propriété qu'il avait acquise à Marly-le-Roi. Devenu veuf le 31 janvier 1838, il se remaria en secondes noces, le 30 juillet 1840, avec Mlle Céline Legrand, nièce d'Émile Vanderbuch, l'auteur dramatique. Il mourut d'une apoplexie le 21 août 1849, à 62 ans, et Hip. Tisserant, son camarade et son ami, prononça quelques mots sur sa tombe, à Marly, pour rendre hommage à l'homme et à l'artiste.

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par Marie Aycard. — E.-D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Nicolet*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis 24,353.

1. En pied, de ¾ à gauche (cost. de th.), lith. par A. Lacauchie.

2. En pied, dans *Retournons à Paris*, lith. C. Motte.

3. En buste, de ¾ à gauche, dans un ovale, lith. par Vigneron.

— *Complément à la Troupe de Nicolet*. En buste, eau-forte par Fugère.



KLEIN
par A. Lacauchie.

KLEIN. — Sous ce nom : *Klein*, Paul, jeune premier, St-Pétersbourg 1828 ; Mme *Klein*, Paul, St-Pétersbourg 1828 ; Mlle *Klein*, Ida, Palais-Royal 1862-65, Hambourg 1867-68 ; Mlle *Klein*, Pauline, Variétés 1875-79.

KLEINE, Mme Fanny. — Th. Historique 1848, Gaîté 1849-50, Palais-Royal 1852-55, Paris 1856-59.

KLOTZ. — Sous ce nom : Mlle *Klotz*, Ericie, Bruxelles 1856-59 ; Mlle *Klotz*, Julia, Fantaisies 1880-83.

Iconographie : Mlle *Klotz*, Valérie, de la Porte-St-Martin, en pied, de face, lith. par V. Dollet 1842.

Bibl. nat., catal. Duplessis, n° 24,401.

KOCH. — Sous ce nom : Mlle *Koch*, Fanny, Nantes 1870 ; Mlle *Koch*, Thérèse, Sidi-Bel-Abbès 1869-72, Marseille 1873-75.

KOCH, Mme Sevrain, Eugénie, Hectorine. — Odéon 1864-69.

KŒKELBERG. — Mime, Bruxelles 1845.

KŒLHER, Mlle Jenny. — Gymnase 1848-50.

KOHLENBERG, Mlle Fanny, Alexandrine. — Bordeaux 1857-68, Hambourg 1869, Bordeaux 1870-72.

KONNER, Jean. — Alger 1864-65.

KOPP. — Enfant du faubourg St-Antoine,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Kopp avait été élevé à l'hospice des Quinze-vingts. Tour à tour ouvrier ornemaniste, vendeur de journaux, tenancier de jeux d'adresse dans les foires, pitre, acteur nomade, Kopp gagnait trente sous par jour chez un marchand de jouets d'enfants lorsqu'il fut reçu comme « utilité » au Théâtre de Belleville, avant d'entrer comme comique au Théâtre St-Marcel. L'année suivante, il entrait au Théâtre Beaumarchais où il créa *Christine la Bretonne*, le *Diable amoureux*, le *Lion et le Rat*. Théâtre de la Renaissance, Corentin de la *Paix ou la guerre* (7 février 1841), Brick dans *Zacharie* (3 avril). Variétés, début dans le *Père Trinquefort*, les *Nouvelles à la main*, *Fargeau le mousse*, le *Lion empaillé*, la *Paix du ménage*, la *Vie de Bohême*, les *Enfers de Paris*. Kopp, dans le *Lion empaillé* créa le type du domestique insolent. Le rôle de Baptiste, de la *Vie de Bohême* n'est que la reproduction de celui de Mistral. Kopp eût également du succès dans une *Bonne sanglante*, parodie de la *Nonne sanglante*, puis s'absenta quelques années pour aller donner des représentations en province. Rentré aux Variétés dans *Un Troupier qui suit les bonnes*, rôle écrit pour Lassagne, il y retrouva ses succès d'autrefois. Kopp fut l'inoubliable Ménélas de la *Belle Hélène* et le Baron Puck de la *Grande Duchesse*. Pour quelles raisons ce joyeux compagnon, grand collectionneur entendu de tableaux (on estimait sa galerie à 80.000 francs) se suicida-t-il en septembre 1872, d'un coup de pistolet ? On invoqua différents prétextes : la folie y fut certainement pour quelque chose. Un détail curieux : Kopp qui n'avait voulu jamais faire partie de l'association des artistes, laissait à cette société une somme par testament. *Rapport* 1873, p. 23.



KOPP
par Eust. Lorsay.

Biographie : *Galerie Lorsay*, notice par Ed. Rigo.

Iconographie : *Galerie Lorsay*, lith. par A. Collette d'après Lorsay.

KRAETZER, Mlle Annette, Emma. — St-Pierre de la Martinique 1874-76, Batavia 1877-78, Paris 1879-88.

KRAFT, Mme Pauline. — Théâtre St-Pierre 1867-69.

KRESLAMER, Mlle Belle. — Mlle Belle Kreslamer fut-elle jamais comédienne ? Cette demoiselle « aux cheveux noirs, aux yeux azurés, au nez droit et aux dents de perles » avait été présentée à Al. Dumas père par l'acteur Firmin, comme pouvant être, dans *Henri III*, une magnifique duchesse de Guise. Dumas ne put placer la jeune fille, mais lui fit une cour assidue. Elle résista trois semaines, et succomba dans une sorte de surprise. Logée d'abord rue de l'Université n° 7, elle accompagna Dumas dans plusieurs voyages. De cette union passagère naquit une fille, Marie, Alexandrine, le 5 mars 1831, que ses parents reconnurent par acte passé devant Me Février, notaire à Paris, le 7 mars 1831. Mlle Marie Dumas (ne pas confondre avec la comédienne de ce nom) devint plus tard Mme Peytel.

KUNTZ. — Sous ce nom : Mme *Kuntz*, duègne du Gymnase 1822-24, décédée le 7 juillet 1824. Dormeuil prononça un discours sur sa tombe ; *Kuntz*, Jules, Alexandre, Anvers 1848, Lille 1849-50, Brest 1852-57, Bordeaux 1858-61, Brest 1862, Bayonne 1863, Nancy 1864, Hambourg 1865-69, Le Hâvre 1870, Bruxelles 1872, Verviers 1873, Nîmes 1874, St-Etienne 1875, Toulon 1876-78. En 1878, 67 ans, 35 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Habitait Toulon en 1901.

KUSCHNICK, Charles, Joseph. — Hombourg 1864-67, Paris 1868-77, Nice 1878-79, Constantinople 1880-81, Paris 1882-85, Alexandrie 1886-88, Paris 1889-90, Monaco 1891-94, Paris 1895. En 1897, 61 ans, 31 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Admis l'un des premiers à la maison de retraite de Pont-aux-dames, 1906. Atteint d'une maladie incurable, il dit un jour : « Je ne veux pas attrister par ma mort ce doux séjour de calme et de repos. » Il obtint son transfert à Ivry, où il mourut. *Rapport* de 1908.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



THEATRE DES VARIÉTÉS ET LES PANORAMAS (d'après Courvoisier)

« Sous plus d'un rapport, il en est du critique, mais surtout de celui qui régente le théâtre, comme du comédien. Lui mort, tout est dit. Des trésors d'observation, de la moëlle cérébrale qu'il a prodiguée à la tâche sociale, il ne reste rien. »

Philibert AUDEBRAND.

LABA, Paul, Joseph. — Th. Comte 1827-31, puis amoureux à l'Ambigu comique, débuta à la Comédie-Française en 1840, créa le rôle d'Edmond dans le *Mari à la campagne* et passa aux Variétés en 1845. Rodolphe de la *Vie de Bohème*, Vaudeville 1855-56, Turin 1860-61. Peu de chance. Souvent sans engagement et dans la gêne. En 1878, âgé de 60 ans, avec 50 ans de théâtre. Paul Laba obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au Rapport de 1881. Laissa la réputation d'un honnête homme.

LABADIE, Mme. — Verviers 1835.

LABALETTE, Mlle. — Première soubrette, Lille 1890.

LABALLE, Mlle Mélanie. — Née vers 1732, élève de Mlle Clairon, débuta le 15 septembre 1746, à l'âge de quatorze ans, par le rôle d'Agnès de l'*Ecole des femmes*. Elle fut reçue le 11 décembre suivant pour les seconds rôles tragiques et les secondes amoureuses de la comédie. Une lettre et des vers insérés dans le *Mercure de France* en font le plus grand éloge. Elle joua pour la dernière fois le 31 octobre 1748, le rôle de Babet dans le *Deuil*, et mourut de la petite vérole à Paris, le 16 novembre 1748.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

LABALUT, Mlle. — Toulon 1837.

LABAR. — Administrateur général et comique-grime, Lille 1886-87.

LABARRE, Antoine. — Directeur et premier rôle, Colmar 1833, Colmar 1853-56, St-Etienne 1857-60, Lyon 1861-74 ; *Labarre*, comique, Béziers 1837 ; *Labarre*, financier, Angers 1837.

LABARRE, Mme Antoinette, Christoph. — Colmar 1833, Chateauroux 1835, Colmar 1854-56, St-Etienne 1857-60, Lyon 1861-74, Versailles 1875, Lyon 1876. En 1884, 72 ans, 41 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort. *Rapport* 1886 ; Mme *Labarre*, Béziers 1837 ; Mme *Labarre*, Angers 1837.

LABARTH. — Utilités, Toulouse 1794.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LABAT. — Angers 1805 ; Mme *Labat*, Thérèse, Toulouse 1868-70.

LABATTE, Mlle Jeanne, Elisabeth, femme de la Roche (1751) naquit en 1702. Danseuse de l'Opéra, elle débuta à la Comédie-Française le 2 août 1721 par le rôle d'Iphigénie (en *Aulide*). Bien accueillie, elle fut reçue le 5 décembre 1722. Elle créa Julie dans le *Jaloux désabusé*, Hortense dans le *Babillard*, Hortense dans l'*Indiscret*, Polinice dans l'*Œpide* de la Motte, Benjamine dans l'*Ecole des bourgeois*, *Erigone* dans la tragédie de ce nom. Ses talents de danseuse la faisaient, en outre, fort apprécier dans les divertissements de mode à cette époque. La venue de Mlle Gaussin l'effraya, dit-on. Elle sollicita sa retraite le 13 avril 1733, et obtint la pension de 1000 livres. Elle mourut le 25 mai 1767.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

Iconographie : On présume que Mlle Labatte est représentée la première à gauche, dans une scène du *Philosophe marié*, peinture de Lancret (1727) gravée par Dupuis.

LABATTE. — Premier comique marqué, Lille 1882.

LABAUME. — Marseille 1791-92 ; Mlle *Labaume*, Th. Molière 1832-33 ; *Labaume*, Angers 1843-46 ; Mme *Labaume*, née Morel, Metz 1840, St-Etienne 1849-50, Tournai 1852, Soissons 1853-54, La Martinique 1855-56, Besançon 1857-62, Hombourg 1863, Besançon 1864. En 1865, 59 ans, 33 ans de théâtre, 200 fr. de pension, Saint-Quentin 1865, Chambéry 1867, Besançon 1868-75.

LABBÉ. — Douai 1826.

LABBÉ, Mme Adélaïde Bottreau. — V. *Dusser* pour les années 1851 à 1874. Colmar 1854-55, Boulogne 1876, Avignon 1877-91, Paris 1892-99. En 1885, 60 ans, 35 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1900.

LABBÉ, Frédéric, Jean Girardeau. — Th. du Prince Impérial 1867, Châtelet 1868.

LABELLOT, M. et Mme. — Tournai 1845.

LABENETTE. — V. Corsse.

LA BERNADIÈRE. — Douai, vers 1772.

LABERTHE. — Gand 1819, père noble, Chaumont 1826, Verdun 1827, Vannes 1829. Sans doute le même : *Laberthi*, directeur et père noble, Lorient 1830-31.

LABLANCHE, Pierre Bouchaud. — Funambules 1854-62.

LABORDE, M. et Mme. — Brest 1829.

LABORDE, Mlle Angèle, femme puis veuve Donnet (1869). — Colmar 1849, ingénue Lille 1850, Rouen 1853, Versailles 1862-63, Bruxelles 1864, Versailles 1865, Alger 1867-68, Alger 1869-70, Fontainebleau 1872-75, Versailles 1876-92, Paris 1893-94, Versailles 1895-97. Sa mort, *Rapport* 1898.

LABORDE, Auras, Jean, Adolphe. — Tarbes 1859-61, Pau 1862-65.

LABORDE, Charles, Louis. — Gaîté 1895-96.

LABORDERIE, Mme Clotilde. — Bordeaux 1854-74.

LABORIE, Mme. — Bruxelles 1810, 4000 fr. d'appointements, caractères, Bordeaux 1817-25 ; Mme *Laborie*, Pauline, James, Turin 1887-88, Lyon 1889-90, Th. Déjazet 1891, Bordeaux 1892-96, Palais-Royal 1897-1901.

LABORIE. — Jeune premier, Lille 1898-99.

LABOTTIÈRE. — Premier danseur et premier rôle de pantomime. Grand talent, artiste aimé. Venait de Marseille quand il fut engagé à Lille 1823-24 aux appointements de 6000 fr.

LABOURÉ. — Dieppe 1837.

LABOURÉ, Prosper. — Th. du Luxembourg 1845, Odéon 1861-76, La Thouarderie 1877-80. Sa mort, *Rapport* 1881.

LABOUREAU, Charles, Gaspard. — Th. Cluny 1868-72, Bruxelles 1873-74.

LABOURET. — Bruxelles 1795 ; Mlle *Labouret*, Bruxelles 1795.

LABRANCHE, François, Joseph. — Premier comique, Funambules 1854, Nouveautés 1866, Belleville 1867-69, Perpignan 1874, Gand 1875, Nancy 1876-78, Bordeaux 1879, Amiens 1880, Nice 1881, Rouen 1882, Angers 1883, Agen 1884-86, Le Mans 1887, Nancy 1888, Nantes 1889, Lille 1890, Toulon 1891-92, Gand 1893, Paris 1894. Sa mort, *Rapport* 1895.

LABRIÈRE, Mlle. — Vaudeville 1852-53.

LABRO. — St-Etienne 1837.

LABRUYÈRE. — Sous ce nom : Mlle *Labruyère*, Laon 1831 ; *Labruyère*, jeune premier, Boulogne 1837.

LABRUYÈRE, Félix. — Le Hâvre 1843. Strasbourg 1845, Nantes 1846-47.

LABUSSIÈRE, Charles, Hippolyte, Delpeuch de, qu'il ne faut pas confondre avec un *Labussière* qui débuta à la Comédie italienne le 11 octobre 1775, naquit à Paris en 1768. Il était le second fils d'un chevalier de Saint-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Louis peu fortuné qui avait été officier de marine. A l'âge de seize ans, Charles Labussière entra, en qualité de cadet, dans le régiment de Savoie-Carignan, en garnison à Dunkerque. De retour à Paris, à une date imprécise, nous perdons de vue Labussière pendant quelques années. Les Archives de la Comédie-Française, héritière des feuilles d'émargement de l'ancien théâtre des Variétés-Palais-Royal, dont elle reprit la salle, ces archives nous révèlent qu'en 1787-88-89, un sieur Labussière était employé aux Variétés — en qualité de quoi ? d'artiste ? de souffleur ? — et que ses appointements furent de 600 puis de 800 livres. Or les travaux de MM. Monval et A. Pougin ont démontré qu'il ne s'agit pas ici du Labussière de la Comédie italienne.

Quoi qu'il en soit, nous savons par Fabien Pillet (la *Lorgnette de spectacle*, an VII) que vers 1793 il était devenu « l'agent principal » du citoyen Mareux, propriétaire du petit théâtre de ce nom, situé 46, rue Saint-Antoine, et très fameux dans sa section en qualité de « commissaire de bienfaisance ». Amateur, plutôt que professionnel, Labussière y tenait alors les rôles de niais (emploi de Volange).

Ennemi déclaré des Jacobins, il brise les bustes de Le Pelletier et de Marat, placés aux deux côtés de son petit théâtre, puis entre comme employé au comité du Salut public. Le 1er floréal an II, il est commis-expéditionnaire au *Bureau des détenus* (division de la correspondance) où il a pour chef Fabien Pillet, l'homme de lettres. Il se dégoûte bientôt de son emploi, mais, sur le conseil de ses amis, et peut-être songeant au bien qu'il pourra faire, il entre en qualité de secrétaire-enregistreur au *bureau des pièces accusatives*, où lui sont confiés les registres des détenus.

Le bureau de Labussière était situé dans l'aile du Pavillon de Flore, au deuxième étage. Lorsqu'il avait retiré des dossiers les pièces des détenus qu'il désirait sauver, il les mettait à part dans son tiroir fermé à clé. Tous les trois ou quatre jours, il se rendait au Comité du Salut public vers une heure du matin, au moment où les membres de ce Comité étaient en délibération ; connaissant la manière d'entrer à son bureau, il y pénétrait sans lumière, cherchait à tâtons les pièces dans son tiroir, et les faisait détremper dans un seau d'eau servant à rafraîchir le vin des déjeuners ; il en formait ainsi plusieurs pelotes qu'il cachait dans ses poches, et se rendait à la pointe du jour aux bains Vigier du Pont-Royal ; là, il les trempait à nouveau dans sa baignoire, et les subdivisait en houlettes qu'il lançait dans la Seine par la fenêtre de sa cabine.

« Du 22 floréal au 9 thermidor, nous disent MM. Porel et Monval (l'*Odéon*, t. I, p. 129) il noya ainsi 924 procès. » Et non seulement il sauve les comédiens condamnés, mais la Duchesse de Duras, l'ex-maréchal de Ségur, Mlle de Sombreuil, Mlle de Luxembourg, MM. Talleyrand-Périgord et de La Rochefoucauld, la famille de Luynes, M. et Mme de Praslin, etc.

Dans la nuit du 8 messidor (26 juin) le Comité de Salut public avait désigné pour la guillotine les ex-comédiens du roi. Le lendemain arrivent à Fouquier-Tinville les pièces d'accusation et la vigoureuse apostille de Collot d'Herbois ordonnant de les mettre en jugement le 13. Le jour même, 9 messidor, Labussière escamote des cartons et cache dans son tiroir, pour les enlever pendant la nuit :

1° Un *rapport* du Conseil général de la Commune ;

2° Un virulent *réquisitoire* de Chaumette ;

3° La *note* de Collot d'Herbois à Fouquier-Tinville ;

4° Plusieurs *dénonciations* de particuliers.

L'expédition n'alla pas sans incidents, s'il faut en croire le *Journal des Débats* déjà cité : « Comme il (Labussière) descendait le Pavillon de Flore, muni de toutes les pièces, il entend plusieurs députés se disputer très vivement ; l'heure était indue, il se trouvait dans le cas de la loi des suspects. Que faire ?... il aperçoit un coffre à bois... il s'y tapit bien doucement. » — Une autre fois, les poches pleines de son butin, il faillit être arrêté la nuit sur le boulevard des Italiens.

Cependant Fouquier-Tinville s'impatiente ; il écrit aux citoyens membres représentants du peuple, chargés de la police générale : « Votre bureau des détenus n'est composé que de *royalistes* et de *contre-révolutionnaires* qui entravent la marche des affaires. Depuis environ deux mois, il y a un désordre total dans les pièces du Comité ; sur trente individus qui me sont désignés pour être jugés, il en manque presque toujours la moitié ou les deux tiers, et quelquefois davantage. Dernièrement encore, tout Paris s'attendait à la mise en jugement des *Comédiens français*, et je n'ai encore rien reçu de relatif à cette affaire, etc. »

Fouquier escomptait l'avenir ! Avant la fin de la décade, Robespierre était réduit à l'impuissance, mais avec les Comédiens français, Labussière avait sauvé, cette même nuit, du Tribunal révolutionnaire, trente-huit personnes dont la Vicomtesse de Beauharnais, depuis Mme Bonaparte (Impératrice Joséphine), MM. de Florian, de Ségur jeune, Mmes de Buffon, de Bouillon, de Beaufort, Lafayette, etc. Dès le 13 juin, il avait détruit les dossiers de Neuville, de Mlle Montansier, de Mlle Chabert. Il avait sauvé Larive et Elleviou.

C'est encore Fabien-Pillet qui nous apprend ce que devint Labussière après le 9 thermidor : « Placé ensuite, nous dit-il, auprès du trop fameux Legendre, membre du Comité de Sûreté générale, il obtint de ce député, alors transfuge du club des Jacobins, une quantité innombrable de mises en liberté ; mais, à l'époque du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), il fut à son tour arrêté, et il ne sortit de prison, au bout de huit jours, que pour rentrer dans la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

vie privée. » Cette courte détention avait eu lieu au Collège Mazarin.

Entre temps, le 25 octobre 1794, il avait reparu au théâtre Mareux, rôle d'André de l'*Heureux Quiproquo*, devant un public composé en partie de ceux qu'il avait sauvés. On lui fit une ovation. L'année suivante, quand il eut recouvré sa liberté, il joua encore — chez Mareux, toujours — le *Sourd* ou l'*Auberge pleine*, en présence des Comédiens français. Deux ans plus tard, son nom figure dans le tableau de troupe de l'Odéon, où il ne fit que passer (*Manlius Torquatus*, 27 décembre 1797).

Que devint Labussière ?

En 1801, Fabien-Pillet, qui plaida sans cesse sa cause, lui accorde quelques lignes dans sa *Nouvelle Lorgnette des spectacles ;* Etienne et Martainville, dans leur *Histoire du Théâtre français* (t. III, p. 146) le tirent de l'oubli ; les *Débats* du 5 messidor an X (23 juin 1802), sous la signature J. C. T., lui consacrent un article des plus élogieux. Son portrait est exposé au Salon du Louvre de 1804 avec des vers à sa louange, et un sieur Liénart, jurisconsulte, écrit *Charles* ou *Mémoires historiques de M. de la Bussière, ex-employé au Comité de Salut public* (1803-04).

Le 15 décembre 1802, on annonce une représentation au bénéfice de Labussière, due à l'initiative du reconnaissant Dazincourt. Mais, en réalité, et par suite d'une foule d'obstacles, cette soirée n'eut lieu que le mardi 5 avril 1803 (15 germinal an XI) au théâtre de la Porte-St-Martin (ancienne salle du Grand Opéra). Les artistes du Théâtre français y représentèrent l'*Hamlet* de Ducis (avec Talma et Mmes Raucourt et Bourgoin) et les *Deux Pages* (avec Dazincourt, Fleury et Mlle Contat). La recette fut de 14,000 fr. Le Premier Consul qui assistait à cette représentation fut accueilli avec enthousiasme, et Mme Bonaparte que le bénéficiaire avait sauvée envoya 100 pistoles pour le prix de sa loge. Le 24 germinal, le *Courrier des Spectacles* et le *Journal de Paris* publièrent des lettres de remerciements de Labussière. Hélas ! à partir de ce moment, le pauvre homme rentre dans l'obscurité la plus complète, et nous ne saurions guère ce qu'il est devenu sans Fabien-Pillet, son ami et son défenseur.

« Incapable d'économie, nous dit-il, Labussière eut bientôt dissipé cette somme, et malgré quelques secours secrets qu'il reçut de l'impératrice Joséphine par les mains de Mme de Larochefoucauld, il tomba dans une extrême misère. A la suite d'une attaque violente de paralysie, ses facultés intellectuelles se dérangèrent à un tel point que la police se vit forcée de le tenir enfermé dans une maison de fous... » Et Pillet, en 1808, dans sa *Revue des Comédiens* reprochait aux Comédiens d'oublier leur libérateur, qui mourut complètement oublié, et toujours fou sans doute, à une date (postérieure à 1808) complètement inconnue.

MM. Porel et Monval, en retraçant cette histoire, demandent que son nom soit gravé en lettres d'or au foyer de la Comédie française.

Son buste — si l'on pouvait retrouver le portrait qui figura au Salon de 1804 — n'y serait assurément pas déplacé.

Bibliographie : Tous les ouvrages cités plus haut, et les suivants : *Annuaire dramatique* 1805, p. 135 ; *Annuaire dramatique* 1806, pages 132 et suivantes ; P. Porel et G. Monval, l'*Odéon* (t. I, p. 127-135) ; A. Pougin, *la Comédie-Française et la Révolution* p. 134-183.

Biographie Michaud. (Notice F. Pillet.) *Bigarrures Anecdotiques* (F. Pillet 1838).

Iconographie : Son portrait peint par J.-L. Laneuville, Salon 1804, n° 265. A ce propos Fabien-Pillet, sous un pseudonyme, qu'il avoua trente ans plus tard, publia les vers suivants dans le *Journal de Paris* du 6 novembre :

Vers faits au Salon de peinture devant le portrait de Ch.-H. Labussière (n° 265) :

De mon brave libérateur,
Mes amis, voilà bien l'image,
Telle qu'à mon esprit la retraçait mon cœur !
Mais quelle obscurité règne sur son visage ?
Son front qu'animait la gaîté
Paraît ici tout contristé ;
Je gage qu'en prenant séance,
Il avait l'œil fixé sur quelque malheureux
Ou qu'un mortel sauvé par ses soins généreux
Lui parlait de reconnaissance.

(Par M. P. Alex. de Chateney.)

LACAILLE. — Sous ce nom : Mme *Lacaille*, duègne, Lille 1768 ; Mme *Lacaille*, femme du second chef d'orchestre, Douai 1773, 400 fr. par mois ; Mlle *Lacaille*, Angers 1789, Palais-Variétés 1793, Th. de la Cité 1794, Th. francais, boulevard St-Martin 1796, Th. de la Cité 1797, Th. des Troubadours 1799, Lille 1816-17 ; Mmes *Lacaille*, mère et fille, Porte-St-Martin 1818-1819 ; la mère, duègne à Bordeaux 1825-26, Gaîté 8 mai 1826 ; la fille, Gymnase 1822, Gaîté 1827-28.

LACAN, Louis. — Lille 1872-75, La Haye 1876, Bordeaux 1877-83, Paris 1884, Bordeaux 1885-90. Sa mort, *Rapport* 1891.

LACAVE, Louis, Claude. — Né à Orléans en 1768, fit d'abord partie des troupes ambulantes organisées par Mlle Montansier. Angers 1786, Th. Montansier 1791-93, Feydeau 1796. Conservé à la réunion de 1799. Sociétaire le 23 mars 1804, retraité le 1er avril 1817, et mort à Orléans le 15 mai 1825. Du nombre de ces comédiens qui ne font jamais le succès d'une troupe, Lacave était cependant de ceux dont on ne peut se passer. Très laborieux, plein de zèle, cet acteur rendit des services variés, non seulement dans l'emploi des confidents, mais aussi dans les rôles que les autres refusaient de jouer. Lacave accompagna la Comédie-française à Erfurt (1808). Il était fort considéré. En

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1806, Lacave demeurait rue des Fossés St-Germain-l'Auxerrois, hôtel de Lisieux.

Bibliographie : *Almanach pour l'an* IX. *Opinion du parterre*, t. I à X. Th. Muret, *Histoire par le théâtre*, t. I, p. 346-347.

LACAZE. — Th. Seveste 1825-29, Nouveautés 1829-31, Belleville 1832-33 ; Mme *Lacaze*, femme du précédent, Th. Seveste 1825-28, Vaudeville 1830-33, Th. Seveste 1835 ; Mlle *Lacaze*, rôles d'enfants, Th. Seveste 1825-26.

LACHAISE, Mlle Louise, Christine Du Sautoy dite. — Femme de Pierre Perron, avocat au Parlement, et, en deuxièmes noces, de Joseph Robert, sieur de la Pilotière, lieutenant criminel en la Sénéchaussée de Montmorillon, née vers 1686, débuta le 2 mai 1713 dans les rôles de soubrettes, fut reçue le 14 décembre, et se retira par ordre de la Cour, le 10 juin 1717 avec une pension de 500 livres. Elle reparut le 8 janvier et le 3 mai 1724, et se retira de nouveau le 18 juin suivant. Elle mourut à Poitiers le 8 novembre 1756.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires*.

LACHAPARDIÈRE, Louis, François, Chapé dit. — Metz 1860-63, Le Hâvre 1864, Nîmes 1865, Le Hâvre 1867, Toulon 1868-69, Bordeaux 1870, Nîmes 1872-73, Limoges 1874-75, Alger 1876-77, Moulins 1878, Auxerre 1879, Nevers 1880-81, Verdun 1882, Argenton 1883, Meaux 1884, Clamecy 1885-87, Auxerre 1888-90, Annonay 1391, Cusset 1892-93. Sa mort, *Rapport* 1894.

LACHAPELLE. — Comédien, puis, en 1793, directeur du Th. Molière auquel il donna le nom de Th. des Sans-Culottes. Brazier a raconté que Lachapelle fut condamné par le Tribunal révolutionnaire et exécuté le 24 mars 1794. Cette date est manifestement inexacte : le 20 mai suivant il réclamait pour son théâtre une subvention qu'il toucha (5000 livres) le 25 juin. D'autre part, dans la *Liste générale* des personnes traduites au Tribunal révolutionnaire, Campardon ne cite pas son nom. — Le théâtre (pièces) de Lachapelle avait été imprimé en 1786, au profit de sa belle-mère, 1 vol. in-12, à Paris, chez Cailleau.

LA CHAPPE, Michel de. — Comédien dont la fille épousa Montfleury le père, en 1638. V. Montfleury.

LACHASSAIGNE, Mlle Marie, Anne, Hélène Broquain de. — Fille légitime de Michel Broquain, écuyer, Sieur de La Chassaigne, et de dame Marie-Catherine des Mottes, son épouse, naquit le 16 janvier 1747 à St-Valery-sur-Somme. Elle était la nièce et la filleule de Mlle de La Motte de la Comédie-Française. Elle débuta elle-même sur cette scène le 6 janvier 1766 par le rôle de *Phèdre* sous le nom de *Sainval* qu'elle quitta peu après à l'arrivée de Mlle de *Saint-Val* l'aînée. Ses débuts se prolongèrent jusqu'au 16 mars. Elle les reprit en septembre. Admise d'abord à l'essai, on lui attribua le 1er avril 1768 les appointements de 2000 livres ; puis le 15 mars 1769, elle fut enfin reçue sociétaire à demi-part pour jouer « les premières et secondes amoureuses en double », ainsi que « les premières et secondes confidentes ». Lors de la retraite de Mme Drouin, en 1780, elle lui succéda dans l'emploi des *caractères*. C'est à cette catégorie de rôles qu'elle dut enfin sa réputation. Mlle de Lachassaigne, secondée par son extérieur, savait être gaie sans tomber dans la charge ; se grimant à merveille, habillant ses personnages, elle reproduisait avec une certaine vérité l'importance de ces vieilles bourgeoises qui se mêlaient de singer les airs de la Cour. Elle créa Marceline du *Mariage de Figaro* (1783), Mme Robert du *Bienfait anonyme* (1784), l'Hôtesse des *Etourdis* (1787), Mme de Plinville de l'*Optimiste* (1788), Mme Franval du *Présomptueux* (1789), Ursule de l'*Intrigue épistolaire* (1791), Mme Bertrand du *Conteur* (1793).

Son esprit conciliant, son bon cœur, la nature pacifique de ses goûts, auraient dû la mettre à l'abri des orages de la Révolution. Il n'en fut rien pourtant, et pour le seul crime d'avoir été « Comédienne du roi » Mlle de Lachassaigne était arrêtée en même temps que ses camarades le 3 septembre 1793, écrouée à Ste-Pélagie, et ne recouvrait sa liberté que cinq mois plus tard, le 3 février 1794. Mlle de Lachassaigne reparut avec ses camarades libérés à Feydeau (1795) puis à la Comédie-Française reconstituée (1799). A cette époque se rapportent les créations de Anna des *Deux frères*, Jaquette des *Précepteurs*, Marinette de l'*Abbé de l'Epée* (1799). Elle joua pour la dernière fois le 22 octobre 1803, se retira le 23 septembre 1804, mais sa représentation de retraite donnée sur la scène de l'Opéra le 19 juin 1805 — avec un spectacte peu attrayant — ne produisit qu'un résultat pécuniaire négatif.

Mlle de Lachassaigne se retira à St-Mandé où elle vécut très solitaire à l'aide de sa pension de retraite, et plus tard d'une pension de 600 livres qu'elle avait jadis reçue du roi Louis XVI, et qui, sur sa demande motivée, lui fut rendue le 8 novembre 1814 par le gouvernement de la Restauration. Elle finit ses jours fort oubliée, pieuse, charitable, et aussi l'esprit troublé par suite des évènements politiques de 1814 et l'invasion étrangère de 1815. Elle mourut à St-Mandé le 23 juin 1820, presque folle.

De ses amours avec le Prince de Lamballe, Mlle de Lachassaigne avait eu une fille, Charlotte, que nous mentionnons plus loin.

M. Campardon a publié le Brevet de la pen-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sion de 600 livres et l'acte de baptême de l'actrice. (Arch. nat. O^1 670.)

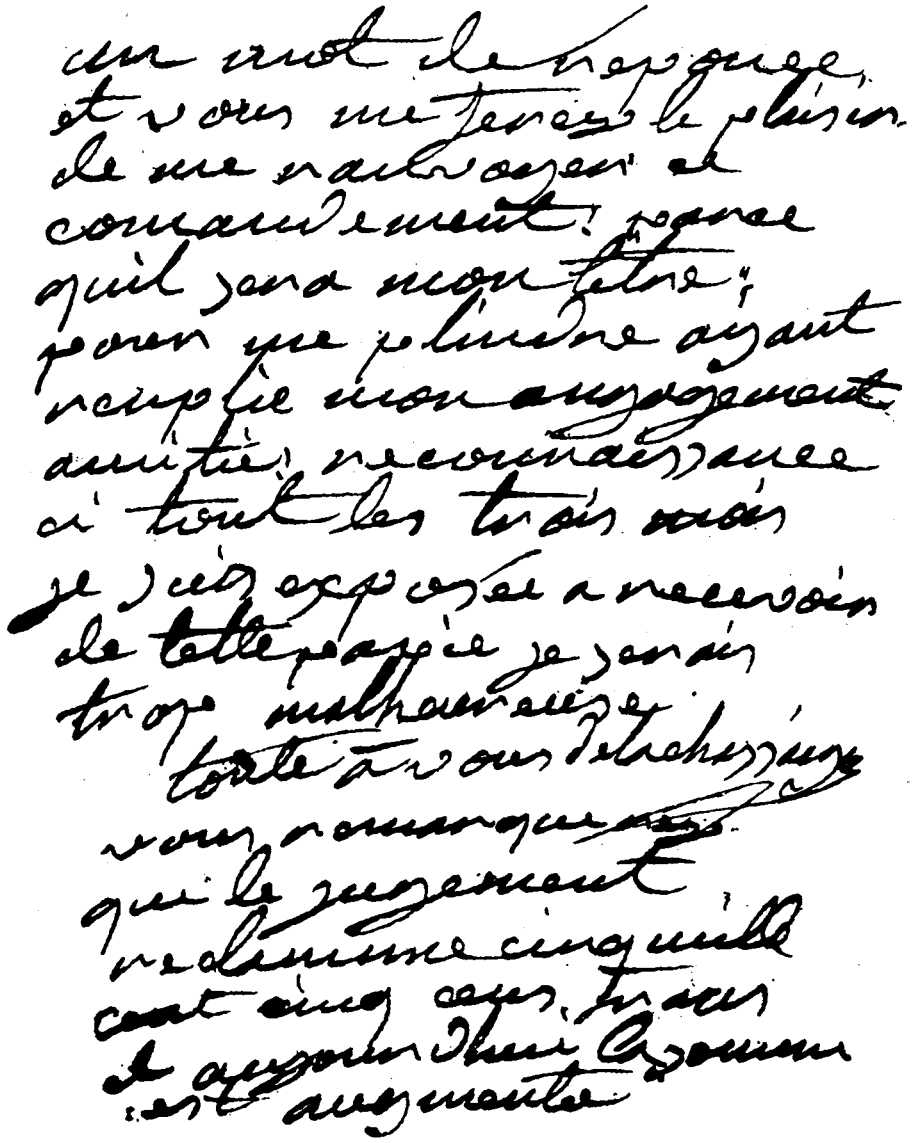
Biographie : E.-D. De Manne, *Troupe de Voltaire*, p. 250. *Troupe de Talma*, p. 7.

Bibliographie : *Alm. des spectacles* 1800, p. 46. — Le *Coup de fouet* 1802. — *Opinion du parterre*, t. I et II. — Campardon, les *Comédiens du roi de la Troupe française*. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I. — A. Pougin, la *Comédie-Française et la Révolution*.

Iconographie : *Troupe de Voltaire*, en buste, eau-forte par H. Lefort. — *Troupe de Talma*, en buste, eau-forte par Fr. Hillemacher.

Dans la gravure bien connue de Moreau *Couronnement du buste de Voltaire*, c'est Mlle Lachassaigne qui couronne le buste du poète. Cérémonie dont elle avait eu l'idée la première.

LACHASSAIGNE, Mlle Charlotte de. — Fille de la précédente et — dit-on — du Prince de Lamballe, débuta à la Comédie-Française le 12 août 1788, sans être annoncée, par le rôle de Sophie



Autographe de Mlle LACHASSAIGNE (collection H. Lyonnet)

dans le *Bienfait anonyme*. Reçue à l'essai, elle figura sur le tableau de la troupe jusqu'en 1791. Elle demeurait alors rue de Condé, chez sa mère.

LACHATAIGNERAIE, Mlle. — Débuta à la Comédie-Française en mai 1779 dans les rôles de *Médée*, de *Clytemnestre*, de *Mérope*, de *Sémiramis*. Bordeaux 1793.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LACHAUT, Mme. — Th. Seveste 1828.

LACHAUX, Mlle. — Foire St-Germain 1740-43 et province.

LACHENEY. — Troisièmes rôles, Douai 1786.

LACHÈVRE, Victor. — Comique et deuxième régisseur, Odéon 1845-48. 1000 fr. de fixe et demi-part. Délassements 1849-52, Paris 1853-1856. Neveu de Bocage.

LACLAINDIÈRE, Célestin, Frédéric Buaud dit. — Né en 1836, Nice 1861-63 jeune premier, Ambigu 1867-68, Th. Cluny 1869, Ambigu 1870, Garde national au 57e bataillon (boulevard Voltaire) siège de Paris, Bruxelles 1872, Paris 1873-77, Rochefort 1878-79. Paris 1880, Th. Cluny 1881, Lausanne 1882-86, Paris 1887-1891, Directeur Chaux-de-Fonds 1892-94, Paris 1895 et années suivantes. En 1898, 62 ans, 37 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1907.

LACLAUSE, Mlle. — Variétés 1811.

LACLAVERIE. — V. Saint-Martin.

LACOMBE. — Sous ce nom : Mlle *Lacombe*, Th. de la République 1792, en représentations au Th. du Marais 1802; *Lacombe*, Augustin Bordier dit, Th. Montparnasse 1848-52, gagna un procès contre son directeur et donna le montant de ce qui lui revenait à la Société des artistes, Batignolles 1859-68; Mme *Lacombe*, Adeline, Antoinette, Ursule, Lyon 1852-53, Strasbourg 1854, Toulouse 1855, Strasbourg 1856-57, Bordeaux 1858-81. Sa mort, *Rapport* 1882.

LACOMBE, Stanislas, Hippolyte, Severin. — Th. Comte, soldat pendant sept ans, premier comique, Toulouse 1852-55, Strasbourg 1856, Lille 1857, Rouen 1859-64, Folies Marigny 1865-67. Grand et mince, l'air d'un employé des pompes funèbres, comique froid très amusant, auteur de plusieurs piécettes, peintre de quelque talent. Associé au sort de Montrouge (V. ce nom) il suivit celui-ci à l'Athénée, après avoir passé par les Bouffes, le Palais-Royal, le Châtelet et le Th. Historique 1875-76. Lacombe fut même directeur, pendant quelques mois, aux Folies Marigny (1er octobre 1879). Il y avait repris les *Forfaits de Pipermans*, une de ses meilleures créations. En 1888, il avait 66 ans, 49 ans de théâtre et 500 fr. de pension. Ses facultés mentales s'affaiblirent, et il mourut à l'asile St-Anne. *Rapport* 1890. Deux fois veuf, ayant perdu huit enfants, Lacombe avait adopté un orphelin; un jour, il avait sauvé la vie à sept personnes. Très brave homme, en somme, peu chanceux.

LACOMBE, Ernest, Louis. — Nantes 1877-78, Monaco 1879, Anvers 1880, Lyon 1881, Paris 1882-83, Nantes 1884, Paris 1885-94. Sa mort, *Rapport* 1895.

LACOME. — Jeune premier, Angers 1802, premier rôle, Liège 1814; Mme *Lacôme*, ingénuités, Liège 1814.

LACOMMÈRE, Jules, Pierre, dit aussi *Jules*, puis *Esclozas* (1861). — Troyes 1847-48, Lille 1849-50, Strasbourg 1852, St-Etienne 1853, Amiens 1854-55, Orléans 1856, Lisieux 1857-58, Alençon 1859-60. Sous le nom de *Jules Esclozas*, Th. du Cirque 1861-62, Châtelet 1863-64, Valenciennes 1865-67, Dunkerque 1868, Tournai 1869, Clermont 1870, Bruxelles 1872, Bergerac 1873-74; Mme *Lacommère*, Emma Barroux, dite *Esclozas*, Angoulême 1872-74, Bruxelles 1875-78.

LACOSTE. — Sous ce nom : *Lacoste*, Liège 1807-08; *Lacoste cadet*, Liège 1807-08; Mme *Lacoste*, Angers et Namur 1812, premier rôle Tournai 1826, Douai 1830; Mme *Lacoste*, Henriette, duègne, Melun 1827; Mlle *Lacoste*, Rose, ingénue, Melun 1827; Mlle *Lacoste*, travestis, Perpignan 1833; M. et Mme *Lacoste*, Nantes 1837; *Lacoste*, Jean Delamorinière dit, Lyon 1848-49. V. Rob.

LACOUR. — Sous ce nom : Mlle *Lacour*, Douai 1773, soubrette et amoureuse, 150 livres d'appointements par mois; *Lacour*, troisièmes rôles, Bruges 1845; *Lacour*, Latruite dit (ou Valcour?). Sa mort annoncée 1846.

LACOURIÈRE, Jules, L.-A. — Fils d'un libraire du boulevard du Temple. Petit-Lazari, Th. St-Marcel 1840, Vaudeville 1843, Palais-Royal 9 sept. 1844. *Le Tourlourou* (reprise), le *Roman de la pension*, une *Nuit terrible* (1845), un *Cœur de grand'mère*, la *Poudre coton* (1846), un *Banc d'huitres* (1847), les *Marraines de l'an* III (1849), *Embrassons-nous Folleville* (1850), le *Chapeau de paille d'Italie* (1851). Atteint d'aliénation mentale, vers 1854, Lacourière fut soigné pendant cinq mois, gratuitement, dans la maison du Docteur Blanche. Puis, son état ne s'améliorant pas, ses camarades du Palais-Royal firent en sa faveur une collecte qui produisit 312 fr. pour le faire recevoir dans une maison de refuge où il vivait encore en 1855. Lacourière avait épousé une fille de Lepeintre cadet.

LACOURT, Mlle Clara née Dumas en 1829. — Versailles 1857, Montpellier 1858-59, Gand 1860, Lille 1861, Ile-Maurice 1862-64, Batavia 1865, Montpellier 1867-68, Grenoble 1869, Ile-Maurice 1870-72, Québec 1873, La Réunion 1874-75, Québec 1876-78, Paris 1879 et années suivantes. Sa mort, *Rapport* 1907.

LACQUEMENT, Henry. — Alger 1847-49. Comique à Bruges 1852; *Lacquement Henrius*, Liège 1868-70.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LACRESSONNIÈRE, Louis, Charles, Adrien, Le Sot de la Panneterie dit. Naquit à Chauny (Aisne) le 11 décembre 1819, fut élève au collège de cette ville, et placé dans le commerce à Paris. Entraîné par le goût du théâtre il se présente à la Gaîté où il est engagé à des conditions dérisoires pour un an. Mais sentant le besoin d'étudier il entre au Conservatoire dans la classe de Provost, et commence son tour de France dans une troupe qui visite Bourges et Nevers. De retour à Paris, il ne trouve un engagement qu'au théâtre du Panthéon. Il repart pour Orléans direction Colleuille (1840), puis se fait engager pour Belleville et Montmartre, où Edmond Seveste complète son éducation dramatique (1842). Antony Béraud, qui dirigeait alors l'Ambigu, le fait enfin débuter au boulevard le 18 mai 1843 par le rôle du marquis de Changiron, d'*Eulalie Pontois*. Puis vint la création de Paul Didier dans les *Bohémiens de Paris* qui le mit tout à fait en évidence.



LACRESSONNIÈRE, vers 1854
gr. par Diolot.

Lacressonnière — type de l'honnête comédien qu'il ne faut pas confondre avec le comédien à succès — fut, avant tout, un artiste consciencieux. Il plaisait par la franchise de son jeu, la distinction de ses manières, une certaine chaleur d'âme qui contrastait avec la froideur de son organe. Acteur sympathique, il fut — toujours à l'Ambigu, — don Luis des *Amants de Murcie*, Cyprien dans le *Rôdeur*, Gaspard Cington des *Talismans*, se faisant remarquer dans les *Etudiants*, à côté de Mélingue; mais Charles Ier, dans les *Mousquetaires*, le 27 octobre 1845, fut une de ces créations qui marquent dans la vie d'un artiste. Vinrent ensuite: Georges de la *Closerie des Genêts*, Harry du *Marché de Londres*, (1847). Le Théâtre Historique venait alors d'être fondé, Al. Dumas qui estimait beaucoup Lacressonnière — « artiste de talent » disait-il — se l'attacha dès le premier jour. La Môle de la *Reine Margot* (20 février 1847), Auguste de l'*Ecole des familles* (20 mai), le chevalier dans le *Chevalier de Maison rouge* (3 août), Villefort dans *Monte-Christo* (3 et 4 février 1848, 1re et 2me soirée) Ferdinand dans la *Marâtre* (25 mars), Fabiano de *Marie Tudor* (reprise, 17 avril), Alfred d'Alvimar dans *Angèle* (reprise, 19 septembre) Clinias dans *Catilina* (14 octobre.)

Lacressonnière quitta le Th. Historique pour entrer à la Gaîté: la *Sonnette du diable* (18 septembre 1849), René des *Belles de nuit*, la *Croix de St-Jacques* (1849), le *Courrier de Lyon* où il créa le double rôle de Lesurques et de Dubosc avec une supériorité incontestable (16 mars 1850). La *femme aux deux maris*, la *Maison des fous*, le *Muet*, *Molière* (rôle du prince de Condé), le *Château de Grantier*, la *Mendiante*, la *Chambre rouge*, la *Bergère des Alpes*, la *Boisière*, le *Comte Hermann*, l'*Oncle Tom* (St-Clair), un *Duel sous Richelieu* (reprise, rôle du duc de Chevreuse), la *Bonne aventure* où il partageait le succès avec Frédérick Lemaître, le rôle de Monteclair dans la *Closerie des Genêts* (reprise) où il se montra si plein de dignité. Son beau rôle de Charles Ier dans les *Mousquetaires* (reprise); les *Oiseaux de proie*; le *Masque de poix*.

Entre temps — en 1851, il avait quitté momentanément la Gaîté, et fait une courte apparition au Vaudeville : rôle de Stéphan dans les *Robes blanches*. Ce terrain n'était pas le sien. Il retourna vite au boulevard et fit bien.

Nous rappellerons — entre autres —:

Au Th. du Cirque, 1855 et années suivantes: les *Deux faubouriens*, le *Donjon de Vincennes*, la *Tour St-Jacques*, *Marie Stuart*, les *Maréchaux de France*, les *Compagnons de Jéhu*, *Germaine*, le *Père aux écus*, le *Pont-rouge*.

A la Gaîté (Arts et Métiers): *Cartouche*, la *Maison du Baigneur*, les *Mohicans de Paris* (1864), le *Testament d'Elisabeth*, le *Casseur de pierres* (1867).

Au Vaudeville: la *Fiammina* (reprise).

A l'Ambigu : la *Dame de Monsoreau*, la *Fille du Tintoret*, l'*Aïeule*, la *Maison du Pont Notre-Dame*, les *Amours de Paris*.

A l'Odéon : *Mlle la Marquise*, *Gutenberg*.

A la Porte-St-Martin : *Mathilde* (reprise, 1870).

Après la guerre, Lacressonnière s'associa avec Paul Deshayes pour prendre la direction du Châtelet. Ils ouvrirent par une reprise du *Courrier de Lyon*, suivie d'une reprise des *Mousquetaires*. *Daniel Manin* qui avait le tort de rappeler un bombardement aux Parisiens qui venaient d'être bombardés, échoua. On monta le *Juif errant*, Mlle *de la Faille*, les *Chiens du Mont St-Bernard*. Les recettes ne furent pas assez fortes. Il fallut abandonner la partie.

Nouvelle Porte-St-Martin : les *Deux orphelines*, les *Exilés*, le *Tour du monde en 80 jours*.

Deuxième Th. Historique : la *Comtesse de Lérins* (1876).

Porte-St-Martin : les *Misérables* (rôle de Myriel), les *Enfants du Capitaine Grant* (1878), la *Dame de Monsoreau* (reprise, 1879).

Th. des Nations : *Notre-Dame de Paris* (Quasimodo, 1879).

Ambigu : *Turenne*, les *Mouchards*, *Diana*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

(1880), *Nana*, le *Petit-Jacques* (1881), la *Glu*, l'*As de trèfle* (1883).

Th. des Nations : le *Médecin des enfants*, le *Courrier de Lyon*, *Notre-Dame de Paris* (reprises, 1885).

Ambigu : *Martyre* (1886).

Th. de Paris (place du Châtelet) : *Jacques Bonhomme* (1886), le *Ventre de Paris* (1887).

Gaîté : le *Bossu* (reprise, rôle de Gonzague 1888), le *Talisman* (rôle de Louis XV, 20 janvier 1893).

En 1889, Lacressonnière, âgé de 70 ans, avec 50 ans de théâtre avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il mourut au Poitel, le 9 juin 1893 (Vapereau). St-Germain, rapporteur de la Société des artistes, en annonçant cette mort l'année suivante, consacra un long souvenir à cet honnête homme disparu : après avoir rappelé cette grandeur simple, cette dignité sympathique, cette distinction suprême et discrète, il ajoutait : « Il a joué (cinquante ans) sans pouvoir s'assurer une retraite honorable, car ses charges étaient lourdes et la malechance était toujours là ; il avait, à plusieurs reprises, voulu faire de la direction, mais il n'était pas homme d'affaires, et ne réussit pas, hélas ! Sa vie privée, soucieuse et inquiète toujours, loin d'adoucir les tracas de l'artiste, devait devenir cruelle, impitoyable, et navrer ses dernières années. Il avait élevé deux fils. Quand ils furent des hommes... il les vit successivement mourir à ses côtés. Après ces malheurs effrayants, je l'ai aperçu plusieurs fois à la gare découverte d'Asnières, attendant le train qui l'amenait à Paris ; s'isolant des autres voyageurs, il pleurait silencieusement appuyé à l'une des colonnettes de fonte... Vieilli, triste, accablé, sans fortune, il n'avait même pas le droit de chercher le repos et l'isolement ; il lui fallait travailler toujours. Il finit au moins sur un succès. Lui, qui avait si bien incarné au début de sa carrière, le roi Charles d'Angleterre, il fut, dans le *Talisman* de d'Ennery, un Louis XV charmant et acclamé. »



Mme LACRESSONNIÈRE Ire, vers 1854
gr. par Diolot.

Lacressonnière avait été marié deux fois. Nous nous occupons plus loin de ses deux femmes, toutes deux artistes de valeur.

Biographie : N. Gallois, *Th. de la Gaité*, notice, vers 1854. — *Foyers et coulisses*, *Porte-St-Martin* 1875. — *Paris-Théâtre* n° 149, 23/29 mars 1876. Notice par F. Jahyer.

Bibliographie : G. d'Heylli, *Dict. des pseudonymes*.

Iconographie : Bibl. nat., catal. Duplessis n° 25,095. En pied, de ¾ à droite, rôle de Charles Ier, lith. par Ad. Delestre, 1845.

— N. Gallois, *Th. de la Gaité*, mi-corps, de face, gr. par Diolot.

— *Paris-Théâtre* n° 149, en buste de ¾ à gauche, cliché-photo Carjat.

LACRESSONNIÈRE, Mme Ire, Marie, Marguerite, née Gérimer, dite Mme *Perrier*, puis femme Le Sot de la Panneterie, dite — était fille d'ouvriers ; elle naquit à Lyon en 1822. — A quatorze ans elle débutait sur un petit théâtre de cette ville, à raison de 60 fr. par mois. Chambéry, Lyon, Poitiers, Angoulême, La Rochelle, Angers, Le Mans, Rennes, Alençon (1840). Chemin faisant, elle avait renoncé à l'emploi des Dugazon. Elle est alors connue sous le nom de *Madame Perrier*, Gaîté : la *Belle Ecaillère*, 2 mai 1841, Angers, Marseille 1843-47. Elle tenait les premiers rôles en cette ville lorsqu'elle fut appelée au Th. Historique pour y remplir le même emploi. Elle y débuta sous le nom de Mme *Perrier-Lacressonnière* (elle venait d'épouser son camarade Lacressonnière), qu'elle changea bientôt en celui de Madame Lacressonnière. C'était alors une belle et noble personne, douée d'un organe sonore et vibrant.

Voici ses principales créations au Théâtre Historique (1847-50) : Marguerite de la *Reine Margot*, Julia de l'*Ecole des familles*, Lady Mylfort de *Intrigue et amour*, Mercédès de *Monte-Christo* (1re soirée), Gertrude de la *Marâtre*, la Comtesse de *Angèle*, Marcia de *Catilina*, Suzannat des *Gentishommes de la nuit*, la duchesse de Guise dans *Henri III et sa cour* (reprise).

A la Gaîté : *Molière* (rôle de la Béjart), le *Muet de St-Ferréol*, la *Paysanne pervertie*, le *Château de Grantier*, la *Mendiante*, la *Boisière*, *Marie-Rose*, l'*Oncle Tom*, la *Bonne aventure*, les *Oiseaux de proie*.

Au th. du Cirque : *Marie Stuart en Ecosse*.

A l'Odéon : La *Jeunesse*, l'*Ecole des ménages*.

A l'Ambigu : les *Fugitifs*.

Elle avait repris avec succès Louise du *Courrier de Lyon*, *Marianne*, Louise de la *Closerie des Genêts*, Henriette de France des *Mousquetaires*, etc. Distinction naturelle, physionomie dramatique, diction simple et vraie. Mme Marguerite Lacressonnière Ire mourut le 25 janvier 1859, à Paris.

Biographie : Gallois, le *Th. de la Gaité*, notice.

Iconographie : Même brochure, mi-corps, de ¾ à droite, gr. par Diolot.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LACRESSONNIÈRE, Mme IIme, Lucile née Abollard en 1840, femme puis veuve Le Sot de la Panneterie, dite. — Débuta à la Gaîté dans les *Sept Châteaux du diable* sous le nom de *Lucile Abollard*, puis se fit remarquer dans le rôle de la Pâlote du *Fou par amour*. Devenue Mme Lacressonnière IIme, elle parut dès lors dans tous les théâtres où son mari était pensionnaire — Gaîté, Ambigu — et lorsque celui-ci prit la direction du Châtelet, elle joua de façon très remarquable la Pauvre Mayeux, du *Juif errant*, et reprit après Lia Félix, le rôle d'Emilia Manin dans *Daniel Manin*. Porte St-Martin, où on l'utilisa peu. Th. Cluny, Th. des Arts; rentrée à la Porte-St-Martin. Talent un peu larmoyant. En 1901, 60 ans, 43 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1907.

LACROISETTE. — V. Croisette.

LACROIX. — Sous ce nom : Mlle *Lacroix*, Lille 1718; Mme *Lacroix*, Lille 1781; *Lacroix*, Nicolas, né en 1770, acteur du Th. des Grands Danseurs du Roi 1789; Mlle *Lacroix*, Gaîté 1794-96; Mlle *Lacroix*, femme Dubreuil, Bruxelles 1800-02; *Lacroix*, raisonneur, Bruxelles 1801, 300 fr. d'appointements, Liège 1808-09; Mme *Lacroix*, deuxième duègne, Gand 1819-20; *Lacroix*, nom d'un débutant à l'Odéon, le 20 mai 1826, dans le *Célibataire* et l'*Homme marié;* Mme *Lacroix*, duègne, Bayonne 1827, Melun 1828; Mme *Lacroix*, jeune première, Perpignan 1828; Mme *Lacroix*, jeune première, Lille 1829, Lyon 1830-31; *Lacroix*, rôles de paysans, Nîmes 1831; *Lacroix*, père noble, Toulon 1835, Avignon 1840; *Lacroix*, Namur 1837; *Lacroix*, financier, Besançon 1837; *Lacroix*, deuxième rôle, Gand 1841; *Lacroix*, Adolphe, La Rochelle 1846-47, Anvers 1851, Liège 1852, Reims 1853-55, Dijon 1856, Verviers 1857, Caen 1858, Paris 1859, Orléans 1860-65; *Lacroix*, Jean, François, Marseille 1847-49; *Lacroix*, Victor, Marseille 1848; *Lacroix*, J.-B., Auguste, Marseille 1847-49, Strasbourg 1852; *Lacroix*, Petrus, Lyon 1848; *Lacroix*, comique, Odéon 1852-23; Mme *Lacroix* née Thibaud, Genève 1852-57, Paris 1861-65; Mme *Lacroix*, Olympe, Alger 1852-53; *Lacroix*, Charles, Rouen 1852, Brest 1853, Le Hâvre 1854-57.

LACROIX, Pierre. — Né en 1839. Variétés, puis comique en province, Gaîté 1860-70. Bonnes créations dans la *Petite Pologne* et les *Trente-deux duels de Jean Gigon*. Vaudeville 1872-80, rôle de Vuillard dans *Rabagas*. Le Caire 1881-1882, Gaîté 1883, Paris 1884-93, Renaissance 1894-1900, Th. Sarah Bernhardt 1901-07. En 1901, âgé de 62 ans, avec 44 ans de théâtre, Lacroix Pierre obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Le *Figaro* du 27 sept. 1907 annonça sa mort, survenue à la suite d'une pneumonie double, à son domicile, 53, boulevard St-Martin. Les obsèques eurent lieu le 28 à l'église St-Martin, rue des Marais. Lacroix avait épousé avant 1861, Mme Vve Berger (v. la suivante).

LACROIX, Mme. — Née Marie Lubat, femme Berger, puis femme Lacroix. (Voir pour la période 1844-59, l'article consacré à *Mme Berger*.) Mme Lacroix, femme en secondes noces de son camarade Lacroix, débuta à la Gaîté dans la *Mendiante* (reprise) et se fit applaudir dans une *Pêcheresse* et l'*Escamoteur*. Actrice intelligente, mais sans moyens suffisants pour produire de l'effet sur le public. Gaîté 1860-72, Vaudeville 1873-80. Sa mort, *Rapport* 1881.

LACROIX. — Sous ce nom : *Lacroix*, premier rôle marqué, Genève 1858-59; *Lacroix*, Henri, Ile de la Réunion, 1863-67; *Lacroix*, premier rôle marqué, Lille 1877; *Lacroix*, Auguste, Clément, Clermont 1881-82. V. Robert.

LACROY, Victor. — Dijon 1843-46.

LADRÉ, Mlle Suzanne. — Soubrette, Bruxelles 1825-26, Bordeaux 1832-35, 4300 fr. d'appointements.

LAFAGE, Alphonse. — St-Pierre-Martinique 1855-58.

LAFAILLE, Louis, Emile Lacuisse dit. — Namur 1885, Paris 1886, St-Quentin 1887, Nantes 1888, Besançon 1889, Nevers 1890-91, Niort 1892. Sa mort, *Rapport* 1894.

LAFARGE, Stéphane, Adrien. — Bruxelles 1891-93.

LAFARGUE, Adrien, Louis, Thomas, naquit le 20 décembre 1786 à Epinay-sur-Seine où son père était chirurgien. Il prit le théâtre fort jeune encore, à l'exemple d'un frère aîné qui se fit une réputation comme mime. Elève de Joigny (v. ce nom) Lafargue s'essaya d'abord aux Délassements comiques, puis débuta à la Gaîté; c'était un bel homme, plein de dignité et de noblesse. Mais comme sa diction était simple et naturelle, il eut tout d'abord quelque peine à se faire accepter. Le nom de Lafargue figure sur le tableau de troupe de la Gaîté de 1807 à 1818. C'est alors qu'il fut appelé à l'Odéon en qualité de père noble et aux appointements de 6000 fr., chiffre considérable pour l'époque.

Lafargue quitta donc le boulevard où on lui avait donné le surnom de « Divin » après ses remarquables créations dans *Vincent de Paule*, le *Maréchal de Luxembourg*, *Jean Sbogar*, etc., etc., et parut à l'Odéon où il obtint les succès les plus mérités : les *Vêpres siciliennes*, les *Moments d'imprudence* (1819), les *Comédiens*, *l'Homme poli* (1820); en 1821, Lafargue avec Armand et Samson fit partie de la direction provisoire; le *Présent du Prince*, le *Paria*, grand succès; (1821), le *Père et le Tuteur* (1822), le *16 juin*, le *Tribunal secret*, une *Journée de Vendôme* (1823), *Luxe et in-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

digence (1824) ; particulièrement remarquable dans le rôle de Lusignan de *Zaïre*, de Cléante de *Tartufe*, du père du *Glorieux*. Lafargue était un comédien de la bonne école digne d'entrer au Théâtre-Français; une maladie de poitrine l'emporta prématurément. Il mourut à Auteuil le 4 avril 1825. On était alors au beau temps de la Restauration. Le curé refusa l'entrée de l'église au corps du comédien. Six ans auparavant, Lafargue avait recueilli chez lui, où il mourut, son ancien maître, Joigny. Il avait reçu en outre des leçons de Monval et de salutaires avis de Talma qui le protégeait.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 330.

Bibliographie : *Grande Biog. dram.* 1824.— *Dict. th.* 1825.

LAFARGUE. — Sous ce nom : Mme *Lafargue*, mime, Cirque ol. 1818; *Lafargue*, régisseur aux Funambules 1821; Th. Saqui 1822; *Lafargue*, Lille 1823; *Lafargue*, premier comique, Dijon 1829; Mlle *Lafargue*, Liège 1829-1831; *Lafargue*, Pierre, Hippolyte, comique, Bayonne 1833, Dijon 1835, Marseille 1840-1848, Turin 1849, Paris 1852; Mme *Lafargue*, née St-Paul de Léchar, Bayonne 1833, Dijon 1835, Marseille 1847-1848, Turin 1849, Paris 1852-1865.— *Lafargue;* en 1850, un sieur Lafargue, ex-artiste, âgé de 86 ans, est admis dans un hospice pour la vieillesse et reçoit un secours de 60 fr. de la société. Sa mort, *Rapport* 1853.— *Lafargue*, Gustave, Jean, François, Porte-Saint-Martin 1863-67, médaille d'honneur, Gaîté 1868.

LAFAYE, Louis Beneyt dit. — Comique genre Numa. Nancy 1846-47, Anvers 1850, Liège 1852-1853, Bruxelles 1856-61, Hombourg 1862, Bruxelles 1863-67, Lille 1868, Rouen 1869-70, Bruxelles 1872-73, Ambigu 1874, Bruxelles 1875, Liège 1876-77, Bruxelles 1878, Liège 1879-81, Metz 1882, Reims 1883, Lille 1884, Le Hâvre 1885-86, Paris 1887-95. En 1887, 70 ans, 43 ans de th., 500 fr. de pension de la société. Sa mort, *Rapport* 1896. Artiste fort apprécié en Belgique.

LAFAYE, Mme Cécilia, Laurence, née en 1827.— Anvers 1849-50, Liège 1852-53, Bruxelles 1854-55, Amsterdam 1856-57, Bruxelles 1858-59, Bordeaux 1872-75, Le Hâvre 1876, Bruxelles 1877, Béziers 1878, Perpignan 1879-81, Grenoble 1882, Avignon 1883, Perpignan 1884, Bayonne 1885, St-Quentin 1886-87, Nantes 1888-1904. En 1903, 75 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Décédée vers 1904-05.

LAFEINTE, Maëstricht 1673-78.

LAFENESTRE, Mme Elisa. — Valenciennes 1843, Bruxelles 1845, Versailles 1846, Lille 1847-49, Paris 1852-53.

LAFERRIÈRE, Louis, Fortuné, Adolphe. « L'éternel jeune premier » qui jouait les amoureux à l'âge de 70 ans, mettait une certaine coquetterie à se vieillir, comme d'autres à se rajeunir. Ainsi se formait la légende : personne ne connaissait son âge exact. Vapereau l'a fait naître en 1796. Lui-même écrivait, ou faisait écrire dans ses *Mémoires :* « Je suis né au siècle dernier. » Larousse inscrit la date de 1801, d'autres 1810. La vérité, nous dit M. G. d'Heylli *(Dict. des Pseudonymes)*, est qu'il était né le 12 avril 1806, à Alençon (Orne), et qu'il se nommait *Delaferrière*.

Dans les *Mémoires* cités plus haut, que l'on ne doit consulter qu'avec la plus grande méfiance, Laferrière dit avoir été élevé aux *Orphelins du faubourg St-Antoine*, puis au pensionnat Malot où le découvrit Choron qui cherchait des voix. (Choron dirigeait une école de chant boulevard Montparnasse.) C'est ainsi qu'il fut choisi par Mme Pasta, pour représenter au Th. Italien, le petit rôle d'Adolphe dans la *Camilla*. Or ce menu détail nous fait déjà prendre l'auteur des *Mémoires* en flagrant délit d'inexactitude. La *Camilla* fut donnée le 20 octobre 1821. Si Laferrière était né, comme il le dit, à la fin du XVIIIme siècle, le petit Adolphe aurait eu déjà 23 à 25 ans. La vérité est qu'il avait quinze ans et demi.

Nous relevons aussi une transposition de dates : « l'avant-veille de mon renvoi de l'école, disent les *Mémoires*, j'avais chanté avec Duprez et Mlle Dotti, les soli introduits par Gossec dans la scène de la prophétie de Joad d'*Athalie*. *La représentation* avait eu lieu au Th.-Français. »

Ces représentations (et non *cette*) avaient eu lieu les 14, 17, 20, 23, 27 nov., 1, 15, 18, 22 décembre 1820 — c'est-à-dire un an avant la représentation de *Camilla*. — *Athalie* avait été donnée avec les chœurs de Gossec, dirigés par Fétis, et la petite Despréaux, amenée de Bruxelles par Talma, joua Joas.

Cependant Laferrière, dont les progrès musicaux n'avaient pas satisfait Choron, était entré comme petit commis chez Martinet, le célèbre marchand d'estampes de la rue du Coq St-Honoré. En cette qualité, le jeune homme était chargé de vendre, dans la salle voisine du Vaudeville de la rue de Chartres, des brochures et des pièces de théâtre. Un soir, il oublia son office pour écouter tout le spectacle. Quelques jours plus tard, il débutait au Théâtre Montparnasse chez les frères Seveste aux appointements de 30 fr. pour les six premiers mois, et 40 fr. pour les six derniers avec obligation de figurer dans les pièces où il ne jouait pas, à Montparnasse et à Montmartre.

De la banlieue, Laferrière passa à l'Ambigu, où il débuta dans *Calas :* « 6 septembre 1828, début de M. *Adolphe* par le rôle d'Edouard, dans *Calas*. » Adolphe, c'est Laferrière qui n'a pas encore fait mettre son nom sur l'affiche. Il demeure alors rue Albouy, n° 7. Frédérick Lemaître qui savait l'apprécier, le fit entrer à la Porte-St-Martin pour jouer à ses côtés dans

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Marino Faliero. Ses progrès y furent si rapides que ses appointements, à peu près nuls jusqu'alors, furent portés à 3,600 fr. et 10 fr. de feux par pièce : le voici tour à tour Malcom de *Macbeth*, Georges, de l'*Incendiaire;* il reprend l'*Homme du monde*, la *Première affaire*, les *Victimes cloîtrées*, et attire sur lui l'attention par sa création de Frédéric Stap, dans *Schœnbrunn et Ste-Hélène*. Puis Laferrière quitta la Porte-St-Martin pour avoir refusé un rôle de dix vers dans la distribution de *Marion Delorme*. Plus tard, il regretta ce mouvement. En attendant, il se présenta à la Comédie-Française qui l'accepta. Il y fit son apparition dans Seïde, de *Mahomet* (octobre 1831), puis dans Saint-Mégrin, de *Henri III*. Il demanda pour son troisième début, *Hamlet*. Mais une décison du Comité arrêta ses débuts après les deux premiers, qui cependant — et peut-être à cause de cela, — avaient été suivis avec un certain intérêt. Nous le retrouvons alors à la salle Ventadour où Alex. Dumas fit jouer *Térésa* par la troupe de l'Opéra-Comique (1832). Arthur de Savigny fut, pour Laferrière, un rôle heureux, mais la salle Ventadour ferma ses portes.



LAFERRIÈRE, lith. an. dans le *Médecin des enfants*

Le désir de voyager conduit ensuite Laferrière en Suisse, — pour entrer dans un couvent, qu'il dépeint assez comme celui d'Einsiedeln, selon les *Mémoires* (t. I, p. 151 à 217) — ou plus prosaïquement pour y donner quelques représentations, selon Th. Nezel. Puis il fut engagé par Eric Bernard au Th. du Panthéon, où il créa quelques rôles, aujourd'hui parfaitement oubliés. Il accompagne ensuite Mlle Mars, dans sa dernière tournée à travers les provinces, sous la direction de Mme Corrège : Nancy, Strasbourg, Lunéville, Dijon, etc., puis accepte un engagement de trois ans pour la Russie. Embarqué au Hâvre, au printemps de 1834, sur le bâtiment de commerce l'*Ariane*, Laferrière débuta devant la Cour à Gatchina, dans l'*Escroc du grand monde*. L'artiste plut, la pièce déplut. La faveur dont il fut l'objet, pendant trois ans, ne se démentit pas. La Cour et la ville le comblèrent d'applaudissements dans *Chatterton*, dans le *Gamin de Paris* (rôle de Bouffé), et cependant le climat de la Russie semblait peu favorable à sa santé, ou bien plutôt, Laferrière avait le mal du pays. Il obtint un congé, revint à Paris où il arriva par terre — après un mois de voiture — le 9 mai 1837. Au mois de septembre suivant, il débutait à la Gaîté par le rôle de Georges, de *Pauvre mère*. *Marcel*, le *Pauvre idiot*, le *Sonneur de Saint-Paul* lui fournirent tour à tour l'occasion de déployer un talent plein de souplesse et d'énergie. On vante sa sensibilité, ses avantages extérieurs, son excellent ton.

A la fin de l'année 1838, Laferrière fit dans le Midi une tournée théâtrale, dans laquelle il obtint un succès prodigieux. Puis, après deux ans de pérégrinations, il vint débuter au Vaudeville, le 30 mai 1840 dans *Marcelin*. Rolle, le critique, disait alors de lui : « Laferrière ne manque ni de talent, ni de sensibilité; mais ce talent nous semble monotone, cette sensibilité a toujours le même sanglot, la même larme. »

Laferrière passa au Vaudeville cinq années. A cette période se rattachent : *Marguerite* (Albert), l'*Enfant prodigue* (Justin), le *Neveu du mercier* (Charles), le *Débutant* (reprise), *Elle est folle*, la *Nouvelle fiancée*, *Hermance*, *Loïsa*, *Madame Roland*, la *Veille du Mariage*, *Pierre le Millionnaire*, *Ma bonne étoile*, etc. De même que deux procès qui firent quelque bruit : Ayant refusé de prendre le rôle d'Edouard de Senneterre, dans *Nelly*, il fut judiciairement condamné à le jouer ; puis, ayant été diffamé en termes abjects par le journaliste Charles Maurice, il le fit condamner à 3,000 francs de dommages-intérêts, 500 francs d'amende et deux mois de prison.

A sa sortie du Vaudeville, Laferrière recommença ses tournées en province ; à la fin de 1846, il est en représentation à Belleville ; plus tard, au modeste théâtre Beaumarchais. C'est là qu'Alex. Dumas, qui venait de fonder le Théâtre Historique, alla le chercher. Son nom figure sur le tableau de troupe, le premier après celui de Mélingue : Julio, de l'*Ecole des familles*, 20 mai 1847, Maurice du *Chevalier de Maison rouge*, 3 août. — Cette dernière création qui, de l'avis unanime fut sa plus belle, lui ouvrit les portes de l'Odéon : 24 janvier 1848, *Antony* (reprise) avec Mme Marie Laurent ; 9 mars, *La Fille d'Eschyle*.

A la fermeture de l'Odéon, il se réfugie aux Délassements où il joue *Maurice* ou le *Garde mobile*, reprend plusieurs de ses rôles à succès, et rentre au Théâtre Historique voisin :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Antony, dans *Antony* (reprise), 17 déc. 1848, Rio Santo des *Mystères de Londres* 28 déc.; Buckingham, de la *Jeunesse des Mousquetaires* (reprise) 17 février 1849; Henri Morton, des *Puritains d'Ecosse*, 19 mai; D'Harmental, du *Chevalier d'Harmental*, 26 juillet; Karl, du *Comte Hermann*, 22 novembre; St-Mégrin, de *Henri III et sa Cour* (reprise), 20 janvier 1850: Bernard dans *Elle est folle* (reprise), 21 juillet. Ses appointements s'élevaient alors à 9,000 fr. Après la fermeture du Th. Historique, Laferrière reprit ses tournées en province et à l'étranger; il triomphe à Lyon, à Bordeaux, à Marseille, et c'est de Madrid qu'il revient pour créer à l'Odéon, le rôle de Georges dans l'*Honneur et l'Argent* (11 mars 1853). L'interprétation fut supérieure, et Laferrière joua Georges avec une chaleur, une verve, une passion que son successeur Delaunay, plus irréprochable comme diction, n'égala peut-être pas plus tard. En mai, il donna son bénéfice avec cette pièce.



LAFERRIÈRE, caricature par H. Démare, dans le *Bouffon* (1867)

Pendant les vacances d'été, Laferrière reparaît au boulevard, créant un autre Georges, dans *Georges et Marie*. A l'Odéon: Hermann, dans *Que dira le monde ?* et Edouard Rubberg dans la *Conscience* (1855). Succès énorme. Dans la *Bourse*, son lyrisme se trouva plus comprimé (1856).

Allant d'un théâtre à l'autre, il est dès lors fort difficile de le suivre: au boulevard, il crée la *Fausse adultère*, le *Médecin des enfants*, un de ses triomphes; en mars 1857, l'*Aveugle* et en novembre le *Fou par amour*, ces deux pièces à la Gaîté. Il retrouve ses grands succès dans *Antony*, *Henri III*, les *Fiancés d'Albe*, *Richard d'Arlington*, *Martyre du cœur*, l'*Outrage* (Porte-St-Martin, février 1859). Au Cirque: l'*Histoire d'un drapeau*, mars 1860; à l'Odéon: *Daniel Lambert*, avril 1860. En 1864, il joue le *Zouave de la garde*, puis le 5 décembre 1866, la *Reine Cotillon* à la Porte-St-Martin. De là, il va donner aux Folies Dramatiques, des représentations de la *Dame aux Camélias* en compagnie de Mlle Duverger (v. ce nom). Le public accourt pour voir les diamants de l'une, et la jeunesse éternelle de l'autre. Laferrière et Duverger deviennent deux curiosités. — Au Th. Cluny, les *Sceptiques* et une reprise d'*Antony* avec Mlle Duverger (décembre 1867). On écrit alors: « Les débuts de Laferrière se perdent dans la nuit des temps... C'est un acteur très inégal, *éternuant ses paroles*, mais le nombre de ses qualités scéniques l'emporte sur celui de ses défauts. A longtemps refusé des rôles dans les pièces où il ne pouvait pas se montrer en culottes collantes et en bottes molles. » Th. Gautier avait dit auparavant: « Laferrière et ses grimaces nerveuses. » Barbey d'Aurevilly, implacable, publie une satire sanglante contre « Mlle Laferrière » comme il l'appelle. L'article qui avait paru d'abord dans la *Veilleuse* fut reproduit dans les *Vieilles Actrices*, Paris, Bibl. Chacornac, 1889. D'autres plaisantent en disant que le Laferrière de 1868 est le petit-fils du Laferrière de 1831, et lui reconnaissent les « qualités de sa famille, » c'est-à-dire une diction habilement nuancée, un charme magnétique, un jeu impétueux, émouvant, fébrile. Fin 1873, nous le retrouvons encore au Th. Cluny, où il joue dans la *Maison du Mari*, puis en 1875, au même théâtre, les *Ingrats* (23 mars) rôle du Commandant. Le 16 nov. 1876, nous relevons encore une reprise de *Elle est folle*.

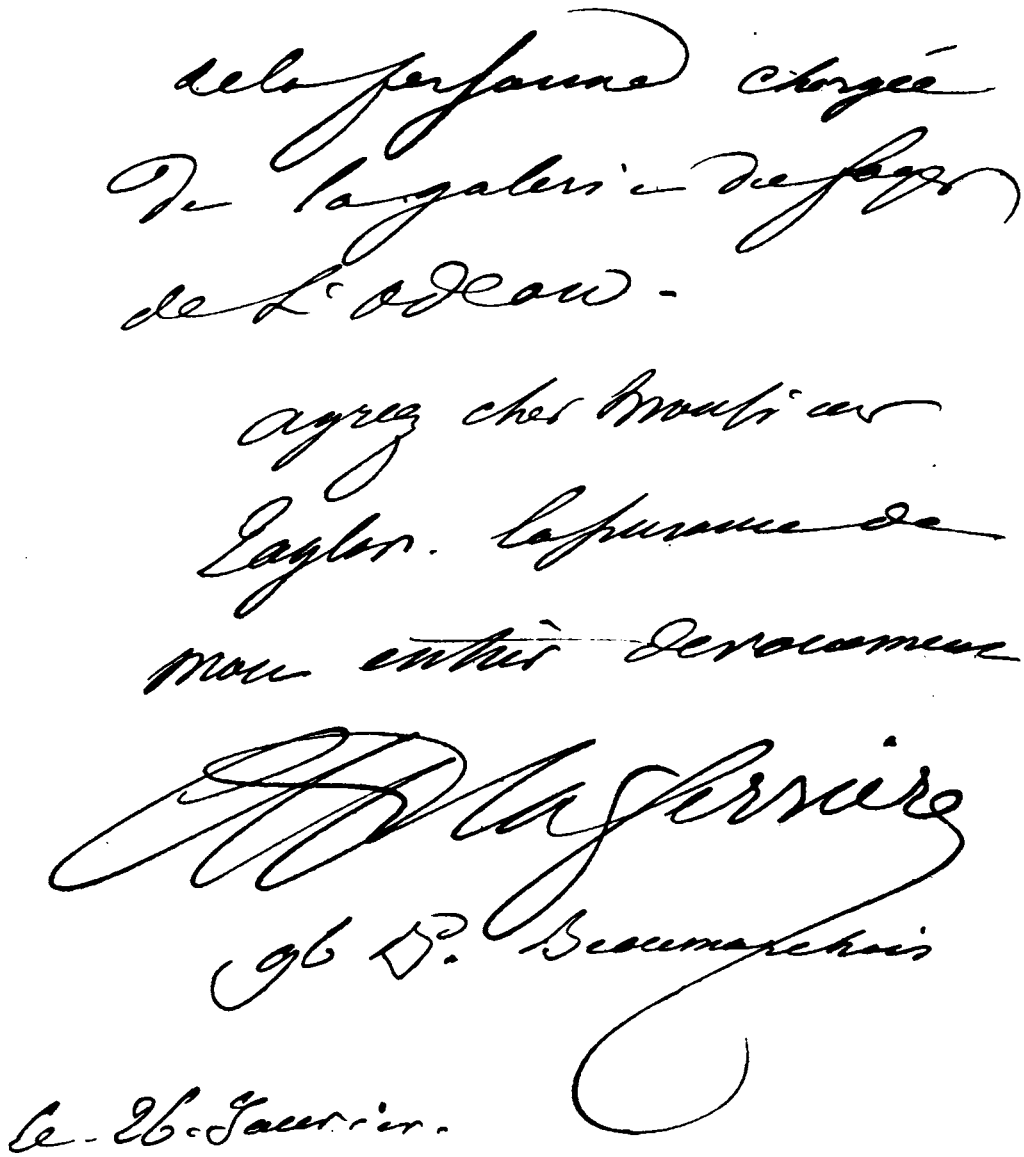
Laferrière, qui fut avec Frédérick Lemaître et Mélingue, un des plus vaillants défenseurs du drame romantique, représenta donc l'éternelle jeunesse. Autour de son nom une légende s'était créée, et comme il cachait son âge, la foule s'imaginait qu'il était encore beaucoup plus vieux. On chercha à exploiter la légende: l'*Eau Laferrière* « destinée, dit le prospectus, à éterniser l'été et même le printemps de la vie » fut lancée. Timothée Trimm attacha le grelot avec un grand article réclame en date d'avril 1876, et se terminant ainsi: « Eau Laferrière, printemps éternel, ma vieillesse te salue. » — Hélas! on prétend que « l'éternel jeune premier » se ruina dans cette spéculation, si bien que lorsqu'il s'éteignit doucement dans les bras de sa fille, le 15 juillet 1877, il ne laissait aucune fortune. Une foule sympathique se pressa sous la pluie à son convoi funèbre pour le saluer une dernière fois.

Mlle Louise Laferrière, sa fille, née en 1857, élevée au Couvent des Dames de St-Joseph, devint plus tard la femme de M. Paul Rolier,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

le courageux ingénieur-aéronaute qui, parti de Paris en ballon, pendant le siège de 1870, alla tomber, poussé par le vent, en Norvège, et revint de là rapporter à la délégation de Tours, les dépêches qui lui avaient été confiées.

Homme privé, Laferrière fut bon et obligeant, grand amateur d'objets d'art et de curiosités, collectionneur de tableaux. Il demeura



Autographe de LAFERRIÈRE (Collect. H. Lyonnet)

longtemps boulevard Beaumarchais, puis, dans ses dernières années, boulevard Voltaire.

Alph. Lemonnier a raconté (les *Petits Mystères de la Vie théâtrale*, p. 157 et suiv.) les amours de Déjazet et de Laferrière, et nous n'en détachons que cette phrase : « On a fait courir sur Laferrière des bruits d'une étrange malveillance... J'ignore ce qu'il peut y avoir de vrai sur ce qu'on a dit et même écrit sur ce comédien, — mais, ce que je puis vous assurer, c'est que Laferrière était, il y a trente-cinq ans, un amant délicieux, d'une délicatesse exquise pour une maîtresse ! » Et la phrase est signée de Déjazet.

A titre de curiosité (opinion d'un confrère), on peut lire, d'autre part, dans les *Souvenirs de Bouffé* (p. 363), la façon dont celui-ci juge Laferrière jouant un de ses rôles, à lui, Bouffé, à St-Quentin — Trim, des *Enfants de troupe :* « Je dirai seulement que cet artiste, d'un talent incontestable et surtout d'une grande distinction, apportait dans ce personnage une désinvolture et un laisser-aller frisant le mauvais goût. »

Enfin, n'oublions pas que Laferrière, véritable artiste et collectionneur de tableaux, eut

EFERUS - Recherches & Classification numériques

quelques velléités d'écrire, qu'il signa *Livre III, Chapitre premier*, en collaboration avec Eugène Pierron et H. Auger, et qu'il y eut des projets de collaboration avec Lambert Thiboust pour un *Gilbert* destiné à l'Odéon. (Lettres de Lambert Thiboust.)

Biographie : Lorsay, les *Th. de Paris*, t. I. vers 1854, notice par Th. Nezel. — N. Gallois, *Th. Impérial de l'Odéon*, notice, vers 1854. — Alb. Monnier, *Biographie de Louis-Adolphe Laferrière. Galerie Geoffroy*, t. II. Notice par Eug. Guinot, complétée par Georges Bell. — *Paris-Théâtre*, n° 29, 4/10 déc. 1873, notice par Fél. Jahyer.

Bibliographie : *Mémoires de Laferrière*, 2 vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1876 ; Ad. Laferrière, *Souvenirs d'un jeune premier* avec une préface de J. Claretie, un vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1884 ; Alph. Lemonnier, *Les Petits Mystères de la Vie théâtrale*, p. 157 et suiv.

Iconographie :

— En pied, de 3/4 à droite, par Eust. Lorsay, dans le *Pauvre idiot*.

— Mi-corps, de face, dess. par H. Pottin, grav. bois par Diolot.

— En pied, de face, lith. par Ch. Geoffroy, dans la *Conscience*.

— En buste, de 3/4 à droite, photo. par Liebert (*Paris-Théâtre* n° 29).

— En pied, de 3/4 à droite. Cost. de th., lith. par Testard, 1848. dans le *Pauvre idiot*.

— En pied, de face, cost. de th., lith. an. dans le *Médecin des enfants*.

— En pied, de 3/4 à droite, cost. de th., lith. par A. Lacauchie.

— *Le Bouffon*, 11 août 1867, caricature par H. Démare.

LAFERTÉ. — Sous ce nom : *Laferté*, Louis, Emile, Bertrand, Evreux 1867-69, *Laferté* Louis, Nouveautés 1868 : *Laferté*, Théâtre Historique 1875-76 ; *Laferté*, François, Hubert Bonnaventure, Odéon 1881-84, Paris 1885 et années suivantes.

LAFFITTE, ou Lafitte. Il est fort difficile, ce nom étant écrit tantôt d'une façon et tantôt d'une autre, de débrouiller la personnalité de chacun de ces *Laffitte* ou *Lafitte*.— *Laffitte*, Jean, Edouard, né vers 1808, nous semble le plus ancien. Et cependant, tandis qu'il tient l'emploi des jeunes premiers, un autre *Edouard Laffitte*, comique, surgit à l'horizon. Un *Edouard Laffitte* débute à la Porte-St-Martin, le 30 mai 1826 ; jeune amoureux, Nouvelle-Orléans 1828 ; Bordeaux 1830 ; Marseille 1831 ; Nimes 1835 ; Liège 1839-40 ; Anvers 1843 ; Berlin 1847-49 ; Jean Edouard est à Yassy en 1859, à St-Pétersbourg en 1860-63, Gymnase 1864, St-Pétersbourg 1865-82, Chambéry 1883-1890, Nice 1891-98. En 1889, 81 ans, 61 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1899. — *Lafitte*, comique, Rouen 1825, Nantes 1831, Douai 1832-33 ; *Lafitte*, jeune premier, troupe ambulante, Seine-et-Oise 1826 ; *Lafitte*, amoureux, Angoulême 1827-28 ; *Lafitte*, Perpignan 1828-29 ; *Lafitte*, Variétés 1829 ; *Lafitte*, Théophile, jeune premier, Lorient 1830 ; *Lafitte*, Edouard, comique, Lorient 1830 ; *Lafitte*, troisième amoureux, Perpignan 1833-35 ; *Lafitte*, Jules, père, Genève 1835, Berlin 1837 ; *Laffite*, amoureux, Lille 1837 ; *Lafitte*, Versailles 1840 ; *Lafitte*, Reims 1843-46 ; *Lafitte*, Calais 1843-1846 ; *Lafitte*, Jules, décédé vers 1846 ; *Lafitte*, Jules, Berlin 1848-49.

Du côté des dames : Mme *Lafitte*, Strasbourg 1823 ; Mme *Lafitte*, Th. de Madame, 1825 ; Mme *Lafitte*, Odéon 1825 ; Mme *Lafitte*, amoureuse, Brest 1833 ; Mme *Lafitte*, amoureuse, Nîmes 1835 ; Mme *Lafitte*, Versailles 1840 ; Mme *Lafitte*, Reims 1843-46 ; Mme *Lafitte*, Sophie, Genève 1845-46 ; Mme *Lafitte*, Alphonsine, Nice 1875-77, Bordeaux 1878-82.

LAFITE ou Lafitte, Joseph, né vers 1769 à Pontoise, danseur et mime au Th. des Variétés du Palais-royal en 1786, Ambigu 1791, Variétés 1793, Th. de la Cité 1794, Variétés 1799. On écrit de lui en 1801 : « Le plus beau pantomime de ce temps. » Jouait d'une façon étonnante le songe de Don Quichotte délivrant la princesse Micomicon dans *Bazile et Quitterie*. Gaîté 1805-14. Acteur et régisseur, Porte-St-Martin 1815-18. M. Em. Campardon a publié un document relatif à Lafite (emprisonnement à La Force pour une gaminerie de jeunesse, 1786) dans le 2me vol. des *Spectacles de la foire*.

LAFITTE, J.-B. Pierre. — Acteur, journaliste, romancier, auteur dramatique, né en 1795, troisième rôle et confident au Th.-Français 1822-28. « Ce nom n'est connu que du caissier, » dit la *Petite Biographie* de 1826. Lafitte renonça bientôt au théâtre comme acteur, et se mit à écrire des romans et des pièces pour l'Odéon, les Variétés, l'Ambigu, le Vaudeville, la Gaîté, jusqu'en 1852. Il eut, comme collaborateurs de Rougemont, Lagrange, Ch. Desnoyer, E. Cormon, Xavier Saintine, Michel Masson, Dennery, Eugène Nyon, etc. Vers 1835, il refondit les *Mémoires de Fleury*. — J.-B. Pierre Lafitte mourut le 5 mars 1879.

LAFLEUR. — V. Gros-Guillaume.

LAFLEUR, François Juvenon, fils d'Etienne Juvenon, maître cuisinier, « qui donnait à manger chez lui et portait en ville » et de Jeanne Prestat. — Naquit vers 1623. Son père était originaire de Charonne. Nous savons par Jal qu'il reprit la suite de celui-ci et qu'il était qualifié « cuisinier » lui-même, demeurant rue de Bretagne, lorsqu'il épousa, le 29 juillet 1647, Marguerite Petit-Jean, âgée de 22 ans, demeurant rue Beaubourg (Reg. de St-Nicolas des Champs). On ignore, par contre, à quelle époque il entra dans la troupe de l'Hôtel de Bourgogne sous le nom de *Lafleur*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

puisqu'en 1650, au moment de la naissance de son fils Jean, il demeurait toujours rue de Bretagne et se qualifiait « cuisinier. » Ou peut-être, par prudence, n'abandonna-t-il que plus tard son fonds de commerce? Quoi qu'il en soit, en 1667, il succéda à Montfleury dans l'emploi des rois et des paysans. « C'était, nous disent les *Lettres au Mercure*, un grand homme, beau de visage, fort bien fait, et excellent acteur pour jouer les rôles de rois; il était des plus anciens comédiens de la Troupe Royale en 1674. Il excellait encore dans les caractères de gascons et de capitans. On dit de lui que c'est le premier acteur qui ait eu ce qu'on appelle des entrailles, c'est-à-dire l'art de s'émouvoir, pour toucher ensuite les autres, ce que Floridor n'avait point à ce degré de perfection. Il joua d'original en 1672 (5 janvier) le rôle du Vizir Acomat dans la tragédie de *Bajazet*. » Lemazurier cite en outre les créations de Lélius dans la *Sophonisbe* de Corneille, et Burrhus dans *Britannicus*. Juvenon, sieur de La Fleur, « comédien ordinaire du Roy », mourut le 24 oct. 1674. (Reg. de St-Sauveur.)

Il fut le père du comédien La Thuillerie (v. ce nom).

Biographie : *Lettres au Mercure sur Molière*. — Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — Jal, *Dict. critique*.



P. LAFON, d'après Bordes, lith. Villain

LAFLUTE, Edouard. — Né à Lyon en 1816, premier rôle, se donna quatre coups de poignard et se jeta par la fenêtre, à Sens, le 16 juin 1845. Nous relevons en outre sur l'*Annuaire* des artistes : *Laflutte* (sic), Louis, Edouard, Dijon 1845-47 ; Mme *Laflutte* (Sophie), Besançon 1847.

LAFON, Pierre Rapenouille, dit. — Naquit à Lalinde (Périgord), le 1er septembre 1773. Son père, Jean Lafon, était maître en chirurgie. Elevé au collège de Bergerac, puis à celui de Bordeaux, où il fut encouragé dans ses dispositions pour la poésie et la déclamation par son professeur de rhétorique, François Ferlus, bénédictin de la Congrégation de St-Maur. A vingt ans, Lafon avait déjà composé une tragédie, la *Mort d'Hercule*, qu'interprétèrent les comédiens de la ville, l'auteur s'étant réservé, comme amateur, le rôle du centaure. En 1796, la réquisition l'appelle sous les drapeaux. Libéré au bout d'un an, grâce aux démarches de son père, il commence alors ses études médicales à Bordeaux, pour les compléter à Montpellier. Mais la vocation dramatique l'emporte : il quitte Montpellier en secret, et va s'engager à Marseille dans une troupe ambulante qui se rend à Nice, à Toulon, à Draguignan.

Un heureux hasard lui fait rencontrer dans cette dernière ville Raynouard, le futur membre de l'Institut et futur auteur des *Templiers*. Celui-ci l'engage à partir pour Paris, et lui remet une lettre destinée à Barras, alors tout puissant, qui le recommande à son tour à Dugazon, ajoutant à cette faveur une pension alimentaire sur les fonds d'encouragement des beaux-arts.

La chute de son protecteur semble un instant compromettre sa fortune. Mais l'élève de Dugazon parvient à intéresser à sa position Lucien Bonaparte, devenu ministre de l'Intérieur, qui signa son ordre de début. Lafon parut donc pour la première fois à la Comédie-Française le 8 mai 1800 dans le rôle de l'impétueux Achille. Il y produisit un effet prodigieux : « Lafon a de la grâce et de la sensibilité, lit-on dans *l'Almanach pour l'an* X ; il ne réunit pas au même point la noblesse et l'énergie. Cela tient sans doute à ses moyens physiques...» On trouve sa figure trop inexpressive. Il ne manque ni d'aplomb, ni d'aisance — d'aplomb surtout — mais il a encore de mauvais gestes. Tancrède, Orosmane, Vendôme, sont ses meilleurs rôles. Quelques-uns veulent déjà l'opposer à Talma. — En attendant, ce qui est certain, il plaît aux femmes. Paris raffole du jeune acteur que ses partisans ont le tort de vouloir comparer à Lekain. Derrière la toile, les intrigues vont leur train. Dans une lettre adressée à Lucien Bonaparte, en date du 13 nivôse an IX, le débutant se plaint de ses camarades ; on le laisse languir dans un dangereux repos; que ne lui permet-on de partager quelques rôles avec Larive et Talma? (*l'Amateur d'autographes* no 256, janv. 1875.) Ces bruits prennent même tant de consistance que Talma se voit obligé de les démentir par la voie de la publicité. Au fond, c'était la vieille querelle du critique Geoffroy contre Talma. Geoffroy, moins par conviction que par parti-pris, aurait soutenu quiconque pouvait faire échec au dieu du jour. Cette lutte dura jusqu'en 1806, époque à laquelle Talma prit véritablement le dessus. Aussi Lafon ne s'en consola-t-il jamais, qu'à la mort de son rival, à la mémoire duquel il adressa un fort beau discours. Mais on ne l'entendit plus prononcer le nom de Talma. Il disait : « *l'otre* ». « Monsieur Lafon, lui

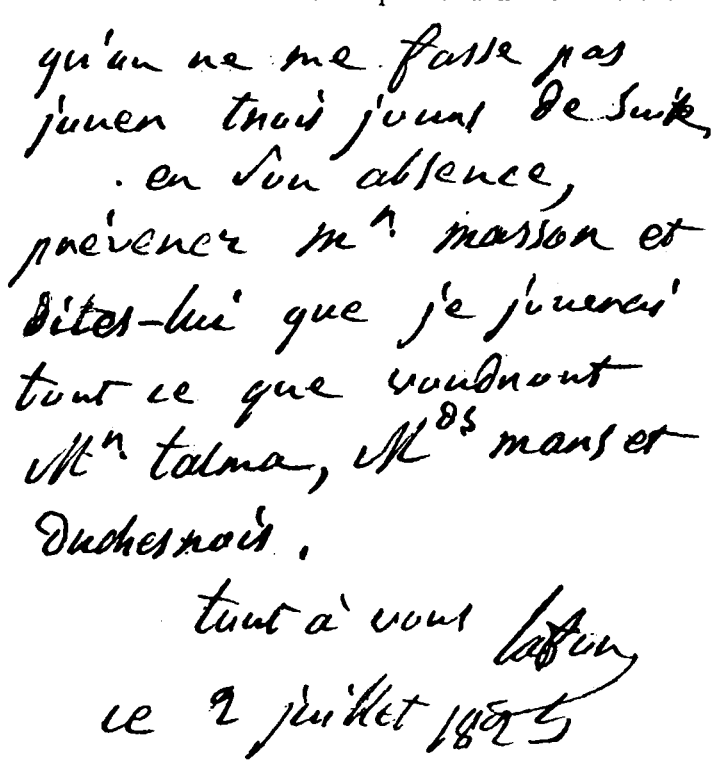
EFERUS - Recherches & Classification numériques

dit un jour le duc de Lauraguais, je trouve que vous êtes trop souvent l'*un* et pas assez l'*autre*. »

L'avancement de Lafon fut rapide ; mis aux appointements de 3600 fr. en entrant au théâtre, il fut reçu sociétaire au mois de septembre de la même année. En 1801, son traitement fut élevé à 7200 fr. parce qu'il n'y avait pas de part vacante en ce moment. Il eut 1/4 de part en 1802, 3/4 en 1803, et 7/8 en 1807. — Ses essais dans la Comédie — Clitandre des *Femmes savantes*, Etieulette de la *Gageure imprévue*, Tufière du *Glorieux*, Alceste du *Misanthrope*, Brueis de *Brueis et Paraplat* (création, 1807) — furent moins heureux, et ne lui attirèrent que des difficultés avec ses camarades. Lafon fit partie du voyage à Erfurt en 1808.

Parmi les 38 rôles que créa Lafon à la Comédie-Française (1802-1827) et dont M. E. D. de Manne a dressé la liste, combien sont oubliés ! Nous rappellerons Philippe le Bel des *Templiers* (1805), d'Epernon de la *Mort d'Henri IV*, Joseph d'*Omasis* (1806), *Artaxerce* (1808), Pâris, d'*Hector* (1809), Thierry de *Brunehaut* (1810), Henri III dans les *Etats de Blois* (1814), *Démétrius* (1815), Talbot de Jeanne d'Arc (1819), Shore de *Jane Shore* (1824). En 1815 — comme il résulte de lettres échangées entre l'administration et lui — il est encore forcé d'abandonner son projet de jouer les premiers rôles dans la comédie. Orgueilleux, vantard, Lafon nous semble avoir été toujours un turbulent, un ambitieux, qui, non content de ses dons naturels, aspirait à jouer tous les rôles ; c'est le réclamant perpétuel, et quand ses démêlés sont finis avec Talma — personnifiant la bonté dans la force — ils recommencent avec Mlle Duchesnois (lettre à M. de La Ferté, Paris 3 juillet 1817, l'*Amateur d'autographes* n° 256 janvier 1875). Ou bien, c'est encore « M. Monrose qui lui fait du tort gratuitement. »

En 1821, les beaux jours sont passés ; on veut bien se souvenir, il est vrai, de ses débuts : « jamais débuts ne furent plus brillants », mais c'est pour lui reprocher sa diction emphatique, boursoufflée, et son accent gascon. Dès lors, il multiplie ses absences (Bruxelles 1-10 sept. 1820). Dans le cours de l'exercice théâtral 1821-22, Lafon ne paraît plus que dix fois sur la scène de la rue Richelieu et le Comité, en date du 24 janvier 1823, en est réduit à signaler à l'autorité cet état de choses, « M. Lafon se tenant toujours envers la Comédie dans un état d'inaction et d'impassibilité » qui laisse dans le doute de savoir s'il est toujours de la société ou s'il n'en est plus. Maurice Alhoy écrit en 1824 : « Le masque de l'illusion est entièrement tombé.... Un accent gascon, que nos dames trouvèrent divin, ne paraît plus que ridicule et fatigant, et l'enfant de la Garonne, déifié jadis, se voit actuellement au second rang des desservants de Melpomène. »



Autographe de LAFON (Collect. H. Lyonnet)

Harel, dans son *Dictionnaire théâtral* (1826), nous fait fort bien comprendre pourquoi tout parallèle entre Talma et Lafon a toujours été impossible. On ne compare pas la force à la grâce, la terreur à l'élégance. Lafon n'avait donc rien du furieux Oreste ni du sauvage Rhadamiste, pas plus que Talma les grâces chevaleresques de Vendôme, ni la galanterie passionnée d'Orosmane. La vérité est que ce furent les ennemis de Talma qui lui opposèrent Lafon, mais qu'en réalité ces deux artistes, de tempérament tout différent, n'eurent jamais à se craindre.

C'est, d'ailleurs, ce que Lafon eut l'esprit de reconnaître dans le discours qu'il prononça sur la tombe de son ex-rival (Paris, Veuve Ballard, imprimeur du roi, 21 oct. 1826), discours dont nous extrayons ce passage : « Vingt-six ans passés, j'ai partagé avec toi, je ne dirai point ta gloire, mais les épreuves journalières d'un travail que ce partage même rendait si périlleux ; et toi, tu encourageas souvent mes essais ; tu me soutins par ton amitié contre le danger d'une concurrence que

EFERUS - Recherches & Classification numériques

nul ne redoutait autant que moi ; j'ai vu plus d'une fois ta généreuse indulgence soutenir ma faiblesse, me départir libéralement les occasions de te seconder, de te suivre, quoique de loin, dans ta carrière glorieuse ».

La paix était faite sur un cercueil.

Après avoir offert sa démission à différentes reprises, Lafon manifesta le désir de se retirer définitivement le 22 novembre 1829. Mais le Comité exigea qu'il restât jusqu'au 1er avril 1830, afin d'atteindre trente années de services révolues. Il reparut le 18 mai suivant, cependant, dans une représentation donnée lors du séjour du roi de Naples à Paris. La Comédie n'ayant personne pour jouer le rôle du Grand Prêtre dans *Athalie*, lui offrait même, pour le décider, le produit de cette représentation extraordinaire. Mais Lafon, dont le caractère fut toujours des plus dignes, rejeta cette condition « ne voulant pas, disait-il, spéculer sur une semblable occasion ». Mais, sauf la circonstance citée, Lafon ne revint plus jamais au théâtre, même pour toucher sa pension, que le caissier avait l'obligeance de lui faire remettre.

Artiste brillant, mais superficiel, visant à l'effet, sans se soucier du caractère de ses personnages, Lafon, à l'inverse de Talma, n'avait pas grandi avec les années, bien au contraire. « C'est là la différence du talent au génie » a écrit son biographe. Il partait donc à la bonne heure. La représentation de retraite à laquelle il avait droit, ne fut pourtant donnée que neuf ans plus tard, le 9 avril 1839. Elle se composait de *Nicomède* (Lafon, Rachel) et du *Misanthrope* (Lafon, Mlle Mars). La recette fut de 14.000 francs. Nommé répétiteur du cours de Dugazon, au Conservatoire, le 21 avril 1805, et professeur titulaire en 1807, il prit sa retraite en septembre 1831. Enfin le 19 octobre 1834, lors de l'inauguration de la statue de Corneille, à Rouen, Lafon, qui était un lettré, eut mission d'y représenter la Comédie-Française et y prononça un discours.

Lafon fut marié deux fois. De son premier mariage il eut un fils, Achille, qui vers 1866, était commandant du premier bataillon de la gendarmerie d'élite. Il avait épousé en secondes noces Mlle Marchais de Chérissac, dame attachée à la maison royale de St-Denis. Sa fille Méloé (du premier ou second mariage ?) épousa M. Marsaud, armateur de Bordeaux, et c'est chez elle qu'il termina son existence le 10 mai 1846, à Bordeaux.

Le commandant de francs-tireurs Lafon-Mocquart, qui se battit si brillamment en 1870, était son petit-fils.

A Paris, Lafon avait habité rue du Sentier, 21 (1800), rue Villedot, 15 (1805), rue des Petits Champs, 26 (1807-19), rue Ste-Anne, 16 (1820), rue d'Enfer, 31 (1821-25), rue de Richelieu, 8 (1826-30).

Divers autographes de Lafon ont passé en vente publique. La collection Bovet possédait une lettre adressée au chanteur Duprez (n° 1367), Paris, 19 déc. 1838. Il sollicitait son concours pour sa représentation de retraite : « Votre nom, monsieur, et l'appui de votre talent, joint à celui de Mlle Mars et de Mlle Rachel, ajouteraient beaucoup à l'intérêt que peut exciter un vétéran de la Comédie-Française, qui fut pendant vingt-cinq années le lieutenant de l'illustre Talma. »

Il a été vendu le 27 avril 1903, un important dossier contenant 14 lettres signées de Lafon à Hoüel, Samson, 1819-34, 28 p. in-4°. Lafon y parle de l'art dramatique, de Ducis, de la mort de Talma, de la mort de sa femme, de ses enfants, de ses études, etc.

Enfin, nous possédons, dans notre collection, une lettre fort intéressante de Lafon. Elle est datée de Passy, 14 sept. 1822, et adressée à « Monsieur Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Chevalier de l'Ordre de St-Michel, officier de la Légion d'honneur, etc., présentement à Brignolles, Dent du Var. » Lafon l'appelle « mon cher patron, » et se montre plein de déférence et de reconnaissance pour son protecteur. Il lui annonce ses succès lors de l'inauguration de la nouvelle salle, et lui parle de son fils Achille, et de sa fille Méloé. — Dans un autre billet, que nous possédons également, adressé à Garnier, secrétaire de la Comédie, il déclare qu'il est prêt à jouer tout ce que voudront M. Talma, Mlle Mars et Mlle Duchesnois, mais à condition de ne pas jouer trois jours de suite (2 juillet 1825).

Lafon laissa, dit-on, des *Mémoires* manuscrits que Ch. Monselet eut l'occasion de feuilleter. M. G. Monval ayant demandé un jour (1902) dans l'*Intermédiaire* où étaient ces *Mémoires*, il lui fut répondu que la fille de Lafon, Mme Marsaud, avait laissé deux filles, Mmes Ramat et Dessandier, habitant Bordeaux, et que ce manuscrit se trouvait entre les mains de cette dernière.

Biographie : L. Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. I. — E. D. De Manne, *Troupe de Talma*. — Longue notice dans la *Galerie théâtrale Bance* 1818, signée L. V.

Bibliographie : *Année théâtrale*, almanach pour l'an IX, pour l'an X. — Le *Coup de fouet*, an X. — L'*Opinion du parterre*, t. I. à X. — *Petite Biographie*, 1821. — *Grande Biographie dram.*, 1824. — *Dict. théâtral*, 1826. — *Biographie dram.*, 1826, 1829. — *Discours prononcé sur la tombe de Talma*, le 21 octobre 1826, par M. Lafon. Paris, veuve Ballard, 1826.

Iconographie : Musée de la Comédie-Française, catal. Monval.

202. En buste, dans un groupe d'artistes, dessin au crayon noir, d'Et. Bouchardy.

234. Peinture toile, haut. 0m56, larg. 0m42, par Bellier (1804), offert par Mme veuve Lafon-Mocquart sa petite fille, en juin 1892.

471. Lafon dans Achille, dessin à la plume, anonyme.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— Dans *Tancrède*, portrait en pied de l'acteur répétant son rôle dans sa loge, par Mlle Delaporte, Salon de l'an X.

— Par Hollier, Salon de 1810 ; par le même, Salon de 1812 ; par le même, Salon de 1814.

— Coll. Martinet 120 *Artaxerce*. 171 Nimias de *Sémiramis*. 182 Gengis-Kan de l'*Orphelin de la Chine*. 183 Achille d'*Iphigénie en Aulide*. 243 Philippe le Bel des *Templiers*. 266 Horace.

— Miniature par Bordes, Salon de 1824.

— Buste en plâtre, par J. Lavergne, Salon de 1873.

— En buste, cost. de ville, grav. de Bertonnier, 1827.

— En buste, cost. de ville, de Villain, de Brand, de Lecler, de Matet.

— En pied ou en buste dans des rôles, lith. de C. Motte, Langlumé, Lecler, 1820.

— Belle planche en couleurs, *Galerie théâtrale Bance*, 1818, rôle de *Tancrède*, dess. de Chaumont, grav. par Lignon.

LAFON. V. Lafond et Lafont.

LAFONT. — Le célèbre violoniste, avait été acteur au théâtre des jeunes artistes de la rue de Bondy, où Ch. Maurice se rappelait l'avoir vu. Sa tenue était intéressante et son jeu convenable. Il y partageait l'emploi des jeunes premiers avec un nommé Delorge (1796). Le violoniste Lafont mourut d'une chute d'impériale de voiture publique.



Pierre LAFONT, par Benjamin

LAFONT, Pierre, Chéri. — Fils aîné d'un huissier de Bordeaux, naquit en cette ville le 15 mai 1797 et fut tout d'abord aide-chirurgien de marine, ainsi que le constate le document suivant : « Marine royale. Port de Bordeaux. Le Commissaire de l'inscription maritime de Bordeaux certifie que M. Lafont (Pierre), né à Bordeaux le 16 mai 1797, a navigué, savoir: Chirurgien, sur le navire l'*Héroïne*, capitaine Sustrac, du 2 février 1818 au 11 octobre 1819 (voyage de Bourbon). Vingt mois et 10 jours de navigation. Bordeaux, 7 mars 1820. » Mais soudain, il quitte la lancette, et part pour Paris avec l'intention d'étudier le chant. Il prend des leçons au Conservatoire et se prépare à débuter à l'Opéra-Comique, lorsque Désaugiers, alors directeur du Vaudeville, l'ayant vu jouer chez Doyen, l'engage pour remplacer Gontier passé au nouveau Théâtre de Madame (Gymnase).

Lafont débuta rue de Chartres, le 12 mai 1821, dans le rôle de Frédéric, de la *Somnambule*. Doué d'une physionomie agréable, d'une voix mélodieuse, Lafont fut un des amoureux les plus gracieux que vit jamais le Vaudeville. On lui reprochait encore un peu de froideur, quelque inexpérience, et un zézaiement qu'il parvint à atténuer dans la suite, mais qu'il n'arriva jamais à faire disparaître.

Parmi les pièces nombreuses où Lafont créa des rôles de 1822 à 1827, on cite *Léonide*, *Kettly*, les *Deux cousins*, la *Mère au bal*, le *Mari par intérim*, la *Fiancée de Berlin*, la *Laitière de Montfermeil*, etc. Lafont personnifie, à cette époque, le type du dandy, du viveur, du mauvais sujet, auquel ne manquent ni la fatuité, ni les prétentions conquérantes, ni enfin les poursuites des créanciers. On écrit de lui en 1826 : « Lafont a les manières de la bonne compagnie, une voix assez agréable, une jolie figure ; il manque quelquefois de gaîté, de passion, d'entraînement. Il plaît, mais il a besoin d'étude. »

En 1828, Lafont suit son directeur Bérard au Th. des Nouveautés (place de la Bourse). Le 10 novembre, il y crée avec un grand succès, le rôle de *Jean*. Rappelé au Vaudeville, il y rentre le 31 mars 1830 par *Arwed*. Il prend dès lors, en conservant l'emploi des amoureux, la possession des premiers rôles. Il élargit sa manière, on le trouve plus sensible, plus gai, plus en dehors : le *Dandy*, *Un de plus*, *Faublas*, les *Liaisons dangereuses*, un *Secret de famille*, *Madame Dubarry*, *Père et parrain*, *André*, *Pierre le rouge*, pièces où dans des rôles fort opposés, — vieux sergent dans *Catherine*, élégant et déluré dans les *Pages de Bassompierre* — il prouvait la flexibilité de son talent.

Distinction naturelle, excellente tenue, grâce, finesse, talent de transformation, telles furent les principales qualités de Lafont qui eût pu prétendre à la succession d'Armand et de Firmin, s'il eût fait de plus sérieuses études au début de sa carrière, et corrigé son vice de prononciation.

On écrit de lui en 1837 : « C'est l'Antinoüs du Vaudeville. Dans toutes les pièces, il commet de galantes hostilités ; il déclare une guerre de cœur à toutes les femmes, et attaque tous les maris de front. C'est tantôt Alcibiade, Céladon, Lovelace, Valmont, Lauzun, Moncade et Casanova ; tantôt un garnement de village, un bambocheur de carrefour, un élégant du Directoire, un mauvais sujet de garnison... On assure que le fond de la pièce des *Pages de Bassompierre* est une des aventures dont il a été non seulement l'acteur, mais le héros. »

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Le théâtre du Vaudeville ayant été incendié dans la nuit du 17 au 18 juillet 1838, Lafont alla donner en province et à Londres, une série de brillantes et fructueuses représentations, puis il entra aux Variétés où il parut pour la première fois en octobre 1839, dans l'*Amour*. On ne parle que des « pantalons collants de Lafont. » Ce séjour aux Variétés devait se prolonger près de quinze ans : Le *Chevalier de St-Georges*, la *Nuit aux Soufflets*, les *Deux brigadiers*, le *Chevalier du Guet*, une *Dernière conquête*, le *Lion empaillé* (1848). Entre temps, il va donner des représentations en province. Delhasse signale son passage à Bruxelles, du 9 sept. au 1er oct. 1843 : « C'est un artiste intelligent et expérimenté, écrit-il, acteur spirituel et toujours bien en scène. » Il constate qu'il n'est le même dans aucun de ses rôles.

Rentrée au Vaudeville (16 mai 1855) : le *Chemin le plus long*, les *Infidèles*, la *Famille Lambert*, le *Fils de M. Godard*, reprise de quelques pièces de son ancien répertoire.

Gaîté (3 avril 1858) : *Germaine*. Lafont aborde l'emploi des pères nobles avec délicatesse et sentiment, et se révèle sous un jour nouveau. Gymnase, 1859, où il va créer un emploi : « les Lafont » : le *Père prodigue*, les *Ganaches*, les *Vieux garçons*, *Nos bons villageois*, et en première ligne *Montjoie*. C'est l'expérience consommée, la science scénique poussée à ses dernières limites, et la Comédie-Française jette enfin les yeux sur cet artiste hors ligne, qu'elle engage le 27 juin 1863 pour le 1er janvier suivant, sur le pied de 15,000 fr. A cette époque, Lafont a 66 ans ! Va-t-il à cet âge débuter sur une scène à laquelle il n'est pas préparé ? Ne craint-il pas un échec irrémédiable ? Bref, l'engagement ne reçut jamais son exécution. L'artiste, par prudence, en demanda la résiliation, et la Comédie consentit à lui faire la remise du dédit de 60,000 francs qui avait été fixé, moyennant l'abandon par Lafont d'une somme de six cents francs à la Société des artistes — somme qui ne fut jamais versée.

Les dernières apparitions de Lafont furent les suivantes : Au Vaudeville : *Rabagas ;* à l'Odéon : la *Marquise* et les *Beaux messieurs de Bois Doré* (reprise) ; à l'Ambigu : *Le Centenaire*. Il mourut à Paris le 19 avril 1873 (l'*Almanach théâtral* dit le 12).

Lafont fut marié deux fois ; une première fois, à Londres, vers 1828, il avait épousé sa camarade Jenny Colon (v. ce nom), mais avant de repasser le détroit, les deux époux avaient déjà assez l'un de l'autre. De ce mariage était né un fils, devenu capitaine de cavalerie, lequel se suicida le 10 novembre 1868, à Maubeuge, où il était en garnison.

Jenny Colon mourut le 5 juin 1842, et Lafont épousa le 12 juillet 1848, Adèle, Louise, Pauline Leroux, née à Paris, le 19 août 1809, et fille de Louis Leroux, ancien directeur des vivres à l'armée d'Allemagne. Elle était danseuse de talent à l'Opéra. Elle vécut à Paris, où elle recevait depuis 1861 une pension de 200 fr. de la Société des artistes pour ses 30 ans de théâtre, et sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1891. Sa biographie se trouve dans la *Galerie Lacauchie*, notice par Et. Arago.

Le frère cadet de Lafont, de son prénom Léger, qu'il changea plus tard pour celui de *Marcelin*, né à Bordeaux, le 21 mai 1800, fut chanteur à l'Opéra, et mourut à Paris le 15 août 1828 (d'autres disent 1839).

Biographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Nicolet*. Galerie *Lacauchie*, notice par J.-T. Merle.

Bibliographie : *Biographie dram.* 1824, 1837, 1842, 1845.

Iconographie : En pied, de ¾ à dr., rôle de Casanova, lith. par Al. Lacauchie, 1836.

— En pied, de ¾ à gauche, cost. de th., lith. par Al. Lacauchie.

— En pied, de ¾ à droite, dans le *Dandy*, lith. an. chez Kæppelin et Cie.

— Mi-corps, assis, de ¾ à droite, lith. par Benjamin *(Galerie de la Presse)*.

— Avec Lepeintre jeune et Philippe, dans le *Lac de Gomorrhe* par E. Forest (le *Monde dramatique)*.

— Collection Martinet, n° 855. En pied, de profil à droite, costume dans le rôle de Valmont, du *Diable amoureux*, à genoux.

Le portrait de Mlle Pauline Leroux (Mme Lafont), de face, a été exécuté aussi par Al. Lacauchie.

LAFONT. — Sous ce nom : Mlle *Lafont* ou Lafond, Variétés 1817 ; *Lafont*, Lafond ou Lafon, financiers, Bourges 1826, Angoulême 1829, Cambrai 1830 ; Mlle *Lafont* ou Lafond, Bruges 1845 : Mlle *Lafont* D.-H. Vaudin, dite Marie, Lyon 1846-47, Bruxelles 1850. Débuta à l'Odéon le 6 nov. 1851 dans l'*Ecole des Maris ;* Mlle *Lafont*, Ernestine, Emma, élève de Mlle Anaïs, classe Provost, s'essaya à la Comédie-Française le 22 juin 1854, rôle d'Angélique de l'*Epreuve*, Odéon 1854-55, Ambigu 1856, Barcelone 1857-60.

LAFONTAINE, Estienne Rufin dit. — Farceur sous Henri IV et Louis XIII. Nous savons que le 16 février 1622, ayant joué à l'Hôtel d'Argent (l'Hôtel de Bourgogne étant alors occupé) il fut condamné, avec ses camarades, à payer aux confrères de la Passion, trois livres tournois par chaque jour de représentation. — On sait que les dits confrères, usant de leur privilège, ne toléraient aucune représentation hors de leur salle. (Les Frères Parfait, le *Th. Français*, t. III, p. 268.)

LAFONTAINE. — Sous ce nom : Mme *Lafontaine*, soubrette, Lille 1807-08 ; *Lafontaine*, comique, La Rochelle 1826, Issoudun 1828 ; Mme *Lafontaine*, Edouard, décédée en 1831 ; *Lafontaine*, jeune comique, Funambules 1846-47.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LAFONTAINE, Louis, Henri, Marie Thomas, dit Charles Rooch, puis — naquit à Bordeaux le 29 novembre 1826. — Ainsi l'affirme l'érudit M. G. Monval, archiviste du Th.-Français, et non « dans le canton de Vaud. » — Il fut élevé au séminaire de Bordeaux, mais d'un caractère absolument indépendant, il se jeta bien vite sur la grand'route. Le théâtre est son but ; en attendant de s'y faire une place, il faut vivre. Il prend le chemin de Paris, tantôt garçon de café ou professeur de latin, maçon ou chanteur ambulant, colporteur ou palefrenier selon les circonstances ; bref, il arrive ainsi cahin-caha jusque chez les frères Seveste qui le font jouer aux Batignolles et à Montparnasse (1847). Tilly, alors directeur de la Porte-St-Martin, engage Lafontaine ; malheureusement l'entreprise fait faillite et Lafontaine n'est pas payé. Il resta néanmoins dans la troupe où trônait Frédérick alors dans toute sa gloire. Après un essai dans un *André Chénier* de Jules Barbier, Lafontaine passa au Gymnase : *Brutus*, *Lâche César*, *Faust et Marguerite*, le *Mariage de Victorine*, *Une femme qui trompe son mari* (1851), les *Vacances de Pandolphe*, le *Démon du foyer*, le *Fils de famille* (1852), *Philiberte*, le *Pressoir*, *Diane de Lys* (1853), les *Cœurs d'Or*, *Flamminio*, *Je dine chez ma mère* (1854).



Henri LAFONTAINE, dans le *Gascon*
cliché Liebert

C'est alors un jeune et beau garçon à l'attitude noble et fière, au geste emporté, à la parole ardente, et qui doit beaucoup plus à ses dons de nature qu'à une étude bien suivie, ses succès et son talent. L'annonce de son début à la Comédie-Française fit quelque bruit. Il s'agissait de représenter le *Cid*, aux côtés de Rouvière, un autre romantique égaré dans le classique. Cette épreuve eut lieu le 19 mai 1856 ; elle démontra que l'heure n'était pas encore venue de jouer la tragédie avec des idées ou des moyens réalistes. L'artiste y renonça pour toujours. Le 22 juillet, continuation des débuts par le rôle de d'Aubigny, dans *Mlle de Belle-Isle*. Demi-succès. Ses grands élans, sa fougue détonnent sur cette scène sévère et mesurée. Le 27 novembre, il crée un rôle dans les *Pauvres d'esprit*. Mauvais rôle d'homme de lettres méconnu, mais qui lui valut un succès personnel. Une phrase qu'il avait à dire dans la pièce : « Dans cette maison, j'étouffe ! » fut saisie au passage par le public et souligné par des applaudissements.

A ce moment il passe au Vaudeville, où il crée : *Dalila* et le *Roman d'un jeune homme pauvre*, le *Pamphlétaire*, la *Pénelope normande*. En 1860, il rentre au Gymnase pour créer les *Pattes de mouche ;* en 1861, le *Gentilhomme pauvre*, la *Vertu de Célimène* ; en 1862, la *Perle noire*, les *Ganaches ;* en 1863, le *Démon du jeu*.

Lafontaine épousa sa camarade Victoria le 23 février 1863, et nous racontons plus loin (article Mme Lafontaine) l'histoire de ce mariage. Le ministre envoya comme cadeau de noce le titre de sociétaire de la Comédie-Française aux deux époux. Cette admission de Lafontaine n'était pas, à vrai dire, l'œuvre du comité qui l'avait au contraire repoussée. Elle était due à M. Walewski, ministre d'Etat, qui l'imposa à la Comédie-Française en même temps que celle de Mme Victoria Lafontaine. Et l'on vit cet artiste d'inspiration débuter pour sa rentrée dans le rôle accessoire de Marien du *Dernier quartier* où l'on était sûr, d'avance, qu'il ne pourrait utiliser aucune de ses qualités personnelles. Dumas père écrivait en parlant de lui : « Cet homme que l'on a pris au milieu de ses succès et de ses créations originales, pour lui tailler une sinécure au Théâtre-Français entre l'ancien et le nouveau répertoire ! »

Pendant trois ans, l'on vit alors Lafontaine uniquement pour servir les intérêts de sa femme et ayant à se faire pardonner son entrée... par la fenêtre, se résigner à jouer les rôles dont les autres sociétaires ne voulaient pas. Tels furent ceux du *Supplice d'une femme*, de *Moi*, rôle refusé par Delaunay ; dans Mme *Desroches*, rôle dont Leroux ne voulut point ; *Gringoire* (rôle de Louis XI) que Regnier abandonna, et enfin dans *Julie* (4 mai 1869). Ces deux dernières créations lui firent le plus grand honneur. Dans le répertoire il avait joué Alceste du *Misanthrope* et *Tartufe* (29 juillet 1867) et du 5 juillet au 12 août 1868 fait partie de la tournée de la Comédie-Française à Dijon, Lyon, Toulon, Nice et Marseille. Le rôle de Rubens dans *Juan Strenner* (9 Juin 1869) fut un des derniers établis par Lafontaine, rue Richelieu, qu'il quitta aussitôt après la guerre (1er sept. 1871), afin d'aller à l'Odéon jouer *Ruy-Blas*, rôle de Ruy-Blas, pour lequel Victor Hugo l'avait désigné.

Après *Ruy-Blas*, Lafontaine passe à la Gaîté, où il donne cent représentations du *Fils de la nuit* et autant du *Gascon*. Il organise des représentations et des tournées, se fait applaudir à Bordeaux, à Toulouse, à Bruxelles, etc. Celui que l'on comparait (à la Comédie-Française) à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

un « lion muselé » a enfin recouvré sa liberté ! Dès lors, on se dispute Lafontaine en représentation. Voici quelques-unes de ses principales créations dans ses allées et venues d'un théâtre à l'autre : Mazarin de la *Jeunesse de Louis XIV*, le *Gascon*, la *Haine*, *Madame Caverlet*, *Pierre Gendron* (dont il est l'auteur), *Joseph Balsamo*, *Jack* (auquel il collabora avec Alphonse Daudet) ; la *Comtesse Sarah*, *l'abbé Constantin*, dont il fit une figure exquise.

Lafontaine, romancier, écrivit : la *Servante*, l'*Homme qui tue*, les *Petites misères* (ouvrage couronné par l'Académie française), les *Bons camarades*, *Thérèse ma mie*. — Ses pièces sont : *Pierre Gendron* (Gymnase), *Pour les pauvres* (comédie de salon), l'*Aile du corbeau* (vaudeville), *Jack* (Odéon), la *Servante* (Bruxelles), le *Rêve de ma femme* (Gymnase), les *Bons camarades* (Bruxelles).

Collectionneur, Lafontaine réunit une magnifique galerie de tableaux, où l'on comptait quelques pièces très rares, notamment un Ruysdaël et un Hobbema. — Homme privé, enfin, ce fut au dire de ses amis — un aimable garçon, bon camarade, toujours prêt à rendre service. A ses noces d'argent, le ménage d'artistes put juger de quelles symphathies il était entouré. En 1886, âgé de 61 ans, Lafontaine reçut pour ses 37 ans de th. la pension de 500 fr. de la Société des artistes, et se retira à Versailles où il mourut, 8, rue de Mouchy, le 22 février 1898. Ainsi disparaissait un vigoureux lutteur qui ne sacrifia jamais à un effet mal acquis, l'amour de la vérité et la conscience dans l'accomplissement de son mandat.



Mme Victoria LAFONTAINE, cliché Liebert

Biographie : Lorsay, les *Théâtres de Paris*, notice par Max de Revel. — *Galerie Geoffroy*, notice par Phyloxène Boyer. — *Paris-Théâtre* n° 27, 20/26 nov. 1873, notice par Félix Jahyer. — *Foyers et coulisses*, *Gaîté*, t. II, p. 114.

Iconographie : Musée de la Comédie fr. n° 166, catal. Monval. Les sociétaires de la Comédie fr. en 1864 par Ed. Geffroy, Lafontaine, rôle de Raymond de *Philiberte*.

— Peinture par Monginot (foyer de l'Odéon).

— Dans Fulgence, du *Mariage de Victorine* (Gymnase), par Galbrund (salon de 1853).

— En pied, dans *Diane de Lys*, lith. de A. Collette, d'ap. E. Lorsay.

— En pied, dans *Flaminio*, lith. d'après Geoffroy.

— *Paris-Théâtre* n° 27, dans le *Gascon*, assis, mi-corps, de ³/₄ à droite, cliché Liebert.

LAFONTAINE, Mme Victoria Valous, femme du précédent (23 février 1863), née à Lyon, vers 1840. (A ce propos il est bon de citer les dates données par Dériard, biographie lyonnaise, 1833, par Larousse, Vapereau, la *Revue du Lyonnais*, 1838, par la biographie Glaeser, 1840). Nous avons adopté la date donnée par M. G. Monval. La vérité est que Mme Lafontaine, enfant trouvée, fut recueillie un jour à Lyon par un ouvrier plâtrier du nom de Valous, qui l'adopta. Comment le père Valous devint-il bouquiniste quai du Rhône ? Voilà ce qui est difficile de préciser. — Toujours est-il que vers 1848, le brave homme vantait l'intelligence de sa petite Victoria, apprenant avec assiduité la couture, et profitant de ce que le mari de sa maîtresse d'apprentissage donnait des leçons d'art dramatique, pour en prendre avec lui.

D'aucuns même croient reconnaître dans ce professeur un certain Jérôme Coton (v. ce nom) qui dirigeait alors à Lyon un petit bouiboui à la Guillotière.

Vers 1849, l'enfant était présentée chez Rozet, qui tenait un théâtre d'amateurs dans le quartier Saint-Clair. On y jouait le dimanche, et les places coûtaient trente centimes.

A peine âgée de 14 ans, la jeune Victoria fut expédiée un beau jour par un correspondant de Lyon, au directeur du Th. de Pau qui avait besoin d'une *ingénue*. Mais quand il la vit, si petite pour son âge, et si frêle, accompagnée de sa mère adoptive, simple femme qui ne savait guère la faire valoir, il se demanda si son correspondant ne s'était pas moqué de lui. On lui fit jouer la *Fille terrible* et son succès fut complet. Il lui avait en outre attiré la sympathie de Mme Loïsa Puget, le compositeur de tant de mélodies touchantes, résidant à Pau, et belle-sœur de M. Lemoine-Montigny, le directeur du Gymnase.

« C'est M. Gustave Lemoine, frère de M. Montigny, et sa chère femme, Loïsa Puget, qui m'ont fait entrer au Gymnase » écrira plus tard Mme Victoria Lafontaine (*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, XXV, 185).

En attendant ce jour heureux, la jeune Victoria alla passer trois ans au th. de Nîmes, ville où le père Valous transporta ses pénates.

Rose Chéri (v. ce nom) mise au courant par sa belle-sœur de ce jeune talent naissant, la fit demander au Gymnase où elle débuta, vers 1857, dans la *Reine de seize ans*. De l'avis unanime l'on n'avait jamais vu au théâtre tant de pudeur naïve, ni d'ingénuité vraie. Ce

EFERUS - Recherches & Classification numériques

fut un immense succès. Pendant cinq ans, les créations se succédèrent : *Cendrillon*, la *Perle noire*, *Piccolino*, les *Ganaches*, la *Maison sans enfants*, le *Démon du jeu*, *Paméla Giraud*, puis du Gymnase elle passa à la Porte-St-Martin pour une reprise de la *Grâce de Dieu* avec la musique de Mme Loïsa Puget, sa protectrice. Pendant ce temps son camarade Lafontaine s'était follement épris de cette ingénue idéale ; il la demanda en mariage. La vertu de la fiancée avait été proclamée si haut que ce mariage fit grand bruit. Les témoins des époux furent : Alexandre Dumas fils, Henri Martin, Victorien Sardou, De Prémonville et l'on put lire sur les faire-part :

« M. et Madame Valous ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Victoria Valous, *leur fille*, avec M. Louis Thomas Lafontaine. »

Le mariage eut lieu le 23 février 1863, à la petite église Saint-Eugène, entièrement tendue d'étoffes couvertes de camélias blancs ; les rues avoisinantes regorgaient de monde, et la bourse de M. le curé encaissait 2300 fr. avec le produit de la quête. Le R. P. Lefebvre, célèbre jésuite, prononça un discours, et vanta la solide piété de *ses deux enfants*, piété sincère que le ménage de comédiens conserva toujours, tous deux ayant reçu dès leur enfance, une éducation très religieuse.

En rentrant chez eux, nous l'avons dit plus haut à l'article *Lafontaine*, les nouveaux mariés trouvèrent signés par le ministre Walewski, leurs deux contrats de *Sociétaire* à la Comédie-Française à partir du 20 octobre 1863. Après une lune de miel passée au château de St. Fiacre, le couple revint à Paris. Une nomination de sociétaire *avant débuts*, cela était contraire à tous les usages ! Mme Victoria débuta par le rôle de Cécile de *Il ne faut jurer de rien*. Elle y réussit complètement (26 fév. 1864). Puis elle parut dans l'*École des femmes*, Mlle *de Belle-Isle*, le *Philosophe sans le savoir*, les *Femmes savantes*, *Péril en la demeure*, faisant des créations dans l'*Œillet blanc*, *Gringoire*, *Henriette Maréchal*, Mme *Desroches*. Talent simple, émotion contenue, charme pénétrant. On écrit : « Pourquoi Mme V. Lafontaine a-t-elle eu l'idée de quitter le Gymnase, où elle était charmante, pour venir se perdre au Th. français ? Il y a de ces talents qui demandent un petit cadre comme Meissonnier. Les *petites* mièvreries de Mme Victoria font songer aux *petites* souris blanches, charmantes dans une petite cage dorée... Excellente femme de ménage et aimable au demeurant... Honnête comme le prix Montyon... Le type de son emploi est le rôle de *Cendrillon* de Th. Barrière. — Ne disant rien au théâtre, en dehors de ses rôles, et faisant du crochet dans les coulisses en attendant son entrée. »

Nous avons dit à l'article *Lafontaine* comment le couple prit sa retraite le 1er sept. 1871. — Dès lors, elle accompagna son mari en tournées dans le Midi, notamment à Nice. Au Châtelet, elle est engagée pour la reprise de la *Maison du baigneur* ; de là elle passa à la Gaîté, où elle créa, dans le *Gascon*, le personnage de Marie Stuart.

Mme Lafontaine, au temps de ses succès, n'avait pas oublié son père adoptif. Elle lui avait fait construire à Montchat, près Lyon, une petite maisonnette, entourée d'un jardin, et lorsque M. Valous mourut, en avril 1865, les époux Lafontaine donnèrent cette maison à la commune, à la condition d'y faire élever de petits enfants trouvés.

Mme Victoria Lafontaine, sculpteur par instinct, se retira prématurément du théâtre pour vivre au milieu de ses objets d'art et de ses souvenirs. En 1901 — 61 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension de la Société des artistes. Habitait Versailles en 1908.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 26, 13/19 nov. 1873, notice par Félix Jahyer — *Foyers et coulisses*, la Gaîté, t. II, notice.

Iconographie : Musée de la Comédie fr. n° 166, les sociétaires de la Comédie fr. en 1864 par Ed. Geffroy, rôle de Victorine, dans le *Philosophe sans le savoir*.

— Buste en terre-cuite par Ch. Buhot (salon de 1863).

— *Paris-Théâtre*, n° 26. Photo, demi-corps, assise, 3/4 à gauche, cliché Liebert.

LAFONTAINE — Sous ce nom : *Lafontaine*, Nicolas, Antoine, Porte-St-Martin 1870-75, Mlle *Lafontaine*, Menus-Plaisirs 1888.

LAFOREST ou Laforêt — Sous ce nom : Mme *Laforêt*, Angers, 1802 ; *Laforest Alphonse*, Claude, jeune premier, Bourges 1827, Niort 1828, Orléans 1829, Rouen 1834, Agen 1835, Paris 1852-53. *Laforêt*, financier, Niort 1827 ; Mme *Laforêt*, soubrette, Niort 1827 ; Mme *Laforêt* duègne, Strasbourg 1831, Gand 1833 ; Mlle *Laforêt*, Ninette, rôles d'enfants, Strasbourg 1831 ; *Laforêt*, th. St. Antoine 1837 ; Mlle *Laforêt*, amoureuse, Béziers 1837 ; *Laforêt* Hervé, Marseille 1847 ; Mme *Laforest* Marie, Anne, sa mort, *Rapport* 1891.

LAFORGUE ou Lafforgue — Sous ce nom : *Lafforgue*, Lille 1805 ; Mlle *Laforgue*, Caroline, amoureuse, Rouen 1820, Strasbourg 1825, Châlons 1826, Caen 1828, Marseille 1830, Toulouse 1831, Bruges 1833 ; *Laforgue*, jeune premier, Bourges 1827 ; Mme *Laforgue* mère, décédée en 1832 ; *Laforgue* Alexandre, Marie, Joseph, de-Reims 1878-82.

LAFOSSE. — V. Delafosse.

LAFOSSE, Mme Henriette, Jeanne. — Roubaix 1870-72.

LAFOURCADE, Mme Marie, Louise. — St-Pétersbourg 1874-75, Strasbourg 1876-82.

LAFOURCADE, Mlle Berthe, Léontine, Antoinette. — Menus-Plaisirs 1887-89.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LAFRANCE. – Sous ce nom : *Lafrance*, Jacquemin ou Jacquemin Jadot, Hôtel de Bourgogne 1634. — *Lafrance* François Geoffrion dit, acteur forain, chez Nicolet cadet 1757, puis chez Nicolet aîné. Arlequin, maître de ballets et danseur. — *Lafrance*, Etienne, Spectacles des associés 1789 ; Mlle *Lafrance*, fille de François Geoffrion dit Lafrance, th. des Grands danseurs du Roi, 1772 ; le *Chroniqueur désœuvré* l'a passablement malmenée ; *Lafrance*, dit aussi *Brémont*, th. Beaumarchais 1845, Porte-St-Martin 1846.

LAFRASSE. – Grenoble 1768.

LAFRETÉ, Mme Louise, Hélène de. — Variétés 1859-62, Gaîté 1863.

LAFUY. — Mme Marie, Berlin 1847-48.

LAGARDE. — Rennes 1825 ; *Lagarde*, Lille 1879.

LAGARDÈRE annonçait 22 à 23 ans, et en paraissait plus de 30, lorsqu'il obtint le 18 nivôse an II un ordre de début au Th. français. Sa stature était des plus médiocres : à peine paraissait-il avoir cinq pieds. Ce début eut lieu le 4 février 1804, par le rôle de Xipharès de *Mithridate*. On lui reconnut de la chaleur, quelque intelligence, mais on lui reprocha d'imiter tous les acteurs de la rue Richelieu. On l'appela le « Petit Talma » ou encore, à cause de sa taille, le « jockey tragique ». Il se retira après le cinquième début (il devait y en avoir neuf) et accepta un engagement de 5,000 fr. pour Amsterdam ; Bordeaux, Lyon, Angers (1816). Réputation de province ; nouveau début rue Richelieu le 9 mai 1822 : « Il y a vingt ans, écrit-on, on l'avait déjà trouvé trop petit pour les princes. » Retour en province où il prend le titre d'*expensionnaire* de la Comédie-Française, bien qu'il n'y ait jamais été reçu. Maurice Alhoy (1824) en fait le plus grand éloge. Premier rôle à Lyon 1826, Louvain (mai 1827), Bruxelles, directeur gérant, Limoges 1830, Laon 1835, Lyon 1838, Tulle (juillet), Limoges. Est-ce lui, premier rôle, Belleville 1844 ?

Bibliographie : *Opinion du parterre*, t. II, p. 153. — *Grande Biogr. dram.* 1824.

Iconographie : En buste, de ¾ à droite, dess. et lith. par Gerfaud 1849.



LAGARDÈRE,
Lith. par Gerfaud, 1849

LAGARDÈRE, Mme Fortier, femme du précédent. — Premier rôle tragique, débuta à la Comédie-Française le 4 juin 1823 par *Andromaque* et le rôle de Charlotte des *Deux Frères*. Elle fut admise à l'essai. C'était alors une jolie brune de 20 à 22 ans ; elle reçut des vers, des applaudissements, des couronnes. Malheureusement on l'utilisa fort peu. Nous la retrouvons premier rôle à Lyon 1826, à Bruxelles 1827, Louvain (en mai), Bordeaux 1829-30-31, Clermont 1831. Début à l'Odéon, 5 mai 1831. *Mirabeau* (3 nov.), le *Clerc de la Basoche* (14 nov.), *Jeanne Vaubernier* (17 janv. 1832), une *Révolution d'autrefois* (1er mars), *Mariette* (13 mars). Grenoble 1834, Bordeaux 1835, Calais 1837, Le Hâvre 1840.

LAGARDÈRE. — V. Meynadier. V. Thuillier.

LAGARENNE, Ant. Chamorin dit. — Premier rôle, Anvers 1791, Bruxelles 1799-1807, aux appoint. de 4.200, 4,600, 5,300 et 6,000 francs. Surnommé « l'infatigable, » à cause du talent et du zèle qu'il déployait dans trois emplois différents. Décédé à Bruxelles le 10 octobre 1808.

LAGARRIGUE, Mme Elisabeth, Félicie (ou Jeanne ?) née en 1838. — Reims 1867, Douai 1868-69, Liège 1870-73, Bruxelles 1874, Bourges 1875-76, Besançon 1877-78, Dunkerque 1879-80, Calais 1881, La Rochelle 1882-83, Mâcon 1884, Saint-Germain 1885-88, Nevers 1889-91, Paris 1892-1904. En 1900, 62 ans, 32 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1905.

LAGIER. — Sous ce nom : *Lagier*, Jean, Louis, né vers 1768. En 1846, 68 ans, 50 ans de th., 120 fr. de pension, et aveugle. Cette pension fut augmentée et portée à 300 fr. Paris 1852, Versailles 1853-58. Sa mort, *Rapport* 1859 ; Mlle *Lagier*. Ch., jeune première, La Rochelle 1826, Tours 1828, Nancy 1829, Th. du 14e arr. 1830-31, Châteauroux 1833, Strasbourg 1837, Anvers 1839 ; Mlle *Lagier*, Adèle, sœur aînée de Suzanne Lagier (v. plus loin), rôles d'enfants à La Rochelle 1826, Tours 1828, grande coquette Lille 1847 et 1859, Lyon 1852, Strasbourg 1852, Metz 1870, Le Mans 1872, Alger 1873-74, Toulon 1875-78, Tours 1879, Lausanne 1880-81, Paris 1882-83, Orléans 1884-86, Paris 1887-90.

LAGIER, Mlle Honorine, *Suzanne*, Marie, Lucie. — Naquit à Dunkerque, rue du Magasin à poudre, le 30 novembre 1833. Son grand-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

père était première basse à l'Opéra sous Louis XVI ; son père était musicien de grand mérite, et du côté de sa mère — affirme son biographe — elle descend de Parmentier, qui découvrit la pomme de terre. Elevée à Paris dans un pensionnat de la Chaussée d'Antin, elle voulut, fort jeune encore, embrasser la carrière théâtrale, Nestor Roqueplan l'ayant vu jouer à l'Ecole lyrique dans le *Mariage enfantin* et le *Roman de la Pension*, l'engagea aux Variétés où elle débuta le 1er juillet 1846 dans la *Veuve de quinze ans ;* peu de temps après, elle joua la *Fille terrible* et les *Saltimbanques* avec Odry. Puis elle alla passer trois mois au th. de Covent-Garden, à Londres, avant d'entrer au Palais royal où elle débuta le 2 juin 1848 dans le *Démon familier*. Le 7 octobre suivant, elle créait au même théâtre le *Paradis de nos pères*, et le 19 décembre les *Lampions de la veille* ; puis le 17 février 1849 *Habits, Vestes et Culottes*. A cette époque, l'étranger nous l'enleva ; Suzanne Lagier fit un séjour de deux ans à St-Pétersbourg, et revint à Paris avec la ferme résolution de ne plus jouer que le drame. Mais, comme on ne l'avait jamais vue dans ce nouvel emploi, les directeurs se montraient assez incrédules. Elle alla jouer *Mlle de Belle-Isle* à Versailles. Enfin Desnoyer la découvre et lui propose un engagement à l'Ambigu ; Geneviève de *Jean le cocher* (reprise), la *Tour de Londres* (29 septembre 1855), la *Servante* (17 janv. 1856), l'*Espion du grand monde*. A la Gaîté : La *femme adultère* (29 décembre 1856), le *Père aux écus* (18 sept. 1857), les *Fiancés d'Albano* (23 janvier 1858). A la Porte-Saint-Martin : La *Voie sacrée* (23 janvier 1859), la *Tireuse de cartes* (22 nov.). La duchesse de Nevers dans une reprise de la *Reine Margot*, le *Roi des Iles* (8 avril 1860), la *Closerie des Genêts* (reprise). A l'Ambigu : Bacchanale du *Juif errant*, un de ses plus grands succès. Au Gymnase : la *Famille de Puimenée*. Mais elle se trouve mal à l'aise sur cette scène trop bourgeoise pour son talent. C'est alors une « comédienne de race, dessinant, rimant, composant, chantant, faisant de l'esprit ou du théâtre, selon ce qu'on lui demandera. »

Bocage, qui montait la *Tour de Nesle* à Belleville, lui offrit le rôle de Marguerite. Elle se pénétra tellement de son personnage qu'il fallut répéter un grand nombre de fois cette représentation hors de pair à la Porte-Saint-Martin. Peu après elle reprenait les rôles de Chonchon de la *Grâce de Dieu*, de la duchesse d'Etampes de *Benvenuto Cellini*, de Mylady dans la *Jeunesse des Mousquetaires*, trois nouveaux triomphes pour l'artiste. Au Châtelet : Jeanne d'Albret de la *Jeunesse du Roi Henri* (26 mars 1864).

On vit alors une chose tellement nouvelle, tellement inusitée dans les coutumes théâtrales, que tout Paris en causa, et longtemps. Un beau jour on apprit, en effet, que Suzanne Lagier, l'actrice de drame, avait signé un traité de cent mille francs pour deux ans avec la direction de l'Eldorado et entrait... au café-concert, où déjà l'on annonçait qu'elle allait contrebalancer la vogue de Thérésa. Aussi le 5 janvier 1865, voyait-on se presser dans la salle du boulevard de Strasbourg, tout le monde littéraire et de la critique, tout le monde aristocratique avec Mme de Metternich, tout le monde élégant avec le Jockey-Club et Isabelle, sa bouquetière.



Mlle Suzanne LAGIER, caricature par A. Gill (1880)

A neuf heures, Suzanne fit son entrée, émue, presque tremblante, chanta un rondeau dont elle avait fait la musique, et dit avec plus d'assurance sa seconde chanson : *N, i, ni, tout est fini*. « Par le piquant de sa diction, par l'esprit de sa physionomie, écrivit Roqueplan, Suzanne Lagier a gagné son public ; elle a trinqué avec lui. »

Pendant un mois, elle chercha sa voie. Puis elle chanta : *On n' peut plus renouveler*, les *Mémoires de Chonchon*, l'*Amour, qu'est-ce donc que cela ? On a d'ça*, l'*Express-Revue*. Et la voilà classée comme chanteuse populaire. Le grand chic consiste alors à aller entendre Suzanne Lagier dans *Pauv' Panard*, *C'est un tambour*, la *Rosière de Noisy*, la *Sultane favorite*. Un jour, elle est gracieusement prêtée au Châtelet pour aller reprendre son rôle de Jeanne d'Albret dans la *Jeunesse du Roi Henri*. Puis elle va recueillir, comme chanteuse de café-concert, les applaudissements des provinces, principalement à Marseille et à Bordeaux. Dans une soirée donnée au bénéfice d'Hittemans, le 5 novembre 1866, on assiste même à ce spectacle peu ordinaire : Thérésa chantant la *Femme à barbe* et Suzanne Lagier le *Tambour*.

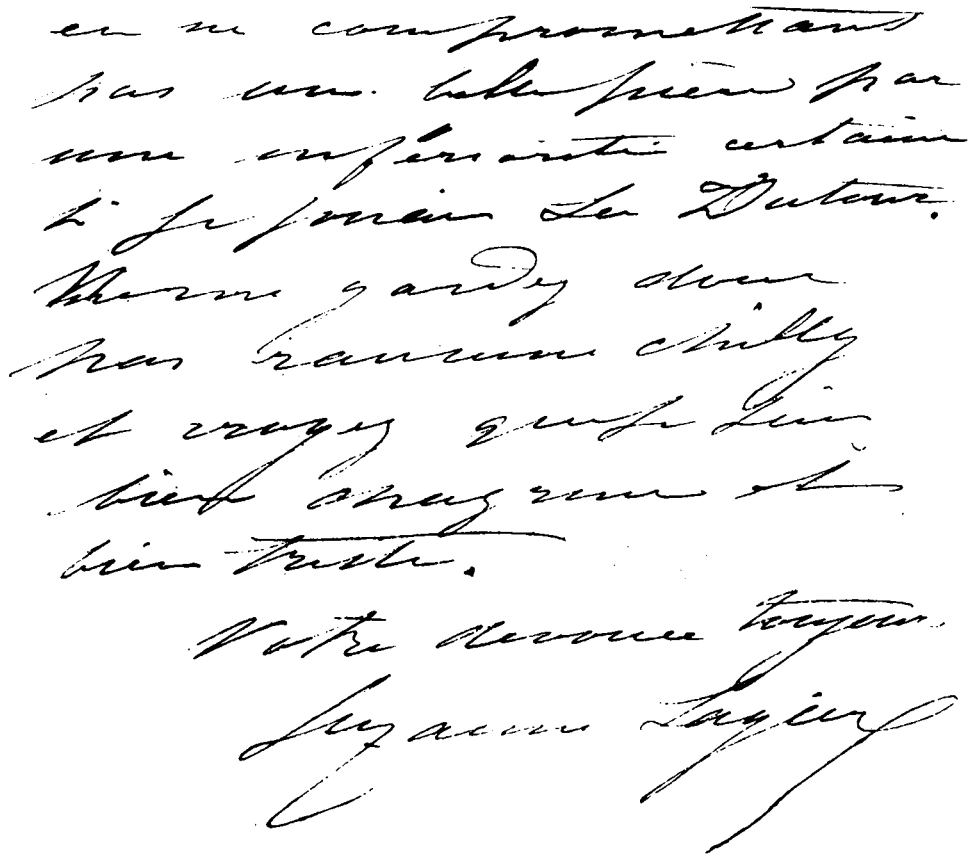
EFERUS - Recherches & Classification numériques

5 janvier 1867, début à l'Alcazar. Entre temps, cette femme douée d'un véritable tempérament artistique compose la *Ronde du Printemps*, la *Polka des buveurs*, etc. Cette dernière, devenue très populaire, avait été faite pour une Revue des Délassements, la *Bouteille à l'encre ;* amie fort intime du directeur, Léon Sari, c'est un peu elle qui menait ce petit théâtre, conseillère souvent précieuse. Aux Bouffes, elle donne *Jupiter et Léda*, opérette en un acte, qui y obtient un franc succès (28 janvier 1865).

Iconographie : Sa photogr. en buste, de ¾ à dr. dans la brochure citée plus haut ; Le *Voltaire*, supplément illustré, 15 févr. 1880, sa caricature par Gill.

LAGNEAU, André, Mathieu, né en 1835. — Th. Déjazet 1866-76, Paris 1877-80, Bordeaux 1881, Alger 1882-83, Lille 1884-86, Bruxelles 1887-90, Paris 1891-1905. En 1898, 63 ans, 39 ans de th., 500 fr. de pension.

LAGNEAU M^me^, Am. Marie, Cécile, née Le-



Autographe de M^lle^ Suzanne LAGIER (Coll. H. Lyonnet)

Suzanne Lagier reparut encore — par intervalles — au théâtre : à la Porte-St-Martin dans *Nos Ancêtres* (4 avril 1868) ; après la guerre, on la revit au Châtelet, dans la *Bouquetière des Innocents*, 18 mai 1872 ; à l'Ambigu dans une *Cause célèbre*, 4 déc. 1877 ; au Gymnase dans *Monsieur Alphonse* (reprise, rôle de M^me^ Guichard, 21 mars 1878) ; après divers voyages en Russie, elle fut engagée au Palais Royal (1888) mais résilia sans avoir reparu sur cette scène. En 1880, elle avait fait des conférences. Elle rejoignit ensuite son mari, le ténor Dufriche, à Londres, et mourut dans cette ville le 11 février 1893.

Biographie : *Suzanne Lagier*, par Henry Morel, Paris, Achille Faure, 1867.

blanc. — Th. Déjazet 1866-76, Reims 1877, Bordeaux 1878-81, Alger 1882-83, Lille 1884-85, Bruxelles 1887-90, Paris 1891-95. Sa mort, *Rapport* 1896. Une dame *Lagneau*, grands premiers rôles, Liège 1874, Lille 1883.

LAGNIEZ, Charles. — Lille 1736.

LAGOUTTE, Henri. — Rôles d'enfants, Cirque Olymp. 1830-31 ; *Lagoutte*, Alexandre, Ferdinand, Gaîté 1849-52, Vaudeville 1853-59.

LAGRANGE, Charles Varlet, sieur de. — Naquit près d'Amiens vers 1639. Son père, Hector Varlet, procureur du roi, se qualifiait « Capitaine du Château de Nanteuil. » Sa mère,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dont il prit le nom au théâtre, s'appelait Marie de la Grange. Orphelin de bonne heure, instruit, possédant une éducation distinguée, mais sans fortune, Lagrange embrassa, ainsi que son frère cadet Achille Varlet dit de Verneuil, la profession de comédien. Une sœur, Justine, entra en religion. La famille Varlet habitait Paris, au moins depuis 1642. On ignore encore par suite de quelles circonstances Lagrange rencontra Molière qui venait de s'y établir avec sa troupe depuis octobre 1658. Toujours est-il qu'à Pâques 1659, ce dernier s'attachait ce jeune homme de vingt ans, le type rêvé de l'amoureux de bonne tenue, et que, désormais, grâce à Lagrange qui notera au jour le jour les faits et gestes de la compagnie, nous allons avoir en lui un historien fidèle. Lagrange, n'eût-il pas été comédien — et comédien de valeur — se serait encore rendu immortel par son fameux *Registre :* « Extrait des recettes et affaires de la Comédie depuis Pasques de l'année 1659. »



LAGRANGE, par Fr. Hillemacher.

A partir de ce jour, a dit son biographe, M. Ed. Thierry, Molière ne donnera pas une seule pièce où Lagrange « ne figure la jeunesse, la grâce et la tendresse, l'honnête homme accompli qui aime de toutes les délicates, généreuses et véritables façons d'aimer. »

D'abord, Lagrange recueille l'héritage de J. Béjart : Lélie de l'*Etourdi*, Eraste du *Dépit* que ce comédien tenait depuis Lyon et depuis Béziers. Profitant de la présence de Jodelet (qui avait créé Cliton dans le *Menteur* au th. du Marais), Molière monte la pièce de Corneille au Petit-Bourbon. C'est encore à Lagrange qu'il confie le rôle du *Menteur*. Et ce jeune homme de vingt ans n'est pas seulement le jeune premier de la troupe, il en est aussi le caissier, l'archiviste. En feuilletant son précieux Registre, nous vivons au jour le jour de la vie de Molière et de ses compagnons.

Le 18 novembre 1659, Lagrange joue, sous son propre nom, le rôle de Lagrange des *Précieuses ;* le 30 mai suivant, Lélie dans *Sganarelle*. Il sera désormais de toutes les pièces du maître : (Th. du Palais-Royal), Don Alphonse dans *Garcie de Navarre*, 4 févr. 1661, Valère, dans l'*Ecole des Maris* (24 juin), Lisandre dans les *Fâcheux*, devant la Cour (7 août), Eraste dans la même pièce devant le public (25 août), Horace de l'*Ecole des femmes* (26 décembre 1662).

C'est alors, — d'après la gravure placée en tête de l'*Ecole des maris* (Paris, Sercy, 1661) — un Lagrange jeune et mignon, perruque blonde, baudrier brodé, plumes et canons de beau volume, ravi, respectueux, incliné avec grâce, le véritable amoureux du théâtre des honnêtes gens.

Après le Marquis de la *Critique*, voici le Lagrange de l'*Impromptu*. Ici, Molière lui donne devant la postérité ce brevet de maître en comédie :

« Pour vous, je n'ai rien à vous dire. »

Il a passé en revue ses comédiens, il a fait à chacun ses observations, mais arrivé au tour de Lagrange, *il n'a rien à lui dire*, ni pour son art, ni pour le reste. C'est à lui qu'il s'en remettra d'ailleurs pour tout ce qui regarde la direction de sa troupe. C'est par Lagrange que Molière fera faire bientôt l'*Annonce* et le *Compliment* (novembre 1664) : « Vendredi 14me, écrit Lagrange, j'ay commancé à annoncer pour Monsr. de Molière. » — D'un côté, confiance absolue : de l'autre, concours sans réserve. On ne le répétera jamais assez en écrivant la vie du Maître.

Chappuzeau dans son *Théâtre français* a rendu hommage à Lagrange « orateur de la troupe », fonction qu'il exerça à la satisfaction générale. « Quoique sa taille ne passe guère le médiocre, nous dit-il, c'est une taille bien prise, un air libre et dégagé, et sans l'ouïr parler, sa personne plaît beaucoup. Il passe avec justice pour être très bon acteur, soit pour le sérieux, soit pour le comique, et il n'y a point de rôle qu'il n'exécute très bien. Comme il a beaucoup de feu et de cette honnête hardiesse si nécessaire à l'orateur, il y a du plaisir à l'écouter quand il vient faire le compliment... Je ne puis enfin dire de lui que ce que j'entends dire à tout le monde, qu'il est très poli et dans ses discours et dans toutes ses actions. »

Parmi les créations de Lagrange dans l'œuvre de Molière, il faut citer : Don Juan de *Don Juan*, Acaste du *Misanthrope*, Acanthe de *Mélicerte*, Corydon de la *Pastorale comique*, Adraste du *Sicilien*, Valère de *Tartufe*.

Ici se place le voyage à Lille : la première représentation de *Tartufe* en public avait eu lieu le 5 août 1667 : « Le lendemain 6e, nous dit Lagrange, un huissier de la Cour du Parlement est venu de la part du premier président, M. de la Moignon, défendre la pièce.

« Le 8e, le sieur de La Thorillière et moi, de La Grange, sommes partis en poste de Paris pour aller trouver le Roi au sujet de la dite défense. Sa Majesté était au siège de l'Isle en Flandre, où nous fûmes très bien reçus. »

Lagrange joue encore *Amphytrion*, Cléante

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de l'*Avare*, Clitandre dans *George Dandin*. Pendant les fêtes de Versailles, en juillet 1668, nous relevons un curieux détail : Lagrange n'est pas là seulement en qualité de comédien, mais aussi comme *contrôleur d'office*, poste fort envié, puisque tandis que le maréchal de Bellefonds servait la Reine, c'est lui qui « mettait sur table. » — Viennent enfin les créations d'Eraste de *Monsieur de Pourceaugnac*, Iphicrate des *Amans magnifiques*, Cléante du *Bourgeois Gentilhomme*, Agénor de *Psyché*, Léandre des *Fourberies de Scapin*, le Vicomte de la *Comtesse d'Escarbagnas*, Clitandre des *Femmes savantes*, rôle écrit spécialement par Molière pour faire valoir les qualités de son premier lieutenant, et l'auteur anonyme des *Entretiens galants* nous révèle le succès remporté par Mlle Molière et Lagrange dans la scène de la leçon de chant du *Malade imaginaire* où celui-ci tenait le rôle de Cléante.

Molière mort, toute la responsabilité de l'entreprise retombe sur lui ; que faire ? Lulli est là qui guette la salle du Palais-Royal, et qui l'obtient. La défection se glisse dans les rangs de l'ancienne troupe de Molière ; La Thorillière, Baron, les Beauval passent à l'ennemi, lisez l'Hôtel de Bourgogne, où la succession de Floridor est à prendre. Lagrange, fidèle aux traditions de son maître, comprend que c'est autour de la veuve qu'il faut reconstituer une troupe nouvelle. Sur ses avis, ses camarades achètent la salle de la rue Mazarine ; il fait appel aux comédiens du théâtre du Marais pour combler les vides, et la nouvelle salle, appelée Hôtel Guénégaud, est ouverte le 9 juillet 1673 ; Mlle Molière et Debrie avec Lagrange, Ducroisy et Hubert y jouent *Tartufe*.

A partir de ce jour, que de luttes, que de tracas avec des éléments disparates à diriger ; c'est toujours l'ancienne rivalité du théâtre du Marais et de celui du Palais-Royal qui recommence, jusqu'au jour où, les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne restant sans chef par suite de la mort de La Thorillière, le roi ordonne la jonction des troupes : celle de Bourgogne vient se fondre, par ordre, dans celles du Palais-Royal et du Marais déjà réunies. La Comédie-Française était fondée sur le th. de l'Hôtel Guénégaud, et Lagrange en était l'*orateur* (1680). Les représentations vont dès lors devenir quotidiennes, et l'augmentation du personnel permettra de jouer le même jour à la Cour et à la ville sans que le service puisse en souffrir.

Mais à l'honnête, au dévoué Lagrange, revient un autre grand honneur : la publication de la première édition complète des œuvres de Molière (1682), faite avec l'aide de Vinot, un ami de Molière. et de sa veuve, dépositaire des manuscrits. Cette édition, véritable œuvre de piété de la part de Lagrange, est précédée, comme on sait, d'une *Vie de Molière* dont il n'est pas difficile de deviner l'auteur.

Lagrange assista encore à l'inauguration de la nouvelle salle de la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (18 avril 1689) puis mourut presque subitement le 1er mars 1692, puisqu'il avait joué dix-huit fois en février.

« Du dimanche 2e jour de mars 1692, fut inhumé dans l'Eglise (Saint-André des Arcs) Charles le Varlet *(sic)* Sieur de Lagrange, officier du roy, décédé le jour précédent en sa maison, à la porte de Bussy *(sic)* ». Lisez : rue St-André des Arts. — On a prétendu que cette mort avait eu pour cause le chagrin de voir sa fille unique, mariée depuis deux mois seulement, malheureuse en ménage avec un sieur Louis Musnier, avocat au Parlement. Quant à son propre mariage, v. l'article suivant (Mlle Lagrange).

Une question se pose avant de quitter l'intéressante personnalité de Lagrange, le fidèle disciple, le gardien des traditions moliéresques, le premier éditeur des œuvres complètes du poète : que devinrent les manuscrits de Molière ?

Ou ils furent détruits par Lagrange lui-même après l'impression, et cela nous semble fort peu probable, étant donné le respect qu'il ne cessa jamais de témoigner à son maître et à tout ce qui se rattachait à son souvenir.

Ou ils furent rendus à la veuve de Molière chez qui ils furent perdus.

Ou ils furent gardés par Lagrange, puis détruits après sa mort par sa veuve, femme d'esprit assez étroit, qui ne dut jamais en comprendre l'importance.

Triple problème qui ne sera sans doute jamais résolu, mais un fait reste acquis : si Lagrange n'avait pas pris le soin de publier l'édition de 1682, toutes les pièces non imprimées à cette époque, eussent été irrémédiablement perdues pour nous.

La collection A. Bovet n° 1338 contenait un autographe (fort rare) de Lagrange, une quittance de 1162 livres, au nom des comédiens, « Sçavoir cinq cens livres à compte des nourritures depuis le quinziesme avril dernier, y compris ledit jour, trois cens livres pour frais journaliers, et trois cens trente deux livres pour frais de symphonie et balets. » En date du 21 août 1681. Les Archives nationales (11,475) possèdent plusieurs de ces reçus.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I, p. 298. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 355. — Fr. Hillemacher, *Troupe de Molière*. — Ed. Thierry, *Ch. Varlet de Lagrange et son registre*, Paris, Claye, 1876. — A. Copin, *Histoire des Comédiens de la Troupe de Molière*. — G. Larroumet, *Le jeune premier de la Troupe de Molière*, *Revue des Deux Mondes*, 1er oct. 1885.

Bibliographie : Chappuzeau, le *Th. Français*. — *Registre de la Grange*. — Jal, *Dict. critique*, p. 726. — G. Monval, *Origine du Registre de Lagrange*, le Moliériste, avril 1885.

Iconographie : Lagrange figure, d'une façon imparfaite, il est vrai, en tête de l'édition de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'*Ecole des Maris*, Paris, Sercy, 1661. Dans le personnage d'Apollon sur la deuxième et troisième planches des *Plaisirs de l'Ile enchantée;* plus visible dans celui d'Euryale à côté de Molière (Moron), sur la septième planche, qui représente le dénouement de la *Princesse d'Elide*. V. aussi l'*Almanach estampe de la Devineresse* pour l'année 1680. — V. *Don Juan*, édition de 1682. — Au sujet d'une peinture, V. Lettre du Procureur Pucelle, du 29 juillet 1786 (*Molièriste*, avril 1885). — Fr. Hillemacher, eau-forte d'après l'estampe de Sauvé, sur le dessin de P. Brissart, pour la troupe de Molière.

LAGRANGE, Mlle Marie Ragueneau de l'Estang, dite *Marotte*, puis Mlle de. — Femme du précédent (1672), naquit à Paris le 18 mai 1639. Elle était fille de Cyprien Ragueneau « honorable homme, paticier *(sic)* de Monsieur le Cardinal de Richelieu » et de dame Marie Brunet, son épouse. Ragueneau avait suivi Molière à Lyon en 1653 et y mourut le 18 août 1654. Sa fille Marie, dite *Marotte*, semble avoir servi de femme de chambre à Mlle Debrie. Elle n'était pas belle; aussi l'utilisait-on fort peu pour la scène. Tantôt elle figurait, ou disait quelques lignes; tantôt elle était buraliste, receveuse, distributrice de douces liqueurs. Elle suivait la troupe, rendant les services qu'elle pouvait.



Mlle LAGRANGE, par Fr. Hillemacher.

« Le dimanche de Quasimodo, 24e avril 1672, écrit Lagrange, je fus fiancé, et le lendemain lundi 25e, je fus marié à Saint-Germain-l'Auxerrois avec Mlle Marie Ragueneau de l'Estang, *qui est entrée actrice dans la troupe.* »

Ce dernier point est à noter. Cependant la troupe ne consentait à la recevoir à demi-part qu'à la condition qu'elle payât chaque jour de représentation trois livres à un gagiste du nom de Châteauneuf. Après quelques tiraillements avoués par Lagrange, il en fallut bien passer par là.

Lagrange avait alors 33 ans, et sa femme, qui n'en avouait que 29 sur son acte de mariage, avait le même âge. — Molière, malade sans doute, ne put assister à la cérémonie, mais il fut le parrain de l'une des deux jumelles de Lagrange, nées avant terme le 12 décembre. La première avait comme parrain et marraine Verneuil, le frère de Lagrange, et Mlle Molière; la seconde, Molière et Mlle Debrie (St-Eustache). Ces deux enfants ne vécurent pas. — Lagrange, à cette époque avait changé de paroisse sans changer de rue; du côté gauche de la rue St-Honoré, il avait passé au côté droit.

Que dire de la carrière dramatique de Mlle Lagrange? Peu de chose assurément. Certains croient qu'elle joua le rôle de la *Comtesse d'Escarbagnas* et celui de Béline du *Malade imaginaire*. Ce qui est plus certain, c'est qu'après la mort de Molière, au th. de Guénégaud, elle joua d'original le rôle de Mme Patin dans le *Chevalier à la mode*, Dorimène dans le *Triomphe des Dames* et Céphise dans la *Coquette*. Conservée à la réunion de 1680 avec un quart de part (au lieu d'une demie) elle se retira un mois après la mort de son mari (21 mars 1692) avec la pension de 1,000 livres. Elle vécut encore trente-cinq ans, et mourut à Paris le 3 février 1727.

Le 19 février 1675, Mlle Lagrange avait eu une fille, Manon, qui épousa le 16 décembre 1691, un sieur François, Louis Musnier, avocat.

Mlle Lagrange, quoique pas belle, a-t-elle été coquette, ou simplement en butte aux calomnies? Et comment expliquer le quatrain suivant:

Si, n'ayant qu'un amant, on peut passer pour sage,
Elle est assez femme de bien.
Mais elle en aurait davantage
Si l'on voulait l'aimer pour rien.

Enfin M. Jal a découvert dans l'*Armorial de Paris* que Mlle Lagrange avait des armes: « 1697, fol. 1162, t. II: Marie Ragueneau, veuve de Charles Varlet, Sieur de Lagrange, officier du roy, porte my-party, au premier d'azur à un rocher d'or, chargé d'un rameau d'olivier et d'une palme de sinople passée en sautoir et liés de gueules et au second, d'argent à un chevron de gueules accompagné de trois trèfles de sable et en chef une étoile d'azur. » Marie Ragueneau paya quarante livres le droit de faire graver sur sa vaisselle et peindre sur sa chaise à porteurs ce double écu, si toutefois

EFERUS - Recherches & Classification numériques

elle avait une chaise et une vaisselle d'argent.

Biographie: Lemazurier, t. II, p. 273. — Pour le reste, v. article Lagrange, biographie et bibliographie, mêmes documents.

Iconographie: Son portrait en buste, de face, par Fr. Hillemacher *(Troupe de Molière)*.

LAGRANGE. — Sous ce nom : M^me^ *Lagrange* Maillart, née en 1811, artiste à Toulouse, Saumur 1835, morte à Paris en décembre 1842 ; *Lagrange*, Emmanuel, jeune premier, Nérac 1830 ; M^lle^ *Lagrange*, Palais-Royal 1837, Renaissance 1840 ; M. et M^me^ *Lagrange*, Besançon 1837, Amsterdam 1840 ; M^lle^ *Lagrange*, Marie, Delphine, Gaîté 1843-58, Porte-Saint-Martin, 1859-60, Th. du Cirque, 1861-62, Châtelet 1863-80, Paris 1881-82. En 1877, 61 ans, 34 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1883 ; M^lle^ *Lagrange*, Adèle, Lille 1843, Toulouse 1845-47. — Gallois, toujours bien renseigné, nous parle vers 1854 d'une demoiselle *Adèle* Lagrange de la Gaîté. Pourquoi Adèle, quand nous avons relevé les prénoms de Marie, Delphine, pour l'actrice de la Gaîté à cette époque ?

Voici la biographie qu'il en donne : Salle Chantereine 1839, Rouen 1840, Gaîté 1842 ; les *Filets de St-Cloud*, les *Sept Châteaux du Diable*, la *Justice de Dieu*, etc. Piquante amoureuse. En 1847, fit, à ses frais, réparer le tombeau de M^lle^ Clairon qu'elle avait découvert abandonné au Père-Lachaise. Ce détail ne concorde pas tout à fait avec ce que nous avons dit de cette tombe. T. I, p. 350

LAGRANGE, Félix, Le Roy. — Né à Rouen, élève de Samson, débuta au Vaudeville, place de la Bourse, dans *On demande un Gouverneur*, Vaudeville 1850-57. Delacroix, des *Faux Bonshommes*, *Trop beau pour rien faire*. Armand Duval dans une reprise de la *Dame aux Camélias*, Gymnase 1858-60. *Le fils naturel*, St-Pétersbourg 1861-81, Gymnase 1882-92, Vaudeville 1893-99, Palais-Royal, Officier d'Académie 1898. En 1900, 73 ans, 49 ans de th., 500 fr. de pension. Bon comédien, administrateur et grand honnête homme. Lagrange se fit apprécier dans le *Mariage d'Olympe*, *Serge Panine*, *Sapho*, les *Jobards*, etc. En octobre 1900, il donna sa représentation de retraite. Le *Figaro* du 17 octobre 1901, annonce sa mort survenue en son domicile, 70, avenue de Villiers, à Paris.

Ses obsèques furent célébrées le 18, en l'église St-François de Sales. M. Maurice Lagrange, l'artiste contemporain, qui fut directeur du th. de Versailles, est son fils.

LAGRANGE M^me^, I^re^, Emma née Chevalier. — Vaudeville 1854-55, Paris 1856, Vaudeville 1857.

LAGRANGE M^me^, II^e^, Louise, Rose, née en 1836, Berne-Bellecour, sœur du peintre de ce nom, femme Le Roy, dite.— Exquise ingénue. Vaudeville 1858-60, St-Pétersbourg 1861-81, Gymnase 1882-92, Vaudeville 1893-1901. En 1899, 62 ans, 32 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1907.

LAGRANGE M^me^, Mariette de. — Th. Déjazet 1865-69.

LAGRANGE M^me^, Victorine, Charles Froissart. — Valenciennes 1875, Perpignan 1876, Montpellier 1877-78, Béziers 1879, Perpignan 1880-81, Paris 1882, Besançon 1883, Paris 1884-87, Besançon 1888-90, Paris 1891-92. Sa mort, *Rapport* 1893.

LAGRENÉE. — Auteur et acteur, Boudoir des Muses, mort à Marseille avant 1838.

LAGRENOIS, M^me^. — Ambigu 1805-14.

LAGRÈZE, Paul, comique. — Dijon 1862-63, Metz 1864-65, Anvers 1867, Béziers 1868, Lille 1869, Amiens 1870, Moscou 1872, Constantine 1873-74, Avignon 1875-76, Montauban 1877-78, Grenoble 1879, Avignon 1880, Nîmes 1881, Dijon 1882-83, Besançon 1884, Dijon 1885, Tournai 1886, Bordeaux 1887, Montpellier 1888, Dijon 1889, Rouen, 1890, Lille 1890. Sa mort à Lille, *Rapport* 1891. Bonne réputation comme homme et comme artiste. Une artiste contemporaine, porte le nom de Marie, Pauline, *Lagrèze*, Montpellier 1885-1901.

LAGRIFFOUL, M^me^ soubrette, Genève 1863 ; *Lagriffoul*, Marius, Gabriel. — Constantinople 1866-67, New-York 1868-72, Verviers 1873, Orléans 1874-75.

LAGYE, M^me^ Marie, Cécile, née en 1841. — Lyon 1864-65, Montpellier 1867, Liège 1868, Montpellier 1869-72, La Haye 1873-74, Nouvelle-Orléans 1875-78, Paris 1879-82, Gand 1883-84, Paris 1885-86, Gand 1887-88, Paris 1889-90, Gand 1891-92, Paris 1893. En 1902, 60 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1907.

LAHALLE. — Délass. com. 1853.

LAHAYE. — Sous ce nom : *Lahaye* et sa femme, Troupe Dulin, Maëstricht 19 juin, 25 juillet 1713 ; *Lahaye*, nom d'un débutant au Th. Fr., rôle de l'oncle dans le *Philosophe marié*, le 13 octobre 1773 ; M^lle^ *Lahaye*, Th. Louvois 1793 ; *Lahaye*, mime au Cirque Olympique 1816-19.

LAHARPE, de. — Comique, Maëstricht 1737.

LAHIRE, Octave — Odéon 1847-48. Il était le fils du père Lahire de la Chaumière, bien connu des étudiants. Devint ensuite prestidigitateur sous le nom de *Clererman*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LAIDET, Alfred. — Nîmes 1880, Grenoble 1881, Brest 1882, Paris 1883-84, Namur 1885-1886, Constantinople 1887-90.

LAIDIT, Mme. — Grande coquette, Funambules.

LAIGLE, Mme Marie, Ernestine ou Albertine. — Rouen 1854-57.

LAIGNELET Mlle. — Débuta à la Comédie-Française le 9 août 1825, dans Henriette, des *Femmes savantes,* et Charlotte, des *Deux frères;* puis le 10, dans Fanchette, de l'*Heureuse fermière.* Elle annonçait d'heureuses dispositions. Variétés 1826-28, Rouen 1829-36. 4,000 fr. puis 3,650 fr. d'appoint. Nantes 1840. Début à l'Odéon, dans *Tartufe,* janvier 1846, Th. Historique 1847, Gilonne, de la *Reine Margot.*

LAIGNIER, Auguste, Ovide, Gaspard, dit aussi *Auguste.* — Th. du Luxembourg 1845. V. Auguste.

LAIGNIER, Mme Jeanne, Pierrette ou Adèle, née Dispot, femme du précédent. — Th. du Luxembourg 1845, Paris 1852-57. En 1858, 57 ans, 38 ans de th., ne gagnant pas 800 fr. par an, 200 fr. de pension, Ambigu 1858-64.

LAINÉ. — Sous ce nom : *Lainé,* Th. de Nicolet 1796 ; *Lainé,* Th. Seveste 1827-28 ; Mlle *Lainé,* jeune et jolie soubrette, début, Odéon 15 févr. 1828, rôle de Dorine, de *Tartufe* ; Odéon 1829-31. Porte-St-Martin 1833-35.

LAINÉ, Achille. — Batignolles 1844-47, Palais-Royal, début 15 févr. 1849, le *Duel aux mauviettes* ; Th. du Cirque et Délassements 1852-53, comique, Th. Beaumarchais 1853.

LAINÉ, Mlle Albertine, Augustine, femme Luguet, née à Paris le 6 septembre 1865. — Élève de Got, premier prix de comédie en 1885, débuta à l'Odéon dans le rôle d'Angélique, du *Malade imaginaire,* et sut se faire apprécier dans le répertoire classique puis dans *Numa Roumestan,* le *Songe d'une nuit d'été,* etc. Elle alla ensuite au Châtelet, créer le rôle de Catherine, dans *Germinal,* puis entra à la Comédie-Française (1888). Partie pour Saint-Pétersbourg, elle rentra de nouveau à la Comédie-Française en 1893. Vaincue par un mal impitoyable, elle dût se retirer en 1897. Elle s'éteignit à Paris, 37, avenue du Roule, le 18 oct. 1901, après quatre ans de cruelles souffrances, supportées avec un courage incroyable. Elle avait épousé en Russie, son camarade Maurice Allioux-Luguet, qui devint directeur de l'Alhambra de Bruxelles ; sa sœur est elle-même mariée à M. de Féraudy de la Comédie-Française. Sincère artiste, tendre mère, honnête et charmante femme, telle fut Mme Lainé-Luguet. — Elle était nièce du comédien René Luguet. Ses obsèques furent célébrées le dimanche 20 octobre 1901 à l'église St-Pierre de Neuilly. L'inhumation eut lieu au cimetière de Courbevoie.

LAINÉ. — Sous ce nom : Mlle *Lainé,* Maria, P. A. Laisné dite, Th. Déjazet 1882-84 ; *Lainé,* Georges, Hippolyte, Marseille 1894-95, Paris 1896-1902, Marseille 1903, Vaudeville 1904.

LAINEZ, Mlle. — Th. des Jeunes Artistes, an XI (1803), emploi des duègnes, superbe voix, jeu facile.

LAINVILLE, Mlle. — Th. Montansier 1808.

LAIR. — sous ce nom : *Lair,* Maubeuge 1827 ; Mlle *Lair,* Emilie, Marie, Le Hâvre 1894, Toulouse 1895, Amiens 1896, Calais 1897.

LAISNÉ, Mlle. — V. Lainé.

LAISNÉ, Jean, Baptiste, Urbain. — Gaîté 1840-48, Th. National puis Th. du Cirque 1849-53, Paris 1854-63. En 1852, 66 ans, 31 ans de th , 186 fr. de pension ; en 1856, 300 fr. de pension.

LAIZET, Mme. — Duègne, Narbonne 1828 ; Mlle *Laizet,* Sophie, Cahors 1827, Agen 1829.

LAJARIETTE, Le Torzec, d'une famille distinguée, fit ses études en médecine, et passa sept années au Val de Grâce. — Th. Montmartre (1835), premier rôle de drame, Th. de la Porte-St-Antoine où il créa le rôle principal de la *Bataille de Toulouse, Jonathan le Maudit,* Folies dramatiques 1837, Porte-St-Martin 1840, Th. du Cirque 1843, directeur des Délassements comiques 1847. Mort vers 1850, laissant une veuve et un orphelin sans fortune ; le Comité des artistes dut s'occuper de son fils qu'il plaça en 1852 au collège Chaptal.

LAJOIE, Jean, Marie. — Reims 1884-85.

LAJOUSKI. — Débuta à l'Odéon le 1er août 1822, par le rôle de Maxime, de *Cinna.*

LALANDE. — Sous ce nom : Mlle *Lalande,* Gymnase 1821-22 ; *Lalande,* Liège 1824, Gand 1829, Tournai 1840, Liège 1843-44 ; *Lalande,* Charles, Auguste, Nicolas Lamiraux, Grenoble 1843-45, Calais 1846, Carcassonne 1853, Paris 1854-55, Carcassonne 1856-58. En 1858, 63 ans, 42 ans de th. Retiré en 1854. 300 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1861.

LALANDE, dit *Adolphe.* — Reims 1843, Rouen 1844-45, Rennes 1854 ; Mme *Lalande,* Amélie, dite *Adolphe,* Rennes 1852-53, Paris 1855-56, Nice 1857-58, Lisbonne 1859, New-York 1860, Amsterdam 1861-62, Turin 1863, Roubaix 1864-65, Berlin 1867, Constantinople 1868, Alger 1869, Brest 1870. En 1870, 61 ans, 33 ans de th., 500 fr. de pension, Paris 1872-93. Sa mort, *Rapport* 1894.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LALANNE. — Sous ce nom : *Lalanne*, aîné, Cirque 1843-45, Lyon 1849, Paris 1853; *Lalanne*, Paul, Cirque 1845-63; Mme *Lalanne*, Lille 1855.

LALAUZE, Marc, Antoine de. — Acteur forain, jeu d'Alard et de la veuve Maurice 1701, amoureux et danseur, Foire St-Laurent 1706, arlequin, associé avec Alard 1711. Après la mort d'Alard, s'engage chez Octave 1712-16. Province, Foire St-Germain 1720. Directeur de spectacle. A peu près ruiné, reprend le chemin de la province, 1721.

LALAUZE, Mme Agathine Antony, femme du précédent, sœur du danseur de corde Antony dit *de Sceaux*, avait débuté sous le nom de Mlle *de Sceaux*. — Colombine dans la troupe d'Alard 1700, dansait aussi sur la corde; suivit le sort de son mari Lalauze, et mourut à Paris, pendant la foire St-Laurent, 1721.

LALBARÈDE, Pierre, Abel. — Bordeaux 1883-85.

LALLEMAND. — Sous ce nom : *Lallemand*, Th. de la rue de Bondy 1791, Th. Montansier 1796; *Lallemand*, Angers 1797; *Lallemand*, Th. des Batignolles, Délass. com. 1862.

LALLEMENT. — Sous ce nom : *Lallement*, Ant Fr. dit *Francisque*, Berlin 1847-50, Paris 1853-70. Sa mort, *Rapport* 1872; *Lallement*, Strasbourg, 1852; *Lallement*, comique, Lille 1856-72; *Lallement*, Félix, C. L., V. Darthenay.

LALLIER. — Mime, Delass. com. 1796.

LALORE, Mme. — Lyon 1835.

LALOY, Mme Eléonore, Cornélie, Joseph. — Bruxelles 1817-20, Rouen, amoureuse, 2,200 fr. d'appoint. 1821-22, Metz 1827, Montpellier 1828, Metz 1829, premier rôle, Strasbourg 1831, Genève 1833, Toulon 1835-37, duègne 1840, Anvers 1845, Liège 1846-47, Brest 1853-1854, Reims 1855, Paris 1856-82. Sa mort, *Rapport* 1883.

LALOY, Albert, Joseph. — Bordeaux 1828-29, Anvers 1839, Bruxelles, 1846-48, Brest 1849-1850, Colmar 1852, Nîmes 1853, Paris 1854-55, Varades 1856-70.

LALUYÊ. — Ambigu 1840.

LAMACELLIÈRE, Mlle. — Vaudeville 1793-94.

LAMARCHE. — Financier, Gand 1784.

LAMARE, Mme Adèle, Marie, de. — Oran 1869-72, Evreux 1881, Paris 1882-86. Admise d'urgence à Lariboisière, grâce à Melchissédec. Enterrée aux frais du Comité, *Rapport* 1888.

LAMARÉCHAL. — Liège 1862.

LAMAREIL. — Père noble, Rouen 1817.

LAMARETH, de. — Cour Palatine 1739.

LAMARQUE, Pierre, Philippe. — Th. Montparnasse 1866-68, Th. Cluny, régisseur. Jean des *Inutiles*, Walter du *Juif Polonais* 1869-1874, Th. Déjazet 1875-80, Les *Femmes de Paul de Kock*, les *Petites dames du temple*. Ambigu, régisseur. Charles de l'*Assommoir*. Auteur, il écrit : la *Recherche de l'adorée*, un *Monsieur sans habit noir*, les *Amis de Gustave*, *Oh ! C'est épatant ! Tant va la cruche à l'O... riginalité*, le *Mardi-gras de M. Pichard*, un *Drame à la foire au pain d'épice*, *Tout à la joie*. Collaborateur au *Journal des Abrutis* sous le pseudonyme de Pastille. Sa mort, *Rapport* 1895.

LAMARRE. — Sous ce nom : *La Marre*, Leroy dit « Comédien du Roy », à Grenoble, 1652, mari de Simone Lachappe; Mlle *Lamarre*, Th. des Jeunes Artistes 1805, Gaîté 1807-12; *Lamarre*, mime, Cirque 1818; *Lamarre* fils, Th. Seveste 1827-28, Th. Molière 1831, Ambigu, début au Palais-Royal 14 févr. 1834, Variétés 1834-37, à rapprocher du suivant; *Lamarre*, Louis, Sébastien, Rouen 1846-49, Anvers 1850, Amsterdam 1852-57, Bruxelles 1858-63, Turin 1864, Champigny 1865-75. En 1867, 63 ans, 42 ans de th., 300 fr. de pension; *Lamarre*, Armand, jeune premier, Nevers 1833, Laon 1835, Genève 1835; Mlle *Lamarre*, début à la Porte-St-Martin 6 nov. 1839; Mme *Lamarre*, dite Moreau, Alger 1847-49; Mlle *Lamarre*, Marie, Pauline, Vaudeville 1877-81, Palais-Royal 1882. Une charmante jeune femme qui promettait une soubrette de talent; au Vaudeville : les *Dominos roses*, les *Bourgeois de Pontarcy*, le *Procès Vauradieux*, les *Députés en robes de chambre*, etc. Elle mourut presque subitement dans une propriété particulière aux environs de Metz, chez des amis où elle était allée pour se reposer. Inhumée à Paris. *Rapport* 1883.

LAMART, Louise, Marie, Julie Bouillon, dite. — Joua des rôles d'enfants sur bien des scènes parisiennes, et en tournées, avant d'entrer au Conservatoire. Ayant été remarquée par Victor Hugo, elle créa un petit rôle dans *93*. Plus tard, elle joua les grandes coquettes au th. d'application. D'une incomparable beauté, Mlle Lamart débuta à la Porte-St-Martin dans *Robert Macaire* (Clémentine), joua Mathurine de la *Closerie*, créa avec beaucoup de grâce Nerida de *Mam'zelle Pioupiou*, passa par le Vaudeville et les Nouveautés. Mourut à 28 ans. *Rapport* 1900.

LAMBACK, Mlle Marguerite. — Renaissance 1888.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LAMBERT. — Sous ce nom : *Lambert*, rôles de père et de docteur, Th. de la foire 1704 ; Mlle *Lambert*, amoureuse, Th. de la foire 1712 ; Mlle *Lambert*, Lille 1718 ; *Lambert*, Bruxelles 1772-76, Gand 1779 ; Mme *Lambert*, duègne, Gand 1779 ; Mme *Lambert*, mère et fille, Bordeaux 1791-93 ; *Lambert*, Jules, Boulogne 1826 ; Mme *Lambert*, Odéon 1827-29 ; Mlle *Lambert*, débuta au Vaudeville, rôle de Fanchon, dans *Frontin mari garçon*, le 9 sept. 1827 ; *Lambert*, Amiens 1828 ; Mlle *Lambert*, Elisa, Henriette, dite aussi Louise, Agen 1829, premier rôle, 16e arr. th. 1831, Perpignan 1833, Aix 1835, Tournai 1840, Dijon 1843-46, Paris 1853 56, Naples 1857-58, Marseille 1859-60. En 1861, 56 ans, 36 ans de th., 200 fr. de pension. Florence et Marseille 1862-1864, Lyon 1865-80. Sa mort, *Rapport* 1881 ; *Lambert*, Jules, financier, La Haye 1835 ; *Lambert*, Jean, Jules, Anvers 1839, Lyon 1843-57 ; Mme *Lambert* du Palais-Royal, v. Crinel ; Mlle *Lambert*, Marie, Odéon 1845 ; *Lambert* fils, Dominique, Jean, dit *Ubalde*, dit *Loretz*, Cirque 1846-57, Châlon-sur-Saône 1858-59, Dijon 1860, Toulouse 1861-62, Madrid 1863-64, Lyon 1865, Cherbourg 1867, Cordes 1868, Bordeaux 1869-80. En 1880, 66 ans, 31 ans de th., 500 fr. de pension ; Mme *Lambert* fille, Emilie, Rosalie, Cirque 1846-52.

LAMBERT-THIBOUST. — Ne nous appartient ici que comme acteur. Celui qui fut l'auteur de tant de spirituels et joyeux vaudevilles, naquit en 1827, et s'appelait Thiboust, Pierre, Antoine, Auguste. « J'ai pris le pseudonyme de *Lambert*, écrivait-il, en commençant la carrière du théâtre, et plus tard j'ai joint ce pseudonyme à mon véritable nom. » Après de courts stages à Montmartre et à Belleville, Lambert-Thiboust fut engagé à Beaumarchais sous la direction Genard. Mais sentant la nécessité de faire de plus sérieuses études, il travaillait en même temps au Conservatoire, d'où il sortit avec un premier prix qui lui ouvrit les portes de l'Odéon, où déjà, étant élève, il avait fait jouer une petite pièce de lui, l'*Hôtel César* (5 mars 1848). Lambert-Thiboust débutait à une mauvaise époque ; la rue était agitée, mais les théâtres déserts. On le vit sur la scène du second théâtre français le 16 septembre 1849, dans *Colin Maillard*. Le 10 févr. suivant, il créait un rôle dans une *Nuit blanche*, puis mimait et dansait dans le ballet des *Six Ingénues*. Le 17 mars 1850, il créait encore un rôle dans *Vous n'êtes que marquis !* et le 1er avril jouait Figaro, dans le *Mariage de Figaro*. Comique un peu triste, sans éclat, Lambert-Thiboust renonça vite à la scène comme comédien pour nous donner pendant dix-huit ans, le charmant répertoire que l'on connaît, presque autant de chefs-d'œuvre dans leur genre. L'aimable et spirituel garçon, qui signait encore du nom de *Paul Dick* des articles dans le *Figaro*, mourut subitement le 9 juillet 1867. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur désireux de connaître Lambert-Thiboust *auteur*, aux nombreux articles qui figurent à son nom dans tous les dictionnaires et encyclopédies.

LAMBERT. — Sous ce nom : *Lambert*, Bruxelles 1849 ; *Lambert*, financier, Lyon 1852 ; *Lambert*, Alexandre, Strasbourg 1855-58, Rouen 1859-61, Lyon 1862, Strasbourg 1863-1864, Anvers 1867-72, Bruxelles 1873 ; *Lambert*, Auguste, Isidore, Toulouse 1855, Le Hâvre 1856-57, Th. du Cirque 1858-60, Lyon 1861, Rouen 1862-64, Bordeaux 1865-67, Paris 1868, Lisbonne 1869-70, Marseille 1872-74, Besançon 1875, Limoges 1876, Nîmes 1877-78, Paris 1879-91. En 1887, 60 ans, 42 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1892 ; Mme *Lambert*, Joséphine, Antoinette, Anne, née Chapon, femme du précédent, mêmes étapes 1855-70, Vaudeville 1872-74, Besançon 1875, Limoges 1876, Nîmes 1877-78, Paris 1879-89. En 1886, 65 ans, 45 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1891 ; Mme *Lambert*, Louise, Jenny, Cirque imp. 1855-57 ; *Lambert*, Jean, Henri, Joseph, né en 1821, Tours 1860, Ile Maurice 1861-68, Port-Louis 1869-74, La Martinique 1875, Douai 1876, Nîmes 1877, Paris 1878, La Haye 1879-80, Paris 1881 et années suivantes. En 1890, 69 ans, 43 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1907 ; Mme *Lambert*, Marie, élève de Samson, ingénue, avait débuté aux Bouffes Deburau (Folies Marigny) 1858, Gymnase 1861. Ambigu 1864-65, morte à Spa. *Rapport* 1868 ; Mme *Lambert*, Irène, La Haye 1865-67, Gand 1868, La Haye 1869, Gand 1870 ; Mme *Lambert*, Estelle, née Dessains, Brest 1867-68, Elbeuf 1869-72, St-Quentin 1873-74, Paris 1875-77, Boulogne 1878, Lyon 1879, Limoges 1880, Amiens 1881-82, Gand 1883-84, Besançon 1885, Paris 1886, Brest 1887-88. Sa mort, *Rapport* 1889 ; *Lambert*, Auguste, Isidore (deuxième du nom), Le Hâvre 1872-84 ; *Lambert*, Ernest, Montpellier 1879-80, Angers 1881-83.

LAMBERTI, Barthélemy, Bernard. — Lyon 1864-75, Marseille 1876-80. Sa mort, *Rapport* 1881.

LAMBQUIN, Louis, Aristide, mari de la suivante. — Rôles de financier, naturel et rondeur, Reims 1835, Mézières 1836, Brest, acteur et régisseur, Th. du Panthéon 1837, Reims 1840, Th. du Cirque 1843, Gaîté 1852-53, Paris 1854-60.

LAMBQUIN, Mme Louise, Estelle Guénard, femme Lambquin (1836), naquit à Briare en 1812. Son père était contrôleur à l'administration des Postes. Elève de l'Ecole de chant de Choron, la jeune Estelle fit partie pendant sept ans, comme surnuméraire de la chapelle de Charles X. — Après 1830 : Th. Montparnasse, Th. de Belleville, Gaîté, sous le nom

EFERUS - Recherches & Classification numériques

d'*Estelle* : l'*Allée des veuves* 1er avril 1833, *Indiana*, *Trois ans après*. L'incendie de la Gaîté (21 févr. 1835) rendit la liberté à Mlle Estelle qui partit pour Reims où elle connut son futur mari, M. Lambquin, pensionnaire du th. de cette ville. Le mariage fut célébré à Mézières (1836), puis le couple partit pour Brest où le directeur fit faillite. Le Th. du Panthéon recueille les deux comédiens, et Mme Lambquin s'y fait remarquer dans *Paul Jones*. Elle s'y montra si grande comédienne, a raconté Th. Nézel, qui était alors directeur du Panthéon, que Déjazet se trouvant dans une avant-scène avec Laferrière, se mit à crier à un moment : « Bravo, madame c'est sublime. » Les vieux murs du cloître — le théâtre était installé dans une ancienne église — faillirent crouler ce soir-là au bruit des applaudissements.

Le 18 oct. 1838, Mme Lambquin débute à l'Ambigu : *Tiégo le loup*, l'*Ouvrier*. Ce fut dans cet ouvrage qu'elle aborda pour la première fois l'emploi des duègnes. Elle avait 27 ans ; le succès qu'elle obtint l'engagea à rester dans cette voie. Th. du Cirque : Marianne dans *Murat*, la Devineresse dans *Eugène et Joséphine*. Th. du Gymnase : *Georges et Thérèse* (1er mai 1844), le *Petit fils*, *Jeanne et Jeanneton*, le *Réveil du Lion*, *Une femme qui se jette par la fenêtre*.



[Mme LAMBQUIN, par Eust. Lorsay.

Le 1er mai 1850, Mme Lambquin est engagée au Vaudeville pour trois ans. Le théâtre ferma au bout de huit mois. La Gaîté la recueille : le *Muet*, la *Paysanne pervertie*, le *Château de Grantier*, la *Mendiante*, la *Bergère des Alpes*, les *Cosaques*. J. Janin écrivait, à propos d'elle, dans les *Débats* du 19 janvier 1852 : « Et quand on songe que cette femme admirable, cette duègne-reine, a frappé vainement à la porte du Théâtre-Français ! » Pas toujours, cependant, car elle y fut admise comme pensionnaire en 1854. Elle devait y rester six ans : Bélise, des *Femmes savantes*, son début, 24 mai 1854 ; la *Belle-mère et le Gendre*, la *Dot de ma Fille* (1854) ; les *Jeunes gens*, l'*Amour et son train* (1855) ; Mme Adam du *Joueur*, Mme Argante de l'*Epreuve*, les *Pauvres d'esprit* (1856) ; Mme Bertholet de *Lady Tartufe*, reprise, le *Mari à la campagne*, reprise, *Philiberte*, reprise, le *Voyage à Dieppe*, reprise, le *Pamphlet* (1857) ; Mme Jourdain, du *Bourgeois gentilhomme*, l'*Oncle de Sycione* (1858) ; dans le répertoire, elle joue *Georges Dandin*, les *Plaideurs*, l'*Ecole des Vieillards* : elle crée un rôle dans *Un jeune homme qui ne fait rien*. Sa voix était sonore, sa diction franche et juste. Les traits étaient seulement un peu dépourvus de noblesse. Mme Lambquin quitta la Comédie-Française pour le Vaudeville ; Ed. About sut lui écrire un rôle approprié à sa physionomie dans les *Mariages de Paris*. En 1867, elle entra à l'Odéon qu'elle ne devait plus quitter. Mme Sarah Bernhardt a raconté comment Mme Lambquin se conduisit à l'Ambulance de l'Odéon pendant le siège : « Mme Lambquin et moi étions les infirmières... Nous passions toujours deux nuits sur trois.

« C'était une femme de visage laid, de tournure commune, mais pleine de talent. Elle avait le verbe haut et la conversation gauloise... Elle était parfois gênante par la crudité de ses mots et de ses réflexions, mais elle était bonne, active, alerte et dévouée. »

Le dernier rôle joué par Mme Lambquin fut celui de la Camerera mayor, dans la belle reprise de *Ruy-Blas*. Elle avait assisté au souper de la centième, placée à la gauche de Victor Hugo. Nous avons dit à l'article Chilly, comment cet artiste, co-directeur alors de l'Odéon, avait été frappé d'apoplexie foudroyante pendant ce banquet. Cet accident atterra Mme Lambquin, et comme Sarah lui demandait la raison d'une si vive émotion : « Une cartomancienne, lui avoua-t-elle, m'a prédit que je mourrais huit jours après la mort d'un homme brun, pas jeune, mêlé à ma vie. — J'ai cru qu'elle se fichait de moi, je suis veuve et n'ai jamais eu de liaison — mais en y réfléchissant bien, un homme qui me fait vivre... c'est notre directeur... » Trois jours après, le 14 juin 1872, Chilly mourait sans avoir repris connaissance. Douze jours après, Mme Lambquin mourait aussi. Eug. Moreau prononça un discours sur la tombe de cette vaillante artiste et honnête femme, et Mounet-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Sully lut des vers de Mme Amélie Perronnet. Sur trois enfants qu'elle avait eus, il lui restait, vers 1854, un fils de 17 ans sorti premier du Conservatoire des Arts et Métiers, et admis comme boursier à l'école de Châlons.

Biographie : Eust. Lorsay, les *Th. de Paris*, t. I, notice par Th. Netzel. — Gallois, la *Comédie-Française*, notice.

Bibliographie : D'Heylli, le *Journal intime de la Comédie-Française*. — *Mémoires de Sarah-Bernhardt*, t. I.

Iconographie : Eust. Lorsay, les *Th. de Paris*, lith. en pied, de ¾ à dr. dans les *Cosaques*.

LAMERY. — Débuta à la Comédie-Française le 18 octobre 1764, par le rôle de Dulauret, du *Philosophe marié*, et celui du Marquis, dans la *Pupille*. Bordeaux 1789-93. Auteur d'une pièce intitulée le *Vingt-et-un*.

LAMI. — V. Lamy.

LA MIGNOT. — V. Mignot.

LAMIRAL. — Excentrique né en 1799, qui joua la comédie chez Mme Saqui. Hip. Hostein le connut, grand, vieux, anguleux, sec. Il portait à domicile des copies de mandements religieux ; il composait des vaudevilles impossibles, recrutait des acteurs déguenillés et montait des parties à St-Denis ; enfin, il était officiellement sonneur de cloches à St-Médard. En 1848, Lamiral — qui signait *Lamiral de la Seine*, avait eu l'ambition de devenir député, pour « son bonheur et celui de la France. »

LAMIRAULT, Martin, Jean. — Ambigu 1849-1860, Th. du Cirque 1861-62, Châtelet 1863-75, Odéon 1876-77, Paris 1878-83. En 1882, 73 ans, 37 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1884.

LAMORRIE, Mme Marie. — Dunkerque 1883-1885.

LA MOTTE. — Marianne, Hélène de Mottes, dite Mlle, surnommée *les belles jambes*, naquit à Colmar en 1704. Son père, après avoir fait presque toutes les guerres de Louis XIV, avait épousé en cette ville une demoiselle bien née Marie Delarivière ; il en eut deux filles. L'aînée, qui nous occupe, fut élevée chez les Ursulines de Metz, et se fit enlever par un amant. La cadette épousa un capitaine de cavalerie qui la laissa veuve avec plusieurs enfants et sans fortune.

Mlle La Motte (l'aînée) débuta au Th.-Français le 1er octobre 1722, sous le nom de Mlle Dufresne par le rôle de Cléopâtre dans *Rodogune*. Elle fut reçue le 21 novembre suivant, mais cette actrice abandonna bientôt les rôles de reines dans la tragédie, pour se consacrer à ceux de caractères où elle excellait, rôles tenus autrefois par des hommes. Cependant elle n'avait rien de ridicule ni dans la figure ni dans la taille; sa voix assez élevée et un peu aigre était le seul avantage qu'elle eût reçu de la nature pour cet emploi, ce qui faisait dire :

> La Motte rend si finement
> Tous les rôles qu'elle débite,
> Qu'on croit qu'elle a réellement,
> Le caractère qu'elle imite.

Mlle La Motte fut l'amie constante de Mlle Lecouvreur, et lui dut la connaissance du Maréchal de Saxe qui resta son ami. Il correspondit avec elle pendant ses campagnes de 1744 et les années suivantes. Elle se retira du théâtre le 1er avril 1759 avec la pension de 1500 livres de la Comédie, une de 1000 accordée par le roi, et mourut d'une attaque d'apoplexie le 30 novembre 1769, après avoir vu Mlle Lachassaigne, sa nièce, admise au sociétariat. M. Campardon a publié une plainte rendue par Mlle de Lamotte contre un particulier qui l'avait grossièrement insultée, elle et sa femme de chambre, 1735, 9 août (Arch. nat. Y 13,221).

Biographie : *Almanach Duchesne* 1770, p. 22. — *Les Anecdotes dramatiques* t. III, p. 268. — Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — Ricord, *Les Fastes de la Comédie*, t. II.

LAMOTTE. — Sous ce nom : *Lamotte*, Maëstricht 1728, Bruxelles 1743, Cour de Prusse 1750-51, 600 thalers. *Lamotte* Pierre, Gilbert, Gourliez, dit ; né vers 1744, acteur forain et entrepreneur de spectacles, frère du directeur Claude Pierre, Gourliez dit Gaudon. *Lamotte*, th. Molière 1793-94 ; *Lamotte*, Ambigu 1831 ; Mme *Lamotte*, Marie, Georgette, Gaîté 1891-92; Mme *Lamotte*, Jeanne, Antoinette, Gaîté 1891-1898.

LAMY ou Lami. — Sous ce nom : *Lamy* Jehan et sa troupe, Lille 1619; *Lamy* Jean, Pierre, acteur forain et entrepreneur de spectacles, comédien en 1763 dans la troupe de Second sur le boulevard du Temple et directeur d'un théâtre à la foire St-Ovide 1772 ; *Lamy*, Lille 1811 ; *Lamy*, Angers 1817; Mme *Lamy*-Grassau, Odéon 1820, Marseille 1823, v. Grassau ; *Lamy*, jeune premier, Caen 1825, Abbeville 1826, Caen 1827, Bayeux 1828, Angoulême 1829, Agen 1830 ; 13e arr. th. 1831 peut-être le même, père noble, Niort 1833, Châteauroux 1837 et 1840; *Lamy*, troisième amoureux et confident, Odéon 1826 ; Mme *Lamy*, Héloïse, Marie, Louise, Toulouse 1843, Bordeaux 1845-46, Liège 1847, Bruxelles 1850; *Lamy*, Troyes 1843-46 ; en 1851, un sieur *Lamy*, âgé de 67 ans, reçoit une pension de 186 fr. ; *Lamy*, Louis Coquin dit, Châteauroux 1852-53; *Lamy*, A. Castarède dit, premier comique, Marseille 1852, Nîmes 1853-55, Lyon 1856-67, St-Etienne 1868-69, Lyon 1870-73, St-Etienne 1874-76. Sa mort *Rapport* 1877. Il laissait deux orphelins,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'un de 20 ans, artiste depuis trois ans, l'autre de dix ans. *Mme Lamy*, née Valbon, première soubrette, Metz 1852, Nîmes 1853-54, Lyon 1855-67, St-Etienne 1868 69, Lyon 1870, actrice très aimée à Lyon. Sa mort, *Rapport* 1872. *Lamy* Eugène, Oscar, Octave, jeune premier, Calais 1860-61, Lille 1862-63, Comédie-Française 1864, Lille, Calais 1865, Vaudeville 1867-69, Lille 1870-72; *Lamy* Alfred, Georges, Cherbourg 1887, Besançon 1888-90, Paris 1891, Poitiers 1892-94: *Lamy* Victor, Léopold, Léon. Renaissance 1879 80, Bouffes 1881-82; *Lamy* Expantine, Montchaussé, dit François; Variétés, les *Deux Ecoles*, devait créer un des personnages de *Crainquebille*, Renaissance 1903. Fut trouvé mort, à son domicile, rue des Moines, 87, dans un fauteuil, frappé d'une attaque d'apoplexie (*Figaro* 24 mars 1903).

LAN, Hugues de. — Comédien, premier mari de Marguerite Prunier, mort à Lyon 1659. Sa veuve se remaria avec un sieur Philippe Millot, 1660.

LANAU. — V. Laneau.

LANCASTRE. — V. Lancestre.

LANCELIN. — Sous ce nom : *Lancelin*, amoureux, Porte-St-Martin 1818, Nouvelle-Orléans 1822-23; *M. et Mme Lancelin,* Chambéry 1857.

LANCESTRE, Mme St-Aubin, née en 1811. — Premier rôle, Berlin 1830-43, femme du directeur de ce théâtre, décédée à Paris le 5 nov. 1845.

LANDAIS. — Funambules 1852.

LANDEAU, Léon. — Lyon 1848-49.

LANDEAU, Mlle Rebecca. — Elève du Conservatoire, Eldorado, Fantaisies parisiennes, où elle se fit remarquer en chantant un boléro dans une revue : *Bastille-Madeleine*. Renaissance, rôle de Téfida dans le *Saïs*. Agréable actrice d'opérette (1876).

LANDIÉ, Mlle. — Ambigu 1837.

LANDIN, Louis. — Mascara 1864-65.

LANDOIS.— Père noble et arlequin, Maëstricht 1762 et 1771.

LANDOYE, Léonce. — Agen 1864-65, Paris 1867.

LANDRAGEN, Mme Augustine. — Arras 1843, Dunkerque 1845-46.

LANDRE, Ulysse. — Valenciennes 1894-96.

LANDROL, père, dit Hippolyte. — Ancien capitaine de cuirassiers. Bordeaux, d'abord premier rôle au Théâtre-Français de cette ville 1828-31, puis grime au th. des Variétés de Bordeaux 1832-35. Engagé comme comique au th. de la Renaissance, pour l'opéra-comique et le vaudeville, nous relevons son nom dans le *Cormoran* (15 nov. 1838), les *Parents de la fille* (10 déc.), *Vingt-six ans* (31 mars 1839), *Madame de Brienne* (16 juin), *un Vaudevilliste* (6 juillet), l'*Ange dans le monde* (29 août), *Miss Kelly* (25 oct.), *Deux Couronnes* (4 janv. 1840), les *Pages de Louis XII* (6 fév.), *Un jeune caissier* (29 mars).Th. du Gymnase 1842-50. Excellent dans les ganaches, bon comédien, bon camarade, étranger à toutes les intrigues de coulisses. Sa mort, *Rapport* 1851.

LANDROL, Alexandre Joseph. — Fils du précédent, né le 27 juin 1828 à Bordeaux dont il avait gardé l'accent. Débuts difficiles, théâtre Montmartre 1845, Rouen. Dut sa situation à sa persévérance, à sa mémoire, à son travail. Entré au Gymnase, du vivant de son père, Landrol pendant près de quarante ans joua tous les emplois, sut par cœur *tous les rôles*, remplaça tous ses camarades au pied levé, sans jamais rien compromettre. On citait une pièce: le *Demi-monde*, où il avait rempli tous les rôles d'hommes. Landrol joua dans plus de trois cents pièces. Il ne fut jamais supérieur; il ne fut jamais mauvais. Son répertoire? Celui du Gymnase pendant quarante ans; au premier rang : *Séraphine*, *Fernande*, la *Femme de Claude*. Landrol devint ainsi la colonne indispensable du Gymnase. Avec le temps, ses appointements furent portés à 24,000 francs. Excellent homme, au demeurant, dont le seul plaisir, hors du théâtre, consistait à faire de la menuiserie. Le 17 août 1888, une dépêche apportait à Paris la nouvelle de la mort de Landrol, survenue la veille à Paramé, après la représentation du Casino. Le préfet d'Ille-et Vilaine et le maire de Paramé assistèrent à ses obsèques et Worms, en villégiature en ces parages, prononça sur la tombe un émouvant discours. Emile Blavet, dans le *Figaro*, à l'occasion d'une représentation au bénéfice de Landrol, avait donné de longs détails sur cet artiste quelques mois avant sa mort.

LANDRY, Mlle. — Soubrette, Rouen 1800.

LANEAU ou Lanau. — Sous ce nom : *Laneau* th. Feydeau 1791-92; *Laneau* Louis, Angers 1794; *Laneau* Pierre, Bordeaux et Angers 1794; *Laneau*, raisonneur, Rouen 1803, Porte-Saint-Martin 1811. Début à l'Odéon, 18 avril 1815. *Mme Laneau* Jules, Douai 1832-33.

LANES, Dominique. — Financier, Toulouse 1837-64.

LANEYRIE de, Philippe, Jean, Pierre.— Montauban 1879, Rennes 1880, Nancy 1881, Caen 1882, Angers 1883-85, Paris 1886, Besançon 1887, dit aussi *Lamy*, Grenoble 1888, Nancy

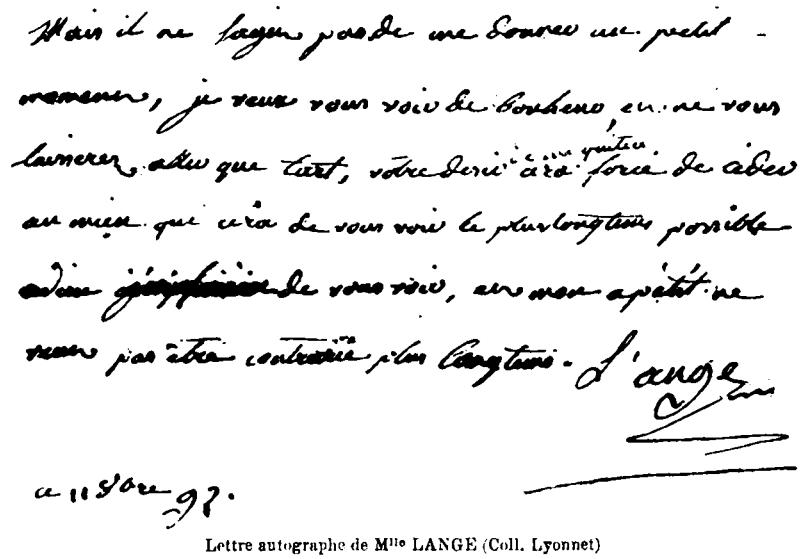
EFERUS - Recherches & Classification numériques

1889-90, Toulon 1891-95, La Rochelle 1896, Rochefort 1897-1901, Angoulême 1902-03, La Rochelle 1904. Sa mort, *Rapport* 1906.

LANGAYROU, Mme. — V. Mme Boulanger.

L'ANGE, M. et Mme.— Amoureux et confident. Sa femme grand premier rôle, Gand 1784-85.

LANGE, Mlle Anne, Françoise, Elisabeth. — Épouse Michel J. Simons fils (24 décembre 1797). Naquit à Gênes le 17 septembre 1772 de parents français, qualifiés « Artistes musiciens » : Charles Lange et Marie Rose Pitrot. Nous savons que cette dernière sous le nom de *Pitrot* devint en 1779, pensionnaire de la Comédie italienne. Après une saison au théâtre de Tours (1787), Mlle Lange débuta à la Comédie-Française le 2 octobre 1788, à l'âge de seize ans, par le rôle de Lindane de l'*Ecossaise* et par celui de Lucinde dans l'*Oracle*. Son extrême jeunesse, et les grâces de sa personne la firent admettre comme pensionnaire, mais comme elle ne jouait que rarement elle s'impatienta et passa à la clôture de 1791 au th. de la rue de Richelieu où des déceptions semblables l'attendaient. En avril 1792, elle retournait à son premier théâtre du faubourg St-Germain, devenu dans l'intervalle théâtre de la Nation. Mlle Lange qui avait demeuré rue de Condé, 7 (1789), puis rue du Théâtre-Français, (1790), prend alors un appartement somptueux au n° 14 de la rue St-Georges, sans préjudice de sa jolie maison de campagne dans la vallée de Meudon, propriété qui fut plus tard celle de Scribe.



Lettre autographe de Mlle LANGE (Coll. Lyonnet)

Au th. de la Nation (ancien th. Français du faubourg St-Germain), Mlle Lange créa le rôle de Laure dans le *Vieux célibataire* (24 février 1792) puis, le 1er août 1793, *Paméla* ou la *Vertu récompensée*. Cette pièce où sa coiffure, pleine d'élégance et de goût, venait de mettre à la mode les chapeaux dits à la *Paméla*, servit de prétexte aux accusations portées contre la vieille Comédie-Française; le comité de salut public ordonna la fermeture du théâtre, ainsi que l'arrestation des comédiens et de l'auteur de *Paméla*, François de Neufchateau.

Cet ordre, en ce qui concerne Mlle Lange, fut exécuté le 3 septembre, et son incarcération à Ste Pélagie eut lieu le lendemain. Le 25, l'actrice obtenait ainsi que Mlle Mézeray d'être transférée dans une maison de santé sous la garde de deux gendarmes.

« Les demoiselles Lange et Mézeray sont sorties de Ste-Pélagie, écrit la *Feuille du Salut public* en date du 3 octobre, sous prétexte de maladie. Passe pour ces *brebis innocentes*. » Puis ladite feuille en profite pour tonner contre la dame Raucourt et les *comediens ordinaires du roi*. Cette maison de santé était celle de Belhomme située au n° 161 de la rue Saint-Antoine, dans le faubourg Saint-Antoine; elle était consacrée au traitement des aliénés. Par suite des événements, Belhomme y reçut plus tard des prisonniers, et s'arrangea pour en tirer tout le profit possible en leur faisant payer d'énormes pensions. Protégé par quelques hommes puissants du jour, Belhomme convertit sa maison en une oasis fortunée, un lieu de refuge où toutes les victimes du terrorisme s'efforçaient de se faire admettre. Sauf la faculté de sortir au dehors, la prisonnière pouvait donc circuler dans toute la maison, recevoir de neuf heures du matin à neuf heures du soir, tenir table ouverte, et l'on vit grands seigneurs et grandes dames, également détenus, ne dédaignant pas d'être les convives de l'aimable femme. Dans l'après-midi, ses nombreux adorateurs venaient grossir sa cour. Cette captivité dorée ne devait pas cependant toujours durer. Le 4-5 février 1794, l'actrice était réintégrée à Ste-Pélagie, puis transférée à la prison des Anglaises, rue St-Victor, le 30 mars. Elle y resta jusqu'au jour de sa délivrance (21 mai).

Rendue à la liberté, Mlle Lange s'empressa d'aller rejoindre ceux de ses camarades qui inauguraient le 27 juin, après une clôture de dix mois, le théâtre de l'Egalité (section Marat), salle actuelle de l'Odéon. « L'aristocrate » Lange paraît alors dans l'*Anniversaire du dix août* (11 août 1794), le *Bourru bienfaisant* (20 août), le *Bienfait de la loi* (26 septembre). L'entreprise agonise, et les artistes passent au th. Feydeau. Les comédiens alterneront avec la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

troupe d'opéra (1795). Les appointements de Mlle Lange, à Feydeau, pour ventôse an v, s'élevaient à 1500 livres en numéraire. (Coll. aut. Th. Lhuillier).

Mlle Lange, en possession du don de plaire, n'aurait certes pas tardé à devenir la première de son emploi, si ses goûts pour le luxe et la dépense ne l'eussent entraînée dans une autre voie. Entre temps un sieur Simons, Michel, Jean, né le 30 mai 1762 à Bruxelles, fils d'un riche carrossier de cette ville, était devenu éperdument épris de ses charmes. Le jeune carrossier qui avait divorcé d'avec sa femme, Catherine Thierry le 6 mai 1796, épousa Mlle Lange le 24 décembre 1797. Nous avons raconté à l'article de Mlle Candeille comment Simons père, venu à Paris pour morigéner son fils, était devenu à son tour amoureux de l'amie de Mlle Lange, Mlle Candeille, et avait épousé celle-ci.

Simons fils presque ruiné, ce qui était à prévoir, la belle Lange, malgré un embonpoint précoce, songea à rentrer au théâtre, mais son nom ne reparaît plus à Paris. Nous savons seulement qu'elle se disposait à aller donner des représentations à Genève lorsque l'entrée des alliés à Paris la fit rentrer précipitamment. Elle mourut assez obscurément à Florence le 25 mai 1816.

Nous savons encore qu'en 1796, elle avait soutenu un procès contre le banquier Hopp, de Hambourg, et qu'elle avait comme avocat Duveyrier, ancien secrétaire général du ministre de la justice, Du Port du Tertre.

Enfin le 30 juin 1809, Simons et sa femme demeurant faubourg St-Honoré n° 169, achètent devant Me Tournade, notaire, à Ozoir-la Ferrière (S.-et-M.), une maison et dépendances dans ce village d'Ozoir, où, le 9 novembre de la même année, ils échangent des terres avec le général Hulin, propriétaire du château des Agneaux.

Le 12 octobre 1811, devant Me Lecerf, notaire à Paris, les époux Simons revendent leur maison d'Ozoir, dite le Crible, moyennant 25,000 fr. à Fr. Sim. Mégret, fleuriste à Paris, rue St-Denis. Ils possédaient encore, comme biens de communauté, à la même époque et au même lieu, le domaine de la Chauvennerie, ancien fief provenant de l'archevêché de Paris, et qui passa en 1812 à Louis Jules Péarron de Serennes. C'est aujourd'hui un petit château appartenant à M. Leroy.

Le portrait de l'actrice, exposé en l'an VII (salon 1799) par Girodet, souleva des démêlés qui firent alors grand bruit. La jolie femme, mécontente de la ressemblance, avait manifesté sa mauvaise humeur et provoqué une critique piquante dans l'*Arlequin au salon*; Girodet irrité, au bout de deux jours retira sa toile, la coupa en forme de lanières et en envoya les morceaux au mari. Mais la veille de la clôture, il remplaçait son œuvre au salon par un tableau satirique ainsi que nous l'apprend le *Parisien* du 30 vendémiaire, an VIII. Il était intitulé : *Danaé, fille d'Acrise*. Danaé (Mlle Lange) est assise ; un amour avec des plumes de dindon et des ailes de papillon soutient devant elle une draperie sur laquelle tombent des flots d'or qui ont facilement traversé une toile d'araignée. Danaé tient un miroir (celui de la Vérité), mais ne le regarde pas. Le miroir est fêlé. Un autre amour, coiffé comme l'autre, la regarde d'un air hébété, ayant pour lorgnette un louis d'or. Au bas du lit où Danaé repose, une souricière de laquelle s'efforce en vain de sortir un bouc chargé d'énormes cornes et l'œil fermé par une pièce d'or. A droite, l'aigle de l'amant de la fille d'Acrise, parodié sous la forme d'un dindon, presse la foudre céleste d'une griffe sur laquelle on voit briller l'anneau nuptial. Des épigraphes sont placés aux quatre coins du tableau ; au bas d'une sirène : *desinit in piscem ;* au bas d'un coffre-fort : *trahit sua quemque voluptas*, etc.

La foule se pressa autour du tableau ; les commentaires allèrent leur train. Le 3 brumaire, article du *Journal de Paris*, très sévère pour Girodet ; l'*Ami des lois* et la *Chronique de Paris* expliquent l'allégorie.

Delescluze a raconté cette anecdote et décrit le tableau dans son *Etude sur Louis David, son école et son temps*. Seulement, mal renseigné, il attribue cette aventure à Mme Simons-Candeille. Le graveur Th.-Ch. Naudet répandit dans le public une eau-forte (in-4° carré) qui représentait Girodet apportant au salon son tableau de Danaé (reproduite dans la *Gazette des Beaux-Arts*, t. IV, 1859) et l'on vit encore paraître une caricature : *Le peintre vengé et le dindon humilié* (in-4°). On dit que cette aventure affligea grandement les deux époux.

Les autographes de Mlle Lange sont assez rares. L'un d'eux — une lettre au sculpteur Antoine — passa en vente le 27 avril 1903. Nous reproduisons ici un fragment de celui qui est en notre possession. On remarquera qu'il est signé *L'Ange*, avec apostrophe.

Biographie : E.-D. De Manne, *Troupe de Talma*, p. 129.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I. — A. Pougin : La *Comédie-Française et la Révolution*, — Th. Lhuillier : *A propos de l'actrice Elise Lange* (l'Amateur d'autographes, avril 1906).

Iconographie : Musée de la Comédie-Française, catal. Monval, n° 126, en Ariane, dans l'*Ile déserte*. Peinture toile, h. 0 m. 90, l. 0 m. 72, par Colson (Salon 1793). Ce portrait provenant de la collection de Cypière, est attribué à Vien ou à Greuze. (Art. de Merle à la *Quotidienne*, 2 juin 1845). Don de Mlle Louise Fitz James, pensionnaire à la Comédie (juin 1845).

— Salon de l'an VII. Tableau de Girodet, *Danaé recevant la pluie d'or*. V. plus haut les détails relatifs à ce tableau.

— *Troupe de Talma*. En buste, de ¾ à droite, eau-forte de Fr. Hillemacher.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LANGE. — Sous ce nom : Mlle *Lange*, th. des Jeunes Comédiens, 1807 ; *Lange*, jeune premier, Troyes 1825, La Haye 1829, Metz 1830-31, Nîmes 1840. Un Victor *Lange* est directeur à Anvers et à Malines, 1844 : Mme *Lange*, Troyes 1825 ; *Lange*, Louis, Math. Chiarini, dit, Mostaganem 1852-61, Avignon 1862-63, Alais 1864, Reims 1865 ; *Lange*, Charles, Simon, Vaudeville 1854-57 ; Mlle *Lange*, Ida, Bouffes 1865.

LANGERSHAUSEN ou Langhershausen, Mlle. — Débuta à l'Odéon le 4 octobre 1842. Reparut en 1845 et 1846.

LANGEVAL, Gallimardet. — Jeune premier, th. de la Renaissance : *Lady Melvil* (15 novembre 1838), *Pérugina* (15 décembre), *Diane de Chivri*, les *Camarades du Ministre*, l'*Alchimiste*, *Deux jeunes femmes*, la *Jeunesse de Gœthe*, le *Proscrit* (1839). Paris 1858, Lisbonne 1859, Turin 1860-61, Madrid 1862-63, Porte-Saint-Martin 1864-72, Opéra 1873-87. Sa mort, *Rapport* 1888.

LANGLADE. — Sous ce nom : Mlle *Langlade*, Ambigu 1791-96 ; *Langlade*, Jean-Baptiste, 31 ans en 1798, Angers. Le 7 nivôse, an VII, aux environs de la prairie de Saint-Serge, en voulant sauver un enfant disparu sous la glace, il avait failli périr victime de son courage. La municipalité d'Angers lui fit remettre 30 francs, et invita son directeur à donner une représentation à son bénéfice. — *Langlade*, Bruxelles 1800, Lille 1802. Est-ce le même, th. de la Cité 1804 ? Mlle *Langlade*, Caen 1815, Rouen 1816-18 ; Mme *Langlade*, duègne, Châteauroux 1835 ; *Langlade*, Lucien, premier comique, Châteauroux 1835 ; Mlle *Langlade*, Louise, Jenny, Amiens 1840, Reims 1843-46, décédée en 1846.

LANGLE. — Sous ce nom : *Langle*, Vaudeville 1792-93 ; Mlle *Langle*, Rouen 1828 ; Mme Derville-*Langle*, Amiens 1840.

LANGLÈS, Mlle. — Fol. Marigny 1873.

LANGLET, Mme Louise. — Th. Historique, l'*Ecole des familles* (20 mai 1847) ; Mme *Langlet*, Laure, Ambigu 1849-53.

LANGLOIS. — Sous ce nom : Mlle *Langlois*, Lille 1696, *Langlois*, Lille 1780 ; *Langlois*, V. Courcelles ; M. et Mme *Langlois*, Variétés 1811-15 ; *Langlois*, Cirque olympique 1825-31 ; Mlle *Langlois*, Liège 1826 ; M. et Mme *Langlois*, Chartres 1827 ; *Langlois*, Gand 1841 ; *Langlois*, Jean, Cirque 1847-49. Un artiste du nom de *Langlois* meurt à Paris le 15 juin 1848 ; *Langlois*, Th. Historique, le *Comte Hermann*, 22 novembre 1849 ; *Langlois*, v. Fréville ; Mlle *Langlois*, Odéon 1852-57 ; *Langlois*, Alphonse, Louis, th. du Cirque 1860-62, Opéra 1863, Châtelet 1864-80, Paris 1881-88 ; *Langlois*, Marie, Joseph, Marseille 1860-65 ; Mme *Langlois*, Fanny, Louise, Carel, dite, Bataclan 1874, Toulouse 1875-77, Foix 1878-82 ; *Langlois*, Auguste H.-F., Londres 1886-87.

LANGOIROUX, Mlle Berthe, Honorine. — Nouveau Théâtre 1894, Bouffes 1895-98.

LANGRENÉ, Adolphe. — Grenoble 1845-46.

LANIEL, Mlle. — Th. Comte 1843.

LANIER. — Sous ce nom : *Lanier*, père noble, Le Hâvre 1852 ; Mme *Lanier*, Georgette, Léonie, th. des Nations 1883, Paris 1884-91.

LANJALLAY, Constant, Philippe, E. — Né en 1839. Jeune premier comique Lille 1863, Bruxelles 1865, Lille 1867, Bordeaux 1868, Bouffes 1869-70, Variétés 1872-75, Palais-Royal 1876-79, Variétés 1880-83, St-Pétersbourg 1884-1902. Lanjallay ne se fit pas connaître seulement avantageusement comme artiste, mais aussi comme administrateur, fonctions qu'il exerça durant de longues années en Russie. Officier d'académie, 1893, Chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de Russie 1897, Chevalier de Saint-Stanislas 1898, Lanjallay revint en France vers 1902 et se fixa à Asnières qu'il habitait en 1907. Il est pensionné depuis 1899, de 500 fr. de la Société des artistes pour ses 43 ans de théâtre. Père de l'artiste contemporain Paul, Alfred Lanjallay, à St-Pétersbourg depuis 1890.

LANLZ, Mlle Ernestine. — Variétés 1827-28.

LANNIER, Mme Hermance, Claire. — Odéon 1882-84.

LANNOI. — Maëstricht 1714.

LANOIX, Philibert. — Batignolles 1847.

LANOUE ou La Noue, J.-B. Simon, Sauvé de. — Né à Meaux, le 20 octobre 1701, fils d'un chaudronnier, protégé du Cardinal de Bissy, élève du collège des Chanoines réguliers de Ste-Geneviève, puis du collège d'Harcourt. La Noue se destinait à l'enseignement lorsqu'il prit tout à coup le parti de la comédie. Nous relevons sa présence à Lyon, où il tient les premiers rôles, à peine âgé de vingt ans, à Strasbourg (1734), à Rouen, où il dirige pendant cinq ans le théâtre de cette ville, associé à Mlle Gaultier, sa maîtresse (v. Mme Drouin). On se rappelle que c'est dans cette troupe que débuta Mlle Clairon. Puis il emmène sa compagnie au Hâvre, à Douai (1740), à Lille (1740-41).

La Noue qui ne manquait pas d'instruction, se piquait aussi d'être auteur. Il avait donné, pour son coup d'essai les *Deux Bals*, à Strasbourg, puis le *Retour de Mars* qui fut représenté avec le plus vif succès aux Italiens en

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1735. Quatre ans plus tard, il donna à la Comédie-Française *Mahomet II*, qui eut une honorable carrière. Voltaire qui préparait de son côté un *Mahomet* entra, à ce propos, en relations avec La Noue, et de cette correspondance naquit l'idée de former une troupe de comédiens français pour la Cour de Prusse. Le 20 août 1740, Voltaire écrit à de La Noue : « J'espère toujours que quand le plus aimable roi de l'univers (Frédéric II) sera un peu fixé dans sa capitale, il mettra la tragédie et la comédie françaises au nombre des beaux-arts qu'il fera fleurir. Je crois que je ne pourrai jamais mieux le servir qu'en lui procurant un homme d'esprit et de talent, etc. » La Noue se laissa prendre à ces belles paroles, confirmées d'ailleurs par quelques lignes d'une lettre du roi de Prusse, datée d'octobre : « Voudriez-vous engager le comédien auteur de *Mahomet II* et lui enjoindre de lever une troupe en France et de l'amener à Berlin le 1er juin 1741. Il faut que la troupe soit bonne et complète pour le tragique et le comique, les premiers rôles doubles. »

Voltaire s'empresse de répondre au roi, le 17 octobre 1740 :

Bientôt, à Berlin, vous l'aurez
Cette cohorte théâtrale, etc.

Mais une lettre de Frédéric du 26, vient calmer cette ardeur : « Mon cher Voltaire, l'évènement le moins prévu du monde m'empêche pour cette fois d'ouvrir mon âme à la vôtre, comme d'ordinaire. L'empereur (Charles VI) est mort... Cette mort dérange toutes mes idées pacifiques et je crois qu'il s'agira, au mois de juin, plutôt de poudre à canon, de soldats, de tranchées, que d'actrices, de ballets, de théâtre; de façon que je me vois obligé de suspendre le marché que nous avons fait... »

Rien de plus franc, ni de plus honnête. Mais pourquoi Voltaire n'avise-t-il pas aussitôt La Noue des dispositions nouvelles du roi ; pourquoi continue-t-il à l'entretenir dans ses illusions? Le 22 novembre, il est encore temps, cependant, puisque La Noue avise Voltaire « que l'instant est favorable pour les engagements, et qu'il faut se hâter. » Et si nous insistons sur ces dates, c'est parce qu'il est d'usage de rendre Frédéric responsable de la ruine de La Noue. Il nous semble bien plutôt que le seul imprudent dans cette affaire fut Voltaire, qui ne tint pas compte du contre-ordre du roi le 26 octobre, laissant La Noue former une troupe après le 22 novembre, alors qu'il était encore temps de n'en rien faire. La vérité est que Voltaire averti fin octobre, n'avisa La Noue que fin décembre. Celui-ci, affolé, écrit le 3 janvier 1741 : « ...Les préparatifs sont tous faits, la troupe de Sa Majesté est complète et j'enverrai à Berlin, quand on voudra, les engagements de tous les sujets... En un mot, la troupe du Roi est formée ; il ne s'agit plus que de savoir ce qu'elle deviendra. » Il s'inquiète déjà de l'éclat horrible que va causer cet incident. — Il a écrit partout que S. M. avait daigné le choisir pour le mettre à la tête de son spectacle. — Que vont devenir quinze comédiens et comédiennes? « Mes lettres et celles de M. Voltaire sont précises. » Bref, pour mettre à l'abri sa réputation, La Noue dut payer de ses propres deniers les artistes qu'il avait engagés pour Berlin.



LA NOUE, d'après Monnet
grav. par C. A. Littret

Appelé à Bruxelles par Mme Du Châtelet qui y suivait un important procès, Voltaire se rendit à Lille où il avait sa nièce mariée à un sieur Denis, commissaire des guerres ; il profita de ce voyage pour faire connaissance avec de La Noue, qu'il avait vraiment besoin de dédommager. Il lui donna à jouer son *Mahomet*, dont il dirigea lui-même les répétitions. Le 24 avril 1741, Voltaire, accompagné cette fois de Mme Du Châtelet, revint à Lille où il avait donné rendez-vous à Helvétius. La pièce était prête ; la première représentation eut lieu le lendemain, mardi 25 avril. Le matin même, La Noue écrivait à Cideville : « M. de Voltaire est à Lille, et nous jouerons aujourd'hui pour la première fois *Mahomet*. Il en a vu hier deux représentations ; il est content du jeu que j'y ai donné... C'est, selon moi, un magnifique ouvrage. Oh ! le beau quatrième acte. » (Lettres de La Noue, Bibl. de Rouen.)

On donna quatre représentations consécutives de *Mahomet*, dont trois dans la salle de la Comédie et la quatrième chez l'intendant M. de Grandville, en son hôtel rue Française (actuellement le quartier général du 1er corps d'armée, rue Négrier). Des Chanoines de St-Pierre assistèrent à cette dernière.

On trouve dans la correspondance de Voltaire, dans celle de Mme Du Châtelet, et dans l'avis publié en tête de l'édition de 1742, quelques détails sur les incidents qui marquèrent

EFERUS - Recherches & Classification numériques

la présence de l'auteur, lequel, pendant un entr'acte, reçut une lettre de Frédéric II, lui annonçant le résultat de la bataille de Molwitz.

Le rôle de Mahomet était échu à La Noue, celui de Palmyre à Mlle Clairon, le jeune Baron jouait Seïde.

« Vous croirez peut-être que je blasphème, écrivait Voltaire le 5 mai à d'Argental, quand je dis que La Noue, avec sa physionomie de singe, a joué le rôle de Mahomet mieux que n'eût fait Dufresne. Cela n'est pas vraisemblable, mais cela est vrai. Le petit Baron s'est tellement perfectionné depuis la première représentation, et a un jeu si naturel, des mouvements si passionnés, si vrais et si tendres, qu'il faisait pleurer tout le monde comme on saigne du nez. C'est une chose bien singulière qu'une pièce nouvelle soit jouée en province de façon à me faire désespérer qu'elle puisse avoir le même succès à Paris. »

Dans une autre lettre (5 juin), Voltaire doute fort de rencontrer à la Comédie des acteurs tels que ceux qui ont joué son *Mahomet* à Lille : « Je sais que La Noue a l'air d'un fils rabougri de Beaubourg, mais aussi il joue à mon sens d'une manière plus forte et plus tragique que Dufresne. »

Grâce à l'appui de Voltaire, La Noue reçut un ordre de début pour le Théâtre-Français. Ruiné en partie par l'entreprise avortée de Berlin, que nous avons contée, il termina la saison 1841-42 à Lille dans les conditions les plus fâcheuses. Les propriétaires de la salle obtinrent en avril 1742 un arrêt de saisie sur ses effets et objets mobiliers.

Ses débuts eurent lieu le 14 mai, à la Cour, alors à Fontainebleau, par le rôle du *Comte d'Essex*. La reine exprima le désir qu'il fût immédiatement reçu (15 mai).

La Noue fut avant tout un homme d'esprit, connaissant bien son métier, montrant de la finesse et de l'intelligence dans son jeu, malgré l'absence complète d'avantages physiques : « Figure, voix, il avait tout contre lui », écrit Grimm. — « C'est un homme de mérite », disait J.-J. Rousseau. Voltaire, qui l'appréciait beaucoup l'appelait le *Lettré chinois* ou le *Magot*.

La Noue composa pour les fêtes du mariage de Monseigneur le Dauphin, la comédie-ballet de *Zelisca* qui réussit. Il y avait alors à la Cour les spectacles des Petits Appartements : La Noue en fut nommé le répétiteur avec 1000 livres de pension. Il fut particulièrement redevable de cette faveur au maréchal de Luxembourg. Le duc d'Orléans lui donna la direction de son théâtre de St-Cloud.

La Noue, à Paris, créa entr'autres, Seïde de *Mahomet*, 1742, Doligni fils de l'*Ecole des mères*, 1744, Sainville fils de la *Gouvernante*, et Ariste du *Méchant*, 1747, Caton de *Rome sauvée*, 1752, Cléon du *Dissipateur*, 1753, Clitandre de la *Coquette corrigée*, 1756.

Cette dernière pièce représentée le 23 février 1756, puis retouchée par l'auteur et reprise le 27 novembre suivant, était de lui. Pièce froide, raisonnablement conduite, renfermant quelques jolis vers. La Noue fut le premier auteur qui eut l'idée d'indiquer dans ses pièces imprimées la place des acteurs en scène.

Sa santé, fort affaiblie, l'obligea à prendre sa retraite. Il le fit avec tact, discrétion, et ses adieux au public (mars 1757) sont un modèle de bon goût. Il se retira avec la pension de 1000 livres, et mourut à Paris le 12 nov. 1760, (date donnée par G. Monval ; de Manne dit 15 nov. 1761).

En 1751, La Noue s'étant permis d'écrire un mémoire des plus mesurés pour prouver le droit de ses camarades de faire des changements dans leur salle, avait été mis au For l'Evêque où il resta dix-sept jours (les *Comédiens hors la loi*, p. 225).

Biographie : Les *Anecdotes dramatiques* t. III. — Le Mazurier, *Galerie historique*, t. I. — E. D. de Manne, la *Troupe de Voltaire*, notice. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II.

Bibliographie : Léon Lefebvre, *Histoire du théâtre de Lille*, t. I, p. 230 et suiv. — Les Goncourt, la *Clairon*. — J. J. Olivier, *Voltaire et les Comédiens*. — Lettres de la Noue, bibl. de Rouen. — Fonds Godefroy, bibl. de Lille. Dossier A, pièce 20. Dossier H, pièce 1. — *Lettre d'un Comédien de Lille* (peut-être Lanoue sur *la tragédie de Mahomet* de *M. de Voltaire*, etc., Paris, Prault père, 1742). — C. Lenient, la *Comédie en France* au *XVIIIe siècle*, t. II, p. 16 et suiv., Paris 1888.

Iconographie : Grav. par C. A. Littret (1763) d'après un dessin de Monnet. Buste de profil dans un médaillon. On lit au-dessous :

> Lorsque La Noue au Théâtre français
> De la vertu défendait la querelle,
> Son jeu, ses vers en peignaient les attraits,
> Ses mœurs en étaient le modèle.

— Troupe de Voltaire. En buste, de profil à droite, eau-forte de H. Lefort.

LANQUE, Mlle. — Bruxelles 1798.

LANSON, Baptiste. — Douai 1773, 500 livres d'appointements.

LANSOY, Pierre-Marie. — Th. du Panthéon 1835-43, Porte-St-Martin 1852-78. En 1870, 67 ans, 37 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1879. Son fils, Charles Edouard *Lansoy*, Paris 1868-77. Sa mort, *Rapport* 1878.

LANTERMANN. — Cirque Olympique 1837.

LANTERNIER. — Versailles 1833.

LANZY, Mme Albertine, Jean-Roche. — Lyon 1878, Reims 1879, Marseille 1880-81. Sa mort, *Rapport* 1900.

LAOUST, Faldony, Mme C. M., née Margelin, dite aussi Bizet. — V. Bizet.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LAPARTE.—Troisièmes rôles, Bruxelles 1845.

LAPERRIÈRE. ou Lapérière. — Sous ce nom : *Laperrière* troisièmes rôles, Rouen 1786 87, 100 livres par mois, th. Molière et des Sans-Culottes 1793-94 ; *Laperrière*, comique, Moulins 1825, Angoulême 1826 ; *Mme Laperrière*, Rouen 1825, Metz 1826, Genève 1829, Amiens 1830, Châlons 1831-33, Strasbourg 1835 ; *Laperrière* - Gérault, décédé à Marseille, 1833 ; *Laperrière*, utilités, Tournai 1842 ; *Laperrière*, Léon, th. Beaumarchais 1845-46.

LA PÉRUSE, Jean de. — Naquit à Angoulême, selon les frères Parfait (*Hist. du Th. français*, t. III, p. 300). Du Verdier Vauprivaz (page 739 de la Bibl. française) s'est trompé en disant qu'il était de Poitiers, peut-être parce que sa tragédie y fut imprimée.

La Péruse, compagnon de Jodelle, tint un rôle dans *Cléopâtre captive*, la première tragédie française représentée à l'Hôtel de Rheims devant Henri II (1552). Il est l'auteur d'une *Médée*, imitée de Sénèque et mourut en 1555, selon La Croix du Maine (Bibl. française p. 256).

LAPEYRE. — Sous ce nom : Mme *Lapeyre*, Cécile, Bordeaux 1857-62 ; *Lapeyre*, Léon, Dufresne, Lyon 1885-87.

LAPEYRIÈRE. — Sous ce nom : Mme *Lapeyrière* Marie, Louise, dite *Peyrati*. Scala 1880-82 ; Mlle *Lapeyrière* ingénue, Lille 1886.

LAPIERRE. — Sous ce nom : *Lapierre*, Antoine, Hippolyte, Thomas, troisièmes rôles, th. du Luxembourg 1843-46, th. Beaumarchais 1847-48, Folies 1849, premier rôle, Bruges 1852, th. du Luxembourg 1853, Alençon 1858, Bruxelles 1859-61, Beaumarchais 1862-64, Paris 1865-86. En 1874, 61 ans, 38 ans de théâtre, 500 fr. de pension, Constantine 1887. Sa mort, *Rapport* 1888. — Mme *Lapierre*, th. du Luxembourg 1843-45, Beaumarchais 1847 ; Mlle *Lapierre*, Aldegonde, Désirée, premier prix de comédie au Conservatoire, parut à la Comédie-Française le 10 juin 1858 dans le rôle de Mlle de Loimeau des *Deux frontins*. Le 22, elle joua le rôle de Bélise des *Femmes savantes* avec rondeur et assurance. Fut admise comme pensionnaire. — Mlle *Lapierre*, Marie, Jeanne, Alice, La Rochelle 1863-64, Turin 1865-67 ; Mlle *Lapierre*, Marie, Béziers 1888-91.

LAPIQUE. — Sous ce nom : *Lapique*, jeune premier, Laon 1830 ; *Lapique*, Stanislas, Victor, Porte-St-Martin 1856-62 ; *Lapique*, Lucien, Stanislas, Auguste, Odéon 1859.

LAPLACE, Joseph, Jacques, Antoine. — Appartenait à une famille de chapeliers qui le destinait à l'état ecclésiastique. Elève de la pension Lebeau à St-Denis, puis apprenti cordonnier et apprenti cartonnier, il entra comme figurant au théâtre des Acrobates, puis passa comme acteur aux Funambules. Gros, rondelet, Laplace succéda à Placide dans l'emploi des Cassandres. Son nom figura dans la troupe de ce théâtre de 1828 à 1856. Puis il passa aux Folies-nouvelles devenues théâtre Déjazet. Il était resté l'ami intime des Deburau père et fils pendant 28 ans, et ne s'en était allé que lorsque toute la troupe se disloquait.

Le brave homme n'avait jamais gagné que de modestes appointements. Et cependant, à force d'économies, il s'était bâti lui-même une petite maison, impasse St-Laurent, à Belleville. C'est là qu'il s'éteignit doucement en janvier 1863. *Laplace, fils*, tint quelques rôles d'enfant aux Funambules.

LAPLATTE. — Nom d'un débutant à l'Odéon. Germain dans les *Querelles des deux frères*, 9 mars 1815.

LAPORTE, Mathieu, Lefebvre, dit. — Originaire de Bretagne, fils d'André Lefebvre et de Jeanne Berthereau, né vers 1584, abandonna ses études au moment des guerres civiles en 1590 et prit du service sous Henri IV. La paix revenue, Mathieu Lefebvre, sous le nom de Laporte, se fit comédien et parut à l'Hôtel de Bourgogne et au Marais de 1594 à 1612. Il avait épousé Marie Vénier, comédienne aux mêmes théâtres. Nous savons encore qu'il fut associé pendant un certain temps avec Valleran Lecomte, et joua avec la troupe de celui-ci à l'Hôtel de Bourgogne. Leurs profits furent très minces, apparemment, car ils eurent pour le loyer de la grande salle de l'Hôtel un procès par devant les juges du Châtelet avec les Maîtres de la Confrérie de la Passion (26 janvier 1608). Laporte retourna-t-il en province ? Cela est probable, mais Paris l'attirait, car le 13 mars 1610, le Châtelet rend une sentence contre lui, sa femme, et ses compagnons comédiens pour avoir donné des représentations à l'Hôtel d'Argent (solidairement soixante sols par représentation). On sait que les confrères de l'Hôtel revendiquaient pour eux seuls le privilège. Enfin, en 1612, Laporte reparaît encore à l'Hôtel de Bourgogne.

La plus curieuse pièce concernant ce comédien et sa femme nous est fournie par M. Campardon (*les Comédiens du roi de la troupe française*, p. 281). Ce sont des lettres patentes de Louis XIII, portant réhabilitation pour faire oublier aux habitants de Sens, où demeurent les deux époux, cette « erreur de jeunesse ». L'ex-comédien pourra désormais « jouir de tous honneurs, privilèges, prérogatives et prééminences, excercer toutes charges, dignités et offices, etc. » et nul n'aura le droit de lui reprocher son ancienne profession. (Arch. nat. X 1a 8649.) Décembre 1619. Le *Dictionnaire critique*, de Jal, qui s'occupe

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de ce comédien (p. 413) ne nous donne pas la date de sa mort, mais nous savons que sa veuve se remaria en secondes noces, en 1627, à un avocat au Parlement, Jean Rémond. (V. Tallemant, t. v. p. 71[n].)

LAPORTE. — Gand 1779.

LAPORTE, Jacques, François, Claude Rozière, dit Delaporte, dit. — Naquit à Lyon, rue du Griffon, le 1[er] mars 1775. Il était le fils légitime de Rozière (15 avril 1739, 20 juillet 1814), ancien acteur de l'Opéra-Comique qu'il quitta pour s'associer aux efforts de Barré, fondateur du Vaudeville. Elevé pour le théâtre, le jeune Laporte (sa mère s'appelait Delaporte) fit partie de la troupe du Vaudeville dès sa formation. Il s'y créa de suite une grande réputation dans les *Arlequins* — dont il joua plus de cent-cinquante rôles différents, accommodant ce personnage de fantaisie au genre français, lui donnant une allure plus vive, plus dégagée, plus sémillante. Il imitait en outre les acteurs en vogue, prenait les intonations de Talma, et amusait fort le public dans des parodies.

Timide par nature, Laporte n'était hardi que sous le masque. Aussi jouait-il rarement à visage découvert. Dans Zago d'*Honorine*, dans *Oréno*, il se barbouillait le visage en noir pour faire le nègre, et recouvrait ainsi son aplomb. Pour la gentillesse et l'espièglerie on le comparait souvent à un jeune chat.

Laporte qui avait débuté au Vaudeville le 12 janvier 1792, dans les *Deux Panthéons*, se montrait supérieur dans *Arlequin afficheur*, *Colombine mannequin*, *Santeul et Dominique*, *Arlequin tout seul*, *Allez voir Dominique*, etc.; dans les parodies *Arlequin Taquin*, *Arlequin Cruello*, *Franche et Montmutin*, *Cassandre et Agamemnon*; dans les *Montagnes russes*, il imitait Damas. Les arlequins ayant passé de mode, il lui fallut prendre les rôles de valet. Après 35 ans de services, en avril 1827, Laporte se retira, encore dans la force de l'âge. L'administration du Vaudeville lui servait une pension de 1,200 fr. sur l'Etat, et son fils, directeur de l'Opéra à Londres, lui en faisait une autre de 2,500 fr.

Avec l'âge, sa raison se troubla; on le vit confiné, avec sa fille, dans une assez chétive maison des environs de Paris, où tous deux semblaient se complaire au milieu d'une malpropreté excessive. La mort de son fils, survenue le 24 (ou 27 ?) septembre 1841, semble lui avoir porté le dernier coup. Il mourut à Soisy-sous-Etiolles le 17 octobre suivant.



LAPORTE
dans *Allez voir Dominique*
d'apr. Carle

Biographie: E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet.* — *Annuaire Delhasse*, 1842.

Bibliographie: *Grande Biogr. dram.* 1824. — *Dict. th.* 1825.

Iconographie: Collect. Martinet: n° 141, Arlequin dans le *Sultan du Hâvre*. — N° 143, Hector dans le *Valet de carreau*. — N° 187, Dominique dans *Allez voir Dominique*. — N° 424, Arlequin dans le *Nécessaire et le superflu*.

LAPORTE, M[lle]. — Sous ce nom: M[lle] *Laporte*, sœur du précédent, Vaudeville 1792-93, charmante actrice qui chanta le couplet de la pièce: *Au retour*, que ses directeurs Rädet et Desfontaines avaient écrite en prison. Peut-être la même Liège 1797 et 1801 ? Assurément la même th. des Troubadours 1799 et th. des Jeunes Artistes 1801. — M[me] *Laporte*, femme de l'arlequin du Vaudeville cité plus haut: « seconde bien son mari (au Vaudeville) dans les rôles de Colombine », écrit-on, en 1804. — *Laporte*, Delaporte dit, fils de l'arlequin du Vaudeville, né en 1799, premier comique, Vaudeville 1822-26, en représentations à Bruxelles, novembre 1823, Londres 1828, acteur et associé, puis directeur de l'Opéra italien à Londres 1830. Joua également avec talent en anglais. Mourut chez son père à Soisy-sous-Etiolles, le 24 (ou 27 ?) sept. 1841. — M[lle] *Laporte*, Belleville 1832-33, th. du Panthéon 1840; M[me] *Laporte*, Eugénie, femme Petit, Rio-de-Janeiro 1845; *Laporte*, troisièmes rôles, Bruxelles 1847-48. V. Arnaud.

LAPRÉE, M[me]. — Actrice appartenant à la famille des Bousquet.

LARAY, Etienne, Louis, Hilaire. — Né à Paris le 14 avril 1830, élève de Raucourt, débuta au Th. Beaumarchais dans *Ruy-Blas* en 1848, où Victor Hugo le remarqua, puis passa à la Porte-St-Martin: Georges dans les *Deux Serruriers*, le père Raymond dans la *Duchesse de la Vaubalière*, Buridan de la *Tour de Nesle*. Il n'avait pas vingt ans. En 1849, il part pour Bruxelles, en représentations au Th. des Nouveautés; à son retour, il vient créer à la Gaîté: le *Vingt-quatre Février*. En 1850, rentrée à la Porte-St-Martin, dans un prologue en vers. Il reprend son emploi dans les drames du moment. En 1851, il passe au Th. du Cirque où

EFERUS - Recherches & Classification numériques

on l'utilise dans les pièces militaires : *Masséna*, le *Consulat et l'Empire*, *Abdul-Medjid*, *Poukatcheff*, mais il ne trouve nulle part l'occasion de se faire remarquer.

Engagé à l'Odéon en 1854, ce fut là qu'il donna pour la première fois les marques de son talent dans les jeunes premiers : l'*Oncle de Sycione*, la *Réclame*, *Mauprat*, les *Gens de théâtre*, le *Marchand malgré lui*, les *Grands vassaux*, l'*Usurier du Village*, la *Vénus de Milo*. En 1859, Porte-St-Martin : Ottavio de la *Tireuse de cartes*, Carole dans le *Roi des Iles*.

En 1861 : Théâtre du Parc, à Bruxelles. Tout le répertoire de haute comédie. Passé au th. des Galeries, de la même ville, tous les rôles de cape et d'épée. Il y obtient le plus vif succès, et crée à Bruxelles Jean Valjean des *Misérables*. Après un séjour de cinq ans en Belgique, Laray, fort premier rôle, est engagé à Rouen, 1866, puis à Lille, 1867. A la fin de cette même année, Victor Hugo le fait demander à Bruxelles pour jouer *Ruy-Blas* interdit à Lille. Un engagement brillant lui est offert à la Porte-St-Martin. Il y rentre par une reprise de *Glenarvon* (mars 1868) et crée *Nos Ancêtres*, pièce arrêtée en pleines représentations par la chute de Marc Fournier.



Etienne LARAY. — Cliché Carjat.

Redevenu libre, Laray passe au Châtelet : le *Comte d'Essex*, l'*Armurier de Santiago*, *Théodoros* (1868) ; les *Blancs et les Bleus* (1869). Retour à l'Odéon : le *Bâtard* (1869), l'*Affranchi*, l'*Autre* (1870).

Au Châtelet : Maretti de *Daniel Manin*.

A la Porte-St-Martin : *Libres*, et le rôle de Jacques dans les *Deux Orphelines*. Très grand succès personnel (29 janvier 1874). La pièce fut jouée ensuite au Châtelet.

Tour à tour traître de mélodrame, héros de la pièce militaire, jeune premier du drame intime, frondeur de la comédie satirique, personnage historique du théâtre romantique, Laray fut tout cela à la fois, supérieur dans les élans de passion et dans les mouvements de sombre énergie.

Châtelet : *Perrinet Leclerc*, le *Sonneur de St-Paul*, la *Closerie des genêts* (reprises).

Porte-St-Martin : Porthos de la *Jeunesse des Mousquetaires* (reprise, 1875), *Coq-Hardy* (1876), les *Exilés*, où il reprend le rôle de Dumaine (1877).

A l'Ambigu : une *Cause célèbre* (1877), les *Abandonnés* (1878). A la Porte-St-Martin : les *Enfants du Capitaine Grant* (1878), les *Mystères de Paris* (reprise 1879), les *Etrangleurs de Paris*, la *Bouquetière des innocents* (reprise, 1880), le *Prêtre*. — A la Gaîté : Danton dans *Quatre-vingt treize* (1881). — A la Porte-St-Martin : le *Donjon des Etangs*, *Michel Strogoff* (reprise, 1882), le *Juif errant*, la *Faridondaine*, le *Bossu* (rôle de Lagardère, reprise, 1883). — Au Châtelet : le *Tour du monde* (rôle d'Archibald, reprise). — A la Porte-St-Martin : la *Tour de Neste* (rôle de Buridan, reprise 1884). — A l'Ambigu : la *Closerie des genêts*, *Louis XVI et Marie-Antoinette*, le *Roi de l'Argent* (1885), le *Naufrage de la Méduse*, *Pierre le noir*. — Au Châtelet : le *Tour du monde* (1886), *Michel Strogoff* (1887), Maheu de *Germinal* (21 avril 1888), les *Bohémiens de Paris* (reprise, 1888), la *Reine Margot* (reprise, 1889). Peu d'acteurs de drame eurent une carrière aussi remplie. Il joua tous les rôles, il fut de toutes les distributions. Plein de cœur, d'autre part, et doublé d'un grand courage, Laray brava plusieurs fois la mort pour accomplir des actes de sauvetage. Déjà, en 1860, rue Geoffroy-Langevin, il avait enlevé, malgré sa résistance, un fou qui courait sur les toits, au risque d'être à chaque pas précipité dans la rue.

Sa mort, presque subite, vint surprendre sa famille et ses amis (1890). Ses obsèques, qui eurent lieu dans l'église Ste-Geneviève d'Asnières, attirèrent une foule considérable.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 52, 14-20 mai 1874. Notice par F. Jahyer.

Iconographie : Idem, photo mi-corps, de profil à gauche, cliché Carjat.

LARBIN, Charles, dit aussi Barlin. — Th. Beaumarchais 1856-58.

LARCELET, Edouard. — Odéon 1845-60. Sa mort, *Rapport* 1861.

LARCHER, Aug., Napoléon, *Charelli*. — Né en 1839. Versailles 1874-75, Opéra-Comique 1876-77, Amiens 1878, Liège 1879, Mons 1880, Nice 1881, Rennes 1882, Dijon 1883, Mons 1884, Paris 1885-86, Bruges 1887, Paris 1888, Namur 1889-90, Paris 1891 et années suivantes. En 1903, Larcher reçut 500 fr. sur la fondation

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Arnould Plessy, en attendant sa pension de 500 fr. de la Société des artistes en 1905 pour ses 37 ans de th. Habitait Paris, attaché à la Porte-St-Martin en 1907.

LARCHER. — Sous ce nom : Mlle *Larcher*, La Haye 1829 ; Mlle *Larcher*, Th. Français 1843 ; Mlle *Larcher*, Marie, Délass. com. 1847.

LARCHET, Victor. Mme. — Premier rôle, Liège 1831.

LARCHEVÊQUE. — Sous ce nom : *Larchevêque*, Constant, Léon, Larcher, Rouen 1875, Montpellier 1876, Lille 1877, St-Etienne 1878-1880. Sa mort, *Rapport* 1881 ; Mme *Larchevêque*, Marie, Dutay, Larcher, Paris 1881, Châtelet 1882-84.

LARDERET, Joseph, Etienne, Toulouse 1847, Mons 1855-56, St-Quentin 1857 ; Mme *Larderet*, Marie-Louise, née Rougnon, Mons 1855-56, St-Quentin 1857.

LARDEUX. — Utilités, Nantes 1852.

LARDINOIS, Mlle Clara, Aug., Mélanie. — D'origine belge, débuta à l'Opéra-comique, d'où elle passa, sous le nom de Blanche *Arall*, à la Gaîté (Lucinette du *Droit du Seigneur* 1884), Nouveautés, Menus-Plaisirs, *Madame l'Archiduc*, l'*Etudiant pauvre*. Vocalisait dans la perfection St-Pétersbourg 1894-99. Décorée en 1892 de l'ordre du Mérite d'Oldenbourg.

LARGILLIÈRE, Mlle. — V. Masset-Largillière.

LARGY, Charles. — Compiègne 1883-87, Paris 1888-91.

LARISTI. — V. Lartique.

LARIVE, Jean Mauduit dit, de. — Né à La Rochelle le 6 août 1747, où son père tenait un commerce d'épicerie. Mauvaise tête, l'enfant s'enfuit à neuf ans de la maison paternelle et alla se réfugier chez les religieux de Sept-Fonts, dans le Bourbonnais. Placé à Paris, chez un négociant, il n'y donne aucune satisfaction. Son père l'embarque pour les colonies où il reste cinq à six ans, à St-Domingue, et d'où il s'échappe encore pour revenir en France, où, ayant pris le goût du théâtre, il se présenta chez Lekain, sous le nom d'un Américain. Encouragé plutôt par complaisance que par conviction, le jeune Mauduit ne doute plus de rien, et se présente à Mlle Montansier, directrice de nombreuses troupes en province, laquelle l'engage pour Tours, aux appointements de 600 livres par an. C'est alors qu'il prend le nom pompeux de « De La Rive ». Après un court séjour à Tours et à Lyon, de Larive revient à Paris où Mlle Clairon, alors retirée, frappée de l'extérieur de ce beau jeune homme de vingt-trois ans, qu'elle appelle « son fils », (elle en a quarante-sept,) s'empresse de lui donner des leçons. Une lettre de Larive à M. Barrière, en date du 22 juin 1822 (Catal. d'autogr. N. Charavay, 15 juin 1901), nous instruit sur cet amour *maternel*. Après avoir déclaré qu'il ne possède d'elle qu'une douzaine de lettres « dont la publication n'ajouterait rien à la réputation de leur auteur », Larive ajoute : « Vous avez vu qu'elle m'a beaucoup aimé, mais vous avez vu aussi qu'elle voulait me faire quitter l'état que j'adorais, qu'elle voulait enfin que je lui dusse mon existence, et comme cela ne pouvait convenir à la trempe de mon âme, sans être ingrat, j'ai suivi mon penchant, sans jamais m'occuper de mes intérêts ».

Larive débuta à la Comédie-Française le 3 décembre 1770 par le rôle de Zamore d'*Alzire* et ne réussit pas. Dépité, il partit pour Bruxelles, où il fut engagé comme premier rôle par d'Hannetaire (v. ce nom), dans une troupe où il eut pour partenaires Grandmesnil, Dazincourt et Florence. D'Hannetaire avait des filles ; Larive épousa Eugénie, l'aînée, qui tenait l'emploi des soubrettes. Leurs appointements respectifs étaient alors de 6000 et 5000 livres. Larive ne put éviter d'apprendre ce mariage à sa protectrice, Mlle Clairon, laquelle lui répondit d'un ton aigre-doux : « Puisse ce qui m'arrive vous servir de leçon sur l'instabilité des évènements de la vie. Je disais hier que je comptais sur vous comme sur moi-même ; que vous seriez le charme de ma vie, et je suis forcée aujourd'hui de dire que nous sommes perdus l'un pour l'autre ». Ce mariage se termina par un divorce, en 1795.

Larive demeura quatre ans à Bruxelles, puis vint se présenter de nouveau à la Comédie-Française le 29 avril 1775, par le rôle d'Oreste dans *Iphigénie*. Il fut admis sociétaire le 18 mai suivant. Trois ans plus tard, la mort de Lekain lui laissait la première place. Deux contrastes, à la vérité : Lekain était laid, mais profondément sensible ; le génie le rendait sublime. Larive était beau, mais loin de saisir l'esprit général d'un rôle, ne s'échauffait que par moments. Parmi ses créations, il faut citer : *Pygmalion* (1775), De Pienne de l'*Amant bourru* (1777), Admète d'*Œpide chez Admète* (1778), Pyrame de *Pyrame* et *Thisbé*, mélodrame en prose de lui-même, *Philoctète* (1783), *Coriolan* (1784).

Ses excursions en province étaient fréquentes.

En 1780, il s'en va à la Rochelle, son pays natal, qu'il n'avait pas revu depuis son enfance, et s'y fait applaudir. En août 1781, se place son duel avec Florence ; nous l'avons raconté à l'article de ce dernier (v. Florence) ; à Genève (après 1783) un amateur fait sur lui ce quatrain :

> Ah ! Quel malheur m'arrive !
> A dit Melpomène à Caron ;
> Lekain a passé l'Achéron
> Mais il n'a point laissé ses talents sur *la rive*.

Dans cette ville, Larive joua *Guillaume Tell* et fit fureur.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

En mars 1784, il est à Lille, aux appointements de 400 livres par représentation, chiffre qui n'avait encore jamais été atteint par aucun artiste. En 1785, il s'y retrouve encore; affluence du public, prix augmentés, vers, couronnes, etc.; à Bordeaux, même année, c'est du délire!

A Paris, il lui faut lutter contre le souvenir de Lekain. Dans le rôle d'Orosmane il est sifflé: « Les infâmes ne me reverront plus! » s'écria-t-il. En vain ses camarades, à l'exception de Molé, cherchèrent à le faire changer de résolution. Il quitta la Comédie le 13 juin 1788, et retourna momentanément à Lille où il joua, en juillet, en présence du Prince de Condé et du duc d'Enghien, son petit fils. En juillet 1789, il donne des représentations à Chambéry.

Et cependant Larive devait rentrer au Théâtre Français, mais cette fois comme « acteur libre ».

Ce fut en 1790; les évènements politiques avaient terriblement influé sur les recettes de la Comédie. Les sociétaires voulant réunir toutes leurs forces et se passer de Talma, après l'aventure de *Charles IX* (v. Talma), allèrent trouver Larive dans sa demeure somptueuse du Gros-Caillou (rue St-Dominique), maison qui appartenait à sa femme. Arnault qui, de son côté, y fut lui offrir un rôle, nous a laissé une description de cet intérieur: « Il y recevait avec beaucoup de dignité, dans une vaste pièce, où son lit était dressé sous une tente que décoraient les portraits de Gengiskan, de Bayard, de Tancrède, de Spartacus, et de beaucoup d'autres qui lui ressemblaient tous ».



LARIVE
rôle de Philoctète (d'après Cœuré)

Mais Larive paraissait aigri; ce ne fut, assure-t-on, que sur les sollicitations instantes de l'abbé Gouttes, président de l'Assemblée nationale, qu'il se décida à reparaître sur la scène du Th.-Français. L'abbé, ancien vicaire au Gros-Caillou, où Larive habitait depuis 1775, et son ami, lui représenta sa rentrée comme un acte de civisme qui pourrait arrêter la décadence du théâtre, et se fit même remplacer comme Président le jour de cette réapparition sensationnelle. Celle-ci eut lieu par le rôle d'*Œdipe*, le 4 mai 1790.

Larive, dont les débuts avaient été entravés par le génie de Lekain, devait se heurter encore une fois à un rival nouveau: Talma naissant. Aussi avait-il stipulé qu'il jouerait sans appointements fixes, sans aucune part dans les revenus du théâtre, qu'une rétribution déterminée à l'avance lui serait attribuée pour chacune de ses représentations, et qu'il ne créerait aucun rôle nouveau. Il se montra dans *Spartacus* (16 sept.), les spectateurs réclamant Talma, et Fleury leur répondant que les comédiens ne voulaient plus avoir de rapports avec lui jusqu'à nouvel ordre; dans la *Mort de César*, le *Misanthrope* où il n'eut pas trop de succès, *Don Juan*, où il apporta de belles manières, un jeu à la fois noble et enjoué, résultat d'une longue étude de ce rôle.

Le 11 juillet 1791, jour de la translation des restes de Voltaire au Panthéon, il avait fait partie de la cérémonie organisée ce soir-là au Th. de la Nation.

Toutefois, cette situation exceptionnelle d'acteur « en représentation » ne devait pas mettre Larive à l'abri des excès de la Révolution. On sait que les artistes de la Comédie-Française avaient été arrêtés en masse le 3 septembre 1793. Larive, de retour de Bordeaux, le fut à son tour dix jours après ses camarades le 13 septembre, et écroué aux Madelonnettes (ou à Sainte-Pélagie ?). Cette arrestation cependant ne va pas sans encombre. Il peut prouver qu'il ne fait plus partie de la Comédie, qu'il n'en est pas sociétaire, et il se fait réclamer par sa section deux jours après. A la nouvelle de sa mise en liberté la *Feuille du salut public* (19 sept.) exhale sa rage: « Le sieur Mauduit-Larive a été arrêté comme homme *suspect*. D'après le décret de la Convention, tous les *suspects* doivent être détenus jusqu'à la *paix*. Et quel homme peut être plus suspect aux yeux de tous les bons citoyens que le sieur Mauduit-Larive qui, 1° a recelé chez lui l'*assassin* du Champ de Mars (Sylvain Bailly); 2° a joué à Bordeaux, l'infâme, le *Faux ami des Lois;* qui a contribué de tous ses moyens par l'*opium rolandiste* à refroidir l'esprit méridional, etc., etc. » La note était de Rousselin, lequel revient à la charge le 21 : « *Prédiction*. On dit que le sieur Delarive ne tardera pas à être réintégré à la Force. » La *Quotidienne*, après avoir annoncé sa nouvelle arrestation le 25, se rectifie le 26 : « Larive n'est point arrêté, mais il y a garnison dans sa maison. » Enfin le *Journal des spectacles* du 26,

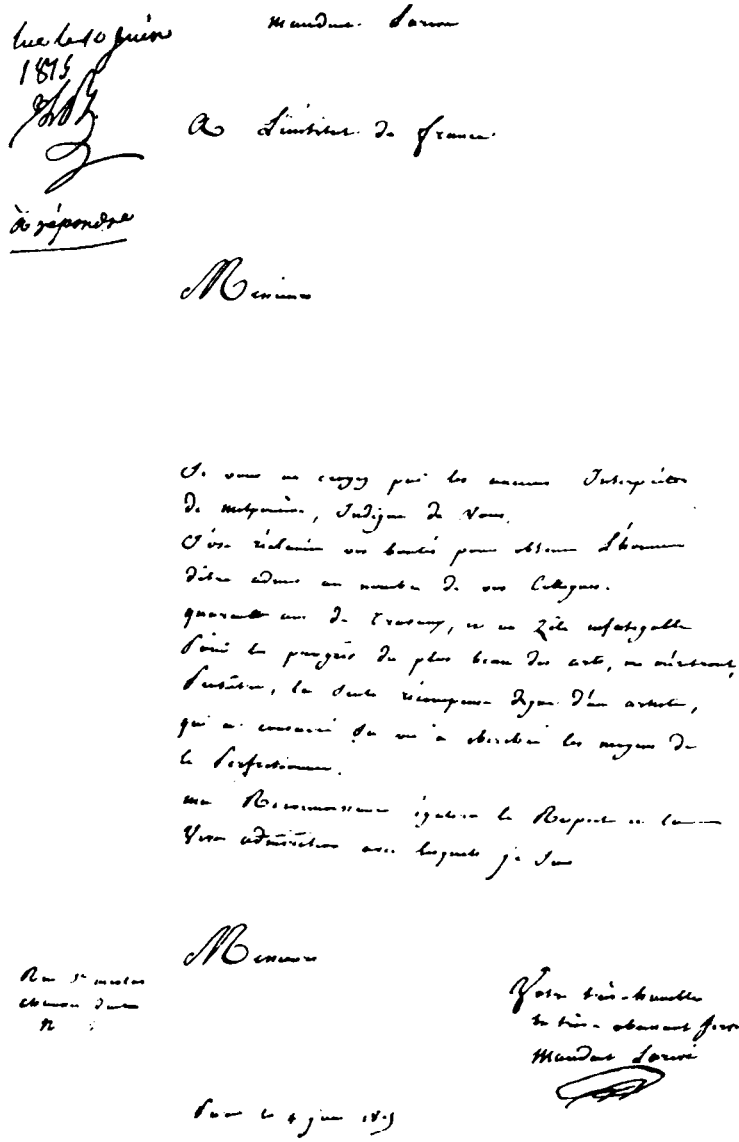
EFERUS - Recherches & Classification numériques

annonce qu'il vient d'être remis de nouveau sous les verroux. Une note de M. Ménétrier, qui avait dépouillé avec soin les Archives de la Préfecture de police (incendiées en 1871) nous donne une autre date : « Arrêté de nouveau, nous dit-il, et conduit à Sainte-Pélagie le 20 brumaire (11 nov.), il fut transféré à Port-Libre le 13 nivôse (3 janv. 1794) et mis en liberté seulement le 17 thermidor suivant (5 août 1794). » Cette dernière date ne coïncide pas avec celle de sa rentrée donnée par MM. Porel et Monval (l'*Odéon*, t. I, p. 144) : « 3 août, *Guillaume Tell* que Larive joue pour la *quatrième fois*. »

Larive, rendu à la liberté, recommence ses courses à travers la province où il est accueilli en triomphateur : à Lyon, pour l'entendre, on paie le billet de parterre jusqu'à... mille francs, en assignats, somme encore proportionnellement considérable pour l'époque.

Un jour — fin février 1795 — le *Courrier Universel* annonça que Larive — divorcé — venait de se remarier avec Mlle de Sombreuil, d'héroïque mémoire. Le comédien crut devoir réfuter cette nouvelle dans le *Moniteur Universel* du 1er mars : « Il est plein de respect, d'amitié et d'admiration » pour cette vertueuse personne, déclare-t-il, mais il a peine à s'imaginer que cette héroïne « puisse se résoudre à changer ainsi un nom connu. » La vérité est qu'il épousa Mlle Van den Hove, fille d'un pharmacien de Bruxelles, divorcée elle-même de l'horloger belge Van der Heen, établi à Paris, rue de l'Echiquier, dont elle avait eu trois enfants. Le plus jeune, dont Larive soigna l'éducation, dirigea le manège du Luxembourg.

Pendant quelques années encore Larive parcourut la province avec un répertoire composé d'*Iphigénie en Tauride*, *Vendôme*, *Œdipe*, *Spartacus*, *Mahomet*, *Pygmalion*, *Alzire*, *Philoctète*, la *Veuve du Malabar*, le *Cid*, *Gustave*, *Guillaume Tell*, et une comédie, le *Somnambule*.



Lettre autographe de Larive. (Collection H. Lyonnet.)

A Angers, retour de Nantes, il lui arriva une plaisante aventure le 20 prairial, an VII. Ayant reçu une invitation pour assister à la fête funèbre célébrée en l'honneur des plénipotentiaires assassinés à Rastadt, il se rendit en cortège au Temple de la Raison (église St-Maurice), où se trouvait une foule immense. Un citoyen, monté à la tribune, ne parvint jamais à se faire écouter. Larive ne put s'empêcher de dire à mi-voix : « Si j'étais à sa place, je saurais bien me faire entendre. » Ce propos répété au Président de la cérémonie lui valut un appel immédiat à la tribune. Que va-t-il dire? Une inspiration de sa mémoire lui rappelle les imprécations d'Œdipe qui peuvent s'appliquer à la circonstance, et il s'écrie d'une voix retentissante, en modifiant les premiers vers :

Dieu des républicains, Dieu qui nous exaucez,
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez, etc.

Les applaudissements éclatèrent de toutes

EFERUS - Recherches & Classification numériques

parts. (Larive, *Cours de Déclamation*, an IX, A. de Soland, *Bulletin historique et monumental de l'Anjou*, 1870, page 310. *Affiches d'Angers*, 131, 22 prairial, an VII.) D'Angers, Larive se rendit à Tours.

Larive reparut à Paris en 1800, mais l'on jugea qu'il s'était trop fait voir. L'astre est sur son déclin, et Talma dans toute sa splendeur. Il veut se retirer de la scène, et les avis sont partagés. Les actrices Devienne, Mézeray, Louise et Emilie Contat, La Chassaigne, les acteurs Armand, Saint-Prix, Grandmesnil, Saint-Fal, Molé, Dazincourt, lui écrivent une lettre pour le retenir (19 fructidor, an IX). « Nous nous flattons au contraire que vous continuerez d'honorer la scène française, etc. » (Vente d'autogr. du 27 avril 1903.)

Jamais la scène n'avait vu un plus bel homme, déclare l'*Almanach pour l'an X:* Une tête bien dessinée, des yeux à fleur de tête d'une expression et d'un effet étonnant; un organe plein et sonore, flexible et grave; une taille svelte et bien dessinée, alors que Molé et Monvel étaient si peu servis par la nature. Malheureusement avec l'âge, on ne voyait plus que ses défauts; alors on le trouva faux, exagéré, sans naturel.

Jaloux d'honneurs académiques, auteur de *Réflexions sur l'art théâtral*, Paris, Rondonneau, an IX, br. in-8°, de 59 pages; d'un *Cours de déclamation divisé en douze séances*, Paris, Delaunay, 1804, 1 vol. in-8°, ouvrage remis au point par Ginguené, et publié ensuite sous le titre: *Cours de Déclamation, prononcé à l'Athénée de Paris*, Delaunay, 1810. 2 vol. in-8°; professeur de déclamation, Larive fut nommé membre correspondant de l'Institut (classe des Beaux-Arts), lecteur ordinaire du roi Joseph à Naples, membre de l'Académie de Naples, dont il fut réélu en 1817, etc. Toutefois, il ne suivit pas Joseph à Madrid, et revint en France au moment où celui-ci quitta l'Italie.

Fort oublié, Larive accepta à 69 ans, de concourir à une représentation au bénéfice des pauvres au Th. Favart, le 25 avril 1816. Il y parut dans *Tancrède*, et ne fut applaudi qu'en souvenir de son passé.

Ayant toujours vécu dans une certaine aisance, Larive termina ses jours dans sa propriété de Montlignon (près Montmorency), commune dont il fut nommé maire. Il y mourut le 30 avril 1827.

Diverses lettres de Larive ont passé dans les ventes d'autographes (25 nov. 1902, 27 avril 1903). Dans l'une à Mahérault (28 vendémiaire?), il le prie de lui envoyer son brevet de pension ayant appris que « la Comédie est décidée à l'envoyer dans l'Ile de Lemnos. » Dans une autre adressée à Louis Bonaparte, le 18 fév. 1807, il le prie de mettre sous les yeux de l'Empereur un mémoire qu'il vient de faire sur l'art théâtral.

M. Em. Campardon *(les Comédiens du roi de la troupe française)*, a publié les documents suivants : 4 sept. 1778, un commissaire de police restitue à Larive sa montre que lui avait volée son domestique; 10 oct. 1784, le Roi accorde à Larive une pension de 1000 livres. 1° Billet de Larive à un fonctionnaire des Menus Plaisirs. 2° Acte de baptême de Larive. (Arch. nat., Y 15,676. O¹ 682). Le 3 avril 1841, Rachel joua *Marie Stuart* au bénéfice des *petits-fils de Larive*.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. I. — E. D. De Manne, la *Troupe de Voltaire*.

Bibliographie : Grimm, *Correspondance littéraire*, t. VII, p. 174. — *Mémoires secrets*, t. VIII, p. 25 et 268. — Le *Coup de fouet*. — Le *Rideau levé*. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. I. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les comédiens*. — Vingtrinier, le *Th. à Lyon au XVIII^e siècle*, p. 112. — E. Quernau-Lamerie, *Notice sur le Th. d'Angers*.

Iconographie : Musée de la Comédie-Française.

— N° 108. Dans *Gengis-Khan*. Pastel, h. 0 m. 96, l. 0 m. 76. Attribué à Vien fils.

— N° 174. Dans Zamore d'*Alzire*. Toile ovale, h. 0 m. 90, l. 0 m. 70. Attribué à Louis David. A appartenu au tragédien.

— N° 181. Dans *Brutus*. Buste marbre, h. 0 m. 80, par Houdon. Le bronze avait été exposé au Salon de 1783 (n° 251), le marbre à celui de 1785 (n° 227). Don de M. Achille Mauduit, fils de Larive (décembre 1827).

— N° 460. Méreau, cuivre, ovale, h. 0 m. 06, l. 0 m. 05, par Tréghard. Don de M. Henri Lavoix père. Gravé par H. Lefort, d'ap. Aug. de St-Aubin, pour la *Troupe de Voltaire*.

— Peinture par M^lle Bouteillier (salon 1827).

— Miniature par F. Dumont (collection Maze-Sencier).

— Gravure en pied, dans *Philoctète*, en coul. de Janinet.

— Même rôle, en buste. médaillon ovale, gr. au lavis, an.

— Tête seule, médaillon rond. gr. d'Aug. de St-Aubin, d'ap. Sauvage. Au-dessous le quatrain suivant :

Citoyen vertueux, acteur sublime et tendre,
On chérit ses talents, on estime ses mœurs,
Et chez les malheureux il va tarir les pleurs
Qu'au théâtre il a fait répandre.

— Grav. en couleur par Janinet, dans *Pygmalion*.

— Id. dans *Tancrède*.

— Dans la suite Foëch, Basle, Whirsker *(Souvenirs et regrets du vieil amateur dramatique)*, dans *Philoctète*.

LARIVE, Paul, Achille. — Nice 1870-72; M^me *Veuve Larive*, Laure, Wesmæl, Nice 1875-76, Marseille 1877-79, Bruxelles 1880-82.

LARIVIÈRE. — Sous ce nom : *Larivière*, premier rôle, Gand 1789; M^lle *Larivière*, Rouen 1796; *Larivière*, utilités, Bruxelles 1801; 1200 fr. d'appointements.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LARMET, Albert, Ludovic. — Salle Chantereine, province, Colmar 1848, jeune premier, St-Quentin 1852, Angers 1856-57, Lille 1862-65 (600 fr. par mois, y compris les appointements de sa femme), New-York 1869, Porte-Saint-Martin. Créa le capitaine Rincon dans *Patrie*, doubla Brésil dans *Montsoreau*, dans *Lucrèce Borgia*, puis alla à Londres avec Lafont. Th. de Belleville 1871-77. Pau 1878. Ambigu : débuta dans *Paillasse*. Bel organe et bonne diction. Th. des Nations 1882. Sa mort survenue à la suite d'un accident causé par son imprudence — et non d'un suicide — fut annoncée au *Rapport* de 1883.

LARMET, Mme Ire, Elisa, Marie, née Appiani. — Angers 1856-57. Est-ce la même ou la suivante : Lille 1862-65 ?

LARMET, Mme IIe, Sophie, née Carré. — Née en 1838. New-York, 1867-69, Porte-St-Martin 1870-75, Genève 1876, Le Hâvre 1877, Reims 1878-79, Toulouse 1880-83, Marseille 1884-90, Le Hâvre 1891-92, Paris 1893-95, Le Hâvre 1896, Rochefort 1897-98, Brest 1899-1901, Paris 1902, Brest 1903, Paris 1904. En 1899, 60 ans, 35 ans de th., 500 fr. de pension. Depuis 1905, cette pension fut remplacée par les 600 fr. de la fondation Candeilh. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1908.

LA ROCHE (de). — V. Labatte (Mlle).



Jules LA ROCHE — Cliché Franck (1876)

LAROCHE, ou La Roche. — Sous ce nom : *Laroche*, après avoir débuté à Paris, jouait à Châtelaine-Genève 1768-81 ; Mlle *Laroche*, th. du Marais 1791, th. Louvois 1793 ; Mlle *La Roche*, débuta à la Comédie-Française, le 6 mars 1809, Clytemnestre dans *Iphigénie en Aulide*. Porte-St-Martin 1815 ; autre début Comédie-Française le 26 juin 1817, Camille d'*Horace*, Pensionnaire 1818-19, Odéon et Angers 1820, Marseille 1825, Rennes 1829. Sa mort, *Rapport* 1859. — *M. et Mme de La Roche*, Chambéry 1844, le mari acteur et directeur. — *Laroche*, th. du Cirque 1859.

LA ROCHE, Jules, Félix, Armand. — Né à Paris le 29 janvier 1841, fils de commerçants, élève au Lycée Charlemagne, puis élève au Conservatoire, classe Provost 1859 ; deuxième prix (1861), puis premier prix (1862), de comédie et de tragédie, engagé après son premier concours, à la Comédie-Française à raison de 1800 fr., au lieu de recevoir la bourse du Conservatoire. Débuts en août 1861 dans *Britannicus* (rôle de Britannicus), et Valère de *Tartufe*. Une création : d'Outreville du *Fils de Giboyer*. Vaudeville 1er août 1863 au 31 juillet 1864, Jules Renaut de *M. et Mme Fernel*, reprise des *Ressources de Quinola*. Odéon 1er sept. 1864. Henri du *Second mouvement*, Armand de *Mme Aubert*, le marquis du *Marquis de Villemer*, en remplacement de Ribas décédé, Perillo de *Carmosine*, Rodolphe de la *Vie de Bohème*, Lormier du *Maître de la maison*, Poltrot de Méré de la *Conjuration d'Amboise*. Tout le répertoire classique. C'est, à cette époque, un jeune premier d'avenir, au physique un peu dur, mais d'une excellente tenue, possédant une grande entente scénique, et travaillant avec passion.

Laroche quitta l'Odéon en mai 1867 et alla jouer avec Mme Doche, au Vaudeville, la *Dame aux camélias*. Une saison à Vichy. Engagement pour l'Amérique, troupe Baleman, 19 oct. 1867 au 9 mai 1868. New-York, Philadelphie, Boston. Tous les premiers rôles. Triste campagne et procès pour se faire payer.

Salle Ventadour, 4 juin 1868, rôle de Max de Villiers dans *Mme de Chamblay*, d'Al. Dumas père, lequel écrit dans sa préface : « M. Laroche venait de l'Odéon avec une réputation toute acquise... A mon avis, M. Laroche est destiné à jouer, non les amoureux et les jeunes premiers, mais les troisièmes rôles. » Gaîté : *Léonard*, Monteclair de la *Closerie des Genêts* (reprise), Maurevel de *Gilbert Danglars* (création). Matinées Ballande, où il peut enfin mettre en relief ses qualités classiques, et où il obtient un grand succès qui lui rouvre les portes de la Comédie-Française (1er avril 1870).

Pendant vingt-trois ans, Laroche servit fidèlement cette maison dont il était si fier, ne s'étant jamais absenté un jour, sinon pour faire son devoir de soldat pendant la guerre. Artiste élégant, un peu froid, Laroche joua tout à la fois, les Bressant, les Maillart, les Geffroy. Le 1er mai 1872, il reprit dans le *Supplice d'une femme*, le rôle d'Alvarez ; il créa un rôle important dans les *Enfants*, (20 sept. 1872), joua Alceste du *Misanthrope* le 17 août de la même année.

Parmi ses créations, il faut citer : le Prince de Conti de *Maurice de Saxe*, René de *Hélène*, Châteauvieux de *Jean de Thommeraye*, Ragenhardt de la *Fille de Roland* (1875), Lentulus de *Rome vaincue* (1876), Raoul de *Jean Dacier* (1877), Charley de *Daniel Rochat* (1880), Ulric de *Barberine*, le général du *Service en campagne* (1882), Gassion de *Mlle de Vigean* (1883),

EFERUS - Recherches & Classification numériques

le gardien de *Apothéose*, Rigaud d'*Antoinette Rigaud* (1885), Henri de *Francillon* (1887), Pierre du *Flibustier* (1888), Henri du *Premier baiser* (1889), le commandant de *Une famille* (1890), le Dr Doliveux du *Mariage blanc* (1891), Raspini de *Par le glaive* (1892), de Prailles de *Un père prodigue* (la première fois à la Comédie).

Sociétaire depuis le 1er avril 1875, membre du comité, officier d'académie 1887, chevalier de la Légion d'honneur, 1er janvier 1893, Laroche prit sa retraite le 1er avril 1893. Sa représentation eut lieu le 12 suivant. Il y parut dans Richelieu de *Corneille et Richelieu*, Tartufe de *Tartufe* (3e acte), Amphytrion d'*Amphytrion* (fragment), Varville de la *Dame aux camélias* (4e acte). Dans un banquet célébré en son honneur, M. Jules Claretie prononça un fort beau discours, résumant la carrière de l'artiste. Ce discours est imprimé en entier dans *Profils de théâtre*, p. 136 et suivantes.

Retiré en Bretagne, à Redéné, par Quimperlé, Laroche ne quitta sa retraite que pour venir saluer le public, à la réouverture de la nouvelle salle, le 29 décembre 1900. En 1901, âgé de 60 ans, avec 32 ans de th., il reçut la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Redéné en 1907.

Biographie : Paris-Théâtre n° 151, 6/12 août 1876, notice par Jahyer.

Iconographie : Paris-Théâtre n° 151, photo, en buste, ¾ à droite, cliché Franck.

Musée de la Comédie-Française. Catal. Monval, n° 357. Sur le tableau : Une *lecture au comité*, par H. Laissement (1888), Laroche figure assis sur un canapé.

— Pastel par le même (salon 1891).

— Buste en terre cuite, par A. D. Doublemard (salon 1886). Réduction en plâtre par le même (salon 1897).

LAROCHE, Edouard, Constantin. — Né en 1843. Nantes 1872-73, Clermont 1874, Marseille 1875-77, Orléans 1878, Lyon 1879-81, Paris 1882-1904. En 1900, reçoit la fondation Plunkett, 261 fr. En 1903, 60 ans, 42 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

LAROCHELLE, Barthélémy. — Fils d'un cuisinier, demeurant rue Vivienne, naquit à Paris le 15 novembre 1748. Acteur en province, il se trouvait à Versailles au moment de la retraite d'Augé. Ses débuts à la Comédie-Française eurent lieu le 12 décembre 1782, par les rôles de Dave de l'*Andrienne*, et de Labranche de *Crispin rival de son maître*. Epreuve d'autant plus redoutable que la troupe comptait alors dans l'emploi des comiques, Préville, Dugazon et Dazincourt. Il réussit cependant, et lorsque le 3 juillet 1786, la Comédie-Française demanda à l'autorité supérieure de le recevoir sociétaire, la pétition fut couverte de vingt-trois signatures. Cette réception eut lieu le 14 mai de l'année suivante.

Larochelle, homme de mœurs douces, et d'une probité sans tache, eut la spécialité de représenter toute sa vie, avec un talent supérieur, les effrontés et les coquins. Peut-être devait-il ce succès à ses qualités naturelles : figure expressive, œil vif, souplesse, mordant, aplomb peu commun. Par contre, on lui reprochait de ne pas nuancer assez sa diction, de savoir peu ses rôles, de s'écarter souvent de l'intention de l'auteur, par suite d'une nonchalance naturelle.

Larochelle fut supérieur dans Bazile, dans le procureur du *Philinte de Molière*, M. Desmazures de la *Fausse Agnès*, Pirlon de la *Maison de Molière*, M. Pot-de-vin de l'*Ecole des bourgeois*, Ambroise du *Vieux célibataire* (grand succès personnel, 24 février 1792), Robertot de l'*Avocat*, M. *Decrac*, Jacques Spleen du *Conteur*, où il imitait dans la perfection l'accent anglais. Le rôle de Raffle des *Deux frères* (1799) créé par lui, fut encore un de ceux où il apporta le plus d'originalité.

Arrêté, ainsi que tous ses camarades du th. de la Nation, le 3 sept. 1793, il semble avoir été un des premiers remis en liberté, puisque dès janvier 1794, on le revoit au th. de la République. Puis, cherchant sa route, il passa à Feydeau, à Louvois, une seconde fois à Feydeau où il rejoignit ses anciens camarades qui le conservèrent à la réunion de 1799. Sous le Directoire, au dire de son biographe E. D. de Manne, Larochelle avait été cause, sans le vouloir, de la fermeture du th. Louvois dirigé par Mlle Raucourt. Le 17 thermidor an v, on représentait les *Trois frères rivaux*, pièce dans laquelle il jouait le rôle du valet Merlin. Lorsque son maître arriva à cette phrase : « M. Merlin, vous êtes un coquin, M. Merlin, vous serez pendu ! » Larochelle accueillit cette apostrophe avec un sourire si drôle que le public en fit aussitôt l'application à Merlin de Douai, le ministre de la justice, et éclata en applaudissements. Peu de temps après le théâtre était fermé.

Larochelle mourut subitement d'un anévrisme au moment où, selon de Manne, il préparait un mets de sa composition, le 9 avril 1807, à onze heures du matin. L'*Annuaire dramatique* de 1808, en annonçant cette mort ajoute qu'elle survint après une maladie de deux mois. Il était âgé de 57 ans, et disparaissait en emportant d'unanimes regrets.

Biographie : Lemazurier, Galerie historique, t. I. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — E. D. de Manne, la *Troupe de Voltaire*.

Bibliographie : *Almanach des spectacles* 1800, p. 38. — L'*Espion des coulisses*, p. 44. — Le *Coup de fouet*, p. 74. — L'*Opinion du parterre*, t. I, II, III, IV. — *Annuaire dram.* 1808, p. 231.

Iconographie : Musée de la Com.-Fr., catal. Monval n° 404. Dessin par Bernard Châtillon, seul portrait authentique.

— *Troupe de Voltaire*, en buste, eau-forte de H. Lefort.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— On lit dans le *Figaro* du 5 nov. 1900 : « M. Larochelle, directeur du Th. libre, vient de remettre à M. Jules Claretie, pour le musée de la Com.-Fr., une admirable miniature de son grand-père (c'est son arrière-grand-père qu'il eût fallu dire), l'acteur Larochelle du Th. Français. » Cette miniature est attribuée à Mme de Mirbel.

LAROCHELLE, Henri, Julien, Boullanger dit. — Né à Paris en 1827, était le petit-fils par sa mère, du précédent dont il prit le nom au théâtre. Apprenti chez un batteur d'or, comédien amateur, recommandé par Mlle Mars à Samson, il entra au Conservatoire dans la classe de celui-ci, tout en continuant sa profession manuelle qui lui rapportait deux francs par jour. Montmartre et Belleville le virent passer. Deuxième prix, puis premier prix de comédie au Conservatoire, Larochelle entra à l'Odéon à raison de 125 francs par mois (1847). Le *Dernier banquet de 1847*, où il imitait Frédérick Lemaître, *Un hidalgo du temps de Don Quichotte*, le *Collier du roi*, le *Tyran d'Yvetot*, le *Billet blanc*, les *Mœurs de 1847*, *Macbeth*, les *Convenances d'argent*, (1848). *Une orientale*, les *Bourgeois des métiers*, le *Trembleur*, la *Jeunesse du Cid* (1849), *Planètes et Satellites*, le *Chariot d'enfant* (1850). Dans le répertoire Larochelle s'était signalé dans les *Fourberies de Scapin*, les *Précieuses ridicules*, l'*Avocat Patelin*. M. Buloz, qui dirigeait la Comédie-Française en 1847, l'avait engagé sur parole pour trois ans, à partir du premier avril 1848. La révolution de février fit partir M. Buloz, et l'engagement verbal fut réduit à néant.

En 1850, il passa à la Porte-St-Martin. Très actif, entreprenant, et par dessus tout, homme de théâtre, Larochelle ne put se résigner à figurer au second plan. Il forma une troupe, avec laquelle il parcourut la province ; à son retour, il fut chargé par Seveste d'administrer le Théâtre Montmartre. Comprenant alors tout le parti que l'on pouvait tirer de ces petites scènes, il acheta le théâtre, y joignit successivement ceux de Grenelle, St-Cloud, St-Marcel (dont il paya en 1860 le privilège 15,000 francs à Bocage), St-Denis, Sèvres, Courbevoie, Sceaux, Levallois-Perret et Meudon. On cite de lui ce joli mot à un ami : « Dans ce monde, vois-tu, il n'y a que deux espèces de gens : les exploités et les exploiteurs. Fatigué d'être rangé parmi les premiers, je suis passé parmi les seconds. » Le mot « exploiteur » pris ici en bonne acception, car Larochelle fut toute sa vie l'homme en affaires le plus correct.

Le Théâtre Montparnasse se trouvant trop petit, Larochelle se vit contraint à construire une nouvelle salle contenant 800 places (1856). En outre, de vastes omnibus servaient aux *excursions* aux environs et transportaient le personnel, les costumes et les accessoires — Nouveau chapitre à ajouter au *Roman comique* ou au *Capitaine Fracasse*. Puis, en 1866, il acheta le Théâtre St-Germain (salle actuelle du Th. Cluny) pour en faire une véritable scène de comédie. C'est alors qu'il monta la *Fille du millionnaire* de Girardin, les *Sceptiques*, les *Inutiles*, le *Juif polonais*, des reprises importantes, etc. En 1872, il se débarrassa de ses théâtres de banlieue. La campagne au th. Cluny l'avait consacré directeur parisien. Le reste est plus connu : Directeur de la nouvelle Porte-St-Martin avec Ritt, ancien fort de la halle au beurre et ex-directeur de l'Opéra-Comique : tous deux font, en 1873, la réouverture de ce théâtre incendié pendant la Commune. Des succès tels que les *Deux orphelines* et le *Tour du monde en 80 jours* remplissent la caisse. En 1877, il cumule avec la direction de l'Ambigu. Après deux ans de repos, cet homme infatigable rentre en scène ; le 26 février 1881, il rouvre la Gaîté avec Desbruyères. La mort vient le frapper au début de l'année 1884. Artiste distingué, directeur intelligent, homme d'une probité à toute épreuve, Larochelle ne laissait que des regrets.

La vaste nef de St-Sulpice, où fut célébré le service funéraire, fut trop petite pour contenir la foule accourue. Au cimetière Montparnasse, Halanzier et Dumaine prononcèrent des discours. Un an plus tard, le 29 janvier, un buste fut inauguré sur son tombeau. Un portrait-médaillon dû au ciseau du sculpteur Meunier, qui avait construit le deuxième théâtre Montparnasse, fut placé au fronton du troisième, et l'on donna le nom de Larochelle à l'une des rues voisines. Enfin Mme Larochelle, en souvenir de son mari, versa une somme de dix mille francs à l'Association des artistes pour créer une fondation de 400 francs. L'un de ses enfants, M. Paul Larochelle, comédien-directeur comme son père, débuta au th. d'application, passa au Nouveau-Théâtre, et dirigea avec Hartmann (1900) les théâtres de la banlieue de la rive gauche.

Biographie : *Foyers et coulisses*, la *Porte-St-Martin*.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

Iconographie : Son buste, sur son tombeau, cimetière Montparnasse — Son médaillon au fronton du th. Montparnasse, par Meunier fils.

LAROCQUE, Mlle. — Lille 1703.

LAROQUE, Pierre, Regnault, Petit-Jean, sieur de. — Né vers 1595, acteur au th. du Marais, 1640, puis orateur de la troupe. Comédien médiocre. Laroque était un juge excellent en matière théâtrale, parlait bien, s'acquittait de l'annonce à la satisfaction générale, mettant, quand il fallait, l'épée à la main pour rappeler à la raison les perturbateurs qui voulaient entrer sans payer. Aussi la société lui remit-elle le soin de ses affaires, et Louis XIV lui donna quelques preuves de bienveillance. — Au moment de la réunion des troupes (1673),

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Laroque passa au th. de la rue Mazarine pour se joindre aux ex-associés de Molière. Il avait alors environ 78 ans. Aussi, trois ans plus tard, demandait-il sa retraite, avec la pension de 1000 livres, ce qui lui fut accordé (24 mars 1676). Mais le pauvre homme ne put guère en profiter. Il mourut à Paris, rue Guénégaud, au coin de la rue Mazarine, le 31 juillet suivant, et les comédiens, par déférence pour sa mémoire, continuèrent la pension à sa veuve, Marie Bidault. — Lemazurier prétend que ce fut Laroque qui encouragea Corneille à donner *Polyeucte*, contrairement à l'avis général, et que la Champmeslé lui dut plus d'un salutaire conseil. Laroque était le beau-père de La Thorillière le père 1658 (v. ce nom.)

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique* t. I. — Jal, *Dict. critique* p. 740.

LAROQUE, Mlle. — Th. de Nicolet 1796.

LAROSE. — Sous ce nom : *Larose*, Edmond, Adolphe, né en 1833. Lille 1855-1859-61, Dijon 1863, Besançon 1864-65, Anvers 1867, Rouen 1868-70, Lyon 1872-73, Reims 1874-76, Gand 1877, Limoges 1878, Reims 1879, Versailles 1880, Angers 1881, Alger 1882-83, Gand 1884, Bruxelles 1886-1907. En 1896, 63 ans, 44 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Bruxelles en 1907. — *Larose*, Léopold, Désiré, Louis, Hombourg 1864-67, Constantinople 1868-69. Le Caire 1870-86. Administrateur du théâtre Khédivial. Officier du Nicham-Iftikar. Paris 1887-91. Sa mort, *Rapport* 1892.

LAROTIÈRE. — Comédien qui vit jouer Brunet à Nantes et le fit engager au Hâvre, bien avant qu'il ne fût connu à Paris.

LARRIEU, Théophile. — Turin 1860-62, Cherbourg 1863, Sedan 1864, Paris 1865.

LARRIEUX. — Angers 1803.

LARRIVÉ, Joseph, Nazère. — La Haye 1867, Le Hâvre 1868, La Haye 1869, Besançon 1870-72, Genève 1873, Rennes 1874, Boulogne 1875, Versailles 1876-77, Anvers 1878, Alger 1879, Toulon 1880. Besançon 1881, Amiens 1882, La Haye 1883, Alger 1884-85, Nîmes 1886, Genève 1887, Amiens 1888, Angers 1889, Paris 1890-94. Sa mort, *Rapport* 1896.

LARRIVÉE, et sa femme. — Débutèrent à Lyon le 15 avril 1764.

LARROQUE, Emile, Frédéric. — Fantaisies 1881-83, Fol. dram. 1891. Sa mort 1896.

LARTIGUE — Sous ce nom : *Lartigue*, Nantes 1827, Liège 1835, Toulouse 1840 ; *Lartigue*, François, Guillaume, dit *Laristi*. Cirque Napoléon 1853-56. Sa mort, *Rapport* 1857 ; *Lartigue*, dit Raucourt père, Orthez 1854. Mort vers 1856. Son fils, Jean, François, Marie, âgé de 10 ans, reçut alors à Alger une pension de 300 fr. de la Société des artistes. En 1861, il était dessinateur pour étoffes ; Mme *Lartigue*, Clorinde, dite Raucourt, Orthez 1854 ; *Lartigue-Raucourt*, Armand, Orthez 1854, Paris 1861-65, La Rochelle 1867-68, Niort 1869-70, Rome 1872-74, Alger 1875 ; Mme *Lartigue*, Chambéry 1861 ; *Lartigue-Forlet*, Louis, François, Brest 1870, Valparaiso 1872-73, Buenos-Ayres 1874-78 ; *Lartigue-Degrieux*, Edouard, Emile, Alger 1878-79, Toulouse 1880, Bruxelles 1881-83, Agen 1884-86, Limoges 1887, Cherbourg 1888-89, Bordeaux 1890, Tours 1891-93, Paris 1894-96, Belleville 1897-1901. Habitait Paris en 1907.

LARUE. — Sous ce nom : *Larue*, Liège 1783 ; *Larue*, Délass. com. 1794 ; *Larue*, Angers 1810 ; *Larue*, Claude, Antoine, Lyon 1849-53, Metz 1854, Lyon 1855-73. En 1869, 64 ans, 37 ans de th., 200 fr. de pension.

LARVOY, Mlle Marie, Louise, Désirée. — Travestis, Lille 1846, Valenciennes 1847-48, Paris 1856-65, Palais-royal 1867-70.

LARY, Emile. Albert, Clerget. — Fils d'un pâtissier du Hâvre, employé à Paris dans la soierie, Concert-Tivoli 1869, Athénée 1873, ténor comique — *La Dot mal placée* — Renaissance, reprend dans la *Famille Trouillat* le rôle créé par Paulin Menier. Adroit et souple, 1879-82, Rouen 1883-84, Mexico 1885, Bruxelles 1886-87, Nice 1888-89, Alger 1890, Tunis 1891, Nantes 1892, Nice 1893, Nantes 1894-97, Nice 1898-1901, Monte-Carlo 1902. Habitait Anvers en 1907.

LASCAZES, Mlle Marie, Delphine. — Née en 1836, Cauterets 1879, Bordeaux 1880-81, Nantes 1882, Genève 1883, Nîmes 1884, Marseille 1885, Montpellier 1886, Nîmes 1887, Bordeaux 1888-90, Pau 1891-93, Limoges 1894, Angers 1895, Nantes 1896-97, Royan 1898, Randival (Lot) 1899. En 1903, Mme Delahaye-Lascazes, reçut la rente de 240 fr. de la fondation Gillon, remplacée en 1904 par celle de 1000 fr. de la fondation de Mme Michaux-Château. Habitait Levallois-Perret en 1907.

LASCONI, Mme Aimée, Fanny. — Th. historique lyrique dramatique 1875-78, Odéon 1879-86, Paris 1887-90.

LASELVA, Mme. — Belleville 1835, th. du Panthéon 1837-40.

LASLANDES. — Metz 1837, Strasbourg 1840.

LASNIER. — Th. du Cirque 1859.

LASOZELIÈRE. — Homme instruit, comédien distingué, possédant une belle diction, mais une voix faible et peu de moyens. De Lyon (1787) il vint à Paris et fut engagé au th. du

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Marais (1791-93). Son grand amour propre, son esprit caustique lui valurent quelques petites méchancetés de la part de ses camarades, et il dut quitter la troupe avant même la fermeture.

LASSAGNE, Alphonse. — Né vers 1819, comédien de province, deuxième comique à Anvers en 1841, put obtenir un jour un début au th. du Palais-royal. Il y parut dans *Bretan de troupiers*, et réussit. Mais la présence de Levassor l'empêchait de se faire une position convenable. Il le comprit, et s'achemina vers les Délassements (1848) et les Folies dramatiques (1849-50). Il débuta à ce théâtre dans une reprise du *Chevreuil*. Pendant trois ans, Lassagne encore hier inconnu à Paris, s'acquit les sympathies du public: les paysans, les troupiers, les étudiants bambocheurs étaient représentés par lui avec une originalité toute particulière; de plus, se grimant à merveille, et excellant dans les pièces de transformations. — Un engagement lui fut proposé aux Variétés: il accepta. Dès lors tout Paris voulut entendre Lassagne lancer son: « Oh! mon Dieu-je! » ou encore: « Oh! Seigneur-je! » — Dans le vaudeville *Drin-drin* qui lui servit de début au passage des Panoramas, il fut inimitable dans le rôle d'un jeune conscrit. Puis vinrent: le *Voyage à St-Denis*, l'*Amour qué qu'c'est qu'ça?*, *Mademoiselle Rose*, les *Mystères de l'été*. Dans la parodie de la *Dame aux Camélias*, il représentait le père du jeune homme avec une drôlerie irrésistible. Sa fin fut assez obscure. Ce joyeux comique devint fou; enfermé dans la maison de santé du docteur Blanche, Lassagne mourut vers septembre 1863.



LASSAGNE
(Panthéon grotesque)

Biographie: Lorsay, les *th. de Paris*, t. 1., notice par Ed. Rigo. — *Galerie Geoffroy*, notice par Th. de Banville.

Iconographie: Les *th. de Paris*, dans *Drin-drin*, par Ernest Lorsay, lith. par A. Collette. — *Galerie Geoffroy*, dans *Janot chez les sauvages*, dess. et lith. par Geoffroy.
— *Panthéon grotesque*, caricature.

LASSALI, Marius, J.-B. — Lyon 1892-94.

LASSALVE, Mlle. — Jeune première, Lille 1881.

LASSAU, Victor. — Débuta à l'Odéon le 3 avril 1827, par le rôle de Gros-René du *Dépit amoureux*.

LASSAVE, Mme Justine, Cécile. — Toulouse 1875, Besançon 1876-81, Lille 1882-84. V. Prunet.

LASSELIN, Mlle. — Renaissance 1876.

LASSENNE, Mlle Mélanie Hucher. — Nantes 1853-56.

LASSENY, Mlle Mathilde, Henriette. — Jolie blonde, longtemps protégée par Hervé. Délass. com. 1862, Palais-royal 1863-65. Etoile de café-concert. Un moment, on voulut opposer Mlle Lasseny à Thérésa. La lutte du pot de terre contre le pot de fer. Châtelet 1865, La *Lanterne magique;* Folies dram. 1868-70. Se retira du théâtre, vécut de ses rentes et fit du bien. Ses débuts au Palais-royal avaient eu lieu dans les *Toréadors de Grenade*, excentricité musicale d'Hervé, le 15 juin 1863.

LASSEZ, Robert. — Th. français 1854.

LASSOUCHE, Louis, Ange, baron Bouquin de. — Naquit le 11 avril 1828, dans l'arrière-boutique d'un libraire-éditeur, au n°38 du passage Vendôme. Ecole des frères de la rue de Lancry, puis Collège St-Nicolas; apprenti graveur sur bijoux, commis chez un marchand de curiosités, rue Notre-Dame-des-Victoires, où il apprit à aimer les bibelots et à connaître leur valeur. Enfant du boulevard du Temple, le jeune Lassouche ne rêvait que théâtre. Il s'en fut trouver un beau jour le père Libert, directeur du théâtre Montmartre qui l'engagea pour vingt-cinq francs par mois. Ceci se passait en février 1850. Th. des Batignolles aux appointements de 45 francs par mois, 15 mai 1851. Départ pour Bruxelles le 22 mai 1852. Second comique au th. de la Monnaie. L'année suivante, repoussant des propositions pour Rouen et pour Lyon, Lassouche aima mieux revenir à Paris, où il entra au th. Beaumarchais à raison de 80 fr. par mois. C'est à cette époque qu'il se lia avec son camarade Frédéric Febvre, habitant avec lui une petite chambre au cinquième, en attendant mieux.

Après neuf mois passés à ce théâtre, Lassouche fut engagé, le 1er avril 1854, à la Gaîté où pendant quatre années il joua les rôles de bas-comique dans une foule de grands drames: « J'ai toujours pensé, a écrit Lassouche, que de même que le mot *impossible* n'est pas français, le mot *panne* ne doit pas exister dans le dictionnaire théâtral. » Aucun artiste ne le prouvera plus que lui. Tous les rôles furent bons pour Lassouche. « Quatre ou cinq répliques de Lassouche dans le *Fou par amour* devenaient aussi célèbres que les grandes scènes de Laferrière et de Paulin Ménier. » Remarqué par Lambert Thiboust,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

celui-ci parla de lui aux directeurs du Palais-royal qui l'engagèrent pour trois ans, à 1500 fr. par an (1er avril 1858). Il était enfin dans la place ! Il devait y rester près de vingt ans, à d'autres conditions bien entendu. Et cependant la troupe d'alors, composée d'artistes — types absolument hors ligne, était bien faite pour effaroucher un débutant. Lassouche va pourtant s'y créer une situation exceptionnelle; son nom sur l'affiche sera un attrait; il est le synonyme d'excentricité amusante, d'imprévu, de gaîté franche et communicative. Une phrase, un geste, une attitude, voilà Lassouche. Il fallait l'entendre dans un rôle de domestique, ayant bu une bouteille de champagne qui contenait un purgatif, et roulant des yeux effarés : « On dirait que j'ai avalé un feu d'artifice ! » *(Mémoires de Mimi Bamboche)*. Quiconque avait vu ou entendu Lassouche ne l'oubliait plus.



LASSOUCHE — Cliché Franck (1873)

Lassouche joua ou créa plus de quatre-vingts pièces au Palais-royal. Nous rappellerons les principales : *Madame est aux eaux*, l'*Affaire de la rue de Lourcine*, *Une jambe anonyme*, le *Bras d'Ernest*, les *Mémoires de Mimi Bamboche*, le *Passé de Nichette*, la *Mariée du Mardi-gras*, l'*Ami des femmes*, un *Carnaval de troupiers*, la *Station Champbaudet*, *Célimare le bien-aimé*, les *Diables roses*, la *Commode de Victorine*, la *Cagnotte*, les *Pommes du voisin*, la *Sensitive*, la *Bergère de la rue Monthabor*, la *Vie parisienne*, *Deux portières pour un cordon*, *Une femme qui bégaie*, le *Réveillon*, le *Chef de division*, *Un lit pour trois*, la *Boule*, etc., etc.

Pendant le siège, il s'engagea dans les compagnies de marche, et fit son devoir de soldat. Il faut lire dans ses *Mémoires* le tableau fort exact qu'il trace de l'Hôtel de Ville pendant la Commune, alors qu'il s'en va, avec Luguet, chercher une autorisation de sortir de Paris pour aller jouer hors les murs.

Lassouche gagnait dix mille francs par an au Palais-royal, plus les feux, mais se croyait à tort ou à raison, en butte à de petites tracasseries. Pressenti par la direction des Variétés, il accepta un engagement de douze mille à ce théâtre, où il débuta dans la *Cigale*, le 6 oct. 1877. Ce fut pour lui une nouvelle série : le *Fiacre 117*, *Niniche*, la *Roussotte*, la *Cosaque*, le *Carnet du Diable*, le *Voyage en Suisse*, sans parler de toutes les revues à ce théâtre. Puis, vers 1896, on parla de sa retraite : « C'est une des joies du boulevard qui disparaît » écrivait-on. Et pourtant, il joua encore dans la *Montagne enchantée*, Porte-St-Martin, 12 avr. 1897, et les *Quatre filles Aymon*, Fol. dram., 20 sept. 1898. Bertrand, ex-directeur des Variétés, passé à l'Opéra, lui avait jadis promis une représentation de retraite ; Samuel, son successeur, au passage des Panoramas, ne s'en souciait guère. Dégoûté, le bon Lassouche était parti sans fracas. Deux ans se passent, un rapprochement se produit avec son ancienne direction, et le voici engagé pour jouer dans la *Revue des Variétés*. Le 3 décembre 1901, vers minuit moins cinq, pendant la répétition, le praticable du troisième acte représentant le grand escalier de l'Opéra, s'écroula, entraînant dans sa chute sept femmes et le malheureux Lassouche, d'une hauteur de quatre mètres (*Figaro*, 4 déc. 1901). Retiré à grand'peine de dessous les décombres, il avait la jambe droite brisée à deux endroits. La convalescence fut longue et pénible. Lassouche en profita pour écrire ses *Mémoires anecdotiques*, qui contiennent de bien jolies pages, et sa représentation de retraite fut donnée le 7 mai 1903, en matinée, aux Variétés, avec le concours de tous les principaux théâtres.

En dehors du théâtre, Lassouche reste encore un type intéressant à observer, avec ses boutades, ses mots fantaisistes, sa belle philosophie. Habitué de l'Hôtel des Ventes, se souvenant sans doute de son premier métier, il passa une partie de sa vie à collectionner, à emmagasiner, à bouquiner. Sa curieuse bibliothèque fut vendue à l'Hôtel Drouot, le 16 avr. 1898. Mais quiconque veut faire plaisir à Lassouche ne doit pas le féliciter comme artiste, mais comme auteur dramatique. Sa joie alors ne connaîtra plus de bornes; du reste, il a pris soin lui-même de nous donner la liste de son bagage dramatique. Folies dramatiques : les *Amazones de Nantertchine*, les *Cotillons sont prohibés* ; Folies Marigny : les *Filles de Robinson* (1867), les *Cocotes en sucre* (1874), *En descendant de la lune* (1876) ; Menus-plaisirs : l'*Ahuri de Chaillot* (1867), Tertulia : *A chacun son plumet* (1872) ; Palais-royal : *Vermout et Fille de l'air*, les *Photographies dramatiques* (1872), *Morphée aux enfers* (1874) ; Folies Montholon : *Du bruit dans Landerneau* (1877) ; Salle Taitbout : le *Hanneton de la Châtelaine* ; Scala : les *Vésuviens de St-Flour* (1877) ; Eldorado : *Deux drôles de « Cors »* (1883).

En 1901, âgé de 72 ans, Lassouche obtint pour ses 50 ans de théâtre, la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Habitait Paris en 1909.

Biographie : *Paris-Théâtre* n° 98, 1/7 avril 1873, notice par F. Jahyer — *Foyers et Cou-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

lisses, *Théâtre du Palais-royal*, p. 57, — Lassouche, *Mémoires anecdotiques*, sans date, chez F. Juven, Paris, vers 1903.

Iconographie : *Paris-Théâtre* n° 98, photo. En buste, de ³/₄ à droite, cliché Franck.

— Le *Bouffon*, portrait sur bois, 1er déc. 1867.

— Caricature, couverture de ses *Mémoires*.

LASVIGNES. — Sous ce nom : *Lasvignes*, Julien, Marius, Félix, Toulouse 1875, Bruges 1878-79, Athènes 1880, Bayonne 1881-82, Béziers 1883 et années suivantes ; Mme *Lasvignes*, Marie, Escoubané, mêmes étapes depuis Athènes 1880.

LATARSE, Etienne. — Nérac 1870-72 ; Mme *Latarse*, Maria, Pichon, id.

LATAPY. — On écrit aussi *Latapie*, *Lalappy* et *Lallapy*, amoureux, Rouen 1822-24. Débuts Odéon 18 mai 1824, Odéon 1824-26, Calais 1827 ; Mlle *Latapy*, Tarascon 1825, Amsterdam 1829, Arles 1831.

LATHORILLIÈRE, père, François, Le Noir, écuyer, sieur de. — Naquit en 1626. A l'époque de son mariage, en 1658, il était capitaine d'une compagnie de gens de pied dans le régiment de Lorraine et maréchal de camp. Il n'embrassa donc que fort tard le parti de la comédie, puisqu'il avait déjà trente-deux ans lorsqu'il épousa Marie Petit-Jean, fille de Petit-Jean dit Laroque, administrateur et acteur de la troupe du Marais.



LASSOUCHE
(Couverture de ses *Mémoires*)

Bel homme, bien fait, Lathorillière, abandonnant le métier des armes, entra au théâtre du Marais avec la protection de son beau-père. Le 10 avril 1660, en effet, il se qualifie encore « capitaine », tandis que le 16 avril 1661, il n'est plus que « cy devant capitaine ». A ce propos, il ne se qualifia jamais capitaine de cavalerie, comme l'ont répété, après Lemazurier, la plupart de ses biographes. Peu de temps après, le 9 juin 1662, il quittait le Marais pour entrer dans la troupe de Molière.

Au point de vue décoratif, Lathorillière était une bonne recrue ; mais il lui fallait encore apprendre son métier, et dans l'*Impromptu de Versailles* (oct. 1663), Molière n'ose encore lui assigner un emploi spécial. Il se contentera de lui donner le rôle d'un *marquis fâcheux*.

Le premier rôle un peu sérieux créé par Lathorillière dans le répertoire du maître, fut celui de Géronimo dans le *Mariage forcé*, un raisonneur. Dans la troupe, on le charge de certaines fonctions administratives ; Lagrange évidemment ne peut pas tout faire. Dans la *Princesse d'Elide*, il crée le rôle d'Arbate, le gouverneur du prince d'Ithaque ; dans les *Plaisirs de l'Ile enchantée*, il personnifie l'automne. Ce fut lui qui joua d'original Philinte du *Misanthrope*, et cette seule création suffirait à ne pas le faire oublier. Enfin, lorsque Molière a besoin d'envoyer au siège de Lille deux de ses pensionnaires pour présenter un placet au roi, afin de faire lever la défense qui frappe *Tartufe*, il choisit Lagrange et Lathorillière (août 1667). Entre temps il écrit une *Cléopâtre* représentée sur le théâtre de Molière le 2 décembre 1667, avec un succès honorable.

« C'était un très gracieux comédien, quoique d'une taille médiocre, disent les *Lettres au Mercure*, mais il avait de beaux yeux et de belles dents. Il jouait les rôles de rois et de paysans. On remarquait un défaut en lui, qui était d'avoir un visage riant dans les passions les plus furieuses et les situations les plus tristes. » Molière le savait bien en lui donnant à jouer Philinte !

Nous mentionnerons les autres rôles créés par Lathorillière dans le répertoire de Molière : Hali dans le *Sicilien*, Cléante de *Tartufe*, Jupiter dans *Amphitryon*, peut-être Lubin dans *George Dandin*, Dorante du *Bourgeois gentilhomme*, le roi dans *Psyché*, Trissotin dans les *Femmes savantes*, peut-être M. Fleurant dans le *Malade imaginaire*. Dans le répertoire de Racine : Créon dans la *Thébaïde*, Porus dans *Alexandre*.

Molière meurt à l'improviste ; en dix jours, Lathorillière a appris le rôle d'Argan, et le 3 mars le *Malade imaginaire* reparaît sur l'affiche. Cependant la dislocation de la troupe s'impose : par goût et par nature porté vers le tragique, Lathorillière ira à l'Hôtel de Bourgogne, où il ne tardera pas du reste à succéder à Lafleur qui mourut le 24 octobre 1674.

Lathorillière, à l'Hôtel de Bourgogne, prit une importance égale à celle de Lagrange à l'Hôtel de Guénégaud. C'était lui l'administrateur, le caissier, l'orateur, à tel point qu'à sa mort, survenue le 27 juillet 1680, rue du Renard St-Sauveur, l'Hôtel de Bourgogne avait cessé de vivre. De la jonction des deux troupes résultait la création de la Comédie-Française. On attribua cette mort au chagrin qu'il avait éprouvé en voyant sa fille Thérèse enlevée par Dancourt.

Lathorillière, bon gentilhomme qui portait « d'azur à une hure de sanglier de sable,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

accompagné de trois glands de sinople », laissa quatre enfants :

Pierre, né en 1659, dont nous parlons plus loin ; *Charlotte* (1661), v. Mlle Baron ; *Thérèse*, Marie, Jeanne (1663), v. Mlle Dancourt ; *Marie-Madeleine* (1665), qui épousa un bourgeois de Paris, Jacques Loiseleur.

Lathorillière fut enterré à la paroisse St-Sauveur. M. G. Monval a publié en 1890, à la librairie des bibliophiles, le *Premier registre de Lathorillière* (1663-64) avec notice. C'est un registre des recettes et dépenses journalières, tenu par le secrétaire-trésorier, qui n'était pas toujours le même, et que l'on a appelé *de Lathorillière*, parce que son nom y figure le plus souvent.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — Ricord, les *Fastes de la comédie*, t. II, p. 32. — Jal, *Dict. critique*, p. 743. — Fr. Hillemacher, *La troupe de Molière*. — A. Copin, les *Comédiens de la troupe de Molière*. — G. Monval, *Le premier registre de Lathorillière*.

Bibliographie : *Lettres au Mercure sur Molière*. — G. Monval, *Chronique molièresque*.

Iconographie : Fr. Hillemacher. En buste, eau-forte pour la *Troupe de Molière*.

LATHORILLIÈRE, fils, Pierre, Le Noir, sieur de. — Fils du précédent et de Marie Petit-Jean, né le 3 septembre 1659, baptisé le 10 avril 1660, eut pour parrain son grand'père maternel, le comédien Petit-Jean dit Laroque. A douze ans, il tint le rôle d'un amour dans *Psyché*. On suppose qu'il débuta en province. Il parut au th. Guénégaud en 1684, et fut reçu pour jouer les seconds rôles de tragédie et les amoureux comiques, emplois qu'il tint jusqu'à la mort de Raisin le cadet auquel il succéda dans tous ses rôles (rôles à manteau, valets brillants, petits-maîtres, ivrognes, etc.). Lemazurier nous le représente le visage gracieux, avec de beaux yeux, le regard agréable, vif et expressif, la voix pleine et sonore, le jeu rempli d'action.

Il fut Hector du *Joueur*, Carlin du *Distrait*, Strabon de *Démocrite*, Dave dans l'*Andrienne*, Falaise dans la *Réconciliation normande*, Pasquin dans l'*Ecole des pères* (1728). Il avait alors 69 ans. Le dernier rôle qu'il joua fut celui de Frontin dans le *Muet*, le 7 août 1731. Il mourut à Paris, sur la paroisse St-Sulpice, le 18 septembre suivant. Il était depuis longtemps le doyen de la Comédie.

Lathorillière fils avait épousé, en 1685, Catherine Biancolelli, la charmante colombine du th. Italien, fille de Dominique, arlequin de l'ancienne Comédie italienne, et sœur de Dominique qui entra au nouveau Théâtre italien rétabli en 1716. De ce mariage naquirent plusieurs enfants. Lathorillière fils jouissait depuis dix ans d'une pension de douze cents livres accordée par le roi, en récompense de ses longs et brillants services, lorsqu'il mourut. Collé seul dans son *Journal* (t. I, p. 145) prétend que cet acteur, quoique plaisant, était parfois outré et grimacier.

M. Em. Campardon (*Comédiens du roi de la troupe française*) a publié le contrat de mariage de Pierre Le Noir, sieur de La Thorillière et de Catherine Biancolelli (2 nov. 1685). Nous y voyons que les biens de l'époux sont évalués à 10.000 livres et ceux de l'épouse à 20.000 (*Arch. nat.* Y 248).

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — Jal, *Dict. crit.* — Fr. Hillemacher, la *Troupe de Molière*, notice.

Iconographie : En buste, eau-forte par Fr. Hillemacher, d'après un portrait à l'huile peint par Gillot, pour la *Troupe de Molière*.

LATHORILLIÈRE, Mlle Charlotte. — V. Mlle Baron.

LATHORILLIÈRE, Mlle Thérèse. — V. Mlle Dancourt.

LATHORILLIÈRE, petit-fils, Anne, Maurice, Le Noir, écuyer, sieur de. — Fils du précédent, né à Paris vers 1697, fut reçu sans débuts le 2 avril 1722, pour les rôles de confidents tragiques et d'amoureux de comédie. On le siffla ; maintenu grâce à la situation de son père, il aborda plus tard les rôles à manteau et succéda à Duchemin. Il se fit une certaine réputation dans cet emploi, bien qu'il fût outré. On s'habitua à sa manière, et il trouva le moyen de se faire regretter. Retiré à la clôture de 1759 avec une pension de 1500 livres, il mourut le 23 oct. de cette année sur la paroisse St-Sulpice. Veuf d'Elisabeth Fauvel, sa première femme, il s'était remarié avec Marie-Marguerite Langlois le 3 juillet 1756.

Lathorillière petit-fils est un exemple de ce que peut la persévérance : « Il fait les rôles de pères ridicules, écrit Collé en mars 1750, de jaloux et de caractères bizarres. Il a du feu, une prononciation difficile et embarrassée, souvent plaisant, toujours outré..... Je l'ai vu siffler pendant 15 ans de suite. » (*Journal*, t. I, p. 146).

Un document publié par M. Em. Campardon (plainte et extorsion de signature rendue par Anne, Maurice, Le Noir de La Thorillière contre Pierre, Le Noir de La Thorillière, son père, 20 et 21 oct. 1727) nous prouve que l'accord ne régnait pas toujours dans la famille pour des questions d'intérêt.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

LATHUILERIE. — V. Latuillerie.

LATI. — Sous ce nom : *Lati*-Olivier, jeune premier, Bruxelles 1833, Gand 1835, Dieppe 1837 ; *Lati* ; Mme *Lati*-Olivier, Gand 1835, Dieppe 1837, Le Mans 1843-45 ; Mme *Lati*, Louise, Valenciennes 1843 ; Mme *Lati*, née

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Morel, Charleville 1845-46 : *Lati*, raisonneur, Bordeaux 1852.

LATON. — Ambigu 1791.

LATOUCHE, Philippe, François. — Ambigu 1845-49, Moscou 1852-53, St-Pétersbourg 1854-55. Tournées Rachel en Russie, à Londres et en Amérique, emploi de père noble. Ses appointements pour tout le voyage avaient été fixés à 30.000 francs. On sait que l'entreprise échoua piteusement. Porte-St-Martin 1856-57, th. du Cirque 1858-59, Gaîté 1860-69. Acteur de beaucoup de mérite, disant bien, simplement. S'était fait remarquer à la Porte-St-Martin dans *Salvator Rosa*, et à la Gaîté dans l'*Escamoteur*. Excellent troisième rôle, *Christophe Colomb*, le *Casseur de pierres*, Claudius dans *Hamlet*. Plaisanté dans les petits journaux à cause de son visage grêlé, et de la longueur de ses pieds! Porte-St-Martin 1870. Connu pour ses créations de Ribeiro dans les *Pirates de la Savane* et du Président du Harlay dans la *Maison du baigneur*. Auteur dramatique à ses heures, et membre du comité de la Société des artistes. En 1875, nous le retrouvons au th. Historique, place du Châtelet. *Latude*, les *Chevaliers de la patrie*, la *Maison du pont Notre-Dame*, la *Bergère des Alpes* (1876). Le 7 nov. 1878, il reprend son rôle de Ribeiro des *Pirates de la Savane*.

Latouche se retira du théâtre et vécut dans sa petite maison de la rue des Envierges, à Belleville, maison qu'il avait fait construire en revenant de Russie, et qu'il habita toute sa vie, y conservant un culte profond pour Rachel. Depuis 1877, âgé de 62 ans, avec 38 ans de th. il avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1896. Il avait vécu plus de 80 ans. Bouyer lui rendit les derniers devoirs. En 1893, il avait reçu du ministère une mention honorable pour services rendus à la Société.

Bibliographie : Alph. Lemonnier, les *Mille et un souvenirs d'un homme de théâtre*, p. 92 et suivantes.

LATOUCHE, Mme Elisabeth, Laure, Dejon, dite *Marchand*. — Née en 1830. Sous le nom de *Marchand*, La Haye 1851, Strasbourg 1852, Nantes 1853, Lyon 1854 ; femme *Latouche*, 1855, tournée Rachel en Amérique (deuxième confidente), Paris 1856-61, Bordeaux 1862, Strasbourg 1863-65, Toulouse 1867, Mons 1868-69, Barcelone 1870, La Haye 1872, St-Pétersbourg 1873, Le Caire 1874, Bordeaux 1875-76, Lyon 1877-79, Anvers 1880-83, Toulouse 1884, Nice 1885-86, Paris 1887 et années suivantes. En 1891, 60 ans, 38 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1907.

LATOUR. — Sous ce nom : *Latour*, débuta au th. de la Nation 1791, Ambigu 1796 ; Mlle *Latour*, th. de la rue de Bondy 1791, th. Beaujolais 1796 ; Mlle *Latour*, rôles d'enfants, Gaîté 1820 ; Mme *Latour*, Cirque Olympique 1827-28, Mme *Latour*, Hennequin, 70 ans en 1851, 186 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1857 ; Mme *Latour*, Elisa, Victoire, Françoise, Toulon 1846-47. Funambules 1849-57 ; Mme *Latour*, Amélie, Variétés 1868. Fol. dram. 1870 et années suivantes. Paris 1884 ; Mme *Latour*. Bernard, Marguerite, Toulon 1872-73, Douai 1874, Oran 1875-78.

LATRAVERSE, Mlle Jeanne, Catherine, Baron de. — Fille d'Etienne Baron, femme de F. Bachelier, puis de Pierre F. Picorin de la Traverse, née à Paris, rue des Quatre-vents, le 23 février 1699 et baptisée à St-Sulpice le 1er mars suivant. (Ce Bachelier était premier valet de chambre du roi, et gouverneur du château du Louvre). Mlle de Latraverse débuta à la Comédie-Française, le 10 octobre 1730 par le rôle de *Phèdre*, joua ceux de *Roxane* et d'*Ariane*, fut reçue par ordre le 21 février suivant, et se retira le 6 juillet 1733 avec la pension de mille livres, accordée sans doute en mémoire de son grand-père, le grand Baron. Grande, bien faite, possédant un air noble et un organe sonore, cette actrice de la famille illustre des Baron aurait sans doute réussi, s'il ne lui eût manqué du talent, que sa sœur Mlle Baron-Desbrosses et son frère François Baron n'eurent d'ailleurs jamais plus qu'elle. Elle mourut, peut-être à Montargis, en 1781.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II, p. 548.

Iconographie : Peinture. — Appuyée sur une table, par Aved, salon de 1743.

LATRAVERSE. — V. Sévigny.

LATREILLE, Mme Mélanie, dite Paul B. (Bondois). — Rouen 1852-58. V. Bondois.

LATUILLERIE, Jean, François, Juvenon, sieur de, fils de Lafleur. — Né à Paris, rue de Bretagne, le 18 mai 1650. (On écrit aussi *Thuillerie*, mais il signait *La Tuillerie*). Le 27 avril 1672, il épousa à l'église St-Sauveur, Louise, Catherine Poisson fille de Raymond Poisson (v. ce nom) et débuta à l'Hôtel de Bourgogne au mois d'octobre suivant. Lemazurier, son unique biographe, ne nous dit rien de son talent. Nous savons seulement qu'il était grand, très bien fait, qu'il faisait bien des armes, montait parfaitement à cheval, était d'une grande force à la paume, entrant dans les grandes parties des paumiers du roi, et qu'il aimait beaucoup les femmes. Madame Deshoulières semble l'avoir tenu en médiocre estime (lettre en couplet, 1677) :

L'Hôtel s'apprête à nous donner
Les vieilles pièces de Corneille ;
Mais ce qui va vous étonner,
L'Hôtel s'apprête à vous donner
Le fils de La Fleur, pour jouer
Nicomède : ô rare merveille !

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Conservé à la jonction des troupes (1680) au théâtre Guénégaud, Latuillerie fit jouer et imprimer sous son nom les tragédies d'*Hercule* et de *Soliman* dont on attribuait la paternité à l'abbé Abeille, puis dans le genre comique *Crispin précepteur* 1679, *Crispin bel esprit* 1681. Aussi, lorsqu'il mourut d'un coup qu'il se donna à la tête, ou d'une fièvre chaude, à Paris, sur la paroisse St-Sulpice, le 13 février 1688, on lui composa l'épitaphe suivante :

Ici gît qui se nommait Jean ;
Il croyait avoir fait *Hercule* et *Soliman*.

Nous savons en outre, par les découvertes de Jal, que M. de la Barmondière, curé de St-Sulpice, exigea de lui, avant de lui administrer les derniers sacrements, sa renonciation au théâtre dans le cas où il recouvrerait sa santé. Nous nous occupons plus loin de sa veuve. Latuillerie joua d'original tous les rôles de rois, des pièces de Campistron, hors *Tyridate*, ainsi que le rôle d'Antonin dans *Geta*.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — Jal, *Dict. crit.*, p. 722 et 723. *Lettres au Mercure sur Molière*.

LATUILLERIE, Mlle Louise, Catherine Poisson, née à Paris vers 1657, femme du précédent 1672, entra avec son mari à l'Hôtel de Bourgogne, et se retira avec pension à la jonction de 1680. Trois ans après la mort de son mari, elle épouse (1691) F.-A. de Noyal, sieur de la Mothe, et mourut à Montmartre, rue St-Pierre, le 15 mai 1703. Appartenait à la grande famille Poisson (v. ce nom).

LATY. — Sous ce nom : *Laty*, Anthelme, Edouard, né en 1834. — Lyon 1870, Rouen 1872-78, Amsterdam 1879-80, Le Caire 1881, Paris 1882, Ambigu 1883-84, Paris 1885-92, Liège 1893, Bruxelles 1894-95, Marseille 1896, Th. de la République 1897. Coryphée à la Comédie-Française 1898-1901. En 1902, 68 ans, 46 ans de théâtre, 500 fr. de pension, en substitution de la fondation Ritt (500 fr.) à lui accordée en 1901. Habitait Paris en 1907. — Mme *Laty*, Bathilde, Mélanie *Doré* Dorbach, née en 1845. Paris 1882-90, Liège 1891, Paris 1892, Liège 1893, Bruxelles 1894-96, Th. de la République 1897-98, Paris 1899 et années suivantes. En 1902, 56 ans, 30 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Son nom disparut de l'*Annuaire* en 1907. — *Laty*, Silvestre, Fol. dram. 1878-82.

LAUBERTI, M. et Mme. — Liège 1784.

LAUBRY, Mlle. — Gymnase 1844.

LAUCHERY. Etienne. — Dabord acteur puis danseur à la Cour Electorale Palatine, 1750-55, et auteur d'éloges en vers et de ballets. En 1756, il succéda à un sieur Durnel, et pendant plus de dix ans cumula avec l'emploi de maître de danse de la Cour. En 1772, il reçut le titre de « Directeur de l'Académie de Danse. » La connaissance approfondie des légendes antiques et des romans de chevalerie lui fournissaient des scénarios. Ses souvenirs des tableaux de maîtres l'aidaient dans la composition des groupes et des cortèges, dans le choix des costumes et des décors. Quatorze ouvrages de Lauchery nous sont parvenus : ballets héroïques, ballets pastorales, ballets comiques. Ils sont cités et décrits par M. J.-J. Olivier. A de rares exceptions, tout le personnel qu'il employait était français. Etienne Lauchery suivit l'Electeur à Munich. Dans sa troupe figurèrent comme danseurs : Michel *Lauchery* et deux demoiselles *Lauchery*.

Bibliographie : J.-J. Olivier, les *Comédiens français dans les Cours d'Allemagne au XVIIIe siècle, 1re série*.

LAUDIÉ, Mlle Augustine, Aglaé. — Cirque 1845-47.

LAUGIER, Prosper, Nicéphore, Etienne. — Né en 1839. Marseille 1875, Le Caire 1876-77, Nice 1878-85. Paris 1886-89, Bordeaux 1890-91, Nice 1892-98, Gran-du-Roi 1899-1901, Avignon 1902, Dijon 1903, Lyon 1904. En 1906, 67 ans, 37 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Habitait Marseille en 1907.

LAUGIER, Mme Marie de Lamallerée. — Marseille 1875, Le Caire 1876-77, Nice 1878-80, Paris 1885, Bruxelles 1886-87, Paris 1888, Bruxelles 1889 et années suivantes. Habitait Bruxelles en 1906.

LAUGIER, Louis, *Pierre*, de la célèbre famille des Arago, né à Paris le 14 mai 1864, premier prix de comédie au Conservatoire, classe Delaunay, 1885, engagé à la Comédie-Française le 1er septembre, débuta le 23 : Orgon de *Tartufe*, Harpagon de l'*Avare*, Arnolphe de l'*Ecole des femmes*, tous les rôles à manteaux du répertoire. Créa des rôles dans la *Bûcheronne* (1889), *Thermidor*, l'*Article 231*, la *Mégère apprivoisée* (1891), *Par le glaive* (1892), la *Reine Juana* (1893), sociétaire le 1er janvier 1891, *Vincenette*, *Cabotins*, les *Romanesques* (1894), les *Petites Marques*, les *Tenailles* (1895), le *Faune*, *Manon Roland* (1896,) le *Sort de l'homme*, *Frédégonde* (1897), *Othello*, le *Torrent* (1899), les *Fossiles* (1900), le *Nuage* (1901, *le Passé*, *Gertrude* (1902), les *Affaires sont les affaires*, *Ames en peine*, l'*Irrésolu* (1903), *Molière et Scaramouche*, la *Plus faible* (1904), *Hyacinthe* (1905), le *Prétexte* (1906). Le 11 janvier 1907, on apprit la mort de Laugier.

Sociétaire de la Comédie-Française, professeur au Conservatoire, membre du Comité de la Société des artistes, Officier d'Académie (1895), et Officier d'Instruction publique (1901), en pleine espérance de prospérité, artiste vaillant et estimé de tous, Laugier avait été victime de son dévouement paternel en soignant sa petite fille atteinte de la fièvre scarlatine.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

L'enfant fut sauvée; le père mourut en quatre jours.

Iconographie : Musée de la Comédie-Française. Catalogue Monval 500, figure en Arnolphe de l'*Ecole des femmes* dans le tableau de Louis Béroud : les *Sociétaires de la Comédie-Française* en 1894.

— Peinture, par A.-G. Charpentier (Salon de 1903).

— Caricature dans l'*Assiette au beurre* n° 2.

LAUMONT, Mme Marie, Rose, née Leclerc. — Marseille 1852-54, Bordeaux 1855-62.

LAUNAY. — Sous ce nom : *Launay* Moliny, premier comique, Caen 1825, directeur Boulogne 1826-27; Mme *Launay* Moliny, premier rôle, Caen 1825, Boulogne 1827; *Launay* Moliny, fils, Boulogne 1827; *Launay*, amoureux, Anvers 1845; Mme *Launay*, Léonide, Adèle, Th. Historique 1849; *Launay*, Alfred, Ambigu 1853-54, Tours 1855, Ambigu 1856-58; Mme *Launay*, Cornélie, Joséphine, Alger 1869-72.

LAUNOIS, Ernest, acteur et régisseur, Délass. Com. 1848-60.

LAUNOY, Achille. — Th. Comte 1827-37.

LAURAIN, Jean, Nicolas. — Angers 1797.

LAURE. — Sous ce nom : Mlle *Laure*, Variétés 1814-1816; Mlle *Laure*, Panorama dramatique 1822. Se jeta dans la Seine, au-dessous de Charenton, par désespoir d'amour. Compiègne 1824 ; Mlle *Laure*, duègne, Tours 1826; Mlle *Laure*, amoureuse, Moulins 1827 ; Mlle *Laure*, amoureuse, Tours 1827; Mlle *Laure*, soubrette, Allemagne 1828; Mlle *Laure*, jeune première, Issoudun 1828; Mlle *Laure*, Th. Seveste, banlieue, 1829-33; Mlle *Laure*, deuxièmes rôles, Clermont 1830; Mlle *Laure*, travestis, Cambrai 1831; Mlle *Laure*, Nouveautés 1831, Mlle *Laure*, Th. Molière, 1831; Mlle *Laure*, Ambigu, 1832-37; Mlle *Laure*, Boulogne 1833; Mlle *Laure*, Angers 1835; Mlle *Laure*, Maëstricht 1840; Mlle *Laure*, Tournai 1845, Mons, 1846, Bruxelles 1847; Mlle *Laure*, Th. Comte 1852; Mlle *Laure*, soubrette, Liège 1877; Mlle *Laure*, Nouveautés 1867; Mlle *Laure*, Ernestine, Justine, Godart, Athénée 1883, Paris 1884-86.

LAURENCE. — Sous ce nom : Mlle *Laurence*, Variétés 1819-20; Mlle *Laurence*, Th. Seveste, banlieue 1825-26, Nouveautés 1827-29. Les *Noces de Figaro*. Berlin 1831. Peut-être la même Montparnasse 1832-33 et Angers 1833, Cirque olympique 1835, Fol. dram. 1837. Actrice sentimentale, chantant le couplet avec justesse; Mlle *Laurence*, Henriette Chevalier dite, née en 1823, débuta à l'Odéon le 29 novembre 1842, Odéon 1842-46. Pauvre et malade, elle s'éteignit à Fontenay-aux-roses le 31 mai 1846, et le Comité des artistes se chargea de ses obsèques; Mlle *Laurence* (v. Mme Grivot).

LAURENÇON, nom porté par toute une famille de danseurs et de mimes. Porte-St-Martin 1843; *Laurençon père*, maître de ballets; Mme *Laurençon; Laurençon fils*, Henry, Paul; Mlle *Laurençon* Juliette. Un *Laurençon* était comique et régisseur à Bruges en 1845, Le Cassandre des Funambules en 1858, s'appelle *Laurençon*. Celui que nous pouvons le mieux suivre, bien qu'il change de nom à trois reprises, est *Laurençon*, Henry, Paul, Porte-St-Martin 1843, Oran 1849-52, Rouen 1861, Lyon 1864, Aix 1865-67. Sous le nom de *Lesage*, Lille 1868. Liège 1869-72, Th. *Parisien* 1873-74, Paris 1875-78, Bruxelles 1879-83, Paris 1884-86, Gand 1887-91, Bruxelles 1892-94, Paris 1895-1904. En 1896, 65 ans, 38 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Connu sous le nom de *Damon*. Maison de retraite des comédiens à Pont-aux-Dames 1909. Ce fut Laurençon qui fut chargé de dire, aux obsèques de Coquelin aîné, le dernier adieu à leur bienfaiteur, au nom des pensionnaires de la maison.

LAURENS. — Sous ce nom : Mme *Laurens*, Marie, née Daburon. Lille 1886, Toulouse 1887-89, Nice 1890-95; Mme *Laurens*, Blanche, Antoinette, Rosine, Menus-Plaisirs 1889-91.

LAURENSANI, Mme née Forioso. — Demande à revenir à Reims où elle avait été bien accueillie. Elle est directrice d'une troupe nombreuse (11 nov. 1806) et sa demande est acceptée. Elle demeure à Paris, maison Folie, rue Fontaine nationale. Il doit s'agir d'une troupe d'acrobates.

LAURENT. — Sous ce nom : *Laurent*, âgé de 16 ans, troupe d'enfants à Liège, direction de Mme Fleury, 1781; Mlle *Laurent*, Charlotte, née à Amsterdam le 6 janvier 1766, Comédie-Française 20 janvier 1784, sociétaire le 1er décembre 1785, retirée le 1er avril 1790. Vivait encore en 1817; *Laurent*, utilités, Lille 1788; *Laurent*, Vaudeville 1807; *Laurent* (les frères), clowns et mimes, débarquaient fraîchement d'Angleterre lorsqu'ils furent engagés au spectacle acrobate de Mme Saqui (1821), d'où ils passèrent peu de temps après aux Funambules. Ils apportaient avec eux nombre de trucs nouveaux, des pantomimes inconnues à Paris. L'aîné prit l'emploi des Arlequins et des Matamores; il était souple, gracieux et excellent danseur. En 1827, Laurent aîné fit école aux Funambules en donnant le *Bœuf enragé*, pantomime-arlequinade dans le genre anglais, en 12 tableaux, jouée 200 fois devant des salles bondées. Pendant 20 ans, les Funambules reprirent le *Bœuf enragé*. Il y jouait le rôle d'Arlequin et son frère celui de Boissec, avec le grand Deburau, dans Pierrot. Le nom de Laurent aîné se retrouve à ce théâtre dans la distribution des pantomimes suivantes : le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Songe d'or (1828), *Pérette* (1829), *Ma mère l'Oie*, les *Vingt-six infortunes de Pierrot* (1830), le *Génie du pauvre* (1831), le *Cheveu du Diable* (1833). En 1840, Laurent jeune doublait Deburau. Quant à l'aîné (Clément, Philippe) il avait trouvé sa route. S'associant avec Ferdinand Laloue et Anicet Bourgeois, il transporta une partie de ses trucs du *Bœuf enragé* dans les *Pilules du Diable* qu'ils signèrent à trois. On sait le prodigieux succès obtenu par cette féerie donnée pour la première fois au Théâtre du Cirque olympique. Il resta près de vingt ans attaché à ce théâtre comme maître de ballets. En 1855, il avait 57 ans, 50 ans de théâtre, et recevait une pension de 200 fr. de la Société des artistes. Il se retira à Varreddes et mourut vers juin 1872, ce qui fit dire à un chroniqueur que son meilleur « truc » fut encore d'aller finir ses jours dans un village de la Brie. — Mme *Laurent*, Liège 1820; *Laurent*, financier, Caen 1825; *Laurent*, jeune premier, Nîmes 1825, Bordeaux 1825-26, Lisbonne 1827, Grenoble 1827-28, Niort 1830, à rapprocher de l'un des suivants; *Laurent*, troisièmes rôles, Mende 1825; Mme *Laurent*, Adèle, deuxième amoureuse, Nîmes 1825; *Laurent*, Le Hâvre 1826; Mme *Laurent*, duègne, Douai 1826, Calais 1830, Besançon 1832-33, Limoges et Sedan 1835, Dieppe 1837, Anvers 1845; *Laurent*, financier, Londres 1828, Calais 1830-31, Dieppe 1837; *Laurent*, premier amoureux et co-directeur, Calais 1832-33, Mons et Sedan 1835; Mlle *Laurent*, rôles d'enfants, Sedan 1835; Mlle *Laurent*, Anna, Dieppe 1837, Châlons 1843, Sedan 1847; Mlle *Laurent*, Florentine, Tournai 1840; *Laurent*, comique et régisseur, Gand 1842; *Laurent*, François, Adolphe, né à Montargis (Loiret) le 24 mai 1800, à rattacher aux précédents, Gand 1843, Marseille 1845-57, Aix 1858-59. En 1860, 60 ans, 30 ans de théâtre, retiré à Aix, rue des Quatre-Dauphins n° 5, 200 fr. de pension de la Société des artistes. Aix 1860-65, Genève 1866-70; *Laurent*, Martial, à rattacher aux précédents, Mâcon 1843, Charleville 1845, Sedan 1846-47, Dieppe 1853. En 1859, 59 ans, 40 ans de théâtre, retiré à Dieppe depuis 1855, 200 fr. de pension de la Société des artistes, Dieppe 1855-82. Sa mort, *Rapport* 1883; Mme *Laurent*, Agathe, Victoire, née Corrée, femme de Martial Laurent, mêmes étapes que ci-dessus. En 1859, 61 ans, 43 ans de théâtre, retirée depuis 1852 à Dieppe, 300 fr. de pension de la Société des artistes, Dieppe 1852-70; Mme *Laurent*, Clotilde, Fol. dram. 1843, Lille 1845-46, Marseille 1850; Mme *Laurent*, Anna, née Corrée, qu'il ne faut pas confondre avec Agathe, née Corrée, Charleville 1845, Sedan 1846, Dieppe 1852-59; *Laurent*, Lucien, Londres 1848; Mme *Laurent*, Hélène, Adélaïde, née Pépin, femme de Laurent, François, Adolphe, Marseille 1850-57, Aix 1858-65, Genève 1867-74.

LAURENT, Mme *Marie*, Thérèse, Désirée. — Etat-civil assez compliqué: née à Tulle en 1826, *Alltoux-Luguet*, elle se maria deux fois: 1° Son premier mari, baryton connu au théâtre sous le nom de Pierre *Laurent*, nom qu'elle n'a elle-même jamais abandonné, se nommait en réalité Pierre-Marie *Quilleveré*. Il a eu d'elle deux enfants, dont l'un, M. Charles Laurent (Charles, Michel, Clément Quilleveré dit) est le journaliste politique bien connu, né à La Haye, le 19 août 1849. Son père, le chanteur Pierre Laurent, est mort en 1852.

2° En 1859, Marie Laurent se remaria au comédien *Desrieux* (v. ce nom) qui se nommait en réalité Maurice *Benite*, mort en 1876. Elle était sœur de René Luguet du Palais-Royal (sans parler de tous les autres Luguet, v. ce nom), marié le 27 décembre 1842 à Philippe, Caroline, fille de Marie Dorval, comédienne de race, fille et sœur d'artistes (v. Luguet, Vigne-Luguet). Mlle Marie Luguet débuta à Rouen, dans *Paul et Virginie;* à quatorze ans, elle interprêtait à Genève le rôle de Colin dans la *Fille de l'air*. A cette époque, Mme Luguet mère ayant été appelée à l'Opéra-Comique, Marie fut présentée à Delestre qui devina son talent futur. C'était alors une jeune fille à la voix forte et vibrante, aux traits expressifs, aux yeux noirs pleins d'éclairs, aux attitudes sculpturales, possédant déjà une intelligence profonde de la scène. Engagée comme deuxième amoureuse pour Toulouse, puis à Bruxelles, Marie Luguet voulut un jour s'essayer dans *Marie Jeanne* et écrivit à Mme Dorval — dont son frère René avait épousé la fille; Mme Dorval répondit: « Ma chère enfant, le rôle a six cents lignes et six cents effets. Venez me voir; je vous le jouerai. » Le lendemain, Marie Luguet qui avait demandé un congé de trois jours, était à Paris, et le soir même elle était au théâtre; Mme Dorval se surpassa. Au sortir de la représentation elle emmène son élève chez elle. Là, elle prend la brochure, commence à lire le rôle, l'explique, s'échauffe, verse des larmes. — « Jamais, déclarait Mme Marie Laurent à Sarcey, je n'ai passé une nuit plus émouvante, jamais je n'ai reçu une meilleure leçon d'art. Le matin, à cinq heures, nous étions brisées toutes deux, mais je tenais le rôle. » Le surlendemain, à Bruxelles, elle obtenait un de ses plus beaux triomphes.

Le lundi 8 juillet 1844, Mlle Marie Luguet faisait son premier début comme « forte jeune première et jeune premier rôle » à Lille, avec la *Grâce de Dieu*. Puis elle joua *Louise* et *Valérie*. Quelques jours plus tard, sur cette même scène, elle donnait la réplique à Rachel venue en représentations; elle joua Sabine dans *Horace*, Elisabeth dans *Marie Stuart*, Enone dans *Phèdre*. Elle n'avait alors que dix-huit ans!

Mlle Marie Luguet fit ses adieux au public lillois le 30 avril 1845. Le 3 mai suivant, elle épousait à Bruxelles le baryton Pierre Laurent, qui devait créer en 1852, au Théâtre Lyrique

EFERUS - Recherches & Classification numériques

du boulevard du Temple, le rôle du roi dans *Si j'étais roi !*

Tour à tour engagée à Bruxelles, puis à Marseille (1846), Mme Marie Laurent, qui avait déjà paru à l'Odéon en 1843 dans le rôle de Tullie de *Lucrèce*, vint se fixer à Paris en 1847 et débuta à ce théâtre le 30 septembre par *Isabelle de Castille*. Vinrent ensuite : *Faute d'un pardon* (17 nov.), la *Fille d'Eschyle* (9 mars 1848, grand succès personnel) ; on avait repris pour elle *Mlle de Belle-Isle*, et elle jouait aussi Camille des *Horaces*. Elle s'essaya même dans *Antony* avec Laferrière. Malheureusement les événements politiques de 1848 avaient ruiné le théâtre ; Mme Marie Laurent voyant la situation intenable partit pour la Belgique afin d'y rejoindre son mari. Elle reparut cependant à la réouverture, et ici se place sa magnifique création de *François le Champi* (23 nov. 1849) ; « Mme Laurent, écrivit Georges Sand, a créé le type de la femme honnête et bonne, de la mère à la fois austère et tendre ; jamais on n'a moins joué un rôle, jamais on ne l'a mieux fait sentir. »



Marie LAURENT, dans *Marie Tudor*, cliché Carjat

Désormais, Mme Marie Laurent est classée première actrice de drame ; nous n'aurons plus qu'à enregistrer ses triomphes :

1850, Odéon. — Reprise de *Diogène*, le *Chariot d'enfant*, les *Péchés de jeunesse*, *Sapho*.

1851, Odéon. — Le *Testament d'un garçon*, *Ode à Molière*, les *Contes d'Hoffmann*, reprise de la *Tour de Nesle* en représentation extraordinaire avec Mélingue.

Porte-St-Martin. — L'*Imagier de Harlem*, la *Poissarde*, les *Nuits de la Seine*.

On écrit : « Elle a du charme, de l'expression, de l'énergie, de la grâce. Quel talent profond et varié ! »

Il est impossible de citer les innombrables créations ou reprises de Mme Marie Laurent pendant soixante ans de théâtre. Nous nous bornerons à rappeler les principales :

1853, Ambigu. — La *Case de l'Oncle Tom*.
— Porte-St-Martin. — Le *Fils de la nuit*.
1855, Odéon. — *Maître Favilla*. Représentations à Lille en décembre.
1857, Porte-St-Martin. — *Shakespeare*.
1857, Porte-St-Martin. — Les *Chevaliers du brouillard* (immense succès personnel).
1858 — Les *Mères repenties*.
1859 — Le *Voyage de La Pérouse*.
— — La *Tireuse de cartes*.
1860 — La *Reine des Blanchisseuses*.
1860, Vaudeville. — Reprises de la *Marâtre* et des *Mères repenties*.
1864, Ambigu. — *Rocambole*.
1865 — La *Meunière*.
1866 — La *Magicienne du Palais-Royal*.
— — Reprise de la *Tireuse de cartes*.
— — Les *Amours de Paris*.
1868 — La *Czarine*.
1868, Gaîté. — Les *Fugitifs*.
1868, Ambigu. — La *Princesse rouge*.
1869 — Le *Dompteur*.
1870, Porte-St-Martin. — *Lucrèce Borgia* (reprise).
1873, Odéon. — Les *Erynnies*.
— Renaissance. — *Thérèse Raquin*.
— Porte-St-Martin. — *Marie Tudor* (reprise).
1875, Th. Historique. — Reprise de la *Voleuse d'enfants* et de *Marie Jeanne*. *Regina Sarpi*.
1876 — La *Tireuse de cartes* (reprise).
1877, Ambigu. — Reprise de la *Tour de Nesle*.
1879, Th. Historique. — *Notre-Dame de Paris* (reprise).
1880, Porte-St-Martin. — La *Bouquetière des Innocents* (reprise).
— Châtelet. — *Michel Strogoff*.
1881, Gaîté. — *Quatre-vingt-treize*.
1884, Ambigu. — *Fualdès* (reprise).
— Porte-St-Martin. — *Théodora*.
1885, Th. des Nations. — *Notre-Dame de Paris* (reprise).
1886, Ambigu. — *Martyre !*
— Th. de Paris. — *Jacques Bonhomme*.
1887 — Le *Ventre de Paris*.
— Châtelet. — *Michel Strogoff* (reprise).
1888 — *Germinal*.
1889, Odéon. — Les *Erynnies* (reprise).
1891, Châtelet. — *Michel Strogoff* (reprise).
1892, Porte-St-Martin. — *Martyre !* (reprise).
1893, Eden-Théâtre. — *Pêcheurs d'Islande*.
— Ambigu. — *L'Aïeule*.
1895 — La *Voleuse d'enfants* (reprise).
1898, Odéon. — La *Grand'mère*.
— Th. Antoine. — *Judith Renaudin*.
1900 — La *Gitane*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1901, Ambigu. — La *Chanson du pays*.
1902, Th. Antoine. — La *Terre*.
— Odéon. — La *Grand'mère* (reprise).
— Porte-St-Martin. — Les *Deux consciences*.

« Comme elle est belle ! écrivait en 1901 M. Catulle Mendès. Jeune, elle était jolie, mais déjà elle devait inspirer le pressentiment de la beauté définitive, — paix, grandeur, douleur, douceur, — où elle se réaliserait entière.»

Labeur ininterrompu, telle fut la vie de cette femme admirable. Sans doute, dans le cours de sa longue carrière, elle eut à défendre plus d'une fois de médiocres ouvrages. Eh bien, à force de passion, à force de talent, elle arrivait à donner au peuple, à défaut du beau lui-même, l'illusion de la beauté.

gloires des lendemains tragiques; elle avait vu des enfants d'artistes illustres manquant de pain. Elle créa pour eux l'*Orphelinat des Arts* et le dirigea pendant 23 ans. Des orphelines de peintres, de musiciens, de comédiens, d'hommes de lettres furent recueillies dans cette maison, élevées, instruites, pourvues d'un métier. L'œuvre n'était pas riche, on s'appliqua à l'enrichir. Aux cotisations et à la vente annuelle de l'orphelinat, s'ajoutèrent des dons, des legs, des subventions. Œuvre admirable dont elle fut l'âme jusqu'au dernier moment de sa vie, secondée par de précieux dévouements.

Le 12 juillet 1888, Mme Marie Laurent était nommée Chevalier de la Légion d'Honneur, comme présidente, directrice et fondatrice de



Mmes Marie LAURENT et SARAH-BERNHARDT, dans *Théodora* (1884)

Femme, elle fit son devoir à Paris, pendant le siège, à l'ambulance de la Porte-St-Martin. Bouffé a raconté dans ses *Souvenirs* (p. 290), une scène admirable dont il fut témoin : les blessés l'appelant « leur mère » et celle-ci assistant et réconfortant ces malheureux pendant les opérations les plus cruelles.

« Marie Laurent, a écrit M. Jules Claretie (*Profils de Théâtre*, p. 294 et suiv.) a incarné la *mère*. Elle a, en fondant l'Orphelinat des Arts, fait de la maternité en action. Là, elle a essuyé des larmes; au théâtre, elle les faisait couler. »

Il n'avait pas suffi, en effet, à cette femme d'excellent cœur de jouer au théâtre des héroïnes. Dans sa longue vie d'artiste elle avait rencontré d'innombrables et touchantes misères ; elle vieillissait dans un monde où l'insouciance de l'avenir fait aux plus brillantes l'Orphelinat des Arts. Elle était Officier d'Académie depuis 1885. En 1891, âgée de 65 ans, elle obtint la pension de 500 fr. de la Société pour ses 51 ans de théâtre. Un jour vint, celui de l'apothéose. Ce fut le 6 juin 1901, son bénéfice à l'Opéra.

Ouverture par l'orchestre.

Les *Erynnies* (2me partie). — Mme Marie Laurent, Klytaimnestra.

Otello (2me acte), de Verdi. — Otello, Tamagno.

Roméo et Juliette (4me acte), de Gounod. — Juliette, Adelina Patti.

La cérémonie du *Bourgeois gentilhomme* avec les artistes des principaux théâtres de Paris.

Hommage à Marie Laurent, poésie de Catulle Mendès, dite par M. Mounet-Sully.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Antoinette ou le *Retour du Marquis*, pièce inédite de M. Tristan Bernard.

Ballet de *Don Juan*, de Mozart.

Une immense corbeille garnie de 165 roses, portait sur un ruban, cette inscription : « Vos 165 filles de l'orphelinat. » Roty, en sept jours, grava une médaille pour la lui offrir. Jules Chéret dessina le programme. « Ah ! écrivait Marie Laurent au lendemain de cette fête inoubliable : quoique j'aie pu faire, je suis payée au centuple de mes efforts et de mes travaux. » Lettre à M. Delilia, *Figaro* 9 juin 1901. La recette atteignit soixante mille francs en chiffres ronds. Mme Marie Laurent — comme nous l'avons vu plus haut — resta debout jusqu'à la dernière heure, jouant encore. Elle s'éteignit dans sa villa de Villiers-le-Bel au début de juillet 1904. Les obsèques eurent lieu le 7, d'abord à Villiers, où la troupe rendit les honneurs, puis dans l'après-midi au cimetière Montmartre, au milieu d'une foule immense. Mme Poilpot, vice-présidente de l'Orphelinat, M. Adrien Bernheim, commissaire du gouvernement, M. Louis Leloir de la Comédie-Française, au nom de l'Association des artistes, saluèrent pour une dernière fois la défunte, tandis qu'un ouvrier disait : « Elle a fait assez pleurer pendant sa vie, pour qu'on pleure un peu après sa mort. »

Les dernières années de Mme Marie Laurent avaient été attristées par un deuil cruel : son fils aîné, Félix Laurent, ingénieur civil, qui fit les aqueducs de la Vanne, le port de Tampico au Mexique, etc., vulgarisateur dans la presse, était mort à 55 ans, après une longue maladie. (*Figaro* 24 août 1901).



Joseph LAURENT, dans *la Prière des Naufragés*, par Lorsay

Biographie : *Th. de Paris*, Lorsay, notice par Max de Revel. — *Galerie Geoffroy*, notice par Ferdinand Dugué. — *Paris-Théâtre*, n°43, 12-18 mars 1874, notice par F. Jahyer. — G. de Lormel, broch. 6 pages. — *Foyers et coulisses*, *Gaîté*, vol. in. — J. Claretie, *Profils de théâtre*, p. 294 et suiv.

Iconographie : *Th. de Paris*, Lorsay, t. I, en pied de face, dans la *Poissarde*, lith. Collette. *Galerie Geoffroy*.

Paris-Théâtre, n° 43, photo dans *Marie Tudor*, cliché Carjat. — Brochure de G. de Lormel dans *Marie Tudor*, cliché sur bois. — *l'Eclipse*, 13 février 1870, dans *Lucrèce Borgia*.

LAURENT, Joseph, né le 5 mars 1822, plus connu sous le nom du « Gros Laurent ». — Etait Parisien. Apprenti ébéniste, figurant à l'Ambigu, acteur à Grenelle, Laurent, comme tous les comiques, ne rêvait que le genre sérieux. Mais il n'était accueilli que par un immense éclat de rire. « Le malheureux, criait le père désespéré, il a l'air si bête que tout le monde lui rit au nez ! » Ce fut son salut. En 1842, Charles Pérey quittait l'Ambigu pour entrer aux Variétés ; Laurent reprit le rôle créé dans *Madeleine* par cet artiste et fut reçu d'emblée. Enfant chéri du public, drôle sans efforts et sans études, Laurent possédait une bonne grosse nature qui aurait désarmé le spectateur le plus rébarbatif. Dans les grimes il s'essaya aussi avec succès : Pimperlot de l'*Enfant de Paris*, le Sénéchal dans *Un Mystère*, Jean Durand dans l'*Enfant du Régiment*. Une petite excursion aux Variétés, où il reçut bon accueil cependant, ne lui convint qu'à moitié ; Laurent revint avec plaisir à son boulevard Saint-Martin.

« Laurent est un profond comédien, écrit Jacques Arago : plus vous l'étudiez, plus vous l'appréciez. Laurent est l'homme de tous les étages, depuis le parterre jusqu'au paradis. » « C'est la naïveté, c'est la franchise incarnées » écrit Darthenay. « Il compte cent créations plus drôles les unes que les autres, dit Em. Abraham en 1861 ; il leur a donné à chacune un cachet à part. » N'avait qu'une manie : celle de vouloir ressembler à Napoléon !

Après quinze ans passés à l'Ambigu, Laurent parut à la Porte-St-Martin où il fit encore de remarquables créations ; après le Mousqueton des *Mousquetaires* de l'Ambigu, il fut le Bonacieux de ceux de la Porte-St-Martin, un Gorenflot épique dans la *Dame de Montsoreau*, le sonneur de *Patrie*, rôle dans lequel il fit verser — quoique comique — bien des larmes. Accidentellement il avait joué à la Salle Ventadour, avec les artistes de la Porte-St-Martin, *Mme de Chamblay*, de Dumas, qui admirait « sa grosse franchise, sa bruyante gaîté » (1868). Atteint d'un asthme qui ne lui permettait plus de se coucher, Laurent dut quitter le théâtre vers 1882, pour se retirer à Champs, où il finit ses jours (*Rapport* 1894). En 1882, âgé de 61 ans avec 37 ans de théâtre, il avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Biographie : *Th. de Paris*, Lorsay, t. I., notice par Salvador. — *Galerie Geoffroy*, t. I, notice par Ch. Desnoyer. — Lavergne, *Biogr. des acteurs de l'Ambigu*, 1856.

Bibliographie : Les *Th. en robe de chambre*, p. 175.

Iconographie : *Th. de Paris*, Lorsay. En pied de ¾ à droite, lith. Collette, dans la *Prière des naufragés*; *Galerie Geoffroy*.

LAURENT, Mme Eudoxie. — M. d'Heylli dans son *Dict. des pseudonymes*, fait naître cette artiste *Yvose* en 1840. Et cependant l'*Annuaire des artistes* nous signale dès 1852 une actrice du nom d'Eudoxie Laurent à Nancy, puis aux Variétés 1854. Jolie femme, Mme Eudoxie Laurent avait joué déjà à Rouen, où elle était très fêtée, aux Variétés, aux Délassements comiques, au Palais-Royal, puis de nouveau aux Variétés où elle créa le rôle de l'Amour dans l'*Amour et Psyché* lorsqu'elle fut engagée aux Folies dramatiques, avant de passer au Cirque impérial où elle joua le rôle de la Vivandière dans l'*Histoire d'un drapeau* et Mme Satan dans la *Poule aux œufs d'or*. En 1862, elle épousa l'auteur dramatique Fontréaux de Jallais (Amédée) né en 1826, directeur de divers petits théâtres et auteur sous les noms d'Amédée de Jallais et de Jean de Réaux. En 1869, Mme Eudoxie Laurent qui avait encore passé par différents théâtres parisiens, Bobino 1865, Nouveautés 1867, débuta comme *étoile* à l'Alcazar d'été avec de fort gros appointements. En 1873, elle était au Châtelet *(La Faridondaine)* et au Théâtre historique, Hortensia de la *Bergère des Alpes* (reprise), 27 avril 1876.

LAURENT. — Sous ce nom : Mlle *Laurent*, Clara, Vaudeville 1852; Mme *Laurent*, Marie, née Peucheu, Paris 1862-68, Porte-St-Martin 1869 et années suivantes, Paris 1878-81, sa mort, *Rapport* 1883; *Laurent*, Lucien, Frédéric, San-Francisco 1862-63, Paris 1864-65; Mme *Laurent*, Marie, Louise, Glorieux dite v. Mme Frédérick Lemaître; *Laurent*, Eugène, François, Bruxelles 1868-69, Variétés 1870, Saint-Pétersbourg 1872-76, Batavia 1877-78, Bruxelles 1879-81, Paris 1882-89, sa mort, *Rapport* 1890; Mme *Laurent*, Jeanne, Nice 1872-73, Paris 1874-75, Limoges 1876, Montpellier 1877-80, Alger 1881-82; Mme *Laurent*, Ludovic, Folies Marigny 1873; *Laurent*, Charles, Gustave, Bordeaux 1874, Nancy 1875, Amiens 1876, Lyon 1877, Liège 1878, Versailles 1879, Dijon 1880 et années suivantes, sa mort, *Rapport* 1905; *Laurent*, Joseph, Martin, Montpellier 1876, Marseille 1879-81, Bordeaux 1882-84, Anvers 1885, Nantes 1886-90, Alger 1891-93, Reims 1894-96, Montpellier 1897-98, Toulon 1899, Paris 1900. Habitait Paris en 1908; Mlle *Laurent*, Renaissance 1875; Mme *Laurent*, Anne, Marie, Emilie, Borsary, Batavia 1877-1904, Besançon 1905; Mme *Laurent*, Anne, Bourély, Anaïs, Marseille 1880-81, Bordeaux 1882-84, Anvers 1885, Nantes 1886-90; Alger 1891-93, Reims 1894-96, Montpellier 1897-98, Toulon 1899, Paris 1900-05, Nantes 1906-1907; Mme *Laurent*, Eugénie, Joséphine, Lille 1888, Paris 1889-90, Châtelet 1891-92, Porte-St-Martin 1893; Châtelet 1894-98; Mlle *Laurent*, Aline, Henriette, Châtelet 1890-92; Mlle *Laurent*, Jenny, Annette, Châtelet 1890-92; Mme *Laurent*, Laurence, Mathilde, Eudalda Athènes 1890-94; Mlle *Laurent*, Blanche, Marie Chassaigne, Nouveautés 1894-99.

LAURENTINE, Mlle. — Fille du comte Moisson de Brécourt, qui fut un moment, sous le nom de Léon, trial à l'Opéra-Comique, puis régisseur à l'Odéon et aux Folies dramatiques, débuta à l'Odéon en 1847 dans l'emploi des soubrettes et des rôles de genre; c'était une comédienne aimable et utile. Elle créa des rôles dans la *Couronne de France*, en *Bonne fortune*, les *Tribulations d'un Grand homme* (1847), le *Dernier Figaro*, une *Heure en Bretagne*, *Van Dyck à Londres*, le *Roué innocent* (1848), le *Trembleur* (1849), les *Baisers* (1850), *Livre III, Chapitre Ier*, les *Droits de l'homme* (1851), l'*Original et la copie*, les *Cinq minutes du commandeur*, les *Absents ont raison*, la *Chasse au lion*, le *Loup dans la Bergerie* (1852), les *Œuvres d'Horace* (1853). Le 12 janvier 1851, Mlle Laurentine avait repris *Une tempête dans un verre d'eau*. Jacques Arago fit pour elle ce quatrain :

De l'esprit à plein bord, une allure mutine,
De l'aisance, du goût, de la grâce, du tact,
Toute chose qu'on aime, à l'œil comme au contact...
J'ai nommé Laurentine.

« Une des plus charmantes actrices du second Théâtre-Français, écrit Darthenay en 1853. Elle a de la grâce, de la vivacité, de la coquetterie; dans les comédies de genre, comme le repertoire de Picard, elle est sûre d'enlever tous les suffrages. »

Mlle Laurentine se retira du théâtre, se fit modiste, et épousa M. Victorien Sardou. Ce fut elle, nous assure M. Eugène Hugot, qui alla trouver Rose Chéri et fit recevoir les *Pattes de mouche*. Mme Sardou Ire (M. Sardou se remaria plus tard avec Mlle Soulié, fille de l'érudit écrivain de ce nom) mourut prématurément; M. Sardou assura les vieux jours de son premier beau-père qui vécut plus de 90 ans.

LAURENTINE, Mlle. — Née Goddé en 1836. Ingénue d'une grande beauté, tour à tour recherchée par la Gaîté 1852-53, le Gymnase, l'Italie. Remporta aussi un grand succès de danse dans les *Sept châteaux du Diable*.

LAURENTIS, Mlle Céline. — Aix 1857, Genève 1858-59, Toulouse 1862-64. Genève 1865.

LAURENZETTI, Mlle. — Th. des jeunes artistes 1802, Th. Montansier 1805-06.

LAURENZITI. — Boulogne-s.-mer 1852.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LAURET. — Sous ce nom : Mlle *Lauret*, Lille 1843; *Lauret*, Th. Lazari 1852; *Lauret*, Regnier, Laurent dit, né en 1839, Ambigu 1868-71, Gaîté 1872-73, Menus-Plaisirs 1874-77, Bruxelles 1878-81, Nouveautés 1882 et années suivantes. Officier d'Académie en 1903. En 1900, 60 ans, 33 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1908.

LAURI. — Sous ce nom : Mlle *Lauri*, Th. Comte 1827; *Lauri*, Charles, Henri, Lowe dit. Clown merveilleux qui se fit surtout remarquer dans les féeries du Châtelet. Mort à 42 ans, *Rapport* 1903.

LAURIANE, Mlle Angèle, Thérèse Brag dite. — Elève de Beauvallet au Conservatoire, Gaîté 1868-70, Ambigu 1872-73, Châtelet 1874-77, Odéon 1878, Rouen 1879-80, Odéon 1881-85, Paris 1886. Habitait Paris en 1908.

LAURIN. — Raisonneur, Bruxelles 1802, 4500 fr. d'appointements.

LAURIOL. — Sous ce nom : *Lauriol*, Liège 1807; *Lauriol*, ex-acteur au Th. du Hâvre, mort en cette ville en février 1827. Le régisseur Armand prononça un discours sur la tombe de son ancien camarade et fut félicité par le vicaire de Notre-Dame.

LAURISSE, Mme Clotilde, dame Febvre. — Beauvais 1879-80, Clermont 1881, Rochefort 1882, Elbeuf 1883-85, Orléans 1886, Angoulême 1887, Paris 1888, Châlons-s.-Marne 1889-90, Paris 1891, Dunkerque 1892-94, Paris 1895 97, Dunkerque 1898-1901, Paris 1902-03. Sa mort, *Rapport* 1904.

LAUROIS. — Sous ce nom : *Laurois*, Th. Comte 1843; Mlle *Laurois*, Elisa, Folies dram. 1847.

LAURY, Charles, Eugène Comte dit. — Château-d'Eau 1887 88, Menus-plaisirs 1889, Valenciennes 1890-92.

LAUTE, Gabriel. — Débuta à l'Odéon sous le nom de *Lautmann* en 1841. *Amour et Sagesse*, une *Charge à payer*. En 1843, nous retrouvons *Lautmann* à Châlons-s.-Marne où il prend le nom de *Laute*, alors que son véritable nom semble avoir été *Lautmann* ou *Lautemann*, Victor. Troyes 1852-53, raisonneur, roi de tragédie, Odéon 1855-60, Rouen 1860, Ambigu 1861, Odéon 1862-74. Fort estimé, honnête homme, Laute fut envoyé deux fois, par les soins du Comité, à Aix-les-Bains. Il mourut dans cette ville en 1874, laissant une veuve et un fils mineur dont s'occupa l'Association des artistes.

LAUTE, Mme. — Jeune première, Châlons-s.-Marne 1850.

LAUTIER, Mme et Mlle, mère et fille. — Th. sans prétention, 1807.

LAUTMANN. — V. Laute.

LAUTON, Maruzini, Louis, François. — La Haye 1864, Nantes 1865, Anvers 1867, Toulouse 1868-69, Nîmes 1870-72, Toulouse 1873, Béziers 1874, Toulon 1875-76, Dijon 1877-78, Liège 1879-82, Avignon 1883-87.

LAUTRÉE, Mme. — Nouveautés 1871.

LAUTZ, Mlle. — Variétés 1826. Un Siméon Lautz était chef d'orchestre au Th. Comte, et mourut en 1857.

LAUVILLE. — Père noble, Lille 1767-68.

LAVAL. — Sous ce nom : *Laval*, comédien, qui écrivit une brochure in-8° contre Jean-Jacques Rousseau, et auteur d'une comédie intitulée l'*Innocente supercherie*; *Laval*, Th. patriotique 1791-92; *Laval*, raisonneur, Rouen 1804; *Laval*, deuxième amoureux, Liège 1809; Mlle *Laval*, Louise, Liège 1818; *Laval*, Nîmes 1828; Mme *Laval*, duègne, Nîmes 1837; *Laval*, Félix, Montparnasse 1847; *Laval*, Hippolyte, Brisson dit, Mons 1852-53, Rouen 1854, Nantes 1855-56, Buenos-Ayres 1857-63, Agen 1864-68, Paris 1869-70, Mons 1872-73; Mme *Laval*, Eug., Emilie, Thérèse, Elisabeth, Marseille 1888, Avignon 1889-92, Marseille 1893-96.

LAVALADE. — Père noble, Aix 1840.

LAVALE, Joseph, Absandre dit. — Né à Montpellier, demeurant à Avignon, marchand puis acteur, âgé de 33 ans, Reims 1799.

LAVALLÉE. — Maëstricht 1673-78.

LAVALLÉE, Mme Jeanne de, née Nadaud. — Paris et St Quentin 1889 1906. En 1906, 55 ans, 33 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

LAVAQUERIE, Mlle. — Gymnase 1821, Porte-St-Martin 1824, Liège 1826, Vienne (Autriche) 1827.

LAVARINIÈRE. — Caen 1806.

LAVARRENNE, Denis. — Montereau 1893-94. Sa mort, *Rapport* 1895.

LAVASSY, Mlle. — Actrice française à la Cour Palatine, frappée d'apoplexie et soignée comme telle à l'hôpital, octobre 1741.

LAVAU. — Comique aux Funambules; Mme *Lavau*, jeune première, même théâtre 1857-59.

LAVAUDAISE ou Lavaudèze. — Angers et Nantes 1791-93 raisonneur, Nantes 1796; Mme *Lavaudaise*, Caen vers 1803.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LAVAUX. — Sous ce nom : Mlle *Lavaux*, débuta à la Comédie-Française le 3 mai 1783, rôle d'Aricie de *Phèdre* ; *Lavaux*, troisièmes rôles, Gand 1789 ; Mlle de *Lavaux*, Pauline, très sympathique actrice, Genève 1859-62, Lille 1864 et 1867.

LAVEAU, Mlle. — Nouveautés 1866.

LAVENANT, Théodore. — Liège 1845-46.

LAVENAU, Mlle Georgie. — Rôles d'enfants, Délass. com. 1794.

LAVERGNE. — Sous ce nom : *Lavergne*, 1845-47. Pourrait bien être Joseph, Denis. — Un *Lavergne*, Alexandre était né le 18 mars 1808. Nous retrouvons un *Lavergne*, financier, à Strasbourg 1852, Lille 1852-53, Mlle *Lavergne*, coquette, Lille 1851 ; Mme *Lavergne*, Clotilde, Pau 1855, Genève 1856, Gand 1857-59 ; *Lavergne*, utilités, Lille 1890, père noble, Lille 1894-95.

LAVERGNE, Joseph, Denis, Laverge dit. — Naquit à Paris en 1820 ; apprenti tourneur en bois dès l'âge de onze ans, Lavergne attiré vers le théâtre par une passion folle, débuta sur de petits théâtres de société, passa par le théâtre de Mac-Moc à raison de 10 francs par semaine, par le Caveau des Aveugles où il resta un an, puis entra par la petite porte à l'Ambigu où on lui confia pendant vingt ans les utilités. Exemple à méditer pour les jeunes gens qui se figurent que la vocation suffit : nul n'aima le théâtre plus que Lavergne. Mal servi par son physique, il ne put jamais, malgré son intelligence, se faire remarquer. Son rôle le plus en vue fut celui de Jean, le garçon marchand de vins, dans du *Côté de la barbe est la toute puissance*. Il se fit alors le biographe de ses camarades de l'Ambigu, et comme il ne pouvait se juger lui-même, fit écrire sa notice dans ce même opuscule, par Alexandre Guérin. En 1873, Lavergne alla se fixer à Malakoff. En 1875, il se fait inscrire comme appartenant au Théâtre des Intimes (?) et demeure à Paris jusqu'en 1889. En 1883, âgé de 64 ans, avec 25 de théâtre, il avait obtenu une pension de 400 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1889.

Biographie : *Biographie complète des acteurs et actrices de l'Ambigu comique* par lui-même (sa notice personnelle par Al. Guérin), à Paris chez l'auteur, rue de la Grande Truanderie, 38, 1856.

LAVERNOIS, Emile. — Dijon 1845-46. V. le suivant.

LAVERNOS, Emile. — Premier amoureux, Lille 1849, Rouen 1850, La Haye 1852-53, Bordeaux 1854, Paris 1855-56, Vaudeville 1857-58, Le Hâvre 1859, Hombourg 1860, Amiens 1861-62, Reims 1863-64, Angers 1865, Versailles 1867, Metz 1868, Le Mans 1869-70, Amiens 1872, Rouen 1873, St-André 1874-75.

LAVERNY, Mlle. — Délass. com. 1843, Vaudeville 1845-46.

LAVERRIÈRE de. — V. Borsat.

LAVIALE ou Lavialle. — Financier, Lille 1807, 1817.

LAVIE, Mlle. — Soubrette, Bourges 1826.

LAVIGNE. — Sous ce nom : Mme *Lavigne*, grande coquette, débuta au Th. Feydeau le 26 mai 1789 dans l'*Amour* et l'*Intérêt* ; *Lavigne*, Bruxelles 1835 ; Mlle *Lavigne*, troisième amoureuse et deuxième soubrette, Bruxelles 1848-51 ; Mme *Lavigne*, Eulalie, Lyon 1853-54, St-Pétersbourg 1855-60, Paris 1861-65, St-Pétersbourg 1867-91, Paris 1892-97. En 1892, 60 ans, 47 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1898 ; *Lavigne*, Jean, Baptiste, Semur 1855-60, Bordeaux 1860-61, Poitiers 1862-63, Nîmes 1865, Rouen 1867-70 ; Alger 1872, Rouen 1873-74, Amiens 1875, Boulogne 1876, Toulouse 1877-80, Paris 1881, Nice 1882-83. Sa mort, *Rapport* 1884 ; Mme *Lavigne*, Henriette, Antoinette, Lyon 1869-73, Bruxelles 1874, Lyon 1875-94, Marseille 1895, Paris 1896-98, sa mort *Rapport* 1899 ; Mme *Lavigne*-Plet, Elise, Aimée, née Lerique, Le Mans 1869, Brest 1870-73, Paris 1874-90, Buenos-Ayres 1891 et années suivantes. En 1876, 72 ans, 500 fr. de pension. Son nom disparut de l'*Annuaire* en 1902.

LAVIGNE, Mme Alice, Julia Bourgogne dite. — Naquit à Buenos-Ayres. Brunette, gentillette, Alice Lavigne fit son apparition aux Folies Marigny en 1864, puis elle passa aux Variétés où elle reprit le rôle de la Princesse dans les *Brigands*. On la revit ensuite, vers 1879, à l'Athénée. Douée d'une voix singulière, avec des effets comiques irrésistibles, Mme Alice Lavigne ne tarda pas à se faire remarquer par ses ahurissements cocasses, qui la firent appeler un « Lassouche en jupons ». Le Palais-Royal la guettait. On lui donna d'abord des rôles de servantes effrontées, puis les auteurs lui tracèrent des types plus variés.

Mme Alice Lavigne débuta au Palais-Royal le 13 septembre 1879 dans la *Revue Trop tôt*, puis créa des rôles dans le *Mari à Babette* (31 déc. 1881), la *Brebis égarée*, le *Truc d'Arthur* (1882), *Ma Camarade*, rôle de Sidonie, grand succès personnel (1883), Agathe du *Train de Plaisir*, Céleste des *Petites Godin* (1884), les *Noces d'un réserviste*, le *Baron de Carabasse* (1885), la *Perche*, la *Briguedondaine*, rôle de Gotte, dans *Gotte* (1886), *Durand et Durand*, le *Club des pannés* (1887), les *Joyeusetés de l'année* (1888), les *Miettes de l'année*, un *Prix Montyon*, le *Roi Candaule* (reprise 1890), les *Joies de la paternité*, *Monsieur*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'Abbé (1891), *Bébé* (reprise, 1892), *Leurs gigolettes*, *Nounou* (reprise, 1893), les *Joies du foyer* (1894), le *Dindon* (1896), *Chéri* (1898).

Mme Lavigne qui constituait un type, une excentricité de bon goût unique dans son genre, était donc devenue l'actrice indispensable du Palais-Royal, lorsque l'on apprit un jour que la pauvre femme perdait la vue. La nouvelle n'était que trop vraie. Mme Alice Lavigne se retira donc de la scène en plein talent, et cette estimable artiste en est réduite à vivre aujourd'hui dans la retraite, soignée par sa fille que l'on vit aussi au Palais-Royal sous le nom de Marguerite *Lavigne* (1898-99), et ne rompant le silence que de temps à autre, pour participer à une bonne action. Mme Alice Lavigne habitait Paris en 1908.

LAVIGNE, Mme Lucie, Jeanne, Francine. — Toulouse 1878-80, Paris 1881, Nice 1882-85, Lille 1886-88, Haubourdin 1889-1904, Lille 1905-06. Se trouvait à Budapest 1907-08.

LAVIGNY, Mlle. — Variétés 1837.

LAVILLE. — Sous ce nom : *Laville*, Ambigu 1796 ; *Laville*, J. B. né vers 1759, Angers 1798 ; *Laville*, Étienne, La Haye 1885, Bayonne 1886-88.

LAVILLER, Lavillès, Lavillier ou Lavillière. — Brest 1829, premier comique Metz 1830-31, Nantes 1843, financier, Lille 1844-45, Liège 1848, Bruxelles 1852-53. V. aussi Lavillette.



Madame Alice LAVIGNE
(*Journal amusant*)

LAVILLETTE. — Sous ce nom : *Lavillette*, Angers 1796, Lille 1807 ; *Lavillette*, financier, Liège 1822, St-Pétersbourg 1827-31, Liège 1831-32, Bruxelles 1835 ; *Lavillette*, utilités, Lille 1830-35 ; *Lavillette*, Houattelin dit, Belleville 1852.

LAVIOLETTE, Jean, Jacques. — Angers 1797.

LAVOIX. — V. Lavoye.

LAVOY, Denis. — Comédien français, Gand 1663.

LAVOY, Georges, Guillaume Du Mont de. — Époux d'A. F. Dorné-Dauvilliers (6 déc. 1704), naquit vers 1661 ; il jouait les rôles à manteau, les paysans, quelques valets et les grands confidents. S'étant présenté à la Comédie-Française le 16 mars 1694 dans le rôle d'Harpagon, il fut jugé insuffisant. Il se représenta le 30 avril 1695 dans le rôle du valet de la *Fille capitaine* et fut reçu par ordre le 23 décembre de la même année. Il mourut à Paris le 2 décembre 1726. M. Campardon le croit neveu de Mlle Ozillon, dont le nom de fille était Marie Du Mont. Il signait aussi *Laroie*. On trouve dans les *Comédiens du Roi* de la *Troupe française*, une plainte rendue par Lavoy contre les individus qui l'accusaient d'avoir réalisé, en connivence avec les portiers de la Comédie, des gains illicites aux dépens de la Société. Sa femme, qui débuta à la Comédie le 30 juin 1705 par le rôle de Camille dans *Horace*, ne fut pas reçue. Elle mourut en 1722, âgée de 35 ans.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

Bibliographie : Campardon, ouvrage cité plus haut.

LAVOY, Mlle Marie, Anne, Pauline Du Mont dite de. — Fille des précédents, femme de Joseph Poinsot, née à Paris vers 1710, parut dans des rôles d'enfants en 1717, et débuta le 19 août 1739 à la Comédie-Française par le rôle d'*Andromaque*. Reçue le 4 janvier 1740, elle joua les grandes confidentes dans la tragédie, et les ridicules dans la comédie (Collé, *Journal*, t. I, p. 149). Mauvaise actrice d'ailleurs, déclamant sans cesse, même dans le comique. M. Campardon a publié l'ordre de sa réception à part entière en date du 26 octobre 1743. Mlle Lavoy se retira le 31 mars 1759 avec la pension de 1000 livres, et mourut en 1792 ou 1793.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

LAVOY. — Sous ce nom : *Lavoy*, Cour Palatine 1733. Sans doute le même « ancien comédien de province » que nous retrouvons directeur à Calais, Bruxelles (quatre ans) et Lille 1767-68. Lavoy devint receveur des premières à la Comédie-Française (1770) et fonda à Paris une agence dramatique ; Mme *Lavoy*, femme du précédent, Lille 1767-68. Devint receveuse des billets à l'entrée des acteurs de la Comédie-Française ; Mlle *Lavoy*, Gogo, fille des précédents, rôles d'enfants, Lille 1767-68, débuta à la Comédie-Française le 11 février 1775 dans *Iphigénie*. Elle joua *Hypermnestre* le 15 et ensuite *Alzire*. On la disait petite-fille de l'ex-sociétaire Georges, Guillaume Lavoy ; Mme *Lavoy*, Emire, Madeleine, Nice 1873-74, Troyes 1875-78, Th. Lyrique 1879-80, Troyes 1881-82. V. Lavoye.

LAVOYE. — Sous ce nom ; Mme *Lavoye*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Louise ou Lavoix, dite Thuillier, 67 ans en 1848, atteinte de cécité à Bruxelles, pensionnée de 150, 200 et 300 fr. de la Société des artistes, Pont-Audemer 1854-57, morte vers 1858 ; Mme *Lavoye*, Anne, Benoite, Louise, plutôt chanteuse que comédienne, Opéra-Comique 1843-49, Marseille 1852-54, Bordeaux 1856, Rouen 1857-58, Nantes 1859-97. En 1884, 61 ans, 40 ans de théâtre. 500 fr. de pension. Sa mort. *Rapport* 1898 ; Mme *Lavoye*, Adèle, Françoise, *Ygonnet*, Orléans 1862-64, Mâcon 1865, Montpellier 1867, Colmar 1869, Lille 1870, Montpellier 1872, Nîmes 1873, Le Hâvre 1874-75, Besançon 1876, Montauban 1877, sa mort, *Rapport* 1878 ; *Lavoye*, Charles, Louis, Anne, Limoges 1891.

LAVRY, Mlle. — Rouen 1840.

LAWAL, M. et Mme. — Nîmes 1825-27, Perpignan 1826.

LAYDER, Mlle. — Vaudeville 1852.

LAYOLLE, Jules, Jean. — Marseille 1895-96, Anvers 1897-99.

LAYZET, Mlle. — Débuta à l'Odéon le 7 nov. 1808, rôle de Mme Randan dans les *Amours de Bayard*.

LAZARDEUX, Mlle Euphrosine. — Nîmes 1852, Avignon 1853-54.

LAZARE, Mlle Denise. — Marseille 1847-48.

LAZERGES, Bruno. — Agen 1864, Toulouse 1865, Pau 1868-70.

LAZOWSKI. — Débuta au Th. Français le 27 mai 1721 par le rôle d'Hippolyte de *Phèdre* et celui de Dormilly des *Fausses infidélités*. Refusé, il se présenta à l'Odéon le 1er août 1822. Nous le retrouvons troisième rôle puis deuxième amoureux à Bordeaux 1826-31 et jeune premier à St-Pétersbourg 1833.

LAZZARI, Ange. — Naquit à Bologne (Italie) le 29 septembre 1749. Mime de talent, avantageusement connu en Italie, Lazzari fit son apparition à Paris à la foire St-Germain, dans l'ancienne salle d'Audinot, laquelle après avoir porté des titres divers s'appelait *Théâtre des Variétés* (avril 1792). Avant de prendre le nom de *Variétés comiques* à la *Foire St-Germain* (9 mai suivant) Lazzari débuta le 29 avril par le rôle de l'Enfant de Bergame dans une pantomime à machines intitulée l'*Amour puni par Vénus et protecteur d'Arlequin*. Il apportait avec lui toute une série d'ouvrages de ce genre, tels que *Ariston ou le pouvoir de la magie* (5 juillet), les *Acteurs invisibles* (25 oct.) Le 1er novembre, cette entreprise passa sous sa propre direction, et le théâtre prit son nom (Théâtre du citoyen Lazzari, foire St-Germain). Un mois plus tard, sans abandonner l'exploitation de ce spectacle, il ouvrit au boulevard du Temple, dans l'ancienne salle des *Elèves de l'Opéra* un nouveau théâtre (Théâtre français et italien) où l'on joua le même répertoire. Le 7 février 1793, ce théâtre devenait le *Théâtre français du boulevard*. On y monta des pièces de circonstance, telles que l'*Entrée des Français à Chambéry*, le *Départ d'un père de famille pour les frontières*, la *Bataille de Jemmapes*, la *Mort de Saint Fargeau*, suivie de *son apothéose et de sa pompe funèbre*, les *Déserteurs prussiens* et enfin le *Suicide* ou la *Mort de Pâris* (l'assassin de Lepelletier de St-Fargeau). Puis Lazzari abandonna définitivement la salle de la foire St-Germain pour celle du boulevard du Temple à laquelle il donna — une fois de plus — un nom nouveau : le *Théâtre des Variétés amusantes* (24 mars 1793). Il inaugura cette prise de possession par la première représentation d'*Alcine* ou *Arlequin esprit follet*, pantomime, suivie du *Légataire universel !* Agile, adroit, varié, Lazzari se prodiguait comme arlequin. Ses pièces à changements attiraient la foule. Sacrifiant à l'esprit du jour il donnait la *Mort de Marat*, les *Brigands de la Vendée*, *A bas la Calotte*. L'entreprise se soutint pendant cinq ans. Le 15 janv. 1797, une troupe de danseurs et de voltigeurs y représenta les *Fourberies d'Arlequin*. Parmi les pantomimes les plus en vogue, il faut citer *Arlequin avalé par la baleine* et la *Baleine avalée par Arlequin*. Le 30 mai 1798, on avait joué *Arlequin squelette* et le *Festin de pierre*. Le feu éclata au théâtre après la représentation et détruisit tout. Lazzari était ruiné. Le théâtre du Marais, celui des Délassements donnèrent des représentations à son bénéfice. Lui-même alla jouer au jardin de Tivoli les *Deux Arlequins rivaux*. Mais ces faibles subsides ne pouvaient lui suffire pour relever son théâtre. Dans un moment de désespoir le pauvre mime se brûla la cervelle, laissant dans une misère complète sa veuve, Marie Magdeleine Fischbach, une blonde alsacienne, qu'il avait épousée trois mois auparavant (7 mai 1798). Le théâtre ouvert en 1830 sur le boulevard du Temple sous le nom de *Petit Lazzari* ou Lazari (on écrit les deux) n'eut donc jamais rien de commun avec celui de l'ex-arlequin.



Premier Théâtre LAZZARI, boulevard du Temple

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Biographie : Ed. de Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet.*

LAZZARI, Albert. — Béziers 1882-85.

LÉA. — Sous ce nom : V. Duchesnois, t. I, p. 588. Mlle *Léa*, amoureuse aux Funambules; Mlle *Léa*, Clara, Nouveautés 1870, Paris 1888-90; Mlle *Léa*, Marie, Joséphine Lepetit dite, Bucarest 1879-82; Mlle *Léa*, Marie, Jeanne Chesny, Bataclan 1886-87.

LÉA DASCO, Mlle. — Victorine Girard, comtesse de Lagrange, puis femme Alfred de Lestapis, que nous avons déjà signalée à l'article *Dasco*, comme ayant fait partie des troupes de la salle Taitbout 1875 et de la Renaissance 1877-79, eut une vie des plus agitées. En 1906, retirée à Nice « la comtesse » dirigeait le jardin zoologique de cette ville, lorsqu'elle fut trouvée morte dans sa chambre, le cœur percé d'une balle (*Eclaireur de Nice*, vers le 22 novembre 1906). On crût d'abord à un crime. On apprit ensuite que l'entreprise du jardin zoologique était dans de mauvaises affaires, et que la vente en avait été annoncée. M. de Lestapis, le mari, était alors au Mexique à la recherche d'une situation. Une enquête fut ouverte, et le suicide fut considéré comme assez probable. Le *Rapport* de 1907, en annonçant cette mort, rappela la charité bien connue de la défunte.



LEBEL (Compan dit), (*Panthéon grotesque*)

LÉAR. — Bordeaux 1793.

LÉAUD. — Th. Historique 1890.

LÉAUTAUD, Firmin, Isidore. — Prix de tragédie au Conservatoire, Lille 1866-68, Paris 1869, Odéon 1870-74, souffleur à la Comédie-Française 1875 et années suivantes. Retraité comme tel, Courbevoie 1897-1903. En 1898, 64 ans, 39 ans de th., 500 fr. de pension. Les obsèques de Léautaud furent célébrées le 27 février 1903 à Courbevoie; la plus grande partie du personnel de la Comédie, avec M. Claretie à sa tête, y assistait.

LEAUTIER, Mmes, mère et fille. — Th. sans prétention 1801.

LEAVINGTON, Mlle Henriette, Marie, Mathilde. — Marseille 1874-77, Anvers 1878-79, Marseille 1880-82.

LEBAILLY, Mlle. — V. Clorinde.

LEBAYLE, Mlle. — Metz 1793, th. Patriotique 1794.

LEBÈGUE, Adolphe. — Troisièmes rôles, Agen 1830.

LEBEL. — Variétés amusantes 1785, Père noble et régisseur aux Délassements comiques 1792, puis à l'Ambigu 1793-1801. C'est à Lebel qu'il appartenait de rouvrir la salle des Délassements fermée depuis deux ans. Il avait comme associés le général Thuringue et l'ancien acteur Beaulieu (1803). L'entreprise ne réussit pas. Le *Tribunal volatile* nous apprend que cet artiste, qui avait joué jadis les amoureux, avait été frappé au cours de sa carrière d'une paralysie qui avait changé son physique et son organe.

LEBEL, Compan dit. — Naquit à Paris en 1802. Fils d'un musicien des Variétés, et timbalier lui-même pendant six ou sept ans à ce théâtre, Lebel commença sa carrière dramatique dans les théâtricules de société, puis, en 1822, chez Seveste, qui le garda quatre ans à Montparnasse, d'où il revint, mais cette fois comme acteur, à son ancien théâtre où Brunet, dans l'*Aveugle de Montmorency*, lui fit doubler Odry.

Un peu relégué au dernier plan au passage des Panoramas, Lebel retourna chez les frères Seveste qui, cette fois, l'envoyèrent à Belleville 1830-33, où il tint la tête de l'affiche en qualité de premier comique, jusqu'au jour où Bernard Léon, qui venait de prendre la direction de la Gaîté, l'engagea.

Bon gros garçon, à la figure franche et ouverte, Lebel ne tarda pas à gagner la faveur du public des boulevards. *Vive la gaîté*, les *Infidélités de Lisette*, *Roquelaure*, le *Bonnet de grenadier*, *Louise Duval*, le mirent en évidence . En 1839, M. Dejean l'appela au th. du Cirque. Là, plus de féerie possible sans Lebel : Tchin-Tchin de *Gengis-Khan*, Magloire des *Pilules du diable*, Pierrot du *Mirliton enchanté* en font le comique le plus populaire. Chez lui, pas de préparations, il joue nature, et son aspect seul suffit à mettre toute la salle en gaîté. Puis viennent la *Corde de pendu*, *Eugène et Joséphine*, *Monsieur Morin*, le *Consulat et l'Empire*, la *Chatte blanche*, *Masséna*, la *Poudre de Perlinpinpin*, tantôt eunuque, apothicaire ou grenadier français. « Il porte sa bêtise, écrit un critique, comme un éléphant porte sa tour; il a une voix d'ogre à faire peur aux petits enfants et la physionomie truculente d'un

EFERUS - Recherches & Classification numériques

mannequin de kermesse flamande. » — « Sa diction saccadée, déclare Théophile Gautier, procède par de si singuliers éclats de voix qu'on dirait qu'il porte dans son ventre un mécanisme caché comme les chiens de carton. —Il tient le milieu entre l'homme et la marionnette. »

A part une apparition à la Porte-St-Martin vers 1850, Lebel resta fidèle à son théâtre du Cirque jusqu'au jour de la démolition (1862). Il suivit la troupe au Châtelet. Parmi ses dernières créations au boulevard, nous rappellerons le *Diable d'argent* (1857), le *Chevalier d'Assas* (1859), la *Prise de Pékin* (1861), *Rothomago* (1862); au Châtelet: *Marengo* (1863), le *Secret de Miss Aurore* (1863), la *Lanterne magique* (1865), toutes pièces où il donnait invariablement la réplique à Williams, un partenaire à la voix enrouée, qui le complétait absolument. Avec l'âge, Lebel perdit ses dents; on ne l'entendait presque plus. Vers 1866, il se retira. En 1867, âgé de 65 ans, avec 44 ans de th., il obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1871. Il emportait avec lui la réputation d'un brave homme, mais aussi celle d'un incorrigible buveur.

Biographie: Les *Th. de Paris*, par Ernest Lorsay, notice par Th. Nézel. *Galerie Geoffroy*, notice par Salvador.

Bibliographie: *Derrière la toile* (1866). — Les *Théâtres en robe de chambre* (1868). — Al. Lemonnier, les *Petits mystères de la vie théâtrale*, p. 227-228.

Iconographie: Les *Théâtres de Paris*: de face, en pied, costume de th. dans la *Poudre de Perlinpinpin*, par Ern. Lorsay, lith. Collette. — *Galerie Geoffroy*: de face, en pied, costume de th., par Geoffroy. — Le *Panthéon grotesque*, caricature.

LEBEL, Mme (peut-être Laure Jacqui?). — Débuta à l'Odéon le 11 juillet 1822, Metz et Nancy, Marseille 1824. Actrice sans chaleur, premier rôle, Angoulême 1827, Le Hâvre 1828, Clermont 1830, Metz 1840, Genève 1850. Vivait en 1852.

LEBEL, Ernest. — Rôles d'enfants, Gaîté 1828.

LEBEL, Louis, Edouard Fisanne. — Liège 1852-54, Boulogne 1855-58.

LEBELLOT, Mme Cécile, née Lejeune. — Mons 1847. En 1882, 66 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Venise 1884-94.

LEBERT, M. et Mme. — Rouen 1785-91. 4000 livres d'appointements plus une demi-représentation pour Mme Lebert; *Lebert*, th. du Marais 1793.

LEBICHER. — Arlequin du th. de la foire 1724.

LEBLAM, Louis Blanc dit. — Besançon 1850.

LEBLANC. — Sous ce nom: Mlle *Leblanc*, Variétés amusantes, début le 17 mai 1783 (rue de Bondy); *Leblanc*, th. de la rue de Bondy 1791; Mlle *Leblanc*, Gaîté 1807-08; *Leblanc*, jeune fashionable ruiné qui joua au Panorama dramatique dans la *Vieille femme colère*, le 28 avril 1823; Mlle *Leblanc*, ingénue, Versailles 1827-31, St-Germain 1830; *Leblanc*, comique, Allemagne 1828, Nouvelle-Orléans 1828-30, Le Mans 1830; Mlle *Leblanc*, femme Sonuet, née vers 1809, soubrette, Le Mans 1830, Bordeaux 1837, Anvers 1839. Agée de 85 ans en 1894, avec 33 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1901, v. Sonnet; Mlle *Leblanc*, élève, th. de la Porte-St-Antoine 1837-38; *Leblanc*, jeune premier, St-Etienne 1840; *Leblanc*, Hyacinthe, Emmanuel, Limoges 1843-45; *Leblanc*, Charles, Rouen 1848, Paris 1871-73, Marseille 1874-75, Gand 1876-77, Nantes 1878, sa mort, *Rapport* 1879; Mme *Leblanc*, Chambéry 1848; Mme *Leblanc*, Caroline, Angoulême 1848, Turin 1850, Nîmes 1852, Paris 1853 Amsterdam 1854-61, Bruxelles 1862-63, La Haye 1864-65, Nancy 1867, Strasbourg 1868-69, Versailles 1870-1904. En 1882, 65 ans, 44 ans de th. 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1905; Mme *Leblanc*, Jeanne, née Pierron, femme puis veuve (1856), Paris 1851-53, Amsterdam 1854-55, Niort 1856, Napoléon-Vendée 1857, Paris 1858-59, Cherbourg 1860, Lorient 1861-64, Versailles 1865-78, sa mort, *Rapport* 1879; Mlle *Leblanc*, Jeanne, Jeannette, Lyon 1860; Mlle *Leblanc*, Suzanne, soubrette, Lille 1868; Mlle *Leblanc*, Césarine Blanc dite, Marseille 1875-78, Grenoble 1879, Bordeaux 1880-88.

LEBLANC, Mlle Léonide, Alexandrine. — Naquit au hameau de Burly, près Dampierre (Loiret), le 8 décembre 1842. A dix-sept ans, c'était le minois parisien le plus joli que l'on puisse imaginer. L'acteur Blondelet l'avait découverte au th. de Belleville où elle jouait un rôle d'amour dans une revue. Il la présenta à Cogniard, le directeur des Variétés, qui l'engagea pour trois ans à raison de 1200, 1500 et 2000 fr. A Belleville, elle gagnait 60 fr. par mois! Ses débuts furent heureux. La femme était si jolie que le public lui pardonnait facilement les imperfections de l'artiste. On la vit tour à tour dans diverses reprises, entre autres celles de *Paris qui dort*, le *Mari aux neuf femmes*, la *Fille terrible*, *Deux anges gardiens*. Elle fit aussi quelques petites créations. « Gracieuse et mignonne personne » écrivait-on en 1861. La « mignonne » personne ne tarda pas à devenir une des demi-mondaines les plus lancées, promenant sa beauté et ses toilettes dans des rôles de circonstance au Gymnase 1862-65 et au Vaudeville 1867-68, faisant parler d'elle plus par ses excentricités et sa veine passagère de joueuse, — elle fit sauter la banque à Hombourg — que par son talent dramatique. Une liaison princière devait plus tard

EFERUS - Recherches & Classification numériques

achever de mettre le comble à sa réputation ex-théâtrale.

Cependant pour cette « mangeuse d'argent » la maturité vint vite. On dit que l'abus du maquillage lui flétrit les traits avant l'âge. Elle songea alors à faire sérieusement du théâtre et aborda le drame à la Porte-St-Martin, 1869. Sa tentative dans la *Dame de Monsoreau* ne fut pas des plus heureuses. En 1871, elle était à Londres. Elle se présenta ensuite à l'Odéon où elle devait rester quelques années, mais sans jamais y acquérir d'autorité. Le 5 décembre 1874, elle créa la *Maîtresse légitime*, puis son nom disparut du tableau de la troupe en 1879. Elle avait tenu aussi, et non sans succès, le rôle de la Dubarry dans *Joseph Balsamo*. Vers 1886, on parla de son engagement à la Comédie-Française. Elle figura même sur la liste des pensionnaires, mais ne débuta jamais.

Léonide Leblanc fut de celles dont la beauté nuisit au talent. La constance lui manqua pour le travail; la coquetterie l'emporta. Avec les années vint la gêne; « Elle est partie pour qu'on ne la vit pas vieillir » dit spirituellement St-Germain, son camarade, en annonçant sa mort au *Rapport* de 1894. La devise de Léonide Leblanc était: *Quid mihi*.

Biographie: *Paris-Théâtre* nº 5, 20/27 juin 1873, notice très incomplète par F. Jayer.

Iconographie: Le *Boulevard* 15 février 1863, en buste, médaillon par E. Cron, lith. Destouches. — *Paris-Théâtre* nº 5, photo de face, mi-corps, cliché Quinet.



Léonide LEBLANC, cliché Disdéri

— Un petit portrait de Léonide Leblanc par Corot, figura à l'exposition des portraits des artistes dramatiques en 1900.

— Caricature par André Gill, l'*Eclipse*, 5 juillet 1868.

LEBŒUF. — Nom d'un débutant au Th. Français, le 1er vendémiaire an VIII. N'a pas persisté; aurait pu faire un bon troisième rôle.

LEBON. — Sous ce nom : Mlle *Lebon*, Variétés amusantes 1793-94 : Mlle *Lebon*, Marie, Elisabeth, Agnès Arnaud, dite *Le Bon*, avait débuté sous le nom d'*Arnaud*, St-Pétersbourg 1875-76, Gymnase 1877. Puis sous le nom de *Le Bon*: Gymnase 1878-81, Paris 1882-98. Sa mort, *Rapport* 1899.

LEBORGNE, Mlle de Palfray, Marie, Jeanne. — Paris 1879-90, St-Pétersbourg 1891-94.

LEBORNE. — Bruxelles 1799, jeune premier, Rouen 1802, directeur en province, débuta à l'Odéon le 1er mai 1809 par le rôle de Mérinzer de l'*Amant bourru*, Odéon 1809-11, Milan, troupe de Mlle Raucourt, janvier 1814. « Il est maître de sa voix, de ses gestes, écrit-on, c'est le meilleur des premiers acteurs que l'on ait eus jusqu'ici en Italie. Il prononce parfaitement, joue avec sensibilité et émeut. » Revenu en France, Leborne reparut à l'Odéon le 2 mai 1815. Il prend alors le nom de *Leborne père* pour se distinguer de son fils, Odéon 1817-18, premier rôle et directeur, Gand 1819, Odéon 1820-21. Directeur d'une troupe d'opéra comique, Anvers 1822-23.

LEBORNE, Aimé, fils du précédent. Odéon 1816-17.

LE BOURSIER, Nicolas Roquevent dit. — Comédien de la troupe Lepardonneur, Rouen 1558.

LEBRETON. — Sous ce nom: *Lebreton*, Vaudeville 1806; Mlle *Lebreton*, Rouen 1812, débuta au Th. Français le 28 août 1813 dans Agrippine de *Britannicus;* Mlle *Lebreton*, Vaudeville 1866; Mlle *Lebreton*, Gabrielle, dite aussi *Gabrielli*, Versailles 1871-75, Londres 1876; *Lebreton*, Gustave, Grenoble 1890-92, sa mort, *Rapport* 1895.

LEBRUN. — Sous ce nom : *Lebrun*, Douai 1633, « Lebrun hurle plus fort que la voix d'un chartier »; Mme *Lebrun*, deuxième amoureuse, Bruxelles 1753; Mme *Lebrun*, actrice chez Gandon (spectacle de la foire) 1761; *Lebrun*, Louis, Simon Gondet, dit. Variétés amusantes 1779, envoyé au For l'Evêque le 23 août de cette année pour avoir manqué son service de la veille. Même théâtre 1794; Mlle *Lebrun*, Lille 1789; Mlle *Lebrun*, Variétés amusantes 1794; Mme *Lebrun*, Lille 1807; *Lebrun*, comique, Lille 1808, sans doute le même *Lebrun*, Auguste, comique, Lille 1820-21, Odéon 1824-25, Marseille 1826, Toulouse 1827-29, Marseille 1834-37; Mlle *Lebrun*, Julie, fille d'un banquier ruiné, naquit à Paris à la fin du XVIIIe siècle, Lebrun n'étant qu'un nom de théâtre. Elève de Fusil, elle s'essaya d'abord à la Salle Chantereine, et débuta à la Comédie-Française par

EFERUS - Recherches & Classification numériques

les rôles de Dorine de *Tartufe* et de Marton dans *Amour et raison* (25 mai 1820). Joli visage, expression vive et piquante, voix mordante et nette, jeu naturel, gaîté de bon aloi. En 1826, cédant aux conseils de Talma qui l'honorait d'une amitié toute paternelle, elle quitta le Th. Français pour celui de Bruxelles, où elle vint remplacer Mme Clarice-Rascalon. Ses débuts eurent lieu les 26-28-30 mai 1826. Pendant seize ans elle occupa dans son emploi la première place, Ed. Duprez lui consacra une notice dans la *Galerie des artistes dramatiques des th. de Bruxelles*, et Delhasse une autre notice dans son *Annuaire* de 1842. En juin 1843, elle se cassa la jambe, mais fit sa rentrée en octobre. Elle donna sa représentation d'adieux au grand théâtre de Bruxelles, le 2 décembre 1845. Nous croyons la retrouver à Dieppe en 1850. Ricord, dans ses *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 280, en parle dans les termes les plus flatteurs. — *Lebrun*, th. de banlieue 1827; Mlle *Lebrun*, soubrette, Issoudun 1828; Mlle *Lebrun*, Caroline, actrice de vaudeville; Odéon 1829-30; Mlle *Lebrun*, Eugénie, Sens 1829, *Lebrun*, comique, th. du Luxembourg 1830-37; *Lebrun*, comique, Mons 1843; Mme *Lebrun*, Mons 1843; *Lebrun*, Jean, Eléonor, Rennes 1848, Dieppe 1850-51, Colmar 1852, Troyes 1853-54, Odéon 1855-56, Lille 1857, Lisbonne, 1858-59, Pau 1860, Arras 1861-63, Lyon 1864-70, Bordeaux 1871-73, Rouen 1874-75, Bruxelles 1876-82, sa mort, *Rapport* 1884; Mlle *Lebrun*, Marie, Clém. Gravel dite. Poitiers 1854-56, Chartres 1857, Langres 1858, Sens 1859; Mlle *Lebrun*, Pauline, Maria, jeune et belle élève de Beauvallet, premier prix de tragédie au Conservatoire, débuta à la Comédie-Française le 13 octobre 1856, par le rôle de Pauline de *Polyeucte*. Une émotion terrible paralysa ses moyens. Puis on la vit dans Junie de *Britannicus* et dans *Marie Stuart*. Reçue pensionnaire, elle parut l'année suivante dans le rôle de Cassandre dans une reprise de *Venceslas*. Nous perdons ses traces en 1863. — Mme *Lebrun*, Marie, Louise, née Devaux, Paris 1858, Lisboune 1859, Pau 1860, Arras 1861-63, Lyon 1864-70, Bordeaux 1871-73, Rouen 1874-75, Bruxelles 1876-85, Bordeaux 1886, sa mort, *Rapport* 1888; *Lebrun*, Jules, Jean Lancien dit, Montparnasse 1862-65; Mme *Lebrun*, Marie, Anne Balhan dite, Amsterdam 1879-80, Brest 1881-82, sa mort, *Rapport* 1888; *Lebrun*, Léon, Jules, Paris 1888-90, Troyes 1891-92, St-Quentin 1893-95, Caen 1896-97, Nancy 1898, La Rochelle 1899-1900, Angers 1901-04, habitait Paris en 1908; Mme *Lebrun*, Lille 1893.

LECART. — Sous ce nom: *Lecart*, Louis, Léandre Letocart dit, Odessa 1876-79, Moscou 1880-86, Beyrouth 1887-92; Mme *Lecart*, Elvire, Victorine, femme Letocart dite. Naquit à Paris le 15 août 1839 et finit sa carrière au café-concert, Alhambra, Horloge, Cheval blanc, Châtellerault 1875-76, Paris 1877 et années suivantes, pensionnaire de la maison de retraite de Pont-aux-dames 1905, où elle décéda le 25 sept. 1906. En 1905, âgée de 76 ans avec 57 ans de th., elle avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

LECAT. — Sous ce nom : Mlle *Lecat*, Variétés 1799. Une dame veuve Lecat-Mendelly, artiste dramatique, habitait Paris en 1852-54.

LECATTE. — Deuxièmes pères, Bruxelles 1804. 1800 fr. d'appointements. Lille 1807.

LECERF. — Sous ce nom : *Lecerf*, deuxième comique, Liège 1814-19. En 1819, un *S. Lecerf* est directeur en cette ville, deuxième comique, Nantes 1828, Lyon 1835-37, Lyon 1840 et 1848; *Lecerf*, Léon, Louis, Alexandre, Sedan 1848-51, Mme *Lecerf*, Eléonore, Denise, Marcelle, Ambigu 1852-56; Mme *Lecerf*, Adeline, Marie, Buenos-Ayres 1892-96.

LECHAUDÉ, Emile, Charles, Amédée. — Gaîté 1891-92.

LECHESNE. — Sous ce nom : Mme *Lechesne*, soubrette, Liège 1819-21, Nîmes 1824; *Lechesne*, Gustave, Eric, Alger 1848-51; Mme *Lechesne*, Désirée, née Médinger, sociétaire perpétuelle de la société des artistes, habitait Paris en 1908.

LECHEVALIER. — Comique, La Haye 1826, Toulouse 1827, financier 1829, Le Hâvre 1831, Bruxelles 1832, Liège 1833, Verviers 1837.

LECLAIR. — Sous ce nom : *Leclair*, Claude, acteur au th. de Nicolet. En 1762, lors de l'incendie de la Foire St-Germain, Leclair perdit toute sa garde-robe et réclama aux syndics de la Foire 476 livres; il en obtint 300. Plus tard, il forma une troupe ambulante et partit pour la province; Mme *Leclair*, premier rôle, Rouen 1773, Bruxelles 1774-76. 6000 livres d'appointements; *Leclair*, Banlieue 1829-30.

LECLAIRE. — Sous ce nom : *Leclaire*, Victor Chabre dit, th. du Cirque 1849-58, Paris 1859, Louvain 1860-61, Paris 1862-65, Louvain 1867-75; *Leclaire*, Joseph, Gabriel, Colmar 1851-54, Paris 1855, Versailles 1856, Paris 1857, Avignon 1858-60, Paris 1861-77, Ville d'Avray 1878-82. En 1882, 69 ans, 33 ans de th. 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1884; Mme *Leclaire*, v. Gondouin.

LECLERC. — Sous ce nom : *Leclerc*, Jean, Eustache, né en 1726, acteur forain et arlequin de la troupe Silvestre Leblanc, entrepreneur de spectacles 1751. Est-ce le même, chez Nicolet 1763-70, directeur ambulant 1778-81 ? Mlle *Leclerc*, qui débuta à la Comédie-Française le 6 mai 1788, dans le rôle de Finette de l'*Imposteur*; *Leclerc*, Lille 1789-90, Mlle *Leclerc*, th. Molière, Patriotique, des Sans-culottes 1791-94, Ambigu an IX; *Leclerc*, premier rôle à Bor-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

deaux, débuta à la Comédie-Française dans *Mithridate* le 26 août 1806; grande habitude de la scène, diction sage, mais froid, méthodique, stature médiocre, quarante ans, débuts tranquilles; reçu pensionnaire janvier 1807. Double St-Prix et Baptiste aîné, débit monotone, quitta la rue Richelieu en 1809. Père noble et raisonneur, Rouen 1824. Débuta à l'Odéon le 1er mai 1826, Porte-St-Martin, Bordeaux 1832-35. Un *Leclerc aîné* était à Rouen en 1806 et à Bordeaux en 1820 et 1835; *Leclerc*, Théodore, deuxième amoureux à Strasbourg en 1826, se retrouve financier à Toulouse en 1828, et troisième rôle à Toulon en 1840; *Leclerc*, Ad., financier, Toulouse 1826; Mlle *Leclerc*, ingénue, Toulouse 1828; Mlle *Leclerc*, amoureuse, Rouen 1828-29-31; Mlle *Leclerc*, Minette, Banlieue 1828-31; Mme *Leclerc*, duègne, Tournai 1828, Laon 1831; *Leclerc*, Eugène, th. Comte 1829; *Leclerc*, Banlieue 1830-31; Mlle *Leclerc*, Eglé, 8e arr. th. 1831; Mlle *Leclerc*, avait débuté à l'Opéra... dans les chœurs, Palais-Royal 1831-33; *Leclerc*, th. du Temple 1832-33. Une dame Augustine, *Leclerc* meurt en 1833; Mme *Leclerc*, travestis, Lille 1834; *Leclerc*-Laumont, Lyon 1845-48; Mme *Leclerc*, Moscou 1845; Mme *Leclerc*, Fol. dram. 1848; Mlle *Leclerc*, Juliette, amoureuse, deux ans en province, Folies dram. 1861; Mlle *Leclerc*, Stéphen, th. Beaumarchais 1865; Mlle *Leclerc*, Fol. Marigny 1872.

LECLÈRE, Adolphe, Victor, Jean-Baptiste. — Né en 1799, selon les uns, ou à Reims en 1802, selon les autres, avait été quelque peu soldat, choriste, puis acteur nomade à Charleville et Givet; Rouen le recueille comme comique et grime. Il reste 13 ans dans cette ville. En 1841, il vient à Paris et débute au Vaudeville: chute. L'*Homme blasé*, succès, *Polka en province*, *Rose et Marguerite*, le *Coin du feu*, les *Frères Dondaine*, les *Trois loges*. On écrit: « C'est un comédien plein de rondeur et de franchise. Il est très amusant dans le Desjobert du *Secret de mon oncle* », 1842. D'autres sont plus sévères: « C'est un acteur inégal qui n'est pas tous les jours aussi mauvais, mais qui semble prendre à tâche de ne pas devenir meilleur », 1845. Ce n'est pas l'avis de Nestor Roqueplan qui l'engage aux Variétés en 1848; il s'y fit une réputation avec ses qualités de rondeur et de bonhomie: le *Petit de la mobile*, *Mademoiselle de Choisy*, *Un et un*, les *Deux anges gardiens*, la *Gamine*, la *Bastille*, *Paris qui dort*, *Un monsieur qui prend la mouche*, les *Souvenirs de jeunesse*, les *Mystères de l'été*, les *Deux Prud'homme*, les *Amours de Cléopâtre*, le *Guide de l'étranger dans Paris*. En 1861, il créa le rôle de Champein dans *Brouillés depuis Wagram*, et cette création mit le comble à sa réputation. Le 29 octobre de la même année, il mourait à Nogent-sur-Marne entre les bras de sa fille et de son gendre, laissant la réputation d'un honnête homme et d'un bon comédien.

Biographie : *Les th. de Paris*, par Lorsay. Notice, par Albert.

Bibliographie : *Ann. dram.*, 1842, 1845. Le *Monde illustré*, n° 239, 9 nov. 1861, notice.

Iconographie : *Les th. de Paris*, en pied de ¾ à droite, dans le *Monsieur qui prend la mouche*, par E. Lorsay, lith. A. Collette. Le *Monde illustré*, n° 239, 9 nov. 1861. Son portrait.

LECLÈRE. — Sous ce nom : *Leclère*, Pierre, Jules, Mons 1853, Bruxelles 1854, Le Hâvre 1855-58; Mlle *Leclère*, Porte-St-Martin 1902.

LECLERCQ. — Sous ce nom : Mlle *Leclercq*, Louisa, Porte-St-Martin 1868-70; Mlle *Leclercq*, Gaîté 1888; *Leclercq*, jeune premier, Lille 1893.

LÉCLUSE. — Th. du Maréchal de Saxe 1749. V. *Lecluze*.

LÉCLUSE, Mme. — Duègne, Douai 1773. 72 livres par mois.

LÉCLUZE de Thilloy, Louis. — Né en 1711, acteur forain et entrepreneur de spectacles, foire St-Germain 1737-45. A la suppression de ce spectacle il se fit dentiste, et fut même nommé chirurgien-dentiste du roi de Pologne. En 1760, il était à Ferney, chez Voltaire, et y donnait des soins à Mme Denis. Voltaire le traite de « chirurgien habile et homme très estimable ». Puis Lécluze se fixa à Genève pour y exercer sa nouvelle profession. En 1778, on le revit à la foire St-Laurent où il ouvrit le théâtre qui devait s'appeler plus tard les Variétés amusantes. Il remonta même sur les planches malgré ses soixante-sept ans. Malheureusement il avait peu d'argent. A peine la salle où il comptait s'installer sur le boulevard était-elle construite qu'il fit faillite; il dut se retirer avec ses 44,822 livres de dettes et se réfugier au Temple, asile inviolable. Ses successeurs, deux danseurs de l'Opéra, Malter et Hamoire, durent s'engager à payer ses dettes, à lui faire une pension de 4000 livres, et à lui verser une gratification toutes les fois que l'on jouerait le *Postillon*, pièce qu'il avait composée, et où il excellait.

Lécluze mourut en 1792, à 81 ans. Il avait été marié avec Jeanne Maupas, née en 1715.

Biographie: Em. Campardon, les *Spectacles de la foire*, t. II.

Bibliographie : L. Henry-Lecomte, les *Variétés amusantes*.

LECOCQ. — Utilités, Ambigu 1791.

LECŒUR. — Sous ce nom : *Lecœur*, Edmond, Palais-Royal 1864-65, Opéra-comique 1867, Nîmes 1868-69; *Lecœur*, Léon, David, Bucarest 1877-82; *Lecœur*, premier comique, Lille 1885, Déjazet 1891.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LECOINTE. — Sous ce nom : *Lecointe*, Cirque olymp. 1822; *Lecointe*, Jules, Baptiste, Georges, Odéon 1888-94, Paris 1895-98, sa mort, *Rapport* 1901.

LECOLLE, J.-B. — Cirque olymp. 1832-33-40, Th. National 1853, Th. du Cirque 1852-58, Variétés 1859, Th. du Cirque 1862-65, Th. du Prince impérial 1867, Variétés 1868-72.

LECOMTE, Jean, Guyot dit. — Né vers 1649, avocat au Parlement, comédien par amour (v. Mlle Lecomte) à l'Hôtel de Bourgogne en avril 1680, conservé à la jonction des troupes, salle Guénégaud, août 1680; sociétaire, 26 août 1681. A la mort de Lagrange, il lui succéda dans la fonction d'orateur de la troupe. Il fut en même temps le trésorier de la compagnie. Comédien médiocre, on le vit dans des rôles de conseiller, notaire, greffier : M. de la Paraphardière dans les *Vacances*, le Commissaire dans les *Bourgeoises à la mode*, Dorante dans le *Joueur*. Mais tandis que Jal le fait retirer du théâtre le 9 août 1682 pour acheter deux charges, l'une de conseiller du roi, l'autre de contrôleur et syndic général des rentes de l'hôtel de ville, M. G. Monval n'annonce sa retraite que le 9 mars 1704. Lemazurier ajoute : avec la pension de 1000 livres. Il décéda rue Ste-Marguerite, le 7 ou 8 février 1707. Nous racontons plus loin l'histoire de son mariage à l'article de Mlle Lecomte, dite *Bélonde*,

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — G. Monval, *Liste des sociétaires*.

Bibliographie : *Dict.* de Jal.

LECOMTE, Mlle, Françoise, Cordon, dite *Bélonde*, puis femme du précédent. — Etait fille d'un maître peintre. Née vers 1656, elle jouait les premiers rôles en province, lorsqu'elle entra à l'Hôtel de Bourgogne en 1679 pour y remplacer Mlle de Champmeslé qui venait de le quitter. Elle débuta avec succès par le rôle de Pauline de *Polyeucte*, et fit tourner la tête à l'avocat Guyot. Le 16 août 1679, celui-ci était agréé, et se faisait comédien sous le nom de Lecomte (v. plus haut). Conservée à la jonction, salle Guénégaud, 1680, Mlle Bélonde ou Lecomte descendit bientôt au second emploi : « Elle n'était, nous dit Grandval père, ni grande, ni petite, ni belle, ni laide. » Elle établit le rôle d'Iphigénie dans l'*Oreste*, de Boyer et Le Clerc, en 1681, et celui de la Comtesse dans le *Muet*, en 1691. Mlle Lecomte se retira le 20 mars 1691 avec la pension de 1000 livres, et mourut à Paris dans sa maison de la rue Ste-Marguerite, le 23 août 1716. (St-Sulpice.)

De son mariage avec Guyot, dit Lecomte, elle avait eu trois enfants : Charles, né en avril 1682, avocat; Henri, bourgeois de Paris et une fille mariée à Louis Silvois, écuyer, sieur de Frénière.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — *Dict.* de Jal. — G. Monval, *Liste des sociétaires*.

LECOMTE. — Sous ce nom : *Lecomte* et sa femme, troupe Dulin, Maëstricht, juin-juillet 1713; *Lecomte*, acteur et peintre-décorateur, rôles accessoires, Bruxelles 1774-77, 1500 livres d'appoint., poète à l'occasion, Lille 1781-83; *Lecomte*, th. Patriotique 1793; *Lecomte*, deuxième comique, Lille 1801; *Lecomte*, th. des Jeunes artistes 1805-06, th. sans prétention 1807; *Lecomte*, Vaudeville 1811-16; *Lecomte*, Lille 1824, acteur intelligent, aimant son art et se drapant avec goût, marié à une danseuse du même nom, Lille 1824; Mlle *Lecomte*, th. de banlieue, duègne au Panorama dramatique, peut-être la même, duègne, Nîmes 1828, Toulouse 1829-30, Metz 1831; une dame *Lecomte* débute aux Nouveautés, dans les *Jeux innocents*, rôle de Mme Gaudin, le 22 mai 1831; *Lecomte*, Charles, Horace, Dubroca dit, né à Paris en 1803, mort le 18 février 1829, avait débuté à la Comédie-Française le 7 juillet 1823, par le rôle d'Egisthe de *Mérope* et joua Dormilly des *Fausses infidélités*. Ne pas le confondre avec le chanteur de ce nom, Opéra et Odéon 1825-36; *Lecomte*, Emile, Louis, Tournai 1826, jeune premier. Genève 1830, huitième arrondissement th. 1831, Agen 1845-47, th. du Luxembourg 1848-51, Troyes 1852-55, Paris 1856, Moulins 1857, Clermont 1858-60, sa mort, *Rapport* 1862; *Lecomte*, Nouveautés 1830; Mme *Lecomte*, Ambigu 1832-33; *Lecomte*, débute aux Variétés le 9 mai 1834 dans les *Deux divorces*; Mme *Lecomte*, Variétés 1837-40; Mme *Lecomte*, Vaudeville 1842; Mme *Lecomte*, Amélie, Agen 1845-47; Mme *Lecomte*, Palais-Royal 1847, Vaudeville 1848; Mme *Lecomte*, v. Ménier; Mme *Lecomte*, Victorine, Françoise, Lyon 1848-51, Paris 1852-65; *Lecomte*, Alphonse, Bordeaux 1848; *Lecomte*, J.-B., Etienne, Paris 1852-58, Londres 1859-63, Avignon 1864-1865; Mme *Lecomte*, née Monraisain, Troyes 1852-54, Moulins 1855-57, Clermont 1858-59, Besançon 1860, St-Brieuc 1861-63; *Lecomte*, Jules, Pierre, Bruxelles 1861-63; *Lecomte*, Auguste, Frédéric, Cèbe dit, Montparnasse 1862-64, Le Hâvre 1865-67, Bordeaux 1868-72, médaille d'honneur et commandeur de l'ordre de Montréal de St-Sauveur, Bordeaux 1873-82, Issoudun 1883-84, Bordeaux 1885-87, Bordeaux 1888-90, sa mort, *Rapport* 1891; *Lecomte*, Jules, Paul, Jean, Edme, Variétés 1868-69, Lyon 1870; Mme *Lecomte*, v. Trotain.

LECOQ. — Sous ce nom : *Lecoq*, troupe des ducs de Brunswick et de Lunebourg, 1674; Mlle *Lecoq*, Odéon 1841.

LECOR. — Premier comique, Liège 1835.

LECORDIER. — Sous ce nom : *Lecordier*, acteur, mort à Lyon le 30 octobre 1817; Mme *Lecordier*, Turin 1809, Gaîté, Blanche d'*Alix et Blanche*, 6 avril 1818.

LECORRE. — V. Martini.

LECORS. — Nouveautés 1831.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LECOSSOIT, Mlle. — Première soubrette, Lille 1889.

LECOURT. — Sous ce nom : Mlle *Lecourt*, premier rôle en province, débuta à la Comédie-Française vers 1801-02, puis partit pour Bordeaux : *Lecourt*, Félix, Lille 1833; Mme *Lecourt*, travestis, Verviers 1837; *Lecourt*, comique, Mons 1845; *Lecourt*, jeune premier, Bruges 1846; *Lecourt*, Adolphe, Achille, Théodore, Marseille 1845, Vaudeville 1850-54, Paris 1855-56, Porte-St-Martin 1857-61, Paris 1862-66, Porte-St-Martin 1867-69, Paris 1870-73, St-Germain 1874, sa mort, *Rapport* 1875; Mme *Lecourt*, Perrette, Augustine, née Gros, Vaudeville 1850-57.

LECOUTEUX, Antoine, François. — Batavia 1850-65.

LECOUTRE. — Sous ce nom : Mlle *Lecoutre*, Versailles 1777; *Lecoutre* « comédien du roi », directeur de la troupe d'opéra de Versailles en représentations à Angers, 1786; Mme *Lecoutre*, Lille 1791-92, Variétés, Palais-Royal 1793-96, Rouen 1800-01; *Lecoutre et « son épouse »*, th. Molière 1803. « Mme Lecoutre, écrit-on, a beaucoup joué en province. » C'est une grande coquette, à la taille avantageuse, aux manières distinguées, mais à laquelle on reproche un débit peu naturel.

LECOUVREUR, Mlle, Adrienne, Couvreur dite. — La plus grande actrice du XVIIIe siècle, la plus vraie, la plus touchante, naquit à Damery, près Epernay, le 5 avril 1692. Elle était fille de Robert Couvreur et de Marie Bouly, femme de ce dernier, et la maison natale se voyait encore à Damery, rue de Mézières, en 1892. Son père, ouvrier chapelier, alla peu après s'établir à Fismes, entre Reims et Soissons, avant de venir se loger à Paris dans le voisinage de la Comédie-Française (alors rue des Fossés-St-Germain-des-Prés). La jeune Adrienne fut élevée chez les Filles de l'Instruction chrétienne, rue du Gindre (rue de Madame, près de celle du Vieux-Colombier). A quatorze ans, elle joue la tragédie dans une petite troupe d'amateurs à laquelle Mme la présidente Du Gué prête un jour la cour de son hôtel (M. Eug. Plon suppose que ce fut 8, rue Garancière). La tragédie, c'était *Polyeucte*, avec Adrienne attifée dans la robe de la femme de chambre de la présidente. Le succès est tel, que la Comédie-Française, jalouse de ses prérogatives, intervient pour faire cesser ce badinage. Mais nos amateurs vont se réfugier dans l'enclos du Temple, asile inviolable, où ils peuvent donner deux ou trois représentations en présence du grand Prieur de Vendôme.

Adrienne avait une tante blanchisseuse qui comptait parmi ses pratiques le comédien Le Grand, médiocre acteur, mais excellent professeur. Celui-ci se fait présenter le petit prodige, loge Adrienne chez lui et la produit sur des théâtres particuliers. Mlle Fonpré, ou mieux Mme Vve Fonpré (v. ce nom), qui avait le privilège du th. de Lille jusqu'en mars 1708, l'engagea sur le champ. Toutefois, l'auteur consciencieux du *Th. de Lille*, M. Léon Lefebvre, avoue ne pas avoir trouvé un seul document relatif au séjour à Lille d'Adrienne. Comédienne à la Cour de Lorraine, première actrice à Lunéville, puis à Strasbourg où elle a 2000 livres d'appointements et des dettes, Adrienne Lecouvreur reçut son ordre de début à la Comédie-Française, le 27 mars 1717. Elle parut pour la première fois à ce théâtre le 14 mai suivant dans l'*Electre* de Crébillon et Angélique de *George Dandin*. Son succès fut prodigieux. Aux tracasseries et aux cabales, elle opposait un talent simple et vrai, noble et pathétique, écoutant docilement les conseils de maîtres, comme d'Argental et le vieux Baron. Tour à tour Monime, Bérénice, Irène d'*Andronic*, Alcmène d'*Amphitryon*, elle enchante la cour et la ville, jouant cent trente-neuf fois en dix mois. Le *Mercure* nous a laissé d'elle ce portrait : « Mlle Lecouvreur n'avait ni une prestance avantageuse, ni beaucoup de ces grâces dont le beau sexe est en possession pour charmer les yeux et le cœur; mais elle était parfaitement bien faite dans sa taille médiocre, avec un maintien noble et assuré, la tête et les épaules bien placées, les yeux pleins de feu, la bouche belle, le nez un peu aquilin et beaucoup d'agréments dans l'air et les manières; sans embonpoint, mais les joues assez pleines, avec des traits bien marqués pour exprimer la tristesse, la joie, la tendresse, la terreur et la pitié. »

Par contre, elle ne fit que s'essayer dans le comique, car si elle jouait couramment l'Alcmène d'*Amphitryon*, elle ne parut en treize ans que neuf fois dans Célimène et quatre fois dans Elmire. Naturelle et pathétique, telle fut en réalité la Lecouvreur; et ce naturel, fait observer judicieusement M. G. Larroumet, lui était imposé par le fond même de son talent plus délicat que vigoureux. Sa voix, profonde et harmonieuse, qu'elle maniait avec un art infini, manquait d'étendue; mais grâce à Du Marsais, le grammairien philosophe, son ami sincère et son admirateur, elle avait su mettre les mots en valeur et acquérir cette netteté de diction si rare à rencontrer chez les comédiens.

Quand parut Adrienne, on criait et on chantait impitoyablement à la Comédie-Française. Malgré l'opposition de ses rivales, Mlle Desmares et Mlle Duclos, représentant la vieille école, elle sut imposer au public une diction modérée, nuancée, harmonieuse. C'est ce que sut reconnaître Lelio Riccoboni, l'exquis jeune premier de la Comédie italienne, dans son poème *Dell'arte rappresentativa*. Beauchamp et La Faye partagent cette opinion, et Collé est forcé de déclarer que personne n'a jamais rendu comme elle le premier acte de *Phèdre* et le rôle de Monime.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Débutante le 14 mai 1717, sociétaire le 18 juin suivant, Adrienne Lecouvreur créa en réalité peu de rôles — dix-huit en treize ans — dont M. E.-D. De Manne a donné la liste, notamment dans *Artémire* 1720, les *Macchabées*, *Esther* (rôle de Zarès), *Egisthe* 1721, *Inès de Castro*, la *Surprise de l'amour*, etc. Minée par une maladie qui la mit presque au tombeau, vers 1726, elle n'en continua pas moins son service, et mourut d'une façon restée mystérieuse, à Paris, rue des Marais-St-Germain, le 20 mars 1730.

Peu d'actrices ont donné lieu à autant d'études et de recherches qu'*Adrienne Lecouvreur* dont le nom fut remis en vedette par la pièce de Scribe et Legouvé d'abord, puis par celle de Mme Sarah Bernhardt ensuite; mais tous n'ont pas moins cherché à mettre en évidence la comédienne que la maîtresse de Maurice de Saxe. Nous tâcherons de résumer ces travaux, après avoir donné toutefois quelques notes succinctes sur sa vie intime, puisque c'est surtout celle-là qui a eu le don de passionner le public.

Nous avons dit où elle était née et comment elle avait été élevée; son père, être mal équilibré, devint fou et fut enfermé; un jour, à Charleville, où elle avait dû l'envoyer, il mit le feu aux quatre coins de sa chambre et ne fut sauvé qu'à grand peine. Elle ne cessa pourtant jamais d'en prendre soin, bien que le considérant comme le « premier de tous ses maux ».



Adrienne LECOUVREUR, d'ap. Fontaine

Elle avait une jeune sœur, Marie-Marguerite, nature ingrate et querelleuse, médisante et vicieuse, qu'elle garda cependant avec elle de longues années et dont elle dut enfin se séparer en la faisant entrer dans un couvent où elle payait sa pension. Mme Sarah Bernhardt a su, dans sa pièce, tirer parti de ce personnage peu sympathique, qu'elle présente sous son vrai jour.

Quel fut le premier amant d'Adrienne? Des Boulmiers, dans son livre que nous citons plus bas, incline pour un jeune officier du régiment de Picardie, le baron D., en garnison à Lille. Mais il se trompe en l'indiquant comme père de son premier enfant, puisque l'acte de baptême (Paris, St-Eustache, 3 sept. 1710) a inscrit Elisabeth-Adrienne comme fille de Philippe Le Roy, officier de Mgr. le Duc de Lorraine. On se rappelle qu'après avoir quitté Lille, Adrienne alla jouer la comédie à la Cour de Lorraine. D'autres nomment comme père de cet enfant le comédien Clavel, frère de Mlle Fonpré, qui fut le camarade de théâtre d'Adrienne et débuta pour la seconde fois à la Comédie, trois jours après la naissance d'Elisabeth. Mais n'ayant pas la patience d'attendre sa réception, celui-ci avait rejoint Adrienne à Strasbourg. Le baron D. est mort en quelques jours. Le désespoir de sa maîtresse est violent, mais il n'est pas de deuil éternel. Elle offre à Clavel de l'épouser. Le comédien fait la sourde oreille. Alors la tragédienne accepte un protecteur, François-Joseph, comte de Klinglin, fils du prêteur royal, le premier magistrat de Strasbourg, lequel lui promet de l'épouser dès qu'il sera libre de disposer de sa volonté. De cette liaison naquit en 1716, une seconde fille, Françoise, Catherine, Ursule. Peu de temps après, le comte, pressé par sa famille, optait pour un parti avantageux, et Adrienne quittait Strasbourg. Elle habitait alors à Paris, rue de Tournon, avant de venir s'installer rue du Marais dans une maison connue sous le nom d'Hôtel de Rannes (21 actuel de la rue Visconti) où Racine était mort en 1699.

Nous arrivons au roman de Maurice de Saxe et d'Adrienne, notant seulement pour mémoire le passage du *Journal* de Barbier lui attribuant comme amant Prungent, l'intendant de la Princesse de Brunswick, Bénédicte, palatine de Bavière; d'autres citent le chevalier de Rohan, Voltaire et Milord Peterborough. Quoi qu'il en soit, Adrienne à peine arrivée à Paris, semblait vivre dans l'étude et la solitude, repoussant l'amour jeune et sincère de M. d'Argental, dont elle ne voulut être que l'amie dévouée, lorsque se présenta Maurice de Saxe, l'un des nombreux enfants naturels de l'Electeur de Saxe, Fréderic-Auguste (depuis roi de Pologne). Maurice était de quatre ans plus jeune qu'Adrienne. Arrivé en France en 1720 avec onze campagnes à 24 ans, le jeune colonel saxon avait été fort bien reçu par le Régent qui lui fit expédier un brevet de maréchal de camp (9 août 1720). Mais ce n'est réellement qu'après un voyage à Dresde, où il avait

EFERUS - Recherches & Classification numériques

obtenu la permission de servir la France, qu'il achète le régiment de Greder auquel il donne son nom, et s'attache sérieusement à Mlle Lecouvreur. Association comparable à celle d'une colombe et d'un taureau ; amour sans nuages de trois années jusqu'au jour où l'ambition le fit partir pour la Courlande dont il convoitait pour lui la principauté. Insuccès sur toute la ligne. Sans argent, Maurice écrit en France, à ses amis, et l'on voit alors Adrienne vendre ou mettre en gage ses diamants, ses bijoux et sa vaisselle pour envoyer au prétendant 40,000 livres. Maurice ne rentre à Paris que le 23 octobre 1728, après trois ans d'absence, mais les beaux temps étaient passés! Un viveur, un pandour tel que le comte de Saxe ne pouvait trouver assez « amusante » cette élégiaque, cette sentimentale, cette jalouse Adrienne. Entre temps ce brise-cœurs avait plu à une très grande dame de mœurs faciles, la Duchesse de Bouillon. Ici commence le mystère : que la grande dame ait cherché à se débarrasser de sa rivale, la chose n'est pas douteuse ; qu'elle ait cherché à lui faire remettre des pastilles par l'entremise d'un petit abbé bossu, Siméon Bouret, peintre en miniature, cela paraît hors de doute d'après les déclarations de celui-ci ; et que l'abbé enfin, pris de remords, en ait fait l'aveu à la Lecouvreur, tout ceci paraît établi par les *Archives de la Bastille*, où fut enfermé Bouret. Mais ici s'arrêtent nos affirmations.

Le 25 juillet 1729, Bouret donne rendez-vous à Mlle Lecouvreur au Luxembourg, et l'avise en secret qu'on veut l'empoisonner.

Le 29, Bouret se rend aux Tuileries pour prendre les pastilles dans un endroit désigné, selon le conseil que lui avaient donné le comte de Saxe et la comédienne. Le soir même il est arrêté et envoyé pour trois mois à St-Lazare.

Le 23 octobre, il est remis en liberté ; 23 janvier 1730, nouvelle arrestation de Bouret toujours pour la même affaire.

4 février, Adrienne joue dans *Electre* et le *Florentin*.

Un mois sans jouer.

5 mars. — Le *Malade imaginaire* et le *Florentin*.

13 mars. — *Œdipe*.

14 mars. — A Versailles : la *Surprise de l'amour*.

15 mars.— *Œdipe* et le *Florentin*. Mlle Aïssé qui assistait à cette représentation raconte que la comédienne fut prise d'une dysenterie ou inflammation d'entrailles qui la força de s'aliter.

17 mars. — Crise violente. Les médecins se prononcent pour une hémorragie d'entrailles.

20 mars. — Mort d'Adrienne Lecouvreur à onze heures du matin. Maurice, Voltaire et le chirurgien Faget avaient assisté à ses derniers moments. Les scellés furent apposés le soir même. Le lendemain matin, on procéda à l'autopsie ; le soir, mardi 21, la Comédie fit relâche. Cette mort, telle qu'elle nous est racontée par les documents les plus authentiques met un peu en déroute la légende. Voltaire a écrit et signé : « Elle mourut entre mes bras, *d'une inflammation d'entrailles*, et ce fut moi qui la fis ouvrir. Tout ce que dit Mlle Aïssé sont des *bruits populaires* qui n'ont *aucun fondement*. » Il est vrai que le président Bouhier écrivait à Mathieu Marais : « La mort de la Lecouvreur *fait trembler ;* j'en suis très affligé dans mon particulier. »

Sur-le-champ avis de cette mort est donné à d'Argental, le fidèle ami, qu'elle avait nommé son légataire universel et exécuteur testamentaire le 7 avril précédent. Ce legs n'était qu'un fidéi-commis au moyen duquel elle assurait sa fortune à ses deux filles, à l'exclusion de sa sœur, dont elle avait à se plaindre, mais à laquelle elle laissait cependant 560 livres de rente viagère. Mission pénible pour l'honnête d'Argental qui fut plus tard cité en justice par cette sœur, pour détournement d'actif, menacé de chantage, et qui dut payer 20,000 livres pour obtenir un désistement. Quant à Maurice, il envoya chercher le carrosse et les deux chevaux « comme lui appartenant » mais en réalité pour les vendre et en verser le prix à la succession.

Adrienne morte, des faits odieux vont se passer autour de son cadavre. La valetaille fait main basse sur tout ce qu'elle peut prendre. Le curé de St-Sulpice arguant que la morte n'a pas fait acte de repentir des scandales de sa profession refuse non seulement de rendre les derniers devoirs à Adrienne, mais interdit le cimetière de sa paroisse à la maudite (ce dernier cas unique dans l'histoire du théâtre). Et voici que le ministre Maurepas est obligé de donner des ordres pour faire enlever le cadavre la nuit afin de l'enterrer n'importe où, mais sans scandale !

Voltaire nous a laissé le procès-verbal en vers de cette opération qui fut hideuse. Dans une épître à Falkener, après avoir rappelé les honneurs pompeux rendus à deux actrices anglaises, il ajoute :

..... Que l'aimable Lecouvreur
A qui j'ai fermé la paupière
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges et d'une bière,
Et que M. de Laubinière
Porta la nuit, par charité,
Ce corps autrefois si vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre rivière.

Ce rapport poétique n'est nullement exagéré.

A minuit, le corps d'Adrienne fut descendu dans un fiacre par deux portefaix, puis accompagné du Laubinière cité plus haut et d'une escouade du guet, transporté dans un terrain vague, et déposé dans de la chaux vive, au milieu de chantiers, près de la Seine.

Différents endroits ont été désignés : la Grenouillière, c'est-à-dire vers le quai d'Orsay actuel, à l'angle du boulevard St-Germain ; Ed. Fournier inclinait pour le coin des rues de Lille (ou de l'Université) et de Bourgogne ; la *Galerie* de Bance aîné (1823) raconte que l'abbé

EFERUS - Recherches & Classification numériques

d'Anfreville lui aurait donné un tombeau « sous les ombrages de son jardin » — sans doute rue de Seine — mais ce fait n'est consigné nulle autre part; l'abbé Granet dit en 1731 qu'on fut obligé de « l'enterrer à la campagne »; longtemps après d'Argental, à l'âge de 86 ans, fit graver sur une plaque de marbre un huitain qu'il fit placer sur le mur de l'Hôtel portant le n° 115 de la rue de Grenelle. Cette plaque est actuellement (1909) scellée sous le porche d'entrée, sur le mur de droite; le huitain se termine par ces deux faibles vers:

..... Et le juste tribut du plus pur sentiment
Honore enfin ce lieu méconnu si longtemps.
D'Argental, 1786.

Onze ans plus tard, le 27 avril 1797, les comédiens français demandaient au ministre de l'intérieur Bénezech l'autorisation de rechercher la dépouille de cette femme célèbre. Autorisation, félicitations, le souhait en resta là. Seul Voltaire, au lendemain de cette inhumation clandestine, avait protesté au sein de la réunion des comédiens. Sa voix était demeurée sans écho.

Siméon Bouret, l'abbé compromis, n'en demeura pas moins longtemps encore sous les verroux. Ce ne fut que le 3 juin 1731, après vingt mois de détention, et quand Adrienne était déjà bien oubliée, qu'il fut remis en liberté, mais après avoir rétracté toutes ses déclarations précédentes: « Il fut arrêté pour avoir accusé Mme la Duchesse de Bouillon d'avoir voulu empoisonner Mlle Lecouvreur: il a avoué qu'il avait inventé cette calomnie pour se procurer une entrée chez Mlle Lecouvreur », dit la note de Duval, premier commis de la lieutenance de police, *(Archives de la Bastille)*. A la Comédie, le vendredi qui suivit la mort, à la clôture du théâtre, le comédien Grandval prononça l'éloge funèbre de la Lecouvreur, écrit par Voltaire.

Des deux filles d'Adrienne Lecouvreur, dont elle assura le sort en mourant, l'aînée, Elisabeth, Adrienne, née à Paris en septembre 1710, épousa le musicien Francœur le cadet qui devint directeur de l'Opéra.

La seconde, Françoise, Catherine, Ursule, née à Strasbourg en 1716, fille de M. de Klinglin, trouva pour mari un magistrat de Strasbourg, M. Daudet (ou Dauvet). La sœur d'Adrienne Lecouvreur, Marie, Marguerite, née à Paris le 20 juillet 1705, épousa Claude Denis, maître de musique à Paris, le 31 juillet 1730, à St-Médard.

Adrienne Lecouvreur fut plus qu'une actrice; elle fut une réformatrice, dans le costume tragique et dans la déclamation. Sa loyauté, sa droiture, lui firent ouvrir les portes des salons. Elle fut la première comédienne allant réciter des vers dans le monde. Enfin ses lettres, récemment publiées, nous la révèlent femme d'esprit et de grand bon sens.

Biographie, bibliographie, iconographie. — Sous ces trois titres nous pourrions emplir des colonnes; on a écrit des volumes sur la Lecouvreur; elle a eu ses biographes comme d'Allainval; son éloge prononcé en pleine académie par Lemontey; Sainte-Beuve lui a donné place dans ses *Lundis* et Michelet dans son *Histoire de France*; l'éminent comédien Regnier a fait de son talent une étude; Charles Coypel l'a représentée dans un tableau célèbre; héroïne d'un drame fameux elle a été mise sur la scène par Scribe et Legouvé et interprétée par Rachel. Mme Sarah Bernhardt a écrit sur elle un autre drame dont elle joue le rôle principal.

Eh bien, la plupart de ces travaux nous semblent avoir été admirablement résumés en un seul livre: *Lettres de Adrienne Lecouvreur*, réunies pour la première fois, etc., par Georges Monval, Paris, Plon 1892.

Livre contenant tout à la fois:

1° Une copieuse étude biographique par M. G. Monval.

2° Les lettres d'Adrienne Lecouvreur.

3° Appendice, testament, inventaire (y compris le détail de toute la garde-robe de théâtre).

4° La liste des rôles.

5° L'iconographie.

6° La bibliographie.

7° La couronne poétique.

Ce travail, le plus exact, le plus consciencieux sur Adrienne Lecouvreur, a été encore complété en octobre 1892 par une étude de M. Georges Larroumet écrite pour la *Revue des Familles*, publiée ensuite dans ses *Etudes de critique dramatique*. Mais ce ne sont que des redites; la ténébreuse affaire du poison n'a jamais été et ne sera sans doute jamais éclaircie par personne. Le *Figaro* du 8 mai 1906 a publié une étude de M. G. Cain sur la rue Visconti (ou rue des Marais) et *Comœdia* du 4 février 1909 une autre étude sur la tombe d'Adrienne Lecouvreur, par M. Vacquier, membre de la Société d'histoire du 7e arr. qui ne nous apprend rien de nouveau également.

LECOUVREUR. — Né à Paris, clerc de procureur, puis acteur à Rouen, direction Bernault. Cette direction avait inauguré sa saison le 25 oct. 1767. Lecouvreur n'aspirait qu'à remplacer Lekain! Mais quoique sa figure fût agréable, fine et mobile, on lui fit bientôt comprendre que sa structure générale laissait beaucoup à désirer: « Si encore tous les rôles de tragédie se jouaient en pantalon turc! » lui dit son directeur. Lecouvreur se réfugia dans la comédie et même dans l'opéra: trial, manteau, grime, paysan, financier, tels furent ses emplois. Vérité, abandon parfait, gaîté communicative, telles furent ses qualités. Après avoir parcouru plusieurs villes, il vint à Bordeaux et s'y fixa.

Lecouvreur, homme de mœurs douces et honnêtes, s'attira dans cette ville de grandes sympathies. Ami de Desforges, il s'efforça de lui ressembler par le talent. Lecouvreur mourut d'une attaque de goutte quelques jours après avoir joué dans *Tartufe* en compagnie de Molé, lequel prononça un discours sur sa

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tombe. Mais il laissait, en mourant, un précieux manuscrit, déposé actuellement à la Bibl. de Bordeaux (n° 1015), renfermant un état de toutes les pièces représentées à Bordeaux, de 1772 à 1798, avec le tableau du personnel à la fin de chaque année. Vingt-deux ans plus tard, le souvenir de Lecouvreur ne s'était point effacé dans cette ville où G. de Galard publiait une belle lithographie de lui, accompagnée d'une notice biographique. Ce portrait, que nous reproduisons, est copié sur celui peint par Bonhomme. Ses camarades firent exécuter son buste, à leurs frais, et le placèrent dans le foyer du Théâtre-Français (de Bordeaux), où la troupe du Grand-Théâtre jouait alors momentanément.

LECOUVREUR. — Sous ce nom : *Lecouvreur*, financier, Lille 1808, Rouen 1811, Bordeaux 1827, Niort 1829, Agen 1830 ; *Lecouvreur*, Henry, régisseur, Le Hâvre 1828, Reims 1829, Le Hâvre 1846-47 ; Mme ou Mlle *Lecouvreur*, amoureuse, Le Hâvre 1828, Liège 1829 ; *Lecouvreur*, Robert, Le Hâvre 1846-47.



LECOUVREUR, d'après G. de Galard

LECURIEUX, Auguste. — Turin 1856-61, Nice 1862-63, Turin 1864-67.

LÉCUYER. — Sous ce nom : *Lécuyer*, acteur de la troupe Collot d'Herbois, à Lyon (1787). Il s'enfuit à Mâcon d'où Collot chercha à le faire ramener par la force ; *Lécuyer*, Rouen 1800 ; Mme *Lécuyer*, Elisa, Madeleine, deuxièmes rôles en tous genres, puis mère noble et duègne, Bordeaux 1821-57, sa mort, *Rapport* 1859 ; *Lécuyer*, Victor, Marie, Genève 1852, St-Quentin 1853, La Haye 1854-55, Versailles 1856-57, Nîmes 1858-59, Perpignan 1860-62, Béziers 1863-64, Angers 1865, Oran 1867, Agen 1872-76 ; *Lécuyer*, Achille, Constant, Ambigu 1858-63, Porte-St-Martin 1868-70 ; Mlle *Lécuyer*, Constance, Fortunée, ingénue, Vaudeville 1888, St-Pétersbourg 1889-90, Paris 1891-96.

LEDANNOIS, Mme, Marie, Charlotte. — Gymnase 1871-74.

LEDARD, Théodore, Eugène. — Acteur et administrateur des th. de Montmartre et des Batignolles 1881-1902, Ambigu 1884. Sa mort, *Rapport* 1903.

LÉDERAC, François, Pierre. — Plutôt chanteur que comédien, Nantes 1866-68, Rouen 1869, Strasbourg 1870, Toulouse 1871-73, Dijon 1874-75, St-Pierre de la Martinique 1876-77, Nîmes 1878-79, Belfort 1880, Paris 1881-88. Sa mort, *Rapport* 1890.

LÉDERAC, Mme, Amélie, née Chalain ou Chatelain. — En 1888, 63 ans, 45 ans de th., 500 fr. de pension de la Société des artistes, à Paris. Sa mort, *Rapport* 1893.

LEDET, Mlle. — Lille 1801, Gaîté 1803. Jeune première, fort jolie. Jeu aisé et naturel. Lille 1804-05.

LEDH'UY, Mme, Ern., née Bourgeois. — Odéon 1854-57.

LEDOUX. — Sous ce nom : *Ledoux*, Marseille 1793 ; Mlle *Ledoux*, Ambigu 1793 ; Mlle *Ledoux*, Anna, soubrette, Rouen 1835 ; *Ledoux*, Théodore, Louis, Reims 1873-84.

LEDUC. — Sous ce nom : *Leduc*, deuxième comique, Chateauroux 1840 ; Mme *Leduc*, Chateauroux 1840 *Leduc*, Ernest, St-Pétersbourg 1848-69, Paris 1870-74 ; *Leduc*, comique, Lille 1862 et 1867 ; Mme *Leduc*, Louise Cherbonney, Tournai 1854-56 ; Mme *Leduc*, mère noble, Lille 1867 ; Mlle *Leduc*, Jeanne, dite « la bougie rose », surnom qu'elle avait conservé d'une création où elle personnifiait cet accessoire. Belle personne dont les jambes faisaient oublier le mérite artistique. Délassements comiques, Variétés 1861-65, Folies Marigny, Menus-plaisirs, Athénée, rôles secondaires. S'établit fleuriste, puis vécut de ses rentes ; Mme *Leduc*, Mathilde, Bouffes-Par. 1868-70, Constantinople 1875-77, St-Pétersbourg 1878-79, Nice 1880, Paris 1881-1883, Bruxelles 1884-85, Bordeaux 1886. Morte à Rio-de-Janeiro, troupe Louis Achard, *Rapport* 1888 ; Mme *Leduc*, Marthe, Marie, Glissoux dite, Athénée 1874-75, Narbonne 1875, Genève 1877, Mons 1878, Alger 1879, Le Hâvre 1880, Rochefort 1881-82, Le Mans 1883, Caen 1884-85, Rochefort 1886, Bordeaux 1887, Rochefort 1888,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Le Hâvre 1889, Montpellier 1890, Dijon 1891, Cherbourg 1892, sa mort, *Rapport* 1893; Mme *Leduc*, Armandine, Anastasie, Le Caire 1876-77, Constantine 1878-82; *Leduc*, Château-d'eau vers 1880.

LEEDER. — Sous ce nom : Mme *Leeder*, Catherine, Elisabeth, Strasbourg 1867-70; Mlle *Leeder*, Olivia, Elisabeth, Rouen 1888-90; Mlle *Leeder*, Mary, soubrette, Lille 1896-97.

LEFEBVRE ou Lefèvre. — Ce nom est fréquemment écrit des deux manières pour désigner la même personne. *Lefebvre*, comédien de M. le Prince 1667; *Lefèvre*, Foire St-Laurent 1736-43; Mlle *Lefèvre*, Foire St-Germain 1724, Foire St-Laurent 1728; *Lefebvre* et sa femme, Maëstricht 1780; Mlle *Lefebvre*, Lille 1784-86; *Lefebvre*, comique, St-Quentin 1787; *Lefèvre*, Gaîté 1791; *Lefebvre*, père, Bordeaux 1793; *Lefebvre*, th. sans prétention 1801; *Lefebvre*, Liège 1801-04; Mme *Lefebvre*, Lille 1804; *Lefebvre* aîné et *Lefebvre* jeune, th. des jeunes artistes 1805-1806; *Lefebvre*, l'un des deux précédents, passa au th. des Variétés où il devait créer un genre à lui qu'il exploita : les cochers de fiacre, les charbonniers, les forts de la halle. Vérité et naturel. Quand il fallut quitter la salle du Palais-Royal, on fit un couplet pour Lefebvre dans le cocher des *Petites Marionnettes*. En 1821, on disait à propos de lui : Ne pas prendre la brusquerie pour la rondeur. Insouciant, gai compagnon, Lefebvre resta toute sa vie attaché au th. des Variétés. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1851, et les membres du Comité des artistes assistèrent à ses obsèques, selon son désir. — *Lefebvre*, Lille 1807; la *petite Lefebvre*, six ans, Lille 1807; *Lefebvre*, Porte-St-Martin 1807, Ambigu 1808-10, Porte-St-Martin 1811-12; Mlle *Lefebvre*, Sophie, débuta le 5 sept. 1810 à l'Odéon, par le rôle d'Agathe, dans les *Folies amoureuses;* Mlle *Lefebvre*, Ambigu 1811-12; *Lefèvre*, premier rôle de drame, th. du Parc, Bruxelles 1820-21, Genève 1825; *Lefèvre*, jeune premier, Panorama dramatique 1822; *Lefebvre*, débuta le 15 janvier 1824 à la Gaîté; *Lefebvre*, Julien, fils de l'acteur des Variétés, débuta à ce th. le 12 sept. 1826, rôle de Gervais, dans *Thibault et Justine; Lefebvre*-Paniers, acteur et directeur à Laon, Soissons, Compiègne, Beauvais, en 1825, comptait dans sa troupe : *Lefebvre*, fils, Mmes Agnès *Lefebvre*, *Sophie*, *Julie*, *Eugénie*, *Louise* (enfant) et *Joséphine*, duègne. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1854; *Lefèvre*-Fleuriet, dépt de l'Ain 1826; *Lefebvre*, jeune premier, Bruges 1826; Mme *Lefebvre*, duègne, Bruges 1826; Mlle *Lefebvre*, Bruges 1826; Mlle *Lefebvre*, débute le 11 janvier 1826 au Vaudeville; Mme *Lefebvre*, premiers rôles, Genève et Marseille, débuta à l'Odéon, rôle d'Hermione d'*Andromaque*, le 2 sept. 1827; *Lefebvre*, père, Allemagne 1828, peut-être le même, Nantes 1828-30 : *Lefèvre*, débute à la Porte-St-Martin, le 29 avril 1828; Mme *Lefèvre*, duègne, Limoges 1828, Angoulême 1829; *Lefebvre*, comique, Moulins 1828; *Lefebvre*, niais, paysans, Bordeaux 1829, Nantes 1830, mort à Nantes 1833; *Lefèvre*, premiers rôles, Reims 1829; M. et Mme *Lefèvre*, Tours 1829, Clermont 1830; Mlle *Lefebvre*, Louisa, St-Pétersbourg 1830-31; Mme *Lefèvre*, Châlons-s/M. 1831; *Lefèvre*, Cambrai 1831; Mme *Lefebvre*, Lille 1834; Mme *Lefèvre*, Marie, Françoise, Flore, née en 1809, premiers rôles, dépt de la Marne 1834, morte à Besançon, le 15 février 1838; M. et Mme *Lefebvre*, amoureux et ingénue, Versailles 1837; *Lefebvre*, amoureux, Le Mans 1837; *Lefebvre*, comique, La Haye 1837, Lille 1838-39; *Lefèvre*, Rouen 1840; *Lefèvre*, premier comique, Lille 1840; Mme *Lefèvre*, A., première duègne, Bayonne 1840; Mlle *Lefèvre*, ingénuités, Montpellier 1840; Mlle *Lefebvre*, Lyon 1840; Mme *Lefebvre*, Louise, Marguerite, née Thibaut, à Paris, le 4 sept. 1775. On annonce à Bruxelles la mort de cette ex-actrice, le 13 février 1841. Elle était la mère de *Victor Lefebvre*, comique, à Bruxelles; Mme *Lefebvre*, Pauline, Anne, née Ferrary, l'étoile des Funambules en 1844. C'était une fort belle femme qui avait commencé à jouer les fées à Bobino. Elle était née le 26 juin 1811. Blanchisseuse, couturière, piqueuse de bottines, telle etait à la ville « la belle » Mme Lefebvre qui gagnait 17 fr. par semaine au théâtre. Elle resta aux Funambules jusqu'en 1862. Agée de 70 ans en 1881, elle obtint une rente de 500 fr. de la Société des artistes, et mourut le 6 juillet 1883; *Lefèvre*, utilités, Lille 1844-49; *Lefebvre* d'Harmeville, Marseille 1845; *Lefevvre*, premier comique jeune, Lille 1846; *Lefebvre*, Anvers et Gand 1846; *Lefèvre*-Panien, père, Joseph, Gand 1850, 72 ans, 186 fr. de pension, mort vers 1854; *Lefèvre*, th. Historique 1847; *Lefebvre*, Jean, Joseph, Hippolyte, acteur et administrateur, Lyon 1850-58, Palais-Royal 1859-60, Vaudeville 1861, Ambigu 1862-63, Chevalier de l'Ordre de Saxe, Ambigu 1864-65, Paris 1867, Palais-Royal 1868-69, Fol. dram. 1870-76, sa mort, *Rapport* 1877; *Lefebvre*, fils, Joseph, Adolphe, Louis, Le Hâvre 1850-51, St-Etienne 1853, Lille 1854-55, Gand 1856, Lille 1857, Alger 1858-60, Nantes 1861-62, Dijon 1863-64, Versailles 1865-67; *Lefèvre*, Jules, Charles, Prudent, Reims 1852, Pont-Audemer 1853-54, Paris 1855-61; Mlle *Lefèvre*, jeune première, Lille 1853; *Lefebvre*, premier comique, Lille 1853. En 1857, on annonce la mort de Mme Vve *Lefebvre* née Martin. En 1847, âgée de 64 ans, avec 56 ans de th., elle avait obtenu une pension de 150 fr. Décédée vers 1857; Mme *Lefèvre*, Marie, Lucie, Rennes 1858-59, Paris 1860-82; Mme *Lefebvre*, premiers rôles, Genève 1858-59; Mlle *Lefèvre*, jeune première, Lille 1853; *Lefebvre*, premier comique, Lille 1853; M. et Mme *Lefèvre*, utilités, Lille 1861; *Lefebvre*, Victor, Charles, dit aussi *David*, Tours 1861-65, Valenciennes 1866-68, Dunkerque 1869, Mons 1870, Tours 1872, Besançon 1873-75, Dijon 1876-88, Rouen 1889-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1890, Dijon 1891-1904. En 1896, 61 ans, 31 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1904; *Lefebvre*, Alexandre, Alençon 1862-64; Mme *Lefebvre*, Gabrielle, née Lesourd, Lyon 1848-52, Valence 1865, Lyon 1867-68, Carpentras 1869, Lyon 1870-73, Paris 1874-96. En 1896, 78 ans, 36 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1897; *Lefèvre*, utilités, Lille 1881; Mme *Lefebvre*, Elise, Julien, en 1897, 65 ans, 49 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1905.

LEFER. — Utilités, Gaîté 1799.

LEFORT. — Sous ce nom : *Lefort*, Jean, François, Antoine, né en 1759, th. des élèves de l'Opéra 1779; *Lefort*, Pierre, Spectacle des associés 1785; *Lefort*, th. Beaujolais 1785-86, bonhomie, franchise, naturel heureux, grande habitude de la scène; *Lefort*, Gaîté 1791-94; *Lefort*, Variétés 1796; *Lefort*, Fol. dram. 1840; *Lefort*, Montpellier 1856-57; *Lefort*, Chambéry 1866; *Lefort*, Georges, fils du chansonnier de ce nom, chansonnier et compositeur lui-même, filleul de Levassor; son père était fabricant de stéréoscopes. Lefort, qui accompagna Levassor dans ses tournées en Moldavie, en Valachie et à Constantinople, se fit une place honorable au Gymnase, où il remplaça Priston dans le *Fils de Famille* 1861-70. Mais il fut surtout connu parce qu'il devint le mari de Mlle Chaumont (v. ce nom). Il mourut prématurément de la poitrine avant 1872. — *Lefort*, Joseph, Forgeur dit, Toulouse 1886-91.



Mlle Maria LEGAULT, cliché Bacard fils

LEFOURNIER, Mlle. — Vaudeville 1799-1800.

LEFRANC. — Sous ce nom : *Lefranc*, th. sans prétention 1807 (v. Brémont); *Lefranc*, Fidèle, Armand, Charles, Marseille 1862-67.

LEFRANCK. — Strasbourg 1840.

LEFRANÇAIS, M. et Mme. — Lille 1889-91.

LEFRANÇOIS. — Sous ce nom : Mme *Lefrançois*, Rose, Égypte 1799-1801; *Lefrançois*, Honoré, Montluçon 1872-75, St-Didier 1876-78, Paris 1879-81, Bruxelles 1882.

LEGAIGNEUR. — Sous ce nom : Mme *Legaigneur*, duègne, Dijon 1828, Genève 1830, Lyon 1835-40; Mme *Legaigneur*, amoureuse, Marseille 1831; *Legaigneur*, troisième amoureux, Lyon, 1835-37, Bayonne 1837, jeune premier, Nantes 1840, Gand 1844, directeur, Anvers 1845; Mme *Legaigneur*, Prosper, premiers rôles, Béziers 1837; Mme *Legaigneur*, Constance, premiers rôles, Gand 1841, Liège 1845-1846; Mme *Legaigneur*, soubrette, Nantes 1840, Gand 1844, Anvers 1845; Mme *Legaigneur*, née Bouvaret, Lyon 1845, Strasbourg 1848, Batavia 1852-53.

LEGAILLARD, Mme, Marie, Berthe, née Robinet. — Caen 1891-92, Amiens 1893-96.

LEGALL, Mme, Cécile, Constance. — Bordeaux 1868-69.

LEGALLOIS, Mlle. — Odéon 1825.

LE GAUCHER. — « Comédien ordinaire ès-gages de Sa Majesté » 1632.

LEGAULT, Mlle, Maria, Marie, Françoise. — Naquit à Paris le 1er janvier 1858, entra au Conservatoire dans la classe de Monrose, et obtint le deuxième prix de comédie (1872) à 14 ½ ans, après huit mois. Pensionnée par la Comédie-Française — 150 fr. par mois — et par le Conservatoire — 50 fr. par mois — pour continuer ses études, elle remportait le premier prix en 1873, avec une scène d'Agnès de l'*Ecole des femmes*. A sa sortie du Conservatoire, elle appartenait de droit à la Comédie-Française. Des difficultés survinrent, et des propositions très supérieures comme appointements l'attirèrent vers le Gymnase où elle débuta en octobre 1873, dans l'*Epreuve nouvelle;* mais ce n'était déjà plus la « grâce qui s'ignore », mais un mélange de finesse et de coquetterie. Lucienne des *Idées de Mme Aubray*, lui fut plus favorable. C'est alors que Montigny voulant la poser définitivement, monta pour elle l'*Ecole des femmes* où elle réussit à souhait, à l'heure même où Mlle Reichenberg, aux Français et Mlle Baretta, à l'Odéon, apparaissaient dans le même rôle, mais déjà sous l'ingénue perçait la femme. Au Gymnase : le *Bijou de la reine*, *Brûlons Voltaire*, une *Femme qui ment*, *Dubois d'Australie*, la *Dragonne* (1874). On lui reproche de la sécheresse, des manières affectées, une absence de mesure. Elle n'a pas encore 17 ans. Elle reprend la *Joie de la maison*, Yvonne de *Séraphine*, *Nos bons villageois*, *Fernande*, *Froufrou;* elle crée le *Charmeur*, les *Deux comtesses*, *Ferréol*, l'*Age*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ingrat. En 1879, elle paraît au Palais-Royal dans le *Mari de la débutante*. Mais ce théâtre n'est pas son affaire ; au Vaudeville : la *Princesse Georges* (reprise pour son début), *Tête de linotte*, la *Vie facile*, les *Rois en exil*, *Clara Soleil*. La Comédie-Française la reçoit comme pensionnaire, 1887. Elle débute dans le *Legs* et dans le *Caprice*. Elle joue la marquise des *Effrontés*, la comtesse de Termonde de la *Princesse Georges* (après avoir joué la Princesse au Vaudeville) ; elle reprend le rôle créé par Mlle Bartet dans la *Souris* et rend avec ses dons naturels celui de Célimène. Elle dit juste, prononce bien, souligne avec malice ; son sourire est aimable, mais sa voix, même dans les moments les plus caressants, n'a jamais un accent du cœur. L'émotion lui fait complètement défaut.

Vers 1891, elle partit pour la Russie, au th. Michel à St-Pétersbourg, où elle resta plusieurs saisons. Puis on la revit au Gymnase 1895-96 et à la Renaissance, *la Figurante* en 1896. Enfin, à la Porte-St-Martin, elle crée Roxane aux côtés de Coquelin, dans *Cyrano de Bergerac* 1897, puis Marie-Louise dans l'*Aiglon* au th. Sarah Bernhardt en 1900. Mlle Maria Legault, officier d'académie depuis 1889, mourut à Paris le 4 mars 1905, dans sa 46e année. Ses obsèques furent célébrées le 6, à midi, en l'église de Saint-François de Sales. Le 20 juillet de l'année suivante, quelques amis se réunirent au cimetière Montparnasse autour de son monument. Sur le fond d'une chapelle ouverte, en granit noir, se détache son buste en marbre blanc. Une inscription : « Marie Legault, Comédie-Française 1858-1905 ». Une palme et un masque grec encadrent l'inscription. Mlle Angèle Legault, sa sœur, chanta avec distinction les dugazons, Opéra comique 1882, Bruxelles. Officier d'académie en 1895. Habitait Paris en 1908.

Biographie : *Paris-Théâtre* n° 71, 24/30 septembre 1874, notice par F. Jahyer. *Foyers et coulisses*, *Gymnase*, t. II, p. 115. — Jules Martin, *Nos Artistes*, p. 227.

. Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 71. Cliché Bacard fils. — Jules Martin, *Nos Artistes*, cliché Boyer. — Cimetière Montparnasse, son buste en marbre blanc.

LÉGÉ, Mme. — V. Molé.

LEGENTIL. — Jeune premier, Bruges 1830.

LÉGER, François, Pierre, Auguste. — Né à Bernay le 16 mars 1766, était le fils d'un chirurgien ; il fit de bonnes études, prit le petit collet et se plaça comme précepteur. En 1792, il avait abandonné l'enseignement et s'enrôlait dans la troupe du nouveau Théâtre du Vaudeville. On prétend qu'un récent mariage qu'il avait fait peu de temps auparavant avec une femme beaucoup plus âgée que lui ne fut pas étranger à cette détermination. Amoureux et niais, intelligent et fin, Léger était de ces acteurs dont les effets ne passent guère la rampe. Il se mit aussi à écrire, mais sa pièce en un acte, l'*Auteur d'un moment*, critique de l'auteur de *Charles IX*, ne provoqua que du désordre. Il fallut, le lendemain, brûler en scène un exemplaire de cette satire. C'est alors que changeant son fusil d'épaule, il écrivit la *Papesse Jeanne* (Th. Feydeau, 26 janvier 1793) et l'*Apothéose du jeune Barra* (1794). En 1798, il composa avec Chazet et Buhan une des premières revues connues : *Il faut un état* ou la *Revue de l'an VI*, couronnée par un plein succès.

Léger resta sept ans au Vaudeville. Puis un des fondateurs s'étant séparé de Barré, son associé, Léger alla établir avec le premier une scène rivale, le Théâtre des Troubadours (4 mai 1799, d'abord dans la salle de l'ancien théâtre Molière, puis dans celle de Louvois. Fermeture le 1er mars 1800) laissant l'exploitation aux artistes groupés en une société dont il n'avait cessé de faire partie :

Léger, par de nombreux billets,
Amortit les coups de sifflet.

En 1801, il était redevenu professeur dans un pensionnat de demoiselles, en attendant d'être nommé greffier de la Justice de paix de St-Denis, et, en sous-main, directeur du théâtre de cette ville. Il fit aussi représenter à la même époque plusieurs pièces au Vaudeville, à l'Odéon, à la Gaîté. La Restauration lui fit perdre sa modeste place. Il en retrouva une autre dans l'Administration du Timbre. Plus tard, il dirigea pendant près de deux ans le théâtre de Nantes. Il mourut à Paris, rue du Croissant, le 28 mars 1823. Acteur médiocre, Léger a laissé un assez fort bagage dramatique. MM. E.-D. de Manne et C. Ménétrier en ont dressé la liste dans la notice qu'ils lui consacrent *(Troupe de Nicolet)*.

Il avait épousé une dame ou demoiselle Darance. Brazier a aussi parlé de Léger dans son *Histoire des Petits théâtres*, t. I, p. 273.

LÉGER. — Sous ce nom : Mlle *Léger*, Théâtre Sallé, 1796 ; *Léger*, Utilités, Gaîté, 1811-14 ; *Léger*, Banlieue, 1825 ; Mlle *Léger*, Marseille 1828 ; *Léger*, Paul, Pierre, Edme, Nantes, 1879-82 ; Mme *Léger*, deuxième duègne, Lille 1893-95.

LEGEROT, Mme. — Premier rôle, Nancy, 1831.

LEGILLET. — Comédien, Lille 1619.

LEGLEU, Mlle Louise. — Troisième rôle, Mons 1842.

LEGRAIN, Eugène, Adolphe. — Deuxième père noble, Lille 1824 ; Chambéry 1866-67 ; Arras 1868-69 ; Gaîté 1870-75 ; Folies 1876-77 ; Genève 1878-82.

LEGRAND. — V. Belleville.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LEGRAND, Mlle Charlotte, femme de Henri Pitel, sœur de Longchamp et belle-sœur des Beauval. — Comédienne de M. le Prince, 1667.

LEGRAND, père, Marc, Antoine. — Né à Paris le 30 janvier 1673, était fils d'un chirurgien des Invalides, et comme il était né dix-neuf jours avant la mort de Molière, la légende s'accrédita qu'il était né ce même jour. Son premier début à la Comédie remonte au 13 mars 1695, mais il partit bientôt pour la Pologne. Appuyé par la faveur du Dauphin, il en revint pour débuter une seconde fois le 21 mars 1702, dans *Andromaque* et le *Florentin*. Gros et court, doué d'un visage large et plutôt comique, Legrand eut beaucoup de peine à s'imposer dans la tragédie. Il le comprit si bien lui-même qu'il adressa ces vers à son protecteur :

Ma taille, par malheur, n'est ni haute, ni belle ;
Mes rivaux sont ravis qu'on ne la trouve telle.
Mais, grand Prince, après tout, ce n'est pas là le fait ;
Recevoir le meilleur est, dit-on, votre envie ;
Et je ne serais pas parti de Varsovie ,
Si vous aviez parlé de prendre le mieux fait.

Le Dauphin le fit recevoir le 18 octobre suivant pour doubler Ponteuil dans les emplois de rois et de paysans. Spirituel, intelligent, ayant une grande habitude de la scène et un organe fort beau et très sonore, Legrand parvint à se faire aimer ; bien plus, lorsqu'on sut qu'il était auteur, l'on ne se permit plus de le siffler.

Presque toutes les petites pièces de Legrand, dont Lemazurier a donné la liste, restèrent au répertoire ; il travailla aussi pour le théâtre italien, soit seul, soit avec Dominique. Il mourut à Paris le 7 janvier 1728, rue des Fossés-St-Germain. Il avait eu la bonne fortune de pressentir le futur talent d'Adrienne Lecouvreur et de lui donner ses premières leçons.

Biographie : Lemazurier, *Galerie Historique*, t. I. — Jal, *Dict. critique*.

LEGRAND de Belleville fils, Jean, Marc, Antoine. — Né vers 1700, tout aussi mauvais acteur que son père, débuta le 10 mars 1719, et fut reçu le 15 janvier 1720. Mais s'il possédait l'organe sonore de son père, il n'en avait l'esprit. Ignorant et balourd, on le relégua dans les confidents, emploi qu'il conserva jusqu'à sa retraite, survenue le 1er avril 1758 ; on lui accorda la pension de 1000 livres. Il mourut à Vaugirard le 20 janvier 1769.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

LEGRAND, Mlle Charlotte, fille et sœur des précédents. — Née vers 1705, débuta à la Comédie-Française le 5 novembre 1725, par le rôle de Lisette des *Folies amoureuses*, fut reçue à demi-part le 12 décembre suivant par ordre de la reine, mais ne put s'y maintenir ; elle quitta le 11 janvier 1730, passa à l'Opéra-Comique 1731-35 et partit pour Amsterdam. Elle mourut dans cette dernière ville en juin 1740. Mlle Legrand s'était fait un petit succès à Paris en copiant, avec beaucoup d'art, les grâces de Thomassin, le célèbre arlequin de la Comédie-Italienne.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

LEGRAND. — Sous ce nom : *Legrand*, Maëstricht 1749 et 1764 ; *Legrand*, premier sujet à la Cour Palatine, 1900 florins d'appointements. 1750-56, passa à Munich ; Mlle C. *Legrand*, Cour Palatine, 1750-56 ; Mlle *Legrand*, Maëstricht 1764 ; *Legrand*, financier, Douai, 1773 ; Mlle *Legrand*, th. Sallé 1796 ; Mlle *Legrand*, premier rôle, Rouen 1796. Sans doute la suivante : Mlle *Legrand*, première amoureuse jeune, de la tournure et du talent, Odéon 1797, *Geneviève de Brabant* (4 novembre) ; Mlle *Legrand*, Vaudeville 1805.

LEGRAND, Mlle Virginie. — Avait commencé sa carrière au théâtre des Jeunes élèves ; elle fut engagée comme jeune première à Bordeaux en 1817-18, aux appointements de 4800 fr. Nous la retrouvons à Rouen en 1820-22, aux appointements de 6000 fr. Mais, après un début à l'Odéon le 3 mai 1823, Célimène du *Misanthrope* et Araminte des *Fausses Confidences*, elle dut reprendre le chemin de la province, Lille 1823.

LEGRAND, Jean, Baptiste, Emmanuel, Marié dit. — Fils d'un serrurier, naquit à Paris le 26 août 1796 (rue de Bussy 383). Choriste aux Variétés, puis *bouche-trou*, il remplaça un jour, au pied levé, Potier. Après avoir réussi dans *Pommadin*, il se hasarda à doubler aussi cet artiste dans *Werther*, sans toutefois copier son modèle. Son jeu, froid et caustique, tenait plutôt de la façon de Perlet. Legrand quitta les Variétés pour le Gymnase où, ne craignant plus de rivalité, il se livra davantage à sa fantaisie dans le *Sourd*, la *Quarantaine*, *Jeune et Vieille*, les *Manteaux*, *Avant*, *Pendant et Après*, etc. Paraissant destiné à l'emploi des substituts ridicules, Legrand était grave et comique tout à la fois. Dans les suffisants, il était impertinent à souhait. Acteur aimé du public, il trouvait le moyen de réaliser des représentations à bénéfice de 7000 fr. (6 octobre 1827). « Comédien intelligent, écrit Harel, que le public a distingué dans la foule des acteurs agréables. » La vogue passagère de Legrand au Gymnase attira sur lui l'attention de la direction des Variétés qui venait de perdre définitivement Potier. Usant de subterfuges peu honorables (maladies feintes, perte de mémoire simulée, etc.), Legrand obtint alors sa liberté et rentra au passage des Panoramas (1832). Il fut chargé de quelques rôles, entre autres dans la *Prima donna*. Mais une affreuse maladie vint le forcer à renoncer à son état : un cancer lui rongea le nez. Un ex-camarade du Gymnase, plus fortuné que lui, Préval

EFERUS - Recherches & Classification numériques

(Juge dit) adoucit ses derniers moments dans sa retraite de Bouffémont, où il mourut le 3 septembre 1836.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Nicolet.*

Iconographie : En buste, de ¾ à droite, eau-forte par Fugère, même ouvrage.

LEGRAND. — Sous ce nom : *Legrand*, premier comique, Niort 1828, Perpignan 1829 ; M. et M^me^ *Legrand*-Roche, premiers rôles, Nantes 1830 ; *Legrand*, Bruges 1830.

LEGRAND, Paul. — Charles, Dominique, Martin Legrand, dit *Paul* Legrand, naquit à Saintes, dans le faubourg Saint-Séverin, le 4 janvier 1816 (et non en 1820). Il fut élevé dans la famille de sa mère à Soisy-sous-Etiolles, près Corbeil. La brave femme était établie épicière, rue de Tracy, à Paris, et avait encore à élever trois autres petits enfants. Apprenti chapelier, puis bijoutier et valet de chambre du chanteur Nourrit, le jeune Charles alla aux Funambules et vit Deburau. Le grand Pierrot l'avait conquis. Un jour il se présenta à M. Hue, directeur du théâtre Bonne-Nouvelle, et lui dit : Monsieur, je veux être Pierrot ! — Avez-vous fait des études préparatoires ? demanda le directeur. — J'ai étudié Deburau, répondit le gamin qui fut engagé à raison de sept francs par semaine.



En 1839, il fut engagé aux Funambules, mais comme ce théâtre avait déjà un *Charles* (Charles Charton) on lui donna le nom de *Paul*. Il y débuta le 1^er^ octobre dans les *Epreuves*. Mais la place de Pierrot était prise, et par quel protagoniste ! Deburau père en personne. Paul fut relégué dans l'emploi des grimes. Il se fâcha, et s'en fut jouer les pierrots au théâtre éphémère de la Madeleine ; les portes fermées, il se réfugia découragé au théâtre du Luxembourg. Six mois plus tard, il faisait amende honorable, rentrait aux Funambules et reparaissait dans les *Ruines de Mont-Bianco* (novembre 1840). Le 2 février suivant, grand succès personnel dans *M. de Boissec ;* Deburau en prit quelque ombrage. Cependant, les années suivantes, Deburau se trouvait de plus en plus souffrant ; parfois même son asthme le forçait à interrompre son service. Paul Legrand se glissait ainsi petit à petit dans cet emploi qu'il convoitait.

« Ce n'était plus, a écrit M. Louis Péricaud, le Pierrot étonné, osé, dégingandé de Deburau. C'était un Pierrot à lui, très personnel, bon enfant, ayant la larme près du rire. » Cependant Paul Legrand, qui aimait beaucoup Deburau, se montrait fort chagrin de la jalousie du maître. Le 16 juin 1846, celui-ci mourait. Par la force des choses, — Deburau fils étant encore trop jeune pour succéder à son père — Paul Legrand devenait, à partir de ce jour, le Pierrot en titre des Funambules... jusqu'au moment où de très belles propositions lui furent faites pour l'Angleterre. Il fut remplacé par Charles Deburau.

Les années 1848-49 se passèrent à Londres. Le 18 octobre de cette dernière année Paul avait reparu aux Funambules à côté de Charles, dans les *deux Pierrots*, et comme il fallait ménager toutes les susceptibilités, on n'avait trouvé rien de mieux que la distribution suivante :

Pierrot n° 2
M. Charles Deburau ;

Pierrot n° 1
M. P. Legrand.

Paul Legrand, passant le second sur l'affiche, était dédommagé en s'appelant : Pierrot n° 1 : A vrai dire, c'était encore Paul Legrand le mieux payé : en 1853, Paul Legrand gagnait 60 francs par semaine, tandis que Charles Deburau n'en gagnait que 50. Vautier (le polichinelle) avait 110 francs par mois, et les autres des appointements dérisoires. Mais Paul était fatigué de se voir opposer Charles — qui portait le nom de son père ! — Il traversa le boulevard, et se fit engager par Hervé, le directeur des Folies-Concertantes. On sait que ce théâtre prit ensuite les noms de Folies nouvelles puis de th. Déjazet. Paul Legrand y resta jusqu'en 1862. Les années 1863-64 le retrouvent à Bordeaux où il sauve la vie à une danseuse de l'Alcazar dont les jupes avaient pris feu ; trait de courage qu'il renouvela une autre fois aux Folies Marigny, théâtre où Montrouge l'engagea pour l'ouverture (26 mars

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1864). Paul Legrand joua une pièce de lui : l'*Automate de Vaucanson*. Mime prodigieux, il avait, a dit un contemporain, de l'esprit dans le moindre geste, dans le moindre clignement d'yeux, dans la moindre chiquenaude, dans le moindre pied levé, dans le moindre froissement de ses traits ; tout son jeu était d'une sagacité étonnante ; il tenait la scène tout entière, il était complet. »

En 1865, voyage à Rio-de-Janeiro ; rentrée aux Folies Marigny ; Le Caire 1870-71, Théâtre de la Tertulia, rue Rochechouart 1872; Londres 1873-74 ; puis il se fixa à Paris. En 1870, il avait reçu une médaille d'or de la Société royale de Belgique, en qualité de sauveteur français. Vers 1885, le vieux mime, pour qui les engagements se faisaient rares, se trouvait dans le plus cruel embarras. Frédéric Febvre prend alors l'initiative d'une souscription. Il écrit plus de 300 lettres, fait des visites, intéresse tout le monde à son protégé, et arrive à mettre dans les mains de celui-ci, avec une foule d'objets de première nécessité, un titre de rente qui lui assure désormais une petite, mais réelle indépendance. Paul Legrand, retiré dans son modeste logement, au cinquième étage de la rue St-Lazare, 31, remercia publiquement son bienfaiteur (sa lettre, *Rapport* 1885, p. 26) et envoya 100 fr. à la Société des artistes. L'année suivante il faisait encore parvenir 40 fr. avec une lettre des plus spirituelles. (*Rapport* 1886, p. 28.) En 1882, il avait alors 66 ans, avec 42 ans de théâtre; la Société lui avait accordé la rente de 500 fr. MM. Félix et Eugène Larcher, les créateurs du Cercle funambulesque publièrent alors les *Pantomimes de Paul Legrand*, Paris, librairie théâtrale, 1887. Paul Legrand fut nommé officier d'académie en 1894 et sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1898. Mime incomparable, ce fut de plus un « grand honnête homme ». « Un Bouffé mime qui savait faire rire et pleurer. »

Biographie : *Figaro*, 5 nov. 1854. Article de Jules Viard. — *Galerie théâtrale*, Lorsay, t. II, biographie par Eug. Moreau. — *Galerie Geoffroy*, t. II, notice par Th. de Banville. — Paul Hugonnet, *Mimes et Pierrots*.

Bibliographie : L. Péricaud, le *Th. des Funambules*. — Félix et Eugène Larcher, les *Pantomimes de Paul Legrand*.

Iconographie : *Galerie Lorsay*, t. II. En pied, de ¾ à droite, cost. de Pierrot, dans *Jean-Gilles*, par Eust. Lorsay, lith. Collette.

— En pied, de ¾ à droite, cost. de Pierrot, dans *Pierrot Quaker*, par Geoffroy, *Galerie Geoffroy*, t. II.

— En buste, de profil à droite, en Pierrot, pointe sèche par Ph. Cattelain avec la signature Paul Legrand.

— En buste, de face, par H. Gray, en Pierrot, couverture des *Pantomimes*.

— Son portrait par le peintre Riou ; sa charge par Jacques Valnay.

LEGRAND. — Sous ce nom : Mme *Legrand*, Adèle, Angélique, Angèle, Rouen 1849-50, Aix 1859-60, Chambéry 1861-62, Folies dramatiques 1864-67 ; Mlle *Legrand*, Antoinette, soubrette, Lille 1865 ; *Legrand*, Georges, Théodore, deuxième comique, Lille 1879-82 ; *Legrand*, Honoré, Jules, Edouard Bet, dit Beaumarchais 1884-85, Bouffes 1886, Paris 1887-96, th. de la République 1897-1901.

LEGRENAY, père, Victor, Pierre, Désiré. — Belleville 1854-55, Rouen 1856-59, th. Déjazet 1861-69, Gaîté 1870-72, Châtelet 1873-74, Gaîté 1875-85, Paris 1886-88. Legrenay s'était fait connaître au boulevard en doublant un artiste dans le rôle de M. Deshouliers de M. *Garat*. Grand, maigre, efflanqué, des yeux en boules de loto, un large sourire, tel était Legrenay, véritable roi de féerie. Fleuriste à l'occasion, et doux comme un mouton dans la vie privée. Lorsque la gêne survint dans son intérieur par suite de la maladie, ses camarades organisèrent pour lui des souscriptions. Il mourut d'une bronchite aigüe à 63 ans. Son camarade et ami Latouche lui adressa un dernier adieu. (*Rapport* 1889.) Amédée de Jallais lui consacra un rondeau reproduit dans *Foyers et Coulisses*, Gaîté, t. II, p. 132, où il passa en revue ses principaux rôles.

LEGRENAY, fils, Hippolyte, Elie, Jean. — Fils du précédent. Liège 1881-83, th. Cluny 1884-86, Paris 1887-92, Reims 1893-95, Paris 1896-99, th. Déjazet 1900. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1901. Legrenay fils avait été fort éprouvé par la mort de sa femme, la suivante.

LEGRENAY, Mme Henriette, née Blancheteau, femme du précédent. — Paris 1891-92, Reims 1893-95, Paris 1896. Charmante ingénuité, enlevée en pleine jeunesse, *Rapport* 1897. Le jeune Georges Legrenay, issu de ce mariage d'artistes en 1889, fut recueilli, après la mort de son père, par l'orphelinat des artistes. (Fondation Ozy) et placé à Vincennes.

LEGRIS, Mlle Céline. — Jeune première, Lille 1856-58 (Célestine, Adolphine), Strasbourg 1859-63, morte à Nantes 1866.

LEGROS. — Sous ce nom : *Legros*, th. Patriotique 1793 ; *Legros*, Liège 1808 ; *Legros*, père noble, Panorama dramatique 1822 ; *Legros*, premier comique, troisième amoureux et directeur, Amiens 1825 ; Mlle *Legros*, troisième amoureuse, La Haye 1829 ; Mme *Legros*, Letellier, premiers rôles, Lyon 1829 ; Mme veuve *Legros* née Troy, qui jouait avec succès l'emploi de Mlle Mars, décédée le 22 mars 1829 ; Mme *Legros*, Marseille 1830. Peut-être la même : soubrette, Nice 1830.

LEGROS, Mme Angélina, femme Jacob, dite Fabris. — Ingénue au Gymnase 1840, Folies

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dramatiques 1841-54, emploi des travestis, Délassements 1855-56, Palais-Royal 1857-58, se fit surtout une réputation aux Folies dramatiques 1859-72. Dans la revue *Allons-y tout d'même*, elle remplissait plusieurs rôles avec beaucoup d'entrain, et dans les *Vilains bonshommes* elle jouait une vieille portière très drôlement. On la vit encore comme duègne au Palais-Royal en 1873-75. En 1876, âgée de 61 ans, avec 46 ans de théâtre, elle obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Elle se fixa à Paris 1876-82, et sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1883. Son mari perpétua sa cotisation à la Société des artistes.

LEGROS, Bernard. — Genève 1853-54, Paris 1855-58, St-Quentin 1859-61.

LEGUET. — Financier, Orléans 1837.

LEGUET, Mme Alice, Anastasie. — Constantinople 1873-77, Reims 1878-79, Alger 1880-84 Liège 1885-86, Bruxelles 1887-89, Boulogne-sur-Mer 1890, La Rochelle 1891 et années suivantes. En 1905, 61 ans, 30 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Habitait La Rochelle en 1908.

LEHR, Mme. — Deuxième soubrette, Liège 1783, direction Lehr.

LEHOUX, Mme Marguerite, Clara, née Stéfani ou Stéphani. — Morlaix 1860-61, Poitiers 1862-63, Libourne 1865, St-Brieuc 1867, Paris 1868-80, Bordeaux 1881-82, Bellême 1883-90. En 1882, 75 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1892.

LEHOUX, Laroche, Henri, Jean, Marie. — Né en 1844, comique. Folies dram. 1869-73, Reims 1874, Paris 1875-80, Bordeaux 1881-83, Cherbourg 1884-85, Toulouse 1886-87, Lille 1888, Paris 1889-90, Angoulême 1891-92, Anvers 1893-96, Le Hâvre 1897-98, Rouen 1899-1901, Montparnasse 1902-04. En 1906, 61 ans, 35 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1908.

LEHN, Etienne, Louis. — Funambules 1845-52, Odéon 1853-67. Sa mort, *Rapport* 1868.

LEHN, Mme Louise, née Pillard. — Femme du précédent, Odéon 1866-75, Lyon 1876-86. En 1881, Mme veuve Etienne Lehn toucha la pension de 200 fr. du legs Cantin. Sa mort, *Rapport* 1887.

LEINENGER, Mme Antoinette. — Folies dram. 1863-80, Paris 1881 et années suivantes. Habitait Paris en 1908.

LEIX, J. B. — St-Quentin 1862-63, Boulogne-sur-Mer 1864-66, Limoges 1867.

LEIZET, Mme. — Duègne, Nérac 1830.

LEJAMBLE, Mme Eléonore, Modeste, Marguerite. — Le Hâvre 1856-58.

LEJARS, Mme née Jolibois, femme Lejars, puis femme Montjauze. — Cirque 1845, Saint-Pétersbourg 1848, Berlin, Cirque Napoléon, etc., plutôt écuyère de cirque. Le sculpteur Pradier reproduisit les traits de Mlle Lejars dans le groupe équestre qui décorait l'entrée du cirque des Champs-Elysées. On annonçait en mai 1903 que ce groupe — par suite de la démolition du cirque — allait être replacé au carré Marigny sur un tertre de gazon sur la demande de M. Quentin-Bauchart. La mort de Mme Montjauze fut annoncée au *Rapport* de 1899, p. 37.

LEJAY. — Nom d'un débutant à l'Odéon en juillet 1823. Crispin du *Légataire*.

LEJEUNE. — Sous ce nom : M. et Mme *Lejeune*, troupe Dulin, Maëstricht 1713 ; *Lejeune*, nom d'un débutant à la Comédie-Française 1753 ; *Lejeune*, Bruxelles 1777-86 ; *Lejeune*, th. du Marais 1791-92 ; Mlle *Lejeune*, Vaudeville, 1793-94 ; *Lejeune*, Variétés 1799, rôles de niais, th. de la Cité 1800 ; *Lejeune*, Lille 1805 ; Mlle *Lejeune*, th. des Jeunes artistes 1805-06 ; *Lejeune*, deuxième comique, Lyon 1824-26 ; *Lejeune*, premier comique, Le Hâvre 1827 ; *Lejeune*, grime, Nancy 1829 ; *Lejeune*, Félix, Liège 1829 ; Mlle *Lejeune*, théâtre Seveste 1829 ; Mlle *Lejeune*, née à Bruxelles, venait d'être engagée à l'Odéon, lorsqu'elle mourut à 22 ans, le 1er octobre 1829 ; *Lejeune*, Henri, Gonthier dit, Angers 1851-52, Lille 1853 ; Mme *Lejeune*, Lescalas, Cécile, née Lebellot, Batavia 1850-53, Nantes 1854, Brest 1855, Limoges 1856, Gand 1857-58, Mons 1859-60, Gand 1861, Liège 1862-64, Hambourg 1865, Nancy 1867, Oran 1868-69, Marseille 1870-73, Paris 1874. Pensionnaire 1881, sa mort, *Rapport* 1896 ; Mme *Lejeune*, Henriette, Marie, Beaumont 1852-74 : *Lejeune*, Ferdinand, Aimable, Strasbourg 1866-68, Neuchâtel 1869-73, Dijon 1874-75, Abbeville 1876, Thonon 1877-80, Louviers 1881-84, Bordeaux 1885-88, Incarville 1889-90, sa mort, *Rapport* 1891 ; Mme *Lejeune* de la société depuis 1841 sous le nom de *Demory* (v. ce nom), Dijon 1873-75, Abbeville 1876, Thonon 1877-80. En 1878, 61 ans, 43 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Louviers 1881-84, Bordeaux 1885-88, Incarville 1889-96. Sa mort, *Rapport* 1898 ; Mme *Lejeune*, Amélie, Fonti, Renaissance 1874 ; *Lejeune*, Théâtre historique 1890.

LEJEY. — Premier comique, Angoulême 1827, Laon 1829.

LEJEY, Mme Jules. — Travestis et caractères, Liège 1829-31.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LE KAIN, Henri, Louis Kaïn dit. — Naquit à Paris le 31 mars 1729 (Registres de St-Eustache). Il était fils d'Henry Caïn (*sic*), marchand orfèvre, et d'Anne, Louise Letellier, sa femme, demeurant rue de la Fromagerie. Son aïeul, Henri Kaïn, était Anglais. A l'âge de huit ans, il entra au collège Mazarin. Il en sortit à quatorze ans, après sa quatrième ; on lui enseigna alors la danse, le dessin, l'anatomie, ces deux dernières sciences en vue du métier auquel on le destinait : la fabrication des instruments de chirurgie que pratiquait aussi son père. Celui-ci mourut en 1746. Sa mère était morte deux ans auparavant. Il restait donc chef de famille, avec un frère cadet, des sœurs, 14,000 livres de part d'héritage, et son état lui rapportant jusqu'à 18 francs par jour.



LE KAIN dans le rôle d'Orosmane, gravure de A. de Saint Aubin

Un an après la mort de son père, Le Kain était affilié à une société dramatique, et s'essayait d'abord rue Beaubourg, puis à l'Hôtel de Jabac, rue St-Merry ; au théâtre du Magasin de l'Opéra ; à l'Hôtel de Clermont-Tonnerre, rue des Minimes. La Comédie-Française s'émut de ces représentations et les fit momentanément interdire jusqu'en février 1750. C'est à cette époque qu'ayant été remarqué par Voltaire, il fut mandé par le poète, qui lui conseilla cependant de ne jouer la comédie que pour son plaisir. Mais la vocation l'emportait; Le Kain remit entre les mains de son frère Sauveur l'entreprise commerciale paternelle, alla prendre des leçons de Voltaire, et se fixa même chez lui. Tout le second étage de son appartement de la rue Traversière fut transformé en un théâtre, où l'on représenta *Mahomet*, le 6 juin 1750 — puis *Rome sauvée*, le 20 juin, devant tout ce que la noblesse et les lettres comptaient alors de plus illustre. Le théâtre de Voltaire alla aux nues. Ces représentations privées se renouvelèrent à Sceaux, chez la Duchesse du Maine ; au Temple, chez le Prince de Conti, et bien que Voltaire partit pour la Prusse, les spectacles de la rue Traversière continuèrent sous la direction de Mme Denis pendant tout l'été de 1750. — Le 15 août, le Duc d'Aumont signait l'ordre de début de Le Kain à la Comédie.

Ce début eut lieu le 14 septembre dans *Brutus* (rôle de Titus). Le public accourut en foule pour juger l'élève de Voltaire. On lui reconnut « de l'intelligence, une expression très pathétique, un geste fort noble et une grande liberté dans les positions du théâtre. » Collé lui trouvait, par contre, « un visage hideux, un air ignoble, des grimaces. » Il y a évidemment exagération. La haine que l'auteur avait voué à Voltaire rejaillissait sur le protégé. Il eût été plus juste à cette époque de lui reprocher une voix un peu faible, et des jambes courtes et arquées qui le faisaient paraître lourd et trapu, alors qu'il était assez grand, et un nez retroussé qui manquait de distinction. Les femmes lui reprochaient son débraillé. Eh ! bien, malgré tous ces défauts, dans le feu de ses rôles Le Kain se transfigurait; la majesté de ses poses en arrivait à dissimuler ses imperfections physiques ; il transportait son auditoire.

Ce fut, en réalité, dans les coulisses, que le nouveau venu rencontra ses plus grands obstacles : Mlle Clairon se mit à la tête de la cabale. Entre le jeune tragédien et la déesse du jour ce fut une guerre acharnée : un jour, aveuglé par la colère, le jeune homme écrit à la Clairon la lettre la plus insolente du monde. Le lendemain celle-ci déclare qu'elle refuse de jouer avec un homme capable de pareilles impertinences, menace de se retirer, et obtient, en effet, la radiation momentanée de son rival (11 nov.). Le 4 janvier suivant, il était admis de nouveau, mais à l'*essai*, aux appointements mensuels de 100 livres. Ce fut le Duc de Belle-Isle qui se chargea d'arranger les choses. Il convoqua les deux ennemis dans son cabinet, obligea le jeune tragédien à écrire une lettre d'excuses à Mlle Clairon, et par ordre du Duc de Gesvres, les grandes portes de la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Comédie lui furent rouvertes le 21 février 1751. Il parut dans *Gustave Vasa*, et le parterre l'accueillit avec transport. Il ne fut cependant reçu sociétaire par ordre du roi, le 2 novembre suivant, qu'après avoir paru à la Cour. Il n'obtenait, cependant, qu'un quart et demi de part, si bien que Voltaire dut lui venir en aide (Lettres de Voltaire à Le Kain, Potsdam, 5 mars 1752). Le 1er septembre 1753, il obtenait enfin demi-part ; et l'année suivante les trois quarts. Il lui fallut attendre jusqu'au 1er avril 1758 la part entière.

« Le Kain, a dit son consciencieux biographe, M. J.-J. Olivier, fut surtout un artiste de drame. » Il débitait mal Corneille, assure Mlle Clairon. Les rôles de Racine étaient trop simples pour lui. Sa diction légèrement emphatique, ses gestes impétueux convenaient plutôt au théâtre de Voltaire.

Voici la liste des rôles créés par Le Kain dans ce théâtre :

1752 — *Rome sauvée*, Catilina.
1755 — *L'Orphelin de la Chine*, Gengis-Khan.
1760 — *L'Ecossaise*, Un interlocuteur.
— *Tancrède*, Tancrède.
1764 — *Olympie*, Cassandre.
— *Le Triumvirat*, Octave.
1765 — *Adélaïde Du Guesclin*, Vendôme.
1767 — *Les Scythes*, Athanase.

Mais ses trois meilleurs rôles furent incontestablement Zamore, Mahomet et Orosmane qu'il n'avait pas créés.



LE KAIN dans le rôle d'Arzace
Gouache (Bibl. nationale)

Ses autres auteurs furent Saurin, Portelance, Grave, Marmontel, Ximénès, Mailhol, Crébillon, Châteaubrun, LaPlace, La Touche, Colardeau, Lemierre, P. de Sivry, Thibouville, Dorat, Du Belloy, Boistel, Chabanon, Cordier, B. de Sauvigny, La Harpe, Sedaine, etc., tout un répertoire, tout un monde oublié!

Le Kain fut un innovateur, non seulement par sa façon d'interpréter le *drame*, mais par sa réforme du costume, par la suppression des banquettes sur la scène, par les *tournées* dans les départements. Idolâtre de son art, Le Kain y consacrait tout son temps, toutes ses pensées, toutes ses ressources. Dessinateur, il fut le premier à indiquer les réformes nécessaires dans le costume et commença par le rôle d'Oreste dans *Andromaque*. Laissant le tonnelet, les gants blancs et la culotte bouclée, il apparut dans un costume grec — ou soi-disant tel — ce qui fut un événement.

Ce fut en 1759 que M. de Lauraguais, chaudement appuyé par Le Kain, représentant en cela les idées de Voltaire, proposa à la Comédie de supporter tous les frais de réparations, résultat de la suppression complète des banquettes sur la scène. Le Kain écrivit à ce sujet un rapport qui nous a été conservé (*Mémoires de Le Kain*, annotés par Talma), l'adressa au Ministre et gagna sa cause. (Ouverture, sans banquettes, 23 avril 1759.)

La disparition de ces banquettes permit dès lors d'encadrer les tragédies d'un décor convenable ; on donna le *Cid* dans trois décorations différentes (au lieu d'une chambre à quatre portes). On vit, dans *Andromaque* une galerie d'une architecture grecque ; on peupla la scène, bien que discrètement, de statues, de bancs, de tables, de flambeaux. Le Kain établit la *marche scénique*, défendit aux comédiens de se planter devant le trou du souffleur ; les figurants formèrent des groupes. Il veut, le premier aussi, que les tragédies soient accompagnées, pendant les entr'actes, de symphonies convenant à leur caractère. L'épreuve en fut tentée en 1764, à la première du *Triumvirat*. La représentation ne se borne plus à « une conversation sous un lustre ».

Enfin Le Kain voulut créer une *Ecole royale dramatique* dont il esquissa les règlements et les statuts dans un curieux *Mémoire* (1759). Ces propositions ne furent pas dès lors adoptées, mais le Roi accorda 500 livres de pension à ceux de ses comédiens qui formeraient quelque bon élève. C'est ainsi que lui-même, en 1769, reçut cette récompense, pour « avoir mis Mme Vestris au théâtre ». A l'avènement de Louis XVI, Le Kain revint à son idée, et obtint avec Préville, un privilège ainsi qu'une subvention de 12.000 fr. pour fonder une Ecole de déclamation. Sa mauvaise santé l'obligea bientôt à en abandonner la direction au seul Préville.

Nous avons raconté à l'article Clairon les

EFERUS - Recherches & Classification numériques

désordres qui survinrent à la Comédie-Française à la suite du *Siège de Calais* (1765). Nous ne reviendrons pas sur ce sujet. Disons seulement que Le Kain qui avait fait cause commune avec ses camarades, fut incarcéré du 17 avril au 9 mai, d'abord au For-l'Evêque, ensuite à l'Abbaye. (V. Mlle Clairon.)

Bien que fort robuste en apparence, Le Kain était, en réalité, de complexion délicate. Les fatigues de la scène, les tournées continuelles, les soucis d'argent, les chagrins domestiques avaient altéré sa santé. Il avait acheté à Fontenay-sous-Bois une maisonnette où il allait se reposer. En mai 1768, il se rendit aux bains d'Aix-la-Chapelle et de Spa. Il en profita pour donner quelques représentations à Spa, à Liège, à Bruxelles. Ses camarades donnèrent à Paris une représentation à son profit. Le bénéficiaire apparut dans *Arzace*, et la recette atteignit 4764 livres. (Archives de la Comédie-Française, dossier Le Kain.) L'année suivante le retrouve en août et septembre à Bagnères-de-Bigorre. Après une courte tournée à Toulouse, Avignon et Lyon, il rentre le 28 oct. à la Comédie. Vers 1770, il dut s'éloigner de la scène pendant près d'un an.



Le Théâtre de Voltaire, à Ferney (Etat actuel)

L'été de 1771, Le Kain le passe à Bagnères; en 1771-72, il donne de nombreuses représentations à Paris, à la Cour, en province. En 1773 (novembre) il est repris d'obstruction rénale.

Sans être un libertin, Le Kain qui vivait séparé de sa femme (v. Mlle Le Kain) était assez facilement inflammable. En 1770, il avait eu un fils d'une certaine Marie-Anne Huchard (*Dictionnaire critique*, de Jal, article Le Kain). Trois ans plus tard, il obtenait les faveurs de Mlle Raucourt (v. Mlle Raucourt). Mais la chronique scandaleuse lui prêtait aussi une aventure avec une pseudo-cauchoise qui lui aurait laissé des souvenirs cuisants de cette rencontre. Quoi qu'il en soit, Le Kain vivait depuis trois ans avec une bonne ménagère nommée Mme Benoit, laquelle, sous des apparences de « mouton frisé », possédait un esprit mordant. « Sa petite voix, raconte Fleury, bénigne, flûtée et presque dévote, semblait sucrer l'épigramme ». On dit même que Le Kain, veuf depuis 1775, lui avait promis de l'épouser. Bref, le samedi 24 janv. 1778, il jouait dans *Adélaïde Du Guesclin*; il y fut merveilleux de noblesse, de pathétique et de vérité. Au sortir du théâtre, a raconté Fleury, Mme Benoit lui fit une scène de jalousie. Il protesta de son innocence, on ne le crut pas. Oubliant alors les conseils de ses médecins, il donna des preuves de son amour... Le matin, pris d'une forte fièvre, il s'alita; Tronchin accourut, prescrivit des remèdes. Le Kain, par tempérament, détestait les gens d'Eglise, mais, se rappelant le sort d'Adrienne Lecouvreur, ne voulait pas qu'on jetât son corps à la voirie. Il fit appeler un carme, fit « la renonciation ordinaire », reçut les sacrements, et mourut à Paris, rue de Vaugirard, le 8 février 1778, vers deux heures de l'après-midi, entre les bras de Mme Benoit qui s'accusait d'avoir été la cause de la mort de son amant.



L'ancien Théâtre de Châtelaine, près Genève (Etat actuel)

Le soir, à la Comédie, lorsque Mouvel vint annoncer les spectacles de la semaine, le parterre lui demanda des nouvelles de son acteur favori. L'annonce de sa mort produisit une consternation générale. Louis XVI lui-même parut affligé de cette mort, et Marie-Antoinette en témoigna ses plus vifs regrets.

Les funérailles de Le Kain furent célébrées à St-Sulpice, sa paroisse, en présence des artistes de la Comédie-Française et de la Comédie-Italienne. Par une étrange coïncidence, Voltaire, éloigné depuis 28 ans, arrivait le jour même à Paris chez le marquis de Villette.

— Voilà, Monsieur, ce qui reste de la Comédie, dit Bellecour au poète, en lui montrant ses camarades en deuil.

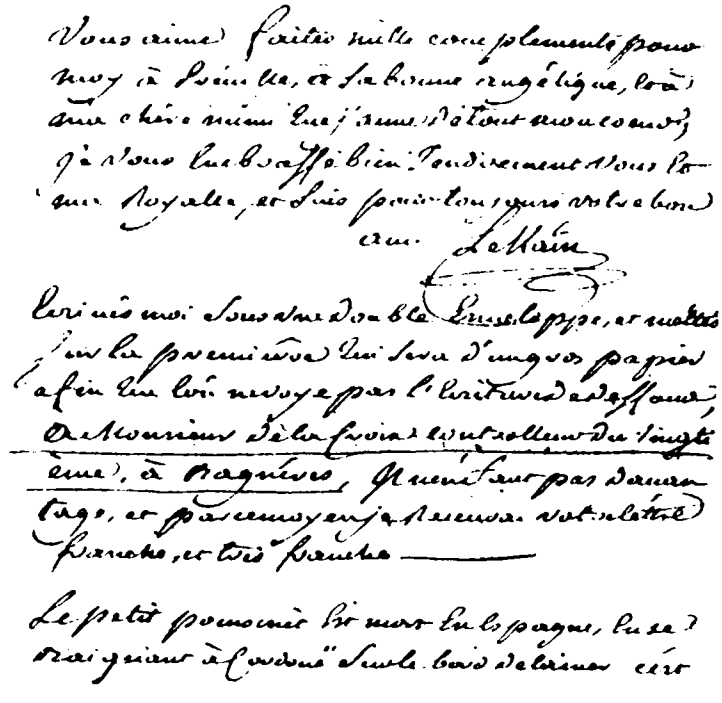
L'auteur de *Zaïre* s'évanouit.

Mais s'il n'avait pas été donné à Voltaire de voir son élève sur la scène française, il l'avait reçu à diverses époques aux Délices, à Genève, à Ferney et en Prusse; aux Délices, par deux fois en 1755; à Ferney, en mars 1762, à l'automne de 1772 et fin juillet 1776. En 1762, Voltaire qui ne l'avait pas vu depuis sept ans, lui trouva l'air d'un gros chanoine. On lui fit les honneurs du théâtre élevé dans la propriété de Voltaire. Il joua Tancrède aux côtés de son maître dans *Argire*. En 1772, nouvelle apparition à Ferney; il profite de ce voyage pour aller donner six représentations sur la scène de Châtelaine, aux environs de Genève, mais sur territoire français. Voltaire ne manquait pas un de ces spectacles : « Je ne savais pas quel honneur Le Kain faisait à mes faibles

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ouvrages quand il les créait... écrivait-il à ses amis; ce n'est pas moi qui ai fait mes tragédies, c'est lui ! » (*Correspondance de Voltaire*). Quelques années plus tard, grâce à l'autorisation obtenue par la reine, Le Kain venait encore à Ferney et inaugurait le nouveau théâtre de Châtelaine.

A propos de ces voyages, dont la plupart avaient pour but de rétablir l'état de ses affaires, nous ne pouvons oublier de mentionner celui de Bayreuth, en 1756, qui lui valut vingt et un jours de For-l'Evêque pour être parti sans autorisation ; celui de Prusse (13 mai 1775) où il joua à Berlin sur les théâtres de la Behrenstrasse et de Monbijou, puis à Potsdam. Le roi, tout en reconnaissant ses qualités, le trouva trop outré. A Rheinsberg, chez le Prince Henry avec lequel Le Kain entretenait une correspondance suivie, on le trouva parfait. A son retour à Paris (11 août 1775) Le Kain avait gagné plus de 10,000 écus sans compter un riche présent du Prince royal. Mais nous savons que Le Kain, au moment de sa mort, projetait bien d'autres excursions encore, et la Bibliothèque de l'Arsenal possède un curieux manuscrit du tragédien intitulé : *Itinéraire d'un voyage projeté pour bien connaître la France, l'Italie, la Flandre autrichienne, la Hollande, une partie de l'Allemagne*, le tout en *deux années consécutives*. 1776-78.



Fac-similé de l'écriture de LE KAIN

Biographie, bibliographie, iconographie :

Le Kain a rencontré en M. J.-J. Olivier plus qu'un biographe : un érudit chercheur qui n'a voulu laisser dans l'ombre aucune particularité de son héros, de telle sorte qu'il devient actuellement impossible de découvrir quelque chose de nouveau sur Le Kain.

Henri-Louis Le Kain, de la Comédie-Française (1729-1778), luxueux ouvrage illustré de soixante-six gravures d'après les documents de l'époque, Paris, in-4°, Société française d'Imprimerie et de Librairie, sans date (1907) par M. Jean-Jacques Olivier, contient en outre :

1° *Les tableaux des rôles joués par Le Kain*, 1751-1778, d'après le journal manuscrit de Le Kain, à Paris, Versailles, Fontainebleau, Dijon, Gray, Lyon, Rouen, Orléans, Metz, Strasbourg, Bayreuth, Nancy, Reims, Versailles-ville, Amiens, Rennes, St-Germain, Lille, Dunkerque, Bruxelles, Gand, Ferney, Choisy, Grenoble, Spa, Liège, Toulouse, Avignon, Bordeaux, Marseille, Toulon, Aix-en Provence, Nantes, La Rochelle, Arles, Châtelaine, Montpellier, Berlin, Monbijou, Potsdam, Rheinsberg, Besançon.

2° *Vers à la louange de Le Kain.*

3° *Quelques lettres de Le Kain.*

4° *Iconographie :* Bustes et statues (5). — Peintures à l'huile (10). — Pastels, aquarelles et gouaches (15). Dessins et silhouettes (11). — Gravures et eaux-fortes (31). — Tapisserie (1).

5° *Sources manuscrites* (5) et *bibliographie* (105 ouvrages).

Les cinq manuscrits de Le Kain sont : l'*Itinéraire* cité plus haut et la *Description de toutes les villes parcourues*, etc. Bibl. de l'Arsenal, fonds français, recueil 6394. — Le *Journal de la Comédie* (1747-1765). — *Journal de tous les rôles*, etc. et *Etudes*. Bibl. nat. fonds français, MS. 12532, 12533, 12534.

Ses *Mémoires* ont été publiés « par son fils » en 1801, puis en 1825. Cette dernière édition renferme la notice par Talma. — On a publié également *Le Kain dans sa jeunesse*, Paris, Delaunay, 1816.

LE KAIN, Mlle *Christine*, Georgette, Charlotte Sirot, dite. — Femme du précédent, personnalité peu intéressante, était née en Bourgogne, mais avait été élevée à Paris, où son père, procureur « fort habile mais très dérangé » était venu s'établir. De mœurs faciles, Mlle Sirot, assez jolie, avait été amenée pour jouer la comédie à l'Hotel de Clermont-Tonnerre. Les *Archives de la Bastille* (XII, p. 368 et suiv.) nous renseignent sur la façon dont elle connut Le Kain. A l'Hôtel de Clermont-Tonnerre « elle eut bientôt une foule d'adorateurs, du nombre desquels était Le Kain, et de qui elle fit choix. Elle l'aimait

EFERUS - Recherches & Classification numériques

plus par ostentation pour son talent que par amour. Ils se sont aimés constamment pendant un an et au bout duquel temps elle devint grosse ; et Le Kain l'a enfin épousée à St-Séverin ». Cette régularisation eut lieu le 28 juillet 1750, malgré l'opposition de la famille du marié. On ignore seulement pour quelles raisons l'acte de mariage fut rédigé d'après un document faux ou falsifié, puisqu'on y mentionne Henri-*François* Caïn, bijoutier, fils *majeur*, alors que Le Kain s'appelait Henri-*Louis*, et n'était pas majeur (la loi fixant alors la majorité à l'âge de 25 ans).

Ce mariage ne devait pas être heureux. « Douée d'une jambe fort belle » et d'un teint « pétale de rose tombée dans du lait », Christine Sirot manquait de cœur, et aimait le luxe et la dépense; ce n'était pas avec ses modiques ressources de débutant que Le Kain pouvait soutenir un pareil train de vie. Le Prince de Gawre, Flamand naïf, un monsieur Voyer, un riche Américain se succèdent dans ses faveurs. Pendant l'été de 1752, à Besançon, où elle est allé jouer la comédie, elle réussit à plaire au Duc de Randan, gouverneur de la Franche-Comté, qui lui monte une maison Faubourg St-Laurent, 23, à Paris; sa mère l'accompagne dans sa vie de débauche. Entre ses frasques, elle retourne au logis conjugal où Le Kain, trop faible, finit toujours par pardonner. Le 3 mars 1757, il obtient pour elle un ordre de début à la Comédie. Elle y paraît dans *Démocrite* (rôle de Cléanthis) et dans les *Folies amoureuses* (rôle de Lisette). Le *Mercure*, par politesse, lui trouva beaucoup de naturel, une action aisée, une heureuse volubilité pour une soubrette. Elle ne fut pourtant reçue que le 30 mars 1761 et se retira en 1767, le 1er octobre avec la pension de mille livres. Mais depuis 1762, les deux époux ne vivaient plus ensemble et habitaient chacun de son côté. De 1762 à 1774, Le Kain habita place St-Michel; de 1775 à sa mort, rue de Vaugirard, vis-à-vis de l'hôtel de Condé. De 1762 à 1765, Mme Le Kain demeura rue de Seine; de 1765 à 1767, rue des Fossés-Monsieur-le-Prince; de 1767 à sa mort survenue le 18 août 1775, rue des Fossoyeurs. Bien que séparé, Le Kain qui n'avait jamais cessé d'aimer sa femme, avait entouré ses derniers moments de tous les soins imaginables. De cette union mouvementée, naquirent trois fils : l'aîné, né trois mois après le mariage de ses parents, était en 1768, sous le nom de Lacour, employé dans les bureaux de l'Ile de France, aux appointements de 1200 livres. Plus tard, le 1er janvier 1777, il fut nommé Directeur et Receveur des domaines de Sa Majesté. Ses chefs vantaient sa conduite, son intelligence et son extérieur fort décent. Un an après la mort de son père, *Lacour* sollicita un emploi qui lui permît de rester à Paris, désir qui ne dut pas être exaucé puisque nous le retrouvons en 1785 à St-Domingue, où il vit sous le nom de *Le Kain*. Il y est détenu depuis près de deux ans dans les prisons du Cap français sous l'accusation de détournement de fonds. Mis en liberté après avoir reconnu sa dette, *Lacour* ou *Le Kain* débarqua au Hâvre le 24 décembre de cette année, fréquenta les comédiens, et s'essaya même à deux reprises dans un rôle de *Crispin*. Mais recherché à nouveau pour son affaire de St-Domingue, *Lacour-Le Kain* disparut complètement.

Le second fils, nommé Bernardin, naquit en mai 1752; l'autre appelé Louis-Théodore, le 3 avril 1754. On les baptisa tous deux à St-Sulpice. Bernardin, fut, dans sa jeunesse, « élève d'hydrographie » à Bordeaux. Il publia les *Mémoires* de son père en 1801. Jal le connut en 1816 : « on me le montra comme un honnête homme qui portait obscurément un nom célèbre ». Louis-Théodore, dès sa vingtième année, avait « pris le parti de la comédie », mais il ne tarda pas à quitter le théâtre, après avoir vainement tenté, par l'entremise de Voltaire, de se faire engager à St-Pétersbourg.

Bibliographie : J.-J. Olivier, *Henri-Louis Le Kain*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1907.

LELAGE. — St-Quentin 1788.

LELARGE, Mlle. — Ambigu 1791.

LELAURIN, Mme Hermance. — Dunkerque 1873-75, Boulogne 1876-77, Dunkerque 1878-82.

LELEU. — Artiste mort à Arras en 1836.

LELIA, Mlle. — Débuta au Palais Royal le 31 mars 1858, dans *Mademoiselle Mon Frère*.

LELIÈVRE, Mlle. — Théâtre-Français 1776-79.

LELONG, Alphonse, Louis. — Grenoble 1886-88.

LELOUP. — Arras 1837.

LEMACOY, Jean. — Chambéry 1665.

LEMADRE, Léon, Etienne, Philibert, Mathieu. — Débuta à l'Odéon, le 31 janvier 1827, par le rôle de Charles dans le *Tyran domestique*. Deuxième amoureux, Versailles 1827, Rouen 1828-29 Lille 1830, premier rôle Bordeaux 1835, Ambigu 1840, Naples 1845, Ambigu 1848-51, Paris 1852-62, Versailles 1863-73.

LEMAIRE. — Sous ce nom : *Lemaire*, Théâtre de la rue de Bondy 1791-92; Mme *Lemaire*, premier rôle, Lille 1793; *Lemaire*, Liège 1802-04; Mme *Lemaire*, Liège 1804; Mlle *Lemaire*, Gaîté 1807; Mme *Lemaire*, premier rôle marqué, Rouen 1821-22; Mme *Lemaire*, Metz et Nancy 1822, bonne actrice, sans doute la même qui débute à l'Odéon dans *Mérope* le 23 décembre 1827, premier rôle à Orléans 1829;

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Lemaire, Adolphe, Limoges 1828; Mme *Lemaire*, Adolphe, Laure, née à Bruxelles le 30 août 1803, Limoges 1828, Rochefort 1852; *Lemaire*, Hippolyte, enfant, Limoges 1828; *Lemaire*, Rouen 1828; Mme *Lemaire*, Auguste, Dijon 1829, Rouen 1831-32, 2000 francs d'appointements, 1834; Mme *Lemaire*, duègne, Théâtre Molière 1831; *Lemaire*, financier, Dieppe 1830, Liège 1834; *Lemaire*, Charles, comique, Verviers 1834; *Lemaire*, Scipion, premier amoureux, Lille 1835-45, Nancy 1850-51, Rouen 1852-54. Strasbourg 1855, Lille et Bruxelles 1857-61, La Haye 1862-63; Mlle *Lemaire*, jeune première, Niort 1837; *Lemaire*, Rouen 1837-46; Mlle *Lemaire*, Fanny, jeune première, Bruxelles 1839-40, Lille 1841; *Lemaire*, père noble, Nancy 1840; Mlle *Lemaire*, Reims 1840; *Lemaire*, Adolphe, Constant, Pierre, né à Nîmes le 14 novembre 1816, fils de comédiens, débuta à Marseille, échoua dans la tragédie, aborda les comiques à Avignon, Reims 1840 et parut à Bruxelles en mai 1844. Intelligent, zélé, consciencieux, porteur d'une bonne physionomie pour son emploi, il réussit. Le Hâvre 1850-51, Bruxelles 1852-53, Anvers 1854-55, Lille 1856, Angers 1857-58, Gaîté 1859-72; Mme *Lemaire*, Séfélie, Joséphine, Aldegonde, Liège 1845-51, Ambigu 1852-56, Cirque impérial 1857-58, Odéon 1859-73, Gaîté 1874, Tournées Agar. En 1875, 68 ans, 30 ans de théâtre, 500 francs de pension. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1883. Elle laissa une rente de 300 francs à la Société des artistes. En 1846, Joseph, Constant *Lemaire*, père, âgé de 75 ans, avec 46 ans de théâtre, reçoit à Rouen une pension de 150 fr. de la Société des artistes, mort vers 1854. — *Lemaire*, Odéon 1847. Bon acteur, passa à l'Opéra-Comique; Mme *Lemaire*, Victorine, Batignolles 1848-51; *Lemaire*, Charles, Joseph, Avignon, 1850-51, Genève 1852-54, Lyon 1855-56, Mons 1857, Genève 1858-63. En 1865, 61 ans, 31 ans de théâtre, 200 fr. de pension. Genève 1864-76, Annonay 1877-78. Sa mort, *Rapport* 1879; Mme *Lemaire*, troisième amoureuse, Bruxelles 1852; Mme *Lemaire*, coquette, Lille 1855. On annonce la mort de *Lemaire* père vers 1855 et celle de Mme Anna *Lemaire* en 1857; *Lemaire*, Gaîté 1861-62; *Lemaire*, Alphonse, Dieudonné, Anvers 1852-86, Bruxelles 1887-94. Décoré de l'ordre du roi de Hollande et officier de l'ordre de Léopold. Sa mort, *Rapport* 1888.

LEMAISTRE, Mme Rose, née Blondel. — Nancy 1852-53.

LEMAÎTRE, Frédérick, Antoine, Louis, Prosper. — Le colosse du drame au XIXme siècle, sans modèle et sans successeur. Ce n'est donc pas un article de *Dictionnaire* qu'il faudrait à un talent de ce genre, et quelques lignes tirées au cordeau ne pourront jamais rendre les effets produits sur la foule par une nature aussi passionnée, un tempérament aussi fougueux, des envolées aussi sublimes, et disons-le franchement, aussi inégales. De la trempe des Kean, des artistes comme Frédérick n'ont ni joug, ni règle; c'est pourquoi l'historien de théâtre qui travaille sur de froids documents, ne donnera jamais une idée approximative d'une telle puissance artistique. C'est le cas de répéter une fois de plus que le comédien emporte avec lui tout dans la tombe. Il nous faudra donc nous contenter, après M. L. Henry Lecomte « l'historien de Frédérick Lemaître », de suivre cette prodigieuse carrière pas à pas, d'en noter les phases successives, d'en enregistrer le prodigieux développement et de résumer les renseignements recueillis ça et là pour en dresser une sorte de table des matières où le chercheur aura la faculté de venir s'approvisionner de faits et de dates. La plupart des actes de Frédérick sont d'ailleurs connus et le curieux, avide de détails, devra toujours consulter, pour les développements, les deux excellents volumes de M. L. Henry Lecomte déjà nommé, dont la matière ne peut nécessairement trouver place ici.

Naissance et éducation (1800-1815)

Extrait du registre des naissances de la ville du Hâvre: « le onze thermidor, an VIII de la République française (30 juillet 1800), devant nous, maire de cette ville, a été présenté un enfant mâle que le citoyen Antoine-Marie Lemaître nous a déclaré être *né le neuf* de ce mois et être issu de son légitime mariage avec la citoyenne Victor-Sophie Mérécheidt, son épouse; lequel enfant a été nommé *Antoine, Louis, Prosper*, par le citoyen Jean-Louis Thibault, ex-entrepreneur des travaux publics, et par la citoyenne Anne Baron, épouse du citoyen Charles-Fréderic Mérécheidt *(sic)*, maître de musique, ayeule maternelle de l'enfant.»

Son père était architecte de la ville du Hâvre et fondateur d'une école gratuite de dessin et d'architecture; son grand-père maternel avait été maître de musique. Un matin de l'année 1809, M. Lemaître, visitant le théâtre du Hâvre, dont il était conservateur, fit une chute des plus graves, s'alita et mourut en quelques semaines. Le grand-père Mérécheidt était mort et sa veuve s'était retirée auprès d'une seconde fille établie à Paris. C'est à la suite de ces événements que Madame veuve Lemaître alla rejoindre sa mère et sa sœur. Le jeune Prosper logeait alors au 4me étage d'une maison de la rue Guénégaud. Grâce à la protection de l'amiral Hamelin, Mme Lemaître avait pu obtenir pour son fils une bourse d'externe au collège Sainte-Barbe; elle-même prit un petit commerce de meubles rue du Caire.

Mauvais élève, enfant turbulent, Prosper allait atteindre bientôt sa quinzième année. Dans un moment de colère bien légitime, la pauvre femme songea à l'embarquer pour les colonies. Mais le mauvais sujet s'arrêta à Rouen, alla voir jouer Joanny et ne songea

EFERUS - Recherches & Classification numériques

nullement à continuer sa route. Sans un sou, il ne lui restait plus qu'à regagner la capitale. Le lendemain, il était engagé dans un régiment d'infanterie caserné à la Nouvelle France. Mauvais soldat, il laisse le régiment se diriger sur la frontière, et revient encore à Paris. Cette fois, son oncle le reconduit à la caserne où l'attendait la salle de police. Vint la débâcle de Waterloo ; le régiment fut licencié.

Entre temps, sa mère et sa grand'mère avaient trouvé une place de concierge faubourg St-Denis, 47. Prosper, chargé du gros ouvrage, fut en outre placé comme sauteruisseau chez un notaire, puis chez un épicier du quartier.

Débuts
(1815 - 1817)

Un théâtre infime, appelé les *Variétés amusantes* (quatrième du nom) avait été ouvert en 1815 sur le boulevard du Temple, à côté de l'estaminet de l'*Epi-Scié*. Ce fut sur ces planches que celui qui devait être un jour le grand Frédérick fit ses premiers pas — dans un rôle de lion — nous disons un lion à quatre pattes qui figurait dans une pantomime à trois personnages intitulée *Pyrame et Thisbé*. Quelque temps plus tard, le directeur ayant reconnu à son pensionnaire des « dispositions », lui confia des rôles à visage découvert dans le *Prince ramoneur* et le *Grand Juge*.

Le théâtre des Funambules — tout proche — avait pour les artistes un grand avantage sur celui des Variétés amusantes. Il mettait leur nom sur l'affiche ! En passant du second, où il gagnait 30 fr. par mois, au premier où il allait en gagner 60, il fallut que le jeune Prosper prît une détermination. Il n'osait encore se faire appeler Lemaître, par crainte de froisser les sentiments de sa mère et de sa grand'mère ; il se fit appeler *Frédérick*.

La première pantomime — il ne s'agissait à ce théâtre que de pantomimes — où joua Frédérick, fut la *Naissance d'Arlequin* ou *Arlequin dans un œuf* — rôle d'un apothicaire. Le 28 décembre 1816, le jeune artiste créait le personnage du comte Adolphe dans le *Faux Ermite*. Le succès qu'il obtint dans cette pièce eut pour lui des résultats inattendus ; un habitué des Funambules qui l'avait remarqué, le recommanda à Michelot, qui le prit dans sa classe de tragédie au Conservatoire ; Franconi, le directeur du Cirque Olympique, se l'attacha comme pensionnaire.



Frédérick LEMAITRE, par Ch. Geoffroy

Ce court séjour aux Funambules avait été fort utile pour le futur comédien qui fut en outre, et toujours, un mime de premier ordre : « J'ai beaucoup appris là, avait-il coutume de dire, et c'est un de mes étonnements que le Conservatoire ne compte pas une classe de pantomime. »

Du Cirque Olympique à l'Odéon
(1817-1820)

Le théâtre du Cirque Olympique où Frédérick entrait, en 1817, avec un traitement de de 80 fr. par mois, était alors situé faubourg du Temple. Indépendamment des exercices équestres, on y voyait des pantomimes, des mimodrames, des manœuvres militaires, des danses et des combats. Frédérick y créa sept rôles :

1818, 29 octobre, le *More de Venise*, rôle de Mallorno.

1818, 15 novembre, la *Ferme des Carrières*, rôle de Fallacio.

1819, 7 janvier, la *Mort de Kléber*, rôle de Seid-Abdoul.

1819, 10 mars, le *Soldat laboureur*, rôle de Mondor.

1819, 19 octobre, l'*Ours et l'enfant*, rôle du duc de Moravie.

1819, 3 novembre, *Catherine de Steinberg*, rôle du duc d'Albe.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1819, 11 décembre, *Poniatowski*, rôle d'un général russe.

Ce qui ne l'empêchait pas de figurer dans la plupart des reprises du répertoire.

Pendant ce temps, Frédérick fréquentait le Conservatoire où Lafon avait succédé à Michelot, et, sur les conseils de son professeur, se présentait, en 1819, devant un jury chargé d'examiner les candidats pour l'Odéon. Il fut refusé à l'unanimité, moins une seule voix : cette voix était celle de Talma. En juin 1820, il se présentait à nouveau, et était admis, aux appointements de 125 fr. par mois. (Engagement reproduit par M. L. Henry Lecomte.)

De l'Odéon au Boulevard (1820-1823)

Le passage de Frédérick à l'Odéon ne fit pas grand bruit. Relégué dans des rôles secondaires, il joua Corasmin dans *Zaïre*, Araspe dans *Œdipe*, Albéric dans *Gabrielle de Vergy*, Pylade dans *Andromaque*, et toute une série citée par MM. Porel et G. Monval dans leur *Histoire de l'Odéon*, t. II, p. 40-41. C'est alors un jeune homme qui a tout à apprendre de son métier, et duquel on écrit dans le *Journal des théâtres* du 28 décembre 1821 : « Frédérick, deuxième confident tragique, a triomphé fort heureusement d'un grasseyement pénible. A présent, sa prononciation est nette, sa diction pleine d'intelligence. » La *Petite Biographie* de cette année ne le cite même pas. Tous s'accordent cependant à vanter son zèle, sa bonne volonté. En 1821, ses appointements sont portés à 1800 fr. ; en 1822 à 2000. Dans la grande banlieue, il va jouer les grands premiers rôles, encadré par les élèves du Conservatoire, à raison de 50 fr. le cachet.



Frédérick LEMAITRE (1833)
par L. Noël

Le 22 septembre 1822, Frédérick qui ronge son frein, écrit une lettre fort courtoise à son directeur pour lui demander de meilleurs rôles et des appointements de quatre mille francs. La réponse ne se fait pas attendre. Gentil, le directeur, lui fait savoir en date du 29 que sa demande n'est pas agréée, et qu'à son grand regret son engagement sera rompu à la date du 1er avril 1823. Le coup était rude ; il fallait le parer à tout prix.

Franconi, son ancien directeur au Cirque Olympique, venait de s'associer pour un tiers à l'exploitation de l'Ambigu. Ce théâtre, un peu désemparé par le prochain départ de Frénoy, cherchait un acteur. Le 5 mars 1823, Frédérick fait son premier grand début au boulevard par le rôle de Vivaldi, dans l'*Homme aux trois visages*. En dépit de quelques restrictions dans la presse, le *Miroir* du 7 mars constate que ses efforts ont été couronnés de succès. Le 23, second début dans les *Francs Juges*, rôle de Conrad. Il signe alors un engagement de quatre ans, comme premier sujet de troisième rôle, aux appointements de 2500, 3000 et 3500 les deux dernières années. Le 31, il fait ses adieux au public de l'Odéon par le rôle d'Azarias dans *Athalie*.

L'Auberge des Adrets (1824-27) *à l'Ambigu*

Nous arrivons à un tournant de la carrière de l'artiste. Hier encore inconnu, il va faire courir demain tout Paris — et comment ? Par la fausse interprétation voulue d'un rôle qui lui a été confié. On sait combien, à cette époque, le mélodrame pèchait sous le rapport du style. Frédérick, réaliste dans l'âme, ne pouvait souffrir ce style faux et ampoulé. MM. Benjamin Antier, Saint-Amand et Polianthe avaient écrit une pièce, l'*Auberge des Adrets* et en avaient remis le premier rôle à Frédérick. Le drame est larmoyant, faux, outré. L'artiste se demande avec inquiétude quel est le parti qu'il pourra tirer d'un tel rôle ? Une idée, une gaminerie plutôt, lui traverse le cerveau. Un complot est ourdi avec son camarade Firmin qui tient le rôle de Bertrand, son compère ; on répétera en drame jusqu'au dernier jour, et l'on jouera en charge. Frédérick habilla un Robert Macaire idéal ! Et la pièce écrite pour faire couler des torrents de larmes, se termina au milieu d'une hilarité bruyante (2 juillet). Les guenilles de Robert Macaire achetées au Temple et la houppelande grise battant les talons de Bertrand deviennent légendaires. Les auteurs sont dépités et enchantés tout à la fois, quand tout à coup la pièce est interdite, on ne sut jamais exactement pourquoi (charge de l'autorité ?) après 85 représentations fructueuses. Mais Frédérick Lemaître — Robert Macaire — est placé sur un piedestal, à vingt-quatre ans !

Telle est l'histoire. Le fait d'avoir écrit une pièce comique, et non triste, fut cependant revendiqué plus tard par les auteurs. Frédé-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

rick, après une polémique à ce sujet, remit les choses au point par une lettre adressée à l'un de ses vieux camarades, devenu correspondant théâtral à Bruxelles. Nous y relevons ce passage (Paris, 27 août 1865) : « En ta qualité de souffleur et de régisseur en 1823 au théâtre de l'Ambigu, tu peux affirmer que la dite pièce fut faite, lue aux acteurs et répétée pendant un mois comme un drame très sérieux, très pathétique, et que les auteurs espéraient un succès de larmes, que ma jeune fantaisie changea en un succès de fou rire, dont personne du reste ne se plaignit, excepté cependant le père Baron (le père noble) et la digne Mlle Lévêque, etc. FRÉDÉRICK. »

A cette époque inoubliable, ce rôle de Robert Macaire devant désormais servir de base à sa renommée, nous rattacherons entre autres créations : Le *Remords*, rôle d'un traître, 22 avril 1823; La *Lettre anonyme*, rôle de St-Eugène, bon ton de comédie, 30 juillet; le *Passage militaire*, le *Joueur d'orgue; Lisbeth*, rôle d'un vieillard; les *Aventuriers* (7 février 1824), *Cardillac* (25 mai), rôle où il se montra vigoureux et terrible; le *Diamant*, rôle d'un magistrat très digne (6 novembre); *Albert* (25 janvier 1825); *Cagliostro*, rôle de Cagliostro (9 mai). Succès énorme personnel : tenue, diction, pantomime, tout fut remarquable et remarqué. On écrit désormais : « C'est non seulement le meilleur acteur du boulevard, mais c'est encore un des bons comédiens de Paris. » La *Pandore*, 12 mai, le *Cocher de fiacre*, rôle d'un cocher, création fort originale : la corporation des cochers lui offrit à cette occasion un banquet; les *Ruines de la Granca*, la *Nuit des noces* (24 janvier 1826), rôle de Surville, naturel et sensibilité; le *Corrégidor*, le *Charpentier*, le *Vieil artiste*, pièce où il avait collaboré; l'*Italienne*, *Cartouche*, rôle de Cartouche, gaîté cynique, galanterie et audace. En quatre années passées à l'Ambigu, Frédérick avait repris ou créé 25 rôles et pris part à 980 représentations.



Frédérick LEMAITRE (1868)
dans *Trente ans*, par Ed. Ancourt

La Porte-St-Martin (1827-1829)

Frédérick quittait l'Ambigu, refuge du vieux mélo, sur un succès. Il aborda le théâtre de la Porte-St-Martin, temple nouveau du romantisme, avec un triomphe : *Trente ans ou la vie d'un joueur* (19 juin 1827), une des pièces à laquelle son nom resta le plus attaché, l'une de celles qu'il joua le plus fréquemment. Le rôle de Georges de Germany fut un type inoubliable de composition savante et de grandeur tragique. Un génie dramatique nouveau s'était révélé un an après la mort de Talma. Et puis, à la Porte-St-Martin, Frédérick Lemaître avait trouvé une partenaire digne de lui : Marie Dorval. Nous avons dit à l'article de cette artiste tout le bien que nous pensions d'elle. Désormais, les noms de Frédérick et de Dorval réunis sur l'affiche seront l'expression la plus haute du drame au XIXe siècle, dont les écrivains du temps ont heureusement pour nous fixé le souvenir.

Accumuler les éloges sur le compte de Frédérick serait tomber dans la banalité. Nous adopterons jusqu'à la fin de sa carrière un ordre purement chronologique :

1827, 13 juillet. Incendie de l'Ambigu après la répétition d'une pièce de lui, la *Tabatière*. Il sauve de la loge de sa femme une caisse de bijoux et de costumes. Quatre jours après, à la Porte-St-Martin, il joue *Cartouche* avec ses anciens camarades, au bénéfice des incendiés. 5000 fr. de recette.

1827, 5 oct. Le *Peintre italien*, rôle de César.

1828, 30 janv. Le *Chasseur noir*, rôle d'Ulric, où il fit valoir ses dons de parodiste, imitant Kemble et le père Doyen.

1828, 25 mars. La *Fiancée de Lamermoor*, rôle d'Edgard, imposant et pathétique.

1828, 10 mai. L'*Ecrivain public*, rôle de Charles, tour à tour gai, profond, dramatique.

1828, juillet. Représentations à Strasbourg, avec Marie Dorval.

1828, août. Trois représentations à Calais.

1828, 4 septembre. Apparition au West London Theatre, à Londres; deux représentations de *Trente ans*. La critique anglaise le place au-dessus de Kean, dans ce rôle.

1828, septembre. Trois nouvelles représentations à Calais.

1828, 29 octobre, Porte-St-Martin. *Faust*, rôle de Méphistophélès. La Comédie-Française, par l'entremise du Baron Taylor, son administrateur, entre en pourparlers avec Frédérick. Projet avorté.

1828, 24 novembre. Nouveau traité avec la Porte-St-Martin (du 1er avril 1830 au 31 mars 1840) : 950 fr. par mois, 20 fr. de feux pour chaque pièce jouée. Mme Lemaître, 300 fr. par mois, 10 fr. de feux. Pour les deux époux, deux mois de congé par an.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1828, 18 décembre. Reprise des *Deux Philibert*, rôle de Philibert cadet.

1829, 17 janvier. *Rochester*, rôle de Rochester.

1829, 23 mars. *Sept heures*, rôle de Marcel.

1829, juin. Frédérick Lemaître est nommé directeur de la scène à l'Ambigu, moyennant 12,000 fr. par an, et 10 % sur les bénéfices nets de la Société ; son traitement comme acteur est fixé à 6000 fr. et 30 fr. de feux par représentation, jusqu'à concurrence de 6000 fr. par an. Il aura également droit, en cette dernière qualité, à 10 % sur les bénéfices nets.

Restait un dédit de 30,000 fr. à payer à la Porte-St-Martin pour rupture du contrat. La Société nouvelle de l'Ambigu s'engagea à en payer les deux tiers. Sur ces entrefaites, M. de Mongenet, directeur de la Porte-St-Martin avait retiré à Frédérick le rôle qu'il devait jouer dans *Marino Faliero* pour le confier à Ligier. D'où procès, dont nous parlerons plus loin.

1829, 29 septembre. Reprise de *Marino Faliero* avec Frédérick dans le rôle créé par Ligier. Grand succès personnel. 13 représentations. La Porte-St-Martin est déclarée en faillite quelques jours plus tard.

Retour à l'Ambigu et à l'Odéon (1830-31)

1830, 5 janvier. A l'Ambigu : Les *Voleurs et les Comédiens*, rôle de St-Julien. Chute.

1830. 4 mars. *Peblo*, role de Peblo.

1830, 3 avril. Reprise de l'*Auberge des Adrets*.

1830, 15 mai. Reprise de *Trente ans*.

1830, 25 mai. Discussions intestines. Frédérick résigne ses fonctions de directeur de la scène.

1830, 2 juillet. Résiliation avec l'Ambigu.

1830, 5 juillet. Engagement à l'Odéon avec Harel, pour 20 mois : un cachet de 70 fr. par représentation, 17 représentations par mois garanties.

1830, 12 août et jours suivants. Rentrée à l'Odéon, dans le répertoire : Les *Vêpres Siciliennes*, *Othello*, *Manlius*, *Hamlet*, *Iphigénie en Aulide*.

1830, 20 septembre. *Nobles et bourgeois*, rôle de Frantz.

1830, 11 octobre. La *Mère et la fille*, rôle de Duresnel. Composition large et sévère.

1830, 6 novembre. L'*Abbesse des Ursulines*, rôle du Père Joseph. Chûte.

1831, 10 janvier. *Napoléon*, rôle de Napoléon, qui lui valut de Dumas cette dédicace sur la première page de la brochure à lui offerte : « Au Talma romantique ! ».

1831, 11 avril. *Médicis et Machiavel*, rôle de Médicis. Chûte.

1831, 28 mai. Le *Moine*, rôle d'Ambrosio.

1831, 15 juin. La *Maréchale d'Ancre*, rôle de Concini.

1831, été. Représentations à Calais et à Boulogne.

1831, 3 novembre. *Mirabeau*, rôle de Mirabeau.

Harel achète le théâtre de la Porte-St-Martin (1831-33)

1831, 10 décembre. A la Porte-St-Martin : *Richard Darlington*. Immense succès. « Il avait été admirable aux répétitions, écrit Dumas dans ses *Mémoires;* à la représentation il fut prodigieux. »

1832, 28 janvier. Reprise de l'*Auberge des Adrets*.

1832, 21 juillet. Le *Barbier du roi d'Aragon*. rôle de Perez. Tour à tour bouffon ou violent.

1832, 28 août. Le *Fils de l'émigré*, rôle de Georges. Chûte.

1832, 15 septembre. Reprise de la *Tour de Nesle*, rôle de Buridan, créé par Bocage.

1832, 29 décembre. Nouvel engagement signé (1er avril 1833-1er avril 1834) : 60 fr. par jour et par pièce jouée : 20 représentations par mois garanties.

1833. 2 février. *Lucrèce Borgia*, rôle de Gennaro, avec Mlle George. Immense succès. « M. Frédérick, a écrit V. Hugo, a réalisé avec génie le Gennaro que l'auteur avait rêvé ».

1833, 25 avril. Les *Trois derniers quarts d'heure*, rôle de Macaire.

1833, 21 mai. *Béatrix Cenci*, rôle de François Cenci. Triomphe de Mme Dorval. Jalousie de Mlle George qui fait retirer la pièce. Rupture de Mme Dorval avec la Porte-St-Martin. Fureur de Frédérick contre Harel et Mlle George. Cris, injures, voies de fait.

1833, juin. Frédérick quitte la Porte-St-Martin et Paris.

1833, juin-septembre. Représentations à Sens, Besançon, Grenoble, Lyon, Toulouse, Marseille.

1833, 29 novembre. Paris. Résiliation du traité avec Harel.

1833, 5 décembre. *Trente ans*, à l'Odéon, avec Dorval, au bénéfice de Mme Veuve Ducange.

Continuation des voyages. Les Folies dramatiques (1834-35)

1833, 19 décembre. Départ de Paris.

1834, janvier-mars. Bordeaux, Bayonne, Pau, Tarbes, Toulouse, Narbonne, Perpignan, Montpellier, Marseille, Aix. Retour à Paris le 1er avril.

A noter que Frédérick déteste les voyages, s'ennuie partout, regrette sa femme et ses enfants.

Pendant son absence, Harel pour se venger des duretés que le comédien lui avait dites, avait songé à former une espèce de Sainte-alliance entre les directeurs, afin de faire exclure systématiquement le grand artiste de tous les théâtres de Paris. Frédérick, de son côté, songea à utiliser la vogue de Robert-Macaire. Il alla trouver les signataires de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'*Auberge* primitive, leur indiqua un canevas, et la pièce nouvelle eut pour titre *Robert Macaire*. Où la jouer? Frédérick la porta aux Folies dramatiques où il traita avec Mourier, tous frais prélevés, à part égale.

1834, 14 juin, Folies dramatiques: *Robert Macaire*, énorme bouffonnerie satirique. Laissant dans l'ombre ses quatre collaborateurs, Frédérick se fait proclamer seul auteur de la pièce. Immense succès personnel. On critique seulement l'intrigue faible et le style médiocre. Par contre, entrain, souplesse, invention, et chaque soir quelque saillie nouvelle. Il est de mode d'aller applaudir *Robert Macaire*.

1834, 8 oct. Frédérick se rend acquéreur, moyennant 35,000 fr. d'une maison de campagne à Pierrefitte, rue Gloriette, 2, pour y loger sa mère, sa femme et ses enfants.

1834, novembre. Nouvelle tournée. Troyes, Dijon, Auxerre, Dôle, Châlons où il tombe malade.

1835, Voyage à Londres. La censure britannique fait retirer du répertoire la *Tour de Nesle* et *Richard Darlington*.

1835, 25 avril. Rentrée aux Folies dramatiques : *Robert Macaire*. Enthousiasme toujours croissant. Sa propriété de Pierrefitte, avec les réparations, lui reviendra à 76,000 fr. Il a besoin d'argent.



Frédérick LEMAITRE (1873)
Cliché Carjat

1835, 18 juillet. Réconciliation avec Harel : un quart de la recette, droits des hospices et des auteurs prélevés. Le ministre de l'Intérieur interdit une représentation d'*Othello*, comme faisant partie du répertoire de la Comédie-Française.

Reprise de l'*Auberge des Adrets*.

1835, 5 septembre. Reprise de *Robert Macaire*.

Nouvelle rupture avec Harel.

Du théâtre des Variétés à celui de la Renaissance (1836-38)

1836, 14 janvier. Engagement aux Variétés: 1000 fr. par mois, 50, 75 ou 100 fr. de feux pour un, deux ou quatre et cinq actes.

1836, 14 mars. Le *Marquis de Brunoy*, rôle du marquis.

1836, 23 mars/2 avril. Nouvelles attaques du critique Charles Maurice, traitant le succès de Frédérick d'une « des plus piquantes mystifications de l'époque.»

1836, 31 août. *Kean*, rôle de Kean. Immense succès.

Al. Dumas lui écrit le soir même :

31 août 1836.

« Mon cher Frédérick,

« Je vous écris ce soir en rentrant pour vous féliciter de tout mon cœur. Il y a longtemps que je vous ai dit qu'à mes yeux vous étiez le seul artiste dramatique de l'époque: je ne puis que vous le répéter.

« Adieu, je vous embrasse et demeure tout à vous,

Alex. Dumas.»

« Frédérick, déclare Fr. Soulié, est un grand comédien dans l'acception la plus élevée et la plus large de ce mot. »

« C'est un farceur sublime », écrit Henri Heine.

« Je regarde *Kean* comme votre création la plus complète », lui mande Ch. Desnoyers.

1836, 15 décembre. *Scipion* ou le *Beau-Père*, rôle de Scipion.

1837, 6 janv. *Nathalie*, un acte, rôle de Chenevray. Rupture à l'amiable avec les Variétés. Tournée en province avec Louise Baudoin, qui n'était autre qu'Atala Beauchêne des Variétés.

La Renaissance (1838-39)

1838, 14 août. Nantes. Frédérick apprend que Victor Hugo vient de terminer pour lui *Ruy-Blas*.

1838, 30 août. Lecture de *Ruy-Blas*, chez Victor Hugo, 6, Place Royale.

1838, 8 novembre. Théâtre de la Renaissance (Salle Ventadour). Première représentation de *Ruy-Blas*, rôle de Ruy-Blas. Engagement de mille francs par mois, plus des feux variant de 50 à 100 francs par soirée. Eclatant triomphe! « Frédérick, déclare Roger de Beauvoir, s'est placé dans ce rôle à une hauteur inconnue! »

1839, 10 avril. L'*Alchimiste*, rôle de Fasio.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Abandonné de Louise Baudoin. Désespoir profond. Il quitte Paris. — Rennes, Angers, Laval, Brest, Troyes.

Courses errantes

1839, 5 décembre. Engagement à la Porte-St-Martin, du 1er février 1840 au 31 mars 1841 : 2500 fr. d'appointements mensuels. Mme Lemaître, depuis longtemps éloignée du théâtre, est engagée pour 350 francs.

1840, 14 mars. Première de *Vautrin*, rôle de Vautrin. Interdiction de la pièce et clôture.

1840, juillet. Représentations à l'Ambigu.

1841, 3 avril. Théâtre de la Renaissance. *Zacharie*, rôle de Zacharie. Chûte.

Frédérick découvre Clarisse Miroy jouant à la Gaîté dans la *Grâce de Dieu*. Cette liaison va durer 13 ans.

1841, 11 août. Rentrée à la Porte-St-Martin dans *Ruy-Blas*. 12,000 fr. d'appointements et 50 fr. de feux par pièce jouée.

Vente pour 42,000 fr. de sa maison de Pierrefitte pour payer ses dettes.

1841, 3 novembre. Reprise de *Richard Darlington*.

1842, 18 avril. *Pâris le Bohémien*, rôle de Pâris.

1842, 2 juin. Reprise de *Kean*.

1842, 6 août. Reprise de *Trente ans* avec Mme Dorval. 50 fr. de feux et un tiers de la recette excédant 1,200 fr. pour chacun des deux artistes. Succès.

1842. Séjour à Bruxelles.

1843, 15 mai. *Mademoiselle de La Vallière*, rôle de Molière. Reprises diverses à la Porte-St-Martin.

1843, 11 novembre. Gaîté. Une représentation d'*Andromaque* avec Marie Dorval (Frédérick, Oreste). Demi-succès.

1844, 13 février. Première représentation des *Mystères de Paris*, rôle de Jacques Ferrand.

1844, 30 juillet. Première représentation de *Don César de Bazan*, rôle de Don César. Immense succès, 90 représentations.

1844, 23 novembre. Première représentation de la *Dame de Saint-Tropez*, rôle de Georges Maurice. 60 représentations.

1845, février-septembre. 12 représentations à Londres à 1,000 fr. chaque. Un mois à Bruxelles, Lille, Le Hâvre, Lyon, Châlon. Pourparlers sans suite avec la Comédie-Française et l'Odéon.

1846, 18 février. Rentrée à la Porte-St-Martin avec une reprise de *Ruy-Blas*. 16,000 fr. d'appointements fixes pour huit mois. 60 fr. de feux par représentation.

1846, 7 mars. Première représentation de *Michel Brémond*, rôle de Michel. 35 représentations.

1846, 25 juillet. Première représentation du *Docteur noir*, rôle de Fabien.

1847, janvier. Quatrième voyage à Londres. 18 représentations à 32 livres (800 fr.) chaque.

1847, 11 mai. Porte-St-Martin. Première représentation du *Chiffonnier de Paris*, rôle de Jean. Succès.

« Ce fut le plus grand comédien de l'époque, écrivit plus tard l'auteur, Félix Pyat ; mon admiration et ma reconnaissance pour lui sont sans bornes. »

1848, 26 février. Représentation gratuite du *Chiffonnier*. Public en délire. Frédérick, vidant sa hotte, en tira la couronne et une affiche du préfet de police : « Les banquets sont interdits ». Suppression de la censure.

1848, 23 mars. Reprise de l'*Auberge des Adrets*.

1848, 24 mars. Reprise de *Robert Macaire*. Les deux pièces alternent sur l'affiche.

1848, 25 juillet. Première de *Tragaldabas*, rôle de Tragaldabas. Grand succès personnel. Chûte de la pièce.

1848. Engagement avec la direction Tilly. Partage au-dessus de 1,100 fr. Déconfiture de Tilly.

1848. Courses en province. Annecy en août.

1849, mai. Lyon. Chambéry.

1849, 17 novembre. Nouvel engagement à la Porte-St-Martin, direction Fournier. 1,000 francs d'appointements par mois, 100 fr. de feux par représentation.

1849, novembre. Lausanne. Genève.

1850, 6 avril. Porte-St-Martin. Première représentation de *Toussaint Louverture*.

1850, juin. Frédérick transporte son répertoire à la Gaîté.

1850, 9 novembre. Première représentation de *Paillasse*. Triomphe, 100 représentations.

1851. Belgique. Départements.

1852. Belgique. Angleterre (5me voyage et dernier).

1852, 3 août. Théâtre des Variétés. Première représentation du *Roi des drôles*, rôle de Rameau.

1852, 13 novembre. Première représentation de *Taconnet*, rôle de Taconnet. Chûte.

Fin de la seconde campagne aux Variétés.

Le rétablissement de la censure du second Empire avait porté une sérieuse atteinte au répertoire de Fréderick : *Richard Darlington*, l'*Auberge des Adrets*, *Robert Macaire*, *Ruy-Blas*, le *Chiffonnier de Paris* étaient défendus.

1853, 5 février. Nouvel engagement à la Porte-St-Martin. 50 fr. par jour d'étude, 300 francs par chaque représentation.

1853, 9 mai. Première représentation du *Vieux caporal*, rôle d'Antoine Simon, où il fut admirable dans un rôle muet, à partir du 3me acte. 45 représentations.

1854, 21 avril. Première représentation de la *Bonne aventure*, rôle de Joseph Fauveau. 35 représentations.

Rupture avec Clarisse Miroy, qui l'avait trompé.

1855, janvier-juin. Frédérick apporte son répertoire à Ch. Desnoyers, directeur de l'Ambigu, sur le point de sombrer.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1855. Il manque d'être empoisonné par Clarisse Miroy, et pardonne.

1855. Il est nommé vice-président de l'Association des Artistes dramatiques.

1855. Dès lors, Frédérick ne s'engage plus que pour des pièces déterminées et au cachet, 200 à 300 fr.

1856, 1er mars. Théâtre de la Gaîté. Reprise d'*Henri III et sa cour*, rôle du Duc de Guise.

1856, 17 avril. Reprise du *Sonneur de St-Paul*, rôle de John.

1857, 30 avril. Odéon. *André Gérard*, rôle d'André. 28 représentations avant la clôture.

1857. Anémique, Frédérick doit se cantonner de longs mois dans un établissement hydrothérapique de Bellevue.

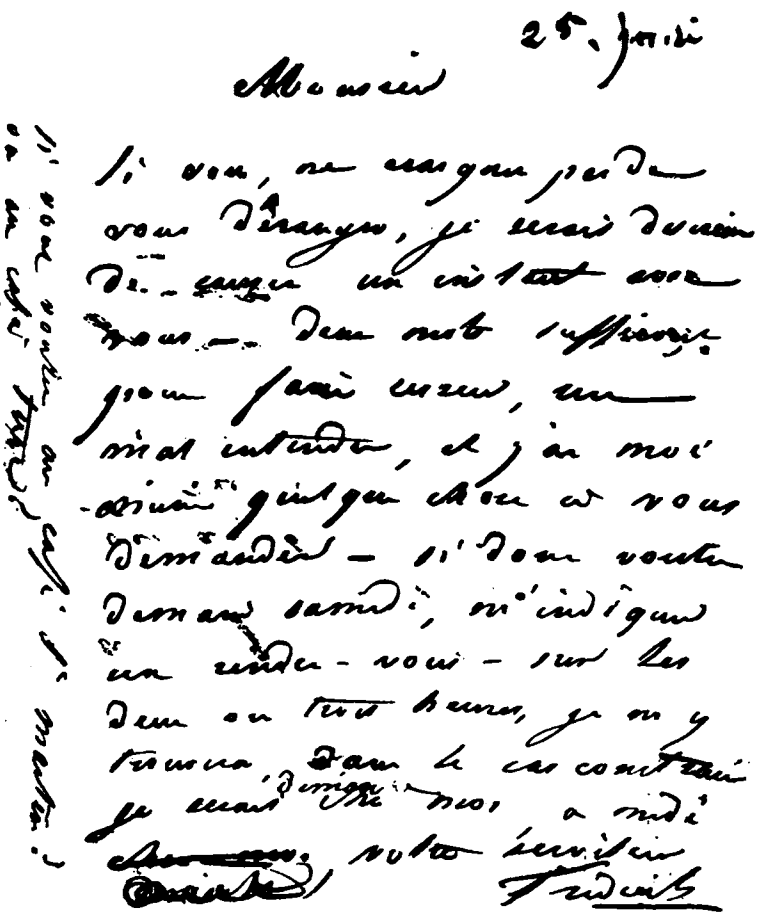
1858, 4 mars. Porte-St-Martin. Reprise de *Don César de Bazan*. 35 représentations.

1859, 10 mars. Ambigu. Première représentation du *Maître d'école*. Succès. 51 représentations.

1859. Courses en province.

1859. Reprises à l'Ambigu du *Vieux caporal*, de *Don César*, de *Trente ans*.

1859, 28 décembre. Première représentation du *Marchand de coco*, rôle de Gaspard. Demi-chûte. Reprise de *Trente ans*.



Autographe de Frédéric LEMAITRE (Coll. H. Lyonnet)

1860, 9 mai. Mort de sa mère qui habitait avec lui depuis 1826; elle avait 83 ans.

N'ayant pu, par suite de rhumatismes aigus, assister à son enterrement, Frédérick fait le vœu de n'assister par la suite à aucunes funérailles d'étrangers.

Dernières années

1860, novembre. Il joue *Don César* au théâtre de Versailles, dont son fils aîné est directeur.

1861, 10 janvier. Gaîté. Reprise d'*André Gérard*. Reprise de *Trente ans*.

1862, avril. En représentation à la Porte-St-Martin.

1862, 16 août. Théâtre du Palais Royal. Reprise des *Saltimbanques*, rôle de Bilboquet. Désastre!

1863, 24 février. Le ministre d'Etat Walewski, annonce à Frédérick, qu'il lui est alloué une indemnité annuelle de 2,000 fr. « en souvenir de sa longue et brillante carrière ».

1863, juin. Théâtre du Châtelet. Reprise de *Don César*.

1864, 6 avril. Ambigu. Première représentation du *Comte de Saulles*. Succès.

1864-67. Reprise de *Trente ans* à l'Ambigu.

1867, 13 juin. Première représentation du *PèreGachette*. 19 représentations, Folies Dramatiques.

1868, 6 février. Ambigu. Première représentation du *Crime de Faverne*, rôle de Séraphin. 75 représentations.

1868, 28 septembre. Ambigu. Reprise de *Trente ans*.

1868, 18 novembre. Mort de Mme Lemaître dans la maison de santé du Dr Blanche.

1869, 2 février. Ambigu, Reprise de *Don César*.

1869, 1er avril. Deuxième représentation de *Vautrin*. Chûte. 12 représentations.

1870, 24 février. Première représentation de *Malheur aux vaincus*, rôle du général.

1870, 15 mars. Mort de son fils Charles.

1870, 5 novembre. Porte-St-Martin. Première audition des *Châtiments*. Frédérick dit: *Souvenir de la nuit du 4 décembre* (pour un canon offert par la Société des gens de lettres).

1870. Ambigu. Reprise de *Trente ans* (deux derniers actes).

1871, février. Théâtre Beaumarchais, Belleville, les Gobelins, Grenelle.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1871, juillet. Théâtre Cluny. Reprises de *Don César* et de *Trente ans*.

1871. Frédérick obtient la pension de 500 fr. de la Société des Artistes pour ses 56 ans de théâtre.

1872, 30 mars. Ambigu. Première représentation du *Portier du n° 15*. 44 représentations.

1872. Gêne de l'artiste réduit à tout vendre.

1873, 28 février. Ambigu. Première représentation de *Un lâche*, rôle de St-Harem père.

1873, 21 juin. L'idée d'une représentation à son bénéfice projetée à l'Opéra, grâce à M. L.-Henry Lecomte, et qui avait en quelques heures recueilli 17,000 fr. de location, échoue par suite d'un refus de l'autorisation ministérielle.

1873, juillet. Un libraire imprime une pièce en 3 actes intitulée la *Tabatière* et signée de Frédérick.

1873, 9 août. Vente des meubles de l'artiste qui va emménager 15, rue de Bondy. Cantin rachète le mobilier pour 1800 fr. et le rend à l'artiste.

1873, 27 septembre. Réouverture de la Porte-St-Martin. Reprise de *Marie Tudor*, rôle du juif. Engagement de 12 mois payé 6,000 fr.

1874, janvier. Théatre Cluny. Reprise du *Crime de Faverne*. A l'une de ces représentations, il se blesse grièvement au crâne. Ses créanciers font saisir ses appointements. Saisie ramenée au cinquième.

1874, 27 septembre. Salle Ventadour. Frédérick figure à la représentation de Déjazet.

1874, 24 décembre. Théâtre des Arts, boul. de Strasbourg. Reprise du *Crime de Faverne*.

1875, 22 janvier. Il abandonne son rôle pour indisposition. Année de maladie et de misère.

1876, janvier. Le grand tragédien italien Ernesto Rossi veut organiser une représentation en l'honneur de Frédérick. On la fixe au Théâtre Italien pour le 30 janvier.

1876, 23 janvier. Frédérick s'alite.

1876, 26 janvier. Mort de Frédérick Lemaître.

1876, 29 janvier. Ses obsèques à St-Martin-des-Marais au milieu d'une affluence considérable. Inhumation au cimetière Montmartre. Discours de Victor Hugo, Eug. Moreau, Ferd. Dugué, vers de Jean Richepin récités par M. Mounet-Sully, et au nom du Ministère des Beaux-Arts, de M. le Marquis de Chennevières.

1876, 27 mai. Vente de son mobilier, Hôtel Drouot, salle 15.

Frédérick Lemaître avait épousé le 19 octobre 1826 sa camarade, Mlle Hallignier (v. ce nom). De ce mariage naquirent Frédérick (1827), Caroline (1828), Charles (1830), Napoléon (1833) dont nous nous occupons plus loin. Ses procès avec les directeurs de théâtre et les journalistes, procès qu'il gagna presque tous, furent assez nombreux. Ils ont été rapportés dans les deux volumes de M. L.-Henry Lecomte. Ayant fait condamner un adversaire pour diffamation à 2,000 fr., il préleva sur cette somme les frais du procès, et versa le reste — 1,250 fr. à l'Association des Artistes (rapport Samson, 14 mai 1854).

Le 29 janvier 1899, sur l'initiative de M. Gabriel Scellier, qui signe Gentil-Bernard, deux monuments furent élevés. La souscription ouverte dans le journal l'*Avant-Scène* avait produit 6,033 fr. 50. Dans une pierre très dure l'architecte Georges Rossi tailla un monument allégorique, surmonté d'un buste en bronze, œuvre du statuaire Pierre Granet, placé sur la tombe. Puis on inaugura le même jour, dans l'axe même du canal St-Martin, sur le pont du faubourg du Temple, une large colonne qui porte un marbre reproduisant le même buste (*Figaro*, 30 janvier 1899).

Frédérick Lemaître demeura : rue de la Jussienne, 20 (1822); rue de Seine, 55 (1823); 21, rue Ste-Appoline (1824); 65, rue de Bondy (1825); 11, rue Folies-Méricourt (1826); 17, boulevard St-Martin (1827).

Biographie : L.-Henry Lecomte, *Frédérick Lemaître*, étude biographique et critique d'après des documents inédits ; Paris, chez l'auteur, rue du Dôme, 10, 1888. — *Frédérick Lemaître et son temps*, par Georges Duval, Paris, Tresse ; 1876. — *Souvenirs de Frédérick Lemaître*, publiés par son fils, Paris, P. Ollendorff; 1880. — E.-D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Nicolet*. — *Paris-Théâtre*, n° 2, notice par J. Jahyer. — *Galerie Geoffroy*, notice par Ed. Plouvier. — Delhasse, *Annuaire dramatique*, Bruxelles, 1843. — 1846, *Galerie Lacauchie*, notice par Alex. Dumas.

Bibliographie : Jules Claretie, *Profils de théâtre*, p. 48, 318, 320. — *Rapports* de l'Association des Artistes dramatiques, 1854, p. 22; 1855, p. 16; 1876, p. 27. — Th. Muret, l'*Histoire par le théâtre*, t. III. — Th. de Banville, les *Saltimbanques* ; *Rampe et coulisses*, p. 133. — *Histoire du Théâtre des Funambules*, par Péricaud, p. 10, 238. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II. — Lefebvre-Ducrocq, *Souvenirs d'un Lillois*, p. 108. — V. Hugo, *Notes de Ruy-Blas*. — *Mémoires des frères Lionnet*, ses derniers moments. — *Profils et grimaces*, de Vacquerie, p. 182 et suiv. Bel article. — V. Hugo, *Choses vues*, nouvelle série, p. 56-57. — Ch. Monselet, les *Premières célèbres*. — *Souvenirs, documents inédits* et *fac-similé* d'une lettre du grand artiste, par F. de Donville (François Tulou), Paris, 1876, in-8°. — Une *Promenade dramatique, Pourquoi ?* s. l. 1833, in-8°, papier vert. — *Mémoires de Bouffé*, p. 138. — Fiorentino, *Comédiens*, t. II, p. 250. — *Mémoires de Flore*, III, p. 189. — Ch. Maurice, *Histoire anecdotique du théâtre*, t. I. — *Mémoires de Laferrière*, p. 73 et suiv. — H. Hostein, *Historiettes et souvenirs*, p. 177. — Tous les principaux articles de critiques de l'époque, reproduits dans le livre de M. L.-Henry Lecomte.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Iconographie : Nous ne pouvons naturellement pas tout citer. Nous nous contenterons de rappeler :

Mi-corps, de trois quarts à droite, grav. à la manière noire, par Ch. Geoffroy.

L'Artiste. En buste par L. Noël, 1833, de trois quarts à gauche.

Le *Monde dramatique*. En buste, de trois quarts à droite.

Galerie Lacauchie. En pied, de face, costume de théâtre.

Galerie Geoffroy. En pied, de face, dans *Don César de Bazan*.

Le Bouffon, 16 juin 1867, dans *Trente ans*, par H. Mailly.

Caricature par Edw. Ancourt (le *Chant du Cygne*), le *Bouffon*, 16 février 1868.

Paris-Théâtre, n° 2, 30 mai-5 juin 1873. Cliché Carjat.

Charge du statuaire Dantan jeune (dans *Robert Macaire*).

Le *Panthéon grotesque*, etc., etc.

LEMAITRE. Mme, femme du précédent. — V. Mlle Hallignier.

LEMAITRE, Julien, Adolphe, Frédérick, fils aîné de Frédérick. — Etait né en juin 1827 ; il aborda le théâtre, mais sans s'y faire jamais remarquer. Le second enfant de Frédérick était Caroline Lemaître, née en septembre 1828, mariée le 10 octobre 1854 à M. Elie Thiébaut, caissier d'une maison de commerce; vivante en 1888. Ce Lemaître, qui se fit appeler *Lemaître Frédérick fils*, pour se distinguer de ses frères Charles et Napoléon, s'occupa aussi de direction. On le vit à Versailles 1863-65, Lille 1867-68, Versailles 1869-72, Paris 1873, Boulogne 1877, Mons 1878-80, Paris 1881-89. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1891. Mourut dans une grande gêne que le Comité des artistes avait essayé diverses fois de soulager. Avait épousé Mlle Glorieux V. Mme *Lemaitre Frédérick aîné*.

LEMAITRE, Charles, troisième enfant et second fils de Frédérick. — Né en janvier 1830 (et non en 1835), débuta à l'Ambigu en doublant modestement Clarence dans *Marie Simon*. Talent nerveux, saccadé, manquant d'ampleur. Nom trop lourd à porter ! Charles Lemaître resta attaché à l'Ambigu de 1853 à 1856, puis fut engagé comme jeune premier à Lille 1856-57. De retour à Paris, il entra à la Gaîté 1858-60, Bordeaux 1861, Ambigu 1862-64, Versailles 1865, Gaîté 1867-69. En 1868, à la Porte-St-Martin, il reprit le rôle de Max, dans *Mme de Chamblay*, créé par Laroche, salle Ventadour. En 1864, il était revenu à Lille (novembre) donner deux représentations de l'*Homme au masque de fer*. Il écrivit aussi diverses pièces, seul ou en collaboration. Un jour, le 15 mars 1870, dans un accès de fièvre chaude, il se jeta par une fenêtre de son appartement, 40, boulevard de Strasbourg, et se tua net. Il laissa le nom d'un artiste consciencieux, en progrès, et qui avait déjà trouvé le moyen de se faire applaudir aux côtés de son père dans *Trente ans* et le *Comte de Saulles*.

LEMAITRE, Louis, Napoléon, quatrième enfant et troisième fils de Frédérick, né en août 1833, mort en novembre 1884, d'une maladie de poitrine. Louis, Napoléon, que l'on confond souvent avec son aîné, et réciproquement, tenait l'emploi des jeunes premiers. Alger 1863-65, Lille 1867-68, Rouen 1869, Liège 1870. Il s'était ensuite retiré du théâtre et allait se créer une position sérieuse dans une maison de commerce lorsque la mort vint l'enlever.

LEMAITRE, Mme Frédérick aîné, Marie, Louise, J., née Glorieux en 1834, dite *Laurent*, femme. — Versailles 1865-70, Roubaix 1872, Amiens 1873-75, Boulogne 1876, Paris 1877.

En 1895, 60 ans, 39 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Décédée à Paris en décembre 1909.

LEMAITRE. — Sous ce nom : *Lemaitre*, père noble, Angoulême 1827-28, Nevers 1831, Marseille 1832-40 ; Mme *Lemaitre*, Grenoble 1829, Marseille 1840; *Lemaitre*, Alphonse, Alexis, Namur, 1850, Marseille 1851, Nancy 1852-53, Toulouse 1854-56, Théâtre Lyrique 1857-58; sa mort, *Rapport* 1859; *Lemaitre*, Théophile, Paris 1856-59 ; *Lemaitre*, Eugène, Louis, Beauvais, 1881-83, Argentan 1884.

LEMARCHAND, Mlle — Troisième amoureuse, Anvers 1782.

LEMARCHANT. — Théâtre Historique 1890.

LEMARQUIS, Mme. — Premier rôle, Lille 1865.

LEMASLE, Mlle, Elise. — Chambéry 1852.

LEMASSON. — Sous ce nom : Mme *Lemasson*, mime, Porte-St-Martin 1811 ; Mlle *Lemasson*, Odéon 1841.

LEMATRE, Mme. — Du théâtre de Versailles, débuta à l'Odéon en octobre 1846 dans la *Femme jalouse*.

LEMAY. — Sous ce nom : Mme *Lemay*, Virginie, bonne soubrette, Genève 1855-56, Chambéry 1861. La même (?), utilités, Lille 1863-64 ; *Lemay*, comique, Lille 1881-82; *Lemay*, Louis, Emile, Léopold, Amiens 1887-88.

LEMBLIN. — Utilités, Mons 1842.

LEMELLE, ou Lemesle. — Premier comique, Rouen 1821. Débuta à la Comédie-Française en 1823, Scapin des *Fourberies*. Conservé jusqu'à Pâques 1824. Toulouse 1825. Vienne (Autriche) 1827.

LEMÉNIL ou Lemesnil, Louis. — Acteur de beaucoup de naturel, débuta chez Doyen, joua

EFERUS - Recherches & Classification numériques

en province et fut engagé à la Gaîté (1827) où il fit son apparition dans Colibri du *Fruit défendu*. Certains rôles, comme le mendiant incendiaire d'*Il y a seize ans*, le héros de la pièce les *Infortunes d'une perruque* le mirent en évidence et le firent engager au Palais-Royal. Il y débuta le 15 mai 1834, dans le *Triolet bleu*, puis vinrent la *Salamandre*, la *Filature*, le *Ramoneur*, *Frétillon* (1834), le *Fils de Triboulet*, *On ne passe pas*, la *Savonnette impériale*, la *Fiancée de l'Apothicaire*, la *Fiole de Cagliostro* (1835), *Coliche*, où sa raideur diplomatique et son flegme autrichien étaient si comiques, *5 Mai 1821*, le *Portrait du diable*, où il se montrait d'une laideur monstrueuse, la *Couronne de diamants*, le *Conseil de discipline*, un *Bulletin de la Grande Armée* (1836), *Mes bottes neuves*, la *Comtesse du tonneau*, *Paul et Pauline*, *Bobèche et Galimafré*, *Suzanne* (1837), les *Coulisses* (1838), etc., etc. C'était un brûleur de planches, possédant une voix stridente, faisant porter le mot, excellent dans l'emploi des troupiers. Il créa Marengo dans *Frétillon* et joua ce rôle plus de 200 fois. La Russie le guettait et lui fit de brillantes propositions. Là-bas, il fit la besogne de quatre artistes. Le czar Nicolas, qui aimait à causer avec lui, le retint presque de force au moment de la guerre de Crimée. Leménil resta à St-Pétersbourg plus de quinze ans, fut décoré de l'Ordre de St-André, et revint à Paris vers 1866. Il avait alors 62 ans, 42 ans de théâtre, et reçut 300 fr. de la Société des artistes dont il avait été un des fondateurs. Il mourut de la pierre en juillet 1872. Il avait épousé Mlle Gougibus dont nous nous occupons plus loin. (V. Mme Leménil.)

Seul, l'*Indiscret des coulisses* (1841) nous offre un éreintement complet de Leménil. L'ensemble de sa carrière nous semble avoir démenti cette critique exagérée.

LEMÉNIL, Mme, ou Lemesnil Elisa, Clarisse, née Gougibus. — Nous avons dit à l'article *Gougibus* comment elle avait débuté tout enfant aux Jeux Gymniques sous le nom de la petite Gougibus. Plus tard, elle apporta sa grâce et sa gentillesse à la Gaîté où elle épousa son camarade Leménil, se faisant remarquer dans la *Noce du boulanger*. C'est à qui vantera, parmi les contemporains, l'espièglerie et le mordant de cette aimable actrice. Engagée au Palais-Royal en même temps que son mari, elle débuta dans cette salle cinq jours avant lui, le 10 mai 1834, dans *Dieu et Diable* (une reprise de la Gaîté). La danseuse de *Frétillon*, la modiste de *On ne passe pas*, résumèrent à merveille la finesse de son talent. Elle créa des rôles dans l'*Ombre du mari*, *Une heure à la Malmaison*, *Un château pour cinq francs*, *Mes bottes neuves*, le *Café des Comédiens*, *Suzanne* (1837), les *Deux pigeons*, *Pascal et Chambord*, les *Trois quenouilles*, les *Premières armes de Richelieu* (1839), les *Chanteurs des rues*, Mlle *Montansier*, le *Vicomte de Létorières* (1841), *Une invasion de grisettes* (1843), *Une nuit terrible* (1845), *Un cœur de grand'mère* (1846), *Jocrisse maître et Jocrisse valet* (1847), etc. En 1850, elle suivit son mari en Russie d'où elle ne revint que vers 1866. Elle avait alors 60 ans, 53 ans de théâtre, et reçut une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Mme Leménil qui fut une actrice de talent et une femme intelligente et bonne, n'avait su que se concilier des sympathies. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1887. Halanzier lui adressa un dernier adieu sur sa tombe.

LEMÉNIL, fils, Edme, Auguste. — St-Pétersbourg 1856-58, Gymnase 1859-62, Paris 1863. Un fils des époux Leménil, architecte de la Ville de Paris, fut décoré de la Légion d'honneur en 1875.

LEMENY, Mlle. — Variétés 1826.

LEMER, Armand, Lemerle dit. — Amsterdam 1856, Bruxelles 1857, Amsterdam 1858-59, Calais 1860, Amsterdam 1861-65.

LEMER, Eugène, François, Lemercier dit. — Lyon 1859-61, Boulogne 1862-64, Toulouse 1865, Reims 1866-68, Limoges 1869, Avignon 1870, Douai 1872-73, Orléans 1874-75, Arras 1876.

LEMERCIER. — Sous ce nom : M. et Mme *Lemercier*, théâtre du Cirque 1859; *Lemercier*, Emmanuel, Stanislas, Rochefort 1857-59; *Lemercier*, Ferdinand, Angoulême 1860-64; Mlle *Lemercier*, Eugénie, Henriette, débuta à l'ancienne Gaîté par le rôle de l'enfant dans les *Pirates de la Savane*. Puis elle joua le prince Beauharnais dans les *Premières pages d'une grande histoire*. Au Châtelet, elle reprit le rôle de *Cendrillon* créé par Galli-Marié. De nature délicate, elle quitta momentanément le théâtre, reparut à Tours comme ingénue et fut engagée à l'Ambigu. Après un début dans la *Femme qui bégaie* (reprise) au Palais-Royal, elle fut attachée à ce théâtre, où elle créa le rôle de Mme de Pompone dans le *Chef de division* et se fit remarquer dans la *Grammaire*.

LEMERCIER, Alphonse, artiste mort aux Quinze-vingts. *Rapport* 1886. — Après des commencements modestes dans les petits théâtres et de nombreuses pérégrinations à l'étranger, il était entré aux Variétés comme régisseur général sous la direction Cogniard. Il quitta cette position pour prendre une entreprise en province; il perdit toutes ses économies en cette affaire, revint à Paris sans ressources, et, frappé de cécité, fut admis aux Quinze-Vingts par la protection du poète Manuel et de Coquelin aîné. Il laissa le souvenir d'un homme travailleur et intelligent.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— *Lemercier*, Henri, Louis, Alphonse, Toulouse 1879-83, Marseille 1884-90.

LEMERLE, Mlle Louise, *Camille*, Emilie, pensionnaire à la Comédie-Française 1850-51, s'était exercée précédemment à l'Ecole lyrique, vers 1848. Le 16 janvier 1852, elle créa un rôle à l'Odéon dans un *Bal d'avoués*, et joua le 3 février suivant dans l'*Ecole des maris*. On la vit ensuite au Gymnase (1854-55), à l'Ambigu (1856-61), où elle créa le principal rôle de la *Comtesse de Novailles*, puis elle reprit le rôle de Madame Guyon dans la *Case de l'Oncle Tom*, à la Gaîté (1865-67).

LÉMERY. — Sous ce nom : Mlle *Lémery*, Variétés 1826-28, Liège 1829, Lille 1833-34. On annonça en 1832 la mort d'une dame Dégarron, née Lémery. V. Dégarron.

LEMESLE, Mlle Sophie, Marie, née vers 1812. — Ce nom de *Lemesle* avait été porté par une forte première chanteuse à Bruxelles 1822-23. Peut-être la même que Mme *Lemesle*, Emma, deuxième caractère à Rouen 1834-1847-48 et Bruxelles 1848. Sophie, Marie Lemesle est à Perpignan 1845-48, Paris 1849-50, Liège 1851-52, Versailles 1853, Orléans 1854-55, Strasbourg 1857, Brest 1858, Madrid 1859, Bruxelles 1860, Metz 1861, Paris 1862-92. En 1863, 51 ans, 40 ans de théâtre, 200 fr. de pension, retirée à Auteuil. Sa mort, *Rapport* 1894.

LEMESLE, Mlle Jeanne, Cora, Alida, Marseille 1872-78. Sa mort, *Rapport* 1879.

LEMESNIEL, deuxième comique, Lille 1827. Ne serait-ce point Leménil ? (V. ce nom).

LE MESSIER. — V. Bellerose.

LEMEUNIER, Edouard, Palais-Royal 1836-67. — En 1866, 61 ans, 33 ans de théâtre, 200 fr. de pension.

LEMOIGNE, Pierre, Honoré. — Né le 18 avril 1791, troisième amoureux, Bruxelles 1814-18, jeune premier, 1819-37, Russie. Directeur gérant, Bruxelles 1839, Milan (Compagnie française de Doligny), 1841. Le 18 mai 1822, il avait épousé à Bruxelles la suivante.

LEMOIGNE, Mme Sophie, Euphrosine Dutrieux, femme, fille d'artistes, née à Dunkerque le 26 mai 1805. — Elle venait de Lorient et avait 14 ans lorsqu'elle débuta à Bruxelles comme jeune première 1838-39, Russie, Milan 1841. Elle mourut à Paris en février 1844. Intelligente et gracieuse artiste.

LEMOIGNE, Emile P. A. — Premier amoureux, Lille 1850, Bruxelles 1855-58, Ile Maurice 1859, Vaudeville 1860-61, Ile de la Réunion 1862-63, St-Pierre La Martinique 1864-65, Batavia 1867-69, Paris 1870, Rouen 1872-79, Nantes 1880, Paris 1881-86. Fut régisseur général au Châtelet et directeur en province. Mort d'une congestion cérébrale au moment où il venait d'être nommé directeur à Rouen. *Rapport* 1887.

LEMOIGNE, Mme Marie, née Castex, femme. — Ile de la Réunion 1863-64, Paris 1865, Batavia 1867-69.

LEMOINE. — Sous ce nom : Mlle *Lemoine*, Versailles 1751 ; *Lemoine*, Lille 1772-75 ; *Lemoine*, Théâtre Patriotique 1793 ; *Lemoine*, artiste mort à Grenoble vers 1836 ; *Lemoine*, Mme Marie, Joséphine, Rouen 1872-74. V. Francisque, V. Montigny.

LEMONIER, Georges, Louis. — Bordeaux 1845-51, Rouen 1848-50, Paris 1852-55, Nantes 1856.

LEMONIER, Mme Adèle, Désirée, née Seurat. — Bordeaux 1845-51, Nantes 1850, Paris 1852-55, Nantes 1856-57, Paris 1858-70.

LEMONIER, Mme Laure, Léonie. — Nîmes 1853-56.

LEMONNIER. — Sous ce nom : *Lemonnier*, Théâtre des jeunes élèves 1805, Rouen. Termina sa carrière comme chanteur : haute-contre Bruxelles 1815. 4,500 fr. d'appointements. Opéra-Comique. Lemonnier, chanteur de talent, mourut le 4 mars 1875, à 82 ans, à St-Sever, et M. Arthur Pougin lui consacra une intéressante notice dans le *Ménestrel* du 28 mars 1875, sous le titre « un chanteur oublié ». Frère de la suivante. Mlle *Lemonnier*, Adèle, Théâtre des jeunes élèves 1805, sœur du précédent. Epouse Bousigues (V. ce nom), province et Nantes. Décédée le 3 janvier 1828. De son mariage naquit celle qui devait être connue plus tard sous le nom de Mme Thénard au Vaudeville ; *Lemonnier*, premier rôle, Angoulême 1828, Niort 1829, Tours 1830, Lorient 1831, Amiens 1840 ; Mme *Lemonnier*, jeune première, Angoulême 1828 ; Niort 1829, Tours 1830, Lorient 1831, Arras 1837 ; *Lemonnier*, financier, Maëstricht 1840, Gand 1841, Louvain 1842, Gand 1844, Anvers 1845 ; Mme *Lemonnier*, Odéon 1841 ; *Lemonnier*, Folies dramatiques 1845-48 ; Mme *Lemonnier*, Eugénie, née Dumont, Nancy 1852-53, Orléans 1854, Tournai 1855, Limoges 1856, Toulon 1857-1859 ; *Lemonnier*, Antoine, Alexis, François, Nancy 1853, Orléans 1854, Tournai 1855, Limoges 1856, Toulon 1857, Lille 1858-59, Grenoble 1860, Mostaganem 1861-62, Perpignan 1863-64 ; Tournai 1865 ; *Lemonnier*, Alphonse, fils d'un régisseur de la scène aux Variétés et neveu de Heuzey (V. ce nom), commis chez un avoué, théâtre St-Marcel, province, Délassements comiques avant 1862, Cirque impérial, Châtelet ; auteur dramatique et directeur à Paris et à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bruxelles; mari de Mme Riquet-Lemonnier; officier de l'Instruction publique, 1902. Alphonse Lemonnier, l'auteur de *Mme la Maréchale*, en collaboration avec M. L. Péricaud, a écrit des livres fort intéressants et fort documentés sur le théâtre, comme les *Femmes de théâtre*, les *Abus du théâtre*, les *Petits Mystères de la vie théâtrale*, les *Mille et un souvenirs d'un homme de théâtre*, autant de livres vécus; habitait Bruxelles en 1908; Mme *Lemonnier*, Clara (qu'il ne faut pas confondre avec Mme Riquet-Lemonnier) née en 1840, théâtre Déjazet 1862-68, Châtelet 1869-77, Bruxelles 1878-82, Paris 1883-87, Menus-Plaisirs 1888-98, Bordeaux 1899-1900, Paris 1901 et années suivantes. En 1901, 61 ans, 38 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1908. Mme *Lemonnier*-Rameau, Rosalie, née Bernard, Alençon 1862-64.

LE MOR. — Amiens 1773-74.

LEMOTTE, Mme, Emilie, Elisabeth, Arthemise, Levangeux dite. — Paris. En 1862, 55 ans, 30 ans de théâtre, 200 fr. de pension. Castres 1868-73, Paris 1874, Nîmes 1875-76. Sa mort, *Rapport* 1878. Un *Levengeux*-Belny est retiré à Pont-aux-Dames, 1908.

LEMOULE. — Sous ce nom: *Lemoule*, Liège 1803, 1818, 1819, deuxième père noble, 1821, débuta à l'Odéon 5 mai 1825, où il chanta aussi l'opéra (*Othello*, 25 juillet); Mlle *Lemoule*, amoureuse, Liège 1819-1821, débuta comme chanteuse à l'Odéon 1825. C'est la même, croyons-nous, qu'épousa le chanteur de Mondoville, et qui continua sa carrière musicale sous le nom de Mme de Mondoville; *Lemoule*, frère de la précédente, amoureux, Toulon 1840, premier rôle, Genève 1856-57, à rapprocher de: *Lemoule*, Jules, René, François, Alger 1848-52, St-Etienne 1853, Toulon 1854-55, Dijon 1856-61; Mme *Lemoule*, premier rôle, Genève 1856-57.

LEMOUSSE, Mlle. — Amoureuse, Reims 1840. Vivait en 1848.

LEMOYNE. — Sous ce nom: *Lemoyne*, Lille 1772-73; *Lemoyne*, Théâtre Patriotique 1793-1794.

LENEPVEU, Mme. — Avait débuté à la Comédie-Française en 1810.

LENEVEU ou Leneuveu. — Acteur et directeur, Lille 1767-68.

LENFANT. — Sous ce nom: *Lenfant*, comique, Funambules 1857; *Lenfant*, Charles, Montmartre 1875-80, Paris 1881-88; Mme *Lenfant*, Hortense, Emilie Rollet, Montmartre 1875-80, Paris 1881-88; *Lenfant*, Eugène, Joseph, Nancy 1885-86.

LENIBAR, Ferdinand, Alexandre, Lepontois dit. — Beaumarchais 1865, Folies dramatiques 1866-69, Porte-St-Martin 1870-80, Paris 1881-1882.

LENIOUSSE, Mme, Elise. — Limoges 1843.

LENNUYEUX, Mme Caroline, Alexandrine Frené. — En 1899, 61 ans, 35 ans de théâtre, 500 fr. de pension de la Société des artistes. Avait appartenu au théâtre Comte 1854-56.

LENOBLE, M. et Mme. — Lenoble, sculpteur d'un certain talent, venait de Rouen, 1796, quand il fut engagé avec sa femme au Vaudeville; on disait de lui en 1800 « peu de noblesse mais beaucoup d'intelligence et de vérité, rôles secondaires. » Lenoble resta au Vaudeville jusqu'à sa mort, survenue en juillet 1812. Atteint d'une maladie incurable, on croit qu'il mit fin à ses jours. Mme Lenoble demeura au Vaudeville au moins jusqu'en 1815.

LENOIR, Charles. — Comédien à Lille en 1620, théâtre du Marais 1631, Hôtel de Bourgogne jusqu'en 1635.

LENOIR. — V. La Thorillière.

LENOIR, Mme. — Cirque olympique 1832-33.

LENOIR. — Troisièmes rôles, Lille 1859.

LENORMAND et Lenormant. — Sous ce nom: *Lenormand*, Antoine, Nîmes 1852-53, Oran 1858-61, Vannes 1868-76; *Lenormant*, Charles, Marcel Loffet, de Kahlen dit. Théâtre Cluny 1872-73, jeune premier au Gymnase 1875 et années suivantes. Fils d'un homme de loi. Epousa sa camarade, Mlle Délia, l'artiste contemporaine (Marie Pommier dite) qui joua les ingénues au Gymnase et à l'Ambigu. Divorcèrent vers 1885.

LENTZ, Mme Julie. — Constantinople 1875-77, Bordeaux 1878-82.

LÉOCADIE. — Sous ce nom: Mlle *Léocadie*, Strasbourg 1840; Mlle *Léocadie*, très jeune élève du Conservatoire qui récita un prologue en vers de Méry, pour l'inauguration de la salle Choiseul (29 décembre 1855). Peut-être la même, St-Pétersbourg 1864-69.

LÉON. — Sous ce nom: *Léon*, Théâtre des jeunes artistes 1805-06; *Léon*, débute à l'Odéon le 18 avril 1809, rôle de Lisimon dans l'*Honnête criminel*; *Léon*, débute à l'Odéon le 9 juillet 1811; Mme *Léon*, débute à la Comédie-Française le 8 août 1811 dans Agrippine de *Britannicus*; *Léon*, débute au Vaudeville le 8 octobre 1812, rôle de Scarron dans le *Mariage de Scarron*; Mme *Léon*, premier rôle, Rouen 1818, Lille 1821, Amsterdam et La Haye 1822, début à l'Odéon le 12 octobre 1824, Emi-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

lie de *Cinna*, puis *Phèdre* et *Cléopâtre*. Peu d'énergie, mais jolie figure et bon accueil. A rapprocher d'une des suivantes : *Léon*, financier, Liège 1819, Lille 1821, Rouen 1825-26, 5000 fr. d'appointements ; *Léon*, Odéon 1824 (v. Bizot) ; Mme *Léon*, mère noble, débute à la Porte-St-Martin le 23 mai 1824, Elisabeth de *Marie Stuart*, succès. En 1825, on annonce qu'une dame *Léon*, ancienne danseuse, joue le drame à la Porte-St-Martin ; *Léon*, deuxième comique, Toulouse 1827 ; *Léon*, th. Seveste 1828-31 ; *Léon*, deuxième amoureux, Melun 1828, Laon 1829 ; *Léon*, père noble, Moulins 1828 ; Mme *Léon*, Sophie, premier rôle, Brest 1828-29 ; Mme *Léon*, jeune mère, Toulouse 1828 ; Mlle *Léon*, Lorient 1828, Reims 1829 ; Mme *Léon*, premier rôle, Bordeaux 1829 ; *Léon*, Edouard, premier comique, Strasbourg 1829-30, Nantes 1831 ; Mme *Léon*, Edouard, premier rôle, Strasbourg 1829-30 ; *Léon*, Palais-Royal 1831 (v. Cinti) ; Mme *Léon*, premier rôle, Lille 1832-34 ; *Léon*, Ambigu 1832-35 ; *Léon*, deuxième amoureux, Bordeaux 1835 ; *Léon*, Gymnase 1837 ; *Léon*, premier rôle, Versailles 1837 ; *Léon*, premier comique, Sens 1837 ; *Léon*, 1840 (v. Cœuille) ; *Léon*, deuxième comique, Strasbourg 1840 ; *Léon*, Porte-St-Antoine 1840 ; *Léon*, théâtre St-Marcel 1840 : *Léon*, J., Mons 1842 ; *Léon*, financier, Anvers 1843 ; *Léon*, deuxièmes rôles, Bruxelles 1844-48 ; *Léon*, 1845 (v. Désormes) ; Mlle *Léon*, Bruxelles 1846. *Léon* Moisson de Brécourt, acteur, régisseur de la scène à l'Odéon 1845 et années suivantes, directeur de l'Ecole lyrique, régisseur aux Folies dramatiques 1853-1862, père de Mlle Laurentine (v. ce nom) qui devint Mme Sardou Ire. Victorien Sardou, bien que devenu veuf, entoura de soins les derniers jours de cet excellent homme de bonne éducation, lequel, d'autre part, âgé de 77 ans en 1876, avec 48 ans de théâtre, toucha les 500 francs de pension de la Société des artistes. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1884. Mlle *Léon*, ingénue, Liège 1849 ; *Léon*, Jean, Boursier dit, théâtre du Luxembourg 1850, Paris 1853, Montmartre 1858-59, Bruxelles 1860, reprenait parfois son nom de *Boursier*, Rouen 1861-62, Bordeaux 1863, Odéon 1864-65, Le Hâvre 1867, Alger 1868-69, Bordeaux 1870-72, Mulhouse 1873, Bruxelles 1874, Lyon 1876, Moscou 1877-78, Paris 1879, Bruxelles 1880, Paris 1881, Lyon 1882, Paris 1883 et années suivantes. En 1891, Jean Boursier dit *Léon*, âgé de 60 ans, avec 35 ans de théâtre, obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Son nom disparut de l'*Annuaire* en 1907 ; *Léon* 1851 (v. Joliet) ; *Léon*, Joseph, Pau 1852, St-Quentin 1853 ; Mme *Léon*, jeune première, Genève 1852 ; *Léon*, Gymnase 1866.

LÉONARD. — Sous ce nom : *Léonard*, Variétés 1816 (v. Tousez) ; Mme *Léonard*, Chambéry 1850 ; *Léonard*, Drouville, Gand 1857-61, Cherbourg 1862-65, un *Léonard* Jules, Pierre Drouville est à Montpellier en 1859 ; *Léonard*, Emile, Fischer dit, La Rochelle 1887-90 ; *Léonard*, Théâtre historique 1890 ; *Léonard* Lévy, Nouveautés 1893-96.



LEONCE
Rôle de Pluton dans *Orphée aux Enfers*

LÉONCE, Edouard, Théodore Nicole, dit. — Etait né à Paris en 1823. Il étudia d'abord le droit, puis s'en alla débuter à Belleville d'où il passa au Vaudeville. En voyant cet acteur pince-sans-rire à la figure de sacristain, et dont la physionomie était rendue plus singulière encore par une myopie extravagante, Offenbach comprit quel parti on pouvait tirer de ce garçon — très musicien, par dessus le marché — et excellent violoncelliste. Il l'appela aux Bouffes qu'il venait de fonder. Il y débuta dans *Elodie*, rôle du caporal Cruchot, le 19 janvier 1856, puis on le vit dans un rôle de femme (*Un postillon en cage*) et *Tromb-al-Kazar*. Nous ne pouvons nous empêcher de relater le costume de Léonce, dans cette pièce d'une fantaisie étourdissante : un casque romain, une collerette à la Henri IV, un pourpoint à crevés, un manteau à la Henri II, un maillot orange vif, un sabre de cuirassier, et des bottes à chaudron.

Vinrent ensuite : *Dragonette*, 30 mars 1857, rôle d'une cantinière ; le *Troisième tarron*, les *Petits prodiges* (19 nov.), pièce dans laquelle il jouait du violoncelle. Le concert fini, Léonce tirait gravement un bouquet de sa poche, le jetait en l'air, le recevait, et saluait le public. Le 21 octobre 1858, il créait avec un grand succès, le rôle de Pluton, dans *Orphée aux enfers*, et le 7 septembre 1859, une piécette, *Dans la rue*, dont il avait écrit en partie les paroles. Bouffon ultra-fantaisiste, dont le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

zézaiement et les éclats de voix ne ressemblaient à rien de ce que l'on est habitué à entendre, Léonce se fit une place à part; il conquit le public, et devint un de ces acteurs préférés dont Paris ne peut se passer. Il est juste d'ajouter qu'ils seraient complètement incompris en province où ces tics bizarres n'ont pas cours.

Les plus beaux succès de Léonce furent incontestablement ceux qu'il remporta aux Bouffes : aux pièces déjà citées il nous faut ajouter *Croquefer*, les *Chevaliers de la Table ronde*, *Monsieur Choufleury*, *Geneviève de Brabant*, rôle de Sifroid (19 nov. 1859), le *Carnaval des revues*, rôles de la Duchesse de Chamellini et du Monsieur à la lorgnette (10 févr. 1860).

Puis vint le passage à l'Athénée : *Fleur de thé*, le *Petit Poucet*, *Malbrough s'en va-t-en guerre*, les *Horreurs de la guerre*, etc.

On écrit de lui en 1868 : « A la ville, homme sérieux, une myopie très grande dissimulée derrière de belles lunettes bleues. Pour ceux qui le voient passer, c'est indifféremment un notaire, un professeur de langues mortes, ou quelque archéologue à la recherche d'une inscription inédite, mais un comique, jamais. »

D'autres le comparaient, avec sa cravate blanche, à un appariteur des pompes funèbres ou à un huissier allant en soirée.

Engagé aux Variétés pour créer, dans la *Cour du roi Pétaud*, le rôle qu'il répétait à l'Athénée lors de la déconfiture de ce théâtre, Léonce resta au passage des Panoramas. La liste des rôles créés ou repris par lui aux Variétés est très longue. Nous y relevons Buckingham du *Trône d'Ecosse*, Ménélas de la *Belle Hélène*, Chamoiseau des *Pommes du voisin*, le caissier des *Brigands*, Séraphin du *Tour du Cadran*, Bibès des *Braconniers*, Zizibar de la *Veuve du Malabar*, Tournesol des *Merveilleuses*, Pedro de la *Périchole*, Mélinar du *Manoir du Pic tordu*, Pepitt des *Trente millions de Gladiator*, Délicat de la *Boulangère a des écus*, Tardivel des *Charbonniers*, Ygène du *Docteur Ox*, le marquis de la Houpe de la *Cigale*, Sotherman du *Grand Casimir*, Bompan de *Lili*, Loriot de *Mamzelle Nitouche*, etc. En 1888, il alla aux Nouveautés jouer Chavenon de *Mimi*. Ce fut sa dernière création : les forces le trahissaient. Voulant donner de l'occupation à l'un de ses fils, Léonce acheta un café ; il perdit dans cette entreprise toutes ses économies. En 1891, il avait 70 ans, et 46 ans de théâtre. La Société des artistes lui accorda une pension de 500 fr. Puis le *Figaro* vint à l'aide du pauvre bouffon frappé de paralysie. Une représentation fut organisée, et le montant servit à lui constituer une rente viagère. Retiré au Raincy, Léonce y mourut anéanti par la souffrance et la douleur morale, le 19 février 1900. Il laissait dans la plus atroce misère, sans ressources d'aucune sorte, une veuve de 75 ans, un fils aîné, malade, de 51 ans ; un fils cadet, pauvre, ne pouvant subvenir aux besoins de sa femme sur le point de devenir mère.

M. Alfred Delilia adressa au public un pressant appel dans le *Figaro* du 20 février 1900. Deux jours plus tard quelques amis avaient envoyé 246 fr. à la famille. Les obsèques de Léonce furent célébrées le 21, en l'église du Raincy. M. Charles Berton, graveur-céramiste, voisin et ami de Léonce, 19, avenue du Télégraphe, reçut les invités en son salon. Quatre camarades, MM. Caron, Baron, Sully-Lévy et Mlle Dufrane, plus Mlle Dallet du Gymnase, avaient fait le voyage du Raincy.



Mlle LÉONTINE
dans *les Cosaques*, par Eust. Lorsay
Lith. de Collette

Biographie : *Foyers et coulisses*, *Variétés*, p. 57. — Le *Figaro*, 20 février 1900, très bel article de M. Alfred Delilia.

Iconographie : Partition d'*Orphée aux enfers :* la lithographie que nous reproduisons.

LÉONCE. — Sous ce nom : *Léonce*, comique, Funambules, 1857 ; Mme *Léonce*, Yvonne, ingénue, Lille, 1891.

LÉONETTI, Mlle Jeanne ou Cécile, Charlotte. Gaîté 1891-92, Menus-Plaisirs 1893-94.

LÉONICE, Mme, — Reine, Bruxelles 1753.

LÉONIDE, Mlle.— Sous ce nom : Mlle *Léonide*, Cirque Olympique 1835, Folies-Dramatiques 1837 ; Mlle *Léonide*, Lille 1839 ; Mlle *Léonide*, Ambigu 1840 ; Mlle *Léonide*, Porte-St-Martin 1841-45, décédée le 12 janvier 1846. V. Leblanc.

LÉONIE, Mlle. — Sous ce nom : Mlle *Léonie*, Palais-Royal 1840 ; Mlle *Léonie*, deuxième soubrette, Lille 1864.

LÉONIS, Mlle — Théâtre Montmartre 1830-33.

LÉONNE, Mme. — Coryphée à la Comédie-Française, 1876.

LÉONTI. — Sous ce nom : Mme *Léonti*, Rosine Bastard, Bayonne 1850-51 ; Mme *Léonti*, duègne, Lille 1873-74.

LÉONTINE, Mlle. — Sous ce nom : Mlle *Léontine* (v. Fay) ; Mme *Léontine*, duègne, 1828,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Besançon ; Mlle *Léontine*, Gand 1829 ; Mlle *Léontine*, Nouveautés 1830 ; Mlle *Léontine*, Caroline *Carben*, femme Eustache, dont nous avons eu à nous occuper déjà à l'article *Carben*. Une des personnifications les plus originales et les plus complètes de l'art populaire. Née à Paris, de parents israélites — sa mère était marchande à la toilette — orpheline de bonne heure, apprentie chez un passementier pendant cinq ans, choriste aux Folies-Dramatiques, elle débuta à ce théâtre dans la création de Malaga dans *Gig-Gig* : « C'est bien la petite fille la plus cocasse, l'actrice la plus drôle, la plus bouffonne », écrivait-on en 1831. Franche, hardie, Léontine se fit encore remarquer dans le rôle de la bouquetière de l'*Amitié d'une jeune fille*. La Gaîté l'engagea pour tenir l'emploi de Déjazet. Son biographe de 1841 nous la représente alors comme « brûlante, colorée, appétissante et non moins grasse ». Est-ce la même Léontine que nous retrouvons au Palais-Royal en décembre 1844 (la *Tête de singe*) et en mars 1845 (les *Vieux de la vieille*)? A la Gaîté, où elle est l'actrice populaire par excellence, elle crée Margot, le petit trompette des *Prussiens en Lorraine*, Chonchon de la *Grâce de Dieu*, Régaillette des *Sept châteaux du diable*. Au Cirque Olympique : la vivandière du *Petit tondu*, la princesse Ganachine dans la *Poule aux œufs d'or* ; après être passée aussi par les Folies-Dramatiques (1850), Léontine revint à la Gaîté où le public l'applaudit encore dans une reprise des *Sept châteaux du diable*, la *Mendiante*, la *Bergère des Alpes*, la *Boisière*, le *Petit homme rouge* et les *Cosaques* (immense succès). Agée de 61 ans en 1870, elle obtint pour ses 35 ans de théâtre la pension de 500 fr. de la Société des artistes, se retira à Mèze, et sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1872. Biographie : les *Théâtres de Paris*, par Eust. Lorsay, t. I, notice par Louis Judicis. Iconographie : Même ouvrage : en pied, dans les *Cosaques*, dessin d'Eust. Lorsay, lithographie de Collette. — Mlle *Léontine*, Porte-St-Antoine 1840 ; Mlle *Léontine*, soubrette, Maëstricht 1840 ; Mlle *Léontine*, ingénue, Funambules 1843 ; Mlle *Léontine*, Liège 1845-46 ; Mlle *Léontine*, Théâtre historique 1848 ; Mlle *Léontine*, soubrette, Lille 1859.



LEPEINTRE AINE
par N. Thomas

LÉOPOLD. — Sous ce nom : *Léopold* (v. Cresson) ; M. et Mme *Léopold*, père noble et duègne, Auxerre 1830 ; *Léopold*, Lille 1833 ; *Léopold*, comique, Arras 1837 ; M. et Mme *Léopold*, Marseille 1840 ; *Léopold*, Chambéry 1861.

LÉOTAUD. — Lauréat du Conservatoire, acteur en province, souffleur à la Comédie-Française et retraité comme tel. Sa mort, survenue à Courbevoie, fut annoncée au *Figaro* du 27 février 1903. Brave homme qui ne laissa que des regrets ; la Comédie-Française se fit représenter à ses obsèques.

LEPAILLEUR, Pierre, Adolphe, né en 1838. — Nice 1870-73, Amiens 1874-75, Tours 1876-77, Le Hâvre 1878-80, Paris 1881-84, Nîmes 1885-86, Paris 1887 et années suivantes. Officier d'académie 1888. En 1900, pension d'attente Arnould Plessy, 500 fr. En 1902, 64 ans, 42 ans de théâtre, 500 fr. de pension définitive de la Société. V. aussi Vauthier.

LE PARDONNEUR, Pierre. — Directeur de troupe à Rouen en 1556 et 1558, et sans doute comédien lui-même. Jouait au Jeu de paume du Port-de-Salut, mais eut à lutter contre le Parlement qui ne pouvait comprendre qu'une troupe jouât en public moyennant salaire.

LEPEINTRE aîné, Charles, Emmanuel. — Naquit à Paris le 5 septembre 1782 (et non 1785), rue de l'Arbre-sec où son père était établi marchand de couleurs ; d'une famille d'artistes, car un de ses grands-pères, deux de ses oncles et un cousin-germain étaient peintres de talent, il semblait tout d'abord destiné à la même carrière ; mais à peine âgé de douze ans, il entrait au Théâtre des Jeunes Artistes où il débuta dans des rôles de Cassandre et de Frontin, sans oublier ceux d'Arlequin. D'un talent très souple, très varié, il fut remarqué par Désaugiers qui, appelé comme chef d'orchestre à Marseille, le fit engager dans cette ville. L'entreprise n'ayant pas prospéré, il partit pour Bordeaux où il resta sept ans. Il s'y fit de nombreux amis, parmi lesquels M. de Martignac, alors avocat, devenu ministre, qui lui conserva toujours sa bienveillance. C'est à Bordeaux que Lepeintre aîné fonda sa réputation ; appelé à Lyon comme premier comique, il revint quelques années plus tard à Bordeaux, avec 6,400 fr. d'appointements. Talma qui l'avait applaudi à Lyon, le pressait de se présenter à la Comédie-Française. Lepeintre aîné déclina la proposition. Quelques années après, le Théâtre des Variétés cher-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

chait à doubler Potier dont le départ semblait imminent. Il appela Lepeintre aîné dont les débuts eurent lieu le 11 novembre 1817 dans les *Poètes sans souci* et *Monsieur Croûton*. Lepeintre aîné réussit — surtout dans quelques types de soldats — Le *Soldat laboureur*, par exemple, pièce d'actualité (1er septembre 1821) mit le comble à sa réputation. Mais il ne fallait pas songer à faire oublier son prédécesseur. Aussi, lorsque Potier revint au bercail, il ne lui resta plus qu'à émigrer au Vaudeville où il débuta avec succès en 1826 : *Monsieur Botte*, le *Hussard de Felsheim* consolidèrent sa réputation. « Lepeintre est le dieu du jour » écrit Maurice Alhoy en 1824. Lorsque l'ancien Théâtre de la Montansier fit sa réouverture (6 juin 1831), Lepeintre aîné fut appelé à faire partie de la nouvelle troupe : *Ils n'ouvriront pas*, *Voltaire à Francfort*, le *Comte de St-Roman*, le *Tailleur et la fée*, les *Deux mondes*, les *Bouillons à domicile* (1831), une *Affaire d'honneur*, le *Conseil de révision*, la *Moustache de Jean-Bart*, le *Grain de sable*, la *Fée aux miettes*, *Walter Scott*, *Paris malade* (1831), *Trois assiettes*, un *Matelot*, le *Camarade de lit* (1833), la *Fille du cocher* (1834). Il demeurait à cette époque, 8, rue de Chartres. On le revit ensuite au Vaudeville, jusqu'à l'incendie de 1838, puis aux Variétés. En 1839, il joua à Bruxelles (juillet-août). En 1841, il semble avoir perdu de sa vogue à Paris. On lui reproche de jouer la comédie « comme sous l'Empire », d'être grimacier, et l'on félicite la province « d'avoir la bonhomie de l'apprécier encore ». Ses admirateurs, au contraire, après l'avoir vu jouer le rôle de l'*Abbé-de-l'Epée* prétendent que sa place était à la Comédie-Française dans l'emploi des grimes, et l'on cite ce joli mot de Mlle Mars voyant Lepeintre aîné entrer au foyer de la Comédie : « Fermez les portes ! Cette fois nous le tenons, et il ne nous échappera pas ».



Caricature de LEPEINTRE AINÉ dans le *Bénéficiaire*

Non moins estimé dans le monde qu'au théâtre, généreux, désintéressé — il recueillit notamment chez lui Mme Rosière, veuve de l'un des fondateurs du Vaudeville — Lepeintre aîné, possesseur d'une maison qu'il avait fait construire à Passy, eut la mauvaise idée, en voulant se retirer du théâtre, d'acheter un hôtel-restaurant, rue Ventadour, 7, où il convia tous ses amis par une aimable chanson. Dès le début, cette entreprise paraissait devoir réussir, lorsqu'elle périclita tout à coup par suite du mauvais état des affaires à la fin du règne de Louis-Philippe. Le 6 novembre 1847, Rachel joua à la Comédie-Française le deuxième acte d'*Athalie*, au bénéfice de Lepeintre aîné. On entendit dans cette soirée MMmes Nau et Plunkett, MM. Baroilhet et Poultier, de l'Opéra, et la recette s'éleva à 8,780 fr. Le vieux comédien reprit la route de la province. Nous relevons son nom à Chambéry, en juin 1850 ; à Paris, en représentations, aux Folies-Dramatiques et à l'Odéon : l'*Abbé-de-l'Epée* et la *Petite ville* (7 sept. 1850), une *Journée à Versailles* (14 sept.), l'*Homme gris* (21 sept.), *Elle est folle* et le *Voyage interrompu* (5 oct.), les *Droits de l'homme* (création, 6 nov.). Le 29 janvier 1852, bénéfice de Lepeintre aîné : Déjazet chante la *Lisette*, Rachel joue le deuxième acte d'*Athalie* ; on finissait par le *Bénéficiaire*, avec Lepeintre dans le rôle de l'Essoufflé.

A soixante-douze ans, l'artiste n'avait rien perdu de son talent, l'homme n'avait rien perdu de son esprit ni de son cœur. Et cependant, dans la nuit du jeudi 6 au vendredi 7 avril 1854, le vieux comédien, dans un accès de découragement, allait se jeter dans le canal de l'Ourcq ! Quelques heures avant de se tuer il était allé rembourser à son camarade Ambroise quelque argent prêté. Le 8 avril, le tout Paris intellectuel se pressait dans l'église St-Roch pour rendre hommage à la mémoire de ce véritable artiste et de ce grand honnête homme. Lepeintre aîné avait été membre du comité de la Société des artistes. Il avait épousé Mlle Dupard. V. Mme Lepeintre.

Biographie : La *Rampe et les coulisses*, notice, 1832. — *Galerie Lacauchie*, notice par E. Arago. — *Annuaire Delhasse*, 1840, p. 228. — *Galerie Geoffroy*, notice par Salvador-Tuffet. — E.-D. de Manne et C. Ménétrier, la *Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : L'*Indiscret des coulisses*, p. 114. — *Biogr. dram.* 1842, p. 78.

Iconographie : *Galerie Lacauchie*. — *Galerie Geoffroy*, en pied, de face, cost. de th. dans les *Moissonneurs*. — Une gravure (sans nom d'éditeur) rôle de Mimo dans une *Visite à Charenton*. — Lith. en buste par N. Thomas.

LEPEINTRE cadet, Auguste. — Le moins connu des trois frères. D'abord commerçant,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

puis comédien. Financier, Variétés 1822-23, Reims 1824, Ardennes et Meuse 1826, Bordeaux 1827-30, 2200 fr. d'appointements, Folies dramatiques 1832, Rouen 1834-35. On cite ce joli trait de Lepeintre aîné. Sachant que son cadet revenait de province avec sa famille, fort à court d'argent, il l'invita dans un coquet logis dont il avait soigné tous les détails de l'aménagement. Puis, après l'avoir reçu comme amphytrion, il partit en lui laissant pour adieu : « Bonne nuit frère ! Tout ceci t'appartient, et tu es ici chez toi ! » Lepeintre cadet mourut vraisemblablement en province, fort ignoré.

LEPEINTRE jeune, Emmanuel, Augustin, frère des précédents. — Naquit à Paris, rue Montmartre, le 22 septembre 1790. A neuf ans, il débuta au Théâtre des Jeunes Artistes par un rôle de Cassandre. Appuyé sur sa béquille de vieillard, le petit Lepeintre faisait illusion ; un jour on le rappelle : « Quel âge as-tu ? » lui demande un spectateur : « Neuf ans, répondit-il naïvement. » « Et celui de ta fille Colombine ? » « Douze ans, sa maman me l'a dit. » Tout le public se mit à rire. — Aux Galeries de Bois du Palais-Royal, au Jardin des Capucines (Théâtre des jeunes comédiens), le petit Lepeintre devint le tuteur, l'oncle, le père, le grand-père obligé de toutes les pièces. En 1806, on le vit encore au Théâtre des Jeunes Artistes, rue de Bondy, bientôt supprimé par un décret impérial. Robillon, le directeur, ne voulut pas abandonner ses pensionnaires. Il les emmena tous à Versailles, Lepeintre jeune devait y rester seize ans. Il s'y maria le 27 février 1811 avec la fille d'un boucher follement éprise de lui.



LEPEINTRE JEUNE
par Lacauchie, lith. Rigo

C'était alors un blondin assez fluet, et rien ne faisait pressentir dans sa tournure le phénomène de grosseur qu'il fut plus tard. Vers la fin d'avril 1823, il débuta au Théâtre du Vaudeville par Robertin dans *Léonide*, et Warner de la *Danse interrompue*. Le 8 mai suivant, on le vit dans *M. Antoine*. Il commençait déjà à s'arrondir. Se grimant avec goût, disant avec esprit, sachant mettre le public en bonne humeur, Lepeintre jeune a su se faire une place rue de Chartres. Griffonard d'une *Visite en prison* lui valut les honneurs de la lithographie. Jamais, disent les contemporains, il n'y eut de meilleur « compère » et l'on cite comme preuves à l'appui : Boisseau de *Mlle Marguerite*, Clémençot d'*Heur et malheur*, Vacossin de *Pecherel*, Hamelin de la *Famille improvisée*, Benoît de l'*Apothicaire*, le tailleur des *Habits d'emprunt*, Dumouchet de *Renaudin de Caen*, Bardolin dans le *Secret de mon oncle*, etc.

A la ville, un bon vivant, véritable épicurien, auteur de nombreux couplets, épigrammes, calembours et de pièces en collaboration : les *Mendiants pour rire*, 1823 ; la *Cigale et la Fourmi*, 1829 ; *Trois états en un jour*, 1830 ; la *Semaine d'un bossu*, 1831 ; *Passé, présent et avenir*, 1832 ; les *Puces travailleuses*, 1833 ; l'*Interim paternel*, 1836, etc. Membre de toutes les sociétés chantantes, joyeux convive, grand buveur, fort serviable, et vivant dans une simplicité rustique en se moquant des huissiers.

On écrit de lui en 1837 : « C'est moins un homme qu'une boule, c'est moins un comédien qu'une pelote, c'est moins un être humain qu'une masse ; et cependant il va, il vient, il roule, il s'épanouit, il se dilate, il rougit, il s'enfle, il se gonfle. On dirait une figure en baudruche remplie de vent. » — Un jour, vers 1840, il se casse une jambe. Il en profite pour faire une chanson sur l'accident qui lui est arrivé. Les biographes de 1842 le comparent à un éléphant : « C'est une masse qui roule sur le théâtre. »

Après 22 années passées au Vaudeville, Lepeintre jeune fut forcé, par suite des mauvaises affaires de ce théâtre, d'entrer aux Variétés. E. D. de Manne nous apprend que, peu de son obésité, cet énorme molosse fit une chute dans les derniers mois de 1846, et se cassa encore une jambe (la seconde fois alors ?). Le tétanos s'étant déclaré, il mourut le 24 février 1847, laissant la réputation d'un excellent homme et camarade. Il avait été placé dans une maison de santé par les soins du Comité.

Biographie : *Annuaire Delhasse* 1840, p. 232. — *Galerie Lacauchie*, notice par H. Rolle. — E. D. de Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*, p. 386.

Bibliographie : *Rampe et coulisses*, 1832, p. 188. — L'*Indiscret des coulisses*, p. 79.

Iconographie : Sa charge, dans le musée Dantan ; *Galerie Lacauchie*, en pied, de face.

LEPEINTRE, Mme, Angélique, Antoinette, Amable Dupard, femme de Lepeintre aîné. —

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Est-ce la même qui joua sous le nom de Mlle Galathée au Théâtre des Jeunes Artistes? Mme Lepeintre, fort jolie femme, parut aux Variétés en 1818 et années suivantes, tomba malade en 1825, et mourut six mois plus tard, malgré les soins empressés dont l'entoura son mari (5 janvier 1826). Ses obsèques eurent lieu à l'église Bonne-Nouvelle. Le Vaudeville en 1806-07, puis le théâtre de Bordeaux 1817 à 1818, possédèrent une demoiselle Linville, devenue femme *Lepeintre* (Bordeaux, premier rôle, aux appointements de 4500 fr.)

LEPEL. — Acteur de Bordeaux, un des plus originaux de la province. Engagé à la Porte-St-Martin, vers 1821, il se fit remarquer dans le *Petit Candide*, *Riquet*, le *Fort de la Halle*. De 1825 à 1827, il jouait les niais et les caricatures au th. des Célestins à Lyon. Huitième arr. th. 1831. Premier comique, Dijon 1837-40. Sa mort, vers 1858.

LEPEL, Mme ou Leppel. — Duègne, Metz 1825, Nevers 1826, Cambrai 1829, Dieppe 1831.

LEPÈRE, Jules, Auguste, Gustave Lempereur dit. — Bruxelles 1897-98. Sa mort, *Rapport*, 1901.

LEPETIT. — Sous ce nom : *Lepetit*, emploi des Colins, Bruxelles 1764 et 1766; *Lepetit*, amoureux, Mons 1845; *Lepetit*, Odéon 1848.

LÉPINE, Eugène, Joseph. — Lille 1866-69.

LEPORATI, Mlle Caroline. — V. Brisedou.

LEPOUSSEUR, deuxième comique. — Lille 1828.

LEPRÊTRE. — V. Beaulieu, V. Francis.

LEPREVOST, Mlle Emilienne, Octavie. — Odéon 1863, Ambigu 1865, Fol. dram. 1867-69.

LEPREVOT, Mlle — Th. Molière 1832-33.

LEPRIN, Pitre, Joseph. — Bourges 1866-70.

LEPRINCE. — Rouen 1825-28.

LÉPY. — V. Lespy.

LEQUIEN. — Sous ce nom : Mlle *Lequien ainée*, Rouen 1796, Bruxelles 1800 et années suivantes. Pourrait bien être Marie, Jeanne, *Emilie* Lequien, devenue Mme Henri, Minette Franconi, décédée le 2 mars 1832. V. Franconi (famille); Mlle *Lequien cadette*, Pauline Rouen 1796, Bruxelles; *Lequien*, Bordeaux 1798, puis artiste du théâtre Molière, mort vers 1802; Mlle *Lequien*, Rosine, Bruxelles 1806-14; *Lequien*, Gaîté 1817-27. Tomba dans une trappe en décembre 1826 et se fractura une épaule. On fit pour lui une collecte et l'on donna le 15 décembre une représentation à son bénéfice. A rapprocher du suivant : *Lequien* Auguste, Joseph, Porte-St-Martin 1836. Joua les premiers rôles à St-Marcel 1840; th. du Luxembourg 1845, Beaumarchais 1848-50. A la Gaîté, 1852-65, il joua les traîtres et les utilités. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1866. Maître d'armes, avait la spécialité de régler les combats. Un de ces Lequien (ou peut-être le même) avait été maréchal des logis au 4e hussards; Mme *Lequien*, Honorine Lardé, femme du précédent, th. du Luxembourg 1845, duègne aux Funambules 1852, et aux Délassements comiques 1853.

LERICHE. — Sieur d'Autefeuille Toussait, comédien du Prince d'Orange, mari d'Anne Lachappe, Grenoble 1645.

LERICHE, Mlle. — Première dugazon, Rouen 1818-19, Lille 1819-20, puis Rouen 1821-22, sous le nom de Scriwaneck-Leriche.

LERICHE, Louis, Denis, Michel, né à St-Germain d'un père jardinier. — Th. Montparnasse, comique aux Délassements (direction Lajariette) 1848, création importante dans le *Ver luisant*, Folies dramatiques (direction Mauris), 1850-52, Palais-Royal 1853-60, *Quand on attend sa bourse* (24 mai 1853). Au bout de six années, retour à la banlieue. Th. du Luxembourg 1861, Carcassou de *Gare l'eau !* Théâtre Déjazet (1862-65), les *Chevaliers du Pince-nez*. Cinq ans plus tard, Menus Plaisirs (1867-69), l'*Ahuri de Chaillot*, Châtelet 1870-78, la *Poudre de Perlinpinpin*, Variétés, Th. du Château d'eau, séjour à Cannes, Ambigu 1879-82, rôle de Lorilleux dans l'*Assommoir*. Un des premiers fondateurs de la Société des Artistes en 1840 (matricule 38). En 1884, 60 ans, 40 ans de théâtre, 500 francs de pension. Père de Mlle Leriche, l'artiste contemporaine, et grand-père de Mlle Cheirel du Palais-Royal (Cheirel anagramme de Leriche). Son nom disparaît après 1890.

LERIS, Mlle Marguerite Leruste, Folies dramatiques 1887-90.

LERMINEZ. — Débuta à l'Odéon le 12 juillet 1824.

LEROUGE. — Gaîté 1799.

LEROUX. — Sous ce nom : *Leroux*, troisièmes rôles, Rouen 1804; Mme *Leroux*-Baroyer, v. Baroyer; *Leroux*, Liège 1816; Mme *Leroux*-Marie, Ambigu 1819; *Leroux*, troisièmes rôles, Rouen 1821; Mlle *Leroux*, jeune première, Lille 1824; *Leroux*, élève du Conservatoire, tournées de Mlle George, 1827. Sans doute, le même : Odéon 1829-30; Mlle *Leroux*, Le Hâvre 1827; *Leroux* Eugène, premier rôle, Caen 1827, Vannes 1829, Bourges 1830, Nevers 1831; Mme *Leroux* Eugène, Camille, femme du pré-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

cédent, mêmes étapes que son mari. Devenue veuve, Dieppe 1845, duègne, St-Pétersbourg 1850-55, Paris 1856-60; *Leroux*, M. et Mme, Marseille 1829; Mme *Leroux* Adèle, Montparnasse 1835; *Leroux*, comique, Marseille 1835-45; Mlle *Leroux*, Porte-St-Antoine 1840; Mlle *Leroux*, Folies dramatiques 1841.

LEROUX, Paul, Louis. — Né à St-Quentin, (Aisne) le 29 juin 1819. Son père tenait dans la rue de l'Isle le *Lion d'or*, auberge aujourd'hui disparue. Destiné par celui-ci à la prêtrise ou à la pharmacie, Leroux opta... pour le théâtre. Admis dans la classe de Michot le 22 juin 1838, il obtint le second prix de comédie au concours de 1840; le 1er octobre 1841, il fut engagé à la Comédie-Française. Ses débuts d'usage eurent lieu dans Clitandre des *Femmes savantes*, Eraste du *Dépit*, Horace de l'*Ecole des femmes* et Dorante du *Menteur*.

Bien fait, de jolie figure, d'élégantes manières, Leroux arrivait au bon moment: la Comédie avait besoin d'un jeune amoureux. Son organe était bien un peu voilé et sa mémoire rebelle. Mais sa distinction faisait tout oublier. Sa création d'Octave dans l'*Homme de bien*, d'Emile Augier (15 novembre 1845), lui valut le titre de sociétaire (1er avril 1846). Le *Joueur*, le *Distrait*, le *Philosophe marié*, etc., eurent en lui un excellent interprète. Le *Chevalier à la mode*, le marquis de *Turcaret*, celui de l'*Ecole des Bourgeois*, lui permettaient de faire valoir son grand air et sa légère désinvolture. Il fut l'abbé d'*Adrienne Lecouvreur*, Martinon des *Pièges dorés*, Mnester de *Valeria*. Homme du monde à la ville, marié avantageusement, Leroux marchait de succès en succès, lorsque l'arrivée de Bressant vint mettre un nuage dans ce ciel pur. Il dut, avec le temps, céder son rôle du *Menteur*, à Delaunay. Cependant, vers 1865, les défaillances de sa mémoire devenaient de plus en plus fréquentes; Hoche du *Lion amoureux*, le colonel Torelli du *Fils* (1866) furent les deux derniers rôles qu'il créa, et lorsqu'en 1871, une partie de la Comédie-Française s'en alla à Londres, afin de sauver les intérêts de la Société, Leroux resta bravement à la tête du petit noyau d'artistes demeurés à Paris. Ce surcroît de fatigue acheva de lui faire perdre le peu de mémoire qui lui restait. On lui conseilla de prendre un congé; Leroux se crut alors victime d'un mauvais vouloir systématique. Une allocation spéciale lui fut octroyée à titre de doyen. Rien n'y fit. Leroux voulut reparaître sur la scène, dans le rôle du comte Almaviva du *Mariage du Figaro*. Cette rentrée eut lieu le 22 juin 1873. Le mal avait fait chez lui des progrès effrayants; son regard était devenu terne, ses gestes indolents; son débit était lourd, embarrassé. Une décision ministérielle le mit d'office à la retraite. (1er septembre).



LEROUX
d'après E. Lorsay, lith. Collette

Fort à son aise, entouré d'une famille qui le chérissait, Leroux eût pu trouver un repos bien gagné. Il partit pour Alger où il se chargea de la direction du théâtre de cette ville. Là, le succès ne répondit nullement à ses efforts. et, tombé malade, il mourut le 4 février 1874, loin de son pays et des siens. MM. E. D. de Manne et C. Ménétrier ont dressé la liste fort complète de tous les rôles qu'il créa à la Comédie. Il y avait donné une interprétation fort personnelle de *Tartufe*. Leroux fut, avec Mirecourt, l'artiste du XIXe siècle qui porta le mieux l'habit à la française.

Biographie: Les *Théâtres de Paris*, Lorsay, t. II.: Notice, par Max de Revel. — E. D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Talma*. — Georges Lecocq, *Histoire du théâtre de St-Quentin*, p. 171.

Bibliographie: Les *Théâtres en robe de chambre*, p. 33.

Iconographie: Les *Théâtres de Paris*, t. II. En pied de face, dans l'*Ecole des bourgeois*, par E. Lorsay, lithogr. Collette. — *Complément à la Troupe de Nicolet:* En buste, de ¾ à droite, eau-forte par J. M. Fugère.

— Musée de la Comédie-Française, catalogue Monval, 76: *Comédiens et Comédiennes*, par F. Besson.] — 166. Les *Sociétaires de la Comédie-Française* en 1864, par Ed. Geoffroy: Moncade de l'*Ecole des bourgeois*.

— Pastel par D. F. Laugée, salon de 1855.

LEROUX. — Sous ce nom: *Leroux*, Michel, Archange, Amiens 1845; Mlle *Leroux*, Louise, Nélia, Olympe, Londres et Bruxelles, Folies dram. 1845-48, Gaîté 1850, La Haye 1852-1856; Mlle *Leroux*, Aminte, Liège 1846; Mlle *Leroux* ou Lerou, débute à l'Odéon en juillet 1848 dans *Mlle de Belle-Isle;* Mlle *Leroux*, Marie, Odéon 1852-53; Mme *Leroux*, Angélique, Jeannette, dite aussi *Angèle*, Sens 1862-64, Liège 1865, Amiens 1867-68, Douai 1869-70; Mlle *Leroux Marie*, Joséphine, Laurence, femme Havez, née en 1843. Th. Déjazet 1864-69, Châtelet 1870-73, Ambigu, Renaissance 1874-75, Palais-Royal 1876 et années

EFERUS - Recherches & Classification numériques

suivantes. En 1904, 61 ans, 35 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Jeune première, soubrette, coquette, duègne. Intelligente et serviable, grande probité artistique. Habitait Paris en 1908. A l'Ambigu, l'*Article 47*; à la Renaissance : la *Femme de feu*; au Palais-Royal : le *Réveillon*, *Elle est bête*, les *Incendies de Massoulard*, etc. Son mari, Emile Havez, mort à Beaulieu, Alpes-Maritimes, (*Figaro*, 13 mars 1899) avait gagné sa fortune en vendant les billets d'auteurs et en commanditant les théâtres. Veuf en premières noces, il s'était remarié avec Mlle Marie Leroux. Il devint maire de Villennes, près Poissy, et mourut dans sa propriété hivernale. Mlle *Leroux*, Jane, Louise Forestier, Toulouse 1878-81, Liège 1882-86, Genève 1887-88, Paris 1889-91, Dunkerque. On perd sa trace en 1900.

LEROY. — Sous ce nom : Mlle *Leroy*, Lille 1748; Mlle *Leroy*, Bruxelles 1766; Mme *Leroy*, Angers, vers 1775; *Leroy*, théâtre de la rue Bondy 1791-92; Mme *Leroy*, duègne, Bruxelles 1792; *Leroy*, Délass. com. 1796; *Leroy*, ou Leroi, Th. Français 1796-97; Mlle *Leroy*, Bordeaux 1796; *Leroy*, Th. Sans prétention 1801 et 1807; Mme *Leroy*, Caen 1801; Mme *Leroy*, Lille 1802.

LEROY, Mlle Louise, Marie, Sophie. — Née à Melun le 7 mars 1787, fille d'un huissier, premier rôle à l'Ambigu 1805-1819 : *Helmina d'Heidelberg* 1807, *Irza* 1809, *Hilberg l'amazone* 1810, la *Guerrière* 1812, la *Folle de Wolfstein*. Interprète séduisante et énergique, « faisant les délices des amateurs de combats ». Gracieux Prince des Génies dans *Elzamir* 1814, sinistre dans *Eléonore de Lusignan* 1816, princesse guerrière avec *Marguerite de Strafford*, supérieure dans *Saphira* et la *Fille maudite*. Dans tout l'éclat de sa beauté, et jeune encore, Mlle Leroy termina le 31 juillet 1819 sa carrière théâtrale, en jouant dans la même soirée *Amanda* et la *Fille maudite*. Elle épousa Philippe-François Touchard, riche entrepreneur des voitures publiques qui portaient son nom, légitimant ainsi deux filles dont l'aînée devint la femme d'un agent de change. Sophie Leroy décéda à Paris le 15 juin 1833; son mari lui survécut et mourut en 1836, à 78 ans.

Biographie : E. D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Nicolet*.

Iconographie : Coll. Martinet, 416, Elfride dans *Archambaud*. — *Complément à la Troupe de Nicolet*, de profil à droite, cost. de th., eau-forte par J. M. Fugère.

LEROY. — Sous ce nom : Mme *Leroy*, mère noble, Lyon 1827-29, Dijon 1830, *Leroy*, François, Hippolyte, Théâtre Français 1837, fit partie plus tard de l'Opéra-Comique; *Leroy*, troisièmes rôles, Marseille 1837; Mme *Leroy*, mère noble, Marseille 1837; *Leroy*, théâtre du Luxembourg 1837; Mlle *Leroy*, Th. St-Antoine 1837; *Leroy*, Niort 1837; Mlle *Leroy*, Lyon 1840; *Leroy* Léon, amoureux, Lyon 1840; *Leroy*, Bruxelles 1841-49; *Leroy*, Odéon 1841; Mme *Leroy*, Funambules 1843; Mme *Leroy*, Lyon 1845; *Leroy*, Félix, amoureux, Lille 1847, Bruxelles 1850; *Leroy*, Jean, François, Désiré, Bordier dit, né à Orléans, Nancy 1849-50, Bruxelles 1852-53, chanteur bouffe, Th. Lyrique, Menus-Plaisirs 1867 et années suivantes. En 1870, 60 ans, 42 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1891.

LEROY, Augustin. — Cirque 1848 et années suivantes, sa mort, *Rapport* 1885; *Leroy*, François, Bruxelles 1848 et années suivantes. Disparaît vers 1878; Mme *Leroy*, femme d'un peintre en éventails, duègne spirituellement comique, Th. d'Arcole 1849-52; *Leroy*, Léon, Florentin Lalau dit, acteur et directeur, Mons 1853-55, Strasbourg 1856-59, Ambigu 1860, Gaîté 1861-65, Menus-Plaisirs 1867-72. Ambigu 1873-74, New-York 1875-77, Strasbourg 1878, Folies dramatiques 1879-84, Paris 1885-86. Intelligent et bon administrateur. *Leroy*, Adolphe, Ernest, Hippolyte, jeune premier, Lisbonne 1855, Bucarest 1856-57, Dijon 1858, Grenoble 1859-61, La Haye 1862-1865, Ambigu 1867-84, Paris 1885-1906. En 1892, 60 ans, 36 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1907; Mme *Leroy*, Camille, Caroline, Louise, duègne, Funambules 1856 et années suivantes, disparaît vers 1863; Mme *Leroy*, Florentine, Pauline, Sophie, Camille, Morlaix 1857-59, Elbeuf 1865; Mme *Leroy*, Elisa, née Picard, Odéon 1858-68, Paris 1869-78; Mlle *Leroy*, ingénue, Funambules 1858-59; *Leroy*, Maxime, Bordeaux 1869-70, Arles 1872-73, Castres 1874-75, Montpellier 1876-77, Perpignan 1878-79, Cannes 1880-81, Béziers 1882-83, Avignon 1884-86, Arles 1887-1889, Nancy 1890-91, Reims 1892, Nancy 1893-1894, sa mort, *Rapport* 1895; *Leroy*, Léon, amoureux, débuta à l'Ambigu dans *Benvenuto Cellini*, Ambigu et Gaîté 1861; *Leroy*, Jean, Jules, Victor, Bruxelles 1872-84, Lille 1885-89, Marseille 1890-96; Mme *Leroy*, Joséphine, Castille, Maxime, Castres 1874-75, mêmes étapes que Leroy Maxime. (V. plus haut). Sa mort, *Rapport* 1887; *Leroy*, Gustave, Ferdinand, Nancy 1876-79, Amiens 1880-84, Angers 1885-86, sa mort, *Rapport* 1888; Mlle *Leroy*, Vaudeville 1876; *Leroy*, Camille, Jouvenet, Stéphany, Liège 1877-79, Nantes 1880-84; *Leroy*, Gabriel, Eugène, Roubaix 1888-94; *Leroy*, deuxième comique, Lille 1890; Mme *Leroy*, Marie Isnard, Marseille 1892-95; Mlle *Leroy*, amoureuse, Lille 1893; *Leroy*, Georges, Boulogne-s/mer 1893-94, Besançon 1895-96; *Leroy*, Alfred, Fol. dram. 1894-96.

LEROYER. — Sous ce nom : M., Mme, Mlle *Leroyer*, Liège 1840-42; Mlle *Leroyer*, Amélie, dite *Félix*, Gaîté 1856-59, Fol. dram. 1860-65; rôles de Déjazet et travestis : les *Petits péchés*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de la grand'maman, les *Canotiers de la Seine; Leroyer* Alexandre, Emile, Lisieux 1866-70 ; M. et Mme *Leroyer*, troisième rôle et soubrette, Lille 1876.

LEROZAY, Mlle Berthe. — Montmartre, Batignolles, Th. Français de Madrid, débuta au Théâtre Déjazet par le rôle de Jacotta des *Premières armes de Figaro*. Jolie femme.

LERVILLE, Jules Lévy dit. — Cercle Pigalle, Gymnase 1885-89, Théâtre Déjazet 1890-91, Vaudeville 1891-92, Théâtre de la Renaissance dont il devint le directeur. Excellent garçon et administrateur habile dont la mort prématurée fut annoncée au *Rapport* de 1903.

LERYS, Mlle Anne, Laurent dite. — Théâtre Cluny 1896-1900, Pau 1902, Théâtre Déjazet 1903, Pau 1904. Sa mort, *Rapport* 1906.

LESAGE. — Sous ce nom : *Lesage*, fils aîné du romancier, acteur et directeur, Bordeaux 1741 ; *Lesage*, débutant à la Comédie-Française décembre 1754 ; Mlle *Lesage*, soubrette, Feydeau 1794 ; Mlle *Lesage*, Théâtre sans prétention 1801 ; *Lesage*, grime, Mons 1837 ; *Lesage*, élève de Provost, premier prix au Conservatoire, pensionnaire à la Comédie-Française 1853. Il avait débuté le 10 mai 1853 dans le rôle d'Orgon de *Tartufe*. Il continua sa carrière comme basse chantante au Th. Lyrique où il créa *Jaguarita* et le *Médecin malgré lui;* Mlle *Lesage*, Jeanne Kerhor, Reims 1898-1899.

LESAINT. — Sous ce nom : *Lesaint*, Variétés 1808-11 ; *Lesaint*, Th. Historique 1890.

LESBROS. — Sous ce nom : *Lesbros*, Jules, plutôt chanteur que comédien, et aussi directeur : Rouen 1840, Lyon 1845, Rouen 1850-54, Strasbourg 1855, Bruxelles 1856, Strasbourg 1857-60, Marseille 1861-74. En 1875, 65 ans, 45 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Marseille 1875-78, Nîmes 1879-80, Paris 1881-96, sa mort, *Rapport* 1898 ; Mme *Lesbros*, Thérèse, Cécile, née Houzé mêmes étapes que ci-dessus de 1855 à 1867 ; Mme *Lesbros*, Eugenia, Gabriella née Ortega, Marseille 1869-70.

LESCOT. — Sous ce nom : Mlle *Lescot*, Sara, jolie femme, actrice à Versailles, Lille, et grande coquette au Vaudeville 1793-1800. Th. Louvois (Odéon) mai 1801. Mlle Sara Lescot eut au moins une fille qui débuta au Vaudeville sous le nom de sa mère le 30 janvier 1827. Nous ignorons si ce fut elle — ou une autre demoiselle Lescot — qui épousa le compositeur Adam ; *Lescot*-Fontaine, troisièmes rôles, Toulouse 1827, Strasbourg 1829-1840 ; Mlle *Lescot* Edmée, actrice d'opérette, Amérique, Russie, Variétés, Eden et cafés-concert. Le *Figaro* du 13 décembre 1900 annonce une prochaine représentation au bénéfice de cette artiste devenue aphone (Gymnase, 9 janvier 1901 ?).

LESEIGNEUR. — Sous ce nom : *Leseigneur*, Louis, François, Nancy 1853-56 ; Mme *Leseigneur*, Rosalie, Victorine, née Chavigny, Paris 1866-70, Villefranche 1872.

LESEILLER, Ernest. — Marseille 1852-54. Sa mort, vers 1854.

LESEINE. — Sous ce nom : *Leseine*, Amédée, Bayonne, Toulon, Rouen 1862-68, Toulouse, Clermont, Bruges, Bordeaux 1869-74, Mantoue 1876-77, Paris 1878-84 ; Mme *Leseine*, Eugénie, mêmes étapes 1862-74 ; *Leseine*, Nouveautés 1866.

LESERRE et son fils. — Ambigu 1801.

LESIEUR. — Sous ce nom : *Lesieur*, Pierre, Gaston, Brest 1855-56, Chartres 1857, Langres 1857-58, Sens 1859, Mâcon 1860, Londres 1861-1862, St-Quentin 1863-64, Libourne 1865, Fécamp 1867-68, Taverny 1869, Linas 1870-72, Lisieux 1873-74, Coutances 1875-76, Aubusson 1877-79, Mâcon 1880, Castelnaudary 1881-83, Beaune 1884-86, Verdun 1887-89, Cosne 1890, Chazelles 1891-92. En 1889, 60 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension, sa mort, *Rapport* 1895 ; Mme *Lesieur*, Marie, née Gravel, en 1887, 60 ans, 41 ans de th, 500 fr. de pension, retirée à Saint-Mihiel ; Mme *Lesieur*, Marthe, Augustine, Coutances 1875-76, Aubusson 1877-79, Mâcon 1880, Castelnaudary 1881-82.

LESOURD. — Sous ce nom : Mlle *Lesourd*, th. Comte 1829-31. Une dame Lesourd reçoit, en 1895, 250 fr., moitié de la fondation Ritt.

LESOYER, Edouard. — Perpignan 1831.

LESPINASSE. — Sous ce nom : *Lespinasse*, Michel, Th. du Luxembourg 1857-59 ; Paris 1860-64, Cagnes 1865, ne pas confondre avec *Lespinasse* Paulin qui fut ténor à l'Opéra 1848, mort vers 1866 ; Mme *Lespinasse*, Anne, Marie, Toulouse 1851-53, Mons 1854-58.

LESPY ou Lépy, ou L'Espy. — François Bedeau, dit Gorgibus et frère aîné de Jodelet (v. ce nom), né vers 1603. Hôtel de Bourgogne 1639, Théâtre du Marais, entré dans la Troupe de Molière, au Petit-Bourbon 13 avril 1659, Palais-Royal. Lagrange écrit sur son *Registre*, à la date du 12 mars 1663, que L'Espy, âgé de plus de 60 ans, se retire à Vigray, près d'Angers, dans une terre qu'il avait achetée du vivant de son frère Jodelet. Sans doute *Vibraye*, dans la Sarthe. On ne connaît pas de *Vigray*. Il existe aux archives nationales (Y. 13858) une plainte de François Bedeau, sieur de Lespy, contre un de ses parents qui avait commis un vol au préjudice de sa servante.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

L'ESTANG de. — V. Ragueneau.

LESUEUR, Mlle, Marie Lesieur dite, qui donna la réplique à Lafon dans *Pygmalion* à Bruxelles, le 10 septembre 1820, avait été première danseuse. Elle épousa le comte Van Gobbelschroy, ministre de l'Intérieur sous le roi Guillaume Ier. David la prit pour modèle pour son tableau *Mars désarmé par Vénus*. Devenue veuve, elle s'occupait de propagande religieuse vers 1878.

LESUEUR, François, Louis. — Débuta sous le nom de *Francisque ;* né à Paris, fils d'un militaire retraité sans fortune, apprenti papetier. Lesueur fit ses premières armes Salle Chantereine, puis au Th. Montparnasse. Le Théâtre St-Marcel, celui du Panthéon, la Gaîté 1845, le Cirque le virent passer. En 1848, le Gymnase lui ouvrit ses portes. Très observateur, studieux, d'un esprit souple, il se fit bientôt une place au Boulev. Bonne-Nouvelle; en 1852, ayant épousé Anna Chéri (v. ce nom), sœur de Mme Rose Chéri, il devint du même coup le beau-frère du directeur M. Montigny. Le rôle du père Violette, dans le *Mercadet* de Balzac, commença à le poser dans l'esprit du public comme un chercheur original, épris de vérité. De ce jour, il excelle à créer des *types*. Un *Soufflet n'est jamais perdu*, *Moricette*, l'*Echelle des femmes*, le *Fils de famille* (rôle de Kirchet), le *Pressoir*, *Diane de Lys* (rôle de Taupin) achevèrent de faire de lui un nom aimé des habitués du Gymnase.



LESUEUR
dans les *Ganaches*, cliché Carjat

Le *Gendre de M. Poirier*, le *Chapeau d'un horloger*, les *Fous*, la *Partie de piquet*, *Don Quichotte*, le *Copiste*, les *Ganaches*, les *Vieux garçons*, *Nos bons villageois*, l'*Héritage de M. Plumet*, sont autant de créations inséparables de son nom.

« Homme bizarre, dit un biographe, dont le regard, le geste, la voix rappellent certains personnages des contes d'Hoffmann. Il y a du Callot même dans sa tenue. Observateur profond..... il fume la pipe avec fureur, se cogne contre les gens, et pense. Excellent camarade, bon et doux avec tous. Lesueur se fait des têtes en véritable artiste. »

A la fin de 1868, Lesueur quitta le Gymnase. Ce fut une grande faute, surtout pour aller au Châtelet, dans le pays de la féerie. On le vit dans les *Voyages de Gulliver*, dans la *Poudre de Perlinpinpin* chercher le succès au moyen de grimaces. Qu'était devenu le comédien si fin, si soigneux, si étudié dans ses recherches? Un pitre vulgaire aux yeux de ceux qui ne l'avaient pas vu au Gymnase ; il est vrai qu'il touchait trois cents francs par soirée ! Le Châtelet ayant fermé ses portes, Lesueur entra aux Variétés ; il y joua les *Mémoires d'Hortense*, le *Tour du cadran*, reparut dans les petites pièces de son répertoire, notamment le *Chapeau d'un horloger* et la *Partie de piquet ;* puis il rentra enfin au Gymnase où il reprit son rôle de Grinchu des *Bons villageois*. Ce fut une fête (23 février 1875).

Propriétaire d'un joli hôtel Cité Malesherbes et d'une belle maison à Bougival, père de deux filles charmantes, Lesueur paraissait avoir tout ce qu'il faut pour être heureux : l'alcool, dit-on, abrégea ses jours. Il perdit la mémoire et mourut à 55 ans, le 5 mai 1876. Son beau-frère Montigny retraça sa carrière sur sa tombe.

Biographie : Les *Théâtres de Paris*, Lorsay, t. I, notice par Max de Revel. — *Galerie Geoffroy*, t. I, notice par N. Fournier. — *Foyers et Coulisses*, les Variétés, page 37 et suivantes. — *Paris-Théâtre*, 3/9 février 1876, notice par F. Jahyer.

Bibliogr. : Les *Théâtres en robe de chambre*, p. 124.

Iconogr. : Les *Théâtres de Paris*, en pied, de ¾ à gauche, dans *Diane de Lys*, par Lorsay, lithographie Collette. — *Galerie Geoffroy*, en pied de ¾ à droite, dans *Un soufflet n'est jamais perdu*, dess. et gr. par Geoffroy. — Le *Panthéon grotesque*. — *L'Eclipse*, 19 septembre 1875, caricature. — *Paris-Théâtre*, 3/9 février 1876, mi-corps de face, cost. de th., cliché Carjat.

LETELLIER. — Sous ce nom : Mlle *Letellier*, jeune première, Rouen 1799-1801 ; Mlle *Letellier*, premier rôle, Bruxelles 1809, 4500 d'appointements ; Mme *Letellier*, mime, Porte-St-Martin 1811 ; Mlle *L. Letellier*, Variétés 1812-1818 ; *Letellier*, Porte-St-Martin 1815 ; *Letellier*, jeune premier, Liège 1824 ; *Letellier*, premier comique, Amiens 1828, mort en juillet de cette année ; Mme *Letellier*-Legros, premier rôle, Laon 1828 ; Mlle *Letellier*, ingénue, Strasbourg 1829 ; *Letellier*, amoureux, Nouvelle-Orléans 1831 ; Mme *Letellier*, duègne,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Reims 1831 ; Mlle *Letellier*, Caroline, Reims 1831 ; *Letellier*, Théodore Bauduin dit, acteur et directeur, Anvers 1846-52, Liège 1853, Bruxelles 1854-76 ; chevalier de l'ordre d'Ernestine de Saxe. En 1869, 68 ans, 44 ans de th., 500 fr. de pension, sa mort, *Rapport* 1878 ; *Letellier*, Edouard Bauduin, Bruxelles 1865 et années suivantes, habitait Bruxelles en 1908 ; *Letellier*, Jules, Lille 1871 ; *Letellier*, comique, Lille 1896.

LETEMPLE. — Sous ce nom : *Letemple*, Nicolas, Florent, Nantes 1853-54, Mons 1855, Rennes 1856, Le Mans 1857, Douai 1858, St-Quentin 1859-61, Grenoble 1862-63, Abbeville 1864-65, Béziers 1867, Perpignan 1868-69, Verviers 1870-73, Amiens 1874, Verviers 1875-1877, Mons 1878, Lorient 1879-80, Paris 1881-1884, Bruges 1885-90, Verviers 1891-92. En 1886, 63 ans, 41 ans de th., 500 fr. de pension, sa mort, *Rapport* 1894. Mme *Letemple*, née Bescour, Nantes 1853-54, Mons 1855, Rennes 1856, Le Mans 1857, Douai, St-Quentin, Grenoble, Abbeville 1858-65, Reims 1867-76 ; Mme *Letemple*, Emma, Jeannette Carroen, Anvers 1874-75, Verviers, Oran, Mons, Brest, Lorient, 1876-80, Paris 1881-84, Bruges, Gand, St-Quentin, Gand 1889-98, sa mort, *Rapport* 1899.

LETESSIER, Mlle Caroline. — Palais-Royal 1855-58, St-Pétersbourg 1859-67.

LETOT, Mlle Julie, née Duclos. — Liège 1850-54, Besançon, Brest, Nantes, Alger, Anvers, Montpellier, Versailles 1855-70.

LETOURNEUR, Mlle. — Porte-St-Martin 1818, Gaîté 1820-22. Jolie personne qui débuta ensuite au Vaudeville sous le nom d'*Emilie* (8 avril 1824). Est-ce la même ? Odéon 1846, Théâtre historique 1850.

LETREY, Mlle Andrée, Delphine. — Folies dramatiques 1887-88.

LETRIGARD, Mlle. — Débuta à l'Odéon le 5 décembre 1811, rôle de Lisette des *Folies amoureuses*.

LETTAULT, Mme, femme Lerouge. — Avignon 1845.

LETULLE, dit Félix. — Théâtre-Français 1850-52, Paris 1853-81. En 1870, 66 ans, 23 ans de théâtre, 300 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1881.

LETUR, Mlle Elisa. — Th. Comte 1829-33, Bruxelles, amoureuses et travestis, 1837-39.

LEUFFEN, Frédéric. — Troisièmes rôles, Marseille 1831.

LEURET, Mlle. — Ambigu 1831.

LEUZER, Alphonse. — Dijon 1848.

LEVAL, Bienvenu, Antoine. — Marseille, Paris, Athènes 1887-94.

LEVALLIER, Mlle. — Caen et Lille 1828.

LEVALLOIS, Mlle Emma. — Banlieue 1830.

LEVALOIS, Jean, Baptiste Benoit dit. — Angers 1870-72, Genève, Bruxelles, le Caire, Limoges, Caen, Liège, Lyon 1872-80, Strasbourg, Lyon, Le Hâvre, Nice, Lyon, Paris, 1880-90, Nice, Reims, Paris, Lyon, Bruxelles 1891-97, Paris, officier d'Académie. Habitait Pau en 1908.

LEVALTON, Mme Euphr., née Dagneli. — La Haye 1852, Avignon 1853-54, Paris 1855-72. En 1868, 51 ans, 30 ans de théâtre, 200 fr. de pension.

LEVANDAL. — Nîmes 1840.

LEVASSEUR. — Sous ce nom : *Levasseur* et sa femme, Marie, Victoire Broyer, Angers 1797 ; Mlle *Levasseur*, Elise, Palais-Royal 1831, Folies dram. 1832-33 ; Mlle *Levasseur*, Augustine, Nevers 1837, Lyon 1840-45, Paris 1852 ; *Levasseur*, jeune premier, Lille 1859 ; *Levasseur*, Auguste, Toulouse 1845, Lyon 1848, Bruges 1850 ; Mlle *Levasseur* Henriette, Bordeaux 1881-86, Avignon 1887-88 ; Mlle *Levasseur*, Marie, Pauline, dite Gabrielle, Le Hâvre 1884-87, Strasbourg 1888-98 ; Mme *Levasseur*, Louise, Elisabeth Lefèvre, Fontainebleau 1858-61, Boulogne s/mer, Troyes, Paris, Fermancourt 1862-78 ; *Levasseur*, Nicolas, Prosper, né à Bresle le 9 mars 1791. En 1860, 40 ans de th., 300 fr. de pension, demeurant à Passy.

LEVASSOR, Pierre, Thomas. — Né à Fontainebleau le 25 janvier 1808, était le fils d'un ancien capitaine décoré de la garde impériale, retiré dans cette ville, et dont parle le général Baron Teste dans ses *Souvenirs* publiés par M. G. Bertin dans le n° de novembre 1906 de la *Sabretache*. Placé en apprentissage à Paris, il s'essaya d'abord dans des sociétés d'amateurs. L'année 1830 le trouve commis-voyageur en soieries à Marseille où il chanta, au Grand Théâtre, la cantate des *Trois couleurs*. A Paris, les Nouveautés l'accueillent ; il y débuta dans le *Charpentier*, où il reprit le rôle de Bouffé ; puis il joua le rôle d'un vieux marquis dans le *Voyage de la Liberté*. On écrit de lui : « Cet acteur manque un peu de naturel, mais en revanche il se grime d'une manière fort plaisante.... Il y a certainement de l'avenir dans ce comédien, s'il veut se donner la peine d'oublier qu'il joue la comédie. »

Levassor débuta au Palais-Royal le 16 février 1832, où il créa un genre : celui des rôles à travestissements, des caricatures anglaises et des

EFERUS - Recherches & Classification numériques

chansonnettes. Devenu l'acteur à la mode, il était appelé dans les grandes soirées : il organisait lui-même des concerts où la partie burlesque avait une large place ; il faisait en province et à l'étranger des tournées des plus fructueuses.

« Levassor, a dit un critique, c'est-à-dire toutes les physionomies, tous les types populaires et originaux des cinq parties du monde réunies..., l'Anglais millionnaire, le voyou parisien, le baron allemand, le troubadour italien, le réfugié polonais, le danseur espagnol, le banquier cosmopolite..., le paysan, l'amoureux, le soldat.... »

La carrière théâtrale de Levassor se divise en trois périodes : Palais-Royal 1832-39 : plus de cinquante pièces. — Variétés 1840-43 : une vingtaine de pièces dans lesquelles il se montre sous tous les aspects, jouant, par exemple, cinq rôles différents dans les *Informations conjugales*, quatre rôles dans un *Bas bleu*, ou bien encore la duchesse de St-Aignan dans *Langéli*. — Palais-Royal 1843-52. Le premier mai, l'on donna à ce théâtre une représentation à son bénéfice pour la fin de son engagement. On le revit encore, cependant, mais d'une façon moins suivie. L'arrivée de Brasseur père à la salle Montansier l'avait quelque peu effrayé. Doué d'un masque mobile, d'une grande vivacité d'allure, Levassor fut donc un véritable protée dans un genre qui eut depuis tant d'imitateurs plus ou moins heureux. Dans *Brelan de troupiers*, son triomphe, il représentait un invalide centenaire, un troupier loustic et un naïf tourlourou. Quelques-unes de ses chansonnettes comme la *Mère Michel aux Italiens*, l'*Histoire de Cendrillon*, *Bonhomme*, etc., cinquante autres égayèrent tous les salons de Paris. A la ville, un père de famille très ordonné, propriétaire, mariant sa fille à un notaire. Et le même homme, dans la même journée, monte sa garde comme garde national, siège comme juré au Palais, chante à deux heures des chansonnettes à l'hôtel Forbin-Janson, joue à sept heures à son théâtre, et recommence à minuit ses chansonnettes au Jardin d'hiver. Tel fut Levassor.

Fort à son aise, par suite de sages placements d'argent, il avait acquis, dans les environs de Nancy, une propriété où il pensait se retirer, lorsqu'à l'entrée de l'hiver 1869-70, il dut subir une opération chirurgicale à la suite de laquelle il succomba le 1er janvier 1870.

Biographie : *Galerie Geoffroy*, notice par Savinien Lapointe. — Gallois : le *Théâtre du Palais-Royal*, longue notice où l'on trouve la liste presque complète des pièces et des chansonnettes créées par Levassor. — E. D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Nicolet*, une note p. 336.

Bibliographie : *La rampe et les coulisses*, 1832, p. 233. — Eug. Héros, le *Théâtre du Palais-Royal*. liste presque complète des pièces jouées par Levassor.

Iconographie : *Galerie Geoffroy*. En pied, de ¾ à gauche dans *Sir John Esbrouff*.

— Gallois, le *Théâtre du Palais-Royal*, son portrait par Pottin, grav. par Diolot.

— *Musée des familles*. Levassor sous six aspects différents, grav. par Fagnion.



LEVASSOR dans ses différentes créations
grav. par Fagnion

LEVEAUX Félix. Lille 1852-55.

LEVEIL. — Bordeaux 1829-35.

LEVEL, Mlle. — Tragédienne, après un début à la Comédie-Française en mai 1823, accompagnait Talma dans sa tournée du nord en 1825. Elle débuta à l'Odéon le 3 avril 1826 par le rôle d'Hermione dans *Andromaque*, et s'y maintint. Le 16 août 1829, nouveau début à la Comédie-Française. Ambigu 1831, Th. du Panthéon 1832, Odéon 1837, Renaissance 1840.

LEVENGEUX, Mme Emilie, Elisabeth, Arthémise. — En 1862, 55 ans, 30 ans de th., 200 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1878.

LÉVÊQUE, Mlle Marie, Héloïse, Jacqueline. — Dont on écrit souvent le nom *Lévesque*, et qu'il ne faut pas confondre avec Mlle Palmyre Lévesque, était née à Paris le 6 février 1774,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sur la paroisse St-Eustache. Elle commença à jouer la comédie aux Beaujolais, passa au Th. français comique et lyrique de la rue de Bondy, où elle parut dans *Nicodème dans la lune*, et fit les beaux jours du Th. Mareux. Elle chantait alors l'opéra-comique, mais ayant pris un refroidissement, elle dut renoncer à la musique. Elle quitta les Variétés amusantes pour Bordeaux où elle joua le drame et la comédie. Le rôle de madame Bernetti dans *Claudine* de Florian la fit remarquer, et on lui proposa de venir à Paris pour solliciter un ordre de début à la Comédie-Française. Ce projet échoua, et Ribié l'engagea à la Gaité où elle créa le rôle de Mathilde dans le *Moine*. Corsse, alors régisseur à ce théâtre, l'attira à l'Ambigu quand il en devint directeur. Elle y débuta par *Cœlina* en 1800; elle devait y rester 25 ans, jusqu'à sa mort. L'*Almanach pour l'an X* lui reproche cependant une « sorte de déclamation larmoyante et monotone ». Le *Tribunal volatile* an XI, trouve qu'elle a fait beaucoup de progrès depuis son entrée à l'Ambigu : « Elle est aussi bonne mime que comédienne; elle dit purement, et sait surtout bien exprimer la sensibilité et la tendresse maternelle. » Pendant 25 ans, Mlle Lévêque fut le premier rôle de tous les drames, joignant à un jeu sympathique une certaine dignité, une démarche imposante, une pantomine expressive. Parmi ce répertoire parfaitement oublié, nous rappellerons *Cœlina*, *Amanda*, la *Femme à deux maris*, le *Bigame supposé*, les *Chevaliers du lion*, *Grisélidis*, *Helmire d'Heidelberg*, *Herminie*, l'*Homme à trois visages*, les *Mines de Pologne*, *Thérèse et Calas*, etc. Dans les dernières années, elle avait pris l'emploi des mères. Elle succomba après une longue maladie le 4 mai 1825, laissant la réputation d'une actrice de drame de talent et d'une femme estimable regrettée de tous.



Mlle LEVERD
d'apr. le buste de Romagnesi, grav. par Fremy

Biographie : E. D. de Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Nicolet*, p. 87.

Bibliographie : *Biog. th.* 1824, t. I, p. 220.

Iconographie : Coll. Martinet, n° 201, rôle de Constance dans *Jean de Calais*.

LÉVÊQUE. — Sous ce nom : *Lévèque* ou Levecque, Bordeaux 1793; *Mme Lévèque*, duègne, Bordeaux 1820-32; *Mlle Lévèque* fille, Bordeaux 1820-21; *Lévèque*, v. Delcourt; *Mme Lévêque*, Palmyre; *Mlle Lévêque*, débuta à l'Odéon 1845-46; *Mme Lévèque*, née Dumas. En 1889, 65 ans, 26 ans de th., 400 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1901, v. Lévesque; *Mme Lévêque*, Olympe, Mathilde, Châlon-sur-Saône 1867-70.

LEVERD, Mlle Jeanne, *Emilie*, femme Caseneuve. — Née à Paris le 14 juillet 1788. Elle était fille de Stanislas Leverd et de Marie Claude Benoit, son épouse, demeurant rue du Vieux Colombier. Son père, originaire d'Avesnes, était venu à Paris chercher fortune. La jeune Emilie commença par être modeste danseuse à l'Opéra. L'acteur Clozel la remarqua à cause de sa beauté, la détermina à quitter la danse pour la comédie, et facilita ses débuts au Th. Louvois le 27 octobre 1804. Le 11 décembre 1805, elle établissait à ce même théâtre son premier rôle dans les *Filles à marier*. Deux ans de pratique commençaient à la mettre en évidence lorsque survint une brouille avec Clozel. Elle quitta le théâtre, passa encore deux ans éloignée de la scène, bien que prenant des leçons de Florence, vivant très à l'écart dans une petite maison près la Barrière des Gobelins (*Mémoires de Flore*, t. I, p. 141), puis se présenta à la Comédie-Française le 30 juillet 1808 dans le *Misanthrope* et les *Trois sultanes*, rôles de Célimène et de Roxelane. On lui reconnut de « la grâce, de la décence et de la justesse. » La foule accourut pour voir la nouvelle « grande coquette » de vingt ans. L'Empereur lui fit remettre une gratification de trois mille francs. Grande rumeur dans le tripot comique! Le 1er avril 1809, Mlle Émilie Leverd était reçue *par ordre*, sociétaire à 3/8 de part, mise à 1/2 part au mois de novembre suivant, en janvier 1811 à 5/8, en avril à 3/4, et au même mois de l'année suivante à 7/8. Avancement rapide, facilité par la retraite de la célèbre Louise Contat. La nouvelle venue restait donc face à face dans son emploi avec Mlle Mars... Querelles, polémique de presse, brochures plus ou moins passionnées, rien ne manqua à cette guerre de coulisses dont le bruit parvint jusqu'à Napoléon campé aux portes de Moscou, lequel décréta « qu'aucun comédien ne pourrait tenir deux emplois en chef ». Aussitôt Mlle Leverd, interprétant cette phrase à sa façon, écrivait au surintendant des théâtres « qu'elle désirait le partage des rôles dont *elle était officiellement reconnue pour être le chef*. » Ce n'était pas pourtant l'avis du comte de Rémusat, commissaire impérial qui ne savait méconnaître l'ancienneté ni l'incontestable supériorité de Mlle Mars. Pour se tirer d'affaire, il rendit donc un arrêté par lequel Mlle Mars était proclamée chef dans l'emploi des *grandes coquettes*, *premiers rôles* et *premières amoureuses*, et Mlle Leverd pour jouer en double, mais avec cette restriction que Mlle Leverd jouerait chaque mois trois ou quatre principaux rôles de son emploi. (15 février 1813 — Arch. nat.).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Peu satisfaite de cet arrangement, Mlle Leverd soutenue par une partie du public, se retira de la scène pendant quelques semaines, et n'y revint que sur l'insistance de ses amis (6 mars 1813). Plus tard, vers 1825, elle fut attaquée de la petite vérole, et cette terrible maladie ne fut pas sans porter atteinte à sa beauté. Affligée en outre d'embonpoint précoce, perdant ainsi de sa distinction et de son charme, Mlle Leverd prit une détermination héroïque. Elle adopta l'emploi des *mères* dans lequel elle ne retrouva pas les triomphes d'antan. Ainsi passèrent les années, dans le regret des beaux jours, et elle eût certainement quitté la comédie en 1828 si le roi ne lui avait fait remettre une gratification de 2000 francs. Une représentation fut même donnée à son bénéfice le 13 décembre. Puis, quelques années plus tard, sur le refus qu'on fit de garantir sa part à 10,000 francs, elle prit définitivement sa retraite le 1er avril 1832; sa dernière représentation, qui eut lieu à cette date, n'eut plus même le don de passionner le public qui l'avait à peu près oubliée.

On a souvent essayé d'établir un parallèle entre Mlle Leverd et Mlle Mars. La tentative est risquée: Mlle Leverd, fort belle pendant sa jeunesse, avait des allures bourgeoises. Mlle Mars, même avancée en âge, conserva toujours une extrême distinction. Mlle Mars avait la voix douce et mélodieuse; Mlle Leverd possédait un léger grasseyement et ignorait l'art de mettre des mots en valeur, comme sa rivale. Par contre, on reconnaissait à Mlle Leverd le talent de savoir bien observer les caractères; son débit était large, animé, sa personne agréable au suprême degré, rachetant ainsi par des qualités en évidence ce qui lui manquait peut-être en profondeur.

Retirée du théâtre, et voulant rendre son intérieur plus respectable aux yeux du monde, Mlle Emilie Leverd conçut l'étrange idée de prendre un mari, un sieur Caseneuve, que l'on reconnut plus tard n'avoir été qu'un mari de comédie. Cet artifice aidant, son salon devint le rendez-vous de la bonne compagnie. Puis, un jour, ayant eu, chez son notaire, une discussion fort vive d'intérêt avec celui dont elle portait le nom, elle rentra chez elle dans un tel état de surexcitation qu'elle mourut, sans avoir pu recouvrer la parole, le 16 novembre 1843, à peine âgée de 55 ans. Elle laissait plus de trente mille livres de rente.

Mlle Emilie Leverd avait créé 51 rôles au Théâtre-Français, notamment Mme Dalinville des *Deux gendres* (1810), la baronne de Rosenthal de la *Fille d'honneur* (1818), la baronne de *Valérie* (1822), Mme d'Elby du *Jeune mari*, Mme Dorbeval du *Mariage d'argent* (1827), Catherine de Médicis de *Henri III et sa cour* (1829). E. D. de Manne en a donné la liste complète.

On écrit de Mlle Leverd en 1805, Théâtre Louvois: « Elle joue l'Impératrice dans *Isabelle de Portugal*, et sans doute on ne peut voir une plus belle souveraine. » — En 1809, Comédie-Française: « Cette actrice est jeune, belle, pleine de grâce; elle sourit avec une finesse extrême; elle plaisante avec esprit. » — En 1811: « Je n'apprendrai sans doute à personne qu'elle excelle dans le *Vieux célibataire*, le *Philosophe sans le savoir*, l'*Homme du jour*, le *Philosophe marié*, etc. » — En 1812: « Lorsque Mlle Leverd joue le rôle de Roxelane, on se plaît à la voir animer la scène par les pas voluptueux de la danse du schall, et l'ivresse des amateurs est au comble lorsqu'ils entendent ensuite sa voix unie aux sons qu'elle tire de la harpe. »

En 1821, la note change; elle tient le premier rang parmi « les *grasses* » de la rue Richelieu. On souhaite que « son intelligence se développe avec la même rapidité que son embonpoint ». *La Rampe et les Coulisses* (1832) n'est pas absolument de cet avis, quant à l'esprit, et annonce qu'on va recueillir les bons mots, les saillies heureuses, les calembours et jusqu'aux niaiseries de cette « spirituelle actrice ». Enfin, Ricord, l'un de ses plus chauds partisans, écrit en 1822: « Cette actrice a de la sensibilité, de la finesse et de la vérité; elle est excellente dans les grandes coquettes. »

Laferrière dans ses *Mémoires* (t. I, p. 135 et suiv.) s'est spirituellement moqué de la prononciation de Mlle Leverd qui ne put jamais dire que *Figago* au lieu de *Figaro*, et de ses « excentricités vaniteuses ». Le même cite, parmi ses protecteurs, le nom d'Evariste Dumoulin, l'un des propriétaires du *Constitutionnel*.

Mlle Leverd alla donner quelques représentations en province et en Belgique, où nous savons qu'elle chantait aussi et dansait avec goût. Lille 30 mars-16 avril 1812, Bruxelles sept. et oct. 1813, Bruxelles 14-24 septembre 1820, etc.

Mlle Leverd habita rue Roquepine n° 3, au moins de 1819 à 1826.

Biographie: E. D. De Manne, *Troupe de Talma*, p. 313. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — Annuaire *Delhasse*, 1844, p. 180.

Bibliographie: *Opinion du Parterre*, t. II, VI à X. — *Petite Biographie* 1821. — *Grande Biogr.* 1824. — *Dict. th.* 1825. — Le *Rideau levé* 1818. — La *Rampe et les Coulisses* 1832, p. 87. — *Mémoires de Flore*, I, p. 141. — *Mémoires de Laferrière*, t. I, p. 135.

Iconographie: Musée de la Comédie-Française, catal. Monval, n° 329, Mlle Leverd dans Roxelane des *Trois Sultanes*, peinture toile h. 1m03, l. 0m79, par Mlle A. Romance, dite Romany. Avait figuré au salon de 1808 (n° 536).

— Au même salon, miniatures de la même par Ch. Berny (n° 26) et par J. B. Isabey.

— Salon de 1810, portrait par Sicardi, n° 733.

— Salon de 1812, buste par Romagnesi.

— Salon de 1814, buste par le même.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— Gravures, lithographies : en buste, gr. de Mécou, d'ap. Isabey; en buste, petit médaillon, gr. de Drouet d'ap. Berny (en noir et en couleur) ; en buste, gr. de Frémy, d'ap. le buste de Romagnesi ; en buste, lith. de Ducarme, d'ap. Garnier, et de Motte d'ap. Vigneron, etc.; en buste, eau-forte par Fr. Hillemacher, *Troupe de Talma ;* en pied, dans des rôles divers, lith. de F. Noël, de C. Motte, etc.

LEVERGNE, Mlle ou Le Vergne Octavie, pensionnaire à la Comédie-Française 1843.

LEVERRIER, Mme Marie, Augustine, Verviers, 1854-56.

LEVERT, Mlle Eugénie. — Lille 1788. V. Cerny-Levert.

LEVESQUE. — Sous ce nom : Mme *Levesque*, Palmyre, qu'il ne faut pas confondre avec Mlle Lévêque (également de l'Ambigu à la même époque, 1816-25). Mlle Palmyre jouait les amoureuses à l'Ambigu, puis, à 30 ans, elle prit l'emploi des duègnes pour remplacer Mme Frénoi décédée. Elle le tenait encore en 1827. Nom malheureux pour une duègne et qui faisait dire au boulevard qu'on allait voir « les ruines de Palmyre » ; Mlle *Levesque*, élève du Conservatoire, qu'on voulut opposer à Rachel. Taille haute, port noble, regard fier, geste dominateur. Succès d'estime dans son début à la Comédie-Française. (*Illustration*, 30 août 1845).

LEVILLE, M. et Mme. — Nîmes 1831.

LÉVY. — Sous ce nom : Mlle *Lévy*, Caroline, Rouen 1834-35 ; Mlle *Lévy*, Hortense, Caroline, Toulon 1845 ; Mlle *Lévy*, Sionah, Amélie, femme du célèbre violoniste Ernst, femme de lettres et conférencière, débuta à l'Odéon le 29 septembre 1850 dans *Hamlet*, et créa des rôles dans *André del Sarto* (1851) et l'*Exil de Machiavel* (1852). Le 16 janvier 1852, elle avait récité l'*Hommage à Molière; Lévy*, Léon, Genève 1853-55, Mons 1856-58, Paris 1859-61, Lille 1862-65. A cette époque, le directeur de Lille s'appelle Lévy Simon ; Mme *Lévy*, Mathilde, Genève 1853-55, Mons 1856-59 ; Mlle *Lévy*, Julienne, Ile de la Réunion 1863 ; *Lévy*, Sylvain, Marseille 1873-76 ; Odessa 1877-84 ; *Lévy*, deuxième père, Lille 1880 ; Mlle *Lévy*, Félicité, Gaîté 1891-92 ; Mlle *Lévy*, Hélène, Madeleine Deshayes, Belleville 1894-1898.

LEYDER, Mlle Marie, Joséphine. — Vaudeville 1852, Paris 1853-67.

LEYROSSE. — Narbonne 1828.

LEZAUD, Léon. — Paris 1858, Th. du Luxembourg 1859.

LHÉRIE, Victor, dont on écrivit quelquefois le nom *Lhéric*, naquit à Paris le 4 mai 1808, selon Delhasse, d'une famille israélite qui avait obtenu l'autorisation de changer son nom de Lévy en celui de Lhérie. Son père, bijoutier, rue Vivienne, eût voulu lui voir suivre sa propre carrière. Le jeune Lhérie joua d'abord la comédie en société, puis fut engagé par les frères Seveste ; l'originalité de son jeu et de son débit le firent bientôt remarquer et engager aux Variétés où il débuta le 4 avril 1826 par le rôle de l'amoureux dans *France et Savoie*. Cet emploi ne lui convenait guère. Chargé du rôle d'un garçon de café dans l'*Ecole de natation*, il y intercala une espèce d'imitation burlesque des acteurs anglais dans *Roméo et Juliette* et y remporta un succès de fou rire (5 août 1828). Dès lors, il fut connu comme parodiste portant avec aisance le costume féminin, excellant dans des imitations de Frédérick Lemaître, Firmin, Ligier, etc. Bouffé le qualifie de « charmant acteur de genre, distingué, spirituel, de la bonne école ». Le 10 décembre 1831, il établit le rôle de Mayeux dans le *Fossé des Tuileries*, une revue qu'il avait signée en collaboration.

Frère de Brunswick, le vaudevilliste, Lhérie collabora à 28 pièces représentées au Vaudeville, au Gymnase, aux Variétés, aux Nouveautés, au Palais-Royal, à la Gaîté. On les trouve citées pour la plupart dans les *Ephémérides* des huit volumes de Delhasse. En 1835, il s'associa avec Bernard-Léon qui prenait la direction de la Gaîté. Nous avons dit à l'article consacré à cet artiste comment il fut ruiné par l'incendie du théâtre. A partir de ce jour, Lhérie courut la province où il se faisait applaudir dans *Roquelaure*, l'*Art de ne pas monter sa garde*, la *Sonnette de nuit*, les *Sept péchés capitaux*, le *Roi de Prusse*, la *Belle Ecaillère*, le *Sauveur*, la *Chanteuse universelle*, etc. On le vit à Bruxelles en 1838 et 1843. Hélas ! cet acteur amusant, ce vaudevilliste spirituel, mourut fou à Paris le 29 mars 1845, selon Delhasse.

Biographie : La *Rampe et les Coulisses*, 1832, p. 212. — *Annuaire Delhasse*, 1846, p. 176.

LHÉRITIER, Romain Thomas dit, et non Paul Thomas. — Naquit à Neuilly-sur-Seine en septembre 1809 (et non 1807 ou 1808 comme l'indiquent des biographies). Il fit toutes ses études au Collège Bourbon, aujourd'hui lycée Fontanes et entra à 18 ans dans une maison de banque. Comédien amateur, Lhéritier s'exerçait le soir sur des théâtres de société, salle Chantereine, chez Doyen, etc., jusqu'au jour où il reçut deux propositions d'engagement : l'une du théâtre Molière, rue St-Martin, l'ancien théâtre de Boursault supprimé par le décret de 1807 et réouvert après 1830 ; l'autre du théâtre du Palais-Royal tout fraîchement installé dans l'ancienne salle de la Mon-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tansier. Lhéritier, timide de sa nature, eut peur d'entrer dans une troupe aussi exercée que l'était déjà celle du Palais-Royal, et opta pour la Salle Molière qui fermait ses portes au bout de... six semaines. Le jeune comique se rendit alors aux instances de M. Dormeuil. Fait unique, croyons-nous, dans les annales de l'Histoire du Théâtre : Lhéritier qui allait entrer au Théâtre du Palais-Royal devait y rester plus de *cinquante ans !*

Les documents que nous avons sous les yeux ne sont pas bien d'accord sur la date exacte de son début : les uns indiquent le 3 septembre 1831, dans le *Coin de rue*, reprise; F. Jahyer dit : le 1er octobre 1831 dans les *Bouillons à domicile*, reprise. Quoi qu'il en soit, Lhéritier va être pendant un demi-siècle, de presque toutes les pièces du Palais-Royal. Ses créations s'élèveront à 364, sans parler des reprises. Il nous est impossible de tout citer. Nous nous contenterons de mentionner les pièces suivantes où il sut se faire remarquer : 1831, Les *Amours du Port au blé ;* 1833, *Sophie Arnould ;* 1834, la *Salamandre ;* 1840, les *Diners à 32 sous ;* 1841, les *Secondes noces ;* le *Vicomte de Létorières ;* 1843, *Brelan de troupiers ;* 1845, l'*Almanach des 25,000 adresses ;* 1846, le *Lait d'ânesse ;* 1847, *A qui le moutard ?* 1850, un *Monsieur qui suit les femmes ;* 1851, le *Chapeau de paille d'Italie ;* 1853, le *Bourreau des crânes ;* 1854, la *Pile de Volta ;* 1856, les *Suites d'un premier lit*, etc.



LHÉRITIER (1875)
Cliché Liébert

L'entrée de Geoffroy au Théâtre du Palais-Royal était bien faite pour effrayer quelque peu le modeste Lhéritier. Mais ses directeurs voulurent associer au succès du débutant, le talent réel de l'ancien, de telle sorte que l'on vit pour la première fois accolés sur l'affiche les noms de Geoffroy et de Lhéritier dans une *Corneille qui abat des noix*, 8 octobre 1862. Loin de se nuire, les talents de ces deux merveilleux artistes se complétèrent : Geoffroy, la rondeur, le naturel ; Lhéritier, la finesse, la malice et aussi l'impayable ganacherie ! Ce fut encore une belle série : 1863, *Célimare le bien aimé*, les *Diables roses ;* 1864, la *Cagnotte*, rôle de Cordenbois, les *Pommes du voisin ;* 1865, les *Jocrisses de l'amour*, un *Homme de bronze ;* 1867, la *Poudre aux yeux*, la *Grammaire*, rôle de Poitrinas ; 1868, le *Carnaval d'un merle blanc ;* 1869, *Gavaud, Minard & Cie*, rôle de Minard ; 1870, le *Plus heureux des trois ;* 1871, *Tricoche et Cacolet ;* 1872, les *Deux noces de Boisjoli*, le *Réveillon*, rôle de Tourillon ; 1873, le *Roi Candaule*, le *Chef de division ;* 1874, la *Boule ;* 1876, la *Partie d'échecs ;* 1877, la *Clef*, la *Boîte à Bibi ;* 1879, le *Mari de la débutante*, les *Locataires de M. Blondeau ;* 1881, *le Mari à Babette*.

Lorsque Lhéritier prit sa retraite, ses directeurs et camarades lui donnèrent une fête qui fut la plus grande joie de sa vie. L'homme était si bon, si doux, si bienveillant, qu'il ne comptait pas d'ennemi. Le vieil artiste ne vécut que trois ans dans sa retraite. M. Jules Claretie, en de jolies pages a raconté dans ses *Profils de théâtre* la visite qu'il rendit à cet excellent homme dans sa petite maison de la rue des Dames aux Batignolles, au milieu de ses souvenirs : sur la cheminée, un groupe de Mène, en bronze, cadeau de ses camarades du Palais-Royal et, à côté, desséché, le bouquet qu'on lui apporta en lui disant adieu. Logis aimable et gai, orné d'une vigne courant le long des fenêtres, avec trois ou quatre grappes de raisin. Partout des livres, des tableaux, des portraits, des dessins — y compris les siens — car il a rempli des albums. En 1884, une première attaque de paralysie avait mis ses jours en danger ; il succomba à une seconde le 23 février 1885. Le service funèbre fut célébré à Ste-Marie des Batignolles et l'église se trouva trop petite pour contenir tous les amis. L'inhumation eut lieu au cimetière de Clichy, dans un tombeau de famille : M. Halanzier prononça un discours.

Cette même année une médaille avait été accordée à Lhéritier pour services rendus à l'Association des artistes — dont il était membre du comité. — Depuis 1883, il touchait ses 500 fr. de pension pour ses 51 ans de théâtre. Son exécuteur testamentaire, Gabriel Marty, remit à cette même société dix obligations de la Ville de Paris 1865, un merveilleux Prud'homme d'Henri Monnier, et le bronze de Mène, le *Garde-chasse et son chien*, don de ses camarades du Palais-Royal.

Il existait dans la collection d'autographes A. Bovet (n° 1391) une lettre de Lhéritier à M. Hizel. Il y fait sa propre biographie, racontant ses débuts sur les théâtres d'amateurs, au théâtre Molière et enfin au Palais-Royal.

Biographie : *Galerie Lorsay*, t. II, notice par Albert Blanquet. — *Foyers et coulisses*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Palais-Royal, p. 45. — *Paris-Théâtre*, n° 120, 2/8 septembre 1875, notice par F. Jahyer.

Bibliographie : *Rampes et coulisses*, p. 233. — L'*Indiscret des coulisses*, p. 139. — Jules Claretie, *Profils de théâtre*, p. 98 et suivantes. — Le *Théâtre du Palais-Royal* (1831-79), les *Camarades exécutés par leur doyen*, s. g d. g. 1879.

Iconographie : *Galerie Lorsay*, en pied, de ¾ à gauche, dans l'*Almanach des 25,000 adresses*, par Lorsay, lith. A. Collette.

— Portrait sur bois, par Edw. Ancourt, le *Bouffon*, 1er décembre 1867.

— Foyer du Palais-Royal, par Bayard.

— Son portrait par G. Cain.

— *Paris-Théâtre*, n° 120, cliché Liebert.

LHÊRITIER, Mlle D'Harcourt de Rolecourt, Juliette, Marie, Madeleine. — Paris 1885-86, Menus-Plaisirs 1887-88.

LHERMINA, Mme Joséphine Lomellini dite. — Marseille 1888, Gaîté 1891.

LHERMINEZ. — Premier rôle et directeur, 14me arr théâtral 1830, Bruges 1837.

LHERONDEL, Mlle. — Caen 1815, Variétés 1817-1818.

LHOMME, Jean, Albert. — Saigon 1886-87, Amboise 1888.

LHOTE, ou Lhotte, M. et Mme. — Crispin et jeune première, Lille 1773-74.



LIGIER, par Benjamin

LHOTTE, Mme. — Deuxième amoureuse, Nantes 1840.

LIAUD. — Comique, Grenoble 1869.

LIAY. — Variétés amusantes 1794.

LIBAROS. — Elève du Conservatoire. De passage à Bruxelles, le 8 août 1820, joue Polinice dans *Œdipe à Colonne*. En 1826, à Bordeaux, ayant tourné irrévérencieusement le... dos au public qui le sifflait, il refusa de faire des excuses, et s'enfuit. S'étant ensuite constitué prisonnier, il fut relâché.

LIBERT. — Sous ce nom : Mlle *L. Libert*, rôles d'enfants, Ambigu 1805 ; Mlle *Libert*, Caroline, Montansier 1811 ; *Libert*, Eutase, Hégésippe, né en 1834, acteur et régisseur, Gymnase 1887 et années suivantes. Retiré à Maintenon avec la pension de Mme Julien Lefebvre (296 fr.) 1908.

LICÉE, Mlle. — Jeune première, Lille 1792.

LIÉNARD. — Acteur et directeur, Porte-St-Martin 1845, Montparnasse 1848.

LIEPMANN, Mlles Adèle et Bertha. — Folies dramatiques 1887-89.

LIÉVAL, Victor. — Alger 1877, Brest 1878, Alger 1879-88. Sa mort, *Rapport* 1890.

LIEZ. — Théâtre des jeunes artistes 1803-05, caricatures, diction insuffisante, manque de tenue, Variétés 1807-10, Bordeaux 1817-18.

LIGER, Mme. — Nîmes 1824.

LIGIER, Pierre, Mathieu. — Naquit le 10 novembre 1796, rue du Hâ, 41, à Bordeaux, où son père exerçait la profession de vitrier. D'abord ouvrier dans la maison paternelle, le jeune Ligier s'essaya dans la tragédie sur les théâtres d'amateurs de sa ville natale, se fit applaudir sur la modeste scène des Allées de Tourny, puis partit à Paris vers la fin de 1818. Le 15 février suivant, il obtenait une audition à la Comédie-Française, où il était jugé trop petit de taille, mais « non dépourvu de moyens. » On l'engagea à suivre les cours de l'Ecole royale de musique et de déclamation (dénomination momentanée du Conservatoire). Il y remporta le premier prix de tragédie l'année même de son admission. Son début à la Comédie-Française eut lieu le 24 janvier 1820 par le rôle de Néron de *Britannicus*. On lui reprocha sa petite taille, sa tournure plébéienne, sa gesticulation incohérente. La voix était pleine, mordante et sonore, trop sonore même, d'où la plaisanterie de Talma : comme le débutant avait été vitrier dans sa jeunesse, le grand tragédien qui le protégeait, lui disait ; « Ne crie donc pas si fort ! Tu n'as plus besoin de casser les carreaux, maintenant que ce n'est pas toi qui les remets ».

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Ligier, néanmoins, fut admis à l'essai, aux appointements de 2500 fr., avec 600 fr. de gratification, et promesse de réception au 1er avril 1824, pour jouer les troisièmes rôles. Peu de temps après, il écrivait au Comité une lettre conçue en termes peu convenables, pour réclamer le rôle du *Cid*, distribué à un autre pensionnaire. Indocile, ambitieux, Ligier commença dès lors à se mettre en révolte contre les règlements. Tantôt il demande une avance, tantôt une augmentation ; un autre jour, il veut être désigné pour doubler Talma ou Lafon. Puis, lorsqu'on lui accorde une partie de ce qu'il réclame, il se plaint encore jusqu'au jour où le Comité oppose à ses prétentions nouvelles le refus le plus formel. Cette lutte incessante avec le Comité dura deux ans. Mais ayant appris que, contrairement à tous ses engagements, Ligier allait donner clandestinement des représentations en province, la Comédie décida son élimination, et l'autorité lui interdit même l'accès immédiat de l'Odéon où il ne put entrer définitivement qu'après deux ans de courses à travers les départements.

« La Comédie-Française, écrit-on en 1826, lui a préféré Demouy, parce que Demouy est grand ; le public, qui ne mesure pas les tragédiens au mètre, s'est permis de blâmer la Comédie-Française. Le nouveau directeur de l'Odéon a eu le bon esprit de l'engager. »

Ligier parut à l'Odéon dans *Arthur de Bretagne*, *Iphigénie en Aulide* (admirable de vigueur et de puissance dramatique), *Jeanne d'Arc* (1825), *Rienzi*, *Agamemnon* (1826). Le 29 avril 1827, il obtenait un nouveau début à la Comédie, dans *Othello*. En 1829, il créa *Marino Faliero* à la Porte-St-Martin. A l'Odéon : *Catherine de Médicis aux Etats de Blois*, *Christine à Fontainebleau*, *Une Fête de Néron* (1829) ; *Christine ou Stockholm et Fontainebleau* ; *Guillaume Tell*, *Jeanne la Folle*, le *Roi fainéant*, *Yseult et Raimbaud* (1830) ; *Médicis et Machiavel*, *Kernox le fou*, la *Maréchale d'Ancre*, l'*Homme au masque de fer* (1831).

Le talent incontesté de Ligier devait lui rouvrir les portes de la Comédie-Française, mais cette fois les grandes portes. Il y rentra avec le titre de sociétaire (1er avril 1831). Habile à se grimer, artiste bourgeois, Ligier fut l'interprète par excellence de Casimir Delavigne, dont il créa le *Louis XI* (1832). Les contemporains le goûtèrent moins dans le Triboulet du *Roi s'amuse*, la même année. Ligier établit les rôles de Glocester des *Enfants d'Edouard* (1834), du Frère Arsène de *Don Juan d'Autriche* (1835), de Paolo d'une *Famille au temps de Luther* (1836), de Savoisy de *Charles VII chez ses grands vassaux*, de Caligula de *Caligula* (1837) ; Fanès de la *Fille du Cid* (1840) ; Frédéric des *Burgraves* (1843). Victor Hugo écrivit à ce propos : « M. Ligier, qui a reproduit avec une si haute poésie la figure impériale de Barberousse, a su dans ce rôle, qui restera comme une de ses plus belles créations, être tour à tour simple et grand, paternel et pensif, majestueux et formidable. Au deuxième acte, dans son apostrophe aux Burgraves, il soulève des acclamations enthousiastes et unanimes. »



LIGIER dans *Louis XI*
Statuette-charge, par Dantan

Sa dernière création à la Comédie fut celle d'Antoine du *Testament de César*. Le 23 février 1847, son bénéfice avec *Andromaque*, — Rachel lui donnant la réplique — avait produit fr. 7395.90. Le 4 avril 1851, sa représentation de retraite, avec Rachel également dans *Andromaque*, donna 9406 francs.

Retiré officiellement le 1er avril 1851, avec droits à la pension, Ligier reparut à la Porte-Saint-Martin dans *Richard III*, les *Fêtes vénitiennes*, une reprise de *Marino Faliero*, et, quelques années plus tard, dans les *Grands Vassaux* (reprise). Ligier s'en alla habiter Bordeaux, son pays natal. Ceux qui l'ont alors connu, le représentent comme un vieillard d'une mise méticuleuse, et poussant encore si loin l'amour de son art, qu'il allait jouer à 75 ans jusque dans les bourgades. On le vit à Luchon. C'est à Bordeaux qu'il finit ses jours le 26 septembre 1872, à la suite d'une attaque de paralysie. Ses compatriotes lui firent de belles obsèques et deux discours furent prononcés sur sa tombe.

Ligier fut marié avec une artiste dont nous nous occupons plus loin. Un fils de Ligier

EFERUS - Recherches & Classification numériques

commanda le 4me régiment d'infanterie de marine à Toulon (1877) en qualité de lieutenant-colonel. M. Truffier de la Comédie-Française servit sous ses ordres, et il en a gardé un respectueux souvenir. Ce lieutenant-colonel mourut en retraite à Marseille en 1886, après avoir eu son propre fils tué l'année précédente au Tonkin.

Biographie : *Galerie Lacauchie*, t. II, notice par Hipp. Rolle. — *Galerie Geoffroy*, t. I, notice par le même. — E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément de la Troupe de Talma*.

Bibliographie : *Grande Biographie*, 1824, p. 221. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 255. — *Rampe et coulisses*, p. 86. — *Souvenirs de Jousselin de la Salle*, p. 3 et 42. — *Théâtre de Bordeaux*, Etude historique, p. 8. — P. Porel et G. Monval, l'*Odéon*, t. II.

Iconographie : Musée de la Comédie-Française, catalogue Monval, n° 165 : Les Sociétaires de la Comédie-Française en 1840, par Ed. Geffroy, dans *Manlius ;* n° 330 : Peinture toile, h. 1m, l. 0.80, par Fradel, à mi-corps, habit de ville, salon de 1831 (n° 827). Légué par le tragédien (testament du 6 mai 1870) ; n° 393 : Dans *Richard III*, buste bronze, h. 0.40, par A. L. Dantan aîné (1852). Légué par testament.

— Musée Carnavalet : dans *Louis XI*, statuette-charge, par Dantan.

— Musée de Saumur : buste plâtre, par Suc.

— Buste plâtre par Gayrard fils, salon 1833.

— A mi-corps, costume de ville, lith. de Benjamin, pour la *Galerie de la Presse*.

— Le même pour le *Monde dramatique*.

— A mi-corps, lith. de Llanta pour l'*Artiste*.

— En buste, lith. de Peyre, de Dupré, etc.

— En buste, dans *Abufar*, lith. de Planat, 1821.

— En buste, dans *Marino Faliero*, lith. de A. Maurin.

— En pied, dans le duc de Bourgogne de *Jeanne d'Arc*, lith. de Villain.

— En pied, dans *Louis XI*, Galerie Lacauchie.

— En pied, dans *Richard III*, Galerie Geoffroy.

— En pied, *Panthéon grotesque*.

LIGIER, Mme. — Première chanteuse à roulades, Bordeaux 1822-24, comédienne et tragédienne « soutient dignement l'honneur de son nom » écrit-on en 1824.

LIGNAN, Mlle. — Nantes 1794.

LIGNEL, Michel, Amédée. — Opéra-Comique 1869-74, Genève 1875-76, Tours 1877, Brest 1878-79, Angoulême 1880, Rennes 1881-83, Nantes 1884, Nîmes 1885-87, Anvers 1888, Boulogne s/mer. Sa mort, *Rapport* 1903. En 1901, âgé de 69 ans, il avait obtenu la pension de 500 fr. pour ses 46 ans de théâtre.

LILIA, Mlle. — Palais-Royal 1858.

LILIER, Mlle. — Marseille, Angers 1786, Versailles, Salle des Beaujolais 1790, théâtre Montansier 1796.

LIMARE. — Sous ce nom : Mlle *Limare*, Brest 1840 ; *Limare*, Jules, Benjamin, Tournai 1850-51, Paris 1852-57.

LIMAT. — Sous ce nom : Mlle *Limat*, Lydie, New-York 1875-79 ; *Limat*, Louis, Baptiste, Alcazar 1880-82 ; Mme *Limat*, Marie, Louise, Alcazar 1880-82.

LINAY, Mlle Eva. — Elève de Leloir au Conservatoire, théâtre de la Renaissance, la *Vie publique*. Théâtre de l'Œuvre, Ambigu, Palais-Royal, Athénée, la Boîte à Fursy. Talent souple et gracieux. Morte à la maison Dubois, à 26 ans, des suites d'une fièvre typhoïde. Obsèques le 23 décembre 1908, faubourg Poissonnière, 74. Venait de faire un héritage et allait se marier. (*Figaro* 22 décembre).

LINCELLE, Mlle Blanche, Jeanne, Adelina. — Vaudeville 1882-87.

LINCHENEAU, Georges. — Bordeaux 1870 ; Agen 1872-73. Bordeaux 1874 et années suivantes.

LINDA, Mlle Gabrielle, Thérèse Caussin dite. — Beauté piquante, intelligente, Mlle Linda débuta par caprice aux Folies Marigny sous la direction Montaubry. Tournées en Normandie et en Bretagne 1871. Nouveautés, Le *Mari de Jeanne*. Palais-Royal. Petits rôles dans le *Réveillon*, le *Homard*, la *Boule*, *Doit-on le dire*, etc.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 125, 7/13 octobre 1875, notice par F. Jahyer.

Iconographie : Même numéro, cliché Liébert.

LINEVAL. — Jeune premier, Lille 1881.

LINGÉ, Emmanuel. — Versailles 1845, Théâtre Historique 1848, Brest 1850, Paris 1852, Délass. com. 1853-54, Strasbourg 1855, Vaudeville 1856, Paris 1857-58, Vaudeville 1859-60, Th. Déjazet 1861-63, Paris 1864-65, Nantes 1867-68, Rouen 1869-70, Bruxelles 1872, Fontainebleau 1873-74, Tours 1875-77, Fontainebleau 1878-81. En 1881, 60 ans, 38 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1882. Bien que sans fortune, il laissa 500 fr. à la Société des artistes.

LINGIS. — Nîmes 1824.

LINGO. — Débuta au Panorama dramatique comme enfant prodige, à 10 ou 11 ans. « Chacun, écrit-on en 1824, s'est amusé de son air d'assurance, de sa fatuité, de son jeu maniéré ».

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Le jeune Lingo passa ensuite au Théâtre Comte.

LINGUET. — V. Secrétain.

LINSE, Mlle Marie, Alice. — Bordeaux 1877-78, Gand 1879, Bordeaux 1880-83, Lyon 1884-86, Nîmes 1887, Bordeaux 1888.

LINSEL. — Nom d'une intéressante famille de comédiens français établis en Belgique. *Linsel*, Pierre, Claude Péguchet né à Reims le 19 juin 1775, avait débuté à Bruxelles dans Crispin de la *Mélomanie*, le 4 avril 1796. Ses appointements furent portés de 3600 en 1801 à 4600 fr. en 1814. Très honnête, très zélé, très estimé, Linsel père occupa une place importante à Bruxelles jusqu'au jour de sa mort survenue à Laeken le 25 sept. 1826, à peine âgé de 52 ans. Ses camarades lui firent de belles funérailles à Laeken, et quelques jours plus tard prirent part à un service solennel célébré en sa mémoire à l'église du grand Béguignage ; Hanssens y dirigea l'orchestre ; Mme *Linsel*-Mosso, femme du précédent, jouait à Bruxelles en 1796 et années suivantes. De 1816 à 1824 elle y tenait l'emploi de mère-noble ; Mlle *Linsel*, l'aînée, *Fanny*, Françoise, devenue Mme Delos, née à Lyon le 3 octobre 1804. Elle débuta fort jeune au Th. du Parc à Bruxelles 1817-22, puis épousa dans cette ville, le 3 octobre 1822, le ténor Delos. Nous la retrouvons première chanteuse à Anvers 1827, Bruxelles 1828. Elle mourut à Molenbeck-St-Jean, le 6 juillet 1830; Mlle *Linsel*, la cadette, *Betzy*, Marie, devenue Mme Jannin, v. Mme Jannin ; Mlle *Linsel*, la jeune, *Caroline*, femme puis veuve d'Henry Monnier, née à Bruxelles le 2 février 1809. De même que ses sœurs, elle débuta au Th. du Parc par des rôles d'enfants 1824-25, puis tint l'emploi de troisième amoureuse. Ce fut là qu'Henry Monnier, en représentation à Bruxelles, s'éprit d'elle et la demanda en mariage. V. Mme Monnier.



Les Frères LIONNET, cliché Liébert

LINVILLE, Mlle, femme Lepeintre (v. ce nom). — Bordeaux 1817-18, aux appoint. de 4500 fr. A rapprocher de Mlle *Linville*, Vaudeville 1806-07.

LINVILLE, Charles Pruneau dit. — Porte-St-Martin 1850. En 1869, 52 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension.

LIODON, Alexis, Charles. — Th. historique 1850-52, Limoges 1856, Cempuis 1868-81. Ivry 1882. En 1859, âgé de 55 ans, avec 30 ans de th., il habitait Belleville, rue St-Laurent, 17, et obtenait la pension de 200 fr. Sa mort à Ivry, à 77 ans, *Rapport* 1883 ; Mme *Liodon*, jeune duègne, Rouen 1834-35.

LIOGER, Mlle Fanny, Françoise. — Constantine 1874-75, Montauban 1876, Athènes 1877, Paris 1878-79, Fantaisies 1880, Dijon 1881, Paris 1882-88.

LION. — Sous ce nom : Mme *Lion*, Rose Bruner dite. Troisième th. français 1877-78, Gymnase 1879-82, Paris 1883-84, Gymnase 1885-86, Paris 1887-89, St-Pétersbourg 1890 ; *Lion*, Charles, Henry, Paris 1879, Lille 1880-81, Paris 1882-86 ; *Lion*, Armand, Reims 1884-85.

LIONEL. — Sous ce nom : *Lionel*, Variétés 1840 ; *Lionel*, Barthélemy, Lazare Cornillon dit, Alger 1866-68, Le Hâvre 1869, Alger 1870.

LIONI. — Nouveautés 1867-68.

LIONNET, les frères. — Nous appartiennent bien peu en qualité de *comédiens*, et cependant nulle solennité dramatique ne se passa pendant trente ans sans la présence des frères Lionnet. Ces deux jumeaux, qui se ressemblaient d'une manière frappante, vinrent au monde à Paris le 16 avril 1832, dans la maison même où Choron tenait son cours, rue de Bagneux. Hippolyte vit le premier le jour, suivi à peu d'intervalle par Anatole. Leur père, prote dans une des premières imprimeries de Paris, était Bordelais, et leur mère originaire de St-Jean-de-Luz, pays où furent élevés les deux frères. A l'âge de 12 ans, retour à Paris: Hippolyte devint typographe et Anatole lithographe. Merveilleusement doués au point de vue artistique, possédant une voix charmante, les deux frères inséparables quittèrent bientôt l'atelier pour devenir de gais trouvères, composant eux-mêmes une partie des chansons ou des petits poèmes qu'ils faisaient connaître dans les salons, dans les représentations à bénéfice, sur les scènes des villes d'eaux. Puis, à ces talents, ils joignaient encore celui d'imitateurs. Samson, Paulin Menier, Regnier, Bressant, Frédérick Lemaître, Grassot, Laferrière, Félix, sont les types dont ils excellent à reproduire les intonations et les gestes. En 1851, les deux frères tirèrent au sort et Hippolyte amena un mauvais numéro. Un concert

EFERUS - Recherches & Classification numériques

splendide aussitôt organisé permit au jeune artiste de se libérer.

Les frères Lionnet refusèrent plusieurs fois un engagement au théâtre, notamment à la Porte-St-Martin en 1861. Al. Dumas avait écrit pour eux le *Prisonnier de la Bastille*, songeant à utiliser leur ressemblance inouïe; le projet échoua pour une question d'argent.

Amis de tous les artistes, offrant leur concours désintéressé à toutes les fêtes de bienfaisance, protégés par l'Impératrice, recherchés dans tous les salons, les frères Lionnet furent les créateurs des concerts de Bicêtre — donnés aux deshérités de cet asile — et qui portent encore leur nom : ce furent eux les organisateurs de la représentation au bénéfice de Déjazet, donnée sous les auspices du *Gaulois* au Th. Italien le 27 sept. 1874; une autre fois, en 1880, ils se chargeaient d'élever un enfant retenu à la maison des jeunes détenus pour avoir demandé l'aumône. Charitables, les frères Lionnet le furent à l'excès, et lorsque l'âge fut venu, une fête artistique à leur profit fut organisée au Palais du Trocadéro le 1er mai 1886. Tous les plus grands artistes de Paris y participèrent. Les deux frères moururent en 1896 à quelques heures de distance, le second ignorant la mort du premier, et, comme des cigales ayant chanté, ne laissant rien qu'un aimable et touchant souvenir. Parmi les nombreuses lithographies d'Anatole, il faut citer le portrait de Frédérick Lemaître sur son lit de mort.

Biographie : Les frères Lionnet : *Souvenirs et anecdotes*, Paris, Ollendorff, 1888. — *Paris-Théâtre*, n° 61, 16/22 juillet 1874, notice par F. Jahyer.

Bibliographie : *Mémoires* de Bouffé, p. 387.

Iconographie : En buste de profil à gauche, les deux frères, lith. d'Anatole Lionnet, en tête de leurs *Mémoires*.

— *Paris-Théâtre*, n° 61, de face, mi-corps, les deux frères, cliché Liébert.

— Musée de la Comédie-Française, catalogue Monval, 294, portrait de Geoffroy, dessin au crayon par Anatole Lionnet, Nemours 1880, offert par MM. Lionnet en mars 1895.

LIOTARD, Mlle. — Troisième amoureuse, Lille 1842.

LIOVENT, Mlle Elisa Folie dite. — Nouveautés 1887-91.

LIRONCOURT, Mme Marie Clair dite. — Liège 1882-84.

LISBONNE, Maxime. — Né à Paris le 24 mars 1839, au n° 5 de la rue du Cimetière St-Nicolas. Fils légitime d'un officier en réforme et d'une modiste, Lisbonne fut embarqué sur la *Belle Poule* et prit part à la guerre de Crimée; soldat au 14e bataillon des chasseurs à pied; zouave au 1er régiment, d'autres disent au 3e, campagne d'Italie et de Syrie; compagnies de discipline dont il sort au bout de sept mois pour s'être distingué à l'incendie de l'hôpital d'Orléansville; libéré en 1864; entré au théâtre, il accepte la direction d'Elbeuf; de 1864 à 68, il dirige à Paris les Folies St-Antoine, près la Bastille, et joue lui-même. Il y fait de mauvaises affaires, et devient agent d'assurances. Capitaine au 24e bataillon de la garde nationale pendant le siège, membre du Comité central vers le 13 mars 1871, il s'empare le 26 de la caserne des Minimes. Colonel le 2 avril, il commande la 10e légion à Issy, sous les ordres du général Eudes. Remplacé, il redevient capitaine, puis lieutenant-colonel dans l'état-major du général La Cécilia, organise le 23 mai la défense du Panthéon, fait incendier, dit-on, les maisons de la rue Vavin. Le 25, après-midi, il est grièvement blessé d'une balle à la cuisse, place de la République. Prisonnier, comdamné à mort en décembre 1871, il en rappelle; condamné à mort une seconde fois, le 5 juin 1872, il voit sa peine commuée, le 18 septembre suivant, en celle des travaux forcés à perpétuité. A l'amnistie, on le retrouve directeur des Bouffes du Nord, puis tenancier de tavernes excentriques. Ce fut le « Colonel Lisbonne », comme on l'appelait, qui créa, entre autres, la *Taverne du Bagne*, boulev. Rochechouart. Les garçons sont vêtus en galériens, et le « colonel » préside lui-même à la vente de pommes de terre frites. « Laissez passer un libéré ! » tel est le cri dont chaque consommateur est salué à sa sortie.

Mme Nancy Vernon, dans ses souvenirs *(Dix ans de coulisses)*, nous en a laissé un portrait rien moins que flatteur, alors qu'impresario, le « colonel » promenait, à travers la France, le *Réveil de Danton*, de Clovis Hugues, encaissant la recette et détalant de Marseille sans payer sa troupe, puis insultant cyniquement les artistes qui venaient lui réclamer leur dû.

Pourvu d'une recette buraliste (qui l'eût cru ?) Maxime Lisbonne se retira vers 1899 à La Ferté-Alais, localité voisine d'Itteville où sa femme possédait quelque bien. Il y mourut, dit-on, le 25 mai 1905.

Biographie : *Bulletin de la Société du Vieux Montmartre*, nos 57-58, décembre 1907, article très complet. — *Supplément à la 4me édition du Dictionnaire Vapereau*, 1873. — *Dictionnaire Larousse*, 2me suppl. — *Revue universelle*, Larousse. 1905, p. 359, avec portrait. — *Chronique universelle*, suite du même volume, p. 18. — *Intermédiaire des chercheurs*, 30 juin-10 juillet 1909.

LISE, Mlle. — Folies dramatiques 1840.

LISER, Robert. — Odéon 1904, officier d'Académie. Sa mort, *Rapport* 1908.

LISIS, ou Lisys. — Nantes 1794. Ce nom se retrouve à Bruxelles 1840.

LISSY, Mlle Jeanne, Marie. — Gaîté 1869-70.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LITTÉE, Ferdinand, Jacques. — La Haye 1857, Lyon 1858, Genève 1859, Nancy 1860, Toulon 1861-63.

LITTLÉ, Arthur. — Débuta à l'Odéon le 12 mai 1844 dans le *Chef d'œuvre inconnu*.

LIVAROS. — Dentiste de son état et troisième rôle à la Porte St-Martin, 1811-1824.

LIVRON, Mme. — Duègne, Rouen 1814, Lille 1830. Vivait en 1848.

LIVRY, Mlle Suzanne, Catherine *Du Gravet* de (Corsembleu de). — Epouse en 1729 de Ch. Fr. de la Tour Dupin de Bourbon, marquis de Gouvernet. Née en 1694, débuta à la Comédie-Française le 24 avril 1719 et 27 octobre 1721, reçue le 26 mars 1722, reparaît le 17 avril et quitte le 27 mai suivant. A Londres 1728. Morte à Paris le 28 octobre 1778. Signait : de Livry.

LIZIDA, Mme. — Palais-Royal 1833-39.

LLOYD, Mlle *Marie*, Emilie Jolly dite, femme du peintre Georges Vibert. — Née à Paris le 1er janvier 1842, premier prix du Conservatoire en 1862, fut engagée à la Comédie-Française le 1er août de cette même année, et débuta le 23 janvier 1863, dans le rôle de Célimène du *Misanthrope*. Son second début, deux mois après, eut lieu dans Rosine du *Barbier de Séville*. C'était une belle personne à l'allure distinguée, ne manquant ni de finesse, ni de mordant, mais hélas ! toutes les places étaient prises, et il lui fallut pendant de longues années remplacer tour à tour chacune de ses camarades qui la primaient par rang d'ancienneté. Ses premières créations furent modestes, et cependant sa taille élevée, la régularité de ses traits, l'élégance de sa personne donnaient de la valeur à des personnages effacés. En 1869, elle établit le rôle de Mme Henri des *Faux ménages*, et se montra pour la première fois en travesti dans les *Enfants d'Edouard*, avant de jouer avec grand succès le rôle de Chérubin du *Mariage de Figaro*. On lui confia même le rôle d'Horace, le jeune amoureux de l'*Aventurière*. La Commune ne l'éloigna pas de Paris. Mlle Lloyd parut dans presque tous les rôles d'amoureuses et de grandes coquettes du répertoire, et y fit valoir ses qualités. En 1874, elle crée le rôle de Francisquine de *Tabarin* et de Paule de la *Belle Paule*. Souplesse de talent, diction juste et sans emphase, véritable beauté. Abordant même la tragédie, elle s'était fait justement applaudir dans *Andromaque* (23 avril 1874). Et cependant il lui fallut attendre le sociétariat jusqu'au 1er janvier 1881. Avec le temps, Mlle Lloyd prit l'emploi des mères nobles : la marquise de Villemer, Philaminte des *Femmes savantes*, la reine d'*Hamlet*, Thécla dans une *Famille au temps de Luther*, Jocaste d'*Œdipe roi* où elle était merveilleusement drapée.

Mlle Lloyd se retira le 1er août 1892 et mourut à Paris, rue Ballu, 18, le 11 avril 1897. Son mari, le peintre Georges Vibert, se remaria avec Mlle Sanlanville de l'Opéra, et mourut en juillet 1902 (*Figaro* du 28). Il était officier de la Légion d'honneur et avait gagné sa croix de chevalier en 1870, pour faits de guerre, à l'attaque de la Malmaison.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 143, 10/16 février 1876, notice par F. Jahyer.

Bibliographie : D'Heilly, *Journal intime de la Comédie-Française ; Souvenirs de Delaunay*.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 143, mi-corps, 3/4 à droite, cliché Mulnier. — En buste, par E. de Liphart, 1880.



Mlle LLOYD, d'après De Liphart, 1880

LOBÉ, Mme. — V. Chapus.

LOBRY, Mme Victorine, Thérèse. — Lisbonne 1852-53, Le Hâvre 1854-55, Vaudeville 1856-57, Lyon 1858-61, Turin 1862-63, Lyon 1864, Turin 1865-72.

LOCHET, Adolphe, Frédéric. — Alger 1848-52.

LOCHON, Mlle. — Marseille 1791-93.

LOCKROY, Joseph, Philippe, Simon dit. — Naquit à Turin le 17 février 1803. Elève du Conservatoire, il débuta le 11 octobre 1827 à l'Odéon par le rôle de Lorédan dans les *Vêpres Siciliennes*. Le 15, il joua Montréal dans *Rienzi*. « Ce débutant est jeune, écrit la *Réunion*, journal des spectacles, il a reçu de la nature une taille élevée, un physique agréable ; mais, à toute l'inexpérience de son âge, il joint une prononciation méridionale beaucoup trop apparente.»

Lockroy n'était pas un inconnu dans cette maison. Déjà, le 22 décembre 1824, en collaboration avec Isidore Flammarion, il avait donné à ce théâtre, sans grand succès il est vrai, la *Vestale*, tragédie en trois actes en vers. Engagé comme acteur, il crée successivement des rôles dans les *Ephémères*, *Charles II*, *Perkins*, *Roméo et Juliette*, *Marie de Brabant*, l'*Espion*, le *Jeune maire*, le *Contrariant* (1828), *Lancastre*, la *Vieille fille*. Le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1er mars 1829, les acteurs se constituent en société. Lockroy entra à la Porte-St-Martin pour créer le *Marino Faliero*, de Casimir Delavigne. A ce moment sa réputation comme premier rôle va grandissant, et son engagement à la Porte-St-Martin, en date du 21 août 1829, pour jouer l'emploi des jeunes premiers et des premiers rôles est de 10,000 francs (collection autogr. Bovet — Vente 15 juin 1903).

A l'Odéon : *Christine à Fontainebleau* (13 octobre 1829), la *Mort de Molière*, la *Sœur cadette*, *Adrienne Lecouvreur*, *Stockholm*, *Fontainebleau et Rome*, l'*Ecole du pauvre*, *Ma femme et ma place*, le *Vieux mari*, *Guillaume Tell*. En 1830, Lockroy devient lieutenant de chasseurs dans la garde nationale. Le *Gentilhomme de la chambre*, le *Roi fainéant*, l'*Abbesse des Ursulines*, la *Nuit vénitienne* de Musset (chûte) où il lutta superbement contre la cabale, terminèrent l'année. En 1831 : *Napoléon Bonaparte*, un *Changement de ministère*, *Médicis et Machiavel*, *Norma*, le *Mariage par dévouement*, le *Jeune prince*, l'*Homme au masque de fer*, la *Jeunesse de d'Alembert*, *Catherine II*, dont il était l'auteur avec Aug. Arnould (vif succès), *Charles VII chez ses grands vassaux*, le *Clerc de la Basoche*, *Antony* (reprise) avec Mme Dorval, *Marion Delorme* (reprise) ; en 1832, à l'Odéon : une *Révolution d'autrefois* ; à la Porte-St-Martin : *Dix ans de la vie d'une femme*. Le Gymnase le posséda aussi quelque temps.

Les avis sur le talent de Lockroy, acteur et auteur romantique, sont partagés. On s'accorde à reconnaître qu'il a une grande connaissance de la scène, qu'il prépare adroitement ses effets ; il a de la chaleur, de l'entraînement, de l'intelligence, mais il ne sait pas assez nuancer son jeu. Sa diction est la même dans tous les rôles ; il conserve toujours les mêmes poses. Comme particularité, il a laissé croître ses moustaches — ce qui en 1830 paraît excessif surtout pour un acteur — et ne veut s'en défaire à aucun prix. D'autres le traitent d'« acteur faux », mais spirituel, intelligent, chaleureux, et le désignent comme un des meilleurs jeunes premiers de l'époque. Très remarquable dans les rôles de Monadelschi de *Christine*, l'*Homme au masque de fer*, Aacknanoff de *Catherine II*, pièce dont il était un des auteurs, *Périnet Leclerc*, *Bergami*, etc., Th. Gautier, dans un de ses feuilletons (juillet 1839) lui reproche de prononcer *bonhûre*, *malhûre*, *je t'éeme*, à la gasconne « bien qu'il soit piémontais ». Lockroy fut pensionnaire à la Comédie-Française (1837), reparut à l'Odéon dans le *Bourgeois de Gand* (1838) mais se fit surtout connaître comme auteur. Directeur du Vaudeville pendant un an, il se jeta ensuite dans la politique et devint commissaire de la République de mars à octobre 1848 ; on désigna ainsi le directeur de la Comédie. Il remplaçait dans ce poste M. Buloz, mais les temps étaient mauvais et il ne put remonter le courant. Il céda sa place à Edmond Seveste.

Le bagage littéraire de Lockroy est assez important.

Lockroy fut membre du Comité des artistes lors de la fondation de la Société. Il avait épousé sa camarade de l'Odéon, Mlle Gorenflot.

Bibliographie : La *Rampe et les coulisses* 1832. — *Petite Biographie* 1833. — P. Porel et G. Monval, *Histoire de l'Odéon*, t. II.

Iconographie : Musée de la Comédie-Française, catal. Monval, n° 264, peinture sur toile, par Félix Berne-Bellecour, don de l'artiste.

LODY, Mlle Alice. — Née le 26 mai 1859, enfant de la balle, rôles d'enfants à Besançon, à l'Odéon, au Th. Français. Conservatoire, classe de Regnier 1872, premier accessit 1874, Gymnase, Adrienne de *M. Alphonse ;* Odéon 1875-77, *Blackson père et fille*, la *Cloche cassée*, le *Nid des autres*. Ambigu : la *Brésilienne*. Tournée Febvre, à Londres : l'*Ami Fritz*. Bouffes parisiens, 1878.

Biographie : *Paris-Portrait*, n° 284, 24/30 octobre 1878, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Portrait*, en buste de face, cliché Nadar.

LOINTIER, Mlle Pauline. — Porte-St-Martin, début 1er décembre 1825.

LOISEAU, Mme Marguerite, Sophie Beysson. — Marseille 1865, Alger 1867, Le Hâvre 1868-72, Marseille 1873-76, Toulon, Constantine, Toulouse 1879, Liége 1880-81, Marseille 1882-83.

LOISEL, Mlle Louise. — St-Pétersbourg 1887-1888.

LOISELET, Mme Marie, Blanche. — Mons, 1861-63.

LOISSIER, Jacques. — Ambigu 1850-51, Folies 1852-62.

LOLOTTE, Mlle. — Jolie actrice des Délassements comiques 1796-1800, ravissante sous le costume sauvage de la *Jeune Indienne*. Peut-être la même, Ambigu 1807.

LOMBARD. — Sous ce nom : Mlle *Lombard*, Stéphanie, qui débuta à la Comédie Française le 5 juillet 1814 et le 14 septembre 1818 ; *Lombard*, Joseph, André, Rochefort 1881-82, Paris 1883-85, Montmartre 1886.

LOMBARDI. — Funambules 1854, 3mes rôles.

LOMBARDIN, Mlle. — Théâtre Molière 1793-94.

LOMON, Arthur, Salomon dit. — Bruxelles 1854-57, Montparnasse 1862, Cherbourg 1863-1864, Troyes 1865, Evreux 1867, Châtelet 1868-1874, Le Mans 1875, Elbeuf 1876, Paris 1877,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Beauvais 1878-82, Paris 1883-84, Verviers 1885-86, Elbeuf 1887. En 1888, 60 ans, 39 ans de théâtre, 500 fr. de pension, Verviers.

LOMPRÉ, Mlle. — Tulle 1814.

LONATI, Mlle Marie, Jeanne née Sauné. — Bruxelles 1882-83, Gand, Lille, Alger 1887. Sa mort, *Rapport* 1888, décédée à Alger.

LONCE. — Premier comique, Genève 1825.

LONG, Frédéric. — Chaumont 1858-61, Arras, Amiens, Dieppe 1868-70; Mme *Long*, Adèle, Augustine née Fleury, Nantes 1867, Toulouse, Folies 1873-74, Ambigu 1879, Bouffes 1880, Paris 1888.

LONGAYREAU ou Longayrou. — V. Mme Boulanger.

LONGCHAMP ou Longchamps, Henri Pitel sieur de. — Frère cadet de Beauval (v. ce nom), mari de Anne Le Grand, comédien à Rouen en 1651. Nous savons par le *Dictionnaire* de Jal (art. Mademoiselle) et par les frères Lionnet qui ont retrouvé un document à St-Jean de Luz sur les indications de M. G. Monval (*Mémoires*, p. 285 et suivantes) que ce comédien se trouvait en pays basque en 1660 quand Louis XIV alla au devant de Marie Thérèse, et que le 26 mai, Mademoiselle tint avec Monsieur, frère du roi — et tous deux par représentants — sur les fonts baptismaux de St-Jean de Luz, Philippe-Louis, fils d'Henri Pitel de Longchamp. Comédien de M. le prince de Condé en 1667, il recevait les billets et était commis à la recette de la Comédie-Française en 1691. Sa fille Françoise épousa Raisin cadet (v. ce nom) et sa fille Anne le comédien Durieu (v. Mlle Durieu).

LONGHI, Joseph, Marie. — Le Caire 1869, Nice, Nîmes, Nancy 1878-81, Nantes 1882, Anvers 1883-87, Nice 1888.

LONGPRÉ. — Sous ce nom : *Longpré*, grand premier rôle, Lille 1854; *Longpré*, Paul, Adolphe, Nantes 1868, Bruxelles 1869-70, Rouen 1872-73, Versailles 1874, Nantes 1875-76; *Longpré*, v. Maucherat.

LONGUEMARD. — Funambules 1820.

LONGUEVILLE, Mme, née Roche. — Belleville 1860-63.

LONNAIS. — Lille 1774.

LOPEZ, Mlle Maria Demouly. — Débuta à l'Odéon le 4 mars 1847, Théâtre Français 1849-56. Epousa M. Charles Blanc.

LOPINOT. — Financiers, Rouen 1796.

LORAIN, Mlle Marguerite, Amélia Besnard. — Laval 1859, Th. Déjazet 1860-64, Paris années suivantes.

LORAUX. — Acteur et administrateur, Odéon 1818. Mort en janvier 1850.

LORENTZ, Ketty Strassi. — Alger 1877-80, Gailhac 1881-82.

LORENZETTI, Mlle. — Th. Montansier 1803.

LORIG, Jeanne. — Fol. dram. 1888.

LORILLARD. — Théâtre Molière 1793, Sansculottes 1794, Beaujolais 1796, régisseur Th. du Marais 1807, Th. de la Cité, Jeunes-Artistes, etc. Décédé en février 1825.

LORINE, Edouard, Jacques. — Funambules 1848, Lille, deuxièmes pères 1849-51, Paris 1852-58.

LORMIANI, Mme. — V. Bardy Clémentine.

LOROT, Salvat, Ernest. — Odéon 1858.

LORRAIN. — Sous ce nom : Mlle *Lorrain*, début à la Comédie-Française, ingénue, 1784 : *Lorrain*, Marseille 1791-92.

LORRY, Mme Louise, Gabrielle, Vaudeville 1848, Porte-St-Martin 1848-51, Variétés 1851-1855, Ambigu 1859-64, Paris 1865-87. En 1879, 60 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1888.

LORVILLE. — Grande livrée, bon comédien, Lille 1774-75; Mme *Lorville*, soubrette, Lille 1774-75, a réussi.

LOSE, Mme Alexandrine. — Mons 1870-73, Lille, Amiens, Bruges, Brest, Alger 1878-81. Sa mort, *Rapport* 1882.

LOTAR, Mme Fanny. — St-Pétersbourg 1864 et années suivantes. En 1901, 60 ans, 33 ans de th., 500 fr. de pension.

LOTH. — Sous ce nom : Mme *Loth*, Dunkerque 1796; Mme *Loth*, Paul, duègne, Namur 1840.

LOÜAULT, Théophile. — Bordeaux 1861, Rouen 1862-65.

LOUIS. — Sous ce nom : *Louis*, Théâtre du Marais 1791-92; *Louis*, Variétés amusantes 1794; *Louis* et sa femme, Angers 1796; *Louis*, utilités, Rouen 1809-12; *Louis*, mime, Porte-St-Martin 1811; *Louis*, financier, Rouen 1819-1837, épousa Mlle Fabre (v. ce nom); *Louis*, (Louis), Cirque Olymp. 1822; M. et Mme *Louis*, financier et soubrette, Amsterdam et La Haye 1822; *Louis*, Panorama dramatique 1822; Mme *Louis*, caractère, Panorama dramatique

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1822-23; *Louis*, comique, Funambules 1832-35; *Louis*, Variétés 1836; Mme *Louis*, duègne, Renaissance 1838; *Louis*, Th. St-Marcel 1840; Mme *Louis*, Aldegonde Moutin, femme Douesgue, sociétaire dès 1840, âgée de 64 ans en 1858, infirme depuis 1853, pensionnée de 300 fr., domiciliée à Versailles, puis à Bourges 1860; *Louis*, Théâtre du Panthéon 1840; *Louis*, comique, Besançon 1840; *Louis*, v. Chéri, Louis; *Louis*, Alexis, Nîmes 1857-58, Toulouse, Porte-St-Martin 1861-67. En 1867, 69 ans, 46 ans de théâtre, 500 fr. de pension; *Louis*, Cirque imp. 1859; *Louis*, Claude, en 1892, 62 ans, 41 ans de th., 500 fr. de pension.

LOUISA, Mlle. — Variétés 1819. Peut-être la même: Th. Montmartre 1830, Nouveautés 1830, Palais-Royal 1835, Variétés 1836.

LOUISE, Mlle. — Sous ce nom: Mlle *Louise*, Rouen 1800; Mlle *Louise*, ancienne danseuse devenue comédienne, Ambigu 1803; Mlle *Louise* Th. des Jeunes Artistes 1805-07, Variétés 1811; Mlle *Louise*, débute à l'Odéon, 31 janvier 1827; Mlle *Louise*, danseuse à la Porte-St-Martin, actrice aux Folies 1832, puis à Rouen; Mlle *Louise*, débute à l'Odéon en février 1846; Mlle *Louise*, Palais-Royal 1851-53; Mlle *Louise*, Ambigu 1855-56; Mlle *Louise*, Lambert, Elisa, Henriette dite. En 1861, 56 ans, 36 ans de th., 200 fr. de pension; Mlle *Louise*, Nouveautés 1867.

LOUISON, Mlle. — Palais-Royal 1838.

LOURDES. — Rouen 1872.

LOURDET. — Th. de l'Impératrice 1806.

LOUVEL, Louis, Nicolas. — Fils d'un artisan destiné à la carrière ecclésiastique, puis correcteur d'imprimerie en 1830. Théâtre du Panthéon. Huit ans à St-Quentin, Brest, Bruges, Amiens. De taille exigue; jeune premier, puis comique: Clermont, Moulins, Nevers; quitte le théâtre pendant trois ans; journaliste à l'*Annonciateur de la Creuse;* employé à la manufacture d'Aubusson. Sollicite un brevet d'imprimeur, puis rentre au théâtre; Angers, Rennes, Grenoble. S'associe avec Perrichon (v. ce nom) pour la direction du théâtre d'Angennes à Turin; trois ans de luttes; se retire avec les honneurs de la guerre, Aix 1853; succède à l'acteur Pradeau (v. ce nom) à Toulouse 1854, Montpellier 1855-56, Genève 1857-1859. Très estimé. Vers 1860, Louvel entra au Gymnase où il s'occupa de régie. En 1870, il y organisa l'ambulance; en 1873, il reçut une médaille d'honneur. En 1884, Louvel avait 73 ans, 50 ans de théâtre et une pension de 500 fr. Il se retira à St-Mandé, et sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1890.

LOUVEL, Mme Rose, Adélaïde née R. Housseau, veuve Yon dite. — Aix 1853, sa mort, *Rapport* 1886.

LOUVEL, Mlle Eugénie, Hortense, Marcelle, Liège 1880, Marseille 1881, Paris 1882 et années suivantes.

LOUVET. — Sous ce nom: *Louvet*, Boudoir des Muses 1805-06, Théâtre du Marais 1807, Gaîté 1818. Un *Louvet* est à Feydeau 1826; Mme *Louvet*, Ambigu 1818, Angoulême 1824; Mme *Louvet*-Desbrières, grand premier rôle, Rouen 1835.

LOUVOT, Mme Ernestine, Marguerite, Florentine. — Bataclan 1874-75, Rio 1876, Odessa 1877, Liége 1878-80, Paris 1881-87, Le Mans 1888-93, Paris.

LOVATO, Mme Marie, Adèle. — Née en 1844, Rio-de-Janeiro 1867, Paris, St-Pétersbourg 1872-73, Bruxelles 1874-80, Marseille 1881-86, Paris. En 1907, pension (fondation Candeilh) de 600 fr. Habitait Paris en 1908.

LOVELY, Mme Désirée Larue. — Né en 1837, Lyon 1860-61, Gaîté 1862-79, Versailles 1880, Vaudeville 1881-99, Paris 1900 et années suivantes. En 1901, 63 ans, 33 ans de théâtre 500 fr. de pension. Habitait Asnières en 1908.

LOVENDAL. — Sous ce nom: Iconographie: Mme *Lovendal*, artiste du Théâtre des Variétés de Bordeaux, de face, mi-corps, dessiné par Edouard May, Bordeaux 1843, lithogr. Légé (la *Sylphide*). Cette artiste, née Jollain, vivait en 1848; *Lovendal*, Henry, Agen 1851-52; *Lovendal*, premier comique, Lille 1863.

LOYÉ, Mlle Hélène, Victoire, Théodora. — Bouffes 1862-65; Châtelet 1873, Bordeaux, Toulouse.

LOYER, Mlle Octavie, Marie. — Dijon 1864.

LOYS, Mlle Jeanne, Clotilde Leclercq. — Lausanne 1885-86.

LOZET. — Débuta au Palais-Royal, 29 janvier 1833.

LUBERT. — Comédien, auteur, régisseur, Bordeaux 1792.

LUC, Louis, Marius. — Marseille 1848-52.

LUCAIN, Alph., Cl., Francou dit. — Alger 1879, Toulon, Nice, Alger 1885, Rochefort, Montauban 1888.

LUCAS. — Mime, Porte-St-Martin 1811.

LUCAS, Charles. — Boulogne 1867, Le Hâvre, Roubaix, Paris 1873. Sa mort, *Rapport* 1880.

LUCE. — Sous ce nom: Mlle *Luce*, Th. Montansier 1796; Mlle *Luce*, Porte-St-Martin 1811; *Luce* débute à l'Odéon, le 25 août 1812, Bayard

EFERUS - Recherches & Classification numériques

des *Amours de Bayard*; *Luce*, Léopold, ténorino d'opérette, Variétés 1869-72, Fol. dr., célèbre par ses amours avec Blanche d'Antigny (v. ce nom), mort jeune encore, *Rapport*, 1874; Mlle *Luce* Couturier, fille de l'auteur dramatique de ce nom et de la tragédienne Cornélie, sa femme; débuta aux Bouffes le 3 novembre 1875 dans la *Créole*. Fort jolie, voix fraîche, sympathique, talent mignon. *Mme l'Archiduc*, le *Moulin du vert galant*, 1876, l'*Ours et l'amateur des jardins*, les *Trois Margot* 1877, Casino de Contrexéville. *Paris-Théâtre*, n° 279, 19/25 septembre 1878 publia sur elle une notice de F. Jahyer, accompagnée d'un portrait, cliché Lopez; Mme *Luce*, Eugénie Bouttemy, Toulouse 1887-91, Bordeaux 1892-93.

LUCET. — Sous ce nom : *Lucet* aîné et cadet, Rouen 1808. Un *Lucet* Octave vivait en 1848.

LUCEUILLE, Mlle. — Th. Cluny 1891.

LUCHÉ, Mlle Eugénie, Maria. — Délassements comiques 1867-69.

LUCHENS, Prosper, Victor. — Né en 1832, Rouen 1861, Bordeaux, Le Hâvre, St-Etienne 1867-68, Bordeaux, Toulouse, Genève, Bruxelles 1875, Liége, Rouen 1885, Liége, Toulouse. En 1893, 60 ans, 41 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Se retira à Alençon. Son nom disparaît de l'*Annuaire* en 1908.

LUCHENS, Mme Victoire, Emma. — Née Desvitte en 1835, femme du précédent, mêmes étapes depuis St-Etienne 1867. En 1896, 61 ans, 35 ans de théâtre, 500 francs de pension. Habitait Alençon en 1908.



LUCO
rôle du Bailli des *Cloches de Corneville*, cliché Nadar

LUCIA, Mlle. — Chambéry 1863.

LUCIANI, Emile Casanova. — Bataclan 1886-1887, Paris 1889.

LUCIE, Mlle. — Sous ce nom : Mlle *Lucie*, Th. Feydeau, Vaudeville 1817-24, se retira après un procès; Mlle *Lucie*, soubrette, Dijon, 1840; Mlle *Lucie*, Ambigu 1840, v. Mabire, v. Mesnard; Mlle *Lucie*, Nouveautés 1867.

LUCIEN. — Sous ce nom : Mme *Lucien*, Caen 1802; *Lucien*, Porte-St-Antoine 1840; *Lucien*, J.-B. Nicolas, Nantes 1845. En 1846, 74 ans, 56 ans de th., 120 fr. de pension, vivait en 1852.

LUCIENNE, Mlle Carpentier. — Variétés 1848.

LUCIER, Mlle. — Ingénue, Rouen 1789.

LUCILE. — Sous ce nom : Mlle *Lucile*, St-Quentin 1787-88; Mlle *Lucile*, Angers 1824; Mlle *Lucile*, rôle de la reine Bacchanal dans le *Juif errant* (Ambigu).

Iconographie : En pied, cost. de th., de ¾ à gauche par Lacauchie (le *Favori des dames*).

LUCKNOW, Jean, Fréderic. — Odéon 1845, Théâtre Lazari 1848, Th. National et Cirque Imp. 1850-53.

LUCO, François, Louis, Gustave Lucot dit. — Parut à Lille en 1866-67, à Lyon où il faisait les délices du public 1869-72, et enfin aux Folies dramatiques où il joua pendant près de quatre ans deux rôles devenus légendaires : La Rivaudière de la *Fille de Madame Angot* et le Bailli des *Cloches de Corneville*, rôles qu'il créa. Nul mieux que lui ne savait se grimer, et se composer un costume. Il est juste de dire qu'il était dessinateur de son état. Aussi beaucoup de théâtres s'adressaient-ils à lui pour les dessins de leurs costumes. Signes particuliers : instruit, érudit même, bon garçon, complètement chauve et myope. Excellent musicien, Luco créa, entre autres, aux Folies, des rôles dans la *Belle Bourbonnaise*, la *Fiancée du roi de Garbe* (1874); la *Blanchisseuse de Berg-op-Zoom*, le *Pompon* (1875); la *Foire St-Laurent*, les *Cloches de Corneville* (1877); *Madame Favart* (1878); la *Fille du Tambour-major* (1879); le *Beau Nicolas*, la *Mère des compagnons* (1880); les *Poupées de l'Infante*, les *Deux Roses* (1881); le *Petit parisien*, *Boccace* (1882); Luco mourut prématurément cette même année 1882; avec lui disparaissait un des plus spirituels acteurs d'opérette.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 291, 12/18 décembre 1878, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, cliché Nadar, ½ corps, de face, dans le Bailli des *Cloches de Corneville*.

LUCRON, Marie Bonheur. — Rouen 1881, Bruxelles 1882-86, Paris 1887.

LUCY, Jeanne Lucie dite. — Ambigu 1884-85, Folies dramatiques 1886-88.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

LUCZANA, Mme Marguerite Cluzon, Angoulême 1892 et années suivantes.

LUCZOT. — Sous ce nom : Mme *Luczot*, Marie, Fanny, Joséphine, Amélie. — Amoureuse, Lille 1852-53, Genève 1854-55, St-Etienne, Brest, Le Hâvre, Dieppe 1860-61, Verviers, Mons, Liége 1864-68 ; Mme *Luczot*, Fréminet Delille. En 1905, 55 ans, 30 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

LUDGY, Mlle Emma, Marie. — Théâtre Montansier 1850.

LUDOVIC. — Sous ce nom : *Ludovic*, Vaudeville 1840, Odéon, 1841, directeur en province, nouveaux débuts, Odéon 1848, Vaudeville, v. sa biographie à l'article *Cayard;* Mlle *Ludovic*, Porte-St-Antoine 1840 ; *Ludovic*, jeune premier. Lille 1859 ; Mme *Ludovic*, soubrette, Lille 1859 ; Mme *Ludovic* née Lindet, femme puis veuve, décédée le 31 mars 1862 ; Mme *Ludovic*-Lindet Jeanne, née Tournois, Montparnasse 1858-61.

LUDWIG, Mlle Jeanne, Clarisse, Victoire. — Née à Paris le 25 octobre 1867, premier prix de comédie du Conservatoire, fut engagée à la Comédie-Française le 1er septembre 1887 et débuta le 24 octobre suivant. Agréable, fine, spirituelle et jolie, toute mince, toute frêle, elle se fit aimer de tout le monde. Allure preste, geste vif, grâce piquante. Dès que le public l'eut aperçue sous les traits de Lisette, il l'adopta. « Et ce furent dix années de joie pour ce théâtre, a écrit M. Jules Claretie, où des deux côtés de la rampe on aimait Mlle Ludwig ; ici pour son talent et là pour son cœur. Elle avait débuté le 24 octobre 1887 dans le *Jeu de l'amour et du hasard*, elle joua pour la dernière fois le 5 décembre 1897 dans la *Vie de Bohème ;* le premier succès, le premier bravo et le dernier effort. Nous n'oublierons jamais cette charmante comédienne qui me rappelle cette Mlle Olivier qui apparut, créa le Chérubin de Beaumarchais, sourit et mourut. » Elle avait joué délicieusement Zanetto du *Passant*, Lisette des *Folies amoureuses*, Suzanne du *Monde où l'on s'ennuie* (reprise). Son dernier rôle fut celui de Musette. Mlle Ludwig fut nommée sociétaire le 1er janvier 1893, et officier d'académie en 1896. Ayant pris froid, dit-on, en allant se promener au Bois après une représentation des *Faux Bonshommes*, elle contracta une terrible maladie qui devait l'emporter trois ans plus tard. Elle lutta vaillamment, la pauvre jeune femme, épuisée par la fièvre, tantôt dans sa petite villa de St-Germain, tantôt à Paris, avenue Niel, 35, où elle expira le 27 juin 1898. Elle fut inhumée au Père-Lachaise, où M. Leloir lui donna un dernier adieu en termes nobles et touchants.

« Si j'avais à décrire mon Théâtre, disait un jour Henri Meilhac à M. Jules Claretie, la petite Ludwig y tiendrait une grande place. C'est que cette exquise interprète de Marivaux et de Regnard était surtout une Parisienne. Et avec un talent si rare, modeste et bonne. »

Biographie : Jules Claretie, *Profils de théâtre*, p. 202 et suivantes.

Iconographie : Musée de la Comédie-Française, catalogue Monval, n° 500. — Les sociétaires de la Comédie en 1894, par Louis Béroud, Mlle Ludwig, rôle de Lisette des *Folies amoureuses*.

LUGNIER, Emile, Joseph. — Limoges 1857-59.

LUGUET, père, Bénéfand dit. — Chef de la nombreuse famille de ce nom, acteur et directeur nomade, était à Tulle en 1822, où il était arrivé le 22 décembre, venant de Brive, de Figeac et d'Aurillac. A Tulle, il joua dans l'ancien local de la Cour d'assises. Luguet père était supérieur dans le drame ; sa femme, malgré un embonpoint gênant, jouait la comédie avec goût. Leurs enfants étaient encore trop jeunes pour s'essayer en public. Luguet père était à Lyon en 1848. Il mourut le 12 juillet 1852.

LUGUET, Mme, mère, femme du précédent. — Etait la fille de la célèbre danseuse de corde connue sous le nom de « la Malaga », laquelle mourut en 1851 à 80 ans passés, après que son mari, joueur, qui n'avait épousé la vieille danseuse que pour son argent, lui eût mangé toutes ses économies. Mme Luguet mère suivit vraisemblablement son mari dans ses expéditions théâtrales.

LUGUET, René, Alexandre Bénéfand dit, fils des précédents. — Etait né en 1813 (le 13 février) selon l'*Annuaire des artistes*, bien que Delhasse, qui l'appelle *Jules*, le fasse naître à Paris le 14 août 1815. D'abord mousse, il avait assisté à la prise d'Alger. Après avoir navigué quelques années, il songea à entrer au théâtre, suivant en cela la tradition de la famille. Apt, St-Marcelin, Besançon, Metz, Nancy, Gand, Nantes le virent passer. Il était à Bruxelles en 1839-41. Appelé au Gymnase, sur une recommandation de Mme Dorval, dont il fut l'ami, puis le gendre, René Luguet jouait alors les amoureux avant d'adopter l'emploi des amoureux comiques. Du Gymnase, il passe au Palais-Royal où, à part une interruption de quatre années données au Vaudeville, il devait faire toute sa carrière.

Dumas père, dans son petit livre, la *Dernière année de Marie Dorval*, a raconté les soins pieux dont Luguet entoura les derniers moments de la grande artiste et la mort de celle-ci : « Puis, cherchant de la main Luguet, elle porta cette main sur sa tête, parut réunir toutes ses forces et prononça ces deux mots : *René, sublime !* C'étaient les derniers, elle était morte. » 20 mars 1849. Marie Dorval,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

comme nous l'avons dit à son article, mourait du chagrin que lui avait causé la mort de son petit-fils le 16 mai 1848. Cet enfant, Georges, était le fils de Luguet et de l'une de ses filles, Caroline.

A cette époque, 1849, Luguet entra au Vaudeville où deux créations, entre autres, le mirent tout-à-fait en lumière : Tamerlan de la *Corde sensible* (1851) et Gaston de la *Dame aux camélias* (1852). A ce propos, René Luguet fut un des seuls à croire au grand succès. Aussi Dumas fils lui en garda-t-il une reconnaissance qui s'affirma en toutes circonstances jusqu'à la fin de sa vie.

Sorti du Vaudeville vers le milieu de l'année 1853, Luguet rentra au Palais-Royal qu'il ne devait plus quitter. Il sera désormais de toutes les distributions pendant plus de quarante ans. Autant citer tout le répertoire de ce théâtre. Parmi les pièces où il se fit le plus remarquer, nous mentionnons les *Mémoires de Mimi Bamboche*, rôle de Charlemagne, le *Passé de Nichette* (1860) ; la *Cagnotte* (rôle de Cocarel), les *Pommes du voisin* (1864) ; un *Clou dans la serrure* (1865) ; la *Consigne est de ronfler* (1866) ; la *Poudre aux yeux* (1867) ; le *Carnaval d'un merle blanc* (1868) ; les *Filles de Barazin* ; les *Deux noces de Boisjoli* (rôle de Quincampois). Vers 1875, il alla seconder sa sœur, Mme Marie Laurent, dans *Marie-Jeanne*, au Théâtre Lyrique-dramatique, dans un rôle qu'il avait joué maintes fois en tournées avec Marie Dorval. Il était devenu régisseur du Palais-Royal, et chacun vantait son tact sûr et son autorité parfaite. L'âge était venu ; mais nul ne songeait à renvoyer le vieil artiste, devenu le *doyen* des artistes dramatiques de Paris. Bien plus, ses directeurs, MM. Mussay et Boyer, lui avaient déclaré qu'ils le garderaient tant qu'il lui plairait de rester à leur théâtre. Le 23 décembre 1898, le cœur gros, René Luguet écrivit une lettre d'adieux au *Figaro* (il avait 86 ans sonnés) et se retira dans la maison de retraite Galignani, 55, boulevard Bineau, à Neuilly, avec la pension de 500 fr. de la Société des artistes, qu'il n'avait pas réclamée plus tôt, malgré ses 70 ans de théâtre. En septembre 1901, on annonçait une représentation à son bénéfice. Nous ignorons si elle eut lieu. Ce brave artiste, devenu le doyen de tous les artistes de France, mourut subitement le 26 mars 1904. Il avait donc 91 ans ; il fut inhumé au cimetière Montparnasse où MM. Péricaud et Galipaux lui adressèrent les paroles d'adieux. René Luguet avait été nommé officier d'Académie en 1894 et officier d'Instruction publique en 1900.



René LUGUET (1875) cliché Franck

Biographie : *Annuaire Delhasse* 1841, 5me livraison de la *Galerie des artistes dramatiques*, notice par Eug. Landoy. — *Paris-Théâtre*, nº 112, 8/14 juillet 1875, notice par F. Jahyer. — *Foyers et coulisses*, Palais-Royal.

Bibliographie : J. Claretie, *Profils de théâtre*, p. 337 et suivantes.

Iconographie : 5me livraison de la *Galerie des artistes dramatiques*, cost. du *Chevalier du guet*.

— *Le Bouffon*, son portrait sur bois, 22 décembre 1867.

— *Paris-Théâtre*, nº 112, cliché Franck.

— Foyer du Palais-Royal.

LUGUET, Eugène, Bénéfand dit, frère du précédent. — Né vers 1819, fut un jeune premier de mérite, puis premier rôle. Lille 1849-50, Saint-Pétersbourg 1853-55, acteur et directeur, Lisbonne 1856-57, Gymnase 1858-61 où il débuta dans le *Demi-Monde*, rôle créé par Berton père, Délassements comiques 1862, Bruxelles 1864-65, Berlin 1867-74, Paris 1875-85. En 1884, 65 ans, 37 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Acteur estimé. Sa mort après une longue et cruelle maladie, *Rapport*, 1886. Sa femme, Mme *Eugène Luguet*, jouait avec lui à Lille en 1849-50.

LUGUET, Henri, Barthélemy Bénéfand dit, frère des deux précédents. — On le dit né à Périgueux vers 1822. Il avait onze ans lorsqu'il vint à Dunkerque dans la troupe d'enfants Castelli. A Nancy, il retrouva son frère René qui l'enleva de force de cette serre chaude. A 17 ans, Henri Luguet est engagé comme troisième amoureux à Brest, Genève, Rouen. A l'insu du bénéficiaire, Déjazet organisa dans cette ville une représentation pour le racheter du service militaire. Lille 1843-45, jeune premier Bruxelles, 1846, grand premier rôle, Odéon 1847, Vaudeville, Porte-St-Martin où il joua César Borgia de l'*Imagier de Harlem*, François Ier de *Benvenuto Cellini*, Romany des *Nuits de la Seine*, André de la *Faridondaine*, le Colonel de l'*Honneur de la maison*, Athos de la *Jeunesse des mousquetaires*, le comte Karl de la *Vie d'une comédienne*. Lorsque Ligier vint donner des représentations classiques à la Porte-St-Martin, il lui

EFERUS - Recherches & Classification numériques

donna la réplique dans le rôle de Nemours de *Louis XI*, Th. Impérial du Cirque 1861-62, la *Prise de Pékin*, Ambigu 1863, St-Pétersbourg 1864. Artiste et administrateur du Théâtre Michel, Henri Luguet fit dans cette ville un long séjour. Le tzar Alexandre II qui aimait ce comédien, causeur spirituel et homme du monde, le décora des ordres de St-Stanislas et de Ste-Anne. De retour en France après plus de quinze ans d'absence, Henri Luguet prit la direction du Th.-Français de Bordeaux où il intéressa les artistes à l'exploitation. On le vit encore au Gymnase 1881 avec son fils Maurice ; il dirigea aussi une scène bruxelloise, mais il perdit sa fortune dans les affaires et ces graves soucis abrégèrent sa fin, survenue à Courbevoie en septembre 1888. C'était un comédien de conscience et de valeur, doué d'un beau physique, et un parfait galant homme. Ses obsèques eurent lieu le 15, nous dit Eugène Garraud qui, en l'absence du président de la Société des artistes, prononça quelques paroles d'adieu. Une foule considérable suivit son convoi.

Biographie : *Galerie Lorsay*, t. I, notice par Eug. Moreau.

Iconographie : *Galerie Lorsay*, en pied, de ¾ à droite costume de th. dans la *Vie d'une comédienne*, dess. par Lorsay, lith. Collette.

LUGUET, Mlle Marie. — V. Mme Laurent Marie.

LUGUET, Mlle Eugénie. — V. Mme Vigne.

LUGUET, Maurice, Allioux dit. — Bordeaux 1881, Paris 1882, Gymnase 1883-84 avec son père Henri Luguet, Bruxelles 1885-87, où il devint directeur de l'Alhambra, M. Maurice Luguet avait épousé Mlle Lainé, décédée en 1901 (v. ce nom).

LUGUET, Pierre, Louis, Félix. — Bordeaux 1881, Paris 1882-86.

LUIGI, Mlle. — Utilités, Lille 1847.

LUIGINI, Mlle Pauline. — Naquit le 28 janvier 1854, à Toulouse, où son père était chef d'orchestre au théâtre du Capitole. Elle débuta à Toulouse même, à l'âge de 14 ans, passa à Bordeaux, Nîmes, etc., mais laissa bientôt l'opéra-comique pour l'opérette. Alcazar et Fantaisies parisiennes de Bruxelles 1872 ; elle est dès lors considérée comme une étoile, Renaissance 1875, Bouffes parisiens. Une dame *Luigini* Amélie se trouvait à Lyon en 1879-83.

Biographie : *Paris-Théâtre*, nº 192, 18/24 janvier 1877, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, cliché Liébert.

LUKKOW. — V. Lucknow.

LULEL, Mlle Julie. — Th. Montansier 1811.

LUNDI. — Variétés à Marseille 1796.

LUPPERGER. — V. Mlle Luther.

LUQUIN. — V. Harville, v. Mlle Marie Brindeau.

LURBE. — Mime, Funambules 1841.

LUREAU père, Félix, Etienne. — Acteur au Th. des Célestins à Lyon 1850-59. Sa mort *Rapport* 1861.

LUREAU, Adrien, Félix, Louis. — Né en 1841, enfant de la balle, avait débuté à Lyon vers 1860. Nous le retrouvons à St-Etienne 1868, Amiens, Rouen 1872-75, à Bruxelles 1876, où il se fit surtout apprécier comme comique dans l'opérette. Il retourna à Rouen 1877-79, puis à Bruxelles. En 1885, il entra au Théâtre Cluny où il devint régisseur. Il contribua pour sa part à tous les succès de ce théâtre pendant vingt ans. En 1901, Lureau obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes pour ses 41 ans de th., puis il fut admis à la maison de retraite de Pont-aux-Dames. C'est là, en 1908, qu'on alla le chercher pour lui demander d'abord de mettre en scène au Th. Cluny *Qui qu'a vu Ninette ?* puis de reprendre le rôle d'Armand Marie subitement décédé. Il accepta. Peu de semaines après, il succombait à son tour (*Figaro* 26 mai 1908). Ses obsèques eurent lieu le 27 à Couilly-St-Germain (Pont-aux-Dames).

LUREAU, Jules, Louis, Antoine. — Rouen 1881-83.

LUROIS, Mme, Elisa. — Folies dram. 1850-52, Toulouse 1853, Th. imp. du Cirque 1857-58.

LUTAUD, Mme Anna. — Gand 1868-70.

LUTHER, Mlle Julie, Lupperger dite Anna. — Fille d'un facteur de pianos, naquit à Nantes ; protestante, elle embrassa le catholicisme et reçut alors le nom d'Anna. C'est à Nantes où elle tenait un cabinet littéraire qu'elle fit la connaissance de Mlle Clémence Bury, devenue Mme Alexis (v. ce nom). Venue à Paris vers 1835, elle tourna ses vues vers le théâtre, et obtint un engagement d'un an au Gymnase. Nous la retrouvons ensuite à Orléans, Versailles 1840, Bordeaux, Bruxelles, Brest, Versailles (une seconde fois). Ce fut dans cette ville que sa fille, enfant prodige, fut remarquée, puis engagée au Théâtre-Français, ce qui lui valut aussi l'entrée dans la maison 1848-52. En 1856, son nom disparut de l'*Annuaire*,

LUTHER, Mlle Amédine Lupperger, femme Raphaël Félix (v. ce nom), fille de la précédente. — Naquit à Nantes le 3 juillet 1834 et suivit sa mère dans ses excursions en pro-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

vince. Pâle, résignée, avec une large marguerite-reine au front, sa coiffure favorite, Mlle Luther possédait un talent de distinction. C'était une blonde charmante et une séduisante comédienne que protégeaient Déjazet et Mlle Mante. Engagée à la Comédie-Française à l'âge de 14 ans, elle joua d'une façon remarquable deux rôles dans le *Verre d'eau* et le *Mari à la campagne*. Dans *Il ne faut jurer de rien*, son succès dépassa toute attente. Mais la mort de Mlle Mante « sa seconde mère », comme elle disait, survenue en mars 1849, la jeta dans un profond découragement. Elle eut peur, demanda peu de temps après sa résiliation, et l'obtint pour entrer au Gymnase où elle se fit remarquer dans maintes pièces, et surtout dans le *Démon du jeu*. Engagée au Vaudeville, elle brilla au premier rang; *Trop beau pour rien faire*, la *Joie de la maison* 1855-58. A la Porte-St-Martin 1859-60, elle crée la Marguerite de *Faust*. A l'Ambigu, la *Dame de Monsoreau*. Entre temps, Mlle Amédine Luther avait épousé son camarade Raphaël Félix, le frère de Rachel (v. Félix Raphaël). Cette douce artiste mourut prématurément à 27 ans, le 26 juillet 1861.

Biographie : *Galerie Geoffroy*, t. I, notice par Salvador.

Iconographie : *Galerie Geoffroy*, t. I, de face, en pied, dans le *Démon du Foyer*, par Ch. Geoffroy.

LUTS Adolphe, Auguste, Favier. — Châtelet 1889-91.

LUTSCHER. — Sous ce nom : *Lutscher*, Fernand, Nice 1862-63; Mlle *Lutscher*, Alice, Nîmes 1879-80, Nice, Grenoble, Reims, Nantes, Besançon, Angers 1887.

LUVILLE. — Sous ce nom : *Luville*, père, né avant 1740, Marseille 1793, régisseur, Bordeaux 1818-20; Mlle *Luville*, soubrette, St-Quentin 1783.

LUZONA, Mme Mathilde. — Reims 1878-79, Toulon, Nice, Bordeaux, Nice 1886-87.

LUZUN, Germain, Pierre, Bouisson, Cherbourg 1881-1883, Montpellier, Mostaganem, Constantine, Marseille 1888, Verviers, Lille, Paris, St-Germain 1892-97.

LUZY, Mlle, Dorothée, Dorinville dite. — Femme de F. P. Guillon ou Guillou, avocat, (1793), puis de J. G. Maris, avoué (1795), née à Lyon le 6 juin 1747, était issue d'une famille d'artistes. A dix ans, elle était élève danseuse à l'Opéra-Comique (1757-62); Rouen. Ayant pris des leçons de Préville, Mlle Luzy débuta à la Comédie-Française le 26 mai 1763 par les rôles de Dorine de *Tartufe*, et de Lisette des *Folies amoureuses*. Reçue à l'essai à 1200 livres d'appointements le 14 juin, et sociétaire à demi-part le 10 avril 1764. « Elle n'a pas trompé l'espérance publique, lisons-nous dans les *Mémoires secrets* en date du 3 juin 1763. Elle a de la taille, de l'aisance, plus de finesse que de naturel.»

Mlle Luzy joua avec une égale supériorité tout le répertoire de Molière, Regnard, Marivaux et Destouches. Elle créa les rôles de Lisette de l'*Homme singulier* 1764, Agathe de la *Veuve* 1770, Lady Steele du *Chevalier français à Londres* 1778, Uranie des *Muses rivales* 1779, en tout 26 rôles en 18 ans, ce qui est fort peu; mais on l'utilisait surtout dans le répertoire. La Clairon se montre sévère pour cette actrice : « Pour l'élégance de la taille et de la figure, je ne connais rien au théâtre aussi bien que Luzy. Sa démarche est noble, ses gestes supportables, sa prononciation excellente, et dans le *medium* sa voix est bien. Hors une douzaine de vers dans le courant du rôle, dits à peu près dans le sens..... je ne crois pas qu'on n'ait jamais rien vu d'aussi plat, d'aussi décousu, d'aussi chantant, d'aussi bête, d'aussi comique. »

Empressons-nous de dire que l'opinion de la Clairon était loin d'être partagée par le public qui lui savait gré de son envie de bien faire, et même de chanter, de danser dans les divertissements, et de se prêter à toutes les utilités. Un jour même, pour rendre service, elle accepta de jouer un rôle de tragédie, et s'en tira avec honneur. Mais, malgré ce succès, elle ne renouvela pas cette tentative, en expliqua les raisons dans une lettre insérée au *Mercure* et s'en tint uniquement à l'emploi des soubrettes.

Mlle Luzy se retira le 31 mars 1781 avec 1500 livres de pension; les *Mémoires secrets* disent à ce sujet, en date du 28 avril : « Une maladie cruelle l'avait déjà mise dans le cas d'y renoncer (au théâtre) et de se jeter dans la dévotion. Grimm dit que ce qui détermina Mlle Luzy à se retirer, ce fut le chagrin de n'avoir pu épouser ni M. Landry, son ancien amant, ex-avocat, ni l'acteur Fleury qu'elle aimait. Il ajoute qu'elle entra dans un couvent (*Correspondance littéraire*, t. x, p. 416). Un an après elle en sortait. Le mari tant cherché se présenta enfin — un peu tard il est vrai — le 4 frimaire, an II, en la personne de l'avocat Guillon ou Guillou. Mariage de courte durée, terminé par un divorce en date du 25 novembre 1794. Seconde union le 19 octobre 1795 avec Jean, Gérard Maris, avoué au tribunal de première instance. « Jamais, a dit Berryer dans ses *Mémoires*, je n'ai vu de métamorphose plus complète que celle qui s'était opérée chez cette actrice si folâtre... » Le mariage l'avait rendue sérieuse, monotone, bizarre. Devenue veuve, elle vécut jusqu'à l'âge de 83 ans, dans l'obscurité la plus absolue, livrée uniquement à des pratiques de dévotion et de charité. Elle mourut à Paris, 18, rue de Condé, le 26 novembre (De Manne dit 23) 1830.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

M. Em. Campardon a publié deux pièces relatives à cette actrice; 1771, 25 mai, vol commis à la Comédie-Française dans sa loge; 1781, 31 mars, son brevet de pension.

Biographie: E. D. De Manne, *Troupe de Voltaire*. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II.

Iconographie: Buste par J. J. Caffieri (Salon 1781).

— *Troupe de Voltaire*, en buste de ³/₄ à gauche, eau-forte par H. Lefort.

LYDIE. — Sous ce nom : Mlle Lydie, ingénue, Funambules 1835-41 ; Mlle *Lydie*, Fol. Marigny 1871, Palais-Royal 1874.

LYNNÈS, Mlle Louise Lhenoret dite. — Sœur de l'artiste contemporaine, Mlle Marguerite Lynnès de la Comédie-Française, avait débuté avec elle aux Menus-Plaisirs en 1878-79.

LYON, Mme José, Anna, *Pauline*. — Théâtre Montansier 1848-51, Palais-Royal 1852, Lisbonne 1852-53. Amérique du Sud, modiste. Revenue en France avec un petit pécule, Variétés, Th. Déjazet, Renaissance, Gaîté 1873-1875, rôle de Junon dans la reprise d'*Orphée aux enfers*.

LYONNEL, Joseph, Félix Battanchon dit. — Nice 1867-69, Toulouse 1889-91, Caen, Chaux-de-Fonds, Paris, Liége 1895, Nîmes, Dijon 1897-1901. Sa mort, *Rapport* 1907.

LYONNEL, Mlle Marie, Charlotte Legay dite. — Soubrette, actrice d'opérette, mère dugazon. Toulouse 1873-75, Marseille 1876-79, Paris, Marseille, Nice, Aix-les-Bains. Vive, accorte, comédienne de valeur, elle faisait partie de la troupe de Monte-Carlo lorsqu'elle y mourut en mars 1892.

LYONNET. — Sous ce nom : *Lyonnet*, Etienne, Léon Ogez dit. — Ambigu 1848-55. Jacques Arago dans ses *Foyers et coulisses* en parle comme d'un excellent artiste, consciencieux : « Lyonnet et Saint-Ernest, c'est le talent doublant le talent. » Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1889 ; *Lyonnet*, jeune premier rôle, Th. Historique 1891.

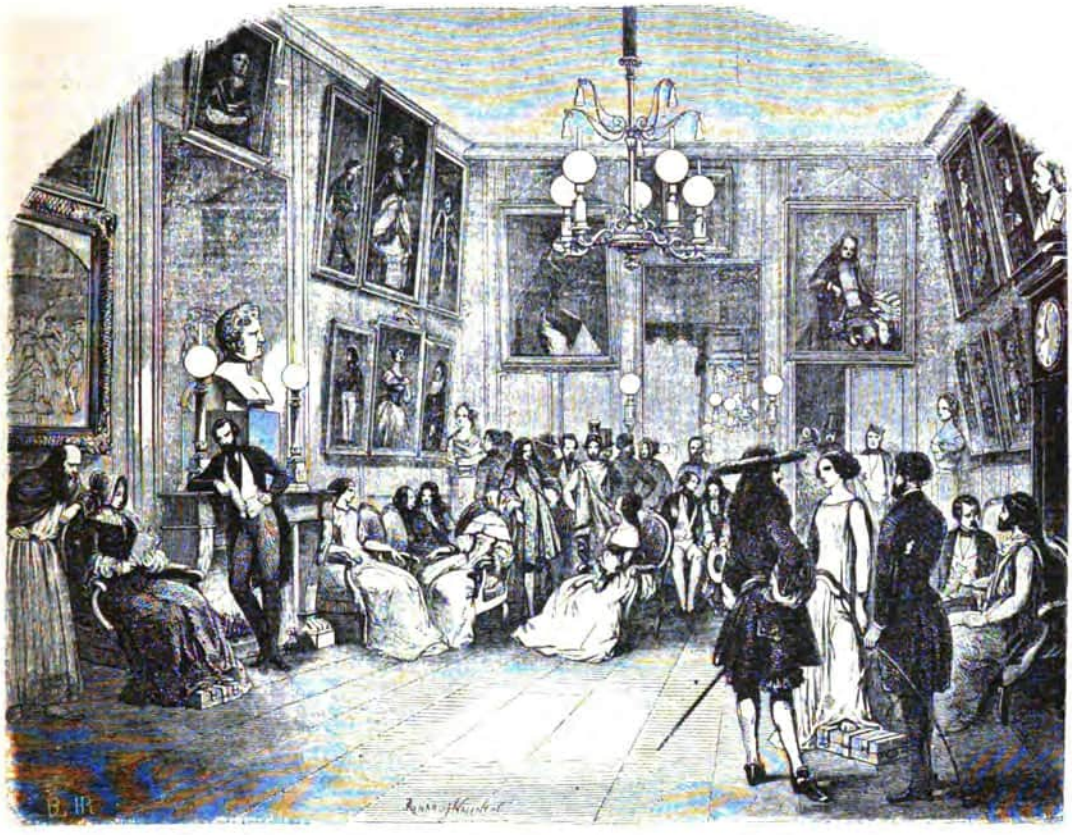
Répondant à une question qui fut posée dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, ces deux artistes n'ont de commun que le nom avec l'auteur du présent *Dictionnaire*.

LYOT, Henri. — La Rochelle 1850.

LYS, Mlle. — Th. Cité, Variétés 1799.

LYSIS. — Sous ce nom : *Lysis*, Nantes 1794; M. et Mme *Lysis*, Lille 1811.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



LE FOYER DES ARTISTES DE LA COMÉDIE FRANÇAISE (Epoque de Louis-Philippe)

« Il ne restera d'un talent souvent sublime qu'une mémoire incertaine. Victime de l'envie, jouet des gens sans goût, en proie aux journalistes, voilà la part d'un grand acteur pendant sa vie ; rien ne parle pour lui après sa mort. »

MONVEL.

MABILE ou Mabille Jacques. — Comédien de la troupe royale gagée par Henri IV. Le 27 février 1609, Mabile qui demeurait rue Montorgueil fait baptiser son fils Claude à Saint-Eustache. Le 18 janvier 1619, le même Jacques Mabile « comédien du roi » fait baptiser sa fille Marie que venait de lui donner sa femme Anne Biche. La marraine fut une comédienne, Marie Venière, femme de noble homme Mathieu Le Febure, comédien du roi. Ce dernier jouait sous le nom de La Porte.

MABILLE, Mlle. — Ambigu 1793.

MABIRE, Lucie, Rose, Françoise, femme Plouvier Ire. — Née à Rueil vers 1822, fut élevée dans cette localité où ses grands parents tenaient une auberge. Figurante à l'Ambigu, élève à la salle Molière, jeune première au th. Saint-Antoine, elle se fit remarquer à ce théâtre dans un rôle de bohémienne, dans *Dinah*. Quand ce théâtre ferma, elle passa à la Renaissance où elle jouait sous son seul prénom de *Lucie*. Ses débuts eurent lieu salle Ventadour le 1er mars 1841, rôle d'Hélène dans la *Fille du tapissier*. Deux mois et demi plus tard, ce théâtre fermait ses portes à son tour. Rentrée à l'Ambigu, mais cette fois comme actrice, Mlle Lucie Mabire y passa presque inaperçue jusqu'en juin 1842. A cette époque, elle eut la chance de doubler une camarade dans *Paris la nuit*, et fut remarquée. On peut citer, parmi ses meilleurs rôles, Catarina de *Gaëtan il Mammone*, Louise des *Etudiants*, Léona de la *Closerie des Genêts*. Actrice intelligente et de talent, énergique, distinguée, Mlle Lucie Mabire fut recherchée par le Théâtre Historique où Alexandre Dumas

EFERUS - Recherches & Classification numériques

lui confia le rôle de la femme Tison dans le *Chevalier de Maison Rouge*. Elle en fit une création inoubliable (3 août 1847). A l'Ambigu : Rose Simon du *Pardon de Bretagne*, Mme Poyer du *Mauvais Cœur*, la reine Bacchanal du *Juif Errant*, la Sachette de *Notre-Dame de Paris*, etc. Le 12 juin 1851, elle épousait Edouard Plouvier dont elle créait le soir même le premier rôle dans sa pièce les *Vengeurs*.

A la Porte-Saint-Martin, Lucie Mabire se fit encore applaudir dans les rôles d'Elisabeth de *Richard III*, de Charles VIII de *Frère Tranquille*, d'Elisa de l'*Honneur de la Maison*, rôle très difficile et très bien rendu, de Milady dans une reprise des *Mousquetaires*, où elle fut supérieure, d'Eskam de *Schamyl* ; dans *Paris*, elle joua cinq rôles. A la suite d'une chûte qu'elle fit sur la scène, dit-on, elle s'alita et mourut peu de temps après. Celle que Frédéric Soulié avait surnommée « la Fille aux cheveux bleus » repose au cimetière du Père Lachaise.

Biographie : les *Théâtres de Paris*, galerie Lorsay, notice par Ed. Plouvier. — Gallois, *Th. de la Porte-St-Martin*, biographie. — *Galerie Geoffroy*, notice par Ph. Boyer.

Iconographie : *Galerie Lorsay*, en pied, de ¾ à droite, dans *Schamyl*, par Lorsay, lith. A. Collette.

— Gallois, th. de la Porte-St-Martin, mi-corps, de face, par H. Pottin, grav. sur bois par Diolot.

— *Galerie Geoffroy*, en pied, de face, dans le *Chevalier de Maison Rouge*, grav. par Ch. Geoffroy.



Lucie MABIRE, d'après H. Pottin

MACAIRE. — Marseille 1793.

MACÉ, Mlle Marguerite. — V. Mme Montrouge.

MACÉ, Mlle Adèle, dite Fernande. — Rouen 1855-59.

MACH, Mme Thérèse, Anna, Antonia Vidal née en 1834. — Cirque Napoléon 1860-70, Cirque d'hiver 1872 et années suivantes. En 1896, 61 ans, 30 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Retirée à Fontenay-s/-Bois 1909.

MACHANETTE, Achille, Auguste. — Débuta à la Comédie-Française dans le rôle d'*Othello* de Ducis, et lorsque, doué d'une voix magnifique, il passa à l'Odéon aux environs de 1841, on le croyait alors appelé à devenir un tragédien de mérite. On le vit tour à tour dans *Ivan de Russie*, la *Sœur de la reine*, le *Vieux Consul*. En 1848, nous retrouvons Machanette au Théâtre Historique d'où il passe à l'Ambigu où pendant plus de vingt ans il va remplir toutes les besognes (1852-73). N'est-ce pas à propos de Machanette que Ch. Monselet écrivait cette boutade, au sortir de la représentation des *Quatre Henri* (Ambigu 1869) : « Mais croirait-on que l'auteur et la direction ont eu la cruauté d'infliger le rôle de Jacques Clément à l'honnête Machanette ? Jamais, au grand jamais, je ne pouvais me figurer M. Machanette se jetant, selon la tradition, sur Henri III et lui enfonçant son couteau dans « le petit ventre, au-dessous du nombril ». M. Machanette est incapable de ces choses-là ». Passé à la Porte-St-Martin vers 1874, il obtint en 1877 500 fr. de pension de la Société des Artistes pour ses 63 ans d'âge et ses 35 ans de théâtre. Retiré vers 1880, le pauvre homme vécut dans une situation précaire, secouru même par le maire du troisième arrondissement. Sa mort subite, survenue au moment où il allait pouvoir entrer aux Petits-Ménages, fut annoncée au *Rapport* de 1887.

MACRON, Jacques. — En juillet 1562, Jacques Macron, chef de troupe « joueur de moralitez, histoires, farces et violles » avait demandé à l'échevinage d'Amiens la permission de jouer en cette ville « l'apocalypse et autres histoires, moralitez et farces honnestes et non scandaleuses. » On l'autorisa à jouer pendant huit jours, mais à la condition de soumettre ses pièces à « Maistre Adam ou autre docteur » et de faire relâche les fêtes et dimanches pendant les vêpres.

(Petit de Julleville, les *Comédiens en France au Moyen-Age*, p. 347).

MADA, Mme. — D'abord choriste à Feydeau, débuta le 4 août 1824 au théâtre de Madame, rôle de la mère de l'*Epreuve villageoise* et le 12 sept. suivant, à l'Ambigu, dans *Clara*. Ambigu 1825-26. Harel la qualifie « actrice médiocre. »

MADELEINE, Mlle. — Palais-Royal 1858.

MADELINE, Mlle Ernestine Gompen dite. — Charmante soubrette, Le Hâvre 1853-55, Lyon 1856-57, Le Hâvre 1858, Palais-Royal 1859-65, Rouen 1867, Liége 1868-69, Hombourg 1870, Odessa 1872-75, Varsovie 1876, Bruxelles 1877, New-York 1878, Amsterdam 1879, th. des Arts 1880-81, St-Pétersbourg 1882-83, Bruxelles 1884-85, Paris 1886-91, Bordeaux 1892-1901.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Sa mort fut annoncée sous le nom de Gompen au *Rapport* de 1902.

MADEUF, Louis, Armand. — Mâcon 1856-57, Troyes 1858-59, Dunkerque 1860-61, Alençon 1862, Elbeuf 1863, Alais 1864, Lorient 1865, Limoges 1867-68, Agen 1869-70.

MADINIER. — Jeune premier doué d'un bel organe, mais trop uniforme, fit partie de la troupe de Mlle Raucourt en Italie, de 1807 à 1811.

MADINIER, Mlle. — Elève du Conservatoire. Soubrette, Bruxelles 1822-23, Rouen 1825. Une dame *Madinier*, Marie, Sophie, se trouvait à Amiens 1845-47.

MAES, Mme Marie, Thérèse, Méas dite Amanda. — Th. Déjazet 1867, Bordeaux 1868, Lyon 1869-70, Nantes 1872-74, Boulogne 1875-76, Bruxelles 1878, Ambigu 1879-81, Paris 1882 et années suivantes. Sa mort, *Rapport* 1894.

MAFIAIT, Mme. — Soubrette, Genève 1863.

MAGALON, Mme Jeanne, Yvonne, née en 1841. — Chambéry 1867-68, Mons 1869-70, Charleville 1874-76, St-Quentin 1877, Mons 1878, Le Mans 1879-80, Boulogne-sur-Mer 1881-84, Rolleboise 1885, Paris 1886-90, Boulogne-sur-Mer 1891-92, Pamiers 1893-94, Paris 1895 et années suivantes. En 1905, 64 ans, 34 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Admise à la maison de retraite de Pont-aux-dames 1906. S'y trouvait en 1909.

MAGGINI, François Sablon. — Liège 1880-81, Paris 1882-83, Moscou 1884-85, Paris 1886, New-York 1887-88, Paris 1889-91, New-York 1892-93. Sa mort annoncée sous le nom de François *Maggins*, *Rapport* 1894.

MAGGIOLO, Auguste, Raphaël. — Chambéry 1861-63.

MAGGIOLO, Mme Elisabeth. — Chambéry 1861-63.

MAGITO, Philippe. — D'origine hollandaise, acteur forain et entrepreneur de spectacles, foire St-Germain 1741. En 1762, l'incendie de cette foire détruisit son humble baraque.

MAGITO, Mme. — Chambéry 1850.

MAGNAN, Mme Catherine, Clotilde, Léonie. — Bruxelles 1855-57, Lyon 1858-62, La Haye 1863, Lyon 1864-68.

MAGNE. — Sous ce nom: *Magne*, Nicolas, Désiré dit *Constant*, Paris 1852-53, Gymnase 1854. Décédé en 1854; Mme *Magne*, Louise, Caroline, Variétés 1875-1901, Paris 1902 et années suivantes.

MAGNIANT-Liot. — Chartres 1852.

MAGNIER. — Sous ce nom: Mlle *Magnier*, Louise, Jeanne, Léontine, Château-d'Eau 1878, Ambigu 1879-80, Château-d'Eau 1881-82. Ne pas confondre avec l'artiste contemporaine Marie, Louise, Joséphine; Mlle *Magnier*, Victorine, Constance, Bayonne 1880, Rennes 1881, Verviers, Dijon, Cherbourg 1885, Dijon, Alger, Vaudeville 1889, Toulouse 1890, Amiens 1891. Habitait Amiens en 1909.

MAGNIN, Georges. — En 1894, 70 ans, 48 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1903.

MAGNY, Mlle Virginie, Louise. — Porte-St-Martin 1861-62, Châtelet 1863-64, Gaîté 1867-1884, Paris 1885 et années suivantes. Habitait Paris en 1909.

MAGUE DE SAINT-AUBIN. — Auteur dramatique et acteur au Boulevard chez Nicolet aîné et Nicolet cadet, Ambigu 1782-83.

MAHÉ, Mlle Cécile, Odine. — Vaudeville, Cirque impérial 1855-56.

MAHIEUX, Mme veuve Pierson. — En 1858, 71 ans, 200 fr. de pension.

MAHIN, Mme Judith. — Athénée 1881-83.

MAIGNÉ ou Maignée, Mlle Amélie, Louise, dite *Melcy*. — Gymnase 1848, Lyon 1852.

MAILLARD. — Acteur forain. Après avoir porté le petit collet, Maillard se fit acteur à la Foire Saint-Germain où il tenait les rôles de Scaramouche, 1711. Après avoir fait partie de la troupe de la dame Baron 1712-16, il alla courir les provinces, puis reparut à la Foire Saint-Laurent en 1721, avant de retourner encore en province. Maillard fut blessé dans un duel qu'il soutint pour l'honneur de sa femme.

MAILLARD, Mme Jacqueline Dumée. — Femme du précédent, était fille d'un officier de cuisine de Catinat. Raccommodeuse de dentelles, elle épousa Maillard et parut à ses côtés sur les planches de la foire, suivant la destinée de son mari à Paris et en province dans l'emploi des Colombines. Elle mourut des suites d'une chûte en septembre 1721.

MAILLARD, Mlle, aînée, Apoline, Gilberte. — Née à Fontenay-sous-Bois le 11 janvier 1788, débuta comme soubrette à l'Odéon le 5 mai 1812, et mourut d'une affection de poitrine la même année. Elle avait été la protégée de Mlle Duchesnois.

MAILLARD, Mlle, cadette, Agathe, Jacqueline. — Etait née, comme sa sœur, à Fontenay-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sous-Bois le 8 mai 1791 ; toutes deux étaient filles de Charles Maillard, surveillant du parc de Mgr d'Orléans. Monvel, qui habitait l'été le même village, ayant pris plaisir à lui donner quelques leçons de diction, vit en peu de temps son élève faire de si rapides progrès qu'il n'hésita pas à la présenter à la Comédie-Française. Ce début eut lieu le 11 juin 1808, dans le rôle d'Hermione qu'elle joua, non en apprentie, mais en actrice sûre d'elle-même. Le bruit courut dans Paris qu'une grande tragédienne était née, et la foule accourut. On trouva cette « enfant » plus habile que les maîtres de l'art. En butte à l'envie, sans appui — Monvel vieilli était sur son déclin — Mlle Maillard allait être sur le point d'abandonner la partie, malgré ses brillants débuts, lorsque le poète N. Lemercier voulut bien s'intéresser à elle et la recommanda à Talma qui promit de lui donner la réplique dans *Iphigénie en Aulide*. Promesse tenue de la façon la plus honnête, et qui contribua à mettre Mlle Maillard en évidence dans tous les rôles de l'emploi des grandes princesses. C'est qu'indépendamment de ses autres qualités Mlle Maillard avait surtout appris de son maître Monvel l'art de bien dire. Hélas ! un si beau commencement ne devait guère avoir de lendemain. Physiquement brisée, malade, méconnue, découragée, elle suivit de quelques mois dans la tombe sa sœur aînée, le 27 janvier 1813, emportée comme elle de la poitrine.

Biographie : E. D. De Manne, *Troupe de Talma*.

Bibliographie : *L'Opinion du parterre*, t. VI, p. 101.

Iconographie : En buste, de ¾ à droite, eau-forte par Fr. Hillemacher.

MAILLARD. — Sous ce nom : *Maillard*, Alph., th. Beaumarchais 1856-58 ; *Maillard*, Louis, Jérôme, né en 1840, Palais-Royal 1868 et années suivantes. En 1901, 60 ans, 27 ans de théâtre, 400 fr. de pension. Habitait Paris en 1909.

MAILLART. — Laruette, mort à Nancy en mai 1827.

MAILLART, Auguste, François.— Acteur à la Gaîté. En 1867, 66 ans, 43 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1870.

MAILLART, Adolphe. — Naquit à Metz le 10 décembre 1810. Il était le fils du correspondant dramatique de ce nom, et frère d'Aimé Maillart (1817-1871) l'auteur des *Dragons de Villars*. D'abord ouvrier typographe, Maillart débuta à la banlieue chez les frères Seveste. Sa première apparition à Paris eut lieu au théâtre de la Gaîté où il se fit promptement une réputation. Engagé à la Comédie-Française le 1er octobre 1837, il débuta sur cette scène le 14 mars suivant, mais après deux ans de séjour rue Richelieu, il entra aux Variétés où il n'était guère à sa place (1841-1842). Acteur froid, compassé, Maillart, acteur de tenue, représentait fort bien ce qu'en style du temps on appelait un « beau ténébreux ». D'aucuns lui reprochaient sa monotonie. D'autres vantaient sa passion contenue. Il fut nommé sociétaire le 1er avril 1847. Pendant ses vingt années de présence, Maillart rendit de grands services à la Comédie-Française. Il fit avec succès de nombreuses créations, notamment dans le *Verre d'eau*, *Adrienne Lecouvreur*, *Agrippa d'Aubigné*, *Une femme de quarante ans*, *Gabrielle*, *Mlle de la Seiglière*, les *Deux Veuves*, etc. Parmi les rôles qu'il reprit, il en est deux qu'il jouait excellemment : ce sont ceux de *Don Juan d'Autriche*, et le chevalier d'Aubigny de *Mlle de Belle Isle*.

Le 14 avril 1863, Maillart donna sa représentation de retraite, en présence de l'Empereur et de l'Impératrice. Il y parut une dernière fois dans le rôle de Bernard Stamply de *Mlle de la Seiglière*. Ce fut une très brillante soirée. Retiré du théâtre, Maillart qui était grand chasseur, passa les deux tiers de son temps à la campagne. Aussi, lorsqu'il mourut à 80 ans passés, à Paris, 107 rue Lafayette, le 7 mars 1891, était-il déjà fort oublié de la génération artistique d'alors. Ce fut Gerpré, en l'absence du président de la Société des artistes dramatiques empêché, qui prononça l'adieu suprême au cimetière Montmartre.

Iconographie : Musée de la Comédie-Française, catal. Monval, n° 166. *Les sociétaires de la Comédie-Française en 1864*, peint par Ed. Geffroy.

MAILLÉ. — Acteur-auteur, Ambigu 1786, Bordeaux 1799.

MAILLET, Mlle. — Agréable ingénuité, pensionnaire à la Comédie-Française 1842-43, Rouen 1845, Théâtre historique 1847-48. C'est à ce théâtre qu'elle créa Jolyette de la *Reine Margot*, Mme de Vertpré du *Mari de la veuve*, Héloïse Tison du *Chevalier de Maison-rouge*, Renée de St-Géran de *Monte-Cristo* (1re soirée), Julie Morel (2me soirée), Pauline de la *Marâtre*, Jacqueline du *Chandelier*. Dans ce dernier rôle qui la mit tout à fait en évidence, elle fut gracieuse et sincère (10 août 1848). On la revit encore dans le rôle de Pauline de l'*Hôtellerie de Genève* (25 novembre), Clara de l'*Argent* (2 décembre) ; elle mourut prématurément (*Rapport* 1849).

MAILLET, Mlle Victoire, Caroline, Cœlina Laignel dite. — Bordeaux 1849-50, Nantes 1852-55, Paris, Laval, Nantes 1862, Reims 1863-77. En 1865, 56 ans, 39 ans de théâtre, 200 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1878. Un orphelin Laignel-Maillet, élevé par les soins du Comité, fit partie de la maîtrise de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Saint-Augustin en 1854. Il était ciseleur sur métaux en 1861.

MAILLOT, Antoine, François Eve dit. — Né à Dôle en 1747, fut tour à tour soldat, déserteur, comédien en Hollande. De retour en France, il se mit à écrire des pièces pour les petits théâtres. Nommé commissaire de la Convention dans le Loiret, il faut rendre cette justice à Maillot qu'il n'abusa point de son mandat. Puis, en 1796, redevenu Gros-Jean comme devant, il reprend sa plume et trouve le type de Mme Angot qu'il mit en opéra-comique sur le Théâtre d'Emulation, 1796. Mais ce naïf ne devait guère profiter de sa trouvaille. D'autres plus malins s'en emparèrent, et le pauvre Maillot, poursuivi pour ses idées politiques par la police impériale, alla passer dix ans en prison — 1804-14 — avant d'aller mourir à l'hospice Dubois.

MAILLOT. — Sous ce nom : *Maillot*, Lyon 1845-47 ; *Maillot* Hector, Stanislas, Léon, Bruxelles 1845-60 ; *Maillot* Pierre, Belleville 1860-63, Lille 1864-65.

MAINVIELLE. — Débuta à la Comédie-Française le 20 mai 1807 par le rôle de Xipharès de *Mithridate*. On le trouva plus grand que Michelot, mais l'on jugea sa figure désavantageuse ; on lui reprocha enfin un accent méridional assez prononcé. Il quitta le Théâtre-Français à Pâques 1808 pour tenir l'emploi de Damas en Russie. Nous relevons au compte de *Mainvielle jeune*, Martial, Tharaud, des engagements à Angers 1817-18, Metz 1822, Nantes 1825-26. Mainvielle jeune était raisonneur à la Comédie-Française le 1er avril 1840 et les années suivantes.

MAINVILLE. — Premier rôle, Lille et Douai 1773, aux appointements de 2200 livres. V. Mme *Paillusseau.*

MAIRALT, Henri. — Montpellier 1845-48.

MAIRE. — Sous ce nom: *Maire*, Auguste, Denis, Perpignan 1845, Nantes 1852, Reims 1853, Dunkerque 1855-56, sa mort, *Rapport* 1859 ; Mme *Maire*, Marie, Thérèse Kloquemann, Orléans 1854, Paris 1855-59, Brésil 1861, Paris 1864-68 ; *Maire* Nicolas, Alger 1880, Lille 1881-83, Paris 1884, Bordeaux 1885, Le Caire 1886-87, Paris 1888, Bayonne 1889-90, Dunkerque 1891, sa mort, *Rapport*, 1893.

MAISONNEUVE, Armand. — Théâtre Beaumarchais 1845-47, Théâtre historique 1848-50 (peut-être sous le nom de Henri Armand, aux appointements de 1200 fr. par an).

MAIZIÈRES. — St-Pétersbourg 1845-48.

MAJOU, Louis, Jacob, Gottfried, dit aussi Edouard *Hem.* — Angers 1872-74.

MALARD, Emile, Adolphe. — Né en 1841, donnait les plus belles espérances au sortir du Conservatoire où on l'opposait à Coquelin aîné. Engagé à Bruxelles 1864-67 ; le Hâvre 1868-69, Reims 1870-72. Malard débuta au Théâtre de la Renaissance lors de la reprise des *Bibelots du diable*, dans le rôle créé par Lassagne. Il y obtint un certain succès ; on lui trouva surtout beaucoup de naturel. Malard se produisit ensuite dans quelques matinées Ballande, créa même un rôle dans une *Famille* et fut engagé au Gymnase pour remplacer Pradeau. Après un début dans le *Plus beau jour de la Vie*, rôle de Bonnemain, il reprit le *Père de la débutante*, non sans talent. Parmi les pièces où il parut, nous citerons : le *Million de M. Pomard*, rôle de Pomard, 1875 ; le *Petit voyage* (reprise) rôle d'Auguste ; les *Cinq filles de Castillon*, 1876 ; le *Père*, 1877 ; la *Femme de chambre*, la *Belle et la Bête* (reprise), la *Cigarette*, la *Première saisie*, *Petite correspondance*, la *Navette*, 1878 ; *Nounou*, *Jonathan*, les *Convictions de papa* (reprise), 1879 ; le *Fils de Coralie*, 1880 ; les *Premières armes de Richelieu* (reprise), 1881. Malard passa à Lyon 1884-85 et vécut depuis à Asnières, où il habitait en 1909. En 1902, âgé de 60 ans, avec 41 ans de théâtre, il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

MALARD, Mme Emilie L. A. F. — Lyon 1884-85.

MALARD'HIÉ, Mme Virginie, Louise, Aline. — Reims 1869-70, Nantes 1872, Bruxelles 1873-74, Paris 1875-77 ; Gymnase 1878-79, Château-d'eau 1880. Sa mort, *Rapport*, 1881.

MALARDOT, Mme Alice. — Palais-Royal 1853-1856.

MALCK, Mlle Berthe. — Deuxième accessit de comédie et premier accessit de tragédie, 1887. Odéon, début dans *Clytemnestre ;* à la Comédie-Française, le 6 mars 1890 ; admise comme pensionnaire, elle resta à la Comédie comme tragédienne jusqu'en 1892.

MALET, Eugène, Marie, Etienne. — Dieppe 1852, Marseille 1853-55, Mons 1856-58, Orléans, Brest, Boulogne 1865, Versailles, Bordeaux, Roubaix, Tours, Nantes 1872, Arras, Versailles, Rouen 1876, Lille, Le Hâvre, Saint-Etienne 1879, Nancy, Tours, Troyes 1883-84, Angers, Calais, Cambrai 1891, Bordeaux, Reims, Paris 1895 et années suivantes. En 1892, âgé de 60 ans, Malet obtint 500 fr. de pension pour ses 44 ans de théâtre. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1903 en ces termes : « Un des derniers convaincus du drame. On l'inscrivait sur l'affiche sous l'anagramme de *Telam* pour ne pas le confondre avec Pierre Mallet. »

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MALEUVRE, Arthur, Aimé Davous. — Théâtre Montmartre 1854-56.

MALINE, Louis, Antoine. — Gaîté 1852-57.

MALINGRE, Mlle Madeleine. — L'une des signataires du contrat d'association de l'*Illustre Théâtre* (pour la conservation de la troupe des enfants de famille). J.-B. Poquelin-Molière était un des dix sociétaires, 30 juin 1643.

MALLARMÉ. — Comique et grime, Menus-Plaisirs 1891.

MALLEROT, Mme Adélaïde née Callé. — Théâtre des Funambules 1859-62, Paris 1863-77, Sa mort, *Rapport* 1878.

MALLET. — Sous ce nom : Mlle *Mallet*, John, Julia dite, Vaudeville 1845-48, Variétés 1850; *Mallet* Pierre, né en 1835, Gaîté 1862-76, Porte-St-Martin 1877-1904. En 1896, 61 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Gaîté 1905, Porte-St-Martin 1906 et années suivantes.

MALLEVILLE. — Sous ce nom : Mlle *Malleville*, Louise Giet dite, Ambigu 1865, Palais-Royal 1867-70, Bruxelles 1873-77; *Malleville*, Auguste, Le Hâvre 1876-78, Elbeuf, Saint-Germain 1880, Elbeuf 1881-82, Amiens 1883-1884, Caen 1885, Rennes, Nancy 1887, Paris, St-Etienne 1889, sa mort *Rapport* 1890.

MAL-ME-SERT. — Surnom d'un comédien du XVIe siècle, troupe de Pont-Alais dit Songe-Creux, Bar 1524.

MALON, Mme Marie, Adeline, Irma. — La Haye 1862-64, St-Pétersbourg 1865-67.

MALPART. — Sous ce nom : *Malpart* père, Bordeaux 1845; *Malpart* fils, Jean, Baptiste, Natalis, Amiens 1845, Nancy 1847, Bordeaux 1848, Dijon 1852-55, Amiens 1856-60, Nantes 1861, Amiens 1862-63, Gand 1864, Amiens 1865, Le Hâvre 1867. En 1868, 64 ans, 42 ans de théâtre, 300 fr. de pension. Amiens 1868-69, Mons 1870-72, Versailles 1873, Valenciennes 1874, Amiens 1875-80, Versailles 1881, Amiens 1882-89. Sa mort à 86 ans, *Rapport* 1890.

MALVAU, Mme Rosalie, Adolphine. — Ambigu 1859, Porte-St-Martin 1861-63. Habitait Paris en 1868.

MALVINA, Mlle. — Folies Marigny, 1865.

MANCEAU. — Sous ce nom : *Manceau*, amoureux et haute-contre, Lille 1781-87, Mme *Manceau*, jeune première, Lille 1785-87.

MANDELLY, — Mme Augustine née Lecat, femme puis veuve. En 1847, 68 ans, 52 ans de théâtre, 180 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1855.

MANEILLE, Mme Lucie, Antoinette, Palais-Royal 1875-79.

MANETTE, Mlle, belle-fille de Laporte du Vaudeville. — Ambigu 1792; la Colombine du Café des Arts, ci-devant Alexandre, an XI.

MANGARD, Alfred. — Angers 1853.

MANGIN, Charles. — Premier rôle, fort goûté en province, fut attaché comme pensionnaire à la Comédie-Française où il ne réussit guère en 1831-32 et 1838-39. Il passa aussi par l'Odéon, 1838. Parent des Moreau-Sainti. « Cet acteur, écrit-on en 1833, qui semble avoir été taillé tout exprès pour jouer le mélodrame, n'a ni la légèreté, ni la grâce, ni le ton nécessaires pour jouer l'ancienne comédie ». Peut être facilement confondu avec le suivant. Est-ce lui, Montpellier 1845-47 ?

MANGIN, Alcide, Louis. — Th. Luxembourg 1845, Beaumarchais 1852, Délassements, Lille, Bruxelles, Marseille, Nancy, Bordeaux, Genève, Th. du Cirque 1861, rôle du tambour-maître dans le *Bataillon de la Moselle* ; Versailles, Hombourg, Orléans, Lyon, Ambigu 1872. Disparu de l'*Annuaire* en 1873.

MANIN. — Sous ce nom : *Manin*, Pierre, Liège 1880-83, Valenciennes, Constantinople 1887, Cherbourg, Bruxelles 1890-93, Le Caire 1894, sa mort, *Rapport* 1895; Mme *Manin*, Amélie. mêmes étapes que le précédent, Le Caire 1895-98.

MANNEVILLE. — Bruxelles 1743, 440 florins d'appointements.

MANNEVILLE, Mme Marie, née Guérin, femme puis veuve. — Constantinople 1867-68, Marseille 1869-72, Bordeaux 1873 et années suivantes. Habitait Bordeaux en 1909.

MANNSTEIN, Charles, Frédéric Hohbac. — Ecole lyrique, Vaudeville 1856-57, Turin 1858-1860, Le Hâvre 1861-63.

MANŒUVRE, Mme, femme Hanoé. — Voir Hanoé.

MANON. — Sous ce nom : Mlle *Manon* Dancourt, v. Dancourt Marie-Anne; Mlle *Manon*, Carré dite, Ambigu, puis Grands Danseurs du roi, 1773.

MANSARD. — Porte-St-Martin 1822.

MANSART, Martin. — Théâtre du Prince impérial 1867-69.

MANSAY, Mme. — Duègne, Reims 1809.

MANSUY. Mme veuve Kinar. — V. Kinar.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MANTE, Mlle Louise, Charlotte, Théophile, *Delphine* Escoffié dite. — Née à Paris le 2 juin 1799, rue Croix, no 537, division de la place Vendôme, avait d'abord étudié la peinture avant d'entrer à l'École de déclamation où, dès la première année (1821) elle remporta le premier prix de comédie. La jeune élève de Granger débuta à la Comédie-Française le 12 septembre 1822 par le rôle de Célimène du *Misanthrope* et d'Hortense dans l'*Amour et la raison*: « Cette jeune et belle femme, écrivait-on dans les *Débats*, n'a point la beauté piquante de Mlle Contat, ni le charme irrésistible de Mlle Mars, mais elle réunit des qualités essentielles qu'il est rare de rencontrer au même degré chez une jeune personne ».

Engagée comme pensionnaire aux appointements de 4000 fr., reçue sociétaire le 14 mars 1823, Mlle Mante plut d'emblée dans les rôles de coquette, car la sensibilité n'était guère son affaire. Mlle Mars, elle-même au comble de la renommée, ne fut pas sans s'alarmer des progrès de la débutante, et l'on vit dans une soirée mémorable, le 30 octobre 1822, les deux rivales aux prises dans les rôles d'Henriette et d'Armande des *Femmes savantes*. La recette dépassa 7000 francs, chiffre considérable pour l'époque, et les deux artistes sortirent victorieuses de ce débat courtois qui se renouvela le 15 novembre avec une affluence extraordinaire de spectateurs.



Mlle MANTE, d'après Lacauchie

Un embonpoint précoce força malheureusement Mlle Mante à changer d'emploi. Il fallut abdiquer les rôles de coquettes pour prendre ceux de demi-caractère; Célimène devint Arsinoé, ainsi du reste. Mlle Mante, en dehors du répertoire, créa quarante rôles à la Comédie-Française, entre autres, Mme de Prie de *Mlle de Belle-Isle*, 1839, Lady Churchill du *Verre d'eau*, 1840, la Comtesse de l'*Héritière*, 1844, la Baronne de *Il ne faut jurer de rien*, 1847. Ce rôle fut le dernier qu'elle établit. Mlle Mante mourut à Paris le 25 mars 1849, après une courte maladie, laissant la réputation — en dehors de son talent de comédienne — d'une femme distinguée, spirituelle, instruite, et cultivant avec goût et succès la musique et la peinture. Le 1er mai 1849, une représentation fut donnée au Théâtre Français au bénéfice de sa sœur: Rachel dans *Andromaque*. Recette: 6630 fr. 40.

Biographie: E.-D. de Manne, *Troupe de Talma, Galerie Lacauchie*, notice par Et. Arago.

Iconographie: Musée de la Comédie-Française, catalogue Monval, n° 125, peinture toile, h. 0.68, l. 0.56, auteur inconnu. — N° 165, dans le tableau de Ed. Geffroy, les *Sociétaires de la Comédie en 1840*, rôle de la Maréchale de *1760* ou *Une matinée de grand seigneur*. — N° 213, dans le tableau *Les deux cousines*, rôle de Laure. — Musée Carnavalet: miniature, auteur inconnu. — Cabinet des estampes: dessin à la mine de plomb, par A. Lacauchie. — Salon de 1824: dans Rosine du *Barbier de Séville*, aquarelle de Passot. — Galerie Lacauchie, en pied, de face, dans le *Verre d'eau*, par Lacauchie, lith. Rigo. — *Troupe de Talma:* en buste de ¾ à gauche, eau-forte par Fr. Hillemacher.

MANTE, Louis, Amédée. — Gymnase 1853-59.

MANTELLI, Mlle Maria de. — Elevée au Sacré-Cœur, prit des leçons de Mirecour, joua une fois à Chartres et deux fois à l'Odéon, puis débuta à la Comédie-Française le 6 mai 1854. Elle fut admise comme pensionnaire. Paris 1865-74, Florence 1875-77.

MANTET. — Metz 1845-1847.

MANUEL, Reynders. — Odéon 1842, le *Bourgeois grand seigneur*, Odéon 1847-48, Folies dramatiques 1852, Gaîté 1861, les *Mohicans de Paris* 1864, le *Coup de Jarnac* 1866, le *Casseur de pierres* 1867, Paris 1875 et années suivantes. En 1880, 61 ans, 35 ans de théâtre, 500 francs de pension. Sa mort fut annoncée en ces termes au *Rapport* de 1892: « Sans avoir été jamais classé comme un acteur de premier plan, Manuel a toujours occupé une place importante dans nos théâtres de drame. La Gaîté est celui où il est resté le plus longtemps et où il a fait ses plus nombreuses créations: celles entre autres de *Jean la poste*, la *Maison du baigneur*, les *Pirates de la Savane*, la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Belle Gabrielle, etc. Dans une reprise de l'*Auberge des Adrets*, à l'Ambigu, il a même joué Robert Macaire avec un réel succès. » Pendant près de vingt ans, Manuel fut membre du Comité de la Société des Artistes et membre de la Commission des comptes. Halanzier rendit justice sur sa tombe au dévouement sans bornes du défunt. L'année suivante on annonçait qu'une mention honorable lui avait été accordée par le Ministère pour services rendus. Manuel s'était fait surtout remarquer dans le rôle de Rétif de *Rétif de la Bretonne* et dans une *Pêcheresse*.

MANUELLE, Benoist, Désiré dit. — Porte St-Martin 1851, Paris 1853-54.

MANVOY, Mlle Joséphine, *Athalie*. — Vaudeville 1861-64, Ambigu 1865-74, St-Pétersbourg 1875 et années suivantes. Ingénue charmante et élégante. Se retira prématurément du théâtre. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1888. Une foule nombreuse d'amis l'accompagna jusqu'au Père Lachaise. Mère de Mlle Malvau, l'actrice contemporaine.

Iconographie : *La Fête impériale*, par Fr. Loliée, photo mi-corps de ¾ à droite, cliché Cremière.

MANYER, Mlle. — Douai vers 1773. Appointements 2000 fr.

MARADA. — Théâtre-Français comique et lyrique 1792.

MARAIS, Mlle Rose. — Clermont-Ferrand 1848.



LÉON MARAIS dans les *Danicheff*, cliché Liébert

MARAIS, Léon. — Né à Marseille le 29 avril 1853, fils d'un officier de marine, fut élevé à Paris au Collège Turgot. Il fit partie d'un régiment de marche en 1870, suivit ensuite les cours de Talbot et entra en 1873 au Conservatoire dans la classe de Monrose, d'où il sortit avec un deuxième prix de tragédie et de comédie en 1875. Engagé à l'Odéon, il créa d'une façon tout-à-fait remarquable le rôle de Wladimir dans les *Danicheff* (janvier 1876). Placé de suite au premier rang, on le vit jeune, chaleureux, fougueux, tour à tour dans l'*Hetman*, *Mauprat* (reprise) 1877 ; Oreste d'*Andromaque*, Gilbert de *Joseph Balsamo* 1878 ; *Samuel Brohl* 1879. Marais, ayant un physique qui le destinait à jouer des rôles de slaves, était le comédien rêvé pour créer *Michel Strogoff* au Châtelet. Il établit ce rôle le 17 novembre 1880 et le tint pendant presque toute l'année suivante. Engagé au Gymnase, il crée encore *Serge Panine* (5 janvier 1882), un *Roman parisien*, reprend *Héloïse Paranquet*, rôle de Raoul, et quitte ce théâtre en payant un dédit pour passer à la Porte-St-Martin : de Sartorys de *Froufrou* (reprise), *Nana Saïb*, 1883 ; *Macbeth*, la *Dame aux Camélias* (reprise), *Théodora*, rôle d'Andréas, 26 décembre 1884 ; entre temps on avait repris pour lui les *Danicheff*. L'année suivante, il joue 244 fois *Théodora*, et le rôle de Didier de *Marion Delorme* le 30 décembre. Aucune carrière n'est plus belle ni plus rapide. Il est la jeunesse, la force, le succès. La Comédie-Française veut le posséder, et l'engage, mais sans suite. A la Porte-St-Martin il reprend le rôle de Karloo de *Patrie*, et joue Richard du *Crocodile*, 1886 ; Jovelin des *Beaux Messieurs de Bois doré* (reprise) 1887 ; en 1889, les pourparlers sont repris avec la Comédie-Française où il entre comme pensionnaire, mais son premier début n'a lieu que le 25 octobre 1890 dans le rôle d'Alceste du *Misanthrope*, puis pour son deuxième début il crée le rôle de Martial dans *Thermidor*, 24 janvier 1891. La pièce est interdite après la deuxième représentation. Le 17 juillet, troisième début, rôle de Néron de *Britannicus*. Ces deux années d'attente et d'énervement avaient brisé sa raison et sa vie ; Marais succombait victime de son impatience et de sa sensibilité excessive. Ce tempérament de feu n'avait pu résister aux contrariétés et aux déceptions. C'est à l'église St-Honoré d'Eylau qu'eurent lieu ses obsèques, le 21 septembre 1891, en présence d'une foule que l'on évalua à 2000 personnes au moins. Le char funèbre disparaissait sous les bouquets et les couronnes. Au cimetière, M. Jules Claretie retraça la vie du comédien, affirmant que, s'il eût vécu, le titre de sociétaire qu'il ambitionnait si ardemment, lui eût été conféré à la fin de l'année. Marais avait épousé en premières noces sa camarade Hélène Petit (v. ce nom) enlevée prématurément, et en secondes noces en 1886, Mlle Rivière, fille d'un riche marchand de chevaux. Il avait été nommé officier d'académie en 1888.

Iconographie : Musée Carnavalet : dans *Ther-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

midor, par Philippe Hugon ; son buste dans Andréas de *Théodora*, par Bourdelle. — *Paris-Théâtre* n° 225, 6-12 sept. 1877, en buste, de 3/4 à gauche, photo, cliché Liébert, dans les *Danicheff*.

MARC. — Le premier acteur en France qui ait joué le rôle de Gilles. Troupe Alard 1697.

MARCADET, Jean, Rémy. — Né vers 1755, Ambigu 1770.

MARCEL. — Sous ce nom : *Marcel*, amoureux, troupe St-Edme, Foire St-Germain 1718 ; *Marcel* Coinlbanet, Gaîté 1845-47 ; *Marcel*, th. du Luxembourg 1852 ; Mme *Marcel*, Porte-St-Martin 1852 ; Mme *Marcel*, Louise, Martin dite, Turin 1867-69, Nice, Marseille, Athènes, Constantinople, Marseille 1878 et années suivantes.

MARCELIN, Léon, Lachapelle dit. — Bouffes 1883, Paris 1884-87, Folies dramatiques 1888, Menus-Plaisirs 1889-91, Variétés 1892-93, Menus-Plaisirs 1894-95. Créa aux Bouffes les *Mousquetaires au Couvent* et *Gillette de Narbonne*. Aux Folies, le capitaine Thomson, dans *Surcouf*. Sa mort, *Rapport* 1896.

MARCELLE, Mme Léonice Chantriaux, dite Léonie. — Nantes 1873, Reims, Boulogne-sur-Mer, Lyon 1878-80.

MARCHAL. — Sous ce nom : Mme *Marchal*, Rosalie, dite *Rénonville*, Nîmes 1852, Metz, Anvers 1859-65 ; Mme *Marchal*, Charlotte, Louise, Vaudeville 1854-55, Marseille 1856-58, Lyon 1859-62 ; *Marchal*, Louis, Joseph, Montparnasse 1859-64, Namur 1865, Annecy 1867, Clermont 1868 ; Mme *Marchal*, Eugénie, Montpellier 1863-65 ; Mme *Marchal*, Clémentine, Ernestine, née Jacquet, Montparnasse 1864-65, Annecy 1867-68, Chambéry 1868 ; *Marchal*, Jean, Adolphe, Léon, Château-d'Eau 1878-82 ; Mlle *Marchal*, Adrienne, Paris 1879-82.

MARCHAND. — Sous ce nom : Mme *Marchand*, soubrette, confidente, duègne, Cassel 1777-80 ; Mlle *Marchand*, Nantes 1793 ; *Marchand*, Jean, Claude, danseur figurant à la Comédie-Française 1762, utilités et chargé des annonces, pensionnaire 1799, mort en mars 1820 ; *Marchand*, Le Hâvre 1822 ; *Marchand*, Gaîté 1822-23, Cirque 1824, Nouvelle-Orléans 1825-26, à rapprocher de Marchand-Lemaire ; Mme *Marchand*, Porte-St-Martin 1823, peut-être une des suivantes ; *Marchand*, Jean, Louis, Adolphe, Lemaire dit, Porte-St-Martin 1841 et pendant les trente années suivantes. Nantes 1852, Strasbourg 1853-54 ; à Paris, se fit remarquer dans la *Faridondaine*. En 1865, 61 ans, 40 ans de théâtre, 300 fr. de pension, portée à 500 fr. en 1870. Le *Rapport* de 1875 annonça la mort de ce modeste et consciencieux vétéran de la Porte-St-Martin. Mme *Marchand*, Dejon, Pauline, Sophie, née Danis, Marseille 1849, La Haye 1852, Strasbourg 1853, Nantes, Paris, Nouvelle-Orléans 1857-60, Paris 1862 et années suivantes. En 1876, 67 ans, 26 ans de théâtre, 400 fr. de pension, sa mort, *Rapport* 1882 ; Mme *Marchand*, Marie, Augustine, Porte-St-Martin 1854-57 ; *Marchand*, Léon, Dejon, Aix 1856-62 ; *Marchand*, Dejon, Georges, le créateur du rôle d'Orphée, dans *Orphée aux Enfers* aux Bouffes 1858 et années suivantes. Rio-de-Janeiro 1867-69, Buenos-Ayres 1870, St-Pétersbourg 1871-72, Constantinople 1873-74, Odessa 1875-76, Bouffes 1877-79, Rio 1880-82, Saint-Pétersbourg 1883, Paris 1884-1900, Lausanne 1901-02. En 1895, 60 ans, 43 de th., 500 fr. de pension. Le *Rapport* de 1903 annonce la mort de Marchand, Dejon, Georges, qui fut un virtuose émérite. Mme *Marchand*, Lemaire, née Laurent, Paris. En 1865, 61 ans, 40 ans de th., 300 fr. de pension. Son nom disparut de l'annuaire en 1873. Mme *Marchand*, Élisabeth, née Roque, Folies dramatiques 1869-74.

MARCHANIVILLE, Mme de. — Caractères, Gand 1767.

MARCHEPIN, Mme. — V. Dengis.

MARCHETTI, Eugène, Henri. — Né en 1844, Marseille 1870-75, Bruxelles 1876, Odessa 1877, Lyon 1878-80, Bruxelles 1881-88, Marseille 1889 et années suivantes. En 1905, 60 ans, 38 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Marseille en 1909. Il y eut un *Marchetti* au th. du Luxembourg en 1861.

MARCHEVILLE, Théodore. — Gaîté 1852-56.

MARCHOT, Auguste. — Nantes 1852, Amsterdam, Théâtre lyrique, Marseille, Liège 1860, Lille, Strasbourg, Toulon 1870-72, Besançon, Nancy 1875-76, Dijon 1877, Nancy 1878 et années suivantes.

MARCK, Joseph, Kretz, dit Emile. — Elève de Tisserant et du Conservatoire, avait débuté à la banlieue puis à l'Odéon dans l'emploi des amoureux avant de devenir un habile et sympathique directeur. « Nous nous étions liés en l'été de misère 1854, a dit L. Péricaud, commençant ensemble le théâtre, assoiffés de gloire, nous enivrant des triomphes des autres, les rêvant nôtres... Nous gitions ensemble chez un troisième ami, Théophile Omer, aussi pauvre que nous, mais à la tête d'un mobilier. Quel mobilier ! Omer, qui venait d'être engagé à l'Ambigu, couchait dans le lit ; Marck sur le squelette d'un canapé ; et moi, le plus jeune, sur une descente de lit en peau de lapin. »

Marck quitta l'Odéon pour la province : Nancy 1864-65, Metz 1867, Nancy 1868-69. L'année 1870 le trouva directeur à Strasbourg. Emile Marck, dont chacun vantait la grande

EFERUS - Recherches & Classification numériques

droiture, très recommandé par Sarcey, fut l'organisateur des tournées de Mlle Favart. Plus tard, il fut nommé directeur de l'Odéon avec M. Emile Desbeaux. Officier de l'instruction publique en 1886, Chevalier de la Légion d'honneur en juillet 1894, Emile Marck se retira pour cause de santé à la campagne, dans une petite propriété laborieusement acquise. En 1897, âgé de 64 ans, avec 42 ans de th. il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort, survenue à Ingrandes-sur-Loire, fut annoncée dans le *Figaro* du 7 octobre 1899.

MARCUS, Mlle Florentine. — Pensionnaire à la Comédie-Française 1853-54.

MARCY, Alfred, Frédéric de. — Odéon 1859-1861.

MARE, Mme Marie, Julie. — Née en 1829, Abbeville 1865-67, Bourges, Lorient, Namur 1872, Liège, Verdun, Tournai 1876, Rennes, Fontainebleau, Lorient 1879, Bône, Constantine, Montpellier, Paris, Constantine, Rochefort, Charleville, St-Germain, Brest, Saint-Etienne, Nesle, Jemeppe s/ Meuse.

En 1899, 70 ans, 52 ans de théâtre, 500 fr. de pension, Châtelet 1902. Habitait Châtelet (Belgique) en 1909.

MARÉCHAL. — Sous ce nom : *Maréchal*, jeune acteur avantageusement connu à Turin où il excellait dans les rôles de marquis ; décédé avant mai 1808 ; *Maréchal*, Cirque Olympique 1824 ; Mme *Maréchal*, la Casilda de *Ruy-Blas*, Renaissance 1838 ; M. et Mme *Maréchal*, Fol. dram. 1845-48 ; Mlle *Maréchal* débuta aux Bouffes, salle des Champs-Elysées, en 1856, les *Dragées du baptême*, le *Cuvier*, *Croquefer*, *Vent du soir*, les *Petits prodiges*, pièce dans laquelle elle jouait du piano, 1857 ; elle créa Amphitrite dans *Orphée aux enfers*, 1858, *Geneviève de Brabant*, 1859, deux rôles dans le *Carnaval des revues*, 1860. En 1862-65, nous retrouvons à Marseille une demoiselle *Mareschal*, Amélie, Marie, que l'on disait avoir été aux Bouffes en 1858-59 ; Mlle *Maréchal*, Wilhelmine, Albertine, Rennes 1859-60, Lyon 1861-62, St-Pétersbourg 1863.

MAREUX, Achille, Ambroise. — Né en 1836, Bordeaux 1867-68, Rouen, Gand, Angers, Montpellier 1874, Amiens, Lyon, Bordeaux, Besançon 1878, Douai, Belfort, Paris 1882. En 1898, 61 ans, 32 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait St-Leufroy en 1909.

MARGAILLAN. — Acteur de l'Odéon, passé à l'Opéra-Comique, puis parti à l'improviste pour la Belgique, 1826.

MARGAINE, Mme Jeanne, Alphonsine, née Benoît. — Châtelet 1867, Palais-Royal 1868 et années suivantes.

MARGUERITE. — Sous ce nom : Mme *Marguerite*, Chambéry 1846 ; Mlle *Marguerite*, th. du Cirque impérial 1861-62.

MARIA, Mlle. — Sous ce nom : Mlle *Maria*, Variétés 1819, Panorama dramat. 1822, Variétés 1822-25 ; Mlle *Maria*, Marseille 1845-47 ; Mlle *Maria*, Cécile, autre que la précédente, Marseille 1845-47 ; Mlle *Maria*, th. du Cirque 1862. (V. Gerfaut, Kalpestri).

MARIANI, Mlle. — Sous ce nom : Mlle *Mariani*, Adèle, Variétés et Porte-St-Martin 1819-24. Avait passé par le Panorama dramatique 1823 ; Mlle *Mariani*, Châtelet 1865.

MARIDOR, Jules, Ambroise. — Belleville 1853.

MARIE, Armand. — Pensionnaire et régisseur du Palais-Royal pendant huit ans, Marie était entré au th. Cluny au mois d'août 1907. Il avait corsé de son entrain et de sa bonhomie des pièces telles que la *Marraine de Charley*, *Bridache*, *la Revue de Cluny*, les *Tribulations d'un gendre*. Il fut frappé de congestion cérébrale pendant le premier acte de la répétition générale de *Qui qu'a vu Ninette?* le 31 mars 1908, et mourut au théâtre même sans avoir repris connaissance. La répétition fut suspendue, et le corps ramené à son domicile, 13, avenue de Clichy. Marie avait 45 ans.

MARIE-JEANNE, Mme. — Théâtre historique 1877, Porte-St-Martin 1880.

MARIE-LAURE, Mme Bertrand de St-Rémy. — Fille d'un journaliste et de Mme Bertrand de St-Rémy dont le cours de littérature fut adopté au collège Chaptal. Elevée à Londres, peintre et musicienne, Vaudeville 1874.

MARIÉ, Mlle Paola. — Fille du chanteur Marié de l'Isle, Claude, Marie, Mécène, mort en septembre 1879 à l'âge de 78 ans. Elle avait pour sœurs aînées Mmes Galli et Irma Marié, les deux célèbres chanteuses et pour jeunes sœurs Mécéna, devenue chanteuse de cafés concerts et Jeanne qui ne fit pas parler d'elle au théâtre. Irma épousa le chef d'orchestre Colonne avec lequel elle divorça. Paola naquit à Paris le 28 mars 1851 et fut élevée jusqu'à l'âge de seize ans au couvent du Sacré-Cœur de Nancy. Après un passage au Vaudeville, Paola Marié alla créer aux Bouffes une opérette, *Madeleine* (1868). Remarquée par Hervé, celui-ci la fit engager pour trois ans au théâtre des Galeries, à Bruxelles. L'été, elle allait jouer à Londres. Enfin une création à Bruxelles la mit assez en dehors pour venir débuter aux Folies dramatiques dans Méphisto du *Petit Faust* (reprise). C'est à ce théâtre, après avoir joué le rôle de Gertrude dans *Héloïse* (1872), qu'elle s'acquit une véritable

EFERUS - Recherches & Classification numériques

réputation par sa création, à Paris, de Clairette de la *Fille de Madame Angot*, rôle qui avait été joué précédemment à Bruxelles par Mlle Ludgini. Vers la 120me Paola Marié tomba malade, puis quitta Paris sans seulement prévenir son directeur, M. Cantin. Celui-ci apprend l'arrivée au Caire de la fugitive, commence un procès en bonne forme, et demande, en outre des 15,000 francs de dédit stipulés, des dommages et intérêts. Paola passa l'hiver en Egypte, sans engagement, et de retour à Paris refusa de rentrer aux Folies avant la fin de son procès. Après bien des démarches faites par Busnach et Clarville, la capricieuse divette accepta de venir au Châtelet pour y créer le rôle de Nérida dans la *Belle au bois dormant* (4 avril 1874) aux appointements de cent francs par soirée, tandis qu'Hostein, directeur du Châtelet, déposait dix mille francs chez un homme d'affaires pour payer le dédit à Cantin. Hélas ! la *Belle au bois dormant* ne dormit que vingt soirs ! Le 15 juin, Paula entre aux Variétés pour une reprise des *Brigands*. En juillet elle remporte des succès à Bordeaux dans la *Fille de Madame Angot*, son triomphe, et les opérettes en vogue.



Mlle PAOLA MARIÉ, cliché Gaston et Mathieu

En 1875, nous la retrouvons aux Variétés, rôle de Toinon de la *Boulangère a des écus*. En 1876, aux Bouffes, le *Mariage d'une Etoile*, le *Moulin du Vert-Galant*, la *Boite au lait*, sans parler des reprises telles que *Madame l'Archiduc*, la *Princesse de Trébizonde*, la *Rose de St-Flour*, *Paola et Pietro* ; en 1877 création : la *Sorrentine*, l'*Etoile* ; en 1878, son nom figure en premier sur le tableau des artistes aux Bouffes ; créations : *Babiole*, *Maître Peronilla ;* reprise : la *Grande Duchesse de Gérolstein*. En 1879 : la *Marocaine*, création, 13 janvier. En 1880, elle accepte de faire partie, avec Capoul, d'une tournée de 14 mois en Amérique. En 1884, elle reparaît aux Bouffes dans le *Chevalier Mignon*, mais à partir de cette date nous perdons sa trace. Sa sœur Irma, plutôt chanteuse, comme leur grande sœur Galli, créatrice de *Mignon* et de *Carmen*, avait paru aux Bouffes en 1861 : la *Chanson de Fortunio*, les *Bergers*. En 1883, elle était à l'Opéra populaire (th. du Château-d'Eau) mais sans succès.

Biographie : les *Théâtres de Paris*, *Folies dramatiques*, *Paris-Théâtre* n° 67, 27 août, 2 septembre 1874.

Iconographie : *Paris-Théâtre* n° 67. Photo en buste, de ¾ à droite, cliché Gaston et Mathieu.

MARIGNAN, Denabre dit. — Fils d'un menuisier ; né à Bordeaux et mort à Paris, auteur et acteur. Fit représenter en 1776 la *Bague magique*, comédie en 3 actes.

MARIGNY. — Sous ce nom : Mme *Marigny* Cirque Olympique 1824, morte en 1855. Ce nom (M. ? ou Mme ?) se retrouve à Rouen en 1845-47.

MARILLIER, Joseph, Louis. — Marseille 1869-72.

MARIN. — Sous ce nom : *Marin*, détestable acteur des Variétés amusantes. Se fit coiffeur ; *Marin*, premier rôle de comédie, Marseille 1822.

MARIO. — V. Widmer, Charles.

MARION. — Sous ce nom : *Marion*, Cassel 1771-77 ; Mme *Marion*, Funambules 1822.

MARIOTTE. — Amoureux et utilités, Cassel 1782-85.

MARIOZ, Biollay dit. — Nîmes 1852-53.

MARIUS. — Sous ce nom : *Marius*, comique, Angers 1822-23 ; *Marius*, Antoine, Georges, Louis, Chavant ou Chavaut de Ribeaupierre (on écrit aussi Laribeaupierre), tragédien à la banlieue, 1826-27, débuta à la Comédie-Française le 18 mai 1827 par le rôle d'Achille d'*Iphigénie en Aulide*. « Un organe magnifique et un physique imposant » écrit-on. Théâtre Français 1827-28, Odéon 1829-30. A la Porte-St-Martin, il créa un rôle important dans *Marino Faliero*. Rentré à la Comédie-Française, il jouait d'une façon remarquable Lorédan des *Vêpres Siciliennes*. Reçu pensionnaire, il fut bientôt oublié. En 1859, il avait 58 ans, 32 ans de théâtre, recevait une pension de 200 fr. de la Société des artistes ; il vécut à Clichy-la-Garenne puis à Genève. — Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1882. *Marius*, né à Ternay, près Lyon, le 23 juin 1809, fils du maire de sa commune, propriétaire aisé ; destiné à l'état ecclésiastique, il s'échappa de la maison paternelle à l'âge de 12 ans, et entra chez un fabricant de châles, à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Lyon. Elève du professeur Devillier, il débuta dans cette ville, parcourut le midi de la France, le Piémont, obtint de grands succès à Rouen, et fut engagé à la Porte-St-Martin, 1845-48. Plus tard, il fit aussi florès à Bruxelles. En 1871, il entra comme deuxième régisseur aux Variétés.

MARKAIS, Octave, Philodème Marquet dit. — Acteur et auteur, né à Paris en 1815, selon Larousse, mort dans la même ville le 26 juillet 1869. Folies dramatiques 1840-49, Délassements comiques. Auteur quelquefois spirituel, Markais fit jouer à ce théâtre *Paquette et Grivet*, où il donnait lui-même la réplique à Alphonsine. « Il amuse, il fait rire, écrit Jacques Arago en 1852; il n'a pas d'autres prétentions; modestie va bien au mérite ». Vers 1853 il entra aux Folies dramatiques où il resta plus de douze ans. On le qualifie « acteur consciencieux et plein de zèle. » Il faisait répéter à Beaumarchais les *Entraînements du crime*, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie en montant son escalier (26 juillet 1869). Il avait 54 ans. Markais écrivit seul, ou en collaboration, un grand nombre de vaudevilles, parmi lesquels *Madame Barbe-Bleue* (Folies Marigny), l'*Orphéon de Fouilly-les-Oies*, 1865; *Angélique et Médor*, Délassements comiques; *Un chef-d'œuvre en sapin*, 1866; l'*Amour et son Carquois*, Athénée 1868, et avec Busnach, aux Bouffes, l'*Ours et l'amateur de jardins*, 1869.

MAROT, Mlle Alice. — Née à Paris vers 1855, soubrette et ingénue, St-Pétersbourg, Vaudeville 1877, *Dora*, *la Sortie de bal*, les *Bourgeois de Pont-Arcy*, les *Echéances d'Angèle*, le *Club*, accorte et provocante, Palais-Royal la *Revue trop tôt*, 1879.

Biographie: *Paris-Portrait* n° 343, 11-17 décembre 1879, notice par F. Jahyer.

Iconographie: *Paris-Portrait* n° 343, en buste, de face, photo-cliché Benque et Klary.

MERLELY, Mlle. — Bordeaux 1793.

MARLET, d'Argis, Eugène. — Tlemcen 1863-1864.

MARLY. — V. St-Mar.

MARMET. — V. St-Marc.

MAROTTE, Mlle. — Nièce de Mlle Beaupré (v. ce nom). Dut entrer au th. du Marais vers la mi-carême de 1662 (lettre de Corneille à l'abbé de Pure), joua au th. du Palais-Royal, sans y être attachée, le 23 juin 1663, et entra définitivement chez Molière en 1669. Elle passe pour avoir créé le rôle de la *Comtesse d'Escarbagnas*, ce qui pourrait être contesté, étant donné sa réputation de beauté, puisque Robinet nous la représente comme fort jolie « et pucelle au par-dessus. » Mlle Marotte créa le rôle d'une des sœurs de *Psyché*.

Biographie: *Troupe de Molière*, par Fr. Hillemacher, notice.

Iconographie: Bibl. nat., catalogue Duplessis, art. Beaupré, n° 3567.

— 1. En buste, de ¾ à droite, gravé par Fr. Hillemacher, 1857.

— 2. En pied, de profil à droite, lith. par J.-J. C.

MARQUET, Mlle *Delphine*, Joséphine, Victoire. — Elégante et belle actrice, sœur des demoiselles Marquet danseuses à l'Opéra, avait été danseuse elle-même et sortait des Variétés, lorsqu'elle entra comme pensionnaire à la Comédie-Française qu'elle quitta ensuite pour le Gymnase 1857-60, le Vaudeville 1861 et l'Odéon 1862-65. Puis le 6 juillet 1866 elle rentra de nouveau comme pensionnaire à la Comédie-Française où elle fit peu parler d'elle. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1878. Elle laissait le souvenir non seulement d'une charmante femme, mais d'une bonne et charitable camarade. Le 7 janvier 1869, Mlle Delphine Marquet, toujours très belle, avait créé le rôle de Mme Ernest dans les *Faux ménages*, et repris le rôle de la Marquise dans le *Pour et le contre*, le 16 mai suivant.

MARQUILLY, Jules, Denis. — Caen 1852, Genève 1853-54, Ile Maurice 1856-57, Rio-de-Janeiro 1858.

MARQUIS, Alphonse, Georges Duponty. — Th. Cluny 1875-77.

MARRE, Charles. — Nîmes 1845.

MARS, Mme, la mère, Jeanne, Marguerite, Salvétat dite. — Passait pour être originaire de Marseille ou des environs. Néamnoins, un aimable correspondant, M. A. Lesœur-Bertin, nous indique une autre piste à vérifier: le village de Fabrezan (Aude) où le nom de Salvétat est connu. Mlle Mars cadette vint dans ces parages en 1832 ou 1833. Mme Mars la mère garda de son origine un fort accent qui nuisit à sa carrière théâtrale. D'une extrême beauté, Mme Mars ne manquait point d'adorateurs. Nous savons qu'elle débuta à la Comédie Française le 20 mai 1778 par le rôle de *Mérope* et fut reçue comme actrice à pension. Elle y demeura trois ans. En 1775, elle avait donné naissance à un fils, Alphonse, Pierre Salvétat, né à Paris le 5 avril, et baptisé à Saint-Roch. Engagé le 8 septembre 1792 sous le nom de Salvétat, ce jeune homme fut tour à tour officier de cavalerie, blessé, prisonnier, décoré, chef d'escadron-capitaine. On le connaissait sous le nom du « frère de Mlle Mars ». Il était célibataire sans fortune en 1819, et dans l'aisance en 1820. Nous ne savons si Mlle Mars aînée était plus âgée ou plus jeune que ce frère, mais nous parlons

EFERUS - Recherches & Classification numériques

plus loin de la naissance de Mlle Mars cadette, — la grande Mlle Mars — que Monvel reconnut comme fille légitime, bien qu'il ne fût pas marié avec Mlle Mars (la mère), sans doute parce qu'il l'était déjà. Monval parti en Suède, où il se remaria en secondes noces, Mme Mars associa son sort à celui de l'acteur Walville qu'elle épousa par la suite, dit une note de De Manne, et vécut chez sa fille cadette dont elle administrait la maison. Walville mourut en juin 1830.

Mme Mars avait été fort belle, avons-nous dit. La grande Mlle Mars conserva toujours dans ses divers appartements deux portraits de sa mère, l'un fait à l'âge de 15 ans, l'autre à celui de 25. Le premier représentait une jeune fille ravissante avec une coiffure à racines droites, robe blanche à échelle de roses pompon, petit ruban de velours noir autour du cou, une vraie bergère de trumeau ; l'autre à perruque poudrée, avec boucles déroulées sur les épaules et une couronne de roses sur le côté.



Mlle MARS

MARS, Mlle, aînée, Louise, Salvétat dite. — Fille de la précédente, sœur et mère des deux suivantes, née en janvier 1774, fut une belle actrice, mais sans talent. Vraie poupée de modes, nous dit Roger de Beauvoir, portant des rubans de mille couleurs et des chapeaux à grandes plumes à quarante-cinq ans passés. On la vit tour à tour comédienne à Versailles avec sa mère, au th. Montansier, au th. Feydeau, début le 17 janvier 1794 dans la *Coquette corrigée*, à la Comédie-Française (pensionnaire) pour jouer les grandes amoureuses et les travestissements (1799). Après une longue absence, on la voit reparaître comme pensionnaire en 1817-18. Elle perdit sa fille Georgina (v. plus loin) en 1828 et mourut en 1837.

MARS, Mlle, cadette, Anne, Françoise, Hippolyte, Boutet dite, fille de Mlle Salvétat, dite Mars et de Boutet, dit Monvel. — Née à Paris, rue Saint-Nicaise, le 9 février 1779, et faussement déclarée « fille légitime » par Monvel qui n'était point marié avec Mlle Salvétat. (V. à ce sujet, plus loin, la biographie de Monvel). Monvel partit pour la Suède où il se remaria en secondes noces, (il l'avait été une première fois avant de connaître Mlle Salvétat) et la petite Hippolyte resta confiée aux soins de sa mère. Triste enfance passée entre une mère aux prises avec les nécessités de la vie, un vieil acteur, Walville, compagnon de sa mère, et une sœur aînée fort coquette. Espèce de Cendrillon, la pauvre Hippolyte, en vaquant aux soins du ménage, se désolait d'avoir les mains rouges. C'était alors une enfant fluette, « un faucheux » — comme son père qui était fort maigre — avec la peau noire. « Hippolyte est si maigre, écrivait Walville à l'un de ses amis, que nous craignons de la perdre. »

Ce fut en réalité Walville, qu'elle recueillit plus tard pauvre et délaissé, qui fit la première éducation théâtrale de la jeune Hippolyte. A douze ans, en 1791, elle joua le petit rôle du Plaisir dans un divertissement qu'on donna à Versailles et qui avait pour titre les *Etrennes*. A Paris, elle parut au th. Montansier dans le rôle du petit frère dans le *Désespoir de Jocrisse* Dugazon, Walville, et plus tard Mlle Contat prodiguèrent leurs conseils à la jeune fille ; à l'âge de seize ans, elle fut enfin admise à Feydeau où s'était réfugiée une partie de la comédie. Mais qui aurait pu deviner dans cette ingénue gauche et timide, la comédienne dont le nom devait briller quelques années plus tard au plus haut du firmament dramatique ?

Comprise par une faveur spéciale — n'était-elle pas après tout la fille de Monvel — dans la réunion définitive qui reconstitua la maison de Molière, Mlle Mars fut admise comme sociétaire à 3/8 de part. Cette part devait être portée successivement à 5/8 en janvier 1803, 3/4 en octobre de la même année, 7/8 en septembre 1804 et 12/12 en mars 1807. Mais n'anticipons pas.

« De beauxyeux, un doux regard, un maintien décent, une jolie figure et un organe agréable, écrit-on en l'an VII... elle ne manque

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ni d'intelligence ni de finesse, mais elle semble jouer continuellement avec timidité et son air de retenue, convenable à certains rôles d'*innocentes*, paraît d'un froid glacial dans tous ceux où l'on a droit d'attendre du sentiment ou de la gaîté. La faiblesse de sa complexion semble influer sur son talent et lui interdire les premiers emplois ». *(La Lorgnette de spectacle).*

En 1802 : « Visant peu à peu une grande réputation, mais s'acquittant fort bien de tous les rôles qui lui sont confiés. » *(Le Coup de fouet).* Il faut que le rôle du sourd-muet dans une reprise de l'*Abbé de l'Epée* la mette un peu en évidence, à cause précisément de la simplicité d'expression qu'elle y apportait, pour qu'on lui confie un premier rôle important d'ingénue, celui de Lisbeth dans *Herman et Verner* (1803). Désormais, elle est « l'aînée de sa sœur » par le talent. « Les Agnès, les ingénuités, lisons-nous dans l'*Opinion du Parterre*, de l'an XI, sont représentées par elle avec une perfection étonnante ; il suffit d'indiquer la jeune personne de la *Femme jalouse*, Angélique de l'*Epreuve*, Séraphine de *Minuit*, *Caroline*, Victorine du *Philosophe sans le savoir*, Charlotte des *Deux frères*, Isabelle de l'*Ecole des maris*, Angélique du *Malade imaginaire*... Sa figure est douce, jolie, naïve, son organe touchant, enchanteur, et de la plus rare perfection ; sa sensibilité exquise, son sourire plein de grâce et de finesse ; rien n'égale sa décence ; tout en elle ravit, séduit, enchante. » Et ce concert de louanges va durer pour le moins un quart de siècle.

Ce ne fut en réalité que vers l'âge de trente ans que Mlle Mars devint une femme véritablement séduisante ; jusque là elle était fort maigre et n'avait pour elle que deux beaux yeux noirs et profonds. Le peintre Lagrenée, l'admirant un jour à cette époque dans sa loge, lui disait qu'elle n'avait pas perdu pour attendre. — « Je désespérais d'être jamais belle, répondit-elle ; mais c'est à Paris que la Providence est plus grande qu'ailleurs, me voilà grasse ! ».

Les rôles créés par Mlle Mars dans les quinze premières années de sa carrière sont aujourd'hui bien oubliés. A peine peut-on citer Eugénie du *Tyran domestique*, Marie de Mme *de Sévigné* (1805), Betty de la *Jeunesse d'Henri V*, Benjamin d'*Omasis* (1806), Mlle de Beauval de *Brueis et Palaprat* (1807). Le départ de Mlle Contat, survenu en 1809, vint lui offrir un horizon plus vaste, bien qu'il lui fallût encore partager une partie de ses rôles avec Mlle Leverd. Le moment était venu pour elle d'aborder l'emploi des grandes coquettes, bien qu'elle conservât encore certains rôles d'ingénuités.

Mlle Mars créa encore Constance du *Vieux fat*, Amélie des *Deux gendres* (1810), mais eut le grand mérite à cette époque de faire remettre au répertoire les principaux ouvrages de Marivaux et de Dorat. Elle fut une incomparable Sylvia des *Jeux de l'amour et du hasard*. Toutes les grandes comédies de Molière furent, à son instigation, rendues à la scène et jouées, à son exemple, par les premiers sujets. En juin 1813, Mlle Mars fit partie du voyage de la Comédie-Française à Dresde. Nous avons raconté les particularités de cette excursion à l'article de Mlle George. Mme Fusil, qui se trouvait aussi dans cette ville à cette époque, en a parlé dans sa petite brochure rarissime *Notice historique sur* Mlle *Mars depuis 1795*, publiée en 1847 : « Mlle Mars, nous dit-elle, faisait les délices de la Cour et de la ville. Elle recevait l'élite des grands personnages réunis à Dresde ; maréchaux, princes, ambassadeurs, artistes étrangers briguaient la faveur d'être admis dans son salon ». Dans une promenade aux environs de Dresde, l'actrice fit une chute et se meurtrit la figure. Napoléon, ayant appris ce petit accident, se fit un malin plaisir de la faire demander sur le champ au palais ; elle parut, la figure à moitié cachée par son voile, et le souverain fut satisfait de voir comment une jolie femme savait faire preuve de courage. La troupe était de retour à Paris le 22 août.

Douée du goût le plus pur, le plus exquis, Mlle Mars donna pendant trente ans le ton de la mode aux femmes élégantes de Paris. Ses toilettes faisaient pour elle l'objet de patientes et longues recherches. Le moindre ruban prenait pour elle une importance extraordinaire, et c'est à cet art de s'habiller, non moins qu'à son organe suave et enchanteur, que cette délicieuse comédienne dut de faire illusion sur la scène jusqu'à la fin de sa carrière !

Nous ne pouvons reproduire ici la liste des cent-neuf créations de Mlle Mars à la Comédie, (1795-1839), liste dressée par De Manne, mais nous en rappellerons néanmoins quelques-unes par ordre de dates : Jenny de l'*Hôtel garni* (1814), Arthur d'*Arthur de Bretagne* (1816), la Comtesse de la *Manie des grandeurs* (1817), Emma de la *Fille d'honneur* (1818), Julie de la *Femme juge et partie*, Rose de la *Jeune femme colère* (1821), *Valérie* (1822), Hortense de l'*Ecole des vieillards* (1823), Mme des Ursins de la *Princesse des Ursins* (1825), Mme de Brienne du *Mariage d'argent* (1827). Elle s'essaya même dans le drame, puisqu'elle accepta de créer la Duchesse de Guise d'*Henri III*, Desdémone du *More de Venise* (1829), Dona Sol d'*Hernani* (1830).

La situation de Mlle Mars à la Comédie-Française était devenue — depuis la mort de Talma — unique en son genre. Retirée comme sociétaire le 4 février 1832, à la suite de certaines réductions financières qu'elle n'avait pas voulu accepter, elle avait fait liquider sa pension de retraite et était rentrée comme pensionnaire en 1833 : 30.000 fr. de traitement, 150 fr. de feux par représentation, assurés à huit par mois ; 8400 fr. de pension extraordinaire ; 3000 fr. d'intérêts sur les fonds sociaux.

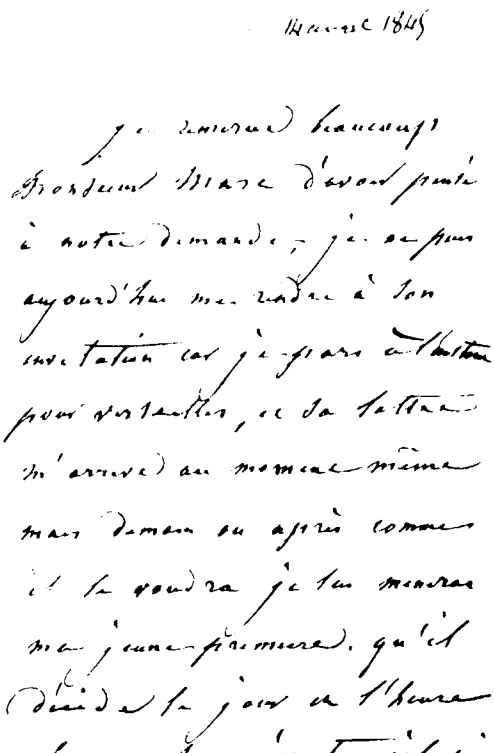
EFERUS - Recherches & Classification numériques

soit 55,000 francs, somme considérable pour l'époque. Elle sera encore *Clarisse Harlowe*, Elisabeth des *Enfants d'Edouard* (1833), la Tylbé d'*Angelo* (1835), *Mlle de Belle Isle* (1839), sa dernière création..... à soixante ans. En butte aux attaques de la presse, aux envies des nouveaux venus, Mlle Mars, cédant devant l'âge, dut cependant se résigner. Après avoir passé en revue tous les rôles de son répertoire, elle fit, le 31 mars 1841, dans *Tartufe* et le *Jeu de l'amour et du hasard*, ses adieux au public. Le 15 avril suivant, dans une soirée à son bénéfice, elle joua pour une dernière fois Célimène et Araminthe. Elle y fut admirable. Le ministre lui conserva le titre honorifique d'inspectrice des études au Conservatoire.

La vie privée de Mlle Mars est peu connue, sans doute parce que la femme dédaignait le bruit autour d'elle, menant une existence assez retirée. Nous savons seulement que de sa liaison avec un jeune officier suisse au service de la France, elle eut trois enfants, soit un fils et deux filles. Cet officier que Mme Fusil appelle Brown et E. M. Œttinger Jérôme Brown, tandis que De Manne nous laisse entendre qu'il s'appelait Brommer, mourut prématurément de la poitrine après 1813, dit Œttinger. Le fils, Adolphe Brommer, qui vécut toujours éloigné de sa mère, était caissier chez le banquier Edward à la mort de celle-ci (v. Hugo, *Choses vues*, 1887, in 8°, p. 176). Il conduisit le deuil de sa mère et hérita de 800,000 fr. Une fille de Mlle Mars mourut de la poitrine le 31 mars 1820 (De Manne, *Troupe de Talma*). Une seconde fille, Hippolyte, dite la petite Lilitte, signalée par Mme Fusil, mourut aussi du vivant de sa mère. Déjà, après la mort de M. Brown ou Brommer, Mlle Mars, profondément atteinte, avait dû se rendre à Bagnères-de-Luchon, avec son frère Salvétat, officier de cavalerie, afin d'y rétablir sa santé. La mort de sa nièce et de son élève Georgina Mars, en 1828, en lui rappelant la mort de sa fille, lui porta de nouveau un coup cruel.

La fortune de Mlle Mars avait reçu à deux reprises, dans la dernière période de sa vie, de graves atteintes. D'abord, en 1827, un vol domestique qui eut un grand retentissement, l'avait dépouillée de ses diamants. Ensuite, dans l'espoir de se récupérer, peut-être, elle se lança dans des spéculations de bourse où elle ne fut pas fort heureuse — ce qui ne l'empêcha pas, comme nous l'avons vu plus haut, de laisser encore 800,000 francs à son fils, faisant grâce de leurs créances à ses débiteurs assez nombreux.

Le vol des diamants de Mlle Mars, dont s'occupa le tout Paris d'alors, se résume en ces quelques lignes : Dans la soirée du 19 octobre 1827, Mlle Mars qui avait dîné en ville, est avisée que ses diamants ont disparu de son hôtel de la rue La Rochefoucauld. Sa femme de chambre, Constance Richard — on le sut ensuite — avait introduit dans l'hôtel son mari, François-Jean Scipion l'Africain Mulon, lequel fut arrêté à Genève où il s'était rendu pour vendre les diamants, dont une partie fut retrouvée dans ses bottes. Les époux Mulon — le mari protestant en faveur de l'innocence de sa femme — comparurent aux assises à Paris, le 31 mars 1828, et furent condamnés tous deux à 10 ans de travaux forcés avec exposition. Le premier des deux subit sa peine, mais la femme s'échappa de St-Lazare à la faveur de la Révolution de 1830. On ignora toujours ce qu'elle devint.



Autographe de Mlle MARS (Collection H. Lyonnet)

Il y eut un second vol : Cette fois on trouva dans la chambre même de Mlle Mars un coutelas de cuisine caché sous un coussin de fauteuil. Ce vol avait eu pour auteur un certain Garcin, ancien domestique de la comédienne. Ce fut alors que Mlle Mars prit le parti d'aller loger autre part et de mettre ses bijoux en lieu sûr, d'où les vers :

...En confiant et diamants et bijoux
Aux solides caveaux de la Banque de France
Vous n'avez pas caché le plus prisé de tous.....

Et pour finir :

Il faut, charmante Mars, ainsi que votre écrin,
Aller vous loger à la Banque.

Mlle Mars demeura tour à tour : en 1799, 11, rue Neuve St-Marc ; en 1800, rue de la Loi, 1223 ; en 1807-09, rue de la Loi, 8, devenue rue Richelieu ; de 1811 à 1820, rue Neuve du Luxembourg, n° 2 ou 2 *bis* ; de 1821 à 1824, rue Neuve St-Augustin, 20. Ce fut alors, vers

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1825, qu'en pleine prospérité, elle fit élever par l'architecte Louis Visconti un hôtel situé rue de la Tour des Dames, à l'angle de la rue de La Rochefoucauld. Elle devenait ainsi la voisine de Mlle Duchesnois et de Talma.

On a vendu, à la vente Destailleur, le 29 novembre 1894 (n° 293) le plan d'élévation de cet hôtel, in-folio, 7 dessins à la plume, lavés à l'aquarelle par Louis Visconti. Les adresses: rue de la Tour des Dames, rue La Rochefoucauld, 31, rue St-Lazare, 54 *ter*, s'appliquent à la même maison. Enfin, vers les dernières annés de sa vie, Mlle Mars alla demeurer rue Lavoisier, 13, où elle mourut après une maladie de trois mois, le 20 mars 1847, à 9 h. 18 du soir. Pendant sa maladie (une affection du foie compliquée d'un ramollissement graduel du cerveau), le Théâtre Français avait publié chaque jour un Bulletin de sa santé. Le soir de sa mort, son décès fut annoncé au public par les régisseurs dans tous les théâtres de Paris. Son corps demeura exposé pendant trois jours, et pendant ce temps, la moitié de Paris se pressa dans la rue Lavoisier. Le jour des obsèques, le Théâtre-Français fit relâche, et l'on évalua à cinquante mille personnes, indépendamment de toutes les notabilités parisiennes, le nombre de celles qui accompagnèrent le cercueil depuis l'église de la Madeleine jusqu'au Père Lachaise. Des discours furent prononcés par M. de Kératry au nom du gouvernement, par M. Viennet au nom des auteurs dramatiques, par le baron Taylor au nom des artistes, par Samson au nom du Théâtre-Français, par M. de Salvandy au nom des amis de la défunte.



Maison de campagne de Mlle MARS, à Sceaux

Aux domiciles de Mlle Mars, cités plus haut, nous devons ajouter hors Paris: une maison située à Versailles, boulevard du Roi, 9, où elle avait fait construire un charmant pavillon sur le jardin — maison dont elle dut, croyons-nous, se défaire quand elle perdit une partie de sa fortune — et une maison à Sceaux, dont nous reproduisons la vue d'après une gravure du temps.

Des lettres de Mlle Mars ont passé quelquefois en vente. Nous en possédons quelques-unes adressées à un sieur Carnet, dans lesquelles la comédienne en voyage se plaint de ces déplacements. Dans une autre, mise en vente le 27 avril 1903, écrite d'Italie, sans date, elle raconte que le directeur a fait banqueroute et ne paie ni elle, ni les autres artistes.

Qu'allait-elle faire en cette galère?

On trouvera de curieux détails sur Mlle Mars en voyage dans les *Mémoires de Laferrière*, p. 245-52, 271 et suivantes, ainsi que sur ses amours avec le peintre Gérard.

Enfin, le *Figaro* du 15 juin 1905, contient une curieuse lettre de M. Arthur Pougin, signalant le désastreux état dans lequel se trouvait à cette date la tombe de la grande comédienne au cimetière du Père Lachaise, avenue Casimir-Perrier, 8me division, 3me section. « Là, un peu en retrait, mais presque sur le bord de l'allée, vous verrez une tombe en forme de petite chapelle, fermée sur le devant par une grille. Sur le fronton, un nom et deux dates: « Hippolyte Mars, 5 février 1779 - 21 mars 1847 »..... A l'intérieur, pêle-mêle, des corbeilles vides, dans lesquelles sans doute il y eut des fleurs, puis des globes de verre..... tous ces objets épars, les uns debout, les autres renversés, couverts de poussière... » Bref, l'abandon le plus complet. La Comédie-Française en a-t-elle eu connaissance?

Biographie: Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. I. — *Galerie Lacauchie*, notice par E. Briffault. — Mlle *Mars*, notice biographique par M. Lireux, Paris, J. Hetzel, Warnod & Cie, 1847. La première édition renferme un fac-simile d'autographe, et la seconde, deux. *Notice historique sur Mlle Mars depuis 1795*, An. (Mme Fusil). — E. D. De Manne, *Troupe de Talma*.

Bibliographie: *L'Opinion du Parterre*, 10 vol. Toutes les biographies dramatiques depuis Geoffroy jusqu'à Gautier et Janin. — E. M. Œttinger, *Mlle Mars et sa cour*, curieux ouvrage traduit de l'allemand, par P. Royer, 2 volumes, Bruxelles 1858. — *Mémoires de Mlle Mars*, 2 vol., Paris 1849 (inachevés) par Roger de Beauvoir, ouvrage sans aucune va-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

leur documentaire. -- *Confidences de Mlle Mars*, recueillies par Mme Roger de Beauvoir (ex-Mlle Doze), sans aucun intérêt. — *Mémoires de Laferrière*.

Iconographie : Les portraits, gravures, statues, bustes, etc, de Mlle Mars sont innombrables et cette énumération occuperait ici à elle seule plusieurs colonnes. Elle se trouve complète, ou à peu près, dans l'ouvrage de M. Emile Dacier, le *Musée de la Comédie-Française*, in 4°. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, 1905, auquel nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur.

MARS, Mlle Marie, Louise, Hippolyte, *Georgina*, Salvétat, fille de Mlle Mars aînée, était née en Angleterre. Elève de sa tante, Mlle Mars cadette, cette jeune fille avait débuté à la Comédie-Française le 12 mai 1826 par les rôles d'Agnès de l'*Ecole des femmes* et de Charlotte dans les *Deux frères*. Elle mourut d'une fièvre cérébrale, à Paris, le 29 juin 1828, à l'âge de 19 ans. Mlle Mars, qui depuis la mort de sa propre fille avait regardé Georgina comme son enfant et voulait la doter, fut profondément affligée de cette mort.

MARSIGNY, Adolphe. — Montparnasse 1848, Beaumarchais et Gaîté 1861.

MARSY. — Pensionnaire à la Comédie-Française 1779-94, th. Louvois 1797.

MARSY, Anne, Marie, Louise, Joséphine, Mars, Brochard dite. — Fille d'une grande couturière de la rue de la Paix. Naquit à Paris le 20 mars 1866. En 1883, elle remportait un premier prix de comédie au Conservatoire, en partage avec Mlles Rosa Bruck et Brandès. La même année elle débutait à la Comédie-Française, le 22 décembre 1883, dans Célimène du *Misanthrope*. Son second début s'effectua dans la Comtesse du *Mariage de Figaro*, mais, après avoir joué quelques rôles, elle se retira, désirant abandonner la carrière théâtrale et les journaux annoncèrent (v. le *Temps* du 25 juin 1886) son mariage avec M. Jules, Philippe, Félix, Albert *de Dion*, Wandonne, Malfiance. Le 3 avril 1888, elle reparaît à la Porte-St-Martin, rôle d'Antoinette dans la *Grande Marnière*. Rentrée à la Comédie-Française le 31 mars 1890, par le rôle de Suzanne du *Demi-Monde*, Mlle Marsy joua successivement dans une *Famille*, 1890; la *Gageure imprévue* (reprise), la *Mégère apprivoisée* 1891 ; *Froufrou* (reprise) 1892 ; un *Père prodigue* (reprise) 1893 ; *Cabotins!* le *Fils de Giboyer* (reprise) 1894 ; l'*Ami des femmes* (reprise) 1895 ; Mlle Marsy paraît dans toutes les solennités de la Comédie, dans les représentations de retraite, à la soirée de gala donnée en l'honneur des souverains russes (7 octobre 1896). En 1897 : *Mieux vaut douceur... et violence* ; en 1898, *Adrienne Lecouvreur*, rôle de la princesse (reprise) ; en 1899, *Orgon*, *Maître Guérin* (reprise). Puis Mlle Marsy, pour des raisons privées, quitta la Comédie. Habitait Paris en 1909.

Paul de Mahalin dans les *Jolies actrices de Paris*, t. IV, p. 33, a rappelé les cris d'admiration qui avaient accueilli les débuts de cette belle actrice : C'était « la délirante ! l'énivrante, la subjuguante » demoiselle Marsy. Il fallut un peu en rabattre, ajoute le chroniqueur : « Mlle Marsy est simplement charmante ! » ajoute-t-il. C'est déjà beaucoup. Puis suit un portrait curieux de Mme Marsy mère, qui avait guidé les premiers pas de sa fille, et une courte mais pittoresque description des chevaux, voitures, domestiques, toilettes, sans oublier l'hôtel arabe de l'avenue Bugeaud.

MARTAINVILLE, Nicolas, Michel dit. — Comédien qui faisait partie de la troupe Lepardonneur a Rouen en 1558. On croit même qu'il fût associé dans l'entreprise. Il est nommé par Noël du Fail à propos de la farce du *Bateleur*.

MARTAINVILLE, Alphonse, Louis, Dieudonné. — Né à Cadix, de parents français, en 1776, mort à Sablonville en 1830, pamphlétaire et auteur dramatique, avait commencé par être mauvais acteur au th. de la Cité, en province et au Palais-Royal. Il avait débuté au th. de la Cité dans *Frontin tout seul* ou le *Valet dans la malle* aux environs du 24 frimaire, an XI. « Après lui avoir vu jouer le *Valet dans la malle*, écrivit Ch. Maurice, je lui ai dit tout franchement qu'il avait eu tort d'en sortir. » Aussi Martainville, qui était homme d'esprit, avait-il coutume de dire : « Je me sens toujours porté à l'indulgence quand je parle des comédiens qui ne sont pas bons, car je me rappelle que j'étais bien mauvais. » M. Paul Ginisty a retrouvé récemment la tombe de Martainville au cimetière de Neuilly. (V. étude très complète dans la *Féerie*, par P. Ginisty.)

MARTAL, Henri, Albert, Martin dit. — Palais-Royal 1864-67, Bordeaux 1868-69.

MARTEAU, Hippolyte, dit aussi *Hoche*. — Liège 1846-48, Nantes 1852, Verviers, Reims, Besançon 1858, Mons, Douai, Chambéry 1863.

MARTEAU, Mme Marie, Louise, née Comte. — Liège 1848 et mêmes étapes que ci-dessus, Gand 1864-65, Nancy 1867-73.

MARTEL, Charles, Auguste, Caristie dit. — Débuta brillamment comme jeune premier rôle à l'Odéon le 17 octobre 1850, dans *Andromaque*. Il créa des rôles dans *Sapho*, 1850 ; *Don Gaspar le mendiant*, *André del Sarto*, les *Marionnettes du docteur*, 1851 ; l'*Exil de Machiavel*, *Marie de Beaumarchais*, le *Roman de village* 1852. Pendant près de quinze ans, nous perdons ses traces, sachant seulement qu'il se consacre avec ardeur au professorat, puis nous le voyons reparaître à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

la Comédie-Française où il est engagé comme pensionnaire pour tenir l'emploi des raisonneurs, en 1872. Martel excellait dans l'interminable récit de Théramène et dans l'interprétation de Don Guritan de *Ruy-Blas*. Pendant vingt-quatre ans Martel rendit les plus grands services à la Comédie dont il était devenu le plus vieux pensionnaire. Atteint d'une maladie d'yeux, il se retira le 1er mai 1896, et alla vivre à Nice. Auteur de poésies estimées.

MARTEL, Mlle Léa *Caristie*, dite Léa. — Fille du précédent, et son élève, commença par jouer les rôles d'enfants à la Comédie-Française, puis elle entra à l'Odéon où elle prit le nom de *Caristie* Martel pour se distinguer de son homonyme, Mlle Nancy Martel (1883). Profil tragique et bel organe. On la vit alors dans *Marie Stuart* (reprise) et tout le répertoire classique ; en 1886, son nom disparaît du tableau de la troupe. Mlle Caristie-Martel se consacra, comme son père, à l'enseignement. Elle est aujourd'hui officier de l'Instruction publique et chargée d'organiser les représentations annuelles du théâtre antique d'Orange dont l'un de ses ancêtres, l'architecte Caristie, exécuta jadis la restauration.

MARTEL, Mlle Blanche. — Fol. dram. 1878-81, Chicago 1882.

MARTEL. — V. Nancy. V. Nathalie.

MARTELAERE, Mme. — Folies Marigny 1869. C'est cette actrice qui, chantant un rondeau dans une fantaisie intitulée *A la Grenouillère*, en février 1870, rendit populaire ce refrain :

S'il y a des gens malheureux
C'est malgré-z-eux.

MARTELIÈRE, Fernand, G., Burmester dit. — Douai 1881-84, Caen 1885-87, Paris 1888-89.

MARTELLEUR, Mme Julie. — Pensionnaire à la Comédie-Française en 1842, Gymnase 1845, Odéon 1847-53, Marseille 1855-61. Son nom disparaît en 1862.

MARTELLY, Honoré, Antoine, Richaud-Martelly dit. — Naquit à Aix le 27 décembre 1751 de parents nobles, son aïeul, qui était médecin, ayant obtenu des lettres de noblesse à la suite de la peste de Marseille. Elève des Jésuites à Aix, avocat au Parlement de Provence, Martelly vit par hasard jouer Le Kain à Marseille. Dès ce moment sa vocation fut décidée. Le soir même du jour où il gagna sa première cause, il paraissait dans *Tancrède* à Marseille à l'âge de 23 ans. Lyon, Bordeaux, Toulouse le consacrent comédien, car c'est dans la comédie plutôt que dans la tragédie qu'il excelle. A Versailles, il est fort bien vu de la Cour. Bref, en 1782, il reçoit un ordre de début pour la Comédie-Française. Ses admirateurs intriguent, d'autre part, pour qu'il restât à Versailles, et se font écouter. Saint-Prix est envoyé à sa place. En 1790, il fait représenter à la Comédie-Française les *Deux Figaros*, comédie ingénieuse qui réussit.

La même année, il est engagé comme premier rôle à Bordeaux, aux appointements de 7000 livres. En 1792, il passe de Bordeaux à Marseille où l'on lui a donné le surnom de « Molé de la Provence. » La vérité est qu'il a de l'âme, de la chaleur, une diction juste et fort élégante. Dans la vie privée, homme austère, de mœurs inattaquables, avec un caractère doué d'aménité.

Le 27 août 1801, Martelly essaya de relever le théâtre Molière, rue Saint-Martin, à Paris, en même temps qu'il reparaissait comme auteur à la Comédie-Française où il venait de donner une nouvelle comédie, l'*Intrigant dupé par lui-même* (7 juillet). Mais hélas ! Martelly qui s'était mis en société avec ses camarades, fut bientôt obligé de renoncer à cette ingrate exploitation de la salle Molière. Tous firent leurs adieux au public qui ne put que constater leur bonne volonté, et reprirent le chemin de la province. Entre temps Martelly avait donné une autre pièce en deux actes, une *Heure de Jocrisse*, au théâtre Montansier.

En 1813, nouvelle apparition de Martelly à Paris, où il débute à l'Odéon le 4 mai, le *Vieillard et les jeunes gens* et l'*Habitant de la Guadeloupe*. Fleury en parle avec éloge dans ses *Mémoires* et Mlle Flore déclare (t. I, p. 178) qu'elle connut Martelly à Bordeaux et qu'elle en reçut d'utiles conseils.

Retiré sur la fin de ses jours dans une maison de campagne aux environs de Marseille, il y mourut le 11 juillet 1817.

Bibliographie : Arthur Pougin, *Un théâtre révolutionnaire en 1791*. Bulletin de la Société de l'Histoire du théâtre, 2me année, n° 6.

MARTELLY, Mme. — Femme du précédent. Bordeaux 1790-92, 3000 livres d'appointements. Décédée au mois de mars 1822.

MARTHE, Mlle, Elisa Letessier ou Letellier dite. — Nous est surtout connue par son dramatique suicide. Echappée du corps de ballet de l'Opéra, elle avait débuté au Gymnase où on l'avait applaudie dans le *Canotier*. Engagée au Vaudeville où elle parut dans *Hortense de Cerny*, elle passait en 1853 pour une des plus jolies actrices de Paris, lorsque l'on apprit qu'elle venait de se suicider dans son domicile de la rue Grange-Batelière 1 ou 2 (*Petites affiches*, 16 mars 1853). Elle avait 26 ans. La cause de cet acte de désespoir se rattacherait à l'affaire du comte Camerata. Celui-ci, dit-on, lui avait remis des diamants pris dans l'écrin de sa mère, et une perquisition avait eu lieu chez l'actrice. Suivant une autre version, à la suite de pertes de bourse, le comte Came-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

rata s'était suicidé au début de ce mois de mars, et Mlle Marthe aurait dit à ses camarades : « S'il m'avait mise dans la confidence, j'aurais voulu mourir avec lui. » On la railla ; elle mit son projet à exécution. (Nauroy, les *Secrets de Bonaparte*, p. 70.)

MARTHIEU, Charles, Louis, Antoine. — Marseille 1858-63, Bordeaux 1864, Toulouse 1865, Lyon 1867-69, Rouen 1870.

MARTHOLD, Mme. — Grande et belle personne qui joua les premiers rôles et les mères nobles à St-Pétersbourg, Menus-Plaisirs 1889-91, créa le rôle de Jacqueline dans le *Chien de garde*, (21 mai 1889) avec un véritable talent.

MARTHOUD, Mme Marguerite. — V. Mme Boisselot IIe.

MARTHY, Mme Aline, née Versepuy. — Rio-de-Janeiro 1862-64, Paris 1865, Constantinople 1867-68.

MARTIAL. — Sous ce nom : *Martial*, Gaîté 1822 ; *Martial* Santerre, Rouen 1845, Caen 1846-48 ; Mme *Martial*, dº ; Mlle *Martial*, dº ; Mlle *Martial* Drouin, Angers 1845-47, Caen 1848 ; *Martial*, Odéon 1849.

MARTIN. — Ce nom a été porté au théâtre par plus de cent personnes, pour la plupart restées inconnues. Nous essaierons seulement de relever les noms de quelques-unes : *Martin* Denis, né vers 1713, compagnon imprimeur et acteur du Jeu de l'artificier hollandais, foire St-Laurent 1757 ; Mlle *Martin* débute à la Comédie-Française le 27 avril 1751 ; Mlle *Martin*, Lille 1760 ; Mme *Martin*, premier rôle, Lille 1786 ; Mlle *Martin*, Rouen 1792 ; Mlle *Martin*, Théâtre des Jeunes Artistes 1801 ; *Martin*, Angers 1806 ; *Martin*, premier rôle, Panorama dramatique 1821 ; *Martin*, mime, Théâtre Saqui 1822 ; *Martin*, premier rôle, Angers 1823 ; *Martin*, Porte-St-Martin 1823 ; Mlle *Martin*, Elisa, Orléans 1827 ; Mlle *Martin*, Marie, tragédienne, pensionnaire à la Comédie-Française 1832 ; Mlle *Martin* Denise, Toulouse 1833-34 ; Mlle *Martin* Virginie, Bruxelles 1838 ; *Martin* Jean-Philippe, Valenciennes 1845 ; Amiens 1846-48, Versailles 1852, Madrid 1853-1854, Versailles 1855-58. En 1861, 66 ans, 45 ans de th., 300 fr. de pension, Reims 1862-74 ; Mme *Martin* Zoé, Marie, Thérèse, Versailles 1852, Madrid 1853-54, Versailles 1855-58. En 1861, 58 ans, 36 ans de th., 200 fr. de pension, Reims 1862-73 ; *Martin* Louis, artiste de province, décédé vers 1845, à 76 ans ; *Martin* Saigne, Montpellier 1845 ; Mme *Martin* Adèle, Bordeaux 1845, Vaudeville 1846-47 ; *Martin* Georges, Toulouse 1845, Marseille, Rouen 1848 ; *Martin*, Bordeaux 1846-47 ; Mme *Martin* dite Ray, Bordeaux 1846-48 ; Mme *Martin* Augustine, Charlotte, Versailles 1845 ; *Martin* Henri, John, Marseille 1846-47, Rouen 1848 ; *Martin*, Jean, Anvers 1846-48 ; Mme *Martin*, Ambigu 1846 ; *Martin* Pierre, Versailles 1846, Mme *Martin* Agathe, née Sellier, Versailles 1846-52 ; Mme *Martin* Augustine, Versailles 1852 ; *Martin* Etienne, Ernest, dit Monbrun, Dieppe 1852-54, Clermont, Avignon, Nice 1861-67, Turin, Florence, Rome, Odessa 1874, Nice, Gap, Arles, Sidi-bel-Abbès 1879, Vauvert 1880-81, Alais 1882 ; le *Rapport* de 1884 annonce son décès survenu à Nîmes. En 1878, âgé de 65 ans, il avait obtenu 500 francs de pension ; Mme *Martin* Joséphine, née l'Esquille, dite Monbrun, Dieppe 1852-54, Clermont 1855, Avignon 1856 ; Mme *Martin* Rosalie, née de Bongard, dite *Monbrun*, Dieppe 1852-53 ; *Martin* Félix Delatour, ancien acteur du Lazari, Th. National 1852, Cirque impérial 1853-61, Paris 1874-81. En 1882, 65 ans, 20 ans de th., 500 fr. de pension, sa mort annoncée *Rapport* 1896 ; Mme *Martin* Virginie, Rouen 1853-55, Lyon 1856 ; *Martin* Marius, Gabriel, Alger 1853, comique à Lyon 1853-73, Gymnase 1882 et années suivantes. En 1887, 60 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension, consciencieux et modeste, sa mort, *Rapport* 1903 ; Mme *Martin* Thérésa, Marseille 1853-65 ; Mme *Martin* Marie, Denise, Bordeaux 1859-69, Marseille 1872 ; *Martin* Georges, Emile, dit *Monbrun*, Nice 1861-64, Marseille, Troyes, Liège, Bordeaux 1872-73, Oran, Nice, Mascara 1876-77, Sidi-Bel-Abbès 1878-80, Ajaccio 1881-1884, Nîmes 1885 et années suivantes ; *Martin* Noël, Antoine, soldat puis comédien, rôles à manteaux, Marseille 1862-64, Bruxelles 1865, Odéon 1867-78 où il rendit de fort bons services dans le répertoire, Gaîté 1879-81, Odéon 1884-85, Paris 1886 et années suivantes. Malade et malheureux. Sa mort, *Rapport* 1890. Il avait épousé une demoiselle Victoria Durand qui, sous le nom de Mme Noël Martin, passa par l'Odéon en 1883-85 ; *Martin* Amédée, Ile de la Réunion 1863 ; *Martin* Alphonse, Toulouse 1864, Montpellier, Bordeaux, Alger, Anvers, Montpellier 1873-76 ; Mme *Martin*, Marie née Prohan, Toulouse 1865-68, Mlle *Martin*, Th. Montparnasse 1886.

MARTIN, Mlle Marie, Antoinette, Catherine, Cornélie. — Née à Madrid le 16 septembre 1850, pensionnaire à la Comédie-Française 1871, petite brune aux yeux et aux cheveux très noirs, emploi d'ingénue, qu'elle remplit jusqu'en 1887. Bien qu'au second plan, cette artiste intelligente rendit beaucoup de services. Sa mort, survenue en Espagne, fut annoncée au *Rapport* de 1895.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, nº 216, 5-11 juillet 1877, en buste, de face, cliché Nadar.

MARTINE. — Sous ce nom : Mme *Martine* Réquinot, Marseille 1845 ; Mme *Martine*, Nathalie, Marie, Hyacinthe, débuta au Palais Royal le 17 juin 1859. On écrit d'elle en 1861 : « Jeune et jolie amoureuse, pleine de décence

EFERUS - Recherches & Classification numériques

et de distinction. » Variétés 1869 et années suivantes.

MARTINEAU, Mme, née P. Vauclain, veuve. — Agen 1846. 68 ans, 120 fr. de pension. Vivait en 1853.

MARTINEAU, Jean, Adolphe, dit aussi *Taumarin*. — Agen 1846-54, Bordeaux 1855-63.

MARTINEAU, Mme Augustine, née Levasseur. — Folies dram. 1852, Arras 1863-64, Le Hâvre 1865-68, Paris 1874-79. En 1877, 60 ans, 34 ans de th., 500 fr. de pension.

MARTINET. — Sous ce nom : *Martinet* Jules, Jean, Baptiste, Reims 1845, Rennes 1846-48, Cherbourg 1852, Alger 1853, Cherbourg, Douai, Rennes, Clermont, Carpentras, Versailles. En 1865, 51 ans, 30 ans de théâtre, 200 fr. de pension, Versailles 1868 ; Mme *Martinet* Ant. E. née Corrard, mêmes étapes que ci-dessus. En 1866, 51 ans, 29 ans de th., 200 fr. de pension. Versailles 1868.



J.-B. MARTY, par Grèvedon

MARTINI. — Sous ce nom : M. Jean et Mme Sophie *Martini*, Lecorre dits, Besançon 1845-1849, Batavia 1850-52 ; Mme *Martini* Clémentine, Léonide de, Porte St-Martin 1864-65.

MARTINEL. — Sous ce nom : Martinel Léon, Namur 1865-67, La Villette 1868-69 : Mme *Martinel* Albertine, Hortense, née Sedru, dite Berthe, La Villette 1868-69.

MARTINENQ, Jean, Etienne, Sabatier. — Montauban 1878-79, Béziers 1880-81, Perpignan 1882.

MARTY, Jean-Baptiste. — Naquit à Cahors le 18 mai 1779. Il s'engagea comme volontaire, porta quelque temps le brillant uniforme des hussards de l'armée de réserve, et combattit à Marengo. Mais une vocation irrésistible l'entraînait vers le théâtre et, grâce à la protection toute puissante de son compatriote, Joachim Murat, il obtint son congé définitif. Elève du Conservatoire, il reçut les leçons de Monvel et entra au Théâtre de la Cité en mars 1800. Il y parut pour la première fois dans les *Chevaux parlants*. En 1801, il jouait le rôle d'un homme d'armes dans le *Chevalier noir* et celui d'un officier dans les *Vierges du soleil*. Sur la brochure de cette dernière pièce son nom est écrit *Marky*. Le 30 avril suivant il entrait à la Gaîté. Le *Tribunal volatile* (an XI) écrit en parlant de lui : « Cet acteur a un bel organe ; il a tout ce qu'il faut pour faire un comédien, mais il faut qu'il travaille. » Marty suivit le conseil, puisqu'en peu de temps il franchit tous les échelons de sa carrière, premier rôle dès 1804 dans l'*Homme d'airain*, le Siffroi dans *Geneviève de Brabant*. L'année suivante, âgé de 26 ans seulement, il aborde l'emploi des pères, comme dans *El-monde*, sans dédaigner celui des traîtres, comme dans *Walther le cruel*, la *Marquise de Ganges*, le *Chien de Montargis*.

En 1817, Marty devint régisseur de la Gaîté, fonction qu'il cumulait avec celle d'acteur. La directrice, Mme veuve Bourguignon, mourut en 1824, et Marty devint un des administrateurs et associés dans la direction Guilbert de Pixérécourt dont il palliait les habitudes autoritaires. Bienveillant et juste, en même temps que ferme, tel fut Marty à la ville, tandis que sur la scène il personnifiait la vertu. « Appelé à représenter toujours des caractères bons et généreux, a dit Samson (discours prononcé à ses obsèques) Marty s'y sentait à son aise... Il joua aussi des rôles

EFERUS - Recherches & Classification numériques

d'une nature opposée ; mais, faut-il le dire ? on souffrait un peu à l'y voir. Il semblait qu'il fût trop honnête homme pour subir de telles transformations. » Les rôles de *Fitz-Henry*, Picaros de la *Citerne*, Brusquant de *Vincent de Paule*, Armand de la *Chapelle des Bois*, M. de Rochebrune de l'*Homme brun*, Voltaire de la *Famille Sirven*, assurèrent à cet acteur une place distinguée dans le mélodrame, donnant à chaque personnage le ton et la couleur convenables. Le rôle du docteur Quesnay dans *Latude* fut un des derniers, sinon le dernier qu'il établit. Lorsque Bernard Léon (v. ce nom) prit la direction de la Gaîté en 1835, Marty jugea prudent de se retirer. Quelques jours plus tard, le théâtre était dévoré par un incendie (21 février). Il alla vivre à Charenton. Conseiller municipal de cette commune en 1841, Marty fut nommé maire le 7 septembre 1843. Dès lors, il se consacra tout entier à l'administration municipale, étudia les besoins de ses concitoyens, créa un marché, une salle d'asile, fit percer des rues nouvelles, embellit la ville, la pourvut d'eau et de gaz, fit construire une église et accrut les ressources de la caisse. Après 1848, le choléra s'abattit avec fureur sur Charenton et y fit de nombreuses victimes ; Marty, malgré son grand âge se prodigua, visita les malades, ouvrit des ambulances. La croix de la Légion d'honneur vint récompenser cette conduite le 10 décembre 1849. En juillet 1850, une médaille d'argent lui fut aussi donnée.

Doyen des maires du département de la Seine, l'aîné de tous ses concitoyens, toujours bon pour tous, Marty dut aux instances de sa famille de se démettre de ses fonctions à quatre-vingts ans passés. La population fit alors frapper une médaille d'or sur laquelle on grava ces mots : « *La Commune de Charenton à son ancien maire, M. Marty, hommage de reconnaissance et de vénération.* »

Membre honoraire de la Société de secours mutuels de St-Louis, membre du Comité de la Société des artistes dramatiques, etc., J.-B. Marty mourut dans cette commune de Charenton le 21 octobre 1863, et les discours prononcés sur sa tombe par M. Domergue, maire de Charenton, le Baron Taylor, au nom de la Société des artistes, Samson de la Comédie Française, furent réunis dans une brochure *Obsèques de J.-B. Marty*, Paris, Jouaust & fils, 1864, et suivi de l'article biographique paru dans la *Revue et Gazette des Théâtres* le 1er novembre 1863, sous la signature de M. Listener.



MARTY dans Judes de la *Forêt d'Edimbourg*
Collection Martinet

Marty, homme d'ordre et d'économie, avait épousé, le 10 juin 1820, Dorothée, Rose Thibaut-Laveaux, fille du grammairien de ce nom, née à Stuttgard le 14 novembre 1786, morte à Charenton le 13 avril 1861. Elle avait fait représenter à Bordeaux un mélodrame, la *Malédiction paternelle*. Leur fils, M. Marty-Laveaux, né en 1823, élève de l'Ecole des Chartes, se fit connaître par des travaux de linguistique, obtint un prix de l'Académie et fut nommé secrétaire de l'Ecole des Chartes.

Biographie : *Annuaire Delhasse*, 1844, notice. — M. Listener, *Revue et Gazette des théâtres*, 1er nov. 1863. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*. — *Obsèques de J.-B. Marty*, Paris Jouaust & fils, 1864.

Iconographie : Collection Martinet : n° 52, Rodolphe de *Sobiesky ;* n° 57, Judes de la *Forêt d'Edimbourg ;* n° 78, Ernest de l'*Aveugle du Tyrol ;* n° 151, le comte Gérald dans l'*Homme de la Forêt Noire :* n° 251, Giafar dans les *Ruines de Babylone ;* n° 269, le Grand Justicier ; n° 371, Mildem dans le *Maréchal de Luxembourg* ; n° 389, *Robinson*. — *Troupe de Nicolet* : Eau-forte, en buste, de face, par Fr. Hillemacher.

MARTY, Gabriel. — Joua le vaudeville, l'opéra-comique et le drame, Porte St-Martin 1841-48, Lyon 1855-57, Théâtre lyrique où il resta de longues années, Théâtre des Nations.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Dans une revue des frères Cogniard dont le titre était *1841 et 1941*, Marty habillé d'un tonneau chantait en imitant Poultier, le ténor de l'Opéra, le grand air de *Guillaume Tell*. (Il est bon d'ajouter que Poultier avait été tonnelier). « Qu'il jouât *Claudine* ou dans le *Maréchal Ney*, disait St-Germain, en annonçant la mort de cet artiste, qu'il chantât au Théâtre Lyrique ou qu'il rejouât le drame au Théâtre des Nations, d'où il prit sa retraite, il fut toujours applaudi. Membre du Comité de la Société des artistes depuis 32 ans, vice-président depuis 25, c'était un collaborateur vaillant et assidu de nos travaux.» Gabriel Marty était en outre président de la Commission des comptes de la dite Société. En 1885, il avait été médaillé. Agé de 65 ans, avec 42 ans de théâtre en 1880, il avait obtenu la pension de 500 fr. Sa mort, *Rapport* 1894.

MARTY. — Sous ce nom : Mme *Marty* Irma, Porte-St-Martin 1848 ; Mme *Marty* Joséphine, Martin dite, Bruxelles 1853-55, Ambigu 1857-1861. On écrit d'elle à cette époque : « Elle obtint beaucoup de succès dans le *Marchand de coco*, à côté de Frédérick Lemaître. Mlle Marty a de l'énergie, de la passion, de la conviction. » Lyon 1862, Marseille, Rouen, Toulouse, Le Hâvre 1867-68, Bordeaux, Bruxelles, Marseille 1872-74, Rouen, Béziers, Dijon, Paris. En 1886, 63 ans, 34 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1895.

MARTY. — Sous ce nom : *Marty* Louis, Pierre, Ferréol dit, Le Donjon 1884-86, La Ferté-St-André 1887, Gand 1888-89, Miribel 1890-91, Domène 1892-94 ; *Marty* Ludo, Louis Duhuy dit, Dijon 1886-88 ; Mlle *Marty*, Lucie, Martin dite, Vaudeville 1895-96. Tombée malade, ses directeurs MM. Porel et Carré lui continuèrent son traitement. Sa mort, *Rapport* 1897.

MARVAL, Mme. — Premier rôle, Genève 1855-1859, actrice de talent, femme d'un baryton.

MARVILLE. — Sous ce nom : *Marville*, Cour de Prusse 1751 ; *Marville* Armand, François, Prévot de, Raisonneur, Cassel 1766-77, se maria en secondes noces en 1768, et resta à Cassel en qualité de secrétaire 1778-85 ; *Marville* fils, Cassel 1766-69.

MARVIN, Pierre, Joseph. — Rouen 1863-69.

MARVIN, Mme Elise, Lucile, Louise, née Harel, Rouen 1863-69.

MARVINI, Charles, Eugène. — Alger 1868-73.

MARX. — Marseille 1873-74.

MARY. — Sous ce nom : Mlle *Mary*, Palais Royal 1835 et 1839 ; *Mary*, Jules, Isouard, dit Julien, Cirque impérial 1851-54, Paris 1855, Rouen 1856-64, Marseille 1865-67, Rouen 1868-1887. En 1882, 63 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1888. Ses obsèques à St-Maclou de Rouen avec le concours d'une foule d'amis et d'artistes ; Mme *Mary-Albert*, née à Nancy le 14 juillet 1855, pendant un voyage de sa mère en cette ville. Elevée près de son oncle, M. Kuss, le dernier maire français de Strasbourg, qu'elle suivit à Bordeaux. Mais la mort de cet excellent patriote l'obligea à chercher une profession. En octobre 1871, elle débute au Hâvre, comme première dugazon. Jolie, distinguée, douée d'une voix fraîche et souple, elle réussit. Besançon, opéra, opéra-comique, opérette, Reims 1873, Constantinople, Toulouse, Londres 1875, Strasbourg, Pawlonski 1876, Folies dramatiques, le *Petit Faust* (reprise), Théâtre Lyrique. Tournées. A Londres, elle remplace au pied levé Mme Théo, Bouffes-parisiens, la Meunière de *Babiole* 1878, St-Pétersbourg, Bouffes, rôle de Bérengère dans le *Pont d'Avignon*, 1878, la *Marocaine*, la *Marquise des rues*, 1879. Biographie : *Paris-Portrait*, n° 280, 26 septembre/2 octobre 1878. Iconographie : son portrait, assise, de ¾ à gauche, costume de th., cliché Nadar ; Mme *Mary* Paule, épouse Céalis, née à Paris le 27 novembre 1875. Elève de Dupont-Vernon et de Marietti. Débuta à l'Odéon dans Sophia de *Pour la Couronne*, 1895. Joua au Châtelet dans le *Tour du monde*, et toutes les soubrettes de féerie. Engagée ensuite à la Gaîté, créa des rôles dans les *Saltimbanques*, le *Capitaine Thérèse*, le *Curé Vincent ;* reprit les *Cloches de Corneville*, *Rip*, la *Mascotte*, les *Mousquetaires au couvent*. Habitait Paris 1909. Biographie : Jules Martin, *Nos artistes*. Iconographie : Même ouvrage, portrait en buste, de ¾ à gauche, photo, cliché Ripp.

MASQUILLIER. — Sous ce nom : *Masquillier* père, Pierre, Gabriel (1801-1865), Londres 1845, Bruges 1853, coryphée à la Comédie-Française 1855-64 ; *Masquillier* fils, Alfred, Gabriel, utilités, Comédie-Française 1877-1886.

MASSE, Mme. — Théâtre Louvois 1797.

MASSET, Tobie. — Nantes 1857-59, Avignon 1860-67, Paris 1868-74.

MASSET, Charles, Henri, Auguste. — Né à Crémone, Italie, le 23 août 1847, fils du chanteur et professeur Masset, élève de Ste-Barbe, entra au Conservatoire à l'âge de 17 ans. Deuxième accessit de tragédie et second prix de comédie en 1865, second prix de tragédie et premier prix de comédie en 1866, Charles Masset entra à la Comédie-Française où il devait rester trois ans, pendant lesquels on lui fit jouer une quantité de petits rôles insignifiants. Découragé de se voir si longtemps relégué au second plan, Masset quitta de son plein gré la Comédie, et songea à se préparer à la carrière vocale. Fourvoyé dans l'entre-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

prise du *Roi Carotte* à la Gaîté, il partit bientôt pour l'Italie afin de se perfectionner dans la langue italienne et d'entreprendre une campagne lyrique (Rome 1872-73). Sur ces entrefaites, de sérieuses propositions lui furent faites pour l'Odéon où il s'agissait de remplacer Pierre Berton entré à la Comédie-Française. Retrouvant ainsi la voie première, Masset débuta à l'Odéon en novembre 1873 ; la *Jeunesse de Louis XIV*, la *Maîtresse légitime*, un *Drame sous Philippe II*, firent ressortir ses qualités de tenue et de diction (rôles de Louis XIV, de Dalème, 1874, et de de la Cruz, 1875). Le 8 janvier 1876, il crée Osip des *Danicheff*. Pendant les années qui suivent, Charles Masset organisa des tournées suivies dans les départements, tournées fort appréciées surtout à cause de la bonne tenue des ouvrages choisis, et dans lesquels il jouait lui-même. De temps à autre, son nom reparaissait à Paris, à l'Odéon, les *Enfants d'Edouard*, 1881 ; au Châtelet, *Madame Thérèse*, 1882. Plus tard, fatigué des voyages, Charles Masset voulut se consacrer tout à fait au professorat. On le revit cependant en 1890 au Gymnase où il reprit son rôle d'Osip des *Danicheff*, et il joua encore le rôle du Dr Bouchereau dans une reprise de *Numa Roumestan* l'année suivante. Directeur des Bouffes en 1892, co-directeur du Gymnase en 1894. En 1908, âgé de 60 ans, il obtint la pension de 500 fr. pour ses 41 ans de th. Charles Masset rendit d'importants services à la Société des artistes dramatiques, ayant appartenu longtemps au Comité. Récompensé d'une médaille d'honneur, officier de l'Instruction publique, M. Charles Masset habitait Paris en 1909.



Mlle MASSIN
Cliché J. Tourtin aîné

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 106, 27 mai-2 juin 1875, notice par F. Jahyer. — Iconographie : d°, en buste ¾ à droite, photo, cliché Mulnier.

MASSET, Mme Marie, née *Largillière*, épouse du précédent. — Avait onze ans à peine lorsqu'elle fut remarquée dans un concert où elle disait des vers, par Mme Elise Picard de l'Odéon qui en fit son élève. Tournées Agar, Bruxelles, Ambigu, Châtelet. Tournées Masset. Devenue Mme Masset-Largillière, cette artiste sympathique reparut devant le public parisien en 1881, à la Gaîté, où elle devint la jeune première de tous les drames. Quitta prématurément le théâtre pour rentrer dans la vie privée. Habitait Paris en 1909.

Biographie : *Acteurs et actrices de Paris*, par Ad. Laroque, 1891.

MASSIN. — Odéon 1808, jeune premier Bruxelles 1814-15, 5500 fr. d'app., Bordeaux, Odéon 1821. Bon ton de comédie.

MASSIN, Mlle Louise, *Léontine*. — Etait née, dit-on, le 16 février 1847, et avait commencé par être couturière. A seize ans, remarquablement belle, elle débutait aux Folies Marigny, puis, en 1865, au Palais-Royal, véritable pépinière alors des femmes à la mode : Céline Montaland, Hortense Neveux, Paurelle, Ferraris, etc. Les *Mémoirs de Réséda*, la *Bergère de la rue Mont-Thabor*, un *Pied dans le crime*, la *Vie parisienne*, etc., la mirent en bonne place, bien que son talent fût tout de grâce et de gentillesse.

En 1867, Montigny l'appela au Gymnase où elle débuta le 28 juillet dans le rôle d'Oscar, lors d'une reprise des *Vieux péchés*, ainsi que dans celui de Christine de *Michel et Christine*. Du 28 juillet 1867 à la fin de 1872, Mlle Massin fut une des plus vaillantes actrices de ce théâtre : Fanny dans *Albertine de Merris*, 1867 ; Blanche du *Comte Jacques*, Berthe des *Grandes Demoiselles*, Fernand du *Chemin retrouvé*, Fanny des *Amendes de Timothée*, Suzanne des *Souliers de bal*, Suzanne de *Suzanne entre les deux vieillards*, 1868 ; vinrent ensuite des créations diverses dans le *Garçon d'honneur*, *Ernest*, 1869 ; les *Reflets*, la *Princesse Georges*, *Paris chez lui en 1869*, *Une heure en cage*, 1872 ; sans parler des nombreuses reprises dans les *Bons villageois*, les *Révoltés*, un *Monsieur qui suit les femmes*, *Diane de Lys*, *Fernande*, *Séraphine*, le *Demi-Monde*, *Froufrou*, etc., etc.

En 1873, elle passe au Vaudeville (14 mars) où elle interpréta notamment *Ma Cousine*, l'*Oncle Sam*, 1873 ; le *Procès Vauradieux*, 1875. Puis, elle partit pour la Russie. « Son rêve, écrivait alors un de ses biographes, est d'avoir un rôle véritable, une création originale. Les auteurs à réputation y songeront bien un jour ou l'autre. »

Ils y songèrent, en effet, car en 1881, après un court passage au Vaudeville, on la vit apparaître dans tout son éclat, à l'Ambigu, dans ce rôle de *Nana* qui semblait être l'histoire un

EFERUS - Recherches & Classification numériques

peu irrégulière de sa vie. Sa beauté florissante, son talent à maturité, lui conquirent tous les suffrages. Seul le dénouement où Nana, après avoir eu son heure de gloire théâtrale, meurt de la petite vérole, le visage couvert de pustules, fut déclaré trop terrifiant. L'année suivante, elle joua sur cette même scène l'insouciante Musette dans une reprise de la *Vie de Bohême*.

Puis, diverses aventures auxquelles elle fut mêlée, lui firent abandonner le théâtre. Une première paralysie du cerveau se produisit. On la guérit, mais ceux qui la revirent ensuite ne retrouvèrent plus rien en elle de la Massin d'autrefois. C'était une petite bonne femme épaissie, toujours frivole, mais peu soucieuse d'élégance, courant les secrétariats de théâtre à la recherche de billets de faveur que, le plus souvent, elle n'utilisait pas. Un gros chagrin, encore une maladie de cœur, et la faible lueur de raison qui vacillait dans cet être désorganisé, s'éteignit. Enfin, un jour, on lut dans le *Figaro* du 10 janvier 1901 : « Nous apprenons une lugubre nouvelle. Léontine Massin, la pauvre Léo, a dû être internée hier à la maison de santé de Charenton. » Quelques jours auparavant, on l'avait trouvée dans la rue, mourant de faim et de froid! Le 21 février suivant, le même journal annonçait la mort de la pauvre démente. Ses obsèques eurent lieu le 22 à l'Etablissement de Charenton, et elle fut inhumée au cimetière de cette ville. M. Pierre Berton et le délégué de l'Association des Artistes, plus deux amies, Mmes Fillion et Lemaître, suivaient seuls le triste convoi. Les camarades avaient oublié celle qui avait été la belle Léo.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 157, 18/24 mai 1876, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, do, demi-corps, assise, de profil à gauche, photo, cliché J. Tourtin aîné. Les *Jolies femmes de Paris*, eau-forte par Martial, demi-corps, de $^3/_4$ à dr.

MASSON. — Sous ce nom : Mlle *Masson* Joséphine, Louise, qui jouait les amoureuses à l'Ambigu en 1775. En 1777, elle fit courir tout Paris à ce théâtre où elle joua plus de 200 fois la *Belle au bois dormant*. L'année suivante, elle tint le rôle de Colette dans le *Juge ridicule*, et en 1780, au spectacle des Grands Danseurs du roi, Isabelle dans le *Triomphe de l'amour conjugal*, Iris dans *Vénus pèlerine*, et le premier rôle dans le *Chasseur anglais*. En 1781, elle revint à l'Ambigu. Très belle femme, Mlle Masson dépensa follement des sommes considérables. Nous ignorons pour quelle raison elle fut détenue au For-l'Evêque, et remise en liberté le 3 juillet 1780 (infractions commises, dit-on, pendant la représentation de la veille). Mais Brazier nous apprend la profonde misère où elle était tombée au commencement du siècle suivant. Ce chroniqueur nous raconte, en effet, l'avoir vue en 1803, pauvre et misérable, affublée d'une robe de gaze en hiver, chanter sur le boulevard, avec un ancien comédien de province chargé de faire la quête en disant : « Messieurs, ayez pitié de Mlle Louise Masson qui a fait courir tout Paris dans la *Belle au bois dormant* ». — Une demoiselle ***Masson*** débuta à la Comédie-Française le 11 février 1788, fut reçue sociétaire le 5 avril 1791 et partit le 17 octobre suivant. Elle était vivante en 1800 ; Mlles ***Masson***, aînée et cadette, Th. du Marais 1793 ; ***Masson***, Th. Molière, province, Angoulême, vers 1824, début à la Porte-St-Martin, 24 avril 1825, acteur de bon ton et d'excellente tenue, bien accueilli ; ***Masson***, chantre à St-Roch, choriste aux Nouveautés, chef de chœurs et utilités, Palais royal 1832-34 ; en 1843, un nommé ***Masson*** est pensionné par la Société et meurt l'année suivante ; Mme ***Masson***-Dalti ou d'Alty, Pauline-Louise. Limoges 1845-47, Marseille 1852-73, Paris 1874, en 1869, 53 ans, 30 ans de th., 200 fr. de pension, pourrait bien être la mère de Mlle Masson, Lina Dalti, de l'Opéra-Comique ; ***Masson*** Gabriel, Calais 1846-47 ; Mme ***Masson*** Elise, Nantes 1846-47, entra à l'Opéra 1852-53 ; Mme ***Masson*** Florentine, Marie, Bruxelles 1852, Lyon 1853-55, Amsterdam 1856-60 ; ***Masson*** Louis, Lyon 1852-54, Nancy 1855-58 ; Mme ***Masson*** Marie, Odéon 1865-67, Porte-St-Martin, *Cadio*, 1868 ; Odéon 1873 et années suivantes. En 1896, Mme Marie Masson se retira à St-Mandé ; son nom disparut de l'*Annuaire* en 1904 ; ***Masson***, v. Féraud.

MASSOT, Pierre, Désiré, Toulouse 1845-48 ; Lisbonne 1855-56.

MASSUE. — Sous ce nom : les sœurs ***Massue***, petits théâtres vers 1867-69 ; Mlle ***Massue***, Jeanne, Irma, Tours 1873-75, Reims, Menus-Plaisirs 1886-1888, habitait Paris en 1895 ; Mme ***Massue***, Lucie, Marie, Louise, Mulhouse 1877-80, Bruxelles 1881-82 ; Mme ***Massue***, Léontine, Franqueline, Limoges 1892-96.

MATAMORE, le. — Personnage de la Comédie italienne ; c'est le soldat fanfaron *(Miles gloriosus)* de Plaute. Plusieurs comédiens du XVIIme siècle s'illustrèrent sous ce titre, et Scarron composa une comédie en un acte, les *Boutades du Capitaine Matamore*.

Iconographie : *Galerie théâtrale* de Bance. 1818, Le Capitaine Matamore, gravé par Ruotte, d'ap. G. Huret.

MATHIEN, Stanislas. — Nouveautés 1830, utilités à la Comédie-Française 1832, 1838 et années suivantes. En 1862, 61 ans, 34 ans de th., 200 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1884. Etait également pensionné par la Comédie-Française. En 1845-48, il y eut un ***Mathien*** à Bruxelles.

MATHIEU. — Liège 1857-58, v. Céline (Mathieu).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MATHILDE. — Sous ce nom : Mme *Mathilde*, Gustalphe, ou Guisalphe, ou Guisoff, grande coquette, Ambigu 1833-1847, se fit remarquer dans les *Mauvais garçons*, *Charlotte*, *Louis XIII*, ton de bonne comédie, St-Pétersbourg 1848; Mlle *Mathilde*, adorable blonde qui ne manquait pas de talent, soubrette aux Délassements 1852-53, puis actrice de féerie et rôles travestis, Gaîté 1861. Epousa Amédée de Jallais, l'auteur dramatique, puis mourut en pleine jeunesse, à vingt-six ans. Amédée de Jallais se remaria avec Eudoxie Laurent (v. ce nom) v. Payre.

MATHILDE, Mme Alexandrine Cochard née Divay. — Soubrette en province, puis duègne comique, Mme Mathilde conquit rapidement à Paris une véritable célébrité dans ce dernier emploi. Son entrain, sa physionomie qui respirait la gaîté, sa verve un peu grosse, mais toujours bonne enfant, avaient le don de produire des rires sans fin, Palais-Royal, Renaissance, Variétés, mais surtout Palais-Royal où elle avait débuté vers 1877. Elle fut inimitable dans la *Bonne à tout faire*, *Brevet supérieur*, *Ma camarade*, *Gotte*, le *Premier mari de France*. On la vit également à Monte-Carlo, vers 1899 et années suivantes. Puis, sentant venir l'âge, elle s'était retirée à la campagne, à Saint-Prix (Seine et Oise) où elle vécut très simplement, faisant le bien. Elle s'éteignit dans cette localité à l'âge de 71 ans, et ses obsèques furent célébrées le 2 août 1907, en l'église de St-Prix.

MATHIS. — V. Matis.

MATHUREL. — Porte-St-Martin 1846-47.

MATHUREL, Mme Marie, Joséphine. — Porte-St-Martin 1848, Paris 1852-60.

MATIFAS, Auguste. — Amsterdam 1852, premier rôle et directeur à Genève 1859; décédé le 6 février 1863.

MATIFAS, Mme, femme du précédent. — Finesse et talent, Genève 1859.

MATIS. — Débuta à l'Odéon le 21 avril 1820. Jeune premier à Nantes 1825, Bordeaux 1826-1830, premier rôle à Reims 1831, où il est qualifié « artiste estimable et de bonne compagnie », Matis entra à l'Ambigu où il prit l'emploi des pères nobles. « Le majestueux Matis » disait-on, sans égal dans les têtes blanches du drame, mais insuffisant dans la fantaisie. Triomphait dans le rôle pathétique du marquis des *Jumeaux béarnais*. Le 25 mai 1848, il débuta au Théâtre Historique par le rôle du général de la *Marâtre :* puis le 10 août suivant, maître André du *Chandelier;* vinrent ensuite, au même théâtre, l'*Hôtellerie de Genève*, les *Mystères de Londres*, la *Jeunesse des Mousquetaires* (reprise, rôle du cardinal), les *Puritains d'Ecosse* (19 mai 1849), Gaîté 1852. Mourut le 26 décembre 1852.

MATIS, Mme Estelle, femme du précédent. — Nantes 1825, Bordeaux 1826-30, débuta à l'Odéon le 19 octobre 1831. Troyes 1846-48, Paris 1853. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1862.

MATRICON, Claudius. — Nérac 1870, Béziers, Bayonne, Athènes, Constantinople 1876, Bayonne, Montauban, Béziers, Ajaccio, Bastia, Constantinople 1884-85. Nice, Constantinople, décoré de l'ordre du Medjidié. Sa mort *Rapport* 1895.

MATRICON, Mme Marie, Louise, dite *Thierry-Claudius*, femme du précédent. — Née en 1849, Athènes 1875, même étapes que son mari, Constantinople 1895, Paris 1896-98, Nancy, Liège, Toulouse, Avignon 1903, Paris. En 1909, 60 ans. 33 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1909.

MATZ-Ferrare, Mme Denise, Olympe, née Ferrard. —Rôles d'enfants au Cirque (v. Mlle Ferrare), Paris, province, remarquée dans *Léonard*. A Bordeaux, elle épouse M. Matz, pianiste, et prend le nom de *Matz-Ferrare*. Italie, Marseille, répertoire d'Offenbach, Châtelet 1867-68, Bruxelles 1869, Marseille 1870, Le Caire 1872-1873, Menus-Plaisirs 1873, l'*Eléphant blanc*, la *Liqueur d'or*, Gaîté, Cupidon dans la reprise d'*Orphée aux enfers*. Folies dramatiques 1875, Bordeaux 1879-80, Agen 1881-84, date à partir de laquelle nous perdons sa trace.

MAUBANT, *Henri*-Polydore. — Né à Chantilly le 23 août 1821, entra au Conservatoire vers 1839 et en sortit avec un deuxième prix de tragédie. Il débuta à la Comédie-Française le 25 août 1842 et passa à l'Odéon, joua aux côtés de Bocage et de Mme Dorval dans la *Main droite et la main gauche* (24 décembre 1842), créa un rôle dans *Gaiffer* le 16 mars 1843 et un autre dans *Lucrèce* (22 avril). Le 1er novembre de cette année, il était engagé définitivement à la Comédie-Française où il devait rester 45 ans. Mais, bien que jeune encore, ce fut l'emploi des pères nobles et des raisonneurs qui convint à son jeu sage et correct. Tragédies ou comédies, le répertoire entier, compris entre les deux dates 1843-1889, l'eut comme interprète. Taille assez élevée, profil de médaille antique, voix de basse, tel fut Maubant, affligé à la ville d'une calvitie précoce. Il est Chrysale, Philinte, Ariste, Cléante, toute la gamme des raisonneurs, et dans la tragédie Burrhus, Joad, Mardochée, Don Diègue, Lusignan, Auguste; François de Paule dans *Louis XI*, le notaire dans l'*Honneur et l'argent*, John Bell de *Chatterton*, Danton de *Charlotte Corday*, Eumée d'*Ulysse*, le Comte d'Ars dans le *Lion amoureux*, l'In-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

quisiteur de *Galilée*. Il personnifie à merveille les grands vieillards de Victor Hugo, Ruy Gomez de *Hernani*, de Nangis de *Marion Delorme*, St-Vallier du *Roi s'amuse*. Parmi ses créations des dernières vingt-cinq années, nous rappellerons : le meunier de *Corneille à la butte St-Roch* 1862, Lacroix de la *Volonté* 1864, Vidal de l'*Œillet blanc* 1865, Morin des *Ouvriers* 1870, Jumelin de l'*Absent* 1873, le comte de *Jean de Thommeray* 1873, l'amiral du *Sphynx* 1874, Charlemagne de la *Fille de Roland* 1875, Fabius Maximus de *Rome vaincue* 1876, Berthaud de *Jean d'Acier* 1877, *Garin* (chute) 1880, Jacques des *Rantzau* 1882; la façon dont il établit le rôle de l'aveugle Tirésias dans *Œdipe roi*, est aussi à citer. Successeur direct de Joanny et de Beauvallet, Maubant par son emploi fut de ces artistes consciencieux qui n'ont guère d'effet sur la foule. Ils n'en sont pas moins indispensables et rendent de précieux services. Le mot suivant peindra merveilleusement ce simple, ayant traversé pendant un demi-siècle la vie de théâtre sans intrigues, marchant droit devant lui, tête haute. Lafontaine, sortant du Gymnase, avait voulu débuter à la Comédie-Française par un coup de tonnerre, en jouant le rôle de Don Diègue dans le *Cid*, en dehors de toute tradition. Il se trompa. A ses côtés, Maubant obtint les grands honneurs de la soirée, si bien qu'à la fin du spectacle, le public en masse rappela Maubant, Maubant seul ! Mais déjà don Diègue était à se devêtir dans sa loge. On accourut le prévenir que la salle le réclamait à grands cris, et lui, modeste, répondit : « Vous vous trompez ! A la Comédie-Française on ne rappelle pas des acteurs comme Maubant. »



MAUBANT, cliché Liébert

Sociétaire depuis le 1er janvier 1852, professeur au Conservatoire depuis 1870, officier d'Académie, récompensé d'une médaille d'argent, chevalier de la Légion d'honneur le 2 avril 1887, Maubant prit sa retraite le 1er janvier 1889. Il mourut à Courbevoie le 3 juin 1902, et fut inhumé le 5 au Père Lachaise. M. Jules Clarétie parla au nom de la Comédie-Française et Bouyer, en l'absence de Coquelin en voyage et de Leloir empêché, fut chargé de lire les quelques lignes tracées par Leloir au nom de la Société des artistes dont Maubant était vice-président et doyen du Comité, rappelant que ce vieillard robuste succombait à la suite d'un accident qui l'avait renversé sur la voie publique, et dont il ne s'était jamais remis.

Maubant avait épousé son élève, la tragédienne Karoly (v. ce nom). Très fort au billard, il était à l'Élysée le partenaire du Président Grévy qui adorait ce jeu, d'où quelques anodines plaisanteries. « Conscience et droiture », tel fut Maubant.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 75, notice par F. Jahyer. — *Figaro*, 4 juin 1902, article nécrologique par Serge Basset.

Iconographie : Musée de la Comédie-Française, n° 166 : Les Sociétaires de la Comédie en 1864, par Ed. Geffroy, dans Auguste de *Cinna*. n° 357 : Une lecture au Comité par H. Laissement. — Buste plâtre par E. Hirou, Salon de 1884.

MAUCHERAT. — Sous ce nom : Mme *Maucherat*, décédée le 30 ctobre 1843 ; *Maucherat*, Pierre, Paul, dit aussi *Longpré*, St-Pétersbourg 1846-73, Paris 1874 et années suivantes. En 1879, 62 ans, 31 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1894.

MAUCOURT. — Sous ce nom : Mlle *Maucourt* Charlotte, jolie fille enlevée au Théâtre des Variétés, 1867, par un Russe. Est-ce la même, Saint-Pétersbourg 1868-87, Gaîté 1888 et années suivantes ? Habitait Paris en 1909. Le portrait de Mlle Maucourt des Variétés se trouve dans la *Fête impériale* de Fr. Loliée, assise de face, phot. Ulric Grob.

MAUDET Mlle Marie-Louise. — Née à Paris, artiste depuis 1789. En 1797, 22 ans, à Reims.

MAUDUIT, Edouard. — Deuxième comique, Arras 1828.

MAUGARD, Alfred. — Reims 1854, Nancy, Versailles, Montpellier, Gand 1860, Lille, Ile Maurice, Batavia 1865, Montpellier, Porte-St-Martin 1868, Grenoble, Ile Maurice 1870-72, Québec 1873, Ile de la Réunion 1874-78, Paris 1879. En 1889, 60 ans, 38 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1890. Un *Maugard*, « comique en habit noir » se faisait applaudir à Genève en 1855-56.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MAUGÉ. — Ambigu 1782.

MAUGÉ, Edouard, Charles. — Pierre Hittemans, dans *Souvenirs et aventures d'un cabot*, Paris, s. d. (1909) a raconté, p. 61 et suiv., comment il fit la connaissance du jeune « Edouard » à Tongres (Belgique) où tous deux avaient joué dans une baraque foraine. Edouard Maugé, après des commencements fort pénibles, parvint à se faire engager comme comédien à Liège 1874-75, d'où il passa aux Folies-dramatiques où il se fit une réputation dans l'emploi des grimes; *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* 1876; *Madame Favart*, rôle de Pontsablé. Le départ de Milher l'avait rendu titulaire du rôle de Gaspard des *Cloches de Corneville;* la *Fille du Tambour major*, rôle du duc della Volta 1879; le *Beau Nicolas*, rôle du Sénéchal, 1880; les *Poupées de l'Infante*, les *Deux roses*. 1881; le *Petit Parisien*, *Bocace*, 1882; Bouffes-Parisiens: *Gillette de Narbonne*, 11 novembre 1882; dès lors, Maugé figure en tête de la troupe des Bouffes: *Madame Boniface*, la *Dormeuse éreillée*, 1883; *Madame Favart* (reprise), le *Chevalier mignon*, le *Diable au corps*, 1884; les *Cent Vierges* (reprise); *Pervenche*, la *Béarnaise* 1885; les *Noces improvisées*, *Joséphine vendue par ses sœurs*, 1886; les *Petits mousquetaires* (reprise), la *Gamine de Paris*, 1887; aux Nouveautés: le *Misanthrope et l'Auvergnat* (reprise), *Ménages parisiens*, *Samsonnet*, 1889; aux Bouffes: *Sainte Freya*, 1892; le *Cadeau de noces*, *Madame Suzelle*, 1893; au Gymnase: *Famille*, rôle de Dorfeuilles, 1894; au Palais-Royal: le *Train de plaisir* (reprise) 1895; le *Dindon*, *Ferdinand le noceur*, 1896; le *Portefeuille* (reprise) 1897. Maugé mourut cette année même, à Rosny s/Bois, croyons-nous, laissant une nombreuse famille. Le Comité de la Société des artistes, grâce au legs Ozi, recueillit ses cinq enfants. MM. Mussay et Boyer, ses directeurs, lui avaient assuré ses appointements jusqu'au dernier jour. Maugé laissa le souvenir d'une facture originale et d'une grande finesse sous une apparence grotesque.

MAUGÉ. — Sous ce nom: *Maugé* Frédéric, Charles, La Haye 1875, Brest 1876 et années suivantes; Mme *Maugé* Adèle Forir, Folies dramatiques 1878-82, Bouffes 1883-84, Paris 1885-92, Bouffes 1893-97.

MAUGEIS. — V. d'Herblay.

MAULE, Joseph, Casimir, dit aussi *Maure*. — Lyon 1852-55, Marseille 1856 et années suivantes. En 1884, 66 ans, 42 ans de th., 500 fr. pension. Sa mort, *Rapport* 1900. — Mme *Maule*, sa mort, *Rapport* 1897.

MAURAIN, Mme Cécile, Céline. — Bordeaux 1854-56.

MAURAZAIN. — Rouen 1846-47.

MAUREL. — Sous ce nom: V. Grassau. *Maurel*, Gustave, Pierre, Bernard, Nantes 1845-47, Brest 1852, Paris, Besançon, Vaudeville 1857, Paris 1860, Lyon 1867-69; *Maurel*, Edouard, Pierre, Bruno, Constantine 1867-72.

MAURER. — Sous ce nom: *Maurer* Jacques, Frédéric, Genève depuis 1857. En 1888, 69 ans, 45 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1899; Mme *Maurer*, femme du précédent, Mariette, née Tixier, Genève depuis 1858. Sa mort, *Rapport* 1889.

MAURET, Pierre, Hector, Antoine, François. — Auxerre 1862-65.

MAURICE. — Sous ce nom: *Maurice* Léon. Toulon 1846-48; *Maurice* Henri Betzy, Strasbourg 1854; Mme *Maurice* Valentine, Clotaire, Ile de la Réunion 1863-65, Tournai 1867; Mlle *Maurice* Victoria, Bailly, St-Quentin 1863, Clermont 1864-65, Boulogne s/Mer 1867-69, New-York 1870-72; Mme *Maurice* Célina, née Gruyer, Metz 1864-65, Le Hâvre 1867-69; *Maurice* Pierre, Eugène, Metz 1864-65, Le Hâvre 1867-69, Nouveautés 1880. Sa mort *Rapport* 1883.

MAURIN. — Sous ce nom: *Maurin*, Toulouse 1792; *Maurin*, Bordeaux 1806; un *Maurin*, acteur à Lyon, fit représenter avec succès, à l'Odéon, l'*Artiste par amour*, le 7 avril 1807; *Maurin*, Cirque Olympique 1824; *Maurin* Marius, Reims 1845-48, Cette 1854; Mme *Maurin*, née Marigny, Cette 1854-55, Perpignan, Arles 1857-61.

MAUROY. — Sous ce nom: *Mauroy* Félix, Arras 1827; *Mauroy* Eugène, Alger 1845-47; Mme *Mauroy* Caroline, Viverge dite, Alger 1845-47, Marseille, Tulle, Clermont, Compiègne 1858-59, Luxembourg 1860-61, Châlons, Troyes 1864-65, Amiens 1867, Bordeaux 1868, sous le nom de *Viverge*, Nîmes 1870 et années suivantes. En 1876, 62 ans, 39 ans de théâtre, 500 fr. de pension; *Mauroy* Jean, Louis, Etienne, Poitiers 1846-47, Agen 1848-50, Pau 1852, Laval, Luxembourg 1860; en 1861, 61 ans, 33 ans de th, 200 fr. de pension, Turin 1862-64, Paris 1865; Mme *Mauroy* Jeanne Viverge dite, Eugénie, Marseille 1852, Tulle, Clermont, Compiègne, Luxembourg, Constantine, Troyes 1864-67, Bordeaux 1868, sous le nom de *Viverge*, Nîmes 1869 et années suivantes. En 1875, 64 ans, 500 fr. de pension; Mme *Mauroy* Caroline Viverge, née en 1846, Constantine 1861-64, sous le nom de *Viverge*, Troyes, Toulouse, Bordeaux, Nîmes 1869. Sous le nom de *Brunet*, Nîmes 1870-74, St-Etienne 1875, Nîmes 1876, Dijon, Besançon, Lausanne, Nîmes, Avignon, Nancy 1891-92, Bordeaux, Paris, Marguerittes 1898 et années suivantes.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

En 1901, 311 fr. de pension de la fondation Delacroix, puis celle de 500 fr. Habitait Marguerittes en 1909, avec le prénom de *Marie*.

MAURY. — Sous ce nom ; Mme *Maury*, Marie, Julie, Bordeaux 1854-56; *Maury* Gustave, Compère dit, Lille 1873-76.

MAUZIN, Alexandre. — Débuta à la Comédie-Française en 1830, et passa comme premier rôle à Rouen, avant de revenir à la Porte-St-Martin et à l'Ambigu. Le 1er octobre 1837 il entra comme pensionnaire à la Comédie-Française, mais ce fut par sa création de Don Salluste dans *Ruy Blas* au Théâtre de la Renaissance (1838) qu'il se fit surtout connaître. Victor Hugo, dans ses *Notes*, a dépeint Don Salluste comme « contenu, sobrement railleur, froid, lettré, homme du monde avec des éclairs infernaux. Il faut à l'acteur qui aborde ce rôle, ajoute-t-il, et c'est ce que tous les connaisseurs ont trouvé dans M. Alexandre, une manière tranquille, sinistre et grande, avec deux explosions terribles, l'une au commencement, l'autre à la fin. »

Le 18 septembre 1841, à l'Ambigu, dans la *Lescombat*, il ne fut pas moins remarquable dans le rôle de l'amant. En octobre 1843, Alexandre Mauzin entra à l'Odéon où il créa une grande quantité de rôles dans l'*Hôtel d'Alban*, les *Moyens dangereux* 1843; la *Famille Cochois*, la *Réparation forcée*, la *Cigüe*, succès personnel, 1844 ; le *Chevalier de Pomponne*, l'*Eunuque*, un *Bourgeois de Rome*, 1845 ; *Diogène*, l'*Alcade de Zolaméa*, etc. En mai 1848, il fut nommé commissaire du gouvernement et mis à la tête des Comédiens associés avec un traitement de 5000 fr. En 1881, Alexandre Mauzin était employé supérieur à la Préfecture de la Seine.

MAX, Georges, Hippolyte Bonnelieu. — Débuta à l'Odéon le 6 décembre 1842.



Mlle MAXIME

MAXIME, Mlle, Fortunée Gariot, femme Fauvety, dite. — Née vers 1811, nous est surtout connue parce qu'elle fut opposée comme tragédienne à Rachel. Ainsi, J. Janin, dans un article du *Journal des Débats*, en date du 6 décembre 1838, place Mlle Maxime au-dessus de Rachel. Mlle Maxime avait débuté à l'Odéon, dans *Rodogune*, le 8 décembre 1829, puis en 1838. Mais ce ne fut que le 1er juillet 1842 qu'elle entra comme pensionnaire à la Comédie-Française, où on lui confia le rôle de Guanhumara des *Burgraves;* après deux mois de répétitions, on le lui retira tout à coup. Scandale, procès, renvoi devant le Conseil judiciaire du théâtre, et finalement remplacement de Mlle Maxime par Mme Mélingue, admise comme sociétaire sans avoir débuté (1843).

Mlle Maxime revint à l'Odéon où elle reprit le rôle de *Lucrèce* à la 40me représentation de cet ouvrage. Puis elle crée des rôles dans le *Vieux Consul*, *Sardanapale*, 1844; *Egmont*, 1847 ; sans parler de toutes les reprises du répertoire.

En réalité, Mlle Maxime fut écrasée toute sa vie par la comparaison que l'on voulait lui imposer de Mlle Rachel. Un chroniqueur écrit à ce propos : « Qui donc a voulu établir une comparaison malencontreuse entre Mlle Maxime et Mlle Rachel ? Il faut être possédé de l'envie de faire des rapprochements, et surtout de nuire à la réputation d'une bonne et excellente personne qui joue la tragédie avec conscience, et qui, douée d'un talent incontestable, ne demande qu'un peu de place dans l'espace auprès d'un grand astre. D'ailleurs on a vu Mlle Maxime en scène avec la célèbre tragédienne, et celle-ci n'en a paru que plus animée et plus sublime, tant l'émulation est nécessaire aux artistes. »

Devenue Mme Charles Fauvety, l'ex-tragédienne vécut paisiblement dans sa charmante retraite d'Asnières, partageant les idées et croyances de son mari, qui fut un des plus fervents adeptes du spiritisme. C'est d'accord avec elle, d'ailleurs, et de son plein consente-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ment que fut composé le billet de faire part suivant :



Monsieur CHARLES FAUVETY a l'honneur de vous faire part de la mort terrestre de

Madame FAUVETY

son épouse, née **Fortunée GARIOT,** et vous prie de vous joindre à lui pour reconduire pieusement le corps à sa dernière demeure.

Son âme s'est envolée le 13 Mars 1887, à 4 heures et demie du matin.

Après s'être améliorée par une longue existence de travail et de devoir, elle est allée, avec toutes ses vertus et ses forces acquises, se recueillir et se préparer à une vie nouvelle.

NB. — Elle n'a voulu n'appeler à son convoi qu'un petit nombre d'amis et de parents ; elle a recommandé qu'on évitât, dans ses funérailles, toute chose inutile ou de vanité, et qu'on donnât aux pauvres, sans acception d'opinion ou de croyance, ce qui se dépense ordinairement en *pompes funèbres.*

Les contemporains s'accordent tous à reconnaître à cette « sévère tragédienne » de la conscience, de l'âme, un talent incontestable dans *Marie Stuart* et dans *Phèdre*. Mlle Maxime n'avait qu'un tort évidemment : celui de paraître à côté de Rachel, astre de première grandeur qui éclipsait tout.

Bibliographie : Fargue, *Théâtres, acteurs et actrices*, 1842. — Bréant de Fontenay et Etienne de Champeaux, *Histoire des théâtres*, 1845. — Eug. Laugier, *De la Comédie-Française*, depuis 1830.

MAXIME. — Sous ce nom : *Maxime*, Adolphe, Bonck dit, Cirque imp. 1856-57, Ambigu 1858-1862, Paris 1863-73 ; Mme *Maxime*, Joséphine Castille, Bordeaux 1869-70, Arles 1872, Castres 1873.

MAXNÈRE. — Folies Marigny 1865.

MAY. — Sous ce nom : Mme *May*, Désirée, Variétés 1872-73, Le Caire 1874-75, Bataclan 1876-79, Nouveautés 1880-83 ; Mme *May*, Anna, Le Hâvre 1874, Lyon 1875, Théâtre des Arts, Bordeaux, Nevers, Paris 1883 et années suivantes ; Mme *May*, Jane, qui se fit connaître par un procès vraiment curieux. Quelqu'un avant mis en doute sa vertu, Mlle Jane May n'hésita pas à produire un certificat qui la classait de suite parmi les rosières de Nanterre. Elle débuta au Gymnase le 11 décembre 1878, dans l'*Age ingrat*, puis joua *Nounou*, et reprit les rôles de Mlle Legault ; *Jonathan* 1879 ; le *Fils de Coralie*, l'*Amiral* 1880 ; au Palais-Royal, elle remplaça Mme Chaumont dans *Divorçons*. Retirée depuis longtemps du théâtre, Mme Jane May se consacre au professorat (1910). Biographie : *Paris-Théâtre*, no 335, 16/22 oct. 1879, notice par F. Jahyer. Iconographie : do, photo, demi-corps, assise de 3/4, à droite, cliché Mulnier. — *May*, acteur du Gymnase vers 1876, passé aux Variétés pour jouer les grimes.

MAYER. — Nom porté par une foule de comédiens et comédiennes, notamment : Mlle *Mayer* Germaine, Louise, née le 8 octobre 1818, agréable ingénue, province, Vaudeville 1837. Fut lésée dans l'incendie de ce théâtre, 1838. Peut-être la même dans les travestis aux Variétés, 1839 ? Mme *Mayer*, Moscou 1843-1844 ; Mme *Mayer*, Louise, femme Alexandre Michel, Saint-Pétersbourg 1845-59. En 1879, 60 ans, 30 ans de théâtre, 500 fr. de pension ; *Mayer* Adolphe, Lille 1845-47 ; *Mayer*, Désiré, Moscou 1845-47 ; Mme *Mayer*, Agnès, Amiens 1846-47 ; *Mayer*, Léopold, Versailles 1846-47, Lille 1848 ; en 1878, *Mayer*, Ernest, Léopold, 62 ans, 300 fr. de pension, à Paris. Sa mort, *Rapport* 1895 ; Mme *Mayer*, Désirée, Folies dramatiques 1852-53 ; Mme *Mayer*, Rosalie, Gaîté 1852-57 ; *Mayer*, Ambigu 1868 ; *Mayer*, Abraham, David, Valenciennes 1870-72.

MAYEUR DE SAINT-PAUL, François, Marie Mayeur dit. — Etait né le mardi 6 juin 1758, rue du Petit-Musc. Baptisé le même jour à l'église St-Paul, il trouva bon plus tard d'accoler le nom de sa paroisse à son propre nom. Fils d'un humble domestique, Mayeur débuta tout enfant à l'Ambigu où il jouait les niais et les paysans, et passa en 1779 dans la Troupe des Grands Danseurs du roi. M. Em. Campardon a relevé les noms d'une foule d'ouvrages dans lesquels il parut de 1780 à 1786, et nous remarquons que, dès 1780, Mayeur écrivait lui-même quelques-unes des pièces où il jouait, comme l'*Oiseau de Lubin*, l'*Elève de nature*. Auteur, acteur, danseur, Mayeur fut tout cela à la fois, et non sans talent. Le menuet des *Passions* qu'il exécutait avec Mlle Miller (18 décembre 1784) attirait la foule chez Nicolet, et l'on y venait applaudir ses pièces. Le *Baron de Trenk*, autre pièce qu'il avait signée, fut jouée à l'Ambigu.

Mayeur est surtout connu des historiens de théâtre parce qu'on lui attribue le pamphlet célèbre le *Chroniqueur désœuvré* ou l'*Espion du boulevard du Temple*, recueil d'anecdotes scandaleuses et même ordurières, concernant tous ses camarades du boulevard. Il y eut, à notre connaissance, l'édition datée de Londres 1781, la deuxième, Londres 1782, suivie d'une imitation toujours anonyme, le *Vol le plus haut* ou l'*Espion des principaux théâtres de*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

la capitale, 1784. Le comédien Dumont s'était chargé, également sous le voile de l'anonyme, de répondre à la première de ces productions par le *Désœuvré mis en œuvre* ou le *Revers de médaille*, Paris 1782. Quoiqu'il en soit de la participation de Mayeur en cette affaire, il est bien certain que le comédien eut plus d'une fois maille à partir avec la police, comme le prouvent les documents retrouvés par M. Em. Campardon *(Les Spectacles de la foire)*. Tantôt il est conduit au For-l'Evêque pour avoir prononcé en scène des mots trop risqués, tantôt à la Force, pour être venu en retard au spectacle et avoir manqué à son directeur et à l'officier de garde. Mais le plus curieux, c'est qu'il porte plainte lui-même contre l'auteur inconnu du *Désœuvré*, disant y être assez maltraité (ce qui n'est pas précisément exact), protestant contre ses camarades Bordier et Picardeaux qui l'accusent d'être l'auteur du libelle et menacent de l'assassiner (6 mars 1782).

En attendant, Mayeur se posait au boulevard comme acteur en renom. Le rôle de Claude Bagnolet qu'il établit dans *Pierre Bagnolet* et *Claude Bagnolet son fils*, lui valurent les honneurs de la gravure, avantage assez rare alors pour un acteur du boulevard. Néanmoins, en 1789, soit pour fuir ses trop nombreux créanciers, soit pour se dérober aux haines qu'il avait semées autour de lui, Mayeur s'embarqua pour l'Amérique. Retour des colonies, il s'arrêta à Bordeaux, y fit construire une jolie salle de spectacle inaugurée le 3 janvier 1793, d'abord sous son nom, qu'il changea par la suite en celui de théâtre de la Montagne et des Sans-Culottes. Ce théâtre était situé sur l'emplacement des ci-devant Grands-Carmes, et sur les fossés de ce nom. Plus tard, Mayeur demanda à la municipalité de prendre le nom de Variétés.

Incarcéré sur la plainte de ses entrepreneurs qu'il ne pouvait payer, puis rendu à la liberté, Mayeur s'achemina vers Nantes et vers Paris où nous le retrouvons au Théâtre de la Cité (1795) et au Théâtre des Variétés-Montansier, au Palais-Royal, où il joua d'original *Jocrisse change de condition*.

Vers 1798, nouveau départ pour les colonies. Trois ans plus tard, il prend la direction de l'ancien Spectacle de Nicolet, devenu le théâtre de la Gaîté, qu'il abandonne l'année suivante (janvier 1802). Nous notons ensuite son passage comme acteur au Théâtre de la Société Olympique, rue Chantereine (rue de la Victoire) où il obtint un grand succès dans le rôle de Dasnières, du *Sourd ou l'Auberge pleine;* à Bordeaux et dans plusieurs villes du Midi ; régisseur du Théâtre des Célestins à Lyon, 1808; acteur à Versailles, 1809 ; directeur à Dunkerque. En 1815, il est de retour à Paris et, en 1817, il dirige le Théâtre de Bastia où il échoue. Mayeur mourut dans la misère, à Paris, le 18 décembre 1818, au moment où, dit-on, il allait obtenir une pension comme homme de lettres. Nous savons que le 20 mai 1816 il priait un sieur Durandeau de l'appuyer auprès du ministre, se disant un artiste malheureux et persécuté (Catalogue autogr. Noël Charavay, mars 1909).

D'une taille au-dessous de la moyenne, d'où son surnom le « petit Mayeur », il rappelait comme acteur le talent de Brunet ; mais d'un caractère fort peu recommandable, il ne sut, malgré son esprit, se faire une place nulle part. Sa fille, qui avait essayé sans succès la carrière théâtrale, tint un cabinet de lecture rue Richelieu et une librairie à Caen. Selon les uns, elle revint mourir aussi misérablement que son père, à Paris, en avril 1819 ; Selon les autres, comme on le verra plus loin, elle mourut en avril 1819, à la Guadeloupe. L'acteur *André Mayeur*, de l'Odéon (1797) était le frère aîné de Mayeur Saint-Paul.

Biographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*. — Em. Campardon, *Les Spectacles de la foire*, t. II. — *Etrennes dramatiques*, pour 1819, long article nécrologique.

Bibliographie : Le *Chroniqueur désœuvré*, le *Coup de fouet*. — *Théâtre de Bordeaux*, étude historique.

Iconographie : *Troupe de Nicolet*, eau-forte, en buste de ¾ à gauche, costume de théâtre, par Fr. Hillemacher.

MAYEUR. — Sous ce nom : *Mayeur*, André, frère aîné du précédent, Odéon 1797 ; M^lle^ *Mayeur*, Joséphine, fille de Mayeur de Saint-Paul, avait débuté aux Variétés en 1802, à peine âgée de 15 ans ; elle y rentra vers 1808. Nous avons vu plus haut (art. Mayeur de St-Paul) qu'elle avait tenu un petit cabinet de lecture. M^lle^ Flore en a parlé dans ses *Mémoires*, t. II, p. 139 et suiv. L'*Annuaire dramatique* 1821-22 lui consacre un long article (nécrologie 1819). Madame *Houdard*, née Mayeur, qui passait pour être mariée « et le fut peut-être » était partie pour Bordeaux où elle fut longtemps engagée. En 1817, elle fit un voyage à l'Ile de France. Elle joua pour la dernière fois à Bordeaux le 11 février 1819, s'embarqua pour la Guadeloupe en mai, arriva en juin, et y mourut vers août ; M^me^ *Mayeur*, femme Joubert ou Jaubert, Toulouse 1845-47 ; M^me^ *Mayeur*, femme Berjaut, décédée en 1851.

MAZET. — Sous ce nom : *Mazet*, Henri, La Rochelle 1863-64, Mâcon, Verviers, Calais 1869-73, Paris, Angoulême 1876-79. Sa mort, *Rapport* 1880 ; M^me^ *Mazet*, Caroline, née Arbogast, La Rochelle 1863-64, Mâcon, Boulogne, Cherbourg 1869-70, Châlons, Nîmes, St-Malo 1875, St-Brieuc, Sedan, Charleville, Bourges, Poitiers, Paris 1885 et années suivantes. En 1894, 62 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1901.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MAZILLIER. — Danseur comique et gracieux, Bordeaux 1824. Echoua dans le genre sérieux. Porte-St-Martin 1825.

MAZILLY, Mme de. — Douai 1773.

MAZILLY ou Rozan-Mazilly. — Th. Français, lyrique et comique 1792. Régisseur à la Porte-St-Martin 1805-06, troupe Raucourt à Milan avant 1812, premier comique Nantes 1825, Toulouse 1826. Débuta à la Comédie-Française dans Arnolphe de l'*Ecole des femmes*, le 11 mai 1826. Nouvel essai dans Sganarelle de l'*Ecole des maris*, 18 avril 1827. Reçu comme pensionnaire 1827-33.

MAZOUDIER, Joseph, Gaston. — Né à Paris le 7 octobre 1846. Conservatoire. Pensionnaire à la Comédie-Française 1869, où il rendait de nombreux services lorsqu'il fut obligé de partir vers 1873 dans de regrettables circonstances ; continua sa carrière en province sous l'anagramme de son nom.

MAZURIER. — Mime et danseur disloqué sans rival, qui fit courir tout Paris et tint la vogue pendant cinq ans. C'est à la Porte-St-Martin, en 1824, que se révéla le talent de Mazurier, (qui venait de Lyon), dans le *Gascon à trois visages*, *Polichinelle-Vampire*, les *Meuniers*, le *Déserteur*, *Jean-Jean*, mettant le comble à sa renommée avec sa création de *Jocko* (16 mars 1825). « Mazurier, écrit Harel, est le plus gracieux, le plus leste, le plus comique des mimes grotesques... Il a eu la gloire de faire diversion aux plus grands intérêts politiques. Mazurier touche un traitement auquel le cède de beaucoup celui d'un vice-amiral ». A Londres, en 1825, avec *Jocko*, pantomime où il faisait pleurer dans la scène de la mort du singe (rôle du singe), Mazurier gagnait mille francs par jour, plus que Talma, chiffre considérable pour l'époque. On l'entendit cependant parler un jour : ce fut au bénéfice d'Hippolyte, au Vaudeville, le 9 avril 1824, où il consentit à tenir le rôle d'un Polichinelle parlant dans *Polichinelle aux eaux d'Enghien*. Mazurier mourut de la suite des fatigues occasionnées par sa profession. Il succomba, le 4 février 1828, à une maladie de poitrine, après deux mois de souffrance. Il n'avait que trente ans. Le curé de sa paroisse ayant refusé à sa dépouille mortelle l'entrée de son église, le corps fut porté directement au cimetière. Mazurier avait laissé une sœur comédienne : réduite à la dernière misère, nous savons qu'elle passa, pour mendicité, en correctionnelle en 1845. (*Illustration* 19 juillet, p. 323, 2me col.). Le nom de son frère n'avait pu lui trouver ni un morceau de pain, ni un abri !



Exercices de Mazurier (lith. anglaise)

Bibliographie : Ch. Maurice, *Epaves* p. 148. Iconographie : Lith. anglaise W. Day's, *Monsieur Mazurier in the Character of Punchinello.*

MÉA, Mlle Marie, Amélie, Cochois dite. — Elève de Ricourt, Odéon 1860-62, Marseille 1866-74, dont Fiorentino (*Comédies et Comédiens*, 2me série) jugeait ainsi les dispositions le 8 octobre 1860, dans un curieux article intitulé : *La fabrique des Rachel* : « Mon enfant, lui disait-il, vous avez du talent, de la volonté, de beaux bras, une bonne tenue, un organe juste et bien timbré, un geste aisé et sobre. » Et cependant que devint Mlle Méa ? En 1876, son nom reparaît au Th. historique (3me du nom) : Mme de Sartène du *Drame au fond de la mer* (30 déc). Eliane de Nangis du *Régiment de Champagne* (7 sept. 1877), Henriette Moralès dans une reprise des *Pirates de la Savane* (7 nov. 1878) et une autre de la *Tour de Londres* (28 janvier 1879).

MÉDARD, Mme Désirée. — Cherbourg 1869-70.

MÉDIER, Mme Adélaïde. — Rochefort 1798. Mariée à un sieur Deschamps, celui-ci avait épousé en secondes noces une dame Thierry. Poursuivi pour bigamie par sa première femme, Deschamps quitta précipitamment Angers où il était directeur.

MÉDINGER, Mme Jeanne, Jenny, dite *Fleux*. Sa mort, *Rapport* 1883.

MEESMANTS, Mme Estelle. — Tournai 1847.

MÈGE, Jean, François. — Bordeaux 1847, Marseille 1848-50, Toulouse 1852, New-York 1853-55, Bruxelles 1856. Sa mort, *Rapport* 1896.

MÈGE, Mme Léontine, née Pougaud. — Bruxelles 1856. Sa mort, *Rapport* 1878.

MÉGRINI, Mme. — Gymnase 1824.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MÉGUET, Gabriel. — Brest 1857-59, Paris 1860.

MEIGE, Mme. — Angers 1814. Venait de La Rochelle.

MEIGNAN. — Père noble, Funambules 1843-48, Délass. com. 1849. M. L. Péricaud écrit ce nom *Maignan*.

MEIGNAN, Mlle Emilie. — Jolie personne. Conservatoire, Odéon 1845, le *Véritable St-Genest*, *Diogène*, *Une année à Paris*, *Spartacus* (1845-47), th. du Cirque 1852, Gaîté 1852-56, Le Hâvre 1857-58, Paris 1859.

MEIGNEUX. — En 1890, 65 ans, 36 ans de th., 500 fr. de pension. « Honnête et excellent homme, bon et serviable camarade » déclara L. Péricaud en annonçant sa mort, *Rapport* 1900.

Iconographie : Nous connaissons un portrait de lui dans les *Pièces en vogue*.

MEILLAND, Jean-Baptiste. — Mons 1855-58.

MEINIER. — V. Menier.

MÉLANIE, Mlle. — V. Laballe.

MÉLANIE, Mlle, Marie, Jeanne, Prieur dite. — Etait une agréable actrice, rôles d'enfants aux Variétés, Londres 1822-26, Bordeaux 1827, lorsqu'elle passa de la Porte-St-Martin à l'Odéon en 1831. *Victorine* ou la *Nuit porte conseil* avait assis sa réputation au boulevard. A l'Odéon, elle créa des rôles dans la *Mansarde de la sage femme* (31 déc. 1831), une *Révolution d'autrefois*, *Mariette* (1832), puis elle retourna à la Porte-St-Martin, Gaîté 1843-49. Mais ce fut surtout au Gymnase, dans les rôles marqués, que Mlle Mélanie se fit une place enviable. Très remarquable dans le *Fils de famille* et le *Gentilhomme pauvre*, on la vit, entre autres, dans le *Démon du jeu*, *Wagon des dames*, l'*Affaire est arrangée*, le *Roman d'une honnête femme*, le *Chemin retrouvé*, etc. En 1870, âgée de 62 ans, avec 47 ans de théâtre, elle obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. La mort de la « bonne Mélanie » fut annoncée au *Rapport* de 1879. Mlle Mélanie avait été une fière beauté. Son organe resta toujours jeune, et sa voix toujours vibrante.

MÉLANIE, Mlle. — Délass. com. 1861. Très brune, avec une jolie tête et de grands yeux, mais très maïgre, cette actrice conduisait un orchestre composé de jolies femmes dans la revue *A vos souhaits*. Une écuyère de cirque porta ce nom en 1853.

MÉLAYE, Eugène, François, Augustin. — Rouen 1847-59.

MELCHIOR. — Avait débuté à la Gaîté vers 1803. On lui reconnaissait de la tenue. On écrit de lui en 1826 : « Il était raisonnable à l'Odéon, il fut raisonnable au Panorama dramatique, il sera raisonnable encore à l'Ambigu. Je doute qu'il soit jamais autre chose. »

MELCHIOR. — Th. Montparnasse 1886.



MELCOURT, rôle du major dans le *Siège du Clocher*. Collect. Martinet

MELCOURT, Mlle Augustine, se faisant passer pour veuve Volange cadet. — Lors de la mort de Volange cadet, directeur à Angers (7 sept. 1809) Mlle V. Volange écrivit de Marseille au maire d'Angers que son frère n'était pas marié. Mlle Melcourt, dite *Volange*, n'en continua pas moins la direction d'Angers avec Jean, Baptiste, Augustin Luchet, dit Courcelles. V. Volange cadet.

MELCOURT. — Acteur du boulevard en 1803, très plaisant dans les niais et les caricatures. A l'Ambigu, notamment, il se fit une certaine réputation dans le rôle du Major dans le *Siège du clocher*. Entré au Vaudeville 1818-21, il y passa inaperçu. L'Ambigu, où il fit un bon début, le revit en 1823.

Iconographie : Coll. Martinet, n° 29, dans Giles James de *Charles* ou les *Dangers de l'inconduite*, n° 156, le Major du *Siège du clocher*.

MELCY, Mlle Joséphine, Léonie, Botte dite. — Gymnase 1849, Palais-Royal 1857-60, Gymnase 1861-72. Termina sa carrière au th. des Célestins, à Lyon. Elle avait épousé (vers 1850-55) un avocat de Paris. Retirée du théâtre, et devenue veuve, elle vivait en 1887.

MÉLIN, Louis, François. — Batignolles 1848, Lisbonne 1853, Lyon 1854-55, Brunswick 1856, père noble et grime, Genève 1859 et 1863.

En 1884, 60 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1896.

MÉLIN, Mlle Appoline, Grosjean dite de. — Est surtout connue par deux procès assez

EFERUS - Recherches & Classification numériques

curieux : le premier intenté au directeur de l'Odéon, de la Rounat, pour l'obliger à la faire débuter. Elle fut condamnée aux dépens (4 juin 1862). Le second intenté à Sarcey. Celui-ci avait déclaré dans son feuilleton de l'*Opinion nationale*, du 20 octobre 1862, que Mlle de Mélin avait joué le 11 du même mois *Andromaque* à l'Odéon « sans avoir même le talent d'une écolière de premier ordre. » Or, ce n'était pas elle qui tenait le rôle ce soir-là. Cette fois, Mlle de Mélin fit condamner MM. de Sarcey et Guéroult (directeur du journal) l'un à 200 fr. d'amende, l'autre à 50 fr., et tous deux solidairement à 1000 fr. de dommages-intérêts à son profit, avec insertion du jugement (Tribunal de la Seine, 7e chambre, 19 et 26 février 1863).

Le 18 mai 1864 nous retrouvons Mlle Pauline de Mélin à la Comédie-Française, rôle de Clytemnestre dans *Iphigénie en Aulide*, unique et malheureuse tentative sans lendemain.

MÉLINA, Mlle. — Jolie fille des Délass. com. qui épousa un vieux notaire.

MÉLINGUE, Etienne, Marin. — L'artiste de drame le plus original et le plus pittoresque du XIXe siècle, naquit à Caen, rue du Port, le 16 avril 1807. Il était fils de Jean Mélingue, préposé aux douanes, et de Suzanne Boulon, son épouse. Ses débuts dans la vie furent des plus pénibles. Refusé en qualité de commis aux écritures chez un épicier, apprenti menuisier, sans guide, sans maître, il devient sculpteur sur bois, puis dessinateur à l'Académie de Caen, et praticien. Pendant près d'une année, il est employé à sculpter les chapiteaux de l'église de la Madeleine à Paris.

Doué d'une imagination ardente, d'une fougue indomptable, le jeune Mélingue rêve déjà d'horizons plus vastes. A Paris, les représentations théâtrales l'ont transporté. Présenté à Mlle Duchesnois, celle-ci lui remet une lettre pour Soumet lequel, à son tour, le recommande aux frères Seveste qui le font débuter à Belleville sous le nom de *Henri-Gustave*. En 1829, il trouve un engagement pour la Guadeloupe où il tombe au milieu d'une révolution. La salle fermée, il s'improvise peintre de portraits et parvient ainsi à réunir la somme indispensable pour rentrer en France.

L'année 1832 le retrouve « grande utilité » au théâtre de Rouen. Remarqué par Mme Dorval, de passage en cette ville, celle-ci l'adresse à Alexandre Dumas. Protégé par celui-ci, selon les uns, ou par d'Epagny, selon les autres, le voici enfin accepté à la Porte-St-Martin, c'est-à-dire dans le théâtre où trônent sans partage Frédérick et Bocage, au premier plan, Lockroy et Delafosse au second. Un soir de juin 1834, son directeur tente un essai : il lui fait jouer à l'improviste le rôle de Buridan dans la *Tour de Neste*. Succéder dans ce rôle aux deux colosses du drame romantique, l'entreprise était assurément hardie. Tout autre que Mélingue s'y fût brisé. Mais le public, un peu étonné tout d'abord, accepta avec bienveillance cette nouvelle interprétation — un peu inexpérimentée, certes — mais originale à coup sûr, de ce grand et beau garçon, à la physionomie ouverte, intelligente, à l'œil vif, à l'organe mordant, portant avec une aisance merveilleuse le costume dont il ne laissait à personne la conception ni l'arrangement.



MÉLINGUE, par Gavarni

Dès ce jour, il est de la maison : on lui confie, sinon les premiers rôles, du moins quelques-uns d'une certaine importance. Son nom figure dans les distributions de l'*Héroïne de Montpellier*, *Cromwell et Charles Ier*, rôle de Cromwell, les *Américains de 1780* (1835) ; les *Sept enfants de Lara*, *Don Juan de Marana*, (rôle du Mauvais Ange). De 1837 à 1840, il occupe le premier emploi à la Porte-St-Martin à côté de Mlle George, restée fidèle à la fortune décroissante de Harel. A cette période se rattachent : *Jeanne de Naples*, la *Guerre des servantes*, 1837 ; *Guillaume Colman*, 1838 ; *Don Sébastien de Portugal*, *Randal*, le *Pacte de famine*, *Bianca Contarini*, 1839 ; le *Tremblement de terre de la Martinique*, 1840.

Le théâtre fermé, Mélingue passe à l'Ambigu où il débute le 16 novembre 1840 dans *Lazare le pâtre*. Le *Miracle des roses*, *Il Gaetano*, le *Mammone*, les *Talismans*, les *Etudiants*, contribuent à affermir sa réputa-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tion, lorsque sa création de d'Artagnan dans les *Mousquetaires* le place comme le premier acteur à panache du boulevard ; pour la foule, désormais, Mélingue est le héros du drame à mouvement ; c'est la vie, l'action ; c'est le sublime brûleur de planches, batailleur et sarcastique, redresseur de torts, sauveur de la vertu !

« Artiste dans toute la force du terme, écrit-on en 1837, il est bon peintre et bon comédien. Mélingue a joué après Bocage et Frédérick Lemaître des rôles qui eussent épouvanté tout autre doué de moins de verve et d'énergie que lui. »

Devenu l'interprète indispensable de tous les grands drames d'Alexandre Dumas, Mélingue fit l'ouverture du Théâtre historique : Henri de Navarre de la *Reine Margot* (29 février 1847) ; *Intrigue et amour*, Lorin du *Chevalier de Maison-rouge* (3 août 1847), Edmond Dantès de *Monte-Cristo*, 1re soirée (3 février 1848), Edmond Dantès, Busoni et le commis de *Monte-Christo*, 2me soirée (4 février), Catilina de *Catilina* (14 octobre), d'Artagnan de la *Jeunesse des mousquetaires* (reprise 17 février 1849), Buridan de la *Tour de Nesle* (reprise 24 juin), le baron de Canolles de la *Guerre aux femmes* (29 septembre), Hermann du *Comte Hermann* (22 novembre), *Urbain Grandier* de la pièce de ce nom (30 mars 1850), trois rôles dans le *Capitaine la Jonquière* (23 septembre). Et pourtant ses appointements ne dépassaient pas 12,000 fr. par an. Laferrière venant immédiatement après lui ne touchait que 9000 !



MÉLINGUE, rôle de d'Artagnan, caricat. par H. Meyer

On sait la triste fin du Théâtre historique. Mélingue, devenu l'incarnation de tous les héros d'aventure et de cape et d'épée, Mélingue portrait historique vivant descendu de son cadre, merveilleusement costumé et campé, va devenir l'acteur indispensable de tout drame historique ou romanesque : *Frère Tranquille*, *Salvator Rosa*, où il dessine en scène, *Benvenuto Cellini*, où il sculpte en présence du public, l'*Imagier de Harlem*, *Schamyl*, *William Shakespeare*. Bientôt, Mélingue cesse d'appartenir à aucun théâtre d'une façon fixe, et ne joue plus qu'en représentations : Gaîté, octobre 1856, l'*Avocat des pauvres* : Ambigu : *Fanfan la Tulipe*, le *Roi de Bohème et ses sept châteaux*, la *Dame de Monsoreau* ; Porte-St-Martin : le *Bossu*, succès colossal, 1867, *Cadio* 1868. Dans les départements, il va donner aussi des représentations fructueuses.

Dans son atelier de Belleville, son ciseau fait revivre les figures de Corneille, de Molière, de Racine. Ses statuettes improvisées en scène, dans *Benvenuto Cellini*, sont recherchées par les amateurs et les curieux. L'empereur Napoléon III en paya une d'une tabatière en or, enrichie de diamants. Comme sculpteur, Mélingue remporta une 3me médaille au Salon de 1852 et une mention honorable en 1855. Lithographe à ses heures, il composa aussi de jolis dessins et de spirituelles vignettes dont quelques-unes figurent en tête des chansons composées par son ami Boutin. La Comédie Française possède deux statuettes en bronze (Molière et Corneille) don de l'artiste, 1843.

Pendant les quinze dernières années de sa carrière, Mélingue rejoua surtout les rôles qui l'avaient rendu célèbre et, lors de la reprise de *Lucrèce Borgia* à la Porte-St-Martin, il composa avec un art infini le rôle brillant d'Alphonse d'Este qu'il costuma d'une façon admirable. A l'Odéon, enfin, après la guerre franco-allemande, c'est à lui que Victor Hugo confia le rôle de Don César de Bazan dans la reprise de *Ruy-Blas* qui fit courir tout Paris. Ce rôle fut le dernier qu'il tint. Obéissant aux supplications de sa famille, cet homme extraordinaire qui traversa le théâtre en pourfendeur et en tranche-montagne, timide et même farouche à la ville, se retira dans son artistique maison de la rue Levert à Belleville, et l'été dans sa gaie retraite de Veules-en-Caux (Seine-Inférieure) au bord de la mer. Il mourut à Belleville le 27 mars 1875, dans sa soixante-huitième année.

Lorsque la mort vint l'atteindre, a raconté M. Jules Claretie (*Profils de théâtre*, p. 30), lorsque l'agonie commença, l'artiste survécut encore en lui, et assista, pour ainsi dire à la mort de l'homme : « Tiens, dit-il à l'un de ses

EFERUS - Recherches & Classification numériques

fils, en entendant les derniers hoquets, écoute bien. Voilà le hoquet de Mlle George ! » Son fils voulut lui donner une cuillerée de bouillon ; Mélingue était mort.

M. J. Claretie, dans le livre cité plus haut, a laissé un joli portrait de l'artiste, dépeignant « ce grand gaillard sympathique et railleur, le front haut avec de si magnifiques cheveux qui retombaient en mèches sur ses yeux et qu'il rejetait en arrière, les prunelles superbes, étincelantes ».

Artiste consciencieux jusqu'à l'extrême, Mélingue, lorsqu'il jouait, arrivait au théâtre trois ou quatre heures avant la représentation, se grimait, s'étudiait dans la glace, ne laissant rien au hasard, sculptural dans *Catilina*, véritable reître d'Albert Dürer dans l'*Imagier de Harlem*, puissamment beau dans *Lucrèce Borgia*. « Cet homme, a dit encore M. J. Claretie, avait sur la foule la puissance que donnent le courage, la joyeuseté dans le danger, la raillerie bien française dans l'épreuve. Il incarnait tout : la poésie de ce peuple avide de chimères, la bravoure, l'esprit, l'élégance, la hardiesse séduisante... »

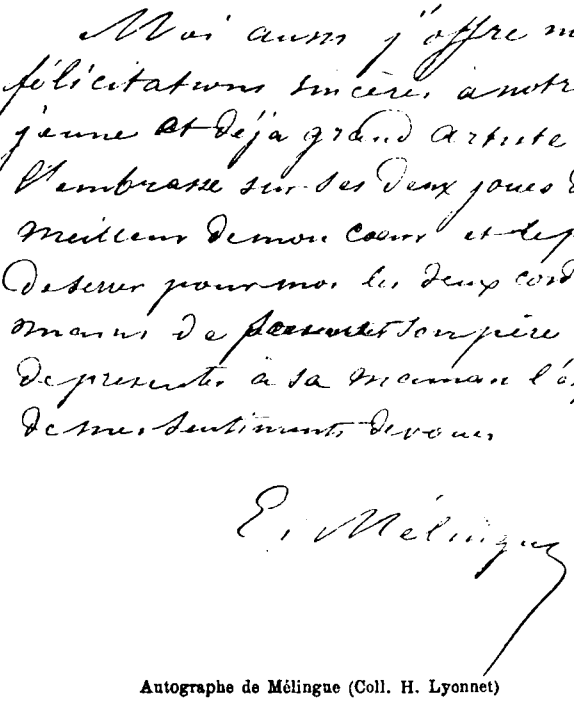
« Comédien dominateur, a écrit Monselet, au geste rapide et prestigieux, à la parole stridente, M. Mélingue passe très facilement de l'élément héroïque à l'élément bouffon. » Il ne lui reproche seulement que de trop grimacer : « chaque syllabe qu'il décoche lui coûte une contraction du visage : on dirait qu'il casse une noisette. »

Frédéric Febvre, qui le vit beaucoup, ne tarit pas d'éloges sur son compte : « Je n'ai jamais connu un artiste plus aimé du public que ce grand gamin... En arrivant au théâtre, il jetait quelquefois son cigare. Si vous aviez vu, alors, s'abattre sur le trottoir la nuée de petits voyous qui attendaient l'arrivée et le départ de leur acteur favori, vous auriez été frappé de l'expression de joie et d'admiration qu'il y avait dans l'œil de celui qui avait été assez heureux pour s'emparer de l'objet si vivement disputé ; songez donc ! Le cigare de Lagardère, de d'Artagnan, etc., etc. »

Et puis, il avait une qualité maîtresse : tout ce qu'il faisait semblait l'amuser ; il apportait en scène, outre la belle humeur qu'exigeait son rôle, sa propre belle humeur à lui et la joie de paraître devant ce public aimé qu'il respectait tant !

Il voulait être amusant, pittoresque, puis ensuite dramatique. « Aujourd'hui, nous dit M. Frédéric Febvre, on écrirait de lui : « *Ce n'est pas un diseur.* Non ; mais c'était un acteur charmant, gouailleur, beau d'aspect, et dont les moyens d'exécution lui permettaient de jouer des scènes qui exigent des poumons d'acier ».

Dumas et Mélingue étaient faits pour se comprendre. Aussi ces deux hommes s'aimaient-ils sincèrement. Dumas écrivit tout un volume sur Mélingue : *Une vie d'artiste*. C'est l'histoire des débuts, la vie ballottée par toutes les misères, le voyage éperdu de l'apprenti comédien à travers les provinces et aux colonies, livre que Gaston Mélingue fils illustra plus tard (édition de luxe 1903).



Autographe de Mélingue (Coll. H. Lyonnet)

Mélingue avait épousé, le 24 mars 1840, Mlle Théodorine Thiesset dont nous nous occupons plus loin (v. Mme Mélingue). Ce fut le modèle des maris et le plus tendre des pères. Jamais Mme Mélingue ne s'endormait avant que son mari ne fût rentré et ne lui eût raconté sa soirée par le menu. De cette union naquirent deux fils et une fille. Les deux fils furent peintres.

Théodore, Georges, Gaston, l'aîné, naquit à Paris en 1840. Elève de son père et de Léon Coignet, il se fit surtout connaître par son tableau : *Un dîner chez Molière à Auteuil* (1877).

Etienne, Lucien, peintre également, naquit à Paris le 18 mars 1841. Elève de Léon Coignet et de Jérôme, il exposa en 1877 un tableau fort remarqué : *Le Matin du 10 Thermidor* représentant les derniers moments de Robespierre. Il mourut en 1889.

L'*Eclipse* du 11 avril 1875 a donné de curieux détails sur l'intérieur de Mélingue à Belleville.

Dans un moment de mauvaise humeur, Mélingue avait donné sa démission de la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Société des artistes dramatiques. Celle-ci le regretta vivement et n'en prononça pas moins son éloge au *Rapport* de 1875. En mars 1890, M. Gaston Mélingue fils, en souvenir de son père et de sa mère, versa à titre de don dix mille francs à la Société (*Rapport* 1890, p. 26).

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par Bouchardy. — *Les Théâtres de Paris* par Lorsay, notice par Ed. Rigo. — *Galerie Geoffroy*, notice par Ed. Plouvier. — Eug. de Mirecourt, *Mélingue*, n° 71 de la 2me série des contemporains. — Al. Dumas, *Une vie d'artiste*. — La *Grande Encyclopédie*. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Lettre à M. Mélingue sur ma fuite en Belgique avec la caisse*, par J. Marie Cournier, ex-directeur du théâtre de la Porte-St-Martin. — J. Claretie, *Profils de théâtre*, p. 22. — Th. Gautier, *Histoire de l'art dramatique en France*. — Bouffé, *Mémoires*, p. 350 et suiv. — F. Febvre, le *Journal d'un comédien*, t. I, p. 40 et suiv.

Iconographie : *Galerie Lacauchie*, en pied, lith. Rigo, de ¾ à gauche, dans le *Manoir de Montlouvier*. — Lorsay, les *Théâtres de Paris*, en pied, de ¾ à droite, dans la *Jeunesse des mousquetaires*, par Eust. Lorsay, lith. Collette. Dans *Schamyl*, en pied de ¾ à droite d° d° ; *Galerie Geoffroy*, en pied, de face, dans la *Jeunesse des mousquetaires*, grav. par Geoffroy. Dans la brochure de Mirecourt, mi-corps, de ¾ à droite, dessin et gravure de Carey. — *Une vie d'artiste*, suite de dessins de Gaston Mélingue, édition 1903. — Par Gavarni, en pied de ¾ à droite, lith. Bertauts. Musée français, n° 91, médaillon buste de ¾ à droite. lith. par E. Vernier, d'ap. une photo Nadar. — Le *Géant*, 8 mars 1868, caricature en pied, dans le rôle de d'Artagnan par H. Meyer. — Le *Panthéon grotesque*. — Il existe d'autres portraits et caricatures de Giraud, Lafosse, Durandeau, Gill, etc., etc. — *Complément à la Troupe de Nicolet*, en buste de ¾ à gauche, eau-forte de J.-M. Fugère.



Mme MÉLINGUE
d'ap. Lacauchie, lith. Rigo

MÉLINGUE, Mme Rosalie, *Théodorine* Thiesset, femme Mélingue, née à Paris, le 24 décembre 1813 avait débuté sous le nom de *Théodorine*. Après un court passage au Conservatoire, on la vit au Gymnase, puis aux Folies dramatiques. Elle avait alors 17 ans, et on la disait née en Espagne. — Regard ardent, physionomie passionnée, taille souple et élancée, telle apparaissait Mlle Théodorine bien mieux douée pour le drame que pour le vaudeville auquel s'adaptait mal son organe énergique. Ainsi le comprit d'ailleurs le directeur de l'Ambigu qui l'engagea : *Héloïse et Abeilard*, *la Folle*, *Nabuchodonosor* la mirent en évidence. La Gaîté, à la veille de sombrer, chercha à se l'attacher par un engagement de 10,000 francs par an. Elle y débuta dans une *Femme malheureuse*, mais le théâtre ferma ses portes. Bientôt nous la retrouvons à la Porte-Saint-Martin où elle se fait remarquer dans *Rita l'Espagnole*. C'est à ce théâtre qu'elle devait rencontrer son futur mari, Etienne Mélingue. — Th. Gautier écrit en juin 1839, à propos du *Pacte de famine* : « Mlle Théodorine a déployé toute la grâce et toute la sensibilité que le public admire en elle. » — Devenue Mme Mélingue le 24 mars 1840, elle suivit son mari à l'Ambigu.

Victor Hugo avait vu jouer Mlle Théodorine à la Porte St-Martin. Il la réclama pour créer au Théâtre français le rôle de Guanhumara des *Burgraves*. L'artiste hésitait. Il la fit recevoir d'emblée sociétaire (1843) : « Pour exprimer le personnage de Guanhumara, écrivit le poète, il fallait tout à la fois une composition savante et une inspiration profonde. Madame Mélingue a eu ce double mérite au degré le plus éminent. Imposante sous ses cheveux blancs, magnifique sous ses haillons, pathétique, et on pourrait dire intéressante dans sa haine, elle a réalisé merveilleusement l'idéal de l'auteur : la statue qui marche et qui regarde avec un regard de vipère. Mme Mélingue n'a reculé devant aucune des difficultés de son rôle. Toute jeune comme elle est, elle a pourtant pris hardiment et franchement l'âge de Guanhumara ; mais dans cette transformation même elle a su conserver les lignes les plus sculpturales et les plus pures. En renonçant pour un moment à être jolie, elle a su rester belle. »

« Mlle Théodorine, écrit Th. Gautier dans son feuilleton de la *Presse*, 12 mars 1843, a pris rang tout de suite par la création de Guanhumara ; nul doute qu'elle ne devienne une excellente reine tragique, et qu'elle ne rende d'importants services au drame moderne qui a fait sa réputation. »

Bien qu'en pleine vigueur, Mme Mélingue manifesta le désir de se retirer de bonne heure pour se consacrer à l'éducation de ses enfants

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— 1er avril 1852 — et, admise à la retraite avec 3,500 francs, refusa dès lors de reparaître sur aucun théâtre. Elle s'éteignit au milieu des siens, à Paris, le 24 janvier 1886, et comme elle vivait depuis plus de trente ans loin du théâtre, sa mort passa inaperçue. Nous avons vu plus haut le legs fait par son fils à la Société des artistes.

Biographie: *Galerie Lacauchie*, notice par Bouchardy.

Iconographie: *Galerie Lacauchie*, en pied, cost. th. de ¾ à droite, lith. Rigo. — En 1902, à l'occasion de la reprise des *Burgraves*, M. Gaston Mélingue fit cadeau à la Comédie française du portrait de sa mère dans le rôle de Guanhumara. — Portrait par Ad. Yvon, Salon de 1857. Pastel par Eug. Giraud, Salon de 1849. Buste plâtre par J. Feuchère, Salon de 1843. En pied dans *Suzanne*, lith. de Maclou. En pied dans *Rita*, lith. de A. Albert, 1837. En pied, rôle de Caprice, dans *Eve*, lith. de V. Dollet.

MÉLINOT, Joseph, Rémy. Béziers, 1845-49. Paris, 1852.

En 1879, 64 ans, 30 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1891.

MÉLISSE, Mlle Octavie de — dite *Burger* — Lyon 1854.

MÉLITA, Mlle. Venue tout enfant à Paris à l'époque des petites danseuses viennoises; autrichienne devenue parisienne, élégante ingénue du Vaudeville 1874.

MÉLOTTE, Félix. Vaudeville 1843. Sa femme, Mme Félix Mélotte fit partie de l'Opéra Comique en 1843-1847 et mourut vers 1878.

MELVAL, Mlle Caroline. Jolie actrice engagée aux Variétés pour doubler Jenny Vertpré, 1826-29.

MELVIL, Mlle Louise, débuta aux Folies nouvelles le 21 octobre 1854 (le Lutin des *Folies nouvelles* pour l'ouverture) et resta attachée à ce théâtre.

MENDASTI, Giovanni, Matteo, Stégers dit. Né à Florence, le 24 octobre 1842. — Débuta tout enfant au Cirque, à Milan. Ayant renoncé au métier d'acrobate après une chute grave, on le vit acteur dans une compagnie française à Barcelone et à Madrid. Un jour, son directeur ayant fait faillite, il revint à pied de Marseille à Paris. Th. Cluny 1865, le *Fils du Marchand*, Folies dramatiques 1869-72, ténor d'opérette. Franc-tireur de la Loire pendant la guerre. Mendasti quitta les Folies dramatiques après la guerre. Il était à Odessa en 1877-82.

MENDELS, Jacob, La Haye 1862-63. Lyon 1864-75. — En 1891, 65 ans, 25 ans de théâtre, 400 francs de pension.

MENEHAND, Jules, Jean, Baptiste. Nouvelle-Orléans 1853. Alger 1855-56.

En 1886, 69 ans, 44 ans de th., 500 francs de pension. Sa mort, *Rapport* 1895, fut annoncée en ces termes: « Un nom aimé de la province! Paris cependant l'a connu; c'est au Gymnase, je crois, qu'il débuta, et son nom figure dans bien des brochures : *L'Héritage de M. Plumet*, *Don Quichotte*, *La Poudre aux Yeux*... Quand il quitta Paris où il n'occupait qu'une place secondaire, il alla rejouer dans quelques grandes villes. C'est le Casino de Vichy qui vit ses dernières représentations. Il y était encore, il y a deux ans, régisseur général. Ménéhand était un homme instruit, qui dans ses loisirs aimait à cultiver la muse, et qui a signé de jolies chansons et quelques vaudevilles.



MÉNÉTRIER
dans les *Chaises à porteurs*

MENGAL, Mme Amélie. — Gaîté 1859-62.

Ne serait-ce pas cette actrice qu'Abraham appelle *Mongeal*, élève de Regnier, ayant débuté à la Gaîté dans les *Crochets du Père Martin*? Elle joua dans *Cartouche* et *Une Pêcheresse*. Gracieuse et brillante jeune première.

MÉNÉTRIER ou Menestrier. — On le disait ancien violoneux à Gonesse, Th. des Variétés étrangères 1806-07, utilités à l'Odéon où il était encore en 1829. En 1823, ce fut lui qui réduisit en trois actes la *Maison à deux portes* que Cailhava avait empruntée au répertoire espagnol. — Un artiste du nom de *Ménétrier* de Courcuire-Douny, vivait à Montargis en 1852-60. Sa mort fut annoncée en 1862.

Iconographie: Coll. Martinet, n° 73, rôle de Frontin dans les *Chaises à porteurs*; n° 77, rôle d'Elie Marder dans la *Contribution militaire*.

MENGOZZI, Mlle Sarah. — Avait débuté sous le nom de *Sarah*, salle des Beaujolais (théâtre miniature) dans *La Belle Esclave* en 1788. Elle avait alors 12 ans et était remarquablement belle. Elle épousa fort jeune encore le compositeur Mengozzi dont elle prit le nom, et se produisit à Bordeaux en 1792. Le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Coup de Fouet qui la connut veuve en 1802, la définit une actrice « possédant à peine un filet de voix, et se croyant cantatrice de premier mérite. » Mlle Flore dans ses *Mémoires* t. I, p. 107 nous apprend qu'elle était « une gracieuse femme du meilleur ton, » et que sa tournure élégante avait quelque chose de très séduisant. Elle fut la mère de la suivante.

MENGOZZI, Mlle Sophie, fille du compositeur de ce nom et de la précédente. — Débuta à l'Odéon le 18 janvier 1807 dans l'*Epreuve nouvelle* et les *Filles à marier*. Elle devint Mme Guillemin et se fit connaître plus tard sous ce nom au Vaudeville dont elle devint l'inimitable duègne (v. Mme Guillemin).

MÉNIER, Lecomte dit, que l'on écrivit longtemps Meynier, mari de la suivante. — Province. Ambigu. Début le 21 octobre 1821, rôle d'Almanzor dans *Abenhamet*. Noblesse, chaleur, bonne diction, geste juste, mais parfois quelque exagération. On écrit de lui : « Il n'aurait pas assez de talent pour briller aux Français ; il en a trop pour végéter au boulevard du Temple. » En 1825, il était passé à la Porte St-Martin en qualité de jeune premier. On disait alors : « Son nez sert d'écrin à Mme Dorval. » Porte Saint-Martin 1825-1828, Premier rôle, Moscou 1830, mort en Russie 1830. Un bénéfice à l'Odéon, le 18 janvier 1825 lui avait rapporté 6000 francs.



Paulin MÉNIER
Rôle de Choppard, caricature de Durandeau

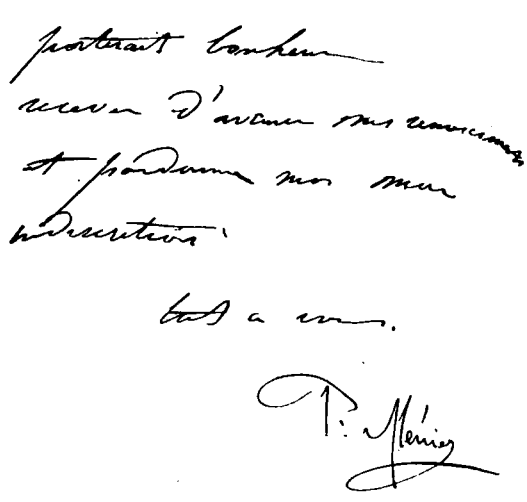
MÉNIER, Mme Marguerite, Amélie, Josèphe, née *Barrière*, femme Lecomte dite. — Avait remporté de véritables succès à Naples lorsqu'elle fut appelée à débuter à la Comédie Française, le 7 septembre 1811, dans le rôle d'Agrippine de *Britannicus*. Ses essais continuèrent jusqu'au 24 octobre (*Clytemnestre*). L'*Opinion du Parterre* de 1812 lui consacre plus de quatre pages : Voix forte et sonore, mais physique exigu. Elle ne fut pas reçue. Puis nous la retrouvons à Caen en novembre 1812, sous le nom de *Barrière-Meynier (sic)*. Le 16 juin 1823, elle tenta un début à l'Odéon dans *Andromaque*. Accueillie partout favorablement, ce ne fut pourtant que bien plus tard qu'elle pût se produire comme mère noble à Paris, où elle parut à la Porte St-Martin le 20 mai 1828, rôle d'Elisabeth de *Marie Stuart*. Engagée avec son mari à Moscou, elle devint veuve en cette ville, et la troupe fut congédiée à la suite d'une épidémie de choléra. Revenue en France, elle débuta à l'Odéon le 5 mai 1831. Mme Vve Ménier courut à nouveau la province. On la vit à la Gaîté vers 1852 et 1854-55, à l'Ambigu en 1853. Son nom disparut de l'Annuaire après 1861.

MÉNIER, Paulin, Jean, René, Lecomte dit, fils des deux précédents. — L'un des talents les plus originaux que le théâtre ait vu se produire. Enfant, abandonnant la palette pour les planches, il joua chez Comte ; devenu jeune homme, il débuta à l'Ambigu en 1836 dans un *Salvator Rosa* de Ch. Desnoyers : amoureux de vaudeville, second amoureux de drame, le nouveau venu passa inaperçu, tour à tour à l'Ambigu, à la Porte St-Martin et à la Gaîté. En 1845, il revint à l'Ambigu, mais jusque là l'on n'avait guère parlé de lui que pour lui reprocher sa « suffisance et son amour-propre. » Ce fut alors qu'il créa le rôle muet de Grimaud des *Mousquetaires* où il se fit remarquer. Grime prodigieux, Paulin Ménier sut donner à tous ses personnages une physionomie vraie, originale, comique. En ce genre, il fut unique. Puis, un beau jour, au milieu de ses succès, il quitta l'Ambigu pour les Variétés où il ne joua pas. C'est alors qu'il rentra à la Gaîté où il devait créer tant de rôles d'une physionomie différente. Prenez la brochure du *Courrier de Lyon* : le rôle de Choppard dit l'Aimable y figure en *neuvième* place. Paulin Ménier en fit un rôle qui fit oublier tous les autres dans la même pièce, et qu'il devait promener triomphalement pendant plus de quarante ans sur tous les théâtres (16 mars 1850). A partir de ce jour Paulin Ménier est devenu l'enfant gâté du grand public populaire. Voici du reste les principales pièces dans lesquelles il créa des rôles tant à l'Ambigu qu'à la Gaîté, pendant une période de 10 ans :

A l'Ambigu : la *Duchesse de Marsan*, la *Closerie des Genêts*, *Notre-Dame des Anges*, la *Famille Thureau*, les *Sept péchés capitaux*, les *Trois Révolutions*, *Roquelaure*, la *Case de l'oncle Tom*, le *Château des Tilleuls*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

A la Gaîté : le *Courrier de Lyon*, *Molière*, la *Belle de Nuit*, le *Pardon de Bretagne*, *Chodruc Duclos*, les *Prétendus de Gimblette*, pièce où il remplissait quatre rôles, *Madame Angot*, la *Fileuse*, les *Cosaques* (remarquable création dans le rôle du sergent Duriveau), la *Closerie des Genêts* (le sergent Ali), le *Masque de Poix*, *Monte Cristo* (Caderousse). Plus tard, il sera encore le clerc Francinet de la *Fausse Adultère*, le Docteur Darcy de l'*Aveugle*, le Vieux Jérôme du *Médecin des Enfants*, le père Champenoux de la *Fille du Paysan*, le père Martin des *Crochets* (autre création inoubliable). Le *Savetier de la rue Quincampoix*, l'*Escamoteur* sont des pièces qui le mirent encore en évidence. Bref, en 1861, on le classe immédiatement après Frédérick Lemaître, mais en faisant remarquer qu'il est surtout un acteur de composition, c'est-à-dire plus original que dramatique. Ses costumes sont des chefs-d'œuvre. A la ville, toujours content de lui, parlant peu, vivant à l'écart dans son petit logement du boulevard des Filles du Calvaire, s'occupant peu des autres. Détail assez curieux : après avoir été fort débraillé dans sa tenue du temps de sa jeunesse, Paulin Ménier devint un dandy achevé dans son âge mûr. Toujours ganté de beurre frais ou de gris perle, Paulin Ménier déambulait alors méthodiquement du Boulevard Saint-Martin au faubourg Montmartre, côté nord, véritable type parisien, ce qui faisait dire qu'il était devenu « le gandin des théâtres, après en avoir été longtemps le Chodruc Duclos. »



Autographe de Paulin Ménier (coll. H. Lyonnet)

La carrière théâtrale de Paulin Ménier est assez difficile à suivre pendant ses 25 dernières années ; jouant au cachet, ses reprises se bornaient généralement à ses trois rôles fondamentaux : Choppard du *Courrier*, qu'il joua plus de mille fois, Duriveau des *Cosaques* ou Martin des *Crochets*. Faisant exception à cette règle, nous citerons à la Renaissance la *Famille Trouillat*, opéra-bouffe, dans lequel il donnait la réplique à Thérésa (insuccès) 10 septembre 1874, à la Gaîté *Quatre-vingt treize*, rôle de Radoub, 24 décembre 1881 ; au 4e Théâtre historique, le rôle d'Ambroise Mourillon dans la *Petite Mionne*, 29 novembre 1890.

La mort de Paulin Ménier fut annoncée au *Rapport* de la Société des artistes en 1899.

Biographie : les Théâtres de Paris par Lorsay, notice par Ed. Rigo.

Iconographie : Gallois, *Théâtre de la Gaîté*, mi-corps, grav. sur bois, dess. par Henri Emy, grav par Diolot.

— Brochure du *Courrier de Lyon*, frontispice.

— Caricature de Durandeau, dans le rôle de Choppard. — Lorsay : les *Théâtres de Paris*, en pied, de ¾ à droite, cost. de ville, lith. Collette.

MENJAUD, Jean, Adolphe, Granet dit, né à Paris, faub. du Temple n° 11, le 13 juillet 1795, était le petit fils du Conventionnel Granet qui fut administrateur des Bouches du Rhône et fils d'un liquidateur à la Trésorerie, lequel avait été notaire avant la Révolution. — Elève de Talma au Conservatoire, à sa sortie du Collège de la Marche et des Bernardins, le jeune Granet remporta le deuxième prix de tragédie en 1813, croyons-nous ; puis s'essaya à l'Odéon sous le nom d'*Adolphe* (v. ce nom). Passé inaperçu, il trouve en 1817-18 un engagement à 2,200 fr. d'appointements à Bordeaux où il donna la réplique à Talma et à Mlle Mars lors du passage de ces deux artistes dans cette ville. En vertu d'une délibération du Comité, en date du 19 novembre 1818, sur la proposition de Talma et de Mlle Mars, Menjaud est engagé sans début pour le 1er avril 1819, aux appointements de 3000 fr. pour la première année et 4000 fr. pour la seconde, afin de tenir l'emploi des *deuxièmes* et *troisièmes amoureux* tragiques et comiques. Il apparaît enfin le 19 mai suivant, mais sans éclat. Le nouveau venu est jugé timide, terne, incolore. Mécontent de cet état d'infériorité, il songe un instant à s'en aller au nouveau théâtre du Gymnase. Un de ses biographes nous dit même que voulant quitter la comédie pour le chant, il se rendit à Milan pour étudier pendant six mois la musique. Avec le temps, Menjaud avait repris les rôles d'Armand ; il excellait de préférence dans tous ceux qui demandent de la légéreté et de la grâce : Dorante du *Menteur*, le Marquis de *Turcaret*, *Don Juan* étaient les rôles du répertoire où l'on pouvait le mieux apprécier ses qualités. Par contre, il échoua dans le *Misanthrope* et dans *Tartufe*. Il avait été nommé sociétaire le 1er avril 1825. Menjaud personnifiait l'homme de cour du XVIIIe siècle. Sous ce rapport, il fut l'un des derniers comédiens du XIXme siècle sachant porter l'habit à la française. Sobre de gestes,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

fort digne, d'une gaîté de bon aloi, il triompha dans le rôle de Bolingbroke du *Verre d'eau*, 1841.

Très utile, Menjaud le fut certainement, puisqu'il créa 68 rôles de 1819 à 1841, et parmi ceux-ci Don Sanche de *Hernani*, Léon du *Mari de la Veuve*, Belton de *Clarisse Harlowe*, Buckingham des *Enfants d'Edouard*, De Varennes de la *Camaraderie*, Saint André de la *Calomnie*, le Chevalier du *Mariage sous Louis XV*, Saint Géran d'une *Chaîne*, sa dernière création et une de ses meilleures. Aussi son départ depuis longtemps voulu par lui — on le retenait depuis quatre ans — fut-il considéré comme une véritable calamité au moment où il se produisit (1er avril 1842).

Modeste, réservé, ennemi de toute intrigue, Menjaud jouissait de l'estime générale. Le 30 mai 1839, Rachel avait joué *Bajazet* à son bénéfice, avec les *Originaux* et les *Fausses confidences*, et la recette avait produit 10,962 francs. Le 11 février 1851 Rachel joua encore *Phèdre* au bénéfice de Menjaud, et lui-même sortit de sa retraite pour tenir le rôle de Clitandre dans les *Femmes savantes*. Recette : 7,632 fr. 50.



MENJAUD, d'ap. Lacauchie, lith. Rigo

Menjaud avait épousé en 1822 Mlle Devin cadette, Amandine, Emilie (Paris, 8 novembre 1794 — Batignolles 13 avril 1844, v. ce nom) et en secondes noces, le 14 novembre 1849, Mme Vve Firmin aîné. Menjaud se retira à Tours où il mourut le 22 novembre 1864, des suites d'une congestion cérébrale. Il fut inhumé à Paris. Son fils, Félix Horace, Henri suivit la carrière lyrique : Th. lyrique 1853-55, Dijon 1856.

Biographie : *Galerie Lacauchie;* notice par Hipp. Lucas. — E. D. De Manne, *Troupe de Talma.*

Iconographie : *Galerie Lacauchie*, en pied, de face, cost. de th., lith. Rigo. *Troupe de Talma*, en buste, de ¾ à droite, eau forte par Fréd. Hillemacher. — Musée de la Comédie Française, dans Bolingbroke du *Verre d'eau* (les sociétaires de la Comédie française en 1840 par E. Geffroy).

MENKEN, Miss Dolorès, Adah, *Isaacs*, écrivain sous le nom de *Indigena*. — Fut à la fois mime, danseuse, écuyère et tragédienne. Née dans la Louisiane en 1836, dit d'Heilly, ou, en 1841, selon une notice biographique, elle appartenait à la religion israélite. Sa mère, française d'origine, avait épousé le docteur Josias Campbell, chirurgien militaire aux Etats-Unis, gentleman du meilleur rang. Reconnaissant dans la jeune Adah une intelligence peu ordinaire, il lui fit étudier les langues grecque, latine, hébraïque, allemande, espagnole. Le Docteur Campbell mourut en 1855, laissant sa veuve dans une situation précaire. A partir de cette époque la vie d'Adah Isaacs Menken tient du roman. Mariée trois fois, d'abord à M. Menken, négociant israélite à Cincinnati, dont elle porta toujours le nom, puis à un professeur de boxe, John Heenan, enfin à l'écrivain américain Kerr (Orpheus), Miss Menken fut danseuse à l'Opéra de la Nouvelle Orléans, à la Havane, au Mexique, au Texas. Chasseresse enragée, elle est faite un jour prisonnière par les Indiens ; délivrée, elle est conduite auprès du général fédéral Harney qui la reçoit dans sa famille. A Austins, elle passe trois mois dans la caserne, montant à cheval, donnant des ordres, et commandant une compagnie. Elle quitte momentanément le théâtre pour se consacrer, sous le nom d'*Indigena* à la littérature et à la poésie ; elle fonde un journal dans la ville de Liberté, professe le latin à l'académie de demoiselles de la même ville, reparaît au théâtre à la Nouvelle-Orléans comme tragédienne (1858), et parcourt les Etats-Unis, enthousiasmant les foules. Entre temps, elle étudie la sculpture.

Ce fut à Londres que cette étrange créature, très brune, assez grande, fort gracieuse, remarquablement bien faite, possédant des yeux admirables et un charme irrésistible, s'exhiba dans le rôle de *Mazeppa* dans la pièce de ce nom, de Byron, où elle apparaissait presque nue, attachée sur un cheval, rayonnante de jeunesse et de beauté.

A Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867, la Gaîté voulait reprendre les *Pirates de la Savane*. On intercala pour elle dans cette pièce un rôle mimé, celui de Léo. Une légende se créa autour de ses aventures, et la foule accourut. Nous laisserons la parole à M. L. Henry Lecomte (*Alexandre Dumas*, p. 255) : « Miss Menken avait lu, en anglais, plusieurs romans de notre auteur, et, enthousiasmée par cette lecture, s'était promis de lui prouver sa reconnaissance. Dès que Dumas parut dans les coulisses de la Gaîté, elle le contempla en silence, puis dans un élan passionné, se jeta à son cou. » Lequel, de la jeune femme ou de l'homme vieilli eût l'idée fâcheuse de faire affirmer, par la photographie, leur galant accord ? Un jour, les Parisiens eurent la surprise de voir, aux étalages des papeteries, des portraits-cartes montrant Miss Menken, en robe ou en maillot, tendrement appuyée sur le vieux Dumas en manches de chemise.

Quelques mois plus tard, on apprenait la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

mort presque subite d'Adah, survenue à Paris en août 1868. Une certaine Mme Sarah Dowe la remplaça plus tard au Châtelet dans le rôle mimé des *Pirates* et l'exercice connu sous le nom de « Mazeppa ».

Biographie : *Notice biographique* an. Librairie dramatique, 1867. — G. d'Heylli, *Dict. des pseudonymes*.

Bibliographie : L. Henry-Lecomte, *Alexandre Dumas*, p. 254-255.

Iconographie : Même ouvrage, couverture : Alex. Dumas et Miss Menken d'après une photo. — Miss Adah Menken dans les *Pirates de la Savane*, lith. 1867.

MENNECIER, Charles, François, J. B. — St-Quentin, 1859-63.

MÉNONVAL, M. et Mme. — Artistes à Rouen en 1792. Ménonval qui tenait l'emploi des financiers fit représenter à cette époque la *Mort du général Dampierre* (20 mai), et le *Mystérieux*, comédie en cinq actes et en vers, applaudie à Rouen en janvier 1793. — Mme Daage-Ménonval mourut au Hâvre, à l'auberge des Quatre Fils Aymon, quai de l'Ile 15, le 11 mars 1803. Ménonval fit ensuite partie de la troupe Raucourt, à Milan, 1808-09, où on le trouvait excellent dans son genre.

MENTZ, Mlle Anne, Marie, Emilie. — Délass. com. puis Gymnase 1866-72. Comédienne intelligente ; quitta prématurément le théâtre.

MÉQUET, Gabriel. — Brest 1852-56. Paris 1861-62.

MÉRAN, Pierre, Alexis, *Etienne* dit. — Nantes 1868, Versailles, Valenciennes, Abbeville, Toulon 1857, Narbonne, Nantes, Anvers, Lille, Gand 1880, Limoges, Pau, Cette, Versailles 1884. Sa mort, *Rapport* 1885. V. aussi Combal.

MERAUX, Mme Louise, Alexandrine. — Fol. dram. 1850-52, Paris 1853-54, Lisbonne 1855-56, Th. du Luxembourg 1857-60, Mons 1861-62, Grenoble, Tournai, Epinal, Saintes 1867.

MERCEROT, Pierre, Toussaint. — Ambigu 1789.

MERCIER. — Sous ce nom : *Mercier*, Caen 1804. *Mercier*, Angers 1806. *Mercier*, Gaîté 1821-25. Le 4 décembre 1825 Mercier tomba dans une trappe de ce théâtre pendant une répétition de la *Salle de police* avec son camarade Lequien. Est-ce à ce Mercier qu'il faut rapporter l'anecdote suivante (*Intermédiaire des Chercheurs*, 30 nov. 1902, col. 838) : l'acteur Mercier jouait à la Gaîté le rôle de Jean-Bart, pipe à la bouche, en bon marin. Un soir, la pipe lui tomba des lèvres et l'acteur s'évanouit. On s'empressa autour de lui ; soins inutiles. Et le lendemain les titis disaient : « Tu sais, Mercier, il a *cassé sa pipe* pour de bon. » Ce Mercier, de la Gaîté, excellait dans les types populaires, mais pour que l'anecdote fût vraie, il faudrait que la représentation de *Jean-Bart* coïncidât avec la mort de Mercier ? L'*Almanach* Barba annonce dans sa nécrologie de 1831 la mort de l'acteur Beaugrand dit *Mercier*. — Mme *Mercier*, bonne comédienne, Toulouse 1821-22, Angers 1823. Mme *Mercier*, née vers 1799, Panorama dramatique 1821-23, Th. de Madame 1824, succès. — *Mercier*, Désiré, Baptiste. Metz 1843, Agen, Liège, Marseille et Toulouse 1853-59, Palais Royal 1859-66. Pendant ces sept années, Mercier fit trente-trois créations dans lesquelles il montra toutes les ressources de son talent original et fin. Il reprit plusieurs rôles de Sainville et d'Amant. Engagé au Château-d'Eau, il créa un rôle dans *Une bonne affaire*. En 1879, âgé de 70 ans, avec 45 ans de th. il obtint la pension de 500 francs. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1889. — Mme *Mercier*, Willermina née Loegel, femme du précédent. Agen 1845-47, Liège 1848, Marseille 1853-54 ; sa mort, *Rapport* 1855. — Mme *Mercier* Virginie, Marguerite. Délass. com. 1849-50, Paris 1852, Bruxelles 1853-54, Rouen 1855-56. En 1883, 60 ans, 34 ans de th., 500 fr., de pension. Sa mort, *Rapport* 1884. — *Mercier*, Pierre, François. Porte Saint-Martin et Ambigu 1852-56, Porte Saint-Martin 1857-65. — Mme *Mercier*, Marie, Th. du Cirque 1857.

MERERY, Mme Anna, Berthe, Fillol. — Béziers 1880-81, Montauban 1882-83.

MERIC, Mme. — Gymnase 1823.

MERIC, Joseph. — Bordeaux 1857-59, Rouen 1860-61, Bordeaux 1862-65, Lyon 1867-70.

En 1887, 62 ans, 33 ans de th., 500 francs de pension.

MÉRIEL. — Sous ce nom : *Mériel*, Nantes 1792 et th. sans prétention ; Mlle *Mériel*, Nantes 1792 ; *Mériel*, père noble, correspondait avec Talma 1816, Angers 1823 ; *Mériel*, Edmond, rôles d'enfants, Moselle 1826, Troyes 1847, Lorient 1850, Troyes, Niort, Mâcon, Châlons 1856. En 1843, un *Mériel*, âgé de 73 ans, reçoit une pension du Comité — sans doute le père noble ? — Il meurt en 1846, et ses obsèques se font aux frais du Comité des artistes ; Mme *Mériel*, sa femme, Eugénie, Arsène, née André Clémentine, a 72 ans en 1843, et reçoit aussi une pension, portée à 200 fr. en 1846. Marseille 1845, Toulon 1847-48, Toulouse 1849-56. En 1852, elle a 81 ans, et meurt avant 1855 ; *Mériel*, Anne, Gédéon, Marseille 1845, Toulon 1847-48, Toulouse 1849-56. Pensionnaire de 200 fr. en 1852 ; Mme *Mériel* née de Rigny, Clotilde, Troyes 1847-48, Lorient, Troyes, Niort, Mâcon, Châlons 1856. Agée de 56 ans en 1868, elle reçoit 200 fr. de pension pour ses 32 ans de théâtre. Sa mort, *Rapport* 1886 ; *Mériel*, Paul, Desforges dit, Toulon

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1847-48, Toulouse 1849-54, Avignon 1855-56. En 1884, 66 ans, 49 ans de th., 500 fr. de pension; sa mort, *Rapport* 1897; Mme *Mériel*, Elisabeth, née Dubuisson, Lorient 1850, Paris 1852-54; Mme *Mériel*, Zélia, Troyes 1852; Mme *Mériel*, Julia, Troyes 1853, Niort 1854-55, Châlons 1856-59; Mme *Mériel*, Pauline, Niort 1854, Mâcon, Châlons 1856-59.

MÉRIELLE, Mme Bernard, Léontine. — Roanne 1845-48.

MÉRIGOT, Paul. — Genève 1847-48, Tournai 1850, Avignon, Amsterdam 1854, Strasbourg, Délass. com. 1861.

En 1881, 60 ans, 35 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1883. Artiste consciencieux, brave homme, auteur de chansons et de vaudevilles.

MÉRISSEL, Th. Lodin de Lalaire dit. — Angoulême 1877, Charleroi 1878-82, Paris, Nice 1887.

Le *Figaro* du 23 février 1906 annonce la mort de Mérissel, survenue la veille à Paris, à l'âge de 58 ans, rappelant qu'il avait joué avec succès à la Renaissance, aux Nouveautés et aux Menus Plaisirs. Très philosophe, Mérissel vivait la nuit et dormait le jour. Eût pu mieux faire. Laissa à son actif sa grande bonté.

MÉRITTE, Armand, Louis, Hyacinthe. — Odéon 1859.

MERLANCHON. — Sous ce nom : *Merlanchon*, Antoine, Tony, Châlon s/Saône 1857-59; Mme *Merlanchon*, Henriette, née Baron, Châlon s/Saône 1857-59.

MERLE. — Sous ce nom : *Merle*, Joseph, Marie, Marseille 1845-56. En 1863, 61 ans, 42 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort-*Rapport* 1878; *Merle*, Alexandre, Marius, Avignon 1855-57, Marseille, Larochelle, Aix 1862, 1865, Marseille 1867-68; Mme *Merle*, Claire, née Rostan, Avignon 1855-56. En 1893, 60 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension; *Merle*, Hippolyte, Simon, Paris 1857, Poitiers, Lisbonne 1859, Cherbourg, Caen 1861-62, Vichy 1863-64.

MERME, M. et Mme. — Genève 1859.

MERMET, Mme Mélina. — Sa mort, *Rapport* 1896, p. 26.

MERNABLE, Jacques. — Pauvre « joueur de farces » du XVIe siècle dont Ronsard a sauvé le nom de l'oubli en rimant son épitaphe :

Tandis que tu vivois, Mernable,
Tu n'avois ny maison, ni table,
Et jamais, pauvre, tu n'as veu
En ta maison le pot au feu.
Ores, la mort t'est profitable :
Car tu n'as plus besoin de table,
Ny de pot; et si, désormais,
Tu as maison pour tout jamais.
(*Œuvres de Ronsard*, Ed. Blanchemain, t. VII, p. 260.)

MERSEILLE. — V. Delor.

MERUY. — Th. Patriotique 1792-93.

MERVAL et sa femme. — Bayreuth 1747-61. Une demoiselle *Merval* débuta à l'Odéon le 6 juin 1809.

MERVILLE, Camus dit (Merville était le nom de sa mère). — Né à Pontoise en 1783, était un acteur intelligent, mais sans physionomie, ni expression. Comédien de province, il fit partie de la troupe du roi de Westphalie à Cassel, puis entra à l'Odéon où il ne fit que passer. En 1813, il débuta même à la Comédie française; mais il fut surtout connu comme auteur. Un de ses ouvrages, les *Deux Anglais* (1817), obtint un succès éclatant, ainsi que la *Famille Glinet* (Odéon, salle Favart, après l'incendie) 18 juillet 1818. On cite encore de lui les *Quatre âges* (Th. français), la *Première Affaire* (Odéon), *Sophie* (Ambigu), un roman, les *Deux apprentis*, couronné par l'Académie française. Merville mourut en 1853.

MERVILLE, Gustave, dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1890.

MÉRY. — Sous ce nom : Mlle *Méry*, Th. du Luxembourg 1845, Délass. com. 1853, Palais-Royal 1853 et années suivantes; Mlle *Méry*, Blanche, leste, vive, gaie, Variétés, Gaîté 1875; Mlle *Méry*, Fanny, laide et gauche, Folies Marigny 1875. Ayant figuré dans une scène d'assassinat rue Geoffroy-Marie, son exhibition souleva l'indignation générale; Mlle *Méry*, Jane, Folies Marigny 1880; Mme *Méry*, Laurent, qui eut une certaine réputation sur des scènes de genre. Sa mort fut annoncée dans le *Figaro* du 30 novembre 1900.

MÉRYANNE, Mme Louise Coomans dite de. — Anvers 1893-97.

MÉRYSS, Rose, Marie, Baudon dite. — Bordeaux 1875-76, Rio-de-Janeiro 1877-78, Fantaisies 1879-80, Skating 1881-82, Paris 1883-89, Rio-de-Janeiro 1891 et années suivantes. Habitait Rio en 1901.

MÉSANGES, Mme Laperdrix dite. — Cirque 1843, Beaumarchais 1845-48, Ambigu 1849-55, Porte St-Martin 1856-59, Paris et Montreuil s/Bois 1860-94. En 1877, 65 ans, 21 ans de th., 300 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1895. J. Arago en 1852 dit le plus grand bien de son talent.

MESLIER, Matthias. Comédien de province; fut le premier mari de Nicolle Gassot, sœur de du Croisy, et femme de Bellerose. Sa sœur, ou sa fille (?) épousa Jean Guillemay Du Chesnay, sieur de Rozidor, comédien du roi.

MESNIL, Charles, Jules Larigot. — Alençon

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1877, Bordeaux 1878-79, Angers 1880, Paris 1881, Lorient 1882-83, Paris 1884-96, Cahors 1897. Habitait Paris en 1904.

MESMAECKER, Pierre, Joseph de. — Né à Bruxelles en 1826, eut une carrière des plus remplies. Bruxelles 1854-55, Bordeaux 1856, Th. Cluny, Galté où il déploya tout particulièrement ses talents de « ganache » dans le *Grand Mogol*, la *Fille du Tambour major* (reprise), le *Voyage de Suzette*. Disposé à quitter le théâtre, il fit une dernière tentative au Palais-Royal avec *Nounou*, puis prit définitivement sa retraite dans une propriété qu'il avait acquise près de Metz. En 1892, âgé de 66 ans, avec 34 ans de th., il obtint la pension de 500 fr. Le *Figaro* du 6 octobre 1901 annonça sa mort. Il était le père de l'artiste du même nom de l'Opéra comique.

MESMAECKER, Mme de. — Folies Marigny 1873. Sa mort, *Rapport* 1879.

MESPLON. — Strasbourg 1822.

MESSANT, Hippolyte. — Connu surtout comme régisseur à l'Odéon 1853; auteur dramatique applaudi à Beaumarchais et aux Délass. com.

MESSATE. — Sous ce nom : V. Francis; Mme *Messate* Joséphine, Blanche, dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1896.

MESTÉPÈS, Gaston, que nous avons déjà signalé à l'article *Gaston*. — Th. Beaumarchais 1847, Fol. dram. 1848-49. Entré à l'Ambigu, il y devint directeur de la scène. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1875.

MESTERS, Mlle. — Avait débuté avec succès à la Porte St-Martin 1823.

MÉTEAU, André. — Th. du Cirque 1845-48, Funambules 1850-56. Peut-être le même que *Victor* Méteau, père noble aux Funambules. En 1865, 73 ans, 40 ans de th., 300 fr. de pension. Habitait Rueil en 1869-70.

MÉTIVIER. — Sous ce nom : Mme *Métivier*, Mina, Fol. dram. 1847-49; Mme *Métivier*, Félicité, Gymnase 1850.

MÉTOYE, Mlle. — Vaudeville 1792-93.

MÉTRASSE, Mme Eug., Aglaé, Jacob. — Lyon 1855-56.

MÉTRÊME, Charles, Antoine. — Né à Paris le 22 décembre 1828. S'exerça au th. de la Tour d'Auvergne, obtint un premier accessit au Conservatoire, et débuta à la Comédie française le 6 août 1850 dans Valère de l'*Ecole des maris*. Passé à l'Odéon l'année suivante, on le vit dans les *Familles*, *Sous les pampres*, l'*Original et la copie*, le *Bougeoir*, *Grandeur et décadence de M. Prud'homme*, etc. Il créa le rôle de Frédéric dans le *Printemps* (24 avril 1854). C'était un jeune premier qui ne manquait ni de chaleur, ni de distinction. Rentré à la Comédie le 9 mai 1856, il débuta par le rôle de Stéphane de *Gabrielle*. Il créa le rôle du jeune poète dans le *15 janvier* (1860), reprit celui d'Horace dans l'*Aventurière*, même année, et quitta ce théâtre pour celui de l'Ambigu. Jeune premier rôle à Bruxelles, Strasbourg, Constantinople, au Caire et en Italie. Métrême finit ses jours à la maison de retraite de Pont-aux-Dames en 1906. Depuis 1890, il touchait la pension de 500 fr. pour ses 30 ans de théâtre. Métrême qui eut une vie de profondes déceptions, resté bon quand même, avait associé son sort à celui de Mme Téoni (Mme Théoni Malet dite) qui fut une belle chanteuse. Cruellement brûlée par suite de l'explosion d'une lampe à essence, elle avait été soignée par Métrême qui offrit sa chair et sa peau pour fermer la blessure. Ces deux êtres n'en formaient plus qu'un, et c'est ensemble qu'ils reposent (Mme Téoni étant morte l'année suivante) dans le petit cimetière de Pont-aux-Dames.

METTE, Mlle. — Gaîté 1875. Epousa Baudu, régisseur de ce théâtre.

METZGER, Mme Elis., Désirée Chauvin. — Lyon 1854, Paris 1855-56.

METZLER, Aug. — Lyon 1855-56.

MEUNIÊ, Mme Mary. — Vaudeville 1843.

MEUNIER. — Sous ce nom : Mlle *Meunier*-Martin, Marseille 1792; Mlle *Meunier*, début à l'Odéon 16 mars 1826; *Meunier*, Funambules 1843-49; *Meunier*, Chéry, Limoges 1843-47; Mme *Meunier*-Béjeart, Russie, Porte St-Martin 1852.

MEYER. — Sous ce nom : Mme *Meyer*, Agnès, Limoges 1843-47; Mme *Meyer*, Angers 1845-47; *Meyer*, Charles, Morlaix 1847-48, Orléans 1852, La Haye 1854-56; Mme *Meyer*, Aimée, Marie, Elisabeth, Turin 1852-54; Mlle *Meyer*, Th. Déjazet 1861; Mlle *Meyer*, Claire, Bel, Lyon 1867-69, Alger 1870, Marseille 1872, Nice, Reims, Orléans, Nancy, Lille 1878, Berlin 1879-82.

MEYNADIER. — Sous ce nom : Mme *Meynadier*-Lagardère, premier rôle et directrice associée, Dieppe 1833, Chambéry 1845; *Meynadier*, Eugène, Rouen 1843, Palais-Royal, l'*Etourneau*, 19 oct. 1844, une *Nuit terrible*, 22 fév. 1845. Eugène Meynadier s'associa avec son frère *Hippolyte*, et tous deux exploitèrent pendant de longues années toutes les scènes d'Italie, où ils étaient fort estimés : Rome, Naples, Florence, Turin, etc. 1850-67. Le Caire

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1872. En 1879, Eugène Meynadier, âgé de 60 ans, avec 38 ans de th., obtint la pension de 500 fr. Le *Rapport* de 1886 annonce la mort d'un des frères Meynadier. Mais lequel?

MEYRONNET. — Sous ce nom : *Meyronnet*, Eugène, Le Hâvre 1843, Roanne 1845, Utrecht 1847 ; Mme *Meyronnet*, Marie Baudoin ou Baudouin, Colmar 1849. En 1898, 60 ans, 39 ans de th., 500 fr. de pension ; Mme *Meyronnet*, Marie, Bagnères 1857, Saumur 1858, Laval 1859, Mâcon 1860-61 ; Mme *Meyronnet*, Henriette, Tarbes 1859-60, Poitiers 1861-64, Rouen 1867, Lyon 1868 ; *Meyronnet*, violoniste, chef d'orchestre, prix du Conservatoire, comédien. Joua le rôle d'*Orphée* à la Gaîté vers 1875.

MEZ, Léo. — Th. Déjazet 1867-70.

MÉZERAY, Mlle Marie, Antoinette, *Joséphine*. — Née à Paris, rue du Brave, le 10 mai 1774, était la fille du limonadier de la Comédie française, rue Molière. Elle débuta le 21 juillet 1791 par le rôle de Lucile des *Dehors trompeurs*, et par celui de *Zénéide*. Elle avait une figure charmante, une tournure gracieuse et un son de voix enchanteur. La *Coquette corrigée*, la *Fausse Agnès*, Rosine du *Barbier de Séville* furent trois rôles qu'elle joua avec une perfection complète. Malheureusement elle gâta vite toutes ces belles qualités par sa paresse, et son penchant pour la dissipation et les plaisirs.

Incarcérée ainsi que ses camarades en 1793, elle eut la chance, partagée avec Mlle Lange (v. ce nom) d'échanger sa prison avec la maison de santé de Belhomme au faub. St-Antoine. C'est là que les deux belles comédiennes charmèrent les ennuis de leur captivité en recevant nombre d'adorateurs recrutés, soit parmi leurs compagnons d'infortune, soit même au dehors, puisque les équipages des visiteurs stationnaient en file à la porte.

Remise en liberté après le neuf thermidor, on la revit tantôt au th. Feydeau (le *Tolérant* 23 avril 1795), tantôt au th. de la rue de Louvois (les *Deux Sœurs*, 25 décembre 1796) ; on sait que ce théâtre dirigé par Mlle Raucourt fut fermé par ordre le 10 septembre 1797.

Bref, rentrée au th. Feydeau en 1798, elle fut conservée avec le titre de sociétaire à la Réunion générale de 1799. Mais bien loin de profiter de cette situation nouvelle, Mlle Mézeray ne travailla pas. Les absences de Mlle Contat lui permettaient de jouer les grandes coquettes sans partage. Elle s'y montra inférieure : « Elle chante au lieu de parler » écrit-on en l'an x. Les grâces et les charmes ne suffisaient plus. Sa voix de tête, son peu de sensibilité, lui aliénèrent les connaisseurs en dépit de ses beaux yeux qui disaient tout autre chose que ses lèvres. Et cependant la femme était intelligente, instruite, bien élevée, et l'on tenait compte de son jugement au Comité de lecture dont elle faisait partie. En 1812, on lui enjoignit de joindre à son emploi celui des mères nobles. Lorsque, ayant perdu ses attraits, elle voulut revenir au travail, il était trop tard. Le 15 octobre 1814 — fait assez rare dans les Annales de la Comédie — ses camarades en étaient réduits à écrire au Duc de Duras pour lui demander de bien vouloir prononcer la retraite de Mlle Mézeray, étant donné « l'affaiblissement successif » de ses moyens et de ses organes. Mais que pouvait faire cette dépensière avec cinq mille francs de pension? Privée d'adorateurs, poursuivie par ses créanciers, la malheureuse artiste chercha l'oubli dans la boisson. Un matin on la retrouve à peine vêtue dans un fossé du boulevard des Invalides ; elle y avait passé la nuit. Son chien l'avait sauvée par ses aboiements. Transportée à la maison de santé du Dr Prost, à Montmartre, elle y languit encore quelque temps, mais tandis que E.-D. De Manne la fait mourir en cette maison le 20 juin 1823, M. G. Monval fixe sa mort à Charenton le 15 du même mois. Cette fin a une analogie singulière avec celle de Mlle Massin, (v. ce nom).

Pendant les 24 ans qu'elle passa à la Comédie française, Mlle Mézeray établit 55 rôles dont De Manne a donné la liste, notamment Milady Daure de *Paméla*, 1793 ; Laure de *Médiocre et rampant*, 1797 ; Augustine de *Falkland*, 1798 ; Rosalie des *Projets de mariage*, 1798 ; Charlotte des *Deux frères* et Clémence de l'*Abbé de l'Epée*, 1799 ; Céphise de *Défiance et malice*, 1801 ; Mme Dupré du *Tyran domestique*, 1805 ; Mme de St-Gérant de Mme *de Sévigné*, 1805 ; Araminthe de l'*Assemblée de famille*, 1808 ; sa dernière création fut celle de Mme Sainville de l'*Hôtel garni*, 1814. Sa représentation de retraite, à son bénéfice, eut lieu le 26 décembre 1816.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. E.-D. De Manne, la *Troupe de Talma*.

Bibliographie : *Almanachs* pour l'an IX et l'an X. *Coup de fouet*, 1802, p. 76. L'*Espion des coulisses*, p. 54. L'*Opinion du parterre*. Ch. Maurice, *Histoire anecdotique*, t. I, p. 305. Amusante anecdote.

Iconographie : Musée de la Comédie française. Catalogue Monval, n° 107. Peint. toile ovale, 0.75×0.60, par J. Ansiaux, 1810. En pied, tenant à la main une brochure du *Misanthrope*. Salon de 1808 (n° 298), un portrait par Holier. Buste par Marin, salon 1812.

MÉZERAY, M. et Mme. — Père noble et caractère, Strasbourg 1822-26.

MÉZERAY. — Montpellier 1843-45.

MÉZERAY, Caroline, Marie, Henriette Costard dite. — Rouen 1874-78, Reims 1879-90.

MÉZIÈRES, Mlle. — Débuta à la Comédie française dans *Alzire*, le 14 juillet 1755.

MICALLEF, Mme Eugénie, Louise. — Mâcon 1843-45, Agen 1847-48.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MICHALLET, Mme Euphrasie. — Toulouse 1847-48. Le nom de Mme *Michallet* figure aussi sur la liste de troupe de l'Odéon 1847-48, 250 fr. par mois.

MICHAUD. — Sous ce nom: Il y eut deux *Michaud* à Montparnasse 1843; *Michaud*, Anvers 1850. On écrit souvent ce nom Michau, Michaut, Micheau et Michot, v. à ces différents noms. Un *Michau* Paul, est à Montparnasse en 1867-69.

MICHAUT, Taillevent. — Joueur de farces. Recevait « six sols » par jour — le double des appointements du chef de la basse police — au Palais des Ducs de Bourgogne en 1447. *(Comptes des Ducs de Bourgogne.)*

MICHEAU.— Sous ce nom: *Micheau*, Auguste, Napoléon, né le 28 oct. 1804, débuta à la Comédie française par Arnolphe de l'*Ecole des femmes* en 1842. Il fut reçu pensionnaire. Même début Odéon 27 oct. 1847. Les *Geais* (1847), les *Convenances d'argent, Rachel* (1848). En août 1848, rentrée à l'Odéon dans *George Dandin*. Nous perdons sa trace vers 1850; Mme *Micheau*, femme du précédent, se disait de la Comédie française en 1852 et veuve en 1853; Mme *Micheau*, Marguerite, Bordeaux 1860-64.

MICHEL. — Sous ce nom: Mlle *Michel*, Marie-Françoise, née à Nancy, artiste depuis l'âge de 18 ans, Reims 1797, âgée de 25 ans; *Michel*, Antoine, Bordeaux 1845-50; Mme *Michel*, Marie, Jeanne, Beaumarchais 1845-47, Toulouse 1849-1856, Bordeaux 1856; *Michel*, Palais-Royal 1853; v. *Michel*, Edmond, Jules.

MICHEL, Alexandre. — Né vers 1813, et que l'on confond facilement avec Camille Michel, fut surtout connu par ses imitations. Il osa, en effet, un des premiers, imiter sur la scène les artistes de Paris les plus en vogue. On raconte même que sur la demande du tzar Nicolas — car il fut longtemps en Russie — il imita devant le souverain la marche, les gestes et l'allure de l'empereur, en se mettant à dire: « Chambellan, faites compter 500 roubles à M. Alexandre Michel, un des meilleurs artistes de mon théâtre! » Alexandre Michel revint de Russie après 1849 avec la pension de 2400 fr.; ayant amené aux frères Cogniard le bailleur de fonds Duval pour l'acquisition des Variétés, il profita de la circonstance pour se faire engager à ce théâtre pour... dix ans; ce qui lui permettait d'habiter une jolie petite maison, 24, rue Boileau, à Auteuil. Il avait aussi rempli les fonctions de régisseur général à la Porte-St-Martin du temps de la direction Cournier, vers 1853, et créé d'une façon fort remarquable un rôle dans *Pied-de-fer*, pièce dans laquelle il chantait la ronde de la *Treille*, paroles et musique de sa composition. En 1877, âgé de 64 ans, il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes pour ses 45 ans de théâtre. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de la même année. Alexandre Michel avait épousé Mlle Louise Mayer qui séjourna longtemps en Russie (v. Mayer). Son fils fut élève de Bressant.

MICHEL, Camille. — Professeur de piano, chanteur de chansonnettes, compositeur de romances, débuta à la Salle lyrique, fut engagé aux Folies nouvelles et se révéla comme ténor d'opérette: les *Jolis chasseurs*, le *Bandeau de l'amour*, 1855, le *Prince infortuné*, *Freluchette*, *Jean le sot*, le *Moujick*, *Polkette*, *Trop beau pour qu'on le voie*, *Toinette et son carabinier*, *Femme à vendre*, le *Calfat*, la *Revanche de Vulcain*, *A la brune*, 1856; *Aimé pour lui-même*, le *Pommier ensorcelé*, la *Coiffure de Cassandre*, une *Devinette*, *Phosphorus*, la *Recherche de l'inconnu*, *Trilby*, 1857; *Bon nègre*, le *Souper de Mezzetin*, les *Doublons de ma ceinture*, les *Folies nouvelles peintes par elles-mêmes*, le *Moulin de Catherine*, le *Quart d'heure de Rabelais*, *Ignace le retors*, 1858; les *Chansons populaires*, *Elle a des bottes*, un *Troc*, 1859. Presque toutes petites opérettes à trois ou quatre personnages. Des Folies nouvelles, il passa aux Délassements comiques puis aux Folies dramatiques où il débuta dans la *Connaissance de Jacqueline*.

Camille Michel mourut, à peine âgé de 40 ans, à l'asile de Charenton, Atteint de la folie des grandeurs, il se croyait le directeur d'un théâtre immense occupant les terrains du Champ de Mars, et contenant 10,000 spectateurs.

MICHEL, Edmond, Jules. — Bouffes 1857-59, Palais-Royal 1860-62, Paris 1863-64.

MICHEL, André. — Elève de Samson, premier prix de comédie, Odéon 1865-68. A l'emploi des premiers comiques il préféra celui des grimes et des paysans. Nantes 1869-70. Long séjour à Bruxelles; Vaudeville où il reprit le rôle de *Rabagas*; Fauvinard du *Procès Veauradieux*. Artiste de second plan, très consciencieux, très soigneux. Vingt-cinq ans au Vaudeville. Lorsqu'il tomba gravement malade, ses directeurs, MM. Carré et Porel l'envoyèrent à leurs frais en Algérie, tout en continuant à lui payer ses appointements. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1897. Etait membre du Comité de la Société des artistes.

MICHEL. — Sous ce nom: *Michel*, v. Jacquin; Mme *Michel*, Marie. En 1885, 60 ans, 33 ans de théâtre, 500 fr. de pension; *Michel*, Stanislas. En 1892, 66 ans, 26 ans de théâtre, 400 fr. de pension.

MICHELAN. — Angers 1814, Gaîté 1818-21, Strasbourg 1826. Mourut fou dans une maison de santé le 10 mars 1830.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MICHELET, Mlle. — Début Comédie-Française 1765.

MICHELOT, Pierre, Marie, Nicolas, dit *Théodore.* — Né à Paris le 5 juin 1786, rue des Marais, paroisse St-Sulpice. Son père était interprète-traducteur, et il reçut lui-même une bonne instruction. Son premier début eut lieu à Versailles le 10 mars 1805, et son second à Paris le 29 du même mois par les rôles de *Britannicus* et de Dormilly des *Fausses infidélités.* « Cet acteur, écrivit Geoffroy, n'a pas des qualités physiques très avantageuses; il n'a ni dans les traits, ni dans la figure, ni dans l'organe, rien qui convienne à un prince tragique. Il a évité les fautes grossières; il a montré une intelligence supérieure à son âge. »

Michelot fut engagé comme pensionnaire aux appointements de 2400 fr. par an, mais renonça bientôt aux princes tragiques. Son débit brillant, sa taille au-dessous de la moyenne, son extrême jeunesse, ne trouvaient guère leur emploi que dans la comédie. En mars 1807, il eut 3000 fr., en juillet 1808, 3500 fr.; en avril 1809, 4000 fr. Le 1er octobre 1811, il fut nommé sociétaire. L'*Opinion du Parterre,* t. III, qui lui consacre un long article, p. 243 et suiv. (1806) lui reconnaît du feu, de la vivacité, une grâce extrême, et prédit qu'il ira loin dans les rôles de marquis, de fats, d'étourdis, de petits-maîtres. C'est que Michelot, en effet, portait fort bien l'habit brodé et l'épée, et savait copier à merveille les grands airs de Cour des XVIIme et XVIIIme siècles.

Michelot, outre tous les rôles de son emploi dans le répertoire, établit cent-cinq rôles nouveaux à la Comédie-Française, de 1805 à 1831, sans pourtant réussir jamais dans le « grand emploi », comme le lui prouva l'échec qu'il remporta dans le rôle de *Tartufe.* Michelot fut donc le type du persifleur, de l'acteur aux intentions fines, de l'homme aux manières aisées: une fort jolie voix, une figure spirituelle, talent superficiel mais agréable. Quant à l'école romantique, il ne la comprit jamais, et faillit même compromettre le succès d'*Hernani* par son interprétation du rôle de Don Carlos.

Sur la très longue liste donnée par son biographe, M. E. D. De Manne, nous relèverons les rôles suivants créés par Michelot: Charles des *Deux gendres,* 1810, Sainville de l'*Intrigante,* 1813, Mayenne des *Etats de Blois,* 1814, Apelle dans *Alexandre chez Apelle,* 1816, Marcus dans *Germanicus,* 1817, le Baron de *La Fille d'honneur,* 1818, Mortimer de *Marie Stuart,* 1820, Claudius de *Sylla,* 1821, Derville du *Mari à bonnes fortunes,* 1824, le Duc de la *Princesse des Ursins,* 1825, Dalincourt de l'*Argent,* 1826, Oscar des *Deux Maris,* 1826, Henri III de *Henri III et sa cour,* 1829, Don Carlos de *Hernani,* 1830. Sa dernière création fut celle de Rougeval dans les *Intrigants,* 1831.

Une première fois Michelot manifesta le désir de se retirer à Pâques 1829. Mais sa démission ne fut pas acceptée, ses services étant considérés comme trop utiles. Un commencement de surdité, dit-on, le fit persister dans cette résolution qui devint définitive le 1er avril 1831.

Michelot « grand comédien en miniature » laissa le souvenir d'un acteur gracieux, instruit, homme de goût, quoique peu naturel. Vainement quatorze auteurs demandèrent-ils, en 1837, sa réintégration au théâtre. La démarche échoua.

Professeur de déclamation *spéciale* au Conservatoire en 1835, et professeur de déclamation *lyrique* en 1839, il exerça ces fonctions jusqu'en 1851. En 1848, il voulut s'occuper de politique, créer un club républicain des artistes dramatiques; autant en emporta le vent. Il revint aux études classiques, fréquenta les bibliothèques, et mourut à Passy le 18 décembre 1856. L'inhumation eut lieu au cimetière Montmartre.

Sur un catalogue d'autographes nous relevons le passage suivant d'une lettre de Michelot à M. le comte de Pastoret, en date du 19 décembre 1834. Après lui avoir demandé conseil pour organiser une tournée théâtrale en Allemagne, il écrit:

« Par amour de mon art, je suis tourmenté du besoin de quitter mon pays, où je vois le théâtre se dégrader de plus en plus. Je cherche un refuge où l'on puisse conserver le feu sacré... Les jeux du cirque ne peuvent tarder de faire rougir notre nation, etc. »

Pendant sa retraite, il fut l'organisateur des représentations privées si célèbres qui se donnaient à l'Hôtel de Castellane.

Il avait épousé en 1814 Mlle Jenny Boissière (1792-1839) qui fut pensionnaire à la Comédie-Française de 1809 à 1817. V. *Boissière.*

En 1859, Mme Fumet, fille de Michelot, promit à l'Association des artistes, si elle parvenait à organiser la représentation de retraite due à son père, un quart de cette recette. La représentation eut lieu le 13 décembre, et Mme Fumet versa 633 fr. 20 à la Société.

Biographie: E. D. De Manne, *Troupe de Talma.*

Bibliographie: *Opinion du Parterre,* t. III à X. Toutes les biographies dramatiques. Jousselin de la Salle, *Souvenirs sur le Théâtre français,* p. 96-97.

Iconographie: Musée de la Comédie française, Catal. Monval, n° 187: Buste marbre, h. 0.62, par Mansion, 1823. Salon 1824. N° 202: Groupe d'artistes, dessin au crayon noir, par Et. Bouchardy, vers 1820. N° 213: Les *Deux Cousines,* sur toile, Michelot rôle de Rosambert. N° 502: *Une lecture à la Comédie française,* sur toile, par Gaston Thys, d'après Heim.

— Buste par Flatters, Salon de 1817.

— Buste par Gayrard, Salon de 1831.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— Buste, cost. de ville, lith. de Langlumé, d'après Singry.

— En pied, dans Almaviva du *Barbier de Séville*, lith. de C. Motte, d'après A. Collin.

— En buste, de ¾ à gauche, cost. de ville, eau forte par Fr. Hillemacher, *Troupe de Talma.*

MICHELOT, Mme. — V. Boissière.

MICHELOT. — Acteur de l'Odéon. Début le 2 décembre 1826, Odéon 1826-29, Toulouse. Mort de la poitrine à 27 ans, le 2 février 1830.

MICHOT, Antoine, Michaut dit. — Naquit, selon M. G. Monval, à Paris, rue Jacob, le 12 janvier 1765. C'est aussi l'avis de De Manne qui reproduit l'extrait des registres de la paroisse St-Sulpice. Nous signalerons donc la double erreur de M. Emile Campardon (*Spectacles de la foire*) qui donne les dates 1759-1830 (au lieu de 1765-1826) comme celles de la naissance et de la mort.

Michot, fort jeune encore, mais entraîné par la passion du théâtre, débuta en 1781 à l'Ambigu, et passa aux Variétés amusantes où il parut pour la première fois dans le rôle du colonel du *Dragon de Thionville*, 26 juillet 1786. Nous voyons son nom reparaître dans le *Bal masqué*, *Guerre ouverte*, 1786; la *Loi de Jatab*, la *Nuit aux aventures*, les *Torts apparents*, *Sophie*, le *Français en Huronie*, le *Consentement inattendu*, le *Mariage nocturne*, les *Intrigants*, la *Veuve généreuse*, 1787; les *Deux fermiers*, les *Défauts supposés*, *Urbélise et Lanval*, les *Deux cousins*, le *Duc Monmouth*, 1788; le *Seigneur supposé*, l'*Honnête homme*, la *Double prévention*, *Mauvaise tête et bon cœur*, l'*Orpheline*, *Ricco*, l'*Inconnu*, le *Soldat prussien*, 1789.

Les Variétés amusantes se transforment alors, et vont prendre possession de la nouvelle salle construite par Victor Louis (salle actuelle de la Comédie-Française) laquelle fit son ouverture sous le nom de Théâtre du Palais-Royal, le 15 mai 1790, avant de devenir le Théâtre de la République. En attendant cette ouverture, Michot était allé donner des représentations à Rouen et au Hâvre.

Jusqu'à ce jour il avait joué avec succès les « Frontin » de la comédie légère. Au nouveau théâtre, il fut en contact avec la partie de la Comédie-Française qui avait émigré du faubourg St-Germain, et prit l'emploi des paysans et les rôles épisodiques qu'il jouait avec un naturel exquis: vérité, bonhomie, chaleur, telles furent les qualités de Michot, doué d'une excellente physionomie pour le théâtre. Court et ramassé, il ne pouvait, avec l'âge, et dans une troupe d'un ordre plus élevé, conserver l'emploi des valets. Mais il personnifia avec rondeur tous les types d'allure réjouissante. Il fut, par exemple, supérieur dans Boniface de la *Belle Fermière*, Jacques Kerlebon des *Héritiers*, Leleu dans *Orgueil et Vanité*, Buller dans les *Deux frères*, le capitaine Copp dans la *Jeunesse de Henri V.* Possédant une voix pleine, sonore, mordante, il fut un délicieux Michaud de la *Partie de chasse de Henri IV.* La juste critique de Michot nous semble avoir été faite par Ch. Maurice: Après avoir rendu justice à son talent, si bien secondé par son extérieur comique, il lui reproche d'avoir des « façons un peu populacières » pour exciter le rire; de se livrer à de petites pantomimes à l'adresse du public, « ce qui désillusionne au lieu d'amuser »; et tout en reconnaissant qu'il joue « vrai » avec rondeur et franchise, il le classe néanmoins dans les *valets* du *rez-de-chaussée*, parce que, dit-il, des valets de cette sorte seraient déjà déplacés dans l'antichambre du premier étage.

Michot fut un des comédiens qui embrassa avec le plus d'ardeur le parti de la Révolution; envoyé en qualité de commissaire extraordinaire de la République à Chambéry, il présida dans cette ville la société populaire du lieu, et y prononça l'éloge de Marat.

Cette conduite eut naturellement son contrecoup, et le comédien dut faire sa profession de foi en scène le 23 mars 1795 (3 germinal an III) afin d'éviter des désordres dans la salle: « J'aime le gouvernement républicain, dit-il; non celui que la férocité voulait élever sur des cadavres entassés, ~~mais~~ bien celui qui doit amener le bonheur commun ». Après quoi il chanta le *Réveil du peuple* aux applaudissements de l'assemblée. Hâtons-nous de dire que le bouillant patriote Michot fut de même ardent impérialiste et royaliste. Sous le Consulat et même longtemps sous l'Empire, c'est lui qui dirigea les spectacles privés de la Malmaison. Plus tard il composa des couplets en l'honneur de la famille royale, couplets qu'il intercala dans la *Partie de chasse de Henri IV.*

Fort enclin au repos, Michot manifesta le désir de se retirer vers 1820; la Société le retint. L'année suivante il réitéra son désir, et prit en effet sa retraite le 1er avril 1821. « Avec *Manlius* et le *Bourgeois gentilhomme*, écrit Charles Maurice, Michot a fait hier près de 20,000 fr. à sa représentation de retraite. » (25 février 1821).

M. E. D. De Manne, *(Troupe de Talma)* a donné la liste des 67 rôles créés par Michot. Nous y trouvons ceux de Figaro dans les *Deux Figaro*, 1791; Dorneville de la *Belle Fermière*, 1792; Robert des *Amis de collège*, 1795; Kerlebon des *Héritiers*, 1797; Buller des *Deux frères*, 1799; Fabricio de *Pinto*, 1800; Lully de *Molière et ses amis*, 1804; Dupré du *Tyran domestique*, Pilois de *Mme de Sévigné*, 1805; Copp de la *Jeunesse de Henri V*, 1806; Forlis de l'*Assemblée de famille*, 1808; Comtois des *Deux gendres*, 1810; etc., etc. Sa dernière création fut celle de Rustan dans le *Flatteur*, 1820.

Michot, fort à son aise sous le rapport de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

la fortune, mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante, à Paris, le 21 novembre 1826, et sa dépouille fut portée directement, selon sa dernière volonté, au cimetière Montmartre où l'inhumation eut lieu avenue de la Croix.

Biographie : E. D. De Manne, *Troupe de Talma*. Em. Campardon, *Les spectacles de la foire*, t. II.

Bibliographie : *Le coup de fouet*, p. 73. — *Opinion du parterre*, 1 à 10. — Ch. Maurice, *Histoire anecdotique*, t. I, p. 252, 267.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval n° 190, Peinture toile, ovale, h. 0.87, l. 0.70, par Mme Frédérique O'Connell (1853), gravure à l'eau forte par F. Hillemacher pour la *Troupe de Talma* (1866) ; n° 202 : Groupe d'artistes au crayon noir par Et. Bouchardy, vers 1820 ; n° 335 : Peinture toile, h. 1.12, l. 0.85. Ecole de David. En pied, en habit de ville.

— Miniature par Singry, Salon de 1819.

— En buste, dans le capitaine Copp, lith. de Langlumé, d'après Singry.

— En buste, cost. de ville, lith. de Lecler.

— Belle planche coloriée, galerie Bance, 1818, rôle du capitaine Copp, dess. par Favart, grav. par Prud'hon.

MICHOTET ou Michotey, Jean. — Folies St-Germain 1867-70.

MICKELS. — Bon comique des Délass. com. 1852-53, emploi des Christian. Mort très jeune.

MICO, Jean-Baptiste dit Joanin. — Montélimart 1869, St-Etienne 1870.

MIETTE, Mlle Marthe, Suzanne. — Née à Nantes, en septembre 1854. Modèle d'atelier 1863-68, Tour d'Auvergne, Conservatoire. Très jolie et très élégante. Entrée au Palais-Royal le 18 août 1871, Mlle Miette y joua les petits rôles pendant au moins dix ans. Son nom disparut de l'annuaire en 1899.

Biographie : *Paris-Théâtre* n° 165, 13-19 juillet 1876, notice par Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, photo mi-corps, cliché Franck.

MIETTE, Louise, Cadet dite. — Royat 1890, Cherbourg 1891, Toulouse 1892-94, Paris 1895 et années suivantes.

MIGNAC, Mlle. — Théâtre de Monsieur 1791.

MIGNEU. — Théâtre patriotique 1792.

MIGNOT. — Sous ce nom : Mlle *Mignot*. Chappuzeau la place, avant 1673, dans la troupe du duc de Savoie. C'était une actrice très appréciée à Turin et à Chambéry. En août 1673, le comte Cagnol se désole de sa maladie qui la retient à Marseille ; le 14 septembre elle joue à Chambéry ; premiers emplois et travestis. Il semble qu'elle ait été la femme d'un comédien du même nom et de la même troupe ; ***Mignot***, Camille, Lille 1843-47 ; ***Mignot***, Camille, autre que le précédent. Reims 1843-45, Aix 1847-48 : Mme *Mignot* née Cœuriot, Gand 1852.

MILA, Mlle Mina dite. — Gymnase 1850.

MILAN ou Miland, Clément. — Toulouse 1843-48.

MILAU, Mlle. — Jeune première, Lille 1874-75.

MILEN, Mlle. — Avait débuté à la Comédie-Française en 1814. Sociétaire à 1/8 part à l'Odéon 1816. *Une Macédoine*, 1817. On la disait sœur de Mlle Minette (v. ce nom) et « presque femme » de l'acteur Auguste (v. ce nom). Aimable et gaie, très dévouée, très utile, jouant indistinctement et avec succès les soubrettes, les rôles à travestissements et même les caractères, Mlle Milen rendit de précieux services à l'Odéon : *Un moment d'imprudence*, 1819 ; l'*Homme poli*, 1820 ; *Pierre et Thomas Corneille*, la *Maison à deux portes*, le *Siège de Gênes*, 1823 ; *Apollon II*, *Roman à vendre*, le *Dernier jour de folie*, les *Nouveaux adelphes*, les *Trois cousins*, 1825 ; la *Belle-mère et le gendre*, 1826 ; le *Généreux par vanité*, 1827 ; elle tint même sa partie dans les opéras-comiques donnés alors à l'Odéon. Maurice Alhoy, en 1824, lui trouve beaucoup d'analogie avec Mlle Joly. Même franchise, même gaîté, même naturel ; même piquant dans la physionomie plus agréable que régulière. « Elle est universelle, dit Harel ; son jeu vif et hardi plaît au public. » Mlle Milen passa au Variétés en 1829-31, comme duègne. La *Rampe et les Coulisses* qui reconnaissent son talent, lui reprochent une prétention ridicule. Donnait des leçons de diction. Femme de beaucoup d'esprit, mais devenue laide avec le temps. Avait quitté les Variétés en 1833.

MILET, Théodore. — En 1882, 62 ans, 42 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Il avait été un bon artiste de la province. Il mourut au Pecq, près de St-Germain, à la suite d'une attaque de paralysie. Il avait un frère ecclésiastique. (*Rapport* 1889).

MILET, Mme. — En 1882, 63 ans, 32 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

MILHER, Ange, Edouard, Hermil dit. — Né à Marseille le 25 septembre 1833. Après avoir étudié la médecine, pour laquelle il ne se sentait aucune vocation, Milher résolut d'aborder le théâtre et débuta à Lyon en 1858, dans des rôles tout à fait secondaires. L'année suivante, il fut engagé comme premier comique à Hombourg. Ensuite Reims, Rouen où il fut remarqué par Laferrière en représentation.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Il le recommanda à Harel, directeur des Folies dramatiques. Ce fut un mois avant la démolition de ce théâtre au boulevard du Temple que Milher débuta là dans *Deux paires de bretelles* et les *Anglais en voyage*. Venu avec la troupe des Folies, rue de Bondy, Milher y parut dans toutes les pièces importantes qui constituaient alors le répertoire de ce théâtre : les *Calicots*, les *Orphéonistes en voyage*, l'*Ange de mes rêves*, *Que c'est comme un bouquet de fleurs*, le *Grand Journal*, les *Voyageurs pour l'Exposition* ; une pièce les *Cinq francs d'un bourgeois de Paris* le mit tout à fait en évidence. L. Péricaud a dit de Milher : « Intonations, allures, mobilités de physionomies lui appartenaient en propre. C'était l'incarnation comique dans son absolue personnalité. On imita Milher qui n'imita personne. » Le règne de l'opérette arrivait. Milher alla trouver son directeur, Moreau-Sainti, et lui proposa la résiliation de son engagement. Celui-ci refusa. On allait mettre en répétitions une opérette nouvelle, l'*Œil crevé*. Moreau-Sainti lui laissa le choix d'un rôle. Milher prit celui du gendarme — un bout de rôle — dont il fit une création typique, inoubliable. Ce fut alors une série : *Chilperic*, rôle de Ricin, le *Canard à trois becs*, le *Petit Faust*, rôle de Valentin, un de ses meilleurs comme fantaisie, les *Turcs*, la *Boîte de Pandore*, *Héloïse et Abélard*, rôle de Fulbert, la *Belle Bourbonnaise*, *Alice de Nevers*, le *Clair de lune*, la *Tour du Chien vert*, le *Ruy-Blas d'en face*, la *Fiancée du roi de Garbe*, les *Blanchisseuses de Berg-op-Zoom*, la *Belle Poule*, *Jeanne*, *Jeannette et Jeanneton* et enfin les *Cloches de Corneville* où il créa le rôle de Gaspard à la façon d'un grand artiste. Du reste il promena ce rôle, avec un succès toujours égal, à Bruxelles, à Bordeaux, à Marseille, etc.

C'est alors que le théâtre du Palais-Royal, sentant Geoffroy et Lhéritier devenir vieux, songea à s'attacher Milher pour doubler les rôles de ces parfaits comédiens, et, au besoin, leur succéder. Pendant près de vingt ans, indépendamment de toutes les reprises dans le répertoire, Milher, adoré du public, établit une foule de rôles, parmi lesquels nous ne pouvons citer que les principaux dans : le *Phoque*, sa pièce de début, 18 décembre 1877 ; le *Renard bleu*, les *Vieilles couches*, les *Locataires de M. Blondeau*, la *Gifle*, le *Train de plaisir*, la *Brigue Dondaine*, *Durand et Durand*, les *Joyeusetés de l'année* (1888), les *Femmes des amis*, composant des types d'une parfaite réussite comme dans les *Petites voisines*, le *Sous-Préfet de Château Busard*, le *Parfum*. Mais à un moment, les Variétés l'enlevèrent au Palais-Royal en lui faisant un engagement superbe. Ses dernières créations, au Palais-Royal, avaient été dans le *Paradis* (3 avril 1895) et cette année même il avait repris avec une autorité incontestable les rôles de Geoffroy dans la *Cagnotte* et dans le *Réveillon*. Au boulevard Montmartre, on le vit dans une *Semaine à Paris* (29 janv. 1896) une reprise de l'*Œil crevé*, le *Truc de Séraphin*, le *Pompier de service*, le *Nouveau jeu*, rôle de Barnoux, sa dernière création, (8 février 1898). Malheureusement, le genre en vogue aux Variétés n'était guère le sien. On l'utilisa peu. La maladie s'empara de lui. Il partit la combattre à Aix-les-Bains. Il y succomba le samedi 13 août 1898 à sept heures, aux suites d'une congestion. Sa veuve fit célébrer un service religieux à Notre-Dame de Lorette, sa paroisse, le 16 août suivant, à quatre heures.



MILHER
Rôle de Gaspard des *Cloches de Corneville* (Cliché Nadar)

Bon camarade au théâtre, Milher se livrait volontiers, entre temps, à la confection de vaudevilles et de revues, dont beaucoup obtinrent une belle série de représentations dans les petits théâtres de genre. Il avait commencé par *Paris sens dessus dessous* avec Roger de Beauvoir, au petit théâtre du boulevard Richard-Lenoir en 1867 ; *Tout le monde sur le gril* à la Fidélité ; *A la Tour*, à la Tour d'Auvergne ; *V'là Paris qui passe* et *Entre deux bocks* à l'Alcazar, etc. Il eut pour collaborateurs Eugène Moniot, Henri Buguet, Armand Nunès. Il signait alors volontiers : *Hermil*, de son véritable nom.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Biographie : *Paris-Théâtre*, nº 223, 23-29 août 1877, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, assis, mi-corps, rôle de Gaspard des *Cloches de Corneville*, cliché Nadar.

— Foyer du théâtre du Palais-Royal, par Em. Bayard.

MILLA, Mlle Laure, Dordet dite. — Gracieuse et espiègle soubrette. Variétés, Délass. com. Engagée pour créer le principal rôle de la revue de 1856 : *Allons-y tout d'même*, Ambigu. Physionomie, finesse, originalité. Dans une revue *Paris-Crinoline*, parodiait Lassagne et Alphonsine. Au Palais-Royal, elle remplaça Mlle Schneider dans la *Mariée du Mardi-Gras*. Th. du Cirque et Châtelet 1863-65, Menus-Plaisirs. Vécut à Paris. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1900. — Biographie : *Milla*, par Henry Morel, Paris, Ach. Faure, 1867.

MILLAUX, Jules. — En 1898, 70 ans, 36 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

MILLER. — Sous ce nom : Mme *Miller*, premier rôle, Bordeaux 1820 ; Mme *Miller*, Anna, Toulon 1847-48, Genève 1850, Amiens 1852, Paris 1853 ; Mme *Miller*, Alexandrine, Rouen 1861-63.

MILLERAND, Laurent. — Né à Grenoble vers 1753, Reims 1796-1797.



MILON (1841)

MILLET, Claude, Louis. — Né en 1805, marchand de nouveautés et acteur aux Folies dramatiques. Bruxelles, Anvers, Amsterdam. Doué d'une souplesse merveilleuse, il représenta *Jocko* en présence du roi de Hollande et gagna jusqu'à 800 fr. par soirée. Ambigu (deux ans), Folies dramatiques. Rôles comiques ; les *Mauvaises connaissances*, mon *Oncle Thomas*. Variétés, Gymnase (deux ans). Retour aux Folies dramatiques. Le 7 février 1839, vers midi, Millet se précipita du haut du théâtre des Folies, dans le passage qui séparait cet édifice du théâtre de la Gaîté, et se tua sur le coup. On attribua ce suicide à la misère et aux difficultés qu'il éprouvait pour contracter un nouvel engagement. Millet avait été décoré de l'Ordre de juillet 1830.

MILLET. — Sous ce nom : *Millet*, Abraham, Gallineau ou Galineau dit. — Bruxelles 1849, Rouen 1850-54, Grenoble 1855-57, Bordeaux 1858-61, Toulouse 1862, Versailles 1863-68, Bordeaux 1869-73. En 1862, 58 ans, 30 ans de théâtre, 200 fr. de pension ; Mme *Millet*, Marie, née Combe, femme Gallineau, mêmes étapes que ci-dessus de 1849 à 1857 : *Millet*, Charles, François, Moscou, Nantes 1852, Mantes 1853, Paris 1854 ; Mme *Millet*, née Barbier-Rouyer, mêmes étapes que ci-dessus 1850-56 ; *Millet*, Théodore, Bruxelles, Colmar 1850, Moulins, Strasbourg 1854 ; *Millet*, Fanny, Gallineau dite, Toulouse 1864-74.

MILLON, Mlle. — Ancienne élève de St-Denis, gracieuse actrice, Genève 1856-57.

MILLOT. — Sous ce nom : *Millot*, Philippe, d'abord graveur ; on le disait originaire de Dijon. Troupe de l'Illustre Théâtre au jeu de paume des Mestayers, avec Molière, 1er juillet 1644. Le 8 septembre 1659 il passa contrat de mariage à Chambéry avec Marguerite Prunier, veuve du comédien Hugues de Lan. On croit que le mariage fut célébré à Turin de novembre 1659 à Pâques 1660. Troupe de l'Electeur de Bavière 1672 ; Mlle *Millot*, Anne, sœur du précédent, Chambéry 1659 ; Mlle *Millot*, veuve du comédien Hugues de Lan, remariée à Chambéry ou Turin en 1659-60 avec Philippe Millot ; *Millot*, acteur de l'Ambigu 1808-19, décédé le 19 février 1819 ; Mlle *Millot* débuta toute jeune à la Gaîté, jolie femme, yeux vifs et pétillants, mais âme froide et sans vocation. Gaîté 1821-26, Porte-St-Martin 1826, Cirque Olympique 1827 ; brilla dans beaucoup de mimodrames.

MILO. — V. Millot.

MILON, Thibeaudeau dit. — Né le 10 février 1818, selon Delhasse, pensionnaire à la Comédie française 1841, Odéon 1842-45. Réputation d'élégance raffinée. Le *6 juin 1606*, la *Sœur de la reine*, les *Deux Impératrices*, la *Main droite et la main gauche*, l'*Ecole des princes*, *Tôt ou tard*, *Lucile*, la *Comtesse d'Altenberg*, *Antigone*, *Héli le prophète*, *Wallstein* (1842 à 1845). En 1849, Milon-Thibeaudeau devint directeur des Variétés et donna la *Vie de Bohême* (22 nov.).

Iconographie : Son portrait, page 369 de la *Tribune dramatique*, 1841.

MILOT. — Sous ce nom : Mlle *Milot* qui débuta à l'Odéon le 24 oct. 1827 ; *Milot*, Nicolas, François, Gaîté 1850 puis pensionné de 120 fr. de la Société des artistes.

MILTON, Mme Anna, Alexandrine. — La Haye 1858-59.

MILY d'Athènes, Mlle. — Th. Cluny, Bouffes, Athénée. Sa mort annoncée au *Figaro*, 13 mars 1900. Inhumée le 11 à Boulogne s/Seine.

MINÉ, Paul. — St-Pétersbourg 1843, Gaîté 1847-48.

MIMY. — V. Dancourt (Michelle).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MINET, M. — Comédien de province, né à Paris, fils d'un ancien souffleur de la Comédie française. A donné la *Noce du Village*.

MINETTE, Mlle Jeanne, Marie, Françoise Ménestrier dite. — Fille d'un maître tailleur de Besançon, était née en cette ville le 7 février 1789. Tout enfant, elle se fit remarquer par son intelligence et sa gentillesse dans les rôles appropriés à son âge sur le théâtre du Vaudeville. En 1813, elle obtenait le premier prix de comédie au Conservatoire. Mais son premier théâtre, le Vaudeville, sut la retenir. Elle en devint bientôt une des premières actrices.

Pleine d'esprit et de finesse, Mlle Minette devait être le type le plus spirituel et le plus parfait de la soubrette accorte et de la villageoise naïve. MM. E.-D. De Manne et C. Ménétrier nous laissent entendre qu'elle avait d'ailleurs de qui tenir, car bien que, devant la loi, elle fût la fille de Jean-François Ménestrier, tailleur et cafetier, elle l'aurait été, en réalité, de J.-B. Marsoudet, dit l'Avocat, né en 1762, à Cernans près Salins, avocat sans cause, bel homme, fort spirituel, mort le 16 mai 1843 à 81 ans.



Mlle MINETTE
rôle de Frontin, dans *Le Rival par amitié*

Quoiqu'il en soit, Mlle Minette, bien que peu jolie, était la grâce en personne ; bonne musicienne, parlant l'italien et l'anglais, faisant des vers fort agréables, auteur du vaudeville *Piron au café Procope*, et possédant un filet de voix.

Pendant plus de 20 ans, Mlle Minette fit les beaux jours du théâtre du Vaudeville, jouant dans toutes les pièces : jusqu'au jour où une injustice dont elle fut victime de la part de son administration la fit passer au Gymnase où elle débuta le 13 septembre 1828 dans *Caroline*, *Rodolphe* et le *Nouveau Pourceaugnac*. Deux ou trois ans plus tard elle quitta tout à fait le théâtre pour les raisons que nous dirons plus loin. Sa représentation d'adieux, au th. du Vaudeville le 17 avril 1827, avait fait 8000 fr. de recette.

Mlle Minette avait été longtemps l'amie de Clément, Marc, Osmont du Tillet (1771-14 juillet 1825), fils du Président-Trésorier de France, de la généralité de Paris, et, de cette union libre avait eu deux enfants, reconnus par acte devant Me Colin de St-Mage, notaire à Paris, le 19 janvier 1812 :

1. Sophie, Alexandrine, Caroline, mariée à Jean, Henri, Edouard Guyot, sans enfant.

2. Clément, Auguste, Louis, Edouard.

Elle épousa le 25 novembre 1824 Louis, César, Auguste Margueritte, directeur de la Cie du gaz, mort veuf à Paris le 24 mars 1857, laissant un fils, Louis, Joseph, Frédéric Margueritte, marié le 14 décembre 1853 avec une demoiselle Emma Moïana. Leur fils, Louis, Emmanuel, Frédéric, né à Paris le 8 octobre 1855, sous-lieutenant au 1er chasseurs à cheval, épousa Mlle Marie Mocquard, fille du notaire de Napoléon III. Ce fut donc M. Margueritte, dont la fortune s'accroissait chaque jour, qui retira sa femme du théâtre, lui ordonnant même de rompre toute relation avec les artistes.

La pauvre Minette comprit alors que la fortune seule ne fait pas le bonheur. Elle consacra la pension qu'elle touchait du Vaudeville à secourir d'anciens camarades malheureux, faisant le bien en cachette, et ainsi jusqu'à sa mort, presque subite, survenue à Neuilly-s.-Seine le 28 juin 1853.

Nous possédons une curieuse lettre de Minette : celle qu'elle écrivit à ses anciens directeurs du Vaudeville en prenant congé d'eux et en leur donnant ses raisons. Enfin, dans une vente d'autographes en date du 27 avril 1903, ont figuré 16 lettres de la charmante femme, adressées de 1812 à 1825 à Grimod de la Reynière, correspondance empreinte d'une cordiale amitié. Dans une de ces lettres (11 août 1822) écrite pour la fête de Grimod, elle regrette le temps passé : « Je regarde comme perdus les dix ans où vous cessâtes de me donner des témoignages de votre amitié, cessation dont je suis peut-être coupable ».

Une lettre qu'elle adresssait à J. Janin en date du 30 sept. 1848 (catalogue Noël Charavay, mai 1910) nous apprend en outre que Minette venait de perdre un fils.

Biographie : De Manne et C. Ménétrier. *Troupe de Nicolet.*

Bibliographie : G. Bertin, *Le Cimetière d'Auteuil.*

Iconographie : Collection Martinet, n° 153 : Michel de l'*Hôpital militaire* ; n° 167 : Frontin, *Le rival par amitié* ; n° 214 : Marie de l'*Homme vert* ; n° 215 : Colombine dans le *Sultan du Hâvre* ; n° 244 : Lisette dans les *Trois fous* ; n° 253 : Nicette dans *Encore une folie* ; nos 261-262 : Nicole dans *Cendrillon* ; n° 437 : Valentin dans le *Tambour et la Vivandière* ; nos 457-458 : Ursule dans le *Comte Ory*.

MINETTE, Mlle Jacob. — Gaîté 1845-47.

MINEURE, Mme Marie, Caroline. — Dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1895.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MINIÉ, Mme Marie, Célestine. — Lyon 1843-1847, Paris 1873 et années suivantes.

En 1879, 60 ans, 35 ans de th., 500 fr. de pension. Au *Rapport* de 1892, on annonce la mort de Mme Cécile *Minié*.

MINNE. — Sous ce nom : *Minne* Eugène, Louis, Florentin, Bruxelles 1849-52, comique aux Délass. com. 1853, Nîmes 1854-55, Lisbonne 1856. En 1886, 64 ans, 50 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1894 ; Mme *Minne*, Louise, née Cartier ou Chartier, Bruxelles 1849-55, Perpignan 1856.

MIR. — Perpignan 1843-47, Alger 1848,

MIRA, Mme Valérie. — Qui débuta au Th. français en 1841. Mira était le nom de famille du célèbre acteur Brunet.

MIRAL, Mme Elisa. — Artiste dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1882.

MIRECOUR (et non Mirecourt), Adolphe Tranchant dit. — Etait né à Condé-sur-Noireau le 6 sept. 1806. Il était fils d'un huissier. Venu à Paris jeune encore, il commença par étudier la peinture, et le fait est qu'il exposa dans la suite à divers salons ; la Comédie française possède de lui un tableau (n° 282, catal. Monval) *Moulins sur la Marne*, peinture toile 19×28, signée en 1833. M. A. Pougin, son gendre, qui nous fournit ces détails, a chez lui de fort jolies aquarelles de Mirecour. Elève de Michelot au Conservatoire, tout en faisant des « parties » en qualité d'amoureux avec Victor (Lerebours), Mirecour débuta à la Comédie française en 1829. On lui reconnaissait un joli physique et une tournure élégante.

Très distingué, de belle taille, ce fut un des derniers acteurs du XIXe siècle sachant porter l'habit à la française. Mais c'était un timide et un malchanceux, si bien que malgré son zèle il ne parvint jamais en 40 ans, à être sociétaire, et qu'il mourut à Paris, au moment même où sur l'initiative et les instances de Delaunay, qui l'aimait beaucoup, il allait être nommé (1er mars 1869).

Mirecour créa, entre autres, le rôle de Lord Talbot dans *Chatterton* (1835), mais il excellait surtout dans quelques rôles du répertoire, tels que Dorante du *Joueur*, ou Oronte du *Misanthrope*. Il jouait aussi très bien M. de Clainville de la *Gageure imprévue*. Mirecour laissait une veuve, dont nous nous occupons plus loin, et il fut le beau-père de M. Arthur Pougin, l'historien de théâtre bien connu.

Iconographie : Musée de la Comédie française, n° 132, Cat. Monval. Scène de *George Dandin*, peinture toile 0.85×1.15 par Ed. Geffroy, 1852. Le paysage est de Mirecour (portraits de Provost, Mirecour et Mlle Fix). Salon de 1840, portrait de Mirecour par Geffroy. Cette miniature appartenait à Mme Vve Mirecour.

MIRECOUR, Mme Rose, Albertine Fresson, femme Tranchant dite. — Née à Paris le 3 août 1811, élève du Conservatoire, dont nous nous sommes occupé déjà à l'article *Fresson* (v. Fresson). Avait débuté à la Gaîté le 4 décembre 1828 dans *Polder* ou le *Bourreau d'Amsterdam*. Gaîté 1828-30, Nantes 1834-35, Versailles 1835-36, Bruxelles 1836-38, Ambigu 1843. Pensionnaire à la Comédie française 1843-52. Confidente de tragédie, très aimée de Rachel. Bel organe, disant bien les vers. Après le départ de Rachel, la Comédie voulut lui confier l'emploi des jeunes mères qui devait forcément la conduire à celui des duègnes. Quoique point jolie, Mme Mirecour refusa par coquetterie, et préféra quitter le théâtre. En 1874, âgée de 63 ans, elle obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes, et mourut à Paris, à l'âge de 92 ans, le 21 avril 1903.

MIRECOURT, Jules. — Alger 1849-50, Marseille, Oran, Marseille 1857.

MIREMONT, Mme Angèle Desraux dite. — Née en 1820. Napoléonville 1856-58, Laigle, Poitiers, Belleyme, Tarbes 1865, Bruxelles, Liège 1868, Le Hâvre 1869, Caen, Toulouse, Nantes, Valenciennes 1876, Le Mans, Bruxelles, Paris, Melun 1883 et années suivantes. En 1905, Mme Miremont ou Demiremont reçut la pension de 500 fr. de la fondation Arnould Plessy, et fut admise en 1908 à la maison de retraite de Pont-aux-Dames où elle se trouvait en 1909.

MIRIA, Mlle Anaïs. — Fol. dram. 1853. Venait des Délass. com. où elle jouait sous le nom de *Pachouly*.

MIROIR. — Sous ce nom : M. et Mme *Miroir*, Limoges 1843-47 ; Mlle *Miroir*, Blanche, Em., Philippe dite, fille d'un chef d'orchestre. Versailles, Renaissance 1874. Doubla Jeanne Granier. Créa Pervenche de la *Famille Trouillat*, Clotilde dans les *Trois Curieuses*, Béatrix dans la *Petite Mariée*, Henriette dans l'*Homme et la bête*, Jeannette dans les *Bijoux de Jeannette*. Bruxelles, Bouffes parisiens, Châtelet. Rôle de Grain de sel dans les *Environs de Paris*. Mlle Bl.-Em. Philippe, dite Miroir, épousa M. Jean Coquelin fils, le 18 mai 1910.

MIROY, Mlle Clarisse Midroy dite. — On la disait née le 20 avril 1820. Ce fut pendant l'été de 1841 que Frédérick Lemaître découvrit Clarisse Miroy à la Gaîté. Elle venait du th. du Panthéon et jouait Marie dans la *Grâce de Dieu*. C'était alors une belle blonde de vingt ans, assez langoureuse, un peu nonchalante, l'œil noyé, au parler musical et sympathique. Elle faisait tourner la tête à tous les Parisiens avec son costume de paysanne, son mouchoir noué sous le menton, sa vielle en bandoulière, sa jupe courte, sa jambe fine dans son gros bas de laine. Nous avons dit à l'article *Lemaître* (Frédérick) comment le colosse du drame

EFERUS - Recherches & Classification numériques

s'éprit de la jeune célébrité du boulevard. Cette union libre dura treize ans. Frédérick lui donna des leçons et la voulut à ses côtés dans toutes les pièces. Le 11 novembre 1843, il joua à son bénéfice, à la Gaîté, *Andromaque* avec Marie Dorval. Dans *Don César de Bazan*, elle créa le rôle de la Maritana, 30 juillet 1844. Le 18 février 1846, elle tint même le rôle de la Reine dans *Ruy Blas*. Ne pouvant se passer d'elle, Frédérick l'emmène dans toutes ses tournées. En 1852, elle le suit aux Variétés (le *Roi des drôles*, *Taconet*). Dans cette dernière pièce elle abordait pour la première fois un rôle comique, celui d'une femme de la halle. En 1841, on écrit : « Mlle Clarisse est si blonde et si jolie qu'on a toujours du plaisir à la regarder jouer ». Ce jugement porté sur elle, on le retrouvera pendant dix ans encore. Puis cette créature mignonne et d'un charme adorable devint tout à coup obèse. Cet embonpoint si comique, nous dit Hostein, qui en tenait les causes morbides d'un médecin qui la soigna en dernier lieu, provenait d'une maladie de cœur. Mais à mesure que cette boursouflure l'envahissait, elle se voyait forcée de changer sa nature d'artiste. Elle enfla sa voix, exagéra ses gestes, et se voua aux caricatures.



Clarisse MIROY
Dans la *Grâce de Dieu*

Entre temps, Clarisse Miroy avait rencontré dans une ville de province un grand et beau garçon dont toute l'ambition consistait à imiter Frédérick. Jenneval — c'était son nom — avait pour lui la jeunesse, sinon le talent de... l'autre. Clarisse s'éprit de Jenneval (v. ce nom). Fureur de Frédérick qui la chassa brutalement. Repentir tardif de Clarisse qui, ne pouvant reprendre la vie commune, se glissa un soir dans la loge du grand artiste, à l'Ambigu, et essaya de l'empoisonner (L.-H. Leconte, *Frédérick Lemaitre*, t. II, p. 183). Pardon de Frédérick. Mais le sort en était jeté, et Clarisse reprit le chemin de la province à la suite de son Jenneval (1854). Nous relevons, entre autres, son passage à Lyon 1856-57, Marseille 1858-59.

Enfin le jour tant désiré arriva : celui d'un engagement pour le couple à Paris, au Théâtre impérial du Cirque où Jenneval débuta — sans grand succès d'ailleurs — dans le rôle d'Abélard. Le « Frédérick de la province » ne pouvait encore s'acclimater à Paris.

Renonçant même aux jeunes mères et aux grandes coquettes, la pauvre Clarisse aborda l'emploi des duègnes fantaisistes, des caricatures, et son directeur Hostein raconte que plus d'une fois il la surprit pleurant de chagrin dans la coulisse. Au Cirque impérial elle avait paru dans la *Prise de Pékin* (1861). Au Châtelet — continuation du Cirque impérial démoli — on la vit dans les féeries et dans les revues comme la *Lanterne magique* ; pour elle, un auteur, Blaquière, composa la ronde de la *Déesse du Bœuf gras*. Qualifiée néanmoins « femme de talent », mais aussi « cabotine dans l'âme », Clarisse Miroy joua encore un rôle de mère dans les *Parisiens*, au Vaudeville, passa par les Bouffes, parut dans la *Chatte blanche* à la Gaîté. L'année 1868 la retrouva au Châtelet dans le *Vengeur*. Peu de repos, et beaucoup de mal. Bonne fille au demeurant, et très aimée des camarades. Elle se retira dans une maison de santé de l'avenue du Roule, et mourut en septembre 1870.

Biographie : *Gal. Lacauchie*, *Gal. Geoffroy*. et notices. H. Hostein, *Historiettes*, p. 166. Alph. Lemonnier, *Mille et un souvenirs*, p. 187. L.-H. Lecomte, *Frédérick Lemaitre*. *Le Monde illustré*, 2e semestre, p. 174, 1870.

Iconographie : *Gal. Lacauchie*, *Gal. Geoffroy*. *L'Eclipse*, n° 10, mars 1868.

MIROY. — Sous ce nom : *Miroy*, Adolphe, Hippolyte, Alger 1852-1854, Vienne 1855-56 ; Mme *Miroy*, Jeanne, Julienne Strumpf, Vienne 1854-56.

MIROY, Mlle M., Cath. Bosson, Midroy, M. Bach dite Clarisse. — Fantaisies parisiennes 1883-84, Paris, Le Mans 1887. Sa mort, *Rapport* 1889. Personnalité difficile à définir, désignée tour à tour à l'Annuaire sous les noms de *Bosson*, *Miroy* et *Midroit* ou *Midroy*. Fille, parente ou filleule de Clarisse Miroy ?

MITAINE, Mme Elise ou Elisa. — Porte-St-Martin 1828-30, Th. Panthéon 1843, Dunkerque 1845-47.

MITONNEAU, Mme Rosalie. — Jouait les duègnes au th. des jeunes élèves, rue Dauphine, en 1805-07. Elle fit partie de la troupe de Mlle Raucourt à Milan, et parut à la Gaîté de 1820 à 25. Le 1er avril 1826, elle jouait à la Porte-St-Martin. Bordeaux 1826-27. Th. Comte. En 1846, elle avait 62 ans, 52 ans de th. et 156 fr. de pension (portée ensuite à 186 fr.). Elle mourut vers 1854.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MITTALLAT, Abraham. — Sieur de la Source, était originaire de Metz. M. G. Monval découvrit et publia dans le *Moliériste* de septembre 1886 son acte de mariage. Il avait épousé à Sens, le 27 février 1634, Jeanne Duronserre, fille du sieur de Bellefontaine, se disant escuyer. On le trouve à Lyon en 1644, 1649, 1650, à Chambéry en 1659 (mai-juin), puis encore à Lyon. Il fut associé avec l'opérateur Jacques de Gorla dont la fille épousa Duparc.

MOESSARD, Simon, Pierre. — Né à Paris le 13 mai 1781, fils d'un perruquier de la rue Montmartre, à gauche en entrant par le boulevard, avait commencé par travailler dans la boutique de son père. Il était alors aussi mince qu'il devint plus tard court et gros. Th. Molière 1801, th. du Marais 1802, Bordeaux, Turin, Milan, Gênes, Naples jusqu'à l'époque où les évènements de 1814 chassèrent les comédiens français de l'Italie. L'année 1816 le retrouve à Lyon. Mais en 1817, Moëssard se fit surtout connaître à la Porte-St-Martin dans l'emploi des financiers. Il devint « l'illustre, l'onctueux, le gros, le paternel, le vénérable Moëssard », posant souvent sur un faible rôle un cachet original. Les rôles du grenadier dans le *Lépreux* et du voleur bourru dans le *Juif*, le firent particulièrement remarquer. Moëssard fut encore le vieux Germany de la *Vie d'un joueur*. Zélé, modeste, ce comédien fut plus encore : désintéressé à tel point que l'Académie lui décerna le prix Monthyon le 17 juin 1841. Moëssard avait recueilli, en effet, en 1825 la veuve âgée et la très jeune nièce de son camarade Pascal, la veuve atteinte de cécité et d'un cancer, âgée de 78 ans en 1841. Durant toute sa vie, les bons offices, la bourse, le logis de Moëssard furent à la disposition des malheureux. Dans une représentation qui suivit la séance académique, le généreux comédien fut redemandé à grands cris. Régisseur général de la Porte-St-Martin, membre du Comité de la Société des artistes, jusqu'en 1850, Moëssard ne s'était pas enrichi à faire le bien. Il restait à 69 ans sans ressources, avec une femme bonne et pauvre comme lui. Une souscription fut ouverte en sa faveur chez Me Planchat, notaire, et le médaillon de Ch. Caunois que nous reproduisons ici fut vendu à son profit.



MOËSSARD
Médaillon de Ch. LAUNOIS

Moëssard fut assisté jusqu'à ses derniers moments par la Société des artistes à laquelle il avait rendu tant de services. Il mourut dans une maison de santé où la Société l'avait fait placer, et ce fut encore elle qui pourvut aux frais des obsèques et de l'achat d'un terrain pour y déposer les restes de cet homme de bien qui, de son vivant, s'était dépouillé de tout pour donner aux autres. Jules Janin et Armand Villot prononcèrent de touchantes paroles sur sa tombe, et les pensions de l'Institut (300 fr.) et de la Société des artitses furent continuées à sa veuve, *Rapport* 1852. Celle-ci mourut le 8 novembre suivant.

Iconographie : En buste, de face, dessiné par Dollet, lith. Aug. Bry « Premier prix Monthyon, 1841 », avec signature. — De profil, à gauche, en médaillon, par Ch. Caunois, 1849. (Médaillon de plâtre vendu au profit de Moëssard.) Coll. Martinet, n° 451. Bartholo dans *Almaviva et Rosine*.

MOGADOR, Mlle Céleste, devenue comtesse Lionel de Chabrillan. — Fille de modestes chapeliers du quartier du Temple, écuyère à l'Hippodrome, danseuse du bal Mabille où on la surnomma « Mogador », actrice de passage à Beaumarchais, aux Délassements, aux Folies dramatiques, aux Variétés (1851-52) sous le nom de *Céleste* (v. Céleste). Rôle du Palais de Cristal dans la *Revue* de 1852, où elle exécutait une nouvelle danse, l'*Impériale*. Ce fut peu de temps après cette époque qu'elle partit pour l'Australie. Mariée avec un Consul, le Comte Lionel de Chabrillan, devenue veuve au bout de quatre ans, l'ex-Mogador passa cinquante ans de sa vie à lutter pour faire oublier le passé. Fière du nom qu'elle portait, elle voulut gagner sa vie en écrivant des romans et des pièces de théâtre, refusant même une pension viagère de 12.000 fr. que la famille de son mari lui offrait pour quitter son nom. Le 19 avril 1862 nous la retrouvons directrice au th. des Champs-Elysées où débuta Mme Céline Chaumont. Plus tard, elle repassa cette direction pour 15.000 fr. à Montrouge qui baptisa le théâtre : Folies Marigny. Mme de Chabrillan mourut à Paris, rue des Martyrs, en février 1909.

Bibliographie : *Mémoires de Céleste Mogador*, Paris, Librairie nouvelle, 1859, 4 vol. P.-L. de Pierrefitte, *Hist. du th. des Folies Marigny*.

MOÏNA-Clément, Mme Anne, Victorine Clément dite. — Née en 1845. Folies Marigny, Athénée, Amiens 1877-82, Gaîté 1883-88, Porte-St-Martin 1889-91, Gaîté 1892-97, Ambigu 1898 et années suivantes. En 1903, 56 ans, 38 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1909.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MOINET, J.-B. Toussaint. — Lyon 1856.

MOIRON, Mme Annette Robert. — En 1899, 63 ans, 34 ans de th., 500 fr. de pension.

MOIROUD, Joseph. — Rochefort 1847-48, Troyes 1852-53, Besançon, Soissons, Poitiers 1856-57, Saumur, Laval, Arras 1862-63.

MOIS, Mlle. — Lille 1866.

MOÏSE, Mlle. — D'origine israëlite, joua au th. Comte, puis parut aux Délass. com. Très maigre, c'est d'elle dont Sari, son directeur, disait qu'on n'avait pu sauver des *os* Moïse. Eut plusieurs sœurs dans le corps de ballet de l'Opéra. Variétés 1861, Délass. com. du boulevard Voltaire.

MOISSON. — Artiste du Vaudeville, médaillé en 1899.

MOISSONNIER ou Missonnier. — Reims 1843-47.

MOLARD, Mme Zélie. Ex-danseuse et gracieuse actrice. Porte-St-Martin 1822-26.

MOLÉ-Dalainville. Frère aîné du suivant. V. Dalainville.

MOLÉ, François, René. — Né à Paris dans la cité, rue St-Louis, le 24 novembre 1734; son père était maître-peintre-sculpteur. Orphelin à 14 ans, son éducation avait été assez négligée. Protégé par M. Blondel de Gagny, intendant des finances, qui lui assurait le strict nécessaire, Molé put ainsi atteindre l'âge raisonnable pour s'affilier à une troupe de comédiens amateurs qui jouaient au Temple. C'est à la suite de ces essais qu'il obtint un ordre de début à la Comédie française où il parut pour la première fois le 7 octobre 1754 dans les rôles de *Britannicus* et d'Olinde de *Zénéide*. Le débutant avait une jolie figure et des manières distinguées, mais il fut jugé encore trop inexpérimenté; encouragé à persévérer dans ses études, sa réception fut ajournée *sine die*. Il reçut cet arrêt sans murmure, et s'engagea à Lyon, à Toulouse et à Marseille afin d'apprendre son métier. Le 28 janvier 1760, nouveau début à la Comédie. Cette fois il fut admis pour les troisièmes rôles tragiques et comiques. Le 30 mars 1761, il était nommé sociétaire.



F.-R. MOLÉ, par Legrand

Molé a fait pendant quarante années les délices du public et la gloire de la scène française. Son talent était universel. Après avoir joué avec succès les jeunes premiers dans la comédie et dans la tragédie jusqu'à la mort de Belcour, il aborda les rôles de haut comique. Nous laisserons la parole à Ricord qui le connut déjà âgé, mais encore en pleine possession de son talent: « Quelle chaleur entraînante dans le *Jaloux*, dans l'*Amant bourru*, dans le *Misanthrope*, dans le *Philinte de Molière!* Quelle légèreté dans l'*Inconstant*, dans le Colonel du *Cercle!* Que de noblesse dans l'*Homme du jour*! Quel effrayant désespoir dans *Béverley!* Que de vérité dans le *Bourru bienfaisant*, dans le *Vieux célibataire!* Rempli de noblesse, d'élégance et de grâce, Molé donnait le ton aux petits-maîtres de la cour. »

Au physique: Une taille au-dessus de la moyenne, mais bien prise; des formes plus agréables que régulières; de la grâce dans tous les mouvements.

Une physionomie franche, douce, expressive; un maintien réunissant la dignité à l'aisance; une voix pleine, une diction pure et animée, et, selon les situations, de l'énergie, de la sensibilité, de l'enjouement, de la gaîté; une connaissance approfondie des nuances.

« J'ai vu Molé, écrit Ricord, à l'âge de plus de 60 ans, jouer l'*Inconstant* avec une légèreté inconcevable; et le *Vieux célibataire*, rôle par lequel sa carrière théâtrale a été terminée, avec une égale perfection. Mais il était réservé à Molé de triompher du temps. »

M. E.-D. De Manne a donné la liste des cent-vingt-six rôles créés par Molé de 1760 à 1801. Nous y relevons: le marquis du *Tambour nocturne*, Lindor de *Heureusement*, 1762; Desronais de *Dupuis et Desronais*, 1763; le colonel du *Cercle*, 1764; Nemours d'*Adelaïde Du Guesclin*, 1765; Vanderk fils du *Philosophe sans le savoir*, 1766; Dormilly des *Fausses infidélités*, 1768; *Béverley*, 1768; *Hamlet* de Ducis, 1769; Valentin de l'*Heureuse rencontre*, 1771; Damis de la *Feinte par amour*, 1773; Richard de la *Partie de chasse*, Terville du *Célibataire*, 1775; Morinzer de l'*Amant bourru*, 1777; Almaviva du *Mariage de Figaro*, 1784; Bayard des *Amours de Bayard*, 1786; Dorlanges des *Châteaux en Espagne*, 1789; l'*Honnête criminel*, le *Philinte de Molière*, 1790; Dubriage du *Vieux célibataire*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Almaviva de la *Mère coupable*, 1792; J. Andrews de *Paméla*, 1795.

Ayant été atteint au mois d'octobre 1766, d'une fluxion de poitrine, tout Paris fut en peine. Chaque soir le parterre réclamait de ses nouvelles; chaque matin une longue file de voitures stationnait devant sa porte. Au premier bruit de convalescence, plus de deux mille bouteilles de vins généreux lui furent envoyées par des personnages de la plus haute condition. Par contre, les satires ne firent pas défaut, et le singe de Nicolet étant tombé malade vers le même temps, l'on fit courir dans Paris cette chanson :

L'animal, un peu libertin,
Tombe malade un beau matin;
Voilà tout Paris dans la peine...
On crut voir la mort de Turenne;
Ce n'était pourtant que Molé,
Ou le singe de Nicolet.

Survint la Révolution. La tournure des événements effraya cet homme de Cour. Ayant acquis en 1789, pour le compte de son frère aîné, le privilège des théâtres de Rouen, il chercha tout d'abord — bien qu'en conservant sa situation à la Comédie — à s'éloigner de Paris le plus souvent possible, de Paris où il avait fait inscrire sur la porte de son logis de la rue du Sépulcre (rue du Dragon actuelle) :

C'EST ICI QUE DEMEURE LE RÉPUBLICAIN MOLÉ.

Mais si Molé quittant Paris fuyait la Révolution, la Révolution, elle, le suivait à Rouen, où, à peine arrivé, ses comédiens le chargèrent de présenter au Président de l'Assemblée nationale une offrande patriotique de 1309 livres. A Rouen toujours, vis-à-vis de la Municipalité, il se prête à toutes les platitudes. En 1790, il est à Paris, à Rouen, à Bordeaux, mais l'entreprise de Rouen va de mal en pis. Ruiné, il abandonne la partie, et quitte même la Comédie le 1er septembre 1791.

Financièrement parlant, sa position devient critique; il a perdu sa place de professeur au Conservatoire; il ne touche plus de pension sur la cassette royale, et toutes ses économies ont été englouties. Il ne lui reste plus qu'une ressource: aller trouver la Montansier à qui il acheta jadis son privilège à Rouen, et lui demander une place dans son nouveau Théâtre National qu'elle vient de faire construire rue de la Loi (emplacement actuel du square Louvois). Molé est engagé à raison de trente mille livres, chiffre considérable pour l'époque, mais, toujours trembleur, il s'empresse de faire passer à la presse l'entrefilet suivant : « Molé prie les citoyens journalistes qui veulent bien annoncer son entrée au Théâtre National de la rue de la Loi, de supprimer les qualités de *premier acteur* à ce théâtre,

Car on ne connaît pas chez nous de primauté.
(La Métromanie.)

Ce qui fut vrai pour nous par Piron est aujourd'hui vrai pour tous par la volonté du peuple français. »

Nous dirons à l'article de Mlle Montansier comment celle-ci fut dépossédée de la nouvelle salle qu'elle venait de faire construire. En attendant, Molé qui avait fui ses camarades du Théâtre de la Nation à la veille de leur emprisonnement, arrivait dans un théâtre dont la directrice était alors clairement désignée pour l'échafaud.

Molé dut composer encore avec les « frères et camarades » abandonnant d'avance son cachet de 300 livres à des œuvres patriotiques. Il débuta alors le 17 frimaire (7 décembre) dans le rôle d'Alceste du *Misanthrope* et y fut admirable comme de coutume. Puis il repassa un à un ses rôles classiques, ne s'écartant qu'une fois de cette règle pour accepter le rôle de Marat dans la *Mort de Marat*, qu'il ne joua d'ailleurs que trois fois, prétextant une indisposition subite (février 1794).

Nous citerons à titre de curiosité le texte du *Mémoire* adressé par Molé au Comité de Salut public :

« Le citoyen Molé a des dettes occasionnées par la perte de son privilège du spectacle de Rouen, acquis en mai 1789 pour sauver à son frère aîné l'horreur d'une banqueroute. Il a servi quarante ans le public français, il a perdu ses places de professeur et ses pensions faisant 11.400 livres par an. Il a une maison lourde et ne peut l'alléger, parce qu'elle est ancienne, et composée de braves frères et sœurs qui sont chez lui depuis quinze, vingt, vingt-six ans, sa fille, l'enfant de sa fille, son frère et les indigents qui s'offrent à lui.

« Il a pour 34.000 livres d'engagements faits à 8000 livres par an et 25.000 livres de dettes éparses. Il vient de signer pour le théâtre du faubourg Germain une souscription à 6000 livres par an d'appointements (c'est 12.000 qu'il eût fallu dire). Il l'aurait signée à moins, tant il est confiant dans la justice du Comité du Salut public, qui ne voudra ni son déshonneur, ni qu'il trahisse les devoirs sacrés de la probité. Le citoyen Molé a soixante ans. »

Ce républicanisme de circonstance valut au citoyen Molé d'être nommé le 6 décembre 1795 membre de la 3e classe de l'Institut, ce qui lui permettait d'écrire plus tard à Chaptal, en lui recommandant un protégé : « Si vous ne pouvez, mon cher confrère, faire pour lui ce que je vous demande, veuillez le recommander à *notre collègue* le premier Consul ».

Après le 9 thermidor, Molé rejoignit ceux de ses anciens camarades qui s'étaient réfugiés à Feydeau. Devenu doyen, à la réunion du 30 mars 1799, il voulut encore déployer, malgré son âge, tout le zèle d'un jeune débutant : « Il a soixante-cinq ans, disait Mlle Contat, et il n'existe pas un jeune homme qui se jette aussi bien aux genoux d'une femme ».

Lorsque Florence donna sa représentation de retraite à l'Opéra (1801), Molé reparut dans la tragédie. Ce fut un événement théâtral. Il joua le rôle d'Auguste de *Cinna*, d'une façon incomparable, et l'*Almanach pour l'An X*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

nous a laissé un compte rendu de cette inoubliable représentation. Le 3 janvier de la même année au th. Français, il avait lu des vers en l'honneur du Premier Consul.

En 1802, la Comédie française lui accorda une représentation à bénéfice qui produisit trente mille francs pour l'aider à payer ses dettes. Quelques jours plus tard, il tombait gravement malade, à Antony, et fut transporté à Paris où il mourut rue de Corneille, 1, après avoir reçu les secours de la religion (11 décembre 1802). Un service solennel fut célébré à St-Sulpice, et sa dépouille ramenée à Antony par les soins de l'abbé Chaisneau, curé de ce village, et son ami. L'inhumation eut lieu dans la propriété du défunt. Une lettre insérée au *Figaro* du 17 décembre 1902, nous apprend que ce « superbe » tombeau existait encore à cette date, en plein champ. Le 2 juin 1804, une représentation donnée sur le théâtre de la Porte-St-Martin au bénéfice de sa succession, n'atteignit pas le but proposé.

Molé avait épousé le 10 janvier 1769, Mlle d'Epinay dont nous nous occupons plus loin (v. Mme Molé). On dit à tort qu'il s'était remarié plus tard. Il n'eut d'autre enfant qu'une fille légitimée par son mariage, Elisabeth, Félicie Pinet qui devint Mme Molé-Reymond. Mme Julie Molé ne fut que sa belle-sœur, de la main gauche. Son biographe E.-D. De Manne dément absolument cette assertion. Parmi ses élèves, Mlle Doligny (v. ce nom) fut une des plus remarquables. Comme auteur, Molé avait donné le 26 septembre 1781 le *Quiproquo*, comédie en un acte et en prose, mais sans succès. Dans l'ouvrage intitulé *Mémoires de Molé*, Paris 1825, nous trouvons, outre la notice d'Etienne sur Molé : le discours de clôture prononcé par Molé en 1776 ; celui d'ouverture, même année ; celui de clôture en 1778, en présence de Voltaire; deux lettres de Molé au *Journal de Paris;* une épître, une chanson, des couplets ; l'éloge de Mlle Dangeville ; une notice sur Le Kain.

Em. Campardon a publié entre autres documents relatifs à Molé : son brevet de pension de 3000 livres (2000 sur les Menus et 1000 sur le Trésor royal) 4 mai 1783 ; une déclaration de Molé reconnaissant qu'il recevait sur ces sommes 500 livres pour pension d'élève (Mlle Doligny) et 500 autres pour même motif (Mlle Fanier) ; l'acte de baptême de Molé.

Indépendamment de son frère aîné, Louis-François, dont nous nous sommes occupé à l'article Dalainville, Molé eut eut encore une sœur, Anne-Antoinette, et un frère, Calixte-Augustin, dont nous parlons plus loin.

Le n° 1353 de la collection d'autographes A. Bovet renfermait une curieuse lettre de Molé adressée de Bordeaux, où il donnait des représentations (26 août 1800) à son camarade Desbarreaux, à Toulouse. Il demande 300 fr. par représentation et une soirée à son bénéfice. Il refuse d'avance une part quelconque sur la recette, parce que « cette manière de rétribution est un tourment » pour lui. L'idée du vol le révolte, et il le supposerait « impertubablement ».

Le 25 nov. 1902, d'une vente d'autographes : lettre à Danton du 7 sept. 1793. Il proteste contre une dénonciation. Il n'a joué « l'*Ami des loix* » ni à Marseille, ni ailleurs.

Biographie : *Vie de François-René Molé,* Paris 1803, in-12, avec portrait ; Lemazurier, *Galerie historique,* t. I ; Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. I ; E.-D. De Manne, la *Troupe de Voltaire. Mémoires de Molé*, notice par M. Etienne. Jal, *Dict. critique.*

Bibliographie : J. E. B., *Hist. des Th. de Rouen.* — L. Henry Lecomte : le *Th. national et le th. de l'égalité.* — *Mémoires* de Fleury, t. I, p. 231.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 168. Peinture toile, h. 0 m. 65, l. 0 m. 55, par Sicardi (1808), salon de 1808, n° 554. Dédié aux comédiens français, en février 1819. Le même au musée de Versailles. — N° 205. Les *Fourberies de Scapin*, Léandre, Molé, gouache, par Fesch (1776). — N° 433. Mlle Clairon et Molé, Didon et Enée de *Didon*, acte III, gouache de la suite Fesch-Whirsker. — N° 434. Lekain, Brizard et Molé, Pharnace, Mithridate et Xipharès de *Mithridate,* gouache de la suite Fesch-Whirsker. — N° 509. Molé, buste marbre, h. 0 m. 75, par G. E. Muhlenbeck, commandé par l'adm. des Beaux-Arts ; entré en novembre 1896.

— Par L. Boilly, collection du marquis de Pastoret.

— Par un inconnu, coll. Dormeuil.

— Par un inconnu, coll. Schefer.

— Buste terre grise, auteur inconnu, coll. Martin Le Roy.

— En buste, dans un ovale, grav. d'Aug. de St-Aubin, d'après E. Aubry, 1786.

— A mi-corps, dans le Comte Almaviva, du *Mariage de Figaro*, gr. en coul. an.

— En pied, dans le *Misanthrope*, gr. en coul. de Janinet, d'apès Dutertre.

— Collection Martinet, n° 117, dans le *Vieux célibataire.*

MOLÉ, Mme Pierrette, Claudine, Hélène Pinet, dite d'Epinay, puis femme du précédent ; fille d'un perruquier, née à Paris, rue de la Grande Truanderie, le 14 juin 1740, avait débuté sous le nom de Mlle *d'Epinay* à la Comédie française le 21 janvier 1761. Elle fut reçue le 29 mars 1763 et mourut à Paris le 16 septembre 1782. Grimm, dans sa *Correspondance littéraire* (t. XI, p. 501) en parle ainsi, à la mort de cette actrice : « Avec plus d'esprit, d'étude et d'intelligence que Mlle Doligny, le plus beau teint et un fort joli visage, elle réussit infiniment moins. Elle n'avait aucune espèce de talent naturel... sa voix était fort maniérée et n'en était ni plus douce, ni moins fausse. Si sa tête était encore agréable, sa taille était devenue presque monstrueuse... Le rôle

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de la sœur précieuse dans les *Femmes savantes* et celui d'Alcmène dans *Amphytrion* étaient peut-être ceux qu'elle jouait le moins mal.

Molé l'avait épousée le 10 janvier 1769, légitimant par ce mariage Elisabeth, Félicité, née le 23 juillet 1760 sur St-Jean en grève. En 1769, les deux époux demeuraient depuis deux ans rue du Sépulcre (rue du Dragon). Molé maria sa fille à Gabriel, François Reymond, secrétaire du maréchal de Noailles, le 29 janv. 1780 (église St-Médard) ; la jeune fille sortait du couvent de la Présentation, rue des Postes. C'est d'elle dont Mme Vigié Lebrun a laissé un si joli portrait (la jeune femme au manchon). Jal croit qu'elle mourut en 1782.

Revenons à Molé. Celui-ci avait pour sa femme une si vive affection qu'un jour il voulut partager sa captivité. En effet, la Cour se trouvant à Marly, Mme Molé eut le malheur d'arriver en retard, et le roi et la reine furent obligés d'attendre. Le duc de Villequier ordonna à l'actrice de se rendre au For-l'Evêque, prison des comédiens. Molé, au désespoir, invoqua vainement sa grâce, et, ne pouvant l'obtenir, alla s'enfermer avec elle. Une autre fois, il prit la défense de sa femme contre Charnois, rédacteur du *Mercure*, dans une lettre adressée au *Journal de Paris*. Mme Molé prétendait que Fabre d'Eglantine avait composé pour elle le *Délire d'amour*. (Ch. Maurice disait Mlle Joly de la Comédie française ?) Elle mourut à Paris le 16 septembre 1782, à la suite d'une longue maladie. Em. Campardon (les *Comédiens du roi de la troupe française*) a reproduit le brevet de pension de 500 livres du roi, en date du 1er janvier 1779, la déclaration de Mme Molé relative à sa pension, et l'acte de baptême de cette actrice. (*Archiv. nat. O[1] 683.*)

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II, p. 504-505.

Bibliographie : Funck Brentano, la *Bastille des comédiens*, p. 90.

MOLÉ, Mme *Julie* Delavigne, dite Lavigne, dite *Molé* aîné Dalainville ; femme Léger, dite *Molé-Léger*, puis, en secondes noces, comtesse Albitte de Vallivon. — Actrice de province, avait débuté à Paris sous le nom de Mlle Lavigne, comme grande coquette, au th. Feydeau le 26 mai 1789. Engagée au th. de Toulouse, et devenue l'amie de son directeur, Molé aîné dit Dalainville, elle était connue en province sous le nom de Mme Julie Molé. C'est de cette façon qu'elle était belle-sœur, mais de la main gauche, du grand Molé. Mme Julie Molé-Dalainville dut suivre celui-ci dans ses pérégrinations au moins dix ans, peut-être à St-Domingue et dans les Flandres. En 1798, nous la retrouvons dans la troupe de l'Odéon, direction Picard, tenant l'emploi des « caractères » sous le nom de Mme *Molé*. On la disait alors sœur du grand artiste. — Molé-Dalainville était mort en octobre ou novembre 1801 — Celle qui se faisait appeler *Julie Molé-Dalainville* épousa alors un sieur Léger (on écrit souvent Légé. Est-ce un des fondateurs de Vaudeville ?) et devint au théâtre Mme *Molé-Léger*. Elle appartint à la troupe de l'Odéon, devenu Th. de l'Impératrice, pendant dix-sept ans : les *Deux veuves*, 28 fév. 1799 ; le *Trésor*, 28 janv. 1804 ; le *Portrait du Duc*, 21 mai 1805 ; l'*Avare fastueux*, 27 nov. 1805 ; *Monsieur Beaufils*, 16 oct. 1806 ; les *Querelles des deux frères*, 14 nov. 1808 ; les *Amours de Bayard*, 16 juillet 1808. Auteur à ses moments perdus, Mme Molé-Léger fit représenter à son théâtre l'*Orgueil puni*, un acte en prose, le 27 mars 1809. Chaque année nous enregistrons un bénéfice en sa faveur. Une de ses dernières créations nous semble avoir été dans le *Méfiant*, en décembre 1813. La représentation du 14 février 1815 fut pour son bénéfice à l'occasion de sa retraite.

Devenue veuve, elle s'était remariée en 1814 avec le comte Albitte de Vallivon, qui mourut encore avant elle, le 16 février 1832, à 76 ans. Femme de caractère, d'esprit et de mérite, elle nomma pour son exécuteur testamentaire M. L. Giraudeau, avocat, chef des Annales de jurisprudence. L'*Opinion du Parterre* nous apprend que le public la vit toujours avec faveur.

Iconographie : Collection Martinet, n° 113. Mlle Arsène de la *Comédie du volage*.

MOLÉ, Calixte, Augustin. — Frère de Louis François l'aîné, et de François René le cadet, fut aussi comédien en province. A la mort de François René (11 décembre 1802), il signa : « A. Molé, employé aux Invalides, à Versailles. » Pressé par la misère, il se jeta dans la rivière le 4 sept. 1818 ; on l'en retira deux jours après et on le porta à la Morgue. Il fut enterré le 7 (Jal, *Dict. critique*).

MOLÉ-Dalainville, Mme Joséphine Molé, dite. — Fille de Molé aîné dit Dalainville (v. ce nom), fut d'abord comédienne en province ; ruinée par la faillite d'un directeur dont elle était l'associée, elle vint à Paris où elle fut ouvreuse de loges au th. de la Porte-St-Antoine, dont la fermeture la replongea dans la misère. Les comédiens français vinrent momentanément à son aide. Enfin, le 28 mars 1841, à une heure du matin, elle se précipita du quatrième étage de la maison n° 11, rue St-Antoine, où elle demeurait. Elle fut enterrée sous le nom de Molé-Dalainville. Elle avait, dit-on, 61 ans, bien que les journaux lui en aient donné 74. (Jal, *Dict. critique.*) Il serait donc fort possible que la jeune Céleste Dalainville (v. ce nom), morte en 1829, ait été sa fille.

MOLIÈRE, Jean Poquelin, dit Jean-Baptiste. — Ne nous appartient ici qu'en qualité de comédien. Nous tâcherons donc de démêler dans la copieuse *Bibliographie Moliéresque* tout ce qui se rapporte uniquement à cette qualité. Molière fut-il un bon ou un mauvais

EFERUS - Recherches & Classification numériques

comédien ? Que pensait-on du talent de Molière en tant qu'acteur ? Questions demeurées à peu près sans réponse malgré tout le tapage mené autour de notre grand comique, le génie de l'auteur ayant effacé depuis longtemps le mérite de l'interprète.

Fils de Jean Poquelin, tapissier, et de Marie Cressé, son épouse, demeurant rue St-Honoré au coin de la rue des Vieilles-Etuves, baptisé le 15 janvier 1622 à St-Eustache, le jeune Jean avait perdu sa mère à l'âge de dix ans (inhumation de Marie Cressé, 11 mai 1632). Un an plus tard son père s'était remarié à St-Germain-l'Auxerrois avec Catherine Fleurette et l'avait placé au collège de Clermont, chez les Jésuites de la rue St-Jacques. En 1639, c'est-à-dire à 17 ans, il passe ses thèses de philosophie et sort du collège de Clermont. En 1641, il prend ses licences à Orléans ou à Bourges, le point n'est pas éclairci. A cette époque son père redevenu veuf une seconde fois, est tapissier du roi, à 300 livres de traitement, avec survivance au nom de son fils Jean-Baptiste.



MOLIÈRE, par Mignard (Musée Condé, Chantilly)

En 1642, notre futur Molière a vingt ans. Il a passé ses licences. Première énigme : Molière fit-il partie du voyage du roi à Narbonne, 27 janvier-23 juillet, en qualité de tapissier et en remplacement de son père ? (V. notre article sur Madeleine Béjart.)

Le 27 février, Poquelin père est à Paris ; le fait est prouvé par un acte signé par lui. Toutes les étapes de ce voyage royal sont connues ; nous savons qu'il y avait alors en Languedoc une troupe de comédiens (M. G. Monval se demande si Madeleine Béjart n'en faisait pas partie ?) et que la comédie et les bals alternaient fort bien avec le siège de Perpignan, l'arrestation de Cinq-Mars ou la mort de la reine-mère à Cologne. Poquelin père est à Paris le 3 juillet, et nous ne savons nullement ce qu'est devenu Jean-Baptiste.

Pour quelles raisons celui-ci renonce-t-il à la survivance le 6 janvier suivant, recevant de son père 630 livres en avance d'hoirie ou sur la succession de sa mère ? Il est hors de doute, à cette époque — 1643 — qu'il est en rapports intimes avec la famille Béjart (v. ce nom) — qu'il connut en Languedoc ou à Paris ? — puisque le 30 juin de cette année est signé le contrat d'association de l'*Illustre Théâtre* (pour conservation de la troupe des Enfants de famille). Il est bon de rappeler ici le nom de ces dix sociétaires : Denis Beys, Germain Clérin, *J.-B. Poquelin*, Joseph Béjart, Nicolas Bonenfant, Georges Pinel, Madeleine Béjart, Madeleine Malingre, Catherine Desurlis, Geneviève Béjart. Le lieu choisi pour donner les représentations est le tripot de *la Perle*, et notre futur poète demeure alors rue de Thorigny, tout proche le théâtre du Marais. Trois mois plus tard il est installé rue de la Perle.

Au mois d'octobre, premier déplacement : l'*Illustre Théâtre* est à Rouen, et s'est adjoint une nouvelle associée : Catherine Bourgeois. Le 3 novembre, toujours à Rouen, la Troupe donne procuration pour presser les travaux du Jeu de Paume des Mestayers, à Paris. (Le *Jeu de Paume des Mestayers* ou l'*Illustre Théâtre* d'après les Documents inédits avec plans de restitution par Aug. Vitu, Paris, Alphonse Lemerre, 1883).

Cette fois, la troupe a obtenu la protection de S. A. R. Gaston, Duc d'Orléans. L'ouverture de ce Jeu de Paume (13, rue de Seine, 12-14, rue Mazarine), situé « aux fossés de Nesle » comme on disait alors, eut lieu le 1er janvier 1644. Le genre tragique est celui adopté par nos jeunes comédiens.

Tous les biographes de Molière ont répété à satiété que les affaires n'y furent pas brillantes, et l'on connaît les vers du pamphlet de Le Boulanger de Chalussay :

Les jours suivants n'étant ni festes ni dimanches,
L'argent de nos goussets ne blessa point nos hanches,
Car alors, excepté les exempts de payer,
Les parents de la troupe et quelque batelier,
Nul animal vivant n'entra dans notre salle.

(Jules Loiseleur, les *Points obscurs de la vie de Molière*, Paris, 1877.) Notons cependant un fait intéressant : le 28 juin, à l'oc-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

casion de l'engagement du danseur Daniel Mallet, de Rouen, Jean Poquelin signe pour la première fois De Molière.

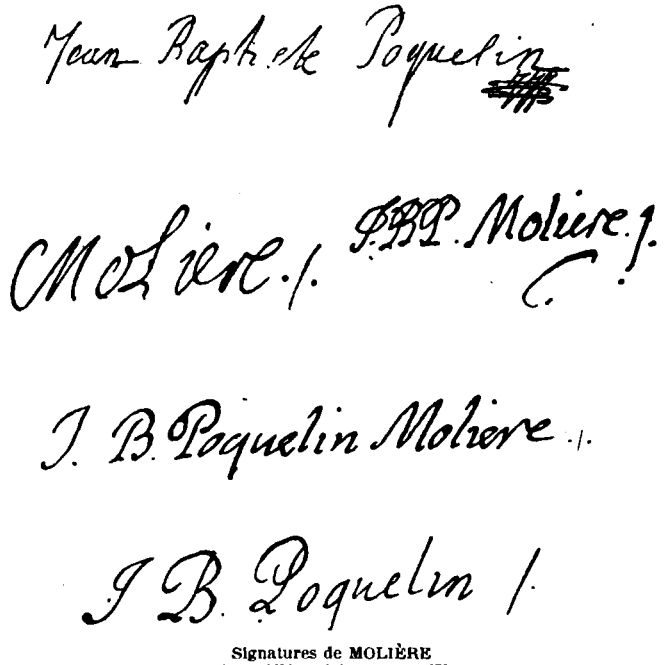
Le départ de Monsieur pour la guerre porte à nos comédiens un coup funeste. Le Duc de Guise qui vient de le suivre leur a fait, il est vrai, présent de riches habits :

> La Béjart, Beys et Molière
> Brillants de pareille lumière
> M'en paraissent plus orgueilleux,

disent les *Stances* adressées à ce seigneur pour le remercier des présents qu'il avait faits aux comédiens de toutes les troupes. Mais cette défroque n'emplit pas la caisse et la Troupe s'endette : c'est d'abord le 9 septembre, une obligation à un sieur Louis Baulot, de 1100 livres ; le 17 décembre, à François Pommier, 300 livres ; quelques jours plus tard, au même, 1700 livres. La situation devient intenable. On quitte la rive gauche, et le théâtre est remonté au Jeu de Paume de la Croix-Noire, rue des Barrés, au Port St-Paul. (*La Salle du Théâtre de Molière au Port St-Paul*, par Ph. Collardeau, Paris, J. Bonnassies, 1876.) Nous en avons reproduit l'emplacement à notre article Madeleine Béjart, t. I, p. 126. Molière demeure à cette époque au coin de la rue des Jardins St-Paul, et c'est à lui qu'est confiée la direction de la nouvelle entreprise dont l'ouverture a lieu le 8 janvier 1645. Le 31 mars suivant, il reconnaît une dette de 291 livres à Jeanne Levé, marchande publique. Cependant les créanciers se fâchent : Pommier d'abord, Jeanne Levé ensuite. Du 2 au 4 août, Molière est écroué pour dettes de son théâtre, au Grand Châtelet, à la requête d'Antoine Fausser, maître chandelier, et il n'en sort le 5, sous caution, que grâce à Léonard Aubry, paveur des bâtiments du roi. (Eud. Soulié, *Recherches sur Molière*, Paris, Hachette, 1863.) Cette dette fut garantie par Poquelin père, le 24 décembre de l'année suivante. Le fils de ce Léonard Aubry épousera plus tard Geneviève Béjart.

Certains auteurs tels que Eud. Soulié, Loiseleur, Collardeau, nous laissent entendre que Molière et sa troupe quittèrent le Port St-Paul à une date imprécise pour s'établir une seconde fois sur la rive gauche, au jeu de paume de la Croix-Blanche, rue de Buci. M. G. Monval, toujours si bien renseigné pour tout ce qui se rapporte à Molière, n'en dit mot dans sa *Chronique Moliéresque*.

Deuxième énigme : que devint Molière dans l'espace de temps compris entre sa sortie du Châtelet — août 1645 — et sa présence constatée à Nantes, 23 avril 1648? Certains veulent reconnaître la troupe de la Béjart (autrement dite de Molière) dans celle de M. d'Epernon, gouverneur de Guienne — c'est-à-dire à Bordeaux, au château de Cadillac, à Agen, etc., 1646 — à Toulouse 1647. Tout ce que nous pouvons dire c'est que trois comédiens qui nous sont connus, pour avoir fait ensuite partie de la troupe qui nous intéresse, DuFresne, DuParc et Réveillon, se trouvaient à Carcassonne, où ils donnèrent quittance de 500 livres en octobre 1647. Or ce Ch. Du Fresne, devenu directeur en titre de la compagnie où figurent Molière et la Béjart, se trouve, ainsi que Réveillon, à Nantes en avril-mai de l'année suivante.



Signatures de MOLIÈRE
(1643 - 1650 - 1670 - 1667 - 1670)

Nous avons noté, à l'article de Madeleine Béjart, toutes les étapes de Molière en province depuis 1648 jusqu'en 1658. Nous n'y reviendrons pas : nous savons seulement qu'il était présent à Paris le vendredi de Pâques 1651, puisqu'il y donnait ce jour-là à son père une quittance des sommes reçues, et M. G. Monval, qu'il faut toujours citer quand il s'agit de Molière, se demande s'il ne faudrait pas reporter à cette époque les représentations au Jeu de Paume de la Croix-Blanche voisin de la Foire St-Germain.

Mais quelle particularité connaissons-nous jusqu'à présent sur Molière comédien? Nous savons que la première représentation de l'*Etourdi* eut lieu à Lyon en mars 1653, et que Molière tenait dans cette pièce le rôle de Mascarille; que le *Dépit amoureux* en cinq actes fut représenté pour la première fois à Béziers vers décembre 1656, Molière tenant le rôle d'Albert, père de Lucile; d'où nous pouvons conclure que, sans renoncer aux rôles tragiques, il abordait déjà les rôles de valets et les rôles à manteaux, les seuls où il dût franchement réussir. En novembre 1657, il rencontre

EFERUS - Recherches & Classification numériques

à Avignon, revenant d'Italie, P. Mignard. Faut-il faire remonter à cette époque un des portraits connus du poète? Paul Lacroix (bibliophile Jacob) fixe à la date de 1658 le fameux portrait de P. Mignard représentant Molière couronné de lauriers, dans le rôle de César de la *Mort de Pompée*.

L'*Impromptu de l'Hôtel de Condé* qui ne ménage pas Molière nous en a laissé la critique suivante dans un rôle de tragédie :

Madame, avez-vous vu, dans les tapisseries,
Ce héros de romans ?...
Il est fait tout de même ; il vient le nez au vent,
Les pieds en parenthèse et l'épaule en avant ;
Sa perruque qui fuit de côté qu'il avance,
Plus pleine de lauriers qu'un jambon de Mayence ;
Les mains sur les côtés, d'un air peu négligé ;
La tête sur le dos, comme un mulet chargé ;
Les yeux fort égarés ; puis, débitant ses rôles,
D'un hoquet éternel sépare ses paroles.

Le seul témoignage contemporain écrit, qui puisse nous servir à établir la ressemblance des portraits de Molière, est celui de Mlle Poisson (Marie, Angélique DuCroisy), fille du créateur du rôle de *Tartufe*, et c'est à ce témoignage qu'il faut toujours revenir, en tenant compte cependant qu'elle avait quatorze ans à peine lorsqu'elle vit Molière au Théâtre du Palais-Royal, et qu'elle fixa ses souvenirs à plus de plus de 80 ans, dans la lettre insérée au *Mercure de France* en 1740 : « Il n'était ni trop gras, ni trop maigre; il avait la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle; il marchait gravement, avait l'air très sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouvements qu'il leur donnait lui rendait la physionomie extrêmement comique. » En scène, évidemment; car la plupart de ses portraits à la ville nous le montrent mélancolique, triste même, ce qui justifie le mot de Baudeau de Somaise en 1660 à propos de Molière : « C'est un bouffon trop sérieux. » *(Pompe funèbre de Scarron.)*



MOLIÈRE
Dans l'*Ecole des Maris*, d'après le tableau des farceurs

Le portrait de Molière, avec le costume de Sganarelle de l'*Ecole des maris*, dans le *Tableau des farceurs italiens et français* (1662) semble nous donner une idée véritable de ce que pouvait être Molière au théâtre. Les estampes placées en tête des premières éditions peuvent nous renseigner aussi sur les costumes de ses rôles. Quant au reste, il faut nécessairement se ranger de l'avis de Paul Lacroix qui, dans son *Iconographie Moliéresque*, après avoir décrit plus de deux cents portraits, en arrive à cette conclusion : « Il n'en est peut-être pas dix qui nous rendent plus ou moins la véritable physionomie de Molière ».

La carrière « artistique » de Molière, si l'on peut s'exprimer ainsi, la seule dont nous ayions à nous préoccuper ici, nous est connue, en réalité, depuis le jour où le fidèle Lagrange commence à noter sur son *Registre* ses observations journalières (28 avril 1659).

Grâce à lui nous savons que Molière et sa troupe sont revenus (de Rouen) à Paris en octobre 1658, et se sont « donnés » à Monsieur, frère unique du Roi, qui leur accorda l'honneur de sa protection et le titre de ses comédiens, avec 300 livres de pension pour chaque comédien, lesquelles 300 livres ne furent jamais payées, dit une note. Nous savons encore que « la Troupe de Monsieur, frère unique du roi » commença au Louvre devant Sa Majesté le 24 octobre par *Nicomède* et le *Docteur amoureux*, puis au Petit-Bourbon, en public, le 3 novembre. Comme cette salle était déjà occupée par les comédiens italiens, Molière et ses camarades durent leur payer 1500 livres pour jouer les jours extraordinaires, c'est-à-dire les lundis, mercredis, jeudis et samedis. La troupe est alors composée de dix parts. A Pâques de 1659, elle sera de douze.

Les biographes de Molière, qui tous se sont attachés à nous faire connaître l'auteur, ont trop oublié de nous dire qu'à ce tournant de son existence, Molière avait déjà 36 ans; que son bagage dramatique composé de deux pièces imitées du genre italien et de petites farces ou canevas qui ne figurent pas même dans ses œuvres, était en vérité des plus minces; et que, directeur, régisseur, acteur, orateur de sa troupe, cet homme prodigieux s'était usé jusque-là dans des besognes ingrates. Oui, l'auteur futur du *Misanthrope* passe son temps à apprendre et faire répéter *Héraclius* ou toute autre tragédie de cette espèce !

Si nous envisageons la vie de Molière *comédien*, et seulement comédien, il nous faut de suite établir une distinction entre les rôles qu'il créa lui-même dans ses propres pièces, et ceux qu'il joua dans les pièces des autres.

Rôles créés
par Molière dans ses propres pièces

Année	Date	Lieu	Titre de l'ouvrage	Rôle
1653	Av. Pâques	Lyon	*L'Etourdi*	Mascarille
1656	Déc.	Béziers	*Le Dépit amoureux* en 5 actes	Albert
1659	18 nov.	Paris Th. du Petit-Bourbon	*Les Précieuses ridicules*	Mascarille
1660	28 mai	Th. du Petit-Bourbon	*Le Cocu imaginaire*	Sganarelle
1661	4 fév.	Th. du Petit-Bourbon	*Don Garcie de Navarre*	Don Garcie
1661	24 juin	Th. du Palais-Royal	*L'Ecole des Maris*	Sganarelle
1661	17 août	Vaux-le-Vicomte (ch. Fouquet)	*Les Fâcheux*	Eraste
1662	26 déc.	Th. du Palais-Royal	*L'Ecole des Femmes*	Arnolphe
1663	18 oct.	Versailles (à la cour)	*L'Impromptu*	Molière
1664	29 janv.	Au Louvre (ch. la Reine Mère)	*Le Mariage forcé*	Sganarelle

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Année	Date	Lieu	Titre de l'ouvrage	Rôle
1664	8 mai	Versailles (à la cour) Th. du	*La Princesse d'Elide*	Lycidas et Hercule
1665	15 fév.	Palais-Royal	*Le Festin de Pierre*	Sganarelle
1665	14 sept.	Versailles (à la cour) Th. du	*L'Amour médecin*	Sganarelle
1666	4 juin	Palais-Royal Th. du	*Le Misanthrope*	Alceste
1668	6 août	Palais-Royal	*Le Médecin malgré lui*	Sganarelle
1666	2 déc.	St-Germain-en-Laye (à la cour)	*Mélicerte*	Lycarsis
1667	5 janv.	St-Germain-en-Laye (à la cour)	*La Pastorale comique*	Lycas?
1667	14 fév.	St-Germain-en-Laye (à la cour) Th. du	*Le Sicilien*	Don Pèdre
1668	13 janv.	Palais-Royal Th. du	*Amphitryon*	Sosie
1668	9 sept.	Palais-Royal	*L'Avare*	Harpagon
1668	18 juillet	Versailles (à la cour)	*George Dandin*	George Dandin
1669	7 oct.	Chambord (à la cour)	*M. de Pourceaugnac*	M. de Pourceaugnac
1670	4 fév.	St-Germain-en-Laye (à la cour)	*Les Amans magnifiques*	Clitidas
1670	14 oct.	Chambord (à la cour) Th. des Machines	*Le Bourgeois Gentilhomme*	M. Jourdain
1671	17 janv.	aux Tuileries (à la cour)	*Psyché*	Zéphyre
1671	24 mai	Palais-Royal Th. du	*Les Fourberies de Scapin*	Scapin
1672	11 mars	Palais-Royal Th. du	*Les Femmes savantes*	Chrysale
1673	10 fév.	Palais-Royal	*Le Malade imaginaire*	Argan

Soit 28 créations sur 30 pièces (la *Critique* et la *Comtesse d'Escarbagnas* excepté) et six fois dans le rôle de Sganarelle, ce qui nous laisse entendre que Molière s'incarnait de préférence dans ce type qui relève de l'emploi dit « à manteau ».

Mais les pièces du maître ne constituent qu'une partie du répertoire de sa troupe. Il faut tenir compte, en outre, des pièces des autres dans lesquelles il faisait sa partie. Sous ce rapport, nous manquons d'une documentation bien exacte, car, si le fidèle Lagrange a marqué scrupuleusement sur son *Registre* le nom des ouvrages représentés, il a oublié de nous en donner la distribution. Nous ne pouvons donc qu'enregistrer ces titres, en laissant supposer que Molière jouait dans une foule de ces pièces, mais sans cependant affirmer dans lesquelles. Ce sont (créations ou reprises) :

1659. — *Héraclius*, les *Visionnaires*, *Jodelet maître et valet*, *Rodogune*, *Cinna*, *D. Japhet*, *Marianne*, le *Menteur*, la *Mort de Pompée*, *Gros René écolier*, le *Médecin volant* (ces deux farces considérées comme étant de Molière), la *Mort de Crispe*, *Scévole*, *D. Bertrand*, *Venceslas*, *Sanche Panse*, le *Cid*, *Jodelet prince*, les *Horaces*, l'*Héritier ridicule*, le *Campagnard*, la *Folle gageure*, *Pylade et Oreste*, *Alcionée*, *Zénobie*.

Lequel répertoire de la première année, à Paris, renforcé des deux premières pièces de Molière, nous donne une idée assez exacte du bagage dramatique colporté à travers les provinces. En retirant de cette liste les deux pièces faites pour Jodelet, qui ne faisait pas partie de la caravane, on peut ainsi se rendre compte que ce répertoire, contrairement à ce que l'on pourrait se l'imaginer, était surtout *tragique*, selon la mode du temps, d'ailleurs, et ce n'est qu'à Paris que Molière va enfin aborder de front l'emploi comique dans lequel il n'avait fait que s'essayer en province, alors qu'il composait et jouait ces canevas à l'italienne, perdus pour la plupart, ou remis plus tard en pièce, comme le *Médecin malgré lui*. L'*Etourdi* et le *Dépit* n'étaient encore que des tentatives qui ne pouvaient en rien faire prévoir ce que serait un jour l'auteur du *Tartufe* et du *Misanthrope*.

1660. — *Don Guichot* ou les *Enchantements de Merlin*, *Nicomède*, la *Vraie et fausse précieuse*, le *Docteur pédant*, *Eudymion*, *Huon de Bordeaux*, la *Pallas*, *Félicie*, la *Jalousie de Gros René*.

1661. — *Gorgibus dans le sac*, le *Tyran d'Egypte*, le *Geôlier de soi-même*, le *Riche impertinent*, le *Fagotier*.

Gorgibus dans le sac, n'est-ce pas l'idée première d'une des principales scènes des *Fourberies du Scapin?* Et le *Médecin malgré lui* lui-même n'est-il pas une réplique délayée du *Fagotier*. Combien de sujets de pièces couvaient ainsi dans ces farces rudimentaires. Mais bientôt ce répertoire vermoulu va faire place aux ouvrages du maître de la maison.

1662. — *Sertorius*, la *Sœur*, *Arsace*, *Tonnaxare*.

1663. — Le *Prince jaloux*.

1664. — La *Bradamante*, le *Grand Benêt de fils aussi sot que son père*, la *Thébaïde*.

1665. — La *Coquette ou le favori*, la *Mère coquette*, *Alexandre*.

1667. — *Attila*, la *Veuve à la mode*, la *Pastorale*, l'*Accouchée*, *Cléopâtre*.

1668. — La *Critique d'Andromaque*, le *Fin lourdaud*.

1670. — Le *Désespoir extravagant*, *Bérénice*.

1672. — Les *Maris infidèles*.

Soit environ 60 pièces en-dehors de celles du maître; or si l'on songe que sur ses 30 pièces, Molière créa des rôles dans 28, à combien peut-on estimer le nombre des rôles joués par cet infatigable directeur-comédien dans les soixante autres? Ceci dit, afin de faire ressortir le travail formidable — auquel il succomba d'ailleurs — imposé à ce génie que l'on admire toujours comme auteur seulement et dont on oublie trop le labeur formidable accompli de pair avec l'enfantement de ses chefs-d'œuvre.

Dans cette période ascendante de sa vie, Molière occupa deux salles de théâtre : 1° le Petit-Bourbon, démoli pour la construction de la colonnade du Louvre (3 novembre 1659-10 octobre 1660). Les comédiens italiens qui l'occupaient également étant partis en juillet 1659, les représentations de la troupe Molière qui avaient lieu les lundi, mercredi, jeudi et

EFERUS - Recherches & Classification numériques

samedi furent reportées aux vendredi, dimanche et mardi ; rarement les autres jours. 2° la salle du Palais-Royal bâtie par Richelieu, située rue St-Honoré, à l'emplacement actuel où s'ouvre la rue de Valois. Devenue l'Opéra après la mort de Molière, elle fut détruite par un incendie le 6 avril 1763.

Logis de Molière

Personnellement, Molière avait logé :

1622. — Rue St-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Etuves, chez son père (maison natale).

1643. — Rue de Thorigny, près le théâtre du Marais, puis rue de la Perle.

1645. — Rue des Jardins-St-Paul, au coin de la rue des Barrés.

1659. — Quai de l'Ecole, en la maison de l'Image St-Germain.

1665-68. — Rue St-Thomas-du-Louvre.

1667-72. — L'été à Auteuil (maison Grou de Beaufort).

1669. — Rue St-Honoré.

1670. — Place du Palais-Royal.

1672. — Octobre. Rue de Richelieu, 40 (maison mortuaire).

Déplacements et visites

La vie de Molière *comédien* ne serait pas encore complète si nous ne mentionnions les principaux déplacements, les représentations à la cour et les « visites » en ville, pendant les dernières quatorze années (ayant déjà parlé des courses en province à l'article Madeleine Béjart), depuis le jour où Molière joua *Nicomède* et le *Docteur amoureux* en présence de Leurs Majestés et de toute la cour le 24 octobre 1658, dans la salle des Gardes du Vieux Louvre (salle des Cariatides actuelle). Du reste, toutes les représentations au dehors se trouvent relatées au *Registre* de Lagrange, et nous nous contentons de rappeler qu'elles eurent lieu indistinctement au Louvre, au château de Chilly-Mazarin près Longjumeau, à Vincennes, au château de St-Cloud, chez MM. de Guénégaud, le Tellier, Mme Sanguin, M. le Chevalier de Gramont, Mme la Maréchale de de l'Hospital, M. Sanguin à la place Royale, le Maréchal d'Aumont, le Cardinal Mazarin (au Louvre), Fouquet, le Duc de Roquelaure, le Duc de Mercœur, le Comte de Vaillac, M. Cattelan, Mme de la Trimouille, à Vaux-le-Vicomte (chez Fouquet), à Fontainebleau, chez Mme la Surintendante, le Marquis de Richelieu, chez Monsieur, l'Abbé de Richelieu, M. de Nevers, M. d'Equilly, à l'hôtel de Soissons, à St-Germain-en-Laye, chez Colbert, M. de Boischaumont, au Palais du Luxembourg, chez Madame, au Palais-Royal, à l'Hôtel de Condé, chez Mme de Cœuvre, Mme de Brissac, à Conflans, à Chantilly, à Versailles, chez Mme de Rambouillet, M. de Morant, à Villers-Cotterets, chez M. des Rannes, au château du Raincy, à Chambord, etc., etc. Tous déplacements ou visites grassement payés, comme on pourra s'en rendre compte au *Registre* de Lagrange qui nous apprend aussi ce que Molière gagna comme auteur, directeur et comédien. Depuis le 14 novembre 1664, Lagrange avait remplacé son maître comme « orateur » de la troupe, pour le compliment alors d'usage.



Le Cimetière St-Joseph
d'après Régnier, lith., Champin

Mort de Molière

N'est-ce pas encore dans l'exercice de sa profession de *comédien* que Molière fut frappé à mort, sur le théâtre, à la quatrième représentation du *Malade* ? N'est-ce pas de lui que les comédiens peuvent dire avec fierté « mort au champ d'honneur » ? Les détails de cette fin ont été trop souvent racontés pour y revenir encore. Transporté chez lui, rue Richelieu, après la représentation, il y expirait vers dix heures du soir entre les bras de Baron, son élève, et de deux religieuses (hirondelles de Carême) qu'il hébergeait au moment même où l'on allait avertir sa femme qui se trouvait à l'étage au-dessous. Le lendemain 18, refus du curé de St-Eustache de recevoir dans son église les restes de l'auteur de *Tartufe*, et voyage d'Armande avec Baron à St-Germain, avec le curé d'Auteuil, afin de faire lever cette interdiction. Le 19, requête adressée par la veuve à l'archevêque de Paris, et le 21, neuf heures du soir, convoi de Molière et inhumation au cimetière St-Joseph (rue Montmartre). Ce sont ces restes, ou prétendus tels qui furent exhumés le 6 juillet 1792 — lors de la suppression des cimetières dans la ville — et tranférés le 7 mai 1799 au Musée des Monuments français, aux Petits Augustins, où ils restèrent jusqu'à leur translation au Père Lachaise (6 mars 1817). Nous nous occuperons à l'article suivant (Mlle Molière) de la postérité du poète.

Le culte de Molière

Le culte de Molière, tel que nous le comprenons aujourd'hui, ne prit naissance en réalité que dans la première partie du XIXme siècle,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

plus exactement en 1821, lorsque Beffara découvrit l'acte de baptême du 15 janvier 1622. Tous les essais tentés jusqu'alors pour célébrer notre grand auteur national, avaient été timides et isolés : Eloge de Molière mis au concours de l'Académie française en 1769; premier centenaire célébré par la Comédie en 1772; le buste de Houdon, 1778; la rue Molière, côté ouest de la nouvelle salle (Odéon actuel), 1782; la statue assise de Caffieri, 1783-87; la section Molière, quartier Montmartre, 1792; buste et plaque rue de la Tonnellerie sur une maison crue, par erreur, la maison natale, 1799. Mais la biographie de Molière en était restée toujours à la *Vie de M. de Molière*, par Grimarest (1705). En 1802, Cailhava hasarda ses *Etudes sur Molière* et en 1822 on publia des *Mémoires*.

La découverte de Beffara avait mis en goût les chercheurs. On annonça en 1835, la création d'un Musée Molière à la Comédie. Le comédien Regnier, fervent admirateur du maître, prit en mains la cause du *Monument de Molière*, écrivit au préfet de la Seine, M. de Rambuteau (*Moniteur* du 25 mars 1838) et vit sa proposition bien accueillie. Le 10 mai, la Comédie donna une représentation pour le monument de Molière; l'Académie ouvrit un concours de poésie, en 1843, et la *Fontaine Molière*, pour laquelle l'Etat avait accordé 100.000 fr., fut inaugurée le 15 janvier 1844, presque en face de la maison mortuaire présumée.

Mais il nous faut attendre l'année 1863 pour voir compléter les travaux de Beffara. (*Dissertation sur J.-B. Poquelin-Molière*, 1821), de J. Taschereau (*Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, 1844), de A. Bazin (*Notes historiques sur la vie de Molière*, 1851). C'est en 1863, en effet, que M. Eud. Soulié, conservateur-adjoint des Musées impériaux (et futur beau-père de Victorien Sardou) commença systématiquement ses recherches. Muni de pouvoirs officiels, compulsant surtout les archives des études de notaires, tant à Paris qu'en province, aucun détail ne lui parut insignifiant pour arriver à mettre en lumière toute la vérité. (*Recherches sur Molière et sur sa famille*, 1863.) Vers le même temps, Edouard Fournier écrivait le *Roman de Molière*, 1863, volume dont la lecture est aussi captivante que celle d'un roman très bien fait. Malheureusement, dans le monde des érudits, où chaque chercheur apporte sa pierre à l'édifice, il arrive fatalement que toutes les découvertes ne vont pas sans erreur. Alors, le nouveau venu, s'appuyant sur tous les travaux de ses prédécesseurs qu'il considère comme son bien, tire vanité de la première inexactitude relevée, et en profite pour traiter ce qui a été fait déjà de peu d'importance; de là à se proclamer seul infaillible il n'y a qu'un pas. Nous avons assisté de nos jours à cette espèce d'intransigeance en matière d'érudition. C'est là, à notre avis, une cruelle injustice commise à l'égard de nos devanciers; mais pareille déconvenue ne nous guette-t-elle pas? Et nos petits neveux, en relevant chez nous une erreur quelconque — inévitable — ne concluront-ils pas fatalement que nous ne savions rien?

Avant et après l'éclosion du « Moliérisme », dont M. G. Monval fut le grand pontife (1879-1889), il faut bien reconnaître cependant que de remarquables travaux, de valeur diverse assurément, virent le jour. Aux futurs « Moliéristes » qui voudront, par exemple, avoir des détails sur les premières salles occupées par Molière à Paris, nous recommandons :

Le *Jeu de paume des Mestayers*, par Aug. Vitu, Paris 1883.

La *Salle du Théâtre de Molière au Port St-Paul*, par Philéas Collardeau, Paris 1876.

En ce qui concerne les courses en province : L'ouvrage d'Eud. Soulié, déjà cité; les *Points obscurs de la vie de Molière*, par Jules Loiseleur, Paris 1877; *Recherches sur le séjour de Molière dans l'ouest de la France en 1648*, par Benjamin Fillon, Fontenay-le-Comte, 1871; un *Portrait de Molière en Bretagne*, par le Baron de Wismes, Nantes, s. d., *Molière et les Limousins*, par René Fages, Limoges, 1883; la *Troupe de Molière à Agen*, par Ad. Magen, Paris et Bordeaux, 1877; *Rapport sur la découverte d'un autographe de Molière*, par M. de la Pijardière, Montpellier, 1873; *Molière à Lyon*, par A. Péricaud, 1838, *Molière et le théâtre en province*, par G. Lecocq, Paris, 1880, etc.; *Histoire des pérégrinations de Molière dans le Languedoc*, par Em. Raymond, Paris, 1858; la *Troupe de Molière et les deux Corneille à Rouen en 1658*, par F. Bouquet, Paris, 1880, etc.

Les études poursuivies sur la vie de Molière par MM. H. de Lapommeraye, Claretie, Larroumet (la *Comédie de Molière*, l'auteur et le milieu, Paris, 1887), s'étendirent aux comédiens de sa troupe : *Molière et sa troupe*, par A. Soleirol, Paris, 1858; *Galerie historique des portraits des comédiens de la Troupe de Molière*, par Fr. Hillemacher, Lyon, 1869; *Histoire des comédiens de la Troupe de Molière*, par A. Copin, Paris, 1886, etc., etc.

Louis Moland publia *Molière et la Comédie italienne*, Paris, 1867; Campardon exhuma les *Nouvelles pièces sur Molière*, Paris, 1876; Paul Lacroix fit paraître la même année, une copieuse *Iconographie Moliéresque*, et la Comédie française nous fit connaître, toujours en 1876, le fameux *Registre de Lagrange* précédé d'une étude serrée sur Lagrange et son Registre. En 1879, c'est Gérard du Boulan qui cherche à pénétrer l'*Enigme d'Alceste*, tandis qu'Aug. Vitu, l'auteur de la *Maison des Pocquelin aux piliers des Halles* écrit en 1880 un gros volume sur la *Maison mortuaire de Molière*.

L'élan est donné, et nous assistons à l'éclosion de toute une bibliothèque Moliéresque : les *Intrigues de Molière et celles de sa femme*, réédition de la *Fameuse comédienne*, avec préface et notes, par Ch.-L. Livet; l'*Orai-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

son funèbre de Molière, par De Visé ; le *Récit de la farce des précieuses*, par Mlle Desjardins ; le *Recueil sur la mort de Molière*, par G. Monval ; les *Lettres au Mercure sur Molière*, etc. Déjà, avec l'aide de M. G. Monval, alors élève au Conservatoire, Ballande avait organisé, en 1873, à la salle Ventadour, un jubilé de Molière (15-23 mai).

En 1879, M. G. Monval, archiviste de la Comédie française, fondait le *Moliériste* dont les dix années de publication renferment tout ce que l'on peut souhaiter sur Molière. L'infatigable chercheur à l'érudition si sûre, et dont nous avons si souvent l'occasion de citer les travaux, a fait de Molière, son bien, sa chose ; il s'est transformé en gardien du Temple. Malheur au néophyte qui tente de s'en approcher ! En dépit de cette innocente manie, il est juste de reconnaître que c'est à M. G. Monval qu'il faut toujours revenir pour tout ce qui touche à une documentation sur Molière, et sa *Chronologie Moliéresque*, Paris, librairie des Bibliophiles, 1897, nous semble résumer dans une concision parfaite, tout ce qui est intéressant de connaître dans la vie du sublime « contemplateur ».

Véritables portraits de Molière comédien

Loin de nous l'idée de refaire l'*Iconographie Moliéresque* de Paul Lacroix (393 pages), mais restant dans notre cadre nous nous contenterons d'enregistrer les portraits connus de Molière en costume de *comédien* (peints ou dessinés de son vivant) :

1° Molière couronné de lauriers, dans le rôle de César de la *Mort de Pompée*, peinture toile, h. 0 m. 75, l. 0 m. 62, par Pierre Mignard. (Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 159.)

2° Molière, dans le costume d'Arnolphe de l'*Ecole des femmes* dans le *Tableau des Farceurs*, peinture toile, h. 0 m. 95, l. 1 m. 37, auteur inconnu. (Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 150.)

3° Molière en Sganarelle, faisant l'annonce au public, gr. de Simonin. (Epreuve unique au cabinet des estampes.)

Quant aux autres, nous renverrons le chercheur aux études très nourries de MM. Paul Lacroix, Henri Lavoix, Emile Perrin, Mahérault, V. Fournel, Du Monceau, pour en établir l'authenticité.

MOLIÈRE, Mlle Armande, Grésinde, Claire, Elisabeth Béjart. — Femme de J.-B. Poquelin dit Molière (20 février 1662) et en secondes noces d'Isaac Guérin (29 mai 1677). Née vers 1640.

Aucun des admirateurs de Molière, qui aujourd'hui sont légion, n'a oublié les torrents d'encre que fit couler la naissance mystérieuse d'Armande Béjart. Un fait existe : l'acte de baptême d'Armande n'a jamais été retrouvé, pas plus, du reste, que ceux de ses frère et sœur Joseph et Geneviève. Or, Montfleury, ennemi de Molière, dans une requête adressée au roi à la fin de l'année 1663, ne craignit pas d'accuser son rival d'avoir épousé sa propre fille. Molière se justifia aux yeux du roi en montrant l'acte de baptême de sa femme — cet acte aujourd'hui introuvable — et le roi répondit aux calomnies de Montfleury en tenant sur les fonts baptismaux le premier enfant de Molière. Mais en l'état actuel, nous ne pouvons que résumer ici les opinions émises sur ce sujet par les critiques les plus éminents :

Taschereau : Armande était bien la fille de Madeleine Béjart ; le fait était connu des contemporains ; mais elle était née avant que Molière n'eût eu des relations avec Madeleine.

Bazin : Armande est née non pas des relations supposées de Molière avec Madeleine Béjart, mais de celles du Comte de Modène avec Madeleine, dont on sait qu'il eut un enfant en 1638. Marie Hervé se déclara mère d'Armande (et non grand'mère) en 1662, au moment du mariage avec Molière, pour donner à cette jeune fille un état-civil régulier.

Jal : On n'a pas retrouvé l'acte de baptême d'Armande parce qu'elle dut être baptisée à la campagne. Mais pourquoi aurait-elle été baptisée sous des noms supposés ? Il n'est pas absolument impossible que Marie Hervé ait eu un enfant après 26 ans de mariage à 53 ans, après en avoir eu dix autres connus. Pourquoi Marie Hervé eut-elle endossé cette paternité ? N'avait-elle pas été la propre marraine de l'enfant que Madeleine avait eu en 1638 du comte de Modène ? Elle n'ignorait donc nullement la conduite de sa fille, et n'avait pas plus à en rougir en 1643 qu'en 1638. Non, Marie Hervé était bien la mère d'Armande Béjart. Les actes ne mentent pas ; seulement être mère à cinquante-trois ans, c'est évidemment un cas rare, bien que la médecine en cite d'autres.

Marquis Fortia d'Urban (assertion émise dans la *Femme de Molière* et reproduite par M. *de Courcelles* dans son *Histoire généalogique*) : Molière a épousé sous le nom d'Armande-Grésinde-Claire-Elisabeth cette *Françoise* née des amours de Madeleine et du comte de Modène en 1638.

Mémoires de Brossette sur la vie de Boileau : « M. Despréaux m'a dit que Molière avait été amoureux premièrement de la comédienne Béjart dont il avait épousé la fille ».

La Fameuse Comédienne ou *Histoire de la Guérin*, pamphlet dirigé contre Armande après la mort de Molière : « Elle était la fille de la défunte Béjart, comédienne de campagne qui faisait la bonne fortune de quantité de jeunes gens de Languedoc, dans le temps de l'heureuse naissance de sa fille. C'est pourquoi il serait très difficile, dans une galanterie aussi confuse, de dire qui en était le père. On l'a crue fille de Molière, quoiqu'il ait été depuis son mari ; cependant on n'en sait pas bien la vérité. »

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Jules Loiseleur (Les points obscurs de la vie de Molière) : La tradition qui veut qu'Armande soit la fille de Madeleine aurait de bons fondements ; les déclarations du contrat de mariage de Molière seraient fausses ; elles auraient eu pour but de déguiser une grossesse que Madeleine avait intérêt à ne pas faire connaître en 1641-42, parce qu'elle espérait encore se faire épouser par le comte de Modène, alors en exil. Marie Hervé et toute la famille Béjart se seraient facilement prêtées à cette supercherie qui n'avait rien d'extraordinaire aux yeux des gens de théâtre, de comédiens ambulants. M. J. Loiseleur fait remarquer, en outre, que par ce contrat Marie Hervé constituait en faveur de sa prétendue fille une dot de dix mille livres tournois, quelque chose comme plus de quarante mille francs de notre monnaie actuelle ; or, elle était absolument sans ressources, comme il en résulte des actes passés à la mort de son mari. Pour lui, c'est Madeleine, la vraie mère, qui a constitué cette dot, et quant à Molière qui a épousé Armande : « pour quiconque connaît son caractère, cela suffit pour prouver qu'il le pouvait et qu'aucun lien de sang n'existait entre eux. »

Gustave Larroumet: Marie Hervé qui avait eu un enfant en 1638 a très bien pu en avoir un dernier en 1642. Les énonciations du contrat sont sincères, et quant à la dot, elle a pu très bien être fournie par Molière lui-même. Il n'admet même pas que Molière ait été l'amant de Madeleine, car, étant donné la droiture de son caractère, on ne le voit pas bien partager les faveurs de sa camarade tantôt avec le prince de Modène, tantôt avec les jeunes gens de Languedoc, dont parle la *Fameuse Comédienne.*

M. G. Monval, à propos du comte de Modène : « On ne pourrait le regarder comme père d'Armande qu'en identifiant cette dernière avec la Françoise née en 1638 de M. de Modène et de Madeleine Béjart, à quoi je me sentirais, je l'avoue, assez disposé. » (*Intermédiaire*, XXVI, 134).

Qu'Armande ait passé sa toute première jeunesse à la campagne — dans le Midi — cela semble hors de doute. Le pamphlet déjà cité, la *Fameuse Comédienne,* précise : il dit « dans le Languedoc », chez une dame de qualité. On croit généralement qu'elle fut retirée de chez cette dame vers l'âge de dix à douze ans, et qu'elle parut pour la première fois sur un théâtre, à Lyon, en 1653, dans la troupe de Molière. On l'appelle alors d'un nom enfantin : *Mlle Menou* et Chapelle écrivant en vers à son ami Molière, et lui parlant de « branche fleurie » et de « naissants appâts », lui conseille de montrer cette poésie à Mlle Menou seulement, car ils sont faits à son image. Mlle Menou est attachée dès lors au sort de la troupe entière, en province, à Paris. Elle grandit sous les yeux de Molière qui la traite comme son enfant et cette vaste maison de la rue St-Thomas-du-Louvre, « la maison du singe » abrite tout à la fois Molière, la famille Béjart et le ménage Debrie.

Grimarest nous a laissé entendre combien Madeleine fut longtemps opposée à tout projet de mariage entre Molière âgé de quarante ans, et Armande de vingt ans plus jeune. A tel point, nous dit-il, que Molière aurait pris un moment le parti de se marier sans rien dire. « Mais comme elle (Madeleine) l'observait de fort près, ajoute-t-il, il (Molière) ne put consommer son mariage pendant plus de neuf mois.

« Avant que de recommencer après Pâques (1661) au Palais-Royal, nous dit Lagrange, M. de Molière demanda deux parts, au lieu d'une qu'il avait ; sa troupe lui accorda, pour lui et pour sa femme s'il se mariait. »

Le 24 juin suivant, Armande Béjart crée le petit rôle de Léonor dans l'*Ecole des Maris*. Molière a bien soin, dans cette pièce, de lui apprendre que l'amour d'un homme mûr n'est pas à dédaigner et qu'il faut fermer l'oreille aux galanteries des jeunes freluquets. Au mois d'août, il la produit devant la Cour dans le rôle d'Orphise des *Fâcheux*. Sa beauté épanouie y produisit grand effet. Enfin le mariage fut décidé et le contrat signé le 23 janvier 1662. Madeleine y est qualifiée « sœur de la dite demoiselle, et la Marie Hervé, veuve Béjart, y déclare que sa fille est âgée de vingt ans « ou environ ». Contrat de comédie, somme toute, puisque la dot de la future est de dix mille livres (environ quarante mille francs de notre monnaie) et son douaire de quatre mille livres, dot remise le 24 juin suivant à Molière par Marie Hervé, alors qu'il est péremptoirement établi que la vieille femme était restée sans un sou à la mort de son mari, et vivait à la charge de ses enfants ! Le mariage fut célébré à St-Germain-l'Auxerrois le lundi gras 20 février 1662.

Il n'existe pas de portrait authentique de Mlle Molière. Paul Lacroix en signale plusieurs ; Arsène Houssaye possédait aussi un dessin qu'on reproduisit en gravure en tête d'une réimpression de la *Fameuse Comédienne* faite par M. Ch.-L. Livet, sous le titre d'*Intrigues de Molière et de sa femme*, Paris, 1878. Mais on ne peut rien préciser. Mlle Poisson qui l'avait vue dans sa jeunesse, dit qu'elle avait « la taille médiocre, mais un air engageant, quoique avec de fort petits yeux ; une bouche fort grande et fort plate, mais faisant tout avec grâce. » Nous savons aussi qu'elle chantait avec beaucoup de charme le français et l'italien.

Grandval a dit de son côté : « Sans être belle, elle était piquante et capable d'inspirer une grande passion. » De telle sorte qu'il en faut toujours revenir au délicieux portrait écrit qu'en a tracé Molière, dans le *Bourgeois Gentilhomme*. On se rappelle la situation : Cléonte, s'excitant contre Lucile, engage Covielle à lui en dire tout le mal qu'il pourra, à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

lui en faire une peinture qui l'en éloigne. Covielle obéit, mais Cléonte, en amoureux qu'il est, transforme aussitôt tous ces défauts en beautés :

— Premièrement, elle a les yeux petits.
— Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir !
— Elle a la bouche grande.
— Oui, mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.
— Pour sa taille, elle n'est pas grande.
— Non, mais elle est aisée et bien prise.
— Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.
— Il est vrai, mais elle a grâce à tout cela et ses manières engageantes je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.
— Pour de l'esprit...
— Elle en a, Covielle, du plus fin et du plus délicat.
— Sa conversation...
— Sa conversation est charmante.
— Elle est toujours sérieuse !...
— Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes, et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?
— Mais enfin elle est capricieuse autant que personne au monde.
— Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord mais tout sied aux belles, on souffre tout des belles.

C'est Armande qui jouait le rôle de Lucile, ne l'oublions pas. Armande n'était certes pas parfaite, mais elle a été fort calomniée. Ses dévergondages attendent encore des preuves, et l'on a considérablement exagéré ses mauvais rapports avec son mari. S'il y eût entre eux autre chose que des brouilles passagères et inévitables entre artistes et gens nerveux, comment admettre que son mari en eût parlé dans des termes semblables en 1670 ? N'est-ce pas le langage d'un amoureux d'hier bien plutôt que celui d'un mari déjà vieux de huit ans !

Armande parut pour la première fois sous le nom de Mlle Molière dans les pièces de son mari, le 1er juin 1663 avec Elise de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, rôle plein d'esprit et d'ironie. Elle créa ceux de Mlle Molière, satirique spirituelle, dans l'*Impromptu*, la *Princesse d'Elide*, Charlotte de *Don Juan*, Célimène du *Misanthrope*, son triomphe, Lucinde du *Médecin malgré lui*, Eroxène de *Mélicerte*, Zaide du *Sicilien*, Elmire du *Tartufe*, Alcmène d'*Amphitryon*, Elise de l'*Avare*, Angélique de *George Dandin*, Julie de *Monsieur de Pourceaugnac*, Cléonice des *Amans magnifiques*, Lucile du *Bourgeois Gentilhomme*, *Psyché*, Hyacinte des *Fourberies*, Henriette des *Femmes savantes*, Angélique du *Malade imaginaire*, rôles écrits sur mesure, où elle fut délicieuse.

Que n'a-t-on pas écrit sur le ménage de Molière ! Le mari mûr parlant tendresse, la femme jeune et coquette parlant chiffons et ne fermant point l'oreille aux compliments des galants. Mais avait-il donc le droit de se plaindre, lui, l'homme perspicace, que la passion avait rendu aveugle ! Le rôle d'Arnolphe n'est-il pas, du reste, en certaines de ses parties, une auto-confession ?

Armande accoucha d'un fils le 19 janvier 1664 ; on lui donna le nom de Louis, en l'honneur de son auguste parrain, mais l'enfant mourut le 10 novembre de la même année. Le 4 août 1665, nouvel accouchement ; cette fois, c'est une fille que l'on nomme Esprit, Madeleine, les parrain et marraine de cette enfant étant Madeleine Béjart et le comte Esprit Rémond de Modène. Coïncidence ? Peut-être, à moins que ce parrain et cette marraine ne fussent autres que les père et mère de l'accouchée ? Les années qui suivirent furent les plus critiques de ce ménage désassorti. C'est aussi l'époque où Molière met dans la bouche d'Armande-Célimène ce semblant d'excuse :

Des amants que je fais, me rendez-vous coupable ?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?

On connaît aussi ce cri du cœur de Molière-Alceste :

Efforcez-vous ici de paraître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

« On peut dire, nous avoue Lagrange, qu'il y a joué tout le monde (dans ses pièces) puisqu'il s'y est joué le premier en plusieurs endroits... »

La rupture entre Molière et Armande ne fut cependant jamais rendue publique. Mlle Molière continua son service au théâtre, jouant dans les mêmes pièces que son mari. « Si vous saviez ce que je souffre, fait dire l'auteur de la *Fameuse Comédienne* à Molière, vous auriez pitié de moi ! »

Combien de temps dura cette vie infernale ? Nous savons seulement que lorsque Madeleine Béjart mourut, en février 1672, les deux époux s'étaient réconciliés quelques mois auparavant.

Le dernier fils d'Armande naquit le 15 septembre 1672 et fut baptisé le 1er octobre sous le nom de Pierre, Jean-Baptiste, Armand. Il mourut le 11 du même mois.

Devenue veuve, Mlle Molière suivit les destinées de son théâtre. C'est à Lagrange, l'homme de confiance de son mari, qu'elle remet les manuscrits de celui-ci. Puis, la troupe ayant été délogée du Palais-Royal, elle s'en va louer avec Geneviève, sa sœur, et Aubry, mari de celle-ci, l'Hôtel d'Arras, 41, rue de Seine, non loin de la nouvelle salle de la rue Guénégaud. Rien dans la conduite de la jeune veuve ne prête au scandale, et l'aventure singulière arrivée au Président Lescot, de Grenoble, suffirait à nous prouver qu'elle savait défendre sa vertu. Celui-ci, venu à Paris, et s'étant épris de l'actrice qu'il n'avait vue que sur le théâtre, était tombé entre les mains d'une aventurière du nom de Ledoux, qui lui fit espérer de lui ménager une entrevue. On découvrit une fille galante nommée la Tourelle, qui ressemblait à s'y méprendre à Mlle Molière, et le naïf Président fut au comble de ses vœux. C'est l'*Affaire du Collier* avant la lettre ! Malheureusement pour l'aventurière, et malgré les recommandations qui

EFERUS - Recherches & Classification numériques

lui avaient été faites, le naïf Président voulut revoir Mlle Molière — la vraie — et lui parler. Quiproquo et désillusion ! La comédienne qui tenait à ce que son nom fût respecté ne prit pas la chose du bon côté, et un arrêt condamna bel et bien le trop confiant Président à payer 200 livres à Mlle Molière, à lui présenter ses excuses, tandis que les deux commères étaient fustigées devant la maison de l'actrice, et bannies de Paris pour trois ans.

On a beaucoup vilipendé la mémoire de la veuve de Molière parce qu'elle se remaria. On oublie trop, à notre avis, que, jeune fille, elle s'était mariée plus par amour-propre — pour devenir Madame la directrice et se passer ses fantaisies — que par amour vrai. On oublie trop que pendant dix ans, coupable ou non, imprudente à coup sûr, elle n'avait trouvé au logis qu'un quadragénaire morose, songeur, affairé et jaloux, et que les joies du ménage lui étaient encore inconnues. On oublie trop enfin que le nom de Molière n'était pas encore couronné de cette auréole que nous lui voyons aujourd'hui, et qu'elle était loin de se douter de l'honneur qui lui incombait en le conservant.

Non qu'elle le repoussât avec dédain ! Bien au contraire. Au théâtre, où elle est encore toute puissante, elle maintient le répertoire de son mari, dans lequel elle brille du reste toujours d'un incomparable éclat, sans négliger pour cela les pièces nouvelles. Dans *Circé*, véritable féerie que l'on joua pendant six mois, elle conquiert de nouveau tous les suffrages.



Maison de Mlle MOLIÈRE, à Meudon
(Etat actuel)

Que les ennemis de Molière — et Dieu sait s'il en comptait — aient cherché, de son vivant, à ridiculiser le mari et à salir la femme, rien de plus naturel. Mais était-ce bien à Armande ou à Molière que s'adressaient ces calomnies répétées, puisque Molière mort, nous les voyons tout à coup cesser au sujet de sa veuve qui vit bourgeoisement en famille, sans qu'un seul scandale ne vienne effleurer sa réputation.

Puis, un beau jour, elle rencontre au théâtre même un homme honnête et doux, le comédien Isaac François Guérin d'Estriché (V. ce nom), âgé de quelques années de plus qu'elle, estimé de tous et elle lui donne sa main, simplement, modestement, préférant cette vie à une vie plus accidentée. Entre ces deux existences à choisir, de quelle façon la veuve de Molière honorait-elle plus dignement le nom qu'elle avait porté jusqu'alors ? « Le dernier May 1677, a écrit Lagrange, M. Guérin d'Estriché a espousé la veuve de M. de Molière à la Sainte-Chapelle basse de Paris. »

Dans le courant de l'année suivante, Armande mit au monde un fils, Nicolas, Armand, Martial, qui mourut le 8 mars 1708, sans avoir appartenu au monde du théâtre. Le couple Guérin continua à faire les beaux jours de la salle Guénégaud.

Armande prit sa retraite le 19 avril 1694, avec la pension de 1000 livres. Elle mourut le 30 novembre 1700, « dans sa maison, rue de Touraine » — aujourdhui rue Dupuytren, 6 — et fut inhumée à St-Sulpice le 2 décembre. Guérin, bien qu'âgé alors de 64 ans, continua à jouer jusqu'à l'âge de 82. Nous avons dit à son article qu'il mourut à 92.

M. Aug. Leuge a publié en 1887, dans la *Revue Archéologique* un article sur la maison de campagne d'Armande Béjart, à Meudon, achetée le 25 mai 1677. François Guérin, son second mari, et son fils N. A. M. Guérin, la possédèrent après elle jusqu'en 1705. (*Intermédiaire*, XXIII, 718).

La « Villa Molière », située rue des Pierres, 11, à Meudon, est ornée d'une plaque commémorative. On en trouvera l'histoire et la vue dans le *Matin* du 26 juin 1904. Enfin Armande avait possédé également une petite maison au Mont Valérien, achetée 1160 livres deux ans ans après la mort de Molière.

Que devint la fille de Molière ? Esprit-Madeleine — la seule enfant qui eût survécu sur les trois — avait sept ans et demi au moment de la mort de son père. Mise au couvent, elle réclama ses comptes de tutelle à sa majorité.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Elle était alors comme pensionnaire chez les dames religieuses de la Conception, rue Saint-Honoré. Procédure interminable et transaction, 26 septembre 1693. (Eud. Soulié, *Recherches sur Molière*, p. 102).

Grimarest, qui semble l'avoir connue, vante « l'arrangement de sa conduite, la solidité et l'agrément de sa conversation. » Elle épousa, en 1705, à l'âge de 40 ans, Claude de Rachel, écuyer, sieur de Montalant, quitta Meudon qu'elle habitait alors, et mourut sans enfants chez son mari, rue de Calais, à Argenteuil, le 23 mai 1723 (ou 23 août ?). M. de Montalant survécut 15 ans à sa femme.

L'*Amateur d'autographes*, N° 275-276, août-septembre 1876, signale la vente d'un autographe d'Armande (très rare).

Biographie, bibliographie, iconographie : V. l'article Molière. Nous n'ignorons pas les divers portraits publiés par Soleirol, Fr. Hillmacher, Arsène Houssaye, etc. Aucun ne repose sur un document sérieux. La peinture de Mignard, signalée par l'abbé de Monville (*Vie de Pierre Mignard*, p. 93), a disparu.

MOLIÈRE. — Le 19 mai 1790, un sieur Conseille, directeur de théâtre à Honfleur, désirant venir jouer au Hâvre, envoie près de la municipalité de cette ville, un de ses comédiens, le sieur Molière.

MOLIÈRE, Mlle. — Soubrette du Th. du Vaudeville, 1792-93. Débuta au Th. Feydeau dans Clarisse de *Minuit* le 31 déc. 1796, passa au Th. Louvois, fermé par ordre le 10 sept. 1797, et enfin à l'Odéon dont elle suivit le sort après l'incendie de mars 1799. Th. Louvois, th. de la Cité, th. de l'Impératrice : *Séraphine et Mendoce*, 1799 ; *Les Parents*, 1800 ; la *Petite Ville*, grand succès personnel dans le rôle de Mme de Senneville, 8 mai 1801 ; le *Mari ambitieux*, 1802 ; Marinette du *Dépit*, arrangé en deux actes par Cailhava, 13 mai 1803 ; le *Vieux Comédien* ; les *Trois dupes*, 1803 ; *Marton et Frontin*, succès, 1804 ; *La noce sans mariage*, 1805 ; *La Comédie aux Champs Elysées*, la *Manie de briller*, le *Mari intrigué*, 1806 ; l'*Ami de tout le monde*, 1807 ; les *Torts apparents*, 1808 ; le 23 janvier 1809 on donna le *Mariage impossible*, pour les adieux de Mlle Molière qui passait en Westphalie et épousait le danseur Aumer, maître de ballet.

Mlle Molière fut une accorte soubrette qui cependant fut jugée différemment : En 1800, on la qualifiait de sujet « très précieux » et on l'approuvait d'avoir quitté les colombines du vaudeville pour les soubrettes de comédie. On lui reconnaissait de l'intelligence, de la mémoire, de la finesse et un organe mordant. Le *Coup de fouet* de 1802 lui reproche de minauder sans cesse. L'*Opinion du parterre* de 1810 regrette son départ à l'étranger. La mort de Mme Aumer, née Molière, fut signalée en 1834.

MOLIGNY, Etienne, Milache, dit de — Fils d'un marchand de vins, né vers 1685, débuta à la Comédie-Française le 18 mai 1713, fut reçu le 10 novembre suivant. Epoux d'Elisabeth Dulac le 11 février 1714. Congédié le 20 octobre 1715, il ne rentra que le 19 juin 1724. Retiré le 26 octobre 1725 avec une pension de 1500 livres (et non 500 comme on l'a dit) ; il mourut le 17 janvier 1737. Lemazurier nous apprend qu'il doublait Paul Poisson dans les Crispins, et que s'il fut congédié ce n'était pas pour cause d'incapacité, mais de double emploi. Moligny dansait et chantait agréablement.

Moligny fut le premier comédien incarcéré au For l'Evêque. C'était une nature emportée, violente, cherchant querelle à tout venant. Le 15 mai 1715 il s'était déjà battu en plein jour rue Contrescarpe, avec son camarade Quinault, mais l'affaire n'avait eu d'autre suite que des rapports de police ; puis le 4 août 1723, à la représentation de la Comédie où il assistait comme spectateur, il plongeait ses doigts pleins de tabac dans une carafe d'orgeat que venait de faire monter un spectateur, tandis qu'il en buvait une autre, toujours au même spectateur. Tumulte, scandale, lancement de carafes et incarcération de Moligny au For l'Evêque du 10 au 15 août 1723. Le 2 août 1726, nouvelle querelle au Café de Lescure avec un officier de cavalerie et nouvelle incarcération.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. 1.

Bibliographie : Funck-Brentano, la *Bastille des Comédiens*, p. 63-64.

MOLIN. — Sous ce nom : *Molin*, Francisque, V. Francisque ; *Molin*, Simon, frère du précédent, Foire St-Germain 1721, rôles d'Arlequin ; Mme *Molin*, femme de Simon, troupe de Francisque.

MOLINA. — Sous ce nom : *Molina*, Alexandre, Cirque Impérial 1854-56, Porte St-Martin 1859-61, Délass. com. 1862. Fut attaché ensuite au Th. lyrique. Grand premier rôle, Strasbourg 1878, Liège 1880-81. Sa mort survenue à Strasbourg à la suite de deux opérations douloureuses, fut annoncée au *Rapport* de 1883 ; Mme *Molina*, Alexandrine, née Dabbas, Cirque Impérial 1854-56, Porte St-Martin 1859-65, Th. lyrique, Strasbourg, Liège. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1882.

MOLINET. — Chambéry 1861.

MOLING. — V. Launay-Moliny.

MOLLET. —Comique, Reims, avril 1809.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MOMUISIN. — Th. Molière, 1793.

MONBLOND. — Vaudeville 1792.

MONBRUN. — Sous ce nom : Mme Vve *Monbrun*, Caen 1845-47, Boulogne 1848, Dieppe 1848 ; *Monbrun*, Caen 1845-47, Boulogne 1848, Dieppe 1849 ; Mme *Monbrun*, mêmes étapes ; *Monbrun*, Joseph, 1850 (v. Martin) ; *Monbrun*, Martin, en 1879, 64 ans, 42 ans de th., 500 fr. de pension ; Mme *Monbrun*, Marie, sa mort, *Rapport* 1891.

MONCA, Mme Dion. — Sa mort, *Rapport* 1908.

MONCAVREL. — V. Montcavrel.

MONCHAINGRE. — V. Filandre.

MONCHANIN, Mme, Coraly, Antonia. — Th. Déjazet, 1867, Nouveautés 1868-70.

MONDELET, Mme Joséphine. — Reims 1863-64, Turin 1865, Reims 1867-70, Bruxelles 1872-75.

MONDET, François, Laurent, Glairon dit. — Th. Cluny, ancien Château-d'Eau, th. des Nations, Châtelet 1879-82, nouveau Château-d'Eau, Varloquet dans la *Casquette du Père Bugeaud*, 1886, Bruxelles 1896, 1899-1902, Châtelet 1905. Bon comédien, consciencieux. Le *Figaro* annonça la mort de Mondet vers le 15 février 1909, à l'âge de 74 ans.

MONDORY, Guillaume, Gilbert, sieur de — Du nom de son parrain, naquit le 13 mars 1594 à Thiers (Auvergne). (A. Guillemot. *Intermédiaire*, t. IX et XVII). Beau parleur, d'une taille moyenne mais bien prise, la mine haute, le visage agréable et expressif, Mondory devint le fondateur, le chef et l'orateur de la troupe du Marais où il avait coutume de jouer tous les rôles de héros avec de petits cheveux crépés, sans vouloir jamais mettre de perruque. L'abbé d'Aubignac, dans sa *Pratique du Théâtre* dit de lui : « C'est le premier grand acteur de notre temps. » Ce serait Mondory qui aurait créé le *Cid*, comme il résulte de la *Lettre à l'Illustre Académie* par Scudéry ; il joua tous les grands rôles avant Floridor. Scarron fait dire à La Rancune, dans son *Roman Comique* : « Bellerose était trop affecté, Mondory trop raide, Floridor trop froid. »

M. de Saint Evremond, ainsi que Tallemant des Réaux (*Historiette* de Mondory, t. VII, p. 174), rapportent qu'il fit un jour de si grands efforts en jouant *Marianne* de Tristan l'Hermite (1636) qu'il fut frappé d'apoplexie sur le théâtre et demeura paralysé d'une partie du corps et de la langue. Il se retira à l'automne de 1637 dans une maison qu'il possédait près d'Orléans, et y mourut en décembre 1651, à 57 ans.

Un jour cependant, le cardinal de Richelieu, son protecteur, avait voulu le revoir sur la scène dans une pièce dont il avait inspiré le sujet : l'*Aveugle de Smyrne*. Mondory accéda à ce désir, mais ne put passer le 2me acte (Palais Royal, 22 février 1637. D'autres disent 1638). Le cardinal de Richelieu n'oublia pas son protégé auquel il alloua une pension de 2000 livres. D'autres seigneurs suivirent cet exemple, si bien que Mondory finit ses jours avec 8000 à 10,000 livres de pension, représentant de nos jours le quintuple de cette somme. Mondory avait épousé avant 1633, une certaine Marie Berthelin.

Biographie : V. Fournel, les *Contemporains de Molière*, t. III. *Lettres au Mercure sur Molière*. Jal, *Dict. critique*.

MONET. — Sous ce nom : V. aussi *Monnet*. *Monet*, troisième rôle, Panorama dramatique 1822-23 ; *Monet*, Alexandre, Laurent, Ambigu 1843, Th. du Luxembourg 1845, régisseur Ambigu 1848-49, Th. du Cirque imp. 1852-55, Porte St-Martin 1856-59, régisseur à l'Ambigu, Paris 1860-67, Lille 1868, Paris 1869-70. Le *Rapport* de 1867 signale la mort d'un artiste de ce nom.

MONFLEURY. — V. Montfleury.

MONFOULON. — Débuta à la Comédie française en 1767.

MONGAUTIER, Mlle. — Th. de la Nation 1791.

MONGE, Alexandre. — Toulouse 1843-47.

MONGE, Mme Juliette de. — Th. Cluny, 1872-78.

MONGEAL, Mlle Emilie, Antoinette. — Elève de Regnier, premier prix du Conservatoire, gracieuse et brillante jeune première. Gaîté : débuta dans les *Crochets du Père Martin*, joua dans *Cartouche* et une *Pêcheresse*. Ambigu 1863, Gaîté 1864-65, Porte St-Martin 1867-1869.

MONGELLAS, Eugène, Alphonse. — St-Etienne 1853-54, Alger 1855-56. Devenu Président du Conseil général d'Alger, M. Mongellas fut nommé chevalier de la Légion d'honneur (*Rapport* 1886). Membre du Conseil supérieur de l'Algérie, Président de nombreuses sociétés, il défendit toujours les intérêts de l'Association des artistes. Il mourut à Alger le 29 décembre 1885.

MONGELLAS, Mme Aug., née Barbe. — Femme du précédent. St-Etienne 1853-54, Alger 1855-1856.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MONGENOT, Adrien. — Valenciennes 1843-1845, Sedan 1847-48.

MONGEOT, Mme Adrien. — En 1884, 68 ans, 45 ans de th., 300 fr. de pension.

MONIER, Louis, Hector, François. — Montparnasse 1859-60, Milan, Amsterdam, Hambourg, Strasbourg 1865, Roubaix, Mons, Bruxelles 1870.

MONIN. — V. Monnin.

MONJAUZE, Jules. — Avant d'être premier ténor au Théâtre lyrique (1855-56), Jules Monjauze avait été jeune premier à l'Odéon : un *Bourgeois de Rome*, 1845 ; *Diogène*, l'*Ingénue à la Cour*, les *Touristes*, *Echec et Mat*, 1846 ; en *Province*, le *Manchon*, le *Paquebot*, la *Loge de l'Opéra*, la *Course à l'héritage*, *Au petit bonheur*, *Il ne faut pas jouer avec le feu*, une *Provinciale*, 1847 ; engagé à St-Pétersbourg, 1849-50, c'est à son retour qu'il se consacra à la carrière musicale dans laquelle il obtint de si beaux succès — au Théâtre Lyrique, en province, à l'étranger et surtout à Bruxelles. En Russie, Monjauze épousa Mme Vve Lejars, née Jolibois ou Cuzent. V. Lejars. Monjauze était depuis 1864 Chevalier de l'Ordre d'Isabelle la Catholique.



Henry MONNIER
Caricature d'Et. Carjat

MONLASSET. — Lille 1843-47.

MONLAUR, Jean, Antoine Marchand dit. — Comédie française 1832.

MONNEROT-Dumaisne, Clément, Archange. — Odéon 1876.

MONNET. — Deuxième comique, Lille 1789-1790 et auteur d'un certain nombre d'ouvrages dramatiques cités par M. Léon Lefebvre (*Hist. du Th. de Lille*, t. II, p. 66, en note). Plusieurs de ces pièces furent imprimées et publiées chez Cailleau, Paris, 1794 à 1802. En 1792, Monnet appartenait au Th. Molière.

MONNET. — Régisseur et père noble. Th. du Luxembourg 1845.

MONNIER, Henry, Bonaventure. — Naquit à Paris le 6 juillet 1799, 31, rue de la Madeleine et non pas « un an juste après la proclamation de l'Empire » ainsi qu'il l'a écrit lui-même. Comme Horace Vernet, Charlet, Raffet, Béranger ou Balzac, l'enfant vit donc beaucoup de plumets et de bonnets à poils, de sabretaches pendantes et de dolmans flottants au vent. Il fit d'assez mauvaises études au lycée Bonaparte, en sortit à 16 ans, entra dans une étude de notaire, puis, comme surnuméraire au ministère de la justice. Le nouveau venu apportait avec lui un esprit sarcastique et mystificateur dont il ne se départit du reste jamais. Ce passage dans les bureaux nous valut plus tard, en 1828, le cahier d'images : *Mœurs administratives dessinées d'après nature*. Inutile de dire que l'ad-mi-nistra-tion refusa de réchauffer plus longtemps un pareil serpent dans son sein. Monnier se tourne alors vers la peinture : élève de Girodet puis de Gros, il se fait encore des ennemis dans ce monde artistique par l'inconscience de ses propos et de ses tours. Doué d'une facilité de main extrême, il s'amuse à croquer tout un monde de commis, d'étudiants, de grisettes ; ses petits croquis tantôt comiques, tantôt profondément philosophiques, aujourd'hui si recherchés des amateurs, sont de vrais chefs d'œuvre. Tout le monde de la Restauration y passe. Un jour, il part pour l'Angleterre avec le peintre Eugène Lami, voyage d'études dont il rapporte une série de dessins bien curieux : une autre fois c'est vers la Hollande qu'il dirige ses pas. En 1830, paraît la première édition des *Scènes populaires*.

Dessinateur, écrivain, humoriste surtout, conteur de salon, Henry Monnier voulut devenir comédien. Distingué, sobre, vrai, cherchant le détail dans le costume, tel fut Monnier sur le théâtre. Mais il était aussi de ces artistes très fins dont certains effets ne passent pas

EFERUS - Recherches & Classification numériques

toujours la rampe. Ce furent cependant ses charges d'atelier qui le conduisirent insensiblement vers la scène. Ses amis lui conseillèrent de jouer devant le public les canevas mimés et parlés dans les cercles intimes. Et. Arago, directeur du Vaudeville, lui ouvrit les portes de son théâtre, et Monnier y débuta le 4 juillet 1831 dans la *Famille improvisée*, pièce à tiroirs où Brazier avait enclavé les meilleurs types des *Scènes populaires*, et où l'artiste remplissait quatre rôles. Succès énorme, soirée inoubliable, qui fut incontestablement l'apogée de sa carrière comme comédien : le type immortel de Joseph Prudhomme était campé !

Henry Monnier joua au th. du Vaudeville le *Contrebandier*, *Joseph Trubert*, le *Courrier de la Malle*. Mais, chose étrange ! Autant il était inimitable et plein de verve dans les types composés par lui, autant il était en général incolore dans les œuvres des autres. Alors il eut le bon esprit de restreindre son répertoire à quelques pièces spéciales, qu'il alla promener dans les départements et en Belgique. Ce fut dans le cours de l'une de ces tournées qu'il rencontra en 1833, à Bruxelles, la famille Linsel dont nous avons déjà parlé (v. Linsel). Caroline Linsel, la plus jeune des trois sœurs, était honnête, charmante, vive, fine et promettait une actrice distinguée. Henry Monnier en devint follement épris. Il repart en représentations dans les Flandres, puis à Lyon, à Marseille, à Toulon, villes d'où il écrit des lettres enflammées à sa fiancée. Enfin il revient en droite ligne de Toulon par la *diligence*, pour donner son nom, au mois de mai 1834, à la jeune fille, dans la petite église du Finistère, à Bruxelles.

Aussitôt la lune de miel terminée, le couple revient à Paris où commence la lutte de tous les jours avec les besoins de l'existence, Caroline se pliant à toutes les exigences, lui ne sachant supporter ni ennuis, ni déconvenues. Nous possédons dans notre collection d'autographes huit lettres d'Henry Monnier, à Ferville, adressées de Nantes et de Parnes, janvier-décembre 1836. Elles sont navrantes, et d'autant plus navrantes venant d'un amuseur condamné à faire rire ses semblables. Le théâtre en province le nourrit mal, lui et sa femme. Alors il fait des portraits dans les villes où il passe; il en inonde la ville de Nantes; idole des réunions bourgeoises, on le recherche, on l'invite; le dîner en ville, selon le mot de Mirecourt, fait partie du budget de sa maison; pendant quarante ans on traite comme un célibataire ce père de famille; puis quand il est à bout d'engagement et serré de trop près par les huissiers, il va se réfugier à Parnes dans la petite maison de son père. Un de ses biographes nous apprend qu'il se fit aussi directeur de troupe et alla donner des représentations en Belgique, en Allemagne et en Russie. De retour en France, il reparut au Vaudeville, et fut ensuite engagé aux Variétés. Il tira de son esquisse intitulée les *Compatriotes* une pièce (éditée en 1849) dans laquelle il créa avec succès le principal rôle. Puis, en 1852, prenant pour collaborateur Gustave Vaez, Henry Monnier donne à l'Odéon une comédie en cinq actes et en prose, *Grandeur et décadence de Monsieur Joseph Prudhomme*, rôle de Prudhomme, 23 novembre. Il y fut étonnant de fantaisie. M. Prudhomme, c'est Monnier de la tête aux pieds, d'ailleurs, même à la ville : il a sa voix, son port majestueux, ses allures



Une scène de *Grandeur et Décadence de M. Joseph Prud'homme*
Dessin d'Henry MONNIER

EFERUS - Recherches & Classification numériques

solennelles et comiques. Impossible sous cette apparence de petit rentier tranquille et inoffensif, de deviner l'humoriste et le « fumiste », si le mot était inventé.

Comédien irrégulier, Henry Monnier ne joua guère à partir de cette époque qu'en représentations, et dans des rôles arrangés pour lui : Palais-Royal, 10 février 1855, le *Bonheur de vivre aux champs*, comédie en un acte de lui, en collaboration avec Boyer ; même jour : le *Roman chez la portière*, en collaboration avec Gabriel, rôle de Mme Desjardins. Le 31 octobre 1862, nous savons par une lettre de lui qu'il est à Liège en représentations ; en juillet 1863, il joue aux Folies dramatiques dans la *Mère de la débutante*, le rôle d'une « portière à 12 jupons, le nez barbouillé de tabac, ayant une fille qui cultive la tragédie ». Depuis longtemps les nécessités de la vie l'ont séparé de sa femme qui gagne péniblement comme actrice en province de quoi nourrir leurs enfants. Il lui écrit de Toulon, hôtel de la Croix d'or, le 22 octobre 1870 : « Je suis bien malheureux... Si tu me voyais, je te ferais pitié... J'écris une pièce que nous devons jouer ensemble. Je te vois comme je te voyais quand je suis venu ici pour la première fois. J'ai demandé à loger au même hôtel, dans la même chambre où je t'écrivais, dans cette même ville d'où je partis pour aller t'épouser... »

Oui, il y a trente sept ans ? Et Monnier en a soixante-huit quand il écrit encore : « Est-ce ma faute si au lieu de te rendre heureuse, comme je l'avais rêvé, le contraire est arrivé ?... Qu'as-tu à me reprocher dont je sois si coupable ? »

Sa femme a écrit de son côté : « Il ne fallait pas lui demander compte de ses actions ; elles n'étaient jamais réfléchies. Il suivait l'impulsion qui lui semblait la plus agréable... Je crois et *j'espère* qu'Henry n'a jamais été bien malheureux. »

Henry Monnier avait nourri longtemps l'espoir d'entrer à la Comédie française pour y jouer les rôles à manteaux. Mais plus il avançait en âge, plus il en fut réduit à se confiner soit à Parnes, par Magny-en-Vexin, soit dans son modeste appartement de la rue Ventadour, n° 5, au quatrième, où il vivait avec sa femme, son fils, ses deux filles et un petit-fils. (Lettre d'Albert Delasalle, *Nouvelles de Paris*, 11 janvier 1876.) Le dimanche 31 décembre 1875, Monnier fut pris d'un étouffement et perdit connaissance. Il ne mourut que quarante-huit heures après.

Une bibliographie très complète des écrits d'Henry Monnier non réunis en volumes a été publiée sous la signature de Charles de Lovenjoul, dans l'*Intermédiaire* (XXIII, 573 et suiv.). Des autographes de lui, quelquefois signés *Prudhomme*, passent assez souvent en vente publique.

Le nom d'Henry Monnier fut donné à une rue de Paris (la rue Bréda) et le *Figaro* du 19 juin 1904 rend compte des résultats de la fête artistique, dite fête d'Henry Monnier, organisée sous les auspices du dessinateur Léandre, pour soulager l'infortune de la fille aînée de l'humoriste.

Biographie : Champfleury, *Henry Monnier, sa vie, son œuvre*, Paris, E. Dentu, 1879, avec un catalogue complet de l'œuvre et 100 gravures fac-simile. Eug. de Mirecourt, *Henry Monnier*, Paris 1857. *Paris-Théâtre*, n° 193, 25-31 janvier 1877, notice par F. Jahyer.

Bibliographie : *Mémoires* de Bouffé, p. 259 et 306.

Iconographie : L'iconographie de Monnier est copieuse. On peut citer : un portrait de lui exécuté à Londres en 1822, alors qu'il étudiait l'aquarelle sous un maître anglais (en possession de Monnier au moment de sa mort, 1876).

— Henry Monnier dans quatre rôles de la *Famille improvisée* (1831).

— Deux dessins de Kreutzberger d'après deux photographies posées par H. Monnier.

— Dessin au crayon d'Aimé Millet (en buste), 1875. Reproduit dans l'ouvrage de Champfleury, p. 179.

— Miniature de 1833. Reproduit dans l'ouvrage de Champfleury, p. 185.

— Buste par H. Moulin, foyer de l'Odéon. Reproduit dans l'ouvrage de Champfleury, p. 275.

— L'*Artiste*, lith. mi-corps, de ¾ à droite, d'après Gavarni, 1840.

— L'*Artiste*, lith. en pied, de ¾ à droite, d'après Gavarni.

— Le *Bouffon*, 10 nov. 1867. Caricature par Ancourt, en pied, de face, en costume de garde national dans M. Prudhomme.

— L'*Eclipse*, 16 février 1868.

— Le *Boulevard*, 20 juillet 1862, en pied et de profil à droite, caricature par Et. Carjat.

— *Paris-Théâtre*, n° 193. 25-31 janv. 1877. Photo mi-corps de ¾ à droite dans M. Prud'homme, cliché Carjat.

— Le *Rire*, 4 juin 1904. Souvenir du Bal Henry Monnier.

— En janvier 1911, le Cercle artistique de Bruxelles organisa une Exposition Henry Monnier avec les collections de M. H. de Bastier et des descendants du peintre Madou. La plupart des œuvres exposées étaient inconnues en France.

MONNIER, Henry, Mme Caroline née Péguchet, dite Linsel, femme. — Née à Bruxelles le 2 février 1809 (v. famille Linsel), fille de comédiens, rôles d'enfants Bruxelles 1824-25, amoureuse 1828-31 puis soubrette. Nous avons dit à l'article Henry Monnier comment elle épousa celui-ci le 21 mai 1834, et quelle vie de misère elle mena à sa suite, dans ses périgrinations en province, toujours vaillante. Artiste d'un certain talent, Mme Henry Monnier qui adorait son mari, résolut cependant de se séparer de lui afin de trouver le moyen de faire vivre sa famille ; c'est ainsi qu'on la vit dans

EFERUS - Recherches & Classification numériques

les rôles de Déjazet à Rouen 1849-53, à Versailles 1854, à Rouen 1861-68. En 1878, âgée de 69 ans, avec 60 ans de th., elle obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes, et mourut le 13 octobre 1887 à Parnes où reposait déjà son mari, laissant le souvenir d'une femme courageuse, d'une artiste intelligente et d'une bonne camarade. (*Rapport* Garraud, 1888.)

Bibliographie : Champfleury, *Henry Monnier*, ouvrage déjà cité.

Iconographie : Mi-corps de profil à gauche, dessin à la mine de plomb, 1834, par H. Monnier, reproduit dans le volume de Champfleury, p. 187.

MONNIER. — Sous ce nom : Mme Hélène, Amélie *Monnier*, Châtelet 1863-1864, Th. Déjazet 1865, Délass. com. 1867, Bouffes 1868-69, Paris 1870-72, Reims 1873, Paris-Vaudeville 1881 et années suivantes. Habitait Paris en 1910; *Monnier*, Ch., Mich., Nap. Jacquelin dit, Montparnasse 1864-67 ; Mme *Monnier*, Marg., sa mort, *Rapport* 1883; Mme *Monnier*, Jeanne, sa mort, *Rapport* 1896.

MONNIN, Joseph, Marius, né en 1846. — Nîmes 1873, St-Etienne, Toulouse, Lille, Genève 1878, Angers, Liège, Besançon 1882, Limoges, Dijon, Toulouse, Poitiers, Amiens, Brest, Tours 1898-1901, Bagnols-sur-Cèze 1902 et années suivantes. En 1907, 60 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. — Sa femme, Adèle, Eugénie *Roure*, mêmes étapes depuis Liège. — Habitaient Bagnols en 1910.

MONPACH, Mme. — Sa mort, *Rapport* 1906.

MONPLAISIR, Mme Sornet dite. — Danseuse et professeur. En 1890, 66 ans, 52 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1905.

MONPLAISIR, Joseph Sornet dit. — Sa mort, *Rapport* 1909.

MONPLAISIR, Georges Sornet dit. — Châtelet, Gaîté. Décédé dans sa 55me année en son domicile, rue Voltaire, 26. Inhumé à Villemomble. Laissant une veuve et un fils.

MONRÉAL, Hector, Joseph Rieunier dit. — Né à Carcassonne en 1840, dessinateur au Ministère de la guerre, puis acteur au th. Montmartre, fut surtout connu comme auteur. Abandonnant la scène vers 1865, Monréal trouva un collaborateur de quarante années dans Henri Blondeau, bien qu'il ait collaboré aussi avec Hermil, de Jallais, Siraudin, Chivot, Duru, Desmarquette, Grisier, Lemonnier, Feautrier, Giry, Delilia. La « marque » Monréal et Blondeau tint l'affiche un demi-siècle avec 52 pièces, sans parler des chansons. Mais Monréal excella surtout dans la Revue au th. St-Pierre, à Déjazet, au Château d'Eau, aux Variétés. Ses articles nécrologiques (*Figaro*, 21 mai; *Comœdia*, 22 mai 1910) ont rapporté les titres des plus connues. Sa dernière œuvre (avec Blondeau), fut le *Paradis de Mahomet* aux Variétés. Monréal s'éteignit à Asnières, à l'âge de 70 ans, dans les bras de son fidèle Blondeau, après six mois de souffrance, laissant une veuve. Les obsèques eurent lieu le 23, à 10 h. et demie du matin, à l'église Ste-Geneviève d'Asnières, maison mortuaire 17, rue de Nanterre, et *Comœdia* du 22 reproduisit son portrait et le tombeau que Blondeau et Monréal s'étaient fait construire au cimetière d'Asnières.

MONROSE, famille. — Très ancienne famille de comédiens. Un *Monrose* débuta à la Comédie française en 1756, et une demoiselle *Monrose* est à Lyon en 1764. Une autre demoiselle *Monrose* débute à la Comédie en 1783, et de 1783 à 1785 nous trouvons à Cassel : Mme *Monrose*, première actrice et mère noble aux appointements de mille thalers (congédiée en 1786); Mlle *Monrose*, *aînée*, ingénue, aux appointements de 300 thalers (congédiée en 1786) et Mlle *Monrose*, cadette, rôles de travestis. Mme Monrose mère appartint plus tard à la troupe du Prince Henri de Prusse. Parlant du café de la Victoire, le *Tribunal volatile* écrit en l'an x : « On y distingue un nommé *Monrose* et sa petite femme... Il jouait jadis aux Associés. »

MONROSE père, Claude, Louis, Séraphin Barizain dit. — Né à Besançon le 6 décembre 1783, issu d'une famille de comédiens — son père, chanteur fort estimé, sa mère, une Crescent (v. ce nom), jouant les ingénues, sa tante, les premeirs rôles d'opéra, etc. — Après quelques études ébauchées au collège de Chartres, Monrose débuta au th. des Jeunes artistes. On écrit de lui en 1803 : « Ce jeune homme est bien précoce pour son âge; s'il continue, on pourra le citer comme Préville, Dugazon et nos meilleurs comiques. » Engagé au th. Montansier, 1804, premier comique à Bordeaux puis à Nantes, il fut remarqué dans cette dernière ville par Mlle Raucourt qui l'engagea pour l'Italie. Boucher de Perthes dans ses *Souvenirs* (31e lettre) signale sa présence à Gênes, en 1807, et en fait le plus grand éloge. En 1808, à Turin, il devient l'idole du public. Le *Courrier de Turin* écrit en mai 1808 : « Monrose est un excellent valet. Personne, même à Paris, n'est aussi bien fait pour les *Crispins* que lui. » En 1809, à Turin : « Toutes les causeries cessent (dans la salle) dès que Monrose joue dans les rôles où il excelle. »

Monrose resta huit ans en Italie, et ne revint en France qu'à la suite des événements de 1814. Engagé à Lyon, il y reçut, sans l'avoir sollicité, un ordre de début à la Comédie française (26 août 1814). Ce début n'eut pourtant lieu que le 11 mai suivant, dans l'*Etourdi*, par le rôle de Mascarille, et comme cette comédie ne figurait plus depuis longtemps au répertoire, faute d'un valet plein de verve et de chaleur,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ce fut comme une résurrection. Le 1er avril 1817, il était nommé sociétaire.

D'une taille un peu petite pour les valets de grande livrée, mais doué d'un bon masque et d'une excellente verve comique, Monrose réussit supérieurement dans les personnages fourbes et adroits, tels que Dave de l'*Andrienne*, l'Olive du *Grondeur*, Strabon de *Démocrite*, Scapin des *Fourberies*, etc. Naturel, mordant, sensibilité, telles furent les qualités de Monrose, auquel on ne reprochait parfois que sa tendance à la charge.

Monrose créa soixante-dix rôles, dont M. E.-D. De Manne a dressé la liste (*Troupe de Talma*), parmi lesquels : Eugène du *Médisant* 1816, Frontin du *Mari et l'amant*, Germain de la *Jeune femme colère* 1821, Charençon des *Quatre âges*, Ambroise de *Valérie* 1822, Valentin de l'*Ecole des Vieillards* 1823, Chalais de l'*Argent* 1826, Desprez des *Trois quartiers* 1827, Bargeot de *Chacun de son côté* 1828, Dominique de *Dominique le possédé* où il fut inimitable 1831, Vertpré du *Mari de la veuve* 1832, Bernardet de la *Camaraderie* 1836.

Mélancolique à la ville, et devenu sur la fin de sa vie toujours inquiet et soupçonneux, Monrose fut profondément affligé par la mort de sa femme, survenue vers 1841. Dès lors, ses facultés mentales s'affaiblirent. Retraité le 1er avril 1842, il fut confié aux soins du Dr Blanche. Sa représentation de retraite ayant été fixée au 7 janvier 1843, avec Rachel dans *Andromaque*, le Dr Blanche eut assez confiance en lui pour lui laisser jouer Figaro du *Barbier de Séville*, ne l'abandonnant pas un instant dans les coulisses. Qui le croirait ? Ce pauvre être privé de raison retrouva toute sa mémoire et son talent en présence du public qui le couvrit d'applaudissements. La recette s'éleva à 9939 francs. Ce fut comme le dernier éclair. Monrose mourut le 20 avril suivant, et fut inhumé au cimetière de Montmartre.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — E.-D. De Manne, la *Troupe de Talma*.



MONROSE père
rôle de Mascarille, d'ap. Lacauchie

Bibliographie : H. Lyonnet, *Mlle Raucourt et les Comédiens français du Prince Eugène*.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 86.

— En Crispin, buste plâtre, h. 0 m. 60, par Gayrard, n° 165.

— Les Sociétaires de la Comédie en 1840, par Ed. Geffroy.

— Mascarille de l'*Etourdi*, n° 167.

— En Crispin, peinture toile, h. 1 m. 30, l. 0 m. 90, par P.-A. Pichon, 1862. Exposé au Salon de 1863 (n° 1487), don de Louis Monrose fils, n° 202.

— Groupe d'artistes, dessin au crayon noir, par Et. Bouchardy, vers 1820, n° 416.

— Statuette plâtre, h. 0 m. 40, par P. Gayrard, 1845. En pied, costume de grande livrée. La même en bronze, offerte en mars 1845, a disparu avant 1875.

— Peinture, par L. Boilly, collection Wattel-Bayard, de Lille.

— Peinture, par Me Tripier-Lefranc, Salon de 1834.

— Peinture, par Pichon, foyer de l'Odéon.

— Statuette-charge, plâtre, par Dantan, 1837, musée Carnavalet.

— Buste, par Caunois, Salon de 1819.

— Médaillon plâtre, par Gayrard, Salon de 1831.

— En buste, costume de ville, lith., par Ch. Giroux ; id., par Noël, 1833 ; id., par le même, 1837 ; id., par Vigneron.

— En pied, dans Mascarille de l'*Etourdi*, lith. de Rigo d'après A Lacauchie.

— En pied, dans Figaro du *Barbier de Séville*, caricat. an. pour le *Charivari*.

— Scène de *Dominique le possédé* (l'*Artiste*), par Alf. Johannot, lith.

— En pied, dans Mascarille de l'*Etourdi*, par Colin, lith. de F. Noël.

MONROSE. — Frère du précédent. Avait débuté dans l'emploi des Martin à Lyon. Mourut au Hâvre en novembre 1829, d'une maladie de langueur, laissant une veuve et quatre enfants.

EFERUS - Recherches & Classifications numériques

MONROSE fils, Antoine, Martial, *Louis* Barizain dit. — Né à Turin le 10 juin 1811, fils de Claude, Louis, Séraphin, époux de Marie-S. Drouart, chanteuse de l'Opéra et de la Renaissance, fit ses études au Lycée Charlemagne, suivit les cours de l'Ecole de droit, et, jusqu'à l'âge de 21 ans, se prépara pour se faire recevoir avocat. Clerc d'avoué, Louis Monrose ne tarda pas à vouloir suivre la carrière paternelle. Débuta le 21 juin 1833 à la Comédie française, y resta quelque temps, et partit pour la province. Nouvelle apparition à la Comédie de 1837 à 1841 : Desrousseau de la *Camaraderie* 1837, Jasmin de *Il faut que jeunesse se passe*, M^lle^ *de Lignerolles*, le *Camp des croisés* 1839, le *Bourgeois de Gand*, la *Course au clocher*, *Laurent de Médicis*, le *Menestrel*. En 1841, il entre à l'Odéon où il reste pendant quatre ans en qualité de directeur, d'auteur et d'acteur. « Cet artiste a hérité des qualités de sa famille, écrit-on en 1842, et tout prouve qu'il ne fera pas tache à son nom. Il a l'entrain, la gaîté, l'esprit, le mordant de son père. « Un peu triste, un peu grimaçant peut-être, mais artiste vaillant et lettré, et possédant la grande tradition paternelle dans tous les personnages de convention du grand répertoire.

M. F. Jahyer dans sa biographie de Louis Monrose a donné la liste très complète de toutes les pièces où Louis Monrose créa un rôle. Nous ne pouvons les citer toutes, mais nous rappellerons un *Jeune homme* 1841, les *Ressources de Quinola*, rôle de Quinola, grand succès personnel, le *Voyage à Pontoise*, *Falstaff*, le *Baron Lafleur* 1842, la *Ciguë* 1844. L'année 1845 le trouve au Vaudeville. Nouveau début à la Comédie le 11 juin 1846; directeur du théâtre de Nîmes. Retour à l'Odéon 1847, et rentrée à la Comédie française le 19 juin 1849; sociétaire le 1^er^ janvier 1852.

La carrière de Louis Monrose, pendant les vingt années qu'il passa à la Comédie, fut des plus remplies. Outre tous les emplois comiques de l'ancien répertoire, il reprit une foule de rôles dans le moderne, sans compter trente créations nouvelles, notamment dans le *Duc Job*, les *Deux Veuves*, l'*Africain*, un *Jeune homme qui ne fait rien*, etc. La liste de ces créations se trouve dans la biographie de Jahyer. Eu 1865, il fut nommé professeur suppléant au Conservatoire, et en 1867, titulaire. Il compta parmi ses élèves MM. Truffier, Sicart, M^mes^ Legault, Patry, etc.

Comme auteur, Louis Monrose donna entre autres : l'*Obstacle imprévu*, un acte, avec Hostein, 1838; le *Comique à la ville*, un acte en prose, 1845 (Odéon); la *Couronne de France*, trois actes en vers, 1847 (Odéon); les *Viveurs de la maison d'or*, trois actes en vers, avec Durantin, 1849 (Odéon); *Figaro en prison*, monologue en vers joué par lui (en collaboration avec L. Lesguillon, Comédie française, 9 fév. 1850); *Mon ami Babylas* (ou *Babolin*), un acte en vers, avec M^e^ Achille Comte (Gymnase); plus un volume de poésies : *Petites satires et menus propos*, Paris, 1870, in-12.

Louis Monrose prit sa retraite de sociétaire le 1^er^ janvier 1869. En 1873, âgé de 63 ans, il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il mourut le 7 juillet 1883, à Paris, Cité Malesherbes, 10 et fut inhumé au cimetière Montmartre. Il avait été nommé officier d'académie.



Louis MONROSE, d'après Eust. Lorsay

Biographie : *Galerie Lorsay*, notice par Alb. Blanquet; *Paris-Théâtre*, n° 110, notice par F. Jahyer.

Bibliographie: d'Heylli, *Journal intime de la Comédie française*.

Iconographie : *Galerie Lorsay*, en pied de ³/₄ à droite dans *Romulus*, dess. par Lorsay, gravure par A. Collette.

— *Paris-Théâtre*, n° 110, photo en buste.

— Musée de la Comédie française, dans Sganarelle du *Médecin malgré lui*. V. les *Sociétaires de la Comédie française en 1864*, par E. Geffroy.

— Portrait par E. Fichel, Salon 1859.

— Portrait par V. Giraud, Salon 1864.

— Buste marbre par P. Gayrard, foyer de l'Odéon.

— Moulage plâtre, Comédie française.

MONROSE, Eugène Barizain dit. — Frère du précédent, avait débuté dans l'emploi des amoureux à la Comédie française en 1839. Rouen 1843, Odéon 1845, Bruxelles, La Haye, Rouen, Bordeaux 1855, Bruxelles 1858-59, Lille, Angers, Bruxelles 1862, La Haye 1863-1865, Ambigu, *Maxwell* 1867. Vers 1868, Eugène Monrose, qui avait été précédemment lecteur particulier du Roi de Hollande, se fixa en Belgique, et devint professeur au Conservatoire de Bruxelles. Chevalier de la Couronne de Chêne 1876. En 1877, 60 ans, 37 ans de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

théâtre et 500 fr. de pension. En 1882, il publia une brochure : *Conférence sur l'art de la parole*. En 1889, Chevalier de l'ordre de Léopold. Sa mort survenue sans doute à Bruxelles (?) fut annoncée au *Rapport* de 1899.

MONROSE, Mme Barizain, dite, née Chollet. — Femme du précédent, née vers 1817, fille de l'éminent chanteur Chollet. Longtemps attachée aux théâtres du Parc et des Galeries, à Bruxelles, elle quitta la scène vers 1880. En 1883, 65 ans, 500 fr. de pension. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1893.

MONROSE, Auguste Barussaud. — Alger 1868-70.

MONROSE, Maurice, Georges, Barizain dit, de la grande famille des Monrose. — A sa sortie du Conservatoire dont il avait été lauréat, G. Monrose fut engagé au th. du Parc, à Bruxelles, puis au Vaudeville en 1898. Il sut s'y faire remarquer, même dans des bouts de rôles, et mourut prématurément à 29 ans, 14, rue Lecomte de Lisle, à Auteuil. Ses obsèques, où ses amis vinrent en grand nombre, eurent lieu le 6 décembre 1902, au cimetière Montmartre.



Mlle Céline MONTALAND
d'ap. la photo Boyer

MONS. — Lyon 1826.

MONTAGNE, Mlle Marie. — Pensionnaire à la Comédie-Française 1858-59 (d'Heylli, *Journal intime de la Comédie Française*, p. 242).

MONTAIGU, Elie, Théodore, Henri Bourgeois dit. — Paris 1853-55, Charleville 1867-69, Châlons s/Marne 1870-72.

MONTAINVILLE, Jules, Ch., Jos., connu aussi sous le nom de J.-J. *Berger*. — Amiens 1852-1853, Oran 1855, Gand 1856-57, Oran 1858-59, Londres, Lorient, Bruges, Port d'Espagne 1864-68, Rio-de-Janeiro 1869-70, Jersey 1872, Châtelet 1873-75, Oran 1876, Paris 1877 et années suivantes. En 1882, 63 ans, 33 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1893, sous le nom de *Jules Berger*.

MONTAL, Charles, Nicolas Bonlarron, dit — Bon troisième rôle de drame de cape et d'épée et l'un de ses derniers « croyants », débuta à Belleville, d'où il passa à la Porte-St-Martin (1864). Il avait du courage et de la volonté. On le vit également à l'Ambigu, où il créa notamment l'*Officier de fortune*. Après la guerre franco-allemande, Montal fit un long stage chez Castellano, qui dirigeait alors les deux scènes du Châtelet et du th. Historique. Revenu à l'Ambigu sous la direction Rochard, il sut se faire remarquer dans *Roger-la-Honte-Martyre*, les *Mystères de Paris* (rôle du maître d'école) 1884-93. Châtelet 1894-95. Montal avait pu mettre quelque argent de côté. Il se retira pour vivre en fermier dans un petit pays de la Haute-Marne, à Vesaignes-sur-Marne, où il avait fait un héritage, et c'est là qu'il vécut près de sa femme ses dix dernières années. Cet esprit sceptique et railleur mourut là comme un sage, à 66 ans, après une longue maladie le 1er mai 1903. Montal touchait la pension de 500 fr. pour ses 39 ans de th. depuis 1898.

MONTALAME. — Bordeaux 1843.

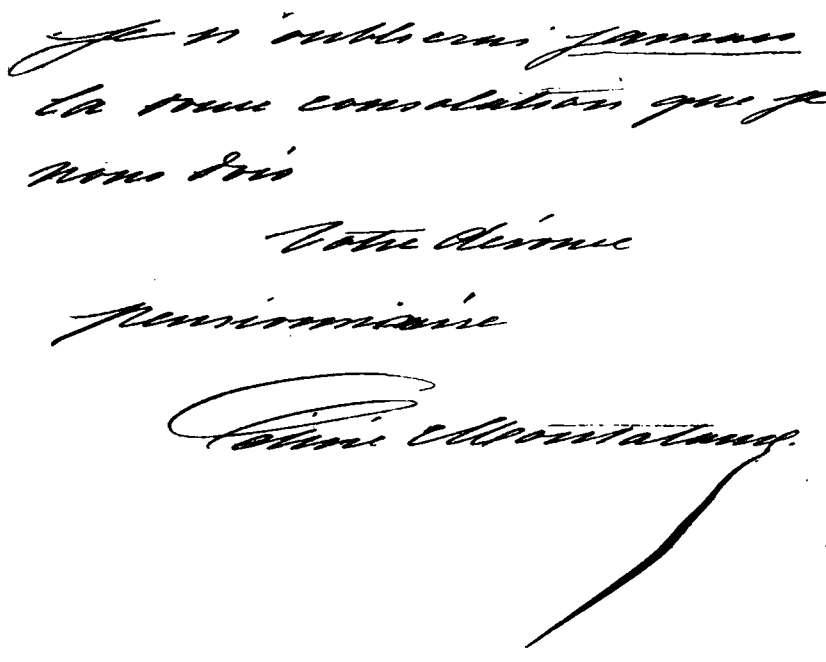
MONTALAND, Jean, Ant. M. — Comédien de province, Berlin 1845, Vaudeville 1847-49, Gaîté 1850, Palais-Royal 1852-56, Paris 1858, Amsterdam 1859-61, père de la suivante.

MONTALAND, Mlle *Céline*, Marie, Henriette. — Fille de comédiens de province, née à Gand le 10 août 1843, créa à l'âge de six ans, à la Comédie-Française, le rôle de la petite Camille dans la *Gabrielle* d'Emile Augier, puis un autre rôle d'enfant dans *Charlotte Corday*. Enfant prodige, son père la fit engager au Palais-Royal où elle obtint un succès inouï dans des rôles faits à sa taille : la *Fille bien gardée* (6 sept. 1850), *Mam'zelle fait ses dents*, la *Fée Cocotte*, les *Crapauds immortels*, *Maman Sabouleux*, *Majesté de dix ans* (1er août 1854). Entre temps, le père Montaland exhibe sa progéniture dans les provinces, à Genève, 1852-53, et l'annonce comme âgée de huit ans. Il revient dans cette ville en 1857-1858, et pousse une pointe en Italie. En 1860, Céline est déjà une belle jeune fille. En avril de cette année, elle débuta à la Porte-Saint-Martin dans le rôle de Liana du *Roi des Iles* (chute), joua encore un rôle dans le *Pied de mouton* et passa au Gymnase vers 1863. *La femme qui se jette par la fenêtre*, la *Maison sans enfants* (Mme de Champrosay) 1863, *Fabienne*, 1865, Palais-Royal 1866. C'était alors une des plus belles femmes de Paris. Elle joue le drame ou la comédie indifféremment. En 1870, elle est à New-York (*Mémoires d'un Cabot*, par Hittemans). A la Gaîté, au Châtelet (1873), aux Nouveautés, à la Salle Taitbout ; partout sa rare beauté et son mérite lui concilient les sympathies du public et de la presse

EFERUS - Recherches & Classification numériques

qui ne cessa jamais de la traiter en enfant gâtée.

En 1881, elle consentit à créer à l'Odéon la mère dans *Jack*, moyennant un cachet de 100 fr. par représentation. (Lettre autogr. à Ch. de la Rounat, 17 juillet 1880, coll. autogr. A. Bovet, N° 1416), puis partit pour la Russie où son succès fut tout aussi grand. Engagée à la Comédie-Française le 1er octobre 1884, Céline Montaland débuta sur cette scène le 13 décembre suivant dans *Bataille de dames*. Son embonpoint précoce la forçait déjà à prendre l'emploi des jeunes mères ! *Le Parisien*, la *Souris*, la *Princesse Georges*, *François-le-Champi*, le *Klephte*, *Jean Baudry*, *Henri III et sa cour*, *Petite pluie*. Sociétaire en 1888, officier d'académie en 1889, sa dernière création fut dans *Margot* et sa mort fut presque subite. Ayant contracté, sans le savoir, le germe de la rougeole au chevet de sa petite fille atteinte de cette maladie, elle se rendit au théâtre et fut saisie par le froid. L'éruption ne put se déclarer, et elle disparut ainsi en pleine beauté, en plein talent (8 janvier 1891). D'une excellente nature, douce, aimable, serviable, Céline Montaland ne comptait que des amis. Aussi, le jour de ses obsèques, l'église Saint-Roch (elle était morte rue de Valois, 7) était trop petite pour les contenir. L'inhumation eut lieu au cimetière Montmartre. Mme Céline Montaland laissa deux fils, MM. Gabriel et Gontran Davray (décédé fin mars 1911, à Paris) et une fille, Mlle Rose Montaland.



Autographe de Céline MONTALAND
(lettre à Em. Perrin) Collection d'autographes H. Lyonnet

Biographie . *Galerie Lorsay*, notice par Alb. Blanquet. *Paris-Théâtre*, N° 22. Notice par F. Jahyer (16-23 oct. 1873).

Iconographie : Musée de la Comédie-Franç., N° 138. Son portrait peint par Boldini. (Exp. des portraits d'artistes, 1900), 0.50 × 0.85, offert par ses deux fils. Peinture sur porcelaine par Deveaux de Chambord (Salon de 1868). Buste de plâtre par E.-F. Moret (Salon de 1889). Buste de plâtre par E.-C. Houssin (Salon de 1891). En pied, à l'âge de sept ans, dans *Mam'zelle fait ses dents*, lith. de A. Devéria (1850). En pied à dix ans, dans la *Fille bien gardée*, lith. de A. Devéria (1853). En pied, dans la *Rose de Bohême* (1854) par Lorsay, lith. par A. Collette. En pied, cost. de ville, lith. de Théo. En buste, eau-forte de Guillaumot. *Paris-Théâtre*, N° 22 (16-23 oct. 1873), photo en buste, de 3/4 à droite, cliché Saglio. Grav. sur bois, en buste de profil à gauche, par E. de Liphart, 1880. En buste de 3/4 à droite, grav. sur bois, colorée par Faustin. En pied, caricature, de face, par H. Mailly, lith. Destouches. Tête de 3/4 à gauche, par Em. Bayard, foyer du Palais-Royal. En buste de face, grav. sur bois, dessin de Gaston Vuillier, d'ap. la phot. de M. Boyer. Médaillon, grav. sur bois par H. Thiriat, d'après photographie Boyer. Musée de la Comédie-Française, N° 24. La Tapisserie des Gobelins, 5 mètres × 3 m., composition de Joseph Blanc, le *Couronnement de Molière*, représente au premier plan la figure de Mme C. Montaland.

MONTANGERAND, Achille, M. et Mme. — Troyes 1843-45, Marseille 1848. *Montangerand*, seul, Bruges 1853-56.

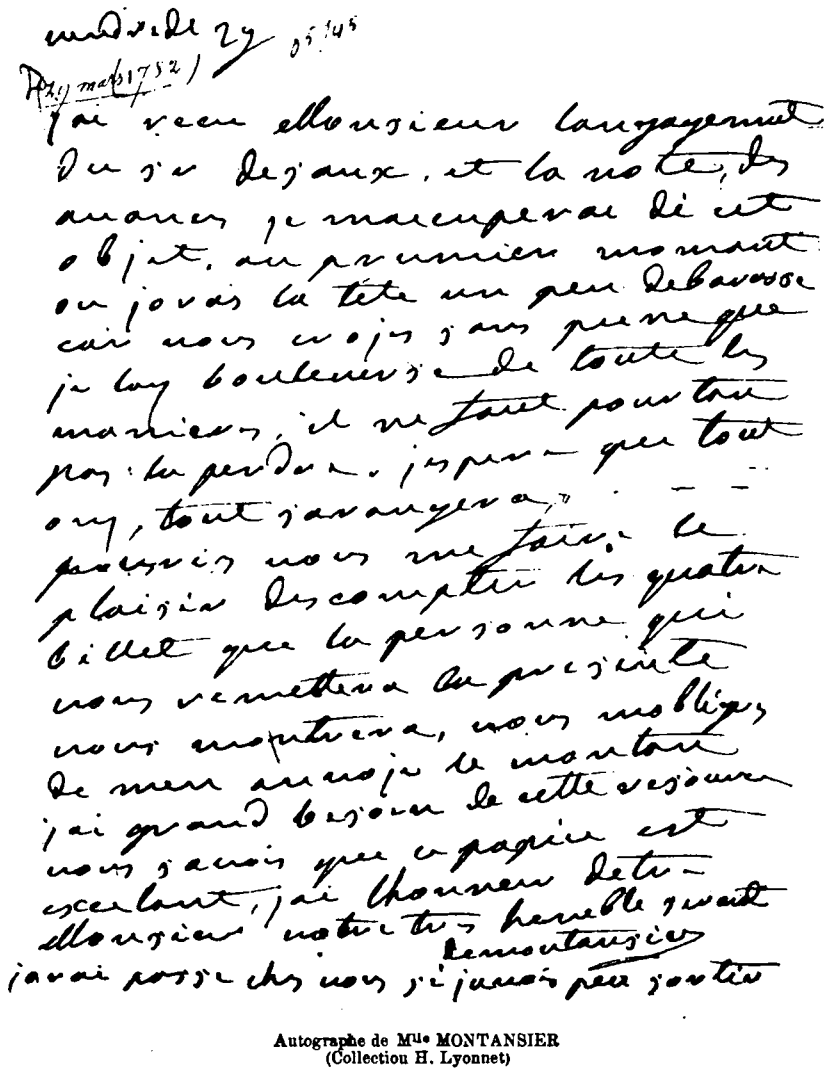
MONTANO, Mlle. — Th. Molière 1802, Angers 1807.

MONTANSIER, Mlle Marguerite Brunet dite — Une des plus originales figures qu'ait jamais vue le monde des théâtres. Fille légitime de Jacques Brunet, épinglier, et de Marie Capdeville, sa femme, Marguerite Brunet naquit à Bayonne, Maison d'Anglas, rue Faure, le 18 décembre 1730. Prématurément orpheline de mère, élève du couvent des Ursulines de Bordeaux, emmenée en Amérique par un de ses oncles, puis ramenée à Bayonne pour y voir mourir son père, la jeune fille fut recueillie par sa tante maternelle, une certaine dame Montansier, marchande à la toilette, 12, rue

EFERUS - Recherches & Classification numériques

St-Roch, à Paris. Elle avait alors 18 ans, de grands yeux noirs, un esprit vif et de la gentillesse à revendre. Les Archives de la Bastille, conservées à la Bibliothèque de l'Arsenal, contiennent des rapports qui ne sont pas des plus tendres pour la *Belle Béarnaise*, bien que remplis d'erreurs matérielles. Ils nous la dépeignent comme fille galante dès 1748, maîtresse d'un conseiller « à la troisième des enquêtes », un certain Husson, qui, nommé à l'intendance de la Martinique, l'emmena avec lui. Nous la voyons encore marchande de modes à St-Domingue. — selon le *Rapport* — puis de retour en France avec une suite exotique vers 1754, vivant d'expédients et maîtresse du comte d'Esparbès. Puis cette vie ultra galante — le *Rapport* cite les noms — semble s'être prolongée huit à neuf ans. C'est à l'un de ses amants, au jeune de St-Contest, fils du ministre des affaires étrangères, que reviendrait l'honneur d'avoir dirigé l'imagination ardente et le génie inventif de la Montansier vers le théâtre. Malgré son accent gascon et sa taille un peu ronde, elle aborde l'emploi des soubrettes à Nantes, dont elle venait d'obtenir le privilège du théâtre.

A vrai dire, la carrière de la comédienne nous semble avoir été bien courte. Renonçant aux planches, comme actrice, elle va désormais se consacrer pendant près d'un demi-siècle aux directions théâtrales, ayant comme bras droit son fidèle Nœuville, auquel nous consacrerons plus loin une étude.



Autographe de Mlle MONTANSIER
(Collection H. Lyonnet)

Nous retrouvons dès lors Mlle Montansier directrice à Versailles, Salle Satory (1768), exploitation heureuse qui lui suggéra l'idée de demander au roi, en janvier 1776, l'autorisation de construire une salle rue des Réservoirs. L'inauguration en eut lieu le 19 septembre 1777. Comment cette femme aux mœurs scandaleuses put-elle capter la confiance de Marie-Antoinette jusqu'au point d'obtenir son entrée au petit lever ? Les pamphlets de l'époque ne se firent point faute d'en tirer parti contre la reine. Bref, voici la Montansier devenue non seulement la directrice privilégiée des spectacles de Versailles, mais directrice des spectacles à la suite de la Cour. St-Prix, Dazincourt, Tiercelin, Mlle Joly, Mlle Mars enfant débutèrent chez la Montansier. Au cours de l'année 1782, comme on montait *Pourceaugnac* au château de Versailles, Marie-Antoinette témoigna le désir que sa protégée remontât sur le théâtre pour y remplir le rôle de la fausse Languedocienne (fait controuvé par G. Monval). Bien plus, le 8 novembre 1778, Mlle Montansier avait obtenu le privilège de plusieurs spectacles de province, formant ainsi une espèce de *trust* plus d'un siècle avant que le mot eût passé dans notre vocabulaire. Les scènes de la Loire et de la Normandie tombèrent ainsi sous son autorité, l'inséparable Nœuville, son amant et son associé, dirigeant la scène de Rouen. S'il nous faut croire un des pamphlets immondes répandus sur la reine

EFERUS - Recherches & Classification numériques

en 1789, cité par M. L.-Henry Lecomte, celle-ci aurait payé les dettes de la directrice en 1784. Quoiqu'il en soit, le départ de la famille royale de Versailles portait un coup fatal aux entreprises de Mlle Montansier déjà traquée par ses créanciers. Femme de ressources, elle se transporte à Paris, achète le 15 juin 1789, du duc d'Orléans, moyennant 570,000 livres, la propriété de onze arcades du Palais Royal, et trouve le moyen — la Révolution aidant — de ne pas verser un centime. S'installant alors dans la Salle des Beaujolais (salle actuelle du Th. du Palais-Royal), elle inaugure le 12 avril 1790 le *Théâtre de la Demoiselle Montansier*. Elle avait alors soixante ans. C'est à cette date qu'il faut reporter le libelle publié contre elle et son associé Nœuville sous ce long titre : *La Ribaude du Palais-Royal* ou *Anecdotes intéressantes et gaillardes, tirées de la vie libertine de Marguerite Brunet, dite la Montansier, ancienne directrice des spectacles à la suite de la cour, et maintenant la doyenne des matrones du Palais-Royal, rédigées par le sieur Neuville, dit le Roué, coopérateur de la Montansier dans toutes ses entreprises.* Imprimerie des Courtisanes à Paris, se trouvant dans tous les b..... du Palais-Royal, sans même en excepter les Variétés amusantes. » La liberté des théâtres proclamée le 19 janvier 1791 vint mettre à l'aise la Montansier et son associé. La salle du Palais-Royal fut réédifiée et agrandie par l'architecte Louis, du 15 avril au 13 mai de cette année.

Les anciennes amitiés de la directrice lui créaient cependant une situation fausse dans la société nouvelle. Mlle Montansier le comprit. Habitant au-dessus du Café de Chartres un second étage qui communiquait avec son théâtre, elle ouvrit un salon où elle convia toutes les personnalités parisiennes ; on y vit tour à tour Fabre d'Eglantine, Beaumarchais, Talma, Barras, Tallien, Chénier, les Girondins, les actrices Vanhove, Sainval, Contat, Desgarcins, Mars aînée, Thénard, les danseuses Rivière et Rose. Puis, le jour où la patrie est déclarée en danger, le 3 septembre 1792, à l'heure même où l'on massacre dans les prisons, elle envoie Nœuville à l'Assemblée lire un mémoire pour déclarer qu'elle groupe ses acteurs, danseurs, musiciens, employés et machinistes, au nombre de 85, dont 15 armés et 70 non armés, et qu'elle forme une compagnie franche pour marcher aux frontières. Casernée d'abord au Louvre, la petite troupe se mit en marche sur Reims, où Nœuville, son chef, tomba de cheval et se démit le bras. Clozel lui succéda dans le commandement. Le 26 octobre on entrait en Belgique, et cinq jours plus tard nos comédiens rejoignaient l'armée de Dumouriez.

Il nous faut ici rectifier une légende créée par Victor Couailhac (*Grandes et Petites aventures de Mlle Montansier*, 1863), colportée par Edouard Fétis (*Patria Belgica*, 1875), acceptée par M. L.-Henry Lecomte (*La Montansier*, 1904) mais démolie par M. A. Boghaert-Vaché (le *Petit Bleu*, 27 mars 1904). L'affiche du 12 novembre, nous représentant



Rez-de-chaussée du Théâtre Montansier vers 1805

la troupe de la Montansier *donnant une représentation dans la plaine de Jemmapes* a été fabriquée de toutes pièces par Victor Couailhac, comme d'ailleurs le reste de son roman. Ni Dumouriez dans ses *Mémoires*, ni aucune relation contemporaine, ni aucun journal de l'époque ne parlent de cette représentation supposée, dont Couailhac a connaissance en 1863 ! Or, le 12 novembre, Elleviou et Gavaudan, qui figurent sur la dite affiche étaient à Paris.

Quant à Dumouriez, vainqueur à Jemmapes le 6 novembre, il était resté à Mons du 7 au 11, se battait à Anderlecht le 12, et entrait à Bruxelles le 14.

L'histoire vraie se réduit donc à ceci : le 26 novembre, Mlle Montansier sollicita du ministre des affaires étrangères la permission de conduire une troupe de comédiens à Bruxelles : « Pleine de confiance dans les succès du général Dumouriez, dit-elle dans sa lettre au ministre, je le vis à son passage à Paris, je lui demandai l'agrément de conduire à Bruxelles, *aussitôt qu'il y serait entré, une troupe de la Propagande.* Il sourit, m'approuva et

EFERUS - Recherches & Classification numériques

m'y donna rendez-vous pour les fêtes de Noël. Plus heureux que présomptueux, il y est entré dès le 14 de ce mois, etc. »

Cette lettre était accompagnée d'un répertoire. Quand elle arriva avec sa troupe le 2 janvier 1793, à Bruxelles, l'habile directrice avait en poche 25,000 livres de subvention. M. A. Boghaert-Vaché nous a laissé le récit de ces représentations. Le dernier spectacle en Belgique fut annoncé pour le 23 mars, et lorsque le pays fut retombé sous la domination autrichienne, la Montansier réclama à l'Etat 26,320 livres en indemnité du déficit qu'elle avait éprouvé. Tous ces comptes figurent dans le livre de M. L.-Henry Lecomte.

La salle du Palais se trouvant trop petite au gré de Mlle Montansier, celle-ci se mit en quête d'un terrain favorable à l'édification de spacieux bâtiments ; elle acquit donc à cet effet, moyennant 460,000 livres fournies par des commanditaires l'espace occupé actuellement par le square Louvois, et y fit construire une vaste salle dont la façade était sur la rue Richelieu, alors rue de la Loi. L'architecte Louis fit merveille et l'ouverture du *Théâtre National* eut lieu le 15 août 1793. Le succès de la nouvelle salle fut cause de la perte de sa directrice. Les ennemis de la Montansier étaient nombreux. Le 13 novembre (23 brumaire), Chaumette, procureur syndic de la Commune de Paris, dénonce la citoyenne Montansier comme ayant fait bâtir la salle de spectacle de la rue de la Loi pour mettre le feu à la Bibliothèque Nationale ! Hébert vient à la rescousse et quarante-huit heures après Mlle Montansier est arrêtée et conduite à la prison de la Petite-Force, où Nœuville devait aller bientôt la rejoindre. Le véritable motif de cette accusation stupide avait été le désir d'installer l'Opéra, provisoirement réfugié boulevard St-Martin, dans la belle salle neuve de la rue de la Loi.

Le curieux interrogatoire de la Montansier fut publié dans le *Monde Artiste* (vers 1904) par les soins de M. Martial Teneo. On y trouve des choses bizarres, comme celle-ci par exemple : la Montansier, âgée de 63 ans, s'en donnant 45 ; le nom de ses commanditaires, ses relations, etc. De sa prison, elle écrit un mémoire justificatif, se réclame de Couthon, de la Commission populaire, de Colombel, secrétaire du nouveau Comité de sûreté générale, et le 16 septembre 1794 (30 fructidor, an II). après 10 mois de captivité, Mlle Montansier et Nœuville, enfin libres, tombaient en pleurant dans les bras l'un de l'autre.

Pendant ce temps, le Théâtre de la Montansier — devenu Théâtre de la Montagne — s'était assez tenu à flot. Mais le Théâtre National, lui, était devenu l'Académie de musique.

Alors commencèrent des revendications, source inépuisable de mémoires, de notes, d'observations, de procès. Enfin le 25 juin 1795 (7 messidor), la Convention, sur le Rapport de Vernier, fait droit aux réclamants en leur accordant huit millions... en assignats ! Encore si cette somme — dérisoire en assignats — avait été régulièrement payée ! Il n'en fut rien, et pressée par ses créanciers, Mlle Montansier en était réduite à vendre son petit théâtre du Palais-Royal qui ne lui donnait que des satisfactions. C'était sa dernière, son unique ressource. Le 6 septembre 1800, elle épousait Nœuville, son vieux compagnon des bonnes et des mauvaises heures et son associé.

Enfin, le 3 mai 1801, un arrêté des Consuls accorde aux éternels réclamants une demi-satisfaction : 1,200,000 fr. en valeurs diverses et 100,000 fr. sur le Grand Livre, pour solde de tout compte, somme en réalité insuffisante, puisque Mlle Montansier dut vendre encore onze des quatorze arcades dont elle était propriétaire au Palais-Royal, afin de désintéreser une partie de ses créanciers.

Eh ! bien, qui le croirait ? A soixante et onze ans, cette femme vraiment extraordinaire va rentrer dans la lutte, la lutte pour la vie ! Le 31 mai 1801, elle inaugure la Salle Olympique, rue de la Victoire, avec un nouvel *Opera-Buffa*. Elle loue, à un prix insensé, la Salle Favart, abandonnée par l'Opéra-Comique, et y installe sa troupe considérablement augmentée (17 janvier 1802). Hélas ! malgré 42,000 fr. d'avances consenties par le gouvernement, elle doit le 16 janvier 1803 abandonner la place avec un énorme passif. Arrêtée pour dettes, elle reste 20 jours à la Préfecture et se voit forcée d'aliéner les trois arcades du Palais-Royal qui lui restent pour recouvrer sa liberté. Peu de temps après, Nœuville mourut.

Mlle Montansier, infatigable, devait encore attacher son nom à une autre entreprise : la création du Théâtre des Variétés, boulevard Montmartre. Nous avons dit qu'elle avait cédé précédemment la direction de son Théâtre Montansier au Palais-Royal. Le décret du 1er janvier 1807, rendu à l'instigation de la Comédie-Française jalouse de ce voisinage, en ordonnait la suppression. Indignée, la Montansier sort de sa retraite, va trouver l'Impératrice, obtient l'autorisation de réédifier son théâtre boulevard Montmartre, entre dans la nouvelle entreprise avec Brunet (remplaçant ainsi deux des cinq associés, Foignet et Simon démissionnaires) et assiste, le 24 juin 1807 à l'inauguration de la Salle des Variétés, construite en quelques mois. Restée propriétaire de la petite salle du Palais-Royal — où il était défendu de jouer la comédie — elle l'exploita de 1807 à 1810, en y accueillant des acrobates, des danseurs de corde et des marionnettes. Ce théâtre s'appelait : les Jeux forains. En 1810, elle en prend elle-même la direction. Un moment retirée aux Ternes, en compagnie d'une de ses anciennes pensionnaires de Versailles, Mlle Lillié, la Montansier ne tarda pas à s'y ennuyer à mourir. Elle revint habiter au Palais-Royal, et termina sa vie en plaidant contre ses créanciers qui s'efforçaient à lui ar-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

racher son cinquième de part des Variétés, son dernier morceau de pain. Elle mourut à l'âge de 89 ans et demi, rue de Beaujolais, 13, au Palais-Royal, et ses obsèques eurent lieu le 15 juillet 1820, à 11 heures du matin, en l'église St-Roch.

Il n'existe, à notre connaissance, aucun portrait de la Montansier, et nous le regrettons, car les portraits littéraires que nous en avons n'ont rapport qu'à son extrême vieillesse : les uns la représentent comme une femme d'une taille assez élevée, ayant conservé malgré son grand âge toutes ses facultés et des restes de beauté. Elle avait été brune, sa figure était agaçante, son nez retroussé, ses yeux très vifs avec des cils noirs et très prononcés. Elle agissait et parlait avec un sans-gêne incroyable ; par sa mémoire et sa conversation toujours enjouée, elle dominait encore dans un salon.. Paul de Kock ne se rappelait que d'une petite vieille femme, si vieille, si décrépite, si ridée, si ratatinée, et par dessus le marché si grotesquement vêtue qu'il crut voir la fée Carabosse. Le théâtre des Variétés conserve le fauteuil dans lequel elle s'asseyait pour veiller aux répétitions.



Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre, inauguré le 24 juin 1807

La Montansier prêta à la légende : *Les Quatre âges du Palais-Royal* (Th. du Palais-Royal, 13 mars 1834), *Mademoiselle Montansier* (Th. du Palais-Royal, 29 janvier 1841), *La Montansier* (Gaîté, 24 mars 1904) la mirent en scène. Mais dans cette dernière pièce les auteurs, donnant un formidable croc-en-jambe à l'histoire, n'ont oublié que de dire au public que leur *jeune* héroïne avait soixante-deux ans en 1792 ! Les spectateurs, dont on escompte trop souvent l'ignorance, sont véritablement parfois bien bons enfants.

Les autographes de Mlle Montansier, assez recherchés, passent parfois dans les ventes publiques. Nous possédons d'elle un traité signé avec un sieur Gallier de St-Géran pour la régie du th. de Caen, 3 février 1766, ainsi que l'approbation de ses comptes de régie, Rouen 14 avril 1767. Une lettre à Perrégaux pour le prier d'escompter des billets, 29 mars 1762.

— Catalogue Noël Charavay, janvier 1902 : Note de ce qui lui est dû pour le spectacle de Versailles pour l'année 1776.

— Vente du 11 juin 1902. Contrat entre la Montansier et Fabre d'Eglantine, au sujet de la représentation d'une pièce au Palais-Royal.

Biographie : Victor Couailhac, *Grandes et petites aventures de Mlle Montansier*, Paris 1863 ; M. C. Hippeau, *Le Comédien Neuville et Mlle de Montansier*, Rouen, impr. E. Cagniard, 1862 ; L.-Henry Lecomte, la *Montansier*, Paris, F. Juven, 1904 ; A. Boghaert-Vaché, la *Montansier en Belgique*, le *Petit Bleu*, 27 mars 1904 ; *Grande Encyclopédie*, t. XXIV, p. 198 ; E. D. De Manne, *Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Mémoires* de Fleury, t. I, p. 137-138 ; Hugot, *Histoire du Théâtre du Palais-Royal* ; le *Figaro*, 12 mars 1904, article par Jean de Mitty.

MONTARIOL, Mlle. — Théâtre Lyrique et Comique 1791, Ambigu 1793, Théâtre Molière 1802.

MONTASSU, Frédéric. — Moscou 1852-56.

MONTASSU, Mlle Tonine. — Moscou 1852, Bruxelles 1853-54, Moscou 1855-56.

MONTAZON. — Sa mort, *Rapport* 1909.

MONTBARS, Frédéric Coudray, dit — Montparnasse 1859-63.

MONTBARS, André Prêtre, dit — Vaillant artiste qui avait commencé à la banlieue. Acteur un peu froid, Montbars tint tour à tour les emplois de comique, financier, grime, les rôles de caractère et les caricatures. Montmartre, Th. Déjazet, Ambigu où il se fit remarquer, Cluny 1874, début à l'Odéon le 19 nov. 1875, rôle de Baptiste de la *Demoiselle à marier*. Odéon 1876-77, Th. des Arts 1879-80, St-Pétersbourg. Rentra à l'Odéon : *Crime et*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Châtiment, 1888, où il se montra fort amusant dans le rôle d'un agent de police. Depuis lors, il resta dix ans à ce théâtre, abordant même les financiers du répertoire, et mourut au moment d'entrer en scène, à la première de *Colinette* (1er oct. 1898). Il avait 53 ans, et laissait une veuve ; demeurant à Joinville-le-Pont, avenue Gilles, n° 22, ses obsèques eurent lieu en cette ville le lundi 3 octobre. Albert Lambert père, son camarade, et M. Paul Ginisty, son directeur, lui adressèrent un dernier adieu.

MONTBARS, Jules, Alexandre Kalitowitsch, dit — Artiste du Palais-Royal où il s'était fait remarquer par son obésité précoce, son naturel et son comique de bon aloi. Bien que faisant partie de la troupe dès 1874, Montbars ne fut guère en évidence que quelques années plus tard : les *Vieilles couches*, *Paris-Canard*, *Tant plus ça change*, 1878 ; *Le mari de la débutante*, *Les locataires de M. Blondeau*, *La fille d'Alcibiade*, 1879 ; le *Mari à Babette*, 1881 ; sans compter toutes les reprises, comme dans *Actéon*, le *Bourreau des Crânes*, le *Tigre du Bengale*, les *Diables roses*. Montbars mourut presque subitement, à 38 ans, rue Copernic, 29, le 19 octobre 1882. Ses obsèques furent célébrés le samedi 21 courant en l'église St-Honoré. Inhumation au Cimetière des Batignolles. Jules Montbars qui laissait une veuve, fut vivement regretté de tous, car ce brave garçon ne comptait que des amis.

MONTBAZON, Hippolyte Livergne, dit — Avait été pendant longtemps l'enfant gâté de Marseille et Lyon, villes où il tenait l'emploi des premiers rôles avec éclat. Lyon 1869-72, Rouen 1873, Marseille 1874, Toulouse 1875, Lyon 1876, Genève 1877, Lyon 1878-81. Montbazon, comme tous les artistes de province, voulut se faire connaître à Paris, et débuta dans un troisième rôle à l'Ambigu. Il échoua. Devenu fou, il mourut presque subitement dans la maison de santé de la rue Picpus. Il avait épousé une demoiselle Emélie ou Emilie Hody, artiste dramatique, Dieppe 1867-68. Versailles 1869-1870, Lyon 1872-73, Marseille 1874, Toulouse 1875, Lyon 1876, Genève 1877, Lyon 1878-81, Paris 1882-86. Fol.-Dramatiques 1887-88. De cette union naquit Mlle Marie Montbazon, la créatrice de la *Mascotte* aux Bouffes. Elle avait débuté tout enfant en province, et notamment à Lyon 1879-81, Bouffes 1882. Elle épousa M. Grisier. La rangeant dans les artistes contemporaines, nous ne nous en occuperons pas ici. Sa sœur, Mlle Montbazon, Adèle-Charlotte, fit partie de la troupe des Folies-Dramatiques en 1887.

MONTBRUN. — V. Martin. V. Monbrun. Une dame Martin, née Bongard, dite Montbrun, âgée de 70 ans, avec 34 ans de théâtre, vivait à Boulogne en 1847-48, et recevait une pension de 126 fr. de la Société des Artistes.

MONCARREL, Mme Sophie. — Agen 1864, Toulouse 1865-67.

MONTCAVREL. — Sous ce nom : *Montcavrel*, Alexandre, Jean Delrue dit, Bordeaux 1859-60, Rouen 1861, Bordeaux 1862-67, Bouffes 1868-77; Mme *Montcavrel*, Louise née Godeau, Bordeaux 1862-65, Fantaisies-Parisiennes 1867, Bouffes 1868-77 ; *Montcavrel*, Louis Delrue dit, Agen 1864, Toulouse 1865-72, Turin 1874, Reims 1875-77. Très apprécié en province, Montcavrel voulut la consécration de Paris. Il vint aux Menus-Plaisirs, où il créa l'*Homme de paille*. Le théâtre ferma ses portes. Montcavrel passa alors dans un ou deux théâtres secondaires, puis se retira, écœuré. Il perdait la mémoire. Dailly lui ouvrit sa maison. Mais la fierté du pauvre comédien l'emporta. Se sentant inutile et gênant, il mit fin à ses jours à Courbevoie, rue de Bécon, 82 bis, le 14 mars 1895. Il avait 68 ans, et laissait une veuve.

MONTCLAR, Beckner, dit. — Lille 1849.

MONTDIDIER, Alexis, Jean-Louis Labriche, dit. — Bon acteur de drame, le créateur du rôle du comte de Camporéal dans *Ruy-Blas* 1838, Gymnase 1845-47, Ambigu 1848-49, St-Pétersbourg 1850-61, Porte-St-Martin 1862-1868. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1869. Montdidier avait été membre du Comité des Artistes avant son départ pour la Russie. Laissa la réputation d'un grand honnête homme.

MONTEL. — Délassements Comiques 1862, Chambéry 1871.

MONTEMART. — Lyon 1843-47, Mme *Montemart*. V. Ronjat.

MONTERICHARD. — Montpellier 1845-47.

MONTESSU, Mme. — Délassements Comiques 1862.

MONTET, Jean, Pierre. — D'abord acteur à l'Odéon en 1845-50, puis modeste et honorable pensionnaire du Th. Français où il jouait les ganaches. Retraité au bout de 21 ans de services, il ne put jouir longtemps de sa pension et sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1878.

MONTFLEURY, Zacharie Jacob, dit. — Né en Anjou vers 1608 (d'autres ont dit 1600), appartenait à une famille noble. Il fit de bonnes études, fut page du duc de Guise, puis fit par-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tie de troupes dramatiques en province. Un fait avéré, c'est que Montfleury entra à l'Hôtel de Bourgogne vers 1635, et la tradition veut qu'il ait créé des rôles dans le *Cid* et dans les *Horaces*.

Montfleury avait, à cette époque, la protection du Cardinal de Richelieu, lequel voulut même, lorsque le comédien épousa Jeanne de la Chalpe, veuve de Pierre Rousseau, que la noce se fît à Rueil, dans sa propre maison de campagne (1638). Montfleury, très fier de sa profession, exigea que l'on joignît dans son contrat son nom de Montfleury à celui de sa famille, et qu'on n'y mit d'autre qualité que celle de « Comédien du Roy ». Montfleury, auteur à ses heures, fut souvent confondu avec son fils Antoine Jacob, né à Paris en 1640, mort à Aix-en-Provence le 11 octobre 1685. Ce fils épousa Marie, Marguerite de Soulas, fille de Floridor (v. ce nom); mais il ne fut jamais comédien, et c'est par erreur que le catalogue Soleinnes inscrit, par exemple, au N° 1343 : « Théâtre d'Antoine Jacob de Montfleury, comédien de l'Hôtel de Bourgogne. » Le seul ouvrage subsistant de Montfleury père est la tragédie d'*Asdrubal*, imp. in-4° 1647, tandis qu'il existe une édition complète des œuvres des deux auteurs « *Théâtre de Messieurs Montfleury, père et fils*, Paris 1739, Compagnie des libraires.

Avec le temps, Montfleury avait pris de l'embonpoint, et la lettre de Cyrano *contre un gros homme* était dirigée contre le comédien que le poète (mort en 1655) avait pris en haine. Molière ne fut pas tendre non plus pour Montfleury qu'il ridiculisa dans l'*Impromptu de Versailles*. Il est vrai que, comme chef de troupe, il avait quelque intérêt à se moquer des principaux acteurs de l'Hôtel de Bourgogne, auxquels il ne pouvait pardonner d'avoir représenté le *Portrait du peintre* de Boursault, où l'auteur de l'*Ecole des femmes* n'était pas plus épargné que son œuvre. A l'*Impromptu de Versailles*, Montfleury riposta par l'*Impromptu de l'Hôtel de Condé*, signé de Montfleury fils, il est vrai. Mais reste à savoir si le père n'avait pas adopté cette combinaison afin de répondre plus vertement.

La rivalité de métier a cependant des bornes, et Montfleury semble les avoir outrepassées le jour où il accusa publiquement son confrère d'avoir épousé sa propre fille. Nous avons dit à l'article Molière comment celui-ci fit justice de ces honteuses accusations en portant au roi l'acte de baptême de sa femme Armande, et la réponse du roi qui tint sur les fonts baptismaux le premier enfant issu de ce mariage.

On raconte que Montfleury mourut de la rupture d'un vaisseau en jouant le rôle d'Oreste dans *Andromaque*. La *Gazette* de Loret, en date du 17 décembre 1667, raconta ainsi cet évènement :

Et cette Madame la Mort,
L'intendante des parricides,
Fit un grand nombre d'homicides
Et de tout un beau pot-pourri,
En assassinant Montfleury,
Qui, d'une façon sans égale,
Jouant dans la troupe royale,
Non les rôles tendres et doux,
Mais de transport et de courroux,
Et lequel a, jouant Oreste,
Hélas! joui de tout son reste!
O rôle tragique et mortel,
Combien tu fais perdre à l'Hôtel
En cet acteur inimitable!
C'est une perte irréparable.
O vous! qu'il a tant ébaudits,
Dites pour lui « *De Profundis.* »

Deux ans plus tard, en 1669, De Saint-Evremond écrivait à M. de Lyonne : « Vous avez raison de dire que cette pièce *(Andromaque)* est déchue par la mort de Montfleury; car elle avait besoin de grands comédiens pour remplir, par l'action, ce qui lui manque. »

Indépendamment du fils dont nous avons parlé, Montfleury eut encore trois filles : la première épousa M. De Boisfranc, établi à Montrond, en Périgord; la seconde, Françoise Jacob, épousa M. Dennebault (V. M^lle^ Dennebault) et la troisième, Louise Jacob, fut mariée à Joseph du Landas, sieur Dupin (V. M^lle^ Dupin).

Biographie : Lemazurier, *Galerie Historique*, t. I. V. Fournel, les *Contemporains de Molière*, notice.

Bibliographie : Le *Théâtre François*, par Chappuzeau. *Lettres au Mercure sur Molière*, *Annales dramatiques*, t. III, p. 357.

Iconographie : *Galerie Bance*, 1818. Belle planche coloriée d'après le dessin peint sur vélin de Abraham de Bosse, architecte peintre, grav. par Prud'hon. Ce portrait de Montfleury, dessiné par Bosse, a beaucoup de ressemblance avec un autre portrait de cet acteur qui se trouve *fort rarement* en tête de la tragédie d'*Asdrubal*.

M^lle^ MONTFLEURY, Jeanne de la Chalpe (on écrit souvent Chappe), veuve de Pierre Rousseau, écuyer, sieur Duclos, épouse Jacob, dite (V. Montfleury). — Passa près de trente ans au théâtre, se retira après la mort de son mari avec une pension de 1000 livres, et mourut à Paris le lundi 1^er^ mars 1683.

MONTFORT, Désiré. — Alger 1853-56.

MONTGAULTER, M^lle^. — Th. de la Nation 1792-93.

MONTHEAUX, M^me^ Anna Castillon. — Nantes 1866-67, Constantinople 1868, Lille 1869, Reims 1870.

MONTHEREL, Paul, Emile, Herlemont dit. — Le Mans 1887, Montpellier 1888, Limoges 1889, Orléans, Poitiers, Angers, Paris, Nice 1896-98, Paris 1899, Alger 1900. Sa mort, *Rapport* 1902.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MONTI, Joseph, Leymarie. — Né en 1840, Le Caire 1875-77, Variétés, Th. des Nations 1879-80, Paris 1881 et années suivantes. En 1907, 67 ans, 44 ans de th., 500 fr. de pension. Pont-aux-Dames 1910; Mme *Monti*, Elisabeth, Anna, Leymarie dite, Paris 1888-1903. Sa mort, *Rapport* 1904.

MONTIGAUD. — Genève 1856.

MONTIGNY, Auguste, Adolphe, Lemoine dit, qui fut plutôt connu comme directeur que comme comédien, après de brillantes études et plusieurs prix remportés en Sorbonne, avait été reçu pensionnaire à la Comédie-Française le 1er avril 1829. Mais son absence d'originalité fit qu'il ne fut guère remarqué. Son organe sonore, sa physionomie mobile semblaient l'appeler cependant à l'emploi des raisonneurs. Trouvant qu'il n'arrivait pas assez vite, il quitta la rue Richelieu pour les Nouveautés où il remporta un succès personnel dans les *Chouans*. En même temps, il se mit à écrire pour le théâtre. L'Ambigu lui fournit de bons rôles. Lui-même en écrivit pour son propre usage. La Porte-St-Martin, le Palais-Royal, l'Ambigu, la Gaîté, les Folies dramatiques reçurent ses ouvrages. Il prit la direction de la Gaîté en association avec Meyer. On dit alors de lui : « C'est un directeur habile, un auteur convenable, un acteur consciencieux », (1841). Le 18 juin 1844, M. Poirson céda à M. Montigny-Lemoine la direction du Gymnase. A lui revint tout le mérite d'élever cette scène à un rang littéraire très distingué, découvrant des talents, encourageant de jeunes artistes, et cela pendant plus de trente ans. Le 14 août 1865, il fut décoré comme directeur.

Montigny, dont le père fut caissier au Gymnase en 1847, fut marié deux fois. Mme Montigny-Lemoine née Renaud-Valmont, actrice à la Gaîté, était morte vers 1844. Il épousa en secondes noces, le 12 mai 1847, sa première actrice, l'étoile de son théâtre, Mlle Rose Chéri (v. ce nom), dont la sœur Anna épousa le comédien Lesueur (v. ce nom). Montigny avait donc à la fois dans son théâtre son père caissier, sa femme première actrice, son beau-frère Victor Chéri, chef d'orchestre, sa belle-sœur Anna Chéri, actrice de genre, et son beau-frère Lesueur, premier comique. Nous avons dit à l'article Rose Chéri comment cette femme admirable mourut victime de son dévouement maternel, en soignant son enfant, ce fils qui devait à son tour mourir plus tard d'une façon si tragique, mordu par un chien enragé.

Les discours prononcés sur la tombe de Montigny le 8 mars 1880 par A. Dumas fils, Emile Perrin, Auguste Maquet, etc., furent imprimés dans une brochure s. l. n. d. in-8°, avec portrait, tirée à 100 exemplaires non mis dans le commerce.

MONTIGNY, Mme Marie Cordonnier, dite. — Montparnasse 1862-68.

MONTIGNY, Charles, Alphonse, Marie Bildstein dit. — Né vers 1845, artiste d'un talent très réel, Montigny avait débuté chez Larochelle, en 1867, dans *Mlle de Belle-Isle*. Puis, il courut la province et l'étranger : Metz 1870, Montpellier 1872, Genève 1873, Reims 1874, St-Pétersbourg 1875-80, Bruxelles 1880-83. De retour à Paris, on le vit au Vaudeville, à l'Ambigu, au Gymnase, à la Renaissance, au Th. Scribe, à l'Odéon. Il reprit ou créa, à l'Ambigu, l'*Assommoir*, *Jack-Tempête;* au Vaudeville, *M. de Morat*, *Renée*, le *Père*, un *Divorce*, le *11me Hussards;* à la Renaissance : *Gismonda*. En 1898, il fit un voyage à New-York. Le *Figaro* du 12 février 1899 annonce son décès survenu à l'âge de 53 ans, après une courte maladie. Ses obsèques eurent lieu le lundi 13, à 11 h. ½, à l'hôpital Beaujon. D'une excellente éducation, Montigny était très aimé de ses camarades, qui n'eurent jamais qu'à se louer de ce galant homme. Il laissait une veuve et deux enfants. Inhumation à St-Ouen.

MONTIGNY, Mme Marie Abgrall, femme puis veuve Bildstein-Montigny. — Née en 1844, dite *Yvonne*. Montparnasse 1867-69, Metz 1870, Montpellier 1872, Genève 1873. Prend alors le nom de *Montigny* et suit son mari en Russie, en Belgique, en France. En 1904, 60 ans, 33 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1910.

MONTJUSTIN, Montgustin dit. — Batignolles 1847-48.

MONTLOUIS, Anatole Bruron dit. — Beauvais 1864-65, Roubaix 1867, Odéon 1867-68, Saint-Quentin 1869-70.

MONTLOUIS, Mlle Louise Halbert, dite. — Th. St-Pierre 1873-80, Paris 1881-82.

MONTLUYSANT. — Comédien au « petit hôtel de Bourgogne ». Sans doute au Marais, 1627.

MONTMÉNY (et non Montménil) Louis, René, André Le Sage dit de. — Fils d'Alain, René Le Sage, l'auteur du *Gil-Blas* et époux de Françoise Ricard, était né à Paris le 31 juillet 1695. En dépit de la volonté paternelle, il débuta à la Comédie le 8 mai 1726, par le rôle de Mascarille de l'*Etourdi*, mais ne fut pas reçu quoiqu'il ait été fort applaudi. Montmény renouvela l'expérience le 18 mai 1728 par le rôle d'Hector du *Joueur* et fut admis le 3 juin à demi-part.

Bien que le nom de ce comédien fût profondément oublié aujourd'hui, il reste prouvé que le fils de Le Sage jouait admirablement les rôles de valets et de paysans. Il fit remettre le *Distrait* au répertoire et l'y maintint. Ce fut à la suite d'une représentation de *Turcaret* que Le Sage père, entraîné par des amis à la Comédie, se réconcilia avec son fils.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Celui-ci mourut subitement et prématurément à la Villette, le 8 septembre 1743.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

MONTMENY. — Comédien-directeur du th. de Lille 1755.

MONTOIS, Antoine. — En 1846, 69 ans, 35 ans de th., 150 fr. de pension. Habitait Paris. Sa mort. *Rapport*, 1857.

MONTPLAISIR. — V. Monplaisir.

MONTRÉAL, Mme de. — Chambéry 1854.

MONTRICHARD, Mme. — Actrice du Vaudeville. Milan 1810-11.

MONTROUGE, Louis, Emile Hesnard, dit. — Le modèle des compères de revue naquit à Paris en 1825. Il fut élevé à Corbeil, où son oncle par alliance, Léon Gozlan, s'était marié. L'on raconte même que ce fut en cette ville qu'il fut gratifié du nom de « Marquis de Montrouge » par ses camarades d'école, à cause de la couleur de ses cheveux, nom qu'il devait plus tard porter au théâtre.



MONTROUGE
Cliché Lemercier et Cie

Elève architecte à l'Ecole des Beaux-Arts, le jeune Montrouge, en dépit des foudres paternelles, se sentait attiré vers le théâtre. Il connut la misère au th. Montparnasse, à la banlieue. Puis, revenu à l'architecture, il jetait les plans de la fondation de Cabourg. Il y fit le tracé des rues et y construisit le Casino que cinq ans plus tard il devait décorer comme peintre.

Au bout d'un an d'architecture, il s'engage avec Chotel, directeur des scènes de Montmartre et des Batignolles, Chotel qu'il avait connu en restaurant cette dernière salle (1855). Montrouge resta à Montmartre deux ou trois ans comme associé et administrateur. Il y eut un succès considérable dans le *Roman chez la Portière* et le *Caporal et la payse*. C'est alors qu'il entra aux Délassements comiques du boulevard du Temple, chez Sari, où il fut le compère obligé de toutes les revues : *Suivez-le-Monde*, *Allez vous asseoir*, l'*Almanach comique*, *Lâchez tout*. Chacune de ces revues était jouée 150 à 200 fois. Dans une pièce intitulée *En Italie*, il se tailla un succès dans le rôle d'un sergent autrichien. Variétés, Folies dramatiques, Porte-St-Martin où il remplace Laurent dans le *Pied de mouton*, Bruxelles (Théâtre du Cirque, transformé plus tard en Alhambra).

Revenu à Paris, Montrouge se disposait à quitter de nouveau la scène, lorsque Hervé lui proposa de prendre avec lui le théâtre de Mme de Chabrillan au Carré Marigny, mais Hervé abandonna la place. Montrouge resta seul directeur des Folies Marigny (1864). Il y transporta de suite le genre qui avait si bien réussi à Sari, au boulevard, engagea Mlle Macé qu'il avait connue à Bruxelles et qu'il devait épouser peu après, et commença avec un succès prodigieux sa série de revues : *Zut au berger*, *Bu qui s'avance*, la *Bonne aventure ô gué*, *A la Barque ! A la Barque !* (toutes pièces avec un *B*, petite superstition du patron qui ne donnait jamais de première qu'un vendredi). Bref, en 1869, Montrouge vendait son théâtre 65,000 fr. à Montaubry, et se retirait avec 300,000 francs de bénéfices.

Nous le voyons ensuite administrateur et acteur aux Bouffes, direction Noriac et Comte. (le *Testament, de M. de Crac*), acteur au Palais-Royal où il ne put rien faire à cause des habitudes invétérées des vieux comédiens de ce théâtre, co-directeur au Châtelet avec Castellano (1873), reprises de la *Faridondaine* et de la *Tour de Londres*, création de la *Camorra*. En 1874, il est au Caire, avec un engagement brillant au Théâtre du vice-roi et y joue tous les grands rôles comiques du répertoire, reparaît à Paris, à la Renaissance, dans une reprise des *Bibelots du Diable*, puis en 1875, il prend la direction de l'Athénée, rue Scribe, qu'il rouvre en 1876, rôle du compère dans *de Bric et de Broc*. Il se retrouve dans son élément. Le *Cabinet Piperlin*, *Lequel ? Monsieur*, les *Coucous*, l'*Article 7*, le *Lapin*. La plupart de ses artistes des Folies Marigny sont venu retrouver « le patron » comme on l'appelle. Sa troupe se compose de Lacombe, Allart, Howey, Duhamel, Forestier, Mmes Bade et Paurelle. Les auteurs attitrés sont Burani, Hyppolyte Raimond, Fugère et Bataille. Un type, en somme : payant peu, mais exactement ; très autoritaire, s'occupant de tout, brusque, peu poli, sans méchanceté. Homme d'affaires, propriétaire de fermes, lanceur sans succès d'une station balnéaire. — Au théâtre : profil de polichinelle, allure familière, naturel exquis, écoutant à merveille, voix cassée.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Dans *Il Signor Pulcinella* il se montre grand comédien, et ses revues où nous voyons réapparaître le B dans le titre, s'appellent *Boum voilà !* les *Boniments de l'année* (1877), *Babel-Revue* (1879), *Bric à Brac* (1880). Le 31 mai 1883, fermeture définitive du théâtre par le *Banquet des Pierrots*, une seule représentation extraordinaire.

Montrouge créa encore des rôles à la Renaissance, le *Voyage au Caucase* (1884) ; aux Folies, *Surcouf* (1887) ; aux Bouffes, *Mamzelle Crénom*, *Oscarine* ; aux Nouveautés, *Paris-Boulevard* ; aux Bouffes, le *Mari de la Reine* ; il reprend le rôle de Laurent dans la *Mascotte* (1889) et joue pendant plus d'un an *Miss Helyett* (1890). Son dernier rôle fut, croyons-nous, celui d'un compère dans *Tararaboum* aux Menus Plaisirs. En 1894, âgé de 67 ans, avec 39 ans de th., il avait obtenu la rente de 500 fr. de la Société des artistes. Sa mort survenue à Argenteuil, 8, rue Nationale, où il vivait dans une confortable aisance, fut annoncée dans le *Figaro* du 24 décembre 1903. Ses obsèques furent célébrées ce même jour à Argenteuil, à 2 heures. Inhumation à Neuilly.

Biographie : *Paris-Théâtre*, 17-23 août 1876. Notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, même numéro, en pied, de face, costume de théâtre Photo Lemercier & Cie. — *L'Avant-scène*, n° 8, caricature.



Mme MACÉ-MONTROUGE
Cliché Tourtin

MONTROUGE, Mme Victoire, Elisa, Marguerite Macé, femme Hesnard, dite. — On la disait née le 24 mai 1836 (?) à Paris. Elevée par sa grand'mère aux Batignolles, elle fit preuve, dès son enfance d'une vive intelligence et de remarquables dons musicaux. Préparée par Samson aux examens du Conservatoire, la jeune Macé fut admise et entra dans la classe de Provost qui lui fit travailler les soubrettes. A treize ans et demi elle débutait à l'Ecole lyrique dans la *Fille terrible* et la *Veuve de quinze ans*. En avril 1850, elle paraissait enfin au Gymnase dans la *Volière*. De 1850 à 1853, Mlle Macé passa en revue une bonne partie du répertoire de Jenny Vertpré et de Désirée. Deux créations : le *Vol à la roulade* et *Marguerite*.

Vaudeville : les *Vins de France*, *Madame est de retour*, la *Faillite de Thibeaudeau*.

Mais là n'était pas sa vraie voie, bien que J. Arago eût rimé pour elle :

En elle le Gymnase a fait une trouvaille
Dont il peut se vanter sans se montrer galant ;
C'est Jenny par la taille,
Vertpré par le talent.

Lorsque les Bouffes parisiens d'Offenbach firent leur première ouverture aux Champs Elysées, Mlle Macé fit partie de la troupe. Spirituelle, fine, d'un talent en dehors, très musicienne, la jeune artiste se trouvait là dans son milieu. De 1855 à 1859, elle resta à ce théâtre où elle créa : la *Nuit blanche*, *Entrez Messieurs, Mesdames*, le *Rêve d'une nuit d'été*, *Trafalgar*, la *Charmeuse*, *Orphée aux enfers* (le rôle de l'Opinion), *Après l'orage*, la *Chatte métamorphosée*, *Six demoiselles à marier*, les *Petits prodiges*.

En 1860, elle partit pour Liége, comme chanteuse d'opérette, en compagnie de Zulma Bouffar ; en 1861, elle fut engagée à Rouen ; en 1862, elle reparaît à Paris, à la Porte St-Martin, dans une reprise du *Pied de mouton*. C'est en faisant, à Bruxelles, une tournée avec cette pièce, qu'elle rencontra Montrouge qui jouait Lazarille, alors qu'elle interprétait le rôle de Guzman.

Devenue Mme Montrouge, sous le nom de Macé-Montrouge au théâtre, elle fut la protagoniste obligée de toutes les petites pièces des Folies Marigny, où elle déploya des qualités extraordinaires de verve et de brio : les *Virtuoses*, *Barbe-bleue*, le *Cabaret de Ramponneau*, les *Ondines au Champagne*, les *Gammes d'Oscar*, le *Dernier romain*, sans compter cinq revues dont le succès dura plusieurs mois pour chacune. En 1874, Mme Macé-Montrouge suivit son mari au Caire, où elle resta trois ans, jusqu'à fin 1876, jouant l'opérette et le répertoire léger. Epoque à laquelle elle vint rejoindre Montrouge à l'Athénée, faisant sa rentrée dans *En classe, mesdemoiselles*. De 1877 à 82, elle est de toutes les pièces à l'Athénée. En 1886, aux Bouffes : *Joséphine vendue par ses sœurs*. En 1888, même théâtre : *Mamzelle Crénom*, *Oscarine*, le *Mariage avant la lettre*. En 1889, aux Nouveautés : le *Royaume des Femmes*. Aux Bouffes : le *Mari de la reine*. En 1890 : *Miss Helyett*. Aux Nouveautés : l'*Hôtel du Libre échange* (1894), la *Tortue*, les *Erreurs du mariage* (1896) ; les *Petites filles* (1897). Elle mourut à 62 ans, 8, rue Nationale, à Argenteuil. Obsèques le 26 novembre 1898, en l'église d'Argenteuil, inhumation à Neuilly. Elle était pensionnaire de la Société des Artistes depuis 1894.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 196, 15/21 février 1877. Notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 196, 15/21 février 1877. Photo-médaillon, cliché E. Tourtin, de face.

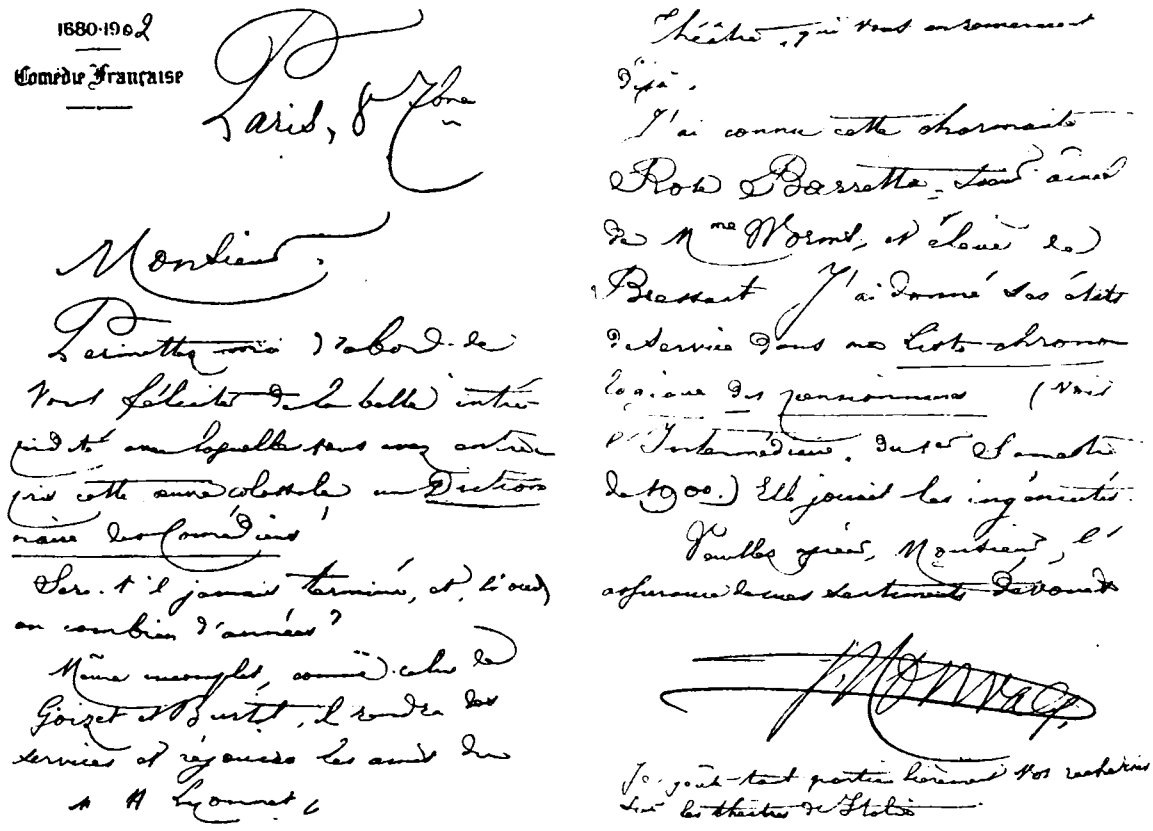
EFERUS - Recherches & Classification numériques

MONTVAL, Mlle Valmont dite. — Débuta à l'Odéon le 10 décembre 1823 dans la tragédie, puis en février 1824. On la jugea intelligente, mais possédant peu de moyens.

MONTVALLIER, Gustave Moreau dit. — Montparnasse 1867-70.

MONVAL. — Sous ce nom : *Monval*, Gaîté 1792-93 ; *Monval*, Joseph, *Léon* Stockly dit. — « Rue de Crussol, chez un carrossier, j'ai vu jouer pour la première fois Monval » écrit Bouffé dans ses *Mémoires*. Monval débuta au St-Germain 1852-68, Paris 1869-70. En 1861, 56 ans, 31 ans de th., 200 fr. de pension.

MONVAL, Georges, Hippolyte Mondain dit. — Fils d'un colonel du Génie, naquit au Monceau, près Avon, le 1er avril 1845. Tour à tour élève du collège Ste-Barbe, à Paris, à Boulogne-sur-Mer, à Amiens, au lycée St-Louis (au hasard des garnisons de son père), il fit son droit à Douai et à Toulouse. Inscrit au barreau en 1868, sergent-major de la garde mobile pendant la guerre de 1870, il plaida devant les conseils de guerre après la Commune.



Lettre autographe de G. MONVAL (Collection H. Lyonnet)

th. Français en 1825 dans l'*Abbé de l'Epée*, dans *Zaïre* et dans *Tartufe*. De là, il alla à Dieppe, à Versailles et aux Nouveautés. Entré au Gymnase en mai 1831, comme régisseur général et comme artiste, il débuta dans la *Reine de seize ans*. Il se fit remarquer dans *Michel Perrin*. Mais c'est surtout comme régisseur du Gymnase qu'il fut connu ; Mme *Monval*, femme du précédent, se fit remarquer au Gymnase dans des rôles un peu grotesques. On disait en parlant de ce couple : « La figure de Monval rattrape en longueur ce que celle de sa femme gagne en largeur ». Les soirées dansantes de M. et Mme Monval étaient fort courues ; *Monval*, J., B., René Chartier dit, Bruxelles 1843-48, Nîmes 1849, Angers 1850,

Ce fut alors, à l'âge de 27 ans, qu'entraîné par une vocation irrésistible, il entra au Conservatoire dans la classe de Regnier. Devenir un jour sociétaire de la Comédie, tel était le souhait de cet « emballé » sincère, qui l'avoue, du reste, en ces termes, dans sa préface de la *Liste alphabétique* des sociétaires : « Aux heures confiantes de ma jeunesse, j'avais rêvé d'entrer dans cette grande Maison, de faire partie de cette élite... et peut-être, en effet, qu'avec plus de volonté, d'audace, de souplesse et de savoir-faire, je verrais aujourd'hui mon nom... Je pourrais être le camarade et l'associé, je ne suis que l'historiographe et le secrétaire. Je suis *dans* la Maison, je ne suis pas *de* la Maison ».

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Pauvre ami! Nul ne la servit cependant mieux que lui, la Maison, comme le fit remarquer M. Jules Claretie. Monval fut le dévouement et la conscience.

A 27 ans, il ne peut faire un long stage au Conservatoire. Le voici qui s'essaie sur de petits théâtres, à la Tour d'Auvergne, notamment; il fait quelques tournées avec Agar. Enfin l'Odéon lui ouvre sa porte, sa petite porte. Pendant quatre ans, de 1874 à 1877, il joue les confidents et les raisonneurs, crée des rôles inaperçus dans la *Maîtresse légitime*, les *Danicheff*, *Deïdamia*, l'*Hetman*, le *Bonhomme misère*, le *Médecin de Molière*, *Joseph Balsamo*. Cette inaction forcée lui pèse et son instinct le pousse vers les recherches historiques. Vers le même temps (1876) il publiait avec son camarade à l'Odéon, M. Porel, le premier volume de son histoire de l'*Odéon* si souvent citée dans ces colonnes. Déjà, en 1873, à l'occasion du deuxième centenaire de Molière, Monval avait organisé, pour Ballande, le *Musée Molière* au foyer du Théâtre italien (15-23 mai) et en avait publié le *Catalogue* chez Jouaust.

Appelé à la Comédie par Perrin, en 1878, comme archiviste, d'abord en second, à côté de Fr. Coppée, puis titulaire, il devenait en outre secrétaire du Comité d'administration.

C'est à cette époque qu'il fonda un périodique quasi-religieux « le *Moliériste* » uniquement consacré à la gloire du Maître qui fut pour lui toujours un dieu. Ce périodique, il le dirigea dix ans (1879-1889), signant des noms les plus variés, tels que Mondorge, Du Monceau, G. Monval.

« A force d'aimer Molière, a écrit très justement M. Truffier, il avait fini par lui ressembler! Avec ses longs cheveux haut plantés sur le front large, ses yeux bien écartés du nez, sa physionomie vivante, ses narines frémissantes au seul nom d'une pièce ou d'un acteur, il vous donnait en une improvisation brillante, les renseignements les plus exacts, les détails les plus minutieux. »

Le labeur de Monval, qui fut le premier et le plus exact historiographe théâtral du XIXe siècle, fut considérable. M. Jules Couët dans un excellent article sur son prédécesseur a rappelé quelques-uns de ses principaux travaux : le *Théâtre françois* de Samuel Chappuzeau (1876); le *Laquais de Molière* (1887); le *Neveu de Rameau*, nouvelle édition d'après le manuscrit autographe de Diderot (1891); *Lettres d'Adrienne Le Couvreur* (1892); les *Collections de la Comédie française* (1897); la *Chronologie Moliéresque*, un livre admirable et trop peu connu (1897); *Liste alphabétique des Sociétaires de la Comédie française* (1900); ses nombreux articles dans le *Moliériste* (1879-1889); plusieurs articles remarquables dans l'*Amateur d'autographes*, tels que : *Deux lettres de Mlle Clairon* (1899); les *deux Dorfeuille* (1900); *La Bussière ou La Buissière?* (1901); un *Comédien nomade* (Paul, Antoine Nolivos, dit Laval, puis St-Cyr) mort aux Invalides (1902); deux réponses aux lettres d'un Moliériste relatives aux signatures de Molière (1902).

Atteint d'une cruelle maladie d'yeux depuis 1900, résultat de son travail acharné, Monval devint aveugle. Le pauvre historiographe nous écrivait le 16 décembre 1903, d'une écriture vacillante : « Je perds la vue, mon cher confrère, et ce n'est pas un travailleur tel que vous qui refusera de me plaindre ». Et cependant, il n'aurait manqué pour rien au monde de venir rue de Richelieu le jour de la fête du Maître. « Un soir de janvier, raconte M. J. Claretie, par un temps de neige, en sortant de la Comédie française où avait eu lieu le défilé de la Cérémonie en manteaux rouges devant le buste de Molière, j'aperçus cravaté de blanc, en habit noir, un homme de haute taille, maigre comme une façon de Don Quichotte en frac, qui marchait appuyé au bras d'une jeune fille dans la neige blanche. C'était Georges Monval venu, comme tous les ans, vêtu comme pour un gala, célébrer le « patron », « le plus Français des grands Français », J.-B. Poquelin de Molière. »

Mis à la retraite au bout de trente ans de services, le 1er juillet 1908, G. Monval quitta la Maison la mort dans l'âme, mais entouré de l'amitié et du respect de tous, conservant d'ailleurs ce titre auquel il tenait si fort : « bibliothécaire-archiviste honoraire ».

Le *Figaro* du 29 juin 1910 annonça la mort de Monval, décédé subitement d'une embolie au cerveau. Ses obsèques, célébrées le 30, à St-Sulpice, furent des plus imposantes. La plupart des artistes de la Comédie française y assistaient, et l'inhumation eut lieu au Père Lachaise où, selon la volonté du défunt, aucun discours ne fut prononcé. Mais M. Jules Claretie publia dans le *Temps* du même jour un très bel et très émouvant article.

Quant à nous, notre façon de célébrer Monval sera toujours la même : elle consistera à le citer, le plus souvent possible, dans le cours de nos travaux, ne pouvant trouver de guide plus consciencieux, ni plus sûr. G. Monval avait été nommé Officier d'académie en 1883, et plus tard Officier de l'instruction publique. Son fils, M. Jean Monval, bibliothécaire-adjoint de la Comédie-Française, épousa Mlle Marie-Louise Welschinger en mars 1911.

Biographie : l'*Amateur d'autographes*, août-septembre 1910. — Article nécrologique, par M. Jules Coüet.

Bibliographie : Un *Moliériste*, par Jules Truffier, *Figaro*, 7 juillet 1908. — *Figaro*, 29 juin 1910. — *Comœdia*, 30 juin 1910 (Em. Mas). — *Comœdia*, 1er juillet 1910.

MONVAL, Charles Piau dit. — Artiste du Palais-Royal, décédé le 10 mai 1899 dans sa 57e année, en son domicile boulevard de la Marne, 8, à Nogent-sur-Marne, laissant une

EFERUS - Recherches & Classification numériques

veuve et des enfants. Monval avait tenu de longues années les petits emplois au Palais-Royal.

MONVEL, père, François Boutet dit (de). — Lors de la naissance de son fils il se disait musicien de l'*Ordinaire* du roi de Pologne, mais il était aussi comédien. Nous perdons sa trace en Lorraine en 1745, mais nous le retrouvons acteur et directeur à Liége, où il fit de mauvaises affaires, en 1761. Le 12 juillet 1764, il débute à la Comédie française par le rôle d'Arnolphe de l'*Ecole des femmes*. Nous savons par l'*Opinion du parterre*, t. III, p. 123 (1806) qu'il devint en 1775 « inspecteur des employés aux portes (ou postes) comptables » à la Comédie française, et qu'il remplissait encore ces fonctions en 1780. Le même ouvrage (*Opinion du parterre*, t. x, p. 226) à propos de la mort de son fils, rappelle que le *Mercure de France* avait fait l'éloge du père qui avait joué — sans être reçu — tous les principaux rôles à manteaux à la Comédie. On le considérait alors comme un acteur froid, mais expérimenté et méthodique.



MONVEL
D'après H. Lefort

MONVEL, Jacques, Marie Boutet dit (de). — Fils du précédent, naquit à Lunéville (et non à Nancy) le 25 mars 1745, et fut déclaré fils légitime de François Boutet et de Magdeleine d'Hôtel son épouse.

Le jeune Jacques-Marie fut élevé aux frais du roi de Pologne, commença selon toute apparence sa carrière en province, et reçut un ordre de début à la Comédie française (Salle des Tuileries) le 28 avril 1770 où il parut dans les rôles d'Egisthe de *Mérope* et d'Olinde de *Zénéide*. Petit, mesquin, maigre à faire pitié il ressemblait, a dit une tragédienne célèbre, « à un amant à qui l'on a toujours envie de faire donner à manger ». Par contre, une âme de feu, un esprit supérieur, une intelligence hors ligne. Il s'imposa. Deux ans plus tard, il était reçu le 1er avril 1772.

Aucun artiste n'eut à lutter contre la nature plus que Monvel.

Moins brillant que Molé, il rachetait ce manque d'éclat par la pénétration, par la sensibilité, et se faisait applaudir même aux côtés de son rival. Divisés par jalousie de métier, un soir les deux comédiens se réconcilièrent en se jetant dans les bras l'un de l'autre devant le public. Lekain reprochait à Monvel de trop détailler ses rôles, de rechercher les petits effets, de manquer de noblesse et de tomber dans le « pathétique bourgeois ». Trahi par ses moyens physiques, Monvel était bien forcé cependant de se créer une méthode à lui, en remplaçant la force absente par une intelligence ardente et une impeccable diction.

Parmi les créations de Monvel à cette époque, il faut citer Valère du *Bourru bienfaisant*, 1771, Ferdinand de *Roméo et Juliette*, 1772, divers rôles dans le *Centenaire*, *Régulus*, la *Feinte par amour*, *Coriolan*, *Gabrielle de Vergy*; en 1777, il crée le rôle de Montalais dans sa propre pièce l'*Amant bourru*; en 1780, Valville dans *Clémentine et Désormes*, autre pièce signée par lui.

Vers la fin de 1781, l'on apprit que Monvel avait quitté Paris clandestinement. Aucun biographe n'en indique les motifs. En examinant la situation de Monvel à cette époque nous ne conclurons pas davantage, mais nous ouvrirons au moins le champ aux suppositions.

1° A la Comédie, Monvel passe pour un sociétaire peu maniable; il refuse des rôles, méconnaît les règlements aussi bien comme membre du Comité que comme comédien; nous savons qu'en date du 17 juin 1781, le ministre Amelot menace de lui retirer le sauf-conduit qu'on lui avait accordé à la demande de ses supérieurs pour le protéger contre ses créanciers. M. G. Monval indique son départ à la date du 1er juillet suivant.

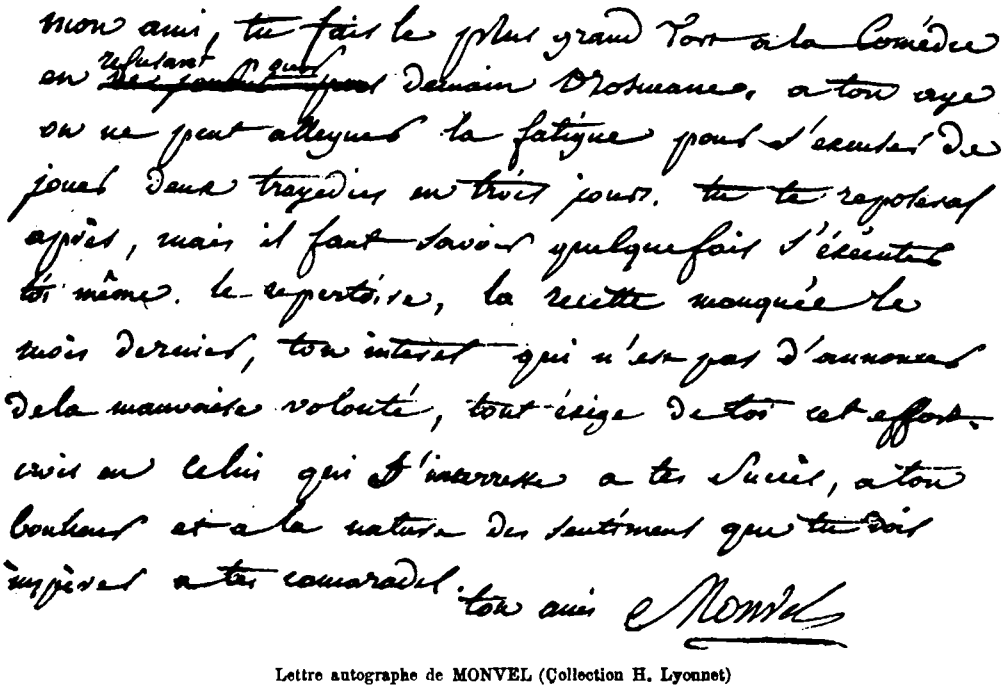
2° Dans la vie privée, Monvel n'était peut-être pas fâché de rompre sa liaison avec sa camarade Mlle Mars, de son vrai nom Jeanne-Marguerite Salvetat. Il venait d'en avoir une fille — la future Mlle Mars, qui prit au théâtre le nom de sa mère — laquelle il avait déclarée faussement fille de Mlle Salvetat « son épouse ». Déclaration rectifiée plus tard, le 29 déc. 1847, par un jugement du Tribunal de la Seine. A Marseille en 1768 il s'était déclaré époux de Jeanne Michelet.

Tiraillements dans la Société, ennuis d'argent, liaison gênante, tels sont les motifs plausiblement invoqués pour cette disparition soudaine, bien que nous ne puissions passer sous silence les allusions d'un libelle infâme, le *Chroniqueur désœuvré*, qui laisse entendre que le tragédien avait été mêlé à une fâcheuse histoire de mœurs survenue dans le jardin des Tuileries (p. 83, édit., Londres, 1782). « Contraint de s'expatrier, ajoute-t-il, il est passé en Suède où il fut très bien accueilli du roi qui lui fait une pension de 20.000 livres pour être *son lecteur* et l'un des premiers comédiens de sa troupe. » La vérité est qu'il en devint aussi le directeur. Plus tard, dans un article nécrologique, l'*Opinion du Parterre*, t. x, p. 252,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

parlant de cette disparition, se contentait de dire : « Des motifs trop connus pour qu'il soit nécessaire de leur donner une nouvelle publicité, sur lesquels d'ailleurs j'aimerais à jeter un nouveau voile s'ils étaient ignorés, déterminèrent Monvel à quitter la France en 1781 ». Jal, qui n'en sait pas davantage, parle d'une aventure « dans laquelle on aurait voulu compromettre la plus grande dame du royaume ». Enfin deux pamphlets publiés en 1790, et cités par l'*Intermédiaire* du 30 octobre 1910, font aussi allusion à la triste affaire citée plus haut.

Ici se place une énigme : Si Monvel était marié en premières noces, comme l'affirme De Manne qui fait mourir sa première femme en 1800, comment put-il se remarier en Suède



Lettre autographe de MONVEL (Collection H. Lyonnet)

avec Mlle Catherine, Victoire, Leriche-Clérincourt, fille de comédiens (v. ce nom) ?

Monvel resta sept ans en Suède, et comme on avait annoncé sa mort en novembre 1782, il eut le plaisir de lire son panégyrique dans les journaux. Intéressé à démentir cette nouvelle, le comédien écrivit aussitôt de Stockholm, en date du 7 janvier 1783, au *Journal de Paris* qui inséra sa réponse. Puis, en 1788, il reprit le chemin de la France avec sa nouvelle famille, sa femme, les parents de sa femme, et deux enfants nés en Suède, dont nous parlerons plus loin. Il avait été annobli par Gustave III.

Privé de sa place de sociétaire au Théâtre français, et ne pouvant vivre du seul produit de ses œuvres dramatiques, Monvel chercha une situation nouvelle à Paris ; il ne la trouva tout d'abord qu'aux Variétés amusantes du Palais-Royal où il débuta le 17 juin 1789 dans un drame en trois actes en vers de Pigault-Lebrun, rôle de M. de Limeuil. Cette période est peu connue des biographes. Nous notons ensuite, aux Variétés amusantes : l'*Orpheline*, rôle du comte de Walbourg (4 août 1789) ; l'*Inconnu*, rôle de l'Etranger (17 nov.) ; il fait accepter quelques ouvrages à l'Opéra-comique ; enfin le changement de salle des Variétés amusantes le fait passer du jardin du Palais-Royal au Théâtre nouveau de la rue de Richelieu. C'est le moment où les transfuges de la rive gauche, Talma, Grandmesnil, Dugazon, Me Vestris cherchent un asile. Les directeurs, Gaillard et Dorfeuille voient là une excellente occasion de renforcer leur troupe, dans laquelle Monvel est déjà un appoint sérieux, et de donner une autre allure à leur répertoire. L'ouverture du nouveau théâtre est fixée au 27 avril 1791. Le 29 mars précédent, Monvel un des plus chauds partisans des réformes nouvelles, avait donné au théâtre de la Nation les *Victimes cloîtrées*, drame joué par ses anciens camarades, et avait été demandé à grands cris à la chute du rideau.

Révolutionnaire, Monvel le fut dans toute la force du terme, mais non par l'action violente dans la rue. C'est un révolutionnaire « philosophe » ; d'un physique délicat, d'une constitution débile, on le verra agir par la plume, ou même par la parole, comme dans la chaire de St-Roch. Au théâtre, il se complait dans des rôles comme celui de *Caïus Gracchus* (1792) ou d'un vieillard français

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dans le *Jugement dernier des rois* (18 oct. 1793) dont Etienne et Martainville disaient plus tard : « De tous les ouvrages joués pendant la Terreur, cette pièce est sinon la plus atroce, du moins la plus propre à faire connaître jusqu'à quel point on avait dégradé l'art dramatique. » Le 9 février précédent, Monvel s'était montré admirable dans sa création de *Fénélon* dans la pièce de ce nom de Chénier. Ce fut un des plus beaux rôles de sa carrière.

Les discours révolutionnaires ou philosophiques, comme on voudra, prononcés en public par Monvel, sont au moins au nombre de trois : 1° *Discours fait et prononcé par le citoyen Monvel dans la section de la Montagne, le jour de la fête de la Raison, célébrée dans la ci-devant Eglise St-Roch, le 10 frimaire, an 2e de la République.* (Paris) Lefer, an 11, in-8°, 32 p. (Bibl. nat. L^b 40 1967).

2° *Discours fait et prononcé le jour de la fête de la Raison dans la ci-devant Eglise des Petits-Pères, devant ses frères de la Section de Guillaume Tell par le citoyen Monvel* (20 frimaire, an II). (S. l. n. d.), in-8° (Bibl. nat. L^b 40 1867).

3° *Discours sur le caractère et les devoirs du républicain, fait et prononcé par le citoyen Monvel, dans le temple de la Raison, section de Guillaume Tell, le premier décadi pluviose de l'an second.* (S. l. n. d.) in-8°, paginé 185-220. Bibl. nat. L^{41} 5334).

Ces discours, qui paraîtraient aujourd'hui bien modérés, malgré leur caractère tranché d'athéisme et d'anticléricalisme, ne prêchent cependant que la fraternité et l'amour du prochain. On raconte que, plus tard, Monvel en fit rechercher les exemplaires pour les détruire. Ils sont introuvables en librairie.

M. E. D. De Manne a dressé la liste des rôles créés par Monvel avant et après la réunion définitive des comédiens dans la salle de la rue Richelieu en 1799. Nous citerons, parmi les plus célèbres : Pison dans *Epicharis et Néron*, Fabius de *Quintus Fabius*, 1794 ; *Abufar*, Ortagoras de *Timoléon*, 1795 ; *Caton*, *Descartes*, 1796 ; *Œdipe à Colonne*, 1797 ; Andrews de *Falkland*, 1798 ; le comte d'Orlheim dans *Mathilde*, pièce de Monvel ; Blum dans les *Deux frères* ; l'*Abbé de l'Epée*, rôle où il fut sublime, 1799 ; Bragance dans *Pinto*, 1800 ; le dernier rôle créé par lui fut celui de Globorff dans *Pierre-le-Grand*, 1804.

Monvel, un des premiers professeurs nommés au Conservatoire, et ce fut un merveilleux professeur, avait été élevé à la dignité de membre de l'Institut (section de musique et de déclamation) le 15 décembre 1795. Rien ne manquait donc à sa gloire, lorsque ses moyens physiques, déjà si faibles, vinrent le trahir tout à fait. Avec l'âge, il avait perdu toutes ses dents, et la conformation de sa bouche s'opposait, paraît-il, à lui en mettre d'artificielles ; la mémoire bientôt lui fit défaut. Eloigné de la scène pendant longtemps, il reparut à l'unique représentation de *Cyrus* (17 frimaire, an XIII). L'ouvrage tomba, et Monvel regagna sa retraite. Il n'en ressortit que le 20 mars 1806, pour jouer Auguste de *Cinna*, puis les rôles de D. Diègue et de Burrhus, risquant ainsi de compromettre sa réputation aux yeux de la génération nouvelle. L'heure du départ avait sonné (1er mars 1806, selon M. G. Monval, 1807, selon De Manne).

Les dernières années de cet homme d'une intelligence vraiment supérieure, furent affligeantes : on le revit, comme une ombre, venir au théâtre pour solliciter une représentation de retraite à laquelle il avait droit ; bientôt il lui fut impossible même de faire ces démarches dont se chargèrent sa femme et sa fille. Annoncée, reculée, cette représentation eut lieu le 24 juin 1811, mais il ne put y prendre part. Le résultat fut misérable, et Monvel, dont la raison s'était éteinte, mourut à Paris le 13 février 1812, à 6 heures du matin ; ses obsèques qui eurent lieu le 15, attirèrent à l'église St-Laurent, sa paroisse, une grande affluence. Au cimetière Montmartre, M. Joachim Le Breton, secrétaire perpétuel de la 4me classe de l'Institut, ainsi que Lafon, au nom du Théâtre Français, prononcèrent des discours sur sa tombe.

Voici quelques jugements portés sur Monvel :

« Le front d'un héros avec le rire d'un enfant » a écrit une femme qu'il aima.

« Toutes les vertus naturelles et tous les talents acquis » a dit Andrieux.

« Je ne dirai pas : C'est notre plus grand acteur (Molé existe), mais je crois être juste en le désignant comme notre acteur le plus méthodique et le plus ingénieux ; personne ne connaît comme lui le parti qu'on peut tirer du talent de la diction et il en épuise en quelque sorte toutes les finesses. » *La Lorgnette de Spectacle*, an VII.

« Quel jeu savant ! Quelle connaissance profonde de l'art qu'il exerce ! Quelle âme brûlante ! Il faut tout son talent pour faire disparaître les disgrâces de son physique : Il faut le voir dans *Fénelon*, dans l'*Abbé de l'Epée* pour avoir une juste idée de son mérite. » *L'Espion des Coulisses*, an VIII.

« Vieillard morose, sans voix, sans moyens, véritable squelette ambulant... outre que, dépourvu de toutes ses dents, il ne peut presque plus articuler, il s'abandonne encore à une continuelle mobilité de gestes et de physionomie qui fatigue l'œil et n'intéresse nullement. Cet acteur a eu cette année un grand succès dans *Cinna*, mais cela ne prouve rien, sinon que son concurrent Vanhove est encore plus mauvais que lui. » *Le Coup de Fouet*, an X.

« Le premier acteur du Théâtre Français, le seul peut-être qui ait conservé la véritable diction tragique... c'est ce Monvel sans cesse en butte aux sarcasmes de l'implacable Geoffroy, qui ne se lasse point de lui reprocher son âge... Monvel n'a point de rivaux au Théâtre Français. » *L'Opinion du Parterre*, an XI.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

« Son éloge serait la chose du monde superflue : il y a longtemps qu'il est regardé comme le premier acteur du premier théâtre de l'Europe... Il prononce si bien, et sait si parfaitement sa langue, que l'on devinerait facilement, quand même on n'entendrait pas. » *L'Opinion du Parterre*, an XIII.

« Monvel, doyen de la Comédie. La carrière de cet acteur célèbre paraît terminée. Comment faire l'éloge de Monvel ? Il fut le collègue de Lekain, de Brizard et de Préville ; son nom s'associe naturellement à ces noms fameux et doit vivre aussi longtemps. » *L'Opinion du Parterre*, février 1806.

L'Opinion du Parterre, t. x, p. 226 et suivantes lui consacre un long article nécrologique (1813). On y trouvera l'énumération des ouvrages littéraires de Monvel : fables imprimées dans les journaux, ingénieuses, mais écrites dans un style trop lâché ; un roman historique, *Frédégonde et Brunehaut*, 178 p. in-8° avec gravures, publié à Paris chez Duchesne en 1776. Sept ouvrages représentés au Théâtre-Français, dont l'*Amant bourru*, 1777, les *Amours de Bayard*, 1786, les *Victimes cloîtrées*, 1791, la *Jeunesse du Duc de Richelieu*, avec Al. Duval, 1796. Deux ouvrages aux Variétés du Palais-Royal. Dix-sept ouvrages à l'Opéra-Comique, dont *Julie*, 1772, *Blaise et Babet*, 1783 (grand succès), *Sargines*, 1788, *Roméo et Juliette*, 1792, etc. Un ouvrage à Choisy, *A. E. I. O. U.*, farce, 1777. Plusieurs de ces pièces furent traduites en suédois, danois, allemand, hollandais.

Enfin, à propos de la mort de Monvel, Ch. Maurice écrit dans son *Histoire anecdotique du théâtre*, t. I, p. 151, à la date du 14 février 1811 : « Plus malade de l'affaiblissement de ses facultés intellectuelles que des pertes occasionnées par l'âge, Monvel est mort hier. Sa place restera peut-être toujours vide au théâtre. Je l'ai vu jadis, dans l'*Abbé de l'Epée*, dont il jouait le rôle avec un art au-dessus de toute comparaison. Dans cette pièce, au moment de son grand récit, quand il disait : « Je serai peut-être un peu long », j'ai entendu tout le parterre lui crier : Non, non, non ! Quel éloge ! Je l'ai vu aussi, bien longtemps après, dans Auguste, de *Cinna*, où, malgré le dépérissement de ses moyens, il était d'une étonnante noblesse et d'une inconcevable persuasion. Ces ravages, accusés par une grande exiguïté physique et par l'absence de ses dents, lui rendaient nécessaires certaines précautions sans lesquelles il n'aurait pu mener un rôle jusqu'à la fin. Ainsi, obligé, pour contenir sa salive, de porter fréquemment la main à sa bouche, il la passait ensuite derrière lui, où se trouvait dans sa ceinture un mouchoir caché par le manteau, Eh ! bien, dans cet état, Monvel était encore des plus admirables ! »

Monvel, selon De Manne, aurait été marié une première fois avec une demoiselle Marie-Madeleine *Dautel* qui aurait débuté à la Comédie-Française sans succès et serait morte à Paris en décembre 1800 (29 nivose, an IX, Paris, Palais du Tribunat). N'y a-t-il pas confusion avec la mère de Monvel qui s'appelait Magdeleine *d'Hôtel*, mariée à Monvel père, comédien, qui débuta sans succès à la Comédie-Française (v. Monvel père). De ce premier mariage en France, dont nous ignorons le lieu et la date, seraient nés deux fils, qui écrivirent pour le théâtre. L'un d'eux, Noël Barthélemy, fut secrétaire particulier de l'archichancelier Cambacérès. Mlle Flore en parle dans ses *Mémoires*, t. I, p. 103. Noël Barthélemy épousa (18 juillet 1798) la fille de Baptiste jeune (v. ce nom) frère des deux Baptiste de la Comédie-Française, acteur au Marais, puis colonel et baron de l'Empire. Il mourut à Orléans, où il résidait, en mai 1847, à 81 ans. Il était né à Marseille le 3 septembre 1768, de Monvel et de Jeanne Michelet son épouse, selon son acte de mariage du 18 juillet 1799.

De sa liaison avec Mlle Marie Salvetat, dite Mme Mars, Jacques-Marie Monvel eut peut-être (M. le baron de Cotenson l'affirme) un fils Alphonse-Pierre, né à Paris le 5 avril 1775, baptisé à St-Roch, engagé le 8 septembre 1792, officier de cavalerie, sous le nom de Salvetat, blessé, prisonnier, décoré, chef d'escadron-capitaine, célibataire, sans fortune en 1819, et avec de l'aisance en 1820, mais assurément une fille, la célèbre Mlle Mars, née le 9 février 1779, qu'il déclara comme légitime alors qu'elle ne l'était pas (v. Mlle Mars).

De son mariage en Suède (après 1781) avec Mlle Catherine-Victoire Leriche-Clércourt, fille de comédiens, il eut enfin deux enfants nés en Suède : Théodore, tué au siège de Saragosse ; Joséphine, qui épousa un médecin et devint l'amie de sa sœur de la main gauche, Mlle Mars.

Monvel habita successivement à Paris rue St-Thomas-du-Louvre, 1771-72 ; rue d'Argenteuil, 1773-75 ; au Petit-Carrousel, 1776 ; rue Thiron, 1777 ; rue St-Nicaise, 1777-80 (où naquit Mlle Mars) ; rue Traversière, 1781. Après son retour de Suède : rue des Petits-Pères, place des Victoires, 12, 1799 ; cours des Fontaines, Palais du Tribunat, 11-13, 1800 et années suivantes. Nous savons en outre par Mme la duchesse d'Abrantès (tome VI de ses *Mémoires*) que Monvel possédait une propriété au Paraclet dans l'ancienne abbaye célèbre par le séjour d'Héloïse et d'Abélard. Il mourut faubourg St-Martin, 88.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. I. — E.-D. De Manne, *Troupe de Voltaire*. — *Opinion du Parterre*, t. x, article nécrologique.

Bibliographie : Ouvrages cités plus haut.

Iconographie : Musée de la Comédie française. Catal. Monval, n° 101. Peinture toile dans le rôle de l'*Abbé de l'Epée*, h. 0 m. 80, l. 0 m. 50, par Ed. Geffroy (1852) d'ap. un buste en plâtre donné par Regnier à Mme E. Guyon. — Dessin de Claude Hoin, musée de Dijon.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— *Troupe de Voltaire*, en buste, eau forte de H. Lefort.

MONVILLE, Alexandre Derosier dit. — Anvers 1848-59. Sa mort, *Rapport* 1860.

MORAIN. — Folies-Marigny 1865.

MORALÈS, Mlle Léontine. — Pensionnaire à la Comédie française 1832-34. (Elle avait débuté en 1832 dans *Britannicus.*) Porte-St-Martin 1836, *Don Juan de Marana;* Odéon 1843, les *Prétendants*, *Mlle Rose*. Elan, âme, puissance tragique, mais figure maussade.

MORALÈS, Mlle Gabrielle. — Le *Rapport* de 1880 annonce la fin tragique (?) d'une demoiselle Moralès.

MORANCOUR, Mlle de, Octavie, Louise, Eléonore du Ragot d'Arceville dite. — Née vers 1686. Débuta à la Comédie française le 13 janvier 1711, et fut reçue le 2 août 1712. Retraitée le 20 octobre 1715 avec pension, elle mourut à Paris sur la paroisse St-Roch le 30 juin 1774.

MORAND. — Ambigu 1821. Acteur dont on évaluait le poids à 250 livres de graisse.

MORAND, Jacques, Alfred. — Elève du th. Comte. Délass. com. 1843, th. Beaumarchais 1845, Folies dram. 1845-48. Habitait Paris en 1868.

MORANGE. — Cirque olymp. 1819.

MORDANT, M. et Mme Désiré. — Le Hâvre 1843-47. Directeur à Mons 1848.

MORAUX, Jules. — Ambigu 1867-69. Médaille d'honneur en 1870.

MOREAU, dit le Petit Arlequin. — Né à Paris vers 1755, acteur forain, débuta en 1770 chez Audinot dans les rôles d'Arlequin. Il avait quatre pieds et deux pouces. Fils d'un contrebassiste de la Comédie italienne, il avait vu jouer souvent Carlin dont il imitait les gestes. Il eut un grand succès au boulevard. Variétés amusantes 1780, Ambigu 1782. En 1809, la misère le réduisit à se faire voir comme un nain. Il mourut à Marseille en 1817, dans un dénuement absolu.

MOREAU. — Sous ce nom : *Moreau,* débuta à l'Ambigu le 15 oct. 1824, rôle de Pierrot dans le *Coq du Village; Moreau*, Hippolyte et Mme *Moreau* née Madinier, Dijon 1843-47.

MOREAU, Eugène, plus connu comme auteur, avait commencé sa carrière en qualité de comédien. Théâtre Comte, Gymnase enfantin, province, th. du Panthéon 1843, où il obtint des succès et fit la belle création de *Paul Jones* d'Al. Dumas, Moscou 1848-49, puis secrétaire à la Porte-St-Martin, aux Variétés, directeur une année à Brest, et de nouveau secrétaire aux Variétés 1861. Eugène Moreau fit représenter des pièces à la Renaissance, à la Porte-St-Martin, au Palais-Royal, aux Variétés, et traduisit les *Ames mortes* de Nicolas Gogol, publiées dans le *Mousquetaire*. Membre du Comité de la Société des artistes, Eugène Moreau fut nommé secrétaire-rapporteur, et occupa ces fonctions pendant neuf ans, jusqu'en 1876. Son successeur E. Gouget, dans son *Rapport* de 1877, rendit justice à ce bon serviteur, foudroyé par une maladie terrible.

MOREAU. — Sous ce nom : Mme *Moreau*, Eugène, th. du Panthéon 1843, Agen 1847, Marseille 1849; *Moreau*, excellent premier rôle, Genève 1849-50; Mme *Moreau*, Lamare dite, Alger 1849; *Moreau*, Jean, Clermont 1850-53; *Moreau*, Jules, Adolphe, Paris 1854-56; Mme *Moreau*, th. du Cirque 1862; Mme *Moreau*, Victorine, Marseille 1864, Bruxelles 1865-67, Lyon 1868-69; *Moreau*, Eugène, Félix, Ignace, Tournai 1864-65; Mme *Moreau*, Isidore, Sophie, née Depée, Ile de la Réunion 1864; Mme *Moreau*, Denise, née Pruneau, dite aussi *Léontine*, Paris 1865, Brest 1867-68, Paris 1869.

MOREAU, Mlle Angèle. — Née à Nogent-sur-Marne, de famille pauvre, n'avait reçu les conseils d'aucun professeur lorsque, guidée par l'instinct, elle vint frapper à la porte du théâtre Montmartre où elle débuta dans Rose de Mai des *Mohicans* en juillet 1869. Peu de temps après le Vaudeville lui proposait un engagement. Effrayée du luxe des toilettes qu'il faudrait avoir dans un tel théâtre, Angèle Moreau refusa. Puis vinrent le siège et la Commune.

Pendant l'été de 1871, elle trouve un engagement provisoire au Palais-Royal, mais préfère retourner à Montmartre dont elle est l'étoile. C'est là que les directeurs de la Porte-St-Martin vinrent la chercher, d'abord pour lui confier un travesti dans *Henri III et sa cour*, puis afin de lui donner le rôle de Louise dans les *Deux orphelines*. L'entreprise était grosse de difficultés. Mais quand elle apparut sur les marches de l'église, à peine vêtue d'une rude chemise écrue et d'un jupon noir en guenilles, lorsqu'on l'entendit chanter de sa voix touchante :

O ma tendre musette !
Musette mes amours...

tout le public fut remué et conquis. Yeux bleus, traits purs, taille mignonne, air mélancolique, telle fut Angèle Moreau dont la timidité charmait. Après un long stage à la Porte-St-Martin, Angèle Moreau passa au Châtelet vers 1892. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1897.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 45, 26 mars, 1er avril 1874. Notice par F. Jahyer.

Iconographie : Id. Photo. demi-corps, de face, cliché Carjat.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MOREAU, Mlle Pauline, Henriette, Euphrasie. — Sœur de la précédente. Château-d'eau 1880-1881, Ambigu 1891-1894. Sa mort, *Rapport* 1896.

MOREAU-SAINTI, Mme Marie, Louise Estancelin. — Femme grande et belle, personne à l'œil vif, à la voix franche. Avait débuté le 30 août 1822 à la Comédie française dans la *Coquette corrigée* et *Brueis et Palaprat*. Elle fut engagée comme premier rôle à Bordeaux. On écrivait d'elle et de son mari en 1825 : « Couple conjugal en possession (?) de charmer la province. Moreau est un des premiers Elleviou, et sa femme une des jolies jeunes premières des départements ». Mme Moreau-Sainti resta à Bordeaux jusqu'en 1828. Nous la retrouvons ensuite à l'Odéon : *Adrienne Lecouvreur*, 12 mars 1830 ; *Ma femme et ma place*, 30 avril ; le *Vieux mari*, 24 mai ; *Manon Lescaut*, 26 juin ; le *Mari de ma femme*, 14 juillet ; la *Mère et la fille*, 11 octobre ; la *Séparation*, 1er novembre, un *Changement de Ministère*, 12 mars 1831 ; *Médicis et Machiavel*, 11 avril. Mme Moreau-Sainti, pensionnaire à la Comédie le 1er avril 1837, passa tour à tour par le Gymnase et la Renaissance. On la revit à l'Odéon en 1845, mais déjà un peu marquée pour son emploi : l'*Ingénue à la cour*, 20 mars 1846 ; *George Dalton*, 24 octobre ; *En province*, 4 février 1847 ; *Alceste*, 16 mars ; la *Course à l'héritage*, 29 avril ; rentrée en juillet 1848 dans les *Fausses confidences ;* la *Farnesina*, 5 oct. 1849 ; *François le Champi*, 23 novembre ; *Vous n'êtes que marquis*, 17 mars 1850 ; un *Valet sans livrée*, 9 octobre. Rappelée à la Comédie française par le départ de Mlle Mante, Mme Moreau-Sainti s'y fit remarquer spécialement dans le rôle de Mme Evrard du *Vieux célibataire*, et mourut en avril 1856. Son mari, dont nous n'avons pas à nous occuper, étant chanteur, était un ancien élève du Conservatoire et avait tenu l'emploi de premier ténor à Rouen, Bordeaux, Bruxelles, Lyon, puis était entré à l'Opéra-Comique où il fit la plus brillante carrière, devenant ensuite un professeur de premier ordre.

MOREAU-SAINTI, fils. — Ayant un père chanteur de talent, et une mère, comédienne estimable, le jeune Moreau-Sainti avait de qui tenir. Après un début timide au Gymnase, il alla jouer aux côtés de sa mère à l'Odéon où il débuta en septembre 1848 dans les *Rivaux d'eux-mêmes ;* le *Roué innocent*, 12 décembre ; *Jacques Martin*, 17 janvier 1849 ; les *Viveurs de la maison d'or*, 7 mars ; *Sans le vouloir*, 19 avril ; le *Guérilla*, 19 avril ; la *Famille*, 3 mai ; le *Bourgeois des métiers*, 15 mai ; le *Trembleur*, 8 septembre ; *Evelyne*, 5 octobre ; la *Farnenisa*, 5 octobre ; une *Nuit blanche*, 10 février 1850 ; *Vous n'êtes que marquis*, 17 mars ; *Planètes et Satellites*, 5 avril ; les *Péchés de jeunesse*, 28 septembre ; un *Valet sans livrée*, 9 octobre ; les *Baisers*, 13 novembre ; les *Ennemis de la maison*, 6 décembre ; *Pierrot*, 2 mars 1851.

Acteur lettré, intelligent, non sans talent, Moreau-Sainti fils ne joua pas longtemps, cependant, la comédie. On le vit encore aux Variétés où il fut parfait dans *Allons battre ma femme*, puis il devint administrateur de l'Ambigu, et directeur des Folies dramatiques.

MOREAU-SAINTI, Mme. — En 1902, 60 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension.

MOREL. — Sous ce nom : *Morel* (le jeune), th. Beaujolais 1787. Se blessa assez grièvement le 14 nov. de cette année en faisant partir un coup de pistolet dans le *Nouvel Œdipe*. Il s'enleva le pouce de la main gauche. Une collecte dans la salle rapporta 600 livres au blessé, et une représentation à son bénéfice près de 100 louis ; *Morel*, rôles de crispins, th. Molière 1801 ; *Morel*, v. Sainville ; *Morel*-Thémine, Valenciennes 1843, Charleville, Mons, Dunkerque 1853, Agen, Genève 1856. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1899 ; *Morel*, Constant, St-Pétersbourg 1843-48 ; *Morel*, Odéon 1845 ; Mme *Morel*, femme Scolt ou Scott, Lyon 1847 ; *Morel*-Bazin, Lyon 1849, St-Malo 1852, Melun 1853, Morlaix 1856-59, Jersey, Brest 1861, Paris 1862-63 ; Mme *Morel*-Bazin, née Rose Bazin, femme du précédent, mêmes étapes jusqu'à Morlaix. Sa mort, *Rapport* 1859 ; M. et Mme *Morel*, Jean, Philippe, la femme née Marie, Rose Lemaire, Maîtreville 1849-61, Evreux 1852 ; Mme *Morel*, née Louise Monnier, Mons 1852, Dunkerque 1853, Agen 1854. Sa mort, *Rapport* 1855 ; *Morel*, Adrien, Pierre, Brest 1854-57 ; Mme *Morel*, Julienne, Laure, Bucarest 1857-60 ; Mme *Morel*, Rose, Armande, th. du Luxembourg 1861, th. Déjazet 1862-65, Châtelet 1867 ; Mme *Morel*-Bazin, Marie, Juliette Niel, Châlon-sur-Saône 1867.

MOREL, Mme Louise, Rose Ours dite. — Née en 1842. Calais 1870-72, Dunkerque, Tournai, Calais, Agen 1878-80, Cherbourg, Bruxelles, Grenoble 1884, Cherbourg, Besançon, Nice 1888, Bordeaux, Toulouse, Amiens 1894, Boulogne-sur-mer 1895-97, Paris. En 1902, 38 ans de th., 500 fr. de pension. Maison de retraite de Pont-aux-Dames, 1908.

MORELLI. — Sous ce nom : Mme *Morelli*, Bath., Sid., Delph. Laplanche dite, St-Pétersbourg 1874-76, Odessa 1877, St-Pétersbourg 1878-82 ; Mme *Morelli*, Caroline Cassard, Paris 1881-85, Anvers 1886. Décédée à l'hôpital d'Angers en mai 1887, laissant à l'Association des artistes sa garde-robe de théâtre afin d'en disposer en faveur d'une artiste nécessiteuse.

MORENEVILLE, Victor, A. Duseigneux. — Paris 1881-88.

MORÈRE, Alph. Jouan. — Bruxelles 1867-69. Chevalier de l'ordre de Léopold.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MORETTEAU, Louis, Jules Moreteau dit. — Ambigu 1862-65, Beaucourt 1867-68; Mme *Moretteau*, Louise, Augustine, née Roussel, Paris 1862-65, Beaucourt 1867-68.

MORIA, Mme Sophie. — Amsterdam 1843-47.

MORIAD, Mme Maria. — Lyon 1852-65.

MORIN. — Sous ce nom : *Morin*, Louis, Angers 1843-47, Batavia 1852-53; Mme *Morin*, Amélie, née Olivier, Batavia 1853-56. Sa mort, *Rapport* 1857; Mme *Morin*, Sidonie, Isabelle, th. du Luxembourg 1850, Belleville 1851, Porte-St-Martin 1855-72, Beaumarchais 1874, Porte-St-Martin 1875. En 1887, 67 ans, 47 ans de th., 500 fr. de pension. Mme Morin créa le rôle de la mère Pipelet à l'Ambigu, et le reprit à la Porte-St-Martin. Elle mourut à l'âge de 80 ans, dans la maison de retraite de la Providence, 77, rue des Martyrs (*Figaro*, 22 mars 1900); *Morin*, Charles, Jean, Agen 1859, Calais 1860-61, Châlon-s.-S. 1862, Colmar 1863-65, Paris 1867-68, Verviers, Grenoble 1870-72, Paris 1873. En 1889, 70 ans, 50 ans de th., 500 fr. de pension.

MORIO, Mme Irma, Séraphine, Pierrette Moriaux dite. — Nantes 1868-72.

MORIS, Mme Marie Hanser dite. — Spa 1894, Milan 1895, Spa 1896-97.

MORISOT ou Morizot. — Th. Louvois 1792. Raisonneur, Milan 1806.

MORIZET. — Th. Molière 1802. Troisième comique et caricatures.

MORNI, Mme Stéphanie. — Nancy 1852.

MOROSINI, Mlle Olga. — Variétés 1867.

MORREAUX, Gaston. — Sa mort, *Rapport* 1910.

MORSER, Louis. — Avignon 1863-64.

MORSIANI, Mmes Maria, mère et fille. — Marseille 1848, Stockolm 1849, Rouen 1850-52.

MORTAIN, Camille, Louis de. — Turin 1861, Hombourg 1862, Strasbourg 1863-64, Gaîté 1865, Genève 1867.

MORTIERRE, Mme Eugénie. — Troyes 1845-47.

MORTREUIL, Louis. — Gand 1843-45, Palais-Royal 1847, Amsterdam 1850-52, Hombourg 1863-65.

MOSÉ, Mme Anaïs, Joséphine. — Lauréate au Conservatoire. Intelligente. Odéon 1859-60, Gaîté 1861, Odéon 1863-65.

MOTHES, Désiré. — Mons 1845-47.

MOUCHARD, Mlle Victoire. — Th. Comte 1845-48.

MOUCHÉ, Emile, François. — Sa mort, *Rapport* 1884.

MOUCHET. — Chambéry 1862.

MOUCHOT. — Deuxième comique. Rouen 1825-26.

MOUFLET, Jean-Baptiste, Etienne. — Dieppe 1856, Rouen 1857, Colmar 1858-60, Porte-St-Martin 1861-62, Paris 1863-65.

MOUGEAT, Henri, Joseph. — Palais-Royal 1863-65, Opéra comique 1867-69, Palais-Royal 1870-72, Bouffes 1873-75.

MOUGENOT, Adrien. — Melun 1849.

MOUGIN, Mme Céline. — Nantes 1867-70.

MOULIN, Mme Lesage. — Duègne, Bruxelles 1814-15. 3800 appointements.

MOULIN, Jules, Louis Riautteaux dit. — Alger 1862-68. V. Dharville.

MOULINIÉ, Mlle Célina, Marie. — Amsterdam 1852-56.

MOULINS, Mme Marie Bellefleur. — En 1909, 60 ans, 32 ans de th., 500 fr. de pension.

MOUNIÉ, Alexandre. — Dijon 1852-54.

MOURET, Joseph. — En 1884, 65 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1896.

MOURIER, Théodore, Mathieu. — Amsterdam 1849-52.

MOUROT, Léon, Charles. — Délass. comiques, Moscou 1852-53, St-Pétersbourg 1854-75. Sa mort, *Rapport* 1896. En 1886, âgé de 61 ans, avec 31 ans de th., Léon Mourot avait obtenu la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

MOUROY, Mlle. — Montparnasse 1886.

MOUSSEAU, Auguste. — Délass. com., Porte-St-Martin 1868, Bouffes 1869-70. Mousseau, qui s'était fait une spécialité des rôles de camelot, créa un rôle dans l'*Assommoir*. Puis il quitta le théâtre pour fonder le cabaret artistique « le Clou », avenue Trudaine, établissement original qui lui permit de réaliser une autre fantaisie « l'Auberge des Adrets », boulevard St-Martin, entreprises où il réussit d'abord, puis se ruina.

MOUSSERON, Léon, Georges, François. — Funambules 1850-52, Bruxelles 1853, Paris 1854-63.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

MOUSTIÉ. — Sous ce nom : *Moustié*, Philippe, Bayonne 1850, Bordeaux, Reims 1858-59, Rochefort 1860-61, Anvers 1862-64 ; Mme *Moustié*, Aristine née Mathieu, Bayonne 1850, Bordeaux, Bayonne 1856-57, Gaîté 1858-65, St-Germain 1867-68 ; Mlle *Moustié*, Thérèse, Bordeaux, Oran 1867, Douai, Verviers, Paris, St-Quentin, Grenoble 1875.

MOUTIÉ. — Chambéry 1850.

MOUTIN, Victor. — Deuxième amoureux, Lyon 1826. Est-ce le même, Le Havre 1867-70 ?

MOUTIN, Mme Rose, Aldegonde *Louis*, Donesgue, femme Victor. — Lyon 1826, Renaissance 1838, *Ruy-Blas*, rôle de la duchesse d'Albuquerque ; Palais-Royal, *Chantre et Choriste*, 30 août 1839 ; *Argentine*, les *Premières armes de Richelieu*, les *Diners à 32 sous*, 16 mai 1840 ; *Iphigénie*, la *Fille de Jacqueline*, Mme *Camus et sa demoiselle*, 15 février 1841 ; le *Vicomte de Létorières*, le *Billet de faire part*, 12 juillet 1844 ; la *Poudre coton*, 11 décembre 1846 ; les *Deux aigles*, 17 octobre 1850 ; emploi de duègne. En 1852, Mme Moutin, malade, avait 58 ans, 30 ans de th. et 186 fr. de pension. Elle habita Versailles 1853-58, Bourges 1859-60, Paris et Avallon 1863. Sa pension avait été portée à 200 fr.

MOUTON, Frédéric. — Rio-de-Janeiro 1847, Châlons-sur-Marne 1862-65, Le Havre 1867, Paris 1868-75.

MOUTRIER, Auguste. — Grenoble 1854-56.

MOUTURIER. — Vieil acteur qui vécut à St-Denis au moins depuis 1846 (il avait alors 74 ans et 60 ans de théâtre) avec une pension de 120, 186 et 300 fr. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1859. Il était donc âgé de 87 ans ; Mme *Mouturier*, née Marie Debedas habitait également St-Denis, 1850-63.

MOUZON, Eugène, Philippe. — St-Malo 1872, Amiens 1873, Genève 1874-75.

MOWATT, Mme Anne, Cora Ogden. — Née à Bordeaux en 1821, artiste dramatique, poète et auteur.

MOYSE, Mlle Céline. — Variétés 1860-63, th. Déjazet 1864-65.

MUCHAND. — Débuta à la Comédie française par le rôle de Francaleu de la *Métromanie*, juin 1790.

MUFFAT-Joly, Edmond, Alexis Rouville dit. Rochefort 1861-62, Larochelle 1863, Angers, Genève, Bordeaux 1867, Nîmes 1868-70, Brest, Rochefort, Nîmes 1875. Devint appariteur à la municipalité d'Alger. Sa mort, *Rapport* 1910. En 1892, âgé de 60 ans, avec 36 ans de th., Muffat-Joly avait obtenu la pension de 500 fr.

MUFFAT-Joly, Mme, née Fargette, femme Rouville dite. — Mêmes étapes que ci-dessus de 1861 à 1875.

MUIDEBLED, Jules, Joseph. — Nouvelle-Orléans 1867.

MULDU, Mlle Alice de. — Brûlée en nettoyant des gants, 19, av. de Wagram, Paris. Morte à l'hôpital Beaujon des suites de ses blessures (*Comœdia*, 7 janvier 1910).

MULIN, Aug., Adolphe. — Porte-St-Martin 1847-50.

MULLER. — Sous ce nom : Mlle *Muller*, Antonine, débuta dans Dorine de *Tartufe*, le 6 juillet 1825 à l'Odéon 1825-26, assez bon accueil ; Mme *Muller*, Maria, Anvers 1847, Bruxelles 1856-60 ; Mme *Muller*, Caroline, Gérôme, Bruxelles 1870-72, Caen 1873, Paris 1874, Besançon 1875, Charleville 1876, Paris 1877-99.

MULLER, Mlle Marie, Rose, Eugénie. — Née à Paris le 6 juillet 1865. Obtenait son premier prix au Conservatoire à 17 ans, en 1882, et débutait fin décembre à la Comédie française dans Rosette de *On ne badine pas avec l'amour*. Son professeur, Delaunay, qui avait en la jeune comédienne une confiance illimitée, jouait Perdican. Ce fut une soirée triomphale !

Depuis cette date, Mlle Muller ne quitta jamais, même momentanément, la Comédie française. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici l'excellent travail que M. Émile Mas publia dans *Comœdia* au moment de la retraite de Mlle Muller.

1882. 30 décembre (début). *On ne badine pas avec l'amour*, Rosette.
1883. 27 janvier. *Il ne faut jurer de rien*, Cécile.
20 mars. L'*Epreuve*, Angélique.
10 avril. L'*Ecole des femmes*, Agnès.
22 octobre. L'*Avare*, Marianne.
2 novembre. *Tartufe*, Marianne.
7 décembre. *Une Matinée de contrat*, Valentine (création).
31 décembre. Les *Femmes savantes*, Henriette.
1884. 10 février. Le *Mariage de Figaro*, Fanchette.
16 mai. La *Duchesse Martin*, Simone (création).
28 mai. Le *Député de Bombignac*, Renée (création).
1885. 1er septembre. *Don Juan d'Autriche*, Pablo.
30 novembre. *Denise*, Marthe de Bardannes.
1886. 23 janvier. Un *Parisien*, Léonide (création).
7 mai. La *Coupe enchantée*, Lucinde.
19 juillet. La *Sortie de St-Cyr*, Renée.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

30 juillet. Le *Mari à la campagne*, Pauline.
21 septembre. Les *Plaideurs*, Isabelle.
27 octobre. *Monsieur Scapin*, Suzette (création).
28 novembre. Le *Fruit défendu*, Jeanne.
1887. 1er janvier. **Sociétaire.**
24 janvier. L'*Invitation à la valse*, Mathilde.
6 février (mat.). L'*Anglais ou le fou raisonnable*, Thérèse.
15 février. Le *Bourgeois gentilhomme*, Lucile.
24 avril. Les *Fourchambault*, Blanche.
7 septembre. Le *Marquis de Villemer*, Diane.
17 oct. *Souvent femme varie*, Sylvia.
15 novembre. *Francillon*, Annette.
1888. 16 janvier. *Pendant le bal*, Angélique.
7 février. Les *Effrontés*, Clémence.
9 mars. La *Souris*, Marthe.
18 juin. Une *Famille au temps de Luther*, Elci.
1889. 15 mai (rep. d'ad. de Coquelin). L'*Etourdi* (4e acte), Hippolyte.
20 mai. Le *Klephte*, Amélie.
7 décembre. Le *Dépit amoureux*, Lucile.
1890. 12 mars. *Camille*, Edith (création).
1891. 12 avril. Une *Visite de noces*, Mme de Cygnerol.
2 juin. La *Gageure imprévue*, Adélaïde.
19 novembre. La *Mégère apprivoisée*, Bianca (création).
1892. 17 mars. Le *Monde où l'on s'ennuie*, Jeanne Raymond.
16 octobre (mat.). *Arlequin poli par l'amour*, Silvia.
13 novembre. L'*Aventurière*, Célie.
1893. 5 février. *Bataille de dames*, Léonie.
23 février. Les *Demoiselles de St-Cyr*, Louise.
14 mars. *Gringoire*, Loyse.
12 avril (rep. d'ad. de Laroche). La *Dame aux camélias* (4e acte), Anaïs.
20 avril. *Faute de s'entendre*, Louise.
25 décembre. Le *Bonhomme jadis*, Jacqueline.
1894. 21 mai. Le *Bandeau de Psyché*, Psyché (création).
1895. 15 janvier. *Vieux camarades*, Estelle (création).
20 février. Les *Petites marques*, Solange (création).
25 mars. L'*Ami des femmes*, Balbine.
11 juin. L'*Amiral*, Jacquemine.
5 septembre. Le *Juif polonais*, Annette.
1897. 11 janvier. L'*Evasion*, Mme de Cattenièges.
15 février. La *Loi de l'homme*, Isabelle (création).
19 mars. *Mieux vaut douceur*, Cécile.
28 mars (centen. d'Alf. de Vigny). *Quitte pour la peur*, Rosette.
1898. 24 janvier. *Catherine*, Madeleine (création).
25 mai. *Célimare le bien aimé*, Emma.
29 juin. Le *Tricorne enchanté*. Inès.
1899. 5 mai. Le *Torrent*, Charlotte (création).
21 mai (centen. de Balzac). *Orgon*, Marianne.
1900. 5 juillet (mat. Trocadéro). Les *Précieuses ridicules*, Cathos.
25 août. L'*Ami Fritz*, Suzel.
30 août (mat. Trocadéro). L'*Intrigue épistolaire* (scène), Pauline.
1901. 18 avril. L'*Epreuve*, Angélique.
21 mai. Le *Bonheur qui passe*, Gipsy (création).
5 novembre. Le *Médecin malgré lui*, Lucinde.
20 novembre. Les *Romanesques*, Sylvette.
1902. 2 juillet. Le *Passé*, Antoinette.
1903. 21 juillet. L'*Irrésolu*, Jeanne.
1905. 7 avril. *Il était une bergère*, la Bergère (création).
1906. 13 juillet. Le *Prétexte*, Jeanne (création).
1907. 13 mai. Les *Fresnay*, Yvonne (création).

Elle joua pour la dernière fois le 7 octobre 1907. A la date du 31 décembre 1908, sa pension fut liquidée, sur sa demande, et l'assemblée des sociétaires, à titre exceptionnel, racheta sa représentation de retraite (avril 1909).

« J'ai vu Mlle Muller dans tous ses rôles, écrit M. Emile Mas, et j'en ai conservé un souvenir délicieux. L'impression qui persiste, c'est la franchise de l'ingénuité, la malice sans perversité, en un mot : la fraîcheur. »

Assurément Mlle Muller créa peu de rôles pendant ses 26 années de présence; mais il ne faut pas oublier qu'elle fut surtout une ingénue du répertoire, et qu'elle sut se faire rue de Richelieu, une position considérable au moment où le talent de Mlle Reichenberg resplendissait de son éclat le plus pur. Mlle Muller, partie volontairement « avant la première ride », fut universellement regrettée. Officier d'académie en 1895.

Biographie : Emile Mas, son article dans *Comœdia*,

MULLER, Mlle Bouffil, Marina, Noémie dite. — Variétés 1886-1901.

MULLIN. — Artiste dont la mort est annoncée au *Rapport* de 1851.

MULOT. — Sous ce nom : *Mulot*, Gaîté 1808; *Mulot*, J.-B., Auguste, Montparnasse 1863-65; Mme *Mulot*, Malvina, Eléonore, en 1909, 58 ans, 45 ans de th., 500 fr. de pension d'attente.

MUNAUT, Mme Rosalie. — Bordeaux 1817-18. Une dame *Munaut* ou Munant, femme Prague, est à Nantes 1843, Nîmes 1845-47.

MUNIÉ, Alexandre, Turlin dit. — Appartenait à une famille qui produisit plusieurs artis-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tes dramatiques; un de ses frères fut comique à l'Ambigu; les Variétés comptèrent parmi leurs pensionnaires Mlle Munié (1842) devenue baronne; Munié, enfin, était le beau-frère de Ravel. Voici les principales étapes de sa carrière : 1841, début aux Français. Odéon : l'*Actionnaire*, *Amour et sagesse*, *Ivan de Russie*, le *Veuvage*. On donna pour lui un bénéfice le 7 sept. 1842. On lui trouve « beaucoup de goût, de la chaleur et de la finesse ».

De l'Odéon, Munié passa au Vaudeville à la fin de 1842. Dans l'*Extase*, il obtint un succès de larmes. En 1847, il entre à la Porte-St-Martin, où il crée un rôle dans le *Livre noir*. C'est un acteur plein de sensibilité.

Après avoir été établir et diriger un théâtre pendant plusieurs années à San Francisco, en Californie, Munié revint en France et fit sa rentrée à la Porte-St-Martin dans *Paris*. Puis il entra au Vaudeville où il se fit remarquer dans le rôle de l'Espagnol des *Femmes terribles*. Il devait y faire un long stage. *Fromont jeune et Rissler aîné* (1876), le *Club* (1877) furent à peu près les dernières pièces nouvelles où on le vit. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1879. Munié avait un tempérament véritablement artistique, et peu de chance. Il ne sortit jamais de la pénombre.

MUNIÉ, André. — Né à Paris le 3 juillet 1845. Montmartre 1864, comique, Russie 10 ans, Palais-Royal 10 ans, th. Sarah-Bernhardt, Nice, Gymnase. Un peu bohême, du talent, ne se fixa nulle part. Décédé à Pont-aux-Dames le 21 février 1906. Epuisé. Adieux par Bouyer.

MUNIER, Mme Jules Ferrand née Lamy dite. — Soubrette. Décédée novembre 1829 à 58 ans. V. Ferrand.

MUNTE, Mme Lina. — Née à Paris, s'était exercée vers 1876 au th. des Batignolles, sans passer par le Conservatoire. Puis, après avoir joué à Toulouse et à Bruxelles, elle vint débuter à Paris où sa beauté originale et son talent la firent remarquer tout de suite. A l'Ambigu, à la Porte-St-Martin, au Châtelet, elle parut avec succès. Mais deux rôles la mirent particulièrement en évidence : Virginie de l'*Assommoir* et Athénaïs du *Maître de forges*, créations auxquelles étaient venu s'ajouter ses interprétations dans *Madame Thérèse*, une *Cause célèbre*, *Diana*, *Serge Panine;* puis, un beau jour, elle quitta Paris un peu par découragement, et resta à St-Pétersbourg jusqu'en 1893. Après un séjour à Marseille, on la revit encore à l'Ambigu dans une reprise de *Rocambole*.

Lina Munte, par tempérament « femme fatale » au théâtre, ne pouvait souffrir qu'on l'appelât « actrice de drame ». — Que voulez-vous, disait-elle, nous sommes classés, catalogués. Pour les directeurs, Lina Munte, c'était toujours la grande Virginie. Alors elle prit rang, peu à peu, dans les « sans place. » Et pourtant, c'était une comédienne de la bonne école; elle disait juste, connaissait son métier, ne manquait pas d'allure, n'était pas emphatique. Par malheur, son physique qui la servait si bien dans certains rôles, la desservait parfois. « Je suis trop brune ! » avait-elle coutume de répéter. Critique judicieuse, mais dangereuse. Femme intelligente, camarade aimée, Lina Munte ne se consola pas de ne pouvoir, à Paris, tenir tous les emplois. Puis arriva la maladie qui la tint éloignée du théâtre pendant de longs mois, si bien que la mort fut pour elle une délivrance. (*Figaro*, 1er juillet 1909). Le comité de la Société des Artistes, prévenu trop tard, ne put même assister aux obsèques le 2 juillet, à 11 heures, à l'église évangélique de l'avenue de la Grande-Armée. L'inhumation eut lieu au cimetière des Batignolles. Mme Lina Munte était la mère (et non la sœur) de Mme Suzanne Munte, l'artiste contemporaine.

Biographie : *Foyers et coulisses*, *Ambigu*, p. 93. *Trente ans de théâtre*, *Une actrice de drame*, par A. Bernheim. *Figaro*, 5 juillet 1909.

MURAT. — Sous ce nom : *Murat*, Jean, Noël, Louis. Besançon 1845, Anvers 1847-48. *Murat*, Charles, Besançon 1847-48. Mme *Murat*, Emilie, Moscou, 1847-49. Mme *Murat*, Cornillon. En 1890, 70 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1901.

MURRAY, sous ce nom : *Murray* Napoléon, Montparnasse 1862-65, Bataclan 1873, Paris. Bruxelles 1888-93, St-Pétersbourg 1894. Habitait St-Pétersbourg en 1908. Mme *Murray*, Marie, V. Esther, née Bédard, femme du précédent, avait commencé sa carrière en jouant les rôles d'ingénues au Gymnase sous le nom de *Bédard*, 1868. Porte St-Martin 1873-75, Paris, St-Pétersbourg 1897 et années suivantes. En 1909, 60 ans, 35 ans de théâtre, 500 fr. de pension à St-Pétersbourg.

MUSSA, Massue dit. — Odéon 1847-48.

MUSSAY, P. Bacharach dit. — Né le 23 janvier 1847. Petits rôles aux Variétés 1872. Devenu le second mari de Mme Céline Chaumont, et habile directeur du th. du Palais-Royal.

MUSSO. — Sous ce nom : *Musso*-Debergue, dont la mort fut annoncée au *Rapport* 1897, p. 29.

MUSSO, Mme Marie Dorta Hamilton, Nice 1870, Bruxelles 1872; Verviers, Liège, Namur 1876-78, Béziers 1879-80, Paris 1881-90.

MUSSO fils, Léon, Antoine Debergue. — Montpellier 1894-96.

MUTÉE, Richard Boige dit. — Connu surtout parce qu'il créa le rôle de Colline dans la *Vie de Bohême* aux Variétés. Deuxième comique,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Marseille 1825, Bruxelles 1828. Il avait été découvert en province par Déjazet. En 1852, il était encore aux Variétés : « Il n'est pas drôle, écrivait J. Arago, mais il est très drôle ; il n'est pas amusant, il est très amusant. » L'Annuaire des Artistes porte sous le nom de *Léon Plessy* dit *Mutée*, un artiste aux Variétés 1852-56, Bagnères 1857. Est-ce le même ? V. Plessy.

MUTÉE, Mme Richard Boige dite. — Femme du précédent, actrice peu favorisée physiquement, Vaudeville, Bordeaux 1824, Théâtre de Madame 1826, début dans *Haine aux femmes*, 13 mai ; les *Mémoires d'un colonel*, 2 juin ; Amsterdam 1826-27, Bruxelles 1828, Bordeaux 1852, Rouen 1853. En 1871, 77 ans, 60 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1880.

MUTÉE. — Sous ce nom : *Mutée* Amable, Boige dit. Rouen 1853-54, Toulouse 1855, Lyon 1856, Strasbourg 1857-74. En 1873, 64 ans, 32 ans de th., 500 fr., de pension. Nice 1875. Mme *Mutée*, Louise Boige dite. Nantes 1850, Versailles 1854, Toulouse 1855, Lyon 1856. *Mutée*. V. Plessy.

MUYARD. — Sous ce nom : *Muyard*, Léopold, Charles, Lyon 1845-48, Toulouse 1849, Florence 1852, Milan, 1853. Montmartre 1854, Amsterdam 1855, Troyes 1856. En 1879, 60 ans, 35 ans de th., 500 fr., de pension. Sa mort, *Rapport* 1902. Mme *Muyard*, née Marie Laforest, Veuve Rimbert, Lyon 1847-48, Toulouse 1849, Florence 1852, Montmartre 1854-1856.

MUZA, Mlle Irène, Marie Pascalin dite. — Elève de Mlle Adeline Dudlay, avec laquelle elle s'occupait d'occultisme. Th. Antoine, *Anna Karénine*, Buenos-Ayres 1907, Folies-Dramatiques, *Tourtelin s'amuse*, Palais-Royal. Rentrant d'une tournée, dans laquelle elle avait joué, à Alger, notamment, le rôle de Gervaise, de l'*Assommoir*, elle fit venir chez elle, 10, rue Denys-Poisson, à Paris, un coiffeur qui eut l'imprudence de se servir d'une lotion à base d'essence qui s'enflamma instantanément. Transportée à l'Hôpital Beaujon, la malheureuse artiste ne tarda pas à succomber à ses blessures. Elle était âgée de 28 ans et laissait une petite fille de quatre ans. (*Comœdia*, 25 février 1909). Ses obsèques furent célébrées le samedi suivant en l'église de St-Ferdinand-des-Ternes.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



UN THÉATRE DE LA FOIRE St-LAURENT VERS LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

« Les couronnes de théâtre s'effeuillent si vite !»
L. PÉRICAUD.

NADÈGE. — V. Mlle Fusil.

NADRY. — Sous ce nom : *Nadry*, Denis, André, Jean, Paris 1872 ; *Nadry*, Victor, Belleville 1875-83.

NALDY. — Sous ce nom : Mme *Naldy*, Victoire Lamy, Nantes 1846-47 ; Mlle *Naldy*, Marie, Odélia Le Fresne dite, Ch.-d'Eau 1883-85, Ambigu 1886, Paris 1887 et années suivantes. Habitait Paris en 1910.

NALLET, Mme Hélène. — Genève 1853.

NANINE, Mlle. — Sous ce nom : Mlle *Nanine* débuta le 23 mai 1797 à la Comédie-Française dans Isabelle du *Glorieux* ; Mlle *Nanine* V., jeune première de mélodrame et actrice nomade, 1824 ; Mlle *Nanine* Eug.-Jeanne Roosneer, Belleville, 1873-74, Reims 1875, Liège 1876-81.

NANTEUIL. — Jeune premier, Variétés 1852.

NANTEUIL, Mme Alexandrine Boulé, née en 1834. — En 1904, 500 fr. de pension pour ses 45 ans de th. Sa mort, *Rapport* 1907.

NANTIER. — Sous ce nom : Mlle *Nantier*, gentille brunette qui se fit remarquer à la Porte-St-Martin vers 1861 dans le rôle travesti de *Jean Bart*, les *Petites Danaïdes*, l'*Outrage*, les *Etudiants*, le *Pied de mouton* ; Mlle *Nantier*, Adèle, Château-d'Eau 1878-83, Paris 1884-91, Gand 1893, Lausanne 1894-1900, Roubaix 1901-05, Sermaise 1906. Habitait Paris en 1910.

NAPTAL, Mlle. — V. Arnault.

NARDIN, Victor Grosjean, dit. — Amsterdam 1849-50.

NATHALIE, Mlle Zaïre, *Nathalie* Martel, dite. — Née à Tournan (S.-et-M.) le 3 septembre 1816. Son père vint s'établir coiffeur à Paris. Après un début sur la scène de l'Odéon, dans une représentation extraordinaire donnée par les débris du Théâtre Nautique, Mlle Nathalie parut sur le théâtre St-Antoine. Mais son véritable et sérieux début remonte au 3 août 1837, aux Folies-Dramatiques, dans le rôle d'Azurine de la *Fille de l'air*.

De grands yeux noirs fendus en amande, une taille svelte et élégante, une physionomie mutine, un certain talent de danseuse, telle était alors la future mère noble de la Comédie-Française. Tombée en léthargie, et passée pour morte, Mlle Nathalie sortit heureusement de ce mauvais pas pour reparaître aux Folies dans *Micaëla* et le *Muet de Barcelone*.

Le 21 février 1838, début au Gymnase dans *Au sixième étage; Une vision, Duchesse*, la *Cachucha*, pièce dans laquelle elle se faisait valoir comme danseuse, *Mademoiselle, la Gitana* (28 janvier 1839). Mlle Nathalie passe

EFERUS - Recherches & Classification numériques

alors pour une des plus jolies femmes de Paris. De 1840 à 1844, elle est de toutes les pièces en vogue au Gymnase. F. Jahyer en a donné la liste dans sa biographie.

En 1845, elle quitte le Gymnase, va faire un voyage à Londres, et entre au Palais-Royal où elle reste deux ans, jouant pour ses débuts le rôle de Dorothée de la *Pêche aux beaux-pères* (16 juin) et tenant plusieurs rôles dans les revues telles que les *Pommes de terre malades* (1845) et la *Poudre à coton* (1846).

Le 16 avril 1847, début au Vaudeville dans *Ce que femme veut*. Elle aspire dès lors à un genre plus relevé et songe à aborder une carrière nouvelle : celle des grandes coquettes, des mères nobles et des duègnes. C'est dans ces circonstances qu'elle entra en pourparlers avec la Comédie-Française. Sa première apparition y eut lieu le 15 novembre 1849, rôle de Césarine de la *Camaraderie*. Elle joua le 26 du même mois, Marion de *Marion Delorme*, et le 13 décembre, *Une chaine*. La jolie femme un peu folle, un peu rieuse, fort incendiaire, gâtée du public, s'est rangée. Engagée dès 1849, sociétaire le 1er janvier 1852, que de créations va-t-elle faire ! Nous ne citerons que les principales.

1850. *Charlotte Corday*, Mme Roland.
1852. *Le cœur et la dot*, Athénaïs.
1855. *Par droit de conquête*, la Marquise.
1856. *Le village*, Mme Dupuis.
1858. *Œdipe Roi*, Jocaste.
1859. *Les projets de ma tante*. *Le Duc Job*.
1860. *Péril en la demeure*.
1862. *Le fils de Giboyer*, Mme Maréchal.
1864. *Maitre Guérin*, Mme Guérin.
1869. *Les faux ménages*, Mme Armand.
1870. *Les ouvriers*, Jeanne.
1872. *Marcel*, Germaine.
Hélène, Mme de Rives.



Mme NATHALIE (1876)
Cliché Franck

Dans le répertoire, ce sont encore, pour les premières années, les grandes coquettes comme Clorinde de l'*Aventurière*, la Comtesse du *Mariage de Figaro*, Mme de Prie de *Mlle de Belle Isle*, puis les mères nobles comme Mme Désaubier de la *Joie fait peur*, la Baronne de *Il ne faut jurer de rien*, ou les duègnes comme Béline du *Malade imaginaire* ou Mme Turcaret de *Turcaret*.

La transformation de Mlle Nathalie nous vaut une curieuse lettre d'elle à J. Janin (vente d'autographes, mai 1906.) Elle proteste contre l'abus que l'on fait de son nom dans une historiette graveleuse insérée dans l'*Assemblée Nationale* : « L'immoralité du fait n'est pas ce qui me choque, écrit-elle, mais je tiens à mon individualité ; or je suis une personne trop grave, regardant l'amour comme un bonheur trop réel et trop sérieux, pour prendre plaisir à le faire en perte et à la belle étoile. » En tête, Janin écrivit cette appréciation : « Très jolie lettre de Mlle Nathalie, aujourd'hui au Théâtre-Français, autrefois gamin de Paris au Théâtre du Palais-Royal. »

Retraitée le 1er avril 1875, Mlle Nathalie mourut à Paris, rue de Boulogne, 6 *bis*, le 17 novembre 1885.

Biographie : *Paris-Théâtre* n° 183, 16/22 nov. 1876. Notice par Félix Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre* n° 183, photo mi-corps de profil à droite, cliché Franck. Musée de la Comédie-Française, catal. Monval, n° 166. Les sociétaires de la Comédie en 1864, par Ed. Geffroy, rôle de Philaminte des *Femmes savantes* ; n° 173, peinture toile, haut. 1m05, larg. 0m80, par Gustave Boulanger, 1867 (Salon 1867, n° 186). Offert en août 1888 par le peintre, qui a reproduit les traits de Mme Nathalie dans son tableau de la salle des mariages, à la mairie du XIIIe arr. ; n° 510, Mlle Nathalie à 18 ans, peinture toile, ovale, haut. 0m80, l. 0m63, par Eug. Dévéria, 1834, don de M. Ch. Denizet, nov. 1896 ; peinture par V. Darjou (salon 1840) ; en pied, dans Madeleine, de *Jean Lenoir*, lith. de V. Dolley, pour la *Galerie dramatique* ; en pied dans le *Chevalier d'Essonne*, lith. de A. Lacauchie.

NAU. — Bordeaux, 1869.

NAUDET, Julien, Marcel, naquit à Champlitte (aujourd'hui Haute-Marne) le 13 mai 1743. Tour à tour soldat, puis sergent aux gardes françaises, ses premiers pas dans la carrière dramatique sont peu connus. Nous savons seulement qu'il débuta avec succès à la Comédie-Française le 22 septembre 1784 par le rôle d'Auguste de *Cinna* et par celui de Philippe Hombert de *Nanine* (*Journal de Paris*, 23 sept.) Il fut nommé sociétaire le 25 février 1786, et prononça le discours de réouverture, le 24 avril de cette année.

Grand, doué d'une physionomie sévère, d'un maintien distingué, Naudet excellait surtout dans les rôles de duplicité ou de terreur, plutôt que dans ceux réclamant de la grandeur d'âme ou de la sensibilité. Il joua supérieure-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ment Arons de *Brutus*, le *Philinte de Molière*, Avogare de *Gaston et Bayard*. Aux temps troublés de la Révolution, chargé de parler au public, ses fonctions ne furent pas toujours des plus faciles. Le 21 juillet 1790, alors que le public réclamait *Charles IX*, que les comédiens avaient retiré de l'affiche par crainte de désordres dans la salle, il vint invoquer la maladie de Mme Vestris et l'indisposition de St-Prix. C'est alors que Talma, sortant des coulisses, vint lui donner publiquement un démenti en ce qui concernait Mme Vestris. Grand tumulte en deçà et en delà du rideau, et altercation entre les deux artistes, terminée par un soufflet de Naudet sur la joue de son camarade. Le lendemain, duel au pistolet aux Champs-Elysées avec Talma, sans résultat.

Le 18 décembre, il crée un rôle dans la *Liberté conquise*; le 29 mars 1791, le père Laurent des *Victimes cloitrées*, où il eut un grand succès personnel; le 5 juillet 1793, la *Vivacité à l'épreuve*. Mais pris de frayeur à la suite des troubles de *Paméla* (août), Naudet, qui se savait coté comme réactionnaire, gagna prudemment la Suisse, et fut ainsi un des seuls sociétaires (avec Molé) qui échappa à l'emprisonnement général de septembre (v. Labussière). Il ne rejoignit donc ses camarades que lorsque la tempête fut calmée; 16 août 1794, la *Métromanie*; plus tard, il fait partie de la combinaison Raucourt au Théâtre de la Nation (v. Mlle Raucourt) 18 janvier 1798, joue *Tartufe* le 16 février. Il passe enfin rue de Richelieu à la réunion générale (30 mai 1799).

Acteur des plus estimables, et d'une loyauté allant quelquefois jusqu'à la rudesse, Naudet tint l'emploi des troisièmes rôles à la Comédie jusqu'à sa retraite, survenue le 1er mai 1806. Il fut le père de Joseph Naudet, membre de l'Institut, et mourut à Passy en juin 1830.

Em. Campardon a publié une plainte rendue par un ancien chirurgien-major de la marine contre Naudet qui l'avait insulté et lui avait donné un coup de poing dans la figure (8 août 1789). Le dit Naudet s'était cru visé personnellement, ainsi que tous les comédiens français, dans un écrit de l'ex-chirurgien de Lavaud intitulé *Réflexions d'un bourgeois du district de St-André-des-Arts sur la garde bourgeoise et sur le choix des officiers d'état-major*. Naudet était alors capitaine de la garde nationale, d'où le conflit et la scène de pugilat au café Mézeray.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie-Française*, t. II.

Iconographie : Musée de la Comédie-Française, n° 348, catal. Monval. Portrait présumé de Naudet, en pied, cost. d'Auguste, peinture toile, h. 1m08, l. 0m82, attribuée à Colson.

NAULOT, Ernest. — La Villette 1872-80, Paris 1881, Belleville 1882, Gaîté 1883-86, Paris 1887. Habitait Paris en 1910.

NAVARRE. — Sous ce nom : *Navarre*, Houy dit, Ambigu 1843. Mme *Navarre*, Lélia, Emilie, née en 1836, Marseille 1869, Alger, Marseille, Athènes 1874, Marseille, Alger, Toulouse 1880, Verviers, Tournai, Béziers 1883, Rennes, Dijon, Le Mans 1886, Verviers, Lyon, Carcassone 1889-90, Dijon, Brest, Tournai, Paris 1895-96, Brest, Douai. En 1899, 63 ans, 52 ans de th., 500 fr. de pension. Alger 1899-1904, Pont-aux-Dames 1905. Etait à Pont-aux-Dames en 1910.

NAZAT, Jean, Ferdinand. — Lille 1887, Besançon, Brest, Nancy 1891-94, Paris, Mons 1896. Officier d'Académie. Paris 1908. Mme *Nazat*, Louise, Berthe, née Baume. Mêmes étapes que son mari. Officier d'Académie. Paris 1908.

NÉE, Justin, Pierre. — Naquit en 1840. Montpellier 1863, Lille, Versailles, Nantes, Perpignan 1869-70, Brest, Angers, Brest, Mons 1875, Valenciennes, Anvers, Gand, Liège 1880, Orléans, Nantes, Reims, Angers 1888-90, Lyon, Toulouse, Nancy, Toulouse 1895, Dijon, Le Hâvre, Paris 1901. 60 ans, 36 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait St-Mandé en 1908.

NEGREL, Marie, Joseph, Louis, Elzéard. — Aix 1857, Valenciennes, Montpellier, Aix, Nîmes, Béziers 1867, Nîmes, Carpentras, Nîmes 1872 74.

NEGRET, Alfred. — Douai 1846-47, Verviers 1853, Reims, Mons, Genève, Clermont, Lorient 1861, Limoges, Clermont, Agen, Limoges, St-Jumen 1868.

NEGRIÉ, Antoine, Victor. — Funambules 1845-62, Poitiers 1862-64, Paris 1865-76. V. Fouquet.

NEGRINI, Mlle. — Gymnase 1825. « Automate parlant et chantant. »

NEHR. — Sous ce nom : Mlle *Nehr*, Pauline, Elisa, Gymnase enfantin, danseuse à la Porte-St-Martin 1845, Th. National 1850, Th. du Cirque 1852-56. — *Nehr*, Edouard, Joachim, Lille 1847-48, Nantes, Strasbourg, Bruxelles 1852.

NÉLIS, Mme Alexandrine. — Dijon 1877-79.

NELLAT, Paul. — St-Quentin 1846-48.

NELLY, Mlle. — Conservatoire, Lisbonne, Variétés 1er sept. 1855, rôle de Baïonnette du *Théâtre des Zouaves*. Dans le *Royaume du Calembourg* elle faisait une plaisante imitation de Mme Ristori. Rôle de la bonne dans les *Métamorphoses de Chamoiseau*. Mlle Nelly parut encore avec succès dans les *Noces de Merluchet*, une reprise des *Saltimbanques* (rôle de Zéphirine), *Madame Bijou*, les *Lan-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ciers, *Deux hommes du Nord*, le *Gardien des scellés*, *Je marie Victoire*, *Macaroni d'Italie*, *Une dame pour voyage*. Porte-St-Martin : rôle de Sulphurine de *Faust*, Henriette des *Etudiants*, le lutin voyageur du *Pied de mouton* (reprise). Mlle Nelly était instruite et bonne musicienne.

NELSON, Mlle. — Th. Déjazet 1861.

NEMO, Georges. — Bouffes parisiens, Fol. dram., Châtelet. Acteur singulier, toujours divertissant, qui avait remporté un succès considérable dans le *Millième constat* et le *Coup de foudre* aux Fol. dram. et le *Petit Caporal* au Châtelet. Décédé à 34 ans, 49, rue d'Orsel, Paris. Inhumé à Marseille (août 1910).

NENOT, Aug., Jean, Marie. — Rouen 1884-1885.

NÉODOT, Mme Antoinette, Béatrix. — Marseille 1850, Bruxelles 1852-54.

NÉPLOT. — Lorient 1847-48.

NÉRAUT, Joseph, Hippolyte. — Théâtre du Cirque 1861-62, Châtelet 1863-1864, Ambigu Menus Plaisirs 1874-75, Porte-St-Martin 1876-78.

NERÉ, Alexandre, Léon. — Genève 1853-56, Vienne 1865, Paris 1870-74.

NERL. — Th. Beaumarchais 1861.

NÉROUD, Louis, André, Joseph. — Jeune premier plein d'espérances, débuta à l'Odéon le 6 sept. 1850. Il n'avait pas trente ans. Les *Familles*, *Un bal d'avoués*, *Livre III, chapitre Ier* (1851), les *Droits de l'Homme*, la *Tante Ursule*, *Richelieu*, les *Quatre coins*, *Grandeur et décadence de M. Prudhomme*, le *Feuilleton d'Aristophane* (1852).

NERSSAND ou Nerssant. — Sous ce nom : *Nerssand*, Armand, Fain dit. Bruxelles 1875-1881, Paris, Toulouse 1887-88, Liége, Argenteuil, Lille 1894, Bordeaux, Liége, Paris, Lausanne 1899, Paris. Sa mort, *Rapport* 1904. — Mme *Nerssand*, Sophie, Eugénie, Gabrielle, Bruxelles 1875-81, Calais 1882, Paris 1883-88. — Mme *Nerssand*, Louise, Amélia Janssen dite, Lyon 1891-93, Paris 1894-95.

NERTANN, Henri, Auguste, Kropff, dit. — Né en 1827. Tour à tour jeune premier brillant, puis père noble distingué, Nertann avait débuté à Montparnasse en 1852, puis à Montmartre. On le vit au Vaudeville de 1856 à 1864, au Gymnase de 1865 à 1872. Appelé au Théâtre Michel à St-Pétersbourg, il y travailla dix-sept ans à la gloire des auteurs français ; Alex. Dumas fils, qui le tenait en haute estime, vantait sa belle tenue, sa diction, ses façons de galant homme, et enfin ses qualités d'honnête homme. Retour de Russie, il reparut au Vaudeville, à la Renaissance, à la Porte-St-Martin. Il était devenu le doyen des artistes dramatiques. C'est chez Guitry, à la Renaissance, que cet excellent comédien termina sa carrière. Il partit, comme il avait vécu, sans réclame, et la seule couronne qui fleurissait son corbillard fut celle de ses camarades de théâtre (*Figaro*, 28 mars 1906). Nertann était officier d'Académie. Depuis 1903, il jouissait de la pension de 500 fr. Il était décédé le 10 mars 1906, dans sa 79me année, en son domicile, boulevard Pereire, 208, laissant une veuve. Inhumation cimetière Montmartre.

NERVAL, Georges, L.-E. Normandin dit. — Bruxelles 1886-90, Bordeaux 1891. Officier d'Académie.



NESTOR
d'après Lorsay

NESLE, Mlle de, Françoise Quinault dite, femme d'Hugues de Nesle. — Née à Verdun (?) le 16 mai 1688. Début à la Comédie-Française le 4 janvier 1708. Reçue le 28 février suivant, décédée à Paris, rue Hautefeuille (paroisse Saint-Côme) le 22 décembre 1713.

NESME, Dominique. — St-Etienne 1873, Lyon, Cannes, Cahors, Clermont-Ferrand 1877-82.

NESTOR de Bierne. — Naquit à Paris, rue St-Denis ; Théâtre Doyen, Banlieue, Conservatoire dans la classe de Lafon, Dijon, premier comique dans la troupe ambulante de Besançon, Rouen, Le Hâvre. Gontier lui fait obtenir un début au Gymnase. Tentative à l'Odéon (1822). Voyage à Londres, Grenoble, Verviers, Reims, où il devient directeur. Intelligent, fort honnête, habile administrateur, Nestor acquit dans cette direction une petite fortune, puis il déposa sagement le bâton du commandement et revint à Paris où il trouva un engagement à la Porte-St-Martin. On le trouve « parfaitement à l'aise sur la scène, quoique un peu vieilli. » L'invalide du *Retour de Sainte-Hélène*, Pipelet de *Cabrion*, Darbel de *Pauline*, Gobetout de *Paris dans cent ans*, Fanferluche de la *Biche au bois*, le roi de la *Belle aux cheveux d'or*, le mirent en évidence. On le vit encore dans le père Sournois des *Petites Danaïdes*, le *Palais de Cristal*, les *Libertins de Genève*. La Porte-St-Martin fermée, Nestor partit pour Madrid où il fonda un théâtre français et réussit. Nestor, qui eût pu rester tranquille, ne pouvait se résoudre à quitter ses chères planches.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

On le revit alors aux Variétés, théâtre où il nous semble avoir terminé sa carrière après 1854.

Biographie : *Galerie Lorsay*, notice par A. Renault.

Iconographie : *Galerie Lorsay*, en pied, de face, dans *Paris dans cent ans*, dessin. par Lorsay, lith. par A. Collette.

NEULAT. — Sous ce nom : *Neulat*, Isidore-Bernard, Alger 1867, Bruxelles, Toulouse, Lyon, Nantes 1878, Lyon 1879 88. Sa mort, *Rapport* 1889. Mme *Neulat*, Marguerite, Lyon 1889, Marseille 1890, Lyon 1891. Sa mort, *Rapport* 1904.

NEUVILLE. — V. Nœuville.

NEUVILLE Dubourg. — Etudiant en droit, puis comique à l'Ambigu, au th. du Cirque, aux Folies dramatiques 1837. On lui reconnaît le talent de se bien grimer, mais on lui reproche d'imiter Bouffé. Succès dans le *Drapier des halles*, et *Ni jamais, ni toujours*, Gaîté 1841. On écrit : « Aux Folies dramatiques, Neuville était roi, mais à la Gaîté ? » Les uns trouvent qu'il fait des caricatures amusantes et naturelles. Les autres le traitent de « grimacier ». Les Variétés l'engagent alors pour remplacer Vernet décédé. Il fait une courte apparition à l'Odéon en 1846, puis s'en va en Russie.

NEUVILLE, Mme, femme du précédent. — Folies dramatiques. La mère des Génies dans la *Fille de l'air*. On admirait alors sa beauté. Elle reparut vers 1856 à l'Ambigu, remplaçant Mme Sylvain dans les rôles de duègnes.

NEVERS. — Sous ce nom : *Nevers*, Adolphe, Limoges 1843-45, Alger 1852, Délassements comiques 1853 où il passait pour un amoureux assez distingué, Strasbourg 1855, Lisbonne, Le Hâvre, Liége 1861, Nantes, Boulogne s/Mer, Genève 1864-65, Annecy, Grenoble, Bayonne 1870-71, Angoulême, Dunkerque, Chauny 1875. Guise, Le Quesnoy, Tournai, Beauvais 1879, Paris. En 1880, 61 ans, 43 ans de th., 500 fr. de pension. La Rochelle 1888-90, Paris, Angers 1892, St-Etienne 1893, Paris. Sa mort, *Rapport* 1896. Mme *Nevers*, Adélaïde Broux, femme, Chambéry 1865. Mêmes étapes que ci-dessus de 1877 à 1896. Versailles. En 1896, 75 ans, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1903.

NEVEU. — Sous ce nom : *Neveu*, Louis, Ambigu 1781 ; *Neveu* Alexandre, Louis, Avignon 1845-47, Toulouse, Nîmes, Strasbourg 1850, Opéra national 1852, Théâtre Lyrique 1854-55, Marseille, Dijon, Anvers, Folies dramatiques 1864-65, Toulouse, Lille 1870, Marseille, Toulouse. En 1877, 63 ans, 44 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Paris 1877-81, Issy 1882-83. Mme *Neveu*, Adèle, née Vinviolet, Avignon 1845-47, Toulouse, Nîmes, Paris, Marseille 1855-56, Dijon, Anvers, Paris 1863. *Neveu*, René, Prosper, Marseille 1877-82, Le Vésinet, Angers, Montpellier 1888. Mort à Nantes le 7 janvier 1889.

NEVEUX, Mlle Hortense, Mélanie. — Jolie femme que l'on vit passer aux Folies dramatiques 1865, au Th. Déjazet, au Palais-Royal 1867, plus connue par son élégance que par son talent. Fit partie du groupe tapageur des demi-mondaines de la fin du second Empire et se retira du théâtre pour se marier avec un de ses camarades, après avoir passé par le Vaudeville 1876.

NICOLAS. — Sous ce nom : Mme *Nicolas*, Pauline, Eléonora Kraft, Trouville 1879-80, St-Malo 1881, Clermont 1882. Pensionnaire à Pont-aux-Dames en 1908; *Nicolas*, Ernest, Nicol dit, Liége 1880-81, Paris, Lyon 1885, Paris 1886-91. V. Nordal.

NICOLET, famille.

1° *Nicolet*, Guillaume. — Né en 1687, mort le 30 août 1762.

2° *Nicolet*, Jeanne Marlont. — Femme du précédent, née en 1706, morte le 10 juillet 1776.

3° *Nicolet*, Jean-Baptiste. — Fils aîné des précédents, né à Paris, rue du Cœur-Volant, le 16 avril 1728, mort rue des Fossés-du-Temple, le 27 décembre 1796.

4° *Nicolet*, François, Paul. — Frère cadet de Jean-Baptiste.

5° *Nicolet*, Anne, Antoinette Desmoulins. — Femme de Jean-Baptiste, née à Paris, le 10 octobre 1743, morte dans la même ville le 8 janvier 1817.

Guillaume Nicolet, le chef de cette tribu, était, avec sa femme, montreur de marionnettes aux foires de St-Germain et de St-Laurent où leur théâtre était connu sous le nom des *Comédiens de bois*. Devenu riche et vieux, il avait cédé sa loge à son second fils, et s'était retiré au cul-de-sac de la rue des Quatre-Vents, où il mourut.

Jean-Baptiste, le seul qui nous intéresse véritablement, avait un jeu de marionnettes comme son père, mais il joignit bientôt à ses acteurs de bois, des acteurs naturels qui représentaient de petites pièces, tandis que lui-même, après avoir fait la parade extérieurement, remplissait avec talent les rôles d'arlequins et de financiers. En 1759, encouragé par le succès, il s'établissait sur le boulevard du Temple, dans la salle occupée précédemment par le spectacle mécanique de Fourré, et y faisait représenter des opéras-comiques et des pièces du répertoire de la Comédie italienne. C'est là, sur le rempart, qu'il jouait dans l'intervalle des foires, mais après l'incendie de la Foire St-Germain qui consuma plusieurs de ses loges, en 1762, il prit à bail un autre terrain plus vaste, sur le boulevard du Temple.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Telle fut l'origine du théâtre de la Gaîté qui jusqu'en 1772 s'appela simplement *Théâtre de Nicolet*. Entreprise difficile, car il fallait ne pas trop exciter la jalousie des grands théâtres, ménager les susceptibilités de la Comédie française et de la Comédie italienne, et surtout se garder les bonnes grâces du lieutenant de police chargé de la surveillance des théâtres forains. Cette situation assez embarrassante dura trente ans.

En 1766-67, Nicolet avait acheté pour 20.000 livres comptant de terrains. Des pièces comme la *Mort du bœuf gras*, le *Procès du chat*, les *Ecosseuses de la halle*, l'*Ecolier devenu maître*, le *Baiser donné et rendu*, la *Bourbonnaise* (1768) attirèrent la foule au boulevard. A l'extérieur, les parades, dites *Scènes à la momus*. A l'intérieur, des pièces d'un genre grivois, avec, comme intermèdes, des sauteurs, des danseurs de corde, des animaux savants. La concurrence d'Audinot (v. ce nom) ne fit même qu'augmenter sa vogue, et l'on connaît la phrase populaire, devenue aujourd'hui proverbiale : *De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet*. Le roi lui-même voulut connaître Nicolet, et celui-ci, mandé à Choisy le 23 avril 1772, sut si bien divertir le monarque blasé, qu'il obtint l'autorisation d'appeler son spectacle « Théâtre des Grands Danseurs du Roi », nom qu'il changea en 1792 contre celui de Théâtre de la Gaîté.



Jean-Baptiste NICOLET
(*Le Monde dramatique*)

Entre temps, Nicolet avait cessé de jouer pour se consacrer entièrement à son administration. En 1774, on exigea de lui un impôt du quart de la recette au profit des pauvres. En 1784, l'Académie royale de musique ayant le privilège des petits spectacles, il dut encore payer de ce chef 2,000 livres par mois, qu'il versa jusqu'en janvier 1790. Mais en avril de cette année il s'affranchit aussi du droit des pauvres, et put alors, non seulement élargir son répertoire, mais passer assez tranquillement la période révolutionnaire. En 1780, il avait encore acquis pour 30,000 livres le terrain sur lequel se trouvait sa loge à la Foire St-Laurent, où la salle seule lui coûta 80,000 livres (n° 37 actuel de la rue de St-Quentin). Enfin, le 27 août 1795, il passait la main à Ribié, malgré l'avis de sa femme (qui, non sans raisons, se méfiait du nouvel acquéreur) et mourait peu de temps après à l'âge de 68 ans et 8 mois. Le théâtre qu'il avait fondé fit relâche le jour de son enterrement. Nicolet, comme directeur de théâtre, ne manqua pas d'envieux. Des pamphlétaires, comme l'auteur du *Chroniqueur désœuvré*, nous le représentent comme un illettré, dépourvu de tout esprit, débitant des balourdises, et lui prête toutes les inepties qui couraient alors sur le boulevard. Un fait existe : Nicolet, homme habile, travailleur infatigable, créa un genre, sut plaire au public et s'enrichit.

Em. Campardon dans ses *Spectacles de la foire* a publié des rapports de police concernant le fameux « Maître de spectacle » : Plainte contre des spectateurs qui n'ont pas voulu payer leurs places ; contre un colporteur qui vend des brochures faussement signées de son nom : le *Placet aux dames* présenté par le sieur Nicolet, etc.

Moins heureux ou moins intelligent que son frère aîné, François-Paul Nicolet, joueur de marionnettes, en était réduit en 1766, après plusieurs entreprises malheureuses, à jouer la comédie dans la troupe de son frère. En 1773 et 1775 il courait encore les foires de St-Ovide et de St-Germain, mais en 1778, il n'existait plus, et son matériel théâtral était exploité par sa veuve, Marianne Coqueret. (V. Em. Campardon, les *Spectacles de la foire*, pour quelques pièces relatives à Nicolet cadet.)

Mme Nicolet, enfin, femme de Jean-Baptiste, après avoir fait ses débuts au théâtre, au jeu de marionnettes de Nicolas Bienfait II, entra ensuite comme amoureuse dans la troupe de J.-B. Nicolet, dont elle devint d'abord la maîtresse, puis la femme, le 10 janvier 1766. Puis, laissant son premier emploi, elle aborda les rôles à caractères qu'elle remplit jusqu'en 1780, époque à laquelle elle ne s'occupa plus que de la direction, fonction dont elle s'acquitta parfaitement.

Le talent de comédienne de Mme Nicolet ayant été reconnu, même par le *Chroniqueur désœuvré*, nous nous soucierons fort peu si le même pamphlétaire la traite ensuite de « parvenue ». Tout le monde ne peut pas épouser le directeur, ni même administrer habilement un théâtre. Mais il est certain que, en tant que comédienne, elle assura le succès de la *Bourbonnaise*, les *Ecosseuses de la halle*, l'*Ecolier devenu maître*, l'*Amour quêteur*, *Vénus pélerine* et surtout le *Fameux siège* (rôle de la Pucelle). A la suite de procès, réintégrée

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dans sa direction — après 1807 — Mme veuve Nicolet confia la régie de la scène à son gendre, François, Charles, dit Frédéric, Bourguignon, ancien épicier de la rue de Grenelle, qui, en 1793, avait épousé la plus jeune des filles de Nicolet. En 1808, le vieux bâtiment fut démoli, une salle nouvelle s'éleva, et Bourguignon s'associa avec un sieur Dubois.

Bourguignon mourut le 19 décembre 1816 ; Mme veuve Nicolet le 8 janvier 1817, à 73 ans ; et Mme veuve Bourguignon, qui continua la direction pour son compte, le 11 décembre 1825.

Le ménage Nicolet avait eu quatre enfants :

1. Anne, Marie, née le 26 décembre 1763, légitimée.

2. Jacques, né le 24 décembre 1764, légitimé, mort le 16 avril 1846, et inhumé au Père Lachaise sous le nom de Nicolet de *Torcy* (?)

3. Jeanne, née le 27 janvier 1767.

4. Alexandrine, Hélène, née le 3 janvier 1774, femme Bourguignon, citée plus haut.

Biographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet.* — Em. Campardon, *Les spectacles de la Foire*, t. II. Nicolet Jean Baptiste.

Iconographie : *Troupe de Nicolet.* — En buste, de face, eau-forte par Fr. Hillemacher.

— Mme Nicolet, Anne, Antoinette Desmoulins, en buste de profil à droite, eau-forte par Fr. Hillemacher.

— J. B. Nicolet en pied, par L. L. lith. Caboche (le *Monde dramatique*).

NIEF. — Sous ce nom : *Nief*, Louis, Limoges 1845-47, Marseille 1850-67, Alger 1868, Marseille, Alger, Constantine 1873, Alger 1874-83, Marseille 1884 et années suivantes. En 1886, 70 ans, 51 ans de théâtre, 500 fr. de pension ; *Nief*, Pierre, Adolphe, Bordeaux 1858 ; Mme *Nief*, Adèle, née Canquois, Alger 1868 et mêmes étapes que Nief, Louis. Sa mort, *Rapport* 1904 ; Mme *Nief*, Zélie, Marseille 1870, Alger 1872.

NIESCHANG. — Sous ce nom : *Nieschang*, Louis, Georges, Angoulême 1845, Toulouse 1850-52, Liége, Bayonne, Nice, Béziers, Montpellier, La Rochelle 1853-64 ; Mme *Nieschang* née Schaffner, Toulouse 1850-54.

NIGRA, Mme Marie, Joséphine. — Montpellier 1884, Le Hâvre 1885-88.

NILO, Mme Marie. — Dijon 1853, Caen 1854, Avignon, Douai, Lorient 1857-59.

NITSCH. — Sous ce nom : *Nitsch*, Léon, Victor, né en 1831, Beaumarchais 1863-65, Roubaix 1867, Calais, Grenoble, Calais, Angers, Cherbourg 1874, Amiens, Nancy, Vesoul, Angers, Troyes 1880, Poitiers, Brest, Périgueux, Tournai, Caen, Dunkerque, St-Etienne 1887, Avignon, Namur, Tournai 1890, Lorient, Oran, Cherbourg. En 1894, 61 ans, 36 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Valenciennes, Brest 1896, St-Louis-sous-Poissy 1897 et années suivantes. Sa mort, *Rapport* 1910 ; Mme *Nitsch*, Cœlina J. Balteau, née en 1841. Fécamp 1872-73, Cherbourg, Amiens, Nancy, Versailles, Angers, Troyes 1879-80, Poitiers, Brest 1882, et mêmes étapes que son mari. Habitait St-Louis s/ Poissy en 1910; Mlle *Nitsch*, Blanche, Jeanne, Cœlina, Caen 1885, Dunkerque, St-Etienne, Bucarest 1888, Paris 1889-91.

NIVELLE, Mlle Oscarine, Julia. — Conservatoire, élève de Beauvallet, accessit de comédie 1853 et premier accessit 1854, ingénue favorablement accueillie à l'Odéon 1855.

NIVELON, Louis, Eugène. — Dijon 1884 et années suivantes.

NOAILLES, Pierre, *Daunay* dit. — Acteur de drame, Odéon 1856-57, Th. du Cirque 1858-62, Châtelet 1863-68, Paris 1869 et années suivantes. Avait été protégé par Al. Dumas père. Sa mort, *Rapport* 1891.

NOBELS, Mlle Estelle. — Pau 1850, Toulouse 1852-53, Paris 1855 56.

NOBLET, Mlle Alexandrine, Louise, femme Delamarre. — Née à Paris le 2 avril 1810, et sœur des deux célèbres danseuses de l'Opéra (Lise Noblet, décédée en 1853, et Mme Alexis Dupont). Fut élève du Conservatoire, et débuta à la Comédie française dans la *Femme jalouse* et le *Jeu de l'amour et du hasard* (1827). Non admise, elle passa à l'Odéon où elle eut tout d'abord un grand succès de beauté : le *Vieux mari* (24 mai 1830), *Jeanne la folle*, *Nobles et bourgeois*, la *Mère et la fille*, l'*Abbesse des Ursulines*, *Yseult et Raimbaud*, un *Changement de Ministère* (12 mars 1831), les *Secrets de la Cour*, *Norma*, *Kernox le fou*, le *Jeune prince*, *Charles VII chez ses grands Vassaux*, *Mirabeau*, le *Clerc de la Basoche*. A la Porte-St-Martin avec la troupe Harel, elle établit de la façon la plus brillante le rôle de Jeanne de *Richard d'Arlington*.

Le 16 mai 1833, nouveau début à la Comédie française où elle est engagée pour jouer les ingénues et les jeunes amoureuses. On écrit d'elle : « Elle ferait presque croire à l'innocence, si l'innocence était de ce monde. » On vante sa physionomie pleine de douceur, le charme de sa voix, sa grande distinction. « Une âme d'ange et une voix de femme ! » On dit encore : « Sujet précieux auquel on revient sans passion, mais non pas sans charme. »

Mlle Noblet, sociétaire le 1er avril 1837, parut dans un grand nombre d'ouvrages de l'ancien et du nouveau répertoire, puis elle aborda les rôles marqués où certains critiques la trouvèrent meilleure, ayant gagné en dignité, en iro-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

nie hautaine : Arsinoé du *Misanthrope*, Philaminte des *Femmes savantes*, Mme de Poulpiquet des *Lundis de Madame*, Mme de Parabère de Mlle *Aïssé*, la duchesse de Malborough dans le *Verre d'eau* furent pour elle de bons rôles.

Mlle Noblet se retira le 1er avril 1855, et mourut à Neuilly (Seine), avenue de Madrid, 6, le 9 juillet 1876. En 1842, les journaux avaient annoncé le mariage de Mlle Noblet avec M. Delamarre, négociant.

NOÉ, Alexandre, Honoré.— Bruxelles 1873-74.

NOËL. — Sous ce nom : *Noël*, Léon, débuta à l'Odéon le 17 juillet 1824 ; *Noël*, Jules, François, Maurice, th. du Cirque 1852-62, Châtelet 1863-68, régisseur et utilités. Le Comité de la Société des artistes accorda 240 fr. à l'orphelin Noël en 1870 ; Mme *Noël*, Adèle, Henriette, Victorine *Nova*, Gaîté 1852, Ambigu 1853-55, Gaîté 1856, Paris 1857-63 ; Mme *Noël*, Clarisse, Toulon 1868, Lyon 1869-72, Lausanne 1873-77 ; Mme *Noël*, Joséphine, Adèle, Gaîté 1875-76, Château-d'Eau 1877-79 ; Mme *Noël*, Hortense, Limoges 1880-81, Nîmes 1882-83, Lorient 1884, Oran 1885-87, Troyes 1888-89, Paris 1890 et années suivantes.

NOËLAT, Alexis. — Toulon 1856, Angers 1857-59, Clermont 1860-61, Oran 1862, Caen 1863, Liége 1864, Verviers, 1865.

NOEUVILLE, Honoré, Bourdon de. — Que l'on appelle plus couramment *Neuville*, bien qu'il signât de la façon dont nous avons écrit son nom plus haut, était né à Doude-Fontaine le 31 mai 1736. Capitaine de cuirassiers au service de l'Autriche, assez bel homme, il avait abandonné vers la trentaine le métier des armes pour la profession de comédien.

Ce fut à Nantes, où il jouait les premiers rôles tragiques, que Noeuville fit la rencontre de Mlle Montansier qui dirigeait alors le théâtre de cette ville. De ce jour, son sort va être lié à celui de l'une des plus grandes brasseuses d'affaires qu'ait vues la fin du XVIIIe siècle. Amant de la Montansier, il la suit à Versailles où elle obtient bientôt pour lui un ordre de début à Paris. Ce début, s'il faut en croire la *Correspondance de Grimm* (janvier 1768), ne fut pas heureux. On lui trouva une vanité insupportable, et la tête enfoncée dans les épaules, ce qui, ajoute Grimm « lui donne sur le théâtre l'air d'un bossu insolent ».

Voici donc Noeuville relégué comme premier rôle à Versailles, au théâtre Satory dont Mlle Montansier est directrice. Le *Journal des Théâtres*, tout en constatant que sa taille et son extérieur sont avantageux, lui reproche une voix dure et une déclamation outrée. Les rôles du *Méchant*, du *Métromane* et celui d'Edouard dans l'*Héloïse Anglaise* étaient ceux où il réussissait le mieux. Dans la *Gageure*, il faisait voir du tact et de l'esprit.

Nous avons dit, à l'article Montansier, la place qu'avait su prendre l'intrigante béarnaise à la Cour. C'est ainsi qu'elle put obtenir, le 8 novembre 1778, le privilège de plusieurs scènes de province, pour elle, ou pour Noeuville, et c'est en qualité de directeur que nous retrouvons celui-ci installé à Rouen en 1779.

Les archives du Château d'Harcourt, si heureusement consultées par M. C. Hippeau (*Revue de Normandie*, 1862) ont conservé la correspondance que l'infortuné directeur adressait au Duc d'Harcourt, alors gouverneur de Normandie. Il se plaint, bien que seul directeur en titre, d'avoir à payer des redevances à son insatiable associée ; il se plaint de n'avoir, par contre, aucune part dans les bénéfices des spectacles de la Cour et de Versailles, et ne demande qu'à signer un traité pour la régularité des comptes de toutes les entreprises. Tirailleries, invectives, menaces. Mlle Montansier traite de ridicules les prétentions de son ami. Noeuville traite son associée d'extravagante et de folle. M. L.-Henry Lecomte s'est étendu sur cette correspondance dans son volume *La Montansier*, pages 48 et suivantes.

Noeuville, en proie aux tracasseries de ses acteurs, aux critiques du parterre, aux prétentions des officiers de la garnison, fut bientôt obligé de quitter la ville à cause d'une aventure tragique et inexplicable. Le 15 mars 1782, à la suite d'une altercation avec un garçon perruquier du nom d'Halot, Noeuville est trouvé frappé de plusieurs coups de couteau, et Halot baigné dans son sang. Dépositions contradictoires, grand scandale, soulèvement de la corporation des perruquiers, fureur du public qui prit parti contre Noeuville, et fuite précipitée de celui-ci qui jugea plus prudent d'aller attendre à l'étranger que les esprits fussent calmés. Ce ne fut pourtant qu'à la fin de l'année 1784 que Mlle Montansier put obtenir du Duc d'Harcourt des lettres d'abolition permettant à l'ex-directeur de reparaître à Rouen.

Habile administrateur, Noeuville rétablit ses affaires négligées pendant son absence, arrivant même, sur ses bénéfices, à défrayer les entreprises de Caen, du Hâvre ou de la Loire, moins fortunées. Enfin, après mille avatars — cette direction de Rouen ayant toujours été une des plus difficiles à mener en province — le 12 avril 1789, Noeuville cédait son privilège pour 300.000 livres à René, François Molé, comédien du roi. Il va sans dire que cette somme fut vivement absorbée par Mlle Montansier, toujours associée pour les gains.

A Paris, où la Montansier avait transporté ses pénates par suite des événements de la Révolution, Noeuville est plus que jamais son bras droit, son administrateur, et nous avons parlé, à l'article Montansier, du libelle colporté sous les arcades du Palais-Royal et visant les deux amants. Du reste, nous reporterons le lecteur à l'article susdit pour tout ce qui concerne la lecture du mémoire de Mlle Montansier faite à l'Assemblée par Noeuville, l'armement de la compagnie franche sous ses ordres, sa

EFERUS - Recherches & Classification numériques

chute de cheval à Reims, l'affaire du Théâtre National, son arrestation et sa mise en liberté, la biographie de Noeuville ne pouvant être disjointe de celle de son associée.

Honoré Bourdon dit Noeuville épousa Mlle Montansier le 6 septembre 1800. Cette union, qui fut heureuse, n'était que la consécration de plus de trente ans d'aventures, mais elle fut — légalement — de courte durée, car Noeuville mourut très peu d'années plus tard. Mlle Montansier, nous dit M. L.-Henry Lecomte, eut, paraît-il, un véritable chagrin de cette mort. Avant qu'on clouât le cercueil, elle fit découdre le drap qui enveloppait la tête de son mari, et dans un geste un peu théâtral:

— Noeuville, dit-elle, adieu, ami chéri. Nous avons beaucoup souffert l'un par l'autre; pardonne-moi comme je te pardonne.

Puis l'ayant embrassé, elle se retira en sanglotant.

Noeuville fut enterré avec faste, au milieu d'une nombreuse assistance qui venait là plutôt pour sa femme que pour sa propre mémoire.

Biographie : C. Hippeau, le *Comédien Neuville et Mlle Montansier* (Revue de Normandie, 1862).

Bibliographie : L.-Henry Lecomte, la *Montansier*, Paris, F. Juven, 1904.

NOFFE. — Sous ce nom : *Noffe*, Jean, Baptiste, Aimé, Lille 1845-52, Paris 1853-55, Lille 1856-63, Strasbourg 1864, Lille 1865-82. En 1863, 61 ans, 200 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1883; Mme *Noffe*, Caroline, Le Hâvre 1859-60.

NOIROT. — Sous ce nom : *Noirot*, Nicolas, Henri Hurion dit, Délass. com. 1860-61, Le Hâvre 1862, La Rochelle, Roubaix, Le Mans, Caen 1869, Marseille, Lille, Bordeaux 1874-83, Lyon 1884-88, Paris 1889 et années suivantes. En 1895, 60 ans, 38 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1899; Mme *Noirot*, Marie, Stéphanie, Dijon 1865, Châlon-sur-Saône 1867-70.

NOIRSCHAMPS, Mme Marthe Fay de. — Bordeaux 1887-89.

NOIRVILLE, Jean, François Imbot dit. — Nantes 1876-80, Paris 1881, Calais, Clermont-Ferrand, Soissons, Charleville 1885, Paris, Rochefort, Poitiers, Pau, Angoulême 1890, St-Quentin, Agen, Périgueux, Avignon, Toulouse 1895. Habitait Cette en 1908; Mme *Noirville*, Françoise, Madeleine Hamelin. Mêmes étapes que ci-dessus.

NOIZEUX, Julien. — Sortit de la classe de Delaunay au Conservatoire, en 1895. Au théâtre Antoine il avait créé un rôle dans le *Repas du lion;* à la Porte-St-Martin, où il fut guidé par Coquelin, il joua un des Cadets de *Cyrano de Bergerac*. Au Gymnase, où il fit de rapides progrès, on le vit dans la *Bascule*, les *Amants de Sazy*, *Hermance a de la vertu*, l'*Archiduc Paul* (pièce dans laquelle il dessinait une silhouette de vieux roi, à la fois grotesque et plein de dignité). Il fut alors question de l'engager à la Comédie française.

A la Renaissance, la *Châtelaine*, l'*Adversaire*, *Crainquebille* confirmèrent l'excellente opinion que la critique et le public se faisaient de ce jeune comédien. A Bruxelles, il se fit applaudir dans *Triplepatte*, et chez Mme Réjane dans *Savelli*, *Paris-New-York*, *Raffles*. Un soir qu'il jouait le rôle de lord Amertess dans cette dernière pièce, il se sentit extrêmement souffrant. Transporté presque aussitôt à la maison de santé des Frères de St-Jean de Dieu, il y reçut pendant trois semaines les soins les plus éclairés. Déjà, un mieux sensible était signalé, et son père, venu pour le soigner, était reparti tranquillisé. Une pleurésie purulente puis une hémorragie l'enlevèrent en une demi-heure. On dit alors qu'il avait contracté les germes de cette maladie en soignant sa jeune femme qu'il suivait ainsi de près dans la tombe (4 août 1907). Les obsèques de Noizeux, auxquelles Mme Réjane voulut assister eurent lieu à l'église St-Leu, rue St-Denis, et l'inhumation à Tœufles (Somme).

NONGARET. — V. Nougaret

NONGUET, Josué, Armand ou Amand. — Calais 1860-61, Limoges, Metz, Brest, Genève 1867-68, Boulogne-s.-M., Buenos-Ayres, Liége, Marseille 1875, St-Pierre-Martinique 1876-78, Besançon 1879-81.

NONJOUX, M. et Mme. — Châlons-s.-Marne 1843-47.

NORAH, Mme Eléonore Laffitte dite. — Th. Cluny 1888-91.

NORAVINO, Mlle Marietta. — Angers 1852.

NORDAL, Mme Eugénie, Adrienne Nicolas. — Boulogne 1889-90.

NORDET, Isidore, Charlot Lemaire dit. — Batavia 1852 et années suivantes. Habitait Batavia en 1908.

NORDET, Mme Coste. — Metz 1852.

NORÈS, Mlle. — Sœur d'un danseur de chez Nicolet, soubrette et danseuse à ce même théâtre 1772-74.

NORET, Mme Adèle, Elisa. — Nantes 1867-69.

NORETTE, Mme Jeanne, Marie. — Renaissance 1879-83, Paris 1884-94.

NORIS, Mme Eugénie Jasset dite. — Bouffes du Nord 1898-99.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

NORMAND, Mme. — En 1857, une artiste de ce nom, âgée de 77 ans, reçoit 300 fr. de pension.

NORVAL, Auguste. — Cette 1885-86.

NORY, Mme Jeanne Neveu dite. — Odéon 1887-88, Vaudeville 1889-95. Sa mort, *Rapport* 1896.

NOTAIRE. — Comique. On le disait venir de Corse, lorsqu'on le vit à Paris. Porte-St-Martin, rôle de la mère Simonne de la *Fille mal gardée*. Vaudeville, jouait les caricatures. Fut engagé aussi à la Nouvelle-Orléans et à Toulouse.

NOUBEL, Mme Emilie. — Nérac 1870-71.

NOUGARET, Mlle. — Jolie personne, province, Variétés, Gaîté, le *Réveil d'une grisette*. Elégante et coquette. Gymnase 1841-43. On écrit d'elle : « La tête dans les épaules, et une grande quantité de cheveux noirs ». Rio 1845-50.

NOULIS. — Sous ce nom : *Noulis*, François Nougarolis dit, Tarbes 1884, Constantine 1885-86, Toulouse, Bruxelles, Genève, Toulouse, Amsterdam, Paris 1896. Habitait Toulouse en 1908 ; *Noulis* ou Nougarolis, Jean, Bernard, Caen 1885, Carcassonne 1886-1887, Toulouse, Montpellier 1896. Habitait cette ville en 1908.



NUMA, Polydore, d'après Geoffroy

NOURTIER, Mme Alexandrine. — Amiens, Rome 1850, Florence, Paris, Toulon, Draguignan 1855-56, Paris 1857.

NOUVEAU, Arsène. — Valenciennes 1847-48. V. Romanville.

NOVARINO, Mme Mariette. — Angers 1853, St-Pierre-Martinique 1854.

NOYER, Mme Henriette. — Constantinople 1884-85, Saïgon 1888-90.

NOYRE, Mme Marie, Mathilde. — Le Caire 1877-80.

NUGUES. — V. Fortini.

NUMA, Numa, Polydore Hæring dit, que plusieurs de ses biographes appellent Marc Beschefer (?). — MM. E.-D. De Manne et C. Ménétrier ont produit son acte de naissance au nom de Hæring. Etait le fils légitime d'un modeste tailleur de Vincennes, ville dans laquelle il naquit le 25 avril 1800. Après avoir lutté longtemps contre la volonté paternelle, le jeune Numa qui s'exerçait dans l'art dramatique au Théâtre Doyen, parvint un jour à entraîner son père pour assister à l'une de ces représentations. C'est ainsi qu'il put contracter un engagement à Versailles, à raison de 66 fr. 66 cent. par mois pour la première année. Il s'obligeait, pour ce prix, à chanter les deuxièmes basses-tailles et à jouer les troisièmes rôles de comédie.

Ses débuts eurent lieu le 24 février 1818 dans *Encore un Pourceaugnac!* La troisième année, il prit l'emploi de Brunet et de Potier. Cinq années s'écoulèrent ainsi, jusqu'au jour où le Gymnase l'enrôla pour remplacer Perlet. L'écart était bien grand, et ce ne fut pas sans une appréhension bien légitime qu'il parut sur la scène du boulevard Bonne-Nouvelle le 5 février 1823.

Numa, en homme intelligent, comprit qu'il fallait remplacer son prédécesseur à sa manière, et non l'imiter. Acteur à tics, il prêta ses propres allures aux personnages qu'il était chargé de représenter, fit accepter sa froideur narquoise, et s'implanta ainsi au Gymnase pendant 25 ans (5 fév. 1823 au 30 avril 1848), le temps de jouer 200 rôles. Comment les citer tous? Pinchon du *Mariage de raison*, Ducoudrais de la *Demoiselle à marier*, St-Jean de l'*Ambassadeur*, Alcibiade dans le *Coiffeur et le Perruquier*, Clérambourg de *Geneviève*, Bonneval des *Malheurs d'un amant heureux*, Salsbach de *Louise*, etc., etc.

Le 26 juillet 1848, Numa qui avait quitté sa vieille maison, parce qu'il croyait qu'elle allait tomber, fit une tentative au th. Historique (rôle du bonhomme Buvat du *Chevalier d'Harmental*). Devenu, dès ce jour, acteur nomade, nous retrouvons Numa à la Gaîté, rôle de Nigaudinos dans une reprise du *Pied de Moulon* (15 janv. 1850), un matelot comique dans *Jean Bart;* au th. Historique, il joue dans la *Chasse au Chastre* (3 août). En septembre, il reparaît au Gymnase, puis signe un engagement aux Variétés du 22 septembre 1852 au 1er avril 1858 : les *Deux gouttes d'eau*, un *Ami acharné*, *On dira des bêtises*, les *Erreurs du bel âge*, *Où passerai-je mes soirées*, le *Massacre d'un innocent*, l'*Ecole des épiciers*.

12 janvier 1857 : Retour au Gymnase pour quatre ans. Vaudeville : *Nos intimes*, les *Diables noirs*.

16 octobre 1864 : Retour au Gymnase.

18 février 1867 : Adieux et bénéfice.

Bien que propriétaire d'un vaste immeuble à Paris, sa résidence ordinaire, Numa préféra se retirer à Sarcelles, où il mourut (29 septembre 1869).

Numa, trop fin pour la province, avec sa diction nasillarde, ne pouvait pas plaire au gros public. Toujours plaisant, comique et vrai, sachant faire des qualités de ses défauts,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

il ne pouvait être compris que des initiés : « Il boutonne son habit bleu, écrit-on dès 1837, fourre les mains dans les poches de son pantalon noisette, mord sa lèvre inférieure de droite à gauche, parle de la gorge, se dandine sur les pieds ».

« Tatillon, vaniteux, gourmand, camarade importun, mari jaloux, père exigeant, patron tracassier, le bourgeois Numa rachète ces ridicules par un grand fonds de naïveté. »

Combien d'auteurs — notamment Scribe et Sardou — surent tirer parti de ces manies!

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par H. Rolle. — *Galerie Geoffroy*, notice par Ph. Boyer. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément de la Troupe de Nicolet*.

Iconographie : *Galerie Lacauchie* t. II.

— *Galerie Geoffroy*, lith. en pied, de ¾ à gauche, dans un *Verre de champagne*.

— En buste, de ¾ à gauche, eau forte par Fugère *(Complément de la Troupe de Nicolet)*.

NUMA, Mme. — Femme du précédent, Gymnase 1826. Qu'on désigne ainsi : « Jolie femme, qu'on ne voit presque jamais ». A 27 ans, jouait les tantes et les mères.

NUMA, Emile. — Fils des précédents, né vers 1834, appartint au Gymnase en 1853-55 ; imitait son père, succès relatif. Emile Numa quitta le théâtre, et se fit photographe. Homme aimable, dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1894.

NUMA, *Charles*, Adolphe Sauvage dit. — Fils de Mlle Eugénie Sauvage (v. ce nom) et du comédien Numa. Né vers 1851. Employé de banque, le jeune Charles Numa débuta comme amateur au Cercle Pigalle dans *Pigalle Revue* (24 déc. 1869). Sardou l'ayant vu jouer, le fit engager au Gymnase où il débuta dans *Andréa* (1870). Chasseur à pied à Vincennes, pendant le siège de Paris, Charles Numa rentra au Gymnase où il resta jusqu'au jour où il fut engagé au Palais-Royal : *Ici Médor!* *L'homme du lapin blanc* (1875), le *Prix Martin*, *Poste restante* (1876), les *Convictions de papa*, la *Lune sans miel* (1877). Il suit alors Brasseur père, qui fonde le théâtre des Nouveautés : Biju de *Coco*, Sosthène de *Fleur d'oranger* (1878), *Paris en actions* (1879) ; tenu à l'écart par Brasseur qui facilitait en ce moment les débuts de son fils, lié d'autre part par un engagement, le jeune Charles Numa se décourageait et songeait déjà à quitter le théâtre, lorsqu'il put rentrer au th. du Palais-Royal où il fut toujours bien accueilli du public : Thémistocle de *M. Garat* (reprise, 1882), Des Platanes de *Ma camarade* (1883), Tancrède du *Train de plaisir*, De l'Estrapade des *Petites Godin* (1884), les *Noces d'un réserviste*, le *Baron de Carebasse* (1885), la *Briguedondaine*, *Gotte* (1886), *Durand et Durand*, le *Club des pannés* (1887). De faible santé, ce comédien fin et original mourut prématurément en 1888. On écrivit alors qu'il laissait une grosse fortune. La vérité est que Ch. Numa jouissait d'une pension viagère de 1500 fr. et possédait une petite maison de campagne. Ses obsèques eurent lieu à St-Eugène, et tous les artistes du Palais-Royal, où il ne laissait que de bons souvenirs, accompagnèrent sa dépouille jusqu'au Père Lachaise.

NUMAS, Pierre, Belly dit. — Acteur du th. Cluny 1887-93. Mort d'une fluxion de poitrine à 41 ans, après avoir joué la *Tournée Ernestin*. (*Rapport* 1893).

NURY, Paul. — Fol. dram. 1878-82.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

EFERUS - Recherches & Classification numériques



LA SALLE DES VARIÉTÉS AMUSANTES, vers 1785 (Comédie Française actuelle)

« De tous les arts, l'art du comédien est celui qui a le plus besoin que l'on conserve les traits de ceux qui l'ont illustré. »
Préface de la *Galerie Lacauchie.*

OBERT, Pierre, Oyarbide dit. — Tiflis 1892-94.

OBERTHAL, Charles, Henri. — Montparnasse 1864-67, Beaumarchais 1868-69.

OCQUERRE. — V. D'Ocquerre.

OCTAVE. — Sous ce nom : *Octave*, Jean, Baptiste, Constantini dit. — Fils de Constantino Constantini, acteur de la Comédie italienne sous le nom de *Gradelin*, et frère d'Angelo dit le *Mezzetin*. Débuta d'abord dans la troupe italienne sous le nom d'*Octavio*. Congédié avec ses camarades en 1697. Revenu à Paris en 1708. Inspecteur des barrières de la capitale. Directeur à la foire St-Germain. Acteur à la foire St-Laurent au jeu de Saint-Edme. Mort à La Rochelle le 16 mai 1720 ; *Octave*, Alexandre, Edme, Guillier dit, Fol. dramat. 1843, Délass. com. 1845, Charleville 1845-47. Jeune comique pendant deux ans à Strasbourg. Après avoir passé par les Variétés où il joua dans *Où peut-être mieux? On dira des bêtises*, les *Trois gamins*, la parodie de *Diane de Lys*, les *Mystères de l'été*, Octave débuta au Palais-Royal le 13 janvier 1854 dans le rôle d'Ulrich du *Télégraphe électrique*. Il y resta quelques années. Th. Déjazet 1860-65, Lille 1867, Toulouse 1868, Spa 1869, Barcelone 1870, Nouvelle Orléans 1872, Paris 1875-79, Utilité au Palais-Royal, s'était fait connaître parce qu'il imitait Arnal ; *Octave*, Benoit, Lille 1843, Opéra 1845-47 ; *Octave* (autre que les précédents), Odéon 1849 ; Mme *Octave*, fille d'un costumier du théâtre de Gand, et sans doute femme d'un des précédents, Vaudeville 1852, Rouen, Toulon, Marseille, Opéra national. Créa un rôle au Vaudeville dans la *Propriété c'est le vol.*

OCTAVE.— Fils du père Jean Lahire du bal de la Chaumière, bien connu des étudiants. Odéon 1847. Devint prestidigitateur sous le nom de Clevermann.

OCTAVIEN, Jenselme. — Alger 1849, Mme *Octavien*, Jenselme. Hortense, Alger 1849.

ODEZENNE, Fernand, Victor, Raimond. — Bordeaux 1858-63.

ODILLE, Mlle. — Charmante actrice de la Porte St-Martin, qui jouait le rôle de l'Amour dans les *Petites Danaïdes*. Le *Dictionnaire théâtral* de 1825, qui lui donne 20 ans, la qualifie de « jolie, et c'est tout. » Retirée du théâtre vers 1835.

ODINOT, Léon. — St-Quentin 1845-47 ; *Odinot*, Théodore, V. Oudinot.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ODRY, Jacques, Charles. — Fils d'un maître cordonnier, naquit à Versailles et fut baptisé en l'église Notre-Dame de cette ville, le 18 mai 1779. Cette date devrait nous suffire ; or les auteurs de la *Troupe de Nicolet*, qui reproduisent cet acte, nous déclarent sur la même page qu'Odry est né le 17 mai 1783, tandis que M. L. Henry Lecomte nous donne le 17 mai 1780. D'où il résulte, si l'acte de baptême est vrai, que le futur comique aurait été baptisé avant sa naissance !

Fut-il savetier dans une humble échoppe de la rue Basse-du-Temple et figurant aux Délassements ? M. L. Henry Lecomte, déjà cité, aime mieux qu'il ait été saute-ruisseau chez un huissier. Quoiqu'il en soit, après avoir couru quelque temps la banlieue, Odry entra comme *utilité* au théâtre de la Gaîté, à 50 fr. par mois. C'est là qu'on se hasarda à lui confier un rôle grotesque, rôle de Rigolet, dans *Je vais en Russie* (25 janv. ou 25 fév. 1803). Il y remporta un succès personnel.



ODRY, rôle de Bilboquet, dans les *Saltimbanques* par Lacauchie

Odry, à cette époque, est une espèce de balourd, naïf, sans instruction, dont les qualités naturelles ne suffisent pas encore pour le tirer de son obscurité. En 1804, il entre à la Porte-Saint-Martin où l'on écrit son nom « Audry ». M. L. Henry Lecomte a relevé son nom dans dix-neuf pièces, jusqu'à la fermeture du théâtre en 1807. Il passe alors aux Variétés avec le grade de « grande utilité » à raison de 69 fr. par mois, jusqu'en 1813. Il faut des rôles comme ceux du fermier Morin dans *Quinze ans d'absence* ou celui de Robert dans le *Valet ventriloque* (1811) pour le tirer un peu hors de pair.

Odry appartint au théâtre des Variétés de 1808 à 1835, et de 1836 à 1841 et pendant ces 33 années, créa ou reprit plus de 250 rôles (soit 282 dans toute sa carrière). Il excelle dans la farce niaise. On dit de lui : « Est-ce un acteur, est-ce un bouffon ? Il entre, il fait rire ; il marche, le rire augmente ; il parle, on ne se tient plus dans la salle, et tout cela sans étude, sans préparation. » Un autre contemporain le traite de « caricature ébouriffante. »



ODRY, rôle de Caramel dans les *Brioches à la mode*

Qu'on ne s'y trompe pas cependant : cette marche ascendante qui devait le mener à la célébrité et à la fortune, fut longue et pénible. Ses fameuses créations de François dans les *Cuisinières*, Pataud de la *Neige*, Mme Gibou de la *Mère Gibou*, Picpus de la *Canaille*, datent respectivement de 1823 les deux premières, 1832 et 1839 les deux autres.

Après 1835, le théâtre des Variétés avait changé son genre, et Odry avait été remercié. Comme les célébrités sans emploi, il se mit alors à courir la province, puis Paris le rappela. Il parut aux Folies dramatiques dans *Coquelicot* et dans l'*Homme à femmes* (1836), à la Porte-St-Martin, et même quelques jours au Palais-Royal, mais fit sa rentrée aux Variétés le 23 juillet 1836, à la satisfaction générale. C'est à cette seconde série que se rattache sa création inoubliable de Bilboquet dans les *Saltimbanques* (25 janvier 1838), fixant au théâtre le type d'un bouffon unique en son genre.

Odry fit ses adieux au public le 17 avril 1841, aux Variétés, et la recette de 7000 francs vint encore grossir ses économies qui lui avaient permis d'acheter une maison de ville rue St-Claude au Marais, et une maison de campagne à Courbevoie, où il voulut fonder un restaurant qu'il ne soutint pas. C'est à Courbevoie qu'il mourut, à peu près oublié, d'une apoplexie foudroyante, le 28 avril 1853.

Le nom d'Odry, comme celui de tous les amuseurs, servit à abriter une foule de plaisanteries et de calembours. M. L. Henry Lecomte a donné la liste de toutes les brochures éditées sous son nom, couplets, complaintes, poèmes, etc., et reproduit le *Poëme des gendarmes*, le *Canon des Cuisinières*, et le *Conscrit de Corbeil*. Les *Gendarmes* furent la seule de ces élucubrations reconnue, dit-on, paternellement par Odry.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par J. T. Merle, Ed. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*, p. 321. — L. Henry Lecomte, *Odry et ses œuvres*, notes biographiques et critiques, Paris, chez l'auteur, 1900.

Bibliographie : *Mémoires de Mlle Flore*, t. II, 329, 330. T. III, 191. — Ch. Maurice, t. I, p. 328. — Philibert Audebrand : *Mémoires d'une stalle d'orchestre « Un Savetier »*.

Iconographie : *Galerie Lacauchie*, en pied, dans les *Saltimbanques*, par Lacauchie, lith. Rigo.

— Autre lith. en pied, dans le même rôle, imp. Lemercier, Benard et Cie.

— *Troupe de Nicolet :* Mi-corps, de ¾ à droite dans les *Saltimbanques*, par Fr. Hillemacher, eau forte.

— Collection Martinet, n° 692, rôle de Caramel dans les *Brioches à la mode*.

OLIGNY. — V. Doligny.

OLIVIÉ, Mme Amélie. — Lille 1843-47, Batavia 1850-52 ; *Olivié*, Léon, Batavia 1851, habitait encore Batavia en 1908.

OLIVIER, Mlle Jeanne, Adélaïde, Gerardin dite. — Etait née à Londres le 21 mars 1764 sur l'église St-Martin-des-Champs. Elle débuta à la Comédie-Française à l'âge de 16 ans, après avoir paru en province et à Versailles. On la disait élève de Dazincourt. Elle parut le 26 septembre 1780 dans les rôles d'Agnès de l'*Ecole des femmes* et d'Angélique de l'*Esprit de contradiction*. Le rôle de Junie de *Britannicus* fut la seule épreuve qu'on exigea d'elle dans le répertoire tragique.



Mlle OLIVIER, d'après Lefort

D'une timidité extrême, avec une figure virginale et un organe touchant, cette blonde aux yeux noirs, fraîche et décente, s'attira tous les suffrages. Aussi fut-elle, pour Beaumarchais, le type rêvé de Chérubin.

Mlle Olivier, sociétaire à 18 ans, le 1er avril 1782, créa en sept ans dix-sept rôles à la Comédie, notamment Sophie du *Flatteur*, 1782, Rosalie du *Séducteur*, Chérubin du *Mariage de Figaro*, 1784. Grimm seul se montre sévère à son égard : « Une des plus jolies, mais des plus médiocres actrices. » *Correspondance*, 1783.

Un jour, on fit courir le bruit qu'elle avait été blessée par la tringle en fer du rideau, d'où aussitôt ce quatrain, selon l'usage de l'époque.

Soyez belle à la ville, au théâtre, à la cour,
Soyez jeune, éclatante artiste,
Pour mourir par un machiniste,
Vous qui faisiez mourir d'amour.

Une autre fois, l'on apprend que la blonde ingénue vient d'accoucher. Et, comme on lui prêtait pour amant un sieur De Lassonne, médecin, la chronique maligne s'empresse, dans cette recherche de paternité, d'ajouter le nom de Dazincourt, pour faire un mot : on appellera l'enfant « Crispin-Médecin. »

La sympathique demoiselle Olivier, qui avait fait tourner toutes les têtes, devait mourir prématurément, à Paris, rue de Condé, le 21 septembre 1787, à 23 ans. Mais comme elle était morte sans confession, le curé refusa tout d'abord de l'enterrer. Puis il exigea un convoi d'indigent avec quatre prêtres seulement, tandis qu'une aumône de cent écus était distribuée aux pauvres. Ce fut à ces seules conditions que la pauvre fille fut inhumée à Saint-Sulpice.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II, p. 315. — E. D. de Manne, *Troupe de Voltaire*, p. 387.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 466. En Chérubin du *Mariage*, pastel 0.40 × 0.35, auteur inconnu.

La manufacture de Sèvres possède une statuette de Mlle Olivier en Chérubin.

— Mlle Denain possédait un beau portrait de Mlle Olivier par Greuze (anc. collect. H. Didier), vente Denain, 1893, n° 13.

— Portrait présumé par Fragonard, collect. de Me Delesse, d'ap. le catalogue Portalis.

— Dans Chérubin, sanguine par Fragonard, vente Walferdin, n° 256.

— Pastel par le même, vente Walferdin, n° 351.

— Buste par Houdon (Salon 1789).

— Grav. dans Chérubin, en buste, gr. orig. en couleur, de Coutelier.

— Id. en buste, grav. en couleur, an.

— En buste, cost. de ville, grav. de Desrais, d'ap. Le Beau.

— *Troupe de Voltaire*, en buste, de profil, à droite, cost. de Chérubin, eau forte par Lefort.

OLIVIER. — Sous ce nom : Mme *Olivier*, Césarine, 18 ans en 1821, Conservatoire, jeune

EFERUS - Recherches & Classification numériques

et jolie, Ambigu 1824, peu hardie, Vaudeville, Nouveautés, Variétés, la *Semaine des amours*, succès. Opéra comique, St-Pétersbourg, Opéra comique 1837, Nîmes 1845, Montpellier 1846-48; *Olivier*, Le Mans 1825; Mme *Olivier*, Caroline, petite brune piquante, à la voix fraîche, actrice modeste et de bon goût, débuta aux Variétés le 3 juin 1837 dans *Judith* (alm. des spectacles 1838, p. 132), Variétés 1841-45; *Olivier*, Versailles 1843-47; Mme *Olivier*, Euphrosine, St-Pétersbourg 1843-46; *Olivier*, J., débuta à l'Odéon le 7 novembre 1847 dans l'*Ecole des maris*. Vice-président du Conseil d'administration de l'Odéon, 1848, 150 fr. d'appointements, Odéon 1847-49; Mme *Olivier*, Justine, Antonia, C., Nîmes 1852-56; Mme *Olivier*, Nathalie, Marseille 1853-57, Mons 1858-60, Grenoble 1861, Rennes 1862-63; *Olivier*, Louis, Bordeaux 1859, Marseille 1860, Bordeaux 1861; Mme *Olivier*, Thérèse, Amélie, Caroline, Gand 1867, Rouen 1868-70; Mlle *Olivier*, Georgette, ingénue et rôles travestis, Délass. com., Variétés, Palais-Royal. On lui reprochait seulement de vouloir imiter Judith Ferreyra; *Olivier*, Pierre, Nancy 1891-95.

OLLIER, Mme Jeanne, Louise, Dumas. — Calais 1853-54.

OLLIVE, Cadet, Joseph. — Marseille 1852 et années suivantes. En 1885, 66 ans, 46 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Lyon 1886-90, Marseille 1891-92.

OLLIVIERS, Eugène. — Versailles 1850 et années suivantes. En 1874, 64 ans, 44 ans de théâtre, 500 fr. de pension, Versailles 1884.

OLONA, Louis, Charles, Julien. — Th. Cluny 1874-78.

OLYMPE, Mme. — Odéon 1832.

OMER, Pierre, *Théophile*, Penot dit. — Fit ses études au lycée Charlemagne et au collège Bourbon. Bachelier, élève en droit, il entra contre la volonté de sa famille au Conservatoire où il ne put rester longtemps. On le voit tour à tour sous le nom de *Théophile* à la salle Chantereine, dans la troupe Génard; il fait l'ouverture du th. Saint-Antoine; c'est alors un premier rôle marqué, consciencieux et intelligent. Il crée à ce nouveau théâtre un rôle dans la *Bataille de Toulouse*.

En 1848, il est engagé à Valenciennes. Après avoir joué dix-huit mois les utilités au Théâtre-Français, il repart en province: Metz, Madrid, Liége 1853-54. Bayonne. Mais son objectif est Paris, où il ambitionne de remplacer Chilly à l'Ambigu dans les troisièmes rôles. A ce théâtre, il crée Floriani des *Amours maudits*, Pierre d'*André le mineur*, Servières de *Jocelyn*, Hulet de la *Tour de Londres*, Michelloto de *César Borgia*, Pierre de la *Servante*, Sténio de l'*Espion du grand monde*, le Requin du *Fléau des mers*, etc. Ambigu 1855-64, Folies 1867, Ambigu 1868-72.

Puis, un beau jour Omer quitta Paris pour aller d'abord à Marseille 1873; directeur à Toulouse 1874 et années suivantes. Plus tard, il devint régisseur de l'Odéon. Très dévoué à la Société des artistes, Omer fut nommé membre du comité et Secrétaire-Rapporteur. Assidu aux séances, ses sages avis y étaient toujours écoutés. Omer mourut le 18 mars 1895, rue Monsieur-le-Prince, 20, à 69 ans, laissant une veuve née Engalbert, et un fils, Gaston-Omer Penot. Obsèques le 20 à St-Sulpice. Inhumation à Bagneux.

Biographie: Lavergne. Les *Acteurs et actrices de l'Ambigu comique*, 1856.

OMETZ, Mme Louise, Virginie, Gagnon. — Béziers 1881-82, Alger, Mostaganem, Tunis 1886, Paris 1887-88.

OPLOO, Mlle. — Foires St-Germain 1740-41. Troupe dirigée par Restier et la veuve Lavigne, rôles de Colombine.

OPREUIL, Mme Marie, Poulin dite. — Née à Paris, artiste depuis l'âge de 19 ans, 39 ans à Reims en l'an V (1797).

ORDINAIRE, aîné, Eugène, Claude, Antoine. — Né à Besançon le 12 janvier 1764, mort à Bruxelles le 19 décembre 1842, plutôt bassetaille que comédien, bien qu'il ait tenu de la façon la plus honorable l'emploi de confident de tragédie. Ordinaire fut engagé à Bruxelles en 1803-04 (4800 livres), 1808-09 (5000 livres), 1810-11 (5500 livres) 1821-27, et à Anvers 1828-29. Delhasse a publié la biographie d'Ordinaire dans son *Annuaire* 1841, pages 139 et suivantes, et nous lui avons consacré nous-même un long article-réponse dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* en avril 1908.

ORNANO, Mlle Marie d'. — Fol. dram. 1887-89.

OSCAR, Pichat. — Appartenait à une bonne famille et avait reçu une excellente éducation. Gros, court, avec un défaut de prononciation, mais doué d'un aplomb pyramidal, auteur spirituel, chansonnier plein de verve, tour à tour architecte ou gérant d'un journal le *Coin du feu*, Oscar eut pu mener une vie paisible, car son père, ex-fournisseur des armées, possédait, disait-on, 20,000 fr. de rentes. Son oncle n'était autre que l'auteur applaudi de *Léonidas* et de *Guillaume Tell*. Entraîné par un goût violent de cabotinage, Oscar se lança dans la mêlée, acteur au nouveau théâtre de la Porte Saint-Antoine, 1837, doublure d'Alcide Tousez au Palais-Royal, secrétaire du théâtre italien, directeur du Théâtre du Panthéon, 5 septembre 1841, Variétés 1849-50. Compère et régisseur aux Délassements comiques. C'est

EFERUS - Recherches & Classification numériques

à lui qu'un auteur, le trouvant suant sang et eau sur la scène des Délass. comiques en train de faire répéter une petite armée de grues ne sachant ni faire un pas en scène, ni chanter un couplet, disait : « Mais pourquoi diable restes-tu là, à faire un pareil métier ? » Et Oscar de répondre : « Mais parce que ça m'amuse, donc ! »

On trouve des détails amusants sur Oscar dans l'*Histoire des Délass. com.*, p. 46, et le petit livre qu'il a pris soin de nous laisser : *Au Rideau ! histoires, singularités, récits*, etc., Genève 1875, n'est pas non plus sans intérêt.

Type à rapprocher par plus d'un point de celui de Montrouge, cet autre architecte-compère, au jeu naturel, et de bon aloi.

OSMONT. — Sous ce nom : *Osmont*, Georges, François, Besançon 1845-47, Odéon 1847-49, Paris 1855 ; *Osmont*, François, Léopold, Paris 1852-70.

OSTERMANN, Louis, Auguste. — Nantes 1867-69, Caen 1870, Le Mans 1872-73, Troyes 1874-75, Tours, Marseille 1878-82, Toulouse 1883-84, Paris 1885-86, Charleville 1887, St-Quentin 1888, Paris 1889-98.

OTHON, M^lle^ Claire. — Odéon 1865-68, Bruxelles 1869-70, Gymnase 1873-75, Reims 1876-77, Lille 1878, Vaudeville 1880-81, Saint-Pétersbourg 1882-83, Paris 1884-88, Châtelet 1889, Paris 1890-92.

OUDARD, M^me^ Gabrielle, Françoise. — Versailles 1848-52, Paris 1853-72. En 1866, 74 ans, 200 fr. de pension.



OZANNE, dans *Gibraltar*

OUDINOT. — Sous ce nom : *Oudinot*, Léon, Bordeaux 1843-47 ; *Oudinot*, Théodore, Jean, Claude, Londres 1843-45, St-Pétersbourg 1848, Moscou 1849-53, Paris 1854-59, Strasbourg 1860, Paris 1861-67. En 1859, 63 ans, 200 fr. de pension ; M^me^ *Oudinot* de la Faverie, Nathalie, Aline, Lorient 1880-81, Paris, Rochefort, Perpignan 1885-86, Cherbourg, Angoulême 1889-1891, Dunkerque 1892, Troyes 1893-1903.

OURADOUR, Alphonse. — Th. du Luxembourg 1850.

OYEZ. — Rôles de valets, Cour de Prusse XVIII^e^ siècle.

OZANNE. — Utilités, souffleur, régisseur adjoint, bibliothécaire à l'Odéon 1818-29. Un *Ozanne*, Clément vivait en 1849. *Ozanne*, Théodule, Alfred, Léon, et sa femme M^me^ *Ozanne*, Eugénie, née Jaubleau, sont à Valenciennes 1870-72. Iconographie : Coll. Martinet n° 25. M. *Ozanne* dans *Gibraltar*.

OZOU, Nicolas. — Dirigeait une troupe de campagne en 1664 à Arras. Il avait épousé Marie de *Sallary*, comédienne. Son fils, François Ozou, était aussi comédien. Jal s'est demandé dans son *Dictionnaire* (p. 111, note) si cet Ozou n'avait pas des liens de parenté avec Jeanne Ausoult ou Auzoult, mère du grand Baron.

OZOUF, M^lle^. — Elève du Conservatoire, débute à l'Odéon le 26 sept. 1822, Marseille 1824.

OZY, M^lle^ Julie, Justine Pilloy dite Alice. — Née en 1820, nous est connue surtout comme jolie femme et comme bienfaitrice. Nous ne pouvons oublier cependant sa carrière de comédienne. En 1842-43 nous relevons son passage aux Variétés, en 1845-47, au Vaudeville, en 1848, au Palais-Royal, en 1849, retour aux Variétés jusque vers 1855. En 1842, elle est qualifiée « actrice de bon goût et de bon ton ». En 1845, on lui reproche d'avoir la « prétentieuse vanité, moins le talent, des grandes coquettes ». En cette année 1845, Alice Ozy avait fait parler d'elle, bien involontairement. Elle se trouvait à la soirée du 7 mars, aux Frères provençaux où s'engagea la querelle (pour une cause étrangère à sa personne) qui amena le duel entre Beauvallon et Dujarrier, suivi de la mort de celui-ci. Elle dut figurer comme témoin au procès.

Parmi les pièces jouées par M^lle^ Ozy, on peut citer le *Chevalier du guet*, la *Bonne qu'on renvoie*, les *Caméléons*, Variétés. Théophile Gautier, après lui avoir consacré quelque poème, se rappelait volontiers, pour fixer ses traits, qu'il avait su manier le crayon. Victor Hugo, en 1847, n'avait pas été insensible à ses charmes, et M. Louis Loviot, qui a retrouvé la correspondance échangée entre le poète et la comédienne, nous a fait connaître la ferveur de l'un et l'admiration de l'autre : « En vérité, écrit la belle, ce n'est pas à un *homme* que je dois écrire ainsi. Je déclare, pour le cas où cette épître tomberait dans des mains étrangères, que je n'ai pas écrit ainsi à un *homme*, mais à un *demi-dieu*. »

Victor Hugo, en échange, improvisait des madrigaux, mais le petit roman eut un dénouement assez imprévu. Ce ne fut pas le maître, avec tout son génie, qui triompha, ce fut son fils Charles qui n'avait pour lui que ses vingt ans. Quant au « demi-dieu », Alice Ozy devait un jour lui parler tout autrement. Bien des années avaient passé, elle était déjà une vieille femme ; c'était après la publication de *Choses vues* où le poète lui consacra une page assez narquoise. Alice Ozy la lut, et qualifia son auteur de « sublime canaille ».

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Banville avait pris les choses plus gaiement lorsqu'il rimait :

Les demoiselles chez Ozy
Menées,
Ne doivent plus songer aux hy-
Ménées.

En résumé, Victor Hugo, sous des noms d'emprunt, avait décrit les amours d'une femme qui s'appelle Zubiri avec un peintre nommé Serio. Dans cette scène, où le poète joue le rôle de spectateur anonyme, Zubiri, fille fastueuse se moque de Serio, personnage humble, docile, passionné. Serio est l'homme aimé, et Zubiri avoue volontiers cet amour qui la change de celui des princes et des boyards qu'elle voit chaque jour à ses pieds. Serio supporte en silence tous les caprices de l'aimée. Mais Zubiri veut pousser à bout Serio, elle se promet presque au poète ; elle le prend à témoin de sa beauté. Serio n'en peut entendre davantage. Alors Zubiri retournée d'un coup, le soigne, et confesse sa folie au poète. C'est le sujet que M. Porto Riche choisit pour développer sur la scène, mais ignorant encore la note manuscrite de Victor Hugo donnant les noms des personnages d'*Après nature :* Zubiri est Alice Ozy, et Serio le peintre Chasseriau !



Alice OZY
Portrait par Vidal

Avec le temps, Alice Ozy devint une vieille dame très rangée, comme le prouve une curieuse lettre d'elle à Lambert Thiboust (catal. d'autogr. Noël Charavay, n° 67015, mars 1910). Elle s'excuse de n'avoir pu inviter l'auteur à venir chez elle : « J'étais au sein d'une famille niçoise très puritaine, qui ne m'aurait pas adoptée si elle eût su que j'ai connu l'amour et pratiqué l'art théâtral. N'étant pas prévenu, quel gâchis vous auriez fait ! »

Nous arrivons à la partie vraiment intéressante de cette courte biographie : nous voulons parler de l'ouverture de son testament.

Lorsque Julie, Justine Pilloy — au théâtre Alice Ozy — mourut en 1893, l'on apprit que par un acte du 9 mars 1885, elle instituait la Société des artistes dramatiques sa légataire universelle, à la charge de remplir strictement les clauses suivantes :

« Je voulais fonder à Enghien, disait-elle, une maison pour recueillir les orphelins (garçons) des artistes dramatiques et des artistes musiciens. Mais outre qu'il est défendu, au bord du lac, de bâtir des maisons hospitalières, je préfère qu'on place les enfants selon leurs aptitudes, dans les collèges, beaux-arts, en leur donnant état, éducation, secours jusqu'à ce qu'ils soient à même de se suffire.

« C'est pour les malheureux enfants des artistes que je lègue ma fortune à la Société des artistes dramatiques, et non pour une autre destination. De préférence, et selon ses ressources, elle se chargera des orphelins nés à Paris ou dans le département de Seine-et-Oise. *Je protège les garçons qui font des soldats.* Les bourses prises seront à mon nom d'artiste. (Alice Ozy.)

« Je désire que mes bijoux, dentelles, argenterie, soient mis en tombola pour les artistes femmes recevant une pension de la Société des artistes dramatiques. Tout numéro devra gagner un lot. »

Le legs s'élevait à *sept cent mille francs.*

Il est permis de constater dix-huit ans plus tard les résultats de l'Orphelinat Ozy. Il suffit pour cela de consulter les rapports annuels de M. Desjardins, l'excellent et dévoué maître des études. Les enfants sont laissés à leur inspiration. La plupart deviennent commerçants, industriels, comptables, employés d'administration. Sur une trentaine, dont l'avenir est déjà dessiné, on compte un architecte, un ingénieur chimiste, un professeur de l'Université, un instituteur, un agriculteur colonial, des mécaniciens, plusieurs musiciens, et seulement cinq artistes dramatiques. « On ne les décourage pas de l'être, dit le Rapport, mais on ne les encourage pas non plus. » Bref, à l'heure actuelle, 47 orphelins sont instruits et élevés, en attendant ceux de demain, et une *Société amicale* groupe paternellement les pupilles.

L'on a parlé beaucoup d'Alice Ozy, mais pour ne voir en elle que la jolie femme, la demi-mondaine, la coquette fastueuse. On lui a reproché ironiquement le sévère et grandiose tombeau qu'elle se fit élever au Père Lachaise, dernière vanité d'une femme qui avait été tant admirée, mais l'on a oublié trop souvent de dire tout le bien qu'elle avait fait.

L'Orphelinat Ozy qui a rendu, rend et rendra tant de services, est une de ces œuvres qui suffisent à honorer la pensée qui présida à leur fondation.

Les papiers d'Alice Ozy sont en la possession de M. Louis Loviot, son biographe.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Biographie : Louis Loviot, *Alice Ozy*, Paris, Derbon aîné, 1910.

Bibliographie : Villemessant, article sur Alice Ozy, *Figaro*, 25 février 1855, reproduit dans les *Mémoires d'un journaliste*, 1867, t. I. p. 134.

Iconographie : *Illustration*, 2e semestre, 1845. Scène de l'*Ile de Robinson*, rôle d'Aspasie.

— *Une nymphe endormie*, tableau peint d'après Alice Ozy, par Chasseriau (vif succès au Salon de 1850). Cette toile est aujourd'hui au Musée Calvet à Avignon.

— Portrait au crayon, par Chasseriau, collection Loviot. Ce portrait a figuré à l'Exposition de l'Histoire du théâtre, au Pavillon de Marsan, et a été reproduit dans le n° de *Comœdia* du 12 octobre 1910.

— Mlle Ozy avait donné à l'Etat un tableau de Chasseriau, lequel tableau fut détruit en 1871 dans l'incendie de la Cour des Comptes. Comme ce peintre avait coutume de la peindre dans ses tableaux, tout porte à croire qu'elle y était représentée.

— Le *Favori des dames*, dans les *Caméléons*, Variétés. En pied, cost. de th., par Lacauchie.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Hôtel du Petit Bourbon (Troupe de Molière 1658-1660)

« Je ne sais pas si de Lekain
il nous reste même une croix. »
REGNIER.

PABAN. — Né à Marseille, jouait à Lyon en 1792. Après avoir tenu l'emploi des hauts comiques avec quelque succès, ce comédien tomba dans la plus profonde misère, et se noya volontairement dans le vieux port, vis-à-vis l'hôtel de ville de Marseille.

PACCARD. — Il a été publié sous ce nom, en 1839, un volume, aujourd'hui assez rare à trouver, intitulé les *Mémoires et les confessions d'un comédien*. L'auteur, qui déclare s'appeler Jean, Edme Paccard, né à Paris, rue des Lavandières, le 6 octobre 1777, nous raconte ce qu'était la vie d'un comédien nomade sous l'Empire, et nous conduit à sa suite en Bourgogne, en Savoie, en Italie, à Mayence même. Cette histoire est-elle la sienne? Y eût-il jamais un comédien du nom de Paccard? La question reste pour nous à éclaircir. Nous savons seulement, grâce à Vapereau, qu'Alexis Paccard, architecte du château de Fontainebleau, né à Paris, en 1813, était fils de Jean, Edme Paccard, *comédien, littérateur* et *libraire*.

PACRA, François, Jules. — Enfant de Paris, né en 1832, avait commencé par être acteur avant de devenir le fin diseur de café-concert qu'il fut par la suite. Ouvrier sculpteur, puis employé dans un journal, Pacra fit ses débuts au th. Montmartre à raison de 15 puis de 25 fr. par mois. Six mois plus tard, il partait comme jeune comique à Grenoble. Tour à tour acteur ambulant dans la Marne, acteur à Beaumarchais, il se fit remarquer à ce dernier théâtre dans le rôle de Sidoine du *Paradis perdu*. Il joua ensuite Baptiste de la *Fille du Tapissier*, Martial de *Toupinel*, David de *Pendu ou marié*, Andoche du *Cordonnier de Crécy*, et fut engagé à l'Ambigu : Anténor de *Frère et Sœur*, Thomas de la *Comtesse de Novaille*, etc. Puis, un beau jour, Pacra sembla renoncer au théâtre pour acquérir une très grande place au café-concert, à l'Eldorado, principalement, excellant dans les récits sentimentaux ou patriotiques, et les monologues. Nous notons néanmoins sa présence à Liège en 1874, à Strasbourg 1875-76, puis son retour à l'Eldorado en 1877.

Pacra, décoré de divers ordres et membre titré de plusieurs Sociétés de sauveteurs, reçut des mains de Victor Hugo, le brevet d'officier de l'Académie d'Italie, avec la croix de mérite; une médaille de la Société d'encouragement au bien (*Rapport* 1883); le titre de Chevalier de l'Ordre de Mélusine (*Rapport* 1884); les Palmes d'officier d'Académie (*Rapport* 1885); une médaille d'argent comme Président de l'Association des artistes lyriques (*Rapport* 1896); en 1897, âgé de 64 ans, avec 43 ans de th., il obtint la rente de 500 fr. Habitait Paris en 1910.

PADRÈS, Jean. — Membre de la Société des artistes depuis 1840, avait 52 ans en 1858 et 35 ans de th. Atteint de surdité, il obtint 200 fr. de pension, à Narbonne, et habita tour à tour Béziers, Bruxelles, Dijon 1862-64, Rochefort 1865-67, Dijon 1868-69.

PAËR, Adolphe Payard ou Payart dit. —

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Province, Bordeaux, début au Palais-Royal, février 1853; Porte-St-Martin, septembre : Fortunio des *Sept merveilles du monde*. Acteur de tenue, jeune, bel organe. Flassan de la *Vie d'une comédienne*. Gaîté : Henri des *Oiseaux de proie*, Pataquès des *Cinq cents diables*, Lucien du *Masque de poix*. Bordeaux 1856, Vichy.

PAËR, Mme Laurentine, née Roussel, dite Mina *Roussel*, puis femme Payard ou Payart dite. — Actrice des Folies dramatiques en 1842, la Veuve de la *Grande armée*, la Psyché des *Amours de Psyché*. Fille d'un comédien qui passa par l'Odéon. Bordeaux 1852-60, Vichy, th. Déjazet où elle avait pris le genre excentrique. « Je l'ai revue à Bruxelles en 1871, disait St-Germain, tenant une boutique de librairie, heureuse de causer avec moi du passé. » En 1886, âgée de 65 ans, elle obtint 500 fr. de pension pour ses 35 ans de th. et revint à Paris. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1895.

PAGE. — Sous ce nom : Mme *Page*, Bruxelles 1845-48; *Page*, Bordeaux 1852, Bruxelles 1853, Bordeaux 1854, Paris 1855.

PAGE, Mlle Adèle. — Fille de comédiens, jolie femme, avenante, très distinguée, possédait tout ce qu'il faut pour réussir au théâtre : une voix douce, un geste sobre, des élans de passion vraie. Elle débuta au Vaudeville en 1842, dans l'*Amour s'en va*, puis partit pour la Russie 1846-48. Revenue en France, Mlle Page entra aux Variétés : La *Ferme de Primerose*, la *Vie de Bohême*. J. Arago la proclame la plus jolie et l'une des meilleures actrices de Paris 1849-53. Vers 1854-55 elle court la province avec la *Dame aux camélias*, ayant Fechter comme partenaire. En 1855, elle est au Vaudeville, d'où elle passe à la Porte-St-Martin, où elle crée, notamment, Myrtha du *Fils de la nuit* et Gabrielle de la *Belle Gabrielle*, rôle où elle fut éblouissante de beauté. A l'Ambigu, vers 1860 : les *Viveurs de Paris*, *Fanfan la Tulipe*. Cirque impérial 1861-62. Gaîté 1863. Ambigu 1864, Louise de *Gabriel Lambert*, vers 1866. Vaudeville 1867 : les *Brebis galeuses*. Gaîté 1874. Adèle Page s'éteignit à Neuilly, dans une propriété qu'elle habitait depuis plusieurs années (*Rapport* 1882). On disait qu'elle avait été mariée à un chef d'orchestre qui la jeta un jour par la fenêtre du second étage, lui cassant ainsi une jambe. Barbey d'Aurevilly lui a consacré un fort bel article paru d'abord dans la *Veilleuse*, réédité dans les *Vieilles actrices*.

PAGÈS. — Sous ce nom : Mme *Pagès*-Sylvain, Julie. — En 1856, 52 ans, 200 fr. de pension. Paris 1857-58; *Pagès*, Henri, Tournai 1864-65; *Pagès*, Prosper, Nice 1868-72, Toulouse 1873-78, Marseille 1880-81, Alger 1882-1909. En 1899, 60 ans, 35 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1909; Mme *Pagès*, Marie, Caroline, née en 1844, Châlon-sur-Saône 1877, Chollet, Amiens, Douai, Beauvais, Dunkerque, Rochefort 1884-85, Sétif, Porte-St-Martin 1887, Montpellier, Caen, Constantine, Besançon, Perpignan, Orléans 1893-94, Chaux-de-Fonds 1895-96, Paris, Toulouse 1899-1901, Paris. En 1908, 64 ans, 500 fr. de pension; *Pagès*, Georges, Marie, Bruxelles 1877-82, Cherbourg 1883-86, Agen 1887-88.

PAGGI, Marius, Antoine. — Marseille 1870-72, Rouen 1873-76, Bruxelles 1877-83, Paris 1884-89. Sa mort, *Rapport* 1890.

PAGHETTI, Pierre. — Excellent acteur forain, né à Brescia, comédien en province, puis à Paris 1710. Foire St-Germain, rôles de *Docteur*, Foire St-Laurent 1714. Débuta à la Comédie italienne avec succès en 1720. Mourut en novembre 1732.

Biographie : Em. Campardon, les *Spectacles de la foire*.

PAILLARD. — Sous ce nom : *Paillard*, Troyes 1852-53; *Paillard*, th. Déjazet 1873.

PAILLARDELLE. — Pères et manteaux, th. de Monsieur 1791-92, th. Montansier 1793.

PAILLET, Mme Zoé, Nief. — Limoges 1843. V. Renée.

PAILLION, M. et Mme Paul, Pierre et Joséphine, Pauline, Coylet. — Châlon-sur-Saône 1877-78.

PAILLUISSEAU, Mme Adèle, Marie, dite *Mainville*. — St-Pétersbourg 1876 et années suivantes et Paris. Sa mort, *Rapport* 1904.

PAINBLANC, Mme Vict., Mar., Joseph. dite aussi *Marcel*, Nantes 1869, Nice 1870-75.

PALAISEAU, Joseph, R., Marmiesse dit. — Élève du Conservatoire, était un acteur plein de naturel dans les rôles de niais : il avait débuté au Palais-Royal en septembre 1831, en même temps que Lhéritier. On le vit aux Fol. dram. 1831-46, aux Délass. com. 1852, Rouen 1854-55, Le Hâvre 1856-57, Vienne 1858-59.

PALAZI, Mme Louise, Clotilde D., née Roger. — Nantes 1864, Marseille 1865, Bordeaux 1870-72.

PALFRAY, Mme Irma. — Metz 1843, Genève 1845.

PALIANTI, Charles. — Qu'il ne faut pas confondre avec celui de l'Opéra-Comique, Dijon 1843, Besançon, Rouen 1850, Nancy, Douai, Boulogne-sur-Mer 1857-60, Nancy 1861, Rouen, Lille, Metz 1864, Nancy 1865-72, Paris. En 1876, 61 ans, 500 fr. de pension; sa mort, *Rapport* 1896.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

PALLET, Jacques. — Aix 1856-57.

PALMÉRINE, Mme Gen., Didier dite. — Boulogne-sur-Mer 1854-56, Paris 1857-60.

PALMYRE. — Sous ce nom : Mme *Palmyre*. V. Levesque ; Mme *Palmyre*, femme Baillet, née Palmyre, Joséphine, Henriette, Bazille, modeste artiste de l'Ambigu que l'on avait distinguée dans le rôle de l'ogresse des *Mystères de Paris*. Décédée le 3 mars 1898, à 58 ans, 155, avenue Gambetta. Obsèques le 5 à Notre-Dame de la Croix à Ménilmontant. Inhumation à Pantin.

PALYART, Mme Gabrielle. — Turin 1860-61, Bordeaux 1862, Rouen 1863-64, Bordeaux 1865-67.

PALZIN, Mlle. — Débuta à l'Odéon le 20 août 1823 par le rôle d'Hermione dans *Andromaque*.

PAMEL. — Artiste dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1844.

PANIEN, Mme Louise. — Le Hâvre 1843-46.

PANIER, Mme. — Variétés amusantes 1782. Actrice de toute petite taille que ne ménage pas le *Chroniqueur désœuvré*.

PANOT, Alexandre, Clément. — Eut une certaine réputation au boulevard. Tulle 1841, Bordeaux 1845-56, th. Beaumarchais 1857-58, Le Hâvre 1859-60, th. du Cirque 1861, Rouen 1862, Metz 1863, Liége 1864, Lille 1865, Bordeaux 1865-72, Nouvelle-Orléans 1873, Paris. En 1876, 64 ans, 44 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1886. Alex. Panot était le grand-père de Mlle Piérat, l'artiste contemporaine de la Comédie-Française.

PANSARD, Mme Eulalie. — Saint-Quentin 1846-48.

PANSERON, Victor. — Limoges 1843-46, Brest 1850, Lille 1852, Paris 1855.

PANSERON, Mme Joséphine. — V. Mme Cabot IIe.

PANSIOT, Edouard. — Avignon 1853-54, Montauban 1855-56, Metz 1857, Besançon 1858-59, Bordeaux 1860-64, Montpellier 1865.

PAPAVOINE, Mlle. — Caractères, Lille 1786, Marseille 1792-93.

PAQUET, Mme Marguerite, Eléonore. — La Réunion 1863-64, Mexico 1865-68, Nouvelle-Orléans 1869-74. V. Claudia.

PARADE, Jean, Auguste. — Avait fait ses premières armes à la banlieue. Entré au théâtre du Cirque, il y passa plusieurs années, se révélant comme bon comique dans le rôle de Babylas d'une reprise des *Pilules du diable*. Le 3 février 1852, début sans importance au Palais-Royal dans *Henriette et Charlot*, puis retour à la banlieue, Montmartre et Batignolles. Un soir, au théâtre Montmartre, il faillit être défiguré par un coup de pistolet maladroitement tiré.

C'est dans *Allez-vous-en, gens de la noce*, que Parade débuta heureusement au Vaudeville, se montrant ensuite fort divertissant dans les *Marquises de la fourchette*, *Calino*, le *Mariage d'Olympe*, le *Roman d'un jeune homme pauvre*, *Dalila* ; vers 1861, nous notons cependant une escapade à la Porte-St-Martin pour une reprise du *Pied de mouton*. Pendant plus de 20 ans, Parade fut de toutes les principales distributions du Vaudeville, jusqu'au jour où il dut interrompre son service par suite de violentes douleurs rhumatismales. MM. Deslandes et Bertrand, ses directeurs, n'en continuèrent pas moins à lui assurer son traitement durant sa maladie. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1885.

PARADOL, Mme Anne, Catherine, *Lucinde*, femme de V. Prévost, officier supérieur du génie (1829), mère de l'académicien Prévost-Paradol (1829-70). Née à Paris, rue St-Honoré 202, le 16 pluviôse, an VI (4 février 1798), et fille d'un perruquier, Mlle Paradol, élève de Panseron au Conservatoire, fut tout d'abord destinée à la musique. C'est, en effet, en qualité de chanteuse d'opéra et d'opéra-comique qu'elle parut sur les scènes de Lyon et de Marseille, avant de débuter à l'Opéra, le 28 mai 1816, dans le rôle de Fœtis, dans *Didon*. Elle fut engagée aux appointements de sept mille francs.

La Comédie-Française cherchait, à cette époque, une tragédienne qui pût remplacer Mlle George. Mlle Paradol avait pour elle une superbe prestance, une stature imposante, des bras magnifiques, mais malheureusement aussi des traits trop fins pour la scène. Elle parut pour la première fois rue Richelieu dans le rôle de *Sémiramis*, le 23 juillet 1819, et son succès fut prodigieux.

« Ce triomphe, écrit Ricord, dura tant que ce fut utile au Comité de la Comédie-Française, mais lorsque d'autres intérêts le rapprochèrent de Mlle George, les applaudissements cessèrent, l'encens ne fuma plus, et une critique amère succéda à un éloge outré. »

La vérité est que la nouvelle venue dont les études préliminaires n'avaient pas été dirigées en vue de la tragédie, avait encore beaucoup à apprendre. Son bel organe ne suppléait pas seul à un manque complet de sensibilité, et l'expression des sentiments fiers et hautains fut la seule qui caractérisa son genre de talent, comme dans le rôle d'Elisabeth de *Marie Stuart*, où son succès fut complet (1820).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Engagée le 1er avril 1820, Mlle Paradol, profitant de la disette de sujets où se trouvait alors la Comédie, demanda le 9 septembre 1822 son admission au sociétariat, refusant coup sur coup de jouer *Phèdre* et *Mérope*. De pareils procédés ne furent pas pour plaire à l'administration supérieure qui fit la sourde oreille, et il fallut une circonstance exceptionnelle pour qu'elle fût nommée sociétaire (12 février 1823). Pendant une épidémie de petite vérole, elle avait consenti à remplacer Mlle Duchesnois, quoique nouvellement vaccinée et fort souffrante, afin de ne pas interrompre le succès colossal de *Sylla*.

MM. E. D. De Manne et C. Ménétrier, ses biographes, nous apprennent que ce fut par suite d'une contusion reçue au sein, dans un mouvement trop brusque de son camarade David, emporté en scène par le feu de l'action, qu'elle fut forcée de quitter prématurément le théâtre en 1838, jouant pour la dernière fois *Athalie* dans une représentation à son bénéfice, où la recette atteignit dix mille francs. Une nouvelle représentation, à son bénéfice également, eut lieu — sans elle — le 24 septembre 1842, avec le concours de Roger, Carlotta Grisi, Déjazet et Levassor. Mlle Paradol, devenue Mme Prévost-Paradol depuis 1829, (son mari était un officier supérieur du génie retraité) mourut après une longue et douloureuse maladie, le 23 novembre 1843, et fut inhumée au cimetière de Neuilly, laissant le souvenir d'une actrice de belle représentation qui fut le trait d'union, à la Comédie, entre l'époque George et l'époque Rachel. Parmi les 14 rôles qu'elle créa, il faut rappeler, outre l'Elisabeth de *Marie Stuart* déjà citée, Antonine de *Bélisaire* 1825, Cornélie de *Caïus Gracchus*, Junia de *Caligula*.



Mme PARADOL
rôle d'Emilie de *Cinna*, d'après Colin

Mme Paradol avait demeuré rue Montpensier, 36 (1820) rue de Valois, 13 (1824-26), Galerie de pierre au Palais-Royal, 164 (1822) et dans les dernières années de sa vie, à Passy.

Son fils, spirituel écrivain, publiciste distingué, académicien, fut nommé en 1870 ministre plénipotentiaire à Washington. Né en 1829, il était encore jeune, actif, connaissait à fond la langue anglaise, et veuf, était père de trois enfants. Les journaux de la première semaine d'août 1870 annoncèrent son suicide. Ludovic Halévy alla au Hâvre au devant de l'aînée des jeunes filles, âgée de 16 ans. L'autre était restée en France. Il y avait aussi un garçon. Une sœur de Prévost-Paradol, élevée à la Légion d'honneur de St-Denis, y resta comme institutrice, puis prit le voile. Un sieur Paradol était maître de musique au th. de la Nouvelle-Orléans en 1825.

Le suicide de Prévost-Paradol donna lieu à une foule de commentaires. Renan, par exemple, voulait que Paradol se fût tué là-bas à cause de l'extrême chaleur dont il souffrait beaucoup, et à cause de boissons fraîches dont il usa. M. le comte d'Haussonville, (conférence du 18 mars 1911) ne se contente pas de ces motifs un peu bas. « La vérité, dit-il, c'est que Paradol avait été fort ému des reproches que ses amis lui adressèrent au sujet de son ralliement à l'Empire, et la guerre aboutissait pour lui à des catastrophes. Tout son effort avait échoué. »

Biographie : Ricord, les *Fastes de la comédie*, t. II, p. 269, E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément de la Troupe de Talma*.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 123.

— Peint. toile, en buste, ovale, h. 0m70, l. 0m55 par Rouillard (1822)

Mlle Romance-Romany avait exposé un portrait de Mlle Paradol en Sémiramis, au salon de 1819, n° 313.

— Dans Idamé, peinture toile, h. 1m, l. 0m80, auteur inconnu, don de L. Halévy, n° 337.

— Peinture toile, h. 0m90, l. 0m72, par Eug. Dévéria (1830), cost. de ville, un camélia à la main. Don de M. L. Halévy.

— Portrait par Dulac (salon de 1827).

— Miniature par Hollier (salon de 1819).

— En buste, lith. d'Ach. Dévéria.

— En pied, dans Emilie de *Cinna*, lith. de C. Motte, d'ap. A. Colin.

PARAVEY, Louis. — Bordeaux 1878.

PARENNE. — Acteur du spectacle de Nicolet, 1781.

PARENT. — Sous ce nom : *Parent*, acteur et limonadier, rue des Fossés-du-Temple, 12.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Bon comédien dans le mélodrame, Gaîté 1821-26, Mylord Brown de la *Femme à vendre*, le père Bellejambe de *Fanfan la Tulipe*; *Parent*, Joseph, Alphonse, Montparnasse 1864-70; *Parent*, Caroline, *Malvina*, Th. Français 1876 et années suivantes.

PARFAIT, la petite. — Rôles d'enfants, Comédie-Française 1893.

PARIO, Mlle Berthe de. — Jolie femme, Variétés 1864.

PARIOT-Jordanis, Mme Claire, Estelle. — Limoges 1873-75, Rouen 1876, St-Quentin 1877, Troyes, Alger, Troyes 1881, Marseille, Constantinople 1885, Genève, Cherbourg, première duègne Lille 1889-90, Besançon, Marseille, Amiens, Liège 1897-1900, Paris 1901-03, Liège 1903. Cinquante-huit ans, 42 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1904.

PARIS. — Sous ce nom : *Paris*, Ambigu 1792-93 ; *Paris*, Barthélemy, Nantes 1843-46 ; *Paris*, Désiré, Joseph, Bordeaux 1843-46, Brest 1853-54, Amsterdam 1855-58 ; *Paris*, Jean, Marie, Bordeaux 1854-62, Rouen 1863-65. En 1888, il avait 65 ans, 27 ans de th. et jouissait d'une pension de 400 fr. de la Société. Sa mort, survenue à l'âge de 87 ans, fut annoncée au *Rapport* de 1909.

PARISAU, Pierre, Germain. — Fils d'un écuyer du maréchal de Duras, naquit à Paris, et fut baptisé le 13 août 1752 à Saint-Roch. Au sortir du collège Mazarin, il travailla chez un procureur, puis ouvrit un cabinet d'affaires qui ne réussit pas. C'est alors qu'il reprit au boulevard du Temple la suite des sieurs Abraham et Tessier, comme directeur des spectacles des Elèves de l'Opéra. Il y composa de petites pièces en collaboration avec Delmotte, son pensionnaire, qui le quitta tout-à-coup pour entrer dans les Bénédictins. (V. Delmotte). Devenu premier rôle par cette circonstance, l'auteur-directeur reçut, en 1780, le fameux Paul Jones, l'envoyé des Etats-Unis venu pour assister à l'une de ses pantomimes d'actualité dans laquelle il remplissait le rôle du comte d'Essaing. Mais cette soirée nous semble avoir été l'apogée de sa carrière.

Criblé de dettes, Parisau dut fermer son théâtre par ordre, en 1780, et se réfugier au Temple, cet asile des débiteurs insolvables, d'où il sortit pour devenir « répétiteur » à l'Ambigu.

Ce fut à cette époque qu'il composa plusieurs petites pièces qui furent bien accueillies, et dont les titres ont été rappelés par ses biographes. Il aborda même, en qualité d'auteur, les scènes de la Comédie-Française et de la Comédie italienne.

Renvoyé de l'Ambigu par Audinot, contre lequel il avait pris parti dans un procès, Parisau se fit journaliste, et fonda en 1789 une *Gazette à la main* qui, en décembre 1790, se transforma en *Feuille du jour* pour soutenir le parti de la Cour. Bien que cette publication ait cessé forcément de paraître après le 10 août 1792, Parisau n'en était pas moins signalé comme un monarchiste militant. Arrêté le 12 octobre 1793, il fut enfermé au Luxembourg jusqu'au 7 juillet suivant, et traduit trois jours après devant le tribunal révolutionnaire.

— N'as-tu pas dit dans ton journal (la *Feuille du jour*) qu'en France on plantait des arbres de la liberté, mais qu'ils étaient sans racines? lui demanda le Président Gabriel Scellier.

— Je ne m'en souviens pas... Je ne le crois pas.

— Ah ! ah ! c'est bien ! Tu n'as pas la parole. A un autre !

Parisau fut exécuté le 22 messidor, an II (10 juillet 1794) sur la place du Trône renversé (place de la Nation), le dixième d'une fournée de quarante-six condamnés.

Biographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*. — Em. Campardon, les *Spectacles de la foire*, t. II.

PARISET, Mlle Julie. — Faisait les beaux soirs du Théâtre Palais-Variétés en 1793. On la revit en 1800 à la Gaîté. Elle jouait les premiers rôles dans la pantomime et les soubrettes dans la comédie et le vaudeville. Gracieuse, fine, intelligente, mais jouant trop froidement. (*Tribunal volatile*).

PARISOT. — Sous ce nom : *Parisot*, Louis, Edmond, Lazari, 1843-46, Dieppe, Gand, Amiens, Lille 1855-57, St-Quentin 1858-59, Versailles. En 1878, 66 ans, 26 ans de th., 400 fr. de pension. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1889 ; *Parisot*, Auguste, grime au th. Comte, 1846-55, Bruxelles 1857-63 ; Mlle *Parisot*, Reine, th. Montansier 1849 ; Mme *Parisot*, Hubertine, Louise, Charleville 1874-75, Brest 1876-78.

PARMENTIER, — Ex-comédien du th. Molière à Bordeaux, fut poignardé en cette ville, en sortant du Grand-Théâtre, pendant la réaction 1795-96. On ne put découvrir l'assassin. Parmentier avait été membre de la Commission militaire présidée par Lacombe.

PAROISSE. — Sous ce nom : Mme *Paroisse*, Aimée, Claire ou Clarisse, née Hornot, femme Paroisse, Mâcon 1843, Châlon ou Châlons 1845. Retirée à Paris 1846. En 1858, 58 ans, 31 ans de th., 200 fr. de pension, Paris 1859 ; Mme *Paroisse*, femme Pougin, Lorient 1846 ; Mme *Paroisse*, née Worslin. En 1878, 60 ans, 32 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1892.

PARRAIN, Mme Emilie ou Amélie. — Saint-Quentin 1843-46.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

PARROT, Pierre. — Montparnasse 1860-63, Etampes 1864-67, Ambigu 1868-75, Châtelet 1876-1884, Paris. En 1892, 60 ans, 25 ans de théâtre, 400 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1900.

PASCA, Mme Alix, Marie, Angèle Pasquier, née Pasca, (on la disait née à Lyon en 1836).— Etait une jeune femme du monde, lorsqu'elle fut entraînée vers le théâtre par une irrésistible vocation. Elève de Delsarte, elle parut au Gymnase, en janvier 1864, dans le rôle de la Baronne d'Ange du *Demi-Monde*, et ne provoqua d'abord aucun enthousiasme. Le rôle de la comtesse Amélie dans *Fabienne*, en septembre 1865, passa également inaperçu, et ce ne fut qu'après *Héloïse Paranquet*, en janvier 1866, que l'on put juger son véritable talent. Al. Dumas fils lui confia aussitôt un rôle important dans sa nouvelle comédie les *Idées de Mme Aubray* (16 mars 1867). Vinrent ensuite, toujours au Gymnase, *Albertine de Merris*, *Miss Suzanne*, les *Souliers de bal*, *Fanny Lear* (28 août 1868), *Séraphine*.



Mme PASCA
Cliché Tourtin aîné

C'est par une grande force de création que Mme Pasca arriva à tenir une place élevée parmi les comédiennes de son temps. Elle avait la spécialité de fouiller le caractère de ses personnages, possédant en outre cette puissance qui consiste à dissimuler l'étude, et à ne laisser voir en scène aucun effort de composition. Nous connaissons par quelques-unes de ses lettres les conditions réclamées par elle pour son engagement en 1868-70. Elle demandait pour un contrat de trois ans, 15,000, 18,000 et 20,000. Nous doutons fort qu'elle les obtint, car par une autre lettre adressée à Montigny le 10 mars 1869, elle demande un congé de quatre mois et un engagement de deux ans à 14,000 fr. par an. (Catal. Noël-Charavay, avril 1906, n° 356).

Mme Pasca partit pour la Russie vers 1873, tint pendant plusieurs années les grands premiers rôles de comédie au th. Michel de Saint-Pétersbourg, et ne reparut boulevard Bonne-Nouvelle que le 30 décembre 1880, rôle de Pauline dans le *Mariage d'Olympe* (reprise). En 1882 : le 5 janvier, la belle création de Mme Desvarennes, dans *Serge Panine*, grand succès personnel ; la *Carte forcée*, Mme *Caverlet* (reprise), *Un roman parisien* ; en 1883, le *Frère de Martial*. En 1895, rentrée au Gymnase : la baronne de *Marcelle* (21 déc.) Son nom disparut de l'annuaire en 1906.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 68, 3-9 sept. 1874, notice par Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, id., en buste, photo-médaillon de ¾ à droite, cliché Tourtin aîné. Bonnat fit un magnifique portrait de Mme Pasca et un petit portrait d'elle par Cals figura en 1900 à l'Exposition des portraits des artistes dramatiques au bénéfice de leur Société.

PASCAL. — Marseille 1792, Bordeaux 1800, Gaîté 1808, Porte-St-Martin 1819-24, fort plaisant dans les ganaches. Pascal mourut le 21 mars 1824 à l'âge de 58 ans. Son camarade Moëssard recueillit sa veuve infirme (v. Moëssard).

Iconographie : Coll. Martinet, n° 296, rôle de Ratafiat dans *Riquet à la Houppe*.

PASCAL.— Sous ce nom : *Pascal*, th. du Panthéon 1843-45, Naples 1846; *Pascal*, Ludovic, Valence 1843-45 ; *Pascal*, Joseph, Dijon 1852-54 ; *Pascal*, Charles, Marseille 1853-55. Le *Rapport* de 1892 annonce la mort d'un Charles Pascal ; *Pascal*, Louis, Beaumarchais 1856-58, Douai 1860-61 ; Mme *Pascal*, Clémence, Adeline, Douai 1861-65 ; Mme *Pascal*, née Colon. En 1876, 69 ans à Nantes, 300 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1894.

PASSON, Eugène, Henri.— En 1909, 67 ans, 51 ans de th., 500 fr. de pension.

PASSY, Mme Eugénie, Louise, Berger. — Bruxelles 1867-72, Fol. dram. 1873.

PASTELOT. — Sous ce nom : *Pastelot*, Edouard, deuxième comique, Caen 1825, Boulogne 1826 ; Mme *Pastelot*, Caen 1825.

PASTELOT, Auguste, Pierre, Etienne dit *Alexis*. — Né à Paris où son père était maître de pension. Elève de chant au Conservatoire, puis comédien au th. Comte où il jouait les cassandres. Amoureux à la banlieue, *Auguste Pastelot* fut engagé à la Gaîté où son directeur, Marty, ne se souvenant pas du prénom de son nouveau pensionnaire, le fit débuter sous le nom d'*Alexis* qu'il conserva. Amiens, Bordeaux, Rouen 1834, Gymnase. C'est à ce dernier théâtre que Pastelot créa heureusement des rôles dans *Claudia*, le *Château de la Roche noire*, l'*Oncle à succession*, *Lucrèce à Poitiers*, *Clarisse Harlowe*, mais il dut quitter le boulevard Bonne-Nouvelle après 12 ans, au moment où les évènements de 1848 obligèrent Montigny à réformer une partie de son personnel. Le th. du Cirque, où il débuta pour le rôle de Castagnac dans *Murat*, rôle créé par

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Chéri Louis. Puis, après quelques années passées à ce théâtre, nous le retrouvons en qualité de comique aux Variétés, où il remplit aussi les fonctions de régisseur. Nous perdons ses traces après 1867. Pastelot avait épousé à Bordeaux sa camarade Mlle Clémence Bury qui devint plus tard une remarquable artiste sous le nom de Mme *Alexis*. (V. ce nom).

Biographie : *Galerie Lorsay*, t. II, notice par Charles Potier.

Iconographie : Id. En pied de face, cost. de zouave dans la *Guerre d'Orient*, dess. par Lorsay, lith. A. Collette.

PASTOR. — Sa mort, *Rapport* 1909.

PATONNELLE, Jean, François. — Un jour, Mlle Mars remarqua un paillasse qui faisait la parade sur une place de Metz. Elle le trouva si naturel, si plaisant, qu'elle s'intéressa à son sort. « Elle me le recommanda, dit Alex. Dumas dans ses *Mémoires*, (t. v. p. 183) en 1833 ou 1834, et ce ne fut que 15 ou 18 ans plus tard que j'eus l'occasion de faire quelque chose pour lui en lui donnant le rôle de Lorrain dans la *Barrière de Clichy* ». Cet homme était Patonnelle, un des meilleurs troupiers du Cirque, où il gagnait 300 fr. par mois, chiffre relativement élevé pour son emploi.



PASTELOT dans la *Guerre d'Orient* d'après Lorsay

Patonnelle passa successivement par les Folies dramatiques, le Cirque 1843-52, Rouen 1853, Gaîté 1855, les Folies dram. 1856-65, le Châtelet 1865-73. Aux Folies, il s'était fait remarquer dans les *Domestiques de Paris* ; au Cirque, il fut de toutes les pièces militaires. En 1874, âgé de 61 ans, Patonnelle obtint la pension de 500 fr. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1878. Virmaître a parlé de Patonnelle dans *Paris qui s'efface*, p. 260.

PATOUX, Mme Marie. — Sa mort, *Rapport* 1909.

PATRAT. — Auteur et comédien, jouait au théâtre de Châtelaine, à Genève, dans la troupe de St-Gérand, après 1768. Il tenait alors les emplois de pères nobles, de rois et de tyrans, et était lié avec Voltaire. On le vit à Versailles vers 1777. Engagé à l'Odéon, comme père noble, en 1797, il donna sur cette scène quelques ouvrages, soit seul, soit avec Weiss. La *Lorgnette de spectacle* de l'an VII, le préfère comme auteur que comme acteur, loue cependant son intelligence et sa diction, mais lui reproche sa froideur. L'*Almanach* pour l'an X écrit : « Patrat, ancien comédien, devenu auteur à 50 ans, et qui traitait l'imbroglio avec une grande connaissance de la scène, est mort le 15 prairial ; on venait de représenter son dernier ouvrage aux Jeunes artistes. Son fils écrivit aussi pour le théâtre. »

PATRAT, Mlle Justine, dite *Altermack*, fille du précédent, jouait les jeunes premières dans la tragédie à la Comédie-Française en 1799, puis les confidentes en 1805-07 le tout « sans ambitions et sans désagréments » dit un critique. On la revit à la Gaîté en 1821-22.

PATRAT. — Sous ce nom : Mlle *Patrat*, Adèle, Toulouse 1825-26 ; Mme Vve *Patrat*, Antoinette, née Ste Suzanne, âgée de 65 ans en 1844, à Paris, pensionnée par la Société des artistes à 120, 180 et 300 fr. Vivait encore en 1867 ; *Patrat*, Porte-St-Martin et Salle Ventadour 1868.

PATRY, Mlle Jeanne, Cécile, *Pauline* Pesty, dite, née à Paris, élève de Louis Monrose au Conservatoire, premier accessit de tragédie en 1873, engagée pour trois ans à la Porte-St-Martin, débuta à ce théâtre par le rôle de *Marie Tudor*. Douée d'une voix chaude, Mlle Patry devint sans peine une actrice de drame ; malheureusement après les reprises de *Marie Tudor* et de *Don Juan d'Autriche*, il fallut descendre jusqu'à Néméa du *Tour du Monde* qui se joua pendant plus d'un an ! Le théâtre a de ces exigences. Mlle Pauline Patry fut de toutes les reprises, créa des rôles dans les *Etrangleurs de Paris*, 1880, le *Voyage à travers l'impossible* 1882. L'année 1885 la retrouve au Th. des Nations (place du Châtelet), un des derniers refuges du drame. En 1886, nous relevons son nom à l'Ambigu. Lyon 1886-88. Mariée avec son camarade Victor-André Mari, dit *Ramy*, Mlle Pauline Patry devient alors Mme *Patry-Ramy*, Paris 1889, Bruxelles 1898. Crée le rôle de Lætitia dans *Plus que Reine*, Porte-St-Martin 1899. En 1904, reprend son nom de Mme Patry (Mme Pesty dite). Th. Sarah Bernhardt, *Francesca de Rimini*, *Théroigne de Méricourt*, 1902. Gaîté, rôle de la marquise dans une reprise du *Maître de Forges*, 1905. Th. Sarah Bernhardt, les *Bouffons*, 1907. Habitait Paris en 1910.

PATRY, Mlle Marie. — Ambigu 1886, Renaissance 1887-88.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

PATUREL. — Sous ce nom : Mlle *Paturel* dite *Victorine*. Pensionnaire à la Comédie française 1858, Odéon 1858-60, Paris 1862-65, Odéon 1867-75, Comédie-Française 1876 et années suivantes. M. Halanzier obtint pour elle, par la protection du Dr Voisin, une place dans une maison de refuge où elle s'éteignit sans bruit (*Rapport* 1885); Mlle *Paturel*, Marie, Joséphine, Elisabeth, Sophie, Porte-St-Martin 1870-1875. Bachelière-ès-lettres. Médaille d'honneur. Officier d'Académie. Son nom disparaît de l'Annuaire en 1887.

PAUL. — Sous ce nom : Vers 1826, ce nom de *Paul* faisait fureur, et l'on en comptait partout. D'où des confusions inévitables. Sans parler de *Paul* le danseur de l'Opéra, ni de *Paul* (Maximien) maître de ballets à l'Ambigu, il y avait, à la même date un *Paul* Dutreck, ex-amoureux, dont les débuts remontaient à 1804 et qui passa par l'Opéra-Comique, d'où il se retira en 1823 pour diriger à Garches une blanchisserie de toiles; il avait été marié avec Mme *Paul*, devenue plus tard *Paul-Michu*, qui avait débuté en 1807 et faisait encore partie de l'Opéra-Comique en 1826; il y eut *Paul* Seigneurie du Cirque Olympique 1819-27, joli écuyer, remarqué par les femmes; mais un de ceux qui nous semblent avoir été le plus en évidence fut *Paul* Nicolas, Marie Miné dit, qui avait débuté à l'Ambigu en 1819 dans les niais de mélodrame pour aborder ensuite l'emploi de comique de vaudeville. A l'ouverture du th. du Palais-Royal, Dormeuil l'engagea : *Voltaire à Francfort*, le *Philtre champenois*, *Robert le Diable*, la *Salade d'oranges*, 1831; la *Chanteuse et l'ouvrière*, *Pékinet*, *Vert-vert*, la *Nuit d'avant*, la *Ferme de Bondy*, le *Sylphe*, la *Tentation de St-Antoine*, *Jacques*, le *Grain de sable*, la *Sentinelle*, un *Antoine de plus*, le *Dernier chapitre*, *Crédeville*, 1832; *Trois assiettes*, le *Singe et l'adjoint*, les *Locataires et les portiers*, *Sophie Arnould*, le *Camarade de lit*, l'*Inévitable*, un *Bon enfant*, *Forêt à vendre*, 1833. Il partit alors pour la Russie où il gagna la pension. Revenu en France, il quitta le théâtre pour raison de santé, et se retira à Menton où il mourut en 1868. Nous relevons encore *Paul*, un ex-bijoutier, qui avait commencé modestement sa carrière dramatique aux Variétés et à la Porte-St-Martin, et qui fit les beaux jours du Gymnase. On écrit de lui en 1832 : « Fils de Mlle Caroline, l'une des plus agréables actrices du théâtre Montansier, pourrait bien, si l'on en croit la chronique, avoir pour père M. Bosquier-Gavaudan... Paul est aujourd'hui bien placé au boulevard Bonne-Nouvelle; il a un excellent ton, du zèle, l'habitude de la scène, et a parfaitement étudié les exigences de son public. Il a fait le plus grand plaisir dans le *Mariage de raison*, dans une *Faute*, dans la *Seconde année*, et il est presque devenu indispensable à ce théâtre. Paul a épousé Mlle Zélie, ex-actrice de la Porte-St-Martin.» En 1840, on écrit : « Paul devient gros, et l'âge commence à blanchir ses cheveux d'un beau noir jadis d'ébène. » En 1849-50, il s'intitulait ex-artiste : *Paul* Philippon, Bruxelles 1843-48; *Paul*, Ernest Jamet, Variétés 1845; *Paul*, Michel, Florence 1852, Turin 1854-60; Mme *Paul*, Pauline, Charlotte, Rouen 1852-56, Anvers 1857-65. V. Zélie.



Mme Pauline PATRY, cliché Liébert

PAULA, Mlle Louise Polak dite. — Bruxelles 1868-69.

PAUL ERNEST, Jean, Pierre Dulin dit. — Avait épousé Mlle Clémence ou Clémentine Jamet, qui prit son nom. Dès lors, nous relevons la présence du ménage Paul-Ernest à Liége 1836-37 (Mme Paul-Ernest, soubrette), puis à Marseille 1840 (jeune premier, jeune première). En 1845, Mme Paul-Ernest est aux Variétés. C'est « une charmante actrice dont le jeu spirituel, la tenue décente contrastent heureusement avec les allures de ses compagnes ». Vaudeville 1849, Variétés 1852. Pendant ce temps son mari était à Versailles 1849-52. Vers 1853, le couple s'en alla à St-Pétersbourg. Mais tandis que Paul-Ernest revenait seul en France (Paris et Versailles 1854-60) Mme Paul-Ernest s'installait au th. Michel pour trente années, ce qui lui valut la grande médaille russe de mérite. En 1887, elle avait 65 ans et 41 ans de th. Elle obtint alors la pension de 500 fr. de la Société et vint s'établir à Nemours, bien qu'en 1890 on l'ait revue à St-Pétersbourg. C'est aussi à Nemours qu'elle s'éteignit, et cette mort fut annoncée au *Rapport* de 1892.

Iconographie : Bibl. nat., n° 14702, à mi-corps de ¾ à gauche, lith. par Chiapori, 1852.

PAULET, Mme Rose, Elisabeth, née Stéphen. — Bordeaux 1854-55, Le Hâvre 1856, Nîmes 1857, Lille 1858-59, Montpellier, Le Hâvre, Marseille 1865-69, Toulouse, Versailles, Toulouse 1873, Turin, Liége, Lille, Lyon 1877, Bruxelles 1878, Lille, Liége, Versailles 1881 et années suivantes. En 1884, 70 ans, 53 ans de th., 500 fr. de pension. Se retira à Rueil. Son nom disparaît de l'Annuaire en 1891.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

PAULIN, *Louis*, François. — Fils d'un capitaine au régiment de Ponthieu, officier aux Invalides, naquit à Paris, rue Pavée St-André, le 6 août 1711. Il n'était donc pas le fils d'un maçon, comme on l'a dit. Voir son acte de baptême reproduit par E.-D. De Manne. Dragon, puis comédien à Lyon et à Besançon, il obtint en cette dernière ville un ordre de début à Paris, où il parut sur la scène de la Comédie-Française le 5 août 1741, rôle de Pharasmane de *Rhadamiste*. Il fut reçu le 20 mai 1742.

Voltaire, qui l'estimait, lui confia le rôle de Cassius dans la *Mort de César* et de Poliphonte de *Mérope* (1743), Oroès de *Sémiramis* (1748), Blaise de *Nanine* (1749), Egyste d'*Oreste* (1750), Caton de *Rome sauvée*, Mathurin de l'*Ecueil du sage* (1762). Entre temps Paulin créait des rôles dans les pièces de Marmontel, de La Place, Collé, De Belloy, Cailhava, Denon. Sa dernière création fut celle de Claudius dans l'*Hamlet*, de Ducis (1769). Après la mort de Montménil (1743) il avait joint les rôles de paysans à ceux de tyrans, selon l'usage d'alors.



PAULIN, d'après Lefort

Doué d'une taille avantageuse, d'une voix forte, d'une assez belle figure, Paulin manquait cependant de souplesse. Le Kain qui lui reprochait sa raideur, lui conseillait, par contre « plus de mouvement et de chaleur dans le tragique », plus de gaîté et surtout plus de vraisemblance dans le costume de ses paysans qu'il habillait en seigneurs.

Les avis sont, du reste, très partagés sur le compte de Paulin. Collé (*Journal*, t. I, p. 147) ne peut pas le souffrir; il le trouve dur, forcé, sans grâce, sans intelligence. « Il ne parle jamais aux princesses que le poing sous le nez. » Les rédacteurs des *Mémoires secrets* ne sont pas si sévères : « L'emphase de Paulin, dans ses rôles de tyran, ne messied pas; d'ailleurs il excelle dans les paysans ». 1762.

Paulin personnifia le type de l'honnête vieux garçon à la ville et du médiocre mais utile comédien au théâtre, et lorsqu'il mourut à Paris, rue de Seine, le 19 janvier 1770, il n'y eut qu'une voix pour vanter sa probité et ses mœurs irréprochables. On apprit alors qu'il avait été bas-officier aux Invalides (où son père avait été officier) et il eut de ce fait, dit Bachaumont « l'épée croisée sur son cercueil ». Ses obsèques eurent lieu à St-Sulpice. Il avait créé à la Comédie 28 rôles. Son exécutrice testamentaire fut Jeanne, Francisque Salzella, épouse du comédien Bonneval, avec laquelle il demeurait. Em. Campardon a publié (les *Comédiens du Roi*) l'ordre signé du Duc de Gesvres (26 déc. 1743) enjoignant à Paulin d'apprendre les rôles de paysans (Arch. nat., D[1] 845).

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 78. E.-D. De Manne, la *Troupe de Voltaire*.

Iconographie : Musée de la Com. fr., catal. Monval, n° 429, Paulin, Bellecour et Préville, rôles de Thibaut, Dorante et Frontin du *Somnambule*, petite gouache de la suite Fesch. Whirsker. — *Troupe de Voltaire*, En buste, de profil à gauche, eau forte par Lefort.

PAULIN. — Sous ce nom : M[lle] *Paulin*, deuxième soubrette, Cassel 1781-85, 200 thalers d'appoint[s]. Poètesse à ses heures, comme le prouvent les *Petites affiches de Cassel*, 17 janvier 1784; *Paulin*, Bordeaux 1792; *Paulin*, premier comique, Bruxelles 1814-15, 4600 livres d'appoint[s].; *Paulin*, nom d'un débutant aux Variétés, 10 juin 1824; *Paulin*, tout jeune homme qui débuta à la Porte-St-Martin dans le *Comte de Lavernie*, puis créa le rôle de Pallavicini dans les *Noces vénitiennes* et deux autres rôles dans *Paris;* sans doute Poulin, Louis, Philippe dit *Paulin*, Porte-St-Martin 1856-58.

PAULINE, M[lle]. — Th. du Marais 1793.

PAULINE, M[lle] Jeanne, Marguerite, Nicole Lavrillière dite. — Fille d'un cuisinier, qui fut plus tard attaché à la maison de la reine Hortense comme officier de bouche, était née à Versailles le 14 novembre 1789; elle débuta toute jenne encore au th. des Jeunes élèves, rue Dauphine. C'était alors, selon les pièces représentées, une charmante laitière suisse, une suave rosière, toujours bien soignée, bien attifée, bien épinglée, jouant un rôle à la centième représentation comme à la première. Lors de la suppression de 1807 elle passa aux Variétés où elle débuta le 1[er] septembre dans le rôle de Germaine de *Robert le Bossu*. Peu de jours après elle créait celui de Clairette dans le *Tocsin*. Enfant gâtée du public, elle fut de suite adoptée et surnommée la « petite Mars ». M[lle] Pauline régna trente ans aux Variétés par son talent et sa beauté. Puis, l'âge venant, elle aborda l'emploi des coquettes. Elle fut la comtesse de *Kean*. D'autre part sa liaison avec

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Brunet lui avait créé à ce théâtre une place exceptionnelle, et d'ailleurs fort méritée. Retirée pour raison de santé, Mlle Pauline fit ses adieux au public le 11 mai 1837. Elle se fixa aux Ternes où elle mourut des suites d'un squirre, le 20 novembre 1844. Mlle Pauline avait demeuré 7 et 22, rue Bergère et 61, rue Richelieu.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet.*

Bibliographie : *Mémoires de Mlle Flore*, t. I, p. 106, t. III, p. 72.

Iconographie : Coll. Martinet, n° 150, Henriette dans la *Jarretière de la mariée;* nos 255-256, la Fée dans *Cendrillon;* n° 271, le *Petit Chaperon rouge;* n° 302, Clareine dans les *Habitants des landes;* n° 391, les *Deux magots de la Chine;* n° 444, la *Princesse de Tarare.*

— En buste de ¾ à droite, eau forte, par Fr. Hillemacher. *(Troupe de Nicolet.)* Lith. F. Noël, d'ap. Colin, en pied, rôle de Jenny dans *Trilby.*

PAULINE, Mlle Geoffroy. — Jeune et jolie personne, de physionomie piquante, avait débuté au Vaudeville en 1817. On la discuta quelque peu d'abord, puis on l'accepta. Elle parut, non sans grâce dans le *Moulin sans souci*, *Kettly*, la *Courtisane amoureuse*, *Léonide*, etc., et mourut à 26 ans, d'une fièvre cérébrale, après un accouchement, le 19 mai 1827.



Mlle PAULINE
dans les *Habitants des Landes*

PAULINE Mlle. — Sous ce nom : Mlle *Pauline*, Nouvelle-Orléans 1825 ; Mlle *Pauline*, th. du Panthéon 1843 ; Mlle *Pauline*, Palais-Royal 1847-52 (ne pas confondre avec Mlle Pauline Potel, v. Potel).

PAUL-JORGE, Alexis Vincent dit. — Né en 1850. Élève de Regnier, débuta dans les matinées littéraires de Ballande et de Marie Dumas. Jeune premier à l'Ambigu, au th. Historique et au Châtelet 1875-77. Ténor aux Bouffes 1879. Engagé comme premier comique à Lyon, Paul-Jorge y fut régisseur général et metteur en scène. C'est en cette double qualité qu'il revint au th. de la Renaissance et aux Bouffes, jouant entre temps au Grand-Théâtre de Bordeaux, au th. du Parc à Bruxelles, etc. Engagé aux Variétés d'Anvers, Paul-Jorge en devint le directeur en 1907, et c'est avec succès qu'il remplit ses fonctions qui lui valent les encouragements de tous les défenseurs de la langue française en pays flamingant. M. Paul-Jorge est, en outre, professeur de diction, et les élèves qu'il forme témoignent par leur réussite, l'excellence de cet enseignement. En 1910, 60 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Directeur du th. des Variétés à Anvers en 1911.

PAULUS, Mme Maria. — Née en 1828. Odéon 1850, th. du Cirque 1853-62, Châtelet 1863-72, Vienne 1873-74, Paris 1875 et années suivantes. En 1889, 60 ans, 26 ans de th., 400 fr. de pension. Habitait Paris en 1910.

PAULUS, Jean, Paul Habans dit. — Le chanteur populaire, ne nous appartient guère comme comédien, et cependant son existence fut intimement liée à celle des comédiens, ses contemporains, qui lui vinrent en aide en temps utile. Petit clerc d'huissier à Paris, le jeune Paulus pris de l'amour de la chanson, avait débuté à Belleville, en 1864, au concert Galliope, où son accent méridional bien timbré, sa parfaite diction et aussi un aplomb phénoménal, le firent promptement remarquer. L'Alhambra, l'Eldorado, les Ambassadeurs, l'Alcazar, la Scala, lui donnèrent la popularité qu'il ambitionnait. Des chansons comme la *Chaussée Clignancourt*, le *Petit Bleu*, les *Gardes municipaux*, *En revenant de la Revue*, le *Père la Victoire*, lancées par lui, firent le tour du monde. Paulus gagna alors des sommes considérables qu'il dispersa, moitié en prodigalités, moitié dans des tentatives commerciales infructueuses. Sa renommée s'affaiblit, et il fallut venir en aide au vieil artiste, en organisant, grâce à Fursy, une représentation à la Gaîté, qui fut comme sa petite apothéose. Atteint d'artério-sclérose, Paulus mourut 2, rue Faidherbe, à St-Mandé, entouré de soins amicaux et après s'être réconcilié avec sa famille qu'un instant il avait cessé de voir (*Figaro*, 2 juin 1908). Paulus laissa un fils et une fille, celle-ci connue au concert sous le nom de Paulucette. Il avait été aidé, vers la fin de sa vie, par son camarade H. Plessis.

PAULY, Victor. — Bouffes 1869-70.

PAURELLE, Mlle Elmire, Antoinette. — Superbe fille, intelligente, distinguée et rageuse à ses heures ; soubrette aux Délassements

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1859-61, Vaudeville 1862, Palais-Royal 1864, Folies Marigny, Palais-Royal 1870-72, Londres 1873-78.

PAUTHENET, Mme Anna Bellenot. — Colmar 1850, Paris 1853-54.

PAVIE, François, Michel Gobard dit. — Bruxelles 1852-53. Premier rôle, Genève 1859, Porte-St-Martin, St-Pétersbourg 1871-87. Pavie, estimé de tous, s'était fait en Russie une position modeste, mais honorable, qui ne pouvait que s'améliorer, lorsqu'il fut brusquement emporté par une attaque de goutte. (*Rapport* 1888.)

PAYEN, Henri, Baptiste, Jean. — Strasbourg 1852-65.

PAYRE, Mlle Mathilde. — Actrice de l'Ambigu en 1834, parut dans les *Mauvais garçons*, *Charlotte et Louis XIII*, la *Dame de Laval*. On lui trouvait un ton de bonne comédie, mais on reprochait à sa figure de manquer d'expression. Entrée à la Comédie-Française elle quitta ce théâtre en 1839 pour le th. de la Renaissance. Le *24 février*, *Vingt-six ans*, furent ses pièces de début. Le journal l'*Artiste* en fit le plus grand éloge. Rentrée à la Comédie en décembre par le rôle d'Eulalie dans *Misanthropie et repentir*. En 1841, nous la retrouvons à l'Odéon où elle resta plusieurs années; de 1847 à 1850, elle fait partie du th. Historique : *Hamlet*, les *Frères corses*, *Gertrude*. En 1850, elle réapparaît à l'Odéon : *Planète et Satellite*, *Don Gaspar*. Vaudeville 1852-53. Odéon 1855-59, Paris 1860-64, Bougival 1865-1867, Paris 1868-75. En 1871, 65 ans, 31 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1876. Laissa la réputation d'une femme de goût.

PAYRON, Mlle Léontine. — Bruxelles 1870.

PAZAT. — V. Talini, v. Pazza.

PAZZA, Mme Jeanne, Caroline Pazat dite. — Qui semble être la fille de Jeanne, Caroline Pazat dite *Talini* (v. ce nom). Bruxelles 1876-1879, Châtelet 1880-81, St-Pétersbourg 1882, Paris 1883, Vaudeville 1884-88, Paris 1889, Bruxelles 1890. Femme de Lordereau dit *Montlouis*, l'artiste contemporain. Paris 1891, Limoges 1892-93, Paris 1894, Bruxelles 1895-1897, Lyon 1898-1901, Paris 1902 et années suivantes. Habitait Paris en 1910.

PÉCHENA, Pierre, Napoléon. — Avait débuté au Palais-Royal le 28 août 1835 dans un *Mariage en province*. Mais il passa la plus grande partie de sa carrière en Russie où il fut attaché pendant près de 36 ans au th. Michel de St-Pétersbourg où il était très aimé. Comédien de talent, homme comme il faut, il ne laissa là-bas que les plus vifs regrets lorsqu'il revint en France où il mourut (*Rapport* 1887). En 1878, âgé de 64 ans, avec 40 ans de th., il avait obtenu 500 fr. de pension de la Société des artistes. Péchena s'était fixé alors à St-Marcelin et à Paris.

PÊCHENA, Mme Anne, Antoinette née Deschanel. — Femme du précédent. St-Pétersbourg 1856-1865.

PÉCHEUX d'Herbenville, Etienne, dit aussi *Stéphen*. — Né en 1839. Tournai 1865, Constantinople 1867-68, St-Germain 1869, Gaîté 1887-88, Bouffes 1889-1901, Paris 1902-03. Sa mort, *Rapport* 1904. En 1900, 60 ans, 36 ans de th., 500 fr. de pension.

PECHOUX. — Sous ce nom : *Pechoux*, Emmanuel, Jean, Joseph, Nancy 1843-46, directeur à Colmar 1850, Moulins 1852, Colmar 1853-55, Rennes 1856-57, Colmar 1858-60, Bourges 1861, Chartres 1862-64, Valenciennes 1865-67, Bouffes 1868, Paris 1869; Mme *Pechoux*, Emilie, née Tailland, mêmes étapes que son mari 1852-64, Valenciennes 1865, th. Beaumarchais 1867, Bouffes 1868, Paris 1869-72, St-Germain 1873-74, prend le nom de Mme Millet 1875.

PECQUEUR, Victor, Ch. — Alger 1853-55, Rennes 1856-58, Lille 1859-63, Nîmes 1864-65, Toulon 1867-68.

PEGHAIRE, Mme Françoise. — Orléans 1845-47.

PEIGNÉ-Mauléon, Léon, Alexandre. — Né en 1838. Lausanne 1873, Bataclan 1874, Boulogne 1875, Douai 1876, Dunkerque 1877, Mons 1878, Montauban, St-Quentin, Le Hâvre, Tournai, Grenoble 1885, Mons, Rochefort, Montpellier, Limoges 1890, Tunis, Limoges, Angers, Toulouse, Nîmes 1898, Brest, Nancy, Nîmes 1902, Besançon, Paris. En 1903, 64 ans, 42 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1907. Avait épousé Mlle Ysbrandine née Ten Cate, dite Mauléon.

PEJOINE. — Th. Montparnasse 1886.

PÉLAGIE, Mme. — Voir Mme Colbrun.

PELÉE, Mme. — Voir Derosnay.

PELEGNY, Léon. — Toulouse 1843-46.

PELET. — Th. de la République 1793.

PELETIER, Mme. — Voir Pelletier.

PELEZ, Mlle Richard. — Th. fr. comique et lyrique 1792.

PÉLICIER, Mme, dame Breton, que l'on écrit aussi *Pélissier*. — Th. de Monsieur 1790-91, soubrette à Feydeau 1792, Palais-Variétés 1793, th. Louvois 1801, le *Fou supposé*, 2 mai 1803, duègne 1804-05, le *Parleur éternel* 1805, pensionnaire à la Comédie française 1808.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mme Pélicier qui doublait Mme Molé au th. Louvois était une duègne, non sans talent, qui s'était fait surtout remarquer dans le *Valet embarrassé*. Lorsqu'elle fut appelée à la Comédie-Française, l'*Opinion du Parterre* (t. VI, p. 105) la qualifia de fort bonne actrice dont la place était marquée à ce théâtre et l'on écrit d'elle en 1810 : « Mme Pélicier n'a pas de hautes prétentions; elle s'acquitte bien des rôles qui lui sont confiés ». Puis en 1812 : « Elle a de l'intelligence, de l'aplomb, du mordant, une grande connaissance de la scène ». Elle jouait, entre autres, d'une façon supérieure le rôle de Mme Jacob dans *Turcaret*. Mme Pélicier appartenait encore à la Comédie en 1814.

Iconographie : Coll. Martinet, n° 50, Thérèse de la *Jeune femme colère*. N° 116, rôle de Mlle Vernon dans la *Petite Ville*.

PELIGNY. — Voir Vila.

PÉLISSIER. — Premier comique et raisonneur. Th. de Monsieur 1790-91, th. Feydeau, th. de la Cité, Jeunes élèves, th. Louvois, Odéon 1810. En 1816, était sociétaire à demi-part à ce théâtre. Le 10 août de cette année, créa avec éclat l'un des principaux rôles des *Deux Philibert*. On cite un joli trait de Pélissier : il venait de donner sa démission lorsqu'il apprit l'incendie du 20 mars 1818. Accourant des premiers, il dit à Picard consterné : « Vous êtes malheureux, je reste avec vous et je n'ai plus le droit de vous abandonner ». Pélissier tint parole. En 1822, la nouvelle direction de Gimel était obligée, aux termes du règlement, de lui servir une pension. Pélissier devint par suite directeur du théâtre Français à Londres, 1828-32.



Mme PÉLICIER
rôle de Thérèse de la *Jeune femme colère*

Iconographie : Coll. Martinet, n° 450, une scène des *Deux Philibert*.

PÉLISSIER, Mlle *Juliette*, Clémentine. — Palais-Royal 1845-52, Paris 1853-55, Palais-Royal 1856, Paris 1857 et années suivantes. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1887. Aucune lettre de faire-part n'avait été envoyée au Comité. On écrit aussi *Pélissié*. V. Antonine.

PELLEGRIN, Pierre. — Marseille 1852-55, th. Lyrique 1856, Bayonne 1857-61, Marseille 1862-71, St-Nazaire 1872, Toulon. En 1862, 68 ans, 45 ans de th., 300 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1878.

PELLERIN, Henry, Eugène Lepellerin dit. — Fit ses premières armes en province. Chartres 1842-43, Mâcon 1845, premier comique, Boulogne-s.-mer 1846. A Lyon, il se fit une réputation. Au départ de Leménil pour la Russie, Dormeuil fit tout exprès le voyage de Lyon pour voir Pellerin et l'engagea.

Pellerin débuta au Palais-Royal le 17 octobre 1850 dans les *Deux aigles*. Il devait y rester quarante ans. Pellerin, voué surtout aux maris malheureux et aux bourrus, fut un précieux artiste, un excellent et dévoué pensionnaire. Son nom figura dans presque toutes les distributions. Membre du Comité de la Société des Artistes, Pellerin fut médaillé en 1893. La même année il mourait presque subitement. Il laissait 314 fr. de rente à la Société, pour une fondation qui porte son nom.

PELLERIN. — Sous ce nom : Mlle *Pellerin*, Ernestine, Bordeaux 1852-56, Folies-Nouvelles 1858-59, th. Déjazet 1860-63; Mme *Pellerin* Dorval, Marie, Rosalie, Bruxelles 1870, Bucarest 1872-73.

PELLETIER. — Sous ce nom : Mme *Pelletier*, Porte-St-Martin 1822-23, *Pelletier*, comique, Nouvelle-Orléans 1825-26.

PELLETIER, Mlle Juliette. — Danseuse à Rouen, choriste à la Renaissance aux appointements de 58 fr. par mois en 1839, Mlle Pelletier retourna comme choriste à Rouen, puis entra au Vaudeville. Ce fut seulement aux Variétés qu'elle débuta comme actrice dans l'*Opium*, juin 1842, montrant de l'intelligence et de l'assurance. Les *Petits Mystères de Paris*, l'*Enlèvement de Déjanire*, lui donnèrent l'occasion de se produire, Vaudeville 1843-45, Palais Royal, août 1847. Belle et gracieuse personne, vive et spirituelle. Palais Royal, 1852-62. Variétés 1863-64, St-Pétersbourg 1865.

PELLETIER. — Sous ce nom : *Pelletier*, Pierre, Ambroise, la coqueluche des Funambules 1843-57, Délassements comiques 1858-1859, Folies dramatiques 1860-63, Paris 1864-1865. Sa mort, *Rapport*, 1866. Second régisseur aux Folies, il avait créé à ce théâtre, d'une façon très drôle, le rôle du maître d'école dans les *Ecoliers en vacances ;* Mme *Pelletier*, Célestine, Palais Royal 1846, St-Pétersbourg 1859 ; Mlle *Pelletier*, Jeanne,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Marie, Hannequin, St-Pétersbourg 1853-78; *Pelletier*, Frédéric, Eugène, Léon. Folies 1863, Paris 1864-68, Ambigu 1869-73; Paris 1874-84.

PELLIN, Gaspard. — Dijon 1847, Paris, Lyon 1854, La Rochelle 1855-56, Lyon 1858-1865, Anvers 1867-68, Paris 1869 et années suivantes. En 1885, 63 ans, 25 ans de théâtre, 400 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1904.

PELTIER, Edouard. — Châlons 1863-64, Nantes 1868, Nancy 1869, Reims 1870 et années suivantes. Sa mort, *Rapport* 1889.

PELVILAIN. — Théâtre du Panthéon 1838-43, Beaumarchais 1847.

PÉMARQUE, Etienne, Victor.— Bayonne 1855, Rennes 1856, Délassements comiques 1857, Beaumarchais 1858, Strasbourg, Versailles, Mons 1861, Boulogne, Liége, Brest 1864, Paris, Nancy, Beaumarchais 1868, Vaudeville 1869 et années suivantes. Sa mort, *Rapport*, 1880.

PENANCIER. — Ambigu 1786.

PENIÈRE - Fougères. — Marseille 1843-45.

PÉPIN. — Sous ce nom : M^lle^ *Pépin*, premier rôle et femme du directeur, à Genève 1836-40, artiste très estimée. Son mari fonda un magasin de musique à Marseille ; *Pépin*, Pierre, *Eugène*, Narcisse, dit aussi *Eugène*, élève du Conservatoire, entra à la Gaîté en 1839 où il joua sous le nom d'*Eugène* jusqu'en 1851. Instruit, dévoué, Pépin rendit de grands services et parut avec succès dans les *Cosaques*, la *Closerie des Genêts*, le *Sanglier des Ardennes*, les *Cinq cents diables*, etc. Il se retira du théâtre après 23 ans d'exercice, et âgé de 61 ans, en 1880, il obtint une pension de 300 fr. de la Société des artistes. Lorsqu'il mourut (sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1896), Frédéric Febvre qui l'avait beaucoup connu fit passer une note au rapporteur, St-Germain, qui la communiqua aux journaux. On y rappelait que ce modeste artiste était devenu maire de Bessy-sur-Eure, commune où il s'était retiré, et où il vivait aimé et honoré de ses administrés. Il écrivait chaque soir les événements de la journée, et il laissa des notes qui vaudraient la peine d'être publiées. Pépin était officier de l'Instruction publique depuis 1891. Eugène Pépin avait épousé Marie, Clarisse *Dufay* (v. ce nom).



CLOZEL, PELISSIER et ARMAND
dans les *Deux Philibert*

PÉRAULT, M^me^, Louise Mallet Jolly. — Alger 1869-72.

PERCEVAL. — Sous ce nom : *Perceval*, Versailles, direction Montansier, vers 1777, Th. Montansier 1792-93. Est-ce le même, comique à Bruxelles 1825-26? M^me^ *Perceval*, décédée à Rotterdam le 23 juin 1842; M^lle^ *Perceval*, Anna, Amsterdam 1843-46; M^lle^ *Perceval*, Adèle, Amsterdam 1845-46.

PERCHEL, Louis, Eugène, Napoléon. — Mons 1861-64, Alger 1865-68.

PERCILLIÉ, M^lle^.— Avait débuté à l'Opéra qu'elle quitta le 1^er^ juillet 1820. Le 27 juin 1821, elle débutait à l'Odéon dans le rôle d'Hermione d'*Andromaque*.

PEREIN. — M^me^ Louise, Mathurine, femme de Jean, Pierre Lamy, comédien chez Second, elle comédienne chez Gaudon en 1763.

PERÈS, Jean, Marie. — Bordeaux 1870-72, Béziers 1873. V. Gil-Pérez.

PÉREY, Charles, Louis Bouchaux dit Charles. Son origine est peu connue, car il cachait soigneusement son âge. Est-ce lui qu'il faut reconnaître dans le *Charles Perret*, rôles d'enfants à Melun en 1837 ? Nous savons cependant qu'il avait passé un an au th. d'enfants dirigé par Comte — qu'il avait connu la banlieue, et qu'il était bien jeune encore lorsqu'il créa le rôle du Champenois dans le *Naufrage de la Méduse*, à l'Ambigu. Admettons donc qu'il devait être né aux environs de 1820-22. Sa naïveté, sa candeur, sa verve conquirent de suite le public. Il fut l'enfant gâté du boulevard. Comique sans excès, sentimental quand il le fallait, Pérey faisait rire ou pleurer à volonté. Les *Filles de l'enfer*, *Nicolas Nickleby*, la *Nuit du meurtre*, les *Garçons de recette*, les *Bains à quatre sous*, *Paul et Virginie*, *Paris la nuit*, rôle d'un étudiant joyeux et insouciant, *Madeleine*, rôle d'André.

Engagé aux Variétés, Ch. Pérey y débuta en 1843. La tâche était ardue. Dans le *Garde forestier* il s'y fit applaudir à côté de Bouffé.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Vinrent ensuite *Jérôme le maçon*, la *Perruquière de Meudon*, la *Petite Fadette*. Il sera Schaunard de la *Vie de Bohème*, le marin brutal et plein de cœur de *Petit Pierre*, l'ouvrier bonhomme de l'*Ami François*, le fermier anglais de la *Ferme de Primerose*, le voyou de *Paris qui dort*. Dans les *Trois gamins*, il donnait la réplique avec succès à Déjazet. Dans la *Question d'Orient*, les *Enfers de Paris*, les *Oiseaux de la rue*, il s'était fait aussi applaudir.

A la Gaîté, 1859-61, nouveaux triomphes dans *Cartouche*, la *Fille des chiffonniers*, la *Petite Pologne*, la *Bouquetière des Innocents*. Vers 1861, il revient à son ancien théâtre, l'Ambigu : le *Lac de Glenaston*. Sa fin fut étrange. Fort à son aise, célibataire, prodigieusement avare, Ch. Pérey disposant encore de tous ses moyens, s'était retiré pour vivre en solitaire dans son 6me étage du n° 2 *bis* Boulevard du Temple. En 1873, on vint cependant l'y chercher pour créer un rôle à l'Ambigu dans le *Centenaire*. Peu de temps après, ses façons bizarres le faisaient enfermer pour quelques mois dans une maison de santé.

Il en ressortit maniaque, mais finit par se faire expulser de son logement par suite de son incurie. Or, jamais personne — même à la Société des Artistes — ne sut jamais ce qu'il était devenu. Le regretté Péricaud que j'interrogeais un jour, et qui n'osait le faire rayer définitivement de l'*Annuaire des artistes*, me répondit à ce sujet : « Pendant longtemps, Pérey mangea tous les jours chez Dumaine qui tenait maison ouverte. Il s'y faisait raccommoder, nourrir, toujours par avarice. Mais depuis longtemps nous ne le voyions plus, et du reste Pérey évitait de nous voir et faisait semblant de ne plus nous reconnaître. Avare à ce point qu'il ne mettait plus de chemise pour ne point en acheter (Dumaine était mort). Il ne sortait plus de chez lui que pour aller manger dans un bouge de mendiants. Il fut alors recueilli par des gens... car Pérey devait avoir une douzaine de mille livres de rente. Ces gens eux-mêmes ont disparu... » Le point d'interrogation subsiste donc. « Le *Figaro* en date du 27 avril 1903 publia une note sous l'inspiration de Péricaud, mais qui ne donna aucun résultat.

Biographie : *Galerie Lorsay*, t. I, notice par Th. Nézel.

Iconographie : Idem, en pied, de ³/₄ à gauche, dans les *Trois gamins*, dessiné par Lorsay, lith. A. Collette.



Louis PERICAUD, cliché Guérin

PÉRICHON, Joseph, Denis, que l'on écrit souvent Perrichon, était un comique très grand, très maigre, dont la figure très mobile faisait la joie des spectateurs. Genève 1835-43, Toulon 1845, Limoges 1846, Besançon 1847, Genève, Turin 1850-55, Gênes 1856, Turin 1857-59, Anvers 1860-61, Perpignan 1862, Genève et Versailles 1863-64, Turin 1865, Limoges 1867-68. Périchon qui s'était marié à Genève, revenait souvent en cette ville où il dirigea un café, rendez-vous des artistes, à la Corraterie. Nous ignorons où il mourut, mais voici en quels termes le Rapporteur de 1870 raconte sa fin : « Un sociétaire que Paris n'a pas connu, mais que la province a longtemps applaudi, M. Perrichon, meurt presque subitement. Sa fille est absente. Il n'a pas un camarade auprès de lui. Un brave et honnête ouvrier tailleur, son voisin, M. Melzéguer, a quelques économies. Il les consacre aux frais d'obsèques de cet artiste auquel il n'avait jamais parlé. » Le Comité reconnaissant remboursa de suite M. Melzéguer, mais tint à signaler cet exemple de fraternité.

PÉRICHON, Mlle Mélanie, Juliette, fille du précédent. — Genève 1863, Versailles 1868, Lille 1869-72, Reims 1873-74, Rouen 1875, Nancy 1876-78, Rome 1879-80, Naples 1881, Gand 1882-83, Paris 1884, Turin 1885, Lorient 1886, Gand 1887, Saïgon 1888-90. Sa mort à Saïgon, *Rapport* 1891.

PÉRICAUD, Louis. — Aucun homme n'aima le théâtre plus que Péricaud. Ce fut son élément, sa vie, sa passion. Auteur, comédien, chansonnier, historien du théâtre, collectionneur avisé, metteur en scène incomparable, mutualiste enragé, Péricaud fut tout cela. Et cependant, qui le croirait ? Né à la Rochelle en 1835, il avait songé d'abord à la carrière militaire ; puis, venu à Paris pour se préparer aux examens de Saint-Cyr, il avait tout à coup envoyé les mathématiques au diable pour débuter à Bobino en 1853. Mais pour lui, comme pour tant d'autres, le chemin ne s'ouvrait pas facilement. Il fallait vivre ! Il partit résolument en province où il devait rester quinze ans. Nous relevons son passage à Bagnères 1857, Saumur 1858, Laval 1859-60, Mâcon 1861, Châlons 1862, Le Hâvre 1863-64. En cette ville il écrit une brochure devenue aujourd'hui introuvable : *Voyage à travers le théâtre*, Le Hâvre 1863, in-8°. De 1865 à 1870, il est à Marseille l'idole du public. Mais Paris l'attire. En 1872, il arrive à se caser aux

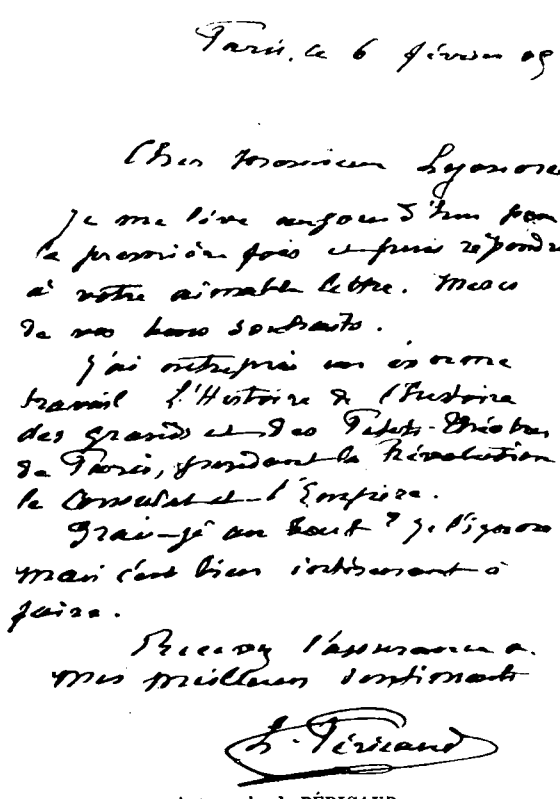
EFERUS - Recherches & Classification numériques

Folies-Dramatiques. Il est à Paris ! En 1875, son nom figure sur les tableaux de troupes de Cluny (les *Ingrats*) et de l'Ambigu. En février 1876, à l'Ambigu, il joue le rôle de Belin dans une reprise de *Miss Multon*. Cette même année, il entre au Château-d'Eau, direction Dornay, bientôt convertie en société. Avec Bessac, Pougaud père et Gravier, Péricaud est nommé l'un des quatre administrateurs (v. Bessac). Que d'activité et d'intelligence furent déployées pendant ces six années de luttes ! Succès et fours se succèdent. Quelques tentatives ne manquèrent même pas de hardiesse. Parmi les pièces les plus remarquées, il faut citer *Hoche* et la *Petiote*, où Péricaud fut excellent. Puis, le théâtre converti en entreprise lyrique, il passe à l'Ambigu, dont il devient le régisseur général, en même temps que le premier comique. Sans parler des reprises, il crée des rôles dans le *Roi de l'argent* 1885, le *Fils de Porthos* 1886, les *Mystères de Paris* (Pipelet), *Mathias Sandorf* 1887, *Roger la Honte* (rôle du mobile devenu mouchard par dévouement) 1888, la *Porteuse de pain* 1889, l'*Ogre* (rôle de l'agent Madécasse) 1890.

Pendant ce même temps, il fait représenter plus de soixante-dix pièces, seul ou en collaboration avec Delormel, Villemer, Edouard Philippe, Marot, Alph. Lemonnier, Meyan, Paul Mahalin, Vois, de Jallais, etc., parmi lesquelles on peut citer : *Casque en fer*, *Casse-Museau*, *A cache-cache*, le *Nez du roi de Karokau*, *Madame la Maréchale* (grand succès, précédant M^me^ *Sans-Gêne*, de Sardou), l'*Héritage de Jean Gommier*, la *Mouche d'or*. Sa verve facile s'épanche dans cinq cents chansons ! Il dévalise les boutiques des bouquinistes, et, avec l'aide de son ami Sapin, l'érudit libraire de la rue Bonaparte, arrive à former une des plus belles et plus complètes bibliothèques théâtrales connues. Avec quel soin, quel art, il classe en fin connaisseur ses collections de livres, de brochures, d'estampes !

En 1891, il entre à la Porte-St-Martin ; créations : les *Voyages dans Paris*, 1891 ; *Napoléon* (rôle de Talleyrand), 1893 ; *Tibère à Caprée*, *Sabre au clair*, 1894 ; la *Dame de Carreau*, *Messire Du Guesclin*, 1895 ; *Jacques Callot*, les *Bienfaiteurs*, 1896 ; la *Montagne enchantée*, 1897.

Cette année marque un évènement important dans la carrière de Péricaud. MM. C. G. et J. Coquelin avec E. et F. Floury prennent la direction de la Porte-St-Martin, et terminent l'année par un coup de maître : la première de *Cyrano* (28 déc.) où Péricaud crée les rôles de Montfleury et d'un cadet de Gascogne. En 1898, par suite de la mort de St-Germain, il est nommé secrétaire-rapporteur de la Société des artistes, et pendant douze ans il va émailler ses rapports si complets, si vivants, si philanthropiques de sa verve et de ses saillies. La lecture des rapports annuels de Péricaud causait une véritable joie aux sociétaires.



Autographe de PÉRICAUD
(Coll. H. Lyonnet)

Dès lors, Coquelin tout puissant à la Porte-St-Martin et à la Société, va placer une confiance absolue dans Péricaud, son régisseur général, son metteur en scène, son bras droit. De cette confiance illimitée devait naître l'amitié solide et vigilante qui unit jusqu'à la mort ces deux hommes de théâtre incomparables chacun dans son genre.

A la Porte-St-Martin, le triomphe de *Cyrano* absorbe presque toute l'année 1898. En 1900, Péricaud crée encore le rôle de Sauret, dans *Jean Bart*, les *Rouges et les Blancs*, la *Pompadour* 1901 ; *Nini l'Assommeur*, la *Guerre de l'or*, *Nos deux consciences* 1902. Il est de toutes les reprises, le *Bossu*, la *Tour de Nesle*, la *Bouquetière des innocents*, le *Vieux caporal*, etc., etc. En 1904 il passe à la Gaîté, direction Hertz et J. Coquelin : *Scarron* (la Rancune), les *Oberlé* (Philippe) 1905 ; l'*Attentat* (Postel), la *Mioche dorée*, pièce de Lemonnier et de lui (Robin père), *Jean Chouan* (Jambe d'argent). Retour à la Porte-St-Martin, direction Hertz et J. Coquelin : le *Manteau du roi*, 1907 ; le 15 juin 1909, première représentation de la *Pierre de lune*, de Péricaud et H. Desfontaines. Il n'y tenait aucun rôle, mais ce fut sans doute sa dernière joie. La mort de Coquelin l'avait terrassé.

Ceux qui assistèrent aux funérailles de Coquelin aîné eurent le pressentiment que le « bon Péricaud » ne survivrait pas longtemps

EFERUS - Recherches & Classification numériques

au grand artiste qu'il admirait et chérissait comme un maître et le meilleur des amis. A nous même il écrivait à cette date, d'une main tremblante : « Il est mort le cher grand homme ! » Ces quelques mots disaient tout. Et, quelques mois plus tard, à l'assemblée des artistes, lui, si gai d'ordinaire, lorsqu'il lui fallut parler des morts de l'année et surtout du grand mort, une poignante émotion l'étreignit.

Péricaud succomba le 12 novembre 1909, à 74 ans, dans son domicile du boulevard St-Martin nº 3. Deux mois auparavant, sur les conseils de son médecin, le docteur Lesieur, il était entré à la maison de santé du docteur Doyen. Il y avait subi une opération couronnée de succès. Déjà, il reprenait confiance et parlait de mettre en scène *Chantecler*. Il s'éteignit entouré de sa femme, Honorine (v. ce nom), de sa fille, Mme Jalabert, de son neveu Hamilton, et du dévoué Chabert, l'ex-secrétaire de Coquelin.

Le 15 novembre, une foule évaluée de 1500 à 2000 personnes se trouvait réunie au domicile mortuaire. Tous les théâtres s'étaient associés à ce suprême hommage rendu à cet homme de bien ; les registres se couvraient de signatures, y compris celle de M. Varennes, secrétaire du Président de la République. Le deuil est conduit par Georges et Louis, ses deux petits-fils, dont un en uniforme de soldat d'infanterie ; par M. Hamilton, son neveu ; Mme Jalabert, fille de Louis Péricaud, et la sœur de celui-ci. Le théâtre de la Porte-St-Martin, qui perdait en lui un précieux collaborateur, avait réclamé de la famille la faveur de se charger des obsèques. Une messe chantée eut lieu en l'église St-Martin-des-Marais, trop petite pour contenir toute la foule, et le cortège passa devant le théâtre du Château-d'Eau en se rendant au Père Lachaise.



Adrien PERLET
rôle de Fringal dans le *Gastronome sans argent*

M. Albert Carré, président de la Société des artistes, M. Jean Coquelin, au nom de la Porte-St-Martin, M. Paul Milliet, au nom des auteurs, M. Bernheim, au nom des Trente ans de théâtre, adressèrent un dernier adieu au défunt.

« Louis Péricaud, dit Jean Coquelin, avait une culture générale élevée et une érudition théâtrale de premier ordre... Nul mieux que lui n'a joué certains rôles de paysan madré, d'homme d'affaires matois. » Et plus loin : « On a dit de Péricaud qu'il était le théâtre incarné : nulle expression ne saurait mieux le caractériser. Le théâtre était son existence, il ne pouvait s'en passer, il y pensa jusqu'à son dernier souffle. Auteur, acteur, collectionneur, metteur en scène, il ne vivait que pour le théâtre. » Péricaud était officier d'Académie depuis 1891. Il fut nommé officier de l'Instruction publique le 28 mars 1901. En 1899 il avait été médaillé.

Quelque temps avant sa mort — obéissant à un pressentiment peut-être — Péricaud avait éparpillé, au vent des enchères de deux ventes, la plus grande partie de ses collections théâtrales, notamment tous les documents qui lui avaient servi pour écrire son *Théâtre des Funambules*, Paris, 1897, chez Sapin, volumineux ouvrage, des plus intéressants, des plus amusants, que nous avons eu l'occasion de citer si souvent. Il m'écrivait encore quatre ans avant sa mort (6 février 1905) : « J'ai entrepris un énorme travail : l'*Histoire de l'histoire des grands et petits théâtres de Paris pendant la Révolution et l'Empire*. Irai-je au bout ? Je l'ignore, mais c'est bien intéressant à faire. » Hélas ! Deux volumes seulement virent le jour ! (chez Jorel).

Combien de fois n'avons-nous pas consulté cet homme charmant, obligeant, un des plus sûrement avisés, concernant cette *Histoire du théâtre* que l'on n'apprend nulle part, puisqu'elle n'existe pas, et qui, répondant à une demande de renseignements, commençait une de ses dernières lettres à nous adressées par ces mots : « Et tout d'abord, vous ne m'importunez jamais. »

Tout l'homme est là ! Et qui donc avait plus d'occupations que Péricaud !

PÉRIÉ, Gabriel. — Alger 1861, Bruxelles 1862-64, Lyon 1865, Liége 1867-69, Lyon 1870-1872, Liège 1873-74, Lille 1875.

PÉRIER, Mme Marie, Amélie, A. Constance Petit, que l'on écrivit souvent *Perrier*, née en 1842. — Boulogne 1865, Metz 1867, Nice 1868, Bouffes 1868-70, St-Pétersbourg 1872-83, Paris 1884-87, St-Pétersbourg 1888-1902. En 1903, à Paris, 60 ans, 20 ans de th., 300 fr. de pension. En 1905, admise à Pont-aux-Dames, où ses obsèques furent célébrées le 27 fév. 1909.

PÉRIGA, Mlle Louise, Augustine Périgat dite, née en 1834. — Premier prix de comédie et second prix de tragédie 1850, th. National du Cirque, *Geneviève ;* th. des Batignolles 1851, Ambigu, début le 29 juillet 1852. Hermine, de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Roquelaure, Juliette, du *Château des tilleuls*, la Fortune, dans le *Ciel et l'Enfer*. On la proclame très distinguée, très belle, très sympathique. Rouen 1853, Odéon septembre 1854, le *Vicaire de Wakefield*, Sophie, de la *Conscience*. Elle aborde également la tragédie, Turin 1862 ; Châtelet, le *Secret de Miss Aurore* 1863. Fr. Sarcey la trouvait alors excellente comédienne, mais lui reprochait un visage méchant et une voix sèche ; Porte-St-Martin, Odéon, le *Maître de la maison* 1866, la *Vie nouvelle* 1867. On la vit encore à l'ouverture de la Renaissance, en mars 1873. Quelques années plus tard, elle s'intitulait encore artiste de l'Odéon. Elle disparut, et on l'oublia. En 1895, elle avait 60 ans, 32 ans de th., 500 fr. de pension et vivait à Vincennes. La maison de Pont-aux-Dames l'accueillit et c'est là qu'elle mourut à 74 ans. Sa mort, Rapport 1909.

PÉRIGNON, Charles. — Amiens 1843-45, Anvers 1846.

PÉRILIÉ, Pierre.— Nîmes 1846, Bordeaux 1852-54, Nantes 1855, Bordeaux 1857-68, Nantes 1869.

PÉRILIET, Mme Marie, née Brosse. — Liége 1867, Rouen, La Haye, Toulouse 1870-72, Mulhouse 1873-74, Angers 1875, Saxon-les-Bains 1876-78. Sa mort Rapport 1880.

PÉRIN, Frédéric.— Odéon 1846-47.



Adrien PERLET, d'après Lequentre

PÉRINOT, Mme Lemaire. — Agée de 65 ans en 1848, 150 fr. de pension, portés à 300 fr. en 1856. Sa mort, Paris, Rapport 1861.

PERLET, père, Pierre, Etienne. — Genevois de naissance, avait abandonné la peinture pour le théâtre. C'était un homme du monde, aimable, gai, spirituel. Il alla jouer la tragédie en province, th. du Marais 1791-93, th. Montansier. La *Lorgnette de spectacle* de l'an VII nous apprend qu'il jouait les financiers et les rôles à manteau, et qu'il y était assez bien placé, bien que sa physionomie fût peu théâtrale. Il fonda un bureau d'agent dramatique. En 1803, ayant pris la direction du grand théâtre de Lyon, il confia provisoirement la gérance de son agence à Duruissel, pour la reprendre à son retour. Père du suivant.

PERLET, Adrien, fils de Perlet, Pierre-Etienne, ex-artiste et correspondant dramatique, naquit à Marseille le 27 janvier 1795, et fut destiné à la carrière théâtrale. Au sortir du Conservatoire, il débuta le 4 octobre 1815 à la Comédie-Française dans l'emploi des premiers comiques, avec succès, et cependant ne fut pas reçu. Le Comité, en s'excusant, faisait valoir que l'emploi était déjà tenu par Thénard, Cartigny et Monrose, et lui offrait, comme compensation, un engagement de 1,800 fr. par an à partir du 1er avril suivant.

Des offres qui lui furent faites entre temps pour Londres, le tirèrent de ce mauvais pas. La femme d'un peintre de talent établi à Londres, Mme Grévedon, qui avait été actrice en Russie avant 1812, songeait à rétablir en cette ville un spectacle français privé — car on craignait des manifestations hostiles. — Une souscription à 25 livres sterlings fut ouverte et couverte, et Vedel, devenu depuis administrateur de la Comédie, recommanda le jeune Perlet. La Comédie, profitant de la circonstance, s'empressa de retirer ses offres, et voilà Perlet installé à Londres pour faire l'ouverture de la petite salle (privée) de l'Oxford Street. Cette ouverture eut lieu le premier jeudi du mois de mai 1816, avec le concours d'une société des plus brillantes. Perlet fut jugé plein d'esprit et d'entrain, et devint du premier coup l'idole de ce public aristocratique, qui, ne marchandant pas ses artistes, résolut d'attribuer au débutant 20 livres sterlings (cinq cents fr.) par soirée, soit, à raison de quatre par mois, un traitement mensuel de 2,000 fr. pour la saison.

Telle est la raison pour laquelle Perlet se réserva toujours un congé pour la saison de Londres, où pendant toute sa vie il gagna de très fortes sommes qu'il n'aurait jamais acquises à Paris.

Engagé au Gymnase, Perlet y créa de la façon la plus originale plusieurs rôles parmi lesquels ceux du *Gastronome sans argent* et du *Parrain*. Le 23 juin 1821, on donnait à ce théâtre la première représentation du *Comédien d'Etampes*. Ayant refusé de chanter dans cette pièce un air irlandais rapporté par lui d'Angleterre, une querelle surgit entre lui d'une part, l'auteur Moreau, et le directeur Delestre-Poirson, de l'autre. Ceux-ci poussèrent le zèle jusqu'à faire arrêter l'artiste ! Le 4 juillet, la paix signée, Perlet fut affiché dans le *Parrain*. Cris, huées, sifflets ! dès son entrée en scène. Le comédien, hors de lui, déchira son habit et jura qu'on ne le reverrait

EFERUS - Recherches & Classification numériques

plus au Gymnase. Propos d'artiste ! La *Grande Biographie dramatique* de 1824 nous rend compte de la singulière situation créée à Perlet : la loi permettant alors à la Comédie-Française d'enlever un artiste de tout théâtre inférieur, l'aréopage de la rue de Richelieu ne manqua pas de réclamer celui-ci. Mais Perlet qui gagne ce qu'il veut en province et à l'étranger, ne l'entend pas de cette oreille. Nouveau Cincinnatus, il préfère la médiocrité apparente de sa position. L'autorité lui défend un plus long séjour à Paris. Et le voici, errant de ville en ville, récoltant des bravos en arrondissant partout son sac.

Le 1er juillet 1826, réapparition au Gymnase avec Crescendo, de la *Visite à Bedlam*, et ce fameux *Comédien d'Etampes*. La foule accourt, et Perlet encaisse 60,000 francs pour un engagement de quatre mois. Gâté par ses succès de Londres et de province, Perlet ne fut donc jamais à Paris qu'un comédien intermittent. Econome et rangé, il amassa à ce jeu une grosse fortune.

Perlet avait épousé la fille de Tiercelin (v. ce nom). Celle-ci mourut le 6 septembre 1850, à 53 ans, à Enghien-les-Bains, mais il ne put en supporter la perte. Le 20 décembre de la même année il la suivit au tombeau, lequel, au cimetière du Nord, renferme tout à la fois les restes de Tiercelin, de sa fille et de son gendre. Samson prononça un discours fort ému sur la tombe de Perlet.

Adrien Perlet, qui s'intitulait « ancien acteur du Gymnase », a publié en 1848 (Dauvin et Fontaine, édit., 35, passage des Panoramas), un volume intitulé : « De l'influence des mœurs sur la comédie, discours suivi de deux études sur les rôles du *Misanthrope* et du *Tartufe*. » 221 pages.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*..

Iconographie : Id., en buste, de profil à droite, eau-forte par Fr. Hillemacher.

— Rôle de Rigaudin, de la *Maison en loterie*, en pied, de profil à droite, par H. V., lith. Engelmann.

— En buste, de face, par D. Pradier, lith. H. Brunet et Ce, à Lyon.

— Rôle de Fringal dans le *Gastronoue sans argent*, an.

— Médaillon de ¾ à droite d'ap. Lequentre, lith. Motte.

— Dans le *Comédien d'Etampes*, quatre transformations, en pied et en couleurs, lith. de Langlumé.

— Lith. en couleur de Langlumé, de profil à à gauche, dans le *Gastronome sans argent*.

— De profil à droite, en buste, lith. Engelman, dans les *Rêveries renouvelées des Grecs*.

— En buste, de face, lith. Brand.

PERLY, Eva Perlès dite. — Porte-St-Martin 1868-70.

PERNÉE, Mme Elisa, Elisabeth Montigaud. — Laval 1859, Colmar, Poitiers, Reims 1861, Moulins 1862-63, Angoulême 1864, Nîmes 1865, Brest 1867, Paris 1869, Calais 1872. Prend le nom de Montigaud, Lyon 1873, Dunkerque 1874, Tournai 1875-76, Roubaix 1877, Marseille 1878-80, Paris 1881. Sa mort à l'hospice St-Antoine, *Rapport* 1885.

PERNET. — Sous ce nom : Mme *Pernet*, Moscou 1843-46 ; Mlle *Pernet*, th. Comte 1845-46. V. Donval.

PERNIN, Louis. — Ambigu 1867-72.

PERNON, Mme. — Jeune et jolie actrice d'une grande intelligence, qui parut à l'ouverture du Palais-Royal, le 6 juin 1831, et resta 13 ans attachée à ce théâtre. Rouen 1845-54, Paris 1855-58. Sa mort, *Rapport* 1861.

PERNY. — Th. Montparnasse 1886.

PERON. — Sous ce nom : *Peron*, Jean, Alexandre, Marseille 1867, Lille 1868, Nouvelle-Orléans 1869, Rouen 1870, Lyon 1872 ; *Peron*, Ernest Chapeyron dit, Belleville 1873-1879.

PÉRONNE, Eugène, Jean. — Paris 1864-65, Clermont 1867-69, Paris 1870-72. Correspondant dramatique à Paris, Péronne voulut « laisser une marque de souvenir et de reconnaissance à ceux qui, avec son travail, l'avaient aidé à se faire une vieillesse heureuse ». Il laissa donc 12,000 fr. à la Société des artistes, dont Mme veuve Péronne fut l'usufruitière. *Rapport* 1873.

PEROUX, Jean, Marie, Alfred. — Bordeaux 1864-70.

PERRACHON, Laurent. — Angers 1794.

PERRAULT. — Sous ce nom : Mme *Perrault*, née Hess, Le Hâvre 1843 ; *Perrault*, Alphonse, Louis, Nicolas, Denis. Châlons 1843, Epinal 1845, Colmar 1846, Troyes 1847-49, Saintes 1852, Niort, Paris 1855-59, Reims 1862-64, Alger, Roubaix, Amiens 1868-70, Angers 1872. En 1862, 61 ans, 40 ans de th., 300 fr. de pension. Homme instruit, artiste de mérite, grand honnête homme. Sa mort, *Rapport* 1873. Mme *Perrault*, J.-H., née Gobert, Troyes 1847-1849, Saintes 1852, Niort 1853-54, Caën 1855, Toulon 1856, Besançon 1857 ; Mme *Perrault*, Augustine, née Grimbel, th. du Cirque 1852-1856, Délass. com. 1857-58, th. du Cirque 1859-61, Alger 1862.

PERREIN, Mme. — Th. Louvois 1801.

PERRENOT, Gustave. — Valence 1843-45.

PERRET, Alexis. — Th. Comte 1843.

PERRET, Mlle Berthe, Anna. — Née en 1847, avait obtenu son brevet d'institutrice et possé-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dait un joli talent d'aquarelliste, lorsqu'elle chercha une carrière plus rémunératrice dans le théâtre. Douée d'une voix de contralto, excellente musicienne, d'une réelle beauté, elle entra au Conservatoire. En 1869, elle remportait une troisième médaille de solfège, un deuxième prix de chant et un second prix d'opéra-comique (il n'y eut pas de premier prix cette année-là).

Engagée presque aussitôt aux Folies Dramatiques, elle débuta dans les *Turcs*. Mais trop fine, trop distinguée pour ce genre, elle passe à l'Opéra-Comique jusqu'au moment où Offenbach la prit dans sa troupe d'ensemble qui exploitait à la fois la Gaîté, la Renaissance et les Bouffes, 1873.

A la Renaissance : la *Permission de dix heures*, *M. Choufleury*, les *Dames de la Halle* (reprises).

A la Gaîté : Rôle de Loys dans *Jeanne d'Arc* (création), rôle de Diane dans *Orphée aux Enfers* (reprise). Grand succès personnel.

Aux Bouffes : *Mme l'Archiduc*.

A la Gaîté : Reprise de *Geneviève de Brabant*.

Mlle Perret fit encore valoir son talent sympathique au Th. lyrique, 1877-78, à l'Opéra-Comique, puis se consacra au professorat. Elle fut nommée Officier d'Académie en 1899. En 1907, 60 ans, 33 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1910.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 105, 20-26 mai 1875, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, en buste, photo de ¾ à droite, dans *Geneviève de Brabant*, cliché Liébert.

PERRETTI, Mme Maria Perret dite. — Lyon 1872-73.

PERREYMOND. — Sous ce nom : Mme *Perreymond*, Corinne, Valenciennes 1843, Le Mans 1845 ; *Perreymond*, Auguste, Naples 1846-47 ; Mme *Perreymond* née Yanolique, Naples 1846-1847 ; Mme *Perreymond*-Lemoule née Fouquet dite, Alger 1850-52, St-Etienne 1853, Toulouse 1854-55, Dijon 1856-59. Bonne duègne à Genève 1861-62.

PERRIER, Antoine Perier dit. — Fils d'un pâtissier, naquit à Lyon, rue de la Barre, le 7 mars 1784 (M. G. Monval dit le 17 mars). Soldat pendant deux ans, réformé pour blessures, Perrier tint l'emploi de second amoureux à Lyon, Bordeaux, Nantes, Rouen. Il avait débuté à Strasbourg en 1808. Le 2 avril 1813, début à l'Odéon dans le *Menteur* et les *Amours de Bayard*. Le 16 septembre 1814, début à la Comédie-Française dans le *Cid*. Début malheureux, car faisant du geste un abus excessif, Perrier-Rodrigue avait heurté Chimène, froissé Elvire et bousculé le Roi, auquel il avait fait perdre son manteau. On siffla. Le 26 décembre, il paraissait à la Porte-St-Martin. Retour à la province : Bordeaux, Nantes, premier rôle à Rouen, 1818. Devant ce public difficile, il réussit. Nouveau début à la Comédie le 17 août 1820 ; entre temps, l'Odéon, reconstitué comme annexe du premier théâtre, avait fait avec Perrier un traité assez avantageux pour l'artiste : 8000 fr. de traitement, 2000 fr. de feux et un congé d'un mois. Cette combinaison lui fit repousser les offres de la Comédie (4000 fr., les feux et les jetons).

De 1822 à 1824, Perrier devint une des plus fermes colonnes de ce théâtre. En dehors du répertoire, il crée des rôles dans le *Pour et le Contre*, *Noirville*, le *Célibataire et l'Homme marié* (1822) ; le *Séducteur amoureux*, *Guillaume et Marianne*, une *Journée de Vendôme* (1823) ; *Luxe et indigence*, *Léonie*, le *Maréchal de Biron* (1824) ; la *Fête de Molière*, *Roman à vendre* (1825). Perrier ayant un jour perdu ses économies dans une faillite, une représentation eut lieu à son bénéfice le 2 novembre 1823. A cette époque, il est le premier acteur à l'Odéon. Mais la Comédie-Française, usant de son droit, enleva du même coup à ce théâtre ses trois principaux interprètes : Perrier, Joanny et Samson.

Perrier reparut à la Comédie le 26 sept. 1824 dans *Tartufe* et dans *Nanine*, et fut nommé sociétaire le 1er avril 1828, à quart de part, pour jouer les premiers rôles, les pères nobles, les raisonneurs et les troisièmes rôles, et on lui vit remplir tous ces emplois !

De tournure élégante, avec une figure ouverte, Perrier avait un organe agréable, une diction juste, des gestes gracieux, une chaleur vraie. Le *Philinte de Molière*, l'*Amant bourru*, Dorsan de la *Femme jalouse*, le *Menteur*, *Don Juan* étaient les pièces où il réussissait le mieux. On écrivait de lui en 1841 : « M. Perrier a quelquefois du talent et toujours de la suffisance. C'est l'acteur qui a la garde-robe la plus riche du Th. français ». Et en 1842 : « Perrier est un acteur qui aime son art, qui en connaît toutes les ressources, sans intrigue, tout entier à sa tâche de chaque jour... Parmi tant de rôles qu'il a créés et auxquels il a prêté l'appui de son talent, il en est plusieurs où il a deployé une originalité charmante ; je ne citerai que celui du Lord dans les *Deux Anglais* ».

Perrier créa 29 rôles à la Comédie-Française, 1826-36, et notamment Surville du *Jeune mari*, Yago du *More de Venise*, Commines de *Louis XI*, François Ier du *Roi s'amuse*, le Père Joseph de *Richelieu*, etc. Perrier se retira le 1er avril 1845 et sa représentation de retraite eut lieu le 3 février 1849. Rachel joua *Andromaque* et le bénéficiaire le rôle de Géronte du *Bourru bienfaisant*. Recette 5361 fr. 60. Perrier mourut à Tours, qu'il habitait, le 6 juin 1863, à 79 ans.

Biographie : E.-D. De Manne, *Troupe de Talma*.

Iconographie : Musée de la Comédie française. Catal. Monval, n° 165. Les Sociétaires

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de la Comédie en 1840, par Ed. Geffroy. — Perrier, rôle d'Alceste du *Misanthrope*, avec le costume donné par la liste civile en 1837. — *Troupe de Talma*, en buste, de face, eau forte par Fr. Hillemacher.

PERRIER. — Sous ce nom : Mme *Perrier*, v. Mme Lacressonnière I; *Perrier*, Félix Bittard dit, Montparnasse 1863-67; *Perrier*, François, Alexandre, qui fit presque toute sa carrière à Montmartre, où il était encore, 1877-86. Lorsque son camarade Stryffler mourut, Perrier, quoique pauvre, avait adopté une des trois orphelines. Aussi lorsque, vaincu de la vie, il dut s'aliter, Grivot intéressa le Comité en sa faveur, et une représentation à son bénéfice allait avoir lieu, lorsqu'il mourut. Une foule nombreuse se pressa pour rendre les derniers devoirs à cet honnête homme (*Rapport* 1887).

PERRIN, Mme. — Odéon 1802. Exerça beaucoup d'influence sur la critique de Geoffroy. Renonça au théâtre et mourut le 25 août 1826.

PERRIN-Didier. — Ambigu 1808-10.

PERRIN, Pierre, Jacques, Marie. — Fut surtout connu grâce à sa seconde femme, Mme Perrin (v. plus loin). Il avait paru à Feydeau, où il ne réussit pas, avant de venir débuter au Vaudeville, le 12 juin 1817, un mois après sa femme. On le trouva lourd, gourmé, plus propre au mélodrame. Il était, en effet, habitué à jouer à la Porte-St-Martin. Il fut toléré au Vaudeville et au Gymnase grâce au succès de Mme Perrin. Porte-St-Martin 1823-24, Gymnase 1825-26, Palais-Royal 1834, Porte-St-Martin 1841-50, Nantes 1851-65.

Perrin veuf une seconde fois en 1822, se remaria une troisième. Il mourut aveugle, à Nantes, le 27 décembre 1865, à 85 ans. Il avait été nommé Professeur honoraire du Conservatoire de cette ville. En 1851, la Société lui avait accordé une pension de 200 fr., portée à 300 fr. en 1856.

PERRIN, Mme, IIe, Louise, Charlotte Deschazel, dite Poussaint. — Etait née rue Basse des Allemands, à Genève, le 21 février 1800, son père chantant avec succès les rôles d'Elleviou en cette ville. Peu d'années après, il mourait à Strasbourg. Quelques dames recueillirent l'orpheline et lui firent donner une éducation soignée. Elle sortit du couvent pour épouser Perrin, et ses bienfaitrices lui donnèrent encore une petite dot et un joli trousseau.

Mme Perrin était une jolie blonde, gracieuse, très sympathique, possédant une voix agréable et une distinction suprême. Elle débuta au Vaudeville le 17 mai 1817 par le rôle de Mme de Folignac dans le *Procès du Fandango*. Son succès fut prodigieux. Vinrent ensuite le *Petit Dragon de Vincennes*, une *Visite à Bedlam*, la *Volière du Frère Philippe*, 1818; le *Fou de Péronne*, *Caroline*, la *Somnambule*, le *Colonel*. Scribe, dans une note de son théâtre, reconnaît lui avoir dû de beaux succès : « Une figure ravissante et expressive, écrit-il, un jeu plein de grâce et de finesse... Et elle est morte à vingt ans ! »

Mme Perrin, qui avait quitté son mari, souffrait de la poitrine et avait dû, en février 1820, aller s'installer dans une étable au village de Vauréal près de Gonesse; puis les exigences de sa profession l'empêchèrent de donner suite à ce projet. Plus tard, elle se rendit aux eaux du Mont-Dore. On la revit pourtant au Gymnase. Elle mourut chez Samson, le 22 octobre 1822. Ses obsèques eurent lieu à St-Sulpice. Inhumée d'abord au cimetière de Vaugirard, elle fut exhumée quelques jours plus tard et transportée au Père Lachaise.

Biographie: E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : Les *Mémoires de Mlle Flore*, t. III, p. 24 et 64. — *Mémoires de Laferrière*, p. 29.

Iconographie : Coll. Martinet, n° 453, Amélie dans *Encore une folie!* N° 460, Elvina dans le *Petit Dragon*.

— Une gravure sans nom d'éditeur, Fernand dans la *Volière du Frère Philippe*.

— *Complément de la Troupe de Nicolet*, en buste, de profil à gauche, eau forte par J.-M. Fugère.

PERRIN fils, Alphonse, Pierre. — Débuta au théâtre de son père, le Gymnase, en 1821, sous le nom de *Bérenger*, dans l'emploi des amoureux, et se fit remarquer dans la *Haine d'une femme* et les *Mémoires d'un colonel*. Puis on le vit dans l'*Ami intime*, *Coralie*, le *Bal d'ouvriers*, *Triboulet*. En 1829, il passa au Vaudeville. On le trouvait alors assez froid et guindé. Il représenta Napoléon dans *Bonaparte lieutenant d'artillerie*. Un moment directeur du th. du Panthéon — qui fut toujours une mauvaise entreprise — Perrin fils partit en 1833 pour la Nouvelle-Orléans, où il resta sept ans.

L'amoureux transi de 1820-1830, en revint acteur fait. Il débuta en septembre 1840 au Gymnase dans *Clermont*, puis passa à la Porte-St-Martin où pendant dix ans il occupa une bonne place : le *Docteur noir*, les *Enfants du délire*, *Bruno le fileur*, Bertrand dans une reprise de l'*Auberge des Adrets*, le *Maréchal Ney*, *Louis XVI et Marie-Antoinette*, *Pied de fer*, *Claudie*, *Jenny l'ouvrière*. En 1851, rentrée au Gymnase le 5 juillet : *Donnant, donnant*. Gaîté : *Georges et Marie*, le *Sanglier des Ardennes*, les *Oiseaux de proie*, les *Cinq cents diables*, etc.

« L'homme de bonne compagnie, a dit Dumas, dans la Préface des *Mohicans*, l'artiste infatigable et consciencieux que rien ne distrait de son rôle. » Il avait créé dans cette pièce le rôle de M. Jackal, en 1864. Perrin revendiqua encore longtemps son titre d'artiste à la Gaîté.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

En 1873, il avait 66 ans, 44 ans de th. et obtenait 500 fr. de pension. Il se retira à Nice, où il mourut à 78 ans (*Rapport* 1884).

Biographie : *Galerie Lorsay*, t. II, notice par Louis Judicis.

Iconographie : *Galerie Lorsay*. En pied, de face, cost. de th. dans le *Sanglier des Ardennes*, dess. par Lorsay, lith. par A. Collette.

PERRIN. — Sous ce nom : Mme *Perrin*, Françoise, Marie, Nicolas née Bailly, Lyon 1849, Paris 1852-55, Gaîté 1856-73 ; Mme *Perrin*, Adèle, Mathilde, Délass. com. 1850-53, Gaîté 1854 ; *Perrin*, Joseph, dit *Jules*, avait commencé sa carrière aux Célestins à Lyon, puis aux Bouffes Lyonnais. Il quitta alors le théâtre pour le café-concert et se fit une belle place à l'Eldorado. Pendant la guerre, fut sergent-major d'un régiment de marche. Ayant quitté l'Eldorado vers 1884, on le vit aux Nouveautés en 1888. Le *Puits qui parle*, *Mimi*, le *Coq*, *Que d'eau ! que d'eau !* 1891, aux Menus-Plaisirs. Habitait Paris en 1910 ; *Perrin*, Etienne, Toulouse 1885, Cherbourg 1886, Le Hâvre 1888, Toulouse 1890, Marseille 1891, Alger 1892-93, Fol. dram. 1894-96, Lyon 1897, Athénée, Bouffes 1900, artiste de la Gaîté et du Casino de Paris où il avait conduit la revue *Bouton d'or*, 1901. Décédé à Nice le jeudi 22 janvier 1903, à l'âge de 41 ans, laissant une veuve, quatre filles en bas âge, une mère et deux beaux-parents. Emu par tant de dénuement, M. Baptiste Cadet-Grégoire, délégué de l'Association des artistes dramatiques à Nice, écrivit le 23 une lettre au *Figaro*. Des souscriptions furent ouvertes aux th. de la Gaîté et des Nouveautés (*Figaro*, 1er février 1903). Les obsèques eurent lieu le 28 janvier à Rosny sous-Bois. V. Christian, v. Thénard.



PERROUD père
rôle de Marcel dans les *Querelles des deux frères*

PERRON. — Sous ce nom : *Perron*, Joseph, Metz 1843-45, Marseille, Rouen 1850-52, Nantes 1853, Boulogne, Anvers, Liége 1857, Anvers, Turin 1861-62, Anvers, Bruxelles 1865. En 1867, 61 ans, 41 ans de th., 500 fr. de pension. Marseille 1872-74, Tournai 1875, Bruxelles 1877-83. Sa mort, *Rapport* 1884 ; Mme *Perron*, Emma, Marie, mêmes étapes que son mari, depuis Turin 1862, Nice 1886-88 ; *Perron*, Jean-Baptiste, Moulins 1863, Sedan, Orléans, Bourges, Douai 1869, Orléans, Elbeuf, Dieppe 1880, St-Etienne, Montpellier, Reims 1887, prend le nom de *Derenève*, Toulouse 1888-90, Limoges, Marseille 1896. En 1897, 60 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Reims 1898, Alger 1899. Sa mort, *Rapport* 1900.

PERROT. — Sous ce nom : *Perrot*, Frédéric, Etienne, Limoges 1843, Dijon 1845-46, Marseille 1847-52, Aix, Rouen, Nantes 1855, Montmartre 1857, Limoges 1858 ; *Perrot*, Jules, Joseph, né à Lyon, le 18 août 1810, mime et danseur célèbre, de réputation européenne, Gaîté 1823, Opéra 1830, Angleterre, Italie, Allemagne, Autriche, professeur de Carlotta Grisi, th. de la Renaissance, Paris 1853-55, Opéra 1856, St-Pétersbourg 1858-62, Paris 1863-65, St-Pétersbourg 1867-76, Paris 1877-82. En 1882, 72 ans, 46 ans de th., 500 fr. de pension. La biographie de Perrot, par Eugène Briffault, accompagnée de son portrait en lith. se trouve dans la *Galerie Lacauchie*. Mme *Perrot*, Camille, Louise, Marine, née Lesage, Porte-St-Martin 1868-75, Gaîté 1876-77, Paris années suivantes. Son nom disparaît de l'Annuaire en 1903.

PERROUD père. — Th. du Marais 1791-93, Angers 1804. Débuta à la Comédie-Française en 1807, puis entra au th. de l'Impératrice le 7 avril de cette année pour tenir l'emploi des valets en remplacement de Picard. Ce dernier le présenta lui-même sur la scène. Perroud, déjà célèbre en province, se fit une bonne place à ce théâtre où le public, qui l'aimait fort, se plaisait à lui faire chanter la *Gasconne*. Pendant treize ans, Perroud, excellent grime, fut de toutes les distributions, créant des rôles dans l'*Etourdie*, les *Voyages*, la *Querelle des deux frères*, 1808 ; *Monval et Sophie*, 1809 ; l'*Alcade de Molorido*, *Sophie*, 1810 ; la *Femme innocente*, l'*Entrepreneur de mariages*, 1811 ; le *Méfiant*, une *Journée à Versailles*, grand succès personnel, 1814. En 1816, il est à ¾ de part. Les *Deux Anglais*, 1817. Se trouvant dans la salle de l'Odéon le 20 mars 1818, vers trois heures de l'après-midi, lorsque le feu prit à ce théâtre, Perroud fit des prodiges de valeur.

Le 18 juillet suivant, il jouait la *Famille Glinet*. Le 30 sept. 1819, à la réouverture de la nouvelle salle, c'est lui qui récita le prologue

EFERUS - Recherches & Classification numériques

en qualité de doyen. En 1821, on lui conseillait la retraite. Il mourut le 8 novembre 1822. Une représentation fut donnée au bénéfice de sa veuve le 26 mars 1824.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, *Hist. de l'Odéon*, t. I et II.

Iconographie : Coll. Martinet, n° 116, rôle de Vernon dans la *Petite ville*. N° 131, rôle de Marcel dans la *Querelle des deux frères*. N° 448, rôle de l'*Homme gris* (avec Thénard).

PERROUD. — Sous ce nom : *Perroud*, de l'Odéon, eut, croyons-nous, au moins deux filles et un fils, mais il nous est difficile, en ce qui concerne les filles, de distinguer l'aînée de la cadettte. Une demoiselle Perroud débute à la Comédie-Française en 1809 — et assurément la cadette en 1813. Le 15 déc. 1812, une demoiselle Perroud débute à l'Odéon. Ce nom s'y trouve en 1817 et 1819. En 1820, à Bordeaux, nous avons *Perroud fils*, Mlle *Perroud*, soubrette, Mlle *Perroud*, ingénue. De 1823 à 1825, la demoiselle Perroud qui est à l'Odéon est qualifiée Mme *Chatey-Perroud*. Intelligente, mais extérieur ingrat, dit Harel.

PERSON, Mlle Béatrix, Martine. — Naquit à Aulnay-les-Bondy le 26 juin 1828. Sa famille comptait six enfants. Nature ardente, elle voulut tout d'abord entrer au couvent. On lui demanda une dot qu'elle ne put donner. La mère la plaça alors à Paris dans une maison de lingerie de la rue Richelieu. Salle Chantereine, rôles de page aux Variétés, intervention de la mère qui la fait rentrer à son magasin. Nouvelle escapade dans une troupe nomade en partance pour la Nouvelle Orléans. Jeune, belle, hardie, elle joue le drame, la comédie, chante le vaudeville, et danse un pas de ballet au besoin. Dix-huit mois plus tard, elle revient grandie et brunie pour revoir le village natal et se jeter dans les bras de sa mère qui pardonne. Elève de Samson, elle travaille pour obtenir une audition à la Comédie. Sa prestance est imposante, sa voix sonore. Remarquée dans une représentation extraordinaire au bénéfice de Frédérick, à la Porte-St-Martin, par Raucourt, artiste de talent et organisateur de troupes, elle part en tournée en Normandie. Son impresario, enchanté de ce talent naissant, la présente à Alexandre Dumas, alors propriétaire du théâtre de Saint-Germain-en-Laye. Il lui fait jouer, sur cette petite scène, le rôle d'Ophélia dans *Hamlet*.

C'était l'heure où le fécond romancier allait inaugurer le Théâtre Historique. Mlle Person va en devenir la première actrice : Catherine de Médicis de la *Reine Margot*, pièce d'ouverture, Louise Miller dans *Intrigue et amour*, Ophélia d'*Hamlet*, rôle créé par elle à Saint-Germain ; puis viennent la *Guerre des femmes*, la reprise des *Mousquetaires* (Milady), *Jeanne de Lanbardemont*, *Urbain Grandier*, *Monte-Cristo* (la Carconte), le *Comte Hermann*, *Catilina*, *Pauline*, les reprises d'*Antony*, de la *Tour de Nesle*, de *Lazare le Pâtre*. Ce sont, en peu de temps, des types absolument divers, étudiés avec soin, et toujours réussis sous le rapport du costume, des allures, des intonations. Les rôles historiques et de caractère sont ceux qui lui conviennent le mieux.

L'entreprise du Théâtre Historique ayant sombré, Mlle Person entra au th. de la Porte-St-Martin où elle reprit encore la *Tour de Nesle* et créa les rôles de Hermosa dans *Salvator Rosa*, de la Duchesse d'Etampes dans *Benvenuto Cellini*, de la Duchesse d'York dans *Richard III*.

En 1854, elle est à l'Ambigu : *Elvire*, le *Juif de Venise*. C'est alors qu'une maladie du larynx l'éloigna pendant quelque temps de la scène. En août 1855 elle rentra au th. du Cirque. Mais Mlle Person se retira prématurément du théâtre (bien que l'annuaire des artistes signale encore son passage à la Gaîté en 1868, et à l'Ambigu en 1870-72) pour épouser M. Jules Godefroy, directeur de l'Ecole d'agriculture de Grand Jouan, Loire Inférieure. Elle habita aussi Villeneuve-le-Roi vers 1878-80, puis Paris. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1884. Mlle Person était la sœur de Dumaine (v. ce nom).

Biographie : Mlle *Person*, Béatrix, par Georges Bell, br. 16 p. Paris, Bourguet, 1854. — *Galerie Geoffroy*, t. II, notice par Georges Bell.

Iconographie : *Galerie Geoffroy*, t. II, en pied, de ¾ à gauche, rôle de Milady des *Mousquetaires*, grav. par Ch. Geoffroy.

PERSON. — Sous ce nom : Mme *Person*, Maria, Grenoble 1845-46, Mme Ruby-*Person*, 60 ans, 43 ans de th., 500 fr. de pension en 1896. V. Dumaine.

PERSOON, Mme. — V. Firmin.

PERSSOIRE, Mme Aglaé, Maria. — Troyes 1852-53.

PERUCHE, Eugène. — St-Pétersbourg 1845-1846.

PESCHARD. — Sous ce nom : *Peschard*, Edouard, Antoine, François, Moscou 1843-54, Paris 1855-56, Orléans 1857-63. En 1862, 59 ans, 30 ans de th., 200 fr. de pension. Paris 1864-65, Orléans 1867-68, Paris 1869-82. Sa mort à Vincennes à 79 ans, *Rapport* 1883 ; *Peschard*, Auguste, Jacques, Etienne, Bordeaux 1864-65, Lyon 1868, Bordeaux 1869, Bruxelles 1870-72, Bordeaux 1873, Paris 1874 et années suivantes. Avait été un ténor à grande et belle voix. Sa mort, *Rapport* 1899 ; Mme *Peschard*, Marie, Blanche, née Renouleau, Bordeaux 1864-67, Lyon 1868, Bordeaux 1869, Bruxelles 1870, Bordeaux. Le grand succès de Mme Peschard data du 16 avril 1872, qui réunit son nom à celui de Mme Judic sur l'affiche des Bouffes.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Possédant un réel talent de chanteuse, Mme Peschard fut l'aimable Pifferaro de la *Timbale d'argent*, rôle qu'elle joua plus de 200 fois de suite. De ce jour, elle fut classée. Le 9 janvier 1873, toujours vouée au travesti, elle crée le rôle du page de la *Petite Reine* et celui du berger Glycère dans le *Grelot* (20 mai) ; puis vinrent la *Quenouille de verre* (en novembre). Comme comédienne, elle a du goût, de l'entrain et de la verve. En 1874 : la *Branche cassée*, le *Bouton perdu*, les *Parisiennes*, une reprise de la *Chanson de Fortunio* (rôle de Valentin) ; en 1875 : les *Hannetons*, et une reprise de la *Princesse de Trébizonde* ; en 1877, les *Trois Margot*, la *Sorrentine*, la *Petite Muette* ; en 1878 : *Maître Peronilla*. Sa santé ébranlée la contraignit à quitter le théâtre jeune encore, en pleine maturité, et sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1888.

Biographie : *Paris-Théâtre* n° 65, 13-19 août 1874, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre* n° 65, demi-corps, de ¾ à droite, en travesti, photo Gaston et Mathieu.



Mme PESCHARD
Cliché Gaston et Mathieu

PESCHEUX. — Sous ce nom : *Pescheux*, Jean, Claude, Eugène, Bruxelles 1854-56, Lisbonne 1857, Gand 1858. En 1860, on annonce la mort d'un *Pescheux*, Jean, Alexandre ; *Pescheux*, Victor, Auguste, Bouffes 1879-82. Sa mort, survenue à 32 ans, à la suite d'une fluxion de poitrine, *Rapport* 1883 ; Mme *Pescheux*, Eugénie, Marie, Amélie, Tournai 1888-90, Athènes 1891-94, Menton 1895, Namur, Verdun, Rennes 1898, Paris. Sa mort *Rapport* 1908.

PESQUET, Alphonse, Edouard. — Rouen 1855-57.

PETIGNY. — Sous ce nom : *Petigny*, Petit dit, Angers 1805, Lille 1843-45, Rouen 1846-47. En 1847, 78 ans, 55 ans de th., 126 fr. de pension. Lille 1848. Mort vers 1850 ; *Petigny*, Louis, Nathalie, Petit dit, Lille 1847-49, Rouen 1852-54, Grenoble, Rouen, Colmar 1857, Nantes, Brest, Le Hâvre 1860-63, Paris. En 1865, 65 ans, 300 fr. de pension. Dijon 1867-72 ; Mme *Petigny*, Anne, née Blin, femme Petit dite, Bruges 1852-54, Rouen 1855, Paris 1856-65, Dijon 1867, Paris 1868-70 ; Mme *Petigny*, Marie, Ang., née Leclère, femme Petit dite, Nantes 1858-59, Le Hâvre, Paris, Dijon 1865 et années suivantes, Souillats et Darcey. En 1890, 69 ans, 23 ans de th., 300 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1907.

PETIT, Charles, François. — Né en 1740, acteur chez Nicolet cadet 1757.

PETIT, Mlle. — Actrice du th. des Grands Danseurs du Roi 1772-74.

PETIT, Mme. — Th. des Associés puis Patriotique 1792, Ambigu 1792.

PETIT, Mlle Agnès, Athalide. — Naquit à Paris et reçut une excellente éducation. Elève de Baptiste aîné, elle débuta à la Comédie-Française le 10 août 1814 par le rôle d'Aménaïde dans *Tancrède*. Elle fut admise pour doubler Mlles George et Duchesnois. Sa belle prestance, sa prononciation impeccable, lui conquirent tous les suffrages. Fatiguée toutefois de son inaction, Mlle Petit obtint un congé et parcourut la province : Nantes, Toulouse, Montpellier, Bordeaux, Marseille l'applaudirent. Puis, Mlle George ayant quitté la Comédie, on rappela Mlle Petit qui reparut le 10 juin 1817 dans *Mérope*. L'actrice avait fait alors de notables progrès. Les rôles de Marguerite dans *Warvick*, celui de Roxelane dans *Roxelane et Mustapha* la classèrent ; mais ne pouvant obtenir les appointements qu'elle sollicitait, elle repartit encore ! En 1823, elle était à l'Odéon. Talma, qui l'appréciait beaucoup, l'emmenait comme partenaire dans ses tournées, et peu de temps avant la mort du grand tragédien, elle lui donnait encore la réplique au Hâvre, en 1826. En novembre 1828, nouveau début à l'Odéon, et rentrée comme confidente à la Comédie-Française en 1833. Nous ignorons sa fin.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, p. 314.

Iconographie : En buste, de ¾ à gauche, rôle de Roxane dans *Bajazet*, lith. Fourouge, Galerie Universelle n° 350, publiée par Blaisot.

PETIT. — Sous ce nom : Mlle *Petit*, timide débutante qui parut au Vaudeville dans le *Pauvre diable*, le 3 juillet 1824 ; Mme *Petit-David* que l'on serait tenté de confondre avec Mme Petit Athalide. V. David. Mais l'*Annuaire* Barba annonce la mort de Mme Petit-David en 1831, et Mme Petit Athalide était

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pensionnaire à la Comédie en 1833 ; Mme *Petit*, Amélie, Nantes 1843-46 ; Mlle *Petit*-Laporte. V. Laporte ; *Petit*. V. Delamarre ; *Petit*, Henri, fils d'un serrurier, six mois de Conservatoire, Banlieue 1849. Co-directeur du th. Montparnasse avec Larochelle 1851, jeune premier à l'Odéon ; Mme *Petit*, Jeanne, Rozy, Batavia 1850-73 ; *Petit*, Emile, Marseille 1852, St-Etienne, Rennes, Rouen, Nîmes, Bruxelles 1861-62, Lyon, Avignon, Montpellier, Brest 1869-71, Nice 1872-74 ; Mme *Petit*-Calmet, Langres 1852 ; *Petit*, Edmond, th. Beaumarchais 1852, Genève 1852-53. Pensionnaire à la Comédie française 1862, Châtelet 1865, Mme *Petit*, femme Boxari, Bordeaux 1852 ; *Petit*, Charles, Auguste, Nantes 1852-53, Versailles, Lille, Bouffes 1857-58, Bruxelles, Nouvelle-Orléans, Rennes 1862-63, Mons, Besançon, Mons 1870-72, Caen, Abbeville, Le Mans 1878 ; *Petit*, Henri, Odéon 1854-56 ; Mme *Petit*-Brière, A., Louise, Faré, Angers 1855-57 ; *Petit*. V. Carré ; Mme *Petit*, Théoph., Louise, Catherine dite aussi *Eugénie* et *Mentor*, Genève 1860, Nantes, Oran, Genève, Paris, Cluny 1868-73, Bordeaux, Lyon, Le Hâvre, Besançon 1877, Amiens, troisième th. Français 1879-80, th. des Nations 1881-82, Gaîté 1883-86, Paris 1887-90, Bordeaux, Paris, Lille, Asnières 1895, Reims, Paris, Lille, Paris, Genève 1901, Paris 1902-04. Une des premières pensionnaires de la maison de retraite de Pont-aux-Dames 1905. Sa mort, *Rapport* 1908 ; *Petit*, Edouard, Montparnasse 1861-62, Paris 1863-64, Montparnasse 1865 ; Mme *Petit*, Adrienne, Céline, Montparnasse 1863-67, Issoudun 1868-70, Mlle *Petit*-Dica. V. Dica-Petit ; Mme *Petit*, Cécile, Honorine, née Fournerat, Montpellier 1867-72 ; *Petit*, Achille, Jules, Félix, Clermont 1867-69 ; Mme *Petit*. V. Périer.



Mlle PETIT (Athalide)
rôle de Roxane dans *Bajazet*

PETIT, Mlle Hélène, Rose, Augustine, femme Marais Ire. — Etait née de famille très pauvre, à Paris, le 6 janvier 1852. Dès l'âge de 12 ans, elle figurait parmi les enfants au théâtre Montmartre. Engagée pour de petits emplois à la Porte-St-Martin, sa timidité était telle qu'on dut lui retirer un rôle. Perdant la tête, elle tenta de s'empoisonner avec des allumettes. Marc Fournier la garda à raison de 100 fr. par mois, lui permettant de disposer des soirées qu'elle aurait libres pour jouer à Montmartre et y prendre de l'aplomb. A 16 ans, elle interprétait déjà le rôle de Blanche dans une reprise du *Bossu* à la Porte-St-Martin. Le théâtre fermé, il fallait vivre. Elle partit trois mois pour Lisbonne où sa jeunesse et sa beauté, son ingénuité et son intelligence lui valurent des triomphes (1869).

De retour à Paris, elle frappe à la porte du Gymnase. Montigny la trouve trop simple et trop modeste, et ne l'engage pas. Nouveau départ à l'étranger : Berlin, janvier 1870, six mois au Caire en 1871. Grands succès personnels. Th. des Galeries à Bruxelles où elle joue tout le répertoire moderne. En 1873, le 14 octobre, elle peut débuter à l'Odéon dans la *Cendrillon* de Barrière. La presse parisienne enfin l'acclame. Elle est blonde, élancée ; ses traits sont fins, ses yeux brillants, sa bouche gracieuse. En mars 1874, elle crée le rôle de Marie de Mancini dans la *Jeunesse de Louis XIV*. Tournée en province, campagne à Londres, rentrée à l'Odéon pour créer Anna des *Danicheff* (8 janvier 1876). Reprise de *François le Champi* (1877) ; *Joseph Balsamo*, la *Mort civile* (1878) ; Ambigu : l'*Assommoir* (18 janv. 1879) rôle de Gervaise, grand succès personnel, et dernier succès, car la pauvre femme mourut peu de temps après. Mlle Hélène Petit avait épousé son camarade de l'Odéon, Marais (v. ce nom).

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 146, notice par F. Jahyer.

Iconographie : Id. photo. Cliché Liébert.

— Portrait en pied, caricature par G. Lafosse, dans le *Polichinelle*, 20 septembre 1874.

PETIT. — Sous ce nom : *Petit*, Marie, Nice 1873 ; Mlle *Petit*, Elise, Marie, blonde et charmante ingénue de l'Odéon, morte à 23 ans, d'une péritonite aigue, *Rapport* 1885 ; Mme *Petit*, Emile, dite aussi *Léonard*. Sa mort, *Rapport* 1892. V. encore Denières, Denneville.

PETIT-BON. — Sous ce nom : *Petit-Bon*, Lyon 1846-49. En 1846, 82 ans, 65 ans de th., 120 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1849 ; Mme *Petit-Bon*, femme Boucher, Le Hâvre 1846-47.

PETIT-JEAN. — V. Laroque, Lathorillière, Latuillerie.

PETIT-MANGIN, Jean. — Th. du Cirque 1862, Châtelet 1863, Hombourg 1864, Vienne 1865,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Constantinople 1867-68, Lisbonne 1869, Paris 1870-73, Porte-St-Martin 1874-75, Charleville 1876, Porte-St-Martin 1877-79. Sa mort, *Rapport* 1880. Discours de Latouche au cimetière.

PETITPAS. — Mme Marie, Françoise, femme Prudent-Drapeau. En 1859, 62 ans, 45 ans de théâtre en province et à l'étranger, retirée depuis 1849, domiciliée à Paris, 300 fr. de pension de la Société.

PETIT-VANHOVE, Mme. — V. Mad. Talma IIe.

PETTERMANN, Mme Marie-Madel. Bonnefoy. — Marseille 1883-86, Alger 1887-1902.

PEUPIN, *Alexandre*, Denis, Marie. — Elève de St-Aulaire, avait débuté sous le nom d'*Alexandre*. Emploi d'amoureux. Province, th. du Panthéon 1837. Tenue irréprochable, grande distinction. Th. Beaumarchais, Porte-St-Martin, Folies dramatiques, th. Historique où il créa sans fantaisie Clavaroche du *Chandelier*, août 1848, Porte-St-Martin 1852-55, th. du Cirque 1856. Artiste intelligent, dévoué et modeste. Odéon 1857-77. En 1875, 63 ans, 41 ans de th., 500 fr. de pension. Devenu contrôleur général du th. de l'Odéon, Peupin légua en mourant 10,000 fr. à la Société des artistes (*Rapport* 1878).



Mme Hélène PETIT
rôle d'Anna dans les *Danicheff*, cliché Liébert

PEYGNOS ou Peygnot, dit aussi *Edmond*. — Marseille 1847-52.

PEYRE. — V. Payre.

PEYRET, Mme Eléonore, Marie, Suzanne. — Nantes 1868-69, Lyon 1870-73, Boulogne 1874.

PEYRONNET, Mme Vve Henriette, née Archer. — Marseille 1852-63.

PEYSSARD, Louis, Félix. — St-Pétersbourg 1843-67. En 1867, 65 ans, 40 ans de th., pensionné du gouvernement russe, décoré de l'ordre de Ste-Anne, 300 fr. de pension de la Société. Sa mort, Rapport 1868.

PEZANT, Emilie. — Bordeaux 1849.

PFOTZER, Mlle Julia, Zoé. — Moscou 1853-56, St-Pétersbourg 1857, Bouffes 1861. Nous est surtout connue parce qu'elle créa aux Bouffes d'une façon ravissante la *Chanson de Fortunio*. M. F. Gittens, dans la *Nouvelle Revue Internationale* du 15 mai 1901, à propos de la mort du maestro Peter Benoît, raconte une touchante histoire concernant cette artiste : La *Chanson de Fortunio* avait été créée lorsque Benoît occupait le pupitre ; la jeune chanteuse avait produit une sensation profonde, et Benoît avait senti grandir en lui un amour qu'il n'avait jamais osé déclarer. Ce grand Flamand était d'une timidité extraordinaire. La troupe partit en tournée en Belgique et en Allemagne. Un jour, Benoît s'en va visiter un musée et se rencontre devant un chef-d'œuvre de peinture avec Mlle Pfotzer. Les jeunes gens examinèrent longtemps le tableau, échangèrent leurs impressions et se surprirent se tenant tendrement les mains. L'arrivée de camarades interrompit le tête-à-tête, et quelques heures plus tard la troupe se séparait. Lorsque, quelques mois plus tard, Benoît se décidait à demander en mariage la charmante femme, il apprenait que la pauvre poitrinaire n'existait plus. Le grand maître Peter Benoît n'oublia jamais cette vision et ses yeux se voilaient de larmes à ce seul souvenir.

PHILBÉE, Emile. — Le Hâvre 1865-68.

PHILIBERT. — Sous ce nom : *Philibert*, Funambules 1822. — *Philibert*, Laurent, financier, Bordeaux 1826. — *Philibert*, Cirque Olympique 1827. — Mme *Philibert*, Palais-Royal 1838-48 (v. plus loin). — Mme *Philibert*, Anne, Marie, Louise Demanest, Paris 1850-70. En 1852, 63 ans, 186 fr. de pension, portés à 200 fr. en 1857 et 300 fr. en 1863 (41 ans de th.). En 1857, elle était veuve. — *Philibert*, Michel Lichat. Palais-Royal 1852-58, Paris 1859-64, Palais-Royal 1865-75. — Mme *Philibert*, Marie-Anne née Arnaud, femme Lichat, dite (v. plus haut). Palais-Royal 1852-58, Paris 1859-64, Palais-Royal 1865-75, Paris 1876-84. Sa mort, Rapport 1885. — *Philibert*, Th. Montparnasse 1852. — *Philibert*, Funambules 1852. — *Philibert*, Marie. Avignon 1858-59. — *Philibert*, v. Cretot. — *Philibert*, Antoine, comique. Ambigu 1859-65, Paris 1867 et années suivantet. En 1896, 60 ans, 43 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1910. — Mme *Philibert*, Marie, dite aussi *Philiberte*, née en 1838. Odéon 1878, Amiens, Lille, Béziers, Reims 1883, Boulogne, Rouen, Le Hâvre 1887-89, Lille, Toulon, Bordeaux, Lorient 1895-96, Amiens 1899-1900, Paris. En 1908, 69 ans, 45 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1910.

PHILIPPE, Emmanuel de la Villenie, avait fait partie des troupes de Cassel et de Naples.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

C'était un fort bel homme, au maintien noble, doué d'un puissant organe et d'une grande énergie. Le 8 mai 1815, il reçut un ordre de début pour les premiers rôles tragiques à la Comédie française. Il entra à la Porte-St-Martin. Philippe, au boulevard, fit tourner la tête à toutes les femmes. C'était l'acteur de mélodrame par excellence. Il figure alors en tête de la troupe. Le 14 octobre 1824, il avait joué le *Commissionnaire*. Le 15, au matin, on le trouva mort dans son lit, frappé d'apoplexie. Philippe demeurait rue des Marais. Le clergé refusa de recevoir le corps à St-Laurent. Alors, on faillit voir se renouveler les scènes scandaleuses qui avaient troublé les obsèques de Mlle Raucourt et de la danseuse Mlle Chameroy. Une députation se rend aux Tuileries, puis au Ministère de l'Intérieur. Pendant ce temps, la gendarmerie, obéissant aux ordres reçus, faisait diriger le convoi directement au Père-Lachaise. Cet incident fit naître une brochure fort rare aujourd'hui : *L'Ombre de l'acteur Philippe à ses confrères et à ses concitoyens*, Paris, 1824, en 8°.

Iconographie : Coll. Martinet : n° 35, *Ramire ou le Fils naturel* ; n° 59, Gerval des *Frères à l'épreuve ;* n° 64, *Gonzalve de Cordoue ;* n° 83, *Romulus ;* n° 85, *Jean de Paris ;* n° 86, Laureval dans le *Devoir et la Nature ;* n° 90, *Montbars l'Exterminateur ;* n° 173, le *Solitaire de la Roche Noire*.

Grande biographie dramatique. Dessiné d'après nature sur son lit de mort.

PHILIPPE, François, Philippe Roustan dit.— Fils d'un coiffeur pour dames, naquit le 25 février 1785, rue neuve St-Augustin. Sans éducation, et même sans intelligence, Philippe avait pour lui sa face de Roger Bontemps, un aplomb imperturbable, des façons de bonisseur qui amusaient ; on l'écoutait comme on écoute la parade, et c'est par ces côtés qu'il se fit admettre du public. Quant à saisir l'esprit d'un rôle, Philippe n'y songea jamais. Il était Philippe, toujours Philippe, zélé, infatigable, brûlant les planches, avec sa verve factice, avec sa volubilité calculée. Assez mauvais sujet, en somme, et passant pour tricher au jeu. De 1815 à 1825, nous le trouvons au Vaudeville où il créa avec un immense succès le rôle de Jovial, dont le nom lui resta. Puis, ayant refusé un rôle dans les *Voyages du Petit Jones* de Scribe et Dupin, il fut condamné à payer une somme exorbitante à la direction. Ecroué à Ste-Pélagie, il n'y resta cependant que 24 heures. Théaulon improvisa *Jovial en prison* pour faire suite au fameux *Jovial* ou l'*Huissier chansonnier*, et tout s'arrangea.

En 1827, Philippe fut des transfuges du Vaudeville qui passèrent au théâtre des Nouveautés, place de la Bourse, mais il n'y resta que peu de temps. Il parcourut les département pendant un ou deux ans ; en 1821, il avait été déjà en Angleterre.

De retour à Paris, il fut engagé au Palais-Royal dont la salle venait d'ouvrir. Il y reprit, le 17 décembre 1831, *Monsieur Jovial*, puis parut dans *Madame Angot, Madame Sans-Gêne, Hog le charpentier, Louis Bronze* (1832). Cette série dura trois ans. Aux Folies-Dramatiques, il succéda à Frédérick Lemaître dans *Robert Macaire*. Rentré au Palais-Royal il quitta définitivement ce théâtre en 1841.

Mais une des aventures les plus extraordinaires de la vie de ce malotru fut certainement celle de son mariage avec Mlle Volnais de la Comédie-Française, femme d'excellent ton, riche, et recevant chez elle le monde le plus distingué. Peu de temps après être rendue à la vie privée (vers 1822), Mlle Volnais, persuadée qu'elle façonnerait aux belles manières ce gros garçon au visage épanoui, l'avait en effet épousé et installé dans son château d'Ormes-le-Guignard aux environs de Vendôme. Mais Philippe, ignorant des convenances les plus ordinaires, ne quitta jamais ses façons vulgaires, retroussant ses manches, le chapeau sur la tête au milieu du salon, et faisant des tours de passe-passe, genre dans lequel il se complaisait.

Sa femme mourut le 16 juillet 1837, et Philippe resté seul propriétaire du *château* y invitait tous ses amis, auxquels il faisait payer trois francs par jour. Il mourut — d'apoplexie, disent les uns, d'une indigestion de macaroni, disent les autres, le 26 septembre 1847 (date prise dans la *Troupe de Nicolet*, biographie de Philippe, tandis que le même auteur donne en note le 22 février 1847 dans la *Troupe de Talma*, biographie de Mlle Volnais).

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier. *Troupe de Nicolet*, notice p. 358.

Bibliographie : *Mémoires de Mlle Flore*, son mariage, t. III, p. 225. *Mémoires de Bouffé*, p. 223. *Mémoires de Laferrière*, p. 241.

Iconographie, Coll. Martinet : n° 24, dans *Caroline et Dorville ;* n° 432, rôle de *Monsieur Sans-Gêne ;* n° 437, La Douceur dans le *Tambour et la Vivandière ;* n° 447, les *Deux Gaspard ;* n° 459, rôle de Futet dans *Encore un Pourceaugnac*. — *Troupe de Nicolet*. En buste de ¾ à droite, eau-forte par Fr. Hillemacher.

PHILIPPE. — Sous ce nom : *Philippe*, Jean. Bruxelles 1843-46. — *Philippe*, Auguste, Mathieu. Nouvelle-Orléans 1861, La Haye, Alger, Montpellier 1865, Toulouse, Montpellier, Alger, Paris 1875-77, Marseille 1878-83. — Mlle *Philippe*, Héloïse, Victorine. Commença par jouer de petits rôles à l'Ambigu 1853-55, alla chanter l'opérette aux Folies-Nouvelles 1856-1859, puis revint à la Porte-St-Martin pour remplir le rôle de la fée Primevère dans le *Pied de mouton*. Porte-St-Martin 1850-63, Paris 1864-65, Porte-St-Martin 1867-70, Buenos-Ayres 1872-77.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

PHILIPPIN, Claude Deschamps de Villiers dit, père de Devilliers (v. ce nom). — Comédien-auteur, né en 1601, hôtel de Bourgogne. Mourut le 23 mai 1681, aux Châteliers-Notre-Dame près Illiers (Chartres).

PHILIPPON, Paul. — Gand 1850.

PHILIPPOT. — Sous ce nom : V. Célicourt. — *Philippot*, Léon, Grenoble 1845-46.

PHILIS, Mme Jenny, femme Garot. — Moscou 1847-49.

PHROSINE, Mlle. — Banlieue et Montmartre, 1826-30.

PIAU. — V. Monval, v. Potel.

PICARD, Louis, Benoit. — Le succès de Picard, comme auteur dramatique directeur de l'Odéon et de l'Opéra, membre de l'Académie française, etc., ont trop fait oublier qu'il avait été comédien. Et cependant, au fond d'une cour, n° 46, rue St-Antoine, au coin de la rue Tiron, dans une petite salle dite théâtre Mareux, s'exerçait vers 1788, un amateur, dans les valets et les manteaux. Cet apprenti comédien n'était autre que Picard, alors âgé de 19 ans, puisqu'il était né à Paris, le 19 juillet 1769, fils d'un Procureur au Parlement et neveu d'un médecin réputé.



L.-B. PICARD, par Boilly

Déjà, en 1789, en collaboration avec Fiévée, il fait recevoir au théâtre de Monsieur une petite pièce, le *Badinage dangereux*, sa douzième, disait-il, car ses onze premières avaient été refusées, anecdote qu'il se plaisait plus tard à rappeler aux jeunes auteurs impatients. Entre temps, il exerce sa profession de comédien au théâtre Feydeau, au théâtre Louvois, 1796, à l'Odéon, 1798. Mais il est plus connu comme auteur que comme acteur.

Il est curieux néanmoins de voir comme on le juge à cette époque : « Le citoyen Picard, nous dit la *Lorgnette de Spectacle* de l'an VII, remplit les rôles de valets avec assez de succès ; il a le masque jovial et spirituel qui convient à ces personnages ; il saisit avec finesse et exprime avec vérité certaines intentions comiques... Il est peut-être un peu froid dans son débit et un peu monotone dans sa diction... »

Il avait déjà donné comme auteur : les *Amis de collège*, le *Conteur*, les *Conjectures* (th. Feydeau, 20 oct. 1795) ; le *Cousin de tout le monde*, *Encore des Ménechmes*, les *Visitandines*, le *Collatéral*, les *Comédiens ambulants*, *Médiocre et rampant*, cinq actes en vers (th. Louvois, 19 juillet 1797), etc., etc.

Nous allons être obligés, pour rendre compte d'une partie de cet immense labeur, de faire marcher de concert, et ses propres pièces et les pièces des autres où il crée des rôles.

Les pièces où le nom de l'auteur n'est pas indiqué ne sont pas de lui.

1798. 31 octobre. La *Vengeance*.
20 novembre. Le *Voyage interrompu*, trois actes en prose, de Picard, rôle de Jolivet. Succès.
28 décembre. *Misanthropie et repentir*, rôle de Frantz.

1799. 18 mars. Incendie de l'Odéon. Picard ne retrouve qu'une culotte.
20 mars. Ouverture de la Salle Louvois. Picard chante un couplet de circonstance.
11 avril. La *Dupe de soi-même*.
13 avril. Représentations au th. du Marais.
12 et 15 mai. Salle Favart. Picard chante un nouveau couplet de circonstance.
11 juin. Représentations au th. de la Cité-Variétés. Picard chante encore un nouveau couplet.
15 juin. *L'Entrée dans le monde*, comédie en cinq actes en vers, de Picard.
9 juillet. Les *Voisins*, comédie en un acte en prose, de Picard.

La troupe n'est plus désignée que sous le nom de « Troupe de Picard ».

1799. 19 septembre. *Séraphine et Mendoce*.
1er octobre. Rentrée de la Troupe au th. du Marais.
1er novembre. Représentations au th. Feydeau.
5 novembre. Le *Collatéral*, amusante comédie en cinq actes et en prose, de Picard. Immense succès. L'auteur créa le rôle de l'avocat Pavaret.

1800. 29 juin. Rouen, la *Fête de Corneille*, de Picard.
4 août. Th. Feydeau, la même pièce sous le titre de la *St-Pierre*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1800. 16 août. Les *Trois maris*, comédie en cinq actes en prose, de Picard. Succès.

1801. 5 mai. Entrepreneur, directeur, auteur, acteur, Picard qui ébauche ses pièces plus qu'il ne les écrit, ouvre la Salle Louvois en jouant le rôle de Momus dans la *Petite maison de Thalie*, d'Armand Charlemagne. On l'appelle « le petit Molière du XIXe siècle ». Etudiant ses acteurs, il cherche, comme Molière en effet, à tirer parti de leurs aptitudes, de leurs avantages et même de leurs défauts, comme il fit pour Mlle Clément pour laquelle il imagina un rôle de vieille fille où celle-ci se fit une réputation à cause du son fâcheux de sa voix,

8 mai. La *Petie Ville*, comédie en cinq actes, réduite en quatre actes par Picard. Immense succès.

22 juin. La *Critique de la Petite ville*, un acte en prose, par Picard, qui jouait le rôle du Critique. Bien accueillie, mais retirée après la première.

5 août. *Duhautcours*, cinq actes en prose, de Picard et Fr. Chéron. Grand succès.

2 octobre. *Une heure d'absence*, un acte de Michel-Fillette Loraux et Picard où il joue un rôle.

1802. 10 janvier. La *Grande ville*, cinq actes en prose, réduits en quatre actes par Picard, puis joués sous le titre les *Provinciaux à Paris*. Succès. Le *Journal des Débats* du 6 pluviôse an X, a rendu compte des désordres survenus pendant une représentation de cet ouvrage dans lequel les Parisiens croyaient voir des personnalités.

8 avril. Picard crée avec talent un rôle dans un *Petit mensonge*.

7 mai. Reprise de *Encore des Ménechmes*, comédie en trois actes en prose, de Picard et son premier succès (1791).

15 octobre. Le *Mari ambitieux*, comédie en cinq actes et en vers, de Picard, dont il joue le rôle principal.

8 novembre. Picard crée un rôle dans *Molière chez Ninon*.

25 novembre. La *St-Jean*, trois actes en prose, de Picard. Chute.

29 décembre. Picard crée un rôle dans la *Petite école des pères*.

1803. Janvier. Picard crée un rôle dans le *Père d'occasion*.

2 mai. Picard crée un rôle dans le *Fou supposé*.

19 septembre. Le *Vieux comédien*, un acte en prose, de Picard, où il jouait un rôle.

31 octobre. Il crée un rôle dans les *Trois dupes*.

23 novembre. *Monsieur Musard*, un acte en prose, de Picard, où il joue lui-même.

1803. Décembre. Un rôle dans les *Rendez-vous au bois de Vincennes*.

1804. 25 juin. Les *Tracasseries*, cinq actes en prose, de Picard.

9 juillet. Le Théâtre Louvois devient le **Théâtre de l'Impératrice**, mais Picard doit céder la place, deux fois par semaine, les lundis et jeudis, à l'Opéra Buffa. Sur le Théâtre Louvois en 1804, voir Kotzebue, *Souvenirs de Paris*.

Juillet-août. Voyage à Aix-la-Chapelle de Picard et onze artistes de sa troupe à l'occasion du voyage de l'impératrice.

Août. Aix-la-Chapelle. L'*Acte de naissance*, comédie-proverbe en un acte et en prose, de Picard. Reprise à Paris le 2 octobre.

27 décembre. Le *Susceptible*, comédie en un acte, de Picard.

1805. 16 février. *Bertrand et Raton*, comédie en cinq actes et en prose, de Picard.

11 septembre. La *Noce sans mariage*, comédie en cinq actes et en prose, de Picard (et Dupaty). Applaudi d'abord, l'auteur-acteur est cette fois sifflé. On lui reproche la rapidité forcée de son travail, conséquence de ses multiples occupations.

5 octobre. Picard crée un rôle dans le *Parleur éternel*.

27 novembre. Picard crée un rôle dans l'*Avare fastueux*.

11 décembre. Les *Filles à marier*, trois actes en prose, de Picard, où il joue un rôle.

Une telle fécondité est certes sans exemple dans l'histoire du théâtre. Aussi est-il curieux de voir comment, à cette époque — 1805 — il est jugé par ses contemporains. Eh bien, si nous en croyons l'*Opinion du Parterre*, on lui reconnaît un esprit d'observation très vif, de la gaîté, et on lui donne le pas sur Andrieux. Sa versification seule ne trouve pas grâce devant la critique.

Passons à présent à l'examen du comédien : Dans la comédie, outre l'emploi des Crispins qu'il prit dès ses débuts, il joue les valets, les paysans, les grimes. Son défaut le plus marquant est d'avoir le verbe très élevé, ce qui établit dans son théâtre un singulier diapason, tous les acteurs criant à qui mieux mieux. Aussi disait-on que le Th. Louvois convenait parfaitement aux auditeurs d'oreille dure.

Les rôles les plus brillants de Picard étaient Pavaret du *Collatéral*, le Notaire-musicien du *Voyage interrompu*, Laroche de *Médiocre et rampant*, le *Ménechme bourru*, *Georges Dandin*, Thaler de *Démocrite*, un des Maris des *Bourgeoises à la mode*, M. Lerond de *M. Musard*, Mascarille du *Dépit amoureux*, en cinq actes, le Vieillard de la *Mère Coquette*, le Peintre dans le *Portrait de Michel Cervantès*.

1806. 16 avril. La *Comédie aux Champs-Elysées* (rôle de La Fontaine).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1806. 14 mai. Les *Marionnettes*, cinq actes en prose, de Picard, une de ses meilleures pièces (avec la *Petite Ville*) où il joue un rôle.
22 mai. Représentation des *Marionnettes*, à St-Cloud, devant l'Empereur, qui honore l'auteur et Vigny de sa munificence.
23 septembre. La *Manie de briller*, trois actes en prose, de Picard.
16 octobre. Picard crée un rôle dans *M. Beaufils*.

1807. 15 janvier. Les *Ricochets*, un acte en prose, de Picard, celle de ses petites pièces que l'auteur préférait. Grand succès. L'auteur demandé à grands cris est forcé de paraître.
12 mars. L'*Influence des perruques*, un acte en prose, de Picard.
Picard renonce à la scène comme acteur.
7 avril. Il présente au public Perroud comme son successeur dans son emploi de comique et de grime.
10 avril. Le *Mariage des deux grenadiers*, pièce de circonstance, par Picard.
19 avril. Représentation après le spectacle, en l'honneur de Picard non prévenu. Monologue d'Andrieux, danses, scènes détachées, bal dans le foyer du public.
Octobre. Décret impérial octroyant 6000 fr. de pension à Picard.
1er novembre. Picard est nommé par décret directeur de l'Opéra.
24 novembre. Picard remplace à l'Institut M. Dureau de la Malle.



Théâtre de Louvois, dit de Picard

L'infatigable auteur-acteur-directeur est parvenu au plus haut point de sa fortune. Il cède pour 52.500 fr. son entreprise du Th. de l'Impératrice. (V. L.-B. Picard, *Exposé de ma conduite dans l'affaire de l'Odéon*, publié en juillet 1816, in-4°, 12 pages, Firmin Didot, en réponse au *Mémoire en vers*, d'Al. Duval.)

Mais si Picard, directeur de l'Opéra, a renoncé à la scène comme artiste, il ne continue pas moins à fournir son ancien théâtre de productions variées : les *Capitulations de conscience*, les *Oisifs*, 1809; l'*Alcade de Molorido*, 1810; un *Lendemain de fortune*, la *Vieille tante*, le *Café du printemps*, 1811; les *Prometteurs*, 1812. Entre temps, son ancien théâtre n'a pas fait fortune. Duval est passé en Russie en 1813, et Gobert, l'entrepreneur, a été incarcéré pour dettes à Ste-Pélagie. On presse Picard de revenir, et les comédiens s'adressent en haut lieu pour dépeindre leur triste situation depuis six ans, et réclamer « leur père, leur ami, leur soutien ».

Le 1 mars 1815, Picard se décide à demander pour douze ans le privilège de l'Odéon (ex-Théâtre de l'Impératrice) s'engageant à payer une pension de 6000 livres au directeur en nom, M. Duval. Enfin, à la suite de la mort de sa femme (8 sept.) Picard donne sa démission de directeur de l'Opéra, et devient directeur de l'Odéon le 1 novembre, avec 6000 fr. d'appointements, le rang de sociétaire et 27.000 fr. de subvention. Al. Duval recevra du Ministère une pension de 2000 fr. (sur les journaux).

Voici donc Picard revenu dans son vrai milieu. Ses goûts tout littéraires, son amour de la comédie, ne semblaient guère faits pour l'opéra. Il ne se gênait d'ailleurs pas pour l'écrire à ses amis : « Que je regrette mon petit théâtre », écrivait-il en septembre 1812 à son ami le comte Daru. Et, de fait, tout va changer à l'Odéon sous son intelligente direction. Sa qualité d'académicien l'empêche seule de remonter sur la scène comme acteur.

C'est l'époque où il donne sa comédie en trois actes et en prose les *Trois Philibert* (10 avril 1816), grand succès, le *Capitaine Belronde* (4 mars 1817), une *Matinée d'Henri IV*, succès, *Vauglas*, succès, la *Maison en loterie*, avec Cadet, succès (1817).

1818. 20 mars. Nouvel incendie de l'Odéon.
Mars. Picard et ses associés louent pour un an (30.000 fr.) la salle du Th. Favart, de compte à demi avec les chanteurs italiens.
2 avril. Ouverture des spectacles de l'Odéon à Favart.
Décembre. Picard ayant fait jouer en octobre à la nouvelle salle, 43 actes de son propre répertoire et 45 en novembre, le public se fâche.

1819. 30 septembre. Réouverture de l'Odéon, faub. St-Germain. Activité nouvelle de Picard.

1820. Mars. Démission de Picard qui n'entend rester que « Directeur honoraire ».

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1822. 21 mars. Th. de l'Odéon. Les *Deux ménages*, trois actes en prose, de Picard, Fulgence et Wafflard. On sait que cette jolie pièce est restée au répertoire courant de la Comédie française. Grand succès.
1824. 13 décembre. Th. de l'Odéon. L'*Enfant trouvé*, trois actes en prose, de Mazères et Picard. Succès.
1825. Th. de l'Odéon. Les *Surfaces*, trois actes en prose, de Picard et Malmoné.
1827. 24 mars. Th. Français. *Perkins Warbeck*, par Picard et Mazères. Succès contesté.
1828. Th. de l'Odéon. Les *Ephémères*, trois actes avec prologue et épilogue, par Picard et François Dercy.

Cette liste, fort incomplète, est loin de contenir toutes les œuvres de Picard et son *Théâtre*, publié de 1821 à 1822, in-8°, remplit exactement onze volumes, auquel vint s'ajouter encore le *Théâtre républicain posthume et inédit*, Paris 1832, in-8°.

Picard, académicien et chevalier de la Légion d'honneur, mourut à 60 ans, le 31 décembre 1828, laissant la réputation d'un honnête homme, d'un ami dévoué, d'un excellent mari, d'un tendre père. Une foule considérable suivit sa dépouille. Des discours furent prononcés par Villemain, Casimir Delavigne, Mazères et Cartigny.

Al. Dumas, dans ses *Souvenirs dramatiques*, en fait un portrait peu flatteur : « C'était un petit bossu à l'œil fin, écrit-il, au nez et au menton pointus, le Rigaudin de sa *Maison en loterie* ». Mais il ne faut pas oublier que Picard était hostile au mouvement romantique et qu'il avait conseillé au futur auteur de *Monte-Cristo* de retourner à son bureau.

Picard eut divers domiciles à Paris. Nous citerons entre autres : rue du Mail, 30, 1804; rue du Mail, 13, 1808; rue de Lully, 2, 1810; rue de Chabannais, 9, 1818; rue de Corneille, 1, 1819; rue de l'Observance, 8, 1822-23; rue Jacob, 16, 1824.

On pourra s'étonner à présent comment un si volumineux répertoire — à part trois ou quatre pièces — est tombé de nos jours dans un oubli complet. C'est que Picard, homme de théâtre avant tout, écrivait pour son époque, sans guère se soucier de la postérité, et il est permis de nous demander, à notre tour, combien parmi tant d'œuvres à la mode, pronées par nos critiques actuels, seront encore debout dans cent ans ?

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 300.

— Buste marbre, h. 0 m 70, par Dantan aîné (1838), exposé au salon de 1859 (n° 3171). Le modèle en plâtre fut quelque temps exposé au foyer du public avant 1840.

— M. Iselin a fait un buste de Picard pour l'Académie française (salon de 1859), n° 398.

— Peinture toile, h. 0 m 21, l. 0 m 15, par L.-L. Boilly, père. Gravé par Allais (1821) pour le tome premier des *Œuvres de Picard*, édit. Barba, n° 484.

— Médaille en bronze, par Borrel, père (1832).

PICARD, M^me^ I^re^. — Femme du précédent. Th. Louvois 1797, Th. Français 1799. Voici en quels termes la *Lorgnette de spectacle* l'apprécie en l'an VII : « C'est sans doute son extrême timidité qui l'empêche de développer le talent que nous aimons à lui supposer. Elle joue les rôles de soubrettes et y fait preuve d'intelligence. » Et c'est tout. Décédée en septembre 1815.

PICARD, jeune. — Voici comment l'*Opinion du Parterre* de 1807, s'exprime sur le compte de cet artiste du Th. de l'Impératrice, de la rue de Louvois, alors dirigé par Picard aîné : « Picard le jeune, qui tient l'emploi des valets, a beaucoup plus d'aplomb et d'habitude de la scène que l'on ne pourrait croire, si l'on songe qu'il ne joue la comédie que depuis cinq ou six ans. Il a de la finesse, du mordant, de l'intelligence, de l'effronterie. Le défaut le plus marquant de ce jeune acteur est de n'avoir pas un masque comique; son jeu, toujours sage, devient froid quelquefois. Il a joué très bien le Juif Balthazar dans le *Testament de l'Oncle* et le Directeur dans les *Marionnettes*, pièce de son frère. »

Parmi les pièces créées à la salle Louvois par Picard jeune, nous citerons : la *Petite ville* (rôle du valet pour son début), une *Heure d'absence*, 1801; le *Duel impossible*, la *Suite du Menteur*, en quatre actes, le *Dépit amoureux*, en cinq actes, le *Vieux comédien*, 1803; *Marton et Frontin*, le *Portrait du Duc*, le *Parleur éternel*, les *Filles à marier*, 1805; la *Comédie aux Champs-Elysées*, rôle de Goldoni, les *Marionnettes*, *M. Beaufils*, le *Mari intrigué*, 1806; l'*Avide héritier*, l'*Inconnue*, 1807.

Lorsque son frère aîné fut appelé à la direction de l'Opéra, le 1 novembre de cette année, il ne put lui succéder, atteint déjà d'un mal qui devait l'emporter peu après. Alexandre Duval (v. ce nom) devenu directeur en titre lui offrit, comme compensation, 3000 fr. sur le pot de vin de 12.000 qu'il avait touché.

Picard jeune laissa d'excellents souvenirs dans Strabon de *Démocrite*, M. Pincé du *Tambour nocturne*, le Valet de l'*Esprit follet*, Gros René du *Dépit*, l'Agioteur des *Voyageurs*, M. Patin de l'*Epreuve réciproque*, M. Bouffi dans le *Trésor*, le Montreur de lanterne magique des *Provinciaux à Paris*, etc.

Bibliographie : L'*Almanach pour l'an X*.— Le *Tribunal volatile*. — *Opinion du Parterre*, 1805-1807. — P. Porel et G. Monval, *Histoire de l'Odéon*, t. I.

PICARD, M^me^ Virginie. — Bordeaux 1817-18.

PICARD, M^me^ Elisa Lalau. — Petite nièce de l'auteur de la *Petite ville*, née à Paris. Son père, artiste peintre, partit un matin pour la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Californie, et l'on n'entendit plus parler de lui. Sa mère s'opposait à son admission au Conservatoire. La jeune fille, par un coup de tête, partit pour la Bretagne et débuta à Rennes vers 1849. Angers, Saumur, Toulouse 1852-53, Espagne et Portugal. Retour à Paris vers 1854. Th. de la Tour d'Auvergne. St-Etienne où elle se marie, 1855. Paris, élève de Mme Arnould Plessy. Odéon 1858, emploi des soubrettes. L'année suivante elle faisait une création remarquable dans le *Testament de César Girodot*. Dans les *Mères terribles*, Mme *Aubert*, les *Indifférents* (Mme Simonet), Mme Picard mit en évidence un talent très réel de composition. Elle pouvait alors songer à la Comédie française. La nouvelle direction de Chilly la remplaça par Mme Lambquin (v. ce nom). Retirée chez elle, l'artiste justement froissée attendit qu'on vint la chercher. Les années passèrent. Château-d'Eau, la *Belle affaire*. Ambigu, la *Vagabonde*, février 1872, la *Vénus de Gordes*. 1875 (rôle d'une mégère, la Valbray). Rentrée à l'Odéon : la Comtesse des *Danicheff* (création, 8 janvier 1876). Retirée depuis bien longtemps du théâtre, Mme Elisa Picard habitait Paris en 1910.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 133, 2/8 déc. 1875. Notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, photo en buste, de face, cliché Tourtin aîné.



Mme Elisa PICARD. Cliché Tourtin aîné

PICARD, Mme Vve Annette, née Cousin. — Paris 1852-54, th. du Cirque 1855, Paris 1856-1857, th. du Cirque 1862.

PICARD, J.-B., Alexandre. — Le Havre 1856- 1857, Langres 1858-59, St-Quentin 1860-61, Bourges, Besançon, Tournai, Limoges 1867-1868, Orléans 1869-70.

PICARDEAU, Pierre, Louis. — Né vers 1758. Ambigu 1770-74, Grands Danseurs du Roi 1780, Ambigu 1781-92. Médiocre comédien, d'une bêtise proverbiale. Un moment directeur de l'Ambigu, qu'il administra fort mal. Ayant pris la direction du th. Lyri-comique (ancienne Salle des Délassements), il y joua un mois ou deux d'anciens ouvrages du boulevard dans lesquels il tenait le principal rôle. L'entreprise vécut fort peu (1800).

PICHARD, Mme. — Jolie actrice des Délassements 1796-1800.

PICHAT. — V. Oscar.

PICHET, Eugène. — Dijon 1875, Elbeuf, Rouen, Tours 1878-79, Rouen 1880-82, Le Hâvre 1883, Liége 1884-85, Tours 1886-87. Sa mort, *Rapport* 1890.

PICHON, Mme Antoinette, Virginie. — Nantes 1867-70.

PICHOT, Mme Pélagie. — V. Mme Colbrun.

PICONNET, Mme. — Funambules 1847.

PICOT. — Sous ce nom : Mme *Picot*, Variétés 1822-26 ; *Picot*, Henry, Abraham, Nantes 1867, Opéra, Nouvelle-Orléans, Toulouse 1870-72 ; *Picot*, Jean, Marie, Dunkerque 1900-01, Valenciennes 1902-03. Noyé dans une partie de pêche à La Rochelle, *Rapport* 1905 ; Mme *Picot*, Marie née Deraës, Nancy 1898.

PICOU, Théodore. — Amsterdam 1843, Calais 1845-47.

PIEDURUISSEL. — V. Duruissel.

PIEL, Jacques. — Th. du Panthéon 1843, Rio 1845-54.

PIÉRARD, Mme Elma, Whilson Piérart dite. — Angers 1880, Paris 1881-82, St-Quentin 1883-1885, Amiens, Alger, Paris 1889.

PIERNOLD, Mlle Sarah, Marie. — Odéon 1891-1893, Vaudeville 1893-95, Odéon 1896, Palais-Royal 1897-1901.

PIERRARD, Charles, Edouard. — Lyon 1845-1865.

PIERRE, Mme Juliette, Rose. — Porte-St-Martin 1860-61.

PIERREDET. — Villefranche 1847-48.

PIERRET, André. — Londres 1843.

PIERRON, Eugène, Athanase. — Né le 2 mai 1819, acteur et auteur. Th. Dorsay, th. du Panthéon 1837, Palais-Royal, Odéon 1842. L'*Une pour l'autre*, le *Veuvage*, le *Mari malgré lui*, un *Déshonneur posthume*, les *Ressources de Quinola*, le *Voyage à Pontoise* (succès personnel), le *Tribun de Palerme*, le *Bourgeois grand seigneur*, les *Derniers valets*, la *Main droite et la main gauche* (1842), *Molière à Chambord*, les *Dominos verts*, *Delphine*, le *Corrégidor de Pampelune*, un *Tour de roulettes*, l'*Hameçon de Phénice*, l'*Ecole des princes* (1843), le *Pseudonyme* (1844).

De l'Odéon, Eug. Pierron passa au Gymnase où il débuta le 7 août 1844 dans *Clermont*. Il demeura une année à ce théâtre, puis passa au

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Vaudeville, rôle de Bassompierre dans les *Trois baisers*. Manières distinguées, bonne diction. Il y demeure jusqu'à la fermeture, au commencement de 1848. Il rentra à l'Odéon à la fin de la même année. Puis vint le tour d'une honorable campagne au th. Historique : Cauvignac de la *Guerre des femmes*, *Pauline*, une *Tempête dans un verre d'eau*, *Henri III* (reprise), Gaston du *Capitaine Lajonquière*, le Régent *du Chevalier d'Harmental*. Le 1 janvier 1851, Pierron rentrait à l'Odéon comme artiste et metteur en scène : le *Testament d'un garçon*, les *Contes d'Hoffmann*, les *Familles;* le 19 septembre, il joue un acte en prose dont il est l'auteur, en collaboration avec Ad. Laferrière et H. Auger, *Livre III, chapitre premier*, les *Droits de l'Homme*, les *Marionnettes du docteur* (1851), la *Chasse au lion*, *Marie de Beaumarchais*, *Richelieu*, le *Feuilleton d'Aristophane* (1863). J. Arago lui trouve de la verve, de l'entrain et vante ses feuilletons pleins d'originalité. C'est un talent franc, naturel, fort distingué.

Gaîté 1854-55 : les *Oiseaux de proie*, le *Cordonnier de Crécy*. Gymnase 1856-57. Régisseur général à l'Odéon 1858-64. Médaillé pour services rendus à l'Association des artistes dont il fut membre du Comité et Rapporteur (de 1855 à 60). Eug. Pierron mourut vers 1865.

Biographie : N. Gallois, *Th. de la Gaîté*. Notice. — *Galerie Geoffroy*, t. II. Notice par Philoxène Boyer.

Iconographie : *Galerie Geoffroy*, en pied, de ¾ à droite, dans le *Sergent Frédéric*, grav. par Ch. Geoffroy.



PIERSON, rôle de Sir Rower, des *Anglais supposés*

PIERRON, Mlle. — Th. Comte 1843-48.

PIERSON. — Sous ce nom : Mme *Pierson*, Cassel 1766-71 ; *Pierson*, comédien charmant, danseur original, utile, indispensable à la Porte-St-Martin 1819 et années suivantes. Premier comique 1825-30. Iconographie : Coll. Martinet, n° 427, Blaizot de la *Pie voleuse;* n° 428, Sir Rower des *Anglais supposés;* n° 429, Dodinet de une *Journée au camp;* n° 431, Marcel de la *Famille d'Anglade;* n° 433, Babilas de la *Vallée du torrent;* n° 438, M. Zéphir dans les *Deux Philiberts;* n° 439, dans le *Sergent polonais;* n° 441, Doublemain dans le *Petit St-Jean;* n° 445, dans le ballet *Suzanne:* n° 449, dans *Almaviva et Rosine;* n° 461, rôle de Pierre Flimann dans le *Bourgmestre de Saardam;* Mme *Pierson*, sa femme, danseuse très gracieuse, de toute petite taille, Porte-St-Martin 1819, Stuttgart 1825. Iconographie : Coll. Martinet, n° 440, rôle de Félix dans les *Ecoliers en vacances;* n° 449, rôle de Suzanne dans *Almaviva et Rosine;* Mme *Pierson*, F., U. née Mahieu, veuve en 1850, 63 ans, 186 fr. de pension à Paris. Sa mort, *Rapport* 1860 ; *Pierson*, Louis, Bruxelles 1854-61, Paris 1862-64 ; Mme *Pierson*, Augustine, Buenos-Ayres 1872-74.

PIFAU, Mme Vve. — 77 ans en 1850, 186 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1857.

PIGEON, Mme Marie, Joséphine, Isabelle Coste. — Th. Historique 1877-80, Paris, Bucarest, Paris, Variétés 1887-88.

PILLARD ou Pilliard, Mme Noémie, Cécile. — Tournai 1845-47, Aix 1850.

PILLIARD, Auguste, Louis, Adrien. — Aix 1847-50, Variétés 1852, Toulon, Genève 1854-1855, Toulon, Marseille, Paris 1865, Marseille 1867-73.

PILLOY. — V. Ozy.

PIN. — Nom d'un débutant à la Comédie-Française 1766.

PINCON ou Pinçon. — Sous ce nom : *Pincon*, Jean, Pierre, 77 ans, 50 ans de th., 120 fr. de pension, Bruxelles 1845 ; Mme Vve *Pincon*, infirme, 71 ans, 1846 pension 80 fr., 1848, pension 200 fr. Sa mort, *Rapport* 1860 ; Mme *Pincon*, Louise née Legrand, St-Etienne 1852-53, Nantes 1854, Strasbourg 1855-61. En 1852, 74 ans, 200 fr. de pension.

PINEL, Georges. — Maître écrivain et acteur à l'Illustre-Théâtre 1643.

PINEL, Mlle Anne. — Femme de Rozange, tous deux comédiens de M. le Prince 1667. (Eud. Soulié, *Recherches sur Molière*, p. 35. Campardon, *Pièces nouvelles sur Molière.*) Pourrait bien être la fille de Georges Pinel mentionné plus haut.

PINELLE, Francisque. — Ambigu 1850, Paris 1852, Lisbonne 1853-54, th. du Cirque 1855-56, Lille 1857-59.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

PINET. — V. Mme Molé, v. Ferdinand.

PINGRAY, Mme, femme Sauvray. — St-Quentin 1845.

PINGUET, Mme Lucile née Berthe Nobert. — Palais-Royal 1898-1900.

PINSART. — Troisième rôle, Cassel 1778-82.

PINTEUX, Mme Louise, Armandine. — Ambigu 1859-71.

PIQUET. — Sous ce nom : *Piquet*, Alphonse, Désiré, Alger 1853-54, Bordeaux 1855-57 ; Mme *Piquet*, Joséphine née Mocq, Alger 1853-1854, Bordeaux 1855-62; Mlle *Piquet*, Blanche, Paris 1853-60, Lyon 1861-67.

PIQUOT, Mme. — Variétés 1819.

PIRARD, Nicolas, Joseph. — Liège 1880-82.

PIRONIN, Mlle Constance, Héloïse, Marie. — Moscou 1847-73.

PISSOT, Mlle Olivia, Aristida. — Narbonne 1889-91.

PITEL, Henri, Sieur de Longchamps. — Comédien de M. le Prince en 1683, était le frère de Beauval (v. ce nom). Il figurait au mariage de Louise Pitel, une des filles de Beauval, le 16 janvier 1683, et s'y qualifiait Officier de M. le Prince. V. Beaubourg. V. Longchamps.

PITOU. — Th. Molière 1792.

PITRAT, M. Etienne et Mme née Ternaux. — Beaumarchais 1845.

PITRON, Mlle Marie, Julie, Elisabeth. — Variétés 1845-49, La Haye 1852-57.

PITROT. — Sous ce nom : Mlle *Pitrot*, débuta à la Comédie-Française en 1775, Versailles, troupe Montansier ; *Pitrot*, Angers 1802 ; Mme *Pitrot*, femme Forgeot, Angers 1802 ; *Pitrot*, débute au Gymnase 1821, Vaudeville 1821-25. Iconographie : En pied, cost. de th., de profil à droite, rôle de Don Mendoze dans la *Parisienne en Espagne*, dess. par A. Coln, lith. C. Motte.

PITTER, Mlle Henriette, Georgette Pitre dite. — Folies 1886, Nouveautés 1887-90.

PIVART, Mme Nathalie. — Rouen 1854-55, th. du Cirque 1856, th. du Luxembourg 1857-59.

PIZZERA, Joseph. — Lyon 1849-57, th. du Cirque 1861.

PIZZERRE. — Th. Patriotique 1792.

PLACE, Mme Caroline. — St-Pétersbourg 1860-65.

PLACIDE, Mme. — Mime au th. des Acrobates Saqui 1822.

PLADYS, Louis, François. — Angers 1862, Calais 1867, Paris 1868, Dunkerque 1869-83. Sa mort, *Rapport* 1885, survenue à l'âge de 81 ans. Il était titulaire depuis 1883 de la pension Cazot, 200 fr.

PLAIN, Eugène, Léopold, Alfred. — Rouen 1875, Dijon, Nantes, Lyon, Bordeaux 1880-84, Liége, Gand, Montpellier 1890, Nîmes, Avignon, Lyon, Grenoble, 1898, Nîmes, Aix 1902. Sa mort, *Rapport* 1904.

PLAISANCE. — Toulouse 1793.

PLANAT. — V. Mme Arnault-Naptal.

PLANCHARD, Mme Marie. — Montparnasse 1860-64.

PLANCHER. — V. Valcour.

PLANÇON, Charles, Urbain. — Gaîté 1822-26, Rouen 1848-61, Paris 1862-73. En 1866, 71 ans, 37 ans de th., 300 fr. de pension.

PLANTÉ. — Sous ce nom : *Planté*, père, Bruxelles 1743, 1200 florins d'appointements, Cassel 1765-85. Pendant 20 ans, Planté père fut l'âme du th. de Cassel. Il jouait avec talent les rois, les pères et chantait même quelques rôles d'opéra. Il était en outre régisseur. En 1784, il avait voulu se retirer en France, on le rappela. Il ne partit de la cour qu'à la mort du souverain. Sa femme, sa fille, ses deux fils figuraient dans les ballets. L'aîné, Cassel 1765-78. Le cadet 1776-77 ; *Planté*, raisonneur, Toulouse 1793 ; Mlle *Planté*, jeune actrice de l'Ambigu 1801 ; on lui reproche une certaine raideur et un ton déclamatoire ; *Planté*, Eugène, Ferdinand, Bagnères 1857-58, Pithiviers 1865-69.

PLANTIER, Mme Hermance née Boyeldieu. — Constantinople 1887-88.

PLANTON. — Débuta à la Comédie-Française en 1802 et 1814.

PLATEL. — Sous ce nom : *Platel*, Ambigu 1803, « petit niais sans gaîté ni physique » ; *Platel*, Chambéry 1852 ; *Platel*, Eugène, Bordeaux 1859.

PLAY, Mme Julia. — Lyon 1879-80, Lausanne 1881, Liège 1882, Bruxelles 1883-86, St-Pétersbourg 1887.

PLÉBINS. — Plutôt artiste de café-concert, bien qu'il ait paru aux Folies-Dramatiques. Sa femme était connue au théâtre sous le nom de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Debério. La mort de Plebins fut annoncée au *Rapport* de 1910.

PLESSIS, Henri, Louis. — Né en 1839, curieux type qui relève plutôt de la grande bohême. Grand beau garçon, insouciant, léger, doué de l'esprit de gavroche, chauvin par dessus le marché. Tour à tour soldat, puis envoyé aux bataillons d'Afrique, tambour-major pendant la guerre, Plessis doué d'un aplomb phénoménal se montrait sous des aspects multiples, imitant Napoléon et tous les généraux de l'Empire, jouait de la canne, du tambour, puis lançait au public son légendaire : « Et c'est pas fini ! » Et cependant cet excentrique avait su amasser une petite aisance. En 1906, il avait reçu la pension de 500 fr. de la Société ; il s'était retiré à Vincennes, 138, rue de Paris. Lorsque son camarade Paulus tomba dans la misère, ce fut lui qui l'aida discrètement. Plessis mourut dans ses bras (*Rapport* 1908). Henri Plessis avait épousé Marie Poirrier, décédée également à Vincennes dans sa 53e année, le 11 nov. 1904.

PLESSIS, Mme. — V. Arnould.

PLET, Emile, Louis. — Gaîté 1871-72. Fondateur du th. Miniature (de marionnettes) dans l'ancien local du th. Séraphin au passage Jouffroy. Janvier 1873, Gymnase. Connu par ses imitations. Devenu directeur du casino d'Houlgate, Plet décéda le 9 juin 1896, 12, rue de Bretagne, Asnières, à 49 ans, laissant une veuve et deux enfants. Inhumation à Asnières.

PLOQUIN. — Limoges 1843-45.

PLOTON. — Th. du Château-d'Eau et Ambigu, où il devint régisseur. Ploton créa dans l'*Assommoir* le rôle du « Mastroquet ». Le *Figaro*, du 3 décembre 1910, annonça la mort de Ploton survenue à l'âge de 71 ans, dans la maison de retraite Rossini.

PLUCHE, Mme Anna. — Moscou 1850-52, Paris 1853-60.

PLUM, Alfred. — Th. Beaumarchais 1852, Paris 1853-55, Délass. com. 1856, Folies 1857-1861, Paris 1862-72.

PLUNKETT (de). — V. Fleury.

PLUQUE, Mlle Estelle. — Palais-Royal 1845-1847, Délass. com. 1848.

POCQUET, Louis. — Calais 1897-99.

POIGNANT, Jean, dit l'*Abbé de la lune*. — Septembre 1562, Jean Poignant, dit l'Abbé de la lune, et ses compagnons, joueurs de tragédies, moralitez et farces, avaient des « lettres de permission » du Roi, leur donnant le droit de jouer dans toutes les villes, bourgs et bourgades. Ils n'en furent pas moins reçus assez rudement par les échevins d'Amiens qui prétendaient être maîtres chez eux et ne les autorisèrent qu'à contre-cœur et par respect pour le « Seigneur Roi ». — Petit de Julleville, *Mystères*, t. I, page 360.

POINET, Germain, Alexandre. — Château-d'Eau 1873-75, Variétés 1876-78.

POIRIER. — Sous ce nom : *Poirier*, jeune premier, Amsterdam et La Haye 1822 ; *Poirier*, Tours 1829, Rennes 1833. Sans doute un des deux suivants : *Poirier*, père, Mâcon 1843-47 ; *Poirier*, fils, Charles, Irenée, comique, Dijon 1843, Lyon 1845-52, Marseille 1853-1855, th. du Cirque 1856-57, le *Diable d'argent*, Palais-Royal 1857-67, Bouffes 1868-72, Paris 1873. En 1873, 60 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1875. Homme de cœur et de dévouement : Mme *Poirier*, Justine née Astruc, Dijon 1843, Lyon 1845-59 ; Mme *Poirier*, Adèle, Nantes 1843, Metz 1845 ; Mme *Poirier*, Estelle, Mons 1861-63 ; *Poirier*, Alfred, Léon, th. St-Pierre 1867-69, Dunkerque 1871-1873 ; Mme *Poirier*, Aimée Sagot, Laure Ferrally, Brest 1877-81.

POISSENOT, Mme Esther, Marie. — Avignon 1880-82, Anvers 1883-84, La Haye 1885, Dijon 1886, Anvers 1887-90.

POISSON, père, Raymond dit de Belleroche. — Né à Paris vers 1630, d'un père mathématicien ; époux de Victoire Guérin, puis de Catherine Le Roy, veuve Jean Vollet (ou Vallet).

Raymond Poisson fut d'abord élève en chirurgie. Nous lisons dans ses *Œuvres*, Paris, in-12, 1679 (épître familière au Vicomte de xxx) :

> « Nous fûmes donc sans page ny laquais,
> Chez mon père, auprès du palais,
> Qui logeoit au cinquième étage,
> Ne pouvant monter davantage,
> Car sa chambre étoit le grenier...
> Cependant, je vous y saignay
> Et je crois que je vous tiray
> Dans une petite terrine
> Trois poillettes de sang d'agneau. »

Jal *(Dict. critique)*, avoue avoir cherché le baptistaire de Raymond dans tous les registres des quinze paroisses anciennes de la Cité, de 1625 à 1635, et ne l'avoir pas trouvé. Titon du Tillet dit qu'il perdit son père « étant encore très jeune », et que M. le Duc de Créqui (Charles III, prince de Poix), premier Gentilhomme de la Chambre, lui servit en quelque sorte de père. Plus tard, dans un billet au Duc, Raymond s'intitulait « un vieux domestique de sa maison ».

Poisson père commença sa carrière dramatique en s'engageant dans des troupes de campagne. En 1654, il était à Toulon, où lui naquit un fils qui eut pour parrain un Colbert (pas le grand Jean-Baptiste), Charles, marquis de Croissy. C'est Raymond lui-même qui prend

EFERUS - Recherches & Classification numériques

soin de nous l'apprendre dans la lettre qu'il écrivit plus tard au Ministre pour l'intéresser au sort du petit employé « d'un bureau lointain des aydes » qui gagnait six cents livres d'appointements :

« En l'an 54, il naquit à Toulon
Un garçon qui me croit son père ;
L'on baptisa là ce garçon,
Et lors, Monseigneur votre frère
Daigna l'honorer de son nom... »

M. G. Monval relève cependant la présence de Raymond Poisson à l'hôtel de Bourgogne dès 1652. Pendant 32 ans, Poisson démontra un talent supérieur dans les rôles comiques, mais il attacha surtout son nom à une invention qui fut sienne : le type de *Crispin*.

Lemazurier s'est demandé où Poisson avait rencontré les originaux d'après lesquels il établit ce personnage et croit qu'il en conçut l'idée en voyant, dans les provinces méridionales de France, les miquelets espagnols déserteurs qui se mettaient au service des personnes riches en qualité de valets. Ce qui expliquerait le costume : chapeau rond, fraise, justaucorps noir à basques courtes, ceinture de cuir jaune avec grande boucle de cuivre et manteau noir. Les moustaches, l'épée, les bottes ou guêtres sont d'un soldat espagnol de cette époque. De plus, Raymond Poisson bredouillait. Ce défaut devint une grâce dans cet emploi. Quant à sa bouche, nous savons qu'elle était fort grande par les allusions que l'on ne manquait d'y faire dans les pièces où il jouait :



Raymond POISSON, d'ap.-Netscher

Pour mon visage, il a, sans être trop farouche,
Quelque chose de grand.
— Oui, monsieur, c'est la bouche,

répond un autre personnage. (La *Femme juge et partie*). Ou encore dans le *Deuil :*

« Je vous réponds, monsieur, d'une bouche aussi large », dit Crispin. Palaprat, dans la *Préface* de ses œuvres, déclare que Molière enviait le naturel parfait de Poisson. Plein d'esprit d'à propos, Raymond Poisson était connu de toute la Cour et particulièrement de Louis XIV qui lui donna souvent des marques de sa libéralité. Un jour, Poisson lui ayant envoyé des *Stances* dans lesquelles il déclarait comiquement qu'il était obligé de verser chaque année 1000 livres à la Bellerose pour sa retraite et qu'il avait six enfants, le Roi lui accorda une pension de 400 livres et fit réduire la pension de la Bellerose à 600 livres, ainsi que le prouve l'arrêt du Conseil, en date du 28 juillet 1670 (Arch. nationales E, 1756, pièce publiée par Em. Campardon, les *Comédiens du roi*).

On connaît encore de Raymond Poisson une pièce de vers qu'il adressa au duc de Créqui, avant la première représentation de la *Mère Coquette*, de Quinault (octobre 1665) dans le but d'obtenir un habit. Ces deux poésies ont été reproduites par Lemazurier. Quant à ses pièces de théâtre, au nombre de onze, le ton en est généralement assez trivial. Ce sont *Lubin* ou le *Sot vengé*, un acte en vers, 1652 ; le *Baron de la Crasse*, un acte, 1662 ; le *Fou raisonnable*, 1664 ; l'*Après souper des Auberges*, un acte ; le *Poète basque*, un acte, 1668 ; les *Faux moscovites*, un acte, 1668 ; les *Femmes coquettes*, cinq actes en vers, 1670 ; la *Hollande malade*, un acte, 1672 ; le *Cocu battu et content*, 1672 ; les *Fous divertissants*, trois actes en vers, 1680 ; le *Bon soldat*, réduction de ces trois actes, un acte en vers, publié en 1691, un an après sa mort.

Conservé lors de la jonction des troupes en 1680, au théâtre de Guénégaud, Raymond Poisson se retira le 1er avril 1685 à Charenton-St-Maurice, puis à Nanterre. Il mourut à Paris, rue St-Denis, le 9 mai 1690, sur la paroisse St-Sauveur où il fut enterré. On dit que le roi regretta sa perte.

Raymond Poisson avait épousé Victoire Guérin (v. plus loin Mlle Poisson), qui mourut le 17 sept. 1678. Quatre mois plus tard, il conduisait à l'autel une de ses voisines, Catherine Le Roy, veuve d'un sieur Jean Vollet ou Vallet (17 janv. 1679). Des six enfants, dont il se parait devant le roi, nous savons que Paul Poisson (v. ce nom) lui succéda dans tous ses rôles et que Poisson de Grandville, son cadet fut comédien à l'étranger (v. plus loin).

Louise et Victoire furent également comédiennes. Elles se marièrent le même jour, 27 avril 1671, à St-Sauveur, Louise au comédien Jean Juvenon dit Latuillerie, Victoire au comédien Nicolas Dorné dit Dauvilliers et prirent au théâtre les noms de Mlle Latuillerie et

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mlle Dauvilliers (v. ces noms). Marie Poisson épousa à St-Sauveur, le 2 sept. 1676, Cuvillier, valet de chambre du roi et le contrat fut passé en présence du roi, de la reine, du dauphin et de toute la famille royale. Marie-Angélique épousa Jean Quentin, barbier, à Paris. Enfin Raymond Poisson nous a décrit plaisamment sa maison de campagne, composée de deux chambres avec cabinet et un petit enclos. Il n'était pas riche, avait beaucoup d'enfants, aimait le plaisir et la bonne chère. Ce fut un joyeux compagnon.

Biographie : Lemazurier, *Gal. historique*, t. I. — Jal, *Dict. critique*.

Iconographie : Musée de la Comédie française. Catal. Monval, nº 150, *Tableau des farceurs*, en Crispin, gravé avec sixain (H. Bonnart), avec quatrain (Jollain, l'aîné). Nº 152, en Crispin, peinture h. 0 m 45, l. 0 m 35 (rentoilé), par G. Netscher, offert par M. Martignon en 1843, gravé par G. Edelinck, avec neuf vers. Nº 380, statuette en biscuit de Sèvres, en Crispin, h. 0 m 30.

— Peinture, petit ovale, par Cl. Lefebvre, grav. de J. Gole, d'après Netscher, à la manière noire. Reproduite en estampes populaires.

POISSON, Mlle Victoire Guérin. — Qui n'était pas la fille de Victor Guérin dit Gros Guillaume, fut la première femme du précédent et actrice de l'hôtel de Bourgogne. C'est d'elle dont Loret disait :

> Poisson et Brécourt, confidentes,
> Font des mieux et sont très brillantes.

Son nom se trouve sur la liste de troupe de juillet 1673. Elle mourut le 17 sept. 1678, rue Pavée-St-Sauveur.

POISSON, fils, *Paul*, Jean, Jules. — Fils des précédents, époux de Marie, Angélique Gassot-Ducroisy, naquit à Paris en 1658, fut portemanteau de S. A. R. Monsieur, frère unique du roi. Mais il ne débuta à l'hôtel de Bourgogne qu'en 1686, un an après la retraite de son père dont il reprit tous les rôles, sans oublier le bredouillement qui avait rendu populaire l'illustre auteur de ses jours. Cette particularité est constatée par tous les auteurs contemporains et notamment par Regnard dans sa *Critique du Légataire*.

Paul Poisson fils passa trente-quatre années au théâtre et joua d'original le Marquis du *Joueur*, Crispin du *Légataire*, des *Folies amoureuses* et du *Roi de Cocagne*. Retiré une première fois le 16 décembre 1711, il fut rappelé par la Duchesse de Berry, alors chargée de l'administration de la Comédie, et sa rentrée eut lieu le 20 octobre 1715. Sa retraite définitive fut enfin fixée au 1 avril 1724, jour de la clôture, avec la pension ordinaire de 1000 livres. Mais sa réputation était si grande, que le jeune Louis XV voulut le revoir encore une fois sur la scène. Il y remonta, par ordre, le 23 mars 1729, dans le rôle de M. Jourdain du *Bourgeois Gentilhomme*, un de ses meilleurs.

Paul Poisson vécut encore six ans auprès de sa femme, à St-Germain-en-Laye, où il mourut le 28 décembre 1735 et où il fut inhumé dans le cimetière de cette ville. De ses cinq enfants, nous aurons à nous occuper plus loin de Philippe et de François-Arnould. De ses trois filles, l'aînée épousa un gentilhomme espagnol, D.-Gabriel de Gomez, et écrivit quelques tragédies dont trois furent représentées au Théâtre français de 1714 à 1717.

Em. Campardon a publié *(Comédiens du roi)* une plainte rendue par Paul Poisson contre son camarade Etienne Baron qui l'avait insulté et menacé de sa canne (4 juillet 1701). Et Jal *(Dict. critique)* nous apprend que la Comédie française a, dans ses archives, deux lettres de Paul Poisson : la première en date du 28 octobre 1703 demande une promulgation de congé pour liquider des affaires personnelles ; la seconde en date du 1 avril 1704, ayant tué accidentellement un individu (sans vengeance, ni haine, ajoute-t-il) il sollicite de ses camarades un poste pour la malheureuse veuve de sa victime involontaire.

En 1696, selon la mode de l'époque, Paul Poisson s'était fait régler des armoiries qu'il eut l'autorisation de porter : « Parti au premier d'azur, à un soleil d'or en chef, et, en pointe, un rocher de sable, la pointe du rocher couvrant la moitié du soleil, et au deuxième de gueules à un lion d'argent, et en chef d'azur chargé de trois étoiles d'or. » (Bibl. nat. ms. Armorial de Paris.)

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — Jal, *Dict. critique*.

Iconographie : On ne connaît pas de portrait que l'on puisse absolument déclarer comme de Paul Poisson. On croit seulement le reconnaître dans des dessins de Watteau et de Boucher.

POISSON, Mlle Marie, *Angélique* Gassot dite Du Croisy. — Fille des Du Croisy (v. ce nom) et femme de Paul Poisson. Née en 1657, joua les rôles d'enfants au th. du Palais-Royal, chez Molière, en 1671. Elle fut l'une des Grâces de *Psyché*. Admise comme sociétaire au th. Guénégaud le 3 mai 1673, conservée à la réunion de 1680, on sait qu'elle joua deux rôles de confidentes dans *Zaïde* et dans *Oreste*, en 1681. Puis, quittant le nom d'*Angélique*, elle apparaît sous celui de son mari à la rentrée de Pâques 1685. Retraitée le 19 avril 1694, elle mourut à St-Germain-en-Laye, le 12 décembre 1756. Elle avait donc 99 ans.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

POISSON, cadet, de Grandville. — Fils de Raymond et par conséquent, frère cadet de Paul. Il débuta à la Comédie le 8 février 1694 par le rôle de Scapin de l'*Esprit follet*, ne fut

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pas reçu et passa dans la troupe française entretenue par l'électeur de Saxe, roi de Pologne, où il mourut.

POISSON, petit-fils, Philippe. — C'est-à-dire petit-fils de Raymond et fils aîné de Paul. Né à Paris le 8 février 1682. Il débuta à la Comédie le 4 août 1700, puis le 20 décembre 1704, et fut reçu le 28 pour les seconds rôles dans les deux genres. Mais quoiqu'il eut une belle figure et un talent assez passable, le peu de goût qu'il avait pour son état lui fit demander sa retraite à l'époque où son père prit la sienne pour la première fois, 16 décembre 1711.

Tous deux y rentrèrent le 20 octobre 1715, mais Philippe se retira définitivement le 14 avril 1722, avec la pension de 1000 livres. Ce comédien malgré lui avait cependant joué d'original les rôles d'Arsame de *Rhadamiste*, Joas d'*Absalon*, Abner dans *Athalie*, Dorante dans la *Réconciliation normande*, Eraste dans l'*Ecole des amants*, Apollon dans *Momus fabuliste*, Antiochus dans les *Machabées*, Proculus dans *Romulus*, et Philippe Poisson écrivait à ses heures.

Ses comédies, au nombre de sept, furent rassemblées en deux volumes et trois autres petites pièces furent éditées séparément. Il mourut célibataire au Château neuf de St-Germain-en-Laye, le 5 août 1743. Em. Campardon a publié (les *Comédiens du roi*) un document concernant Philippe Poisson, signé du Duc de la Trémoille, premier gentilhomme de la Chambre, l'autorisant à jouer certains rôles, mais sans avoir droit à une indemnité (17 avril 1700). Certains prétendent que sa comédie en un acte, l'*Actrice nouvelle*, visait la Lecouvreur. Lemazurier, lui, n'y trouve aucune allusion (?).

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

Iconographie : Peinture, par A. Grimon, 1732 (vente Roxard de LaSalle, de Nancy, 1881, n° 17).

POISSON, de Roinville, François, *Arnould*. — Fils cadet de Paul et frère de Phillippe, était né à Paris, rue du Four, vis-à-vis de la rue Princesse, le 15 mars 1696. Mais tandis que leur père avait voulu faire de l'aîné un comédien malgré lui, il voulut faire du cadet, qui voulait être comédien, un militaire.

Lieutenant d'infanterie, Arnould se dégoûta bientôt du service, le quitta malgré sa famille et s'engagea dans une troupe de campagne où il voulut jouer les rôles qui avaient illustré son grand'père et son père. Venu secrètement à Paris, il sollicita en sous-main un ordre de début. A peine instruit de ce fait, Paul Poisson se rendit chez le Duc d'Aumont, premier gentilhomme de la Chambre, pour le prier de refuser à son fils un tel ordre. Le jeune homme ne se découragea pas; il fit intervenir un ami de son père qui consentit enfin à l'entendre dans un rôle qu'il indiqua lui-même : Sosie d'*Amphytrion*. Réconciliation et début le 21 mai 1722. Le débutant, que le père jugeait naguère incapable, avait de la vivacité, du naturel et beaucoup des qualités de Raymond et de Paul. Il fut reçu sociétaire le 1 juillet 1725. Petit, fort laid, assez mal tourné, possédant le bredouillement traditionnel dans sa famille, on eût pu croire, en effet, qu'il n'avait rien pour le théâtre; mais sa figure était si comique, son jeu si naïf, si naturel, que le public le voyait toujours avec le plus grand plaisir.

Arnould Poisson joua avec grand succès *M. De Pourceaugnac*, *D. Japhet d'Arménie*, la *Mère coquette* (le marquis), la *Femme juge et partie* (Bernadille), *Jodelet maître et valet*, *Jodelet prince*, le *Roi de Cocagne*, *Turcaret*, tous les rôles de Crispins du répertoire. Lemazurier fait remarquer qu'Arnould avait d'autant plus de mérite à bien jouer ces rôles qu'il n'y avait jamais vu son aïeul, mort avant sa naissance, et fort peu son père retiré deux fois du théâtre. Sur la fin de sa carrière, on lui reprochait de s'enivrer, d'où la perte de sa mémoire. Il mourut à Paris le 25 août 1753.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

Iconographie : Peinture, en Crispin, par Geuslain, Salon de 1737.

POISSON, M^lle^ Marie Catillon. — Femme du précédent, née vers 1706, début 10 novembre 1730 par le rôle d'Hermione dans *Andromaque*, admise à l'essai, retirée le 15 décembre 1732. Rentrée le 3 mai 1736, rôles de Chimène du *Cid* et d'Hortense du *Florentin*. Reçue le 8 août suivant. Retirée définitivement le 3 juillet 1741 avec la pension de 1000 livres. Morte le 10 avril 1762. Ce fut la dernière des *Poisson*.

Samson de la Comédie française a écrit et fait représenter une fort jolie comédie sous le nom de la *Famille Poisson*.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

POISSON. — V. Dauvilliers, v. Latuillerie.

POISSONNIER, M^me^ Marie née St-Pierre. — Lyon 1854-59.

POISTEAU, M. et M^me^. — Th. du Panthéon 1843.

POITEVIN. — Sous ce nom : M^me^ *Poitevin*, premier rôle et mère noble, Bordeaux 1825.

POITTEVIN, M^me^ Camille. — On annonce sa mort en 1855.

POIZARD, Pierre, Barthélemy. — Th. de la Renaissance, jeune premier aux Délass. com. 1843-47, Paris 1852-59.

POLLET. — Sous ce nom : *Pollet*, Gabriel, Antoine, Vienne 1854-55, Paris 1856-57; M^me^ *Pollet*, (v. Jouvante); M. et M^me^ *Pollet*, th. Montparnasse 1886.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

POLLIN, Germain. — Tournai 1845-48. En 1852, 74 ans, 186 fr. de pension. Dieppe, Paris 1853-55.

POLYART, Mme. — Turin 1860.

POMMARD, Mme Grelé. — En 1896, 61 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension,

POMPÉE, Jean, Etienne, Bernard Lecat dit. — Premier acteur du th. des Associés en 1787. Brazier dans son *Histoires des Petits Théâtres*, nous raconte la façon dont Sallé, le directeur de ce spectacle, annonçait le *Grand Festin de pierre* ou l'*Athée foudroyé :* « Prrrrenez vos billets!... M. Pompée jouera ce soir avec toute sa garde-robe... Faites voir l'habit du premier acte! Entrez! Entrez! M. Pompée changera douze fois de costumes. Il enlèvera la fille du Commandeur avec une veste à brandebourgs et sera foudroyé avec un habit à paillettes! » Pompée avait épousé une demoiselle Marie Sollange. Th. Patriotique 1792-93.

PONCET, Mme. — Cassel 1769-70.

PONCET, Mme Marie, Louise. — Tournai 1887, Avignon, Constantine, Béziers 1891-93.

PONCHARD, Charles, Marie, Auguste. — On sera étonné de trouver ici le nom de Ponchard, et cependant ce musicien distingué, ce professeur éminent, avait été *comédien* avant de suivre la carrière du chant. Digne fils de son père, chanteur de mérite, vrai gentilhomme par son éducation, sa tenue, la courtoisie de ses manières, Charles Ponchard avait débuté au th. Français où il était pensionnaire en 1845. Puis il quitta la Comédie pour l'Opéra et l'Opéra-Comique où il passa — dans ce dernier théâtre seulement — 45 ans de sa vie comme artiste ou régisseur général de la scène, ne renonçant à chanter que vers la fin de sa carrière. Il avait été, en outre, pendant près de 20 ans, membre du Comité de l'Association des artistes. Officier d'Académie en 1878 et de l'Instruction publique en 1885, Chevalier de la Légion d'honneur en 1890. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1891. Ponchard fut inhumé au Père-Lachaise, où M. Halanzier prononça un éloquent discours en présence d'une affluence considérable.

PONGY, Ulysse.— Marseille 1901-03. Sa mort, *Rapport* 1906.

PONNET. — Sous ce nom : Mme *Ponnet*, premier rôle à Genève 1835-47; *Ponnet*, libraire à Lyon et troisième rôle au th. des Célestins 1843-47. Berthelier (v. ce nom) fut commis chez Ponnet en 1844.

PONS, Bernard. — Nantes 1866, Toulouse 1867, Bordeaux 1868, Bruxelles 1869-72.

PONS, Mlle Henriette, Marie, Antoinette. — Montpellier 1883, Mostaganem 1884, Tunis 1885, Toulon, Cherbourg, Tunis, Rennes 1892, Toulon, Bône 1894-97.

PONSIN, Constant. — Th. Comte 1845-47.

PONSIN, Mlle Adélaïde, *Zélia*. — Femme d'Henri Provost fils (1870), mort caissier de la Comédie-Française, était née à Paris le 12 mai 1843. Elle venait donc d'avoir ses dix-sept ans lorsqu'elle obtint au Conservatoire, en juillet 1860, un premier accessit de tragédie et un premier prix de comédie (rôle de Sylvia dans le *Jeu de l'amour et du hasard*).



Mme PONSIN (Provost). Cliché Nadar

La jeune élève de Provost, immédiatement engagée à la Comédie, débuta le 24 août 1860, dans l'emploi des jeunes coquettes. Puis, indépendamment du répertoire, où elle eut la part la plus large, vinrent les créations dans la *Considération* (1860), *Corneille à la butte St-Roch* (1862), la *Volonté* (1864), l'*Œillet blanc*, le *Supplice d'une femme*, la *Pomme* (1865). le *Lion amoureux*, *Gringoire* (1866), *Galilée*, Mme *Desroches* (1867), la *Revanche d'Iris* (1868), les *Faux ménages* (1869), *Christiane* (1871), l'*Autre motif* (1872), la *Grand'maman* (1875), les *Fourchambault* (1878).

Sociétaire le 1 juillet 1866, Mlle Ponsin affligée d'un embonpoint précoce, changea peu à peu son genre. Laissant les jeunes coquettes, elle aborda résolument les soubrettes, faisant toujours preuve d'une bonne humeur charmante. Elle osa même toucher aux duègnes, à moins de quarante ans, puisque le 7 décembre 1879 elle reprenait le rôle de Mme Dupuis dans le *Village*. Atteinte cette année même d'une violente maladie de cœur, elle fut contrainte à prendre sa retraite le 1 janvier 1881. Cette sympathique artiste dont les débuts avaient été si faciles, puis tout à coup entravés par l'obésité, conséquence sans doute de l'affection qui la minait, fut cependant par contraste, le type de la comédienne appétissante, pleine de vie et de santé. Elle mourut à Paris le 8 septembre 1885 et fut inhumée au cimetière de Nevers,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

léguant au Conservatoire une somme de 12.000 francs pour fonder un prix annuel de 435 francs en faveur de l'élève la plus méritante dans la classe de déclamation. En 1870, Mme Provost-Ponsin avait fait partie de l'ambulance du Th. français et y avait soigné les blessés. En 1873, M. Honoré Arnoul, secrétaire de la Société d'encouragement au bien, la citait comme faisant le bien sans bruit, modestement, gratuitement, et lui décernait une médaille d'honneur.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 337, 30 oct.-5 nov. 1879. Notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 337.

— *Paris-Théâtre*, photo, cliché Nadar, demi-corps, rôle de Mme Fourchambault.

— Musée de la Comédie française. Catal. Monval, n° 186. — Pastel, h. 0m82, l. 0m63, par E. Giraud, 1872.

— Dessin, par J.-E. Saintin (Salon de 1874).

PONT-ALAIS, de, Jean de l'Espine, dit Songecreux. — Le plus fameux comédien du XVIe siècle « chef et maistre des joueurs de moralitez et farces à Paris » lesquelles se récitaient publiquement « sur eschaffaut » en la dite ville.

Qu'est-ce d'abord que ce nom de Pont-Alais? Le Pont des Alles ou Pont Alais, qui ne fut démoli qu'en 1719 (Fournier, *Variétés historiques*, t. III, p. 142) était un pont jeté sur un égoût, près de la pointe Saint-Eustache. Lorsqu'en 1512, ce bouffon obtint un rôle dans la sottie de Gringoire, le *Jeu du Prince des sots*, on suppose qu'il joua celui du « Seigneur de Pontalais ». Il faut se rappeler que la pièce était jouée aux Halles. (V. Petit de Julleville, les *Comédiens en France au moyen-âge*, p. 168.)

En 1515, Pont-Alais joue diverses « moralitez » devant le Duc de Lorraine, à Neufchâteau, et reçoit quarante livres de gratification.

En 1516, il est arrêté avec Jehan Seroc et Jacques le Basochien, conduit à Amboise, devant le Roi, et emprisonné à Blois, pour avoir joué la Reine sous les traits de la Mère-Sotte. Relâché l'année suivante, il parcourt les provinces.

En 1519, il passe vingt-quatre jours à Nancy, jouant « farces et autres choses » et reçoit 80 francs du Duc de Lorraine.

En 1523, il passe le carnaval à Bar.

En 1524, il égaie, dans la même ville, les fêtes données à l'occasion du baptême du petit prince Nicolas. « La feste étoit esjouie par Songe-creux et ses enfants, Mal-me-sert, Poud'acquest et Rien-ne-vault, qui nuit et jour, jouoient farces vieilles et nouvelles, rebobelinées et joyeuses à merveille. »

La Bibliothèque nationale possède, en manuscrit, deux « requestes » (fonds français 2206, pièces 200 et 201, f° 190-191) adressées par « Maistre Jehan du Pont-Alays » prisonnier, l'une au Prévôt de Paris, Jean de La Barre, et l'autre au Parlement. On y verra, ce qui fut souvent contesté, que du Pont-Alais et Songe-creux ne font qu'une seule et même personne.

M. Petit de Julleville fait remarquer que La Barre, n'étant devenu Prévôt de Paris qu'au mois de juin 1526, ces pièces ne sont pas antérieures à cette date.

En voici quelques fragments :

Noble Prevost, de Paris gouverneur,
Il vous plaira entendre la teneur
De ce que narre, en la sienne requeste,
Vostre humble serf Songecreux qui, en queste
Et en pourchats des affaires urgens
De vostre ville, et devant plusieurs gens
Un jour passé, par une boulangière,
Femme inconstante, ayant langue legière,
Fut oultragé et à terre abattu,
Egratigné, foullé, trayné, batu ;
Et, pour ce faire, affublé d'une hotte,
Si rudement, que, tout soubdain, lui oste
La liberté tant des pieds et des mains,
Pour luy donner plusieurs coups inhumains...

Dans la seconde requête adressée par le même « à Messieurs de la Cour », nous lisons encore :

Prudent Sénat, duquel afflue Justice,
Je te supply que le goust du juste ysse
Sur moy, qui suys en la tour, songeant creux,
Partout nommé : le pauvre *Songe-creux*...

Quelques vers nous renseignent aussi sur ses excursions en province :

Or est ainsy, qu'en diverses provinces
Je suys allé, pour resjouir les princes
De jeus plaisants, traduits en joyeux verbes,
Propos nouveaux, non d'oultrageux proverbes ;
Comme avez veu, tant Anjou que Poitou,
Auvergne aussy, partout, je ne sçay où...

Les Archives nationales, J. 961, n° 8, cah. 226, document cité par E. Fournier, *Variétés historiques*, t. x, p. 356, possèdent un acquit au comptant daté de 1534, mentionnant un paiement de 223 livres tournois fait à « Jean de l'Espine de Pont-Alletz, dict *Songecreux*, qui a par cy devant suivy le dict Seigneur (le Roi) avec sa bende et joué plusieurs farces devant luy pour son plaisir et recreation ».

Ce serait donc à lui que songeait Rabelais quand il écrivait que maître Janotus « leur avoit donné de passe-temps et plus fait rire que n'eust Songecreux ». *Gargantua*, ch. xx.

En 1530, maître Jean du Pont-Alais devient — comme jadis Gringoire (v. ce nom) — entrepreneur des fêtes publiques pour la grande joie des Parisiens ; c'est ainsi que les registres de l'Hôtel de Ville, cités dans le *Cérémonial françois* font foi que pour l'entrée à Paris de la reine Eléonore d'Autriche, seconde femme de François Ier, maître Jean du Pont-Alais fut invité par le Prévôt des marchands et les échevins de Paris, à donner son concours aux fêtes qui furent alors célébrées.

Ces mystères furent représentés « ès portes aux Peintres et au Ponceau » le jour de l'entrée.

En 1533, il obtient une mention d'honneur dans ce curieux catalogue des poètes, intitulé : « De la louange et excellence des bons facteurs ».

EFERUS - Recherches & Classification numériques

De Pont-Alais, nul ne desbat
Qu'il ne face à chascun esbat,
Et quant à ses gentils supposts,
Assez disent mots à propos.

La même année, Pont-Alais précède la Cour au Puy où l'on prépare à François Ier une magnifique entrée. Le livre de *Podio* ou *Chroniques* d'Estienne Médicis, édit. Chassaing, le Puy, 1874, p. 350, n'a garde d'oublier la présence « d'ung homme estrangier, nommé maistre Jehan du Pont-Alet, enfant sans soulcy, et grand rhétoricien, ainsi qu'on disoit, que dit au Roy, en passant, ung couplet de huict vers de la bonne chère que la ville lui vouloit faire ».

Marot, dans la XXIVe épitre (*Du coq à l'asne*, à Lyon, Jamet) en parle encore en 1535 :

Car maistre Jean du Pont-Alays
Ne sera pas si oultrageux,
Quant viendra à jouer ses jeux,
Qu'il ne nous face trestous rire.

M. Petit de Julleville qui s'est beaucoup occupé de ce singulier personnage estime qu'il dut mourir avant la fin du règne de François Ier. Bonaventure Des Périers qui mourut en 1544, parle de lui dans ses contes comme d'une célébrité que déjà l'oubli menace.

Nous donnerons ici, d'après son biographe susmentionné, la bibliographie concernant Pont-Alais :

Gringore, *œuvres*, édit. Montaiglon et d'Héricault, t. I, p. 207.

Marot, *œuvres*, édit. Jannet, t. I, p. 187 ; édit. Guiffrey III, 235 et 254.

Saint-Gelais, édit. Blanchemain, t. I, p. 171.

Desperiers (Bonaventure) édit. Lacour, t. II, p. 133-139.

Th. de Bèze, *Passavant*, p. 19.

Du Verdier, *Bibliothèque*, édit. Rigoley, t. II, p. 502-3.

Cérémonial françois, pages 783, 789, 800.

Parfait, *Histoire du théâtre français*, t. II, p. 251, 252, 259, 275.

Montaiglon et Rothschild, *Anciennes poésies françaises*, t. VII, p. 12 ; t. XI, p. 250 ; t. XII, p. 168-192.

Ed. Fournier, *Variétés historiques et littéraires*, t. III, p. 141, note 2.

H. Le Page. *Etudes sur le théâtre en Lorraine*, p. 262. (Nancy, 1848, in-8°).

Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, t. III, p. 89.

PONTET, Mme Pauline. — Rennes 1886-89.

PONTEUIL I, Nicolas, Etienne, Le Franc, sieur de. — Fils d'un riche notaire de Paris, ne rêva que théâtre dès sa plus tendre jeunesse. Il était né quai de la Mégisserie — à deux pas des charlatans du Pont Neuf — en 1673. Engagé dans une troupe qui partait pour la Pologne, il resta quelque temps en ce pays, et s'y maria. Puis on le vit à Gand.

Revenu à Paris, il débuta le 5 septembre 1701 à la Comédie-Française, par le rôle d'*Œdipe* (tragédie de Corneille). Reçu le 25 novembre suivant, il doubla Sallé dans les rôles de rois et de paysans, puis l'y remplaça tout à fait.

Sans acquérir jamais une grande réputation dans son emploi, Ponteuil eut cependant le grand mérite de résister à l'école de la déclamation chantante, si en vogue à cette époque, conservant en scène un débit naturel et simple, à l'exemple du grand Baron. Aussi fut-il le seul que Lesage loua sans restriction dans son *Gil-Blas*.

Ponteuil était fort gros, assez grand, et possédait une belle figure, mais louchait un peu d'un œil. Dans sa carrière, qui fut courte, il joua d'original les rôles de *Pharasmane*, de David d'*Absalon*, de Belus de *Sémiramis* (de Crébillon) et termina sa carrière par le rôle d'Arsace d'*Artaxare* qu'il ne put jouer que six fois car il mourut quelques jours plus tard, à Dreux, le 15 août 1718.

Biographie ; Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

PONTEUIL II, Jean, Baptiste, Triboullet dit.— Né à Paris vers 1750 mais n'ayant aucun lien de parenté avec le précédent. Fils d'un boulanger, élève de Préville, Ponteuil II débuta à la Comédie-Française le 7 sept. 1771, par le rôle de *Rhadamiste*, mais se montra aussi exagéré dans son débit que son homonyme avait été naturel.

Doublure de Lekain, puis de Larive, Ponteuil ne voyait aucun moyen de percer. Il accepta un engagement pour Lyon, où il se trouvait en 1776. Dans l'intervalle, Lekain mourut. Ponteuil se représenta de nouveau à la Comédie en 1779, dans *Iphigénie en Tauride*, (rôle d'Oreste), y obtint le plus vif succès, et fut reçu le 21 juillet suivant à quart de part. Le 1er juillet 1780, Ponteuil reprenait le chemin de la province, où il gagnait sans doute beaucoup comme premier rôle, et s'en fut à Marseille.

Ponteuil II était grand, bien fait, avait de beaux yeux et des sourcils noirs très marqués, mais un nez épaté et une grosse lèvre lui enlevaient beaucoup de distinction, le mettant en infériorité avec le beau Larive dont le physique faisait tourner toutes les têtes des dames de la Cour. Laharpe, dont on connait les jugements sévères, ne lui reconnaissait qu'un « beuglement monotone ».

Lorsque la loterie fut rétablie par la loi du 9 vendémiaire, an VI, Ponteuil fut nommé secrétaire-général de l'administration chargée de la régie de cet impôt indirect, et mourut fort considéré le 4 janvier 1806.

PONTRY, Mme Renée de Pont-Jest, femme Guitry. — Etait fille du romancier René de Pont-Jest. Th. de la République 1896, la *Belle grêlée*. Elle se sépara de son mari et mourut à Paris, quartier d'Eylau, au début de juillet 1902.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

POPPE. — Sous ce nom : *Poppe*, Le Hâvre 1843-47, Nancy 1848, Opéra 1850-54 ; Mme *Poppe*, Laurence, Augustine, Vallée, Flambart dite, Nîmes 1873, Pézenas 1874, St-Quentin, Epinal, Namur, Bône 1879-80, Nouvelle-Orléans 1881-86, Marseille 1887, Paris 1888-92.

PORTAL, Henri, Antoine. — Turin 1854-69.

PORTIER, Mme Antoinette, Pauline. — Gaîté 1845-48, Th. du Cirque 1853-55, Paris 1856-63.

POSTEAU, Mme. — Th. du Panthéon 1845.

POTAIS, Mlle. — Th. Molière, Bordeaux 1793.

POTEL. — Sous ce nom : *Potel*, Germain, Potet dit, Lyon 1843-47 ; Mlle *Potel*, Anna, Piau dite, Odéon 1845-48, Ambigu 1849-50, Paris 1852-57 ; Mlle *Potel*, Pauline, Piau dite, Variétés 1850-56, Barcelone 1857, Lisbonne 1858, Rouen 1859-65, Alger 1867-68, Constantinople 1869-73, Paris 1881 et années suivantes. En 1888, 60 ans, 35 ans de théâtre, 500 fr. de pension à Paris ; *Potel*, Pierre, Armand, Piau dit, Bouffes 1862, trial à l'Opéra-Comique 1863-77. Sa mort, *Rapport* 1879 ; *Potel*, Charles, Félix, Piau dit, Bruxelles et Lille 1862, La Haye, Bruxelles, Mons, Valenciennes 1873, Mons, Liége, Bruxelles, Anvers, etc. En 1892, 74 ans, 54 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1903 ; Mme *Potel*, Françoise, née Delort, Lille 1863, La Haye, Hombourg, Nantes 1867-71, Opéra-Comique, Londres 1877-79, Florence, Rouen 1881, Paris 1882 et années suivantes.



POTIER, rôle de Longuevue dans *M. Astnard*

POTERRE, Mme Agnès. — Angers 1850-53.

POTHER, Auguste, Pot dit. — Toulon 1872, Mons, La Haye, Liége 1875-76, Santiago, Gand 1878, Alger, Lille, Verviers, Reims 1883, Anvers 1884, Bayonne, Santiago 1886, Bruxelles, Anvers 1889-94.

POTHIER, Eugène, François. — Poitiers 1880, Le Hâvre 1881-82.

POTIER, Charles, Gabriel Potier des Cailletières dit. — Issu d'une famille de robe, que les alliances rattachaient à la noblesse d'épée, vint au monde dans une maison du quai Bourbon le 23 octobre 1774. Son père, Pierre, Constant Potier s'intitulait « bourgeois de Paris », et sa mère était née Jeanne, Claire de Fuentes de Tolède de Castille. Le parrain n'était autre que le « haut et puissant seigneur » Charles, Léopold de Montbéliard d'Hornobourg, et la marraine la « haute et puissante dame » Gabrielle, Jeanne, Menon de Mezrolle, épouse de haut et puissant seigneur Gabriel de Chastenay, etc.

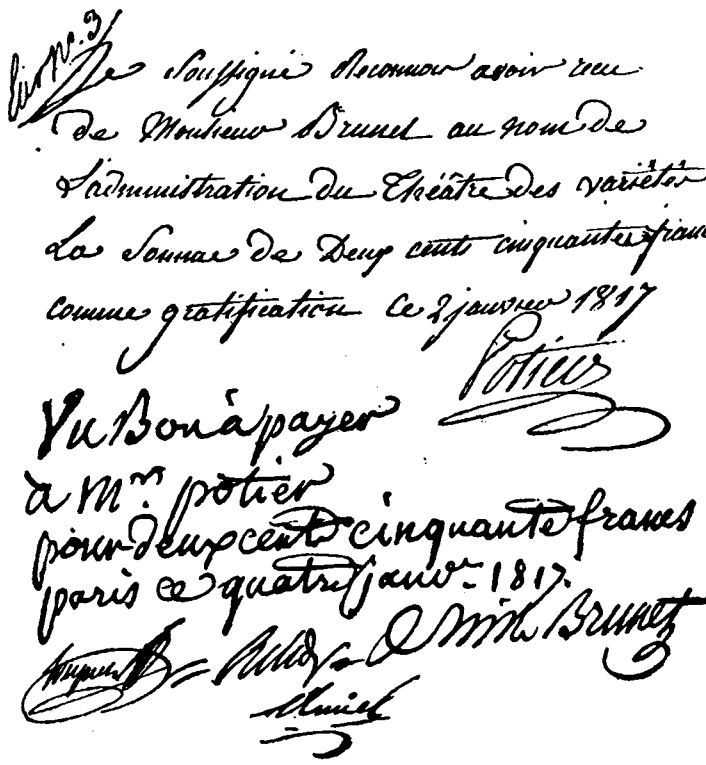
Voilà des gens qui eussent été bien étonnés, assurément, si on leur eût prédit que l'enfant qu'ils tenaient sur les fonts baptismaux en l'église Saint-Louis en l'Ile, le 2 novembre 1774, deviendrait un des premiers acteurs comiques du siècle suivant, celui que Jal, qui le connut beaucoup, appela un « grand comédien dans un petit genre ». (*Dict. critique*). « Sa noblesse, ajoute-t-il, ne l'entêtait pas du tout ; n'avait-il pas d'ailleurs le droit de dire comme un des personnages du théâtre : « Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée ? »

Nous renverrons donc au *Dictionnaire* de Jal ceux qui désirent connaître les origines des familles Potier et de Fuentes, et nous suivrons Potier depuis sa plus tendre enfance, passée dans l'île Saint-Louis, jusqu'à l'époque de ses débuts au théâtre. En 1782, âgé de huit ans, il fut confié par son père aux soins du chevalier Henri Pawlet, fondateur et directeur d'une Ecole des orphelins militaires. Il y resta sept ans, et n'en sortit qu'après la prise de la Bastille. La première réquisition prit Potier en 1793 ; il avait dix-neuf ans, une santé fort délicate, et très peu de goût pour le métier des armes. En 1794, il prit part au siège de Maëstricht, sous Kléber. En 1796 ou 1797, libéré, il put revenir à Paris, où il reprit l'étude des mathématiques dans une institution située place Vendôme. Mais la comédie l'attirait. Plusieurs troupes de société s'exerçaient au théâtre ; Potier s'essaya dans des rôles comiques, puis, en secret, sur la petite scène des Délassements. « Est-ce que je ne

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'ai pas vu jouer (sur cette scène) le cocher des *Visitandines?* a écrit Brazier. Il était déjà fort plaisant, je vous assure. Nous avions tous prédit..., etc. Maigre, pâle, avec des jambes en fuseau... mais comique des pieds à la tête ».

Potier quitta les Délassements pour le théâtre des *Victoires nationales*, rue du Bac (1798) où un directeur de province l'ayant vu jouer l'engagea pour Rennes, d'où il passa à Orléans, puis à Nantes et à Bordeaux. Il était dans cette dernière ville, marié depuis quatre ans avec Madeleine Blandain, actrice de la même troupe (retirée prématurément de la scène et morte en 1866), et père d'un enfant né en 1808, lorsqu'il manifesta le désir de venir se fixer à Paris. Nous laisserons la parole à A. de Rochefort (*Mémoires d'un vaudevilliste*): « Lorsque Potier quitta Bordeaux pour venir à Paris, nous dit-il, ses débuts furent extrêmement obscurs ; d'un physique frêle, avec une voix presque éteinte, Brunet ne comprenait pas son originalité, et après plusieurs répétitions d'un vieux vaudeville où il devait paraître, le directeur lui demanda s'il ne parlait pas plus haut que cela?—Rassurez-vous, lui dit Potier, on m'entendra ». Cette réponse parut si peu rassurante à Brunet qu'il alla dire à ses associés qu'ils étaient volés ».



Autographe de POTIER avec les signatures des directeurs des Variétés
Collection H. Lyonnet

Le 8 mai 1809, Potier parut donc sur le théâtre des Variétés dans *Maître André et Poinsinet*, pièce dans laquelle le public était habitué à voir Brunet. La manière du nouveau venu ne plut pas ; sa voix cassée étonna ; on le trouva froid et monotone. « Les Parisiens me prendront tel que je suis, riposta Potier, ou je m'en irai ; mais je ne changerai rien à ma manière ». Et, de fait, il voulait retourner à Bordeaux ; on le retint.

Après quelques essais sans éclat dans des pièces usées, on mit en répétitions un vaudeville, *Asinard*, où Brunet avait le principal rôle ; il n'en restait qu'un très secondaire qui avait été refusé par tous les acteurs : celui d'un employé au télégraphe. On pensa qu'il était assez bon pour une médiocrité comme Potier. Ce fut le seul rôle remarqué. A dater de ce jour, par des créations successives, Potier devint le premier acteur des Variétés. Le rôle du père Fumeron dans l'*Intrigue du Carrefour* avait été celui qui brisa la glace. Il ne gagnait alors que 4000 fr. par an, mais Ch. Maurice nous apprend qu'au premier de l'an 1810, ses directeurs lui firent cadeau d'une douzaine de couverts d'argent ! Chacune de ses créations, ont dit les contemporains, était un petit chef-d'œuvre, et quand, dans la même soirée, il jouait le *Ci-devant jeune homme* (28 mai 1812), le Prince Mirliflore de la *Chatte merveilleuse* et Pinson de *Je fais mes farces*, il donnait l'illusion de trois acteurs différents.

Le *Conscrit*, l'*Homme de 60 ans*, *Werther*, le *Centenaire*, la *Matrimoniomanie*, les *Anglaises pour rire*, la *Soirée de Carnaval* firent courir tout Paris aux Variétés. Talma déclarait lui-même que Potier était le comédien le plus complet qu'il ait connu.

En 1818, Potier quitta, pour des discussions d'intérêts, le boulevard Montmartre pour la Porte-St-Martin où l'attendait également une belle série : le *Café des Originaux*, le *Bourgmestre de Saardam*, le *Tailleur de Jean-Jacques*, les *Frères féroces*, le *Ci-devant jeune homme marié*, la *Cloyère d'huitres*, le *Beau Narcisse*, le *Juif*, *Riquet à la houppe*. Sa création du Père Sournois dans les *Petites Danaïdes* passa pour une de ses meilleures. Nous ne savons pour quelle raison un engagement signé avec l'Opéra-Comique pour le 1er avril 1819 n'eut pas de suites, mais nous avons entre les mains des lettres de Potier adressées à la direction de la Porte-St-Martin, d'où il résulte que les rapports entre le directeur et l'interprète étaient assez tendus en 1819-1820.

Le premier mars 1822, l'affiche annonçait

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Jocrisse Paria et les *Petites Danaïdes* avec Potier dans les deux pièces. Le théâtre ayant changé de direction, l'artiste se crut dégagé envers les nouveaux administrateurs, et l'on fut obligé de changer de spectacle. Lettre de Potier à la presse, réponse des directeurs par la même voie et procès. En attendant, Potier faisait cinq jours plus tard une rentrée triomphale aux Variétés. (Lettres échangées publiées dans l'*Almanach Barba* 1823, p. 347 et suivantes).

Le 25 janvier suivant, Potier se conformant à l'arrêt rendu contre lui le 14, réintégrait la Porte-St-Martin où le public l'accueillait avec des applaudissements. L'artiste, à ce moment de sa carrière, était arrivé à son apogée. En moins de quatre ans, il avait gagné, y compris ses voyages en province, 160,000 fr., chiffre considérable pour l'époque.

Le 19 avril 1825, il revient encore aux Variétés où il reparait dans les *Frères féroces* et les *Précepteurs*. En 1826, il va jouer pendant deux mois en Angleterre, puis rentre le 17 juillet aux Variétés avec le *Bénéficiaire*. L'état de sa santé, toujours chancelante, l'oblige à se retirer le 11 avril 1827. On lui fait chanter ce couplet à sa représentation d'adieux :

Air de *Colalto :*

De vous plaire j'eus le bonheur
Dans ma carrière dramatique :
Mais l'âge arrête mon ardeur...
Recevez les adieux de votre vieux comique.
De vos bontés il va se séparer ;
Mais en songeant qu'il faut qu'il se retire,
Pendant quinze ans celui qui vous fit rire,
Ce soir, hélas ! se sent prêt à pleurer (*bis*).

Serment d'artiste ! En 1829, lorsque le théâtre des Nouveautés de la place de la Bourse se sentit bien mal dans ses affaires, on alla chercher Potier qui voyageait. On revit alors le vieux comédien dans la *Maison du Rempart*, *Henri IV en famille*, puis dans une création admirable : *Antoine* ou les trois générations : au premier acte, il était Dazincourt avec sa gaîté goguenarde ; au second, Trial avec sa bonhomie ; au troisième, Monvel avec sa voix cassée et sa sensibilité exquise. Les directeurs se le disputent : la Porte-St-Martin, la Gaîté, le Palais-Royal le voient encore. Ce dernier théâtre lui servit de dernière étape : l'*Enfance de Louis XII* (début, 10 déc. 1831), le *Tailleur de Jean-Jacques* (reprise, 20 déc.), le *Ci-devant jeune homme* (reprise), le *Vagabond*, l'*Olympe à la Courtille*, *Bonardier directeur de spectacle*, l'*Homme de 60 ans* (reprise), le *Bénéficiaire* (reprise, 1832).

Ce fut à la suite d'un voyage en Hollande qu'il se sentit sérieusement malade. Depuis longtemps déjà il souffrait de rhumatismes. Il se retira dans sa jolie maison de Fontenay-sous-Bois, où il mourut le 19 mai 1838, à 64 ans. Le 28 du même mois, ses restes furent transportés à son ancien domicile de la rue de Lancry, et ses obsèques eurent lieu à Saint-Laurent. Brunet, malgré son grand âge et une pluie battante, y assista. Au Père Lachaise, où il repose, les comédiens se disputèrent l'honneur de porter son corps. Potier eut une sœur, momentanément comédienne comme lui au théâtre des Victoires nationales vers 1799, mais nous ignorons sous quel nom. Elle jouait les duègnes et les caractères. Nous avons parlé plus haut de sa femme qui lui survécut jusqu'en 1866. L'aîné de ses fils fut un comédien habile et un auteur amusant dont nous nous occupons plus loin à l'article Charles Potier. Un second fils fut un musicien de talent. Une fille avait été mariée à Ferdinand Laloue, et de ce mariage naquit Jeanne Laloue qui fut élevée aux frais des auteurs et des artistes. (Rapport de la Société des artistes, 1852, p. 20).

Potier s'était essayé plusieurs fois dans le répertoire classique en province, notamment dans le rôle de *M. de Pourceaugnac*. Jal le vit une fois, à une représentation à bénéfice au th. Louvois, dans le rôle de Dandin des *Plaideurs* où il se montrait supérieur. Potier avait encore un fort joli talent de dessinateur.

On annonça en librairie « pour paraître en octobre 1845 » les *Mémoires de Potier*. Paris, au Comptoir des Imprimeurs unis, 15, rue Malaquais, mais le livre ne fut jamais imprimé.

Biographie : *Annuaire Delhasse* 1839, longue notice, p. 241 et suivantes. — E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Mémoires de M^lle Flore*, t. I, p. 159 et suivantes, curieux détails. — *Mémoires* de Bouffé.— *Mémoires de Samson*.

Iconographie : Collection Martinet n° 166. Longue vue dans M. *Asinard*. — 227. Descuirs de M. *Grégoire*. — 250. Dodu dans les *Rentes viagères*. — 252. Le Prince Mirliflore de la *Petite Cendrillon*. — 282. Guillaret de l'*Intrigue hussarde*. — 292. Boisfleury de *Une Soirée de Carnaval*. — 297. Télescope dans la *Comète*. — 299. Fortuné de l'*Ogresse*. — 337. Pain sec dans *Jean-de-Passy*. — 346. Boissec dans le *Ci-devant jeune homme*. — 352. Id., Id. — 369. Bonardin dans le *Petit Corsaire*. — 382. M. des Accords dans la *Matrimoniomanie*. — 391. Dans les *Deux magots de la Chine*. — 401. Croquemitaine. — 422. Claquette dans les *Intrigues de la Râpée*. — 443. Olibrius dans la *Princesse de Tarare*. — 461. Van Bett dans le *Bourgmestre de Saardam*.

— *Troupe de Nicolet*. En buste, eau-forte par Fr. Hillemacher.

— Son buste, sur sa tombe.

— Les frères Cogniard, directeurs de la Porte-St-Martin, avaient placé son buste au foyer des artistes.

POTIER, fils, *Charles*, Joseph, Edouard. — Fils du précédent, né à Bordeaux vers 1804,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

suivit son père à Paris et fut élevé à la pension Landry, rue Blanche, où il fut condisciple de Sainte-Beuve, de Gustave Planche et de Dumanoir. Clerc d'avoué, il s'exerça d'abord sur le théâtre Thierry, rue de Lesdiguières, puis à la banlieue où les directeurs étaient enchantés de pouvoir l'annoncer comme « le fils du grand artiste ». Fureur du père qui l'envoya à Londres où il trouva d'excellents conseils auprès de Perlet, le camarade de son père.

De retour à Paris, et après une tentative nulle de début aux Variétés, le 18 juin 1826 (le *Petit enfant prodigue*), Charles Potier s'engagea dans une troupe en partance pour Varsovie. Qui le croirait? Lors de la révolution polonaise, voici notre jeune comédien qui s'engage dans les Enfants de Varsovie! ne rapportant, après la défaite de ses amis, que son uniforme et sa chapska.

Ce fut le théâtre du Panthéon qui le recueillit. Il créa dans le prologue d'ouverture le rôle du bibliophile Jacob, et plut au public (18 mars 1832). Puis on le vit dans la *Conspiration de province*, l'*Ane mort*, l'*Aveu*, la *Suite de l'Auberge des Adrets*. On sait que l'entreprise ne réussit pas.

Seveste, à Montparnasse, venait de perdre Alcide Tousez engagé au Palais-Royal. Il s'attacha Charles Potier pendant deux ans. Mais engagé au Vaudeville où régnait Arnal, il succomba, et songea alors sérieusement à quitter le théâtre comme acteur pour se faire dramaturge et vaudevilliste. En cette qualité, il triomphe à l'Ambigu, au Théâtre Comte, à la Gaîté, au Gymnase, au Palais-Royal, aux Variétés, aux Délassements comiques, aux Folies dramatiques. Une pièce présentée à ce théâtre, la *Sœur de l'ivrogne*, lui fournit même l'occasion d'entrer en relation avec Mourier, directeur de ce théâtre, qui lui proposa de le faire rejouer. Charles Potier débuta sur cette scène dans *Pretty*, et fut adopté par le public.

Ch. Potier passa neuf années aux Folies : les *Fumeurs*, les *Deux paires de bretelles*, *Job l'afficheur*, l'*Etudiant marié* affirmèrent son succès. C'est alors que les frères Cogniard, directeurs de la Porte St-Martin, désirèrent rappeler sur l'affiche de leur théâtre le nom si glorieux de Potier, et l'engagèrent à de bonnes conditions. Il débuta dans une pièce rendue célèbre par son père, le *Bourgmestre de Saardam*. Une œuvre de Gozlan, le *Livre noir*, le mit en valeur. La Révolution de 1848 lui fit perdre bientôt cette situation enviable. Il fallut reprendre la plume. D'autre part, des affaires de famille le retenaient à Versailles. Gymnase 1850. Le Théâtre Impérial du Cirque le tira de l'oubli : Petit Patapon de la *Chatte blanche*, le prince Fadasse de la *Poudre de Perlinpinpin*, des types anglais dans *Constantinople* et la *Guerre d'Orient*. Dans la plupart de ces pièces il avait été imposé par les auteurs, et c'est en soupirant que Billion lui payait 800 fr. par mois. Ch. Potier termina sa carrière aux Variétés, 1856-67, où ses effarements de ganache plurent encore. Après avoir paru dans *Aladin*, au Châtelet, 1863, sa création de Damoiseau dans les *Deux sourds*, aux Variétés, fut, croyons-nous, une de ses dernières. Son nom figure cependant à l'Athénée en 1868. Charles Potier, avec un nom lourd à porter, avait un jeu fort plaisant, sans rien d'outré. La voix était faible, l'œil petit et clignotant. Il fut le type de la ganache. Il mourut à Asnières au commencement de mai 1870. Il avait été pendant plusieurs années membre du Comité de la Société des artistes.

Biographie : *Galerie Lorsay*, notice par Max de Revel.

Iconographie : *Galerie Lorsay*, en pied, dans la *Guerre d'Orient*, dess. par Lorsay, lith. par Collette.

POTIER, Mme Charles. — Folies dramatiques 1842. Un joli physique, une voix douce et pure, un ton d'excellente compagnie. Poitiers 1845, Délassements comiques 1848, Porte St-Martin 1849, Versailles 1852-57.

POTIER, — Sous ce nom ; *Potier* Alphonse, Napoléon, Poitiers 1843-47, Délassements comiques 1848, Batavia 1850-61. En 1861, 56 ans, 36 ans de th., 200 fr. de pension ; Mme *Potier*, Henry, née de Crussy, Rouen 1843, Opéra-Comique 1845-47, Paris 1852-69 ; Mme *Potier*, Anne, Suzanne, Désirée, née Vanleeuwen, Batavia 1850-67, Paris 1868-69. En 1861, 61 ans, 36 ans de théâtre, 200 fr. de pension; Mme *Potier*, Jeanne, née Blandain, veuve en 1853-65; Mme veuve *Potier*, Louise, Virginie, née Duparque, Paris 1857, Batavia 1869-72, Paris 1873-74, Cormeilles 1875 ; Mme *Potier*, Angeline, née Cottantin, Paris 1865, Reims 1866, La Haye 1867-69, Paris 1871-82.

POTONNIER, Eugène, Henri Potonier dit. — Porte St-Martin 1845-50, Théâtre du Cirque 1852-55. Enterré aux frais de la Société des artistes, *Rapport* 1855.

POTTIER, Jean, François, dit aussi *Emile*. — Premier amoureux, Tournai 1826, Mons 1830, Avignon 1831, Saint-Etienne 1843, Mons 1845, Toulouse 1847, Liége 1848, Bourges 1852, Brest 1853, Orléans 1854, Tournai 1855, Gannat, Montauban, Clermont 1858, Besançon, St-Etienne 1860-61, Paris 1862-65. En 1855, âgé de 54 ans, (ou de 61 ans ?), 200 francs de pension à Gannat.

POTTIER. — Sous ce nom : *Pottier*, Théodore, Lille 1843-49 ; *Pottier*, Charles, François, Bordeaux 1882-86.

POU D'ACQUEST. — Surnom d'un comédien du XVIe siècle qui jouait en 1524, à Bar, dans la troupe de Pont-d'Alais (v. ce nom) dit Songecreux.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

POUET, Germain. — Lyon 1845.

POUGAUD père, Alexandre Cousin dit. — Marseille 1858-61, Paris, Toulouse 1863-64, Montpellier 1865, Lyon 1867-68, Nantes 1869-1872, Genève 1873, Paris 1874, Rouen 1875. Pougaud père fit ensuite partie de la combinaison Bessac, Gravier, Péricaud au Théâtre du Château-d'Eau 1878. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de l'année suivante.

POUGAUD, Mme Léontine. — Bruxelles 1852-1854.

POUGIN père, François. — Ancien tailleur qui avait embrassé la carrière théâtrale. Emploi de financier à Moulins et Nevers 1825-26. La mort de Pougin père, pensionné par la Société des artistes, alors à ses débuts, et survenue à l'âge de 70 ans, fut annoncée au *Rapport* de 1844. Père des deux suivants.

POUGIN, aîné, Jean, Marie, Auguste. — Fils du précédent, était né à Brioude (Haute-Loire) le 4 août 1799. Il joua la comédie dès son plus jeune âge, et, pour se distinguer de son frère, comédien comme lui, se fit appeler *Pougin aîné*. Jeune premier et jeune premier rôle, il parcourut la province pendant plus de 30 ans, tantôt comme acteur, souvent comme directeur, excepté les années 1837-39 où il accepta les fonctions de régisseur général du petit théâtre Comte. Valenciennes, Cambrai, Dunkerque 1839-40, La Rochelle, Rochefort 1840-1841, Mâcon, Châlon s/S. 1841-42, Caen et Amsterdam 1842-43, Mâcon et Châlon s/S. 1843-44, Orléans, Tours 1844-45, Lorient, Morlaix, Saint-Brieuc 1845-46. Enfin, il se fixe à Paris, principalement pour surveiller les études musicales de son fils Arthur. En 1852-53, il occupe un emploi au Théâtre Français. Enfin, il fonda à Paris une agence théâtrale des plus honorables qu'il dirigea jusqu'à sa mort, survenue le 11 janvier 1873. En 1860, âgé de 61 ans, il avait obtenu pour ses 40 ans de théâtre une pension de 300 francs de la Société des artistes. Père de M. Arthur Pougin, l'érudit critique musical et l'historiographe bien connu, dont nous avons si souvent l'occasion de citer les travaux.

POUGIN, Charles, Marc-Aurèle, frère du précédent. — Né vers 1806, avait débuté dans sa jeunesse à la Comédie Française, mais n'y avait pas été engagé. Premier comique, Cambrai 1829, Laon 1833, Châlons s. Marne 1834, Dieppe 1837, Louvain 1838-39, régisseur parlant au public, Lyon 1842 et années suivantes, jusqu'au jour où la comédie fut chassée du Grand Théâtre. En 1850, nous le retrouvons dans la troupe Meynadier en Italie, tantôt comme acteur et régisseur général, tantôt comme chef d'une seconde troupe Meynadier. Rome 1850, Florence 1852, Milan 1853, Turin 1854-63, Nice 1864-93. En 1878, 72 ans, 57 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1895. Charles Pougin avait été un des meilleurs délégués de la Société des artistes en province.

POUGIN, Mme ou Pougins, Mlle Guilleman dite. — En 1853, 66 ans, 186 fr. de pension.

POUGIN, Mme, née Claire Hornot à Strasbourg en 1799. Paris 1860-94. En 1858, 60 ans, 200 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1896.

POUGIN, Mme Charles, Henriette, Félicité née Renaud. — Premier rôle, Laon 1833, deuxième premier rôle, Louvain 1838-39, Lyon 1843-48, Florence 1852, Milan 1853, Turin 1854-63, Nice 1864 et années suivantes. En 1858, 50 ans, 200 fr. de pension, domiciliée à Milan. Sa mort, *Rapport* 1892.

POUILLEY, Mme Charlotte, Augusta. — Nancy 1854. En 1892, Mme Mitelet-*Pouilley*, 60 ans, 37 ans de th., 500 fr. de pension.

POULAIN, Alphonse, Hyacinthe. — Hombourg 1869-71.

POULET. — Sous ce nom : *Poulet*, Ambigu 1843-47, th. Comte 1848-49; *Poulet*, Antoine, Césaire, dit aussi *Emile*, th. Comte 1845-56, Odéon 1859-61, Palais-Royal 1862, Paris 1863-1871; *Poulet*, Camille, Bruges 1854-55, Nancy 1856-58; *Poulet*, Bordeaux 1869-71.

POULIN, Mme Victorine. — Luxembourg 1843-1845.

POULLAIN, Alphonse, Auguste. — Mons 1866, Tournai 1867-69.

POUPARD, Laurent, Ernest. — Limoges 1879-1881.

POURRET. — Sous ce nom : *Pourret*, André, Charles, François, Gand 1888, Pau, Besançon, Bayonne 1892, Rouen, Gand, Paris 1896-1900; Mme *Pourret*, Marthe, Nelcy née Mongin, Tournai 1888, mêmes étapes que ci-dessus.

POUSSEUR, Louis. — Liége 1850, Amsterdam 1851-52, Anvers 1853, Montpellier 1854-55, Paris 1856-61. En 1861, 66 ans, 40 ans de th., 300 fr. de pension.

POUSSEUR, Mme Anne, Joséphine née Poitevin. — Mêmes étapes que son mari (v. ci-dessus), Paris 1862-72.

POUSSINS, Mlle. — Marseille 1792-93.

POYARD, Mme Cécile, Joséphine. — En 1909, 55 ans, 43 ans de th., 500 fr. de pension d'attente.

POZZO, César. — Cordonnier à 20 ans, comé-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dien-amateur, puis acteur. Ayant fait un héritage, Pozzo organisa des tournées théâtrales et finit par faire de mauvaises affaires. En homme sage, Pozzo reprit tranquillement son ancien métier, mais atteint d'une maladie d'estomac, il mourut à 55 ans dans un garni de la rue Bolivar. (*Comœdia*, 21 avril 1909.)

PRAD, Lucien Delasalle dit. — Bruxelles 1897-1900.

PRADAL, Mme Paulia. — Versailles 1867-69.

PRADEAU, Etienne. — La Haye 1852, Toulouse 1853, Bordeaux 1854-55, avait cependant débuté à Paris vers 1848, à l'Opéra comique, dans le rôle du fermier Dickson de la *Dame Blanche*, détail à peu près inconnu. Mais ce fut en réalité, à l'ouverture du théâtre des Bouffes, au carré Marigny, le 5 juillet 1855, que Pradeau prit contact avec le public parisien. Dans le prologue de Méry intitulé : *Entrez ! Messieurs, Mesdames!* il apparaissait sous les traits de Bilboquet. Le même soir il créait Patachon des *Deux aveugles*, rôle qu'il joua plus de 300 fois avec un égal succès.



PRADEAU, rôle de Sancho
Cliché Lopez

Pradeau suivit l'émigration des Bouffes au passage Choiseul, et dès lors fut classé. Ses créations y furent nombreuses :

Salle Marigny : le *Rêve d'une nuit d'été*, une *Pleine eau*, *Madame Papillon*, 1855.

Salle Choiseul : *Sur un volcan*, *Bataclan*, 1855; *Elodie*, *Pépite*, *Tromb-al-cazar*, les *Pantins de Violette*, la *Rose de St-Flour*, le *Financier et le Savetier*, *Six demoiselles à marier*, 1856; *Croquefer*, le *Docteur Miracle*, les *Deux pêcheurs*, 1857.

En novembre 1858, il passe au Palais-Royal, mais débute dans une pièce qui ne put aller jusqu'à la fin, le *Grain de café*. Deux autres petites pièces, le *Calife de la rue St-Bon* et *En avant les Chinois*, n'arrivent guère à le remettre à flot. Il lui faut attendre le 2 février 1859 : Baboulot dans *Ma Nièce et mon ours*.

Pradeau, avec sa large face, son sourire rabelaisien, sa bonhomie franche et large, succédait tout naturellement à Sainville rue Montpensier : une *Giroflée à cinq feuilles*, *Paris voleur*, *Tu ne l'auras pas*, *Nicolas! Ravel en voyage*, le *Dompteur de femmes*, le *Voyage autour d'une marmite*, *Coqsigrue*, l'*Omelette du Niagara*, 1859. Il reprend en outre les rôles de Sainville dans le *Bourreau des crânes*, 1859; l'*Omelette fantastique* et le *Misanthrope et l'Auvergnat*, 1860. Cette année ne lui apporte qu'une création : le *Passage Radziwil*. Trois en 1861 : *Arrêtons les frais*, la *Poularde de Caux*, *Philomène*. Toutefois ce n'était pas encore sa position perdue des Bouffes où il avait été consacré farceur de premier ordre. De vieux comédiens lui barraient la route au Palais-Royal. Pradeau revint donc à son ancien théâtre de 1862 à 1864 : le *Voyage de MM. Dunanan père et fils*, les *Bavards*, l'*Amour chanteur*, les *Géorgiennes*.

Victorien Sardou venait alors de faire recevoir son *Don Quichotte* au Gymnase et cherchait un Sancho. Pradeau fut engagé au théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle où, pendant onze années, il donna dans *quarante* pièces les preuves les plus évidentes de la souplesse de son talent. Il sera l'inoubliable Morisson de *Nos bons villageois*, une de ses plus belles créations, faisant rire et pleurer, 1866; Labayen des *Grandes demoiselles*, Chapelard de *Séraphine*, 1868; Moulinard des *Cloches du soir*, 1872; Cantagnac de la *Femme de Claude*, 1873, etc. Bien plus, ne le vit-on pas pour les débuts de Mlle Legault, dans le rôle d'Arnolphe de l'*Ecole des femmes*, rôle auquel rien ne le préparait d'ailleurs, et où il ne réussit qu'à moitié.

Pour quelles raisons Pradeau, qui occupait une place prépondérante au Gymnase, alla-t-il risquer sa réputation aux Variétés en 1875? Le *Manoir de Pic-Tordu*, la *Boulangère a des écus*, et quelques reprises : les *Saltimbanques*, les *Trois épiciers*, le *Dîner de Madelon*, 1875, le *Dada*, 1876, le *Docteur Ox*, la *Poudre d'escampette*, *la Cigale*, 1877, les *Tribulations d'un témoin*, 1878. A cette époque, Pradeau semble s'être retiré tout à fait du théâtre. Le 22 décembre 1881, on retrouve son nom dans l'*Institution Sainte-Catherine* à l'Odéon.

Devenu une célébrité parisienne, Pradeau promena encore pendant quelques années sa face épanouie et écarlate sur le boulevard des Italiens; en 1882, il était âgé de 65 ans, et avait obtenu 500 fr. de pension pour ses 37 ans de théâtre. Sa mort fut annoncée au *Rappel* de 1895.

Biographie : *Paris-Théâtre* n° 168, 3-9 août 1876, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, photo en buste, de face, rôle de Sancho de *Don Quichotte*, cliché Lopez.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

PRADIER. — Gaîté 1843-49. Sa mort, *Rapport* 1851.

PRAGUE. — Sous ce nom : *Prague*, Adolphe, Denis, dit Charles, Grenoble 1845, Poitiers 1847, Ambigu 1848, Batavia 1850-53, Nantes 1854, Turin, Bucarest, Anvers 1858, Paris, Alger. En 1877, le Comité de la Société des artistes lui fit obtenir une médaille pour services rendus. En 1882, 61 ans, 25 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Il se retira à Alger où il mourut, *Rapport* de 1891 ; Mme veuve *Prague* mère, née Marguerite, Rosalie, Munant, Batavia 1852-53, Paris 1854-60. Sa mort, *Rapport* 1862.

PRAIVAL, Cassel 1768.

PRAT. — Sous ce nom : *Prat*-Higou, Pierre, Jean, né à Vigan près Marseille, 35 ans 1797, théâtre de Reims. Peut-être le même, tragédien à l'Odéon même année ; *Prat*, Louis, Rio 1845-47 ; *Prat*, Auguste, Marie, Adolphe, Vichy 1883, Marseille 1884-85, Oran 1886, Marseille 1887-89. Décédé à Marseille le 5 juin 1891.

PRATAT, Mme. — Turin 1860.

PRÉ, Eugène, Jacques. — Athénée 1897-98.

PRELLY, Aline P...., baronne de Presles dite. — Fille d'un artiste distingué, avait reçu une excellente éducation lorsqu'elle épousa en 1865 le baron de Presles, lieutenant des chasses de l'Empereur, puis capitaine de la garde de Paris. Deux ans plus tard, en 1867, le capitaine de Presles escortait l'Empereur Napoléon III et le czar lors de l'attentat de Beresowski au bois de Boulogne. Ayant conçu le germe d'une congestion cérébrale pendant la campagne du Mexique, il mourut en 1870. Restée veuve sans ressources suffisantes avec deux enfants, Mme la Baronne de Presles débuta à l'Opéra-Comique le 7 février 1872 sous le nom de *Prelly* puis créa à ce théâtre *Djamileh*, de Bizet. Engagée aux Bouffes elle doubla avec succès Mme Peschard (v. ce nom). Folies dramatiques, *les Cent Vierges*, reprise, 8 sept. 1875, *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* (création), le *Petit Faust* (Méphisto, reprise) 1876. Artiste de grande distinction.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 135, 16-22 décembre 1875, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, en buste, médaillon, de profil à gauche, cliché Liébert.

PRESLES, Victor de, Prelle dit. — Fils d'un mécanicien, naquit à Paris le 17 décembre 1818. Soldat en Afrique, élève au Conservatoire, acteur à la banlieue, de Presles fut engagé comme jeune premier rôle à Brest, Morlaix, Bordeaux, Marseille, Bayonne, Châlons et Calais. En 1848, il revient à Paris, passe une année inaperçu à l'Ambigu et repart pour la province. Ambigu 1851-57, Bruges 1858-59, Constantine 1860-64, Philippeville 1865, Lorient 1866, Ile Bourbon 1867-68, Paris et Athis 1881. En 1884, 69 ans, 500 fr. de pension. Doué d'une mémoire prodigieuse, de Presles rendait de grands services aux directions. Sa création du juif dans la *Peau de chagrin*, Ambigu sept. 1851, avait été remarquable. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1889.

Biographie : Lavergne, les *Acteurs de l'Ambigu*.

PRESSAC. — V. Després.

PRESTAT. — Sous ce nom : Mlle *Prestat*, Eugénie, Reims 1845, Rochefort 1847 ; Mlle *Prestat*, Claire, Rochefort 1848. V. aussi la suivante.

PRESTATE, Mme. — Montpellier 1843.

PRÉVAL. — Sous ce nom : *Préval*, Lille 1773 ; *Préval*, Juge dit, acteur de société puis du Gymnase, Porte-St-Martin 1824, Nouveautés 1827, Palais-Royal 1831. Préval recueillit chez lui son camarade Legrand (v. ce nom) et entoura de soins ses derniers moments dans son habitation de Bouffemont ; Mme *Préval*, Angélina ou Adelina Bonneterre dite, Lille 1852, Paris 1853, Lille 1854, Brest 1855, Anvers 1856.

PRÉVAT. — Deuxième comique, Verviers 1825.

PRÉVILLE, Pierre, Louis, Du Bus dit. — Fils d'un marchand tapissier, né à Paris rue des Mauvais Garçons (actuellement rue Grégoire-de-Tours) le vendredi 19 septembre 1721. De sept enfants, deux filles et cinq garçons, trois prirent la carrière du théâtre : Gabriel Dubus, qui fut attaché à la comédie italienne de 1749 à 1769 ; Nicolas, François, Hyacinthe, danseur-figurant à l'Opéra de 1754 à 1767 ; enfin celui qui fait l'objet de cette notice, et qui était le plus jeune. Très malheureux chez lui, le jeune Pierre-Louis, s'enfuit de la maison paternelle et fut placé par un Père Chartreux, Dom Népomucène, auprès du frère de celui-ci, M. de Vaumorin, qui le fit instruire et le plaça chez Me Bidault, procureur au Châtelet, et plus tard chez un notaire nommé Macquer. Son protecteur mourut. Après avoir pris en secret quelques leçons de Dehesse, assez médiocre acteur de la comédie italienne, mais bon professeur, notre jeune clerc de notaire s'engageait sous le nom de *Préville* dans une troupe de campagne des plus misérables.

Un jour, sur le bruit de sa réputation naissante, Monnet va l'entendre à Rouen et l'engage pour la Foire St-Laurent où Préville débuta le 8 juin 1743. Passage de courte durée. Strasbourg, Dijon, Rouen, Lyon. Puis, Arnould

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Poisson étant mort le 25 août 1753, Préville déjà bien connu en province reçoit un ordre de début pour la Comédie-Française où il parut le 20 septembre 1753 dans le rôle de Crispin du *Légataire universel* et de Saint-Germain de la *Famille extravagante*. Ce fut une révélation. La diction, le geste, le regard, jusqu'au silence même, tout était vrai chez Préville, véritable type du comédien parfait sachant rendre avec la même supériorité les personnages les plus divers. Aussi a-t-on cité souvent le mot de Louis XV qui, l'ayant vu jouer le 20 octobre suivant à Fontainebleau, dit au maréchal de Richelieu : « Jusqu'ici j'ai reçu les comédiens pour vous ; je reçois celui-ci pour moi. Vous pouvez le lui annoncer. »

Préville créa 64 rôles à la Comédie-Française de 1753 à 1784. La liste en a été donnée par E.-D. De Manne. Mais parmi ces créations il convient de faire ressortir celles de Géronte du *Bourru bienfaisant* 1771, Michau de la *Partie de chasse* 1773, **Figaro** du *Barbier de Séville* 1775, St-Germain de l'*Amant bourru* 1777, Bridoison du *Mariage de Figaro*, sa dernière création 1784. Préville, a dit son biographe Ricord, était aussi parfait dans Mascarille de l'*Etourdi*, que dans le baron d'Hartley d'*Eugénie*; dans Larissole du *Mercure galant* que dans Stukelli de *Béverley;* dans Sganarelle du *Festin de Pierre* que dans le *Bourru bienfaisant;* dans Scapin des *Fourberies* que dans Antoine du *Philosophe sans le savoir;* dans Crispin du *Légataire* que dans le marquis du *Legs ;* dans Sosie d'*Amphitryon* que dans Michau de la *Partie de chasse*, etc.



PRÉVILLE, d'ap. Carle Van Loo

Garrick, qui fut l'ami de Préville, l'avait surnommé l'*Enfant de la nature*, et Préville tenait cette universalité du sentiment juste et de l'étude approfondie du cœur humain.

A ces qualités naturelles renforcées par l'étude, Préville ajouta un amour de son art, un zèle, en même temps qu'une défiance en lui-même, que l'on ne connait plus guère aujourd'hui. Ainsi, pendant 33 ans que Préville fit partie de la Comédie-Française, il joua beaucoup plus qu'aucun autre de ses camarades, et, même à l'apogée de son talent, cet homme modeste avait coutume de dire qu'il n'était jamais entré en scène sans éprouver de l'émotion.

Préville, le plus parfait comédien du XVIII^me^ siècle, le créateur inoubliable de *Figaro*, quitta la Comédie-Française le 1^er^ avril 1786, en même temps que sa femme dont nous parlons plus loin, pour aller habiter Senlis où ils jouissaient d'une honorable aisance. Il fonda dans cette ville une Société philanthropique pour secourir les indigents, et fut nommé en 1788 officier de l'élection ; en 1789, il fit partie du Conseil permanent institué pour la sûreté de Senlis, et en 1790-91, il devint membre de la municipalité. Le prince de Condé l'honorait de ses bontés. Le *Guide* des rues et environs de Senlis par M. le chanoine Eug. Muller nous apprend que la maison de Préville à Senlis était celle habitée en 1897 par M^me^ de Parseval.

Et cependant Préville, propriétaire considéré dans sa petite ville, n'oubliait pas sa vieille maison, et lorsque les troubles politiques portèrent un préjudice réel à ses anciens camarades, il accepta spontanément de venir au secours de la caisse, et donna quelques représentations (Michau de la *Partie de chasse*, 26 nov. 1791) excitant un enthousiasme indescriptible. L'année suivante, il reparait encore, comme acteur libre, mais la mémoire commençait à lui faire défaut. Il s'en retourna à Senlis.

Peu de temps après, il perdait un fils et une fille. Celle-ci avait épousé un littérateur du nom de Levacher de Charnois que ses opinions royalistes firent massacrer le 2 septembre. Il ne lui restait plus de ses enfants que sa fille aînée qui avait épousé le payeur général du département de l'Oise. C'est auprès d'elle, à Beauvais, qu'il devait se retirer après la mort de sa femme (7 mai 1794). Malgré tous ses chagrins intimes, Préville ne put résister de venir s'associer à la joie de ses anciens camarades que le 9 thermidor rendait à la liberté. Il accourut les rejoindre à la salle du faubourg St-Germain où il resta avec eux du 20 août 1794, (le *Bourru bienfaisant*) au 11 février 1795 (le *Mercure galant*). Ce fut sa dernière apparition. La mort de sa femme et de ses enfants, les troubles de la Révolution, l'âge enfin avaient affaibli sa raison. Il mourut à Beauvais chez M^me^ Guesdon, sa fille aînée, rue du Lion rampant, le 18 décembre 1799. Il avait été nommé associé non résident de l'Institut en 1795. « J'ai perdu mon maître,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Préville est mort ! écrivait Dazincourt le 20 décembre. Ses successeurs ont besoin de l'indulgence de ses contemporains ». L'*Almanach* pour l'an IX rendit compte (p. 185) d'une commémoration en son honneur sur la scène du Théâtre Français. Em. Campardon a publié dans ses *Comédiens du roi* de la troupe française : le brevet d'une pension royale de 2500 livres (4 mai 1783), l'acte de baptême de Préville et le brevet d'une autre pension de 2475 livres pour ses 33 années de services (1er avril 1786).

Deux autographes de Préville, sans grand intérêt, ont figuré dans la collection A. Bovet nos 1346 et 1347 et un autre a passé en vente le 18 janvier 1902.

Préville avait demeuré à Paris rue du Bout-du-Monde 1750, rue des Fossés-St-Germain 1755, rue Guénégaud 1760, rue Hautefeuille, sans sa femme, 1765, au Petit Carrousel, avec sa femme, 1771, faubourg Saint-Martin 1774-1786.

Biographie : *Eloge de Préville*, par Molé, prononcé au Lycée des Arts, le 11 août 1793. — *Notice historique* sur Préville, par Dazincourt, lue au Lycée de Paris le 9 janvier 1800. — Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — *Mémoires de Préville*, par K. S. H., Paris, F. Gustel, 1812. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. I, 1821. — *Mémoires de Préville et de Dazincourt*, revus, corrigés et augmentés d'une notice sur ces deux comédiens, par Ourry, Paris, 1823, in-8°. — E.-D. De Manne, *Troupe de Voltaire*. — Jal, *Dict. critique*.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval : 97. En Mascarille, peinture toile, h. 0 m. 80, l. 0 m. 65, par Carle Van Loo. En pied, offert en mars 1835 par M. Furcy-Guesdon, petit-fils du comédien, grav. par E. Tomaszkiewicz.

— 140. Gouache ovale, h. 0 m. 22, l. 0 m. 17, par Champion fils, d'ap. A. Romanet, offert par M. F. Duquesnel, avril 1893, grav. par H. Lefort pour la *Troupe de Voltaire*, 1877.

— 148. En Figaro. Buste bronze, h. 0 m. 55, fondu par Thiébault, d'ap. Lucas Montigny, offert par M. Lerouge en 1829. L'original en terre cuite appartenait en 1897 à M. Emmanuel Jadin.

— 205. *Les fourberies de Scapin*, Scapin-Préville, gouache par Fesch, 1776.

— 206. Le *Bourgeois gentilhomme*, M. Jourdans-Préville, gouache par Fesch, 1776.

— 210. Le *Port de mer*, Brigantin-Préville, gouache par Fesch, 1776.

— 240. Portrait présumé de Préville, peinture toile, h. 0 m. 60, l. 0 m. 50, buste.

— 243. Buste plâtre, h. 0 m. 73, par Lucas de Montigny, offert en 1807 par M. Beaumont, architecte.

— 253. En Figaro, buste terre cuite, h. 0 m. 32.

— 379. En Figaro, statuette, h. 0 m. 30.

— 423. En Mascarille, pastel, h. 0 m. 72, l. 0 m. 50, d'ap. C. Van Loo.

— 429. Petite gouache de la suite Fesch-Whirsker avec Paulin et Bellecour.

— Musée Carnavalet : Miniature anonyme.

— Manufacture de Sèvres : En Figaro, statuette.

— Les *Souvenirs et regrets du vieil amateur dramatique*, publ. par Leclère, 1861. Préville dans 11 rôles.

— Les *Etrennes de Thalie*. En Mascarille.

— La *Galerie théâtrale de Barraud*, 1872. En pied, dans Crispin.

— Buste plâtre par Couasnon, Salon de 1795.

— En buste, cost. de ville, grav. originale en couleurs, de P. M. Alix.

— En buste, cost. de ville, petit médaillon rond, grav. de Gaucher.

— En pied, dans les *Vendanges de Suresnes*, grav. d'Auvray, d'ap. Monet.

— En pied, dans Crispin des *Folies amoureuses*, grav. en couleur de Janinet, d'ap. Dutertre.

— En pied, même rôle, grav. de Caroline Naudet, 1812.

— En pied, grav. de Moreau.

— Dans Scapin des *Philosophes*, grav. de A. de Saint-Aubin.

L'*Intermédiaire* (XX, 200) nous fait savoir que M. Ulric R. D. possédait en 1887 une curieuse collection de portraits originaux, peints, dessinés ou sculptés de M. et Mme Préville et de leur fille Angélique, Marie Dubus-Préville, femme Jacques Esneau (ou Esnerm ?) 1758-1795.

PRÉVILLE, Mme, Madeleine, Angélique, Michelle Drouin dite. — Sœur de J. J. F. Drouin, nièce de Bercy, femme du précédent, était née au Mans le 17 mars 1731. Ce fut à Lyon, suivant toute vraisemblance, que Mlle Drouin connut son futur mari. Nous avons raconté ses débuts au théâtre à l'article Mlle *Drouin*, t. I, p. 572, 2 col. De sa rencontre avec Préville naquit donc tout d'abord une fille *Marie*, baptisée à Lyon, le 1er juillet 1750. Le mariage eut lieu à Paris le 31 octobre suivant à Saint-Laurent. Le couple retourna à Lyon, et nous avons dit à l'article Préville comment celui-ci fut appelé à Paris. Sa femme l'y suivit, et débuta à la Comédie du 20 décembre 1753 au 12 janvier 1754, dans les rôles d'ingénues. Elle ne fut pas reçue. Nouveaux débuts le 10 mai 1756, et réception à quart de part le 8 mars 1757, grâce à l'influence de son mari.

Par son abnégation d'amour-propre, Mme Préville rendit de grands services à la Société. Elle accepta sans rien dire — et pour favoriser les intérêts de son mari — des rôles de confidentes, de petites amoureuses, et n'aborda que plus tard ceux de grandes coquettes et de mères nobles. Dans la Baronne de *Nanine*, dans Elmire de *Tartufe*, et plus tard dans la Marquise de la *Surprise de l'amour*, dans la Comtesse du *Legs*, dans la Baronne de *Turcaret*, elle fut trouvée parfaite.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Très aimée, très estimée du public, Mme Préville créa à la Comédie 38 rôles dont E. D. De Manne a donné la liste. Nous y relevons la Baronne de la *Fausse Agnès*, 1759, Araminte du *Cercle*, 1764, Mme Murer d'*Eugénie*, 1767, Dorimène des *Fausses infidélités*, 1768, Mme Béverley de *Béverley*, 1768, Mme de Clainville, 1768, Mme d'Alancourt du *Bourru bienfaisant*, 1771, Margot de la *Partie de chasse*, 1774, la Marquise du *Célibataire*, 1775, etc.

Le 11 juillet 1755, naissance de sa seconde fille *Claire*, Louise, Alphonsine, qui eut pour marraine Mlle Clairon, et le 23 novembre 1758, naissance d'*Angélique*, Marie, qui eut pour parrain le mari de Mme de Pompadour, le seigneur d'Etiolles. Enfin, *Antoine*, son dernier enfant, naquit le 9 avril 1760.

Mme Préville avait pris sa retraite le 1er avril 1786, en même temps que son mari, et s'était retirée avec lui à Senlis. C'est alors, nous l'avons dit à l'article Préville, qu'elle perdit un fils et une fille, Claire et Antoine. La Révolution privait le ménage des pensions si laborieusement acquises. Les facultés mentales de son mari s'altéraient. Elle mourut à Senlis le 7 mai 1794.

Angélique qui avait épousé à Senlis le 10 juin 1793, Jacques Esnerm (ou Esneau ?), marchand mercier, le suivit de près dans la tombe. Elle mourut place des Victoires, 16, le 1er octobre 1795. Nous avons vu que Préville s'était retiré à Beauvais chez l'aînée. Mme Préville, suivant l'expression de St-Fal, discours de clôture 1er avril 1786, avait été un « modèle de décence, de dignité, de noblesse, d'esprit et d'intelligence ».

Em. Campardon a publié le brevet de la pension royale de 1500 livres accordée à Mme Préville, 4 mai 1783. Son acte de baptême. Le brevet de pension de 2475 livres pour ses 33 années de services, 1er avril 1786.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — Jal, *Dict. critique*. — E. D. De Manne, *Troupe de Voltaire*.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 94. Peinture toile ovale, h. 0 m. 90, l. 0 m. 72, par Mme Frédérique O'Connell (1854) d'ap. un portrait peint par Colson, grav. par J. B. Michel.

— Dessin d'Aug. de St-Aubin (musée Carnavalet).

— Pastel de M. Q. de la Tour, offert à la Comédie française en 1852, aujourd'hui perdu.

— En buste, avec une scène de *Dupuis et Déronais*, grav. de J. B. Michel, d'ap. Colson.

— En pied dans l'*Ecossaise*, grav. de Devaux d'ap. Simonnet.

— La même à mi-corps, encadrement ovale.

— *Troupe de Voltaire*, en buste, de ¾ à gauche, eau-forte par H. Lefort.

PRÉVOR, Mme Louise, femme Georges Zeller. — Artiste de valeur, Mme Prévor s'était fait connaître au th. de l'Œuvre dans les premiers rôles dramatiques. Elle joua le rôle de Maria dans une reprise de *Michel Strogoff* au Châtelet et créa en 1908 le rôle de Kiomara dans le *Premier glaive* aux Arènes de Béziers. Mariée à M. Georges Zeller, l'entrepreneur de tournées, elle était pour celui-ci une collaboratrice utile. Elle mourut dans une maison de santé, 17, rue de Montreuil, à Nogent-sur-Marne, où ses obsèques furent célébrées en l'église de Nogent, le 3 février 1909.

PRÉVOST. — Sous ce nom : *Prévost*, foire St-Germain 1708, province 1709; *Prévost*, foire St-Germain 1740; Mme *Prévost*, femme du précédent, foire St-Germain 1740; *Prévost*, Bruxelles 1743.

PRÉVOST. — Sous ce nom : *Prévost*, acteur forain, troupe de Selles 1707, mari de la demoiselle Babron, actrice foraine, province 1709. — *Prévost*, Foire St-Germain 1740. Mlle *Prévost*, sœur ou femme du précédent, Foire St-Germain 1740.

PRÉVOST Jacques, Augustin, directeur, auteur, acteur, né à Jouy-le-Comte en 1753, filleul du prince de Conti, dessinateur : En 1776, il traça les dessins de la statue de Louis XVI que l'on devait élever sur le pont, actuellement dit de la Concorde. Montreur de curiosités à la Foire St-Germain; il s'agissait d'un théâtre optique qui représentait les diverses villes de France. Ces tableaux, dont il faisait l'explication, furent présentés à la famille royale, et lui valurent le titre d'instructeur géographe des Enfants de France (janvier 1789).

La Révolution survint, et renversa tous ses projets. C'est alors qu'il s'engagea bravement au Théâtre des Associés comme acteur, auteur et décorateur. Il ouvrit en même temps un cabinet d'optique sur le boulevard du Temple. En 1791 il l'abandonna après le décès de Sallé, et reprit la direction du Théâtre des Associés, auquel il donna le nom de Théâtre sans Prétention.

L'activité de Prévost, et l'honnêteté qui ne l'abandonna jamais, suffirent à faire subsister cette humble scène jusqu'à la suppression des petits théâtres (8 août 1807). Nous savons seulement, comme comédien, qu'il tenait l'emploi des bas-comiques et des caricatures. La fermeture, c'était la ruine pour le pauvre homme. Il se fit directeur nomade. En 1812, il parcourait la banlieue, Choisy, Gentilly. Cette autorisation lui fut encore retirée ! Il ne lui restait plus, à soixante ans, qu'à reprendre son premier métier : il battit le pavé de Paris en faisant voir une lanterne magique qu'il appelait le *Panorama de l'Univers*.

Brazier a raconté, dans son *Histoire des Petits Théâtres*, t. I, p. 58, qu'il avait rencontré le vieux Prévost, vers 1820, au Jardin Marbeuf, où la garde nationale de la deuxième légion donnait un grand dîner de corps. Il l'aida même d'une souscription. Prévost mourut le 15 avril 1830 à l'hospice de Bicêtre.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Biographie : E. D. de Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet.*

PRÉVOST. — Sous ce nom : Mme *Prévost*, premiers rôles de tragédie, Amiens 1773-74 ; *Prévost*, Angers 1798 ; Mme *Prévost*, Nouveautés 1827 ; Mme *Prévost*, Héloïse, Ambigu 1843, Porte-St-Martin 1845, Ambigu 1847, Porte-St-Martin 1848, Mme *Prévost*, Augustine, L., née Colon, Genève 1845-47, Rouen 1849-50, Bruxelles 1852, Toulouse 1853-54, Carcassonne, Montpellier, Toulouse 1863-64, Nîmes, Nantes, Toulouse 1867, Nantes 1868-74. En 1869, 63 ans, 300 fr. de pension à Nantes ; *Prévost*, Marie, Lyon 1849, Mons 1852, Brest 1853-57 ; *Prévost*, Justin, Philippe dit *Darcourt* (v. ce nom), Paris 1856-75. En 1870, 72 ans, 300 fr. de pension.

PRÊVOT, Ferdinand. — En 1864, 63 ans, 33 ans de th., 200 fr. de pension.

PREYS, Charles, Victor. — Lille 1886-88, Rouen 1889, Lille 1890-93, Nancy 1894, Anvers 1895-96. Sa mort, *Rapport* 1899.

PREZAC (du). — Débuta à la Comédie-Française 1756.

PRIETZ, Auguste, Jean-Baptiste. — Genève 1845-46, Verdun 1847-48, Délass. com. 1850-55, Angers 1857, Amiens 1859-61, Lille, Montauban 1863, Agen, Marseille, Mons 1869-71.

PRIEUR. — V. Mélanie.

PRIEUR, Mlle Magdeleine, Léonie. — Variétés 1886-87, Paris 1888-91.

PRIEURE, Mlle. — Th. Richelieu 1792-93.

PRIMARD, Auguste. — Th. de la République 1897-99.

PRIMO. — Lille 1788.

PRIN. — Sous ce nom : *Prin*, Cassel 1765 ; M. et Mme *Prin*, Rouen 1792.

PRIOLEAU, Pierre, Edmond. — Né en 1825, avait débuté à l'Odéon par le rôle de Gros René du *Dépit* en 1849. Bordeaux 1849, Anvers 1850, Marseille 1852-54, Bordeaux 1855, Turin 1856-57, Bordeaux 1858-68, Gymnase 1869-80. Au Gymnase, Prioleau était devenu l'homme de confiance de Montigny et habitait même dans le théâtre avec sa femme et sa fille. En 1871, une médaille d'honneur lui fut décernée. Mais fort affligés par la perte de leur enfant, M. et Mme Prioleau retournèrent à Bordeaux. En 1888, 62 ans, 36 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Bordeaux en 1910.

PRIOLEAU, Mme Adèle, Julia, née Martin, femme du précédent. — Marseille 1854 et mêmes étapes que son mari. Ambulance du Gymnase 1870-71. Emploi des mères nobles à ce théâtre. Retour à Bordeaux vers 1880. En 1884, 62 ans, 47 ans de th., 500 fr. de pension. En 1886, Edmond Prioleau annonçait au Président de la Société des artistes la mort de sa « vaillante compagne » priant de secourir une mère à son intention, en même temps qu'il adressait un secours. Mme Prioleau avait été le modèle des épouses et des mères.

PRIOLEAU, Mlle Jeanne, Marie, Juliette, fille des précédents. — Gymnase 1871-74 ; charmante ingénue, enlevée en quelques jours à l'affection de ses parents, au début de l'année 1875. Elle était pleine d'avenir, et venait d'apporter joyeuse à la tombola des artistes un lot de broderies, délicat ouvrage de ses mains.

PRIOLLAUD. — Sous ce nom : Mme *Priollaud*, Louise, Jeanne Costard, Orléans 1888-90, Poitiers 1891, Tarbes 1892, Saïgon 1893 ; Mme *Priollaud*, Ernestine, Montpellier 1889, Saïgon 1890-93.

PRIORÉ, Alexandre, Jean, Victor. — Mexico 1866-67, Nouvelle-Orléans 1868-69.

PRISTON, Robert, Auguste. — Horloger-bijoutier et comédien amateur, avait un organe enroué dont il tirait parti dans les rôles d'amoureux comique. Montigny le vit jouer à Londres et l'engagea au Gymnase (1852-62) où il ne produisit pas grand effet, si ce n'est dans le *Fils de famille*. Au Palais-Royal, il se fit une place. Il se rendit bientôt indispensable dans ce théâtre, et vendit son fonds du boulevard de Strasbourg. On disait de lui : « Un Jean Hiroux de bonne compagnie ». De petits yeux ronds, pétillants de malice, une désinvolture de gentilhomme de rayon. Ses créations des *Jocrisses de l'amour* et du *Clou dans la serrure* le classèrent parmi les artistes consciencieux et chercheurs. Priston épousa sa camarade Worms du Palais-Royal puis, après un court séjour aux Variétés, partit avec elle au Caire en 1875. Il ne devait pas en revenir... vivant. C'est le soir même de la clôture, quelques heures avant de se mettre en route pour la France qu'il mourut presque subitement. (Rapport 1874).

Iconographie : Mauvais portrait sur bois, dans le *Bouffon*, 8 déc. 1867.

PRISTON, Mme. — V. Mlle Worms.

PRIVAT. — Sous ce nom : *Privat*, Adolphe, Joseph Bonbonneau, Paris 1883-95, Châtelet 1896-1902 : Mme *Privat*, Anaïs Huguet, Rouen 1884-89, Anvers 1890-96, Rouen 1896, Paris 1897-99, Nîmes 1900-04. Sa mort, *Rapport* 1906.

PROCHE, Mme Clémence, Félicie. — La Réunion 1863-64, Batavia 1865-66.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

PRODIN, Mme Henriette, Marie. — Variétés 1866-69.

PROSPER. — V. Gothi.

PROST. — Sous ce nom : *Prost*, Julien, Luxembourg 1848; Mme *Prost*, Fanny, Lorient 1848; *Prost*, Alfred, Gaîté 1857-58; Mme *Prost*, Claudine, Marie, Grenoble 1869, Douai 1871-73; *Prost*, Alfred, François, Le Caire 1873-76, Marseille 1877-80, Paris 1881-92, St-Mandé 1893. Titulaire d'une médaille d'honneur.

PROTAT, Mme Marie, Joséphine. — Née à Paris le 25 janvier 1839. Jouait à l'âge de 12 ans au Th. des Batignolles. Vaudeville (place de la Bourse), Lyon, Strasbourg, Italie. Ingénuités comiques. Soubrette au Palais-Royal. Créa à l'Ambigu, dans l'*Assommoir*, le rôle de Mme Boche. Tournées d'Europe et des deux Amériques, Nouveautés, Bruxelles, Toulouse. En 1899, 60 ans, 41 ans de th., 500 fr. de pension. Admise à la maison de retraite de Pont-aux-Dames. Obsèques 27 janvier 1906.

PROTTI, Mme. — Gaîté 1865. Sa mort, *Rapport* 1867.

PROVENCE. — Sous ce nom : *Provence*, Charles, Emmanuel, début à la Gaîté 1er juin 1826, *Fanfan la Tulipe*, 15 juillet suivant, Vaudeville, rôle d'Alain de la *Chercheuse d'esprit*, Lyon 1843-55, Paris 1856-57, Madrid 1858-61; Mme *Provence*, Antoinette Gérardin, Lyon 1843-55, Paris 1856-61. Sa mort, *Rapport* 1862.

PROVENCHÈRE, Louis, Joseph, Marie. — Gymnase 1822-23. Habitait Paris en 1859.

PROVINS, Mme Joséphine. — Bordeaux 1817-1818.

PROVOST, Mme Adèle. — Odéon 1819.

PROVOST, Jean, Baptiste, François. — Fils d'un marchand-quincaillier, naquit quai de l'Horloge, 37, à Paris, le 25 janvier 1798. Elève de l'institution Favard, du lycée Charlemagne, puis du lycée Napoléon, le jeune Provost, sur les conseils de Larive (v. ce nom) se présenta le 25 juillet 1816 au Conservatoire, mais sans succès. L'année suivante il est reçu *aspirant;* le 1er mai 1817, *élève auditeur;* le 2 juin suivant, *élève en exercice*, et le 25 décembre, *répétiteur honoraire*.

Provost présente ce cas particulier qu'il était à la fois élève et répétiteur aux appointements de 800 fr. Le 25 novembre 1818, il remporta un second prix de tragédie. Reçu sans début le 28 décembre par le Jury du second Th. Français pour l'année 1819-20, il fut alors engagé à partir du 1er mai aux appointements de 4000 fr. dans l'emploi des jeunes premiers, avec promesse du sociétariat à 3/4 de part pour 1821.

Les commencements de Provost furent excessivement pénibles. D'abord son physique ne se prêtait nullement à la tragédie. Il fallut qu'il se résignât à l'emploi des confidents et des traîtres. On lui reproche son abord froid, son ton pédantesque et tranchant. Le public ne lui était guère bienveillant. Doué d'une volonté puissante, travailleur obstiné, Provost chercha sa voie. Il s'essaya plus heureusement dans les comiques : le Clerc d'huissier du *Célibataire et l'Homme marié*, Casaldi dans *Luxe et indigence*, Raffin de l'*Enfant trouvé*, Boniface de la *Première affaire*. Le départ de Samson appelé en 1826 à la Comédie-Française agrandit son répertoire. Mais on ne sait que trop les vicissitudes par lesquelles passa ce malheureux théâtre de l'Odéon. Le 3 mars 1829, il en était réduit à fermer ses portes.

Provost contracta aussitôt un engagement à la Porte-St-Martin, et cette excursion dans le mélodrame prouva une fois de plus la flexibilité de son talent. Le rôle de l'Archevêque dans l'*Incendiaire* (1831), celui de Hudson-Lowe dans *Schœnbrunn et Ste-Hélène* lui valurent les imprécations de la foule, ce qui, pour un traître est le comble du succès, jusqu'au jour où des œuvres plus romantiques et plus littéraires lui fournirent l'occasion de se signaler : la *Tour de Nesle*, *Marion Delorme*, rôle de Langeli, *Marie Tudor*, *Lucrèce Borgia*, rôle de Gubetta; vinrent ensuite : *Perrinet Le Clerc*, la *Chambre ardente*, *Catherine Howard*, le *Maréchal Brune*, etc.

Mais Provost jouait de malheur avec les directions : seulement, cette fois, la chute de Harel à la Porte-St-Martin lui facilita son entrée à la Comédie-Française où il fut engagé le 1er mars 1835 pour débuter le 25 avril suivant par le rôle d'Orgon dans *Tartufe*. Le 1er avril 1839, il était nommé sociétaire. Entre temps, il était rentré comme professeur-adjoint au Conservatoire le 1er février 1836 (il avait été réformé en 1828).

Provost fut un des plus beaux exemples de ce que peuvent le travail et la persévérance contre une nature rebelle. Après de longs tâtonnements, et sans renoncer tout à fait aux rôles tragiques, il venait de s'emparer avec une autorité incontestable des rôles à manteaux et des financiers de haute distinction.

De 1835 à 1864, Provost créa 62 rôles sur la scène de la rue Richelieu, et joua presque tous ceux de son emploi dans le répertoire. La liste en ayant été dressée par MM. E.-D. De Manne et C. Ménétrier, nous nous contenterons de mentionner les principaux :

1835. — Omodéi dans *Angelo*.
1837. — De Montlucar dans la *Camaraderie*.
1840. — Guibert dans la *Calomnie*.
1843. — Mathieu dans le *Mari à la Campagne*.
1845. — Raymond Poisson dans la *Famille Poisson*.
1848. — Van Buck dans *Il ne faut jurer de rien*.
1851. — Claude dans *Valéria*.
1851. — Claudio dans les *Caprices de Marianne*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1852. — Grandin dans *Diane*.
1853. — Jadis dans le *Bonhomme Jadis*.
1855. — Le Marquis dans *Par droit de conquête*.
1861. — Charrier dans les *Effrontés*.
1861. — Le Baron dans *On ne badine pas avec l'amour*.
1862. — Maréchal dans le *Fils de Giboyer*.
1864. — Poirier dans le *Gendre de M. Poirier*.

Quelques-unes de ses interprétations des rôles du vieux répertoire furent absolument remarquables, notamment celle d'Arnolphe conforme à l'esprit de Molière qui en fait un homme de 42 ans et doué d'un raisonnement éclairé, toutes les fois que sa passion pour Agnès n'est plus en jeu. Au lieu du vieillard ridicule que l'on était habitué à voir, Provost campa un bourgeois riche et encore vert, comme l'avait voulu Molière.



PROVOST d'ap. Lacauchie
Rôle d'Arnolphe de l'*Ecole des femmes*

Provost fut incontestablement un des premiers professeurs dont s'honore le Conservatoire : Beauvallet, Adolphe Boucher, Mme Allan-Despréaux, Fr. Berton, Got, Delaunay, Thiron, St-Germain, Mlle Ponsin, Laroche, Mme Sarah Bernhardt furent ses élèves. Sur la scène : ampleur, profondeur, finesse, bonhomie, autorité. En ville : correction absolue, honorabilité parfaite. Au Comité de la Société des artistes dont il fut membre pendant 20 ans : intelligence, zèle, dévouement, bons conseils. Tel fut Provost, décédé dans la force de l'âge le 26 décembre 1865, rue Neuve-St-Augustin, 5, laissant la réputation d'un acteur de grande race et de grande allure. L'inhumation eut lieu au Père Lachaise au milieu d'une grande affluence : Samson, Ed. Thierry, le Baron Taylor lui adressèrent un dernier adieu.

Le catalogue d'autographes A. Bovet, n° 1378, contenait une pièce signée également par Louis Benoit Picard en date du 15 décembre 1819. C'était l'engagement de Provost au deuxième th. français « pour y jouer les premiers, seconds et troisièmes rôles dans les deux genres, et au besoin les confidents » moyennant un traitement fixe de 4000 fr.

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par Etienne Arago. — *Galerie Geoffroy*, notice par Max de Revel. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Talma*.

Bibliographie : P. Porel et G. Monval, *Hist. de l'Odéon*, t. II. — *Souvenirs* de Delaunay. — *Mémoires* de Laferrière, p. 84. — *Mémoires* de Bouffé, p. 16. — D'Heylli, *Journal intime de la Comédie française*, p. 445.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 39. Dans le *Couronnement du buste de Molière*, bas-relief de la cheminée monumentale du foyer du public (Provost en Argan du *Malade*. — N° 76. *Comédiens et comédiennes groupés*, par Faustin Besson. — N° 132. *Scène de George Dandin*, peinture toile, par Ed. Geffroy (1852), Provost en George Dandin. — N° 164. Buste en marbre, h. 0 m. 55, par J.-J. Feuchère. Exposé au Salon de 1845 (n° 2165), offert par le sculpteur en mai 1870. Le même en bronze sur le tombeau de Provost, Père Lachaise, 4e div., 1re sect., avenue Bruix.— N° 165. Les *Sociétaires de la Comédie française en 1840*, par Ed. Geffroy. Provost en Chrysale des *Femmes savantes*. — N° 166. Les *Sociétaires de la Comédie française en 1864*, par le même. Provost en Argan du *Malade*. — N° 230. *Le Barbier de Séville*. Scène IV, acte III, peinture h. 0 m. 48, l. 0 m. 62, par Armand Dumaresq, Provost dans *Bartholo*, offert en mars 1891 par l'artiste. — N° 488. Médaillon plâtre, diam. 0 m. 20, par V.-M. Borrel, père. Exposé au Salon de 1859 (n° 3091). — N° 493. Pastel, h. 1 m., l. 0 m. 80, par A.-L. Galbrun. Salon de 1855 (n° 3146). Légué par H. Provost fils, en juin 1887.

— Foyer de l'Odéon : Peinture, par Feyen-Perrin.

— En Crispin, peinture, par L. Olivié, Salon 1861.

— Médaillon bronze, par Borrel, Salon 1859.

— Statuette-charge, par Dantan, 1863 (musée Carnavalet).

— Suite de lith. de Ch. Wogt : en costume de ville ; dans Chrysale des *Femmes savantes ;* dans M. Mathieu du *Mari à la campagne ;* dans Argan du *Malade* ; dans Harpagon de l'*Avare ;* dans *George Dandin ;* dans Claude de *Valéria ;* dans Raymond Poisson de la *Famille Poisson*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— En pied dans le *Puff*, caricature lith. an. pour la *Galerie omnibus*.

— Galerie Lacauchie : dans Arnolphe de l'*Ecole des femmes*.

— Galerie Geoffroy : dans Chrysale des *Femmes savantes*.

— Complément de la Troupe de Talma : en buste, de ¾ à droite, cost. de ville, eau forte, par J.-M. Fugère.

PROVOST fils, *Eugène*, François, Charles, fils du précédent, né à Paris le 15 novembre 1836, lauréat du Conservatoire, avait débuté à la Comédie française le 13 juin 1859, puis été nommé sociétaire un peu précipitamment, le 7 juin 1865, quelques mois avant la mort de son père. Celui-ci défunt, une hostilité systématique s'éleva contre le fils, lequel fut contraint à prendre sa retraite le 12 mars 1869.

« Si pour des motifs et par des circonstances que nous n'avons pas à apprécier ici, disait son ancien camarade Eug. Garraud en annonçant sa mort, Eugène Provost n'avait pas été contraint à quitter la Comédie française, il serait peut-être encore de ce monde. Sa situation de sociétaire brisée lui causa un profond chagrin dont il essaya de se consoler en faisant une excursion à l'Odéon (1872), puis aux Bouffes. N'y ayant pas rencontré le succès qu'il cherchait, il se décida à quitter le théâtre. Ce fut dommage, car il possédait les qualités qui eussent trouvé longtemps leur place dans l'emploi des jeunes paysans ou seconds comiques de l'ancien et du nouveau répertoire. »

Assez fortuné, indépendant, homme de goût et connaisseur, il passa son temps à collectionner les vieilles estampes dont il laissa un nombre considérable et d'une réelle valeur quand il mourut à Paris, faubourg St-Denis 86, le 29 décembre 1885. Son frère Henri, caissier à la Comédie française, avait épousé Mlle Ponsin (v. ce nom).

PROVOST, Mme Emilie, Charlotte Cornu dite. — Palais-Royal 1859-65.

PRUDENT. — Th. des Jeunes Artistes vers 1806, début au Vaudeville 14 juillet 1821, Th. des Célestins Lyon ; Gymnase 1824. On écrit de lui : « C'est un amoureux qui ne soupire pas mal, chante avec grâce, mais qui était mieux à Lyon qu'à Paris, parce qu'il n'avait point à redouter de comparaison ». Il y retourna en effet, puisqu'il y était en 1827. Nous le retrouvons sous le nom de *Prudent-Drapeau* au Th. du Panthéon 1843 et à celui du Luxembourg 1845. En 1853, 61 ans, dans une maison de retraite, 120 fr. de pension, portée à 300 fr. en 1858 pour ses 52 ans de théâtre. Delaunay en a parlé dans ses *Souvenirs*.

Iconographie : en pied, rôle de Napoléon dans *Schœnbrunn et St-Hélène*, dess. p. Dupré, liht. Palley, à Lyon.

PRUDENT, Mme Marie, Françoise, née Petitpas, femme Prudent-Drapeau. — Retirée du th. en 1849. Elle avait alors 62 ans, 45 ans de th. et 300 fr. de pension. Domiciliée à Paris.

PRUDENT, Louis, Pierre Voisin dit. — En 1884, 60 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension, à Lyon. Sa mort, Rapport 1886.

PRUD'HOMME. — Sous ce nom : *Prud'homme* Firmin dont nous nous sommes occupés à l'article *Firmin* et qu'il est difficile de relier aux suivants. — *Prud'homme* Joseph, Suffrain dit. Anvers 1843, Bayonne, Valenciennes, Toulon 1852, Toulouse 1853-57, Rouen 1858-64, Toulouse-Lille 1867, Toulouse 1868. En 1866, 69 ans, 52 ans de th., 500 fr. de pension. — *Prud'homme* Joseph, Louis Suffrain dit. St-Quentin 1852, Lorient, Nancy, Dijon 1857, Hombourg 1858-59, Paris 1860-62, Bayonne, Rouen 1864-68, Paris 1869-78. Sa mort, Rapport 1880. On rappelait qu'il avait été un très estimable artiste des théâtres de Montmartre et de Batignolles. — *Prud'homme* Jean-Baptiste. Grenoble 1843, Alger 1847. — Mme *Prud'homme* Adolphine. Charleville 1845-48. — Mme *Prud'homme* Sophie, née Riout. Th. du Luxembourg 1850, Lorient, Nancy, Dijon 1857, Hombourg 1858-59, Paris 1860, Lorient, Bayonne, Rouen, Paris 1867-69, Bois-Colombes 1898. En 1888, 60 ans, 37 ans de th., 500 fr. de pension. En 1900, on signale la mort d'une dame Prud'homme-Lenormand. — Mlle *Prud'homme*, St-Quentin 1852. — Mlle *Prud'homme* Valentine, Gand 1864-65. — *Prud'homme* Pierre, Mathurin. Genève 1874-76, Nantes, Angers, Nantes, Paris, Anvers 1884, Rouen, Nantes 1888. Sa mort, Rapport 1891.

PRUNET, Mme Lucile, Rosalie, Elmaïde Lassave. Toulouse 1875, Besançon 1876-82.

PUGEOT, Jean-Baptiste, dit *Alfred*. Th. Lazari 1845, Troyes, Beauvais, Délass. com. 1853-54, Rouen 1855, Paris, Brest, Bruxelles 1859, Namur. Bagnères 1863, Agen, Paris 1865-79. La Villette 1880-83, Versailles 1884, Paris 1885. En 1885, 63 ans, 44 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, Rapport de 1887.

PUGET, Félix. — Renaissance 1874-78, Rouen 1879, Fantaisies parisiennes 1880-81, Porte-St-Martin 1883-84, Roubaix 1885, Paris-Limoges 1889-92, Paris 1893-96.

PUGH, Mme Adolphine. — Agen 1865-67, Nantes 1868, Lille 1869, Moulins 1871, Londres 1872-74, Egypte 1876, Variétés 1877-81, Paris 1882-85.

PUIPLAT, Mme Mélanie, Gilberte née Desgranges. — Nantes 1852, Metz 1853-62.

PUISARD. — Sous ce nom : *Puisard*, Th. patriotique 1793. — Mme *Puisard* mère, Françoise Bailly, Angers 1794. — Mme *Puisard* fille, femme Gontard, Angers 1794.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

PUISSERAZ ou Puisseratz, Mlle. — Th. de Monsieur 1790-91.

PUJOL, Edouard, Sébastien. — Marseille 1863-66, fut engagé au Gymnase vers 1867 pour les rôles de tenue. D'une grande distinction, l'allure militaire, doué d'une bonne voix, Pujol fut toujours cependant un acteur roide et compassé; il rendit d'utiles et de nombreux services. Créant des rôles, notamment dans *Monsieur Alphonse* 1873; *Gilberte*, les *Deux Comtesses* 1874; le *Comte Kostia*, *Ferréol*, 1875; *Mademoiselle Didier*, la *Comtesse Romani*, 1876; le *Père*, *Marthe*, la *Belle Madame Donis*, 1877; le 25 novembre 1878, début à l'Odéon dans la *Mort civile*; *Samuel Brohl*, le *Marquis de Kenilis*, 1879; en 1881, le nom de Pujol disparut des affiches.

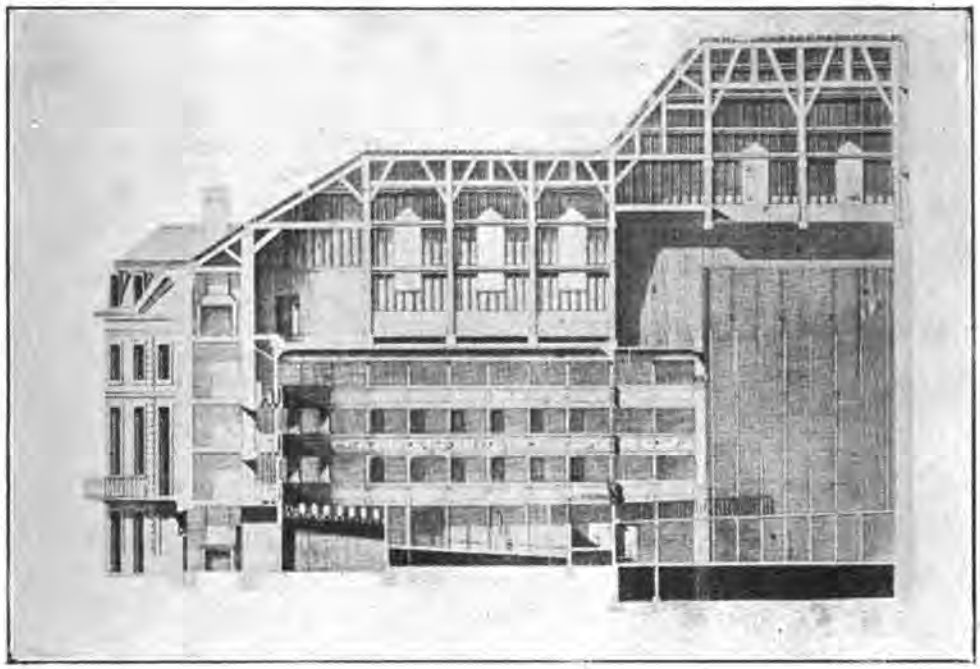
PURTEAUX. — Troisième rôle, Marseille 1825.

PUTON, Jean, Joseph. — En 1909, 62 ans, 37 ans de th., 500 fr. de pension.

PUY-GAUTHIER. — Bordeaux 1869-71.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Comédie-Française, Fossés St-Germain (1689-1770)

« C'est très bien de dire à l'acteur qui commence à vieillir et ne trouve plus d'engagements : « Faites autre chose. » Faire quoi ? »

Lucien DESCAVES.

QUAINSAIN, Mme Charlotte, Rose, née Fleury. — Ce nom a été bien souvent mal orthographié : Quainzaint, Quainzin, Quaisain, Quaisaint, Quaizaint. Nous avons adopté la dernière orthographe de l'*Annuaire des artistes*. Théâtre de la rue de Louvois (Odéon provisoire) 1801, th. Montansier 1803. En 1800, il y avait à l'Ambigu un chef d'orchestre-compositeur du nom de *Quésain*. En 1846, Mme Quainsain, infirme, a 70 ans, et reçoit une pension de 120 fr. Sa mort fut annoncée en 1855. Une dame *Quaisaint* avait paru au Palais-Royal en 1840.

QUAIT, Mme Suzanne. — Nérac 1870-72.

QUÉLUS. — Sous ce nom : *Quélus*, Grognier dit, Odéon 1845-48, directeur à Bruxelles 1849. En 1881, 68 ans, 42 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1884 ; Mme *Quélus*, Delphine, Seguenot, femme Grognier dite, Bruxelles 1850-65.

QUÉMIN, Mme Marie, Anne, femme puis veuve Emery. — Ambigu 1800. En 1846, 68 ans, infirme, 120 fr. de pension à Paris. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1850.

QUERCY, Gabriel, Hector de. — Déjà signalé à l'artiste *Dequercy*, Bordeaux 1862, Versailles 1863-64, Gand 1865, Lille 1867, Genève 1868, Alger 1869, Lille 1870-72, Nantes 1873, Bruxelles 1874-80, Bouffes parisiens : les *Mousquetaires au couvent* 1880. De Quercy, ténor agréable d'opérette, fit aussi partie de tournées en Russie et en Amérique. C'était un fort galant homme, et un actif délégué de la Société des artistes. Mais atteint d'une maladie nerveuse, il mit fin à ses jours dans un accès de neurasthénie. *Rapport* 1892.

QUÉRETTE, Mlle Marie, Blanche, Eugénie. — Porte-St-Martin 1868-70, St-Pétersbourg 1873-1877, Odéon 1878-79, Th. des Arts 1880, Porte-St-Martin 1882-83, Paris 1884-85.

QUÉRIAU, Mme ou Quériaux. On écrivit aussi Quériot. — Excellente mime et danseuse qui fit courir tout Paris à la Porte-St-Martin en 1824, et triomphait dans le rôle d'Agnès du Ballet de *Fitz Henri*. Il y eut à Lyon, en 1824, également, un danseur du nom de Quériaux.

QUESNEL. — Acteur au théâtre des Grands Danseurs du roi, 1772.

QUESNEVILLE, Mme Charlotte née Durey. — Paris 1890-91. Sa mort, *Rapport* 1892.

QUESNOT. — Sous ce nom : *Quesnot*, Ambigu 1822-24. Enterré aux frais du Comité, *Rapport* 1849 ; Mme *Quesnot*, Marie, Amélie, née Degoussée, femme puis veuve du précédent, Paris 1849-51.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

QUETTIER, Eugène, Léon. — Th. des Nations 1881, Paris 1882-86.

QUEVREMONT. — Maëstricht 1673-78.

QUEYLA, Auguste. — Caen 1884, Marseille, Reims, Paris, Toulouse 1889, Bordeaux, Nice 1897, Paris, Nouvelle-Orléans 1902-05, Chateaurenard, Montpellier, Aix 1908-09.

QUEYRENS, M^me^. — Marseille 1843-48.

QUÉZIN, M^lle^. — Th. Feydeau, ingénue, août 1797.

QUINAULT, père Jean, Quinaut dit. — Qui n'appartenait pas à la famille de l'académicien Quinault, naquit à Bourges vers 1660. Comédien de campagne, Quinault père débuta à la Comédie-Française le 6 mars 1694 par le rôle d'Harpagon, croit-on, mais reçu à quart de part en 1695, il partit cette même année pour retourner en province. Il était directeur à Strasbourg en 1702, et mourut avant juin 1728. Jean Quinault fut le père de nombreux enfants qui s'illustrèrent au théâtre et dont on trouvera les noms plus loin.

Biographie : G. Monval, *Liste alphabétique.* — Lemazurier, *Galerie historique*, t. I, notice très incomplète.

QUINAULT, l'aîné, J.-B. Maurice, fils du précédent et de Marie Saintelette, né à Verdun le 9 septembre 1687. — Quinault l'aîné débuta à la Comédie-Française le 6 mai 1712 par le rôle d'Hippolyte dans *Phèdre* et fut reçu le 25 juin suivant, mais il ne put entrer en possession des premiers rôles dans la comédie qu'après le départ de Beaubourg (1718). Plein d'esprit et de finesse, Quinault l'aîné joua d'original beaucoup de rôles importants tels le faux Damis du *Mariage fait et rompu*, 1721 ; Léandre du *Babillard*, Damis de l'*Indiscret*, 1725 ; Ariste du *Philosophe marié*, le Chevalier de la *Surprise de l'amour*, 1727 ; Ariste du *Procureur arbitre*, le marquis dans l'*Ecole des Bourgeois*, 1728. Il termina sa carrière par le *Complaisant*, 1732. Pour la tragédie, il s'en tenait aux seconds rôles. Bon musicien, chantant avec goût, cet acteur composa en outre la musique des divertissements adaptés à la plupart des petites pièces que l'on jouait alors à la Comédie. Quinault l'aîné se retira le 30 mars 1733 avec la pension de 1000 livres, rentra le 18 février 1734, et prit sa retraite définitive le 10 avril suivant à Autry-le-Châtel. Il mourut à Gien le 30 août 1745.

Biographie : G. Monval, *Liste alphabétique.* — Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

Iconographie : La Comédie française possède sous le n° 111, Catal. Monval, un portrait *présumé* de Quinault (mais lequel ?) peinture toile ovale, h. 0. 68, l. 0. 55 attribué à Largillière. Il existe aussi une gravure de Dupuis d'après une scène du *Philosophe marié*, peinture de Lancret 1727, autre portrait *présumé*.

QUINAULT, cadet, Abraham, Alexis dit *Quinault Defresne*, ou Dufresne, frère du précédent. — Né à Verdun le 9 septembre 1693, il avait ajouté à son nom celui de Defresne, afin de se distinguer de son frère aîné. Il débuta fort jeune à la Comédie-Française, le 7 octobre 1712 par le rôle d'Oreste dans l'*Electre* de Crébillon et fut reçu le 21 décembre suivant. Il avait pour lui une taille élevée et noble, de beaux yeux expressifs, un organe enchanteur. Elève de Ponteuil (v. ce nom) il avait appris de lui la simplicité, ce qui contrastait singulièrement avec la déclamation boursoufflée de Beaubourg, et cependant il eut grand'peine à faire adopter sa méthode par le parterre qui avait oublié déjà la belle et sage diction de Baron. (V. ce nom).

Quinault-Defresne fut chargé par Voltaire de créer le rôle d'*Œdipe*, 1718. De ce jour, il était classé. Parmi les 57 rôles établis par ce comédien, et dont la liste a été dressée par E. D. De Manne, nous relèverons :

1721. Aman dans *Esther*.
1723. Varus dans *Hérode et Marianne*.
1726. Pyrrhus dans *Pyrrhus*.
1727. Lauret daus le *Philosophe marié*.
1730. Titus dans *Brutus*.
1732. Tufière dans le *Glorieux*.
— Orosmane dans *Zaïre*.
— Alcméon dans *Eryphile*.
1733. Gustave dans *Gustave*.
1734. Vendôme dans le *Duc de Foix*.
— Enée dans *Didon*.
— Durval dans le *Préjugé à la mode*.
1736. Zamore dans *Alzire*.
— Euphémon fils dans l'*Enfant prodigue*.
1738. Damis dans la *Métromanie*.
1739. Mahomet dans *Mahomet II*.
1740. Le baron dans les *Dehors Trompeurs*.
— Ramire dans *Zulimé* (dern. création).

Ce fut pour lui que Destouches écrivit son *Glorieux*. Quinault-Defresne poussait, en effet, jusqu'aux dernières limites la haute idée qu'il avait de son état et de lui-même. Ses camarades n'étaient pour lui que « ces gens-là », et l'on connait sa réponse insolente au parterre qui lui criait : « Plus haut ! » — « Et vous, messieurs, plus bas ! » répliqua-t-il. Cette boutade qui provoqua un tumulte dans la salle lui valut un court séjour au For-l'Evêque, et l'obligation de venir faire amende honorable sur le théâtre : « Messieurs, dit-il encore fièrement, je n'ai jamais mieux senti la bassesse de mon état que par la démarche que je fais aujourd'hui ». Telle était la première phrase de cette excuse. Elle passa. On prétend que cette mésaventure hâta sa retraite qu'il prit le 21 mars 1741, à 48 ans seulement. Le roi l'avait gratifié en 1736 d'une pension de 1000 livres. Il y en ajouta une autre semblable en sa qualité de doyen et d'ex-sociétaire. Il mourut à Paris le 12 février 1767.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

« Plus éblouissant que profond » a dit de lui Mlle Clairon dans ses *Mémoires* ; pour elle il dut ses grands succès « aux suprêmes beautés de toute sa personne et de son organe », ce qui n'est pas déjà si mal pour un acteur chargé de personnifier les héros. Quinault-Defresne fut incontestablement, pour son époque, un grand comédien, qui n'eut aux yeux de ses contemporains que le tort de se rendre ridicule par sa fatuité exagérée et quelque peu excusable.

Quinault-Defresne avait épousé vers 1726, Catherine, Jeanne, Dupré Deseine (v. Mlle Deseine). Em. Campardon a publié dans ses *Comédiens du roi de la Troupe française* un rapport au lieutenant-colonel sur un duel survenu entre Quinault-Defresne et son camarade Moligny, en plein jour, rue Contrescarpe, le 15 mai 1715. *Rapport* du 23. — L'information faite le 24 mai par le commissaire au sujet de cet incident. — Une enquête en séparation de biens de Quinault-Defresne et de son épouse Mlle Deseine. Quinault, ami du plaisir, avait dissipé la plus grande partie de la dot de sa femme et vendu pour plus de 15,000 livres de bijoux et hardes lui appartenant. Il était alors poursuivi par ses créanciers, et sa femme cherchait à sauvegarder ce qui lui restait de sa dot.

Biographie : G. Monval, *Liste alphabétique*. — Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — E. D. De Manne, *Troupe de Voltaire*.

Iconographie : Portrait *présumé* dans une scène du *Glorieux*, gr. de Dupuis d'après le tableau peint par Lancret, 1732.

— *Troupe de Voltaire*, en buste, de ¾ à gauche, cost. de théâtre, eau-forte par H. Lefort.

QUINAULT-DEFRESNE, Mlle. — Femme du précédent, v. Mlle Deseine.

QUINAULT-DEFRESNE, Mlle. — V. Quinault la cadette.

QUINAULT, l'aînée, Mlle Françoise. — V. Nesle (de).



Famille QUINAULT dans le *Philosophe marié*, d'après Lancret

QUINAULT, *dite* l'aînée, Marie, Anne, Catherine, sœur des précédents. — Née à Strasbourg le 26 août 1695, et célèbre surtout par sa beauté. Elle avait débuté à l'Opéra en 1709 et à la Comédie-Française le 9 janvier 1714. Elle y fut reçue le 17 février suivant. Fuzelier lui confia le rôle de Vénus dans sa comédie *Momus fabuliste* jouée en 1719. Mlle Quinault *dite* l'aînée se retira prématurément du théâtre le 13 décembre 1722, et mourut presque centenaire à Paris, au Pavillon de l'Infante, au vieux Louvre, en 1791. Elle avait donc joui de sa pension de mille livres pendant près de 70 ans. Mlle Quinault, dite l'aînée, avait reçu le grand cordon de l'Ordre de St-Michel.

Biographie : G. Monval, *Liste alphabétique*. — Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Iconographie : Portrait *présumé*, pastel par Rosalba Carriera (vente A. Houssaye 1896, n° 188).

— Gravure : portrait *présumé* dans une scène du *Philosophe marié*.

— Autre portrait *présumé* dans une scène du *Philosophe marié*, peinture de Lancret (1727), grav. par Dupuis.

QUINAULT, M^lle^, la cadette ou la soubrette, Jeanne, Françoise, sœur des précédents. — Née à Strasbourg le 13 octobre 1699. Elle débuta à la Comédie-Française le 14 juin 1718 sous le nom de *Quinault-Defresne*, par le rôle de Phèdre et fut reçue le 22 décembre



Famille QUINAULT dans le *Glorieux*, d'après Lancret

suivant pour l'emploi... des soubrettes que M^lle^ Desmares tenait alors en chef. Puis, aux rôles de soubrettes, elle ajouta ceux de caractères et de ridicules.

M^lle^ Quinault cadette établit avec le plus grand succès les soubrettes du *Jaloux désabusé*, du *Babillard*, du *Talisman*, du *Glorieux*, de la *Surprise de l'amour*, du *Procureur arbitre*, du *Consentement forcé*, des *Fils ingrats*, etc. Elle fut la comtesse de la *Somnambule*, Céliante du *Philosophe marié*, la Comtesse des *Dehors trompeurs*, M^me^ Croupillac de l'*Enfant prodigue*.

Femme de grand esprit, elle donna le sujet du *Préjugé à la mode* à Lachaussée ; celui de l'*Enfant prodigue* à Voltaire. Jouissant de l'amitié et de l'estime de ses plus illustres contemporains, elle rassemblait chez elle, sous le nom de la Société du *Bout-du-Banc*, tout ce que la Cour et la ville renfermaient alors de gens aimables et éclairés : Voltaire, Destouches, Pont-de-Veyle, Marivaux, le Comte de Caylus, le Marquis d'Argenson, etc. C'est du sein de ces réunions que sortirent les *Etrennes de la St-Jean*, le *Recueil de ces Messieurs*, etc.

Lorsque M. d'Argenson fut nommé ministre, M^lle^ Quinault cadette s'empressa de se rendre à sa première audience pour lui faire son compliment. Le ministre la reçut avec des grâces infinies, et finit par l'embrasser devant tout le monde en la reconduisant ; un chevalier de Saint-Louis, témoin de cet accueil, la suit et lui demande sa protection. M^lle^ Quinault s'arrête, l'envisage, et lui tendant les bras : « Monsieur, lui dit-elle, je ne puis mieux faire pour vous que de vous rendre ce que le ministre m'a donné ». Et, sur le champ, sans le connaître, elle l'embrasse au milieu de la foule des solliciteurs.

M^lle^ Quinault cadette prit sa retraite le 19 mars 1741, à peine âgée de 40 ans. Elle avait obtenu, en 1736, une pension de 1000 livres sur le trésor royal, et en eut une pareille de la Comédie.

Em. Campardon dans ses *Comédiens du roi de la Troupe française* a publié le brevet d'une pension de 1180 livres en date du 1^er^ novembre 1779 (rappel d'une pension pré-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

cédente) et cette curieuse déclaration entièrement de la main de Jeanne Quinault qui nous donnera un échantillon de l'orthographe de la charmante présidente du *Bout-du-Banc*.

« Je mapelle Quinault, je suis de la provaince d'Alsace ; je suis née à Strasbourg le 13 octobre 1699.

« Jay etée baptisée à la paroisse de Saint-Pierre-le-jeune à Strasbourg ; voilà mon baptistère bien legalisée.

« Jay servie vingt-un ans dans la troupe des comédiens du roy. Jay obtenue une pension du Roy de miles livres en 1736. Il men est due quatre années au mois de novembre prochain. Voilà le breuvet qui masure cette pension.

« En foy de quoy je signe.

Jeanne QUINAULT. »

(*Arch. nationales*, O[1] 185).

M[lle] Quinault cadette, qui devait vivre encore 42 ans après avoir laissé le théâtre, ne perdit point les grâces de l'esprit. C'est chez elle que d'Alembert allait le plus volontiers. Quand elle mourut, à 84 ans, elle lui laissa un diamant précieux. En dépit de son orthographe, elle aimait beaucoup à écrire, et soigna sa toilette et sa parure jusqu'au dernier jour. Elle mourut *philosophiquement* à Paris, place du Louvre, le 18 janvier 1783.

Le catalogue d'autographes A. Bovet signalait, sous le n° 1342, une lettre de M[lle] Jeanne Quinault à Piron, datée de Fontainebleau, 28 avril 1730, avec une orthographe également fantaisiste, et il fut vendu le 18 janvier 1902, une autre lettre (coll. Hervey) Paris, 6 décembre 1779, où la spirituelle actrice s'excuse d'avoir le *mauvais goût* de ne pas aller voir les *Battus paient l'amende*.

Biographie : G. Monval, *Liste alphabétique*. — Lemazurier, *Galerie historique*, t. II.

Iconographie : Gravure, portrait *présumé* dans une scène du *Philosophe marié*.
— Portrait *présumé* dans une scène du *Glorieux*.

QUINAULT, M[lle] Francassani, femme. — Etait fille de l'acteur forain Francassani. Elle avait d'abord dansé sous le nom de M[lle] *Lejeune*, à l'Opéra Comique en 1738. C'est alors qu'elle épousa un obscur comédien nommé Quinault. Foire-St-Germain 1742.

QUINAUX, Félicien. — La Haye 1862-64. — Bruxelles 1865.

QUINCHE. — Sous ce nom : *Quinche* André, Villefranche 1848, Lyon 1849-54, Porte-Saint-Martin 1855-60, Herblay 1861 ; M[me] *Quinche*, Denise, Camille, Amélie, Porte-St-Martin 1855-1860, Paris 1861-63 ; *Quinche*, Joseph, Constantine 1886, Reims, Athènes, Pau 1891-92, Béziers 1893-95, Lyon 1896, Grenoble 1897-99, Paris, Nancy, Reims 1909.

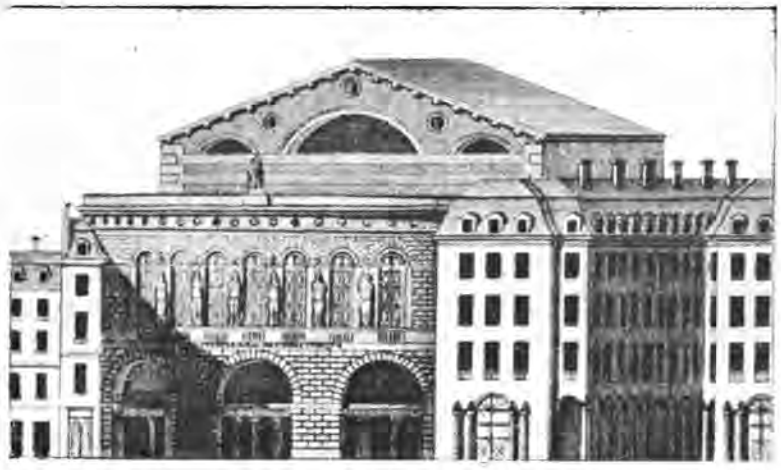
QUINOT. — Sous ce nom : *Quinot*, premier rôle, Besançon 1826 ; M[lle] *Quinot*, Félicité, jolie femme et agréable comédienne, Folies dramatiques 1861.

QUIRIN, Germain. — Pensionnaire de la Société des artistes, dont la mort fut annoncée en 1856.

QUIROT, M[me] Laure. — Versailles 1843-48, Lyon 1849-51, Dijon 1852.

QUIROT, André, Joseph. — Avait fait partie de l'Opéra populaire en 1880, Genève Liége, Milan, Genève 1888, Lyon 1892, Paris 1893-1900.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Théâtre Feydeau

« Qui pourrait dire comment Rachel jouait *l'hèdre* ? »

PÉLADAN.

RABEL, Germain. — Illustre théâtre au Port St-Paul. Troupe de Molière, 1645.

RABIOT, Barthélemy, Marie, Julien. — Ex-artiste dramatique, inventa des appareils pour les bains des malades et les mit à la disposition de la Société des artistes. *Rapport* 1847. Paris 1853-64.

RABUT, Mlle Eléonore, femme Fechter. — Née à Bordeaux, le 24 avril 1819, passait, en 1841, pour une des plus jolies et des plus gracieuses artistes de Paris. Elevée sous les yeux et par les soins du Prince de Condé, elle avait été destinée tout d'abord au couvent. Sa vocation l'entraîna vers le théâtre. Ne pouvant entrer à la Comédie-Française, elle partit pour la Russie où elle fut très goûtée, 1836. A son retour en France, elle trouva un engagement à l'Ambigu en attendant que les portes de la rue de Richelieu voulussent bien s'ouvrir devant elle. Mais là, il y avait un astre à son lever, Rachel, qui venait d'apparaître, et cela précisément dans les rôles qu'elle se réservait de jouer (1838). Mlle Rabut, dont la diction pure et nette, l'organe sympathique, se faisaient remarquer même auprès de sa toute puissante rivale, se tourna alors vers la comédie, sans abandonner le drame. Elle y réussit également. Bruxelles 1843-46. En octobre 1846, nous notons un début de Mlle Rabut dans le *Legs*, à l'Odéon. En août 1848, elle est devenue Mme Fechter (v. ce nom); nouveau début au même théâtre dans Elmire de *Tartufe*. Gaîté 1850, Vaudeville 1852-54, Paris 1855-68, Londres 1869-82, Paris 1883-94. En 1881, 63 ans, 26 ans de th., 400 fr. de pension. Mme Fechter mourut à Paris en 1894; nous avons parlé de ses enfants à l'article Fechter. Le rapporteur de 1895, St-Germain, en annonçant cette mort, rappela que la pauvre femme, si bien douée pour le théâtre, n'avait pas eu, en se mariant, une existence des plus heureuses. Le brillant créateur d'Armand Duval et du *Fils de la nuit*, quitta la France, puis l'Angleterre pour l'Amérique, d'où il ne devait plus revenir. Leur fils mourut d'un accident dont tout Paris parla. Elle avait été à la Comédie-Française une bonne pensionnaire et dans la vie privée une excellente mère.

RACHEL, Elisabeth, Rachel Félix dite. — Une histoire *complètement artistique* de Rachel est encore à écrire. Les documents s'entassent, mais sans nous satisfaire pleinement. Les contemporains pérorent à la façon d'un pion de collège; les modernes cherchent surtout à pénétrer dans son alcôve. Nous voudrions pouvoir contempler une statue en pied de la grande tragédienne, et nous ne trouvons que discours emphatiques, anecdotes ridicules, indiscrétions de femmes de chambre. Alors que Lekain, Fréderick Lemaître, Déjazet ont trouvé leurs historiographes, Rachel en est encore à attendre le sien, la seule préoccupation de ceux qui veulent bien encore s'occuper d'elle étant, semble-t-il, de jeter en pâture aux foules le nombre de ses amants! Est-ce donc là tout ce qui doit nous intéresser en présence d'un talent de cette envergure?

Loin de nous, à notre tour, la pensée d'écrire une vie de Rachel; un semblable travail ne pourrait trouver place dans notre cadre. Nous nous contenterons donc de citer quelques-uns des principaux documents que nous avons pu consulter, et combien encore manqueront dans cette trop rapide énumération!

La naissance

Il n'existe pas d'acte de naissance de Rachel, les naissances d'enfants israëlites n'étant pas relevées en 1821 dans le canton d'Argovie où elle vint au monde. Voici la pièce qui en tient lieu :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

« Les soussignés, maire et habitants de Mumpf, se rappellent de la manière la plus positive et déclarent que dans l'année 1821 et vers la fin du mois de février, une femme encore jeune, appartenant à la religion israëlite, est arrivée à l'auberge du Soleil *(Gasthaus zur Sonne)* et qu'elle y est restée environ quinze jours ; elle habitait la chambre n° 13, à l'étage supérieur. Elle a été servie par une femme israëlite comme elle et qu'elle avait amenée, et quelques jours après (vraisemblablement le 28 février), elle y a été accouchée par la sage-femme Thérésa Töni, du même endroit, et a mis au monde une petite fille... Les frais de nourriture, de logement et de service ont, d'ailleurs, été payés au comptant, etc. Mumpf, 14 mars 1840. Signatures (dont celle du bourgmestre) et légalisations. »

Le récit de M. Adolphe Brisson, à la suite d'un voyage en Suisse en 1901, diffère quelque peu du précédent. M. Brisson a retrouvé à Mumpf l'hôtel du Soleil et a causé avec son propriétaire actuel : « Mon grand'père tenait l'hôtel lorsque Mlle Rachel y est née, déclare-t-il, au mois de février 1821. Et nous avons conservé la chambre où eut lieu l'accouchement. A cette époque, Mumpf était un hameau boueux et qui n'avait d'importance que parce qu'il était placé sur la route directe de Bâle à Zurich... Il y venait un grand nombre de juifs que les nécessités de leur commerce attiraient dans cette dernière ville. Toutefois, des lois très sévères réglementaient leurs déplacements. Ils n'avaient le droit de s'arrêter et de séjourner qu'à Endingen. Défense était faite aux hôteliers des autres localités de les accueillir et de les loger sous le même toit que les chrétiens. Or, dans la nuit du 4 au 5 février 1821, une femme assez jeune, maigre, brune et qui paraissait exténuée de fatigue, frappa à la porte de l'auberge... »

L'hôtelier ému de pitié consent à la recevoir ainsi que la femme qui l'accompagnait.

« Il prévint l'autorité, afin de dégager sa responsabilité personnelle, manda une sage-femme, nommée Thérésia Güntert. La *semaine d'après* la jeune juive mettait au monde une petite fille... Et huit jours plus tard, elle reprenait son chemin, s'excusant par suite du dénuement extrême où elle était, de ne pouvoir payer sa dépense, et accablant mon aïeul de protestations de gratitude. »

D'où il résulte — entre les deux récits — une divergence de dates, pour l'époque du mois, de noms concernant la sage-femme et du mode de régler au moment du départ.

La famille

Nous avons relaté aux articles *Félix* tout ce que nous savions concernant les sœurs et le frère de Rachel qui embrassèrent comme elle la carrière dramatique. Nous rappellerons donc seulement ici que sa famille se composait de :

Jacob Félix, le père, colporteur;
Esther Haya, femme Félix, la mère, revendeuse à la toilette ;
Sophie, dite *Sarah*, née en 1819, près Francfort;
Elisa, dite *Rachel*, née en 1821, en Suisse;
Raphaël, né en 1825 ;
Rachel, dite *Rébecca*, née en 1829, à Lyon;
Adélaïde, dite *Lia*, née en 1830, à Saumur;
Mélanie, dite *Dinah*, née en 1836, à Paris;

Les années de misère et de vie nomade se succèdent. A Lyon, vers 1829, les deux aînées vont chanter dans les cafés en vendant des oranges.

L'arrivée à Paris (1833)

Recommandées par quelques coreligionnaires, Sarah et Rachel sont présentées à Choron, fondateur d'un Institut musical; mais Elisa (Rachel) n'a aucune disposition pour la musique. Le maître la signale à son ami Saint-Aulaire, médiocre acteur du théâtre Français, mais professeur assez estimé et directeur d'un cours de déclamation dans l'ancienne salle du théâtre Molière, rue St-Martin. Rachel, douée d'une mémoire prodigieuse, y apprend 34 rôles du répertoire avec une facilité qui étonne le professeur lui-même. (Soubrettes, premiers rôles, jeunes premières, princesses de tragédie, 1834-36.) Saint-Aulaire change son nom d'Elisa en celui de Rachel. (V. l'énumération de ces rôles dans le livre de d'Heylli, *Rachel, d'après sa correspondance*, p. 18-19.)

C'est alors une enfant chétive, de mise mesquine, mais d'une grande distinction native. Elle a quinze ans. Elle est admise au Conservatoire (27 octobre 1836) avec une allocation annuelle de 600 fr. qui ne lui fut jamais payée. Hélas! Personne ne fait attention à elle au faubourg Poissonnière. Rebutée de ces dédains, elle quitte cet établissement le 24 janvier 1837, trois mois après y être entrée.

Premier engagement au Gymnase (1837)

Cependant le bon Saint-Aulaire ne se décourage pas. Il parle de sa petite élève à Delestre-Poirson, directeur du Gymnase, et parvient à la faire engager pour quatre ans : 3000 fr. la première année avec augmentation de 1000 fr. par année pour les trois autres. Il semble que ce soit le salut. C'était une nouvelle déception. Le 4 avril 1837, elle débute dans la *Vendéenne;* la pièce tombe, et l'on s'accorde à dire que la débutante est dépourvue de tout charme. On veut ensuite l'essayer dans une pièce du répertoire courant, le *Mariage de raison;* on l'y trouve terne et elle ne peut supporter la comparaison avec Léontine Fay. Les théâtres de genre ne peuvent convenir à un semblable tempérament. Elle quitte le Gymnase le 1 mai 1838.

Samson (1838)

Ce fut Rey, un élève de Samson, qui signala un jour le talent naissant de la jeune fille à son professeur. Or, le fait est indiscutable, si Rachel — merveilleux instrument — n'eût point reçu

EFERUS - Recherches & Classification numériques

les leçons de Samson, il est fort peu probable qu'elle eût jamais atteint la perfection absolue. Elle le savait, d'ailleurs, et ne se cachait pas pour le proclamer. Et cependant, Samson était un comique... Sa veuve nous a dit quel était l'état d'esprit de Rachel lorsqu'elle vint trouver son mari : « A cette époque, Rachel ne savait pas lire; seulement elle le faisait comme une personne qui a appris fort tard et ne peut encore lire des yeux. Elle lisait tout haut les lettres qu'elle recevait et même les choses imprimées.» Aussi répondit-elle un jour à Samson qui s'efforçait de lui faire comprendre le caractère d'Aménaïde de *Tancrède :* « Monsieur, je ne connais pas la pièce, je n'ai lu que mon rôle. »

C'était toute une éducation à faire. Dans sa famille qui logeait alors avec six enfants dans une mansarde, la jeune fille vaquait aux soins du ménage, habillait les marmots, faisait la cuisine et ratissait les carottes avec un Racine sur les genoux. Et cependant la même plume qui nous trace le portrait de cette Rachel-Cendrillon, a bien soin d'ajouter : « Rachel avait une grâce infinie dans les mouvements et une noblesse innée; elle portait la tunique et le peplum comme si elle eût été romaine ou grecque, et quand elle arrivait drapée avec tant de grâce et de simplicité, on eût dit une statue antique qui s'avançait. »

Assurément heureux le professeur — comme Samson — qui rencontre une élève telle que Rachel, et Mme Samson nous avoue que son mari regardait les heures qu'il consacrait à lui donner des leçons comme les plus heureuses de ses journées. Mais Samson avait fait encore plus pour son élève. Avec l'aide de sa femme et de ses filles, il lui avait donné un foyer en lui ouvrant sa maison.

Débuts au théâtre Français (1838)

Grâce à la protection de Samson, il fut décidé que Rachel débuterait enfin sur la scène française le 12 juin 1838, par le rôle de Camille dans *Horace*. Ce jour-là, la pauvre enfant fit elle-même son emménagement dans sa loge, qui, nécessairement, se trouvait sous les toits. N'ayant ni femme de chambre, ni commissionnaire, c'est elle qui fut obligée d'y monter une chaise et une petite table.



RACHEL, par Ed. Dubufe

A vrai dire, ses six premiers débuts passèrent assez inaperçus. Elle paraissait au mois de juin, époque de l'année où le grand monde fuit la capitale; le public payant était peu nombreux; la presse n'avait pas même été convoquée. Le deuxième début eut lieu quatre jours après dans *Cinna*, rôle d'Emilie; le 20, de nouveau Camille, à l'Odéon (pour une fois); le 22, au théâtre Français; le 9 juillet, Hermione d'*Andromaque*; le 9 août, Amenaïde de *Tancrède*. Bref, du 12 juin au 19 novembre, six rôles différents. Mais à partir du 23 septembre, la moyenne des recettes avait monté de 724 à 4880 francs. Les préventions étaient tombées, la critique elle-même accourait; Janin avait entonné le chant de victoire dans ses feuilletons des *Débats* (sept. 1838).

Cependant Vedel, le directeur, ne se pressait

EFERUS - Recherches & Classification numériques

guère de contracter un engagement nouveau avec la débutante dont il s'était toujours défié. Samson avait déjà sollicité et obtenu pour elle des gratifications. Ses costumes étaient fournis par le théâtre. Et, d'autre part, le père Félix, toujours âpre au gain, avait hâte de fixer des bases nouvelles. De 4000 francs, que touchait alors sa fille, il ne voulait rien moins que passer à *40.000*. Ce ne fut pas sans peine que Samson, négociateur, put le persuader de se contenter de 8000 francs, avec une gratification mensuelle de 1000 francs, soit au total 20.000 francs.

La haute société, de retour à Paris, la presse tout entière chantent les louanges de la nouvelle triomphatrice. Le premier mouvement est celui de la curiosité; le second, celui de l'admiration. Rachel brûlait véritablement du feu sacré.

Transformation

Les salons les plus brillants, même celui de Mme Récamier, s'ouvrent aussitôt devant elle, un peu contre le désir de son professeur et mentor Samson qui redoute pour la santé fragile de son élève ce surcroît de fatigue. Il se demande, en outre, comment cette petite bohémienne d'hier va aborder le monde, encore inconnu d'elle? Il redoute à l'avance quelque maladresse, quelque gaucherie... Et voici que la petite vendeuse d'oranges, que la chanteuse de cafés se présente avec une grâce infinie, un ton de bonne compagnie, recevant les compliments avec modestie, inspirant comme femme la plus vive sympathie alors qu'elle triomphe comme artiste.

A la vue du magnifique cadeau reçu le lendemain de la première de ces soirées, la famille Félix se rue à la curée. Que peuvent peser dans la balance les conseils expérimentés de Samson? On suppute le lucre que l'on peut retirer de ces visites. Le pauvre appartement se change en un riche bazar, et pour comble d'impudeur le père Félix, enivré des succès de sa fille, vient demander la résiliation de son engagement, en fondant sa demande sur ce qu'elle était mineure quand elle l'avait signé! Dans un mouvement d'indignation bien excusable (la Comédie était alors couverte de dettes que le Ministère refusait de payer) Samson brisa une statuette que Rachel lui avait donnée et jeta le vieillard à la porte de son salon.

Procès avec la Comédie

Sur le terrain *affaires*, la Comédie, il faut le reconnaître, en avait fait une très mauvaise en se jetant dans les bras de cette jeune fille de 17 ans. La raison en est que la Comédie-Française était alors discréditée, que le public se partageait entre les théâtres d'opéra et ceux de vaudevilles et de drames. Les recettes étaient tombées à rien.

Dans ces conditions précaires, l'apparition de Rachel faisant remonter les dites recettes de 600 et 700 fr. à 5000 et 6000 fr. leur apparaissait comme le salut. Mais les malheureux sociétaires ne calculaient pas, d'autre part, qu'il allait falloir passer sous les fourches caudines de la famille Félix, subir tous les caprices et les congés de leur étoile, et que s'ils faisaient salle comble lorsqu'elle jouait, ils se préparaient des lendemains désastreux, dès que son nom avait disparu de l'affiche. C'est, en effet, ce qui arriva.

M. Félix fit un procès à la Comédie et trouva pour plaider sa cause un avocat coreligionnaire, Me Crémieux, qui la gagna. Bref, à sa majorité, Rachel contractait un engagement définitif avec la Comédie-Française : 27.000 fr. de fixe, 64 feux assurés de 281 fr. 25, soit 18.000 fr., une représentation à bénéfice déterminée à 15.000 fr., au total 60.000 fr. pour neuf mois, car le contrat prévoyait trois mois de congé. Etant donné l'état de la caisse, les sociétaires venaient de signer leur déchéance.

Essai de chronologie.

1838. 12 juin. Première apparition à la Comédie-Française, Camille dans *Horace*. Recette 753 fr. 05.
Septembre. Vedel va trouver J. Janin, retour d'Italie.
4 septembre. Rachel joue *Andromaque*, rôle d'Hermione, pour J. Janin. Recette, 829 fr. 70.
10 septembre. Premier feuilleton de Janin aux *Débats*.
11 sept. *Horace*. Recette 1304 fr. 80.
24 septembre. Deuxième feuilleton de Janin.
27 septembre. *Cinna*, rôle d'Emilie. Recette, 3150 fr.
23 novembre. *Bajazet*, rôle de Roxane (première fois), un de ses meilleurs rôles.

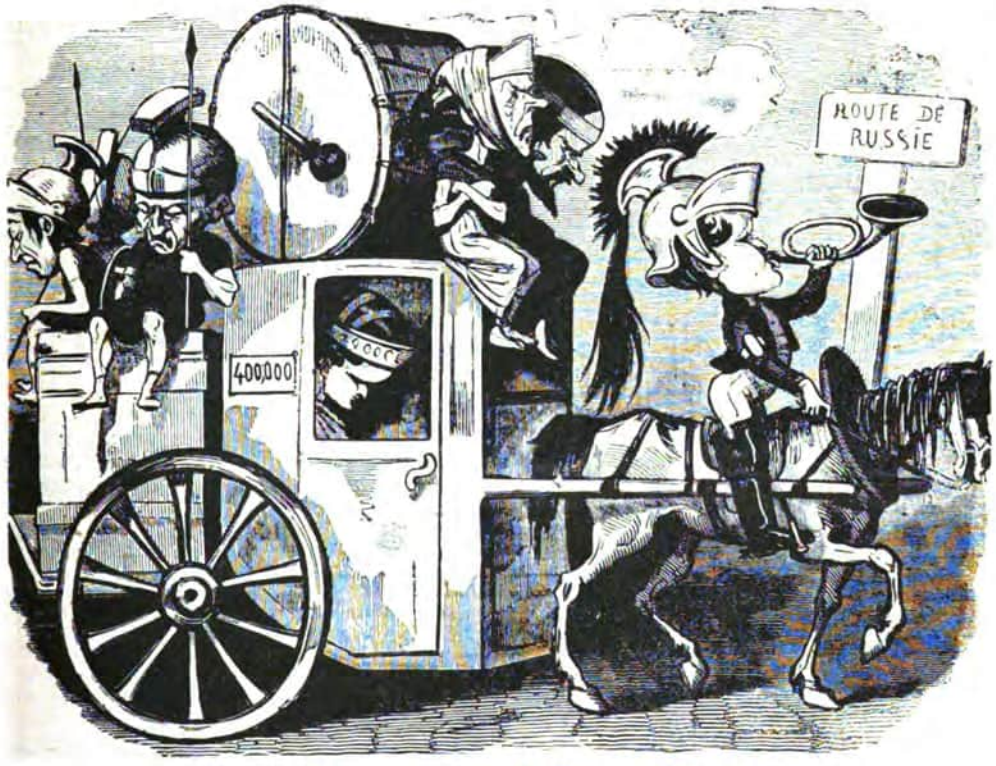
1839. 29 février. *Esther* (première fois).
4 avril. A l'Odéon : au bénéfice et pour la retraite de Jenny Vertpré, *Bajazet*. Recette, 10.000 fr.
30 avril. A l'Odéon : à son bénéfice, Hermione d'*Andromaque* et Dorine de *Tartufe*. La recette dépasse 20.000 fr.

1840. 9 avril. *Nicomède*, rôle de Laodice (première fois).
18 avril. A l'Odéon : représentation de retraite de Faure, *Bajazet*. 5600 fr. de recette.
15 mai. *Polyeucte*, rôle de Pauline (première fois), un de ses meilleurs.
Juin. Rouen. (*Mémoires de Bouffé*, p. 346.) Le Hâvre, Lyon. (*Rachel à Rouen*, 1840, par Emile Coquatrix.)
22 décembre. *Marie Stuart* (première fois).

1841. Renouvellement de son engagement (v. ci-dessus).
3 avril. A l'Odéon : *Marie Stuart*, dans un bénéfice.

EFERUS - Recherches & Classifications numériques

1841. 15 mai. Premier voyage à Londres. Début dans *Andromaque*, sur le th. de S. M. Immense succès. Réception à Windsor.
4-9 août. Bordeaux.
1842. 19 janvier. Le *Cid*, rôle de Chimène (première fois).
1 avril. Admission au sociétariat.
7 mai. *Ariane* (première fois).
1-15 juillet. Deuxième voyage en Angleterre, moins heureux que le premier. Succès contrebalancé par ceux de Déjazet et de Bouffé. (*Mémoires de Bouffé*, p. 358-360.)
1844. 6 janvier. *Bérénice* (première fois).
Février. *Don Sanche d'Aragon*, rôle d'Isabelle (première fois).
Juin. *Catherine II* (deuxième création), succès médiocre.
3 novembre. Naissance de son fils Alexandre, à Marly-le-Roi.
1845. *Virginie* (troisième création, succès).
3 juillet. Brest.
25 août. Rachel touche 2200 francs pour une représentation de *Polyeucte* à Nancy.
A son retour, reprise de *Phèdre*, grand enthousiasme.



Départ de RACHEL pour la Russie (Carricature du *Journal pour rire*)

22 juillet-29 août. Premier voyage en Belgique.
1843. 21 janvier. *Phèdre*, Triomphe, son meilleur rôle.
24 avril. *Judith*, de Mme de Girardin (première création), effet médiocre. Découragée, Rachel part pour la Suisse.
Juin. Rouen.
13-21 juin. Marseille avec 8000 fr. de cachet (Talma et Mlle Mars n'avaient jamais touché plus de 5500 fr.) Walewski l'accompagne.
10 juillet. Lyon. Cure à Ems.
20 août. (Pour son plaisir.) Interlaken. Amusante lettre à Mme Samson (l'*Amateur d'autographes*, no 67, 1 oct. 1864).
Oreste, de Voltaire, rôle d'Electre (première fois).
1846. 2 juin. Amsterdam. Voyage en Hollande. 52.000 fr. de bénéfice en quinze jours. (D'A. Van Lee, *Coup d'œil sur les représentations de Mlle Rachel à Amsterdam, 1846.*)
Juin. Liége. Lille. (*Mémoires de Bouffé*, p. 362.)
14 juillet. Londres.
14 août. Ecrit qu'elle va quitter Londres. Elle demande une prolongation de congé. On la lui refuse.
1847. 15 janvier. L'*Ombre de Molière*, la Muse sérieuse (création).
6 février. Le *Vieux de la montagne*, rôle de Fatine (création et chute).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1847. 5 mars. *Athalie* (première fois).
Troisième voyage à Londres. S'essaie dans le rôle de Célimène.
Retour en Hollande.
Juin. Liége. Hôtel Bellevue.
Cléopâtre (création).
Elle reste trois mois éloignée du théâtre sous prétexte de soins à donner à sa jeune sœur. En réalité elle est enceinte pour la seconde fois.

1848. 26 janvier. Naissance de son fils Gabriel, à Neuilly-sur-Seine.
13 mars. Rentrée dans *Horace*. 23 représentations en 23 jours. Harassée, elle prétend ne jouer que deux fois la semaine. Elle déclame la *Marseillaise*, qu'elle va colporter ensuite dans les départements sous la conduite de son frère et de son père. A Lyon le père Félix exige 4400 fr.
7 juin. Amsterdam. Avant son départ, ayant fait retirer la *Lucrèce*, de Ponsard, de l'Odéon, elle joue les deux rôles de Lucrèce et de Tullie. A son retour (12 octobre), *Britannicus* (première fois), rôle d'Agrippine. Echec. Elle veut donner sa démission six jours plus tard. On ne l'accepte pas.
9 avril. C'est en 1848, que Rachel rendit visite à Mme Lafarge, dans sa prison, à Montpellier (lettre à sa sœur Sarah) et la permission lui en avait été donnée par Léon Guillard, ex-secrétaire de l'ex-préfet et le futur archiviste de la Comédie française, mort en 1878. (Lettre de Rachel à ce sujet, *Intermédiaire*, XXIV, 796.)

1849. Janvier. Rentrée dans *Andromaque*, rôle d'Hermione. Triomphe. Pluie de caricatures.
22 mars. Le *Moineau de Lesbie*, rôle de Lesbie (création).
14 avril. *Adrienne Lecouvreur*, grand succès (v. plus loin).
29 mai-31 août. Ouest et Sud-Ouest : 35 villes, 74 représentations, sous la conduite de son frère Raphaël : « Quelle route ! Quelle fatigue ! Mais aussi quelle dot ! » écrivait-elle. Ou encore : « Raphaël est un véritable juif errant, c'est moi qui suis ses cinq sous. » (Détails dans la *Correspondance* de Rachel, par d'Heylli.) Troisième renouvellement de démission. Troisième refus du Comité de l'accepter.
15 novembre. Arsène Houssaye est nommé administrateur de la Comédie-Française et les privilèges du Comité sont abolis. Procès pendant, Arsène Houssaye l'y fait renoncer en la faisant nommer pensionnaire. Pour raisons de santé (?) Rachel fait rompre par les tribunaux son contrat. Réengagée comme pensionnaire à 42.000 fr. elle aura droit à *six mois* de congé ! Son despotisme augmente de jour en jour.

1849. 22 mai. Elle n'assiste pas à l'enterrement de Mme Dorval.
27 mai. Dans une représentation au bénéfice de Mlle George, au th. Italien, elle quitte dépitée le théâtre sans vouloir paraître dans la dernière pièce, bien qu'elle fût affichée. Ses adversaires, de jour en jour plus nombreux, lui opposent la tragédienne italienne, la Ristori. Mais Rachel « la grande », ne peut plus souffrir d'autres applaudissements que ceux qui s'adressent à elle. Houssaye veut lui faire changer son genre.
Rencontre de Rachel et de Déjazet à Avignon.

1850. 25 janvier. *Mlle de Belle-Isle*, succès médiocre.
18 mai. *Angelo*, rôle de la Thisbé.
19 juin. *Horace et Lydie* (création), rôle de Lydie.
27 juin. « Voilà Mlle Rachel en route encore une fois à travers la province, écrit Got dans son journal. Quelle âpreté et quelle fatigue terrible ce doit être pourtant. » Puis après avoir parlé de la troupe composée en partie de sa famille, en partie de petits pensionnaires : Puis tout cela est « empilé avec des paquets, dans une diligence à son compte, où elle couche en travers du coupé, non sans y admettre au besoin, dit-on, quelques mâles de la bande. »
Quatre mois de voyage : Londres, Hambourg, Berlin, Potsdam, Brême (13 sept,), Vienne (2 oct.), Munich (13 oct.), etc.

1851. *Valeria* (création), rôles de Valeria et Lisiska.
Six mois de voyage : Belgique, Autriche, Italie, midi de la France.

1852. 23 février. *Diane* (création). *Louise de Lignerolles* (reprise).
14 juin. Lille.
Juillet. Berlin où elle est appelée par le roi de Prusse pour jouer devant l'empereur de Russie.
8 juillet. Potsdam.
Eté à Montmorency. Sa santé s'altère.
8 septembre. Legouvé lui lit sa *Médée* à Montmorency.
22 octobre. *Lady Tartuffe* (création), rôle de Mme de Blossac.
Soirée historique de la Comédie française. Représentation solennelle en présence de S. A. I. le prince Louis Napoléon, une brochure in-18, chez Didier.

1853. 1 juin. Congé.
De mai 1853 à mai 1854, absente pour congé. Londres, Bruxelles, Liége, six semaines. L'appât du gain l'affole.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

« Le voyage de Mlle Rachel a pris les dimensions d'une grosse affaire diplomatique. Le prince Napoléon voulait, à tout prix, assure-t-on, empêcher le départ de la célèbre tragédienne. 3 oct. 1853. » (*Les secrets des Bonaparte*, p. 127, par Ch. Nauroy.)

1853-54. Sous la conduite de Raphaël Félix : Varsovie, St-Pétersbourg et Moscou. Bénéfice net pour elle : 300.000 fr. ; pour Raphaël : 100.000 fr.

On a publié à St-Péterbourg un opuscule de trois pages, 1854 : *Mademoiselle Rachel à St-Pétersbourg*, vers latins composés à l'occasion de sa visite à la Bibliothèque impériale et publique, par C.-F. Walther, bibliothécaire. (*Intermédiaire*, XIX, 752.) Et à Moscou : *Rachel couronnée* par Corneille, etc. Imp. W. Gautier, 1854, in-12, 12 p.

2 septembre. Première représentation de la *Médée*. Le 12, elle se déclare malade. Le 4 octobre elle annonce son départ pour la Russie.

Procès de Legouvé contre Rachel qui avait accepté de lui une *Médée* avec enthousiasme et refusait ensuite de la jouer. Aucun résultat. (Consulter sur ce procès *Rachel d'après sa correspondance*, par d'Hyelli. Les *Conférences parisiennes*, par E. Legouvé, 1 vol. in-18, Hetzel.) Legouvé fait traduire sa *Médée* en italien et la porte à la Ristori.

1854. Avril. Retour de Russie. Nouvelle représentation de *Médée*.

30 mai. Rentrée à la Comédie. *Phèdre*.

19 juin. Elle reçoit aux Eaux-Bonnes le dernier soupir de sa sœur Rebecca et ramène le corps à Paris.

23 juin. Obsèques de Rebecca. Relâche à la Comédie.

20 septembre. Elle prévient Legouvé qu'elle renonce à *Médée*. Rachel et la Comédie condamnées à 12.000 fr.

21 novembre. *Rosemonde*.

1855. Janvier. La *Czarine*, dernière création. Insuccès.

Janvier. Elle démissionne.

29 avril. Rachel est nommée professeur au Conservatoire, charge qu'elle n'occupa jamais.

Avril. Les triomphes de la Ristori, sa rivale italienne, la blessent profondément dans son amour-propre. Dumas



Salon de RACHEL

et les journaux établissent des parallèles. Elle signe par dépit l'engagement fatal pour l'Amérique. « Comme Ingres à l'Exposition, elle a sa salle à elle, écrit Dumas — la salle des morts — qu'elle y reste. »

6-23 juillet. Elle donne sept représentations d'adieu au th. Français et invite la Ristori à venir l'applaudir. Retour des choses d'ici-bas : les recettes sont en baisse.

27 juillet. Rachel quitte la France.

30 juillet. Quatrième et dernier voyage en Angleterre. Londres : Six représentations au th. St-James.

11 août. Embarquement à Southampton pour New-York à bord du *Pacific*. Belle traversée.

22 août. New-York.

3 septembre. Première représentation au th. Metropolitan. Belles recettes,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

mais inférieures à ce que l'on espérait. Celle du 3 septembre donna 5016 dollars, soit 26.334 fr. Jenny Lind en avait récolté 93.786 fr. Le second soir : 19.587 fr. La cantatrice suédoise avec son chant ne pouvait se comparer à Rachel débitant des alexandrins classiques.

15 octobre. Bénéfice de Rachel. Elle ressent les premières atteintes sérieuses de son mal (phtisie pulmonaire).

Après 42 représentations, arrêt forcé pour prendre un repos. 680.000 fr. de recettes dont la moitié environ pour elle. Néanmoins grande déception financière.

28 octobre. Boston. 19 jours de soins à Charlestown (Caroline du Sud). Elle y donne *Adrienne*. Ce fut sa dernière représentation.

27 novembre. Arrivée lamentable.

19 décembre. Embarquement pour Cuba.

20 décembre. La Havane. Elle est forcée de payer 7000 piastres pour ne pas jouer.

1856. 1 janvier. Dissolution de la troupe.

(Consulter : *Rachel et le Nouveau Monde*, promenade aux Etats-Unis et aux Antilles, par Léon Beauvallet, Paris 1856, in-12.)

Janvier. Rachel quitte l'Amérique.

— Installation à Meulan.

— Court séjour à Marseille.

7 avril. Première de *Médée* par la Ristori.

3 octobre. Nice. Départ pour l'Egypte.

Novembre. Le Vieux Caire. Station sur le Nil dans un bateau aménagé pour elle.

1857. Février. Thèbes. Retour en France sur la *Clyde*.

17 mai. Marseille. Coffinières près Montpellier (26 jours).

1 juin. Cesse officiellement de faire partie de la Comédie-Française. Retour à Paris. Bref séjour.

Juin. Nouvel exil. Le jour de son départ de Paris, elle veut passer devant ses deux théâtres : le Gymnase et la Comédie-Française.

Octobre. Installation au Cannet (Var), dans un chalet appartenant au Prof. A.-L. Sardou, père de l'auteur dramatique. Sa sœur Sarah et sa fidèle Rose l'accompagnent.

1858. 1 janvier. Elle écrit 17 lettres et envoie 17 petites caisses d'oranges et de fleurs à ses amis.

3 janvier. Dimanche, 11 h. du soir. Rachel cesse de vivre. (Consulter : *Dernières heures de Rachel*, par le Dr Tampier, broch. in-18, à Paris, chez Labé ; chez l'auteur, 19, rue de la Victoire, et au bureau du *Moniteur des hôpitaux*, 1858. Les *Derniers jours de Rachel*, par Taverny. *Figaro*, 8 janvier 1910. *Comment mourut Rachel*, par Ch.-René Garnier. *Comœdia*, 3 janvier 1911.

5 janvier. Nouvelle de la mort connue à Paris. La Comédie fait relâche.

9 janvier. Le corps embaumé est rapporté à Paris, au logis de Rachel, place Royale.

Obsèques de Rachel

Les obsèques de Rachel eurent lieu le lundi 11 janvier 1858, par une journée froide, sombre, pluvieuse. On y vit le Théâtre Français au grand complet, Mlle George s'appuyant sur le bras de sa jeune élève Jane Essler, le tout Paris, une foule immense. Les cordons du poêle étaient tenus par Geffroy, Alex. Dumas père, le baron Taylor et Auguste Maquet. Félix père et son fils Raphaël, conduisaient le deuil, tandis que Michel Lévy tenait par la main le plus jeune fils de Rachel, l'aîné étant en pension en Suisse.

Le cortège arriva au Père Lachaise (cimetière israëlite) au milieu d'une immense cohue. Discours du Grand Rabbin, de Bataille (Société des artistes), de Maquet (Société des auteurs), de Jules Janin. Pas un mot au nom de la Comédie. Le père Félix qui ne pardonnait pas à Samson de l'avoir jeté dans l'escalier, vint déclarer qu'il s'opposait à ce qu'il prononçât le discours qu'il avait préparé. L'artiste le déchira en mille morceaux. (Consulter : *Rachel et Samson*, par la veuve de Samson, Paris 1898.) Le th. Français fit un second relâche.

Causes réelles de l'ascension et de la mort de Rachel

Rachel, exemple unique dans l'Histoire du Théâtre, avait dû sa prodigieuse réussite aux facteurs suivants : son admirable organisation, sa grande distinction naturelle, son merveilleux organe mis en valeur par les leçons de Samson, son manque d'instruction qui, ne s'embarrassant aucunement des traditions, animait d'un souffle de vie puissamment moderne ses personnages antiques. Ainsi son ignorance même la servait et la rapprochait de l'âme des foules.

Mais la juive Rachel devait mourir victime de la cupidité, propre à sa race, et surtout de la cupidité sans vergogne de sa famille par qui elle était positivement suggestionnée. Le jour où le père Félix s'était aperçu qu'il avait donné le jour à un « phénomène », il songea, en homme ultra-pratique, à le mettre en exploitation. Raphaël, se constituant l'impresario de sa sœur, vint à la rescousse, et l'entreprise Félix et Cie dura jusqu'au jour où l'on eut tué littéralement la poule aux œufs d'or Lisez ce passage de Mme Samson, relatant une rencontre que son mari et elle avaient faite de Rachel en représentation à Bruxelles : « Nous étions montés (après la représentation) dans la loge de Rachel ; elle nous fit pitié, en la voyant toute

EFERUS - Recherches & Classification numériques

décomposée, ne pouvant parler, les yeux éteints. Elle nous tendit la main sans pouvoir articuler un mot. (Pendant ce temps les Félix comptaient la recette.) Voilà la vie qu'elle menait. Après avoir joué un rôle fatigant, on la mettait en chemin de fer où elle passait la nuit (sans le confortable d'aujourd'hui) pour arriver dans une autre ville. On répétait le lendemain matin, pour jouer le soir et repartir encore... Comment sa santé ne se serait-elle pas détruite? »

La tournée d'Amérique fut le coup de grâce. De l'argent! Toujours de l'argent! Sa famille l'avait immolée.

Vente après décès

Déjà, en 1857, la tragédienne avait vendu volontairement tout ce que contenait son hôtel de la rue Trudon (Catalogue de la vente, etc., Paris 1857, in-8). Mais Rachel morte (3 janvier), les Félix avaient hâte de réaliser le reste au plus vite. La vente des objets mobiliers dépendant de sa succession, tels que linge, garderobe, guipures, dentelles, vins fins, porcelaines, objets d'art et de curiosité, bronzes, objets divers, argenterie, bijoux, diamants, bijoux et costumes de théâtre, bibliothèque (mesquine, 294 ouvrages dont plusieurs non feuilletés — celle de l'hôtel Trudon avait été vendue en 1857), meubles, etc., fut fixée du 12 au 29 avril, avec expositions (privée), les 9 et 10 et (publique) le 11. Il ne fallut pas moins de 14 vacations. Le catalogue qui nous est parvenu de cette vente ne comporte pas moins de 82 pages in-8 et Jules Janin écrivit à ce sujet un remarquable feuilleton dans l'*Artiste*.



MADEMOISELLE RACHEL.
Caricature de Carjat

Quand il s'agit de la famille Félix, il faut parler chiffres. Parlons-en : dans l'intervalle de 20 ans, Rachel avait fait entrer dans la caisse de la Comédie 4.394.200 fr. En y ajoutant le produit des représentations qu'elle donna tant en France qu'à l'étranger, on peut évaluer à 12.000.000 le total des recettes. Elle mourait à 37 ans.

Le montant de la vente mobilière s'éleva à . .	Fr.	336.476 90
Les valeurs diverses à .	»	717.894 19
L'hôtel de la rue Trudon.	»	220.000 —
Elle laissait donc . . .	Fr.	1.274.371 09

indépendamment de nombreux legs à Napoléon III, Achille Fould, Victor Séjour, Emile de Girardin, Michel Lévy, etc. Ses deux fils héritaient de la moitié, le père et la mère Félix d'un quart, le frère et les sœurs de l'autre quart et sa sœur Sarah de 6000 fr. de rentes viagères. Nous ne voyons pas, dans le *Rapport* de la Société des artistes de 1859, que la tragédienne ait pensé à ses camarades. Son décès est annoncé en deux mots « Félix-Rachel », et c'est tout. Nous savons seulement qu'en 17 ans elle avait versé 5664 fr. dans la caisse. Avait-elle jamais appartenu « de cœur » à cette grande famille à laquelle se dévouent si héroïquement quelquefois les plus humbles?

Le père Jacob ou Jacques Félix, ex-barnum de sa fille, mourut boulevard du Temple, n° 15, le 9 avril 1872, à 76 ans. La « maman » Félix, que Rachel affectionnait beaucoup, disparut à son tour le 28 septembre 1873, à 75 ans. Selon l'inventaire dressé par Me Le Monnyec, notaire à Paris, en date du 8 mai 1872, la fortune de Félix, père, s'élevait à Fr. 136.216 88 et celle de de Félix, mère, à » 132.123 91

Ensemble Fr. 268.340 79

prélevés sur les gains de Rachel, naturellement.

Opinions sur Rachel

Le premier coup de cloche fut donné par J. Janin dans deux articles que nous avons mentionnés à la date de septembre 1838. Les feuilletons se succèdent dans les *Débats*, provoquant plutôt encore la curiosité que l'admiration. Plus tard, ce fut du délire.

« Quelle chose étrange! écrit-il. Une petite fille ignorante, sans art, sans apprêt, qui tombe tout d'un coup au milieu de la vieille tragédie, qui souffle vigoureusement sur ces augustes cendres, et qui en fait jaillir la flamme! Oui, cela est admirable! Et notez bien que cette enfant est petite, assez laide, point de poitrine, l'air vulgaire (ceci n'est pas précisément d'accord avec les autres témoignages), la parole triviale. Je la rencontre, l'autre jour, et elle me dit : — « *C'est moi que j'étai-t-au Gymnase.* » A quoi j'ai dû répondre : *Je le savions.* »

Samson conteste absolument l'anecdote. *Let-*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tre à M. Jules Janin, Paris 1857 : « Ce n'est autre chose qu'un de ces lazzi dont vous égayez vos feuilletons, quand vous descendez des sublimités de Bossuet aux facéties de Turlupin. »

« Ne lui demandez pas, continue J. Janin, ce que c'est que Tancrède, ce qu'est le vieil Horace, la guerre de Troie, Pyrrhus, Hélène? Elle n'en sait rien; elle ne sait rien. Mais elle a mieux que la science : elle a le souffle inspirateur, elle a la passion, elle a cette lueur soudaine qu'elle jette autour d'elle. A peine sur le théâtre, elle grandit de dix coudées : elle a la taille des héros d'Homère, sa tête se hausse, sa poitrine s'étend, son œil s'anime, son pied tient à la terre en souveraine ; son geste, c'est comme un souvenir de l'âme, sa parole vibre au loin toute remplie des passions de son cœur. Et elle marche ainsi dans le drame de Corneille sans hésiter, semant autour d'elle l'épouvante et l'effroi. »

Que pourrions-nous ajouter à ce portrait?

A. de Musset, de son côté, fut un des premiers à reconnaître le talent de Rachel. Il écrivit dans la *Revue des Deux Mondes*, en date du 1 novembre 1838, un article sensationnel intitulé : *De la tragédie à propos des débuts de Mlle Rachel*. Il ne manquait pas alors une seule de ses représentations. Un soir, il la rencontra dans les galeries du Palais-Royal, et elle l'emmena souper chez ses parents avec quelques amis et artistes.

Il faut lire, dans les *Œuvres posthumes* de Musset, cette soirée « tableau digne de Rembrandt », comme il dit lui-même, la mère grognant en patois allemand, Rachel et Musset lisant *Phèdre*, la table en désordre, la chandelle vacillante, et le père, rentrant, et ordonnant brutalement à sa fille d'aller se coucher. *(Un souper chez Rachel.)*

A propos de Rachel et d'Alfed de Musset, consulter encore P. de Musset, *Biographie* de son frère, p. 312 et suiv. (avril 1846 et mars ou avril 1851). Mais A. de Musset et Rachel ne purent s'accorder jamais plus de quinze jours.

Th. Gautier eut quelque peine à s'habituer à sa manière : « Mlle Rachel n'avait que son fiel et son grincement de dents », écrit-il en novembre 1839.

Les plus réservés sont forcés de se rendre à l'évidence. On écrit, par exemple, en 1841 : « Ses triomphes récents nous dispensent de tout éloge, comme l'engouement et la vogue nous interdisent toute critique. Pour juger sainement Mlle Rachel, il faut un rôle neuf à son jeune talent, et alors nous verrons. Maintenant elle est belle comme Racine. » (L'*Indiscret des coulisses*.)

Un jugement pris au hasard en 1842 : « La presse s'est beaucoup plus occupée de Mlle Rachel depuis deux années, qu'elle ne l'a fait de la question d'Orient, de l'alliance anglaise et de toutes les questions d'organisation sociale... Pas ou presque point d'études, quelque chose de rude et de sauvage sans exagération, sans cris, sans rien du fatras de l'école, voilà Rachel... Mlle Rachel use de la tragédie comme Mme Dorval du drame, négligeant les détails et n'adoptant qu'une scène : mais cette scène est admirablement rendue, elle est sublime. »

En 1845 : « Les grands l'adulent et convoitent un de ses sourires; l'aristocratie ploie le genou devant elle et mendie une seule de ses caresses. Cette femme, c'est Rachel ! »

Comparaison entre Talma et Rachel : « Ce qui fera toujours la supériorité de Talma sur Rachel, c'est que, avec son admirable exécution, il avait en plus le génie créateur; son talent s'était encore accru alors qu'il semblait ne plus pouvoir s'accroître dans ses dernières créations. Il n'en a pas été de même de Rachel, dont les dernières ont été plus faibles, car elle n'avait plus son soutien (Samson). (*Rachel et Samson*, par Mme Vve Samson, p. 186.)

A propos de ses essais dans le répertoire moderne, en 1854 : « Quoiqu'on dise ou qu'on fasse, on aura bien de la peine à voir en elle autre chose que la personnification de la Tragédie, et le rôle de *Phèdre*, dans lequel elle obtient toujours ses plus légitimes bravos, et qu'elle choisit avec raison pour ses rentrées, semble lui en faire une loi. » (Alb. Blanquet, *Galerie Lorsay*.)

A l'époque de son départ de la Comédie : « Elle va longtemps, avec zèle, avec suite, avec une grande persévérance, puis tout d'un coup elle s'arrête; elle est brisée, il faut qu'elle reprenne haleine, elle demande grâce et pitié... Puisqu'elle se figure, en effet, qu'elle est partie et qu'elle ne reviendra pas, nous ne la reverrons plus !... A quoi bon contrarier les soldats qui vont en guerre, les femmes qui pleurent, les hommes de génie et les enfants gâtés ? » (J. Janin, *Galerie Geoffroy*.)

Camp adverse : Victor Hugo qui la juge « un drapeau ennemi » et les romantiques; Alex. Dumas et les dramatiques qui ne voulurent jamais voir dans Rachel qu'une statue descendue de son socle, et couraient applaudir la *Ristori*, d'une tout autre école il est vrai, mais qui représentait pour eux le mouvement. On opposa donc la Ristori à Rachel — taquinerie, jalousie, vengeance, esprit d'école surtout — on porta la nouvelle venue au troisième ciel. Et nous avons expliqué plus haut comment la seconde avait battu en retraite vers l'Amérique, d'où elle devait revenir brisée.

Auguste Vacquerie — écho de l'exilé de Guernesey — écrit dans ses *Profils et Grimaces* : « Mlle Rachel ne joue pas les drames discutés; elle joue les tragédies consacrées. Elle n'est pas la vaillante prêtresse des églises militantes, elle est l'alliée prudente des batailles gagnées... Elle se hasarde, après deux cents ans, à nous faire connaître le *Cid*, qu'elle n'aurait pas joué du vivant de Corneille. C'est un talent lâche. »

Et, de fait, Rachel ne créa jamais une figure. Elle put être géniale, selon le mot de M. Hector Fleischmann, mais originale, jamais.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Janin, en août 1851, ne peut s'empêcher de constater le déclin de son idole : « Astre diminué, comète errante ! » s'écrie-t-il.

Vie privée de Rachel

G. d'Heylli, en nous donnant *Rachel d'après sa correspondance*, nous fournit une base sérieuse d'informations (Jouaust, in-8, 1880). C'est sur cette base incontestablement que M. Hector Fleischmann bâtit son livre si documenté, *Rachel intime*, résumé de tout ce qui a été dit sur Rachel. Et cependant, malgré tous ses soins à énumérer ses amants, il en a laissé encore passer entre les mailles de son filet, puisqu'il ignorait totalement les lettres amoureuses à Ponsard et au « fiancé inconnu » qu'une jeune fille, M^lle^ Thomson, est venue nous révéler dans son livre, la *Vie sentimentale de Rachel*, d'où il faudrait conclure que nous ne saurons jamais tout. Contentons-nous de résumer.

La mode étant aux déshabillages, Rachel ne pouvait échapper aux investigations dans son alcôve. Il ne suffit pas que l'on sache qu'elle fut une grande tragédienne. Il faut encore pouvoir présenter au public le lot de ses amants. Arsène Houssaye fut le premier à soulever le voile, 1884. Mais cet auteur pommadé n'est pas un historien. On aura beau nous dire que dans son roman à clé, la *Comédienne*, Matador, c'est le docteur Véron, et Napoléowski, Waleski, peu nous importe. C'est du roman pur et nous voulons des documents.



Maison mortuaire de RACHEL au Cannet (Etat actuel)

La première aventure amoureuse connue de Rachel, semble avoir été celle avec le D^r^ Louis Véron, homme obèse et malsain, dissimulant ses écrouelles sous d'énormes cravates. En 1838, date de cette liaison, le D^r^ Véron a quarante ans, dirige la *Revue de Paris*, et tient sérail à l'Opéra. Pour quelles raisons cette jeune fille de dix-sept ans consent-elle à tomber dans les bras de ce corrupteur de quarante ? Recherche-t-elle son appui dans la presse ? La *Silhouette*, de 1840, ne se gêne guère pour caricaturer les amoureux peu assortis. En 1839, surgit le prince de Joinville. Il est beau, jeune et passionné. En 1841, rencontre passagère avec Alfred de Musset, qui, à la tragédie, préfère la comédie avec Augustine Brohan, qui vient de débuter (19 mai). L'*Amateur d'autographes*, de juin 1910, nous apprend que le 22 mai 1842, Rachel écrivait encore de tendres épîtres à son prince Charmant qui est plus populaire que jamais depuis qu'il a ramené de Ste-Hélène les cendres de Napoléon.

Est-ce en souvenir aussi de Napoléon qu'elle va prêter l'oreille aux propos galants du Comte Colonna Walewski, fils du grand Empereur et de la belle Polonaise Comtesse Walewska. En 1843, il a 34 ans ; il est veuf sans enfants depuis près de dix ans. De tous ses amants, il sera certes le plus sincère et aussi le plus généreux. C'est lui qui éclairera la tragédienne dont il admire le talent, sur la valeur morale de Véron. Il l'accompagne dans ses voyages, tout au moins en juin 1843, à Marseille, et il s'empresse de reconnaître l'enfant né de ses œuvres, Alexandre, né à Marly, le 3 novembre 1844. Il fait construire par l'architecte Charles Duval le petit hôtel de la rue Trudon, n° 4, qu'il offre à sa maîtresse, et cette situation se prolonge presque jusqu'à la veille du second mariage du comte, dont Rachel est avisée pendant sa tournée en Hollande, juin 1846.

C'est à Déjazet que Rachel enlèvera celui qui devra succéder à Walewski. Taille haute, des yeux très doux, barbe fine, belles manières, tel était vers 1847 Arthur Bertrand, fils du dernier compagnon de l'Empereur, et né lui-même à Ste-Hélène, le 17 janvier 1817. Mais treize ans de liaison avec une maîtresse de vingt ans plus âgée que lui pesait à ce jeune viveur, coureur de tripots, devenu ivrogne par dessus le marché. En 1847, Arthur Bertrand a rompu avec Déjazet, dont il a été l'obligé, rompu avec d'autres comédiennes qu'il a trouvées sur son chemin, et il est tombé dans les bras de Rachel qui cependant, plus avisée que sa devancière, saura faire la sourde oreille aux demandes d'argent. (L.-Henry Lecomte, *Un amour de Déjazet.*) De cette étrange aventure naquit donc, selon toutes probabilités, le 26 janvier 1848, le second fils de la tragédienne. Trois mois après, la rupture est complète, mais le bel Arthur avait oublié d'agir comme le Comte Colonna Walewski qui lui, s'était empressé de reconnaître son enfant.

Ici, bien des lacunes sans doute, avant d'arriver à la liaison avec Ponsard, puis aux lettres si curieuses adressées au « fiancé inconnu ». (V. la *Vie sentimentale de Rachel*, déja citée.) Enfin, en 1853, ce n'est plus un fils, mais un neveu authentique de Napoléon qui cueillera la palme. Il s'agit cette fois du Prince Napoléon, fils du roi Jérôme. Le Prince avait alors pour maîtresse Judith Bernat, actrice à la Comédie-Française, parente de Rachel, et qui lui donna un fils cette année même (v. Judith). Mais le Prince, célibataire du reste, était volage. Il voulut ajouter à la série de ses conquêtes le nom de la triomphatrice du jour, comme il y ajouta plus tard ceux de Cora Pearl

EFERUS - Recherches & Classification numériques

et d'Arnould Plessy. Et le jour où, retour d'Amérique, mourante, Rachel voudra gagner le Cannet, sa dernière étape, elle quittera Marseille sur le yacht du Prince, auquel elle léguera deux porte-fruits et un buste.

Les faiblesses de Rachel s'effacent seulement en présence de sa longue agonie et l'on pardonne à cette femme en songeant qu'après de si pénibles travaux, la jouissance de cet or tant convoité lui échappe, cet or dont l'âpre possession lui a coûté la vie.

Les fils de Rachel

Que devinrent les fils de Rachel?

Alexandre, Antoine Colonna Walewski, né le 3 novembre 1844, à Marly-le-Roi, reconnu par son père, le Comte Colonna Walewski, fils de Napoléon Ier, Ministre, Président du Corps législatif sous Napoléon III, était entré dans la diplomatie en 1862; il prit part à la campagne de 1870-71 et aux combats autour de Paris; il ne devint Consul général que le 16 juillet 1885, après avoir passé par tous les grades de la hiérarchie. Il avait été nommé Chevalier de la Légion d'honneur le 20 février 1882. On le vit à Salonique, Valence, Carthagène, Palerme et Naples. Il mourut, au bout de trois jours de maladie, dans son nouveau poste de Turin, le 20 août 1898. (*Figaro*, 14 sept. 1898. Article G. d'Heylli.)

Gabriel, Victor Félix, né à Neuilly-s.-Seine, le 26 janvier 1848, fut reconnu seulement par sa mère. Aussi ne porta-t-il jamais que son nom. Il entra dans la marine en 1864 et fut nommé lieutenant de vaisseau le 9 avril 1878. Blessé à Beaune-la-Rolande ou au fort de Nogent pendant le siège de Paris — il avait eu une partie du nez emportée par un éclat d'obus — il fut décoré de la Légion d'honneur le 4 février 1871. Il est mort en 1889 à Brazzaville (Congo), où il occupait les fonctions de résident de France.

M. G. d'Heylli a reproduit, dans l'article cité plus haut, quelques-unes des lettres de Rachel à ses jeunes enfants, et le même chroniqueur nous a laissé un portrait d'Alexandre Walewski, grand et beau garçon distingué, aux traits fins, au regard un peu mélancolique. Bien reçu d'ailleurs dans la famille de son père qui l'avait toujours traité à l'égal des autres enfants du comte Walewski.

Marié très jeune encore, le fils aîné de Rachel devint veuf après quelques années d'une union heureuse. Deux enfants étaient nés de ce mariage : un fils, André, Maurice, Alexandre Colonna Walewski, sous-lieutenant au 66e d'infanterie le 1 avril 1897, et une fille, mariée en 1898.

Logis de Rachel à Paris

1833. (En famille.) Hôtels borgnes de la Grève, au quai de l'Hôtel-de-Ville.
1837. Rue Beauregard, 37.
1838. Rue Traversière-St-Honoré, 33, au 6me (devenue rue Jeannisson).
1839. Galerie Véro-Dodat, 3me étage.
1842. (Seule.) Rue Neuve-du-Luxembourg, 26. Quai Malaquais, 23.
1846-47. Rue Joubert, 36.
— Rue Rivoli, 10 *bis*. Loyer 5000 fr.
— Hôtel privé de la rue Trudon, 4 (près la rue Neuve-des-Mathurins). (Description dans *Rachel intime*, p. 137 et suiv.)
— Place Royale (no 13 actuel).

Autographes

Les autographes de Rachel sont fort nombreux. Leur prix, dans les ventes courantes, se maintient aux environs de 30 fr. Nous en citerons quelques-uns :

— Musée Carnavalet. Lettre de Rachel écrite le 14 août 1846 à l'acteur anglais Maurice Barnett. Elle lui dit qu'elle va quitter Londres.

— Catal. autogr. A. Bovet, no 1395. Engagement de Rachel au Gymnase, le 7 janvier 1837, avec ces mots de sa main : « J'aprouve *(sic)* le présent engagement ».

— Catal. autogr. A. Bovet, no 1396. L. A. S. à la Duchesse d'Orléans (Hélène de Mecklembourg), Paris, 21 avril 1839. Elle l'invite à venir l'entendre. Au dos, une note autographe de la Duchesse, ordonnant d'exprimer ses regrets à cause d'un deuil récent (Marie d'Orléans, morte à Pise, le 6 janvier précédent).

— De notre collection. Curieuse lettre où elle demande à emprunter des costumes vu ses moyens restreints, 21 juillet 1838. L'autorisation est en tête.

— De notre collection. L. A. S. de Brême, 13 sept. 1850. Elle raconte les succès de sa tournée en Allemagne.

— Catal. Noël Charavay, mai 1906. Lettre A. S. à Jules Janin.

— Catal. Noël Charavay, juin 1910. Reçu de M. Miroir, 2200 fr., pour avoir joué *Polyeucte* à Nancy, 25 août 1845.

— Vente du 18 janvier 1902. Une lettre à Rose Chéri, Paris, 18 janvier 1845. Une lettre à son fils Alexandre.

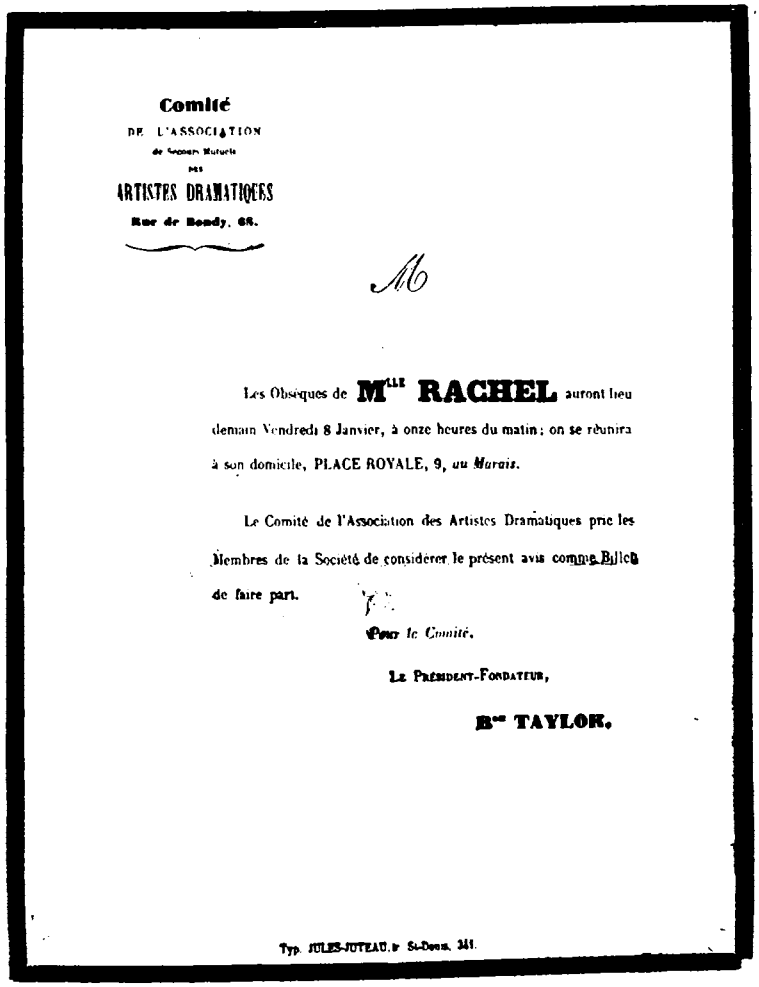
— L'*Amateur d'autographes*, a publié de nombreuses lettres de Rachel. Sa collection entière est à consulter depuis au moins 1886.

Biographie : *Annuaire Delhasse*, 1839, p. 207. — *Notice sur Rachel*, par Vedel. — *Revue des races latines* — *Galerie Lacauchie*, art., par Jules Janin. — *Galerie Lorsay*, notice, par Alb. Blanquet. — *Galerie Geoffroy*, notice, par J. Janin. — Eug. de Mirecourt, les *Contemporains (Rachel)*, 1854. — E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Talma*. — *Rachel et la Tragédie*, par J. Janin. — *Biographie anecdotique de Mlle Rachel*, Bruxelles 1858, in-12. — G. d'Heylli, *Rachel d'après sa correspondance*. — Hector Fleischmann, *Rachel intime*. — *Rachel et la Comédie-Française*, an. 1, Bruxelles 1842. — Mlle Thomson, la *Vie sentimentale de Rachel*.

Bibliographie : (Indépendamment des sour-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ces citées ci-dessus). Théophile Gautier, l'*Art dramatique en France depuis 25 ans*, s. d. — Adolphe Brisson, l'*Envers de la gloire*, s. d. — A.-P. Mantel, *Rachel*, détails inédits. 1858. — P. Cuisin, *Bouquet offert à Mlle Rachel*, 1839. — Arsène Houssaye, la *Comédienne*, 1884, — A. Bolot, *Mlle Rachel et l'avenir du th. Français*, 1839. — La *Vérité Rachel*, par Ch. Maurice, 1850, chez Doyen. — *Epitre à Mlle Rachel par M. Samson de la Comédie-Française*, Paris, Barba, 1839. — Ant. de Latour, *Mlle Rachel dans la Comédie*, 30 avril 1839. — *Revue de Paris*, p. 179. — G. d'Heylli, *Journal intime de la Comédie-Française*. — L'*Intérieur de Mlle Rachel, Chronique de Paris*, mai 1850. — Le musée Rachel dans l'*Artiste*, août 1874, p. 133. — *Hôtel de Sarah, Souvenirs conservés*, par Imbert de St-Amand.



Comité
DE L'ASSOCIATION
de Secours Mutuels
ENTRE LES
ARTISTES DRAMATIQUES
Rue de Bondy, 68.

M

Les Obsèques de **Mlle RACHEL** auront lieu demain Vendredi 8 Janvier, à onze heures du matin; on se réunira à son domicile, PLACE ROYALE, 9, *au Marais*.

Le Comité de l'Association des Artistes Dramatiques prie les Membres de la Société de considérer le présent avis comme Billet de faire part.

Pour le Comité,

Le Président-Fondateur,

Bon TAYLOR.

Typ. JULES-JUTEAU, r. St-Denis, 341.

Faire-part des obsèques de RACHEL

Iconographie: L'iconographie de Rachel présente cette particularité que parmi les centaines de peintures, estampes, lithographies, gravures, photographies, que nous avons eues sous les yeux, bien peu se ressemblent entre elles, de telle sorte qu'il est fort difficile de se faire une idée exacte de Rachel. Certaines reproductions l'idéalisent, certaines autres la caricaturent. Nous indiquerons, à titre de renseignement, à la Comédie-Française: Sa statue en marbre, assise, h. 1m60 (dans le grand vestibule), œuvre de Duret (1865); la Tragédie, portrait de Rachel, toile, h. 2m18, l. 1m37, par J.-L. Gérôme (1859); son buste en marbre, h. 0m75, par Dantan aîné (1839); cet artiste a exposé trois bustes de Rachel aux salons de 1839, 1840 et 1855; son portrait en pied, costume de ville, peinture toile, h. 1m80, l. 1m20, par C.-L. Müller; ce portrait, considéré comme le plus ressemblant, a été offert à la Comédie par M. Alexandre Colonna Walewski, son fils aîné; son portrait, par Edouard Dubuffe (1850, Londres), peinture toile, h. 1m25, l. 1m, don de M. John Mitchell, directeur du th. St-James (juin 1858), gravé à la manière noire, par J. Richardson Jackson; dans le groupe de Geffroy, les *Sociétaires de la Comédie en 1840;* le buste seul du portrait de Müller, peinture toile, h. 0m62, l. 0m51, don de M. Pierre Berton; peinture toile, h. 2m10, l. 1m20, par Amaury Duval (1854), Salon 1855; le pied de Rachel, moulage sur nature, plâtre; les petites pantoufles de satin noir qu'elle portait au Caire, 1857; Rachel après sa mort, aquarelle, h. 0m67, l. 1m07, par Mme Frédérique O'Connel (1858), legs de M. Emile de Girardin; la même artiste fit de Rachel un grand portrait à l'aquarelle, qui appartenait en 1897 à Mme Vve Gabriel Charavay; la couronne de fleurs artificielles offerte à Rachel par la reine Victoria, don de M. Milbert; Rachel dans la *Czarine*, buste plâtre, h. 0m30, par P. Thiaucourt, 1854.

Pour l'ensemble de la copieuse iconographie de Rachel, consulter :

J. Janin, *Rachel et la tragédie classique*, photographies de Rachel dans ses divers rôles.

Emile Dacier, le *Musée de la Comédie-Française*, longue énumération.

Hector Fleischmann, *Rachel intime*, 88 illustrations. Cet ouvrage reproduit notamment des vues de l'hôtel de la rue Trudon et les

EFERUS - Recherches & Classification numériques

charges et caricatures de Rachel, disséminées dans une foule de journaux illustrés.

Le *Monde illustré*, du 26 oct. 1861, a publié la vue du Boudoir chinois de Rachel, transporté à Berck-sur-Mer, et nous possédons dans notre collection une jolie lithographie allemande représentant le Salon de Rachel.

RACHEL, M^lle^. — Il fallait une certaine audace pour adopter au théâtre ce surnom. C'est cependant celui que choisit M^lle^ Isidorine Ecorcheville. Folies-dramatiques 1886-89.

RACINE, M^lle^ Elisa Racinet dite. — Ambigu 1843-46, th. Historique 1849-50, San Francisco 1854, Paris 1855-69.

RAÇON, Jacques, Victor. — Premier comique, Bordeaux 1827, Moscou 1843-53, Paris 1854, Moscou 1855.

RADET, Eugène, Ferdinand. — Vaudeville 1866, Paris 1867-72.

RADEWEZ, M^me^ Marie, Louise Quillet-Hertz. — Genève 1873-77, Lyon 1878-81.

RADIS, M^lle^ Augustine. — Née en 1748. Actrice au boulevard en 1767.

RAFFILE, Antoine, Gérard dit. — Fils d'un marchand-gantier de Grenoble, était né en cette ville, le 12 novembre 1759. Venu à Paris pour y exercer son état, au lieu de se faire gantier, il se fit comédien. D'abord, c'est au théâtre Comique et Lyrique qu'il hasarde ses premiers pas, ayant dépassé la trentaine, en 1792. Puis, ne pouvant s'y mettre en évidence, il profite de sa jolie voix pour se faire engager dans la troupe d'opéra de la rue de Louvois. L'entreprise n'eut pas de lendemain. Renonçant alors à la carrière lyrique, il se fait comédien et entre chez la Montansier. En juillet 1797, il jouait *Turlututu* au théâtre de la Cité. Mais c'est au théâtre de l'Ambigu — direction Corsse — que Raffile, quittant l'emploi des amoureux, pour se consacrer uniquement à celui des comiques, acquit une véritable célébrité pendant les trente années qu'il y passa. Il fut le meunier de *Cœlina*, Urbain de *Tékéli*, Jeannot des *Deux statues*. A la ville, un excellent homme, aimant à fréquenter les ateliers des peintres, et n'ayant qu'un léger travers : celui de ne pas avouer son âge. Devenu veuf (sa femme tenait un petit magasin de mercerie, boulevard St-Martin) et septuagénaire, Raffile dont la mémoire se montrait rebelle, songea à se retirer du théâtre de ses succès. Ses enfants, qu'il avait bien établis, l'entourèrent de soins jusqu'au jour où il mourut, à 77 ans, le 18 avril 1837, dans une maison de santé agréablement située dans le quartier du Jardin des plantes. Le nom de Raffile qu'il avait adopté au théâtre, est celui d'un instrument dont se servent les gantiers.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet.*

Iconographie : Collection Martinet, n° 275, Sternetz dans le *Prince de la Nerva.*

— *Troupe de Nicolet*, en buste, de face, cost. de th., eau-forte, par Fr. Hillemacher.

RAGONOT, Alfred, Jean, Germain. — Paris 1862-73.

RAGUENEAU, Cyprien, dit de l'Estang. — Etait le père de Marie Ragueneau, femme de Lagrange, dont nous avons eu déjà à nous occuper à l'article de M^lle^ Lagrange. Cyprien était fils de Jacques Ragueneau, pâtissier, rue St-Honoré, près du Palais Cardinal. Il se maria le 5 avril 1638, à St-Germain-l'Auxerrois, avec Marie Brunet, qui lui donna le 16 mai 1639 cette Marie que devait épouser Lagrange. L'on ignore encore pour quels motifs Cyprien, emporté par une belle ardeur pour le théâtre, quitta les fourneaux de son père pour suivre avec sa femme et sa fille, la troupe nomade de Molière et de la famille Béjart. Mais nous savons, sans en douter, que Ragueneau, devenu « Sieur de l'Estang » pour la circonstance, jouait la comédie à Lyon, lorsqu'il mourut dans cette ville, le 8 août 1654. Il y fut enterré, à St-Nizier. Nous avons vu comment sa fille Marie, devint tour à tour, à seize ans, femme de chambre de M^lle^ Debrie, employée, puis actrice à la Comédie. (V. M^lle^ Lagrange.)

Biographie : Jal, *Dict. critique.*

RAGUENET, Jean, Baptiste. — Acteur forain, fils du maître chandelier de la Comédie-Française. Province, Foire St-Germain 1711. Auteur à ses heures. Lyon 1714, Foire St-Laurent, Opéra-Comique 1728, marchand de tableaux 1730.

RAIMBAULT, Emile, Prosper. — Th. du Cirque 1860-62.

RAIMBAULT, M^me^ Gilles. — En 1909, 58 ans, 37 ans de th., 500 fr. de pension.

RAIMOND. — Sous ce nom : *Raimond*, début à la Comédie-Française 1774 ; *Raimond*, artiste des Folies Dramatiques, qui écrivit la *Fille de l'air*, en collaboration avec les frères Cogniard. Joueur comme les cartes, Raimond demanda un jour 300 fr. à Mourier, son directeur, qui les lui refusa. Il alla se jeter par la fenêtre. (*Petits mystères de la vie théâtrale*, p. 38.) V. Raymond.

RAIMOND, Perrée dit. — Avait débuté à Montmartre, puis avait passé par le th. Déjazet, les Menus Plaisirs et les Délass. Com., avant d'arriver à ce Palais-Royal où il avait affirmé son talent de comique excentrique et naïf. Raimond excellait dans les amoureux candides et timides. Th. Déjazet 1874, Palais-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Royal 1875-1906. Deux fois seulement Raimond fut infidèle à son cher théâtre du Palais-Royal, en allant faire deux simples excursions aux Variétés et à l'Eden-Théâtre, puis à la Renaissance. Raimond mourut le 13 juillet 1906. Aux Variétés, il avait créé le rôle de Raoul dans *Ma Cousine*.

RAISIN l'aîné, Jacques. — Ainsi que les deux suivants, était le fils d'un organiste de Troyes, Edme Raisin, et de Marguerite Siret. Il était né à Chaource (Champagne), le 7 décembre 1653, et fit partie des petits comédiens Dauphins en 1665. Après de longues courses en province, et avoir été comédien du Prince de Condé, 1680, Jacques Raisin revint à Paris et débuta à la Comédie pour les deuxièmes et troisièmes rôles tragiques, et les amoureux de comédie. Son apparition eut lieu le 24 mars 1684 et il fut reçu en juin suivant. Il se retira le 31 octobre 1694 avec la pension de 1000 livres et mourut le 3 mars 1702. On le représente comme un homme grand et fort maigre, de très bon sens, médiocre comédien, sachant la musique et composant de petites pièces, dont quatre représentées à la Comédie-Française ne furent pas imprimées (1686-90). En 1696, Jacques Raisin avait acheté au prix de 20 livres le droit de porter « d'azur à deux chevrons d'or, surmonté d'un croissant de même, et accompagné en chef de deux étoiles d'or et en pointe d'une grappe de raisin de sable ». Ces armes se voient au bas d'un très joli portrait de Jacques Raisin que Jal attribue, croit-il, à Edelinck.

RAISIN le cadet, Jean, Baptiste, dit le *Petit Molière*. — Frère du précédent, naquit à Troyes, en 1655. Ce fut lui que son père enferma tout enfant dans un clavecin, selon Grimarest; ce clavecin qui avait la réputation de jouer tout seul, fut ensuite présenté à St-Germain au roi et à la reine qui s'amusèrent beaucoup du stratagème. Comédien de la troupe des petits comédiens Dauphins, comme son frère, Jean-Baptiste Raisin courut la province jusqu'en avril 1679, époque à laquelle il vint débuter à l'Hôtel de Bourgogne. Il était alors accompagné de sa femme, Françoise Pitel de Longchamp (v. M^lle^ Raisin) qu'il venait d'épouser (G. Monval dit 1679), de sa belle-sœur Catherine et du mari de celle-ci, le sieur De Villiers (v. Villiers). Tous quatre furent reçus à l'Hôtel et conservés à la jonction de 1680.

Raisin cadet excellait dans presque tous les emplois de la comédie et spécialement dans les rôles à manteau, dans les valets, dans les petits maîtres. Homme d'esprit, il était reçu dans la Société du duc de Vendôme, de son frère le grand Prieur, du marquis de La Fare, de l'abbé de Chanlieu. Il donna plusieurs sujets de comédie aux auteurs de son temps. Il joua d'original les deux Pasquins de l'*Homme à bonnes fortunes* et de la *Coquette*, Brueys du *Grondeur*, Frontin dans le *Muet*, Esope dans *Esope à la ville*. Bien que sa taille fut médiocre, elle était bien prise, et sa figure était des plus expressives; son jeu franc et naturel.

Lemazurier, son biographe, lui reproche d'avoir trop aimé la bonne chère. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mourut pour avoir été se baigner après un grand souper. Il mourut rue Mazarine, à la *Petite Bastille*, le 5 septembre 1693.

De sa femme, qui était fort belle et dont nous nous occupons plus loin, il eut au moins huit enfants. Le 12 nov. 1680, il fit baptiser *Anne-Louise*, que tiennent Louis de Bourbon, prince de Condé et Anne de Bavière, duchesse d'Enghien, représentés. Un de ses enfants, *Jacques-François*, eut pour parrain, le 21 août 1683, Jacques Raisin « officier de M. le prince de Condé » — lisez comédien. — Campistron fut le parrain de *Jean-Baptiste*, et le dernier enfant, *Charlotte*, vint au monde le 6 février 1692.

Raisin cadet, qui n'avait que 37 ans au moment de sa mort, fut inhumé à St-Sulpice. Jal a retrouvé sur les registres de cette paroisse la renonciation du comédien *in articulo mortis*.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — Jal, *Dict. critique*.

RAISIN, M^lle^ Françoise, dite *Fanchon*, Pitel de Longchamp, et, par son mariage (1679) avec Raisin cadet, M^lle^. — Elle était sœur cadette de M^lle^ Durieu (v. ce nom) et née en 1661 ou 1662. Nous avons vu, à l'article Raisin cadet, qu'elle vint à Paris avec son mari, qu'elle fut reçue avec lui à l'Hôtel de Bourgogne en avril 1679, et conservée à la jontion de 1680.

M^lle^ Raisin, amoureuse dans la comédie et jeune princesse tragique, était grande, belle, bien faite. Ses yeux étaient charmants, et sa bouche, quoique un peu grande, avait un sourire qui découvrait une double rangée de perles. Campistron composa pour elle une grande partie de ses pièces: elle fut Irène d'*Andronic* et Erinice de *Tiridate*. Parmi ses créations, on cite surtout: Lucinde de l'*Homme à bonnes fortunes*, Cidalise de la *Coquette*, Clarice du *Grondeur*, Zaïde du *Muet*, Angélique du *Flatteur*, M^me^ Blandineau des *Bourgeoises de qualité*, Isabelle du *Distrait*.

Mais après la mort de son mari, M^lle^ Raisin fut bientôt remarquée par sa liaison connue avec le Grand Dauphin dont on croit qu'elle eut au moins deux filles, dont l'une, M^lle^ de Fleury, Anne, Louise, née à Meudon, non reconnue, fut mariée en juin 1715 (*aliàs* 1712), par la princesse de Conti, à M. Dubois d'Avancourt (St-Simon, IX, 143), qui était de Touraine, et non des d'Avangour, issus des bâtards de Bretagne. Elle mourut en août 1716, près de Tours (Dangeau, XV, 425-6 et XV, 438. La Palatine, Lettres, I, 264, éd. Charpentier-Dussieux). L'autre, Charlotte, devint M^me^ de la Jonchère.

Louis XIV, nous dit Lemazurier, ne désapprouva pas l'attachement de son fils pour M^me^ V^ve^ Raisin, mais il ne voulut pas qu'elle

EFERUS - Recherches & Classification numériques

continuât à paraître en public. Il lui fit dire, en conséquence, que, si elle voulait renoncer au théâtre, elle aurait le choix entre 150.000 livres comptant, ou une pension de 10.000 livres par an. L'actrice accepta — bien à tort, — cette dernière proposition, car le Dauphin mourut en 1711 et la pension fut supprimée.

Mlle Raisin avait pris sa retraite le 2 avril 1701 avec la pension ordinaire de 1000 livres. Le duc d'Orléans, régent, lui en accorda une seconde de 2000 en 1716. Deux ans plus tard, Mlle Raisin abandonna complètement Paris pour aller vivre en basse Normandie, chez sa sœur, Mme Durieu, qui avait acheté la terre de la Davoisière ou Davoiserie, près Vignats. C'est là qu'elle mourut de la suite d'un accident de voiture, le 30 septembre 1721.

Quant à sa liaison avec le Grand Dauphin, elle nous semble vraiment avoir été sans grand profit pour la belle comédienne. Fort observateur des règles de l'Eglise, on raconte que son royal amant lui faisait observer les jeûnes les plus austères, et c'est ainsi que le couple amoureux passait quelquefois plusieurs jours enfermé avec du pain, de l'eau, des noix et du fromage. Em. Campardon a publié une donation faite par Mlle Raisin cadet à un pauvre orphelin, 17 juillet 1702.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. II. — G. Monval, *Liste alphabétique*. — Jal, *Dict. critique*.

Bibliographie : *Intermédiaire des chercheurs et curieux* (XLVIII, 62).

Iconographie : En pied, en habit de fée, gr. an. de la suite de Bonnard, fin du XVIIe siècle.

RAITER, Eugène, Cofriez ou Cauffriez dit. — Avait fait la plus grande partie de sa carrière à l'étranger, notamment à Buenos-Ayres. A la Gaîté, il doubla Baron dans le *Petit Poucet*, et se tira d'affaire. Comique adroit et laborieux, il passa par les Variétés et les Bouffes. C'est en se grimant aux Bouffes, qu'il se trouva subitement mal. Le médecin diagnostiqua une attaque d'hémiplégie. Quelques minutes après il expirait. A neuf heures, le corps fut transporté à son domicile, 18, rue de Mazagran (3 janvier 1906). Il était âgé de 51 ans. Les obsèques furent célébres le 5 en l'église Saint-Eugène, et l'inhumation eut lieu à Pantin.

RAITER, Mme Fernande. — Femme puis veuve du précédent. En 1910, 60 ans, 34 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

RAMADIER ou Ramadié, Francesca, Mme. — Vaudeville 1853, Dieppe 1856-58.

RAMBAUD. — Sous ce nom : Mlle Rambaud, Marie, Géant, dite Berthe. — Le Caire 1885-86, Constantinople 1887-90; *Rambaud*, Ed., J.-B., Rennes 1904. Sa mort, *Rapport* 1905.

RAMBERT. — Sous ce nom : Mme *Rambert*, née Froment, en 1886, 60 ans, 33 ans de théâtre, 500 fr. de pension, soubrette et duègne. Sa mort à 84 ans à Marseille en 1909 ; Mme *Rambert-Giraud*. Sa mort *Rapport* 1902; *Rambert*, Maurice, comédien de talent, puis administrateur des théâtres Grévin, Réjane, du Vaudeville, du Palais-Royal. Décédé à Paris, 5, rue Alfred Stevens. (*Figaro*, 5 janvier 1911). Le 16 mars suivant une représentation fut organisée en matinée au théâtre du Palais-Royal au bénéfice de sa femme et de sa fille ; Mme *Rambert*, Sarah. Conservatoire, Cluny, Porte-St-Martin, Lyon, Bruxelles, Nice, Porte-St-Martin 1888.

RAMELLI, Mlle Edmée. — Venait de Montmartre lorsqu'elle parut au Gymnase vers 1852. Elle y fut de suite appréciée. Belle femme, actrice de bon ton, sympathique, Mlle Ramelli débuta à l'Odéon vers 1856, reprit avec succès le rôle créé par Mme Pauline Grangé dans la *Bourse*, et fit quelques remarquables créations qui lui valurent un engagement comme pensionnaire à la Comédie-Française en 1865. En 1872, nous la retrouvons à l'Odéon. Mme Ramelli qui s'était retirée depuis longtemps du théâtre, mourut en 1899 à Chatou.

RAMONAT, Etienne, Luc. — Montpellier 1845-48, Limoges 1853, Toulouse 1854, Nîmes 1855-57, Marseille 1858, Alger 1859-61, Toulon 1862, Metz 1863, Périgueux 1864, Lorient 1866-67, Anvers 1868-69, Montpellier 1872 et Alger. Retiré du théâtre en Algérie, il fut assisté en ses derniers moments par ses camarades Prague et Sambet. Sa mort, *Rapport* 1876.

RAMOND. — Deuxième comique, Toulouse 1826, Marseille 1845-47. En 1846, 73 ans, 55 ans de théâtre, 120 fr. de pension puis 180 fr. Sa mort, *Rapport* 1849.

RAMONOT. — Sous ce nom : Mme *Ramonot*, Amélie, Marie, dite Laborie, Agen 1878-79, Rennes 1880, Cette 1881, St-Denis 1882. Sa mort, *Rapport* 1885; Mme *Ramonot*, Anna, Marie, Agen 1878-79, Rennes 1880, Cette 1881, St-Denis 1882.

RAMPONEAUX, Jean. — Le célèbre cabaretier n'aurait guère raison de figurer dans ce *Dictionnaire* s'il n'avait voulu, un beau jour, tâter aussi du théâtre. L'affaire fit grand tapage en son temps. Nous croyons devoir la réduire à ses plus justes proportions.

Jean Ramponeaux, né le 6 octobre 1724, était le maître du *Tambour royal*, taverne très fréquentée de Belleville, où sa bonne humeur, sa gaîté, son esprit, lui attiraient une clientèle nombreuse ; c'était la mode d'aller chez Ramponeaux boire de l'excellent vin à « trois sous six deniers la pinte », un sou moins cher que chez ses concurrents. Désireux d'exploiter à son profit cette célébrité passagère, un directeur de spectacle forain,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Pierre, Claude, Gourliez, dit Gaudon, proposa donc en 1760 au cabaretier de l'engager dans sa troupe, et lui versa 200 livres d'arrhes. Puis, ayant réfléchi, le cabaretier songea au tort qui pourrait en résulter pour sa maison, et se dédit. Procès moitié sérieux, moitié comique, Me Elie de Beaumont, avocat habile, plaidant pour Gaudon, et Voltaire composant un facétieux discours en faveur du cabaretier. Mais Ramponeaux n'en parut pas moins sur les planches, à la foire St-Germain, cette fois.

Cette escapade semble avoir été de courte durée. Ramponeaux vendit son *Tambour royal* au prix de 1500 livres de rente, puis le racheta pour son fils Jean-Martin, et lui-même acquit d'un nommé Maguy une taverne située aux Porcherons « *La Grand' Pinte* » (rue St-Lazare, au coin de la rue de Clichy). Il y gagna une véritable fortune, et mourut à Paris dans sa 78me année, le 4 avril 1802.

Biographie : Jal, *Dict. critique*. — Em. Campardon, les *Spectacles de la Foire*, t. II.

Iconographie : Vente Sardou, 27 avril 1909, n° 115, le cabaret Ramponeaux par Prévost, dessin au lavis d'encre de Chine, adjugé 1450 fr.

RAMILLON, Mme. — Pensionnaire de la Société des artistes. Sa mort, *Rapport* 1910.

RANCY. — Sous ce nom : Mlle *Rancy*, L., Antoinette, Alexandrine, Decize 1866-67, Nouvion 1868, Le Quesnoy 1869-71 ; Mme *Rancy*, Marie, Louise, Sidonie, née Sencier, Vervins 1868-69, Le Quesnoy 1871.

RANCY, Emile, Louis, Alphonse. Sa mort, *Rapport* 1896.

RANDAL, Lecornu dit. — Paris 1852-55.

RANDOUX, Eugène de Boistailly. — Né en 1822, fut élève de Samson et de Michelot au Conservatoire, et obtint le premier prix de tragédie sur trente-deux concurrents. Il avait l'ampleur du geste, une diction brillante, et son engagement fut de suite signé à la Comédie-Française pour l'emploi des jeunes premiers tragiques. Son début eut lieu en 1843, par le rôle de Curiace dans les *Horaces*, se faisant applaudir aux côtés de Rachel. C'était alors une bonne recrue, au moment où la tragédie revenait à la mode. Et cependant au bout de dix-huit mois il quittait la rue Richelieu. C'est le cas de beaucoup de jeunes gens qui se voient la route entravée par les anciens et n'ont pas la patience d'attendre. Randoux s'en fut à l'Odéon où il débuta le 6 avril 1845, et fit de notables créations dans le *Véritable Saint-Genest*, 1845 ; *Diogène*, *George d'Alton*, *Agnès de Méranie*, 1846 ; *Une année à Paris*, *Alceste*, *le Syrien*, *Isabelle de Castille*, les *Atrides*, 1847 ; le *Collier du roi*, la *Fille d'Eschyle*, 1848. Randoux était alors un des quatre sociétaires à part entière, et occupait un poste enviable. La Comédie le rappela et Randoux fit sa rentrée par Servilius de *Manlius* et Pyrrhus d'*Andromaque*. Dans *Charlotte Corday* il établit le rôle de Vergniaud. Il croit avoir enfin atteint le but et demande son admission au sociétariat. Il avait compté sans Mlle Rachel qui le fit évincer afin de réserver cette place à son frère Raphaël Félix (qui ne fut jamais que pensionnaire, soit dit en passant. La Comédie avait déjà quatre Félix, Rachel, Rebecca, Raphaël, en comptant Dinah qui, vu son âge, ne pouvait encore jouer que les rôles d'enfants).



RANDOUX, cliché Carjat

Cette fois le découragement s'empara de Randoux qui resta deux années sans paraître sur une scène quelconque. Puis il revint à l'Odéon où il rendit de véritables services dans l'ancien répertoire, et créa le rôle du Duc de Guise dans la *Conjuration d'Amboise*, 1866. Au Châtelet, il fut le Louis XIV du *Régiment de Champagne*. Artiste instruit, fort averti de toutes les choses du théâtre, Randoux se fit alors une place dans le professorat, finissant ainsi fort modestement une carrière qui s'était annoncée comme des plus brillantes.

Biographie : *Paris-Théâtre* n° 231, notice par F. Jahyer, 18-24 octobre 1877.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, en buste, de ¾ à gauche, cliché Carjat.

RAOUL. — Sous ce nom : *Raoul*, Délassements comiques 1845-48, Folies 1849 ; *Raoul*, th. Cluny 1868 ; *Raoul*, Isidore, Laroue dit, Toulouse 1875, Alger, Amiens, Calais, Dunkerque, Bordeaux 1884, Anvers, Toulouse, Rouen 1888-90, Paris, Toulouse 1892-94, Paris

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1895 et années suivantes et Variétés. Sa mort, *Rapport* 1902; *Raoul*, Henri, Charles dit, Mons 1886-88.

RAOULT, Jean, François, Delaspre dit. — Paris 1880-84.

RAPHAEL, Mme Marie. — Fol. dram. 1874-76. Peut-être la même : Gaquerel Sarah, Paris 1885-87, St-Pétersbourg 1888-89, Paris 1890.

RAPPAZ, Louis. — Belleville 1860-62, Angers 1863, Paris 1864-68.

RASCAL. — Sa mort, *Rapport* 1885.

RASPAUD, Valère. — En 1898, 61 ans, 30 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1902.

RATEAU, Louis, Adrien. — Montmartre et Batignolles 1861-72, Triel 1873-78. Excellent homme et dévoué sociétaire. Sa mort, *Rapport* 1880.

RATEL, Victor.— Variétés 1862, Paris 1863-67, Rouen 1868-69. Sa mort, *Rapport* 1871.

RAUCOURT, François, Saucerotte dit. — Père de la suivante. Comédien de province, Raucourt débuta à la Comédie-Française, sans être reçu, les 4 et 6 octobre 1762 dans le rôle de *Mithridate* et celui de Christiern de *Gustave Wasa*. Il avait épousé une demoiselle de La Porte que Fabien Pillet prétend avoir été attachée au service domestique du roi de Pologne Stanislas, ce qui fit croire pendant longtemps que Mlle Raucourt était née à Nancy. Acteur des plus ordinaires, Raucourt avait une voix formidable. Tombé dans la misère, il finit ses jours en se jetant par la fenêtre d'un appartement qu'il occupait à Paris, au cinquième étage d'une maison de la rue de Corneille, après avoir attaché à sa veste un billet par lequel il recommandait qu'on n'inquiétât personne au sujet de sa mort (5 juillet 1796).



Mlle RAUCOURT

RAUCOURT, Mlle Françoise, Marie, Antoinette, Josèphe, Saucerotte dite. — Fille du précédent, naquit à Paris rue de la Vieille Boucherie, le 3 mars 1756 (et non à Dombasles le 29 novembre 1753). Actrice en province et à l'étranger, notamment à Madrid, aux côtés de son père, puis élève de Brizard, elle était donc fort jeune encore lorsqu'elle débuta à la Comédie-Française, le 23 décembre 1772 (et non septembre). Son succès fut prodigieux. Grimm a écrit à ce propos un long article plein d'enthousiasme qu'on peut lire dans le supplément de l'édition de la *Correspondance littéraire* qu'a donnée Taschereau. D'autre part les *Mémoires secrets* (t. VI, p. 288) à la date du 24 décembre 1772 rendent compte de ce début dans *Didon*. « De mémoire d'homme, dit le chroniqueur, on n'a rien vu de pareil. Elle n'a que seize ans et demi; elle est faite à peindre, elle a la figure la plus belle, la plus noble, la plus théâtrale, le son de voix le plus enchanteur, etc. ». Et le reste à l'avenant. Le roi qui assistait à la représentation ordonna qu'il lui fût compté une gratification de cinquante louis. De plus, à cette époque, une auréole de vertu ceignait le front de Mlle Raucourt, ce qui lui valut de la part de toutes les dames de la Cour et de la ville des présents considérables. Le vieux Voltaire aux oreilles de qui était parvenu le bruit de ses triomphes, ne put s'empêcher de rimer :

Raucourt, tes talents enchanteurs
Chaque jour te font des conquêtes;
Tu fais soupirer tous les cœurs,
Tu fais tourner toutes les têtes.
. . . . . .
L'art d'attendrir et de charmer
A paré ta brillante aurore;
Mais ton cœur est fait pour aimer
Et ce cœur n'a rien dit encore...

Hélas ! Jamais idole, après avoir été encensée avec ivresse, ne fut plus cruellement bri-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sée. Est-ce à dire que l'engouement de la foule n'avait pour cause que la réputation de vestale de la jeune actrice? Celle-ci, il est vrai, sembla fort peu se préoccuper de la conservation de sa bonne renommée. Eclats scandaleux, dettes énormes, mœurs dissolues, rien ne manqua à la gamme. Les documents recueillis par Em. Campardon jettent quelque jour sur cette période troublée de la vie de cette tragédienne.

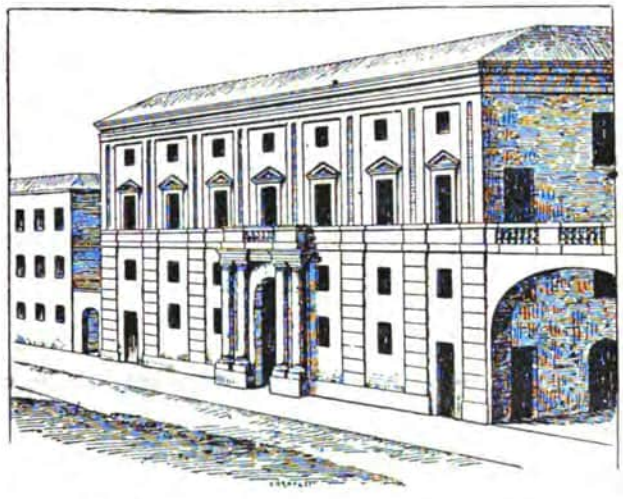
Le 21 août 1774, elle porte plainte contre son cocher qui l'a volée, ce qui n'est d'ailleurs que fort banal, mais elle commence déjà à s'affubler d'appellations masculines. Mlle Joséphe, Françoise, Marie, Antoinette, devient chez le commissaire du Châtelet Joseph, François, Marie, Antoine! Il nous faut lire la plainte en entier pour nous convaincre que nous avons bien à faire à une *demoiselle!*

Nous glisserons sur une plainte en abus de confiance contre un marchand de tableaux à qui elle a souscrit des billets, quoique mineure, mais nous ne pouvons passer sous silence le scandale provoqué par Mlle Raucourt et la dame Souck, son amie, qui étaient venues menacer et insulter un individu établi chez elles comme gardien d'objets saisis. Il est bon d'ajouter que cette dame Souck chez qui vivait Mlle Raucourt, était une allemande de mœurs horriblement dépravées (22 nov. 1776). Trois jours plus tard le propriétaire de la maison rue du faubourg Saint-Denis, près le Laissez-passer, où habitent les deux inséparables, vient se plaindre au commissaire du Châtelet de leur mauvaise conduite, de leurs insolences et de leurs menaces.

Le 16 décembre, Mlle Raucourt proteste contre l'apposition des scellés faite chez elle, rue de la Chaussée d'Antin, à la requête d'un de ses créanciers auquel, mineure, elle a souscrit 17 lettres de change pour 13,600 livres. Puis le 26 mars suivant, ce sont encore Mlle Raucourt et la dame Souck, habillées en hommes, qui viennent insulter et menacer un individu établi gardien d'objets saisis — tout cela à 2 heures du matin, en enfonçant les portes à coup de pied et de bâton — et en proférant les plus affreux jurons. Le même jour, et sur la plainte d'un autre créancier, cette aimable jeune personne est arrêtée rue du Vertbois, au coin de la rue Saint-Martin où elle demeurait depuis trois mois. Enfermée au For-l'Evêque, cette Bastille des Comédiens, elle n'y resta cependant que quelques heures, grâce à la protection de personnages puissants.

On comprendra facilement qu'au milieu de pareils déréglements la jeune Raucourt n'avait guère le temps de penser à son art. Abreuvée d'humiliations, malgré le succès de beauté qu'elle retrouva dans le rôle de statue de *Pygmalion* de J.-J. Rousseau, elle disparut un jour, en mai 1776, au moment où elle était attendue pour jouer un rôle dans *Zuma*. Sa radiation fut décidée.

Nous avons pu voir par ce qui précède que pendant un an encore elle traîna dans Paris une déplorable vie. Une combinaison mixte survint: elle partit pour la Russie et les villes du nord où elle donna des représentations. Pendant son absence un événement s'était produit à la Comédie: Mlle Saint-Val aînée (v. ce nom) était partie. Pour combler ce vide, Mlle Raucourt reçut l'ordre de prendre l'emploi des reines devenu vacant. Rentrée le 28 août 1779 elle fut reçue le 11 septembre suivant. La Société voulait bien oublier les frasques de naguère, et le public, d'abord hostile, désarma peu à peu en présence des efforts sérieux dont il était témoin.



Théâtre de La Cannobiana à Milan. (Troupe de Mlle Raucourt, 1807-1814)

On s'étonnera peut-être de voir une jeune fille de 23 ans chargée de l'emploi des reines et des mères. La raison s'en explique pourtant si l'on songe que Mlle Raucourt, avec ses allures masculines, paraissait beaucoup plus que son âge à cette époque. Sa voix était dure, âpre même, et la sensibilité lui était pour ainsi dire inconnue. Défauts qu'elle rachetait par une grande justesse de diction.

Ricord, tout en lui accordant une place honorable, lui refuse cependant le premier rang: « La taille de Mlle Raucourt, dit-il, était superbe, son œil très beau, sa figure majestueuse et son maintien rempli de dignité. » Mais il reconnaît qu'elle ne peut rendre l'amour maternel, la tendresse, la douleur. « Elle était magnifique dans *Sémiramis*, ajoute-t-il, et tout-à-fait bien placée dans *Athalie*, dans *Cléopâtre* (Rodogune), et dans tous les rôles de ce genre ».

Nous passerons sur ses démêlés pour la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

préséance avec Mlle Saint-Val cadette (v. ce nom). En 1782, ayant voulu se produire comme auteur dramatique, elle donna une pièce, *Henriette*, dont elle jouait le principal rôle. Succès contesté. On prétendit que le sujet de de cet ouvrage était tiré du théâtre allemand. Scribe en reprit l'idée pour son *Etoile du Nord*.

Mlle Raucourt, très royaliste, ne devait pas échapper aux persécutions révolutionnaires. Incarcérée à Sainte-Pélagie le 4 septembre 1793, en même temps que ses camarades, elle ne dut son salut qu'à La Bussière (v. ce nom). Rendue à la liberté, son premier soin fut d'aller rejoindre au Théâtre Feydeau la plupart de ses anciens camarades. Mais irritée par le refus d'un congé, elle résolut d'opérer une scission, et y parvint : groupant autour d'elle Larive, Saint-Fal, Saint-Prix, Naudet, Dupont, Mmes Fleury, Thénard, Joly et Mézeray, elle inaugura le *Second Théâtre Français* à la Salle Louvois le 25 décembre 1796. A eux vinrent encore se joindre Molé, Vanhove, Florence, Larochelle, Picard, Valville, Mmes Molé-Dalainville, Molière, Dublin, Picard, Beffroi, etc. Mais le 4 août 1798, une représentation des *Trois frères rivaux*, dont Larochelle jouait le principal rôle, celui de Merlin, valet intrigant, provoqua des allusions à l'égard de Merlin (de Douai). Troubles, scandales, retrait de la pièce, et cinq semaines après, Merlin étant devenu directeur, fermeture du théâtre (10 septembre 1797). Exode à l'Odéon, 18 janvier 1798.

« S. M. Impériale et Royale Raucourt, disait le *Journal des hommes libres*, vient de rouvrir son théâtre à la Salle de l'Odéon... Quelques républicains avaient d'abord pensé que, comme directrice d'un vrai club royal partisan de la royauté, elle devait prendre la route de Madagascar... »



Tombeau de Mlle RAUCOURT au Père-Lachaise

Mlle Raucourt touchait alors 500 livres par soirée, payées d'avance, dont moitié applicables à ses créanciers. La recette moyenne des jours où elle jouait atteignait alors 2500 fr. contre 300 fr. les autres soirs. Son bénéfice, le 1er juin, atteignit 9000, chiffre considérable pour l'époque.

Le 30 mai 1799, Mlle Raucourt rentrait à la Comédie Française reconstituée.

Tous les auteurs qui ont parlé de cette actrice ont dit incidemment qu'en 1807, l'empereur l'avait chargée d'organiser une troupe de comédiens pour l'Italie, mais les détails de cette campagne qui dura sept ans, échappèrent aux chercheurs. Un long séjour fait par nous en ce pays nous ayant permis de reconstituer cette curieuse histoire, nous avons pu tirer des archives de Milan, Venise, Turin et Gênes tous les éléments nécessaires pour écrire : *Mlle Raucourt et les Comédiens français du prince Eugène en Italie*. Pendant ce temps, l'érudit et obligeant M. Henri de Curzon, mis par nous en éveil, retrouvait aux Archives nationales toutes les pièces, comptes, etc., relatifs à cette affaire. Nous ne pouvons donc que renvoyer le lecteur à ce travail publié dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du théâtre*. Qu'il nous suffise de dire ici que l'idée de l'empereur avait été de propager la langue et la culture française en Italie. Les comédiens français engagés par Mlle Raucourt prenaient donc le titre de « Comédiens français du Prince Eugène » et jouaient alternativement à Milan (Théâtre de la Cannobiana), à Turin (Th. Carignan), à Venise, à Gênes, etc. Malheureusement, les fonctionnaires français en Italie ne suffisaient pas pour remplir les très vastes salles, et le peuple se désintéressait de la question. Mlle Raucourt en personne faisant la navette entre Paris et les villes d'Italie, n'arrivait pas à galvaniser cette entreprise mort-née qui se traîna sept ans, avec des déficits constants, payés à grand'peine par l'Etat, en dépit d'un répertoire choisi et de fort bons artistes dont quelques-uns firent plus tard leur chemin en France, tel Monrose. Les désastres politiques de 1814 forcèrent nos comédiens à se rapatrier.

Les créations de Mlle Raucourt à la Comédie (24 en quarante ans) se firent encore plus rares pendant les dernières années, peut-être même à cause de ces déplacements continuels. Nous notons, en 1807 Amestris de *Pyrrhus*, et Médée de *Thésée ;* en 1810, *Brunehaut ;* en 1814, Catherine de Médicis des *Etats de Blois* (sa dernière). Ayant acheté une très belle propriété sur les bords de la Loire, dans le Loiret, Mlle Raucourt s'adonnait avec passion à l'horticulture. Nous avons même publié dans l'ouvrage cité plus haut, une curieuse lettre qu'elle adressa à Louis XVIII pour proposer la cession de ses plantes rares aux serres de l'Etat contre une compensation pécuniaire.

C'est au moment où cette tragédienne s'occupait de sa représentation de retraite qu'elle succomba à la suite d'une maladie inflammatoire, à Paris, rue du Helder, le 15 janvier 1815. Un grand scandale survint le jour de ses funérailles. Le curé de St-Roch qui recevait cependant ses aumônes, refusa d'admettre dans son église le corps de l'actrice. Plus de quinze mille personnes encombrent les rues

EFERUS - Recherches & Classification numériques

adjacentes et la foule envahit l'église par les portes latérales. On veut que la cérémonie s'effectue ; on essaie d'enfoncer la grande porte. Le curé inflexible se réfugie au fond de la sacristie. Arrivée de la garde et de la gendarmerie. Le tumulte est à son comble. On se précipite sur le cercueil, chacun se dispute l'honneur de le porter, et l'on apprend enfin que des ordres du roi « prescrivent de rendre à Mlle Raucourt les devoirs funèbres dus à tous les chrétiens ». Les voûtes de l'église retentissent d'applaudissements. Un prêtre survient, et officie dans le plus grand silence. Le peuple satisfait replace lui-même le cercueil sur le corbillard. Bref, après la station d'usage devant le Théâtre Français, le convoi continua sa marche jusqu'au cimetière du Père Lachaise où un vieillard prononça quelques paroles sur l'évènement qui venait de se passer, se contentant de rappeler la bienfaisance de la défunte. Cet événement qui s'explique surtout par la date (Retour des Bourbons) a été raconté dans une relation publiée par Victor (Lerebours) jeune acteur tragique à cette époque, et aussi dans les *Mémoires d'une contemporaine* (Ida Saint-Elme).

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — E. D. De Manne, *Troupe de Voltaire*.— H. Lyonnet et H. de Curzon, *Mlle Raucourt et les Comédiens français du Prince Eugène*. — Jal, *Dict. critique*. Chronique scandaleuse : J. de Reully, *La Raucourt et ses amies*.

Bibliographie : Em. Campardon, les *Comédiens du Roi de la troupe française*.



Achille RAUCOURT

Iconographie : Musée de la Comédie Française : Catal. Monval, 118. Dans Agrippine. Peinture toile, h. 1m. 35, l., 1m. 03. En pied, assise, par Mme Adèle Romance, dite Romany (1812). Exposé au Salon de 1812, gravé par Lignon dans la *Galerie théâtrale* de Bance. — 184, Peinture toile ovale, h. 0m. 70, l. 0m. 60, par A. P. Phélippes (1848) d'après Gros. — 246. Dans Hermione, contre-épreuve à la sanguine, h. 0m. 43, l. 0m. 30, par L. Trinquesse (1774).

— Son buste par J. J. Flatters au cimetière du Père Lachaise.

— Un buste, attribué à Houdon, appartenait à Mme la vicomtesse de Courval.

— Un buste, exécuté en 1897 par M. Darbefeuille, pour la Direction des Beaux-Arts.

— Dans Monime, dessiné par Freudeberg, scène dessinée par Moreau le jeune, Musée Carnavalet.

— Pastel par un inconnu, vers 1775. Collection de Mme Christian, née Saucerotte-Raucourt, à Versailles.

— En Melpomène, statuette biscuit de Sèvres.

RAUCOURT, Achille. — Né à Rennes. Clerc de notaire, comédien ambulant, comique à Angers, confident à Brest, amoureux au Gymnase, engagé à 3000 fr. à Bordeaux. Fort goûté dans cette ville où il s'était créé une situation, il en partit au bout de dix années pour venir débuter à Paris dans la *Duchesse de la Vaubalière*, rôle de Moriseau, à la Porte-St-Martin. Les honneurs de la soirée furent pour lui. « Sa voix est un peu nasillarde et désagréable au premier abord, écrit-on en 1837, mais on s'y fait. Il possède beaucoup de finesse et de haut comique dans le jeu et dans le débit. »

Les auteurs se mirent à l'œuvre pour exploiter ce nouveau talent. Dans *Mattéo*, l'*Enfant de giberne*, la *Vision du Tasse*, *Lazare*, les *Deux serruriers*, Raucourt montra sa souplesse, sa verve, sa sensibilité. Dans le *Perruquier de l'Empereur*, il se révéla comédien profond et complet. Entre temps, une erreur l'avait conduit au Palais-Royal où il n'eut aucun succès. Il réintégra vivement la Porte-St-Martin. En 1849-50 il était à la Gaîté.

Le catalogue Noël Charavay de mai 1910 (n° 67421) offrait une curieuse lettre de cet artiste à sa femme. La lettre est datée de Perpignan, où il donnait des représentations, le 14 avril 1851. Il commence par lui donner des conseils au sujet des interrogations qu'elle peut avoir à subir. Si on lui demande s'il est républicain, elle doit répondre : *oui*, mais en ajoutant qu'il ne cherche à républicaniser personne.

Nous savons par le *Rapport* de 1856 qu'une pension de 300 fr., payable à partir du 1er janvier de cette année, fut attribuée par la Société des artistes à Jean, François, Marie Lartigue-Raucourt, âgé de 10 ans, fils de feu Raucourt, sociétaire-fondateur. L'enfant fut placé au lycée d'Alger, et, devenu dessinateur industriel, écrivit une lettre fort touchante au Comité, fin 1863, pour dire que désormais il pourrait se suffire, en priant d'attribuer cette pension à un autre orphelin plus méritant. Un Armand, Joseph Raucourt dit Lartigue, est à Alger 1857-60.

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par Bouchardy.

Iconographie : En buste, de face, lith. Ver-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dier à Bordeaux. — En pied, de face, cost. de th. par Lacauchie, lith. Rigo.

RAUCOURT, Mlle née Bouchené, sœur de l'artiste contemporain Baron (Bouchené dit). — Porte-St-Matin 1862-65, Gaîté 1867-72, Ambigu 1873-74, Odéon 1875 et années suivantes. Mlle Raucourt tenait avec autorité les grandes soubrettes du répertoire, et se fit particulièrement remarquer dans le rôle de Madame Duchellery de *Numa Roumestan*.

RAUX, Frédéric, Etienne, Stanislas. — Douai 1858, Alger 1859-61, Amiens 1862, Nantes 1863-1864, Angers 1866.

RAVAUD, Alexandre, Léger dit. — St-Etienne 1850, Paris 1853-71.

RAVEL, Pierre, Alfred. — Etait le fils d'un marchand de chevaux de Bordeaux. Clerc de notaire à Bordeaux, commis chez un opticien à Paris, Ravel, né le 6 janvier 1811 ou 1813, selon Delhasse, s'engagea dans une troupe ambulante et y apprit le dur métier du comédien. En 1837, il réussit à se faire engager au Vaudeville ; il y débuta le 21 septembre dans le *Tourlourou*, où il fit preuve d'une verve charmante dans le personnage galant et viveur de Fleur d'amour. On reconnut son originalité et il fut adopté du premier coup. Second début dans *Wagons et coucous*, second succès. Vinrent ensuite :



RAVEL, cliché Franck

Au Vaudeville : *Mal noté dans le quartier*, la *Demoiselle majeure*. (Incendie de la salle en juillet 1838). Au Vaudeville provisoire, Boulevard Bonne-Nouvelle : *Pas de prologue !* Et plus de vingt créations. La liste en a été donnée par F. Jahyer. Le 18 mai 1841, Ravel débuta au Palais-Royal dans les *Secondes noces*. Il devait rester vingt ans à ce théâtre. « Citer les créations de Ravel au Palais-Royal, a écrit un de ses biographes, c'est faire passer sous les yeux du lecteur les plus grands succès de ce théâtre de 1841 à 1862. » Après *Mlle Sallé* et *Lucrèce*, Ravel créa le 23 octobre 1841 le *Caporal et la Payse*, où le rôle d'Exupère fut un de ses premiers triomphes. Son nom resta attaché à quelques pièces devenues presque impossibles sans lui : l'*Omelette fantastique*, les *Ressources de Jonathas*, le *Capitaine Charlotte*, 1842 ; la *Rue de la Lune*, 1843 ; *Ravel en voyage ;* puis le 19 octobre 1844, l'*Etourneau*, rôle de Félix, qui mit le sceau à sa renommée. « Qui n'a pas vu Ravel à la poursuite de sa lettre, écrit-on, s'élançant, se tordant, s'évanouissant, rire, pleurer, se démener, trépasser, revivre, parlant avec une effusion intarissable, n'a pas l'idée de ce que l'on appelle au théâtre la *vis comica*. »

La *Chambre à deux lits*, 20 octobre 1846, la *Poudre coton*, *Une fièvre brûlante*, 2 mars 1847, où il fut adorable de bêtise et étincelant d'esprit, *Un jeune homme pressé*, le *Voyage sentimental*, *Un monsieur qui suit les femmes*, l'*Enseignement mutuel*, etc., viennent encore enrichir son répertoire. Mais la création de Fadinard, dans le *Chapeau de paille d'Italie*, le 14 août 1851 — le plus grand succès du Palais-Royal — vint mettre le comble à la réputation de Ravel dans le genre bouffe. Il est impossible de tout citer : *Edgard et sa bonne*, 16 octobre 1852, le *Bourreau des crânes*, la *Veuve aux camélias*, *Chez une petite dame*, le *Serment d'Horace* étaient des pièces faites à sa mesure. On travaillait alors pour Ravel. C'était un genre.

Vers 1863, Geoffroy et la *Cagnotte* (dont il ne fut pas) arrêtèrent la prépondérance de Ravel au Palais-Royal. Puis, vers 1866, surgit l'opérette-bouffe. En présence de cette situation fausse, Ravel se lança dans des excursions en province et à l'étranger où sa verve gasconne ne fut pas toujours comprise. On le vit en Russie, sans grand succès, en Orient, où il se ruina, à Turin vers 1865, où il ne reçut pas l'accueil qu'il méritait. Revenu en France, il fut engagé par Montigny, et débuta au Gymnase en octobre 1868 par la reprise de l'un de ses meilleurs succès : *Un monsieur qui suit les femmes*. Ravel créa au Gymnase : *Le monde où l'on s'amuse*, le *Filleul de Pompignac*, le *Garçon d'honneur*, l'*Homme aux 76 femmes*, *Froufrou*, *Un maître en service*, le *Numéro 13*, le *Cadeau du beau-père*, *Madame est trop belle*, le *Chevalier Baptiste*, etc. Dans une reprise d'*Héloïse Paranquet*, il remplaça Arnal sans désavantage. En 1876 — rentrée au Palais-Royal : *Mon mari est à Versailles*. — En 1877 : *Les Convictions de papa*. — A la Porte St-Martin : Les *Enfants du Capitaine Grant*, rôle de Paganel, 27 déc. 1878. — *Cendrillon*, Huluberlu XIX, 20 septembre 1879.

Ravel, avec le temps, avait changé son genre

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Pendant 20 ans, au Palais-Royal, il avait été un type de jeunesse, de verdeur, de gaité communicative, brûlant les planches, véritable mouvement perpétuel. Au Gymnase, il se montra d'une finesse et d'une bonhomie charmante. — Ravel pensait à une représentation de retraite, lorsqu'il mourut en 1881, à Neuilly. — Sur sa tombe M. Halanzier improvisa un discours.

Biographie : *Galerie Lorsay*, notice par Eug. Moreau. — *Paris-Théâtre*, n° 91, 11/17 fév. 1875, notice par F. Jahyer.

Bibliographie : Ch. Monselet, *Les Premières*, art. p. 107. — Alb. Wolff, *La Gloriole*, Paris 1888, art. sur Ravel.

Iconographie : Demi-corps, assis, ¾ à gauche, par Benjamin, lith. Aubert. — *Paris-Théâtre*, n° 91, en médaillon de face, cliché Franck. — *Chronique Illustrée*, 19 novembre 1869, par L. Dulong. — *Galerie Lorsay*, en pied, dans *Deux profonds Scélérats*, lith. A. Collette.



RAYNARD
rôle de Chabannais dans les *Chevaliers du Pince-nez*
Caricature de Carjat

RAVEL, Mme Ire, née Munié. — Palais-Royal 1837-1848. On écrit d'elle en 1842 : « C'est la Flore (allusion à l'actrice de ce nom) du Palais-Royal ; non pas de la déesse des fleurs, mais la bonne et ronde actrice des Variétés. Mme Ravel a moins d'originalité, mais elle a plus de fraîcheur, et, somme toute, c'est une actrice sur qui l'œil se repose avec plaisir. » D'autres sont plus sévères : « Un proverbe dit : « Qui se ressemble, s'assemble. » Cette dame est l'épouse de Ravel ; il faut convenir que, sous le rapport de talent, les proverbes sont quelquefois d'affreux menteurs. » Mme Ravel Ire abandonna assez vite la carrière dramatique.

RAVEL, Mme IIme. — V. Elisa Deschamps.

RAVEL, Jean, Baptiste, dit aussi *Desury*. — Marseille 1854-56, Cherbourg 1864-68, Troyes, Douai, Charleville, Nîmes 1874, Toulouse, Angers, Caen 1877, Rochefort 1878-79, Orléans 1880. — Sa mort *Rapport* 1882.

RAVELLI, Louis, Ravel dit. — Renaissance 1879-81.

RAVENOT, Alph., Alex., Ferdinand. — Th. Déjazet 1881-1882.

RAVERY, Mme Helène, femme Talichet. — En 1856, 53 ans, 32 ans de th., paralysée à Paris, 200 fr. de pension.

RAVEYNE, Mme Emma Porché dite. — Fol. dram. 1896-97.

RAVIER, Mathilde, Mme. — Th. du Cirque 1855-1859, Lyon 1860-62, Angers 1863, Bordeaux 1864, Angers 1866-67.

RAY, Jean, Pierre. — Bordeaux 1845-47, Bourges 1850.

RAYÉ, Mme. — Sa mort, *Rapport* 1908.

RAYER, Herminie Mme. — Toulouse 1856-59.

RAYMOND. — Sous ce nom : *Raymond*, acteur réformé de la Comédie italienne en 1790, aida Courcelles à fonder le Théâtre du Marais, 1791-93 : Mme *Raymond*, femme du précédent, actrice réformée de la Com. Ital., Th. du Marais 1791 ; *Raymond*, élève de Talma au Conservatoire en 1810, et dont Samson parle beaucoup dans ses *Mémoires* ; accompagnait Talma dans ses tournées ; mort prématurément ; *Raymond*-Gauret, troisième rôle, qui fit toute sa carrière à Bordeaux 1821-52. En 1852, 57 ans, 52 ans de th., infirme, 186 fr. de pension ; *Raymond* qui débuta le 27 oct. 1824 à l'Ambigu, rôle de Lambert dans le *Concert du Village*. Le rapport Samson de 1842 annonce la « mort déplorable » de Raymond du Cirque Olympique, laissant une orpheline à la charge du comité. Cette orpheline, dite *Raymond*-Provost fit partie du Cirque Olympique en 1843 ; *Raymond*, Th. du Luxembourg 1843-45 ; *Raymond*, Lecavillé dit, Amiens 1845-48 ; *Raymond*, Th. Beaumarchais 1852 ; *Raymond*, pensionnaire à la Comédie française 1862, décédé le 1 juillet 1864 ; *Raymond*, Emile Poulié, Dunkerque 1878-81 ; Mme *Raymond*, Jeanne. En 1896, 60 ans, 35 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort *Rapport* 1907.

RAYMONDE, Mlle. — Jolie fille que l'on voyait au Palais-Royal en 1880. Hortense des *Locataires de M. Blondeau*, Glycérine de la *Corbeille de Noces*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Biographie: *Paris-Théâtre* n° 356, 11/17 mars 1880, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre* n° 356, cliché Benque et Clary.

RAYNAL. — Deuxième père noble, Rouen 1825.

RAYNARD, Louis, Hippolyte, Henri Von Latum dit. — Physionomie narquoise, œil scrutateur, esprit incisif, tel fut Raynard. Il avait débuté à la banlieue ; il fut bientôt engagé aux Variétés où il joua dans une foule de pièces ; mais il fut surtout connu par le rôle du bossu Chabannais dans les *Chevaliers du Pince-nez*, pièce dont la vogue fut considérable grâce à lui. Raynard passa par le Th. Déjazet 1862-63, l'Ambigu 1864-66, le Châtelet 1867-68, l'Odéon 1868-70, le Gymnase 1872 où il créa la *Visite de noces*, puis il partit pour St-Pétersbourg où il resta dix ans. Le jour de sa dernière représentation en Russie il abandonna 500 fr. de sa recette pour la Société des artistes. A son retour, il rentra au Gymnase, mais sa santé, fortement ébranlée, ne lui permit pas de continuer longtemps son service. Sa dernière création fut celle de l'oncle Césaire de *Sapho*. Après sept mois de langueur il s'éteignit presque sans souffrance (*Rapport* 1887). Raynard avait été médaillé de la Société. M. Halanzier, président, et six membres du Comité assistèrent, au milieu d'une foule compacte d'amis, aux obsèques de cet excellent comédien qui, s'il se montra frondeur excessif envers certains de ses camarades, fut l'ami fidèle et serviable de tous les autres.



Victor REGNARD

Iconographie : Caricature dans le rôle de Chabannais des *Chevaliers du Pince-nez* par Et. Carjat.

RAYNARD, Mlle, Julia, Charlotte Von Latum dite. — Fille du précédent. — Th. Cluny 1873, Ambigu 1877-78, Porte St-Martin 1879, Palais-Royal 1880-81. Tournées : En 1897, Portugal et Espagne. Habitait Paris en 1910.

RAYNAUD. — En 1846, 69 ans, 50 ans de th., 150 fr. de pension. Vivait en 1849. Mme *Raynaud*, Madeleine, Eléonore. — Toulouse 1858-1860, 1861-63.

RÉ, Mlle, Lille 1718.

READ. — Sous ce nom : Mlle *Read*, Fanny, Ernestine, Constantinople 1866-67 ; Mlle Agathe, Zina, Constantinople 1866-69.

RÉAL. — Sous ce nom : M. et Mme *Réal*, Moscou 1843-45, St-Pétersbourg 1846-48, le mari, Naples, la femme, Moscou 1848 ; *Réal*, Délass. Com. 1845-48 ; Mme *Réal*, Sophie, Délass. Com. 1843-48 ; Mme *Réal*, Lisbonne 1853 ; *Réal*, Billard dit. Sa mort *Rapport* 1883 ; Mlle *Réal*, Odéon, Palais-Royal, Variétés 1888.

RÉBARD, Jean-Baptiste, Hippolyte. — Né à Paris en 1810, fils d'un tailleur, ouvrier bijoutier. Cirque Olympique 1827-28, Folies dram. 1831-38, Bertrand de *Robert Macaire*, le père Fisher de *Tronquette la somnambule* ; Gymnase, le *Mardi gras à l'Hôtel des haricots* ; Variétés, *La fille terrible*, *Candide* 1848 ; rôle de Munius de l'*Habit vert* 1849. Excellait dans les caricatures. On disait que Rébard était mort du choléra ?

RÉBARD, Mme, Car., P., Joséphine, née Muneret, femme puis veuve. — Sœur de Mme Vve Delerue, ex-artiste de la Gaîté sous le nom de Thibaut. En 1882, 69 ans, 33 ans de th., 500 fr. de pension.

REBEL, Arthur, Amédée, Félix. — Aimable homme et bon comédien. Vaudeville et Odéon 1868. Th. historique, Porte St Martin, régisseur du Th. Sarah Bernhardt. Mort en tournée à Moscou, *Rapport* 1909.

REBEL, Mme Esther. — En 1903, 61 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension.

REDET. — Lille 1843-1847.

REDON, Mlle. — Duègne, Bruxelles 1825.

REDOUTÉ, Mme Marie. — St-Etienne 1878-79, Genève 1880, Reims 1881-84.

REGGIANI, Mme Aline. — Sa mort, *Rapport* 1889.

RÉGINA, Mme. — Odéon 1872.

RÉGIS, Mme, de l'Odéon. — Pensionnaire à Ste-Périne, Mme Régis jouait avec Mlle Scriwaneck de petites pièces devant les invités de l'Etablissement, le 2 juin 1901.

REGNARD, Victor, Auguste, Blondel dit. — Né vers 1854, était comptable dans un magasin de nouveautés de la rue du Quatre Septembre, lorsqu'il fut mordu de la tarentule du théâtre. Chanteur de chansonettes dans des sociétés privées, il se produisit pour la première fois au Théâtre de la Tour d'Auvergne (1876-77) dans

EFERUS - Recherches & Classification numériques

la *Chambre à deux lits* et la *Consigne est de ronfler*. Engagé au Concert de la rue Biot, il resta un an dans cet établissement, et chercha sa voie quelques années. En 1880 il est au Th. des Arts, les *Boussignols*. Engagé au Th. Cluny en 1883, il eut la chance de créer sur cette scène, le rôle de Raoul, dans *Trois femmes pour un mari*, le 11 janvier 1884. Cette pièce jouée 320 fois la même année, et 139 fois l'année suivante, le classa. En 1887-88 nous le retrouvons à la Renaissance, *Cocard et Bicoquet* ; en 1889-90 au Th. Déjazet, la *Mariée récalcitrante*, la *Course aux jupons ;* retour à la Renaissance : *En scène, Mesdemoiselles*. A partir de cette époque, Regnard qu'un léger embonpoint a gagné, va se faire une spécialité de *compère de revue*. Il a pour lui la rondeur (sans jeu de mots), la franchise, la bonne humeur. En 1891, à la Renaissance : *La Famille Vénus, Mlle Asmodée* ; en 1892 : *La Femme de Narcisse*, le *Brillant Achille* ; en 1893, aux Nouveautés : *Mon Prince ;* en 1894, *Paris qui passe*, l'*Hôtel du libre échange ;* en 1895, les *Complices ;* en 1896, la *Tortue ;* en 1897 aux Bouffes : les *P'tites Michu ;* en 1898, la *Dame de trèfle*, le *Soleil de minuit, Véronique ;* en 1899, *Shakespeare ;* en 1900, la *Belle au bois dormant ;* cette année il reprend *François les Bas bleus, Joséphine vendue par ses sœurs, Champignol malgré lui ;* Marseille 1901, Monte-Carlo 1902. En 1904, à la Gaîté : reprises de *Un Lycée de jeunes filles*, et de *Fanfan la tulipe* (opérette) ; à partir de cette époque, Regnard n'eut pas de théâtre bien attitré. Il alla faire quelques excursions, à Lyon, notamment ; conduisit des revues dans de petits théâtres. On le vit à l'Eldorado, aux Folies Bergères, à l'Olympia dans des rôles de compère où il était excellent. Mais entre temps il s'était fait connaître de la grande famille des artistes par sa bonté agissante, toujours au service de toutes les infortunes. Totalement étranger à l'envie, et, selon l'expression populaire « le cœur sur la main », le brave Regnard était heureux de parler des succès des autres. Cette grande bonté devait en rencontrer une autre non moins intarissable : celle de Constant Coquelin.

Ces deux hommes, de talents si divers évidemment, étaient faits néanmoins pour se comprendre sur le terrain de la bienfaisance. Regnard devint le « factotum » du grand Coquelin. Et, l'on vit Regnard, sincère, ardent, enthousiaste, se consacrer entièrement à l'Association des artistes, à la maison de retraite de Pont-aux-Dames. Regnard devint l'organisateur obligé de toutes les fêtes de charité, des matinées de Pont-aux-Dames, désintéressé à tel point qu'il en était arrivé à négliger ses propres intérêts. Un jour, au commencement de l'été 1910, Regnard était sans engagement. Huguenet vint lui offrir 3600 fr. pour deux mois de tournée. Il hésitait : « Tu n'oublies qu'une chose, se hasarde-t-il à dire enfin : mes matinées de Pont-aux-Dames. — Fais-toi remplacer. — Non, non, j'ai promis et j'ai donné ma parole, et c'est sacré. C'est un serment fait à un mort. » Allusion touchante à la parole donnée au grand Coquelin qui pour lui avait été un dieu !

Officier d'Académie, puis officier de l'Instruction publique, membre du Comité de la Société des artistes et médaillé de cette Société, Regnard considéré, aimé de tous, devait trouver la mort dans une circonstance banale et des plus stupides. Le lundi soir, 2 janvier 1911, Regnard qui devait jouer le père de Claudine dans *Claudine*, au Moulin-Rouge, prenait tranquillement son repas dans un petit restaurant situé à l'angle des rues de Navarin et des Martyrs, lorsqu'un client, pris de boisson, essaya d'écouler une pièce fausse. Discussion, tapage et intervention bienveillante du comédien. Pour toute réponse, l'ivrogne sortit un revolver de sa poche et à bout portant, lui en tira un coup dans le ventre. Transporté à l'hôpital Lariboisière, Regnard y expira le 4 janvier dans sa 57e année. L'émotion fut considérable à Paris où cet honnête homme n'avait que des amis. Ses obsèques célébrées le 9 attirèrent une affluence considérable. Le cortège partit du siège de l'Association des artistes, 42, rue de Bondy, se rendit à l'église de St-Martin des Marais, puis à la gare de l'Est, et le corps fut transporté à Pont-aux-Dames où eut lieu l'inhumation. A la gare de l'Est, des discours empreints d'une grande émotion, furent prononcés par M. Hervouet, secrétaire du Syndicat des artistes dramatiques, M. Adrien Bernheim, administrateur général des *Trente ans de théâtre*, et M. Brémond, vice-président de l'Association des artistes dramatiques. Le directeur de la maison de Pont-aux-Dames ajouta quelques paroles au cimetière.

Victor Regnard laissait une veuve à laquelle nous sommes redevables du portrait que nous publions ici. Huit mois plus tard (août 1911), le meurtrier était acquitté en cour d'assises comme irresponsable. Mais alors pourquoi ne pas remettre en liberté les chiens enragés, irresponsables eux aussi ? « C'est beau la justice ! » comme disait Dupuis dans les *Charbonniers*.

REGNARD, Mme Jeanne, Marie, Julie. — Odéon 1881-84.

REGNAULT-Fleury, Mme. — Odéon 1818-19.

REGNAULT, Mme Alice. — Elève du compositeur Cœdès. Bouffes parisiens, la *Diva*, *Apothicaire et perruquier*. Variétés, crée un petit rôle dans les *Brigands*. Grand succès de beauté plastique dans le *Trône d'Ecosse* où elle représentait un jeune colonel de horse-guards. Remarquée dans le *Tour du cadran* par Larochelle, celui-ci l'engagea pour une reprise des *Sceptiques* au th. Cluny. C'était une carrière nouvelle qui s'ouvrait pour elle. A ses qualités de jolie femme, il fallait joindre désormais celles de comédienne. Pendant trois

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ans elle travailla sous la direction de Regnier. Au th. Cluny, elle se fit encore remarquer dans la *Maison du mari* aux côtés de Laferrière. Palais-Royal : le *Homard* (pour ses débuts), la *Mi-carême*, la *Boule* (1874), *Mon mari est à Versailles*, le *Prince* (1876), le *Tunnel*, le *Bibelot* (1877). Gymnase : les *Mariages d'autrefois* (23 nov.), la *Femme de chambre*, la *Première saisie*, *Petite correspondance*, l'*Age ingrat* (1878), *Jonathan* (1879)... Puis on apprit un beau jour que Mme Alice Regnault avait quitté le théâtre pour devenir la femme d'un homme de lettres des plus en vue.

Biographie : *Foyers et coulisses*, Palais-Royal et Variétés. — *Paris-Théâtre*, nº 181, 2-8 novembre 1876. Notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, nº 181, photo, en buste, de ¾ à gauche, cliché Waléry.

REGNIER, Mme.— V. Mme Tousez.

REGNIER de la Brière, François, Joseph, *Philoclès*. — Fils de Mme Tousez (v. ce nom), né à Paris le 1 avril 1807, rue de Bondy. Sans accent sur l'e de Regnier, comme il l'écrivit lui-même dans une lettre à Mme Réjane, bien que l'on s'obstine à écrire toujours ce nom *Régnier*. Quant à son prénom de *Philoclès*, il s'en est expliqué lui-même à Ch. de La Rounat, le 8 février 1876 : « Si je m'appelle *Philoclès*, c'est que Wieland a écrit un roman poëme qui se nomme *Agathocle*. Le traducteur français ne trouvant pas probablement à son goût le nom d'Agathocle, l'a changé en celui de *Philoclès*, et mon parrain plus passionné encore pour ce joli nom, me l'a collé. Mais l'église qui commençait en 1807 à ne plus vouloir donner des noms de païens aux baptisés, craignant d'en faire des Anacharsis Clotz ou autres révolutionnaires, a changé mon nom de *Philoclès* en celui de *Charles;* puis la Commune ayant brûlé les registres des mairies, a aussi brûlé *Philoclès*, ce qui m'a donné de l'embarras quand il a fallu reconstituer mon état-civil. Je crois pourtant qu'on ne me refusera pas de m'enterrer avec mon nom de confident. » (Coll. autogr. A. Bovet, nº 1389.) Dans une autre lettre il déclare que dans son enfance, en pension, au collège et dans sa famille, on l'appelait *Philo*. (Même collection, nº 1388, nº 3.)



REGNIER, cliché Bondonneau

Fils d'actrice, Regnier ne fut cependant pas destiné au théâtre; on le mit au collège de Juilly, chez les oratoriens. Il en sortit en 1822, après avoir fait de fortes et sérieuses études. Il apprit alors la peinture chez Hersent, et l'architecture chez Peyre et Debret. Mais la carrière dramatique l'attirait. Après quelques tentatives au théâtre Montmartre, il eut l'occasion de remplacer un soir, à Versailles, en 1826, un artiste de la Comédie-Française dans le rôle de Pasquin des *Jeux de l'amour et du hasard*. Ce fut à la suite de cette soirée que sa famille lui permit enfin de contracter un engagement pour Metz où il lui fallut apprendre et jouer 120 rôles différents en dix mois (comédie, vaudeville, drame, tragédie), 1827-28. L'année suivante, il est à Nantes où son comique de bon ton est fort apprécié. On loue sa verve, son originalité, son esprit, son intelligence. Au moment où il quitte cette ville (1831), on écrit de lui : « C'est un jeune homme de vingt-trois ans, avec toutes les illusions de son âge, rêvant gloire, bonheur, liberté, cultivant tous les arts et rapportant toutes ses études à sa profession ».

Le 6 juin 1831, Regnier débute au Palais- Royal. Son engagement comporte 3000 fr. pour la première année, 3400 fr. pour la deuxième et 3600 fr. pour la troisième et dernière. Mais cette scène ne lui convenait guère. Il n'y joua d'ailleurs que quelques pièces. Il eut heureusement affaire à un directeur intelligent, Dormeuil, qui spontanément déchira lui-même le contrat, à la condition expresse que son pensionnaire débuterait à la Comédie-Française. Ce qui fut fait.

Ce début sensationnel eut lieu le 6 novembre suivant, rue Richelieu. Regnier parut dans Figaro du *Mariage* et le 8 dans Figaro du *Barbier*. Quel travail exigé alors des débutants ! Le 9, la *Petite ville;* le 10, l'*Ecole des vieillards;* le 11, les *Jeux de l'amour et du hasard;* le 12, le *Dépit amoureux*, etc. Cinquante rôles en six mois. M. G. d'Heylli, bio-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

graphe de Regnier, a donné la liste fort complète des rôles créés ou repris par ce comédien rue Richelieu, du 6 novembre 1831 au 10 avril 1872. Nous arrivons au chiffre de deux cent cinquante et un. Dans le seul répertoire de Molière, il joua quarante rôles divers dans vingt-quatre pièces différentes. Pancrace du *Mariage forcé* et Scapin des *Fourberies* furent ses triomphes.

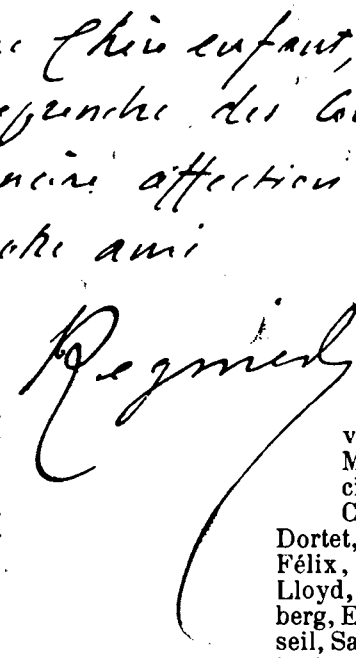
L'art dramatique de Regnier tient en ces quelques lignes : « J'ai eu toute ma vie l'horreur du *couvenu*, des *trucs* et de la *ficelle*. » (Lettre à La Rounat, 6 avril 1876, *Intermédiaire*, xx, 751.) Il cherche la vérité, l'exactitude, la justesse. Professeur, il n'enseignera ni gestes, ni procédés. « Ah! par exemple, s'écrie Jacques Arago en 1852, en voici un que je vous défie bien de ne pas aimer dans son flegme sous la livrée ou l'habit du bourgeois. Regnier ne court pas après les effets, ils viennent à lui... Il est lui, il ne veut être que lui, il perdrait à changer. »

« Ce petit homme qui fait le modeste quand on le complimente et qui va toujours courant, remuant, grouillant, intriguant, c'est l'une de tes grandes gloires, ô Comédie! écrit A. Vizentini en 1868; j'ai nommé Regnier. » Très mal doué par la nature, n'ayant ni physique, ni voix, Regnier était arrivé à force d'intelligence et de gaîté à posséder un talent de premier ordre.

Cependant il fallait, pour que son nom arrivât aux oreilles de la foule, une de ces occasions qui mettent en évidence un artiste. Cette bonne fortune lui échut le 14 novembre 1833, rôle de Jean Voyot, commis de magasin, dans *Bertrand et Raton*. Moins de deux ans après, le 1 avril 1835, il était nommé sociétaire. Que de créations auxquelles il va désormais attacher son nom : Oscar de la *Camaraderie*, Blum de *Faute de s'entendre*, Balandard d'une *Chaine*, Oscar dans le *Mari qui trompe sa femme*, Du Bouloi des *Demoiselles de St-Cyr*, Colombet du *Mari à la campagne*, Dubois dans une *Fille du régent*, etc. Et c'était à force de réflexion et de travail que cet homme d'intelligence supérieure et de goût arrivait à faire accepter son peu de prestance, sa voix sourde et nasillarde, ses gestes étriqués. La création d'Annibal dans l'*Aventurière* en mars 1848, qui le mettait à même de faire voir la variété de son talent, le plaça, dans l'esprit des connaisseurs, à une hauteur exceptionnelle. Le rôle de Michonnet d'*Adrienne Lecouvreur* fut encore une de ses excellentes créations (avril 1849). Avec Julien de *Gabrielle*, Regnier aborde une seconde manière : les rôles bourgeois et plus âgés. Il s'éloigne peu à peu des Mascarilles et des Crispins. Il sera Destournelles de *Mlle de la Seiglière*, Maître Chavarot du *Cœur et la dot*, Destourbières de *Lady Tartufe*, Noël de la *Joie fait peur* (un triomphe!), Rouvière du *Village*, Vernouillet des *Effrontés*, Dumont du *Supplice d'une femme* (sa dernière création, où il fut inimitable).

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il abandonnât pour cela le répertoire : en 1865, il joue pour la première fois Sosie d'*Amphytrion* et M. Jourdain du *Bourgeois gentilhomme*.

A la fin de l'année 1854, Regnier avait été nommé professeur au Conservatoire et jamais professeur n'eut d'élèves plus brillants : Boucher, Coquelin aîné, Coquelin cadet, Joumard, Porel, Prud'hon, Seveste, Verdellet; Mmes Angelo, Francine Cellier, Stella Colas, Colombier, Dortet, Fayolle, Dinah Félix, Emma Fleury, Lloyd, Raucourt, Reichenberg, Edile Riquer, Rousseil, Samary, Tholer. Partout ses avis étaient recherchés. A Bade, en Angleterre, il était le comédien préféré.



Autographe de REGNIER
Collection H. Lyonnet

Auteur? Il le fut aussi, mais il fut surtout collaborateur anonyme. Ce n'est un secret pour personne qu'il remania bon nombre de pièces, et l'on assure que sa part de travail dans *Mlle de la Seiglière* fut tout particulièrement considérable. Janin l'avait révélé dans son feuilleton des *Débats* du 10 novembre 1851. Regnier lui-même ne s'en défendit point dans une lettre adressée au même journal. Il signa néanmoins quelques œuvres telles que la *Méprise* (non imprimée, Metz 1826), la *Joconde*, avec Paul Foucher (th. Français, 29 nov. 1855), *Delphine Gerbet*, avec Paul Foucher (Vaudeville, 16 juin 1862), le *Chemin retrouvé*, avec Louis Leroy (Gymnase, 1 mai 1868). Une autre comédie, *Nelly*, avec Léon Guillard, reçue au Gymnase, ne fut ni représentée, ni imprimée.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Historien du théâtre, Regnier rédigea l'*Histoire du théâtre en France* dans l'ouvrage encyclopédique *Patria* (Dubochet 1847) et nous connaissons de lui *Souvenirs et études de théâtre*, Paris, Ollendorff 1887, ainsi qu'un fort volume où il analyse divers rôles, notamment celui de *Tartufe*.

Mais Regnier, honneur et gloire de sa corporation, fut encore plus que tout cela. Il fut — avant Monval — le premier Moliériste de son époque. Il fut le principal collaborateur auquel on doit dans Paris la première statue de Molière! Ce fut, en effet, à Regnier, que l'on dut l'idée première d'élever cette statue en face de la maison mortuaire du grand homme. On construisait alors une fontaine en ce carrefour. Regnier écrivit, sans grand espoir, une lettre à M. de Rambuteau, préfet de la Seine; le *Moniteur* du 25 mars 1838 reproduisit la lettre en la faisant suivre d'une réponse favorable. Une commission fut instituée ayant parmi ses 31 membres sept sociétaires du Théâtre français, dont Regnier; le Conseil municipal se montra généreux; l'Etat donna 100.000 fr., les souscriptions affluèrent, et le monument fut inauguré le 15 janvier 1844, jour du 222me anniversaire de Molière. Le soir, Regnier joua pour la première fois le rôle du *Præses* dans la *Cérémonie du Malade imaginaire*.

Déjà en 1868, Regnier avait songé à prendre sa retraite. Il renonça à ce projet, cédant aux instances du Comité (très belles lettres échangées, *V. Regnier* par G. d'Heylli: p. 126 et suiv.). Mais ce jour vint enfin. Regnier reparut dans quelques rôles de son répertoire, puis sa représentation de retraite fut fixée au 18 avril 1872: Les *Précieuses* avec Coquelin ainé; le 2me acte du *Mariage de Figaro* avec Regnier-Figaro; intermède musical: Mme Miolan-Carvalho, Mme P. Viardot, MM. Gardoni et Delle-Sedie; le *Mariage forcé* avec Regnier-Pancrace; la *Joie fait peur* avec Regnier. Apothéose du maître entouré de ses élèves. Recette 18.952 fr. Grande et belle soirée à laquelle nous eûmes le bonheur d'assister. Regnier fut nommé Chevalier de la Légion d'honneur le 5 août 1872. Régisseur général de la Comédie jusqu'au 1er avril 1875, puis directeur de la scène de l'Opéra, ce fin lettré se retira bientôt dans sa maison, se contentant de donner des leçons chez lui. Un soir, à la suite d'un banquet offert en son honneur, le Théâtre français lui remit une médaille d'or frappée tout exprès pour lui. C'est la première fois qu'un tel honneur était décerné à un artiste dans la maison.

Regnier, qui avait épousé la fille de Mme Grévedon, l'ex-artiste du Gymnase, veuf depuis 1864, mourut aux Batignolles, rue de Rome, 235, le 27 avril 1885. Tout ce que Paris renferme de plus marquant dans les lettres et dans les arts assista aux obsèques de ce grand artiste. Pendant la messe, plus de 500 personnes ne purent entrer dans l'église. Au cimetière Montmartre nul discours ne fut prononcé selon la volonté du défunt. Avec Regnier disparaissait le doyen des sociétaires de l'Association des artistes dramatiques à laquelle il avait toujours été si dévoué. Fondateur, n° 1 de la matricule, un des premiers secrétaires du comité, il avait toujours refusé la pension à laquelle il avait droit. — Une fille de Regnier est devenue Mme Alexandre Dumas fils IIme. Sa veuve et son fils firent différents dons artistiques au musée de la Comédie. C'est à Regnier que revient l'honneur d'avoir retrouvé le *Registre de Lagrange* dont il publia des extraits, comme celui d'avoir fait entrer à la Comédie, en 1839, le fameux tableau des farceurs.

Biographie: *Galerie Lacauchie*, notice par Aug. Arnould. — *Galerie Lorsay*, notice par la Comtesse de Bassonville. — *Galerie Geoffroy*, notice par Philox. Boyer. — D'Heylli: *Regnier*, Paris 1872. — *Comédiens et Comédiennes*, notice par Fr. Sarcey, Paris 1875. — *Paris-Théâtre* n° 126, 14/20 oct. 1875, notice par F. Jahyer. — Bel article nécrologique, le *Moliériste*, mai 1885.

Iconographie: Cheminée monumentale du foyer du public à la Comédie, bas relief: Regnier en Scapin. — Musée de la Comédie, Catal. Monval: n° 76. Dans le groupe de Faustin Besson; n° 147. Peinture toile, h. m. 0.87, l. m. 0.70, par Jules Elie Delaunay, don de M. Henri Regnier, fils du comédien, qui en donna une réplique au musée de Nantes. L'original de ce portrait figura en 1900 à l'Exposition des portraits d'artistes au bénéfice de la Société; n° 165. Les sociétaires en 1840 par Geoffroy. En Crispin; n° 166. Les mêmes en 1864 par le même. En Scapin; n° 183. Buste marbre, h. m. 0.65, par Franceschi (plâtre, Salon 1874, n° 2861). Offert en décembre 1893 par Mme Emma Fleury, Vve Franceschi, pensionnaire retraitée et élève de Regnier. — Peinture, en Scapin, par Eust. Lorsay, Salon de 1848; peinture par N. Escalier, Salon de 1877; en buste, petite eau-forte de Martial, 1872; en buste, lith. par Benjamin pour la *Galerie de la Presse;* en pied, dans la *Joie fait peur*, lith. de Collette d'après Lorsay; en pied, en Scapin, d'après Lacauchie; en pied, dans *Romulus*, d'après Geoffroy; en pied, eau-forte, dans la *Joie fait peur*, par Gaucherel; *Paris-Théâtre* n° 126, photo, mi-corps de face, cliché Bondonneau.

RÉGNIER, Louis, Philippe. — Né en 1839, jeune premier à l'Ambigu 1866-70. Garde national au 57me bataillon pendant le siège. Odéon où il rendit de grands services, Ambigu, régisseur au Th. Historique 1891, Th. de la République 1898. Talent sobre et consciencieux. En 1900, 60 ans, 42 ans de th., 500 fr. de pension, retiré à Nogent s. Marne. Décédé à Paris, 1, cité Bergère. Obsèques 29 oct. 1911 St-Eugène.

RÉGNIER, Mme. — Le *Rapport* de 1891 annonce la mort d'une dame Lecomte-Régnier.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

REGNY, Mlle Hélène, Marie. — Elève de Regnier au Conservatoire et élève particulière de Samson. Premier prix de comédie 1860. Odéon 1861, Tunis 1862-64. Brillants débuts. Que devint Mlle Regny?

REIBARD-Carlin, Mme. — En 1910, 60 ans, 32 ans de th., 500 fr. de pension.

REIGNER, Mme. — Châtelet 1865.

REICHENBERG, Mlle Suzanne, Angélique, Charlotte. Baronne de Bourgoing (1900). — Filleule de Suzanne Brohan, née à Paris, rue Pagevin, 9, le 7 septembre 1853, élève de Regnier au Conservatoire à 12 ans ½, second prix de comédie en 1867, premier prix en 1868. Fille de la demoiselle de compagnie de Suzanne Brohan, (mère d'Augustine et de Madeleine), et d'un beau garçon, Charles Reichenberg, tailleur-coupeur, habile dans son métier. La bonne Suzanne avait marié ces jeunes gens, et le ménage était heureux. La maladie vint. Le père mourut, à trente ans, recommandant sa fillette, âgée de quatre ans, à sa marraine... qui l'éleva. (Lettre de Mme *Suzanne Brohan* à Villemot.)



Mlle REICHENBERG
rôle de Suzel de l'*Ami Fritz* (avec Got)

Il semble que tout ait été dit sur cette enfant rose et blonde, aux deux grands yeux bleus, à l'organe harmonieux, à la taille mignonette, aux attitudes chastes : le type idéal de l'ingénue. Engagée à la Comédie le 1er août 1868, elle y paraissait pour la première fois le 14 déc. suivant, dans le rôle d'Agnès de l'*Ecole des femmes*, en concurrence avec Mlle Baretta à l'Odéon et Mlle Legault au Gymnase dans le même rôle. La presse fut unanime à constater cet immense succès.

Le lendemain de son début, Francisque Sarcey écrivait : « Elle a quinze ans à peine, un visage exquis et tout un parfum d'ingénuité qui voltige autour d'elle. Sa voix est nette, bien timbrée et propre à rendre les nuances les plus délicates. Elle n'a eu qu'à ouvrir la bouche pour séduire le public... C'était comme un enchantement. » Elle fut bientôt une délicieuse Cécile dans *Il ne faut jurer de rien*. Ces deux grands succès la firent admettre au sociétariat le 1er janvier 1872. Elle n'avait pas encore 19 ans.

Mlle Reichenberg, durant les 30 années qu'elle passa à la Comédie, joua toutes les ingénues du répertoire ancien et moderne, toujours fine, délicate, harmonieuse. Parmi les créations : les *Faux Ménages*, *Julie*, 1869 ; les *Ouvriers*, 1870 ; *Christiane*, 1871 ; les *Enfants d'Hélène*, 1872 ; *Jean de Thommeray*, 1873 ; mais il lui faut attendre décembre 1876 pour rencontrer un rôle qui suscite une émotion universelle : celui de Suzel de l'*Ami Fritz*. Et puis, fille d'Alsacien, n'était-elle pas la Suzel rêvée ? La scène où elle jette des cerises à ce gourmand de Fritz, celle où elle donne à boire au vieux rabbin montrèrent Mlle Reichenberg simple et touchante.

Mais à quoi bon s'étendre sur le talent de Mlle Reichenberg, la reine des ingénues au théâtre ? Elle sera, pour ne parler que des créations :

1875. Alice de la *Grand'maman*, Fleur de Sauge de l'*Ilote*.
1876. Junia de *Rome vaincue*, Suzel de l'*Ami Fritz* (triomphe).
1877. 1re fois à la Comédie, Diane du *Marquis de Villemer*.
1878. Blanche des *Fourchambault* (sept.-janvier en congé).
1879. Juin-juill., voyage à Londres avec la Comédie.
1880. Alix de *Garin*.
1881. Angélique de *Pendant le bal*, Jeanne du *Monde où l'on s'ennuie* (grand succès personnel).
1882. Mme de Greux, du *Service en campagne*, Lisette des *Portraits de la Marquise*, Blanche des *Corbeaux*.
1883. Germaine des *Maucroix*.
1884. Smilis de *Smilis*.
1885. Marthe de *Denise*, l'enfant d'*Apothéose* (en l'honneur de V. Hugo), Geneviève d'*Antoinette Rigaud*, Rose de l'*Héritière*.
1886. Geneviève de *Un Parisien*, Camillus de *1802*, Renée de la *Sortie de St-Cyr*, Ophélie d'*Hamlet* (pour la 1re fois à la Comédie).
1887. Annette de *Francillon*, Vincenette de *Vincenette*, Marthe de la *Souris*.
1888. Pépa de *Pépa*.
1889. Violette du *Premier baiser*.
1890. Margot de *Margot*, Clotilde de la *Parisienne* (pour la 1re fois à la Comédie).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1891. Simone du *Mariage blanc*, Esther de l'*Ami de la maison*.
1892. Annette du *Juif polonais* (pour la 1re fois à la Comédie).
1893. Hélène d'un *Père prodigue* (pour la 1re fois à la Comédie).
1894. Sylvette des *Romanesques*.
1895. Amaryllis du *Faune*.
1896. Mme de Cattenières de l'*Evasion*.
1897. Cécile de *Mieux vaut douceur*, Fleurette de la *Plus belle fille du monde* (dernière création).

Retirée le 31 janvier 1898, Mlle Reichenberg donna sa représentation de retraite le 7 mars suivant, avec le deuxième acte de l'*Ecole des femmes*, le premier acte des *Romanesques*, le cinquième acte d'*Adrienne Lecouvreur* avec la Duse, le deuxième acte du *Monde où l'on s'ennuie*, le deuxième acte de l'*Ami Fritz*, Intermèdes, etc. Recette 44,792 fr. 50.

Mariée à M. de Bourgoing, ancien officier de cavalerie, en septembre 1900, Mlle Reichenberg n'a pas oublié son ancienne maison, et lorsque l'on organisa, le 14 mars 1910, une représentation de gala au profit des inondés, on la vit encore sortir de sa retraite pour jouer le rôle de Suzel qu'elle avait créé.

« Ah ! notre métier, disait-elle, il faut l'avoir quitté depuis longtemps et y revenir seulement pour quelques jours pour s'apercevoir à quel point il s'est incrusté en nous et par quelles fibres profondes il nous tient ! »

Mais ce n'est pas seulement par les créations citées plus haut qu'il faut juger Mlle Reichenberg. Elle fut, durant toute sa carrière, l'*ingénue rêvée de tous les répertoires*. Officier d'académie, 1888. Officier de l'instruction publique, 1891.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 82, 10-16 déc. 1874. Notice par F. Jahyer. — *Comédiens et Comédiennes*, par Fr. Sarcey. — *Suzanne Reichenberg*, par Arsène Alexandre, préface de J. Claretie, Paris, s. d., in-4°.— 682e livraison de la *Grande Encyclopédie*, notice par Arthur Pougin.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 500 : les sociétaires en 1894, par L. Béroud, rôle de Jeanne Raymond dans le *Monde où l'on s'ennuie*.

— Dans Suzel de l'*Ami Fritz*, par F. Pescador y Saldaña, peinture, Salon 1877.

— Les *Quatre saisons*, par L. Abbéma, Salon de 1882; par Th. Chartran, Salon de 1884.

— Dans Suzel, pastel, par J.-E. Saintin, Salon de 1877.

— Dans *Francillon*, par Mlle G. Ray, Salon de 1893.

— Une peinture sur porcelaine, par Mme M. Besson, Salon de 1895; pastel, par J. Cayron.

— Dans Ophélie, buste par H. Godet, Salon de 1897.

— Buste, par Franceschi.

— Eau-forte, mi-corps, costume de ville, de Ph. Cattelain.

— Eau-forte, en pied, dans Suzel, par Gaucherel.

— Médaillon photo *(Paris-Théâtre)*, cliché Tourtin.

— *Revue illustrée*, dessin de Guth, grav. de Rousseau.

— Nombreuses illustrations dans le livre d'Arsène Alexandre : *Suzanne Reichenberg*.

REICHENSTEIN. — Sous ce nom : *Reichenstein*, Ludovic, directeur, Constantine 1848. Sa mort, *Rapport* 1857; Mme *Reichenstein*, Julien, Constantine 1854-58. En 1866, 58 ans, 38 ans de th., 500 fr. de pension.

REIGERS. — Un vétéran du drame, comédien de certain mérite, Ambigu 1891. Sa mort, *Rapport* 1899.

REILLEZ. — Sous ce nom : Mme *Reillez*, née Dumouchand, Caen 1845-47; Mme *Reillez*, Cécile, Armide, Hombourg 1861. Sa mort, *Rapport* 1885; *Reillez*, Charles, Joseph, Auguste, Marseille 1853-62, Nantes, Bordeaux, La Haye, Toulouse 1869-73, Le Mans, Amiens, Nancy 1877-80, Reims, Le Havre, Rouen. Décédé à Bruxelles, *Rapport* 1886.

REINE. — Sous ce nom : *Reine*, deuxième amoureux, Bordeaux 1820-21 ; *Reine*, Léon, Lyon 1875, Bordeaux, Nantes, Lyon. Sa mort, *Rapport* 1886 ; Mme *Reine*, Julie, Agathe, Laure, Bruxelles 1875, Marseille, Anvers, Bordeaux, Marseille 1879-81.

RÉJU, Charles, Edmond, Bernard. — Ambigu 1859, th. du Cirque 1860-61. Sa mort, *Rapport* 1862. Le nom de famille de Mme Réjane, l'actrice contemporaine, est Réju.

RÉMY. — Sous ce nom : Mlle *Rémy*, th. Montansier 1792-93, th. de la République, maîtresse de Fabre d'Eglantine. Lorsqu'elle fut trouvée chez son amant, rue Ville-l'Evêque, au moment de l'arrestation de celui-ci (v. Fabre), elle déclara qu'elle était actrice au th. de la République, qu'elle vivait depuis cinq ans avec Fabre, qu'elle en avait eu deux enfants morts, et qu'elle était enceinte de cinq mois ; Mlle *Rémy*, th. des Troubadours 1799 ; *Rémy*, Palais-Royal 1837 ; *Rémy*, Louis, Théodore, Charleville 1843-45, Troyes 1846-48 ; Mme *Rémy*, Marie, Louise, née Terrier ou Texier, Charleville 1843 45, Troyes 1846-48 ; *Rémy*, Charles, Tours 1843, Châlons-s.-M. 1845-47 ; *Rémy*, Palais-Royal 1852 ; *Rémy*, Pierre, Charles, Bruxelles 1855-56, Rennes 1857, Reims 1858-59.

RENALDY, Mme. — Campagne d'Egypte 1799-1801.

RENARD. — Sous ce nom : Mlle *Renard*, Ambigu 1792 ; Mme *Renard*, Amsterdam 1843-47, Mlle *Renard*, Variétés 1868 ; Mme *Renard*, femme du ténor de l'Opéra, avait créé un rôle

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dans les *Sceptiques* au th. Cluny, puis elle s'éloigna du théâtre pour soigner son mari. Devenue veuve, elle fit partie des tournées Sarah Bernhardt en Amérique, et parut au Gymnase en 1891.

RENAUD. — Sous ce nom : *Renaud*, acteur forain, arlequin, chez la Vve Maurice, 1698; Mlle *Renaud*, Vaudeville 1792-93; *Renaud*, Jean, Joseph, Rouen 1845-48, St-Germain 1853-1864; une dame *Renaud*, paralysée, reçoit une pension de 126 fr., 1848; *Renaud*, Jules, Paul Durand Banès, Délass. Com. 1852-57, Folies Dram., Rouen 1862-64, Châtelet 1865 et années suivantes. En 1886, 82 ans, 49 ans de th., 500 fr. de pension à Paris. Sa mort, *Rapport* 1888; Mme *Renaud*, Emilie, Vaudeville, th. Lyrique 1853, Paris 1858.

RENAUDIN, Jean, Baptiste, Jules. — Nancy 1846-48, Rouen 1860-62, Gymnase 1866-69.

RENAULT, Jean, Baptiste. — La Haye 1854-1858.

RENAULT, Mlle Céline, Victorine, Zélie. — Variétés 1869-71.

RENAUZY. — Folies Dram. 1848-50.

RENÉ. — Sous ce nom : Mlle *René*, danseuse chez Nicolet, joua plus tard la comédie au café de la Victoire; *René*, Alphonse, Anvers 1843-1847; *René*, Eugène, Anvers 1846-47, Liége 1848; *René*, fils aîné, Bonaventure, Charles, Calais 1846-48, Châlons-s.-Marne 1853, Dunkerque 1854-57. Sa mort, *Rapport* 1859; Mme *René*. Sa mort, *Rapport* 1878; *René*, th. Cluny 1876-81; Mme *René*, St-Pétersbourg 1879.

RENEY, Paul Labos dit. — Né à Paris le 1 octobre 1856, pensionnaire à la Comédie française, débuta le 7 mai 1878 par le rôle de Célestin dans le *Testament de César Girodot*. Damis de *Tartufe*. 1878-82 : Porte St-Martin. Odéon, le *Secret de Gilberte*.

RENONVILLE, Mme. — Nîmes 1852. V. Marchal.

RENOT, Jean, Joseph. — Avait débuté aux théâtres de Belleville et de Montmartre, d'où il passa au Troisième théâtre français dirigé par Ballande, puis au th. des Nations. Il se fit remarquer sur cette dernière scène par de très nombreuses créations. Ce fut lui notamment qui créa Lord Beverley des *Nuits du Boulevard* et *Garibaldi* dans la pièce de bruyante mémoire du général Bordone.

Aprés un assez long séjour au th. Michel, à St-Pétersbourg, Renot revint à Paris. Il entra à l'Ambigu et y montra de réelles qualités de metteur en scène, tout en continuant à jouer les premiers rôles de drame. Il avait de l'autorité, de la bonhomie et plaisait beaucoup au public populaire.

Régisseur général de l'Ambigu sous les directions Grisier et Holacher, il appartint ensuite aux Variétés de Marseille, à la Gaîté, et participa aux tournées Baret.

Renot décéda à son domicile, 8, rue Lagarde, dans sa 59me année, le 2 janvier 1909, après une longue et douloureuse maladie, pendant laquelle il fut soigné avec un dévouement touchant par sa jeune femme, Mme Marcelle Renot, née Ebinger, qui fut pensionnaire du Palais-Royal et l'une de ses meilleures élèves.

Jean Joseph Renot, médaillé de l'Ordre de Newsky de Russie, officier de l'Instruction publique, 1899, avait écrit plusieurs pièces sous le pseudonyme de José Nerto. Ses obsèques eurent lieu le 5 janvier en l'église St-Médard et l'inhumation au cimetière de Bagneux où M. Céalis prononça de touchantes paroles au milieu d'une nombreuse assistance.

RENOT, Mme Céline, Jeanne Dehondt. — Bruxelles 1880-84. Décédée à Bordeaux, *Rapport* 1886.

RENOUF. — Sous ce nom : *Renouf*, Adrien, Lyon 1845; Mme *Renouf*, femme Dubreuil, Toulouse 1843-47.

RENOUX, Adrien. — Lyon 1845-47, Paris, Bruxelles 1856-57, Marseille 1858-60, Paris, Bordeaux 1863-66, Boston 1867, New-York 1868.

RENU, Mme. — Sa mort, *Rapport* 1892.

RÉSICOURT. — Financier, Lille 1786. V. Rézicourt.

RESTIER. — Sous ce nom : *Restier* Ier, acteur forain et entrepreneur de spectacles, troupe d'Alard 1697. Il tint aux foires St-Germain et St-Laurent divers jeux de danseurs de cordes auxquels il ajoutait de petites comédies. On le vit encore en 1732. Sa veuve se remaria en 1740 à un danseur de corde nommé Colin; *Restier* II, Jean, fils du précédent et entrepreneur de spectacles comme son père. Sa loge fut incendiée en février 1762; *Restier* III, Baptiste, frère du précédent, acteur de la Grande Troupe étrangère à la foire St-Germain en 1742; *Restier* IV, frère des précédents, acteur de la même troupe que ci-dessus. On croit le retrouver en 1760 chez Nicolet; Mlle *Restier*, Hélène, femme de Jean Brilla, comédien forain. Grande Troupe étrangère 1740. Sœur des précédents; Mlle *Restier*, Jeanne, dite Restier cadette, sœur des précédents. Actrice foraine. Foire St-Germain 1740-42.

RESTIER. — Lyon 1782.

RESTOUT, Mlle Zulma Spinelli. — Grande coquette, débuta à la Comédie-Française en 1840. Pensionnaire en 1844. Toulouse 1845, Bruxelles 1846-47, Naples 1848, Rouen 1850.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

RESUCHE, Mlle Constance.—Variétés 1856-59.

RÉTHALLER, Eug., Hippolyte. — Dijon 1853-1856, Amiens 1857-58, Dijon 1859, Liége 1840, Dijon 1861-62, Besançon 1863, Versailles 1864, Verviers 1866, Nîmes 1867.

RÉTY-Faivre, Mme. — En 1898, 60 ans, 28 ans de th., 400 fr. de pension.

REUFFÉ, Mme Louise, dite Alfred. — Paris 1859, th. Lyrique 1867. Sa mort, *Rapport* 1878.

REUZÉ. — Sous ce nom : *Reuzé*, Eugène, Dunkerque 1853-55; Mme *Reuzé*, née Scanavino, Dunkerque 1853.

RÉVALARD, François, Pierre. — Le tyran modèle, le type des brigands passés, présents et futurs. Fit les beaux soirs du boulevard du Temple dans les premières années du XIXme siècle. Fils de perruquier, perruquier lui-même, Révalard avait vu le jour à Paris, rue Neuve-Saint-Eustache, le 19 septembre 1767. On le disait complètement illettré. Comédien et directeur en province, Révalard était à l'Ambigu en 1801. On lui reprochait ses cris immodérés. L'année suivante le trouve au théâtre de l'ancien opéra (Porte-St-Martin) : « Si cet acteur avait plus d'érudition, écrit-on, et s'il voulait écouter les conseils, il ferait par la suite un comédien ; ses gestes sont trop forcés, et sa diction trop forte ; il épouvante au lieu d'intéresser ». — (*Tribunal Volatile*, an XI), Brazier, dans son *Histoire des Petits théâtres*, a aussi parlé de Révalard, t. I, p. 42-43. Jeux gymniques 1811-12, Province, Porte-St-Martin 1814. Disparaît alors tout-à-fait de la scène.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier. *Complément à la Troupe de Nicolet.*

REVELLE. — Sous ce nom : *Revelle*, premier comique, Marseille 1793, Lyon 1825-26. Mort à Lyon 1834 ; Mlle *Revelle*, Jeannette, Marseille 1793.

REVERAY. — Sa mort, *Rapport* 1905.

REVERCHON, Mme Delorme. — Sa mort, *Rapport* 1908.

REVOIL. — Théâtre des Troubadours 1799.

REY, Antoine, Georges. — Né en 1810. On le disait originaire de Grenoble. Elève de Samson, Rey débuta à la Comédie-Française le 15 juillet 1837 dans *Tartufe*. Ce fut lui qui signala à Samson le talent naissant de Rachel qui jouait alors dans la petite salle Molière, rue St-Martin. La presse le remarqua dans la *Métromanie*, dans une *Chaine* où, disait l'*Artiste*, il soutenait le poids d'un rôle difficile et ingrat. Rey quitta la Comédie-Française pour l'Odéon où nous le retrouvons en 1843-44 : l'*Ecole des princes*, les *Moyens dangereux*, le *Pseudonyme*, *Karel Dujardin*, le *Vieux Consul*, la *Famille Cochois*, la *Réparation forcée*, *Champmeslé*, les *Caprices de la Marquise*. Le 16 janvier 1844, il avait joué Alceste du *Misanthrope*, non sans succès, étant alors un fort beau cavalier d'un profil très pur. On le vit ensuite premier rôle à Bruxelles. En 1846, rentrée à la Comédie où il joua *Tartufe*, *Alceste* et *Don Juan*. En 1851, il est à la Porte-St-Martin, où il crée un rôle dans *Salvator Rosa*, Lyon 1853. Rentré à l'Odéon on le vit dans *Mauprat* et tous les rôles de l'ancien et du nouveau répertoire. C'était surtout un excellent professeur, un metteur en scène avisé, connaissant à fond ses classiques et sachant donner le mouvement voulu à un ouvrage. Bourru, grincheux en apparence, car l'homme était bon, Rey se fit beaucoup de tort par ses manies et aussi sa façon trop libre de parler. En 1876, il avait ouvert un cours de diction au petit théâtre de la Tour d'Auvergne. En 1880, Ch. de la Rounat voulut le rappeler comme metteur en scène à l'Odéon. L'homme avait bien vieilli ; un asthme l'épuisait, et il succomba à cette tâche en mai 1881. Il mourut rue de Tournon. Depuis 1879, il jouissait de la pension de 500 fr. de la Société des artistes.

REY, Mme Françoise. — Odéon 1842-45, Th. Français 1848-49.

REY, Mme Anne, Marie, Clémence dite *Anaïs*, née Jourdain. — Th. Historique 1850, Lyon 1853, Châlons 1854, Lyon 1855, Vaudeville 1856, Marseille 1857-58, Madrid 1859-60, Odéon 1861, Porte-Saint-Martin 1862, Paris 1863. Mme Anaïs Rey avait joué à ses débuts le rôle de la reine dans *Ruy-Blas* à la Porte-St-Martin et celui de Mme de Nevers au Th. Historique. En province, elle tenait l'emploi des premiers rôles. A l'Odéon, elle débuta dans le *Passé d'une femme*, et reprit le rôle de Clémentine dans le *Testament de César Girodot*.

REY, Hippolyte, Sorbonne dit. — Th. du Cirque 1843, Folies dramatiques 1845-49, Gaîté, Folies dramatiques 1854. Emploi de comiques habillés. En 1873, 60 ans, 31 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Avait versé 754 fr., en reçut 13,375, et sa mort fut annoncée au *Rapport* en 1900.

REY, Mme Hippolyte, femme du précédent. — Sa mort, *Rapport* 1899.

REY, Mlle Maria. — Ingénue jolie et mignonne. Ambigu 1853-55, Odéon 1856, Lyon 1857-59.

REY-Sainton, Mme Sylvia. — Marseille 1858-1859, Montpellier 1860-62.

REY, Mme Léonie, née Maranne. — Douai 1860-61.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

REY, Isidore. — En 1884, 65 ans, 42 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

REY, Jean, Etienne. — Artiste et fondateur-directeur du Petit Casino du boulevard Montmartre, officier d'Académie 1899, décédé le 28 novembre 1902, à 54 ans, 56, rue Lafayette, obsèques le 1er décembre à N.-D. de Lorette, inhumation à Bougé-Chambalud (Isère). Il laissa en mourant à l'Association des artistes des costumes et des accessoires qui provenaient de Provost et de son fils. Coquelin aîné les fit estimer, les paya le double de leur valeur, et en versa le montant dans la caisse de secours des artistes. Il laissait une fille, Mme Fournier, mariée à un notaire de Saint-Germain-Lembron.

REY, Mme Andrée. — Sa mort, *Rapport* 1909.

REYKERS, Eugène. — Renaissance 1873. Sa mort, *Rapport* 1892.

REYAR, Jules, Louis, Falinski. — Connu par ses imitations au café-concert. Nouveautés 1879-82.

REYERS, Mme Waacop, Caroline. — Montpellier 1881-1883, Paris 1884-87.

REYNALD, Furcy, Joseph, Rentz dit. — Jeune premier, Rouen 1861, Lyon, Marseille, Bruxelles 1864-66, Odéon 1867-68, Ambigu 1872, Gaîté 1873-78, décédé à Bruxelles, *Rapport* 1881.

REYNAUD. — Premier rôle Bordeaux 1820, 68 ans en 1845. Sa mort, *Rapport* 1861.

REYNAUD, Mme, née Coignet. — Marseille 1848-54, Béziers 1855-56, Mâcon 1857, Lorient 1858-59, Paris 1860-64, St-Nazaire 1866.

REYNES, Adolphe. — Metz 1843-45.

REYNOLD, Mlle Antonia, Stella, Zélie, Rousselot dite. — Fit partie de la troupe du Palais-Royal 1868-79. Très dévouée, dame patronnesse de la Société des artistes. Sa mort, *Rapport* 1881.

RÉZICOURT. — Débuta au th. Feydeau en 1792. V. Résicourt.

RHÉA, Mlle Hortense, Lauret dite. — Th. Historique, les *Chevaliers de la patrie*, Vaudeville, étoile au théâtre Michel de Saint-Pétersbourg de 1879 à 1882. Prit alors la résolution de poursuivre sa carrière en Amérique. Elle savait l'anglais (ayant été institutrice avant d'être comédienne) ; elle alla vivre quelque temps à Londres pour se perfectionner dans cette langue, puis se rendit aux Etats-Unis où elle eut dix ans de très grands succès. Morte à Montmorency vers 1902. (Renseignements fournis par M. Paul Ginisty).

RHÉAL, Duchaussin dit. — Moscou 1843-44, Variétés 1852. Sa femme née Marie Lefèvre.

RHENON. — Iconographie : Collection Martinet n° 205. Rhenon, Porte-St-Martin, rôle du Chassomane.

RHODILLES. — Comédien dont le nom ne serait guère parvenu jusqu'à nous, s'il n'avait été un des premiers amants de Mlle Clairon.

RHONÉ, Jules. — Qui fut directeur à Toulouse 1843-49.

RHOZEVIL, Adolphe, Rhoze dit. — Gymnase 1836, *Le Gamin de Paris*. Bouffé en parle dans ses *Mémoires*, p. 210. Folies dramatiques. Régisseur général à la Gaîté en 1861. Sa mort, *Rapport* 1898.

RIBEAUCOURT, Mme Caroline, Eugénie de. — Palais-Royal 1863-64, Porte-St-Martin 1866-68, Ambigu 1873.

RIBEAUD, Mme Rose, Emilie, Angéline. — Lyon 1866, Châtelet 1867-71.

RIBES, Charles, Emmanuel. — Nantes 1853-54, Toulouse 1855-56, Bordeaux 1857, Bruxelles 1858 60. Après s'être fait connaître avantageusement en province, Ribes sollicita un engagement au Vaudeville où on lui permit de se faire entendre dans le rôle de Maxime d'un *Jeune homme pauvre*. Ayant réussi, il reprit les *Mères repenties* et *Dalila*, créa Maurice Fœder dans *Rédemption;* il avait du feu, de l'exaltation, de la physionomie ; Odéon 1862-1863.

RIBES, Augustin. — Qui ne doit pas être confondu avec le précédent, était plutôt un chanteur : Théâtre lyrique 1855-57, Lille 1858-1859, Strasbourg 1860-61. Ayant, en cette ville, gagné un procès en diffamation, il versa 100 fr. à la caisse de la Société des artistes. Le Hâvre 1862-68, Lyon 1869-71. Augustin Ribes était originaire de Limoux (Aude). Elève de Bordogni, au Conservatoire, il avait obtenu en 1848, le premier prix de chant, et le second d'opéra-comique.

RIBIÉ, Louis, François. — Une existence comme celle de Ribié donnerait la matière à un roman d'aventures. Nous ne pouvons donc qu'en esquisser les principaux traits. Lorsque Louis, François Ribié vint au monde, le 15 mars 1758, rue Mazarine, son père se qualifiait « sculpteur en figures de bois », titre pompeux pour qualifier un montreur de marionnettes, qui fabriquait lui-même son personnel. A 15 ans, le jeune Louis s'échappait déjà de la loge paternelle pour s'installer en qualité de commissionnaire à la porte des petits spectacles des foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent. Vendeur de contremarques, escamo-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

teur, saltimbanque, Ribié connut tous les métiers. Puis, l'ambition aidant, il monta pour son compte un spectacle où l'on voyait un lapin blanc qui jouait du tambour! *Aboyeur* d'abord, puis acteur au Théâtre des associés (fondé en 1774), Ribié quitta ce spectacle en 1776 pour entrer chez Nicolet en qualité d'*Arlequin*. Sa femme, Jeanne, Elisabeth Nécard, le suivit dans cette nouvelle entreprise en qualité d'artiste. Mais, à mesure que ses destinées s'élevaient, le nom de Ribié lui paraissait trop prosaïque. Il fut *César*, le seul, le vrai, avec droit à la vedette sur l'affiche. A part quelques mois passés à l'Ambigu, chez Audinot, en 1782, Ribié qui était arrivé à gagner 8000 livres, resta au théâtre des grands Danseurs du Roi jusqu'en 1787, époque à laquelle il le quitta pour un refus d'augmentation. M. Em. Campardon, dans ses *Spectacles de la foire* nous a laissé une longue liste des rôles dans lesquels on put voir Ribié pendant cette période de onze ans. Il fut tour à tour le barbier du *Barbier du village*, le poète de *Madelon Friquet*, le *Savetier avocat*, l'arlequin des *Trois fourbes*, le juif des *Girandoles*, l'arlequin du *Grand Festin de pierre*, le porteur d'eau des *Amours du porteur d'eau*, etc. Dans *Pourquoi pas!* il remplissait huit rôles différents.

En quittant le boulevard, veuf depuis 1786, Ribié rêva d'excursions lointaines. Il recruta une troupe de comédiens et s'embarqua pour St-Domingue. L'expédition échoua, et, après une absence de plusieurs mois, Ribié débarquait au Havre le jour de la Fête Dieu, 1788. Sa première visite à Paris fut naturellement pour son ancien directeur: « Tiens! s'écria Nicolet en l'apercevant comme s'ils s'étaient quittés la veille, Ribié! Tu joueras demain ». Et voilà comment Ribié fut réengagé pour une période de deux ans. C'est à cette époque qu'il créa avec succès les principaux rôles du *Père Duchesne* et du *Réveil du Charbonnier*. Il composait en même temps, soit seul, soit avec Destival, sept nouvelles pièces.

Qui le croirait? Ce bohême endurci dont le *Chroniqueur désœuvré* nous a laissé un portrait si peu flatté, va devenir presque un héros le 14 juillet 1789. Il sera un des vainqueurs authentiques de la Bastille, et cette prouesse lui vaudra l'honneur d'être nommé capitaine de la garde nationale!

Criblé de dettes — ce n'était pas la première fois, — Ribié jugea prudent de mettre encore l'Atlantique entre ses créanciers et lui. Il partit pour la Martinique — comme il était parti pour St-Domingue — et en revint dans d'aussi tristes conditions.

L'année 1793 le retrouve à Rouen, où il ouvre, sur l'emplacement de l'ancien Jeu de Paume de la Poissonnerie, le Théâtre-Français (1er février 1793) devenu le Théâtre de la République le 18 novembre suivant. Il profite de la circonstance pour faire réhabiliter la mémoire de son ancien camarade Bordier, pendu à Rouen en 1789 (v. Bordier), fait représenter une pièce de sa composition, le *Cachot de Beauvais* et se livre à toutes les excentricités révolutionnaires. Excès de patriotisme qui faillit lui coûter cher, car, après le 9 thermidor, une partie du public en fureur le cherchait pour le mettre à mort.

L'année suivante, nous le retrouvons à Paris où Nicolet a transformé son ancien spectacle des Grands Danseurs du roi en Théâtre de la *Gaîté*. Mais la vogue s'en est allée. De plus, Nicolet enrichi — et vieilli — voudrait bien jouir en paix du fruit de son travail. Il propose à Ribié, qui accepte, de lui céder son entreprise (27 août 1795). Mais l'esprit turbulent de Ribié devait le perdre. A cette charge, déjà assez lourde, il s'empresse d'en ajouter d'autres : la direction du Théâtre Louvois, celle de deux ou trois jardins publics comme l'Elysée-Bourbon et le Tivoli. Sous sa direction, le Théâtre de la Gaîté est devenu le Théâtre d'*Emulation*. Tout s'écroule. Il passe à la direction du Théâtre de la Cité. Même insuccès. Et voici Ribié reprenant sa vie errante, à Lyon, Marseille, Châlons-s/Marne, Béziers, où sa spécialité consiste à fonder des établissements de durée éphémère.

Vers 1805, il est de retour à Paris, et cet homme vraiment extraordinaire en son genre, trouve encore des associés! « Faite-le portier d'une maison, disait de lui Martainville, et la maison sera bientôt à lui. »

Voici donc Ribié associé avec un sieur Blonde-Dufossez pour diriger à nouveau le Théâtre de la Gaîté. Martainville, cité plus haut, lui apporte le fameux *Pied de mouton*, qu'il signe en collaboration avec lui, et voici la foule revenue à ce spectacle de boulevard pendant six mois. Survient le décret de 1807 (réduction des théâtres) et la Gaîté est conservée! Mais Ribié, à qui la fortune souriait sur le tard, avait compté sans la veuve de Nicolet qui réclamait la jouissance du privilège accordé à feu son mari, en soutenant que ce privilège appartenait au propriétaire de l'immeuble et non au directeur-locataire. Le gouvernement donna gain de cause à la veuve, et Ribié dut rendre le local à l'expiration de son bail (22 mars 1808).

Directeur à Lyon, Ribié qui a la rage de multiplier ses entreprises, et malgré son éloignement de Paris, prend à bail avec un sieur Dugas, le théâtre de la Porte-St-Martin, pour y établir un spectacle d'un nouveau genre: *les Jeux gymniques* (1er janvier 1810). Association passagère. Le théâtre ferma par ordre supérieur le 18 juin 1812, et pendant ce temps Ribié avait été dépossédé de son privilège de Lyon.

Les dernières années de Ribié sont assez obscures. Nous avons lu qu'il aurait été le parrain de Bressant (v. ce nom). Ce dernier étant né à Châlon s/Saône en octobre 1816, il en faudrait conclure que Ribié eût été en cette ville à cette époque. D'autre part, Ribié s'étant

EFERUS - Recherches & Classification numériques

appelé *Louis, François,* nous ne retrouvons guère les prénoms dans l'acte de baptême de son soi-disant filleul, *Jean, Baptiste, Prosper.* M. E. D. De Manne, son biographe, croit qu'à cette date, 1816, Ribié voguait une troisième fois vers l'Amérique avec une troupe de comédiens, et il nous laisse entendre qu'il y resta sans doute avec des membres de sa famille, car la colonie renfermait encore des Ribié en 1860. — Vers 1819, on annonça la mort de Ribié. De Manne la fixe à l'année 1830. Comme *auteur* (?) il avait signé plus de trente pièces seul ou en collaboration. Pour un homme dépourvu de toute instruction, c'est beaucoup. Contentons-nous de le classer, ici surtout, parmi les grands bohèmes, et aussi parmi les comédiens originaux. Ribié s'était marié deux fois : 1° avec Jeanne, Elisabeth, Nécard, décédée en 1786 ; 2° à Rouen, le 9 mai 1793, avec Marie, Denise Forest, née à Paris le 19 novembre 1772, décédée en cette ville le 27 mai 1807, à 35 ans. Elle avait appartenu comme danseuse et mime aux Grands Danseurs du roi, et était la jeune sœur de la belle Sophie Forest (v. ce nom).

Bibliographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet.* — Em. Campardon, les *Spectacles de la foire,* t. II.



Georges RICHARD, cliché Nadar

RIBIÉ, Jules. — Panorama dramatique 1823, Théâtre de la banlieue 1825.

RIBOU, Nicolas, fils du libraire Pierre Ribou et de Marie Ricard. — Né à Paris vers 1720, débuta à la Comédie-Française le 6 novembre 1747 et fut reçu le 14 janvier suivant pour doubler Grandval. Assez mauvais sujet, joueur effronté, ainsi qu'il résulte d'un document cité plus loin, Ribou chercha querelle à son camarade Rosely, à la suite d'un rôle qui avait été distribué à ce dernier. Rosely ne voulant point se battre, on prétendit que Ribou lui avait donné des coups de plat d'épée pour l'y obliger. Quoiqu'il en soit, un duel eut lieu à neuf heures du soir, dans une rue voisine de St-Sulpice, et Rosely atteint à la poitrine, mourut quelques jours plus tard des suites de sa blessure. Rosely, cependant, pour ne pas perdre Ribou, et voulant cacher leur combat, parut le 20 décembre 1750 à la Comédie, où Collé le vit et lui parla. (*Journal de Collé,* t. I, p. 264). Forcé de quitter la France à la suite de cet événement, Ribou fut comédien à Vienne (Autriche), où il mourut le 10 mai 1759, selon l'*Etat actuel,* ou à Bruxelles le 10 mai 1773 (G. Monval, *Liste alphabétique).* M. Em. Campardon a publié dans ses *Comédiens du Roi de la Troupe française* une plainte en escroquerie rendue contre Ribou (7 juillet 1749) qui avait dépouillé au jeu un sieur Galin qu'il désintéressa d'ailleurs par crainte du procès.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique,* t. I.

RIBOU, Mlle. — Avait commencé par tenir les rôles d'enfants au Théâtre National en 1792-93. Après avoir joué en Italie, Mlle Ribou tint les premiers emplois à Amsterdam et La Haye en 1822, puis débuta, mais sans suite, à l'Odéon le 12 juin 1823, sous le nom de *Mme Destrieux-Ribou* (Voir Destrieux). Troupe Harel en province 1829.

RICARD. — Sous ce nom : *Ricard,* Joseph, Alexandre, Isidore. Acteur et directeur, Lille 1850, Brest 1857, Paris. En 1862, 57 ans, 30 ans de th., 200 fr. de pension. St-Germain 1867, Noailles 1876-79. Sa mort, *Rapport* 1882 ; *Ricard,* Elie, Jean, Beauvais 1882 ; *Ricard,* Nicolas, Julien. En 1901, 60 ans, 41 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1907.

RICARVILLE. — Grime et financier, Cassel 1765-1779.

RICHARD. — Sous ce nom : *Mlle Richard,* première soubrette, Lille 1786 ; Mlle *Richard, l'aînée,* Théâtre-Français comique et lyrique 1792 ; Mlle *Richard cadette,* dº ; Mlle *Richard,* Anne, Françoise, femme Delpierre, artiste en 1840. En 1859, 54 ans, 33 ans de théâtre, retirée depuis 1856 à Angers, 200 fr. de pension ; Mme *Richard,* Mutée, Le Havre 1843, Strasbourg 1846-47 ; *Richard,* Chalèse, Vaudeville 1845 ; *Richard,* Charles, Nantes 1853-1854 ; Mlle *Richard,* Gabrielle, Rouen 1853-54, Nancy 1855 ; Mme *Richard,* Clarisse, Versailles 1854-1862, Paris 1863-64, Versailles 1866-67.

RICHARD, Georges. — Etait fils d'un conservateur de la Bibliothèque de la rue Richelieu, lequel fut tué d'une balle perdue pendant la Commune. Destiné au professorat, Georges Richard avait fait de solides études. Le théâtre l'attira. Il joua au Hâvre, à Rouen, à Bordeaux (1866), en Egypte, au Théâtre Cluny où il se révéla comme auteur en faisant jouer *Pommes vertes et femmes mûres,* et les *Avocats du mariage.* A l'Odéon, il tint les rôles de premier comique dans l'ancien et le nouveau répertoire, se faisant surtout remarquer dans une reprise de la *Vie de Bohème* (Schaunard), Boulmier de la *Maîtresse légitime,* le père de *Geneviève;* dons d'observation, science de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

savoir écouter, parole mordante, finesse du rire, rondeur des attitudes, telles étaient les qualités de Georges Richard.

Grâce à la protection de Got, Georges Richard fit recevoir à la Comédie-Française un drame intime en trois actes, les *Enfants*, représenté avec succès le 20 septembre 1872. Ce fut le point culminant de sa carrière. Le 12 septembre 1877, il donna encore au Gymnase, en collaboration avec Lafontaine, une pièce en trois actes, *Pierre Gendron*. Georges Richard, homme estimable à tous égards, n'eut jamais grande chance. Il écrivit de nombreuses pièces, il joua sur une quantité de scènes, et partit sans avoir pu se créer jamais une véritable situation. En 1888, âgé de 60 ans, avec 38 ans de théâtre il obtint la pension de 500 fr. de la Société des artistes. Il succomba presque subitement aux suites d'une angine de poitrine et d'autres disent aux suites d'un empoisonnement causé par la nicotine — car il était grand fumeur — alors qu'il répétait une pièce nouvelle à l'Ambigu. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1892. Son frère avait été président du Conseil municipal de Paris.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 227, 20/26 septembre 1877, notice par F. Jahyer,

Iconographie : *Paris-Théâtre*, photo-médaillon de ¾ à gauche, cliché Nadar.

RICHARD. — Sous ce nom : M^lle^ *Richard*, Eugénie, Galot dite, Folies Marigny 1874-75 ; *Richard*, Charles, Marseille 1875. Bordeaux, Nantes 1881 ; M^lle^ *Richard*, Jeanne, Germaine, Fantaisies 1879-81 ; *Richard*, Henri, gendre de Bouffé, Théâtre Cluny, Odéon, Gymnase, Vaudeville. Sa mort, à 37 ans, *Rapport* 1884 (*Mémoires de Bouffé*, p. 383-387) ; *Richard*-Mazure, Eloi, J.-V., Odéon, Comédie-Française, 1^er^ juillet 1874. Sa mort, 1899 ; M^lle^ *Richard*, Jeanne, Nouveautés, Folies-Dramatiques 1888 ; *Richard*, Mathieu, Joseph, en 1909, 65 ans, 37 de théâtre, 500 fr. de retraite sur le fonds Félix ; M^lle^ *Richard*, Julienne. En 1885, 60 ans, 37 ans de théâtre, 500 fr. de pension, sa mort. *Rapport* 1909 ; M^lle^ *Richard*, Irise, Charlotte, Halkett. En 1909, 67 ans, 32 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

RICHAUD. — V. Martelly.

RICHAUD, Jean, Ange, Auguste. — Genève 1845, Aix, Marseille 1849 et années suivantes. En 1865, 65 ans, 43 ans de théâtre, 300 fr. de pension.

RICHAULT, M^me^, née Bastide. — Artiste de talent, professeur. En 1887, 73 ans, 31 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

RICHE. — Belleville 1845, Montmartre 1846-

RICHÉ, Jules, Baptiste. — Né le 14 janvier 1821, Théâtre Comte et Gymnase enfantin. Pensionnaire à la Comédie-Française en 1841, mort du choléra le 5 juin 1849. Emploi de comique. On avait donné une représentation à son bénéfice pour le libérer du service militaire.

RICHÉ, Antonin. — Comédie-Française 1843-1848, Gymnase 1849-60. Sa mort, *Rapport*, 1862.
1848.

RICHEBOURG, M^me^. — Mère noble, Bordeaux 1821.

RICHEMONT. — Elève de Landrol, amoureux, Lyon, Marseille, Bruxelles, Gymnase 1891.

RICHER. — Grenoble 1848.

RICHEZ, Eugène. — Ambigu 1868. En 1887, 61 ans, 39 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1895.

RICHMONT, M^lle^. — Jeune premier rôle. Conservatoire, Vaudeville, Marseille, Odéon 1891.

RICOURT, Achille. — Curieux type de bohême, qui se fit surtout connaître comme professeur. « Ce brave et digne artiste, écrivait J. Janin, (art. Salle Chantereine, *Dict. de la conversation*, t. II, supplément), intelligent de toutes choses, âme d'élite, esprit fécond, le meilleur et le plus charmant intreprète de tant de chefs d'œuvre dont il s'est fait le grand prêtre. »

Ricourt, notamment, avait été le « lanceur » de Ponsard, et de sa *Lucrèce*, qu'il avait, avec Charles Reynaud, présentée à l'Odéon, et dont il récitait lui-même des fragments dans les cafés. Mais qui nous dira jamais où commence et où finit la carrière artistique de Ricourt, directeur du Th. de la Tour d'Auvergne où il professait aux environs de 1867 ? Ce fut Ricourt qui découvrit Agar et la produisit dans la tragédie.

RICQUIER, Achille. — Après avoir occupé un grade supérieur dans l'armée impériale, Achille Ricquier dont presque toute la famille était au théâtre, y entra lui-même à Bordeaux vers la fin de 1815. Deux ans de succès dans cette ville lui valurent sa nomination de directeur gérant des théâtres royaux de La Haye et d'Amsterdam, où il était aussi fort apprécié comme acteur. Le Hâvre, Lille 1826, premier comique de comédie et d'opéra pendant dix ans. Opéra comique, 5 mai 1835, très amusant, mais pas de voix. Achille Ricquier fit une longue carrière à ce théâtre et dut mourir vers 1862.

RICQUIER. — Sous ce nom, il est excessivement difficile de s'y reconnaître dans la tribu des *Ricquier*, pour cette raison que le prénom de *Charles* s'y retrouve fréquemment, tantôt simplement *Charles*, tantôt *Charles Philippe*, tantôt *Charles Edouard*, sans qu'il soit possible

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de suivre la même personnalité. Nous nous contenterons donc d'enregistrer nos découvertes : *Ricquier*, Charles, premier rôle de comédie et artiste distingué. Bordeaux 1817-18, 5500 fr. d'appointements, Bruxelles 1822. Début à l'Odéon le 2 août 1825 et le 20 mai 1826. A Bruxelles en 1826, il fit représenter une pièce de lui : *Charles Ier*, dans laquelle il tenait le rôle de Cromwell. Nous relevons ensuite : *Ricquier*, Désiré, jeune premier, Perpignan 1825 ; *Ricquier*, Charles (?), Opéra-comique 1843-49, Grenoble 1853 ; *Ricquier* (sans prénom), Th. français 1845, Reims 1848 ; *Ricquier*, Charles, Toulouse 1846-47 ; *Ricquier*, Charles, Philippe, Ile Maurice 1853-54, Liége 1855-56, Bruxelles 1857, Caen 1858, Grenoble 1859-62 ; *Ricquier-Delaunay*, Edmond, chanteur. En 1887, 60 ans, 26 ans de th., 400 fr. de pension. Avait appartenu à l'Opéra-comique 1853-55. Sa mort, *Rapport* 1900 ; Mme *Ricquier*, Anne, Thérèse Renaud dite. En 1848, 65 ans, 48 ans de th., paralysée, 126 fr. de pension. Paris jusqu'en 1855 ; *Ricquier*, Charles, Edouard, Rouen 1850, Anvers 1853-55, Liége 1856, Strasbourg 1857-62, Metz 1864 ; *Ricquier*, Louis, Rouen 1849 ; Mlle *Ricquier*, Turin 1856-58.

RICQUIER, Léon. — Né en 1833, débuta au Gymnase vers 1866 et passa au Vaudeville où il devait rester quarante-six années consécutives, comme artiste ou administrateur, sauf une courte absence pendant laquelle il reprit le rôle de Passe-Partout dans le *Tour du monde en 80 jours* à la Porte St-Martin. Mais Léon Ricquier, qui avait de sérieuses qualités de professeur, fut surtout connu, parce qu'il fut le fondateur des cours de diction et de récitation à l'Association philotechnique et auprès de la Ville de Paris. Déjà en 1866, M. Léon Ricquier, recevait des mains du Ministre de l'Instruction publique, en séance solennelle, un prix de... mécanique appliquée, et l'année suivante : un premier prix de chimie industrielle, un premier prix de physique appliquée et un deuxième prix de nivellement ! Ces récompenses le mirent-elles en goût de professorat ? Toujours est-il qu'il se voua à l'instruction, qu'il fut le premier à porter dans le peuple les éléments de la diction ; ses cours au Lycée Charlemagne, chaque dimanche matin, attiraient une assistance considérable. Ces principes, M. Léon Ricquier les fit passer dans ses livres, et l'on ne compte plus le nombre de ses ouvrages sur l'art de dire, la diction, la prononciation, etc. à l'usage de la jeunesse. Au Vaudeville, quittant peu à peu ses fonction d'artiste pour celles de régisseur, M. Léon Ricquier devint l'administrateur indispensable de toutes les directions, jusqu'au jour où, après 52 ans de théâtre, vint sonner pour lui l'heure de la retraite. Une représentation extraordinaire fut donnée à cette occasion au Vaudeville, le 12 mars 1908, en matinée, avec le concours de tous les principaux artistes, M. Léon Ricquier ne comptant que des amis, et nous savons que, dans sa retraite, il consacre encore ses loisirs à l'instruction, comme le prouvent ses nombreux volumes en librairie. Officier de l'Instruction publique depuis 1885, pensionné par la Société des artistes depuis 1903, M. Léon Ricquier habitait Paris en 1911.

RICQUIER, Mme Léon IIme, Marie. — Epouse du précédent, avait commencé sa carrière artistique à la Porte St-Martin. Elle collaborait avec son mari aux matinées des Ecoles de la Ville de Paris. Femme douce et bienveillante, excellente mère de famille, elle fut enlevée prématurément. Sa mort, *Rapport* 1893.

RICQUIER, Adolphe, Edouard, Joseph. — Rôles de tenue. Comique à Strasbourg, Bruxelles, Buenos-Ayres, régisseur à Londres, Gymnase 1888. En 1903, 60 ans, 36 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Cap-Breton en 1909.

RICQUIER, Mme Florentine Demanuellle. — Sa mort, *Rapport* 1875.

RIEN-NE-VAULT. — Surnom d'un comédien du XVIme siècle, qui jouait en 1524, à Bar, avec Pont-Alais (V. ce nom).

RIETH, Armand Rietsch, dit. — Toulouse 1845. Paralysé, Rieth fut placé dans une maison de santé, par les soins du Comité, en 1846. Il mourut à 72 ans, *Rapport* 1849.

RIFFAUT. — Porte St-Martin 1841.

RIGA, Jean-Jacques, Emile, Alfred. — Funambules 1854-55. Elève du Conservatoire, utilités et amoureux, Odéon 1856-57, Ambigu 1858, Odéon 1859-64, Hombourg, Marseille 1865-67, Valenciennes 1869-71. Courageux et brave, Riga fit dignement son devoir pendant la guerre. Il appartenait, en outre, à diverses sociétés de sauvetage, dont il reçut des distinctions honorifiques, notamment une médaille de 1re classe des sauveteurs de Bruxelles en 1882. Artiste au jeu sobre, à la tenue irréprochable, Riga fit partie de plusieurs tournées Agar, et mourut à 46 ans à Bruxelles (*Rapport* 1883).

RIGA, Jean-Bapt., Marcelin, Arthur. — Après avoir passé quelques années en Russie, Riga vint aux Bouffes parisiens, où il fut de la distribution de *Gillette de Narbonne*, de *Madame Boniface*, etc. Il passa ensuite aux Folies dramatiques (1884-87) où il créa Porthos des *Petits Mousquetaires*, la *Fauvette du Temple*, *Surcouf*. Il reprit Gaspard des *Cloches de Corneville* et l'Abbé Bridaine des *Mousquetaires au couvent*. Il remplissait en même temps les fonctions de régisseur à la Gaité ; il reprit les rôles de Berthelier, ouvrit un cours où l'on accourut, et passa enfin en qualité de régisseur général au Théâtre des Variétés.

Ponctuel, actif, expérimenté, tel fut Riga. Chanteur habile, comédien original, régisseur modèle. Décédé le 22 février 1903, à l'âge de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

52 ans, en son domicile, rue Montmartre, 176, laissant une veuve et un fils, Emile Riga. Obsèques le 24, en l'Eglise N. D. de Bonne Nouvelle. Inhumation aux Lilas. Son directeur, M. Samuel, lui adressa un dernier adieu.

Riga avait reçu le grade d'officier du Dragon de l'Annam en 1891, une mention honorable (Société de secours mutuels) en 1893, une médaille de bronze en 1894, une médaille d'argent du Ministère de l'Intérieur en 1897, et avait été nommé Officier de l'Instruction publique en 1900.

RIGAL. — Sous ce nom : *Rigal*, petit acteur de onze ans et demi au Th. des jeuns artistes. Est-ce le même que l'un des deux suivants : *Rigal* Jean, Toulon 1843-48, Toulon 1849-61 ; *Rigal* Arthur, Montparnasse 1848.

RIGAUD, Pierre, Marie Regours dit. — Dijon 1845, Caen, St-Quentin, Rennes, Paris 1857-58, Liége 1859, Cherbourg, Mostaganem 1861, Paris 1862-69. En 1865, 61 ans, 44 ans de th., 300 fr. de pension.

RIGAUT, Florent. — Valenciennes 1853, Bordeaux 1854-56, Nîmes 1857-58, Paris 1859-62.

RIGETTI, M^lle^ Jenny Righetty, dite. — Alger 1843, Marseille 1845.

RIGOLAT. — Th. français 1856-1858.

RIMA, M^lle^. — Gymnase 1856. Blonde et gracieuse ingénue. Ambigu 1861.

RIMBERT. — Sous ce nom : *Rimbert*, Henri, Agen 1845, Cirque 1846-57, Châlon s. S. 1858-59, Dijon 1860-63, Clermont 1864, Besançon 1866-68, Nantes 1869-71 ; M^me^ *Rimbert*, Adelaïde, née Lambert, Toulouse 1843, Alger 1845, Cirque 1846-57, Châlon s. S. 1858-59, Dijon 1860-62. En 1881, 61 ans, 52 ans de th., 500 fr. de pension ; *Rimbert*, Joseph, Théop. Imbert dit. Châteauroux 1853-54, Angers 1855-59.

RIMBLOT, M^lle^ Julie, Constance. — Grande et belle personne, élève de Beauvallet, pensionnaire à la Comédie française 1845-52, Sa mort, *Rapport* 1855. Delaunay en parle dans ses *Souvenirs*.

RINGOTTE, Philippe, Charles, Joseph. — La Haye 1853-55, Bruxelles 1856. Sa mort, *Rapport* 1857.

RIOM ou Rion, M^me^ Marie Puche dite. — Arras 1843, Th. du Cirque 1845, Arras, Lyon 1849, Genève 1850, Bâle, Moulins 1855-56, Châlons s. M., Dieppe 1859-60. En 1888, 61 ans, 39 ans de th., 500 fr. de pension.

RIOM, M^me^ Marie, Heloïse, Catherine de Marion. — Odéon 1871-76, En 1898, une dame Othon-Riom a 63 ans, 31 ans de th., 500 fr. de pension.

RIQUER, M^lle^ Marie, *Edile*. — Naquit à Paris le 18 août 1832. Premier prix de solfège au Conservatoire, puis, en 1850, premier accessit d'opéra-comique, elle abandonna les études de chant pour entrer au Gymnase où elle resta six ans. Engagée le 1 mai 1856 à la Comédie française, elle y débuta le 25 de ce mois dans Henriette des *Femmes savantes*. C'était une forte belle personne, fort sympathique, et elle fut parfaitement accueillie. Elle joua dès lors, successivement, les jeunes premières et les coquettes du répertoire. Créations : Marguerite du *Fruit défendu* 1857, M^me^ de Berny des *Doigts de Fée* 1858, Zoé de l'*Africain* 1860, la Vicomtesse d'Isigny des *Effrontés* 1861, Cloé du *Coq de Micylle*. Mais sa meilleure création fut celle de M^me^ Tallien dans le *Lion amoureux*, 1866. Dans le répertoire classique M^lle^ Edile Riquer tint une vaste place, excellant dans la Marquise de Prie de *M^lle^ de Belle Isle*. Ses deux dernières créations furent celles de M^me^ de Loudan dans le *Monde où l'on s'ennuie*, en 1881, et de M^me^ de Nerval dans *Smilis*, en 1884.

Sociétaire depuis le 1^er^ mai 1864, M^lle^ Edile Riquer prit sa retraite le 1^er^ juillet 1884 et fut nommée Officier d'académie en 1885. Pendant la guerre de 1870 elle avait été nommée déléguée à l'ambulance de la Comédie française. Plus tard, elle fut nommée vice-présidente de l'Orphelinat des Arts.

M^lle^ Edile Riquer mourut à Paris à l'âge de 79 ans (*Figaro* 29 avril 1911) ; obsèques le 2 mai à la Madeleine, inhumation au cimetière Montmartre.

Iconographie : Dessin par J. E. Saintin (Salon de 1866).

RIQUIER-Grandel, M^me^ Henriette, Diane. — Le *Rapport* de la Société des artistes de 1909, annonçait la mort de M^me^ Riquier-Grandel laissant trois enfants à son mari non sociétaire. Le *Rapport* de 1910 annonça qu'à la suite du décès du mari, la Société avait adopté les trois orphelins.

RISPAL-Riquier. — Sous ce nom : *Rispal-Riquier*. Sa mort, *Rapport* 1891 ; M^me^ *Rispal-Riquier*. En 1901, 60 ans, 38 ans de th., 500 fr. de pension.

RISSINI, Jean-Baptiste Risse dit. — Metz 1853-55, Constantine 1856-58.

RISSLER, Ulysse Groud dit. — Né à Granville, vers 1848. Cercle Pigalle, Th. du Château d'Eau *Hoche*. Auteur en collaboration de *Contes Patriotiques* et de *Béranger*, pièce en 5 actes, Th. des nations 1883. Décédé à Rosny-sous-Bois vers 1887. Son portrait dans *Pièces en Vogue* (dans un rôle de *Hoche*).

RITA, M^lle^. — Th. Déjazet 1861.

RITT, Jean, Eugène. — Avait commencé par jouer de petits rôles à l'Ambigu. Plus tard à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Paris, il entra dans le commerce, fit fortune et s'associa à l'Ambigu avec de Chilly en 1861. Président de l'Association des artistes dramatiques, président de l'œuvre de la Bouchée de pain, ancien directeur de l'Académie nationale de musique, officier de la Légion d'honneur depuis 1892, tel était Ritt, au moment de sa mort. Du Théâtre Beaumarchais à l'Opéra l'ascension fut rude. Dans ses directions, à l'Ambigu, à l'Opéra comique, à la Porte St-Martin, à l'Opéra, il n'avait laissé que des regrets ; rendu à la vie privée, il n'eut d'autre préoccupation que de soulager les misères humaines. Ritt mourut le 11 mars 1898 en son hôtel, rue de Balzac, 6, à l'âge de 81 ans, et ses obsèques eurent lieu le 14 à St-Philippe du Roule, inhumation au Père Lachaise. Sa veuve, conformément au désir du défunt, légua à la Société des artistes 51.425 fr. pour trois fondations de 500 fr. chacune au nom de son mari. Plus tard, Mme Ritt, qui ne fut jamais de la Société, laissa 25.000 fr. aux artistes. *Rapport* 1909.

RIVA. — Sous ce nom : *Riva*, Augustin, Th. historique, Porte St-Martin 1888. Sa mort, *Rapport* 1894 ; Mlle *Riva*, Germaine, Augustin dite. Décédée le 20 février 1903, 2, avenue Charcot, à Asnières, à 19 ans ; Mme *Riva*, Serin, Marie, Morin. En 1909, 58 ans, 38 ans de th., 500 fr. de pension d'attente.

RIVAL, Mlle Marie, Catherine, Adèle. — Folies dramatiques 1853.

RIVALS, Mme. — Odéon 1845-50.

RIVENEZ, Mme Emma. — Avignon 1863, Toulouse, Marseille, Metz, Rouen 1869-71, Nantes, Montpellier, Perpignan 1875-76.

RIVERY, Mlle Anna Rivière dite. — Reims 1876-78, Bordeaux 1879-82.

RIVET. — Sous ce nom : Mlle *Rivet*, Th. de la Cité 1803 ; Mlle *Rivet*, Alexandrine, Odéon 1845 ; *Rivet*, Londres 1871, Châtelet 1872-74.

RIVIÈRE. — Sous ce nom : Mlle *Rivière*, Lille 1718 ; *Rivière*, comédien du boulevard 1772 ; Mlle *Rivière*, danseuse et mime au Th. des Grands Danseurs du roi 1772 et maîtresse de Nicolet. Elle avait alors 10.000 livres d'appointements. Elle entra chez Audinot en 1782 ; Mlle *Rivière*, Anne, Fleuri de, actrice des Elèves de l'Opéra 1779 ; Mlle *Rivière*, actrice à Marseille où elle figura en 1793 la Déesse de la Raison (Augustin Fabre, *Notice sur les anciennes rues de Marseille*, Marseille 1862, p. 218) ; *Rivière*, acteur du Th. sans prétention ; *Rivière*, Gaité 1803 ; Mlle *Rivière*, Th. des jeunes artistes et actrice du Vaudeville rue de Chartres où elle obtint une vogue très méritée dans les rôles de grandes dames et... d'officiers de cavalerie : « La ravissante demoiselle Rivière » avait-on coutume de dire. « Je ne crois pas que le pinceau de l'Alban, a écrit A. Rochefort dans les *Mémoires d'un Vaudevilliste*, ait jamais tracé une figure plus enchanteresse que la sienne. » Dans le rôle de *Jeanne d'Arc*, elle fit courir tout Paris. Se retira du théâtre vers 1822. — Iconographie : Coll. Martinet : n° 158. Mme Folignac du *Procès du Fandango* ; n° 207. Maria des *Pêcheurs danois* ; n° 261-262. Cendrillon l'ainée dans les *Six Pantoufles* ; n° 272. Amélie dans la *Belle au bois dormant* ; n° 322 et n° 324 *Jeanne d'Arc* ; n° 399. Hélène de *Robert le diable* ; n° 414. Amélie dans les *Deux Ermites* ; n° 423. Mme de Roseval dans la *Soirée anglaise* ; Mlle *Rivière* Adèle, Gaité 1856-57 : Mme *Rivière*, Léopoldine, Ingremi dite, Variétés 1870, Bruxelles 1872-82. V. Ingrémi ; *Rivière*, Etienne Boissac dit. Mort à la suite d'un cruel accident. Mme Judic et Baron organisèrent une collecte en faveur de sa veuve. *Rapport* 1883 ; Mlle *Rivière*, Henriette. Sa mort, *Rapport* 1906.

RIZZA, Mme Danel, femme Petiot dite. — Sa mort, *Rapport* 1904.

ROB, Berthe Lacoste dite. — Bordeaux 1883-86, Pau 1887-93.

ROBERT. — Sous ce nom : V. Kemp ; v. Drouville ; *Robert*, Lassey, Prosper dit, naquit à Château Thierry le 15 août 1818. Jeune premier à Bruxelles en 1839, il fut pensionnaire à la Comédie française de 1840 à 1851. Il en sortit pour se livrer à l'industrie. De retour dans son pays, il fut élu conseiller muncipal, vers la fin de l'Empire, par 237 voix. Pendant la guerre, il rendit de grands services, et fut réélu en 1871 par 790 voix. Membre du Conseil des directeurs de la Caisse d'épargne, membre du Conseil de surveillance de la prison, Robert Lassey eut un jour la nostalgie de Paris, et y revint en 1878. Après avoir créé deux petits rôles dans les *Burgraves*, Robert Lassey put en voir la reprise en 1902. Il avait alors 83 ans 1/2. (Art. le *Survivant des Burgraves* par Ch. Chincholle, *Figaro* 24/2 1902.) ; Mme *Robert*, Olivier, Fol. dram. 1849 ; Mme *Robert*, née Masson, Th. National 1850 ; Mme *Robert*, Eugénie, femme Moirou. Née à Paris le 1 février 1835, Folies dramatiques, Bruxelles, Marseille, Nice, Toulon. Quitta le théâtre pour le café-concert. Grand succès à l'Eldorado et à l'Alcazar comme chanteuse légère. En 1895, 180 fr. de la fondation Castellano. Pensionnaire à Pont aux Dames, Eugénie Robert fut la première qui ouvrit, dans cette maison, la triste liste des décès, *Rapport* 1906 ; *Robert*, Jacques, Angers 1859-61, Ile Maurice 1862-63, Batavia 1864-74 ; *Robert*, Alexis, Bruxelles 1861-62, Rouen 1863, Lille 1864, Montpellier 1866-67, Paris, Bordeaux 1873 ; *Robert*, Charles, Constantine 1866-68 ; Mme *Robert*, Julie Lacroix, Mouhé St-Germain 1873-82. Sa mort, *Rapport* 1883 ; *Robert*, Pierre, Jules. Sa mort, *Rapport* 1889 ; *Robert*, René. Sa mort, *Rapport* 1907.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ROBERTI. — Pierrot dans la pantomime, Foire St-Germain 1742.

ROBILLON. — Directeur à Versailles 1843-49.

ROBIN, Noël. — Acteur applaudi au Th. des Associés 1779, et à celui des grands Danseurs du roi 1787.

ROBINEAU. — Sous ce nom : *Robineau*, François, Ferdinand, âgé de 70 ans en 1851. 186 fr. de pension à Rouen. Sa mort, *Rapport* 1861 ; Mlle *Robineau*-Ferdinand, ainée, Nantes 1843-1847, Rouen 1854-60 ; Mlle *Robineau*-Ferdinand, jeune, Nantes 1843-48, Rouen 1853-54.

ROBINET, Mlle Esther. — Montparnasse 1848.

ROBLIN. — Raisonneur, Rouen 1825-26.

ROCH. — Sous ce nom : *Roch*, Jean, Marseille 1845-56 ; *Roch* Amédée, Variétés 1845-47,

ROCHE. — Sous ce nom : *Roche*, jeune premier, Rouen 1821, Nantes 1826 ; *Roche*, Claude, François, Versailles 1843, Marseille 1845, Versailles 1846-47, Bordeaux 1850 ; *Roche*, Jean-Baptiste, Nantes 1843-62 ; *Roche*, Louis, Léopold, Batignolles 1848, Lisbonne 1853-56 ; Mme *Roche*, Marie, née Donnat, Bordeaux 1849-53 ; *Roche*, Leroy dit, Nancy 1852-55 ; *Roche*, Délass. Com. 1859 ; *Roche* Paul, Th. du Luxembourg, Porte St-Martin, jeune premier Th. du Cirque 1861 ; un artiste du nom de *Roche* décéda vers 1864 ; *Roche*, Jean, Charles, Octave Joseph. En 1900, 63 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1908.

ROCHEFORT. — Sous ce nom : *Rochefort*, Pierre, Michu de, peintre, entrepreneur de spectacles, acteur en province et à la Foire St-Laurent 1705-08, province, Foire St-Germain 1715, rôles d'arlequin, opérateur (charlatan) en province. Mort à Paris en 1730. — Les sœurs *Rochefort*, filles du précédent : l'ainée, amoureuse, la seconde, danseuse, Foire St-Germain 1713 ; Mlle *Rochefort* Julie, Odéon 1875-79.

ROCHEMORE, Jean-Baptiste de. — Comédien du Duc de Savoie 1669-75. Début à la Comédie française le 17 mai 1685. Reçu à part entière le 1 juin, congédié le 15 septembre. Montauban 1687. Vivait encore en 1696. Son fils était comédien à Copenhague en 1694. Rochemore tua à Montauban, en novembre 1688, son camarade Troche (en duel ? probablement).

ROCHETEAU, Alfred. — Turin 1861-63, Avignon 1864, Constantinople 1866, New-York, Versailles, Angers 1871, Arles, Bruxelles 1873-74.

ROCQUEVILLE, Mme Julie Roche dite. — Odéon 1854-55, Lisbonne 1856-58. Sa mort, *Rapport* 1860.

RODENBERG, Mme Eugénie. — Odéon 1855, Paris 1869.

RODEVILLE. — Pensionnaire de la Société à St-Mandé. Sa mort, *Rapport* 1910.

RODIER, Mlle Marie, Victoire, Bigourd. — Th. du Luxembourg 1859.

RODRIGUEZ, Eugène. — Th. Comte 1848-49, Bucarest 1857-58, Gand, Bruxelles, La Haye, Toulon 1864, Reims 1866, Th. Déjazet 1867-71, Tours 1872-73. Régisseur au Palais-Royal 1874-80, St-Pétersbourg 1881. Sa mort, *Rapport* 1883.

ROGÉ, Mme Eugénie, Antoinette née Cougoul, femme Agniau, dite Antoinette. — Décédée à l'âge de 30 ans le 16 mars 1904. Bruxelles 1897-98, Variétés 1899. Officier d'Académie. Obsèques 19 mars, inhumation au Père Lachaise.

ROGER. — Sous ce nom : *Roger*, acteur forain, rôles de pierrot au jeu d'Alexandre Bertrand 1698 ; Mme *Roger*, Marie, Anne, née en 1732, blanchisseuse et actrice à la foire St-Laurent 1757 ; *Roger*, Bordeaux 1843-45 ; Rouen 1846-47. Gaité 1848, Strasbourg 1849 ; *Roger*, Gustave, Hippolyte, le chanteur de l'Opéra-Comique (1843) et de l'Opéra pendant 25 ans, le professeur estimé du Conservatoire, ne nous appartient ici qu'à titre accessoire. Un accident de chasse lui ayant coûté la perte d'un bras, Roger eut la singulière idée de vouloir se faire comédien. Il débuta à la Porte-St-Martin dans *Cadio* (1868) où il ne réussit que médiocrement. Il était, par sa mère, le petit-fils de l'acteur Corsse. Le sympathique Roger, comme on l'appelait, un des plus beaux chanteurs du XIXe siècle, ne laissa que des regrets quand il disparut (*Rapport* 1880) ; *Roger*, Edme Roget dit, Vaudeville 1846-67. En 1868, 59 ans, 35 ans de th., 200 fr. de pension ; *Roger*, Alfred, Odéon 1846-48, th. Historique 1849-50, Odéon 1853, Gymnase 1854-55, St-Pétersbourg 1856-1871, th. Cluny 1872-75. Directeur du Vaudeville et membre du Comité de la Société des artistes. Sa mort, *Rapport* 1880. Raymond Deslandes vanta sur la tombe du défunt son extrême aménité, et Dumaine les qualités de l'homme et de l'administrateur ; Mme *Roger*, Louise, Désirée, Strasbourg 1849, th. Historique 1850, Lille 1853-54, Grenoble, Toulouse, Besançon, Madrid 1859-60, Paris, Troyes 1862 ; *Roger*, Alexis, Marseille 1850 ; *Roger*, Victor, Joseph, th. Historique 1850, Lille 1853-54, Grenoble, Paris, Barcelone, Nantes 1858, Madrid 1859-60, Turin 1862, Nantes, Marseille, Paris, Bordeaux 1867-68. Sa mort, *Rapport* 1870.

ROGER Solié, Mme Fanny née Solié, femme Roger. — Etait originaire de Marseille. Delhasse fixe la date de sa naissance au 14 octobre 1820. Petite-fille du chanteur et compositeur Solié, fille de modestes comédiens de province,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mlle Solié débuta à Marseille dans l'emploi d'ingénue. Bruxelles, Vienne (Autriche); recommandée à Samson, celui-ci la fait débuter à la Comédie dans l'*Ecole des femmes*. Pensionnaire, 1845-48. Créations : l'*Aventurière*, la *Chasse aux fripons*, un *Coup de lansquenet*. Passe à l'Odéon : *Jacques Martin*, *Rachel;* épouse son camarade Roger et prend le nom de Mme Roger-Solié, 1849. *Sans le vouloir*, le *Guérilla*, la *Famille*, le *Bourgeois des métiers*, les *Péchés de jeunesse*, les *Ennemis de la maison*, la *Fin de la Comédie*. En 1851 : le *Testament d'un garçon*, *Don Gaspar*, le *Mendiant*, les *Familles*, les *Marionnettes du docteur*. En 1852 : les *Filles sans dot*, les *Quatre coins*, le *Feuilleton d'Aristophane*. Entre temps, Mme Roger-Solié avait joué à la Gaîté la *Sonnette du diable* et les *Belles de nuit*. On répétait à l'Odéon l'*Honneur et l'argent* (début de l'année 1853) lorsque Mme Roger-Solié fut brûlée grièvement dans un bal, et de ce fait tenue éloignée de la scène pendant plusieurs mois. On la revit ensuite à Marseille, Lyon et à la Porte-St-Martin dans le rôle de Nadège de *Schamyl*. En 1859, elle était à St-Pétersbourg. Artiste de la bonne école, bel organe, geste sobre, charme et grâce. Sa mère, Mme Solié, retirée à Moulins, avait 64 ans en 1848, et recevait une pension de 180 fr. de la Société des artistes.

Biographie : *Galerie Lorsay*, notice par Eug. Moreau.

Iconographie : *Galerie Lorsay*, dans *Schamyl*, en pied, dess. par Lorsay, lith. A. Collette.

ROGER, Charles, Edouard. — Frère d'Alfred Roger (v. plus haut), Odéon. Pensionnaire à la Comédie 1873-1900. Modeste et utile. Seconds comiques et grimes. Décédé le 22 avril 1900 à Bures (Seine-et-Oise), à 65 ans.

ROGUIER. — Caen 1843-47.

ROGUIN, Mme Rosa. — Rouen 1843-47.

ROGY. — Nouveautés 1827.

ROHAN, Mme Maria Le Pringard. — Florence 1870, Le Caire, Reims 1874-77, Paris. En 1903, 58 ans, 20 ans de th., 300 fr. de pension.

ROHDÉ. — Batignolles, Gaîté, Châtelet, Ambigu 1888.

ROHDÉ, Georges Mandar. — Sa mort, *Rapport* 1891.

ROLAND. — Sous ce nom : Mlle *Roland*, th. Patriotique 1792; *Roland*, père, Hippolyte, François, troisième rôle, Bordeaux 1817-18, 2400 fr. d'appointements. Premier rôle et financier, Lyon 1825-27, Marseille 1845-49, La Haye 1850, Bruxelles 1853, Variétés 1854, Turin 1855, Paris 1856, St-Etienne 1857, Lille 1858-59, Le Hâvre, Rouen 1862, Lille 1863-64. En 1864, 72 ans, 54 ans de th., 300 fr. de pension; Mme *Roland*, Maria née Arnaud, Marseille 1845-48, Bruxelles 1849, La Haye 1850, Bruxelles 1853, Londres 1854, Turin 1855, Paris 1856, St-Etienne 1857, Lille 1858-59, Le Hâvre 1860; *Roland*, fils, Hippolyte, François, Bruxelles 1853, Londres 1854, Turin 1855, Variétés 1856-1863, Folies-Marigny 1864-65, deuxième et troisième comique; Mlle *Roland*, Louise, dite aussi Dupuis. Sa sœur aînée ayant épousé l'artiste Emile Juteau (v. ce nom), Mlle Roland les suivit pendant longtemps, en Egypte 1871-74, à St-Pétersbourg 1875. Artiste intelligente, elle fut engagée à l'Eldorado, puis épousa le compositeur Chassaigne. Mme Chassaigne habitait St-Pétersbourg en 1910.

ROLANDEAU, Mlle. — Th. Feydeau, début 1792.

ROLLA, Mlle, ou Rolland. — Vaudeville 1868.

ROLLAND. — Sous ce nom : *Rolland*, Prendergast dit Tony, comique, Bordeaux 1848-52, Rouen, Toulouse 1856, Bruxelles, Montpellier 1863-64, Nantes, Liége 1866-67, Nice 1868, Bruxelles 1869-71. Sa mort en cette ville, *Rapport* 1873. Une vente et tombola avaient été organisées en sa faveur à l'Alhambra de Bruxelles; l'hospice St-Jean avait réduit le prix de sa pension quotidienne; ses camarades lui firent des obsèques fort convenables; Mlle *Rolland*, charmante jeune fille qui débuta dans le *Père* au Vaudeville, 1888.

ROLLE. — Jeune premier très remarqué à Lyon, 1872-73.

ROLLIN, Pierre. — Lyon 1849-54. Sa mort, *Rapport* 1855.

ROMAGNESI, Jean, Antoine. — Fut acteur forain avant de devenir célèbre à la Comédie italienne. Il parut d'abord en province, vint ensuite à Paris, entra en 1712 au Jeu d'Octave, et fit même représenter en 1713 une pièce de lui à la Foire St-Germain : *Arlequin au Sabbat*. De 1716 à 1718, il retourne en province, puis débute sans succès à la Comédie-Française. Ce ne fut qu'en 1725 qu'il se présenta enfin à la Comédie-Italienne où il fut admis et très applaudi. Il mourut le 13 mai 1742. Ce comédien célèbre appartient donc à la série des comédiens *italiens* plutôt que français.

ROMAIN, Edouard. — Versailles 1826, Vannes 1831.

ROMAINVILLE. — Sous ce nom : *Romainville* qui débuta à la Comédie-Française en 1756 et 1761. Est-ce le même devenu premier comédien du th. Français du roi de Saxe? *Romainville*, Nantes 1793; *Romainville*, Gymnase 1843, Rouen 1845-54, Odéon 1863-68. Sa mort, *Rapport* 1878.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ROMAND, Casimir Proust dit. — Jeune premier aux Variétés, 1845-48, avait, dit-on, passé par la Comédie-Française. Vaudeville 1866. Romand eut ceci de particulier qu'il devint « le monsieur de compagnie » de Déjazet, faisant les honneurs chez elle, servant le potage, découpant les rôtis. Alph. Lemonnier a raconté dans ses *Petits mystères de la vie théâtrale*, p. 162, comment Romand, se trouvant un jour sans engagement à Bordeaux, Déjazet alla jouer à son bénéfice à l'Alcazar de la Bastide, et lui remit 2500 fr. sans rien vouloir pour elle-même.

ROMANVILLE. — Sous ce nom : M^me^ *Romanville*, Caroline, Nouveau, Nantes 1855 et années suivantes. En 1886, 62 ans, 37 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1899; en 1870, le *Rapport* signale la mort d'un artiste du nom de *Romanville*; M^me^ *Romanville*-Lambert, dite souvent Romainville, en 1893, 60 ans, 31 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1901.

ROMEU. — Sous ce nom : *Romeu*, Jean, Pierre. En 1896, 71 ans, 39 de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1909; M^me^ *Romeu*, Françoise. En 1896, 65 ans, 41 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1902.

ROMY, Jean. — Liége 1845.

RONCAS, M^me^ Clara. — Charleville 1845.

RONDEAU, Amant, Désiré. — Lisbonne 1857-1858, Paris. En 1890, 62 ans, 30 de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1902.

RONDEL, M. et M^me^. — Banlieue 1825.

RONGÉ, Jean, Baptiste. — Fils de Gardel-Hervé. Se tua dans un accès de neurasthénie à Marseille. *Rapport* 1909.

RONJAT, M^me^, née Chevalier, dite aussi *Montemart*. — Femme puis V^ve^ Eugène Leroux. Montereau 1850, Langres, Paris, Auxerre 1864-1867, Le Hâvre 1878 et années suivantes. Sa mort, *Rapport* 1881.

RONSY. — Palais-Royal 1863.

RONY. — Vaudeville 1792-93.

ROOLF, Joseph. — Ambigu 1881-82.

ROQUE, Amédée. — Variétés 1849. En 1886, 68 ans, 47 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1902.

ROQUEFEUILLE, M. et M^me^. — Cassel 1777-86. Le mari financier, la femme dans les chœurs.

ROQUES, M^me^ Alix, Marie, Jeanne. — Gaîté 1874-75, St-Pétersbourg 1876, Gaîté 1877-81.

ROQUEVILLE, M^lle^. — Lille 1760.

ROSA-Bell, M^me^ Célina Lapommeraye. — Londres 1874-84.

ROSALÈS, M^me^. — Débuta à Milan dans la troupe de M^lle^ Raucourt, le 23 septembre 1809. Figure agréable, mais trop marquée pour l'emploi d'ingénue.

ROSALIDE, M^lle^. — On la disait sœur naturelle de Dhannetaire (v. ce nom). Elle fut en tout cas son élève. Bruxelles 1762. Le 9 janvier 1763, elle fait un voyage à Paris avec Dhannetaire pour aller entendre M^lle^ Clairon dans le rôle de *Zelmire* qu'elle devait jouer. En 1766, elle tenait les premiers rôles à Bruxelles, et dansait aussi. On trouvera dans Faber (t. I, p. 257 et suivantes) de curieux détails sur les exploits amoureux de M^lle^ Rosalide, sur sa fille Victoire, sur leurs statues et enfin (p. 298) sur son mariage.

ROSALIE, M^lles^. — Sous ce nom : M^lle^ *Rosalie*, Marguerite Blandin, née vers 1732. Maîtresse couturière et actrice à la Foire St-Laurent 1757; M^lle^ *Rosalie*, début à la Comédie-Française 1759 et 1761; M^lles^ *Rosalie*, comédiennes au boulevard 1772 et 1777; M^lle^ *Rosalie* Feuillet, Grands danseurs du roi 1780-83, dont l'auteur du *Chroniqueur désœuvré* nous a laissé un assez vilain portrait; M^lle^ *Rosalie*, Vaudeville 1792-93; M^lle^ *Rosalie*, Gymnase 1824-26; M^lle^ *Rosalie*, mère d'Alph. Lemonnier (v. ce nom). « Ma mère, qui était une des plus jolies femmes de Paris, a-t-il écrit, jouait les jeunes premières dans les vaudevilles qui précédaient les pantomimes de Champfleury ou de Deburau. » (*Petits mystères de la vie théâtrale*, p. 6.)

ROSAMBEAU, Louis Minet de. — Né en 1773, fut le type le plus complet du bohème théâtral. Il passa par tous les théâtres, et joua tous les emplois, il ne fut mauvais dans aucun et ne se fixa nulle part. Gros et gras, organe ampoulé, de la chaleur, mais peu de tenue. On le vit à la Gaîté, aux Variétés étrangères, à Feydeau, au th. Louvois, à Lyon, à Lille. En 1806, il se présenta même à la Comédie-Française et ne fut pas reçu. En 1824, il reparut à Paris pour... chanter à l'Odéon le rôle de Bartholo dans l'opéra du *Barbier* (19 mai). On relève sa présence à Lyon en 1824 et Anvers en 1825, comme basse-taille; à Lille en 1826, comme financier. En 1841, il a 68 ans, il trouve le moyen de se faire engager à l'Odéon. Le 23 novembre, il crée un rôle dans *Claire Champrosé*. Puis viennent : *Cédric le norvégien* (26 février 1842), les *Ressources de Quinola* (19 mars), l'*Audience secrète*, rôle de Dangeau (16 avril). Rosambeau mourut à Paris le 15 octobre 1843. Pendant longtemps le nom de Rosambeau défraya la chronique. Que d'aventures burlesques ne lui a-t-on pas prêtées !

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Nous trouvons au catalogue Noël Charavay, nº 64504, un lot d'autographes de Rosambeau. C'est d'abord une lettre au ministre de l'intérieur (collection Sapin). Le malheureux artiste se plaint de ne pouvoir obtenir un emploi au Théâtre-Français, *quel qu'il fût*. Ses succès au théâtre de l'Odéon ne peuvent lui suffire pour élever ses six enfants. Cette supplique était accompagnée de sept autres lettres.

Biographie : *Quatre célébrités*, par Dubarry, Paris 1874, in-12, portrait.

Bibliographie : Hostein, *Historiettes et souvenirs*.

Iconographie : Collection Martinet : 125. Rôle de Don Alonso de Sotomayor dans les *Amours de Bayard*, — 129. Rôle de Beausol dans l'*Espiègle et le dormeur*.



Louis ROSAMBEAU
rôle de Beausol dans l'*Espiègle et le Dormeur*

ROSAMBEAU. — Sous ce nom : il s'agit apparemment des enfants du précédent : *Rosambeau*, Charles, Louis, Auguste, Nîmes 1862, Montpellier 1863-64, Bordeaux 1865-1867, Paris-Montpellier 1873-76, Paris, sa mort, *Rapport* 1893 ; *Rosambeau*, Eugène, le plus connu des trois fils, Porte-St-Martin 1864, Ambigu 1867-1880, Gaîté 1883 et années suivantes. Nous avons rencontré Rosambeau faisant partie d'une tournée Silvain en Italie en 1899. L'homme était las, désillusionné ; il mourut à Paris le 4 mai 1901. Obsèques le 7 à St-François-Xavier, inhumation aux Batignolles. Sa vie n'avait pas été des plus heureuses ; *Rosambeau*, Félix, Rio 1869-72, Ile Bourbon 1873-75, Nantes 1878, sa mort, *Rapport* 1879.

ROSAMOND, Mme Césarine, Joséphine, Rose Tournès dite. — Née à St-Ambroix (Gard) le 11 mai 1860, dame Gustave Coulon. Pensionnaire à la Comédie en 1880, Delaunay en parle dans ses *Souvenirs*.

ROSANNE, Mme. — Ingénue, Turin 1808.

ROSE. — Sous ce nom : *Rose*, Gand 1825 ; *Rose*, Jean, Joseph, Besançon 1845-47, Nancy 1853, Grenoble 1854, Montpellier 1855-1860, Dijon 1861-74. En 1862, 67 ans, 41 ans de théâtre, 300 francs de pension ; Mme *Rose*, St-Victor, Louise, née Maire, Lille 1849, Nancy 1853, Grenoble 1854, Montpellier 1855, Nîmes 1856-59, Dijon 1860-83. En 1866, 62 ans, 200 fr. de pension. Sa mort à Dijon, *Rapport* 1884 ; Mlle *Rose*, Gabrielle, Saint-Pétersbourg 1875 ; Mlle *Rose*, Théâtre Montparnasse 1886, Voir Mme Rose Dupuis, Rose Thé.

ROSEAU, Mme. — Châtelet 1865.

ROSÉLIS, Barthélemy, Gourlin, sieur de. — Né à Paris vers 1648, Rouen 1686-87, début à la Comédie-Française le 30 mars 1688. Reçu même année. Remplaça Lathuilerie dans les rôles de rois et de paysans. Il joua d'original Mitrane de *Tiridate* 1691, et le capitaine du *Muet*. La mort subite de Champmeslé à laquelle il assista le frappa à tel point qu'il résolut de se retirer du théâtre, 25 novembre 1701. Il joua quelquefois chez la duchesse du Maine à Clagny, notamment en février 1706. Il mourut près de Fontainebleau le 10 décembre 1718.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

ROSELY, Antoine, François Raisouche Montet dit de. — Né à Paris en 1722 d'une bonne famille. Orphelin de bonne heure, ruiné par les dilapidations de son tuteur, Rosely débuta à la Comédie le 24 octobre 1742, par le rôle d'Andronic et fut reçu à demi-part le 26 décembre suivant. Mlle Clairon, Marmontel parlent de Rosely, vantent son esprit et ses talents — quoiqu'il ne fût ni beau, ni bien fait. En revanche, beaucoup d'expression et d'âme. Voltaire lui confia le rôle de Cimber dans la *Mort de César*, et celui de Pilade dans *Oreste*. Le rôle de Télémaque dans *Pénelope* (reprise en 1745) lui fit grand honneur, mais il fut la cause indirecte de sa mort. La reine Marie Leczinska ayant désiré voir Rosely dans ce rôle, son camarade Ribou — spadassin bien connu — lui chercha querelle pour le forcer à se battre. Malgré des tentatives de conciliation, de la part des autres comédiens, le duel eut lieu près de St-Sulpice (v. Ribou) et Rosely frappé de deux blessures mortelles succomba le 22 décembre 1750 en refusant d'accuser son meurtrier qui prit la fuite.

Biographie : Lemazurier, *Gal. historiq.*, t. I.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ROSEMBERT. — Sous ce nom : *Rosembert*, début à la Comédie 1756 ; Mme *Rosembert*, Gavard, Marie, Françoise, 24 ans, à Angers 1794.

ROSEMOND. — Doublure, Lille 1787.

ROSET, Jules, — Lyon 1845-62.

ROSETTE, Mlle. — Actrice foraine, Foire St-Germain 1716. Grand succès, terminé par un enlèvement, V. Mme Tobi.

ROSEVAL et Mlle. — Palais Variétés 1793.

ROSIER. — Sous ce nom : *Rosier*, Faassen, La Haye 1831 ; *Rosier*, artiste paralysé en 1852, reçoit 186 fr. de pension de la Société des artistes ; *Rosier*, jeune acteur de la Gaîté enterré en 1853 aux frais du Comité, qui secourut sa mère. L'empereur envoya 50 fr. *Rosier*, Firmin, Châtelet 1863-69 ; Mme *Rosier*, Marguerite. Rougié dite, Montparnasse 1864-1866.

ROSIMOND, Claude La Roze, sieur de. — Né vers 1640, comédien de campagne, Théâtre du Marais 1668, Théâtre Guénégaud, début 3 mai 1673, rôle d'Argan du *Malade imaginaire*. Conservé à la réunion de 1680, Rosimond mourut presque subitement à Paris le 31 octobre 1686. Il fut inhumé à St-Sulpice dans le cimetière des morts-nés le 1er novembre, à 9 h. du soir. Instruit et spirituel, Rosimond composa sept pièces de théâtre qui furent représentées, et dont Lemazurier a donné la liste. Mais dans un article du *Moliériste* intitulé la *Fameuse comédienne* et la *Vie des saints*, M. G. Monval, a péremptoirement démontré que Rosimond ne fut jamais l'auteur de la *Vie des Saints*, qu'on lui attribue sous le nom de Jean-Baptiste Dumesnil. Amateur éclairé, Rosimond avait formé la plus belle collection de pièces de théâtre imprimées qui existât à Paris de son temps. M. Emile Campardon a publié dans les *Comédiens du roi de la Troupe française* le document par lequel Rosimond et sa femme Jeanne Capois se font une donation mutuelle de leurs biens, à la charge au survivant de faire enterrer l'autre *honnêtement*. On a vu plus haut que le clergé n'avait pas pardonné au comédien d'être mort presque subitement sans les secours de la religion !

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — Notice dans les *Contemporains de Molière*.

ROSIMOND. — Nom d'un débutant à la Comédie 1754.

ROSINE, Mme. — Théâtre de l'ancien Opéra (Porte-Saint-Martin) 1803. Un peu surannée. Voix fraîche. Jeu fin et facile.

ROSNY, Mme. — Début au Th.-Français 1813.

ROSSET. — Sous ce nom : M. et Mme Rosset, premiers rôles, Seine-Inférieure 1826 ; Mlle *Rosset*, Jenny, Lyon 1849 ; Mlle *Rosset*, Adrienne, Odéon 1850.

ROSSIGNOL, Auguste. — Montparnasse 1843.

ROSSNER, Mlle Berthe, Mathilde. — Charleville 1875-78.

ROSTE, Mlle. — Actrice du Th. du Marais, jouissant d'une certaine autorité. (*Lettre de Racine à l'abbé Le Vasseur*, 5 sept. 1660.)

ROSZET, Pierre. — Dentiste, acteur, entrepreneur de spectacles forains, 1746-49.

ROTHMANN, Mme Cécile Biard. — En 1909, 70 ans, 52 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

ROUAUX, Mme Félicie. — Nancy 1849.

ROUBAUD. — Sous ce nom : Mme veuve *Roubaud*, Agathe, née Vasselet, Alger 1853-69 ; Mme veuve *Roubaud*, Bertrand, née Repos, Perpignan 1881, Dijon 1882, Brest 1883-84 ; *Roubaud*, Joseph. En 1886, 65 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1901.

ROUBAULT, Mlle de Vermilly. — Variétés, Palais-Royal 1788. — Peut-être la même : Mlle *Roubeau*, Th. Richelieu 1792.

ROUBIÈRE. — Sous ce nom : *Roubière*, Pierre, Nicolas, jeune premier, Bordeaux 1825, Bruxelles 1853-72, Paris 1873-75 ; Mme *Roubière*, Marie, Anne, née Rouhette, Bruxelles 1853-72, Paris 1873.

ROUCAS, Mlle Clara. — Charleville 1846-47.

ROUCHES, Mlle Marguerite, Marie, Jonqua. — Milan 1873-74, Turin 1875-77, Bucarest 1878, Batavia 1879-83, Rouen 1885-86, Santiago 1887, Lyon 1888, Paris 1889 et années suivantes. En 1903, 63 ans, 31 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1906.

ROUDAULT. — Artiste dont la mort fut annoncée en 1862.

ROUDIL, Jacques. — Bruxelles 1864-66, Toulouse 1867, Marseille 1868-72, Bruxelles 1873-1876.

ROUÈDE. — Rouen 1846-48 ; Mme *Rouède*, née Salck, Limoges 1850.

ROUFF, Auguste. — Belleville 1845, Charleville 1846-47, Belleville, Laval, Le Mans 1857-1858, Rennes 1859, Angers 1860, Bruxelles 1861-62, Clermont, Alençon, Châtelet 1869.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

ROUFFE Louis, Auguste, César, né à Marseille en 1849, était plongé dans l'étude du courtage et de la tenue des livres lorsque son beau-frère, Pradœtsch, qui laissa en cette ville la réputation d'un bon mime, l'engagea à faire du théâtre. Tout d'abord il essaya de la comédie, mais il y renonça bientôt pour se consacrer exclusivement à la pantomime où il ne tarda pas à se créer une place remarquable comme « Pierrot. » C'est sur les plus petites scènes que Rouffe débuta tout d'abord, au Château des fleurs de Marseille, à Arles, au Casino de Toulon, au café Vivaux de Marseille. C'est dans ce dernier établissement que le directeur de l'Alcazar alla chercher Rouffe en 1872. Elève de Charles Deburau fils, Rouffe animé d'une magnifique ardeur pour son art, eut ce mérite très grand de maintenir la *pantomime française* dans les pures et saines traditions de ses illustres devanciers Deburau père et fils, et Paul Legrand, et cela à un moment où la foule semblait vouloir se laisser séduire par un genre absolument bâtard et grossier.



ROUFFE

Pendant quelques saisons d'été, Rouffe poussa des excursions à Béziers, Toulon, Nice, Bordeaux, mais il eut le malheur d'être toujours inconnu du public parisien, ce qui faisait dire à Sarcey et à Banville que la pantomime française était morte faute d'un pierrot de talent, alors que ce « Pierrot » avait ressuscité la pantomime à Marseille.

De l'Alcazar de cette ville, Rouffe passa au Palais de Cristal. Ses créations y furent nombreuses, entre autres : le *Pêcheur de St-Jean*, *Pierrot tartufe*, la *Cigareuse*, le *Maître d'armes*, le *Chevalier Sforzi*, la *Fille du Montagnard*, l'*Outrage*, *Roberto le saltimbanque*, l'*Auberge de la bonne vieille*, les *Dernières cartouches*, etc. On lui doit également plusieurs pantomimes représentées avec succès.

Atteint de phtisie, Rouffe se traîna misérablement pendant deux ans, et mourut le 21 décembre 1885 à l'âge de 36 ans, dans une petite chambre de la rue Curiol, 34, à Marseille, entouré de ses amis et de ses admirateurs. Ses obsèques furent célébrées le mardi 22, et un tombeau lui fut élevé au cimetière St-Pierre, au moyen d'une souscription organisée par le journal « *Le Bavard* ».

L'inauguration de ce monument eut lieu le 22 décembre 1886, et M. Horace Bertin, auteur de nombreuses pantomimes, prononça en cette occasion un remarquable discours en l'honneur de son interprète regretté.

Les renseignements ci-dessus nous ont été fournis par l'érudit et aimable M. Aug. Rondel de Marseille, pour qui l'*Histoire du théâtre* en général, et du théâtre à Marseille en particulier, n'a plus de secrets.

ROUGÉ, Jean, Baptiste. — En 1900, 60 ans, 37 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

ROUGEMONT. — Sous ce nom : *Rougemont*, Gaîté 1843, Théâtre du Cirque 1861 ; Mme *Rougemont*, Flore, Versailles 1843-47.

ROUGET. — Sous ce nom : Mme *Rouget*, Marguerite, Châtelet 1864, Théâtre Déjazet 1866-67, Paris 1868-69 ; *Rouget*, Adrien, en 1865, 60 ans, 42 ans de théâtre, 300 francs de pension.

ROUILLIER. — Sous ce nom : *Rouillier*, Gustave, Montparnasse 1864-67 ; Mme *Rouillier*, née Lassalle, Strasbourg 1846-48.

ROULAND. — Artiste dont la mort est annoncée en 1892.

ROULLE, M. et Mme. — Lyon 1843, Toulouse 1845-48.

ROUQUET, Emile, Victor. — Bruxelles 1854-1864.

ROUSSE, Mlle Malvina. — Alger 1861-63.

ROUSSEAU, Claude, Marc. — Etait arlequin chez un entrepreneur de spectacles du boulevard du Temple, nommé Morel, en 1773. Gros, court, d'une physionomie ouverte et spirituelle, inspirant la gaîté, d'un comique au gros sel, mais très amusant, le « père Rousseau » comme on l'appelait, fit tous les métiers : « aboyeur » au spectacle d'ombres chinoises de Germont (boulevard du Temple), pitre avec un marchand de vulnéraire suisse, paradiste chez la Malaga. En 1796, il était le « doyen des pitres » de Paris. Fleury, les deux Baptiste, Monvel ne dédaignaient pas d'aller l'entendre. En 1805, le « père Rousseau » était trop vieux pour exercer encore son métier ; on le vit vendre des petits gâteaux sous un porche du faubourg du Temple, puis il alla finir ses jours dans un hospice. « C'était la gaîté du peuple dans tout son débraillé... a dit Brazier. Il jouait ses chansons comme Deburau ses pantomimes ; car mon paillasse était aussi un grand acteur ».

ROUSSEAU, Louis. — Né vers 1763. Acteur du théâtre appelé le *Rendez-vous des Champs Elysées* 1790.

ROUSSEAU, Mlle Manette. — Ambigu 1772. Elle avait alors 13 ans ½.

ROUSSEAU. — Sous ce nom : *Rousseau*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Cassel 1783-84 ; *Rousseau*, comédien consommé, Théâtre de l'ancien Opéra (Porte-Saint-Martin) 1803 ; *Rousseau*, Lyon 1843-47 ; *Rousseau*, Pierre, Jean Goussot dit, St-Germain 1854-67 ; *Rousseau*, Louis, Désiré, Anvers 1857, Gand, Mons, Rennes 1860-61, Rouen, Chambéry 1866-77. En 1864, 61 ans, 42 ans de théâtre, 300 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1878 ; *Rousseau*, Etienne, Henry, Montparnasse 1862-64 ; *Rousseau*, Julien, New-York 1866-69 ; Mme *Rousseau*, Lucie. En 1887, 71 ans, 36 ans de théâtre, 500 fr. de pension ; Mme *Rousseau*, Léontine. En 1888, 60 ans, 47 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

ROUSSEAUX, Eugène, Rémy. — Acteur, puis secrétaire au Vaudeville 1849-54. Variétés 1856-62, Gaîté 1866, régisseur, Variétés 1867-1874. Sa mort, *Rapport* 1875. Avait épousé Mlle Eugénie Saint-Marc (v. ce nom).

ROUSSEIL, Mlle Marie, Suzanne, *Rosélia*. — Née à Niort le 19 juillet 1840 (Arch. du Conservatoire) a écrit un roman autobiographique, la *Fille du proscrit*, dans lequel elle a raconté ses premières années. Son père, proscrit de 1852, laissa sa femme seule avec quatre enfants ; Rosélia, d'abord placée dans un atelier de couture, se mit à vendre des fleurs. Elle souffrit alors du froid et de la faim, passa par les plus dures épreuves ; faisant elle-même son éducation.



Mlle ROUSSEIL, cliché Carjat

En 1859, elle est au Conservatoire : deuxième accessit de tragédie en 1859, deuxième prix de tragédie et premier accessit de comédie en 1860 ; premier prix de tragédie (en concurrence avec Sarah Bernhardt 2e prix) et deuxième prix de comédie en 1861. Odéon 1861 à 1863. Engagée sans suite à la Comédie 1863, Vaudeville, Porte-St-Martin, Ambigu.

A l'Odéon : l'*Institutrice*, les *Vacances du Docteur*, la *Dernière Idole* (4 février 1862). Cette pièce était la première au théâtre d'Alphonse Daudet et de Quatrelles. Elle eut un succès considérable. Ses appointements de 150 fr. furent portés du coup à 500 fr. par mois.

Au Vaudeville : Le *Doyen de St-Patrick*.

A la Porte-St-Martin : Les *Flibustiers de la Sonora*, *Cadio*, reprise de la *Dernière Idole*, Mme *de Chamblay*. C'est à propos de cette création (31 octobre 1868) qu'Alexandre Dumas écrivait : « J'aurais voulu trouver au commencement de ma carrière une femme avec toutes les aptitudes dont le ciel a doué Mlle Rousseil ». En août 1869, elle reprit à la Porte-St-Martin le rôle de Dolorès dans *Patrie*.

Dans une lettre adressée au *Figaro* (4 septembre 1907), Mlle Rousseil prend soin de nous apprendre ce qu'elle a fait pendant la guerre. Ambulancière au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, elle allait avec Mme Paul Deshayes quêter aux remparts pour son ambulance, et déclamer le soir des vers patriotiques. Jules Barbier avait écrit pour elle un poème : *Strasbourg !*

A l'Ambigu : l'*Article 47*, plus de cent fois. Le 6 juillet 1872, Mlle Rousseil débuta à la Comédie-Française par le rôle d'Hermione dans *Andromaque*, en même temps que Mounet-Sully. La tête, par le modèle du front, le nez busqué, la bouche serrée, fit songer à Rachel. En octobre de la même année, elle jouait avec succès Chimène du *Cid*, qui fut son meilleur rôle classique. Elle y inspira — disait-elle — Massenet pour sa partition du *Cid*.

Assez fantasque, l'artiste quitta tout à coup la Comédie pour aller en Egypte. Elle en revint pour jouer l'*Idole* aux Menus Plaisirs. Aug. Vitu la compare alors à Mme Dorval ; Paul Foucher croit avoir vu Rachel et Dorval ; Ed. Fournier la qualifie « d'admirable ». Paul de St-Victor, Théodore de Banville font chorus. La femme est grande, les traits un peu gros sont vigoureusement dessinés, le front un peu bas ; les yeux lancent des éclairs fulgurants de passion ; sa voix et sa personne respirent la force ; la grâce noble seule est absente, et les nuances fines et variées lui échappent. Mme Rousseil est, avant tout, un tempérament de drame.

Théâtre historique : les *Muscadins* 1875.

Vaudeville : Mme *Caverlet* 1876.

Odéon ; *Déidamia*, rôle d'Achille 1876.

En mars 1879, voulant créer le rôle d'une vierge chrétienne, elle entra dans la cage des lions chez Bidel, au bras du dompteur « n'ayant eu peur, a-t-elle dit, que lorsque les lions étaient derrière elle, et non devant ». Dans cette cage, elle déclama *Melpomène*. Mlle Rousseil ne créa pas le rôle de la vierge,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

mais celui d'Hildega dans les *Noces d'Attila*, Odéon 1880.

Théâtre des Nations : *Marie Stuart* 1882.

En 1887, elle étudie la théologie avec le Père Hippolyte, assomptionniste, et s'apprête à devenir carmélite. Son nom disparaît de l'*Annuaire des Artistes* en 1898 ; elle joue pour la dernière fois, à son bénéfice, le rôle de Chimène au Théâtre de la Gaîté.

Le 9 février 1884, M. Jules Claretie avait écrit sur elle un article dans le *Figaro*, la traitant de *déséquilibrée*. D'où une certaine rancune contre l'administrateur de la Comédie. D'ailleurs, Mlle Rousseil prit soin d'annoter cet article dans une petite brochure aujourd'hui introuvable.

On doit à la plume de Mlle Rousseil diverses œuvres, notamment : *Dieu et Patrie*, en vers ; *Sphinx des Pyramides*, vers *(Gil-Blas*, décembre 1881).

Le Pilote, février 1893 — vers relatifs à l'affaire du Panama, accompagnés de deux lettres de remerciements de la comtesse de Lesseps, et de son beau-fils, Ch. de Lesseps. Cette dernière lettre datée de la Conciergerie.

Appel aux chrétiens, vers, 1903, avec deux lettres élogieuses de M. Jules Claretie et de Mistral.

Naissance de Jeanne d'Arc, vers, 1904.

La Fille d'un proscrit, sorte d'autobiographie.

Elza, drame en un acte, en vers.

Mademoiselle Job.

Au moment où nous écrivons ces lignes (1911), ses amis mêmes ignorent sa résidence. En 1904, elle habitait dans une pension de famille, 107, boulevard Saint-Michel. On y a oublié son nom. Il ne serait pas impossible qu'elle fût dans un couvent.

Volontairement ou non, Mlle Rousseil a rompu une carrière qui s'annonçait comme fort belle, et renoncé à la scène en pleine vigueur, en plein talent. Le sphinx qu'elle avait pris comme emblème sur son papier à lettre n'est-il pas un peu son image ?

Une partie des renseignements ci-dessus nous ont été obligeamment fournis par M. Quatrelles l'Epine, fils de l'auteur de la *Dernière Idole*.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 9, notice par F. Jahyer. — Rousseil : *La Fille d'un proscrit*.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, photo, cliché Carjat. Gravure sur bois, en buste, d'ap. H. E. C. Langlois, grav. par Michelet. — Une caricature dans l'*Avant-Scène*, n° 2, par l'Ami Fritz. — Peinture : dans *Marie Stuart*, par Mlle J. Houssay (Salon de 1883). — Sculpture : dans *Phèdre*, buste plâtre par L.-A. Hiolin (Salon de 1881).

ROUSSEIL, Georges, François Nodier dit. — Montparnasse 1882-84.

ROUSSEL. — Sous ce nom : *Roussel*, Théâtre des Elèves dramatiques, Théâtre Mareux, Théâtre des jeunes élèves 1803, jeu agréable ; *Roussel*, peut-être le même que le précédent, Théâtre des Jeunes Artistes, où il excellait dans le rôle de Soliman des *Trois Sultanes*, Théâtre Louvois, Gymnase 1822-23 ; *Roussel*, Pierre S. J. né en 1788 à Paris, débuta à la Comédie-Française le 5 juillet 1822 dans Francaleu de la *Métromanie*. Physique à la Dessessarts. Chaleur, aplomb, mais manque de vérité. Nouveau début le 24 mai 1826, venant de Rouen, Orgon de *Tartufe*. Pensionnaire du 1er juin au 31 mai de l'année suivante. Bordeaux 1830-32, Odéon 1841, Théâtre du Cirque 1843-47. Père de Mme Mina Roussel. (Voir Paër) ; Mme *Roussel*, Anvers 1843 ; Mme *Roussel*, Victoire, Toulouse 1843 ; Mme *Roussel*, née Liodon, Rouen 1854-58 ; Mme *Roussel*, Esther, Malcy, Turin 1862, Porte-St-Martin 1863, Odéon 1866-75 ; *Roussel*, Gymnase 1863-64 ; *Roussel* Charles, Alfred, Strasbourg 1866, Anvers 1867, Toulouse 1868-1869, Gand 1871 ; Mme *Roussel* Louise, Augustine, Lille 1866, Bruxelles 1867, Bordeaux 1868 ; *Roussel*, Th. Déjazet 1888 ; *Roussel*, Alban, récompensé d'une médaille de sauvetage pour sa belle conduite dans l'incendie du théâtre de Rouen (*Rapport* 1883) et dont la mort est annoncée au *Rapport* de 1910.

ROUSSELET. — Comédien en province, débuta à la Comédie-Française et fut engagé à l'Opéra-Comique pour l'emploi des paysans en 1742, époque où il donna à ce théâtre la *Capricieuse raisonnable*. Nouveau début à la Comédie-Française en 1752, et acteur de pantomime au spectacle à machines de Servandoni 1755.

ROUSSELOIS, Mme. — Cassel 1781-85, premier rôle, Théâtre de Monsieur 1791.

ROUSSET. — Sous ce nom : *Rousset*, Charles, François, pensionnaire à la Comédie-Française 1845 ; *Rousset*, Palais-Royal 1846-48, Bruxelles 1849 ; Mme Veuve *Rousset*, Marie, née Scanavino, Aix 1867-68, Béziers 1869-71.

ROUSSY, Elie. — En 1878, 79 ans, 32 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

ROUSTAN, Mlle Claudine, née Roubeaud. En 1887, 65 ans, 25 ans de théâtre, 400 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1906.

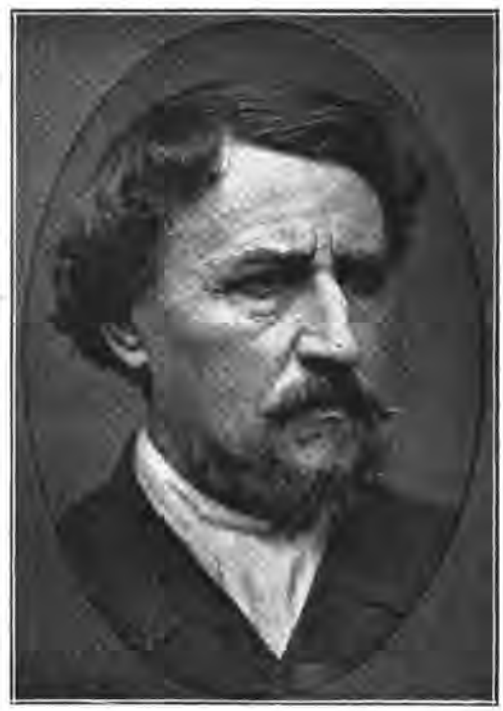
ROUTIER, Maurice. — Sa mort, *Rapport* 1891.

ROUVIER, Henri, Jean, Joseph. — Alger 1853-56.

ROUVIÈRE, Philibert, Alphonse. — Né à Nîmes le 19 mars 1809 (on a imprimé 1806 et 1810), une des plus étranges figures artistiques du XIXe siècle. Instruit, destiné au notariat, Rouvière qui avait une âme ardente,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

partagea de bonne heure ses affections entre la peinture et l'art dramatique. Elève de Gros, Rouvière de 1830 à 1837 fit de la peinture avec un certain éclat. Ses toiles furent reçues aux expositions, et l'on y remarqua les portraits du *Docteur Guérard* et de M. *Portal*, ainsi qu'une *Barricade au Palais Royal*. Mais le théâtre l'attirait, le grand mouvement romantique battait son plein, et nous savons par une lettre adressée à Cherubini, directeur du Conservatoire, Paris 22 septembre 1838 (collection autogr. A. Bovet 1386) qu'il sollicitait alors une pension et son admission dans cette école — où il fut admis d'ailleurs. Il y reçut les leçons de Michelot, et après un court passage à la Comédie, fut engagé à l'Odéon en 1839. Pendant quatre années — 1839-43 — Rouvière donna à ce théâtre la mesure de son talent : le *Duc d'Albe*, le *Vieux Consul*, le *Médecin de son honneur*. Dans le théâtre étranger : *Macbeth*, le *Roi Lear*. Rouvière impétueux, énergique, original, mais inégal, devint alors le champion de toutes les hardiesses, encouragé par le public des écoles.



ROUVIÈRE, cliché Carjat

En 1844, il quitte l'Odéon pour aller répandre en province le goût du théâtre romantique. Al. Dumas et Paul Meurice venaient alors d'adapter *Hamlet* à la scène française. L'occasion était belle pour Rouvière de se produire dans ce rôle puissant, et c'est ainsi qu'à titre d'essai il monta la pièce avec sa troupe volante, et créa ce rôle en 1846 sur le Théâtre de St-Germain-en-Laye, épreuve renouvelée plus tard au Théâtre Historique. Ce rôle convenait à merveille à son tempérament croyant et inspiré. Au même théâtre, il sera encore Charles IX de la *Reine Margot*, Fritz du *Comte Hermann*. La Porte-St-Martin le réclame : mais à peine a-t-il joué Masaniello de *Salvator Rosa* que le théâtre ferme ses portes. Après avoir joué encore le rôle de Mordaunt dans les *Mousquetaires*, Rouvière revint à l'Odéon en 1855. C'est là qu'il créa d'une façon superbe *Maître Favilla* de George Sand, succès qui lui valut un engagement de trois ans à la Comédie-Française, où il débuta dans *Comme il vous plaira*. Reçu pensionnaire en 1856.

Mais le théâtre de la rue de Richelieu n'était pas fait pour un artiste de cette envergure qui avait surtout pour lui sa fougue et son imprévu. Son jeu nerveux, puissant, déréglé même, détonnait dans cette enceinte, refuge de la tradition. Rouvière retourna au boulevard ; il joua au Cirque le *Roi Lear*, à la Porte-Saint-Martin il reprit *Hamlet*, son rôle de Charles IX de la *Reine Margot*, et fit la magnifique création de Méphistophélès dans *Faust*. On le vit encore à la Gaîté dans *Henri III et sa cour*. Mais Rouvière, comme tous les acteurs discutés, avait des ennemis acharnés et des admirateurs fanatiques. Finalement, à cinquante six ans seulement, Rouvière mourut misérable le 19 octobre 1865. G. Sand, pour l'encourager, lui avait promis un beau rôle, et cet espoir prolongea sa vie de quelques jours. Il fut inhumé au cimetière Montmartre.

Des pages remarquables ont été écrites sur Rouvière, notamment par Théophile Gautier, dans la *Presse* et le *Moniteur*. Champfleury écrivit de son côté la nouvelle : le *Comédien Trianon*. Ch. Baudelaire nous a laissé sa belle notice dans la *Galerie Geoffroy*. « Ce qui caractérise plus particulièrement son talent, a écrit ce dernier, c'est une solennité subjugante ; une grandeur poétique l'enveloppe. Sitôt qu'il est entré en scène, l'œil du spectateur s'attache à lui et ne veut plus le quitter. » Le goût qui présidait à ses costumes, l'art de se grimer ne faisaient encore que rehausser sa personnalité.

Il a été vendu le 18 janvier 1902 deux lettres de Rouvière à d'Epagny, relatives à la représentation du *Cromwell* de cet auteur sur le théâtre d'Elbeuf où la pièce avait réussi.

Biographie : *Galerie Geoffroy*, notice par Ch. Baudelaire. — *Paris-Théâtre*, n° 140, 20/26 janvier 1876, notice par F. Jahyer. — Em. Abraham, les *Acteurs et Actrices de Paris*, 1861.

Iconographie : *Galerie Geoffroy*. En pied, de profil à gauche, dans *Hamlet*. — *Paris-Théâtre*, n° 140, médaillon, photogr., cliché Carjat. — M. Beurdeley, maire du VIII[e] arrondissement, a fait don à la Comédie-Française

EFERUS - Recherches & Classification numériques

d'une peinture de Rouvière, représentant *Hamlet et Ophélie*, (*Figaro* 18 octobre 1902). — Peinture : l'*Acteur tragique*, portrait de Rouvière dans *Hamlet*, par Manet (coll. Van der Bilt) New-York. — En buste, lith. de N. Maurin, d'ap. un croquis de J. Arago.

ROUVROY, Mme Louise. — Plutôt chanteuse que comédienne. Toulouse 1845, Bruxelles 1846-47, Marseille 1848, th. Lyrique 1853, Gand 1857, Nîmes, Gand, Anvers, Alger 1862-68, Paris 1869 et années suivantes. Sa mort, *Rapport* 1884.

ROUX. — Sous ce nom : Mme *Roux*, Elisa, débuts Ambigu 1827, Porte-St-Martin 1828 et 1830; *Roux*, Théodore, Antoine, Tournai 1843-1849, Alger 1850, Mostaganem 1853, Nice 1854-1855, Paris 1856-57, Metz, Auxerre 1859 et 1866, Paris 1867-69. En 1855, 62 ans, 33 ans de th., 200 fr. de pension; en 1862, 300 fr.; *Roux*, Jacques, Lorient 1843, Bruges 1845, Paris 1853; fut attaché longtemps au th. Italien; *Roux*, Ferdinand, Louis, Amiens 1848, Paris 1853, Lille, Gand, Lille 1857-58; *Roux*, Joseph, Mons 1861-62, Alger 1864, Paris 1864; *Roux*, Frédéric, Alger 1866, Toulon 1867-68, Béziers 1869-71; Mme *Roux*, Hélène, Marie, Eléonore, Nantes 1866, Elbeuf 1867, Tours 1868-69; Mlle *Roux*, Gabrielle, Variétés 1871-72, Bruxelles, Le Caire, Odéon 1875-77; *Roux*, St-Pétersbourg, Variétés 1873.

ROY. — Sous ce nom : Mlle *Roy*, Elise, Ambigu 1811-12, quitta le théâtre en 1818, début à l'Odéon dans Elmire, 20 sept. 1821, Nantes 1822, Odéon dans Célimène, 7 août 1824, jolie et en progrès; *Roy*, père, Joseph Henry dit, th. du Cirque 1848-49, Metz 1850-63, Paris 1864-85. En 1885, 70 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1886; *Roy*, Louis, Joseph Henry dit, fils du précédent, Paris 1876-83, Compiègne 1884, Paris 1885-86, Auxerre 1887, Bruxelles 1888 et 1890, Paris 1891-94, Courbevoie 1895-97. Sa mort, *Rapport* 1898; Mlle *Roy*, Louise, Henry dite, sœur du précédent, Folies-Dramatiques 1886-89.

ROYER. — Sous ce nom : Mlle *Royer*, Reine, Vaudeville 1792-93; *Royer*, Adolphe, Anvers 1848; Mlle *Royer* dite aussi *Anna*, Délassements 1848; *Royer*, Vaudeville 1868; *Royer*, Théophile. En 1895, 67 ans, 41 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1904.

ROYER, Mlle Marie, Catherine. — Née à Beaune (Côte d'Or), le 25 mars 1841 (et non 1837). Elève de Provost, premier prix de tragédie et de comédie au Conservatoire, engagée le 1 août 1858 à la Comédie, où elle débuta le 21 septembre suivant. Jeune personne fort sympathique et très intelligente, Mlle Marie Royer se fit de suite une place dans la maison. Le rôle de Clémence dans les *Effrontés* lui fut particulièrement favorable. Patiente, laborieuse, consciencieuse, elle fut une des pensionnaires les plus dévouées de la maison; un bel avenir semblait s'ouvrir devant elle. Le 1er janvier 1873, elle avait été nommée sociétaire. On vantait sa voix harmonieuse, sa tournure distinguée. Six mois plus tard, Marie Royer était terrassée par une fièvre typhoïde. Got, que des liens d'affection unissaient à l'artiste, écrit à la date du 20 juin 1873 dans son journal : « Après dix jours d'alternatives cruelles, la pauvre Marie est morte. Quel lugubre dénouement! A trente ans! Vigoureuse, intelligente. La mort l'a prise toute vivante... C'est stupide! » G. Monval indique la date du 21. Les obsèques eurent lieu le 23, au Père Lachaise, où M. Perrin prononça un discours. La Comédie fit relâche.

Iconographie : Musée de Beaune, buste terre cuite, par Mlle F. Dubois-Davesnes, Salon de 1873.

— Un portrait de Mlle Marie Royer a figuré en 1888 à la Bodinière, sous le n° 309.

ROZAN. — V. Mazilly.

ROZANGE, Marc. Antoine de Houy-Derval, sieur de. — Comédien de M. le Prince, 1667. Marié à Anne Pinel, de la même troupe.

ROZE, Henri. — Belleville 1866-71, Ambigu 1872-73, Beaumarchais 1874-75, Porte-St-Martin 1876-82. Sa mort, *Rapport* 1885.

ROZÉ, Mlle Aimée, Eléonore. — Porte St-Martin 1867-69. Récompensée d'une médaille d'honneur par la Société d'encouragement au bien pour son dévouement filial. *Rapport* 1867.

ROZELY. — Acteur et directeur, Reims 1773.

ROZÈS, Mme Anaïs, Jeanne. — Nantes 1866-1868, Rouen 1869-72.

ROZET-Simon, fils. — Lyon 1846-59. Sa mort, *Rapport* 1860.

ROZEVILLE ou Rozevil, Adolphe. — Ambigu 1843. Delaunay en parle dans ses *Souvenirs*.

ROZIDOR. — Th. du Marais 1668.

ROZIER, Mlle Marie, Françoise Ferdègue. — Châtelet 1881-83, Mexico 1884, Bordeaux, La Haye, Marseille 1889, Nantes 1890-94, Chaux-de-Fonds 1896-97.

ROZIÈRES ou de Rozières, Jean, René Lecouppery de la Rosière dit. — Né à Paris, au Collège de l'Ave Maria, en 1739. Avait débuté à la Comédie-Française en 1777. Acteur à la Comédie-Italienne, il s'y fit une réputation dans les rôles de baillis, mais il fut surtout connu comme co-directeur du Vaudeville dès sa fondation. Rozières excellait dans la façon de chanter, ou plutôt de *dire* le couplet. En

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1803, sa mémoire faiblissait et il ne jouait plus que rarement. Il mourut le 20 juillet 1814. Une demoiselle *Rozières* jouait à Bordeaux en 1792.

ROZOT, Mlle Adèle, Flore. —Variétés 1861-64.

RUBEL, Manuel. — Th. Comte 1852. Passa par le th. St-Pierre vers 1867. Très petit de taille. En 1879, 60 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Mourut le 24 avril 1895, à 76 ans, 19, rue du Grand-Prieuré. Obsèques le 26, à Montparnasse.

RUBY. — Sous ce nom : *Ruby*, Jean, Marie, Bordeaux 1864-68. En 1890, 60 ans, 49 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1902; Mme *Ruby*, Louise, 600 fr. de pension de la fondation Berthier 1910.

RUELLE. — Sous ce nom : Mlle *Ruelle*, ingénuités, Bordeaux 1820; Mme *Ruelle*, Antoinette Bonio. Sa mort, *Rapport* 1896.

RUFUS. — Cassel 1765.

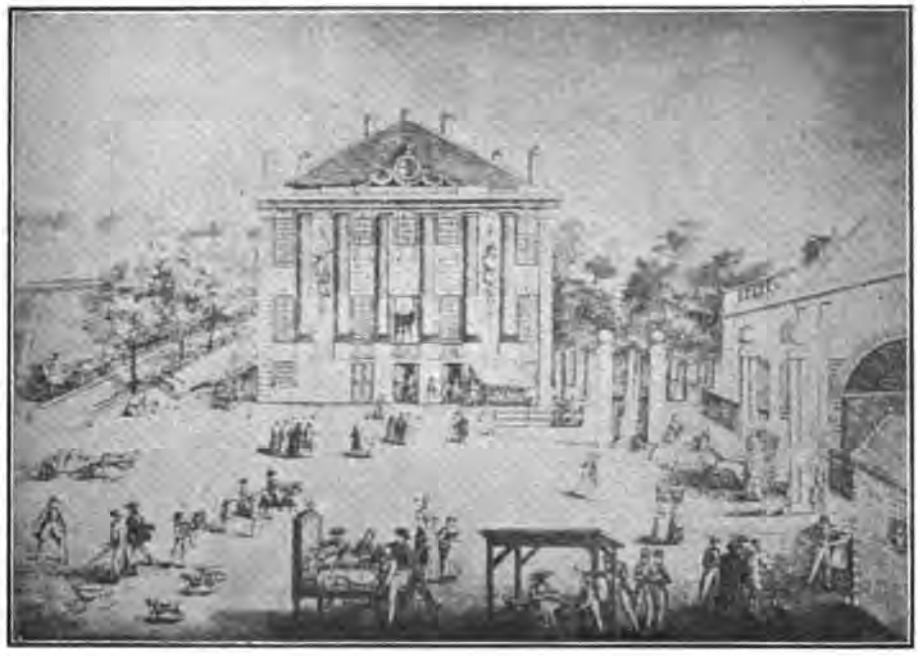
RUIS, Joseph. — Bordeaux 1869-72, Le Caire, Toulouse 1874-75, Perpignan 1875-79, St-Cyr 1880. Sa mort, *Rapport* 1882.

RULLIER, Hippolyte. — Vienne 1854, Metz 1855-57.

RUPERT-Pourchel, Marie Charlemagne. — Bordeaux 1854-57, Rouen, Amiens, Alger 1862-1867.

RUTH, Mlle. — Elève de Mme Pasca. Reims, Odéon 1888.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Ancien Théâtre de Genève (place Neuve) 1783

« Faut-il qu'un éternel silence soit le partage de ces talents d'élite qui ont été l'honneur de leur pays ? »

SAMSON.

SABATIER, ou Sabathier, ou Sabattier, M. et Mme. — Odéon 1821-24. Sabatier avait débuté comme comique au th. Français en 1807. Il mourut d'une maladie de foie, à Lille, en mars 1826. Le *Rapport* de 1896 annonce la mort d'une dame Gaviaux-*Sabatier*, et celui de 1906, la mort d'un artiste nommé *Sabatier*.

SABLAIROLLES, Mme Catharina, Maria Caisso. — Nouveautés 1881-84, Nice 1888-92, Le Caire 1894-95, Bruxelles 1898-1901, Paris 1902.

SACAREAU, Firmin. — Nîmes 1879.

SACHA, Mlle Angèle Mathieu dite. — Folies-Dramatiques 1876-82. Direction Cantin.

SACQUIÉ, Guillaume. — Sa mort, *Rapport* 1887.

SAGE, Mme Julie Cheviet. — Lyon 1875-82, Paris 1883-1902. Officier de l'Instruction publique, 1901.

SAGEDIEU. — Délass.-Com. 1843-49, Paris 1852-53.

SAGNIER, Mme Adèle née Tard. — Th. Déjazet 1860-65.

SAILLARD, François. — Lille 1845.

SAILLIOT, Edmond, Jean, Clément. — Rouen 1854-61.

SAINT-AIGNAN. — V. Charpentier.

SAINT-ALBE. — Sous ce nom : Mlle *Saint-Albe*, débute à la Comédie-Française 1807; *Saint-Albe*, François, Joseph, Bernard dit, Limoges 1845-47, Opéra, Ambigu 1880-81, Opéra-Comique 1886. Sa mort, à 80 ans passés, *Rapport* 1886; Mme *Saint-Albe* née Lelièvre, Limoges 1845-47.

SAINT-ALBIN. — Sous ce nom : *Saint-Albin*, th. Lazari 1792, Gaîté 1800. « Manteau un peu maigre, mais intelligent et toujours bien à la scène. » Brazier l'a rencontré en 1838, vieux, pauvre, souffrant, portant une grande barbe et demandant l'aumône sur le boulevard St-Denis; *Saint-Albin*, Vaudeville 1824, peut-être le même, rôles de Potier, Lyon 1825-27; *Saint-Albin*, amoureux, Nantes, Toulouse 1825, Rouen 1826; *Saint-Albin* Pialut, Moscou 1846-1847: *Saint-Albin*, Maissen dit, th. Feydeau 1852, Paris 1859.

SAINT-ALME. — Seconds rôles, confidents et second violon. Amiens 1773-74.

SAINT-AMAND et Saint-Amant. — Sous ce nom : *Saint-Amand*, comédien de province

EFERUS - Recherches & Classification numériques

qui, ayant demandé un soir l'hospitalité à Préville, logea 17 ans chez lui; M. et Mme *Saint-Amand*, th. Molière 1792; Mme *Saint-Amand*, première amoureuse, Bordeaux 1817-18, 3000 fr. d'appointements. Peut-être la même que Mme *Saint-Amand*, issue d'une grande famille de la Franche-Comté, instruite, douée d'un esprit fin et délicat, une des premières duègnes de Paris, Porte-St-Martin 1819-27, Le Hâvre 1825, Odéon 1830; *Saint-Amand*, débuta à la Comédie-Française, Achille d'*Iphigénie en Aulide*, 23 juin 1823; Mme *Saint-Amand*, à rapprocher des précédentes, artiste de mérite, fort appréciée à Genève en 1835-47; *Saint-Amand* Guinand, Grenoble 1845; Mme *Saint-Amand*, Grenelle 1846-47; *Saint-Amand*, Pierre Laurent dit, Opéra-Comique 1852-56; en 1853, une dame Ponçot dite *Saint-Amand*, âgée de 83 ans, reçoit une pension de 186 fr. de la Société des artistes.

SAINT-AMANS, Pierre, François, Joseph. — Rouen 1846-48, Le Hâvre. En 1854, 62 ans, 186 fr. de pension, 1855-65.

SAINT-AMOUR, Mlle Frèrelot. — « Une mignonne qui avait été un temps de la troupe de Mondory » dit Tallemant, avant 1641.

SAINT-ANDRÉ. — Th. Richelieu 1792.

SAINT-ANGE, Mlle de. — Début à la Comédie-Française 1779.

SAINT-ANGE, Mlle. — Qui signait L. Saint-Ange, était appelée généralement *Mélanie*. Elle était fille de Mlle Adèle de Romance, dite Romany, peintre de portraits, qui exposa à divers Salons de 1793 à 1833, et dont le Musée de la Comédie française possède une dizaine de toiles. Son père, mort avant 1819, était le frère du Chevalier de Beaune.

Mlle L. Saint-Ange débuta à la Comédie-Francaise le 4 juillet 1816 dans Finette du *Dissipateur* et Lisette du *Jeu de l'amour et du hasard*. Nouveau début le 27 mai 1818 dans Nérine du *Joueur* et Julie de la *Gageure imprévue*. Le *Curieux de Nancy* (t. II), nous dit que Mlle de Saint-Ange eut du Duc de Berry une fille : Mélanie de Saint-Ange. Admise aux appointements le 1 avril 1819, elle fut remerciée au bout de trois ans. En 1822-23, elle demeure 11, rue Poissonnière, et son nom figure sur le tableau de troupe du Gymnase. En août 1825, elle est rue St-Marc, 12, hôtel Montmorency, et cherche, mais vainement, à rentrer à la Comédie. Elle débute alors le 30 novembre de cette année aux Variétés, dans le *Petit Corsaire*, va jouer en Angleterre, et reparaît en août 1826. Le 1 juin 1827, elle jouait encore aux Variétés le rôle de l'amoureux de *Matin et soir*.

Iconographie : Son portrait dans le rôle de Marguerite de l'*Etameur* ou la *Place Maubert*, aux Variétés. (Le *Petit moissonneur des théâtres*, s. d. (1828), in-18, Le Fuel.)

SAINT-ANGE, Mme Mathilde, Reine, Philiberte Jungheyt Chapon, dite, dame Angellé aînée. — Pensionnaire à la Comédie française le 1 juin 1830, morte à Rouen en octobre 1848.

SAINT-ANGE, Mme Al. de, née Briant, dame Pons. — Strasbourg 1845-48, Marseille 1849, Strasbourg 1854, New-York 1865, Béziers 1866, Nîmes 1867-69.

SAINT-ANGE, Jean-Baptiste, Angellé dit. — En 1862, 61 ans, 37 ans de th., 200 fr. de pension, à Paris.

SAINT-AUBIN. — Sous ce nom : *Saint-Aubin*, amoureux à Lyon 1781, Th. Patriotique, Ambigu, Gaité 1802, V. Magne de St-Aubin. Il existe sur lui une brochure introuvable publiée en 1873 à Compiègne par M. Leveaux; Mlle *Saint-Aubin*-Fleuriet, débuta à la Comédie française le 6 octobre 1814, rôle de Finette du *Philosophe marié* et continua sa carrière au Gymnase sous le nom de Fleuriet 1823; *Saint-Aubin*, jeune premier, Toulouse 1826. Peut-être le même, comédien d'un certain talent, Genève 1840; *Saint-Aubin*, C. J., Alex,, Théogène, Brest 1853, Nîmes 1854-57.

SAINT-AULAIRE, Pierre, Jacques, Porlier Pagnon dit. — Né en 1793 à Rouen. Bordeaux 1817-18 aux appointements de 1500 fr. Pensionnaire à la Comédie française où il débuta le 2 mai 1820. Rôles de raisonneurs et de confidents. Celui de Burrhus fut un de ses meilleurs. Visage mâle, taille élevée, bon timbre de voix, tel était Saint-Aulaire, acteur froid, mais utile. Il fut élevé au sociétariat le 1er avril 1826. Excellent professeur, Saint-Aulaire, qui tenait un cours de diction au Théâtre Molière, rue St-Martin, fut le premier professeur de Rachel. Mais on le força à fermer ce cours, parce que, contrairement aux ordonnances, il y admettait des élèves du Conservatoire. Saint-Aulaire se retira le 1er avril 1841, et mourut à Paris, boulevard des Italiens, 4, le 11 mai 1864. Ayant eu une représentation de retraite à la Comédie, il en offrit le tiers brut, soit fr. 654.55, à la Société des artistes (*Rapport* 1859). Le Vaudeville compta dans sa troupe une Mme *Saint-Aulaire* en 1819.

Comme tous les artistes « utiles » Saint-Aulaire fut nécessairement beaucoup plaisanté, et c'est à propos de lui et de son camarade Desmousseaux que le sarcastique Samson improvisa un jour cette boutade qui courut alors les coulisses :

> Entre ces deux talents, je demeure anxieux :
> Quand je vois Desmousseaux, j'adore St-Aulaire,
> Mais lorsque St-Aulaire, hélas! s'offre à mes yeux,
> C'est Desmousseaux que je prefère!

Iconographie : Musée de la Comédie française,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

catal. Monval n° 165 : Les *Sociétaires de la Comédie en 1840* par Geffroy. — Dans Claudius d'*Hamlet*, peinture par Planat, Salon de 1839.

SAINT-AURE. — Th. Molière 1792.

SAINT-CÉRAN, Mme Aline. — Nantes 1858-59.

SAINT-CHARLES, Froissard ou Froissart dit. — Versailles 1822. En 1847, Besançon, 67 ans, 47 ans de th., 150 fr. de pension. Vivait en 1855. — Mme *Saint-Charles*, Victorine, Metz 1845.

SAINT-CLAIR, Desprez dit. — Jeune homme de bonne famille, ne manquant ni d'instrution, ni d'esprit, parut d'abord au Th. Palais-Variétés 1787-88 avec sa femme, Mme *Saint-Clair*. Tous deux se firent ensuite très apprécier dans de petites comédies au Th. de la Cité. Vers 1803, on rouvrit les Délassements comiques, direction Lebel. Varez, Saint-Clair et Brazier improvisèrent une parodie de *Tékéli* sous le nom de *Kikiki*, et Saint-Clair y imitait l'acteur Tautin d'une façon si plaisante que la pièce réussit. Saint-Clair attacha encore son nom à plusieurs ouvrages bien accueillis, fut membre des *Soupers de Momus*, laissa des chansons fort piquantes, et mourut le 26 avril 1824 chez son jeune frère qui était curé du village d'Herblay près Pontoise.

SAINTE-COUR, Anne, Jeanne Vanin dite. — Née vers 1757. Ambigu 1772. Jouait encore au boulevard en 1789.

SAINT-EDME. — Père noble, Versailles 1825, Lille 1832-33.

SAINT-ELME. — Sous ce nom : Mme *Saint-Elme*, qui débuta sans succès au Th. français, rôle de *Didon*, vers 1802. Trop d'embonpoint, dignité sans expression, débit monotone ; *Saint-Elme*, rôles de petits maîtres. Distingué mais froid, Lyon, premier rôle. Rouen 1824. Début au Vaudeville le 22 mai 1827 dans les *Deux pères ;* Mme *Saint-Elme*, soubrette, Versailles 1825 ; *Saint-Elme*, Gabriel, Jersey 1845-49 ; Mme *Saint-Elme*, née Bolens, Jersey 1845-49.

SAINTE-MARIE, Nicolas, M. Jolly dit. — Londres 1850-52, St-Pétersbourg 1853-54, Paris 1855, Reims 1856-59. Après avoir dirigé plusieurs scènes de province, Sainte-Marie devint régisseur général au Vaudeville 1860. Créa avec beaucoup de vérité et d'onction le rôle du Prieur dans *Rédemption*. Paris 1862-63.

SAINT-ERNEST, Louis, Nicolas Brette dit. — Né le 3 mai 1802, selon Delhasse, ou en 1806, selon d'autres, avait été élève du collège d'Orléans, puis de Clermont, et se destinait au professorat, lorsqu'il travailla comme copiste chez Talma. Fou de théâtre, il servit les maçons jusqu'au jour où il put trouver un engagement en province ; à Lyon, il joua *Hamlet* dans une représentation au bénéfice d'ouvriers sans ouvrage ; à la Porte St-Martin, il débute dans les *Victimes cloîtrées* ; nouvelles courses en province. Bref, au Th. du Panthéon, il se fait remarquer dans un drame *Méphistophélès* (7 avril 1832). Engagé à l'Ambigu, il débute dans un petit rôle du *Curé Mérino*. Acteur populaire, père noble, « bénisseur », Saint-Ernest devint bientôt indispensable à ce théâtre où il passa toute sa vie. On cite la façon de Saint-Ernest de faire rouler les *rrrr* dans le *Corsaire*, l'*Elève de Saint-Cyr*, *Gaspard Hauser*, *Rafaël*, les *Chiens du Mont St-Bernard*, le *Naufrage de la Méduse*, etc. Un biographe écrit : « L'avez-vous vu dans le *Facteur*, dans *Cosme de Médicis*, dans *Lazare* ? C'est le meilleur *père* de tout Paris. » — « Doué d'une intelligence complète et rare, Saint-Ernest a essayé toutes les cordes, joué tous les genres et tous avec succès... Il a de la force, de la noblesse, des larmes et de la science. » Ainsi s'exprime Bouchardy sur le compte de son interprète. Le rôle de Jean Claude dans *Jean le Cocher*, un de ses derniers à l'Ambigu, vint encore ajouter à sa réputation. Saint-Ernest quitta l'Ambigu vers 1853, puis fit partie du Théâtre du Cirque. Il mourut le 10 mars 1860, 21, rue de Paris, à Belleville. Saint-Ernest, fort estimé de ses camarades, avait été membre du Comité de la Société des artistes.

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par Bouchardy.

Iconographie : *Galerie Lacauchie*, en pied, cost. de th., par Lacauchie, lith. Rigo.

SAINT-ERNEST, Gosset dit. — Amoureux, Gand 1825, Metz 1826. Habitait Paris en 1855.

SAINT-ERNEST, Henri, Désiré, Micheau. — Nantes 1857, Strasbourg, Liége 1860-69, Bruxelles 1870.

SAINT-ESTÈVE, Auguste. — Acteur du Vaudeville devenu prêtre sous les ordres de l'abbé Chatel, et prédicateur, s'il faut en croire les *Mémoires* de Mlle *Flore*, t. III, p. 175. Mort vers 1834.

SAINT-ESTÈVE, Mme. — Caractères. Rouen 1825-26.

SAINT-EUGÈNE, N. Robin dit. — Débuta à la Comédie-Française le 5 août 1806, et en partit le 1er avril 1807. Nouveau début en 1815 et sociétaire en 1817. Il se retira le 1er juillet 1820. Bordeaux 1821. Directeur adjoint à Lisbonne 1822. Mort en 1832.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catalogue Monval n° 202, dans un groupe d'artistes, par Et. Bouchardy.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

SAINT-EUGÈNE, Bertin dit. — Colin et amoureux au théâtre des Funambules.

SAINT-EVREUX, Mlle. — Théâtre patriotique 1792.

SAINT-FAL (et non Saint-Phal), Etienne, Meynier dit. — Né à Paris, rue St-Séverin, le 10 juin 1752, d'un père marchand de chevaux, et d'une mère tenant un modeste hôtel garni. Placé tout d'abord chez un barbier du voisinage, le jeune Saint-Fal s'affilia à une troupe de comédiens amateurs... jusqu'au jour où il fut engagé dans celle de la Montansier à Versailles. Hollande, Lyon 1781, Bruxelles. Ordre de début à la Comédie française pour les seconds rôles tragiques et comiques. Début le 8 juillet 1782, rôle de Gaston dans *Gaston et Bajard* (v. *Journal de Paris*, 9 juillet 1782). Acteur utile, Saint-Fal fut nommé sociétaire le 25 mars 1784.



SAINT-FAL
Rôle de M. Dupré dans les *Deux gendres*

Bien que relativement nouveau dans la Compagnie et peu en vue, Saint-Fal ne fut pas plus épargné que ses camarades au moment de la Révolution (v. Labussière). Relâché après une longue détention, il alla rejoindre Mlle Raucourt, salle Louvois, où il tint en chef l'emploi de jeune premier. Puis, à la fermeture de cette salle, il suivit sa directrice à l'ancienne salle de la Comédie, devenue l'Odéon. Il y remporta un succès très personnel dans le rôle de Meinau de *Misanthropie et repentir* (27 déc. 1798). A la réunion du 30 mai 1799, il fut conservé.

Il est alors qualifié d'acteur « le plus utile, le plus infatigable, le plus disponible, toujours prêt à jouer, à jouer tout. » *(Almanach pour l'an IX.)* Par contre ses détracteurs lui trouvent un physique ingrat, un jeu froid et maniéré, un débit lent et monotone. (Le *Coup de fouet*, an X.) La *Petite Biographie* de 1821 est plus indulgente à la veille de la retraite de ce comédien : « Qui est-ce qui se chargera de la succession ? Qui est-ce qui nous peindra le *Vieux Célibataire*, l'*Abbé de l'Epée* aussi dignement que le *bonhomme* (nom qu'on donne à Saint-Fal) ? Qui nous représentera *Lafontaine* tel qu'il était ?... » Puis l'auteur ajoute : Mais ce que ce « Nestor de la Comédie » ne léguera pas à ses camarades, c'est « son cœur sensible et bon, ses manières faciles et cette franchise de la vieille roche qu'on ne trouve plus au théâtre qu'en lui seul, et qu'il imprime facilement à sa physionomie... »

Saint-Fal, en quarante ans, n'établit pas moins de 90 rôles dont son biographe E. D. De Manne a dressé la liste. Nous y relevons ceux d'André dans l'*Honnête Criminel*, du *Comte de Comminges*, de Laroche dans *Médiocre et rampant*, de Florval dans l'*Homme sans façon*, de Lafontaine dans *Molière et ses amis*.

La représentation de retraite de Saint-Fal eut lieu le 27 décembre 1821. Elle se composait de la première représentation de *Sylla*, de *Lafontaine chez ses amis* et des *Voitures versées*, opéra comique. Mais, doyen de la Comédie, Saint-Fal ne prit cependant sa retraite que le 1er avril 1824, avec la double pension de la Comédie, et du Roi. Il s'éteignit doucement à Paris, à 83 ans, le 22 novembre 1835. Une de ses filles, Caroline, très belle personne, avait débuté en octobre 1816, à la Comédie, qu'elle quitta le 1er avril 1818, et son frère, Charles Meynier, membre de l'Institut, fut un peintre d'histoire distingué. Saint-Fal demeurait Place des Victoires 3, en 1819-24.

M. Em. Campadon a publié dans ses *Comédiens du Roi de la Troupe française* sa réception à l'essai (17 mars 1783) et sa réception à quart de part (25 mars 1784) Arch. nat. O^1 845.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II ; E. D. De Manne, *Troupe de Talma*.

Bibliographie : *La Lorgnette de spectacle*, an VII ; *L'Opinion du parterre ; L'Espion des coulisses ; Le Rideau levé.*

Iconographie : Musée de la Comédie française. Catal. Monval, n° 202. Dans un groupe d'artistes

EFERUS - Recherches & Classification numériques

par Et. Bouchardy. — Avec Mlle Mars dans l'*Abbé de l'Epée*, deux dessins au crayon attribués à Duplessis-Bertaux (Cabinet des Estampes). — En buste, eau-forte par Fred. Hillemacher. — Collection Martinet, n° 241. Rôle de M. Dupré dans les *Deux gendres*.

SAINT-FARD, Mlle. — Théâtre Molière, Bordeaux 1793.

SAINT-FÉLIX. — Bordeaux, début Variétés avril 1818, Théâtre de Madame, 7 septembre 1827, rôle de Bonneau dans une *Journée à Versailles*.

SAINT-FÉLIX, Mlle. — Début à l'Odéon 12 octobre 1822.

SAINT-FIRMIN. — Ténor départemental, Saint-Firmin faisait partie de la troupe de Versailles, lorsque la Gaité lui offrit un engagement. Puis il fit une seconde tournée en Seine-et-Oise, avant d'entrer à l'Ambigu. D'un talent très souple, on lui vit représenter François Ier pris au sérieux, aussi aisément que le *Bravo* pris au comique. Mais la création du rôle de Don César dans *Ruy-Blas* à la Renaissance (nov. 1838) suffirait pour lui assurer une place honorable dans l'histoire dramatique. Ayant un cachet tout personnel, n'imitant personne, Saint-Firmin fut aussi le spirituel gascon de *Lady Melvil*. Il mourut à Paris le 27 février 1839, quatre mois après son succès dans *Ruy-Blas*. On a de lui : *Maître Job* ou *Ma femme et mon télescope*, vaudeville en un acte, 1838, et avec Guenée, *Tiennette*, vaudeville en un acte, 1839. Victor Hugo loua « le talent vrai, fin, souple, charmant, irrésistiblement gai et singulièrement littéraire » de Saint-Firmin.



SAINT-GERMAIN, cliché Liebert

SAINT-FIRMIN, Pierre, Ch., Jurine dit. — Né en 1839, Caen 1865, Montauban, Châlon s. Saône, Bourges, Poitiers 1873, Bourges, Châlon s. Saône, Elbeuf 1888, Boulogne s. M., Paris, La Rochelle 1892-94, Fougerolles 1895-96, Clermont-Ferrand. En 1900, 60 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Clermont-Ferrand 1906, Paris 1910.

SAINT-FIRMIN, Mme Jenny, née Gays. — Caen 1865 et mêmes étapes que ci-dessus jusqu'à Châlon s. S. 1879.

SAINT-FIRMIN, Mme Marie, née Léon, femme Jurine. — Née en 1848. En 1905, 55 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension. Paris 1910.

SAINT-FRANC, J-B. Fournera dit. — Père noble Marseille 1825, Lille 1826, Boulogne-sur-Mer 1827. Mort à Nantes en 1834.

SAINT-GAUDENS, Jean, Antoine. — Toulouse 1863-65.

SAINT-GÉRAND, de. — Lorsque de Saint-Gérand mourut le 3 juin 1825, à 87 ans, il était alors le doyen des acteurs et des directeurs de son temps. C'était lui qui, le premier, avait établi et dirigé le théâtre de Genève, dont la fondation avait excité une polémique si vive entre Dalembert et J.-J. Rousseau. C'est lui qui formait les acteurs pour les représentations données chez Voltaire, à Ferney. Son nom se retrouve, du reste, dans la correspondance de Voltaire. De 1768 à 1781, Saint-Gérand dirigea souvent le théâtre de Châtelaine (Genève) pendant l'été, tandis qu'il exploitait celui de Dijon pendant l'hiver. A Genève, en juin, juillet, août, il donnait ses représentations de 4 heures à 7 heures, c'est-à-dire (étant hors de la ville) avant la fermeture des portes. La loge de Voltaire était à l'avant-scène.

Saint-Gérand obtint, à Genève, la direction de la nouvelle salle neuve terminée en 1783. Il avait alors comme artistes dans sa troupe : Duport, Aubert, Fabre et Mme Caumont. Il se retira, l'année finie, en proposant comme successeurs Desplaces et Collot d'Herbois.

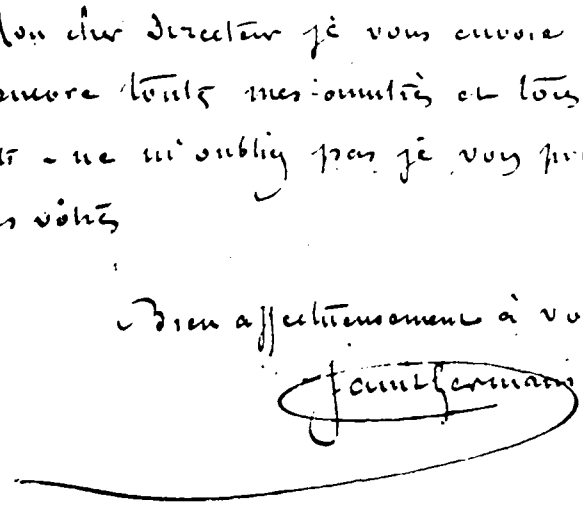
En 1798, Saint-Gérand reprit la direction du théâtre de Genève, ville devenue alors préfecture du département du Léman. Une affiche relative à cette direction (11 brumaire, an VII) se vit longtemps au foyer du théâtre, jusque vers 1860. On s'accorde à représenter Saint-Gérand comme un homme très doux de caractère, très sobre, et exempt d'infirmités dans sa vieillesse. La Comédie française lui faisait 1200 fr. de pension, nous ne savons pour quelle raison ? Nous possédons dans notre collection d'autographes deux curieuses pièces : 1° un traité entre Mlle Montansier et un sieur « Gallier de Saint-Géran ». Ce dernier s'engage à remplir dans la troupe de Caen les rôles des sieurs Cailleau et Audinot, et de plus à régir la troupe de Mlle Montansier, Paris 3 février 1766 ; 2° l'approbation des comptes de régie du sieur « Gallier de Saint-Géran » excédent de recettes 4840 livres. Rouen 14 avril 1767. Nous avons tout lieu de croire qu'il s'agit du même Saint-Gérand.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

SAINT-GERMAIN, François, Victor, Arthur, Gilles de. — Naquit à Paris le 12 janvier 1832, au coin gauche de la rue de Lancry, dans l'immeuble construit sur l'emplacement du second théâtre des Jeunes artistes. Dès l'âge de six ans (!) il écrivait des pièces que ses camarades jouaient avec lui. Tour à tour élève de l'Ecole Turgot, teneur de livres dans une maison de la rue du Sentier, commis en librairie, élève à l'Ecole lyrique de la rue de la Tour d'Auvergne, Saint-Germain put obtenir enfin de sa famille, qui n'était pas très heureuse, de se présenter au Conservatoire (1850) dans une scène du rôle de Gros-René. Il fut reçu à l'unanimité. « J'ai eu trois bons élèves, avait coutume de dire le père Provost: Got, Delaunay et Saint-Germain ». Et cependant le nouveau venu n'avait qu'un filet de voix; mais il disait si juste, si spirituellement, qu'il gagnait tous les suffrages. En dehors du Conservatoire il chantait la chansonnette avec esprit.

Premier prix, la Comédie française non régie alors par les règlements actuels, ne l'engagea pas. L'Odéon lui offrit 200 fr. par mois; il accepta, et ne tarda pas à s'y faire une petite place dans les rôles épisodiques ainsi que dans les comiques de l'ancien répertoire. Remarqué dans *Mauprat*, le *Dernier Crispin* et *Que dira le monde?* il fut réclamé par la Comédie-Française où son nom s'inscrivit — dans son emploi — à la suite de ceux de Samson, Regnier et Got. D'où de rares occasions de se produire; les *Ennemis de la maison*, le *Gâteau des reines*, la *Joconde*, *Marton et Frontin*, le *Luxe*, *Rêves d'amour*, les valets du répertoire. En octobre 1857, lors de la reprise de la *Calomnie*, il avait su donner une physionomie à Belleau, le garçon de bains. En 1858, il créa un des bandits de l'*Arioste*. Mais une situation aussi effacée ne pouvait convenir à sa nature ambitieuse. En 1859, il entra au Vaudeville où il devait rester quinze ans. Nous ne citerons ici que les pièces où il laissa vraiment un souvenir: les *Honnêtes femmes*, les *Petites mains*, 1859, *Ce qui plait aux femmes*, le *Cotillon*, les *Petits oiseaux*, les *Diables noirs*, aux *Crochets d'un gendre*, 1864, la *Famille Benoiton*, *Maison neuve*, les *Rivales*, l'*Abîme*, 1868, *Tamara*, le *Cachemire X. B. T.*, les *Trois chapeaux*, *Un monsieur en habit noir*, un *Monsieur qui attend ses témoins*, le *Procès Veauradieux*, 1875, *Jean nu-pieds*, 1875, *Madame Caverlet*, 1876, etc. Il ne faut pas oublier que Saint-Germain créa, dans sa carrière, plus de 300 rôles, et sut donner une physionomie particulière à chaque personnage qu'il était chargé de représenter.

Voici un portrait fort exact de St-Germain: « Il était de comique vrai, mais discret; il jouait délicieusement en demi-teinte, glissant, n'appuyant pas, avec des effets d'autant plus irrésistibles qu'ils étaient moins accusés, ce qui leur donnait une saveur de vérité réelle. Il appartenait à cette école des artistes « en dedans », ceux que familièrement on appelle aussi des « pince-sans-rire »... Ajoutez à cela une voix sourde et voilée, une finesse exquise, de petits yeux ronds, presque atones au repos, mais pétillants de malice sournoise ou de naïveté sincère dans l'action.



Autographe SAINT-GERMAIN
Collection H. Lyonnet

Saint-Germain quitta le Vaudeville pour le Gymnase en 1876: la *Comtesse Romani*, 1876, les *Petites Marmites*, 1877, *Bébé* (10 mars 1877) où il créa le rôle de Pétillon, ce cuistre étonnant, un des meilleurs de toute sa carrière, l'*Age ingrat*, 1878, *Nounou*, *Jonathan*, 1879, l'*Amiral*, 1880, *M. et Mme Polichinelle*, *Phryné*, *Miss Fanfare*, la *Chambre nuptiale*, 1881. Un *Roman parisien*, 1882, *Monsieur le Ministre*, *Autour du mariage*, le *Petit Ludovic* (reprise), le *Maître de forges*, 1883. Cette dernière pièce où il immobilisa son beau talent dans un rôle de second plan pendant une année, l'avait exaspéré. La *Ronde du commissaire*, 1884, le *Prince Zilah*, 1885.

N'ayant pu s'entendre avec la direction Koning, qui avait succédé en 1880 à la direction Montigny, Saint-Germain quitta le Gymnase, et commença une vie errante, cherchant sa voie, et ne la trouvant pas, « bouffon morose » comme il s'appelle lui-même dans une lettre que nous possédons, mécontent de lui et des autres.

Aux Menus Plaisirs: *Une Perle*.
A l'Ambigu: *Martyre*, 1886.
Aux Nouveautés: *Les Délégués*, 1887.
A la Renaissance: *Une mission délicate*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1886, *Tailleur pour dames*, 1886, *Ma gouvernante*, 1887, *Pépère*, 1889.

Au Palais-Royal : les *Miettes de l'année* (début) 22 mars 1890, un *Prix Montyon*, 1890, les *Joies de la paternité*, 1891, *Monsieur chasse*, 1892, des reprises de *Bébé* et de *Nounou*, *Leurs gigolettes*, 1893, un *Fil à la patte*, 1894, les *Joies du foyer*, 1894.

Au Châtelet : rôle de Blount dans une reprise de *Michel Strogoff*, 1891.

Saint-Germain, ex-premier prix du Conservatoire, ex-pensionnaire de la Comédie, bourré de littérature classique, bibliophile, artiste très raffiné, se crut toujours un déclassé dans les théâtres de genre. La venue de Coquelin aîné dans son emploi lui avait fermé toute idée de retour possible rue Richelieu : « A côté du trombone de ce monsieur, disait-il, il n'y a pas de place pour ma petite flûte ». Et, de fait, dans les dernières années, Saint-Germain était devenu presque aphone. M. Ginisty connaissant son mérite indiscutable l'avait choisi pour diriger la mise en scène du répertoire classique à l'Odéon ; le choix ne pouvait être meilleur, lorsque la maladie le terrassa le jour où il devait jouer pour la douzième fois le rôle de Fouché dans le *Colonel Roquebrune* à la Porte-St-Martin (4 janvier 1897). L'attaque d'hémiplégie dont il fut victime vint se compliquer encore d'une fracture à la jambe, et le pauvre artiste dont l'esprit était resté libre, succomba après deux ans de maladie, à 67 ans, 3, rue des Couronnes, à Courbevoie. (Il demeurait alors à Paris, rue d'Amsterdam, 46), le 16 juillet 1899. Obsèques à la Trinité, le 19. Il laissait une veuve et un fils. Au cimetière du Père Lachaise, M. Ch. Masset parla au nom de l'association des artistes, dont Saint-Germain avait été vice-président ; M. Berthaud (ou Bertot ?) pour la Société du *Caveau*, dont Saint-Germain fut président et M. Chédeville au nom des anciens élèves de l'Ecole Turgot. Saint-Germain avait été en outre le Rapporteur de la Société des artistes de 1896 à 1898. Officier de l'Instruction publique, récompensé en 1896 d'une médaille d'argent pour multiples services rendus, il laissait, en outre, 10,495 fr. à la Société des artistes.

Nous possédons de longues lettres de Saint-Germain — il était fort bavard — à son directeur Montigny. Elles sont remplies de détails amusants, et renferment des notes d'un voyage à Saxon, Avignon, Nîmes, Cauterets, etc. Il a été vendu le 29 mai 1902 une curieuse lettre de Saint-Germain à Ballande, relative à une interprétation qu'il projette de Mascarille de l'*Etourdi* dans une de ses matinées.

Biographie : *Paris-Théâtre* n° 66, 20-26 août 1874, notice par F. Jahyer. — Le *Figaro*, 17 juillet 1899. — Long article signé Fontenelles, *Figaro* 18 juillet 1899.

Iconographie : *Paris-Théâtre* n° 66, en buste, de ¾ à gauche, cliché Liebert.

— Journaux illustrés, juillet 1899, un cliché Bary, un cliché Camus.

SAINT-GERVAIS. — Pensionnaire à la Comédie-Française 1772.

SAINT-HILAIRE, Mme Amélie, Villain de. — Gentille figure, petite personne, piquante vivacité, théâtre Beaumarchais, Folies-dramatiques, Variétés 1843, la *Chasse aux belles filles*, les *Cuisines parisiennes*, Porte-Saint-Martin : la *Biche au bois*. Elève de Samson. Début à la Comédie dans l'emploi des soubrettes, 5 août 1845. Pensionnaire 1846-47, les *Geais* 1847, Odéon 1849, Porte-St-Martin 1850, Ambigu : les *Enfants de Paris*, th. Français : rentrée 16 avril 1852, Odéon 1854 : *Amour et Caprice*.

Biographie : le *Théâtre impérial de l'Odéon*, par N. Gallois.

Iconographie : le *Théâtre impérial de l'Odéon*, mi-corps, de face, dessin par H. Pottin, gravure Diolot.

SAINT-HILAIRE, Brossat. — Moscou 1846-47.

SAINT-HILAIRE, Mlle G. de, Daniele Davyle. — Pensionnaire à la Comédie 1881.

SAINT-HUGUES. — Palais-Variétés 1793.

SAINTI. — Sous ce nom : *Sainti*, Estancelin, comique à Bordeaux 1817-18, 2200 fr. d'appointements, 1825. Le 1er juillet 1826 on annonce qu'un sieur *Sainti*, Estancelin, comique à Anvers, s'est noyé en se baignant dans l'Escaut. Et cependant nous retrouvons un *Sainti*, Estancelin, grime, caricature, à Bordeaux 1827, pensionné de 186 fr. en 1850 (78 ans) par la Société des artistes, décédé vers 1855. Il faudrait en conclure, si la nouvelle est vraie, qu'il y eut deux frères de ce nom et du même emploi ? Celui de Bordeaux nous semble avoir été le père de Mlle *Sainti*, deuxième prix de comédie en 1821, et dont nous nous sommes occupés à l'article *Moreau-Sainti* ; Mme *Sainti*, soubrette à Genève 1825, Bordeaux 1826, Mme *Sainti*, Antoinette; Chatoust, Funambules 1849-62, Rueil 1866-70. En 1859, pensionnaire de la Société des artistes ; Mme *Sainti*, Lucile, Caroline dite, Bordeaux 1880-81.

SAINT-JEAN, Maurice, Léon. — Nîmes 1879.

SAINT-JULES, Grégoire de. — Acteur parfaitement inconnu, et dont le nom nous est parvenu grâce à une affiche retrouvée par M. Adolphe Aderer, et que nous reproduisons à titre de curiosité :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Béziers, 29 Avril 1826.

M. Grégoire de Saint-Jules, seul et véritable élève particulier breveté de

TALMA

acteur tragique du premier Théâtre français, aura l'honneur de donner dans la salle de l'Hôtel de Ville, dimanche 30 avril 1826, une seule représentation irrévocable, composée de magnifiques morceaux :

HAMLET

Tragédie de François Ducis de l'Académie française

ORESTE

OU LES VISIONS DE CRIME

Drame en un acte, en prose et en vers, à grand spectacle

La prose est de M. Saint-Jules et les vers tirés de Racine

Le spectacle sera terminé par

LA VALEUR FRANÇAISE

Vaudeville en un acte orné de tout son spectacle

M. de Saint-Jules ne négligera rien pour donner à ce spectacle toute l'illusion et le charme dont il est susceptible. Ce jeune artiste, jouissant d'une haute estime dans les premières villes de France, espère que sa réputation lui servira de garant.

DE SAINT-JULES.

Salut et respect.

SAINT-JULIEN. — Début à la Comédie-Française, 31 juillet 1823, Egisthe de *Mérope* ; début à la Gaîté, décembre 1826.

SAINT-LÉGER. — Sous ce nom : *Saint-Léger*, qu'il ne faut pas confondre avec *Léger*, (v. ce nom), Théâtre des Troubadours 1799, appartint également au Théâtre du Vaudeville. Le *Coup de fouet* le malmène assez rudement et annonce qu'on lui a donné congé (1802). Nous voyons cependant son nom figurer pendant plus de 20 ans encore à ce théâtre dont il devint le régisseur 1823-24. Saint-Léger mourut en septembre 1845.

Iconographie : Coll. Martinet : n° 88, Dans la *Famille des Lurons;* n° 328, rôle de Berthold dans *Jeanne d'Arc;* n° 330, rôle de Hubert Goffin dans les *Mines de Beaujon.*

SAINT-LÉGER, Adolphe, Trouvé dit. — Né à Bourges le 21 mai 1822, d'un père tailleur. Coupeur à Lyon, acteur à Clermont, Perpignan, premier rôle à Toulouse, Montpellier, Nîmes, Toulouse, Versailles, Ambigu 1856, Genève 1860-65, Porte-Saint-Martin. En 1887, 42 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1891.

Biographie : J. Lavergne, *Acteurs et actrices de l'Ambigu.*

SAINT-LÉON, M^me^. — Début à la Comédie Française 1811.

SAINT-LÉON. — Fit ses premières armes à à la banlieue comme amoureux; Avignon, Boulogne s/Mer, Caen, La Rochelle, Toulouse, Marseille 1826. M^lle^ Mars, qui l'estimait beaucoup, l'engagea dans la troupe qu'elle forma en 1833. Versailles, quatre ans. Premier rôle à Lyon, deux ans. Anvers, Odéon 1841-46. Emploi des financiers. Les *Ressources de Quinola*, le *Voyage à Pontoise*, la *Main droite et la main gauche.* Théâtre Historique 1847-52, la *Reine Margot*, l'*Ecole des familles*, *Monte-Cristo*, etc. Porte-Saint-Martin 1852, Rouen 1852-53, Odéon 1853 ; tous les financiers du répertoire. St-Léon, artiste fort estimable, faisait encore partie de l'Odéon en 1868.

Biographie : le *Théâtre impérial de l'Odéon* par N. Gallois.

Iconographie : d°, son portrait de face, micorps, dess. d'H. Pottin, grav. Diolot.

SAINT-LÉON. — Sous ce nom : M^me^ *Saint-Léon*, Cortez, qui débuta à la Comédie le 25 août 1830, et fut reçue pensionnaire le 1^er^ septembre suivant; *Saint-Léon*, Alexandre Barbereau dit, Reims 1855, Bayonne, Amiens 1857, Mons, St-Quentin, Tours 1861, Lorient, Colmar, Mons, Porte-St-Martin 1868-79, Paris 1881-93. En 1887, 62 ans, 27 ans de théâtre, 400 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1894 ; *Saint-Léon*, Joseph, Pierre, Léon, Michel dit, sans doute fils ou parent de Charles, Arthur, Victor, Michel, dit *Saint-Léon* de l'Opéra : Amiens 1857-1860, Montpellier, Strasbourg, Nîmes, Bordeaux 1865, Auch, Mons, Metz, Hombourg 1870, Nantes 1872; M^me^ *Saint-Léon*, Zéphirine née Frainkin, Porte-Saint-Martin 1868-79, Paris 1880-93. En 1887, 68 ans, 24 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

SAINT-LO, M^me^ Marguerite. — La Haye 1870-1872, Le Hâvre, Théâtre Historique 1877-79.

SAINT-LOUP. M^me^ Joséphine. — Besançon 1845-47, Paris 1852-53, Niort 1856, Paris 1857.

SAINT-MAR, Jean, Nicolas, Sylvestre Marly dit. — Gaîté 1843-48, Porte-St-Martin 1852, Odéon 1854, Paris 1858-64. Membre très dévoué du Comité de la Société des artistes. Sa mort, *Rapport* 1865.

SAINT-MARC. — Acteur forain, rôles d'arlequins, troupe Péclavé 1711.

SAINT-MARC, M^lle^ Eugénie. — Jeune fille toute poétique, née vers 1826, débuta au Vaudeville dans la *Jolie fille du faubourg*, et se fit remarquer de suite par son jeu plein de finesse. Elle passa aux Variétés, se fit applaudir dans la *Petite cousine*, le *Fil de la Vierge*, et joua avec Bouffé la *Fille de l'avare* et le *Gamin de Paris.* Au Vaudeville (rentrée) : *Quand on veut tuer son chien*, les *Filles de*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

marbre, *On demande un gouverneur*, la *Corde sensible*, le *Mariage d'Olympe*, les *Faux bonhommes*, le *Roman d'un jeune homme pauvre*, *Dalila;* Mlle Eugénie Saint-Marc joua aussi Marguerite Gautier de la *Dame aux camélias* après Mme Doche. A l'Ambigu : *Guillery* et reprise du rôle de la Mayeux dans le *Juif errant*. Mlle Eugénie Saint-Marc épousa M. Eugène Rousseaux, régisseur général des Variétés (v. ce nom). En 1886, 60 ans, 49 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1898. Elle était veuve depuis plus de 20 ans.

SAINT-MARC, Mme Jeanne Marmet. — Strasbourg 1863-65, Lyon 1868, Montpellier, Lyon 1870-77.

SAINT-MARCELIN. — Nom d'un artiste qui mourut à la suite d'un duel, en 1819.

SAINT-MARTIN. — Nom porté par beaucoup d'artistes obscurs, dont le premier en date est *Saint-Martin* de l'Hôtel de Bourgogne, cité dans la *Gazette* du 15 décembre 1634 ; *Saint-Martin*, Galté 1792-1793 ; *Saint-Martin*, Alexandre, Odéon 1859-63 ; *Saint-Martin*, Jean, Gabriel, Alexis, Avignon 1865, Bruxelles 1867-69, Liége 1870-76, Dieppe 1877; Mme *Saint-Martin*, Pauline, Julie née Neveu, Avignon 1865-67 ; *Saint-Martin*, Eugène Laclaverie dit. — Né en 1839 Elbeuf 1870, Auch, Saint-Nazaire, Charleroi 1878, Béthune, Mons, Valenciennes, Reims 1884, Compiègne, Orléans 1886-87, Rochefort 1888, Bordeaux, Alger 1891, Bayonne, St-Germain, Narbonne 1895, Dunkerque, Rochefort, Angoulême 1898, Barle-Duc, St-Nazaire. En 1900, obtient provisoirement la jouissance de la fondation Plessy, 500 fr., Paris 1902, 62 ans, 35 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Bouffes du Nord 1904, Paris 1905; Mme *Saint-Martin*, Jeanne M. Elina, femme Laclaverie, dite, St-Nazaire 1876-77, Charleroi 1878-1879. Le *Rapport* de 1878 annonce la mort d'un artiste du nom de *Saint-Martin* ; *Saint-Martin*, Alexis, Eugène, Cherbourg et Rennes 1874-79.

SAINT-MAURICE, Gabriel, Edm., Raphaël. — Alger 1857-59.

SAINT-MAURICE, Mlle. — Palais-Variétés 1793.

SAINT-OMER, Houcke dit. — Sa mort, *Rapport* 1899. Brave et honnête homme qui était devenu directeur de tournées artistiques.

SAINT-PAUL. — Sa mort, *Rapport* 1843.

SAINT-PAUL, Mme de Léchard, née Angelot. — En 1856, 74 ans, 300 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1861. Pensionnée depuis 1844. On annonce la mort de Saint-Paul *fils*, le 16 octobre 1847.

SAINT-PÈRE. — Théâtre de la Cité 1800. Amoureux assez distingué, mais froid.

SAINT-PHILIPPE, Mlle. — Palais-Variétés 1793.

SAINT-PREUX, Auvray dit. — Est-il le même qu'un certain *Auvray* qui débuta, sans succès du reste, à la Comédie-Française en août 1782? Quoiqu'il en soit, le citoyen Auvray dit Saint-Preux, ex-père noble à Lille 1786, Théâtre de Monsieur 1790, Théâtre Palais-Variétés 1793, et entrepreneur du Théâtre de l'Egalité, — nom porté par le Théâtre National transféré à l'Odéon du 27 juin au 25 décembre 1794 — présente en juin 1794 au Comité du Salut public la note qui suit, rédigée par lui et écrite de sa main (Archives nat.).

« Conduite civique du citoyen *Auvray dit Saint-Preux*, depuis l'année 1789.

« Quoiqu'il demeurât en chambre garnie, il prit les armes au mois de juillet 1789 et *fit son service* à la section Honoré ; ce qu'il prouve par une attestation de l'officier commandant la division de la rue du Four, en date du 23 juillet 1789.

« Sa première contribution volontaire est en *datte* du 7 août 1789 et il en a le reçu signé : Girard, trésorier.

« Le 7 septembre 1792, il demande et obtient ainsi que ses camarades du théâtre de la Cité, de l'Assemblée nationale, un décret qui les constituait en compagnies franches pour le service du camp près de Paris. Il a fait le service de sous-lieutenant dans ces compagnies qui ont eu ensuite la garde des trésors nationaux et du Palais de Justice dans les moments d'alarme.

« Le 12 avril 1793, il fut requis par le ministre Bouchotte d'aller en qualité de commissaire du conseil exécutif *surveiller* l'armée d'Italie. Il a rapporté un certificat de civisme et d'intelligence, signé des représentants du peuple Barras et Fréron, sous les yeux desquels il a opéré et qu'il a constamment accompagnés dans les moments dangereux.

« Il s'est fait délivrer un extrait de délibération des sociétés populaires du Midi, réunies en assemblée générale à Marseille, en date du 3 octobre dernier, où il est dit que le citoyen Auvray dit Saint-Preux sera admis dans son sein et y aura voix délibérative, parce qu'il professe les principes du plus pur républicanisme et qu'il n'a peu contribué par sa vigilance et son énergie à sauver l'armée d'Italie, etc.

« Le 12 frimaire an II, (2 décembre 1793) de la République, il fut chargé par le ministre Bouchotte d'exécuter l'arrêt du Comité de Salut public en date du 10 du même mois, portant qu'il serait tiré de l'armée des Pyrénées occidentales dix mille hommes d'infanterie qui seraient dirigés sur la ville de Niort. Auvray a donc été chargé de diriger ce mouvement et il a été approuvé dans toute sa conduite par les représentants du peuple en séance à Bayonne.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

« Après avoir rendu compte de sa mission au citoyen Jourdeuil, adjoint au ministre de la Guerre pour le mouvement des troupes, il n'a demandé aucune place et est rentré au *Théâtre de la Cité* qu'il n'avait quitté que parce qu'il avait été requis et qu'il entrevoyait servir plus efficacement sa patrie. »

Le 6 juin, le Comité du Salut public, satisfait par ces renseignements de la conduite d'Auvray, lui accorda 75,000 livres d'indemnité, qu'il partagea avec ses camarades engagés par lui. On revit Saint-Preux père noble au Théâtre Molière en 1802.

SAINT-PREUX, Gaudy dit. — Comique, Lille 1823. 3300 d'appointements.

SAINT-PRIX, Jean, Amable Foucault dit. — Né à Paris, rue Grenelle-St-Honoré, le 9 juin 1758, d'un père marchand-grainier. Elève architecte, Saint-Prix follement épris de théâtre, s'exerça tout d'abord dans les sociétés bourgeoises, si nombreuses à cette époque, jusqu'au jour où il fut admis dans la troupe de Mlle Montansier, à Versailles. Ses avantages extérieurs, la beauté de sa voix, ne tardèrent pas à le faire remarquer, et un an plus tard le jeune Saint-Prix recevait un ordre de début à la Comédie-Française où il parut pour la première fois dans le rôle de *Tancrède*, le 9 novembre 1782. Il fut reçu à l'essai; mais, bien que nommé sociétaire le 24 mars 1784, ce ne fut en réalité qu'après le départ de Larive (1788), qu'il put faire valoir son talent. Le rôle du Cimbre dans *Marius à Minturnes* (13 mai 1791), fut le premier qui lui concilia d'unanimes suffrages. L'année suivante il créa d'une façon remarquable le rôle de Caïn dans la *Mort d'Abel*. On écrit alors : « Sa voix est grave et sombre; ses formes nerveuses et athlétiques répondirent parfaitement à l'idée que chacun se fait du premier laboureur et du premier meurtrier. »

Charles Maurice a raconté (le *Théâtre français, ses monuments, ses dépendances*) qu'après le retour de Varennes, alors que toute communication avait été interdite aux Tuileries entre le roi et la reine, Saint-Prix, soldat-citoyen, placé en sentinelle dans un couloir du palais, avait facilité des entrevues entre les augustes souverains. Quoiqu'il en soit, le régime de la Terreur ne fut pas tendre pour lui, pas plus d'ailleurs que pour ses camarades du Théâtre français, et, arrêté dans la nuit du 3 au 4 septembre 1793, il dut subir une captivité de onze mois, pendant lesquels il s'employa sans cesse à relever le moral de ses compagnons d'infortune, dans cette misérable maison de force des Magdelonnettes, ancien couvent du quartier du Temple, la plus insalubre des cinquante-quatre prisons de Paris. (Consulter à ce sujet les *Mémoires de Fleury*.) Libéré en juillet 1794, Saint-Prix exerça quelques mois l'industrie de marchand de bois de chauffage. Le 25 janvier 1795, nous le retrouvons au théâtre Feydeau avec ses anciens camarades (la *Mort de César*). Tragédien, il suit alors la fortune de Mlle Raucourt, à Louvois d'abord, à l'Odéon ensuite. Mais ce ne fut cependant que grâce au Premier Consul qui réclamait « Caïn » sur la liste des comédiens qu'il dut sa réintégration définitive au moment de la réunion générale de 1799.



SAINT-PRIX
Rôle d'Artaban dans *Artaxerce*

Saint-Prix fut alors le *roi* de tragédie par excellence, solennel, grave, académique, voix tonnante, geste sobre et majestueux; vers la fin de sa carrière on lui reprocha seulement une diction plus molle et parfois de la monotonie.

Nommé professeur au Conservatoire en 1810, il conserva ces fonctions jusqu'au 1er janvier 1828, bien qu'ayant pris sa retraite comme sociétaire le 1er avril 1818. Saint-Prix avait épousé la veuve d'un chimiste distingué, Maille, le fabricant de moutarde bien connu, et acquis de ce fait une belle position de fortune. Son fils, Amable Saint-Prix, officier à l'armée d'Espagne, avait reçu son congé à la veille d'une bataille. Ses camarades l'engageaient à partir.

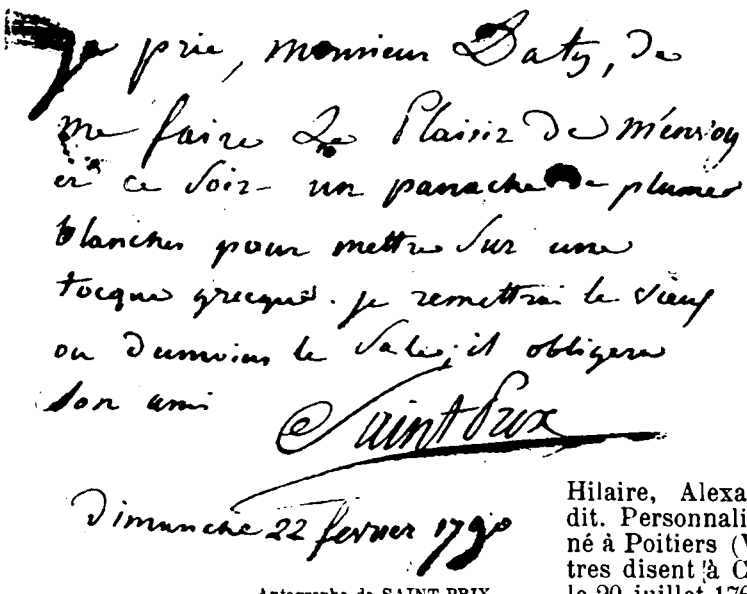
EFERUS - Recherches & Classification numériques

« On ne quitte pas son régiment à la veille d'un combat », répondit-il. Quinze heures après, il était tué.

Ch. Maurice, à qui nous empruntons ce détail, a parlé souvent des dîners de Saint-Prix où se rencontraient avec lui Méhul, l'abbé Delille, le général Doucet, Tissot, etc. Un jour, on fit croire à l'abbé Delille, devenu presque aveugle, qu'il était au *Cadran bleu*. Des gens de lettres, des artistes, occupaient d'autres tables, jouant le rôle de compères, et Baptiste cadet à lui seul faisait l'emploi de plusieurs garçons.

Saint-Prix mourut le 28 octobre 1834. Il avait créé 48 rôles — dont E.-D. De Manne a donné la liste — de 1782 à 1817, notamment Jacques Molay des *Templiers*, 1805; Duguesclin de la *Mort de Duguesclin*, 1807; Artaban d'*Artaxerce*, 1808; Polydamas d'*Hector*, 1809; Bussy le Clerc des *Etats de Blois*, 1814; Pison de *Germanicus*, 1817, etc.

Nous avons dans notre collection d'autographes huit pièces intéressant Saint-Prix. Il y est question de ses rôles, de ses locations et de ses panaches (notamment pour *Tancrède*). Il promet à un ami de lui vendre sa propriété de Viry (ou Virey ? illisible) et parle de réparations qu'il a fait exécuter dans sa maison de la rue du Cherche-Midi.



Autographe de SAINT-PRIX
Collection H. Lyonnet

Biographie : *Galerie Théâtrale* de Bance. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — E.-D. De Manne, *Troupe de Talma*.

Bibliographie : La *Lorgnette de spectacle*. — Le *Coup de fouet*. — L'*Opinion du Parterre*.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 473, buste plâtre, h. 0m60, par Romagnesi, 1812. Exposé au Salon de 1812 (n° 1136), offert par M. Maille, neveu de Saint-Prix, ou son beau-fils.

— En août 1845, M. Leclère, peintre, proposait un dessin représentant Saint-Prix en Burrhus.

— Peinture, par Louis Lafitte, Salon de l'an VI.

— Gravure en buste, par Fremy d'ap. Flatters.

— En buste, gr. de J. Parreau (1853) d'ap. le même.

— Galerie Bance, en pied, dans Joad d'*Athalie*, d'ap. Chaumont, gr. Chaponnier, en couleurs.

— *Troupe de Talma*, en buste, de profil à gauche, eau forte par Fr. Hillemacher.

— Coll. Martinet, n° 122, Artaban dans *Artaxerce*; n° 172, dans *Mithridate;* n° 176, Œacide dans *Pyrrhus*.

SAINT-PRIX, Mme Vve. — Arras 1845, Marseille 1846-48.

SAINT-QUENTIN, Mlle. — Gaîté 1792-93, Venise 1808. (Troupe de Mlle Raucourt.)

SAINT-RÉAL. — Lille 1787.

SAINT-REMY Leborgne. — Castelnaudary 1848.

SAINT-RENÉ, Mlle de. — Début à la Comédie-Française 1784.

SAINT-ROMAIN, Antoine, Hilaire, Alexandre Laurioux dit. Personnalité très curieuse, né à Poitiers (Vienne) — d'autres disent à Cissé (Vienne) — le 20 juillet 1767, fils d'Antoine Laurioux et de Anne-Marie Chauvet, qui mourut chez lui, à Paris, en 1820, à l'âge de 85 ans. Elevé au séminaire de Poitiers, Saint-Romain en sortit en 1789, et devint acteur à Poitiers et à Tours. En 1793 — à 26 ans — il est directeur du th. de Poitiers. C'est à cette époque qu'il sauva de la mort, en la faisant évader de prison, une demoiselle Delille, ancienne actrice du Vaudeville, condamnée à mort par le Tribunal révolutionnaire.

La Municipalité lui ayant enjoint, en 1794, de donner une représentation le 21 janvier, anniversaire de la mort du roi, Saint-Romain fit afficher *Calas* sous le titre : La *Mort du juste*. Forcé de se cacher, il quitte alors Poitiers et reste quatre ans en Vendée, après quoi on le retrouve directeur d'une troupe nomade à Rochefort, La Rochelle, Niort, Blois, Fontenay-le-Comte. Entre temps, il s'était épris de l'une de ses pensionnaires, Renée, Françoise Duhin, née à Valenciennes, le 11 mars 1780, connue sous le nom de *Julie Dehin*, qu'il

EFERUS - Recherches & Classification numériques

épousa à Boulogne-s.-Mer, le 4 janvier 1809. De cette union, étaient nés cinq enfants reconnus :

1° Julie, née à Rochefort, le 5 mars 1798, mariée à Paris en 1817 avec M. Ferdin-Verneuil, architecte ;

2° Marie, Sophie, née à La Rochelle, le 4 janvier 1800, mariée en 1819 avec Louis, Adrien Baron, demeurant à Torcy ;

3° Eulalie, née à La Rochelle, le 31 mars 1801, mariée depuis 1819 avec Franç. Jaeger, droguiste ;

4° Blaise, Camille, Honoré, né à Rochefort, le 14 février 1805, devenu peintre et professeur de dessin ; il est mort à Paris, le 17 février 1848 ; marié en 1839 avec Joséphine, Virginie Sabatier ;

5° Reine, Françoise, née à Valenciennes, le 4 septembre 1808.

En 1808-12, Saint-Romain dirigea les spectacles des départements du Nord, du Pas-de-Calais, de l'Aisne et de l'Oise. A Rochefort, il avait sauvé au péril de sa vie, les deux enfants du maire, qui se noyaient.

A l'avènement de Louis XVIII, grâce à sa bonne réputation, Saint-Romain obtint la direction de la Porte-St-Martin, où il donna de grands spectacles. Le jour de l'ouverture, le 26 décembre 1814, son nom figure sur l'affiche ainsi que celui de sa femme. Deux ans plus tard, il renonça à paraître comme acteur, pour se consacrer à son administration. Devenu veuf le 9 janvier 1819, il céda le théâtre à Lefeuve, son caissier, le 31 décembre suivant.

Parvenu à la fortune, il avait obtenu la Croix de la Légion d'honneur, l'Ordre du St-Sépulcre de Jérusalem, l'Ordre de la Fidélité. Il acheta une belle maison à Triel, et s'y retira. Après 1830, il avait vendu deux maisons et en avait placé le capital dans une maison de banque. En janvier 1833, il apprit qu'il était ruiné, et mourut d'une congestion cérébrale quelques jours plus tard, en février.

Biographie : Alf. Bégis, *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, XL vol., col. 146 et suivantes.

SAINT-ROMAIN, Legrain dit. — Acteur, emploi de financier, régisseur, directeur. Moulins 1820, Clermont-Ferrand 1826, Nevers 1829. Une dame *Saint-Romain*, Legrain dite, chantait l'opéra à Moscou 1848-54.

SAINT-ROMAIN, Mlle Louise. — Beauvais 1845-1848, Nantes 1850, Poitiers 1852-53, Amiens 1854, St-Germain 1855-56. V. Mme Coquelin née Louise Saint-Romain.

SAINT-SARD, Mme. — Th. du Cirque 1859.

SAINT-VAL, Mlle, l'aînée (et non Sainval), Marie, *Pauline*, Christine, Alziari de Roquefort dite. — Naquit à Coursegoules — aujourd'hui département du Var — le 15 décembre 1743. Sa mère avait été attachée à la personne de la reine Marie Leczinska, et son père était chevalier de Saint-Louis ; elle-même reçut une excellente éducation au couvent d'Antibes. Par quelle suite d'aventures trois enfants de cette famille (deux filles et un fils) devinrent-ils comédiens, et l'autre fils militaire ? Toujours est-il que M. G. Monval a retrouvé le passage de Mlle Saint-Val aînée, tragédienne, en Danemark, avant ses succès à Lyon. Son début à la Comédie-Française remonte au 5 mai 1766, rôle d'Ariane. On y voulait alors combler le vide qu'allait laisser le prochain départ de la Clairon. Les *Mémoires secrets* (t. III, p. 31) lui reconnaissent beaucoup de talent, mais la trouvent fort laide. Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, est du même avis. Collé, plus malicieux, nous laisse entendre qu'elle a débuté avec tant de succès « qu'elle est accouchée quelques mois après ». C'est ce que son biographe appelle un « accident malencontreux, quoique fort naturel ». Les débuts commencés en mai, furent repris le 8 novembre, et sa réception comme sociétaire eut lieu le 24 avril 1767.



Mlle SAINT-VAL aînée
D'après H. Lefort

On se figure difficilement une tragédienne d'une taille au-dessous de la médiocre, d'une figure laide, quoique distinguée, souvent froide et monotone, transportant une salle ! C'est que cette même femme, devenue Ariane, Phèdre, Mérope, Clytemnestre, Didon ou Her-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

mione lançait tout-à-coup des éclairs sublimes et inattendus. « Quelle chaleur, écrivent les contemporains, quelle sensibilité, quelle énergie, et en même temps quelle grandeur ! » Ajoutez à cela un organe sonore, plein et flexible. Voltaire la qualifie « d'actrice sublime » et La Harpe, si difficile d'ordinaire, la porte aux nues dans le *Mercure*. Et cependant, malgré son mérite incontestable, il n'est pas de déboires dont cette grande actrice n'ait été abreuvée.

Le vieux Duc de Duras, qui avait la haute main sur la Comédie-Française, protégeait alors ouvertement Mme Vestris (v. ce nom) également appuyée par le premier ministre, le duc de Choiseul. Mme Vestris, nouvelle venue, ne pouvait se contenter de doubler Mlle Saint-Val aînée, de santé délicate, et souvent obligée de se reposer. Peu à peu, et par ordre, les plus beaux rôles sont adjugés à Mme Vestris (exactement 112 contre 23 laissés à sa rivale) avec menace faite à Mlle Saint-Val, d'être enfermée au For-l'Evêque, cette Bastille des comédiens, si elle refuse d'obéir.

Outrée de colère, Mlle Saint-Val publie un mémoire pour sa défense, et rallie le parterre qui siffle Mme Vestris. Le duc fait tripler la garde, et la troupe de la Comédie se divise en deux camps. Les plus nombreux, sous la conduite de Molé, tiennent pour le droit. La minorité, conseillée par Préville, craint de désobliger le duc et son factotum Papillon de la Ferté. Bref, la Comédie par délibération du 22 juillet 1779, se montre de la dernière lâcheté, et supplie « Sa Majesté de lui permettre de cesser toute espèce de service avec Mlle Saint-Val ». Le même jour, le duc de Duras signifiait à sa victime un ordre royal par lequel elle était rayée des cadres de la Comédie et — fait unique dans l'histoire du théâtre — exilée en Beauvoisis, à Clermont (Oise). Cris et sifflets du parterre, tandis que Mlle de Saint-Val cadette, dont nous parlons plus loin, avait à souffrir de nouvelles vexations de Mme Vestris.

Suivons Mlle de Saint-Val aînée dans sa retraite. Quelques mois plus tard, son ordre d'exil est révoqué, mais elle n'est pas réintégrée dans la Compagnie. Il ne lui reste — pendant dix ans — que la ressource de parcourir la province en triomphatrice, en commençant par Bordeaux (novembre 1779). A Genève, quand elle jouait au théâtre de Châtelaine, les places étaient occupées dès 11 heures du matin, bien que la représentation ne commençât qu'à 3 heures. En 1790, *Zelmire*, donnée en cette ville au bénéfice des pauvres, produisit 2276 florins, 7 sols, 6 deniers. Il fut payé, après votation, 51 florins à ses domestiques. En 1787, elle avait remporté un succès considérable à Toulouse.

Le temps passe, le duc de Duras est mort — en attendant que Papillon de la Ferté soit exécuté, le 7 juillet 1794, sur la place de la Barrière renversée — et dès le 27 septembre 1789, le rédacteur du journal les *Révolutions de Paris*, Prudhomme, demande aux comédiens français de réintégrer dans son ancienne position de sociétaire Mlle Saint-Val aînée. Le 16 octobre suivant, dans une lettre adressée à la *Chronique de Paris*, l'actrice déclare fièrement que, si elle remonte sur la scène, à la demande du public, ce sera sur un tout autre théâtre que le Théâtre Français qui l'a repoussée comme sujet *dangereux* et *fautif*. Et, de fait, c'est au théâtre de la Montansier, à l'autre bout de la galerie du Palais, qu'elle reparaîtra, de 1791 à 1794, avec sa sœur qui est venue l'y rejoindre. On rappelle même à ce sujet que l'aînée n'ayant pas pardonné à la cadette d'être restée à la Comédie après son expulsion, les deux sœurs étaient brouillées depuis 12 ans. Ayant paru ensemble chez la Montansier dans *Sémiramis*, l'aînée (la Reine) devant embrasser la jeune (Azéma), le public cria : Bis ! avec chaleur, et que les deux sœurs attendries se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, se réconciliant ainsi en présence du public.

Mlle Saint-Val aînée se tint parole, et ne rentra pas à la Comédie reconstituée en 1799. Retirée dans la vie privée, riche (elle laissa une fortune immobilière de plus de 300,000 fr.), tenant maison ouverte, recevant dans son salon de la Cour des Fontaines, 3, (Palais Royal) avec solennité tous ceux qui désiraient lui être présentés, mais bizarre, recherchant les coins les plus obscurs de son appartement, et ne se montrant partout que demi masquée par un voile épais, Mlle Saint-Val aînée vécut jusqu'à l'âge de 86 ans passés ; elle mourut chez elle à Paris, le 13 juin 1830, laissant un élève qui lui fit honneur : Joanny (v. ce nom). Elle n'avait créé au théâtre Français — de 1768 à 1779 — que dix rôles dans des tragédies parfaitement oubliées.

Em. Campardon a publié dans ses *Comédiens du roi de la troupe française* une donation faite par Mlle de Saint-Val aînée à son père (26 mai 1783). Il s'agit d'une rente viagère de 500 livres portée à 800 livres, le père demeurant habituellement à St-Paul-lez-Vence en Provence. (Arch. nat. Y 467). De ses deux frères, l'un avait débuté sans succès à la Comédie italienne, le 30 juillet 1780. Il fut nommé, sous le Directoire, accusateur public à Draguignan, puis, vers 1796, il se rendit avec sa famille en Russie, chargé d'une mission diplomatique. L'autre, qui fut militaire, périt d'une façon assez inexpliquée en campagne.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — E. D. De Manne, la *Troupe de Voltaire*.

Bibliographie : G. Larroumet, feuilleton du *Temps*, 7 avril 1902.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval n° 223, buste marbre, h. 0 m. 80 dans *Mérope*, par Ricourt.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— Salon de 1793, n° 164. Don de M. Alziari de Roquefort aîné, neveu de la tragédienne, en mai 1844.

— Mauvaise gravure sur bois dans l'*Illustration*, du 21 décembre 1844.

— Gravure à l'eau forte par H. Lefort pour la *Troupe de Voltaire*.

— Vente Sardou, 27 avril 1909, n° 59. Son portrait, dessin au crayon noir et à la sanguine, par Carmontelle, adjugé 1200 fr.

SAINT-VAL, M^lle^, cadette, Marie, *Blanche* Alziari de Roquefort dite. — Sœur de la précédente, née comme elle à Coursegoules (aujourd'hui Var) le 2 septembre 1752, débuta à la Comédie le 27 mai 1772, dans le rôle d'*Alzire*. Les *Mémoires secrets* (t. VI, p. 173) la trouvent plus jolie que son aînée et vantent la beauté de son organe et son expression. Grimm, dans sa *Correspondance littéraire* (t. VIII, p. 19) la trouve petite, mais d'une figure agréable sans être belle ; sa voix est douce et flexible. Il pense que le Théâtre Français a fait en elle une précieuse acquisition. « L'actrice nouvelle tragique, écrivait en juillet M^lle^ de Lespinasse à Condorcet, a été très mal d'une fluxion de poitrine : elle est convalescente, mais elle ne pourra jouer de longtemps ».



M^lle^ SAINT-VAL cadette
D'après H. Lefort

En effet, elle ne put effectuer sa rentrée que le 6 février 1773 dans *Inès de Castro*, mais la venue de M^lle^ Raucourt, en décembre, lui avait fait grand tort. Est-ce pour cette raison qu'elle quitta brusquement la Comédie pour entrer au couvent ? Elle en ressortit cependant pour aller jouer à Lyon où sa sœur avait laissé de si brillants souvenirs ; mais ce ne fut que le 6 juillet 1776 (la Raucourt en était partie le 28 mai) qu'elle reparut à la Comédie pour être reçue sociétaire le 15 du même mois. Nous avons raconté à l'article de M^lle^ Saint-Val aînée les démêlés de celle-ci avec M^me^ Vestris. La cadette, qui refusa de suivre son aînée dans sa retraite, ne devait pas être plus épargnée.

M^me^ Vestris, à laquelle l'expulsion d'une Saint-Val ne suffisait pas, se tourna alors vers la seconde, la dépouillant de tous ses rôles avec l'appui du vieux Duras. A la fin, la malheureuse n'y tenant plus, écrivait à ses camarades : « Je ferai, d'ici à Pâques, le service dont vous avez besoin ; mais passé ce temps, je compte sur ma liberté, parce que rien au monde ne me ferait rester à la Comédie-Française comme j'y suis. Je dois procurer à M^me^ Vestris le plaisir de dire : Je me suis défaite des deux sœurs ».

Paroles en l'air. Un mois plus tard, le 24 février 1784, les deux actrices rivales paraissaient dans la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*, et, hasard ou arrangement, non seulement se saluèrent, selon l'usage, mais se serrèrent la main.

M^lle^ Saint-Val cadette, bien que connue comme tragédienne — elle n'avait joué la comédie qu'en province — eut cependant à créer un beau rôle dans le répertoire comique. Ce fut elle à qui Beaumarchais confia celui de la comtesse, dans le *Mariage de Figaro*, ce qui fit écrire à l'auteur : « Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment honneur au grand talent de M^lle^ Saint-Val cadette ».

Quoiqu'il en soit, cet essai, suivi de quelques autres dans la comédie, ne fut en somme qu'une exception. M^lle^ Saint-Val cadette fut et resta une tragédienne. Mais effrayée par la tournure que prenaient les événements, elle demanda sa retraite, et l'obtint en 1792, pour s'enfuir vers son pays natal, la Provence, où elle acheta une petite île, mise en vente comme bien national, l'île de Saint-Honorat, en face de Cannes, siège jusqu'alors d'un monastère et d'un vieux château.

Quelles légendes n'a-t-on pas forgées à propos de cette retraite de M^lle^ Saint-Val cadette dans cette île ? M. G. Larroumet, dans un remarquable feuilleton du *Temps* (7 avril 1902) a remis les choses au point : l'ex-sociétaire de la Comédie est venue se réfugier là, parce que Coursegoules, son pays natal, est tout proche. Elle n'y pose pas en aristocrate. Le monastère est alors en ruines, et le donjon le seul bâtiment habitable. Mérimée a visité ce lieu en 1835 et le regretté Larroumet plus récemment. Le premier y avait vu « un château d'Anne Radcliffe » et le second n'y nota rien de remarquable. A coup sûr, l'île ne valait pas bien cher en 1792. De 1857 à 1859 on ne trouvait pas preneur à 70,000 fr. ! L'évêque de Fréjus l'acheta, puis la céda à des bénédictins qui en firent une colonie agricole. Vers le temps de M^lle^ Saint-Val cadette, Fragonard, le peintre célèbre, se trouvait réfugié

EFERUS - Recherches & Classification numériques

à Grasse. On croit qu'il serait allé rendre visite à l'artiste et lui aurait peint quelques dessus de portes que Mérimée vit en 1835 — sans en deviner l'auteur — et qui ont aujourd'hui disparu.

Aussitôt après Thermidor, Mlle Saint-Val cadette se hâta de quitter son île de trois kilomètres de tour, et revint sur le continent. Nous la retrouvons alors au Théâtre de la Montansier, où jouait sa sœur aînée, et nous avons dit à l'article précédent de quelle façon les deux artistes s'étaient réconciliées en public. Elle joua sur ce théâtre pendant deux ans.

En 1802, après une apparition au Théâtre Olympique, elle partit pour la Russie. C'était trop tard. Comme on ne l'y avait jamais vue, on la trouva « marquée ». Elle revint en France avec de l'or et des présents.

Depuis longtemps déjà l'on avait oublié l'actrice vieillie, lorsque les journaux annoncèrent — pour le 11 octobre 1817 — une représentation à son bénéfice au Théâtre italien (Salle Favart). Elle y parut — à 65 ans — dans *Iphigénie en Tauride*, devant un public qui, en grande partie, ne l'avait jamais connue, et produisit encore beaucoup d'effet, malgré la fatigue évidente de l'artiste vers la fin de l'ouvrage. Puis elle reprit le chemin de sa Provence, se fixant à Draguignan, chez un de ses neveux, conseiller de préfecture, sous le nom de Mme de Saint-Ereyx, nom que l'on croit avoir appartenu à un mari (?) ou à un amant. Elle y mourut le 9 février 1836, à 83 ans, en dame pieuse et bienfaisante. Elle touchait alors une pension de 800 livres sur la cassette du roi, et son domaine de St-Honorat lui rapportait environ 1200 francs. En vingt ans, Mlle Saint-Val cadette n'avait créé que 17 rôles à la Comédie, dont le seul dont on se souvienne est celui de la Comtesse du *Mariage de Figaro* (1784).



SAINVILLE (Morel dit)
D'après Lacauchie

Em. Campardon a publié dans ses *Comédiens du roi de la troupe française :* Un Brevet d'une pension de 600 livres (15 juin 1783) ; une déclaration de Mlle Saint-Val cadette relative à sa pension ; une lettre de Mlle Saint-Val cadette à un fonctionnaire des Menus Plaisirs, 11 septembre 1787.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II ; E. D. De Manne, *Troupe de Voltaire*.

Bibliographie : G. Larroumet, Feuilleton du *Temps*, 7 avril 1902.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval n° 226. Buste marbre, h. 0 m. 75, auteur inconnu, offert par le neveu de la tragédienne en juillet 1844.

— Gravure à l'eau forte par Lefort pour la *Troupe de Voltaire*.

SAINT-VALLIER, Mme. — Début Th. français 1813.

SAINT-VICTOR. — Sous ce nom : *Saint-Victor*, Calley, dit. Amsterdam 1848-49 ; Mme *Saint-Victor*, Calley, dite. Turin 1852, Nantes 1853-1854. En 1866, 62 ans, 34 ans de th., 200 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1884.

SAINT-YS, Mme. — Funambules 1852.

SAINT-YVES, Inès de. — Mons 1853-54, La Haye 1854-56, Boulogne 1857-60, Valenciennes 1861-64, St-Quentin 1865.

SAINVAL, Mlles V. Saint-Val.

SAINVAL. — Marseille 1845, Nantes 1850, Paris 1854-59.

SAINVAL. — Batavia 1850, Marseille 1852, Paris 1853.

SAINVILLE, Mlle Félicité, sœur de Fleury-Bénard. — Fut à Vienne (Autriche) le professeur de déclamation française de Marie-Antoinette, future reine de France. — Est-ce la même, Toulouse 1792 ?

SAINVILLE. — Variétés amusantes 1779. Sa femme fut actrice dans la même troupe jusqu'en avril 1780. Elle parut ensuite chez Nicolet. Les époux Sainville quittèrent le théâtre et se firent marchands de vins. Le *Chroniqueur désœuvré* dont l'auteur n'avait peut-être pas crédit dans la boutique, s'est amusé à les traîner dans la boue.

SAINVILLE, E. F. M. Morel, dit. — Fils du maître d'hôtel du baron Delessert, employé de commerce à Paris, puis chez un courtier à Bordeaux, Sainville qui ne rêvait que théâtre s'engagea dans une troupe de comédiens ambulants qui desservait les villes de Langon et de Bazas. Ce fut la misère noire jusqu'au jour où il put

EFERUS - Recherches & Classification numériques

se produire à Libourne. Après deux ou trois ans de cette vie mouvementée, Sainville regagna Paris vers 1827 et fut engagé au Th. Montparnasse, où il brilla du plus bel éclat pendant trois ou quatre ans. C'est là que vint le découvrir Dormeuil qui recrutait alors sa troupe pour l'ouverture du Théâtre du Palais-Royal (1831) où il occupa en outre les fonctions de second régisseur. C'était un comique de l'école de Philippe, le brûleur de planches de la rue de Chartres, mais doué de plus de finesse; verve intarissable, bonhomie, rire franc. Citer les créations de Sainville au Palais-Royal pendant 23 ans, équivaudrait à citer tout le répertoire. Nous rappelerons : *Ils n'ouvriront pas*, *Rabelais*, les *Deux mondes*, les *Bouillons à domicile*, *Scaramouche*, les *Deux novices*, *Feu M. Malhieu*, 1831 ; la *Chanteuse et l'ouvrière*, le *Vagabond*, *Vert-Vert*, *Franklin à Passy*, *Anna*, les *Deux frères*, la *Belle fille*, les *Deux grivets*, la *Fée aux miettes*, la *Sentinelle*, *Walter Scott*, le *Dernier chapitre*, *Crédeville*, *M. Duroseau*, 1832 ; un *Matelot*, la *Fille de Dominique*, une *Partie de campagne*, l'*Inévitable*, un *Bon enfant*, l'*Alcôve*, la *Danseuse de Venise*, 1833 ; le *Remplaçant*, les *Quatre âges du Palais-Royal*, la *Fille du cocher*, *Camérani*, *la Salamandre*, les *Deux borgnes*, la *Vie de Napoléon*, *Frétillon*, 1834 ; *Fich-tong-Khan*, les *Beignets à la cour*, *Est-ce un rêve ?* la *Folle de la Bérésina*, le *Testament de Piron*, la *Tirelire*, 1835 ; *Léona*, les *Chansons de Désaugiers*, *Coliche*, *Actéon*, l'*Enfant du faubourg*, la *Couronne de diamants*, *Marion Carmélite*, *Mme Favart*, 1836 ; un *Dernier souper de garçon*, le *Bout de l'an*, l'*Hôtel des haricots*, le *Bal champêtre*, le *Café des comédiens*, *Ma maison du Pecq*, 1837 ; l'*Ile de la folie*, la *Maîtresse de langues*, *Mlle Dangeville*, les *Enfants du délire*, les *Deux pigeons*, un *Drame*, 1838 ; *Rothomago*, les *Victimes de la clôture*, *Chantre et choriste*, *Argentine*, les *Bamboches de l'année*, 1839 ; les *Diners à 32 sous*, *Iphigénie*, 1840 ; *Me Camus et sa demoiselle*, *Zanetta la modiste*, *Mlle Sallé*, le *Vicomte de Létorières*, 1841 ; le *Capitaine Charlotte*, 1842 ; la *Rue de la Lune*, la *Fille de Figaro*, 1843 ; les *Pommes de terre malades*, 1845 ; la *Poudre coton* 1846 ; un *Banc d'huitres*, 1847 ; les *Lampions de la veille et les lanternes du lendemain*, 1848 ; les *Marraines de l'an III*, 1849 ; *Embrassons-nous Folleville*, 1850 ; une *Femme qui perd ses jarretières*, les *Crapauds immortels*, 1851 ; le *Misanthrope et l'Auvergnat*, 1852 ; les *Folies dramatiques*, le *Bourreau des crânes*, 1853.

Et combien de pièces oubliées dans cette longue nomenclature ? Franc et comique, Sainville, avec son ventre arrondi, devint l'acteur indispensable du Palais-Royal, où il avait 10.000 fr. d'appointements en 1845, chiffre considérable pour l'époque. — Puis la maladie survint, la goutte et le reste. Il mourut en février 1854 à Pau, où il était allé chercher un adoucissement à ses souffrances.

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par L. Couailhac.

Iconographie : *Galerie Lacauchie*, en pied, de face, cost. de th., par Lacauchie, lith. Rigo.

SAINVILLE, Mme. — Troupe Seveste, banlieue 1828.

SALERIN, Alphonse, Pierre, Jacques. — Province, banlieue 1825, Th. du Cirque 1843-49, Rouen 1852, Cirque imp. 1853-56, Paris 1857-1869, Porte St-Martin 1870. En 1859, 56 ans, 34 ans de th., retiré à Belleville avec 200 fr. de pension.

SALESSE, Mlle. — Montparnasse 1886.

SALESSES, Louis, Guy. — Bordeaux 1861-63.

SALIÈGE, Mlles, Fanny et Denise. — Besançon 1845-48.

SALINÉ, Mlle Eugénie, Louise. — Limoges 1845-48.

SALINÉ, Charles, Edmond Jacot, dit. — Rouen 1860-61, premier rôle Lyon 1862-64, Lille 1865. Sa mort, *Rapport* 1867.

SALINI, Mme. — Lyon 1855-56.

SALLANDRE, Didier, Alfred Cœsme, dit. — Ambigu 1866-72, St-Quentin 1873-1901, Paris 1902.

SALLARD, Eugène. — Batavia 1851-53, Paris 1854, Nancy 1855-56, Alger 1857. Sa mort, *Rapport* 1859.

SALLARY, Nicolas Ozou dit. — Dirigeait une troupe de campagne en 1664, à Arras. Il avait épousé une demoiselle de Sallary, comédienne, dont il prit le nom. Un François Ozou, fils de Nicolas, était aussi comédien. Jal (*Dict. critique*, note p. 111) s'est demandé si cet Ozou n'avait aucun lien de parenté avec Jeanne Auzoult, comédienne, mère du grand Baron, l'orthographe des noms propres comptant pour fort peu à cette époque.

SALLÉ, Jean, Baptiste, Louis, Nicolas Salley dit. — Né à Troyes vers 1671, fils d'un avocat; se croyant la vocation monastique, Sallé fut d'abord capucin, puis jeta le froc aux orties pour devenir professeur de musique. Basse-taille à l'Opéra de Rouen en 1697, Sallé vint à Paris l'année suivante pour se faire engager dans la troupe qu'Auguste, roi de Pologne et Electeur de Saxe, faisait former pour Varsovie. Puis, ayant sollicité un ordre de début au Théâtre Français, il y parut le 23 août 1698 dans *Manlius* et le *Deuil*, pièces où il réussit. Mais ne pouvant rompre son engagement pour la Pologne, il partit sur le champ, et ne revint à Paris qu'à Pâques 1701. Nouveaux débuts et

EFERUS - Recherches & Classification numériques

réception en août. Sallé jouait les rois, les gascons, les ivrognes, les petits maîtres, et possédait une fort belle voix. En 1704, il créa le rôle de Saül, et mourut à Paris le 29 mars 1706, jeune encore.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

SALLÉ, Mlle Françoise née Thoury, femme Salley dite. — Epouse du précédent, était née vers 1669. Jolie personne, elle chantait l'opéra en province, lorsque Sallé l'épousa. Nous ne savons si elle accompagna son mari en Pologne, mais elle fut attachée à Paris à l'Opéra avant de débuter le 21 mai 1704 à la Comédie, où elle ne fut jamais qu'une confidente médiocre. Reçue en 1706, et devenue veuve la même année, elle se retira le 27 mai 1721 avec la pension de mille livres, et mourut à St-Germain-en-Laye, le 16 octobre 1745.

SALLÉ, Mlle. — Qui fut plus tard une des célébrités de l'Académie royale de musique, avait débuté comme actrice foraine à la Foire St-Laurent en 1718. En 1724, elle était encore dans la troupe de Delaplace et Dolet, et ce n'est qu'après cette date qu'elle devint l'illustre danseuse que l'on sait, pour laquelle Voltaire rimait des vers. Mlle Sallé quitta le théâtre en 1741. Son frère fut également danseur forain en 1722, puis maître de ballets.

SALLÉ. Louis, Gabriel. — Acteur du boulevard et entrepreneur de spectacles, avait commencé à faire la parade chez Nicolet, comme arlequin, emploi qu'il avait choisi, dit-on, parce que, étant borgne, il pouvait plus facilement dissimuler cette infirmité sous le masque. En 1774, il prit la direction du *Théâtre des Associés* devenu sous la Révolution, le *Théâtre Patriotique* du Sieur Sallé. Le *Chroniqueur désœuvré* nous le représente comme un triste sire, avare, dur, usurier, de mauvaise foi, doué d'un organe désagréable et d'un physique ingrat. « Avec tous ces avantages, ajoute le pamphlétaire, il joue les rois, les arlequins et les pères nobles. »

Quoiqu'il en soit, Sallé savait exploiter parfaitement son spectacle, accommodé au goût de son public, si bien que des sociétaires de la Comédie française se plaignirent qu'on y représentait les pièces de leur répertoire. Sallé leur écrivit — ou leur fit écrire — selon Brazier, cette spirituelle réponse :

« Messieurs, je donnerai demain dimanche une représentation de *Zaïre;* je vous prie d'être assez bons pour y envoyer une députation de votre illustre Compagnie; et si vous reconnaissez la pièce de Voltaire après l'avoir vue représentée par mes acteurs, je consens à mériter votre blâme, et m'engage à jamais la faire rejouer sur mon théâtre. »

Lekain, Préville et quelques autres de leurs camarades allèrent voir jouer *Zaïre* chez Sallé. Ils y rirent tant, que le lendemain ils levèrent toute prohibition. (*Hist. des petits Théâtres*, par Brazier, t. I, p. 57.)

C'est encore le directeur Sallé qui faisait ainsi lui-même l'annonce du *Grand festin de Pierre* ou l'*Athée foudroyé :* « Prrrenez vos billets ! M. Pompée jouera ce soir avec toute sa garde-robe... Faites voir l'habit du premier acte ! (Et l'on montrait l'habit du premier acte.) M. Pompée changera douze fois de costumes ! Il enlèvera la fille du commandeur avec une veste à brandebourgs, et sera foudroyé avec un habit à paillettes ». Sallé mourut vers 1795. Em. Campardon a publié dans les *Spectacles de la foire*, t. II, p. 178 et suiv., de nombreux documents concernant Sallé et son spectacle.

SALLÉ, Mme Françoise, Asseline. — Femme du précédent, actrice au th. des Associés. Le *Chroniqueur désœuvré*, qui n'est pas tendre, nous la représente comme grande, blême, bégueule, ridicule et froide.

SALLÉ, fils. — Th. sans prétention. Est-ce le même Ambigu 1819-27, confident des tyrans et des traîtres ?

SALLES, Comte de. — Surnom d'un comédien du règne de François Ier, mais d'un genre plus sérieux que Jean Serre (v. ce nom). On connaît cette épitaphe qui figure dans les œuvres de Marot, mais que celui-ci désavoua dans la *Préface* de l'Edition de Lyon en 1538.

Epitaphe du Comte de Salles

Je suis celluy comme tu dois sçavoir,
Comte de Salles, assez plaisant à veoir,
Qui par mes gestes, brocardz et tragédie,
Mainte assemblée ay souvent resjouie,
En entretien ayant plus grâce qu'honte,
Et en accordz et doulx chantz, armonie.

La « *Complaincte de la Bazoche* » désavouée aussi par Cl. Marot déplore également en détestables vers la fin de ce même Comte de Salles. Il était mort de la peste, et avait reçu la sépulture au cloître de St-Laurent.

SALLES, Mlle de. — Marseille 1792.

SALLIOT, Edmond. — Valenciennes 1843-47.

SALOMON, François, Joseph. — Marseille 1849-69.

SALPÊTRE. — Premier prix au Conservatoire, débuta à la Comédie en 1809 et fut reçu comme pensionnaire en 1810. Echoua à Rouen en 1818. Deuxième comique à Nantes 1822-23.

SALVADOR, Jean, Baptiste Tuffet dit. — Né le 21 janvier 1803, fut surtout connu comme secrétaire général de l'Ambigu, fonctions qu'il exerçait en 1843-60. On lui doit aussi des biographies d'acteurs, notamment dans la *Galerie Lorsay*. Dans les dernières années de sa vie il

EFERUS - Recherches & Classification numériques

fut attaché à l'Odéon, où il s'occupa de l'ambulance en 1870. Sa mort, *Rapport* 1873. Castellano lui adressa un dernier adieu.

SALVANI, Joseph, Ernest Bresson dit. — Amiens 1871-72, Rennes, Versailles, Lille, Toulouse, Anvers 1878-79, Toulouse, Dijon, Pau, Toulouse, Paris, 1902.

SALVETTI, Adolphe. — Metz 1843.

SAMAISON, Constant, Alfred de. — Genève 1869-70. Sa mort, *Rapport* 1900.

SAMARY, Mlle Léontine, Pauline, *Jeanne*, femme Paul Lagarde. — Nièce des Brohan, née à Neuilly-sur-Seine, le 4 mars 1857. Fille d'un musicien, élevée dans une famille d'artistes, Jeanne Samary, dès sa plus tendre enfance, fut le type le plus merveilleusement doué pour le théâtre. D'allure franche, toujours riante, apportant la joie partout où elle passait, possédant une voix bien timbrée et mordante, elle fut la soubrette idéale de Molière. Rire communicatif et charme irrésistible, telle fut celle que l'on appelait familièrement *Jeanne*, l'enfant gâtée de la Comédie, laquelle au sortir du Conservatoire où elle avait obtenu le premier prix de comédie, débutait à 18 ans dans le formidable rôle de Dorine de *Tartufe* (ce qui était une belle audace, une Dorine de cet âge !), le 24 août 1875 et remportait tous les suffrages.



Jeanne SAMARY
Cliché F. Mulnier

La trop courte carrière de Jeanne Samary fut comme le passage d'un astre lumineux. A vrai dire, ses créations furent peu nombreuses, pendant ces quinze années passées à la Comédie, mais il faut tenir compte qu'elle fut surtout la *soubrette du répertoire*.

1875. 24 août. Début dans Dorine de *Tartufe*.
6 octobre. Manette d'*Oscar*.
4 décembre. Pulchérie de *Petite pluie*. **Création.**

1876. 1 avril. Retraite de Mlle Nathalie. Marinette du *Dépit*.
8 mai. Retraite de Mme Plessy. Charlotte de *Don Juan*.
13 octobre. Toinette du *Malade*.
29 décembre. Remplace Mlle Reichenberg dans l'*Ami Fritz*.

1877. 24 janvier. Hélène des *Ouvriers*.
1 février. Zerbinette des *Fourberies*.
19 mars. Nérine du *Joueur*.
3 avril. La Nuit dans *Amphytrion*.
2 juillet. Lisette des *Jeux de l'amour*.
18 septembre. Madelon du *Chandelier*.
12 octobre. Clémence de *Volte-face*. **Création.**

1878. 27 février. Retraite de Bressant. Lucette de *M. de Pourceaugnac*.

1879. 1 janvier. **Sociétaire.**
21 février. Antoinette du *Petit hôtel*. **Création.**
20 mars. Lisette de l'*Ecole des maris*.
9 mai. Remplace Mlle Baretta (Casilda dans *Ruy Blas*).
13 mai. Antoinette de l'*Etincelle*. **Création.**
1879. Juin-juillet. Voyage à Londres avec la Comédie.

1880. 16 février. Arabelle de *Daniel Rochat*. **Création.**
21 octobre. 200me anniversaire de la Comédie. Mlle Ducroisy de l'*Impromptu*.
28 octobre, Nicole du *Bourgeois gentilhomme*.

1881. 5 mars. *Pendant le bal*. **Création.**
25 avril. Suzanne du *Monde où l'on s'ennuie*. Immense succès personnel. **Création.**

1882. 22 novembre. Cinquantenaire et deuxième représentation du *Roi s'amuse*. Maguelonne.

1884. 16 mai. Jeanne de la *Duchesse Martin*. **Création.**

1885. 3 janvier. Lisette du *Légataire universel*.

1886. 9 avril. Sophie de *Chamillac*. **Création.**
27 octobre. Rafa de *M. Scapin*. **Création.**

1887. 18 novembre. Pépa de la *Souris*. **Création.**

1888. 25 novembre. Elise du *Mercure galant*.

1890. 15 janvier. *Toinette à Molière* à propos lu par Mlle Jeanne Samary.
12 mars. Frosine des *Originaux*.

En 1889, elle fut nommée officier d'Académie.

A cette époque de sa vie — toujours heureuse — Jeanne Samary, épouse aimée, mère adorable, artiste fêtée, n'avait plus qu'une idée : incarner au théâtre l'exquise nouvelle de Guy de Maupassant : *Yvette*. Maupassant qui n'aimait guère les expériences théâtrales,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

s'échappait. On était en septembre 1890. Mme Samary se trouvait en vacances à Trouville. Le projet si longtemps rêvé par l'artiste était accepté par l'auteur, et quelques jours plus tard, la pauvre comédienne, prise par la fièvre typhoïde, était ramenée à Paris où elle succombait, rue de Rivoli 194, le 18 septembre. Cette mort si rapide, si inattendue, fut un coup de foudre, non seulement pour le Théâtre Français, mais pour le public tout entier qui n'avait pas encore eu le temps d'apprendre la maladie de l'artiste. On ne pouvait comprendre que tant de jeunesse, de beauté, de joie fût anéanti en quelques jours. Plus de 2000 personnes suivirent le convoi jusqu'au cimetière de Passy où MM. Larroumet et Claretie dirent un dernier adieu à la femme honorée et bienfaisante, et à l'artiste inoubliable.

Mlle Jeanne Samary avait épousé M. Paul Lagarde, fils de l'agent de change de ce nom et frère du peintre Pierre Lagarde. M. Paul Lagarde se remaria avec Mlle Adam, fille du Président de la Société sportive, et mourut d'apoplexie à Monaco (*Figaro* du 19 janvier 1903). De son mariage avec M. Paul Lagarde, Mme Samary avait eu deux filles : Blanche et Madeleine Lagarde. La cadette, Madeleine, la première mariée, épousa M. Broussan, devenu directeur de l'Opéra. L'aînée, Blanche, épousa M. Moncharmont, directeur du Théâtre des Célestins à Lyon, dont elle était la pensionnaire (*Figaro* du 26 mars 1909). Mme Marie Samary, femme Esquier, l'artiste contemporaine, est la sœur aînée de la regrettée Jeanne Samary. Henry Samary, dont nous nous occupons plus loin, son jeune frère.

Biographie : *Paris-Théâtre*, notice par F. Jahyer, n° 202.

Iconographie : Musée de la Comédie-Française, catalogue Monval. 134, Peinture toile, haut. 0 m. 62, larg. 0 m. 47, par Carolus Duran. Don de M. Paul Lagarde. — N° 211, dans Dorine, peinture sur porcelaine d'ap. photo, h. 0 m. 16, l. 0 m. 13, par Mlle Marie Besson, offerte par l'auteur, décembre 1890. — N° 507, peinture toile par P. A. Renou, 1877, Salon 1879 (n° 2528) offerte par le peintre Bouchor, frère du poète. L'artiste est représentée toute jeune, les cheveux ébouriffés. Egaré au moment de l'incendie de la Comédie, ce portrait fut retrouvé en 1902.

— Peinture par P. A. Renou, coll. Morosoff, à Moscou.

— Peinture par G. de Dramard (Salon 1877),

— — par Mlle L. Abbéma (Salon 1879).

— — les *Quatre Saisons*, par Mlle Abbéma (Salon 1882).

— Sculpture. Dans *Petite pluie*, buste en marbre, par R. David d'Angers (Salon 1877).

— Caricature : N° 23 des *Contemporains*, par Alfred Le Petit.

— Photo *Paris-Théâtre*, n° 202. Cliché F. Mulnier.

SAMARY, Henry, frère de la précédente. — Etait né à Paris le 5 avril 1865. Elève de Delaunay, premier prix de comédie en 1883, il était entré à la Comédie-Française où il débuta le 7 décembre dans le *Menteur* (rôle de Dorante). Il parut successivement dans Acaste du *Misanthrope* 1883, Horace de l'*Ecole des Femmes*, *Britannicus*, Valère de *Dépit*, Paul des *Pattes de mouches* (reprise) 1884, D'Ollivon de *Philiberte*, Léandre du *Médecin*, Lélie de *Sganarelle* 1885. L'année suivante, deux créations, dans *Chamillac* et dans la *Sortie de St-Cyr*. Puis il reprend Horatio d'*Hamlet*. En 1877 : Lucien du *Testament de César Girodot*, Cléante du *Malade*, etc., et cette carrière se poursuit très brillante jusqu'à fin 1892. Déjà en 1890, la mort de sa sœur Jeanne, qui lui servait d'appui dans la maison, l'avait déconcerté. Fatigué d'attendre le sociétariat — trop impatient peut-être — il préféra s'en aller, et passa à la Gaîté où il joua en 1894, dans un opéra-comique, le *13e Hussards*. Après quoi, il sembla renoncer au théâtre pour faire, avec son frère Georges, le commerce des antiquités. Cependant, ayant épousé sa charmante camarade, Mlle Méaly, il se fit son imprésario et entreprit une longue tournée en Europe.

Au début de l'année 1902, il venait de partir pour Berlin, afin d'y règler une série de représentations que devait y donner Mme Méaly, lorsque le 27 janvier, il se trouva indisposé à l'hôtel. C'était un commencement de péritonite. Malgré les soins empressés des éminents professeurs Ewald, Sonnenberg et des docteurs Pulvermacher et Oppenheim, il succomba le 3 février dans le Sanatorium de ce dernier. Sa femme et son frère aîné prévenus télégraphiquement étaient accourus à son chevet. Les obsèques d'Henry Samary, décoré de l'ordre royal du Cambodge, de l'ordre du Medjidié, d'une médaille de sauvetage, eurent lieu à Paris le 8 février à l'église de la Trinité (il demeurait 52, rue de la Victoire) et l'inhumation eut lieu au cimetière de Passy.

SAMBET, Jean-Baptiste. — Reims 1843, Strasbourg 1845-47, Alger 1852 et années suivantes. En 1871, 66 ans, 21 ans de théâtre, 300 fr. de pension. Alger 1875.

SAMÉ, Mme Françoise, Marie, Charton dite. — Bouffes 1902-03.

SAMIE, Mlle Francine. — Elève de Silvain au Conservatoire, Théâtre des Mathurins : *Qui trop embrasse*, *P'tit Loulou*. Sa mort, *Figaro* 27 février 1901.

SAMSON, Joseph, *Isidore*. — Né à Saint-Denis le 2 juillet 1793, avait pour père un modeste limonadier, lequel tenait en même temps le bureau des petites voitures ou *coucous*, faisant alors le service entre Paris et St-Denis. La famille vint à Paris, rue Montor-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

gueil, et le jeune Isidore passa des bancs d'une école de quartier à ceux d'un pensionnat de Belleville, dirigé par un certain M. Jacob. C'est là qu'il se lia avec son condisciple le baron Taylor. Ses parents ayant été ruinés dans une filature de coton établie dans les anciens bâtiments de l'abbaye d'Yères, il fut alors placé comme petit clerc, à 12 ans, chez un avoué de Corbeil, M. Martin, où le hasard lui mit à sa disposition une jolie bibliothèque théâtrale. Revenu à Paris chez ses parents, qui demeuraient alors rue de Malte, à deux pas du boulevard du Temple, le jeune Isidore fut commis dans un bureau de loterie, jusqu'au jour enfin si désiré où il put être admis au Conservatoire, à l'âge de 16 ans (1810). C'était alors presqu'un enfant, petit de taille, mais possédant une intelligence peu commune. Lafon, son professeur, lui conseilla de suite de renoncer à la tragédie et de prendre l'emploi des comiques. Michelot l'aidait aussi de ses conseils. Tombé à la conscription, le jeune Samson allait partir, lorsque son camarade Perlet (v. ce nom) fit preuve d'une générosité fort rare à son égard. Croyant que les premiers prix étaient exemptés du service militaire, il renonça, lui Perlet, à concourir. Samson eut donc cette distinction tant souhaitée, mais en ces temps de réquisitions à outrance, ce n'était pas encore suffisant ! Le décret du 15 octobre 1812, daté de Moscou admettant au Conservatoire dix-huit élèves du Théâtre français (neuf de chaque sexe) le tira seulement d'embarras, et Perlet reçut à son tour le premier prix l'année suivante (1813). Le retour des Bourbons supprima le pensionnat de la déclamation. Il y avait depuis un an, dans la classe de Fleury, une toute jeune élève, premier prix de comédie : « j'en devins amoureux, dit Samson, et notre mariage fut résolu. Il eut lieu le 15 novembre 1815. Ma femme avait dix-huit ans, et moi vingt-deux. Nous étions l'un et l'autre sans position et sans argent. Elle venait cependant de contracter un engagement pour Strasbourg, qui ne devait commencer qu'en avril 1816. Nous reçûmes des propositions pour jouer durant tout l'hiver à Dijon et à Besançon. Ce fut la veille de notre départ que notre mariage eut lieu, et le lendemain 16, à cinq heures du matin, nous montions en diligence ».

Après une saison à Dijon, Samson trouva un engagement à Rouen, où sa femme, libérée de sa promesse pour Strasbourg, put le rejoindre. Toléré d'abord, puis aimé du public, Samson entré au théâtre de Rouen avec 3600 fr., en avait obtenu 4000 la troisième année, lorsqu'il fut réclamé par Picard pour l'ouverture de la nouvelle salle de l'Odéon (après l'incendie de 1818). La chose décidée, après un début au théâtre Louvois (salle provisoire), Samson alla passer encore deux mois à Rouen, puis vint s'installer à Paris, rue Crébillon. Le second théâtre français reconstruit fut inauguré le 30 septembre 1819. Le débutant joua dans cette soirée le petit rôle d'Ergaste dans l'*Ecole des maris*. On remarqua de suite sa physionomie spirituelle, sa tournure leste et dégagée, mais on lui reprocha un peu de froideur, et son organe nasillard.



SAMSON, par L. Noël (1833)

Protégé par Picard, son directeur, qui avait deviné dans son nouveau pensionnaire une intelligence d'élite, il fut élevé l'année suivante au rang de sociétaire et se prodigua sans compter (indépendamment de tout le répertoire) :

1820 : les *Comédiens*, (succès personnel), l'*Homme poli*.
1821 : le *Voyage à Dieppe*.
1822 : le *Père et le tuteur*, *M. Tourniquet*, le *Pour et le contre*, *Noirville*.
1823 : le *Séducteur amoureux*, *Mon ami Listrac*, l'*Innocence de la campagne*, les *Français en Espagne*, le *Frère et la sœur*, la *Maison à deux portes*, *Guillaume et Marianne*, une *Journée de Vendôme*, le *Siège de Gênes*.
1824 : *Molière au théâtre*, *Luxe et indigence*, les *Trois genres*, *Ourika*, l'*Adjoint et l'Avoué*, l'*Ecolier d'Oxford*, le *Veuvage et les fiançailles*, l'*Officier de fortune*, l'*Enfant trouvé*.
1825 : *Apollon II*, la *Fête de Molière*, dont il était l'auteur, *Roman à vendre*, l'*Indiscret*, le *Dernier jour de folie*, les *Nouveaux Adelphes*, les *Deux Annettes*, les *Deux Ecoles*, le *Mort dans l'embarras*, les *Surfaces*.
1826 : *Amour et intrigue*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

C'est alors que la Comédie Française, usant du droit léonin que lui avait donné l'ordonnance de 1818, prit à l'Odéon ses trois meilleurs artistes : Perrier, Joanny et Samson. Ce dernier recevait 4000 fr. de fixe, deux francs de feu quand il jouait, quatre jetons de six francs par semaine, et 4000 fr. de la maison du roi — avec la promesse du sociétariat pour l'année suivante. Cette même année, 1826, Samson faisait représenter, à l'Odéon, la *Belle-mère et le gendre*, comédie en vers, dont le dénouement, changé à la seconde représentation, assura le succès de l'ouvrage passé au répertoire du Théâtre-Français le 24 février 1830.

« Je débutai à la Comédie-Française sans éclat » nous dit-il lui-même dans ses *Mémoires*. Il avait devant lui deux chefs d'emploi, Cartigny, et surtout Monrose, ce dernier possédant une verve étourdissante, et il lui était difficile de faire valoir son talent plutôt fait de causticité. Bien que sociétaire depuis 1827, Samson resta en effet dans l'ombre, ne créant que de petits rôles dans des pièces bien oubliées aujourd'hui, si ce n'est *Henri III et sa Cour*, (rôle de Joyeuse). En 1828, il avait bien été nommé professeur suppléant au Conservatoire, mais le signataire de la lettre qui lui faisait part de cette nomination avait eu le soin d'ajouter : « *Je vous annonce avec plaisir* que vos fonctions sont gratuites ». D'autre part, la situation particulière de Samson, chargé de famille, n'était pas brillante. Devenu sociétaire, la moitié du traitement fixe de 4000 fr. s'était convertie en une fraction de part, dont les mauvaises affaires avaient fait une fiction. Quant aux autres 4000 francs, ils avaient disparu en 1830 avec la maison du roi. La classe de déclamation au Conservatoire qui lui valait enfin 1500 francs, venait d'être supprimée, et le malheureux artiste se demandait avec anxiété comment il allait faire pour nourrir sa femme et ses quatre enfants. C'est alors qu'il donna sa démission pour entrer au Théâtre du Palais-Royal récemment inauguré (1831). Il y joua d'origine Dickson, dans le *Comte de St-Roman*, Gobeyot dans le *Philtre Champenois*, Boulin dans la *Fille unique*, Morel dans les *Jeunes bonnes et les vieux garçons*, *Rabelais* dans la pièce de ce nom, contribuant encore au succès de trois autres ouvrages.



Caricature de SAMSON
Lith. an. (1863)

Cependant, la Comédie-Française ne lâchait pas sa proie. Condamné en vertu d'un jugement du Tribunal de Commerce, Samson fut bel et bien forcé de reintégrer au bercail. Cette rentrée devait être pour lui le salut. Son absence n'avait duré que huit mois.

Cartigny s'était retiré l'année précédente. Restait Monrose, mais dont le talent était complètement différent de celui de Samson. Le rôle de Bertrand de Rantzau, dans *Bertrand et Raton* (14 novembre 1833), celui du Docteur dans l'*Ambitieux* (27 novembre 1834) mirent le sceau à sa réputation. De plus, tout en conservant les rôles de valets dans le répertoire, il abordait ceux de pères ou de raisonneurs sceptiques et railleurs. Nous mentionnerons, après ses biographes E. D. De Manne et C. Ménétrier qui ont dressé une liste fort complète de ses 96 créations : Quexada dans *Don Juan d'Autriche*, 1835 ; le pair de France dans la *Camaraderie*, 1837 ; Coqueret de la *Calomnie*, 1840 ; Clérambeau d'une *Chaine*, 1841.

Nous avons dit, à l'article *Rachel*, comment Samson avait été l'éducateur de la tragédienne. Mme veuve Samson, dans ses souvenirs de théâtre, *Rachel et Samson*, (Paris, Ollendorff, 1898) a redit par le menu toute cette histoire, et nous avons conté ici-même comment le professeur, fier à juste titre des triomphes de son élève, n'eut pas toujours à se louer de la reconnaissance de la femme (v. Rachel). Jules Janin, dans son gros volume, *Mademoiselle Rachel et la Tragédie*, ayant un jour contesté la valeur de ces leçons, Samson lui répliqua par une lettre digne et courtoise, n'établissant que trop la légèreté du fameux *Prince des critiques*, (à Paris, chez tous les libraires, 1859).

Comme auteur, Samson ne désarme pas : il fait représenter avec succès à la Comédie, le 27 mai 1842, un *Veuvage*, comédie en trois actes et en vers ; au Vaudeville : un *Péché de jeunesse* (28 mars 1843) ; à la Comédie : la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Famille Poisson, décembre 1845, un acte en vers, resté longtemps au répertoire ; en février 1848, à l'Odéon, l'*Alcade de Zalaméa*, drame en 3 actes en prose, en collaboration avec Jules de Wailly ; à la Comédie : la *Dot de ma fille*, en vers, 13 décembre 1854, succès d'estime.

Dès 1843, Samson, le lanceur de Rachel, occupe à la Comédie une place considérable ; par suite de la mort de Monrose, il en est devenu le doyen ; depuis 1840, il a fondé avec le baron Taylor, son ancien condisciple, la Société des artistes dramatiques, dont il est l'âme, et le rapporteur ; à l'inauguration du monument de Molière (v. Regnier) c'est à lui qu'est échu l'honneur de prononcer le discours au nom de la Comédie, et il l'a fait avec autant d'élégance que de style ; enfin, aux obsèques des comédiens en vue, c'est encore lui qui prend la parole au nom de la grande famille artistique.

Ses élèves, indépendamment de Rachel, s'appellent Berton — qui plus tard devint son gendre, — Rey, M^lles^ Plessy, Allan, les sœurs Brohan, Rose Chéri, Emilie Guyon, Denain, Nathalie, Jouassain, Judith, Bonval, Emilie Dubois, Stella Colas, etc.

Parmi les rôles qui illustrèrent le plus la fin d'une carrière aussi brillante, nous devons citer, après ses biographes : le Duc de Bouillon dans *Adrienne Lecouvreur*, Tamponet de *Gabrielle* 1848, André du *Chandelier*, Charles Quint des *Contes de la Reine de Navarre*, Psammis du *Joueur de flûte* 1850, le Marquis de *M^lle^ de la Seiglière*, un de ses meilleurs rôles où il ne fut jamais remplacé, 1851, Chamarande de *Philiberte* 1857, et ses deux dernières créations : le Marquis d'Auberive dans les *Effrontés* 1861, et le *Fils de Giboyer* 1862.

Le 12 avril 1853, Samson donna la représentation de retraite à laquelle il avait droit. M^me^ Samson a raconté dans son livre tous les froissements survenus avec la toute puissante Rachel à cette occasion. Elle n'en joua pas moins *Andromaque* (Hermione), tandis que le bénéficiaire paraissait dans les *Fausses confidences* avec M^me^ Arnould-Plessy.

Ce ne fut qu'en 1863, que Samson, âgé de 70 ans, décida de se retirer tout-à-fait. Au mois de mars de cette année, il voulut repasser devant le public tous ses principaux rôles de l'ancien répertoire, sans oublier ses deux créations dans lesquelles il s'était pour ainsi dire personnifié : *Bertrand et Raton* et *M^lle^ de la Seiglière*. Cette dernière pièce fut — avec la *Belle-mère et le gendre* qui complétait le spectacle — celle dans laquelle il fit ses adieux au public (31 mars) ; ce fut une soirée triomphale.

Réélu professeur au Conservatoire le 1^er^ février 1836, il ouvrit en outre, dans cet établissement, le 9 décembre 1855, une chaire d'histoire et de littérature appliquée à l'art dramatique. Et c'est en qualité de *professeur* — le gouvernement impérial n'osait pas encore décorer les comédiens — que Samson fut nommé — après sa retraite du théâtre — chevalier de la Légion d'honneur (4 août 1864). Etranges petitesses qui font sourire aujourd'hui. Il est vrai que Coquelin aîné se passa bien de cette distinction — alors que son cadet était « officier » du même ordre.

Samson mourut à Auteuil, le 28 mars 1871, et fut inhumé au cimetière Montmartre, où M. Ed. Thierry retraça la carrière du comédien. Plus tard, un monument, surmonté d'un buste, lui fut érigé par souscription. L'inauguration en eut lieu le 18 mai 1880 en présence de la Comédie Française, au complet, et d'un grand nombre de personnalités artistiques ; Derval, au nom de l'Association des artistes, Ambroise Thomas au nom du Conservatoire, Henri de Bornier, au nom des auteurs, Emile Perrin au nom de la Comédie Française, prononcèrent des discours devant le groupe formé par M^me^ veuve Samson, ses enfants, petits enfants et arrière petits-enfants. Le monument est l'œuvre de M. Escallier, le buste est dû au ciseau de M. Crank.

Indépendamment des pièces citées plus haut, Samson fut l'auteur d'un grand nombre de discours qu'il prononça, soit en qualité de doyen de la Comédie, soit en qualité de vice-président de la Société des artistes dramatiques. En 1867, il fit des conférences publiques fort suivies. On connaît de lui : une *Epître en vers à Arnal* ; un discours en vers à propos de l'*Anniversaire de Molière*, 15 janvier 1845 ; un *Eloge de Picard*, en vers, 1830 ; une *Epître à Rachel*, 1839 ; l'*Art théâtral* en vers, 1862, etc. Ce dernier ouvrage vient d'être réédité avec une préface de Silvain (1912).

Tous les jugements portés sur Samson pendant près d'un demi siècle ne pourraient naturellement pas tenir dans notre cadre, mais nous ne voulons pas omettre cette aimable critique de Monselet : « M. Samson parle du nez de façon à rendre des points à un canard ; il laisse tomber ses paroles goutte à goutte ; sa démarche est aussi lente que sa diction ; son masque est sans variété. Jamais acteur n'eut plus besoin d'art, de science, d'expérience ; jamais acteur, il est vrai, n'en posséda et n'en acquit davantage. Il joue la *nuance* comme les joueurs de billard jouent l'effet. Son habileté est prodigieuse ; il est à l'aise dans ses défauts comme un autre dans ses qualités ».

Les journaux du commencement d'avril 1871, en annonçant sa mort, ne purent s'empêcher de citer comme modèle ce frappant exemple de ce que peut la volonté aux prises avec un naturel disgrâcié. « Des yeux qu'on aurait cru percés avec une vrille, une voix désagréablement grinçante, un soupçon de narines si retroussées qu'on aurait cru qu'il pleuvait dedans, ce qui faisait dire à Dumas : « Je ne sais pas diable comment fait Samson : Il trouve le moyen de parler du nez : il n'en a pas ».

Eh ! bien, Samson avait surmonté tous les

EFERUS - Recherches & Classification numériques

obstacles : bien plus, il avait trouvé le moyen de réaliser le type de l'aristocrate irréprochable : le Marquis de la Seiglière! Comme professeur, lorsqu'il commentait un classique, déduisant chaque effet, c'était la philosophie du théâtre qui pensait et parlait en lui. Son culte pour Molière était une idolâtrie.

Quant à sa situation matérielle — Samson avait vécu dans des temps difficiles — voici ce qu'en dit M. Jules Claretie dans le *Figaro* du 18 juin 1901 : « Savez-vous quelle fut la part de Samson quand il quitta la maison après des années d'efforts, pendant lesquelles lui, sociétaire, fut une fois obligé de mettre son argenterie au Mont-de-piété pour aider à payer les pensionnaires? Il emportait 30,000 fr. Savez-vous maintenant quelle fut la part de Got quand il partit? 240,000 fr. ; de Febvre? 220,000 francs ».

Quelques lettres de Samson ont figuré dans des ventes d'autographes ; celles qui nous ont passé sous les yeux ne présentent pas grand intérêt.

De son fils et de ses trois filles, Jules Samson fut décoré de la médaille militaire pendant la guerre de 1870-71. L'une de ses filles, Caroline, épousa Berton, élève de son père, et signa des œuvres littéraires du nom de Mme Berton, née Samson. Elle fut la mère de M. Pierre Berton, l'artiste contemporain. Le *Figaro* du 21 janvier 1908, annonça sa mort. Une autre fille, Adèle, devint la femme du caissier du Théatre Français, Jules Toussaint, dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1881. Elle laissa des vers, *Epaves*, des nouvelles, comme les *Chemins de la vie*, œuvre couronnée par l'Académie française ; ayant passé une dizaine d'années au Brésil avec son mari, elle écrivit une *Parisienne au Brésil*. On lui doit également un conte en vieux français : *Messire Jehan* et *Dame Ursule*. Elle collabora au *Figaro*. Devenue nonagénaire, elle fut brûlée chez elle, 35, rue de Passy, par accident. (Journaux 12, 13, 14 octobre 1911).

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie* ; *Mémoires de Samson*, Paris 1882, *Rachel et Samson* par la veuve de Samson, Paris, P. Ollendorff 1898 ; E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Talma*. Discours d'Ed. Thierry et d'Eug. Moreau, imprimés au *Rapport* de 1871. *Galeries dramatiques*.

Bibliographie : *Monsieur Samson et ses élèves*. Conférence de Legouvé, brochure in-8° chez Hetzel, Paris 1874. — *Lettre à M. Jules Janin*, par Samson, Paris 1859 (en partie reproduite dans la *Correspondance de Rachel* par d'Heylli). — Ch. Monselet, les *Premières représentations célèbres*, mars 1863, p. 257. *Souvenirs* de Delaunay.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval n° 76. Comédiens et comédiennes par Faustin Besson ; n° 163, buste marbre h. 0 m. 52 par G. A. D. Crank 1879. (Salon 1864, n° 2567 et au Champ de Mars 1867 (n° 679). Le même en bronze sur son tombeau, cimetière Montmartre (22me division, avenue du Peuplier) ; n° 165. Les Sociétaires de la Comédie en 1840 par Edmond Geffroy, Figaro du *Barbier de Séville* ; n° 166. Les mêmes en 1864, rôle du marquis de *Mademoiselle de la Seiglière* ; n° 502. Une lecture à la Comédie française en 1830 par Gaston Thys (copie du tableau de Heim, musée de Versailles).

— Peinture par Jacquet, foyer de l'Odéon.

— Sa charge, statuette par le statuaire Dantan 1846 (Musée Carnavalet).

— Buste terre cuite par Dantan jeune (Salon 1847).

— Médaillon plâtre par Caunois, Salon 1849.

— A mi-corps, costume de ville, lith. de L. Noël pour l'*Artiste*, 1833.

— A mi-corps, lith. an. pour la *Galerie de la Presse*.

— En pied, dans Figaro du *Barbier de Séville*, lith. L. Marin.

— En pied, grande caricature, lith. an. 1863.

SAMSON, Mme, femme du précédent. — Née vers 1797, élève de Fleury au Conservatoire, épousa son camarade le 15 novembre 1815. Troupe de Dijon. « Mlle Samson (toute femme qu'elle est de son mari), écrit Ch. Maurice en date du 1er février 1820, a débuté hier à l'Odéon par Agnès de l'*Ecole des femmes*, et Angélique de l'*Epreuve nouvelle*, à côté du Frontin de son choix. De frêles dispositions ont aidé à la réussite de ce petit complot entre amis ; mais je ne crois pas que cette machination matrimoniale aille au-delà des réflexions que feront nécessairement les deux conspirateurs ». En 1825 une dame Samson joue les duègnes à Versailles ?

SAMSON, Louis, Joseph. — Montparnasse 1861-63, Troyes 1865. Décédé le 1er mars 1909, 4, boulevard de la Bastille, dans sa 77me année. Obsèques église St-Antoine. Inhumé au Père Lachaise.

SAMUEL, Mme Juliette. — Odéon 1867-70.

SANAOZE, Félix. — Toulon 1868-69, St-Etienne 1870.

SANDRÉ, Auguste, Joseph. — Lille 1843, Rouen 1845-47, Nantes 1849-50, Gatté 1852, Belleville 1854, Ambigu 1855-56, Madrid 1857, Boulogne 1858-61, Marseille 1862, Nantes 1863-1865, Rouen 1867-69, Nantes 1870, Le Hâvre, Nantes, Lyon, Sedan, Argentan. En 1876, 66 ans, 45 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort à Perpignan, *Rapport* 1889.

SANDRÉ, Mme Marie, Louise, née Bonnard. — Folies dramatiques 1852, Ambigu 1854-56, Madrid 1857, Boulogne 1858-61, Nantes 1863-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1865, Rouen 1867-69, Nantes 1870, Le Hâvre, Paris. Sa mort, *Rapport* 1907.

SANFLAVILLE, Mlle. — Débuts à la Comédie-Française 1764.

SANIER, B. — Batavia 1852-54.

SANLAVILLE, Mlle. — Fille de la célèbre danseuse de l'Opéra, Mlle Marguerite Sanlaville était sortie du Conservatoire en 1885 (classe de Worms) avec le premier accessit de Comédie. Engagée à l'Odéon, elle y avait joué avec talent divers rôles du répertoire, et créé un rôle important dans la *Marchande de sourires*. Vaudeville, Lyon. Retirée du théâtre, elle mourut à Paris à l'âge de 43 ans, au commencement de 1912. Obsèques à la Madeleine.

SANNIER, Mme Clarisse, Françoise. — Marseille 1857-63.

SANSE, Auguste. — Amiens 1843; directeur, Liége, Mons, Gand 1854-55, Toulouse, Tournai, Verviers 1860. En 1861, 63 ans, 40 ans de théâtre, 300 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1862.

SANSE, Mme, Léontine, née Bellerive. — Paris 1860-61.

SANTI, Mlle Pauline, Elisabeth. — Bruxelles 1852-54, Paris 1855, Bordeaux 1856-65, Gand 1867, Paris 1868-70.

SANTI, Mme Rochat. — Sa mort, *Rapport* 1878.

SANTURNE. — Sous ce nom : *Santurne*, Jules, Michel, Frédéric, Calais 1863, Valenciennes 1865, Bruxelles 1867; Mme *Santurne*, Marie, Justine, née Cresson, Paris 1867, Nevers 1868, Paris 1869-70.

SAPIA, Mme Jeanne, Louise, Hengel dite. — Genève, Lyon, Genève 1867-1906. En 1902, 57 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension.

SAQUI. — Sous ce nom : *Saqui*, Pierre, Casimir, Paris 1853, Turin 1860, Amsterdam 1861, Lyon 1862-67 ; Mme *Saqui*, Julie, Françoise, née Boas, Avignon 1853-55 ; *Saqui*, Adolphe, Joseph, Folies-Nouvelles 1857-59, Nantes, Rouen, Turin 1862-65.

SARA, Mlle. — V. Lescot.

SARDA, Mme, ou Sardat. — Sous ce nom : Mlle *Sardat*, Marseille 1793 ; Mme *Sarda*, Gymnase 1822.

SARDON, Paul. — Lyon 1845-47, Anvers 1850-52.

SARDON, Mme, Hamilton. — En 1860, 65 ans, 300 fr. de pension à Lyon.

SARRAZIN, *Pierre*, Claude. — Né à Nuits (Bourgogne) le 18 juin 1689 ; appartenait à une famille de bonne bourgeoisie. Destiné à l'état ecclésiastique, il porta plusieurs années le petit collet... jusqu'au jour où il rencontra une comédienne de campagne. Venu à Paris, il se fit admettre dans la société du Duc de Gesvres qui donnait assez fréquemment la comédie dans son château de St-Ouen. C'est de là, et sans passer par la province, que Sarrazin s'élança sur la scène du th. Français où il débuta à 30 ans, le 3 mars 1729, par le rôle d'*Œdipe*. Sa belle voix, son intelligence, sa sensibilité, le firent adopter du premier coup ; il joua le 17 à Versailles et le 22 fut reçu pour doubler Baron. Le 31 décembre de la même année, il était nommé sociétaire.

Devenu chef d'emploi par la mort du vieux tragédien, Sarrazin fut le premier rôle de la Comédie pendant 30 ans. Grimm en fait le plus grand éloge : « Quelle chaleur ! quelle foule de sentiments, et de sentiments toujours vrais, il savait mettre dans son jeu ! » Voltaire, qui en tenait pour la déclamation emphatique, ne pouvait lui pardonner de « réciter les vers comme on lit la gazette », et mécontent de son jeu dans le rôle de Zamti de l'*Orphelin de la Chine*, le baptisa du sobriquet de *Sacristain de pagode ;* l'excellent comédien, qui était homme d'esprit, n'en garda nullement rancune à l'auteur de *Zaïre*.

Sarrazin créa 52 rôles à la Comédie, notamment ceux de *Brutus* 1730, Lusignan de *Zaïre* 1734, Alvarès d'*Alzire* 1736, Baliveau de la *Métromanie* 1738, Zopire de *Mahomet* 1742, Narbas de *Mérope* 1743, César de la *Mort de César*, 1743, Philippe Humbert de *Nanine* 1746, etc., etc.

Excellent dans les scènes pathétiques, Sarrazin, d'un avis unanime, manquait de vigueur. « On ne lui vit jamais, dit Lekain, l'âme de Mithridate ni la noblesse d'Auguste ». Piron était de cet avis.

En 1754, Sarrazin fut gratifié d'une pension de 1000 livres. Mais bientôt atteint d'une extinction de voix, Sarrazin fut mis à la retraite sur sa propre demande, le 1er avril 1759, avec une autre pension de 1500 livres « en vertu de l'ancienneté et de l'excellence de ses services ». Veuf depuis plusieurs années, Sarrazin se remaria à 71 ans, le 23 février 1759, avec une veuve qui en avait 60, et qui était la mère de l'acteur Dubois. (V. ce nom). Il perdit peu à peu tous ses moyens physiques, et mourut à Paris le 15 novembre 1762, laissant la réputation, sinon d'un grand acteur, du moins d'un acteur très distingué.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I ; E. D. De Manne, *Troupe de Voltaire*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Iconographie : *Troupe de Voltaire*, de ³/₄ à droite, en buste, eau forte par H. Lefort.

SARRAZIN. — Nantes 1843-47.

SARRAZIN, Blaise, Nicolas. — Marseille 1845-1847, Délassements comiques 1850.

SARTER, Lucien, Georges, Colin dit Jean. — Odéon 1887-88, Bruxelles 1889, Odéon 1893-96 où il se fit applaudir dans le *Lion amoureux*, Marseille 1897, Bordeaux 1898-1900, Lyon 1901, Porte-St-Martin. Artiste consciencieux et d'avenir, disparu prématurément, et dont les obsèques furent célébrées le 30 octobre 1902 en l'église St-Nicolas du Chardonnet.

SARTHÉ. — Sous ce nom : *Sarthé*, artiste du Gymnase en 1822. Alla en Russie et mourut de misère à Paris, le 12 septembre 1838 ; Mme *Sarthé*, née Nicolette (v. Lemaire), devenue veuve, se retira à Maîtreville et à Falaise. En 1869, 76 ans, 30 ans de théâtre, 200 fr. de pension.

SARTHON, Jean. — Perpignan 1845-47.

SANDELIEU, Mlle. — Lyon 1843-47.

SATLER, Mme. — Strasbourg 1875-76.

SAUDOL de, Charles, Saudoz dit. — Genève 1872-74.

SAULAY, Mme. — Nom d'une débutante dans Dorine de *Tartufe*, Comédie-Française 1835.



Mlle Eugénie SAUVAGE
D'après Lacauchie

SAULNIER, Mlle, femme Le Mesle. — Cassel 1783-86. Mlle Saulnier, fille d'un danseur et d'une danseuse, et douée d'une voix charmante, chanta l'opéra italien à Rome et à Naples avec grand succès.

SAUNIER, Mme Rosalie. — Ile de la Réunion 1863, Alger 1865, Bruxelles 1868-69, Nantes, Tours, Charleville, Lyon 1876.

SAUNIÈRE, Mme Thérèse. — Aix 1859-63.

SAUPHAR, Alexandre. — Montpellier 1845, Besançon 1846-47, Lorient 1850, Paris 1865-70.

SAURAT. — Sous ce nom : *Saurat*, Joseph, Alphonse, Tours 1865 ; Mme *Saurat*, Julie, Sarah, Tours 1867-69, Nantes 1870.

En 1901, 61 ans, 31 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

SAUTREAU, Joseph, Alphonse. — Cirque 1862, Châtelet 1865-70.

SAUVAGE, Mlle Eugénie, Elisabeth, née vers 1810 (et non 1813) d'une famille pauvre, fut mise en apprentissage à 12 ans chez une fleuriste de la rue Sainte-Apolline. Filleule de Mme Elisa Jacob (v. ce nom), encouragée par les succès de sa marraine, Mlle Sauvage parut pour la première fois à la Porte-St-Martin en 1827, rôle de Pauline des *Deux Frères*. Trois mois après, elle était engagée comme ingénuité à la Gaîté. Elle y parut le 7 février 1828, rôle de Caroline dans *Fitz Henri*, puis vinrent des créations dans *Ondine*, *Clelie*, le *Couvent de Tonnington*, *Il y a seize ans*, grand succès personnel. Mlle Sauvage resta à la Gaîté jusqu'au moment de l'incendie qui surprit les acteurs en pleine répétition de *Bijou*, se sauvant elle-même travestie en petit garçon, rôle qu'elle allait jouer.

Mlle Sauvage trouva un asile au Gymnase, où le départ de Mme Volnys lui faisait une belle place. Elle fut l'ingénue de ce théâtre, comme elle l'avait été à la Gaîté, charmante, dramatique et distinguée dans la sœur du *Gamin de Paris*, remarquée dans le *Colonel d'autrefois*, *Clermont*, *César ou le chien du château*, *Maurice*, *Mademoiselle Clairon*, la *Fille du militaire*, etc., puis elle passa aux Variétés. On vantait alors son jeu fin, spirituel, de bonne compagnie ; on lui reprochait par contre une voix un peu aigre et dure.

Le 20 février 1845, nous retrouvons Mlle Sauvage à l'Odéon, où elle donne la réplique à Bocage dans *Notre Dame des Abimes* (chute). Elle y avait débuté en septembre 1844. Elle paraît encore au mois de mars suivant (le 15) dans le *Chevalier de Pomponne*, création, puis nous perdons ses traces au théâtre, sachant seulement que vers 1850 elle donnait le jour à un fils qui prit au théâtre le nom de Charles *Numa*. (V. ce nom). Elle mourut le 29 juin 1898, à l'âge de 88 ans, au domicile de ses enfants, 3, rue Lentonnet, à Paris, et ses obsèques furent célébrées le 30 à St-Vincent-de Paul. Inhumation au Père Lachaise. Bouffé a parlé de Mlle Sauvage dans ses *Mémoires*, p. 196.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par J. T. Merle.

Iconographie : *Galerie Lacauchie*. En pied, de face, costume de théâtre.

SAUVAGE, Mme Edeline, née Belzons. — Montparnasse 1860-63.

SAUVAJOL. — Sous ce nom : *Sauvajol*, Joseph, Adolphe. — Nice 1867-70, Marseille 1873, Arles, Nice. Sa mort, *Rapport* 1898 ; Mme *Sauvajol*, Clara, née Duluc, Nice 1867-70. En 1903, 60 ans, 21 ans de théâtre, 300 fr. de pension ; *Sauvajol*, Amédée, Pierre, Alexandre, Nîmes 1874, Arles 1879 ; Mme *Savvajol*, Adeline, Nîmes 1874, Béziers, Arles, Narbonne, Toulouse 1879.

SAUVAN. — Sous ce nom : *Sauvan*, Fernand, dit aussi *Fernando*, Dijon 1852-54, Metz 1855-1858, Liége 1859, Metz 1860-61, Rio 1862-63, Mexico 1865-67 ; *Sauvan*, Mme Fernand, née C. A. Brémens. — Dijon 1852-53, Nancy 1863, Marseille, Aix, Marseille, Florence 1870 ; Mme *Sauvan*, Ciron. Sa mort, *Rapport* 1883.

SAUVANET, Elie, Marc. — Genève 1862, Pau 1863, Alger 1865.

SAUVEUR. — Louis, Chaix dit. — Marseille 1877-81, Paris 1882-89.

SAUZIA, Mlle Pascal. — Dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1879.

SAVARIN, Mme Camille, Anne. — Brest 1855-57.

SAVART. — Caen 1843-47.

SAVARY, François. — En avril 1558, les Jurats de Bordeaux permirent au sieur François Savary de jouer en cette ville « des farces, histoires et moralités » mais à condition de ne commettre aucun délit contre Dieu, ni contre l'Eglise. Le prix des places était fixé à « six deniers par homme voyant une chambrée ».

SAVARY, Mlle. — Marseille 1793.

SAVARY, Mlle Armandine, *Berthe*. — Ecole lyrique, puis premier prix au Conservatoire. Pensionnaire à la Comédie-Française 1851-59, Ambigu 1861, Lyon, Rouen, Vaudeville 1866-1868.

SAVENAY, Poitevin dit. — Funambules 1847-48.

SAVENAY, Mlle Adrienne. — Nevers 1852.

SAVERNY, Alfred, Gougenheim dit. — Folies dramatiques 1851-56.

SAVIGNY. — Sous ce nom : Mlle *Savigny*, ingénuité, Théâtre comique et lyrique 1792, Ambigu 1793, Gaîté 1803 ; Mme *Savigny* de Coquebert, Hélène, Thérèse, Marguerite, Marseille 1845-52, Paris 1853-55.

SAVIGNY, Fage dit. — Odéon 1850-53, Porte-Saint-Martin 1854-56.

SAVIGNY, Jean, Louis, Joseph, Blancan dit. — Variétés 1852-54, Folies nouvelles 1856-57, Paris 1859-63, Ambigu 1864-80, Paris. En 1882, 73 ans, 35 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1883 ; Mme *Savigny*, née Lamésange, femme Blancan, Variétés 1852-54, Paris 1855-65 ; Mme *Savigny*, Madeleine, Picamelot. En 1909, 66 ans, 30 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

SCAPTS. — Sous ce nom : *Scapts*, Henry, 63 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr. de pension ; Mme *Scapts*, Léontine, sa mort *Rapport* 1896.

SCHÆFFER, Mme Hélène, Geneviève, Chefneux. — Rouen 1887-88. Sa mort, *Rapport* 1889.

SCHAFFNER, Mlle, l'aînée. — Amoureuse, la cadette, rôles d'enfants, Lyon 1825-26.

SCHAMB. — Vaudeville 1861.

SCHEY, Joseph. — Comique excentrique, Vaudeville 1850 et Palais-Royal, où il débuta dans *En manches de chemises*, 8 août 1851 et le *Chapeau de paille d'Italie* (14 août). En 1852, il revint au Vaudeville. Mais Schey se fit surtout connaître à la Porte-St-Martin, où il eut un succès très vif dans les *Chevaliers du brouillard*. A l'Ambigu il débuta dans *Martyre du cœur*. Puis il revint à la Porte-St-Martin où il créa notamment des rôles, dans *Cadio*, dans Mme de *Chamblay* (1868). Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1877.

SCHEY, Edouard, Marie, Louis, Achille, Lecourt dit. — Le Caire 1875-77, Liége, Nice, Londres 1884-86, Bouffes 1895-96, Paris 1897 et années suivantes.

SCHMIDT, Mme Clémentine. — Née à Paris, manifestait de grandes dispositions pour l'art dramatique lorsque le premier beau-père de Victorien Sardou, Léon (v. ce nom) ancien comédien, lui donna quelques leçons de diction. La jeune fille se produisit pour la première fois fin août 1874 au petit théâtre Saint-Pierre, et fut engagée à Belleville, d'où elle vint au th. Beaumarchais. Actrice de drame, Mme Schmidt trouva sa place à l'Ambigu : masque tragique, accentuation pénétrante, beaucoup de naturel, rare énergie : Brigitte de la *Vénus de Gordes*, le *Fils de Chopart*, *Belle-Rose*, Théâtre historique : *Marceau*. Cependant ses aspirations étaient plus hautes, et elle apprenait les grands rôles du répertoire classique avec Delaunay, espérant peut-être

EFERUS - Recherches & Classification numériques

les jouer un jour ! La carrière de Mme Schmidt se prolongea cependant dans les théâtres de drame jusqu'au moment où elle fut vaincue par une longue et implacable maladie. Elle mourut le 14 mars 1906, en son domicile, à Chennevières-sur-Marne (S. et O.), 8, rue de Champigny, et fut inhumée le 16 à Montparnasse.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 186, 7/13 décembre 1876, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, photo, mi-corps, de face, cliché Tourtin aîné.

SCHMIDT, Eugène. — Artiste dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1897.

SCHMITZ, Mlle. — Débuta à la Comédie-Française en 1808.

SCHNEIDER, Mlle Hortense. — Originaire de Bordeaux, était encore toute mignonne lorsqu'elle débuta aux Variétés le 20 septembre 1856 dans le *Chien de garde*. Artiste de vaudeville, chantant le couplet avec esprit, vive, pimpante, gaie, telle était alors Mlle Schneider dont rien ne pouvait encore faire prévoir les brillants succès. Elle créa donc aux Variétés :

1856. 20 septembre. *Le chien de garde.*
5 déc. *L'amour et Psyché.*
23 déc. *Lanterne magique !!!*
1857. 11 avril. *Jean le toqué.*
1 août. *Le poignard de Léonora.*
19 octobre. *Les chants de Béranger.*
20 décembre. *Ohé ! les p'tits agneaux !*
1858. 14 mars. *Je marie ma fille.*



Mlle Hortense SCHNEIDER
Cliché Ulric Grob

Elle reprit :

1856. 13 décembre. *Michel Perrin* avec Bouffé.
1857. 19 mai. *Les princesses de la rampe.*
5 sept. *Gentil-Bernard* avec Déjazet.
1858. 4 janvier. *La veuve de quinze ans.*

Au Palais-Royal :

1858. 4 août. Début dans le *Fils de la Belle au bois dormant.*

Créations :

1858. 2 octobre. Le *Punch Grassot.*
14 novembre. *Jeune poule et vieux coq.*
24 décembre. *En avant les Chinois.*

Reprise :

1859. 22 avril. Le *Violoneux*, d'Offenbach.

Qui sait si cette rencontre avec le maëstro ne fut le départ de son étonnante carrière ? Le compositeur avait compris tout ce que l'on pouvait tirer de son brio étincelant, de son goût très pur dans la cascade. Il était homme à s'en souvenir.

Au Palais-Royal continua la série des vaudevilles à couplets :

1859. 22 avril. *La clef sous le paillasson.*
31 mai. *Tant va l'autruche à l'eau.*
— *La chèvre de Ploërmel.*
17 juin. *Le bouquet des barbettes.*
24 décembre. *L'Omelette du Niagara.*
1860. 14 janvier. *Coqcigrue.*
7 février. *La Pénélope à la mode de Caen.*
6 juillet. *Fou-yo-po.*
21 juillet. *Les mémoires de Mimi Bamboche.*
3 nov. *Réduction de Rédemption.*
1861. 2 février. *La mariée du Mardi gras.*
17 mai. *La poularde de Caux.*

Dès cette époque, elle est la première actrice en vue du Palais-Royal. Les créations de *Mimi Bamboche* et de la *Mariée du Mardi gras* l'avaient placée hors de pair. Palais-Royal :

1861. 20 août. *La beauté du diable.*
1862. 21 mai. *Le Café de la rue de la Lune.*
2 juillet. *Danaé et sa bonne.*
5 décembre. *Un avocat du beau sexe.*
17 décembre. *Les perruques.*
1863. 13 janvier. *La demoiselle de Nanterre.*
1 mai. *Folambo.*
9 mai. *Le Brésilien.*
15 juin. *Les Toréadors de Grenade.*
4 septembre. *Les Diables roses.*
1864. 6 février. *Fallait pas qu'y aille.*

Chose singulière ! A cette époque de sa vie, Mlle Schneider était résolue à quitter le théâtre pour aller vivre auprès de sa mère à Bordeaux, ayant vendu déjà en décembre 1862 ses bijoux pour 187,590 fr., ce qui fut une déception. Déjà elle avait regagné les Allées de Tourny, fâchée à mort avec les directeurs du Palais-Royal qui lui faisaient mille taquineries, lorsqu'elle reçut les propositions les plus engageantes pour une pièce nouvelle d'Offen-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

bach, livret de Meilhac et Halévy. Il s'agissait d'une opérette « *la Belle Hélène* ». — Jamais je ne rentrerai au Palais-Royal, répondait Mlle Schneider. Et Offenbach télégraphiait à Bordeaux : « Affaire ratée au Palais-Royal, mais possible aux Variétés. Répondez ».

Hortense Schneider gagnait 6000 fr. par an rue Montpensier. Elle va demander un chiffre exorbitant, et si cela ne réussit pas, elle renonce à la scène.

— Je demande 2000 fr. par mois, répond-t-elle. Réponse immédiate des directeurs avec proposition acceptée, et voilà comment Paris put applaudir, quelques semaines plus tard, une *Belle Hélène*, belle et un peu rousse, originale, crâne et piquante, malicieuse, pétillante et moussant à la façon du champagne, et ce triomphe qui va aller toujours en augmentant, va s'affirmer jusqu'à la guerre de 1870. Mlle Schneider est l'actrice typique d'une époque : la fin du second Empire. — Théâtre des Variétés :

1864. 17 décembre. *La Belle Hélène*, dont le succès dura toute l'année 1865.
1866. 5 février. *Barbe-bleue*. Six mois de succès.
1867. 12 avril. *La grande Duchesse de Gérolstein*, jouée presque toute l'année 1867.
1868. 6 octobre. *La Périchole*.

Aux Bouffes : 22 mars 1869. *La Diva*.

Série inoubliable, à peu près unique en son genre, et qui fut l'apothéose de l'opérette *bouffe*, grâce à Mlle Schneider, admirablement secondée d'ailleurs par un partenaire de premier ordre, José Dupuis, encadrée d'artistes très originaux tels que Kopp, Grenier, Couder, etc. « Une qualité très particulière à Mlle Schneider, et qui a contribué puissamment à son action sur le public, c'est que la comédienne semble, lorsqu'elle joue, a écrit un de ses biographes, prendre autant de plaisir que les spectateurs eux-mêmes ». Mais ce que l'on peut ajouter, c'est que la *comédienne* ne détonna jamais dans la charge, et que la chanteuse n'oublia jamais que sans le charme il n'y a pas d'art possible.

Revenue au Palais-Royal après la guerre, le 25 septembre 1871, Mlle Schneider y reprit les *Diables roses*, la *Mariée du Mardi gras*, rentra aux Variétés pour y créer la *Veuve du Malabar*, le 21 avril 1873 et vécut de reprises. Les beaux lauriers d'antan étaient coupés.

La vogue — méritée — de Mlle Schneider parait avoir sombré avec la chute de l'Empire. Une brouille survint avec la direction des Variétés, à propos d'un rôle mal venu dans la *Boulangère a des écus*, rôle joué en 1875 par Mlle Aimée, et puis, le silence se fit sur Mlle Schneider qui rentra dans la vie privée, devint Comtesse de Bionne, et vécut très retirée dans un coquet petit hôtel perché sur la rive de la Seine, au milieu d'entrepôts de fer et de charbon, route de Versailles, à côté du camp des Nations.

Dernier détail : Mlle Schneider, dans son beau temps, avait 200 fr. de cachet aux Variétés, et ses répétitions lui étaient payées 150 fr. Mme Judic, pour jouer ce même rôle de la *Belle Hélène* toucha jusqu'à 800 fr., Mme Jeanne Granier 600 fr. et Mme Simon Girard 400 fr. Aucune pourtant ne l'égala !

Biographie : Henry Morel, *Hortense Schneider*, Paris, Ach. Faure, 1867. — *Paris-Théâtre*, n° 80, 26 nov./2 déc. 1874, notice par F. Jahyer.

Iconographie : Biographie Morel, photo.

— *Paris-Théâtre*, n° 80, photo-médaillon, de profil à gauche, cliché Ulric Grob.

— Caricature : *Le Monde pour rire*, 17 oct. 1868, en pied dans la *Périchole*, par A. Lemot.

SCHNELL, Mme Marguerite Chenel dite. — Lyon 1891-94.

SCHNETZ, Mme. — Deuxièmes rôles, Bruxelles 1839.

SCHOUX. — Folies Marigny 1865.

SCIO, Mlle. — Th. Molière 1792.

SCIPION (peut être de son nom Ristou ?). — Avait commencé par la comédie sérieuse et le drame. Il finit par l'opérette et la féerie. Sa maigreur, sa grandeur, son comique caractérisé lui servirent. Utilités à l'Odéon 1861, Porte-St-Martin 1868, th. du Prince impérial, sa carrière ne commença vraiment qu'au Châtelet : Seringuinos dans une reprise des *Pilules du diable*, 1880. Gaîté : le *Droit du Seigneur*, reprise, le *Grand Mogol*, *Myrtille*, le *Petit Poucet* 1884-85. Bouffes 1888. Châtelet : *Peau d'âne*, reprise 1890. Menus Plaisirs 1896, th. de la République 1897.

SCOTT, Auguste. — En 1879, 60 ans, 36 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1890.

SCRIBOT, Mme Jeanne. — En 1900, 60 ans, 34 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1911.

SCRIVANECK, Mme. — Première Dugazon et soubrette de talent, femme d'un violoncelliste d'origine hollandaise, Rouen 1823-25, Metz 1827, directrice à Grenoble, et mère de la suivante.

SCRIVANECK, Mlle Augustine, Céleste. — Fille de la précédente, née en 1823, à Rouen, l'émule de Déjazet qui l'appelait plaisamment « mon petit frère », ne fut pourtant jamais son élève. Mais elle sut conserver la tradition des rôles créés par son illustre devancière, excellant comme son modèle dans les travestissements, disant juste, et chantant le couplet avec esprit.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Enfant de la balle, c'est sous la direction de sa mère qu'elle commença ses études en vue de l'opéra comique, débutant à Grenoble par le rôle de Benjamin dans *Joseph*. Mais ce n'est qu'en 1843 que nous la voyons à Paris, au théâtre Beaumarchais, où un rôle dans *Rosière et nourrice* la fit remarquer des directeurs du Palais-Royal qui l'engagèrent à leur théâtre, où elle débuta dans une reprise des *Beignets à la Cour* le 9 juillet de cette même année 1843, continuant ses débuts le 16 décembre dans une *Invasion de Grisettes*. Viennent ensuite : le *Major Cravache*, le *Roman de la pension*, 1844 ; une *Femme laide*, les *Pommes de terre malades*, 1845 ; un *Cœur de grand'mère*, la *Poudre coton*, 1846 ; le *Bonheur dans la main*, un *Banc d'huitres*, 1847 ; les *Lampions de la veille*, 1848 ; un *Duel aux mauviettes*, la *Marraine de l'an III*, 1849 ; *Embrassons-nous Folleville*, *Roméo et Marielle*, 1850 ; les *Crapauds immortels*, 1851. Au départ de Déjazet, on lui donna quatre des rôles de la célèbre comédienne, et son succès dans *Vert-vert* fut très vif. On la trouve gracieuse, svelte, spirituelle. Mais cette comparaison perpétuelle avec Déjazet, dont elle n'est que la doublure heureuse, a quelque chose d'écrasant pour l'artiste qui voudrait bien voler de ses propres ailes. Après un procès perdu d'abord puis gagné par elle, elle quitta le Palais-Royal le 15 septembre 1852.



Mlle SCRIWANECK
Cliché Liébert

En 1854, elle est aux Variétés : un *Roi malgré lui*, *Zamore et Giroflée*, *Mme Bijou*, *Mme Roger Bontemps*, *Manon Lescaut*, les *Nèfles*, la *Lanterne magique* (1856), les *Princesses de la Rampe* (grand succès personnel), *Jean le Toqué*, les *Bibelots du diable* (sa dernière création à ce théâtre, 21 août 1858). A partir de cette date, Mlle Scriwaneck devint une étoile errante : Bordeaux, Nantes, Toulouse, troupe Meynadier en Italie : Turin, Milan, Gênes, Naples. Partout elle joue des rôles à travestissements, *Gentil-Bernard*, le *Gamin de Paris*, les *Premières armes de Richelieu*, le *Vicomte de Létorières*, etc. A Paris, elle reparaît au th. Cluny ; elle court la banlieue. Bonne, charitable — le *Rapport* de 1845 signalait déjà ses bienfaits — elle se fait garde-malade en 1870 à l'ambulance du théâtre des Variétés. Un jour, pendant le siège de Paris, on trouve deux petits soldats tués au feu, ayant sur leur cœur une photographie de Scriwaneck.

Avec l'âge, Mlle Scriwaneck retrouva les joies du théâtre dans le professorat, et eut un grand nombre d'élèves, dont quelques-unes firent leur chemin.

— J'ai quitté le théâtre avant qu'il ne me quittât, disait-elle. Ma carrière s'est faite sans grand tapage, sans sonnerie de trompes ni roulement de tambours... Mais j'avais mon public, et je reste ravie au souvenir de toutes les attentions qu'il m'a prodiguées. Le théâtre ! c'est, tout bien pesé, ce que j'ai aimé le plus dans ma vie.

En 1887, Mlle Scriwaneck avait 63 ans, 44 ans de théâtre, 500 fr. de pension de la Société. En 1901, pensionnaire de l'Institution Sainte-Périne, à l'occasion d'une matinée donnée dans cet établissement, elle jouait et dansait encore un de ses rôles d'autrefois (*Figaro*, 3 juin 1901). En 1905, elle était revenue chez elle, et avait pris un petit appartement rue Chardon-Lagache, toujours vive, alerte, obligeante. En 1906, elle vint jouer à Pont-aux-Dames pour la maison de retraite des comédiens. Elle avait elle-même 83 ans. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1910. Mlle Scriwaneck avait mis dans son testament qu'elle ne voulait ni fleurs, ni couronnes sur son cercueil, priant ses amis de consacrer cet argent à une collecte en faveur de deux malheureux artistes âgés. Le testament ne fut ouvert que plus tard, et Scriwaneck partit avec des fleurs ; mais Mlle Jollivet, sa filleule, envoya 100 fr. à la Société pour secourir deux misères, en mémoire de sa marraine regrettée.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 115, 29 juillet-4 août 1875. Notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, n° 115, 29 juillet-4 août, médaillon, en buste de ¾ à gauche, cliché Liébert.

SECRÉTAIN, Charles dit aussi Linguet. — Brunswick 1848, Gymnase 1852. En 1880, 60 ans. Titulaire en 1881, de la moitié du prix Félix, il y avait renoncé en 1883 pour prendre

EFERUS - Recherches & Classification numériques

sa pension de droit. Linguet avait tenu une place honorable dans plusieurs théâtres de Paris, mais un accident qui lui était survenu, l'avait contraint à renoncer à la carrière. Sa mort, *Rapport* 1884.

SÉGUIN. — Sous ce nom : *Séguin*, pensionnaire au th. Français 1772; *Séguin*, Palais-Royal, le *Démon familier*, 2 juin 1848; *Séguin*, Armand, qui eut son heure de célébrité en province. En 1894, 61 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1899.

SEIGLET, Joseph, Antoine, Tony. — Né en 1832. Nîmes 1853, Lyon, Gymnase. En 1895, 62 ans, 50 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Asnières en 1910.

SELIGNY, Henri Griffaut. — Strasbourg 1850, Versailles, Reims, Cirque impérial 1856-57, Vienne, Angers 1862-65, Gaîté 1867, Odéon 1872. Sa mort, *Rapport* 1878.

SELMY. — Sous ce nom : *Selmy*, jeune premier, La Haye 1856, Genève 1857. Sa mort, *Rapport* 1892; Mme *Selmy*, Louise, duègne, La Haye 1856, Genève 1857. En 1880, 61 ans, 41 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1902.

SENAS, Mlles. — L'une soubrette et l'autre ingénue, Lille 1774-75.

SENÉ, Anthoine. — Cet enfant de Romans, en Dauphiné, et ses compagnons « joueurs d'histoires, tragédies, moralitez et farces », sollicitaient en 1556 de MM. les Echevins d'Amiens, l'autorisation de jouer leur répertoire. Il leur fut permis de jouer « en chambre » six jours seulement, mais à la condition de soumettre toutes leurs pièces à l'autorité et de ne pas jouer du tambourin. Ils furent également autorisés à mettre des affiches dans les carrefours. (Petit de Julleville, *Mystères*, t. I, p. 359.)

SÊNÉCHAL, Etienne, Guillaume, Adolphe *Etienne* dit. — Né le 8 décembre 1842, à Bordeaux, fut admis au Conservatoire le 11 décembre 1862 et entra dans la classe de Beauvallet. Premier accessit de comédie et deuxième prix de tragédie en 1863, premier prix en 1864; il débuta sous le nom de *Sénéchal* à la Comédie-Française en août 1864 dans la *Volonté*, et fut reçu pensionnaire. Une circonstance qui resta un mystère, nous dit une note de la biographie de Beauvallet (*Complément de la Troupe de Talma*, p. 176) l'éloigna tout à coup de la Comédie-Française et l'on n'entendit plus parler de lui. Son nom disparaît de l'Annuaire des artistes en 1867. Nous possédons deux lettres de lui sans importance (vers 1865). Il donnait alors son adresse 36, rue Lacroix, Batignolles.

SENÈS, Mme Jouven. — En 1910, 68 ans 44 ans de th., 500 fr. de pension.

SENNEPAR. — Débuta à la Comédie-Française en 1763.

SENTERRE. — Sous ce nom : Mme *Senterre*, Anna Chavant ou Chavanon, Amiens 1878, Bordeaux, Montpellier, Douai 1881, Béziers, Gand 1883-85, Besançon 1886-87; *Senterre*, Martial. Sa mort, *Rapport* 1893; Mme *Senterre*-Cabot, pensionnée en 1899, *Rapport*, p. 40.

SÉRAPHINE, Mlle. — Banlieue 1826.

SÉRARD, Joseph, Eugène. — En 1909, 62 ans, 33 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1910. Est-ce le même qui obtint une médaille coloniale en 1895 (page 32 du *Rapport*) ?

SERCOURT ou Sircourt. — Premier comique, Cassel 1784-86.

SERGENT, Mme. — Femme d'un chef d'orchestre. Cirque olympique 1823.

SERIZE, Mme Elisabeth Roque dite. — Folies Dramatiques 1864-67.

SERRE, Jehan. — Comédien au commencement du XVIe siècle, qui fut arrêté avec Pont-Alais (V. ce nom) et Jacques le Basochien, en 1516, pour avoir joué dans une « moralité » où l'on ne ménageait pas la reine-mère. Clément Marot lui écrivit son épitaphe, avant 1532, car elle parut à cette date dans l'*Adolescence Clémentine*, première édition des poésies de l'auteur. Il en fait le plus grand éloge. Nous savons ainsi qu'il entrait en scène

> Le front, la joue et la narine
> Toute couverte de farine,
> Et coiffé d'un béguin d'enfant,
> Et d'un hault bonnet triomphant,
> Garny de plumes de chappons....

La conclusion est originale :

> Ainsi en riant on le pleure,
> Et en pleurant on rit à l'heure (en même temps).
> Or pleurez, riez vostre saoul,
> Tout cela ne lui sert d'un soul.
> Vous feriez beaucoup mieux en somme,
> De prier Dieu pour le pauvre homme.

Ces vers, dont nous ne citons qu'un fragment, ont été presque copiés par l'auteur du *Banquet des Chambrières*, pièce anonyme, 1541, *Anc. Poésie française*, Bibl. Elzev., t. II, p. 285-86.

SERRES. — Acteur au Panorama dramatique, 1822, premier comique à Bordeaux 1825, débuta à la Porte St-Martin par le rôle du bailli de la *Pie voleuse* en 1828, se fit remarquer dans la pièce *Victorine* ou *La nuit porte conseil*; mais ce fut son interprétation de Bertrand dans *Robert Macaire* aux Folies dramatiques, en 1834, qui mit le sceau à sa renommée. Frédérick-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Robert Macaire et Serres-Bertrand firent courir tout Paris. La gravure, la sculpture reproduisirent à l'infini les deux illustres parodistes. Et toutes les fois que l'on reprenait *Robert Macaire*, on revoyait Frédérick et Serres. Aux Variétés en 1839, il parut dans les *Maquignons*, joua les rôles de Vernet, mais il était écrasé par le souvenir de son devancier. Ne copiant personne, Serres avait besoin de créer un type populaire pour s'y montrer supérieur. On vantait sa verve, sa gaîté, son entrain. Vers 1845, il passa à la Gaîté, et mourut en 1854 ou 1855. Il avait pour sœur Mme Lartey, directrice d'une institution fort connue à Belleville.

Iconographie : Sa charge par le statuaire Dantan jeune.

SERRET, Emile, Duclos dit. — Versailles 1860-62, Dijon, Rouen, Constantinople, Le Hâvre 1868-69, Nice, Reims 1873, Nice, Odessa 1875-76, Bruxelles, Nantes, Lyon, Brest 1880, Le Hâvre, Nice, Bruxelles 1884, Marseille 1885-91, Rouen 1892-94, Liége 1895, Bruxelles 1896-1901, Paris 1902. En 1892, 61 ans, 30 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

SERTON, Mlle. — Théâtre de la République 1793.

SERVANY, Mme Berthe, Servan dite. — Morte à la maison Dubois, à peine âgée de 28 ans. *Rapport* 1911.

SERVENT, Mme Mathilde, Jeanne. — En 1895, 61 ans, 20 ans de théâtre, 300 fr. de pension. Pensionnaire à Pont-aux-Dames, Mme Servent y mourut. *Rapport* 1910.

SERVIER. — Sous ce nom : *Servier*, Baptiste. En 1862, 66 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort *Rapport* 1897 ; Mme *Servier*, Marie, Emélie, Bouillon. Soubrette Genève 1864, St-Germain 1878-79, Paris 1880-95.

SEVESTE, Pierre, Jacques. — Fils d'un maître à danser et danseur lui-même dans un théâtre des boulevards, était né le 12 avril 1773 à St-Sauveur (Normandie). De petite taille, de bonne tenue, possédant une voix agréable, Seveste joua d'abord les amoureux au Th. du Vaudeville, puis les utilités : Le *Procès du Fandango* (8 mai 1809), pièce où il était indispensable que l'amoureux sût bien danser, le mit un moment en évidence. En 1814, Seveste était encore au Vaudeville, mais la direction lui donna son congé dès qu'il eut droit à la demi-pension. Il était alors associé dans une agence dramatique (une des premières à Paris) avec Bonneville et Durainval. Bonneville mourut le 6 décembre 1811, et finalement Seveste resta le seul propriétaire de l'agence, établie rue de Chartres 12, en 1816.

A la suite du tumulte auquel donna lieu la représentation de *Germanicus* (22 mars 1817) Ch. Maurice raconte qu'il eut l'idée (lui, Ch. Maurice) d'un dépôt de cannes et d'armes à la porte de chaque spectacle. Il demanda celui de la Comédie française pour la femme de Pierre Jacques Seveste, appuyé par St-Prix et Fleury, et l'obtint. Seveste avait épousé le 14 mars 1797, Edmonde Angélique Balassi, agée de 23 ans, née à Paris.



SEVESTE (le Père) dans *Agnès Sorel*

Mais Seveste — le père, comme on l'appela plus tard. — fut surtout connu parce qu'il fut le créateur des théâtres de banlieue. Ch. Maurice, déjà cité, écrit en 1818 : « Les Seveste sont de ma création, et je le prouve. » Puis, il raconte qu'étant secrétaire intime au Ministère de l'Intérieur, il reçut la visite de Pierre Jacques lequel lui raconta qu'ayant été renvoyé du Vaudeville, il demandait un appui. Ch. Maurice lui conseilla alors de solliciter une espèce de privilège théâtral dont les limites ne dépassaient pas la banlieue de Paris (18 juin 1817). « Et voilà comment, ajoute-t-il, la famille délogea de son quatrième étage de la rue de Chartres. » Seveste le père avait fait valoir en cette circonstance, qu'il avait été — à 19 ans — un ardent défenseur du roi au 10 août, qu'il s'était signalé sous les murs de Paris le 30 mars 1814, conduite qui lui avait valu la décoration du Lys, et qu'il avait facilité, par sa déclaration, la découverte des ossements de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Seveste s'adjoignit dans cette entreprise ses deux fils, qui lui succédèrent, car il mourut assez prématurément à Paris, d'une goutte remontée, le 31 mars 1825. L'aîné, Edmond Seveste, nommé en 1848 commissaire près de la Comédie française, abandonna ensuite l'exploitation à son frère Jules, qui devint lui-même directeur du Théâtre Lyrique. Edmond mourut le 28 février 1852. La même année Alboize reprit la direction des théâtres de banlieue. — Mme Jules Seveste jouait à l'Odéon, en 1850 sous le nom de *Herbel*.

Biographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Nicolet*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Iconographie : En buste de profil à gauche, eau-forte par M. Fugère.

— Coll. Martinet : n° 46. Le chevalier de Théligny dans le *Fond du sac* ; n° 63. Lacotterie du *Maçon poète* ; n° 134. Sire de la Ratinière dans *Agnès Sorel* ; n° 158. Gavotino dans le *Procès du Fandango*.

SEVESTE, Jules, Didier. — Petit-fils du précédent, né à Montmartre le 4 août 1846, avait débuté à la Comédie française le 10 novembre 1863 dans l'emploi des comiques. Lieutenant aux carabiniers parisiens pendant la guerre, il prit part à l'attaque de Montretout où une boîte à mitraille lui fracassa une jambe. Ses camarades l'emportèrent du champ de bataille. On voulait le transporter chez lui où sa mère et sa sœur l'attendaient. Il ne voulut pas les effrayer et demanda qu'on l'apportât à l'ambulance du Théâtre français, établie depuis le 8 septembre 1870 dans le grand foyer du public. L'amputation de la jambe blessée fut immédiatement pratiquée, mais le malheureux artiste, nommé chevalier de la Légion d'honneur au lendemain même de la bataille, succomba le mardi 30 janvier 1871, à 7 heures du matin. Son convoi qui eut lieu le 31, fut suivi par plus de 2000 personnes jusqu'à Montmartre, lieu de l'inhumation, et M. Ed. Thierry prononça sur sa tombe un discours, qui produisit une grande impression. Le soir, le théâtre afficha « Relâche ».



Jules, Didier SEVESTE
par Raffaelli

La Comédie française a gardé pieusement le souvenir de Didier Seveste, et chaque année, le 19 janvier, jour anniversaire de la bataille de Buzenval, des fleurs sont déposées au pied de la statuette, œuvre du sculpteur Fagel, placée au foyer des artistes parmi les images des sociétaires, bien que Seveste n'eût pas eu le temps de conquérir ce titre glorieux. Mme Normand, sœur de Didier Seveste, et gardienne jalouse de la mémoire de son frère, fondatrice et directrice d'une crèche à Nantes, a été nommée elle-même Chevalier de la Légion d'honneur le 20 janvier 1910. — Mme Normand fut pensionnaire du Th. lyrique et de l'Opéra-comique.

Iconographie : Peinture. — En pied, cost. de lieutenant des carabiniers, par Raffaelli, (Comédie française) reproduit dans le *Figaro illustré*, octobre 1910.

— Sculpture : Statuette plâtre par L. Fagel (Salon 1897). — La même, marbre (Salon 1898). Comédie française.

SÉVIGNY, François de la Traverse. — Fils de Jacques de la Traverse et de Françoise Petit-Jean. (La femme de Lathorillière le père [v. ce nom] était fille de Laroque dit Petit-Jean.) Naquit à Paris le 8 juillet 1658. En 1675, il signa au contrat de Baron. En 1684, il est à Rouen. Reçu le 21 mars 1688, il débuta le 31 du même mois et partit en décembre 1694, sans pension. On le retrouve à Mons, puis en Suède 1699-1705. Nouveau début à la Comédie le 10 juin 1712 — non reçu — mort vers 1715. Sévigny qui jouait en double les rois de tragédie et quelques rôles de comédie, n'avait, paraît-il, aucun talent. Le nom de *Sévigny* se retrouve à la Cour de Prusse.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*, t. I.

SEVIN. — Lille 1832-33, Délassements-comiques. Acteur plein de chaleur et d'entrain, jeu franc, voix agréable, bonne tenue. Comiques marqués et pères nobles. En 1848, Sevin était encore aux Délassements. Lieutenant de la garde nationale, il fut blessé dans les journées de juin, et succomba à ses blessures. Le comité de la Société des artistes secourut sa veuve. En 1901, une dame *Sevin* Palmyre, âgée de 77 ans, avec 42 ans de théâtre obtient la pension de 500 fr.

SEVIN-Desplaces. — Titulaire d'une médaille d'honneur, s'éteignit à la maison de retraite de Pont-aux-Dames, en y laissant une veuve. *Rapport* 1911.

SEWRIN, Mlle Esther. — Débuta à l'Odéon le 7 octobre 1806 dans la *Jeune femme colère*.

SÉZANNE, Mme Nathalie. — En 1911, 74 ans, 38 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

SICARD. — Sous ce nom : *Sicard* Jean, Baptiste. En 1879, 60 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1882 ; *Sicard*, Charles, Gaston, lauréat du Conservatoire, Odéon 1874-83, St-Pétersbourg 1884-1895. En 1892, Sicard fut nommé officier d'Académie et reçut la grande médaille d'or de St-Stanislas de Russie. Paris 1896-98, St-Mandé 1899. Sa mort, *Rapport* 1902. Gaston Sicard laissa le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

bon souvenir de quelques légendes joyeuses. Mais les roubles acquis en Russie s'étaient dissipés, et le pauvre artiste, estimé de tous, mourut presque malheureux. Dans ses *Petits mystères de la vie théâtrale*, Alph. Lemonnier parle (p. 191) d'un Sicard ou Sicart, jeune premier au théâtre de Belleville, connu par ses chansons.

SICHEL, Mme Juhanna. — Sa mort, *Rapport* 1894.

SIDONIE, Mme. — Nom d'une gentille actrice qui jouait en 1822, à la Porte-St-Martin, dans *Fille et garçon.*

SIENNE, Mlle de. — Théâtre Cluny 1867.

SIGNAC. — Sous ce nom: *Signac* Louis, Alexandre, en 1866, 70 ans, 41 ans de théâtre. 300 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1878: Mme *Signac*, en 1866, 62 ans, 43 ans de théâtre, 300 fr. de pension. Le *Rapport* de 1883 annonce la mort d'une dame Lucile *Signac* née Péaud.

SIGNOL, Jean, Jacques. — Deuxième comique, Porte-St-Martin 1822-26, début à l'Odéon, le 26 avril 1826. Brazier en parle dans ses *Petits théâtres*, t. I, p. 92. Théâtre National, ancien Cirque 1845. En 1850, 70 ans, 300 fr. de pension de la Société.

SILLY, Mlle. — Grande et belle fille qui brilla aux Variétés vers la fin du second empire. Joua le rôle d'Oreste dans la *Belle Hélène*. Le *Monde pour rire* publia sa caricature le 13 février 1869.

SIMONET. — Sous ce nom: *Simonet*, jeune premier, Lille 1786; Mlle *Simonet*, Ambigu 1792; Mlle *Simonet*, début Odéon 1822, premier rôle Rouen 1825-26.

SIMONIN. — Acteur de campagne qui prenait en 1655, à Mâcon, le titre de « Comédien du Roy ».

SIMONNIN, Mlle. — Deuxième prix de tragédie et de comédie en 1821, début à la Comédie-Française, Junie de *Britannicus*, 21 juin 1823, Bordeaux 1825.

SIMONNOT ou Simonot. — Sous ce nom: Victor *Simonnot*, en 1889, 60 ans, 42 ans de théâtre, 500 francs de pension; Mme *Simonot*, Louise, née Fossier. Sa mort, *Rapport* 1885.

SIMON. — Sous ce nom: *Simon*, associé de Mlle Montansier en avril 1798. Se retira avant l'inauguration de la Salle des Panoramas; Mlle *Simon*, Julie, Théâtre Richelieu 1792. Doublait Mlle Fleury. Mlle Simon qui joua d'origine le rôle d'Eulalie dans *Misanthropie et repentir* (28 décembre 1798) avait une figure noble et un organe flatteur. Elle épousa Ribouté, homme de finances, qui voulut ensuite s'occuper de littérature; *Simon*, Alexis, Marie, en 1861, 62 ans, 40 ans de théâtre, 300 fr. de pension; *Simon*, Maurice, Renaissance 1873, Théâtre des Nations, Théâtres de drame. Sa mort, *Rapport* 1895; Mme *Simon*, Alexandrine. En 1895, 61 ans, 45 ans de théâtre, 500 fr. de pension. En 1905, le *Rapport* signale la mort de Maxime *Simon*.

SILVAIN. — Sous ce nom: *Silvain*, Théâtre Patriotique 1793; *Silvain*, Funambules 1862; *Silvain*, Alfred, Cahen dit, Avignon 1867, Lille, Beauvais, Bourges, St-Germain 1873, Cherbourg 1875-76, Caen, Rochefort, Orléans 1881-82, Amiens, Paris, Reims, Dijon 1890, Rochefort, Liége, Bruxelles 1895, Lille, Saint-Etienne 1897, Paris 1902.

SILVESTRE. — Ambigu 1822, Cirque Olympique 1823.

SIMIANE. — Sous ce nom: Mlle *Simiane*, débuta à la Comédie-Française en 1756; Mlle *Simiane*. Léontine, Renée, Pairou dite. Théâtre Cluny 1875-78.

SINGELÉE. — Sa mort, *Rapport* 1860.

SINGIER, Pierre, Alexis. — Où et quand avait-il été comédien? Il n'en figure pas moins à ce titre comme un des fondateurs de la Société des artistes dont il fut l'administrateur avisé jusqu'à sa mort (*Rapport* 1848). Singier avait dirigé les théâtres de Lyon.

SIONAH, Mlle. — V. Lévy.

SIRCOURT, Mlle Rosette Claquin dite. — Bar-le-Duc 1861-62, Charleville, Laval. En 1866, 71 ans, 47 ans de théâtre, 300 fr. de pension à Paris où elle se trouvait en 1874.

SIROIS, Mlle Siroisne dite. — Sa mort, *Rapport* 1898.

SIROT. — Funambules 1822.

SMITH, Mlle. — Sous ce nom: Mlle *Smith*, Théâtre Français, comique et lyrique 1792; Mlle *Smith*, prix du Conservatoire, Porte-St-Martin 1861.

SOISSON, Mlle Caroline. — Débuta à la Gaîté le 14 janvier 1809 dans le rôle de Clara de la *Citerne*,

Iconographie: Collection Martinet, n° 139. Rôle de Clara dans la *Citerne*.

SOLANGE, Mlle Désirée, Joséphine Bonnafous dite. — Soubrette, Porte-Saint-Martin, Odéon 1857-59, Porte-St-Martin 1861. De la verve et de l'entrain.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

SOLIÉ, Mme Joséphine. — En 1846, 62 ans, 180 fr. de pension à Moulins. En 1856, 300 fr. Sa mort *Rapport* 1860.

SOLIÉ, Mlle Fanny. — V. Mme Roger-Solié.

SOLOMÉ, Louis, Jacques. — Comédien estimable, régisseur général et metteur en scène au Panorama dramatique 1823. En 1856, 77 ans, 60 ans de th., 300 fr. de pension à Belleville. Sa mort, *Rapport* 1861.

SOMMEREUX-Ringard. — En 1876, 66 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension.

SONGE-CREUX. — V. Pont-Allais.

SOPHIE, Mlle. — Sous ce nom : Mlle *Sophie*, Vaudeville 1792-1793 ; Mlle *Sophie*, Oudart, Théâtre Richelieu 1792 ; Mlle *Sophie*, Théâtre Patriotique 1793 ; Mlle *Sophie*, Variétés 1825-26 ; Mlle *Sophie*, Louise, Elisabeth Roumette dite. Délassements-comiques 1850 ; Folies-dramatiques 1853-56, Variétés 1857-60.

SORANT. — Sous ce nom : Mme *Sorant*, Cirque olympique 1827, morte vers 1855 ; *Sorant*, mort directeur du Th. de St-Germain-en-Laye, *Rapport* 1875 ; Mme Veuve *Sorant*-Tircot, Sa mort, *Rapport* 1883.

SOREL. — Acteur de Montparnasse. En 1892, 60 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1901.

SOUBISE, Mlle. — Pensionnaire à la Comédie-Française 1850.

SOUCHET, Victor. — Sa mort *Rapport* 1894.

SOUCK, Mlle. — Vaudeville 1792-93.

SOULÈS, Mlle. — Théâtre de la République 1793.

SOULIÉ. — Sous ce nom : *Soulié*, Pierre. Sa mort, *Rapport* 1859 ; *Soulié*. En 1866, 61 ans, 28 ans de théâtre, 200 fr. de pension ; *Soulié*, sa mort, *Rapport* 1881 ; Mme *Soulié*, Hortense. En 1883, 60 ans, 43 ans de théâtre, 500 fr. de pension ; Mme *Soulié*, sa mort, *Rapport* 1899.

SOULLARD, Mme Ida. — V. Fortini.

SOULLIER. — Sa mort, *Rapport* 1903. Son fils fut recueilli par l'orphelinat Ozy.

SOUPLET ou Soupplet. — Sous ce nom : Mme *Soupplet* revient de la Nouvelle Orléans 1827 ; Mme *Soupplet*, Emilie, pensionnaire. Sa mort, *Rapport* 1860.

SOUVRAY. — Premier rôle Lyon 1824, Metz 1825, organe usé mais grande entente de la scène.

SOYER. — Sous ce nom : *Soyer*, jeune premier, Bruxelles 1839 ; Mlle *Soyer*, Gymnase 1868.

SOZELIÈRE, de la. — Début, Comédie-Française 1772.

SPECHT, Mme Joséphine. — En 1911, 69 ans, 47 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

SPECK, François. — Deuxième amoureux Strasbourg 1852-53, utilité aux Folies dram. où il passa de longues années. En 1891, 60 ans, 41 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1906.

SQUELÉ. — Confident, Lyon 1825-26.

STAINVILLE, Isidore, Paroissien dit. — Ambigu, puis acteur et directeur, Caen 1854-60, Verviers 1861, Bourges, Caen, le Hâvre, Grenoble 1872-73, Amiens, Troyes, Poitiers 1877-78 et finalement directeur des Bouffes du Nord. En 1873, bénéficia de la moitié de la fondation Cantin. En 1874, 66 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, en mars 1887, *Rapport* même année.

STAINVILLE, Jacquot. — Sa mort, *Rapport* 1885.

STAINVILLE, Mme Jacquot. — En 1870, à la suite d'un accident, qui lui avait brisé le poignet gauche, trois ans auparavant, la Société des artistes lui accorda la pension de 300 fr. créée par M. le Baron Trémont, d'où une lettre fort reconnaissante de la titulaire qui en jouissait toujours en 1883. Sa mort, *Rapport* 1901.

STAMMANN, Georges. — Sa mort, *Rapport* 1890. En 1901, Mme veuve *Stammann*, 61 ans, 41 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

STANISLAS, Marie, Jérôme dit. — Neuchâtel 1869. Sa femme, née Muller, pensionnaire à Pont-aux-Dames, y mourut. *Rapport* 1907.

STAVEAUX, Vandamme dit. — Sa mort, *Rapport* 1902.

STÉFANI. — Amoureux, Toulouse 1793.

STELLA, Mlle de la Mar. — Fantaisies 1881.

STELLY, Emile, Raux dit. — Nancy 1853, Perpignan 1854-55, Valenciennes 1856-59.

STÉPHANE, Mme Anne, Elisabeth, Psaume dite. — Châlon-sur-Saône 1857, Hombourg, Paris, Calais 1864, Mâcon 1865, Castres 1866.

STÉPHANIE, Mme. — Porte-St-Martin 1824-27, Gaîté. Sa mort, *Rapport* 1845.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

STÉPHEN, Mme. — Début Palais-Royal 14 août 1840.

STÉPHEN. — V. Pécheux.

STOCKLEIT. — Sous ce nom : *Stockleit père*, né vers 1766, acteur de l'Ambigu où on l'avait surnommé « le sépulcral » 1819-1824. Un *Stockleit Julius* est directeur à Boulogne-sur-Mer en 1825 et administrateur à Amiens en 1826. Une dame *Stockleit* joue les mères à Boulogne 1825 et Amiens 1826. *Stockleit père*, âgé de 80 ans en 1846, reçoit une pension de 180 fr. de la Société, et sa mort est annoncée au *Rapport* de 1849. Iconographie : Coll. Martinet, n° 180, dans la *Forêt d'Hermanstad* ; *Stockleit fils*, Antoine, Charles. Après s'être essayé à l'Ambigu vers 1819, Stockleit fils débuta le 8 mai 1821 à la Comédie-Française dans l'emploi des Crispins, fut reçu pensionnaire, puis revint à l'Ambigu l'année suivante. Premier comique à Bruxelles 1825-26. Acteur de talent. Odéon : *Adrienne Lecouvreur*, *Christine*, l'*Ecole du Pauvre*, *Manon Lescaut*, le *Mari de ma femme*, *Nobles et bourgeois*, (1830), *Napoléon Bonaparte* (11 janvier 1831). Stockleit fils avait débuté à l'Odéon le 9 novembre 1829 par les rôles de *Tartufe* et de Belrose des *Comédiens*. Cet artiste qui annonçait un bel avenir, disparut tout-à-coup peu de temps après la Révolution de Juillet. On apprit alors qu'il était parti pour jouer la comédie au *Pérou*, où il mourut, avant 1845. Un *Stockleit* âgé de 73 ans en 1866, avec 46 ans de théâtre, touchait 300 fr. de pension.

STRAWHAUSER ou Stroyhaver, Mme. — En 1882, 73 ans, 32 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1895.

STRINTZ, Léon. — Elève du Conservatoire, décoré de la médaille militaire, Palais-Royal 1874, Saint-Pétersbourg 1875-1899. En 1886, Strintz reçut la grande médaille d'or avec le ruban de St-Stanislas de Russie. En 1893, il fut nommé officier d'académie. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1901.

STRYFLER ou Stryffler. — Acteur des Batignolles, qui se suicida en juin 1873. Mme Duguéret donna, le 13 mars 1875, salle Taitbout, une représentation au bénéfice de ses orphelins dont s'occupèrent également Dumaine et Perrier.

STUART, William, Squire dit. — La Haye 1862, Porte-St-Martin 1863-67, Gaîté 1868-70, Le Caire 1872-73, Gaîté 1874, New-York 1875-77, St-Pétersbourg 1878-1888. Paris.

STUART, Mme Marie, Madeleine, née Girardin, femme Squire dite. — Ingénue au Gymnase en 1868 sous le nom de *Girardin*. Saint-Pétersbourg 1878-1888, Paris.

SUBLIGNY. — Père de Mlle Subligny, danseuse, était comédien. Il fut l'auteur de la *Folle querelle*, parodie d'*Andromaque*.

SUIN, Mme Marie, Denise, Vriot, femme de Nicolas. — Naquit à Mâcon le 5 janvier 1742. Son père, Joseph Vriot, était à cette époque professeur d'histoire et bibliothécaire à l'Académie du roi de Pologne. Sa mère était née Louise Lebrun ; son mari, Nicolas Suin, fut chanteur à la Comédie Italienne, 1769-1783. Mme Suin débuta à la Comédie-Française le 23 mars 1775 par le rôle d'Elmire de *Tartufe* et de Mme de Clainville de la *Gageure*. Elle fut reçue le 11 avril 1776 et s'occupa très activement des affaires de la Société. Les archives de la Comédie possèdent nombre de documents copiés de sa main. Nous savons par la correspondance de Mme Du Deffand à Horace Walpole, que le 9 août 1777 elle soupait chez la Marquise de Mirepoix en compagnie de Mmes de Boisgelin et de Marchais, de Mlle Sanadon et de Mme Du Deffand, ce qui prouve tout au moins qu'elle était reçue dans la haute société. D'un physique ingrat, possédant d'assez faibles moyens, Mme Suin, femme intelligente et instruite, avait eu des débuts assez flatteurs. Elle comprit cependant qu'il était préférable pour elle d'abandonner les premiers rôles de haute comédie pour l'emploi des mères et des grandes confidentes où elle fut toujours bien placée. L'on vantait sa grande connaissance de la scène. Mme Suin prit sa retraite le 21 avril 1804 et mourut à Paris le 30 décembre 1817. M. Em. Campardon a reproduit le document qui fixe à Mme Suin les rôles qu'elle devra remplir à la Comédie (1780 ?), mais il est au moins étrange que cette actrice, qui, bien que laide, n'était pas sans valeur, n'ait jamais trouvé un biographe. On ne connaît d'elle aucun portrait.

SUIN, qui signait *Suin de Boutemard*. — Débuta à Cassel en 1777. Il jouait les grimes dans la comédie, et chantait les basses dans l'opéra, moyennant 612 thalers. Il appartint plus tard à la troupe du prince Henri de Prusse.

SUIN, Mme. — Princesse de tragédie, amoureuse de comédie, premier rôle d'opéra, débuta en 1777 à Cassel, et fut congédiée en 1786. Elle avait 612 thalers d'appointements. Excellente dans la comédie, elle appartint plus tard, ainsi que son mari, à la troupe du prince Henri de Prusse.

SUJOL, Mme. — Orléans 1825.

SUJOL, Gustave, André. — Avait commencé sa carrière comme chanteur. Elève de Duprez et du Conservatoire, second prix d'opéra-comique et accessit d'opéra en 1849, premier prix d'opéra-comique et second prix d'opéra en 1850, il chanta à Amiens, Toulouse, Bruxelles,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Rennes, et débuta en 1853 au Théâtre lyrique. Nous ne le suivrons pas dans sa carrière lyrique et le retrouverons dans l'opérette. Après s'être fait valoir aux Fantaisies parisiennes dans le *Droit du Seigneur*, il laissa tout-à-coup le chant pour tenir l'emploi des financiers à l'Odéon. On le vit alors avec avantage dans le *Malade imaginaire*, la *Partie de chasse d'Henri IV*, etc. Puis vint la maladie, la goutte, croyons-nous. Le *Rapport* de 1890 annonça la mort de cet artiste fort estimé.

Biographie : N. Gallois, le *Th. lyrique*, notice.

Iconographie : Id. Grav. sur bois, mi-corps, de face, dess. par Laluyé, grav. par Diolot.

SULEAU. — Porte St-Martin 1822-23.

SULLY-Lévy. — Débuta au Palais-Royal le 16 avril 1853. *Une nichée d'arlequins*. Resta quelque temps à ce théâtre, tenta un début à la Comédie-Française le 2 février 1857 dans Eraste du *Dépit*, et passa à Rouen, 1860 ; Gaité 1861, Rouen 1862, Turin 1863, Châtelet 1864.

SURÉ, M^lle^. — Maëstricht 1673-78.

SUREAU-Candé. M^me^. — Sa mort survenue le lendemain du jour où le Comité de la Société des artistes venait de lui voter une pension. *Rapport* 1908.

SURVILLE. — Sous ce nom : *Surville*, début à la Comédie française 1758 ; *Surville*, Victor, Laurent, Esliard dit. — Enfant de Paris, dessinateur et élève architecte, Surville débuta au Th. Montmartre qu'il quitta en 1835 pour entrer aux Variétés où il créa le rôle de Laperrière dans *Madelon Friquet*. A la Porte St-Martin, en 1837, il créa le rôle de *Léon* dans la pièce de ce nom : bonne tenue, physique agréable, conscience et sentiment. En 1840, il entra à la Gaité où il tint l'emploi des premiers et des troisièmes rôles, faisant partie de toutes les distributions : le *Canal St-Martin*, Georges dans *Madeleine*, *Vautrin*, *Marceau*, donnant la réplique à M^lle^ George dans *Marie Tudor* et *Lucrèce Borgia*, Daubenton du *Courrier de Lyon*, Montorgueil des *Bohémiens de Paris*, le Général de la *Closerie des Genêts*, Athos des *Mousquetaires*, Morel de *Monte-Cristo*, etc., etc. Surville quitta la Gaité vers 1862, et s'occupa de peinture, collectionnant des tableaux. Il fut membre du Comité de la Société depuis 1851 jusqu'à 1883 et rendit en cette qualité d'innombrables services. Vers la fin de sa vie, une faiblesse dans les jambes lui rendit la marche presque impossible. Sa mort fut annnocée au *Rapport* de 1883. Halanzier lui adressa un dernier adieu. En 1881, agé de 73 ans, avec 32 ans de th., il avait obtenu une pension de 500 fr. de la Société à laquelle M^me^ Surville fit don d'une rente de 300 fr. (fondation Surville) après la mort de son mari.

Bibliographie : N. Gallois, le *Th. de la Gaité*, notice.

Iconographie : Id. demi-corps, dess. de H. Emy, grav. sur bois par Diolot.

SUZANNE, M^me^. — Sous ce nom : M^lle^ *Suzanne*, Odéon 1802 ; M^me^ *Suzanne*, soubrette, Bordeaux 1820-30.

SYLVAIN. — Sous ce nom : M^me^ *Sylvain*-Pagès, Marie, Julie, — En 1856, 52 ans, 45 ans de th., 200 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1860 ; *Sylvain*, James, dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1857 ; M^me^ *Sylvain*, Marie, Clotilde, Cahen, Flament. — Châlons s. M. 1880-82, Amiens, Paris, Reims 1889, Liége, Lyon, Rochefort, Liége Bruxelles, Lille, Saint-Etienne 1899-1901. A Paris, 1902, 60 ans, 43 ans de th. 500 fr. de pension.

SYLVESTRE. — Acteur des Variétés, qui alla remplacer Legrand au Gymnase, 1832.

SYLVIE, M^lle^. — Gymnase 1868.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Vue du Théâtre de Madame (Gymnase), vers 1825

« Je ne suis, je n'aurai été qu'un passant »
MOUNET-SULLY

TABARY. — Père noble, Nouvelle Orléans 1825-26.

TABRAIZE. — Sous ce nom : Mlle *Tabraize*, aînée, Geneviève, Henriette, née en 1769, morte en 1809, actrice du boulevard. Spectacle des Elèves de l'Opéra 1779, Ambigu jusqu'en 1783, amoureuse aux Variétés amusantes où elle était encore en 1788, théâtre de la Cité ; Mlle *Tabraize*, cadette, Adélaïde, Françoise, Elisabeth, élève de l'Opéra, Ambigu 1780, Variétés amusantes 1784, théâtre de la Cité. Morte en 1804 ; *Tabraize*, Jacques, frère des précédentes, né en 1772 et Mlle *Tabraize*, Sophie, sœur des précédents, née en 1777, danseur et danseuse au Spectacle des Petits Comédiens de Beaujolais 1789.

TACONET, Toussaint, Gaspard. — Né le 3 juillet 1730 à Paris, rue de Condé, fils d'un maître menuisier et l'aîné de dix enfants, fut d'abord machiniste à l'Opéra, puis souffleur à la Comédie-Française et à l'Opéra Comique. C'est pendant son séjour à l'Opéra, d'où il se fit renvoyer pour une maladresse qui faillit coûter la vie à une actrice (une fausse manœuvre, dit-on) qu'il composa une parodie de l'Opéra *Zoroastre*, sous le nom de *Nostradamus*, pour le spectacle des Marionnettes du sieur Bienfait (1756). Ce fut son premier pas : Nicolet accueillit plusieurs de ses ouvrages, notamment l'*Ombre de Vadé*, (foire Saint-Germain 1758) et c'est ainsi qu'il fut amené à contracter un engagement à ce théâtre où il se fit une réputation dans les rôles de *Savetiers* et d'*Ivrognes*. On se rappelle que Nicolet, outre son théâtre du boulevard du Temple, exploitait les trois foires Saint-Germain, Saint-Laurent et Saint-Ovide (place Vendôme). Auteur, Taconet écrit ses pièces — ou plutôt ses canevas de pièces — avec une rapidité prodigieuse. Acteur, il joue non seulement ses productions, mais celles des autres. Le *tout Paris* qui s'amuse court l'applaudir dans le *Savetier avocat*, l'*Avocat sans étude*, le *Procès du chat*, le *Savetier gentilhomme*, le *Savetier amoureux de la Belle Bourbonnaise*, le *Savetier petit maître à la foire*, pièces de sa composition. Que de savetiers ! Il est vrai que Préville déclarait que Taconet serait déplacé dans un rôle de *Cordonnier*. Bref, on estime à 80 le nombre de ses pièces, dont 24 furent imprimées. Dans le répertoire des autres, il joua notamment l'*Estropié*, les *Ribouteurs de la Rapée*, le *Gueux revêtu*, etc. Taconet avait pour lui, dans ce genre grossier, un grand naturel et une recherche approfondie de la vérité. Malheureusement Taconet apportait ces façons débraillées à la ville, et l'ivrogne qu'il représentait souvent n'était pas qu'un personnage fictif. Commensal assidu des *Porcherons*, des *Guinguettes de la Courtille*, du *Cabaret de Ramponneau*, c'est à lui que l'on doit ce mot pittoresque : « Je te méprise comme un verre d'eau ! »

Vieilli avant l'âge, perdant la mémoire, Taconet ne tarda pas à recueillir le fruit de ses excès. Un soir de 1774, Taconet, toujours exact au théâtre, ne parait pas à l'heure de la représentation. On le cherche, on s'informe, et l'on apprend qu'à la suite d'une chute dans la rue, il a été transporté à l'hospice de la Charité. Il y expira le 29 décembre 1774, à 5 heures du matin, à l'âge de 44 ans.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Outre les pièces de théâtre imprimées, on a encore de lui les *Tablettes lyriques*, espèce d'almanachs chantants, des *Stances* sur la mort de la Reine, femme de Louis XV, les *Mémoires d'un frivolite*, roman rarissime, sans intérêt. Puis son nom devint légendaire. A peine disparu, Beaumont le mettait en scène dans une parade, où son ombre venait réconcilier un cordonnier et un savetier. L'on vit plus tard, soit aux Variétés, soit à la Gaîté, *Préville et Taconet*, *Taconet chez Ramponeau*, *Taconet ou l'acteur des Boulevards*, joué par Frédérick Lemaître.

On connaît encore l'*Homme difficile* ou l'*Hommage des arts à M. le duc de la Vrillière*, pièce composée de son vivant; les *Mémoires pour servir à la vie de Taconet* par Artaud, 1775, sorte d'apologie burlesque. M. Em. Campardon, dans ses *Spectacles de la foire*, a reproduit diverses plaintes portées contre Taconet, pour mauvaise conduite, et une pièce curieuse: Une déclaration faite à l'Hôpital de la Charité. Trois jours avant sa mort Taconet, au moment de son accident, avait confié toute sa fortune, deux louis et 48 livres, plus une brochure, à un élève en chirurgie de toute probité, et cet élève était mort subitement pendant la nuit. Il s'inquiétait donc, à juste raison, de son dépôt. — Un autographe de Taconet (très rare) a passé en vente le 29 mai 1902.

Biographie: E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*, notice. — Em. Campardon, les *Spectacles de la foire*.

TACONET, Jacques. — Frère du précédent, né en 1739, acteur chez Nicolet. On lui doit une pièce en un acte, le *Congé de semestre*.

TACOVA, Victor, Henri, Avocat dit. — Etait fils de Victor Tacova qui resta 48 ans à l'Opéra Comique, dont 40 ans comme régisseur. En 1877, le père Tacova, âgé de 79 ans, avec 58 ans de théâtre, touchait 500 fr. de pension. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1881.

Tacova fils, qui s'appelait aussi Victor, acteur excentrique dans le genre de Bache, tout aussi grand, mais plus gros, chantait la chansonnette et écrivait des pièces. On le vit aux Délassements 1859, aux Bouffes 1862, au Châtelet 1863: *Aladin*. Se trouvant un jour chez des amis, à la campagne, il s'offrit pour aller chercher du vin à la cave. Il fit une chute, et mourut sur le coup. Il avait 39 ans.

TAHAN, M^me^. — Sa mort, *Rapport* 1861.

TAIGNY, Emile. — Charmant comédien dans l'emploi des amoureux, était entré à 12 ans au théâtre Comte où il resta 18 mois. A 16 ans, il partit pour Bordeaux pour aller rejoindre sa tante, M^me^ Herdliska, actrice de talent, qui lui donna d'utiles conseils. Sa grand'mère était elle-même femme d'un très bon chanteur du théâtre Feydeau. Clermont-Ferrand, Toulouse, Vaudeville 1^er^ juillet 1831. Propositions de la Comédie-Française. De la distinction, de l'âme, un physique agréable mais de petite taille. En 1837, Taigny avait déjà créé 67 rôles au Vaudeville. En 1838, il perdit une partie de sa garde-robe dans l'incendie du théâtre. On cite parmi ses créations l'abbé de Gondy d'un *Duel sous Richelieu*, *Un premier amour*, l'*Habit ne fait pas le moine*, *Vouloir c'est pouvoir*, *Un secret*, *Faublas*. Malheureusement sa carrière fut courte. « Il ne pouvait jouer que les Emile Taigny », a-t-on dit, c'est-à-dire des rôles doux, agréables, d'une extrême jeunesse. Après avoir dirigé les Délassements vers 1849, Emile Taigny devint régisseur général de la Gaîté, poste où son affabilité lui concilia toutes les sympathies. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1875.

TAIGNY, M^me^ Thelma, née Herdlitz, dite Herdliska. — Femme du précédent, fille d'une comédienne de mérite avantageusement connue à Bordeaux et à Lyon, avait épousé son cousin et camarade. Après s'être essayée à Rouen, elle débuta avec succès au Vaudeville. On dit d'elle en 1837: « C'est un mélange heureux de gentillesse suave et de mélancolique coquetterie. » Elle créa Margarett du *Protecteur* avec un réel talent. D'autres disent en 1841: « M^me^ Taigny est pointue, elle a le nez pointu, la bouche pointue, les yeux pointus sur les côtés, une intelligence pointue et des gestes pointus. » Mais on la trouve assez gentillette, malgré son « air chinois ». En 1842, on vante le *ménage* Taigny, sa grâce, son jeu fin, spirituel, enjoué. M^me^ Taigny suivit son mari aux Délassements où elle était encore en 1852, puis devint costumière. En 1877, 60 ans, 32 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1896. Elle avait 79 ans.

TAILLADE, Paul, Félix, Joseph. — Nous avons sous les yeux, en écrivant ces lignes, des notes au crayon, de l'écriture de Taillade lui-même; nous ne pouvons mieux faire que de les reproduire ici, en les commentant.

Taillade naquit le 15 janvier 1826. Ses études furent commencées au collège Bourbon et achevées à Charlemagne. Il eût pu ajouter qu'il était sans famille, n'ayant qu'un père adoptif. Il trace ce simple mot: « Personnalité ». Et, de fait, il en fut une. Taillade n'imita personne; il fut en tout le fils de ses œuvres. A vingt ans, il s'en va, bien que timide, trouver M^lle^ Mars retirée du théâtre. Celle-ci lui conseille d'entrer au Conservatoire, ce qu'il fit. Ceci se passait en 1846; l'année suivante il débute à la Comédie-Française, mais sans engagement: Séide de *Mahomet*, Egisthe de *Mérope*, Clinias de la *Cigüe* (création), Valère de *Tartufe*. Gaîté. Une circonstance particulière devait tirer cet artiste de l'ombre: Taillade avait le masque anguleux

EFERUS - Recherches & Classification numériques

de Bonaparte, premier consul (ne pas confondre avec Napoléon). Un auteur profite de cette circonstance, et lui fait créer au théâtre du Cirque le rôle de Bonaparte dans *Bonaparte* ou les *Premières pages d'une grande histoire*. L'époque était bien choisie : 1850. Le lendemain de ce succès, tout Paris connaissait Taillade, acteur original, étrange, nerveux, souvent bien inspiré, mais inégal.

A l'Ambigu : *Berthe la flamande*.

A la Gaîté : succès personnel dans le rôle de Pierre Boriloff du *Masque de poix*. Au théâtre du Cirque : rôle de Charles IX dans une reprise de la *Reine Margot*, 1856, *Marie Stuart en Ecosse*, les *Deux faubouriens*. Comme auteur dramatique, Taillade avait donné au théâtre Beaumarchais le *Contrat rompu* (la date vers 1857 indiquée par Taillade a ensuite été effacée par lui). Il jouait dans cette pièce le rôle de Jean Marie. Au Cirque, il fit représenter deux grandes pièces : *Charles XII* en collaboration avec Eust. Lorsay (il y joua le rôle de Charles XII) et le *Château des Ambrières* en collaboration avec Théodore Barrière (rôle de René).



TAILLADE
Rôle de Pierre des *Deux Orphelines*
Cliché Carjat

A la Gaîté : le *Sanglier des Ardennes*, rôle d'Odoard, les *Chiens du Mont St-Bernard*, juillet 1858.

A la Porte-St-Martin : *Richard d'Arlington* (reprise), la *Tour de Nesle* (reprise, rôle de Gauthier d'Aulnay), le *Gentilhomme de la montagne*, rôle de Charles Quint, la *Jeunesse de Louis XI*, *Leclerc et Perrin* (reprise) 1862, *Richard III* (reprise) 1863. Dès lors, Taillade est classé au premier rang des acteurs de drame.

A l'Odéon, en représentation : *Macbeth*, 1863.

A l'Ambigu : *Rocambole*, août 1864, les *Fils de Charles Quint*.

A l'Odéon : début dans Oreste d'*Andromaque*, sept. 1866. Il se plaît alors à jouer le classique : Néron de *Britannicus*, *Œdipe* (succès), le *Cid*, Abner dans *Athalie*, enfin *Polyeucte*. Mais son refus absolu de se plier aux lois de la tradition lui fermait les portes de la Comédie-Française. En 1868, disent les notes, le rôle du fou mendiant dans le *Roi Lear* (succès). Il crée ensuite, toujours à l'Odéon, *Jeanne de Ligneris*, 3 septembre 1868, et le *Drame de la rue de la Paix*, 5 novembre.

Le 10 mars 1869, au Châtelet, il personnifie St-Just dans les *Blancs et les Bleus*. C'est à cette époque, habitant place de la Sorbonne, au coin de la rue St-Jacques, dans la maison du droguiste Fontaine, qu'il faillit sauter à la suite d'une explosion de laboratoire. En avril 1869, à l'Odéon, il joue Brute dans une reprise de *Lucrèce* de Ponsard. En février 1870, à la Porte-St-Martin : Gennaro de *Lucrèce Borgia*. C'est à ce même théâtre qu'en juin il créa *Michel Pauper* de Henri Becque, où il fut véritablement remarquable. « Ce succès, écrit Taillade dans ses notes, est celui qui a fait le plus de plaisir (avec celui de *Macbeth*) à l'artiste. » A l'Ambigu, vers le même temps, il avait fait recevoir le *Gladiateur de Ravenne*, qu'il avait tiré d'un roman allemand. Succès d'estime comme auteur, ovation comme tragédien.

La guerre le trouve à Paris. Pendant le siège, il se prodigue, récitant divers morceaux des *Châtiments* de Victor Hugo dans les représentations patriotiques ; l'*Expiation* de Victor Hugo dite à l'Opéra, note-t-il encore.

En 1871, reprise de *Richard d'Arlington* au Théâtre Cluny, tournées en province ; en 1873, *Andromaque*, rôle d'Oreste, au th. Déjazet. Réapparition à l'Odéon dans les *Erynnies*. Voyages.

Porte-Saint-Martin : *Marie Tudor* (Simon Renard), *Libres!* (Ali-Pacha), *Henri III et sa cour* (Henri III), les *Deux orphelines* (Pierre le rémouleur), succès considérable qui fut comme l'apogée de sa carrière, 29 janvier 1874. Reprise de *Don Juan d'Autriche* (rôle de Philippe II). Ici s'arrêtent les notes de l'artiste sur l'autographe en notre possession.

A la Porte-St-Martin : Reprise de la *Jeunesse des mousquetaires* (Athos) 1875, reprise de *Vingt ans après* (Mordaunt), l'*Espion du roi* (Ruskoé), reprise de *Louis XI* de Casimir Delavigne (Louis XI), l'*Eclat de rire*, reprise, (André), reprise de la *Reine Margot* (Charles IX) 1876, les *Exilés* (Schelm). A l'Ambigu : reprise de la *Tour de Nesle* (Gauthier), reprise de la *Case de l'Oncle Tom* (Harris) 1877 ; A la Porte-St-Martin : les *Misérables* (Javert), les *Enfants du Capitaine Grant* (Burk) 1878, reprise de la *Dame de Monsoreau* (Henri III), les *Etrangleurs de Paris*, rôle de Jagon, 17 mars, reprise de la *Bouquetière des Innocents*, Jacques Bonhomme, 9 juillet 1880, le *Prêtre*, l'*Abbé Patrice*, 28 mai 1881. A la Gaîté : *Quatre-vingt-treize* (l'Imanus). A la Porte-St-Martin, reprises des *Chevaliers du*

EFERUS - Recherches & Classification numériques

brouillard (Jack), de *Trente ans ou la vie d'un joueur* (Georges), des *Mystères de Paris* (Jacques Ferrand) 1881, le *Voyage à travers l'impossible* (docteur Ox) 1882.

A l'Ambigu : l'*As de trèfle* (Narcisse), reprises de la *Bouquetière* et des *Deux orphelines* 1883, reprise de *Fualdès* (Bancal) 1884. Au Théâtre des Nations : reprise du *Médecin des enfants* (Lucien), de *Notre Dame de Paris* (Claude Frollo) 1885 ; au Théâtre de Paris (ex-Nations) : *Jacques Bonhomme* 1886, le *Ventre de Paris* (Florent), une reprise du *Mangeur de fer* 1887. Au Châtelet : une reprise des *Bohémiens* (Montorgueil) 1888.

Taillade est devenu alors le vieux champion du drame, un des derniers survivants de la belle période illustrée par les Dumaine, Lacressonnière, Mélingue, Laferrière, Brésil, Charly, etc. Il lui faut aller désormais, artiste errant, courir le cachet. En 1892, la Porte-St-Martin reprend les *Deux orphelines*, son triomphe, mais sans lui ! Il devient difficile de le suivre. Au Châtelet, une reprise des *Enfants du Capitaine Grant* 16 avril 1892. La Porte St-Martin, où il remporta jadis tant de succès, se rouvre un instant pour lui : le *Maître d'armes*, création, 13 octobre. Puis, deux reprises : la *Maison du baigneur*, rôle du Président, 1893, et *Monte-Cristo*, rôle de Faria 1894 : une belle création encore, celle de Tibère, dans *Tibère à Caprée*, 4 mai 1894. Au Théâtre de la République (ancien Château d'eau) : reprise du *Vieux caporal*, 28 septembre.

Alph. Lemonnier, son directeur à ce théâtre, a divulgué plus tard (le *Matin* 9 juin 1902) pourquoi les auteurs refusaient alors de laisser jouer Taillade. Lemonnier avait demandé à Dennery l'autorisation de reprendre *Paillasse* pour Taillade. Dennery fit répondre par sa femme une lettre datée de Villiers-sur-Mer, 8 août 1896, en conseillant d'une façon adroite, à l'artiste, de se faire mettre un ratelier : « M. T... (le nom d'un dentiste) très expert en cette matière, a dit qu'il était certain de rendre à ce grand artiste tous ses moyens de diction, et s'est offert tout spontanément d'une façon amicale. Je vous prie, cher monsieur Lemonnier, de vouloir bien communiquer cette lettre à Taillade dont nous ignorons l'adresse... Songez donc ! Quelle belle fin de carrière pour le grand artiste, s'il retrouvait tous ses moyens et sa belle prononciation d'autrefois ! » A cette condition, Dennery autorisait *Paillasse* et la *Dame de St-Tropez*. Voilà qui est clair. « Je montrai cette lettre à Taillade, qui ne voulut pas aller chez le dentiste, ajoute Lemonnier, et Dennery retira à l'artiste une partie de son répertoire. »

Ce Théâtre de la République (ancien Château d'eau) sera du reste, comme le dernier asile du grand artiste. En 1895 : les *Crochets du père Martin* (reprise) ; la *Belle grêlée* (création le 11 décembre). En 1896, une reprise de *Louis XI* (4 décembre). En 1897, reprises des *Enfants d'Edouard* (Glocester) de la *Closerie des Genêts* ; une création : le *Camelot*, rôle de Julien, 28 août.

La triste fin de Taillade a été racontée par Alph. Lemonnier, son directeur ; par Mme Nancy Vernet, alors présente à Bruxelles (*Dix ans de coulisses* 1908) ; par Louise France dans les *M'as tu vu ?* C'était en janvier 1898. L'artiste vieilli, misérable, était parti pour Bruxelles afin d'y donner quelques représentations au Théâtre de l'Alhambra, dirigé alors par Alphonse Lemonnier. Au sortir d'une répétition, le 26 janvier, il tomba sur la voie publique et son cadavre fut porté à la morgue. Alphonse Lemonnier prévenu l'ensevelit pieusement et l'accompagna jusqu'au wagon qui devait le ramener en France. Obsèques à l'église Saint-Laurent le 1er février, à midi.

Taillade, par négligence, s'était laissé rayer de la Société des artistes. Il le regrettait, et cependant il ne refusa jamais pour la Société le précieux concours de son talent. Aussi Leloir, sur sa tombe, au Père Lachaise, voulut-il lui adresser le dernier adieu.

A la liste des pièces écrites par lui ou en collaboration, et citées plus haut, il nous faut ajouter : les *Catacombes de Paris*, représentées au Théâtre Beaumarchais. Mais pourquoi, dans un autographe que nous possédons, l'artiste signe-t-il une fois *Tailliade ?*

Comœdia du 23 mars 1910 annonça le prochain mariage de Mlle Taillade, avec un jeune argentin, M. Ribeiro. Mlle Taillade, charmante jeune fille, sortait du Conservatoire et avait débuté à l'Odéon ; ce fut dans la tournée qu'elle fit dans l'Amérique du Sud avec Lambert fils, que son fiancé la remarqua.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 44, 19/25 mars 1874. Notice par F. Jahyer.

Iconographie : do photo mi-corps, assis, de face, rôle de Pierre dans les *Deux orphelines*, cliché Carjat. Un buste très expressif de Taillade, par Deloye, a figuré à l'Exposition des portraits dramatiques en 1900.

TAILLANDIER, Mme Louise Pinchon. — Strasbourg 1862-63.

TAILLARD. — Sa mort, *Rapport* 1897.

TAILLENTER, Mlle Jeanne. — Née le 3 septembre 1818, selon Delhasse, Liège 1844.

TALBOT, Denis, Stanislas Montalant dit. — Gendre de Geffroy, était né à Paris le 27 juin 1824. Consciencieux, laborieux, infatigable, épris de son art, tel fut Talbot, que l'on trouvait, par contre, souvent outré, brutal et criard. Entré au Conservatoire en 1849, Talbot n'y resta qu'une année. Lauréat en 1850, il débuta à l'Odéon dans *Othello*, et passa inaperçu. Mais assidu, serviable, il sut se faire attacher à ce théâtre où, bien que jeune encore, il prit l'emploi des financiers, qu'il devait conserver

EFERUS - Recherches & Classification numériques

toute sa vie. Durant six ans, 1850-56, Talbot remplit tous les rôles de financiers tragiques et comiques dans le répertoire classique et moderne. Dans l'*Honneur et l'argent* de Ponsard, il créa le rôle de l'homme à la douillette, qu'il voulut garder plus tard à la Comédie ; dans *Mauprat*, le rôle Jean le Tors. Il était de la distribution de cette fameuse *Taverne des étudiants*, première œuvre de Sardou, un four noir! Viennent ensuite le *Premier tableau du Poussin*, *Au Printemps*, le *Laquais d'Arthur*, la *Servante du roi*, la *Conscience*, les *Contes d'Hoffmann*, etc. Dans le classique, il partageait son emploi avec Saint-Léon.

Appuyé par son beau-père, Geffroy, Talbot fut engagé à la Comédie-Française le 1er janvier 1856, et débuta le 20 suivant. Ses pièces de résistance furent l'*Avare*, l'*Ecole des femmes*, *Georges Dandin*, le *Barbier de Séville* le *Mariage de Figaro* (Antonio). Dans le répertoire moderne, on le vit principalement dans *Gabrielle*, le *Bonhomme Jadis*, la *Fiammina*, le *Jeune mari*, la *Famille Poisson*, le *Mari à la campagne*, le *Testament de César Girodot*. Il fut nommé sociétaire le 1er janvier 1859.



TALBOT (Cliché Liébert)

Talbot fut avant tout l'artiste bourgeois, terre à terre, grimacier parfois, mais disant juste. Mais Talbot, tenu un peu à l'écart à la Comédie, se fit surtout une réputation comme professeur privé, en dehors du Conservatoire. Ce fut lui l'initiateur des *Matinées dramatiques*, de la *Tour d'Auvergne*, où, sur le petit théâtre de ce nom, il produisait ses élèves ; on y vit Mlle Réjane, alors premier prix du Conservatoire, Davrigny, Rosny, bien d'autres encore. Puis, presque inutilisé à la Comédie, Talbot prit sa retraite le 1er janvier 1879 pour se consacrer tout entier au professorat, non par lucre, car il était fort à son aise, mais par amour de l'art. Puis, c'étaient, le dimanche surtout, des excursions folles aux environs de Paris, avec l'*Avare* et *Louis XI*. Talbot aurait joué dans une grange, sur des tréteaux, n'importe où. C'est lui qui presque octogénaire, jouant Triboulet du *Roi s'amuse*, disait à ses élèves en sortant de scène : « Je me sens en progrès. » Phrase dont on s'amusa dans les foyers de théâtre, et qui est pourtant superbe, non de naïveté, mais d'admirable conviction. « Talbot ! un étudiant de soixantième année ! » a dit L. Péricaud. Mot très juste, qui peint l'homme. En 1886, Talbot fut nommé officier d'Académie. Au moment de sa mort, Talbot avait droit depuis 20 ans, à la pension de 500 fr. de la Société. Il ne voulut jamais la toucher, estimant qu'il y avait des camarades moins fortunés que lui.

Talbot mourut le 20 décembre 1904, dans sa 81me année, rue des Martyrs, 44. Ses obsèques eurent lieu le 22 à N. D. de Lorette, et l'inhumation à Montparnasse. Leloir adressa un suprême adieu à cet infatigable travailleur, à cet « étudiant inlassable ». Talbot laissait une veuve.

Biographie : *Paris-Théâtre* n° 78, 12/18 novembre 1874, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, photo-médaillon de ¾ à droite, cliché Liébert.

TALICHET, Francisque. — En 1865, 60 ans, 42 ans de théâtre, 300 francs de pension.

TALIEN, Emile, Eugène, Laurent dit. — Originaire d'Issoudun, artiste un peu froid, mais fort original, eut des commencements assez obscurs. En 1868, il créa au théâtre Cluny le rôle de Trévières dans les *Inutiles*. Entré à l'Odéon en 1872, il joua le rôle de Guritan dans la reprise de *Ruy-Blas* d'une façon très remarquable, et créa le rôle de Joël dans *Jean-Marie*. De ce jour il fut classé : la *Jeunesse de Louis XIV*, la *Maitresse légitime* 1874 ; un *Drame sous Philippe II* 1875 ; le *Grand frère*, *Deïdamia* 1876 ; l'*Hetman*, reprise de *Mauprat*, le *Bonhomme misère* 1877 ; l'année suivante, Talien succéda à Paul Clèves dans la direction du théâtre Cluny, prenant lui-même l'emploi de premier rôle jusqu'en avril 1881. A la Gaîté (comme artiste) : reprise de *Monte-Cristo*, *Quatre-vingt-treize* 1881, reprises de la *Closerie des genêts* et de la *Belle Gabrielle* 1882 ; reprises diverses, et création dans *Kéraban le têtu* 1883 ; l'opérette s'installe à la Gaîté. Rentrée à l'Odéon en 1886 : reprise de la *Partie de chasse* et de *Michel Pauper*. Terrassé par la maladie, Talien fut recueilli à l'asile de Vincennes, à Saint-Maurice. Quelques heures avant sa mort (19 octobre 1887) il écrivait à la Société des artistes pour la remercier de ses bontés. Au reçu de cette lettre, Manuel et Latouche s'empressèrent de se rendre à Saint-Maurice dans l'espoir d'apporter encore quelque amélioration au sort du mal-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

heureux artiste, mais la mort avait fait son œuvre. M. Porel, au cimetière, fit un brillant éloge de l'homme et de l'artiste.

Moliériste enragé, Talien ne pouvait se consoler que sa patrie — Issoudun — n'eût pas encore une rue Molière, alors qu'il y existe un boulevard Baron, son élève et son ami, dont la famille était originaire de cette localité. Bref, le brave et digne garçon qu'était Talien fit si bien qu'il obtint une délibération du Conseil municipal de cette ville: sur sa proposition à lui, Talien, la rue des Trois-Places fut dénommée rue Molière. Ce fut sa dernière joie.

TALINI, Mme Jeanne, Caroline, Husson, Pazat dite. — Gaîté 1853, Bordeaux 1855, Marseille 1856, Lyon 1857-59, Bordeaux 1860, Gaîté 1861-65. Se fit remarquer dans le *Chien de Montargis*, où elle jouait en travesti, et dans le *Fils du Diable*. Al. Dumas écrit à la suite de la première des *Mohicans de Paris* (20 août 1864) : « Nous demandons pardon à Mme Talini d'avoir étendu (*sic*) sur son visage de 28 ans, l'affreux masque de la Brocante ». Par galanterie, sans doute, Dumas lui donnait 10 ans de moins! Théâtre du Prince Impérial 1867-70. En 1886, Mme Talini avait 60 ans, 26 ans de théâtre et 400 fr. de pension, à Nogent-sur-Marne. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1907.

TALLANDIERA, Mlle. — Très étrange figure. Elle était d'origine arabe, et portait bien en elle le cachet de sa race. Ondoyante, longue et souple, elle rampait plutôt qu'elle ne marchait. Elle avait les yeux très noirs, demi-voilés, un front plat, des cheveux crépelés, des mains longues, des bras bistrés. Sa voix, un peu voilée, avait des vibrations imprévues. Par quelle suite d'aventures cette originale personne était-elle venue au Gymnase où elle débuta le 13 octobre 1874 dans une reprise de la *Princesse Georges ?* Tout Paris s'occupa alors de Mlle Tallandiera. Le 20 janvier 1875 elle crée un rôle dans Mlle *Duparc*, un autre dans le comte *Kostia*. Le 20 septembre elle aborde pour la première fois le rôle de Marguerite dans la *Dame aux Camélias*. Quelques mois plus tard, elle avait quitté le Gymnase. Mlle Tallandiera, en représentation à la Porte-St-Martin en 1877, réapparut encore à l'Ambigu où elle joua pour une dernière fois le rôle de la quarteronne Elisa dans une reprise de la *Case de l'Oncle Tom* en janvier 1878. Elle dut s'interrompre, emportée par une phtisie galopante. Sous la signature Tallemant, le *Figaro* du 5 juillet 1901 lui a consacré quelques lignes. L'auteur de l'article croit qu'elle avait débuté à l'Odéon, et raconte qu'un jour, au moment d'entrer en scène dans le rôle de Sylvia, du *Passant*, elle avait pris peur et s'était sauvée pour aller se promener toute la nuit au Bois de Boulogne. On dut changer le spectacle, et le lendemain la bizarre artiste écrivait à son directeur: « Pardonnez-moi, j'ai eu une telle émotion au moment d'entrer en scène... Et puis, il faisait si beau... si beau ! » Marie Colombier a parlé de Mlle Tallandiera dans ses *Mémoires fin de siècle*, p. 100.

TALMA, François, Joseph. — Aucun artiste, parmi ceux qui illustrèrent la scène française depuis trois siècles, n'eut le prestige de Talma. Aucun ne fit couler plus d'encre, à une époque où la presse d'information théâtrale n'existait pas encore — ou si peu ! — Aucun ne laissa plus de regrets, à tel point que sa mort fut un deuil public. C'est que Talma, rénovateur et innovateur, n'avait pas eu pour lui que son talent sublime : il avait été l'acteur de la Révolution et de l'Empire, il avait fait vibrer à l'heure dite l'âme des foules, il avait été celui que l'Empereur, son protecteur, au comble de sa puissance, avait fait appeler à Erfurt pour jouer devant « un parterre de rois ». Oui, Talma avait été tout cela, mais surtout et partout un artiste, dans le sens le plus élevé du mot, un artiste épris d'idéal et de son art.

Enfance de Talma

François, Joseph Talma, né à Paris le 15 janvier 1763, rue des Ménétriers, avait été baptisé le même jour en l'église St-Nicolas. Son père, Michel, François, Joseph, était un modeste valet de chambre, originaire de Poix, près Avesnes ; sa mère s'appelait Anne Mignolet. Tout enfant, le jeune François fut envoyé à Wagnonville, hameau de Poix, chez une tante où il resta jusqu'à l'âge de six ans. (La famille de son père étant très nombreuse, 13 enfants, 3 filles et 10 garçons). Plus tard, Joseph fréquenta une petite école de l'impasse de la Bouteille, rue Montorgueil, où il eut pour camarade de classe le futur Jocrisse Brunet, de son véritable nom, Mira. Ensuite, on le mit en pension à l'institution Verdier, établie dans le jardin du roi et sur l'emplacement de laquelle on bâtit la maison qu'habita Buffon. C'est dans cette pension, en 1772, que le jeune Talma joua pour la première fois un rôle dans une tragédie composée par son maître, M. Verdier. Puis, il suivit les cours du lycée Louis-le-Grand.

Talma en Angleterre

L'opinion généralement admise est que son père, devenu homme de confiance d'un anglais, avait suivi son maître en Angleterre et s'y était établi dentiste. La Duchesse d'Abrantès dans ses *Mémoires*, (nouv. édit., t. VI, p. 142) dit savoir de Talma lui-même qu'il était le neveu, et non le fils du dentiste établi en Angleterre dont les prénoms n'étaient pas ceux du père de Talma. Quoiqu'il en soit, ses études terminées, Talma se rendit à Londres pour y apprendre la profession de dentiste, et ce séjour lui profita non seulement pour con-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

naître à fond la langue anglaise qu'il parlait couramment, mais pour se livrer à une étude approfondie de la littérature et du drame anglais ; le théâtre de Shakespeare qu'il voyait jouer dans le texte, l'attirait tout particulièrement, et il est bien certain que cette époque de sa vie — entre seize et vingt-deux ans — eut une influence considérable sur son avenir. Pour lui, dès lors, la vieille tragédie française froide et solennelle, avait vécu.

Talma a raconté lui-même que Lord Harcourt et quelques autres grands personnages, frappés de ses dispositions pour la scène, avaient engagé son père à le destiner au théâtre anglais, d'autant mieux qu'il savait assez bien cette langue pour tenter l'entreprise. (Lettre de Regnier, 8 février 1876, collection d'autographes A. Bovet, reproduite dans le *Temps* du 25 juin 1885). Mais les circonstances en décidèrent autrement. A en croire Régnault — *Mémoires sur Talma* — une aventure avec une princesse qui avait remarqué le jeune homme dans des représentations privées où Talma jouait en amateur, aurait précipité singulièrement son départ de Londres. Mme veuve Talma (Caroline Vanhove) dans ses *Mémoires*, donne de ce retour en France une tout autre explication : « Talma serait resté près de son père, écrit-elle, si des discussions, survenues dans la famille, n'eussent ramené Mme Talma, sa mère, à Paris. Il l'y suivit ».



TALMA (cabinet des Estampes)

Retour à Paris (vers 1785)

En 1785, nous retrouvons Talma établi dentiste à Paris, rue Mauconseil, où il exerça cette profession pendant dix-huit mois. C'est à cette époque qu'il écrit quatre lettres à M. de Bossey à Londres. (L'*Amateur d'autographes* n° 115, 1er octobre 1866, p. 301). Nous y relevons, à la date du 12 décembre 1785, le passage suivant : « Parfois sur le soir je me démène, seul comme un lutin, le poignard de Melpomène à la main ; si l'on me voyait par le trou d'une serrure, par mes gesticulations, on me prendrait pour un magicien qui évoque les ombres des héros défunts ». Il écrit au même le 12 janvier 1786 (l'*Amateur d'autographes*, n° 46, 16 novembre 1863) : « Rien de nouveau, sinon qu'on doit *l'abattre* (sic) notre maison. L'affaire avec Volange est terminée, il ne s'agit plus que d'avoir des souscripteurs... Toujours mille projets dans la tête : une pièce de théâtre à l'examen chez les directeurs, une autre en train, une autre en vue... auteur dans quelque temps ; peut-être même acteur ? Ne peut-on pas unir le davier avec le cothurne ? » — On sera surpris de voir le nom du pitre Volange venir sous la plume de Talma. Une lettre à son père, 1er mai 1786 (collection autographe A. Bovet, n° 1361) nous ferait croire qu'il s'agit d'un projet de représentations à Londres. Tous deux (Talma et Volange) arriveront dans cette ville le 15 mai, et Talma prie son père de faire annoncer leur venue, exécuter les décorations nécessaires, et donner à apprendre le rôle de Mme Boniface dans la *Famille des peintres*, pièce dans laquelle Volange excelle.

Ecole royale dramatique (1786)

C'est ainsi que l'on appelait alors le Conservatoire de déclamation ajoutée à l'Ecole de chant depuis le 18 juin 1786. Talma s'y fit admettre le 13 juillet, et en fut, par conséquent, un des premiers élèves. Dugazon y faisait la classe le mardi, Molé le jeudi, et Fleury le samedi. Il en suivit les cours jusqu'au 31 mai 1788, et pendant cet espace de vingt-deux mois il ne répéta pas moins de 180 rôles. Au petit théâtre Doyen — alors situé rue Notre-Dame-de-Nazareth, — il s'essaya dans le rôle d'Oreste d'*Iphigénie en Tauride*.

Débuts à la Comédie (1787)

Talma était encore élève à l'Ecole royale, lorsqu'il débuta modestement le 21 novembre 1787, à la Comédie, par le rôle de Seïde de *Mahomet*. « Le jeune homme qui a débuté hier par le rôle de Seïde, écrit le *Journal de Paris*, annonce les plus heureuses dispositions ; il a, d'ailleurs, tous les avantages naturels qu'il est possible de désirer pour l'emploi

EFERUS - Recherches & Classification numériques

des jeunes premiers: taille, figure, organe, et c'est avec justice que le public l'a applaudi. » Le 26, il joue encore le jeune Bramine de la *Veuve du Malabar*; le 29, Euphémon de l'*Enfant prodigue*, et Valère de l'*Ecole des maris*. « Il n'imite aucun acteur, lisons-nous dans les *Mémoires de Bachaumont* et joue d'après son sentiment et ses moyens ». Reçu comme pensionnaire pour les troisièmes rôles, il ne peut cependant, en deux ans, que jouer dans quatre ouvrages nouveaux! Il habite alors rue Molière (aujourd'hui rue Rotrou) à côté de son théâtre, dans un des Pavillons dont l'administration disposait alors « au profit de l'art ».

Réforme du costume

Lekain, Mlle Clairon, Larive avaient pressenti la réforme du costume. Mme St-Huberty, à l'Opéra, avait eu aussi quelques audaces. Mais il appartenait à Talma, qui, pendant son séjour en Angleterre, avait assisté aux innovations de mistress Bellamy, de Maklin et de Kemble, de s'inspirer des peintures et des sculptures antiques pour représenter sur la scène française des personnages vêtus selon leur temps. Encouragé par David, dont il fréquentait l'atelier, et auquel il demanda des croquis, Talma, le plus jeune des sociétaires (1er avril 1789) eut donc ce grand courage: jouer le petit rôle du tribun Proculus dans *Brutus* avec une véritable toge romaine, des cheveux courts, et une chaussure romaine. On connait le cri méprisant de Louise Contat à la vue de son camarade ainsi accoutré: « Qu'il est laid! Il a l'air de ces vieilles statues! » Quel plus bel éloge pouvait-on lui faire! Le public, un peu désorienté d'abord, comprit et applaudit. La cause était gagnée, et les cartons des Archives nationales (notamment Cote A. E. II, n° 1420 b.) nous révèlent que le jeune tragédien empruntait des pièces aux musées pour en prendre copie. Pendant sa longue carrière, Talma restera toujours à ce point de vue un chercheur, un érudit avisé, entraînant à sa suite dans ce mouvement jusqu'aux plus routiniers de ses camarades.

Charles IX (4 novembre 1789)

En qualité de sociétaire le plus nouvellement reçu, Talma avait prononcé le discours de réouverture composé par Marie, Joseph Chénier. Quelques mois plus tard cet auteur donnait à la Comédie son *Charles IX*, pièce dans laquelle Talma se chargea d'un rôle dont personne ne voulait: celui du roi. La scrupuleuse exactitude de son costume, son jeu muet produisirent une impression profonde. « Je suis allée hier au Théâtre Français voir cette pièce de *Charles IX* dont j'avais tant entendu parler, écrit Mme Louise Fusil à Mme Dubarry à Toulouse; c'est le premier rôle important que Talma ait créé... Il a un tel amour de son art qu'il ne manque aucune occasion de l'exercer... » Tout a été dit sur cette pièce de *Charles IX:* trente-trois représentations sans encombre, réclamation des évêques, interdiction de la pièce, petit complot organisé à l'instigation avouée de Mirabeau, et à l'instigation cachée de Talma. Manifestation du 21 juillet 1790 dans la salle. *Charles IX* joué malgré l'interdiction: Querelle de Talma et de Naudet (V. Naudet). Duel au pistolet sans résultat aux Champs-Elysées entre les deux adversaires. (*Lettre de Talma* à Mirabeau, *Réponse de Mirabeau* à Talma. *Exposé de la conduite et des torts du sieur Talma envers les Comédiens français*, Paris 1790. *Dénonciation des Comédiens français* (par Duchosal) s. l. n. d. 1790. *Réflexions de M. Talma et pièces justificatives sur un fait qui concerne le théâtre de la Nation*, Paris 1790. *Réponse de François Talma au Mémoire de la Comédie française*, 1790. *Réponse de M. Naudet à une lettre de M. Talma*, du 27 octobre 1790).

Exclusion de Talma (1791)

Un orage gronde dans les coulisses du Théâtre Français divisé en deux camps: les avancés et les rétrogrades. Certains sociétaires refusent délibérément de jouer avec Talma; placés entre la municipalité de Paris qui soutenait les manifestants en sa faveur, et les gentilshommes de la Chambre fidèles aux idées anciennes, leur situation devient intenable. Rentrée de Talma par ordre dans *Charles IX* le 28 septembre. Anarchie complète, et désorganisation. Départ de Talma à la clôture de 1791. Menace d'un procès avec la Comédie. Dugazon déménage en plein jour la loge de Talma et, vêtu en romain, escorte burlesquement les costumes de son élève depuis le faubourg Saint-Germain jusqu'au Palais-Royal.

Théâtre Français de la rue Richelieu

C'est dans la salle du Théâtre Français actuelle, construite et ouverte en 1785, sous le nom de *Variétés amusantes* que Talma va trouver asile avec ses camarades Grandmesnil, Dugazon, et la sœur de ce dernier, Mme Vestris. Ouverture le 27 avril 1791 avec *Henri VIII* de Marie, Joseph Chénier (Talma dans le rôle de Henri VIII). Un nouveau théâtre, le *Théâtre Français de la rue Richelieu*, qui sous peu prendra le nom de *Théâtre de la République*, est fondé.

Premier mariage de Talma (1791)

Dans sa remarquable étude l'*Hôtel de la rue Chantereine et ses habitants*, (le *Carnet* 1903-1904), M. Gustave Bord s'est chargé de nous présenter cette charmante Julie Careau, la petite danseuse double de l'Académie royale de musique depuis l'âge de neuf ans, qui fut Mme Talma Ire, avant d'aller mourir sans mari, sans enfants, dans les bras de Benjamin Cons-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

tant, « cet éternel amoureux des femmes sur le retour. »

Louise, Julie Careau, fille de Marie Careau et de père inconnu, était née à Paris, rue Montmartre, le 8 janvier 1756, et avait été baptisée à St-Eustache le lendemain. (*Dict. de Jal).* Le 6 avril 1763, à sept ans, elle assistait, vers midi, rue Saint-Honoré, à l'incendie de la salle de l'Opéra, qui avait jadis abrité la troupe de Molière. Inondée par les pompes, piétinée par la foule, la malheureuse enfant ne se tirait de ce mauvais pas que grâce à un monsieur fort respectable, Pierre, Joseph Gueullette de Maveroy, ancien conseiller à Pondichéry, neveu de l'auteur de ce nom. La petite Julie était vive, intelligente, affectueuse. Pierre Gueullette la recueillit. De 1765 à 1769, elle figure sous le nom de Julie dans le corps de ballet de l'Opéra. Vers 1768, elle demeure rue du Hazard, au coin de la rue Sainte-Anne, avec une femme dite la Tristan, mais de son véritable nom Marie-Catherine Carotte, laquelle la fait passer pour sa fille. En 1770, elle quitte l'Opéra et va danser à la Comédie italienne où elle reste deux ans sous le nom de Louise. En 1772, elle revient à l'Opéra où ses appointements sont portés cette année à 50 livres et sa gratification à 8 livres, 6 sols, 8 deniers. Jusqu'en 1776, Julie danse régulièrement à l'Opéra, tandis que la communauté Careau Carotte place des fonds chez les banquiers, et achète des immeubles chez les notaires, notamment deux maisons Chaussée d'Antin, dont celle où Mirabeau devait mourir, et un terrain rue Neuve des Mathurins (n° 42 actuel de la rue des Mathurins et le n° 67 du boulevard Haussmann). Le bailleur de fonds semble avoir été un sieur Brunville, conseiller au Parlement, et marié. Mais dans les derniers jours de février 1777, suivant la formule en usage, Julie eut « mal au genou » et dut cesser de danser. L'annonce de cette maternité refroidit quelque peu Brunville, qui fit fort bien les choses, et se retira. Dans le courant d'avril, le vicomte de Ségur avait repris la succession. C'était un jeune homme de l'âge de Julie, et de plus, un amant sincère. Il fit à sa maîtresse un intérieur confortable, un salon séduisant, et façonna son cerveau.



Maison de Talma, rue Chantereine
Coll. G. Hartmann

Au point de vue matériel, Julie qui avait peur de la misère, a voulu se créer une situation indépendante : Brunville avait payé le terrain de la rue des Mathurins et les fondations de l'hôtel. Ségur en paya l'achèvement. Puis pour faire pardonner sa paternité, sans doute, Brunville assure à Julie une rente de 2000 livres payables par quartiers.

Cependant de Ségur voulait amener la séparation de Julie et de la Tristan ; c'est alors qu'il fit vendre aux deux femmes pour 110,000 livres, l'hôtel de la rue Neuve des Mathurins, tandis qu'il louait pour Julie seule un petit hôtel rue Chantereine (1er janvier 1780). Le loyer en était de 4000 livres, et le bail amoureux du vicomte allait durer près de dix ans.

Ce petit hôtel, dont M. Gustave Bord, après Aubenas, a donné la description complète, ce petit hôtel qui va devenir celui de Talma, puis de Bonaparte, n'a rien de l'hôtel d'un grand seigneur. C'est un modeste et coquet nid de jeunes amoureux, en plein champ, dans Paris, dont l'entrée de l'allée, rue Chantereine, se trouvait entre les nos 58 et 60 actuels de la rue de la Victoire, et le corps de logis, entre les nos 49 et 51 de la rue de Chateaudun, dont l'axe passe exactement sur l'emplacement du salon et du cabinet de travail de Talma — puis de Bonaparte. — C'est dans cet hôtel que naquit le 30 avril 1781, Alexandre Félix, fils de Joseph Alexandre, vicomte de Ségur, colonel en second du régiment de Noailles-Dragons, et de demoiselle Louise, Julie Careau. Le 9 janvier 1782, décédait — à Belleville sans doute, — la Tristan, d'où une liquidation et une transaction avec les héritiers, établissant nettement que malgré la similitude des noms Careau et Carotte, il n'avait existé aucun lieu de parenté entre ces deux femmes. Depuis le 5 décembre 1781 l'hôtel de la rue Chantereine, était devenu la propriété de Julie Careau, moyennant 55,000 livres. L'esprit pratique de Julie ne perdait jamais ses droits. Plus tard, un certain Antoine, Maurice, de Saint-Léger, gentilhomme irlandais, reconnaissait comme père un enfant de Julie Careau, nommé Antoine, Jules, Victor, Gabriel. Puis il quitta Julie pour Louise Contat.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

De 1782 à 1789, Julie rassemble chez elle la société la plus choisie de l'époque parmi les hommes de cour et les hommes de lettres : les Ségur, Narbonne, Chamfort, le prince de Monaco, Condorcet, Rivarol, Mlles Contat, Sophie Arnould, Raucourt, Dugazon, Vestris, Candeille, figurent parmi ses invités. Et si nous nous sommes étendu à dessein sur ces détails peu connus, ce n'est que pour mieux faire comprendre quelle influence le premier mariage de Talma va avoir dans la marche ascendante de sa fortune. C'est chez Louise Contat, rue des Saints-Pères, que Julie rencontra Talma qui venait de se produire en public dans Seïde de *Mahomet*. Ce ne furent d'abord que propos galants et échanges d'amabilité. Julie a trente-quatre ans, Talma vingt-huit. Elle devient follement amoureuse de ce beau jeune homme. Elle lui écrit des lettres passionnées (*Collection Charavay*). Il y a plus : elle veut se faire épouser. La femme est charmante et riche ; son salon est un des premiers salons littéraires de l'époque. Talma qui, pour toute fortune n'a que l'amour de son art, se laissa faire. Voilà toute cette histoire, sur laquelle on a écrit tant d'inexactitudes, remise au point. Mais ici apparaît encore tout le sens pratique de Julie, qui, sans se laisser aveugler par ce nouvel amour très sincère, veut régulariser le sort de ses enfants. Elle se rend chez son notaire ; il n'y est pas question d'Alexis, Pierre, Louis, lequel vivait cependant encore en 1793, ainsi que le prouve un document retrouvé aux *Archives nationales* (Cote F. 7, 4770), mais une pension alimentaire de 3600 livres au total, est assurée à Alexandre (de Ségur) et Antoine (de St-Léger). Et la raison en est sans doute qu'Alexis habitait chez son père Brunville comme il le déclara lui-même dans le document cité plus haut. Talma, lui, n'apporte que ses hardes, et aussi le montant de ses dettes. Il sera le gérant des biens de sa femme, et les futurs époux se font donation entre vifs. Ils avaient compté cependant sans le curé de Saint-Sulpice, paroisse de Talma, car si le contrat avait été signé le 30 avril 1790, cet ecclésiastique refusait de publier les bans, Talma s'étant déclaré *comédien*. En réalité, c'était au créateur de *Charles IX* que le refus s'adressait — et le mariage civil n'existait pas encore. — Lettre de Talma (qui ne détestait pas la réclame) à l'Assemblée nationale, le 12 juillet 1790 (*Moniteur Universel*, p. 796). Acceptation par Talma de changer son titre de comédien contre celui de « bourgeois de Paris ». Célébration du mariage le mardi 19 avril 1791 à Notre-Dame de Lorette (*Dict. de Jal*) et douze jours après présentation à la même église de deux enfants jumeaux, Henri-Castor, et Charles-Pollux nés la veille.



TALMA donnant une leçon de grâce et de dignité impériale
Caricature rarissime. Coll. H. Lyonnet

Théâtre de la République (1791-1798)

Telle est donc la situation de Talma en 1791 : il est jeune — 28 ans — beau, épris de son art, riche par sa femme, laquelle reçoit dans son salon toute l'élite littéraire ; il est en relations avec Mirabeau qui est le locataire de sa femme ; au théâtre de la rue de Richelieu, qui va devenir le théâtre de la République, il occupe la première place, ou du moins la plus en vue, après le scandale de *Charles IX* et son exclusion du Théâtre Français. Son culte de l'antiquité lui donne le souci des décors vrais et des costumes exacts. C'est toute une révolution théâtrale qui s'opère sur ses indications. Il établit alors les rôles suivants :

1791. 27 avril. Henri VIII dans *Henri VIII*.
19 mai. Le Cimbre dans *Marius à Minturnes*.
15 juin. Cléry dans l'*Intrigue épistolaire*.
28 juin. Jean dans *Jean sans terre*.
6 juillet. Lasalle dans *Jean Calas*.
3 octobre. Le prince époux dans *Abdélaziz* et *Zuléma*.
29 novembre. Alonzo dans la *Vengeance*.
7 décembre. Monval dans *Mélanie*.

1792. 7 février. Fulvius dans *Caïus Gracchus*.
26 novembre. Othello dans le *Maure de Venise*.

1793. 9 février. Delmance dans *Fénelon*.
23 juillet. Mutius dans *Mutius Scévola*.

1794. 3 février. Néron dans *Epicharis et Néron*.
11 septembre. Timoléon dans *Timoléon*.
31 décembre. Servilius dans *Quintus Cincinnatus*.

1795. 12 avril. Pharan dans *Abufar*.
31 juillet. Quintus dans *Quintus Fabius*.

1796. 9 novembre. Dorlis dans les *Artistes*.

1797. 3 avril. Junius dans *Junius*.
25 avril. Egisthe dans *Agamemnon*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1797. 25 mai. Kaleb dans *Falkland*.
Août, Bruxelles. Voyage en Hollande.
1798. Janvier retour à Bruxelles.
15 octobre. Moncassin dans les *Vénitiens*.
22 décembre. Thaulas dans *Ophis*.

« Le citoyen Talma, écrit à cette époque la *Lorgnette de spectacle*, a pour qualités théâtrales, une figure sombre et expressive, dont le caractère prononcé convient parfaitement à un genre de tragédie ; un organe plein, mordant, et d'un assez bel effet dans le médium; une démarche aisée, de l'aplomb, de la chaleur dans le débit, une grande fidélité de costume, une observation scrupuleuse des convenances, etc. » Par contre le *Censeur dramatique* tout en reconnaissant qu'il excelle dans les passions sombres, telles que la fureur, le désespoir, qu'il campe bien ses personnages, ajoute: « Nous doutons fort qu'il aille jamais beaucoup plus loin. » Ce qui prouve qu'on peut être « Censeur » et se tromper.

Talma et la politique

L'emprisonnement des comédiens du théâtre de la Nation survenu dans la nuit du 3 ou 4 septembre 1793, fit reporter l'attention publique sur les artistes du théâtre de la République restés indemnes. De là, à accuser ceux-ci de vouloir faire disparaître des rivaux, il n'y avait qu'un pas. Mais tout d'abord Talma fut-il jamais un homme politique? Laissons la parole à sa seconde femme: « On accusait Talma d'être, dans ces temps, un homme de parti ; je puis assurer que l'accusation était bien injuste, car il se mêlait fort peu des discussions qui occupaient les grands personnages de cette époque. Le croirait-on ? Lorsqu'il rentrait chez lui, il ne montait pas au salon. » — Il s'agit ici de l'Hôtel Chantereine. — « C'était dans la cuisine que Hamlet, ou Néron, ou Brutus, ou Manlius, prenait un peu de repos, voulant surtout échapper à la cohue qui sans cesse assiégeait sa maison. »

Marat, dans le numéro du 17 octobre 1792 du *Journal de la République française*, fit grand bruit autour du souper que Talma — ou sa femme — offrit à Dumouriez, vainqueur de Valmy. Mais c'était alors, dans Paris, à qui se disputerait Dumouriez: on l'avait mené au théâtre — aux Variétés pour préciser — et l'on avait construit dans le jardin de l'hôtel Chantereine un pavillon, pour faire suite aux appartements du rez-de-chaussée. Il y avait là Chénier, Chamfort, Méhul, Millin, Langlès, Riouffe, David, Ducis, presque tous les députés de la Gironde, tous les principaux artistes de Paris. Mlle Candeille était au piano lorsque Marat fit irruption dans le salon pour interpeller Dumouriez: en quoi tout ceci ressemblait-il à un complot ? Le maître du logis, au dire de Marat « était au milieu d'eux en *costume d'histrion*. » La garde nationale montait la garde à la porte, en l'honneur du général. Arnault dans ses *Souvenirs d'un sexagénaire* (Paris 1833) nous a raconté les soirées charmantes que l'on passait rue Chantereine. Nulle part nous n'y trouvons les traces d'une menée politique, quelle qu'elle fut, et les rapports du tragédien avec le jeune général Bonaparte, alors logé rue du Mail, à l'Hôtel de Metz, puis rue des Fossés Montmartre, à l'Hôtel des droits de l'homme, ne consistent guère qu'à lui prêter des livres de sa bibliothèque ! Pourtant un jour — après la réaction qui suivit le 9 thermidor — alors que les comédiens français ont été remis en liberté, un bruit court avec persistance dans les couloirs du théâtre de la République : on accuse Talma d'avoir contribué à l'arrestation de ses camarades ; on accueille le tragédien avec des murmures. C'est alors que Mlle Contat, ardente royaliste, libérée elle aussi, fait insérer dans les journaux, le 3 germinal, an III (23 mars 1795) sa belle lettre de protestation, (v. Contat); c'est alors que Larive, réactionnaire bien connu, ex-adversaire personnel de Talma, proclame le 4 du même mois dans les journaux : « Loin d'avoir contribué à l'arrestation des comédiens français, Talma a été volontairement au-devant du coup qu'on voulait me porter ; c'est à ses soins et à son activité que je dois l'avis salutaire qui m'a soustrait aux poursuites des quatre aides de camp d'Henriot, lorsqu'ils vinrent à la campagne me mettre hors la loi et donner l'ordre de tirer sur moi. » Un autre jour — lisons-nous dans les *Mémoires de Fleury*, — il achète à un misérable six cents livres une pièce compromettante pour sauver son camarade et son rival Fleury déjà emprisonné. Plus tard, après le 13 vendémiaire, raconte encore Arnault, il cache en même temps son camarade, le terroriste Fusil, dans son grenier, et un royaliste dans sa cave. A ces traits de générosité civique se borna le rôle politique de Talma étourdi, fastueux, volage, dépensier, mais d'une bonté et d'un désintéressement à toute épreuve.

Séparation de Talma et de Julie (1795)

Au mois de mars 1794, Julie donnait un troisième fils à Talma : Tell, qui mourut le 3 avril, Grande rue de Chaillot, âgé de 12 jours. (*Registres de la Municipalité*, 14 germinal an II.) A cette époque, tout avait bien changé déjà rue Chantereine. Une partie des hôtes habituels du salon de Julie avaient été emportés dans la tourmente révolutionnaire. Les deux époux, ne sachant régler leurs dépenses ni l'un ni l'autre, s'accusaient mutuellement de l'embarras de leurs affaires. En butte aux séductions de toutes parts, le jeune tragédien négligeait fort sa femme, oubliant souvent de rentrer au logis, et Louise Fusil dans les *Souvenirs d'une actrice* (t. II, ch. VI, p. 109) nous a fait part des lettres désolées qu'elle recevait de sa pauvre amie. Puis le jour vint enfin où Julie lui renvoya ses casques, ses armures, ses costumes.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Talma s'en alla habiter rue de la Loi (rue Richelieu), n° 1223, et sa femme, rue Matignon 2, chez Mme de Condorcet, emmenant avec elle ses deux fils Castor et Pollux, qu'elle perdit fort jeunes encore, poitrinaires. Quant à l'hôtel de la rue Chantereine, Mme Talma le vendit à Joséphine où celle-ci s'installa pour son mariage avec Bonaparte le 9 mars 1796.

Le divorce officiel de Talma et de Julie Careau n'eut lieu cependant que le 6 février 1801 pour lui permettre d'épouser sa maîtresse Mme Petit-Vanhove. Benjamin Constant nous a laissé quelques détails sur la mort de cette aimable Julie, d'un esprit vraiment supérieur, comme sa correspondance en fait foi. D'abord, la mort de l'ainé de ses fils, lui porta un coup dont elle ne se releva jamais ; Mlle Contat l'emmena à sa campagne d'Ivry ; elle y demeura jusqu'au jour où son second fils tomba malade. Elle l'emmena en Suisse ; ce fut là qu'il mourut. Enfin le plus jeune fut attaqué d'une maladie de poitrine ; elle le soigna pendant près d'une année, l'accompagnant de ville en ville. Sa mort fut la cause de la sienne, et revenue à Paris, brisée, anéantie par tant de deuils, elle succombait trois mois après, ayant conservé toute sa philosophie, toute sa raison (1805). On prétend que Talma, qui avait toujours continué à lui rendre visite, honteux peut-être du triste rôle qu'il avait joué en cette affaire, fut tellement frappé de cette fin, qu'il tomba dans une espèce de spleen.

Onze lettres de Julie Careau au citoyen Bignon, secrétaire de la légation de France à Berlin, an VI-an IX — 17 p., ont passé en vente le 29 mai 1902. Nous y voyons que son fils aîné avait été marin, et le cadet sous-lieutenant au 12e hussards en Italie.

Réunion des trois troupes.

Cependant l'entreprise du Théâtre de la République dirigée par Sageret, ancien banquier à Rome et joaillier, écrasée par des frais énormes, sombrait. Il est juste de dire que Sageret, grand brasseur d'affaires, avait la prétention de diriger à la fois l'Odéon, le Théâtre de la République et le Théâtre Feydeau. C'est alors — le Th. de la République fermé, l'Odéon en cendres, le Th. Feydeau fermé, Talma en représentations à Bordeaux — que François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur, aidé de Mahérault, commissaire du gouvernement, sentit la nécessité d'un Théâtre français unique. La réouverture en eut lieu le 31 mai 1799, dans le local qu'il occupe encore aujourd'hui. On y donna le *Cid* (avec Talma, rôle de Rodrigue).

1799. 19 oct. Etéocle dans *Etéocle et Polynice*,
1800. 22 mars. Pinto dans *Pinto*.
1 juin. Montmorency dans *Montmorency*.
25 nov. Thésée dans *Thésée*.
1801. 24 avril. Phœdor dans *Phœdor et Wladimir*.

Talma et Michot fréquentent à cette époque la Malmaison, et font répéter des rôles pour la comédie en société à Hortense, Eugène, Mme Murat et à Bourienne.

Mais cette nouvelle situation, loin de le fixer à Paris, va l'encourager à courir les départements : une tournée, pour lui, c'est le moyen de payer ses dettes. Il écrit de Rouen l'an VII : « Vous me dites que les ministres de l'intérieur et de la police ont été surpris de notre départ (le sien et celui de Caroline Vanhove). En vérité, j'aurais craint de les étonner davantage en allant les prier de payer mes dettes. »

En l'an VIII, il écrit de Toulouse au commissaire du gouvernement : « Un fâcheux événement me rend débiteur de 76.000 francs. Il faut que j'en acquitte 15.000 à mon retour. Pourrais-je me flatter d'obtenir de votre extrême bienveillance une légère prolongation de congé ? »

Thermidor de l'an IX le voit à Marseille. Il a 23.000 francs à payer et demande une prolongation de congé. En l'an X, de Nîmes, il nous fait entendre la même chanson.

Second mariage de Talma (1802)

Ce seconde mariage, avec Mme Petit-Vanhove, sa camarade, femme Petit divorcée, et dont nous nous occupons plus loin sous le nom de Mme Talma IIme, n'était, en somme, qu'une régularisation de situation. La cérémonie fut célébrée le 16 juin 1802. Le couple demeurait alors, depuis quelque temps déjà, quai Voltaire, 14.

Essai de chronologie (1802-1811)

1802. 5 avril. Représentation à la Porte-Saint-Martin au bénéfice de Labussière (v. ce nom) en présence du Premier Consul. *Hamlet* avec Talma.
— Représentations à Lyon, par ordre.
— octobre. Belgique et Hollande.
— 23 déc. Orovèze dans *Isule et Orovèze*.
1803. Avril. Deux représentations à Bruxelles.
— 3 et 14 mai. Le Premier Consul va entendre deux fois Talma dans le rôle de Sévère de *Polyeucte*.
— 12 juin. Inauguration de la nouvelle salle de spectacle au Palais de St-Cloud. Talma dans *Esther*.
— 24 juin. Bruxelles, pour le voyage du Premier Consul, avec Mme Talma et Monvel.
— 4, 8, 10 juillet. Bruxelles, Talma et Mlle Raucourt.
— 14 juillet. Gand. *Cinna*, en présence du Premier Consul (une seule représentation).
— juillet. Bruxelles (14 représentations en cette ville).
— 8 oct. Palais de St-Cloud, *Andromaque*, Oreste.
— 29 oct. Palais de St-Cloud, *Agamemnon*.
1804. 2 janv. Shakespeare dans *Shakespeare amoureux*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1804. 14 janv. Ulysse dans *Polyxène*.
— 1 février. Un décret du Premier Consul accorde à Talma une rente viagère de 1200 francs.
— 4 février. Hérald dans *Guillaume le Conquérant*.
— 8 déc. Cyrus dans *Cyrus*.
Eloge de Talma par Kotzebue *(Souvenirs de Paris en 1804)*.
1805. 24 mars. Palais de St-Cloud. *Athalie* avec Talma (Abner).
— 27 mars. Palais de St-Cloud. *Nicomède* avec Talma.

C'est à Napoléon que l'on devait de voir Talma dans ce rôle. Geoffroy, le critique des *Débats*, son pire ennemi, ne put s'empêcher de lui reconnaître « toute la fierté, toute l'ironie, la hauteur et l'amertume convenables » (3 germinal an XIII). Mais n'ayant jamais pu s'accoutumer à la diction nouvelle, il reproche encore au tragédien de manquer de noblesse.

Talma est mis un instant en échec par Lafon, acteur à *panache*. Désespéré, il songe à quitter la Comédie pour aller jouer à Londres en anglais.

1805. 24 mai. Marigny fils dans les *Templiers*, et le 25 juillet à Saint-Cloud.
1806. 11 janvier. Revanche éclatante de Talma avec la reprise de *Manlius*.
— 4 mars. Talma est nommé professeur au Conservatoire.
— 13 avril—18 sept. Talma joue 16 fois à St-Cloud devant l'Empereur.
— 25 juin. Henri IV dans la *Mort de Henri IV*.
— juillet. Limoges, sept représentations. Reçu par la loge de l'*Amitié* de Limoges comme « affilié honoraire ». *(Intermédiaire des Chercheurs* XXVII, 513.)
— août. Voyage à Cauterets où il va installer sa femme.
— 2-7 août. Tarbes. Départ pour Toulouse.
— 10 sept. Omasis dans *Omasis*.
— 17 sept. Rentrée à St-Cloud.



TALMA, rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide*
Par Fauconnier. (*Le Miroir*)

1806. 25 sept. et jours suivants. Série de représentations à Fontainebleau. L'empereur lui paie ses dettes.
1807. 28 févr. Pyrrhus dans *Pyrrhus*.
— Une maladie nerveuse le tient éloigné de la scène pendant plusieurs mois.
1808. 16 janv. Inauguration de la nouvelle salle des Tuileries, *Cinna*. Série de représentations.
— 20 janv. Tentative dans la comédie : *Plaute*. Réussite personnelle, mais chute de la pièce.
— 31 mars. St-Cloud. *Electre*. Série de représentations jusqu'au 15 sept.
1808. août. Rouen. 9 représentations. Rappelé par ordre à Paris.
— septembre. Départ pour Erfurt avec une partie de la Comédie.
— Erfurt. 28 sept. *Cinna*. Parterre de rois.
— Erfurt. 13 octob. Dernière représentation.

Bajazet.

Talma reçoit 2500 francs pour ses frais de voyage et 500 francs pour ses frais de séjour. Il demeure 6bis, rue de Seine.

1809. 7 janvier. Reprise de *Macbeth*. Succès personnel, mais la pièce de Shakespeare fait rire le public.
1809. 18 janvier. Retraite de Naudet. *Hamlet*.
— 1er février. *Hector*. Le critique Geoffroy désarme : « Talma déploie un rare talent dans le rôle d'Hector, écrit-il ; il exprime avec une vigueur et une énergie extraordinaires tous les sentiments généreux d'un guerrier. »
— 2 mars. Aux Tuileries. *Rome sauvée*.
— 6 mars. Retraite de Mlle Contat. *Othello*, Le public rit.
— 1er mai. Retraite de Fleury. *Warwick*. « Talma, déclare Geoffroy, joue le rôle de Warwick avec beaucoup de simplicité, de naturel et de vérité. »

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1809. juin. Représentations triomphales à Lyon. Mme de Staël vient y assister et envoie des lettres à Talma. Le 28, jour de la clôture, une actrice, Mme Mylord, couronne en scène le tragédien.
— 29 août. Rentrée à la Comédie. *Manlius*. Enthousiasme.
— Maladie très grave de Talma; neurasthénie.
1810. 1er février. Première réapparition de Talma à la Cour. Sévère de *Polyeucte*.
— 28 mars. Rentrée à la Comédie. *Manlius*. On constate qu'il a conservé tous ses moyens.
— 1er avril. St-Cloud. Mariage civil de Napoléon et de Marie-Louise. *Iphigénie en Aulide*.
— 6 avril. Compiègne. Série de 9 spectacles.
— 20 juin. *Cinna* au Th. Français devant l'Empereur et Marie-Louise.
— 22 juin. Le Duc de Guise dans les *Etats de Blois*. L'empereur interdit la pièce.
— 28 sept.—10 nov. Représentations à Fontainebleau pendant la grossesse de Marie-Louise.

Cette année, la sœur de Talma, Marguerite, Rosalie, dite Euphrasie ou Euphrosine (1775-1868) épouse Louis Ducis, neveu du poète. Les peintres, sculpteurs, graveurs, reproduisent à l'envi les traits du tragédien (v. *Catalogue*, Salon 1810). Talma est devenu un homme à bonnes fortunes. Mme Talma IIme, après 15 ans de vie commune, sollicite sa retraite au théâtre, et veut se séparer de son mari (v. Mme Talma IIme).

Sa liaison avec la princesse Pauline Bonaparte (1812)

1811. 9 mars. *Mahomet II*.
— 24 juin. Retraite de Monvel. *Esther*.
— 25 sept. Bruxelles par ordre. *Andromaque* en présence de l'Empereur.
— octobre. Représentation par ordre à Amsterdam.
— novembre. Bruxelles et Anvers.
Cette année, Talma a joué aux Tuileries et à St-Cloud.
1812. Juillet. Chambéry, 4 représentations; Lyon 11 représentations.
— 3 avril. Départ de Lyon pour Aix-les-Bains où il rejoint sa maîtresse la princesse Pauline Borghèse.
— 20—30 avril. Grenoble. Enthousiasme, poésies, banquet. Retour à Aix.
— 14 sept. Départ d'Aix pour Genève. Succès à Genève jusqu'au 30.
— 1er oct. Arrivée à Lyon. Série de représentations du 2 au 24. (Consulter pour cette période les *Lettres d'amour inédites de Talma à la Princesse Pauline Bonaparte* par Hector Fleischmann et Pierre Bart, Paris 1911.)

Scène de pugilat avec Geoffroy (1812)

1812. A peine de retour à Paris, en novembre, Talma est violemment attaqué par la presse. On lui reproche ses incessants congés, nécessités par ses besoins d'argent. Le 16 de ce mois, Talma en est réduit à faire insérer dans les journaux qu'il n'a pas l'intention de quitter le Théâtre français. Virulents articles de Geoffroy contre les voyages de Talma : « Il revient à Paris avec moitié plus d'argent et moitié moins de talent; et alors même qu'il n'est plus qu'un mauvais acteur, il se croit encore un dieu ! »
— 9 décembre. Exaspéré, Talma entre dans la loge du critique et se livre à des voies de fait.
— 15 déc. Nouvel article de Geoffroy sur cet incident.

Voyage à Dresde (1813)

1813. 27 janvier. *Tippoo-Saëb*.
— 4 février. Aux Tuileries.
— 25 mars. Aux Tuileries, *Cinna*.
— 19 avril. *Ninus II*.
— 12 juin. Départ pour Bordeaux (début 17 juin) d'où il est rappelé quelques jours plus tard avec ordre de se rendre à Dresde.
« Tout cela me dérange fort pour mes affaires, écrit-il de cette ville, et j'ai un besoin indispensable de gagner de l'argent cette année. » (Bibl. de Bayeux). De la Comédie, il n'en a cure.
— Juillet. Représentations à Dresde dans la salle de l'Orangerie du Palais Marcolini. 8000 fr. de gratification.
— 11 août. Départ de Dresde pour Paris.
— 1er septembre. Départ pour Bordeaux, où il arriva le 5.
— Octobre. Nantes. Couronnes, cantate, etc.
— 5 décembre. Aux Tuileries, *Ninus II*.

Brunoy. — Nouvelle famille de Talma (1813)

A ce moment de sa carrière, Talma n'a plus rien à souhaiter comme gloire et honneurs. En attendant, ses embarras d'argent augmentent toujours. L'artiste dépense sans compter. Il s'est rendu acquéreur à Brunoy d'une propriété qu'il agrandit sans cesse, et pour laquelle il fait des dépenses folles. Il a installé chez lui, 6 *bis*, rue de Seine, la dame Madeleine, Jacqueline Bazire, qui lui donnera un premier fils, le 18 mai 1814 (v. plus loin : les fils de Talma) tandis que sa seconde femme, Caroline Vanhove, réclame à grands cris sa séparation de corps, et le fait condamner par défaut. La plupart de ses lettres parlent de ses embarras financiers, et cette course aux écus va durer jusqu'à la fin de sa carrière.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Retour des Bourbons. — Les Cent jours (1814-1815)

1814. 18 mars. Duguesclin dans la *Rançon de Duguesclin*. Grimod de la Reynière reprend dans le *Journal de l'Empire* la férule de Geoffroy décédé le 24 février. Il n'est pas plus tendre que son prédécesseur pour Talma.

— 2 avril. Talma lit, sur la scène, et à la demande du public, des vers de Briffaut en l'honneur du roi ; personnellement il écrit à Fontainebleau une lettre à l'Empereur qui vient d'abdiquer.

1814. 26 avril. *Ulysse*.

Août. Dijon. Le bibliographe Peignot (né en 1767) a raconté dans une lettre du 24 août la conversation qu'il eut avec Talma en cette ville : « Il a été élève de l'abbé Delille ; il m'a cité une ode d'Horace qu'il a traduite en vers français. Très lié avec Champfort, il a reçu ses derniers soupirs lorsque ce malheureux s'est coupé la gorge... Quant au talent de lire, il met Ducis au-dessus de tous. » Talma parla de ses goûts, de sa bibliothèque, détestant les romans et recherchant l'histoire, les antiquités, les récits de voyages, parlant de « Buonaparte » en galant homme, mais prêt à se sacrifier pour qu'il n'arrivât pas malheur au roi. (*L'amateur d'autographes*, n° 100, 16 fév. 1866, p. 59). C'est pendant ce congé que Talma se rend à Aix, en Savoie, où il va réciter des vers chez l'ex-impératrice Marie-Louise.



TALMA, par F. C.
Lith. Langlumé

— 18 octobre. Rentrée dans *Œdipe*. Charles Nodier lui reproche son « emphase ». D'autres critiquent sa « simplicité » ! Il est vrai que tous sont d'accord sur son immense talent.

— 16 novembre. Talma joue pour la première fois devant Lous XVIII *Britannicus*. Il s'y montre incomparable dans le rôle de Néron.

1815. 20 mars. Retour de l'Empereur.

— 21 avril. *Hector* en présence de l'Empereur. (Dernière apparition rue Richelieu). Délire frénétique.

Talma assista-t-il à la deuxième chûte de l'Empire ? Les uns disent qu'il était en représentation à Lyon ; et Mlle Cochelet, lectrice de la Reine Hortense, raconte (*Mémoires sur la Reine Hortense*) qu'il se présenta à la Malmaison, en costume de garde national, et qu'il fut présent à l'adieu suprême entre Mme Mère et l'Empereur. Questions de dates à confronter.

Dernières années de gloire (1816-1826)

1816. 3 février. Rutland dans *Arthur de Bretagne*.

1816. 23 mars, 8 avril. Rouen, neuf représentations. Talma reçoit du roi une gratification annuelle de 30,000 fr. (continuation de celle de l'Empereur).

1817. 22 mars. *Germanicus*. Représentation tumultueuse. Les royalistes considèrent Talma comme un agent bonapartiste.

L'*Amateur d'autographes* (n° 51, 1er février 1864) a publié une très longue lettre de Talma au duc de Duras, chargé de la direction des théâtres (mars 1817). Le tragédien explique que les années passent et que sa position est gênée. Il a demandé sa retraite pour être tranquille. Il veut s'affranchir. Il a élevé six neveux ; ses charges sont considérables. Il parle d'une atteinte étrangère (?), d'un danger à venir. Il veut mettre ses fonds hors de cette atteinte, et en demande la reddition. Ne pourrait-il pas rentrer comme pensionnaire ? etc.

1817. 16-24 avril. Lille. Immense succès.

— 24 avril. Désordres à Lille entre les officiers des chasseurs de la Vendée (royalistes) et les bourgeois (bonapartistes). V. *Talma dans le Nord*, par M. Lefebvre Ducrocq.

Fin avril-mai : Dunkerque avec Mlle

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Féart, son élève, Mlle Molini (d'Arras) et Mainvielle (de Lille), Boulogne, Angleterre (fin mai).

1817. 6 juin. Il prend part à Londres au banquet offert au grand acteur Kemble, et donne deux *soirées dramatiques*.
— 8 août. Arras.
— Octobre. Bordeaux, 20 représentations. Talma quitte la rue de Seine pour habiter rue de Rivoli, 14.
— 16 mars. Départ pour trois mois de congé.

1818. Mai. Marseille.
— 6 juillet. Rentrée par *Manlius*.
Fin de l'année. Toulouse, hôtel du Grand Soleil. Partout ovations indescriptibles. Pendant ce temps, sa situation devient intenable au Théâtre Français. Démêlés avec les autres sociétaires. Démission donnée puis retirée. Lamartine a fixé en cette année la visite qu'il fit à Talma (curieux article).

1819. Février. Haut dignitaire de la franc-maçonnerie il joue le quatrième acte d'*Œdipe* avec Mlle Duchesnois, dans la loge *Belle* et *Bonne*, devant la statue de Voltaire (Ch. Maurice).
— 8 Mars. A son bénéfice : *Athalie*.
Nouvelles tournées en province. (Son congé régulier de quatre mois se prolonge parfois six). Il réclame deux parts et demie à la Comédie, indépendamment de ses appointements de 30,000 fr. On lui accorde 20,000 fr. de gratification. Membre du Comité d'examen à l'Odéon, seul il donne sa voix à Fréderick Lemaître qui est refusé. Talma va s'installer rue St-Lazare, 56 (rue de la Tour-des-Dames).

1820. 6 mars. Leicester de *Marie Stuart*.
— Avril. Rouen.
— Mai. Bruxelles après neuf ans d'absence.
— 19 octobre. *Clovis*.
— 1er novembre. Chéron l'exclut des séances du Comité administratif. Echange de lettres.
— 4 décembre. *Jean de Bourgogne*.

1821. 28 mars. Curieuse lettre à son beau-frère E. Vanhove au sujet de l'organisation de ses représentations à Rouen. (Vente Charavay, 11 juin 1902).
— Avril. Rouen.
— 11-28 juin. Liége, 9 représentations.
— 27 décembre. *Sylla*.

1822. Talma, par principe, refusera désormais de jouer le 5 mai, anniversaire de la mort de l'Empereur. Le roi des Pays-Bas lui accorde l'usufruit d'une rente de 10,000 fr. à condition de consacrer ses congés pendant six ans, à la scène de Bruxelles. (Conditions remplies pendant trois ans, jusqu'à sa maladie).
1822. 5 juin. *Régulus*.
— 5 novembre. Oreste dans *Clytemnestre*.

1823. 16 avril. Ebroïn dans le *Maire du Palais*.
— 6 décembre. Danville de l'*Ecole des vieillards*.

1824. 1er avril. Glocester dans *Jane Shore*. (Insuccès).
Semaine-Sainte. Rouen.
— Mai. Bruxelles.

1824. Octobre. Lyon. Il joue cinq fois par semaine. Son imprésario est Singier.

1825. 1er mars. Le *Cid d'Andalousie*.
— 21 mars. Représentation de retraite dans la salle de l'Opéra.
— 10-14 mai. Lille. Enthousiasme, banquet.
— 7 juin. Abistas dans la *Clémence de David*.
— 11 juin. Le roi assiste à la représentation de *Clytemnestre* et félicite Talma.
— 28 juin. *Bélisaire*. Cette pièce avait été créée pour la première fois à Bruxelles par Talma.
— 9 sept., 30 octobre. Bruxelles (dernières représentations).
— 2-4 octobre. Lille.
— 26 novembre. *Léonidas*.

Dernier voyage et mort de sa fille (1826)

Le 6 mars 1826, Talma a fait sa dernière création au Théâtre Français : *Charles VI*. Puis, selon sa coutume, il va passer la semaine sainte à Rouen, où il donne quatre représentations avant de continuer sa route sur le Hâvre. Il voyage avec sa maîtresse, Mme Bazire, leur fille Virginie, âgée de trois ans, Mme Firmin, amie de Mme Bazire, une femme de chambre et un domestique. Au Hâvre, l'enfant tombe malade et meurt. Immense douleur du père pour qui c'était « l'enfant de sa vieillesse. »

Le petit corps est transporté au cimetière des protestants où il fait placer cette épitaphe :

A VIRGINIE TALMA
MORTE AU HAVRE LE 4 AVRIL 1826
AGÉE DE TROIS ANS
SES PÈRE ET MÈRE INCONSOLABLES

Ces restes furent exhumés pour être transportés au cimetière Sainte-Marie en juin 1899. (*Figaro*, 30 juin).

Les représentations interrompues ne reprennent que le 8 jusqu'au 14. Puis excursions à Rouen et à Caen (25 avril) 1000 fr. de cachet par représentation et 40 fr. de jeton par jour. (Bibl. de Caen).

Le 8 mai. Rentrée par *Charles VI*.

Le 11 ou 13 juin, Talma paraît pour la dernière fois au Théâtre Français dans *Charles VI*. La mort de sa fille a aggravé chez lui une affection dont il souffre depuis longtemps. Pendant le cours de sa maladie, le public ne cesse de demander de ses nouvelles.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Mort de Talma (19 octobre 1826)

Sur les instances de ses amis, Talma était allé prendre les eaux d'Enghien, sans résultat appréciable. Il voulut revoir sa maison de Brunoy pour laquelle il avait tant dépensé. Ses forces physiques étaient épuisées. Lui seul ne se rendait pas compte de son état. Il revint à Paris dans sa maison de la rue de La Tour-aux-Dames (désignée à cette époque sous le nº 56 de la rue St-Lazare). L'archevêque de Paris, Mgr de Quélen s'y présente. M. Amédée Talma, docteur en médecine et neveu du tragédien, le remercie de sa visite, mais l'éconduit poliment. — Talma ne pouvait pardonner à l'Eglise de rejeter les comédiens de son sein. Ayant appris néanmoins cette visite, il se promettait d'aller remercier l'archevêque... Un autre neveu, Ch. Jannin, accourut de Bruxelles. Celle de ses sœurs qui habitait Londres arriva à Paris le 18 octobre au soir et l'on fit venir ses deux fils, alors en pension à Fontenay-sous-Bois. Le lendemain 19, le tragédien avait cessé de vivre, presque sans souffrance, à 11 h. 35 du matin. (V. *Journal des derniers jours de Talma*, tenu par M. le docteur Amédée Talma, médecin-dentiste à Bruxelles). Deux peintres firent un dessin de la tête. Le statutaire David d'Angers en prit l'empreinte. Robert Fleury peignit les *Derniers moments de Talma* (v. Iconographie). L'autopsie démontra que la mort était due à un cancer aux intestins. « *Histoire médicale de Talma* », etc., par S. Tanchou, Paris, Crochard, 1835.



Tombeau de TALMA au Père Lachaise (1835)
Par C. Lassalle

La maison de la rue de La Tour-des-Dames (nº 9) avec une partie des meubles fut achetée par M. Romain La Fonta. La chambre à coucher (mobilier) en érable, avec applications de cuivre doré et de médaillons, était d'une exécution parfaite et du meilleur goût. Il appartenait encore en 1889 à M. L. La Fonta, neveu de l'acquéreur.

Sur la façade de la maison, le Comité des inscriptions parisiennes (institué en 1879) se chargea de faire placer une plaque commémorative et M. Georges Cain, dans le *Figaro* du 25 octobre 1908 (*Promenades dans Paris*) se chargea de nous faire la description de ce logis dans l'état, fort peu changé, où il se trouvait quatre-vingt-deux ans plus tard. Al. Dumas (si souvent sujet à caution) a raconté dans le tome IV, p. 251 et suivantes de ses *Mémoires* les derniers moments de Talma, et dit les raisons pour lesquelles il avait fait abjurer ses enfants.

Obsèques de Talma (21 octobre 1826)

Paris tout entier assista aux funérailles de Talma, qui furent civiles, selon son désir. Le Théâtre Français fit relâche, et cent mille personnes se pressèrent derrière le char traîné par quatre chevaux. Le cercueil, porté par les élèves de l'Ecole royale de déclamation, mit plus d'une heure à franchir la courte distance qui sépare les portes du Père Lachaise de la fosse où il allait reposer. (*Discours prononcés sur la tombe de Talma*, par MM. Jouy, Arnault et Lafon, le 21 octobre 1826, Paris, Ladvocat, 1827). Une exhumation eut lieu le 19 octobre de l'année suivante, et les restes placés dans le tombeau actuel.

A Bruxelles, les acteurs du grand théâtre portèrent son deuil pendant quarante jours. A Lyon, des stances funèbres furent chantées au théâtre des Célestins. Rouen, Strasbourg, Bordeaux, Marseille s'associent à ces honneurs funèbres ; partout son buste est couronné. Le Théâtre Français fit relâche trois jours ; l'Opéra-Comique et l'Odéon, un jour.

Toute une littérature surgit alors : *Elégie sur la mort de Talma*, improvisée par Eug. de Pradel ; *Chant national sur la mort de Talma ; Talma n'est plus !* vers, par M. Henri Magnien ; *Dialogue en vers aux Champs-Elysées entre Talma et Geoffroy ;* à la *Mémoire de Talma,* ode, par Nestor de Lamarque, etc., sans parler des notices, mémoires, souvenirs, précis, mentions funèbres, anecdotes, particularités, etc. On n'oublia même pas de faire causer en cette circonstance Napoléon et Talma dans *Napoléon et Talma aux Champs-Elysées*. A Bruxelles, à Liége en 1826, on jouait l'*Apothéose de Talma*, et cet à-propos avait encore du succès à Lille le 20 octobre 1829, etc., etc. (Consulter à ce sujet le très curieux travail de M. L. Henry Lecomte, *Talma au Paradis,* avec l'énumération des

EFERUS - Recherches & Classification numériques

87 ouvrages publiés sur Talma). On doit à la plume de Talma : *Réflexions sur Lekain et l'art théâtral. (Mémoires sur l'art dramatique).* Cette étude fut réimprimée en 1856. Paris, Aug. Fontaine, in-12. L'*Amateur d'autographes*, n° 100, 16 février 1866, a cité un brouillon de vers, assez faibles, écrits par Talma, et une préface pour une *Histoire d'Ecosse*. Il avait refait de sa main le 5me acte de *Manlius*.

Vente après décès (1827)

Le *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu Fr. Jos. Talma*, Paris, Montfort, 1827, in-8°, ainsi que le *Catalogue de costumes, tableaux, dessins, gravures, et autres objets d'art composant le cabinet de feu Fr. Jos. Talma*, Paris, Montfort, 1827, in-8°, nous initient à la vie d'étude du tragédien. Mais ce fut la vente publique de ses costumes de théâtre qui attira surtout la curiosité de la foule : 160 fr. la défroque de Charles VI et 45 fr. la perruque. La couronne de Néron est enlevée à 132 fr., l'habit du Misanthrope monte à 400 fr., et celui d'Hamlet, avec le poignard, à 236 fr. La tunique d'Oreste ne trouve pas preneur à plus de 100 fr. Total : 3882 fr. La plus grande partie de cette friperie avait été achetée par Delaistre (v. ce nom) qui, plus tard, lorsqu'il jouait en province, ne craignait pas de mettre sur l'affiche : « M. *Delaistre jouera ce soir avec les costumes de Talma.* » (V. aussi *Mémoires d'Al. Dumas*, t. IV, p. 271).

Les fils de Talma

La question dite des « fils de Talma » resta longtemps obscure. Des chercheurs d'ordinaire bien renseignés, tel M. d'Alméras, ne craignent pas — en 1904 — de laisser imprimer dans des notes et documents qui accompagnent la réédition des *Mémoires de Talma*, par Régnault-Varin (p. 318) que Talma eut deux fils de son mariage avec Mme Caroline Vanhove ! Mais Talma, comme nous l'avons vu, vivait séparé de Mme Caroline Vanhove bien avant la naissance de ses trois enfants, issus de son union illégitime avec Mme Bazire. Ce qui est beaucoup plus compliqué, c'est la raison qui poussa les fils de Talma à changer leur nom de Bazire en Bazile, tout en se faisant appeler Talma, sans doute parce que *Bazile* qui sonne comme Basile, pouvait passer à la rigueur pour un prénom.

M. le Baron de Contenson qui a publié une si remarquable étude sur *Talma et sa famille militaire (Militaires, fils d'acteurs)* avoue lui-même qu'il lui a été impossible de savoir quelle était cette dame Bazire qui, vers la fin de sa vie, était parvenue à fixer le volage tragédien. M. Gustave Bord, qui nous a fort obligeamment renseigné, croit avoir soulevé un coin du voile : « les Bazire étaient de Versailles, nous dit-il ; des membres de leur famille avaient été attachés à la lingerie du roi ; ils étaient parents ou alliés de celui qui devint le général Lecourbe. » D'autre part, nous avons signalé à l'article Bazire, une débutante de ce nom à la Comédie-Française, le 24 août 1808. Mais celle-ci s'appelait ou se faisait appeler « Florine » tandis que Mme Bazire s'appelait « Madeleine, Jacqueline. »

C'est donc à Mme Bazire que sont adressées de Dresde ces lettres passionnées de Talma, dont une au moins — celle du 18 août 1813 — nous est parvenue. (Catalogue Et. Charavay, 7 février 1894). De cette union extra-légale, naquirent donc :

1° Alphonse, Alexandre, Bazire ou Bazile, dit Talma, né le 10 mai 1814, à Paris, élève trompette au 1er lanciers, le 23 janvier 1832, sous-lieutenant aux spahis d'Oran, 11 décembre 1840, chef d'escadron aux 3me dragons, puis au 5me lanciers 1859-60. M. Bazile, que l'on appelait Talma, fit les campagnes de Belgique 1831-32, d'Afrique sans interruption 1838-55, puis fut détaché au dépôt de remonte d'Angers. Deux fois cité à l'ordre, chevalier puis officier de la Légion d'honneur, retraité, il fut tour à tour employé à l'Ecole de dressage de Napoléon-Vendée, puis commissaire de surveillance administrative à la gare du Nord, poste qu'il occupa pendant le siège de Paris et la Commune. Rouen, mêmes fonctions 1872-79, sous le nom de Talma, Alphonse, Alexandre, Bazile. Décédé vers 1882.

2° Paul, Louis, Bazire ou Bazile, dit Talma, né le 28 septembre 1816, à Paris — élève de l'Ecole navale le 15 novembre 1852. Expédition de Mogador sur l'*Argus* 1844. Retraité en 1876 comme capitaine de vaisseau.

3° Virginie, Bazire ou Bazile, dite Talma, née vers 1823, morte au Hâvre en 1826 (v. plus haut).

L'éducation de ces deux fils de Talma avait été faite par les soins de Mme veuve Talma IIme remariée en 1828 avec le comte de Chalot. (V. Mme Talma IIme).

Enfin, disons pour terminer, et après M. le Baron de Contenson, que la *famille militaire* de Talma ne se composa pas seulement de ses deux fils, puisqu'elle comptait encore :

Talma, Isidore, Joseph, né le 27 décembre 1754 à Poix, chef d'escadron en 1803.

John, François, dit Talma, fils d'Anne Talma, femme François, sœur du tragédien, officier de marine, prisonnier des Anglais en 1809, capitaine de frégate, chevalier de la Légion d'honneur et de Saint-Louis, décédé le 25 février 1861 à Paris, à l'âge de 75 ans.

Auguste François, dit Talma, frère du précédent, officier de Marine, tué à bord du *Rivoli*, le 22 février 1812.

L'armée russe elle-même comptait, il y a peu d'années, un général Alexandre de Talma, se réclamant de sa parenté avec le tragédien. Venu en France en octobre 1900, il voulut aller visiter Poix, berceau de sa famille, où il fut reçu chaleureusement par les autorités.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

La maison de Brunoy

Lorsque Talma mourut, sa propriété de Brunoy avait soixante-dix arpents. Il y avait englouti depuis vingt-cinq ans des sommes folles en achats, réformes, agrandissements. Pierre Louette, son fidèle jardinier, nous en parle dans ses *Mémoires (Mémoires de Pierre Louette, jardinier de Talma, Revue de Paris* 1829, réédités par Lorédan Larchey en 1869.) A Brunoy, Talma n'est plus qu'un « bon bourgeois » a dit Alexandre Duval, un propriétaire campagnard, aimant à faire le bien autour de lui, et à entendre dire de lui : « Voilà le père qui arrive ! » toutes les fois qu'il venait à Brunoy passer le dimanche. Louette qui a vu les comptes de son maître, affirme que celui-ci dépensa une année 12,050 francs en secours et bienfaits, ayant à sa charge cinq neveux ou nièces. Ces enfants provenaient de deux sœurs mortes fort jeunes. « Rien ne lui coûtait pour obliger. Il s'est plus d'une fois endetté pour venir au secours de ceux qui s'ouvraient à lui de leurs besoins. » *(La Pandore, journal des spectacles).* La maison de Brunoy était, comme on dit dans le peuple, « la maison du bon Dieu ». Ses parents malades venaient s'y soigner. Nous verrons à l'article Vanhove aîné que son beau-père vint y mourir et y fut enterré (1803). Peu de temps après, le 3 mars 1804, un de ses frères, Jean, François Talma, célibataire, y mourait aussi, à l'âge de 36 ans. Enfin, c'était encore chez Talma que se célébraient les noces des gens du pays, comme le prouve cette chanson : « *Les j'ai vu d'un voyageur, petit tableau d'une noce de village, célébrée à Brunoy, le 29 octobre 1815, chez Talma et dont l'auteur* (H. P. Dumoland) *a été témoin par hasard* », reproduite dans l'*Annuaire dramatique* de 1816.

Après la mort de Talma, Bertrand, directeur des Funambules, et Mme Saqui, la fameuse danseuse de corde, offrirent chacun 240,000 fr. du domaine. Pendant leurs démêlés, un troisième chaland survint et emporta le morceau.

Jugements sur Talma

Et maintenant, le lecteur s'étonnera peut-être de la rareté des jugements sur Talma reproduits dans cette étude. La raison en est que, pour rendre ce travail un peu complet, il nous faudrait pouvoir disposer de plusieurs volumes. Les jugements, comptes rendus, critiques sur ce grand tragédien, se résument en somme par une expression : la manifestation du génie artistique dans tout ce qu'il a de plus élevé. La compréhension par lui de chaque rôle interprété, demanderait plusieurs pages. « Talent sublime » ; « talent à qui nul autre ne peut être comparé » ; « homme étonnant » ; homme dont « les talents sont une propriété nationale », tels sont les termes les plus modérés dont se servent ses contemporains, sans oublier ses détracteurs, qui lui reprochent surtout ses « tournées de recouvrement » et ses éternels congés, plutôt par dépit de ne pas le voir plus souvent.

Seulement, n'oublions pas une chose : c'est que Talma, témoin des heures tragiques de la Révolution, et de l'épopée impériale, vit faire de l'histoire sous ses yeux, et fut l'*interprète d'une époque.* Pour bien comprendre Talma, il est indispensable, à notre avis, de connaître



Maison de TALMA à Brunoy. Coll. G. Hartmann

EFERUS - Recherches & Classification numériques

l'histoire de son temps, et le milieu dans lequel il vécut. Nous saisirons ainsi les raisons qui en firent, aux yeux de sa génération et de la suivante, une sorte de « demi-dieu » et nous concluerons comme sa femme, Mme Caroline Vanhove, alors qu'elle écrivait : « J'ai parlé de quelques faiblesses, de quelques bizarreries... Quel génie en est exempt ? et si Talma eut des torts, ils se perdent dans sa gloire. »

Autographes

Nous avons cité, chemin faisant, quelques autographes de Talma. Ceux que l'on rencontre encore dans les ventes se maintiennent à des prix assez élevés, et nous savons qu'un M. Nugent en avait réuni, en Angleterre, un grand nombre qui furent vendus à Londres avant 1887.

Biographie, bibliographie : Ce travail a été fait aussi complètement que possible par M. L. Henry Lecomte dans sa brochure : *Talma au Paradis*. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur. Mais qu'il nous suffise de rappeler que le consciencieux historiographe de Théâtre qu'est M. L. Henry-Lecomte, n'y cite pas moins de *soixante ouvrages* sur Talma, et *vingt-sept pièces de théâtre*. Aucun interprète dramatique ne fit jamais couler tant d'encre.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval, n° 1. Statue marbre assise, h. 1 m. 60 dans Sylla, par P. J. David d'Angers (Salon de 1827, plâtre, 1084 et 1837, marbre, 1898), achetée par souscription nationale. C'est la statue qui se trouve dans le grand vestibule actuel.

— N° 114. Peinture toile, h. 1 m. 15, dans *Hamlet*, par L. F. Lagrenée fils.

— N° 120. Ducis tirant l'horoscope du jeune Talma, peinture toile, h. 0 m. 70, l. 0 m. 50, par Louis Ducis (Salon 1831). Légué par Mme veuve Ducis, sœur de Talma, en 1868.

— N° 172. Dans Leicester de *Marie Stuart*, peinture toile, mi-corps, h. 0 m. 70, l. 0 m. 57, par F. E. Picot (Salon 1822). N° 1028. Donné par l'auteur en novembre 1826, lith. par Leclerc (1827), gravure par Lignon.

— N° 197. Dessin au crayon noir, buste, h. 0 m. 42, l. 0 m. 35, par J. F. L. Mérimée (1800).

— N° 202. Dans un groupe d'artistes, dessin au crayon noir par Et. Bouchardy (vers 1820).

— N° 225. Portrait présumé toile, h. 0. m. 45, l. 0 m. 33, en pied, attribué à Vigneron (ou Boilly).

— N° 232. *Les derniers moments de Talma*, esquisse, peinture toile, h. 0 m. 28, l. 0. m. 33, signé : Robert Fleury.

— N° 242. Dans Néron, buste plâtre, h. 0. m. 80, par J. B. J. de Boy (1813). La terre cuite est au musée de Nantes.

— N° 279. Dans *Hector*, peinture toile, h. 0 m. 21, l. 0 m. 15, attribuée à Louis David, gravé par F. Hillemacher.

— N° 312. Dans Néron, peinture toile, en pied, assis, h. 0 m. 90, l. 0 m. 71, par Eug. Delacroix (vers 1853).

— N° 354. *Les derniers moments de Talma*, peinture toile, h. 1 m. 14, l. 1 m. 46, par J. N. Robert Fleury (1827). M. G. Monval n'a pu dire si la personne désignée sous le nom de *Caroline* était Mme Caroline Vanhove (Mme Talma IIe) séparée de Talma depuis plus de dix ans, ou Mme Bazire, mère des deux fils de Talma, Paul et Jules, que l'on voit dans la même chambre.

— N° 389. Fragment du cœur de Talma.

— N° 394. Dans Néron, statuette bronze, h. 0 m. 35, par Colin (1827).

— N° 426. Couronne de Talma (couronne de laurier vert, rôle d'Auguste de *Cinna*).

— N° 443. Miniature sur ivoire et autographe.

— N° 448. Cheveux de Talma.

L'iconographie de Talma étant interminable, nous bornerons nos citations au seul musée de la Comédie française, renvoyant le chercheur pour *une partie* du reste à l'excellent ouvrage de M. Emile Dacier, le *Musée de la Comédie française*, Paris 1905.

A la vente Sardou, 27 avril 1909, sous le n° 67, son portrait, dessin à la pierre d'Italie, rehaussé de sanguine, par le Baron Denon, fut adjugé 280 fr. A la vente Jules Sambon, 1er mai 1911, sous le n° 1088, le portrait de Talma dans le rôle d'Egisthe avait été adjugé 1080 fr. Cette collection entière a été depuis attribuée en bloc au Musée théâtral (en formation) de la Scala de Milan.

La maison de Talma, rue Chantereine, a été gravée, p. 340, dans l'*Histoire de Paris*, de Th. Lavallée, 1852. Le plan en a été reproduit dans le *Carnet* (avril 1903) pour illustrer l'article de M. G. Bord.

La maison de la rue de La Tour-des-Dames a été gravée dans le *choix de maisons, édifices et monuments publics de Paris et de ses environs, construits pendant les années 1820 à 1829*, dessinés et mesurés par Thiollet, architecte, éd. 1838, Bance gr., in-fol.

La maison de Brunoy a été également reproduite en lithographie.

La collection Martinet ne contient pas moins de dix numéros consacrés à la reproduction des costumes de Talma. Enfin l'histoire de la *Statue de Talma* à la Comédie française se trouve dans le *Monde illustré*, 1860, p. 243.

TALMA, Mme, IIe, Charlotte, dite Caroline Vanhove, femme, fille de Charles, Joseph Vanhove et d'Andrée Cochet. — Etait née le 10 septembre 1771 à La Haye, où ses père et mère étaient en représentations. Elle n'était donc pas hollandaise, comme on l'a souvent imprimé, puisque son père était Lillois, ni protestante, puisqu'elle fut baptisée à l'église catholique-romaine française de La Haye. « Enfant de la balle » elle reçut, nous dit E. D. De Manne, des leçons de Dorival

EFERUS - Recherches & Classification numériques

(v. ce nom), parut toute jeune encore sur la scène, dans les rôles d'enfants (1777) et débuta à la Comédie le 8 octobre 1785, dans *Iphigénie*. Elle réussit dès le premier soir. Grimm, Bachaumont, le froid La Harpe, tous lui prédirent le plus brillant avenir. « Rien de plus touchant et de plus vrai que le son de sa voix, écrit Ricord ; rien de plus agréable et de plus modeste que son maintien. » Douce sensibilité, figure distinguée, attitudes languissantes convenant parfaitement au drame, telles étaient les qualités dominantes de Mlle Caroline Vanhove qui, le 8 août 1786, épousait un certain Petit — les uns ont dit danseur, les autres musicien de l'orchestre — bien que ce nom ne figure pas sur l'*Almanach Duchesne* de 1786 (Th. Français). Union peu heureuse, dissoute par un divorce le 26 avril 1794. C'est alors que commencèrent ses intrigues secrètes d'abord, puis publiques avec Talma, son partenaire dans presque toutes les pièces. Nous avons dit à l'article précédent comment le tragédien déjà marié, mais redevenu libre lui-même par un divorce, épousa sa camarade le 16 juin 1802.



Mme TALMA IIe (Caroline Vanhove)
Coll. Martinet

Le sort de Caroline Vanhove fut donc intimement associé à celui de Talma pendant 15 ans, non seulement à Paris, mais dans toutes les tournées départementales et à l'étranger. Mme *Talma* IIe s'est chargée de nous dire elle-même comment cette union se rompit : « Poursuivi, provoqué par les femmes du plus haut monde, il (Talma) voulut jouer, hors les planches, le triste rôle d'homme à bonnes fortunes, si peu compatible avec la paix domestique. » Ce que Mme Talma n'osait ajouter c'est que son talent était particulièrement antipathique à l'Empereur, qui le fit sentir à Talma au moment du voyage d'Erfurt dont elle faisait aussi partie (1808), tandis que l'implacable Geoffroy la criblait de ses sarcasmes en lui reprochant sa voix larmoyante. Dégoûts au théâtre, et dégoûts dans la vie privée, telles furent les causes du départ prématuré de cette artiste qui ne manquait pas de talent, mais qui préféra se retirer le 1er avril 1811, pour se consacrer au dessin, à la peinture, à la littérature. Sa représentation de retraite, donnée cinq ans plus tard, le 20 juillet 1816, se composait de la tragédie d'*Œdipe* et de la première représentation d'une pièce en trois actes, *Laquelle des trois ?* dont elle était l'auteur. Contrairement à l'usage, la bénéficiaire n'y prit point part.

La perte de Mme Talma fut sensible à la Comédie où, pendant 22 ans, elle avait créé cinquante rôles dont son biographe, M. E. D. De Manne, a donné la liste. « Le triomphe éclatant qu'elle obtint dans le rôle de Mme Michelin de la *Jeunesse de Richelieu* (1796), écrit Ricord, l'effet déchirant qu'elle produisait dans celui de la *Mère coupable*, ont classé son talent qui était aussi supérieur dans certains rôles de tragédie, tels que ceux d'Edelmone (*Othello*), de Salema de la *Famille arabe*, et de Cassandre de l'*Agamemnon*, de Lemercier (1797). » Il semble cependant qu'elle ait moins réussi dans l'emploi des grandes coquettes « parce que, dit encore Ricord, sa taille était petite, sa gaîté peu naturelle, et que son talent avait plus de science et d'esprit que d'aisance et de noblesse, mais elle jouait Lise de l'*Enfant prodigue*, personnage très difficile à rendre, de façon à contenter les connaisseurs les plus exigents. »

Entourée de sympathies, estimée de tous les hommes d'élite, Mme Talma se retira à l'extrémité du faubourg St-Germain, dans un petit hôtel entouré de jardins. Nous ignorons cependant quel était ce M. Moreau qui faisait les honneurs de son salon : « Je me vois forcée de suspendre mes samedis qui me plaisent tant, écrit-elle (sans date) au marquis de Chateaugiron, la santé de M. Moreau ne lui permettant plus de partager avec moi ce plaisir. Il fuit le monde, et mon amitié doit faire en ce moment toute espèce de sacrifices, etc. » Vente d'autographes, Charavay 11 juin 1902.

Devenue libre par la mort de Talma (1826), Mme veuve Talma se remaria une troisième fois, en 1828, avec le Comte de Chalot, ancien officier supérieur, homme d'excellent caractère, nous dit De Manne, auquel elle survécut quelques années. Elle mourut à Paris le 11 avril 1860, et fut inhumée au cimetière Montparnasse, où sa tombe est surmontée de son buste. M. De Pongerville, de l'Académie française, fit pour elle cette épitaphe :

Esprit ingénieux et fin,
Il brillait dès l'aurore et n'eut point de déclin.
Dans plus d'un art, heureux modèle,
Déployant à son gré quelque talent nouveau,
Elle tint, tour à tour, la lyre et le pinceau.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Du feu des arts conservant l'étincelle,
Son hiver ressemble au printemps.
Son prestige enchaîne le Temps.
A ses succès lui-même ouvre la route
Et près d'elle attentif, il s'arrête et l'écoute.

Mme veuve Talma était morte à près de 90 ans; ceux qui l'ont connue, dans ses dernières années, la représentent comme une femme très intelligente, fort instruite, un peu dédaigneuse... « petite vieille aux yeux d'ambre. » Nous avons d'elle *Etudes sur l'art théâtral, suivies d'anecdotes inédites sur Talma, et de la correspondance de Ducis avec cet artiste, depuis 1792 jusqu'en 1815.* Paris 1836, in-8°, portrait. Nous avons dit à l'article Talma qu'elle s'était occupée de l'éducation des deux fils de Talma (et de Mme Bazire).

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — E. D. De Manne, *Trouve de Talma.*

Bibliographie : l'*Opinion du Parterre*, et tous les journaux de l'époque.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval n° 415.

— Buste marbre, hauteur 0 m. 55, par F. Jouffroy (Salon de 1851, n° 3461).

— N° 471. Dessin à la plume et à l'encre de Chine.

— Peinture par Mme veuve Chaudet (Salon 1810).

— Pastel par L. Boilly (vente Hervey 1853).

— A mi-corps, dans un ovale, grav. en couleur, an.

— En buste, gr. an., au pointillé.

— En buste, eau-forte par Fr. Hillemacher pour la *Troupe de Talma.*

— Coll. Martinet n° 96, rôle de Milady Clara dans la *Jeunesse de Henri V.*



TALON
dans la *Forteresse du Danube*

TALON, Pierre, Casimir. — Né le 5 avril 1754, à Paris, rue Saint-Martin, où son père exerçait la profession de fabricant de bas, qu'il changea plus tard contre celle de marchand luthier. (Selon De Manne, car Em. Campardon l'appelle Jean Thonas). A l'âge de 15 ans, en 1770, il faisait déjà partie de la troupe de l'Ambigu, ainsi qu'une sœur et un frère plus jeune que lui. Comme il était doué d'une jolie figure, on lui donna des rôles de petits amoureux et d'abbés qu'il remplissait avec grâce.

En 1775, nous le retrouvons chez Nicolet où il ne joua guère que de petits rôles, sauf dans l'*Elève de la Nature.* Retour à l'Ambigu, puis retour chez Nicolet. Excursion aux colonies avec Mayeur, Varennes, Sophie Forest. Le *Chroniqueur désœuvré* le représente comme un libertin sans goût et sans délicatesse : « Ce n'est plus, dit-il, cet enfant qui faisait les délices du théâtre d'Audinot. »

De retour en France avant la fin de 1791, Talon rentra à l'Ambigu où il prit l'emploi des premiers rôles de drame et de comédie, avant de s'essayer dans les rôles comiques et dans les caractères. De 1799 à 1801, il fit partie de cette troupe de comédiens français en Egypte, sur laquelle on sait encore si peu de choses. L'année 1802 (septembre) nous le retrouvons à la Porte-Saint-Martin, nouvelle entreprise installée dans l'ancienne salle de l'Opéra. Il s'y montra excellent acteur dans les seconds comiques; le rôle de Vendredi, dans *Robinson Crusoé*, lui valut notamment tous les suffrages. Le décret de 1807 ayant fermé ce spectacle, Talon partit pour St-Pétersbourg, d'où les évènements politiques seuls le chassèrent, 1812. Il songea à débuter alors à la Comédie-Française, mais n'ayant pas réussi dans cette épreuve, il se fit engager à l'Odéon (21 avril). La *Mouche du coche* (24 juillet), la *Servante maitresse*, 12 avril 1814. Il resta à ce théâtre jusqu'en 1817, puis on perd sa trace. En 1825 il dirige, en société avec son ancien camarade Dumaniant, le théâtre de Clermont-Ferrand. Il mourut à Poitiers, le 4 janvier 1826, régisseur et premier comique d'une troupe ambulante. Il avait 72 ans, et laissait la réputation d'un comédien qui avait eu son heure de célébrité.

M. Em. Campardon a reproduit un procès-verbal de police en date du 19 août 1778, établissant qu'à la suite d'une dispute survenue dans les coulisses de Nicolet, le jeune Talon avait été un jour conduit pour quelques heures au For-l'Evêque.

Biographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la Troupe de Nicolet.*

Bibliographie : Em. Campardon, les *Spectacles de la foire.*

Iconographie : Collection Martinet : n° 14. Furet de la *Fausse Marquise.*

— N° 27. Vendredi de *Robinson.*

— N° 33. Dans la *Forteresse du Danube.*

— N° 47. Turlututu de *Frédéric à Spandau.*

— N° 367. M. Fait-Tout de la *Mouche du coche.*

— *Complément de la troupe de Nicolet*, en buste, eau forte par Fugère.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

TALON, Claude, Jacques, frère du précédent. — Né à Paris en 1757. Ambigu 1779, rôles de caractères, Grands Danseurs du roi 1775. Fréquentant d'assez mauvais sujets, Talon cadet fut impliqué en 1776 dans une affaire de vol de couverts d'argent, et arrêté (7 octobre). Il protesta de son innocence, en appela au Parlement, et finalement fut remis en liberté le 20 septembre 1777, tandis que le véritable voleur était condamné aux galères. Mais cette aventure fâcheuse semble avoir interrompu brusquement sa carrière. Les pièces relatives à cette affaire ont été publiées par Em. Campardon (les *Spectacles de la foire*, t. II, p. 421 et suivantes).

TALON, Mlle, sœur des précédents. -- Née en 1764, Ambigu, Grands Danseurs du roi 1775, Ambigu (rentrée) 1781. Insignifiante.

TALON, Mlle. — Elève de Fusil, débuta à l'Odéon le 21 mai 1813.

TAMPONNET. — Acteur forain, troupe d'Alexandre Bertrand 1701-1708. Renvoyé pour ivrognerie. Sans ressources, Tamponnet imagina pour vivre de se décorer d'une croix de Saint-Louis, et de demander l'aumône en se faisant passer pour un chevalier de cet ordre, auquel le gouvernement ne payait pas sa pension. Ce qui lui valut un internement de trois ans à Bicêtre. Récidiviste, il fut envoyé aux îles, où il mourut.

Biographie : Em. Campardon, les *Spectacles de la foire*, t. II, p. 425.

TANÉSY ou Tanézy, Mlle. — Piquante blonde qui joua au Cirque impérial : *Cricri, la Poule aux œufs d'or*. Elle débuta avec succès au théâtre Déjazet dans la *Gaîté de l'Escamoteur* vers 1861. Elle avait passé aussi par les Délassements avant 1862.

TANDEAU, Louis, René. — Artiste dramatique, avait fait embarquer au Hâvre, à destination de Brest, ses malles contenant sa garderobe de théâtre. Le navire qui les portait fit naufrage. Tandeau venait de perdre le procès qu'il intenta aux expéditeurs, lorsqu'il eut l'idée de s'adresser au baron Taylor, président de la Société des artistes. La cour infirma le premier jugement, alloua 6000 fr. au demandeur et condamna l'expéditeur aux frais. (*Rapport* 1865). En 1890, Tandeau avait 67 ans, 22 ans de théâtre, 300 fr. de pension et habitait Limoges en 1898.

TANNEY. — Sa mort, *Rapport* 1871.

TANQUERELLE. — En 1846, 78 ans, 61 ans de théâtre, 200 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1847.

TAPPA, Xavier. — Enterré aux frais de la Société des artistes, Rapport 1855.

TARANNE, Joseph, Nicolas, Rodolphe. — En 1861, 49 ans de th., 300 fr. de pension.

TARDIEU. — Bordeaux 1793.

TASNY, Mme Jeanne, Le Brasseur-Calvin, née Jeunehomme. — Actrice du th. Sarah-Bernhardt, décédée le 19 octobre 1906, 6, rue Albouy. Obsèques le 22, église St-Martin, inhumation au Père Lachaise.

TASSIN. — Porte-St-Martin 1841.

TASSILLY, Mlle. — Bouffes parisiens 1866.

TAUTIN, Jean-Baptiste. — Avait pour père un compagnon menuisier. Il était venu au monde le 9 mars 1770, rue du Petit-Bacq, et jouait en 1792 les premiers rôles dans les pantomimes et les mélodrames au th. de la Cité. Engagé à l'Ambigu, il y brilla au premier rang, bien qu'on lui reprochât de crier : « avec une belle tournure, écrit-on l'an x, il est inutile de multiplier les gestes ; et quand on a un organe un peu nasillard, il ne faut pas précipiter son débit ». — « Cet acteur est consommé à la scène, déclare un autre l'an XI, mais il faut qu'il s'abstienne de parler quelquefois aussi vite, ce qui embrouille sa prononciation ; il a de la prestance et une bonne tenue. »

Tautin, à l'Ambigu, tint aussi l'emploi des premiers comiques : Ourscoff du *Faux Alexis*, Miesko de l'*Illustre aveugle*, Abelino de l'*Homme aux trois visages*. Mais il aimait surtout se montrer en costumes brillants. Un mauvais rôle *habillé* valait pour lui mieux qu'un premier rôle mal vêtu. Du reste, sous le rapport de la naïveté, on citait sur son compte une foule d'anecdotes.

Metteur en scène et acteur à la Gaîté, Tautin se fit encore remarquer dans les *Ruines de Babylone*, la *Citerne*, l'*Homme de la forêt noire*. En 1817, il quitta le boulevard pour la province : Lyon 1819, Bordeaux 1820, régisseur à Reims 1825, Panorama dramatique 1823. Bouffé en parle dans ses *Mémoires*, p. 178. Mais le vieil artiste n'était plus à cette époque que l'ombre de lui-même. Il mourut à Paris, 24, faubourg Montmartre, le 4 mai 1841, et l'Association des artistes nouvellement fondée, et dont il n'était pas membre, fit les frais de son enterrement.

Biographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*.

Iconographie : Collection Martinet, n° 56. l'*Homme aux trois visages*.

— N° 68. *Tékeli* (Ambigu).

— N° 154. Zimmeroff de l'*Homme de la forêt noire* (Gaîté).

— N° 181. *Dans la forêt d'Hermanstad*.

— N° 320. *Le Juif errant*.

— N° 371. *Le Maréchal du Luxembourg* (Gaîté).

EFERUS - Recherches & Classification numériques

TAUTIN, Mlle Lise, Vessière ou Vaissière dite, qu'il ne faut pas confondre avec Mme Cor, née Vaissière dite. — Mme Cor (v. ce nom) était, disait-on, la fille du précédent. — La seconde Lise Tautin venait du grand Théâtre de Lyon lorsqu'elle débuta aux Bouffes le 27 juillet 1857 dans une *Demoiselle en loterie*. Elle avait une voix métallique, mais flexible, et un jeu séduisant plein de finesse. Le 19 avril 1858, elle crée un rôle dans la *Chatte métamorphosée en femme*, mais remporte un succès éclatant dans le rôle d'Eurydice d'*Orphée aux enfers*, le 21 octobre suivant. Ce fut l'apogée de sa carrière. D'un talent très souple, on la vit tour à tour chanter une jolie tyrolienne dans le *Mari à la porte* (22 juin 1859) jouer cinq rôles de caractères différents et distribuer des coups d'épée dans *Geneviève de Brabant*, danser dans le *Carnaval des revues* où elle jouait également plusieurs rôles. Variétés 1862, la *Boîte au lait*, Châtelet 1863, *Aladin*. Mlle Lise Tautin mourut subitement à Bologne (Italie) pendant une épidémie. (*Rapport* 1874).

Iconographie : Partition d'*Orphée aux enfers*, lith. en pied, rôle d'Eurydice.

TAVERNIER. — Sous ce nom : Mme *Tavernier*, grande coquette, Genève 1859 ; *Tavernier*-Devigo, en 1870, 70 ans, 45 ans de th., 500 fr. de pension ; *Tavernier*, Alexandre, en 1876, 66 ans, 38 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort à Lyon, *Rapport* 1887.

TAYAU. — Violoniste, régisseur aux Bouffes, fut surtout utilisé par Offenbach à cause de son talent sur le violon. « Il fourre toujours un air de violon quelque part » avait-on coutume de dire en parlant de cet artiste. Tayau débuta aux Bouffes « avec son violon » dans *Six demoiselles à marier*, 12 nov. 1856, *Croquefer*, 12 sept. 1857, les *Petites Prodiges*, 19 nov. 1857 (variations sur le violon par Tayau), *M. de Chimpanzé*, rôle du singe, 17 février 1858. Et enfin, son triomphe, Orphée, dans *Orphée aux enfers*, où il jouait encore du violon. Tayau passa par le Vaudeville et parut en 1863 à la Gaîté dans *Peau d'âne*.

Iconographie : Partition d'*Orphée aux enfers*, lith. en pied, rôle d'Orphée.

TÉTREL, Jean, Adolphe. — Né en 1841. En 1903, 62 ans, 40 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Garches en 1910.

TÉDESCO, Mlle Fortunata. — En 1892, 69 ans, 22 ans de théâtre, 300 fr. de pension. Habitait Paris en 1900.

TEISSEIRE, Mme Marguerite, Julie. — Née en 1831. En 1893, 500 fr. de pension à Paris.

TEISSIER. — Débuta à la Comédie-Française en 1762.

TESTE, André, Leclerc. — En 1900, 61 ans, 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1910.

TÊTARD, Edme, Joseph, Louis. — Second comique. Délass. com., Vaudeville, grands succès au théâtre St-James, à Londres 1850, Odéon 1852. Plusieurs créations heureuses : les *Marionnettes du docteur*, les *Contes d'Hoffmann*, *Grandeur et décadence de Monsieur Prudhomme*, St-Pétersbourg 1859. En 1878, 64 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Bouffé en parle dans ses *Mémoires*, p. 386. Tétard avait reçu en Russie la médaille d'or avec le ruban de St-Alexandre Nevsky.

TEXIER, Mlle. — Soubrette, Odéon 1797.

THAÏS. — Sous ce nom : Mlle *Thaïs*, Petit, Armanciade, Florine, Palais-Royal 1840, la *Famille du fumiste*, Folies dramatiques 1852, Odéon, début le 29 mai 1852, Palais-Royal 1853, l'*Esprit frappeur*, Cirque impérial 1859-61, le *Maréchal de Villars*, Toulouse 1872, Ambigu 1873. Artiste sympathique. Sa mort, *Rapport* 1875 ; *Thaïs*, Jean, en 1894, 72 ans, 47 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1901 ; Mme *Thaïs*, Lucile, Patriarche. Sa mort, *Rapport* 1899.

THÉ, Mlle Rose. — Danseuse au Châtelet, Mlle Rose Thé débuta comme actrice aux Menus-Plaisirs, joua quelques bouts de rôles aux Folies dramatiques dans *Mazeppa* et *Héloïse et Abélard*, puis chanta l'opérette en province. Gracieuse artiste, elle essaya ensuite de la comédie au Troisième théâtre français (direction Ballande) et même du drame. On la vit aussi aux Variétés. *Comœdia* du 18 janvier 1912, annonça la mort de Mlle Rose Thé, survenue à son domicile, 17, faubourg du Temple.

THÉMINE, Mme Rose, Jenny. — En 1909, 60 ans, 34 ans de th., 500 fr. de pension. Habitait Toulon en 1910.

THÉNARD, Mme mère, Marie, Magdelaine, Claudine, Chevalier, Perrin dite, surnommée « la grande » pour la distinguer de toutes les autres Thénard. — Née à Voiron, en Dauphiné, le 11 décembre 1757. Chanta d'abord l'opéra-comique à Marseille. C'est là que la découvrit Préville qui lui conseilla de jouer la tragédie, et la guida dans cette voie. (Oui, Préville, un comique, de même que Samson fut le professeur de Rachel !) En 1777, elle fut présentée à Voltaire, et débuta à la Comédie-Française le 1er octobre de cette année, dans le rôle d'Idamé de l'*Orphelin de la Chine*. Mais cette première épreuve semble n'avoir pas réussi. On conseilla à la débutante, qui n'avait pas encore 20 ans, d'attendre un peu et de retourner en province. Lyon 1779. Nouveau début le 26 mai 1781, et réception à quart de part le 1er juin suivant. « Mlle Thé-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

nard a de la taille, écrit Grimm, de l'expression dans les yeux et dans les sourcils, avec des cheveux remarquablement beaux ; la manière dont ils sont plantés donne à son front un caractère sombre et prononcé qui lui sied à merveille ». Le 1er août 1781, elle fut nommée sociétaire à demi-part, à charge de doubler Mme Vestris et Mlle St-Val. Nous avons conté les dissensions survenues entre les deux rivales. Mme Thénard ne pouvait que profiter de cette situation.

En 1782, elle épousa Grammont-Nourry (v. ce nom) son camarade à la Comédie. Son arrière petite-fille, Mme Jenny Thénard, a raconté l'histoire de cette malheureuse union. Brouillon, vaniteux, cruel, Grammont fit subir à sa femme un long martyre. Nous avons écrit l'histoire de Grammont ; nous n'y reviendrons pas. Rappelons seulement qu'après la chute des Hébertistes, en 1792, Grammont dénué de toute espèce de sens moral, n'hésita pas à aller chercher un asile auprès de celle qui avait été sa femme. Elle le cacha pendant un mois. Nous avons dit comment il avait été arrêté plus tard et guillotiné avec un fils qu'il avait eu d'un premier lit. Mme Jenny Thénard nous raconte qu'aux plus tristes jours de la Révolution, Mme Thénard subit le sort de ses camarades. Etant grosse, elle fut conduite à Sainte-Pélagie, nous dit-elle, puis mise en cellule sous la garde d'un surveillant payé par elle dix francs par jour, et qui montait la faction autour de la baignoire quand elle prenait son bain. Les artistes de la Comédie ayant été arrêtés dans la nuit du 3 au 4 septembre, et Mme Thénard ayant accouché le 5 septembre 1793, il faudrait en conclure que la naissance de la jeune Louise Thénard-Durand eut lieu le lendemain de l'arrestation. C'est possible. Quant au nom de Durand il s'explique par la raison que le père de cette petite fille était un certain Durand de Loyauté, du théâtre Montansier, qui, par son affection, fit oublier à Mme Thénard tous les mauvais traitements de Grammont.



Mme THÉNARD
Magdelaine Perrin dite « la grande Thénard »
Miniature sur ivoire vers 1806

Sauvée par le neuf Thermidor, Mme Thénard alla rejoindre ses camarades libérés comme elle au Théâtre Egalité, au Théâtre Feydeau, au Théâtre Louvois. Conservée à la réunion générale du 30 mai 1799, elle reprit alors régulièrement son service, obligeante, sans caprices, toujours prête à se rendre utile encore pendant 19 ans. Elle avait remplacé Mme Suin, dans l'emploi des grandes confidentes. Plus tard, on la vit résolument aborder l'emploi des duègnes.

Mme Thénard créa 28 rôles pendant les 37 ans qu'elle passa au Théâtre Français. On en trouvera la liste dans la *Troupe de Talma*. Sous l'Empire, elle fit partie des diverses excursions en Allemagne, notamment à Dresde, en 1813. Bref, elle prit sa retraite le 1er avril 1819 avec une pension de 7500 fr. Sa représentation de retraite, qui avait eu lieu le 1er février précédent, avait produit 16,000 fr. de recette, selon De Manne — ou 35,000 selon Mme Jenny-Thénard. Talma, par exception, y échoua dans le rôle de *Beverley*, ce qui prouve que les plus grands artistes peuvent se tromper. Mme Thénard, qui vécut encore trente ans, jusqu'à l'âge de 92 ans, eut le malheur de devenir aveugle 17 ans avant sa mort, et celui de perdre ses deux fils. Elle mourut dans une maison de la rue Hyacinthe St-Honoré le 20 décembre 1849, et voulut être ensevelie avec la tête d'une ébauche de statuette modelée par Houdon et la représentant dans *Mérope*. Quand on l'exhuma, en 1877, on trouva dans son cercueil cette petite tête (que son arrière-petite-fille donna au Musée Carnavalet), un volumineux paquet de lettres de tous ses enfants, et jusqu'à des cahiers de classe de ses deux fils. Touchant détail : Rachel avait fait faire des cartons en relief pour que la pauvre aveugle pût jouer au loto !

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II, E. D. De Manne, *Troupe de Talma*, Jenny Thénard, *Ma vie au théâtre*, p. 4 et suivantes.

Iconographie : Musée de la Comédie Française, catal. Monval, n° 113, dans Hermione, peinture toile, h. 1m 15, l. 0m 58, par Mme A. Romance dite Romany, d'après le tableau appartenant à la petite fille de la tragédienne. Don de Mme Louise Thénard, fille. Gravé à l'eau forte par F. Hillemacher, pour la *Troupe de Talma*, 1866. — Peinture par Benjamin, Salon 1841.

Vente des 20 et 21 mars 1911, Hôtel Drouot :

1. — Peinture sur toile, vers 1819, de face, mi-corps, coiffée d'un bonnet à ruches, ayant les mains croisées devant elle, et tenant des « Lettres de mes enfants », h. 0. 96, l. 0.80. — Mme Jenny Thénard date ce portrait de 1825, et l'attribue à Ferville, l'acteur du Gymnase. Ayant voulu lui faire tenir à la main un mouchoir de dentelle ou un éventail, Ferville racontait qu'elle lui répondit : Non, mon petit, les lettres de mes enfants, c'est bien plus joli à voir que de la dentelle.

7. — Copie faite par Ferd. Thénard, alors âgé de 12 ans, du portrait de son aïeule par

EFERUS - Recherches & Classification numériques

J. L. David — dans *Andromaque* — h. 0. 68, l. 0. 56.

8. — De ¾ à droite, assise sur une chaise, signé Pannetier, 1836, h. 0. 33, l. 0. 29.

9. — Presque de face, assise sur un fauteuil, portrait attribué à Ferd. Thénard, élève de Brasseux. Thénard jeune le donna à sa belle-sœur, en 1838, à Bordeaux, h. 0. 285, l. 0. 230.

9 *bis*. — Reproduction au daguérréotype du portrait précédent, h. 0. 18, l. 0. 14.

10. — Aveugle. Vue de ¾ à droite, assise. Portrait au daguérréotype fait en 1847 pour les 90 ans de l'artiste. h. 0. 18, l. 0. 14.

25. — Très belle miniature carrée sur ivoire, faite vers 1806. Diamètre 0. 095.

Souvenirs :

73. — Collier composé de 12 plaquettes et de 20 petites boules d'agate.

74. — Bracelet formé de 9 plaquettes ovales et de 18 boules d'ambre jaune. Rapporté de Dresde.

75. — Réticule en perles de couleur, avec emblèmes singuliers.

76. — Très jolie pendule Louis XVI en bronze doré, signée Le Roy, Paris.



THÉNARD aîné, rôle de Figaro

THÉNARD aîné, Auguste, *Pierre*, Louis, Chevalier-Perrin dit, fils de la précédente. — Naquit à Lyon, rue du Griffon, le 24 avril 1779. On écrit de lui en 1801, alors qu'il faisait ses débuts comme acteur au th. Molière : « Il annonce d'heureuses dispositions pour les grandes livrées ; son masque est bien caractérisé, sa figure expressive, son débit juste et raisonné. Il a un bon ton et sait éviter la charge ». Comédien à Rouen, puis à Brest, il se maria dans cette ville le 17 mai 1803 (ou 1804 ?), passa à Lyon 1806-07 et débuta à la Comédie Française le 3 novembre 1807. Il fut reçu sociétaire la même année. La mort de Dugazon, celle de Dazincourt lui laissèrent le champ libre. Malheureusement, d'un aspect sec, avec une tournure guindée, Thénard aîné ne faisait pas oublier ses prédécesseurs, bien qu'il fût excellent dans certains rôles, comme ceux de Dominique de l'*Abbé de l'Epée*, et de Dubois des *Fausses Confidences*. En 1813, il fit partie du voyage de Dresde avec sa mère ; mais l'arrivée de Monrose, que le public adopta de suite, lui créa une fausse situation à la Comédie. Il en prit aussitôt un tel ombrage que, le 13 janvier 1820, il déclara au Comité que son intention était de se retirer prochainement (sa mère étant partie l'année d'auparavant) invoquant des raisons de santé. Par faveur seulement ses 14 années de service lui furent comptées comme 20. Le 13 novembre 1821 eut lieu sa représentation de retraite avec une reprise de *Falkland* par Talma. Le prix des places avait été triplé. Le public s'abstint. Atteint de neurasthénie, Thénard aîné s'en alla vivre à Metz, où il mourut le 17 octobre 1825 d'une maladie de langueur. Il avait créé à la Comédie 27 rôles — bien oubliés ! — dont De Manne a dressé la liste dans la *Troupe de Talma*. De son mariage, il avait eu un fils, *Etienne*, Bernard, Auguste Perrin dit Thénard, né à Lyon le 21 janvier 1807 — ténor et compositeur — Opéra Comique. Il épousa à Paris, le 1er avril 1827, *Gabrielle*, Raymonde Bousigues, morte à Bruxelles le 8 mai 1838. — Six lettres de Thénard aîné à sa mère et à sa sœur sont passées en vente en 1911 (hôtel Drouot).

Biographie : Ricord aîné, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — De Manne, la *Troupe de Talma*.

Iconographie : Musée de la Comédie Française, catal. Monval 202, dans un groupe d'artistes, dessin au crayon par Et. Bouchardy. — 220, peinture toile, par L. A. L. Riesener, h. 0. 64, l. 0. 54.

— En buste, médaillon, gr. de Duplessis-Bertaux, d'apr. A. P. Vincent.

— En buste, médaillon, lith. de G. Engelmann, d'ap. J. Vernet.

— En pied, dans Sganarelle, grav. de Duplessis-Bertaux.

— Collection Martinet : 293, Figaro dans le *Mariage*. — 364, Sganarelle dans le *Médecin malgré lui*. — 383, M. Desmazure dans la *Fausse Agnès*.

Vente des 20 et 21 mars 1911, hôtel Drouot :

11. — Portrait par Vigneron, lith. sur chine par Brégeault (coll. du *Corsaire*).

27. Portrait sur vélin. Figura au Salon de 1812 sous le nº 968, lith. par Duplessis-Bertaux. Signé A. B. Vincent 1812.

32. — Rôle de Figaro dans le *Barbier*, gravé par Prud'hon, d'ap. Cœure.

On avait joint à cette vente trois portraits de son fils Etienne, artiste à l'Opéra Comique.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

THÉNARD, Mme aîné, Elisabeth, *Julie*, Lizarde, femme Perrin dite. — Née à Paris le 20 décembre 1782, mariée au précédent à Brest, le 17 mai 1803 (ou 1804 ?) avait suivi son mari ; d'une grande timidité, elle ne put jamais débuter aux Français. Nous la retrouvons duègne à Metz, 1823-26, ce qui explique pourquoi Mme veuve Lizarde, Claudine, *Madeleine* Duchesne, née à Paris en 1840, et par conséquent belle-mère de Thénard aîné, mourut en cette ville le 7 décembre 1823, tandis que Thénard aîné, qui avait suivi sa femme, y mourut lui-même le 17 décembre 1825. En 1839, Mme Thénard aîné, qui a pris le nom de *Thénard mère*, sans doute à cause de son fils Etienne, tient les rôles de mères à Bruxelles. En 1852, 70 ans, 59 ans de théâtre, 186 fr. de pension, portés à 300 fr. en 1856. Montpellier 1857. Son nom disparaît de l'annuaire en 1858.

Iconographie : *Vente des 20 et 21 mars 1911 :* Portrait par J. L. David, vers 1808, en buste, presque de face, h. 0. 48, l. 0. 38.



Mme Julie THÉNARD, par J.-L. David vers 1808

THÉNARD, jeune, *Marc-Antoine*, Jean-Baptiste Nourry-Grammont dit — et surnommé Coco-Thénard, ou Antoine le Blond, fils légitime de Grammont et de Mme Thénard (la grande). — Naquit à Paris le 9 juin 1783. Théâtre des jeunes artistes 1803. Le *Tribunal Volatile* dit de lui : « Annonçait, étant plus jeune, infiniment plus de dispositions ; il devient froid et monotone ; l'emploi des tyrans qu'il veut jouer ne lui convient pas ; il est trop mou et n'a pas le caractère mâle qui convient. » D'une nature délicate, fort timide, il était hanté, a-t-on prétendu, par le souvenir de ce nom de Grammont, que pourtant il ne portait pas. Il fut cependant engagé à l'Odéon où il débuta le 11 avril 1803 dans *Duhautcours*, puis dans les *Rendez-vous au bois de Vincennes*, 31 décembre.

Le 21 juillet 1807, début aux Français dans Hippolyte de *Phèdre*. — Odéon : la *Femme innocente*, 21 février 1811, le *Chevalier de Canolle*, 27 mai 1816 (rôle du duc de la Rochefoucauld), les *Deux Philibert*, 10 août, *Une macédoine*, 31 décembre 1817. En 1818, il est membre du Comité : à la scène, troisièmes rôles et grands confidents ; les *Vêpres siciliennes*, 1819, les *Comédiens*, 1820, le *Célibataire et l'homme marié*, 1822, *Une journée de Vendôme*, le *Siège de Gênes*, 1823, *Apollon II*, les *Nouveaux Adelphes*, les *Trois cousins*, *Preciosa* 1825, *Amour et intrigue, Vauban à Charleroi*, 1826, *Amy Robsart*, le *Contrariant*, 1828.

« C'est un triste amoureux » déclare l'*Opinion du Parterre*, en 1805, « Dans son enfance, écrit-on en 1824, on le montrait comme un petit prodige... Il imitait tous les acteurs de la Comédie Française. En grandissant, Thénard n'a conservé que le souvenir des défauts qu'il copiait. » Le chroniqueur le compare au grimacier du Jardin Tivoli. En 1829, la *Biographie théâtrale*, qui l'appelle *Coco*, ne désarme pas, lui reprochant ses contorsions et son air efféminé. Mme Jenny Thénard nous apprend qu'il s'était marié à une bonne et douce créature qui entoura sa vie de soins et d'affection lorsqu'il se fut retiré du théâtre. Bouffé en a parlé dans ses *Mémoires* p. 116, « le vieux Coco Thénard » était alors aux Nouveautés, 1828. Thénard jeune mourut le 31 janvier 1850 ; il recevait une petite pension de 120 fr. de la Société des artistes. Inhumé au cimetière du Sud.

Iconographie : *Vente des 20 et 21 mars 1911, hôtel Drouot :*

N° 12. — Portrait par Vigneron, lith. par Engelmann, coll. du *Corsaire*, n° 65.

Collection Martinet : N° 263, Floridor dans *Roussignac*, — 381, Florval dans le *Fat en province*. — 435, le Duc de Larochefoucauld dans le *Chevalier de Canolle*. — 448, le Baron de Lindorf dans l'*Homme gris* (avec Perroud).

THÉNARD, Mme Louise Durand. — Née à Paris le 5 septembre 1793, fille de Louis Durand, artiste du théâtre Montansier, et de Mme Thénard (la grande). Après avoir joué devant l'empereur dès l'an XIII, au Palais de St-Cloud, un rôle d'enfant, elle débuta à la Comédie Française en 1813, à sa sortie du Conservatoire, mais ne fut reçue pensionnaire qu'en 1823. Entre temps, elle avait épousé le 18 septembre 1816 Masson de Puitneuf, Antoine, Etienne, né à Paris en 1789, ex-huissier de la Chambre du Duc de Berry. Son portrait se trouve sur le bas relief de la statue du général Moncey, place Clichy, en souvenir de sa belle conduite en 1814, et aussi dans une toile d'Horace Vernet, la *Défense de Paris*.

Mme Louise Thénard resta 34 ans pensionnaire à la Comédie, d'abord dans l'emploi des soubrettes, puis dans celui des duègnes ; confidente tragique, elle donna longtemps la réplique à Mlle Duchesnois, puis à Rachel. Lorsqu'elle donna son bénéfice d'adieu, le 20 juillet

EFERUS - Recherches & Classification numériques

1855, la grande tragédienne joua *Phèdre*. La bénéficiaire parut elle-même dans le rôle d'Œnone, dans *Turcaret* et dans la *Petite ville*. Recette : 16,408 fr.

Après la mort du duc de Berry, Masson de Puitneuf, son mari, se lança dans diverses entreprises. Il fonda les Concerts des Champs Elysées avec Musard, comme chef d'orchestre, puis les Concerts Laffitte. Puis il devint caissier du *Figaro*. Il mourut en 1861, et fut inhumé au Cimetière du Nord.

De ce mariage, nacquirent :

1. *Antoinette*, née à Paris le 2 mars 1817, élève de Panseron, second prix d'opéra, qui débuta dans la *Juive* en 1841. Décédée le 5 mars 1873, inhumée au cimetière du Nord. Mère de Mme Jenny Thénard.

2. *Ferdinand*, connu sous le nom de *Ferdinand Thénard*, Etienne, Louis, Cristophe, né à Paris, rue Montmartre 173, le 18 avril 1823. Artiste lyrique, graveur, ciseleur, sculpteur, peintre, caricaturiste, inventeur et auteur dramatique. Décédé avenue des Ternes, 102, le 24 mai 1889. Inhumé au Cimetière du Sud.

3. — *Alexandre*, tué au siège de Sébastopol. L'empereur accorda de ce fait une pension de 2000 fr. à Mme Louise Thénard, pension qu'elle toucha jusqu'en 1870. Mme Louise Thénard mourut le 2 mai 1877. Inhumée au Cimetière du Sud.

Iconographie : *Vente des 20 et 21 mars 1911 :*

N° 3. — Portrait lors de son mariage, et buste, 1816.

N° 13. — Deux photos : Marceline du *Mariage de Figaro ;* l'autre à l'âge de 80 ans.

N° 28. — Miniature ovale sur ivoire, 1814.

THÉNARD, Mme Gabrielle, Raymonde Bousigues, femme d'Etienne Thénard, le chanteur de l'Opéra Comique, et belle fille, par conséquent de Thénard aîné, appartenait à une famille d'artistes. Son père était acteur et directeur de théâtre. Sa mère actrice de talent, Geneviève, Reine Lemonnier, femme Bousigues, était la sœur du chanteur Lemonnier. Née le 5 mars 1809 à Nîmes, la future Mme Thénard débuta donc sous le nom de *Bousigues*, brilla au théâtre de Nantes, débuta en 1827 à l'Opéra Comique et épousa le 1er avril de cette année Etienne Thénard, alors artiste à Versailles.

La jeune Madame Gabrielle Thénard débuta au Vaudeville le 16 septembre 1828 dans la *Somnambule* et le rôle du page du *Comte Ory*. Son mari s'essaya lui-même à ce théâtre le 26 du même mois dans le rôle d'Alfred de la *Mère au bal*. Mais, après un court passage aux Nouveautés en 1830, il adopta résolument la carrière lyrique, où il réussit. Il mourut à Bruxelles le 8 mai 1838. Mme Thénard du Vaudeville qui savait à merveille détailler un couplet, nous est représentée par ses contemporains comme un modèle d'artiste et d'épouse, « suave silhouette à l'organe pur, aux manières distinguées. » — Elle appartenait encore au Vaudeville en 1845. Elle mourut à Neuilly s/Seine le 19 septembre 1861.

Iconographie : Dans le rôle de Marguerite de la *Nuit de Noël*, dess. par Lacauchie, grav. en couleur par E. Rouargue, — par Léon Noël, lith. par Frey — par Benjamin *(Galerie de la Presse)*.

THÉNARD, Mme Marie *Jenny*, Vernin, dite, petite fille de Louise Durand Thénard et fille d'Antoinette, la cantatrice. Née à Paris, rue du Helder, en 1849, étudia d'abord la peinture. Pupille de Got, après la mort de sa mère, elle fut encouragée par celui-ci et par sa grand'mère. Au Conservatoire, elle suivit le cours de Regnier (1874) et débuta à la Comédie le 30 avril 1876 dans le rôle de Mme Pernelle de *Tartufe*, puis dans celui de Martine du *Médecin* le 16 mai et créa cette année même, le 4 décembre, le rôle de Lisbeth de l'*Ami Fritz*. Tour à tour la comtesse des *Plaideurs*, Bélise du *Malade*, une femme du peuple de *Rome vaincue* (création), Œnone de *Phèdre*, Mme Adam du *Joueur*, Ursule de *Volteface* (création), Dona Josepha de *Hernani*, Germaine de *Marcel*, etc. Mme Jenny Thénard rendit de nombreux services à la Comédie et fut du voyage à Londres (1879).

En dehors du théâtre, Mme Thénard était devenue conférencière, à la Salle des Capucines, d'abord, puis au Grand Orient, et un peu partout. A ces conférences littéraires, Mme Thénard ajouta des récitations, et devint l'une des artistes les plus recherchées dans les salons parisiens, et à l'étranger, se prodiguant aussi, toutes les fois qu'il le fallait, pour la charité.

Ce fut à la suite d'une distribution de rôles dans les *Rantzau*, en 1882, que Mme Thénard prit la résolution de quitter la Comédie, se plaignant d'injustices et de taquineries. Ayant recouvré sa liberté, fière de son indépendance, la conférencière doublée d'une fine diseuse se prodigua dès lors en Angleterre, à Nice, à Monte-Carlo, au Danemark, en Suède, en Russie, en Roumanie, en Turquie, accueillie dans toutes les cours impériales et royales. Depuis ce temps, Mme Thénard, qui compta parmi ses élèves des princesses et beaucoup de dames et de demoiselles du grand monde, s'est tout à fait consacrée au professorat. En 1909, elle publia un livre : « *Ma vie au théâtre* » choses vues, choses vécues, rempli d'anecdotes et plein de cœur. Elle nous en promet une suite que nous attendons impatiemment. Mme Thénard, pensionnaire de la Société, 500 fr., 34 ans de th. en 1911, habitait alors Neuilly s/ Seine.

Biographie : Jenny Thénard, *Ma vie au théâtre*, avec une préface de M. Jules Claretie, Paris, Félix Juven 1909.

Iconographie : Jenny Thénard, *Ma vie au théâtre*, trois portraits.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

THÉO, Mme. — Fille de Mme Piccolo, directrice d'un des grands cafés concerts des Champs-Elysées ; élevée au couvent, instruite, musicienne, fort jolie personne par-dessus le marché, elle avait épousé à 17 ans à peine, M. Théo, coupeur chez le tailleur Dusautoy. Voulant apporter dans son intérieur sa part de bien-être, Mme Théo contracta un engagement à l'Eldorado. Mutine, espiègle, intelligente, elle n'eut pas de peine à se faire distinguer. Tout le monde voulut voir, plus encore qu'entendre, la « jolie Mme Théo ». Ceci se passait vers 1873, à l'heure où Offenbach voulait fonder un théâtre d'opérette à la Renaissance. Mme Théo y débuta dans *Pomme d'api* (sept. 1873) en attendant la *Jolie parfumeuse* écrite pour elle. Fraîche, accorte, vive, aimable, enjouée, telle fut la nouvelle divette, si jolie qu'elle semblait pareille à ces bibelots en porcelaine de Saxe que l'on voit sur les étagères. Aux Bouffes : reprises de *Pomme d'api* et de la *Jolie Parfumeuse* 1874, les *Hannetons*, la *Princesse de Trébizonde* (reprise) 1875, le *Moulin du Vert galant*, la *Boite au lait* 1876, la *Petite Muette*, Mme l'*Archiduc* (reprise), 1877. Aux Nouveautés : *Fleur d'oranger* 1878, aux Variétés : *Ratapian* 1880, *Une soirée parisienne* 1881, aux Bouffes : *Madame Boniface* 1883, aux Nouveautés : *Adam et Eve* 1886, *Ninon* 1887, aux Bouffes : reprise du *Droit du Seigneur* et de la *Mascotte* 1889, à la Renaissance : le *Brillant Achille* 1892. Puis peu à peu, Paris oublia sa jolie poupée. En 1900-1901 Mme Théo faisait une tournée dans l'Amérique du Nord. Mme Théo, qui n'imita personne, avait créé un genre auquel son nom restera attaché.



Mme THÉO, cliché Gaston et Mathieu

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 57, 18-24 juin 1874, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, en buste, de face, cliché Gaston et Mathieu.

THÉODORE. — Sous ce nom : Mlle *Théodore*, caractères, th. Feydeau 1792. Peut-être la même sous le nom de Mme *L. Théodore, mère*, Lille 1826 ; *Théodore*, Cirque Olympique 1819 ; *Théodore*, Gaîté 1822, Belleville 1823 ; *Théodore*, comique, Panorama dramatique 1822-23 ; *Théodore*, Odéon 1822-24 ; Mme *Théodore*, Estelle, charmante actrice née française, mais élevée à Hambourg, débuta à l'âge de 15 ans à Cassel, passa en Russie, à Marseille, et d'Amiens vint au Gymnase en 1823. Jolie taille, bon ton de comédie, organe flatteur, Harel lui donnait 34 ans en 1825, et bien que lui trouvant des grâces un peu maniérées, la préférait à Mme Grévedon. On alla jusqu'à la comparer à Mlle Mars. Le 6 juillet 1824, son bénéfice produisit plus de 6000 francs. Au mois d'août de cette année, elle alla jouer à Dieppe devant la duchesse de Berry, et fit sa rentrée au théâtre de Madame le 18 octobre, après une maladie. L'*Héritière*, la *Maîtresse au logis*, la *Quarantaine*, furent les pièces où elle réussit le mieux. Passée aux Nouveautés de la place de la Bourse, on la produisit peu. C'est alors qu'elle s'en fut au Palais-Royal : le *Frotteur*, le *Guerillas*, le *Tailleur de Jean-Jacques* 1831. En 1832-33, elle joue à Lille avec son mari. En 1833, elle écrit de Sens, le 18 décembre à Ferville, acteur et agent dramatique, pour lui demander de la faire engager quelque part (Catalogue d'autographes Noël Charavay, n° 64.535). Palais-Royal : les *Charmettes* 1834 ; les *Beignets à la Cour* (succès personnel), *Esther à Saint-Cyr* (succès personnel), *Une heure à la Malmaison*, *Thérèse*, 1835 ; *Voltaire en vacances*, *Théodore*, *Un bulletin de la grande armée*, 1836 ; la *Comtesse du tonneau*, *Paul et Pauline*, *Suzanne*, 1837 ; *Frascati* 1838. Mme Théodore eut une fille dont nous nous occuperons plus loin ; *Théodore*, Bordeaux 1825 ; Mme *Théodore*, Félicité, Jolly dite, fille de Mme Théodore du Gymnase, Porte-St-Martin 1845, Liége 1845-47, Toulouse, La Haye, Brest 1856, Alger, Nancy 1860, Toulouse, le Hâvre, Angers 1863, Montpellier, Nantes, Rouen 1869, Montpellier, Bordeaux, Monaco 1874. En 1873, 62 ans, 35 ans de th., 500 fr. de pension, Nice 1886-88.

THÉODORINE, Mme. — V. Mme Mélingue.

THÉOL, Barthélemy, Perret dit. — Th. du Cirque 1843-56, Délassements comiques 1857-1858, th. du Cirque 1859-62, Châtelet 1862 et années suivantes. En 1877, 64 ans, 42 ans de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1892.

THÉONI, Mme Malet, dite. — Ancienne chanteuse, — on l'avait entendue notamment dans *Paul et Virginie* à la Gaîté — était la compagne de Métrême (v. ce nom). Un jour ayant été cruellement brûlée par l'explosion d'une lampe à essence, Métrême lui offrit sa chair et sa peau. Inséparables, tous deux entrèrent comme pensionnaires à Pont-aux-Dames. Il partit le premier ; elle l'assista à ses derniers moments, et le suivit.

THÉOPHILE. — Th. du Luxembourg 1852.

THÉRÉSA, Mme. — Est-ce bien dans un *Dictionnaire de comédiens* que devrait figurer le nom de guerre d'Emma, Thérèse, Valadon, née le 25 avril 1837, à la Bazoche-Gouët (Eure et Loir). D'autres disent rue de Bondy, Cité Riverin, n° 6, le 25 avril 1839. Thérésa, avant tout, fut la chanteuse populaire, comme Darcier avait été le barde des rues. Mais tous deux foulèrent les planches d'un vrai théâtre, et à ce titre nous appartiennent par un petit côté. Ce n'est donc pas une biographie de Thérésa que nous tenterons ici ; nous nous contenterons de dire dans quelles circonstances elle fut actrice.



Mme THÉRÉSA, cliché Carjat

Thérésa avait commencé sa carrière comme modiste. Plus tard elle se glissa comme chanteuse « sentimentale » dans un café-concert. Maigre, efflanquée, pas belle, la débutante ne se faisait guère remarquer lorsqu'un jour elle eut l'idée de chanter *en charge* ce qu'elle roucoulait sérieusement. L'effet comique fut irrésistible. Plus tard, elle sut trouver une autre manière : la qualité rare de bien dire, et de prononcer clairement. Avec l'âge aussi — et l'embonpoint — était venue l'autorité. De l'Alcazar, où elle chantait alors la *Femme à barbe* et la *Gardeuse d'ours*, ces inepties inoffensives qui faisaient bondir Louis Veuillot, Thérésa passa dans le monde. Ce fut la mode, à la fin du second Empire, de recevoir Thérésa dans les salons. Puis son tour de France commença. Une maladie de Thérésa arrêta cependant les spéculateurs qui comptaient exploiter son genre pendant l'Exposition de 1867. Mais les années suivantes on sut intercaler la chanteuse populaire dans des féeries à la Gaîté, au Châtelet, etc. Hostein eut même la singulière idée de réunir sur l'affiche, à la Renaissance, les noms de Pauline Ménier, Thérésa et Vauthier dans la *Famille Trouillat*, opérette, qui fut un four (10 sept. 1874).

Voici, du reste, la progression suivie par cette artiste absolument exceptionnelle en son genre :

En 1856, juillet, rôle de Phingra dans une reprise du *Fils de la nuit* à la Porte-St-Martin. Café du Géant, trois francs le cachet. En 1862, à l'Eldorado, 200 fr. *par mois*. Remarquée par Goubert, directeur de l'Alcazar ; en 1864, après qu'elle eût chanté les chansons de Darcier, 233 fr. *par jour*. Le 1er mai 1865 : 72,000 francs de fixe par an.

A la Gaîté : *Geneviève de Brabant* (reprise) Bricotte, la *Chatte blanche* (reprise) Pierrette 1875 ; au Châtelet : les *Sept châteaux du diable* (reprise) Regaillette 1876-77 ; aux Menus-Plaisirs : la *Boulangère a des écus* (reprise) Margot, les *Menus plaisirs de l'année* (création) 1877 ; à la Comédie parisienne (boulevard de Strasbourg), la *Reine des halles* (création), *Tant mieux pour elle* (création) 1881 ; au Châtelet : *Cendrillon* (reprise) Mme de la Houspignolle 1888.

Beaucoup ne purent pardonner à Thérésa ses chansons de l'Alcazar, la *Femme à barbe* ou *Rien n'est sacré pour un sapeur*. C'est que ceux-là sans doute ne l'ont jamais entendue dans ses chansons patriotiques, dans le répertoire de Darcier, dans la *Terre*, etc., où elle affirma la puissance de la chanson. Quoiqu'il en soit, bien que météore fort effacé au théâtre, elle avait créé un genre. Retirée à la campagne, à Neufchâtel en Saônnois (Sarthe), Mme Thérésa y vécut en fermière. Elle s'y trouvait encore en 1912. En 1865, au moment de sa grande vogue, on publia les *Mémoires de Thérésa* écrits par elle-même. Paris, Dentu. On les attribuait à Wolff et Blum. On en vendit 60,000 exemplaires. En 1868, *Nouveaux mémoires de Thérésa*, par Henry Morel, Paris, Ach. Faure et C. Thérésa fut admise à la Société des auteurs et compositeurs de musique, le 8 décembre 1868 pour ses compositions *Cuisinière et nourrice*, le *Retour de Suzon*, les *Canards tyroliens*, etc. Quant à la Société des artistes

EFERUS - Recherches & Classification numériques

dramatiques, nous ne trouvons son nom nulle part sur les annuaires (Thérésa? Valadon?) mais nous voyons qu'elle abandonna généreusement 2000 fr. au profit de la dite Société, sur sa représentation d'adieux à la Gaîté, représentation qui eut lieu en 1893 en matinée. La muse populaire, personnifiée par Thérésa elle-même, y fut constamment acclamée, et Silvain adressa à la créatrice de tant de chansons célèbres un hommage en vers écrit par Armand Silvestre.

Biographie : Ouvrages cités ci-dessus. *Paris-Théâtre*, n° 70, 17-23 sept. 1874, notice par F. Jahyer.

Bibliographie : Barbey d'Aurevilly, les *Vieilles actrices*, Paris, bibl. Chacornac 1889, article paru d'abord dans la *Veilleuse*.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, cliché Carjat mi-corps.
— *Mémoires de Thérésa*, portrait.
— *Nouveaux mémoires*, photo.
— *Le Géant*, caricature par Meyer, 1er mars 1868.
— *Le Bouffon*, caricature, la Diva populaire par Austin, 22 nov. 1868.
— *L'Avant-scène*, n° 5, caricature par l'Ami Fritz.
— *Le Monde parisien*, 22 décembre 1883, en pied, par L. K. Spolski, (Thérésa à l'Alcazar), etc., etc.

THÉRIC, Mlle Alice, Marie. — Pensionnaire à la Comédie-Française 1851-53, très jolie personne, rôles d'ingénues, Vaudeville, St-Pétersbourg où elle était encore en 1859, Châtelet 1863, *Aladin*. Vivait en 1895.

THÉRIGNY. — Premier acteur dans la troupe de Mlle Raucourt à Venise en 1808, Porte-St-Martin 1822-25, Marseille 1826, père noble, Porte-St-Martin 1827-30.

Iconographie : rôle du *Lépreux de la Vallée d'Aoste*, en pied, dessin par A. Colin, lith. Noël.

THÉRIOT. — Th. du Vaudeville.

Iconographie : Coll. Martinet, n° 140, rôle de Sans Quartier dans les *Femmes soldats*.

THÉRY, Constant. — Sa mort, *Rapport* 1885.

THERVAL, Mme Hélène, Jacquot de Mirecour. — Fille du publiciste de ce nom, Odéon 1872, Châtelet 1873, Bruxelles 1874-75. Sa mort, vers 1876.

THÈSE, Mme. — Vaudeville 1866-67.

THÉVELIN, Auguste, Albert. — Né en 1841. Habitait St-Cloud en 1909.

THÉVENIN, Claire. — Jouait de petits rôles au théâtre Déjazet, lorsque Eugène Déjazet, alors directeur, s'en éprit et l'épousa. Claire Thévenin mourut victime de son dévouement en soignant sa belle-mère.

THIBAUDEAU. — V. Milon.

THIBAULT, Mme Adèle, Jeanne, Margriete. — Ex-artiste de l'Opéra-Comique et des Variétés, âgée de 73 ans en 1870, et pensionnaire de la Société (300 fr.) depuis 1860, légua en mourant une somme de 300 fr. à la Société, *Rapport* 1870. On avait pu la voir encore en 1861 au théâtre Déjazet dans l'emploi de duègne. Elle avait accompagné Déjazet dans beaucoup de ses tournées.

THIBAUT, Mme veuve Delerue dite. — Ex-artiste de la Gaîté, laissa 6000 fr. à la Société des artistes, somme grevée de l'usufruit laissé à sa sœur, Mme Rebard. *Rapport* 1874.

THIBOUVILLE. — Petit amoureux, Ambigu 1803.

THIEMET. — Variétés amusantes 1781, *Jacques Spleen*, Ambigu 1788, Palais-Variétés 1793.

THIERRET, Mme Félicia Georgin. — Avait fait ses études au Conservatoire. Elle débuta à la Comédie-Française dans le rôle de Suzanne du *Mariage de Figaro*, et fut reçue pensionnaire en 1832. L'embonpoint la guettait. Cette terrible infirmité pour les artistes, fit sa fortune. Elle se trouva un nouvel emploi : celui de duègne, et avec l'âge de duègne comique. Après avoir tenu à Rouen l'emploi de Mlle Mante, elle revint à Paris — et débuta avec un grand succès au Palais-Royal : la *Dame de l'Empire*, les *Parades de nos Pères* 1848, un *Gendre aux épinards* 1849, la *Fille bien gardée*, *Deux aigles* 1850, *Mam'selle fait ses dents*, *Edgard et sa bonne*, une *Poule mouillée* 1852, les *Folies dramatiques*, le *Bourreau des crânes* 1853, les *Binettes contemporaines*, *Avait pris femme le sire de Francboisy* 1854, *En avant les Chinois* 1858, *Tant va la cruche à l'eau*, l'*Omelette du Niagara* 1859, la *Sensitive* 1860, la *Mariée du Mardi Gras* 1861, la *Cagnotte* 1864, la *Vie parisienne* 1866 ; un poète, Charles Legrand, l'a parfaitement définie (*le Théâtre en Sonnets* 1871).

Massive, homasse, un nez semi busqué,
Des petits yeux riotant de malice,
Un rire à peine esquissé, qui se glisse
Demi-railleur, aux lèvres embusquées ;

Large, carrée et fournie en moustaches,
Le pas troupier et le geste hâbleur,
Tête à turban, à cocarde, à panaches,
La femme charge et de très belle humeur...

La mort de Mme Thierret fut annoncée au *Rapport* de 1873. Elle avait été le modèle des duègnes comiques, et créé un genre : les Thierret.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

THIERY ou Thierry. — Sous ce nom : *Thierry* débute à la Gaité dans *Vincent de Paule* 1825 ; *Thiery*. En 1845, 67 ans, 120 fr. de pension ; *Thierry*, Jean, Louis, ancien directeur. En 1846, 73 ans, à Pontoise, 150 fr. de pension ; Mme *Thiery*. En 1846, 80 fr. de pension ; Mme *Thierry*, Funambules 1852 ; Mme *Thiery*, Dandrimont. En 1856, 75 ans, 300 fr. de pension ; *Thiery*, Pierre, Alphonse. En 1858, 54 ans, 40 ans de théâtre. Retiré en 1854, 200 fr. de pension ; *Thierry*, Emile, Edmond, Jory dit, ex-chanteur de chansonnettes dans les concerts, commença à l'Ecole lyrique, puis débuta aux Variétés dans *Ange et Démon*. Variétés 1857-62, Palais-Royal 1863-69, Bois-Colombes. Sa mort, *Rapport* 1874. Emile Thierry, fort estimé de ses camarades, fut membre du comité de la Société des artistes ; *Thierry*, Alexandre, Oswald dit, th. Cluny 1877-82 ; *Thierry*, Eugène, Edouard, Désiré. En 1895, 64 ans, 33 ans de théâtre. Habitait Paris en 1900.

THILLON, Mme Anna. — Renaissance 1838, *Olivier Basselin*.

THIRARD, Mme Marie, Savy dite. — Evreux 1845, St-Brieuc 1852, Paris 1853.

THIRIAT, Jules, Mauny. — Né en 1845. Pensionnaire de la Société depuis 1906, 500 fr. Habitait Paris en 1910.



THIRON
rôle du *Marquis de la Seiglière*, cliché Nadar

THIRON, Charles, Jean, Joseph. — Né à Paris, rue St-Denis, le 29 mai 1830. Elève de Provost, premier prix du Conservatoire en 1848, Thiron fit d'abord partie des tournées Rachel ; nous avons dans notre collection d'autographes une lettre de Thiron à son père, Saint-Pétersbourg 13 décembre 1853. « Nous avons encore cinq mois à faire », écrit-il. Malgré un début à la Comédie le 21 juillet 1852, (Lubin de *George Dandin*), Thiron fut engagé à l'Odéon où il débuta en octobre 1854 dans le rôle de Pasquin des *Jeux de l'amour et du hasard*. F. Jahyer, son biographe, a dressé la liste des 44 créations de Thiron sur la scène de la rive gauche de 1854 à 1867, sans parler de tous les rôles du répertoire ancien et moderne. Il acquit à ce jeu une souplesse extraordinaire de talent qui en fit un comédien de premier ordre, d'une originalité propre. Puis, après un très court passage aux Variétés, le *Pont des soupirs* (il avait bien joué dans le *Pied de mouton* à la Porte-St-Martin) — un faux aiguillage — cet artiste charmant de naturel, à la voix mordante, à la bonhomie spirituelle, trouva enfin sa place à la Comédie-Française où il devait s'élever au premier rang. Il y fut engagé le premier août 1868, y débuta le 8 janvier 1869, et fut nommé sociétaire le 1er janvier 1872. Mais ce n'est pas dans une quinzaine de créations à la Comédie, les *Faux ménages*, *Lions et Renards*, *Christiane*, *Nany*, l'*Eté de la Saint-Martin* (grand succès personnel) *Jean de Thommeray*, la *Belle poule*, l'*Etrangère*, le *Luthier de Crémone*, *Volte-face*, les *Fourchambault*, le *Petit hôtel*, les *Corbeaux*, etc., ce n'est pas dans ces pièces qu'il faut chercher la vraie gloire artistique de cet artiste. Des rôles comme ceux du *Bourgeois gentilhomme*, de Van Buck d'*Il ne faut jurer de rien*, de maître André du *Chandelier*, du *Marquis de la Seiglière*, de Brid'oison du *Mariage de Figaro* où il fut inimitable, donnèrent vraiment la note juste de son talent fait de finesse et de bêtise voulue. Sa parfaite aisance, sa diction nette, sa physionomie expressive captivaient le public et le tenaient sous le charme ; souffrant d'une oppression douloureuse lorsqu'il montait ou marchait un peu vite, Thiron avait été forcé d'interrompre son service à la Comédie. L'on espéra d'abord, qu'après une année de repos, il pourrait reparaître rue Richelieu. Hélas ! malgré les efforts de ses amis, les docteurs Albert Josias et Nocard, il n'en fut rien. Il prit sa retraite le 1er septembre 1889, mais personne ne s'attendait encore à sa fin prochaine. Le 1er novembre 1891, il donnait joyeusement à dîner dans sa petite maison du Parc St-Maur. Le 2, il fut pris d'une paralysie du côté droit, et le 5 il rendait le dernier soupir. Il fut inhumé le 9 au Père Lachaise, et M. Claretie prononça sur sa tombe un remarquable discours qui fut publié dans le *Temps* du 10 novembre. Le catalogue d'autographes A. Bovet, n° 1404, contenait une lettre de Thiron, 13 juillet 1867, relative à un projet d'engagement aux Variétés. Thiron avait été nommé officier d'académie en 1881.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Biographie : *Paris-Théâtre*, 3-9 juillet 1879, n° 320, notice par F. Jahyer.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catalogue Monval, n° 357. *Une lecture au Comité*, peinture toile par H. Laissement, 1888. Exposée au salon de 1888 (n° 1457).

— N° 508. Dans le *Malade imaginaire*, peinture toile par A. Bach.

— Buste plâtre par E. Hirou, salon de 1886.

— Dans le *Marquis de la Seiglière*, buste par le même, salon de 1893.

— *Paris-Théâtre*, n° 320, en buste, de face, dans le *Marquis de la Seiglière*, cliché Nadar.

— En pied, dans Gérard du *Mur mitoyen*, caricature pour le *Boulevard*, par Et. Carjat.

THIVEAU, Mlle. — Vaudeville 1868.

THOLER, Mlle *Gabrielle*, Marie, Françoise. — Née à Faulquemont (Moselle) le 10 septembre 1850, élève de Regnier au Conservatoire, second prix de comédie en 1868, fut engagée rue Richelieu le 1er avril 1869 pour créer le rôle de Mme de Cressey dans la *Julie*, d'Octave Feuillet (4 mai). Elle y montra de la correction et de la tenue. Vinrent ensuite les créations de la Gobé dans *Maurice de Saxe* 1870, Adrienne dans *Christiane* 1871, Mme Calmeron dans l'*Etrangère* et Henriette dans la *Cigale chez les fourmis* 1876. Entre temps Mlle Tholer jouait toutes jeunes premières du répertoire ancien et moderne. « Talent plus en dedans qu'en dehors » disait-on d'elle. Partie en Russie, Mlle Tholer y passa plusieurs années pour ne rentrer à la Comédie que le 1er janvier 1881. On la revit dans des reprises de *Mademoiselle de Belle Isle* (Mme de Prie), du *Demi-Monde* (la baronne), du *Misanthrope* (Célimène), le *Chandelier* (Jacqueline), l'*Aventurière* (doña Clorinde), et le 1er janvier 1883, elle fut nommée sociétaire. Les *Effrontés* (reprise), *Don Juan d'Autriche* (reprise), *Socrate et sa femme* (création) 2 déc. 1885, *Chamillac* (création) 9 avril 1886, *Zaïre* (reprise). Mais il semble que son titre de sociétaire, loin de lui servir, l'ait fait systématiquement écarter des créations nouvelles. Mlle Tholer se retira pour raisons de santé, le 1er avril 1888, et mourut à Paris, boulevard Haussmann, 44, le 14 décembre 1894. Elle fut incinérée au columbarium du Père Lachaise. Elle laissait la rente d'un capital de 10,000 fr. pour fonder un prix au Conservatoire.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 194, 1-7 février 1877, notice par F. Jahyer.

Iconographie : *Paris-Théâtre*, photo-médaillon, en buste, de face, cliché Franck.



THIRON, caricature de Carjat

THOMAS. — Sous ce nom : *Thomas* qui débuta à la Comédie-Française le 4 mai 1821 dans *Coriolan*, succès douteux, et à l'Odéon dans *Œdipe*, le 19 mai 1822 ; *Thomas*, dont la mort fut signalée au *Rapport* de 1862 ; *Thomas*, Georges, jeune premier, pensionnaire à la Comédie-Française en 1883.

THOMSEN, Mlle Alberte. — Deuxième accessit de comédie en 1892, Mlle Thomsen avait su se faire une petite place à la Comédie en 1893, lorsque la mort l'enleva prématurément. *Rapport* 1896. Elève de Benjamin Constant, Mlle Thomsen dessinait, en outre, avec talent.

THORILLIÈRE. — V. Lathorillière.

THOURIN, Cadet. — Ambigu 1793.

THUILERIE. — V. Latuillerie.

THUILLIER. — Sous ce nom : *Thuillier*, Vaudeville 1819 ; Mme *Thuillier*, Lavoix ou Lavoye dite. En 1847, aveugle, à Bruxelles, 64 ans, 40 ans de théâtre, 150 fr. de pension ; *Thuillier*, père, dont on annonce la mort en 1848 ; *Thuillier*, Victor, Joseph, Olivier. En 1856, 74 ans, 62 ans de th., 300 fr. de pension à Paris ; Mlle *Thuillier*, qui créa à la Gaîté et à l'Ambigu plusieurs rôles de drame. Nature mélancolique et sentimentale, mais par dessus tout sympathique, Mlle Thuillier joua aux Variétés Mimi de la *Vie de Bohème* avec une vérité saisissante, ainsi que la *Petite Fadette*. A l'Odéon : la *Bourse*, la *Vengeance du mari*, *Gaëtano*, *Madame Aubert*, *Carmosine*, la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Contagion; à la Porte-St-Martin : *Cadio* 1868. Vers cette époque, Mlle Thuillier entra dans un couvent qu'elle quitta l'année suivante.

THURBET. — Grime à Marseille 1825. Nous croyons qu'il mourut à Belleville en 1853.

TIBAUT, Garray et sa femme. — Acteurs chez Mondory au jeu de paume de la Fontaine 1634.

TIBY, Clarey. — Sa mort, *Rapport* 1881.

TIERCELIN, Jacques, Nicolas. — A défaut d'autres points de ressemblance avec Molière, Tiercelin était fils d'un tapissier dont un aïeul avait été tapissier, valet de chambre du roi en 1676 — Jacques Nicolas était parisien, et avait été baptisé à St-Etienne-du-Mont le 12 février 1764. Elève architecte, orphelin de bonne heure, jouissant d'une honnête aisance, mais ruiné en partie par la révolution, Tiercelin avait déjà près de trente ans lorsque, comédien amateur, il prit le parti du théâtre, par nécessité, et presque avec répugnance. On le vit en 1793 au th. de la Cité dans des rôles accessoires, jusqu'au moment où il se fit remarquer dans un rôle d'Auvergnat dans la pièce intitulée *Cange* — 31 oct. 1794 — même succès dans les *Deux Jocrisse*, 3 janvier 1796. Théâtre Louvois : le *Chaudronnier de St-Flour*, 20 mai 1798. A cette époque, Tiercelin, pensionnaire de Ribié, jouait les mêmes soirs à la Gaîté. Théâtre des Troubadours, Variétés-Montansier 1801. C'est à ce théâtre que Tiercelin devait fournir une longue carrière. Doué d'un grand talent d'assimilation, Tiercelin allait étudier ses types dans le peuple ; tout était en harmonie dans son jeu : figure, geste, diction. Tiercelin, d'un avis unanime, fut le peintre le plus vrai, le plus plaisant et le plus original des mœurs populaires. Par contre, faible et incolore dans les rôles qui n'exigeaient pas un travestissement.

A la ville, un homme timide, grognon, susceptible ; d'une mise toujours soignée ; habitant en misanthrope un petit pavillon situé au fond d'un jardin, rue Rochechouart, et passant son temps chez lui à gratter d'une aigre guitare et à soupirer des romances d'une voix enrouée. C'est là qu'il vécut dix-sept ans, prématurément veuf, avec deux charmantes filles dont la cadette, Virginie, épousa Perlet. La demande en mariage fut au moins originale : Perlet, fortement épris, mais embarrassé à l'idée d'aborder un tel beau-père, se décide enfin à se rendre rue Rochechouart. Après les premiers mots de politesse échangés, les futurs beau-père et gendre, restèrent en présence sans se dire un mot. Touchez là, dit à la fin Tiercelin, vous me convenez. Il ne serait pas étonnant que Labiche ait connu cette histoire avant d'écrire ses *Deux Timides*.

Excellent dans les rôles grivois, les forts de la halle, les mariniers, les auvergnats, les savetiers, les portiers. Tiercelin fit avec Brunet les beaux jours des Variétés pendant plus de 20 ans. On allait le voir dans *Cricri* ou le *Mitron de la rue de Lourcine*, le *Suicide de Falaise*, *Monsieur Crédule*, les *Vendanges de Champagne* ; le rôle de Taconnet, dans *Préville et Taconnet*, mit le sceau à sa réputation. Il avait créé un genre ; on disait alors « jouer les Tiercelin. »



TIERCELIN
dans le *Chaudronnier de St-Flour*

Tiercelin se retira en 1824, et dès lors prit en aversion complète le théâtre, qu'il n'avait jamais, du reste, beaucoup aimé. Sans jalousie pour ses camarades, cependant, car il ne connut jamais ce sentiment, et fut le pensionnaire le plus obligeant, mais on raconte que, retiré, plutôt que de passer devant son théâtre, il préférait se détourner de son chemin. Est-ce bien aversion ? Nous avons connu d'anciens négociants auxquels la seule vue de leur ex-magasin était pénible. Ceux-là du moins avouaient que c'était le souvenir des bons jours passés là qui leur causait cette désagréable impression. Tiercelin mourut à Paris le 16 février 1837.

Biographie : E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*.

Bibliographie : *Mémoires de Mlle Flore*, t. I, XXVI, t. III, p. 51.

Iconographie : le *Rempailleur de chaises*, de Debucourt, d'ap. Carle Vernet, est le portrait de Tiercelin.

— Collection Martinet : N° 2. *Monsieur Gobemouche*.
— N° 9. *Le savetier de Chartres*.
— N° 11. *Le chaudronnier de St-Flour*.
— N° 13. Philippe des *Aveugles mendiants*.
— N° 69. La Trompe dans *M. Giraffe*.
— N° 162. André du *Départ pour St-Malo*.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

— N° 174. Malingre de *A bas Molière !*
— N° 231. *Vadé à la Grenouillère.*
— N° 287. *L'Ogresse.*
— N° 329. Tranchet dans *Misère et gaité.*
— N° 365. Bonneau dans les *Auvergnats.*
— N° 499. Matois dans les *Petits braconniers.*
— Troupe de Nicolet, de profil, à gauche, en buste, eau-forte par Fr. Hillemacher.

TIÉRY, M^lle^ Aline. — Sa mort, *Rapport* 1857.

TIGÉE ou Tiger, M^me^. — Cirque olympique 1819-1827, la petite *Tigée*, rôles d'enfants.

TILLET. — Odéon 1843. Dirigeait un cours de déclamation rue de Bondy, 74, où il avait fait construire un petit théâtre dans son appartement.

TILLY. — Sous ce nom : M^lle^ *Tilly*, Vaudeville 1792-93 ; *Tilly*, Nîmes 1824 ; M^me^ *Tilly* débute à la Gaîté le 21 mai 1826, rôle de Zaïda dans les *Ruines de Babylone* ; M^lle^ *Tilly*, Augustine, pensionnaire à la Comédie-Française 1^er^ juillet 1837.

TIPHAINE. — Th. Louvois 1801-1803. Jeune amoureux, un peu froid, mais possédant un organe agréable et une bonne tenue.

TIQUET-Bernay, Gustave, Narcisse. — Né en 1835. En 1896, 500 fr. de pension. Habitait Rosny s/ Bois en 1910.

TIRMACHE, Decalais, Edmond. — Né en 1845, pensionnaire de la Société depuis 1896, (500 fr.), dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1909.

TISSERAND, M. et M^me^. — Périgueux 1853.

TISSERANT, Hippolyte. — Fils d'un jardinier de Meudon, peintre sur porcelaine, commença par partager la vie de Bohême de son grand camarade Mélingue. Tous deux parcoururent en comédiens de campagne les départements de la Somme et du Nord. Mais tandis que Mélingue s'expatriait aux colonies, lui, Tisserant, continuait pendant dix ans une vie de misère et de luttes. Enfin, le 9 mai 1837, il débute au Gymnase, dans *Michel et Christine*, avec succès, et chacun salue en lui le successeur de Gontier. Le *Discours de rentrée*, *Industriels et industrieux* l'avaient déjà montré sous des aspects bien différents. La création du colonel Dorville dans les *Enfants de troupe* le plaça au premier rang. Tisserant fut tour à tour à ce théâtre le Prince Beauté dans les *Hommes et les mœurs*, lord George dans *Cécily* 1840, le comte du *Mari du bon temps*, le geôlier dans *Calliste* 1841, Hurteaux dans la *Belle Amélie*, Morris dans *Madame veuve Baudenois* 1844, Vaucheron dans la *Belle et la bête* 1845. Viennent ensuite *Georges et Maurice*, *Madame Marneffe*, *Jean Lenoir*, *Clarisse Harlowe*, etc. En 1850, apparition à la Porte-St-Martin dans *Pied de fer*. C'est alors qu'il entra à l'Odéon où il devait montrer un talent plein d'ampleur et de franchise. Grand, possédant une physionomie mobile, une autorité incontestable, remarquable dans les rôles de genre, les raisonneurs, les maris trompés, connaissant à fond son métier, Tisserant occupa sur cette scène, pendant 15 ans, la première place. Il y débuta par un rôle à travestissements dans les *Contes d'Hoffmann*, 21 mars 1851, *André del Sarto* (reprise), le *Cachemire vert* qu'il avait créé au Gymnase (reprise), les *Marionnettes du docteur* 1851, les *Cinq minutes du Commandeur*, les *Filles sans dot*, le *Loup dans la bergerie* 1852, l'*Honneur et l'argent*, grand succès personnel, rôle de Rodolphe, 11 mars 1853. Bénéfice de Tisserant le 6 mai 1852 avec le concours de la Comédie-Française, du Gymnase, et des frères Lionnet, et le 17 février 1853 avec le *Misanthrope* par le bénéficiaire, et le concours du Gymnase et de Mélingue, Déjazet, Joseph Kelm, 2092 fr. de recette pour ce dernier bénéfice.

A part *Tartufe* et le *Misanthrope*, Tisserant parut peu dans l'ancien répertoire, mais il se signala dans nombre de pièces, telles que la *Bourse*, *France de Simiers*, *Que dira le monde ?* le *Vicaire de Wakefield*, drame dont il fut un des auteurs, *André Gérard*, la *Jeunesse*, un *Parvenu*, etc. Hors du théâtre, musicien, auteur dramatique, poète, chansonnier, membre du Comité des artistes dramatiques, lors de la fondation 1840-1845 ; en 1861, il était directeur-associé à l'Odéon. Tisserant parut encore à la Porte-St-Martin en 1867, *Cadio* 1868. En 1873, il avait 64 ans, 45 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1878. Bouffé en a parlé dans ses Mémoires, p. 210. Tisserant laissa un livre : *Plaidoyer pour ma maison.*

Biographie : Galerie Lorsay, notice par Albert Blanquet.

Iconographie : Galerie Lorsay, en pied, de ¾ à droite, dans l'*Honneur et l'argent*, dessin par A. Lorsay, lith. Collette.

TISSEYRE. — Anvers 1851.

TISSIER, M^me^. — Débuta à la Comédie Française en 1768.

TISSIER, Léonard, Alexandre. — Ancien tambour-major, se fit roi de féerie. Très aimé à Dijon, où il resta plusieurs années, Tissier fut engagé à Paris aux Folies Nouvelles où il chanta l'opérette, remarqué notamment dans *Achille à Scyros*. Passé aux Variétés pour remplacer Ambroise, il ne resta à ce théâtre qu'une année. L'année 1861 le retrouve au Théâtre Déjazet où il fit sa rentrée dans Bemolini du *Docteur Tam-Tam*, un de ses bons rôles. Drôle, fantaisiste, Tissier fut attaché à

EFERUS - Recherches & Classification numériques

la Gaîté, au Théâtre Historique, à la Porte-St-Martin, au Châtelet. Il fallait à ce grand et gros garçon de vastes cadres pour se faire valoir dans des pièces comme *Cendrillon* ou le *Voyage dans la lune*. En 1883, le Comité lui avait voté la moitié de la fondation Félix, soit 500 fr. Il n'eut pas le temps d'en profiter. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de la même année.

TISTE. — Sous ce nom : *Tiste*, deuxième comique dans la troupe Raucourt à Milan 1812-14, débuts à la Comédie Française 1820, premier comique Bordeaux 1821-22, Bruxelles 1822-23, Rouen 1825-28. En 1826, on le cite comme acteur et auteur dramatique ; *Tiste* Petit dit, Lille 1845-46, Bourges, Rouen 1853 ; Mme *Tiste*, Delphine, née Blin, femme Petit, dite, Rouen 1854-55, Paris 1856-61 ; *Tiste*, Charles, Petit dit, Reims 1863-72. Sa mort, *Rapport* 1886.

TOBI, Mme. — Avait débuté sous le nom de *Rosette* au Théâtre des jeunes artistes. Elle chantait remarquablement le couplet. Engagée au Palais Royal lors de l'ouverture par Dormeuil qui l'avait vue jouer en province, Mme Tobi représenta pendant près de dix ans à ce théâtre les grosses gouvernantes, les portières bavardes, les femmes de ménage indiscrètes. Nous trouvons son nom dans la plupart des distributions, depuis le 6 juin 1831 (ouverture) jusqu'en 1837. Delhasse nous apprend qu'elle mourut le 9 juin 1840.

TOLIN. — Ambigu 1792.

TONNELIER. — Débuta à la Comédie Française en 1775.

TONY. — Ce nom ou surnom a été porté par nombre de comédiens obscurs. Nous trouvons un *Tony* à la Gaîté en 1808. Un *Tony* débute dans les rôles de raisonneurs à la Comédie Française en 1841 ; Pétrin *Tony*, père, est à Rennes 1850-52 et au Mans 1853 ; Pétrin, Antoine dit *Tony*, est également à Rennes en 1850-54. Il poursuit sa carrière à Versailles 1856-60, Toulon 1861-72, Lyon 1873 ; Mme Pétrin Amélie, Sophie, née Champré, dite *Tony*, est à Rennes en 1852-55, Versailles 1856-58, Nancy 1859-60, Toulon 1861-72, Lyon 1873 ; *Tony*, Pierre, Antoine Lesage dit, Rouen 1856, Le Hâvre, Strasbourg, Turin 1860, Dijon, Nancy 1863-65, Le Hâvre, Rouen 1870-72 ; Mme *Tony*, Flore, Marie, en 1859, 57 ans, 36 ans de théâtre en province et à l'étranger, retirée à Lyon depuis 1846, 200 fr. de pension ; *Tony* Louis, sa mort, *Rapport* 1859 ; Mme *Tony* Pétrus, sa mort, *Rapport* 1895 ; *Tony* Riom, jeune premier, Variétés 1873, venait du Théâtre Déjazet et de l'Ambigu, « le lion » des Variétés. Beau garçon, jouant avec sa barbe, ce qui passait alors pour une audace. En 1901, 60 ans, 31 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

TORDEUS, Mlle Jeanne, Charlotte. — Née à Bruxelles fin 1839 (ou 1842 ?), élève du Conservatoire de Bruxelles et du Conservatoire de Paris, classe de Provost, avait encore pris des leçons particulières de Samson. Elle avait joué tout enfant devant Rachel qui l'appelait « ma petite rivale ». En 1859, elle eut un premier accessit de tragédie et un premier prix l'année suivante. Elle fut alors engagée à l'Odéon où elle débuta dans le *Cid*, rôle de Chimène, le 14 janvier 1861. L'année suivante, elle entra à la Comédie Française où elle joua les jeunes premières tragiques du répertoire. En 1871, elle retourna en Belgique. « Aussi mal préparée que je la connais au combat pour les rôles, écrivait Ed. Thierry à la date du 28 avril de cette année, j'aime mieux la voir dans sa famille qu'au théâtre. » Le 11 avril 1872, elle fut nommée professeur au Conservatoire de Bruxelles.

Mlle Tordeus avait rapporté en Belgique l'amour des lettres françaises, et elle rendit sous ce rapport de grands services à notre pays et à la langue française. Le roi Léopold II se plaisait à lui entendre lire les grands tragiques et la faisait souvent demander. Enfin, une manifestation fut organisée en son honneur au théâtre du Parc à Bruxelles, avec la présence de Mlles Dudlay, Berthe Bady, Berthe Bovy, etc., ses élèves, cérémonie qui se termina par la remise à Mlle Tordeus des insignes de la Légion d'honneur par le ministre de France (*Figaro* 24 février 1910), Mlle Tordeus était déjà chevalier de l'ordre de Léopold. Les journaux français du 7 janvier 1911, annoncèrent la mort de Mlle Tordeus à Bruxelles, dans sa soixante-douzième année. Elle fut savante, consciencieuse, patiente et bonne. Telle fut son oraison funèbre justement méritée.

TORIN, Joseph Schiffer dit. — Se fit surtout une réputation de comique au Théâtre des Nouveautés, mais il avait joué successivement à l'Ambigu, à Lyon, au Gymnase. C'était un bon gros garçon, complaisant, sans ennemis. Au Gymnase, dès 1891, il s'était fait remarquer dans le domestique solennel du *Pieux mensonge* et le garçon restaurateur de *Paris fin de siècle*. Mais ce fut aux Nouveautés qu'il commença sa brillante série : la *Dame de chez Maxim's*, la *Petite fonctionnaire*, *Florette et Patapon*, *Vous n'avez rien à déclarer*, la *Puce à l'oreille*, pièces dans lesquelles sa grosse figure épanouie mettait la salle en joie. Torin fut enlevé en quatre jours. Décédé le 18 mars 1907, à l'âge de 47 ans, en son domicile, 22, avenue de la République, il fut inhumé à Lyon. Torin laissait une veuve.

Iconographie : l'*Illustration* 23 mars 1907, son portrait.

TORREILLES, Jean, Denis. — Sa mort, *Rapport*, 1896.

TOSTÉE, Mlle. — Bouffes 1860, le *Carnaval des revues*, 1861.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

TOUDOUZE, Mme Léontine, épouse Vauthier. — Fort aimée à Reims, Mme Toudouze parut aux Folies dramatiques en 1874, aux Menus Plaisirs en 1885-86, au Châtelet en 1889. Elle avait épousé Vauthier (v. ce nom), mais son faire part de décès, bien que mentionnant « épouse Vauthier », ne porte pas le nom de celui-ci. Elle mourut le 18 juin 1893, à 56 ans, chez elle, rue de Bécon, 80, à Courbevoie. Obsèques le 20 en l'église de Courbevoie, pays où eut lieu l'inhumation.

TOULOUSE. — Luxeuil, sa mort *Rapport* 1861.

TOURILLON, Eugène. — En 1879, 70 ans, 47 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1882.

TOURIN. — Un enfant de ce nom jouait au théâtre des Jeunes Elèves de la rue Dauphine avec grand succès. Il venait du théâtre Mareux, 1801-1803.

TOURING, Martin. — Comédien, directeur, agent dramatique, mort sans doute en avril 1838.

TOURNADE. — Sous ce nom : *Tournade*, Théodore. En 1868, 51 ans, 30 ans de théâtre, 200 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1888 ; *Tournade*, Joseph. En 1885, 63 ans, 48 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1891.

TOURNAN, Pierre, Bernard. — Né à Caen le 27 octobre 1804 ; en 1854, 32 ans de théâtre. Retiré à Wagnon (Ardennes). 200 fr. de pension en 1860.

TOURNIER. — Sous ce nom : *Tournier*, mort en 1854, enterré aux frais de la Société : *Tournier*, René, sa mort, *Rapport*, 1897 ; *Tournier*, Gaston, sa mort, *Rapport* 1898.

TOURNOIS. — Artiste dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1901.

TOURNOT. — Théâtre du Cirque 1859.

TOUROUL, Laurent, François. — Sa mort, *Rapport* 1885.

TOURTORI, Jules, Jacques. — En 1877, 64 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr. de pension à Lille. Mort vers la même époque.

TOUSÉ, Eugène. — Avait été engagé pour reprendre dans la troupe de l'Ancien Cirque, passée au Châtelet, la succession de Colbrun. C'était un petit homme, assez vif, jouant les comiques. On le vit au Châtelet de 1863 à 1869, remportant quelques succès personnels dans des pièces comme le *Secret de Miss Aurore*, et dans les féeries. Tousé appartint ensuite à l'Odéon 1874-79 et passa à Bruxelles où il prit une part considérable dans une fête organisée au profit de la Société des artistes en 1883, il mourut en quatre jours d'une pneumonie. *Rapport*, 1887.



Mme TOUSEZ
rôle de la Baronne de Vert Bois dans la *Fausse Agnès*, par A. Colin, lith. Noël

TOUSEZ, aîné, *Léonard*, Décade. — Obscur acteur des Variétés (1816-1826), sous le nom de *Léonard* puis de *Léonard Tousez*), ne fut guère connu que parce qu'il épousa Mlle Regnier de la Brière (v. Mme Tousez) et par son frère cadet, Alcide Tousez. *Léonard* jouait les amoureux. « Sa tenue est bonne, écrit-on en 1824, son physique convenable à l'emploi ; il acquiert tous les jours l'habitude de la scène ». Léonard Tousez mourut prématurément en 1826. Il était devenu fou en scène en jouant le rôle d'un poète (A. de Rochefort, *Mémoires d'un vaudevilliste* p. 237). On le conduisit le lendemain chez le Dr Blanche.

TOUSEZ, Mme Charlotte, Zoé Regnier de la Brière, épouse de Léonard Décade Tousez aîné, puis de M. Cullier, mère de Regnier (v. ce nom) était née à Paris, sur la paroisse St-Sulpice, le 15 mars 1788. Son père exerçait la profession de restaurateur de tableaux et avait fait représenter quelques petites comédies chez Nicolet, 1782, et aux Variétés amusantes, 1783. Très habile en sa profession de restaurateur de tableaux, il s'était formé une galerie remarquable (1747-1821). Elève de Molé et de Monvel, Mlle Regnier passa deux ans au petit théâtre d'élèves de la rue de Thionville, et débuta à la Porte-St-Martin le 7 novembre 1805 par le rôle de Silvia du *Jeu de l'amour et du hasard*. Elle resta à ce théâtre jusqu'à sa suppression de 1807, et c'est vers cette époque (1er avril) que naquit le célèbre comédien qui s'illustra sous

EFERUS - Recherches & Classification numériques

le nom de Regnier. L'année suivante, nous la retrouvons comme soubrette au théâtre Louvois; figure piquante, tournure leste et dégagée. Elle se tailla surtout un grand succès dans la *Femme malheureuse, innocente et persécutée*, 21 février 1811. Le 9 septembre 1812, début à la Comédie Française par le rôle d'Hermione d'*Andromaque*. Pour une soubrette, l'entreprise était hardie. Geoffroy, le critique du *Journal de l'Empire*, d'ordinaire si peu indulgent, encouragea beaucoup la débutante. Le 8 avril 1813, Mlle *Regnier* fut admise à l'essai pour un an, aux appointements de 2400 fr. (rôles de reines et de princesses — rôles de convenance dans la comédie), mais ayant appris qu'on voulait la reléguer dans les confidentes et les caractères, elle partit le 1er avril 1815. Le 2 mai 1816, elle venait faire sa soumission, et rentrait le 8 juin, cette fois dans l'emploi des duègnes. Ses appointements furent élevés à 3000 fr. à partir du 1er août 1817. Ayant épousé quelque temps après Léonard Tousez (v. plus haut) elle prit son nom, au théâtre, et ne le quitta plus. Sociétaire en 1819, Mme Tousez remplit les rôles de confidentes tragiques, partageant avec Mme Desmousseaux ceux de duègnes dans la Comédie, avant de rester seule en possession de cet emploi. Actrice habile et utile, Mme Z. Tousez-Regnier (c'est ainsi qu'elle signait) ne prit sa retraite que le 1er avril 1842. Elle avait créé à la Comédie trente-six rôles (1818-1841) dont ses biographes E.-D. De Manne et C. Ménétrier ont donné la liste — notamment Emilia d'*Othello* 1828, Josépha de *Hernani*, 1830, Béralde du *Roi s'amuse*, 1832, Lucie des *Enfants d'Edouard*, 1833, Reginella d'*Angelo*, 1835, etc., etc. Mme Tousez mourut à Paris, boulevard Magenta, 116, le 26 août 1864, et fut inhumée au cimetière Montmartre. Rachel avait joué au bénéfice de Mme Tousez, à la Comédie Française, dans *Andromaque*, le 2 juillet 1839; *Valérie* complétait le spectacle. Recette : fr. 8369.50.



Alcide TOUSEZ
rôle de Crampon dans les *Enfants du délire*

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier. *Complément de la Troupe de Talma.*

Iconographie : Musée de la Comédie Française. Catalogue Monval n° 165, les *Sociétaires en 1840*, par Ed. Geffroy. Mme Argante de l'*Epreuve*. — N° 213, les *Deux cousines*, Sc. XII, acte II, peinture toile, Mme Dupré (Mme Touzez). — En pied, rôle de la Baronne de Vieuxbois dans la *Fausse Agnès*, dess. par A. Colin, lith. Noël.

TOUSEZ, cadet, *Alcide*. — Avait débuté sous le nom d'*Alcide*, chez les frères Seveste à la banlieue en 1825-28. Il demeurait alors chez son frère Léonard Décade, 6, rue Rameau. Un jour M. Dormeuil lui offrit une place à son théâtre, et Alcide Tousez débuta au Palais Royal le 6 avril 1833, dans une reprise de *Maclou*. C'était un acteur plein de finesse et de gaîté communicative; personne mieux que lui, ne représentait la bêtise prétentieuse. On l'appelait un « Odry perfectionné. » Sa voix enrouée, son physique, et jusqu'à un défaut de prononciation, tout lui servait. D'autres disaient « talent de convention » tout en reconnaissant qu'il amusait.

Pendant près de vingt ans, Alcide Tousez tantôt comparé à Volange-Janot, tantôt à Brunet-Jocrisse, « acteur indéchiffrable » — « logogriphe vivant » — fut de presque toutes les distributions : le *Camarade de lit*, une *Partie de campagne*, la *Femme du voisin*, un *Bon enfant*, les *Baigneuses*, l'*Alcôve*, la *Révolte des femmes*, 1833; un *Scandale*, (Scène dans la salle), le *Remplaçant*, les *Quatre âges du Palais Royal*, les *Charmettes*, la *Salamandre*, *Judith et Holopherne*, l'*Idiote*, 1834. Cette même année ce fut lui qui raconta la *Vie de Napoléon*, monologue d'une bouffonnerie étourdissante. A quoi bon tout citer? Rappelons seulement les pièces qui firent époque, comme *Actéon* 1836, *Bobèche et Galimafré* 1837, les *Enfants du délire* 1838, la *Sœur de Jocrisse* 1841, la *Chambre à deux lits* 1846, *Une tragédie chez M. Grassot* 1848, etc. Alcide Tousez mourut le 10 octobre 1850, à l'âge de 44 ans. Sa fille, Mlle *Alix Tousez*, débuta en août 1863 à la Gaîté, dans *Peau d'âne*.

Biographie : Galerie Lacauchie, notice par Merle.

Iconographie : Le *Monde dramatique*, rôle de Crampon dans les *Enfants du délire*, lith. Caboche. — *Galerie Lacauchie*, en pied, lith. Rigo.

TOUSSAINT. — Sous ce nom : Mlle *Toussaint*, Denise, soubrette, morte à St-Pétersbourg en

EFERUS - Recherches & Classification numériques

juillet 1827 ; *Toussaint*, Alexandre, Duwast, né en 1839. En 1902, 500 fr. de pension. Habitait Paris en 1910.

TOUTTEVILLE, Mlle. — Nantes 1792-93.

TOUZET, Paul, Georges. — Sa mort, *Rapport* 1884.

TRAIN, Jean. — Sa mort, *Rapport* 1857.
Iconographie : En buste de face, par J. Philippe, lith. avec cette inscription : « M. Train, artiste des Variétés, à Bordeaux ».

TRAIN, Etienne. — Jeune premier, assez froid, mais distingué, Gymnase 1861, Délassements comiques 1862, Lyon, Vaudeville 1873, Georges Fromont de *Fromont jeune et Rissler aîné* 1876, Tékly de *Dora*, de Mauves du *Club* 1877. Au Châtelet : le Docteur de la *Vénus noire* 1879. Théâtre Michel de Saint-Pétersbourg. Revenu en France pour y passer ses vacances de 1882, Train fut frappé d'aliénation mentale, et mourut chez le docteur Blanche à Passy *(Rapport* 1883) laissant la réputation d'un bon camarade.

TRAVERS. — Utilités, Panorama dramatique 1822.

TRAVERSE, Jean de la. — Ancien cuisinier, devenu comédien, XVIIme siècle, v. Latraverse, v. Sévigy.

TREILLARD. — Variétés 1819.

TREILLE, Mme. — Débuta à la Comédie Française, 1817.

TRELLU. Charles. — En 1865, 61 ans, 43 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Fort connu à Bordeaux, Charles Trellu s'était en outre signalé par des sauvetages. Le 12 août 1863, l'empereur accorda une médaille d'argent au vaillant artiste. Cette médaille lui fut remise le 13 mars 1864, en séance publique tenue à l'Hôtel de Ville de Bordeaux, où le maire prononça un excellent discours en son honneur.

TRESLECAT, Samuel. — En 1567, Samuel Treslecat et « ses compagnons joueurs et réciteurs d'histoires, tragédies et comédies » se virent expulsés de la ville d'Amiens, bien que munis d'une autorisation en règle du Prince de Condé, gouverneur de Picardie. On n'aimait pas les comédiens à Amiens en 1567 !
Bibliographie : Petit de Juleville, les *Comédiens au Moyen-âge*, p. 348. — *Histoire du théâtre en Picardie*, par G. Lecocq, p. 147.

TRÉVILLE, Mme. — Nom que prit dans son court passage au théâtre, Mme Madeleine Got, née Blouet. V. Got.

TRIAL, Mlle. — Sans doute la fille d'Antoine Trial, l'artiste de l'Opéra-Comique, dont nous n'avons pas à nous occuper ici (1736-1795). Mlle Trial faisait partie de la troupe d'enfants du théâtre Beaujolais en 1785-86.

TRICARD. — Orléans 1850. Sa mort *Rapport* 1859.

TRILLIET, — Sa mort *Rapport* 1887.

TRINQUIER, Jean, Simon. — Sa mort *Rapport* 1907.

TRIPOTIN. — Nom de fantaisie d'un personnage de l'Hôtel de Bourgogne.

TRISTAN. — Artiste pensionné en 1884, et dont le *Rapport* de 1895 annonce la mort.

TROCHE, Jacques. — Comédien à Bruxelles en 1662, Gand 1663. Sa fille, Marie Troche, fit partie avec lui de la troupe du Dauphin en 1679. Son fils, comédien de campagne, fut tué à Montauban en novembre 1688 par son camarades Rochemore.

TRONCHET, Eugène. — Etait né en 1820. Il avait donc déjà 32 ans quand il fut admis comme coryphée, puis comme pensionnaire à la Comédie Française. Modeste artiste, il remplissait tous ses devoirs avec un dévouement sans limite. Pendant trente ans, il apporta dans l'interprétation du plus petit rôle autant de soin que s'il avait joué le principal rôle de la pièce. Il était inimitable, par exemple, dans Double-Main du *Mariage de Figaro*, dans Benoit du *Marquis de Villemer*. Maire des Prés-St-Gervais, pendant de longues années, Tronchet fut un administrateur zélé, prévoyant, habile. En 1864, un obscur comédien du nom de Charles Cautru, dont la vie n'avait été qu'une longue suite de misères, était mort, laissant orphelin à dix-huit mois, un petit enfant déjà privé de sa mère. Tronchet le recueillit, jusqu'au jour où il le plaça sous la sauvegarde de la Société des artistes. Eugène Tronchet fut enlevé presque subitement par une congestion cérébrale, et ses obsèques furent célébrées le 20 janvier 1883.

TROUFFY, Jean, Pierre. — Sa mort, *Rapport* 1890.

TROY, Mlle. — Venait de province lorsqu'elle débuta, sans succès, à l'Ambigu le 6 février 1824. On la revit, incolore, au Vaudeville, le 23 avril 1825. Cette demoiselle Troy se rattache-t-elle à la famille du chanteur de l'Opéra Comique ? Une dame Amélie Troy mourut vers 1868 *(Rapport* 1868).

TURBOT, Mlle. — Théâtre de la République 1793.

TURLUPIN. — V. Belleville.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

U

UDRYT, Mme Aimée. — Colmar 1846-1848, La Rochelle 1852.

UGALDE, Mme Gabrielle, Delphine, Elisabeth, née Beauce, femme Varcolier. — Nous appartient bien peu en tant que comédienne. Née en 1828, c'est en 1848 que la brillante chanteuse avait débuté à l'Opéra-Comique dans le *Domino noir*, créant la même année le *Caïd* et l'*Ambassadrice*. Six ans plus tard, sa création de *Galathée* la sacrait grande étoile. Mais Mme Ugalde doit occuper une place ici, car elle passa aux Variétés. On la disait alors dans l'impossibilité de chanter. Mme Ugalde joua donc au passage des Panoramas, dans les *Trois Sultanes*, alla se rétablir dans le Midi, et rentra à l'Opéra-Comique. Le théâtre — dit de prose — devait la revoir; après avoir joué la féerie à la Porte-St-Martin et au Châtelet, elle prit la direction des Bouffes et y joua le répertoire d'Offenbach. Elle fut une Eurydice incomparable. Verve, gaîté, voix... mais la fortune lui tint rigueur, et elle dut quitter son théâtre pour rentrer une troisième fois à l'Opéra-Comique. En 1872, elle est directrice des Folies Marigny; en 1873, elle court les provinces avec une tournée de la *Fille de Madame Angot*. L'artiste est déjà sur son déclin. Elle se consacre alors au professorat. En 1894, elle a 65 ans, 40 ans de théâtre, 300 fr. de pension (anciens statuts). Officier de l'instruction publique en 1897. Le *Rapport* de 1911 annonça la mort de Mme Delphine, Elisabeth Ugalde, mère de Mme Marguerite et grand'mère de Mlle Jeanne Ugalde, les artistes contemporaines.

ULLIEL, Mme Marie, Céline, Pauline Ange dite. — Marseille 1881-94. Sa mort, *Rapport* 1896.

ULRIC. — Sous ce nom : *Ulric*, Edouard (ou Douard ?) Lille 1843, Lyon 1845-47 ; Mme *Ulric* Lejars qui joua les jeunes premières à la Porte-St-Martin en arrivant de province. Elle fut ensuite engagée comme soubrette au Vaudeville où elle joua dans un *Soufflet anonyme*. Puis elle débuta aux Variétés dans *Ce qui plaît aux hommes* vers 1861. Nous ignorons si elle était parente de Mme Lejars qui devint Mme Montjauze (v. Lejars); *Ulric*, utilités au Gymnase 1866-68; Mme *Ulric* Douard Gabrielle, J. Duhamel ou Hamel, Alger 1877-86; *Ulric* Louis, Georges Hamel ou Duhamel dit, Constantinople 1889-1894, Valence 1895-96.

ULYSSE, Pierre, Cassagnade. — Bordeaux 1868-70.

UNDREINER, Mme Barbe, Marie. — Paris 1852-60.

URBAIN. — Sous ce nom : *Urbain*, Fabre, Angers 1797 ; *Mlle Urbain*, théâtre Comte; *Mme Urbain* Victorine, Troyes 1846-48, Montparnasse 1859-60.

URLIS. — V. Desurlis.

URLOT, Pierre. — Comédien se qualifiant « d'officier du Roy », mari de Marianne Villot, sœur de Pierre, Louis Villot, sieur Dufoy, comédien. Cité par Jal *(Dict. critique)* à propos d'un acte en date de 1700.

URSEAU, Henri, Pierre. — Elève de Samson et de Provost, jeune premier à la Comédie Française en 1845, Théâtre Historique où il était le grand favori d'Al. Dumas. Le théâtre fermé, Urseau dut s'expatrier. Tantôt sous son nom, tantôt sous le nom d'*Henry Armand*, il tient à Bruxelles l'emploi des jeunes amoureux. Calabrési l'ayant entendu soupirer une romance à Liége, le décide à essayer de la carrière lyrique. Pendant quelques années, il chante en France l'opéra comique avec succès; Rennes, Valenciennes, Angers 1858-59; Dijon, St-Quentin, Grenoble 1863-64. En 1864, il revient au drame sous le nom de *Henry*, reparaît à la Gaîté, aux Nations, au Château-d'eau, à l'Ambigu. En 1879, 62 ans, 35 ans de théâtre, 500 francs de pension. Le *Figaro* du 2 février 1904 annonça sa mort.

UZANNAZ. — V. Wzannaz.

EFERUS - Recherches & Classification numériques



Le Café des Comédiens, rue de l'Arbre-Sec, en 1805

« Le tableau se retrouve quelquefois à la devanture d'un bric-à-brac, le livre sur les quais, dans la boîte des brochures à cinq sous, la partition sur le pupitre d'un musicien de caboulot ; mais du comédien, du chanteur, que reste-t-il ? ». Jenny THÉNARD.

VACHOT, Jules, Henri. — En 1878, 61 ans, 41 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1884.

VADÉ, Mlle. — Nous est connue par les *Mémoires de Mlle Flore* (t. II, p. 59). Fille du poète de ce nom, née vers 1756, orpheline en 1757, elle avait été élevée à Amiens. Elle débuta à la Comédie Française, le 9 mars 1776, dans *Iphigénie en Aulide*, et fut reçue à l'essai. L'année suivante, elle fut remplacée par Mlle Mars (la mère). Mlle Vadé, changea de nom au théâtre, et traîna une pénible vie de comédienne nomade, ce qui fit croire qu'elle était morte vers 1784. Mais les auteurs de l'ouvrage cité plus haut affirment avec détails que Mlle Vadé, vers 1813, jouait les duègnes dans la troupe ambulante de Volange fils.

VADÉ, Mme Marie. — Châtelet 1863.

VAILLANT. — Théâtre Cluny 1868.

VALAIRE, Louis, Jacques, Pourtalet dit. — Jeune premier rôle, Folies, Palais Royal 1848-1851, le *Garçon de chez Véry*, *Deux aigles*, le *Chapeau de paille d'Italie ;* Porte St-Martin, banlieue ; aux Folies, Valaire fit sa rentrée dans *Monsieur*, vers 1861. On lui reconnaissait de l'aisance et de la tenue. En 1887, 63 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Atteint de paralysie partielle, Valaire décéda à Auteuil, dans l'Établissement Chardon-Lagache. (*Rapport* 1892).

VALCOUR, Philippe, Alexandre, Louis, Pierre Plancher dit de. — Etait né à Caen, selon les uns, à Mortagne ou à St-Pierre-sur-Dives, selon les autres, en 1751. Il était jeune et bien tourné, quand il s'engagea dans une troupe de campagne. Tour à tour poète, auteur dramatique médiocre, et comédien, Valcour se lassa un jour de courir les provinces et obtint l'autorisation de bâtir sur le boulevard du Temple, à côté de l'Hôtel Foulon, un petit théâtre auquel il donna le nom de Délassements comiques. Les débuts furent heureux. Directeur, auteur, acteur, Valcour suffisait à tout. En 1787, un incendie dévora en quelques heures salle et matériel. Une nouvelle salle fut reconstruite, mais les grands théâtres devinrent tellement jaloux de cette petite entreprise, qu'ils cabalèrent auprès du lieutenant de police Lenoir. Bref, celui-ci défendit aux acteurs de ce théâtre de jouer autrement que derrière une gaze. Défense aussi d'avoir plus de trois acteurs sur scène. Peu de temps après la prise de la Bastille, Valcour déchira la gaze aux applaudissements du public, en criant : Vive la liberté ! De ce jour aussi, il prit le nom plus républicain d'Aristide.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

En 1792, Aristide Valcour passa la main à Colon, employant ses loisirs à composer des *Sans-culottides*. Devenu directeur du théâtre Molière, il en profita pour produire sur cette scène ses élucubrations. Le Théâtre de la Cité accepta aussi ses ouvrages : le *Vous et le Toi*, le *Gâteau des Rois*, la *Discipline républicaine*, le *Campagnard révolutionnaire*, le *Tombeau des imposteurs* ou l'*Inauguration du Temple de la Vérité*. (Cette dernière pièce non représentée).

Plancher-Valcour traversa ainsi la Terreur, et aborda paisiblement au Directoire, lequel le nomma... juge de paix dans la division du Nord de Paris. Un jour, le premier Vendémiaire an VIII, dans l'église St-Laurent, devenue le Temple Décadaire de la Vieillesse, Plancher-Valcour, se rappelant son ancienne profession, récita un poème sur la République.

Remplacé comme juge de paix, on revit Valcour au Théâtre de l'Impératrice (Odéon). « Il avait le jeu sec et froid, a écrit M. H. Audiffret, mais la diction correcte et facile, et dans les premiers rôles, puis dans les pères nobles qu'il joua, il portait mieux l'épée que certains grands comédiens. » Plancher-Valcour mourut le 28 février 1815 à Belleville où il s'était retiré. Dans les *Pantins du Boulevard*, Mayeur dit qu'il fut commis aux poudres et salpêtres de l'arsenal et qu'il s'était marié dans ce poste. Nous connaissons encore de Plancher-Valcour (signé Plancher de Valcourt) le *Petit neveu de Bocace* ou contes nouveaux en vers, Avignon 1781, in 8°, ouvrage orné de figures et vignettes.

Biographie : Ch. Monselet : *Les oubliés et les dédaignés du XVIII^me siècle*.

VALCOUR. — Sous ce nom : *Valcour*, premier rôle et directeur, Somme, Aisne, Oise, 1825-1826 ; *Valcour*, Conservatoire, Odéon 20 janv. 1827 ; *Valcour*, Lyon 1843, Le Hâvre 1846-48 ; *Valcour*-Latruite. En 1846, 85 ans, 150 fr. de pension à Rouen. Mort en 1847.

VALCOURT, Adrien, Jacques, Marie, Vincent dit. En 1858, 86 ans, 55 ans de théâtre, retiré depuis 1847, 300 fr. de pension à Paris. Sa mort, *Rapport* 1860.

VALDEIRON, M^me Marie. — En 1883, 60 ans, 36 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

VALÈRE, F. — Plutôt chanteur que comédien, jouait avec succès les rôles de bailli à Lille lorsqu'il fut engagé pour chanter l'opéra au théâtre de l'Odéon en 1824. On le vit ensuite à l'Opéra Comique.

VALÈRE, M^me, femme du précédent. — Morte des suites de couches à 22 ans, le 24 mai 1825. Avait fait presque toute sa carrière de comédienne sous le nom de *Florigny*. V. M^lle Florigny.

VALÉRIE. — Sous ce nom : M^me *Valérie*. Théâtre de Madame 1832 ; M^lle *Valérie*, Wilhelmine, Joséphine, Simonne. — Femme puis veuve Gustave Fould (Gustave Haller, en littérature) puis princesse Stirbey. M^lle Valérie, charmante comédienne, venait de l'Odéon lorsqu'elle fut reçue pensionnaire à la Comédie, 1853-59. A l'Odéon, elle avait notamment créé des rôles dans les *Filles sans dot*, 1^er septembre 1852, le *Feuilleton d'Aristophane*, 26 décembre, l'*Honneur et l'argent*, 11 mars 1853. Retirée du théâtre par suite de son mariage avec Gustave Fould, M^lle Valérie se fit un nom dans les lettres sous le pseudonyme de Gustave Haller ; M^me *Valérie*, Marie, Rose Larousse dite, Vaudeville 1854-56 ; M^lle *Valérie* Esconard, femme Plouvier II, Délassements comiques 1857, Théâtre du Cirque 1858. Retirée du théâtre, M^me Valérie devenue veuve, fit partie de tournées artistiques en France, 1878-1881 et mourut à Antibes vers 1886 : M^lle *Valérie* Anselin, née à Poitiers (Vienne) le 24 février 1849. Retour de l'Amérique du Sud avec son père, M^lle Valérie se produisit dans une représentation de bienfaisance au Théâtre Déjazet en 1868. Engagée par Déjazet qui l'avait vue jouer, la jeune fille débuta dans une revue à ce théâtre : *On cassera du sucre*. Plunkett, directeur du Palais royal, la remarqua et la fit venir rue Montpensier ; le *Livre bleu* (début), *Tricoche et Cacolet*, le *Réveillon*, le *Roi Candaule*, la *Boule*, le *Phoque*, le *Renard bleu*, les *Vieilles couches*. Son nom disparut de l'affiche en 1879 et de l'annuaire des artistes en 1883. — Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 139, 13/19 janvier 1876, notice par F. Jahyer. — Iconographie : d°, assise, de ¾ à droite, photo, cliché Franck.

VALEYRIE, M^lle. — Joua pendant dix ans les confidentes au Théâtre de la République, puis quelques rôles de comédie. Théâtre Molière 1801, mères et confidentes.

VALIÈRE, M^lle. — Sa mort, *Rapport* 1879.

VALLAT, Emile. — Gymnase 1822.

VALLATTE, M^lle Louise, Diane. — Sa mort, *Rapport* 1896.

VALLÉE. — Sous ce nom : M^lle *Vallée*, Marie, Marais 1673, congédiée à la jonction ; *Vallée*, Ambigu 1792 ; *Vallée*, comique, Genève 1864-1865 ; M^me *Vallée*, Céline, Odéon 1848-49.

VALLERAN, le Comte. — Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, cité dans un arrêt du 19 juillet 1608 (*Histoire du Théâtre français*, par les frères Parfaict, t. III, p. 252). Passa aussi par le Théâtre du Marais.

VALLET, Pierre, Victor. — En 1868, 62 ans, 46 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1892.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

VALLETTE, Mlle L. — Premier prix au Conservatoire, Mlle Vallette débuta à la Comédie Française en 1820, et fut reçue pensionnaire, 1821-22.

VALLETTE, Gustave, Abel, Bonnefoy. — Bruxelles 1874-76.

VALLIENNE. — Variétés, Palais Royal 1790.

VALLIÈRE. — Sous ce nom : *Vallière*, Théâtre de l'Ancien Opéra (Porte-St-Martin) an XI, venait de Feydeau ; Mme *Vallière*, née Jacquot. En 1846, 74 ans, 65 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Vivait en 1848 ; Mme veuve *Vallière*, née Victoire de St-Jullien. En 1863, 58 ans, 38 ans de théâtre, 200 fr. de pension.

VALLIOT, Mlle, ou de la Valliote. — Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne que Gougenot fait figurer en 1633 dans la *Comédie des Comédiens*. « La Valiote » dit Tallemant, était une des plus jolies actrices de son temps. Les *Chansons* de Gaultier-Garguille, l'*Apologie* de Guillot-Gorjut l'attestent. Elle mourut avant 1673. Il serait possible que les frères Parfaict aient fait une erreur en la faisant mère de Mlle Champvallon, née vers 1667. (V. ce nom). Quel âge aurait-elle donc eu lors de la naissance de sa fille ?

VALLOIS. — Variétés-Palais-Royal 1788.

VALMONT. — Sous ce nom : *Valmont*, jeune premier, Seine Inférieure 1826. En 1866, 62 ans, 40 ans de théâtre, 300 fr. de pension ; Mme *Valmont*, soubrette, Seine Inférieure 1826, Banlieue 1827, Variétés, les *Cochers*, 7 juin 1827. En 1865, 53 ans, 33 ans de théâtre, 200 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1880 ; Mme *Valmont*, Clarisse, Vict. Hurant dite. Dunkerque 1854-57, Ile Maurice 1858-1906.

VALMONZEY, Mme Catherine, *Caroline* Comte dite. — Née à Nancy (Lorraine) en 1799, débuta à la Comédie le 18 septembre 1821, rôle d'Hermione dans *Andromaque*, puis le 12 mai 1822 dans *Sémiramis*. Bon accueil, mais froid. Partie en 1823. Début à l'Odéon le 16 juin dans *Andromaque*. La *Mort de César*, 9 mai 1825, *Alain Blanchard*, *Camille* ; premier rôle à Metz ; rentrée à la Comédie le 4 mai 1826, Valérie de *Virginie*. — Sociétaire le 1er avril 1828. Retirée le 1er avril 1834, morte le 21 janvier 1835. Malgré une diction forcée, on reconnaissait à cette tragédienne des inspirations, de l'intelligence, de la chaleur. Nous trouvons dans la *Rampe et les coulisses* (1832) les causes de la non réussite finale de cette actrice qui promettait beaucoup. Belle, de taille majestueuse, avec des bras magnifiques et une voix harmonieuse, Mlle Valmonzey suscitait toutes sortes de jalousies dans le camp féminin de la rue de Richelieu. Talma seul eut le courage de la défendre. Mlle Valmonzey s'exila une première fois en province où elle obtint les plus éclatants succès. Talma qui l'estimait beaucoup comme artiste se fit accompagner par elle dans plusieurs de ses voyages, et notamment à Rouen. Elle le seconda dignement. Les amateurs de théâtre se souvinrent du talent qu'elle avait déployé dans *Catherine de Suède* et dans *Françoise de Rimini*.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — *La Rampe et les Coulisses*, p. 98.

VALMORE, père. — Emploi de rois et pères nobles à Dijon vers 1816. Samson, dans ses *Mémoires*, p. 143, le représente comme un homme d'esprit assez railleur.

VALMORE, François, Prosper, Lanchantin dit. — Fils du précédent et neveu du général de Lanchantin tué aux combats de Krasnoé en novembre 1812, était né en 1793. De belle prestance, Valmore, protégé de Mlle Raucourt, avait pu, grâce à elle, échapper à la conscription, et obtenir un ordre de début aux Français. Il y parut pour la première fois le 28 avril 1812 et fut reçu à l'essai. Mais comme il jouait un soir le rôle de Jupiter dans *Amphytrion*, il fut précipité d'un nuage sur la scène par suite de la rupture d'un câble (2 mai 1813) et rendu incapable de reparaître pendant quelque temps. Cet accident lui fit perdre son emploi, et le força à regagner la province. En 1816, il était à Nantes : la direction de la Monnaie de Bruxelles l'engagea pour avril 1817. C'est là qu'il devait connaître Marceline Desbordes, (v. ce nom) sa camarade, née le 20 juin 1786, et âgée par conséquent de sept années de plus que lui. Le mariage eut lieu à Bruxelles cette même année 1817, le 4 septembre. Au bout de dix mois, Marceline mettait au monde Junie, qui mourut en nourrice à Cureghem le 11 août 1818. Nous ne reviendrons pas ici sur la vie de Mme Desbordes-Valmore, esquissée déjà à l'article Desbordes, mais nous nous attacherons à la seule carrière de Valmore. En 1819, le couple est revenu de Bruxelles, et lui, a trouvé un engagement à l'Odéon. Il crée des rôles dans un *Moment d'imprudence* 1819, les *Comédiens*, 6 janvier 1820. La critique lui trouve un physique avantageux mais lui reproche sa froideur et sa monotonie. L'année suivante il retourne en province : Lyon 1822 et 1824, Bordeaux 1823 et 1825, Rouen 1832. En 1833, après un an d'épreuves, de faveur, d'estime, sa carrière est brisée à Rouen par une cabale. (Lettre de Mme Desbordes-Valmore, 6 juin 1833). Harel le recueille à la Porte-St-Martin. A peine installé rue de Lancry, 12, avec sa famille, son père y meurt, âgé de 75 ans. En vain sa femme réussit-elle à forcer pour lui les portes de la Comédie. Il préfère retourner à Lyon plutôt que de ravaler son talent à des rôles mesquins (1834). Ses appointements y sont de 4000 fr. et sa femme est allée le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

rejoindre. Ils demeurent alors rue de Clermont, 1. A la fin de mars 1837, le directeur de Lyon, ruiné par le choléra, ne renouvela pas l'engagement de Valmore. Il est admis alors comme administrateur-gérant à l'Odéon (1er décembre 1837). Il semble que ce soit le salut. A la fin de juin 1838, l'entreprise avait vécu ! Affolé, Valmore signe alors un engagement avec un imprésario de rencontre pour l'Italie (7 juillet). Douze jours de voyage. Arrivée à Milan le 19. Rencontre de Mlle Mars. Détresse absolue. Mlle Mars les sauve en jouant à leur bénéfice. On vend une partie des bagages. Triste retour à Paris. Au printemps de 1839, Valmore repart seul à Lyon pour gagner la vie des siens. Bruxelles 1840, où sa femme vint le voir en octobre. Le 1er janvier 1841, la famille est réunie à Paris. Valmore cherche à entrer dans une société qui prendrait la direction de l'Odéon. La combinaison échoue, mais il trouve un engagement comme artiste : *Un jeune homme*, *Ivan de Russie*, 1841 ; la *Double épreuve*, *Lallier*, les *Ressources de Quinola*, l'*Audience secrète* (succès personnel, rôle de Louis XIV), *Agrippine*, 1842 ; *Molière au XIXme siècle*, le *Vieux Consul*, 1844. La famille demeure alors rue d'Assas (1841) et rue de Tournon (1842). Au mois de mai 1845, l'Odéon ferme encore ses portes. Bruxelles le revoit, co-associé au th. de la Monnaie. Il eût désiré que sa famille l'accompagnât ! Sa femme est à Paris, auprès de leur fille Inès, mourante : « Garrottée comme je le suis, loin de toi, lui écrivait Marceline, je sens avec angoisse le délaissement où tu es là-bas, qui double les dégoûts de ta profession. Tu sais mieux que moi pourtant que *c'est elle qui nous sauve* de l'abîme, et que, sans toi, il faut que je périsse ! » Hélas ! les poésies de la pauvre femme ne lui eussent guère suffi pour vivre. Inès mourut le 4 décembre 1846, et au printemps de 1847, Valmore revenait encore une fois à Paris « comme un détenu libéré et sans ouvrage ». 1848 est comme le point culminant de la crise ! Le fils gagne 40 fr. par mois comme surnuméraire à l'Instruction publique ; la mère cherche à vendre ses vers ou ses nouvelles ; lui, est sans engagement. Mlle Mars, sa protectrice, est morte. Et l'emploi promis dans l'administration de la Comédie ne venait pas. Leur fille Ondine, qui ne se maria qu'en janvier 1851 avec un avocat, Jacques Langlais, député de la Sarthe, est sous-maîtresse dans un pensionnat et gagne 500 fr. par an. Enfin, grâce à un ami de son fils, Valmore est attaché à la rédaction du catalogue de la Bibliothèque nationale (1er sept. 1852). Trois francs par jour. Elevé au rang d'employé le 11 décembre 1854, il débutera à 1300 fr. Quand il démissionna, le 1er novembre 1868, il touchait 2000 francs.

On sait la fin : Ondine, mariée, mourut en février 1853. Mme Desbordes-Valmore termina sa vie de souffrance dans la nuit du 22 au 23 juillet 1859, et Valmore vécut avec son fils jusqu'au 25 octobre 1881. Il mourut à Clamart à 88 ans.

M. Lucien Descaves, dans son livre admirable la *Vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore* a pris chaudement la défense de Valmore calomnié, défiguré... « Valmore, c'est Delobelle a dit M. Lemaître, et les échos ont répété : Delobelle ! » heureuse définition qui dispensait de tout autre examen. Si M. Lemaître avait lu la correspondance entre les deux époux publiée par M. Rivière, il aurait parlé autrement. Il n'avait pas lu davantage Sainte-Beuve qui a écrit en parlant de Valmore : « Un mari, la probité et la droiture même, qui *souffrait en homme de son inaction forcée*. » Pas plus qu'il n'avait consulté Lacaussade, Delhasse, et tous ceux qui l'avaient connu. Loin d'être un « cabotin » Valmore lutte pour la vie, avant de lutter pour l'art. « Il est père avant d'être père noble, nous dit Lucien Descaves ; il craint, comme l'employé, de perdre sa place. » Est-ce à un cabotin qu'une femme écrit : « Je te plains, en songeant que tous les soirs, tu combats ton aversion pour soutenir la famille absente. » Ce côté a échappé à M. Lemaître. Valmore n'eut qu'un grand tort, à notre avis : celui d'arriver trop tard — à l'époque du romantisme — pour jouer un genre démodé, la tragédie Et voici pourquoi « l'ouvrage » lui faisait défaut. M. Descaves nous dit que le musée de Douai, patrie de Marceline, conserve des costumes de théâtre ayant appartenu à Valmore.

Biographie : Consulter l'ouvrage cité plus haut.

Iconographie : Musée de Douai, portrait dessiné par Constant Desbordes reproduit dans l'ouvrage de M. Lucien Descaves.

VALMOY, Mme. — Lille 1824, manquait de naturel dans les scènes pathétiques.

VALMY, Mme Cinq-Mars, née Boisson dite. — Porte-St-Martin, 1849-52, Paris, th. du Luxembourg 1881, Délassements 1868-78. En 1879, 70 ans, 38 ans de théâtre, pensionnaire.

VALNAY, Jacques, Ernest, Desroches dit. — Enfant de Paris où il naquit le 5 février 1817. Figurant puis acteur au th. du Panthéon 1836, Bruxelles (th. National), Gand 1837-38, th. de la Renaissance, début le 8 novembre 1838, Palais-Royal, début 2 avril 1840, les *Chanteurs des rues*, les *Diners à 32 sous*. Russie. En 1844, Valnay était l'artiste en réputation à Moscou. Retour de Russie après 10 ans, avec la pension. Porte-St-Martin, malade pendant deux ans, Valnay ne dut la santé qu'à un chirurgien qui l'opéra habilement. Et quand l'artiste remis sur pied voulut récompenser son bienfaiteur : « Je ne veux rien de vous, lui répondit celui-ci ; vous êtes debout, c'est ma plus belle récompense ; serrez-moi la main,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

et n'en parlons plus. » Cet homme de bien s'appelait le docteur Jobert de Lamballe. Porte-St-Martin : le *Droit de visite*, où il fut très remarqué, François des *Nuits de la Seine*, rôle qui lui valut un véritable succès. On peut citer encore : l'*Honneur de la maison*, les *Russes peints par eux-mêmes*, *Schamyl*, *Ce que vivent les roses*, le *Comte de Lavernie*, *Jane Osborne*, les *Carrières de Montmartre*, *Paris*, *Salvator Rosa*, rôle de Zannodi, pièce dans laquelle Mélingue lui dessinait chaque soir en scène son portrait. En 1859, nous relevons sa présence à Brest. En 1860, il était rentré à la Porte-St-Martin. En 1877, 63 ans, 500 francs de pension à Paris. Valnay fit partie enfin de l'administration de l'Odéon 1882-83, Paris 1884-90, Boulogne 1891. Sa mort, *Rapport* 1894. Valnay avait fait partie du Comité de la Société des artistes, dont il fut le rapporteur en 1864.

Biographie : N. Gallois, *Théâtre de la Porte-St-Martin*.

Iconographie : N. Gallois, son portrait, micorps, cost. de th., dess. par H. Pottin, grav. sur bois par Diolot.

VALNEY, Lucien, Charlet dit. — Montparnasse 1896-99, Montmartre 1900-03.

VALOIS. — Th. Richelieu 1792-93.

VAL-ROI. — Début Comédie-Française 1775. Peut-être le même que *Valroy*, un des acteurs réformés de la Comédie italienne en 1790. Aida Courcelles à fonder le théâtre du Marais 1791-93.

VALSAIN. — Sous ce nom : *Valsain*, père noble, Toulouse 1793 ; Mme *Valsain*, caractères, Toulouse 1793 ; Mme *Valsain*, Guénée, Dijon 1852.

VALTEAU, Jean. — Né à Coutras le 26 janvier 1801, en 1860, rue Terre-Nègre, 26, Bordeaux, 200 fr. de pension. 30 ans de th.

VALTER, Mme Emilie. — Nancy 1831.

VALTESSE, Mme Louise de la Bigne dite. — Bouffes 1870.

VALU, Lucien, Roubaud. — Sa mort, *Rapport* 1893.

VALVILLE, frère de Letourneur de la Manche. — Membre du Directoire, avait débuté à la Comédie-Française par le commandeur du *Père de famille*, le 17 juin 1776. Il mourut à Nîmes, dans l'été de 1800, âgé de plus de 80 ans. On lui attribue l'arrangement en deux actes du *Dépit amoureux*, de Molière. (*Annuaire dramatique*, 1821-22, p. 272).

VALVILLE, Jean, Baptiste, Lesquoy dit. — Valville que l'on écrit aussi Walville, et dont le nom est inséparable de celui de Mlle Mars, fut celui qui, en réalité, lui servit de père, et lui donna les premiers principes de son art. Intimement lié avec Mme Mars, la mère, il prit au foyer la place du véritable père, Monvel, parti en Suède, alors que la jeune Mars n'avait que deux ans. Ce fut donc l'humble Valville, alors acteur au th. de Versailles, qui éleva l'enfant ; plus tard, il fit partie d'une troupe installée dans la salle Molière, et trouva un engagement au théâtre Montansier. En 1797, Valville entre au théâtre de l'Odéon, et dès lors il va devenir l'homme de confiance de Picard pendant 27 ans. Mais quel âge a Valville ? En 1804, on le traite déjà d'acteur vétéran. Régisseur général, il fait valoir ses habitudes d'ordre, d'exactitude. Parfois il crée des rôles, le *Portrait du duc*, l'*Avare fastueux* 1805. En 1807, sous la signature de Justin Gensoul, il fait représenter le *Coureur d'héritages*, 3 actes en vers. En 1811, son nom se retrouve dans la distribution de la *Femme innocente*. En 1816, il est sociétaire à demi part. Il existe une curieuse eau-forte en couleur, signée Waste « élève de David. » Elle représente l'incendie de l'Odéon le 20 mars 1818, et l'on y voit le vieux Valville sauvé par Pierre Bessière qui joignit deux échelles tenues seulement à force de bras, sans cordages. Valville fit son service jusqu'au jour de sa représentation de retraite qui eut lieu le 18 mars 1824, avec le concours de Talma (*Hamlet*), Mlle Mars, Potier, Brunet, Tiercelin, Mlle Noblet et le ballet de l'Opéra. La recette atteignit 13,000 fr. Valville qui, après la mort de sa femme, avait épousé Mme Mars (la mère), dit une note de De Manne, vécut toûjours chez sa belle-fille (Mlle Mars cadette) qu'il avait élevée, et celle-ci l'entoura des soins les plus affectueux jusqu'au jour de sa mort survenue chez elle, à Sceaux, juin 1830, à l'âge de 88 ans.

VALVILLE, Mlle. — Sous ce nom : Mlle *Valville*, Lyon 1781 ; Mlles *Valville*, aînée et cadette, Marseille 1792-93 ; Mlle *Valville* débute à l'Odéon le 21 avril 1798 dans la *Coquette*.

VANBORRE, Mme. — Sa mort, *Rapport* 1881.

VANDANNE, Mme Mathilde Lemay. — En 1908, 60 ans, 38 ans de th., 500 fr. de pension.

VAN DEN EYDEN. — En 1868, 58 ans, 30 ans de th., 200 fr. de pension.

VAN ERPS, Mme Isabelle, Leroy. — Lille 1887-88.

VAN GHELL, Mlle Céline, Anna. — Se fit connaître dans l'emploi des travestis. Ses débuts aux Folies dramatiques dans le rôle de Méphisto du *Petit Faust* puis aux Bouffes dans le rôle du Prince Raphaël de la *Princesse de Trébizonde* (7 déc. 1869) la firent de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

suite remarquer. Roland des *Bavardes* continua son succès. Variétés. Reprise des *Brigands*. Jane du *Trône d'Ecosse*, Gabrielle des *Cent Vierges*, Métella de la *Vie parisienne* (reprise) 1874. Folies dramatiques : la *Fiancée du roi de Garbes*, 29 oct. 1874, *Héloïse et Abélard*, reprise. Bouffes : la *Créole*, rôle de René, 3 nov. 1875. Porte-St-Martin : le Prince Charmant de *Cendrillon*, 20 septembre 1879. Mlle Van Ghell se tailla encore de fort beaux succès aux Folies dans une reprise de la *Fille de Madame Angot* (rôle de Clairette). Elle s'essaya même à l'Opéra-Comique, mais sans suite. Artiste de goût, on disait d'elle : « elle plait beaucoup sans pour cela séduire ; elle intéresse, sans enthousiasmer. » Retirée prématurément du théâtre, Mlle Van Ghell habitait Paris en 1911.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 84, 24-31 décembre 1874, notice par F. Jahyer.

Iconographie : A mi-corps, de ¾ à droite, lith. par Théo 1869.

— En pied, de ¾ à droite, lith. par Théo, avec le portrait de Milher.

— *Paris-Théâtre*, n° 84. En buste, de ¾ à droite, cliché Gaston et Mathieu.

VANHOUTE, Mme Prudence, Sidonie. — Sa mort, *Rapport* 1887.

VANHOVE, aîné, Charles, Joseph. — Né le 8 novembre 1739, à Lille (paroisse St-Etienne). Son père, Jean, Baptiste, François, né à Lille (27 août 1711, 22 mars 1780) avait été tout d'abord perruquier, puis, après son mariage avec Elisabeth, Florence Pinte (7 janv. 1738) s'était établi cafetier sur la grand'place de cette ville.

Charles Joseph, l'aîné de cette tribu dramatique, commença par jouer les jeunes premiers avant d'adopter l'emploi des pères nobles. A La Haye, vers 1771, il épousa sa camarade Andrée Coche, dont il eut deux filles dont nous parlons plus loin. Bruxelles 1775-77. Appelé à la Comédie pour y doubler Brizard dans l'emploi des pères nobles, et des rois de tragédie, Vanhove y parut pour la première fois le 2 juillet 1777, rôle d'Auguste de *Cinna*. Le Vacher de Charnois, dans le *Journal des Théâtres* pour 1777, lui reconnait un bel organe, de l'intelligence, de la sensibilité et de la vérité. Par contre, il lui reproche une démarche pesante et des gestes sans grâce. Après une courte absence motivée par des affaires domestiques qui le réclamaient à Bruxelles, Vanhove reparut le 26 août, et fut reçu sociétaire le 12 avril 1779. Acteur utile, Vanhove le fut incontestablement. Mais si l'ensemble de sa personne n'avait rien d'un héros mythologique, certains auteurs surent parfaitement tirer parti de sa nature : « Les défauts de ce bonhomme, écrit Arnault (auteur de *Marius à Minturnes*, 1791) me servirent tout autant que ses qualités. Son débit souvent brutal, sa taille épaisse ne faisaient pas disparate avec le portrait, soit physique, soit moral, que Plutarque a tracé de Marius. » Avec l'âge, Vanhove avait pris un embonpoint excessif. Aux mauvais jours de la Révolution, Vanhove n'avait pas été épargné plus que ses camarades ; arrêté au commencement de septembre 1793, il fut enfermé aux Magdelonettes, et ne fut remis en liberté avec sa fille, Mme Petit-Vanhove, cinq mois plus tard, qu'à la condition expresse d'entrer au Théâtre de la République protégé alors par la municipalité.

Vanhove, conservé à la réunion de 1799, était alors quelque peu tourné en ridicule par les jeunes gens : Vanhove...

psalmodie à mon gré.
Quel succès l'attendait, s'il eût été curé !

écrivait le poète satirique Despaze.

La *Lorgnette de spectacle* est plus indulgente. Tout en reconnaissant sa monotonie, elle lui accorde cependant quelques beaux rôles. Celui de Coucy, par exemple, dans *Adelaïde Duguesclin*, est son meilleur. « On peut même dire qu'il y est supérieur à tous les acteurs de son emploi. »

Le « bonhomme Vanhove » comme on l'appelait, établit 51 rôles à la Comédie (1777-1802) et notamment le comte de Kent du *Roi Lear*, Duncan de *Macbeth*, Volumnius de *Coriolan*, Basile du *Mariage de Figaro* (1784), Bonivet des *Amours de Bayard*, Courval de l'*Ecole des pères*, Dorfeuil des *Châteaux en Espagne*, Calas de *Jean Calas*, Francheville des *Victimes cloîtrées*, Marius de *Marius à Minturnes*, Adam de la *Mort d'Abel*, Tarquin de *Lucrèce*, Versac de l'*Ami des lois*, etc. Son dernier rôle fut celui de Don Pèdre dans le *Roi et le laboureur*. Nous avons raconté à l'article *Madame Talma*, le mariage de sa fille cadette avec Talma. Nous n'y reviendrons pas. Tombé inopinément malade chez son gendre, à Brunoy, où il était arrivé la veille, il succomba après quelques jours seulement de maladie, à une affection hépatique, le 27 juin 1803, à trois heures du matin. Il avait 63 ans, et passait comme célibataire, ayant divorcé.

Vanhove fut enterré dans le jardin de la propriété que Talma possédait à Brunoy. Pourquoi ? Sans doute parce que Vanhove était protestant, et que l'entrée du cimetière catholique lui était interdite. Il serait curieux de savoir si cette tombe s'y voit encore et dans quel état elle se trouve ?

Biographie : E. D. De Manne, *Troupe de Talma*, notice.

Iconographie : E. D. De Manne, en buste, de profil à gauche, cost. de th., eau-forte de Fr. Hillemacher.

VANHOVE, Mme Andrée née Coche, femme du précédent, s'était mariée en Hollande. Ayant débuté à la Comédie le 14 août 1780 dans le

EFERUS - Recherches & Classification numériques

rôle de *Phèdre*, elle y fut, paraît-il, assez mal accueillie. Elle divorça, plus tard, avec Vanhove.

VANHOVE, cadet, Jean, Baptiste, François, Joseph, Marie, frère de Charles, Joseph. — Né à Lille le 13 juin 1755. Raisonneur à Rouen 1786, th. Montansier. Il fut détenu deux ans en Angleterre 1795-96, on ne sait dans quelles circonstances, et reparut à Lille en 1797.

VANHOVE, jeune, Ernest, Joseph, dit aussi *Cadet*. — Né à Lille le 22 juin 1756, Père noble à Gand 1784-85, Lille 1789-90, Rouen 1791, 1803, 1807, th. de la Nation 1791-92, th. Molière. Pensionnaire de la Comédie 1808-1818 (Financiers, utilités). Correspondant dramatique. Directeur à Rouen et au Hâvre, 1820-23. Mort aux environs de Rouen en juillet 1825. Grande habitude de la scène. Acteur utile, bien qu'un peu lourd.

VANHOVE, M^lle^, l'aînée, fille de Charles, Joseph. — Opéra, chœur et chant sous le nom de *Maizières* ou *Méziéres*, 1789-90. Duègne au th. Montansier 1799. Troupe de M^lle^ Raucourt, 1808-10. Confidente à l'Odéon 1822 et finalement utilité à la Porte-St-Martin. Le 9 février 1831, elle demandait au ministre de l'Intérieur une pension alimentaire.

VANHOVE, M^lle^, cadette. — V. M^me^ Talma II^e^.

VANNOY, Henry dit. — Originaire de Vannes, mousse à 12 ans à bord de l'*Herminie*, avait assisté à la prise d'Alger. Enfant de troupe au 43^e^ de ligne, il se présentait à 18 ans — en 1837 — au Conservatoire, où il était admis, mais d'où il s'échappa aussitôt. Montmartre, Belleville, premier comique en Italie sous la direction Doligny, Marseille, Le Hâvre — sous le nom d'*Henry* — à l'Odéon, où il est engagé, et pour ne pas faire confusion avec un autre Henry, il prend le nom de *Vannoy*. Il y débuta en décembre 1845, dans *Marton et Frontin*, et attacha son nom à quelques créations : *Une année à Paris*, la *Loge de l'Opéra*, l'*Antiquaire*, une *Aventure de Panurge*, 1847. Le 5 février 1848, il obtenait un bénéfice. La direction de la Porte-St-Martin se l'attacha. Il débuta par le rôle du colonel Morand dans le *Maréchal Ney*, et à part un court séjour à l'Ambigu, pour les représentations de l'*Enfant de Paris*, il se fit une belle place à ce théâtre. Acteur de composition, Vannoy fit à la Porte-St-Martin un grand nombre de créations très remarquables dans le *Livre noir*, les *Libertins de Genève*, les *Marrons d'Inde*, *Rome*, le gascon Colibert de la *Poissarde*, Rutland de *Richard III*, Campagnolles de la *Faridondaine*, Picard du *Vieux Caporal*, Richelieu dans la *Jeunesse des Mousquetaires* (reprise), le caporal Pitois de la *Chine à Paris*, Bruno de la *Bête du Bon Dieu*, Bravadura du *Fils de la nuit*, Figg des *Chevaliers du brouillard*, Ruccioli de la *Tireuse de cartes* — et par dessus tout Cocardasse du *Bossu*, qui le consacra premier acteur au boulevard. Vers 1869, Vannoy passa à la Gaîté. Retour à la Porte-St-Martin : Fix du *Tour du monde*, 1874-75. Reprise de la *Jeunesse des Mousquetaires*, des *Bohémiens de Paris*, 1876, du *Bossu*, 1877. Création de Thénardier dans les *Misérables*, 1878, reprises de la *Dame de Monsoreau* et des *Mystères de Paris*, 1879. Création d'Antoine dans les *Etrangleurs de Paris* et reprise de la *Bouquetière des Innocents*, 1880 ; reprises du *Donjon des Etangs*, 1882 ; de la *Faridondaine* et du *Bossu*, 1883 ; en 1884, 68 ans, 44 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Honnête et excellent homme, aimé et estimé de tous, Vannoy s'éteignit à Nogent-sur-Marne en 1889, succombant à une maladie de foie, deux mois avant sa fille.

Biographie : *Galerie Lorsay*, notice par Eug. Moreau.

Iconographie : *Galerie Lorsay*, en pied, de face, dans la *Bête du Bon Dieu*, dessin par Lorsay, lith. A. Collette.

— Portrait en pied, dans l'*Usurier de village*, rôle de Chamounin, avec notice par Gustave Lafargue dans le journal le *Philosophe*, 29 nov. 1867.

VANNOY, M^lle^, Marie, Julie, fille du précédent. — Douce et bonne créature que sa santé délicate força à abandonner prématurément le théâtre. Sa carrière théâtrale n'avait pas été sans éclat. Elle avait obtenu dans diverses créations de réels succès à la Gaîté, à la Porte-St-Martin, à l'Ambigu et au Gymnase. Elle ne put survivre à la mort de son père (1889) et mourut deux mois après lui.

VAREILLE. — Premier rôle, Cassel 1777.

VARENNE, Claude, Charles, Santerre de. — Th. des Elèves de l'Opéra 1779, Grands Danseurs 1782-83 et 1786 (sept.), Ambigu 1784-86.

VARENNES. — D'abord mime à l'Ambigu, puis acteur, Palais-Variétés 1793, th. de la Cité, th. Feydeau, troupe de M^lle^ Raucourt à Paris, pensionnaire à la Comédie 1804-1809. On écrit de lui : « Tous les tyrans tragiques lui confient leurs secrets, et jamais les amoureux de comédie ne s'unissent à leurs tendres amantes qu'il ne soit présent pour rédiger le contrat de mariage. Le public l'applaudit. »

VARENNES, Marie, Jacqueline, Santerre de. — Sœur de Claude, actrice du spectacle des Bleuettes 1787.

VARENNES, M^me^ de. — Odéon 1843. Une demoiselle *Varenne* débute en août 1848 à l'Odéon dans le *Dépit amoureux*.

VAREZ, François. — Un des fondateurs de

EFERUS - Recherches & Classification numériques

la Société des artistes en 1840. En 1855, 75 ans, 300 fr. de pension à Paris.

VARISO, Mme. — Sa mort *Rapport* 1900.

VARLET. — Sous ce nom : *Varlet*, Gabriel, Henri, Isidore, Louis, pensionnaire à la Comédie 1er janvier 1840-43, Bruxelles, St-Pétersbourg où il était encore en 1859; *Varlet*, Délass. com. 1862; Mme *Varlet*. En 1880, 61 ans, 25 ans de th., 400 fr. de pension ; Mme *Varlet*, Rosalie, Veret dite. Sa mort, *Rapport* 1890.

VARNET, Henri. — Débuta à l'Odéon le 19 mai 1820, et à la Porte-St-Martin le 25 avril 1824. Rôle de Leycester dans le *Château de Kenilwort*.

VASSEUR, Mme Augustine Martineau. — Sa mort, *Rapport* 1888.

VASSEUR, Mme Olympe, Louise, née en 1855. En 1910, 55 ans, 35 ans de th., 500 fr. de pension.

VASSILIER, Mme Théodorine. — Sa mort, *Rapport* 1892.

VAUCHEZ, Mlle. — Débuta à l'Odéon le 23 mai 1820.

VAUGEOIS. — Utilités, Bordeaux 1830.

VAUJOURS. — Gymnase 1866.

VAULHER, Mlle Cécile. — Début à la Comédie en 1814.

VAUTHIER, Eugène. — Né en 1843, avait commencé sa carrière dramatique comme forain. On dit aussi qu'il passa par le Petit Lazari. Toujours est-il qu'il chercha longtemps sa route, jouant le drame, la comédie, et tous les genres, jusqu'au jour où il fut remarqué par le directeur des Folies dramatiques — alors Moreau Sainti — qui le fit débuter comme baryton dans le *Canard à trois becs*. C'est alors qu'il comprit ce qu'il pouvait faire avec sa voix. A l'Athénée, direction Ruelle, il eut des créations importantes : *Monsieur Polichinelle*, la *Guzla de l'Emir*, *Pierrot fantôme*. Acteur de composition, basse-chantante d'opérette, Vauthier entra alors à la Renaissance, où il débuta dans la *Famille Trouillat* entre Thérésa et Paulin Ménier. Ce fut alors une belle série : la *Petite Mariée*, la *Reine Indigo*, *Kosiki*, la *Marjolaine*, le *Petit Duc*, la *Camargo*, la *Petite Mademoiselle*, la *Jolie Persane*, *Belle Lurette*. A la Gaîté, la création de Lagardère dans le *Bossu* mis en musique, doubla sa réputation. A la Porte-St-Martin, c'est encore le rôle du saltimbanque dans *Mam'zelle Pioupiou*. A la Comédie-Française il interpréta le rôle du Mufti dans la *Cérémonie turque* du *Bourgeois gentilhomme*, ce qui lui faisait dire plaisamment : « Et moi aussi, je suis du Théâtre Français. »

Bon et joyeux camarade, serviable, Vauthier, en été, habitait Gloton, près Bonnières ; il se retira définitivement à Cassis (Bouches-du-Rhône) où il mourut à 67 ans, *Rapport* 1911. Il avait été marié en premières noces avec Mme Toudouze (v. ce nom). Il laissait encore une veuve.

VAUTHIER. — Sous ce nom : Mme *Vauthier*, Augustine, Célestine Lepailleur. — Nice 1870-73, Amiens 1874-75, Tours 1876-77, Le Hâvre 1878-80, Paris 1882-88 ; *Vauthier*, Michel, Denis. Sa mort, *Rapport* 1888. En 1884, 61 ans, 43 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

VAUTIER, Louis, Michel. — Avait été engagé tout enfant encore, en 1827, à l'Ambigu. Il avait fait l'ouverture des Folies dramatiques en 1831, puis était passé en 1843 à l'Opéra-Comique qu'il avait soin d'écrire dans ses notes : « Aupéra-Comique ». En 1835, il débute au Théâtre des Jeunes Elèves, et participe à l'ouverture du théâtre St-Antoine en 1838. Enfin, en 1840, il entre à la Porte-St-Martin, en attendant son admission, mineur encore, au théâtre des Funambules, en qualité de deuxième amoureux dans les vaudevilles et mimodrames, et d'arlequin et de premier danseur dans les pantomimes et pièces à spectacle. Ceci se passait le 1er janvier 1842. Mais c'est surtout dans les rôles de *Polichinelle* que Vautier s'acquit une renommée assez méritée. Personne, dans la pantomime, ne le dépassa jamais dans cet emploi. Cependant, à la suite d'une brouille survenue avec la direction, Vautier passa au théâtre Comte en 1848. L'année suivante, il était revenu au bercail, c'est-à-dire aux Funambules où il fit sa rentrée dans les *Naufrageurs* (4 mai). En 1850, il créa avec grand succès *Polichinelle vampire*. Il avait collaboré à la pièce. En 1853, Vautier touchait à ce jeu 110 fr. par mois, payables par quinzaine.

Vers 1857, le petit théâtre était sur son déclin. Vautier, attiré par les offres séduisantes du directeur des Folies-Nouvelles, Vautier le dernier de la vieille troupe, traversa le boulevard. Il revint en 1860, reparaissant dans le *Père Lantimèche* (25 avril). Peu de temps après le théâtre était démoli. Le père Vautier, réduit à la dernière misère, n'ayant pour vivre sur ses vieux jours que les 500 fr. annuels qu'il touchait de la Société, dont il avait eu la précaution de se mettre, mourut anéanti, vaincu, après avoir épuisé toutes ses ressources, au fond d'un bouge, à Belleville, après 1882. Il avait aidé Péricaud à se documenter pour écrire l'histoire du théâtre des Funambules.

VAUTIER, Gustave. — Fils du précédent, arlequin et polichinelle, avait débuté aux Funambules le 9 juillet 1858 :

EFERUS - Recherches & Classification numériques

« Il est né sur les planches, écrivait de lui son père. C'est un enfant de la balle. Il serait curieux de compter le nombre d'ours, de singes, d'autruches et autres animaux dont il a endossé la fourrure. Vous rappelez-vous, dans *Peau d'Ane*, à la Gaîté, cet orang-outang qui faisait si bien la culbute ? C'était Vautier fils. Il a parcouru toute la province. Il a tenu l'emploi dans les principaux théâtres et alcazars de France. Et notre aimé et charmant Ch. Duburau l'a exhibé aux quatre coins du monde. »

VAUTRAIN, Mme Félicité. — Sa mort, *Rapport* 1861.

VAUTRAN ou Vautray. — Hôtel de Bourgogne 1610. Vautray « que Mondory a vu encore, et dont il faisait grand cas. » *Histoire de Mondory* par Tallemant.

VAUTRIN, — Sous ce nom que l'on écrit aussi *Vautrain :* Mme *Vautrin*, artiste du Théâtre des jeunes artistes, jouait déjà les duègnes d'une façon distinguée, quoique fort jeune. On sait que ce théâtre ferma en 1807. Mme Vautrin passa aux Variétés, où elle créa, entre autres, d'une façon parfaite, la mère Michel des *Cuisinières*. « La vue de Mme Vautrin est une des plus curieuses dont on puisse jouir » écrit-on en 1824. « Actrice tout à fait extraordinaire quant au physique », lisons-nous en 1833 ; *Vautrain*, comique, Panorama dramatique 1822-23, bon début au Cirque Olympique 1823-1824, début à l'Ambigu le 12 avril 1825, la *Pauvre famille*, Ambigu 1825-27.

VAVASSEUR. — Sous ce nom : *Vavasseur*, Ernest, ex-souffleur du théâtre et acteur des Folies dramatiques, comique à la voix enrouée, excentrique ; n'avait qu'à se montrer aux Folies pour faire rire ; *Vavasseur*, Pierre, Noël, longtemps attaché au Théâtre Cluny et dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1886.

VAUXDORÉ. — Acteur du Théâtre Montansier. — Variétés. Avait joué avec succès dans *M. Girafe*, et la *Famille des innocents* (Salle de la Cité 1807). Décédé à l'âge de 28 ans, en 1808.

VAZELLE, Mme. — Théâtre Montansier 1793, Odéon, Th. Molière 1802. Artiste estimable. Reine de tragédie et rôles de caractère dans la comédie.

VEDELMANN, Mlle Rosette. — Née le 16 juin 1827, Porte-St-Martin 1846.

VEIWET, François. — Sa mort, *Rapport* 1894.

VELLÈNE, Louis, François, Marie de. — Débuta à la Comédie le 4 septembre 1765. Fut reçu à 1/2 part le 16 février 1769 et mourut à Bourg-la-Reine ou rue Mazarine le 21 avril 1769. Inhumé à St-Sulpice.

VÉNIARD. — Jeune premier comique, Théâtre Montansier 1802.

VÉNIAT. — Sous ce nom : *Véniat*, Pierre, en 1895, 68 ans, 33 ans de théâtre, 500 fr. de pension. On signale la mort d'un *Véniat* au *Rapport* de 1897.

VÉNIÈRE, Marie ou Venier. — Femme de noble homme Mathieu Le Febure, dit La Porte, tous deux comédiens. Marie Venière fut marraine en 1619 de Marie Mabille, fille du comédien de ce nom. V. La Porte. V. Mabille, comédienne à l'Hôtel de Bourgogne avant 1608 et à l'Hôtel d'Argent.

VENIER, (Marie) et non Vernier. — Fille de Pierre Venier, fondateur du premier Théâtre du Marais. Sa sœur, Rosalie, joua à l'Hôtel d'Argent.

VENTURE, Mme Rose, Joséphine Baillon. — Oran 1885-88.

VERDELLET. — Sous ce nom : *Verdellet*, Marius, comique, Louvain 1838-39 ; *Verdellet* père Jean, Claude, qui descendait peut-être d'une dame *Verdellet*, Lille 1787, était né en 1808. Premier rôle à Bruxelles en 1852-53. Pensionnaire à la Comédie Française 1858. En 1865, 57 ans, 32 ans de théâtre, 200 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1865 ; *Verdellet* fils, Victor, Claudius, Théâtre du Parc à Bruxelles, ténor léger au Théâtre Lyrique 1862, pensionnaire à la Comédie Française 1863-66. Ténor d'opérette, passa par l'Opéra Comique, les Bouffes et les Folies Dramatiques. Doux et serviable. Sa mort *Rapport* 1890.

VERDIER. — Sous ce nom : Mlle *Verdier*, Lille 1718 ; *Verdier*, Palais Royal 1831.

VERGNIAUD, Mme Marie Chapeau dite. — Montauban 1881-1882, Carcassonne 1884-1886, Londres, Lille 1890-91.

VERLET, Georges Cabillot dit. — Angers 1888-90, Marseille 1891-93.

VERMEZ. — Sa mort, *Rapport* 1855.

VERNAY. — Vaudeville 1792-93.

VERNE. — Sous ce nom : *Verne*, Jean, Marie. En 1861, 58 ans, 40 ans de théâtre, 200 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1879 ; Mme *Verne*, Marie, en 1869, 51 ans, 36 ans de théâtre, 200 fr. de pension à Avignon. Sa mort, *Rapport* 1895 ; Mme *Verne*, Gabrielle. Sa mort, *Rapport* 1882.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

VERNER, (ou Varner?) Durandin dit. — D'une taille athlétique, avait été choisi par Alex. Dumas pour créer le rôle de Porthos dans la *Jeunesse des mousquetaires*. Ambigu 1852, province, étranger, Ambigu — la *Dame de Monsoreau* — Théâtre du Cirque 1859-61, Porte-St-Martin. Il allait reprendre à ce théâtre le rôle de Porthos quand il fut terrassé par la maladie. Secouru dans sa détresse par son directeur Marc Fournier et son camarade Latouche, Verner mourut laissant une veuve et deux jeunes enfants qui furent adoptés par le Comité des artistes. *Rapport* 1865.

VERNET, Jean, Nicolas. — Théâtre de la Nation 1791, était comédien à Toulouse en 1805; mari d'Angélique Crescent, père de Victor Vernet et de Mme Albert (v. ces noms). Peut-être le même avec sa femme *(M. et Mme Vernet)* Le Hâvre 1825, Aisne et Oise 1826, Bordeaux 1826-27. Une demoiselle *Vernet* Rosalie se trouvait également à Bordeaux vers cette époque. Elle et son frère Victor y jouaient les rôles d'enfants dès 1821.

VERNET, Charles, Edme. — Fils d'un marbrier, était né sur la paroisse Saint-Nicolas des Champs le 1er septembre 1789. Après quelques essais timides au Théâtre des Jeunes Comédiens (Palais-Royal, puis enclos des Capucines) 1805-1807, Vernet fut engagé aux Variétés pour y jouer les petits amoureux sans importance, puis les rôles de tenue. Mais tout autre était sa voie : d'un talent très flexible, Vernet saisissait avec un talent d'observation rare les types les plus divers, les paysans, les niais, les soldats, les élégants ridicules, les bossus, les parvenus grotesques. Aucun acteur, ont dit les contemporains, ne reproduisit autant de caractères différents, en donnant à chacun un cachet d'originalité spécial. Voici divers jugements sur son compte : « Vernet, écrit A. de Rochefort, *(Mémoires d'un vaudevilliste)* se fit une place très rétribuée au théâtre. Il était comédien correct plutôt qu'excentrique, il jouait tout très bien, mais jamais mieux; malgré ses qualités réelles, on voyait rarement qu'il fît recette; il était gai, mais sans esprit, et n'avait pas de chaleur... »



Charles VERNET, par Lacauchie

A propos du rôle de Manique dans *Monsieur Cagnard* ou les *Conspirateurs* (5 février 1831) Th. Muret écrit : « Vernet eut dans cette pièce un très grand succès; il fit de son rôle une étude d'histoire et une création de l'art comique faite pour désarmer le démocrate le plus farouche. Vernet a été supérieur (à part Potier) à tous les autres acteurs des théâtres secondaires. »

A propos du *Père de la débutante* (1838), Théophile Gautier : « Vernet est adorable dans le rôle de Gaspard; il est impossible de mieux dessiner une physionomie comique. Comme c'est bien le vieux comédien de province, le comédien monomane incurable, etc. »

Le même, à propos de *Mme Pinchon :* « Vernet, ce comédien si naturel et si parfait que nous préférons de beaucoup à Bouffé. » Comédien de tempérament, Vernet le fut incontestablement des pieds à la tête, et cela pendant quarante ans au même théâtre, aux Variétés. Aussi, comment énumérer tous les rôles qu'il créa pendant ce temps?

Ce serait quarante ans de l'histoire de ce théâtre qu'il faudrait écrire. Il excella dans les *Bonnes d'enfants*, *Jean Pacot*, la *Marchande de goujons*, *Tony*, le *Jeune père*, l'*Homme qui bat sa femme*, la *Neige*, *Je fais mes farces*, le *Petit bossu du Gros-Caillou*, *M. Cagnard*, *Carlin à Rome*, *Mme Gibou et Mme Pochet*, *Prosper et Vincent*, *Madelon Friquet*, le *Père de la débutante*, *Ma femme et mon parapluie*, *Mathias l'invalide*, la *Filleule à Nicot*, etc.

La goutte le força à se retirer de la scène, mais il ne put jouir bien longtemps de l'aisance qu'il s'était acquise. Il mourut le 7 mai 1848. Vernet s'était marié deux fois, une première, à 19 ans, avec la fille d'un employé supérieur de la première division militaire, puis une seconde, vers 1840.

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par Hippolyte Rolle. E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*.

Iconographie : *Galerie Lacauchie*, en pied dans Madelon Friquet, lith. Rigo. — *Troupe Nicolet*, en buste, eau-forte de Fr. Hillemacher.

VERNET, Victor, Jacques. — Né vers 1808, de parents comédiens, avait commencé à jouer la comédie tout enfant à Bordeaux. Engagé

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pour la Russie, après un début aux Nouveautés le 26 avril 1827, Vernet fut le comédien français qui y fit le plus long séjour, soit près de quarante ans, car il ne revint à Paris que vers 1871. Vernet était un homme distingué par les sentiments, le talent et les manières. En 1872, il avait droit à la pension de la Société des artistes, mais il la laissait au Comité pour soulager des misères, et s'il se décida à la toucher en 1877, c'était, a-t-on dit, pour la donner à un vieux camarade malheureux. On a raconté diverses anecdotes sur Vernet en Russie, notamment celle-ci : Un czar (peu importe lequel) rencontre un jour Vernet dans la rue, et comme il l'affectionnait beaucoup, l'appelle et échange quelques mots avec lui. Les lois de police sont sévères en Russie : défense de parler au czar. A peine celui-ci a-t-il disparu, que Vernet est saisi par les policiers et mené au violon. Le soir, au moment de commencer le spectacle, pas de Vernet. L'empereur est là ; on s'impatiente. Bientôt le bruit de l'aventure circule. L'empereur est le premier à en rire et fait délivrer le prisonnier, et comme le souverain balbutiait quelques regrets sur ce qui s'était passé : Eh bien, Sire, dit le comédien, je ne vous demanderai qu'une faveur à l'avenir. — Laquelle ? — Celle de ne plus jamais m'adresser la parole quand Votre Majesté me rencontrera dans la rue.

C'est à Nice que s'acheva l'existence de Vernet. Le corps fut ramené à Paris, et les obsèques célébrées à N. D. de Lorette (*Rapport* 1886). Vernet était le frère de Mme Albert.



Mlle Elisa VERNEUIL
lith. C. Motte

VERNET, Joseph. — Mort à Périgny, à 82 ans, *Rapport* 1882.

VERNEUIL, Achille Varlet, sieur de. — Frère aîné de Lagrange. — Avait épousé Marie Vallée, dite *Marotte*, le 25 novembre 1636. Comédien de campagne. Théâtre du Marais 1668, Théâtre de Guénégaud 1673, conservé à la Jonction de 1680. Retiré le 19 juin 1684, avec la pension de 1000 livres, mort à Paris rue de Nevers le 26 août 1709. Inhumé au cimetière St-André. Verneuil remplissait les rôles de confidents et les utilités.

Biographie : Lemazurier, *Galerie Historique*, t. I.

VERNEUIL. — Théâtre Feydeau, début 1792.

VERNEUIL, Mlle Elisa. — Née à Meaux en 1804, ne dut son éducation qu'à elle-même. Intelligente et belle, elle fut recommandée à Talma par Evariste Dumoulin, le directeur du *Constitutionnel*. Talma engagea la jeune fille à entrer au Conservatoire où elle resta deux ans avant de débuter à la Comédie Française dans le rôle d'*Iphigénie*, puis dans ceux de Junie de *Britannicus* et d'Ophélie d'*Hamlet* (1820). On l'accueillit comme pensionnaire l'année suivante, aux appointements de 2400 fr. Délaissée au Théâtre Français, la jeune artiste partit pour Bruxelles en 1825. Elle y fut très appréciée.

Et cependant, la même année, nous notons son début à l'Odéon le 26 avril 1825 dans Silvia des *Jeux de l'amour*. Succès. Elle semble ensuite se partager entre l'Odéon, Versailles et Bruxelles. Les années 1827-30 se passent dans cette ville ; excursions à Liége et en Hollande ; au moment où elle ébauchait un roman d'amour avec son camarade Jenneval, l'auteur de la *Brabançonne*, et sur le point de l'épouser, celui-ci fut tué pendant la révolution belge (v. Jenneval). Accablée de douleur, Mlle Verneuil revint à Paris et entra à la Gaîté : *Malmaison*, la *Lettre de cachet*, *Ugolin*, *Favras*, *Il y a seize ans*, *Jenny*, l'*Abbaye au bois*, les *Six florins*, la *Dame du Louvre* (1831-32), Lille 1833, Ambigu. Rentrée à la Comédie pour une année. Troupe Doligny en Italie (1836-40), Rouen 1841-44. Malade, languissante, Mlle Elisa Verneuil dut bientôt cesser tout service au théâtre. Elle se retira dans un modeste pavillon, 12, rue Benoit, au faubourg Saint-Sever, et c'est là qu'elle mourut le 24 septembre 1846.

Biographie : Al. Fromentin, *Elisa Verneuil*, Paris 1847.

Iconographie : En buste, lith. de C. Motte.

VERNIER, Joseph. — Théâtre des Célestins à Lyon, pendant de longues années, Marseille. Sa mort, *Rapport* 1861.

VERNIER. — Folies Marigny 1864-65.

VERNON. — Raisonneur, Odéon 1797.

VERNON, Mlle Noémie Goliard. — Née en 1859, fille de commerçant, parisienne, fut élevée à Saint-Mandé dans la même pension

EFERUS - Recherches & Classification numériques

que Jeanne Granier. Son père avait occupé pendant une vingtaine d'années les fonctions de contrôleur au Palais-Royal et à l'Ambigu. En 1875, elle débuta à l'Eldorado. Châtelet : rôle de la Folie dans une reprise des *Pilules du diable*. Renaissance : rôle de Bobinet dans la *Famille Trouillat*. Folies Dramatiques, 1877 : Fleur de noblesse de l'*Œil crevé* (reprise), les *Mirlitons*, Jeannette de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, en remplacement de Berthe Stuart ; Serpolette des *Cloches de Corneville* (reprise), *Mme Favart* (reprise). C'était alors une aimable divette ; elle fut engagée un moment aux Variétés. Puis la maladie la força au repos. L'on apprit un jour (*Figaro* 5 novembre 1905) que la pauvre femme, paralysée, incapable de tout travail, ayant épuisé complètement sa part d'une représentation organisée pour elle, en était réduite à la plus profonde misère, après avoir prolongé les jours d'un fils phtisique. La Société des artistes avait fait tout ce qu'elle avait pu, et le journal auquel nous empruntons ces détails faisait un appel à la charité publique. En 1911, Mme Noémie Vernon habitait Paris, jouissant des 400 fr. de la fondation Larochelle depuis 1906.

Biographie : *Paris-Portrait*, n° 331, notice par F. Jahyer.

Iconographie : do photocliché Charles à Bordeaux, mi-corps, de face, rôle de Serpolette des *Cloches*.

VERNON, Paul, Jean Biremis. — Versailles 1876-78, Paris 1879-82.



VERTPRÉ
Collection Martinet

VERRIER, J.-B. — Sa mort *Rapport* 1860.

VESCHAMBES, Mlle. — Pensionnaire de la Société. Sa mort, *Rapport* 1911. Légua son piano et ses partitions à la maison de Pont-aux-Dames.

VERT, Jean. — Pensionné, *Rapport* 1898, page 36.

VERTEUIL, Armand de. — Joli garçon, beau cavalier, avait débuté à la Comédie Française en juillet 1776. On l'avait vu, dès 1768, jouer les jeunes premiers au Théâtre de Châtelaine (Genève) et Mme Verteuil avait débuté à la Comédie en 1771. Armand Verteuil se représenta au Théâtre Français le 10 janvier 1783, rôle de Sganarelle de *Don Juan*. Nous le retrouvons en 1793, commissaire au Théâtre National, mis en société provisoire, puis engagé à l'Odéon en 1797 comme comique et rôles à manteaux. Mme *Verteuil* (grand talent et très connue en province) est amoureuse de caractère au même théâtre. Nous croyons que cette dame Verteuil est celle qui avait été à la Comédie Italienne — réformée en 1790 — puis au Marais en 1791. On vit ensuite Armand Verteuil au Théâtre de la Cité. Une dame Verteuil était comédienne à Cassel en 1765 et 1771.

VERTEUIL. — Sous ce nom : Mlle *Verteuil* Elisa, fille des précédents, née vers 1781, rôles d'enfants à Feydeau 1792-93, ingénue à Milan 1812. On lui reprochait alors de manquer de naturel, Lyon 1825-26, Ambigu 1826-27 ; *Verteuil*, comique et financier. Rouen 1822, Marseille 1826 ; Mme *Verteuil*, en 1890, 61 ans, 44 ans de th., 500 fr. de pension.

VERTPRÉ, François Botte dit. — Né à Pont-à-Mousson le 10 mai 1763 sur la paroisse Sainte-Croix et fils d'un chantre de Saint-Laurent. « Il avait été précepteur au collège de l'abbé Dubois, où j'étais en 1790, à Ménilmontant », écrit Ch. Maurice (*Histoire anedoct. du th.*, t. I, p. 17). Dégoûté des fonctions de pédagogue, Botte alla se proposer aux directeurs du théâtre qui allait s'ouvrir rue de Chartres (le Vaudeville) le 12 janvier 1792, et prit le nom de Vertpré. Confiné d'abord dans les rôles secondaires, Vertpré gagna peu à peu tous ses grades. En 1804, il cumulait l'emploi des pères nobles, des premiers rôles et des caractères. La *Lorgnette de spectacle* lui reproche, il est vrai, sa roideur dans le maintien et la pesanteur de son débit ; mais « il dit avec sagesse et intelligence, ajoute-t-elle, et il se grime de la manière la plus plaisante », Le *Coup de fouet* reconnaît qu'il excelle à reproduire les traits des personnages célèbres à l'époque où c'était la mode de faire défiler en scène Catinat, Maurice de Saxe, M. de Malesherbes, le Duc de Vendôme, La Fontaine, Voltaire, etc. Tous ces rôles revenaient à Vertpré. Une particularité de ce comédien, nous apprend encore Ch. Maurice, c'est qu'il avait combattu l'invraisemblance du chant, en parlant, pour ainsi dire le couplet, et en ne lui

EFERUS - Recherches & Classification numériques

laissant de la musique que le strict nécessaire.

En 1806, Vertpré devint régisseur. On le citait comme un homme comme il faut, de bonnes manières et comme un acteur de talent. Tout à coup, sa mémoire s'affaiblit. Un soir, en 1815, il ne put achever son rôle en jouant les *Pages du Duc de Vendôme*. Le lendemain, une violente attaque de paralysie le priva de l'usage de ses membres, de la parole et de la raison. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 21 février 1816, rue de Bondy, chez son frère.

Biographie : E.-D. de Manne et C. Ménétrier, la *Troupe de Nicolet*.

Iconographie : Collection Martinet, n° 22, Gobin dans la *Matinée du Pont-Neuf ;* n° 23, Danois dans *Agnès Sorel* ; n° 44, Finmerle dans les *Filles de mémoire ;* n° 117, Poisson dans *Poisson chez Colbert ;* n° 135, le grand Frédéric dans le *Moulin sans souci* ; n° 144, le Duc de Vendôme dans les *Pages ;* n° 164, *M. Guillaume* ; n° 192, *Lavater ;* n° 195, Benoit dans le *Pauvre de Notre Dame ;* n° 211, Piron dans la *Vieillesse de Piron ;* n° 236, Iwan dans la *Chaumière moscovite ;* n° 247, le maréchal de Richelieu dans *Madame Favart. Troupe de Nicolet.* En buste, eau-forte de Fr. Hillemacher.



M^lle Jenny VERTPRÉ, d'ap. une grav. allemande

VERTPRÉ, M^lle, Françoise. Fanny Vausgien, dite *Jenny*, femme Carmouche (1832). — Si nous en croyons ses biographes, MM. E.-D. De Manne et C. Ménétrier (*Complément de la Troupe de Nicolet*), Françoise Fanny serait née à Bordeaux le 6 septembre 1797 d'Emilie Vausgien et de père non dénommé. Puis, ils ajoutent, p. 208 : « elle était la fille d'un des meilleurs acteurs de l'ancien Vaudeville » — soit Vertpré. Mais si nous poursuivons la lecture de cette biographie, nous trouvons p. 211 : « Celle-ci avait été la maîtresse de Vertpré ; c'est pourquoi Jenny substituera à son nom celui de cet homme de talent dont l'influence devait la protéger au début de sa carrière. » Il faudrait s'entendre : fille ou maîtresse ? Vertpré avait 34 ans de plus que Jenny. Quoiqu'il en soit, Jenny naquit bien à Bordeaux où elle avait un oncle maître de ballets, et vint à Paris avec sa mère à l'âge de sept ans, et débuta tout enfant au Théâtre des Capucines fermé en 1807. C'est encore comme enfant que nous la retrouvons au Vaudeville sous le nom de *Jenny*, où elle resta de neuf à treize ans ; on lui faisait jouer des pièces comme la *Petite gouvernante* ou la *Rosière*. C'était alors la petite merveille du jour. Ici se place un épisode diversement raconté : « Un général, touché de sa grâce et de sa gentillesse, lisons-nous dans la *Rampe et les coulisses* (1833), la prit sous sa protection, et l'enleva un beau jour, pour lui faire faire avec lui la campagne de Russie. » Elle aurait alors joué la comédie dans la troupe d'acteurs français qui se trouvait à Moscou en 1812. Le général aurait été tué, et son amante serait revenue à Paris. E.-D. De Manne raconte les choses autrement : « Elle partit pour l'Espagne à la suite d'un état major et sous la protection spéciale (!) du général ***. Au retour, en avril 1815, etc.». Hipp. Lucas nous dit tout bonnement qu'en quittant le Vaudeville, à l'âge de treize ans, elle alla jouer la Comédie en province, et que ce fut à Valenciennes que la distingua St-Romain, alors directeur de la Porte-St-Martin. Elle y créa le rôle d'Annette de la *Pie voleuse* avec un immense succès, pendant 300 représentations, puis resta quatre ans à ce théâtre, à côté de Potier, dont elle partagea les triomphes : *Jehan de Saintré*, le *Petit Chaperon rouge*, *Riquet à la Houppe*, les *Danaïdes*. Le 10 novembre 1821, début aux Variétés dans les *Deux sœurs*, la *Chercheuse d'esprit*, l'*Actrice en voyage* 1822, la *Servante justifiée*. Elle faisait alors courir tout Paris et plusieurs personnages recherchaient sa main. Elle leur échappa à tous, et préféra s'unir pour le bon motif, quelques années plus tard, à Carmouche, un spirituel auteur de l'époque (1^er mai 1832). Le 12 décembre 1825, rentrée au Gymnase : les *Premières amours*, la *Demoiselle à marier*, la *Lune de miel*, le *Mariage de raison*, la *Chatte métamorphosée en femme*, la *Marraine*, *Théobald*, *Zoé*, *Jeune et vieille*, le *Budget d'un jeune ménage*, les *Vieux péchés*, toute une série de triomphes qui se maintint près de dix ans au Boulevard Bonne Nouvelle. « C'est le diamant du Gymnase, écrit-on en 1833, ou plutôt c'est un joli

EFERUS - Recherches & Classification numériques

petit bijou qui n'a point de modèle. » Le chroniqueur ajoute qu'à quarante-deux ans, elle en paraît toujours vingt. En réalité, elle en avait alors 36, mais comme elle avait débuté fort jeune, on se reportait à cette date, et on la croyait toujours plus vieille qu'elle n'était en réalité.

Puis, un beau jour, elle rompit avec le Gymnase pour aller prendre la direction du th. de St-James, à Londres. Pendant 10 ans, Jenny Vertpré avait obtenu de grands succès à l'étranger : Berlin 1830, Hollande, Belgique. Mais nulle part, elle n'avait eu un accueil plus enthousiaste qu'en Angleterre. Aussi trouva-t-elle un public tout spécial au théâtre St-James où elle attira aussi les plus grands artistes sous sa direction.

L'année 1835 la retrouve à Paris, aux Variétés, où elle ne put guère faire valoir son jeu si fin et si coquet : *Monsieur et Madame Pinchon*, le *Chevalier d'Eon*. « Mlle Jenny Vertpré, écrit-on, est toujours la même petite personne aigrelette, sautillante et pincée que l'on admirait il y a quelque 20 ans. » Puis, elle reprit les voyages. Le 4 avril 1839, à l'Odéon, à son bénéfice et pour sa retraite, Rachel dans *Bajazet* : 10,000 fr. de recette. La fin de cette aimable artiste fut des plus tristes : obligée de se retirer à Passy pour donner des soins à sa santé altérée, atteinte d'un squire, à moitié paralysée, la malheureuse femme que l'on rencontrait quelquefois dans une allée isolée du bois, traînée dans une voiture de malade, vécut ainsi de longues années jusqu'au 3 novembre 1865. Elle s'éteignit à Passy, rue des Carrières, à 67 ans et dix mois. Elle était depuis longtemps séparée à l'amiable de son mari, qui ne cessa, cependant, de lui rendre visite chaque semaine. Mlle Jenny Vertpré est l'auteur de jolis vers, de couplets et de romances.



Costume de Mme VESTRIS
pour le couronnement de Voltaire

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par H. Lucas. — E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Nicolet*. — La *Rampe et les Coulisses*.

Iconographie : *Galerie Lacauchie*, dans *Madame Pinchon*.

— En pied, cost. de th., lith. Rigo, *Complément de la troupe de Nicolet*.

— En buste, de face, eau-forte de Fugère, collect. Delaunay. Simplette dans le *Petit Chaperon rouge*.

VESTRIS, Mme Françoise, Marie, *Rosette* Gourgaud, sœur aînée de Dugazon, femme d'Angelo Vestris. — Née à Marseille, paroisse St-Ferréol, le 7 avril 1743. Nous avons dit, à l'article Dugazon, ce que nous savions sur les origines de cette famille marseillaise dont trois enfants prirent le parti du théâtre. (V. Dugazon et Mlle Dugazon aînée). Toujours est-il que lorsqu'elle débuta à la Comédie le 19 décembre 1768, après avoir pris des leçons de Lekain, elle arrivait de Stuttgart où elle avait fait partie d'une troupe française au service du duc de Wurtemberg. Fort belle, elle y était devenue la favorite du prince, mais en même temps elle accordait ses bontés à son camarade Angelo Vestris, un frère du célèbre *Diou de la danse*. Le duc les ayant surpris en tête à tête, se vengea en les forçant à s'épouser, puis les renvoya en France. Mme Vestris n'était pas femme à s'embarrasser pour si peu. Aussitôt de retour à Paris, elle sut se défaire du mari imposé, et alla conter ses malheurs au duc de Duras, de qui elle obtint un ordre de début, non sans jouer, à titre d'essai, *Andromaque*, sur le th. des Menus. Le retrait de Mlle Clairon laissait une belle place à prendre. On lui trouva de l'intelligence, mais peu de sensibilité. Le duc de Choiseul, alors ministre, lui fit présent d'un riche costume pour jouer *Zaïre*. Bref, le 11 février 1769, Mme Vestris était admise, par ordre, sociétaire à demi-part.

Cependant elle a pour chef d'emploi Mlle St-Val aînée, artiste de valeur (v. ce nom); elle ne sera pas longue à l'évincer par une série de manœuvres d'abord sournoises, puis brutales. Mme Vestris a pour elle le duc de Choiseul et le duc de Duras, tout puissant à la Comédie. Mlle Saint-Val n'a dans son parti que le public. Les choses en viennent à ce point qu'il faut doubler et tripler la garde lorsque joue Mme Vestris. Factums, mémoires, injures, rien ne manque dans cette affaire dont nous avons déjà rendu compte à l'article Saint-Val, affaire terminée par la mise à pied de Mlle Saint-Val aînée, en attendant qu'elle recommençât avec la cadette — il y avait deux Saint-Val à la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Comédie — mais celle-là ne partit pas (v. Mlle Saint-Val cadette).

Qui aurait cru que la protégée des gens de Cour, — et de la Reine — serait une des plus ardentes, à l'exemple de son frère Dugazon — à embrasser les idées de la Révolution ?

Dans cette première période, qui va de 1769 à 1793, Mme Vestris créa 34 rôles à la Comédie, notamment Euphémie de *Gaston et Bayard* 1771, *Sophonisbe* 1774, *Gabrielle de Vergy* 1777, pièce où elle faisait une impression prodigieuse, *Irène* 1778, *Jeanne de Naples* 1781, Véturie de *Coriolan* 1784, Mme Calas de *Calas* 1789, Catherine de Médicis de *Charles IX* 1789, un de ses meilleurs rôles, Frédégonde de *Macbeth* 1790, Anne de *Henri VIII* 1791, Mme de Faublas de *Mélanie*, Héloïse de *Fénelon*, etc. Tous les critiques s'accordent à vanter son intelligence, sa souplesse, sa chaleur et sa dignité — avec une âme froide, ajoutent ses détracteurs.

Mme Vestris — actrice révolutionnaire — passa donc au th. de la rue Richelieu avec ceux de ses camarades qui s'y réunirent. Elle fit, en l'an VI (1797) partie du th. Feydeau, et se joignit à la réunion générale qui s'effectua en 1799. Mais il semble bien qu'à cette époque ses facultés étaient presque éteintes : « Il a toujours manqué à cette actrice, écrit le Censeur dramatique, même dans son meilleur temps, ce qui est indispensable pour jouer la tragédie, une âme; elle y supplée par beaucoup d'art, assez de noblesse, de beaux moyens et une diction assez pure, quoique singulièrement affectée. Maintenant, tous ces avantages ont disparu ; beauté, noblesse, prononciation, elle a tout perdu. » En 1797, elle joua encore le rôle de Clytemnestre dans l'*Agamemnon* de Lemercier. En 1800, Legouvé lui confia Jocaste d'*Etéocle et Polynice*. La décadence totale de son talent apparut dans ce rôle encore plus frappante. On lui accorda une représentation de retraite sur le théâtre de l'Opéra; les comédiens français y jouèrent *Esther* que l'on n'avait pas représentée depuis 1721. Les premiers sujets de l'Opéra exécutèrent un ballet. Cette solennité eut lieu le 13 prairial, an XI (1803) et la recette fut considérable. Retraitée le 23 septembre suivant, Mme Vestris mourut à Paris le 5 octobre 1804, rue de la Loi, 989 (scellés apposés chez elle le 13 vendémiaire, an XIII. *Petites affiches* du 21, page 6126). En 1797 elle avait reçu, nous ne savons pourquoi, la jouissance et l'usufruit, sa vie durant, « d'un café formant l'un des pavillons de l'ancienne Comédie-Française. »

M. Em. Campardon a publié le Brevet d'une pension de 1000 livres que le roi accorda à Mme Vestris le 6 avril 1783, et nous possédons une lettre de celle-ci à un ministre, 12 germinal, an XII, pour réclamer un paiement de 4700 fr. dont elle a le plus urgent besoin dans sa position. Le mari de Mme Vestris, attaché successivement à l'Opéra, puis à la Comédie italienne, mourut le 10 juin 1809.

Biographie : Lemazurier, *Galerie historique*. t. II. — Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — E. D. de Manne, *Troupe de Voltaire*.

Bibliographie : Les *Mémoires secrets*, t. IV, p. 197. — Grimm, *Correspondance*, p. 416, 417.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catal. Monval n° 158. Peinture toile, h. 0 m. 90, l. 0 m. 70, en *Electre*, par S. B. Le Noir.

— Peint au pastel en 1774. Salon de 1795 (n° 333), offert en 1843 par M. Gourgaud-Dugazon, son neveu.

— Buste gravé par H. Lefort pour la *Troupe de Voltaire*.

— En pied, dans *Gabrielle de Vergy*, grav. en couleur de Janinet.

VEYRET, Paul. — Né en 1873, élève de Maubant, premier prix de Comédie en 1892 : à dix-neuf ans il débutait à l'Odéon, à vingt ans, à la Comédie : à vingt-cinq ans, il mourait de la poitrine, 1898.

VÉZIAN. — Palais-Royal 1831. Sa mort *Rapport* 1865. M. Argentier, instituteur à Versailles, se chargea gratuitement de l'instruction d'un de ses enfants. *Rapport* 1867.

VIAL, Eugène, Fortuné. — Châtelet 1867. Sa mort, *Rapport* 1890.

VIAL, Mlle Denise, Antonia, Limousin. — Toulouse 1873, Lyon 1874, Orléans, Nice, Tours 1877, St-Etienne 1878-79, La Villette 1880, Alger, Nîmes, Paris 1886, Angers 1887, Paris.

VIAL, Mlle Orphise. — Théâtre Cluny 1873, Porte-St-Martin.

VIALDY, Alphonse, Miniggio. — Sa mort, *Rapport* 1884.

VIALLARD. — Sa mort, *Rapport* 1861.

VIARD, Mlle Célestine. — Liége 1843.

VIAU de St-Yves, Mlle. — Th. Montansier 1793.

VICHERAT. — Gaîté 1800, Ambigu 1801.

VICTOIRE, Mlle. — Vaudeville 1792.

VICTOR. Antoine, Victor Lerebours dit. — Fils d'un homme de loi, capitaine des grenadiers de la garde nationale de Pontarlier, né en cette ville le 17 sept. 1791, commença ses études de droit à Rennes : surnuméraire au ministère des finances, le séjour de Paris développa son goût pour le théâtre. Malgré l'opposition de sa famille, il se présenta en 1813 au Conservatoire, et fut admis. Colère du

EFERUS - Recherches & Classification numériques

père, qui le fait rayer du tableau des élèves, et enrôler dans l'armée. Campagnes de Dresde et de Leipzig. Retour au Conservatoire, deuxième prix de tragédie en 1814. Début à la Comédie le 13 septembre 1816 par le rôle d'Oreste dans *Andromaque*. Succès. La famille désarme. En attendant sa réception comme pensionnaire, Victor alla s'exercer à Bruxelles. Réapparition à la Comédie le 25 sept. 1817. Talma en tournée, Lafon malade, c'est sur les épaules du jeune Victor que retomba tout le poids du répertoire. Ces succès enhardirent le débutant qui se montra plus exigeant. Le 7 mars 1818, il demanda un congé d'un mois, 4000 fr. d'appointements, et une promesse qu'il serait nommé sociétaire l'année suivante. Indiscipliné, Victor refusa bientôt tout service jusqu'à ce qu'incarcération s'en suivit. Au bout de quelques jours, on le rendait à la liberté, mais on annulait son engagement.

Victor se mit alors à courir le nord de la France, la Belgique où il était très aimé, la Hollande où le prince d'Orange le nomma son lecteur. Le 30 septembre 1819, nous le retrouvons à l'Odéon où il créa, un mois plus tard, le rôle de Lorédan dans les *Vêpres siciliennes*. Mais Victor n'était pas un pensionnaire commode ; toujours grincheux, fort peu scrupuleux pour remplir ses devoirs, en discussions perpétuelles, toujours frappé d'amendes, il demandait le 3 novembre 1820 au Tribunal de commerce la résiliation de son engagement pour retourner dans les départements. En 1821, en représentation à l'Odéon, il touche 300 fr. le cachet. Rouen, Lyon, Nantes, Amsterdam, Genève. En 1824, le 4 février, il fait représenter à l'Odéon la tragédie *Harald*, dont il était l'auteur, et dans laquelle il tenait le principal rôle. En 1825, le 1er septembre, il signe un engagement de sept mois avec le Théâtre Français. Quelques jours plus tard il refuse de jouer disant qu'ayant déjà fait partie de la Comédie, il ne doit pas y *débuter*, comme l'annonçait l'affiche : résultat six cents francs d'amende, et nécessité de se soumettre. Au bout de sept mois, Victor toujours trop pressé, demanda au Comité sa réception comme sociétaire. Inutile de dire qu'il essuya un nouveau refus. Après quelques autres mois de prolongation, il s'en alla. La Comédie n'en demandait pas davantage.

Le caractère difficile de Victor fut un obstacle continuel à une carrière qui s'annonçait comme brillante. Ricord nous le dépeint comme de taille convenable, avec une figure expressive, un débit juste, des gestes dignes, un organe agréable. Victor, en outre, n'imitait personne. Tant de qualités furent perdues. Qui se souvient du nom de Victor ? Désillusionné, il renonça au théâtre, et mourut pauvre à Neuilly s/ Seine le 16 juin 1864, laissant quelques écrits, non sans valeur : *Coup d'œil sur les antiquités scandinaves, Anciennes constructions de bois sculpté en Norvège, Observations sur les causes de la décadence de la Tragédie en France, lettres à M. de Lauriston, ministre de la maison du roi, sur la scène française*. A l'article de Mlle Raucourt, nous avons cité la lettre qu'il écrivit au sujet de l'enterrement tumultueux de cette actrice.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — E. D. De Manne et C. Ménétrier, *Complément à la troupe de Talma*.

Iconographie : *Complément à la troupe de Talma*, en buste, de face, eau-forte par J. M. Fugère.

— En pied, costume de théâtre, lith. de Engelmann.



VICTOR
par Delacluze

VICTOR. — Sous ce nom : *Victor*, amoureux de vaudeville, Vaudeville, début 7 mars 1821, Gaîté 1821-22, âme, sensibilité, chaleur, physionomie agréable, Variétés 1824 ; *Victor*, Ambigu 1823-1824 ; *Victor*, Cirque Olympique 1823 ; *Victor*, Gymnase 1824-25 ; *Victor*, banlieue 1825 ; *Victor*, Palais-Royal 1832 et 1834 ; *Victor*, Renaissance 1838 ; *Victor*, Pierre, Alphonse, Bouché dit, Saint-Etienne 1850, Angers, Besançon, St-Quentin 1856, Montauban, Aix, Grenoble 1860-61, Boulogne, Lorient, Colmar 1867, Meulan 1868-85. En 1880, 70 ans, 500 francs de pension ; *Victor*, Funambules 1852 ; Mme *Victor*, Antoine, née Martinet, en 1880, 69 ans, 31 ans de théâtre 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1889.

VICTORIN. — Comique froid, excellent acteur du Gymnase 1866-68, puis du Vaudeville, où sa carrière fut brisée par un événement regrettable.

VICTORIN, Armand, Fillietaz. — Bon gros garçon qui avait débuté à Lyon, puis s'était fait une place au concert, à l'Eldorado ; mais Victorin ne rêvait que théâtre, et songeait toujours à y revenir. Un jour, a raconté Alph. Lemonnier dans ses *Petits mystères de la vie de théâtre*, Victorin alla s'acquitter d'une commission auprès de Briet, directeur du

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Palais-Royal : « Un ventre ! s'écria celui-ci ; vous avez un ventre ! Je vous engage ici immédiatement. »

Victorin fit une carrière fort honorable au Palais-Royal. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1897. Victorin est l'auteur d'un livre fort intéressant pour l'histoire du théâtre à Lyon : l'*Ancienne Place des Célestins* publié en 1887.

VICTORINE, Mlle. — Née en 1797, Porte-St-Martin 1815, Opéra-Comique 1817, Variétés 1817-20, Vaudeville 1820-26. Une demoiselle *Victorine* est à Bordeaux 1826.

VICTORINE, Mlle Paturel. — Comédie-Française 1858. V. Paturel.

VIDAL, Gustave, Barlet dit. — Palais-Royal 1883-84, Menus-Plaisirs 1885, Palais-Royal 1886-90.

VIDEIX, Jean. — Né à Paris le 30 octobre 1804. Utilités aux Variétés pendant plus de 30 ans. En 1860, 31 ans de th. à Paris et en province, avec un traitement de moins de 800 fr. Pension 200 fr. Sa mort, Rapport 1884.

VIELLARD, Louis. — Sa mort, *Rapport* 1855.

VIENNE. — Sous ce nom : Mme *Vienne*, aveugle à 54 ans, en 1854, vivait à Genève où elle recevait une pension de 186 fr. de la Société des artistes ; *Vienne*, Joseph. En 1873, 65 ans, 42 ans de th., 500 fr. de pension ; *Vienne*, Gustave, en 1896, 60 ans, 45 ans de th., 500 fr. de pension.

VIGNE, Mme, née Marie *Eugénie* Bénéfand, dite Luguet, fille et sœur des Luguet (v. ce nom). — Mons 1853-54, Nîmes 1855-56, Lille 1859, seconde chanteuse et mère-dugazon Lille 1857-59, coquette de comédie, deuxième premier rôle de drame, débuta à la Porte-St-Martin dans le *Gentilhomme de la montagne*. Organe puissant, talent énergique. Châtelet 1863-65, *Marengo*, Porte-St-Martin, Vaudeville 1868, l'*Abîme*, St-Pétersbourg 1871-1887. Arrivée le 8 septembre 1887 de retour d'un congé passé en France, elle répéta à St-Pétersbourg le 9 et le 10, et mourut le 15 de la variole noire. Très appréciée en Russie, elle eut de magnifiques funérailles auxquelles assistèrent le premier secrétaire de l'ambassade, le consul de France et le Directeur des théâtres impériaux qui conduisaient le deuil avec M. Vizentini. Inhumation au cimetière de Vibourg.

VIGNEAU. — Artiste du Théâtre des Arts, Bordeaux 1902-03. Avait joué à Biarritz. En attendant le train, la nuit, il fut emporté par une vague près le roc de la Vierge, avec deux camarades, Charly et Fayol. (*Figaro* 26 janv. 1903),

VIGNEAUX. — Acteur de l'Ambigu qui fournit à la collection Martinet une illustration copieuse : n° 123, Charles XII de la *Bataille de Pultawa* ; n° 175, Edmond dans l'*Illustre aveugle* ; n° 184, Felicio de *Dago* ; n° 190, le jeune Frédéric dans la *Jeunesse de Frédéric*. Vigneaux avait débuté à l'Odéon le 3 mai 1811.

VIGNY. — Sous ce nom : *Vigny*, Lechauve de, v. Devigny ; *Vigny*, acteur des Folies dramatiques en 1861. Taille de tambour-major ; *Vigny*, André, en 1870, 60 ans, 31 ans de th., 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1883 ; Mme *Vigny*, André Camand.

VILANO. — Excellent artiste de province qui ne voulut jamais accepter un engagement à Paris. Sa mort, *Rapport* 1900.

VILERS. — Sa mort, *Rapport* 1881.

VILLA, Clémentine. — Jolie femme surnommée la *Jeanne d'Arc* des Délassements. Devenue énorme, elle alla jouer les duègnes au Châtelet.

VILLAIN, François, Henri. — Né à Paris le 2 février 1850, premier prix au Conservatoire, Villain fut reçu pensionnaire à la Comédie en 1873. D'une taille gigantesque, il fut peu utilisé. Il quitta la maison en 1904, après 30 ans de services révolus.

VILLARS. — Palais-Royal 1848, Gymnase où il créa le rôle de Verdelin dans *Mercadet*. Se suicida.

VILLAUBRUN, Mlle de. — V. Béjart (Geneviève).

VILLENEUVE, Nicolas, Léonard Bogée, dit. — Né à Paris, rue de Cléry le 30 octobre 1759. Régent de collège au Marais, acteur dans la troupe nomade du grand tragédien Larive, (peut-être Cassel 1773), province, th. Molière 1792, th. de la Cité 1793-96. Premiers rôles de drame et de comédie. Directeur d'une troupe nomade. Dijon, Châlon-sur-Saône, Besançon 1797-1800. Très bel homme, d'une corpulence remarquable, beaux cheveux blonds bouclés. Théâtre de la Cité, seconde fois. De 1803 à 1815 on perd ses traces, Ambigu, rôles de pères nobles. Celui de Calas dans la pièce de ce nom lui valut quelque célébrité. « Villeneuve est le digne appui de Mme Lévêque » écrit-on en 1821. Villeneuve cessa d'appartenir à l'Ambigu en 1824. Admis par proteciton à Bicêtre comme *bon pauvre*, bien qu'il n'eût

EFERUS - Recherches & Classification numériques

pas atteint l'âge réglementaire, Villeneuve y mourut le 17 juillet 1841, à 82 ans.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet.*

Bibliographie : J.-E. Paccard, *Mémoires et Confessions d'un comédien*, Paris 1839.

Iconographie : Dans *Calas*. En pied, petite grav. an.

VILLENEUVE, Mme Virginie, née Gautherot, femme du précédent. — Plus connue sous le nom de la « citoyenne Villeneuve », fort jolie actrice et auteur, se fit une réputation en écrivant — ou en faisant écrire, car on a nommé Cizos-Duplessis — une série de pièces dites patriotiques ou révolutionnaires, où l'on trouvait des phrases comme celle-ci : « Les crimes d'une noblesse insolente, qui partout fait gémir l'humanité, sont à leur comble et seront punis. Le flambeau de la Raison éclairera le peuple abattu. Le fanatisme, les préjugés, les rois, ces fantômes vains, idoles des esclaves, tous ces fléaux seront détruits, etc. ».

On peut citer en ce genre, sous la signature de la « citoyenne Villeneuve » : les *Crimes de la noblesse*, drame en 5 actes (1793), le *Républicain à l'épreuve*, *Plus de bâtards en France*, les *Véritables honnêtes gens*, etc.

VILLENEUVE, Mme Normand dite. — 126 fr. de pension de la Société des artistes en 1846-47.

VILLIERS, père, Claude Deschamps de, dit aussi *Philippin*. — Né en 1601, acteur-auteur, Th. du Marais et Hôtel de Bourgogne 1637. De Villiers père jouait les comiques nobles et les troisièmes rôles tragiques, mais il est fort probable que son nom serait ignoré si Molière ne s'était moqué, dans l'*Impromptu de Versailles*, de la manière emphatique avec laquelle ce comédien faisait le récit de la mort de Polybe dans l'*Œdipe* de Corneille. D'autre part De Villiers père est mis directement en scène dans l'*Impromptu de l'Hôtel de Condé* 1663.

. . . . . demain Monsieur Boursault
Fait jouer sa *Réponse*, et j'ay l'honneur d'y faire
Un marquis mal-aisé, qui ne sçauroit se taire.
Jugez après cela s'il nous faut des rubans.

Dans sa *Lettre sur les affaires du théâtre* (*Diversitez Galantes* 1664, p. 87 et suiv.) De Villiers met triomphalement la tragédie au-dessus des bouffonneries de Molière. Or ce même De Villiers composait lui-même des pièces beaucoup plus dignes du nom de *farces* que de celui de comédies : le *Festin de Pierre* 1659, l'*Apothicaire dévalisé* 1660, les *Ramoneurs* 1662, *Zélande* ou la *Véritable critique de l'Ecole des femmes* et la *Critique des critiques*, un acte refusé à l'Hôtel de Bourgogne et au Marais, imprimé seulement 1663 ; la *Vengeance des marquis* ou la *Réponse à l'Impromptu de Versailles* 1663 ; les *Costeaux* 1665. On lui en attribue encore quelques autres. Toutes ces pièces ont été analysées par V. Fournel, ouvrage cité plus bas.

Cet adversaire anodin de Molière se retira du théâtre vers 1670, et mourut le 23 mai 1681 à Châteliers Notre-Dame, près d'Illiers, en pays chartrain.

Biographie : Lemazurier, Galerie historique, t. I, Jal, *Dict. critique*. V. Fournel, les *Contemporains de Molière*, t. I, p. 297. *Registre de Lagrange.*



VILLIERS, Mlle de. — Une des femmes du précédent, qui s'était marié deux fois, la première avant 1624 avec Françoise Olivier, la seconde avec Marguerite Chaufourriel, à une date inconnue. La Mlle De Villiers que nous mentionnons ici tenait les grands rôles d'héroïnes à l'Hôtel de Bourgogne en 1637. Nous savons par Scudéry qu'elle joua dans le *Cid* à l'origine. Lemazurier la fait mourir très pieusement en décembre 1670, tandis que Jal nous apprend qu'elle demeurait rue Tireboudin en janvier 1678, et que sa fille Charlotte mourut chez elle à cette époque.

Biographie : Jal, *Dict. critique*,

VILLIERS, fils, Jean Deschamps, sieur de. — Fils de Claude, et que l'on a souvent confondu avec son père, né vers 1648. Troupe des petits comédiens Dauphins. Si l'on voulait une preuve de plus de la bonté inlassable de Molière, nous l'aurions encore dans l'engagement comme gagiste à son théâtre, du fils de son adversaire septuagénaire, 1672. Comédien de campagne après la mort de son directeur, De Villiers fils reparut à l'Hôtel de Bourgogne, avril 1679. Conservé à la jonction à Guénégaud, en 1680, De Villiers se chargea des seconds rôles tragiques qu'il jouait faiblement et de divers emplois de comédie où il était supérieur (petits-maîtres, gascons, ivrognes, marquis ridicules) : le *Chevalier à la mode*, l'*Important*, le *Flatteur*. Fort maigre, mais assez bel homme, De Villiers se signalait par

EFERUS - Recherches & Classification numériques

cette particularité qu'il portait habituellement une mouche sur le nez. Il mourut à Paris, rue Mazarine, vis-à-vis la rue Guénégaud, le 14 juillet 1701. Inhumé à St-Sulpice.

Biographie: Lemazurier, *Galerie historique*, t. I. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires.*

VILLIERS, Mlle Catherine Raisin, femme du précédent, née à Troyes en 1650, troupe des petits comédiens Dauphins 1664, Hôtel de Bourgogne, avril 1679, débute le 22 novembre 1691. Reçue la même année. Retirée à Pâques 1696. Morte à Paris, rue Sainte-Marguerite, le 25 août 1701. De son mariage avec De Villiers étaient nés un fils et une fille. Bien que marié à Grenoble, Jean Deschamps eut un jour des scrupules sur la validité de son mariage, célébré sans aucune formalité, et le fit célébrer une seconde fois à St-Sauveur, le 1er décembre 1679.

Biographie : G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires.* — Jal, *Dict. critique.*

VILLIERS, petit-fils, François, Claude Deschamps dit de, fils des précédents. — Né à Rouen (St-Eloi) le 4 août 1676. Débute le 21 novembre 1693 par le rôle de Pasquin dans la *Coquette.* Il aspirait à remplacer son oncle Raisin le cadet, mort deux mois auparavant. Grasseyant, de petite taille, ce De Villiers ne fut reçu à quart de part en 1694 que grâce à la protection de sa tante, Mme Raisin. Mais il fut congédié à Pâques 1695 et reprit le chemin de la province. De Villiers petit-fils vivait encore en juillet 1702.

Biographie : Lemazurier, *Galerie Historique*, t. I. — G. Monval, *Liste alphabétique des sociétaires.*

VILLIERS, Mlle A. D. de. — Sœur du précédent, V. Du Fey Mlle.

VILTARD, Emile. — Théâtre Doyen, Troyes, province, banlieue. Théâtre St-Antoine 1837 : *Rigolette*, l'*Idiote* ; Délassements comiques : le *Mal du pays*, *Vaugelas*, le *Ver luisant*, le *Code Napoléon*, le *Chemin des amoureux*, la *Débine*, le *Cocher*, l'*Homme seul.* Emploi de comique et de compère de revue. « C'est le premier comique du lieu ». écrit J. Arago en 1852, en parlant des Délassements. En 1853, il abordait les grimes avec succès. En 1861, il était aux Folies dramatiques. En 1871, il avait 60 ans, 34 ans de théâtre et 500 fr. de pension. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1872.

Biographie : *Galerie Lorsay*, notice par Dutertre.

Iconographie : do en pied, de face, dans les *Délassements à la belle étoile*, par Lorsay, lith. A. Collette.

VILLERAY. — Jeune premier, très froid. Odéon 1865, Gymnase 1867-68.

VILLERS. — Gymnase 1866.

VILLOT. — Sous ce nom : *Villot*, Armand, Nouveautés 1830, Théâtre du Panthéon 1838. Membre du Comité des Artistes 1846-1851. Artiste intelligent et homme d'esprit. En 1871, 74 ans, 48 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Sa mort, *Rapport* 1875 ; Mme *Villot*, Vaudeville 1852.

VILMAR. — Maëstricht 1673-78.

VILSAN Mlle. — Théâtre Louvois 1792.

VINCENT, Jules. — Sa mort *Rapport* 1882.

VINCHON. — Gymnase 1866-67.

VINGARD. — Comique, Genève 1859.

VIOLE, Mme Marie, Emma, Veuve Cailloux dite. — Liége 1881-1883, Le Mans, Angers, Amiens 1886-88, Paris 1889-90.

VIOLET. — Cirque Olympique 1822 ; Mlle *Violet*, Porte-St-Martin, 8 septembre 1825.

VIORRON, Mme Caroline, Georgette, née Viorron, femme Cheffart, Choffart ou Chuffart, dite. — Rouen 1868-69, Hombourg, Mulhouse, Liége 1875-78, Le Mans 1884-85, Lille, Paris, Caen 1890, Paris 1891-96, Bordeaux 1897. En 1898, 62 ans, 31 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Paris 1903.

VIOT, Mme. — Odéon 1797.

VIRGINIE. — Nom porté par une foule de petites artistes obscures, principalement de 1825 à 1853. Cirque Olympique, Marseille, Nantes, Vaudeville, Nouveautés, Variétés.

Iconographie : Collection Martinet, no 257, Théâtre du Vaudeville. Mlle Virginie dans l'*Auberge dans les nues.*

VISSOT, Louis, François. — Porte-St-Martin depuis sa fondation, second régisseur, le juif de la *Pie voleuse.* Vissot passa toute sa vie à son même théâtre, reçut un prix en 1850, sans doute pour sa fidélité, et mourut en 1861, âgé de 72 ans, avec 48 ans de Porte-St-Martin, et 300 francs de pension, aidé par son directeur Marc Fournier, qui lui paya ses appointements jusqu'au dernier jour.

VISTO. — Théâtre Louvois 1792.

VITAUX, Mme de, Marseille. — Sa mort *Rapport* 1910.

VIVANTE, Mme. — En 1890, 72 ans, 37 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

VIVERGE, Mme Jeanne. — En 1875, 64 ans, 37 ans de théâtre, 500 fr. de pension à Nice.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Sa mort, *Rapport* 1886. On signale la mort d'un *Viverge* au *Rapport* de 1897.

VIVIEN, Mme Aline Vivier, dite. — Sa mort *Rapport* 1894.

VIVIER, Edouard. — En 1897, 60 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

VIVIERS, Mlle. — Jeune première, Genève 1864-65.

VIZENTINI, Auguste ou Augustin. — Tour à tour artiste, directeur ou administrateur à l'Odéon, à l'ancien Théâtre Lyrique, au Vaudeville, à la Porte-St-Martin, puis à Bruxelles, Anvers, le Hâvre, Lille ; homme fort distingué, chevalier de l'ordre du mérite de la Branche d'Ernestine de Saxe. C'est lui qui, en 1845, eut le premier l'idée de frapper d'un impôt les billets de faveur. Augustin Vizentini « acteur excellent » a dit Paul de Musset, avait créé à l'Odéon le personnage comique de la *Nuit vénitienne* d'Alfred de Musset, 1er décembre 1830. En 1838-39, il était premier comique à Tournai. Il fit partie du Comité des artistes en 1846-47 et se montra, dans toutes ses directions, fort généreux pour la dite société. Il fut enfin le père de M. Albert Vizentini, le directeur bien connu des Folies dramatiques et autres scènes. En 1874, il avait 63 ans, 42 ans de th., et se trouvait au Mans, où il touchait 500 fr. de pension. Puis il se retira à Sens, où il vécut encore de longues années. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1891. A cette famille se rattachent sans doute Mme Clara *Vizentini* qui tenait l'emploi des soubrettes en 1838-39, et Jules *Vizentini* dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1883.



VOLANGE
rôle de Janot

VIZY, Mme Blanche, Veuve Willefer. — Sa mort, *Rapport* 1886.

VOIS, Ernest. — Second prix de comédie, Th. Français, Gymnase, ténorino à l'Opéra Comique où il créa le Frédéric de *Mignon*. Ernest Vois toucha à tous les genres : le marquis des *Cloches de Corneville*, le Lafont de la *Parisienne* de Becque, le reporter de *Fatinitza*, l'ambassadeur de *Fédora*, aux Folies dramatiques, à la Renaissance, au Vaudeville. Actif, mais peu chançard, Vois se mit alors à écrire pour les petits théâtres, le Grand Guignol, le Divan Japonais. Il fut l'auteur de *M. Adolphe*, le *Chien*, une *Manille*, les *Mufles*, *Elle*, le *Crime de M. Champagne*, les *Deux réservistes*, etc. Puis l'âge vint — sans la fortune — et la maladie ; il se retira alors à Beaulieu (Alpes-Maritimes) d'où il écrivait, le 18 octobre 1901, une lettre navrante à son ami Delilia *(Figaro)*. En dernier lieu, il avait été metteur en scène au Palais Royal. « C'était, a dit Péricaud, un véritable tempérament d'artiste, anémié par de l'irrégularité. » Le pauvre Vois, dont la mort fut annoncée au *Rapport* de 1902 s'éteignit épuisé, découragé. L'orphelinat Ozy recueillit trois de ses enfants.

VOISIN, Louis. — En 1884, 60 ans, 30 ans de th., 500 fr. de pension.

VOITURIEZ, Mlle Eléonore. — Sa mort *Rapport* 1860.

VOLANGE, Maurice, François Rochet dit. — Né à Nantes (Saint-Similien) le 25 mars 1756. Il était le fils d'un portefaix. Comédien nomade, il partit au Cap ou dans les Iles, d'où on le fit rembarquer pour avoir manqué de respect au public qui le sifflait. En 1778, nous le retrouvons dans la troupe de Lécluze qui venait de fonder les *Variétés amusantes*. Là, un succès inouï l'attendait dans le rôle de Janot, dans *Janot* ou les *Battus payent l'amende* (février 1779), succès prodigieux ; il n'est plus question dans Paris que de Janot. Tout le monde veut le voir. Grimm lui-même lui reconnaît « un comique si franc, un masque si mobile, des inflexions de voix si variées et si justes » qu'il en est enthousiaste. La gravure s'empare des traits de Volange, sa statuette est modelée en porcelaine de Sèvres et devient l'étrenne à la mode en 1780. La reine Marie-Antoinette elle-même ne dédaigne pas de l'offrir en cadeau. On fit plus : on rechercha Volange lui-même, qui fut fêté, courtisé !

Grisé par ce triomphe, Volange rêva de plus hautes destinées, et voulut débuter le 22 février 1780 à la Comédie Italienne dans le triple rôle des *Trois jumeaux vénitiens*. Affluence du public, mécontentement des acteurs italiens peu satisfaits qu'on leur imposât un pître des boulevards, et réussite médiocre de Volange,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

qui, sans être mauvais, ne se trouvait plus là dans son cadre. Le 3 novembre, il avait réintégré les Variétés amusantes : *Boniface pointu* et toute la famille des *Pointus*, *Esope à la foire*, l'*Anglais à Paris*, l'*Intendant comédien*. En 1785, il gagnait huit mille livres. Excursions à l'étranger, avril 1786, Melun, mai 1786, Genève, six représentations, puis Londres 1786, fin mai, avec sa femme, un jeune homme (peut-être Talma ! v. page 657) et une dame Guédon, fille de Carlin de la Comédie Italienne. Ambigu 1787 : *Huluberlu au régiment*, pièce où il remplit deux rôles. Volange excellait dans les rôles à transformations. Variétés-Palais-Royal, novembre 1787. Courses en province, Bordeaux 1790, Théâtre Molière juin 1791, Th. Montansier, Th. de la Cité, Th. Louvois. Un Volange fut directeur du Vaux-Hall. On le trouve aussi directeur à Caen. En février 1802, il est à Liége avec sa femme, danseuse de Bordeaux. Il ne vit plus déjà que sur son ancienne réputation ; il court toutes les petites scènes, y compris celles de banlieue. On le représente alors comme un acteur vieux, fatigué, cassé. En 1805, Dumersan le rencontre, traversant Ermenonville, et traînant péniblement une charrette où s'entassent quelques oripeaux de théâtre. Il se rendait à la foire de Senlis ! En 1806-08, il était à Marseille ; il y mourut le 2 juillet 1808 d'une attaque de paralysie ! Il avait avec lui une fille, mais nous ne savons de quel lit.

L'auteur anonyme du *Chroniqueur désœuvré*, a parlé de Volange avec la dernière violence : les épithètes de polisson, fripon, vagabond, ivrogne, sont les plus douces. Il veut laisser entendre que Volange a été fouetté et marqué, mais cela il ne peut l'affirmer. Et le pamphlétaire termine son couplet en souhaitant de le voir aux galères.

Que Volange ait été un très mauvais sujet, et un mauvais pensionnaire, qu'il ait même été envoyé au For-l'Evêque pour avoir fait retarder l'heure du spectacle, cela nous en avons la preuve par les procès-verbaux de police reproduits par M. Em. Campardon dans les *Spectacles de la foire*. Mais les galères ! Cette haine féroce venait, à notre avis, d'une jalousie de métier excitée par le triomphe insolent de ce baladin dans *Janot*, et sa fatuité excessive qui le faisait détester de tous ses camarades sans exception.

Volange fut marié deux fois. De son premier mariage avec Thérèse Breton il eut, en 1778, deux fils dont nous nous occupons plus loin, et de son second, avec Louise Leroy, deux autres fils, Charles et Philippe-Marie, nés en 1797 et 1798.

Le catalogue Voisin, février 1902, annonçait une *Requête de Volange*, dit Janot, au garde des sceaux de France, Hue de Miromesnil, pièce manuscrite datée de 1783, 6 pages in-4°, curieuse plaisanterie en forme de satire, dirigée contre le garde des sceaux.

Biographie : E.-D. De Manne et C. Ménétrier, *Troupe de Nicolet*. — Em. Campardon, *les Spectacles de la foire*.

Bibliographie : le *Chroniqueur désœuvré*.

Iconographie : Volange dans le rôle de Janot, dans les *Battus paient l'amende* : « Ah ! c'en est ! » grav. par Louise Brainclaire et C. Weisbrod d'ap. Touzet et Wille fils.

— En buste, de profil à gauche, grav. à l'eau forte par Fr. Hillemacher, pour la *Troupe de Nicolet*.

— Biscuit de Sèvres : *Janot*. Il y eut des Janot en plâtre, en stuc, en bronze.

VOLANGE aîné. — Varsovie 1809.

VOLANGE cadet, Jean-Baptiste. — Né à Paris le 3 janvier 1778 (d'autres disent à Pau). Bohême endurci, directeur de troupes volantes, dont on peut connaître le type en lisant les *Mémoires de Mlle Flore*, t. II, p. 19 à 129. A Milan, nous avons retrouvé sa trace. Volange et sa famillle, jouait des pièces à travestissements au Théâtre Carcano en août 1806. La *Gazette de France* publie à la date du 16 septembre 1809 : « On écrit d'Angers en date du 8 sept : Dimanche dernier, M. Volange fils avait joué avec succès dans quatre pièces différentes..... Lundi il se sentit incommodé, et le mal qui venait de le saisir a fait des progrès si rapides qu'hier soir il a succombé..... Outre les Janots et les Pointus, et quelques rôles de célèbres niais de nos jours, cet acteur jouait et chantait avec talent. » Il était domicilié place de la Commune.

VOLET, Mlle Emilie. — Odéon 1842-45. Très belle femme ; on la disait fille de Coraly, l'habile chorégraphe de l'Opéra.

VOLET, Mlle Marie. — Variétés 1842. Aussi jolie que sa sœur.

VOLLET, Félix. — Commença sa carrière à l'Ambigu, puis fut engagé au Th. du Cirque pour créer le rôle principal de *Turlututu*. Du Cirque, démoli en 1862, Vollet passa au Châtelet. On le vit au Palais Royal 1867, à la Porte-St-Martin et à l'Ambigu où il créa notamment le rôle du croquemort de l'*Assommoir*. Félix Vollet, comique un peu criard, était un garçon spirituel, plus amusant même à la ville qu'au théâtre. Il faisait rire Dennery qui lui donnait de bons rôles, ce qui n'empêcha pas le dramaturge de dire un jour en parlant de son interprète : « Encore un *Vollet* comme celui-là, et vous pourrez fermer boutique ». En 1882, Vollet avait 63 ans, 35 ans de théâtre, 500 francs de pension. Sa mort, survenue à Sainte-Périne où il s'était retiré depuis deux ans, fut annoncée au *Rapport* de 1890.

EFERUS - Recherches & Classification numériques

VOLNAIS, Mlle Claudine, Placide, Croizet-Ferreire dite. — Femme Philippe Roustan (1822), était née à Paris rue Neuve-St-Eustache le 4 mai 1786, chez sa mère, le père ayant été désigné comme ancien officier des troupes des colonies, habitant la Guadeloupe. Nous ignorons pour quelles raisons le nom de ce père que l'on orthographiait *Ferraire*, fut biffé plus tard par ordonnance du Tribunal, le 21 floréal, an II. Elève de Dazincourt, la jeune Volnais s'essaya tout d'abord sur le théâtre de Versailles le 4 mai 1801, puis débuta le 7 du même mois à la Comédie, dans le rôle de Junie de *Britannicus*. On la trouva généralement trop jeune, bien que douée d'heureuses dispositions. La jeunesse est un défaut qui passe vite. Il restait à la débutante un organe doux, une prononciation pure, des traits agréables. Elle fut engagée à raison de 2400 fr. par an. Ses débuts se prolongèrent pendant six mois, mais une rivale survint : Mlle Bourgoin (v. ce nom). Ricord a défini ainsi les deux débutantes : Mlle Bourgoin, plus formée, figure divine, avec un air de volupté ; Mlle Volnais, visage céleste, plus décente et plus candide. Les amateurs prirent parti, chacun selon son goût. C'était alors la mode de ces luttes théâtrales ; Mlles Duchesnois et George en sont la preuve. Mais Mlle Bourgoin, ayant un jour supplanté de force Mlle Volnais au moment de lever le rideau sur *Phèdre* (rôle d'Aricie) dans une représentation à Versailles, ne fit que provoquer un scandale qui hâta de ce fait la réception de Mlle Volnais comme sociétaire (1802).



Mlle VOLNAIS
Collection Martinet

Moins heureuse cependant que Mlle Bourgoin, Mlle Volnais fut envahie avant l'âge par l'embonpoint, et dut renoncer aux rôles de jeunes premières pour se consacrer à ceux de mères. Sur ce chemin, elle trouvait encore une rivale : Mlle Leverd (1817).

Dégoûtée par des déceptions de toutes sortes, Mlle Volnais n'attendit plus que l'accomplissement de ses 20 ans de services pour se retirer. Sa représentation de retraite eut lieu à l'Opéra le 17 mars 1822, et fut la dernière dans laquelle elle se produisit. (Rôle de Mme *de Sévigné*.) La recette fut considérable. Elle avait créé 28 rôles à la Comédie, notamment Mme *de Sévigné* 1805, Almaïs d'*Omasis* 1806, Pénélope d'*Ulysse* 1814, Mme d'Orval de la *Mère rivale* 1821. Ses meilleurs rôles dans le répertoire furent ceux d'*Andromaque*, d'*Esther*, de *Rodogune*, de la comtesse du *Mariage de Figaro*, de la *Mère coupable*.

On s'explique difficilement comment cette femme de bonne compagnie alla s'amouracher à 36 ans d'un malotru tel qu'était Philippe du Vaudeville (v. ce nom). Elle l'épousa cependant, malgré l'étonnement général, aussitôt sa mise à la retraite, puis alla habiter une belle maison qu'elle possédait à Ormes-le-Guignard, près Vendôme, où elle mourut à la suite d'une maladie longue et douloureuse, le 16 juillet 1837. Elle avait habité à Paris, rue de Rohan 1805-07 et rue de la Pépinière, 66, 1822.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II. — E. D. De Manne, *Troupe de Talma*.

Iconographie : Musée de la Comédie française, catalogue Monval, n° 201. Dessin au pastel, h. 0 m. 18, l. 0 m. 14, par E. Bouchardy, 1818.

— Gravure à l'eau-forte par Fr. Hillemacher pour la *Troupe de Talma*.

— Miniature par Hollier (Salon de l'an XII), dans *Adelaïde Duguesclin*, par Mlle F. Varlet (Salon de 1819).

— Collection Martinet : n° 177. Eliska dans la *Revanche*.

— N° 284. Eronime dans *Mahomet II*.

— Belle planche coloriée dans la Galerie, théâtre de Bance, 1818.

— Dessin de Favart, gravure de Chaponnier, rôle d'Iphigénie dans *Iphigénie en Aulide*.

VOLNYS, Charles, Joly dit. — Fils d'officier, élève de Charlemagne, puis de Saint-Cyr, Volnys renonça tout-à-coup à la carrière militaire pour le théâtre. Essais timides chez Doyen, Conservatoire, province, début au th. Français en juin 1824, sous le patronage de Mlle Leverd. Son manque d'expérience le force à retourner en province. Bordeaux (d'autres disent Strasbourg), Odéon 1er mai 1825, rôle de Victor des *Comédiens*. On le trouve intelligent, mais on critique ses gestes désordonnés. Th. des Nouveautés. C'est alors que pour se distinguer de l'acteur *Joly* qui appartenait au même théâtre, il prit le nom de *Volnys*. Au Vaudeville, il débute dans le *Cousin Frédéric* et remporte un succès dans *Marie Mignot* : Sensibilité profonde, geste digne, parole émue. Le rôle du duc de Chevreuse dans un *Duel sous Richelieu* met le sceau à sa réputation. Vien-

EFERUS - Recherches & Classification numériques

nent ensuite les *Jours gras sous Charles IX*, *Elle est folle*. C'est à ce moment de sa carrière que Volnys épousa Léontine Fay (29 sept. 1832) la plus distinguée des actrices de genre de l'époque. Appelés ensemble à la Comédie-Française, ils y débutèrent tous deux en 1835, lui, dans le *Misanthrope*, où il fit preuve d'une diction juste et d'une excellente tenue. On le compara même à Armand et à Fleury. Quelques contrariétés d'une part, des offres brillantes de l'autre, les décidèrent à prendre un double engagement au Gymnase où l'on put les applaudir ensemble dans *Mathilde*, *Clémence*, le *Roman intime*, etc. Nous avons dit à l'article *Léontine Fay* comment celle-ci partit tout-à-coup pour la Russie où elle devait faire une si belle carrière. Son mari ne l'y suivit pas, et se retira du théâtre. En 1866, il avait 63 ans, 41 ans de th. et 300 fr. de pension. Il alla vivre à Nice, où sa femme le rejoignit plus tard, et y vécut jusqu'à l'âge de 90 ans, *Rapport* 1893. Homme essentiellement comme il faut, ayant beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup retenu, Volnys était un causeur recherché.

Biographie : *Galerie Lacauchie*, notice par N. Fournier.

Iconographie : Galerie Lacauchie, en pied, de face, cost. de th. dans un *Duel sous le cardinal Richelieu*.

VOLNYS, Mme V. — Mlle Léontine Fay.

VOLSY, Mme. — Sous ce nom : Mme *Volsy*, Palais-Royal 1851 ; Mlle *Volsy*, Valentine, Charlotte, Blondeau dite, née en 1853, Odéon 1877-80, Gymnase 1881-86. Sa mort, *Rapport* 1888.

VORMIMBERT. — Cassel 1777. Sa femme dans les chœurs.

W X Y Z

WABBLE, Henri, Alphonse. — Jeune premier de drame, taille moyenne, organe vibrant, beaucoup d'âme. Th. de la Porte-St-Antoine 1837, Lyon 1843, Rouen, Bordeaux, Le Hâvre 1853-54, Turin 1855, Bordeaux 1856-75. En 1875, 68 ans, 53 ans de th., 300 fr. de pension. Wabble fut le premier professeur de Mme Tessandier.

WABBLE, Mme Rosalie, Florence, Webel, née Soline. — Toute petite et toute gentille personne. Th. de la Porte-St-Antoine 1837 : les *Dix francs de Jeannette*, la *Chûte des feuilles*, *Valentine*. Mêmes étapes que son mari depuis Lyon 1843 jusqu'à Bordeaux 1869.

WAGNER, Mlle. — Gaîté 1849. V. Adalbert.

WAL, Mlle Brunette. — Née en 1844, Gaîté 1872-76, Paris Opéra. En 1902, 58 ans, 32 ans de th., 500 fr. de pension d'attente sur les fonds de la loterie. Asnières, Pont-aux-Dames 1905. Sa mort, *Rapport* 1911.

WALDTEUFEL, Mlle Virginie, Octavie. — Premier prix de comédie et deuxième accessit de tragédie 1879. Odéon 1880-84.

WALLACK, Mlle Hélène-Lévy. — Bruxelles 1868-70.

WALLÉE, Mlle. — Gymnase des enfants, puis Gymnase 1845.

WALLERAND, Mme Catherine, *Lucie*. — Rennes 1856-57, Boulogne, Valenciennes, Saint-Quentin, Anvers 1868, Maubeuge, Amsterdam 1873. Vivait en 1886.

WALMONT, Mme Sophie. — Née en 1757, femme de Jean de Romainville, acteur de province. Actrice au th. des Pygmées, Palais-Royal 1785.

WALTER. — Sous ce nom : *Walter*, Odéon 1832 ; *Walter*, Moscou 1843-45 ; *Walter*, Etienne, sa mort *Rapport* 1861 ; *Walter*, Stanislas, né en 1840, Genève 1874, Bordeaux, Lisbonne, Amiens, Bordeaux 1879-80, Douai, Béziers, Troyes, Liége 1886-87, Bruxelles 1888-95, Bordeaux, Porte-St-Martin 1898, Marseille, Liége, Pont-de-Dore 1902. En 1903, Bordeaux, 500 francs de pension sur le fonds Halanzier. Vichy, Paris 1904-07 ; Vannes 1910. Mme *Walter*, Catherine, Ceuilly, femme du précédent, mêmes étapes de 1879 à 1902, Anvers 1903, Vannes 1904-08 ; Mme *Walter*, Catherine, Junca, Genève 1874-77, Avignon, Reims, Perpignan 1884-86 ; *Walter*, Fortuné, Francesconi dit, th. Montmartre 1881-83, Ambigu 1884-90. Sa mort, Rapport 1898 ; *Walter*,

EFERUS - Recherches & Classification numériques

grand premier rôle, Lille 1881-82 ; Mme *Walter*, duègne, Lille 1883-84 ; *Walter*, Jules, Paris 1892.

WALVILLE. — V. Valville.

WANDA de Boncza. — V. Boncza.

WANDERMOOT. — Th. Comte 1843-45, Paris 1853-55.

WARIN de la Rosière L. A. — Besançon 1852-54. — V. Varin.

WARNIER, Antoine, Théodore. — Reims 1845-48, Orléans, Verviers, Le Mans, Bayonne 1858, Angers 1859-65. En 1865, 63 ans, 300 fr. de pension. Nîmes 1867-68, Angers 1869-70.

WARTEL, Mme Victorine, Julie, née Dabbas. — Porte-St-Martin 1863-64, Th. lyrique 1867, Paris 1876.

WASSEN, Mme. — Tournées Coquelin aîné et Coquelin cadet 1883-85.

WATERS, Mme Sarah. — Chanteuse d'opérettes, Lille 1882.

WEGLER, Mme Anica, Louise. — Vaudeville 1881-84.

WEIL, Mlle Hélène. — Rouen 1843-47, Palais-Royal 1852-54.

WEISS. — Sous ce nom : Mlle *Weiss*, Elisa. — Rôles d'enfants, Grenoble 1827 ; Mlle *Weiss* (ou Weis) Marie, Charlotte, Jenny, Palais-Royal 1836-37, pensionnaire à la Comédie 1837-39, Odéon 1841-44, Toulouse 1843-47. En 1866, 53 ans, 32 ans de th., 200 fr. de pension à Paris. Sa mort, *Rapport* 1876.

WELLER, Mme Sarah, Hermann. — Marseille 1843-47.

WELSCH, Georges. — Jeune amoureux, Bruxelles, Ambigu 1832, pensionnaire à la Comédie-Française 1834, Th. Historique 1849, Paris 1853-65. En 1835, il y eut au Palais-Royal deux *Welsch* : *Welsch* aîné et *Welsch* jeune.

WENZEL, Mlle Elisa, Virginie, comtesse Orloff. — Née en 1800. Elève du Conservatoire, Mlle Wenzel débuta le 4 octobre 1816 à la Comédie par les rôles d'*Andromaque* et d'Agnès de l'*Ecole des maris*. Admise comme pensionnaire en 1817, malgré son jeune âge, Mlle Wenzel eut à subir toutes les tracasseries traditionnelles. Bordeaux 1821. En 1822, nous la retrouvons à l'Odéon, où elle débuta le 16 avril avec grand succès dans *Iphigénie en Aulide* et la *Femme juge et partie*, *Noirville*, *Mathilde*, le *Séducteur amoureux*, le *Comte Julien* 1823 ; nouveau début à la Comédie le 9 juin 1825, bien accueillie mais préfère aller jouer à Bruxelles 1825-26. Retour à l'Odéon, l'*Actrice* 1826, le *Mariage par procuration* 1827, *Charles II*, le *Contrariant* 1828, la *Bossue*, *la vieille fille et la jeune veuve* 1829. En 1830-31, elle est à Lyon. En 1835, à la Gaîté. Mlle Wenzel qui avait une jolie figure et du talent, mourut à Paris le 9 août 1858.

Biographie : Ricord, les *Fastes de la Comédie*, t. II.

WERBER, Mme Faustine, Dorothée, Bordeaux 1865-74.

WÉRY, Mme Julie. — Anvers 1873-74, Marseille 1875-79.

WICARD, Charles. — Toulouse 1853-55, Bruxelles 1856-61, Lyon 1862, Lille 1863-64, Bruxelles 1865.

WIDEMANN. — Lyon 1846-47.

WIDMER, Charles, Mario. — Gymnase 1867, Toulouse, Liége, Bruxelles 1873-74, Folies dramatiques 1875-76, Liége 1877-78, Bruxelles 1879-80, Tournai 1881, Bruxelles 1882-86, Tournai 1887-89.

WILFRED, Léon, Wind dit. — Grenoble 1892, Marseille, Dunkerque, Le Mans, Caen, Marseille 1899-1901, Paris 1902-03.

WILLACH, Fernand, Frédéric. — Th. Montmartre 1875-80, th. des Nations 1886, Troyes 1888, Lyon 1889-92, Turin 1893-94, Paris 1895, Paris 1909.

WILLIAM-Hall, Mme Cl. Thérèse, née Violet. — Dijon 1864-65.

• **WILLIAMS,** Mme. — Funambules 1822.

WILLIAMS, Charles, Addison dit — ou William. — Né à Paris en août 1815, de parents anglais — son père professait cette langue — apprenti peintre en bâtiment, figurant puis comédien au th. Comte, comique à Chartres et à Orléans, th. du Panthéon 1836-38 : Popinot de *César Birotteau*, Nolis de l'*Avocat Loubet*, th. du Cirque, devenu tour à tour Théâtre National, puis Cirque impérial. Là, il rencontra un compère : Lebel (v. ce nom). Lebel et William, William et Lebel devinrent les deux inséparables acteurs du Cirque : Lebel gros et essoufflé ; Williams maigre et enroué. Pendant près de quarante ans — la troupe du Cirque, lors de la démolition, se transporta au Châtelet — Williams fut de toutes les pièces, et surtout de toutes les féeries, depuis la *Poudre de perlinpinpin* et *Ali-Baba*, le *Diable d'argent* et *Rothomago*, *Turlututu* et la

EFERUS - Recherches & Classification numériques

Poule aux œufs d'or, jusqu'à *Aladin* ou la *Lampe merveilleuse*. Nul comme lui ne savait dire avec un ahurissement impossible : « Bon ! Encore une étoile dans mon assiette ! » Hélas ! Les acteurs de féeries ne s'enrichissent guère. Sur le tard on le vit encore à la Renaissance dans *Kosiki*, octobre 1876. En 1882, il a 68 ans, 58 ans de théâtre, 500 fr. de pension. Ses dernières créations avaient été, à la Renaissance, le trésorier de la *Tzigane* 1877, le marquis de la *Camargo* 1878, la Boiserie de *Belle Lurette* 1880. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1883. Sa camarade, Mme Desclauzas, acheta pour le vieux comédien un terrain temporaire. « Si tous les enfants aujourd'hui devenus des hommes, qu'il divertit jadis, dit Eug. Garraud, avaient suivi son convoi, le cimetière n'eut pas été assez grand pour les contenir. »

Biographie : *Galerie Lorsay*, notice par Eug. Moreau.

Iconographie : *Galerie Lorsay*, en pied, de profil à droite, dans la *Poudre de perlinpinpin*, dessin de Lorsay, lithographie de A. Collette.

WILLIAMS, Mme Julie, Félicité, Féron dite. — Compiègne 1867-70.

WILLIM, Mme Joséphine, Henriette ou *Courtot*. — Toulouse 1874, Béziers, Agen, Alger 1878-1879, Montauban 1880-81.

WILMEN, Mme. — Palais-Royal 1837. Mme Wilmen avait débuté à la banlieue, puis au Vaudeville. Elle était ravissante dans les *Poletais*. Après avoir quitté momentanément le théâtre, elle rentra au Palais-Royal dans la *Couronne de diamants*.



Mme WILMEN
par Léon Noël

Iconographie : assise, de face, par Léon Noël, lith. Ligny.

WILSON, Alexandre. — Sancerre 1845, Lyon 1847-54. En 1846, 67 ans, 44 ans de théâtre, 150 fr. de pension. Décédé avant 1852.

WILSON, Mme Aimée, Fraix dite. — Th. des Arts 1876-82, beau tempérament dramatique.

WILTON, Joseph, Georges, Gilton dit. — Lyon 1876-77.

WIMPO, André. — Verviers 1889, Bayonne 1892, Dijon 1893, Paris 1894-99.

WISSOCQ, Mlle Elisabeth. — Marseille 1893, Odéon 1894-98.

WOISLIN, Mme Louise, Céline, femme Paroisse. — Tournai 1845, Lorient 1846-48, Paris, Bruxelles 1858-59, Clermont 1860-63, Saint-Germain, Nancy 1868-69, Paris 1870-82. En 1878, 60 ans, 32 ans de théâtre, 500 fr. de pension.

WOITIER, Mme Marie, née Collignon. — Folies dramatiques 1887-89.

WOLF ou Wolff. — Sous ce nom : Mme de *Wolf*, Madeleine, Virginie, Genève 1853-55, Dieppe, Besançon, Tournai, Alais 1862, Boulogne, Amiens, Avignon, Nantes 1868, Versailles, Amiens, Abbeville 1873, Versailles, Toulon, Narbonne, Nantes 1877, Anvers, Lille, Limoges 1881, Paris, Cette 1883. En 1884, 71 ans, 34 ans de théâtre, 500 fr. de pension à Versailles. Sa mort, *Rapport* 1893 ; Mme *Wolff*, Charlotte, Toulouse 1867-68, Bruxelles 1870-1873 ; Mme *Wolf*, Louise, Bruxelles 1886-1893 ; Mlle *Wolff*, Anne, Margaret, Laurence *Fontane*, Paris 1892-97.

WOLL, Henri, Antoine. — Théâtre des Nations 1883.

WORMS, Daniel, Hippolyte. — Régisseur au Vaudeville, 1843-1855, Paris 1857-70. En 1868, 65 ans, 40 ans de théâtre, 300 fr. de pension à Paris.

WORMS, Mlle Eugénie. — Théâtre Français 1846, Vaudeville 1852-58. On disait d'elle en 1853, que c'était une actrice remplie de qualités, mais attendant un bon rôle.

WORMS, *Gustave*, Hippolyte. — Né à Paris le 26 novembre 1836. Son père fut longtemps contrôleur à l'Opéra-Comique. Typographe, puis élève de Beauvallet au Conservatoire, Worms remporta en 1857 un premier accessit de tragédie et un second prix de comédie. Engagé de suite à la Comédie comme *doublure* de Delaunay, le 1er janvier 1858, débutant le 14 février suivant dans Damis de *Tartufe*, il n'avait cependant pas encore satisfait à la conscription. Un magnifique concert, où tous les premiers artistes prêtèrent leur concours lui permit de payer un remplaçant. Worms fut remarqué alors pour sa jeunesse, ses accents de tendresse : il fut de suite sympathique, en un mot. Vint la création d'Achille dans le *Duc Job*. Tout marchait donc à merveille, lorsque ses camarades l'élurent sociétaire à l'unanimité. Cette décision ne plût pas, paraît-il, au ministre des Beaux-Arts qui hésita

EFERUS - Recherches & Classification numériques

à ratifier le choix des sociétaires. Justement froissé, Worms donna sa démission et partit pour la Russie. Il devait y rester onze années, l'étoile du Théâtre Michel, comblé de tous les égards. Revenu à Paris en 1875, avec une autorité incontestable, Worms reparut au Gymnase (septembre) dans le rôle d'Armand Duval de la *Dame aux camélias*. Au mois de novembre suivant, il créait *Ferréol*. Au mois de février 1876, le *Charmeur*. Worms repartit cependant encore une saison à Saint-Pétersbourg, et ce ne fut que le 1er avril 1877 qu'il fut engagé à la Comédie à raison de 24,000 fr. Nouveau début le 4 juin dans le *Marquis de Villemer*. Sa belle interprétation de Don Carlos dans *Hernani*, rôle dans lequel il était incomparable, réunit encore une fois tous les suffrages. Le 1er janvier 1878, Gustave Worms était nommé à l'unanimité sociétaire à part entière.

Désormais il sera pendant vingt-deux ans de tous les triomphes : on le fête dans le *Fils naturel*, l'*Avare*, la *Moabite*, *Jean Baudry* où il fut très beau, la *Princesse de Bagdad*, les *Rantzau*, les *Demoiselles de St-Cyr*, *Smilis*, *Denise*, *Antoinette Rigaud*, le *Misanthrope*, le *Gendre de M. Poirier*, *Francillon*, la *Souris*, *Chamillac*, *Henri III et sa cour*, *Maître Guérin*, le *Demi-monde*, *Froufrou*, *Cabotins*, l'*Ami des femmes*, *Catherine*, le *Berceau*, la *Conscience de l'enfant*, etc. « L'homme avait la simplicité, a écrit M. Adrien Bernheim, la sûreté et la probité de son merveilleux et incomparable talent. » Dumas fils eut en lui un merveilleux interprète.



Gustave WORMS (1876)
Cliché Liébert

Entre temps, Worms professait au Conservatoire avec un art supérieur. Ses élèves sont légion. Il n'avait, à proprement parler, aucune méthode, mais il repoussait la leçon apprise et le traditionnel « ronron » ; il prétendait que le professeur doit laisser les qualités de l'élève se développer naturellement.

Worms avait manifesté le désir de se retirer en 1900. L'incendie du Théâtre Français recula d'une année ce projet. Sa représentation de retraite eut lieu dans la nouvelle salle, récemment inaugurée, le 23 janvier 1901. Il y parut dans le premier acte du *Misanthrope* et le quatrième acte de l'*Ami des femmes*. Worms avait été nommé officier d'Académie en 1880, puis officier de l'Instruction publique en 1889 et Chevalier de la Légion d'honneur.

Respecté de tous, Worms mourut le 19 novembre 1910. Une affluence d'écrivains, d'élèves, d'amis, d'admirateurs, se pressa à ses obsèques qui eurent lieu au cimetière de Passy, où le grand rabbin de Paris, M. Dreyfus, et M. Jules Claretie, au nom de la Comédie française, rappelèrent cette vie d'honneur.

Gustave Worms avait été marié deux fois : la première avec Mlle Brémond (v. Mme Worms Ire), la seconde avec Mlle Baretta (v. ce nom). Le jeune pensionnaire de la Comédie-Française, admis presque aussitôt la mort de son père, est son fils. Une anecdote rapportée par M. Adrien Bernheim, démontrera combien Worms était aimé de ses camarades. Il venait de perdre une grande jeune fille qu'il adorait, une fille de son premier mariage. Homme de devoir, Worms avait repris son service le lendemain de ce deuil, et jouait l'*Ami des femmes*. Comme il se trouve dans cette pièce une allusion aux enfants partis trop tôt, ses camarades eurent la délicatesse de passer ces répliques. Worms sur, pris, revient dans sa loge consulte le texte, et s'aperçoit du procédé. Le pauvre père fondit en larmes.

Biographie : *Paris-Théâtre*, n° 155, 4-10 mai 1876, notice par F. Jahyer. — *Figaro* 29 juin 1908 (Adrien Bernheim). — *Figaro* 20-22-24 novembre 1910. — *Comœdia* 22 novembre 1910.

Iconographie : Musée de la Comédie Française, catal. Monval n° 357. *Une lecture au Comité*, par H. Laissement (1888).

— N° 495. Dans Don Carlos d'*Hernani*, peinture, h. 0m. 62, l. 0m. 40, par Albert Maignan. Worms en possédait une sépia faite par l'artiste.

— N° 500. Les *Sociétaires de la Comédie* en 1894 par Louis Béroud. Worms, rôle d'Alceste du *Misanthrope*.

— Peinture par Mme Fanny Fleury (Salon de 1879). — Buste plâtre par Mme P. Richard-Bouffé (Salon de 1878).

— *Paris-Théâtre*, n° 155. Médaillon photo, cliché Liébert.

WORMS, Mme Ire Angèle, née Brémond. — Vaudeville 1864, St-Pétersbourg 1865-76, Gymnase 1877-78, Liége 1879-80. Allait entrer comme pensionnaire à la Comédie, lorsqu'elle succomba à une phtisie galopante. Trois mille personnes assistèrent à son enterrement (29

EFERUS - Recherches & Classification numériques

octobre 1881) y compris toutes les jeunes pupilles de l'Orphelinat des arts, dont elle avait été une des fondatrices.

WORMS, Mme IIe. — V. Baretta.

WORMS, Mme Eugénie. — V. Mme Deshayes (Paul).

WORMS, Mme Ernestine. — Palais-Royal 1867. Epouse Priston, puis épouse Delessart (1875). V. ces noms.

WORMS, Alfred. — Lille 1870-72, Liége, Le Hâvre, Reims, Toulouse 1878, Liége, Variétés 1888, Bordeaux 1892-94.

WZANNAZ, Mme, que l'on écrit souvent *Uzannaz*, Virginie, née Picard. — Etait la femme d'un souffleur-copiste, adversaire acharné des théâtres d'enfants dont il ne cessait de réclamer la suppression. Elle était, en outre, alliée à la famille Franconi (v. ce nom). Talent passable. On la vit à l'Ambigu dès 1822. Elle y eut un succès personnel dans *Thérèse*. Gaîté. Engagée pour jouer les jeunes mères au Gymnase, en 1837, on lui reconnaissait l'expérience de la scène, mais on lui reprochait son manque de distinction. En 1847, on fit courir le bruit de sa mort, mais elle était encore au théâtre du Cirque en 1853-58. A cette époque, elle avait 64 ans, 41 ans de théâtre, et 300 fr. de pension à Paris. Sa mort fut annoncée au *Rapport* de 1860.

XAVIER. — Amoureux froid, th. Montansier 1802.

XAVIER, Mme. — Début à la Comédie-Française 1802.

XIMÉNÈS, Mlle Pauline. — Variétés 1859-62.

YALOWICZ, Benjamin, Isaac, Rouen 1880-82.

YAMINI, Mlle Victorine. — Gaîté 1845-48.

YERMANN. — Début dans *Horace*, Théâtre Français 1832.

YOUNG, Alexandre, Antoine. — Nancy 1852, Genève, Mons 1857, Genève, Strasbourg 1860, Mons 1861-86.

YVELIN, St-Charles. — Montpellier 1845-47.

YVON. — Financier, Toulouse 1793.

YVOSE, Mlle. — V. Mme Laurent (Eudoxie).

ZELGER, Henry, Charles, Joseph. — Bordeaux 1843, Bruxelles 1845-48, Gand 1849, Londres 1850, Gand 1853-55, Londres 1856, Marseille 1857-58, Gand 1859-63.

ZELGER, Auguste, Louis, Constant. — Vaudeville 1853-56, Variétés 1857-60, St-Pétersbourg 1861-84. Sa mort, *Rapport* 1885. Un des plus anciens pensionnaires du th. Michel, honorable comédien, excellent camarade.

ZÉLIA, Mlle Lagarde. — Folies Marigny 1866.

ZÉLIE, Mme Molard, femme Paul (v. ce nom). — Ex-danseuse, actrice à la Porte-St-Martin 1824 et années suivantes. Talent discret. Jolie femme. Environ 30 ans en 1829. La *Fille soldat*, succès. Actrice de vaudeville et de mélodrame, Palais-Royal 1833-34.

ZÉNON-Cossard. — Agé de 55 ans en 1859. Avait été acteur en province, à l'étranger, à la banlieue, à Paris pendant 30 ans. Il se retira du théâtre en 1858, et demeurait alors à Belleville, rue Laurent, 17. 200 fr. de pension. A rapprocher de Mme Zénon-*Cossard* (v. Cossard) et des autres artistes de ce nom.

ZILGENS, Mme veuve Debussac. — En 1858, 80 ans, 300 fr. de pension, à Paris 1859.

ZIMMER. — Gaîté 1861-62.

ZO, Charles. — Bordeaux 1845-47.

ZOÉ, Mlle. — Mime au théâtre des Acrobates-Saqui.

ZOURIL, Louis, Jean, Baptiste. — Né en 1842, Mascara 1873, Orléans 1874-80, Montpellier, Orléans, Reims 1895, Besançon 1896-1897, Orléans, Pau 1899. En 1903, 500 fr. de pension sur le fond Ritt. Le Hâvre 1908. Sa mort, *Rapport* 1910.

EN PRÉPARATION :

Omissions, Trouvailles, Changements. Biographies des comédiens retraités ou disparus depuis la publication de leur lettre initiale.

EFERUS - Recherches & Classification numériques